L'Épée de Vérité – L'Intégrale

Terry Goodkind

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

TERRY GOODKIND

L'ÉPÉE DE VÉRITÉ

L'INTÉGRALE COLLECTOR

Terry Goodkind

L'Épée de Vérité – L'Intégrale

Traduit de l’anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Les Intégrales Bragelonne

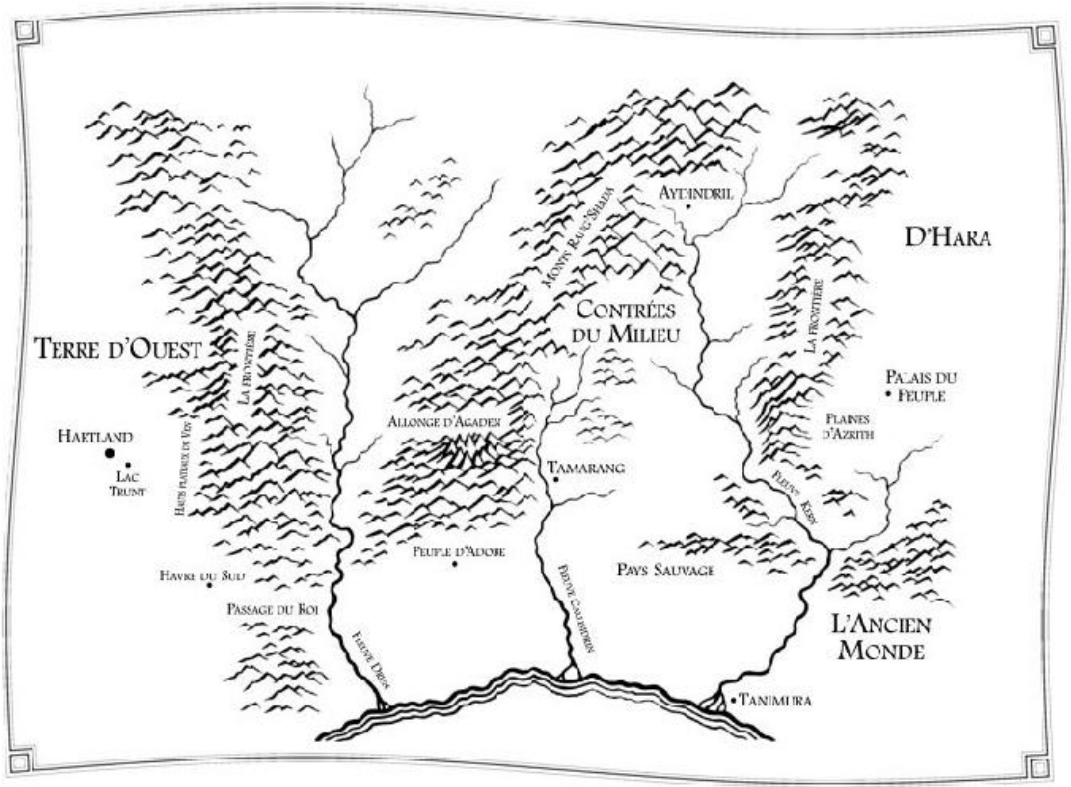
Terre d'Ouest
Haetland
Lac Trunt
Hauts plateaux de Vent
La Frontière
Havre du Sud
Passage du Roi
Fleuve Dent
Allonge d'Agadeh
Feuple d'Adobe
Tamarang
Fleuve Calmeron
Mont Rac'Shaan
Contrées du Milieu
Ayt'indril
Pays Sauvage
Fleuve Ecsh
La Frontière
Plaines d'Azrith
Palais du Feuple
D'Hara
L'Ancien Monde
Tanimitra

Terry Goodkind

Dette d'Os

Une préquelle à *L'Épée de Vérité*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

À Danny Baror,
depuis toujours mon fervent avocat
en de lointaines terres étrangères.

UN MOT DE L'AUTEUR

Dans le flot du cycle de l'Épée de Vérité, *Dette d'Os* fut pour moi une formidable occasion d'écrire une nouvelle indépendante sur un personnage dont je rêvais depuis toujours d'explorer la biographie. Très souvent, alors que je développe les thèmes qui me sont chers – tout ce qui tourne autour de la condition humaine –, je dispose de plus de matière qu'il est possible d'en inclure dans un seul livre. Ces « trésors superflus » concernent en général le passé des personnages ou l'histoire de l'univers du cycle.

Comment les frontières sont-elles apparues ? Quelles furent les causes d'un événement si grave et si décisif ? Ce texte est en partie l'histoire inédite de la naissance des frontières.

Mais c'est aussi beaucoup plus que cela.

J'aime écrire sur les lieux où je voudrais aller et sur les gens que j'admire. Je prends souvent pour modèles des personnes qui appartiennent à ma vie réelle – des êtres auxquels je suis lié et qu'il est possible d'identifier –, mais j'imagine aussi des hommes et des femmes que j'apprécierais de rencontrer. Le plus important, c'est que le personnage prenne vie pour moi pendant que j'écris, parce qu'il doit « sonner vrai ». Dans un univers de fiction, comme dans la réalité, un individu, même s'il se croit impuissant, a parfois le pouvoir de changer le cours de l'histoire – et pas toujours dans le bon sens.

Voici le récit d'un de ces choix déterminants.

J'ai voulu raconter le parcours d'Abby. Cette jeune femme livrée au pouvoir des autres – et malmenée par des forces qu'elle est incapable de comprendre et encore moins de contrôler – a désespérément besoin d'aide. Et pourtant, elle comptera parmi les rares individus dont les actes modifient le monde.

Dans cette nouvelle, il est également question de Zedd, un jeune homme aux pouvoirs proches d'arriver à maturité qui se retrouve au centre d'un combat pour la survie de l'humanité. Alors que la vie et la mort lui obéissent, ce jeune sorcier est désarmé face aux souhaits qu'il ne peut exaucer – pas seulement ceux d'Abby, mais aussi les siens.

La destinée d'une jeune enfant est un des enjeux du conflit en cours. Portée par les vents de la trahison, une femme est venue, et elle est détentrice d'une Dette d'Os.

J'aimerais que les lecteurs se demandent ce qu'ils auraient fait à la place de Zedd ou d'Abby. Qu'auraient-ils choisi, dans leur situation ?

Cette nouvelle ne raconte pas seulement la création des frontières. En filigrane, elle décrit l'aube du monde dans lequel naîtront un jour

Richard et Kahlan.

Terry Goodkind

— Que portes-tu dans ton sac, mon enfant ?

Abby regardait un vol de cygnes passer devant les immenses murailles de la Forteresse du Sorcier. Avec une grâce majestueuse, les oiseaux survolaient un interminable alignement de remparts, de tours, de passerelles et de ponts auréolés d'une lumière pourpre par le soleil couchant. Depuis le début de la journée – et d'une longue attente – la sinistre forteresse, tel un fantôme, avait paru surveiller tous les faits et gestes d'Abby.

La jeune femme leva les yeux vers la vieille dame voûtée par le temps qui faisait la queue devant elle.

— M'avez-vous posé une question ? demanda-t-elle, confuse.

— Je voulais savoir ce que tu portes dans ton sac, dit la vieille femme. (Le bout de sa langue apparut à travers le vide laissé dans sa bouche par une canine tombée au champ d'honneur.) C'est quelque chose de précieux ?

Abby serra le sac de toile contre elle et recula d'un pas.

— Quelques affaires à moi, c'est tout…

Suivi par une myriade d'assistants et de gardes, un officier franchit l'imposante herse, à l'autre bout du pont. Abby et les autres suppliants qui attendaient devant le pont-levis s'écartèrent d'instinct. Pourtant, les soldats avaient largement la place de passer.

Le regard rivé devant lui, l'officier ne daigna pas rendre leur salut aux hommes postés des deux côtés de la herse.

Toute la journée, des soldats de différents pays et des gardes civils d'Aydindril, la grande cité que dominait la forteresse, étaient entrés et sortis de l'immense complexe. Certains de ces hommes paraissaient épuisés par le voyage. D'autres portaient un uniforme encore souillé de poussière, de suie et de sang. Ceux-là revenaient du champ de bataille, ça ne faisait aucun doute.

Abby avait même vu deux officiers originaires de l'Allonge de Pendisan, son pays natal. À peine sortis de l'adolescence, ces garçons donnaient l'impression de s'être débarrassés trop tôt des tendres atours de leur enfance – comme un serpent qui aurait fait sa mue précocement – pour revêtir l'apparence de la maturité. Une métamorphose qui ne manquait pas d'être angoissante…

Les yeux ronds comme des soucoupes, Abby avait également vu défiler une cohorte de gens importants : des magiciennes, des conseillers et même une Inquisitrice venue du palais de marbre blanc

niché au cœur de la ville.

Sur le chemin pentu qui serpentait jusqu'à la forteresse, Abby avait pu contempler jusqu'à plus soif l'imposant édifice où vivaient les Inquisitrices. L'alliance des Contrées du Milieu, dirigée par la Mère Inquisitrice, tenait conseil dans cet imposant bâtiment.

Avant ce jour, la suppliante n'avait vu qu'une seule Inquisitrice. La femme était venue parler à sa mère, et Abby, alors âgée de moins de dix ans, n'avait pas pu s'empêcher d'admirer les longs cheveux de la visiteuse. À part sa mère, aucune femme du Gué de Coney n'était assez importante pour que sa chevelure tombe jusqu'à ses épaules. Les fins cheveux noirs d'Abby lui couvraient les oreilles, mais rien de plus…

En traversant Aydindril pour gagner le chemin menant à la forteresse, Abby avait vu des dizaines de nobles dames aux cheveux longs jusqu'aux épaules. Devant ces privilégiées, elle avait eu du mal à dissimuler son émerveillement. Mais la crinière de l'Inquisitrice qu'elle avait aperçue cascadait jusqu'au creux de ses reins.

Abby aurait aimé admirer plus longtemps la splendide femme en robe noire toute simple – seule la Mère Inquisitrice avait droit à une tenue blanche – mais elle avait dû s'agenouiller sur son passage, comme tous les autres visiteurs, et baisser respectueusement les yeux. Un signe de déférence, bien entendu, et aussi une saine précaution. Croiser le regard d'une Inquisitrice, disait-on, pouvait coûter son esprit à une personne quand elle avait de la chance. Et quand elle n'en avait pas, c'était son âme qu'elle risquait de perdre…

Selon la mère d'Abby, rien de tout ça n'était vrai. Le contact d'une Inquisitrice pouvait avoir un effet de ce genre, à condition qu'elle en ait décidé ainsi. Même si elle se fiait aux propos maternels, Abby n'avait pas jugé indispensable de mettre à l'épreuve leur véracité.

Quand les soldats furent passés, la vieille dame vêtue d'une jupe plissée et d'un haut noir pencha vers Abby sa tête enveloppée d'un châle sombre.

— Tu ferais mieux d'apporter un os, petite. D'après ce qu'on dit, il y a en ville des gens disposés à vendre des ossements comme ceux dont tu as besoin. Pour un bon prix, bien entendu. Les sorciers n'acceptent pas en paiement les morceaux de porc salé. Ils en ont autant qu'ils en veulent ! (La vieille femme regarda les visiteurs qui les entouraient sans leur accorder une once d'attention.) Tu devrais vendre tes « affaires » pour avoir de quoi acheter un os. Les sorciers détestent ce que les filles de la campagne leur apportent d'habitude. Et il n'est pas facile de leur arracher une faveur, tu peux me croire ! (Elle jeta un regard soupçonneux aux soldats, qui venaient de quitter le pont.) Même quand on leur obéit au doigt et à l'œil, paraît-il.

— Je veux leur parler, c'est tout, assura Abby.

— Avec un morceau de viande, tu n'obtiendras pas une audience… (La vieille dame baissa les yeux sur les mains d'Abby, qui protégeaient jalousement l'objet rond rangé dans le sac.) C'est une cruche que tu as fabriquée ? Une cruche, c'est ça ?

Mal à l'aise sous le regard insistant de la femme, Abby mentit sans scrupule :

— Une cruche, oui, exactement…

Avec un sourire incrédule, la vieille dame repoussa sous son châle une courte mèche de cheveux gris vagabonds. Puis elle posa une main sur la manche de la robe pourpre d'Abby et lui souleva un peu le bras pour mieux voir.

— Ce bracelet, à ton poignet… Tu pourrais peut-être le troquer contre un os adéquat…

Abby baissa les yeux sur le bijou torsadé dont elle ne se séparait jamais.

— C'est un cadeau de ma mère. Il n'a aucune valeur, à part pour moi…

Un rictus s'afficha sur les lèvres gercées de la vieille femme.

— Selon les esprits du bien, il n'y a pas de pouvoir plus fort que le désir de protéger son enfant qu'éprouve une mère…

Abby dégagea son bras en douceur.

— Eh bien, les esprits ont raison, je crois…

De plus en plus mal à l'aise sous le regard de son interlocutrice, dont le bavardage menaçait d'être intarissable, Abby détourna le regard… et eut le tournis dès qu'elle aperçut l'abîme que le pont dominait.

Comme la vue de la forteresse l'angoissait, elle fit mine de s'intéresser à la foule de visiteurs – en majorité des hommes – qui attendaient avec elle devant la herse.

Pour se donner une contenance, elle grignota les dernières miettes de la miche de pain qu'elle avait achetée sur la place du marché, avant de sortir d'Aydindril.

Abby n'aimait pas beaucoup parler aux inconnus. Depuis sa naissance, elle n'avait pas rencontré beaucoup de gens, et encore moins des étrangers. Au Gué de Coney, elle connaissait tout le monde depuis toujours…

La grande ville l'angoissait – mais un peu moins que la forteresse, et *beaucoup* moins que la raison qui l'y conduisait aujourd'hui.

Elle brûlait d'envie de rentrer chez elle. Mais si elle se dérobait à sa mission, elle n'aurait bientôt plus aucun endroit où revenir…

Un roulement de sabots retentit, attirant l'attention de tous les

visiteurs. Montés sur d'énormes chevaux noirs, des soldats bardés de cuir et de fer, leur cotte de mailles brillant à la lumière du couchant, venaient de franchir la herse au grand galop. Brandissant des lances parfois ornées de fiers étendards, ces cavaliers soulevèrent une colonne de poussière en traversant le pont ventre à terre.

Des lanciers sanderiens, d'après les descriptions qu'avait entendues Abby. Comment les soldats ennemis pouvaient-ils avoir assez de tripes pour s'opposer à des gaillards pareils ?

Reprise par son angoisse, la jeune femme se souvint qu'elle n'avait aucune raison de se poser cette question – et moins encore de placer tous ses espoirs sur des héros comme ces lanciers. Seul le sorcier pouvait quelque chose pour elle. Et cette possibilité semblait de plus en plus compromise à mesure que le jour avançait.

Il fallait attendre. Abby n'avait aucune autre solution.

Elle se tourna vers la forteresse juste à temps pour voir une femme d'une beauté sculpturale franchir la herse d'un pas décidé. Vêtue d'une robe toute simple, l'inconnue avait une peau très claire mise en valeur par les cheveux bruns qui encadraient son visage et venaient flirter avec la ligne de ses épaules.

Certains suppliants avaient murmuré entre eux à la vue des cavaliers sanderiens. Sur le passage de la femme, personne n'avait osé prononcer un mot. Et les gardes postés devant l'entrée s'étaient écartés à la hâte pour la laisser passer.

— Une magicienne…, souffla la vieille femme.

Abby n'aurait pas eu besoin de sa voisine bavarde pour reconnaître une magicienne. Elle était habituée aux simples robes de lin sobrement décorées au col de runes brodées et parfois rehaussées de quelques perles jaunes et rouges. Dans ses plus anciens souvenirs, elle se voyait blottie dans les bras de sa mère, ses petites mains caressant des runes parfaitement semblables à celles qu'arborait la femme.

La magicienne salua la foule d'un signe de tête puis se fendit d'un sourire.

— Veuillez nous excuser de vous avoir laissé poireauter dehors toute la journée, dit-elle. Ce n'est pas par manque de respect, croyez-le bien, et il ne s'agit pas non plus d'une façon de faire habituelle. Mais avec une guerre en cours, il est obligatoire de prendre certaines précautions. J'ose espérer que vous ne nous en tiendrez pas rigueur.

Tous les visiteurs affirmèrent qu'il n'y avait pas de mal. Si certains pensaient le contraire, ils n'étaient sûrement pas assez courageux pour le dire.

— Où en est la guerre ? demanda un homme, derrière Abby.

La magicienne riva les yeux sur lui.

— Si les esprits du bien ne se détournent pas de nous, elle sera bientôt finie.

— Fassent les esprits que nous écrasions D'Hara ! s'écria l'homme.

Ignorant cette harangue, la magicienne dévisagea les autres suppliants, au cas où l'un d'eux voudrait prendre la parole.

Personne n'ouvrit la bouche.

— Si vous voulez bien me suivre, dit la magicienne. La séance du Conseil est terminée, et quelques sorciers vont prendre le temps de vous recevoir…

Alors que la magicienne retournait vers la herse, trois hommes arrivèrent au pas de course. Comparés à leurs somptueux vêtements, les habits simples mais propres des suppliants auraient pu passer pour des haillons d'épouvantail. Alors que la petite colonne de visiteurs se mettait en route, les trois types la remontèrent sans vergogne et se placèrent en tête, juste devant la vieille dame bavarde.

L'homme le plus âgé du trio, splendide dans sa tunique violette aux manches ornées de broderies rouges qui se prolongeaient tout au long des coutures, semblait être un noble seigneur accompagné de deux conseillers – ou peut-être de gardes d'élite.

L'air maussade, la vieille femme saisit l'impudent par la manche.

— Pour qui te prends-tu ? lança-t-elle. J'attends depuis ce matin, et tu me volerais ma place ?

L'homme baissa les yeux sur les doigts crochus qui avaient osé se poser sur lui. Puis il releva la tête et lâcha :

— Ça ne vous dérange pas, j'espère ?

Une question qui n'en était pas une, comprit Abby. Et une menace à peine voilée.

La vieille dame retira sa main et n'insista pas.

L'homme aux longs cheveux gris bouclant sur ses épaules regarda Abby, une lueur de défi dans ses yeux aux paupières tombantes.

La jeune femme déglutit péniblement et ne dit rien. Elle n'avait pas d'objection, en tout cas aucune qu'elle ait envie de formuler à voix haute. Selon toute vraisemblance, ce noble avait assez d'influence pour faire en sorte qu'on lui refuse une audience. À présent qu'elle était si près du but, elle ne prendrait sûrement pas ce risque.

Soudain, le bracelet torsadé qu'elle portait au poignet la titilla bizarrement. Sans baisser les yeux, elle posa les doigts de sa main libre sur le bijou, qui se révéla anormalement chaud. Ce phénomène s'était produit le jour de la mort de sa mère – et ne s'était jamais répété depuis. Mais dans un lieu débordant de magie comme la forteresse, qu'il recommence n'avait rien d'étonnant.

La petite colonne se mit en route derrière la magicienne.

— Impitoyables…, marmonna la vieille dame par-dessus son épaule. Terribles comme une nuit d'hiver, de quoi vous glacer les sangs.

— Vous parlez de ces hommes ? demanda Abby.

— Non, des magiciennes… Et des sorciers, également. Voilà de qui je parle ! Tous ces gens qui ont le don ! Si ce que tu as dans ton sac ne les satisfait pas, les sorciers sont capables de te réduire en cendres, juste pour s'amuser…

Abby serra le sac de toile contre sa poitrine. L'acte le plus « terrible » de sa mère avait été de mourir avant d'avoir pu connaître sa petite-fille, et elle n'avait vraiment pas fait exprès.

Abby ravala son envie de pleurer et implora les esprits du bien que les sorciers, comme les magiciennes, soient des êtres doux et compréhensifs. La vieille harpie devait se tromper. Il le fallait !

Abby implora aussi le pardon des esprits du bien – une démarche qu'ils comprendraient, elle n'en doutait pas.

Même si elle avait les entrailles retournées d'angoisse, la jeune femme se força à paraître calme. Un poing plaqué sur son estomac, elle pria pour avoir la force nécessaire – oui, la force, encore et toujours, car c'était à cela que ça se résumait.

La magicienne, les trois malotrus, la vieille dame, Abby et les autres suppliants passèrent sous les « dents » pointues de la herse puis entrèrent dans la Forteresse du Sorcier. À l'intérieur du complexe, l'air était agréablement chaud, peut-être grâce à de l'épaisseur du mur d'enceinte. Dehors, il faisait plutôt frisquet, comme il convenait en automne. Là, on se serait cru au printemps.

La route qui serpentait dans la montagne, le pont de pierre – au-dessus d'un à-pic vertigineux – et la herse semblaient être le seul chemin d'accès à la forteresse, à moins d'être un oiseau.

D'immenses murs de pierre percés de hautes fenêtres entouraient la première cour du complexe. Il y avait des portes sur tout le périmètre. Dans le prolongement de l'entrée, un impressionnant corridor, presqu'un tunnel, s'enfonçait dans les entrailles de la forteresse.

Malgré la chaleur ambiante, Abby avait froid jusque dans la moelle des os. Pour être franche, elle n'aurait pas juré que la vieille femme se trompait au sujet des sorciers. Au Gué de Coney, on ne connaissait pas grand-chose en matière de magie…

Abby n'avait jamais rencontré un sorcier. Personne de sa connaissance n'en avait seulement croisé, à part sa mère. Mais elle n'aimait pas en parler, se contentant de dire qu'avec ces « oiseaux-là » il fallait se méfier de tout, y compris de ce qu'on voyait ou entendait…

La magicienne fit gravir aux suppliants quatre marches de granit polies au fil des ans par des milliers de semelles. Puis elle franchit une porte qui se découpait sous un linteau de granit noir moucheté de rose et entra dans ce qui devait être le cœur de la forteresse.

Elle leva un bras et fit un grand geste latéral. Aussitôt, les lampes disposées le long des murs s'allumèrent.

C’était une magie de base, pas une manifestation du don impressionnante. Pourtant, plusieurs compagnons d’Abby échangèrent des murmures inquiets en traversant le grand hall d’entrée.

Si un petit sort pareil leur fichait la trouille, songea Abby, ces gens n’avaient rien à faire ici, et ils n’étaient pas de taille à rencontrer des sorciers.

Avec son sol en légère pente, le hall était assez grand pour contenir tout le Gué de Coney. Stupéfiée par cet endroit, dont elle n’aurait même pas imaginé l’existence, Abby resta bouche bée devant les colonnes de marbre rouge, les arches majestueuses et les dizaines de balcons ornés de sculptures. Au centre de ce qu’il semblait ridicule d’appeler une « salle », une fontaine géante projetait vers le plafond des geysers d’eau qui retombaient dans une série d’imposantes vasques. Assis sur des bancs de marbre blanc ou debout près de la fontaine, des militaires, des magiciennes et divers fonctionnaires s’entretenaient de sujets probablement capitaux – mais avec le vacarme de l’eau, on ne comprenait pas un mot de leurs conversations.

Quand elle eut franchi le seuil d’une salle plus petite, mais aux dimensions encore hors du commun, la magicienne invita les suppliants à s’asseoir sur des bancs en bois alignés le long d’un mur.

Morte de fatigue, Abby fut ravie d’avoir l’occasion de se reposer un peu.

La lumière qui filtrait des fenêtres, juste au-dessus des bancs, éclairait les trois tapisseries accrochées sur le mur du fond. Ensemble, elles le couvraient presque entièrement, évoquant une longue procession en train de traverser une ville. Abby n’avait jamais rien vu de tel, mais avec la terreur qui lui nouait le ventre, elle n’était pas en état d’en retirer une once de plaisir.

Au centre du sol de marbre couleur crème, la jeune femme reconnut une figure – une incrustation de lignes de laiton, crut-elle distinguer – qui lui était familière. Un grand cercle contenait un carré dont les quatre coins touchaient sa circonférence. À l’intérieur du carré, un cercle plus petit abritait une étoile à huit branches. Des lignes partant des huit pointes reliaient les deux cercles et quatre d’entre elles se connectaient aux coins du plus grand carré.

Tous ceux qui possédaient le don aimaient dessiner ce symbole. Le cercle extérieur représentait l’Univers dans son insondable infinité. Le plus grand carré, lui, incarnait la frontière séparant le domaine des esprits – le royaume des morts – du monde des vivants. Quant à l’étoile, elle évoquait bien entendu la Lumière du Créateur.

Une mise en image du continuum spatio-temporel où évoluait le don : issu du Créateur, il traversait la vie, puis, après la mort, continuait son chemin à travers le royaume du Gardien pour aller rayonner jusque dans l'éternité de l'infini.

Une illustration sans concession du destin qui guettait toute vie, mais également l'affirmation d'une espérance : celle de demeurer de la naissance à la mort – et au-delà – sous la Lumière et la protection du Créateur.

Pour être privé de cette Lumière dans le royaume des morts, il

fallait avoir commis d'insupportables atrocités dans le monde des vivants. Abby se savait condamnée à une éternité de ténèbres entre les griffes du Gardien. Mais elle n'avait pas eu le choix.

Se redressant de toute sa taille, la magicienne croisa les mains avec une lenteur et une grâce étudiées, comme si cette gestuelle faisait partie d'un sortilège élaboré.

— Un assistant viendra vous chercher chacun à votre tour, déclara-t-elle, et vous serez tous reçus par un sorcier. Mais je vous en prie, soyez aussi brefs que possible, parce que la guerre fait rage et passe avant tout le reste… (La magicienne balaya les suppliants du regard.) Les sorciers estiment avoir pour mission de recevoir les hommes et les femmes des Contrées, mais ne perdez pas de vue que les besoins des individus ne doivent pas nuire au bien commun. Pendant qu'on aide une personne, on ne s'occupe pas des autres. En conséquence, refuser une de vos demandes ne reviendrait pas à la juger sans importance, mais simplement à la subordonner à de plus hautes exigences. En temps de paix, il est rare qu'un sorcier accède à une requête individuelle. En temps de guerre, ça ne s'est pratiquement jamais produit. Veuillez comprendre que ce n'est pas lié à la volonté des sorciers, mais à la crise qu'ils doivent affronter.

La magicienne observa les suppliants et constata qu'aucun d'eux n'avait décidé de renoncer à sa démarche.

Et Abby encore moins que les autres.

— Très bien, très bien… En ce moment, deux sorciers sont disponibles pour vous recevoir. Nous allons vous conduire devant eux…

La magicienne se détourna. Inquiète de voir sa seule chance lui glisser entre les doigts, Abby se leva d'un bond.

— S'il vous plaît, maîtresse, puis-je vous dire un mot ?

La femme fit volte-face et regarda la jeune suppliante.

— Je t'écoute…

Son sac serré contre la poitrine, Abby rassembla tout son courage et fit un pas en avant.

— Je dois voir le Premier Sorcier en personne. Le sorcier Zorander…

— C'est un homme très occupé…

Craignant de laisser pour de bon filer sa seule chance, Abby glissa une main dans son sac et en sortit la bande de runes ornées de perles qui décorait le col de sa mère. Se plaçant au centre de la Grâce, elle posa un baiser plein de révérence sur cette précieuse relique.

— Je suis Abigail, la fille d'Helsa. Sur la Grâce et sur l'âme de ma mère, je jure que je dois voir le sorcier Zorander. Je vous en prie… Je

n'ai pas fait un si long voyage pour rien. Des vies sont en jeu…

La magicienne regarda Abby remettre la relique dans son sac.

— Abigail, fille d'Helsa, je transmettrai tes propos au sorcier Zorander.

— Maîtresse, dit une voix familière (tournant la tête, Abby vit que la vieille bavarde s'était levée aussi), j'aimerais également voir le sorcier Zorander.

Les trois hommes se levèrent à leur tour. Le plus âgé, de toute évidence leur chef, riva sur la magicienne des yeux pleins de mépris. Ses longs cheveux gris ondulant sur les épaules de sa tunique de velours, il balaya du regard les autres suppliants, comme s'il les défiait d'oser quitter leur siège.

Personne ne bronchant, le noble se concentra de nouveau sur la magicienne.

— C'est moi qui verrai le sorcier Zorander, déclara-t-il.

La magicienne dévisagea Abby, la vieille bavarde, puis les trois importuns.

— Le Premier Sorcier a un surnom : le Vent de la Mort. Nos ennemis le redoutent, et beaucoup d'entre nous ont également peur de lui. Quelqu'un d'autre a envie de jouer avec le feu ?

Aucun des suppliants assis sur les bancs n'eut le courage de soutenir le regard de la magicienne. Mais l'un après l'autre, ils secouèrent la tête.

— Veuillez patienter, leur dit la magicienne. Quelqu'un viendra bientôt vous chercher. (Elle étudia attentivement les visiteurs debout.) Vous êtes sûrs de vous, tous les cinq ?

Abby et la vieille dame hochèrent la tête. Le noble, lui, foudroya la magicienne du regard.

— Dans ce cas, suivez-moi…

Le noble et ses deux compagnons se placèrent devant Abby, et la vieille dame ne sembla pas contrariée de fermer simplement la marche.

La magicienne guida les suppliants dans les entrailles de la forteresse : une longue enfilade de couloirs et de salles, avec une étonnante alternance de splendeur et d'austérité presque angoissante. Des soldats de la Garde Civile en tunique rouge bordée de noir au col, aux manches et à la taille, patrouillaient dans tout le complexe. Portant une cotte de mailles, tous ces hommes étaient bardés d'armes : une épée, une hache de guerre, un couteau et souvent une pique à la pointe barbelée.

En haut d'un grand escalier aux marches de marbre blanc, la petite colonne déboucha dans une salle aux murs lambrissés de chêne et éclairée par des lampes munies de réflecteurs en argent poli. Sur un guéridon, une lampe à huile en cristal taillé – un étrange modèle à

double cylindre – ajoutait un peu de clarté à celle des réflecteurs. Sur le parquet, un épais tapis bleu étouffait les bruits de pas.

Au fond de la pièce, deux gardes en grand uniforme flanquaient une porte à double battant. Ces colosses semblaient assez forts et compétents pour parer n'importe quelle menace – voire repousser à eux seuls un régiment.

La magicienne désigna les fauteuils de cuir disposés par petites grappes de trois ou quatre. Abby attendit que le noble, ses hommes et la vieille dame aient pris place, puis elle choisit un siège à l'écart. Posant le sac sur ses genoux, elle croisa les mains dessus.

— Je vais avertir le Premier Sorcier que des suppliants veulent le voir, annonça la magicienne.

Un garde lui ouvrit un des battants, et elle franchit le seuil. Pendant qu'elle passait la porte, Abby put jeter un coup d'œil de l'autre côté.

La salle aux murs verts était illuminée par des fenêtres à tabatière et elle donnait sur une autre porte. Des hommes et des femmes à l'air affairé allaient et venaient dans cette pièce comme s'il s'agissait du cœur d'une fourmilière.

Quand le battant fut refermé, Abby s'arrangea pour tourner le dos à ses quatre compagnons. Elle ne craignait pas que les trois hommes veuillent engager la conversation, mais la vieille bavarde lui tapait sur les nerfs, et elle ne voulait pas lui laisser d'ouverture.

Tout en caressant doucement le sac de toile, la jeune femme passa le temps en répétant le discours qu'elle avait l'intention de tenir au sorcier Zorander.

Enfin, elle essaya, plutôt… Car une idée l'obsédait, l'empêchant de se concentrer. Surnommé « le Vent de la Mort », ce sorcier était autant redouté par les peuples des Contrées que par les D'Harans. Ce n'était pas une légende visant à tenir à l'écart les suppliants et les autres visiteurs. Durant son voyage, Abby avait entendu des gens parler à voix basse du « Vent de la Mort » et de ses « exploits ».

Les D'Harans avaient de bonnes raisons de craindre le sorcier, car il avait en plusieurs occasions porté des coups mortels à leur armée. Bien entendu, si ces soldats n'avaient pas tenté d'envahir les Contrées, rien de fâcheux ne leur serait arrivé.

Et dans ce cas, Abby n'aurait pas été assise dans la Forteresse du Sorcier. Elle serait restée chez elle, heureuse de savoir en sécurité tous les gens qu'elle aimait.

Le bracelet se manifesta de nouveau. Abby passa un index dessus et constata qu'il était anormalement chaud. À proximité d'un sorcier si puissant, ça n'avait rien de surprenant. Sa mère lui avait conseillé de porter en permanence le bijou, car il se révélerait un jour d'une

grande valeur. La jeune femme ignorait le sens de cette prédiction, et sa mère avait quitté le monde sans lui fournir d'explications.

Les magiciennes étaient connues pour leur goût du secret. Même avec leur propre fille… Si Abby avait eu le don, les choses auraient peut-être été différentes…

Elle jeta un regard discret à ses compagnons. Bien calée dans son fauteuil, la vieille dame ne quittait pas la porte du regard. Les mains posées sur les genoux, les assistants du noble surveillaient la salle, l'air de rien.

Leur maître se comportait bizarrement. Une mèche de cheveux blonds enroulée autour d'un index, il la caressait du bout du pouce tout en foudroyant la porte du regard comme s'il avait voulu y mettre le feu.

Abby aurait voulu que le sorcier la reçoive le plus vite possible, mais le temps se traînait insupportablement. En un sens, elle espérait que Zorander repousse sa demande, car…

Non, se reprit-elle, il ne fallait pas réfléchir ainsi. Qu'importaient ses angoisses et sa révulsion ! Elle devait agir.

La porte s'ouvrit soudain, et la magicienne se dirigea vers Abby.

Le noble bondit sur ses pieds.

— C'est moi qui verrai le sorcier le premier ! lâcha-t-il d'un ton menaçant. Ce n'est pas une requête, mais un ordre !

— Nous avons le droit de passer avant vous, dit Abby, sans se soucier d'être diplomate. (La magicienne ayant croisé les mains, comme si elle attendait la suite, la jeune femme se jeta à l'eau :) J'attends depuis l'aube. Seule la vieille dame était là avant moi. Quant aux trois hommes, ils sont arrivés en fin d'après-midi…

Abby sursauta quand elle sentit les doigts de la vieille femme serrer son bras.

— Pourquoi ne pas laisser la priorité à ces hommes, mon enfant ? L'ordre d'arrivée ne compte pas. C'est l'importance du sujet qui prime.

Abby eut envie de crier que son « sujet » était très important, mais elle comprit à temps que la vieille dame tentait de lui épargner de gros ennuis.

À contrecœur, elle fit signe qu'elle n'insisterait pas.

Alors que la magicienne guidait les trois types vers la porte, Abby sentit le regard de la vieille bavarde peser sur sa nuque. Serrant le sac contre sa poitrine, elle tenta de se calmer en se répétant que l'entrevue ne serait pas longue. Bientôt, elle verrait le Premier Sorcier.

La vieille n'ouvrit plus la bouche, et Abby lui en fut reconnaissante.

De temps en temps, elle jetait un coup d'œil à la porte puis implorait les esprits du bien de lui venir en aide. Mais bien entendu, c'était du temps perdu : pour cette affaire, les esprits du bien ne lui

accorderaient aucun secours.

Un bruit à vous percer les tympans monta soudain de derrière la lourde porte. Ce son horrible – on eût dit du métal en train de se déchirer – blessa les oreilles d'Abby. Quand il cessa, un « boum » retentissant le ponctua, et une vive lueur blanche filtra de l'encadrement de la porte, dont les battants tremblèrent sur leurs gonds.

Quand le silence fut revenu, Abby s'aperçut qu'elle serrait les accoudoirs de son fauteuil à s'en faire blanchir les phalanges.

La porte s'ouvrit en grand pour laisser sortir les deux assistants du noble et la magicienne. Quand ils s'immobilisèrent dans la salle d'attente, Abby sursauta en remarquant un atroce détail.

Un des hommes portait au creux d'un bras la tête de son maître, les traits figés sur un hurlement muet. Du sang ruisselait du cou tranché et venait s'écraser sur le tapis.

— Montre-leur la sortie, dit la magicienne à un des deux gardes.

Le soldat pointa sa pique en direction de l'escalier, fit signe aux hommes d'avancer et leur emboîta le pas. Le trio laissa dans son sillage une piste de gouttes de sang presque noir sur le fond blanc des marches de marbre.

La magicienne se tourna vers les deux suppliantes encore présentes.

— Eh bien, euh…, hésita la vieille dame. Au fond, il vaut mieux que je ne dérange pas le sorcier aujourd'hui. Si c'est vraiment nécessaire, je reviendrai un autre jour. (Elle se tourna vers Abby.) Je m'appelle Mariska. Que les esprits du bien soient avec toi…

Traînant les pieds, Mariska gagna l'escalier, posa une main sur la rampe et commença à descendre.

La magicienne claqua simplement des doigts. Aussitôt, le dernier garde se précipita afin d'escorter la vieille visiteuse.

— Le Premier Sorcier va te recevoir, Abigail fille d'Helsa…

Abby se releva, vacilla sur ses jambes, lutta pour reprendre son souffle et parvint à marmonner :

— Que s'est-il passé ? Pourquoi le Premier Sorcier a-t-il… ?

— Cet homme était envoyé par un autre pour poser une question au sorcier. La tête est en quelque sorte la réponse…

Les yeux rivés sur le sang qui maculait le sol, Abby serra son sac contre elle.

— Obtiendrai-je le même genre de réponse ? demanda-t-elle.

— Comment le saurais-je, puisque j'ignore quelle question tu veux poser ? (Pour la première fois, l'expression de la magicienne s'adoucit.) Tu veux que je t'accompagne dehors ? Un autre sorcier pourrait te recevoir. À moins que tu désires réfléchir à ta requête, et revenir un autre jour, si c'est nécessaire…

Abby contint à grand-peine ses larmes. Elle n'avait pas le choix, hélas…

— Je dois le voir, maîtresse…

— Très bien…, soupira la magicienne. (Elle glissa une main sous le bras d'Abby pour la soutenir.) Le Premier Sorcier t'attend.

En entrant dans la salle aux murs verts, Abby serra encore plus fort son sac de toile. Les lampes et les torches n'étant pas encore allumées, seule la lumière du crépuscule éclairait cet étrange bureau où flottaient des odeurs de poix, de pétrole, de viande rôtie, de vieille pierre et de sueur âcre.

Il y avait des gens partout, et tous s'agitaient en parlant en même temps. Sur des tables et des bureaux disposés au hasard, des piles de livres et des rouleaux de parchemin voisinaient avec des cartes d'état-major, des morceaux de craie, des lampes éteintes, des bougies agonisantes, des assiettes à moitié pleines, des sceaux de cire, des plumes et une multitude d'autres objets étranges comme des pelotes de ficelle ou de petits sacs de sable à demi vides.

Debout à côté de ces tables, des gens conversaient tandis que d'autres étudiaient des grimoires, scrutaient des parchemins ou déplaçaient de petites figurines sur les cartes.

D'autres personnes, enfin, regardaient travailler leurs compagnons en mangeant des tranches de viande et du pain. Entre deux bouchées, ces dîneurs émettaient quelque mystérieuse opinion sur un sujet inconnu d'Abby.

— Tu n'auras pas la pleine attention du Premier Sorcier, souffla la magicienne à Abby. D'autres gens lui parleront en même temps que toi. N'en sois pas perturbée, car il t'écoutera quand même. Ignore les autres intervenants, et pose la question que tu es venue poser. Il t'entendra, tu peux me croire.

— Tout en dialoguant avec d'autres gens ? demanda Abby, sceptique.

— Oui, répondit la magicienne. (Elle serra doucement le bras de la suppliante.) Reste calme et ne pense pas à ce qui vient d'arriver…

Le carnage, voilà à quoi faisait allusion la magicienne. La mort d'un homme qui était simplement venu parler au Premier Sorcier. Était-elle censée oublier ce meurtre ? Baissant les yeux, elle vit qu'elle remontait une piste de sang. Mais où était donc le corps sans tête ?

Son bracelet chauffant de nouveau, Abby le regarda juste au moment où la magicienne lui tirait sur le bras pour qu'elle s'arrête.

Quand elle releva les yeux, Abby vit une masse de gens, juste devant elle. Si certains couraient en tous sens, d'autres agitaient les bras en tenant des discours pleins de conviction. Dans le brouhaha, il était presque impossible de comprendre un mot. Pourtant, d'autres personnes murmuraient au lieu de beugler, comme si quelqu'un avait

pu les entendre.

Une ruche humaine, plutôt qu'une fourmilière…

L'œil attiré par une silhouette vêtue de blanc, Abby tourna la tête… et se pétrifia. Poussant un petit cri, elle tomba à genoux devant la femme aux longs cheveux et aux yeux violets qui la dévisageait.

À part la couleur, la robe toute simple était la copie conforme de la tenue noire qu'elle avait vue en deux occasions. Les cheveux, quant à eux, ne pouvaient appartenir qu'à une seule personne. Même si elle ne l'avait jamais rencontrée, Abby n'avait aucun doute sur l'identité de cette femme. Se tromper était impossible, car une seule d'entre *elles* portait une tenue blanche.

La Mère Inquisitrice !

Autour d'elle, Abby entendait des murmures qu'elle ne cherchait plus à comprendre, de peur qu'il s'agisse de l'énoncé de sa sentence de mort.

— Lève-toi, mon enfant, dit une voix douce et claire.

C'était la formule rituelle qu'employait la Mère Inquisitrice dans ce genre de cas. Abby eut besoin d'un moment pour saisir que ce n'était pas un ordre, mais une simple invitation. Les yeux baissés sur une tache de sang, elle se demanda ce qu'elle allait faire ensuite. Sa mère ne lui avait jamais dit comment se comporter devant la Mère Inquisitrice. À sa connaissance, aucun habitant du Gué de Coney n'avait rencontré la dirigeante suprême des Contrées – ni posé les yeux sur un sorcier, d'ailleurs…

— Lève-toi…, marmonna la magicienne.

Abby se redressa, mais garda les yeux baissés, même si la vue du sang la rendait malade. Elle sentait son odeur puissante, comme après l'abattage d'un cochon, dans son village. À voir la piste de sang, le corps avait dû être traîné jusqu'à la porte du fond.

— Sorcier Zorander, dit la magicienne, impressionnante de calme dans le chaos ambiant, je vous présente Abigail, fille d'Helsa. Elle voudrait s'entretenir avec vous. Abigail, voici le Premier Sorcier Zeddicus Zu'l Zorander.

Abby osa relever les yeux et croisa un étrange regard noisette.

Le Premier Sorcier était entouré de gens impressionnants. De grands officiers qui pouvaient bien être des généraux, de nobles vieillards en riche tunique, des magiciennes, des pages en livrée, des hommes et des femmes impossibles à identifier – et bien sûr, la Mère Inquisitrice.

L'homme aux yeux noisette qui était le centre de l'attention générale ne ressemblait pas à ce qu'attendait Abby : un vieillard bourru blanchi sous le harnais. Élancé mais musclé, le sorcier Zorander était jeune – peut-être même de son âge – et il portait une

tunique toute simple, comme il convenait pour un sorcier accompli.

Abby ne voyait pas ainsi le Premier Sorcier des Contrées du Milieu. Mais elle se souvint de ce que lui avait dit sa mère : avec ces « oiseaux-là », mieux valait ne pas se fier à ce qu'on voyait…

Autour du sorcier, des gens parlaient, exposaient des arguments ou criaient à tue-tête. Silencieux, Zeddicus Zu'l Zorander regardait Abby dans les yeux.

Le sorcier était plutôt bel homme et il semblait bienveillant. Sous ses cheveux bruns emmêlés – on eût dit qu'ils n'avaient plus vu un peigne depuis longtemps – ses yeux…

Ses yeux… Abby n'en avait jamais aperçu de semblables. Ils paraissaient avoir tout vu et tout compris. En même temps, ils étaient injectés de sang et cernés, comme si le sorcier manquait chroniquement de sommeil. On y lisait aussi une ombre de détresse, semblait-il…

Malgré sa fatigue et – peut-être – son désespoir, le sorcier était parfaitement calme au milieu de la tempête. Et depuis qu'il regardait Abby, on aurait pu croire qu'il n'y avait qu'elle dans la pièce.

La mèche de cheveux blonds que le noble caressait, un peu plus tôt, était à présent enroulée autour de l'index du Premier Sorcier.

Il l'embrassa avant de baisser vivement le bras.

— Tu es la fille d'une magicienne, donc, dit-il d'une voix calme qui contrastait avec l'excitation ambiante. As-tu le don, mon enfant ?

— Non, messire…

Au moment où Abby répondait, le sorcier se tourna vers un homme qui venait d'achever un long discours.

— Crois-moi, si tu fais ça, nous risquons de les perdre. Fais-lui dire qu'il doit couper par le sud.

L'officier grand et musclé qui parlait avec le sorcier leva les bras au ciel.

— Selon lui, des éclaireurs ont vu des D'Harans fondre sur sa position depuis l'est !

— Aucune importance ! Je veux que ce col, au sud, soit bloqué. C'est par là que passera le gros de l'armée ennemie. Il y aura des sorciers avec les soldats. Ce sont eux que nous devons tuer.

L'officier se plaqua le poing sur le cœur en guise de salut. Mais le sorcier s'était déjà tourné vers une vieille magicienne.

— Oui, c'est ça : trois invocations avant de tenter la transposition. J'ai déniché la référence la nuit dernière.

La vieille magicienne s'éloigna. L'homme qui prit aussitôt sa place déroula un parchemin et le brandit devant les yeux du sorcier en débitant un long discours dans une langue étrangère.

Zeddicus Zu'l Zorander lut le document, fit signe à l'homme de s'en aller et lança quelques ordres dans la même langue inconnue d'Abby.

— Le don a sauté une génération ? demanda-t-il à la jeune femme quand il eut fini.

Abby sentit qu'elle s'empourprait.

— Oui, sorcier Zorander, répondit-elle.

— Il n'y a pas de honte à ça, mon enfant, dit le jeune homme aux yeux noisette pendant que la Mère Inquisitrice lui murmurait quelques mots à l'oreille.

Au contraire, il y avait toutes les raisons d'avoir honte ! Abby n'avait pas reçu le don en héritage, et c'était un désastre…

Les habitants du Gué de Coney avaient longtemps dépendu de sa mère. Aidant les malades et les blessés, elle conseillait aussi les gens sur les affaires du village ou leurs problèmes familiaux. Parfois, elle arrangeait des mariages ou remettait de l'ordre dans la communauté. En de plus rares occasions, elle accordait des faveurs que seule la magie pouvait dispenser. Helsa la magicienne était la protectrice du Gué de Coney.

On la vénérait ouvertement. En privé, certains la redoutaient et la méprisaient.

Ses admirateurs lui étaient reconnaissants du bien qu'elle leur faisait. Ses détracteurs la craignaient et la haïssaient parce qu'elle avait le don.

D'autres villageois, plus neutres, tenaient cependant à n'avoir aucun rapport avec la magie.

Abby n'avait pas l'ombre d'un pouvoir. Elle ignorait comment aider les malades et les blessés ou comment bannir les angoisses irrationnelles. Elle aurait tout donné pour en être capable, mais ce n'était pas le cas, voilà tout.

Un jour, elle avait demandé à sa mère comment elle supportait l'ingratitude de certains villageois. Celui qui aide, avait répondu Helsa, trouve sa récompense dans ses actes, et il ne doit rien attendre des autres. Car espérer la reconnaissance des êtres humains est le meilleur moyen de mener une vie remplie d'amertume et de tristesse.

Du vivant de sa mère, Abby avait été subtilement dédaignée par certains villageois. Depuis qu'elle était orpheline, tout le Gué de Coney avait jeté la subtilité aux orties. On attendait d'elle qu'elle aide les gens, comme sa mère. Ne connaissant rien au don et à la manière dont il se transmettait, les villageois tenaient Abby pour une égoïste.

Le sorcier décrivait à présent le lancement d'un sort à une nouvelle magicienne. Quand il eut fini, il regarda à peine Abby, mais lui posa quand même une question :

— Que veux-tu de moi, Abigail ?

La jeune femme serra plus fort son sac de toile.

— C'est au sujet de mon village, le Gué de Coney…

Abby se tut, car le sorcier s'était mis à lire un passage d'un

grimoire que quelqu'un tenait devant ses yeux. Mais il lui fit signe de continuer alors qu'un homme venait de se lancer dans une explication compliquée sur ce qu'il appelait « l'inversion d'un double sortilège ».

— Nous avons de gros problèmes, sorcier Zorander, dit Abby. Les troupes d'haranes ont…

Le Premier Sorcier se tourna vers un homme âgé à la longue barbe blanche. À voir sa tunique toute simple, Abby devina qu'il s'agissait aussi d'un sorcier.

— Je te l'affirme, Thomas, c'est possible ! déclara le sorcier Zorander. Je ne dis pas que je suis d'accord avec le Conseil, mais la décision a été prise à l'unanimité, et j'ai découvert que c'était faisable. Je ne prétends pas comprendre tous les détails, loin de là. Cela dit, ce sort existe et je peux l'activer. L'ultime question est : suis-je prêt à accéder aux désirs du Conseil ?

Thomas passa lentement une main sur son front ruisselant de sueur.

— Dois-je comprendre que les rumeurs n'en sont pas, en réalité ? Vous pensez pour de bon que c'est possible ? Auriez-vous perdu l'esprit, sorcier Zorander ?

— J'ai découvert le sort dans un grimoire, au cœur de l'enclave privée du Premier Sorcier. Ce livre est antérieur aux Grandes Guerres contre l'Ancien Monde. J'ai lu le sortilège de mes yeux, et j'ai invoqué plusieurs toiles de vérification. (Zeddicus Zu'l Zorander se tourna soudain vers Abby.) Oui, ce sont les troupes d'Anargo. Le Gué de Coney fait bien partie de l'Allonge de Pendisan ?

— C'est ça, oui… Une armée d'harane a déboulé, et…

— L'Allonge de Pendisan a refusé de se joindre aux autres pays des Contrées pour repousser l'invasion en combattant sous un commandement unifié. Accrochés à leur souveraineté, tes dirigeants ont choisi de lutter à leur manière. À présent, ils doivent assumer les conséquences de leurs actes.

— Savez-vous si c'est réel ? demanda le vieux sorcier en tirant sur sa barbe. Démontré ? Prouvé ? Ce grimoire a des milliers d'années, après tout. Il peut s'agir de spéculations, et les toiles de vérification ne confirment pas toujours l'entière structure d'un sortilège si complexe.

— Je sais tout ça aussi bien que toi, Thomas. Mais crois-moi, c'est réel ! (Le sorcier Zorander baissa le ton.) Que les esprits du bien nous protègent, mon ami, car c'est bel et bien possible.

Le cœur battant la chamade, Abby aurait aimé raconter son histoire, mais elle ne parvenait pas à placer un mot. Pourtant, il fallait que le Premier Sorcier l'aide, et elle devait lui présenter sa requête…

Un officier franchit la porte, au fond de la salle, et joua des coudes pour se frayer un chemin jusqu'à Zeddicus Zu'l Zorander.

— Sorcier Zorander, je viens d'avoir le message ! Les cornes que

vous nous avez envoyées ont fonctionné ! Les forces d'Urdland ont battu en retraite.

Plusieurs personnes se turent. D'autres parurent ne pas avoir entendu la nouvelle.

— Ce grimoire a trois mille ans, précisa le Premier Sorcier à son collègue barbu. (Il posa une main sur l'épaule de l'officier.) Dis au général Brainard de tenir coûte que coûte le fleuve Kern. Qu'il ne brûle pas les ponts, mais qu'il les contrôle. Dis-lui aussi de diviser les hommes. La moitié d'entre eux devront rester sur place pour éviter que les forces d'Urdland changent d'avis. Avec un peu de chance, leur commandement ne pourra pas remplacer les sorciers de guerre tombés au combat. Que Brainard prenne l'autre moitié de ses troupes et file vers le nord pour couper la retraite à Anargo. C'est notre principal problème, à ce jour. Mais nous aurons peut-être besoin des ponts pour poursuivre Urdland…

Un des officiers présents, un vieux type qui devait être un général, devint rouge comme une pivoine.

— S'arrêter devant le fleuve ? Alors que les cornes ont rempli leur mission et que l'ennemi est en déroute ? Pourquoi agir ainsi ? Nous pouvons rattraper nos adversaires avant qu'ils aient eu le temps de se regrouper et de venir renforcer un autre corps d'armée qui nous attaquera.

Le Premier Sorcier riva ses yeux noisette sur le vieux militaire.

— Sais-tu, général, ce qui nous attend de l'autre côté de la frontière ? Combien de nos hommes mourront si Panis Rahl dispose d'une force que les cornes n'ont pas pu obliger à fuir ? Combien de vies innocentes avons-nous déjà perdues ? Et combien de nos soldats périront s'ils affrontent l'ennemi sur son *terrain*, qu'il connaît beaucoup mieux que nous ?

— Qui peut dénombrer les civils des Contrées qui mourront si nous n'interdisons pas à nos adversaires de revenir un jour ? Il faut les poursuivre. Panis Rahl ne renoncera jamais. Il travaillera sans relâche pour repasser à l'attaque et nous éventrer pendant notre sommeil. Nous devons traquer ces hommes et les tuer jusqu'au dernier.

— Je m'occupe de ce problème…, dit le Premier Sorcier, délibérément énigmatique.

— Oui, fit Thomas en triturant sa barbe, il prévoit de lancer contre nos ennemis rien de moins que le royaume des morts.

La magicienne qui accompagnait Abby lui murmura quelques mots à l'oreille :

— Tu voulais parler au Premier Sorcier… Parle donc ! Si tu as perdu tous tes moyens, je vais te faire sortir…

Abby s'humidifia nerveusement les lèvres. Comment s'exprimer au milieu d'un tel vacarme ?

Une fois encore, elle n'avait pas le choix, et se jeta donc à l'eau.

— Messire, dit-elle, je ne sais rien de ce qu'a fait mon pays, et le roi ne me consulte pas avant de prendre ses décisions. J'ignore tout du Conseil, de la guerre et de la politique. Je viens d'un village dont tous les habitants sont menacés. L'ennemi a balayé nos défenses. Une armée des Contrées fonce en ce moment sur les D'Harans…

Abby se sentait totalement stupide. Comment parler avec un homme qui menait simultanément une demi-douzaine de conversations ?

La colère monta en elle. Si elle ne convainquait pas le sorcier, beaucoup de gens allaient mourir…

— Combien de D'Harans ? demanda Zeddicus Zu'l Zorander.

Abby ouvrit la bouche pour répondre, mais un officier la devança.

— Nous ne savons pas combien de survivants compte la légion d'Anargo… Ces soldats sont sans doute mal en point, mais il n'y a rien de plus dangereux qu'un taureau blessé… À présent, ils sont proches de leur terre natale. Ils peuvent seulement revenir nous attaquer… ou nous filer entre les doigts. Sanderson arrive du nord et Mardale contrôle le Sud-Ouest. Anargo a commis une erreur en attaquant le Gué de Coney. À partir de cette position, il n'a que deux options : nous affronter ou retourner chez lui. Nous devons en finir, et c'est peut-être notre seule chance de réussir…

Le Premier Sorcier se prit le menton entre le pouce et l'index.

— C'est bel et beau, mais nous ne savons toujours pas combien il reste de D'Harans. Nos éclaireurs étaient fiables, mais ils ne sont jamais revenus. Il faut supposer qu'ils sont morts… Mais pourquoi Anargo agit-il comme il le fait ?

— Parce que c'est le plus court chemin pour retourner en D'Hara…, répondit l'officier.

Le Premier Sorcier tourna la tête pour répondre à la question d'une magicienne.

— Je ne vois pas comment nous pourrions nous offrir ce luxe. Dis-leur que je refuse. Je ne lancerai pas une toile de ce type pour eux, et je ne leur dirai pas non plus comment faire, tant qu'ils ne proposeront en échange qu'un « peut-être »…

La magicienne hocha la tête et partit à grandes enjambées.

Une « toile », se souvint Abby, était un sort lancé par une magicienne. Apparemment, on utilisait le même nom quand il s'agissait des invocations d'un sorcier.

— Eh bien, dit le sorcier barbu, si une telle chose est possible, j'aimerais bien voir votre exégèse du texte. Un grimoire vieux de trois mille ans n'est pas une référence fiable. Nous n'avons pas idée des techniques qu'utilisaient les sorciers, à cette époque.

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, le

Premier Sorcier daigna jeter un coup d'œil à son interlocuteur – et il n'y avait rien d'amical dans son regard.

— Thomas, veux-tu voir de quoi je parle ? Exactement ? Tu désires que je dessine le sortilège ?

Dans la salle, beaucoup de gens s'étaient tus, les sangs glacés par le ton apocalyptique du Premier Sorcier.

Zeddicus Zu'l Zorander écarta les bras pour indiquer à ceux qui l'entouraient de lui rendre son espace vital. Seule la Mère Inquisitrice osa rester près de lui.

La magicienne tira Abby en arrière.

Le Premier Sorcier fit signe à un homme qui alla immédiatement prendre un sac de sable et le lui apporta. À cet instant, Abby remarqua que le sable versé sur les tables avait servi à tracer des sortilèges. Sa mère se servait parfois de ce matériau pour dessiner les siens, mais elle utilisait beaucoup d'autres supports, par exemple des herbes séchées ou des ossements réduits en poudre. En fait, elle recourait au sable pour s'entraîner. Parce que le sortilège définitif devait être tracé avec une précision extrême…

Le Premier Sorcier prit dans le sac une poignée de sable qu'il répandit sur le sol, dessinant un large cercle. Puis il reprit du sable, et traça un autre cercle…

Il ébauchait une Grâce…

La mère d'Abby dessinait toujours le carré avant le second cercle. Elle suivait un ordre déterminé – de l'intérieur vers l'extérieur – et finissait toujours par l'étoile à huit branches.

Le Premier Sorcier procédait différemment. Avant de passer au carré, il se permit même de tracer les lignes qui traversaient les deux cercles – sauf une, qu'il semblait vouloir garder pour la fin.

Considérant sa position, Zeddicus Zu'l Zorander avait probablement le droit de ne pas suivre le rituel d'une magicienne anonyme du Gué de Coney. Cela dit, plusieurs hommes qu'Abby tenait pour des sorciers échangeaient des regards surpris, tout comme les magiciennes présentes.

Le sorcier traça deux côtés du carré, puis il reprit du sable dans le sac pour dessiner les deux derniers.

Au lieu de former une ligne droite, il traça une sorte d'arc qui chevauchait largement la circonférence du cercle intérieur – celui qui représentait le monde des vivants. Et les pointes de cet arc traversaient également le cercle extérieur…

Le dernier « côté » du carré prit exactement la même forme, une de ses extrémités rejoignant le coin du carré où manquait un des « rayons » représentant la Lumière du Créateur. Contrairement aux trois autres, ce coin du carré se prolongeait jusqu'au cercle extérieur – bref, dans le royaume des morts.

Plusieurs personnes laissèrent échapper un petit cri de surprise. Puis, après un long silence, les sorciers et les magiciennes échangèrent à voix basse des propos angoissés.

— Satisfait, Thomas ? demanda le Premier Sorcier en se relevant.

— Le Créateur nous protège !…, souffla le vieil homme, le teint aussi blanc que sa barbe. Premier Sorcier, le Conseil ne comprend pas vraiment de quoi il s'agit. Lancer ce sort serait de la folie.

Zeddicus Zu'l Zorander ignora la remarque et se tourna vers Abby.

— Combien de D'Harans as-tu vus ?

— Il y a trois ans, nous avons eu une invasion de sauterelles. Les collines en étaient devenues marron. Je crois qu'il y a plus de D'Harans que de sauterelles…

Le Premier Sorcier eut un grognement dégoûté, puis il baissa les yeux sur la Grâce qu'il venait de dessiner.

— Panis Rahl ne renoncera pas… Thomas, combien de temps lui faudra-t-il pour trouver un nouveau sort et nous renvoyer Anargo ? (Zeddicus Zu'l Zorander balaya l'assistance du regard.) Depuis combien d'années pensons-nous que nous serons un jour anéantis par les hordes d'envahisseurs d'harans ? Combien d'innocents ont-ils péri à cause de la sorcellerie de Panis Rahl ? Ou des maladies dont il nous a accablés ? Et qui a tenu le compte des victimes saignées à blanc par les ombres que ce monstre a invoquées ? Combien de villages, de villes et de cités ont été rayés de la carte du monde ?

Personne ne lui répondant, le Premier Sorcier continua son monologue.

— Il nous a fallu des années pour remonter la pente après être passés près de la catastrophe. Aujourd'hui, la guerre tourne en notre faveur, et l'ennemi s'enfuit. Cela nous laisse trois options. D'abord, permettre aux D'Harans de rentrer chez eux et espérer qu'ils ne reviendront jamais. Mais nous savons tous que c'est de l'idéalisme : dès qu'ils le pourront, nos adversaires se lanceront de nouveau à l'attaque. Il nous reste donc deux choix réalistes. *Primo*, les poursuivre dans leur tanière et les tuer jusqu'au dernier, quitte à sacrifier des dizaines de milliers de nos hommes. *Secundo*, me laisser mettre un terme à l'horreur.

Les sorciers et les magiciennes jetèrent un regard inquiet à la Grâce fraîchement dessinée.

— Nous avons d'autres sortilèges, dit un sorcier. Ils peuvent garantir notre sécurité sans lâcher sur le monde une pareille… catastrophe.

— Non, Zeddicus Zu'l Zorander a raison, dit un autre sorcier. Et le Conseil aussi ! Nos ennemis ont mérité leur sort. Aucune catastrophe ne sera trop terrible pour eux.

La polémique fit bientôt rage dans la salle.

Le Premier Sorcier l'ignora et croisa le regard d'Abby : une ferme incitation à compléter sa requête.

— Les habitants du Gué de Coney ont été capturés par les D'Harans, qui détiennent également d'autres otages. Une magicienne a lancé un sortilège qui empêche ces prisonniers de fuir. Sorcier Zorander, il faut que vous m'aidiez.

» Alors que j'étais cachée, j'ai entendu cette magicienne parler aux officiers. Les D'Harans veulent utiliser les otages comme des boucliers humains. Ils s'en serviront pour absorber vos sortilèges ou pour encaisser les flèches et les lances de nos soldats. S'ils se décident à contre-attaquer, les prisonniers marcheront en première ligne. « Une façon, disent-ils, d'émousser les armes adverses sur les femmes et les enfants qu'elles sont censées défendre. »

Personne ne prêtait attention à Abby. Engagés dans un féroce débat, ces gens se fichaient des innocents qui risquaient de périr.

— Quoi qu'il arrive, continua la jeune femme, ces malheureux mourront. Sorcier Zorander, vous devez les aider, sinon, ils n'auront pas l'ombre d'une chance.

— Personne ne peut rien pour eux, répondit simplement Zeddicus Zu'l Zorander.

Le souffle coupé, Abby tenta de ne pas éclater en sanglots.

— Mon père et d'autres membres de ma famille ont été capturés. Mon mari est prisonnier, et ma fille aussi. Elle n'a pas encore cinq ans ! Si vous recourez à la magie, elle mourra. Si nos soldats attaquent, elle mourra également. Vous devez sauver les otages ou ne pas lancer d'assaut…

— Je suis désolé, dit le Premier Sorcier, sincèrement affecté. Je ne peux rien faire. Espérons que les esprits du bien veillent sur eux et les guident jusqu'à la Lumière.

Sur ces mots, il se détourna.

— Non ! cria Abby. (Quelques personnes se turent et d'autres la foudroyèrent du regard.) Ma petite fille ! Vous ne pouvez pas faire ça ! (Abby glissa une main dans son sac.) J'ai un os qui…

— C'est impossible ! s'écria le sorcier. Je ne peux pas t'aider !

— Mais il le faut !

— Pour ça, nous devrions trahir notre cause ! D'une façon ou d'une autre, il est temps d'écraser les forces d'haranes. Innocents ou non, ces otages sont des obstacles sur notre chemin. Si le plan des D'Harans réussit, ils l'utiliseront avec d'autres otages, et au bout du compte, nous devrons tuer encore plus de pauvres gens. L'ennemi doit savoir que rien ne nous arrêtera.

— Non ! cria Abby. C'est une enfant ! Vous condamnez à mort une petite fille ! Et il y a d'autres gamins avec elle. Quel monstre êtes-vous

donc ?

À part le sorcier, plus personne n'écoutait la jeune femme.

— Un homme qui doit faire des choix tels que celui-là, répondit Zeddicus Zu'l Zorander d'une voix glaciale comme la mort. Je n'accéderai pas à ta demande.

Abby hurla, folle de rage d'avoir échoué. Elle n'allait même pas pouvoir montrer au sorcier ce qu'elle avait dans son sac.

— Mais c'est une dette ! Une dette sacrée !

— Eh bien, elle ne sera pas honorée pour l'instant.

Abby céda à l'hystérie. Comprenant qu'elle ne se calmerait pas, la magicienne la tira en arrière. Mais la jeune femme se dégagea et sortit en courant de la salle.

Elle traversa l'antichambre et s'engagea dans l'escalier. Lorsqu'elle l'eut dévalé, elle se laissa glisser sur le sol et éclata en sanglots.

Le Premier Sorcier ne l'aiderait pas. Il se fichait comme d'une guigne des otages, et son adorable petite fille allait mourir…

Un peu plus tard, alors qu'elle pleurait toujours, Abby sentit une main de femme se poser sur son épaule. Puis des bras l'enlacèrent et des doigts très doux caressèrent ses cheveux.

Une deuxième femme lui tapota le dos et elle se sentit envahie par le tendre réconfort de la magie.

— Il assassine ma fille ! cria-t-elle. Je le hais !

— C'est normal, Abigail, dit la deuxième femme. Quand on a un chagrin pareil, il est logique d'être furieuse.

Abby leva les yeux et, à travers ses larmes, reconnut la magicienne. Mais qui la serrait dans ses bras ?

Elle tourna la tête et vit qu'il s'agissait de la Mère Inquisitrice.

Et après ? Désespérée au point de ne même plus pouvoir s'étonner, Abby se sentait également au-delà de toute prudence. Si la Mère Inquisitrice était mécontente de ses propos, qu'elle la punisse donc ! Elle s'en fichait, car plus rien ne comptait pour elle.

— C'est un monstre ! Et il porte bien son surnom, le Vent de la Mort. Mais cette fois, c'est ma petite chérie qu'il tue, pas un ennemi.

— Je comprends ce que tu éprouves, Abigail, dit la Mère Inquisitrice, mais tu te trompes.

— Comment pouvez-vous dire ça ? Ma fille ne connaît rien de la vie, et elle est condamnée. Mon mari et mon père mourront aussi, mais ils ont eu le temps de mener une véritable existence. Pas mon pauvre bébé !

Abby pleura de nouveau et la Mère Inquisitrice la serra contre elle pour la réconforter.

Mais la jeune femme ne cherchait pas à être consolée.

— Tu n'as qu'un enfant ? demanda la magicienne.

— J'en ai eu un autre, mais il est mort à la naissance. Selon la sage-femme, je n'accoucherai plus jamais. Jana est tout ce qu'il me reste. Et il la condamne à mort, comme il a tué ce pauvre homme, juste avant que j'entre. Le sorcier Zorander est un monstre. J'implore les esprits du bien de le foudroyer !

Avec une tendresse surprenante, la magicienne écarta du front d'Abby une mèche de cheveux trempés de larmes.

— Tu ne saisis pas, mon enfant… Ta vision est trop limitée. Mais je suis sûre que tu ne penses pas ce que tu dis.

— Si vous aviez…, commença Abby, tremblante de rage.

— Delora te comprend très bien, dit la Mère Inquisitrice en désignant la magicienne. Elle a une fille de dix ans, et un fils, également.

Abby regarda la magicienne, qui confirma ces informations d'un sourire.

— J'ai une fille, moi aussi, ajouta la Mère Inquisitrice. Elle a douze ans… Delora et moi partageons ton chagrin, tu peux me croire. Et le Premier Sorcier également…

— Il ne comprend rien ! s'écria Abby, les poings serrés. Il est à peine sorti de l'adolescence, et il veut tuer ma petite fille. Tout ce qui compte pour le Vent de la Mort, c'est abattre des innocents !

La Mère Inquisitrice se redressa et tapota une marche de marbre.

— Abigail, assieds-toi près de moi et laisse-moi te parler de Zeddicus Zu'l Zorander.

Toujours en larmes, Abby obéit à la Mère Inquisitrice et s'assit. Son interlocutrice devait avoir une quinzaine d'années de plus qu'elle, et elle était agréable à regarder avec ses longs cheveux et ses yeux violets.

Abby n'avait jamais imaginé qu'un cœur de femme puisse battre dans la poitrine d'une Inquisitrice. Pourtant, c'était exactement ce qu'elle découvrait, et elle n'éprouvait plus aucune appréhension face à la dirigeante suprême des Contrées.

De toute façon, qui pouvait lui faire plus de mal que le Premier Sorcier ?

— Quand il était encore gamin, alors que j'entrais dans l'âge adulte, je me suis parfois occupée de Zeddicus… (La Mère Inquisitrice eut un petit sourire.) Je lui ai flanqué des fessées pour le calmer, et tiré les oreilles quand il refusait de se tenir tranquille en classe. C'était un cataclysme miniature – pas par méchanceté, mais parce que la curiosité le tenaillait sans cesse.

» En grandissant, il est devenu un homme remarquable. Au début de la guerre contre D'Hara, il a refusé de nous aider, parce qu'il ne voulait blesser personne. Mais quand Panis Rahl a utilisé la magie

pour massacrer les nôtres, il est intervenu. À ce moment-là, Zedd a compris que se battre était le seul moyen d'épargner des innocents.

» Il te paraît très jeune, comme à nous tous, mais c'est un sorcier hors du commun, né du mariage entre un sorcier et une magicienne. Ses collègues, et même ses professeurs, ne comprennent pas comment il peut déchiffrer d'antiques grimoires ou lancer des sorts si puissants. Mais tout le monde sait qu'il a un cœur, et qu'il s'y fie autant qu'à son intelligence. C'est pour tout cela, et plus encore, qu'il a été nommé Premier Sorcier.

— Oui, lâcha Abby, à cause de ses talents de Vent de la Mort…

La Mère Inquisitrice eut un autre petit sourire.

— Ceux qui le connaissent vraiment bien, comme moi, le surnomment « le Filou »… Ce surnom-là, il le mérite vraiment. L'autre sert surtout à terrifier nos ennemis. Dans notre propre camp, certaines personnes se sont laissé abuser par ce sobriquet. Mais tu sais, je suppose, que les gens ont parfois une peur irrationnelle de la magie. Ta mère a dû connaître ça…

— C'est vrai, mais il arrive aussi que les sorciers ou les magiciennes soient des monstres qui tuent sans remords.

La Mère Inquisitrice sonda un moment le regard d'Abby, puis elle leva un index gentiment menaçant.

— Sous le sceau de la confidence, je vais te parler de Zeddicus Zu'l Zorander… Si tu répètes cette histoire à quiconque, je ne te pardonnerai jamais d'avoir trahi ma confiance…

— Je me tairai, mais je ne vois pas…

— Contente-toi d'écouter !

Quand elle fut certaine qu'Abby ne l'interromprait plus, la Mère Inquisitrice commença son récit :

— Zedd a épousé Erilyn, une femme magnifique. Nous l'aimions tous beaucoup, mais lui, il l'adorait. Ensemble, ils ont eu une fille.

Sa curiosité éveillée, Abby se contenta de poser sobrement une question :

— Quel âge a-t-elle ?

— Le même que ta fille, répondit Delora.

Abby ne manqua pas de noter le ton teinté de reproche de la magicienne.

— Je vois…, souffla-t-elle, piteuse.

— Lorsque Zedd fut nommé Premier Sorcier, la situation des Contrées était dramatique. (Une insondable tristesse voila le regard de la Mère Inquisitrice.) Panis Rahl venait d'invoquer les ombres…

— Les ombres ? Navrée, mais au Gué de Coney, nous n'avons jamais entendu parler de ces « ombres »…

— Eh bien, la guerre faisait déjà des ravages, mais les choses ont encore empiré quand Panis Rahl a ajouté les ombres à l'arsenal

magique de ses sorciers. (Bouleversée par ces souvenirs, la Mère Inquisitrice eut un soupir angoissé.) Ces créatures ressemblent littéralement à des ombres qui flottent dans l'air – sans avoir une forme ni des contours précis. Ce ne sont pas des êtres vivants, mais des incarnations de la magie. Contre une ombre, les armes ont aussi peu d'effet que face à de la fumée.

» On ne peut pas échapper à ces ennemis-là… Ils dérivent vers leur cible à travers les champs ou la forêt… et finissent par la trouver.

» Dès qu'ils touchent une personne, son corps se lézarde, ses chairs

éclatent et elle finit par exploser. C'est une atroce façon de mourir, et aucune magie ne peut sauver un malheureux touché par une ombre.

» Lors de chaque attaque, les sorciers envoyaient les ombres en premier. Au début, nous avons perdu des régiments entiers de jeunes soldats sans comprendre pourquoi. Tout espoir nous abandonnait. Ce furent nos heures les plus noires…

— Le sorcier Zorander a pu arrêter ça ? demanda Abby.

La Mère Inquisitrice acquiesça.

— Il s'est penché sur le problème, puis il a invoqué des cornes de bataille dont la magie dissipe les ombres comme le vent chasse la fumée. Ces armes peuvent aussi remonter jusqu'au sorcier qui a appelé les ombres et elles sont conçues pour le tuer. Bien entendu, ces cornes ne sont pas infaillibles, et Zedd doit les adapter constamment pour parer les contre-mesures imaginées par les sorciers ennemis.

» Panis Rahl a utilisé d'autres sortilèges qui provoquaient des maladies ou rendaient les gens aveugles. Des abominations en série ! Travaillant jour et nuit, Zedd a réussi à les neutraliser. Grâce à lui, le combat est redevenu égal, et nous avons fini par prendre l'avantage.

— C'est très bien, commença Abby, mais…

La Mère Inquisitrice leva de nouveau un index pour lui intimer le silence.

— Panis Rahl était furieux contre Zedd. Il tenta de le tuer, n'y parvint pas et se vengea en envoyant un *quatuor* traquer Erilyn.

— Un *quatuor* ? répéta Abby. Qu'est-ce que c'est ?

— Une équipe de quatre tueurs placés sous la protection d'un sortilège, répondit Delora. En général, leur mission n'est pas seulement d'éliminer la cible. Ils sont chargés de lui infliger d'ignobles tortures.

— Et ces hommes ont tué l'épouse de Zedd ? demanda Abby.

— Non, hélas… (La Mère Inquisitrice baissa le ton.) Ils l'ont laissée vivante, les bras et les jambes brisés, afin que Zedd la trouve.

— Vivante ? répéta Abby. Pourquoi ont-ils fait ça, puisque c'étaient des tueurs ?

— Pour que Zedd la voie ainsi, tel un pantin désarticulé, gisant dans une flaque de sang. La pauvre ne parvenait plus qu'à murmurer le nom de son mari adoré… (La Mère Inquisitrice se pencha vers Abby, qui sentit son souffle chaud sur sa joue.) En utilisant sa magie pour la guérir, il a activé un sort à retardement…

— Un sort à retardement ? Je…

— Aucun sorcier n'aurait pu détecter ce piège, dit la Mère Inquisitrice. Ce sortilège a littéralement déchiqueté Erilyn de l'intérieur. En recourant à la magie thérapeutique, Zedd a achevé sa femme *avec son amour* ! Comprends-tu ce que ça signifie ? Ils l'ont forcé à la tuer avec son amour !

Bouleversée, Abby eut l'impression que ses propres entrailles explosaient.

— C'est affreux… affreux…

Le regard violet de la Mère Inquisitrice resta froid et déterminé.

— Ces hommes ont également enlevé la fille de Zedd. Et la pauvre petite a été témoin de tout ce qu'a subi sa mère…

— Ils ont aussi torturé la petite ? demanda Abby, des larmes aux yeux.

— Non, ils se contentent de la garder en otage…

— Donc, elle est vivante et il y a encore de l'espoir ?

La robe blanche en satin bruissa agréablement quand la Mère Inquisitrice changea de position pour s'adosser à la balustrade.

— Zedd a poursuivi les quatre tueurs, et il les a trouvés. Mais ils avaient confié sa fille à d'autres personnes, qui l'avaient remise à d'autres encore… Bref, impossible de savoir avec qui elle est, ni où…

Abby regarda la magicienne, puis dévisagea de nouveau la Mère Inquisitrice.

— Qu'a fait le sorcier Zorander au *quatuor* ?

— Ce que j'aurais fait à sa place, répondit la Mère Inquisitrice, la voix vibrant de colère. Ces salauds ont dû regretter d'être nés – et pendant un très long moment, tu peux me croire !

— Je vois…, souffla Abby, terrorisée.

Pendant que la Mère Inquisitrice reprenait son souffle, Delora continua le récit :

— En ce moment, le sorcier Zorander utilise un sort qu'aucun d'entre nous ne comprend. Ce sortilège oblige Panis Rahl à rester dans son palais, en D'Hara. Il neutralise la magie que le seigneur Rahl invoque contre nous et permet à nos troupes de renvoyer les envahisseurs d'où ils viennent.

» Bien entendu, Panis Rahl est fou de colère contre l'homme qui l'empêche de conquérir les Contrées du Milieu. Chaque semaine, un attentat au minimum vise notre Premier Sorcier. Le seigneur Rahl lui a envoyé toutes sortes de tueurs, y compris des Mord-Sith.

Abby retint son souffle. Elle avait déjà entendu ce nom, mais sans savoir à quoi il se référait.

— Que sont les Mord-Sith ? demanda-t-elle.

Delora passa une main dans ses cheveux noirs brillants.

— Des femmes vêtues d'un uniforme de cuir rouge, répondit-elle, une lueur de colère dans les yeux. Elles se nattent toutes les cheveux, c'est un signe de reconnaissance de leur… profession. Dès l'enfance, on les entraîne à torturer et à tuer tous ceux qui ont le don. Lorsqu'un sorcier ou une magicienne tente d'utiliser son pouvoir pour se défendre, la Mord-Sith le vole et le retourne contre son propriétaire. Il est impossible de se libérer quand on est prisonnier d'une de ces

femmes…

— Mais quelqu'un d'aussi puissant que le sorcier Zorander…

— Il n'aurait pas une chance contre une Mord-Sith, dit la Mère Inquisitrice. On peut vaincre ces femmes avec des armes classiques, pas en utilisant la magie. C'est différent quand il s'agit du pouvoir des Inquisitrices. J'ai tué deux Mord-Sith…

» Partout dans les Contrées, il est depuis longtemps interdit de former des Mord-Sith. En D'Hara, cette sinistre tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Le royaume des Rahl est un pays mystérieux. Nous n'en savons pas grand-chose, à part ce que nous nous serions bien passés d'apprendre sur les champs de bataille.

» Les Mord-Sith ont capturé plusieurs de nos sorciers et de nos magiciennes. Une fois entre leurs mains, ils ne peuvent ni s'évader ni se suicider. Avant de mourir, ces prisonniers disent tout ce qu'ils savent. Panis Rahl en sait long sur nos plans…

» Nous avons réussi à capturer des D'Harans de haut grade. Grâce au pouvoir des Inquisitrices, nous avons pu les faire parler aussi. Panis Rahl est très bien informé et le temps joue contre nous.

Abby s'essuya les mains sur le devant de sa robe.

— L'homme qui est mort avant que j'entre ne pouvait pas être un tueur. Sinon, vous n'auriez pas laissé repartir ses compagnons.

— Non, ce n'était pas un assassin, confirma la Mère Inquisitrice. Mais Panis Rahl, je le crains, sait que Zedd a découvert un sort capable de rayer D'Hara de la carte. Du coup, il fait tout ce qu'il peut pour se débarrasser de notre Premier Sorcier.

Les yeux violets pétillants d'intelligence de la Mère Inquisitrice avaient à présent des reflets mystérieux : deux fenêtres ouvertes sur un monde plein de vérités terrifiantes. Incapable de supporter le poids de ce regard, Abby détourna les yeux et, pour se donner une contenance, joua avec un fil qui dépassait de son sac.

— Je ne vois pas le rapport entre cette histoire et ma pauvre fille, que le sorcier a refusé de sauver. Il a lui-même une enfant. Ne ferait-il pas tout pour qu'elle lui revienne saine et sauve ?

Baissant la tête, la Mère Inquisitrice se massa le front entre le pouce et l'index, comme si elle voulait chasser une migraine tenace.

— L'homme qui est entré avant toi était un intermédiaire… Le message qu'il a délivré à Zedd est passé entre trop de mains pour qu'on puisse remonter jusqu'à sa source.

Abby sentit la chair de poule courir le long de ses bras.

— Quel était ce message ?

— La boucle de cheveux blonds… Elle appartient à la fille de Zedd. Panis Rahl propose un échange : la vie de Zedd contre celle de sa fille. Le Premier Sorcier est « invité » à se rendre à son pire ennemi.

Abby serra plus fort son sac.

— Un père aimant n'irait-il pas jusque-là pour sauver sa fille ?

— À quel prix ? souffla la Mère Inquisitrice. La vie des centaines de milliers d'innocents qui ont besoin de son aide ?

» Zedd ne peut agir si égoïstement, même pour sauver l'être qu'il aime le plus au monde. Avant de refuser de t'aider, il venait de condamner à mort sa propre fille.

Abby perdit le peu d'espoir qu'il lui restait. Penser à la terreur et à la souffrance de Jana lui donnait la nausée. Dévastée, elle recommença à pleurer.

— Moi, je ne demande pas au sorcier de sacrifier tout un peuple pour sauver ma fille…

Delora tapota gentiment l'épaule d'Abby.

— Le Premier Sorcier pense qu'épargner ta fille et tes compatriotes donnerait l'occasion aux D'Harans de s'enfuir et de tuer beaucoup plus d'innocents, au bout du compte.

— Mais j'ai un os ! s'écria Abby.

La magicienne soupira.

— Abigail, la moitié des suppliants qui viennent voir les sorciers ont un os. Des escrocs en proposent à tous les coins de rue, et les gens désespérés, comme toi, les leur achètent à prix d'or.

» Beaucoup de suppliants voudraient que les sorciers les libèrent de la magie…, dit la Mère Inquisitrice. Les gens ont toujours eu un peu peur du pouvoir, mais avec la façon dont D'Hara l'a utilisé, je crains qu'ils rêvent désormais d'en être débarrassés pour toujours. Une raison paradoxale d'acheter un os, n'est-ce pas ? Surtout un os factice, dépourvu de magie, et pourtant censé appuyer une pétition contre le don…

— Je n'ai pas acheté un os ! s'écria Abby. C'est une vraie dette, ma mère me l'a dit sur son lit de mort. Et c'est le sorcier Zorander qui doit s'en acquitter.

Delora ne cacha pas son scepticisme.

— Abigail, les vraies Dettes d'Os – comme les authentiques dettes d'honneur ou de sang – sont extrêmement rares. Ta mère devait posséder un os, et tu as cru que…

Abby ouvrit son sac. Delora y jeta un coup d'œil et se tut.

La Mère Inquisitrice regarda aussi dans le sac.

— J'ai confiance en ce que m'a dit ma mère, insista Abby. Elle a même précisé que le sorcier, s'il avait un doute, devrait mettre l'os à l'épreuve. Car cette dette lui est transmise par son père.

Delora caressa lentement les runes qui ornaient son col.

— Il peut le mettre à l'épreuve, c'est vrai… Si tu ne mens pas, il le saura. Mais si sacrée que soit cette dette, rien n'impose qu'elle soit

honorée maintenant.

Abby refusa de capituler.

— Ma mère m'a dit qu'il s'agit d'une vraie dette, et qu'elle doit être honorée. Delora, vous savez ce que signifient ces choses-là. Devant le sorcier, j'étais trop troublée pour demander qu'il mette l'os à l'épreuve. Avec tout ce bruit, je n'avais pas les idées claires… (Abby prit le bras de la Mère Inquisitrice.) Aidez-moi, je vous en prie ! Dites-lui que j'ai un os et suggérez-lui de le mettre à l'épreuve.

La Mère Inquisitrice réfléchit un moment avant de répondre.

— Cette dette est liée à la magie, ce n'est donc pas une chose à prendre à la légère. Je parlerai au sorcier Zorander et je lui demanderai de t'accorder une audience privée.

Abby plissa les yeux pour refouler ses larmes.

— Merci, dit-elle.

N'y tenant plus, elle se prit la tête à deux mains et éclata en sanglots.

— Je vais essayer, dit la Mère Inquisitrice, mais rien ne garantit qu'il ne m'opposera pas un refus.

Delora eut un petit rire sans joie.

— Je lui remplirai les oreilles aussi, au cas où… Abigail, que ton os soit authentique ou non, nous ne réussirons peut-être pas à faire changer d'avis le sorcier Zorander…

— Je comprends, dit Abby entre deux sanglots. Merci à toutes les deux. Merci de votre compréhension.

Du bout d'un pouce, Delora écrasa une larme, sur la joue de sa protégée.

— Selon un dicton, la fille d'une magicienne est la fille de *toutes* les magiciennes.

La Mère Inquisitrice se leva et lissa sa robe blanche.

— Delora, tu devrais conduire Abigail dans une pension réservée aux voyageuses. Elle a besoin de repos. Tu as de l'argent, mon enfant ?

— Oui, Mère Inquisitrice.

— Très bien… Delora va te trouver une chambre en ville. Reviens à la forteresse peu avant le lever du soleil. Nous te dirons si nous avons pu convaincre Zedd de mettre ton os à l'épreuve.

— Je demanderai aux esprits du bien d'inspirer le sorcier afin qu'il accepte d'aider ma fille, dit Abby. (Elle eut soudain honte de son égoïsme.) Et bien entendu, je leur demanderai de veiller sur la sienne.

— Prie pour nous tous, mon enfant, dit la Mère Inquisitrice. (Elle saisit le menton d'Abby.) Prie pour que le Premier Sorcier déchaîne sa magie sur D'Hara avant qu'il soit trop tard pour tous les enfants des Contrées du Milieu – les jeunes et les moins jeunes.

Sur le chemin de la ville, Delora évita délibérément d'évoquer les

angoisses et les espoirs d'Abby. Et bien entendu, elle ne fit aucune allusion à la magie.

Cette conversation rappela à Abby celles qu'elle avait avec sa mère. Les magiciennes n'aimaient pas parler du pouvoir avec les gens qui n'avaient pas le don, et les liens familiaux n'y changeaient rien. On eût dit que le sujet les mettait mal à l'aise, comme Abby elle-même, quand Jana lui demandait comment on faisait les bébés.

Même à cette heure tardive, les rues grouillaient de monde. Des rumeurs concernant la guerre couraient sur toutes les lèvres. Au coin d'un bâtiment, Abby entendit plusieurs femmes parler de leur mari parti depuis des mois et dont elles n'avaient plus de nouvelles.

Delora conduisit Abby dans une rue commerçante et lui fit acheter un petit pain fourré de viande et d'olives.

La jeune femme n'avait pas faim, mais sa compagne lui fit promettre qu'elle mangerait. Ne voulant pas vexer sa protectrice, Abby jura qu'elle se nourrirait.

La pension était située en haut d'une rue – un bâtiment parmi tant d'autres, tous serrés les uns contre les autres. La rumeur de la rue franchissait sans peine les murailles, emplissant sans cesse les oreilles de la jeune femme. Mais comment les gens pouvaient-ils vivre entassés ainsi, sans rien voir d'autre que des bâtiments et des voisins ? Et comment pouvaient-ils dormir avec ce vacarme continuel ?

Une question théorique. Depuis qu'elle avait quitté son village, Abby avait du mal à trouver le sommeil, même dans le silence de la campagne.

Delora souhaita bonne nuit à Abby et la confia à une femme peu loquace qui la conduisit dans une petite chambre et la délesta d'une pièce d'argent.

Assise au bord du lit, Abby inspecta son nouveau fief à la chiche lueur d'une lampe à huile. Puis elle mangea son petit pain. La viande était dure et sèche, mais de délicieuses épices lui donnaient un goût agréable.

Étant dépourvue de fenêtres, la chambre se révéla plus silencieuse que prévu. La porte n'avait pas de verrou. Mais selon la logeuse, ce n'était pas un problème, puisque l'établissement était interdit aux hommes.

Abby posa le reste de son pain sur la table de nuit, puis elle fit une rapide toilette grâce à la cuvette qu'elle trouva posée sur une petite table. Quand elle eut fini, elle s'étonna de voir l'eau si sale…

N'aimant pas dormir dans le noir quand elle n'était pas chez elle, la jeune femme baissa la lampe au maximum. Puis elle se coucha, contempla le plafond plein de taches d'humidité et pria de tout son cœur les esprits du bien, même si elle savait qu'ils n'accéderaient pas au genre de requête qu'elle leur adressait.

Fermant les yeux, elle pria aussi pour la fille du sorcier Zorander.

La peur lui nouait les entrailles, même quand elle se recueillait ainsi, mais il fallait bien faire avec…

Elle n'aurait su dire depuis combien de temps elle était couchée – attendant le sommeil ou guettant le matin – lorsque la porte s'ouvrit en grinçant.

Une ombre se découpa sur le mur du fond.

Le souffle coupé, Abby se pétrifia. Une silhouette voûtée approchait de son lit, et il ne s'agissait pas de la logeuse, qui était bien plus grande et avait le dos droit.

Abby serra les poings sur la couverture miteuse. Devait-elle la jeter sur l'intrus, quel qu'il fût, puis bondir hors du lit et se précipiter vers la porte ?

— N'aie pas peur, mon enfant… Je viens seulement voir si tu as eu du succès, à la forteresse.

— Mariska ? s'écria Abby.

C'était la vieille dame qui avait attendu toute la journée avec elle.

— Mariska, vous m'avez fichu une de ces trouilles !

La faible lueur de la lampe dansa dans les yeux de la vieille femme.

— Il y a plus inquiétant que ta petite sécurité…

— Que voulez-vous dire ?

Mariska eut un sourire qui n'avait rien de rassurant.

— As-tu obtenu ce que tu désirais ?

— J'ai vu le Premier Sorcier, si c'est ce que vous voulez savoir…

— Et que t'a-t-il dit, mon enfant ?

Abby glissa les pieds hors du lit.

— Ça ne regarde que moi !

— Oh non ! petite, ça ne regarde pas que toi !

— Pardon ?

— Réponds à ma question ! Il te reste peu de temps. Et à ta famille aussi.

Abby bondit hors du lit.

— Comment savez-vous que…

Mariska prit le poignet de la jeune femme et le tordit pour l'obliger à s'asseoir sur le lit.

— Que t'a dit le Premier Sorcier ?

— Qu'il ne pouvait pas m'aider… Lâchez-moi, ça fait mal !

— Bon sang ! que c'est dommage… Ta pauvre petite Jana !

— Comment savez-vous pour… Je n'ai jamais…

— Donc, le sorcier Zorander a repoussé ta demande. Quelle triste nouvelle ! La pauvre petite Jana, si tôt condamnée… Mais tu étais prévenue. Tu connaissais le prix de l'échec.

Mariska lâcha le poignet d'Abby et se détourna.

— Non ! s'écria Abby en la voyant marcher vers la porte. Je le

reverrai demain à l'aube !

— Pourquoi ? demanda Mariska par-dessus son épaule. Pour quelle raison te reverrait-il, s'il a refusé ta requête ? Mentir ne fera pas gagner du temps à ta fille. Ça ne t'apportera rien !

— C'est la vérité, je le jure sur l'âme de ma mère. J'ai parlé avec la magicienne qui nous a reçus puis à la Mère Inquisitrice. Elles vont demander au sorcier de m'accorder une audience privée.

— Pourquoi font-elles ça ?

Abby désigna le sac posé au bout du lit.

— Parce que je leur ai montré ce que j'apporte.

Du bout d'un index recourbé, Mariska souleva le sac et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Tu dois encore montrer ça au sorcier ? demanda-t-elle après une assez longue réflexion.

— Oui. J'obtiendrai une audience, c'est certain. Demain, il me recevra…

Mariska tira de sa ceinture un long couteau qu'elle fit osciller devant le visage d'Abby.

— Nous sommes las de t'attendre !

— Mais je…

— Demain matin, je partirai pour le Gué de Coney. J'ai hâte de voir ta pauvre petite Jana, qui doit trembler de terreur. (Mariska glissa une main sur la nuque d'Abby et la saisit par les cheveux.) Si tu nous amènes le sorcier, la petite sera libre, comme on te l'a promis.

— Je le ferai, c'est juré ! Je le convaincrai. Il a une Dette d'Os à honorer.

Avec la pointe de son couteau, Mariska frôla une paupière d'Abby.

La jeune femme se pétrifia, n'osant même plus ciller.

— Si tu es en retard, j'enfoncerai mon couteau dans le mignon petit œil de Jana. Mais je lui laisserai l'autre, pour qu'elle me voie arracher le cœur à son père. Ainsi, elle saura combien c'est douloureux, quand je passerai au sien. Tu comprends, mon enfant ?

À travers ses larmes, Abby gémit qu'elle avait saisi.

— Voilà une bonne fille ! s'exclama Mariska, tellement près d'Abby que celle-ci sentit son haleine chargée d'ail. Si nous te soupçonnons de tricher, ils mourront tous !

— Je jouerai le jeu, ne vous inquiétez pas. Je vous l'amènerai…

Mariska posa un baiser sur le front d'Abby.

— Tu es une bonne mère… (La vieille femme lâcha les cheveux de sa proie.) Jana t'adore. Nuit et jour, elle crie ton nom en pleurant.

Quand Mariska fut sortie, Abby se roula en boule dans le lit et pleura contre ses poings serrés.

Alors que les trois femmes avançaient sur les remparts, Delora se pencha vers Abby.

— Quelque chose ne va pas, Abigail ?

Écartant les cheveux qui lui volaient sur le front, Abby baissa les yeux sur la cité dont les contours se découpaient déjà à la pâle lueur de l'aube.

Avant que Delora l'interrompe, elle adressait une muette prière à l'esprit de sa mère.

— Non, non… Une mauvaise nuit, c'est tout… Impossible de dormir.

— Nous te comprenons, dit la Mère Inquisitrice, qui avançait sur l'autre flanc de la jeune femme. Mais tu vois, il a accepté de te revoir. Ça devrait t'encourager. Zedd est vraiment un homme de cœur, tu sais.

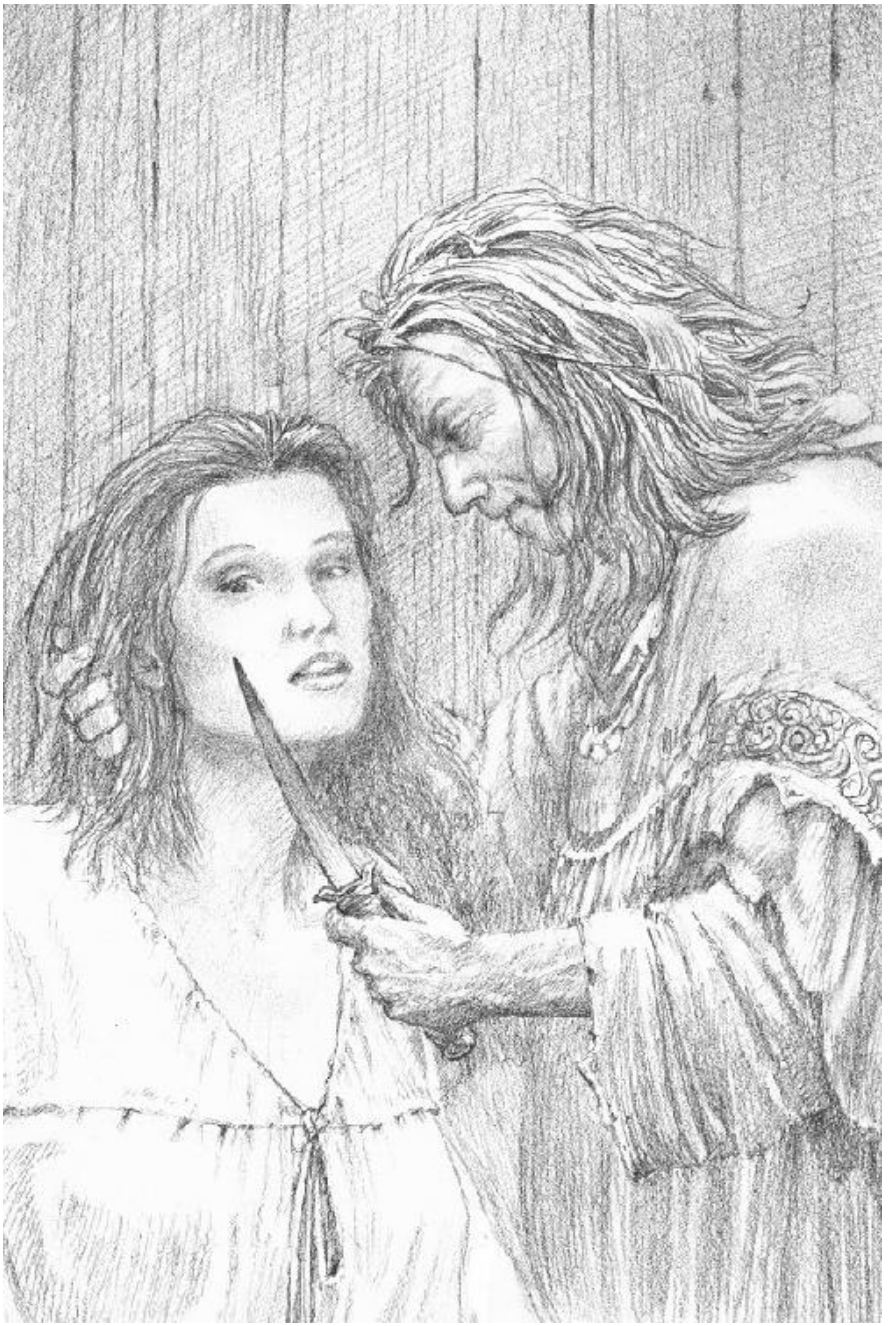

— Merci, souffla Abby, morte de honte. Merci à toutes les deux de m'avoir aidée.

Les gens qui attendaient le long des remparts – des sorciers, des magiciennes, des officiers, des fonctionnaires – se turent et s'inclinèrent sur le passage de la Mère Inquisitrice.

Abby reconnut plusieurs personnes qu'elle avait vues la veille. En particulier le sorcier Thomas. L'air morose, comme d'habitude, il

attendait en marmonnant et en sautant d'un pied sur l'autre. Pour passer le temps, il feuilletait une épaisse liasse de feuilles de parchemin couvertes de symboles magiques.

Au bout des remparts, les trois femmes s'arrêtèrent devant une tour. Avec sa porte ronde surplombée par deux fenêtres, le curieux bâtiment évoquait un visage géant à l'expression ombrageuse.

Delora toqua brièvement. Sans attendre de réponse, elle saisit la poignée et ouvrit la lourde porte de chêne.

— Il n'entend presque jamais quand on frappe, expliqua-t-elle à Abby, voyant son air surpris.

La pièce où entrèrent les trois femmes ressemblait à une salle du trésor. Les étagères y étaient lestées de fioles, de bocaux et de cornues qui contenaient des substances aussi étranges que précieuses. Des multitudes de boîtes hermétiquement fermées dissimulaient sans nul doute de fabuleux objets, et les grimoires qui s'entassaient partout devaient avoir une valeur inestimable. Leur dos doré portait souvent un titre rédigé dans une langue inconnue d'Abby.

Les livres et les objets les plus précieux étaient rangés dans des bibliothèques vitrées très probablement défendues par des sorts.

La finition minutieuse des murs et la majesté des poutres en chêne conféraient à ce lieu une aura de grâce et de confort. Sur la droite d'Abby, une fenêtre ronde permettait de contempler Aydindril. Une autre, sur le mur opposé, offrait une vue imprenable sur quelques-unes des murailles de la forteresse. Dans le lointain, la pierre sombre prenait des reflets roses à la lueur des premiers rayons du soleil.

Pour le moment, la pièce était éclairée par un grand chandelier de fer qui supportait des dizaines de bougies.

Appuyé à un bureau, ses cheveux lui tombant à demi sur les yeux, le sorcier Zorander étudiait un grimoire grand ouvert devant lui.

Le magnifique bureau au plateau lustré comme un miroir était décoré de délicates sculptures. Le fauteuil du sorcier, devant lequel il se tenait debout, était lui aussi orné de sculptures. D'un style davantage « saillant », elles reflétaient plus nettement la lumière, et on eût dit qu'elles brûlaient d'envie de prendre leur envol.

Sur un coffre de bois, une chope et une assiette vides témoignaient que le sorcier prenait de temps en temps une pause pour se nourrir.

— Sorcier Zorander, dit Delora, nous t'amenons Abigail, fille d'Helsa.

— Fichtre et foutre, femme, je t'ai entendue frapper ! J'entends toujours, figure-toi.

— Ne jurez pas devant moi, sorcier, marmonna la magicienne.

Zeddicus Zu'l Zorander ignora la remarque. Se pinçant le menton entre le pouce et l'index, il recommença à étudier son grimoire.

— Bonjour Abigail, dit-il distraitement.

La jeune femme glissa une main dans son sac. Mais elle s'interrompit, se rappela où elle était et fit une révérence.

— Merci de me recevoir, Premier Sorcier… Il est essentiel que vous m'aidiez. Comme je l'ai déjà dit, la vie d'enfants innocents est en jeu.

Le sorcier leva enfin les yeux. Il dévisagea un long moment Abby et se redressa.

— Où se trouve la ligne, selon toi ?

Abby interrogea du regard Delora et la Mère Inquisitrice, mais elles ne firent rien pour l'aider.

— Pardon, sorcier Zorander ? De quelle ligne parlez-vous ?

Le jeune sorcier fronça les sourcils.

— Selon toi, l'âge a une influence sur la valeur d'une vie. Où se trouve la ligne de démarcation au-delà de laquelle une existence ne compte plus ? Dis-moi où la tracer !

— Mais un enfant…

Zeddicus Zu'l Zorander leva un index menaçant.

— Pas de ça avec moi, ma fille ! N'essaie pas d'en appeler à ma fibre sentimentale avec une tirade sur la poignante innocence des enfants. À partir de quand une existence ne vaut-elle plus rien ? Donne-moi un âge ! Et qui décide de cela ?

» Toute vie est précieuse, Abigail ! La mort est la mort, et l'âge n'a rien à voir dans l'affaire. Ne crois pas pouvoir oblitérer ma raison en déversant à mes pieds un torrent d'émotions mielleuses. Ces méthodes sont bonnes pour les bonimenteurs de foire qui exacerbent les passions d'une foule abrutie.

Ce sermon laissa Abby sans voix.

Le sorcier en profita pour se tourner vers la Mère Inquisitrice.

— Puisqu'il est question de bonimenteurs, qu'ont donc répondu les membres du Conseil ?

La Mère Inquisitrice croisa les mains et soupira.

— Je leur ai répété vos propos… Pour être directe, ils n'en ont rien à faire. Ils veulent agir.

— Ils veulent, rien que ça…, grommela le sorcier. (Il regarda Abby.) On dirait que le Conseil se fiche de la vie des enfants, quand ce sont des gamins d'harans… Bien sûr, je comprends le raisonnement, et je peux même y adhérer, en un sens, mais par les esprits du bien ! ce n'est pas aux conseillers d'agir. Si quelqu'un doit le faire, c'est moi…

— Je comprends, Zedd, murmura la Mère Inquisitrice.

Le sorcier sembla soudain se souvenir de la présence d'Abby. Sous son regard qui semblait l'évaluer comme un maquignon juge un cheval, la jeune femme ne parvint plus à tenir en place.

— Voyons voir ça…, dit le sorcier en tendant un bras.

Abby glissa une main dans son sac et avança d'un pas.

— S'il est impossible de vous convaincre d'aider des innocents, ceci

aura peut-être plus de sens pour vous.

Abby sortit du sac le crâne de sa mère et le posa dans la paume ouverte du sorcier.

— C'est une Dette d'Os, et je déclare qu'elle doit être honorée.

Zeddicus Zu'l Zorander leva un sourcil.

— Il est d'usage d'apporter un *fragment* d'os, mon enfant.

Abby s'empourpra.

— Je ne savais pas… Je voulais être sûre que vous pourriez… vous savez, mettre à l'épreuve… afin que vous puissiez me croire…

Le sorcier caressa gentiment le sommet du crâne.

— Un fragment de la taille d'un grain de sable est suffisant, dit-il. Ta mère ne t'a rien précisé ?

Abby secoua la tête.

— Elle m'a seulement dit que la dette vous était transmise par votre père. Et que vous devriez vous en acquitter une fois que j'aurais déclaré qu'il fallait l'honorer…

— C'est exactement ça, oui…, murmura Zedd

Il tira son fauteuil et s'assit à son bureau pour examiner le terrifiant trésor d'Abby.

Le souffle coupé par l'angoisse, la jeune femme le regarda passer lentement les mains sur le crâne grisâtre taché par la terre dont elle l'avait retiré. Contrairement à ce qu'elle imaginait, les ossements n'étaient pas d'un blanc immaculé. Exhumer ceux de sa mère avait été une épreuve, mais se dérober aurait eu des conséquences catastrophiques.

Entre les mains du sorcier, le crâne émit une lueur légèrement ambrée. Le cœur d'Abby rata un battement lorsque l'air bourdonna comme si les esprits eux-mêmes s'adressaient au Premier Sorcier.

Delora jouait nerveusement avec les runes qui décoraient son col et la Mère Inquisitrice se mordait la lèvre inférieure.

Abby récita une prière muette.

Le sorcier posa enfin le crâne sur son bureau. Il se leva, tournant le dos aux trois femmes, et la lueur ambrée se dissipa.

— Vous êtes satisfait ? demanda Abby, brisant un long silence. La dette doit-elle bien être honorée ?

— Oui, répondit le Premier Sorcier sans se retourner. C'est une véritable Dette d'Os, et sa magie subsistera tant qu'elle n'aura pas été honorée.

— Je vous l'avais dit, osa déclarer Abby, les doigts serrant nerveusement le bord de son sac. Ma mère ne m'aurait pas menti. Si elle n'était pas honorée avant sa mort, m'a-t-elle expliqué, il s'agirait d'une Dette d'Os…

Le Premier Sorcier se retourna lentement.

— T'a-t-elle précisé l'origine et les raisons de cette dette ?

— Non… (Avant de continuer, Abby jeta un regard inquiet à Delora.) Les magiciennes sont jalouses de leurs secrets. Elles nous révèlent seulement ce qui les arrange.

» Elle m'a seulement dit que votre père et elle étaient liés par cette dette, et que ce lien se transmettrait de génération en génération jusqu'à ce que le compte soit soldé.

— Ta mère n'a pas menti… Mais rien n'impose que la dette soit honorée aujourd'hui.

— C'est une Dette d'Os sacrée ! s'écria Abby. J'ai déclaré qu'elle devait être honorée. Vous ne pouvez pas vous dérober !

La magicienne et la Mère Inquisitrice détournèrent la tête, gênées qu'une femme – dépourvue du don, qui plus est – ose élever la voix devant le Premier Sorcier.

Abby se demanda si son insolence n'allait pas lui valoir d'être foudroyée sur place. Mais si le sorcier refusait de l'aider, ce serait tout aussi bien comme ça…

Histoire d'épargner le pire à Abby, la Mère Inquisitrice hasarda une question :

— Zedd, en mettant l'os à l'épreuve, avez-vous découvert la source de la dette ?

— Absolument ! Mon père m'en avait parlé, et j'ai la preuve que c'est bien de celle-ci qu'il s'agit. La femme qui se tient devant moi porte la seconde moitié du lien.

— Alors, quelle est cette source ? demanda Delora.

— C'est étrange, mais je l'ai déjà oublié… (Le sorcier écarta les mains et eut un sourire innocent.) Désolé, vraiment. Ces derniers temps, ma mémoire n'est plus ce qu'elle était…

— Et c'est vous qui traitez les magiciennes de « cachottières » ? grogna Delora.

Zedd la dévisagea un moment, l'air absent, puis, l'air déterminé, il se tourna vers la Mère Inquisitrice :

— Le Conseil veut que ce soit fait, pas vrai ? Eh bien, ce sera fait !

— Zedd, êtes-vous sûr que…

— De quoi parlez-vous ? s'écria Abby. Allez-vous honorer la dette, oui ou non ?

— Tu as déclaré qu'elle devait l'être, mon enfant… (Le sorcier prit un petit livre, sur la table, et le glissa dans sa poche.) Qui suis-je pour te contredire ?

— Par les esprits du bien…, souffla la Mère Inquisitrice. Zedd, ce n'est pas parce que le Conseil…

— Je suis un humble sorcier, rien de plus ! Un sorcier au service

du peuple, comme il convient.

— Mais si vous allez dans ce village, vous prendrez des risques inutiles !

— Je dois être près de la frontière, sinon, certaines parties des Contrées seront touchées. Le Gué de Coney est un excellent endroit pour déchaîner l'enfer.

Ivre de soulagement, Abby ne prêtait plus aucune attention à ce qui se disait autour d'elle.

— Merci, sorcier Zorander. Merci de tout cœur !

Zedd fit le tour du bureau, se campa devant Abby et la prit par les épaules. Ses doigts avaient une incroyable force.

— Toi et moi, nous sommes liés par une Dette d'Os. Nos chemins se sont croisés, c'est un fait…

Zedd eut un sourire plein d'une sincère tristesse. Il prit le poignet d'Abby, celui qu'enserrait le bracelet, puis lui posa entre les mains le crâne de sa mère.

— S'il te plaît, Abby, appelle-moi Zedd.

Au bord des larmes, la jeune femme souffla :

— Merci, Zedd…

Une fois dehors, à la lumière du soleil matinal, ils durent faire face à la foule qui attendait le sorcier.

Jouant des coudes, Thomas se fraya un chemin jusqu'au premier rang. Comme d'habitude, il agitait une liasse de documents.

— Sorcier Zorander, j'ai étudié les éléments que vous m'avez fournis. Et il faut que je vous parle.

— Je t'écoute, dit Zedd sans ralentir le pas.

La foule se mit en mouvement dans son sillage.

— C'est de la folie !

— Ai-je jamais prétendu le contraire ?

Thomas secoua frénétiquement les documents.

— Vous ne pouvez pas faire ça, sorcier Zorander !

— Le Conseil a pris sa décision. La guerre doit finir tant que nous avons l'avantage – avant que Panis Rahl nous oppose une magie que nous ne saurons pas neutraliser.

— Vous ne comprenez pas ! J'ai lu ces documents, et je crois que ce n'est pas faisable. Nous ignorons tout du pouvoir des sorciers de jadis. Au vu des éléments que vous m'avez montrés, une simple tentative d'invocation générera une terrible chaleur.

Zedd s'arrêta et se tourna vers Thomas.

— Tu penses ça, sans blague ? Et tu l'as découvert tout seul ? Embraser un sort de lumière qui déchirera le tissu même du monde des vivants risque de déstabiliser les composants de la toile universelle ?

Zedd reprit son chemin et Thomas lui colla aux basques.

— Sorcier Zorander, vous ne pourrez pas contrôler le sortilège ! Si vous parvenez à le lancer – et je n'ai pas dit que c'était possible – vous déchirerez la Grâce. L'invocation est à base de chaleur. Et la brèche dans la Grâce en *ajouterait*. Vous ne maîtriserez pas la réaction en chaîne. Personne n'en serait capable.

— Faux ! J'y arriverai !

Furieux, Thomas agita frénétiquement ses feuilles de parchemin.

— Sorcier Zorander, votre arrogance signera notre arrêt de mort à tous ! Dans le processus, le voile se déchirera et toute vie sera consumée. J'exige de consulter le grimoire où vous avez découvert ce sort. Je veux voir ça de mes yeux. Tout le texte, pas seulement des passages !

Le Premier Sorcier s'arrêta et leva un index.

— Thomas, si tu avais le droit de lire ce grimoire, tu serais le Premier Sorcier, et tu aurais accès à l'enclave privée. Mais ce n'est pas le cas.

Thomas s'empourpra au-dessus de sa barbe blanche.

— C'est un acte désespéré ! De la folie furieuse !

Zedd plia l'index. Arrachés aux mains de Thomas, les documents s'envolèrent, prirent feu dans les airs, se consumèrent et, devenus cendres, furent emportés par le vent.

— Parfois, Thomas, les actes désespérés sont tout ce qu'il nous reste. Je suis le Premier Sorcier, et j'accomplirai ma mission. Le débat est clos, et je ne veux plus rien entendre. (Zedd se tourna vers un officier et le tira par la manche.) Alerte les lanciers et mobilise tous les cavaliers disponibles. Nous partons immédiatement pour l'Allonge de Pendisan.

Le militaire esquissa un salut puis fila à la vitesse du vent. Un autre officier, plus vieux et à l'évidence d'un plus haut grade, se racla la gorge :

— Sorcier Zorander, puis-je connaître votre plan ?

— Anargo est le bras droit de Panis Rahl, et il l'aide à semer la mort chez nous. Pour être bref, je prévois un petit retour à l'expéditeur…

— En conduisant les lanciers dans l'Allonge de Pendisan ?

— Oui. Anargo tient le Gué de Coney. Le général Brainard approche par le nord de l'Allonge de Pendisan, le général Sanderson fait mouvement depuis le sud pour le rejoindre, et Mardale arrive du sud-ouest. Nous attaquerons avec les lanciers et tous les soldats qui seront à temps sur le champ de bataille.

— Anargo n'est pas un idiot. Nous ignorons combien de sorciers il a avec lui, mais nous savons de quoi ils sont capables. Ils nous ont frappés des dizaines de fois. Finalement, nous leur avons rendu la

pareille… (L'officier choisit soigneusement ses mots.) Pourquoi attendent-ils ? Pour quelle raison ne retournent-ils pas simplement en D'Hara ?

Zedd posa une main sur les créneaux et se pencha pour admirer la ville, en contrebas.

— Anargo aime jouer, et c'est un grand acteur. Il veut nous faire croire qu'il est blessé à mort. Au milieu des montagnes, l'Allonge de Pendisan est le seul endroit qu'une armée peut rallier rapidement. Le Gué de Coney est un champ de bataille un peu exigu pour que nous puissions manœuvrer tout à notre aise. Il veut nous y attirer.

L'officier ne parut pas surpris.

— Mais pourquoi ?

Zedd regarda l'homme par-dessus son épaule.

— À l'évidence, il pense pouvoir vaincre sur un tel terrain. J'ai l'opinion inverse. Il sait que nous ne pouvons pas lui permettre de rester là, et il connaît nos plans. Il veut que je vienne à lui pour me tuer et mettre un terme à la menace que je représente.

— Donc, récapitula l'officier, vous postulez que pour Anargo, le jeu en vaut la chandelle ?

Zedd regarda une dernière fois la splendide Aydindril.

— Si Anargo a raison, il peut gagner la guerre au Gué de Coney. Quand il en aura fini avec moi, il lancera ses sorciers contre le gros de nos forces, fera un massacre, puis foncera sur Aydindril sans rencontrer d'opposition.

» Anargo prévoit de m'avoir tué avant les premières neiges. Il compte aussi avoir écrasé nos troupes et réduit nos peuples en esclavage. Tout ça pour remettre le fouet du pouvoir à Panis Rahl !

Cette fois, l'officier sembla soufflé.

— Et vous allez entrer dans son jeu ?

— Ai-je le choix ?

— Au moins, savez-vous comment il a prévu de vous abattre ? Ainsi, nous pourrions prévoir votre protection.

— Désolé, mais je n'ai pas l'ombre d'une idée à ce sujet… (Zedd eut un geste agacé, comme si cette conversation l'ennuyait, puis il se tourna vers Abby :) Les montures des lanciers sont rapides, et nous chevaucherons ventre à terre. Nous serons très vite arrivés chez toi, où nous nous occuperons de notre… petite affaire.

Abby hocha simplement la tête, incapable d'exprimer son soulagement – et encore moins la honte qu'elle éprouvait, maintenant que sa demande était acceptée.

Ses propres actes l'horrifiaient, et elle ne pouvait rien dire.

Pour son plus grand malheur, elle connaissait le plan des D'Harans.

Des mouches bourdonnaient sur les morceaux desséchés de viscères – tout ce qui restait des cochons primés d'Abby. Apparemment, même les reproducteurs – un cadeau de mariage de ses parents – avaient été massacrés et emportés.

Le père et la mère d'Abby avaient arrangé son mariage avec un homme qu'elle n'avait jamais rencontré. Philip venait de Lynford, la ville où ils avaient acheté les cochons.

La jeune femme s'était torturée d'angoisse en pensant au compagnon que ses parents choisiraient pour elle. En secret, elle espérait un bon vivant – le genre de gaillard capable d'aborder les difficultés de la vie avec le sourire.

Le jour de leur rencontre, elle avait pris Philip pour l'homme le plus sérieux du monde. Sur son jeune visage, elle avait cru deviner qu'il n'avait jamais esquissé un sourire. Le soir des présentations, elle avait versé toutes les larmes de son corps à l'idée de passer sa vie avec un type si assommant. Comme il était cruel d'être condamnée à l'ennui à perpétuité !

Très vite, elle avait découvert que Philip, un travailleur infatigable, regardait la vie avec un grand sourire. Le premier jour, avait-elle appris plus tard, il arborait un air sinistre pour que ses futurs beaux-parents ne le prennent pas pour un bouffon indigne de leur fille.

Ensuite, Abby s'était aperçue que son mari était un homme gai mais fiable. Au moment de la naissance de Jana, elle en était déjà venue à l'aimer.

À présent, la vie de Philip et de tant d'autres malheureux dépendait d'elle…

Après avoir rendu les ossements de sa mère au repos éternel, Abby s'essuya les mains sur le devant de sa robe.

Les clôtures que Philip avait souvent réparées sous le regard fasciné de Jana étaient toutes renversées. En faisant le tour de la ferme, Abby constata que les portes de la grange avaient disparu. Il ne restait rien qu'un animal ou un humain auraient pu consommer.

La jeune femme n'avait jamais vu son foyer dans un tel état de délabrement.

Mais ça n'avait aucune importance, se dit-elle, si on lui rendait Jana. On pouvait remplacer des cochons et des clôtures, même si ce n'était pas facile. Jana, elle, était irremplaçable.

— Abby, demanda Zedd, qui étudiait aussi les ruines de la ferme, comment as-tu pu t'échapper, alors que ton mari, ta fille et tous les autres ont été capturés ?

Abby franchit la porte fracassée de la maison et songea que son foyer ne lui avait jamais paru si petit. Avant son séjour en Aydindril – et surtout dans la forteresse –, la ferme lui semblait très grande. Dans la salle commune, le rire de Philip lui avait fait plus d'une fois chaud

au cœur, et elle ne s'était jamais lassée de sa conversation.

Abby contempla la cheminée qu'il avait un jour décorée de dessins d'animaux pour amuser Jana.

— Cette trappe donne accès à la cave, dit la jeune femme. J'étais en bas quand j'ai entendu les choses dont je vous ai parlé…

Zedd passa le bout d'une botte sur le nœud dans le bois qui servait à soulever la trappe.

— On arrêtait ton mari et ta fille, et tu es restée là-dessous ? Ta petite appelait à l'aide, mais tu n'as pas bronché ?

Abby se concentra pour parler d'un ton égal.

— Si je m'étais montrée, on m'aurait capturée aussi. La seule chance, pour ma famille, était que j'aille chercher de l'aide. Je me suis souvenue de ce que disait ma mère : une magicienne ne vaut pas mieux qu'une idiote si elle se comporte bêtement. Elle m'a toujours dit de réfléchir avant d'agir.

— Un sage conseil…

Zedd posa sur la table la louche toute tordue qu'il venait de ramasser. Puis il tapota gentiment l'épaule d'Abby.

— Entendre crier ta fille et te comporter sagement n'a pas dû être très facile…

— Vous pouvez le dire…, soupira Abby. (Elle désigna la fenêtre.) Le village est par là, de l'autre côté de la rivière Coney. Après avoir capturé Jana et Philip, les soldats sont partis s'occuper des habitants. Ils avaient déjà pris d'autres fermiers… L'armée a dressé son camp dans les collines, sur l'autre berge de la rivière.

Zedd regarda un long moment dans cette direction, puis il parla – mais comme s'il ne s'adressait à personne en particulier.

— Cette guerre sera bientôt finie… Esprits du bien, je vous implore qu'elle cesse !

Fidèle à la promesse faite à la Mère Inquisitrice, Abby n'avait jamais parlé au sorcier de sa femme et de sa fille. Pendant le voyage, le pauvre homme avait dû avoir le cœur brisé chaque fois qu'elle évoquait son amour pour Jana.

Mais lui, il devrait sacrifier la chair de sa chair pour sauver des innocents…

— Elle donne sur quelle pièce ? demanda le sorcier en poussant une porte.

— La chambre…, répondit Abby. Au fond, une autre porte permet d'accéder au jardin et à la grange.

Même si Zedd n'avait jamais mentionné son épouse et sa fille, savoir ce qu'il en était rongeait Abby de l'intérieur, comme si la honte était un acide…

Zedd se détourna de la chambre au moment où Delora franchissait la porte d'entrée.

— Comme Abigail l'a dit, le village a été mis à sac, annonça-t-elle. À première vue, tous les habitants ont été raflés.

— Nous sommes loin de la rivière ? demanda Zedd en tentant de remettre un peu d'ordre dans sa chevelure.

Abby désigna de nouveau la fenêtre. Dehors, il faisait presque nuit.

— C'est tout près… Quelques minutes de marche.

Dans la vallée, qu'elle traversait pour se jeter dans le fleuve Kern, la rivière Coney s'élargissait et ralentissait, devenant assez peu profonde pour être traversée à gué. Il n'y avait pas de pont : la route s'arrêtait sur une rive et recommençait sur l'autre. Malgré son impressionnante largeur, la rivière n'était pas dangereuse, car le niveau de l'eau, à cet endroit, ne dépassait jamais trois pieds. Sauf au printemps, où les fontes pouvaient compliquer un peu les choses.

Le Gué de Coney se dressait à un quart de lieue du cours d'eau, sur le flanc d'une colline. Un moyen très sûr d'éviter les inondations, en cas de crue – le pendant de la butte sur laquelle était construite la ferme d'Abby.

Zedd s'approcha de Delora et lui prit le bras.

— Rejoins nos hommes et dis-leur de tenir la position. Si quelque chose tourne mal… Eh bien, dans ce cas, qu'ils se lancent à l'attaque. La légion d'Anargo doit être arrêtée. Le cas échéant, qu'ils n'hésitent pas à la poursuivre jusqu'en D'Hara.

La magicienne parut très mécontente.

— Avant notre départ, la Mère Inquisitrice m'a fait promettre de ne jamais vous laisser seul. Elle a exigé qu'il y ait toujours auprès de vous une personne ayant le don…

Abby aussi avait entendu cet ordre de la Mère Inquisitrice. En se retournant vers la forteresse, après avoir traversé le pont, elle avait vu la dirigeante des Contrées, campée sur les remparts, les regarder s'éloigner. Quand Abby avait cru que tout était perdu, cette femme l'avait aidée. Depuis, elle se demandait ce qui adviendrait d'elle…

Mais c'était une question purement rhétorique. Hélas, elle connaissait la réponse.

Zedd fit mine de ne pas avoir entendu la remarque de Delora.

— Dès que j'aurai aidé Abby, je l'enverrai également à l'arrière. Je ne veux personne dans mes jambes quand je lancerai le sort.

Delora prit le sorcier par le col et le tira vers elle. On aurait pu croire qu'elle voulait le foudroyer du regard. En fait, elle l'enlaça.

— S'il vous plaît, Zedd, dit-elle, ne nous obligez pas à nommer un nouveau Premier Sorcier.

Zedd caressa les cheveux noirs de la magicienne.

— Vous abandonner entre les mains de Thomas ? Jamais, ne crains rien !

Alors que la magicienne chevauchait vers les lignes arrière, Zedd et

Abby se mirent en route pour la rivière. La jeune femme guida son compagnon à travers champs, arguant que c'était un chemin plus discret que la route.

Elle fut très soulagée qu'il ne la contredise pas.

Ses yeux sondant sans cesse les broussailles, sur leurs flancs, Abby sursautait chaque fois qu'une brindille craquait sous leurs pieds.

Tout se passa comme elle le redoutait – et comme elle *savait* que ça devait arriver.

Une silhouette vêtue d'un long manteau à capuche jaillit de nulle part et renversa la jeune femme.

Elle vit briller une lame, mais Zedd renvoya l'agresseur voler dans les broussailles. Puis il s'accroupit et posa une main sur l'épaule d'Abby, qui gisait dans l'herbe, le souffle coupé.

— Reste où tu es, souffla-t-il.

Des étincelles crépitaient autour de ses doigts. Il invoquait son pouvoir, et c'était exactement ce que ses ennemis attendaient de lui.

Des larmes aux yeux, Abby s'accrocha à la manche du jeune sorcier.

— Zedd, n'utilisez pas votre magie… (La poitrine prise dans un étau, Abby parvenait à peine à parler.) Surtout, ne…

La silhouette bondit de nouveau hors des broussailles.

Zedd leva une main et un éclair de lumière blanche frappa l'attaquant enveloppé dans son manteau.

Mais cette fois, l'agresseur ne vola pas en arrière. Tout au contraire, le jeune sorcier cria de douleur et s'écroula sur le sol. Ce qu'il avait déchaîné contre son adversaire s'était retourné contre lui, et une souffrance fulgurante mêlée à une angoisse mortelle lui interdisait de se lever ou de parler.

C'était pour ça que ses ennemis l'avaient incité à utiliser sa magie. Afin de le capturer.

La silhouette debout devant le sorcier vaincu foudroya Abby du regard.

— Tu as joué ton rôle. Déguerpis, à présent !

Abby recula sur les fesses.

Quand l'attaquant – une attaquante, en réalité – abaissa sa capuche et entreprit de retirer son manteau, Abby vit la longue tresse blonde et l'uniforme de cuir rouge. Zedd avait été piégé par une Mord-Sith, ces femmes spécialement entraînées pour capturer ceux qui avaient le don.

Ravie, la femme en rouge baissa les yeux sur le sorcier qui se tordait de douleur à ses pieds.

— Eh bien, on dirait que le Premier Sorcier en personne vient de commettre une lourde erreur.

L'uniforme de cuir craqua aux articulations lorsque la Mord-Sith se pencha sur sa proie en souriant.

— On m'a donné toute la nuit pour te faire regretter d'avoir osé nous résister. Demain matin, je t'autoriserai à assister à la déroute totale de tes troupes. Ensuite, je te conduirai devant le seigneur Rahl – l'homme qui a ordonné la mort de ta femme – afin que tu l'implores de me laisser mettre un terme à ton calvaire. (La Mord-Sith flanqua un coup de pied dans les côtes du sorcier.) Pendant que tu supplieras le seigneur Rahl, tu regarderas ta fille mourir lentement…

Zedd put seulement crier de douleur et de chagrin.

Rampant toujours, Abby s'enfonça davantage dans les broussailles. À travers ses larmes, elle était horrifiée de voir ce qu'endurait l'homme qui avait accepté de l'aider pour honorer une Dette d'Os.

En prenant Jana en otage, les D'Harans l'avaient forcée à trahir un héros…

Tout en reculant, Abby vit le couteau que la Mord-Sith avait lâché après que Zedd eut repoussé sa première attaque. L'arme était un prétexte pour le forcer à recourir à la magie, et sa première « victoire » avait endormi sa méfiance. La Mord-Sith avait ensuite retourné contre lui l'incroyable pouvoir du Premier Sorcier. Et maintenant, elle allait s'en servir pour le torturer.

La vie de Jana était à ce prix. Abby avait accepté le marché. De son point de vue, elle n'avait jamais eu le choix.

Mais quel fléau déchaînait-elle sur d'autres innocents ?

Comment pouvait-elle échanger la vie de sa fille contre le calvaire de milliers d'enfants ? Jana devait-elle grandir pour devenir l'esclave de gens capables de commettre d'innommables atrocités ? Et aux côtés d'une mère qui y avait contribué ?

Jana apprendrait à s'incliner devant Panis Rahl et ses séides. Elle se soumettrait au mal, ou pis encore, y prendrait goût en grandissant et ne connaîtrait jamais la valeur de la liberté et de l'honneur.

Avec une impitoyable logique, l'univers d'Abby s'écroulait dans son esprit.

Elle ramassa le couteau. Zedd criait de douleur, car la Mord-Sith, penchée sur lui, s'amusait à le torturer. Craignant de perdre trop vite sa détermination, Abby se leva et avança vers la femme en rouge, qui lui tournait le dos.

Elle avait déjà tué des animaux, et ce qu'elle allait faire ne serait pas très différent. Les D'Harans n'étaient pas des êtres humains, mais des bêtes !

Abby leva son bras armé.

Une main se plaqua sur le bas de son visage et une autre lui saisit le poignet.

Abby gémit sous la paume qui lui fermait la bouche. Pourquoi

l'empêchait-on de mettre un terme à cette folie alors qu'elle en avait l'occasion ?

Une voix lui chuchota de ne pas faire de bruit.

En se débattant, Abby parvint à tourner un peu la tête. À la pâle lueur du crépuscule, elle vit briller deux yeux violets. Un instant, elle ne comprit pas ce qui se passait. Comment cette femme pouvait-elle être là alors qu'elle l'avait vue leur dire au revoir du haut des remparts ?

Pourtant, c'était bien elle.

Abby se calma. La Mère Inquisitrice la lâcha, puis lui fit signe de reculer.

La jeune femme obéit sans poser de question. Vêtue pour l'occasion d'un manteau à capuche, la dirigeante des Contrées avança vers la femme en rouge, toujours penchée sur le jeune sorcier qu'elle s'amusait à torturer.

Dans le lointain, des insectes bourdonnaient. Insensibles au calvaire de Zedd, des grenouilles coassaient et l'eau de la rivière, à quelques pas de là, bouillonnait comme si de rien n'était. Les bruits familiers de la nuit, tellement réconfortants…

Mais la Mère Inquisitrice venait d'atteindre la Mord-Sith, et les doigts qui avaient si tendrement caressé le front d'Abby, la veille, s'étaient posés sur la nuque de la femme en rouge.

Un instant, Abby eut peur que la tortionnaire se retourne et déchaîne sa fureur contre la Mère Inquisitrice.

L'air vibra comme sous l'effet d'un coup de tonnerre silencieux. L'onde de choc coupa le souffle à Abby, faillit lui faire perdre conscience et la laissa tremblante comme une feuille, toutes les articulations douloureuses.

Il n'y avait pas eu d'éclair – seulement ce tonnerre sans bruit. Et pourtant, le monde semblait s'être arrêté, pétrifié par tant de terrible splendeur.

Les herbes hautes se couchèrent tout autour de la Mère Inquisitrice et de la Mord-Sith.

Puis le calme revint, Abby cessa d'avoir mal et recouvra sa lucidité.

Même si elle n'avait jamais rien vu de tel, elle aurait juré qu'elle venait de voir une Inquisitrice utiliser son pouvoir. Et d'après ce que lui avait dit sa mère, l'esprit de la « cible » ne survivait pas à cette expérience. Toute individualité s'effaçait au profit d'une dévotion aveugle pour l'Inquisitrice, qui n'avait plus qu'à poser des questions afin d'obtenir toutes les réponses qu'elle désirait.

Y compris des aveux au sujet de crimes dépassant l'imagination…

— Maîtresse…, gémit piteusement la Mord-Sith.

D'abord éprouvée par le pouvoir de la Mère Inquisitrice, puis stupéfiée par l'abjecte dévotion de la femme en rouge, Abby sursauta quand une main se posa sur son bras. Voyant que c'était celle de Zedd, elle soupira de soulagement.

Du dos de sa main libre, le sorcier essuya le sang qui coulait au coin de sa bouche.

— Laissons la Mère Inquisitrice s'occuper de sa proie…

— Zedd… je… je suis désolée. J'ai voulu vous prévenir de ne pas utiliser la magie, mais je n'ai pas dû crier assez fort.

Malgré la souffrance, le Premier Sorcier parvint à sourire.

— Je t'ai entendue…

— Alors, pourquoi avez-vous lancé un sort ?

— Je savais que tu n'étais pas faite pour trahir et que tu montrerais tôt ou tard ton véritable visage. (Zedd entraîna Abby loin de la Mord-Sith qui pleurait maintenant à chaudes larmes.) Nous t'avons manipulée, mon enfant. Pour leur faire croire que leur plan fonctionnait…

— Vous aviez deviné ? Vous saviez que je vous conduisais dans un piège ?

— Bien entendu… Dès le début, tu semblais porter un lourd secret. De plus, tu es lamentable quand il s'agit d'espionner et de trahir. Depuis notre arrivée ici, tu sondes les ombres et tu sursautes dès que tu entends voler une mouche.

— Zedd, vous allez bien ? demanda la Mère Inquisitrice, qui venait de les rejoindre.

— Pas de problème, répondit le jeune sorcier. (Il posa une main sur l'épaule de la dirigeante des Contrées.) Cela dit, merci de ne pas avoir été en retard. Pendant un moment, j'ai craint que…

— Je sais, je sais… (La Mère Inquisitrice eut un petit sourire.) Espérons que votre ruse valait de prendre tous ces risques. Vous avez jusqu'à l'aube, puisque la Mord-Sith était autorisée à vous torturer toute la nuit. Bien entendu, les éclaireurs d'harans ont prévenu Anargo que nos troupes approchaient.

Non loin de là, la Mord-Sith criait comme si on l'écorchait vive.

Abby en eut des frissons glacés.

— Nos ennemis vont l'entendre et comprendre ce qui se passe, dit-elle.

— Même s'ils ont l'oreille assez fine pour capter ces cris de si loin, ils croiront que ce sont ceux de Zedd, arrachés par les sévices de la Mord-Sith. (La Mère Inquisitrice s'empara du couteau que tenait toujours Abby.) Je suis contente que tu te sois montrée digne de ma confiance en revenant dans notre camp.

Honteuse d'avoir trahi, même si elle s'était un peu rachetée, Abby essuya ses mains moites sur le devant de sa robe.

— Allez-vous tuer la Mord-Sith ?

Depuis qu'elle avait utilisé son pouvoir, la Mère Inquisitrice semblait épuisée. Mais une inébranlable détermination brillait toujours dans son regard.

— Ces femmes réagissent très curieusement au contact d'une Inquisitrice. Pour tout te dire, elles ne s'en remettent pas. Celle-là risque d'agoniser jusqu'à l'aube… Or, elle nous a dit tout ce que nous voulions savoir, et Zedd doit récupérer son pouvoir. Achever la Mord-Sith semble le plus humain…

— Et ça me permettra de gagner du temps pour faire ce que j'ai à faire, dit Zedd. Oublie les cris de cette femme, Abby. Tu as une mission à accomplir, et je te laisse jusqu'à l'aube.

— Une mission ? De quoi parlez-vous ?

— De retrouver Jana. Je t'expliquerai… Mais nous devons nous dépêcher. Pour commencer, déshabille-toi !

Il ne restait plus beaucoup de temps à Abby.

Elle marchait dans le camp d'haran, se tenant bien droite, l'air très sereine, alors qu'elle paniquait intérieurement. Toute la nuit, elle avait joué le rôle que lui avait affecté Zedd. Une femme arrogante qui regardait les autres avec le plus profond mépris. Et dès que quelqu'un l'observait ou faisait mine de lui parler, elle lâchait un grognement menaçant.

Par bonheur, il n'était pas très fréquent que quelqu'un essaie d'attirer l'attention d'une Mord-Sith en uniforme rouge. Pour renforcer l'illusion, Zedd lui avait conseillé de laisser bien visible l'arme de la femme. Une petite tige de cuir qui semblait parfaitement inoffensive. Abby ignorait comment fonctionnait cet objet – de toute façon, il fallait avoir une sorte de pouvoir pour s'en servir – mais l'effet dissuasif était impressionnant. Dès qu'ils apercevaient l'arme, les gens se fondaient dans l'obscurité, loin d'Abby et de la lumière des feux de camp.

Pour arranger les choses, la plupart des gens dormaient, dans ce fichu campement. Mais il y avait quand même des sentinelles qui gardaient l'œil vif.

Histoire de parfaire l'illusion, Zedd avait coupé la natte de la Mord-Sith qui l'avait attaqué et il s'était arrangé pour la fixer aux cheveux d'Abby. Dans le noir, la différence de couleur ne sautait pas aux yeux. Quand les gardes voyaient Abby, ils pensaient être en présence d'une Mord-Sith et regardaient volontiers ailleurs…

Sous son déguisement, Abby devait avoir l'air terrifiante. Pourtant, son cœur battait la chamade et elle se félicitait qu'on ne puisse pas voir ses genoux trembler à cause de l'obscurité. Elle avait vu deux véritables Mord-Sith – toutes les deux dormaient – et s'en était tenue

aussi loin que possible. Zedd l'avait avertie : d'authentiques tortionnaires ne seraient pas faciles à abuser.

Le sorcier lui avait laissé jusqu'à l'aube, et la fin de ce délai approchait. Si elle n'était pas revenue à temps, avait-il précisé, elle y laisserait sa vie.

Abby se félicitait de bien connaître le terrain. Sans cela, elle se serait déjà perdue au milieu des tentes, des chariots, des chevaux attachés à une corde et des feux de camp. Partout, des piques et des lances étaient rangées en faisceaux, pointe vers le haut et prêtes à l'usage.

Toute la nuit, des forgerons, des maréchaux-ferrants et d'autres artisans avaient travaillé sans relâche.

Une odeur de fumée flottait dans l'air et le son des marteaux sur les enclumes composait une étrange musique de fond. Abby se demandait comment on pouvait dormir dans un tel vacarme. Apparemment, ce n'était pas un problème pour les soldats.

Très bientôt, le camp s'éveillerait pour vivre une nouvelle journée qui s'annonçait glorieuse. Les héroïques D'Harans avaient l'intention de se livrer à leur passe-temps favori : massacrer les troupes des Contrées du Milieu. Et d'après ce qu'on disait d'eux, c'étaient de très bons tueurs…

Jusque-là, Abby n'avait pas réussi à trouver son père, son mari et sa fille. Mais elle n'avait aucune intention de renoncer. Et si elle échouait, eh bien, elle mourrait comme eux, et voilà tout !

Elle avait vu des prisonniers enchaînés les uns aux autres ou attachés à un arbre. La plupart lui étaient inconnus et, de toute façon, trop de gardes les surveillaient.

Abby n'avait pas vu un seul de ces hommes endormi à son poste. Quand l'un d'eux la regardait, elle faisait mine de chercher quelqu'un qui passerait un mauvais quart d'heure si elle le dénichait. Selon Zedd, sa sécurité et celle de sa famille dépendraient de la conviction qu'elle mettrait dans son rôle. Pour avoir l'air méchante, il lui suffisait de penser aux gens qui faisaient du mal à sa fille.

Mais le temps passait, elle ne trouvait personne, et Zedd n'attendrait pas une minute de plus que prévu. L'enjeu était trop important, elle le comprenait, à présent. La Mère Inquisitrice et le Premier Sorcier tentaient de mettre fin à une guerre. Ce n'était pas rien, et ils devraient choisir de sacrifier quelques innocents pour en sauver des centaines de milliers. Un fardeau qu'Abby ne leur enviait pas…

Elle souleva un nouveau rabat et découvrit des soldats endormis. Puis elle s'accroupit pour étudier le visage des prisonniers attachés

aux roues d'un chariot. Ces malheureux levèrent sur elle des yeux vides. Il y avait des enfants, tous terrorisés, mais Jana n'était pas du nombre. Dans un camp si grand, la pauvre petite pouvait être n'importe où.

En marchant, Abby se frotta distraitement un poignet. Quelques pas plus loin, elle s'avisa que c'était à cause du bracelet, qui chauffait de nouveau.

La chaleur devint plus intense, puis se dissipa soudain. Le cœur emballé, Abby comprit qu'il s'agissait peut-être de l'aide dont elle avait désespérément besoin. Même si cet espoir lui semblait fallacieux, elle revint sur ses pas.

Le bracelet réagit de nouveau. Et il chauffa davantage encore quand elle s'engagea dans une voie étroite, entre deux rangées de tentes.

Abby s'immobilisa et sonda les ténèbres. À l'horizon, le ciel commençait à s'illuminer. Elle devait se dépêcher.

Elle avança, attendit que le bracelet refroidisse, recula de nouveau, marqua une pause à l'endroit où il recommença à chauffer, choisit une direction et supposa que c'était la bonne, puisque le bijou devenait de plus en plus chaud.

Ce bracelet était un cadeau de sa mère. Elle était censée le porter jour et nuit, car il se révélerait tôt ou tard très précieux…

La magie du bijou pouvait-elle l'aider à trouver Jana ? L'aube approchant, c'était sa dernière chance, de toute façon. Elle continua à avancer, se laissant guider par la chaleur.

La magie la guida jusqu'à un endroit où dormaient des dizaines de soldats. Il n'y avait pas un prisonnier en vue, et des gardes patrouillaient au milieu des dormeurs enroulés dans des couvertures.

Une tente se dressait au cœur de ce dortoir en plein air. Le fief d'un officier, supposa Abby.

Suivant son instinct, elle continua à avancer et le bracelet lui brûla désagréablement la peau quand elle arriva devant la tente.

Des sentinelles s'agglutinaient autour comme des mouches sur un morceau de viande. La toile brillait faiblement, sans doute parce qu'une bougie brûlait à l'intérieur.

Sur sa gauche, Abby remarqua un dormeur qui ne ressemblait pas aux autres. En approchant, elle constata que c'était logique, puisqu'il s'agissait d'une dormeuse.

Mariska !

La vieille femme émettait en dormant un étrange sifflement.

Abby se pétrifia. Intrigués, des gardes tournèrent la tête vers elle.

Il fallait qu'elle agisse avant qu'ils osent l'interroger. Après les avoir foudroyés du regard, elle se dirigea vers la tente en essayant de faire le moins de bruit possible. Les soldats pouvaient la prendre pour

une Mord-Sith, mais Mariska ne se laisserait pas abuser.

Blêmissant sous le regard de ce qu'ils prenaient pour une tortionnaire d'élite, les gardes détournèrent les yeux.

Le cœur battant la chamade, Abby saisit le rabat de la tente. Certaine d'y découvrir Jana, elle se rappela qu'elle ne devrait surtout pas crier de joie en la voyant. Il lui faudrait aussi plaquer une main sur la bouche de sa fille, afin que ses exclamations ne les trahissent pas, les empêchant de fuir.

Le bracelet était si chaud qu'Abby eut peur que sa peau se couvre de cloques.

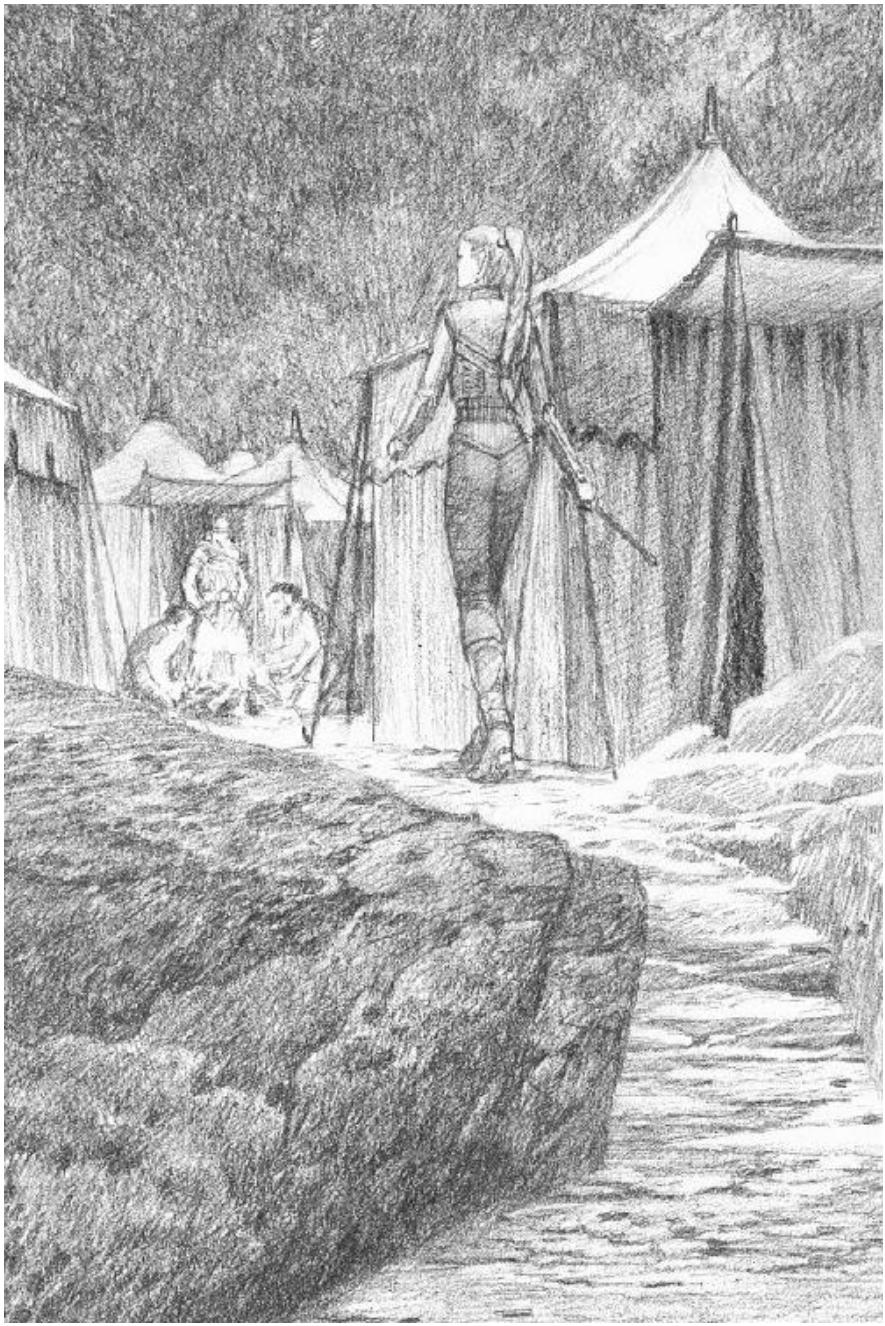

Se baissant, elle entra sous la petite tente.

La lumière d'une unique bougie lui révéla une gamine enroulée dans un manteau de laine sur un lit de couvertures froissées.

Dès qu'elle vit l'uniforme en cuir rouge, la fillette écarquilla les yeux de terreur, comme si elle redoutait ce qui allait suivre.

Ce n'était pas Jana, constata Abby, les entrailles nouées par l'angoisse.

La jeune femme et l'enfant échangèrent un regard qui en disait plus long que d'interminables discours. Dans les grands yeux de la petite, en plus d'une inimaginable terreur, Abby lut de la perplexité.

Puis la fillette sembla être arrivée à une conclusion, et tendit vers sa visiteuse des bras implorants. Abby s'agenouilla et prit la petite malheureuse dans ses bras.

Émergeant de sous le manteau, les mains de l'enfant se nouèrent autour du cou de la jeune femme. On aurait juré que la gamine s'accrochait à une bouée de sauvetage.

— Tu veux bien m'aider, ma dame ?

Depuis qu'elle avait vu le visage de l'enfant, à la chiche lumière de la bougie, Abby n'avait plus l'ombre d'un doute. C'était la fille de Zedd !

— Je suis là pour ça, et c'est Zedd qui m'envoie…

La petite gémit d'espoir en entendant le nom de l'être qu'elle aimait plus que tout au monde.

— Je vais te ramener à ton père, dit Abby, mais personne ne doit se douter que je te sauve. Tu veux bien jouer à un jeu avec moi ? Faire semblant d'être ma prisonnière, afin que nous puissions filer d'ici ?

La petite hocha la tête. Comme son père, elle avait des cheveux rebelles et ses yeux – pas noisette mais gris – exprimaient la même détermination têtue.

— Très bien, dit Abby, le regard plongé dans celui de l'enfant. Si tu me fais confiance, je te sortirai d'ici.

— Je te fais confiance, fit l'enfant d'une petite voix bizarrement assurée.

Abby ramassa une longueur de corde, sur le sol, et improvisa une longe qu'elle passa autour du cou de la fillette.

— Je ne te ferai pas mal, mais ces hommes doivent croire que tu es ma captive.

L'enfant baissa les yeux sur la corde comme si ce n'était pas la première fois qu'elle en était prisonnière. Puis elle fit signe qu'elle jouerait le jeu.

Dès qu'elles furent sorties de la tente, Abby tira sur la corde comme si elle avait tenu un chien en laisse. Lorsque les sentinelles la regardèrent, elle les foudroya de nouveau du regard.

Mais un des types approcha, l'air peu commode.

— Que se passe-t-il ?

Abby s'arrêta et brandit sous le nez du soldat la curieuse tige de cuir rouge qui servait d'arme à la Mord-Sith.

— Quelqu'un d'important veut la voir. Qui es-tu pour t'opposer à moi ? Si tu ne t'écartes pas, je te ferai vider comme un poulet, histoire de te dévorer au petit déjeuner.

L'homme blêmit et cessa de barrer le chemin à Abby. Sans lui laisser le temps de se ressaisir, la jeune femme s'éloigna à grandes enjambées. Plutôt rusée pour son âge, la fillette planta les talons dans le sol, comme si elle tentait de ne pas se laisser entraîner.

Tous les témoins se désintéressèrent de la scène. Abby aurait voulu courir, mais il ne fallait surtout pas se trahir. Et prendre l'enfant dans ses bras, comme elle en mourait d'envie, n'aurait pas été non plus une très bonne idée.

Au lieu de rejoindre directement le Premier Sorcier, Abby gravit une petite butte pour gagner un endroit où des arbres formaient un rideau de végétation devant la rivière. Zedd lui avait indiqué où traverser, en précisant qu'elle devrait emprunter le même itinéraire au retour. Pour empêcher les D'Harans de le déranger, quand il passerait à l'action, il avait truffé les collines environnantes de pièges mortels.

Arrivée près de la rivière, Abby vit qu'une colonne de brouillard dérivait juste au-dessus du sol. Zedd lui avait formellement interdit d'approcher des nappes de brouillard. Sans doute parce qu'il s'agissait d'une brume empoisonnée…

L'aube naissante permit à Abby de s'apercevoir qu'elle n'était plus qu'à quelques pas de l'eau. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit que personne ne l'avait suivie.

Elle retira le nœud coulant du cou de la gamine, qui la regarda avec des yeux ronds comme des soucoupes.

Abby prit l'enfant dans ses bras et la serra contre elle.

— Accroche-toi à moi et tiens-toi tranquille ! lança-t-elle.

Puis elle courut vers la rivière.

Il y avait de la lumière – pourtant, ce n'était pas encore l'aube.

Abby et la fillette avaient traversé la rivière quand la jeune femme remarqua la lueur. Alors qu'elle courait le long de l'eau, sans voir la source de cette clarté, Abby comprit que Zedd invoquait une magie dépassant tout ce qu'on avait jamais pu voir jusque-là. Un son cristallin remontait la rivière en direction de la jeune femme, et une odeur de brûlé, comme si l'air lui-même avait flambé, flottait au-dessus de l'eau.

En larmes, l'enfant s'accrochait à Abby. Elle ne parlait pas, sans doute parce qu'elle ne parvenait pas à croire que quelqu'un était venu à son secours. Si elle hasardait une question, tout risquait de se dissiper, comme un rêve lorsqu'on est arraché au sommeil.

Abby sentit des larmes rouler sur ses propres joues.

À la sortie d'un lacet de la rivière, elle vit le Premier Sorcier,

debout au milieu de l'onde sur un étrange rocher plat qui dépassait à peine de la surface ourlée d'écume – une curieuse configuration donnant l'impression que Zeddicus Zu'l Zorander marchait sur les eaux.

Il était campé face à la lointaine D'Hara, et des silhouettes obscures tourbillonnaient autour de lui, spectres évanescents qui tentaient de poser sur lui leurs mains aux doigts fantomatiques.

Une lumière qui semblait vivante dansait également autour du sorcier. Des taches de couleur sombres et pourtant incroyablement brillantes valsaient avec les ombres au rythme d'une musique qu'elles seules paraissaient entendre.

Abby n'avait jamais vu spectacle plus fascinant – ni plus terrifiant. La magie qu'invoquait sa mère n'avait jamais eu l'être d'être… vivante et consciente.

Le plus effrayant restait l'étrange sphère de métal en fusion qui lévitait devant Zedd. Si chaude qu'elle luisait de l'intérieur, cette boule d'énergie crépita et dégagea de la vapeur brûlante quand une langue d'eau jaillie de la rivière vint s'abattre sur elle comme pour la refroidir.

Le nuage de vapeur se dissipa et la sphère noircit comme si le contact de l'eau l'avait carbonisée. Mais la chaleur qu'elle contenait fit de nouveau fondre sa surface un instant lisse et brillante comme du verre.

On eût dit qu'un cœur géant battait dans le vide, prêt à exploser à chaque pulsation.

Tétanisée, Abby laissa la fillette glisser de ses bras.

— Papa ! cria l'enfant en tendant les mains.

Bien qu'il fût trop loin pour entendre, selon des critères humains, Zedd capta l'appel et se tourna vers son enfant.

Abby vit le Premier Sorcier dans toute la grandeur de son pouvoir – et la fragilité de sa condition humaine. Alors qu'il se préparait à réussir l'impossible, le père qu'il était ne put retenir ses larmes quand il reconnut la fillette debout à côté d'Abby.

Alors qu'il frayait avec d'authentiques esprits et leur imposait sa volonté, Zedd blêmit comme s'il venait de voir un fantôme.

Sautant du rocher, il pataugea dans l'eau, atteignit la rive, s'agenouilla et prit la petite dans ses bras.

Se sentant en confiance, l'enfant éclata en sanglots.

— Allons, allons, ma chérie, murmura Zedd. Papa est là, maintenant…

— Papa, ils ont fait du mal à maman ! Ces mauvais hommes lui ont…

— Je sais, je sais, ma chérie. Je sais…

Abby vit que Delora et la Mère Inquisitrice se tenaient sur la rive,

non loin de là. Les yeux brillants de larmes, elles assistaient aux retrouvailles d'un père et de sa fille.

Si heureuse qu'elle fût pour le sorcier, Abby sentit son cœur se serrer à l'idée de ce qu'elle avait perdu à jamais.

— Allons, allons, chantonna Zedd, tu es en sécurité, maintenant. Papa te défendra, quoi qu'il arrive. Tu ne risques plus rien…

Zedd se tourna vers Abby. Alors qu'il souriait à la jeune femme, l'enfant s'endormit comme une masse.

— Un petit sortilège, expliqua le sorcier. La pauvre a besoin de repos et je dois finir ce que j'ai commencé.

Zedd déposa sa fille dans les bras d'Abby.

— Tu veux bien l'emmener chez toi, pour qu'elle dorme jusqu'à ce que j'en aie terminé ? Mets-la au lit et couvre-la bien. Elle ne se réveillera pas…

Le cœur serré parce qu'elle imaginait sa propre fille entre les mains de brutes, dans le camp d'haran, Abby hocha la tête et se mit en chemin. Elle était contente pour Zedd – et même fière d'avoir sauvé la petite –, mais ne pas avoir réussi à secourir sa propre famille lui déchirait les entrailles.

Une fois chez elle, Abby installa l'enfant dans la chambre, tira le rideau sur la petite fenêtre, puis, incapable de résister, se pencha et posa un baiser sur le front de la fille adorée du Premier Sorcier.

L'enfant étant en sécurité – et endormie pour un long moment – Abby ressortit et courut vers la rivière. Si elle le lui demandait avec assez de conviction, Zedd lui accorderait peut-être un petit délai. Juste le temps d'aller dans le camp ennemi pour tenter une dernière fois de trouver Jana.

Le sorcier devait honorer une dette et, pour l'instant, il n'en avait rien fait.

À bout de souffle, Abby s'arrêta au bord de l'eau. Le sorcier était remonté sur son rocher. Les ombres, la sphère et les lumières tournaient de nouveau autour de lui.

Abby avait assez côtoyé la magie pour savoir qu'approcher du jeune homme aurait été dangereux.

Zedd incantait, à présent. Et même si elle ne comprenait pas leur sens, Abby savait reconnaître les paroles d'un sortilège, lorsqu'elle en entendait.

Sur le sol, presque à ses pieds, Zedd avait dessiné son étrange version de la Grâce où le royaume des morts empiétait sur le monde des vivants. Le symbole était tracé avec un sable dont la blancheur immaculée ressortait violemment sur la vase noire.

Cette figure géométrique… impie… glaçait les sangs d'Abby, qui détourna vivement le regard. Autour de la Grâce, constata-t-elle alors, Zedd avait dessiné des runes complexes avec le même sable blanc.

La jeune femme allait appeler le sorcier, mais Delora approcha d'elle et lui souffla à l'oreille :

— Pas maintenant, Abigail… Ne le dérange pas au moment le plus important de sa vie.

À contrecœur, Abby obéit provisoirement à la magicienne. Alors que la Mère Inquisitrice approchait à son tour, le sorcier leva les bras au ciel puis les écarta, semant autour de lui des gerbes d'étincelles.

— Il faut que je lui parle, Delora ! Je n'ai pas pu retrouver les miens, et il doit m'aider. Une Dette d'Os ne peut pas être négligée.

Delora et la Mère Inquisitrice échangèrent un bref regard.

— Abby, dit la dirigeante des Contrées, il t'a laissé un délai, pour que tu les retrouves… Il a joué honnêtement le jeu, mais à présent, il doit penser à son pays et à son peuple.

La Mère Inquisitrice prit la main d'Abby et Delora lui posa une main sur l'épaule.

Vaincue par le désespoir, Abby éclata en sanglots. Après tout ce qu'elle avait fait et subi, les choses ne pouvaient pas se terminer ainsi…

Sur son rocher, Zedd invoquait plus de lumière, d'ombres et de magie. À ses pieds, la rivière bouillonnait.

Devant le sorcier, la boule de feu grossissait en bourdonnant de plus en plus fort. Alors qu'elle descendait lentement vers les eaux tumultueuses, des éclairs en jaillissaient.

Au-delà du camp d'haran, le soleil apparaissait derrière les collines. Cette section de la rivière étant beaucoup moins large que partout ailleurs, Abby pouvait voir ce qui se passait au milieu des arbres qui bordaient la rive. Des soldats tentaient d'approcher, mais le brouillard surnaturel qui flottait sur l'eau et la berge d'en face les rendait méfiants. Du coup, ils restaient sous le couvert des arbres.

Au pied d'une colline semée de végétation, sur l'autre rive, un nouveau sorcier venait d'apparaître. Jetant une grosse pierre sur le sol, il sauta dessus, remonta les manches de sa tunique, leva les bras et invoqua son pouvoir.

De la lumière fusa de ses doigts. Abby aurait cru que la puissante clarté du soleil matinal occulterait ces éclairs, mais il n'en était rien.

La jeune femme ne put se contenir plus longtemps.

— Zedd ! cria-t-elle. Zedd, vous m'avez promis ! J'ai retrouvé votre fille ! Mais qu'en est-il de la mienne ? Pour lancer votre sort, attendez qu'elle soit en sécurité.

Zedd tourna la tête vers Abby. On eût dit qu'il la regardait de très loin – depuis un autre monde, semblait-il.

Des bras fantomatiques le caressaient et de longues volutes de fumée noire – des doigts, probablement – se pressaient sur ses joues et ses mâchoires pour attirer son attention.

Mais son regard resta rivé sur Abby.

— Je suis navré, dit le jeune sorcier. (Malgré la distance, Abby entendit ce qu'il murmurait.) Je t'ai laissé du temps pour trouver les tiens. Mais je dois agir, à présent, sinon, d'autres mères pleureront la mort de leurs enfants. Des mères qui vivent dans le monde des vivants, et d'autres, exilées dans le royaume des morts…

Abby cria d'angoisse lorsque Zedd se tourna de nouveau vers la boule de feu. Delora et la Mère Inquisitrice tentèrent de la consoler,

mais son chagrin était au-delà de tout réconfort.

Le tonnerre se répercutait dans toutes les collines. Une clameur sortie de milliers de gorges envahissait la vallée et des lances de lumière magique fendaient l'air. Il était tellement déconcertant de voir la lueur du soleil être réduite, en comparaison, à celle d'une fragile bougie.

Face à Zedd, le contre-sort invoqué par son adversaire paraissait vouloir passer à l'attaque. Des tentacules de lumière ondulaient comme de la fumée et tentaient de s'enrouler autour des bras lumineux qui entouraient à présent le Premier Sorcier.

La nappe de brume qui flottait sur la rive perdit en densité.

En réponse, Zedd écarta les bras au maximum. La boule de métal en fusion brilla plus fort et son bourdonnement devint un roulement de tonnerre. L'eau qui continuait à se déverser sur elle s'évapora en sifflant et l'air lui-même gémit comme s'il protestait contre ce qui était en cours.

Sur l'autre rive, derrière le sorcier adverse, des soldats ennemis sortaient du couvert des arbres, poussant des otages devant eux. Terrorisés par la sorcellerie, les prisonniers hurlaient et tentaient de battre en retraite, mais les lances et les épées des D'Harans les forçaient à avancer.

Ceux qui refusaient étaient abattus sur place. Voyant cela, les autres se ruèrent en avant comme un troupeau de moutons pressés par une meute de loups.

Si le sort que voulait lancer Zedd échouait – quel que fût son objectif –, l'armée des Contrées du Milieu devrait charger dans la vallée, et les prisonniers seraient pris entre deux feux.

Abby remarqua soudain une silhouette vaguement familière qui tenait une fillette par les cheveux. Les entrailles nouées par l'angoisse, la jeune femme reconnut très vite Mariska. Mais comment avait-elle pu réussir à… ?

— Non ! cria soudain Zedd.

C'était sa fille que la vieille femme tenait par les cheveux.

Mariska avait suivi Abby, puis découvert la petite qui dormait dans la chambre. Personne n'étant là pour l'en empêcher, la vieille femme avait enlevé l'enfant.

Mariska poussa la fillette devant elle, pour que Zedd la voie bien.

— Rends-toi, Zorander, ou elle mourra !

Abby se dégagea des bras de Delora, entra dans l'eau et lutta pour courir à contre-courant et rejoindre le Premier Sorcier.

Alors qu'elle avançait, il se retourna et la regarda dans les yeux.

— Je suis désolée, dit-elle avec le sentiment de plaider pour sa vie devant la mort en personne. Je la croyais en sécurité…

Conscient que tout cela le dépassait, à présent, Zedd hocha tristement la tête. Puis il leva les bras et écarta les mains comme s'il ordonnait à tout le monde – les soldats comme la magie – d'en rester là.

— Laisse partir les prisonniers ! cria-t-il au sorcier adverse. Si tu fais ça, Anargo, je vous épargnerai, tes hommes et toi.

Le D'Haran éclata de rire.

— Rends-toi si tu ne veux pas qu'elle meure ! lança Mariska.

Elle sortit le couteau qu'elle cachait dans les plis de sa robe et plaqua la lame sur la gorge de la fillette.

Les bras tendus vers son père, l'enfant cria de terreur.

Abby avança encore dans l'eau. Elle appela Mariska, l'implorant de relâcher la fille de Zedd.

Mais la vieille tueuse ne lui accorda pas plus d'attention qu'au Premier Sorcier.

— C'est ta dernière chance, Zorander ! lança-t-elle.

— Tu l'as entendue ? demanda Anargo, sur l'autre rive. Rends-toi, Zorander, ou regarde mourir ta fille !

— Tu sais que je ne peux pas faire passer mes intérêts avant ceux de mon peuple. C'est une affaire entre toi et moi, Anargo. Laisse partir ces gens !

L'autre sorcier rit de plus belle.

— Tu es un crétin, Zorander ! Tu auras eu le choix… Mariska, tue la gamine !

Les poings plaqués sur les hanches, Zedd hurla de colère et de désespoir. Sa rage semblait assez forte pour fendre en deux le ciel et la terre.

Mariska tira sur les cheveux de l'enfant, la forçant à relever la tête. Puis elle lui trancha la gorge.

Sous le regard incrédule d'Abby, la fillette cessa de se débattre tandis que du sang inondait les doigts crochus de la vieille femme.

Vicieuse, Mariska passa plusieurs fois la lame sur la gorge de sa victime. Puis le petit corps rouge de sang se sépara de la tête martyrisée et s'écroula.

Abby crut qu'elle allait vomir. Aux pieds de la vieille femme, la terre n'était plus grise mais écarlate.

Mariska brandit la tête coupée et poussa un cri de victoire.

La bouche de la fillette restait ouverte sur un cri muet et des lambeaux de chair ensanglantée pendaient sous son menton.

Abby avança, atteignit le rocher, se laissa tomber et entoura de ses bras les jambes de Zedd.

— Par les esprits du bien ! je suis désolée ! Zedd, pardonnez-moi, je vous en supplie.

Abby gémit d'angoisse, sa raison à un souffle de vaciller face à l'horreur dont elle venait d'être témoin.

— Et maintenant, demanda le jeune sorcier, que voudrais-tu que je fasse ? Laisser gagner ces chiens, pour épargner à ta fille le sort qu'a connu la mienne ? Abigail, dis-moi comment je dois agir !

Abby ne pouvait plaider pour la survie de sa famille si cela devait permettre à des bourreaux de dévaster les Contrées. Après ce qu'elle venait de voir, comment aurait-elle pu sacrifier des centaines de milliers d'innocents pour sauver les êtres qu'elle chérissait ?

Si elle faisait ça, elle ne vaudrait pas mieux que Mariska.

— Tuez-les tous ! cria-t-elle en désignant Mariska puis Anargo, le sorcier ennemi. Éliminez ces monstres ! Tuez-les tous !

Comme s'il obéissait à cet ordre, Zedd leva les bras et un roulement de tonnerre fit vibrer la terre. La sphère de pouvoir brut, devant lui, plongea dans l'eau, et la terre trembla de nouveau. Un formidable geyser jaillit de la rivière et l'air parut vouloir se déchirer. Tout autour de Zedd, l'eau rugissait et bouillonnait d'écume.

Abby frissonna – non parce qu'elle avait froid, mais parce qu'elle venait de comprendre que les esprits du bien s'étaient définitivement détournés d'elle.

Zedd pivota, la prit par le poignet, la tira sur le rocher avec lui et lui passa un bras autour de la taille.

Abby se retrouva dans un autre monde.

Les ombres qui dansaient autour du sorcier l'appelaient aussi, à présent. Elles tendaient les bras, abolissant la distance entre la vie et la mort. À leur contact, Abby se sentit envahie par une douleur déchirante, une allégresse terrifiante et une paix incroyablement profonde. La lumière circulait dans son corps, l'emplissant comme l'air emplissait ses poumons. Devant son œil mental, cette lumière explosait en un feu d'artifice de féeriques étincelles.

Le rugissement de la magie était étourdissant.

Une lumière verte parut soudain éventrer la rivière.

Sur la berge d'en face, Anargo était tombé à la renverse et le rocher sur lequel il était perché avait explosé en mille petits éclats pointus comme des aiguilles. Au milieu de la fumée et des étincelles, les soldats d'harans criaient de terreur.

— Filez ! leur lança Mariska. Sauvez votre peau tant que vous en avez encore l'occasion. (Elle courait déjà vers les collines.) Laissez crever les prisonniers ! Pensez à vous, bon sang !

Cette tirade eut un effet spectaculaire. Oubliant leur sens du devoir, les D'Harans laissèrent tomber leurs armes, lâchèrent les chaînes et les cordes des prisonniers et détalèrent avec un bel ensemble. En un clin d'œil, la fière armée qui s'apprêtait à déferler sur

les Contrées se transforma en une minable bande de déserteurs.

Du coin de l'œil, Abby vit que Delora et la Mère Inquisitrice luttaient pour avancer dans la rivière. Même si l'eau leur arrivait à peine aux genoux, elle les repoussait, un peu à la manière d'une coulée de boue ou de lave.

Comme dans un rêve, Abby avait le sentiment de flotter au sein de la lumière qui l'entourait. En elle, la douleur et la jubilation se mêlaient intimement. La lumière et l'obscurité, le bruit et le silence, le chagrin et la joie : tout se mélangeait dans un énorme chaudron que la magie déchaînée faisait bouillir sauvagement.

De l'autre côté de la rivière, il n'y avait plus trace de l'armée d'harane. Des colonnes de poussière signalaient la fuite éperdue des chevaux, des chariots et des soldats. Sur la berge, Delora et la Mère Inquisitrice poussaient des gens dans l'eau en leur criant des mots qu'Abby ne comprenait pas, tant elle était fascinée par les images colorées qui dansaient devant ses yeux et les sons étranges qui parvenaient à ses oreilles.

Un instant, elle pensa qu'elle était en train de mourir. Bizarrement, elle se dit que ça n'avait aucune importance, si son esprit continuait de dériver dans la brûlante chaleur et la glaciale lumière de la magie qui venaient enfin s'unir amoureusement au monde.

Dans les bras du jeune sorcier, elle se sentait aussi bien que dans ceux de sa mère. Comme si elle était revenue à la source de son existence.

Et c'était peut-être bien le cas…

Suivis par la Mère Inquisitrice et Delora, des fugitifs prenaient pied sur la berge de la rivière, du côté des Contrées du Milieu. Ils s'enfonçaient dans les broussailles, puis en ressortaient et entreprenaient de gravir la colline. Tout ça pour fuir au plus vite la sublime sorcellerie qui jaillissait de la rivière.

Autour d'Abby, le monde tremblait sur ses bases. Une pulsation souterraine puissante se communiquait à tout son corps et lui torturait la poitrine. Un son qui rappelait le grincement de l'acier contre la pierre faisait vibrer l'air matinal. Partout, l'eau bouillonnait et ondulait.

Des geysers de vapeur en montaient, menaçant d'ébouillanter les jambes d'Abby. Une brume blanche enveloppait tout.

Le son devint si aigu que la jeune femme ferma les yeux par réflexe. Les paupières baissées, elle vit les mêmes silhouettes que lorsqu'elle avait les yeux ouverts.

Dans la lumière verte où évoluaient ces entités, tout perdait son sens, et la raison d'Abby menaçait de chavirer, comme si son corps et son âme étaient arrivés au bout de leur résistance.

Abby eut si mal qu'elle crut que quelque chose en elle s'était

déchiré. Ouvrant les yeux, elle vit qu'une haute muraille de feu vert liquide s'éloignait d'elle et du Premier Sorcier, gagnant la berge d'harane. Des trombes d'eau en jaillissaient tel un orage inversé et des éclairs zébraient la surface de la rivière.

Quand le feu vert atteignit la terre ferme, le sol éclata et des lances de lumière violette en fusèrent comme s'il s'agissait de sang expulsé d'une blessure.

Le fluide vital d'un autre monde…

Mais le plus terrible, c'étaient les hurlements. Les hurlements des morts, aurait juré Abby. On eût dit que son âme gémissait à l'unisson avec les spectres. À l'intérieur du mur de feu vert qui s'éloignait, les silhouettes se débattaient, appelaient, imploraient… Tout cela pour échapper au royaume des morts.

À présent, Abby comprenait ce qu'était cette muraille verte : la mort ayant pris vie !

Le sorcier avait déchiré le voile qui séparait les mondes…

La jeune femme avait perdu toute notion du temps. Dans l'étrange lumière où elle dérivait, l'idée même de chronologie n'existait pas et il n'y avait rien de véritablement substantiel.

Aucune sensation familière n'aidait l'esprit à s'accrocher à la réalité et à comprendre ce qui l'entourait.

Abby eut l'impression que le mur vert s'était immobilisé au milieu des arbres, sur l'autre berge. Les végétaux qu'il avait dépassés étaient noirâtres et ratatinés comme après un incendie. L'herbe elle-même semblait morte comme si le soleil l'avait carbonisée au lieu de l'aider à s'épanouir.

Sous le regard d'Abby, la muraille brillait moins intensément. Par endroits, elle ondulait devant ses yeux comme une brume teintée de vert ou comme du verre en fusion. D'autres sections étaient à peine visibles – une très pâle lueur –, comme lorsqu'un brouillard matinal se dissipait.

Pourtant, ce mur s'étendait à droite et à gauche, ravageant le monde des vivants partout où il s'y ancrait.

Abby s'aperçut qu'elle entendait de nouveau le bruit habituel de la rivière. Un clapotis plutôt joyeux qu'elle avait capté en fond sonore toute sa vie sans vraiment le remarquer.

Zedd sauta du rocher, puis il prit la main d'Abby et l'aida à se relever. La tête tournant comme une toupie, la jeune femme s'accrocha au bras du jeune sorcier.

Zedd claqua des doigts. Le rocher où il s'était tenu avec Abby lévita – la jeune femme en cria de terreur – puis se transforma en un petit caillou et vint se loger dans la paume du Premier Sorcier, qui le glissa prestement dans sa poche.

Abby n'en crut pas ses yeux. Pourtant, elle venait bien de voir un

gros rocher se métamorphoser en une pierre pas plus grosse qu'un œuf de poule.

Zedd fit un clin d'œil à sa compagne – une réaction qui la stupéfia encore plus que tout le reste, dans les circonstances présentes.

Quand Abby eut rejoint Delora et la Mère Inquisitrice, qui attendaient sur la berge, les deux femmes lui tendirent les bras pour l'aider à sortir de l'eau. Lorsque ce fut fait, elles s'occupèrent de Zedd.

— Premier Sorcier, demanda la magicienne, l'air maussade, pourquoi le mur ne bouge-t-il plus ?

C'était une accusation plus qu'une question, il n'y avait pas de doute. Mais le jeune sorcier ne daigna pas se justifier.

— Zedd, dit Abby, le cœur serré, je suis navrée… C'est ma faute, je n'aurais pas dû la laisser seule. Si j'étais restée avec elle… Comment ai-je pu être si stupide ?

Distrait, Zedd semblait ne rien entendre de ce qu'on lui disait. Le regard rivé sur le mur de mort verte, de l'autre côté de la rivière, il referma les doigts de ses deux mains sur sa poitrine, comme s'il cherchait à renforcer quelque obscure détermination.

Il serra les dents et son visage devint un masque de concentration et de fureur mêlées.

L'air vibra et du feu se matérialisa entre les mains du jeune sorcier, qui tendit les bras, présentant comme une offrande cette petite boule de flammes. Comme ses deux compagnes, Abby leva un bras pour se protéger de la chaleur.

La boule grandit entre les mains de Zedd. En sifflant de rage, elle tournait sur elle-même comme un astre miniature.

Les trois femmes reculèrent, impressionnées par cette colère incandescente. Abby avait entendu parler du feu de sorcier. Un jour, à voix basse, sa mère avait évoqué devant elle cette arme magique dévastatrice. Bien qu'elle n'en eût jamais vu, la jeune femme s'était forgé une image mentale de cette force terrifiante. Le feu de sorcier était un fléau destiné à massacrer sans pitié tout ce qui se dressait sur son passage. La mort en action, rien de moins…

— Pour avoir tué Erilyn, la femme que j'aimais et la mère de ma fille – et au nom de tous les autres innocents sacrifiés –, je t'envoie, Panis Rahl, un cadeau mortel.

Le Premier Sorcier lança les bras en avant et la boule de feu, obéissant à son maître, se propulsa vers l'avant, volant en direction de D'Hara. Alors qu'elle passait au-dessus de la rivière, constellant l'onde de reflets lumineux, elle grossit encore et « hurla » de fureur.

Puis elle traversa la muraille immobile. Au point de contact, certaines flammes, arrachées à la structure magique, s'envolèrent avec elle, lui faisant une traîne qui rappelait la queue d'une comète.

Le projectile mortel disparut très vite à l'horizon…

Blême d'épuisement, Zedd se tourna vers les trois femmes.

— Zedd, je suis désolée, gémit Abby. Je n'aurais jamais dû…

Le Premier Sorcier posa un doigt sur les lèvres de la jeune femme.

— Je crois que des gens t'attendent…

Il inclina la tête et Abby suivit la direction de son regard. Devant les broussailles, Philip tenait la main de Jana.

Abby en cria de joie. Philip affichait son sourire coutumier et, sur sa gauche, le père de la jeune femme la regardait sans dissimuler sa joie et sa fierté. Après tout, c'était elle qui avait sauvé les siens.

Les bras tendus, Abby courut vers sa famille. Mais Jana se tendit et se pressa contre les jambes de son père.

Abby se laissa tomber à genoux devant la fillette.

— C'est maman, dit Philip. Elle a simplement changé de vêtements.

Abby crut aussi que Jana avait peur de l'uniforme rouge. Puis elle vit ce que regardait sa fille, et comprit. Souriant à travers ses larmes, elle détacha la longue natte de ses cheveux et la jeta au loin.

— Maman ! s'écria Jana.

Abby enlaça sa fille et la serra si fort que la pauvre petite en couina de douleur.

Plus sobre, Philip se contenta de poser une main sur l'épaule de sa femme. Abby se releva et le prit par la taille.

Ému, le père de la jeune femme lui tapota gentiment le dos.

Zedd, Delora et la Mère Inquisitrice firent signe à Abby et à sa famille de les suivre. En haut de la colline, les prisonniers libérés attendaient en compagnie de quelques officiers des Contrées, de soldats et du sorcier nommé Thomas.

Les habitants du Gué de Coney étaient tous là. Ces gens n'aimaient pas beaucoup Abby, parce qu'elle était la fille d'une magicienne. Mais elle avait quand même tout fait pour les sauver, parce qu'ils appartenaient depuis toujours à sa vie.

Zedd posa une main sur l'épaule d'Abby.

La jeune femme s'aperçut alors que les cheveux naguère bruns du jeune sorcier étaient désormais striés de blanc. Sans avoir besoin de se regarder dans un miroir, Abby devina que les siens avaient subi la même métamorphose après son court séjour avec le sorcier dans le royaume des morts – ou en tout cas, au-delà du monde des vivants.

— C'est Abigail, la fille d'Helsa, dit Zedd à l'assistance. C'est elle qui est venue en Aydindril pour demander mon aide. Même si elle n'a aucun pouvoir magique, c'est grâce à elle que les prisonniers sont libres. Par amour, elle a trouvé la force de plaider pour leur vie.

Toujours serrée contre son mari et sa fille, Abby regarda le sorcier, la magicienne et la Mère Inquisitrice, qui lui sourit gentiment. Une étrange réaction, pour quelqu'un qui venait d'assister à la fin horrible

de la fille d'un ami très proche.

La Mère Inquisitrice devina ce qui tourmentait la jeune femme.

— As-tu oublié ? lui demanda-t-elle. Tu ne te souviens pas du surnom que nous lui donnons ?

Perturbée par ce qu'elle venait de vivre, Abby ne comprit pas à quoi la dirigeante des Contrées faisait allusion.

Elle le lui dit sans détour.

Amusées, Delora et la Mère Inquisitrice indiquèrent à Abby de les suivre.

Les trois femmes passèrent devant la tombe où Abby avait remis en terre le crâne de sa mère, puis elles entrèrent dans la ferme. La Mère Inquisitrice alla ouvrir la chambre, s'écarta et fit signe à Abby de venir jeter un coup d'œil.

La jeune femme n'en crut pas ses yeux. Dans le lit d'où Mariska l'avait pourtant arrachée, la fille de Zedd dormait paisiblement.

— « Le Filou », dit la Mère Inquisitrice. Entre nous, c'est ainsi que nous surnommons le Premier Sorcier.

— Je ne trouve pas ça très flatteur, marmonna Zedd en entrant dans la salle commune.

— Mais… eh bien… comment… (Abby se prit le front entre le pouce et l'index.) Je ne comprends pas…

Zedd désigna le cadavre étendu devant la porte du fond de la chambre. Jusque-là, Abby ne l'avait pas remarqué.

— Quand tu m'as montré ta maison, dit-il, j'ai placé quelques pièges magiques, juste au cas où. Cette femme a été tuée lorsqu'elle est venue ici pour s'emparer de ma fille.

— Toute la scène était une illusion ? s'exclama Abby. Pourquoi avoir fait une chose pareille ? C'était tellement horrible !

— Mes ennemis doivent vouloir se venger sur *moi*, expliqua Zedd. Je refuse que ma fille paie le même prix qu'Erilyn. Mon sort ayant tué la femme qui voulait faire du mal à la petite, j'ai pu utiliser une vision qui m'a été très utile. Les D'Harans savaient que cette vieille tueuse travaillait pour Anargo. Quand elle leur a crié de fuir et d'abandonner les prisonniers, ils n'ont pas hésité une seconde.

» J'ai lancé un sort de mort pour que tout le monde pense que ma fille avait été exécutée. Sait-on jamais ce qui risque de se passer ? Avec cette ruse, nos ennemis sont persuadés qu'elle est morte, et ils ne la traqueront plus.

Delora foudroya le sorcier du regard.

— Si ce n'était pas vous qui aviez jeté ce sort, Zeddicus, et pour cette excellente raison – la seule que je juge acceptable –, j'exigerais une mise en accusation et un procès. (La magicienne sourit de toutes ses dents.) Bien joué, sorcier Zorander !

Quand les trois femmes et le jeune sorcier sortirent de la ferme, les

officiers massés dans la cour demandèrent des explications sur ce qui venait de se passer.

— Pas de bataille aujourd'hui ! leur lança Zedd. J'ai mis un terme à la guerre.

Les militaires lancèrent des vivats vibrants de sincérité. S'il n'avait pas été le Premier Sorcier, ils auraient sans doute porté Zedd en triomphe. Curieusement, ces hommes dont la guerre était le métier avaient une véritable passion pour la paix.

L'air beaucoup plus humble que d'habitude, Thomas approcha de Zedd et s'éclaircit la voix.

— Sorcier Zorander… je… hum… je n'en crois pas mes yeux, voilà la vérité ! (Le vieil homme à la barbe blanche reprit son expression sévère.) Mais bien des gens, dans les Contrées, se révoltaient déjà contre la magie. Quand ils sauront ce que vous avez fait, leur colère grandira encore. Chaque jour, des voix s'élèvent pour exiger la disparition du don. Vous venez de leur donner des arguments supplémentaires. Nous devrons faire face à des émeutes, j'en suis certain.

— Moi, je veux toujours savoir pourquoi le mur est immobile, marmonna Delora. Pour quelle raison ne bouge-t-il pas, nom de nom ?

Zedd ignora de nouveau la question et s'adressa à son vieux collègue :

— Thomas, j'ai un travail pour toi.

Il fit signe d'avancer à des officiers et à des fonctionnaires venus d'Aydindril et brandit devant leur nez un index presque menaçant.

— J'ai une mission pour vous tous ! Ces gens n'ont pas tort de craindre la magie. Aujourd'hui, nous avons vu combien le pouvoir peut être dangereux. Je comprends qu'on en ait peur…

» Et je décide donc d'accéder à leur demande !

— Quoi ? s'écria Thomas. Vous ne pouvez pas éliminer la magie, sorcier Zorander. Même pour vous, le paradoxe serait trop énorme !

— Il n'est pas question d'éliminer la magie, mais d'offrir à ceux qui la détestent un endroit où vivre sans elle. Thomas, vous allez créer une délégation qui sillonnera les Contrées pour faire à leurs habitants la proposition suivante : ceux qui en ont assez de la magie peuvent émigrer dans l'Ouest, où ils mèneront une nouvelle vie. Et je leur garantis que la sorcellerie ne les ennuiera plus.

— Comment peut-on « garantir » une chose pareille ? demanda Thomas.

Zedd désigna le mur de feu vert qui se dressait désormais entre les Contrées et D'Hara.

— J'invoquerai une seconde muraille que nul ne pourra traverser. De l'autre côté, le nouveau pays ignorera tout de la magie. Les gens

seront libres d'exister sans être confrontés au don.

» Je veux que ce message circule dans toutes les Contrées. Ceux qui le désirent auront jusqu'au printemps pour émigrer. Thomas, vous vous assurerez qu'aucune personne contrôlant le don ne sera du voyage. Grâce à certains grimoires, je sais comment débarrasser un royaume de toute trace de magie. Et c'est exactement ce que nous ferons.

» Au printemps, quand tous les exilés volontaires seront chez eux, je les isolerai de la magie. En un clin d'œil, je satisferai tous ceux qui accusent le don de tous les maux. Espérons que les esprits du bien veillent sur eux – et qu'ils ne regretteront jamais leur décision.

Thomas désigna à son tour la muraille verte.

— Mais qu'en sera-t-il de la… séparation ? Et si des gens s'y aventurent dans la nuit ? Ils entreront dans le royaume des morts…

— Le danger ne se limitera pas à la nuit, dit Zedd. Quand cette frontière sera stabilisée, elle deviendra pratiquement invisible. À l'est comme à l'ouest, des hommes devront empêcher les gens de s'y engager par erreur. Il faudra créer un corps de gardiens pour défendre une zone sécurisée…

— Des gardes-frontière ? demanda Abby. Vous envisagez de créer une unité spéciale ?

— Oui, et le nom que tu proposes est parfait. Des gardes-frontière !

Un long silence suivit cette déclaration. Après les manifestations de joie, tout le monde était un peu sonné par l'initiative du sorcier.

Abby ne pouvait imaginer un monde sans magie. Mais elle savait que certains habitants des Contrées en rêvaient.

— Zedd, dit finalement Thomas, cette fois, je n'ai pas d'objections. Il arrive que le meilleur moyen de servir les gens soit de ne… pas les servir.

Toutes les personnes présentes approuvèrent du chef, même si cette solution leur déplaisait autant qu'à Abby.

— Dans ce cas, c'est décidé ! trancha Zedd.

Il se tourna vers la foule et annonça officiellement la fin de la guerre. Puis il ajouta qu'une très ancienne revendication allait être satisfaite : pour tous ceux qui abominaient la magie, un nouveau pays serait bientôt créé.

Alors que les gens accueillaient la paix avec des cris de joie – ou s'ébaubissaient de la naissance d'un royaume sans magie –, Abby souffla à Jana de l'attendre un moment avec son père. Après avoir embrassé la fillette, elle saisit la première occasion de s'adresser à Zedd.

— Puis-je vous parler ? J'ai une question à vous poser.

Le jeune sorcier prit Abby par le bras et se dirigea vers la petite ferme.

— Je veux voir comment va ma fille. Accompagne-moi donc…

Jetant la prudence aux orties, Abby prit la main de la Mère Inquisitrice et de Delora et les entraîna avec elle.

Les deux femmes avaient le droit d'entendre ce qui allait suivre.

— Zedd, dit Abby quand le petit groupe fut hors de portée d'oreille de la foule, puis-je enfin connaître la nature de la dette que votre père avait envers ma mère ?

— Mon père ne devait rien à ta mère, mon enfant…

Abby ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

— Mais il s'agit d'une Dette d'Os, transmise de père en fils et de mère en fille.

— C'est exact, à ceci près que ta mère était la débitrice.

— Quoi ? Que voulez-vous dire ?

Zedd eut un petit sourire.

— Lors de ta naissance, ta mère était en grande difficulté. En fait, vous alliez mourir toutes les deux. Mon père a utilisé sa magie pour sauver Helsa. Mais elle l'a imploré de t'aider aussi. Afin de t'arracher aux griffes du Gardien, il a travaillé bien au-delà des limites habituelles de l'endurance d'un sorcier. Bien entendu, ce faisant, il a mis sa propre vie en danger.

» Une magicienne telle que ta mère ne pouvait pas ignorer ce qu'il faisait et les risques qu'il courait. Pour lui montrer sa gratitude, elle s'est déclarée redevable d'une Dette d'Os qu'elle t'a transmise à sa mort.

Les yeux écarquillés, Abby tenta de remettre de l'ordre dans ses idées. Helsa n'était jamais entrée dans les détails au sujet de la dette.

— C'est donc moi qui vous dois quelque chose ? La Dette d'Os pèse toujours sur mes épaules.

Sans répondre, Zedd entra dans la ferme et alla ouvrir la porte de la chambre où dormait sa fille.

— La dette est honorée, Abby, dit-il enfin. Le bracelet que t'a offert ta mère avait un pouvoir qui te liait à cet engagement. Merci d'avoir sauvé la vie de ma fille.

Abby jeta un petit coup d'œil à la Mère Inquisitrice. « Le Filou » était vraiment un surnom parfait pour le Premier Sorcier.

— Mais si vous ne me deviez rien, pourquoi m'avoir aidée ? C'était moi la débitrice !

Zedd haussa les épaules.

— Aider les autres est une récompense en soi. On ne sait jamais s'ils vous rendront la pareille, mais ça ne compte pas. Secourir quelqu'un est une satisfaction, et il n'y a besoin de rien d'autre…

Abby regarda un moment la splendide petite fille qui dormait dans son lit.

— Je suis reconnaissante aux esprits du bien d'avoir contribué à

garder en ce monde une telle existence. Même si je n'ai pas le don, je prédis qu'elle deviendra une personne très importante pour vous… et pour toute l'humanité.

Zedd sourit de nouveau.

— Tu as peut-être des talents de prophétesse, mon enfant… Cela dit, ma fille a déjà joué un rôle important dans la fin d'une guerre, sauvant ainsi des milliers de vies…

Delora tendit soudain un bras vers la fenêtre.

— Je veux toujours savoir pourquoi ce mur de feu ne bouge pas. Il était censé traverser D'Hara et tuer ses habitants jusqu'au dernier. On parlait de châtier ces monstres. Alors, pourquoi cette « frontière », comme vous dites ?

Zedd croisa très lentement les mains.

— La guerre est terminée, et c'est suffisant. La frontière est une partie du royaume des morts. Tant qu'elle sera là, aucune armée ne pourra la traverser pour massacrer notre peuple.

— Et pendant combien de temps sera-t-elle là ?

— Rien n'est éternel, magicienne. Pour l'instant, la paix est assurée. La tuerie a pris fin.

Delora ne parut pas du tout satisfaite.

— Les D'Harans voulaient nous massacrer tous !

— Eh bien, ils en seront pour leurs frais… Delora, il y a des innocents en D'Hara, tout comme chez nous. Panis Rahl veut nous massacrer, c'est vrai. Mais ça ne signifie pas que tous ses sujets sont des monstres. Beaucoup de braves gens souffrent de sa tyrannie. Comment aurais-je pu tuer tout le monde, y compris des malheureux qui ne nous veulent aucun mal et qui rêvent de vivre en paix ?

Delora se passa lentement une main sur le front.

— Zeddicus, parfois, vous me déconcertez… Pour un Vent de la Mort, vous êtes trop sentimental.

La Mère Inquisitrice se détourna de la fenêtre, cessant de regarder en direction de D'Hara, et riva ses yeux violets sur le sorcier.

— Au-delà de cette frontière, certains vous haïront jusqu'à leur dernier souffle… Zedd, vous vous êtes fait de terribles ennemis – et vous les avez laissés en vie.

— Se faire des ennemis, conclut le jeune sorcier, est la rançon de l'honneur.

Terry Goodkind

La Première Inquisitrice

La Légende de Magda Searus

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Chapitre premier

— J'ai entendu dire, souffla la vieille femme sur le ton de la confidence, qu'il y a parmi nous des gens qui ne se limitent pas à parler avec les morts…

Arrachée à ses pensées vagabondes, Magda Searus leva les yeux et fronça les sourcils à l'intention de la femme au visage ridé par la concentration qui se penchait vers elle.

— Que veux-tu dire, Tilly ?

Plissant ses yeux bleu délavé, Tilly sonda scrupuleusement les coins obscurs de la pièce plongée dans la pénombre.

— Eh bien, pour commencer, dans les entrailles de la Forteresse, là où des sorciers d'exception conduisent leurs sombres expériences, il paraîtrait que certains détenteurs du don sont capables de parler à des âmes qui se trouvent derrière le voile de la vie, donc dans le royaume des morts.

Magda passa les doigts sur son front désormais aussi plissé de perplexité que celui de son interlocutrice.

— Tilly, tu devrais être assez maligne pour ne pas croire à des ragots pareils.

La vieille femme scruta de nouveau les coins obscurs de la pièce uniquement éclairée par la lumière filtrant des volets disjoints. À la chiche lueur des minuscules rayons de soleil, on voyait des grains de poussière en suspension dans l'air au-dessus du lourd établi de bois placé contre le mur de pierre.

Sur le plateau de cet établi, des taches à demi effacées par l'âge, des entailles et des coupures témoignaient de siècles et de siècles de bons, loyaux et très divers services. Tous ses angles irrégulièrement arrondis par le contact d'innombrables mains, ce meuble, sombre à l'origine mais décoloré par le temps, arborait une patine à nulle autre semblable.

Assise à cet établi, face aux fenêtres closes, Magda explorait les souvenirs contenus par un petit coffret en argent posé devant elle. Tant de choses perdues pour elle…

En vérité, tout était perdu pour elle.

— Plus de commérages ! déclara Tilly, compatissante. Une amie en qui j'ai toute confiance travaille justement dans les entrailles de la Forteresse. Elle voit des choses, et elle en sait long sur tout. Selon elle, certaines de ces « expériences » censées nous en apprendre plus sur le

royaume des morts ne se sont pas limitées, justement, à communiquer avec les défunts. Il y aurait eu plus.

— Plus ? (Magda ne put s'empêcher de lever de nouveau les yeux du coffret.) Que racontes-tu là ?

— Mon amie pense que les sorciers, dans les catacombes, ont trouvé un moyen de ramener les gens du royaume des morts. En d'autres termes, il est possible – je dis bien « possible » – que tu puisses *le* faire revenir.

Les coudes sur la table, Magda posa les doigts sur ses tempes et appuya très fort tandis qu'elle luttait pour refouler ses larmes. Baissant les yeux, elle les riva sur la fleur séchée qu'*il* lui avait jadis offerte. Une variété très rare de fleur blanche qu'il avait cueillie au terme d'une journée entière d'escalade. Affirmant que Magda était sa « jeune fleur sauvage », il avait déclaré que seul un présent si rare et si précieux était digne d'elle.

Alors, pourquoi avait-il choisi de l'abandonner ainsi ?

— Ramener les gens du royaume des morts ? Par les esprits du bien ! Tilly, quelle mouche t'a piquée ?

La vieille femme posa son seau de bois sur le sol, laissa tomber dans l'eau savonneuse le chiffon qui lui servait à faire la poussière et se pencha un peu plus vers Magda, comme pour s'assurer que nul ne pourrait l'entendre – une précaution absurde dans une pièce vide où plus personne ne venait depuis des lustres.

— Maîtresse, dit Tilly en posant sur l'épaule de Magda une main toute plissée par des années de ménage, tu as été très gentille avec moi. Bien plus que la plupart des gens, alors que rien ne t'y obligeait. En général, on ne me voit même pas pendant que je travaille. Depuis des décennies que je suis ici, très peu de gens savent simplement mon nom. Tu es la seule qui se soit jamais inquiétée de moi. La seule à m'avoir souri de temps en temps et à m'avoir proposé à manger quand j'avais l'estomac dans les talons. Personne d'autre ne pourrait en dire autant ! Non, personne !

Magda tapota la main de la domestique.

— Tu es une brave femme, Tilly. Mais les gens ne voient pas ce qui leur crève les yeux, c'est tout. Je t'ai traitée comme tu le méritais, rien de plus. Une simple affaire de dignité.

— La dignité ? En général, les dames de ton rang la réservent aux personnes de haute naissance. Les nobles…

Magda eut l'ombre d'un sourire.

— Nous sommes tous nobles, Tilly. Chaque vie est…

Non, impossible de dire ça sans éclater de nouveau en sanglots…

— Unique et précieuse, acheva Tilly.

Magda parvint à sourire avec plus de conviction.

— Unique et précieuse, oui… Avec toi, j'ai peut-être une plus grande ouverture d'esprit parce que je ne suis pas de « haute naissance »… Cela dit, quand une existence est terminée… eh bien, il n'y a plus rien à faire. La vie est ainsi conçue. Nous naissons, nous vieillissons, puis nous mourons. Il est impossible de traverser le voile dans l'autre sens.

Magda réfléchit à ce qu'elle venait de dire et s'aperçut que ce n'était pas tout à fait exact. En réalité, son bien-aimé avait peut-être ramené la mort avec lui. Même s'il était revenu d'un voyage périlleux dans le royaume des morts, rien ne prouvait qu'il ait pu vraiment échapper aux griffes de la Faucheuse. Peut-être parce que c'était impossible, tout simplement.

Jouant avec les franges de son tablier, Tilly aussi s'était immergée dans une profonde réflexion.

— Je ne voulais pas te perturber, maîtresse, finit-elle par dire. Mais comme tu as toujours été gentille avec moi, à croire que tu as du respect pour mon humble personne, j'ai décidé de te confier ce que je me garderais bien de raconter à quiconque. Cela dit, je ne veux rien t'imposer. Si tu ne veux pas m'écouter, dis-le, et je ne t'importunerai plus jamais avec ça.

— Parle, Tilly, fit Magda dans un soupir.

La vieille femme se tapota la lèvre inférieure, puis elle sonda une dernière fois les coins obscurs de la pièce.

— Dans les catacombes, là où reposent une partie de nos morts, au bout de tunnels interdits à la plupart des gens, des sorciers qui se consacrent à l'effort de guerre auraient trouvé un moyen de ramener les défunts à la vie. Bien sûr, je n'ai rien vu de mes propres yeux, mais mon amie a juré sur le salut de son âme qu'elle ne mentait pas.

» Si elle dit vrai, il y a peut-être un moyen de faire revenir maître Baraccus. Et toi, maîtresse, tu as le rang qu'il faut pour demander une telle faveur.

— As-tu déjà oublié qui était mon époux, Tilly ? Crois-en mon expérience, les sorciers sont des maîtres en matière de tromperie. Ils invoquent des illusions et les font passer pour la réalité, c'est bien connu.

— Maîtresse, je sais très bien qui était ton mari. Beaucoup de gens l'aimaient, et moi la première ! (Tilly reprit son seau, l'air pensive.) Mais tu dois avoir raison… Dans ce domaine, tu en sais bien plus long que moi. (Elle inclina humblement la tête.) Maintenant, je dois aller travailler…

Magda regarda la vieille domestique gagner la porte en clopinant. Les séquelles d'une chute qui remontait à l'hiver précédent. À l'évidence, la hanche touchée n'avait jamais été soignée correctement.

Avant de sortir, Tilly se retourna :

— Je ne voulais pas te perturber, maîtresse… Évoquer le retour d'un défunt adoré peut être cruel, je le sais. Tu souffres terriblement, et je pensais t'aider…

La brave domestique ne se doutait probablement pas que le mari de Magda, un homme doté de très grands pouvoirs, était déjà revenu une fois du royaume des morts. Après que d'autres héros se furent perdus à tout jamais pour répondre à l'appel au secours du Temple des Vents exilé de l'autre côté du voile – le signe de la lune rouge ! – Baraccus avait lui-même tenté ce voyage sans précédent.

Il était entré dans le royaume des morts, puis il en était revenu. Mais cette fois, il n'y aurait pas de retour miraculeux. Plus rien ne la retenant dans le monde des vivants, Magda n'avait qu'une seule envie : le rejoindre.

Elle se força à sourire une dernière fois à Tilly.

— Je sais, mon amie… Il n'y a pas de mal. Et merci d'avoir voulu m'aider.

Tilly eut une moue hésitante, puis elle ajouta :

— Maîtresse, tu devrais peut-être consulter une spirite… Une femme qui pourrait entrer en contact avec ton mari. Il y en a une dans les sous-sols. Si j'ai bien compris, elle conseille les sorciers.

— Et quel bien me ferait une telle rencontre ?

— Tu pourrais demander à cette femme de te fournir des réponses sur les actes du Premier Sorcier Baraccus. Ainsi, tu serais enfin en paix… Si elle se fait son interprète, à travers le voile, ton cœur cessera peut-être de saigner.

Magda aurait juré que c'était impossible, mais la vieille femme insista :

— Tu pourrais avoir besoin d'aide, maîtresse. Et le Premier Sorcier Baraccus est peut-être encore en mesure de contribuer à ta protection.

— Contribuer à ma protection ? Que veux-tu dire ?

Tilly prit le temps de peser ses mots.

— Maîtresse, les gens sont cruels. Surtout quand on n'est pas de haute naissance. Bien sûr, la très belle femme du défunt Premier Sorcier reste respectée, même si elle était beaucoup plus jeune que lui. (Tilly tira sur ses cheveux coupés court puis désigna ceux de Magda.) Ta belle crinière est un symbole de ton rang. Et tu t'es servie de ta position pour plaider devant le Conseil Central la cause de tous ceux, dans les Contrées du Milieu, dont on n'entendait jamais la voix. Tu t'es faite leur porte-parole, maîtresse. Tu es connue et respectée pour ça, pas seulement parce que ton mari était le Premier Sorcier.

» Mais aujourd'hui, il n'est plus là, et plus personne ne peut te soutenir face au Conseil – ni nulle part ailleurs, en fait. Tu risques de découvrir que le monde n'est pas amical avec la veuve d'un grand

homme, surtout quand elle n'est pas noble et ne possède pas le don.

Bien entendu, Magda avait déjà pensé à tout ça. Mais elle ne vivrait pas assez longtemps pour que ça devienne un problème…

— La spirite te communiquerait peut-être de précieux conseils venus de l'autre côté du voile. Au moins, ton mari t'expliquerait peut-être son geste, adoucissant un peu ton chagrin.

— Merci, Tilly… Je penserai à tout ça…

Magda baissa de nouveau les yeux sur son coffret à « trésors ». Pourquoi Baraccus avait-il agi ainsi ? Et au nom de quoi, une fois mort, lui fournirait-il des explications qu'il lui avait refusées de son vivant ? S'il avait voulu, il aurait eu le temps de s'exprimer. Au minimum, il aurait laissé une lettre que Magda aurait trouvée en revenant de la mission qu'il lui avait confiée.

Quant à la protéger, Baraccus en était bien incapable désormais, et elle le savait. Mais ça n'avait aucune importance, en réalité.

Lorsque Tilly ouvrit enfin la porte, la lumière vacillante d'une bougie pénétra dans la pièce.

— Maîtresse !

Levant les yeux, Magda vit que la vieille domestique s'était pétrifiée, la main sur la poignée de la porte.

— Maîtresse, tu as des visiteurs…

Magda se tourna de nouveau vers l'établi et ferma son précieux coffret.

— Eh bien, fais-les entrer, Tilly…

Cet instant devait arriver tôt ou tard, Magda n'en avait jamais douté. Apparemment, ce serait « tôt » plutôt que « tard », et ça ne l'arrangeait pas, car elle avait prévu d'en avoir terminé avant l'arrivée de ces « visiteurs »-là. Encore une occasion ratée, semblait-il…

Si elle n'avait pas déjà touché le fond depuis longtemps, son moral en aurait pris un coup. Mais plus rien ne comptait. Alors, tant mieux si c'était si vite fini…

— Tu aimerais que je reste, maîtresse ?

Magda passa les doigts le long de sa belle chevelure brune récemment brossée qui lui tombait sur les épaules.

Forte. Elle allait devoir être forte. Comme Baraccus l'aurait voulu.

— Non, Tilly, dit-elle d'un ton qui ne souffrait aucune contradiction. Tout va bien. Fais entrer mes visiteurs et file travailler !

La vieille femme s'inclina bien bas et s'écarta légèrement pour laisser passer sept hommes à la mine sombre. Puis elle sortit à la hâte et ferma la porte derrière elle.

Chapitre 2

Magda poussa le coffret d'argent délicatement sculpté sur le côté de l'établi, près d'un jeu d'outils d'orfèvre soigneusement rangés. Des pierres semi-précieuses reposaient dans une série de minuscules paniers, non loin d'un carnet noir rempli de notes rédigées par Baraccus.

Un moment, la jeune femme laissa glisser sa main à l'endroit où s'appuyaient celles de son mari quand il travaillait ici, très tard dans la nuit, fabriquant d'extraordinaires artefacts tels que la fabuleuse amulette qu'il avait créée juste au début de la guerre.

Quand Magda l'avait interrogé sur le bijou, il avait répondu qu'il s'agissait d'un symbole lui rappelant à tout moment sa mission, son pouvoir, son devoir et sa raison d'être. L'illustration de la première directive d'un sorcier de guerre : entailler la chair de ses adversaires afin de les blesser jusqu'au plus profond de leur âme. Le rubis enchâssé au milieu des entrelacs de lignes représentait justement le sang des ennemis en question.

Le bijou dans son ensemble, lui, symbolisait ce que Baraccus appelait la « danse avec les morts ».

Après l'avoir fabriquée de ses mains, il avait porté l'amulette en permanence. Pourtant, il l'avait laissée dans l'Enclave Privée du Premier Sorcier, avec son étrange tenue noir et or – l'uniforme et l'armure d'un sorcier de guerre –, avant de se jeter dans le vide du haut des remparts de la Forteresse.

Repoussant derrière son épaule ses longs cheveux bruns, Magda se tourna vers ses sept visiteurs. Parmi eux, elle reconnut aisément six membres du Conseil dont l'expression fermée ne la surprit pas. Une façon de cacher leur honte face à ce qu'ils savaient être inévitable – une horreur à laquelle ils acceptaient d'assister sans broncher.

Magda les attendait, bien entendu, mais pas si tôt. Encore naïve, elle avait espéré qu'ils lui laisseraient un peu plus de temps – un tribut à leur ancienne amitié.

Le septième homme portait une longue tunique grise dont la capuche dissimulait son visage. Mais tandis qu'il avançait dans la chiche lumière filtrant des volets, il la rabattit, dévoilant ses yeux noirs rivés comme ceux d'un vautour sur ce qu'il pensait être une proie à l'agonie. Depuis longtemps, Magda s'était habituée à ce que les hommes la regardent, mais pas de cette façon-là.

Doté d'un cou de taureau, une barbe de trois jours lui mangeant les

joues, l'homme au front largement dégarni arborait une courte chevelure noire frisée. Avec ses rides qui évoquaient une succession de creux et de bosses dessinant des cercles concentriques autour de son nez camus, tout en lui évoquait l'absence de compassion et de bonté – des qualités que personne au monde ne lui aurait prêtées, en tout cas dès qu'on connaissait sa réputation.

Pas vraiment laid, il était plutôt hors du commun, mais pas dans un sens très flatteur, même si une incontestable aura d'autorité compensait un peu son apparence revêche.

Lothain, le procureur en chef de la Forteresse, un homme puissant connu pour son sens intransigeant de ce qu'il tenait pour la justice… Son étrange visage, combiné à ses yeux de rapace, n'incitait pas à l'oublier, une fois qu'on avait eu l'infortune de le rencontrer. Mais que faisait-il avec les membres du Conseil, venant s'acquitter avec eux d'une tâche sans importance ? Pour un homme comme lui, le temps n'était-il pas plus précieux que l'or ?

Avec ses rides comme gravées dans du granit, Lothain ne semblait guère disposé à l'indulgence, à l'inverse de ses compagnons. D'après ce que savait Magda, le procureur ne connaissait pas le doute, il ne regrettait aucun de ses actes et considérait la pitié comme le plus méprisable des sentiments. Aussi dur que ses traits le laissaient penser, il exécutait son travail – ses basses œuvres, auraient dit certains – avec une détermination inébranlable et une bonne conscience à toute épreuve.

Moins d'un mois plus tôt, tout le monde était resté bouche bée lorsqu'il avait accusé de trahison toute l'équipe du Temple – en d'autres termes, les héros qui, obéissant aux ordres du Conseil, avaient rassemblé des artefacts dangereux dans le Temple des Vents avant d'expédier l'édifice de l'autre côté du voile – oui, au cœur du royaume des morts – afin de mettre ces trésors en sécurité jusqu'à la fin de la guerre.

Le procès des félons avait fait sensation. Avec sa logique implacable, Lothain s'était attaché à démontrer que les accusés, allant bien au-delà de leur mission, avaient transféré dans le Temple plus d'objets que prévu et s'étaient arrangés pour qu'on ne puisse plus jamais les récupérer.

En guise de défense, quelques-uns des traîtres avaient argué qu'ils entendaient contribuer à la croisade de l'Ancien Monde visant à libérer l'humanité de la magie – un tyran plus terrible que tous les autres, à les en croire.

L'exécution des cent membres de l'équipe du Temple avait marqué le triomphe de Lothain, un procureur aux réquisitoires au moins aussi acérés que le tranchant de la hache du bourreau chargé de décapiter

les coupables.

Ne s'arrêtant pas là, et de sa propre autorité, l'héroïque Lothain avait traversé le voile, s'aventurant dans le royaume des morts afin de gagner le Temple des Vents. Bien entendu, tout le monde avait tremblé pour lui. Perdre un sorcier si doué et tellement puissant, en un moment pareil…

Mais Lothain était revenu vivant de son improbable voyage. Secoué, certes, mais vivant… Hélas, les dégâts provoqués par les traîtres s'étaient révélés trop graves pour qu'il puisse les réparer. Une défaite bien compréhensible dont personne ne lui avait tenu rigueur…

Quand il fut arrivé devant Magda, le procureur se fendit d'un effet de manches des plus protocolaires.

— Dame Searus, puis-je vous adresser toutes mes condoléances suite au décès brutal et prématuré de votre époux ?

— C'était un grand homme, souffla un des conseillers en avançant d'un pas.

D'un regard, Lothain le contraignit à reculer.

— Merci, procureur Lothain, répondit Magda.

Regardant le conseiller téméraire, elle ajouta :

— Mon mari était vraiment un grand homme…

Lothain arqua un sourcil noir comme le jais.

— Et pourquoi, selon vous, un homme de cette envergure, adoré par son peuple et sa splendide épouse, a-t-il choisi de se jeter du haut des remparts pour aller s'écraser sur des rochers au terme d'une chute vertigineuse ?

Magda opta pour la vérité, tout simplement :

— Je n'en sais rien, procureur Lothain. Il m'avait chargée d'une mission, ce jour-là. À mon retour, il était mort.

— Intéressant…, souffla Lothain en se massant lentement le menton. Dois-je comprendre qu'il s'est arrangé, selon vous, pour que vous ne puissiez pas voir sa dépouille réduite en bouillie par l'impact avec les rochers ?

Magda sentit sa gorge se serrer. Malgré ses saines résolutions, elle n'avait pas pu s'empêcher d'imaginer des milliers de fois le cadavre de Baraccus. L'imaginer, car avant son retour, ce pauvre corps torturé avait été placé dans un cercueil scellé.

Le matin même, quelques heures après qu'elle eut appris l'affreuse nouvelle, le splendide cercueil en érable sculpté avait brûlé sur un bûcher funéraire érigé devant l'Enclave Privée, sur les remparts d'où Baraccus s'était jeté. Même si elle aurait tout donné pour voir une dernière fois le visage de son mari, Magda n'avait pas exigé qu'on ouvre la bière. Elle savait trop bien, hélas, pour quelle raison ont l'avait scellée…

Durant presque toute la journée, le bûcher s'était consumé devant

des centaines de gens silencieux et accablés de voir réduit en cendres le chef qu'ils adoraient. Un chef qui, pour certains d'entre eux en tout cas, avait incarné tout l'espoir qu'il restait au monde.

Révulsée par une question si indélicate, Magda choisit de l'ignorer.

— Puis-je vous demander ce que vous faites ici, procureur Lothain ?

— Dame Searus, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, c'est moi qui poserai les questions, à partir de maintenant.

Comme si la hache venait de s'abattre sur son cou, Magda sursauta de surprise.

Mesurant son trouble, Lothain eut un sourire réconfortant d'une parfaite hypocrisie.

— Je répugne à troubler votre chagrin, ma dame, mais alors que la guerre nous menace tous, il y a des… urgences qu'il convient de traiter pour le bien de tous. C'est pour ça que je suis là, ni plus ni moins…

Concentrée sur ses propres « urgences », Magda n'était pas d'humeur à subir un interrogatoire. Mais connaissant cet homme, il ne la lâcherait pas avant d'avoir eu ce qu'il voulait, l'empêchant ainsi de régler définitivement *ses* affaires en cours.

Dans ce contexte, se résigner à répondre semblait la moins mauvaise option.

Chapitre 3

Magda lissa le devant de sa robe et se redressa, le dos bien droit.

— Quelle « urgence » vous incite à me questionner, procureur ?

Lothain désigna les volets disjoints.

— La lune rouge, dehors… (Lothain s'éloigna de quelques pas, puis se retourna vers Magda.) Après que j'ai échoué à entrer dans le Temple des Vents, d'autres hommes, sans doute encore plus qualifiés que moi en matière de magie, ont tenté le voyage et ne sont jamais revenus.

Magda se demanda où le procureur voulait en venir.

— C'étaient des sorciers de talent et des hommes de valeur. Une grande perte…

Lothain s'approcha de nouveau de la jeune veuve. Comme un vautour qui survole un champ d'ossements, il balaya du regard les objets posés sur l'établi. Orientant un livre du bout des doigts pour lire le titre gravé sur le dos, il soupira puis reprit la parole :

— C'est votre mari qui a sélectionné ces hommes.

— Des volontaires !

— Oui, bien sûr, mais… Eh bien, c'est quand même votre mari qui a choisi, parmi des volontaires, les hommes chargés de voyager jusqu'au Temple. On peut donc dire qu'il les a envoyés à la mort.

— Mon époux était le Premier Sorcier. Qui aurait pu sélectionner mieux que lui les hommes en question ? Le Conseil ? Vous-même ?

— Non, bien sûr que non ! concéda Lothain. Cette responsabilité revenait à Baraccus, ça ne fait aucun doute.

— Dans ce cas, où voulez-vous en venir ?

Le procureur eut un sourire qui ne se communiqua pas à ses yeux.

— À souligner, ma dame, qu'il a choisi des hommes qui ont échoué.

Magda gifla l'insolent à la volée.

Reculant d'instinct, les six membres du Conseil en crièrent de surprise.

La main probablement plus douloureuse que la joue de Lothain, Magda ne regretta pas son geste. Et dans la pièce obscure, le son de la gifle sembla rester un moment en suspension dans l'air avant de mourir.

Lothain inclina poliment la tête, comme s'il n'avait pas senti le coup.

— Ma dame, si vous avez pris mes propos pour une accusation,

veuillez accepter toutes mes excuses.

— S'il ne s'agissait pas d'une accusation, à quoi rimait votre phrase ?

— J'essaie de découvrir la vérité, c'est tout…

— La vérité ? Vous voulez l'entendre, la vérité ? Pendant que vous étiez dans le royaume des morts, tentant d'entrer dans le Temple des Vents, la lune rouge est apparue chaque nuit. Un avertissement lancé par le Temple, vous le savez fort bien – un appel au secours, même…

Lothain coupa sans vergogne la parole à Magda :

— Cette série d'apparitions de la lune rouge a pour cause les dégâts provoqués par l'équipe du Temple.

— Mais quand vous êtes revenu, après avoir échoué à réparer ces dégâts, le Premier Sorcier a dû désigner un des volontaires pour répondre à l'appel du Temple, à savoir l'apparition de la lune rouge. Ce premier homme ne revenant pas, Baraccus fut contraint d'en choisir un autre. Nuit après nuit, il eut le terrible devoir d'envoyer vers leur fin des sorciers chaque fois plus compétents que leurs prédécesseurs. Des sorciers, en outre, qui comptaient tous parmi ses amis et ses plus proches collaborateurs.

» Chaque soir, alors qu'il se tenait sur les remparts, désespéré tandis qu'il regardait la lune rouge, j'étais à ses côtés, bouleversée par son chagrin. Savez-vous ce qu'on ressent, procureur, lorsqu'on condamne à mort ses amis ? De bons époux et de dignes pères de famille à jamais arrachés aux leurs ?

» Quand tous eurent échoué, Baraccus partit à son tour. Dois-je vous rappeler qu'il a payé ce voyage de sa vie ?

Lothain laissa planer un long silence avant de répondre :

— Pour être précis, il n'a pas payé ce voyage de sa vie, mais il a mis fin à ses jours après son retour.

— Là encore, où voulez-vous en venir ?

Étudiant avec une curiosité professionnelle les yeux humides de Magda, Lothain ménagea une nouvelle fois ses effets.

— Dame Searus, je rappelle simplement qu'il s'est suicidé avant de nous avoir raconté ce qui s'est passé durant son voyage. Sauriez-vous éclairer notre lanterne ? Est-il entré dans le Temple ?

— Je n'en sais rien, mentit Magda.

En réalité, Baraccus lui avait confié qu'il était entré dans le Temple – entre autres confidences…

— Procureur Lothain, j'étais son épouse, pas un membre du Conseil ni même…

— Oui, coupa Lothain, sa jeune et charmante épouse, totalement étrangère au don. Bien sûr ! De toute évidence, un sorcier si puissant n'aurait pas parlé des plus grands secrets de la magie avec quelqu'un qui ne la contrôle pas.

— C’est exactement ça, oui…

— Savez-vous que ça m’a toujours interloqué ? Pourquoi un homme doté de tels pouvoirs – un sorcier de guerre apte au combat comme à l’interprétation des prophéties, sans parler d’une multitude d’autres choses – a-t-il épousé une femme parfaitement dépourvue de talents ? Enfin, à part ceux que la nature lui a donnés…

Lothain laissa son regard glisser sur les courbes émouvantes de la jeune veuve.

De la provocation ! L’art subtil d’un procureur formé à prêcher le faux pour découvrir le vrai. En insinuant que Magda n’était qu’une jolie poupée pour Baraccus – en d’autres termes, selon les ragots qui couraient un peu partout, un beau corps dédié à l’assouvissement de ses pulsions – il espérait pousser la jeune femme à lui prouver qu’il n’en était rien. Si elle tombait dans le piège, se défendant d’avoir été la flatteuse compagne d’un homme vieillissant, elle parlerait beaucoup trop, et révélerait tout ce qu’elle entendait cacher.

Magda ne mordit pas à l’hameçon. N’ayant aucune confiance en cet homme, elle n’allait sûrement pas lui confier tout ce qu’elle savait au sujet du voyage de Baraccus jusqu’au Temple des Vents.

— Il m’a épousée parce qu’il m’aimait, répondit-elle, des larmes perlant aussitôt à ses paupières.

— Un mariage d’amour, oui, bien sûr ! Où avais-je la tête ?

Magda ne releva pas l’ironie du procureur. Pas question non plus d’expliquer à cet homme ce qu’avait été sa relation avec Baraccus ! Pour un tel cynique, les liens qui pouvaient unir un homme et une femme resteraient à tout jamais un mystère. Comme beaucoup d’autres hommes, il voyait Magda comme un objet de désir, pas comme une *personne*. Ce qu’elle avait été depuis le début pour Baraccus, justement…

Sadler, un des conseillers, avança, son visage déjà parcheminé encore plus ridé par l’indignation.

— Lothain, si vous avez une question vraiment importante, posez-la ! Sinon, laissez cette jeune veuve à son chagrin, je vous en conjure !

— Comme vous voudrez, conseiller… (Lothain croisa les mains dans son dos.) Dame Searus, avez-vous connaissance de réunions clandestines auxquelles votre mari aurait pu participer ?

— Des réunions clandestines ? Qu’entendez-vous par là ? Et avec qui ?

— C’est ce que j’aimerais savoir, justement… Savez-vous s’il a rencontré en secret certains de nos ennemis ?

Magda s’empourpra de colère.

— Hors de ma vue ! dit-elle avec une calme autorité qui l’étonna elle-même.

Après avoir un moment défié la jeune veuve du regard, Lothain se

détourna et se dirigea vers la porte.

— J'espère que le Premier Sorcier Baraccus était bien le héros que tant de gens voient en lui, marmonna-t-il par-dessus son épaule. Pas un vulgaire conspirateur…

En trois enjambées, Magda rattrapa le procureur.

— Accuseriez-vous mon mari d'intelligence avec l'ennemi ?

Lothain se retourna et sourit.

— Bien sûr que non…, assura-t-il contre toute évidence. Mais je trouve étrange que les hommes qu'il a choisis aient tous échoué. Et plutôt curieux, je l'avoue, qu'il soit parti lui-même alors que la guerre faisait rage et que nous avions tant besoin de lui. Les forces ennemies approchaient, menaçant de nous massacrer. Notre défunt Premier Sorcier avait un bien curieux sens des priorités, me semble-t-il.

» Et une fois revenu, ne trouvez-vous pas bizarre qu'il ait mis fin à ses jours avant que nous ayons eu le temps de l'interroger sur sa mission ?

Lothain parut soudain frappé par une évidence.

— Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Puisque la lune est toujours rouge, il n'a pas dû pouvoir entrer dans le Temple. Sinon, le signe aurait disparu alors qu'il était encore dans le royaume des morts. Mais je m'emballe un peu… Baraccus est peut-être entré dans le Temple, mais sans pouvoir réparer les dégâts… Sinon, la lune rouge ne se serait plus montrée. Comme elle est en voie de disparaître, on peut supposer que le Temple lui-même a perdu tout espoir…

Encore cette façon d'aller à la pêche aux informations ! Bien entendu, Magda ne dit rien.

— Dame Searus, j'espère que vous voyez où je veux en venir, désormais… La trahison est un crime qui peut ternir jusqu'à la réputation d'un mort. Bien entendu, s'en rendre délibérément complice est également un crime, inutile de vous le rappeler. Une infamie qui coûterait sa très jolie tête à l'éventuelle coupable…

Lothain reprit son chemin vers la porte, mais il se retourna une dernière fois.

— Encore une chose, dame Searus ! Restez à la disposition de la justice, au cas où je déciderais qu'une enquête officielle s'impose.

Le sourire hypocrite du procureur lui donnant envie de hurler, Magda ne répondit pas, refusant de jeter un os à un chien pareillement galeux.

Chapitre 4

Quand la porte se fut refermée, le conseiller Sadler se tourna vers Magda.

— Toutes mes excuses, dame Searus…

— Vous n'y êtes pour rien… Sauf si vous soutenez les accusations de Lothain contre mon mari.

Sadler eut un sourire mélancolique.

— Baraccus était un homme digne de ce nom, et il nous manquera à tous. Je crains qu'une certaine tristesse un rien amère, consécutive à de récents événements, n'ait obscurci le jugement du procureur.

Magda consulta du regard les autres conseillers. Hambrook et Clay approuvèrent du chef la déclaration de Sadler. Le doyen Cadell resta de marbre et les deux autres hommes, Weston et Guymer, baissèrent les yeux.

— Lothain ne m'a pas paru triste, dit Magda.

Le doyen Cadell tapota gentiment l'épaule de la jeune veuve.

— L'heure est grave, Magda…

Abandonnant l'épaule de la jeune femme, le vieil homme désigna la fenêtre close par des volets qui surplombait la somptueuse cité d'Aydindril.

— Nous sommes tous menacés de disparition… Les gens ont peur, et c'est compréhensible.

Sadler eut un soupir accablé.

— L'incertitude au sujet du Premier Sorcier Baraccus n'arrange rien. Nous-mêmes, nous n'y comprenons rien, alors imaginez les rumeurs qui courent dans la Forteresse, et plus encore en ville. Les citoyens espéraient que Baraccus lutterait à leurs côtés, les défendant et les protégeant. Aujourd'hui, beaucoup de gens pensent qu'il a déserté… Et ils ne comprennent pas pourquoi. Le procureur Lothain dit à voix haute ce que bien des citadins se murmurent à l'oreille.

Magda releva le menton.

— Ainsi, il vous semble normal qu'un procureur reprenne des ragots ? Jugez-vous également normal que les divagations de personnes qui ignorent tout de ce qui se passe vraiment incitent le procureur en chef à fabriquer des accusations ? Faudra-t-il que des têtes innocentes tombent pour calmer les commérages et apaiser le mécontentement ? C'est votre position ?

Sadler eut un demi-sourire, comme si la façon dont Magda présentait les choses l'amusait malgré la gravité de la situation.

— Absolument pas, dame Searus. Je rappelais que nous vivons des moments angoissants, et que le procureur pouvait être lui aussi affecté par cette tension.

Magda soutint bravement le regard du conseiller.

— Depuis quand laissons-nous la peur nous dicter notre comportement ? Je nous croyais plus forts que ça. Et je pensais qu'un procureur en chef, plus que quiconque d'autre, n'avait pas d'autre intérêt que la recherche de la vérité.

— Qui nous dit qu'il en va autrement ? intervint Cadell.

Son ton apaisant, comme souvent, visait à adoucir une position nettement tranchée. En même temps, il entendait mettre un terme à la polémique, ça tombait sous le sens.

— S'interroger puis questionner les autres est le premier devoir d'un procureur. C'est ainsi qu'on finit par découvrir la vérité. Dans l'exercice de ses fonctions, Lothain n'est pas censé expliquer pourquoi il pose telle ou telle question. En son absence, il semblerait approprié que nous ne nous lancions pas dans des spéculations douteuses.

Magda connaissait Cadell depuis des années. L'esprit très ouvert, cet homme épris de justice ne refusait jamais d'écouter le point de vue des autres. Mais lorsqu'il estimait qu'une discussion était close, il s'avérait très maladroit d'insister. S'appuyant d'une main au bord patiné par le temps de l'établi, Magda changea judicieusement de sujet :

— Que me vaut l'honneur de votre visite, messires ? Seriez-vous venus débattre de certains points parmi ceux que j'ai portés à votre attention ?

Un long silence s'ensuivit. Bien sûr, les conseillers n'étaient pas là pour ça, et Magda le savait.

— Ces débats seront pour plus tard…, dit enfin Sadler.

— Quand je me représenterai devant le Conseil, serai-je encore entendue ? Les inquiétudes des gens dont je suis la porte-parole auront-elles encore de l'importance alors que je ne suis plus l'épouse du Premier Sorcier ?

Sadler s'humecta nerveusement les lèvres.

— C'est compliqué, Magda…

La jeune femme foudroya les conseillers du regard.

— Peut-être pour vous, mais pas pour moi.

— Nous avons tant de choses à traiter, tenta d'éluder Weston.

— La plus urgente, c'est de trouver un remplaçant à Baraccus, dit Cadell. La guerre fait rage, et bientôt, Aydindril et la Forteresse risquent de subir un siège. Voilà nos priorités.

— Alric Rahl vient d'arriver des Terres de D'Hara, ajouta Sadler. Avec ses exigences toutes plus urgentes les unes que les autres, il a mis la Forteresse sens dessus dessous. Il espérait rencontrer le Premier

Sorcier Baraccus. Pour lui exposer quelques prétentions des plus étranges et lui présenter des « solutions » encore plus déconcertantes. Avec la mort de votre mari, Magda, nous sommes confrontés sans cesse à des problèmes pressants.

— Donc, comme vous le devinez sans peine, renchérit Guymer, nous avons toute une théorie de décisions législatives à prendre sans délai…

— Vraiment…, fit Magda avec un sourire sans joie. Des urgences… Des affaires d'État… Des décisions législatives… La pression de la guerre. Vous êtes terriblement occupés, je peux le concevoir… Mais dans ce cas, que faites-vous ici ? Pourquoi avoir quitté la salle du Conseil pour venir me voir ? La survie des Contrées dépend de vous, si j'ai bien compris.

Les six hommes s'empourprèrent avec un bel ensemble.

Magda marcha devant eux comme un général qui inspecte ses troupes.

— Que puis-je faire pour vous aider à résoudre les problèmes qui monopolisent l'attention du Conseil ? Quelle affaire d'État vous a amenés à venir me voir aujourd'hui, alors que le bûcher funéraire de mon mari n'a pas encore refroidi ? Il y a quelques heures, nous avons prié tous ensemble pour que les esprits du bien accueillent son âme. Et maintenant, vous voici devant moi, certainement avec d'excellentes raisons, car vous êtes des hommes responsables.

Détestant la moquerie, les six conseillers se rembrunirent. Rien qui pût perturber Magda, cependant.

— Vous savez très bien pourquoi nous sommes ici, dit Cadell. C'est une tâche mineure, certes, mais importante parce qu'elle témoigne de notre respect des traditions. Ainsi, le peuple verra que nous préservons notre héritage, même en des heures tragiques. Parfois, le protocole et le cérémonial sont le ciment d'une société – le garant de sa cohésion, en d'autres termes.

Mal à l'aise, Sadler se mit à jouer nerveusement avec le galon bleu ciel cousu sur la manche de sa tunique noire – l'emblème de son rang et de son autorité.

— Magda, le peuple a besoin de savoir que nous nous conformons aux coutumes de nos ancêtres. En fin de compte, ce sont les fondements de la civilisation, et il importe de montrer que nous ne leur tournons pas le dos.

Révulsée par ce bla-bla, Magda foudroya de nouveau les conseillers du regard. Puis elle leur tourna le dos et s'assit à l'établi.

— Faites-le, dit-elle d'une voix brisée, comme si elle n'appartenait déjà plus à ce monde. Sacrifiez à votre coutume si importante. Puis fichez-moi la paix !

Au fond, quelle importance avait cette ridicule affaire ?

Un des hommes sortit de sa poche un ruban rouge sang et le tendit à Magda par-dessus son épaule. La jeune femme serra un moment entre ses doigts la fine bande de soie.

— Cette cérémonie ne nous procure aucun plaisir, dit Cadell dans le dos de Magda. J'espère que vous le savez.

— Vous êtes une femme remarquable, ajouta Sadler, et vous aurez été jusqu'au dernier instant une très bonne épouse pour le Premier Sorcier. (Encore des mots vides de sens visant à cacher sa gêne.) Si nous sacrifions à cette coutume, c'est pour rassurer le peuple et lui montrer que l'ordre règne toujours sur les Contrées. À cause de votre rang très élevé, les gens estiment que c'est au Conseil de se charger de la… cérémonie. Si nous répondons à leur attente, c'est pour leur délivrer un message d'espoir : malgré les périls qui nous guettent, nos traditions survivront et nous ne périrons pas. Magda, vous devez voir cela comme un rituel dans lequel vous jouez un rôle important.

La jeune femme n'écoutait déjà plus. Rien de tout ça n'importait, et si les conseillers entendaient s'enivrer de mots, qu'ils ne se gênent pas pour elle ! Dans sa tête, une petite voix lui soufflait que les esprits du bien l'attendaient de l'autre côté du voile, prêts à l'étreindre tendrement. Baraccus aussi serait là. Que demander de mieux ?

Comme dans un rêve, elle saisit ses longs cheveux puis noua le ruban au niveau de sa nuque, formant une queue-de-cheval des plus provisoires.

— Pas si courts…, souffla Cadell.

Très délicatement, il fit glisser le ruban jusqu'à ce qu'il soit au niveau des épaules de la jeune femme.

— Sans être de haute naissance, reprit le conseiller, vous avez en plus d'une occasion démontré votre valeur. En outre, vous êtes toujours la veuve du Premier Sorcier, et donc une femme de haut rang.

Le dos bien droit et les mains sur les genoux, Magda ne broncha pas tandis qu'un des conseillers, utilisant un couteau au tranchant acéré, coupait net la longueur de cheveux qui dépassait du ruban.

Quand ce fut terminé, Cadell dénoua le ruban et le posa sur les genoux de Magda avec sa belle chevelure sacrifiée.

— Je suis désolé, dit-il, et c'est parfaitement sincère. Surtout, veuillez croire que ça ne change rien aux sentiments que nous avons pour vous.

Magda s'empara des cheveux bruns coupés et les regarda mornement. Sa crinière en elle-même n'avait aucune importance à ses yeux. Ce qui la gênait, c'était d'être jugée selon la longueur de sa chevelure et non pour ce qu'elle était au plus profond d'elle-même. Avec une telle coupe, elle le savait, elle n'aurait probablement plus le

droit de s’exprimer devant le Conseil, et ça changeait tout…

Enfin, ça aurait tout changé dans d’autres circonstances… Car avec ce qu’elle préméditait de faire…

Mais les gens qu’elle avait représentés, ces minorités privées de la parole à qui elle avait rendu une voix, allaient se retrouver muettes comme avant. Sans personne pour les défendre, des créatures précieuses risquaient de disparaître à jamais.

En cela, la « cérémonie » qui venait d’avoir lieu était une infamie, car elle lui interdisait de défendre des êtres qu’elle avait appris à respecter, bien sûr, mais plus encore à aimer, car ils méritaient tout l’amour du monde.

Sans se retourner, Magda tendit à Cadell les cheveux qu’on venait de lui couper.

— Exposez-les à la vue de tous, afin que les gens sachent que l’ordre n’est plus menacé et que les traditions survivront jusqu’à la fin des temps. Tout ce qui peut rassurer le peuple est bon à prendre.

— Il en sera fait ainsi, dame Searus.

La veuve de Baraccus occupant désormais dans la société la place qui lui revenait, les six conseillers se retirèrent, la laissant seule avec ses tristes pensées dans une pièce aussi sombre que son avenir.

Chapitre 5

La brise tiède qui soufflait sur les remparts de la Forteresse ébouriffa les cheveux récemment raccourcis de Magda, faisant voler des mèches rebelles devant ses yeux. Tout en avançant, la jeune femme se passa une main sur le crâne pour remettre un peu d'ordre dans cette tignasse.

Une tignasse, peut-être, mais qui lui arrivait désormais aux épaules alors qu'elle cascadait jadis jusqu'au creux de ses reins. Avoir ainsi perdu sa chevelure lui donnait une impression étrange, comme si elle n'était plus tout à fait la même personne.

Beaucoup de gens, et les femmes en particulier, accordaient une grande importance à la longueur des cheveux d'une dame. Même si ça n'était pas toujours vrai, ce détail, la plupart du temps, révélait le statut d'une femme, et indiquait donc sa place dans la société. Dans un monde où il pouvait être payant de flagorner la bonne personne – et mortellement dangereux d'énerver la mauvaise – savoir à qui on avait affaire était vital.

L'épouse du Premier Sorcier avait le droit d'arborer des cheveux bien plus longs que la moyenne. En conséquence, la plupart des femmes qui portaient les leurs plus courts ne manquaient presque jamais de la couvrir de flatteries. Si elle ne prenait pas au sérieux ces courbettes intéressées, Magda s'efforçait de cacher qu'elle n'était pas dupe. Car elle savait que c'était sa position, non sa personne, qui fascinait ses admiratrices.

N'étant pas de haute naissance, elle devait cependant reconnaître que sa crinière brune lui avait ouvert bien des portes. Grâce à elle, des gens haut placés l'avaient écoutée sur des sujets qui lui tenaient à cœur. Profondément attachée à Baraccus, elle ne l'avait en aucun cas épousé parce que ça lui permettrait de s'élever sur l'échelle sociale. Mais elle ne niait pas non plus que ses cheveux longs, conséquence directe de cette union, lui avaient souvent été fort utiles. Aimant en outre l'allure qu'ils lui donnaient, elle ne s'était pourtant jamais crue « distinguée » par un attribut de pouvoir qu'elle n'avait rien fait pour mériter.

Habituée à porter les cheveux longs durant toute l'année où Baraccus lui avait fait la cour, puis pendant les deux ans de leur union, elle n'aurait pas été surprise qu'ils lui manquent. Mais il n'en était rien. Baraccus seul lui manquait, et ça, c'était irrémédiable.

Son somptueux mariage avec le Premier Sorcier semblait remonter

à une éternité. Elle était si jeune, à l'époque…

En un sens, elle l'était encore, mais ça ne comptait plus.

Quant à sa crinière, ne plus l'avoir était d'une certaine façon une libération. Redevenue une femme comme les autres, elle n'avait plus besoin de se montrer à la hauteur de ce que les gens attendaient d'elle. Désormais, elle était de nouveau elle-même, plus un symbole sursignifié par quelque marque artificielle.

Une libération, vraiment ? Eh bien oui, puisqu'elle n'avait plus à se conformer à des règles contraignantes. Sans statut, sans pouvoir et presque sans existence, elle venait de s'échapper d'une prison – dorée, peut-être, mais qui restait une prison.

Cela dit, et pour des raisons bien plus graves que ces histoires de cheveux, plus rien de tout ça n'avait d'importance. Parce qu'il l'aimait, Baraccus lui avait offert une nouvelle vie. Sans lui, elle n'était qu'une ombre. Et dans cette équation, son « rang » ne jouait aucun rôle.

Quand elle eut atteint l'endroit qui s'était comme gravé au fer rouge dans sa mémoire, Magda grimpa sur les créneaux et se pencha pour contempler le gouffre. Un à-pic de plusieurs milliers de pieds s'offrait à elle, attendant simplement qu'elle fasse un pas en avant. Au-delà des fondations de la Forteresse, la chute continuerait encore longtemps jusqu'à ce qu'elle s'écrase sur les mêmes rochers que son mari. À une telle altitude, bien au-dessus des nuages qui dérivaient dans le ciel, il était difficile de distinguer le fond du gouffre.

En un sens, Magda se tenait sur le toit du monde, et cette idée lui donna le tournis. Ici, elle se sentait petite et insignifiante. Un fétu de paille que les bourrasques pouvaient à tout moment faire basculer de son perchoir. Flotterait-elle ensuite sur les courants aériens, telle une feuille morte portée par la brise ?

À ses pieds s'étendait Aydindril, une splendide cité qui prenait naissance au pied de la montagne et se déroulait majestueusement sur une série de collines moutonnantes. De grands champs verdoyants l'entouraient, faisant office de frontière entre la résidence des hommes et une fantastique forêt.

Bâtie à flanc de montagne, la Forteresse du Sorcier semblait monter la garde sur la ville qui brillait au soleil comme un joyau.

Plissant les yeux, Magda vit des paysans qui revenaient des champs avec leur chariot tiré par des chevaux. Partout dans la vallée, à cette heure où les femmes préparaient le dîner, des filets de fumée montaient des cheminées de pierre. Dans les rues, des badauds flânaient devant les boutiques tandis que d'autres citadins, marchant à grandes enjambées, se dirigeaient vers le lieu de quelque mystérieux rendez-vous.

Si elle voyait vivre la cité, Magda n'entendait pas le bruit des sabots, le grincement des roues de chariot ou les cris des vendeurs à la

sauvette. À cause de la distance, les sons familiers n'atteignaient pas la Forteresse – surtout quand les gémissements du vent étaient si forts qu'ils couvraient jusqu'aux appels des oiseaux qui sillonnaient le ciel.

Pour Magda, la Forteresse était un sanctuaire de silence. Des centaines de personnes y vivaient, elle le savait, mais ça ne changeait rien. Malgré les hommes et les femmes qui travaillaient et élevaient leur famille dans l'énorme complexe, le fief du Premier Sorcier restait un monde de silence et de sombre sérénité. Au pied de l'incroyable édifice, les siècles s'écoulaient, foisonnant de vie et de mort, mais ça n'avait aucune influence sur l'immense sentinelle qui veillait inlassablement sur eux.

La vie de Baraccus avait pris fin à l'endroit où Magda se tenait à présent, voyant très exactement ce qu'il avait vu avant de se jeter dans le vide.

Un instant, Magda pensa qu'elle n'avait aucune envie de l'imiter, en réalité, mais une petite voix, tout au fond de sa tête, lui rappela qu'elle avait tout perdu. À quoi bon s'accrocher à la vie, dans ces conditions ?

Alors qu'elle regardait le paysage que son mari avait eu sous les yeux avant de mourir, elle tenta d'imaginer les pensées qui avaient sûrement dû tourbillonner dans sa tête alors qu'il se savait en train de vivre ses derniers instants.

Avait-il songé à elle avant de sauter ? Ou en avait-il été empêché par le terrible poids qui pesait sur ses épaules et sur son âme ?

Quoi qu'il en soit, l'idée de devoir quitter ce monde et abandonner sa bien-aimée avait dû lui briser le cœur. Choisir ainsi la seconde précise de sa fin, quelle torture !

Mais Baraccus avait aimé la vie, et il ne s'était sûrement pas suicidé sans avoir de très puissantes raisons.

Avant de plonger à son tour, Magda devait se souvenir de l'homme qu'il avait été presque jusqu'au bout de son existence. Un être fort et doux à la fois que rien n'aurait su abattre – enfin, rien que sa femme aurait pu imaginer.

Tout avait changé, et rien ne redeviendrait comme avant. Le monde était différent. À moins qu'il ait disparu, tout simplement…

Magda eut soudain honte de se focaliser ainsi sur son malheur et son deuil. Avec la guerre, l'univers de bien des gens avait disparu à jamais. Les veuves des hommes choisis par Baraccus, par exemple, devaient toujours attendre le retour de leur mari – sans vraiment y croire, mais qu'y avait-il au monde de plus indestructible que l'espoir ?

Un espoir tout à fait vain, Magda le savait parce que Baraccus le lui avait dit. Mais comment les veuves auraient-elles pu se résigner ?

Et les femmes des soldats tombés au champ d'honneur, qui criaient de désespoir lorsqu'on leur annonçait l'atroce nouvelle ? N'étaient-elles pas à plaindre aussi, tout comme les orphelins dont elles auraient désormais la charge ?

Comme Baraccus, Magda détestait la guerre et le terrible tribut qu'elle faisait payer à l'humanité. Tant de morts déjà… Et combien à l'avenir ? Car rien n'indiquait que les choses s'arrangeraient bientôt. Pourquoi la paix n'avait-elle jamais vraiment sa chance ? Pourquoi fallait-il toujours que des fous soient épris de pouvoir et de conquête ?

Tant d'autres femmes que Magda avaient perdu leur mari, leur frère, leur père ou leur fils. Et combien étaient mortes, victimes du conflit ? D'autres succomberaient, et on ne voyait toujours pas, au bout du tunnel, briller la lumière de l'espoir. Au fond, il était honteux de se lamenter sur soi-même alors que tant d'innocents enduraient les mêmes souffrances.

Pourtant, Magda ne pouvait s'empêcher de ployer sous le poids de son malheur, ses sanglots intérieurs résonnant dans sa tête comme un océan de soupirs.

En même temps, elle éprouvait une vive culpabilité vis-à-vis des amis qu'elle abandonnait. Comme Tilly l'avait si bien dit, elle était devenue la porte-parole de tous ceux que personne n'écoutait jusque-là. Depuis son mariage avec Baraccus, elle en était peu à peu arrivée à incarner la conscience du Conseil Central, rappelant sans cesse à ses membres que leur devoir consistait aussi à protéger les êtres incapables de se défendre seuls. Les flammes-nuit, par exemple, auxquelles elle avait rendu visite quelques jours plus tôt, avaient absolument besoin qu'on plaide leur cause. Si on ne les laissait pas en paix, ces créatures très fragiles finiraient par disparaître à tout jamais.

Grâce à sa position d'épouse du Premier Sorcier, Magda avait pu venir défendre devant le Conseil les intérêts de toutes les minorités qui peuplaient les Contrées du Milieu. Parfois, quand on leur expliquait bien la situation, les responsables politiques trouvaient tout seuls une excellente solution. D'autres fois, il fallait leur forcer la main, souvent en les culpabilisant. En de très rares occasions, ils attendaient avec impatience son avis.

Son statut perdu, Magda ne pourrait plus jouer son rôle devant le Conseil. Qu'elle ait ainsi bénéficié de l'aura de son mari était injuste, certes, car la valeur d'une personne ne dépendait pas de la position de son conjoint, mais le monde fonctionnait ainsi depuis toujours…

Fière de s'être gagné l'amitié de créatures secrètes et fragiles que peu de gens « normaux » avaient simplement vues un jour, Magda avait fait l'effort d'apprendre leur langue chaque fois que c'était possible. En se comportant ainsi, elle avait obtenu la confiance d'êtres qui ne l'accordaient presque jamais parce qu'ils avaient été trop

souvent déçus ou trahis par le passé.

En deux ans, la femme de Baraccus avait fait nettement avancer la cause de ses protégés, et elle en concevait une légitime fierté. Dans le même temps, elle était parvenue à améliorer les relations entre différents peuples, réconciliant également une multitude de tribus ou de clans. Ainsi, à sa modeste échelle, elle avait contribué à l'unité des Contrées du Milieu.

En se suicidant, Baraccus l'avait sans le vouloir privée du privilège de s'adresser directement au Conseil. Désormais, elle n'avait plus de noble cause à défendre.

En d'autres termes, il ne lui restait plus que sa vie, et celle-ci ne signifiait plus rien, sinon une longue condamnation à la souffrance et au chagrin. Face à un calvaire dont elle n'entrevoyait pas la fin, Magda n'avait pas eu de mal à choisir la voie de la liberté.

En tout cas, ce qu'elle préméditait mettrait un terme à son affliction. Ça, c'était sûr.

Et les murmures, dans sa tête, l'imploraient d'en finir.

Chapitre 6

Magda baissa les yeux sur le gouffre de plusieurs milliers de pieds qui s'ouvrait devant elle. S'il s'agissait bien d'un à-pic, la muraille de la Forteresse, au moins ici, n'était pas verticale mais faisait saillie, un peu comme une pointe de flèche. Si elle ne sautait pas nettement vers l'avant, la jeune femme heurterait cet obstacle et sa chute, si elle ne perdait pas connaissance, deviendrait un atroce calvaire.

À l'idée qu'elle puisse rebondir plusieurs fois contre l'arête de la muraille, Magda sentit tous ses muscles se contracter douloureusement. Elle n'avait aucune intention de finir ainsi. Mourir d'un seul coup, au moment de l'impact avec le sol, oui. Mais pas d'interminable agonie, surtout…

Prenant appui sur les côtés d'un créneau, la jeune femme se pencha davantage pour mieux calculer sa trajectoire. Puis elle regarda derrière elle, des deux côtés, pour être sûre que personne ne traînait dans le coin. Comme son mari, elle n'avait guère de raison de craindre qu'on la dérange. Menant à l'enclave du Sorcier, cette partie du chemin de ronde était d'un accès strictement limité. Les gardes postés devant l'escalier qui conduisait à cette zone de la Forteresse connaissaient Magda et ils lui avaient présenté leurs condoléances. Bien entendu, ils n'avaient vu aucune raison de lui interdire d'aller se recueillir devant l'ancien fief de son mari.

Baissant de nouveau les yeux, Magda tenta d'estimer l'élan qu'elle devrait prendre afin de ne pas heurter la muraille. Désireuse d'en finir avec la vie, elle n'avait cependant aucune intention de souffrir. Dans sa tête, les murmures promirent qu'elle tomberait comme une pierre si elle prenait assez d'élan. En bas, tout serait très vite fini, et sans la moindre douleur.

La jeune femme espéra que son époux avait réussi un saut parfait, s'épargnant d'inutiles souffrances. Mais en tombant, il avait dû vivre un calvaire émotionnel. Savoir qu'il abandonnait la vie, laissant derrière lui une épouse aimée…

Magda connaîtrait aussi l'angoisse de plonger vers le néant. Mais elle ne laisserait personne derrière elle, c'était déjà ça…

De toute façon, tout serait très vite fini et elle se retrouverait dans l'étreinte protectrice des esprits du bien. Reverrait-elle Baraccus, souriant comme chaque fois qu'ils se retrouvaient ? Elle l'espérait bien, même si elle craignait qu'il soit fâché contre elle.

Pour sa part, elle ne lui en voulait pas, car elle le connaissait assez

pour savoir qu'il n'aurait pas renoncé à la vie sans avoir une raison impérieuse. Au cours de cette guerre, bien des héros s'étaient sacrifiés pour que d'autres puissent vivre. Si son mari avait renoncé à la vie, c'était sûrement au nom du bien commun. Dans ce cas, comment lui en vouloir ? Non, elle n'éprouvait aucune colère contre lui…

Mais la tristesse lui brisait le cœur.

Magda posa les mains sur le sommet des deux blocs de pierre qui la flanquaient. Même à cette heure tardive de la journée, ils gardaient encore la chaleur du soleil…

Si elle tendait bien les bras, et malgré un espacement peu adapté à sa taille, les deux blocs l'aideraient à prendre son envol.

Un peu devant elle, un corbeau se laissait glisser sur les courants, ses plumes noires ébouriffées par le vent. L'air intrigué, il regardait l'intruse qui s'apprêtait à le rejoindre dans le ciel.

Dans la tête de Magda, les murmures se firent plus impérieux, lui enjoignant de sauter. Le cœur battant la chamade, elle prit une profonde inspiration, se ramassa sur elle-même puis se balança d'arrière en avant pour se donner davantage d'élan.

Éviter l'obstacle, voilà tout ce qui comptait désormais.

Alors qu'elle hésitait toujours, une voix, dans sa tête, lui ordonna de ne pas réfléchir, mais d'agir enfin.

Au moment où elle allait se propulser dans le vide, probablement assez loin de la muraille pour ne pas la percuter dans sa chute, Magda mesura l'énormité de ce qu'elle s'apprêtait à faire.

Elle allait mettre un terme à sa vie, détruisant pour toujours son bien le plus précieux. Dans quelques secondes, elle n'existerait plus.

La voix lui répéta de ne pas réfléchir et de se réjouir que son calvaire soit terminé.

Quel étrange conseil ! Comment pouvait-il être mauvais de réfléchir ? C'était une étape cruciale avant toute décision.

Malgré les murmures de la voix, la jeune femme eut soudain une terrifiante révélation : elle se préparait à commettre la pire erreur de son existence.

Depuis qu'elle avait appris la mort de son mari, ses émotions l'avaient entraînée comme un torrent, la fameuse voix intérieure la poussant à commettre le seul acte qui semblait susceptible de l'apaiser. Emportée par les événements, elle n'avait pas pris le temps de réfléchir, comme elle l'aurait fait dans des circonstances normales.

Contrairement à Baraccus, elle ne consentait pas un sacrifice héroïque. Sa mort ne sauverait personne et ne servirait à la victoire d'aucune cause. Elle jetait sa vie aux orties pour rien, cédant simplement à la faiblesse. Une fuite méprisable, en tournant le dos à tout ce qu'elle avait cru et à tout ce qu'elle avait défendu. Pourtant,

devant le Conseil, combien de fois avait-elle plaidé pour le respect de toutes les vies ?

La sienne n'entrait-elle pas dans le lot ? Ne valait-elle rien, pour qu'elle la mette au rebut ainsi ? Ne méritait-elle pas qu'on lutte pour la défendre, comme n'importe quelle autre ?

« Toute vie est unique et précieuse… » Voilà ce qu'elle avait voulu dire à Tilly. Elle n'aurait qu'une existence, et malgré le chagrin, il était indigne de la gaspiller ainsi ! Aveuglée par la souffrance, elle avait oublié que sa vie était un trésor fragile.

Comme si elle émergeait soudain d'un épais brouillard, la jeune femme comprit soudain qu'il y avait dans toute cette histoire bien des incohérences. À l'évidence, elle n'avait vu que la partie émergée de l'iceberg. Pourquoi Baraccus s'était-il suicidé ? Dans quel dessein ? Et pour protéger qui ?

Au nom de quoi avait-il sacrifié sa vie ?

Magda regretta soudain d'avoir eu l'idée folle de mourir. Pourquoi était-elle montée sur ces créneaux ? En y repensant, elle avait le sentiment d'y être arrivée comme dans un rêve, sans savoir exactement comment ni pourquoi.

Souffrance ou non, elle voulait vivre.

Mais elle bondissait déjà vers le gouffre, et plus rien ni personne ne pourrait la retenir.

Chapitre 7

Les doigts de Magda griffèrent frénétiquement la pierre, sur ses deux flancs, mais cela ne suffit pas pour briser son élan. S'inclinant vers le vide, elle comprit que plus rien ne viendrait l'arracher à son destin.

Alors qu'elle basculait dans le gouffre, la pointe de ses pieds encore en contact avec les créneaux, une rafale de vent la repoussa en arrière, soulevant son corps comme s'il s'était agi d'une vulgaire feuille morte. Dès qu'elle sentit ses talons se reposer sur la pierre, la jeune femme bascula tout son poids vers l'arrière et s'accrocha plus que jamais aux deux blocs de pierre. Par miracle, elle parvint à se rétablir, le souffle court après être passée à presque rien de faire le grand plongeon.

Toujours en équilibre précaire, cependant, elle craignit un moment de basculer encore vers l'avant. Lâchant le bras gauche, elle s'en servit comme d'un balancier pour s'équilibrer, puis s'accrocha des deux mains au bloc de pierre de droite, miraculeusement fissuré à cet endroit. Une prise précaire mais suffisante. Certaine de ne plus rien redouter, Magda baissa les yeux sur l'à-pic auquel elle venait d'échapper. Comme celui d'un condamné à mort qui reçoit sa grâce une seconde avant de poser la tête sur le billot, son cœur battait la chamade et il n'était pas près de se calmer.

Bizarrement, elle se sentait parfaitement lucide pour la première fois de la journée.

Elle était toujours vivante, avec la ferme intention de le rester. Un millier de questions tourbillonnaient dans sa tête, et elle entendait bien découvrir les réponses. Consciente qu'elle était toujours dans une position périlleuse, elle resserra sa prise sur sa planche de salut. Vraiment, ce n'était pas le moment de tomber accidentellement…

Soudain, elle sentit quelque chose d'étrange dans la fissure.

Un joint entre deux plus petits blocs de pierre, en réalité. Et à l'intérieur, il y avait quelque chose qui ressemblait à…

Plissant les yeux à cause de la pénombre, Magda les approcha du joint et distingua, coincé à l'intérieur, ce qui était bel et bien une feuille de parchemin soigneusement pliée.

Que pouvait-elle donc faire à cet endroit ? Enfin, c'était absurde ! Qui aurait ainsi placé un message dans un joint, à cet endroit précis ? Et pour quelle raison ?

Magda approcha un peu plus pour mieux voir. La feuille semblait assez profondément enfoncée. Du bout des doigts, elle parvenait à

peine à la toucher. Poussant au maximum, elle réussit à refermer dessus le pouce et l'index de sa main gauche. Prenant garde à ne pas la déchirer, elle fit osciller doucement la feuille afin de la décoincer de son logement.

À force de patience, elle parvint à l'en sortir.

La serrant assez fort pour qu'une rafale de vent ne risque pas de la lui arracher des doigts, elle sauta de son perchoir, reprit son équilibre et déplia ce qu'elle pensait être un message.

Elle ne s'était pas trompée, constata-t-elle en reconnaissant l'écriture de son mari. Les yeux de plus en plus plissés, car la lumière baissait à chaque instant, elle déchiffra l'improbable missive.

« Magda, mon temps est révolu, mais pas le tien… Ton destin est la recherche de vérité. Ce sera difficile, mais je t'implore de relever ce défi qui te demandera un courage inhumain. Baisse les yeux et regarde sur la gauche de la vallée, à la lisière de la cité. Vois-tu le palais qui se dresse sur une butte ? C'est là que s'accomplira ta destinée, pas devant mon ancienne enclave. Surtout, n'oublie jamais que je croirai toujours en toi et que je continuerai à t'aimer par-delà la mort. Tu es une fleur sauvage très rare, mon aimée. Sois forte, préserve ton indomptable esprit et vis l'existence que toi seule peux vivre. »

Magda cligna des yeux pour en chasser ses larmes et relut le testament de Baraccus. Dans sa tête, elle entendit chaque mot comme si son mari le prononçait devant elle.

Le cœur serré, elle embrassa le message.

Puis elle baissa les yeux, comme le lui demandait Baraccus, et découvrit la butte verdoyante qui s'élevait effectivement à la lisière d'Aydindril. Mais de quel palais parlait donc son mari ? Et quel rapport avec sa destinée ?

Baraccus était un sorcier de guerre *et* un expert en matière de prophétie. Ravalant la boule qui se formait dans sa gorge, Magda se demanda s'il entendait qu'elle continue à vivre et aille jusqu'à épouser un autre homme.

Elle refusait jusqu'à cette idée ! Elle n'aurait plus de compagnon après avoir perdu le seul amour de sa vie.

Certaine qu'ils avaient un sens caché, elle relut les derniers mots de son époux. Il y avait bien plus dans ce texte qu'une simple prophétie. Beaucoup plus, même, que les mots d'adieu et d'encouragement d'un mari à sa femme.

Les sorciers vivaient dans un monde bien à eux et extraordinairement complexe. Sauf en de très rares occasions, ils ne s'exprimaient jamais simplement, à l'inverse du commun des mortels. Sur ce point, Baraccus ne faisait pas exception à la règle.

Chacun de ses derniers mots était mûrement réfléchi, elle n'en doutait pas. Il y avait dans ce texte une intention secrète…

« Ton destin est la recherche de vérité. Ce sera difficile, mais je t'implore de relever ce défi qui te demandera un courage inhumain. »

Qu'avait voulu dire Baraccus ? Pour commencer, de quelle vérité parlait-il ? Et en quoi s'agissait-il d'un défi à relever ?

Des pensées tourbillonnèrent dans la tête de Magda tandis qu'elle tentait de deviner le sens du message de son mari. Cette « vérité » concernait-elle ce qu'il avait fait lors de son séjour dans le Temple des Vents ? Avait-elle un rapport avec la lune rouge qui persistait alors même qu'il avait semblé réussir sa mission, au moins en partie ?

Devait-elle plutôt découvrir pourquoi il avait mis fin à ses jours juste après son retour du Temple ?

Toutes ces possibilités se tenaient, mais il y avait plus encore, elle en aurait mis sa main au feu. Un message secret, oui, parce que Baraccus ne pouvait pas s'exprimer clairement sur ce sujet précis.

Un jour, il lui avait dit que le simple fait qu'on connaisse une prophétie pouvait avoir sur la prédiction en question de terribles conséquences – soit en favorisant sa réalisation, soit au contraire en l'interdisant. Pour éviter que ces prophéties « autoréalisatrices » influencent indûment le comportement des gens, il était parfois indispensable de les « expurger ». En d'autres termes, de censurer des informations afin de laisser agir le libre arbitre auquel l'humanité avait droit en toutes circonstances.

Même si elle ne comprenait pas tout le sens du message, Magda conclut que son mari lui en disait autant qu'il lui était possible sans altérer son libre arbitre.

Les derniers mots de Baraccus étaient bien entendu d'une importance capitale. Pour lui, évidemment, mais sans doute plus encore pour leur destinataire.

Elle-même, en l'occurrence…

Magda regarda de nouveau la cité et la butte que l'obscurité envelopperait bientôt.

Coûte que coûte, elle devait comprendre le sens de l'ultime message de son mari. Sinon, son sacrifice aurait été vain, et ça, c'était hors de question.

Désormais, elle vivait de nouveau pour quelque chose.

La recherche de vérité…

Oui, mais laquelle, et comment ?

Par-delà la mort, son mari était parvenu à lui redonner une raison de vivre. Parce qu'il continuait à croire en elle.

Magda embrassa de nouveau le message, puis elle se laissa glisser sur le sol et éclata en sanglots. Des larmes versées sur tout ce qu'elle avait perdu… et sur ce qu'elle venait de recouvrer.

Car si le chagrin n'était pas près de la quitter, être encore en vie,

elle devait l’admettre, était un miracle dont elle remerciait le ciel.

Chapitre 8

Non loin de ses appartements, dans un couloir paisible éclairé par des lampes à réflecteur accrochées à intervalles réguliers le long des murs, Magda dut s'arrêter, car des soldats en armes lui barraient le chemin.

Beaucoup de soldats… Ni de l'armée régulière ni de la garde civile d'élite. Au début, de loin, la jeune femme avait redouté qu'il s'agisse des hommes du procureur.

De par sa fonction, Lothain disposait d'une « armée privée ». Des hommes qui n'obéissaient qu'à lui et lui témoignaient une indéfectible loyauté. Au sein de la Forteresse, personne d'autre ne bénéficiait d'un tel privilège. À ceux qui le jugeaient excessif, on rétorquait que la justice, pour rester indépendante, avait besoin de résister à toutes sortes de pressions. De plus, il lui fallait un bras armé pour faire exécuter les décisions qui ne plaisaient pas à tout le monde.

Mais les soldats qui gardaient le couloir ne portaient pas l'uniforme vert des forces du procureur. Tous plus costauds les uns que les autres, ils se distinguaient par une taille hors du commun, un cou de taureau, des bras musclés et des pectoraux saillants. Sous leur épaisse cuirasse, ils portaient une tunique de mailles à l'éclat terni par le passage du temps et l'exposition aux intempéries. Mais on aurait cherché en vain une tache de rouille sur ces équipements. En humant l'air, Magda reconnut l'odeur de la graisse que ces guerriers utilisaient pour protéger toutes les pièces métalliques de leur tenue. Mêlé à des senteurs de sueur rance, ce parfum n'avait rien de très agréable.

À l'évidence, les uniformes de ces soldats n'étaient pas conçus pour éblouir les spectateurs d'un défilé. Il en allait de même pour l'impressionnante collection d'armes qu'ils arboraient. Des épées, des masses d'armes, des haches de guerre et des coutelas destinés à tuer proprement et nettement, pas à briller au soleil pour épater la galerie.

Ces guerriers n'étaient pas du genre à participer à des parades ni à faire de l'esbroufe dans les rues d'une paisible cité. C'étaient des tueurs, leur regard et leur rictus le criaient à la face du monde.

Empêchée de retourner chez elle, Magda s'immobilisa, ne sachant que faire. En face d'elle, les guerriers la regardaient avec une curiosité amusée, mais aucun ne fit mine de venir à sa rencontre.

Avant qu'elle ait pu leur demander ce qu'ils faisaient là – ou leur ordonner de s'écarter de son chemin – un homme sortit de derrière ce mur d'acier et de chair. Vêtu d'une tenue de voyage, ses longs cheveux

blonds cascadant sur ses épaules, le gaillard était aussi grand que les guerriers et aussi lourdement armé. En revanche, frisant la quarantaine, il était un peu plus vieux que ses hommes. Sur son visage, les rides dues aux diverses expressions commençaient à prendre un caractère permanent, et elles en disaient long sur son caractère d'acier.

Alors qu'il se détachait des soldats, il retira ses gantelets et les glissa dans son ceinturon d'armes. Deux types encore plus grands et encore plus musclés que lui et que les autres soldats le suivaient comme son ombre. Comme leurs camarades et leur chef, ces anges gardiens avaient les cheveux blonds. Autour de leurs bras, juste au-dessus du coude, Magda remarqua des bracelets de métal hérissés de piques. Des armes destinées aux corps à corps les plus brutaux et les plus vicieux. Sur la cuirasse qui épousait la forme de leurs formidables muscles, au centre de leur poitrine, ces combattants d'élite arboraient un « R » stylisé symbolisant la maison de leur seigneur et maître.

Les précédant toujours très légèrement, le maître en question inclina brièvement la tête puis riva sur Magda son regard hypnotique.

— Dame Searus ?

Magda étudia les yeux bleus des deux gardes placés derrière leur chef, puis elle soutint le regard également bleu de son visiteur.

— Elle-même, oui…

— Je suis Alric Rahl, annonça l'homme avant que son interlocutrice ait pu s'enquérir de son identité.

— Venu de D'Hara ?

Rahl confirma d'un hochement de tête.

— Mon mari m'a dit grand bien de vous.

— Baraccus était un grand homme, et plus encore que cela, la seule personne, ici, en qui j'avais confiance. Apprendre qu'il n'était plus de ce monde m'a affligé.

— Pas autant que moi…

Sincèrement affecté, en tout cas en apparence, Alric Rahl hocha de nouveau la tête, puis il désigna la porte de Magda, derrière la haie de soldats.

— Puis-je vous parler en privé ?

— Bien entendu, seigneur Rahl, répondit Magda.

Aussitôt, les soldats s'écartèrent pour laisser passer leur chef, sa compagne et ses inévitables gardes du corps.

Bien qu'elle n'eût jamais rencontré le seigneur Rahl, Magda en avait assez souvent entendu parler. Par Baraccus, bien sûr. Et selon ce qu'elle l'avait entendu dire à des conseillers, le maître de D'Hara n'était pas le genre d'homme à qui il fallait marcher sur les pieds. En le voyant, on se disait que ce n'était effectivement pas une bonne idée.

En Aydindril, pas mal de responsables politiques ne pensaient pas grand bien d'Alric Rahl. Baraccus ne partageait pas leur hostilité. Selon lui, même s'il était du genre direct, voire brutal, l'homme se révélait digne de confiance dès qu'on grattait un peu sous la surface.

Alors que Magda avançait vers sa porte, les guerriers à l'expression fermée se répartirent dans le couloir afin d'y monter la garde.

— Seigneur Rahl, demanda la jeune femme par-dessus son épaule, redoutez-vous d'avoir des problèmes dans la Forteresse ?

— D'après ce que j'ai vu, répondit le seigneur, délibérément vague, cet endroit n'est pas plus sûr qu'un autre, par les temps qui courent.

— Et qu'avez-vous vu, si j'ose demander ?

— Trois de mes hommes sont morts depuis notre arrivée, pourtant récente.

Magda s'arrêta net, se retourna et cilla de surprise devant l'expression sinistre du seigneur Rahl.

— Morts ? Ici ? Comment est-ce arrivé ?

Alric Rahl glissa un pouce dans son ceinturon.

— Le premier a été retrouvé dans un couloir, le corps couvert de plaies. Le deuxième a succombé dans son sommeil sans raison apparente et le troisième a fait une chute mortelle inexplicable du haut des remparts.

À un souffle près, Magda aurait pu subir le même sort que ce malheureux. À l'heure présente, elle se sentait encore désorientée, comme si elle ne parvenait pas à se réveiller d'un terrible cauchemar – et non comme si elle émergeait d'un simple moment de découragement et de faiblesse.

— Le premier homme s'est peut-être querellé avec des gens très violents, hasarda-t-elle.

— Les trois décès sont explicables, si on essaie avec assez de conviction, lâcha Alric Rahl.

À l'évidence, il ne gobait aucune de ces « explications ».

Dissimulant son trouble, Magda reprit son chemin et passa devant des soldats dont elle comprenait mieux, désormais, l'humeur plus que morose. À ses yeux, la Forteresse était un sanctuaire, et elle détestait penser qu'il puisse en aller autrement. Cela dit, Baraccus lui-même avait enquêté sur des morts qui lui paraissaient suspectes. Pour finir, il avait perdu la vie dans le « sanctuaire » et elle était également passée près d'y mourir.

À l'évidence, la fin de son mari n'était pas un « simple » suicide. Le message qu'elle avait rangé dans sa poche le disait assez clairement. Il fallait chercher les choses cachées derrière les choses…

Considérant la population de la Forteresse, la guerre en cours et les périlleuses expériences conduites par des sorciers – afin de créer des

armes magiques efficaces contre les hordes d'envahisseurs de l'Ancien Monde –, Magda ne s'étonnait pas vraiment que le taux de mortalité soit en hausse au sein du complexe. Les trois soldats du seigneur Rahl n'étaient pas les seuls défunts inquiétants dont elle avait entendu parler. Cela dit, il arrivait parfois que des enfants en pleine santé meurent sans qu'il y ait anguille sous roche.

En d'autres termes, les décès ne prouvaient pas que le mal était à l'œuvre dans la Forteresse. Certaines personnes le pensaient, oubliant que la mort restait l'indissociable compagne de la vie. Une erreur de perspective, bien entendu…

Magda déverrouilla la porte à deux battants et l'ouvrit pour laisser passer son invité. Quand ce fut fait, elle l'imita. Marchant sur ses talons, les deux gardes du corps entrèrent à leur tour et refermèrent aussitôt la porte, se campant de chaque côté, le torse bombé et les mains croisées dans le dos.

— Ne vouliez-vous pas parler en privé ? fit Magda en désignant les deux colosses blonds.

— Ce sont mes gardes personnels… En dépit des apparences, nous parlons en privé !

— Un sorcier qui a besoin de deux gorilles ?

— Dame Searus, la magie ne suffit pas à protéger un homme, dans certaines circonstances. Votre mari a sûrement dû vous en informer un jour.

— Que voulez-vous dire ?

— Au pays des aveugles, y voir est un avantage. Mais quand tout le monde a de bons yeux, ça ne représente plus rien. Dans un environnement qui fourmille de sorciers, savoir contrôler la magie ne rend pas un homme invincible ni exceptionnel. Quand le pouvoir des autres peut neutraliser celui qu'on détient, il faut savoir s'appuyer sur d'autres défenses.

D'un simple geste de la main, Alric Rahl embrasa la mèche d'une bonne partie des lampes de la pièce.

— Cela dit, avoir le don reste très utile.

Rassuré par l'illumination soudaine, il avança dans la pièce, admirant dans les bibliothèques en noyer l'impressionnante collection de livres rares de Baraccus. La main sur le pommeau en argent de sa dague, il se pencha pour mieux observer tel ou tel volume à travers les vitres. Pour lire certains titres, il plissa les yeux histoire de mieux voir.

— En plus de ces considérations, déclara-t-il en se redressant, nous sommes tous faits de chair et de sang, et un banal couteau ouvrirait ma gorge aussi aisément qu'il trancherait la vôtre. Pour ça, point n'est besoin de magie !

— Je vois ce que vous voulez dire… Baraccus n'exprimait pas les choses ainsi, mais l'idée générale y était. Un jour, il m'a dit que les

profanes enviaient les détenteurs du don parce qu'ils croyaient à tort que la magie les protégerait et les aiderait à se couvrir de gloire dans les batailles. Selon mon mari, ces gens oubliaient ce qu'il nommait l'« équilibre de la puissance » ou encore, de la « terreur ». Vos explications viennent de me permettre de comprendre pour de bon ce qu'il avait à l'esprit.

Toujours fasciné par les livres, Alric Rahl hocha distraitement la tête.

— Oui, tout tient à cette affaire d'équilibre des forces… Au moment même où nous parlons, des sorciers très puissants, ici même et dans l'Ancien Monde, s'efforcent de créer des sortilèges et des armes qui donneront l'avantage à leur camp. Des deux côtés, on cherche à faire « mieux » en matière de destruction et d'horreur. Avec l'espoir, bien entendu, de découvrir l'arme absolue.

» Si nous y arrivons les premiers, nous survivrons. Dans le cas contraire, nous serons au mieux réduits en esclavage, et au pire rayés de la surface du monde.

Soudain quelque peu angoissée, Magda sonda ses appartements déserts avec quelque appréhension.

— Comme vous vous en doutez, j'ai souvent entendu mon mari exprimer des inquiétudes de ce genre.

Se détournant des livres, Alric Rahl regarda son interlocutrice dans les yeux.

— C'est pour ça que je suis ici… L'équilibre des pouvoirs n'est plus qu'un souvenir. La balance n'a pas penché en notre faveur, et nous sommes au bord de l'anéantissement.

Chapitre 9

— Une nouvelle terrifiante…, souffla Magda, accablée. Hélas, n'ayant pas le don, je vois mal ce que je peux faire pour vous.

Alric Rahl marcha un moment de long en large, comme s'il réfléchissait à la suite de son discours.

— Baraccus et moi, dit-il en s'immobilisant devant Magda, nous avions un projet commun. Je faisais ma partie du travail tandis qu'il se chargeait de la sienne. Je dois savoir s'il a atteint son objectif. Hélas, je suis arrivé trop tard pour pouvoir lui parler. Baraccus me faisant défaut, je me tourne vers vous et vous demande votre aide.

D'instinct, Magda fit le geste de repousser sa crinière derrière ses épaules, mais elle ne trouva rien à rejeter ainsi en arrière. Brutalement ramenée à la réalité, elle laissa retomber sa main.

— Je suis désolée, seigneur Rahl, mais après la mort de mon mari, je ne vois pas en quoi je pourrais vous être utile.

— Vous connaissez des gens très haut placés, ici même. Vous savez lesquels seraient susceptibles de m'écouter, et vous pouvez plaider ma cause devant le Conseil. Ce serait déjà un bon début…

— Le Conseil ? Il ne m'écoutera plus.

— Bien sûr que si ! Vous êtes la dernière personne qui puisse parler au nom de Baraccus.

— Au nom de Baraccus ? Navrée, mais ça ne marche pas comme ça… N'étant plus l'épouse du Premier Sorcier *en activité*, je n'ai plus aucun poids vis-à-vis des conseillers – ni de quiconque d'autre, d'ailleurs. Regardez mes cheveux ! Les membres du Conseil se sont déplacés en personne pour me les couper et informer tout un chacun que je ne suis plus rien !

— Qu'importent ces histoires de cheveux ! Même si Baraccus est mort, vous êtes toujours son épouse, c'est-à-dire la personne qui le connaissait le mieux au monde et à qui il se fiait plus qu'à quiconque. Il vous faisait aveuglément confiance, je le sais parce qu'il me l'a dit. Et parce que vous n'aviez pas le don, justement, il vous considérait comme sa plus efficace porte-parole.

— Peut-être, mais il est mort et le Conseil ne tardera pas à le remplacer. Sans lui, je n'ai plus le moindre statut social. C'est pour en attester qu'on m'a coupé les cheveux.

» Dans les Contrées du Milieu, c'est une coutume ancestrale : la longueur des cheveux d'une femme est relative à son importance dans

le monde. Cette tradition est respectée dans toutes les Contrées, et spécialement dans la Forteresse. Nous sommes au cœur même du pouvoir politique, là où le protocole et les coutumes sont la clé de tout.

Alric Rahl eut un geste impatient.

— Je sais tout ça ! C'est absurde, voilà ce que j'en pense ! Je comprends que les domestiques tiennent compte de ces idioties quand ils placent les invités d'un banquet, mais à part ça, ce sont des fadaises ! Et nous sommes confrontés à des problèmes dramatiques. Qu'importe la longueur de vos cheveux quand la vie et la mort sont en jeu ?

— Dans les Contrées du Milieu, tout est lié au protocole. N'étant pas née noble, je n'ai plus droit à aucune considération depuis la mort de l'homme dont l'aura m'enveloppait. En d'autres termes, je suis redevenue une anonyme, comme avant mon mariage. Je n'ai pas choisi ce destin, mais il faut que je m'y résigne.

Le seigneur Rahl approcha de son interlocutrice.

— Selon vous, pourquoi Baraccus vous a-t-il choisie ? Pensez-vous qu'il cherchait une compagne faible et insignifiante ?

— Eh bien, je…

— Le Premier Sorcier Baraccus a épousé la seule femme digne de vivre à ses côtés. Oseriez-vous prétendre qu'un sorcier de guerre se serait contenté d'une potiche ? Il a choisi une femme forte, comme il se devait.

— Vos propos sont très flatteurs, seigneur Rahl, mais je crains que vous vous trompiez. Quand il m'a rencontrée, je n'étais rien, et sans lui, je retourne à mon néant.

Le seigneur Rahl parut sincèrement déçu par cette déclaration. Toute flamme disparaissant de son regard, il se rembrunit.

— Je pensais que sa femme le connaissait mieux que quiconque… (Il secoua la tête, accablé.) Et me voici tout dépité de découvrir qu'il n'était pas le géant que je croyais, mais un pauvre imbécile, comme la plupart des hommes.

— Un pauvre imbécile ? Que voulez-vous dire ?

Alric Rahl leva une main puis la laissa retomber avec une grande lassitude.

— Il m'a roulé dans la farine depuis le début, mais vous venez de m'ouvrir les yeux. Je l'ai toujours cru intelligent et fort, alors que c'était un type des plus ordinaires – un vieux beau comme tant d'autres qui a épousé une jeune poupée sans valeur parce qu'elle a su lui faire de l'œil au bon moment.

» L'attaquant dans un moment de faiblesse, vous avez titillé sa fierté masculine – une vieille ruse de femme – et vous vous êtes retrouvée mariée à un homme de pouvoir. À l'évidence, il devait

manquer de confiance en lui, ce qui l'incitait à penser qu'aucune femme de valeur ne s'intéresserait à lui. Du coup, afin d'être aimé, il vous a offert une ascension sociale fulgurante. Décidément, il n'avait rien à voir avec l'homme de fer que je croyais connaître…

» En vous épousant, il a caché au monde la terreur que lui inspiraient les vraies femmes. Au fond, il aurait choisi n'importe quelle idiote assez audacieuse pour onduler des hanches devant lui au bon moment.

N'y tenant plus, Magda dégaina son couteau en un éclair et le plaqua sur la gorge du D'Haran.

— Plus un mot ! s'écria-t-elle. Je ne vous laisserai pas insulter un homme digne et juste qui n'est plus là pour se défendre !

— On dirait que mon vieil ami Baraccus avait enseigné à son insignifiante épouse une ou deux choses utiles sur les armes.

— Une ou deux, oui… Dites à vos gorilles, à ce propos, qu'ils veuillent bien ne plus faire un pas. Sinon, vous n'aurez plus besoin de votre grande gueule pour respirer, si vous voyez ce que je veux dire.

En réalité, Magda en savait très long sur les armes. Pour la former à leur maniement, Baraccus était allé jusqu'à recourir à son don. La femme d'un Premier Sorcier, selon lui, risquait d'être une cible, et il entendait qu'elle soit capable de se défendre quand il devait la laisser seule.

— J'ai du mal à croire qu'il ait pu vous tenir pour un ami, seigneur Rahl… Pour tout dire, il me semble amplement temps que vous retourniez chez vous. Dès demain matin, en emmenant votre petite armée. C'est bien compris ?

Souriant malgré la menace du couteau, Alric Rahl fit signe à ses gardes du corps de ne pas intervenir. Surprise par la réaction du malotru, Magda laissa cependant sa lame où elle était.

— Que vois-je donc ? Une femme sans importance, les cheveux courts, qui a l'audace d'ordonner au seigneur Rahl de détaler comme un lièvre ? Qui vous confère le droit de parler ainsi au maître de D'Hara ? Un homme qui dirige les guerriers postés dans ce couloir et les colosses debout dans cette pièce ? Comment osez-vous me parler ainsi, dame Searus ? Une moins-que-rien face à un seigneur ? De quel droit, femme ?

— De quel droit ? rugit Magda, folle de rage.

Puis elle vit le clin d'œil que lui faisait Alric Rahl et comprit à quel jeu il avait joué. Soudain calmée, elle se sentit complètement stupide… et ne put s'empêcher de sourire.

Reconnaissant sa défaite, elle inclina humblement la tête.

— On dirait que le seigneur Rahl est moins bête que certains conseillers aiment à le dire.

Alric Rahl eut un grand sourire.

— Magda, j'ai connu Baraccus bien avant votre rencontre. M'étant battu à ses côtés, je sais de quel bois il était fait. Une femme insignifiante et faible ne l'aurait jamais attiré. Quand il vous a connue, votre rang et la longueur de vos cheveux l'indifféraient, pas vrai ?

La première fois, il n'avait même pas regardé les cheveux de Magda. Son regard rivé dans le sien, il lui avait demandé son nom, tout simplement.

— Baraccus s'intéressait à votre personnalité et à votre caractère. C'était un homme de pouvoir, en quête d'une compagne à sa hauteur. Il aurait pu avoir toutes les femmes qu'il voulait. Je le sais, parce que je les ai vues lui tourner autour – sans le moindre succès. Un jour, il vous a choisie. Pas parce que vous étiez faible, mais parce qu'il avait vu en vous une personne très rare. Son égale pour tout ce qui importait vraiment.

Magda sourit de nouveau, mais de satisfaction, cette fois.

— Merci, seigneur Rahl… Ce sont les paroles les plus gentilles que j'aie jamais entendues au sujet de mon mari. Et de moi-même, pour être franche…

— La vérité, Magda, rien de plus… Il vous a choisie parce que vous étiez digne de lui. Et il a eu une sacrée chance de vous trouver ! Je ne pouvais pas vous laisser déprécier la femme de mon ami.

Le sourire de Magda s'effaça.

— Si vous saviez combien il me manque, seigneur Rahl. Et à quel point je me sens perdue sans lui.

— Je crois que je comprends… Mais oublions tout ça, à présent. Nous devons résoudre des problèmes urgents. Baraccus disparu, vous êtes la seule personne en mesure de me répondre. Si nous voulons avoir une chance, l'heure est au courage et à la franchise.

Magda releva le menton.

— Que puis-je faire pour vous aider, seigneur Rahl ?

Chapitre 10

— Pour commencer, vous devez prévenir le Conseil et lui faire comprendre que la menace est sérieuse. Avec la disparition de Baraccus, tout ne tient plus qu'à nous, et le temps presse.

— Quelle menace, seigneur Rahl ? demanda Magda.

Visiblement surpris, le maître de D'Hara eut un regard en coin pour son interlocutrice.

— Baraccus vous a parlé de ceux qui marchent dans les rêves ?

Magda se raidit. Elle voulait bien aider Alric Rahl, mais de là à évoquer avec lui les confidences que lui avait faites son mari… Depuis toujours, les deux époux respectaient un accord tacite : dès qu'elles concernaient la vie « professionnelle » de Baraccus, toutes leurs conversations devaient demeurer strictement confidentielles. Et quand il en allait autrement, car ça arrivait, le Premier Sorcier le faisait explicitement savoir à sa femme.

Mais Magda repensa au dernier message de Baraccus. Il y parlait de « courage », de « franchise » et de « recherche de vérité ». À l'évidence, il voulait qu'elle agisse. Ces mots ne l'incitaient ni à la prudence ni à la retenue, ça tombait sous le sens.

De plus, maintenant que Baraccus n'était plus là, la jeune femme avait besoin de se fier à quelqu'un. Or, parmi tous les gens que son mari avait fréquentés – des collaborateurs précieux qu'il honorait de sa confiance – il n'y en avait pas un qu'il eût autant couvert d'éloges que le seigneur Rahl.

— Oui, il m'en a parlé…

— Je m'en doutais… Dites-moi tout ce que vous savez sur le sujet.

Magda prit une grande inspiration, histoire de se laisser le temps d'ordonner ses pensées.

— Quand les sorciers de l'Ancien Monde ont créé ceux qui marchent dans les rêves en modifiant des êtres humains, Baraccus m'a dit que ces armes vivantes pouvaient signifier notre perte. Selon lui, il nous restait très peu de temps pour agir. Et depuis, il travaillait inlassablement sur cette question. Au cours de ses recherches, il a découvert que ceux qui marchent dans les rêves sont fabriqués à l'aide d'un sort « construit ».

Le seigneur Rahl acquiesça.

— Il me l'a dit aussi quand il est venu me voir – en utilisant la Sliph – pour me prévenir de l'existence de ceux qui marchent dans les rêves.

Magda frémit à la mention de la Sliph. Elle détestait cette abomination créée à partir d'une femme. Grâce à la Sliph, Baraccus pouvait voyager très loin de son épouse en un temps record. Bien entendu, Magda ne pouvait pas l'accompagner… Encore une horreur imaginée par des sorciers à partir d'une personne vivante !

Magda s'en voulut de ce jugement à l'emporte-pièce. Sans les créations magiques, son camp aurait déjà perdu la bataille depuis longtemps. Certains sorciers fabriquaient des armes pour répandre le mal, mais d'autres, en revanche, utilisaient leur pouvoir pour sauver des vies et protéger des innocents. Même si Magda ne l'appréciait pas, la Sliph combattait pour la bonne cause.

— Avec Baraccus, dit le seigneur Rahl, nous avons mis un plan au point pour lutter contre ceux qui marchent dans les rêves. J'ignore ce qu'il est advenu de ce projet… Baraccus a-t-il fait des progrès ? C'est pour le découvrir que je suis venu ici – entre autres raisons.

— Ayant compris comment fonctionnait le sort – et ayant déterminé sa nature –, mon mari est parvenu à créer une « réplique » très proche de l'original. Cependant, sa variante du sortilège n'était pas entièrement satisfaisante. Mais il s'en est quand même servi pour générer une toile de vérification artificielle. Dès qu'elle s'est révélée efficace, il l'a utilisée pour remonter la piste des nodes et des éléments centraux du sort jusqu'aux hommes qui avaient créé le modèle original – et le seul réel, en un sens.

— Quel exploit ! s'écria le seigneur Rahl, stupéfié. J'ignorais que c'était faisable.

— Et pourtant, il a réussi…, enchaîna Magda. Une nuit, j'ai vu devant mes yeux le sort construit. Un entrelacs de lignes brillantes en suspension dans l'air – un spectacle terrifiant, croyez-moi. Baraccus a activé la toile autour de son propre corps pour repérer et suivre tous les nodes. Pendant qu'il flottait à l'intérieur du construct, immobile comme une statue, j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter de battre.

Alric Rahl regarda Magda comme s'il la voyait sous un jour nouveau.

— Pour quelqu'un qui n'a pas le don, votre compréhension de la magie est extraordinaire. Un sorcier sur cent, et encore, ce n'est pas certain, serait capable de comprendre ce que vous venez de m'expliquer si clairement… Mais passons à la suite. Qu'a fait Baraccus ?

— Il est entré en contact avec un groupe clandestin… Je n'ai jamais vu ces gens et j'ignore qui ils sont, mais j'ai cru comprendre qu'il s'agissait de membres d'une « résistance intérieure » active dans l'Ancien Monde. Il a chargé ces inconnus de missions secrètes dans le camp ennemi.

— Le Conseil Central est au courant de ça ?

— Non. Personne ne le sait. Le sort-réplique, la toile de vérification artificielle, le protocole de recherche de mon mari, les rendez-vous secrets… Nul n'est informé de tout ça. À cause de ceux qui marchent dans les rêves, comprenez-vous ? Ils auraient pu aller chercher les informations dans la tête des gens…

» Il n'y a pas très longtemps, Baraccus est rentré chez nous un peu avant l'aube, et il m'a annoncé que ses agents avaient localisé et éliminé l'équipe de sorciers de l'Ancien Monde qui avait « construit » le redoutable sort. J'étais la seule personne à qui il pouvait en parler. Il en pleurait presque de soulagement, car à l'en croire, plus personne ne pourrait reproduire une telle magie.

Le seigneur Rahl aussi parut soulagé au-delà du dicible.

— C'est la confirmation que j'espérais entendre… Je n'arrive pas à comprendre comment Baraccus s'y est pris, mais l'humanité tout entière lui doit une fière chandelle ! (Rahl se rembrunit.) Qu'est-il advenu du sort original ?

Magda baissa la voix et se pencha vers son interlocuteur.

— Cette nuit-là, Baraccus m'a dit que ses agents avaient réussi à voler le construct et à l'emporter avec eux. Pour le remettre à mon mari, évidemment…

Alric Rahl ne cacha pas sa stupéfaction.

— Vraiment ?

— Vraiment ! Baraccus m'a montré la petite boîte en os, ses côtés et son couvercle fermés par des lanières de peau humaine séchée. Dedans, il y avait un objet enveloppé dans un carré de peau de chamois. Il a ouvert ce « ballot » pour me montrer un objet rond environ de la taille d'un œuf, mais plus noir que la nuit elle-même. On eût dit que des ombres ondulaient à la surface pourtant d'ébène de cet artefact forgé dans les profondeurs du royaume des morts. À croire que la Faucheuse en personne avait envoyé un émissaire dans le monde des vivants. (Magda appuya les mains sur son ventre soudain noué par cet atroce souvenir.) Un moment, j'ai cru que cette horreur allait absorber toute la lumière de la pièce…

S'arrachant à ses terreurs, la jeune femme releva la tête.

— Baraccus a ouvert le sort avec son don. Une structure plus grande que lui est apparue devant nous. Un entrelacs de lignes lumineuses organisées selon un concept qui semblait circulaire, mais qui devait être bien plus complexe que ça, en réalité. Pour moi, ce construct ressemblait beaucoup à la toile de vérification, mais je ne suis qu'une profane. D'après Baraccus, pour transformer une personne en quelqu'un qui marche dans les rêves, il suffisait que le sort se développe autour du « candidat ».

Magda fit quelques pas, le regard perdu dans un coin sombre de la pièce.

— Comment peut-on entrer volontairement dans un construct pareil ? Comment peut-on accepter d'être transformé en une créature qui n'a presque plus rien d'humain ? Quel fou peut rêver de devenir une arme vivante ?

Alric Rahl respecta un moment la gravité de Magda, puis il fit en sorte d'en revenir au vif du sujet :

— Quand a-t-il réussi à désactiver le construct ?

— Le désactiver ? Jamais… Même pour lui, ce sort était trop compliqué. Il n'a jamais osé prendre ce risque. D'ailleurs, il n'était pas sûr qu'on puisse neutraliser une telle magie.

— Où est la boîte en os ?

— Il l'a emportée avec lui dans le Temple des Vents, afin de la mettre en sécurité.

— Le Temple des Vents ? Pour une bonne nouvelle, voilà une bonne nouvelle ! Les créateurs de cette abomination étant morts, nous ne risquons plus rien.

— Il semble bien, oui… Baraccus a réglé le problème et nous ne sommes plus menacés de disparition.

Le seigneur Rahl posa la main sur la poignée de son épée.

— Baraccus a-t-il pu aussi éliminer le pouvoir qui a eu le temps de se déverser dans le monde des vivants ? En d'autres termes, a-t-il détruit les monstres capables de marcher dans les rêves déjà créés par nos ennemis ?

Pianotant sur un petit guéridon incrusté de feuilles d'argent, Magda fouilla dans sa mémoire.

— Voici les mots exacts de mon mari : « Nous devrons lutter contre ceux qu'ils ont créés, mais il n'y en aura plus de nouveaux, car cette magie est désormais inaccessible. »

» Mais il a ajouté un bémol, seigneur Rahl.

— Lequel, dame Searus ?

— « Pour l'instant… »

Chapitre 11

— Pour l'instant ? Que voulait-il dire ?

Magda secoua la tête.

— Je n'en sais rien… Et il n'a pas apporté de précision. Après son retour du Temple des Vents, Baraccus était renfermé et distant… Je ne suis toujours pas sûre qu'il ait eu conscience de prononcer à voix haute ces trois mots.

En revanche, mais ça, Alric Rahl n'avait pas besoin de le savoir, Baraccus avait longuement serré Magda dans ses bras, ce soir-là, comme si, à ses yeux, n'existait rien au monde de plus important qu'elle. Comme la chaleur de ses bras lui manquait ! Mais s'il l'aimait si fort, et s'il avait encore tant de problèmes à résoudre, pourquoi avait-il mis fin à ses jours ?

Comme souvent ces derniers temps, Magda dut lutter pour ne pas éclater en sanglots.

— Ainsi que je l'espérais, résuma le seigneur Rahl, mon ami a réussi un miracle en empêchant nos ennemis de créer davantage d'abominations. Mais il reste les créatures qui existent déjà, et elles sont assez menaçantes pour mettre en danger notre survie à tous. La lutte ne fait que commencer, Magda !

La jeune femme le savait. Selon Baraccus, quand un « candidat » avait été enveloppé par le construct, le pouvoir du sort se fondait à chaque pore de sa peau – au cœur même de son âme. Le cobaye restait en partie la même personne, mais avec des aptitudes et des pouvoirs que les êtres normaux ne détenaient pas et contre lesquels ils ne pouvaient pas se défendre.

Se fiant au nom des armes vivantes, Magda avait d'abord cru qu'elles pouvaient épier les pensées des gens pendant leur sommeil. Mais Baraccus lui avait révélé que c'était bien pire que ça. Ceux qui marchent dans les rêves pouvaient s'insinuer dans l'espace minuscule qui sépare les pensées d'une personne, comme l'eau qui s'infiltre dans les alvéoles d'une éponge. Ces prédateurs mentaux n'utilisaient pas les rêves pour envahir l'esprit de leur victime, ils devenaient son cauchemar éveillé permanent.

Magda fit quelques pas pour s'aider à réfléchir. Au retour de Baraccus, elle n'avait pas voulu le bombarder de questions. Soulagée qu'il s'en soit sorti vivant, elle s'était contentée de le serrer contre lui.

— Ceux qui marchent dans les rêves peuvent-ils s'introduire dans l'esprit de n'importe qui ?

— En théorie, la réponse est « oui ». En pratique, c'est difficile, et ils ont souvent besoin d'utiliser le don de leur cible comme point d'ancrage. Contre ces adversaires-là, contrôler la magie est une arme à double tranchant.

— Et les gens qui n'ont pas le don, comme moi ?

— Ils sont mieux défendus contre une intrusion et plus difficiles à contrôler lorsqu'elle se produit quand même. Ce n'est pas impossible, cela dit, même si ça exige de très gros efforts. Mais pourquoi les consentir ? Ceux qui marchent dans les rêves sont des armes, et en tant que tels, ils doivent choisir des cibles de valeur. À savoir des pratiquants de la magie.

— C'est logique, admit Magda tout en tentant d'intégrer à son puzzle les nouvelles pièces que lui fournissait le seigneur Rahl. Mais les victimes, possédant le don ou non, s'aperçoivent qu'il y a un intrus dans leur esprit, n'est-ce pas ?

— Non, pas automatiquement… S'il ne veut pas être repéré, l'intrus peut se contenter d'observer et d'écouter. Quand il a envahi un esprit, un espion de ce genre peut avoir accès à toutes les informations. Tout ce qu'entend, voit ou lit sa marionnette lui est accessible.

» Si ça lui chante, l'intrus peut révéler sa présence et commencer à manipuler ouvertement sa victime. Par exemple, il peut la forcer à lui indiquer d'autres cibles importantes. Et il est impossible de résister…

» En conséquence, ceux qui marchent dans les rêves se servent souvent d'un individu banal, un anonyme, comme d'un outil. Un tueur à distance, en quelque sorte. Les gens les plus aimables, voire timides, sont de parfaites couvertures. Et l'intrus peut les forcer à assassiner leur meilleur ami ou même l'être qu'ils aiment.

» Ceux qui marchent dans les rêves exercent un pouvoir absolu. Ils peuvent rester cachés ou se manifester sous une forme insidieuse, par exemple des murmures ou une voix intérieure que la cible risque de confondre avec ses propres pensées. Ils sont aussi en mesure de révéler leur présence et de se comporter comme des maîtres impitoyables. J'ai vu de mes yeux une victime à qui était infligée une souffrance inhumaine…

Magda continua à faire les cent pas, une sourde inquiétude montant en elle. En passant devant eux, elle jeta un regard soupçonneux aux deux gardes du corps qui flanquaient toujours la porte. Ils ne la quittaient presque jamais du regard. Comment savoir si un espion ennemi n'était pas tapi dans leur esprit ?

— Dans ce cas, des agents adverses se sont peut-être déjà infiltrés dans la Forteresse. Nos plans leur sont sûrement déjà connus. Qui sait si nous ne sommes pas nous-mêmes les hôtes d'un de ces monstres capables de marcher dans les rêves ?

— Je n'irai pas jusque-là…, modéra Alric Rahl. Ce sont des armes récentes, Magda. En si peu de temps, une personne fraîchement transformée aurait eu du mal à apprendre à faire tant de choses de la bonne manière.

— Que voulez-vous dire ?

— Imaginez qu'on vous donne soudain le pouvoir d'envahir l'esprit de nos ennemis, dans l'Ancien Monde. Comment choisiriez-vous une proie ? Et même en connaissant le nom d'une cible, comment la localiser parmi tant de millions d'esprits ? Même en vous limitant à des notables, seriez-vous capable de les identifier dans une culture qui vous est étrangère ? Une telle opération d'infiltration mentale n'est pas si simple à mener que ça… Nos ennemis y parviendront tôt ou tard, je n'ai hélas aucun doute là-dessus, mais nous avons encore un peu de temps avant qu'ils soient parfaitement au point.

— Du temps ? Pour quoi faire ? Esprits du bien ! nous sommes sans défense contre cette menace. Le temps ne changera rien à l'affaire. Nous sommes voués à l'anéantissement.

— Les jeux ne sont pas encore faits, dit Alric Rahl. Baraccus avait pour mission d'éliminer la source des abominations. Moi, j'étais chargé d'imaginer une défense contre celles qui existent déjà.

— Mais sans avoir capturé un de ces intrus, comment déterminerez-vous leur manière d'agir et l'étendue de leur pouvoir ? Quand on prépare un contre-sort, il faut savoir à quoi on est opposé.

À cet instant, voyant la détermination qui brillait dans son regard, Magda comprit pourquoi Alric Rahl était si universellement redouté. Quand cet homme tenait un os, il ne le lâchait plus.

— Vous avez raison, Magda. Mais ce problème n'en est plus un, parce que nous avons capturé un « intrus ».

Sonnée, Magda eut besoin d'un moment pour souffler :

— Vous avez capturé un espion mental ? Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Comment savez-vous que votre prisonnier peut marcher dans les rêves ?

— Ces êtres sont faciles à reconnaître. Croiser leur regard est comme plonger dans le puits obscur d'un cauchemar. Leurs yeux n'ont pas de blanc, des ombres dansent à leur surface et ils semblent absorber toute la lumière, comme l'artefact que Baraccus vous a montré avant de l'emporter dans le royaume des morts. Croyez-moi, on ne peut pas croiser un de ces monstres sans l'identifier…

— Je me souviens de l'objet que m'a montré Baraccus, dit Magda, tétanisée par la fureur qui brillait dans le regard du seigneur Rahl. Avez-vous obtenu la coopération de votre prisonnier ? Vous a-t-il livré des informations utiles ?

— Ce chien a tué plusieurs personnes que j'aimais, lâcha Alric

Rahl, les poings serrés, et il m'a forcé à abattre des innocents qu'il manipulait et qui auraient eu ma peau si je ne m'étais pas défendu. Il a fait beaucoup de dégâts, mais en fin de compte, je l'ai contraint à me révéler les secrets de son pouvoir.

Magda ne demanda pas comment le seigneur Rahl avait obtenu ce résultat. En temps de guerre, quand on luttait pour sa survie, franchir la ligne rouge n'était pas toujours évitable. Chaque jour, des innocents mouraient et des centaines de milliers d'autres étaient en danger. Et d'après ce qu'on disait, quand il s'agissait de faire parler un ennemi, les D'Harans se montraient d'une efficacité redoutable.

— J'ai dû consacrer beaucoup de ressources à cette tâche, dit Alric Rahl, mais c'était indispensable et le résultat en valait la peine. J'ai créé un contre-sort qui neutralise ceux qui marchent dans les rêves.

Magda se demanda si elle avait bien entendu.

— Vous voulez dire que vous les avez vaincus ?

Le seigneur Rahl acquiesça.

— J'ai imaginé puis généré un sort très complexe – un contre-construct, en somme – que j'ai développé à l'intérieur de moi-même. Cette magie est désormais une part de ma personne, vivant dans chaque fibre de mon corps. En un sens, moi aussi, je me suis transformé, comme les gens qui deviennent des armes. Et mon nouveau pouvoir me protège des intrusions de ceux qui marchent dans les rêves.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, j'ai fait l'expérience avec mon prisonnier.

— Mais comment pouvez-vous être certain qu'il ne vous a pas joué la comédie ?

— Avec ce qu'il subissait, et considérant le temps que son épreuve a duré, s'il avait pu entrer dans mon esprit pour interrompre son calvaire, il l'aurait fait. Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Alors, votre magie nous sauvera.

— Oui et non…

— Je ne comprends plus !

— J'ai neutralisé le pouvoir de ceux qui marchent dans les rêves, certes, mais ça ne fonctionne que pour moi. J'ai essayé en vain de doter quelqu'un d'autre de ce pouvoir. Cette aptitude m'est spécifique, et il n'y a rien à faire pour que ça change.

— Donc, nous resterons tous à la merci de ceux qui marchent dans les rêves…

— Pas exactement… J'ai trouvé un « biais » qui permet de protéger les autres. Toujours cette affaire d'équilibre des pouvoirs dont nous parlions un peu plus tôt. L'Ancien Monde a obtenu un avantage temporaire en créant ceux qui marchent dans les rêves, mais j'ai trouvé une parade, et à présent, cette parade peut protéger les gens.

Le plan de nos ennemis est réduit à néant.

— Où est le problème, dans ce cas ?

— Le Conseil Central… Presque toutes les Terres de D'Hara ont accepté ma solution et sont désormais hors de danger. Ici, il nous faudra convaincre le Conseil, et c'est pour ça qu'il me faut votre aide. J'ai déjà essayé de plaider ma cause, mais sans le soutien de Baraccus, ça n'a eu aucun effet.

Accablée que le seigneur Rahl la croie encore capable d'influencer le Conseil, Magda se massa nerveusement le front.

— S'ils n'écoutent pas le seigneur Rahl, maître de D'Hara, ils ne m'accorderont pas plus d'attention.

— Les conseillers ont l'habitude de vous entendre défendre des points de vue pertinents et utiles au bien commun. Ils vous ont vue maintes fois prendre la parole devant eux, et ils se sont très rarement prononcés contre vous. En revanche, ils se méfient de moi et tout ce que je dis leur semble douteux.

— Seigneur Rahl, j'aimerais qu'il en soit autrement, mais je crains que…

— S'ils refusent de vous écouter et de prendre les mesures qui s'imposent, les peuples des Contrées seront sans défense contre ceux qui marchent dans les rêves.

Magda tituba comme si elle était sonnée.

Le message de Baraccus.

« Sois forte, préserve ton indomptable esprit, et vis l'existence que toi seule peux vivre. »

« Préserve ton indomptable esprit ! »

Était-ce ça, le sens caché du texte ? Un conseil face au danger que représentaient les monstres mentaux de l'Ancien Monde ? Mais comment Baraccus aurait-il pu savoir… ?

Soudain, les sangs glacés, Magda repensa aux murmures qui l'incitaient à sauter. La voix dans sa tête. Se pouvait-il que… ?

— Que faut-il faire pour être protégé ? En quoi consiste votre solution ?

— Le sort qui fait désormais partie de moi m'immunise contre les intrusions de ceux qui marchent dans les rêves. Mais comme je l'ai dit, je ne peux pas reproduire ce phénomène chez les autres. J'ai donc cherché un moyen de les lier à ma magie. Et ce lien rend leur esprit inaccessible à ceux qui marchent dans les rêves. Comme le mien…

— Comment est-ce possible, si vous ne vous trompez pas ?

— Tout être humain, même s'il ne contrôle pas la magie, détient une infime étincelle de don. Grâce à elle, tout le monde est sensible au pouvoir. À travers ce que j'appelle le lien, chaque personne qui m'accepte comme dirigeant et devient mon sujet bénéficie de ma magie. L'engagement est à double sens, c'est ce qu'il faut comprendre.

Je suis la magie qui protège mon peuple de la magie, et mon peuple me défend contre l'acier de mes ennemis. Comme ces deux hommes, près de la porte…

— Dois-je comprendre qu'il faut vous jurer allégeance pour être immunisé ?

— Oui et non… Croire sincèrement en mon autorité tutélaire est suffisant. Mais un serment de loyauté, cependant, aide les esprits réticents à s'engager pour de bon.

— Comment cela peut-il suffire à neutraliser le pouvoir de ceux qui marchent dans les rêves ? Il n'y a rien de plus banal qu'un serment d'allégeance.

— Le secret, ce n'est pas le serment, mais la profonde conviction que je suis un dirigeant unique et légitime. La foi établit la connexion entre ma magie et mes sujets. S'ils ne sont pas sincères, le lien ne saurait les protéger, parce qu'ils ne se connecteront pas au sort de neutralisation. L'enthousiasme n'est pas obligatoire, mais la conviction intellectuelle s'impose.

— Je ne comprends pas bien…

— Et c'est normal, parce que ça n'a rien de simple. Hélas, nous n'avons pas le temps d'expliquer aux gens comment l'invocation d'un lien altère subtilement la nature à l'origine individuelle d'un construct de protection. Même les pratiquants de la magie, y compris certains sorciers, auraient du mal à s'y retrouver. Par chance, j'ai découvert une formule très simple qui active le lien et établit la protection à condition que l'homme ou la femme qui la prononcent n'aient pas d'arrière-pensées.

— Un serment

— Oui. La seule condition, pour bénéficier du construct, est d'accepter mon autorité. Ce serment facilite les choses et il est efficace dans l'immense majorité des cas. Si la peur le motive, on peut même dire qu'il est infaillible. La peur de ceux qui marchent dans les rêves, ou la terreur que je peux inspirer à certains… La peur génère un impérieux besoin de protection qui ne laisse aucune place à l'insincérité. En gros, l'équation n'est pas plus compliquée que ça.

» Une fois établi, le lien devient une sorte de cordon ombilical qui transmet le sort protecteur à mes sujets. Pour trouver le bon serment, il m'a fallu travailler dur, mais il est parfaitement au point, désormais.

Magda soutint le regard du seigneur Rahl.

— Et que dit-il, votre serment ?

— Pour établir le lien, il faut prononcer les mots suivants : « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui

appartiennent. »

Magda n'en crut pas ses oreilles.

— Et vous espérez que les gens déclameront ça devant vous ?

— J'essaie de leur sauver la vie, Magda… Le mot « serment » risquant de braquer certains esprits rebelles, j'ai eu l'idée de parler des « dévotions ». C'est plus mystique et plus intime, non ? Si on déclame ce texte en étant à genoux, le front contre le sol, je peux garantir que le lien s'établira. Se prosterner et faire allégeance à un maître est une expérience qui induit une certaine angoisse – comme je l'ai déjà souligné, la condition *sine qua non* de la sincérité.

Magda ne s'étonna plus que le Conseil ait débouté Alric Rahl de sa demande. Car il voulait simplement devenir le maître absolu du Nouveau Monde !

Chapitre 12

En ajoutant les révélations d'Alric Rahl à ce que lui avait dit Baraccus, Magda commença à mesurer pleinement la gravité de la menace. Dans très peu de temps, ceux qui marchent dans les rêves maîtriseraient leur pouvoir et se lanceraient à l'assaut de l'esprit des occupants de la Forteresse. En l'absence de contre-mesures, cette attaque marquerait le début de la fin pour Aydindril.

Car la Forteresse, en plus d'être le siège du pouvoir des Contrées, était également leur cœur et leur âme. Les conseillers y résidaient, bien sûr, mais le complexe abritait aussi des émissaires de tous les pays, des militaires de haut rang, des fonctionnaires et toutes sortes d'hommes et de femmes chargés de responsabilités. Plus important encore, alors que deux camps soutenus par des détenteurs du don s'affrontaient sur les champs de bataille, la Forteresse était le fief de brillants sorciers qui s'échinaient à créer de nouvelles armes et à imaginer des parades contre celles de l'ennemi.

Dans les entrailles du complexe, ces hommes travaillaient sur des projets que même Baraccus avait préféré ne jamais évoquer. Se souvenant des ragots colportés par Tilly, Magda eut un sourire amer. Même s'il ne fallait pas toujours croire ce que racontait la vieille domestique, dans le cas présent, elle était très en deçà de la réalité.

Si le Conseil n'adhérait pas au plan du seigneur Rahl, et si les sorciers ne trouvaient aucune parade, le Nouveau Monde serait condamné.

Mais fallait-il faire d'Alric Rahl le roi le plus puissant de l'histoire ? Devait-on lui donner en quelque sorte les clés du Nouveau Monde ? Lui permettre de créer un empire et de le diriger ?

Même si elle était encore en mesure d'influencer le Conseil, ce qui restait à prouver, Magda voulait-elle participer à cette étrange conquête du pouvoir absolu ? Baraccus aurait-il milité pour qu'elle le fasse ?

La jeune femme se souvint de l'instant, quelques heures plus tôt, où elle avait failli se jeter dans le vide. Comme les lambeaux d'un rêve, cet événement perdait de sa substance dans son esprit. Pourtant, il s'était bel et bien produit. Mais était-elle vraiment sincère ? Décidée à en finir avec la vie ?

Son désespoir ne l'avait pas quittée, bien entendu, et l'avenir lui paraissait toujours aussi sombre. Pourtant, elle ne se sentait plus aucune envie de baisser les bras.

La voix, les murmures qui l'incitaient à sauter. Était-il possible que… ? Et dans ce cas, ne fallait-il pas… ?

— Seigneur Rahl, je comprends très bien votre point de vue.

Les mains croisées dans le dos, Magda marcha de long en large pour s'aider à réfléchir. Comment pouvait-on assimiler de tels bouleversements ? En quelques jours, sa vie avait changé du tout au tout. Avant la mort de Baraccus, et malgré l'horreur de la guerre, elle se sentait en sécurité. Mais c'était terminé. Plus personne ne la protégeait.

— Si vous comprenez, agissez ! Magda, ne reculez devant aucun effort pour convaincre le Conseil que mon plan est le seul espoir.

Alors qu'elle sondait le coin le plus obscur de la pièce, tournant le dos au seigneur Rahl, Magda sursauta, puis pivota sur elle-même pour faire face à son interlocuteur.

— Vous avez raison… J'ignore si je réussirai, mais je dois essayer. Il faut que je trouve un argument massue. La vérité est de notre côté, seigneur. Si je peux le démontrer aux conseillers, puis leur prouver qu'ils doivent agir pour le bien de tous…

Alric Rahl eut un soupir de soulagement.

— Merci, Magda. Espérons que vous parviendrez à convaincre le Conseil. Je crains que ce soit notre seule chance.

À cet instant, la douleur explosa en Magda, aussi dévastatrice qu'inattendue. Tandis que la souffrance lui vrillait le crâne, ses muscles se tétanisèrent. Comme si on enfonçait dans ses oreilles des aiguilles chauffées au rouge, la tête de la jeune femme semblait sur le point d'exploser.

Se frayant un chemin dans ses tympans, ces lances de feu et de douleur déchirèrent son cerveau. Les yeux exorbités, elle ouvrit la bouche pour crier, mais ne parvint pas à émettre un son. Le souffle coupé, elle avait le sentiment d'être devenue une statue de marbre.

— Magda ? demanda Alric Rahl, inquiet.

La jeune femme vit l'inquiétude du D'Haran, mais elle ne put rien lui dire, car les sons refusaient toujours de jaillir de sa gorge.

Si cette torture ne cessait pas, sa raison n'y résisterait pas. De toute façon, et même si elle n'avait plus aucune velléité de suicide, il valait mieux mourir que supporter ça.

Soudain, Magda comprit ce qui se passait. Comme en réponse, la souffrance se fit très légèrement moins forte. Un répit, ou un jeu pervers, la deuxième vague de douleur se préparant à déferler alors qu'elle s'abandonnait à un soulagement illusoire ?

En tout cas, un petit cri parvint à quitter ses lèvres.

Alors qu'elle aurait voulu hurler à s'en briser les cordes vocales, la deuxième vague déferla, comme elle le redoutait. Deux fois plus forte que la précédente, elle fit à Magda l'effet d'une volée de gifles et de

coups de poing.

Sonnée, la jeune femme commença à perdre conscience de l'endroit où elle était. Alors que son crâne semblait prêt à craquer comme une noix, un coup invisible venu de nulle part s'abattit sur son ventre, la forçant à se plier en deux. Luttant contre la force qui lui comprimait la poitrine, Magda entendit ses côtes craquer et une nouvelle onde de souffrance se répandit en elle.

Folle de douleur, les yeux écarquillés, elle vit que le seigneur Rahl avançait vers elle. Mais ses mouvements lui parurent extraordinairement lents, comme s'il était lui-même devenu une statue. Au rythme où il avançait, il n'aurait aucune chance de l'atteindre avant qu'elle soit tombée raide morte.

Un liquide visqueux et chaud coulait des oreilles et du coin de la bouche de Magda. À ses pieds, de grosses gouttes de sang s'écrasaient sur le sol.

De plus en plus faible, elle tomba à genoux.

Sa vision se rétrécit. Au bout d'un étroit tunnel, elle voyait toujours le seigneur Rahl, mais très loin d'elle. Un instant, elle crut entendre des échos de voix, mais le sifflement qui montait dans ses oreilles les couvrit presque aussitôt.

Derrière Alric Rahl, elle vit les deux gardes du corps dégainer leur épée tout en se dirigeant vers elle. Désormais, ils la tenaient pour une menace.

Sur le sol, la flaque de sang grossissait et une tache rouge s'élargissait aussi sur le devant de sa robe.

Malgré sa terreur et ses tourments, son corps n'étant plus qu'une immense plaie à vif, Magda, comme les gardes du corps, comprit ce qui se passait. Même dans son état de confusion mentale, elle sentait la présence étrangère tapie dans un recoin de sa tête.

Si l'intrus ne la tuait pas, les protecteurs du seigneur Rahl s'en chargeraient. Dans tous les cas de figure, elle n'avait plus que quelques instants à vivre.

Confrontée à sa fin, elle mesura à quel point elle n'avait pas envie de mourir. Même pour en finir avec la douleur, elle refusait de quitter la vie. Son désir d'exister n'ayant jamais été aussi puissant, elle se sentit pourtant dériver inexorablement vers les rivages obscurs du royaume des morts.

Soudain, elle se souvint du message de Baraccus.

« Sois forte, préserve ton indomptable esprit et vis l'existence que toi seule peux vivre. »

Le seigneur Rahl était devant elle, la semelle de ses bottes foulant le sang. Se penchant vers Magda, il lui cria quelque chose.

Assourdie par le sifflement dans ses oreilles, Magda n'entendit rien.

Alors que la douleur l'aveuglait littéralement, elle referma les

poings sur la jambe de pantalon de l'homme. Encore quelques secondes, et elle perdrait connaissance. Alors, tout serait fini pour elle. Une poignée de secondes encore…

Au-dessus d'elle, Alric Rahl criait toujours, mais elle ne distinguait pas ses paroles. En revanche, elle sentit ses mains se refermer sur ses épaules, comme s'il voulait l'arracher à son sort.

Il ne lui restait plus qu'une chance. Et elle venait de comprendre laquelle.

— Maître Rahl…, commença-t-elle d'une voix rauque.

Du sang jaillit dans sa bouche puis coula entre ses lèvres.

La terreur lui serrant la gorge, son pouls ralentissait à chaque seconde. La mort était proche, ça ne faisait aucun doute. Déjà, elle sentait l'étincelle de la vie se retirer de son corps. Et tenter de la retenir lui demandait un courage inhumain.

Un courage inhumain ?

Au plus profond d'elle-même, Magda se rebella contre le sort qui la guettait.

Un courage inhumain ?

Mobilisant tout ce qui lui restait de force, la veuve de Baraccus réussit à murmurer les dévotions au seigneur Rahl :

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Un linceul d'obscurité tomba sur Magda, plongeant son âme dans les ténèbres. Trop tard… Elle avait prononcé les mots trop tard…

Mais la douleur disparut en un clin d'œil et la lumière revint.

Libérée de la force qui la tuait, Magda se laissa tomber sur le sol, pleurant de terreur rétrospective et de gratitude pour son mari.

« Sois forte, préserve ton indomptable esprit… »

Un courage inhumain, oui !

Le message de Baraccus venait de lui sauver la vie. Avec l'aide du seigneur Rahl, bien entendu…

Chapitre 13

Libérée de l'intrus, mais toujours au plus mal, Magda gisait dans une mare de sang agréablement chaud – le sien. Dans sa tête, la douleur était revenue, toujours aussi lancinante. Pourtant, ce n'était plus exactement le même genre de souffrance. Ces tourments-là venaient de son corps, ils ne lui étaient pas infligés par un agent ennemi capable de marcher dans les rêves.

Même si tout contact était une torture, Magda ne fut pas en mesure de résister quand le seigneur Rahl et ses deux gardes du corps la firent rouler sur le dos. Bouger était un calvaire, ses côtes cassées lui déchirant les chairs de l'intérieur.

— Du calme…, dit Alric Rahl d'une voix étrangement tendre. Ne vous débattez pas. Allons, laissez-moi vous immobiliser les bras. Il faut vous tenir tranquille. Surtout, ne tentez pas de vous relever.

Toujours sonnée, Magda avait à peine conscience de l'endroit où elle se trouvait. Les malheurs qui la frappaient semblaient être arrivés à quelqu'un d'autre, la transformant en spectatrice de sa propre souffrance. Pourtant, elle avait mal partout. Mais tout cela lui paraissait lointain, comme si elle ne sentait pas vraiment les réactions de son corps.

— Au moins, ce salaud n'est plus en elle, dit un des gardes du corps.

Alric Rahl acquiesça, puis il baissa les yeux sur Magda.

— Tout va bien aller… Je vais vous aider.

La jeune femme hocha faiblement la tête. L'aider ? Comment comptait-il s'y prendre, alors que le sang, dans sa gorge, menaçait de l'étouffer ?

Le seigneur Rahl se pencha sur la jeune femme. Dans son regard, elle vit briller quelque chose qu'elle ne reconnut pas tout de suite.

La peur ! Il avait peur pour elle !

Cédant à la panique, Magda voulut se débattre, mais Alric Rahl la saisit par les épaules.

— Magda, écoutez-moi ! Vous ne devez pas bouger. Laissez-moi faire et ne résistez pas.

Faire quoi ? voulut demander Magda. Mais elle émit seulement un gargouillis qu'elle ne comprit pas elle-même.

— Ce n'est pas grave…, la rassura le seigneur Rahl. Vous avez su parler quand c'était nécessaire. Vous n'avez plus rien à craindre de

celui qui marche dans les rêves, désormais.

Magda en soupira de soulagement. Au moins, ce monstre n'était plus dans son esprit. Bien qu'elle ait senti sa présence pendant un temps très bref, ce souvenir la poursuivrait jusqu'à la fin de sa vie. Grâce au seigneur Rahl, elle était débarrassée de cette abomination. Même si elle souffrait toujours des conséquences de l'attaque – et même si elle finissait par en mourir – elle était au moins hors de portée de son tortionnaire.

— Je vais devoir entrer dans votre esprit, Magda.

Après avoir échappé à un intrus, pas question d'en accepter un autre ! Plus personne ne la manipulerait comme une marionnette !

— Magda, cessez de vous débattre ! cria Alric Rahl. (D'une seule main, il immobilisa les poignets de la jeune femme.) C'est uniquement pour réparer les dégâts… Vous perdez toujours du sang, et je dois agir vite. Laissez-moi vous aider ! Ne gigotez plus et ne me résistez pas, d'accord ? Vous pouvez me faire confiance quelques instants ? Me faciliter les choses…

Une chance de continuer, comprit Magda. Une possibilité de ne pas plonger à tout jamais dans les ténèbres. Après avoir lutté pour vivre, elle ne pouvait pas se laisser sombrer dans la mort.

Forçant ses muscles à se détendre, elle hocha la tête.

— Merci, maître Rahl…, souffla-t-elle.

Le seigneur eut un petit sourire, puis il posa les mains sur les tempes de Magda. Les oreilles bouchées, la jeune femme n'entendit plus le son de ses propres sanglots.

Quand elle croisa le regard d'Alric Rahl, elle eut le sentiment de contempler un ciel bleu incroyablement limpide. Fascinée, elle s'immergea dans cette immensité couleur azur.

Le temps passa, et l'azur vira au saphir, puis au cobalt, puis au bleu marine et enfin au noir.

Emportée par le flot de la magie, Magda sentit une force amicale et réconfortante se répandre en elle. Par le passé, Baraccus l'avait guérie en plusieurs occasions, mais toujours d'affections bénignes. Une migraine, une coupure accidentelle, au grand maximum une cheville foulée. Si le contact de la Magie Additive ne lui était pas étranger, elle n'avait jamais été submergée ainsi par un torrent de pouvoir.

En même temps, elle sentit la brûlure de ce qui devait être la Magie Soustractive. Pour éliminer les dernières traces de la souillure – les dégâts laissés par l'intrusion de l'espion – Alric Rahl ne lésinait pas sur les moyens.

Ses tympans brûlant comme si on y enfonçait des charbons ardents, Magda sursauta. L'odeur de chair brûlée lui indiqua que le seigneur Rahl devait cautériser ses lésions internes afin d'enrayer les hémorragies.

Si désorientée qu'elle fût, avec le sentiment d'être perdue dans un lieu désert, Magda savait qu'elle n'était pas seule. Alric Rahl ne la quittait pas, tentant inlassablement de l'aider. Le sentir dans son esprit lui rappelait l'instant où l'intrus s'était révélé à elle, mais dans le même temps, les deux expériences n'avaient rien de comparable. L'espion ennemi nourrissait des intentions mauvaises, voire meurtrières, qu'elle avait parfaitement identifiées. Le seigneur Rahl, lui, était une présence bienveillante. Il lui infligeait lui aussi de la souffrance, mais pour son bien, et avec l'intention de prendre avec lui cette douleur pour en débarrasser sa protégée.

Un peu moins confuse, Magda commença à sentir l'action des flux de Magie Additive qui réparaient ses muscles déchirés et ses os cassés. Cette phase-là de la guérison n'était pas douloureuse, mais on éprouvait quand même l'étrange sensation d'être altéré de l'intérieur. D'instinct, la jeune femme aurait voulu échapper à cette « agression ». Mais si elle désirait vivre, s'y abandonner était son seul espoir.

Avec douceur mais fermeté, Alric Rahl tentait de la contraindre à le laisser s'emparer de sa douleur. Mais il n'était pas question que quelqu'un d'autre souffre à sa place, et surtout pas lui. Il fallait au contraire qu'il soit protégé de la douleur, et pour ça, Magda devait s'accrocher à la sienne.

Hélas, elle ne fut pas de taille face à un tel adversaire. Terrorisée pour maître Rahl, Magda sentit qu'il la débarrassait de sa souffrance, la prenant avec lui. Cet obstacle éliminé, la magie bienfaisante se répandit plus librement et plus profondément dans le corps de la jeune femme, le régénérant au moins autant qu'elle le soignait.

Lorsque la dernière vague glacée de douleur reflua en Magda, elle devint enfin capable de se réchauffer à la tendre tiédeur du pouvoir d'Alric Rahl. Flottant dans cet océan de douceur et de chaleur, elle oublia tout, à part son indomptable volonté de guérir et de revenir à la vie.

Perdant toute notion du temps, Magda dériva paresseusement dans un sanctuaire de sérénité où les secondes pouvaient passer pour des heures et les heures pour des secondes. Dans ce vide amical, la chronologie n'avait aucun sens. Seules existaient la chaleur et la promesse de revenir à la lumière.

Au terme d'une très lente et très douce transition, Magda eut soudain conscience que le processus était terminé. Ouvrant les yeux, elle distingua les contours d'une pièce et prit peu à peu conscience qu'elle reposait sur un sofa. Le front lustré de sueur, le seigneur Rahl se tenait à son chevet.

Sur une petite table, des bougies finissaient de brûler. La guérison avait duré toute la nuit, vidant Alric Rahl de ses forces.

Magda porta une main à son oreille puis se tâta la tempe. Elle

n'avait plus du tout mal. *Idem* pour sa poitrine, qui lui avait pourtant semblé se déchirer de l'intérieur. Ses côtes naguère brisées avaient repris leur position normale et n'étaient plus du tout douloureuses.

Il y avait davantage… La douleur du deuil, encore présente, mais subtilement altérée… Baraccus lui manquait toujours, mais cette absence ne lui déchirait plus les entrailles, comme si le tranchant du couteau qui la torturait jusque-là avait fini par s'émousser.

Même si elle porterait toujours en elle l'absence de Baraccus comme une plaie béante, Magda comprit qu'elle était désormais prête à continuer de vivre. Parce qu'il le fallait, bien sûr, mais aussi parce que c'était dans l'ordre des choses.

— Merci…, souffla-t-elle au seigneur Rahl.

— J'aimerais pouvoir vous ordonner du repos, Magda, mais j'ai peur que nous ne puissions pas nous offrir un tel luxe.

La jeune femme s'assit lentement, se frotta les yeux et regarda autour d'elle.

— Il fait toujours nuit ?

— Une aube nouvelle s'est déjà levée… Depuis un moment, même.

— Alors, nous devons gagner la salle du Conseil. Une séance doit être en cours, mais je n'hésiterai pas à l'interrompre. Il faut agir au plus vite.

Alric Rahl baissa les yeux sur la robe de sa compagne.

— Vous devriez peut-être faire un brin de toilette, avant de sortir…

Magda se leva, surprise de tenir si bien debout. En toute logique, elle aurait dû se sentir mal assurée sur ses jambes, mais ce n'était pas le cas. Elle vivait de nouveau – et pleinement, désormais.

Inspectant sa robe rouge de sang, elle dut concéder qu'Alric Rahl avait raison. Les cheveux poisseux, la robe froissée et tout aussi souillée de fluide vital, elle n'était franchement pas présentable…

— Je suis en piteux état, c'est vrai… Mais je vais arranger un peu ça…

— Mes hommes et moi, nous attendrons dehors pendant que vous vous changez.

Alric Rahl se détourna pour gagner la porte, mais la jeune femme le retint par le bras.

— Non !

— Pardon ?

— Je ne vais rien arranger du tout ! Pourquoi épargner les conseillers ? Ils me verront comme ça, et ça leur donnera une idée de ce qui attend les peuples des Contrées si on les livre à la fureur de ceux qui marchent dans les rêves.

Alric Rahl eut l'ombre d'un sourire.

— J'ai comme l'impression que le Conseil, jusqu'à aujourd'hui, n'a

jamais eu à affronter la véritable Magda Searus !

Magda retourna son sourire au maître de D'Hara.

— Il faut bien un commencement à tout !

Chapitre 14

Alors qu'elle avançait dans la galerie à colonnade qui conduisait à la salle du Conseil, Magda garda les yeux rivés droit devant elle. Au-dessus des colonnes de marbre noir, des moulures rondes dorées soutenaient une large architrave sculptée de silhouettes en tunique longue. Les membres du Conseil, disait-on, représentés depuis les origines de l'instance dirigeante des Contrées.

La voûte du large corridor était divisée en carrés délimités par un cadre doré. À l'intérieur de chaque module, un médaillon de bronze illustrait un des hauts lieux des Contrées du Milieu. Ainsi, quand les conseillers remontaient ce couloir, ils marchaient sous l'« œil » même de la foisonnante diversité de peuples et de nations à la destinée desquels ils présidaient. Une façon de leur rappeler l'ouverture d'esprit et la tolérance dont ils devaient faire preuve en permanence lors de leurs délibérations. Hélas, selon l'expérience de Magda, il fallait beaucoup plus que ça pour que les dignes conseillers tiennent compte de toute la diversité des Contrées.

Continuant son chemin, la jeune femme passa devant une exposition de longs étendards de soie rouge pendant de la voûte. Le symbole de tout le sang versé au fil de l'histoire pour la défense des Contrées et de leurs peuples. Sur le chemin de couloir que foulait la jeune femme figuraient les noms de toutes les grandes batailles livrées pour la justice et la liberté. Également rouge, ce tapis honorait la mémoire de tous les combattants, célèbres ou anonymes, qui avaient sacrifié leur vie au nom d'un idéal.

En général, Magda trouvait déprimante la traversée de cette galerie. En cette journée très particulière, c'était pire que jamais.

Les étendards et le chemin de couloir rouges attiraient encore plus l'attention sur le sang dont elle était couverte. Et ce sang, comprit-elle, la liait davantage que d'habitude à la longue succession des héros qui avaient versé le leur pour défendre leur patrie. Si le Conseil faisait la sourde oreille, tous les cours d'eau des Contrées couleraient bientôt rouges…

Sur le passage de Magda, les hommes plongés dans de grandes conversations se taisaient pour la regarder. Les femmes, elles, reculaient d'instinct. Alors que le corridor bourdonnait normalement de murmures et d'éclats de rire étouffés, un grand silence ponctuait la progression de la veuve du Premier Sorcier.

Quand elle entra dans la rotonde qui donnait accès à la salle du Conseil, Magda vit des dizaines de petits groupes de gens occupés à tenir une messe basse dans l'immense salle. Des pétitionnaires en train de répéter le discours qu'ils allaient bientôt tenir devant l'auguste assemblée. Comme dans le couloir, le silence se fit sur le passage de Magda, du seigneur Rahl et de ses deux colosses de gardes du corps.

Au plafond, les grandes fenêtres disposées tout autour de la coupole dorée laissaient entrer à flots la lumière radieuse du matin. Sous cette vive illumination, les colonnes rouges qui se dressaient sur tout le périmètre de la rotonde brillaient de mille feux. Entre elles, dans des niches murales, se dressaient les statues d'anciens dirigeants de légende.

Un jour, celle de Baraccus aurait sa place dans l'antichambre géante de la salle du Conseil. D'abord pleine de fierté à cette idée, Magda eut soudain le sentiment que le tranchant d'une hache invisible venait de s'abattre sur sa vie, la coupant en deux. Et son mari appartenait désormais à la partie dont elle s'éloignait à chaque pas…

Dans pas si longtemps que ça, Baraccus serait devenu un personnage de légende – un mythe que nul être encore en vie n'aurait connu. À son sujet, il ne resterait plus que des bribes de souvenirs altérés par le temps et le goût inné des humains pour l'affabulation. Dans un siècle, le Baraccus dont on parlerait encore aurait-il le moindre rapport avec l'homme que Magda avait aimé ? Comme la mémoire des gens, l'histoire était un miroir déformant. À cause du passage du temps, bien sûr, mais aussi parce que ceux qui l'écrivaient servaient d'autres intérêts que ceux de la vérité.

Même si ça lui brisait le cœur, Magda ne pouvait plus rien faire pour modifier le passé et ramener Baraccus d'entre les morts. Alors que les esprits du bien prenaient soin de lui, pouvait-on espérer, la vie continuait, et il avait été le premier à inciter sa veuve à aller de l'avant.

Comme à l'accoutumée, les grandes portes en acajou de la salle du Conseil étaient ouvertes. Hautes comme trois hommes et aussi épaisses qu'un des gardes du corps du seigneur Rahl, elles étaient ornées de délicates gravures censées représenter des sortilèges. Censées, seulement, car de véritables sorts auraient été bien trop dangereux, ainsi exposés à tous les regards. Selon Baraccus, cette illusion visait à rappeler à tout un chacun que le don guidait l'humanité en toutes circonstances.

Les battants ouverts, eux, illustraient la tolérance et la largesse de vue du Conseil. Là encore, il s'agissait d'un leurre. En matière de politique, rien n'était simple et direct dans les Contrées, et surtout pas le Conseil Central.

Les gardes armés de piques qui flanquaient les portes virent que

Magda n'avait aucune intention de s'arrêter. D'abord hésitants, les deux soldats inclinèrent leur arme puis vinrent barrer le chemin à l'intruse, se campant sur la grande rune gravée dans le sol entre les deux lourds battants.

— Dame Searus, vous êtes blessée ! Attendez, je vais appeler des secours.

— Merci, mais c'est inutile. Seuls les conseillers sont en mesure de m'aider.

— Ma dame, ils sont en séance…

— Eh bien, voilà qui est parfait !

Écartant la pique du garde, Magda reprit son chemin.

— Ma dame, cria l'autre soldat, l'ordre du jour est très chargé, aujourd'hui. Les conseillers refuseront de le modifier.

— Ça, c'est ce que nous allons voir !

Devant tant d'assurance, les deux gardes ne surent plus trop que faire. Bien entendu, ils savaient que l'épouse du Premier Sorcier s'adressait très souvent au Conseil. Mais était-ce une raison pour qu'une femme aux cheveux courts fasse ainsi irruption en pleine séance ? De plus, la femme en question était couverte de sang, et ils ignoraient pour quelle raison. Si la Forteresse subissait une attaque, ils devaient absolument en être informés. Mais le Conseil aussi, d'un autre côté…

Intrigués, des gardes postés dans la salle approchèrent de l'entrée pour voir ce qui se passait. Voyant d'abord le seigneur Rahl et ses deux colosses, puis remarquant qu'ils accompagnaient la veuve du Premier Sorcier – pas présentable du tout pour une dame de son rang –, ils finirent par repartir. Intervenir, avaient-ils dû conclure, risquait de leur attirer plus de critiques que de louanges. Car enfin, le seigneur Rahl était une haute personnalité ! Et de toute façon, il revenait aux conseillers de donner ou de ne pas donner la parole à un pétitionnaire…

Magda se félicita d'avoir convaincu Alric Rahl de laisser le gros de ses hommes en arrière. Confrontés à un petit régiment de D'Harans, les soldats des Contrées auraient sans doute réagi différemment.

Quand elle fut entrée, Magda se tourna vers son compagnon et lui posa une main sur la poitrine pour l'empêcher d'avancer.

— Si vous attendiez ici, seigneur ? Si vous vous tenez près de moi, les conseillers penseront que je suis votre porte-parole.

Les yeux rivés sur l'estrade, au fond de la salle, où siégeait le Conseil, Alric Rahl se rembrunit. Visiblement mécontent, il finit par se résigner :

— Comme vous voudrez, ma dame…

Magda sourit au seigneur, puis elle concentra son attention sur la salle où elle était si souvent venue. Un tapis d'honneur bleu et or

divisait en deux le sol de la vaste pièce et des colonnes en acajou, sur les côtés, soutenaient des arches majestueuses. Comme dans la rotonde, de grandes fenêtres assuraient l'éclairage au-dessus d'une large galerie qui proposait des sièges au public. Voyant qu'il n'y avait plus une place de libre, Magda déduisit que la séance ne concernait pas des secrets d'État civils ou militaires.

Au niveau du sol, sous les balcons, l'absence de fenêtres composait une atmosphère crépusculaire. Une configuration délibérée… Alors que la partie supérieure entendait rappeler la lumière du Créateur, la zone obscure, dessous, symbolisait le royaume des morts et l'éternelle noirceur de l'après-vie soumise à la dictature du Gardien. Une façon somme toute subtile d'illustrer les grands équilibres de la nature, dont la vie et la mort, bien entendu, restaient les composants les plus lourds de sens.

Sous la galerie, sur tout le périmètre de la salle, se tenaient une partie des pétitionnaires venus plaider leur cause devant les conseillers. Comme toujours, Magda vit parmi eux des militaires en grand uniforme, toute une théorie de dignitaires et de hauts fonctionnaires en tenue d'apparat et des sorciers et magiciennes à la mise à la frappante sobriété. Quelques grandes dames et leur suite complétaient le tableau.

Comme partout dans la Forteresse, des gamins accompagnés de leurs parents se promenaient comme si de rien n'était dans la majestueuse salle.

À la chiche lumière des hautes fenêtres, Magda reconnut le halo blanc qui enveloppait immanquablement les fumeurs de pipe, regroupés dans une zone spéciale, sur la droite. Ailleurs, des nuages de poussière attestaient qu'on allait et venait sans cesse dans la salle, même pendant la séance.

Le tapis d'honneur étant déroulé à l'endroit le mieux éclairé de la pièce, l'entrée puis la progression de Magda ne passèrent pas inaperçues. La robe tachée de sang aurait déjà fait son effet, mais son visage et ses cheveux, comme elle l'avait vu en se regardant dans un miroir, étaient carrément à faire peur.

Malgré la relative quiétude qui régnait dans cette salle, une guerre faisait rage dehors. Et les combats, selon Baraccus, étaient une véritable boucherie. Dans ce jeu de massacre, les hommes tombaient comme des mouches, les membres arrachés et le torse éclaté comme un fruit trop mûr. Le bruit et la fureur, racontait-on, dépassaient tout ce qu'un esprit sain pouvait imaginer. Quant au désespoir, il régnait en maître sur tous les cœurs qui battaient encore.

En comparaison, dans le fief du Conseil, tout était paisible, harmonieux et rassurant. Ici, le sang et les larmes n'avaient pas droit de cité.

Une illusion de plus, bien entendu. En dépit des efforts de ces gens, prêts à tous les aveuglements pour pouvoir jouer à cache-cache avec la réalité, la guerre était partout et elle ne respecterait aucun sanctuaire.

Comme dans le couloir puis dans la rotonde, toutes les conversations moururent sur le passage de Magda. Ici, presque tout le monde la connaissait. Un peu plus tôt, les gens l'avaient vue se tenir devant le bûcher funéraire de son mari – un chef spirituel qu'ils adoraient. Un grand nombre d'entre eux étaient même venus lui présenter leurs condoléances…

Sur l'estrade, les conseillers siégeaient autour d'une longue table en quart de lune. Derrière eux, assis à de petits bureaux, les assistants et les greffiers prenaient fébrilement des notes. Pour présenter leur requête, les pétitionnaires devaient se camper au cœur du quart de lune, le public dans leur dos.

Magda reconnut au premier coup d'œil la femme qui s'exprimait d'une voix vibrante de passion devant les conseillers. Comme si elle avait senti un regard peser sur sa nuque, la pétitionnaire s'interrompit et se retourna.

Remarquant la tenue plus que négligée de Magda et sa coupe raccourcie, elle lâcha froidement :

— Quand je m'adresse au Conseil, je déteste qu'on vienne m'interrompre.

— Pourtant, c'est moi qui vais prendre la parole, Vivian, dit Magda avec l'ombre d'un sourire pour sa « rivale ». Tu reprendras plus tard…

— Qui t'autorise à croire que… ? commença Vivian en repoussant derrière son épaule sa très longue chevelure brune.

— Va-t'en ! dit simplement Magda.

Son ton glacial fit sursauter Vivian, mais ne la convainquit pas de débarrasser le plancher. Approchant encore, Magda lui souffla à l'oreille :

— Si tu ne files pas, Vivian, il faudra qu'on te porte, quand j'en aurai fini avec toi. Et tu sais très bien que ce ne sont pas des menaces en l'air.

Vaincue, Vivian se tourna de nouveau vers les conseillers, esquissa une révérence puis détala sans demander son reste.

Un silence de mort régnait désormais dans la salle.

— Que signifie cette interruption ? demanda le conseiller Weston, rouge de colère. Qu'est-ce qui peut vous paraître assez important pour justifier une telle intrusion ?

— Une question de vie ou de mort, bien entendu, répondit Magda en croisant les mains dans son giron.

Des murmures affolés coururent dans toute la salle.

— De vie ou de mort ? Que racontez-vous là ?

Weston ayant commis l’erreur de l’interroger, lui tendant une perche, Magda regarda chaque conseiller dans les yeux avant de lâcher :

— Il y a dans la Forteresse des intrus capables de marcher dans les rêves.

Chapitre 15

Dans le dos de Magda, tout le monde se mit à parler en même temps. Des questions fusèrent, des cris de stupéfaction retentirent et certaines voix, à tout hasard, hurlèrent à la conspiration. Tétanisés par la peur, cependant, la plupart des gens en restèrent muets.

Le doyen Cadell, grand ordonnateur du protocole dans la salle du Conseil, leva une main rachitique pour réclamer le silence.

Dès que la foule se tut, Weston s'écria :

— Des intrus capables de marcher dans les rêves ? Voilà qui est absurde !

Cadell ignora l'éclat de son collègue.

— Dame Searus, dit-il avec la patience de quelqu'un qui en avait vu et entendu d'autres, veuillez noter que le Conseil est en séance, donc…

— Une bonne chose, coupa Magda. Comme ça, je vous ai tous sous la main. Ça nous fera gagner du temps, et nous n'en avons pas à revendre.

Le conseiller Guymer se leva.

— Dame Searus, vous n'avez aucun droit de vous adresser à cette assemblée, et moins encore de la perturber. Comment avez-vous osé congédier ainsi quelqu'un qui nous exposait son point de vue sur… ?

— Pour une fois, le point de vue de Vivian attendra ! Comme je l'ai dit, conseiller, il s'agit d'une affaire de vie ou de mort. À l'instant, le conseiller Weston vient de m'inviter à parler, et j'ai bien l'intention de le faire.

» Ou voulez-vous m'expulser avant que j'aie pu vous informer du danger qui nous menace ? Et vous proposer une parade efficace ?

Les assistants se regardèrent, interloqués, et quelques conseillers s'agitèrent nerveusement sur leur siège. Contraindre au silence quelqu'un qui entendait aider le Conseil – dans l'intérêt des populations – n'était pas une décision si facile que ça. En femme d'expérience, Magda s'était engouffrée dans cette brèche.

— Des intrus, avez-vous dit ? demanda le conseiller Hambrook en s'adossant à son fauteuil. Capables de marcher dans les rêves ?

Guymer foudroya du regard son collègue.

— Hambrook, il n'est pas question de nous écarter de l'ordre du jour pour écouter cette grotesque histoire !

Magda approcha de la table, posa les mains sur le bois poli du

plateau et se pencha vers Guymer.

— Assis !

Sonné par la sereine fureur de la jeune femme – et stupéfié qu'on ose lui parler ainsi –, l'homme se laissa retomber dans son fauteuil.

— Des agents ennemis se sont infiltrés dans la Forteresse ! déclara Magda en se redressant. Nous devons…

Cette fois, ce fut Weston qui interrompit la jeune femme :

— Même si nous oublions votre insolence, dame Searus, qu'est-ce qui vous fait penser que nous allons vous croire ?

Magda tapa du plat de la main sur la table, juste devant son contradicteur. Alors qu'elle s'empourprait de colère, les conseillers sursautèrent comme si elle les avait giflés.

— Regardez-moi ! C'est l'œuvre d'un de ces monstres ! Si vous ne faites rien, tout le monde, dans les Contrées, subira le même sort. Oui, les gens mourront dans d'abominables souffrances. Voilà l'avenir qui nous guette.

— Je refuse d'en entendre plus ! s'écria Weston.

— Non, qu'on la laisse parler, le contredit Cadell.

Magda salua le doyen de la tête et enchaîna :

— Sans le savoir, j'ai été victime d'une intrusion mentale. J'ignore depuis quand ça durait et je ne saurais dire ce que l'espion a vu et entendu tandis qu'il était tapi dans mon esprit.

— Qu'aurait-il pu entendre ? demanda Sadler, méfiant.

— Eh bien, avant tout, la solution que je viens vous présenter… Il l'a entendue, bien sûr, et il a tenté de me tuer pour m'empêcher de vous la faire connaître. Son objectif était de vous maintenir dans l'ignorance, afin que vous restiez vulnérables.

Alors qu'elle faisait face au Conseil, Magda vit du coin de l'œil que les gens présents dans la salle approchaient afin de ne rien manquer de ce qu'elle disait. S'éloignant de la table, elle se plaça à la bonne distance pour que tout le monde puisse capter ses propos.

— Combien de temps celui qui marche dans les rêves est-il resté caché dans ma tête ? Je n'en sais rien, mais quand il a tenté de me déchiqueter de l'intérieur, soyez assurés que je n'ai plus douté de sa présence.

Tournant le dos aux conseillers, Magda balaya du regard la foule terrifiée.

— C'est une inimaginable torture…

Personne ne broncha.

— Nous croyez-vous assez idiots pour gober ça ? lança Weston.

— Non, répondit Magda sans se retourner. Mais je vous estime assez intelligents pour voir ce qu'on m'a fait ici, dans la Forteresse, où nous nous pensions en sécurité. Mais c'est un leurre ! (Magda saisit le

devant de sa robe et le brandit comme un drapeau.) Alors que je tombais à genoux, du sang coulant de mes oreilles et dans ma gorge, j'entendais celui qui marche dans les rêves briser mes côtes l'une après l'autre. (Dans la foule, quelqu'un cria d'angoisse.) La douleur était intolérable, et il n'y avait aucun moyen de lui échapper.

Magda marcha de long en large sur l'estrade afin que tout le monde, dans la salle comme derrière la table, puisse voir le sang qui maculait sa robe et empoissait ses cheveux. Le son de ses semelles sur le bois évoqua celui des clous qu'on enfonce dans un cercueil.

— Tout ce sang prouve que j'ai bel et bien été torturée. S'il est choquant de le voir, qu'auriez-vous pensé en entendant mes cris, tandis que je me tordais de douleur sur le sol ?

— C'est alors, je suppose, intervint Guymer, que les esprits du bien sont arrivés au dernier moment pour vous sauver ?

L'ironie du conseiller arracha quelques rires à la foule.

— Non, répondit Magda, le dos toujours tourné à la table. J'ai prié pour qu'il en soit ainsi, mais ils ne sont jamais venus. Pour me sauver, j'ai dû compter sur moi.

— Et comment avez-vous fait ? demanda Sadler. N'ai-je pas cru comprendre que ceux qui marchent dans les rêves sont des monstres terrifiants ?

— Terrifiants et très forts, oui ! Mais j'ai invoqué une magie plus puissante encore – une magie qui m'a protégée, tout simplement.

— Vous n'avez pas le don…, lâcha Guymer, méprisant.

— Ce n'est pas obligatoire pour être protégé, précisa Magda à l'intention de la foule. Il suffit d'accepter la solution. Quelques secondes avant de mourir, j'ai compris qu'il en allait ainsi, et j'ai choisi le salut.

» Si je suis là, c'est pour vous faire savoir à tous qu'il existe une parade contre la menace. Croyez-moi, ceux qui marchent dans les rêves peuvent s'infiltrer dans l'esprit de n'importe qui, et ils ne connaissent pas la pitié. Mais vous n'avez rien à redouter. Rien ne vous obligera à souffrir et à mourir !

— Comment savez-vous que vous êtes protégée ? demanda Guymer.

— Si je ne l'étais pas, l'intrus m'aurait réduite en bouillie de l'intérieur pour m'empêcher de venir vous parler.

Des murmures affolés coururent dans la salle. Couvrant leur bourdonnement, quelques citoyens demandèrent ce qu'il fallait faire pour ne plus rien avoir à craindre.

Magda laissa monter la pression, puis elle tendit un bras en direction de la porte, au fond de la salle. Tous les regards se tournèrent vers l'endroit où attendait Alric Rahl.

— Cet homme est la clé de notre survie ! dit-elle assez fort pour que tout le monde puisse l'entendre. À force de travail, il a créé un sort qui le rend insensible aux assauts de ceux qui marchent dans les rêves. Toute personne liée à lui bénéficie de cette immunité.

— Le seigneur Rahl ! s'écria Guymer. Encore lui et ses fadaises ? Il est déjà venu nous exposer sa grotesque intention de diriger le monde.

Magda foudroya le conseiller du regard, puis se tourna de nouveau vers l'assistance :

— Ainsi, vouloir protéger le peuple de D'Hara – et toutes les nations des Contrées, par-dessus le marché – serait une grotesque intention de diriger le monde ? C'est comme ça que vous voyez les choses ?

— Vous parlez du serment qu'il nous implore de prêter, n'est-ce pas ? demanda Cadell.

Magda écarta les mains.

— Nous sommes tous dans le même camp, non ? Les Contrées et les Terres de D'Hara ne sont-elles pas confrontées à la même menace ? Ne luttent-elles pas pour la même cause ? L'Ancien Monde entend envahir le Nouveau en totalité, sans s'arrêter à nos frontières internes. Si nos ennemis l'emportent, il n'y aura plus de Contrées ni de Terres de D'Hara. Morts ou réduits en esclavage, nous n'aurons plus notre mot à dire. C'est une affaire de survie, pas de misérable souveraineté.

— Misérable ? s'insurgea Sadler. Moi, c'est ployer sous le joug du seigneur Rahl que je trouverais misérable.

— Vous changerez d'avis quand un monstre s'introduira dans votre esprit et fera de vous sa marionnette. Vous trahirez toutes vos convictions, conseiller, et vous égorgerez sans frémir les êtres qui vous sont les plus chers. Sauf si votre maître, soudain bienveillant, décide de vous broyer le cœur avant de vous avoir transformé en assassin.

Sadler humecta ses lèvres frémissantes, mais il ne contredit pas la jeune femme.

Un silence de mort tomba soudain sur la salle. Sortant de l'ombre, derrière les conseillers, les assistants et les greffiers, un homme avança lentement jusqu'au bord de l'estrade. Le procureur Lothain, son regard de prédateur rivé sur Magda.

Chapitre 16

Sa mimique évoquant le « sourire » sinistre d'une tête de mort, Lothain s'adressa à Magda :

— Et comment savez-vous, dame Searus, que ce n'est pas le pouvoir du seigneur Rahl qui vous a « déchiquetée de l'intérieur », comme vous dites ?

— Le seigneur Rahl ? (Magda n'en crut pas ses oreilles.) Pourquoi aurait-il fait ça ?

Lothain plissa le front et son rictus s'évanouit.

— Eh bien, pour vous inciter à venir dans cette salle effrayer les gens avec votre histoire et votre apparence. Une façon subtile de faire avancer son plan de domination du Nouveau Monde, non ?

Immobile comme une statue, Lothain attendit que Magda ose le contredire.

— C'est sans rapport avec la vérité, répliqua la jeune femme, désolée de son ton beaucoup trop timide et défensif.

— Parce que votre mari vous a convaincue qu'Alric Rahl était digne de confiance ?

Magda hésita. Elle ne voulait surtout pas abonder dans le sens du procureur, mais comment faire lorsque ses propos étaient apparemment objectifs ?

— Mon époux m'a parlé du danger que représentent ceux qui marchent dans les rêves. Un sorcier de guerre était bien placé pour les connaître. Comme tout le monde dans les Contrées, j'ai toujours admiré Baraccus pour sa sagesse et pour l'étendue de son savoir. Le respect qu'on lui portait lui a valu d'être nommé Premier Sorcier. Et à ce titre, il a développé une relation de confiance avec Alric Rahl. Les deux hommes, faut-il le rappeler, combattaient dans le même camp. Et leur objectif était de protéger le peuple.

Lothain eut un demi-sourire, comme un pêcheur qui sent que ça mord.

— Si je comprends bien, c'est votre mari qui, en de nombreux domaines, a modelé votre jugement. (Grattant sa barbe de trois jours, le procureur approcha de Magda.) Tentez-vous de nous dire que Baraccus faisait depuis toujours partie de la conspiration d'Alric Rahl ? Serait-ce l'explication de ses rencontres clandestines avec des étrangers ?

Magda plaqua les poings sur ses hanches. Cette fois, elle n'eut aucun mal à parler d'un ton ferme :

— Depuis le début, mon mari s'est engagé dans cette longue guerre pour nous protéger tous.

— Une longue guerre que nous sommes sur le point de perdre…

— Vos insinuations sont absurdes et insultantes !

Lothain inclina la tête.

— Dame Searus, votre loyauté envers Baraccus est admirable. Mais elle n'en reste pas moins sujette à caution.

— Nous nous éloignons du sujet, intervint Cadell. Au-delà des motivations des uns et des autres, le Conseil a déjà étudié la « proposition » du seigneur Rahl. Et il a décidé de la décliner.

Magda approcha du doyen assis au milieu de l'imposante table en quart de lune.

— Mais les conditions ont changé ! Il n'y a plus de temps à perdre. Des ennemis se sont infiltrés dans la Forteresse.

— Dame Searus, fit Lothain, personne ne doute de votre sincérité. Vous croyez à ce que vous dites, mais ça n'en fait pas nécessairement la réalité ! Ceux qui marchent dans les rêves seront sûrement un jour une menace. Mais ce jour-là, ils choisiront des cibles de valeur.

Magda se tourna vers le procureur et désigna sa robe tachée de sang.

— Ils s'en sont pris à moi !

— Du fin fond de l'Ancien Monde, comment auraient-ils connu votre existence ? Et quel intérêt êtes-vous censée représenter pour l'ennemi ? Alric Rahl, en revanche, était avec vous et il avait toutes les raisons de vous faire croire que l'attaque venait de nos adversaires.

— C'est ridicule ! Ceux qui marchent dans les rêves existent, et ils sont une menace pour nous.

— C'est exact, convint Cadell, mais nous avons quand même décidé de nous passer du seigneur Rahl pour défendre nos peuples. Après tout, nous ne sommes pas sans ressources.

— Des ressources ? Vous ne voulez pas parler des tours ?

Assis à la droite du doyen, Weston se pencha et tapa du poing sur la table.

— Veuillez garder pour vous tout commentaire sur un secret militaire qui est de l'unique ressort du Conseil.

Magda ne s'étonna pas que le conseiller insiste sur le caractère secret du projet. Opposé à ce plan, Baraccus n'avait jamais souscrit non plus à la notion de confidentialité. Si la situation s'aggravait, concédait-il, il faudrait envisager cette solution, mais il conviendrait d'en débattre publiquement. À l'évidence, bien des gens partageaient les vues du Premier Sorcier. Du coup, l'hypothèse des tours était un des secrets les plus éventés d'Aydindril et des Contrées.

— Nous avons un moyen d'agir et nous travaillons à le peaufiner, dit Cadell avec son autorité coutumière. C'est tout ce qu'il importe de

savoir.

Bouleversée, Magda remonta à l'assaut :

— Ce plan est déjà en cours d'application ? Vous avez omis d'en prévenir Baraccus ?

— Le Premier Sorcier avait ses responsabilités, et nous les nôtres… Une fois fonctionnelles, les tours ne se contenteront pas de nous protéger de ceux qui marchent dans les rêves. Elles nous couperont de l'Ancien Monde, barrant la route à toutes les abominations que les sorciers adverses pourraient nous envoyer. Les tours ne sont pas une réponse partielle au problème, contrairement à l'expédient que propose le seigneur Rahl. Quand l'Ancien Monde sera isolé du Nouveau, la guerre ne sera plus possible et nous serons en paix pour l'éternité.

Une déclaration soigneusement préparée pour convaincre les peuples, comprit Magda. Comme de juste, elle mettait en valeur les aspects vertueux d'une idée monstrueuse.

— Nul ne sait si les tours seront fonctionnelles un jour, rappela la jeune femme.

— Elles le seront, assura Guymer, ce n'est plus qu'une question de temps.

Horrifiée, Magda chercha le regard de Cadell.

— Mais pour ça, il faudra qu'une multitude de nos sorciers périssent.

— Magda, c'est un prix acceptable pour mettre un terme à la guerre.

— Acceptable ? Combien de nos plus brillants sorciers devront mourir pour vos maudites tours ?

Baissant les yeux, Cadell répondit dans un souffle :

— Ce seront des volontaires…

— Pardon ?

— Des volontaires, je maintiens… Baraccus ne nous a-t-il pas montré la voie ? N'a-t-il pas sélectionné des volontaires pour aller dans le royaume des morts en quête du Temple des Vents ? Chaque fois qu'un de ces hommes était perdu, n'en désignait-il pas un autre ? Ignorait-il qu'il envoyait ces sorciers à la mort ? Pas du tout, et eux-mêmes savaient ce qu'ils risquaient. N'est-ce pas cela, un « prix acceptable » ? Eh bien, nous allons demander à des sorciers de se sacrifier pour que nos peuples – y compris les minorités qui vous tiennent tant à cœur – puissent survivre.

— Même si des milliers de sorciers acceptent de mourir, il faudra du temps avant que les tours entrent en action. Ceux qui marchent dans les rêves approchent. Nous ne pouvons plus attendre.

Cadell commença à perdre patience.

— Pensez-vous que les tours sont l'unique solution que nous avons

imaginée ? Nous prenez-vous pour des vieillards stupides qui laissent traîner les choses alors que les Contrées sont en danger ? Au moment où nous parlons, des sorciers travaillent d'arrache-pied pour nous défendre contre ceux qui marchent dans les rêves.

— Doyen Cadell, je n'ai jamais dit que vous étiez stupides… Mais le danger est à nos portes. Qu'arrivera-t-il si les sorciers ne découvrent pas une parade ? Imaginez que nos ennemis s'en prennent justement à ces sorciers, pour empêcher que leurs efforts aboutissent ? La solution du seigneur Rahl fonctionne, et elle est immédiatement disponible.

— C'est vous qui le dites, lâcha Lothain. Et notre mission est de savoir pourquoi vous le faites. Parce qu'on vous a manipulée, ou parce que vous appartenez à la conspiration contre le Conseil et les Contrées ?

Le procureur inclina la tête sur le côté, comme pour encourager Magda à se confesser.

— La conspiration ? Procureur, je dis la vérité, c'est tout !

— En tout cas, vous le prétendez… Mais nous ignorons toujours ce que complotait Baraccus. Et si vous étiez sa complice ? Comment expliquer, sinon, que la veuve du Premier Sorcier nous implore de renoncer à notre souveraineté en faveur d'Alric Rahl ? Mais si on songe que Baraccus vous a longuement parlé du seigneur, vantant ses qualités, les choses deviennent plus claires. Et beaucoup moins… propres. Une défenseuse des peuples les plus fragiles des Contrées tiendrait-elle votre discours ? Sûrement pas ! En revanche, une espionne qui sert depuis toujours les intérêts de D'Hara…

Des murmures indignés coururent dans l'assistance.

— Procureur, rugit Magda, vos accusations sans fondement risquent de coûter la vie à des milliers d'innocents !

Glacée de terreur, la foule se tut.

— Magda Searus, vous tentez d'éluder les vraies questions.

— Les vraies questions ? Procureur, vous voyez des conspirations à tous les coins de rue, et des traîtres derrière chaque porte. En chassant ces chimères, vous forgez votre légende et renforcez votre réputation.

Des cris indignés jaillirent de la foule, mais Magda ne se laissa pas démonter.

— Occupé à vous couvrir de gloire, Lothain, vous finissez par ne plus voir la sanglante vérité qui devrait vous crever les yeux.

Surpris qu'on ose lui parler sur ce ton – et l'accuser d'inventer des complots pour favoriser sa carrière –, le procureur resta un moment bouche bée.

Magda profita de son avantage pour haranguer la foule :

— Ceux qui marchent dans les rêves sont parmi nous ! Les conseillers ont choisi de ne pas regarder la vérité en face et notre brillant procureur poursuit des spectres qu'il est le seul à voir. Si vous

ne suivez pas votre propre voie, mes amis, vous subirez le même sort que moi. Et sachez-le, sans protection, vous risquez de mourir dans d'atroces souffrances.

» Le Conseil est bien intentionné, je n'en doute pas. Mais il se trompe, et c'est vous qui en paierez le prix !

Des murmures coururent de nouveau dans la foule. Criant à s'en briser les cordes vocales, quelques individus demandèrent ce qu'il fallait faire pour se protéger.

Magda leva les mains, attendant que le silence revienne.

— Laissez les conseillers agir comme ça leur chante… Mais si vous voulez survivre, mettez-vous à genoux, le front plaqué au sol, et répétez ces dévotions adressées au seigneur Rahl : « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

» Dites le texte trois fois afin d'activer le lien avec la magie du seigneur. Ensuite, ceux qui marchent dans les rêves n'auront plus accès à votre esprit.

» Si vous craignez des représailles, ou si vous n'avez pas envie de vous justifier, déclamez les dévotions en privé. Jurer allégeance au seigneur Rahl ne fera pas de vous des traîtres aux Contrées du Milieu. C'est simplement le seul moyen d'être loyal à votre propre vie.

» Alric Rahl n'est pas notre ennemi. Il combat pour le Nouveau Monde auquel nous appartenons tous. Ensemble, nous luttons pour avoir le droit de vivre et d'échapper au joug de la tyrannie.

» Si vous mourez, mes amis, vous n'aiderez pas les Contrées. Alors, choisissez de vivre ! Jurez allégeance au seigneur Rahl, et ceux qui marchent dans les rêves seront impuissants contre vous.

Du coin de l'œil, Magda vit que les conseillers faisaient signe aux gardes de la traîner hors de la salle.

Refusant d'être « reconduite » ainsi, la jeune femme descendit de l'estrade et se dirigea vers la sortie. Comme si elle était une reine, la foule s'écarta sur son passage.

Des « merci » jaillirent de plusieurs gorges.

Impassible, le regard rivé devant elle, la veuve de Baraccus se retira dignement de la salle du Conseil.

Chapitre 17

Toujours là où Magda l'avait laissé, Alric Rahl regarda la jeune femme approcher des lourdes portes. Les deux gardes du corps, aussi peu amènes que d'habitude, attendaient non loin de leur maître.

Une fois qu'elle fut sortie, Magda vit les gardes du Conseil qui la suivaient ralentir le pas, puis s'arrêter quand ils furent sûrs qu'elle partait pour de bon et sans intention de revenir.

De l'autre côté de la rotonde, les soldats du seigneur Rahl, main sur leur arme, semblaient prêts à mourir pour défendre leur maître. S'ils avaient eu écho des accusations lancées contre le seigneur, songea Magda, ils ne devaient pas être de très bonne humeur. De leur point de vue, ils se trouvaient dans un lieu potentiellement hostile. Et pour ne rien arranger, trois d'entre eux étaient morts depuis leur arrivée.

Un geste d'Alric Rahl suffit cependant pour qu'ils éloignent la main de leur épée.

Dans la salle du Conseil, malgré les appels au calme, c'était toujours l'anarchie. Se fichant de l'ordre du jour, la plupart des gens voulaient en apprendre plus sur la nouvelle menace qui les guettait.

Magda espérait que le Conseil, la réflexion aidant, opterait pour la solution du seigneur Rahl. En règle générale, il en allait toujours ainsi : après un rejet initial, les conseillers finissaient par se ranger à son avis.

— Veuillez accepter mes excuses, dame Searus, dit Alric Rahl en s'inclinant bien bas. Je me suis trompé du tout au tout.

— À quel sujet ? demanda Magda, toujours très remontée après sa prestation.

Le seigneur Rahl désigna les portes de la salle. À l'intérieur, le chahut tournait à l'émeute. Exigeant qu'on lui dise si le danger était si pressant que ça, la foule menaçait de devenir incontrôlable.

— Eh bien, j'avais tort et vous aviez raison, voilà tout… (Se fendant d'une autre révérence, le seigneur plissa le front.) Sans vos cheveux, je viens d'en avoir la démonstration, vous n'avez plus aucun poids devant le Conseil et aux yeux des gens. Une lionne privée de ses crocs…

Amusée par l'ironie du seigneur, Magda oublia sa colère et eut un petit sourire.

— La vérité est la vérité, cheveux ou pas…

— Hélas, la clamer haut et fort vous vaudra des ennemis, dirait-on.

Magda se rembrunit.

— Aujourd'hui, je suis passée près de la mort en deux occasions. La seconde fois, vous m'avez tirée en arrière alors que j'allais traverser le voile, sentant déjà l'étreinte des esprits du bien. En réalité, j'étais morte, mais vous m'avez ramenée dans le monde des vivants.

» Chaque seconde que je vis depuis est un bonus. Que peuvent mes ennemis, sinon m'envoyer là où je devrais être ? Si je survis, j'entends jeter aux orties l'hypocrisie et les faux-semblants.

— Magda, vous vous trompez en pensant que vous devriez être morte. Vous vivez parce que vous avez choisi la vie ! C'est ce qui compte. Ce qui aurait pu être n'importe pas. Les faits sont têtus, savez-vous. Magda Searus est vivante, voilà tout ce qu'il faut considérer.

Peut-être, mais pour Magda, vivre sans Baraccus n'avait aucun attrait. Malgré la peur et la douleur, elle s'était crue sur le point de le retrouver. Même si son désir de vivre avait refait surface, elle regrettait d'avoir été privée de ces retrouvailles.

— Vous êtes vivante, dit un des gardes du corps, et vous venez d'offrir la vie aux gens en leur fournissant un moyen de se protéger.

Alric Rahl approuva du chef cette déclaration.

— Leur destin est entre leurs mains, désormais. Ils ne dépendent plus du Conseil. Magda, en aidant les autres, vous vous êtes mise en danger. Si vous veniez avec moi au Palais du Peuple ? Vous y seriez bien moins exposée…

Dans un monde en guerre, se demanda Magda, pouvait-on être en sécurité quelque part ? Dès qu'une place forte tombait, une autre subissait un siège. Tôt ou tard, il n'y aurait plus d'endroit où se réfugier. S'il ne trouvait pas la force de s'unir, le Nouveau Monde succomberait sous les coups de l'envahisseur.

Sur le chemin d'Alric Rahl, bien des yeux écarquillés le suivaient. Dans la Forteresse, très peu de gens l'avaient déjà aperçu. Mais ils avaient sans doute entendu parler de cet homme imposant et puissant.

En traversant la rotonde, Magda remarqua des petits groupes à demi dissimulés dans les ombres. Murmurant entre eux, ces hommes et ces femmes la regardaient à la dérobée, leur angoisse presque palpable.

En réalité, s'avisa la jeune femme, c'était elle qui attirait l'attention, et pas tellement le seigneur Rahl. Parce que c'était elle qui pouvait apporter à ces malheureux les réponses dont ils avaient besoin. À leurs yeux, elle incarnait le salut – ou plus simplement une raison d'espérer –, et ils se fichaient de la longueur de ses cheveux. En elle, ils voyaient une femme couverte de sang qui tenait coûte que coûte à leur épargner le même sort.

— Seigneur Rahl, j'ai grandi en Aydindril. Et depuis mon mariage, je réside à la Forteresse. C'est mon foyer… Quand la guerre est à ses portes, je me dois de rester afin de le défendre. Et je ne peux pas

abandonner mes compatriotes.

» Ici, les gens sont habitués à obéir au Conseil. J'ignore combien d'entre eux se placeront sous votre protection, mais moi, je n'ai rien à craindre de ceux qui marchent dans les rêves. Du coup, je suis plus qualifiée que quiconque pour les combattre. Et mon exemple pourrait inspirer les personnes qui hésitent à vous jurer allégeance.

» De plus, les intrus ne sont pas la seule menace… Il se passe ici des choses que je ne comprends pas. Baraccus aussi pensait que quelque chose ne tournait pas rond à la Forteresse.

— Les manœuvres de Lothain ?

— Connaissant mon mari, je doute que ce soit si simple… Le problème est plus grave… plus profond…

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, pour commencer, l'équipe du Temple était censée transférer dans le Temple des Vents les artefacts les plus dangereux. Mais elle nous a trahis, prétendument pour contribuer à libérer l'humanité du joug de la magie.

— Ces gens ont été capturés et mis à mort.

Une autre affaire qui semblait un peu trop simple à Magda, ces derniers temps. Comme si elle avait de plus en plus de mal à croire que tous les membres de l'équipe aient pu trahir.

— Comment des gens de cette qualité auraient-ils pu se retourner contre nous ? En quoi l'humanité souffre-t-elle sous le joug de la magie ? C'étaient tous des détenteurs du don ! Ils n'avaient rien de tyrans.

» Les cent membres de l'équipe, tous des agents doubles ? Personne, pas même Baraccus, n'a eu un tel soupçon. Et Lothain, pour ainsi dire tout seul, serait parvenu à démasquer et à faire condamner ces félons ?

— Magda, j'ai du mal à croire qu'un tel complot ait pu se développer ici, surtout en impliquant l'élite des sorciers. Mais si c'est vrai, je suppose que Lothain a torturé les condamnés avant leur exécution, et obtenu ainsi tous les noms de leurs complices.

— Trois de vos hommes sont morts dans des circonstances mystérieuses, ne l'oubliez pas…

— C'est troublant, en effet…

— Baraccus m'a laissé un message. Il dit que ma destinée est la recherche de vérité.

— De vérité ? Quelle vérité ?

— Ça, c'est la seule chose qu'il ne dit pas…

— Comment pouvez-vous être sûre que cette lettre a un sens spécifique ? Vous connaissant bien, Baraccus voulait peut-être simplement dire qu'il vous gardait dans son cœur.

— Il me demande aussi de préserver mon esprit…

Le seigneur Rahl sursauta.

— Préserver votre esprit ? Le protéger de ceux qui marchent dans les rêves ?

— Qu'en pensez-vous, seigneur ?

Ses longs cheveux blonds tombant sur une de ses épaules, Alric Rahl se pencha vers Magda.

— Donc, vous pensez qu'il voulait vous inciter à rester ici ?

— Oui. Sinon, il n'aurait pas parlé de mon destin. Il était un sorcier de guerre et un prophète – en tout cas, il avait le don d'interpréter les prédictions. Il savait que de sombres machinations s'ourdissaient ici, et il voulait que je les révèle au grand jour.

Alors que le petit groupe traversait une colonnade dont la voûte entièrement peinte représentait les plus grands événements de l'histoire des Contrées, Alric Rahl resta un long moment plongé dans ses pensées.

— Baraccus était un sorcier de guerre, dit-il enfin. Quant à vous… Eh bien, vous n'avez même pas le don. Comment pourriez-vous réussir là où il a échoué ?

— C'est la question que je me pose en boucle depuis que j'ai lu le message.

Le seigneur Rahl sembla comprendre cette réaction.

— Et vous ignorez ce que vous êtes censée chercher, je suppose ?

— La vérité, semble-t-il…

— Certes, mais sur quoi ?

— Peut-être sur le suicide de Baraccus. Ses véritables motivations, par exemple…

Alric Rahl réfléchit de nouveau, puis il soupira d'impuissance.

— Après s'être aventuré dans le royaume des morts, il a peut-être perdu tout espoir. L'épreuve l'aura dévasté…

Magda leva les yeux sur son compagnon.

— Pas un seul membre de l'équipe du Temple ne s'est tué après son retour. Ces gens n'étaient pas « dévastés », et Baraccus était bien plus solide qu'eux.

— De plus, il ne faisait jamais rien sans une très bonne raison, ajouta Alric Rahl après un moment de réflexion.

— Exactement ! Selon moi, il ne s'est pas tué pour rien, mais pour accomplir un acte d'une grande importance qu'il n'avait aucun autre moyen de réaliser. S'il a sacrifié sa vie, c'est dans un dessein réfléchi et mûrement calculé, j'en suis sûre. Je dois découvrir lequel. C'est ça, la vérité qu'il m'a chargée de chercher.

» Je dois rester, seigneur Rahl, et mettre au jour la réalité dissimulée par toute une série de leurres. Ici, il semble que je sois la seule à m'interroger sur les motifs de son geste. Du coup, qui d'autre que moi pourrait les découvrir ? En tout cas, Baraccus pensait que j'en

serais capable. C'est même la mission dont il m'a investie. La vie que moi seule suis en mesure de vivre…

En entrant dans le long couloir, Alric Rahl leva les yeux sur les longs étendards rouges qui pendaient de la voûte.

— Par où allez-vous commencer ?

— Je ne sais pas trop, pour le moment.

Le seigneur Rahl marcha un moment en silence sur le tapis rouge où figuraient les noms des plus grandes batailles de l'histoire des Contrées, puis il eut un sourire bizarrement mélancolique.

— Je comprends, Magda… Ces gens ont de la chance que vous combattiez pour eux. Moi, j'ai un secret pour vous : d'autres personnes, ici, sont immunisées contre le pouvoir de ceux qui marchent dans les rêves.

Magda en fronça les sourcils de surprise.

— Que voulez-vous dire ? Le Conseil a refusé votre aide.

Croisant les mains dans son dos, Alric Rahl attendit pour répondre qu'ils aient dépassé un groupe de curieux, se mettant ainsi hors de portée d'oreille.

— Je m'y attendais, figurez-vous… Du coup, en arrivant, je suis allé voir les gens dont dépend vraiment notre sécurité. En d'autres termes, les officiers et les sorciers. Les militaires ont très bien compris la situation, et ils sont formés pour ne négliger aucune option défensive.

— Seigneur Rahl, vous êtes machiavélique…

Le D'Haran sourit, très fier de lui.

— Disons que je suis trop malin pour mettre tous mes œufs dans le panier du Conseil… Voilà pourquoi j'ai rendu une petite visite à pas mal de gens importants.

— Et ils vous ont juré allégeance ?

— Pas tous… Mais certains ont mesuré l'étendue de la menace, et ils ont récité les dévotions, comme vous. (Alric Rahl eut un petit sourire.) Mais sans avoir besoin de saigner d'abord…

Magda eut un gloussement gêné.

— Baraccus m'a fait remarquer une ou deux fois que je suis du genre têtu…

— Les généraux Rendall et Morgan sont avec nous. Ils commandent des troupes cantonnées autour d'Aydindril. Nous pouvons aussi compter sur Grundwall, le chef de la garde civile…

— Je connais ces hommes… Ils sont fiables. Et les sorciers ?

— La menace étant d'ordre magique, ils n'ont eu aucun mal à l'appréhender, puis à estimer ma solution à sa juste valeur. Beaucoup y ont souscrit. En conséquence, un grand nombre de nos alliés pourront accomplir leur devoir sans craindre une interférence psychique de l'ennemi.

— Mais tous ne vous ont pas prêté allégeance… Qui sait ? je pourrai peut-être convaincre les récalcitrants.

Lorsqu'ils arrivèrent au bout du long couloir, le seigneur Rahl s'arrêta et se tourna vers Magda.

— Je vais devoir m'en aller… Maintenant que j'en ai terminé ici, d'autres tâches pressantes m'appellent.

— Mais avant de partir, dites-moi quelque chose…

— Si c'est dans mes moyens…

— Le Conseil et le procureur ont-ils raison ? Cherchez-vous le pouvoir ? Entendez-vous dominer le Nouveau Monde ? Avez-vous fait en sorte que le lien contraigne les gens à vous être loyaux ? Je veux la vérité !

Alric Rahl chercha le regard de Magda et le soutint sans faillir.

— Dame Searus, à l'instant même où nous parlons, des agents à moi infiltrés dans l'Ancien Monde traquent ceux qui marchent dans les rêves. Leur mission est de les tuer tous. Je n'ai pas pu vous le dire avant que vous ayez récité les dévotions, de peur que nos ennemis l'apprennent. Si je cherchais le pouvoir, je laisserais les intrus psychiques en paix, histoire que la menace pousse les gens à me jurer fidélité. Bien au contraire, si mes hommes réussissent leur mission, plus personne ne devra me prêter allégeance.

— Merci, Seigneur Rahl… Je m'incline devant votre sagesse…

Chapitre 18

Brandissant sa lanterne, Magda plissa les yeux pour mieux sonder les ténèbres, devant elle. Elle pensait savoir où elle était, mais elle n'en aurait pas mis sa main au feu. Dans le labyrinthe de tunnels qui couraient sous la Forteresse, l'absence de lumière rendait toute progression difficile. Quant à s'orienter, c'était tout un art. Contrastant avec le décor somptueux qui prévalait dans les niveaux supérieurs, les sous-sols avaient tout d'une succession de cavernes humides – et glaciales, comme en témoignait le nuage de buée qui se formait devant la bouche de Magda à chaque expiration.

L'eau qui s'infiltrait entre les blocs de pierre formait sur le sol des flaques croupissantes où la moisissure prospérait. Régulièrement, Magda devait pincer les narines pour se défendre contre la puanteur des carcasses de rats en décomposition dans la boue elle aussi putride où la lumière de la lanterne se reflétait en une multitude de lucioles.

— Tilly, tu es sûre de ne pas être perdue ?

Précédant Magda à cause de l'étroitesse du passage, qui interdisait qu'on marche de front, la vieille femme répondit par-dessus son épaule :

— J'emprunte souvent ce chemin, maîtresse… Les autres sont souvent trop fréquentés et trop bruyants. C'est l'itinéraire le plus court, et j'aime être seule avec mes pensées…

Magda n'aurait su contredire la domestique. Même si elle n'aimait pas ces tunnels obscurs, on ne risquait pas d'y faire des rencontres inopportunes, et ce n'était pas un mince avantage.

— C'est encore loin ?

— Un peu, oui, maîtresse…

Les deux femmes durent contourner une protubérance rocheuse qui leur laissa juste assez de place pour avancer de profil, le ventre rentré. C'était le flanc de la montagne. À l'extrémité du complexe, il tenait lieu de muraille naturelle. La Forteresse étant bâtie à même la montagne, ses sous-sols étaient en fait creusés dans ses entrailles.

Arrivées à une intersection, les deux femmes s'engagèrent dans un passage, sur la droite, qui les ramènerait vers le noyau du complexe. Ici, les murs étaient très proches l'un de l'autre et le crâne de Magda frôlait la voûte.

Peu après le croisement, une onde de choc fit trembler le sol, se répercutant jusque dans les membres de Magda. Des gravats

tombèrent du plafond, incitant les deux femmes à ralentir le pas. Puis un cri retentit, se répercutant dans l'étroit tunnel.

— Qu'est-ce que c'était ? souffla Magda.

Tilly jeta un coup d'œil derrière elle et s'avisa que sa compagne s'était immobilisée.

— Pas très loin devant nous, c'est l'endroit où des sorciers travaillent à fabriquer des armes. Parfois, certains se blessent… Il est possible que ce ne soit que ça.

— Tu insinues que ça pourrait être autre chose ?

Tilly baissa le ton :

— Je sais que c'est moi qui t'ai donné cette idée, maîtresse, mais c'était avant que les gens se mettent à mourir comme des mouches ici… Quand tu m'as demandé de jouer les guides, j'ai dit que ce n'était peut-être pas très judicieux, et je le maintiens. J'ai changé d'avis, me diras-tu. C'est vrai, mais il n'y a aucune honte à ça… Et je suis désolée, mais je ne crois pas totalement à ta théorie.

Juste après la mort de Baraccus, on avait commencé à découvrir des cadavres mutilés dans les sous-sols de la Forteresse. L'angoisse de Tilly était compréhensible, d'autant plus qu'elle avait trouvé elle-même une des dépouilles. L'identité des coupables restait un mystère, et ça contribuait à aggraver la psychose.

Le seigneur Rahl n'étant plus là, personne ne pouvait lui faire porter le chapeau. Quelques imbéciles avaient pourtant essayé. À leurs yeux, un coupable, même impossible, était préférable à une énigme sans solution.

Selon Magda, le massacre devait être l'œuvre de ceux qui marchent dans les rêves. Exactement ce qu'elle avait prédit devant le Conseil… Ayant juré fidélité au seigneur Rahl, la jeune femme ne risquait donc pas grand-chose dans les entrailles de la Forteresse…

Doutant de la culpabilité des agents ennemis, Tilly craignait pour la vie de Magda, et celle-ci avait dû insister pour qu'elle consente à lui montrer le chemin.

Pour être franche, et malgré sa thèse consolante, la veuve de Baraccus ne se sentait pas rassurée.

Passant une main dans ses cheveux tristement courts, elle en chassa la poussière et les petits éclats de roche.

— Si tu ne crois pas à la culpabilité de ceux qui marchent dans les rêves, as-tu une autre suggestion à me faire ? Qui a fait ça, selon toi ?

— Pas « qui », maîtresse, mais « quoi » !

— Pardon ?

— D'après ce que j'ai entendu dire, personne ne sait grand-chose sur les meurtres et on manque cruellement d'indices. Mais on murmure cependant que les horreurs subies par les victimes n'ont pas pu être le fait d'êtres humains. En tout cas, d'êtres humains sains

d'esprit. Avec ce que j'ai vu, j'ai tendance à penser la même chose.

— Ceux qui marchent dans les rêves peuvent déchiqueter une victime de l'intérieur. Ou la forcer à attaquer quelqu'un avec la sauvagerie d'un animal.

— C'est bien possible… Maîtresse, promets-moi d'être prudente. Tu n'as pas le don, ne l'oublie pas… Jure que tu seras en permanence sur tes gardes !

— Ne t'inquiète surtout pas pour ça… Et dès que j'en aurai terminé, je filerai à la vitesse du vent. Crois-moi, je n'ai aucune envie de m'attarder ici.

Tilly reprit son chemin, avançant assez vite pour que sa légère claudication soit nettement visible. Des cris retentirent de nouveau, perçant les tympans des deux femmes, puis ils baissèrent d'intensité et finirent par mourir.

Magda espéra que quelqu'un s'était blessé en travaillant, et rien de plus. Des sorciers étant présents, la personne malchanceuse aurait au moins été secourue rapidement.

En cas d'attaque de ceux qui marchent dans les rêves, il n'était pas question de recevoir de l'aide.

Comme elle le disait à juste titre, Tilly pouvait aller à peu près partout dans la Forteresse sans qu'on remarque sa présence. En fait, les gens ne la voyaient pas, comme si elle était transparente. Une domestique vaquant à ses occupations parmi une légion d'autres employés.

Cet anonymat avait fini par inquiéter Magda. Si leurs ennemis s'apercevaient que Tilly pouvait leur ouvrir toutes les portes, ne risquaient-ils pas de s'emparer de son esprit ? Pour la protéger, Magda avait convaincu la vieille femme de jurer allégeance au seigneur Rahl. Désormais à l'abri de ceux qui marchent dans les rêves, Tilly redoutaient que d'autres forces maléfiques soient à l'œuvre dans la Forteresse. Et la veuve de Baraccus ne pouvait pas lui donner entièrement tort…

La vieille femme s'arrêta soudain et se plaqua contre le mur pour laisser passer trois hommes qui venaient de jaillir des ombres. Vêtus d'une tunique toute simple, les trois gaillards semblaient très pressés. Après avoir relevé le capuchon de sa cape, Magda se plaqua à son tour contre le mur.

— Tilly…, souffla un des types en inclinant la tête.

Alors que la plupart des gens ignoraient jusqu'au nom de la domestique, certains, à l'image de Magda, ne la tenaient pas pour quantité négligeable.

— Vous savez qui a crié ? demanda Tilly.

Pour passer, l'homme dut se mettre de profil.

— Oui, répondit-il, très énervé. Merritt vient de provoquer deux

morts de plus. Et un troisième homme a été blessé. C'est lui qui criait.

Le nom « Merritt » rappela quelque chose à Magda. Sûrement parce que Baraccus l'avait un jour prononcé devant elle. Sans réfléchir, elle lança :

— Comment ce Merritt provoque-t-il des morts ?

L'indignation faisant briller ses yeux, l'homme la foudroya du regard. Comme si elle voulait lui faire plus de place, Magda tint sa lanterne sur le côté – un bon prétexte pour éclairer le visage du type et laisser le sien dans l'ombre.

— Merritt refuse de continuer à nous aider pour la mise au point d'une arme essentielle. Du coup, cinq braves sorciers avaient déjà perdu la vie. (L'homme serra les mâchoires.) Et deux de plus ont péri en tentant de mener à bien la mission abandonnée par Merritt. Le troisième se remettra, mais il risque de rester aveugle. Combien de victimes avant que nous ayons enfin réussi ? Au nom du Créateur, je l'ignore !

— Je suis navrée, souffla Magda.

— Moi, je regrette que Merritt n'ait pas été là, dit le deuxième homme de la file.

Le premier acquiesça tandis qu'il passait devant Magda, qui sentit monter à ses narines une odeur de fumée et de chair brûlée. Sur la tunique du sorcier, elle remarqua des taches de sang encore fraîches.

Pendant que les deux autres hommes passaient, des globes lumineux en lévitation éclairant leur visage empourpré de rage, Magda baissa la tête afin qu'ils ne la reconnaissent pas.

Accélérant encore le pas, les trois hommes disparurent dans les ténèbres.

Chapitre 19

Dès que les trois hommes furent assez loin, Tilly se pencha vers Magda :

— Des sorciers…, souffla-t-elle avant de se remettre en chemin.

Magda s'en était doutée à la tenue des trois types. Et elle en avait eu la certitude en croisant leur regard.

Bien que dépourvue du don, elle était capable de reconnaître l'étincelle de la magie dans les yeux de tous ses pratiquants. Une forme d'intuition, avait-elle toujours cru. Mais c'était plus que ça, selon Baraccus. Même si elle ne contrôlait pas la magie, sa jeune épouse, à l'en croire, avait un pouvoir latent qui la distinguait des authentiques profanes.

L'étincelle de la vie, affirmait-il, était bien plus forte chez elle que chez la plupart des gens. Dans ses yeux, il lisait de l'intelligence, de la détermination et ce qu'il nommait de la « rareté ». De temps en temps, sondant son regard, il s'étonnait à voix haute qu'elle soit si « ensorcelante ».

À ces moments-là, parlant d'elle comme si elle n'était pas là, il se comportait comme s'il étudiait un spécimen d'humanité exceptionnel et précieux.

Magda ne se serait jamais qualifiée ainsi, mais elle se réjouissait d'inspirer de telles pensées à un homme comme Baraccus.

Elle se souvenait parfaitement de la première fois qu'elle avait croisé le regard du Premier Sorcier. Décontenancée par tant de douceur et de sagesse, elle en était restée un moment muette. En même temps, elle s'était sentie plus en sécurité que jamais. Bien entendu, elle savait à qui elle avait affaire, mais elle avait aussi vu en Baraccus un homme plus âgé qu'elle qui l'attirait irrésistiblement.

Qui pouvait dire comment naissait l'amour ?

En plus d'avoir identifié le don dans le regard des trois hommes, Magda aurait juré qu'elle connaissait les deux premiers. Leurs noms lui échappaient, mais elle les avait déjà vus, ça ne faisait aucun doute. Ayant très souvent accompagné Baraccus lorsqu'il rendait visite à ses sorciers dans les sous-sols, elle avait dû rencontrer ces deux-là à une de ces occasions, car elle ne se souvenait pas de les avoir reçus dans ses appartements.

Quant à « Merritt », c'était un nom que Baraccus avait dû prononcer au détour d'une conversation. Rencontrant sans cesse des pratiquants de la magie, il ne prenait pas toujours la peine de leur

présenter sa femme. Avec le temps, Magda avait appris à repérer les occasions où il préférait qu'elle reste dans l'ombre, voire qu'elle se retire – par exemple quand on venait lui parler de sujets confidentiels ou lui rapporter des troubles quelconques. Parfois, après le départ de tels visiteurs, il restait un long moment à la fenêtre, admirant en silence Aydindril et ses merveilleux palais. À d'autres occasions, une fois seul avec sa femme, il lui révélait leur nom et les motifs de leur visite. Plus rarement, il lui parlait de gens qu'il venait de rencontrer au fin fond des sous-sols de la Forteresse.

Merritt… Ce nom lui était familier, même si elle ne parvenait pas à l'associer à un visage. Sans doute parce qu'elle n'avait jamais vu ce sorcier, en entendant simplement parler par son mari.

Si elle avait pu, Magda ne serait pas retournée dans les sous-sols. Déjà peu engageants en temps normaux, ces lieux lui fichaient désormais une trouille phénoménale et les mises en garde de Tilly ne faisaient rien pour la rassurer. Mais elle devait continuer son enquête quelque part, et les catacombes semblaient une très bonne idée.

Après le départ du seigneur Rahl, elle avait passé des semaines à suivre toutes les pistes possibles. Sans résultat… Interrogeant tous les sorciers et toutes les magiciennes de sa connaissance, elle avait récolté beaucoup de compatissante sympathie, mais pas l'ombre d'une information susceptible de la mettre sur la bonne voie.

Baraccus, sa femme était bien placée pour le savoir, ne confiait pas grand-chose aux gens – y compris les pratiquants de la magie – à part les informations dont ils avaient vitalement besoin. Ses interrogatoires avaient confirmé cette tendance. Les sorciers et les magiciennes ne connaissaient que des bribes de vérité. À sa grande surprise, Magda avait découvert qu'elle en savait plus long sur Baraccus et sur ses activités que ses plus proches collaborateurs.

Grâce à son mari, elle avait développé une vision plus large de la guerre, des alliances complexes et des « forces souterraines » que la moyenne des sorciers. En revanche, ceux-ci connaissaient sans doute plus de détails précis qu'elle. Alors qu'ils se focalisaient sur des segments, certes importants, elle avait une vue d'ensemble des responsabilités du Premier Sorcier et de sa stratégie. En d'autres termes, elle savait comment s'interconnectaient les pièces du puzzle, même si elle n'aurait pas su les décrire avec précision.

L'allié le plus sûr de Baraccus, Alric Rahl, ne faisait pas exception à la règle. Même si le Premier Sorcier lui confiait des missions essentielles, il ne lui révélait pas tout de ses plans. Très informé dans le détail au sujet de ceux qui marchent dans les rêves, le seigneur avait une vision globale du problème inférieure à celle de Magda.

Par nature, Baraccus était un homme secret qui ne se répandait pas

sur ses activités ni sur les motivations de ses choix. Garder tout ça pour lui, disait-il souvent, était une exigence s'il entendait survivre.

Plus au courant que quiconque, Magda était loin de tout savoir sur ce que faisait et projetait son mari. Et elle ignorait toujours pourquoi il s'était donné la mort.

Parmi les personnes qu'elle avait interrogées, beaucoup s'étaient montrées plus intéressées par une conversation avec elle que par l'évocation de Baraccus. Ces sorciers et ces magiciennes voulaient en savoir plus sur la nouvelle arme de l'ennemi et ils se posaient une multitude de questions sur des événements dont ils avaient seulement entendu parler. Ce fameux jour, devant le Conseil, Magda était-elle vraiment couverte de sang ? Avait-elle pour de bon conseillé que tout un chacun récite des dévotions adressées au seigneur Rahl ?

Inlassablement, Magda répétait que tout était vrai et recommandait à ses interlocuteurs de jurer allégeance à Alric Rahl. L'ayant écoutée avec une grande ouverture d'esprit, certains la remerciaient de ses propos. D'autres décrétaient qu'ils ne s'allieraient jamais au maître de D'Hara.

Parmi ces pratiquants de la magie, certains avaient depuis prêté serment au seigneur d'haran…

Après le départ d'Alric Rahl, Magda avait craint que le lien ne fonctionne pas en son absence. Non sans surprise, elle s'était avisée qu'elle sentait le seigneur à travers cette connexion magique. Si étrange que ça parût, elle était capable de dire où il se trouvait – la direction générale, en tout cas – et à quelle distance. Par ce biais, elle savait qu'elle était toujours hors de portée de ceux qui marchent dans les rêves.

Alors que l'été touchait à sa fin, la mort de Baraccus restant aussi mystérieuse et aussi obsédante pour elle, Magda s'était résignée à écouter le conseil pourtant discutable de Tilly. C'était la dernière chose qu'elle pouvait essayer. Même si cette perspective ne lui plaisait pas, surtout depuis que les sous-sols de la Forteresse étaient devenus des coupe-gorge, elle devait tenter un coup de force pour sortir de l'impasse où elle croupissait. De plus, si elle n'agissait pas, un agent ennemi risquait de prendre le contrôle de la vieille femme, la privant d'une précieuse alliée.

Malgré ses réticences et ses craintes, Tilly comprenait l'entêtement de Magda, résolue à découvrir pourquoi Baraccus s'était donné la mort. Consulter une spirite, selon la vieille domestique, pourrait au minimum apaiser le cœur de sa maîtresse. Mais celle-ci voulait bien plus que du baume sur son chagrin. Elle était en quête de réponses !

Le long tunnel finit par déboucher dans une vaste salle qui évoquait une large blessure dans le flanc de la montagne. Pas plus large que les couloirs de la Forteresse où les marchands ambulants

installaient régulièrement leurs étals, la caverne était en revanche haute de plusieurs centaines de pieds, sa voûte presque invisible dans la pénombre.

En longueur, l'étrange lieu n'était pas ridicule non plus. Depuis l'entrée, on ne distinguait pas les traits des gens qui se tenaient à l'autre extrémité – et parfois, on avait même du mal à distinguer les hommes des femmes. En plissant les yeux, Magda parvint cependant à différencier les différentes nuances de tunique et de robe, des indices essentiels sur le rang et les fonctions d'une personne.

Bizarrement, la jeune femme fut soulagée de revoir des gens. Même quand le danger rôdait, on était toujours mieux entourée d'êtres humains que seule dans des tunnels obscurs. Surtout quand des cris y retentissaient, des hommes mourant pour un oui ou un non…

À bonne hauteur sur un des murs, des sortes de meurtrières laissaient apercevoir le ciel nocturne. Autour de ces ouvertures, des chauves-souris chassaient infatigablement des insectes.

Assis sur son séant, un des jeunes chats de la Forteresse suivait des yeux le ballet des chauves-souris. À l'évidence affamé, il faisait peine à voir. Pleine de compassion, Magda sortit de sa sacoche de ceinture un petit paquet de blanc de poulet émincé. En prélevant un morceau, elle le lança au malheureux félin. Tant qu'elle y était, elle en tendit un autre à Tilly et en prit un troisième pour elle. Puis elle referma le paquet et le remit en place. Alors que les deux femmes s'éloignaient en grignotant la viande, le chat dévora en deux coups de dents sa « prise » inattendue.

Magda était déjà venue plusieurs fois dans l'énorme salle, mais par un chemin plus agréable. Suite à ses précédentes visites, elle savait que l'endroit était en réalité un moyeu donnant accès à presque toutes les zones importantes du complexe. La première fois, Baraccus lui avait expliqué que les « meurtrières » permettaient à l'étrange lieu de faire aussi fonction de cheminée d'aération. En d'autres termes, d'assurer le renouvellement de l'air dans les sous-sols.

Ces ouvertures servaient aussi d'accès aux oiseaux, qu'on retrouvait fréquemment dans les couloirs des niveaux supérieurs. Parfois, il arrivait que des merles parviennent jusque dans les salles à manger, où on les voyait sauter un peu partout à la recherche de miettes – quand ils ne volaient pas directement de la nourriture dans les assiettes des convives.

Levant les yeux, Magda vit que des moineaux se perchaient sur des poutrelles, dans les hauteurs de la voûte. Sur une grosse poutre, elle distingua même un corbeau qui suivait des yeux les allées et venues des gens, au niveau du sol.

Comme il faisait plus chaud dehors qu'à l'intérieur, en ce moment, les orifices de ventilation agissaient à l'envers, laissant entrer dans la

salle un air d'une étouffante moiteur. Dans cette étuve, la fumée des forges et des cuisines ambulantes n'arrangeait bien entendu rien.

Des marches creusées dans la roche, sur le mur de droite, conduisaient à une série de balcons étroits parfois dotés d'alcôves. Certaines de ces « niches », munies de portes, étaient à usage privé. Les autres servaient tout simplement d'aire de détente.

Dans la salle, la plupart des gens semblaient pressés, mais c'était un spectacle commun dans la Forteresse. Considérant la taille du complexe, il n'était pas rare qu'il faille des heures pour passer d'un secteur à un autre. Toute tendance à traîner, par exemple pour bavarder avec une connaissance, allongeait démesurément la moindre petite course, qui prenait du coup la plus grande partie de la journée. C'était sans doute pour ça que Tilly préférait les tunnels obscurs.

Voyant que Magda regardait les chariots débordants de bandages ensanglantés garés au hasard le long d'un mur, la vieille femme se pencha vers sa compagne et murmura :

— Avec le genre de choses qu'on fait ici, les erreurs pardonnent rarement. Le plus souvent, elles sont même mortelles.

Magda n'eut pas besoin de demander des précisions à la vieille domestique. Quand elle accompagnait Baraccus, c'était toujours parce qu'il voulait s'entretenir avec les sorciers chargés de produire des armes censées assurer la victoire du Nouveau Monde – ou, du moins, lui épargner la défaite.

Les deux femmes venaient d'entrer dans le secteur des sous-sols où on fabriquait les armes en question à partir d'êtres humains.

Bien sûr, il le fallait pour ne pas perdre la guerre. Malgré tout, l'idée qu'on modifie une personne avec l'aide de la magie continuait à révulser Magda. Au bout du compte, les cobayes n'avaient souvent plus rien d'humain. De telles pratiques, de son point de vue, étaient tout simplement criminelles.

Chapitre 20

— Par là, dit Tilly en désignant un passage niché dans les ombres, au fond de la grande salle. Nous devons suivre ce chemin.

Magda connaissait cet endroit, même si elle n'avait jusqu'à ce jour pas eu l'occasion d'y aller. Ni l'envie, pensa-t-elle en plaquant une main sur son estomac noué.

Alors que Tilly et elle traversaient la salle en suivant une longue diagonale, la veuve de Baraccus s'efforça de garder le visage dans les ombres de sa capuche. Elle ne ferait rien d'extravagant pour empêcher qu'on la reconnaisse, certes, mais il n'était pas question non plus de clamer haut et fort sa présence.

Dans l'immense caverne, le simple écho de ses pas lui parut assourdissant et suffisant pour la trahir.

Jetant un coup d'œil discret autour d'elle, Magda vit des sorciers et des magiciennes qu'elle connaissait. Même si elle ne faisait rien de mal ici, elle ne tenait pas à s'arrêter pour bavarder avec ces gens, et encore moins pour justifier sa présence.

Comme Baraccus le lui avait souvent répété, quand on faisait quelque chose d'important, il ne fallait jamais trop en révéler aux autres. En fait, le strict minimum suffisait. Fidèle toute sa vie à cette ligne de conduite, le Premier Sorcier évitait même d'en dire trop à son épouse.

Dans la mort, il ne s'était pas écarté de sa philosophie…

Magda était désormais sûre que le suicide de son mari – presque banal, pour ceux qui le connaissaient mal – avait un sens bien plus profond qu'il y paraissait. Se donner la mort ne cadrait pas avec la personnalité et le caractère de Baraccus. Il y avait autre chose, mais quoi ? Quel objectif avait pu convaincre un homme pareil de déserter le monde ?

En tout cas, en ce qui concernait sa mort, il semblait avoir eu la ferme volonté que Magda se mette en quête de vérité. Son dernier message en attestait, la chargeant très explicitement de se lancer dans cette recherche.

D'une façon ou d'une autre, la jeune femme finirait par savoir ce que cachait la fin de son mari.

En suivant Tilly, elle remarqua que les grandes niches ménagées dans le mur de gauche de la salle avaient été transformées en ateliers. Penchés sur un établi, des artisans travaillaient le métal ou le bois. Au fond de certaines de ces échoppes, on distinguait de grandes remises

dont les portes coulissantes étaient le plus souvent ouvertes afin de laisser circuler l'air.

Les feux rougeoyants d'une forge, au cœur d'une de ces grandes pièces, trahissaient une activité frénétique qui attira l'attention des deux femmes. Consécutivement à ce qui paraissait être un grave accident, des hommes se criaient des ordres et des instructions en tentant de contenir l'incendie.

Jetant un coup d'œil, Magda constata que le plus grand désordre régnait en ces lieux. La forge à demi éventrée, des débris de brique et des braises ardentes jonchaient le sol. La partie supérieure de la forge n'était nulle part en vue, pas plus que sa cheminée d'évacuation. Une fumée âcre et des cendres encore incandescentes volaient dans les airs et passaient dans la caverne principale. Les parties métalliques de la forge, tordues comme par la main d'un géant, laissaient supposer qu'il y avait eu une explosion très violente.

Des éclairs continuaient à zébrer l'air autour de la forge dévastée, filant vers la voûte où ils parvenaient à fissurer la roche. À l'évidence, la magie n'était pas étrangère à la catastrophe, et elle avait dû être largement impliquée dans les « travaux » en cours.

À la lueur des éclairs, les hommes jetaient des seaux d'eau sur les flammes, faisant siffler comme des serpents les morceaux de charbon encore brûlants. Comme si l'illumination était insuffisante, d'autres sorciers faisaient léviter des sphères lumineuses au-dessus de la scène.

Magda repéra un homme écroulé sur le sol, près du mur du fond, et un autre qui gisait sur le ventre non loin de là. Deux cadavres, hélas. De la fumée s'élevait encore de la tunique noire d'un des malheureux.

Un fragment d'épée était enfoncé dans sa poitrine. Plissant les yeux, Magda vit que le mort avait perdu un bras, coupé au ras de l'épaule. Le morceau de lame ne bougeant pas d'un pouce, il était aisé de voir que le pauvre sorcier ne respirait plus. Sur le sol, à côté des braises, des éclats de la lame brisée brillaient comme des pierres précieuses. Un morceau planté dans un mur pourtant noyé au cœur des ombres scintillait avec la même violence.

Quelques personnes entouraient un blessé étendu sur le sol. Agenouillés en cercle, ces sorciers unissaient leurs efforts pour tenter de guérir leur infortuné collègue. Pour que les convulsions du blessé ne l'achèvent pas, deux ou trois hommes le tenaient pendant que les autres invoquaient leur pouvoir pour le sauver.

La source des cris, devina Magda. L'instinct la poussa à voler au secours du pauvre homme, mais des gens bien plus qualifiés qu'elle s'en occupaient déjà.

Selon les trois sorciers croisés dans le couloir, rien ne serait arrivé si Merritt n'avait pas abandonné son poste – et ses compagnons.

Comment pouvait-on déserter ainsi ? Des vies étaient perdues à cause de cette vilenie.

Accessoirement, comment une épée avait-elle pu exploser et provoquer de tels dégâts ?

Conscientes qu'elles ne pouvaient rien faire pour aider, Magda et Tilly continuèrent leur chemin.

D'autres niches géantes fourmillaient d'activité à la seule lumière des forges ou des grands fours. Malgré le drame qui venait d'avoir lieu, le travail continuait. Le métal fondu et les fours ne supportaient pas qu'on les laisse sans surveillance. Manipulant d'énormes billes de métal, certains ouvriers continuaient l'enfournage tandis que d'autres, à un autre stade de la production, versaient des flots d'alliage en fusion dans des moules.

Dans d'autres ateliers, des forgerons, marteau en main, attendaient devant leur enclume qu'on leur livre des barres à la bonne température pour être travaillées. Dès que c'était fait, ils se mettaient à l'ouvrage avec un bel ensemble.

Un concert de bruits de marteau et de cris retentissait en permanence dans la caverne géante. Un concert ? Une cacophonie, plutôt, des plus assourdissantes quand on y ajoutait le grincement des limes, le chant sourd des soufflets et le vacarme de centaines de conversations.

La senteur du métal en fusion monta aux narines de Magda, se mêlant aux relents de fumée et à l'odeur de l'eau salée et de l'huile utilisées pour la trempe.

Dans cette fourmilière envahie de fumée aux reflets orange – l'éclat lointain des fournaises des forges – le travail ne cessait jamais, quoi qu'il arrive. En temps de guerre, quand la pression de l'ennemi augmentait, il ne fallait surtout pas relâcher son effort.

Tous ces gens le savaient, et l'angoisse qui les poussait à dépasser sans cesse leurs limites était presque palpable.

Chapitre 21

Lorsqu'elles eurent atteint le fond de la grande salle, Magda regarda autour d'elle pour s'assurer que les gens vaquaient à leurs occupations et ne s'intéressaient pas aux siennes. L'inspection étant satisfaisante, Tilly et sa maîtresse s'engagèrent dans le passage.

Du même style que celle des plus somptueux endroits de la Forteresse, cette arche enchâssée dans la muraille se révélait bien plus petite et bien plus… intime. Pas plus hautes que Magda, les deux colonnes à cannelures qui la flanquaient soutenaient un entablement qui servait lui-même de support à une double arche décorée d'une mosaïque aux motifs géométriques. Les deux bancs latéraux arboraient les mêmes ornements, assurant l'harmonie architecturale de l'ensemble.

Ces sièges laissaient penser que les visiteurs, avant de continuer leur chemin, prenaient le temps de s'asseoir pour reconsidérer leur décision. Ou se reposaient tout simplement avant de se soumettre à une terrible épreuve.

À dire vrai, les grandes statues à la mine sinistre et aux poses tourmentées qui flanquaient la partie arrière de cette entrée donnaient plutôt envie de rebrousser chemin.

Rien d'étonnant, puisqu'elles étaient conçues pour ça. Une façon d'avertir les curieux qu'on n'entrait pas ici à la légère.

Car franchir ce seuil revenait à s'aventurer dans le domaine des morts.

Sans réfléchir ni reprendre son souffle, Tilly s'engouffra dans le passage obscur. Magda la suivit, la lumière de sa lanterne révélant qu'elles entreprenaient la descente d'un escalier de pierre aux marches assez larges pour que deux personnes avancent de front.

— Tu viens souvent ici, Tilly ?

— Non, maîtresse. Seulement quand un sorcier ou une magicienne demandent que je nettoie un endroit spécifique. Certains aiment que leur chambre soit bien rangée. La plupart, cependant, détestent qu'on vienne fouiner sur leur lieu de travail. En ce qui concerne les salles communes, une équipe de nettoyage s'en occupe…

Magda étudia la balustrade soigneusement entretenue. Faire en sorte que leur dernière demeure soit agréable pour les visiteurs était en somme une marque de respect pour les morts.

Alors que les marches conféraient une certaine grandeur à

l'escalier, les murs et le plafond creusés à même la roche faisaient plutôt penser à un puits.

Palier après palier, les deux femmes s'enfoncèrent dans les entrailles de la terre sans jamais passer devant un couloir latéral ni apercevoir une porte ou une alcôve.

Après une très longue descente, les deux compagnes débouchèrent dans une grande caverne artificielle creusée elle aussi à même la roche comme en témoignaient les marques d'outils encore visibles sur les murs. À part le sol joliment carrelé, les finitions brillaient par leur absence. Au centre de la grotte, sur une table en bois verni, un vase très simple contenait des lilas blancs.

Sur tout le périmètre de la caverne, des ouvertures permettaient d'accéder à d'autres salles. Magda compta neuf entrées dépourvues de tout ornement à l'exception d'un symbole gravé dans la roche.

Sans hésiter, Tilly pénétra dans la neuvième salle. Un chiffre, Magda tenait cette information de Baraccus, qui jouait un rôle très important dans tout ce qui était lié à la magie.

Les murs de la petite antichambre se révélèrent tout aussi bruts que ceux de l'escalier et de la grotte précédente. En guise d'antichambre, il s'agissait en fait d'un palier, car de nouvelles marches apparurent devant Magda et Tilly. Taillées dans la pierre, elles se révélèrent irrégulières et glissantes, forçant la jeune femme à avancer très prudemment.

Au terme d'une très longue descente, le sol redevint presque plat et la nature de la roche changea, le calcaire cédant la place à du grès. Alors que des tunnels partaient dans toutes les directions, Tilly, sans hésiter, choisit le plus large, qui s'ouvrait directement en face des marches.

Dans ce corridor, les deux femmes passèrent devant plusieurs arches, Tilly gardant le regard bien droit devant elle.

Magda céda à la curiosité… et vit aussitôt les tombes.

Dans chaque salle ronde, des niches murales contenaient des restes humains. Au minimum ceux d'un seul corps, et très souvent de deux ou trois. Très probablement des parents qui reposaient pour l'éternité dans le silence et l'intimité de la terre.

Magda ralentit pour mieux observer les chambres funéraires. Dans les plus grandes, les niches murales superposées occupaient tout un mur haut d'une quinzaine de pieds. Pour accéder aux dernières, il fallait une échelle, supposa la jeune femme.

Dans les alvéoles de ces étranges ruches, les défunts reposaient pour la plupart dans des linceuls si secs et si poussiéreux qu'on aurait pu facilement les confondre avec le grès des murs. De rares niches contenaient des cercueils de pierre sculptée recouverts de gravats et prisonniers d'un véritable réseau de toiles d'araignées.

Un peu plus loin, Magda commença à voir des niches remplies d'ossements blanchis par le temps. Ici, et sans doute pour gagner de la place, on avait choisi de ranger les vestiges humains par catégorie. Les crânes avec les crânes, les tibias avec les tibias… Très anciens, ces tombeaux étaient abandonnés depuis des décennies, si ce n'étaient des lustres.

— Ce sont les plus vieilles sépultures, dit Tilly. Pour gagner de la place, on a maximisé la méthode de rangement… Au fil des siècles, il a fallu sans cesse étendre les catacombes afin qu'elles puissent accueillir tous les défunts. Les travaux d'excavation sont toujours en cours. La plupart des gens que nous avons vus en haut finiront ici, dans le silence et la paix.

Sur presque toutes les niches, en tout cas les premières, le nom d'une famille ou le titre d'un notable restaient encore inscrits dans la pierre. Parfois, des motifs mystérieux, gravés par la main maladroite d'un parent ou d'un ami, saluaient la mémoire du ou des défunts.

Beaucoup de gens tenaient à inhumer les membres de leur famille afin de pouvoir leur rendre visite. Mais tout le monde ne partageait pas cette façon de voir les choses. Les parents des personnes célèbres, par exemple, préféraient la crémation, car ils redoutaient que la dépouille devienne un sujet de curiosité – ou un objet de mépris pour les rivaux du cher disparu.

Magda avait choisi de faire incinérer l'enveloppe corporelle de Baraccus. Un rite funéraire, selon certains, qui libérait l'esprit de son carcan de chair et facilitait son voyage jusqu'au royaume des morts. À l'inverse, beaucoup de gens ne supportaient pas l'idée qu'un être aimé soit réduit en cendres. Aux yeux de Magda, l'enveloppe vide n'était pas vraiment l'homme qu'elle avait adoré. Celui-ci, espérait-elle, devait être à l'abri parmi les esprits du bien. La réalité l'ayant contrainte à choisir, elle avait préféré détruire son corps par le feu que le laisser lentement pourrir en terre.

Le tunnel s'élargissant, Magda et Tilly purent de nouveau y avancer de front. Après une très longue descente vers le cœur même de la terre, en passant devant des milliers et des milliers de morts, elles finirent par déboucher dans la partie la plus récente des catacombes. Ici, les linceuls étaient toujours d'un blanc immaculé et fort peu de poussière les recouvrait.

Fixées à des supports déjà rouillés, des torches éclairaient ce secteur du domaine des morts, rendant les lanternes inutiles. Du coup, Tilly éteignit la sienne.

— Ici, dit la vieille femme, des sorciers et des magiciennes travaillent près des endroits où dorment les morts.

Magda se souvint que Tilly, des semaines plus tôt, lui avait confié

que les sorciers travaillaient *avec* les morts. Cette idée lui déplaisant au plus haut point, la jeune femme préférait ne rien imaginer de ce qui pouvait se passer ici.

Aussitôt arrivées, les deux femmes captèrent des échos de voix. Puis elles rencontrèrent des gens, la plupart trop pressés pour leur accorder une once d'attention. De-ci de-là, par petits groupes, des sorciers et des magiciennes débattaient avec passion de formules magiques ou d'interprétation des prophéties.

Ici, toutes les salles n'étaient pas des tombeaux. Creusés à même la roche, comme les autres, ces « ateliers » d'un genre très spécial étaient parfois éclairés par des torches, mais beaucoup plus souvent par des globes lumineux.

Dans certaines pièces sans lumière, Magda reconnut des toiles de vérification en lévitation dans l'air. Massés autour de ces constructs scintillants, des sorciers les étudiaient pensivement en désignant des éléments bien distincts.

Alors que certaines de ces toiles bourdonnaient, d'autres étaient aussi silencieuses que la mort.

Magda et Tilly passèrent aussi devant de gigantesques bibliothèques dont les étagères, frôlant la voûte, ployaient sous le poids des grimoires. Grâce à Baraccus, Magda savait que ces ouvrages, terriblement dangereux, n'étaient pas à mettre entre toutes les mains. Les plus redoutables avaient d'ailleurs été transférés dans le Temple des Vents.

Assis à des tables, des hommes et des femmes lisaient, le front plissé, tandis que d'autres, marchant sur la pointe des pieds, cherchaient dans les allées le livre dont ils avaient besoin.

Magda et Tilly passèrent aussi devant plusieurs portes fermées. En une occasion, les vifs éclairs qui filtraient de l'encadrement du battant firent supposer aux deux femmes qu'une tempête se déchaînait derrière.

— Par là, dit Tilly en désignant un couloir sur sa droite.

Le très long corridor se révéla très différent de tous ceux que Magda avait vus ou descendus. Très large, son plafond plat et non voûté et ses murs parfaitement droits, le passage désert et silencieux avait quelque chose d'oppressant.

Alors qu'elle s'y enfonçait, Magda sentit tous les petits poils de sa nuque se hérisser.

Une grande arche s'ouvrait au bout du passage. Assez curieusement, compte tenu de la solennité des lieux, elle était fermée par une simple tenture ornée d'un motif géométrique aux couleurs ternies.

Tilly s'arrêta devant l'arche.

— Tu vas devoir continuer seule, maîtresse…

— Pourquoi ?

Tilly désigna la tenture.

— Les sorciers pour qui je travaille parfois, ceux qui m'ont parlé de la spirite, m'ont avertie que je ne devais pas dépasser cette arche. Au-delà, seuls les détenteurs du don sont autorisés.

— Mais je n'ai pas le don !

— Tu es Magda Searus ! Être l'épouse du Premier Sorcier t'a valu des responsabilités que les femmes normales ignorent, mais en compensation, tu as aussi gagné des droits dont sont en principe privés les profanes.

Malgré les assurances de Tilly, Magda n'aurait pas parié qu'elle allait être bien reçue. Perdre ainsi sa compagne n'avait rien de rassurant, d'autant plus qu'elle ne s'y était pas attendue un instant.

Tilly sortit de sa poche une feuille de parchemin pliée et la tendit à Magda.

— Une amie m'a donné ce plan… Une amie en qui j'ai toute confiance. Je vais te montrer l'itinéraire à suivre. Concentre-toi, sinon tu risques de te perdre. Quand tu atteindras une arche fermée par une tenture rouge, tu seras arrivée.

» Derrière, à ce qu'on dit, tu rencontreras une aveugle nommée Isadora. C'est elle qui s'occupe de la spirite. Je ne la connais pas, mais d'après ce qu'on dit, si sa maîtresse veut bien te voir, Isadora te conduira à elle.

» Cela dit, il se peut que la spirite refuse de te recevoir. Sa fonction est d'aider les sorciers et les magiciennes à voir dans le royaume des morts, pas d'accorder des audiences privées. Tu seras peut-être venue pour rien.

— Tilly, c'est toi qui m'as conseillé de consulter cette femme. Sans savoir si elle accepterait de me voir ?

— Tu es la femme du Premier Sorcier qui réside désormais dans le royaume des morts. Sans pouvoir le jurer, j'ai supposé qu'elle ne te fermerait pas sa porte.

Un peu penaude, et pas sans raison, Tilly tenta de se racheter en prodiguant ses conseils à Magda :

— Si tu parles à la spirite, elle devra s'immerger dans le royaume des morts pour trouver ce que tu cherches. À ta place, je réfléchirais bien aux questions que je veux poser.

— Je comprends… (Se demandant si le jeu en valait la chandelle, Magda baissa les yeux sur le plan couvert de lignes et de flèches.) Tilly, merci de m'avoir guidée jusque-là.

— Si la spirite te reçoit, j'ai cru comprendre qu'elle te garderait assez longtemps. Avec ta permission, je vais m'en retourner là-haut. Si je ne me présente pas à mon travail…

Un bon prétexte pour ne pas avouer que cet endroit lui donnait la

chair de poule. Mais comment Magda aurait-elle pu blâmer son amie, alors qu'elle se sentait tout aussi peu rassurée ?

— Bien sûr, bien sûr ! Tu en as déjà fait assez ! Tu peux y aller, tout ira bien pour moi.

— Tu retrouveras ton chemin à partir d'ici ?

— Oui, ne t'en fais pas pour ça…

Tilly tapota gentiment le bras de Magda.

— Je te souhaite bonne chance, maîtresse. Puisses-tu trouver les réponses que tu cherches, et avoir enfin le cœur en paix.

Doutant d'avoir un jour le cœur en paix, Magda acquiesça cependant. Au minimum, elle avait la ferme intention de trouver des réponses.

— Sois prudente, maîtresse.

— Que veux-tu dire ?

— On raconte que la spirite est une femme dangereuse.

— Dangereuse ?

— Oui, parce qu'elle fraie avec les morts.

Magda soupira puis saisit la tenture d'une main.

— Je ferai attention…

Tilly se détourna, remonta à la hâte le couloir et disparut à une intersection.

Debout devant la tenture décorée d'un motif géométrique, Magda consulta de nouveau le plan. Peu convaincue, elle se demanda s'il n'était pas préférable de faire demi-tour. Mais comment continuer sa quête, si elle ne s'accrochait pas à sa dernière chance ?

Si près du but, il aurait été absurde de renoncer, pas vrai ?

Chapitre 22

Magda écarta la tenture et entra prudemment dans ce que son plan présentait comme un labyrinthe complexe. Levant sa lanterne, elle tenta de sonder les ténèbres mais ne distingua presque rien. Commençant à avancer dans le tunnel creusé au cœur de la roche, elle dut écarter une nouvelle tenture, puis une autre et encore une autre. Apparemment, il y en avait des couches et des couches… Surprise par cette série d'obstacles en tissu, Magda se demanda à quoi ils pouvaient bien servir. Étaient-ils censés rendre le labyrinthe plus perturbant encore pour les intrus ? En tout cas, ça marchait avec elle…

Les tentures masquant une bonne partie des passages latéraux, la jeune femme eut les plus grandes difficultés à se situer par rapport à son plan. Un rideau donné était-il simplement là pour lui compliquer la tâche, ou donnait-il accès à un tunnel différent ?

À certains endroits, Magda se retrouva au milieu de quatre tentures formant un carré parfait. Pour savoir lesquelles donnaient sur un autre tunnel, elle dut chaque fois les écarter toutes, puis consulter le plan remis par Tilly pour s'orienter. En plus d'une occasion, s'étant trompée, elle fut contrainte de revenir sur ses pas.

Alors qu'elle se référait sans cesse au plan, il lui apparut très vite qu'il n'était pas exact. De quoi paniquer, dans un endroit pareil. Sans repères fiables, elle risquait d'être perdue au point de ne même plus pouvoir rebrousser chemin.

Assez vite, cependant, elle s'aperçut que les traits les plus courts, sur sa carte, ne représentaient pas des couloirs latéraux, comme elle l'avait d'abord cru, mais indiquaient simplement la position des séries de tentures. En comptant ces dernières, puis en comparant avec les marques, elle eut vite vérifié cette théorie. Désormais familiarisée avec le plan de Tilly, il lui devint de plus en plus facile de s'orienter.

Un silence de mort régnait dans le labyrinthe. Alors que les semelles de ses bottes crissaient à peine sur le sol, la jeune femme remarqua que celui-ci était encore irrégulier, contrairement à celui des autres tunnels. La preuve que les visiteurs étaient rares…

Croyant avoir entendu un bruit dans son dos, Magda se retourna et s'immobilisa, l'oreille tendue. Ne captant rien, elle reprit sa progression et accéléra le pas.

Désormais, quelques-uns des tunnels latéraux n'étaient plus défendus par une tenture. À sa grande surprise, la jeune femme ne découvrit pas l'ombre d'une porte dans le dédale. À croire que

l'obscurité angoissante suffisait à décourager les curieux. Avec l'aide des étranges tentures, bien entendu…

Dans l'air sec où flottait la poussière soulevée par les pieds de Magda, l'absence d'odeur de fumée confirmait s'il en était besoin que les visiteurs, ici, ne se pressaient pas au portillon. Et de fait, il n'y avait personne dans le tunnel principal et les artères latérales.

Certaines tentures, désormais, protégeaient l'entrée de petites pièces dépourvues de mobilier et selon toute vraisemblance d'occupants. Des salles sans usage, comme tout ce qui se trouvait ici. À croire que dans cette enclave obscure, la vie n'existait pas.

Pensant de nouveau avoir entendu un bruit, Magda se retourna et attendit, le cœur battant la chamade. Comme la première fois, rien ne se produisit. Après un moment, la veuve de Baraccus repartit, mais à partir de là, elle se força à jeter régulièrement un coup d'œil dans son dos.

Aucun endroit de la Forteresse ne lui avait jamais paru si isolé… Malgré de fréquentes visites aux sous-sols, elle ne s'était cependant jamais aventurée dans les catacombes, qui l'avaient déjà beaucoup impressionnée. Mais l'immense cimetière lui avait pourtant paru moins sinistre que les tunnels conduisant au fief de la spirite.

Dans ce dédale, tous les passages se ressemblaient, une recette très sûre pour qu'un profane s'égare. Par bonheur, il y avait le plan de Tilly, et elle s'y accrochait comme à une planche de salut lors d'un naufrage.

Soudain, Magda atteignit le bout du chemin : une arche défendue par une tenture rouge. La carte n'allait pas plus loin, et l'endroit correspondait à ce que lui avait décrit Tilly.

Mais que faire à présent ? En l'absence de porte, elle ne pouvait même pas toquer.

— Il y a quelqu'un ? appela-t-elle, sa voix se répercutant dans son dos.

— Nous sommes ici, répondit une voix de femme. Que venez-vous faire chez nous ?

— Je suis là pour parler avec les morts.

Immobile, Magda attendit dans un silence à peine troublé par les crépitements de sa lanterne. Inquiète, elle tendit l'oreille mais n'entendit rien dans son dos.

— Entre, si ton besoin est assez fort.

Quelque chose dans le ton de son interlocutrice glaça les sangs de Magda. D'instinct, elle décida de rebrousser chemin tant que c'était encore possible.

Chapitre 23

Mobilisant tout son courage, Magda parvint à surmonter son désir de s'enfuir. Avant de changer encore d'avis, elle écarta la tenture rouge et jeta un coup d'œil dans un étroit passage. Au-delà de l'arche, ce couloir s'enfonçait dans l'obscurité jusqu'à ce qui semblait être une mare de lumière. Avançant lentement, la jeune femme finit par découvrir qu'il s'agissait d'une pièce ronde éclairée par des dizaines de cierges disposés dans des niches murales.

Sur la droite, une petite arche donnait accès au cœur de cet étrange repaire. C'était là, sans doute, que se tapissait la spirite.

Au milieu de la pièce, assise à même le sol, une mince jeune femme regardait la visiteuse. Ses cheveux bruns coupés très court, elle portait une longue robe sombre qui tombait jusqu'à ses chevilles mais dévoilait ses épaules et ses bras.

Un bandeau de cuir couvrait les yeux de l'inconnue. Très épais, afin qu'elle n'y voie vraiment rien, sans doute, il était découpé au centre afin de s'adapter à la naissance de son nez. Nouée sur la nuque de la jeune femme, une lanière également en cuir tenait solidement en place ce masque sans fente sur lequel figuraient des motifs géométriques – des runes magiques, reconnut Magda, certaines de couleurs vives.

Frappée par la délicate finition de ce masque, Magda ne put s'empêcher d'admirer l'artisan qui l'avait fabriqué. En même temps, elle frémit en songeant qu'il devait couvrir depuis très longtemps les yeux de la jeune inconnue.

— Bienvenue, dit celle-ci en inclinant la tête comme si elle entendait se fier à son ouïe pour localiser la visiteuse.

— Merci, répondit Magda. Vous êtes Isadora ?

La jeune femme sourit, creusant encore davantage ses joues. Un accueil agréable, certes, mais qui mit Magda bizarrement mal à l'aise. Peut-être à cause du bandeau, Isadora avait une expression amère et dure qui ne convenait pas du tout à son âge. Un peu comme celle des jeunes orphelines qui vivaient d'expédients dans les rues d'Aydindril. Des adolescentes que la vie n'avait pas ménagées et qui ne se faisaient plus d'illusions sur rien.

— Oui, c'est moi, Isadora… Ici, les visites sont rares. Puis-je savoir qui vous êtes ?

— Magda Searus.

— La femme de Baraccus ? J'ai entendu parler de vous, en effet…

Magda n'aurait su dire si elle devait s'en féliciter ou le déplorer. Jetant un coup d'œil à l'arche obscure, elle se demanda si la spirite entendait la conversation.

Dans la Forteresse et en ville, beaucoup de gens connaissaient Magda et beaucoup l'appréciaient sincèrement. Mais bien entendu, elle n'avait pas que des amis. Quelques femmes, rongées par la jalousie, ne lui pardonnaient pas d'avoir « réussi » à épouser le Premier Sorcier. Et certains hommes affirmaient que le mariage, en particulier avec une jeune beauté, ne pouvait que nuire à l'efficacité et à la concentration de Baraccus.

Moins sophistiqués, bon nombre de gens trouvaient simplement agaçant qu'une « fille dépourvue du don » soit devenue la compagne du plus grand sorcier des Contrées.

Après sa prestation devant le Conseil, une poignée de sceptiques l'avaient prise en grippe, sans doute parce qu'ils détestaient qu'on vienne troubler la routine de leur paisible existence au sein de la Forteresse. Comme s'ils blâmaient la messagère au lieu de s'inquiéter de la teneur du message. Une attitude assez fréquente, et qui ne changeait rien à la réalité, bien entendu…

— Toutes mes condoléances, dit Isadora. Le Premier Sorcier était un grand homme.

— Merci… C'est à son sujet que je viens. En fait, j'aimerais parler à la spirite.

— Je crains que ce soit impossible… Son unique mission, voyez-vous, est d'aider les sorciers qui travaillent ici. Quoi qu'on ait pu vous dire, elle n'organise pas des séances de spiritisme pour consoler ou divertir les gens. J'ai ordre de répondre aux visiteurs que sa tâche consume toutes ses forces. Vous m'en voyez désolée, mais c'est comme ça.

— On m'a seulement dit qu'elle accepterait peut-être de recevoir une personne dépourvue du don…

Isadora prit le temps d'assimiler cette information.

— C'est important ?

— Pour moi, oui… Et je ne cherche ni consolation ni… divertissement. Si j'avais le choix, je laisserais les morts en paix, croyez-moi.

La jeune femme eut un sourire lointain.

— Je voulais dire : Est-ce important pour nous ?

Magda fut surprise par la question et ne le cacha pas.

— Eh bien, c'est peut-être essentiel pour notre survie.

— Revenez un autre jour.

Une fin de non-recevoir des plus abruptes. Privée du droit élémentaire de plaider sa cause, Magda décida que ça ne se passerait

pas comme ça.

— Il est question de la survie de nos peuples et de la pérennité de notre mode de vie. Une guerre fait rage et nous sommes tous menacés. J'ai besoin de la spirite, et j'ai peur de devoir insister.

— Insister ? (Isadora leva la tête comme si elle parvenait à voir à travers son bandeau.) Et vous pensez avoir droit à des faveurs parce que vous êtes la veuve d'un homme important ? Selon vous, nous devrions céder à vos injonctions ?

Entendant une certaine innocence dans ces questions, comme si Isadora s'interrogeait sincèrement, Magda lutta pour garder son calme et répondit très sereinement :

— Pas du tout. Je reconnais que mon statut m'a ouvert bien des portes, mais j'en ai toujours profité pour défendre les faibles, pas pour me gagner tel ou tel avantage. Aujourd'hui, c'est pareil. Je ne demande pas un passe-droit parce que j'étais l'épouse du Premier Sorcier. J'implore la spirite de me recevoir afin d'obtenir des réponses vitales pour la sécurité des gens. Et pour la mienne, je l'admets bien volontiers. Je cherche à sauver tout le monde…

» Dans son dernier message, Baraccus m'a confié une mission, et c'est pour ça que je suis là. Si j'insiste, c'est en son nom, et pour découvrir la vérité.

— Quelle vérité ?

— Pour commencer, sur son suicide… Il n'était pas le genre d'homme à se supprimer sur un coup de tête. S'il l'a fait, c'est pour une raison liée à son séjour dans le Temple des Vents. S'il a sauté dans le vide, c'est pour notre bien à tous. En d'autres termes, il s'est sacrifié, et je dois savoir pourquoi afin que son geste ne soit pas vain.

Isadora eut un petit sourire qui adoucit ses traits.

— Je suis navrée, dit-elle en désignant la sortie. Comme je l'ai dit, la spirite est débordée et elle ne peut recevoir personne. Elle aussi lutte pour le bien commun. Si admirable que soit votre quête, elle ne nous concerne pas.

Magda dut se rappeler qu'elle avait décidé d'être patiente.

— Voilà qui pourrait changer très vite… N'attendez pas qu'il soit trop tard.

Isadora baissa le bras et plissa le front, trahissant pour la première fois un peu d'inquiétude.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout n'est pas parfait dans la Forteresse. Nous sommes en guerre et l'ennemi s'est infiltré parmi nous.

Isadora blêmit un peu.

— L'ennemi, entre nos murs ?

— Oui.

— C'est absurde !

— Vous avez entendu parler de ceux qui marchent dans les rêves ?

Isadora ne répondit pas tout de suite.

— Oui, finit-elle par souffler. Mais ils sont loin d'ici, dans l'Ancien Monde.

— C'est ce que pense le Conseil – à tort ! Ces intrus contrôlent l'esprit de gens qui vivent ici, les transformant en espions puis en traîtres. Tous ces meurtres étranges ont une explication…

— La plupart ont eu lieu dans les catacombes… Savez-vous qu'il est dangereux pour vous d'y venir ? Quant à ceux qui marchent dans les rêves… Ici ? Vous en êtes sûre ?

— L'un d'eux m'a attaquée.

Isadora encaissa le coup en silence. Puis elle se ressaisit :

— Si c'était vrai, vous seriez morte.

— Je n'en suis pas passée loin… Un moment, j'ai cru vivre mes derniers instants. J'allais traverser le voile, mais j'ai pu obtenir une protection contre le pouvoir de mon agresseur. Juste à temps… Vous pourriez bénéficier aussi de cette défense.

Isadora sourit de nouveau.

— Ainsi, vous venez marchander ? Une protection en échange d'une audience avec la spirite ?

Une accusation. Pleine de mépris, à l'évidence.

— Pas du tout ! Je vous offre une protection sans la moindre contrepartie, et même si vous refusez de m'aider, j'insisterai pour que vous profitiez de ma proposition.

— Une façon de m'amadouer, pour que je finisse par faire ce que vous me demandez ?

— Non ! Je ne vous fais pas une faveur, essayez de le comprendre. Ceux qui marchent dans les rêves peuvent s'emparer d'un esprit sans défense et le contrôler à leur guise. Pour eux, la spirite serait une cible de choix. S'il y a des traîtres dans la Forteresse, ils informeront leurs maîtres que cette femme est un élément-clé de notre défense. Vous imaginez ce qui arriverait si nos ennemis la dominaient ou l'éliminaient ? Quelle perte pour notre cause !

» Pour ce que j'en sais, il y a peut-être déjà dans votre esprit un intrus qui épie notre conversation et cherche à connaître les réponses que la spirite me donnera. C'est un risque que je refuse de courir.

— Vous m'offrez cette protection pour être sûre de ne rien risquer en ma présence ? C'est bien ça ?

— Exactement ! Je sais de quoi sont capables ceux qui marchent dans les rêves. Si l'un d'entre eux contrôle la spirite, il fera en sorte qu'elle m'oriente dans la mauvaise direction afin que j'échoue et que nous mourions tous.

» Il y a des traîtres parmi nous, et ils servent entre autres choses de poissons-pilotes à ceux qui marchent dans les rêves. En plus de ça, ils

doivent préparer des horreurs encore plus terribles. C'est peut-être cette vérité-là que Baraccus voulait que je découvre. Il y a des tueurs ici et le temps presse. Si la spirite m'aide, je dois être sûre qu'elle n'est pas une marionnette de l'ennemi.

Isadora détourna la tête.

— Il y a plus, continua Magda. Si un intrus s'est introduit en vous, il risque de vous tuer de l'intérieur pour m'empêcher d'obtenir des réponses. Comprenez-vous pourquoi je veux vous protéger ? C'est dans l'intérêt de tous, y compris le mien.

Isadora était désormais blanche comme un linge et elle tremblait.

— Je tiens beaucoup à mon esprit, souffla-t-elle en tournant la tête vers sa visiteuse. Asseyez-vous près de moi, Magda Searus. Je suis très avide d'être protégée – pour les raisons que vous venez d'évoquer, et pour d'autres, qui me sont personnelles.

En parlant ainsi, Isadora venait de confirmer les soupçons de Magda, qui ne trahit pas sa satisfaction.

Chapitre 24

Quand Isadora, dûment prosternée, eut répété trois fois les dévotions, elle se redressa et se rassit en tailleur sur le sol.

— Magda Searus, merci de m'avoir fait jurer allégeance au seigneur Rahl afin d'échapper au pouvoir de ceux qui marchent dans les rêves.

La veuve de Baraccus prit note qu'Isadora n'ajouta pas ce qui aurait dû être évident. Elle inclina la tête, mais se souvint que son interlocutrice était aveugle.

— C'était un plaisir… Et pour une amie, « Magda » est bien suffisant.

— Tu as une ombre, Magda.

— Pardon ?

— Et ton ombre marche presque sans bruit.

Magda se retourna et découvrit que deux grands yeux verts la regardaient. Un chat famélique se frottait le dos contre un montant de l'arche d'entrée. Très vraisemblablement, c'était le matou qu'elle avait nourri un peu plus tôt. Le ventre vide, il avait dû la suivre en espérant qu'elle recommence. Une explication très rassurante des bruits qu'elle avait entendus en venant.

— C'est un chat, Isadora !

— De quelle couleur ?

— Il est noir…

— Voilà pourquoi il n'a pas peur de venir ici.

— Plaît-il ?

— Les gens ont peur des chats noirs parce qu'ils les croient maléfiques. En fait, ils ont simplement le don de voir entre les mondes. Un petit don, certes, mais ils peuvent apercevoir le monde des esprits. C'est ce qui leur vaut leur mauvaise réputation. Et c'est pour ça que celui-là t'a suivie. Cet endroit ne lui est pas totalement étranger, parce qu'il ne voit pas uniquement le monde des vivants.

Dans les catacombes, au milieu de tous ces morts, on était sans doute plus près du monde des esprits que partout ailleurs. En fait, tous les sous-sols de la Forteresse semblaient être très éloignés de la vie telle qu'on la concevait à la surface.

Entendant le chat miauler, Magda se tourna vers lui.

— Tu as faim, mon minou ?

Le félin miaula de nouveau. Se frottant au montant de l'arche, il semblait terrifié à l'idée d'approcher. En même temps, il en mourait

d'envie.

Magda sortit son petit paquet de viande et l'ouvrit. La tentation, elle le savait, aurait raison de la méfiance du chat.

— Et toi, Isadora, tu as faim ?

La jeune femme hocha la tête puis accepta avec plaisir le morceau de viande que lui tendit Magda.

Approchant enfin, le félin lui aussi eut sa part du festin.

— Voilà, régale-toi, mon minou.

Tandis que Magda mangeait aussi, l'animal dévora sa délicieuse « prise ».

— On dirait qu'il est ton ombre, souffla Isadora. Voilà comment tu devrais l'appeler : Ombre.

— Je n'ai aucun besoin d'un chat, marmonna Magda en donnant un autre morceau de viande au félin.

— Quand on connaît ses talents, on se félicite d'avoir un chat noir auprès de soi.

— Ses talents ? demanda Magda, se demandant à quoi diantre pouvait lui servir un matou. Son don de voir dans le monde des esprits ?

— Non, celui de voir dans notre monde ce qui vient de l'au-delà !

Magda comprit qu'il ne s'agissait plus d'un gentil bavardage. Isadora entendait qu'elle ouvre bien ses oreilles.

— Selon toi, les chats peuvent voir les fantômes ?

— Eh bien, d'après certaines théories, les chats, et surtout les noirs, sentent la présence des esprits – ou captent leur essence, peut-être bien. Nous n'avons pas toujours conscience qu'une telle présence est entrée dans le monde des vivants, mais un chat noir le sait d'instinct. C'est pour ça que des ignorants associent ces pauvres bêtes à la mort et au malheur. Mais leurs talents n'en font pas des agents du Gardien, pas vrai ? Ni des ennemis de l'humanité. Parfois, il faut prêter attention à certains signes, mon amie, en particulier dans un lieu tel que celui-là. Pour ma part, je ne les néglige jamais…

— Mais à quoi peut servir un animal pareil ?

— Même si les esprits s'aventurent rarement dans notre monde, il peut se révéler très utile d'être avertie quand ils le font.

Doutant toujours que ces « talents » puissent lui être d'un quelconque secours, Magda se refusa cependant à prendre les propos d'Isadora à la légère.

— Tu veux dire que la venue de ce chat est un signe ? Je dois le garder pour qu'il m'avertisse quand des esprits m'approchent ?

— Ce chat est ton ombre, et tu devrais tenir compte d'un tel signe… Qui sait ? une spirite te l'a peut-être envoyé pour qu'il te réconforte et adoucisse un peu ta solitude.

— Donc, ce matou serait un signe venu du monde des esprits ?

— Je n'en mettrais pas ma main au feu… Il a peut-être senti la viande et décidé de te suivre… Mais à ta place, je ne renverrais pas un animal qui est ainsi entré dans ton cercle vital.

Étant là pour chercher des réponses auprès d'une spirite, Magda estima judicieux de tenir compte de son avis.

— Eh bien, il s'appellera Ombre, dans ce cas ! (La jeune femme caressa son nouveau compagnon.) Tu aimes ce nom ?

Miaulant son assentiment, Ombre sauta sur les genoux de Magda pour quémander de la viande. Quand il fut rassasié, il entreprit de se laver, toujours dans le giron de sa maîtresse.

— Depuis quand es-tu spirite ? demanda Magda tout en caressant son chat – qui en ronronnait d'aise.

— Moi, une spirite ? Non, je suis…

— Allons, pas à moi, Isadora !

Avide d'être protégée, Isadora n'avait pas demandé que la spirite le soit aussi. Inquiétée par la menace, puis distraite par l'arrivée du chat, elle avait oublié de jouer son rôle. La confirmation de ce que Magda avait soupçonné d'entrée : il n'y avait personne dans l'autre pièce, parce que Isadora était la spirite.

Isadora se contracta un peu, réinvestissant son personnage.

— Magda, je suis flattée que tu me prennes pour une telle femme, mais je ne suis que son humble servante.

— Non, tu joues ce rôle pour ne pas avoir à débouter les gens directement. Ainsi, tu es protégée et tu gagnes du temps et de l'énergie… Les sorciers et les magiciennes t'épuisent, donc tu dois refuser les autres « clients » et ils insistent bien moins auprès d'une intermédiaire. Mais ce n'est pas tout : de nature compatissante, tu n'aimes pas décevoir les gens. Grâce à ta petite mise en scène, ils en veulent à ton « assistante », pas à toi, et tu peux te concentrer sur ta mission. Un excellent moyen d'avoir la paix, je trouve…

Les mains sur les genoux, Isadora ne pipa mot.

— Mon amie, je ne trahirai pas ton secret. Mais avoue qu'il n'y a personne d'autre. La spirite, c'est toi. Ce bandeau t'empêche de voir notre monde afin que tu puisses mieux te concentrer sur celui des esprits. Car c'est ce que tu fais ici… Pour te permettre de continuer, je t'ai fourni une protection contre ceux qui marchent dans les rêves. Ma tâche est importante aussi, alors cessons les faux-semblants !

Isadora soupira puis se détendit, comme si elle était soulagée de ne plus avoir à mentir.

— Tu as raison sur presque toute la ligne.

— Que veux-tu dire ?

— Ce n'est pas le bandeau qui m'empêche de voir ce monde.

Magda tendit une main vers sa nouvelle amie.

— Fais-moi voir…

Alors qu'Ombre s'endormait sur les genoux de sa maîtresse, Isadora dénoua la lanière de cuir qui tenait son masque en place. Puis elle retira celui-ci et s'assit le dos bien droit pour que la jeune veuve voie bien son visage.

Les paupières d'Isadora étaient baissées sur des orbites vides. On ne les avait pas cousues, et elles n'avaient pas de cils. On eût dit que la spirite n'avait jamais eu d'yeux. Ou qu'elle avait été blessée puis guérie par une magicienne.

Magda comprit qu'Isadora n'était pas née ainsi et qu'elle n'avait pas eu un accident.

— Comment as-tu perdu tes yeux ? demanda la veuve de Baraccus.

Mais elle redoutait de connaître la réponse.

— C'est ça, la question que tu es venue poser à la spirite ?

— Non, c'est celle qu'une amie pose à une amie, parce que tout cela l'inquiète.

Isadora réfléchit un moment, puis leva la tête comme si elle essayait de voir Magda.

— On m'a retiré mes yeux pour que je puisse… voir.

— L'œuvre des sorciers ?

— Oui.

— Je suis navrée pour toi…

Sans doute à cause des larmes qu'elle ne pouvait pas verser, Isadora plissa douloureusement le front.

— Tu es la première, depuis tout ce temps…

— Ça rend les choses encore pires, non ?

— En un sens… Mais j'ai perdu bien plus que mes yeux.

— Alors, pourquoi avoir permis qu'on te mutile ainsi ?

— Je n'ai rien « permis », au sens où tu l'entends. Je voulais que ce soit fait afin de voir dans le monde des esprits.

— Comment en es-tu arrivée là ?

— J'avais de bonnes raisons.

— De bonnes raisons ? Suffisantes pour demander à un sorcier de te voler tes yeux ? Et lui, pourquoi a-t-il accepté ?

— Ce n'est pas une belle histoire. Ni à raconter ni à entendre…

— Je m'en doute, mais je suis prête à t'écouter, si tu veux parler.

Chapitre 25

Isadora fit signe qu'elle désirait raconter son histoire, puis elle porta les mains à ses yeux, comme si elle entendait sécher ses larmes. Se souvenant qu'elle ne pouvait plus pleurer, elle laissa retomber ses bras.

— Je vivais dans une ville appelée Grandengart… Un nom très ancien qui signifie « gardien du portail ». Située à la frontière sud du Nouveau Monde, cette cité est un avant-poste qui se dresse devant les immenses plaines du pays sauvage. L'Ancien Monde s'étend au-delà de ces plaines, encore plus au sud.

» De par sa position, Grandengart est depuis longtemps une plaque tournante commerciale. Certaines marchandises qui y arrivent sont parties d'endroits très reculés de l'Ancien Monde. En même temps, Grandengart est une sorte de place forte avancée et une étape obligée pour les visiteurs qui viennent de l'Ancien Monde – enfin, qui en venaient, avant la guerre. Comme tu t'en doutes, les relations commerciales avec les divers peuples du pays sauvage ont toujours été bonnes…

» Presque tous les habitants, sur des milliers, gagnaient leur vie grâce au commerce, directement ou indirectement. Pour les habitants du pays sauvage comme pour les marchands venus du cœur du Nouveau Monde, nous étions un lieu de rencontre neutre idéal pour traiter des affaires. Avec ce transit incessant, c'était une cité joyeuse et vivante où on rencontrait toutes sortes de cultures et de religions. Et tu imagines les histoires fabuleuses que racontaient tous ces voyageurs !

» Nous avons perçu les premiers signes de la catastrophe un peu avant tout le monde. Presque d'un coup, les épices et les autres marchandises précieuses ont cessé d'arriver du sud. Chez moi, tout un chacun s'en est aussitôt inquiété. Pour commencer, il n'y eut pas d'autres indices. Puis des flots de réfugiés ont déferlé chez nous, fuyant le nouvel ordre de fer instauré dans l'Ancien Monde.

» Quand le commerce s'interrompit, le bois de charpente venant du nord commença à s'empiler partout en attendant les chariots des acheteurs du Sud. Mais ces caravanes n'arrivèrent jamais et les biens périssables commencèrent à pourrir.

» Face à ce désastre économique, les gens commencèrent à se demander comment ils allaient gagner leur vie. Ils s'inquiétèrent aussi de ce qui les attendait et de ce qui risquait d'arriver à leurs amis et

connaissances de l'Ancien Monde.

» J'étais la magicienne chargée de veiller sur les habitants de Grandengart. Comme tu le sais, dans l'Ancien Monde, on voit la magie d'un mauvais œil. Du coup, les voyageurs m'évitaient autant que possible. Les citadins, en revanche, se fiaient à moi pour les protéger des menaces surnaturelles. Ils avaient beaucoup d'estime pour mon don et mes pouvoirs.

» À leurs yeux, j'étais un être à part doté d'aptitudes qui les dépassaient. Du coup, j'avais souvent l'impression d'être une sorte de talisman conçu pour chasser loin d'eux les mauvais esprits. Avoir une sorcière parmi eux était pour ces braves gens une sorte d'assurance – l'équivalent des prières qu'ils adressaient aux esprits du bien quand quelque chose n'allait pas dans leur vie.

» Mais ce qui se passait au sud n'avait rien de surnaturel. Ce qui ne les empêcha pas de venir me demander de l'aide.

» Qu'aurais-je pu faire ? Contrairement à ce que croient les profanes, la magie ne résout pas tous les problèmes, bien loin de là. M'avouant dépassée, je suis venue à la Forteresse afin de consulter le Conseil. Comme tu t'en doutes, on me fit savoir que les inquiétudes des gens de Grandengart seraient prises en compte et analysées au même titre que tous les rapports que les conseillers recevaient sur ce sujet.

» Selon ces honorables sages, tout finirait par s'arranger et le commerce ne tarderait pas à reprendre. L'un d'eux suggéra même qu'un pont inondé était peut-être l'explication de cette interruption momentanée des échanges commerciaux. D'après ce que disaient les réfugiés, cependant, il y avait un nouveau dirigeant dans l'Ancien Monde et ses troupes étaient la cause des problèmes.

» Estimant que le régime précédent n'était pas assez centralisé, et du coup trop souvent inefficace, les conseillers assurèrent qu'un bouleversement politique chez nos lointains voisins n'était pas une mauvaise chose.

» Malgré tout, on me promit d'envoyer un détachement enquêter sur la question, lorsque des troupes redeviendraient disponibles. Ne sachant pas quand ça arriverait, je décidai de m'en retourner là où on avait besoin de mon aide et de mes conseils.

» Je revins chez moi le lendemain du jour où le général Kuno et ses hommes, violant la frontière, avaient déferlé sur Grandengart. En d'autres termes, vingt-quatre heures après le début de la guerre.

— Le général Kuno ? souffla Magda, les sangs glacés. Le bras droit de l'empereur ?

— Oui. C'est Sulachan lui-même qui lui a ordonné d'envahir ma ville.

Selon Baraccus, Kuno était un boucher qui semait la terreur sur son

passage. Désireux d'unifier le monde, comme il disait, l'empereur Sulachan voulait en réalité le placer sous un seul pouvoir – le sien. À cette fin, il avait attaqué le Nouveau Monde sans déclaration de guerre. Et la ville d'Isadora semblait avoir été la première victime de cette félonie.

— Le général força tout le monde à se réunir sur la place principale de la cité. Dans un discours enflammé, il annonça qu'une ère nouvelle venait de commencer. Le monde allait changer radicalement, et les citadins de Grandengart avaient l'honneur d'être les premiers à pouvoir se rallier à l'empereur Sulachan et à la cause sacrée de l'Ancien Monde. Bien entendu, dit-il aux hommes, ils étaient libres de choisir – au nom de leur famille – de rester loyaux au Nouveau Monde. Pour simplifier la procédure, il demanda qu'on vote à main levée.

» Ne perds pas de vue, Magda, que nous n'étions pas encore en guerre. Chez moi, nul ne se doutait que se rallier à l'empereur était la pire trahison possible. Ce jour-là, tout a changé en quelques heures, mais personne n'en avait encore conscience…

» Les soldats de Kuno observèrent le vote, puis ils séparèrent en deux les citadins de Grandengart. Les nouveaux sujets de l'empereur furent poussés d'un côté de la place, et ceux qui étaient restés fidèles au Nouveau Monde durent se masser en face. À cet instant, les gens commencèrent à paniquer, mais les soldats interdirent toute fuite et gardèrent les deux groupes sous la menace de leurs armes.

» Pour casser le moral des prisonniers, ces brutes taillèrent en pièces plusieurs récalcitrants devant les yeux de leur femme et de leurs enfants. Puis ils ordonnèrent aux loyalistes du Nouveau Monde de creuser des trous sur le bas-côté de la route principale. Ensuite, ils les forcèrent à planter dans ces trous les rondins qui attendaient toujours en vain d'être transportés.

» Alors que leurs amis et voisins criaient d'horreur, presque tous les hommes qui avaient voté contre Sulachan furent suspendus par les poignets à ces poteaux de torture. Des femmes et des enfants subirent le même sort, seuls quelques vieillards ayant le « privilège » d'assister à la suite des événements.

» Comme si c'était un jeu, les soldats de Kuno remontèrent la route pour égorger ou éviscérer les malheureux suspendus par les poignets. Jugeant que leurs victimes mouraient trop vite, ces assassins commencèrent à les frapper dans les jambes ou au bas-ventre, afin qu'elles agonisent lentement au soleil.

» Après avoir assisté au supplice de leurs amis et de leurs proches, les nouveaux sujets de l'empereur Sulachan, réduits en esclavage sur ordre de leur maître, furent déportés dans le Sud.

» Les vieillards obligés d'assister au massacre eurent la vie sauve.

De la clémence ? Non, un calcul efficace. Fuyant ma ville, ils racontèrent ce qu'ils avaient vu dans toute la région, facilitant ainsi le travail au général Kuno, qui trouva sur son chemin des foules prêtes à se prosterner devant le glorieux empereur Sulachan.

» Quand je suis arrivée, le lendemain, la route qui traverse la ville était bordée des deux côtés d'une haie de poteaux de torture. Plus de mille cinq cents citadins – hommes, femmes et enfants mêlés – avaient subi un sort qu'on hésiterait à infliger à des animaux. Parmi ces suppliciés, beaucoup agonisaient encore, seuls au monde dans leur terreur, mais assez près de leurs voisins, de leurs amis ou de leurs parents pour savoir qu'ils subissaient le même sort.

» Voyant leurs enfants hurler de douleur et d'angoisse, des mères accusaient leur mari d'avoir provoqué leur malheur en votant pour le Nouveau Monde. Accablés, ces hommes finissaient leur vie en entendant leur femme les insulter et leurs enfants les supplier de venir à leur aide…

» Avant de partir, les hommes de Kuno avaient incendié la ville, ne laissant pas un bâtiment debout. Affamés, des chiens domestiques, vite rejoints par des coyotes, s'attaquaient aux suppliciés, leur arrachant de gros lambeaux de chair. Pour les chasser, et faire fuir aussi les charognards ailés, je dus envoyer des éclairs, des lances de feu et des poings d'air…

» Sous un soleil éclatant, les côtes à nu des cadavres et des agonisants semblaient d'une blancheur d'albâtre comparées à la bouillie rouge de leur chair et de leurs organes. Par bonheur, presque toutes les victimes des chiens, des coyotes et des vautours étaient mortes. Avec le sang, les fluides vitaux et les déjections des malheureux qui avaient perdu le contrôle de leurs fonctions corporelles, la puanteur était insoutenable.

» Mais un bon quart de ces pauvres gens – tu m'entends, Magda, un bon quart ! – étaient encore en vie. Pas vraiment conscients, pour la plupart, mais encore capables de gémir, de pleurer ou même d'implorer de l'aide.

» J'ai remonté cette route de l'horreur sous le regard plein d'espoir de certains survivants persuadés que leur dévouée magicienne allait les tirer de là.

» Alors que des appels à l'aide montaient de toutes parts, les vautours et les corbeaux perchés sur les rondins me regardaient passer, attendant mon départ pour recommencer à se repaître de chair fraîche. Certains crièrent afin de me faire fuir, comme s'ils estimaient avoir le droit de profiter en toute quiétude de cette aubaine.

Isadora détourna la tête comme si ses yeux absents contemplaient un endroit qu'elle était seule à connaître.

— Qu’as-tu fait pour les survivants ? demanda Magda. Était-il encore possible de les secourir ? Avec le don, peut-être…

Isadora resta un long moment immobile et silencieuse, comme si elle revivait cette horreur seconde après seconde.

— Il n’y avait plus rien à faire… Les survivants m’imploraient de mettre un terme à leur douleur, et il n’y avait qu’une façon d’y parvenir : les achever.

— Tu n’en as guéri aucun ?

— Même des sorciers bien plus doués que moi n’auraient rien pu faire. À part un miraculé, pas un de ces malheureux n’était susceptible d’être sauvé. Il n’y avait rien à faire. Rien !

— Tu n’as pas tenté quelque chose ?

— Si, je les ai aidés à mourir plus vite, afin que leur âme parte le plus tôt possible vers le monde des esprits. En remontant la rue, j’ai d’abord utilisé mon pouvoir pour couper les cordes qui retenaient les suppliciés. Quand on est suspendu comme ça, la respiration devient difficile, et beaucoup de gens étaient morts étouffés. En retombant sur le sol, une grande partie des survivants sombrèrent dans un coma miséricordieux.

» Ensuite, je me suis agenouillée à côté de tous ceux qui gardaient un semblant de conscience, leur murmurant à tous des paroles de réconfort – comme si à de telles extrémités de l’horreur, la promesse d’une mort rapide et douce pouvait être une consolation.

» Qui sait si ce n’est pas le cas ? Comme étrangère à mon propre corps, je me voyais passer d’un moribond à l’autre, offrir à chacun un peu de compassion puis faire en sorte que son cœur cesse de battre. Quand on fait des choses pareilles, Magda, on n’arrive pas vraiment à y croire. Dans ce cauchemar éveillé, le pouvoir que j’étais censée mettre au service des gens m’a permis de les tuer les uns après les autres…

» Mais je n’avais pas le choix… Ayant la vocation d’aider les autres – et tant pis s’ils ne prenaient presque jamais le temps de m’en remercier –, je me devais de continuer. Et cette fois, alors que je semais la mort parmi eux, ces gens pleuraient de joie quand ils me voyaient approcher. Ils m’étaient reconnaissants, Magda. Pour la première et la dernière fois…

Le souffle court, Isadora acheva son récit :

— Avec ma magie, j’ai forcé des centaines de cœurs à ne plus battre. Je crois qu’il y en a eu plus de quatre cents…

» Alors que la nuit était tombée depuis longtemps, j’eus enfin terminé. En tout cas, cette partie-là de ma mission. Car si tous les gémissements s’étaient tus, un cœur battait encore, et j’étais sur le point de le découvrir.

Chapitre 26

— La lune aurait déjà dû être à son zénith lorsque je m'agenouillai enfin auprès du dernier homme. Je dis « aurait dû », car elle n'était pas visible dans le ciel plombé, comme si un linceul de nuages entendait protéger tous les morts de Grandengart. En réalité, il allait bientôt pleuvoir, je le sentais jusque dans mes os.

» Le dernier survivant tremblait de tous ses membres et il avait du mal à respirer. C'était un boulanger nommé Joël. Tous les jours, il m'apportait une miche de pain, sans jamais accepter de paiement. C'était sa modeste contribution, affirmait-il, au bien-être de la magicienne de la ville.

» Pour tout te dire, Joël avait un penchant pour moi. Bien entendu, il n'en a jamais parlé et il se contentait, pour me manifester son affection, de m'offrir sa miche de pain quotidienne. Un bon prétexte pour me voir, en plus de tout…

» Sa femme était morte en couches avant mon arrivée à Grandengart. Très seul et terriblement triste, il avait en lui quelque chose que j'aimais beaucoup. Sachant qu'il avait perdu son épouse et leur enfant mort-né, je ne me sentais pas autorisée à explorer ce sentiment. Comme mon rôle de magicienne m'y autorisait, je me contentais de prendre de ses nouvelles et de demander s'il avait besoin de quelque chose. Immanquablement, il répondait que tout allait bien, mettant ainsi un terme à la conversation.

» Au fil du temps, mon sentiment grandit, mais face à son deuil, je continuais à garder mes distances. Pour surmonter une telle perte, il faut beaucoup de temps et je refusais de précipiter les choses. Alors, bien que mourant d'envie de lui ouvrir mon cœur, je me taisais et lui m'apportait chaque jour sa miche de pain, comme si c'était le seul lien qu'il avait pu établir avec moi.

» Quand je le découvris gisant sur le sol, j'étais épuisée, couverte du sang des suppliciés et à un souffle de craquer nerveusement. Reconnaissant Joël, je lui pris la main et tentai de puiser en moi la force d'achever une dernière victime.

» Quand j'ai serré sa main contre mon cœur, lui communiquant toute la tendresse dont j'étais encore capable, j'ai senti qu'il était dans un meilleur état que les autres. Avec un peu de chance, il pouvait être guéri…

» À la chiche lueur de la lune voilée par le « linceul », je vis qu'il remuait les lèvres. Après lui avoir donné à boire un peu d'eau de ma

gourde, je me penchai sur lui.

» Joël murmura qu'il était navré de me voir souffrir ainsi. Moribond, il avait le cœur serré par l'épreuve que je traversais ! Bouleversée, je lui avouai avoir honte de ne pas avoir été là pour empêcher ces abominations. Sais-tu ce qu'il me répondit ? Il avait été là, lui, et il jurait qu'on ne pouvait rien faire contre des brutes pareilles.

» Il me confia que des sorciers accompagnaient les soldats. Si j'avais été là, affirma-t-il, j'aurais fini attachée à un poteau, comme tous les autres, et je n'aurais pas pu les aider ensuite à mourir.

» Pour lui, tout était bien, puisque j'avais eu l'occasion d'assister les gens de Grandengart.

Isadora s'interrompit quelques instants, perdue dans ses souvenirs.

— J'ai dit à Joël que je pensais pouvoir le sauver. Tout en l'exhortant à tenir le coup, j'ai passé des heures penchée sur lui pour le guérir dans la mesure de mes moyens. Mais je savais que mes seuls talents ne suffiraient pas…

» À Whitney, la ville la plus proche, des guérisseuses expérimentées sauraient finir le travail. Après avoir hissé Joël sur mon cheval, je pris donc la direction du nord, poussant notre monture autant que je l'osais. Un jour et une nuit en selle, en utilisant mon pouvoir pour augmenter la résistance du cheval et donner à Joël la force de s'accrocher à la vie.

» Nous n'étions plus très loin de Whitney lorsqu'il cria soudain de douleur. Ne parvenant plus à tenir en selle, il m'implora de le déposer sur le sol. De nouveau agenouillée près de lui, sa main dans la mienne, je dus me rendre à l'évidence : le seul supplicié que je pensais pouvoir sauver venait de dépasser le point de non-retour. Malgré mon intervention et le soutien constant de mon pouvoir, ses lésions internes étaient trop graves. La vie l'abandonnait – un coup terrible après avoir espéré si fort ! Mais je ne pouvais plus rien faire pour l'empêcher de mourir.

» Alors que je me penchais vers lui, des larmes ruisselant sur mes joues, il me demanda de lui pardonner sa terrible erreur. Et quand je lui demandai de quoi il parlait, il répondit qu'il s'était bien trop accroché au souvenir de sa femme. Si fort qu'il l'avait aimée, elle n'était plus là, et il aurait dû surmonter son deuil et vivre pleinement le peu de temps qu'il lui restait. Car il avait compris que je me taisais par respect de son chagrin.

» S'il m'avait avoué ses sentiments, et si je les avais partagés, nous aurions pu être heureux ensemble quelque temps. Mais il était resté lié à une morte plutôt que d'aller vers une vivante – l'inverse de ce qu'il aurait dû faire, avant qu'il soit trop tard.

» En pleurant, il murmura qu'il regrettait de nous avoir privés de cette chance de bonheur. Et maintenant que la nuit tombait à jamais sur sa vie, ajouta-t-il, il allait quitter ce monde sans avoir saisi sa seule chance d'être heureux.

» Pleurant à chaudes larmes, je lui soufflai que j'avais moi aussi commis une erreur en n'allant pas vers lui. Au lieu de garder mes distances, j'aurais dû tenter de le réconforter tout en l'encourageant à recommencer à vivre.

» S'il avait su que je ne l'aurais pas repoussé, souffla-t-il, tout aurait pu changer. Mais comme un idiot, il s'était contenté de m'apporter une miche de pain chaque jour. Malgré mon désespoir, je ne pus m'empêcher de sourire de cette remarque… Mais il ajouta qu'en respectant son chagrin j'avais fait montre d'une authentique compassion qu'il aurait aimé pouvoir me rendre un jour…

» Certain que toutes les victimes du massacre seraient accueillies par les esprits du bien, il murmura qu'il allait bientôt revoir sa femme. Il partait donc sans regrets, à part celui de n'avoir pas eu le courage de vivre pour de bon ses dernières années. Mais un jour, quand mon temps sur cette terre s'achèverait, il savait que je rejoindrais mes chers protégés de Grandengart, mon véritable foyer, et qu'il serait là pour m'accueillir et me guider jusqu'à la lumière du Créateur, en un lieu où les innocents n'ont plus rien à craindre et ne connaissent plus la douleur.

» Avant de mourir, Joël me demanda de prier pour le salut de toutes les victimes de la tuerie. Après leur calvaire, ces malheureux méritaient tellement de trouver la paix auprès des esprits du bien.

» J'ai juré d'utiliser mon pouvoir pour les guider sur le chemin du monde des esprits. Après m'avoir serré une dernière fois la main, Joël a souri, puis il s'en est allé à jamais.

» Toujours agenouillée, alors qu'un crachin se mettait à tomber, je me suis penchée sur mon ami et j'ai versé toutes les larmes de mon corps. Pour lui, pour tous les morts et pour ce qui aurait pu être si nous avions eu le courage de dire adieu au passé et de vivre chaque instant comme si c'était le dernier.

Magda songea à sa propre expérience du deuil et à sa décision de continuer quand même.

— Ainsi, j'étais au bord de la route de Whitney avec le cadavre de l'homme que j'aurais pu aimer. Derrière moi gisaient les ruines de Grandengart et les dépouilles des gens que j'étais censée protéger. Les amis que j'avais abandonnés…

Magda posa une main sur le bras d'Isadora.

— Tu ne les as pas abandonnés, mon amie… Les tueurs de Sulachan sont puissants et cruels. Joël ne se trompait pas : tu n'aurais rien pu faire. N'assume pas la culpabilité qui devrait peser sur les

épaules de ces chiens. Dans une situation pareille, bien peu de gens auraient eu ton courage. Tu as dispensé tant d'amour et de tendresse aux victimes… Ce que tu leur as donné – une mort digne – a une incroyable valeur.

— C'est ce que j'ai pensé, au début… Mais en arrivant à Whitney, j'ai découvert que le cauchemar ne faisait que commencer.

Chapitre 27

Magda caressa lentement Ombre, qui en ronronna dans son sommeil – une diversion bienvenue, avec le silence de mort qui régnait dans la pièce.

— Le cauchemar ne faisait que commencer ? Qu'est-ce que ça signifie ?

Isadora prit une profonde inspiration puis la relâcha, les épaules soudain affaissées.

— Après la mort de Joël, j'ai réussi à le hisser en selle. À l'époque, j'étais bien plus musclée qu'aujourd'hui. Mais j'ai perdu beaucoup de poids, sûrement parce que j'ai un mauvais appétit…

» J'ai chevauché toute la nuit, m'autorisant seulement une courte sieste lorsque mon cheval refusa d'avancer. La première fois que je dormais depuis mon retour. Et mon premier contact avec les cauchemars qui me hantent encore aujourd'hui. Malgré tout, ce moment de repos me permit d'achever le voyage sans trop de mal. En fin d'après-midi, le lendemain, j'atteignis les champs de céréales et les fermes isolées qu'on trouve à la lisière de Whitney.

» Un paysan et sa femme qui travaillaient aux champs m'aperçurent et durent voir que j'étais en difficulté. Ils coururent à ma rencontre, virent le cadavre couché en travers de ma selle et déclarèrent qu'il fallait l'inhumer le plus vite possible. Ils me conduisirent dans un petit cimetière ombragé par des chênes – les seuls arbres présents à des lieues à la ronde dans ce secteur du Nouveau Monde – et m'aidèrent à installer Joël dans sa dernière demeure.

» Après un si long voyage avec la dépouille d'un ami qui aurait pu être un amour, j'étais vidée de mes forces et obsédée par une seule idée : si j'étais revenue plus tôt d'Aydindril, n'aurais-je pas pu empêcher le carnage ? Affamée et déshydratée, je délirais presque à force de fatigue. Je pris pourtant le temps de prier devant la tombe de Joël et de le recommander aux esprits du bien en même temps que tous les autres suppliciés.

» Puis je jurai à Joël de tenir ma parole. Coûte que coûte, je ferais en sorte que tous les morts atteignent la Lumière du Créateur.

» Le paysan et sa femme, émus par mon malheur, me donnèrent à boire et à manger, puis ils m'accompagnèrent jusqu'à Whitney, sans doute parce qu'ils craignaient que je n'arrive pas jusque-là sans aide.

» En ville, j'appris que des vieillards terrifiés venus de Grandengart

– les témoins lâchés dans la nature par Kuno – avaient semé la panique en racontant ce qui s'était produit chez eux. Whitney étant déjà en ébullition, ses dirigeants ne s'étonnèrent pas lorsque je leur racontai mon histoire.

» Les sorciers et les magiciennes m'écoutèrent avec une attention très particulière. Mais ils ne dirent rien quand j'abordai la partie « inédite » de l'histoire – mon long chemin parmi les agonisants, afin d'abréger leurs souffrances.

» Beaucoup de citadins étaient en train de faire leurs bagages et d'autres, plus nombreux encore, avaient déjà levé le camp en direction du nord. Nul ne savait où Kuno frapperait bientôt, mais fuir semblait la solution la plus sage, et j'aurais probablement pris la même décision à la place de ces gens.

» Le détachement promis par le Conseil Central venait juste d'arriver à Whitney. Contactant le commandant, je lui racontai mon histoire en précisant que je ne pouvais pas, seule, enterrer plus de mille cinq cents morts. Refusant que mes concitoyens pourrissent sur place ou soient dévorés par des charognards, j'insistai particulièrement sur ce point.

» L'officier se montra très compréhensif. Avec ses hommes, nous partîmes sans délai pour Grandengart. Mais quand nous arrivâmes, les morts avaient disparu.

Magda sursauta, doutant d'avoir bien entendu.

— Disparu ? Comment est-ce possible ?

Isadora leva une main rageuse, puis la laissa retomber, accablée.

— Ils n'étaient plus là, c'est tout. Le long de la route, nous ne trouvâmes pas un seul cadavre. La ville n'était plus qu'un tas de cendres, mais il ne restait aucune dépouille. Pas l'ombre d'un supplicié.

— Les soldats ont-ils douté de ta parole ?

— Pas un instant, parce que le sol était rouge de sang encore frais. Il y avait aussi les poteaux, également souillés de sang, comme les cordes… Sans parler de viscères oubliés par les charognards… Après inspection, le commandant confirma qu'il s'agissait bien de restes humains. (Isadora leva de nouveau une main.) Mais il n'y avait plus de cadavres.

Magda porta une main à ses cheveux, s'étonna de les trouver si courts, puis enroula nerveusement une mèche autour de son index.

— Je ne comprends pas… Où étaient les morts ? Qu'avait-il pu advenir d'eux ?

— Voyant des traces que je n'avais pas remarquées en partant, j'ai cru que Kuno et ses hommes avaient décidé de repartir pour l'Ancien Monde et qu'ils étaient repassés par Grandengart. Sur le chemin du

retour, ils avaient dû juger décent d'enterrer les morts plutôt que de les laisser pourrir à l'air libre…

— Non, dit Magda, ça ne correspond pas à ce que je sais de Kuno. Selon Baraccus, Sulachan l'a choisi justement à cause de sa férocité. Ce général se fiche de la « décence ». Au contraire, comme son empereur, c'est le genre d'homme qui laisse des cadavres mutilés derrière lui pour impressionner ses futurs adversaires. Une politique de la terreur qui vise à miner le moral de l'ennemi…

Isadora acquiesça.

— Même si nous étions au tout début de la guerre, ignorant la brutalité de Sulachan et de ses forces, le commandant qui m'accompagnait dissipa très vite mes illusions. Une armée qui brûle une ville et massacre la moitié de ses habitants, dit-il, ne prend en aucun cas la peine d'inhumer ses victimes.

» Après enquête, les soldats établirent que les cadavres avaient été emportés.

— Emportés ? Pour quoi faire ?

— Les traces montraient bien que des troupes avaient retraversé le village puis emprunté la route du sud. Des sillons, dans la terre, témoignaient qu'on avait traîné les morts avant de les empiler à des endroits où le sol était encore plus souillé de sang et de viscères. Et des ornières de chariots partaient de ces localisations…

— Kuno et ses hommes sont revenus et ils ont emporté les morts ?

— Exactement.

Magda cessa de caresser Ombre.

— Mais pourquoi s'emparer ainsi des dépouilles ?

— Le commandant avait la quasi-certitude que Kuno était reparti vers l'Ancien Monde avec les cadavres. Il ne pouvait rien dire de plus.

S'appuyant très fort sur le front avec le pouce et l'index, Magda tenta de trouver une logique à tout ça.

— Mais pourquoi cette sinistre moisson de morts ?

Isadora eut un soupir accablé.

Magda eut du mal à imaginer l'état dans lequel avaient dû être les dépouilles. Rassembler des centaines de cadavres mutilés et les charger dans des chariots était une tâche cauchemardesque. Pour se l'imposer, il fallait avoir d'excellentes raisons.

Isadora ne semblait pas avoir d'hypothèse sur le sujet – à moins qu'elle eût préféré la garder pour elle, par une sorte de pudeur que la veuve de Baraccus comprenait parfaitement. Mais si elle avait dû parier, Magda aurait dit que la spirite en savait plus long qu'elle voulait bien le dire.

Mais pourquoi brusquer une pauvre femme qui avait vécu de telles horreurs ? Il valait mieux la laisser raconter à son rythme… et à sa guise.

— C’est affreux… Maintenant, je comprends ce que tu voulais dire en parlant du cauchemar qui ne faisait que commencer.

Isadora garda la tête tristement baissée.

— Non, ça n’était pas à ça que je faisais allusion.

Stupéfiée, Magda dévisagea un long moment son amie.

— À quoi d’autre, dans ce cas ?

Chapitre 28

Isadora releva enfin la tête.

— Après avoir fait ces constatations, nos soldats ont suivi la piste de Kuno en direction du sud afin de s'assurer qu'il n'avait pas l'intention de faire demi-tour pour revenir nous attaquer par une route différente. De plus, les forces ennemies étant ralenties par trop de chariots, le commandant pensait pouvoir les rattraper en chevauchant sans relâche. Selon lui, son détachement était assez puissant pour « châtier les bouchers », s'il parvenait à leur mettre la main dessus.

» Quand l'officier et ses hommes furent partis, je me suis retrouvée seule et désorientée. Tous les gens de Grandengart étaient morts ou prisonniers, Joël n'avait pas survécu – bref, il ne me restait personne. Après une brève réflexion, j'ai décidé de retourner à Whitney.

Magda trouva que c'était assez logique, dans la situation de son amie. Cela dit, repartir pour Aydindril aurait probablement été une meilleure solution, puisqu'elle aurait pu communiquer des informations cruciales au Conseil et aux militaires. Car elle avait été témoin d'un événement capital : la première attaque d'une guerre qui couvait depuis longtemps, et qui avait finalement éclaté.

Mais le choix d'Isadora devait avoir eu des motivations cachées…

— À part pour te recueillir sur la tombe de Joël, avais-tu une autre raison de retourner à Whitney ?

Isadora ne répondit pas tout de suite.

— Oui, souffla-t-elle après un long silence. Je savais qu'une spirite y était installée, et je voulais la consulter.

— Pourquoi, au nom du Créateur ?

— Eh bien, angoissée par tout ce qui s'était passé, et terrorisée par la disparition des dépouilles, j'attendais de cette femme ce que tout le monde cherche en allant voir une spirite : du réconfort. M'entendre dire que Joël était en sécurité auprès des esprits du bien. Et tenir la promesse que je lui avais faite.

Magda recommença à caresser son chat.

— Je comprends ton point de vue… Alors, la spirite t'a réconfortée ?

Isadora baissa de nouveau la tête.

— Bien plus âgée que moi et très expérimentée, Sophia n'exerçait plus son art depuis quelques années. Très fière du travail qu'elle avait accompli, me dit-elle, elle lui avait consacré sa vie et estimait en avoir définitivement terminé avec le monde des esprits. Sa seule ambition

était de finir son existence en paix. D'emblée, elle refusa de m'aider.

» J'insistai, soulignant que c'était important et que j'avais fait des promesses – pas seulement en tant que femme, mais aussi en tant que magicienne. Sophia resta inflexible, arguant que mes promesses ne l'engageaient pas. Au moins, l'implorai-je, elle aurait pu faire montre de compassion pour tant de victimes innocentes et me permettre de savoir si elles étaient en paix. Même si elle avait accepté, répliqua-t-elle, ça n'aurait pas été possible, parce que mon deuil était trop récent et me bouleversait trop.

» Je proposai de revenir plus tard, quand j'aurais mis les choses en perspective. S'immerger dans le monde des esprits, me dit-elle, n'était pas ce que les gens croyaient. Et le spiritisme, selon elle, n'avait pas pour but de communiquer avec les défunts afin de rassurer les vivants. C'était une pratique dangereuse, et elle était fermement décidée à ne plus jamais s'exposer ainsi.

Isadora eut un petit sourire.

— Je crois que c'est d'elle que je tiens ma répugnance pour les « consultations »… De pratiquante de la magie à pratiquante de la magie, elle me conseilla d'oublier tout ça. (Le sourire s'effaça.) Tout compte fait, un très bon conseil… Et j'aurais peut-être dû le suivre.

Magda ne dit rien, attendant qu'Isadora ait envie de continuer. Se passant un pouce sur la joue, comme pour écraser une larme invisible, la spirite reprit le cours de son récit :

— Comme toi, Magda, je n'avais aucune intention de me laisser envoyer ainsi sur les roses. En fait, savoir insister est obligatoire.

Magda en plissa le front de surprise.

— Obligatoire pour qu'une spirite accepte de donner son aide ?

— C'est ça, oui… Je pris le temps de me reposer et de réfléchir un peu, puis je revins à la charge. Sophia refusa de nouveau de communiquer avec les esprits pour mon bien. Ne comprenant pas pourquoi elle réagissait ainsi, je pris la décision de rester à Whitney et de continuer ma « campagne ».

» Je profitai de mon pouvoir pour aider les habitants de la ville, par exemple en les soignant. Puis je fis le siège de Sophia, l'implorant de me prendre à son service. De guerre lasse, elle accepta de me confier des tâches domestiques. Tandis que je cuisinais, m'occupais de son bois de chauffe, tisonnais sa cheminée ou portais ses seaux d'eau, je m'arrangeais pour l'interroger sans trop en avoir l'air. Tu sais, dans le genre bavardage innocent… Bien entendu, je gravais dans ma mémoire tout ce qu'elle me disait. En d'autres termes, je lui extorquais des leçons de spiritisme.

» Puisqu'elle ne voulait pas m'aider, je devais pouvoir en apprendre assez pour me débrouiller seule. Après tout, j'étais une

magicienne, donc je devais avoir des aptitudes. Même si les arcanes du spiritisme me dépassaient, j'espérais en apprendre assez pour m'assurer que les âmes des suppliciés étaient en paix. Malgré ce que m'avait dit Joël, je me sentais toujours coupable d'avoir été absente le jour du drame.

» Bien entendu, Sophia avait compris où je voulais en venir. Un jour, elle me demanda ce que j'espérais accomplir en entrant en contact avec le monde des esprits. Je lui fis alors part de ma promesse à Joël : tout faire pour que les innocents de Grandengart et lui soient accueillis et protégés par les esprits du bien.

» Sophia ricana puis me demanda ce qu'une vivante, selon moi, pouvait faire pour influencer le cours des choses dans le monde des esprits. Comment allais-je m'y prendre pour guider les âmes dans le royaume des morts ? Pensais-je pouvoir prendre les suppliciés par la main et les conduire jusqu'au Créateur ? Imaginais-je que les défunts avaient besoin de moi pour trouver la paix ?

» Bien entendu, je ne pus répondre à aucune de ces questions.

» Je résolus alors de dévoiler à Sophia la disparition des cadavres et de lui confier mes angoisses sur ce que les sorciers de l'Ancien Monde risquaient de leur faire. Tremblant, je lui avouai mes craintes les plus intimes sur le sort que subissaient ces âmes.

» Cela donna à réfléchir à la spirite. Se rembrunissant, elle répéta que les vivants ne devaient pas s'occuper de ces choses. De toute façon, volonté d'aider les âmes ou pas, nous n'aurions pas eu notre mot à dire dans le royaume des morts. Mais la disparition des dépouilles l'inquiétait et elle ne parvint pas à me le cacher à partir de ce jour-là.

» Un soir, elle annonça qu'elle voulait bien m'aider à savoir si les suppliciés étaient en paix. Mais il y avait une condition. Comme j'étais une magicienne, pas une « cliente » ordinaire, elle voulait que j'apprenne d'abord à exercer son art. Après tout, souligna-t-elle, c'était une magie ancienne et honorable, mais souffrant d'une très mauvaise réputation. Arrivée au crépuscule de sa vie, elle entendait transmettre à la nouvelle génération une vie entière de connaissances et de secrets. Ainsi, son don ne mourrait pas avec elle.

» Bien sûr, je répondis que je n'avais aucune envie de devenir une spirite. Amusée, elle déclara que ça ne la gênait pas, pourvu que je le fasse quand même. Son art agonisait, et elle n'avait jamais trouvé personne qui eût le désir de l'apprendre. Les magiciennes modernes, déplora-t-elle, ne voulaient avoir aucun rapport avec le monde des morts. Sachant qu'elles auraient l'éternité pour l'explorer, après avoir rendu l'âme, elles préféraient se consacrer à la vie.

» Sophia ajouta qu'elle ne les blâmait pas, bien au contraire. Mais elle croyait à sa mission et refusait de laisser péricliter une antique

magie. Pour ma part, je croyais aussi à ma mission : à l'époque, c'était même la seule chose qui me semblait importante.

» Pourtant, je dus avouer que l'idée d'embrasser la « profession » de Sophia me déplaisait au plus haut point. Dans ce cas, objecta-t-elle, pourquoi avais-je tant envie qu'une spirite s'occupe de mon problème ? Si je consentais à être logique, je devais bien reconnaître que d'autres personnes, dans l'avenir, auraient besoin de secours. De *mon* assistance, pour mettre les points sur les *i*.

» Si les jeunes se détournaient des antiques sciences, celles-ci se perdraient à jamais. En suivant son enseignement, je pouvais tout simplement changer l'avenir de l'humanité.

» Prudente, je lui dis qu'il me fallait y réfléchir. Mais sur ces entrefaites, nous apprîmes que le détachement parti à la poursuite du général Kuno avait été massacré.

— Tous les soldats ? Jusqu'au dernier ?

— C'était un piège dès le début… Les cadavres, selon Sophia, avaient servi d'appâts. Les deux seuls survivants le pensaient aussi…

— Des témoins laissés en vie pour répandre la terreur, j'imagine.

— J'ai peur que tu aies raison… D'après ces miraculés, le détachement fonçait vers le sud, croyant se rapprocher de sa proie, quand les mâchoires du piège se refermèrent sur lui. Tous nos soldats, à part eux deux, furent tués ou grièvement blessés…

» Après le carnage, les soldats de Kuno empilèrent les cadavres par tas d'une dizaine, les lièrent les uns aux autres par les poignets, puis les jetèrent dans les chariots avec les dépouilles des citadins de Grandengart. Un des survivants évoqua des poissons attachés à un bâton après une bonne partie de pêche…

» Les troupes de Kuno reprirent leur chemin avec une plus grande moisson de cadavres – et de blessés qui agonisaient en hurlant de douleur.

Magda ne cacha pas sa stupéfaction.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une armée qui emporte les morts ennemis.

— Une moisson de morts, répéta Isadora. Et depuis, ça s'est reproduit ailleurs, d'après ce qu'on raconte. D'autres appâts pour inciter des vengeurs à se lancer dans une poursuite vouée à l'échec ? En un sens, c'était ça, mais en un sens seulement…

» À partir de là, il m'apparut que je devais tout faire pour obtenir l'aide de Sophia. Quelque chose de terrifiant était en cours, et personne n'aurait su dire de quoi il retournait. Grâce à la spirite, il y avait peut-être une chance de découvrir la vérité.

» Si j'acceptais d'apprendre sa magie, me dit alors Sophia, l'entendre me décrire ce qu'elle avait vu ne serait pas le seul bénéfice que j'en tirerais. Une fois formée, je serais capable de découvrir par

moi-même la vérité que je cherchais et que j'étais la seule à pouvoir comprendre.

» Bien que morte de peur, je sus que je ne pouvais plus me dérober. Il était temps de rendre les armes.

» Sophia me confia que les esprits m'avaient sûrement envoyée à elle dans un dessein très précis. J'avais une destinée, et il ne me restait plus qu'à l'accomplir.

» Le soir même, les leçons commencèrent.

Chapitre 29

— Combien de temps durèrent ces leçons ? demanda Magda.

— Moins longtemps que je l'aurais cru… Fille d'un sorcier et d'une magicienne, j'avais une formation de base, c'est vrai. Surtout que mon père, toute sa vie, avait été fasciné par le royaume des morts. Durant ses « aventures », comme il disait, il avait appris bien des choses sur l'endroit où nous finirons tous par aller.

» Pour ma mère, le mot « aventure » était synonyme de « problème ». Des gens malintentionnés murmuraient que mon père avait un « désir de mort ». C'était faux, je le savais, mais j'admirais sa façon de défier en permanence la Faucheuse. En même temps, comme ma mère, j'avais peur que ça finisse par mal tourner.

» Ses aventures consistaient surtout à faire des expériences avec des sortilèges : des recherches sur l'interaction entre les Magies Additive et Soustractive. En procédant ainsi, il était parvenu à marcher sur une corde raide entre les deux mondes, comme un funambule. Pour se distraire, il adorait les courses de chevaux sur des terrains très accidentés, mais ça, c'est une autre histoire…

— Défier la Faucheuse, disais-tu ? Je vois de quoi tu veux parler.

Isadora eut un soupir mélancolique.

— Bien entendu, il faisait partager toutes ses découvertes aux autres sorciers. Quand j'étais encore gamine, au grand désespoir de ma mère, il me décrivait ses exploits en matière de magie expérimentale et se lançait dans de longs développements sur les liens mystérieux entre le monde des vivants et le royaume des morts. Selon lui, la vie et la mort étaient connectées, comme les deux variantes de magie. Une interdépendance essentielle permettant à « chacune de développer sa propre nature ».

» Cette connexion, à ses yeux, existait entre toutes choses, y compris des éléments aussi fondamentaux que la lumière et l'obscurité. Du coup, il distinguait un lien mystérieux partout.

— Comment ça, partout ?

— Quand je voyais une ombre sur le sol, il la voyait aussi mais distinguait ce qu'il nommait « la forme négative créée par l'ombre ». La forme positive et son contraire, la négative, ne pouvaient pas exister l'une sans l'autre. Pour appréhender vraiment l'une, on devait au minimum reconnaître à sa juste valeur l'apport de l'autre.

» L'obscurité étant indispensable pour qu'on puisse voir la lumière,

disait-il, il était absurde de maudire les ténèbres. Pareillement, la mort, toujours d'après lui, était le révélateur de la vie.

» Beaucoup de gens étaient terrifiés par les expériences qui le fascinaient tant. Moi, j'ai toujours pensé que sa façon d'explorer la mort l'aidait à apprécier encore plus la vie. Ma mère faisait semblant de désapprouver, surtout quand il m'impliquait dans sa quête, mais je la surprenais parfois à lui glisser un sourire complice.

» Donc, peut-être plus que quiconque d'autre, j'étais déjà familiarisée avec la Grâce. Capable de la dessiner et de l'interpréter, j'avais une idée de la manière dont la magie est liée à la Création et à la mort par l'intermédiaire de ses facettes Additive et Soustractive. Comme je l'ai déjà dit, mon père ne voyait pas les divers composants du monde comme des éléments indépendants, mais comme des parties d'un tout complexe supérieur à l'ensemble de ses fragments. En cela, chaque être humain était une part de tout ce qui existe dans l'univers.

» Sophia me dit qu'une telle éducation me mettait des années et des années en avant par rapport aux aspirantes spirites normales. Si elle avait cru au destin, elle aurait dit que le mien m'avait conduite à elle.

» Le plus dur à assimiler, dans l'enseignement de Sophia, fut un point qui contredisait radicalement la vision des choses de mon père. Habituée à réfléchir en termes de « tout », apprendre à exclure notre monde de l'ensemble fut très difficile.

— Exclure notre monde de l'ensemble ?

— Pour voir dans le monde des esprits, selon Sophia, il faut être capable de regarder au-delà de ce qui est autour de nous afin de s'introduire dans un autre royaume. Sans être sûre de partager cette thèse, elle m'expliqua que le royaume des morts, d'après certains philosophes, s'est développé là où nous sommes – au même endroit que le monde des vivants. En même temps, il en est bien distinct, et c'est pour ça que nous ne pouvons pas le voir. Maintenant que je suis aveugle, je comprends mieux ce que ça signifie. J'entends des choses dont j'ignorais l'existence mais qui ont toujours été là.

» Durant les leçons, Sophia me mettait un bandeau sur les yeux, afin que j'apprenne plus vite. Quelques semaines après la première leçon, elle m'annonça que j'étais prête pour mon premier voyage dans l'autre monde.

» Avec tout ce qu'elle m'avait appris, dont une longue liste d'erreurs à éviter et d'incidents qui tournaient parfois à la catastrophe, j'étais morte de peur.

» Sophia accordait une importance capitale aux préparatifs. Le matin, nous bûmes des infusions spéciales pour purifier nos auras afin qu'elles ne s'accrochent pas au voile, nous piégeant entre les deux mondes. L'après-midi, nous prîmes de puissantes herbes qui nous

isolèrent du monde des vivants, afin d'être à même de voir les dangers qui nous guettaient dans le royaume des morts. Toute la journée, nous avons bien entendu dessiné des sorts de défense et de protection. Au coucher du soleil, nous allumâmes un feu. Ses flammes, m'expliqua Sophia, joueraient le rôle d'un phare qui nous aiderait à rentrer chez nous en cas de problème.

Isadora fit un grand geste circulaire.

— Même si je suis aveugle, c'est pour ça que tant de bougies brûlent dans cette pièce. Et pour éviter que mes visiteurs se cassent la figure et me tombent dessus !

Trop tendue, Magda n'apprécia pas vraiment cette pointe d'humour.

— Que s'est-il passé, une fois que vous étiez prêtes ?

— Sophia me demanda de m'entailler un doigt afin de dessiner une Grâce de sang à l'endroit où nous nous assîmes.

Dépourvue du don, Magda avait cependant passé beaucoup de temps avec des sorciers et des magiciennes. Ayant ensuite épousé le Premier Sorcier, elle connaissait parfaitement le sens d'une Grâce de sang. Ce dessin particulier, un sortilège, illustrait les « chemins » magiques reliant le monde des vivants au royaume des morts.

— C'était une nuit sans lune, venteuse et plus noire que l'encre, murmura Isadora comme si elle se replongeait dans ce lointain passé. Derrière les deux petites fenêtres du foyer de Sophia, le monde obscur semblait menaçant et opprimant.

Isadora sembla lutter pour s'arracher à ses souvenirs.

— Les détails n'auraient aucun intérêt pour toi, finit-elle par dire en haussant les épaules. Comme tu n'as pas le don, ils te seraient pour la plupart incompréhensibles. Il suffit de savoir que nous dûmes invoquer les plus noirs arcanes de la magie pour invoquer le sinistre royaume des morts. Ensuite, nous dessinâmes des sorts soustractifs qui se chargèrent de l'écartement.

— L'écartement ?

— L'écartement du voile, pour entrer dans le royaume des morts.

Isadora, pensa Magda, était au bord de la crise de nerfs. Une main sur la bouche, comme si elle était horrifiée, elle semblait revoir en pensées toutes les abominations qui lui avaient été imposées ce soir-là. Le souffle court, le front bizarrement plissé, la spirite sanglotait – sans verser de larmes, bien entendu.

Prise d'un élan de compassion, Magda se leva, le chat sous un bras, et alla s'asseoir plus près de sa nouvelle amie. Posant Ombre à côté d'elle, afin de continuer à le caresser, elle passa un bras autour des épaules de la fragile jeune femme, qui se laissa aller dans son étreinte.

— Je suis navrée de te forcer à revivre de tels événements…

Isadora s'écarta un peu et contrôla ses émotions.

— Non, j'ai envie de t'en parler. Je n'ai jamais pu me confier, sauf à la personne qui m'a pris mes yeux. Je veux que tu saches, comme je l'ai appris alors, ce qu'est la vie d'une spirite condamnée à côtoyer sans cesse la tristesse et la mort.

— Je comprends…

— J'ai peur que non…

Une remarque qui n'avait rien de cruel, d'ironique ni de condescendant. La simple expression d'une réalité.

— Je n'en avais pas la moindre idée moi-même avant que nous ayons écarté le voile et vu l'impensable.

Magda respecta un long moment le silence de son amie, puis elle souffla :

— Qu'as-tu découvert derrière le voile ?

— Un lieu plus obscur que l'obscurité, rempli d'âmes perdues si nombreuses qu'il aurait fallu l'éternité pour les voir toutes – et dont j'aperçus pourtant la totalité en une fraction de seconde.

» Cela me suffit pour découvrir la vérité que j'étais venue chercher. Et j'en fus terrifiée.

— Terrifiée par le royaume des morts ?

— Non, par cette vérité.

Chapitre 30

— Je ne comprends pas, avoua Magda. De quelle vérité parles-tu ?

Un long moment, seul le crépitement des bougies troubla le silence. Assis sur son séant, Ombre semblait curieux d'entendre ce qu'Isadora avait à dire.

— J'ai vu Joël…, dit enfin la spirite. Son esprit, en tout cas. Ça, ce fut plutôt rassurant : constater que son âme était en paix…

Magda serra sa nouvelle amie contre elle. Même si elle ne voulait surtout pas se montrer incrédule, ou pire encore, soupçonneuse, elle avait du mal à y croire.

— Comment est-ce possible, Isadora ? Il y a des millions et des millions d'âmes dans le royaume des morts. En fait, toutes celles des gens qui sont morts depuis la Création. Et tu aurais aussitôt vu celle que tu cherchais ?

— C'est difficile à expliquer… (Isadora réfléchit, la tête inclinée sur la poitrine.) Quand tu te promenais dans la Forteresse, avant ton veuvage, tu repérais Baraccus de très loin, même parmi des centaines de personnes, pas vrai ?

Magda eut un sourire mélancolique.

— C'est vrai… Je dois reconnaître que ça se passait ainsi.

— Eh bien, c'est un peu la même chose… Pas exactement, mais c'est le seul exemple qui me soit venu à l'esprit. Dans le royaume des morts tout est différent… Les règles que nous connaissons ne s'y appliquent pas…

— Baraccus a voyagé dans le royaume des morts avant de se suicider…

Comment avait-il vécu ce séjour ? Qu'avait-il vu, et de quelle façon en avait-il été affecté ?

— Les spirites n'en font pas autant…, souffla Isadora en serrant la main de Magda. Baraccus, un puissant sorcier, a séjourné dans le royaume des morts. N'ayant pas des pouvoirs comparables, nous ne nous y risquons pas. Une spirite se contente d'écarter le voile pour jeter un rapide coup d'œil derrière.

» Ce n'est pas une intrusion, mais une façon très spéciale d'invoquer notre don. De faire venir à nous des forces hors du commun, si tu préfères, en unissant les spécificités des deux facettes de la magie. Bref, Baraccus a traversé le royaume des morts alors que nous le regardons à travers une fenêtre.

— Je comprends… Et qu'as-tu vu ?

— Dans ce chaudron de magie, au centre du cyclone de pouvoir, tout se produit dans un seul et unique instant qui semble durer une éternité. Et dans cette parenthèse d'infini, j'ai vu la vérité.

— Et pourquoi t'a-t-elle terrifiée ?

Isadora réunit tout son courage.

— Parce que les suppliciés de Grandengart n'étaient pas là !

Magda se demanda si elle avait bien compris ce que son amie voulait dire.

— Tu n'as pas pu les trouver ? Dans l'immensité de ce royaume, tu n'as pas réussi à t'assurer qu'ils étaient libres et protégés, comme Joël ?

— Non. Ils n'étaient pas là. Nulle part !

— C'est impossible… Puisqu'ils étaient morts, ils devaient y être. Tu as repéré Joël comme je localisais Baraccus, à cause des sentiments que tu avais pour lui. Mais ce n'était pas pareil avec les autres.

— Non, non et non ! En cet instant infini, j'ai vu que ces âmes n'avaient jamais atteint le monde des esprits. Elles n'étaient pas là, tout simplement.

— Où étaient-elles, dans ce cas ?

— Je n'en sais rien… Je les cherche en vain depuis ce terrible jour. Ma seule certitude, c'est que les âmes de morts moissonnées par Kuno – citadins comme soldats – sont introuvables.

Dans un silence oppressant, Magda dut se souvenir de prendre une inspiration.

— Comment est-ce possible, Isadora ? C'est insensé !

Chapitre 31

— Dès que j'ai eu découvert la vérité, dit Isadora, j'ai décidé de résoudre cette énigme.

— Mais comment ? Tu as écarté le voile un bref instant, si j'ai bien compris.

— Oui, mais cet instant durant lequel toute la magie se condense dure l'équivalent d'une éternité. En un sens, ce n'est pas un instant, mais toute l'histoire du monde de la Création à la Fin des Temps.

Magda sentit qu'elle perdait pied.

— Comment est-ce possible ?

— La raison, je la tiens de mon père : le temps n'existe pas dans l'éternité de la mort. Comme il n'y a ni commencement ni fin à ce séjour, il est impossible de savoir combien de temps on y reste.

— Peut-être, mais il doit y avoir un moyen de mesurer un événement précis. Le temps existe. Un jour reste un jour.

— Ici, mais pas dans le royaume des morts. Chez nous, le temps est balisé. Une journée commence et se termine. Là-bas, la nuit est éternelle.

— Je ne comprends toujours pas…

— Imagine qu'une corde apparaisse soudain à travers ton chemin. Sur ta gauche, elle ne commence pas, et sur ta droite, elle ne se termine pas. Elle est donc infiniment longue. Née avec la Création, elle mourra avec elle. Comment pourrais-tu mesurer une section de cette corde ? Un fragment d'infini, voilà qui n'a pas de sens. Peux-tu me dire, par exemple, à quoi correspond un quart de l'éternité ? Et si tu tentais de couper un morceau de cette corde, il deviendrait lui aussi infini, puisqu'elle n'a pas de bouts. Pour qu'un commencement et une fin existent, il ne suffit pas qu'on en ait envie ou besoin. Dans le monde des vivants, il y a un début et un moment où un événement donné se termine. De l'autre côté, ces notions ne s'appliquent pas.

» Dans l'œil du cyclone de pouvoir, la chronologie est parfaitement absente. Une minute équivaut à un jour qui équivaut à une seconde… ou à une année.

» Dans cet instant éternel, ou cette éternité de l'instant, j'ai eu tout le temps qu'il me fallait pour chercher. En un sens, ma quête n'eut jamais de fin. Je voulus interroger Joël, mais avant que j'aie pu formuler ma question, il m'annonça que les âmes n'étaient pas là.

» J'ai vu des habitants de Grandengart décédés avant le massacre. Des gens âgés ou malades et même un jeune garçon que je n'avais pas

pu guérir d'une terrible fièvre. Tous ignoraient où étaient les âmes des citadins morts après eux. Elles n'étaient pas là, voilà tout ce qu'ils savaient.

— Comment peut-on être mort sans l'être ? C'est impensable !

Isadora eut l'ombre d'un sourire.

— C'est la question qui m'a conduite ici, au milieu des dépouilles de tant de morts.

Le sourire s'effaça, comme si la jeune femme replongeait dans l'horreur de ses souvenirs.

— J'ai vu des esprits tourmentés – le mal incarné – perdus dans la désolation des ténèbres éternelles. De peur qu'ils m'attirent vers eux et déchiquettent mon âme, j'en ai très vite détourné le regard.

» J'ai vu les esprits du bien et leurs protégés, baignés d'une douce lumière. Même si je répugnais à les déranger, je leur ai demandé de m'aider.

» L'un d'eux s'est retourné et j'ai vu que c'était l'âme de Sophia qui me regardait à travers la chaude lumière. Elle me dit que j'avais découvert la vérité, et qu'il n'y avait plus rien pour moi ici.

— Sophia ? Que faisait son âme dans le royaume des morts ?

— Elle y résidait, parce que la spirite était morte.

— Quoi ?

— C'était son dernier voyage vers le monde des esprits, et elle avait traversé le voile. Grâce à elle, j'avais trouvé ma réponse – d'une limpide simplicité – et elle n'avait jamais eu l'intention de repartir avec moi.

Magda fut bouleversée d'apprendre que Sophia, pourtant une inconnue pour elle, était morte pour que cette quête soit menée à bien.

— Tu as dit : « d'une limpide simplicité »… Désolée, mais je ne vois pas en quoi c'était simple.

Isadora tapota le bras de Magda.

— Qu'y avait-il de compliqué ? J'ai découvert en une fraction de seconde – ou en une éternité – que les âmes n'étaient pas dans le royaume des morts.

— Quoi de plus simple, en effet ?… Et si ces âmes n'étaient pas là-bas, où pouvaient-elles se trouver, sinon ici ?

Isadora répondit d'un sourire éthéré.

Chapitre 32

Magda en eut un moment le souffle coupé.

— C'est ça ta vérité ? Toutes les âmes des suppliciés sont encore en ce monde ? Car il n'y a pas d'autres possibilités, pas vrai ? Si elles ne sont pas là-bas, elles se trouvent encore ici… (La jeune veuve regarda autour d'elle, s'attendant presque à voir des spectres.) C'est bien ce qu'il faut comprendre ?

— J'en ai peur, oui… Ces gens sont morts, mais leurs âmes n'ont jamais traversé le voile.

Comment était-ce possible, à supposer que ça le fût ? Alors qu'elles tentaient de traverser, ces âmes avaient-elles été repoussées ?

Comment ? Et pourquoi ?

Magda se passa une main sur le visage. Les raisons d'un tel événement l'inquiétaient, mais beaucoup moins que ses éventuelles conséquences. Des questions tourbillonnant dans son esprit, elle n'eut pas le temps de s'attarder dessus, car Isadora enchaîna :

— L'esprit de Sophia dériva vers moi et ses bras s'écartèrent comme les ailes d'un faucon quand elle s'arrêta à quelques pas de moi. Même si je la connaissais, la terreur me pétrifia. Les yeux de la spirite défunte brillaient comme l'aura qui l'enveloppait.

» Me regardant depuis le royaume des morts, elle déclara : « Tu as obtenu ce que tu voulais : une réponse ! » Alors que je me demandais que faire à présent, l'esprit ajouta : « Trouve-les ! »

» Désormais, la réponse était complète et je savais ce qui me restait à faire. M'en retournant vers le monde des vivants, je sus que j'étais une spirite, mais que je ne reverrais plus jamais mon initiatrice. Il allait donc falloir que je prenne sa place.

» Sophia gisait à côté de moi, au centre de la Grâce, sa main serrant le bandeau qu'elle utilisait pour m'aveugler durant nos leçons.

Magda devina qu'Isadora en était vite arrivée à adorer Sophia. Sur le visage de son amie, on lisait encore un chagrin accablant, car c'était sa quête de vérité qui avait provoqué la mort de la spirite.

— Je suis navrée pour ton amie…

— Oui, elle était devenue une amie, sur bien des plans… Grâce à elle, j'ai appris ce que je devais faire pour aider les autres.

— Tu t'es découvert une vocation ? Escorter les morts jusqu'au monde des esprits ?

— Non, tu m'as mal comprise… J'avais découvert le début de la vérité, certes, mais la bataille n'était pas terminée. La guerre qui

faisait rage avait commencé avec le massacre de Grandengart. J'étais une combattante parmi les autres.

— Mais tu…

— Comme toi, Magda ! Tu es ici parce que tu es devenue une guerrière.

— Moi ?

Isadora se tourna vers Magda comme si elle était en mesure de la regarder dans les yeux. C'était ainsi, sans doute, que l'esprit de Sophia s'était dressé devant son héritière.

— Tu étais l'épouse de Baraccus, et depuis sa mort, tu cherches les réponses à des questions troublantes. Pour trouver la vérité, tu es venue voir une spirite. Comme ton défunt mari, tu veux savoir ce qu'on peut seulement apprendre dans le royaume des morts. Tu es une guerrière dans l'âme, mon amie, sinon, tu n'aurais pas réagi ainsi.

» Même sans le don, tu as les connaissances, les aptitudes et le courage d'une personne hors du commun. Tu fais mine de croire que tout le monde aurait défié le Conseil, mais la plupart des gens se seraient dérobés. Toi seule en étais capable, et il n'y a peut-être que toi qui puisses exhumer la terrible vérité. Ne t'y trompe pas, Magda Searus, nos ennemis te craignent et ils ont d'excellentes raisons pour ça, même si tu ne les connais pas encore.

— Nos ennemis me craignent ?

— Oui ! Voilà le manteau dont tu t'es drapée ! En venant ici en quête de vérité, tu t'es affirmée comme une guerrière. Et une adversaire dangereuse pour l'Ancien Monde.

Magda se souvint de l'intrus tapi dans son esprit qui l'avait espionnée avant de tenter de la tuer.

— Tu as raison… Je n'y avais jamais pensé en ces termes, mais ils me redoutent. Même si je n'ai pas le don, ils ne veulent pas que je cherche la vérité.

— Lors d'une quête de ce genre, on va souvent dans des endroits qu'on n'aurait jamais cru visiter. Mais il est vital pour le Nouveau Monde que la bonne personne suive ce chemin, parce que nous luttons contre des êtres capables d'envahir notre esprit et de nous voler notre âme. S'ils ont vu que tu es la bonne personne, ils te craignent, et ils feront tout pour t'éliminer.

Magda ne trouva rien à objecter. Depuis le jour, sur les remparts, où elle avait décidé de vivre, elle savait que ses pas la conduisaient vers une découverte essentielle.

Et un destin hors norme, peut-être…

Chapitre 33

— Après ton retour dans le monde des vivants, quand tu as découvert la dépouille de Sophia, où t'a conduite ton voyage en quête de vérité ?

Isadora caressa Ombre, qui venait de se rouler en boule entre les deux femmes.

— Après avoir enterré Sophia, je suis restée chez elle quelque temps, et j'ai fait plusieurs incursions dans le monde des esprits. Très vite, je me suis aperçue que ce n'était pas là que je devais mener mon combat, mais ici, dans l'univers des vivants. Et je devais trouver de l'aide au plus vite.

— Tu es allée voir le Conseil ?

— Bien entendu… Demandant à parler en session privée, parce que mes informations, selon moi, risquaient de provoquer une panique, je voulais faire mon rapport devant des sorciers et des magiciennes formés à l'art du spiritisme.

» Je me suis retrouvée dans une file d'attente, attendant de prendre la parole lors d'une séance restreinte. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, ces séances-là se déroulent devant une foule de gens. Et tous les intervenants avaient des nouvelles cruciales concernant la guerre.

» Plusieurs officiers de haut rang ont exposé en détail le déroulement de batailles très importantes et fait le point sur les renseignements obtenus à propos de l'ennemi. J'étais trop loin pour tout entendre, mais j'ai saisi le sens général de leurs interventions. Ensuite, des sorciers ont exposé ce qu'ils avaient récemment découvert sur les armes magiques du camp adverse. Le peu que j'ai capté avait de quoi glacer les sangs, tu peux me croire… D'autres sorciers vinrent avec des propositions qu'ils voulaient faire approuver. Sur nos armes magiques, le plus souvent…

» Plusieurs officiers et quelques sorciers se penchèrent vers les conseillers pour leur murmurer des informations. Dans ces cas-là, je n'entendis rien, mais à voir le visage des vieux sages, il ne devait pas s'agir de bonnes nouvelles. À l'évidence, la guerre tournait mal pour nous…

» Après ces interventions, un vieux sorcier qui n'était pas bien loin devant moi dans la file avança en claudiquant jusqu'aux conseillers, puis proposa que l'on crée une nouvelle Sliph afin de sécuriser la circulation de nos informations secrètes.

Magda sentit son estomac se retourner. N'ayant aucune sorte de sympathie pour la Sliph, elle estimait qu'une seule suffisait amplement. Mais elle oublia ce préjugé pour s'intéresser de nouveau au récit d'Isadora.

— Le doyen du Conseil se montra très respectueux, mais il répondit que créer la Sliph avait été très difficile – avec des conséquences négatives que personne n'avait prévues. Le sorcier voulut défendre sa position, mais le doyen lui coupa la parole, rappelant que nos ennemis, au début de la guerre, avaient pu s'introduire dans la Forteresse grâce à la Sliph.

Magda se souvenait très bien du carnage qui s'était ensuivi. Après ce désastre, Baraccus avait ordonné qu'un sorcier surveille en permanence la Sliph afin d'interdire une nouvelle intrusion de ce genre.

Un des sorciers affectés à cette tâche solitaire, Quinn, était un ami d'enfance de Magda. Surveiller la Sliph pouvait sembler une mission déprimante, mais pas pour lui. Comme ça, avait-il déclaré, il aurait le temps d'écrire dans son journal. Car sa passion était de reporter par écrit les événements qui se déroulaient dans la Forteresse, les informations sur les gens qu'il connaissait et son jugement sur les diverses intrigues politiques. Intriguée, Magda avait demandé s'il lui laisserait un jour lire ses écrits. « Bien sûr », avait-il répondu, mais elle risquait de s'ennuyer…

— Le vieux sorcier boiteux ignorait tout de cette intrusion, et ça lui cloua le bec. Le Conseil le remercia, mais rejeta sa proposition. En revanche, il l'incita à fabriquer plus de livres de voyage pour résoudre les problèmes de communication.

» Bientôt, ce fut au tour de l'homme qui me précédait. Très grand, les épaules larges, ce sorcier à peine plus âgé que moi arborait au côté une magnifique épée – une rareté chez les détenteurs du don. Sans cette arme, je ne l'aurais pas remarqué plus que ça, puisqu'il portait la même tunique neutre que la plupart de ses collègues.

» Me trouvant juste derrière lui, je pus entendre toute la conversation. Mais d'abord, je vis tous les conseillers se décomposer, comme s'ils avaient brusquement la colique.

— Quoi encore, Merritt ? demanda l'un d'eux, agacé.

Merritt ? Dans le tunnel, les sorciers que Tilly et Magda avaient croisés avaient accusé ce Merritt d'avoir provoqué de nouvelles morts. À l'évidence, ils étaient furieux contre lui.

— Merritt annonça aux conseillers que sa méthode pour créer une personne capable d'obtenir la vérité en toutes circonstances était à présent au point. Comme tu t'en doutes, ça attira mon attention…

Celle de Magda fut aussi en éveil, mais pour une tout autre raison.

Depuis toujours, elle détestait l'idée qu'on ait recours à la magie pour altérer un être humain.

— Les conseillers écoutèrent distraitement, puis ils interrompirent Merritt pour lui rappeler qu'ils avaient déjà entendu maintes fois sa proposition. Selon eux, son projet était hors de portée du sorcier le plus talentueux. Merritt insista. Depuis sa dernière venue, dit-il, il avait étudié tous les aspects du protocole et généré une série de toiles de vérifications pour s'assurer qu'il était dans le vrai. L'enjeu étant capital, le Conseil devait à tout prix l'autoriser à continuer.

» Les conseillers reconnurent la valeur *théorique* du protocole, mais si une mise en application était possible, pourquoi Merritt ne l'avait-il pas déjà fait ? Le connaissant, l'absence d'autorisation n'était pas de nature à l'arrêter…

» Merritt répondit qu'il devait encore se livrer à quelques calculs cosmologiques afin de peaufiner sa méthode. De plus, il lui fallait un volontaire… Quand un conseiller lui demanda de quels « calculs cosmologiques » il s'agissait, je n'entendis pas la réponse, mais plusieurs sages éclatèrent de rire. En revanche, l'un d'eux, furieux, tapa du poing sur le bureau et accusa le sorcier d'avoir perdu l'esprit.

» Merritt ne se démonta pas quand les conseillers lui rappelèrent que l'existence même d'une telle « cosmologie » n'était que pure spéculation. Très sûr de lui, il déclara savoir ce qu'il faisait. Selon lui, ses recherches démontraient que la cosmologie en question existait bel et bien. Et selon lui, la formule antérieure à l'altération de la configuration cosmique avait bel et bien survécu. Au minimum, il devait y avoir encore des tableaux représentant une brèche du septième niveau – exactement ce qu'il lui fallait pour extrapoler son propre modèle. En résumé, si on lui fournissait tout ce dont il avait besoin, il pouvait créer une arme magique – une personne modifiée – capable de distinguer la vérité du mensonge sans jamais se tromper.

» Les conseillers commencèrent à discuter entre eux, mais le doyen les interrompit. D'après ce qu'il savait et ce qu'il avait entendu dire, déclara-t-il à Merritt, tenter de créer une telle arme aurait pour résultat… la mort du volontaire. Si l'Ancien Monde ne répugnait pas à risquer des vies, on ne se comportait pas ainsi dans notre camp.

» Merritt ne répondit pas et il ne broncha pas davantage quand les autres conseillers descendirent eux aussi son idée en flammes. En écoutant les sages, j'avoue avoir douté qu'ils avaient simplement compris les concepts de Merritt. Ses propos me dépassaient largement, mais j'avais au moins pu saisir des bribes de son génial raisonnement. Hélas, je n'étais pas assez compétente pour juger du bien-fondé de ses thèses. Les conseillers, eux, semblaient en penser le plus grand mal.

» Quand le doyen demanda s'il avait raison au sujet du volontaire, Merritt prit le temps de la réflexion, puis il répondit que l'honnêteté

lui interdisait de nier les risques vitaux pour le « cobaye ». Mais combien de vies sauverait son arme, si on le laissait faire ?

» À court d'arguments, les conseillers se turent. Reprenant la parole, le doyen déclara que le Conseil ne pouvait rien faire pour aider Merritt. Même si des calculs cosmologiques du septième niveau existaient, la vénérable institution n'en disposait pas. Dans ce cas, répondit le sorcier, il allait devoir s'adresser à Baraccus en personne, qui pourrait peut-être lui fournir la formule-zénith requise. Hilares, deux ou trois conseillers lancèrent qu'il pouvait toujours essayer !

Magda comprit pourquoi elle se souvenait de Merritt. Un soir, Baraccus était revenu bouleversé d'une de ses « rencontres privées ». Alors qu'elle lui avait demandé ce qui n'allait pas, il s'était campé devant une fenêtre, admirant un long moment la lune. Puis il avait soufflé qu'un brillant sorcier était venu le voir, car il cherchait des tables de calculs cosmologiques très rares afin de créer une brèche du septième niveau. Même si Magda n'avait pas compris un traître mot de ce discours, le ton de son mari indiquait qu'il s'agissait d'un problème très important.

Baraccus avait-il fourni ce qu'il voulait à son interlocuteur ?

— J'aurais bien aimé, avait répondu le Premier Sorcier, mais ces formules ainsi que les tables de calculs ont été transférées dans le Temple des Vents, qui est désormais inaccessible dans le royaume des morts.

Du coup, plus de suspense : Merritt, dans le récit d'Isadora, pouvait effectivement essayer, il ne risquait pas de réussir !

— Pour conclure, le doyen conseilla à Merritt de s'occuper de tâches moins ambitieuses jusqu'à ce qu'il puisse revenir avec une proposition réaliste – un projet qui entre dans la sphère du possible.

» Merritt se détourna et partit. Quand il passa devant moi, je vis qu'il avait les dents serrées. Les jointures de ses doigts étaient blanches sur la poignée de son épée. J'en eus le cœur serré, parce qu'il y avait dans son ton quelque chose qui me plaisait.

Arrachée à ses pensées, Magda dévisagea sa nouvelle amie.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne sais pas trop… Il semblait sincère et compétent… Même si le Conseil ne le prenait pas au sérieux, je sentais qu'il savait de quoi il parlait. Et ses yeux…

— Ses yeux ?

— Eh bien, comment dire ? Ils étaient d'une couleur inhabituelle… Noisette, mais tirant sur le vert… Et quelque chose en eux brillait comme… Quand son regard se posa sur moi, j'en fus paralysée. Comme si cet homme pouvait lire directement dans mon âme. Alors qu'il était furieux d'avoir été rejeté par le Conseil, son regard

exprimait une telle douceur… De la compassion, plus précisément. Assez forte pour que la colère ne l'occulte pas.

Malgré la pénombre, Magda vit qu'Isadora rougissait.

— Sous son regard, tu te sentais en sécurité, c'est ça ?

La spirite acquiesça.

— Et j'avais du chagrin pour lui. Les conseillers le sous-estimaient, et je détestais ça. Étant une jeune magicienne, j'ai payé pour apprendre ce que ça fait de ne pas être pris au sérieux alors qu'on sait très bien de quoi on parle. Sophia ne m'avait pas traitée ainsi, mais c'était une exception.

— Et ton intervention devant le Conseil ? demanda Magda. As-tu obtenu de l'aide ?

— De la sympathie, oui, mais après m'avoir écoutée, on m'a répondu qu'on ne pouvait rien pour moi. En fait, les conseillers ne m'ont pas crue, et je vois mal comment leur donner tort. Même parmi les sorciers, le royaume des morts est un mystère, donc ces hommes ne pouvaient pas mesurer la gravité de ce que je leur disais. Mon père aurait tout de suite compris, mais ces politiciens n'avaient pas passé leur vie à étudier le monde des esprits. Pour eux, le massacre de Grandengart était une tragédie dont les victimes, toutes mortes, n'avaient hélas plus besoin d'aide. Le doyen souligna d'ailleurs que le Conseil devait se soucier des vivants. Puis il ajouta que ses collègues et lui avaient une longue liste d'urgences à traiter. Même s'il ne le dit pas, je compris qu'il m'en voulait de lui avoir fait perdre son temps. Car ma découverte, à ses yeux, n'était d'aucune utilité pour notre cause.

» En ces temps de guerre, dis-je, il était normal de parer au plus pressé. Mais étant une magicienne et une spirite, je restais convaincue que la disparition des âmes avait un lien direct avec le conflit. Pour conclure, je soulignai que cette histoire était loin d'être finie et que nous étions encore plus menacés que nous le pensions.

Ayant réalisé plusieurs « prestations » devant les conseillers, Magda savait combien ils étaient doués pour ne pas entendre ce genre de mise en garde.

— Que t'a-t-on répondu ?

— Après un moment de réflexion, le doyen m'a suggéré de chercher un sorcier qui aurait envie de m'aider. Si j'en trouvais un, conclut-il, il me souhaitait bon courage.

» Un autre conseiller, en ricanant, a suggéré que je demande au jeune Merritt. Avec un peu de chance, ça le détournerait de ses divagations.

Magda eut soudain peur d'avoir deviné la suite…

Chapitre 34

— Après cette audience, dit Isadora, considérant ce que nos ennemis risquaient de faire avec les cadavres – et avec les âmes qu'ils gardaient dans le monde des vivants –, je décidai d'aller effectivement demander de l'aide au sorcier Merritt.

Magda aimait de moins en moins la façon dont tournait cette histoire. Un sorcier avait pris ses yeux à Isadora, et Merritt, de toute évidence, trempait jusqu'au cou dans les expériences magiques visant à transformer les êtres humains. Certaines modifications étaient mineures, il fallait le reconnaître. Mais quand on songeait à une abomination telle que la Sliph…

— Quand je me mis à interroger les gens afin de trouver Merritt, je découvris qu'ils ne le prenaient pas pour un fantaisiste. Ils avaient peur de lui !

Magda fut surprise par cette information, surtout après la façon dont les conseillers avaient ridiculisé le sorcier.

— Parce qu'il transformait les gens en armes ?

— Aussi, oui, mais pas seulement… Ils ont peur de lui parce qu'il est un inventeur.

— Un inventeur ? Tu en es sûre ?

Les créations de cette catégorie de sorciers, les inventeurs, terrorisaient souvent les gens, et pour de très bonnes raisons. Les inventeurs, Magda le savait, étaient très rares et on ne les voyait en général pas d'un bon œil. Maintenant, elle comprenait mieux le recul instinctif des conseillers.

— C'est un de ses pouvoirs, oui… Il crée toutes sortes de choses… De jolies reliures bardées de sorts défensifs afin de protéger les grimoires, des lames qui coupent mieux que l'acier le plus fin, des artefacts métalliques que je serais incapable de décrire, mais qui t'arracheraient un cri admiratif… Il sculpte même dans le marbre des statues d'une beauté à couper le souffle.

» Chez lui, le sol était jonché d'objets à l'utilité mystérieuse. Des couteaux étaient empilés sur une table, une autre ployant sous le poids de magnifiques épées. Je n'avais jamais vu un endroit pareil. À part peut-être une forge – mais en plus propre et distingué, bien sûr.

— Je sais ce que c'est… Baraccus aussi était un inventeur, même si on l'appelait rarement ainsi.

— Vraiment ? Ton mari était un sorcier de guerre et un inventeur ?

— Oui. Mais quand je l'ai épousé, il était déjà Premier Sorcier, et dans l'esprit des gens, c'était son unique titre.

En réalité, c'était pour ne pas le nommer « inventeur » que les gens l'appelaient Premier Sorcier…

— Malgré son poste et ses responsabilités, continua Magda, mon mari inventait des choses à jet continu. La nuit, il s'asseyait à un établi et fabriquait les objets les plus complexes que j'aie jamais vus. De très beaux objets, mais pour une partie en tout cas, des armes terriblement dangereuses… Peu après notre mariage, je lui ai demandé pourquoi, avec sa charge de travail, il prenait le temps de suer sang et eau devant un établi. Parce qu'un inventeur, me répondit-il, ne pouvait pas s'en empêcher.

— C'est bien ça, oui… La créativité les caractérise dans l'ensemble de leurs activités.

Lorsque Baraccus lui avait dit qu'il était un inventeur, Magda avait dû avouer qu'elle ne savait pas trop ce que ça signifiait. À cette époque, bien des choses qui le concernaient étaient un mystère pour elle.

Très patiemment, il lui avait expliqué que le don se manifestait de manière différente chez chaque individu. Un sorcier de guerre, avait-il précisé, bénéficiait d'une sorte de « palette » de pouvoirs.

Magda n'avait pas caché sa surprise. Pour elle, être un sorcier de guerre était déjà un extraordinaire don en soi. Souriant, Baraccus lui avait expliqué qu'il ne s'agissait pas d'une aptitude spécialisée, mais d'une combinaison de talents.

Très souvent, les prophéties guidaient les actes d'un sorcier de guerre. S'il fallait se battre, il pouvait élaborer une stratégie, brandir une épée ou transformer sa colère en un pouvoir destructif. Devant des blessés, il était également capable d'en faire une force thérapeutique.

Dans son cas particulier, s'il fallait une citadelle pour défendre des innocents, Baraccus était en mesure de la construire, fortifications et défenses comprises, parce qu'il était un inventeur. Ce pouvoir-là, ajouté à bien d'autres, faisait de lui un sorcier de guerre.

Le regard brillant, Baraccus avait ajouté que les inventeurs étaient bien plus que des sorciers. À ses yeux, c'étaient des artistes, et on en trouvait aussi peu parmi les pratiquants de la magie que parmi les gens normaux. En ce monde, beaucoup de personnes croyaient être des artistes, mais bien peu méritaient ce nom.

Être un artiste, affirmait Baraccus, permettait aux inventeurs, en tout cas, aux meilleurs, d'utiliser la magie d'une manière créative que leurs collègues n'auraient même pas imaginée. Tous les nouveaux sortilèges et tous les nouveaux usages qu'on trouvait aux anciens étaient d'abord conceptualisés par des inventeurs.

C'était en partie pour ça qu'on les redoutait. Parce qu'ils étaient

capables de concevoir et d'invoquer des forces inédites, on les tenait pour des êtres dangereux. En ce monde, la nouveauté n'était jamais très bien accueillie. Quand il s'agissait de magie, on avait tendance à la rejeter sans réfléchir.

Sans inventeurs, soulignait Baraccus, la magie aurait stagné et tourné en rond. Les rares découvertes étant accidentelles, tout aurait reposé sur un carcan de règles, de formules et de protocoles. Privé d'imagination créative, un domaine ne se développait pas et n'apportait plus rien de neuf au monde. Sans les inventeurs pour leur ouvrir la voie, les sorciers et les magiciennes auraient été condamnés à faire et à refaire inlassablement les mêmes choses.

Toute sa vie, Magda avait entendu dire qu'il fallait suivre des procédures strictes pour utiliser convenablement la magie. Pour elle, c'était un peu comme le travail d'un boulanger. S'ils ne suivaient pas les règles, les formules et les protocoles, comment les inventeurs pouvaient-ils être de bons sorciers ?

Amusé, Baraccus lui avait demandé d'où venaient, selon elle, les règles, les formules et les protocoles ? Qui les avait imaginés puis mis au point ?

Des inventeurs !

Oui, des inventeurs qui créaient des formes de magie que les autres utilisaient ensuite, les copiant fidèlement. Les découvertes les plus révolutionnaires, avec le temps, devenaient des « classiques » qu'on croyait gravés dans le marbre. Mais tout ça était d'abord sorti du cerveau d'un inventeur. Les sorciers dépourvus d'imagination, eux, suivaient des recettes sans même se poser la question de leur origine.

Quand il abordait ce sujet, la voix de Baraccus vibrait de passion. Créer était aussi naturel pour lui que respirer. C'était son étincelle de vie, tout ce qui lui donnait son enthousiasme et sa force.

— Sans les inventeurs, disait Baraccus, la magie aurait toujours été limitée à des sortilèges mineurs qu'on aurait copiés jusqu'à la fin des temps. Créer à partir du néant est un don rarissime.

Isadora eut un petit sourire.

— C'est le « secret de la magie » que bien des gens, y compris parmi les détenteurs du don, ne comprennent pas. Les créations d'un inventeur sont tellement copiées qu'on finit par oublier qu'elles ont été un jour *originales*. Quand on connaît un sortilège depuis toujours, on a du mal à imaginer qu'il n'existe pas depuis le commencement des temps.

— C'est parce que les inventeurs authentiques sont très rares.

— Tu n'es pas une personne banale non plus, Magda Searus. On dirait que tu en sais plus sur tout ça que bien des sorciers et des magiciennes.

— Sans l'enseignement de Baraccus, je n'aurais pas mesuré

l'importance des inventeurs. Ce sujet lui tenait particulièrement à cœur… Il fabriquait de si belles choses. J'ai gardé ses outils. Depuis sa mort, je vais parfois m'asseoir à son établi et je les prends en main, parce qu'ils sont tout ce qu'il me reste de lui.

— Je regrette de ne pas l'avoir connu, fit Isadora avec un de ses sourires lointains.

— Cela dit, certaines de ses créations me terrifiaient.

— Vraiment ? Lesquelles ?

— Eh bien, par exemple, au début de la guerre il a fabriqué une superbe amulette en métal précieux dans laquelle était enchâssé un rubis. Bien qu'il fût un chef-d'œuvre, ce bijou incarnait des concepts philosophiques dont le plus simple me dépassait. Baraccus le portant jour et nuit, je savais cependant que c'étaient des choses essentielles pour lui.

» Une nuit, après qu'un de ses sorciers lui eut appris des nouvelles inquiétantes, je l'ai de nouveau trouvé devant la fenêtre, les yeux rivés sur la lune. Comme souvent, il pensait au Temple des Vents désormais exilé dans le royaume des morts. Voyant qu'il serrait l'amulette dans son poing, j'ai osé lui demander ce que ce bijou représentait pour lui.

» Au début, j'ai cru qu'il ne répondrait pas. Mais il a fini par dire que l'amulette symbolisait la danse avec les morts. Devant ma surprise et mon angoisse, il a ajouté que la danse avec les morts était la raison d'être d'un sorcier de guerre.

» Cette nuit-là, je suis restée avec lui, assise sur le sol, lui toujours debout à admirer l'astre nocturne. Le dos appuyé contre le mur, je lui ai tenu la main tandis qu'il serrait l'amulette dans l'autre, perdu dans ses pensées les plus secrètes.

» C'était un homme remarquable. Sur bien des points, je ne le connaissais pas vraiment. Et voilà qu'il s'en est allé pour toujours.

Isadora tapota le bras de Magda.

— Mais j'espère que tu connaîtras bientôt son esprit, mon amie…, reprit la jeune veuve. Au moins assez pour me fournir les réponses que je cherche ou m'orienter sur la bonne piste.

Isadora serra gentiment le poignet de son amie.

— Nous découvrirons tes réponses, Magda. Tu as réussi à trouver la personne qu'il te faut. Quelqu'un qui possède la vision dont tu as besoin.

Chapitre 35

Magda mit de côté les souvenirs de Baraccus et se concentra sur le sujet en cours. Ne parvenant pas à demander froidement si Merritt avait pris les yeux d'Isadora, elle opta pour une question plus générale qui lui permettrait de remettre la conversation sur la bonne voie.

— Comment ça s'est passé avec Merritt ? A-t-il pu t'aider à retrouver les âmes perdues de Grandengart ?

— Quand j'ai enfin localisé l'endroit où il vivait, très haut au-dessus de nos têtes, sous les remparts sud, Merritt était très préoccupé par ses propres problèmes. Il m'a quand même invitée chez lui, puis il a écouté mon histoire avec la même attention que toi – à savoir, bien plus consciencieusement que le Conseil. Quand on a presque le même âge, il semble qu'on soit plus enclins à se prendre au sérieux…

» Pendant mon récit, il ne fit pratiquement pas de commentaires. Les yeux rivés sur sa superbe épée, qu'il avait posée sur la table, il me posa quand même quelques questions. Assez pertinentes, je dois dire, pour que je saisisse qu'il ne prenait pas à la légère le vol des cadavres et la disparition des âmes. Sa réaction augmenta mon inquiétude et renforça ma détermination à agir – et à aller jusqu'au bout !

» Quand j'eus terminé, il me demanda pourquoi je le pensais susceptible de m'aider. Face à une menace que tout le monde ignorait, dis-je, ma formation de magicienne et de spirite me permettait d'avoir une vision du problème très claire et très lucide. Ainsi, j'avais pu me rendre compte que le Conseil traitait tout cela par-dessus la jambe.

» Bien entendu, Merritt n'émit aucune objection contre cette entrée en matière. Comprenant qu'il m'encourageait à continuer, j'ajoutai que nos ennemis, à l'évidence, cherchaient à tirer avantage du royaume des morts. Après avoir cherché en vain un moyen de découvrir la vérité, j'en étais venue à comprendre qu'il fallait utiliser mes pouvoirs d'une manière inédite jusque-là. Car c'était dans le monde des vivants que je devais chercher les âmes perdues. Et pour ça, il était indispensable de modifier la nature même de mon don.

» Très attentif jusque-là, Merritt me parut encore plus concentré, comme s'il buvait mes paroles.

Une réaction qui n'étonna pas Magda.

— Je tentais de l'intéresser en m'adressant à ses « instincts » d'inventeur, comprends-tu ? En toute connaissance de cause, j'utilisais un langage qui devait lui plaire, parce que c'était un peu le sien. Et ça fonctionnait, puisqu'il m'écoutait avec une fascination grandissante.

» En guise de conclusion, je déclarai que j'étais venue le voir pour comprendre, au minimum, ce qu'il convenait de faire. Pour accomplir ma mission, lui dis-je, je devais acquérir une nouvelle façon de voir, et avant toute autre chose, il fallait que je renonce à la manière dont je distinguais notre monde. Pour voir, résumai-je, je devais d'abord devenir aveugle. Et je comptais sur lui pour que ça arrive.

» Choqué et furieux, Merritt prit très mal ma requête. Refusant d'en entendre plus, il me mit à la porte sans autre forme de procès.

Pour la première fois, le sorcier remonta dans l'estime de Magda.

— Au fil des semaines, continua Isadora, je m'étais habituée à échanger un type de vision contre un autre. Pour moi, cette idée n'avait plus rien de choquant. En revanche, je compris la réaction de Merritt et décidai de le laisser en paix jusqu'à ce qu'il ait assimilé tout ce que je lui avais dit. Car enfin, il y avait de quoi bouleverser quelqu'un !

» Je revins cependant le voir assez vite – trop vite, probablement – mais le temps pressait, pour moi comme pour tout le monde.

» Sans lui laisser le loisir de m'éjecter, je lui demandai de répondre à une question. Les bras croisés, il me regarda, attendant que je me décide. Il est très grand, tu sais, et je suis petite, même pour une femme. Un instant, intimidée par ses yeux hypnotiques, j'eus du mal à trouver ma voix. Mais je me ressaisis et posai ma question : « Pourquoi le général Kuno avait-il fait emporter les cadavres des suppliciés ? »

» Merritt resta un long moment silencieux, puis il murmura qu'il préférait ne pas l'imaginer.

» Eh bien, dis-je, je partageais son angoisse, et c'était justement pour ça qu'il devait absolument m'écouter !

» Merritt s'écarta et me fit enfin signe d'entrer. Je lui redis que je devais devenir aveugle et précisai, afin de dissiper tout malentendu, qu'il s'agissait d'une véritable cécité, pas d'une perte momentanée de la vue. Pour découvrir une vérité essentielle – et vitale pour le Nouveau Monde – il n'était pas question de se contenter de demi-mesures.

» Si je tenais tant que ça à perdre la vue, lâcha Merritt, il suffisait de me crever les yeux ou de me les arracher. Marchant de long en large en agitant les bras, il me prédit une vie entière de cauchemars si je commettais une abomination pareille. Et demander à quelqu'un de m'aider, maugréa-t-il, était une très mauvaise action.

» De plus en plus furieux, il m'ordonna de partir. Si je passais à l'acte, ajouta-t-il, décidant de me mutiler pour une raison absurde, il m'implorait de faire en sorte qu'il ne l'apprenne jamais.

» Alors qu'il me tirait vers la porte, je plaidai ma cause, répétant qu'il n'avait pas le droit de négliger ainsi des victimes innocentes. En me déboutant, combien de malheureux condamnait-il à mort ? Tout ça

parce qu'il ne comprenait pas vraiment ce que je voulais…

» Merritt finit par se calmer et il lâcha mon bras. Approchant d'une table sur laquelle étaient exposées de splendides épées, chacune reposant sur un carré de velours rouge, il s'empara de celle qui me parut la plus belle, serra à deux mains sa longue poignée et pointa la lame vers le sol. Puis il me regarda et annonça qu'il m'écoutait. D'instinct, je compris qu'il m'offrait là ma dernière chance de le convaincre.

» Ma véritable quête, lui dis-je, n'était pas de devenir aveugle, mais d'acquérir une nouvelle forme de vue. Bien entendu, je pouvais me crever les yeux, mais ça ne servirait à rien, puisque j'étais incapable de me donner cette autre vision. Intrigué, Merritt se pencha vers moi et me demanda de préciser ma pensée.

» Ne plus voir ce monde, expliquai-je, était la moitié du chemin que je voulais faire. La plus facile, bien entendu ! Pour l'autre moitié, j'avais besoin d'un sorcier doté d'assez d'imagination et de talent pour inventer une nouvelle façon de voir. Car je devais être capable de distinguer ce que nul ne voyait ni n'avait jamais vu.

— Après cette tirade, un inventeur ne pouvait plus rien te refuser, je suppose ?

— C'était l'effet recherché… Merritt comprit que je ne lui demandai pas de me mutiler, mais de remplacer ma vue par une autre, bien supérieure sur un grand nombre de plans. Une vue comme jamais personne n'en avait eu.

» Car l'ennemi, ajoutai-je, m'avait déjà pris mes yeux. Pour me neutraliser, il m'empêchait de voir les esprits… Afin de combattre, je devais acquérir cette aptitude – ici, dans le monde des vivants. Car tout l'enjeu était là : retrouver dans notre univers les âmes volées des suppliciés.

Chapitre 36

En silence, Magda regarda Isadora se masser distraitement un genou avec le pouce tandis qu'elle réfléchissait à la suite de son discours. Comment cette jeune femme si fragile avait-elle résisté à tant de pression ? Seule, elle était partie à la recherche d'esprits perdus en ce monde, se fiant assez à son intuition pour se priver à jamais de la vue. Sous ses allures de frêle fillette, cette femme était en réalité un monstre de détermination et de courage.

— Je me souviens du dernier jour où je voyais comme tout le monde…, murmura Isadora.

Sentant toute la détresse de sa compagne – un désespoir sûrement passager mais bien réel –, Magda lui tapota gentiment le dos et attendit la suite.

— Après avoir fourni à Merritt toutes les données dont il aurait besoin – des éléments évidents pour une spirite mais dont un sorcier n'aurait pas pu avoir connaissance – je le laissai travailler sur la question. Tout était entre ses mains, désormais, et ce serait à lui de me contacter lorsqu'il aurait trouvé la solution.

» Il lui fallut des semaines, et je ne me permis pas d'aller le voir une seule fois, consciente qu'il avait besoin d'une totale liberté pour créer.

» Merritt détestait l'idée de me prendre mes yeux, mais il avait compris que ce n'était pas l'objet principal de ma requête. Car je lui demandais, en fait, de me doter d'une vue bien plus acérée que celle qui nous est donnée au jour de notre naissance.

» Une vision imaginée et créée par un sorcier !

Regardant trembler la flamme des bougies, Magda tenta d'imaginer ce qu'elle ressentirait si elle devait un jour être transformée à tout jamais par un sorcier. De Baraccus, elle tenait que les métamorphoses de ce type étaient irréversibles. Sur ce chemin-là, pas question de faire demi-tour.

— Un jour, un messager m'apporta un mot de Merritt annonçant qu'il était prêt et arriverait bientôt. La lettre me demandait d'être également prête…

Isadora prit une grande inspiration et la relâcha très lentement.

— Quand il frappa à la porte, mon cœur battait la chamade. On eût dit qu'il voulait bondir hors de ma poitrine, et le bruit de ses pulsations m'assourdissait. Je dus m'arrêter un moment, me tenant au dossier d'une chaise, avant de pouvoir aller ouvrir.

» En attendant Merritt, je m'étais préparée activement, sans négliger le moindre détail et en y revenant deux fois plutôt qu'une. Ce délai avait été une torture, mais je ne voulais surtout pas mettre Merritt sous pression. Il devait agir à son rythme et ne pas se tromper.

» Sur le chemin qui menait à ma porte, je regardai tout et tentai de graver chaque objet dans ma mémoire, sans oublier le plus infime détail. La forme des assiettes, sur la table, le grain particulier du bois du plateau, la configuration très simple des chaises…

» Dans ma petite demeure, j'avais disposé les meubles de manière à pouvoir continuer à me déplacer sans peine lorsque j'aurais perdu mes yeux. J'avais aussi rangé les choses de manière à pouvoir les trouver facilement, une fois devenue aveugle. Dans ma solitude et ma terreur, je m'étais efforcée, pour accepter l'inacceptable, d'anticiper tout ce qui pouvait faciliter la vie d'une aveugle et d'éliminer de mon environnement tout ce qui risquait d'être dangereux.

» Malgré ces précautions, je mourais toujours de peur.

» Sur la paillasse où je dormais, j'avais disposé une série de foulards de couleurs différentes. Pour une raison qui me dépasse, je tenais davantage aux couleurs qu'à tout le reste. Elles, je ne voulais pas les oublier !

» Sur chaque foulard, j'avais fait un nombre précis de nœuds. Un pour le rouge, deux pour le marron, trois pour le vert et ainsi de suite. Ne me demande pas pourquoi ça me semblait si important, parce que je n'en sais rien. À quoi bon pouvoir différencier des couleurs qu'on ne voit pas ? Eh bien, l'idée d'oublier les teintes me paniquait, c'est tout ce que je peux dire. J'étais aussi terrorisée à l'idée de ne plus jamais voir un lever de soleil ou le sourire d'un enfant.

» Mes foulards « codés » étaient un lien avec la réalité visible du monde. Des talismans qui me permettaient de n'être pas tout à fait coupée de la vie normale.

Magda sentit des larmes perler à ses paupières. Tentant d'imaginer les orbites vides d'Isadora, elle frémit de terreur. Avant de renoncer à ses yeux, la spirite avait dû être une très jolie femme au regard pétillant d'intelligence – et plein de pureté, à l'image de son âme.

— En me dirigeant vers la porte, je ramassai mes chers foulards et les serrai contre moi comme si j'avais pu m'accrocher à l'idée même de couleur.

Isadora inclina la tête, s'immergeant un peu plus dans ses souvenirs.

— Lorsque j'ouvris la porte, je fus stupéfiée de voir que les yeux de Merritt étaient rouges. Jusqu'à ce jour, ce sont eux, et non le foulard au nœud unique, qui incarnent cette couleur dans ma mémoire.

» D'un ton serein, Merritt m'annonça qu'il avait trouvé la solution

à mon problème. Puis il me demanda si j'étais sûre de mon choix, ou si je voulais prendre encore le temps de la réflexion. En réponse, je saisis sa main, l'embrassai puis la serrai contre ma joue. Ensuite, je le remerciai pour ce qu'il allait faire.

» Il hocha mornement la tête. Alors que je débordais de joie à l'idée de pouvoir partir en quête des âmes perdues, il semblait profondément déprimé.

» Quand il déroula sur la table les rouleaux de parchemin qu'il avait apportés, je vis que tous étaient couverts de schémas complexes. Merritt les disposa de façon qu'ils composent un seul et unique dessin, à la manière d'un puzzle. Quand il eut terminé, le résultat me fit penser à un labyrinthe géant balisé, si on peut dire, par de très étranges runes.

— Un labyrinthe ? demanda Magda d'une voix qui, miraculeusement, ne tremblait pas.

— Exactement… Inquiète, je voulus savoir ce qu'il fabriquait… Quel rapport pouvait-il y avoir entre un dédale et la nouvelle façon de voir que je cherchais ?

» Merritt se redressa de toute sa taille, fort impressionnante, et me demanda ce que je comptais faire. Sillonner le Nouveau Monde à la recherche de fantômes ? Regarder dans les coins sombres et sous les lits ? Pour accomplir ma mission, décréta-t-il, être en mesure de voir les esprits ne suffirait pas. En d'autres termes, j'avais besoin d'aide…

» Le plus long, précisa Merritt, n'avait pas été d'imaginer ma « nouvelle vue », mais de trouver un moyen d'attirer les esprits vers moi.

» C'était génial ! Jusque-là, je n'avais pas vraiment réfléchi à la méthode que j'emploierai, et voilà qu'il s'en était chargé pour moi. Ayant envisagé la question sous un angle global, il venait à moi avec une solution tout aussi globale !

Magda regarda autour d'elle puis songea au chemin qu'elle avait suivi pour arriver chez Isadora.

— Dois-je comprendre que c'est Merritt qui a dessiné le dédale de tunnels ? Ce labyrinthe plein de culs-de-sac, de tours et de contours, de passages latéraux et de tentures qui protègent des pièces vides ?

— C'est ça, oui.

— Je ne comprends pas… En quoi ça t'aide ? Quelle est l'utilité des impasses ? Des tentures ? Des pièces vides ?

— C'est pour qu'ils se sentent en sécurité…

Magda en sursauta de surprise.

— Qui ça, « ils » ? Les esprits ?

— Oui. Les impasses les rassurent parce qu'ils ont le sentiment que personne ne peut leur sauter dessus par surprise. Les tentures, elles, leur donnent l'impression réconfortante d'être enveloppés d'un linceul.

As-tu remarqué qu'elles portent toutes des sorts de protection brodés ou imprimés ? Ces dessins sont parfois à peine visibles, mais les esprits les voient – à moins qu'ils les sentent d'une façon qui n'appartient qu'à eux.

— Je n'avais pas remarqué, avoua Magda.

— Certains de ces sortilèges sont nés de mon activité de spirite, et ils parlent très directement aux morts. Les défunts sont obligés d'en tenir compte !

— Et les salles vides ?

— Des refuges qui permettent aux esprits de se sentir chez eux quelque part. Ne pas avoir de sépulture les perturbe, comprends-tu ? Ces refuges sont vides afin qu'ils n'aient pas l'impression d'être des intrus.

» Magda, tout mon labyrinthe est en réalité un sanctuaire réservé aux esprits piégés dans ce monde.

» Ce jour-là, chez moi, penché sur le dessin, Merritt déclara qu'il savait où construire cet endroit magique. Dans les entrailles de la Forteresse, sous les cryptes où d'innombrables défunts reposaient. Les catacombes, parce qu'elles regorgeaient d'une énergie spécifique, attireraient irrésistiblement les spectres coincés dans le monde des vivants. Et selon Merritt, son dédale les conduirait inévitablement à moi.

» Merritt déclara qu'il superviserait la construction du sanctuaire. Je compris alors que l'heure était venue de passer à la première phase du projet : me priver de la vue.

— Isadora, je ne comprends pas que tu aies permis à un sorcier de te modifier ainsi !

Malgré tous ses efforts, Magda n'y tenait plus, et son indignation venait de prendre le dessus.

— Parfois, il est nécessaire de s'éloigner de tout ce qui est rassurant pour s'enfoncer dans l'inconnu.

Ce qui était fait étant fait, Magda avait eu l'intention de garder pour elle ses objections, mais c'était au-dessus de ses forces.

— Navrée, Isadora, mais je ne te comprends pas. Comment as-tu pu consentir un sacrifice pareil ? Accepter une telle métamorphose ? Tu n'es pas née aveugle !

La spirite sourit.

— Tu prends le problème par le mauvais bout, Magda… Quand tu es née, savais-tu parler ? Si des gens n'avaient pas modifié ta *nature* en t'enseignant une langue, tu serais incapable de communiquer avec moi – par exemple.

— C'est différent… On naît avec un potentiel, comme celui de s'exprimer.

— Non, on naît avec l'aptitude de changer, d'apprendre et de

grandir. Et ce n'est pas toujours facile ni agréable. Tu as été *altérée* parce qu'on t'a appris à lire et à écrire. Ce ne sont pas des compétences naturelles, tu en conviens ? Es-tu furieuse qu'on t'ait modifiée afin que tu deviennes meilleure ? Et que tu aies une vie plus agréable et fertile ? Regrettes-tu de ne pas être illettrée ?

Magda passa une main dans ses cheveux courts.

— Isadora, il t'a pris tes yeux ! Une telle perte doit…

— Non, coupa la spirite, brandissant un index sous le nez de Magda. On ne peut pas présenter les choses comme ça ! Oui, j'ai perdu une aptitude, mais j'en ai gagné une autre, et elle est remarquable. Le bilan est positif, tu m'entends ? Sais-tu que je n'ai jamais repris en main mes fameux foulards ?

— Pourquoi ?

— Parce que je n'en ai pas besoin. Ces souvenirs appartiennent à un passé révolu. Je vois tellement plus de choses, désormais.

— Que veux-tu dire ? Que vois-tu donc ?

Isadora fit un grand geste circulaire.

— Eh bien, je vois…

Ombre se redressa d'un bond, feula et se hérissa.

Isadora se pétrifia.

Le dos arqué, Ombre cracha de colère, dévoilant ses crocs.

— Ombre, que t'arrive-t-il ? s'étonna Magda.

— Tu dois filer…, souffla Isadora.

— Pardon ?

— Partir d'ici en courant !

Chapitre 37

Isadora se leva d'un bond et Magda l'imita. Le poil toujours hérissé, Ombre paraissait deux fois plus gros que nature, sa queue ayant elle aussi doublé de volume. Feulant comme un tigre, il semblait vraiment féroce.

Isadora tendit les bras et tira Magda derrière elle.

— Il est trop tard pour filer. La créature est déjà dans le couloir.

Magda eut l'impression que ses cheveux se hérissaient comme la fourrure du chat.

— Quelle créature ?

Une bourrasque venue de nulle part tourbillonna dans la pièce, éteignant toutes les bougies. Comme si quelqu'un venait d'ouvrir une porte en plein milieu de l'hiver, l'air devint glacial.

Ombre feulait comme aucun chat ne l'avait jamais fait en présence de Magda. On eût presque dit le rugissement d'un lion.

Le vent mordant mourut soudain dans la pièce presque obscure. Par bonheur, le volet de la lanterne de Magda étant fermé, la veilleuse n'avait pas été soufflée par l'étrange bourrasque. Mais la lumière de cette petite flamme avait bien du mal à percer les ténèbres.

Magda plissa les yeux en quête d'un mouvement suspect ou de toute autre manifestation anormale. Elle ne vit rien qui pût expliquer la réaction d'Isadora et celle d'Ombre. Mais dans l'obscurité, elle pouvait être passée à côté de quelque chose.

Un bras tendu, Isadora fit reculer Magda en suivant la courbure du mur circulaire. À l'évidence, la spirite aveugle était parfaitement capable de se repérer dans le noir. Désormais, c'était Magda, pourtant dotée de ses deux yeux, qui se retrouvait handicapée.

La veuve de Baraccus sortit son couteau. De sa main libre, elle saisit le poignet d'Isadora afin de pouvoir la tirer derrière elle en cas de danger. Même si elle savait parfaitement manier une lame pour se défendre, face à une menace inconnue, Magda se sentit beaucoup moins assurée qu'elle l'aurait espéré.

Ne voyant toujours rien, elle murmura à l'oreille d'Isadora :

— Nous devrions peut-être aller dans l'autre pièce.

Ramassée sur elle-même, les bras tendus, la spirite se préparait à affronter un adversaire qui restait invisible aux yeux de Magda.

— Non, si nous nous y réfugions, nous serons encore plus loin de la sortie. Il ne faut pas nous laisser piéger.

— Piéger par qui ou par quoi ? demanda Magda, son couteau brandi. Je ne vois rien.

Isadora s'immobilisa et posa un index sur ses lèvres pour intimer le silence à son amie. Puis elle repartit à pas très lents, restant face à l'entrée, et entraîna Magda sur le côté de la pièce.

Magda entendit un bruit dans le tunnel, dehors. Ce son évoquant des ongles qui grattent la pierre lui donna la chair de poule.

Placé lui aussi face à l'entrée, Ombre feulait de plus en plus fort. Avait-il l'intention de s'enfuir ou d'attaquer la créature qu'il avait été le premier à sentir, juste avant Isadora ?

Avec un rugissement qui arracha un cri à Magda, une silhouette sombre bondit dans la pièce circulaire. À la chiche lueur de sa lanterne, Magda vit qu'il s'agissait d'un homme. Alors qu'elle levait son couteau, Isadora invoqua entre ses paumes un éclair magique qui illumina violemment la salle.

Magda s'avisa que l'homme ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle attendait. Les replis de peau de son visage lui avaient paru secs comme du parchemin… Mais sous une lumière aveuglante, on pouvait voir des choses qui n'existaient pas. En tout cas, l'intrus portait des vêtements sombres si moulants qu'ils paraissaient collés sur lui.

Isadora dirigea son éclair sur l'inconnu. En même temps, Ombre lui sauta au visage.

D'un bras, l'intrus écarta le chat, qui vola dans les airs. L'éclair d'Isadora, lui, ricocha bizarrement contre l'homme vêtu de noir qui continuait à avancer dans la pièce. En revanche, des fragments de pierre volèrent quand le projectile magique percuta le mur.

Sans perdre une seconde, Isadora invoqua un autre éclair. Cette fois, pour ne pas avoir les yeux brûlés, Magda dut détourner le regard de la lance de lumière.

Mais ce vortex destructeur se dissipa lorsqu'il entra en contact avec sa cible.

— Essaie de le contourner et de fuir ! lança Isadora.

— Pas question de partir sans toi, répondit Magda en cherchant un moyen de filer avec son amie.

— Oublie-moi, je suis déjà perdue ! cria la spirite en poussant Magda vers la sortie.

Déséquilibrée, la jeune veuve manqua tomber, mais elle se rétablit et prit le bras de l'autre femme.

— Tu n'es pas perdue ! Nous devons sortir ensemble.

— C'est impossible !

— Tu te trompes ! Tiens-moi par le bras. Quand je poignarderai notre agresseur, ça nous donnera une ouverture. Surtout, reste près de moi.

— Tu n'auras qu'une chance, dit Isadora en dégageant son bras. Quand elle se présentera, saisis-la au vol. Il ne faut pas que tu meures ici, Magda Searus. Tu dois vivre parce que tu es plus importante que moi.

Qui que soit leur adversaire, Magda n'avait aucune intention de laisser une aveugle seule face au danger. Reprenant le bras d'Isadora, elle la tira sur le côté juste avant qu'une main de l'homme se referme sur son épaule.

Réagissant d'instinct, elle passa sous le bras tendu de la spirite, frappa et enfonça sa lame entre les côtes de l'agresseur. Un coup très puissant, vraiment.

L'homme lança un coup de coude, mais Magda parvint à retirer son bras armé juste à temps. Un nouveau coup la rata de peu. Au passage, elle vit que les doigts de son agresseur ressemblaient à des serres noires desséchées.

Tendant les deux mains, Isadora projeta un poing d'air dans la poitrine de l'inconnu. Bronchant à peine sous l'impact, il recula peut-être d'un pas, puis revint à la charge.

Magda et Isadora continuèrent à longer le mur circulaire de la salle.

Jaillissant de nulle part, Ombre sauta sur le dos de l'homme. Se secouant, celui-ci parvint à lui faire lâcher prise et l'envoya de nouveau voler dans les airs.

Le pauvre animal alla s'écraser contre le mur.

Avec un cri de rage et à la vitesse de l'éclair, l'homme en noir bondit sur ses proies. Magda voulut saisir Isadora par le poignet pour la tirer à l'écart, mais ses doigts se refermèrent sur le vide. Penchée en avant, les mains tendues, la spirite tentait d'ériger une muraille d'air entre elle et son agresseur.

Magda eut le sentiment de se déplacer dans un rêve. Même quand elle mobilisa toute son énergie, ses jambes ne bougèrent pas assez vite pour la porter à la rencontre de l'homme et lui permettre de le poignarder avant qu'il ait mis à exécution son plan sinistre.

Griffant l'air à une incroyable vitesse, ses serres déchiquetèrent l'abdomen d'Isadora, qui hurla de douleur à l'impact.

Un geyser de sang et de lambeaux de chair retomba sur Magda et éclaboussa le mur.

Les jambes de la spirite se dérobèrent.

— Fiche le camp ! cria-t-elle en s'écroulant.

Loin de s'enfuir, Magda planta son couteau dans le cou de l'homme, visant la carotide. Elle devait le neutraliser avant qu'il ait fait plus de dégâts. Oui, le neutraliser, puis aller chercher de l'aide pour Isadora.

La lame sembla s'enfoncer dans du cuir, pas dans de la peau et des muscles. Tentant de la retirer pour frapper encore, Magda s'aperçut qu'elle était coincée. Elle saisit le manche à deux mains et tira – en vain. Mais en approchant de son adversaire, elle vit pour la première fois qu'il ne ressemblait pas du tout à un homme. Malgré sa force et sa vitesse, il n'avait rien d'un être vivant.

Parce que c'était un cadavre !

Le visage à moitié décomposé, la mâchoire déboîtée, il arborait des chicots jaunâtres d'où montait une odeur pestilentielle. Un cadavre, et pas tout frais, pour ne rien arranger. Pourtant, son regard restait vivant, et le simple fait de le croiser pétrifia Magda de terreur.

Dans ce regard où brillait une flamme maléfique, la jeune femme reconnut la lueur du don – une forme de don qu'elle n'avait jamais vue. Un pouvoir mort et sans espoir, mais encore plein de menace.

Bouche bée, la veuve de Baraccus eut l'impression que le temps s'était arrêté.

Puis tout explosa d'un coup, avec un bruit sec qui lui fit bourdonner les oreilles. Sa vue se brouillant, elle sentit que son dos venait de percuter le mur. Le souffle coupé par le choc, à moitié sonnée de surprise, elle entendit à peine le rugissement de triomphe de la créature.

Le goût du sang dans sa bouche ramena Magda à la réalité. L'homme, comprit-elle soudain, l'avait frappée si violemment qu'elle avait décollé du sol pour venir s'écraser contre le mur après avoir traversé la pièce.

Bizarrement, s'avisa-t-elle, ses doigts étaient toujours refermés sur le manche de son couteau. Mais le sang d'Isadora coulait le long de son bras et de sa main, rendant sa prise sur l'arme très précaire.

Magda cligna des yeux pour éclaircir sa vision. Terrorisée, elle vit alors que l'homme en noir était en train de déchiqueter les chairs d'Isadora, lui arrachant des lambeaux de visage et de cuir chevelu.

Un coup plus fort que les autres lui fit exploser la tête comme une noix.

Grognant comme un fauve, le monstre s'attaqua alors à son corps, le taillant en pièces. Du sang, des fluides vitaux et d'immondes déjections vinrent s'écraser contre les murs.

Avec le calme paradoxal des personnes en état de choc, Magda songea qu'il n'y avait plus rien à faire, à part s'enfuir. Car si elle restait ici, elle subirait le même sort que la spirite.

Isadora ne s'était pas trompée en disant qu'elle était perdue. Et maintenant, Magda avait une chance infime de s'en sortir, si elle agissait tout de suite.

Elle s'ordonna de bouger.

Se levant péniblement, elle tituba vers la porte et parvint à

ramasser sa lanterne en passant.

Une fois dans le couloir, elle se mit à courir puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Dans son état, ses jambes ne risquaient pas d'avancer bien vite, et le cadavre animé en aurait bientôt fini avec Isadora.

Alors que Magda accélérait le rythme – autant que possible, ce qui ne voulait pas dire grand-chose – Ombre sortit de la salle et lui emboîta le pas.

Chapitre 38

Toujours hébétée, Magda manqua plusieurs fois s'étaler en courant. Alors que des larmes ruisselaient sur ses joues, elle baissa les yeux sur sa main armée. Avec le sang qui la couvrait, on eût dit qu'elle venait d'éventrer quelqu'un.

Sans cesser de fuir, elle tenta de comprendre ce qu'elle avait vu. Une créature très vaguement humaine – ou anciennement humaine – venait de tailler en pièces Isadora. C'était absurde !

Et ce qu'elle avait vu dans le regard du tueur… N'était-ce pas un tour de son imagination ? Une illusion d'optique due à la mauvaise illumination ?

Non, inutile de se faire des illusions…

Quand elle percuta une des tentures, Magda cria de terreur. Comme un linceul, le rectangle de tissu tenta de l'envelopper, et elle le larda de coups de couteau, croyant un instant qu'il s'agissait du meurtrier d'Isadora.

Se ressaisissant, elle écarta la tenture et reprit son chemin. Dans le labyrinthe obscur, voir loin devant soi était impossible. En avançant, Magda lutta contre le volet de sa lanterne qui refusait obstinément de s'ouvrir. Elle finit par obtenir gain de cause, mais sans obtenir beaucoup plus de lumière…

Perdue dans le dédale comme elle l'était, Magda savait qu'elle serait la prochaine victime du meurtrier d'Isadora. L'homme la poursuivrait, c'était certain. Si elle continuait à errer ainsi, il n'aurait aucun mal à la rattraper.

Magda glissa une main dans sa poche à la recherche du plan donné par Tilly. Hélas, elle ne le trouva pas. L'avait-elle perdu pendant le combat ou ensuite ? Quelle importance, puisqu'il n'était plus dans sa poche !

Elle revint sur ses pas, la lanterne brandie, et alla scruter le sol, à l'endroit où elle s'était stupidement battue contre une tenture. Malgré ses efforts, elle ne trouva rien.

Un bruit la fit sursauter. Du coin de l'œil, elle crut voir une silhouette noire avancer vers elle.

Puis les yeux du monstre brillèrent dans l'obscurité. Comme si un des gobelins qui hantaient ses cauchemars d'enfant venait de se matérialiser dans le monde réel…

Oubliant le plan, Magda s'enfuit sans demander son reste. Courir au hasard dans un labyrinthe était suicidaire, elle le savait, mais ses

jambes refusaient de s'arrêter.

De toute façon, quel choix avait-elle ?

Elle courut comme une folle, optant au hasard pour un tunnel à chaque intersection. De temps en temps, elle entendait l'écho des pas de son poursuivant. Grognant de rage, il traînait parfois les pieds, mais il gagnait inexorablement du terrain.

Magda allongea sa foulée. Pour se stimuler, elle imagina que son ennemi était bien un gobelin. Mais quoi qu'il en soit, elle n'avait pas une chance contre lui. Fuir était la seule solution.

Sauf quand on s'était enfoncée dans une impasse. Se retournant, Magda vit que l'homme en noir venait de déboucher d'un tunnel latéral et lui bloquait le passage. Serrant plus fort son couteau, elle tenta de décider que faire.

Ses yeux brillants rivés sur Magda, le tueur se mit en mouvement. Jaillissant des ténèbres, Ombre lui sauta sur la tête et entreprit de lui lacérer les yeux avec ses griffes. Battant des bras, l'homme en noir tenta de se débarrasser du félin.

Consciente que ce serait sa seule chance, Magda n'hésita pas. Elle courut vers son agresseur… et vers la seule voie de fuite. Quand elle eut atteint le tueur, elle se baissa et lui flanqua un coup d'épaule dans les côtes, le poussant sur le côté.

L'épaule douloureuse après un impact contre ce qui semblait être de la pierre, Magda reprit sa course. Abandonnant sa proie, le brave Ombre sauta à terre et suivit sa maîtresse.

La jeune femme courut droit devant elle, évitant les tentures au dernier moment ou les percutant de plein fouet. Où était-elle ? Comment sortir du dédale ? Autant de questions sans réponse… Une seule chose comptait : fuir le cadavre animé qui venait de tuer Isadora.

Alors qu'elle remontait un long couloir, elle percuta une nouvelle tenture, ne céda pas à la panique et se contenta de l'écarter. Ce faisant, elle constata que le rectangle de tissu était différent des autres. Plus léger et duveteux…

Avant d'avoir pu s'interroger sur ces différences, la jeune femme vit à la lueur de sa lanterne qu'elle venait d'entrer dans une autre impasse.

Elle se retourna, mais le tueur mort lui barrait déjà le chemin. Pour faire demi-tour, il était bien trop tard.

Le chasseur venait d'acculer sa proie, il ne restait plus qu'à passer à la curée.

Derrière la tenture très fine, les yeux de l'homme en noir brillaient de haine.

Cette fois, c'était la fin.

Chapitre 39

Derrière la tenture presque vaporeuse, Magda voyait la pointe des bottes de son poursuivant. Le dos contre le mur de l'impasse, elle était à moins de trois pas du fin rideau qui la séparait de sa mort.

Que faire à présent ? Comment s'enfuir ? En répétant la manœuvre qui lui avait si bien réussi une fois ?

Mais pour fuir où, sans le plan ?

Même si elle l'avait eu, s'avisa-t-elle soudain, ça ne lui aurait servi à rien. Comment courir dans le noir et consulter un plan ? Surtout quand il était si complexe ? En ayant tout son temps, pour venir, elle avait déjà eu du mal à s'orienter.

Bref, elle était bel et bien perdue dans un labyrinthe conçu pour attirer les spectres. Le tueur mort, elle n'en doutait pas, ne comptait sûrement pas parmi les esprits qu'Isadora avait voulu faire venir à elle. Mais en jouant avec des forces qui la dépassaient, peut-être avait-elle attiré l'attention des mauvaises créatures.

Passant un bras de l'autre côté de la tenture, l'homme en noir zébra l'air avec ses serres, comme s'il espérait déchirer de la chair.

Magda se plaqua contre le mur, regrettant de ne pas pouvoir le traverser. S'il y avait eu de la lumière de l'autre côté du couloir, avec une tenture si transparente, elle aurait probablement vu son agresseur à travers. Donc, à cause de sa lanterne, il devait très probablement la voir, elle… Ne tenant pas à lui faciliter la tâche, elle ferma le volet, laissant filtrer une infime quantité de lumière.

Penchée sur la droite pour éviter le bras furieux de l'inconnu, Magda étudia attentivement le petit interstice qui séparait du mur un des côtés de la tenture. Ce couloir n'était pas aussi large que les autres. Si elle tentait de passer par là, le meurtrier d'Isadora n'aurait qu'à tendre le bras pour l'attraper.

Pour l'instant, il continuait à tenter de la saisir, mais elle était hors de sa portée. Jusqu'à quand ? Dès qu'il aurait franchi l'obstacle, la suite serait pour lui un jeu d'enfant. Bien sûr, elle pourrait essayer de lui échapper, mais d'après ce qu'elle avait vu dans la salle d'Isadora, il était trop rapide pour que ça réussisse.

Alors, dans combien de temps passerait-il de l'autre côté ? Bientôt, Magda allait finir comme Isadora. Décapitée, éventrée, déchiquetée…

Bizarrement, l'homme en noir restait derrière la tenture. Comme si ça pouvait l'aider, il venait de changer de bras, tentant maintenant de l'attraper depuis l'autre côté de l'obstacle. Sans même se pencher, il

faisait de grands gestes furieux, ses yeux rivés sur la proie qu'il parvenait à distinguer dans une quasi-obscurité.

Malgré sa terreur et son affolement, Magda finit par se poser une question de pure logique. Pourquoi le monstre ne franchissait-il pas la tenture pour en finir ? Il savait où était sa proie, ça ne faisait pas de doute.

Rugissant de rage, le tueur mort continua son manège, passant d'un bout de la tenture à l'autre pour changer de bras. Mais il ne se penchait jamais assez pour atteindre sa cible.

Magda n'aurait jamais cru voir une chose pareille. On eût juré que la tenture l'empêchait de passer.

Se pouvait-il que… ?

Isadora ne lui avait-elle pas dit que certaines runes figurant sur les tentures étaient son œuvre ? Et une spirite comme elle en savait bien plus long sur le royaume des morts et les défunts eux-mêmes que la plupart des sorciers.

Magda rouvrit le volet de sa lanterne. À travers le tissu transparent, elle vit que la tenture, du côté de son poursuivant, était couverte de runes. Des formes très simples ajoutées avec un pinceau, la peinture froissant le tissu. C'étaient bien des sortilèges… Se concentrant, la jeune femme tenta d'imaginer à quoi ils ressemblaient quand on les voyait à l'endroit.

Baraccus avait souvent dessiné des sorts devant elle. Ceux-là avaient-ils un rapport avec des runes qu'elle connaissait ? Non, ils ne lui rappelaient rien. Aucun point commun avec la magie « quotidienne » de Baraccus.

De plus en plus rageur, l'homme griffait l'air avec l'impatience d'un prédateur affamé. Se penchant, Magda flanqua une tape à la tenture, la poussant vers le tueur… qui recula en grognant de colère.

Il revint à l'assaut, espérant attraper sa proie tant qu'elle était proche.

À l'assaut, oui, mais par le côté, toujours…

Selon Isadora, les runes qu'elle avait dessinées – l'œuvre d'une spirite – étaient puissantes et efficaces.

« Les morts doivent en tenir compte », avait-elle dit.

Le tueur mort n'avait pas tenté de traverser la tenture, mais il ne renoncerait pas à sa proie. Tant qu'il ne l'aurait pas eue, inutile d'espérer qu'il s'en aille. Et il semblait de plus en plus acharné à l'avoir…

Comment savoir quand quelqu'un viendrait rendre visite à Isadora ? Un sorcier pouvait avoir besoin de lui parler, mais ça n'était pas garanti. Et si un visiteur s'aventurait dans le dédale, passerait-il par ici ? Dans un si grand labyrinthe, rien n'était moins sûr. Donc, espérer du secours était utopique.

De plus, si un sorcier se mêlait de cette affaire, il risquait de finir comme Isadora. Malgré une très puissante magie, la spirite n'avait pas pesé lourd contre le tueur mort.

Magda allait-elle rester à jamais piégée dans cette impasse, avec un monstre sanguinaire en face d'elle ? En admettant que l'effet dissuasif des runes ne soit pas temporaire. S'il finissait par traverser, l'homme en noir la mettrait en charpie.

Pour s'en tirer vivante, comprit Magda, elle allait devoir compter sur elle-même. Et elle avait une idée – qu'elle détestait, certes, mais ça valait mieux que rien.

Le cœur battant plus que jamais la chamade, elle serra fermement son couteau.

De toute façon, elle n'avait pas le choix…

Chapitre 40

Magda attendit que le tueur mort, qui bougeait toujours de droite à gauche, soit pratiquement face au centre de la tenture. Saisissant cet instant au vol, elle poussa le rectangle de tissu vers lui. Contrairement à celui d'un être vivant, son ventre n'était pas mou. On eût dit un tronc d'arbre ou un bloc de pierre…

Rugissant au contact de la tenture, l'homme en noir recula. Vite remis de son choc, il plongea sur un côté, son bras tendu essayant de saisir Magda, qui poussait toujours la tenture.

Les mains crochues du mort passèrent à un souffle des cheveux courts de la jeune femme, qui renversa la tête en arrière pour échapper à la menace.

Alors que l'homme tendait au maximum le bras, elle lui enfonça son couteau dans la main. La lame traversa la paume et ressortit de l'autre côté. Le tueur ne cria pas de douleur, se contentant de retirer la main pour en déloger l'arme. Pensant que sa proie, plus proche que jamais, allait tenter de le frapper de nouveau, il lança une fois de plus son bras en avant pour lui saisir le poignet au vol.

Ayant réussi sa manœuvre de fixation, Magda bondit de l'autre côté de la tenture, l'écarta et se faufila enfin hors de l'impasse.

Quand il la vit filer comme le vent, le tueur mort se tourna sur le côté, mais bien trop tard pour pouvoir agir.

Trop terrifiée pour regarder derrière elle, Magda courut comme une folle dans le tunnel. À la première intersection, elle prit à droite et opta pour la gauche à la suivante. À chaque changement de direction, elle s'efforça de graver son itinéraire dans sa mémoire.

Les tentures plus épaisses le perturbant beaucoup moins que celle de l'impasse, l'homme en noir avançait en traînant les pieds, certes, mais à très vive allure.

Même en tenant sa lanterne à bout de bras, Magda ne voyait pas très loin devant elle. Si elle s'engageait dans un autre cul-de-sac – mais dépourvu de tenture, celui-là – sa fuite éperdue s'arrêterait là.

Choisissant sa direction au hasard à chaque intersection, la jeune femme continua à mémoriser le chemin qu'elle empruntait. Une saine précaution si elle devait revenir sur ses pas après être entrée dans une impasse. Au rythme où progressait son poursuivant, se tromper ainsi signerait sans doute sa sentence de mort, mais ralentir étant hors de question, elle devait prendre ce risque.

Même en fuyant, elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'atroce fin d'Isadora. Elle aurait plutôt dû réfléchir à un moyen de sauver sa peau, mais la perspective de finir comme sa très fugitive amie lui glaçait les sangs. Bien sûr, Isadora n'avait pas souffert longtemps, mais ces quelques secondes avaient bien dû lui paraître une éternité.

Entendant miauler Ombre, Magda releva les yeux. Alors qu'il jouait les éclaireurs, le chat venait de rebrousser chemin. Quand Magda l'eut presque rejoint, il s'enfonça dans un passage latéral.

La jeune femme se souvint qu'Ombre avait trouvé tout seul le chemin du fief d'Isadora. Pouvait-il également la guider jusqu'à la sortie de ce dédale ?

Aucune autre idée ne lui venant à l'esprit, Magda décida de suivre le félin, qui filait avec l'assurance d'un animal qui sait où il va.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, la jeune femme repéra aussitôt les yeux brillants du tueur mort. La suivant à deux ou trois pas, il avait régulièrement gagné du terrain. Magda eut envie de crier, mais elle se retint, refusant tout ce qui pouvait contribuer à la ralentir. Au lieu de céder à la panique, elle accéléra le rythme pour ne pas se laisser semer par Ombre.

Prenant d'abord à droite à une intersection, le félin s'arrêta brusquement, sonda l'obscurité et changea brusquement d'avis. Une fois revenu sur ses pas, il opta pour le tunnel de gauche.

Se demandant si elle devait ralentir pour changer de direction ou continuer droit devant elle, Magda préféra la première solution. Pas question de perdre son seul guide, même si ça permettrait à son poursuivant de combler encore un peu plus son retard.

Sans doute parce qu'elle avait mal calculé son coup, cet infime temps mort permit à l'homme de la rattraper et de la ceinturer.

Se retournant avant que le tueur mort ait complètement resserré son étreinte, Magda lui taillada la gorge avec son couteau. Des lambeaux de chair desséchée volèrent dans les airs, mais pas une goutte de sang ne jaillit de la plaie.

Et bien entendu, l'attaque ne déstabilisa pas le cadavre animé.

Magda lui traversa plusieurs fois la poitrine avec sa lame, puis elle glissa la tête sous son bras quand il tenta de lui infliger une prise d'étranglement.

Échappant à son adversaire, la jeune femme le contourna par un côté et lui décocha un coup de pied à l'arrière du genou. Sa jambe se dérobant, le tueur faillit s'écrouler, mais il réussit à se rétablir de justesse.

Profitant de cette ouverture, Magda bondit hors de sa portée. Furieux, l'homme en noir se lança de nouveau à sa poursuite.

Alors qu'elle suivait Ombre, tentant de ne jamais le laisser sortir du cercle de lumière de la lanterne, Magda vit trop tard un tournant et

dut le négocier par le grand côté. Prenant la « corde », son poursuivant parvint à la dépasser.

Quand ce fut fait, il prit un peu d'avance puis se retourna pour lui bloquer le passage. S'immobilisant, Ombre regarda ce que faisait sa maîtresse. Campé entre eux, le tueur attendait lui aussi de voir quelle décision allait prendre Magda.

Derrière le cadavre animé qui lui barrait le chemin, au-delà du chat qui l'attendait fidèlement, Magda vit de la lumière. Par le plus grand des hasards, elle était arrivée devant l'entrée du labyrinthe.

Le salut était à portée de sa main, mais elle ne pourrait pas l'atteindre. Sûr de sa victoire, le tueur avançait vers elle sans hâte. Refusant de rebrousser chemin et de s'enfoncer de nouveau dans le dédale, Magda étudia son adversaire. Les bras et les jambes écartés, il ne se laisserait pas avoir par une ruse, cette fois.

Alors qu'elle reculait sans se retourner, la jeune femme crut entendre des voix dans le lointain. Des gens criaient, et elle appela au secours en guise de réponse.

Comprenant qu'elle demandait de l'aide, le tueur bondit vers elle. Mais une silhouette noire fendit l'air et atterrit sur la nuque de l'homme en noir. Ombre étant toujours au même endroit, l'attendant, la jeune femme comprit que ça ne pouvait pas être lui.

Le cri qui déchira le silence lui indiqua qu'il s'agissait d'un oiseau. Un énorme corbeau aux grandes ailes noires.

Sans doute un de ceux qu'elle avait vus dans la longue salle, un peu plus tôt. Entré par un des orifices de ventilation, l'animal s'était perdu dans les entrailles de la Forteresse. Un événement assez fréquent, disait-on. Et quand ils se perdaient ainsi, les corbeaux devenaient parfois fous furieux.

Esquivant les coups du tueur, l'oiseau revenait sans relâche à l'attaque. En le combattant, l'homme en noir se rapprocha sans le vouloir d'un des murs.

Dès qu'elle vit l'ouverture, Magda bondit sans hésiter. Passant à côté de son poursuivant, elle courut vers la lumière. Plus besoin d'Ombre pour lui montrer le chemin, à présent. Il suffisait de ne pas quitter des yeux la désirable lueur.

Alors qu'elle déboulait d'un virage, Magda se trouva face à un petit groupe d'hommes. Certains s'éclairaient avec des torches, d'autres avec des globes lumineux qui émettaient une lumière verte. Dans les yeux de tous ces inconnus, elle reconnut l'étincelle du don.

— Que se passe-t-il ? demanda un des sorciers.

Magda tendit un bras derrière elle.

— Un homme – un mort, en réalité… Il a tué Isadora. Comme ça, en quelques secondes…

— Un mort, dites-vous ?

Magda écarta de ses yeux une mèche de cheveux collés par la sueur.

— Je crois, oui… Je n'en suis pas sûre, mais il ne semblait pas vivant, et la magie d'Isadora ne l'a pas arrêté.

La jeune femme brandit son couteau.

— Et mon arme non plus… Pourtant, je l'ai frappé au moins dix fois. Et ça ne l'a même pas ralenti.

Les hommes se regardèrent puis sondèrent le tunnel obscur. Magda supposa qu'ils allaient l'interroger, mais ils n'en firent rien.

Jaillissant des ombres, le corbeau survola le petit groupe.

— Ces maudits oiseaux s'égarent sans cesse dans les corridors, marmonna un des sorciers.

— Suivez-moi, dit le premier type aux autres.

Malgré sa terreur, Magda emboîta le pas aux sorciers, car elle refusait de rester seule. Cela dit, elle doutait que ces hommes, détenteurs du don ou pas, aient entièrement mesuré la gravité de la menace. Et elle était encore moins sûre, malgré leur nombre, qu'ils puissent venir à bout du meurtrier d'Isadora.

Quelques sorciers se séparèrent de la colonne pour fouiller des passages latéraux. Deux autres restèrent en arrière afin de barrer le passage au tueur, au cas où il tenterait de sortir.

Suivant l'homme qu'elle tenait pour leur chef – le sorcier qui s'était adressé à elle le premier –, Magda remonta les tunnels jusqu'au fief d'Isadora. À la lumière des torches et des globes, la boucherie se révéla encore plus répugnante que dans son souvenir.

Comprenant qu'il n'y avait plus rien à faire pour la spirite, les sorciers fouillèrent rapidement les lieux, puis ils prirent le chemin du retour. Écartant toutes les tentures qui défendaient des pièces vides, ils semblaient animés par une incontrôlable fureur.

S'ils trouvaient le coupable, ils le réduiraient en bouillie.

Mais la colonne revint en arrière dans le dédale sans avoir aperçu le tueur. Les deux sorciers laissés de garde annoncèrent que personne n'avait tenté de sortir.

Le chef du groupe ordonna à ses compagnons de poursuivre les recherches. Pas question d'arrêter avant d'avoir coincé l'assassin.

Cette fois, Magda ne suivit pas les sorciers. Sa lanterne à la main, elle marqua une pause, se demandant ce qu'elle allait faire.

Sur toute la dernière partie de sa fuite, elle avait mémorisé le chemin. Donc, elle pouvait retrouver seule la sortie.

Il n'y avait plus à hésiter. Ramassant Ombre, Magda s'enfonça de nouveau dans les ténèbres.

Chapitre 41

Magda se leva quand les six hommes entrèrent dans la pièce. Pénétrant par de hautes et étroites fenêtres, les rayons du soleil matinal déchiraient la pénombre telle une volée de lances lumineuses.

Tout en tirant son fauteuil à haut dossier, le doyen Cadell fit signe à la jeune femme de se rasseoir.

Elle obéit, reprenant place sur la petite chaise très inconfortable installée devant un lourd bureau en acajou. De l'autre côté, les sièges du doyen et des conseillers Sadler, Clay, Hambrook, Weston et Guymer frappaient par leur sophistication et leur luxe. *Idem* pour les bibliothèques aux rayons lestés d'ouvrages rares qui garnissaient trois murs sur quatre. Dans la salle privée du Conseil, le mobilier, à l'évidence, servait à souligner la différence de statut entre les pétitionnaires et les occupants réguliers.

Si on l'avait convoquée à cette heure matinale, avant le début de la séance du jour, ce n'était pas une faveur, songea Magda, mais une façon d'éviter qu'elle réitère sa prestation précédente.

Depuis son discours enflammé, des dizaines et des dizaines d'hommes et de femmes étaient venus la prier de leur faire jurer allégeance au seigneur Rahl. Et des centaines d'autres, pas encore tout à fait décidés, lui avaient demandé des précisions sur la menace représentée par les nouvelles armes vivantes de l'ennemi.

Officiellement, le Conseil Central n'interdisait pas qu'on se lie au seigneur Rahl. Après tout, D'Hara appartenait au Nouveau Monde et combattait dans le même camp que les Contrées. Mais en privé, les conseillers blâmaient ceux qui se prosternaient pour déclamer les dévotions.

Selon eux, et ils le clamaient haut et fort, ceux qui marchent dans les rêves existaient bel et bien, mais l'Ancien Monde n'était pas encore en mesure de les utiliser efficacement. Bien que réel, le danger était donc situé dans un lointain futur.

Magda n'avait aucun moyen de prouver le contraire, à part l'attaque dont elle avait été victime. Se montrant fort sages, bien des gens refusaient de découvrir trop tard que le Conseil s'était montré exagérément optimiste.

— Je m'attendais à vous rencontrer plus tôt, dit Magda quand tout le monde fut assis.

— La guerre tourne de plus en plus mal de jour en jour, marmonna Cadell, les yeux baissés sur des documents. Nous mobilisons toute

notre énergie pour éviter une défaite au Nouveau Monde.

Sadler jeta un bref coup d'œil à Magda, puis il tria les documents posés devant lui et en tendit plusieurs au doyen.

Les autres conseillers, sans faire mine de s'intéresser aux rapports, foudroyaient Magda du regard.

— Je comprends…, souffla la jeune femme, la tête humblement inclinée.

Voyant que le doyen continuait à feuilleter des documents, les cinq autres hommes la fixant sans aménité, elle se jeta à l'eau :

— Avez-vous retrouvé l'assassin d'Isadora ?

Cadell leva enfin les yeux.

— Certaines personnes pensent que c'est vous…

— Moi ? Ces fins limiers peuvent expliquer comment j'aurais pu déchiqueter ainsi un être humain à mains nues ?

Le doyen baissa les yeux sur la feuille de parchemin que Sadler venait de lui tendre.

— C'est une objection valable, dit le conseiller Clay. Elle n'a pas le don, après tout.

— Oui, mais elle avait un couteau, rappela Guymer. Et la lame était ensanglantée.

— Le crâne d'Isadora a explosé, dit Magda. Une hache peut faite de tels ravages, pas un couteau, surtout manié par une femme.

— Ai-je dit que je vous croyais coupable ? demanda Cadell. Non, j'ai simplement mentionné que d'aucuns vous accusaient.

Magda ne comprit pas où le doyen voulait en venir.

— Les gens croient souvent à des absurdités… J'aimerais avoir un moyen de vous convaincre, hélas, ce n'est pas le cas.

— La spirite contribuait à l'effort de guerre, intervint Guymer. Et tandis que vous étiez seule avec elle, cette femme est morte, sa disparition nous privant d'une précieuse alliée.

Magda se leva.

— Si vous insinuez que…

— Que faisiez-vous dans le labyrinthe ? demanda Sadler d'un ton conciliant, comme s'il voulait adoucir les accusations de son collègue. En quoi une spirite pouvait-elle vous être utile ?

Magda se laissa retomber sur sa chaise.

— Vous n'en avez pas une petite idée ?

— Bien sûr que non, puisque je pose la question.

— Je suis allée consulter une spirite pour les motifs qui poussent tout un chacun à le faire : contacter les esprits !

Le conseiller Weston fronça les sourcils.

— Contacter les esprits ? Dans quel dessein ?

— Mon mari me manque… Quelle autre raison aurais-je eue d'aller voir une spirite ? Je voulais m'assurer qu'il était en paix parmi les

esprits du bien. Peut-être que Baraccus ne vous manque pas, et que vous ne priez jamais pour le salut de son âme, mais ce n'est pas mon cas.

L'air mal à l'aise pour la première fois, certains conseillers s'adossèrent à leur siège.

— Il nous manque aussi…, souffla Sadler.

Un aveu qui semblait sincère.

— La spirite a-t-elle pu vous aider ? demanda Weston. Vous a-t-elle rassurée ?

— Non, elle est morte avant d'avoir pu le faire…

Ébranlée par ce terrible souvenir, Magda détourna un moment la tête. Mais elle se ressaisit vite.

— A-t-on arrêté son meurtrier ?

Cadell eut un geste agacé, comme s'il avait voulu balayer la question d'un revers de la main.

— Tous les sous-sols ont été passés au peigne fin. Sans résultat. Pas la moindre trace du tueur.

— Comment est-ce possible ? Il n'a pas pu s'enfuir.

— Le mort-vivant ? railla Guymer. Le cadavre qui aurait tué la spirite ?

— J'ai décrit ce que j'ai vu, lâcha Magda. Insinuez-vous que j'ai menti ?

— Non, fit Guymer avec un sourire mauvais. Mais sous le coup de la panique, vous avez pu… exagérer. Un tel tueur vous est apparu sous les traits d'un monstre, alors qu'il n'en est pas nécessairement un. En tout cas, votre description n'a servi à rien – sinon à égarer les enquêteurs, qui sait ?

— J'ai rapporté ce que j'ai vu.

— Et ça ne nous a pas aidés, rappela Clay. Dans les sous-sols, il y a eu une série de meurtres, et vous êtes la seule à avoir vu le coupable. Ou plutôt, à avoir survécu à la rencontre…

— C'était une occasion unique de permettre sa capture, dit Guymer. Il faut l'empêcher de continuer. Mais à cause de votre imagination délirante, nous ne sommes arrivés à rien. Un tueur rôde toujours dans les entrailles de la Forteresse, et nous ne savons rien de lui. Sans nul doute, c'est un traître ou un agent ennemi envoyé pour tuer des gens importants. Si vous aviez gardé votre sang-froid, il serait hors d'état de nuire. Au contraire, nous n'avons pas plus d'indices qu'avant.

— Et notre devoir est de nous demander pourquoi, siffla Clay.

— On ne peut pas la blâmer d'avoir eu peur, rappela Sadler.

Magda ne broncha pas, refusant de mordre à l'hameçon. Trop de choses étaient en jeu pour qu'elle perde son temps à se justifier devant ces hommes. La vie des résidents de la Forteresse était menacée, mais

au-delà, tous les peuples du Nouveau Monde risquaient de payer un lourd tribut à l'horreur. Et le Conseil, à l'évidence, ne l'avait pas convoquée pour écouter son témoignage. Ces hommes ayant décidé de la blâmer, à des degrés divers, certes, mais ça revenait à ça, elle n'avait plus rien à leur dire. Car contrairement à eux, elle cherchait la vérité.

— Magda, intervint Cadell, ce n'est pas pour ça que nous vous avons convoquée. Le conseiller Weston a eu une idée brillante.

— Laquelle ? demanda Magda, de plus en plus méfiante.

— Il propose que nous vous nommions représentante du Conseil auprès des « populations excentrées ». C'est un poste très important, et il semble fait pour vous, eu égard à votre expérience des peuples isolés des Contrées. Vous seriez notre contact avec eux, comme vous l'étiez par le passé, mais officiellement, plus de manière informelle. Comme le conseiller Weston l'a souligné, nul n'est plus qualifié que vous pour cette fonction.

Chapitre 42

Le front plissé, Magda balaya du regard la vénérable assemblée.

— Vous voulez m'engager pour que je vous fasse bénéficier de mon expérience des peuples dits « mineurs » ?

— Pas exactement, répondit Weston, un coude appuyé sur le bureau. Votre mission serait de voyager aux confins des Contrées et de présenter à ces populations les positions et les décisions du Conseil Central. Après tout, ces gens ont bien le droit de savoir ce qui se passe à la Forteresse et ce qu'y font leurs dirigeants. Il faut les tenir au courant du déroulement de la guerre, par exemple.

— Si nous perdons, intervint Sadler, ces peuples devront subir le joug de l'empereur Sulachan. Vous savez aussi bien que nous, Magda, que nos ennemis, s'ils l'emportent, élimineront tous les détenteurs du don. L'Ancien Monde est vraiment déterminé à rayer la magie de la carte.

» Vous seriez en quelque sorte notre ambassadrice itinérante chargée d'expliquer à ces gens ce que nous faisons pour les protéger. En leur dispensant ces informations, vous contribueriez à renforcer leur sécurité. En même temps, vous leur demanderiez de nous aider en fonction de leurs moyens et de leurs possibilités.

Malgré l'enthousiasme de Sadler, Magda ne se laissa pas rouler dans la farine. Le Conseil entendait se débarrasser d'elle. Certains conseillers, en tout cas… La veuve du Premier Sorcier était une épine dans leur flanc, et ils entendaient l'arracher. Une noble cause, avaient-ils dû penser, était certainement de nature à la convaincre sans trop d'efforts.

— Je suis flattée que vous ayez une si haute opinion de mes compétences, mentit très diplomatiquement Magda. Votre confiance en particulier, conseiller Weston, est un grand honneur pour moi.

L'homme sourit, mais son regard resta glacial.

— Nous devons aussi nommer un nouveau Premier Sorcier, dit Cadell. Dans cette guerre, il nous faut un chef. La situation étant très précaire, nous n'allons plus pouvoir retarder le moment de ce choix. Des centaines de pratiquants sont venus à la Forteresse pour participer à l'effort de guerre. Eux aussi ont besoin d'un chef. Ces « renforts » ont dû être logés… et il en sera de même pour le successeur de Baraccus.

» Je ne voudrais pas me montrer brusque, mais si vous voyagez, Magda, vous n'aurez plus besoin de vos quartiers. Ainsi, le remplaçant de votre mari pourrait s'y installer. Ce n'est pas le but de votre

nomination, croyez-le, mais c'est un argument de plus en sa faveur.

Magda inclina humblement la tête.

— Je comprends, doyen Cadell. Inutile de vous sentir coupable parce que vous me jetez à la rue. Le foyer que j'aime de tout mon cœur, c'est la Forteresse, et plus généralement, Aydindril et ses habitants, qui sont entrés dans mon cœur. N'ayez crainte, je libérerai les appartements du Premier Sorcier. Après tout, ils reviennent de droit au remplaçant de Baraccus.

Le doyen eut un sourire qui trahit son soulagement. Pour une raison qui le regardait, il semblait s'être attendu à des négociations plus âpres. À croire que le Conseil s'était forgé au sujet de Magda une opinion fondée sur les accusations mensongères qu'on faisait courir sur son compte.

— Merci de votre souplesse d'esprit, Magda. Vous acceptez donc le poste ?

La jeune femme n'en avait aucunement l'intention. Alors que pesait sur la Forteresse une menace qu'elle semblait être la seule à comprendre, elle n'allait sûrement pas renoncer à sa quête pour jouer les « ambassadrices itinérantes » et faciliter la vie des conseillers.

Baraccus l'avait chargée d'une mission. En s'exprimant en tant qu'époux, certes, mais surtout en tant que Premier Sorcier.

Cela dit, Magda n'avait aucune envie d'entrer en guerre ouverte contre les six « sages ». Si elle les disposait mal, ils feraient tout pour lui mettre davantage de bâtons dans les roues.

— Doyen Cadell, j'apprécie cette offre et j'y réfléchirai à tête reposée. Mais le plus urgent est mon déménagement. Ayant des goûts très simples, je n'aurai aucun mal à me trouver un logement. On en loue sous les remparts sud, ai-je entendu dire.

Cadell en eut la chique coupée. Le quartier situé sous les remparts sud étant le moins recommandé du complexe, on y trouvait effectivement toujours de la place. Mais aux yeux des conseillers, la veuve du Premier Sorcier, si dérangeante soit-elle, ne méritait pas une telle déchéance. Et ils n'avaient aucune envie qu'on murmure partout que le Conseil, après avoir expulsé Magda, l'avait contrainte à vivre dans de quasi-bas-fonds.

La jeune femme se fichait de l'endroit où elle dormirait. Sa seule obsession était de trouver des réponses avant que tout le monde, en Aydindril, ait subi le sort qui avait failli être le sien. Ou ait été déchiqueté comme Isadora par un cadavre animé.

Sadler se radossa à son fauteuil. Alors qu'Hambrook et Clay se consultaient du regard, Weston et Guymer semblaient ne plus se soucier de cette affaire.

— En ce qui concerne le remplaçant, déclara Cadell, nous avons un

candidat à l'esprit. Son nom vous sera révélé le moment venu.

Une façon polie de dire à Magda qu'elle ne saurait rien pour le moment. Avec un peu de chance, le « candidat » serait un des proches collaborateurs de son mari. Un de ses hommes de confiance, qui sait ?

— Doyen Cadell, je suis sûre que le Conseil fera le bon choix, comme lorsqu'il a nommé Baraccus.

Avec les mauvaises nouvelles du front, il faudrait un gaillard fort et combatif. Dès qu'elle connaîtrait son identité, Magda transmettrait des informations importantes au nouveau Premier Sorcier. Il fallait qu'elle lui communique tout ce qu'elle n'avait osé dire à personne jusque-là.

Pour le Conseil, Baraccus n'était plus qu'un héros du passé dont le souvenir s'estompait déjà.

Alors que le monde continuait sa course folle, il revenait à Magda de transmettre le savoir venu de ces « âges reculés ».

Mais elle parlerait à la bonne personne, et à nulle autre…

Après une brève révérence, Magda se détourna et sortit. Une excellente tactique pour éviter que les conseillers insistent lourdement sur leur proposition.

Alors qu'elle refermait un des lourds battants de la double porte, Magda entendit des bruits de pas dans son dos. Se retournant, elle reconnut le procureur Lothain, escorté par une dizaine de gardes du corps.

Afin de laisser passer tout ce petit monde, la jeune femme s'écarta sur le côté.

— Dame Searus, susurra Lothain, j'ai entendu dire que vous aviez encore fait parler de vous !

— Procureur Lothain, ne devriez-vous pas être dans les sous-sols, en train d'enquêter sur une série de meurtres ?

— Dame Searus, je doute fort que la menace visant la Forteresse soit tapie dans ses sous-sols. Je crains que le danger soit bien plus proche de nous…

Magda devina où le procureur entendait en venir, mais elle ne voulait pas perdre son temps avec lui, pas davantage qu'avec les conseillers qui lui étaient hostiles. Sa mission l'appelait !

— Vous en savez plus long que moi dans ce domaine, procureur. Si vous voulez bien m'excuser, je suis très occupée…

— Par votre déménagement, par exemple ?

— Entre autres choses, oui…

— L'arrivée d'un nouveau Premier Sorcier vous force à renoncer à de somptueux quartiers. Quel dommage…

Magda s'étonna que Lothain soit déjà au courant de tout.

— Ce n'est rien, parce que je ne suis pas attachée aux biens matériels. La nomination imminente du remplaçant de mon mari me

remplit de joie, puisqu'il protégera les gens que j'aime. C'est tout ce qui compte à mes yeux.

— Et qui sont les gens que vous aimez, dame Searus ?

— Tous les innocents du Nouveau Monde qui se font massacrer au nom d'une cause absurde.

Avant que Lothain ait pu répliquer, Magda voulut lui fausser compagnie. Mais il la rattrapa par un bras, serrant au point de lui faire mal. Bien entendu, elle ne broncha pas, histoire de le priver d'une mesquine satisfaction.

— Inutile de vous hâter de vider les lieux, dame Searus. Je pourrais vous fournir un logement, afin que vous restiez là où vous vous sentez à l'aise.

Magda déclina l'offre d'un signe de tête, puis elle dégagea son bras et reprit son chemin. Voyant qu'elle ne daignerait pas s'arrêter devant eux, les gardes du corps en tunique verte s'écartèrent juste ce qu'il fallait pour lui laisser le passage.

Ignorant ce que mijotait Lothain, Magda n'avait aucune intention d'essayer d'entrer dans ses bonnes grâces. Il n'aurait rien eu contre, apparemment, mais il allait devoir s'en passer…

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle le vit entrer dans la salle qu'elle venait de quitter. Pourquoi rencontrait-il les conseillers en privé ? En principe, il n'y avait aucune raison à cela…

Chapitre 43

Bien qu'elle fourmillât d'activité comme d'habitude, la belle cité d'Aydindril n'était pas dans son état normal. L'inquiétude voilant leur regard, les gens rassemblés par petits groupes tenaient des messes basses tout en lorgnant les étrangers d'un œil soupçonneux.

Chaque jour apportait son lot de batailles sanglantes, de percées ennemies, de villes conquises, de soldats morts au champ d'honneur et de civils massacrés par les bouchers de l'empereur Sulachan. Certaines de ces nouvelles, Magda le savait, n'étaient que de vulgaires affabulations. Mais le plus souvent, elle le savait aussi, la vérité était encore pire que ces histoires d'horreur.

Regardant entre les maisons à un étage bâties les unes à côté des autres, la jeune femme apercevait des fragments de la luxuriante forêt qui couvrait les collines et les contreforts de la montagne. En altitude, les pins et les épicéas se ratatinaient parce que leurs racines n'arrivaient pas à pomper assez d'eau dans la roche. Au-dessus des nuages survolés par de grands oiseaux, la silhouette massive de la Forteresse se découpait à même le flanc du pic. Malgré la distance, Magda distinguait les créneaux, les postes de garde et les tours reliées par des passerelles.

Depuis des lustres, la Forteresse du Sorcier, à la fois protectrice et menaçante, surplombait la ville, rappelant à tous ses habitants que la magie veillait sur eux et devait en échange être également défendue.

Depuis son mariage, vivre dans le complexe inspirait des sentiments mitigés à Magda, car elle avait toujours adoré la foisonnante vitalité d'Aydindril. Un nouveau locataire devant investir ses appartements, elle avait envisagé de revenir habiter en ville. Mais ce serait impossible tant qu'elle n'aurait pas découvert la vérité sur la mort de Baraccus et sur ce qui se tramait au cœur même de la Forteresse.

Même si personne ne la croyait, la jeune femme restait convaincue que tous les résidents du complexe étaient en danger. Tant qu'il en serait ainsi, pas question d'aller vivre ailleurs. La lointaine guerre monopolisant l'attention des gens, nul ne semblait conscient que l'ennemi était bien plus proche qu'on aurait pu le croire.

Alors qu'on était au cœur de l'été, on murmurait que les troupes de l'Ancien Monde seraient en vue d'Aydindril au début de l'hiver. Assiégée, la cité ne résisterait pas longtemps, car elle n'avait jamais été conçue pour ça. Après cette victoire initiale, l'ennemi passerait à la

Forteresse. Une place forte difficile à conquérir, certes, mais pas inexpugnable.

De toute manière, se contenter de défendre ne suffisait jamais pour gagner une guerre. Les hordes de l'Ancien Monde avaient déjà plusieurs fois montré qu'elles ne feraient pas de quartier. Tandis qu'une partie des troupes assiégerait la Forteresse, l'autre sèmerait la mort et la désolation dans tout le Nouveau Monde.

Et lorsque la Forteresse serait tombée, tous ses occupants seraient exécutés pour l'exemple.

Il en allait déjà ainsi dans les hameaux, les villages et les villes qui se dressaient sur le chemin de l'envahisseur. La reddition ou la mort. Et parfois, la reddition *et* la mort.

Se cacher derrière des murs d'enceinte et des portes bardées de fer n'éliminerait pas la menace. Tôt ou tard, la Forteresse tomberait.

Si le mal n'était pas vaincu, il deviendrait de plus en plus fort.

Mais comment détruire ce mal-là ? Magda n'en savait rien. En revanche, elle était sûre que l'ennemi n'approchait pas chaque jour un peu plus – il était déjà là ! N'avait-elle pas subi l'attaque d'un de ceux qui marchent dans les rêves ? N'avait-elle pas vu Isadora se faire tailler en pièces par un monstre ? Ces événements étaient liés, ça tombait sous le sens. Magda devait le démontrer et démasquer ceux qui tiraient les fils dans l'ombre.

Par moments, se frayer un chemin dans les rues d'Aydindril était aussi difficile que remonter une rivière à contre-courant. Inébranlables tels des rochers qui forcent l'eau à s'écarter, les colporteurs criaient à tue-tête les mérites de leurs marchandises, et les gens, résignés, les contournaient en baissant la tête.

Certains marchands ambulants tiraient des charrettes où ils exposaient de la viande fumée, du poisson, des légumes, des fruits ou des objets manufacturés. Les boulangers, eux, portaient des plateaux lestés de belles miches de pain.

De faux sorciers bardés d'amulettes éructaient des malédictions dans l'unique dessein de vendre leurs absurdes talismans. Des enfants fascinés les écoutaient prédire la fin du monde jusqu'à ce que leurs parents, révulsés, les tirent par le bras et les entraînent au loin.

Dès qu'elle apercevait un de ces charlatans, assez audacieux pour prendre les femmes par leur bras et leur expliquer qu'elles devaient absolument se munir d'une amulette, Magda n'hésitait pas à traverser la rue.

Les faux sorciers ne reculant devant rien, ils prévenaient leur clientèle que le stock de dérisoires breloques, avec la progression de l'ennemi, ne pourrait pas être renouvelé. Pour le salut, c'était maintenant ou jamais. Impressionnés, certains citadins cédaient à la menace tandis que d'autres, pressés de se débarrasser de l'escroc, lui

achetaient quelques babioles.

Malgré la chaleur, Magda, comme beaucoup de femmes, gardait relevée la capuche de son manteau léger. En ville, les gens risquaient moins de la reconnaître que dans la Forteresse, mais quand on avait été l'épouse du Premier Sorcier, une célébrité surprenante vous collait à la peau.

Le temps jouant contre elle, Magda ne devait pas se permettre d'en gaspiller. Même si elle le déplorait, elle ne pouvait pas s'arrêter pour conseiller les gens sur la manière de réciter les dévotions et moins encore pour leur donner des nouvelles de la Forteresse. En outre, Baraccus n'avait pas eu que des amis, comme tout homme public, et certains passants auraient pu se montrer agressifs.

La majorité des gens comprenait que se rendre revenait à se suicider, au mieux, ou à accepter d'être réduit en esclavage – au pire. Mais tout le monde n'était pas capable de reconnaître le mal quand il se présentait sous les traits du salut. Si une foule décidait de la lapider parce que Baraccus avait choisi la guerre et non le défaitisme, Magda ne voyait pas comment elle aurait pu lui échapper.

La peur étant le pire ennemi de la raison, elle rendait ses victimes incapables d'entendre la vérité. Aveuglés par leur angoisse, certains citadins en voulaient aux chefs militaires, au Conseil et au Premier Sorcier d'avoir décliné les offres de paix de Sulachan. Pour que le carnage cesse, arguaient-ils, il suffisait de laisser l'empereur gouverner à la place des conseillers. Que ce soit lui ou quelqu'un d'autre qui règne, ça changerait quoi, en fin de compte ?

Quand on ne souscrivait pas à leur bizarre notion de la « paix », les partisans de la reddition n'hésitaient pas à user de la violence pour imposer leur point de vue. Ces pacifistes, étrangement, étaient les plus empressés à verser le sang quand ça pouvait servir leurs intérêts.

Avisant un groupe d'hommes plutôt louches, Magda tira sur son capuchon pour mieux dissimuler ses traits. En passant, les types hirsutes et barbus ne purent s'empêcher de la reluquer. Avec le manteau, on ne voyait pas grand-chose de ses formes, mais le simple fait qu'elle soit une femme leur suffisait.

Quelques dignes citadines, se déplaçant en comité, s'intéressèrent un court instant à la jeune femme. Dès qu'elles aperçurent ses cheveux courts, sous le capuchon, elles cessèrent de la regarder et s'en allèrent vaquer à leurs occupations.

Atteignant un coin de rue, Magda se plaqua contre l'arête d'une maison à un étage qui abritait un tailleur et jeta un coup d'œil à

l'auberge qui se dressait en face, un cochon bleu s'affichant fièrement sur son enseigne. Bien que peu familière de cette partie de la ville, la jeune femme sut qu'elle était presque arrivée.

Naturellement, elle était allée voir dans le secteur situé sous les remparts sud, mais elle avait appris que l'homme qu'elle cherchait n'y vivait plus. Même si elle voulait absolument le trouver, poser trop de questions aurait pu se révéler dangereux.

Depuis la mort d'Isadora, Magda se montrait de plus en plus prudente. Après tout, n'avait-elle pas failli mourir elle aussi ? Il n'y avait plus d'intrus dans son esprit, certes, mais comment savoir s'il n'y en avait pas un dans celui de ses interlocuteurs ? Si les armes vivantes de Sulachan ne pouvaient plus rien contre elle *directement*, elles restaient sans doute sur sa piste.

Ne trouvant pas de meilleure idée, Magda était allée voir Tilly. Horrifiée par la fin d'Isadora, la vieille femme s'était sentie coupable parce qu'elle avait montré le chemin à sa maîtresse, lui confiant même un plan.

Magda avait fini par convaincre Tilly qu'elle n'y était pour rien. S'il fallait affronter le mal, ça n'était pas sa faute. Selon Isadora, Magda et elle étaient des guerrières et l'ennemi ne leur laisserait jamais de répit.

Après un silence pensif, Tilly avait voulu savoir si elle était aussi une guerrière. Magda avait répondu par l'affirmative. Pour tout dire, la vieille femme s'était même montrée plus efficace dans cette bataille que le Conseil !

Et puisque personne ne voulait l'aider à arrêter l'assassin d'Isadora, avait ajouté la veuve de Baraccus, elle allait s'en charger elle-même. Avec l'assistance de la guerrière Tilly, bien entendu…

Après quelques jours d'enquête discrète, Tilly avait fait son rapport comme un bon petit soldat. L'homme que cherchait Magda ne résidait plus dans la Forteresse. Mais la brave domestique se faisait forte de découvrir sa nouvelle adresse.

Étonnée par cette nouvelle, Magda avait rongé son frein en attendant que la vieille domestique lui rapporte l'information tant désirée.

Après avoir jeté un coup d'œil derrière elle pour s'assurer qu'on ne la suivait pas, Magda s'engagea dans la paisible rue. Ici, pas d'échoppes, seulement des maisons, la plupart à un ou deux étages. Serrés les uns contre les autres, ces bâtiments avaient même parfois un mur mitoyen. Derrière, dans des jardinets, les habitants faisaient pousser des légumes et étendaient leur linge sur des cordes.

Magda entendit caqueter des volailles et elle crut reconnaître les couinements d'un cochon.

Sur une porte, une pancarte aux lettres maladroites annonçait qu'on vendait des œufs frais.

Presque au bout de la rue, qui montait en pente assez raide, Magda atteignit la masure qui se dressait à côté d'une maison à un étage. Devant la porte, la présence d'un prunier fourchu lui indiqua qu'elle était à la bonne adresse. Jetant un coup d'œil dans l'étroite allée qui séparait les deux édifices, Magda aperçut un petit jardin et le coin d'un cabanon. À côté, on avait proprement empilé des planches et d'étranges morceaux de métal.

Coinçant sous son bras gauche un petit ballot de tissu, Magda frappa avec détermination à la porte toute simple de la masure. Après un moment, elle entendit un bruit de pas.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda une voix d'homme derrière le battant de bois.

— Vous êtes le sorcier Merritt ?

— Désolé, mais je ne peux recevoir personne.

— C'est important !

— Pas pour moi ! Je suis occupé ! S'il vous plaît, allez-vous-en !

Les bruits de pas retentirent de nouveau, s'éloignant de la porte.

Chapitre 44

— S'il vous plaît, j'ai besoin de vous ! cria Magda. Et j'ai des nouvelles d'Isadora.

L'homme s'immobilisa.

Attendant en silence, Magda n'aurait pas parié qu'il allait se raviser et venir ouvrir. Regardant une chrysope verte chasser des pucerons sur les feuilles verdoyantes du pied de vigne qui s'enroulait autour d'un des poteaux du porche, elle essuya d'un revers de la main la sueur qui ruisselait sur ses tempes.

Enfin, elle entendit de nouveau les bruits de pas. Et ils approchaient de la porte.

Le battant s'entrouvrit juste assez pour que Magda constate que Merritt était un homme imposant, comme Isadora l'avait dit. Après en avoir tellement entendu parler – par Baraccus, par les hommes rencontrés dans les catacombes, par des sorciers et des magiciennes de sa connaissance et par la spirite –, le voir enfin en chair et en os fit une impression étrange à la jeune femme.

Merritt ne ressemblait pas vraiment à ce qu'elle avait imaginé. Parce qu'il était plus impressionnant encore.

Très grand, bien plus jeune que Baraccus – en fait, il devait avoir à peu près l'âge de Magda –, il était plutôt bien bâti, un détail facile à remarquer, puisqu'il ne portait pas de chemise.

La veuve de Baraccus avait vu des centaines de sorciers, car la Forteresse en était pleine. En particulier quand il était torse nu, Merritt ne correspondait pas du tout à l'idée qu'elle se faisait d'un membre de sa profession.

La peau lustrée de sueur, des traces de suie sur les bras et sur le visage, ses cheveux châtain clair – au grand soleil, ils devaient sûrement avoir des reflets blond-roux – en bataille, cet homme avait plutôt l'air d'un aventurier de roman.

Bizarrement, la sueur et la suie ajoutaient encore à son charme.

Magda eut cependant le souffle coupé par le regard de Merritt. Quand elle croisa ses yeux noisette, dotés d'une touche de vert, comme l'avait mentionné Isadora, la jeune femme eut le sentiment qu'ils lisaient jusque dans le fond de son âme, l'évaluant avec une froideur d'entomologiste. En même temps, elle eut la certitude, en sondant elle-même le regard de Merritt, qu'il n'était ni dissimulateur ni imbu de lui-même, à l'inverse de pas mal de ses collègues.

Même s'ils se ressemblaient tous, fondamentalement, les yeux des

sorciers et des magiciennes n'en étaient pas moins subtilement différents les uns des autres. Chez les guerriers, par exemple, la lueur du don avait quelque chose de menaçant. Chez les guérisseurs, elle était bien plus douce et apaisante.

Chez Baraccus, Magda avait vu dès le premier coup d'œil un mélange de sagesse, de détermination et d'indomptable passion.

Comme Isadora, Magda reconnaissait dans le regard de Merritt la marque de la sincérité et de la compétence. Mais contrairement à la spirite, elle pouvait aussi y déceler l'étincelle du don.

Et elle n'avait jamais rien vu de pareil ! Le don, chez cet homme, avait quelque chose d'hypnotique et de dévastateur, comme s'il s'identifiait à la notion même de danger. En même temps, une nuance de chaleur et de compassion adoucissait cette première impression. Sous ce regard brûlant, Magda eut quelque peine à reprendre son souffle.

Réévaluant son analyse, elle conclut que Merritt, finalement, avait toutes les caractéristiques d'un sorcier – en beaucoup mieux que la moyenne.

— Quelles nouvelles d'Isadora avez-vous ?

La voix de cet homme s'harmonisait à merveille avec son apparence. Chaude, vibrante et parfaitement placée, elle vous emportait comme un torrent.

Magda déglutit péniblement, puis elle parvint à souffler :

— Avant d'en dire plus, je dois vous demander de prêter un serment.

— Un serment ? Rien que ça ?

— Oui. Il faut que vous juriez fidélité au seigneur Rahl, afin que votre esprit soit protégé des intrusions de ceux qui marchent dans les rêves. Ainsi, je saurai que nous parlons vraiment en privé.

Merritt eut une réaction stupéfiante, dans de telles circonstances.

Il sourit. Un vrai sourire, doux et chaleureux, mais nuancé par une infime touche d'ironie.

— Une requête courageuse, bien que farfelue, de la part d'une adorable inconnue qui vient de frapper à ma porte. Au fait, nous n'avons pas été vraiment présentés…

Magda rabattit son capuchon.

— Je suis Magda Searus.

Le sourire de Merritt s'effaça.

— La femme du Premier Sorcier Baraccus ? Cette Magda Searus-là ?

— Oui.

— J'étais présent lors de l'incinération du Premier Sorcier, les flammes purifiant son corps et le libérant de son fardeau terrestre. J'ai

vu sa veuve de loin, et elle avait les cheveux longs…

— Le Conseil a décidé de me les couper… Une façon de proclamer que sans mon mari, je ne suis plus personne. Le doyen Cadell a supervisé l'opération…

Merritt inclina la tête.

— Je vous présente toutes mes condoléances, dame Searus. Baraccus était un très grand homme.

— Merci.

La tête baissée, Merritt resta un long moment silencieux, puis il releva les yeux, croisa le regard de Magda, sembla un instant vouloir s'y noyer et se ressaisit plutôt brusquement :

— Je suis le roi des idiots ! s'écria-t-il. Attendez une minute, je vous en prie !

Sur ces mots, il claqua la porte au nez de Magda.

En patientant, la jeune femme se demanda en quoi cet homme était différent de presque tous les autres, et elle ne tarda pas à trouver. Pendant toute leur conversation, il l'avait regardée dans les yeux, jetant simplement un bref coup d'œil à ses cheveux courts. En règle générale, le regard des mâles ne pouvait s'empêcher de vagabonder… ailleurs. Merritt s'en était abstenu. Pourtant, la robe noire que Magda portait sous son manteau léger n'avait pas tendance à occulter ses courbes naturelles.

Derrière la porte, elle entendit Merritt se prendre les pieds dans un obstacle indéfinissable qui roula ensuite sur le sol. Puis il y eut un bruit sourd de chute, et ce qui semblait être le son d'une chaise qui se renverse. Après quelques autres bruits incongrus, le silence revint dans la petite maison.

Magda sonda les deux côtés de la rue pour voir si quelqu'un s'intéressait au vacarme… ou à la visiteuse qui attendait devant la porte de Merritt. En face de la demeure du sorcier, une femme sortit sur le seuil de sa maison et secoua un tapis. Quand elle eut fini, elle le plia sur son bras et rentra chez elle sans accorder l'ombre d'un regard à Magda.

À travers un massif de lilas, la jeune femme distingua dans le lointain un petit groupe de gens qui conversaient à voix basse. Mais ils ne pouvaient certainement pas la voir à travers la végétation, placés comme ils étaient.

La porte s'ouvrit en grand, dévoilant Merritt en train de boutonner une chemise noire. Ses cheveux bouclés coiffés à la hâte, le sorcier avait pris la peine de se nettoyer les joues.

— Désolé de vous avoir fait poireauter dehors, dame Searus, dit-il, rouge de confusion. J'étais en train de travailler sur quelques petits projets, et…

Comme s'il redoutait de jacasser dans le vide, Merritt se tut, puis il tendit un bras et ajouta :

— Mais entrez, je vous en prie…

Lorsqu'elle eut franchi la porte, Magda remarqua tout de suite une chaise renversée et une statuette gisant à côté. Le foyer de Merritt n'était pas bien grand, et un incroyable fatras l'encombrait. Dans toute la pièce, d'étranges objets métalliques semblables à ceux que fabriquait Baraccus s'entassaient dans la plus joyeuse anarchie. Dans un tel capharnaüm, Magda aurait été bien incapable de dire quels artefacts elle avait entendus tomber sur le sol – jonché de créations saugrenues, bien évidemment.

Bizarrement, pourtant, il y avait une sorte d'ordre dans ce désordre. Les livres, par exemple, bénéficiaient d'un système de rangement. Soit ils étaient empilés dans les coins, soit ils reposaient sur un grand sofa en osier – mais ouverts, ceux-là, comme si leur propriétaire était à court de marque-pages.

Sur plusieurs guéridons, des rouleaux de parchemin formaient d'imposants monticules au milieu des bougies, des cornues, des boîtes et de quelques ossements.

Sur une étagère, Magda remarqua un rouleau dont l'extrémité dépassait du bord du meuble. Des figurines en céramique orbitaient autour de la partie exposée du rouleau – sans que rien les y relie, comme si elles flottaient pour de bon dans l'air.

Un spectacle troublant, et parfaitement inexplicable.

De magnifiques statues finissaient d'occuper l'espace vital du sorcier. Disposées au hasard, elles n'étaient pas là pour qu'on les admire, mais plutôt, aurait juré Magda, parce que leur créateur n'avait pas trouvé d'autres endroits où les ranger.

Magda apprécia particulièrement la statue, sculptée dans une pierre grise, d'un soldat en train de dégainer son épée. Autour, plusieurs œuvres en bois représentaient des hommes en tunique longue et une série de figures d'albâtre exaltait la beauté féminine avec une délicatesse que Magda n'aurait pas crue possible chez un homme.

Près de la chaise renversée, un grand carré de velours rouge recouvrait le plateau d'une petite table. Sur ce présentoir, une magnifique épée brillait comme un petit soleil en dépit de l'éclairage plutôt rudimentaire.

Sur le sol, Magda aperçut un fourreau orné d'or et d'argent attaché à un simple baudrier. Presque aussi brillant que l'arme, le fourreau devait lui être destiné.

Merritt redressa la chaise, accrocha le baudrier et son fourreau au dossier, puis il se hâta de dégager le sofa.

— Désolé pour le désordre… D'habitude, je ne vis pas dans un pareil capharnaüm. Mais à la Forteresse, j'avais plus de place qu'ici… Dame Searus, si vous voulez bien vous asseoir ? (Merritt regarda autour de lui, l'air perdu.) Une infusion ? Je peux en faire, vous savez ?

— Merci, mais ne vous donnez pas cette peine…

En se dirigeant vers le sofa, Magda nota que le sorcier semblait soulagé qu'elle ait décliné son offre. Pourquoi était-il parti de la Forteresse, s'il y était mieux installé ? Une question intéressante, certes, mais il y avait des sujets plus importants.

— Sorcier Merritt, j'ai besoin de vous parler.

— Eh bien, je vous écoute. Qu'avez-vous à me dire sur Isadora ?

Le sorcier désigna de nouveau le sofa, mais Magda n'était pas encore assez détendue pour s'asseoir.

— Si on s'occupait d'abord du serment ?

Les mains dans les poches, Merritt eut un sourire espiègle.

— Les dévotions adressées au seigneur Rahl ? Maître Rahl nous guide, nous dispense son enseignement et nous protège. Ce laïus-là ?

— Oui. Vous savez dans quel dessein on le prononce, j'imagine.

Merritt sourit comme s'il s'amusait follement.

Ne trouvant rien de drôle là-dedans, Magda sentit que la moutarde lui montait au nez.

— En fait, dame Searus, Alric Rahl est une de mes connaissances.

— Alors, vous savez qu'il n'a pas d'autre intention que nous protéger.

Le regard rivé dans celui de Magda, le sorcier continua à sourire comme un sale gamin.

— L'ennemi a créé une arme et nous devons imaginer une parade. C'est pour ça que j'ai contribué à la création du lien et du pouvoir très spécifique qui l'alimente.

Magda en sursauta de surprise.

— Vous avez aidé le seigneur Rahl à nous défendre contre ceux qui marchent dans les rêves ? J'ai bien compris ?

— J'y ai contribué, oui, comme je l'ai dit. J'ignore comment Alric Rahl a pu forger une magie si efficace, mais je sais qu'il est au moins aussi intelligent que déterminé. Cela dit, il butait sur une difficulté. Cette magie fonctionnait pour lui, mais il entendait protéger aussi les autres, et le sortilège ne parvenait pas à s'ancrer en eux. Sachant que je suis un expert en calculs non conventionnels, en particulier dans le domaine de la partition des sorts, il a fait appel à moi.

Magda n'en croyait toujours pas ses oreilles.

— Vous avez aidé Alric Rahl à créer le lien ?

— Faut-il que je vous le chante sur tous les tons ? J'ai fourni le protocole d'authentification de la toile de vérification – un processus

interne, dans ce cas précis – afin de compléter la procédure de validation. À partir de là, il a pu déclencher le modèle d'unification des composants du sort – ceux qu'il avait l'intention de combiner – afin que le lien s'active selon la séquence appropriée.

» Une fois le lien activé et susceptible de se transmettre à l'infini, je fus la première personne à déclamer les fameuses dévotions. Et quand je l'ai fait, dame Searus, j'étais à l'intérieur du construct de vérification. Un moyen de m'assurer que les futurs « sujets » du seigneur Rahl ne risquaient rien lorsqu'ils lui jureraient fidélité. Car un accident est si vite arrivé…

Incapable de détourner le regard de Merritt, Magda se massa le front pour tenter de s'éclaircir les idées.

— C'est grâce à vous que ça fonctionne ?

Le sorcier haussa une épaule.

— Non, on ne peut pas dire ça… Alric a fait la plus grande partie du travail. Ensuite, il s'est adressé à moi parce qu'il me savait en mesure de comprendre ce qu'il entendait réaliser. Très peu de sorciers maîtrisent assez les protocoles de partition et de combinaison pour en discuter avec un expert comme lui. Alric supposait que je découvrirais pourquoi la toile de vérification ne se comportait pas comme il l'attendait, et il espérait que je trouve une solution à son problème.

— En d'autres termes, sans votre intervention, il n'aurait pas réussi.

— Alric Rahl a créé un chef-d'œuvre de magie. À la rigueur, on peut dire que j'ai rectifié l'assaisonnement de son ragoût.

— Vous êtes lié à lui ? Donc, hors de portée de ceux qui marchent dans les rêves…

Merritt se rembrunit.

— Oui, je suis immunisé… Alric s'en est assuré en utilisant un prisonnier capable de marcher dans les rêves. C'est comme ça qu'il a su que sa magie était enfin transmissible. J'ai été le premier bénéficiaire du lien. Donc, aucun risque qu'un espion ennemi soit tapi dans mon esprit et nous écoute. Ça vous rassure ?

» Et maintenant, que voulez-vous me dire au sujet d'Isadora ?

Magda sentit sa gorge se serrer.

— Je crains d'être responsable de sa mort.

Chapitre 45

Le visage soudain de pierre, Merritt ressemblait à une de ses statues. Dans son regard, la lueur du don parut virer au rouge de la fureur.

— Comment ça, « responsable de sa mort » ?

En entendant cette question énoncée d'un ton calme mais plein d'émotion contenue, Magda comprit que Merritt n'était pas simplement un homme susceptible d'exploser dans certaines circonstances. En permanence habité d'une fureur dévastatrice, il s'était astreint à la contrôler, parce qu'il refusait d'être sa marionnette. Mais quand il lui lâchait la bonde, mieux valait être ailleurs…

Sa rage, loin d'être stérile, pouvait être le combustible de sa magie.

— Eh bien, ça appelle quelques explications…

— Dans ce cas, expliquez-vous !

Touchant de timidité de prime abord, Merritt devenait un homme de fer quand on passait aux choses sérieuses.

Après s'être assise, Magda entreprit de repositionner le ballot qu'elle portait sous un bras. Un bon prétexte pour ne plus croiser le regard de feu du sorcier.

— La mort de mon mari m'a d'abord laissée en état de choc… Pourquoi s'était-il tué ? Pourquoi m'avait-il abandonnée ? Et tous les gens qu'il était censé protéger ? Toutes ces questions tournaient en permanence dans ma tête. Autour de moi, on disait que son voyage dans le royaume des morts avait saccagé son esprit et détruit son désir de vivre.

» Tout le monde croyait à cette version. Un suicide comme les autres, tout compte fait… Pour moi, ça n'avait aucun sens. En réfléchissant, je fus vite convaincue que Baraccus n'aurait jamais pu être assez abattu pour se supprimer.

» N'oublions pas non plus que j'étais là quand il est revenu du Temple des Vents. Il était perturbé et bizarrement distant, certes, mais en aucun cas déprimé !

» Il avait encore tant de choses à faire, de missions à accomplir et de gens à protéger… Un homme investi d'une charge si importante ne se tue pas pour des raisons personnelles, justement parce qu'il a conscience de ses responsabilités. Alors que le Nouveau Monde était en danger, il ne se serait pas esquivé ainsi !

— Alors, pourquoi s'est-il jeté dans le vide ? demanda Merritt.

Se campant devant la table, il baissa les yeux sur la magnifique

épée.

— C'est ce que j'essaie de découvrir ! Baraccus savait que je ne goberais pas l'histoire d'un suicide de dépressif. Il escomptait bien que je ne m'arrêterais pas à cette fable.

» S'il s'est tué, ça ne peut être que pour protéger le Nouveau Monde et ses peuples. Ça, c'est un comportement qui lui ressemble. Il a accompli sa mission jusqu'au bout, comme il sied à un Premier Sorcier. Un sorcier de guerre, ne perdons pas ça de vue…

» Ces sorciers-là ne renoncent jamais. Face à un obstacle, ils trouvent un moyen de passer, même au prix de leur vie. Mon mari appelait cet aspect de sa vocation la « danse avec les morts »…

» Peu après sa disparition, j'ai trouvé un message de lui me demandant de me mettre en quête de vérité. Pour une raison que j'ignore, il n'avait pas pu s'en charger lui-même. S'adressant à moi en tant que Premier Sorcier plus qu'en tant que mari, il m'a confié une mission.

» Cette affaire dépasse nos destins personnels. Le Nouveau Monde tout entier est concerné. Avant même de trouver le message, je savais qu'il me fallait découvrir des réponses. Pas seulement pour Baraccus ou pour moi, mais pour notre salut à tous. Pour des motifs que j'ignore, mon mari m'a transmis le flambeau. « Ton destin est la recherche de vérité… » Voilà ce que disait son ultime lettre.

Merritt détourna enfin les yeux de l'épée et regarda Magda, les sourcils froncés.

— Vous voulez dire : « Ton destin est la recherche de *la* vérité… »

Décontenancée, Magda tenta de se remémorer la phrase exacte. La jugeant précieuse, elle ne portait pas sur elle la dernière lettre de son mari, pour le moment cachée dans un compartiment secret de l'établi du Premier Sorcier.

Pourquoi Merritt coupait-il ainsi les cheveux en quatre ? La formulation précise n'avait aucune importance. Sauf pour un sorcier, peut-être, car ces hommes-là ne voyaient pas le monde et ses priorités comme le commun des mortels.

— Eh bien, je ne me souviens pas, enfin, au mot près… Mais ce que vous dites paraît plus logique. « La recherche de la vérité… »

Merritt acquiesça puis tourna de nouveau le dos à son interlocutrice.

— Je peux entendre la suite ?

— Alors que je venais de découvrir le message, à peine quelques heures après, j'ai reçu la visite du seigneur Rahl. Pendant notre conversation, un espion ennemi tapi dans ma tête a tenté de me tuer. En un sens, c'était une première réponse à ma longue liste de

questions…

» J'ai pu réciter les dévotions à temps pour me sauver. Mais pourquoi l'intrus mental m'avait-il choisie ? Je n'ai même pas le don…

— Baraccus vous a laissé une mission dont dépend le sort du Nouveau Monde…, rappela Merritt.

— C'est exact, admit Magda. Sauf qu'il y a un hic : Comment nos ennemis l'ont-ils su, si c'est pour ça que l'intrus m'a choisie ?

Merritt croisa les mains dans le dos et fit quelques pas dans la minuscule pièce.

— C'est bien raisonné, concéda-t-il… Baraccus étant mort, l'espion tentait peut-être de découvrir ce que vous saviez de ses responsabilités : son plan de bataille, les armes qu'il développait, des choses dans ce genre.

— C'est logique, oui… Je ne vois pas comment je pourrais être importante pour l'avenir du Nouveau Monde, mais Baraccus le pensait. Après que j'ai découvert la note, il est normal que nos ennemis m'aient jugée intéressante à espionner. Mais avant ? Qu'avaient-ils à faire des pensées d'une anonyme ?

— Vous n'avez rien d'une anonyme, dit Merritt d'un ton étrangement compatissant. Après la mort de votre mari, on vous a coupé les cheveux, mais ça ne diminue en rien votre valeur. Vous êtes Magda Searus, telle qu'en elle-même, avec les mêmes qualités, le même potentiel et la même indépendance d'esprit.

— Je ne suis pas noble et je n'ai pas le don. Aux yeux de la plupart des gens, dans les Contrées, ça fait de moi une anonyme.

Merritt s'arrêta devant la table pour admirer de nouveau l'épée scintillante.

— Tant que la perte de vos cheveux ne vous dévalorise pas à vos propres yeux, qu'importe ce que pensent les autres ?

Magda ne put s'empêcher de sourire.

— C'est depuis toujours ma philosophie… Et ça m'a valu bien des ennuis. Avant que je rencontre Baraccus, les gens disaient souvent que je ne savais pas rester à ma place. Moi, je n'ai jamais accordé d'attention à ce que disaient les autres quand il s'agissait de ma « place ». Ma conviction, c'est qu'on doit penser par soi-même et agir en conséquence. Mon statut social a parfois été un frein, et à d'autres moments, le contraire, mais ça ne m'a jamais empêchée de tailler ma route.

— Parfait… (Merritt oublia l'épée et se tourna pour faire face à son interlocutrice.) Qu'avez-vous fait après avoir trouvé le message ?

— J'ai parlé à certains proches de Baraccus afin de découvrir des indices. Hélas, ça ne m'a conduite nulle part.

» Désespérée, je suis allée consulter la spirite avec l'espoir que son pouvoir m'aiderait. Au début, Isadora s'est fait passer pour l'assistante

de la spirite – qui ne pouvait pas me recevoir, prétendait-elle.

» J'ai confié à Isadora que Baraccus, selon moi, s'était sacrifié pour nous sauver tous. J'espérais que la spirite pourrait l'atteindre dans le royaume des morts et l'interroger sur ce qui lui était arrivé durant son séjour dans le Temple des Vents. Puisqu'il ne reviendrait pas de son voyage, cette fois, il me fallait une intermédiaire…

» J'ai également confié à Isadora que quelque chose n'allait pas dans la Forteresse, probablement déjà infiltrée par nos ennemis. Hélas, le Conseil refusait de m'écouter. Mais si j'avais raison, il fallait redouter que nos adversaires s'en prennent à la spirite afin qu'elle cesse d'aider les sorciers à renforcer nos défenses.

» J'ai fini par forcer Isadora à admettre qu'elle était la spirite, pas son assistante. L'ayant convaincue qu'elle était menacée, j'ai pu la persuader de réciter les dévotions. Quand ce fut fait, elle m'a raconté l'histoire du massacre de Grandengart, du vol des cadavres et de la « disparition » des âmes. Elle m'a aussi parlé de votre rôle dans la perte de ses yeux.

Magda eut un geste gêné.

— Je ne comprends toujours pas comment elle a pu faire une chose pareille. Se laisser altérer ainsi par un sorcier, pour qu'il fasse d'elle un être différent de ce qu'elle était à la naissance.

— Si ça vous perturbe, vous imaginez ma réaction ? demanda Merritt.

Dans les yeux du sorcier, Magda lut un chagrin encore si vif qu'elle dut détourner le regard.

— Au fil du récit d'Isadora, j'ai appris que toute cette histoire ne vous plaisait pas et qu'elle a dû insister pour que vous l'aidiez. Navrée par le sacrifice qu'elle avait cru bon de consentir, j'ai aussi eu de la peine pour vous. Être accablé d'un tel fardeau ne doit pas être facile à vivre.

» Pour me consoler, Isadora m'a parlé de la nouvelle « vue » qu'elle avait acquise grâce à vous. Avant qu'elle ait terminé son histoire, et pu tenter de contacter pour moi l'esprit de Baraccus, un monstre nous a attaquées, et…

Merritt leva une main pour interrompre Magda.

— Un monstre ? Que voulez-vous dire ?

— Notre agresseur ressemblait à un homme… Grand comme vous, il était incroyablement fort. Au début, j'ai cru qu'il utilisait la magie. Mais quand je l'ai frappé avec mon couteau, pas une goutte de sang n'a jailli. Et lorsque je l'ai vu de près, il m'a fait penser à un mort. Son odeur aussi, d'ailleurs…

Merritt plissa le front de perplexité.

— Un mort ? Comment ça, un mort ?

— Un cadavre ! Il avait la peau grise, sa chair partait en lambeaux

et ses yeux semblaient à moitié pourris.

Merritt croisa les bras.

— C'est bien la description d'un mort… Mais il faisait sombre, n'est-ce pas ? Vous êtes sûre de l'avoir bien vu ?

— J'avais une lanterne… Sorcier Merritt, je l'ai frappé plusieurs fois, et ma lame ne lui faisait aucun mal. Pour l'arrêter, Isadora a utilisé son pouvoir, mais ça n'a servi à rien. Tout ce que nous avons tenté a échoué…

Magda serra les poings et baissa la tête afin de ne plus soutenir le regard de Merritt.

— Ce monstre a déchiqueté Isadora. Il a été si rapide que je n'ai rien pu faire…

» Plus tard, en réfléchissant, j'ai compris qu'un espion ennemi devait être tapi dans l'esprit d'Isadora. Avant de lui faire prêter serment, je lui en ai beaucoup trop dit parce que je ne me doutais pas qu'un intrus était *déjà* en elle.

» Je crois que c'est celui qui s'était introduit en moi et qui a tenté de m'assassiner. Instruit par l'expérience, il n'a pas voulu s'en prendre à Isadora de la même manière. De plus, il nous voulait toutes les deux. En bon tacticien, il n'a pas trahi sa présence en tentant de l'éliminer avant qu'elle ait juré fidélité au seigneur Rahl. Se laissant expulser, il nous a fait croire que nous étions en sécurité. Puis il nous a envoyé son tueur mort.

» J'aurais dû me douter qu'il avait pris Isadora pour cible. Ma présence a dû lui apparaître comme un sacré coup de chance… Et comme une idiote, j'ai beaucoup trop parlé avant d'avoir fait réciter les dévotions à Isadora. Si j'avais été maligne, il n'aurait pas su que j'avais besoin d'elle pour contacter Baraccus et découvrir les réponses qu'il m'avait chargée de chercher. Du coup, il n'aurait pas décidé de l'éliminer si vite…

Au souvenir de cette boucherie, Magda crut qu'elle allait éclater en sanglots.

— Voilà pourquoi vous m'avez tout de suite parlé du serment au seigneur Rahl…

Voyant des larmes s'écraser à ses pieds, Magda comprit qu'elle avait bel et bien éclaté en sanglots.

— Si j'avais fait les choses correctement avec Isadora, elle serait encore en ce monde. Et protégée contre tous ceux qui marchent dans les rêves…

— Mais ce n'est pas l'espion qui l'a tuée…

Magda essuya ses larmes. En écoutant Isadora, elle avait compris que Merritt comptait énormément pour la spirite. Pareillement, même s'il avait fini par la priver de ses yeux et l'altérer irréversiblement,

Magda avait deviné que le sorcier tenait Isadora pour une amie très chère.

Ravalant un sanglot, la veuve de Baraccus ne parvint pas à trouver le courage de lever les yeux sur Merritt.

— C'est vrai… Celui qui marche dans les rêves ne l'a pas tuée, mais il a contacté ses alliés tapis dans la Forteresse, et ils ont envoyé le monstre qui l'a taillée en pièces.

» C'est ma faute ! Si je n'étais pas allée la voir, elle serait toujours en vie. Et si je l'avais placée immédiatement sous la protection du lien, il ne lui serait rien arrivé non plus. Donc, je suis bien responsable de sa mort.

Chapitre 46

Merritt vint s'asseoir à côté de Magda.

— À présent, je comprends pourquoi vous vous sentez coupable, mais ce n'était pas votre faute, dame Searus. Comment auriez-vous pu savoir qu'un espion écoutait votre conversation avec Isadora ?

Magda ne parvint toujours pas à relever les yeux.

— Je ne pouvais pas le deviner, mais j'aurais dû me douter que c'était le cas… Un peu de réflexion, et j'aurais sauvé Isadora. Le serment…

— Le serment n'aurait rien changé, coupa Merritt.

Magda leva enfin les yeux.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Ceux qui marchent dans les rêves savent que vous cherchez des réponses, pas vrai ?

— Oui.

— Donc, ils prévoyaient votre visite à la spirite, parce que c'était une démarche logique après la mort de Baraccus. Isadora aurait été leur cible dans tous les cas.

— D'accord, mais le serment…

— N'aurait rien changé, j'insiste ! Ne comprenez-vous pas ? Nos ennemis avaient déjà fouillé l'esprit d'Isadora – une véritable mine d'informations, soit dit en passant. L'espion y restait tapi pour vous attendre et glaner encore quelque intéressant secret. Après tout, l'information est le nerf de la guerre. Quand Isadora a accepté de prêter serment, elle a en fait signé son arrêt de mort. Sachant qu'ils n'apprendraient plus rien d'elle, nos ennemis ont envoyé leur tueur.

— Mais si j'avais pensé à…

— Ils auraient envoyé le tueur aussi ! En parlant d'abord à Isadora, vous lui avez en somme obtenu un délai de grâce…

» Même sans votre venue, ils auraient fini par l'éliminer. Sa contribution à l'effort de guerre consistait à découvrir ce que mijotent les sorciers de l'empereur. N'enquêtait-elle pas sur un vol de cadavre et une disparition d'âmes ? Ceux qui marchent dans les rêves n'auraient pas voulu qu'elle nous aide à comprendre leurs plans.

— Si je comprends bien, ils savent tout ce qu'Isadora savait. Le ver est dans le fruit, et celui-ci commence à pourrir.

— C'est joliment formulé, oui… Et à cause de ça, nous sommes dans une situation encore plus délicate qu'on le croyait. Isadora était déjà condamnée à mort parce qu'elle travaillait sur des sujets trop

sensibles. En lui parlant, vous avez en réalité un peu retardé sa mort. Désormais, nous devons découvrir ce qu'elle savait, afin de recenser les informations vitales en possession de l'Ancien Monde.

Magda s'essuya les yeux d'un revers de la main. Avec ce que venait d'exposer Merritt, sa recherche de vérité devenait encore plus importante et encore plus… dangereuse.

— On dirait que vous avez raison… Ne pas lui avoir fait réciter les dévotions plus tôt n'a probablement rien changé.

— Donc, vous n'avez rien à vous reprocher. Au fond, on pourrait tout aussi bien m'accuser de sa mort. N'est-ce pas moi qui lui ai donné son pouvoir, la rendant menaçante pour l'Ancien Monde ? Si j'avais refusé, elle serait encore vivante et continuerait à recevoir des parents de défunts pour les réconforter.

» Mais à quoi bon se soucier des « si » et des « peut-être » ? Quelqu'un qui fait de son mieux en fonction de ses aptitudes ne peut pas être blâmé. L'important, c'est l'engagement, la sincérité et l'amour de la vérité.

» Parfois, comme pour Isadora, les compétences d'une personne en font la cible du mal. En général, les malfaisants exècrent les gens doués. L'empereur Sulachan, lui, abomine tous ceux qui détiennent le don et il veut les rayer de la surface du monde. Dans l'Ancien Monde, l'éradication de la magie est déjà bien avancée. Sulachan ne peut pas se permettre de laisser le pouvoir s'épanouir ici.

» Son objectif est de détruire le don en l'extirpant de l'humanité. Ensuite, il pourra régner grâce à la force brute. La magie est un obstacle à son plan. Du coup, les sorciers et les magiciennes sont des cibles vivantes.

— C'est vrai, dit Magda. Un jour, Baraccus m'a dit que l'empereur entend détruire la magie mais aussi notre mode de vie, parce qu'il craint que notre liberté donne des idées à ses sujets.

Merritt acquiesça.

— Mais les gens comme Isadora et vous ne resteront pas les bras ballants tandis qu'il massacre des innocents. Isadora était une guerrière consciente de risquer sa vie à chaque instant. Je l'avais prévenue que ce serait son sort, et ça ne l'a pas arrêtée.

» Vous êtes une guerrière aussi, dame Searus, sinon, vous ne chercheriez pas des réponses sans vous soucier du danger. Si vous n'étiez pas une combattante, vous abandonneriez et partiriez pour un endroit moins dangereux. Mais vous restez à la Forteresse, dans l'œil du cyclone.

— Il n'y a pas d'endroits moins dangereux, en tout cas il n'y en aura bientôt plus. Quand le mal rôde, la sécurité est une illusion. Je dois agir, c'est dans ma nature.

— Un être humain est ce qu'il est, cela fait sa grandeur.

— Une belle devise… C’est pour ça que vous avez cédé devant l’insistance d’Isadora, alors que vous auriez pu lui refuser votre aide ?

Merritt ne répondit pas tout de suite.

— C’était le chemin qu’elle avait choisi…, finit-il par dire. Les gens doivent vivre comme ils l’entendent. Et aller jusqu’au bout de leur destin…

Une philosophie qui ressemblait beaucoup à celle que Baraccus exposait dans sa dernière lettre. Même si elle n’aurait pas juré qu’elle y souscrivait entièrement, Magda appréciait une vision du monde qui l’innocentait de la mort d’Isadora.

— Sorcier Merritt, merci de m’avoir fait voir les choses d’une autre façon. Maintenant, je sais que le problème est bien plus complexe que je le croyais. Pour que d’autres Isadora ne meurent pas, je dois continuer sur le chemin que Baraccus m’a tracé. Grâce à vous, je me sens beaucoup mieux, et je dois avouer que j’en ai un peu honte. Il n’est pas facile de se donner l’absolution à soi-même.

— Dame Searus, vous n’êtes pour rien dans la mort d’Isadora. Le mal aime instiller la culpabilité dans le cœur de ses victimes. Ne lui laissez pas ce plaisir…

Magda enroula une mèche de cheveux courts autour de son index.

— Je me sentirais encore mieux si vous m’appeliez Magda…

Un sourire illumina le visage du sorcier.

— Pour moi, Merritt tout court sera parfait… Et nous pourrions aussi nous tutoyer.

Magda sourit aussi, mais très fugitivement.

— Merritt j’ai peur de devoir vous… te… poser des questions que tu n’aimeras pas entendre, mais dont je ne peux pas faire l’économie.

— Vraiment ? Qu’aimerais-tu savoir, Magda ?

Chapitre 47

— Pourquoi as-tu quitté la Forteresse ?

Merritt se leva et alla se camper devant la table où reposait la superbe épée.

— Je voulais travailler en paix… Là-bas, il y avait trop de… distractions.

— Vraiment ? À voir la quantité d'objets stockés ici – et leur qualité – j'aurais tendance à dire, comme Isadora le soutenait, que tu es un homme capable d'une grande concentration. À mon avis, tu ne me dis pas tout.

Merritt jeta un coup d'œil à Magda par-dessus son épaule.

— Eh bien, la Forteresse n'est pas un endroit très sûr, en plus de tout.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Ne m'as-tu pas raconté que des morts arpentent les entrailles du complexe ?

— Tu le savais avant que je te parle d'Isadora, pas vrai ?

Tout ça n'avait aucun sens. Pourquoi un sorcier que Baraccus tenait en haute estime aurait-il abandonné ses fonctions à la Forteresse alors qu'il pouvait y trouver tout ce dont il avait besoin ? Des livres, des outils, une réserve inépuisable d'artefacts – sans parler de l'expérience de sorciers plus âgés que lui…

La sécurité ? Dans le complexe, certains lieux étaient protégés par des sortilèges très puissants. De quelles défenses bénéficiait cette petite maison à la porte branlante ?

Mais c'était une question secondaire. Une façon d'introduire les sujets vraiment brûlants. Merritt devait l'avoir senti, car il se retourna, croisa les bras et plongea son regard dans celui de Magda.

— Si tu entrais dans le vif du sujet, à présent ?

— Comme tu voudras…

Depuis toujours, la jeune femme détestait répéter les propos désobligeants et les commérages. Mais si elle n'en passait pas par là, elle n'arriverait à rien.

— J'ai entendu dire que tu as provoqué la mort de plusieurs sorciers qui contribuaient généreusement à l'effort de guerre. En plus de ces décès, tu serais coupable d'abandon de poste. On dit que tu as refusé de continuer à travailler sur un projet vital pour notre survie. Certaines personnes vont même jusqu'à t'accuser de trahison. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

Merritt regarda un long moment la jeune femme. Aucune colère ne passa dans ses yeux, contrairement à ce qu'elle redoutait, mais il ressembla de nouveau à une de ses statues.

Mal à l'aise face à quelqu'un qui dissimulait ainsi ses sentiments, Magda eut l'impression d'être elle aussi une traîtresse. Demander à quelqu'un de réfuter de si ignobles accusations ! Mais l'enjeu était trop important pour qu'elle se laisse arrêter par ses sentiments.

— Ce que « disent les gens », encore et toujours…, soupira Merritt. Moi, j'ai eu écho du numéro que le seigneur Rahl et toi avez joué devant le Conseil, et on vous accuse d'avoir voulu effrayer les gogos pour servir les intérêts d'un futur dictateur. Alric, en l'occurrence…

— Mais tu le connais, et tu sais pourquoi il a créé le lien.

— Et si je le connaissais moins bien que je l'imagine ? Avec tous les bruits qui courent en ce moment, que dois-je croire ? Des « gens » racontent que Baraccus rencontrait en secret des agents ennemis. Et ils tiennent ces accusations du procureur en chef en personne. Selon Lothain, Baraccus aurait bien pu comploter contre le Nouveau Monde et faire de toi sa complice.

Merritt croisa les mains dans son dos et recommença à marcher de long en large.

— Dans la Forteresse et en ville, on commence à se demander ouvertement si le Premier Sorcier n'est pas responsable du mauvais tour que prend la guerre. On s'interroge sur les raisons qui l'ont poussé à nous entraîner dans le conflit, et sur les intérêts qu'il entendait servir en agissant ainsi. Enfin, on avance que son suicide est peut-être dû à la culpabilité, après qu'il a trahi son peuple.

Magda se leva d'un bond.

— Baraccus ne nous a pas entraînés dans ce conflit ! L'Ancien Monde nous a envahis.

— Ce n'est pas ce que disent les « gens »… Ils prétendent qu'il n'y a pas eu d'agression, sauf de notre part. Le seigneur Rahl, Baraccus et toi, affirment-ils, avez provoqué un conflit pour que le maître de D'Hara annexe les Contrées.

— Mais tu sais que ceux qui marchent dans les rêves…

— Existent bel et bien ? Oui, je le sais, mais suis-je obligé de croire qu'ils sont déjà parmi nous ? Qui me le prouve, à part ton témoignage ? Une prétendue attaque que tu aurais subie et un mort venu tuer Isadora pendant que tu étais seule avec elle ? Des fantaisies, oui !

» Dois-je à cause de ça écarter les charges hautement crédibles que le procureur et le Conseil présentent contre Baraccus et toi ? Ces affabulations, disent-ils avec une grande sagesse, ont pour unique but de détourner l'attention du peuple du véritable complot et des véritables coupables. Pourquoi devrais-je douter des déclarations de

nos chers dirigeants ?

Merritt écarta théâtralement les bras.

— Allons, dis-moi tout ! As-tu trahi les Contrées, ainsi que tant de gens le pensent ?

Magda sentit qu'elle s'empourprait de colère.

— Pour quelqu'un qui ne vit plus à la Forteresse, tu es bien informé des plus minables ragots.

Merritt arqua un sourcil – une mimique si menaçante que Magda aurait reculé d'instinct, si le sofa ne l'avait pas bloquée.

— Des ragots ? Non, très chère, les soupçons que partagent certains de nos plus hauts responsables. Comme il n'y a jamais de fumée sans feu, n'est-il pas légitime de s'interroger ? Alors, avoue, Magda ! Suis-je en train de parler à une espionne ? Avant de te répondre, j'ai besoin de le savoir.

Les poings serrés, Magda foudroya le sorcier du regard.

— Un ramassis de mensonges ! Des calomnies méprisables ! Mais je reconnais ne pas être en mesure de te le démontrer. J'aimerais, mais je ne peux pas…

Merritt eut une réaction déconcertante.

Un sourire de petit garçon !

— Et moi, j'aimerais te démontrer mon innocence, mais j'en suis tout aussi incapable. Face à une montagne de mensonges, la vérité semble parfois bien petite…

La colère de Magda changea de cible. Elle détestait l'idée qu'on puisse proférer des horreurs pareilles sur Baraccus. Alors qu'il avait sacrifié sa vie pour les Contrées, on osait le présenter comme un traître ? Sans savoir pourquoi, elle était sûre que son mari avait péri justement parce qu'il n'en était pas un !

— Ces accusations font-elles de Baraccus un coupable ? demanda Merritt. Et de toi ?

— Non…

— Mais à tes yeux, des calomnies comparables me rendent suspect ? Parce qu'il n'y a pas de fumée sans feu, peut-être ?

— Je vois ce que tu veux dire… (Magda détourna la tête.) Merritt, je suis navrée d'avoir été si injuste. Débouler ainsi chez toi pour te lancer des accusations à la figure !

» Mais notre survie est en jeu. Si j'accorde ma confiance à la mauvaise personne, nous risquons tous de mourir.

— Au moins, tu as eu la courtoisie de venir m'interroger, au lieu de gober tout ça… C'est étrange… J'ai passé la plus grande partie de ma vie à chercher un moyen de distinguer la vérité du mensonge, et voilà que je suis vaincu par un torrent de calomnies. Ironique, non ?

— Je comprends ce que tu veux dire… Je brûle d'envie de démontrer mon innocence, et j'ai le cœur brisé parce que c'est

impossible.

Merritt eut un sourire rassurant.

— Baraccus était un homme remarquable et sacrément avisé. J'ai toujours pensé qu'il ne t'avait pas choisie par hasard, si belle que tu sois. Il croyait en toi, et ça influence beaucoup mon jugement.

Magda se sentit déchirée. Elle n'avait plus aucune envie de harceler Merritt, mais en même temps, cet abcès devait être vidé.

— Je vois sur ton visage combien tu es troublée… Ne me connaissant pas, il est compréhensible que tu ne saches pas que croire. Pose tes questions, Magda !

La jeune femme se rassit, une façon de manifester sa volonté de ne pas agresser le sorcier.

— Des sorciers qui étaient présents sur les lieux t'ont accusé d'avoir provoqué la mort de plusieurs hommes en les abandonnant à leur sort. Je dois savoir pourquoi ils pensent ça. Es-tu le genre d'homme qui fuit ses responsabilités et laisse mourir des compagnons ? Bien sûr, je n'ai aucun droit de répéter de telles horreurs ni d'exiger que tu me répondes. Tu ne me dois rien, et moins encore la vérité…

Magda regarda enfin le sorcier dans les yeux.

— Merritt, je t'en prie, réponds-moi ! Bientôt, il sera trop tard pour la Forteresse, pour Aydindril et pour le Nouveau Monde. Veux-tu bien oublier ton juste courroux et répondre à mes iniques questions ?

— Et comment te prouverai-je que je ne mens pas ?

— Eh bien, j'ai toujours eu un lien spécial avec la vérité… Baraccus m'appelait le « fléau des menteurs ». Je crois être capable de déterminer quand on me ment et quand on me dit la vérité. Bien entendu, je ne suis pas infaillible, mais j'aimerais beaucoup entendre ta… défense.

Chapitre 48

Merritt tira un tabouret de sous la table et s'assit en face de Magda.

— Certaines personnes veulent des choses, pourtant, elles refusent d'entendre la vérité sur les choses en question.

— C'est sûrement vrai, mais quel rapport avec les accusations dont je viens de parler ?

— Si tu veux connaître la vérité, Magda, il te faut d'abord entendre quelques explications. Tu veux bien jouer le jeu ?

La jeune femme fit signe au sorcier de continuer.

— Dans la Forteresse, certains voudraient qu'une variante spécifique de magie soit instillée dans un objet. Et ils entendent que je me charge de l'opération.

Magda regarda autour d'elle, son regard s'attardant sur l'incroyable collection d'artefacts. De toutes les tailles et de toutes les formes, ils étaient le plus souvent mystérieux. Si quelques-uns semblaient inoffensifs, la plupart évoquaient des pièges prêts à se refermer sur la main d'un voleur imprudent.

— Quel objet, exactement ?

Merritt chercha soigneusement ses mots.

— C'est une clé… Oui, une sorte de clé permettant d'ouvrir des conteneurs renfermant un grand pouvoir.

— Une clé ? On voudrait que tu fabriques une clé ?

Merritt fit un vague geste de la main.

— Le mot ne doit pas être pris au sens propre. C'est une clé parce que ça libère le pouvoir dont je parle. J'essaie de rendre les choses aussi simples que possible.

— Désolée d'être si obtuse.

Merritt rosit un peu.

— Je ne voulais pas dire ça… Mais c'est très difficile à expliquer.

— Aide-moi à comprendre, afin que j'accède à la vérité.

Merritt prit une grande inspiration et se jeta à l'eau :

— Vois-tu, ce n'est pas la clé – l'artefact en lui-même – qui importe vraiment. La partie matérielle pourrait être bien des choses différentes. Ce qui compte, c'est la magie très spéciale investie dans cet objet. Car c'est elle qui le rend capable de libérer le pouvoir.

Magda ne trouva pas l'exposé si compliqué que ça.

Merritt pesait chaque mot, et il n'était pas rare que les sorciers répugnent à révéler tous les détails. Même avec elle, Baraccus se comportait souvent ainsi.

Mais le sorcier pouvait aussi se monter évasif pour des raisons moins nobles. Après tout, il était question d'accusations de meurtre. Des ragots, peut-être bien. Et peut-être bien que non. Dans ce cas, Merritt pouvait essayer d'échapper à ses fautes…

Toujours déchirée, Magda décida d'écouter et de juger quand elle aurait tout entendu.

— Je travaille sur cette clé depuis des années… Un projet qui me tient à cœur depuis longtemps… Les gens dont je parle, qui viennent à peine de découvrir l'existence de ce pouvoir, pensent que je dois continuer et achever la clé, mais leurs motivations sont très différentes des miennes.

» L'ennui, c'est que je ne peux pas achever la clé, parce que c'est impossible. Et de toute façon, ce n'est pas nécessaire.

Magda ne put s'empêcher de réagir.

— Si elle permet de libérer un grand pouvoir, pourquoi n'est-ce pas nécessaire ? Surtout en temps de guerre ? Ce pouvoir ne nous serait-il pas utile ?

— Non, c'est là aussi impossible.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Parce que j'ai appris que les coffrets…

— Les coffrets ?

— Les conteneurs dont je parlais, ceux que ces gens veulent ouvrir. En fait, la clé ne les ouvre pas, elle libère le pouvoir qu'ils contiennent, mais là encore, j'essaie de ne pas compliquer inutilement les choses.

Magda fit signe à Merritt de continuer, mais l'inquiétude lui serrait le cœur. Elle se souvint cependant qu'il ne fallait pas sauter aux conclusions.

— J'ai donc appris que les coffrets avaient été emportés par l'équipe du Temple. J'ignore si c'était prévu ou non, mais c'est fait. Certains membres de l'équipe ont prétendu avoir voulu protéger l'humanité de la tyrannie de la magie. Qui sait ? ils étaient peut-être sincères. En tout cas, les coffrets sont dans le Temple des Vents, hors de notre portée au sein du royaume des morts.

Le cœur de Magda rata une pulsation. Glacée, elle eut l'impression de défaillir.

— Un problème ? demanda Merritt.

— Non, rien…

— Tu es blanche comme un linge.

— Ce n'est rien… La chaleur, probablement.

Un pieux mensonge. Magda avait le sentiment que le monde venait de s'écrouler sur elle. Dès qu'un nouveau Premier Sorcier aurait été nommé, elle devrait lui dire tout ce qu'elle savait.

Attention ! Elle sautait peut-être aux conclusions, justement… Mais si son cœur avait bien voulu se calmer…

Merritt se leva, approcha d'un guéridon, servit un verre d'eau puis le tendit à Magda avant de se rasseoir en face d'elle.

— Bois un peu, ça t'aidera…

— Merci… (Magda prit une gorgée d'eau.) Reprends ton récit, je t'en prie.

Merritt attendit que la jeune femme ait vidé la moitié du verre avant de se lancer.

— Les coffrets étant enfermés dans le Temple des Vents, je ne vois pas pourquoi j'aurais continué à travailler sur la clé. Mais de toute façon, c'était une impasse.

Magda avait besoin d'un peu de temps pour réfléchir. Après tout, elle ne pouvait pas être sûre que Merritt parlait bien de ce qu'elle croyait. Dans le Temple des Vents, une multitude d'artefacts, tous dangereux, étaient désormais hors de portée du monde des vivants.

— Tu ne pouvais pas aboutir parce que Baraccus était dans l'impossibilité de te fournir les calculs cosmologiques nécessaires pour créer une brèche du septième niveau ?

— Tu es au courant de ça ? s'étonna Merritt.

Magda se concentra pour empêcher sa voix de trembler.

— Baraccus m'en a parlé après votre rencontre. Je n'ai pas très bien compris de quoi il s'agissait, mais je me souviens des termes. Il devait t'estimer beaucoup, parce qu'il regrettait de ne pas avoir pu accéder à ta demande. Hélas, les formules en question étaient enfermées dans le Temple des Vents.

Merritt se contentant de la regarder, Magda comprit que c'était à elle de relancer la conversation.

— Donc, c'est pour ça que tu ne peux pas achever la clé.

— Exactement.

Au ton du sorcier, il en avait conçu une très vive déception qu'il n'était pas près d'oublier.

— J'ai passé des années à travailler sur ce construct, et personne ne l'a jamais compris aussi bien. Les autres ne conceptualisent pas son véritable usage. En fait, ça n'est jamais censé avoir été une clé, comprends-tu ?

— Pardon ?

— J'en suis arrivé à postuler que ces coffrets contiennent la seule forme de pouvoir connue antérieure au changement stellaire.

— Tu es sûr de ce que tu avances ?

— Presque à cent pour cent. Voilà pourquoi j'avais la certitude qu'il existait des formules permettant de créer une brèche du septième niveau. Quand il m'a dit qu'elles étaient enfermées dans le Temple,

Baraccus m'a confirmé leur existence.

» Si j'ai raison, et je suis certain que c'est le cas, ce pouvoir est supérieur à tout ce que nous pouvons simplement imaginer. Une force suffisante pour détruire tout le monde des vivants.

Pour échapper au regard de Merritt, Magda prit une autre gorgée d'eau. Si seulement elle avait pu empêcher sa main de trembler.

— Est-ce seulement possible ? Tu crois sérieusement qu'un tel pouvoir peut exister ?

— Oui. Selon moi, la clé était dès l'origine conçue pour renfermer le code de la brèche du septième niveau, afin de brider ce pouvoir. C'est la raison même d'exister de ce code, et la seule logique. *Idem* pour les calculs cosmologiques.

— Tu veux dire qu'il y aurait une brèche dans le monde des vivants ? Et que ce code, en quelque sorte, permet de casser la coquille de l'œuf ?

Ponctuant d'un petit sourire la métaphore audacieuse de Magda, Merritt acquiesça.

— Après de longues recherches sur les origines de ce pouvoir et sur sa nature, je pense être en mesure de formuler une conclusion que personne d'autre n'a jamais seulement approchée.

— Laquelle ?

— Eh bien, pour commencer, sache que je suis assez expérimenté pour ne pas me croire omniscient. Mais d'après ce que j'ai découvert, je crains que pas mal de gens aient assez de connaissances et de compétences pour mal utiliser ce pouvoir et provoquer de gros dégâts. Ce que ces personnes ignorent, cependant, c'est qu'elles risquent, ce faisant, d'anéantir toute vie dans l'univers.

» Il en va ainsi en cas de mauvais usage, je le précise… Et pour fonctionner correctement, je suis convaincu que cette force a besoin de bien plus qu'une simple clé. Dans de très anciens textes, j'ai découvert des fragments qui laissent penser que cette « clé » doit également être une instance qui veille sur le pouvoir. Une protectrice, en quelque sorte…

Chapitre 49

— Ce n'est pas une mauvaise idée, ça…, fit distraitement Magda alors que des pensées tourbillonnaient dans sa tête.

De sa vie, elle ne s'était jamais sentie aussi seule. Que faire ? Vers qui se tourner ? Merritt ? Oui, ça semblait évident, mais elle le connaissait à peine. Si les « ragots » n'en étaient pas, au bout du compte, tout lui révéler risquait d'être la pire décision de sa vie.

Un seul espoir demeurait : la nomination d'un nouveau Premier Sorcier. À cet homme-là, elle serait obligée de se confier, et il saurait que faire.

— Après un travail harassant, reprit Merritt, tous les composants de ma théorie se sont retrouvés en place et en état de marche, si j'ose dire. Aujourd'hui, je suis convaincu d'être en mesure de créer le pouvoir dont aurait besoin la clé si je pouvais me procurer les calculs cosmologiques et les formules relatives à la brèche. Et dans ce cas, tout fonctionnerait comme il se doit, sans risque de catastrophe.

» Et la magie que j'aurais ainsi créée me permettrait de réaliser un autre projet, très personnel, auquel je réfléchis depuis des années.

Cette remarque arracha Magda à ses tourments.

Merritt leva les bras, soupira de frustration puis laissa retomber ses mains sur ses genoux.

— Mais sans les calculs et les formules, rien n'est possible.

— Tu ne peux pas les remplacer par autre chose ?

— Non. Il faut utiliser les composants requis. C'est aussi simple que ça.

Magda décida de ramener la conversation sur le sujet qui l'avait fait revenir au présent.

— Si j'ai bien compris, cette magie unique te permettrait de doter quelqu'un du pouvoir de distinguer la réalité du mensonge. C'est ça, l'autre projet que tu viens de mentionner ?

Merritt ne cacha pas sa surprise.

— Oui. Comment as-tu deviné ?

— J'étais là quand tu t'es exprimé devant le Conseil… Donc, la clé que ces gens veulent te faire fabriquer et la personne que tu veux modifier – comme tu l'as expliqué aux conseillers – ont des points communs et sont toutes deux « alimentées » par la forme fondamentale de cette magie ?

— C'est ça, en tout cas à l'origine, car les développements diffèrent – et les finalités aussi, bien entendu. Mais à la « naissance », les tables

de calculs et les formules sont les mêmes.

— Tu veux dire que toutes deux ont besoin de levure pour que la pâte à beignet gonfle ?

Merritt plissa pensivement le front.

— Pour quelqu'un qui n'a pas le don, tu saisis très vite tout ce qui concerne la magie ! Et pour une « personne sans valeur », paraît-il, tu en sais long sur les projets les plus secrets de la Forteresse.

Magda inclina la tête et regarda le sorcier de biais.

— « Secrets », c'est toi qui le dis… Isadora savait que tu cherches un volontaire à altérer. Et si elle était informée, ceux qui marchent dans les rêves le sont aussi. Bref, l'empereur Sulachan en personne est au courant.

» Et si nos ennemis savent pour ton « cobaye », ils doivent également savoir pour la clé – et le pouvoir qu'elle est censée libérer.

Merritt eut un soupir accablé.

— C'est tout à fait possible, hélas… Mais ces connaissances ne leur serviront à rien. Ils ne réussiront pas à reconstituer mon travail, et sans les calculs et les formules, ça ne les avancerait à rien, de toute façon. Enfin, que feraient-ils de la clé, puisque le pouvoir est inaccessible ?

Magda réussit à tenir sa langue, posant à la place une question :

— Pourquoi tes « conteneurs » ne sont-ils pas munis d'une clé ? À quoi bon créer quelque chose qu'on ne peut pas utiliser ?

— Une très bonne question… Hélas, je n'ai pas la réponse. Nous prenons l'Histoire comme si elle était gravée dans le marbre, mais c'est une illusion. Les mêmes événements peuvent être racontés très différemment. Comment évaluer la sincérité et les motivations du chroniqueur ou de l'historien ? Et quand il s'agit d'époques très reculées, des documents peuvent avoir été perdus, et ces trous dans la continuité changent tout. Ce que nous croyons établi n'était peut-être à l'origine qu'un ramassis de commérages voire de fausses accusations. Certains textes historiques sont trop partisans, embellissant ou salissant la réalité. Supposer que l'Histoire est une science exacte conduit à des erreurs d'appréciation massives.

» Tout ça pour dire que je ne sais rien d'incontestable au sujet des coffrets. Ce sont des artefacts de création récente conçus pour contenir et préserver un antique pouvoir. La clé ne sert pas à les ouvrir, en réalité, mais à libérer la magie qu'ils renferment. Pour ce que j'en sais, lorsqu'il fut créé, ce pouvoir était peut-être doté d'une clé. Ma seule certitude, c'est qu'il a survécu jusqu'à nos jours, et qu'il n'existe pas de clé pour le moment.

» Le problème, c'est que cette magie, même sans clé, est terriblement dangereuse.

» C'est pour ça, entre autres raisons, que j'ai travaillé si dur pour

achever la clé. Tout le monde à part moi pense qu'elle est simplement destinée à libérer le pouvoir. Mais dans les rares documents antérieurs au changement stellaire dont nous disposons, j'ai trouvé des indices laissant penser qu'elle a aussi pour fonction de protéger cette magie.

Le verbe « protéger » prit un sens très particulier pour Magda. De plus en plus troublée, elle se rappela les hommes morts dans la forge, au cœur des sous-sols de la Forteresse, et l'objet sur lequel il travaillait.

L'arme, en réalité.

— Protéger comme une épée, c'est ça ?

— Oui, souffla Merritt après une brève hésitation. Les références que je viens de mentionner conduisent à postuler que la clé devra avoir la forme d'une épée. Donc, les gens qui s'obstinent à la fabriquer alors que c'est impossible lui donnent cette forme-là. Ils ignorent pourquoi, et ça ne les intéresse pas. Se conformant aux instructions disponibles, ils fabriquent une clé en forme d'épée et ne se posent pas davantage de questions.

— Mais tu penses que ces « instructions » ont des motivations très précises, pas vrai ?

— Tout à fait ! La nature de l'objet dans lequel on instille une magie nous donne une idée de ce qu'elle est censée faire, non ? En plus de libérer le pouvoir qu'elle protège, je pense que la clé est conçue pour empêcher que la mauvaise personne manipule la magie.

— S'il n'existe pas de clé, le pouvoir étant incroyablement dangereux, c'est peut-être pour ça que les coffrets ont été enfermés dans le Temple des Vents.

— C'est probable, oui… Mais il y a quand même un problème. Si quelque chose devait mal tourner, concernant ce pouvoir, la clé serait notre seule chance d'échapper à un plongeon dans le néant.

Même si personne ne pouvait l'entendre, Merritt baissa la voix :

— La clé que je créerais, si j'en avais la possibilité, ne serait pas simplement codée par rapport au pouvoir mais aussi en fonction de son utilisateur. En d'autres termes, elle ne fonctionnerait pas avec la mauvaise personne agissant pour de mauvaises raisons. La magie est bien sûr capable de déchiffrer le code et les intentions de la personne qui utilise la clé.

Grâce à Baraccus, Magda savait que les magies dangereuses étaient le plus souvent lourdement protégées. Les grimoires, par exemple, étaient défendus par des sortilèges. Et selon Isadora, Merritt lui-même fabriquait des reliures protectrices pour ces ouvrages. Apparemment, la clé reposait sur le même concept.

— Mais tout ça, c'est de la théorie, puisque tu ne peux pas

fabriquer la clé. Tes hypothèses sont invérifiables.

— Eh bien, on ne peut pas mieux résumer l'affaire. Mais il y a des gens, dans la Forteresse…

— Tu veux parler du Conseil, n'est-ce pas ?

Merritt encaissa ce nouveau coup avec grâce.

— Bonne pioche, encore une fois !

— Rien de bien compliqué, souffla Magda, lasse de jouer au chat et à la souris.

Merritt eut l'ombre d'un sourire.

— Bien, le Conseil, donc, exige que la clé soit fabriquée.

Pour empêcher sa voix de trembler, Magda but un peu d'eau et inspira à fond.

— Pourquoi ? Puisqu'on sait que le pouvoir est enfermé dans le Temple, pour quelle raison insister ainsi ?

— Les conseillers m'ont fourni une longue liste de justifications. Aucune ne m'a convaincu, mais ça n'a pas modifié leur position. Ils veulent que ce soit fait, un point c'est tout ! Fondamentalement, ils n'ont pas besoin de s'expliquer. Ils ordonnent et nous exécutons. Mais ordonner n'a jamais rendu possible l'infaisable, et ils refusent de voir la réalité en face.

— Je suis bien placée pour savoir à quel point ils sont intransigeants.

— Dans ce cas précis, ils refusent d'en démordre.

— Lesquels sont les plus acharnés ?

— Ils sont tous d'accord, mais Weston et Guymer semblent les plus entêtés.

— Weston et Guymer, c'est logique…, murmura Magda. Lors de ton audition, j'ai cru comprendre, en revanche, que le Conseil ne t'autorise pas à mener à bien ton projet concomitant. La création d'une personne capable de distinguer le vrai du faux…

Le regard noisette de Merritt se riva dans celui de la jeune femme.

— Un Inquisiteur, dit-il à voix basse.

Chapitre 50

— Un Inquisiteur ?

— C'est ça.

Magda se pencha un peu en avant, intriguée par ce nom.

— Inquisiteur ?

— Oui. C'est un nom approprié, parce que, grâce au pouvoir dont je l'aurai doté, un Inquisiteur pourra arracher une confession à n'importe qui. La vérité la plus horrible, peut-être dissimulée depuis des années derrière une montagne de mensonges. Une fois touché par le pouvoir d'un Inquisiteur, plus moyen de mentir !

— Donc, le Conseil exige que tu fabriques la clé, qui ne servirait à rien, mais il refuse ton autre projet, qui nous serait hautement utile.

— Paradoxal, non ?

— Un bel euphémisme… Hélas, ça risque de cacher quelque chose de pas très beau à voir… Cela dit, je continue à ne pas comprendre pourquoi la clé et l'Inquisiteur reposent sur les mêmes fondamentaux.

— Parce que tous deux sont au service de la vérité.

— Pardon ? L'Inquisiteur, je veux bien… mais la clé ?

— L'enjeu est d'authentifier la vérité – dans les deux cas ! Le pouvoir de l'Inquisiteur forcera son « sujet » à tout avouer. Le codage de la clé, lui, sert à attester son authenticité. Dans les deux cas, la même notion est en jeu. Pour accomplir leur fonction, l'artefact et l'Inquisiteur se réfèrent aux mêmes formules.

» Un peu comme une toile de vérification par rapport à un sortilège, les éléments fondamentaux de ma nouvelle forme de magie évaluent une donnée par rapport à la réalité. Dans le cas particulier de l'Inquisiteur, le « sujet » devient incapable de mentir.

» Pareillement, la clé respecte une séquence de vérification. En générant des protocoles d'identification, elle peut par exemple empêcher la mauvaise personne de l'utiliser, même si cette usurpatrice ment sur ses motivations.

— Les conseillers ont peut-être peur de la vérité. Si c'était pour ça qu'ils te mettent des bâtons dans les roues ?

— Encore une fois, bonne pioche !

— Cela dit, ils convoitent toujours la clé.

— Bien sûr, parce qu'ils veulent contrôler le pouvoir. Mais je me méfie trop des gens, y compris les conseillers, pour créer une clé qui fonctionne simplement. Voilà pourquoi j'ai opté pour la version complexe de cet artefact. J'ai dû travailler comme un fou, mais si je

réussis un jour à activer la toile, le jeu en aura valu la chandelle.

» Cela dit, ni ma version ni celle du Conseil ne peuvent être fabriquées à cause des informations manquantes. Sans les calculs et les formules, pas de clé et pas d'Inquisiteur non plus ! Au moins, ce n'est pas grave en ce qui concerne la clé, puisque le pouvoir est hors d'atteinte.

Magda crut qu'elle allait être malade. Tout en buvant un peu d'eau, elle se demanda pourquoi le Conseil redoutait la vérité.

Mais il y avait des questions bien plus pressantes.

— Comment cet Inquisiteur forcerait-il quelqu'un à dire la vérité.

Un peu mal à l'aise, Merritt chercha ses mots.

— Tout d'abord, tu dois comprendre que l'Inquisiteur interviendrait en dernier ressort. Par exemple, pour contraindre un assassin à avouer ses crimes, en précisant leur nombre et les circonstances exactes. Imaginons qu'un homme ait enlevé un enfant pour obtenir une rançon ou pour des raisons plus ignobles encore. Un Inquisiteur lui ferait dire où il a caché sa proie.

— Un traître avouerait tous ses forfaits ?

— Sans une seconde d'hésitation, oui.

Dépassée par l'énormité de ce que lui révélait Merritt, Magda se massa pensivement le front.

— Mais comment s'y prendrait ton Inquisiteur ?

— Comme celui de la clé, le pouvoir qui l'habiterait serait un mélange de Magie Additive et de Magie Soustractive.

— Donc, pour « créer » un Inquisiteur, tu aurais besoin d'un pratiquant de la magie.

— Pas du tout ! L'individu serait le dépositaire de cette forme unique de pouvoir, rien de plus.

— Mais s'il n'a pas le don…

— Tout le monde a une étincelle de don, c'est une composante de notre force vitale. La magie est pour l'essentiel une affaire quantitative. Tu es censée ne pas avoir le don, mais c'est inexact, pour quelqu'un qui sait de quoi il parle.

» Comme le montre si bien une Grâce, la vie nous connecte à la magie. Pour créer un Inquisiteur, il me suffirait de disposer d'un être humain vivant.

Au contact de Baraccus et de nombreux sorciers de grand talent, Magda s'était familiarisée avec la vision du monde des pratiquants de la magie. En particulier, elle savait ce qui dans leur esprit appartenait ou non au royaume du possible. Sans avoir vraiment compris ce qu'ils faisaient ni comment ils s'y prenaient, elle avait une vision très précise de leur sphère de compétences. Ce que décrivait Merritt n'y entrait pas.

Une idée lui traversant l'esprit, elle sursauta.

— Tu irais jusqu'à modifier une Grâce ?

— Bien entendu…, répondit Merritt comme si ça coulait de source.

C'était pour ça, entre autres raisons, que les gens redoutaient les inventeurs. Pour eux, l'impossible n'existait pas, et ils ne reculaient devant rien. La façon de penser de Merritt, radicalement non conventionnelle, serait passée pour de la folie aux yeux de presque tout le monde.

— Mais tu pourrais inverser le processus, n'est-ce pas ? Au cas où…

— Inverser le processus ?

Merritt regarda Magda comme si elle avait perdu l'esprit.

— Non, c'est infaisable. Après la modification, le pouvoir deviendra une partie de l'être profond d'un Inquisiteur. On peut « guérir » d'une maladie, Magda, pas de soi-même. Sur ce chemin-là, on ne fait pas demi-tour.

Magda sentit son estomac se retourner.

— Et comment agirait ce pouvoir ?

— Le sujet touché par la magie d'un Inquisiteur serait détruit en tant qu'individu. L'effet du pouvoir Soustractif.

— Tu veux dire que ça tuerait la cible ?

— Pas vraiment… Enfin, pas au sens habituel.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, le sujet continuerait à vivre… (Merritt hésita, visiblement mal à l'aise.) La toile agit très subtilement, avec la précision d'un chirurgien… Des filaments de Magie Soustractive frapperaient à la manière dont un éclair foudroie un arbre, afin de détruire les racines même d'une personnalité. En ce sens-là, on peut parler de mort, puisque le sujet ne récupérerait jamais les éléments détruits par la Magie Soustractive. Son corps continuerait à vivre, son esprit aussi, mais pas sa personnalité.

— Que deviendrait cette personne ?

— En même temps que les filaments soustractifs, ou plus exactement, juste derrière, un flot de Magie Additive viendrait combler le vide, inspirant au sujet une vénération totale et aveugle pour l'Inquisiteur. Rien ne compterait plus aux yeux de la « cible », à part celui qui lui apparaîtrait comme son maître adoré. L'Inquisiteur, en quelque sorte, se substituerait à l'identité du sujet.

» Brûlant d'amour, avide d'obéir, le pire criminel obéirait au doigt et à l'œil à l'objet de son exclusive passion. Il n'aurait plus d'autre objectif que de lui plaire et se sentirait atrocement seul et vide s'il advenait qu'il soit séparé de son maître.

» L'Inquisiteur pourrait alors ordonner n'importe quoi et être obéi en une fraction de seconde, au péril même de la vie de sa marionnette. Pour plaire à son maître, le sujet pourrait même aller jusqu'à mourir

en un clin d'œil et sans cause physique apparente.

» Inutile d'ajouter, je suppose, qu'il suffirait à l'Inquisiteur de poser une question pour obtenir toute la vérité qu'il chercherait.

» Car les sujets n'auraient plus la possibilité de mentir. En eux, cette « aptitude » serait définitivement détruite. Que l'Inquisiteur demande à entendre la vérité, et il l'entendra, même si ça revient pour le sujet à avouer les crimes les plus horribles.

— Comment envisages-tu de donner un tel pouvoir à quelqu'un ? demanda Magda, terrifiée.

Les coudes sur les cuisses et les mains croisées, Merritt se pencha vers la jeune femme.

— Nous confions des armes aux soldats, pas vrai ? Les sorciers et les magiciennes ont des enfants qui héritent de pouvoirs dévastateurs. Pour entrer dans l'armée, on subit une certaine sélection, si minimaliste soit-elle. Un enfant est le fruit du hasard, et il peut très bien, en grandissant, utiliser le don pour nuire aux gens. Pense aux sorciers de Sulachan. Réfléchis à l'usage d'un pouvoir qu'ils doivent seulement au privilège de leur naissance. Chaque jour, ils tuent des innocents…

» Très loin de ça, tout candidat à la transformation, oui, chaque futur Inquisiteur, devra être un individu équilibré, capable de compassion et digne d'assumer des responsabilités si écrasantes. Comme l'utilisateur de la clé, en somme… Car le pouvoir et la clé, entre de bonnes mains, ne sont que des outils. Entre de mauvaises mains, ils peuvent devenir les instruments du mal. Parce que c'est l'intention de celui qui utilise l'outil qui compte, pas l'objet en lui-même.

Magda commença à comprendre pourquoi le Conseil avait rejeté la requête de Merritt – et refusait de revenir sur sa position.

— Pendant ton audition, j'ai cru comprendre que la création d'un Inquisiteur serait un processus risqué et peut-être même mortel. Tu pourrais provoquer la fin de plusieurs personnes de valeur.

Merritt ne parut pas ébranlé par cette éventualité.

— Oui, nous parlons d'une magie terriblement dangereuse. Je crois pouvoir la maîtriser, mais sans avoir l'outrecuidance d'affirmer que tout se passera exactement comme je le prévois. C'est une expérience inédite, Magda ! Pour autant que je sache, on ne l'a même pas *envisagée* avant moi. Si je commets la moindre erreur, la personne qui se portera volontaire risque de mourir en une fraction de seconde. Je l'admets, et ça ne me plaît pas du tout…

» Mais si nous n'essayons pas, quel est le prix à payer ? Malgré le courage de nos troupes, les villes et les capitales tombent les unes après les autres. Sur les champs de bataille, nous perdons chaque jour des milliers d'hommes. Comme si de rien n'était, les hordes du Sud

continuent d'avancer, semant la mort sur leur passage.

» Tu dis toi-même que quelque chose ne va pas à la Forteresse, et tu cherches à démasquer les traîtres et les espions qui travaillent dans l'ombre à notre perte. Il faut que tu réussisses ! Que préfères-tu, Magda ? Voir mourir tous les habitants du Nouveau Monde, ou mettre en danger la vie de quelques volontaires courageux ?

Sondant le regard de Merritt, Magda chercha un indice permettant de penser que c'était un illuminé, voire un fou furieux. Hélas, elle ne trouva rien.

Jetant un coup d'œil aux magnifiques statues de femmes, elle songea que cet homme n'était pas du genre à s'engager dans une aventure sans avoir tous les éléments en main.

— J'avoue que c'est bien raisonné…

Peut-être, mais l'idée que la magie altère une personne la révulsait depuis toujours. Même pour une bonne cause, ça restait répugnant.

Incapable d'aller plus loin dans son raisonnement, en tout cas pour l'instant, la jeune femme en revint à ses préoccupations premières.

— Et les sorciers qui sont morts à cause de toi, selon certains témoignages ? Tu n'as pas fini de me répondre…

La flamme qui brillait dans le regard de Merritt depuis qu'ils parlaient de la clé et de l'Inquisiteur s'éteignit en un clin d'œil. De nouveau, le chagrin voila son regard.

Magda eut le cœur serré de l'avoir ramené si brusquement à un sujet très douloureux pour lui.

Mais trop de vies étaient en jeu pour qu'elle renonce à découvrir la vérité.

Chapitre 51

— Le point important, que j'ai déjà mentionné, c'est qu'en l'absence des calculs et des formules, il est impossible de faire fonctionner cette magie. Ça vaut pour la version la plus simple de la clé, et davantage encore quand il s'agit de créer un Inquisiteur. En outre, nous parlons de forces très dangereuses qu'il ne faut surtout pas prendre à la légère. Sans les éléments requis, toute tentative court à l'échec, avec danger de mort pour les expérimentateurs et les cobayes.

— Je comprends qu'il soit impossible de réussir sans les composants nécessaires, mais pourquoi essayer est-il si dangereux ?

L'air sinistre, Merritt leva la main pour que Magda puisse voir la chevalière qu'il portait. Une Grâce était gravée sur la partie plate, permettant d'utiliser le bijou pour imprimer un sceau dans de la cire. Magda se souvint d'avoir vu cette variation très spécifique de la Grâce sur des documents reçus par Baraccus.

— Même si tu n'as pas le don, tu sais de quel pouvoir est investie une Grâce lorsqu'elle est utilisée par un sorcier.

Magda était au courant, oui. Une Grâce symbolisait le monde des vivants, le royaume des morts et la manière dont la magie et la Création les reliaient.

Le cercle extérieur du dessin représentait l'orée du royaume des morts, dont nul ne connaissait les limites. Le carré enchâssé dans ce cercle contenait un deuxième cercle. Cette figure-là symbolisait le monde des vivants.

Le cercle intérieur illustrait le commencement et l'épanouissement de la vie. L'extérieur, lui, était l'image du voile que les âmes traversaient, après la mort, pour rejoindre l'infini et l'éternité.

L'étoile à huit branches contenue par le plus petit cercle était tout simplement la Lumière de la Création. Symbolisant l'étincelle du don qui accompagnait tout être humain de sa naissance à sa mort, des lignes partant des huit pointes traversaient le cercle intérieur, le carré et le cercle extérieur.

Ces « rayons », en tout cas selon Magda, étaient le fil rouge de pouvoir qu'une spirite telle qu'Isadora pouvait suivre pour entrer en contact avec le monde des esprits, de l'autre côté du voile.

Quand il lançait de puissants sortilèges, un sorcier dessinait une Grâce afin d'invoquer les forces appropriées. Le diagramme apportait à la magie des éléments indispensables. C'était cependant un outil dangereux et il convenait de le manipuler avec précaution.

Pour dessiner une Grâce, il existait un protocole très précis – de l'extérieur vers l'intérieur. Grand cercle, carré, petit cercle, étoile… Ensuite, on ajoutait les lignes, mais en allant de l'intérieur à l'extérieur, cette fois. Suivre une autre séquence, par erreur ou volontairement, pouvait faire échouer le sortilège. Au mieux… Au pire, on risquait de provoquer une catastrophe.

Une Grâce dessinée avec du sang était d'une incroyable puissance.

Une personne dotée d'assez de connaissances et de pouvoir, disait-on, avait la possibilité d'altérer une Grâce et donc de modifier les éléments qui la composaient.

Même si les sorciers et les magiciennes se servaient très souvent du diagramme, et malgré l'apparente simplicité de celui-ci, très peu de pratiquants de la magie, d'après Baraccus en personne, savaient vraiment ce qu'ils faisaient.

En conséquence, fort peu auraient osé porter une Grâce sur eux. Ce détail était révélateur du niveau de compétence de Merritt.

Les yeux baissés sur la chevalière, caressant la Grâce d'un pouce, le sorcier semblait perdu dans ses pensées.

Magda lui tapota le poignet, le faisant sursauter.

— Tu disais ?

Merritt revint au moment présent.

— Eh bien, je voulais te faire comprendre que le construct nécessaire pour créer la clé est très instable et donc très dangereux. Pour le renforcer, il est indispensable de recourir aux calculs cosmologiques et aux formules. Dans ce cas, les divers composants se combinent selon la bonne séquence et il ne peut rien se passer de… regrettable.

» Malgré l'absence d'éléments requis, le Conseil a insisté pour que mon équipe et moi continuions à travailler sur la clé.

— Et qu'arrive-t-il quand on « insiste » sans disposer de tous les composants requis ?

— Sans les « connecteurs » indispensables, il est impossible de stabiliser la toile de vérification et de combiner durablement les composants du sortilège. Ce que j'appelle des connecteurs, ce sont en fait des interfaces qui permettent d'associer en toute sécurité des forces générées par les Magies Additive et Soustractive. Comme tu l'imagines aisément, en l'absence de ces interfaces, le contact se révèle hautement explosif.

» Dès qu'on soumet l'ébauche de structure à une toile de vérification, et avant même de pouvoir activer le protocole de génération, les éléments opposés se détruisent mutuellement et le construct tout entier s'effondre sur lui-même. Tout expérimentateur tentant de le maintenir envers et contre tout – en instillant la magie dans la clé, par exemple – sera à tous les coups grièvement blessé, s'il

a la chance de ne pas perdre la vie.

» Le type de toile, son processus de fabrication et les différentes séquences utilisées n'ont aucune influence sur le résultat final. Sans les calculs et les formules, il n'y a aucune chance de succès. Pas la moindre ! De mon point de vue, tenter de combiner les deux Magies dans ce construct sans avoir tout le matériel requis est de la folie furieuse, rien de moins. Une forme de suicide, en tout cas…

— Tu es le seul à l'avoir compris ?

— Non, mais quand les gens désirent vraiment quelque chose, ils ont tendance à penser à la récompense et à ignorer les risques. La première tentative a tourné exactement comme je l'avais prévu, et il y eut mort d'hommes. Mais il y a toujours des imbéciles pour se croire meilleurs que les autres, même chez les sorciers. Des types qui sont prêts à mourir pour avoir une chance de se couvrir de gloire. En conséquence, il y eut d'autres essais… et de nouveaux décès à déplorer.

— Merritt, à l'instar de tout inventeur, tu réagis comme ces « imbéciles » dont tu parles. L'impossible ne t'arrête pas, et tu cherches sans cesse à dépasser les limites admises. Comment peux-tu critiquer des gens qui ont agi comme tu l'aurais fait ?

— Parce que je ne l'aurais pas fait, justement. Quand j'ai une idée, je la développe jusqu'au bout puis j'évalue sa faisabilité. Si le résultat me satisfait, je passe à la phase suivante. Mon plan d'action reposera alors sur des données concrètes, pas sur des souhaits enfantins. Quand je me lance dans quelque chose, je sais où je vais. Un observateur extérieur pourrait croire que je défie l'impossible, mais ce n'est pas le cas.

Merritt désigna une de ses statues.

— C'est comme la sculpture… Avant de donner un coup de burin, on sait quel résultat on veut obtenir et quelle quantité précise de matière on retirera. Les sorciers qui s'acharnent à fabriquer la clé ne procèdent pas ainsi. Ils jouent du burin les yeux fermés en espérant que ça finisse par marcher.

» Certains d'entre eux, je le sais, avaient conscience du danger. Ils hésitaient, mais l'insistance du Conseil a fini par les convaincre. Même après une série de morts, les conseillers exigent que la fabrication de l'épée continue. Ils espèrent que ça réussira contre toute attente, parce que c'est leur seul espoir face à l'invasion.

Magda fronça les sourcils.

— Quelque chose m'échappe… Les coffrets sont enfermés dans le Temple des Vents, où personne ne peut aller les récupérer. C'est un secret que tu es le seul à connaître ?

— Non. Tout le monde est informé. Les coffrets figuraient sur les

manifestes de l'équipe du Temple.

— Alors, pourquoi le Conseil insiste-t-il ainsi ? La clé ne servira à rien, de toute façon…

Merritt en serra le poing de rage.

— C'est ce que j'ai dit et répété, mais les conseillers ont fait la sourde oreille. Selon le doyen Cadell, c'est une « saine précaution », au cas où ce pouvoir reviendrait un jour dans le monde des vivants. D'après lui, on ne peut pas attendre qu'un événement imprévu se produise et découvrir trop tard qu'on ne s'y est pas préparé.

— Cadell a proféré une incongruité pareille ?

— Hélas oui… Le Conseil voulait que je dirige l'équipe chargée de fabriquer la clé. Bien entendu, j'ai rappelé que c'était impossible, et que ça coûterait inutilement des vies. Furieux, les conseillers ont mis en doute ma loyauté vis-à-vis des Contrées.

» Si je me dérobais, ont-ils dit, toutes les morts éventuelles pèseraient sur ma conscience. Une forme de chantage, bien entendu. Avec l'espoir que je finisse par trouver une solution…

— On dirait qu'ils ont la plus haute estime pour tes dons d'inventeur…

Ne tenant plus en place, Merritt se leva et alla une fois de plus se camper devant la superbe épée reposant sur un carré de velours rouge.

Alors que Magda attendait qu'il continue son récit, il passa un index le long de la gorge centrale de l'arme.

— C'est comme s'ils pensaient que les gens volent…, souffla enfin Merritt. Pour le prouver, ils leur ordonnent de se jeter dans le vide en battant des bras. Comme si vouloir quelque chose suffisait pour que ce soit vrai. Mais quand les gens en question s'écrasent au sol, c'est moi qu'on accuse parce que j'ai osé dire qu'ils tomberaient comme des pierres.

Chapitre 52

— Donc, malgré ton refus, ils ont continué…, récapitula Magda, histoire de relancer la conversation après un long silence. Qu'est-il arrivé ?

— Selon toi ? Des sorciers de valeur sont morts pour rien, voilà ce qui est arrivé…

— Je vois…, souffla Magda.

Comment oublier l'homme qu'elle avait vu dans la grande salle souterraine, un fragment de lame jaillissant de sa poitrine ?

— Tu crois vraiment ? (Sans se retourner, Merritt haussa les épaules.) Selon toi, Baraccus s'est sacrifié pour une noble cause. Au moins, tu as cette consolation. Les sorciers dont je parle sont morts pour rien. Que reste-t-il pour adoucir le chagrin de leurs proches ?

» Sais-tu ce qu'on ressent face à la veuve d'un de ces hommes ? De pauvres types envoyés à la mort par des crétins ? Imagines-tu le chagrin de ces femmes, et leur rage quand on leur dit que c'est ma faute, parce que mon « orgueil » m'a poussé à les abandonner ? Comprends-tu ce que c'est d'entendre pleurer leurs enfants, que j'ai pour la plupart portés sur mes épaules, car tous ces hommes étaient mes amis ?

» Magda, toutes les nuits, les veuves, les mères, les sœurs et les filles de ces malheureux venaient pleurer devant ma porte, m'accusant de leur avoir arraché un être aimé… Imagines-tu ce que ça fait, au fil du temps ?

— Non, je n'en ai aucune idée, avoua la jeune femme.

Non sans honte, elle s'avisa qu'elle avait cru Merritt coupable sur la foi de ragots, avant même de l'avoir rencontré. Comment pouvait-on être assez bête pour se laisser berner ainsi ?

— Comment pourrais-je convaincre des gens désespérés que j'ai au contraire tenté d'empêcher un massacre ? Ils ne m'écouteraient pas, tu le sais bien. Selon le Conseil, rien ne serait arrivé si je n'avais pas fui mes responsabilités. Pour les familles, il est plus simple d'accuser un seul homme que de tenter de comprendre une situation hautement compliquée. Si j'étais resté, je serais mort aussi, c'est tout. Mais ça, personne ne voudra l'entendre.

Dehors, des enfants criaient en jouant et leurs chiens, tout excités, leur répondaient en aboyant. Pour des enfants semblables à ceux-là, quel drame la perte d'un père pouvait-il être ? Retrouveraient-ils un jour l'envie de courir et de s'amuser ?

Dans la rue, les bruits s'éloignèrent puis moururent, plongeant la pièce dans un silence pesant.

— C'est pour ça que tu as quitté la Forteresse…, murmura Magda.

— Exactement, répondit Merritt sans se retourner.

Confronté à une situation ingérable, il avait pris la bonne décision, et c'était pourtant sur lui que pesait le blâme. Désormais, Magda comprenait mieux pourquoi Baraccus lui avait dit regretter de ne pas pouvoir aider Merritt.

Se levant, la jeune femme approcha du sorcier et lui posa sur l'épaule une main amicale. À présent, elle comprenait aussi pourquoi Isadora le trouvait si touchant de compassion.

— Merci de tes explications… Je saisis, maintenant. Savoir que les accusations n'étaient pas vraies me soulage, mais j'ai un peu honte de les avoir prises au sérieux sans même te connaître.

Caressant la lame de l'épée, Merritt hocha la tête.

— Des hommes de valeur ont péri pour rien. Et d'autres mourront avant que le Conseil renonce à cette folie.

Lorsque Merritt se retourna, s'écartant un peu sur un côté, Magda put voir la magnifique épée en détail pour la première fois. Munie d'une gorge centrale, la longue lame brillait comme du cristal. Au-dessus des quillons qui évoquaient des crocs, la poignée était enveloppée de torsades d'argent. D'autres torsades, en or celles-ci, composaient en relief le mot « Vérité ».

Le souffle coupé par la beauté de l'arme, Magda tendit d'instinct une main et laissa glisser ses doigts sur les lettres dorées. C'était la première fois qu'elle voyait une telle technique d'incrustation.

Merritt regarda Magda un long moment, puis il souleva l'épée, contraignant la jeune femme à retirer sa main. Mais il posa la lame sur son avant-bras, invitant sa compagne à saisir la poignée.

Magda ne put résister à la tentation. Lorsque ses doigts se refermèrent, elle sentit que le mot « Vérité » figurait sur les deux faces de la poignée.

Pas totalement ignare en escrime, Magda n'avait pourtant rien d'une experte en la matière, contrairement au maniement des couteaux. Pourtant, elle eut l'impression que cette épée devenait le prolongement de son bras. Le poids et l'équilibre étaient une perfection. Une arme à la fois maniable et puissante, quand on savait s'en servir.

À son contact, quelque chose s'éveilla dans la jeune femme. Un sentiment auquel elle ne s'attendait pas et qu'elle n'aurait pas vraiment su identifier.

Enfin, pas totalement, en tout cas… Au premier abord, il s'agissait

d'une sorte de colère – oui, c'était ça, un juste courroux tapi en elle et qui bouillait d'impatience de se déchaîner.

— C'est la clé… N'est-ce pas, Merritt ?

— Oui, bien sûr… Mais je ne peux pas l'achever.

— Tout est clair, à présent…, souffla Magda, presque comme si elle parlait toute seule. Je comprends pourquoi la magie de la clé peut en même temps protéger le pouvoir et être au service de la vérité.

— Le pouvoir a besoin de la vérité pour fonctionner. La vérité, c'est la réalité, les lois de la nature… Le pouvoir et la réalité sont inséparables, comme l'indique le mot qui figure sur la poignée. Ainsi, cette épée n'est pas seulement au service du pouvoir, mais aussi de la vérité.

Magda leva les yeux et chercha le regard du sorcier.

— C'est l'Épée de Vérité.

Merritt eut un sourire qui adoucit aussitôt son expression.

— Un nom approprié… Parfait, même. Je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé. Bien plus encore que tu le crois, cette épée est la fidèle compagne et la servante de la vérité. Comme un sourcier avec sa baguette, celui qui la brandira sera sans cesse à la recherche de la vérité. Magda, merci de ton inspiration. À partir de maintenant, cette arme sera connue sous le nom d'Épée de Vérité.

Magda leva la lame à la verticale pour l'admirer. Non contente de l'alléger, la rendant plus maniable, la gorge centrale la renforçait en rigidifiant l'acier. Une épée à la fois superbement belle et mortellement dangereuse.

Serrant un peu plus la poignée, Magda eut l'impression qu'elle avait été faite pour sa main.

— Où as-tu trouvé une telle merveille ?

— Je l'ai fabriquée, répondit Merritt avec un sourire de gamin ébloui.

Magda leva de nouveau l'épée pour admirer les reflets lumineux, tout au long de la lame.

— Vraiment ?

— Même si n'importe quelle épée aurait fait l'affaire, je l'ai faite de mes mains afin qu'elle devienne un jour la clé. Depuis le début, je sais que ce sera elle.

— Quand je la tiens, je sens quelque chose… s'éveiller en moi.

Merritt ne parut absolument pas surpris.

— Comme je te l'ai dit plus tôt, nous naissons tous avec une étincelle de don. Même si tu n'es pas une magicienne, tu réagis à la magie dont cette épée est déjà investie.

— Quelle magie ?

— En plus de la préparer à devenir la clé, je l'ai dotée d'aptitudes qui l'aideront à protéger le pouvoir et à servir la vérité. C'est cette

magie-là que tu sens… Hélas, j'ai appris depuis que cette arme ne deviendra jamais la clé. Parce qu'elle est si belle, je l'ai emportée avec moi pour que les autres ne la détruisent pas durant leurs absurdes tentatives.

» Je n'irai jamais au bout de mes projets, mais au moins, le pouvoir est en sécurité…

Magda rendit l'arme à Merritt. Alors qu'il refermait les doigts sur la poignée, elle prit sa main entre les siennes, la serrant très fort.

Leurs regards se croisèrent, semblant se fondre l'un dans l'autre.

— Tu veux bien répondre encore à une question ?

Sans essayer de dégager sa main, Merritt souffla :

— Que veux-tu encore savoir ?

— Le pouvoir que l'Épée de Vérité est censée protéger est contenu par combien de coffrets ?

Non sans hésitation, Merritt répondit :

— Trois.

Une larme perla au coin d'un œil de Magda et roula sur sa joue.

— Les trois boîtes d'Orden…

Une lueur qui n'avait rien à voir avec le don dansa dans les yeux du sorcier.

— C'est comme ça qu'on appelait le pouvoir avant le changement stellaire. D'où tiens-tu ce nom ? Il est uniquement mentionné dans les anciens grimoires. Comment se fait-il que tu le connaisses ?

Magda n'aurait pas cru possible qu'on puisse confier un secret pareil à un homme qu'on connaissait depuis quelques heures. En même temps, elle ne voyait pas très bien comment elle aurait pu le garder pour elle.

Chapitre 53

— Merritt, il faut que je te dise quelque chose.

— Quoi donc ?

Magda se racla la gorge, espérant que sa voix ne lui ferait pas défaut.

— Quand Baraccus est revenu du Temple des Vents, je l'attendais dans l'enclave privée du Premier Sorcier. J'ai été heureuse de le revoir, bien sûr, et il semblait content d'être revenu vers moi. Mais il était étrangement taciturne. Au bout d'un moment, je lui ai demandé ce qui n'allait pas.

» Il m'a répondu qu'un pouvoir terrifiant n'était plus dans le Temple, où il aurait dû être inaccessible. Pourtant, il figurait sur les listes de l'équipe. Quand j'ai voulu savoir de quoi il parlait, il m'a dit que les trois boîtes d'Orden avaient disparu.

— Disparu ? répéta Merritt, le teint soudain grisâtre.

— Baraccus semblait très réticent à s'étendre sur le sujet. Il a quand même fini par me dire que les boîtes d'Orden étaient des artefacts de la plus haute importance. Et même si le Temple était immense, il avait la certitude qu'elles ne s'y trouvaient plus.

— À qui d'autre a-t-il parlé de leur disparition ?

— Personne. J'étais la seule à qui il pouvait le dire, a-t-il affirmé.

— Le Conseil ne sait pas ?

— Non. J'étais la seule à savoir, et désormais, nous sommes deux. J'attendais la nomination du nouveau Premier Sorcier, afin de tout lui dire. Mais j'ai compris en te parlant que c'était une erreur. Si quelqu'un doit savoir, c'est toi, avant n'importe qui d'autre.

Toujours aussi blême, Merritt détourna le regard, se plongeant dans ses pensées. Après avoir travaillé si longtemps pour fabriquer la clé capable de protéger les boîtes d'Orden, comment allait-il réagir à une nouvelle pareille ?

— Magda, merci de m'avoir fait confiance.

La jeune femme lâcha enfin la main du sorcier, qui serrait l'épée à s'en faire blanchir les jointures.

— Baraccus a-t-il dit quelque chose au sujet des calculs cosmologiques permettant de créer une brèche du septième niveau ? Qui sait ? il a peut-être rapporté les tables avec lui.

— Non. Désolé, mais il n'a pas dit un mot à ce sujet.

Ses espérances douchées par la réponse de Magda, Merritt parut soudain très inquiet :

— Tu es sûre que le Conseil ne sait rien ?

— Certaine… Baraccus a été catégorique : il ne pouvait en parler qu'à moi. J'ignore pourquoi, mais ça semblait sans appel. Et il n'aurait pas dit ça seulement pour me faire plaisir, tu t'en doutes…

— C'est absurde ! Comment les boîtes d'Orden ont-elles pu disparaître du Temple ? Magda, je me demande si quelqu'un ne pourrait pas aller récupérer les calculs et les formules. Et si je tentais le coup ? Je ne sais pas comment, mais…

— Non ! Baraccus m'a dit qu'il y avait beaucoup de problèmes avec le Temple. D'après lui, il faudra des lustres avant que quelqu'un puisse y entrer de nouveau.

— C'est très inquiétant… Pourquoi a-t-il dit ça ?

— Je n'en sais rien, mais il ne parlait jamais à la légère, tu t'en doutes. En tout cas, n'espère pas entrer dans le Temple.

Merritt réfléchit quelques secondes.

— Le Temple était censé revenir dans notre monde après la fin de la guerre, quand les artefacts ne risqueraient plus d'être utilisés comme des armes.

— Baraccus était un sorcier de guerre. À ce titre, il avait un talent particulier pour les prophéties. Il a peut-être voulu dire que le Temple, qui ne serait pas en sécurité dans le monde des vivants avant des lustres, devrait rester en exil.

— Une éventualité déprimante…

— N'oublie pas qu'il évoquait aussi des « problèmes » dans le Temple, ou avec le Temple. C'est peut-être pour ça que l'édifice devra rester en exil.

— C'est possible, admit Merritt.

— Dans tous les cas, les éléments dont tu as besoin ne seront plus jamais à ta portée.

— Une très mauvaise nouvelle, ça ! Et nous ne savons toujours pas ce qui a pu arriver aux boîtes d'Orden. Si elles ne sont plus là-bas, elles doivent être ici…

— Ce serait logique, oui…

— L'équipe a déposé les boîtes dans le Temple, récapitula Merritt. Puis Lothain a tenté d'y entrer pour réparer les dégâts dus au sabotage des traîtres, mais il n'a pas réussi. Après son échec, Baraccus a chargé certains de ses meilleurs sorciers d'aller découvrir ce que l'équipe avait fait. Aucun d'eux ne revenant, il est parti en personne et t'a confirmé qu'il y avait des « problèmes ».

— C'est ça, oui…

Merritt fit de grands gestes avec l'épée.

— Tu sais ce que ça laisse penser ? Les boîtes d'Orden n'ont jamais

été déposées dans le Temple ! C'est ça, au moins en partie, la trahison de l'équipe !

— Non, ce ne peut pas être si simple.

— Pourquoi ?

— Si les boîtes n'ont jamais été dans le Temple, personne n'ayant réussi à y entrer, pourquoi y aurait-il eu la lune rouge ? Un appel au secours du Temple, je te le rappelle, lancé longtemps après que les membres de l'équipe eurent été jugés et exécutés. La lune rouge est apparue pour une bonne raison. Baraccus a d'abord envoyé ses sorciers, puis il y est allé lui-même pour découvrir ce qui posait un problème. Merritt, j'insiste : la lune rouge n'est pas apparue par hasard.

— D'accord, mais pourquoi, dans ce cas ? Baraccus t'a-t-il fourni des indices ?

— Il est mort avant que j'aie eu le temps de lui parler pour de bon… Mais imagine que les boîtes aient bien été dans le Temple. Si quelqu'un y est entré et les a volées, ça expliquerait la lune rouge.

— Quelqu'un ? répéta Merritt, très troublé. À qui penses-tu ? Un de nos ennemis ?

— Je ne sais pas trop… Mais il se peut que quelqu'un se soit introduit dans le Temple pour voler les boîtes d'Orden et provoquer les autres « problèmes » dont parlait Baraccus. Ce serait cohérent avec l'apparition de la lune rouge.

— Oui, c'est logique, je dois l'avouer.

— Bien sûr, le voleur a pu être envoyé par Sulachan.

— Une idée terrifiante…, murmura Merritt.

— Certes, mais il y a bien d'autres raisons d'avoir peur, en particulier quand on pense à ce qui se trame dans la Forteresse. On murmure que certains de nos sorciers ramènent les morts à la vie. Que sais-tu de ces expériences-là ?

— Selon ce que j'ai entendu dire, leur objectif est d'en apprendre plus sur les armes développées par Sulachan. Je crois qu'Isadora participait à ce programme de recherche.

— Et les morts de Grandengart volés par l'ennemi ? Selon certains rapports, ce n'est pas le seul cas de moisson macabre. Pourquoi s'emparer de cadavres ?

— Désolé, mais je n'en sais rien…

Magda alla récupérer sur le sofa le ballot qu'elle avait apporté.

— Il faut que tu voies ça…

Chapitre 54

Magda défit le ballot de tissu soyeux, le déplia et le tendit à bout de bras afin que Merritt le voie exactement comme il était lorsqu'il pendait dans le labyrinthe souterrain d'Isadora.

Reposant l'épée sur son présentoir de velours rouge, le sorcier avança, fasciné par ce qu'il découvrait. À travers le tissu transparent, Magda le vit suivre du doigt le tracé des runes magiques.

— C'est remarquable…, souffla-t-il.

— D'autant plus d'accord avec toi que cette tenture m'a sauvé la vie.

Merritt écarta le carré de tissu pour sonder le regard de Magda.

— Pardon ?

— Le monstre qui a tué Isadora m'a poursuivie. Décidé à me tailler en pièces comme elle, il m'a traquée dans le labyrinthe. Bien entendu, je m'y suis perdue et le tueur a fini par me piéger dans une impasse. Mais celle-ci était protégée par cette tenture, un obstacle qu'il n'a pas pu franchir.

Merritt saisit le rectangle de tissu entre le pouce et l'index et le souleva pour mieux l'étudier.

— Voilà qui ne m'étonne pas…, murmura-t-il.

— Isadora a peint elle-même ces runes inspirées de sa magie de spirite. D'après elle, ces symboles parlent directement aux morts.

— Oui, pour leur parler, elles doivent leur parler… Je lui ai appris les fondamentaux en matière de runes, mais elle n'a pas hésité à y ajouter sa touche.

— Elle a ajouté que les défunts doivent en tenir compte.

Merritt eut un regard en coin pour Magda, mais il ne dit rien.

— Je peux témoigner que c'est vrai, dit la jeune femme. Sans cette tenture, le tueur m'aurait eue. Comme il a été retenu par les runes, j'en ai déduit que je ne m'étais pas trompée : c'est bel et bien un cadavre animé.

— Une déduction logique, mais pas nécessairement juste…, marmonna Merritt.

Il prit la tenture, la plia sur son bras gauche et recommença à marcher de long en large en scrutant intensément les runes qui recouvraient son bras.

— C'est très perturbant, dit-il enfin. Ce sont des sorts de protection conçus pour repousser les morts.

— Les repousser ? Merritt, pourquoi Isadora, qui cherchait à

contacter les esprits, aurait-elle fait pendre dans tous les tunnels des tentures visant à les empêcher de passer ?

— Une simple précaution, sauf si elle avait des raisons particulières de craindre les esprits. Sa vocation était d'entrer en contact avec les défunts. Mais elle cherchait les âmes des victimes du général Kuno, et elle craignait peut-être qu'on tente de l'en empêcher.

— Merritt, tu parles de spectres, pas de morts !

— Et alors ?

— Imagine que certains sorciers aient pour de bon ranimé des cadavres ? Je n'ai pas parlé de les ressusciter, simplement de les animer. Il s'agit peut-être de monstres qui obéissent à leur volonté comme des esclaves.

Pensif, Merritt rendit la tenture à Magda.

— J'ai appris à ne rien écarter d'office, y compris les hypothèses les plus folles, mais crois-tu vraiment à ce que tu dis ?

Magda replia soigneusement le ballot.

— Franchement, il m'arrive d'en douter. Cela dit, cette tenture me sert de couverture… Oui, je dors dessous.

S'attendant à des moqueries, Magda en fut pour ses frais.

— Maligne, la petite…, souffla Merritt, de plus en plus songeur.

— Trop de choses bizarres s'enchaînent ces derniers temps, dit Magda. J'ai peur qu'une catastrophe se produise avant que j'aie tout compris, mais tout le monde s'en fiche à part moi.

— Non, à part nous !

Magda en resta un moment muette de surprise. Si elle espérait un tel « ralliement », elle le tenait depuis le début pour hautement improbable. Malgré son pessimisme, elle avait tenté sa chance, mais sans grande conviction, elle devait l'avouer.

— Merci, parvint-elle à souffler.

— Tu as raison, il y a trop d'événements étranges. Ceux que tu mentionnes, plus une foule d'autres… Pris séparément, ils peuvent paraître insignifiants ou aisément explicables. Mais quand on les regarde comme un tout, il n'est plus possible de s'aveugler.

— Connais-tu quelqu'un qui pourrait nous aider ?

En réfléchissant, Merritt passa la main sur la partie ronde d'une déconcertante structure métallique de son invention. À première vue, on aurait dit une représentation artistique d'une toile de vérification, mais l'extrapolation était peut-être osée.

— Peut-être… Oui, je connais peut-être quelqu'un…

— Je t'écoute !

Merritt se tourna vers son interlocutrice.

— As-tu entendu parler de la transfuge ?

— La transfuge ? Non. De qui s'agit-il ?

— Il y a deux jours, une magicienne de l'Ancien Monde – proche

de l'empereur Sulachan, paraît-il – est venue demander l'asile politique à la Forteresse. On dit qu'elle veut épouser notre cause. Si c'est vrai, elle pourrait être une source d'informations précieuses, car nous savons très peu de choses sur l'Ancien Monde et le règne de Sulachan.

— Je n'étais pas au courant, avoua Magda. Mais nous devons lui parler. Sais-tu où la trouver ?

— Dans le donjon.

— En prison ? Si elle veut changer de camp, pourquoi l'avoir incarcérée ?

— On murmure qu'elle a été jugée, convaincue d'espionnage et condamnée à mort.

— Je n'ai rien su d'un tel procès.

— C'est normal, pour une femme ordinaire, non ?

— Avant la mort de Baraccus, j'étais bien mieux informée qu'aujourd'hui, c'est vrai… Il faut lui parler, Merritt !

— J'ai essayé et on ne m'a pas laissé faire.

— Il doit bien y avoir quelque part des gens prêts à nous aider… (Magda approcha de la table et baissa les yeux sur l'Épée de Vérité.) Le seigneur Rahl m'a confié que plusieurs officiers lui ont juré fidélité.

— Tu sais lesquels ?

— Les généraux Rendall et Morgan, entre autres. Je leur fais confiance et je suis sûre qu'ils ne me refuseraient pas leur assistance.

— Ils sont tous les deux avec leurs hommes, hors d'Aydindril.

— Grundwall, le chef de la garde civile, a également récité les dévotions. Je le connais un peu, parce qu'il venait souvent voir Baraccus avec des rapports…

— Oui, ça pourrait marcher… Au chef de la garde civile, on ne refuserait pas de voir une prisonnière… Tu pourrais le persuader de m'aider à rencontrer la magicienne ?

— Je suis sûre qu'il s'arrangerait pour m'obtenir l'autorisation de lui parler. En ce qui te concerne, ça reste à voir…

Merritt eut un sourire qui s'effaça vite.

— Espérons que ces idiots ne l'auront pas déjà décapitée… et qu'elle voudra bien nous parler.

— Il faudra donc commencer par là… Et toi, tu connais des gens qui pourraient nous faciliter la tâche ?

Merritt se massa pensivement le menton.

— J'ai parmi mes relations une foule de personnes de confiance… Hélas, la plupart n'ont pas juré fidélité au seigneur Rahl. Du coup, comment savoir si un espion n'est pas tapi dans leur esprit ? Trop de gens ne prennent pas la menace au sérieux, et c'est du pain bénit pour nos ennemis.

— Nous ne pouvons pas courir le risque de tomber sur un traître

malgré lui…

— Un de mes très bons amis a récité les dévotions…

— Qui ?

— Un sorcier chargé de garder la Sliph. C'était un des plus fidèles soutiens de Baraccus. Étant presque en permanence avec la Sliph, il voit aller et venir beaucoup de gens importants. Il est aussi très bien informé sur les autres sorciers présents à la Forteresse. Lequel fait quoi, et ce genre d'informations.

— Tu veux parler de Quinn ?

— Tu le connais ?

— C'est un ami d'enfance. Petite, j'allais parfois me promener dans la forêt avec lui jusqu'à un étang isolé près duquel nichaient des huards.

— Et vous étiez… intimes ?

Magda sentit qu'elle s'empourprait.

— Non, je l'aimais bien, mais nous n'étions que des gosses. Il devait avoir deux ans de plus que moi, cela dit, et ça m'en imposait. Mais Quinn se passionnait pour ses journaux…

— Oui, les journaux de Quinn… Je vois que tu le connais très bien.

— Il était tout le temps plongé dans des livres d'histoire… Pour lui, toutes les croyances des gens dépendaient de la façon dont on leur racontait le passé. Il ambitionnait de devenir le chroniqueur et l'historien de la Forteresse.

— Il semble bien parti pour y arriver…

Merritt s'empara du baudrier, qu'il fit passer au-dessus de sa tête, le positionnant sur son épaule droite et faisant du coup reposer le fourreau sur sa hanche gauche.

— Il a toute une collection de journaux et il en rédige un nouveau pour passer le temps pendant qu'il veille sur la Sliph.

— C'est compréhensible, parce qu'il doit s'ennuyer à mourir dans son trou…

Merritt glissa l'épée dans le somptueux fourreau.

— Allons voir si tu peux convaincre Grundwall de nous introduire dans le donjon.

— Tu portes toujours sur toi l'Épée de Vérité ?

— Je ne m'en sépare jamais… En vue du processus final, elle est déjà investie d'un certain pouvoir qui en fait une arme efficace et dangereuse. Je détesterais qu'elle tombe entre de mauvaises mains.

Un raisonnement logique, admit Magda tout en récupérant la tenture pliée en forme de ballot.

Passant devant la bibliothèque, elle s'arrêta et désigna les petites figurines de céramique qui orbitaient autour de l'extrémité d'un parchemin.

— Merritt, tu m'en voudras si je te demande ce que c'est ?

Merritt tira le rouleau hors de son logement. Ses « satellites » suivirent docilement, restant en suspension dans l'air.

— C'est un puits de gravité.

Magda sourit de voir les petites figurines flotter dans l'air, puis elle se tourna vers le sorcier.

— Plaît-il ?

— Si tu lances un objet en l'air, il retombe sur le sol. En un sens, comme ces figurines, nous sommes tous attirés vers le bas par la gravité.

Merritt déroula le rouleau pour dévoiler la forme complexe d'un sortilège composé de runes et de dessins.

Alarmée, Magda reconnut une Grâce dans un coin du diagramme – mais une Grâce modifiée.

— Tu as généré de la gravité dans un sort ?

— Pas exactement… J'ai créé un sortilège qui attire des objets spécifiques. On pourrait dire que c'est une imitation de la gravité. Dans ce cas, les objets sont ces figurines, qui devront à jamais rester à proximité du rouleau – comme nous sommes rivés au sol par la gravité, en un sens. D'où le nom « puits de gravité ».

— Et il sert à quoi, ce sortilège ?

— Rien de précis… C'est une idée qui m'est venue pendant que je travaillais sur un autre projet, bien plus important. J'ai pris une petite pause, et j'ai inventé ce sort pour me distraire.

Merritt plia plusieurs fois le rouleau, au lieu de le réenrouler, et les figurines approchèrent de ses mains. Puis il posa le parchemin, réduit à un petit carré, dans la paume de Magda.

— Un cadeau, pour te faire sourire…

Magda baissa les yeux sur son étrange présent.

— Je peux l'avoir, vraiment ?

— Oui, si tu promets de faire cet adorable sourire chaque fois que tu le regardes.

— C'est juré ! lança Magda.

Elle attrapa les figurines au vol et les rangea dans sa poche avec le parchemin.

La tenant par les quillons, Merritt s'assura que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau.

— Bon, dit-il, allons voir si cette transfuge a encore… la tête sur les épaules.

Magda emboîta le pas au sorcier. Pour la première fois depuis la mort de Baraccus, elle ne se sentait plus totalement seule. Désormais, quelqu'un croyait en ce qu'elle disait et la prenait au sérieux. Un homme prêt à l'aider coûte que coûte…

Chapitre 55

Sur le pont de pierre qui enjambait un gouffre abyssal, devant la Forteresse, les deux femmes en robe grise qui avançaient en sens inverse de Magda et Merritt se pétrifièrent lorsqu'elles reconnurent le sorcier.

À peine plus âgée que Magda, la plus petite des deux femmes semblait être la fille de l'autre, qui arborait déjà des cheveux gris. Se remettant à marcher, les deux inconnues se frayèrent un chemin parmi la foule qui allait et venait sur le pont et vinrent rejoindre le sorcier.

Magda remarqua une tache de sang sur la robe de la « fille ».

— Mary, que s'est-il passé ? demanda Merritt à la jeune femme qui venait de lui prendre la main comme si elle s'accrochait à une planche de salut.

La « mère » resta un peu à l'écart, se tordant nerveusement les mains.

— C'est James… Il a été grièvement blessé.

— Blessé ? Comment ? Et dans quel état est-il ?

— Il travaillait sur ordre du Conseil – à la fabrication d'une épée, je crois. Il ne parle jamais beaucoup de son métier, tu le sais bien… Mais plus tôt cet après-midi, il y a eu un accident dans les sous-sols. Trois de ses compagnons ont été tués sur le coup par une formidable explosion. Deux autres, qui se tenaient plus loin, ont été légèrement blessés. James n'a pas eu cette chance. Il était plus près, et il s'est brûlé les poumons en respirant dans la fournaise. Il va très mal, Merritt.

Se serrant contre le sorcier, l'inconnue saisit des deux mains les pans de sa chemise noire.

— Que vais-je faire s'il meurt, Merritt ? Que vais-je faire ?

— C'est une histoire de magie qui a mal tourné, précisa la plus vieille des deux femmes.

Alors qu'il enlaçait Mary, lui tapotant tendrement la tête, Merritt regarda brièvement Magda.

La jeune femme n'eut pas besoin d'un long discours. D'autres hommes de valeur venaient de mourir en essayant de fabriquer la clé des boîtes d'Orden.

— Les guérisseurs le soignent ? demanda Merritt. Ils vont le sauver ?

— Non, il a refusé, répondit Mary.

— Pourquoi ?

La femme plus âgée posa une main sur l'avant-bras du sorcier.

— James te demande, Merritt.

— Pour quelle raison refuse-t-il l'aide des guérisseurs ?

— Si j'ai bien compris, tu es le seul, selon lui, qui en sache assez sur les forces qu'il manipule pour avoir une chance de le tirer de là. Les sorciers survivants tentent de le maintenir en vie en t'attendant, mais ils m'ont confirmé qu'ils n'en savent pas assez pour le sauver. Ils ont besoin de toi. C'est un miracle que nous t'ayons croisé alors que tu venais à la Forteresse, puisque nous étions en route pour chez toi, en ville… Mais il n'y a pas de temps à perdre !

Sans cesser de serrer la « fille » contre lui, Merritt tapota gentiment l'épaule de la « mère ».

— On y va ! Magda, je dois aller aider James ! Tu m'attends ?

— Bien sûr. Fonce !

Magda posa une main sur l'épaule de Mary et la serra doucement. Avoir peur pour un être aimé, elle savait ce que c'était, et la détresse de la jeune femme était à un souffle de lui arracher des larmes. Mais cette épouse-là, au moins, ne pleurait pas la mort de son mari. Et Merritt ferait tout pour éviter qu'elle y soit obligée.

— Soyez courageuse… Merritt va l'aider. James aura besoin que vous vous montriez forte.

Mary prit la main libre de Magda.

— Je ferai de mon mieux…

— On se retrouve où ? souffla Merritt.

— Dans mes appartements, ou dans le débarras, à côté, où je serai en train de faire de la place pour le prochain Premier Sorcier.

— Je te rejoindrai dès que James sera hors de danger.

Ses yeux noisette tirant encore plus sur le vert à la lumière de la fin d'après-midi, Merritt n'eut pas besoin d'ajouter une longue tirade. Il connaissait l'enjeu de leur quête, mais il ne pouvait pas laisser mourir un homme qui l'appelait au secours.

Avant de se laisser entraîner par les deux femmes, Merritt posa sur la joue de Magda une caresse plus légère que les battements d'ailes d'un papillon.

Sentant encore sur sa peau le contact des doigts du sorcier, Magda regarda le trio finir de traverser le pont et se précipiter pour franchir la herse.

Un geste discret mais hors du commun, cette caresse, et qui en disait si long… Une façon de signifier qu'un lien s'était établi et la promesse de revenir, quoi qu'il advienne, pour livrer jusqu'au bout l'inévitable bataille.

Cela dit, guérir un blessé grave pouvait prendre beaucoup de temps. Avec de la chance, quelques heures suffiraient, mais il pourrait

tout aussi bien falloir deux ou trois jours.

James était à l'évidence un ami de Merritt. Sans l'assistance spécifique du sorcier, il était condamné. Dans ces circonstances, Merritt n'avait pas hésité une seconde, et c'était normal.

Hélas, le temps pressait et ce retard risquait d'être catastrophique.

Alors que les boîtes d'Orden avaient disparu, des espions hantaient la Forteresse, des traîtres complotaient dans l'ombre, des innocents mouraient mystérieusement et des cadavres animés rôdaient dans les sous-sols.

Pour ne rien arranger, à part Merritt, personne ne croyait un mot de ce que racontait Magda.

Chapitre 56

Alors que des idées tourbillonnaient dans sa tête, se battant pour attirer son attention, Magda s'accouda au muret du pont et se pencha pour sonder l'abîme. À cet endroit, la paroi rocheuse étant plate, le gouffre donnait directement sur le sol de la vallée, des milliers de pas plus bas. Très souvent, des nuages dérivaient sous le pont, mais ce n'était pas le cas pour le moment. En revanche, une nappe de brume empêchait de bien voir les détails de la vallée.

Comme toujours, des oiseaux survolaient en permanence le pont, passant sous son arche à toute vitesse puis reprenant de l'altitude pour aller retrouver leurs nids aménagés dans les arbres qui s'accrochaient par miracle au versant de la montagne.

Apercevant quand même des rochers, au fond de l'abîme, Magda pensa à ceux sur lesquels Baraccus s'était écrasé – une fin qu'elle avait failli partager. À cette idée, la tête lui tourna et elle dut cesser de regarder le vide.

Alors que le crépuscule tombait, la jeune femme regarda les pics lointains des montagnes, à l'horizon. Combien de temps pouvait-elle se permettre d'attendre Merritt avant de prendre la décision d'aller voir seule la magicienne ennemie ?

Alors qu'elle s'interrogeait sans trouver de réponse, une silhouette familière attira son attention. C'était le conseiller Sadler. Sortant de la Forteresse, il marchait la tête basse, comme s'il n'avait aucune envie de voir ce qui se passait autour de lui.

Magda le rejoignit en quelques enjambées et le tira par le bras.

— Bonsoir, conseiller Sadler !

Surpris, l'homme leva les yeux.

— Magda ? Bonsoir à vous…

Sadler faisant mine de se remettre en chemin, la jeune femme refusa de lui lâcher le bras, l'obligeant à s'arrêter.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Suis-je donc si transparent ?

— Non, mais… En vous voyant, j'ai eu une intuition. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Sadler dévisagea un long moment Magda.

— Le Conseil a pris des décisions, et j'étais en train d'y penser quand tu m'as interpellé.

— Des décisions qui vous déplaisent ?

— Eh bien, on ne peut pas dire qu'elles m'enthousiasment, en tout

cas.

Très sourcilleux sur ce qu'on nommait le « devoir de réserve », Sadler n'était pas du genre à se répandre en critiques. Intriguée et de plus en plus inquiète, Magda résolut d'en savoir plus.

— Puis-je vous demander quelles décisions vous défrisent ainsi ?

Sadler hésita, comme s'il n'était pas encore prêt à jeter aux orties sa conscience professionnelle, mais il finit par hausser les épaules.

— Après tout, ce sera bientôt de notoriété publique !

— Le Conseil a nommé un Premier Sorcier ? C'est ça ?

— Entre autres, oui…

— Mais encore ? insista Magda. Vous en avez trop dit pour en rester là.

Revenant totalement au moment présent, Sadler regarda autour de lui pour voir si on ne les épiait pas, puis il prit Magda et la tira vers le parapet.

Sur le pont, des femmes de retour du marché avançaient en portant de lourds paniers. Ouvrant la voie à leur chariot, des marchands se dirigeaient vers le complexe avec de pleins chargements de vivres, de bois de chauffe ou de barriques de poisson en saumure.

En colonne par deux, des cavaliers venus de la Forteresse passèrent devant la jeune femme et son compagnon. Perchés sur de fiers destriers noirs, ces guerriers n'avaient aucune peine à faire le vide devant eux quand ils désiraient aller quelque part. Appelés les Lanciers Noirs, ils étaient tout simplement l'élite de la garde civile – un régiment de légende célèbre pour ses fanions noirs et ses étalons de la même couleur.

Sadler regarda les cavaliers se lancer au galop dès qu'ils eurent traversé le pont. Quand ils furent hors de vue, il s'assura de nouveau que personne alentour ne tendait l'oreille, et se décida enfin à parler :

— Vous êtes une femme de confiance, Magda. Quelqu'un qui a la tête sur les épaules. Du coup, je vais vous le dire, avant que vous l'entendiez par hasard, demain.

— Me dire quoi, conseiller Sadler ?

— Lothain a été nommé Premier Sorcier.

Magda en eut le souffle coupé.

— Lothain ? répéta-t-elle quand elle se fut ressaisie. Le procureur en chef ? Ce Lothain-là ? C'est une blague ?

— Hélas non… Il entrera en fonction dans quelques jours, même si on n'a pas daigné me dire quand exactement. Avec une guerre en cours, le Conseil veut éviter une cérémonie en grande pompe. Ce sera vite fait, afin que le Premier Sorcier puisse s'occuper au plus vite de notre avenir.

Sonnée, Magda n'émit aucun commentaire.

— Ce n'est pas tout, dit Sadler. (Il désigna la vallée.) Je retourne

dans mon manoir, au cœur de la forêt. Vivre à la Forteresse n'a plus aucun sens pour moi.

— Mais le Conseil…

— Je n'y siégerai plus, Magda.

— Pardon ?

— On m'a… destitué.

Magda dut se répéter mentalement le mot pour être sûre d'avoir bien entendu.

— Destitué ? C'est impossible, sauf si vous avez été accusé de…

— Non, non, rien à voir avec la haute trahison…

— Alors, que me racontez-vous là ? Comment un conseiller peut-il être destitué ? Et par qui ?

— C'est une initiative de Lothain.

Cette fois, Magda en resta bouche bée.

— Je ne comprends pas…, souffla-t-elle quand elle eut recouvré ses esprits.

L'air gêné, Sadler détourna le regard.

— Avec un conseil composé de six membres, nous étions souvent sans majorité à trois voix contre trois. Pour faciliter la prise de décision en temps de guerre, Lothain a proposé un changement que mes collègues ont accepté.

— Mais c'était la garantie que les Contrées ne subiraient jamais de dictature. Un Conseil à six membres assurait une meilleure démocratie, et…

— Je sais bien, mais je n'ai pas eu mon mot à dire, coupa Sadler. En des temps troublés, il a semblé que cinq membres prendraient des décisions plus rapidement. Désormais, trois voix suffisent pour qu'un projet soit adopté ou rejeté.

Connaissant Sadler depuis des années, Magda ne sut pas trop quoi dire. Chaque fois qu'elle avait plaidé une cause devant lui, il avait fait montre d'une ouverture d'esprit que ne manifestaient pas ses collègues – et quand il s'était déclaré contre une de ses propositions, il avait toujours expliqué clairement pourquoi.

— Je suis navrée… Vous n'allez pas trop mal ?

— Ne vous en faites pas pour moi… Il y a beau temps que je rêve de retourner chez moi. Ma femme n'étant hélas plus de ce monde, ça me laissera du temps pour méditer… Faire face à une guerre n'est probablement plus de mon âge. D'après mes chers collègues, en tout cas…

Le vent poussant de courtes mèches de cheveux devant les yeux de Magda, elle les écarta d'un revers de la main.

— Vous m'autorisez à venir vous rendre visite, à l'occasion ?

Sadler sourit et pinça la joue de la jeune femme, un geste affectueux qu'il ne s'était jamais permis jusque-là.

— Avec plaisir, Magda… Avec plaisir… Tu seras toujours la bienvenue.

Et le tutoiement, à présent ? Comme s'il se défaisait de toute sa réserve, Sadler se montrait sous son vrai jour. Un homme affable et charmant. Pour être un bon conseiller, il avait cru devoir se fabriquer un masque qu'il n'était plus obligé de porter.

Alors qu'il s'éloignait de la Forteresse, abandonnant tout ce qui avait fait sa vie pendant des années, Magda eut le sentiment qu'il avait vieilli de dix ans en quelques jours.

Une idée lui traversant l'esprit, elle l'appela d'un ton impérieux.

Chapitre 57

— Conseiller Sadler !

Le vieil homme se retourna.

— Appelle-moi Sol, à partir de maintenant. Je n'ai plus droit au titre de conseiller…

Magda eut un sourire mélancolique.

— Peut-être, mais je doute de pouvoir vous appeler un jour d'une autre façon…

Sadler prit ce compliment avec une satisfaction mêlée de tristesse.

— Si ça peut te faire plaisir… Au fil des ans, je m'y suis habitué, et tant que nous sommes seuls, je ne vois pas qui ça gênerait…

Magda regarda elle aussi autour d'elle. Pressant le pas, les gens semblaient surtout résolus à atteindre leur destination avant qu'il fasse nuit. Même si quelques passants reconnaissaient Sadler, leur regard ne s'attardait jamais sur lui et ils ne faisaient pas mine de l'aborder.

Magda approcha du vieil homme afin de lui parler à voix basse :

— Conseiller Sadler, que pouvez-vous me dire au sujet d'une transfuge de l'Ancien Monde ? Une magicienne venue ici pour se joindre à notre cause.

Sadler sembla perplexe, mais il claqua soudain des doigts.

— Oui, ça me revient ! Lothain a parlé d'une femme de l'Ancien Monde qui prétendait vouloir changer de camp. Et c'était bien une magicienne… Pour lui, il s'agissait d'une espionne. Nous parlons de la même personne ?

— Probablement… Que savez-vous d'elle ?

— Rien de plus… Pourquoi cette question ?

Magda décida de ne pas dire la vérité. Pour ceux qui marchent dans les rêves, un conseiller devait être une cible de choix. Si un espion était tapi dans la tête de Sadler, il ne fallait surtout pas en dire trop. Mais comment se sortir du pétrin où elle s'était fourrée toute seule ?

— Eh bien, j'espérais qu'elle serait en mesure de nous aider, voilà tout. Si elle vient vraiment de l'Ancien Monde, ses informations pourraient être précieuses.

— Tu veux parler d'informations au sujet de ceux qui marchent dans les rêves ? demanda Sadler, soudain soupçonneux. Des détails sur leurs activités et l'avancement de leur mission ?

Magda eut un sourire aussi sincère que celui d'un arracheur de

dents.

— Oui, c'était dans cet ordre d'idées, mais sans rien de si spécifique.

— Désolé, mais je ne peux pas te répondre. Ce n'est pas de la mauvaise volonté, mais de l'ignorance.

— Je comprends… Merci quand même, conseiller Sadler. (Magda sourit de nouveau – de tout cœur cette fois.) Je tâcherai de venir vous voir.

— Quand tu voudras… Quand tu voudras…

Sadler fit mine de s'en aller, mais il se ravisa, posa une main sur l'épaule de la jeune femme et l'attira vers lui.

— Parmi tous ceux qui se sont présentés devant le Conseil, tu étais la seule qui représentait en toutes circonstances la vérité. Je voulais que tu le saches.

Magda eut soudain honte de sa duplicité, au sujet de la magicienne. Mais c'était une précaution nécessaire, hélas.

— Je venais surtout représenter ceux dont la voix était inaudible.

Sadler lâcha l'épaule de la jeune femme.

— Non, ce n'est pas tout à fait exact… Tu ne parlais pas au nom des malfaisants, des jaloux et des envieux dont la voix est inaudible. Tu étais la porte-parole des innocents, c'est ça qui change tout. La voix de la vérité. Mes collègues ne s'en sont jamais aperçus, mais moi, je l'ai vu au premier coup d'œil.

» Même si tu n'as pas le don, ta voix a le pouvoir que lui confère la vérité. La plus belle qualité humaine, après tout, c'est la capacité de raisonner. Eh bien, tu nous y incitais, car tes paroles ne retentissaient jamais dans le vide.

» Il se passe dans la Forteresse des choses que je ne comprends pas. D'autres les comprennent peut-être – dont toi-même, pour ce que j'en sais. Un conseiller finit par être coupé de la réalité. Pour dire les choses autrement, il ne voit plus que ce qu'on lui montre.

» Dans l'exercice de mes fonctions, j'ai vu beaucoup de pétitionnaires. Tu es la seule à avoir toujours dit la vérité.

» En ces temps difficiles, alors que la fin de tout est peut-être proche, la vérité est aussi précieuse que l'air que nous respirons. Toi, tu es unie à cette vérité, Magda. Elle coule en toi comme ton sang. Je doute que tu saches à quel point c'est rare… Ne renonce jamais à cette force. Connais-toi toi-même, sache exactement qui tu es ! Même si beaucoup de gens refuseraient de l'admettre, jusqu'au sein du Conseil, je suis persuadé que nous avons tous besoin de toi.

Une tirade qui faillit laisser la jeune femme sans voix.

— Mais je… je n'ai pas le don. Seule, je n'ai aucune valeur.

— Quand on marche aux côtés de la vérité, on n'est jamais seul. La vérité, c'est le pouvoir. N'oublie jamais ça.

— Oui… Merci, conseiller Sadler.

— Au fait, il faut que tu saches que j'ai suivi ton conseil.

— Quel conseil ?

— J'ai juré fidélité au seigneur Rahl pour me protéger de ceux qui marchent dans les rêves.

— Vraiment ? Quand ça ?

— Le jour même où tu t'es présentée devant le Conseil couverte de sang. Sachant que tu dis toujours la vérité, une fois dans mes appartements, je me suis prosterné et j'ai récité trois fois les dévotions.

Pour le salut de Sadler, Magda espéra qu'il ne mentait pas.

— D'autres membres du Conseil ont fait comme vous ?

— Navré, mais je n'en sais rien. Je ne leur en ai pas parlé, et ils ne m'auraient rien dit non plus. Sache simplement, si tu viens me voir, que tu n'auras pas à redouter la présence d'un espion.

— Conseiller Sadler, vous êtes un homme rusé.

— Comment crois-tu qu'on réussisse à atteindre mon âge ? Porte-toi bien, Magda Searus, et aie confiance en toi.

— Et vous, prenez bien soin de vous. Qui peut dire quand les Contrées auront de nouveau besoin d'un guide avisé ?

Alors que Sadler s'en allait pour de bon, Magda sentit un souffle d'air frais. Sondant le ciel, elle vit approcher des nuages noirs. Un orage éclaterait bientôt.

Avant de franchir la herse, la jeune femme observa un moment la silhouette massive de la Forteresse. Un monstre silencieux qui semblait l'attendre pour la dévorer.

De nouveau seule, Magda eut le sentiment que Merritt lui manquait déjà. Cet homme avait quelque chose d'unique – un comportement si naturel qu'on se sentait d'emblée bien en sa compagnie.

Mais pour l'instant, la jeune veuve était seule.

Chapitre 58

Magda était en train de refermer la porte de ses appartements lorsqu'elle entendit des bruits de pas. Puis quelqu'un tapa au battant. Même si c'était bien trop tôt – sauf s'il n'avait rien pu faire pour James – la jeune femme pensa que c'était peut-être Merritt et elle ouvrit sans hésiter.

Lothain lui sourit de cette étrange façon qu'elle détestait tant. Sans attendre qu'elle l'invite à entrer, il fit un pas en avant, évalua la pièce du regard, parut satisfait par ce qu'il découvrait et riva de nouveau les yeux sur Magda.

Cet homme, comprit-elle, avait à son sujet des pensées très intimes qu'elle était certaine de ne pas apprécier.

D'instinct, elle l'aurait poussé en arrière pour lui claquer la porte au nez. Mais ç'aurait été dangereux. Après l'avoir défié une fois, il aurait été malavisé de recommencer alors que l'absence de témoin laisserait au procureur toute latitude d'agir comme il l'entendait. S'il déclarait l'avoir trouvée morte chez elle, personne ne mettrait en doute la parole d'un si grand serviteur du Nouveau Monde. De toute façon, avec le nombre de crétins qui la croyaient en train de trahir les Contrées, sa fin risquait de ne pas faire beaucoup de bruit.

Lothain lissa ses courts cheveux noirs puis se passa une main sur la nuque. Ses épaules et ses bras étaient à l'échelle de son cou de taureau.

Alors qu'il appréciait, dans l'exercice de ses fonctions, les tenues imposantes, Lothain portait une simple tunique marron symbolique de son haut rang parmi les sorciers. L'argent n'ayant qu'un lointain rapport avec les compétences, les pratiquants de la magie s'habillaient le plus souvent modestement afin de souligner qu'ils étaient tous égaux – et qu'ils restaient de simples mortels.

Plus subtilement, cette discrétion vestimentaire proclamait qu'ils étaient bien trop supérieurs aux autres pour avoir besoin de le montrer. En d'autres termes, qu'ils vivaient dans le dénuement par choix, non par nécessité, et qu'ils n'avaient de toute façon aucune nécessité de « parader ».

— Bonsoir, Magda…

Une formule de politesse bien familière, et qui n'augurait rien de bon.

— Procureur Lothain…

— Non, ma chère, Premier Sorcier Lothain.

Magda inclina très légèrement la tête.

— Félicitations… Vous voilà à un poste difficile en un temps où la guerre fait rage. Les peuples des Contrées vous souhaiteront tout le succès possible, avec l'espoir que vous les guidiez vers la paix et la sécurité.

Lothain allait-il garder aussi son poste de procureur en chef ? Un bon moyen de ne pas perdre son armée privée… Mais lui poser une question aurait prolongé la conversation…

— Oui, je suis accablé de responsabilités, fit Lothain en sondant de nouveau les appartements.

Il cherchait à s'assurer qu'elle était seule, comprit Magda.

Alors qu'il avançait comme en pays conquis, il s'immobilisa soudain.

— Quel rustaud je suis ! Je me croyais déjà chez moi… Puis-je entrer ?

Magda s'écarta et ouvrit la porte en grand. Bien entendu, les gardes du corps attendaient dans le couloir.

— Bien sûr… Vous êtes chez vous. Enfin, vous y serez dès que j'aurai fait enlever mes affaires. N'ayez crainte, je ferai tout pour que ça ne traîne pas.

— Pour tout dire, je suis venu m'entretenir de ce sujet avec vous.

Magda ne fit pas à Lothain le plaisir de demander ce qu'il voulait dire. Sûr de lui, adorant s'écouter parler, il entrerait bien assez tôt dans le vif du sujet.

Lothain entra, étudia les lieux, prit note des détails et passa un index sur la porte incrustée de feuilles de vigne d'argent d'un buffet en acajou.

Un des nombreux cadeaux de mariage de Baraccus.

Ces achats de meubles luxueux n'avaient pas vraiment plu à Magda. Avec leur mauvais esprit habituel, les gens risquaient de penser que le Premier Sorcier s'était « acheté » une jolie femme beaucoup plus jeune que lui.

Cette éventualité n'avait pas arrêté Baraccus. Et quand des ragots avaient commencé à circuler, il s'en était fichu comme d'une guigne, arguant qu'il était bien au-dessus de ça. En revanche, une femme avait besoin d'un intérieur douillet…

Magda n'avait jamais vécu dans un tel luxe. Bizarrement, ça n'avait rien changé à ses goûts, et elle préférait de loin le débarras où son mari avait exilé son atelier. Assise sur une caisse – un trône digne d'elle –, combien d'heures avait-elle passées à le regarder travailler ?

Un bonheur simple qu'elle ne connaîtrait plus jamais.

— Très joli…, souffla Lothain. On voit que vous n'avez pas ménagé vos efforts, ni lésiné sur les dépenses, pour apporter une touche

féminine à ces lieux.

— Désolée, mais c'est l'œuvre de Baraccus, pas la mienne.

Lothain parut ne pas en croire un mot. Passant devant une bibliothèque, il accorda à peine un regard aux livres rares qu'elle contenait.

— Eh bien, il vous a créé un environnement douillet.

— Ce ne sont pas mes appartements, mais ceux du Premier Sorcier.

Magda s'approcha de la porte, espérant faire comprendre au procureur – décidément, elle ne s'habituerait jamais à l'appeler Premier Sorcier – que sa visite avait assez duré. Pour les autres pièces, il aurait bien le temps plus tard, quand il serait chez lui.

— Je devrais retourner à mon déménagement… Plus vite je serai partie, plus tôt vous emménagerez.

Lothain revint se camper près de la jeune femme. Le voyant si pressant, elle se força à ne pas reculer et sa main vola vers le manche du couteau dissimulé dans son dos, sous sa robe. Une judicieuse petite fente permettait de le dégainer.

— Magda, ce n'est pas indispensable…

— De quoi parlez-vous ?

— Votre départ… Il n'est pas obligatoire. Il est temps, je crois, que nous parvenions à un arrangement.

Même si elle était intriguée, Magda n'avait aucune intention de converser avec Lothain – le mettre à la porte, voilà ce qu'elle voulait !

— Aucun arrangement ne sera nécessaire. Si vous voulez bien vous retirer, je ferai mes bagages promptement, et je libérerai les lieux très vite. Si vous devez être notre Premier Sorcier, ces appartements sont votre fief.

— L'arrangement dont je parle vous permettrait de rester ici… Un si joli intérieur, et qui vous convient si bien. Je veux que vous restiez !

— Pardon ? Je n'ai pas…

— Je veux que vous deveniez ma femme !

Chapitre 59

Magda écarquilla les yeux, se demandant si elle avait bien entendu.

— Pardon ?

— J'ai décidé qu'un homme de mon niveau – un Premier Sorcier ! – devait avoir une épouse.

Magda se fit soudain une représentation plus précise des arrière-pensées qu'entretenait Lothain à son égard.

— Mais qui vous permet de… ?

La jeune femme ravala les injures qui lui brûlaient la langue. Avec un type pareil, il fallait être prudente.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je serai une bonne épouse pour vous ?

Le regard de Lothain se promena sur les courbes de son interlocutrice.

— Eh bien, je crois que vous avez tout ce qu'il faut… (Quand ses yeux baladeurs furent revenus sur le visage de Magda, le Premier Sorcier reprit son sérieux.) Veuve de mon prédécesseur, vous connaissez déjà le protocole et vous avez une excellente idée des responsabilités qui accablent le premier de tous les sorciers. Pour Baraccus, vous avez été une maîtresse de maison admirable, et vous le serez aussi pour moi.

— Pour ça, il y a des gouvernantes et des servantes. On les reçoit en même temps que les appartements, et vous serez ravi de leurs prestations.

— Certes, mais l'enjeu ne se limite pas à ça. Une femme comme vous a besoin de la protection d'un homme puissant.

Magda eut l'intuition que Lothain allait bientôt lui dévoiler ses plans secrets – et qu'elle n'aimerait pas ça du tout.

— La protection ?

— Bien entendu ! Si vous m'épousez, ça fera taire tous les ragots au sujet de votre loyauté. Les mauvais esprits cesseront de murmurer que vous préférez le seigneur Rahl aux Contrées. Ils ne pourront plus non plus vous associer aux menées plus que critiquables de Baraccus. Et tous les soupçons concernant vos activités récentes seront étouffés dans l'œuf.

— Mes activités récentes ?

— Vos déplacements furtifs, le visage caché afin de ne pas être reconnue…

— Si je comprends bien, vous me faites espionner ? La veuve de Baraccus, procureur Lothain, cherche à se faire oublier, c'est tout !

— Peut-être, mais aux yeux des gens, une femme qui n'a rien à se reprocher n'a nul besoin de se cacher. Du coup, les soupçons fleurissent. Votre comportement est dangereux, pour quelqu'un de votre rang. Enfin, de votre rang passé…

— Si on me suspecte de trahison, comment pouvez-vous me vouloir pour femme ? D'autre part, on peut vous reprocher bien des choses, mais pas d'être stupide. Vous savez très bien ce que je pense de vous. Alors, quel élan de générosité incongru vous pousse à me « protéger » ? Je vous vois mal en défenseur de ma vertu.

Lothain eut un grand sourire.

— Votre vertu ? Vous pensez que je m'en soucie ? Vous pouvez m'être utile, voilà tout. Sauver votre réputation – et peut-être votre vie –, c'est un cadeau que je vous fais en échange.

— Je peux vous être utile ? Puis-je savoir comment ?

Lothain baissa les yeux sur les épaules de Magda, puis il la regarda de nouveau en face.

— Montre-moi la chambre, femme, et tu comprendras vite à quoi tu peux m'être utile !

Sentant qu'elle s'empourprait, Magda se força à ne pas exploser. L'hystérie ne l'aiderait pas à comprendre ce qui se passait vraiment.

— Vous êtes un homme puissant, et à ce titre, presque toutes les femmes sont à votre disposition. Quelques-unes seraient peut-être même volontaires, quant aux autres, vous avez les moyens de les acheter.

Lothain ne broncha pas sous l'insulte.

— C'est sans doute vrai, mais c'est vous que je veux. Quand une fleur est inaccessible, on la désire d'autant plus, pas vrai ? Si je gagnais le… cœur… de la veuve de Baraccus, tous les hommes de la Forteresse m'envieraient. Ce serait une consécration.

— Je n'aurais pas cru que vous aviez si peu confiance en vous…

Le sourire de Lothain s'effaça.

— Ma confiance importe peu, ce qui compte c'est l'image que les gens ont de moi. Vous avoir à mes côtés augmenterait ma crédibilité. Comment dire ? Je bénéficierais de l'aura de Baraccus. On nous verrait comme des égaux, lui et moi. La même compagne, le même statut – la même grandeur !

— Vous n'êtes pas l'égal de Baraccus.

— Petite, après une nuit au lit avec moi, tu changeras d'avis.

— Dehors ! s'écria Magda. (Elle désigna la porte.) Retirez-vous sur-le-champ !

Baissant totalement le masque, Lothain eut un sourire lubrique, puis il tapota l'épaule de Magda du bout d'un index.

— Écoute-moi bien, Magda Searus ! Tu as provoqué dans la Forteresse des troubles qui se sont propagés en ville. Je me demande bien pourquoi, mais beaucoup de gens croient en toi. Les autres ont peur de toi après la petite représentation que tu as donnée dans la salle du Conseil.

» En plus de tout, tu as osé lancer contre moi des accusations méprisables. Bizarrement, ces affabulations d'une anonyme ont attiré et retenu l'attention de bien des gens. En d'autres termes, tu as semé la zizanie dans la Forteresse et tu m'as discrédité. À cause de toi, les gens ont moins tendance à se rallier à moi.

» En temps de guerre, alors que nous avons besoin d'unité, tu es un facteur de division. Par ta faute, l'autorité du Conseil est affaiblie et j'ai perdu une partie de ma crédibilité.

» Magda Searus, tu es une menace pour l'ordre public – et par conséquent, une ennemie de notre cause. Si tu te soucies des Contrées et de leurs habitants, comme tu l'affirmes, ton devoir est de leur apporter la paix et la sérénité. Étant la source de leurs malheurs, tu dois réparer tes fautes. En m'épousant, tu montreras le droit chemin à tous les peuples des Contrées. Les ragots cesseront et les calomnies seront vite enterrées. Notre union mettra fin à des spéculations déplorables. Tes errements, nos citoyens le comprendront, n'étaient dus qu'aux effets délétères du chagrin sur un esprit féminin faible par nature.

» Notre mariage sera un signe majeur pour nos peuples. Mon autorité enfin restaurée dans toute sa pérennité, je pourrai exercer mes fonctions sans entraves.

— Ne comptez pas que…

— Tu n'as pas ton mot à dire ! Cette union est pour le bien des Contrées, et tu accompliras ton devoir !

Lothain se passa une main sur la nuque, cherchant à se calmer.

— Par pure bonté, je vais te donner un délai de réflexion. Se remarier n'est pas une mince affaire, mais ça te redonnera une place ici, et tu aurais tort de te priver d'une telle occasion. De toute façon, d'une manière ou d'une autre, tu finiras par être ma bonne et loyale épouse – une humble servante de son maître et du Premier Sorcier.

Lothain se pencha et tapota de nouveau l'épaule de Magda – plus fort, presque douloureusement.

— C'est le chemin que tu devras suivre, alors ne rends pas les choses plus compliquées qu'elles le sont déjà.

— Je vous ai demandé de sortir !

— Devenue mon épouse, tu pourras rester dans tes appartements – que dis-je, nos appartements – et profiter du luxe dont tu as l'habitude. N'est-il pas délicieux de mener l'existence privilégiée de la femme du Premier Sorcier ? Et quand les gens te verront à mes côtés,

leurs absurdes doutes fondront comme neige au soleil.

— Retirez-vous, procureur !

Bouillant de colère, Magda ne parvenait plus à réfléchir logiquement.

— Encore une chose : bien entendu, tu pourras laisser repousser tes cheveux. Une belle crinière, ce sera la moindre des choses pour mon épouse.

— Je vous ai demandé de…

— Quelqu'un a un problème ? demanda soudain une voix masculine.

Merritt se tenait dans l'entrée.

Chapitre 60

— Non, non, tout va bien, fit Magda en voyant le regard furibond du sorcier. Le procureur Lothain allait partir. Il voulait me poser une question sur un détail mineur, hélas, j'ai peur de ne pas être en mesure de lui répondre.

Lothain foudroya Magda du regard, comme s'il entendait montrer que la « question » était déjà réglée. Mais il finit par se tourner vers Merritt :

— Que fiches-tu ici ?

Les deux hommes se défièrent du regard comme deux cerfs qui se rencontrent par hasard dans une prairie. Si elle ne voulait pas que ça tourne mal, Magda devait intervenir.

— C'est moi qui lui ai demandé de venir, procureur…

— Vraiment ? Et en quel honneur ?

Avant que Merritt ait pu répondre, Magda souffla :

— Baraccus était un inventeur…

— Et alors ?

— Quand le Conseil m'a avertie que je devrais déménager, j'ai commencé à faire mes bagages. Mais quel usage aurais-je des vieux outils de mon mari ? Ayant entendu dire que Merritt aussi était un inventeur, je les lui ai proposés. J'ignore s'ils lui seront utiles, mais ça m'épargnera le souci de les transporter. De plus, dans ma nouvelle résidence, je risque de manquer de place.

— Je vois…, fit Lothain.

Fidèle à sa réputation, il semblait sur le point d'exploser, et si ça arrivait, Magda redoutait que Merritt en paie les conséquences. Bien sûr, elle était folle de rage après ce que ce porc lui avait dit, mais elle devait quand même trouver quelque chose pour le calmer – ou au moins, détourner son attention du visiteur.

Si ça tournait mal, avec les gardes du corps attendant dans le couloir, Merritt n'aurait pas une chance.

— Procureur, je suis ravie d'avoir été là pour vous faire visiter les appartements… Si vous ne voulez plus rien voir, je vais me débarrasser des outils, puis retourner à mes bagages.

Jusque-là, Magda avait toujours trouvé Lothain grand et impressionnant. Comparé à Merritt, il semblait presque frêle. Mais il y avait au moins vingt soldats en tunique verte dans le couloir.

Pour une raison inconnue, Lothain saisit au vol l'occasion d'éviter

une confrontation.

— Je vous laisse, dit-il avec un sourire glacial. Dame Searus, merci d'avoir écouté ma proposition avec une si grande ouverture d'esprit. Nous arriverons très vite à un accord, je n'en doute pas.

Lothain étudia Merritt de la tête aux pieds, l'air songeur.

— Mon garçon, personne ne t'a jamais dit qu'un sorcier n'a pas besoin d'une arme ?

Magda crut que les ennuis venaient de commencer, mais Merritt eut une réaction stupéfiante. Il sourit, s'appuya d'une épaule à l'encadrement de la porte et haussa légèrement l'autre.

— C'est une compensation pour mes nombreuses lacunes…

— Et ça n'est pas superflu, marmonna Lothain en forçant Merritt à s'écarter pour le laisser sortir.

— Que voulait-il, Magda ? demanda le sorcier quand le procureur et ses anges gardiens s'en furent allés.

— Une épouse.

— Pardon ?

— Je t'expliquerai plus tard… Donne-moi des nouvelles de James.

— J'ai eu de la chance… Il respirait mal, et ses compagnons croyaient qu'il avait eu les poumons brûlés par les émanations toxiques dues à l'explosion de la toile. En réalité, c'était l'effet des sorts qui la composaient, et qui n'étaient pas entièrement dissociés. Dès que je les ai séparés les uns des autres, James a recommencé à respirer normalement. Il souffre toujours, mais les autres sorciers peuvent le soigner. Nous avons des préoccupations plus urgentes.

— Que les esprits du bien soient remerciés…, souffla Magda.

— Tu sais, il y a quand même trois veuves qui pleurent leur mari…

— Oui… Allons dans le débarras, au cas où Lothain aurait l'idée de revenir. Tu as entendu mon mensonge. Autant jouer le jeu jusqu'au bout…

Chapitre 61

En entrant dans le débarras, Merritt fit un grand geste circulaire qui alluma d'un coup toutes les lampes. Derrière les volets fermés, l'orage qui se déchaînait dans le lointain produisait une lumière fragmentée visible à travers les lattes de bois disjointes.

— C'est quoi, cette histoire d'épouse ? bougonna Merritt.

— Nous avons des problèmes…

— Plus graves que sa demande en mariage ? Parce que c'était ça, pas vrai ?

— Lothain vient d'être nommé Premier Sorcier.

La chique coupée, Merritt regarda Magda un peu comme elle avait dévisagé Sadler, après avoir appris sa destitution.

— Un sacré problème, ça…, souffla Merritt quand il eut repris son souffle. Je ne me suis jamais fié à ce type. Il n'a pas la carrure d'un Premier Sorcier.

— Je l'estime encore moins que toi, mais il a réussi à obtenir le poste.

— C'est un homme influent, oui… Beaucoup de gens le soutiennent, surtout depuis qu'il a fait tomber des têtes… très haut placées. Sa façon de démasquer les criminels et les traîtres a marqué les esprits. Reconnais qu'il a confondu bien des félons. Cela dit, j'avoue avoir toujours eu des doutes sur certains des « coupables »… Sur leur culpabilité, je veux dire.

— Tu peux être plus précis ?

— Je connaissais plusieurs membres de l'équipe du Temple. Des gens de confiance… Je veux bien qu'une partie de l'équipe nous ait trahis, mais la totalité ? Non, c'est un peu gros. Mais on a toujours besoin de boucs émissaires, non ? Une fois qu'on les a décapités, l'enquête est close. Lothain se targue d'avoir démasqué tous les traîtres, mais rien n'est moins sûr, selon moi.

Magda fut étonnée d'entendre de tels propos dans la bouche de Merritt. Ayant elle-même des doutes, elle avait fini par se dire qu'il fallait avoir le don pour juger de ces choses-là. Des sorciers partageaient-ils son incrédulité ? Ou Merritt était-il le seul ?

— C'est vrai, rien n'est moins sûr… Merritt, ce n'est pas tout. Sur le pont, j'ai rencontré le conseiller Sadler. C'est lui qui m'a avertie, pour Lothain. Il m'a aussi dit que ce même Lothain l'a destitué.

— Quoi ? Il a ce pouvoir ?

— On dirait bien… Sadler tentait de faire bonne figure, mais j'ai vu qu'il avait le cœur brisé.

— Pourquoi Lothain a-t-il voulu se débarrasser de Sadler ?

— Pour qu'il y ait une majorité au Conseil. Avec six membres, c'était souvent trois voix contre trois. Désormais, les décisions seront prises plus vite.

— C'est de mauvais augure… Je n'ai jamais été proche des hautes sphères de la Forteresse, mais ce que tu me racontes est inquiétant… D'autant plus que Lothain n'a rien d'un chef de guerre.

— Tu oublies son armée personnelle.

— Ça ne fait pas de lui un général. Juste un aspirant dictateur soutenu par des troupes.

— J'ai bien l'impression qu'il n'a plus rien d'un « aspirant », mon ami.

Merritt réfléchit quelques instants, puis il croisa les bras.

— Et cette histoire de mariage ?

Pour se donner du courage, car toute cette histoire la révulsait, Magda prit une grande inspiration.

— Il m'accuse d'avoir semé le trouble dans la Forteresse. À cause de moi, il semble que pas mal de gens jugent comme nous qu'il n'est pas taillé pour le poste de Premier Sorcier. Estimant que sa perte de crédibilité est ma faute, il voudrait que je me « rachète ».

— Ta faute ? Qu'as-tu dit à ce sujet ?

— Ce jour-là, dans la salle du Conseil, il m'a accusée d'inventer des histoires sur ceux qui marchent dans les rêves. Tout ça pour inciter les gens à se rallier au seigneur Rahl. En réponse, j'ai lancé qu'il poursuivait des fantômes pour se faire un nom. Qu'il voyait des traîtres partout, si tu préfères. Tout ça pour soigner sa réputation et faire avancer sa carrière.

— Tu as dit ça en public ?

— Eh bien, oui… Devant les conseillers et la foule, je lui ai reproché d'ignorer délibérément la vérité pour servir ses propres intérêts.

— Et tu t'étonnes qu'il t'en veuille d'avoir sabordé sa crédibilité ?

— Il m'accuse aussi d'avoir fait naître des spéculations absurdes au sujet de l'ennemi. Là encore, à cause de moi, les gens ne l'écoutent plus comme avant. Il pense que je suis responsable de la division qui règne dans la Forteresse.

— Et ça lui donne envie de t'épouser ? s'écria Merritt.

— Si je deviens sa femme, croit-il, les gens verront bien que je racontais n'importe quoi, aveuglée par le chagrin. M'avoir à ses côtés redorera son blason, et fera taire les calomniateurs. Selon lui, c'est le seul moyen d'unifier de nouveau les Contrées. En l'épousant, je servirai le Nouveau Monde.

Les bras croisés, Merritt posa sur Magda un regard insondable.

— Mais il n'est pas question que je me marie avec lui.

— Vraiment ? Alors, tout va bien, fit Merritt en décroisant les bras.

Magda se tourna vers l'établi. La simple idée d'épouser Lothain la faisait bouillir de rage, mais pourquoi Merritt avait-il réagi avec tant de passion ? Quoi qu'il en soit, elle appréciait qu'il se soucie d'elle et se réjouisse qu'elle ne commette pas une erreur tragique.

Sortant d'un coin obscur de la pièce, Ombre approcha de sa maîtresse et vint se frotter contre sa main.

— C'est qui, celui-là ? demanda Merritt.

— Ombre… Les chats peuvent parfois voir entre les mondes. C'est Isadora qui me l'a dit. Surtout les chats noirs.

Merritt tendit la main pour que le félin vienne le saluer aussi.

— Isadora savait de quoi elle parlait…

Prudent, Ombre inspecta l'un après l'autre les doigts du sorcier.

— Ombre a senti la présence du tueur mort avant Isadora et moi. Il ne l'a pas aimé, ce cadavre animé, mais toi, il t'apprécie…

Satisfait de son examen, le chat se frottait contre le sorcier en ronronnant. Avec la tenue noire de Merritt, l'homme et l'animal se ressemblaient, se confondant presque.

Magda se demanda si Merritt sentait lui aussi la présence des esprits. Pour elle, les limites du don restaient bien mystérieuses.

— Je dors avec la tenture comme couverture, et Ombre se roule en boule à côté de mon oreiller. Pas vrai, minou ? Mais on ne va pas pouvoir passer notre temps à te caresser.

— Pour quelqu'un qui n'a pas le don, tu sais rudement bien te servir des défenses que la magie met à ta disposition.

Souriant, Magda souleva le chat et le posa sur l'établi. Pas contrariant, Ombre se coucha sur le côté, une patte avant repliée sous le corps, et regarda sa maîtresse retirer la pièce de bois qui dissimulait le compartiment secret de l'établi.

— Merritt, j'ai quelque chose à te montrer…

Chapitre 62

— Voici le message de Baraccus, dit Magda en sortant de sa cachette une feuille de parchemin pliée. Tu voulais savoir ce qu'il disait, et on va pouvoir le vérifier. Je sais que ces détails sont très importants pour un sorcier.

Sa curiosité piquée au vif, Merritt approcha.

— Si je lis tout le texte, ça te gêne ? Souvent, le contexte est très important. En plus, je verrai peut-être quelque chose qui t'a échappé. Bien sûr, si tu n'es pas d'accord…

— Non, ça ne me pose aucun problème.

Magda déplia la lettre et la tint à la lumière afin de pouvoir la lire à voix haute.

— « Magda, mon temps est révolu, mais pas le tien… Ton destin est la recherche de vérité. Ce sera difficile, mais je t'implore de relever ce défi qui te demandera un courage inhumain… »

» Je ne me suis pas trompée, il dit bien « recherche de vérité ». Pas « de la vérité »…

Merritt plissa pensivement le front.

— Et la suite ? demanda-t-il.

— « Baisse les yeux et regarde sur la gauche de la vallée, à la lisière de la cité. Vois-tu le palais qui se dresse sur une butte ? C'est là que s'accomplira ta destinée, pas devant mon ancienne enclave. Surtout, n'oublie jamais que je croirai toujours en toi et que je continuerai à t'aimer par-delà la mort. Tu es une fleur sauvage très rare, mon aimée. Sois forte, préserve ton indomptable esprit et vis l'existence que toi seule peux vivre. »

Alors que Magda ravalait ses sanglots, le seul bruit, durant un long moment, fut celui de la queue d'Ombre qui frappait en cadence le plateau de l'établi.

— Magda, c'est une belle lettre, souffla Merritt, lui aussi très ému. On sent à quel point il tenait à toi.

Magda écrasa une larme sur sa joue. Elle n'aurait pas cru que relire ce texte la bouleverserait ainsi. Tant de souvenirs remontaient à la surface ! En même temps, ces mots sonnaient comme le glas d'un passé qu'elle chérissait pourtant plus que tout. Baraccus n'était plus là, et le monde des vivants continuait à tourner…

— Tu as une idée de ce qu'il veut dire en parlant d'un « palais » où se jouerait ma destinée ?

— Désolé, mais je ne vois pas du tout… Baraccus était un prophète, donc on peut le croire quand il parle de l'avenir. D'un avenir possible, en tout cas… Notre libre arbitre exclut toute certitude, même pour les prophètes. En tout cas, Baraccus te dit que ton futur t'appartient et qu'il croit que tu prendras les bonnes décisions.

Magda baissa les bras.

— Quand l'espion essayait de me tuer de l'intérieur, je me suis souvenue de ce message. Alric Rahl m'avait déjà dit que les dévotions, celles qu'il a créées avec ton aide, protègent un esprit de toute intrusion. Alors que j'approchais du voile, condamnée à le traverser, le message de Baraccus m'a fait comprendre que je devais jurer fidélité au seigneur Rahl pour préserver mon esprit et ma vie. Mon mari m'a aidée à choisir mon avenir, et en ce sens, sa dernière lettre était une prophétie.

— Une prédiction est un guide, tu as parfaitement raison… (Merritt sembla émerger d'une très profonde méditation.) Et ta destinée, semble-t-il, est la recherche de vérité, et non de *la* vérité, comme je l'ai cru à tort.

— Et cette différence te semble importante ?

Merritt dégaina son épée. En quittant son fourreau, la lame émit une note métallique unique qui résonna longuement dans le débarras silencieux. Quand le sorcier tenait cette arme, Magda voyait dans son regard quelque chose de plus que le don – une sorte de colère intérieure qui semblait prête à le consumer tout entier.

Merritt posa l'épée sur l'établi. Les yeux verts d'Ombre se rivèrent sur la lame, comme si elle le fascinait.

Sans un mot, le sorcier dévisagea Magda.

— Que t'arrive-t-il ?

— Regarde la poignée. Quel mot y figure ?

Magda le savait très bien, et elle ne cessait pas d'y penser depuis qu'elle s'en était aperçue.

— « Vérité »…, dit-elle. Veux-tu dire que ma destinée, selon Baraccus, était de trouver l'Épée de Vérité ? Ce serait aussi simple que ça ?

Merritt haussa les épaules.

— Je n'en sais rien… Après tout, je suis un inventeur, pas un prophète. Moi, j'ai mis sur la poignée le mot « Vérité », mais c'est toi qui as donné son nom à l'arme.

Des idées confuses tourbillonnèrent dans la tête de Magda. Baraccus avait-il vraiment voulu dire qu'elle devait trouver Merritt et sa curieuse épée ? Ou fallait-il comprendre que son premier pas en quête de vérité l'avait conduite à rencontrer Merritt, qui la conduirait plus loin sur ce chemin ?

Chapitre 63

Alors que Magda laissait courir un doigt le long des lettres du mot « Vérité », Merritt approcha de l'établi et balaya du regard les outils soigneusement rangés.

— C'était là qu'il travaillait ? demanda-t-il.

La jeune femme désigna une caisse, sur le côté.

— Et je m'asseyais ici pour le regarder faire…

Magda baissa les yeux sur le coffret d'argent sculpté qui contenait ses plus précieux souvenirs. Baraccus lui semblait si irréel, à présent. En un sens, son absence semblait dater d'hier, mais en même temps, il appartenait à une période de sa vie révolue depuis ce qui paraissait être une éternité. Il lui manquait, certes, mais face au danger qui menaçait les Contrées, même ce chagrin perdait de sa substance.

— Ce coffret, c'est lui qui l'a fabriqué ?

Magda acquiesça. Tirant le coffret vers elle, elle le caressa du bout des doigts, puis ouvrit le couvercle.

— Il contient des petits cadeaux et d'autres souvenirs.

La jeune femme sortit la fleur blanche et la montra à Merritt.

— C'est une fleur très rare… Je n'en avais vu qu'une jusque-là…

Magda fit tourner la fleur entre son pouce et son index.

— Tu connais son nom ? Baraccus m'a dit qu'elle était très rare, mais sans jamais préciser comment elle s'appelait.

— C'est une blanche-aveu…

— Vraiment ? Une blanche-aveu ? Quel drôle de nom…

— Un aveu, c'est la révélation de la vérité. Et la vérité, comme la blancheur, est une image de la pureté.

— Un joli nom pour une très jolie fleur…, soupira Magda en remettant son trésor dans le coffret, dont elle referma le couvercle.

— Un jour, dit Merritt, tu pourrais venir me voir travailler…

— J'aimerais beaucoup ça…

Magda alla s'asseoir sur sa caisse et désigna les outils d'orfèvre, les pierres précieuses rangées dans de petits paniers et les carnets de notes de son mari.

— Sur le coup, j'ai improvisé une explication, mais au fond, j'aimerais bien que tout ça te revienne.

— Tu es sérieuse ? Moi, hériter des outils d'un Premier Sorcier ?

— Ils m'appartiennent, désormais, et je voudrais que tu les gardes. Baraccus serait d'accord, je crois. Il aurait apprécié qu'ils reviennent à

un homme de valeur.

Merritt passa un index presque amoureux sur quelques-uns des outils, comme s'ils lui inspiraient un très grand respect.

— Ils sont d'une qualité extraordinaire.

— Je suis contente qu'ils te plaisent, et je sais que tu en feras un très bon usage.

— Et ces carnets ? demanda Merritt.

— Des notes, je crois…

— Je peux les consulter ?

Ravie de voir que le « legs » de Baraccus plaisait tant à Merritt, Magda se pencha pour pousser les carnets vers lui.

— Bien entendu… Qui sait ? ils pourraient t'être utiles.

Merritt prit le premier carnet, l'ouvrit et le feuilleta, ses yeux noisette soudain écarquillés.

Son sourire s'effaça et il blêmit d'un coup.

— Par les esprits du bien ! s'écria-t-il.

— Un problème ? s'inquiéta Magda.

Merritt tourna plus vite les pages.

— Des calculs cosmologiques…, soupira le sorcier.

— Oui, ça paraît logique.

Il n'y avait pas de quoi réagir ainsi. Baraccus passait une bonne partie de son temps à faire des calculs cosmologiques. Mesurant la distance entre les étoiles, il avait également l'habitude de calculer ce qu'il appelait leur « angle » par rapport à la lune ou à un point donné de l'horizon.

— Baraccus parlait souvent à ses sorciers de calculs cosmologiques, de mesures astrales et d'équations. Je croyais que tous les membres de votre profession s'y intéressaient.

— Non, tu n'as pas bien saisi… Regarde ! (Merritt orienta le carnet vers Magda.) Regarde ! Ce sont des calculs cosmologiques !

— Oui, tu l'as déjà dit. Désolée, mais ça ne me parle pas…

— Magda, ce sont les formules requises pour créer une brèche du septième niveau ! Bon sang ! ces tables et ces formules sont antérieures au changement stellaire ! Je savais qu'elles existaient, mais je désespérais de les trouver un jour. Selon Baraccus, elles étaient scellées dans le Temple des Vents !

Magda se leva d'un bond.

— Tu es sûr de ce que tu racontes ?

— Sans l'ombre d'un doute ! Dans ce carnet, il y a tout ce qu'il faut savoir pour créer une brèche du septième niveau.

Alors que Merritt se laissait tomber dans le fauteuil de Baraccus, Magda baissa les yeux sur le carnet ouvert. Pour elle, ces diagrammes

et ces équations ressemblaient en tout point aux autres notes que prenait régulièrement son mari. Elle n'y comprenait rien, bien entendu, mais pour Merritt, ça semblait clair comme de l'eau de roche.

Soudain, elle comprit tout et son sang parut se figer dans ses veines.

— Je sais tout, maintenant… Merritt, je sais tout !

— Tout quoi ?

Glissant un index sous le menton du sorcier, Magda le força à lever les yeux pour la regarder.

— Baraccus savait que tu aurais besoin de ces formules, et il les a rapportées du Temple des Vents. Tu te souviens de ce que je t'ai raconté ? À son retour, il m'a dit que les boîtes d'Orden avaient disparu et que j'étais la seule à qui il pouvait le confier… Il savait que le pouvoir n'était plus en sécurité. Donc, il a rapporté les formules afin que la clé puisse voir le jour.

Merritt en resta bouche bée.

— Il a rapporté ces trésors pour toi, Merritt. Informé de tes recherches, il savait que tu aurais besoin de ces calculs. Et il voulait que tu achèves la clé, afin qu'elle protège les boîtes d'Orden. Ma destinée, a-t-il écrit, est la recherche de vérité. Cette quête m'a conduite à toi, afin que je te remette le trésor qu'il voulait t'offrir.

Merritt posa une main sur son front.

— Tu me donnes le tournis… Magda, as-tu conscience de l'énormité de ce que tu dis ? C'est si difficile à croire…

— Pourtant, la vérité est dans le carnet que tu tiens entre tes mains…

— Ces formules ont une incroyable valeur. Pour beaucoup de sorciers, elles n'étaient qu'un mythe. Mais certains, comme moi, ont été amenés à postuler qu'elles *devaient* exister. Et voilà que je viens de les trouver sur l'établi du Premier Sorcier !

— Elles sont là depuis son retour du royaume des morts. Il les avait cachées à la vue de tous.

Les yeux brillants de larmes, Merritt ne put plus contenir ses émotions :

— Sais-tu combien de braves types sont morts en essayant de reconstituer ces formules ? Morts en cherchant à tâtons dans le noir, comme des aveugles…

— Tu vas pouvoir achever l'Épée de Vérité ?

Merritt brandit le carnet.

— Avec ça, oui ! J'ai tout ce qu'il me faut pour finir le travail !

— Tu vas demander de l'aide à d'autres sorciers afin d'achever ton œuvre ?

Merritt réfléchit un moment à la question de Magda.

— Pour tout le travail préliminaire, je me suis débrouillé seul. En fait, je n'aurai besoin de personne.

— Pourtant, les sorciers qui essaient encore de fabriquer la clé travaillent en équipe.

— Le Conseil ordonne que la clé soit fabriquée, mais il n'a pas la première idée du protocole à suivre. Comme les créations se font souvent à plusieurs, les conseillers se sont dit que c'était la bonne façon de procéder.

— Tu n'as pas donné ton opinion ?

— Plutôt dix fois qu'une ! Mais ces imbéciles ne voulaient rien savoir. Malgré mon opinion, ils « supposaient » qu'une telle tâche exigeait une équipe. Tu sais, ces gens supposent beaucoup, et quand ça provoque des catastrophes, ils ne se sentent jamais coupables, parce qu'il y a toujours un pauvre type pour servir de bouc émissaire.

— N'auras-tu pas besoin d'un assistant, malgré tout ?

Merritt coula à Magda un regard lourd de sens.

— Oui, mais avec les derniers événements, je n'ai plus confiance en personne. Comme toi, au fond… Après tout, tu n'as pas jugé bon d'informer le Conseil au sujet des boîtes d'Orden.

— C'est vrai.

— En outre, si trop de gens savent que la clé est achevée, le voleur des boîtes d'Orden risque d'en avoir vite vent. Baraccus ne se fiait qu'à toi… Si je travaille seul, personne ne saura que la clé existe. Ensuite, je pourrai partir à la recherche des boîtes, afin de les protéger.

— Tu es sûr de devoir achever l'Épée de Vérité ? Sans la clé, le danger…

— Le voleur des boîtes peut tenter d'accéder au pouvoir sans recourir à la clé. Cette tentation est le plus grand danger qui nous menace. En y cédant, et en commettant certaines erreurs, le voleur peut sans le vouloir détruire le royaume des vivants. Si un idiot prend ce risque, la clé seule pourra nous sauver du néant.

— Dans ce cas, achève la clé, en effet. Ensuite, nous tenterons de protéger les boîtes.

— Nous ?

— Nous sommes les deux seules personnes informées de cette affaire. Baraccus ne se fiait pas à moi par hasard… Le ou les voleurs ne savent pas qu'il t'a rapporté les formules. Toi et moi, nous connaissons la totalité de l'histoire. Donc, nous devons travailler ensemble.

— Le raisonnement est juste, mais je ne suis pas sûr d'y souscrire. C'est trop dangereux, Magda !

— Dangereux ? Merritt, je suis déjà au centre de tout ça ! La seule

question, c'est de savoir quel nouveau malheur me guette. Pour ne plus rien risquer, je n'ai qu'une option : découvrir la vérité et mettre un terme à cette folie.

Accablé, Merritt se passa une main sur le front.

— Je n'aime pas cette idée, Magda, mais je crains que tu aies raison. Où que tu ailles, on dirait que tu te retrouves dans l'œil du cyclone…

— C'est peut-être ça, ma destinée… Je dois découvrir ce qui se trame dans la Forteresse. Peut-être suis-je la seule à pouvoir le faire.

Merritt saisit l'épée et la brandit, Ombre suivant du regard la lame scintillante.

— Je dois agir très vite, avant qu'un malheur m'en empêche.

— Et notre visite à la magicienne ennemie ? C'est important aussi, et son exécution ne tardera plus – si ce n'est pas déjà fait.

Merritt rengaina son arme.

— Si elle est en vie, ils ne la décapiteront pas ce soir. En général, les exécutions ont lieu l'après-midi. Donc, nous avons jusqu'à demain. Ça me laisse la nuit pour achever la clé.

— Tu as raison, mais dans le cas des exécutions publiques… Ce cas-là pourrait être différent… Merritt, tu es sûr que cette femme pourrait nous dire des choses importantes ? Si oui, il ne faut pas laisser passer cette occasion.

— Tu parles d'or, mais la clé passe avant tout. Ensuite, nous tenterons de voir la prisonnière, si elle est encore en vie.

— Très bien… Descendons dans les catacombes, et finissons-en !

Tapotant le pommeau de l'épée, Merritt hésita un moment.

— La Forteresse n'est pas le bon endroit… J'ignore quelle onde de choc générera la mobilisation de tant de pouvoir, mais je parie que le processus ne passera pas inaperçu. Je détesterais attirer l'attention de certaines personnes. En plus, il me faut de l'eau. Beaucoup d'eau.

— Pourquoi ?

— Pour servir de liquide de refroidissement.

— Je connais un endroit, dans la forêt… L'étang où j'allais quand j'étais petite.

— Ton coin secret, avec Quinn ?

— Oui. Ce n'est pas loin, mais personne n'y va jamais. On devrait partir maintenant. De nuit, nous ne risquons pas de croiser des promeneurs.

— Magda, même si j'ai tout ce qu'il me faut, ça reste très dangereux. Une telle expérience n'a jamais été tentée. Que dirais-tu de m'attendre ici ?

— Baraccus est très clair : ma destinée est la recherche de vérité. C'est moi qui ai donné son nom à la clé. Tu dois l'achever, et mon destin, j'en suis sûre, est d'être à tes côtés pour t'assister. Qui peut

mieux que moi être ton bras droit ? Ta femme de confiance ?

Merritt sonda longuement le regard de Magda avant de capituler.

— J'aimerais beaucoup que tu sois ma femme de confiance, Magda… De plus, tu as raison, il me faut de l'aide.

— Mais je n'ai pas le don… C'est un problème, non ?

— Pas pour ce que je te demanderai.

— Et que me demanderas-tu ?

— Ton sang.

Chapitre 64

Chaque fois qu'un cri montait dans la nuit, Magda ne pouvait s'empêcher de tourner la tête dans la direction d'où il venait. Même si elle ne voyait jamais rien, impossible de s'en empêcher ! Dans le noir, les ululements, les grognements et les sifflements tapaient vite sur les nerfs, y compris quand on connaissait très bien les animaux qui les produisaient. De plus, les éclairs et le tonnerre, dans le lointain, n'arrangeaient rien.

Quand la jeune femme regardait par-dessus son épaule, la silhouette de Merritt, derrière elle, lui donnait l'impression d'être suivie par un spectre.

Après avoir quitté la Forteresse, puis la ville, les deux amis s'étaient enfoncés dans la forêt qui entourait Aydindril. Une très grande forêt, extrêmement dense et qui semblait devoir s'étendre à l'infini.

D'expérience, Magda savait qu'il n'en était rien. Au nord, elle cédait la place à des montagnes qu'il fallait traverser pour accéder à une série de petits royaumes. À l'ouest, elle débouchait sur de grandes plaines où des populations nomades aimaient à établir leurs campements.

En continuant assez longtemps vers l'est, on atteignait les premières villes de D'Hara, presque des avant-postes tant le cœur du pays en était encore éloigné. Au sud s'étendait le pays sauvage, foyer de bien des peuples rares et fragiles.

Au-delà de ces confins-là des Contrées, au bout de voies commerciales très fréquentées, se dressaient l'Ancien Monde et son cortège de mystères. Mais au cours de ses nombreux voyages, Magda n'avait jamais eu l'occasion d'y aller.

Une région des plus exotiques, si on en jugeait par les marchandises qui en provenaient…

Répugnant à distraire Merritt, qui avait besoin d'une intense concentration, Magda n'avait presque rien dit depuis le début de leur randonnée nocturne. Tout aussi taciturne, le sorcier la suivait, sans doute en réfléchissant à ce qu'il allait faire.

Qu'éprouvait-on quand on parvenait enfin au terme d'une quête longue de plusieurs années ? Surtout après avoir cru qu'on n'atteindrait jamais son objectif… Sans avoir la moindre chance de réussir, des hommes étaient morts pour accomplir ce que Merritt,

grâce au legs de Baraccus, avait enfin la possibilité de faire.

Bien qu'elle n'ait plus emprunté ce chemin depuis des années, Magda n'avait aucun mal à s'orienter. À la lumière de sa lanterne, il semblait que la végétation avait encore envahi la piste, mais ça ne changeait pas grand-chose au paysage, quand on le connaissait par cœur depuis son enfance.

Alors que l'orage approchait, Magda reconnut un arbre fourchu puis un rocher à la forme très particulière. Une fois cet obstacle négocié, on arrivait sur une crête rocheuse qui descendait en pente raide sur une assez longue distance.

D'instinct, la jeune femme retrouva les bonnes prises et les meilleurs appuis pour les pieds. Dans son dos, Merritt suivit scrupuleusement son exemple afin d'éviter tout problème durant la brève mais assez périlleuse escalade.

Avec ses vêtements noirs, Merritt se fondait très harmonieusement dans le paysage. Habituée à voyager dans des conditions peu confortables, Magda avait reconnu du premier coup d'œil un véritable « homme des bois ». Pour un sorcier, ce n'était pas commun. Dans cette profession, on se montrait le plus souvent casanier. Un autre point qui distinguait Merritt de ses collègues.

Une averse étant imminente, Magda entendait en terminer le plus vite possible et retourner sans tarder dans la Forteresse. Depuis sa rencontre avec Sadler, en fin d'après-midi, les nuages qui dérivaient vers Aydindril s'étaient transformés en une immense nappe noire zébrée d'éclairs. Alors que ces turbulences plombaient à présent le ciel au-dessus de la cité et de la forêt, un vent mordant et une vague odeur de soufre, dans l'air, laissaient augurer un déluge.

Des éclairs plus violents que les précédents illuminèrent soudain le paysage alentour, donnant aux grands arbres de vagues allures de monstres aux membres griffus déployés. Ces brusques accès de clarté, ponctués par le vacarme de la foudre, composaient un environnement étrangement dérangeant, même pour quelqu'un comme Magda, qui n'en était pourtant pas à sa première averse en forêt.

Contrairement à ce qui se passait d'habitude lors d'un orage, les éclairs se succédaient à un rythme tellement rapproché que Magda aurait pratiquement pu se passer de sa lanterne pour se repérer. Avec ces incessantes explosions de lumière suivies de très brèves plages d'obscurité, l'œil finissait par avoir du mal à s'accoutumer, et la progression n'en était pas facilitée.

Certaine que la pluie ne tarderait plus, Magda se résignait déjà à l'idée d'être trempée jusqu'aux os.

— On est encore loin ? demanda Merritt alors qu'ils atteignaient le pied de la crête.

Magda tendit un bras vers la droite.

— En plein jour, tu verrais l'étang à travers les trouées dans ces arbres.

Le sorcier arma son bras et le détendit, comme s'il voulait jeter un caillou. Une lumière assez semblable à celle des éclairs jaillit en arc pour venir illuminer la zone désignée par Magda. Entrant en contact avec l'eau, cette flèche ignée la fit scintiller de mille feux avant de s'éteindre.

— Il y a trop de végétation et le terrain est trop pentu, dit Merritt. Nous aurons besoin d'un espace découvert.

— L'endroit dont je t'ai parlé est un peu plus haut… La piste, devant nous, conduit à une sorte de clairière, au bord de l'étang.

Magda ouvrit la marche et reconnut bientôt un grand chêne qui lui avait été si familier, dans son enfance, qu'elle eut l'impression de retrouver un vieil ami. Alors qu'elle passait sous une branche basse, elle avertit Merritt qu'il fallait incliner la tête.

Longeant une corniche, la piste conduisit les deux amis devant un rideau de cèdres. Trouvant sans peine un passage entre les troncs serrés des arbres, Magda guida Merritt jusqu'au pied d'une pente assez courte mais très raide.

Au printemps, la clairière était souvent inondée. Au plus chaud de l'été, on pouvait y camper bien au sec.

À la lumière des éclairs, Magda vit que des lys blancs flottaient paresseusement à la surface de l'onde. Formant une haie protectrice autour de l'étendue d'eau, les broussailles malmenées par le vent bruissaient comme des serpents en colère.

À l'autre extrémité de l'étang, une paroi rocheuse ajoutait à l'intimité protégée du coin secret de Magda.

— C'est parfait, souffla Merritt.

Un éclair plus aveuglant que les autres et un roulement de tonnerre réduisirent au silence toutes les créatures de la nuit. Dans un silence qui n'avait rien de naturel, on aurait entendu voler une mouche.

Jusqu'au coup de tonnerre suivant, bien entendu…

Se tournant, Magda vit que Merritt, à genoux, lissait le sable qui s'étendait entre deux carrés d'herbe. Quand il fut satisfait de son travail, il se leva et s'épousseta les mains.

— Pose la lanterne là, dit-il en désignant un rocher.

Alors qu'elle obéissait, la jeune femme entendit la note métallique reconnaissable entre mille qu'émettait l'Épée de Vérité lorsqu'on la dégainait. Des frissons courant le long de son échine, Magda se retourna pour découvrir Merritt, les pieds bien ancrés au sol et la lame fièrement brandie.

— Tu sais dessiner une Grâce, pas vrai ? demanda-t-il.

Il leva la main, exposant sa chevalière ornée du diagramme magique.

— Merritt, je n'ai pas le don…

— Ce n'est pas nécessaire, je te l'ai déjà dit. Je me chargerai de tout ce qui est magique, mais c'est toi qui devras dessiner la Grâce. Tu n'auras rien d'autre à faire.

— Eh bien, je n'ai jamais dessiné une Grâce, mais j'ai souvent vu Baraccus le faire. Ce n'est pas si compliqué que ça, je pense…

— Mais celle-là doit être tracée avec du sang.

Cette nouvelle ne surprit pas Magda, qui se contenta d'acquiescer.

— Et la lame doit goûter à ce sang… Parce que ce fluide vital la relie à la Grâce.

Magda se demanda ce que Merritt voulait dire. Goûter au sang ? Soudain glacée par les bourrasques, la jeune femme croisa frileusement les bras.

— Combien de sang faudra-t-il ?

Utilisant l'épée comme un bâton, Merritt dessina dans les airs un cercle autour de lui.

— La Grâce devra être assez grande pour m'entourer… Et les lignes devront être complètes, sans le moindre manque… Pour ça, j'ai peur qu'il faille pas mal de sang.

Magda écarta de son front quelques mèches de cheveux ridiculement courtes et pourtant vagabondes. Elle n'avait jamais cru que ce serait facile. Pourtant, elle avait choisi d'aller jusqu'au bout.

Pas question de reculer !

— Compris… Je ferai de mon mieux.

Chapitre 65

Son beau visage éclairé par la lueur des éclairs, Merritt approcha de sa compagne.

— Magda, tu n'es pas obligée de faire ça ! C'est dangereux ! Je peux demander à des sorciers qui…

— Des sorciers auxquels nous ne pouvons pas nous fier, au cas où tu l'aurais oublié. Surtout sur un sujet si important.

— Je sais… Mais dans les invocations de ce type, il faut que tu le comprennes, le sang joue en quelque sorte le rôle d'un combustible. Comme de l'huile dans une lampe… Ton sang te liera à ce qui va se passer. Tu seras partie prenante des composants de l'invocation. Et il ne sera pas seulement question de Magie Additive. Le pouvoir soustractif sera impliqué. Et c'est cette combinaison qui a déjà tué tant de sorciers.

Avant l'entrée dans la forêt, tandis qu'ils traversaient la ville, Merritt avait répété à l'infini ce petit discours. Il avait des doutes, mais Magda ne s'était pas laissé dissuader pour autant. Toujours déterminée à ne pas renoncer, elle avait cependant besoin de quelques explications, et c'était le moment ou jamais de les obtenir.

— Tu m'as déjà dit tout ça, mais sans préciser comment je serai liée à ce qui va se passer…

Merritt approcha encore et leva sa chevalière au niveau des yeux de Magda.

— Une Grâce est le symbole du lien qui existe entre le monde des vivants et le royaume des morts. Les Magies Additive et Soustractive sont également connectées, et l'étincelle du don coule en elles comme du sang. Mais une Grâce, en réalité, est bien davantage qu'une illustration de cette symbiose universelle. En un sens, c'est elle qui génère le lien et produit la cohésion.

» Si tu te sers de ton sang pour en dessiner une, tu seras la matrice vivante permettant d'associer tous les éléments nécessaires à la fabrication de la clé. Les formules qui me manquaient ont pour objectif de conserver à l'intérieur de l'épée les éléments qui doivent se connecter – en tout cas, jusqu'à ce que le protocole de fusion ait accompli son œuvre. En d'autres termes, la brèche du septième niveau assurera la stabilité du processus tandis que les composants Additifs et Soustractifs se combineront. Comme tu l'as sans doute déjà compris, c'est dans la Grâce – ou encore mieux, dans sa nature profonde – que

se produira une brèche, afin que ce qui est en principe séparé puisse s'unir. Au cœur de la clé, dans le cas qui nous occupe…

» C'est pour ça qu'il y a eu tant de morts… En l'absence de brèche, l'union devient impossible. C'est une « collision » qui se produit, et l'onde de choc est dévastatrice.

» Quand un sorcier est né avec les deux facettes du don, la « cohabitation » se passe tout naturellement. Mais si on tente de la créer artificiellement, sans disposer des formules requises, on court à la catastrophe.

» Une fois la brèche générée, c'est en toi, par l'intermédiaire de ton sang, que la magie puisera la force vitale nécessaire à l'invocation. En toi, où elle trouvera à la fois la vie et la mort, comme en chacun de nous…

À sa grande surprise, Magda s'avisa qu'elle commençait à comprendre pour de bon le processus. Ça ne renforçait pas vraiment sa détermination – par bonheur, elle était assez solide comme ça – mais il était toujours bon de savoir à quoi on s'exposait.

— Donc je fournirai aussi le pouvoir lié à la mort ?

— C'est ça… Nous sommes tous destinés à mourir, Magda. En conséquence, dès le jour de notre naissance, nous portons en nous une force morbide. L'inverse de notre étincelle de vie, me diras-tu ? Non, son complément… Quand elle puisera en toi, la Grâce sera à la fois nourrie de vie et de mort parce que tu es composée des deux.

» Le pouvoir d'Orden englobe précisément la vie, la mort et tout ce qui est ou n'est pas au sein de la Création. Pour être complète, la clé doit elle aussi être ambivalente. Par l'intermédiaire de la Grâce, c'est ton ambivalence, Magda, que je lui transmettrai. Une fois la brèche ouverte, l'épée te videra de tes forces.

» Si les formules que je vais utiliser ne sont pas exactes, si je commets une erreur en modelant le sortilège – ou si la brèche ne s'ouvre pas correctement ou refuse de se fermer –, tu risques d'être piégée derrière le voile, du côté du royaume des morts. Exactement comme les sorciers que Baraccus a envoyés en mission dans le Temple des Vents. Coincés du mauvais côté du voile, ils ne sont jamais revenus dans le monde des vivants.

Magda croisa nerveusement les mains.

— Merritt, je te fais confiance… Tu travailles sur ce sujet depuis des années, et personne n'en sait aussi long que toi. Si c'est possible, tu réussiras. Je ne pourrais pas être entre de meilleures mains.

— Et si je me suis trompé quelque part ? Magda, renonce avant qu'il soit trop tard. Je peux demander l'aide d'un autre sorcier. Un de ceux qui mènent les expériences dans les sous-sols. C'est leur métier, et ils consacrent leur vie à créer des choses dangereuses. Je pense que tu ne devrais pas…

— Nous avons déjà eu cette conversation, inutile d'y revenir. L'enjeu est plus important que ma vie, et tu le sais. C'est ma seule existence, et je ne veux pas la perdre, sauf si c'est pour offrir aux Contrées une chance de survivre et de connaître la paix et le bonheur. Quelqu'un a volé les boîtes d'Orden dans l'intention évidente de les utiliser. Ce faisant, cette personne mettra délibérément – ou sans le savoir – en jeu la survie du monde des vivants. Mon seul souci est d'empêcher ça. À quoi bon m'épargner de courir des risques ce soir si nous devons tous mourir demain ? Merritt, toi seul peux achever la clé. Et je suis la seule personne en qui tu puisses avoir confiance.

» J'irai jusqu'au bout ! Je sais que tu seras prudent, mais si je dois quand même y laisser la vie, j'aurai pris le risque en toute connaissance de cause, et je t'interdis de te sentir coupable. Mon ami, je préfère mourir en essayant de sauver le monde qu'assister à la fin de tout avant de disparaître à mon tour.

» Fais-toi confiance, Merritt ! Réussis ce que nul autre que toi ne pourrait réussir. Je suis là pour t'aider à achever la clé.

À la lueur des éclairs, Merritt dévisagea longuement Magda.

— Tu es une personne comme on en rencontre rarement, Magda Searus… Très rarement.

Magda s'avisa soudain que les scrupules du sorcier lui réchauffaient le cœur. Elle aurait détesté qu'il se fiche de la tuer ou pas.

— Tends-moi ton bras…, dit Merritt.

La jeune femme obéit.

— Tiens-toi tranquille, souffla le sorcier en refermant une main sur le poignet de sa compagne. Je ne veux pas te blesser parce que tu gigotes.

Magda prit une profonde inspiration et la relâcha lentement. La lame lui faisait peur, certes, mais beaucoup moins que ce qui allait suivre. L'angoisse de l'inconnu, toujours… Regardant autour d'elle, la jeune femme se demanda si ce n'était pas la dernière fois qu'elle voyait ce monde.

— Je suis prête. Agis !

Sans crier gare, Merritt entailla la chair de Magda, juste au-dessus du poignet. Les dents serrées, la veuve de Baraccus sentit la lame s'enfoncer, puis elle vit le sang jaillir de la plaie – bien plus profonde qu'elle aurait imaginé, tout compte fait.

Consciente qu'elle risquait de s'évanouir, Magda lutta pour rester lucide. Merritt aurait besoin qu'elle soit active.

Mais la quantité de sang qui ruisselait dans sa paume puis le long de ses doigts manqua quand même la faire tourner de l'œil.

— Vite, à présent, avant que tu aies perdu trop de sang.

Avec l'impression d'évoluer dans un rêve, Magda s'écarta de

Merritt et se pencha pour commencer à dessiner le cercle extérieur.

— Non ! s'écria le sorcier, la tirant en arrière par une épaule. Tu dois t'occuper d'abord de l'étoile. Au centre !

— Mais je croyais que…

— Je sais ce que tu vas dire, et dans un cas normal tu aurais raison. Mais cette Grâce-là ne peut pas être dessinée selon la procédure normale. Souviens-toi que nous allons altérer ses éléments. Magda, l'étoile en premier !

Pour tracer une Grâce, avait toujours entendu dire Magda, il fallait commencer par l'extérieur. Procéder autrement était interdit, même pour se livrer à une expérience. Plus qu'un simple diagramme, une Grâce était le vecteur d'une magie puissante qu'on ne pouvait pas traiter à la légère, surtout quand on utilisait du sang pour la dessiner.

Très inquiète, Magda fit cependant ce que Merritt lui demandait. Assez lentement, afin que les lignes soient parfaitement pleines, elle dessina l'étoile à huit branches.

— Très bien…, souffla le sorcier. Maintenant, trace le cercle qui représente le monde des vivants, en t'assurant qu'il touche toutes les pointes de l'étoile.

Alors que les éclairs et le tonnerre se déchaînaient, Magda suivit soigneusement les instructions du sorcier. Souvent contrainte d'écarter de ses yeux des mèches de cheveux malmenées par le vent, elle acheva le cercle intérieur, traça le carré et finit par le cercle extérieur.

— Maintenant, les lignes qui représentent la lumière. Mais commence hors du cercle extérieur, dans le royaume des morts, et tire les lignes vers l'intérieur jusqu'à ce qu'elles touchent les pointes de l'étoile – en d'autres termes, la Création.

Magda n'en crut pas ses oreilles.

— Merritt, tu es sûr ? Je n'ai jamais entendu parler d'une Grâce dessinée ainsi. Les rayons partant du royaume des morts pour rejoindre la lumière de la Création ? C'est… C'est un sacrilège.

— Je sais, mais il faut que tu le fasses ! Nous combinons des éléments, souviens-toi. C'est pour ça que j'avais besoin des calculs cosmologiques et d'une brèche du septième niveau. Allons, fais vite avant d'être trop affaiblie par l'hémorragie.

Lorsqu'elle eut fini, Magda s'avisa qu'elle se sentait en effet bien faible. À part ses doigts, ankylosés par l'effort, elle sentait tout son corps picoter étrangement.

Et pourquoi le monde, autour d'elle, semblait-il incliné d'une façon inhabituelle ?

Merritt la rattrapa avant qu'elle s'écrase sur le sol et lui appuya le dos contre une souche.

— Tu t’en es très bien tirée, dit-il en posant une main sur la blessure de Magda.

Un flot brûlant de magie se déversa dans le bras de la jeune femme.

— Voilà, l’hémorragie est enrayée et le processus de guérison est en route. Reste ici et repose-toi pendant que je travaille. Magda, sois forte pour moi. J’en ai besoin pour ce qui va suivre ! Sois forte pour moi !

Magda acquiesça, mais le sorcier l’avait déjà quittée pour se camper au centre de la Grâce dessinée avec du sang.

Son sang !

Chapitre 66

Le dos contre la souche, Magda regardait le grand éclair qui zébrait les nuages, les colorant de vert dans leurs profondeurs. Comme s'il entendait déchirer le ciel à lui seul, ce trait de lumière aveuglante dessinait des lignes brisées qui emplissaient l'horizon comme si elles dansaient au son des roulements de tonnerre qui ponctuaient leurs évolutions.

Sous Magda, le sol tremblait en réponse à ce déchaînement de violence.

Songeant à la coloration verte, la jeune femme eut le sentiment que cela aurait dû évoquer quelque chose de bien particulier pour elle. Mais quoi ? Impossible de mettre le doigt dessus !

Comprenant soudain que la lumière et le vacarme ne provenaient pas en totalité du ciel, la jeune femme se redressa sur les coudes.

Campé au centre de la Grâce, Merritt tirait dans les airs une ligne lumineuse qu'il tenait entre le pouce et l'index – oui, exactement comme on déroule le fil d'une bobine. Devant lui, un construct composé de centaines de lignes semblables lévitait dans le vide. Stupéfaite, Magda reconnut une toile de vérification – la plus complexe qu'il lui ait été donné de voir.

La foudre venait percuter cette toile, sautant d'une ligne à l'autre comme si elle entendait mettre à l'épreuve la solidité de la structure.

Au centre du construct, l'Épée de Vérité flottait elle aussi dans les airs, à près de cinq pieds du sol. Tournant lentement sur elle-même, l'arme reflétait la lumière verte des lignes, la projetant dans toutes les directions vers le cercle extérieur de la Grâce.

Tandis que Merritt ajoutait de nouvelles lignes, celles qui existaient déjà se prolongeaient d'elles-mêmes, s'orientant dans tous les sens pour aller se joindre à d'autres. Comme s'il entendait contrôler la rapide croissance du construct, et en même temps le renforcer, le sorcier ajoutait çà et là des sortes d'entretoises de lumière qui se mettaient aussitôt en place aux endroits requis.

Jugeant que la croissance du construct n'avait plus besoin de sa supervision, Merritt se pencha sur l'étoile dessinée dans le sol et commença à tracer des runes à l'intérieur. Utilisant son index, il prenait garde à former des lignes nettes et bien pleines, chaque sortilège ainsi matérialisé étant radicalement différent des autres.

Quand chaque pointe eut été dotée de sa rune complexe, il retourna se camper devant le construct et le modela avec ses mains,

poussant parfois une ligne du bout des doigts ou du plat de la paume.

Comme si sa tête était prise dans un étau, Magda aurait juré qu'elle allait exploser. La douleur lui arrachant un cri, elle se demanda d'où lui venait tant de souffrance. La perte de sang, tout simplement ? Ou était-ce lié à sa connexion avec la Grâce, par l'intermédiaire de son fluide vital ?

Alors que le construct continuait à grossir, son calvaire allait-il empirer ? Jaillissant des lignes principales, des filaments se nouaient les uns aux autres pour former de nouveaux entrelacs lumineux. Et au cours de ce processus, le sang qui composait la Grâce était lentement aspiré et absorbé par ces tentacules de magie.

Pinçant une ligne entre le pouce et l'index, Merritt la tira hors de la toile de vérification et vint la connecter à un des « rayons » de la Grâce à l'endroit précis où il traversait le cercle extérieur – soit la représentation du royaume des morts.

Magda eut l'impression qu'on venait d'enfoncer une aiguille dans son flanc gauche et qu'on commençait à tirer un fil invisible au cœur même de sa chair. Tétanisée de douleur, elle dut lutter pour prendre une inspiration puis la relâcher.

Retournant d'où il venait, Merritt tira une autre ligne de la toile et alla la relier à un autre rayon de la Grâce, toujours à l'intersection entre cette représentation de la Lumière du Créateur et le cercle extérieur.

Cette fois, Magda eut l'impression qu'on lui charcutait le flanc droit. Et quand Merritt recommença l'opération, la douleur frappa au creux de ses reins.

Alors qu'elle appuyait tour à tour sur chaque plaie invisible, la jeune femme aurait donné gros pour que cette torture cesse. Mais la magie lui refusa toute mansuétude…

Au-dessus du construct, des silhouettes sombres et floues venaient de se matérialiser. Jaillissant de la toile, des traits de lumière percutèrent ces formes indéfinissables, ajoutant aux souffrances de Magda, comme si elle était en réalité la cible de ces attaques.

De plus en plus vite, et avec une assurance presque routinière, Merritt continuait à tirer des lignes lumineuses et à les connecter à la représentation du voile, sur la Grâce. Incapable de bouger, le souffle court, Magda aurait juré qu'on était en train de la clouer – non, de la coudre ! – au sol.

Dans le ciel, la lumière verte, bouillonnant au cœur des nuages, semblait vouloir s'étendre jusqu'à emplir le firmament tout entier.

Magda vit alors que l'épée émettait une lueur qui passait du jaune or à une teinte verte très semblable à celle qui essayait d'envahir le ciel.

Merritt tomba à genoux et entreprit de dessiner d'autres runes complexes un peu partout dans la Grâce.

Toujours « cousue » au sol, Magda crut qu'une force invisible allait la couper en deux après l'avoir déchiquetée de l'intérieur.

Au-dessus de la toile, la masse noire bouillonnante grossit jusqu'à occulter le ciel. Au centre, cet improbable cyclone tournait sur lui-même à une vitesse que l'œil pouvait à peine suivre. Et au fond de ce qui semblait être un tunnel, une unique étincelle de lumière verte brillait avec une intensité sans rapport avec sa taille.

La lueur, comprit Magda, n'était jamais venue du ciel, mais de cet effroyable vortex qui menaçait d'aspirer dans ses entrailles la totalité du monde des vivants.

Alors, la notion qui lui avait échappé, un peu plus tôt, lui revint à l'esprit. Quand il l'avait traversé, le voile, selon le récit de Baraccus, avait émis une lueur verte qui ne ressemblait à rien qu'il eût jamais vu. Après être passé de l'autre côté de cette muraille de lumière, il avait eu la certitude, sans pouvoir expliquer pourquoi, d'être entré dans le royaume des morts. Comme s'il lui avait fallu, pour cela, passer d'abord par la « verdoyante vallée des esprits ».

Lorsqu'elle crut distinguer un visage dans la masse désormais inondée de lumière verte, Magda ne put s'empêcher de crier. Puis le vortex lui en révéla un autre, et un autre encore, et encore un autre. Le visage d'un être humain terrifié, la bouche ouverte sur un cri qui lui perçait à présent les tympans, la fureur de ces hurlements venant se mêler aux rugissements de plus en plus sauvages et meurtriers du vent.

Très vite, il apparut que des milliers de spectres vaporeux tourbillonnaient dans le vortex, au-dessus du construct de Merritt.

Et ces cris, ces cris ! Exprimant la douleur, la peur et la détresse, ils semblaient appeler au secours quelque démiurge assez miséricordieux pour mettre un terme à la souffrance des malheureux qui les poussaient. Mais alors que rien dans cette frénésie de terreur et d'angoisse ne semblait réel – ni même vivant, pour tout dire – le calvaire des fantômes continuait, les entraînant toujours plus loin sur le chemin du désespoir et du renoncement.

Un instant, Magda pensa qu'elle était morte. Avait-elle déjà traversé le voile ? Ou au contraire, encore bien vivante, mais plus pour longtemps, se trouvait-elle sur le point de faire son premier pas dans la « verdoyante vallée » ? Comme Baraccus, mais sans espoir de retour…

Au-dessus de l'épée, des flammes jaillirent, fusant vers le ciel en produisant une chaleur telle que Magda, si loin qu'elle en fût, aurait juré que sa chair se calcinait sur ses os.

Virant au blanc, l'Épée de Vérité brilla si intensément que la jeune femme dut fermer brièvement les yeux pour les protéger. Dans le ciel de nouveau visible, un brasier orange se déchaînait, crépitant de fureur, puis mourait en un clin d'œil pour être aussitôt remplacé par un autre – plus enragé encore, comme si chaque renaissance lui donnait un peu plus d'énergie et de haine.

Autour de la toile de vérification, un tapis de flammes bleues couvrait le sol.

Insensible à la fournaise, Merritt continuait à tirer des lignes lumineuses et à dessiner des runes. Dans cet enfer, alors que les spectres hurlaient de rage et de douleur, comment réussissait-il à rester concentré ?

Venant de l'épée désormais incandescente, une vague de chaleur submergea Magda.

Dans le vacarme assourdissant, alors que le vortex méphitique tournait de plus en plus vite, la jeune femme crut que ses poumons allaient se carboniser dans son torse.

Un éclair noir comme la mort jaillit du vortex et vint percuter l'Épée de Vérité. Une autre lance obscure suivit, puis une autre encore. À chaque impact, la lame vira instantanément au noir.

Pour la première fois de sa vie, Magda voyait la Magie Soustractive prendre vie devant ses yeux.

Fusant des connexions établies par Merritt sur le périmètre du cercle extérieur, d'autres éclairs noirs vinrent frapper le pommeau de l'arme puis rebondirent vers le ciel dans le fracas d'un tonnerre surnaturel.

Alors que la lame, bombardée de forces contradictoires, semblait sur le point d'exploser, Merritt leva les bras, faisant jaillir de l'étang de grandes gerbes d'eau qui vinrent s'abattre sur le construct scintillant et sur l'arme qu'il contenait. À travers le rideau liquide, Magda vit de la fumée monter en grésillant de la lame miraculeusement intacte.

Éblouie par les éclairs – les noirs comme les blancs – et assourdie par le tonnerre, Magda crut pourtant entendre s'élever de l'arme un gémissement très semblable à celui des esprits emprisonnés dans le vortex.

Tout le corps douloureux, la poitrine écrasée par une enclume invisible, Magda sentit qu'elle ne tiendrait plus longtemps.

Autour d'elle, les contours du monde se brouillèrent. La chaleur et le bruit, toujours présents, lui parurent soudain très lointains, comme si elle n'évoluait déjà plus dans le même univers qu'eux.

D'un seul coup, l'épée plongea vers le sol.

Comme si un épieu s'était planté entre ses deux yeux, lui traversant le crâne pour s'enfoncer ensuite dans la terre, Magda cria à s'en briser les cordes vocales.

Puis toute douleur et toute angoisse cessèrent, et le monde sombra dans un océan d’obscurité.

Chapitre 67

Très vaguement consciente qu'elle reposait sur une surface souple et douce, Magda ouvrit les yeux et les referma aussitôt, car la lumière sembla les brûler.

Tremblant de tous ses membres, elle était à la fois morte de froid et trempée jusqu'aux os. Rien d'étonnant, songea-t-elle, puisque le temps était à l'orage quand Merritt et elle avaient pénétré dans la forêt. À première vue, la jeune femme aurait parié qu'ils n'y étaient plus, mais de là à avoir une idée de l'endroit où elle se trouvait…

Apercevant la silhouette de Merritt derrière ses paupières très légèrement relevées, elle se sentit rassurée par sa présence.

La vue toujours floue, elle parvint quand même à distinguer une table et un siège. Sur le plateau de la table, elle reconnut un certain carré de velours rouge.

Des statues se dressaient dans les coins d'une pièce au sol jonché d'objets tous plus étranges les uns que les autres. Posées sur toutes les surfaces non encombrées, des bougies fournissaient une lumière vacillante.

Alors que sa vue s'éclaircissait, Magda s'avisa qu'elle était étendue sur le sofa en osier de Merritt. Mais comment était-elle arrivée jusque-là ?

Le sorcier approcha, se pencha et passa rapidement les mains au-dessus de la jeune femme, dont la robe imbibée d'eau glaciale sécha instantanément. En quelques secondes, envahie par une douce chaleur qui s'insinua jusque dans ses os, Magda cessa de trembler.

Mais elle avait toujours mal partout !

— Je suis toujours vivante ? coassa-t-elle.

— Tout ce qu'il y a de plus vivante, oui… Nous sommes chez moi, parce que c'est bien plus près de la forêt que la Forteresse. Je voulais te mettre au plus vite à l'abri du déluge. Tu n'allais pas très bien… Le choc a été plus rude que je l'espérais, mais moins dévastateur que je le redoutais. La brèche a résisté… (Merritt frôla du bout des doigts l'épaule de la jeune femme.) Tu as été forte, Magda. Très forte. Mais je n'ai pas voulu prendre le risque de te porter jusque chez toi.

— Porter ? Tu m'as portée…

— Il m'a semblé que la pluie ne te ferait aucun bien, alors, je n'avais guère le choix.

— Et l'épée ?

— Quoi, l'épée ?

— Tu as réussi ? La clé est achevée ?

Le sorcier eut un grand sourire.

— Grâce à toi, oui… Ta force et ta détermination m'ont permis de réussir.

— Tu l'as fait !

— Non, *nous* l'avons fait ! Magda, je t'ai soignée, mais tu as besoin de repos. La magie n'a jamais remplacé une bonne nuit de sommeil, sais-tu ?

Dans un brouillard, Magda se souvint que Merritt lui avait tenu les mains pendant qu'il s'efforçait de la sauver. Ayant une certaine expérience de la guérison, elle avait aisément compris ce qu'il faisait. Mais le contact de sa magie thérapeutique ne ressemblait à rien qu'elle ait expérimenté. Très puissante, elle avait en même temps des vertus apaisantes qui mettaient le patient dans les meilleures dispositions pour en bénéficier.

Alors que l'orage se déchaînait, Merritt avait lutté pied à pied pour l'arracher à la mort. Souffrant comme jamais, elle avait pourtant cru, à un moment, que sa vie allait finir dans la forêt, près de l'étang de son enfance.

Pendant un temps, elle l'aurait juré, elle s'était retrouvée de l'autre côté du voile, et Merritt, venant la chercher, l'avait ramenée dans le monde des vivants.

— C'est toujours la nuit ?

— Non, Magda… Le matin…

— Quoi ? (Tentant de se redresser sur les coudes, Magda ne put convaincre ses bras de bouger.) Merritt, nous devons y aller ! Le donjon… la transfuge… Si elle est encore vivante, ça risque de ne plus durer très longtemps.

— Je sais, mais pour le moment, il faut te reposer. Je t'ai guérie, d'accord, mais tu dois y mettre du tien, si tu veux retrouver la forme.

Troublée par la gravité du sorcier, Magda chercha à sonder son regard… et y lut une inquiétude qui lui glaça les sangs.

— Merritt, je vais m'en sortir, pas vrai ?

— Oui, si tu te reposes. Ton corps en a absolument besoin.

Plissant les yeux, Magda tenta de distinguer le pommeau de l'épée, sur la hanche de Merritt. Ne voyant rien, elle crut que son cœur allait rater un battement.

— Non, ne t'inquiète pas, le baudrier est accroché au dossier de ma chaise.

— Merritt, je voudrais voir l'arme… la toucher…

— Pourquoi pas ?

Le sorcier approcha de la chaise et dégaina l'Épée de Vérité, la note métallique retentissant dans toute la pièce – toujours le même

son, mais avec plus de résonnance, comme s'il venait de plus loin.

Merritt présenta l'épée à Magda, qui laissa courir ses doigts sur les lettres en relief du mot « Vérité ».

Sentant qu'elle voulait s'emparer de l'arme, Merritt se pencha un peu pour lui faciliter la tâche.

La lame reposant sur sa poitrine, la poignée juste sous son menton, la jeune femme se sentit soudain réconfortée et apaisée. Savoir que la clé était achevée l'emplissait de joie et de fierté.

Elle serra la poignée à deux mains, consciente qu'un peu de son sang, indirectement, serait à jamais lié à cette arme d'exception.

Merritt avait accompli un incroyable exploit. Son rôle étant plus modeste, Magda avait néanmoins participé à la création d'un chef-d'œuvre.

Bien qu'elle n'eût pas le don, elle sentait très clairement la puissante magie dont l'épée était désormais investie. Un pouvoir dépassant tout ce qu'elle avait jamais imaginé. Une tempête de magie, contenue dans un artefact si beau que sa seule vue vous serrait le cœur. La colère, la vie et l'amour unis pour former une arme comme il n'en avait jamais existé.

Extatique, Magda songea qu'elle aurait aimé rester ainsi à jamais, l'épée reposant sur elle pour la réchauffer et la protéger.

Sans lâcher son trésor, la jeune femme ferma les yeux, soupira d'aise et, bercée par le bruit régulier de la pluie sur le toit, s'endormit en un clin d'œil.

Chapitre 68

— Tu es sûre que ça va ? demanda Merritt à voix basse alors que Magda et lui remontaient un large couloir. Si tu t'étais reposée un peu plus, c'est moi qui me sentirais mieux… Tu as subi une terrible épreuve.

Dans ce secteur de la Forteresse, réservé à la garde civile, les murs étaient en pierre brute, des poutres apparentes s'entrelaçaient au plafond et un bon vieux plancher couvrait le sol. Ici, on trouvait des dortoirs, des réfectoires et de grandes salles de réunion. Bref, tout ce qu'il fallait pour assurer le bon fonctionnement d'une garde qui n'avait de « civile » que le nom.

Un plastron brillant sur leur tunique bleue, deux soldats plongés dans une grande conversation approchaient des visiteurs. Quand ils les eurent croisés, Magda attendit un peu puis répondit au sorcier :

— Je me porte à merveille. Tu voudrais bien cesser de me le demander ?

Sans ralentir le pas, Merritt glissa à sa compagne un regard ouvertement sceptique. Depuis qu'ils étaient sortis de la maison, il lui jetait régulièrement des coups d'œil à la dérobée, comme pour s'assurer qu'elle tenait toujours debout sur ses jambes.

Pour sa part, Magda était furieuse qu'il soit déjà si tard… Après avoir dormi toute la journée, la veille, elle avait remis ça une partie de la soirée. Repos ou pas repos, la simple idée de dormir lui tapait sur les nerfs. Être assez en forme pour faire ce qu'elle avait à faire lui suffisait, dans les conditions présentes.

— Je n'ai pas l'air bien ? demanda-t-elle.

— Oh si ! tu es magnifique, comme d'habitude… (Merritt s'empourpra.) Enfin, je veux dire que tu parais avoir récupéré tes forces.

Magda sourit de l'embarras du sorcier.

En toute franchise, elle ne se sentait pas bien du tout. Épuisée, elle avait un mal de chien à mettre un pied devant l'autre. Mais la transfuge pouvait être exécutée à n'importe quel moment, et ça passait avant ses petits problèmes.

Malgré l'heure tardive, il y avait de bonnes chances que le général Grundwall ne soit pas encore couché. Entièrement dévoué à sa mission, cet homme ne pensait qu'à la sécurité de la Forteresse et de ses résidents. Plus d'une fois, elle avait entendu Baraccus lui conseiller d'aller se reposer, s'il voulait être encore bon à quelque chose. Un avis

que le général n'avait pas dû écouter souvent…

Dès qu'elle vit les soldats massés devant l'entrée du quartier général de la garde, Magda eut la certitude que Grundwall y était toujours. Sans s'impatienter, certains de ces soldats attendaient d'aller faire leur rapport au général. D'autres se préparaient à partir en patrouille, et d'autres enfin montaient la garde.

Au milieu de tant d'hommes armés jusqu'aux dents, Magda se sentait toujours un peu mal à l'aise, même si elle savait qu'ils étaient les meilleurs défenseurs sur qui elle pouvait compter.

Alors qu'elle franchissait l'arche d'entrée avec Merritt, passant devant de petits groupes de soldats qui conversaient à voix basse, Magda aperçut le général, qui avançait en sens inverse. Pas très grand mais bâti en force, Grundwall, avec son cou de taureau et ses bras comme des troncs d'arbre, avait l'air du genre d'homme capable d'écarter une montagne si elle avait la mauvaise idée de lui barrer la route.

Entouré d'officiers, il leur donnait ses ordres tout en acceptant sans broncher la multitude de rouleaux de parchemin que d'autres gradés tendaient sur son passage. Les consultant parfois d'un œil acéré, il ne manquait jamais de saluer les hommes qui les lui avaient remis.

Quand il en avait trop, il les repassait à un aide de camp visiblement déjà débordé par d'autres sollicitations.

Dès qu'il aperçut Magda, le général eut un grand sourire qui lui fendit le visage d'une oreille à l'autre.

Aussitôt, la veuve de Baraccus fut sur ses gardes.

Amoureux de son métier, Grundwall restait en excellente forme malgré ses tempes grisonnantes. Tenant à rester proche du terrain, il chevauchait souvent avec ses hommes et ne répugnait jamais à participer à une marche forcée, histoire de s'entretenir. Bref, c'était un guerrier, pas un soldat d'opérette enclin à sourire comme un danseur mondain.

Depuis la série de crimes mystérieux, il se montrait plus taciturne et plus bougon que jamais. Pour lui, les meurtres étaient comme une atteinte à sa réputation. Une offense personnelle, en quelque sorte. Et bien entendu, ne pas avoir découvert les coupables le rendait fou de rage.

Pourtant, voilà qu'il souriait comme s'il était dans une salle de bal, à la fin d'une soirée un peu trop arrosée.

— Dame Searus, je suis ravi de vous voir ! s'écria-t-il.

En présence de Merritt, nota Magda, le général semblait beaucoup moins impressionnant que d'habitude.

— Général Grundwall, pouvons-nous parler en privé ? J'ai quelque chose à vous demander.

— Bien sûr, bien sûr ! Cette pièce, là…

Toujours aussi aimable, Grundwall guida ses deux visiteurs dans une salle où étaient exposées plusieurs statues de héros militaires de légende.

— Avant toute chose, je tiens à vous féliciter, dame Searus !

Déjà sur ses gardes, Magda entendit un signal d'alarme retentir dans sa tête.

— C'est une formidable nouvelle, enchaîna le général. Exactement ce qu'il fallait à la Forteresse. Enfin, tous les doutes sont dissipés.

De plus en plus inquiète, Magda décida de procéder prudemment :

— Et comment avez-vous appris cette nouvelle, général ?

— Par la bouche du procureur Lothain en personne !

— Vraiment ?

Acquiesçant, Grundwall regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait.

— De vous à moi, bien des choses m'inquiétaient, ces derniers temps. Mais l'annonce de votre mariage avec le nouveau Premier Sorcier m'a soulagé d'un poids énorme. Dame Searus, n'ayez crainte, je n'ai pas encore annoncé à mes hommes la nomination de Lothain. D'après ce que je sais, elle sera proclamée aujourd'hui, lors d'une séance plénière du Conseil.

» Mais pour moi, le plus important, c'est de savoir que vous serez de nouveau aux côtés du Premier Sorcier. Je ne saurais dire à quel point cette idée me soulage.

Du coin de l'œil, Magda fit part de sa perplexité à Merritt. Puis elle décida de se jeter à l'eau :

— Et qu'est-ce qui vous soulage, là-dedans ?

— Dame Searus, vous êtes une femme hautement respectée. Même si vous n'en avez pas conscience, vos propos ne sont jamais pris à la légère. On sait ici et en ville que vous avez souvent été la voix de la raison face au Conseil, l'empêchant de commettre une erreur ou une injustice. Qui n'admirerait pas la porte-parole de tous les faibles et de tous les incompris ?

» Beaucoup de gens ont depuis toujours des doutes au sujet de Lothain, et la tirade que vous lui avez servie, ce fameux jour, les a encouragés dans cette voie. Bien sûr, le procureur a aussi ses fidèles, qui le prennent pour un sauveur parce qu'il démasque des traîtres à tour de bras. Les zélateurs du procureur vous couperaient bien la gorge, s'ils l'osaient. Très souvent, depuis votre veuvage, je m'inquiète de ce qui pourrait vous arriver, parce que les fanatiques ne reculent devant rien.

» Mais Lothain m'a tout expliqué. Le chagrin d'avoir perdu Baraccus vous a égarée, voilà tout. Comme il le dit lui-même, quand la tristesse pousse à la faute des personnes de valeur, il faut savoir leur

pardonner.

» Votre mariage avec Lothain mettra fin à tous ces malentendus, et sa nomination au poste de Premier Sorcier sera ainsi universellement acceptée. Les gens seront contents que vous lui témoigniez votre confiance. (Le général se tapa de l'index sur la poitrine.) Moi-même, je suis rassuré et content. Sachez-le, dame Searus, cette union ramènera la paix dans la Forteresse. Alors, je suis ravi pour vous, et satisfait que vous soyez de nouveau l'épouse du Premier Sorcier.

Magda dut serrer les poings pour ne pas exploser.

— Et à qui ai-je l'honneur ? demanda soudain Grundwall avec un regard soupçonneux pour Merritt.

— Je suis le sorcier Merritt, dit le compagnon de Magda avec un sourire forcé.

Il tendit la main et le général la lui serra avec une certaine… circonspection.

— Merritt est un inventeur, dit Magda. N'en ayant pas besoin, je lui ai offert tous les outils de Baraccus. Il en fera bon usage, j'en suis certaine.

— Vraiment ? fit le général, se détendant visiblement. Eh bien, c'est une bonne initiative. Je suis sûr que notre ancien Premier Sorcier l'aurait approuvée.

— C'est ce que je pense aussi…, fit Magda.

— Au fait, dame Searus, que vouliez-vous me demander ?

Prise au dépourvu, Magda chercha à improviser une réponse – ou plutôt, une question.

Si le général était désormais du côté de Lothain, il ne serait sûrement pas enclin à l'emmener voir une magicienne condamnée à mort par ce même Lothain. Un instant, la jeune femme se demanda si le mieux était de dire la vérité, à savoir qu'elle n'avait aucune intention d'épouser le procureur.

Comment ce rustre osait-il proclamer ainsi qu'elle serait bientôt sa femme ?

Mais pouvait-elle se fier au général ? Hélas non, dans les circonstances présentes.

— Eh bien, j'étais en chemin vers chez moi, pour montrer les outils à Merritt, et en passant devant le quartier général, j'ai espéré vous croiser. Pour savoir si vous avez arrêté l'assassin d'Isadora.

— La spirite ? Non… Nous n'avançons pas… Et elle n'a pas été la seule à périr d'une si horrible manière.

— Je suis accablée d'apprendre que le tueur rôde toujours dans la Forteresse.

— Plusieurs sorciers qui travaillaient dans les catacombes, voire plus haut dans les sous-sols, ont été assassinés.

— Comme Isadora ? Je veux dire…

— Oui, on les a taillés en pièces. Et deux de mes patrouilles ont subi le même sort.

— Des soldats ? Entraînés et armés ?

— C'est ça… Trois hommes, pour commencer, et quelques jours plus tard, quatre autres. Réduits en bouillie… Il y avait du sang, des viscères et des morceaux de cerveau dans tout le couloir où on les a trouvés. Impossible de savoir quels restes appartenaient à qui… Pour connaître le nombre de victimes, il a fallu compter les têtes.

— C'est affreux… Et vous n'avez toujours pas de suspects ?

— Non, aucun ! (Grundwall regarda soudain Magda d'un air peu commode, comme s'il l'interrogeait.) Vous dites que l'assassin d'Isadora était un mort ?

Magda décida de ne pas entrer dans la polémique. Ce n'était ni l'heure ni le moment.

— C'est l'impression que j'ai eue, et je n'ai rien d'autre à ajouter… Probablement était-il crasseux, les cheveux en bataille. À moins qu'il ait utilisé la magie, ce qui lui aura donné une force surhumaine…

— Oui, ce serait logique…

— Général, il est très inquiétant d'apprendre qu'il n'y a pas eu d'arrestation.

Grundwall dévisagea d'abord Merritt, puis il examina attentivement Magda.

— Vous allez bien ? On dirait que vous êtes fatiguée…

— Ce n'est pas faux. Ma vie a connu bien des bouleversements, ces derniers temps.

— Je comprends… Et ce n'est pas fini !

Sentant sa colère revenir au galop, Magda décida de briser là.

— Général, nous allons devoir y aller. Merritt voudrait récupérer les outils puis s'en retourner à ses occupations. Quant à moi, un peu de repos ne me fera pas de mal.

— Je comprends, dame Searus… Une fois encore, toutes mes félicitations pour votre futur mariage avec notre très bientôt nouveau Premier Sorcier. Ici, tout le monde partagera ma satisfaction, parce que vous êtes une femme d'exception.

— Merci, général.

Avant que Grundwall ait pu s'épancher davantage, Magda se détourna et s'éloigna, Merritt s'empressant de lui emboîter le pas.

Chapitre 69

Les poings serrés, Magda avançait à longues enjambées furieuses le long du couloir de pierre.

— Tu peux m'expliquer ce que ça veut dire ? demanda Merritt, presque aussi en colère que la jeune femme.

— Ce n'est pas limpide ? La nomination de Lothain ne fait pas l'unanimité parmi les rares personnes informées, et il a lancé de grandes manœuvres pour retourner l'opinion en sa faveur. Apparemment ça marche, tu l'as vu avec Grundwall. Lothain pense sûrement que le soulagement des gens, en ces temps de crise, me contraindra à agir selon son plan. Il sait que j'aime les habitants de la Forteresse et les citadins d'Aydindril. En gros, il essaie de me faire chanter.

— Mais tu ne céderas pas.

Ce n'était pas une question. Pourtant, Magda répondit vivement :

— Tu me prends pour qui ?

Merritt haussa les épaules en signe d'impuissance.

— Et où allons-nous de ce pas si vif ?

— Au donjon.

— Quoi ?

Merritt prit Magda par le bras et la força à s'arrêter. Après s'être assuré que personne ne les épiait, il souffla :

— Tu as perdu la tête ?

— Merritt, le temps presse ! Si cette femme est encore en vie, nous devons lui parler le plus vite possible. J'ai gaspillé toute une journée en dormant comme une idiote, donc, nous ne pouvons plus lambiner.

— Gaspillé ? Magda, c'est grâce à ça que tu es encore en vie…

Magda prit une grande inspiration pour se calmer. Après tout, ce n'était pas après Merritt qu'elle en avait. Au contraire, il était son seul allié.

— Merritt, je te suis très reconnaissante… Tu m'as guérie, et je vais bien. Pour être en pleine forme, il me faudrait effectivement du repos, mais c'est secondaire face à l'enjeu de toute cette histoire.

— Oui, concéda Merritt, tu as raison… De plus, c'est moi qui t'ai parlé de cette transfuge, si tu n'as pas oublié…

— Je m'en souviens très bien.

— Alors que proposes-tu, sans l'aide de Grundwall ? On n'entre pas dans une prison comme dans un moulin.

Quelques soldats dépassèrent le couple en jetant des regards

intrigués à la jeune femme. Dans ce secteur, les représentantes du beau sexe étaient plutôt rares. Magda sourit à ces braves, qui lui retournèrent presque tous son amical salut. Dès qu'ils furent passés, elle releva la capuche de son manteau et se remit en chemin.

— Tu as entendu le général, pas vrai ? Je suis une femme respectée ! Jusque-là, je l'ignorais, mais les gardiens en sont peut-être informés… En voyant la veuve du Premier Sorcier débouler parmi eux en pleine nuit, ils seront surpris, j'imagine.

— Et alors ? En quoi ça nous sera utile ?

— La surprise est parfois la meilleure alliée d'un guerrier.

— Où as-tu entendu ça ?

— C'est Baraccus qui me l'a dit.

— Il avait raison, mais le cas qui nous occupe est très particulier.

— Justement, c'est pour ça que la surprise jouera en notre faveur !

— Et si ça ne fonctionne pas ?

Magda prit le bras de Merritt alors qu'ils s'engageaient dans un escalier aux larges marches de pierre. Entendant l'écho du bruit de leurs pas se répercuter dans tout l'escalier, la jeune femme baissa le ton.

— Nous devons essayer… Si la magicienne n'est pas déjà morte, ça ne tardera plus. Tu sais qu'on ne traîne jamais beaucoup entre la sentence et son exécution, ici. Bien sûr, cette rencontre ne nous apprendra peut-être rien. Mais comment en être certains ?

» Cette femme n'a pas eu un procès public. Ça laisse penser que quelqu'un veut la réduire au silence. Pourquoi Lothain a-t-il dédaigné une chance d'ajouter une ligne prestigieuse à son palmarès ? Parce que quelqu'un le lui a demandé, sans doute… Ou pour protéger un ami. À moins qu'il ait voulu se défendre lui-même ? Pourquoi ce procès à huis clos ?

— Je me suis posé les mêmes questions… Mais la plus importante est celle-ci : Pourquoi cette femme a-t-elle vécu si longtemps ?

— Pardon ?

— Si on l'a accusée d'espionnage et condamnée à mort, c'est peut-être bien pour la faire taire. Dans ce cas, pourquoi ne pas l'avoir décapitée aussitôt après la sentence ? Quand on veut la mort de quelqu'un, on ne lambine pas.

Magda comprit soudain où Merritt voulait en venir.

— Tu veux dire qu'on la torture ? Pour lui arracher des informations ?

— Un espion infiltré dans la Forteresse voudrait savoir si d'autres personnes ont fait défection avec elle. Il essaierait aussi de découvrir ce qu'elle sait sur les agents de Sulachan en poste parmi nous. Si elle a déjà donné certains noms de traîtres à de vrais défenseurs des Contrées, la tuer ne sera pas suffisant, pas vrai ? En tout cas, pas avant

de savoir à qui elle a pu parler.

— Si un traître redoute d'être démasqué, il est logique qu'il la fasse torturer, admit Magda.

— Mais ce sont des spéculations, modéra Merritt. Qui sait ? il s'agit peut-être d'une espionne, voire d'une tueuse, qui jouait les transfuges afin de pouvoir assassiner nos dirigeants. Le procès secret s'explique peut-être par la volonté de confondre ses éventuels complices. Dans ce cas, rien ne dit qu'elle n'a pas déjà été exécutée discrètement.

— Pour le savoir, il faut aller la voir. Sinon, nous ne découvrirons jamais la vérité. Si cette magicienne est de bonne foi, et si on la torture, elle risque d'être très bientôt trop mal en point pour nous parler.

Merritt réfléchit tout en continuant à descendre les marches menant aux sous-sols. L'escalier servant aussi de raccourci aux soldats de la garde désireux d'aller d'un secteur de la Forteresse à un autre, les deux amis croisèrent plusieurs patrouilles apparemment très pressées.

— Je n'aime pas ça, dit Merritt quand une demi-douzaine de soldats les eurent frôlés sans presque les voir, mais j'avoue que ton raisonnement se tient. Pour connaître les réponses à toutes nos questions, il faut aller voir par nous-mêmes ce qu'il en est.

— L'ennui, avoua Magda, c'est que les gardiens risquent de ne pas être très coopératifs…

— C'est exactement pour ça qu'on les choisit… Les pires criminels séjournent en cellule avant d'être exécutés. Les gardiens ne peuvent pas être de braves types.

Au pied de l'escalier, Magda et Merritt empruntèrent le large couloir qui conduisait à la grande salle souterraine.

— Je comprends, dit la jeune femme, et je redoute qu'ils ne nous laissent pas entrer. Notre seule chance, c'est de profiter de leur surprise pour y aller au culot.

— Je préférerais ça plutôt que d'avoir à les tuer…

— Quoi ? Les tuer ? Merritt, ils sont dans notre camp !

— Qu'en sais-tu ? Et si les traîtres avaient placé dans la prison des complices afin qu'ils empêchent les gens comme nous de fourrer leur nez partout ? Tu dis toi-même que quelque chose de terrible se prépare dans la Forteresse – un complot ! La magicienne est peut-être en cellule parce qu'elle en sait long sur le sujet. Qui l'a fait incarcérer ? Qui a intérêt à ce qu'elle meure ? En temps de guerre, on ne peut pas se permettre d'échouer, Magda. Ces gardiens peuvent très bien travailler pour l'ennemi. Si c'est le cas, nous devrons être impitoyables.

» Surtout, n'oublie jamais que nos adversaires ont probablement

volé le pouvoir d'Orden. La magicienne sait peut-être où sont les boîtes, ou au moins, qui les détient. Si nous voulons gagner cette guerre, il ne faut pas avoir peur de se salir les mains pour saisir la moindre chance qui se présente à nous. Si les gardiens nous repoussent, il faudra peut-être les éliminer.

Magda eut un soupir rageur.

— Tu as raison. Si nous ne découvrons pas le plan de Sulachan avant qu'il soit trop tard, le monde des vivants risque de disparaître. Il faut aller jusqu'au bout, en espérant ne pas devoir nous montrer aussi cruels que nos ennemis.

— Espérer n'a jamais gagné une seule bataille ! Il faut entrer et être prêts à abattre les gardiens.

— J'aimerais mieux la solution du culot…

— Moi aussi. Mais je dois me préparer à agir si ça ne fonctionne pas.

— Dans le donjon, la magie est neutralisée, tu le sais. Des sorts spéciaux empêchent les sorciers et les magiciennes de recourir à leur don pour s'évader – ou pour libérer un ami emprisonné. En ces lieux, seule la force brute compte. C'est pour ça que tous les gardiens sont des colosses.

— Les protections n'arrêteront pas l'épée…, souffla Merritt. Les sorts de garde ne peuvent rien contre la magie dont elle est investie.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Parce que ce pouvoir n'existait pas à l'époque où furent conçus les sorts… Avant moi, personne n'avait seulement imaginé le type de magie que j'ai instillé dans l'arme. Donc, qui aurait songé à le neutraliser ?

— Merritt, si tu as trouvé un moyen de passer outre nos protections, nos ennemis ont pu le faire aussi.

— Cette idée m'a déjà traversé l'esprit, je l'avoue…

Magda acquiesça distraitement, car elle pensait déjà à l'épreuve qui l'attendait : la longue progression vers les entrailles de la Forteresse, là où reposaient tant de morts… et où certains ne reposaient pas, justement.

Chapitre 70

Les jambes endolories par la longue descente vers les catacombes, Magda, au bord de l'épuisement, faillit tomber en plusieurs occasions. Sa fatigue, elle le savait, n'avait rien de normal. Et dans cet état, la seule idée du trajet de retour lui donnait des sueurs froides.

Merritt avait cent fois raison : il lui fallait du repos, car la guérison ne suffirait pas. À de nombreux détails dans le comportement du sorcier – sans oublier certaines phrases allusives – Magda avait compris que le processus de création de la clé, fondé sur son sang et alimenté par ses forces vitales, était passé très près de lui coûter la vie.

Mais avant de songer à se reposer, elle devait tout tenter pour parler avec la magicienne ennemie.

Le labyrinthe de tunnels étroits dans lequel Merritt et elle s'étaient engagés faisait irrésistiblement penser à une taupinière. Avec Tilly, Magda avait emprunté un autre chemin pour atteindre l'endroit où reposaient les morts. Un niveau des sous-sols où des sorciers menaient de mystérieuses expériences. C'était également là qu'Isadora avait eu son fief.

Au fil du temps, les premières catacombes creusées sous la Forteresse avaient fini par être pleines. Afin de fournir une dernière demeure aux nouveaux morts, il avait fallu creuser plus profondément. En conséquence, les tombes les plus récentes se trouvaient sous les plus anciennes. Les toutes premières dataient disait-on de plusieurs milliers d'années. Une exagération ? Peut-être, mais on pouvait en tout cas placer plusieurs siècles en arrière la date de leur création…

La zone où Merritt et Magda avançaient était très récente, comme en témoignait la puanteur ambiante. Malgré l'odeur de la moisissure et de la fumée des torches – sans oublier une multitude de fioles d'huiles aromatiques – les relents de décomposition prenaient les visiteurs à la gorge et ne les lâchaient plus. En passant devant certaines salles, Magda avait plus d'une fois failli vomir.

Pourtant, elle n'avait pu s'empêcher de jeter un coup d'œil dans ces caveaux, comme si le tueur mort avait risqué d'en sortir à tout moment. À la lumière du globe lumineux invoqué par Merritt, elle avait aperçu des corps boursouflés à la bouche grotesquement ouverte, comme leurs yeux qui ne verraient jamais plus rien. Quand la chair se

décomposait, un processus pourtant tout à fait naturel, sa destruction inexorable ne ménageait ni la beauté fanée des êtres ni leur dignité. Son enveloppe charnelle réduite en cendres, Baraccus ne connaîtrait jamais ces ultimes humiliations, et sa veuve aurait presque eu envie de s'en réjouir, tant le spectacle qu'elle découvrait la révulsait.

À n'en pas douter, si la prison était située sous ce cauchemardesque charnier, ça n'avait rien d'un hasard. Lorsqu'un prisonnier traversait ces tunnels, en route pour une cellule, cet aperçu de ce qui l'attendait s'il jouait les trublions devait avoir un effet hautement éducatif. Quant aux condamnés à mort, on pouvait difficilement trouver mieux pour faire naître en eux une terreur salutaire et méritée.

À condition qu'ils soient coupables… Qu'un meurtrier souffre ainsi n'aurait pas arraché une larme à Magda. En revanche, l'idée qu'un innocent puisse subir ces tourments lui glaçait les sangs. Hélas, en matière de justice comme pour le reste, rien n'était jamais établi à cent pour cent. Dans de nombreux cas, on pouvait légitimement se demander si le vrai coupable n'avait pas échappé au châtiment, envoyant un pauvre malheureux le subir à sa place.

Alors que cette infinie exhibition de cadavres menaçait de lui donner le tournis, Magda manqua trébucher, se rétablit de justesse et s'immobilisa, pétrifiée par l'idée qui venait de lui traverser l'esprit. Comment avait-elle pu ne pas y penser plus tôt ? Le cœur battant la chamade, tremblant comme une feuille, elle sentit une sueur glacée couler entre ses omoplates.

— Que t'arrive-t-il ? demanda Merritt en orientant son globe lumineux pour mieux voir la jeune femme.

Magda regarda autour d'elle – tant de niches murales où se tapissaient des morts…

— Grundwall nous a dit que l'assassin d'Isadora court toujours…

— Oui, c'est ça.

— Cette nuit-là, quand je fuyais dans le labyrinthe, après le meurtre, j'ai fini par rencontrer des sorciers. Ces hommes se sont séparés pour fouiller les tunnels. Alors que le don leur permet de détecter toute créature vivante, ils n'ont rien trouvé. Tu me suis ?

— Pas vraiment…

— Comment est-ce possible ? Merritt, comment un être vivant peut-il se cacher ainsi ? Je veux dire : se rendre indétectable par le don ? Je sais que les sous-sols sont un véritable dédale, mais des dizaines de patrouilles les ont passés au peigne fin. Comment le tueur les a-t-il évitées ? Il frappe et se volatilise aussitôt, trompant aussi bien les soldats que les sorciers.

— C'est difficile à croire, je sais, mais…

— Et s'il était vraiment un tueur mort ?

Merritt jeta un coup d'œil autour de lui.

— Tu veux dire vraiment mort ? Comme ces cadavres, autour de nous.

— Tu as vu comme moi tous ces corps à divers stades de la décomposition. Les plus récents ne t'ont-ils pas paru correspondre à ma description du tueur ? Si pour se cacher, l'assassin d'Isadora était simplement allé reprendre sa place auprès des autres cadavres ? Comment le distinguer de ceux-ci ? Par où commencer les recherches ? Et à quels indices se fier ?

— Le sang, dit Merritt. Le sang frais des victimes sur le corps du tueur…

— Oui, mais personne n'a examiné les cadavres en quête de sang frais. Souviens-toi : on n'a pas pris mon témoignage au sérieux.

— C'est vrai. Après le premier meurtre, puis tous ceux qui ont suivi, les soldats ne se sont pas intéressés aux dépouilles.

— Et le sang, cet indice précieux, n'est pas resté frais longtemps. Après quelques heures, il serait probablement facile de le confondre avec les fluides qui suintent naturellement des morts. Tu imagines ? Le sang des victimes noyé dans la putréfaction de leur bourreau ? Regarde ces cadavres ! Sur la plupart, il serait impossible de repérer du sang frais, même en le cherchant spécifiquement, ce qui n'a pas été fait.

Merritt étudia lui aussi les niches funéraires.

— Magda, j'aimerais que ta démonstration ne soit pas si logique…

— Tu m'as bien dit que les sorts de garde ne peuvent rien contre ton épée parce qu'ils n'ont pas été conçus pour neutraliser sa magie si particulière ?

— C'est exactement ça.

— Il y a des sortilèges et des champs de force partout dans la Forteresse. Qui ont-ils mission d'arrêter ?

— Nos ennemis.

— Mais plus précisément ?

Merritt comprit où Magda voulait en venir.

— Nos ennemis *vivants*. Ils détectent la vie, puis réagissent à une intrusion. La mort ne les active pas.

— Avec la guerre en cours et les meurtres qui se multiplient dans la Forteresse, le Conseil a fait placer de nouvelles protections partout. Dans les sous-sols, il faut faire de plus en plus de détours pour éviter les champs de force. Mais le meurtrier, ou peut-être les meurtriers, n'ont pas été gênés. Et les sorts de garde n'ont pas aidé nos soldats à les repérer. Quoi d'étonnant, si nous avons affaire à des morts ?

— Bien raisonné… Un cadavre ne déclencherait aucune de nos protections. Après tout, à quoi ça servirait ? Surtout ici, dans des catacombes ?

— Comment agissent les champs de force ?

— Les plus puissants tuent les intrus… (Merritt sursauta.) Mais pour être tué, il faut vivre, pour commencer…

— Sur quoi travaillait Isadora ? Que tentaient de faire les sorciers qu'elle aidait ?

Merritt montra à Magda sa chevalière gravée d'une Grâce.

— Ils essaient d'altérer l'ordre naturel des choses – le flux même de la vie, du don et de la mort. Je ne connais pas les détails, mais j'imagine qu'ils enquêtaient sur ce qui inquiétait tant Isadora : la disparition des cadavres et des âmes de ses amis.

— D'après certaines rumeurs, ces sorciers auraient réussi à ramener des morts à la vie. Enfin, à un semblant de vie. Et si une de ces expériences avait mal tourné ? Si c'était la cause des meurtres ?

Merritt dévisagea un long moment Magda.

— Je crois qu'il est temps de parler à cette magicienne, dit-il enfin.

Chapitre 71

Si bas sous la Forteresse, la strate rocheuse – le cœur même de la montagne, en réalité – était bien plus sombre que dans les catacombes et considérablement plus dure. À l'inverse des couloirs et des salles où reposaient les morts, les tunnels, ici, avaient été terriblement difficiles à creuser. De la sueur, des larmes et du sang versés afin d'emprisonner les individus malfaisants et de protéger les autres.

Enfin, c'était l'idée d'origine…

En ces lieux, l'odeur de la sueur âcre et des déjections de rats remplaçait celle de la décomposition. Avant d'entrer dans le tunnel principal de la prison, Magda resserra les pans de son manteau – ici, il faisait froid en permanence – et pinça les narines pour se défendre contre la pestilence.

Arrivés devant un conduit vertical, la jeune femme et son compagnon entreprirent de descendre une échelle de fer aux barreaux rouillés. Quand ils arrivèrent en bas, deux colosses leur barrèrent le chemin. À l'évidence, ils avaient entendu venir les visiteurs depuis un bon moment. Tous les deux torse nu et dotés d'une abondante pilosité, ces gardiens évoquaient irrésistiblement des ours. À la lumière du globe lumineux de Merritt, Magda découvrit leur visage taillé à la serpe et noirci par la suie des torches comme celui des mineurs de fond.

Méfiants vis-à-vis de Merritt, les cerbères semblaient très surpris de se trouver face à une femme.

Posée sur une table rudimentaire, une lampe à huile fournissait une très chiche lumière. Habitués à vivre pratiquement dans le noir, comme des taupes, les deux types plissaient les yeux à cause de la lumière du globe.

Magda ne leur laissa pas le temps de parler.

— Une espionne est prisonnière ici. Nous sommes venus la voir.

Les deux costauds se regardèrent, surpris que ce soit la femme qui ait engagé la conversation et pas l'homme.

— Les prisonniers n'ont pas droit aux visites, lâcha le plus grand du duo.

— Qui parle de « visites » ? Je suis là pour interroger cette femme.

De méchante humeur, le gardien plaqua les poings sur les hanches.

— Les prisonniers ne répondent pas non plus aux questions… (Il jeta un regard complice à son collègue.) Sauf sous la torture.

Les deux types ricanèrent.

Pour y aller au culot, comme elle avait dit, Magda savait qu'elle n'allait pas devoir faire de la dentelle. Ayant souscrit à son plan, Merritt la laissait agir, conscient qu'elle jouait un rôle très déconcertant pour des primates pareils. Une femme, prendre les choses en main ? Il y avait de quoi les étonner, vraiment !

S'il n'intervenait pas, Merritt restait cependant prêt à tout, la main sur la poignée de son épée.

Magda se pencha vers son interlocuteur, le regarda dans les yeux et lâcha :

— Dans ce cas, il va falloir que je travaille cette garce au corps !

Stupéfait, le gardien voulut parler, mais la jeune femme enchaîna :

— Sais-tu qui je suis ? Sais-tu à qui tu t'adresses ?

— Oui, à une…

Derrière Magda, Merritt se passa un index sous la gorge, comme pour avertir le type qu'énerver sa compagne n'était pas une bonne idée. La ruse dut fonctionner, car le rustaud ravala sa remarque désobligeante, la langue pointant entre ses chicots.

Tenant compte de l'avertissement du sorcier, l'autre gardien parla d'un ton moins agressif :

— Désolé, mais je crains que nous ne sachions pas qui vous êtes. Et ça nous met en porte-à-faux…

Magda rabattit sa capuche.

— Je suis Magda Searus.

— La veuve du Premier Sorcier ? maugréa le premier type.

— Accessoirement, oui… Mais surtout, la future épouse du nouveau Premier Sorcier, dont la nomination est imminente.

— Nouveau Premier Sorcier ? C'est quoi, cette histoire ?

Magda se tourna vers Merritt :

— On ne dit donc rien aux gardiens ?

Le sorcier haussant les épaules, Magda regarda de nouveau le grand costaud.

— Je parle du procureur Lothain !

Les deux gardiens eurent un mouvement de recul. Comme tout le monde, ils connaissaient Lothain… et sa réputation.

— Il va être nommé Premier Sorcier ? s'étonna le plus petit gardien.

Magda plaqua à son tour les poings sur les hanches.

— Tu vois un meilleur candidat ? Dans ce cas, pourquoi ne pas soumettre ton idée au Conseil ? Dois-je dire aux conseillers et à mon futur mari que deux gardiens de prison ont pensé à quelqu'un de plus qualifié ?

— Non, bien sûr ! s'écrièrent les deux hommes.

— Non, répéta le plus grand. Vous nous avez mal compris. Lothain fera un très bon Premier Sorcier.

— Et un merveilleux mari, lâcha froidement Magda. C'est moi qu'il a choisie pour l'épauler, figurez-vous, mes amis. Mais vous avez peut-être des objections à émettre ?

Le plus petit gardien décida de prendre les choses en main.

— Félicitations, dame Searus. Il n'aurait pas pu mieux choisir son épouse. Tout le monde sera ravi par ce mariage.

Magda accepta le compliment avec un sourire vaguement méprisant.

— Mes bons sires, fit-elle, ironique, quand mon futur mari me charge d'une mission, il entend que je l'accomplisse. Qu'en pensez-vous ?

— Eh bien…

— Si vous préférez, j'attendrai que l'un de vous coure jusqu'à son bureau, le dérange dans son travail et lui demande confirmation… Mais vous préféreriez peut-être qu'il descende jusqu'ici, afin que vous puissiez l'interroger sur ses intentions. Il serait content de vous expliquer ses plans, n'en doutez pas. (Magda se tourna vers Merritt.) Ce serait amusant, pas vrai ?

— Enfin, ça dépend pour qui…

Les deux colosses se consultèrent du regard.

— Ce ne sera pas nécessaire, dame Searus, dit le plus petit. Puisque…

— Dans ce cas, assez bavardé, et ouvre cette porte !

Les deux types sursautèrent.

— Bien sûr, souffla le plus grand alors que son collègue tirait une grosse clé de sa ceinture. Mais j'ai quand même une question, dame Searus. Je comprends que Lothain vous ait chargée d'interroger la prisonnière… (Il désigna Merritt.) Mais que fait ici votre compagnon ?

Magda foudroya l'homme du regard comme si elle avait du mal à croire qu'on puisse être si idiot.

— Tu crois que je vais la torturer moi-même, cette chienne ?

— Oui, je vois ce que vous voulez dire… C'est vrai qu'il n'a pas l'air commode, votre… hum… assistant.

Alors que l'autre gardien bataillait avec la serrure, le grand crétin lui fit signe de se dépêcher. Bandant tous ses muscles, le petit imbécile réussit enfin à déverrouiller la lourde porte. Ensemble, les deux gardiens durent tirer très fort pour qu'elle consente à s'ouvrir. À l'évidence, elle était trop massive pour qu'un homme seul la manipule.

Lorsque l'ouverture fut suffisante, le grand gardien ordonna à l'autre de prendre une torche et de conduire les deux visiteurs jusqu'à la bonne cellule. Visiblement, il avait hâte d'être loin de Magda et de sa langue acérée.

Le gardien s'empara d'une torche, l'alluma à la lampe, fit signe à Magda et à Merritt de le suivre et baissa la tête pour franchir la porte.

Magda tira sur sa jupe et enjamba le seuil surélevé.

Remontant un étroit tunnel qui empestait la moisissure, le gardien prit sur la gauche à la première intersection, s'engageant dans un passage si exigu qu'il fallait se placer de profil pour s'y faufiler.

Pataugeant dans des flaques d'eau croupie, la petite colonne passa devant de petites portes de fer munies de guichets presque tous fermés.

— C'est là, dit le colosse en désignant une cellule.

Un regard de Magda suffit pour qu'il entreprenne aussitôt d'ouvrir la porte, sa torche dans une main et la clé dans l'autre. Ni Magda ni Merritt ne faisant mine de l'aider, il mit un moment avant de venir à bout de la serrure.

Quand il eut poussé le battant de fer, Merritt passa devant l'homme et Magda lui emboîta le pas, suivie par le gardien.

À la lueur du globe lumineux, la jeune femme vit que la minuscule antichambre à la voûte très basse donnait sur une autre porte. Un système de double protection réservé aux prisonniers qui possédaient le don, lui avait expliqué un jour Baraccus. Pour plus de sécurité, des champs de force spéciaux interdisaient toute évasion.

— Donne-moi la clé, dit Merritt au gardien, et va nous attendre avec ton collègue.

Le geôlier hésita. Agacé, Merritt claqua impatiemment des doigts. À contrecœur, l'homme lui remit la clé. Voyant que les visiteurs attendaient qu'il se retire, il hésita un peu, puis finit par faire ce qu'on lui demandait.

— Si vous avez besoin d'aide, appelez-nous… Avec l'écho, on vous entendra…

— Si la femme crie, dit Merritt, inutile d'accourir. J'ai des méthodes plutôt radicales…

Alors que Magda s'assurait du départ de leur antipathique guide, Merritt s'attaqua à la seconde porte. Poussant de toutes ses forces, il réussit à l'entrebâiller.

Avec le froid, un nuage de buée se formait devant le visage de Magda chaque fois qu'elle expirait.

Quand Merritt eut assez poussé la porte, les deux compagnons passèrent la tête dans la cellule.

Suspendue au mur par des chaînes fixées à ses poignets, une femme nue ensanglantée, les bras en croix, leva à peine la tête en voyant de la lumière.

Chapitre 72

La prisonnière, presque inconsciente, entrouvrit les yeux mais ne sembla pas capable de focaliser sa vision sur ses visiteurs. Alors que Magda s'attendait à une femme d'un certain âge, la transfuge devait avoir deux ou trois ans de plus qu'elle. Sa chevelure noire tombant jusqu'à ses reins, une frange mettant en valeur ses yeux profonds, elle était d'une telle beauté que la veuve de Baraccus en resta bouche bée.

Même strié de sang, ce visage était d'une pureté qui frisait la perfection. Comment avait-on osé la traiter ainsi, espionne ou non ?

Ouvrant plus grands les yeux, la transfuge se raidit dans ses chaînes. À l'évidence, elle s'attendait à une nouvelle séance de torture. Et même dans son état d'infériorité, elle semblait résolue à résister autant que possible.

Magda lui caressa la joue du bout des doigts.

— Nous ne te ferons pas de mal, c'est juré.

— Mon amie dit la vérité…, murmura Merritt.

Regardant autour de lui, il chercha un moyen simple de libérer la pauvre femme.

— Merritt, il faut la détacher !

— Les chaînes sont scellées dans la roche. Si la clé ouvre les fers…

Le sorcier essaya et n'obtint aucun résultat.

— Ce n'est pas la bonne clé, on dirait…

— Essaie encore, au cas où ce serait à cause de la rouille.

— Non… Cette clé entre dans la serrure, mais elle n'est pas conçue pour l'ouvrir. Si j'insiste, je vais la casser, et ça nous compliquera encore la tâche.

— Je vais aller demander la bonne clé aux gardiens.

Merritt retint sa compagne par le bras.

— Inutile, je l'ai déjà…

— Que veux-tu dire ?

Quand le sorcier dégaina son épée, la note métallique retentit plus longuement que d'habitude dans la minuscule cellule creusée à même la roche.

Craignant le pire, la magicienne écarquilla les yeux.

— Les chaînes sont en acier, dit Magda. Tu ne les couperas pas avec ton arme.

Merritt eut un petit sourire, puis il se plaça devant la prisonnière, la redressa en la tirant par le bras et glissa la lame de son épée entre le

fer qui enserrait son poignet et sa chair tuméfiée.

— Ne bouge pas… Je vais te libérer. La lame ne te blessera pas, mais pour plus de sécurité, tiens-toi tranquille.

Trop épuisée, la transfuge ne tourna même pas la tête pour voir ce que faisait le sorcier.

— Ne remue plus un cil ! ordonna Merritt.

Bandant tous ses muscles, il poussa la lame vers le haut. Avec un bruit sourd, le cercle de métal se brisa comme du verre.

Un bras enfin libéré, la prisonnière put poser ses pieds nus sur le sol. Mais elle ne parvint pas à conserver son équilibre, seule la chaîne qui tenait son autre poignet l'empêchant de s'écrouler.

Magda approcha, prit la femme par la taille et la soutint pour soulager la tension sur son bras encore attaché. D'une main, elle retira son manteau et en enveloppa la prisonnière du mieux qu'elle pouvait, dans leur précaire position.

D'une voix douce et mélodieuse, la prisonnière remercia sa bienfaitrice.

— Je ne peux pas glisser la lame sous le second fer, dit Merritt. Tu peux soulever un peu la prisonnière, afin que sa main ne soit plus coincée dans le fer ?

Magda mobilisa toutes ses forces sans obtenir de résultat.

— Tu peux essayer de te soulever sur la pointe des pieds ? demanda-t-elle à la suppliciée. Juste une seconde, ça m'aiderait un peu.

La magicienne réussit à modifier sa position – juste ce qu'il fallait pour que la lame puisse passer.

Bientôt, le second fer explosa, des éclats de métal allant rebondir contre les murs. L'un d'eux percuta le bras de Magda, qui sentit une brûlure mais constata avec soulagement que sa chair n'était pas entaillée.

Épuisée, la prisonnière s'évanouit dans les bras de Magda, qui amortit sa chute, la déposa délicatement sur le sol et en profita pour mieux ajuster le manteau autour de son corps afin de commencer à la réchauffer.

Au bout d'un moment, la magicienne rouvrit les yeux.

— Qui t'a fait ça ? demanda Magda, folle de rage. Qui t'a fait incarcérer et torturer ?

— Je ne les connais pas… Des hommes… Je suis venue pour vous aider, mais ils m'en ont empêchée. Ils veulent me renvoyer dans l'Ancien Monde en bouillie pour que je serve d'exemple à tous ceux qui voudraient faire comme moi.

— Je suis désolée…, souffla Magda.

Surprise, la transfuge leva une main tremblante pour écraser la

larme qui roulait sur la joue de sa protectrice.

Magda se sécha les yeux d'un revers de la main.

— Nous allons te sortir d'ici, ne t'en fais pas.

— C'est gentil, mais vous ne pourrez pas m'aider…

— Si ! Tu pourras tenir debout ?

— Vous ne comprenez pas… Il ne faut pas m'aider ! Je suis fichue ! Fuyez-moi comme la peste. Sinon, ceux qui marchent dans les rêves préviendront leurs agents infiltrés, et vous subirez le même sort que moi.

Magda échangea un regard avec Merritt.

— Nous avons un moyen de neutraliser ceux qui marchent dans les rêves, dit-elle.

— Ils sont très puissants… Vous… Tu es sûre que ça fonctionne ?

— Nous en sommes certains ! Peux-tu te lever, histoire qu'on sorte d'ici ?

— Même si ça doit me tuer, je veux quitter cet endroit sur mes jambes !

Magda sourit, attendrie par un sentiment qu'elle comprenait très bien.

— Je m'appelle Magda, et voici Merritt, un grand sorcier. Dès que nous serons loin d'ici, nous te mettrons hors de portée de ceux qui marchent dans les rêves. Ensuite, Merritt te guérira.

La prisonnière prit la main du sorcier et la serra.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Magda en écartant une mèche de cheveux des yeux de la prisonnière.

— Naja Moon…

Un nom aussi exotique que la femme qui le portait.

— Naja, pourquoi es-tu venue ici ?

— Parce qu'il faut neutraliser l'empereur Sulachan. Sinon, il détruira le monde des vivants.

— Comment sais-tu ça, Naja ?

— J'étais sa spirite attitrée…

Chapitre 73

Avant que Magda ait pu lui poser une autre question, Naja ferma les yeux et grimaça de douleur. Quand le spasme fut passé, elle lutta pour reprendre son souffle puis se serra frileusement contre sa bienfaitrice.

Remettant les questions à plus tard, Magda frotta entre les siennes les mains de la magicienne, la laissant récupérer un peu – et surtout, se réchauffer, car le froid, dans cette partie des sous-sols, était un tueur silencieux qui sapait l'énergie d'une personne avant de s'en prendre à sa vie.

Après être restée si longtemps suspendue par les poignets, Naja pouvait enfin respirer de nouveau librement – c'était impossible dans la position qu'on lui avait imposée – mais elle restait très faible et couverte de plaies qu'il faudrait soigner le plus vite possible.

Afin de pouvoir intervenir, Merritt avait hâte de sortir du donjon, où les champs de force neutralisaient sa magie. Il y avait aussi les geôliers, qui risquaient de venir fourrer leur nez dans ce qui ne les regardait pas. Et si la « visite » se prolongeait, ils ne manqueraient pas de le faire.

N'importe qui d'autre pouvait débouler, y compris les hommes responsables du calvaire de Naja. S'ils se faisaient piéger ici, Merritt et Magda seraient fichus. Nul ne sachant où ils étaient, ils n'auraient aucun espoir qu'on vienne à leur secours.

Dès que son souffle fut plus régulier, Naja, sans qu'il soit besoin de l'y inciter, tenta de se relever. À l'évidence, elle était au moins aussi pressée que Merritt de filer avant le retour de ses tortionnaires.

Après quelques tentatives, la pauvre femme parvint enfin à tenir debout. Ses vêtements étant introuvables, elle devrait se contenter du manteau de Magda, par bonheur assez grand pour la couvrir confortablement.

Plus tard, puisqu'elles faisaient à peu près la même taille, la veuve de Baraccus pourrait lui offrir une tenue plus adaptée.

— Sorcier Merritt, dit Naja tout en bougeant les bras pour rétablir sa circulation sanguine, comment se fait-il que ta lame ne m'ait pas coupé les veines ?

— Un effet de la magie dont elle est investie.

— La magie ? Le pouvoir est impuissant ici. Et j'ai essayé, tu peux me croire !

— Cette magie est insensible aux sorts de garde et aux champs de

force. C'est un peu le même principe qu'avec mon globe lumineux… En ce qui concerne l'épée, c'est bien sûr très complexe, mais fondamentalement, sa magie lui interdit de blesser un innocent ou une personne considérée comme un allié. Puisque je ne te tiens pas pour une ennemie, la lame ne pouvait pas te couper. N'ayant pas encore mis à l'épreuve cette caractéristique de l'arme, j'ai préféré me montrer prudent, mais le résultat correspond à ce que j'attendais. Et à voir ce qui est arrivé à tes fers, l'autre facette du sortilège a très bien fonctionné aussi.

Magda en resta muette de stupéfaction. Avant cet instant, Merritt ne lui avait pas parlé de ces particularités de l'arme. Décidément, il était prodigue en surprises.

— Pourquoi voulez-vous m'aider, tous les deux ? demanda Naja d'un ton un rien soupçonneux.

— En fait, nous espérons que c'est toi qui nous aideras… Tu veux changer de camp, paraît-il. Eh bien, nous sommes là pour t'en donner l'occasion.

— J'ai cru que les gens d'ici ne voulaient pas de moi… J'ai pensé m'être trompée au sujet du Nouveau Monde et de ses sorciers. Au lieu de m'écouter, on m'a emprisonnée, jugée, condamnée à mort et torturée en attendant mon exécution.

— Nous tentons de démasquer des traîtres au cœur même de la Forteresse, dit Magda. Ce sont eux, je crois, qui ont fait en sorte que tu ne puisses pas nous aider.

— Eh bien, j'ai cru avoir commis la pire erreur de ma vie en venant ici… Je suis soulagée d'apprendre qu'il y a de braves gens chez vous, comme je l'espérais. Mais au sujet des traîtres, il se peut que tu te trompes, Magda…

— Que veux-tu dire ? Pourquoi ces hommes t'auraient-ils traitée ainsi, s'ils ne travaillaient pas pour l'Ancien Monde ?

— Parce qu'ils peuvent avoir été manipulés par ceux qui marchent dans les rêves.

Merritt sursauta.

— Tu crois que c'est l'explication de ce qui se passe ici ?

— C'est très possible… Tu n'imagines pas ce qu'ils peuvent forcer les gens à faire.

— Non, nous n'imaginons pas…, soupira Magda. C'est pour ça que nous voulions te parler. Afin de découvrir la vérité.

— Si cet endroit est protégé, dit Naja, nous sommes peut-être hors d'atteinte de ceux qui marchent dans les rêves.

— Probablement, répondit Merritt. Les champs de force, ici, sont d'une incroyable puissance.

— Mais la magie de ton épée, rappela Magda, n'est pas neutralisée. Étant nouvelle, elle est insensible à l'action des champs de force. Ceux

qui marchent dans les rêves n'existent pas depuis très longtemps, si vous voyez ce que je veux dire…

Naja saisit immédiatement.

— Un espion peut être tapi dans mon esprit sans que je le sache…

— Merritt, rien ne dit que le lien s'activera ici. Et je refuse de courir le risque ! Avant de parler librement, nous devons d'abord sortir d'ici puis protéger Naja contre les intrusions mentales.

— Elle a raison, dit la magicienne. Si vous disposez vraiment d'une défense, il ne faut plus perdre de temps.

Merritt rengaina son épée puis s'assura qu'elle coulissait bien dans le fourreau.

— Dès que tu te sentiras assez bien, dit-il à Naja, nous nous mettrons en chemin. Nous sommes contents que tu sois de notre côté, et nous avons sacrément besoin de ton aide. Une fois que je t'aurai guérie, bien entendu.

— S'il y a dans la Forteresse des agents infiltrés de Sulachan, et pas seulement des intrus mentaux, vous avez bien plus besoin de moi que vous le pensez.

Magda n'aima pas beaucoup ce qu'impliquait cette remarque.

Mais Naja chancela, et elle dut la soutenir d'un côté pendant que Merritt se chargeait de l'autre.

— Il faut partir, dit le sorcier. Magda, tant que je ne l'aurai pas soignée, Naja ne se remettra pas vraiment… Attendre ne sert à rien. Naja, tu es forte, mais ils t'ont salement amochée !

— Magda, souffla la magicienne, il a raison. Allons-y, je vais pouvoir marcher.

— Nous t'aiderons, mais dans ces passages étroits, tu devras souvent te débrouiller seule. Une fois hors d'ici, Merritt te portera.

— Merci à vous deux, souffla Naja, les dents serrées pour contrôler la douleur.

Chapitre 74

Une fois retombée l'excitation d'avoir été libérée, Naja fut vite ramenée à sa triste condition. Très inquiète, Magda vit que la magicienne serrait de plus en plus souvent les dents pour bloquer la douleur. Mais elle ne se plaignait jamais, et sa volonté d'acier lui permettait de continuer à avancer là où tant d'autres, à sa place, auraient refusé de faire un pas de plus.

Sortir de la cellule fut déjà une épreuve, car se pencher lui fit horriblement mal. Avec l'aide de ses deux nouveaux amis, la transfuge finit par réussir.

Une fois dans l'antichambre, Merritt soutint la prisonnière et souffla à Magda :

— Va voir ce qu'il en est dans le couloir.

La jeune femme passa la tête dehors et tenta de sonder les ténèbres.

— Je n'y vois rien, dit-elle.

— Prends le globe lumineux. Je m'occupe de Naja.

Magda s'empara du globe, sortit et avança. Voyant qu'il n'y avait aucun danger, elle fit signe au sorcier de la suivre.

Soulevant du sol Naja, qui lui passa les bras autour du cou, Merritt se pencha pour franchir la deuxième porte.

Pour un homme de son gabarit, le poids de Naja n'était pas un problème. Mais l'étroitesse des lieux compliquait beaucoup les choses.

— Comment allons-nous faire avec les gardiens ? demanda le sorcier dans le dos de Magda.

— Eh bien, nous allons y aller au culot, comme pour entrer, répondit la jeune femme sans se retourner.

— Tu crois qu'ils nous laisseront partir avec la prisonnière ?

— Oui, si je prétends que mon futur mari veut l'interroger en personne.

Merritt lâcha un soupir qui en disait long sur son scepticisme. À l'évidence, il pensait que ce plan n'avait aucune chance de succès.

— Maintenant, fit Magda, si tu as une meilleure idée…

— Non, essayons d'abord la tienne. Tu connais mon plan « b ».

Au début, Magda avait détesté l'idée qu'ils puissent être contraints de tuer les gardiens. Depuis qu'elle avait vu Naja dans cet état, cette éventualité la dérangeait moins. Mais ces deux types étaient-ils

responsables des sévices subis par la magicienne ? Au fond, de simples geôliers pouvaient ignorer ce qui se passait vraiment dans une cellule.

Un peu avant d'atteindre la porte qui donnait sur la minuscule salle de garde, Merritt s'arrêta.

— Tu peux marcher un moment ? Juste le temps qu'on soit passés ? Si j'ai besoin de dégainer mon épée…

— Je me sens bien mieux. Pose-moi par terre.

Merritt obéit. Un instant, Magda redouta que Naja ait présumé de ses forces, mais elle réussit à tenir debout toute seule.

— Je passe en premier et c'est moi qui parle, annonça la veuve de Baraccus. Naja, reste près de moi, dans mon dos. Nous allons tenter de leur filer entre les pattes avant qu'ils aient compris ce qui se passe.

Le petit groupe continua son chemin en silence jusqu'à la porte, par bonheur toujours ouverte. Après avoir relevé ses jupes, Magda en franchit le seuil surélevé et entra dans la salle de garde, Naja sur les talons.

Devant l'échelle de fer, les deux geôliers, le plus grand légèrement devant l'autre, bloquaient la sortie. À moins de trois pas d'eux, Magda sentit l'odeur rance de leur sueur.

Dans un endroit si exigu, Merritt allait-il pouvoir utiliser son arme ? Si on devait en arriver là, Magda avait prévu de tirer Naja à l'écart et de la protéger.

— Eh bien, fit le grand gardien avec un sourire pervers, qui avons-nous là, enfin en pleine lumière ?

— Nous l'emmenons pour l'interroger, lâcha Magda, glaciale. Écartez-vous !

Le colosse se gratta pensivement la barbe.

— L'ennui, c'est que vous avez oublié quelque chose que je vous ai dit.

— De quoi parles-tu ?

— J'ai mentionné que le son porte loin, dans ces tunnels. Nous en avons entendu assez pour savoir que vous vouliez nous rouler dans la farine. Je me trompe ?

Magda sentit un léger contact, dans son dos. Avant qu'elle ait compris ce qui se passait, Naja bondit devant elle.

Et elle lui avait au passage subtilisé son couteau !

Frappant à la vitesse de l'éclair, la magicienne trancha d'une oreille à l'autre la gorge du premier homme. Alors qu'il luttait pour respirer, un geyser de sang jaillit de sa trachée-artère.

Le deuxième gardien, par réflexe, referma la main sur le poignet de la transfuge. Utilisant comme un levier le bras de son adversaire, Naja pivota sur elle-même, arma son bras libre dans le même mouvement et transperça le cœur du geôlier avec sa lame.

Alors que son collègue rendait le dernier soupir sur le sol, la deuxième victime de Naja s'écroula, foudroyée. En tombant, le type se heurta le crâne contre le mur – assez fort pour que du sang jaillisse de son cuir chevelu. Mais il ne sentit rien, car il était déjà mort.

Dépassée par la rapidité des événements, Magda entendit la note métallique unique de l'Épée de Vérité. Arme au poing, Merritt tremblait de rage meurtrière, mais il n'aurait pas l'occasion de lâcher la bonde à sa fureur.

Voyant que Naja titubait, Magda voulut la soutenir, mais la magicienne se rétablit et se redressa fièrement avant de jeter un regard plein de haine et de fureur aux deux cadavres.

À la lumière de la lampe, Magda vit pour la première fois que la transfuge avait de magnifiques yeux bleus.

— Ils se relayaient pour prendre leur plaisir avec moi, lâcha Naja. Si le temps n'avait pas pressé, leur fin aurait été bien moins miséricordieuse.

Magda n'aurait pas pu blâmer la magicienne d'avoir réagi ainsi. En revanche, elle nota de ne jamais oublier l'énergie qu'elle avait soudainement recouvrée face au danger. En tout état de cause, Naja Moon n'était pas une femme qu'il fallait sous-estimer et il valait mieux ne pas se la mettre à dos.

— Tu as rendu la justice, dit Magda. De mon point de vue, ça n'a rien de condamnable.

Naja eut un sourire plein d'amère fierté.

— Eh bien, fit Merritt en rengainant son épée, voilà qui simplifie les choses. Personne n'était informé de notre venue ici. Et à part ces deux chiens, nul ne saura que nous avons libéré Naja. Dans leur état, ces types ne risquent plus de parler…

— Donc, enchaîna Magda, nous sommes insoupçonnables. Filons avant que quelqu'un vienne tout gâcher.

Naja se pencha, retira le couteau de la poitrine du geôlier, nettoya la lame sur son pantalon puis la rendit à Magda, la tenant par la pointe.

— Désolée de t'avoir emprunté ton bien sans autorisation… Si mon don n'était pas neutralisé ici, je n'aurais pas eu besoin d'une lame.

— Ces deux types ont eu ce qu'ils méritaient, lâcha Magda en guise d'oraison funèbre. (Elle remit le couteau dans sa gaine secrète.) Et maintenant, filons d'ici !

Naja et Merritt ne se le firent pas dire deux fois.

Chapitre 75

Magda poussa très légèrement la porte – juste assez pour jeter un coup d'œil dans le couloir. Pour l'heure, il était désert, mais quelques minutes plus tôt elle avait vu deux sorciers le remonter au pas de charge tout en palabrant d'abondance.

Presque en face d'elle, la jeune femme apercevait l'entrée d'une des innombrables salles remplies de morts. Au moins, ici, l'odeur était supportable.

Combien de temps Merritt allait-il devoir prendre pour soulager Naja ? Magda l'ignorait, mais elle espérait que ça irait vite, car la petite bibliothèque perdue au milieu de ce niveau élevé des catacombes – donc très ancien – n'était pas si loin que ça, tout compte fait, de la prison.

Strictement utilitaire, la bibliothèque contenait assez peu de livres rangés sur les étagères qui garnissaient trois murs sur quatre. Un banc complétait le mobilier – dans un espace si réduit, un bureau ne serait pas entré.

Agenouillé auprès de Naja, qui s'était étendue sur le banc, Merritt travaillait sur les blessures les plus graves de la magicienne. Selon lui, presque personne n'utilisait cette bibliothèque. Magda voulait bien le croire, mais le « presque » ne lui plaisait pas du tout. Si quelqu'un les surprenait, qu'allaient-ils pouvoir raconter ?

Cela dit, cet arrêt était obligatoire. S'il avait continué à porter Naja, Merritt aurait inévitablement attiré l'attention des sorciers qui allaient et venaient dans les tunnels. Faute de mieux, la petite bibliothèque avait paru un havre de paix.

Naja avait des déchirures musculaires multiples – dans tous les membres –, plusieurs os cassés dans les pieds et surtout, une grave plaie à l'abdomen qui mettait sa vie en danger. Abattre ses violeurs l'avait sûrement soulagée, mais cette plaie s'était rouverte, et il ne fallait pas plaisanter avec ce genre de chose.

Dès que les trois fugitifs étaient sortis de la zone protégée par des champs de force, Naja s'était prosternée pour jurer fidélité au seigneur Rahl. Avide d'échapper à ceux qui marchent dans les rêves, elle avait supporté sans broncher la douleur due à l'inconfortable position.

Une fois les dévotions prononcées, il avait fallu trouver un endroit où Merritt pourrait guérir la transfuge. Un processus, selon le sorcier lui-même, qui risquait de prendre des heures voire toute la nuit. Conscient qu'il aurait été trop dangereux de rester si longtemps dans

la bibliothèque, Merritt avait décidé de parer au plus pressé. D'abord, stabiliser la blessure abdominale, puis rendre à Naja la capacité de marcher.

Plus tard, il pourrait achever le travail sans craindre d'être interrompu à un moment critique. Pour l'heure, il fallait faire vite et avec les moyens du bord.

Magda s'inquiétait pourtant beaucoup. Si quelqu'un découvrait les deux geôliers morts, l'alarme serait très vite donnée et les corridors grouilleraient de soldats. Même s'ils ne savaient peut-être pas qui était Naja, ces hommes poseraient une foule de questions s'ils découvraient un sorcier soignant une femme blessée dans une bibliothèque.

Pour y avoir parfois travaillé, Merritt connaissait très bien cette zone des catacombes. Conduisant ses deux compagnes jusqu'à une remise où les sorciers et les magiciennes entreposaient du matériel, il avait déniché pour Naja une robe ornée autour du cou de runes composées de perles rouges et jaunes.

Ils étaient ensuite allés dans la bibliothèque où Magda avait aidé Naja à se nettoyer pendant que leur compagnon montait la garde dans le couloir. Un peu débarbouillée, la transfuge risquerait moins de se faire remarquer.

Épuisée, Naja avait sombré dans un sommeil dangereusement proche du coma. Merritt avait alors pris le relais de Magda.

— Tu as vu quelqu'un ?

Entendant la voix de son ami, Magda se retourna et vit avec un immense soulagement que Naja était debout près de lui.

— Pas depuis un moment… Naja, comment te sens-tu ?

— Merritt a fait ce qu'il fallait… Il est très doué, sais-tu ? Pour la suite, je pourrai attendre que nous soyons en sécurité.

— Ta maison, Merritt ? demanda Magda.

Le sorcier plissa pensivement le front.

— J'aimerais bien, mais il faudra trouver un endroit plus proche. Naja n'est pas en état d'aller si loin.

Naja jeta à son tour un coup d'œil dans le couloir… et recula comme si un serpent l'avait mordue.

— Il y a des cadavres dans ce couloir.

— Nous sommes dans les catacombes, expliqua Merritt, là où reposent tous les défunts de la Forteresse.

— Il faut partir, vite !

— Naja, ce sont des morts… Ils ne te feront pas de mal.

— Détrompe-toi !

Magda poussa la porte et se tourna vers la magicienne.

— Que veux-tu dire ?

— L'empereur Sulachan utilise des cadavres.

Merritt eut l'air surpris. Après avoir dû combattre un tueur mort,

Magda ne trouva rien d'étonnant à cette nouvelle.

— Comment les utilise-t-il ?

— En les forçant à le servir.

— Allons, intervint Merritt, les morts ne peuvent servir personne !

— Dans le cas de Sulachan, il n'en va pas ainsi. Les morts le servent aussi bien que les vivants. Peut-être même mieux, parfois…

— Mieux…, répéta Merritt, sceptique. Leur cœur ne bat pas et leur sang ne circule pas dans leur corps. Que peuvent-ils faire ?

— Un poulet décapité peut courir pendant des heures et son cœur ne bat plus. Il n'y a même pas besoin de magie pour ça.

» Sulachan emploie une catégorie très rare de sorciers : des inventeurs. Je n'en connais aucun, mais on dit que leur créativité est sans limites. Grâce à leur imagination, ils créent des choses incroyables.

— Inutile de t'étendre sur la question, souffla Magda, Merritt est un inventeur.

— Dans ce cas, vous savez tous les deux que l'éventail du possible est énorme. La plupart des gens vont et viennent sans cesse sur des chemins rebattus. Les inventeurs se fichent de la « sagesse ancestrale » et ils révolutionnent tout. Leur génie, c'est d'associer des éléments que personne n'aurait songé à combiner.

— C'est vrai, mais quel rapport avec des cadavres animés ?

— Les inventeurs de Sulachan ont créé une nouvelle magie dont le fonctionnement modifie en profondeur la structure même de la Grâce. Avec l'aide des autres sorciers et magiciennes de l'empereur, ils ont mis au point un sortilège qui permet de contrôler les morts.

— Comment sais-tu tout ça ? demanda Merritt.

— J'ai participé à ce projet… En influant sur les esprits, dans le royaume des morts et en investissant leur enveloppe charnelle d'une puissante magie, il est possible de réanimer des dépouilles. C'est ça, la découverte révolutionnaire des inventeurs : localiser un spectre, rétablir le lien qui l'unissait à son corps, et en modifiant la Grâce, permettre que la vie et la mort entrent en interaction au lieu de s'opposer. Avec ces nouveaux sortilèges, l'empereur peut avoir à son service des hordes de morts.

— Contre leur volonté, bien sûr, souffla Magda.

— Ils n'en ont plus, mon amie. Ce ne sont plus que des corps animés mécaniquement et modelés pour servir Sulachan.

— En quoi lui sont-ils plus utiles que des vivants ? intervint Merritt, visiblement dépassé.

— Les morts sont infatigables, ils n'ont pas besoin de manger et ils ne se plaignent jamais. Insensibles à la chaleur comme au froid, ils ne dorment pas et travaillent sans arrêt. Ignorant la peur, ils ne reculent

devant rien. Et comme ils n'ont ni désir ni ambition, ils ne risquent pas de trahir.

— Mais à quoi servent-ils ? demanda Magda. Quelle est leur mission ?

— Pour toutes les raisons que je viens de mentionner, ils font des tueurs parfaits. Ils peuvent se cacher dans les tombes, et personne ne se doute jamais de leur présence. Qui pourrait être plus discret qu'eux ? Ils obéissent aveuglément et ne renoncent jamais à atteindre leur objectif. Du coup, ils font aussi de parfaits guerriers. Mais bien entendu, ils ont leurs limites. Quand la tâche requiert de l'intelligence, Sulachan préfère recourir aux demi-humains.

— Les demi-humains ?

— Des êtres vivants qu'il a dépouillés de leur âme.

Chapitre 76

Merritt croisa les bras et dévisagea Naja.

— Que sais-tu exactement sur tout ça ? Et jusqu'à quel point comprends-tu les processus que tu évoques ?

— Comme je l'ai dit, soupira Naja, j'étais la spirite de Sulachan… Mais est-ce bien le moment d'en parler ? Ne pourrions-nous pas plutôt filer d'ici ?

— D'abord, il nous faut quelques informations.

— Tu en veux une ? Chaque mort qui repose dans ces catacombes pourrait être au service de l'empereur. Et tu n'en saurais rien jusqu'à ce qu'il se soit relevé pour te sauter dessus et te tailler en pièces. Si Sulachan savait que nous sommes ici, il nous enverrait une meute de cadavres animés.

— Elle a raison, dit Magda, se souvenant de la fin atroce d'Isadora. Il faut partir.

Merritt ne se laissa pas démonter.

— Comment *nos* morts, dans *nos* catacombes, pourraient-ils obéir à Sulachan ? L'Ancien Monde est très loin d'ici, même pour le plus puissant des sorciers.

— Ce n'est pas un obstacle. Il suffit qu'un agent de l'empereur prépare un cadavre, ici ou en ville, puis qu'il s'arrange pour le faire inhumer dans les catacombes. Comment le sauriez-vous ? Comment distinguer un mort normal d'un serviteur de l'empereur ? Une fois le cadavre sur place, n'importe quel traître infiltré ici pourrait le « réveiller » en claquant des doigts.

— Créateur bien-aimé ! je n'avais jamais pensé à ça…, souffla Magda.

— Moi non plus, avoua Merritt. Y a-t-il un moyen de reconnaître un mort « préparé » ?

— Avant qu'il se relève ? Non, c'est impossible. Sauf en contactant son esprit, dans le royaume des morts. Et croyez-en une spirite, ce n'est pas facile. Si j'essayais, il me faudrait probablement des jours et des jours pour trouver l'âme d'un seul défunt présent ici. Et il y en a des milliers. Disposez-vous d'une armée de spirites ?

— Il doit y en avoir une poignée dans toutes les Contrées, et la seule que je connaissais a été tuée par un des serviteurs de Sulachan.

— Dans ce cas, vous ne pourrez pas faire la différence entre les morts… De toute façon, pour utiliser un cadavre, il n'y a même pas besoin de le préparer longtemps à l'avance. Vos gardes contrôlent-ils

les gens qui entrent et sortent des catacombes ? Les escortent-ils pour voir ce qu'ils font ?

Comprenant où voulait en venir Naja, Merritt plissa le front.

— Non… Des sorciers travaillent sur plusieurs projets – des parades contre les nouvelles armes de l'empereur. Ils sont libres d'aller et venir…

— Si plusieurs d'entre eux sont des traîtres, ils ont des milliers de morts à leur disposition. Avec les sortilèges mis au point par nos inventeurs, les préparer au « réveil » n'est pas très difficile. Les traîtres pourraient ensuite désigner des cibles, par exemple parmi les sorciers loyaux, à ces tueurs à gages.

— Naja, fit Merritt, agacé, tout ça est un peu dur à assimiler. Il nous faudrait une idée générale de ce qui se trame. Quel rôle jouent ces tueurs morts dans le plan global de Sulachan ? Et d'abord, quel est le grand dessein de l'empereur ?

— Je comprends… Entendre pour la première fois ce que je viens de dire doit être déconcertant.

— Sans nul doute, oui !

— Eh bien, Sulachan est vieux et sa santé se détériore. Il craint de ne pas vivre assez longtemps pour voir l'Ancien Monde unir tous les peuples dans ce qu'il considère être un « monde juste ». Il a baptisé « Alliance des Peuples » son ambitieuse vision. Et il veut que les lois de cette alliance soient universellement respectées.

» Ce rêve lui semble plus important que sa vie. Il aspire à ce que le royaume des morts et le monde des vivants ne fassent plus qu'un, un peu comme la Grâce, qui est après tout leur représentation. Pour lui, les morts comme les vivants doivent tous se plier aux mêmes lois.

— J'ai bien entendu ? s'écria Merritt. Les morts comme les vivants ?

— C'est ça, oui.

— Oublions pour l'instant son ambition délirante de régner sur le royaume des morts… S'il doit mourir bientôt, comment espère-t-il réaliser sa vision ? Qui le remplacera, si tu préfères ?

— Sulachan cherche à continuer d'exister sans être pour autant vivant dans le sens habituel du terme. Ainsi, il espère avoir de l'influence des deux côtés du voile. Tu veux avoir une idée de son grand dessein ? Eh bien, il cherche une forme inédite de survie *et* de mort, en quelque sorte…

» Son objectif est de rester lié, une fois mort, à une entité fonctionnelle qui ne sera plus lui tout en l'étant encore. Une fois qu'il aura pris le pouvoir dans le royaume des morts, il entend continuer de régner sur notre monde en se connectant à son cadavre réanimé. Une forme d'unification, si on veut…

— C’est de la folie, soupira Magda. Cet homme menace tout ce qui nous est précieux. Notre liberté, pour commencer, mais aussi notre façon d’exister.

Voyant que Merritt ne parvenait pas à choisir une question parmi toutes celles qui tourbillonnaient dans sa tête, Magda le fit à sa place :

— Quel est le rôle des morts dans ce plan ?

— Pour l’instant, ce sont de redoutables tueurs, et l’empereur s’efforce d’en faire des guerriers. Quand on leur donne un ordre, ils l’exécutent, et si on leur coupe un bras, ça ne les empêche pas de continuer à se battre en utilisant l’autre. Même privés de jambes, ils seraient encore capables de ramper vers leur cible. Insensibles à la pitié et au remords, les cadavres sont potentiellement la plus grande armée du monde.

— Ils pourraient se battre jusqu’à la fin des temps ? demanda Magda.

— Pas vraiment, non, car ils finiraient par pourrir. Mais la magie qui les anime ralentit considérablement le processus. Heureusement, cette magie a des limites. Avec le temps, elle se décompose, exactement comme une dépouille. Alors qu’elle faiblit, le cadavre qu’elle anime perd de son efficacité…

— Donc, rien n’est perdu, fit Merritt. Cette magie a une faiblesse dont nous pourrions profiter.

— Les militaires ont l’intention de placer les morts en première ligne. Contre eux, les lances et les flèches ne servent à rien, et ils se moquent des épées. Vos défenseurs s’épuiseront à tenter d’abattre des créatures déjà mortes, et les troupes vivantes de Sulachan attaqueront ensuite. Puis les cadavres des vaincus seront ranimés pour la suite de la bataille.

» S’ils semblent ne plus être utiles, il suffira de couper le lien magique et de les abandonner comme des dépouilles normales. Dans ce plan, les cadavres sont une simple matière première. Et dans une guerre, on ne risque pas d’en être à court.

— Comment arrêter ces guerriers morts ? demanda Merritt, songeur.

— Je n’en sais rien… Dans mon travail, je n’avais aucun rapport avec les militaires. Je collaborais avec des sorciers, pas avec les gens pour qui ils travaillaient.

» Cependant, de par ma formation, je peux avancer qu’il y a seulement deux façons d’arrêter ces hordes, quand on n’est pas en mesure de couper le lien magique. La première est de tailler les cadavres en pièces. Mais c’est loin d’être facile, parce que la magie renforce les cadavres. Pas pour en faire de meilleurs combattants, mais pour lutter contre les effets de la décomposition.

» De plus, un bras coupé, par exemple, continuerait à se battre. En s'accrochant à la jambe d'un homme pour le ralentir, ou en tentant d'étrangler un soldat endormi, la nuit dans son campement. Cela dit, un morceau de corps, par définition, reste moins dangereux qu'un corps entier…

» Vous tenterez d'utiliser des champs de force, bien sûr, mais ça ne fonctionnera pas. La magie défensive agit sur ce qui est vivant. Elle n'est pas conçue pour combattre les morts.

— Oui, c'est bien raisonné, fit Merritt. On pourrait changer ça, mais il faudrait beaucoup de temps, et c'est justement ce qui nous manque. Naja, qu'en est-il du feu ?

— C'est le second moyen dont je parlais. Les flammes réduiraient les morts en cendres. C'est une arme efficace. Le Feu de Sorcier fonctionnerait encore mieux, mais vos défenseurs finiraient par s'épuiser contre les flots intarissables de morts que leur enverrait l'ennemi.

» De plus, les sorciers de Sulachan sont déjà en train de travailler sur un bouclier qui protégerait les cadavres. Je ne sais pas s'ils ont obtenu un résultat – ni s'ils finiront par réussir – mais vous devez savoir qu'ils essaient. De toute façon, les pertes ne sont pas un souci majeur pour l'empereur, surtout quand il s'agit de cadavres.

» Face à un raz-de-marée de morts, vos sorciers ne résisteraient pas indéfiniment. C'est l'avantage des guerriers défunts : ni la peur ni la fatigue ne les arrêtent.

» Selon le sortilège qui les aura réanimés, certains cadavres auront pour mission de tuer vos pratiquants de la magie. S'il faut sacrifier cent ou mille cadavres pour abattre un sorcier, qu'est-ce que ça peut faire à Sulachan ? Qu'il en faille dix mille ne le gênerait pas davantage…

Magda remarqua que Merritt était comme assommé par ces chiffres ahurissants. Dans ses yeux, elle crut lire du désespoir.

— Et les demi-humains ? demanda-t-elle.

Naja frissonna.

— Ceux-là, ils sont encore pires que les morts !

Chapitre 77

— Comment ça, « pires » ? demanda Merritt. Que veux-tu dire ?

— Ils ont été créés pour contrôler et commander les morts. Ce sont des vivants privés de leur âme, donc ils ont des points communs avec les morts.

— Lesquels ? pressa Merritt.

— Eh bien, pour commencer, ils ne vivent plus, au sens classique de ce verbe.

— Le sens « classique » ? répéta Magda.

— En principe, « vivre » est synonyme d'avoir une âme. Cela fait partie de la notion même d'existence, et c'est le sens même de notre présence en ce monde. Regardez la Grâce, sur la chevalière de Merritt. La Création, la vie, la mort et la Lumière de la Création qui les traverse toutes. Les demi-humains sont une altération perverse de la Grâce, puisqu'ils sont séparés de l'étincelle de don – leur âme, en d'autres termes – qu'ils sont censés conserver toute leur vie puis emporter avec eux dans le royaume des morts.

» Mais l'âme des demi-humains ne traverse pas le voile de la manière requise, et l'étincelle de don ne termine pas son voyage dans le royaume des morts. Les demi-humains ont été littéralement coupés en deux. Ni morts ni vivants… Bien sûr, ils respirent, ils se nourrissent et certains peuvent même parler, mais ils ne sont pas vivants parce qu'il leur manque une âme – un lien avec la Création et la Grâce, pour dire les choses autrement. Ce sont des enveloppes charnelles torturées et arrachées à leur nature fondamentale, qui consiste à être en harmonie avec la Grâce.

» Si Sulachan meurt avant d'avoir pu accomplir son œuvre, son corps sera réanimé pour servir de réceptacle à son âme. Mais son grand espoir est d'être encore vivant lorsque la méthode aura été assez perfectionnée pour que son âme réside dans le royaume des morts tandis que son corps, devenu celui d'un demi-humain doté d'une certaine forme de conscience, restera dans le monde des vivants pour le diriger jusqu'à la fin des temps. J'aurais dû dire « le dévaster », parce que l'immortalité de l'empereur signera la condamnation à mort de tout ce qui vit, espère et souffre…

— Quelle immortalité ? maugréa Merritt, de plus en plus nerveux.

— Sulachan veut créer une race de demi-humains dont il sera le chef suprême. Ainsi, il n'aura plus peur d'être malade, de vieillir ou de mourir. Son âme sera en sécurité dans le royaume des morts et son

incarnation séculière deviendra son bras armé dans notre univers, unifiant de fait le monde des vivants et celui des esprits.

» N'étant pas vivants au sens exact du terme, Sulachan et ses demi-humains seront à l'abri des affections et du déclin qui guettent les créatures mortelles. La magie les rendra plus résistants, un peu comme elle retarde la décomposition des cadavres.

» Le royaume des morts étant éternel, les esprits ne risqueront jamais de disparaître. Même si c'est une façon étrange d'exprimer les choses, il ne faut jamais oublier que les morts sont par définition immortels.

» Plusieurs âmes volées par l'empereur à des vivants ou à des défunts rôdent encore dans notre monde. Isolées de tout, elles sont incapables de traverser le voile.

» Les demi-humains ne vivront pas éternellement, mais en mettant leur âme à l'abri de l'autre côté du voile, et en faisant bénéficier leur corps d'une puissante magie, ils modifieront le processus même du vieillissement. Quand on altère la Grâce, on influe sur la façon dont s'écoule le temps. La certitude, c'est que les demi-humains resteront jeunes très longtemps. Dans le détail, je n'en sais pas plus, et je doute qu'il y ait des gens beaucoup plus avancés que moi.

» Sulachan veut « métamorphoser » le plus de gens possible afin d'anéantir toute opposition à son projet. Sa priorité est d'éliminer les pratiquants de la magie du Nouveau Monde, afin qu'ils ne puissent plus lui mettre des bâtons dans les roues.

— C'est donc ça, l'objectif de guerre…, souffla Magda. Il prétend vouloir rallier tout le monde à son Alliance des Peuples, mais son véritable plan est de priver le Nouveau Monde du don, afin que l'Ancien soit le seul à en bénéficier.

— C'est ça, confirma Naja. Mais ce n'est jamais formulé ainsi, bien sûr. Il parle de « libérer l'humanité du joug de la magie ». Si le don opprime les peuples, l'éradiquer est une façon de combattre pour la liberté.

— En réalité, Sulachan se fiche de la liberté, mais il entend se débarrasser de tout contradicteur.

— Oui. Ensuite, il ambitionne d'en finir avec la vie.

Merritt décroisa les bras, les laissant tomber le long de ses flancs.

— Quoi ?

— Il veut détruire le monde des vivants tel que nous le connaissons, à savoir éliminer tous les êtres vivants dotés d'une âme. Il ne resterait plus que les morts et les demi-humains, tous très faciles à contrôler. Ainsi, un empereur non vivant régnerait sur des cadavres animés et des enveloppes charnelles vides.

» En sécurité dans le royaume des morts, l'esprit de Sulachan dominerait cet univers privé de vie. Il resterait des plantes et des

animaux, mais l'espèce humaine en tant que telle aurait disparu.

» La fin de l'ambition, du rêve, de l'imagination… Plus de joie ni d'amour…

Magda croisa le regard de Merritt et vit qu'il pensait à la même chose qu'elle : les boîtes d'Orden. Comme pour le confirmer, le sorcier souleva légèrement l'Épée de Vérité dans son fourreau, puis il la laissa retomber en place.

— C'est de la folie, dit-il, il n'existe pas d'autre mot. J'ai du mal à saisir l'intérêt de ce concept.

— Que tu comprennes ou non, que nous pensions que ça peut fonctionner ou non, l'important, c'est que Sulachan, dément ou pas, a l'intention d'aller jusqu'au bout. Pour créer un monde où les gens n'ont plus de libre arbitre – parce qu'ils ne réfléchissent plus – il ne reculera devant rien.

» Comprenez-vous pourquoi j'ai décidé de changer de camp ? Pour moi, ce plan est monstrueux et je refuse d'y participer. L'idéal de Sulachan me répugne, et je ferai tout pour qu'il ne se réalise pas.

Merritt sourit pour la première fois depuis un long moment.

— Dans ce cas, tu as choisi le bon côté ! Nous combattons aussi au nom de la vie, du droit à l'amour et de la liberté.

— L'ennui, dit Naja, c'est que Sulachan, même s'il rate son coup, risque de détruire le monde des vivants en essayant de réaliser son utopie. Malgré sa folie, c'est un homme intelligent, plein de ressources et doté d'une détermination à toute épreuve. Et il va s'attaquer à l'ordre même de la Création ! Même s'il échoue, comme nous le pensons, combien de victimes laissera-t-il dans son sillage ? Et avec un peu de malchance, il ne laissera *que* des victimes !

— Tu es sûre de ce que tu dis ? Étais-tu assez proche de lui pour savoir, par exemple, que ces demi-humains existent pour de bon ?

Une lueur passa dans le regard de Naja Moon, faisant remonter à la surface la redoutable magicienne que Magda avait vue en elle du premier coup d'œil.

— Je sais qu'ils existent parce que j'ai contribué à leur création. Merritt, je suis une spirite. En tant que telle, j'ai influencé les âmes, dans le royaume des morts, afin de fournir à l'empereur son armée de cadavres. Je lui ai montré comment faire.

Malgré son récent revirement, Magda eut soudain envie d'étrangler la magicienne.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Au nom de quoi as-tu comploté contre la vie ?

Naja soutint sans broncher le regard de Magda.

— Ce que j'ai subi dans votre donjon serait passé pour un sort miséricordieux si j'avais osé désobéir à Sulachan. Tu n'as aucune idée

de ce qui se produit dans l'Ancien Monde, surtout dans les coulisses du pouvoir. Même vieux et malade, Sulachan reste un puissant sorcier. Le défier revient à s'exposer à un calvaire qui dure des jours et des jours, histoire que le supplicié serve d'exemple à ceux qui voudraient l'imiter. Si tu vivais dans une telle terreur, Magda, tu serais surprise de ce que l'angoisse te pousserait à faire.

— Si l'empereur est tout-puissant, intervint Merritt, comment as-tu réussi à lui échapper ?

— J'ai saisi au vol une très fugace occasion provoquée par une calamité inattendue. Pendant que tout le monde s'affolait, je suis parvenue à m'éclipser. Depuis, je suis une fugitive et je continuerai à l'être, parce que le monde parfait de Sulachan me fait froid dans le dos. Honteuse d'avoir participé à ces monstruosités, je veux sauver des innocents pour me racheter d'avoir pendant si longtemps pensé uniquement à ma pauvre peau.

» J'ai une occasion d'éviter un désastre, et si je ne le fais pas, qui s'en chargera à ma place ? M'aveugler et ne pas agir est impossible, si je veux pouvoir continuer à me regarder dans un miroir.

» Après ma fuite, mes pouvoirs m'ont permis de franchir nos lignes et d'arriver jusqu'ici. Des morts et des demi-humains ont tenté de me rattraper, mais une spirite était heureusement la mieux qualifiée pour leur filer entre les pattes.

Magda posa une main sur l'épaule de Naja.

— Merci d'avoir eu le courage d'opter pour la vie.

— Oui, nous te remercions, Naja, confirma Merritt. En quoi consistait la « calamité » que tu as évoquée ?

— Un « grain de sable » dans le plan de l'empereur. En fait, une montagne ! Ses demi-humains sont devenus cannibales.

— Quoi ? s'écrièrent en chœur Magda et Merritt.

— Au début, tout semblait normal, puis ils se sont mis à attaquer les vivants pour les dévorer. J'avais prévenu Sulachan que ça risquait d'arriver, mais ça ne l'a pas empêché de continuer dans la voie qu'il avait choisie. Rien ne le détourne jamais de ses objectifs.

— Pourquoi ce cannibalisme ? demanda Magda. Tu as une hypothèse ?

— Selon moi, les demi-humains se languissent de l'âme qu'ils ont perdue. Peu à peu, leur raison chavire et la démence les pousse à manger des gens pour s'approprier leur âme. Bien sûr, ça ne fonctionne jamais, mais les demi-humains son insensibles à la logique. Cette folie s'est répandue dans leurs rangs comme la peste…

» Ils taillent les gens en pièces pour trouver leur âme et la voler. Pensant qu'elle réside dans leurs organes, ils les dévorent, puis ils boivent leur sang. Toujours insatisfaits, ils finissent par tout manger, jusqu'à la moelle des os…

» Quand ils s'attaquent en groupe à une proie, ils se partagent les morceaux, et ce spectacle est horrible. Quand ils en ont terminé, les restes sont impossibles à identifier, parce que la tête et le cerveau qu'elle contient sont pour eux des morceaux de choix.

— Personne n'avait prévu le danger ? demanda Merritt.

— Personne, à part moi, et on ne m'a pas écoutée. Au début, quand tout semblait se passer très bien, on s'est même moqué de moi. L'évolution des demi-humains fut assez longue, mais quand ce fut fait, le chaos a régné dans le palais, vous pouvez me croire. C'est à ce moment-là que j'ai fui. Pour ce que j'en sais, on croit peut-être que j'ai été dévorée, comme bon nombre de magiciennes et de sorciers impliqués dans le projet. Des temps terribles et très sanglants, vraiment…

— Tu crois que c'est terminé ? demanda Merritt.

— Non, mais la situation doit être pratiquement sous contrôle. Nos sorciers ont dû pouvoir intervenir, puisqu'ils ont altéré la Grâce afin d'utiliser l'esprit de ces gens.

— Utiliser leur esprit ? Comment vos sorciers ont-ils une influence sur les âmes qui ont traversé le voile ?

— Quand ils dépouillent un être vivant de son âme pour en faire un demi-humain, l'âme en question n'est pas autorisée à gagner le royaume des morts. Il en va de même pour celle des cadavres réanimés, qui est expulsée du monde des esprits.

» Ces âmes sont piégées entre les mondes. Ne pouvant pas entrer ou revenir dans le royaume des morts, il arrive qu'elle revienne hanter ce plan d'existence.

» Quand je suis partie, nos sorciers essayaient de « canaliser » la faim dévorante des demi-humains – en orientant leur appétit vers la chair de nos ennemis. Une façon de retourner à l'avantage de Sulachan un défaut de son plan. Si cette opération réussit, les demi-humains seront encore plus dangereux. Ils déchiquetteront vos amis, leur dévorant les entrailles en quête de l'âme qu'ils n'ont plus. Et ces adversaires-là sont encore plus coriaces que les cadavres animés.

— Pourquoi ? demanda Magda.

— Parce que leur cerveau fonctionne toujours. Ils peuvent réfléchir, planifier, comploter… Avant d'attaquer, ils sont capables de se cacher voire de se déguiser…

— Formidable…, marmonna Merritt.

Se rembrunissant, Naja écarta les mains.

— Je ne voudrais pas faire montre d'ingratitude, mais si vous ne me conduisez pas quelque part où on me soignera, j'ai peur de ne pas pouvoir vous aider longtemps.

— Merritt, elle a raison… Il faut partir d'ici. Nous parlerons plus tard.

Voyant qu’elle chancelait, le sorcier passa un bras autour de la taille de Naja.

— Je connais un endroit parfait…

Chapitre 78

Dans la salle de la Sliph, au cœur d'une grande tour ronde, Quinn écrivait dans un de ses sempiternels journaux. Au milieu de la pièce, sous une voûte obscure, se dressait le puits de la Sliph qu'il était chargé de surveiller.

Dès qu'il entendit du bruit, Quinn leva les yeux de son ouvrage.

— Merritt ! s'écria-t-il. Et Magda avec lui ! (Se levant, il courut à la rencontre de ses amis.) Je suis ravi de vous revoir !

Environ de la taille de Magda, et de corpulence moyenne, le jeune sorcier avait un sourire charmant. Mais c'étaient ses yeux qui fascinaient depuis toujours la jeune femme. Un regard plein de sagesse, sans rapport avec son âge réel, où brillait une intelligence hors du commun. Mais alors qu'un autre homme aurait pu se rengorger de sa supériorité intellectuelle, Quinn était un parangon de modestie.

Le comportement mesuré d'un conseiller avisé… et bienveillant.

— Content de te voir aussi, dit Merritt.

— Mais qui m'amenez-vous là, les amis ?

Soutenant toujours la magicienne, Merritt fit les présentations :

— Quinn, voici une amie à nous, Naja Moon.

Souriant à sa jeune et jolie visiteuse, Quinn eut besoin d'un petit moment avant de se souvenir de sa bonne éducation.

— Venez vous asseoir, Naja… Il n'y a qu'un siège, mais je vous l'offre volontiers. On dirait qu'un peu de repos ne vous ferait pas de mal. Un gobelet d'eau, peut-être ?

— Elle a besoin d'être guérie, Quinn ! lança Merritt, toujours direct.

— Oui… Oui, en y regardant mieux, c'est évident.

Naja sourit poliment à Quinn mais ne fit pas mine de s'asseoir.

— Pour tout te dire, Merritt, vous m'avez l'air bien mal en point, tous les trois. Magda, tu es grisâtre… C'est peut-être toi qui devrais prendre ce siège.

— Merci, mais j'ai d'autres soucis en ce moment…

— Il s'est passé bien des choses, dit Merritt. J'ai soigné Magda, mais si elle ne se repose pas, ça risque de mal finir.

Une explication destinée à Quinn, mais surtout un rappel à l'ordre pour Magda. Inutile, cela dit, car elle avait conscience d'être quasiment au bout de ses forces. Mais la terreur que lui avaient inspirée les propos de Naja la tenait encore debout, même si ça

risquait de ne plus durer très longtemps.

Quinn se pencha et sonda le regard de Magda avec une inquiétude visible.

— Qu'est-il arrivé ? Comment t'es-tu blessée ?

Magda sourit pour dissiper les inquiétudes de son ami.

— C'est sans importance… Il y a beaucoup plus urgent.

La jeune femme coula un regard à Naja, et Quinn comprit le message.

Tournée vers le puits, la magicienne regardait avec fascination la créature de vif-argent qui venait d'en émerger. Ce qui semblait d'abord n'être qu'un tentacule de métal se dota soudain d'un visage humain au sourire engageant.

Un visage de femme, très beau et très séduisant, malgré son étrangeté.

— Veux-tu voyager ? demanda la Sliph d'une voix qui se répercuta dans toute la salle.

— Non, répondit Magda sans aménité. Nous ne voulons pas voyager.

— Tu aurais du plaisir, sais-tu ?

— Merci, mais c'est non, pour le moment, dit Merritt.

Il prit Naja par le bras pour la guider jusqu'au siège de Quinn, mais la magicienne ne se laissa pas entraîner tout de suite.

— J'ai entendu parler de cette créature… Pourtant, je n'aurais pas cru qu'elle existait vraiment…

Quinn eut un regard plein d'affection pour la Sliph.

— Pour exister, elle existe ! Elle aime bien me regarder écrire, pendant que je veille sur elle.

— Puis-je te toucher ? demanda Naja en approchant du puits.

— Si tu en as envie…, souffla la Sliph de sa voix lascive.

Naja caressa d'abord la joue de vif-argent. N'éprouvant rien de désagréable, elle immergea toute sa main dans l'étrange métal liquide.

— Tu peux voyager, dit la Sliph avec un sourire radieux, car tu maîtrises les deux facettes requises…

— Merci, répondit Naja, mais je ne veux pas voyager pour l'instant. Peut-être une autre fois.

— Quand tu voudras, alors…

La magicienne se tourna vers ses amis.

— C'est stupéfiant !

— Oui, on peut dire ça ainsi, marmonna Magda.

La créature lui inspirait une antipathie spontanée. En outre, elle lui avait souvent arraché Baraccus – en minaudant qu'il serait très content, en plus de tout !

Selon le défunt Premier Sorcier, c'était la nature de la Sliph, rien de plus, et il ne fallait pas s'en offusquer. De toute façon, on ne pouvait rien y changer. Quoi qu'il en soit, Magda détestait qu'on parle ainsi à son mari !

Bien sûr, la Sliph s'adressait à tout le monde de cette manière… équivoque. Baraccus avait raison : ça ne portait pas à conséquence. Mais on n'était pas obligée d'apprécier…

Lorsque Magda avait dû voyager avec la créature, celle-ci lui avait parlé de la même façon… Bien que son épouse n'eût pas le don, Baraccus avait instillé assez de magie en elle pour qu'elle puisse survivre à un séjour dans le vif-argent.

Une expérience à la fois terrifiante et extatique que Magda espérait bien ne jamais répéter.

Naja retira sa main et s'éloigna du puits.

— Tu n'as pas compris ma remarque, Magda… C'est stupéfiant parce que cette créature a été modifiée de la même manière que les demi-humains. Enfin, presque… Dans son cas, l'âme a été fragmentée.

Quinn repoussa en arrière ses cheveux blonds en bataille.

— Des demi-humains ? De quoi parlez-vous ?

— Quinn, intervint Merritt, nous avons des problèmes, et peu de temps devant nous.

— Vous avez entendu parler de la nomination de Lothain ? C'est cette rumeur qui vous trouble ?

— Non, je ne faisais pas référence à ça…

— Et ce n'est pas une rumeur, précisa Magda.

— Vraiment ? Et la cérémonie aura bien lieu demain ?

— Demain ? Ça, je n'en sais rien… Que raconte-t-on à ce sujet ?

— Des préparatifs sont en cours… Un événement important aura lieu demain dans la salle du Conseil. Je n'en sais pas plus, mais la nomination de Lothain est l'hypothèse la plus vraisemblable. (Quinn regarda Naja avec toute l'extraordinaire acuité dont il était capable.) Alors, ces demi-humains ?

— Quinn, ce n'est pas le moment ! s'écria Merritt. Il faut que tu m'écoutes, puis que tu me rendes un service.

— Ce que tu voudras, mon vieux… Tu sais très bien que je ne peux rien te refuser.

— Je voudrais que tu guérisses Naja. En magie thérapeutique, tu as toujours été meilleur que moi. De plus, j'ai des choses urgentes à faire. Quand tu l'auras soignée, elle te dira pourquoi elle est ici, qui sont les demi-humains… et pour quelle raison nous sommes dans les ennuis jusqu'au cou.

— Compris, mais quand même, je ne sais pas qui c'est… Peux-tu au moins me la présenter convenablement ?

— J'étais la spirite de l'empereur Sulachan, dit Naja, brûlant la

politesse à Merritt. Je suis venue combattre à vos côtés.

— C'est vous, la transfuge dont on parle à demi-mot ? Je n'ai jamais rien pu découvrir de concret. Les gens pensent que c'est une rumeur…

— Eh bien, ils se trompent !

— Vous avez été blessée en fuyant l'Ancien Monde ?

— Non. À mon arrivée, des hommes m'ont incarcérée, jugée coupable d'espionnage et condamnée à mort. En attendant mon exécution, on me torturait régulièrement.

— Qui a fait ça ? demanda Quinn. Quels hommes ?

— Naja n'en sait rien.

— Ses tortionnaires voulaient connaître les noms des traîtres infiltrés dans la Forteresse, précisa Merritt. Ils devaient avoir peur qu'elle les dénonce.

— Et vous connaissez ces noms ? demanda Quinn.

— Non, désolée…

Quinn fit quelques pas de long en large tout en se passant une main dans les cheveux.

— C'est ce qui m'inquiétait, justement… Je suis convaincu qu'il y a des traîtres, ou au minimum des espions, parmi nous.

Magda et Merritt se regardèrent.

— As-tu des informations sur ces traîtres ? demanda le sorcier. Quelque chose qui viendrait des gens importants qui voyagent en utilisant la Sliph, par exemple ?

— Non, rien de concret, hélas, soupira Quinn. J'ai des soupçons, mais pas l'ombre d'une preuve. Maintenant que la guerre tourne mal, Baraccus devient le bouc émissaire… Magda, tu me connais, tu sais ce que je pense de ton défunt mari, mais de plus en plus de gens ont tendance à croire les accusations fantaisistes de Lothain. Le procureur affirme que les « conspirations » de Baraccus sont la source de la série de meurtres dans la Forteresse. Il mène des dizaines d'interrogatoires pour déterminer si Baraccus travaillait pour l'ennemi.

— Je sais, dit Magda. J'ai entendu ces fadaises.

— Les gens se laissent convaincre parce que Lothain a démasqué beaucoup de traîtres qui semblaient au-dessus de tout soupçon. Heureusement, il reste encore beaucoup de sceptiques. Du coup, deux camps s'opposent et la Forteresse est en ébullition. Ce conflit devient d'ailleurs très gênant, d'après ce que j'ai compris.

Soudain prise de vertiges, Magda dut s'appuyer au muret du puits. Un détail que ne rata pas Merritt.

— Quinn, nous allons devoir y aller. Quand tu l'auras guérie, Naja t'expliquera tout sur les cadavres animés et les demi-humains.

— Des cadavres animés ? C'est lié aux meurtres dans les

catacombes ?

— Oui, confirma Merritt. Nos ennemis réveillent des morts et les chargent d'assassiner des sorciers importants pour nos défenses. Si tu croises un tueur mort, utilise ton Feu de Sorcier.

— Tout ça colle parfaitement avec les pièces du puzzle que j'ai déjà assemblées…

— Les sorciers et les notables qui utilisent la Sliph doivent parler devant toi, j'imagine, dit Magda. As-tu entendu quelque chose qui pourrait nous fournir un début de piste ?

— Je vais consulter mes notes et mon journal… Maintenant que je sais ce que je cherche, je devrais repérer plus facilement les détails significatifs. Mais d'abord, il faut m'occuper de Naja… Demain, je vous ferai savoir si j'ai trouvé quelque chose.

— Très bien, fit Merritt en approchant de son ami. Quinn, tout ça est très dangereux. Nous ne savons pas qui sont les tortionnaires de Naja, mais ils ont sûrement un rapport avec la série de meurtres. Surtout, ne prends aucun risque, et garde cette affaire secrète.

— Compris… Plus haut dans la tour, il y a des salles vides. On viendra bientôt me relever. Je vais conduire Naja dans une de ces salles, pour la cacher, et dès qu'on m'aura remplacé ici, j'irai la guérir. D'après ce que je vois dans ses yeux, ça me prendra toute la nuit.

— Très bien, mon vieux… Nous allons avoir besoin de ton aide pour coincer ces traîtres… et résoudre des problèmes encore plus compliqués qu'on aurait pu le croire.

— Je suis fier que vous ayez pensé à moi.

Magda vit dans le regard de Quinn que ce n'étaient pas des propos en l'air.

Merritt prit la veuve de Baraccus par le bras.

— Je te ramène chez toi, pour que tu récupères.

— Récupérer de quoi ? demanda Quinn. Désolé d'insister, mais…

— Nous te raconterons demain, dit Merritt en se dirigeant vers la porte avec sa protégée.

Naja les intercepta et serra le bras de Magda.

— Merci à vous deux. Vous ne regretterez pas de m'avoir fait confiance, je vous le jure !

— Merci à toi, Naja…

Dans les couloirs de la tour ronde, seules quelques torches brûlaient dans l'escalier qui conduisait à la sortie. Par une ouverture, tout en haut, on apercevait un carré de ciel si plombé que la lune et les étoiles restaient invisibles.

— Qu'as-tu de si urgent à faire ? demanda Magda à son compagnon, faisant allusion à ce qu'il avait dit à Quinn.

— Je dois trouver un moyen de neutraliser les cadavres animés et les demi-humains. Il n'y a pas de temps à perdre ! Chez toi, je jetterai un coup d'œil sur la tenture d'Isadora. Il faut que j'étudie les runes qu'elle a imaginées ou modifiées.

— Parce qu'elles arrêtent les morts ?

— Exactement. J'ai quelques idées en tête, et plusieurs expériences à conduire…

Chapitre 79

Lorsque Magda ouvrit la porte, Ombre accourut et se frotta contre ses jambes, puis il fit la même fête à Merritt.

Se penchant, Magda caressa le dos de l'animal.

— Comment vas-tu ? On a été sage, au moins ?

Comme s'il avait compris la question, l'animal répondit d'un « miaou » longuement modulé.

— Tu n'as pas mangé depuis un moment, et nous non plus…

— Magda, il faut te nourrir, rappela Merritt. (D'un geste circulaire, il alluma toutes les lampes.) Mais ça peut attendre demain. Pour le moment, tu as surtout besoin de dormir.

— Oui… Merci, Merritt. Pour tout. Ta présence à mes côtés est un réconfort, et ça n'est pas superflu, avec tout ce qui se passe…

— Grâce à toi, nous possédons enfin la clé. C'est un grand succès qui aura des conséquences incalculables, et sans toi, je n'aurais pas réussi. Ta force me fut précieuse, crois-moi.

La jeune femme s'autorisa un soupir.

— J'espère bien, sinon, je me demande pourquoi je me sentirais si épuisée…

— L'épée a puisé directement dans ton énergie vitale. Après une bonne nuit de sommeil, tu iras beaucoup mieux. Avant de partir, je voudrais voir la tenture d'Isadora, afin de pouvoir travailler chez moi pendant que tu te reposes.

Magda passa dans la chambre, se sentit irrésistiblement attirée par le lit, mais trouva quand même la force de prendre la tenture et de ressortir avec.

Merritt était en train d'admirer le décor, l'air ébahi. À force d'y vivre, Magda avait oublié à quel point ses appartements étaient beaux. Pourtant, depuis qu'ils appartenaient à Lothain, elle avait terriblement hâte de les quitter.

— Tu veux l'emporter avec toi ? demanda-t-elle en tendant le rectangle de tissu à Merritt.

Le sorcier déplia la tenture et l'étudia attentivement.

— Non… Je préfère savoir que les runes te protègent pendant que tu dors à poings fermés.

— D'après ce que je sais, tous les meurtres ont eu lieu dans les sous-sols. Tu crois que des morts s'aventureraient jusqu'ici ?

— Je ne veux pas courir le risque… C'est moi qui ai fourni à

Isadora les sorts de garde. Je veux simplement voir quelles modifications elle leur a apportées, et les graver dans ma mémoire. Avec un tel enjeu, je ne voudrais pas faire d'erreur.

Magda posa une main sur celle du sorcier.

— Merritt, qu'allons-nous faire ? Comment mettre un terme à tout ça ?

Son inspection terminée, le sorcier rendit la tenture à la jeune femme, touchée qu'il cherche ainsi à la rassurer.

— Nous en parlerons demain, mon amie… Dors, et nous verrons tout ça quand tu iras mieux. Quinn est avec nous, à présent. Il nous sera très utile, tout comme Naja.

Magda sourit à l'évocation de la fascinante magicienne.

— Je crois n'avoir jamais vu une femme si belle…

— Magda, elle est loin d'égaler ta beauté, dit Merritt.

Une déclaration qui surprit Magda autant par sa teneur que par son évidente sincérité.

Le sorcier détourna pourtant le regard.

— Désolé, Magda… Je n'aurais jamais dû dire ça… Tu es la femme de Baraccus.

Du bout d'un index, Magda força Merritt à tourner la tête vers elle.

— Baraccus est mort. Pas nous…

— Pourtant, je…

— Il n'y a aucun problème, Merritt, souffla Magda.

Elle prit le sorcier par le bras et le guida jusqu'à la porte.

Avant de sortir, Merritt se pencha pour caresser Ombre.

— Tu veilleras sur ta maîtresse, promis ?

Ombre ferma les yeux et ronronna d'aise. Excellent juge des caractères, le félin aimait beaucoup Merritt – un très bon signe, aux yeux de Magda.

— Si j'ai besoin d'aide, tu seras chez toi ?

— Oui, et je ne bougerai pas… Je vais modifier les runes d'Isadora, puis je les soumettrai à une toile de vérification. Une idée que j'ai, comme ça…

— Tu veux trouver un moyen d'empêcher les morts de bouger ?

— Ce n'est pas si simple… Dors, Magda ! Je reviendrai demain et je t'attendrai dans la salle de la Sliph, avec Quinn. Nous reparlerons de tout ça. En sachant quelle est la cérémonie qu'on prépare si activement… Naja sera rétablie, et elle nous aidera. Nous serons tous d'attaque, demain…

Magda ouvrit la porte et ne lâcha pas la poignée, histoire de se soutenir.

— Merritt, selon toi, qui est responsable de tout ça ?

— J'ai des soupçons…

La jeune femme en avait aussi, mais dans un cas pareil, elle

craignait de confondre vitesse et précipitation. Et la moindre erreur pouvait coûter d'innombrables vies.

— Au lit ! lança Merritt avant de s'éloigner dans le couloir obscur.

Magda le regarda un moment, puis elle referma la porte. Allant ouvrir un placard, elle fut ravie d'y trouver quelques tranches de poisson séché et fumé dans un bocal. Fatiguée au point d'avoir du mal à tenir debout, elle avait cependant trop faim pour se coucher sans rien avaler. En grignotant une tranche de poisson, elle alla prendre une aiguière et une cuvette dans un autre placard.

Ombre suivit sa maîtresse en miaulant tout du long. Comprenant ce qui se passait, Magda essuya le sel sur une tranche de poisson, la coupa en plusieurs morceaux et la donna à son petit compagnon, qui entreprit de festoyer joyeusement.

Pendant qu'Ombre se régalait, Magda se servit un verre d'eau et le vida d'un trait. Ne plus avoir l'estomac vide était agréable, même si elle aurait pu manger bien davantage.

Quand elle se regarda dans son miroir, la jeune femme en sursauta de désagrément. Les joues crasseuses et les cheveux en bataille – même courts, ils avaient besoin d'être peignés –, elle avait l'air d'une souillon. Et dire qu'elle s'était montrée ainsi à Merritt ! Pourtant, son compliment avait paru sincère, et ce n'était pas rien, venant d'un homme si beau…

Magda plongea un gant de toilette dans la cuvette, l'essora et entreprit de se débarbouiller. Ses mains aussi étaient atrocement sales…

Se souvenant de l'état de Naja, quand Merritt et elle l'avaient trouvée, la veuve de Baraccus s'en voulut de son accès de coquetterie.

Pendant qu'elle se lavait, Ombre sauta sur la commode pour quémander une autre portion de poisson. Souriante, Magda élimina le sel d'un deuxième morceau et l'offrit au félin.

Ravi de ce deuxième service, le chat commença à dévorer son butin. Mais il s'interrompit, oublia le poisson et regarda la porte.

Puis il feula, tous les poils hérissés.

Alarmée, Magda se pétrifia.

Chapitre 80

Quelqu'un frappa à la porte.

Ombre feulait toujours. Le cœur battant la chamade, Magda tenta en vain de se rappeler si elle avait mis la barre de sécurité.

La poignée tourna et le battant pivota – une réponse sans équivoque à sa question.

Magda recula, se demandant où elle pouvait fuir.

Le balcon, dans sa chambre ? Il était à des centaines de pieds du sol…

Quand il entra dans la pièce, comme s'il était chez lui, Lothain riva immédiatement ses yeux noirs sur Magda.

Les poings sur les hanches, la jeune femme fondit sur l'intrus.

— Comment osez-vous entrer sans y être invité ?

— J'ai frappé, éluda le procureur.

Dans le couloir, Magda aperçut un détachement des gardes du corps de Lothain. Parmi ces colosses, elle remarqua une dizaine de femmes – qui appartenaient au personnel, semblait-il.

— Ce n'est pas un moment bien choisi pour investir vos appartements ! Croyez-moi, je partirai dès que possible.

Lothain eut un sourire triomphant.

— Je ne suis pas là pour mes appartements, mais pour ma femme !

— Votre femme ? explosa Magda. Hors de ma vue !

Sur un geste de Lothain, deux colosses entrèrent dans la pièce et chacun prit Magda par un bras. Après s'être débattue d'instinct, la jeune femme renonça très vite, consciente qu'elle allait se ridiculiser, rien de plus, car les deux hommes étaient bien trop forts pour elle.

— Venez donc ! lança Lothain aux femmes qui attendaient dehors.

Quand elles entrèrent, Magda fut surprise par tout ce que portaient ces domestiques : des coffrets, des nécessaires de couture, des galons de dentelle et une multitude de rouleaux de tissu.

— Quelle mouche vous a piqué, Lothain ?

— Ce sont des couturières, très chère. Elles sont là pour confectionner la robe que tu porteras demain lors de notre mariage. Juste après ma nomination, je t'épouserai devant le Conseil et l'élite de la Forteresse. Une union qui rassurera les gens et finira de convaincre les indécis.

— Vous êtes fou de croire que…

— Assez ! rugit Lothain. Femme, il est temps que tu apprennes à rester à ta place.

Se détournant, le procureur fit signe à ses sbires de le suivre dans le couloir – avec Magda, bien entendu.

Incapable de résister, la veuve de Baraccus se laissa entraîner tandis qu'une bonne moitié des autres soldats suivaient le mouvement.

— Où m'emmenez-vous ? lança-t-elle.

— Dans un lieu où nous pourrons parler de ma demande en mariage, répondit Lothain par-dessus son épaule. Avant que tu refuses, je voudrais te montrer quelque chose. À mon avis, ça te mettra dans de meilleures dispositions. Notre union sera un bien pour les Contrées. Mais pas seulement pour elles, comme tu vas bientôt le voir…

Magda décida de ne pas gaspiller son énergie en polémiquant avec le procureur. Dans le même ordre d'idées, elle pressa le pas afin de ne pas obliger les deux types à la traîner avec eux.

Son énergie étant rare et précieuse, elle devait la conserver à tout prix. Parce qu'elle en aurait besoin si elle parvenait à dégainer son couteau.

Remontant une série de couloirs, Lothain s'arrêta devant la porte d'une des remises où on conservait divers équipements et quelques provisions. Poussant le battant, il entra dans la petite antichambre où les domestiques recevaient les instructions de leur chef – bizarrement, elle était occupée par une demi-douzaine de ses gardes – et passa dans l'arrière-salle attenante.

Forcée de le suivre, Magda découvrit la pauvre Tilly, attachée sur une chaise. Couverte de sang, la pauvre femme pleurait en silence.

— Tilly !

Se dégageant de l'emprise des gardes, Magda alla s'agenouiller devant sa vieille amie.

— Tilly, que se passe-t-il ? Que t'ont-ils fait ?

Avant que la vieille domestique ait pu répondre, les deux types reprirent Magda par les bras et la tirèrent en arrière.

Les cheveux empoissés de sang, les yeux au beurre noir, Tilly semblait avoir le nez cassé et plusieurs de ses dents manquaient à l'appel.

Folle de colère, Magda tourna la tête vers Lothain :

— Que signifie cette abomination ?

— Très chère, elle a pour objectif de te convaincre d'agir intelligemment.

— Vous torturez mon amie pour que j'accepte de vous épouser ?

— Exactement… Magda, la survie de cette personne dépend de toi. Si tu fais le bon choix, elle vivra et se remettra de ses… émotions. Sinon… eh bien, je te laisse deviner…

Lothain fit signe à un des gardes présents dans la pièce, qui saisit aussitôt le bras de Tilly.

— Non ! Non ! Non ! s'écria la malheureuse.

Impitoyable, l'homme lui brisa net le bras.

Le bruit d'os qui casse fit sursauter Magda.

— Non ! Non ! hurla Tilly. Maîtresse, fais-les arrêter, je t'en prie !

Pour la réduire au silence, le garde fourra un chiffon crasseux dans la bouche de sa victime.

Furieuse, Magda se débattit en vain contre les deux types qui la tenaient.

— Voici ma proposition, dit très calmement Lothain. Si tu acceptes de m'épouser demain devant les conseillers et un aréopage de dignitaires, Tilly sera immédiatement libérée. Bien entendu, il faudra pour ça que tu évites de faire un scandale, montrant à tout le monde que tu es heureuse de t'unir au nouveau Premier Sorcier.

— Et si je refuse ? demanda Magda, même si elle connaissait déjà la réponse.

— Eh bien, la vie de cette femme deviendra un enfer jusqu'à ce qu'elle finisse par mourir. Chaque jour, tu assisteras à une séance de torture, l'entendant nous supplier de l'achever… Mais je n'en resterai pas là, Magda. Tu as d'autres amis, et nous les connaissons tous. Le conseiller Sadler, par exemple. Lui aussi souffrira avant de mourir, et ce sera ta faute. Il y a aussi le sorcier Quinn, ce garçon avec qui tu as grandi…

Lothain énuméra les noms des amis de Magda, comptant sur ses doigts pour rendre l'effet encore plus dramatique.

— Nous savons où sont les êtres que tu chéris, Magda, et des hommes à nous les surveillent déjà, au cas où il faudrait les arrêter. Un seul mot de moi, et ils connaîtront tous le même sort que Tilly. Tous, tu m'entends ? Et ils sauront pourquoi ! Oui, ils sauront que c'est à cause de ta trahison, Magda. Et ils mourront en maudissant ton nom.

» Comme toi, ils seront accusés d'avoir comploté contre le Nouveau Monde. Sous la torture, fais-moi confiance, ils finiront par avouer. Ensuite, ils crèveront en vomissant jusqu'à ton souvenir.

» Enchaînée non loin d'eux, tu les entendras crier leur haine à ton égard ! Et lorsqu'ils auront tous traversé le voile, passant dans le royaume des morts, nous nous occuperons de toi. Crois-moi, étant à la tête de cette immonde conspiration, tu recevras un traitement de faveur. Et tu finiras par te confesser publiquement, n'en doute pas un seul instant.

Magda s'aperçut qu'elle tremblait de tous ses membres.

— Alors, Magda Searus ? Dans mes appartements, des couturières attendent de confectionner la robe de mariée de tes rêves. Oui, ce sera à toi de choisir ! Ne suis-je pas un homme généreux ? Et plein d'attentions ? Encore que, en y réfléchissant, je préférerais qu'on évite

le blanc. Après tout, tu as déjà été mariée à un Premier Sorcier.

» Aux cuisines, un festin est en cours de préparation. Demain, des dignitaires venus de tous les coins des Contrées assisteront à ma nomination avec l'espoir que dame Searus, en acceptant de m'épouser, dissipe tous les malentendus qu'elle a largement contribué à créer.

» Le choix t'appartient, Magda…

La jeune femme essaya de réfléchir, mais les sanglots étouffés de Tilly l'en empêchèrent. Que devait-elle faire ? Comment se sortir de cette impasse ?

Soudain, elle s'avisa qu'il n'y avait pas besoin de réfléchir. Son chemin était tout tracé.

— C'est d'accord, dit-elle.

— D'accord pour quoi ? Si tu consens à me donner ta main, dis-le clairement !

La vie de Tilly étant dans la balance, impossible de jouer au plus fin.

— Oui, Premier Sorcier Lothain, dit Magda, se sentant plus humiliée que jamais dans sa vie, j'accepte votre demande en mariage. Et je ferai tout ce que vous voudrez.

— Avec grâce et dignité, en affichant ton bonheur ?

— C'est juré… Maintenant, laissez partir Tilly.

Lothain sourit à la vieille femme terrifiée.

— En temps voulu, ma chère… En temps voulu…

— Qu'est-ce ça signifie ?

— Quand tu auras tenu parole, montrant que tu retires toutes les accusations proférées contre moi sous le coup du chagrin, et quand chacun aura vu de ses yeux que tu approuves et soutiens ma nomination – parce que je suis l'homme le plus qualifié –, ton amie Tilly pourra rentrer chez elle. Mais pas une seconde avant…

» Si tu joues ton rôle avec conviction durant ma nomination, puis pendant le mariage, tes autres amis n'auront rien à redouter. En d'autres termes, leur vie est entre tes mains. Tiens ta parole, et ils fêteront avec toi ton nouveau bonheur – une vie d'amour avec un autre Premier Sorcier !

— À condition que vous me promettiez de tenir parole.

— Tenir parole ? Très chère, je ne me suis engagé à rien. Joue ton rôle comme je te le demande, et je verrai si je suis assez satisfait pour épargner Tilly et tes autres amis. Cela dit, je peux te jurer une chose : après le mariage, il y aura la nuit de noces. Si tu réussis à me combler sur ce plan-là aussi, je serai sûrement trop heureux pour avoir envie de nuire à tes amis. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, lâcha Magda, ravalant sa fureur.

— Très bien… Très bien… (Lothain tapota la joue de Tilly.) Ta maîtresse est une brave femme, non ?

Terrifiée, la vieille femme hocha la tête – sans avoir compris de quoi il était question, aurait juré Magda.

— Ne t'inquiète pas, Tilly, je ferai ce qu'il faut pour qu'il ne t'arrive rien.

Des larmes aux yeux, la pauvre domestique hocha de nouveau la tête.

Lothain prit entre le pouce et l'index le menton de Magda et la força à relever les yeux.

— Tu sais, j'avais décidé de t'éliminer pour te punir d'avoir provoqué tant de problèmes, mais il m'est venu à l'idée qu'il serait plus efficace de te forcer à réparer toi-même les dégâts. Une bien meilleure solution, non ? Ainsi, tu vivras et tu assisteras à mon triomphe.

— Quand j'aurai fait ce que vous voulez, vous aurez intérêt à laisser partir Tilly…

— Que veux-tu que je fasse de cette domestique ? Elle ne représente rien à mes yeux. Tu peux me dire ce que je gagnerai en la tuant ? Très chère, sa vie dépend de toi…

— J'ai déjà dit que je vous obéirais…

— C'est exact, et je te crois. (Lothain se pencha vers Magda et l'étudia avec un détachement de maquignon.) Tu es assez faible pour tout sacrifier afin de sauver quelques individus. Pour toi, la notion de « bien commun » n'a aucun sens… Pour le défendre, il faut un courage que tu n'as pas. Voilà pourquoi tu es une anonyme. (Il fit signe aux gardes.) Ramenez-la chez moi, pour que les couturières se mettent au travail. Je veux des sentinelles dans le couloir pendant toute la nuit. À part les couturières, ne laissez entrer ni sortir personne.

Les deux hommes saluèrent Lothain puis entraînèrent Magda vers la porte.

Dans son dos, la jeune femme entendit les sanglots étouffés de Tilly.

Dans les couloirs, il n'y avait plus âme qui vive. Visiblement, l'armée privée de Lothain avait pris la place de la garde civile. Peu à peu, le procureur s'emparait de tous les leviers du pouvoir. Bientôt, il ne serait plus possible d'échapper à son contrôle.

Mais alors que les deux brutes l'entraînaient sans ménagement, Magda eut une idée fulgurante. Bien sûr, c'était limpide…

Elle savait ce qu'elle allait faire.

De sa vie, jamais elle n'avait eu un plan si précis. Une véritable mécanique de guerre…

Chapitre 81

— Vous êtes sûre, maîtresse ? demanda la couturière en désignant le patron dessiné par Magda. Vous ne voulez pas quelque chose d'un peu plus frappant ? Ce sera un grand moment de votre vie, et devant un nombreux public. Quelque chose qui en jette un peu plus irait sans doute mieux.

— Merci, mais je suis sûre de mon choix. Ajouter de la dentelle, des broderies et des perles n'est pas nécessairement une amélioration. La simplicité n'est-elle pas l'ultime politesse de la grandeur ?

La couturière ne parut pas convaincue, mais elle renonça à défendre son point de vue.

— Si vous le dites…

— Oui, je le dis, fit Magda d'un ton léger, histoire de ne pas alarmer son interlocutrice. Faites exactement ce que je vous ai dit, et ce sera parfait.

— Compris…

Comme ses collègues, la couturière s'inquiétait de la réaction de Lothain, quand il verrait la robe.

— Surtout, n'ayez pas peur d'être blâmées, dit Magda à toutes les femmes qui l'entouraient. Je ferai savoir à mon fiancé que l'idée vient de moi.

L'atmosphère fut aussitôt beaucoup moins tendue.

Sur le chemin de ses appartements, Magda avait fait l'effort de surmonter sa colère et son indignation. Pour tout ce qui allait suivre, il lui fallait garder la tête froide. Si elle cédait à la panique ou au découragement, elle perdrait toute efficacité.

Ne se faisant aucune illusion sur la cruauté innée de Lothain, elle espérait avoir fait tout son possible pour Tilly. Maintenant, elle allait devoir passer à autre chose.

Depuis qu'elle avait un plan, elle se sentait bien mieux.

— Et quel tissu voulez-vous, dame Searus ? demanda la couturière.

Magda jeta un coup d'œil aux rouleaux empilés les uns sur les autres. De magnifiques tissus unis, des imprimés, des dégradés hautement artistiques… Il y en avait pour tous les goûts, sans compter une multitude de styles de dentelle…

Mais la jeune femme avait repéré son « coup de cœur » au premier coup d'œil. Ce serait ça ou rien, point à la ligne.

— Cette soie blanche, là…

La couturière se rembrunit.

— Vraiment, maîtresse ? Maître Lothain a dit que le blanc ne semblait pas approprié.

— Un blanc brillant, voilà à quoi il faisait allusion. Le genre qui blesse les yeux… De toute façon, ce n'est pas lui qui portera la robe. N'est-ce pas le plus beau jour de ma vie ? Je veux être à mon avantage, et ce tissu blanc très sobre est exactement ce qu'il me faut. Sans être clinquant, c'est le plus élégant de tous. Et il convient tout à fait pour ce que j'ai à l'esprit.

— Ce que vous avez à l'esprit ?

— Ma renaissance…

La couturière cilla. Déjà en train de préparer leur matériel, ses collègues échangèrent des regards intrigués mais ne dirent rien.

— Votre renaissance ?

— Oui, dit Magda en caressant du bout des doigts le tissu d'une incroyable douceur. Je vais renaître pour devenir quelqu'un d'autre. Le mariage ne transforme-t-il pas une femme ? Ne devient-elle pas l'humble servante de son époux ? Puisque je vais renaître, ce tissu me semble adapté à la circonstance.

— Je vois ce que vous voulez dire…, souffla la couturière, qui ne voyait rien du tout.

— Vous avez toutes mes mesures ? Il ne vous manque rien ?

— Rien du tout, maîtresse.

— Parfait… J'ai eu une rude journée. Pour être en forme demain, il me faudra une bonne nuit de sommeil. Après tout, on ne renaît pas tous les jours…

Toujours mal à l'aise, la couturière fit une dernière tentative :

— Pour la coupe, maîtresse… Maître Lothain a insisté sur le décolleté, qu'il voudrait le plus généreux possible. Je ne voudrais pas vous contrarier, mais…

— Dans ce cas, ne me contrariez pas ! Mon futur époux s'est laissé emporter par son impatience. Il saura maîtriser sa fougue, vous verrez… (Quelques femmes gloussèrent bêtement.) Veuillez confectionner la robe selon le patron que j'ai dessiné.

— Très bien, maîtresse. Le produit fini correspondra en tout point à votre concept. Quand nous aurons fini, nous le laisserons ici et nous sortirons sur la pointe des pieds, pour ne pas vous réveiller.

Magda sourit.

— Merci à toutes, alors… Et bonne nuit.

En se dirigeant vers sa chambre, Magda sortit de sa poche la feuille de parchemin pliée et les figurines que lui avait offertes Merritt. Un sort de gravité…

La feuille dans la main, elle regarda les figurines flotter au-dessus de sa paume.

Remettant le tout dans sa poche, elle poussa la porte de

la chambre.

— Bonne nuit à toutes ! lança-t-elle avant de refermer et de verrouiller les deux lourds battants.

Chapitre 82

Lothain avait ordonné à ses hommes de monter la garde dans le couloir afin que personne n'entre chez Magda – et qu'elle ne puisse pas sortir. Bien entendu, tous ces hommes savaient que les appartements du Premier Sorcier étaient en hauteur, interdisant toute fuite par le balcon. Pour eux, Magda n'avait qu'un moyen de s'enfuir : le corridor qui était justement sous leur surveillance.

Dans ces conditions, il semblait hautement improbable qu'ils entrent dans ses appartements – sans parler de sa chambre, bien entendu. Lothain étant du genre à veiller jalousement sur ce qui lui appartenait, ses sbires ne voudraient sûrement pas éveiller ses soupçons. Comme le procureur le leur avait ordonné, ils monteraient la garde, mais ils n'iraient sûrement pas plus loin sans des ordres explicites.

De toute façon, Magda ne pouvait pas se laisser arrêter par la possibilité que quelqu'un vienne s'assurer de sa présence. Elle allait devoir agir vite, simplement. Car si elle ne faisait rien, elle finirait mariée au Premier Sorcier Lothain.

Sans attendre, Magda alla ouvrir la grande armoire de Baraccus. Les vêtements du défunt pendaient là où il les avait laissés. Ne sachant pas qu'en faire, Magda ne les avait pas déplacés.

Avant de se jeter dans le vide, Baraccus avait déposé sa tenue de sorcier de guerre dans son enclave. Dans cette armoire, il rangeait ses vêtements de loisir – ceux qu'il aimait porter en travaillant à son établi – et une série de tuniques de cérémonie somptueuses. Écartant ces dernières, Magda chercha à tâtons le long d'un montant de l'armoire, trouva le mécanisme dissimulé et fit coulisser un compartiment secret. À l'intérieur de cette cachette fabriquée par Baraccus en personne, elle trouva une corde à nœuds accrochée à un clou.

Peu avant sa mort, Baraccus avait eu un certain nombre de réunions secrètes, la nuit, avec des hommes pour qui la discrétion était à la fois une vertu et un impératif. S'il était sorti par la porte, empruntant le couloir, trop de gens auraient trouvé bizarre qu'il s'absente de chez lui à des heures si tardives. Chaque fois qu'il faisait un pas dans la Forteresse, le Premier Sorcier attirait l'attention d'une foule de curieux. Dans le lot, quelques-uns avaient des motivations rien moins qu'amicales.

Si on l'avait vu sortir en plein milieu de la nuit, les rumeurs

seraient allées bon train. Qui voyait-il et pourquoi ? Que signifiaient ces rencontres furtives ?

Malgré toutes les précautions de Baraccus, Lothain avait eu vent de ses escapades nocturnes. Pourtant, grâce à la corde à nœuds, le mari de Magda avait réussi à s'éclipser par le balcon. Un exploit que personne n'aurait attendu de sa part, mais il avait plus d'une corde à son arc…

Et cette corde-là, justement, faisait la bonne longueur pour qu'on arrive sans risque sur un avant-toit de tuile depuis lequel il était possible de gagner un secteur des remparts d'où partait un antique escalier extérieur oublié de presque tout le monde.

À partir de là, Magda savait comment jouer la fille de l'air sans être vue.

Choisissant un manteau noir à capuche, elle l'enfila puis alla prendre dans un placard sa lanterne de voyage munie d'un volet. Avec un allume-feu qu'elle embrasa à la flamme d'une des lampes murales, elle alluma la lanterne, régla la mèche au minimum puis ferma le volet afin qu'aucune lumière ne la trahisse au début de son escapade.

La lanterne accrochée à sa ceinture, elle alla s'assurer que la double porte de sa chambre était bien verrouillée. Puis elle sortit sur le balcon et constata qu'il faisait une nuit d'encre. Par bonheur, des fenêtres allumées, un peu partout sur la façade, lui permettraient de voir où elle posait les pieds.

S'agenouillant, la jeune femme chercha sur la balustrade le solide crochet que Baraccus avait fixé dans la pierre avec l'aide d'un sortilège. Quand elle l'eut trouvé, elle y noua une extrémité de sa corde, puis jeta celle-ci dans le vide.

Quand elle se fut assurée de la solidité du montage, Magda enjamba la balustrade et commença la descente. Les nœuds servant de supports à ses pieds, elle ne se sentit pas trop mal. Cela dit, elle n'avait jamais fait ce genre d'acrobaties, et pour être honnête, ce n'était pas vraiment ce qu'elle préférait au monde.

Une fois sur l'avant-toit, elle se félicita qu'il fasse nuit noire, car personne ne pourrait la voir. Passant sur les remparts, elle ne tarda pas à trouver l'escalier et entreprit de dévaler les marches deux par deux.

Chapitre 83

Magda marqua une pause pour reprendre son souffle, pliée en deux et les mains posées sur les genoux. Ses jambes lui faisaient un mal de chien. Comme tout le reste de son corps, à vrai dire. Merritt avait raison, il lui fallait du repos. La corde, l'escalier, la traversée du pont… Après l'épreuve qu'elle avait subie, c'était un peu trop, même pour sa volonté de fer. Jusqu'à ses poumons qui criaient grâce, la faisant tousser comme une perdue.

Si elle continuait comme ça, l'évanouissement la guettait. Mais le temps pressait tellement !

De jour, le chemin qui menait de la Forteresse à la ville ne posait aucun problème, surtout quand on le connaissait par cœur. Au cœur d'une telle nuit, s'orienter n'était pas un jeu d'enfant. Par bonheur, les lointaines lumières d'Aydindril aidèrent Magda à se repérer.

Au début, la route traversait une forêt si dense qu'il était parfois difficile d'y voir même en plein jour. Quand elle en serait sortie, Magda y verrait beaucoup mieux. Mais pour l'heure, le moindre faux pas pouvait très mal finir, car certains lacets du chemin longeaient un précipice vertigineux. Une chute, et la veuve de Baraccus n'aurait plus besoin de s'inquiéter pour l'avenir des Contrées et de l'humanité.

De temps en temps, Magda ouvrait le volet de sa lanterne pour mieux localiser sa position. Chaque fois, elle le refermait très vite. Sachant que des espions rôdaient partout, les hommes de la garde civile patrouillaient de jour comme de nuit, et s'ils la repéraient puis l'interrogeaient, elle n'aurait pas une chance qu'ils gobent ses explications.

Alors qu'elle haletait, le souffle toujours court, quelques grosses gouttes de pluie s'écrasèrent sur la tête de Magda et sur ses épaules. Une averse, voilà bien tout ce qui lui manquait !

Respirant un peu mieux, elle se remit en chemin.

Lorsqu'elle entra en ville, les lumières de fenêtres assez lointaines, reflétées par les nuages, lui facilitèrent considérablement la tâche. Mais la route se rétrécit bientôt, car elle passait entre des maisons à un étage – un commerce au rez-de-chaussée et un appartement au-dessus, la plupart du temps. Ces fenêtres-là étant toutes noires, Magda eut de nouveau quelques peines à s'orienter.

Ignorant ses jambes douloureuses, elle accéléra le pas dès qu'elle fut sûre d'être sur le chemin qui menait chez Merritt.

Dès qu'elle entendit des bruits suspects, devant elle, la jeune

femme s'immobilisa, tous les sens aux aguets.

Dans l'obscurité, assez loin devant elle, elle distingua plusieurs silhouettes. Aucune ne portant de lampe, de lanterne ou de torche, les dénombrer se révéla impossible, mais il semblait s'agir d'un groupe assez important.

Des hommes, finit par déterminer Magda. Alors qu'ils passaient devant une des rares fenêtres allumées – l'exception confirmant la règle –, la jeune femme vit qu'ils portaient tous une épée, certains arborant même une pique.

Des soldats… Sans doute une patrouille de la garde civile. Une dizaine d'hommes, probablement.

Avisant une ruelle, sur sa gauche, Magda s'y engouffra avant d'avoir été repérée par les soldats. Déroulant mentalement une carte d'Aydindril, elle s'avisa qu'elle pouvait, en obliquant ainsi, prendre un raccourci pour la maison de Merritt et rester le plus souvent hors de vue des patrouilles. Mais pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? La fatigue, sans doute… Certes, mais rester lucide était sa seule chance de s'en tirer vivante !

Sachant que les patrouilles étaient parfois accompagnées par un sorcier capable de détecter les gens à distance, Magda s'éloigna le plus vite possible de l'intersection devant laquelle les soldats passeraient bientôt. Quand les bruits de bottes se firent trop proches, elle se glissa entre deux bâtiments et ne bougea plus.

Du coin de l'œil, elle vit les hommes passer et put les compter. Dix soldats, effectivement, voire un ou deux de plus. En principe, les patrouilles ne comptaient pas tant d'hommes…

Magda vit alors qu'un de ces hommes ne portait pas d'armes. Un collier de fer lui enserrant le cou, il avait les bras levés, sans doute parce qu'ils étaient reliés par des menottes à la barre qui dépassait des deux côtés du collier.

Voilà qui changeait tout ! Ce n'était pas une patrouille, mais un détachement qui venait d'arrêter quelqu'un. Pour ce genre de mission, les soldats se déplaçaient en nombre, et on pouvait les comprendre. Cela dit, cueillir un type dans son lit devait être moins difficile et moins dangereux que de le traquer en plein jour.

Quand la petite colonne fut passée, Magda sortit de sa cachette et regarda dans toutes les directions. La voie étant libre, elle recommença à remonter la ruelle aussi vite que ses pauvres jambes le lui permettaient. Pas à la course, car ce n'était plus dans ses moyens, mais d'un bon pas – enfin, elle l'espérait.

Atteignant une intersection, elle s'arrêta et étudia un bâtiment de brique qu'elle crut reconnaître. Une enseigne pendait au-dessus de la porte, mais il était impossible de voir si elle représentait un cochon bleu. Cela dit, la rue en montée ressemblait bien à celle qu'elle avait

empruntée pour rendre visite à Merritt.

Quand elle aperçut le prunier fourchu, Magda soupira de soulagement. Dans l'obscurité, avoir trouvé si vite la bonne maison était un petit exploit.

Voyant de la lumière filtrer de la fenêtre latérale, Magda supposa que le sorcier était toujours en train de travailler.

Elle toqua juste assez fort pour qu'il l'entende, mais sans que ça réveille le voisinage. En espérant que des chiens ne se mettent pas à aboyer pour donner l'alarme.

Merritt ne répondant pas, Magda frappa un peu plus fort. Quand la porte bougea, elle constata qu'elle n'était pas verrouillée.

— Merritt ? Merritt ?

Pas de réponse. Pensant que Merritt était peut-être dans le jardin, derrière la maison, Magda entra, ferma la porte derrière elle, jeta un regard circulaire dans la pièce éclairée par quelques lampes… et ne vit pas l'ombre de son ami.

Dans le jardin obscur, il n'y avait personne non plus. Allant ouvrir la chambre, Magda l'éclaira avec sa lanterne, volet ouvert, et constata que le lit n'avait pas été défait.

Où pouvait donc être Merritt ?

Alors qu'elle retournait vers la porte, slalomant entre les divers objets qui jonchaient le sol, Magda se pétrifia soudain. Devant la table couverte d'un carré de velours rouge, la chaise de Merritt était renversée. Rangée dans son fourreau, l'Épée de Vérité gisait sur le sol.

Magda redressa la chaise, les yeux rivés sur l'arme.

Merritt n'aurait jamais laissé l'épée. Il ne s'en séparait déjà pas avant sa « métamorphose », alors, maintenant qu'elle était devenue la clé du pouvoir d'Orden…

Regardant autour d'elle, Magda remarqua un petit morceau de tissu vert accroché à un des objets métalliques qui occupaient une partie de l'espace. Le même matériau et exactement la même couleur que la tunique des soldats privés de Lothain… Des hommes capables de torturer une pauvre femme comme Tilly. Des brutes totalement dévouées à leur chef.

Les soldats qui escortaient un prisonnier se dirigeaient vers la Forteresse quand elle les avait aperçus.

Et les coïncidences avaient leurs limites…

Magda retira son manteau, puis elle le posa sur la table. S'emparant du baudrier, elle le fit passer par-dessus sa tête, sur son épaule droite, puis ajusta le fourreau sur sa hanche gauche. Lorsqu'elle eut terminé, elle remit le manteau, dissimulant ainsi l'épée, et sortit de la maison.

Restait à calculer son chemin… Ayant passé sa jeunesse à courir

dans toutes les rues d'Aydindril avec ses amis, Magda imagina assez aisément le meilleur itinéraire pour rattraper les soldats.

Mieux, pour les dépasser, puis leur couper la route.

Ensuite, il faudrait qu'elle se débrouille pour libérer Merritt.

Coûte que coûte, elle devait le tirer des griffes de ces sadiques !

Chapitre 84

Remontant des chemins en terre battue, sautant au-dessus de clôtures et traversant des jardins, Magda avança en diagonale dans la ville. Par les rues, le trajet aurait été plus confortable, mais beaucoup plus long. Pour aller encore plus vite, elle se faufila parfois entre deux bâtiments, rentrant le ventre pour pouvoir passer. En une occasion, elle fut arrêtée au bout du passage par une infranchissable montagne de détritus. Sans se laisser démonter, elle revint sur ses pas, choisit une autre voie et se retrouva cette fois devant une palissade. Trop pressée pour s'offrir un troisième essai, elle escalada tant bien que mal l'obstacle.

Sur son passage, des chiens aboyèrent et certains, dans les jardins, l'auraient bien poursuivie s'ils n'avaient pas été retenus par une laisse. Cela dit, un chien qui aboie en incitant un autre à lui répondre, il sembla soudain que la moitié des cabots de la ville donnaient un concert nocturne. Réveillés, des citadins se levèrent et Magda vit plusieurs fenêtres s'éclairer.

Si les soldats s'apercevaient que les aboiements se propageaient régulièrement dans leur direction, ils risquaient d'avoir des soupçons.

S'arrêtant à une intersection, Magda prit le temps de respirer à fond, puis elle entrouvrit le volet de sa lanterne et sonda la rue qu'elle avait l'intention d'emprunter. Après une course folle, elle aurait eu du mal à dire où elle était exactement.

Dans la rue, elle repéra deux bâtiments presque collés l'un à l'autre qu'elle reconnut aussitôt. Ils abritaient des échoppes, se souvint-elle. Un cordonnier, une couturière et un menuisier, si sa mémoire était bonne. En haut de cette rue, sur la droite, elle trouverait un chemin qui montait dans la forêt.

C'était le principal raccourci sur lequel elle comptait. Permettant de contourner plusieurs pâtés de maisons et une série d'entrepôts, ce chemin rejoignait en hauteur la route principale menant à la Forteresse.

Le souffle toujours court, mais elle devrait faire avec, Magda ferma le volet de sa lanterne et s'engagea dans la rue. Si elle atteignait la route principale après le passage des soldats, la partie serait perdue. Se laissant guider par les rares lumières de la Forteresse, elle accéléra encore le pas, mais l'ascension se révéla très pénible, dans son état. Se demandant souvent comment elle réussissait à tenir encore debout, la

jeune femme insista vaillamment.

Si les soldats lui échappaient, elle ne découvrirait probablement jamais où ils comptaient emmener Merritt.

Dans la Forteresse, il y avait des milliers de pièces et des centaines où on pouvait garder un prisonnier sans se faire remarquer. Sans compter que Lothain pouvait opter pour ses bureaux de procureur, un endroit où on ne la laisserait jamais entrer.

Cela dit, le donjon, là où Naja avait été emprisonnée, semblait le choix logique. Après la fuite de la magicienne – et la mort de deux gardiens – Magda doutait de pouvoir réussir une deuxième opération d'exfiltration. Avec la garde doublée ou triplée, elle risquait surtout de se retrouver elle-même au fond d'un cachot puant.

L'odeur des aiguilles de pin venant lui chatouiller les narines, Magda entendit au loin le chant d'un ruisseau qu'elle connaissait pour être souvent venue se promener dans le coin.

Laissant Aydindril derrière elle, la jeune femme se faufila entre les arbres sans ralentir le pas malgré un terrain de plus en plus accidenté.

Lorsqu'elle atteignit la route principale, l'angoisse d'être arrivée trop tard lui serra le cœur. Mais alors qu'elle tentait une fois de plus de reprendre son souffle, elle entendit des voix dans le lointain. L'écho d'une conversation ponctuée de rires. Les soldats, sans doute. Et ces sons venaient de plus bas, sur la route…

Filant vers la Forteresse, Magda se campa au milieu d'un lacet particulièrement serré de la route. Des deux côtés, une muraille rocheuse donnait à l'endroit des allures de petit défilé. Une configuration parfaite, puisque ses adversaires ne pourraient pas se déployer pour la prendre à revers.

Satisfaite du site qu'elle avait choisi, Magda posa la lanterne sur le sol, volet orienté vers la direction d'où arriveraient les soldats.

Alors que les voix se rapprochaient, elle évita de réfléchir à son plan. Élaboré à la hâte, il était plein de trous, mais elle n'en avait pas d'autre. De toute façon, l'heure n'était plus à la planification mais à l'action.

Si son audacieuse manœuvre échouait, elle y laisserait sûrement la vie. Mais si elle ne faisait rien, tout le monde risquait de mourir bientôt, et elle ne ferait pas exception à la règle.

Elle s'accroupit derrière la lanterne, balançant d'un pied sur l'autre tant elle était énervée. Car enfin, son plan n'avait aucune chance de réussir !

Les hommes approchaient, comme en témoignait le bruit de plus en plus fort de leurs pas, et ils ne parlaient plus.

Dès qu'elle aperçut des silhouettes, Magda ouvrit le volet de sa lanterne, qui lui révéla une dizaine de visages stupéfiés.

À leur tunique verte, Magda reconnut les mercenaires privés de

Lothain. Quand ils s'écartèrent au maximum, afin de se défendre, elle vit Merritt très clairement.

Un collier de fer lui serrait le cou et ses poignets étaient bien attachés à une barre de métal. À ses pieds, des fers à la chaîne très courte l'empêchaient de s'enfuir en courant.

Le visage ensanglanté, il semblait à peine conscient.

Magda n'eut pas besoin de se forcer pour lancer d'un ton rageur :

— Vous êtes encerclés ! Livrez-nous le prisonnier si vous ne voulez pas tous mourir !

Un des hommes avança. À la lumière de la lanterne, Magda vit que ce n'était pas un soldat. Vêtu d'une tunique longue très sombre, il avait dans le regard une lueur qui ne pouvait guère tromper.

Un sorcier !

— Magda Searus ? lança l'homme alors que des flammes crépitaient déjà au bout de ses doigts. C'est bien vous ?

Chapitre 85

Magda avait déjà vu le sorcier qui se tenait à une dizaine de pas d'elle. En principe, il travaillait dans les sous-sols. Et bien entendu, il l'avait reconnue pour l'avoir aperçue quelques fois aux côtés de Baraccus, lors de ses visites d'inspection.

Chaque fois qu'elle accompagnait son mari, Magda croisait ainsi des collègues à lui dont il ne prenait pas la peine de lui dire le nom.

— Livrez-nous le prisonnier et vous aurez la vie sauve ! Vous êtes encerclés ! Si vous n'obéissez pas, vous mourrez tous !

Inquiets, les soldats tentèrent de sonder les ombres, des deux côtés de la route.

— Je ne sens personne d'autre que vous, dit le sorcier. Vous êtes seule, dame Searus.

Derrière leur sorcier, les soldats sourirent.

D'instinct, Magda glissa la main sous son manteau et la referma sur la poignée de l'épée. Sentant sous sa paume les lettres du mot « Vérité », elle eut l'impression qu'une force naissait en elle. Bizarrement, cette puissance ne venait ni de l'arme ni d'elle, mais semblait générée par le lien qui les unissait.

Investie d'une rage et d'une puissance qui n'étaient pas les siennes, Magda se prépara à combattre.

Sans sommation, le sorcier projeta sur la jeune femme une lance de feu qui rata sa cible de peu.

Encore en vie parce qu'elle s'était jetée sur un côté à temps, Magda dégaina son arme. La note métallique retentit, sinistre comme un glas.

Une fois la lame au clair, Magda sentit un flot de puissance se déverser en elle, lui coupant le souffle et faisant battre son cœur encore plus fort.

Une fureur exaltante s'empara de la jeune femme.

En face d'elle, les soldats dégainèrent eux aussi leurs armes.

Mécontent d'avoir raté son coup, le sorcier se prépara à lancer un deuxième projectile. Du genre consciencieux, il n'était guère susceptible de manquer sa cible une autre fois.

Avec un détachement qui la surprit elle-même, au milieu de son vortex de rage, Magda vit qu'il allait utiliser contre elle du Feu de Sorcier. Si elle ne réagissait pas très vite, sa dernière heure aurait sonné.

Comme si elle anticipait ses pensées, l'épée lui envoya un flot

supplémentaire de colère et de puissance.

Alors que le sorcier s'apprêtait à frapper, Magda chargea comme un cheval au galop. Le seul espoir, c'était d'atteindre son adversaire avant qu'il ait pu déchaîner son feu magique.

Comme si elle agissait de sa propre volonté, l'épée se mit à fendre l'air devant la jeune femme.

En cet instant, Magda se sentit merveilleusement bien, comme si toute sa vie n'avait servi qu'à la conduire sur cette route, devant ce sorcier au regard de tueur. Elle voulait qu'il meure ! Oui, ce traître devait crever comme un chien !

Dans ses yeux, elle lut de l'indignation. Comment cette folle pouvait-elle oser fondre sur lui alors qu'il allait la carboniser ?

La carboniser ? Oui, s'il était le plus rapide.

Mais l'Épée de Vérité, entraînant Magda, remporta cette course contre la mort. En sifflant dans l'air, la lame s'abattit sur le côté du crâne du sorcier.

Des éclats d'os, du sang et de la matière grise volèrent dans les airs lorsque la lame fendit en deux la tête du sorcier. La partie supérieure s'envolant, il ne resta plus au traître que sa mâchoire et une infime partie de sa nuque.

Un geyser de sang suivit fidèlement l'arc de cercle que décrivait l'épée.

Mort sur le coup, le sorcier n'avait pas eu le temps de crier.

Magda le fit à sa place, un cri de guerre terrifiant sortant de sa gorge en même temps qu'une joie sauvage s'emparait d'elle.

La joie d'abattre un ennemi. L'ivresse du guerrier vainqueur.

La jubilation du triomphe.

Alors que le sorcier mort s'écroulait, touchant le sol tandis que des morceaux de son crâne volaient encore dans la nuit, la lame revint se positionner devant Magda, prête à l'entraîner vers d'autres victoires.

Un instant pétrifiés par la mort de leur sorcier, les soldats s'arrachèrent à leur hébétude et chargèrent en poussant des cris de rage.

Magda s'écarta de la trajectoire du premier et le décapita dès qu'il l'eut dépassée. Le coup ayant touché sa cible un peu plus haut que le précédent, ce fut le scalp du type qui s'envola… avec une assez grande partie de son cerveau pour qu'il ne représente plus un danger.

Un deuxième homme se présenta, tenant son épée comme un bûcheron tient sa hache. Face à un si mauvais escrimeur, Magda n'eut aucune difficulté à esquiver, à parer et à contre-attaquer. Comme un couteau dans du beurre, sa lame traversa le cœur de la brute.

D'autres soldats arrivant, la jeune femme se laissa guider par son instinct. Après tout, elle avait appris à manier un couteau, et une lame

restait une lame. Avantagée par sa petite taille et sa vitesse, Magda sema la mort dans les rangs adverses.

Sans se soucier d'élégance ni de classicisme, elle frappa pour tuer chaque fois qu'une ouverture se présentait. Le reste du temps, elle virevoltait, inventant sur-le-champ des figures d'escrime que les malheureux soldats n'étaient pas formés pour comprendre, et encore moins pour anticiper.

Après avoir esquivé par miracle un coup un peu plus subtil que les autres, la veuve de Baraccus pivota sur elle-même et trancha net le bras de son agresseur. Sans prendre le temps de l'achever, elle se retourna et transperça le torse d'un grand brun qui avait tenté de l'attaquer par-derrière.

Toujours animée par une force qui la dépassait, Magda dégagea la lame et l'enfonça dans le ventre du manchot, qui tentait de lui saisir une cheville avec son bras restant. D'une incroyable violence, le coup cloua l'homme au sol et la pointe de l'Épée de Vérité se planta dans la terre.

Saisissant l'ouverture, un soldat bondit sur la jeune femme.

Voilà, c'était fini, malgré son héroïque résistance… Un peu de malchance, et elle allait devoir dire adieu à la vie.

Alors que le soldat armait son bras, Merritt le percuta de plein fouet. Solide comme un roc, le colosse ne tomba pas, mais il dut quand même mettre un genou en terre.

Sa lame enfin dégagée, Magda le fendit littéralement en deux, déchiquetant les os et la chair du sommet de son crâne jusqu'au milieu de sa poitrine.

Calmé pour l'éternité, le type s'écroula, précédé par les bouts d'organes qui se déversaient de sa plaie.

Alors, comme si elle émergeait d'un rêve, Magda s'avisa qu'il n'y avait plus que Merritt et elle sur le champ de bataille jonché de cadavres.

Chapitre 86

Magda se laissa tomber à genoux. Les deux mains serrant l'épée, toujours prête à lutter pour sa vie, elle eut besoin d'un moment pour se convaincre que c'était vraiment fini.

Alors qu'elle regardait autour d'elle, guettant un ultime agresseur, elle vit les dépouilles déchiquetées qui gisaient sur le sol, formant un cercle de sang et de chair dont elle était le centre.

Non loin de la jeune femme, gêné par le collier de fer et les menottes, Merritt luttait pour se relever. Quand il y parvint enfin, il salua ce succès d'un petit sourire.

Le combat terminé, Magda lâcha l'Épée de Vérité, qui tomba sur le sol.

D'un seul coup, une douleur comme elle n'en avait jamais connu envahit le corps de la jeune femme sans épargner un pouce carré de sa peau. Pliée en deux, Magda hurla puis se laissa tomber sur le côté. Roulée en boule, elle tenta de respirer, mais l'air refusait de pénétrer dans ses poumons. Pour cesser de souffrir ainsi, la jeune femme aurait accepté qu'on l'égorge sans autre forme de procès.

Merritt s'agenouilla près d'elle, mais avec le collier de fer et les bras entravés, qu'aurait-il pu faire pour la soulager ?

Dans sa détresse, Magda trouva pourtant réconfortant de ne pas être seule au moment de mourir.

Mais elle ne mourut pas. Aussi vite qu'elle était arrivée, la douleur s'envola.

Roulant sur le dos, des larmes aux yeux, Magda regarda Merritt et soupira :

— Je ne sais pas ce qui m'est arrivé…

— C'est la magie de l'épée… Quand on tue avec elle, il lui faut demander un prix. La première fois est de loin la plus terrible. Toi, tu as eu de la chance. Comme l'épée a puisé son pouvoir dans ta force vitale, elle te connaissait déjà un peu…

Non sans mal, Magda se releva à demi et s'assit sur les talons.

— J'aurais détesté que ce soit pire…

— La colère fait écran entre la personne et la magie de l'épée. Ça t'a aidée aussi…

— Alors, heureusement que j'étais furieuse, si je comprends bien… Merritt, ta blessure à la tête a l'air grave.

— Non, ça ira… Surtout quand je me serai débarrassé de ce maudit

collier.

— Tu ne peux pas recourir à ta magie pour t'en libérer ?

— Non… Il est défendu par un sort, afin d'empêcher un sorcier de s'échapper…

— Un sort de protection…

Magda se souvint des fers qui retenaient Naja.

— Mon ami, je crois avoir la clé qu'il nous faut.

Magda ramassa l'épée et glissa la lame sous une des menottes. Puis elle détourna la tête, à cause des éclats, et releva l'épée. La menotte explosa. L'autre suivit, puis Magda passa au collier.

Dès que Merritt fut libre, la jeune femme l'enlaça.

— J'ai eu si peur… Un moment, j'ai pensé que ces gens allaient te tuer.

Le sorcier repoussa gentiment sa compagne.

— « Rendez-vous, vous êtes encerclés ! Sinon, vous allez tous mourir… » C'était ça, ton plan ? Aurais-tu perdu la tête ?

— Navrée, mais je n'ai rien trouvé de mieux. Et de toute façon, ils sont tous morts, non ?

— C'est vrai, concéda Merritt. (Il attira Magda contre lui et l'étreignit pour lui témoigner sa reconnaissance.) Tu m'as sauvé, et je dois avouer que c'était un sacré spectacle !

Encore tremblante après le combat, la jeune femme trouva l'étreinte du sorcier réconfortante.

— C'est l'épée qui a tout fait… Ta création est extraordinaire.

— C'est un outil, Magda. La personne qui la manie, voilà ce qui fait la différence.

— Si tu le dis…

Les nuages se dissipant, la lumière de la lune se mit à éclairer la scène presque comme en plein jour.

— Il faut nous débarrasser des cadavres, dit Merritt. Si quelqu'un les trouve, un régiment se lancera à la recherche des coupables. Essayons de gagner du temps…

— Par là, il y a un à-pic vertigineux, fit Magda. Si on les y jette, personne ne les verra, en tout cas pendant un jour ou deux, avant que ces types soient portés disparus et qu'on lance des recherches.

Grâce au don de Merritt, l'opération fut vite terminée. Les morts et leurs appendices épars finirent au fond du gouffre, où une végétation très dense les dissimulerait – en tout cas, depuis la route. Et avant que quelqu'un entreprenne la descente, il faudrait un moment.

Avec un sortilège, Merritt effaça toutes les traces de sang. Quand tout fut fini, la route semblait parfaitement normale, comme avant le drame.

— Il faut nous enfoncer dans la forêt, dit Merritt. Maintenant que

la nuit est claire, on nous repérerait de loin.

Magda regarda attentivement autour d'elle.

— Il y a une piste, un peu plus haut… Le terrain est très accidenté, mais le trajet sera beaucoup plus court. Je suis venue par un raccourci semblable. L'avantage de celui-là, c'est qu'il s'éloigne assez de la route pour que nous puissions utiliser ma lanterne.

Merritt acquiesça. Après avoir inspecté le site une dernière fois, pour être sûrs de ne pas laisser d'indices, les deux amis trouvèrent assez vite la piste et entreprirent la délicate descente.

— Ne va surtout pas me prendre pour un ingrat, dit Merritt quand ils furent assez loin de la route, mais que fiches-tu ici ? Ne t'ai-je pas dit de te reposer ? Normalement, tu ne devrais même pas tenir debout, et après cette bataille, tu as de la chance que ton cœur batte toujours. Magda, tu es plus mal en point que tu le penses, et…

— Merritt, ça va très mal ! Lothain sera nommé demain après-midi. Et il m'a forcée à accepter de l'épouser après son intronisation.

— Quoi ?

— Inutile de me tenir un sermon ! Je n'ai pas eu le choix… Lothain a menacé de tuer tous mes amis, si je refusais. J'ai vu la pauvre Tilly couverte de sang. Si j'avais résisté, il l'aurait fait égorger sur-le-champ. Et ce n'aurait été qu'un début. Je ne pouvais pas permettre ça !

— Par les esprits du bien…, souffla Merritt.

Magda retira le baudrier et le tendit au sorcier.

— Tiens, je te rends ton arme. Heureusement, j'ai un plan. Je sais ce qu'il me reste à faire.

Dès qu'il se fut équipé de l'arme, Merritt prit le bras de Magda.

— Plan ou non, tu es à bout de forces. Courir jusqu'ici puis combattre ne t'a fait aucun bien. Hélas, je ne peux plus intervenir. C'est à ton corps de prolonger la guérison.

— Qu'aurais-tu fait à ma place, Merritt ?

— Eh bien, la même chose, je suppose… Mais je vais te ramener à la Forteresse. Quand tu iras un peu mieux, nous parlerons de ton plan.

— Non, nous n'avons pas de temps à perdre ! (Magda dégagea son bras.) Une mission importante nous attend, et elle ne peut pas être différée. Je sais que je vais très mal, me prends-tu pour une idiote ? Mais ce que j'ai à l'esprit ne peut pas attendre.

— De quoi parles-tu ?

— Merritt, si Lothain t'a fait arrêter, c'est probablement parce qu'il se doute que tu enquêtes pour découvrir la vérité sur ce qui se trame à la Forteresse. On t'aurait jugé et condamné à mort, si je n'étais pas intervenue. Et avant, on t'aurait arraché une confession par la torture. Lothain a besoin de se laver des soupçons qui pèsent sur lui et d'écraser tous ceux qui s'opposent à son futur règne. Pour mieux contrôler le Conseil, il en a fait éjecter Sadler. Et n'oublie pas qu'il

dispose d'une armée privée.

» En m'épousant, il entend gagner la confiance de la garde civile, de plusieurs fonctionnaires importants et des nombreux sorciers qui croyaient en Baraccus. Si je refusais, changeant d'avis, il serait contraint de me discréditer. Le bon vieux triptyque : fausse confession, condamnation et exécution.

» Je suis coincée. Quoi que je fasse, ça ne changera rien. Contre Lothain, ma parole n'aura aucun poids. Devenu le Premier Sorcier, il régnera sur les Contrées.

» En me pliant à sa volonté, j'ai sauvé des innocents, au moins pour ce soir. Mais je ne me fais pas d'illusions. Dès qu'il aura l'opinion pour lui, en partie grâce à moi, il organisera des purges pour éliminer tous les fonctionnaires et tous les officiers qui ne le soutiennent pas de bon cœur. Pour l'instant, j'ai de la valeur à ses yeux, mais ça ne durera pas, et je finirai la tête sur le billot.

» Si je n'agis pas maintenant, alors qu'il me croit encore utile à sa cause, beaucoup de gens mourront, et nous avec eux. Je sais maintenant la vérité sur lui, mais combien de naïfs croient et continueront de croire qu'il sert la cause du bien en démasquant des traîtres ? Si je proclame qu'il persécute les fâcheux qui risquent de le démasquer, comme Naja, qui me croira ? Que pèsent mes propos face à ceux d'un procureur ? Que dis-je, d'un Premier Sorcier ? Et quand Lothain accusera Baraccus d'avoir conspiré avec l'Ancien Monde, ses fidèles le croiront aussi. Et ils penseront que j'étais complice de mon mari.

» L'humanité a autant besoin de vérité que de respirer. Je suis la seule à pouvoir la révéler, mais je ne garderai pas assez longtemps la tête sur les épaules pour aller au bout de l'acte d'accusation. Merritt, en l'état, je n'ai aucune arme contre Lothain.

— Mais tu prétends avoir un plan…

— J'en ai un ! C'est vrai, je suis fatiguée au point d'avoir du mal à marcher. Mais c'est notre seule chance, alors, tant pis pour ma santé. Je ne suis pas venue chez toi par hasard…

— Et que me voulais-tu, exactement ?

— Il faut que tu fasses de moi une Inquisitrice !

Chapitre 87

Le front plissé, Merritt regarda Magda comme s'il la voyait pour la première fois.

— Tu veux que je te transforme en Inquisitrice ?

— Oui, et vite !

Merritt se détourna, s'éloigna un peu et se campa sous les énormes branches d'un très vieux chêne.

Quand il fit de nouveau face à Magda, il souffla :

— Je t'en prie, ne me demande pas ça…

La jeune femme vint aussi se placer sous les branches du grand arbre.

— J'ai toujours pensé qu'utiliser la magie pour métamorphoser quelqu'un était une ignominie. Surtout pour créer une arme. Comment des gens peuvent-ils permettre à des sorciers de leur faire ça ? Voilà la question que je posais. À mes yeux, c'était contre nature. De la pure perversité !

» Isadora m'a fait comprendre que ce n'est pas toujours le cas. Quand la cause en vaut la peine, il peut s'agir d'un acte noble et courageux. Une manière de devenir meilleur et de servir plus efficacement ceux qu'on aime. Dans ces circonstances, la personne n'est plus altérée, mais améliorée. Et ce processus-là n'a rien d'immoral.

» De plus, tu n'es pas n'importe quel sorcier. Tu es Merritt ! Tu ne vois peut-être pas la différence, mais moi si ! Même si nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, je sais ce qu'il y a au fond de ton cœur.

— Je suis ravi de l'entendre, mais ça ne me convainc toujours pas.

— Merritt, j'ai réfléchi, pesé le pour et le contre… C'est la seule solution. Créer des armes en transformant des gens peut être criminel. Mais quand c'est fait pour les bonnes raisons, et par la bonne personne, ça peut devenir un bienfait pour l'humanité. Dans ton esprit, les Inquisiteurs et les Inquisitrices sont de précieux alliés pour les Contrées. Et tu as raison, car la vérité, c'est la vie ! Et la vie, c'est la vérité ! Tu veux qu'on puisse connaître à coup sûr la vérité ? Eh bien, il n'y a pas de plus noble objectif !

» Tuer est une abomination, et pourtant, il faut parfois s'y résoudre. Ce soir, j'ai abattu des hommes, et c'était ce qu'il fallait faire, parce que ces soldats participaient à l'assassinat d'un innocent. Dans ce cas précis, refuser de tuer aurait été immoral.

» Les Inquisiteurs auront pour mission de combattre le mal. Refuser de les créer serait criminel. Et moi, je veux être ton premier sujet. Je sais que ton dessein est noble, et tu ne m'as pas caché ce qui m'attendait. Je t'en prie, donne-moi la possibilité de faire ce que je suis la seule à pouvoir faire. Aide-moi à servir la cause de la vie. Mon existence m'appartient, et j'en dispose en toute lucidité.

— Ce n'est pas si simple, Magda… Il nous faut du temps pour réfléchir à tout ce que ça implique.

— En temps normal, je serais d'accord avec toi, mais le temps presse. Ce sera ce soir ou jamais ! Pour que la vérité éclate au grand jour, j'ai besoin de ce pouvoir. Ce soir, je te le répète ! C'est notre seule chance. Selon Baraccus ma destinée est de…

Merritt leva les bras au ciel.

— La destinée est une vaste blague ! Ton destin, c'est ce que tu fais de ta vie, rien de plus.

— Eh bien, c'est ce que j'ai l'intention d'en faire ! Baraccus dit également que je dois vivre la vie que je suis seule à pouvoir vivre. Il m'implore d'assumer ce destin. Tu sais très bien que les prophéties ne sont que des guides. L'essentiel, c'est le libre arbitre. Ma volonté est de devenir la première Inquisitrice. Mais ça n'a jamais été écrit. C'est une voie qui s'ouvre sur le chemin de ma vie, et je choisis de l'emprunter. L'équilibre entre les prédictions et le libre arbitre, c'est cela la magie du futur, Merritt.

— J'admets que tu as le droit de choisir ta vie, concéda Merritt, un peu plus serein.

— Depuis toujours, je cherche à découvrir la vérité sur tout ce que je vois ou entends. C'est ma vocation ! Notre rencontre ne doit rien au hasard. Le destin m'a conduite à toi pour que je sois en position de choisir. Avant de te rencontrer, et de comprendre en profondeur ce que ça signifiait, je n'aurais même pas envisagé d'être « métamorphosée ». En d'autres termes, tu as été le révélateur de mon libre arbitre. J'ai choisi, Merritt, et je serai ta première Inquisitrice.

Le sorcier baissa les yeux et se détourna.

— Magda, dit-il après un long silence, tu n'as pas idée de tout ce que ça implique. Tu ignores ce que tu me demandes…

— Alors explique-moi, et tout de suite, parce que nous n'avons pas la vie devant nous.

Merritt se retourna et chercha le regard de Magda.

— Tu ne seras plus la même personne. Le pouvoir deviendra une part de toi, un sixième sens comparable aux cinq autres… Tu seras une Inquisitrice exactement comme je suis un sorcier…

» Si tu as des enfants, ils naîtront avec ce pouvoir. Et il en sera de même pour tous tes descendants, jusqu'à la fin des temps. Parce que la magie sera devenue une de tes caractéristiques – non, plus que ça, une

partie de ta nature.

— Le don se transmettra par le sang ?

— Oui. Ta décision ne concerne pas que toi. En un sens, elle engage une multitude de « destinées », comme tu dis.

— On transmet nos sens à nos enfants, pas vrai ? Tout bien pesé, ce n'est pas très différent…

— Mais si…

— Merritt, si nous ne faisons rien, je ne vivrai pas assez longtemps pour avoir des enfants. Et si je survivais par miracle, ce serait pour offrir un demi-humain de plus à ce dégénéré de Sulachan. Tu trouves cet avenir-là plus souriant ?

» Je n'engage pas la destinée de mes enfants, je leur donne une chance de venir au monde pour y mener une vie digne de ce nom.

— Magda, soupira Merritt, même si j'acceptais de le faire, ce serait irréalisable.

— Pourquoi ?

— Le processus est similaire à celui auquel nous avons recouru pour doter l'épée de sa magie. L'arme n'ayant par définition aucune force vitale, il a fallu puiser dans la tienne pour alimenter le protocole de création. C'est à ça qu'a servi la Grâce dessinée avec ton sang.

» Générer le pouvoir d'une Inquisitrice est en gros la même opération, et les méthodes se ressemblent, mais il y a une différence majeure. Ayant une force vitale, tu ne peux pas absorber celle de quelqu'un d'autre afin de devenir une Inquisitrice. Tu devras donc utiliser ton énergie vitale.

— Et alors ? Je peux dessiner une autre Grâce avec mon sang.

Merritt secoua la tête.

— Dans un cas normal, ce serait la première étape, en effet. Mais tu as déjà offert ton énergie à l'épée. J'ai peur que tu n'aies pas mesuré l'importance de ce que tu as volontairement sacrifié pour permettre la création de la clé. Pour le moment, tu n'es plus assez forte pour recommencer.

— Peut-être… et peut-être pas. Nous devons essayer !

— Tu crois que je parle à la légère ? (Merritt approcha de Magda et se pencha vers elle.) Cette tentative ne se contenterait pas d'échouer, elle te tuerait !

— En es-tu certain ? Je suis forte, tu sais. Ne m'as-tu pas vue combattre ces hommes ?

— Nous parlons d'une force très différente, Magda. Te rappelles-tu la création de l'épée ? As-tu senti la violence du processus ? Magda, tu as failli y laisser la vie. Et à ce moment-là, tu étais en pleine possession de tes forces.

» Une expérience similaire, ce soir, te tuerait à coup sûr. Je n'ai pas

dit « peut-être », ni même « probablement », mais « à coup sûr ». Je ne suis pas inquiet pour toi, mais certain que tu ne t'en tirerais pas. Crois-moi, tu n'aurais pas une chance de survivre. Et comment veux-tu nous aider si tu es morte ?

— Et si nous demandions l'aide d'une autre personne ? Quelqu'un qui jouerait mon rôle, lors de la création de la clé… Tu pourrais me fournir de l'énergie. Et si nous demandions à Quinn ? Il est fiable et il ne refuserait pas.

Merritt posa une main sur l'épaule de Magda.

— Dans ce cas précis, contrairement à ce qui s'est produit avec la clé, la force vitale doit provenir de la personne qui doit être transformée. Nul ne peut se substituer à toi, parce que c'est toi-même qui te transformeras, et ça, pas un être humain ne peut le faire à ta place.

Magda marcha nerveusement de long en large, les mains croisées dans le dos. Tout s'écroulait, et elle allait perdre ce qu'elle chérissait le plus au monde. À cause de sa propre faiblesse !

Bien sûr, elle aurait pu continuer à prétendre qu'elle était assez forte, mais à quoi bon ? Merritt avait raison. À peine capable de tenir debout, elle avait du mal à respirer. Pendant la création de l'épée, elle avait bel et bien failli mourir. Une seconde expérience aussi exigeante la tuerait sûrement.

— Il n'y a pas d'autre moyen ? demanda-t-elle quand même.

— Les sorciers qui tentaient de créer la clé sont morts parce qu'ils ne disposaient pas de tous les éléments requis. Si tu essaies de te métamorphoser dans ton état d'épuisement, il t'arrivera exactement la même chose.

— Je vois…

Après avoir mûrement réfléchi, Magda avait pris sa décision, et dans son esprit, elle avait eu le sentiment que les choses étaient déjà faites. Le processus magique, en somme, lui avait paru être une simple formalité.

Mentalement, elle avait planifié tout ce qu'elle ferait une fois devenue une Inquisitrice. À force d'en imaginer les détails, ces événements avaient fini par lui paraître réels.

Mais c'était fini. De son plan, il ne restait plus que des cendres.

— Magda, j'aimerais que ce soit différent… Si je devais choisir quelqu'un à qui offrir ce pouvoir, ce serait toi !

— Merci, Merritt… Je sais que tu es sincère.

— Plus que jamais dans ma vie !

Le cœur serré, Magda pensa qu'elle avait trahi la cause de la vie. Parce qu'elle était impuissante contre Lothain et ses alliés, le monde des vivants courait à sa perte.

Pour créer l'Épée de Vérité, elle avait offert sa force vitale.

En vain, puisque la mort triompherait bientôt.

Chapitre 88

Magda se tourna soudain vers Merritt :

— Quand j'ai utilisé l'épée, j'ai senti son pouvoir déferler en moi. Une expérience extraordinaire, sans commune mesure avec tout ce que j'ai connu dans ma vie.

— Je sais… L'inventeur de la clé, c'est moi, au cas où tu aurais oublié ! En partie grâce à l'énergie que tu lui as offerte, l'arme détient un fantastique pouvoir. Jusqu'à ton dernier souffle, tu auras un lien spécial avec elle. Et jusqu'à sa destruction, cette arme portera en elle quelque chose de toi.

Magda approcha du sorcier.

— En somme, elle existe parce que je lui ai donné le jour.

— Oui, on peut dire les choses comme ça.

— Et si elle me rendait la pareille ? En d'autres termes, si elle me prêtait une partie de sa force pour me permettre de survivre à la métamorphose ? En réalité, ce serait ma force vitale, non ? Venant de l'épée, il ne s'agirait pas d'une énergie étrangère, mais bien de la mienne.

Merritt ne répondit pas.

— J'emprunterais à l'Épée de Vérité un peu de ma force vitale, voilà tout.

Le sorcier plissa pensivement le front.

— Cette idée m'a traversé l'esprit…

— Et alors ?

— C'est trop dangereux. Sans cette complication, la création d'une Inquisitrice serait déjà très risquée. Ça n'a jamais été tenté, et rien ne prouve que ça ne serait pas mortel pour une personne en pleine possession de ses forces. Ta solution est *théoriquement* envisageable, mais elle multiplierait les risques par cent ou par mille.

— Dois-je comprendre que ça dépasse tes compétences ?

— Absolument pas ! C'est toi et toi seule qui serais en danger.

— Alors, allons-y ! Il faut essayer !

— Magda, non ! N'insiste pas, je t'en prie… Tu n'as pas idée de…

— Si ! coupa la jeune femme. J'ai parfaitement idée de ce que je te demande. Nous allons donner une chance à la vie. Si nous ne le faisons pas, je mourrai, tu périras aussi et tous ceux que nous aimons ne nous survivront pas longtemps. As-tu entendu ce que disait Naja ?

L'empereur de l'Ancien Monde veut en finir avec les vivants. Même si son plan est absurde et impossible à mener à bien, il essaiera et massacrera les peuples des Contrées. Sulachan veut régner sur le monde et il ne reculera devant rien. Des milliers d'innocents mourront en s'opposant à lui, et s'il gagne la guerre, les massacres continueront et s'amplifieront. Au bout du compte, et dans le meilleur des cas, les peuples du Nouveau Monde seront réduits en esclavage.

» Et que se passera-t-il si Sulachan dispose un jour du pouvoir des boîtes d'Orden ? La guerre tourne mal pour nous, et selon moi, c'est à cause des traîtres et des espions infiltrés dans la Forteresse. Baraccus m'a chargée de résoudre ce problème. À présent, je sais qui est au centre du complot. Lothain ! Pendant qu'il faisait mine de traquer les félons, il conspirait sous notre nez.

» Si nous le tuons, tous ses secrets mourront avec lui. Et s'il est emprisonné puis torturé, comment serons-nous sûrs qu'il a livré ses véritables complices ? Il aurait tout loisir de faire tomber des innocents et de protéger certains coupables. Il faut nettoyer ce nid d'espions, Merritt ! Sinon, la chute de Lothain n'arrangera rien. Ses complices continueront à nous menacer de l'intérieur. Face au serpent que nous affrontons, couper la tête ne suffira pas.

» Maintenant, imagine que nous arrachions à Lothain des aveux incontestables. En possession de toutes les informations, nous serions en mesure d'éliminer la menace. Et de sauver la Forteresse. Mais si nous ne parvenons pas à assainir nos rangs, les sorciers vendus à Sulachan finiront par altérer la Grâce. Nous mourrons tous, et nos âmes seront incapables de traverser le voile. Nous serons comme les concitoyens d'Isadora. Les sorciers de l'Ancien Monde utiliseront nos corps pendant que nos esprits seront piégés dans des limbes. Ou qu'ils erreront ici, sans espoir de salut. Combien d'innocents connaîtront ce sort atroce ?

» Merritt, tu préfères un avenir pareil à une tentative qui risque de me coûter la vie. Mais comment ma seule existence peut-elle avoir tant de prix ?

» Si tu as imaginé les Inquisiteurs, c'est pour avoir une chance de plus de sauver le monde des vivants. Sinon, tu n'aurais pas plaidé ta cause devant le Conseil, au risque de te dévaloriser aux yeux de nos dirigeants. Pour créer la clé, tu étais prêt à tout risquer – à juste titre. Eh bien, ce que je te demande est aussi important.

Sans piper mot, le sorcier coula un regard en coin à Magda.

— Merritt, ne me condamne pas à mourir jeune, mais après avoir vu s'écrouler le monde, tout ça parce que nous n'aurons pas eu le courage d'essayer. Je t'en prie, épargne-moi ça ! Et ne signe pas non plus la sentence de mort de tous nos amis !

— Magda, tu ne mesures pas la gravité de… Non, je ne peux pas.

— Dans ce cas, tu viens de choisir notre destinée à tous. Un avenir fait de souffrance et de larmes, tout ça parce que tu veux me protéger. Mais la sécurité que tu m'apportes n'est qu'une illusion. En tentant de me défendre, tu m'exposes à un danger plus terrible que tout.

Magda saisit le devant de la tunique du sorcier.

— Moi, je préfère mourir en essayant plutôt que crever à petit feu. Si tu ne veux pas m'aider, prête-moi au moins l'Épée de Vérité, afin que je puisse tuer ce chien.

Merritt serra dans ses poings les poignets de Magda.

— D'accord, je capitule… Moi aussi, je préfère mourir que d'assister avec toi à la fin de tout ce que nous aimons. Nous allons essayer, Magda.

Folle de gratitude, la jeune femme jeta les bras autour du cou de Merritt. Mais il la repoussa très vite, la regardant dans les yeux avec une gravité qu'elle ne lui avait jamais vue.

— Ne me remercie pas trop vite ! Ce que nous allons faire ne ressemblera pas à la création de la clé. Ni à celle d'un Inquisiteur dans des conditions normales… Cette fois, tu ne pourras pas m'aider. Il faudra t'en remettre à moi.

— Que veux-tu dire ? Quel sera mon rôle ?

— Me faire confiance. Aveuglément confiance ! Me confier ta vie et me laisser faire ce qui s'impose.

Malgré son inquiétude croissante, Magda acquiesça.

— Nous n'avons pas le choix, de toute façon. Agis !

Merritt caressa la joue de sa compagne.

— J'aimerais qu'il y ait un autre moyen, Magda… Mais si nous voulons faire vite, c'est le seul…

Une main sur l'épaule de Magda, Merritt la poussa doucement contre le tronc du chêne géant dont les branches parurent soudain être les griffes d'un monstre affamé. À la lumière de la lune, le beau visage du sorcier sembla soudain devenir plus froid et plus dur.

Entendant du bruit au-dessus de sa tête, Magda leva les yeux et vit qu'un corbeau battait des ailes sans chercher à s'envoler.

La jeune femme sonda le regard sombre de l'oiseau. La dernière fois qu'elle avait vu un corbeau, c'était dans le labyrinthe, le soir où le tueur mort l'avait poursuivie.

Merritt dégaina son épée.

— Que vas-tu faire ? demanda Magda d'une voix tremblante.

— L'Épée de Vérité va te faire renaître, et tu seras une Inquisitrice.

Le cœur de Magda s'affola.

— Renaître ? Comment ? Et pourquoi l'épée ?

— Me fais-tu confiance ? souffla Merritt, sa voix venant de très loin, comme s'il parlait depuis un autre monde.

Une question de plus en plus angoissante…

— Je t'ai dit que oui.

— Alors, ne me demande plus rien.

— Désolée… Dis-moi ce que je dois faire.

— Laisse-moi agir…

Merritt posa la pointe de l'épée sur la poitrine de sa compagne. Dans ses yeux, Magda lut une douceur infinie mêlée à une détermination féroce. Mais elle y vit aussi une profonde sagesse, une intégrité sans faille, l'assurance d'un homme compétent… et une colère comme elle n'en avait jamais vu chez personne. Une partie venait de l'arme, ça ne faisait aucun doute. Une autre montait du plus profond de l'âme du sorcier.

Magda se souvint de leur rencontre, et de ce qu'elle avait vu briller dans les yeux de Merritt lorsqu'elle lui avait appris la mort d'Isadora. Cet homme avait en lui un fond de violence inouïe. Mais il était capable de la contrôler et de l'orienter vers un objectif.

Exactement ce qu'il faisait en cet instant.

Associée à la fureur de l'épée, cette rage glaçait les sangs.

Magda baissa les yeux et vit que la lame émettait une lueur blanche.

— Merritt…

La lame devint soudain si noire qu'on aurait cru, en la regardant, sonder les abysses du royaume des morts. Autour de Magda, l'air crépita de magie – les éclairs blancs de la Magie Additive et le vide sinistre de la Soustractive. Enveloppés dans un cocon de pouvoir, Merritt et Magda virent les contours du monde se brouiller devant leurs yeux.

— Merritt…, souffla la jeune femme, incapable de cesser de trembler.

— Tu es sûre de toi ? Sûre et certaine ?

— Oui ! De tout mon cœur et de toute mon âme, je te confie mon passé et mon avenir !

— Ce soir, Magda Searus, tu renaîtras pour devenir une Inquisitrice. (Une larme roula sur la joue de Merritt.) Si j'échoue, j'implore les esprits du bien de mettre un terme à ma vie, car je ne voudrais pas arpenter un monde où tu ne serais plus.

À ces mots, Magda cilla de surprise.

La plus pure blancheur et la plus profonde obscurité qui soient se mêlaient à présent tout au long de la lame.

— Maintenant, il faut me faire confiance, Magda.

— Je remets ma vie entre tes mains, Merritt.

Plaquant les épaules de Magda contre le tronc, le sorcier lui enfonça la lame dans le cœur.

Un roulement de tonnerre silencieux fit trembler le monde jusque dans ses entrailles.

Des feuilles de chêne et des aiguilles de pin tombèrent en pluie dans un cercle en constante expansion, comme si l'onde de choc se répercutait dans toute la forêt.

Pétrifiée par le geste du sorcier, Magda écarquilla les yeux.

Puis elle mourut en criant de terreur.

Chapitre 89

La foule avait tout envahi. Autour des colonnes noires, de chaque côté de la galerie qui menait à la salle du Conseil, des dizaines de gens se pressaient les uns contre les autres, les plus petits se dressant sur la pointe des pieds pour mieux voir. Les dignes statues en tunique longue étaient elles aussi cernées de toute part et quelques audacieux semblaient même très tentés de grimper sur leur socle pour avoir une vue plus dégagée.

Le bourdonnement de milliers de voix finissait par faire osciller doucement les longs étendards rouges qui pendaient de la voûte, symbolisant le sang versé au fil des siècles pour défendre les Contrées. Également rouge, le tapis qui couvrait le sol portait sur les côtés les noms glorieux des plus grandes batailles livrées par des héros prêts à mourir pour défendre leur nation et leur famille.

En ce jour, l'enjeu du conflit ne serait pas seulement la survie des Contrées mais celle de tous les innocents du monde. Avant le soir, du sang risquait de couler de nouveau pour assurer le triomphe de la liberté sur les oppresseurs.

Alors qu'elle remontait l'étroit corridor laissé libre par la foule, Magda arborait une expression parfaitement neutre. Sur son passage, les éclats de rire mouraient, les murmures se taisaient et les têtes s'inclinaient respectueusement.

Tandis qu'elle avançait, le regard rivé droit devant elle, personne dans l'assistance n'aurait pu imaginer quel pouvoir fabuleux était tapi au plus profond d'elle.

Au début, cette puissance lui avait semblé étrangère, comme si un monstre s'était introduit en elle. Une fois réveillée d'un étrange et terrifiant voyage dans les ténèbres, la jeune femme s'était sentie profondément modifiée sans pouvoir dire exactement comment et sans savoir ce qu'elle était censée faire de ses nouvelles aptitudes. N'ayant pas le don, elle n'avait jamais eu de talents magiques – et voilà qu'elle était investie d'un des plus formidables pouvoirs de tous les temps.

Sans qu'elle puisse déterminer quand, au cours de cette longue nuit, sa magie avait cessé de lui paraître étrangère. Un peu plus tard, elle s'était mise à l'appréhender comme une part d'elle-même dont elle aurait simplement pris conscience sur le tard, après des années de latence.

Désormais, l'Inquisitrice et la femme ne faisaient plus qu'une. Mais ce pouvoir, comme une source avide de jaillir, devait être en

permanence contenu et contrôlé. Selon Merritt, ce processus deviendrait avec le temps un réflexe presque aussi naturel que la respiration, par exemple.

Au fil des heures, comme l'avait dit Merritt, la pression s'était faite moins forte. Un peu rassurée, Magda se demandait cependant ce qui arriverait lorsqu'elle lâcherait la bonde à ce pouvoir. Grâce à ses connaissances théoriques, Merritt avait pu émettre quelques hypothèses convaincantes, mais en toute franchise, il avait avoué qu'il ne savait rien avec une absolue certitude.

Quand elle entra dans la grande antichambre circulaire de la salle du Conseil, Magda vit qu'elle était également envahie de curieux. Quoi d'étonnant, en un jour pareil ? Et comment leur en vouloir d'écarquiller les yeux sur le passage de la future épouse du nouveau Premier Sorcier ?

Alors que les rayons d'un soleil radieux se déversaient par les hautes fenêtres, faisant briller le sol et les colonnes de marbre, Magda jeta un coup d'œil aux grandes statues des anciens et glorieux dirigeants des Contrées.

Une façon de leur demander du soutien, peut-être…

De chaque côté des grandes portes ouvertes de la salle du Conseil, des soldats de la garde civile en grand uniforme composaient une haie d'honneur. Dans la salle elle-même, la cohue était encore plus impressionnante. D'un pas tranquille mais digne, Magda entra et se dirigea vers l'estrade où son futur époux attendait en compagnie des cinq conseillers.

Du bout d'un pouce, la jeune femme fit tourner la chevalière que Merritt lui avait offerte. Suivant le contour du symbole en relief qui ornait le bijou, elle se souvint qu'il représentait à la fois la force et l'importance de ce qui allait être en jeu.

Des spectateurs vêtus de leurs plus beaux atours se pressaient sur les balcons et au niveau du sol. Magda identifia une foule de notables, de hauts fonctionnaires, de militaires, de sorciers et de magiciennes qu'elle avait connus au temps de Baraccus. Très souriant, le général Grundwall était là avec tous ses officiers, ses homologues Rendall et Morgan ayant également fait le déplacement.

En tunique verte, les soldats privés de Lothain se tenaient au garde-à-vous tout autour de la salle, à intervalles réguliers. En revanche, aucune force de la garde civile n'était présente ici. À part les officiers, bien entendu…

Toujours impassible, Magda continua à fouler d'un pas très digne le long tapis d'apparat bleu et or.

Assez près de l'estrade, Quinn suivait des yeux la progression de son amie. Derrière lui, Magda reconnut Naja, vêtue d'un manteau dont la capuche dissimulait très bien ses traits et sa splendide chevelure

noire.

Sadler était là aussi. Souriant à Magda, il l'interrogea ensuite du regard sans dissimuler sa perplexité. Du coin de l'œil, la jeune femme capta ces signaux mais n'y répondit pas.

En cet instant, devenu un masque, son visage n'exprimait rien. Car les émotions n'avaient aucun rôle à jouer dans la vérité. Seule la réalité comptait, et une Inquisitrice vivait pour la vérité, pas pour les sentiments.

Sur l'estrade, les conseillers siégeaient derrière leur longue table en quartier de lune. Des assistants avaient pris place derrière eux et une petite foule se tenait en retrait, le long du mur. Occupant sa place habituelle, au centre de la table, le doyen Cadell regardait lui aussi approcher la future femme de Lothain.

Merritt n'était nulle part en vue. Les sbires du procureur l'ayant arrêté – enfin, ayant au moins essayé –, parader dans la salle du Conseil aurait été assez peu judicieux. Refusant de déclencher une rixe, le sorcier n'était cependant pas bien loin…

Entre deux colonnes, Magda vit briller le pommeau d'une arme. Si elle ne se trompait pas, c'était celui de l'Épée de Vérité…

En grande tenue de procureur, Lothain se tenait sur le devant de l'estrade, là où tout le monde pouvait le voir. Lui non plus ne quittait pas Magda du regard.

Soudain, il s'écarta, gagnant le côté gauche de l'estrade. Comme s'ils répondaient à un signal, plusieurs fonctionnaires en tunique jaune vinrent se camper devant Magda. Surprise, elle s'arrêta, puis se laissa guider vers le côté droit de l'estrade, monta quelques marches et, sur les indications d'un homme, se plaça en face du procureur.

L'endroit d'où elle assisterait à la cérémonie, lui souffla le fonctionnaire.

Une difficulté inattendue ! Magda avait besoin d'être plus près de Lothain, car elle allait devoir le toucher. Normalement, une future épouse ne se tenait-elle pas aux côtés de son fiancé ?

La distance n'étant pas énorme, Magda envisagea de courir jusqu'à Lothain afin de le toucher. Mais le procureur semblait sur ses gardes, et il y avait un risque que ça ne fonctionne pas. Conscient que Magda n'était pas ravie de devoir l'épouser – un euphémisme ! –, il craignait sans doute qu'elle tente de lui enfoncer un couteau dans la poitrine.

Une crainte ridicule, car elle n'avait pas d'arme sur elle. D'ailleurs, où l'aurait-elle cachée dans la robe que les couturières lui avaient confectionnée ? N'était son tout nouveau pouvoir, elle n'avait aucun moyen de nuire à Lothain.

Mais il l'ignorait, bien entendu. Si elle se précipitait sur lui, il penserait à une attaque et utiliserait son don pour se défendre. À cette distance, la tuer serait un jeu d'enfant pour lui.

Alors, que faire ? Sans le toucher, Magda ne pourrait pas l'exposer à son pouvoir. En d'autres termes, tout son plan risquait de s'écrouler.

Quelque chose n'allait pas du tout… Le rictus satisfait de Lothain en était l'éclatante confirmation.

Chapitre 90

Magda se concentra pour maîtriser son angoisse et ne pas se laisser perturber par l'éventualité que son plan tourne mal. Après la nomination de Lothain, se dit-elle, il y avait une bonne chance que le Conseil demande aux deux futurs époux de s'approcher l'un de l'autre. Dans les Contrées, on ne se mariait jamais à distance. Mais il semblait logique de commencer par l'intronisation de Lothain. Donc, la jeune femme devait être patiente.

Certes, mais elle avait toujours le sentiment que quelque chose clochait.

— Pourquoi es-tu en blanc ? demanda Lothain à voix basse, mais assez forte pour couvrir les quelque dix pieds qui les séparaient.

Bien qu'il fût très mécontent, il ne voulait surtout pas que la foule l'entende.

— Je t'ai dit de ne pas choisir cette couleur !

— Pour le jour de ma renaissance, le blanc ira très bien…

Baissant les yeux sur le devant de la robe, Lothain parut encore plus contrarié. Il avait suggéré un décolleté vertigineux aux couturières, et voilà qu'il se trouvait face à une robe au ras du cou.

— C'est d'une banalité à pleurer, marmonna Lothain. Et bien trop pudique pour un tel événement.

— La robe vous intéresse plus que ce qu'elle contient ?

Lothain étudia mieux la robe moulante qui suivait fidèlement toutes les courbes de Magda. Dans ses yeux, une lueur de lubricité passa fugitivement.

Coupée dans le tissu blanc satiné choisi par Magda, la robe était dépourvue d'ornements. En bonnes professionnelles, les couturières avaient suivi à la lettre les instructions de leur cliente. Pour mettre en valeur la féminité de Magda, la simplicité se révélait bien plus efficace qu'une pléthore de broderies et un torrent de dentelle.

Le ras du cou complétait harmonieusement le concept et lui ajoutait de la grâce. Né de l'imagination de Magda, ce vêtement ne ressemblait à rien qu'elle eût jamais vu. Du coup, il en allait de même pour toute l'assistance, et c'était exactement l'effet recherché. Au lieu d'accrocher l'œil par elle-même, la robe révélait toute la beauté de la femme qui la portait.

Mais il ne s'agissait pas d'une fantaisie vestimentaire. Loin de toute mode, cette tenue avait l'ambition de devenir un symbole intemporel.

C'était une robe d'Inquisitrice.

Après avoir adressé un rictus à Magda, Lothain se tourna vers la foule.

— Ce jour aurait dû être un grand moment de joie, dit-il d'une voix puissante qui portait aux quatre coins de la salle. N'ayez crainte, mes amis, je vais bien être nommé Premier Sorcier. Mais je crois bien qu'il n'y aura pas de mariage.

Des murmures coururent dans l'assistance, la plupart semblant plutôt dépités. Aussi assommée que tout le monde, Magda regarda Lothain lever les mains pour réclamer le silence.

— Navré de vous informer si tard, mes amis… Hélas, j'ai découvert très récemment que Magda Searus ne m'épousait pas par amour. Pour tout vous dire, ses motivations sont ignobles. Si son plan avait réussi, le mariage lui aurait permis de se retrouver dans le même lit que moi.

Lothain laissa monter de la foule quelques ricanements graveleux qui moururent vite devant son air sinistre. Du coin de l'œil, Magda vit que des soldats approchaient dans son dos. Elle était coincée.

— Et si elle voulait être dans mon lit, reprit Lothain du ton accusateur qui faisait de lui un si grand procureur, c'était pour m'enfoncer un poignard dans le cœur dès la première nuit. Le mariage était une ruse pour tromper la vigilance de mes gardes du corps puis m'abattre dans mon sommeil.

Lothain pointa un bras sur Magda.

— Cette femme est une traîtresse ! s'écria-t-il. Pas une banale espionne, mais l'organisatrice de la série de meurtres en cours dans les sous-sols.

» Soyez assurés, mes amis, que j'ai minutieusement enquêté avant de lancer ces accusations. Des témoins ont vu cette femme rôder la nuit dans les couloirs pour y rencontrer en secret des gens aussi discrets qu'elle…

Deux soldats saisirent Magda par les bras pour l'empêcher de se jeter sur le procureur.

— Vous m'accusez de trahison parce qu'il m'arrive de sortir la nuit ? Où sont vos preuves ?

— Des preuves ? C'est ce que tu veux, femme ? Eh bien, tu vas être servie !

Sur un geste de Lothain, deux hommes sortirent des ombres, au fond de l'estrade, et avancèrent avec une prisonnière qu'ils tiraient par les bras.

Tilly ! Plus ensanglantée qu'avant, son bras cassé pendant le long du corps.

— Cette domestique travaille ici, annonça Lothain. Vous êtes probablement nombreux à l'avoir vue sans vraiment la remarquer. Sous des airs inoffensifs, c'est une criminelle intelligente, mais nous

avons fini par lui faire avouer qu'elle est depuis longtemps la complice de Magda Searus, et avant elle, du Premier Sorcier Baraccus. C'est elle, cette Tilly de malheur, qui a guidé dame Searus dans les catacombes puis qui l'a aidée à tuer notre spirite.

Le récit de la mort d'Isadora ayant fait le tour de la Forteresse, des cris indignés montèrent de la foule.

Magda n'essaya pas de se défendre. Dans cette ambiance, nul ne l'aurait écoutée, et de toute façon, Lothain pouvait la faire taire en utilisant sa magie.

Déchaîner son pouvoir contre les gens qui la tenaient aurait été du gaspillage, songea Magda. Le don spécial d'une Inquisitrice, l'avait avertie Merritt, la vidait littéralement de ses forces. Pour s'en prendre à Lothain après avoir neutralisé les gardes, Magda aurait eu besoin de plusieurs heures de repos…

Alors, pas question de gâcher sa dernière chance en attaquant de vulgaires exécutants !

Jetant un coup d'œil dans les ombres, entre deux colonnes, Magda se demanda si Merritt allait intervenir. Avec tous les sorciers et les soldats qui se pressaient dans la salle, ç'aurait été un suicide. Mais Merritt n'était pas homme à se laisser arrêter par un détail de ce genre…

De nouveau, Lothain leva une main pour demander le silence.

— La vieille femme a tout avoué ! lança-t-il. (Il se tourna vers Tilly.) Oseras-tu te parjurer devant le Conseil ?

La vieille femme tourna la tête vers Magda.

— Raconte ce qu'il veut entendre, souffla la jeune femme. Dire la vérité ne servirait à rien, en cet instant précis. Dis-lui ce qu'il meurt d'envie d'entendre.

— Mais, maîtresse…

— Tilly, je sais ce qu'ils t'ont fait ! Je ne t'en voudrai jamais, sache-le. Mais ne sacrifie pas ta vie pour rien. Dis ce qui flattera leurs oreilles.

— Mourir pour la vérité, gémit Tilly, ce n'est pas mourir pour rien…

— Mais vivre pour elle est encore mieux ! s'écria Magda. Pour l'instant, la vérité importe moins que ta survie.

Tilly se tourna vers la foule.

— Le procureur Lothain a raison, dit la vieille femme. Magda Searus et moi avons travaillé ensemble contre la Forteresse et ses habitants. Nous sommes… des traîtresses…

— Oui, des traîtresses ! jubila Lothain. Des traîtresses responsables de l'atroce fin de pauvres innocents. Des meurtrières ! Pour de tels crimes, il n'existe qu'une sentence : la peine de mort.

Chapitre 91

Dans la foule, des hommes et des femmes levèrent le poing et crièrent de rage. Coupables des meurtres dans les catacombes et responsables du mauvais tour que prenait la guerre, Magda et Tilly, lancèrent-ils, devaient être exécutées sur-le-champ.

D'autres personnes semblaient désorientées par ce qui arrivait. Venues assister à un mariage et célébrer la réunification des Contrées face à la menace, elles ne savaient plus où elles en étaient.

Quelques spectateurs éclatèrent en sanglots et d'autres détournèrent tristement la tête. Admirateurs de Magda et fidèles à la mémoire de Baraccus, ces gens-là avaient le sentiment que leur monde s'écroulait. Dans leurs yeux, Magda lut qu'ils se sentaient trahis et souillés par cette forfaiture.

— Pourquoi dame Searus aurait-elle fait tout ça ? demanda Cadell.

— Pour me discréditer ! répondit Lothain. C'est son plan depuis le début. Elle sait que je suis un fléau pour les conspirateurs. Après avoir vu tomber nombre de ses complices, elle a compris que je n'étais plus très loin de démasquer les têtes pensantes de la conjuration. En me tuant, elle aurait protégé les autres traîtres, afin qu'ils puissent continuer à saboter notre effort de guerre. Au début, elle a cru que lancer contre moi de fausses accusations suffirait à salir ma réputation. Voyant que ça ne fonctionnait pas, tant de braves gens me gardant leur confiance, elle a décidé d'user de sa féminité pour s'introduire auprès de moi. Au début, j'ai cru comme tant d'entre vous à la sincérité de cette vipère. Mais il a fallu me rendre à l'évidence…

Dans la foule, des voix demandèrent la tête de Magda.

La jeune femme garda son masque d'impassibilité. Malgré les soldats qui la tenaient, elle parvint à lever assez haut la main pour que la foule voie la chevalière qu'elle portait au doigt.

— Le symbole qui figure sur ce bijou est le cœur de tout ce qui se passe ici, dit-elle. Lothain et les maîtres qu'il sert voudraient altérer ce symbole. S'ils y parviennent, vous mourrez tous, mais ça ne marquera pas la fin de vos souffrances. Car vos âmes ne seront jamais en mesure de traverser le voile pour rejoindre les esprits du bien. À jamais perdues, elles erreront entre les mondes.

Des murmures coururent dans la foule. De si loin, personne ne pouvait distinguer ce qui était gravé sur la chevalière, mais l'essentiel était d'avoir éveillé la curiosité de l'auditoire.

— De quoi parles-tu ? demanda Lothain, tombant dans le piège que

lui tendait Magda.

— De ce que vous redoutez le plus au monde ! lança la jeune femme avec un sourire plein de défi.

Cédant à sa nature, le procureur traversa l'estrade.

— Lâchez-la, dit-il aux soldats. Je veux voir de quoi elle parle. Allons, femme, montre-moi !

Magda leva la main pour exhiber la chevalière, mais en restant hors de portée de son interlocuteur.

— Vous voulez parler de ce bijou ? C'est un cadeau de Merritt.

La stricte vérité. Le sorcier lui avait offert la chevalière après qu'elle était revenue de l'autre côté du voile. Ayant traversé toutes les lignes de la Grâce, avait-il dit, elle en était désormais comme l'incarnation.

Entre les mains de son ami, avait répondu Magda, elle avait toujours su qu'elle ne craignait rien. Touché par cette preuve de confiance, Merritt lui avait fait présent du bijou – afin qu'il symbolise la protection qu'il ne lui retirerait jamais.

Le plus beau cadeau que Magda avait jamais reçu. Un trésor qui représentait tout à ses yeux.

— Merritt ? Un autre traître qui a été arrêté ! cria Lothain. Pourquoi aurait-il offert un objet si précieux à une anonyme ? Une moins-que-rien !

— Une anonyme ? Moi, la protectrice de la Grâce ? Moi, la championne de la vérité ?

— Pardon ? Tu es une moins-que-rien !

— Si c'était vrai, vous n'accorderiez pas tant d'importance à ma mort ! Comme les gens qui nous regardent, vous savez que je suis au service de la vérité. C'est pour ça que vous voulez m'éliminer.

— Traîtresse ! Pour avoir tué tant d'innocents, tu finiras la tête sur le billot. Donne-moi cette chevalière !

Lothain chargea comme un taureau fou furieux. Tendant le bras, il essaya de saisir le poignet de Magda.

La jeune femme recula, l'attirant vers elle, puis elle repartit vers l'avant, à la rencontre de son adversaire.

Plaquant les deux mains sur la poitrine de Lothain, elle fit mine de vouloir le repousser. En réalité, l'homme venait de commettre la dernière erreur de sa vie : la laisser le toucher.

Sachant qu'il était inutile d'invoquer son pouvoir, car il était en permanence tapi en elle, la jeune femme se prépara à simplement le relâcher. Malgré toute sa force, Lothain ne lui posait plus aucun problème, parce que le temps, pour elle, venait de s'arrêter.

Obéissant, il attendait son bon vouloir pour se remettre en mouvement.

Magda regarda l'homme qui, avec l'aide de ses espions, avait

désigné des cibles à ceux qui marchent dans les rêves. L'homme qui faisait réanimer les morts par ses sbires afin de les transformer en tueurs. Le responsable de la fin atroce d'Isadora.

Alors qu'il faisait mine de protéger les Contrées, ce procureur complotait contre elles, ourdissant leur destruction.

Mais c'était terminé.

Magda frissonna quand le pouvoir, libéré de ses entraves, se déversa en elle, l'emplissant d'une force dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. Alors que le temps s'était figé, au cœur d'un silence irréel, le pouvoir d'une Inquisitrice allait frapper pour la première fois. Ensuite, plus rien ne serait jamais comme avant pour Lothain… et pour Magda.

N'éprouvant ni haine, ni colère, ni tristesse, la jeune femme sentit que son esprit n'était plus que l'humble conduit par lequel jaillissait la force invincible de la vérité.

Lothain n'avait pas une chance de s'en sortir.

Dans cette parenthèse d'éternité, Magda vit chaque goutte de sueur qui coulait sur le front du procureur. Elle aurait pu compter chacun de ses cheveux et dénombrer tous les poils de sa barbe pas assez soigneusement rasée.

Dans ses yeux, elle lut de la peur, comme s'il commençait à comprendre qu'il venait de faire la pire erreur de son existence. Sans vraiment comprendre pourquoi, il le devinait, mais c'était déjà trop tard pour échapper au contact de Magda.

Et le don de Lothain, en cet instant, ne lui serait plus du moindre secours. Avant qu'il ait pensé à une tactique défensive, son esprit aurait disparu, rayé à jamais du monde des vivants.

Comme des milliers de statues de chair, tous les spectateurs regardaient la scène. Magda, elle, ne voyait plus rien, sinon l'homme qui avait osé salir la mémoire de Baraccus. Derrière elle, les soldats tentaient peut-être d'intervenir, mais eux aussi seraient beaucoup trop lents.

Immergée dans un cocon de silence, hors du temps, Magda ne fit plus qu'une avec son pouvoir.

Un roulement de tonnerre silencieux fit trembler jusqu'aux murs de la pièce.

Alors que le temps reprenait son cours, l'onde de choc se propagea dans toute la salle. Derrière Magda, les soldats tombèrent comme des quilles ainsi que les spectateurs les plus proches de l'estrade.

Lorsque le vortex dévastateur se calma enfin, Magda vit que tous les gens se tenant dans un rayon de quarante pieds avaient été renversés et criaient de douleur. Au-delà, tout le monde semblait sonné, mais sans qu'il y ait ni chute ni souffrance visible. Au fond de

la salle, les effets semblaient avoir été négligeables.

Ne montrant aucun signe de souffrance, Lothain tomba à genoux devant Magda et leva sur elle des yeux débordants d'amour.

— Maîtresse, ordonne, et je t'obéirai !

Les deux soldats qui avaient tenu Magda, encore secoués, parvinrent à se relever, dégainèrent leur arme et bondirent vers la jeune femme.

Merritt jaillit de sa cachette, le bras gauche tendu. Alors qu'il lançait un sortilège, il dégaina son épée de la main droite.

L'éclair magique percuta les deux hommes, les carbonisant en un clin d'œil. Quand leurs dépouilles touchèrent le sol, elles n'étaient plus que des amas de cendres et de suie tenus ensemble par des vêtements et des pièces d'armure.

Cette démonstration de pouvoir terrifiante doucha l'enthousiasme guerrier d'une partie des hommes en tunique verte. De sa vie, Magda n'avait jamais vu un sorcier utiliser ainsi le don. Et elle aurait juré que tout le monde, dans la salle, était dans le même cas qu'elle.

D'autres soldats de Lothain ne se laissèrent pas démonter par la mort de leurs camarades. Prêt au combat, Merritt commença à les tailler en pièces méthodiquement. Contre la colère de l'Épée de Vérité, même des colosses parfaitement entraînés ne pouvaient pas grand-chose.

Du bras gauche, Merritt continua à foudroyer les soldats qui tentaient de se saisir de Magda.

Toujours agenouillé devant sa maîtresse, Lothain semblait ne pas avoir conscience du chaos ambiant.

— Je t'en prie, maîtresse, ordonne, et je t'obéirai !

Magda jeta un coup d'œil autour d'elle.

— Relève-toi et dis à tes hommes d'arrêter de se battre.

Lothain bondit sur ses pieds.

— Assez ! cria-t-il. Soldats, je vous ordonne de cesser le combat !

À l'entrée de la salle, des hommes de la garde civile entraient au pas de course, l'arme au poing.

— Dis-leur de jeter leurs armes et de se rendre aux hommes du général Grundwall, souffla Magda à Lothain.

— Soldats du procureur, jetez vos armes et rendez-vous ! répéta docilement l'homme qui ne serait jamais Premier Sorcier.

La plupart des gardes du corps en tunique verte obéirent sans avoir l'air de bien comprendre ce qui se passait. Les autres furent vite désarmés et neutralisés par la garde civile. Quelques irréductibles finirent taillés en pièces, marquant la défaite définitive de l'armée privée du procureur.

Les deux hommes qui tenaient Tilly débouclèrent leur ceinturon et

levèrent les bras. Sans personne pour la soutenir, la pauvre domestique s'écroula.

Magda fit signe à une jeune magicienne de sa connaissance.

— Davina, tu veux bien aider Tilly ?

Davina acquiesça, souleva l'ourlet de sa jupe, monta sur l'estrade et alla s'agenouiller à côté de la vieille femme.

— Que signifie cet outrage au Conseil ? explosa le doyen Cadell. (Il se leva d'un bond.) Magda, comment osez-vous nous manquer de respect à ce point ?

— Assis ! lâcha froidement la jeune femme. Le procureur Lothain va passer aux aveux, afin que tout le monde sache la vérité.

— La vérité ? De quoi… ?

— J'ai dit assis !

Pétrifié par le regard de Magda, le doyen se laissa retomber sur son siège.

Chapitre 92

— Et maintenant, ordonna Magda à Lothain tandis que Merritt sautait sur l'estrade, tu vas dire à tout le monde à qui tu es loyal.

N'ayant jamais assisté à un événement pareil, et même si elle ne comprenait pas vraiment ce qui se passait, la foule massée devant l'estrade écarquillait les yeux pour ne rien rater du spectacle.

Lothain se jeta de nouveau à genoux, implorant du regard la clémence de sa maîtresse.

Depuis qu'elle le connaissait, le procureur impressionnait Magda. Un homme puissant et violent, capable de tout pour la cause du bien – enfin, à ce qu'on disait. Depuis que le pouvoir l'avait touché, il ressemblait à une loque humaine. Exactement ce qu'il était, au fond. Car le procureur Lothain, en un sens, n'existait plus.

Et sa vivacité d'esprit semblait être également de l'histoire ancienne.

— Maîtresse, je ne comprends pas bien ta demande.

— C'est pourtant facile ! À qui es-tu loyal ? Réponds !

— À toi, maîtresse ! À toi et à personne d'autre.

— Ce n'est pas la bonne réponse, souffla Magda à Merritt.

— Sois plus spécifique… Il essaie de suivre tes ordres à la lettre.

Magda comprit comment elle devait s'y prendre.

— Ce n'était pas le sens de ma question…

Lothain cria d'angoisse à l'idée d'avoir déplu à l'être qui comptait plus que tout au monde pour lui. Se jetant à plat ventre, il saisit l'ourlet de la robe blanche d'Inquisitrice.

— Pardonne-moi, maîtresse ! Je t'en prie ! Je te dirai tout ce que tu veux savoir.

— C'est la vérité qui m'intéresse… Avant d'être mon fidèle serviteur, à qui étais-tu loyal ?

Soulagé d'avoir saisi ce que Magda attendait de lui, ce qui restait de Lothain se redressa et s'assit sur les talons.

— J'étais loyal à l'empereur Sulachan, maîtresse. J'espionnais pour lui et je le servais.

Des cris de surprise montèrent de la foule. Stupéfiés, même les gens encore très mal en point en oublièrent leur misère.

— Comment est-ce possible ? demanda un vieux sorcier placé au premier rang de l'auditoire. Comment notre procureur pourrait-il être un traître ? Et même si c'était vrai, pourquoi le reconnaîtrait-il ainsi devant vous ?

Faisant signe à Merritt d'intervenir, Magda remarqua qu'il était couvert de sang. Lorsque le sorcier se fut campé à ses côtés, elle annonça à la foule :

— C'est le sorcier Merritt, un inventeur.

Des murmures coururent dans l'assistance. Certains esprits forts, Magda le savait, affirmaient que les inventeurs étaient un mythe. D'autres profanes, qui connaissaient Merritt, ne s'étaient jamais doutés qu'il avait le don de création.

La plupart des sorciers et des magiciennes acquiescèrent, certains avec une évidente fierté.

— Je veux que vous sachiez tout ce qui s'est passé – et pourquoi ce traître avoue enfin ses crimes. Parce qu'il est un inventeur, Merritt a créé une forme de magie totalement nouvelle.

Cette révélation provoqua un nouveau raz-de-marée de rumeurs. Mais le silence revint assez vite, car les gens avaient hâte d'entendre la suite.

— Cette magie est conçue pour arracher la vérité à un être humain. Une fois touché par ce pouvoir, un criminel avoue ses pires abominations sans une once d'hésitation. Désormais, le procureur Lothain n'est guère plus qu'un enfant désireux de se confesser auprès de sa mère.

» Nous manquons de temps pour de plus longues explications, qui viendront plus tard, soyez-en assurés. Pour l'instant, sachez seulement que cette magie est infaillible. En d'autres termes, ses cibles deviennent incapables de mentir.

— Quel type de pouvoir est à l'œuvre dans ce sort ? demanda un sorcier vêtu d'une modeste tunique sombre. Je n'ai jamais entendu parler d'une telle magie.

— Entre autres choses, répondit Merritt, très sûr de lui, j'ai recouru à une brèche du septième niveau.

Presque tous les sorciers froncèrent les sourcils.

— Vous connaissez tous les armes terrifiantes qu'on peut créer à partir d'un être humain. Ceux qui marchent dans les rêves, par exemple… Cette arme-là est conçue pour nous aider. Elle est au service de la vérité, et c'est tout ce qui importe vraiment.

» Dame Searus a risqué sa vie pour être investie de ce pouvoir. Afin de distinguer la vérité du mensonge – et tout ça pour servir les Contrées – elle a accompli un périlleux voyage. Croyez-moi, vous ne pouvez pas imaginer quels sacrifices elle a consentis, et quels risques elle a accepté de courir. Par bonheur, nous avons réussi, et elle a pu renaître au monde avec ce nouveau pouvoir lové en elle.

» Permettez-moi de vous présenter Magda Searus, la première Inquisitrice.

Chapitre 93

Le mot « Inquisitrice » se répercuta dans toute la salle, passant de bouche à oreille jusqu'à ce que chacun l'ait entendu et assimilé. Toujours à genoux, Lothain levait des yeux implorants vers Magda, comme si elle était devenue le centre de sa vie.

La stricte vérité, en fait…

Sur un geste de l'Inquisitrice, Quinn approcha avec Naja, qui abaissa sa capuche afin que le procureur la reconnaisse. Rouge de colère, le don brillant dans son regard comme une flamme dévastatrice, la magicienne désigna son bourreau :

— C'est lui qui m'a fait jeter en prison. Lui qui m'a torturée et qui…

Voyant qu'elle se jetait sur le procureur déchu, cherchant visiblement à lui tirer un coup de pied dans l'entrejambe, Quinn tira en arrière la fougueuse magicienne.

— Il faut qu'il soit en état de parler…, souffla-t-il. Magda veut lui arracher toute la vérité, et il faut la laisser faire…

Naja serra les poings et chercha le regard de Magda.

— Je comprends…, souffla l'Inquisitrice. Mais il ne faut pas le tuer…

— Je vous dois la vie à tous les deux, dit la magicienne en regardant Magda puis Merritt. Ici, tout le monde peut vous être reconnaissant… Alors, en remerciements, je me fie aveuglément à vous.

À peu près calmée, Naja fit signe à Magda qu'elle ne perturberait plus la « séance ».

— Qui est cette femme ? demanda l'Inquisitrice à Lothain. Dis-le à haute et intelligible voix, et explique-nous ce qu'elle faisait avant de venir à la Forteresse.

Le procureur regarda la foule un bref instant, puis il répondit sans hésitation :

— C'est une transfuge de l'Ancien Monde décidée à se battre pour les Contrées. Avant de s'enfuir, elle était la spirite de l'empereur Sulachan. À ce titre, elle sait que les sorciers de l'Ancien Monde utilisent les morts dans cette guerre. En contrôlant leur âme, nous forçons les cadavres à servir notre cause. Cette traîtresse est aussi informée de l'existence des demi-humains. Encore des marionnettes privées de leur âme…

Des cris de terreur montèrent de la foule, paniquée de découvrir la véritable dimension de la menace qui pesait sur le Nouveau Monde.

— Et qu'as-tu fait quand elle est venue te proposer son aide ? demanda Magda à Lothain.

— J'ai ordonné qu'on la jette en prison et qu'on la torture.

— Pourquoi ?

Tout heureux de plaire à sa maîtresse, le procureur répondit avec un enthousiasme presque enfantin :

— Pour l'empêcher d'aider vos sorciers et vos magiciennes… Cette chienne risquait de saboter nos plans, sauvant la vie aux cibles que nous avions choisi de désigner aux tueurs morts. (Des larmes perlèrent aux paupières du procureur.) Maîtresse, j'ai songé à te faire du mal. Me pardonneras-tu ?

Se jetant à plat ventre, le procureur fit mine de baiser les pieds de l'Inquisitrice.

— Arrête ça et regarde-moi !

Lothain se redressa immédiatement.

Frappée par une idée, Magda eut soudain des sueurs froides. Elle avait omis un point très important…

— Lothain, tu sais que ceux qui marchent dans les rêves existent bel et bien ?

— Oui, maîtresse.

— Y en a-t-il un ou plusieurs dans cette salle ? Des espions tapis dans l'esprit de gens qui nous regardent ?

— Oui, maîtresse.

Magda n'avait pas pensé à ça. Concentrée sur la confession de Lothain, afin que nul ne puisse plus douter qu'il avait trahi, elle avait oublié que des agents ennemis pouvaient suivre les événements et tenter d'intervenir.

Hurlant de rage, un homme se mit à courir vers l'estrade.

Comprenant ce qui se passait, Merritt envoya une décharge de pouvoir sur la malheureuse marionnette de l'Ancien Monde. Foudroyé, le tueur fou s'écroula.

Une victime de plus de ceux qui marchent dans les rêves…

Alors que des soldats tiraient le cadavre en arrière, Magda balaya la foule du regard.

— Une intrusion mentale…, expliqua-t-elle. L'homme que nous avons dû tuer n'était pas un traître, mais une victime manipulée par nos ennemis.

Horrifiés, les premiers rangs de spectateurs reculèrent d'un pas. Après avoir si longtemps refusé de croire à la menace, ces gens mesuraient l'étendue de leur erreur, et le sang se glaçait dans leurs veines.

Plusieurs sorciers se prirent soudain la tête à deux mains en

hurlant comme des possédés. Alors qu'ils s'écroulaient puis se tordaient de douleur sur le sol, les hommes et les femmes qui les entouraient s'écartèrent comme s'il s'agissait de serpents venimeux.

Ayant vécu la même expérience que ces sorciers, Magda avança au bord de l'estrade, approchant le plus possible de la foule.

— Écoutez-moi ! cria-t-elle. Certains d'entre vous risquent de mourir s'ils ne font pas exactement ce que je leur dirai !

Des yeux implorants se rivèrent sur l'Inquisitrice.

— Des espions essaient de s'emparer de votre esprit ! lança Merritt. La seule chance de leur échapper, c'est d'obéir à notre Inquisitrice.

— Le seigneur Rahl a créé une magie capable de neutraliser ceux qui marchent dans les rêves, dit Magda. Pour être protégés, il vous suffira de réciter les dévotions. Mais il n'y a pas de temps à perdre. Jetez-vous tous à genoux !

Très peu de gens refusèrent d'obéir à cet ordre.

— Comment le seigneur Rahl peut-il nous protéger ? demanda un sorcier, l'air troublé. Un lien de ce type ne peut pas agir à distance.

— Si ! répliqua Merritt. Je le sais, parce que j'ai participé à l'élaboration du sortilège. Ceux qui marchent dans les rêves nous attaquent à distance, et le lien du seigneur Rahl nous défend malgré l'éloignement. C'est moi qui ai généré la toile de vérification, puis conduit la procédure de contrôle. Ensuite, j'ai utilisé un espion ennemi pour m'assurer que ça fonctionnait. À présent, faites ce que vous dit Magda, si vous voulez survivre…

— Je ne vois pas comment…

— Ce n'est pas le moment de discutailler. Les explications viendront plus tard. (Merritt désigna un homme tombé à genoux, du sang coulant de ses oreilles.) Si vous voulez finir comme lui, libre à vous !

Tous les réfractaires, y compris le sorcier, s'agenouillèrent promptement.

— Prosternez-vous ! ordonna Magda. Puis écoutez-moi attentivement et répétez chacun de mes mots. Il faut prononcer les dévotions trois fois, alors, ne perdons plus de temps !

Des centaines de gens crièrent qu'ils étaient prêts.

— Voici le texte qu'il faut répéter… « Maître Rahl nous guide ! »

L'écho d'innombrables voix se répercuta dans toute la salle.

— « Maître Rahl nous dispense son enseignement ! »

Comme elle, le jour où elle avait failli mourir, les malheureux qui agonisaient tentèrent de prononcer ces mots.

— « Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. »

Magda marqua une pause, attendant que le silence revienne pour enchaîner :

— « Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. »

Une nouvelle pause.

— « Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Dès que l'écho de la dernière phrase se fut éteint, l'Inquisitrice recommença depuis le début.

À la fin de la troisième déclamation, elle constata que les agonisants, comme elle, ce terrible jour, avaient réussi à faire marche arrière avant de traverser le voile.

Incrédules, ceux qui n'avaient pas été touchés regardaient ces miraculés avec de grands yeux. Devant des centaines de témoins, l'Inquisitrice venait d'arracher de pauvres gens à la mort. Un fantastique miracle !

— Félicitations, dit Magda à son auditoire. Grâce à vous, la Forteresse sera beaucoup moins vulnérable aux attaques de ceux qui marchent dans les rêves. Faites passer le mot à tous vos amis. Tout le monde devra jurer allégeance au seigneur Rahl. Un seul maillon faible peut suffire à causer notre perte.

Chapitre 94

Consciente que la foule, après ce qui venait de se passer, la prendrait plus au sérieux que jamais, Magda leva les bras pour demander le silence.

— Mes amis, j'ai peur que d'autres dangers nous guettent, ici même… Je veux dire : en plus de ceux qui marchent dans les rêves… Le traître Lothain travaille depuis très longtemps à saper nos défenses. Sa mission était de saboter nos armes, afin que l'armée de Sulachan obtienne une victoire écrasante sans trop de pertes. S'il avait été nommé Premier Sorcier aujourd'hui, il aurait atteint son objectif ultime : prendre le contrôle de la Forteresse et la livrer à l'Ancien Monde. Sans le savoir, nous sommes passés très près d'être massacrés ou réduits en esclavage. (Magda baissa les yeux sur Lothain.) Est-ce la vérité, misérable ?

— Oui, maîtresse !

— Mais tu n'as pas agi seul, bien entendu ?

— C'est exact, maîtresse.

— Tu as donc des complices ici. Des sorciers, je suppose, mais pas seulement.

— C'est vrai, maîtresse, pas seulement…

Du coin de l'œil, Magda repéra les gens qui tentaient de sortir discrètement de la salle. Avec leur efficacité coutumière, les soldats de la garde civile vinrent former une haie de lances devant les portes. Des sorciers loyaux accoururent, prêts à mettre la magie à leur service.

— Dis-nous qui sont les traîtres qui complotaient avec toi.

Lothain commença par les sorciers. Sans surprise, il nomma tous ceux que la garde civile venait d'intercepter. Puis il dénonça plusieurs autres pratiquants de la magie qui travaillaient dans les sous-sols. Au passage, Magda reconnut quelques noms, et il en alla de même quand le procureur passa aux fonctionnaires plus ou moins importants qui lui prêtaient main-forte, allant à l'occasion jusqu'à se charger du sale travail.

Lothain accusa de trahison le capitaine de son armée privée et ajouta les noms d'une trentaine d'officiers supérieurs dévoués à la cause de Sulachan.

Le débit du procureur s'accélérant au point que les noms devenaient difficiles à reconnaître, Magda lui demanda de prendre le temps de souffler et de répéter une partie de son discours. Désespéré

d'avoir mécontenté sa maîtresse, Lothain éclata en sanglots.

Insensible à son désespoir, Magda lui ordonna de parler plus lentement et de ne rien lui cacher.

Alors que le général Grundwall, maussade, écoutait s'égrener des noms, ses aides de camp s'activaient à les noter sans en oublier un. Sans cesser de tendre l'oreille aux propos du traître, le général souffla à ses officiers l'ordre d'arrêter et de jeter en prison tous les conspirateurs. Afin qu'ils ne puissent pas fuir, il ordonna également que la herse d'entrée soit fermée et qu'on y double la garde.

— Les sorciers vendus à l'ennemi prenaient leurs ordres de toi ? demanda Magda quand le procureur se tut.

— Oui, maîtresse. J'étais le chef de tout le réseau.

— Quelle était la mission des traîtres infiltrés dans les sous-sols ?

Ravi de connaître la réponse à cette question, Lothain s'empressa de la communiquer à sa maîtresse :

— Certains travaillaient dans les équipes chargées de trouver des parades contre les armes développées par l'Ancien Monde. Ainsi, nous savions tout sur vos défenses. D'autres s'étaient introduits dans les groupes qui développent de nouvelles armes pour les Contrées.

» Depuis le début de la guerre, nous avons au moins un coup d'avance sur votre potentiel offensif et défensif. Dans ces conditions, vous tendre des pièges a toujours été un jeu d'enfant.

— Que faisaient tes autres agents, Lothain ?

— Pour l'essentiel, ils sélectionnaient des cibles de valeur. Ensuite, c'était à moi de décider si une personne devait être manipulée par un intrus mental ou exécutée par un mort réanimé. L'objectif était double : vous faire commettre des erreurs et semer la terreur au cœur de votre fief.

Des murmures accueillirent ces terribles aveux. Dans l'assistance, beaucoup de gens avaient perdu un parent ou un ami depuis qu'une série de meurtres était en cours à la Forteresse. Désormais, ils savaient pourquoi et comment, et ils connaissaient le coupable. Réclamant la tête de Lothain, plusieurs citoyens fous de rage approchaient dangereusement de l'estrade.

Merritt fit un petit signe à des soldats de la garde civile qui vinrent se placer entre les émeutiers et leur proie.

— Avais-tu des complices très haut placés ? demanda Magda quand l'ordre fut revenu. Des fonctionnaires, par exemple. Voire des dirigeants.

— Les conseillers Guymer et Weston, fit Lothain en désignant les deux hommes. Lorsqu'ils voyageaient dans la Sliph pour rencontrer d'autres notables des Contrées, ils en profitaient pour rencontrer l'empereur Sulachan et ses plus puissants sorciers. Ils faisaient leur

rapport, synthétisant tous ceux de nos espions, et prenaient éventuellement de nouveaux ordres qu'ils me transmettaient. La Sliph ne révèle jamais rien sur ses clients. Du coup, personne ne s'est douté que Weston et Guymer servaient d'agents de liaison.

Les deux conseillers, rouges de colère, se levèrent d'un bond.

— Ce sont des affabulations ! s'écria Weston. Comment se fier au résultat d'une magie si perverse ?

— Un tissu de mensonges ! renchérit Guymer. Le procureur n'est plus lui-même.

Alors que des soldats approchaient des deux félons, Magda ignora superbement leur indignation et incita Lothain à continuer :

— Il y a quelqu'un d'autre ?

— Bien sûr, maîtresse.

Lothain leva une main et la tendit vers…

Avant que le procureur ait achevé son geste, Cadell, les bras en avant, propulsa vers Magda et le procureur une lance de Feu de Sorcier. Fendant l'air en sifflant, le projectile magique éclaira vivement les visages stupéfaits des premiers rangs de spectateurs.

Puis la panique gagna tout le monde.

Chapitre 95

Merritt plongea sur Magda, lui coupant le souffle quand il la percuta et la renversa comme une quille – hors de la trajectoire du Feu de Sorcier.

Quinn, Naja et Grundwall s'étaient eux aussi écartés juste à temps.

Incapable de réagir, Lothain reçut le projectile magique de plein fouet. Aussitôt, le feu liquide l'embrasa de l'intérieur. Tandis que des éclats ignés pleuvaient sur la foule paniquée, le procureur se consuma à une vitesse incroyable.

Rien n'était plus dévastateur que du Feu de Sorcier, parce qu'il était impossible de l'éteindre, contrairement à des flammes normales. Les malheureux touchés par des gouttelettes en firent la cruelle expérience. Même s'ils n'en mourraient pas tous, un simple contact risquait de leur coûter un membre ou, dans le meilleur des cas, des semaines de souffrance avant une guérison imparfaite.

Lothain se débattit très peu. Son corps devenant incandescent, il bascula en avant, les bras en croix, puis se transforma en une masse sombre et ratatinée.

Dans la salle, des sorciers tentaient de soulager les blessés. Hélas, plusieurs étaient dans un état bien trop grave.

Partout, des gens criaient de douleur.

— C'était un menteur ! Oui, un menteur ! cria le doyen Cadell, debout devant son fauteuil. Le pouvoir de cette Inquisitrice est une vile manipulation. Le Conseil avait défendu à Merritt de poursuivre ses recherches. Pour interdire à la magie de nous imposer sa tyrannie !

Ses yeux bleus soudain plus froids que la glace, Naja désigna le doyen puis s'adressa à l'assistance :

— La « tyrannie de la magie » ? C'est l'expression favorite de Sulachan ! Et le prétexte à sa croisade visant en réalité à écraser tous ceux qui lui résistent. S'il veut éradiquer la magie, c'est pour priver ses adversaires d'armes, tout simplement.

— Cette femme ment, comme l'Inquisitrice ! s'égosilla Cadell. Deux traîtresses, voilà ce qu'elles sont ! Voyez-vous la tyrannie de la magie, juste devant vos yeux ? Le pouvoir d'une Inquisitrice ? L'œuvre d'un sorcier sans scrupules qui entend fausser notre jugement et nous manipuler comme des pantins ! Soldats, arrêtez cette femme ! Magda Searus a trahi, comme Lothain l'a démontré…

Cadell ne termina jamais sa phrase. Un éclair blanc, lancé par le

conseiller Sadler, le percuta à la tête, l'envoyant basculer en arrière. Alors qu'il hurlait de douleur, ses cheveux, son cuir chevelu et la peau de son front fondirent à la vitesse de l'éclair, dévoilant les os de son crâne. Ses yeux fondirent et ses lèvres se désintégrèrent, révélant le rictus sinistre d'une tête de mort.

De la fumée montant de tout son corps, le doyen s'écroula sur son siège et ne bougea plus.

Sous le regard accablé des conseillers Clay et Hambrook, les soldats se saisirent de Weston et de Guymer, les entraînant hors de la salle.

— J'ai honte que nous nous soyons laissé berner ainsi par Cadell, Weston et Guymer, soupira Hambrook. Sans même parler du procureur Lothain.

— Qu'est-ce qui nous prouve que vous n'étiez pas leurs complices, tous les deux ? demanda Grundwall. Lothain est mort, et lui seul aurait pu nous le dire.

Clay désigna Magda.

— D'après ce que Merritt nous a dit du pouvoir d'une Inquisitrice, quand il tentait de plaider sa cause devant le Conseil, dame Searus pourra sans peine faire dire toute la vérité à Weston et à Guymer. Devenus ses marionnettes, comme Lothain, ils ne pourront plus mentir et attesteront que je ne suis pas un traître.

— Et moi non plus, ajouta Hambrook.

— Le conseiller Clay a raison, dit Merritt. Nous obtiendrons les noms de tous les autres traîtres… et ceux des innocents. C'est la raison d'être d'une Inquisitrice : tordre le cou au mensonge et à la dissimulation. Magda sera désormais la garante de la vérité et aucun criminel, si ignoble soit-il, ne pourra continuer à mentir lorsqu'elle l'aura touché avec son pouvoir.

Chapitre 96

— En interrogeant Weston et Guymer, dit Clay, notre Inquisitrice saura très vite s'il y a d'autres traîtres dans les sphères du pouvoir politique.

— Si possible, ajouta Grundwall, elle ne devrait pas tarder, afin de neutraliser au plus vite les espions.

— Comment cela a-t-il pu arriver ? demanda Clay. Je veux dire : qu'on ait pu nous tromper ainsi ?

Magda s'écarta des restes carbonisés de Lothain. Si elle s'était toujours méfiée du procureur, Cadell n'avait jamais éveillé ses soupçons. L'idée qu'il avait pu l'abuser ainsi depuis des années la rendait folle de rage.

— Naja a été contrainte d'aider Sulachan, et ça explique peut-être bien des choses… Comment aurions-nous pu suspecter ce qui se passait dans l'Ancien Monde avant la guerre et même après ? Aujourd'hui, il faut que tout le monde connaisse la vérité.

Magda se tourna vers la magicienne :

— Mon amie, raconte-leur tout. Décris-nous le sort que nous réservaient nos ennemis. Parle de la façon dont Sulachan utilise les morts et vole l'âme des vivants.

Naja se plaça face à l'assistance :

— S'il existe une « tyrannie de la magie », c'est celle que l'empereur et ses séides voulaient vous imposer.

Dans la salle, tout le monde tendit l'oreille.

La voyant tituber, Merritt glissa un bras sous celui de Magda.

— Appuie-toi sur moi…, souffla-t-il.

Utiliser son pouvoir, s'avisa l'Inquisitrice, était tout simplement épuisant. Durant la nuit, l'épée lui avait fourni la force nécessaire pour aller jusqu'au bout de son combat. Mais son attaque contre Lothain avait consumé cette énergie en un clin d'œil.

— Je crois que je vais devoir m'asseoir.

Merritt guida son amie jusqu'à la grande table. Puis il fit signe à des soldats de venir enlever le cadavre de Cadell. Quand ce fut fait, il aida Magda à s'installer dans le fauteuil du défunt doyen.

— Le Conseil a perdu des membres…, dit l'Inquisitrice avec une sereine autorité. En ces temps troublés, il nous faut des dirigeants. En conséquence, je rends ses fonctions et ses privilèges au conseiller Sadler.

Personne ne protesta. Magda l'y invitant d'un geste, son vieil ami

vint s'asseoir à sa gauche tandis que Clay et Hambrook prenaient place à sa droite.

— Naja, continue ton récit, je t'en prie, dit alors l'Inquisitrice.

Les yeux mi-clos, elle écouta la magicienne réciter la longue liste d'horreurs imaginées par Sulachan et les autres dirigeants de l'Ancien Monde.

Si Magda connaissait déjà tout ça, l'assistance en resta bouche bée. Être passé si près du gouffre sans le savoir avait vraiment de quoi glacer les sangs de n'importe qui…

Lorsque la magicienne eut terminé, l'Inquisitrice estima qu'elle avait recouvré assez de forces pour se lever.

— Quand vous entendrez l'expression « la tyrannie de la magie », n'oubliez pas que c'est le cri de ralliement d'une horde de tueurs. Alors, lorsqu'ils parleront du « bien commun », ne gobez surtout pas leurs mensonges. Leur objectif est de nous désarmer afin de nous vaincre sans efforts.

» Pour survivre, nous avons plus que jamais besoin de la magie. Il faut continuer à apprendre, à découvrir et à inventer. Les meilleurs adjuvants de la magie, ce sont l'intelligence et la vérité !

» Vous venez d'entendre les aveux de Lothain et le récit de Naja. Désormais, nous connaissons le véritable visage de cette guerre et de nos ennemis. En cas de défaite, nous ne perdrons pas seulement notre vie et tout espoir d'avenir heureux pour nos enfants. Ce qui est en jeu, c'est notre lien avec tout ce qui est bon et généreux. (Magda leva sa main afin d'exposer la chevalière ornée d'une Grâce.) Oui, notre lien sacré avec la Création, la vie et ce trésor que nous nommons notre âme.

» Nous n'avons pas voulu cette guerre, mais si nous n'écrasons pas les voleurs d'âmes, le monde sera bientôt peuplé de demi-humains et de morts réduits en esclavage. Ce sera la fin de la Grâce et le début du règne sans fin de Sulachan – en d'autres termes, du plus fidèle et du plus malfaisant suppôt du Gardien.

Magda balaya l'assemblée du regard et vit que nul ne doutait plus de ses propos.

— Pour vaincre, il nous faut l'aide de la vérité. En ce jour, le véritable combat pour notre survie vient de commencer. Je m'engage à faire mon possible afin que nos peuples, en cas de victoire, survivent et connaissent le bonheur. Les Contrées sont ma patrie. Je jure de leur être loyale et de ne jamais abandonner notre cause, notre foyer et le combat permanent pour la vérité.

Des vivats saluèrent cette déclaration.

Chapitre 97

Quand la foule se fut calmée, Magda reprit la parole :

— La première chose à faire, dit-elle, c'est de sceller les catacombes.

— Sceller les catacombes, répéta Sadler, pensif. Des sorciers à nous y travaillent en ce moment même…

— Certes, mais des morts aussi y font leur œuvre… Ils se cachent parmi les « vrais » cadavres, attendant le moment propice pour nous attaquer. Comment savoir combien de dépouilles ont été « préparées » par nos ennemis ?

» En l'état de nos connaissances, nous ne pouvons pas déterminer le nombre de morts potentiellement dangereux. Les sorciers devront travailler ailleurs, voilà tout.

— Sceller les catacombes, vraiment ? insista Hambrook, prenant le relais de Sadler. Ces sous-sols ont un caractère sacré. Voilà des siècles que les résidents de la Forteresse y font reposer leurs parents et leurs amis. Aller rendre visite aux ancêtres est une de nos plus chères traditions. Magda, vous êtes sûre qu'il n'y a pas un autre moyen ? Nos sorciers et nos magiciennes peuvent essayer d'identifier les dépouilles préparées, afin de les séparer des autres – dans un endroit scellé, bien sûr.

Magda balaya de nouveau l'assistance du regard.

— L'un d'entre vous a envie de savoir que des cadavres animés risquent de rôder dans les couloirs en quête de victimes à déchiqueter ? Moi, ça ne me dit rien du tout.

Tout le monde sembla de cet avis.

— Conseiller Hambrook, je comprends votre point de vue, mais nous luttons pour préserver les vivants, pas les morts. Il faut oublier les disparus et se concentrer sur les êtres que nous pouvons encore sauver.

— Magda a raison, intervint Merritt. Même si nous croyons avoir trouvé un moyen de distinguer les « bons » morts des « mauvais », comment en être sûrs à cent pour cent ? Un jour, nous risquons de regretter d'avoir commis une erreur tragique. L'un de nous est-il prêt à perdre un être aimé à cause d'un mauvais calcul ? Qui voudrait sacrifier ainsi son père, sa mère ou son enfant ?

Là encore, personne ne sembla d'un avis contraire.

— C'est logique, soupira Hambrook, je suis bien obligé de le reconnaître. Moi-même, je ne voudrais pas mettre en danger l'un des

miens.

— *Idem* pour moi, renchérit Clay.

— Nous sommes là pour protéger la vie, conclut Sadler. C'est la seule chose qui compte.

— Dans ce cas, il faut sceller les catacombes, répéta Magda.

— Pour être sûrs que ce sera définitif, avertit Merritt, il faudra recourir à la magie. J'aurai recours aux runes qu'Isadora a développées. Ainsi, pas un seul mort réanimé ne pourra s'évader de sa prison.

— Merritt, dit Sadler, informez nos sorciers qu'ils devront vous aider. Général Grundwall, nous aurons besoin de vos soldats.

— Nous sommes à votre disposition !

— Il faudra agir vite, avant que le cauchemar de dame Searus devienne une réalité.

— L'Inquisitrice Searus, corrigea Merritt.

— C'est ce que je voulais dire, fit Sadler. L'Inquisitrice Searus…

L'assistance sembla favorablement impressionnée par ce titre.

Chapitre 98

Quand il entendit des bruits de pas dans l'escalier qui menait à la salle de la Sliph, Quinn posa sa plume et se leva. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il reconnut ses visiteurs et sourit. Après avoir refermé son journal, il le rangea avec les autres et alla accueillir ses amis.

— Magda, comment vas-tu ? demanda-t-il.

— Une nuit de repos a fait des merveilles…

L'Inquisitrice jeta un coup d'œil au puits, mais la Sliph n'en sortit pas pour voir qui venait d'entrer. Sans doute parce que la créature était en train de voyager. Une absence qui ne brisa pas le cœur de Magda.

— Comment évoluent les choses ? lança Quinn.

Merritt posa la main sur le pommeau de son épée.

— Ce matin, j'ai parlé avec le général Grundwall. Ses hommes ont appréhendé la quasi-totalité des traîtres désignés par Lothain. Les derniers ne resteront pas libres longtemps. Magda se chargera des plus coriaces pour leur faire dire tout ce que le procureur a gardé pour lui à cause de sa fin prématurée. Ainsi, nous serons sûrs d'avoir mis hors d'état de nuire tous les traîtres et tous les espions.

— Qu'en est-il de Weston et Guymer ? Selon Lothain, ils ont utilisé la Sliph pour voyager vers le sud et rencontrer l'empereur et ses officiers.

Quinn était chargé de veiller sur la Sliph afin d'empêcher toute intrusion de l'Ancien Monde. Après quelques attaques dramatiques, Baraccus l'avait chargé de cette mission. Désormais, plus aucun individu malintentionné ne vivrait assez longtemps pour émerger du puits et s'infiltrer dans la Forteresse.

Au début, Quinn avait dû éliminer un assez grand nombre de sorciers ennemis. Au bout d'un moment, le flot s'était tari, mais l'ami d'enfance de Magda – quand c'était son tour de garde, car il n'était pas seul à tenir ce poste – continuait à ouvrir l'œil au cas où les attaques reprendraient, en particulier si l'ennemi envoyait une nouvelle arme créée à partir d'un être humain.

Alors qu'il s'efforçait d'interdire aux sorciers adverses d'utiliser la Sliph, Quinn jugeait outrageant que des conseillers respectés de tous aient exploité la créature pour aller faire leur rapport à Sulachan.

— Weston et Guymer ? répéta Magda. J'ai hâte d'entendre leurs

aveux, figure-toi. À cause d'eux, beaucoup de braves gens sont morts, et ils méritent le sort qui les attend.

— Avoir une Inquisitrice dans notre camp est une aide précieuse, dit Quinn, exactement comme l'a toujours affirmé Merritt. Les deux hommes qui s'y sont le plus fermement opposés vont à présent être soumis à ce pouvoir, et ce n'est que justice. Un retour de bâton bienvenu… Merritt, où en sommes-nous avec ceux qui marchent dans les rêves ?

— Quelques traîtres arrêtés par les soldats de Grundwall se montrent coopératifs, sans doute avec l'espoir d'être moins sévèrement punis. Ils nous ont communiqué les noms des cibles qu'ils ont désignées aux intrus mentaux. Nos ennemis en ont appris très long sur nos défenses, et dans plusieurs cas, ils ont même réussi à les saboter. Le ver était entré dans le fruit, mon vieux Quinn, et il n'est pas passé loin de le dévorer de l'intérieur. Rétrospectivement, c'est terrifiant.

Merritt sourit à l'Inquisitrice.

— Magda avait raison depuis le début : quelque chose clochait dans la Forteresse. Sans sa détermination et son courage, nous n'aurions rien découvert avant qu'il soit trop tard. Les Contrées ont envers elle une dette impossible à rembourser.

— C'est l'évidence même, approuva Quinn.

Magda ne partageait pas cette opinion. À ses yeux, c'était Baraccus, le héros. Sans sa mort, elle n'aurait jamais eu l'ombre d'un soupçon. Mais son suicide l'avait incitée à chercher plus loin, parce qu'un tel geste n'allait pas avec le personnage.

Mais pour quelle raison s'était-il donné la mort ? Magda ne détenait toujours pas la réponse, même si elle restait certaine qu'il ne s'agissait pas de motivations d'ordre privé.

Et tant qu'elle ne saurait pas, impossible de laisser reposer en paix le défunt Premier Sorcier !

— Les soldats de Grundwall, dit Merritt à Quinn, se sont assurés que tous les habitants de la Forteresse, sorciers et magiciennes compris, ont bien juré fidélité au seigneur Rahl. Dans de très rares cas, ils sont arrivés trop tard. Plusieurs sorciers ont péri, victimes de l'intrus mental qu'ils abritaient sans le savoir. Vraiment, les dégâts étaient considérables ! Pour tout dire, nous sommes passés près de perdre la Forteresse.

» Très bientôt, par bonheur, notre fief sera entièrement protégé des assauts de ce genre. Pas un seul visiteur ne pourra entrer avant d'avoir récité les dévotions. Bien entendu, il restera un risque, mais il sera minime. Certains visiteurs tenteront sans doute de jouer la comédie quand ils jureront fidélité à Alric Rahl, mais la garde civile sera là

pour les démasquer et les neutraliser. En tout cas, ceux qui marchent dans les rêves n'auront plus accès à l'esprit de braves gens pour les transformer en traîtres contre leur volonté…

— Cette idée seule était terrifiante…, soupira Quinn. Heureusement, la menace est écartée et nous allons repartir sur de bonnes bases. Mais nos ennemis ont quand même pris un sacré avantage sur nous !

— Nous avons du retard à rattraper, oui, confirma Merritt. L'évacuation des sorciers qui travaillaient dans les catacombes est en cours. Ensuite, nous scellerons toute la zone. J'ai mis au point des sorts très efficaces.

— Et que fait Naja ? demanda Magda.

— Elle aide nos sorciers et nos magiciennes, répondit Quinn. Si je me fie à ce qu'elle m'a raconté, ils auront bien besoin d'assistance. Naja est très intelligente, et c'est une chance pour nous. Elle comprend des concepts qui dépassent neuf de nos sorciers sur dix.

Pendant que Quinn parlait avec Magda, Merritt s'empara d'un des journaux intimes de son ami.

— Je peux jeter un coup d'œil ? demanda-t-il.

— Oui, je t'en prie… Ces textes sont conçus pour être lus par quelqu'un d'autre un de ces jours. Je veux laisser aux générations futures un témoignage sur cette période trouble de l'histoire. C'est dans les livres que j'ai glané des connaissances, et j'aimerais que mes journaux jouent ce rôle dans l'avenir.

Déjà plongé dans sa lecture, Merritt acquiesça distraitement.

Quinn reprit sa conversation avec Magda.

— Naja est une magicienne et une spirite redoutablement douée. Elle remplace Isadora avec au moins autant de compétences qu'elle. En fait, avec plus de compétences… Sur bien des points, Isadora avait seulement effleuré la surface des choses. Naja était au cœur de l'action. Très souvent, elle était à l'origine des mystères sur lesquels enquêtait notre spirite.

» Je crois qu'elle résoudra l'énigme des âmes piégées entre les mondes et j'espère, comme elle, qu'elle les aidera à traverser le voile. Grâce à Naja, nous apprendrons beaucoup plus vite ce que manigance l'Ancien Monde, et sa défection sera un lourd handicap pour Sulachan. Mais veux-tu que je te dise le fond de ma pensée ? Le plus important, c'est que nous n'ayons plus à affronter un adversaire comme elle. Jamais je n'avais rencontré quelqu'un de semblable… Parfois, j'en ai des frissons dans le dos.

— Je vois ce que tu veux dire… Dès que je l'ai vue, j'ai su qu'il ne fallait surtout pas la sous-estimer. (Magda jeta un coup d'œil au puits

de la Sliph.) Des nouvelles du seigneur Rahl ?

— Il y a deux jours, quand nous pensions que Lothain allait être nommé Premier Sorcier, j'ai envoyé un message au seigneur Rahl par l'intermédiaire d'un livre de voyage. Il devrait déjà être en chemin. En empruntant la Sliph, bien sûr.

— Quinn, dit soudain Magda, passant aux choses vraiment sérieuses, Merritt et moi devons te parler de sujets très importants.

— Capitaux, même, précisa Merritt. (Il leva les yeux du journal intime.) Mais tout ça doit rester strictement confidentiel. Quand nous t'aurons parlé, tu seras le seul à savoir, avec nous deux. Et il devra en être ainsi pour toujours.

— Aucun problème ! Vous savez bien que je suis fiable… De quoi s'agit-il ? Une autre stupéfiante affaire ?

— Exactement, confirma Merritt, et nous avons besoin de ton aide.

Chapitre 99

— Mon aide ? Elle vous est acquise… (Quinn écarta les mains en signe d'impuissance.) Mais si vous m'en disiez un peu plus, les amis ?

— Pour commencer, sache que j'ai achevé la création de la clé, dit Merritt.

— Pardon ?

— La magie que j'ai utilisée pour ça a bien des points communs avec celle qui m'a servi à créer le pouvoir de Magda.

— Mais tu m'as toujours dit qu'il te manquait les calculs cosmologiques et les formules…

— Baraccus les avait laissés à l'intention de Merritt, annonça Magda. Grâce à ces données, notre ami a pu parachever son œuvre.

— Nous parlons bien de la clé du pouvoir de… eh bien… de…

— D'Orden, oui, acheva Merritt à la place de son ami.

— Tu as réussi ?

Le regard rivé dans celui de Quinn, Merritt souleva l'Épée de Vérité puis la laissa retomber dans son fourreau.

— Eh bien, nos collègues qui travaillaient sur le sujet vont être soulagés.

— Sûrement pas, intervint Magda, parce que tu ne leur diras rien !

— Pourquoi ? s'étonna Quinn.

Magda prit le bras de son ami d'enfance.

— Écoute-moi attentivement, je t'en prie… C'est plus que délicat, et ça doit absolument rester entre nous.

— Entendu. Qu'est-ce qui est « délicat » ?

— Quand il est revenu du Temple des Vents, Baraccus m'a dit que les boîtes d'Orden ont été volées. Elles ont disparu !

Quinn devint blanc comme un linge.

— Par les esprits du bien… As-tu idée de ce que ça veut dire ?

— Je sais quel pouvoir elles contiennent, oui… Baraccus n'en a parlé qu'à moi. Merritt est le seul que j'aie mis dans la confidence – avec toi, évidemment.

Merritt referma le journal mais y glissa un index en guise de marque-page.

— Quinn, c'est très important ! Nous ne savons pas qui est le voleur, et nous pensons que Baraccus l'ignorait aussi. Mortellement inquiet, il a décidé de rapporter avec lui les calculs cosmologiques. Avec l'intention que je les trouve et que je complète la clé…

— Pourquoi n'a-t-il pas remis les formules aux sorciers qui

travaillaient sur la clé ? Merritt, tu sais que c'est le seul élément capable d'empêcher un désastre, si le pouvoir est activé. Il aurait dû confier ces données à nos collègues.

— Réfléchis un peu…, souffla Magda. Souviens-toi que la Forteresse, jusqu'à hier, était un nid d'espions, de traîtres et d'intrus mentaux. Si le voleur entre en possession de ces formules, il pourra lui aussi fabriquer la clé et déchaîner le pouvoir d'Orden.

— Oui, c'est juste…

— Baraccus connaissait l'importance vitale des formules… Il les a cachées chez lui afin qu'elles ne tombent pas entre de mauvaises mains.

— Où étaient-elles ? Et comment les avez-vous découvertes ?

— Il les a transcrites dans un de ses carnets de notes, qu'il a simplement laissés sur son établi. À la vue de tous ! Mais ce n'était pas grave, parce que les gens qui voyaient ces carnets n'auraient pas compris de quoi il s'agissait. Quand Magda m'a offert les outils de son mari, j'ai ouvert un carnet et la vérité m'a sauté aux yeux.

» Baraccus a révélé à Magda, et à elle seule, la disparition des boîtes d'Orden. Je crois qu'il l'a lancée sur une piste qui devait la conduire à moi. Il savait que je travaillais seul sur l'épée. C'était l'assurance, ou presque, que le voleur ne mettrait pas la main sur les formules.

» Quinn, la clé est désormais l'artefact le plus important du monde. À part les boîtes elles-mêmes, bien sûr. Si le voleur apprend que j'ai réussi, il fera tout pour s'approprier la clé. C'est pour ça qu'il fait garder le secret.

— Oui, maintenant, j'ai compris…, marmonna Quinn. Personne ne peut dire à quoi sert vraiment le pouvoir d'Orden. Il peut être mortel pour le monde des vivants, ça, on le sait, mais son utilité première reste un mystère. Tout ce qui est antérieur au changement stellaire reste énigmatique… Mais il y a une certitude : si c'est Sulachan qui détient les boîtes, il fera tout ce qui est en son pouvoir pour mettre la main sur la clé.

— Parfaitement bien raisonné, dit Merritt. Voilà pourquoi nous allons devoir la cacher, cette clé !

— La cacher ? (Quinn désigna l'épée de son ami.) Fichtre et foutre, mon vieux, tu l'arbores à la vue de tous !

Merritt se pencha vers Quinn et baissa le ton :

— Parfois, c'est le meilleur moyen de dissimuler un trésor… Une leçon à retenir de Baraccus, qui a utilisé cette méthode avec les formules.

Quinn leva les bras au ciel.

— Tu sais combien de sorciers ont tenté de fabriquer la clé à partir d'une épée ? Si le voleur sait que tu as réussi, c'est la première chose

qu'il cherchera : une épée !

— C'est logique, mais évitable, dit Magda.

— J'aimerais bien savoir comment.

— Sais-tu pourquoi nos collègues pensent que la clé doit être une épée ? demanda Merritt. Parce que je le leur ai dit ! Et d'où ai-je tiré cette idée ? De la lecture d'anciens grimoires.

— D'accord ! N'empêche que tout le monde, à présent, pense que ça doit être une épée !

— Et c'est pour ça que nous allons te demander de transmettre à la postérité une autre croyance… Une très belle et très convaincante histoire qui incitera les gens à oublier que la clé est censée être une épée. Une théorie bien plus séduisante…

— Tu veux envoyer les gens sur une fausse piste ? Les abuser ?

— Exactement ! Les boîtes d'Orden ont été volées dans la cachette la plus « sûre » qu'on aurait pu trouver. Pourquoi est-ce arrivé, selon toi ?

— Parce que beaucoup de gens savaient où elles étaient, répondit Quinn. Si difficile qu'il ait été, le larcin restait possible…

— Tu as compris le principe, dit Magda. Le point faible de la clé, c'est que trop de personnes sont informées qu'il s'agit d'une épée. Si nous avions pu garder le secret, il n'y aurait aucun danger…

— Du coup, enchaîna Merritt, nous allons devoir offrir aux générations futures une clé bien plus fascinante et bien plus mystérieuse.

— Un leurre, en d'autres termes.

— Un leurre, oui. Mais qui devra être très convaincant. Lorsque nous l'aurons fabriqué de toutes pièces, il faudra le cacher, pour accréditer son importance. En réalité, la cachette n'aura guère d'importance, mais elle ajoutera du mystère au leurre. Occupés à courir après des chimères, nos ennemis ne s'intéresseront plus du tout à la véritable clé.

— Que nous continuerons à détenir, bien entendu, précisa Magda.

Merritt eut un grand sourire.

— L'Épée de Vérité, ainsi que tu l'as baptisée, mon amie… Une arme qui aura aussi une fonction bien spécifique. La magie dont je l'ai investie étant fondée sur la vérité, cette lame aura pour mission de protéger le pouvoir d'Orden – pas seulement de l'activer – et elle sera également un outil servant à défendre la vie. Une autre façon de servir la vérité, après tout. Et une très bonne « couverture » pour la clé d'un pouvoir destructeur.

» Sachant qu'il s'agit de l'Épée de Vérité – une arme dédiée à la lutte contre le mensonge et l'oppression –, les gens ne se douteront pas un instant qu'elle est aussi la fameuse clé qu'ils chercheront partout.

Quinn se tapa sur le front, l'air stupéfait.

— Si on m'avait dit que mes deux vieux amis étaient si machiavéliques, je ne l'aurais pas cru…

Merritt eut un demi-sourire.

— L'épée au côté, je me lancerai à la recherche des boîtes d'Orden. Et si je les trouve, nous imaginerons un moyen de les protéger. Si je ne les trouve pas, notre leurre orientera le voleur vers la recherche d'une fausse clé qui ne lui sera d'aucune utilité. Occupé par sa quête, il n'essaiera pas d'ouvrir les boîtes…

» Mais n'oublions pas, cependant, que le pouvoir d'Orden existe depuis des temps immémoriaux. Le combat visant à le protéger est peut-être une mission dont l'humanité sera chargée jusqu'à la fin des temps. Voilà pourquoi nous parlons des générations futures, Magda et moi. Notre action peut avoir des conséquences pendant des siècles, voire des millénaires. C'est une cause qui dépasse nos fragiles existences. Un flambeau que nous devons transmettre au futur.

» Si nous ne trouvons pas les boîtes, l'Épée de Vérité devra au fil des siècles être transmise à la bonne personne. Quelqu'un qui veillera sur l'arme, bien sûr, mais qui aura aussi pour mission de chercher la vérité – comme un sourcier cherche de l'eau. Ainsi, la vraie nature de l'arme sera dissimulée par ce qu'on pourrait nommer sa « substance secondaire ».

— Merritt, souffla Quinn, nous allons assumer de très lourdes responsabilités.

— On peut le dire, oui.

Quinn entreprit de marcher en rond tout en se massant le front. Après quelques rotations, il revint se camper devant ses deux amis.

— Donc, vous voulez que je crée une fausse clé ?

— Le leurre dont nous avons besoin, oui… Ensuite, nous le cacherons assez bien pour que les gens croient à son importance.

— C'est un plan très compliqué, fit Quinn en se frottant nerveusement les mains. Pour qu'il fonctionne, il va nous falloir penser à beaucoup de choses et ne pas commettre l'ombre d'une erreur.

— C'est pour ça que nous nous tournons vers toi, dit Magda. Tu es le seul capable de réussir.

— Quinn, ajouta Merritt, tu sais à quel point le pouvoir d'Orden est dangereux. Mal utilisé, il risque de déchirer le voile et de provoquer la destruction du monde des vivants. Nous devons tout faire pour qu'une telle horreur ne se produise jamais.

— Oui, oui, vous avez raison, tous les deux… Mais comment attirerons-nous l'attention des gens sur notre leurre ?

Chapitre 100

Merritt brandit le journal de son ami.

— Nous y ferons allusion dans des grimoires, des livres d'histoire, des traités philosophiques… C'est en puisant dans ces sources que j'ai compris que la clé était une épée. Quinn, tu consignes par écrit toute l'histoire de la Forteresse. Eh bien, tu vas devoir forger de toutes pièces une fausse histoire qui servira de couverture à notre leurre. À toi d'imaginer une « clé » qui paraîtra parfaitement crédible aux gens. Comme tu le sais, avec la motivation idoine, ils avalent n'importe quoi.

— Oui, la Première Leçon du Sorcier…

— C'est ça, confirma Merritt. Sulachan a pu recueillir des informations parce que c'est un passionné d'histoire. Un vrai curieux qui tire parti de tout ce qu'il étudie. Enfin, c'est du moins ce que nous a raconté Naja.

» Pour que notre mystification soit convaincante, nous allons devoir rendre plus confus certains épisodes de l'histoire. Et bien sûr, il faudra modifier les indices laissant penser que la clé est une épée. Le voleur des boîtes, qu'il s'agisse de Sulachan ou de quelqu'un d'autre, ne devra jamais se douter de la vérité. Et pour découvrir notre version de cette vérité – à savoir un mensonge – il aura besoin de fournir de gros efforts.

— Des efforts, justement, fit Quinn, qui le convaincront qu'il a mis le doigt sur la solution.

— Tu as saisi le principe. La Première Leçon, toujours… Les fantaisies que tu auras inventées deviendront de solides réalités que les gens se transmettront de génération en génération. Ces fadaises deviendront la vérité officielle, et il en sera ainsi tant que les boîtes d'Orden resteront en « liberté » dans la nature.

» Quinn, à partir de maintenant, quand tu écriras ton journal en veillant sur la Sliph, sois aussi vague que possible sur les événements actuels. Fais en sorte qu'il soit difficile de comprendre exactement ce qui s'est passé et n'explique surtout pas clairement comment nous avons réussi à désamorcer le complot qui menaçait de nous détruire. Surtout, ne précise pas comment Magda a démasqué Lothain, permettant la capture et l'élimination de tous ses complices. N'hésite pas à en rajouter dans l'imprécision et l'incohérence – tout en affirmant que tu entends faire œuvre d'historien, bien entendu. Mens absolument sur tout, même les détails les plus insignifiants !

— De la désinformation…, souffla Quinn. Bien sûr ! Une énorme dose de mensonges mélangée à une toute petite portion de vérité. Au bout du compte, mes lecteurs à venir n'auront pas la moindre idée de la réalité que je prétendrai pourtant vouloir décrire pour eux.

— Oui, c'est ça ! Tu as compris le mécanisme.

Quinn claqua soudain des doigts.

— Et si le leurre principal, concernant la clé, était un grimoire ?

— Un grimoire… Ce n'est pas bête.

— Tu vois, un traité compliqué à l'extrême, avec des formules semblables à celles que Baraccus a rapportées du Temple des Vents.

— Ce serait parfait, approuva Magda.

— Pour renforcer la légitimité de ce texte, je pourrais y inclure une partie des calculs et des formules. Pas tout ce qui est requis pour contrôler le pouvoir d'Orden, bien entendu, mais avec assez de savantes bizarreries cosmologiques pour qu'on puisse y croire. Si le texte est assez compliqué et contient une magie partiellement fonctionnelle, la fausse clé paraîtra plus réelle que la vraie.

— Quel genre de grimoire envisages-tu de créer ?

— Le genre qu'on imagine entre les mains d'un très vieux sorcier, dans son antre où bouillonnent des cornues et des alambics. Une sorte de traité d'alchimie censé expliquer le fonctionnement du pouvoir d'Orden.

— Le pouvoir d'Orden est antérieur au changement stellaire, dit Merritt. On dispose de très peu d'informations à son sujet.

— Certes, mais nous allons en inventer, histoire de lancer nos ennemis sur une multitude de fausses pistes. Ils seront à la recherche d'informations parce qu'elles sont rares ? Eh bien, nous allons leur en donner – et des croquignolettes !

— Ton faux grimoire serait la clé, si je comprends bien ? demanda Magda. Enfin, la *fausse* clé.

— Oui. Cet ouvrage très savant sera rempli de formules antérieures au changement stellaire, afin de paraître terriblement sérieux. Judicieusement modifiés, les calculs et les théorèmes seront parfaitement inutiles, vous pouvez me faire confiance. Mais qui s'en apercevra ? Qui aura les connaissances requises pour soumettre mon chef-d'œuvre à l'équivalent textuel d'une toile de vérification ?

— Et tu crois pouvoir créer un grimoire suffisamment « authentique » pour qu'il abuse des générations d'érudits, le cas échéant ?

— Le pouvoir d'Orden est très ancien, rappela Quinn. Qui disposera d'une grille de référence assez complète pour mettre au jour la supercherie ? Ce texte aura l'air plus réel que le monde lui-même, et pourtant, il s'agira d'un vaste théâtre d'ombres. Avec le soutien de l'histoire volontairement confuse que j'imaginerai aussi, mon grimoire

fera autorité auprès de tous les initiés qui auront eu le privilège de le consulter.

— Un théâtre d'ombres, répéta Merritt. C'est très joli, comme expression… Si tu l'intitulais *Ombres*, tout simplement ?

— Ce serait trop simple, objecta Magda. On croirait entendre le nom de mon chat. Un titre plus ronflant renforcerait la manipulation. Tu évoques un théâtre d'ombres, Quinn ? Mais n'est-il pas plus précis de parler d'une encyclopédie des ombres ? Bien entendu, c'est trop terre à terre, mais l'idée me séduit. Il faut simplement y ajouter du mystère.

— Quel genre de mystère ?

Magda réfléchit quelques secondes – le temps d'avoir une illumination.

— Le *Grimoire des Ombres Recensées* ! Qu'en dites-vous ?

— J'aime bien, approuva Quinn.

— C'est une idée brillante ! renchérit Merritt.

Le sourire qu'il lui adressa réchauffa le cœur de Magda. Mais comme toujours depuis son deuil, la joie ne fut que fugitive.

— Je vais m'y mettre dès aujourd'hui, annonça Quinn. Je réfléchirai aussi aux références à inventer pour que notre *Grimoire* puisse passer pour la clé des boîtes d'Orden. Les faux ultimes seront quelques fragments de texte censés être antérieurs au changement stellaire.

— Si nous faisons en sorte que quelques indices de ce genre tombent entre les mains de Sulachan, il se lancera à la poursuite de chimères…

— Quinn, fit Merritt, si tu créais aussi de faux documents sur les événements que nous venons de vivre ? Tu pourrais y instiller d'antiques citations au sujet de la clé – des prophéties connues d'une poignée d'initiés, par exemple. Ensuite, nous ferions en sorte que l'ennemi découvre ces « rapports » sur le cadavre d'un messager. Un mort qui deviendrait le plus grand agent double de l'histoire, en quelque sorte. S'arranger pour qu'une patrouille de Kuno le découvre ne devrait pas être très compliqué.

— Si nous cachons soigneusement le *Grimoire des Ombres Recensées*, Sulachan croira dur comme fer qu'il est sur la bonne piste.

— Pendant ce temps, la véritable clé restera dans son fourreau, fit Merritt en soulevant très légèrement l'Épée de Vérité.

— Oui, ça devrait fonctionner…, déclara Quinn. Au fond, personne ne sait rien des origines du pouvoir d'Orden, et c'est une chance pour nos affabulations. Je vais également rendre plus floues encore nos connaissances au sujet du changement stellaire. Étant donné qu'il existe très peu de textes sur ce sujet, j'aurai une grande liberté d'action, et les histoires à dormir debout ne devraient pas avoir

beaucoup de mal à prendre le pas sur la réalité.

Merritt ouvrit le journal à la page qu'il avait marquée avec son doigt.

— Voilà un exemple de ce que tu as écrit dans ton journal : « Ce jour marque l'échec de la troisième tentative de forger la clé. Les épouses et les enfants des cinq frères qui y ont perdu la vie errent dans les couloirs, hébétés et inconsolables. Combien de compagnons périront avant que nous réussissions ? Ou que nous renoncions à relever un défi impossible ? L'enjeu est capital, sans doute, mais le prix à payer devient insupportable. »

— Je vois ce que tu veux dire… Si la clé peut se forger, ça limite le champ des possibilités, et le lecteur risque d'envisager assez rapidement qu'il puisse s'agir d'une arme. Mais une petite correction peut arranger ça…

Quinn claqua des doigts, faisant disparaître les deux derniers mots de la première phrase.

— Je viens d'effectuer la modification, dit-il quelques secondes après. Maintenant, le texte dit : « Ce jour marque l'échec de la troisième tentative de forger une Épée de Vérité. » Qu'en dites-vous ? Il n'y a plus aucun lien entre l'arme et la clé. De plus, l'épée devient un artefact en soi, et assez mystérieux par-dessus le marché. « Une Épée de Vérité » me semble mieux que « l'Épée de Vérité », parce que ça ajoute à la confusion en laissant penser qu'il pourrait en exister plusieurs.

— Parfait ! s'exclama Merritt. C'est exactement dans ce sens que tu dois travailler.

— Dans le *Grimoire*, j'ajouterai quelques sortilèges mineurs mais parfaitement fonctionnels, afin de renforcer la crédibilité du texte. En saupoudrant tout ça de runes bien sinistres, le résultat devrait être impressionnant.

— C'est toi qui nous accusais de machiavélisme, Quinn ? plaisanta Magda.

— Si tu doutes de mes aptitudes en ce domaine, répliqua Quinn, tout aussi badin, attends donc de jeter un coup d'œil dans le *Grimoire des Ombres Recensées*.

Chapitre 101

Merritt sur les talons, Magda entra en trombe dans la salle de la Sliph.

Appuyé au muret du puits, le seigneur Rahl leva les yeux vers les nouveaux venus. Les cheveux en bataille, il semblait à la fois euphorique et désorienté après avoir voyagé dans la Sliph. La créature faisait cet effet à beaucoup de gens, et Magda, même si elle détestait l'avouer, était du lot.

Euphorie ou non, elle continuait à ne pas aimer la Sliph.

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu…, dit Alric Rahl. Pendant qu'on vous attendait, Quinn m'a tout raconté. Une sacrée épreuve que vous avez vécue là ! Inquisitrice ? Un titre très adapté. Comme la robe qui va avec.

— Merci, dit Magda, ne sachant trop que répondre à ces compliments.

— Quand j'ai reçu le message, j'ai cru un moment que vous aviez décidé d'épouser ce porc de procureur. J'aurais dû penser que c'était impossible… Du bon travail, Magda. Vraiment… Comme vous me l'avez dit le jour de mon départ, vous aviez une excellente raison de rester ici.

Merritt acquiesça gravement.

— Seigneur Rahl, dit-il, Magda a démasqué Lothain et mis un terme à la conspiration. Mais il nous reste du pain sur la planche, parce que la guerre est loin d'être finie. Quinn vous a-t-il parlé des demi-humains ?

— Oui, et aussi des cadavres animés…

— Nous voulions vous informer sur les adversaires que vos soldats risquent d'affronter, reprit Merritt. Ceux-là seront particulièrement dangereux, j'en ai peur… Pour l'instant, je n'ai trouvé aucun moyen de les repousser. Si j'étais vous, je scellerai tous les endroits où reposent des morts, comme des catacombes…

— Depuis toujours, je m'inquiète à cause des guerriers ennemis ou des sorciers qui les soutiennent. Je n'aurais jamais cru avoir à m'en faire au sujet des morts.

— Sachez que ça ne me ravit pas non plus, dit Quinn, assis à sa table de travail.

Une idée flotta à la limite de la conscience de Magda, lui échappant avant qu'elle ait pu la formuler.

Le seigneur Rahl jeta un coup d'œil à la porte.

— Mes amis, dit-il, je dois vous parler d'une chose très importante. Mais il faudra que ça reste un secret entre nous.

Ça commençait à devenir une habitude, songea Magda.

— Nous vous écoutons, dit-elle.

— Nous avons fait une découverte capitale.

— Une découverte ? répéta Merritt. Où et dans quelles circonstances ?

— Sur le cadavre d'un ennemi… Pour tout dire, nous en avions abattu beaucoup, d'ennemis, avant d'arriver à celui-là. Voyant combien il était protégé, nous avons supposé qu'il s'agissait d'un homme important. Ou de quelqu'un qui transportait quelque chose de très précieux. Au bout du compte, la deuxième hypothèse était la bonne.

— Et il transportait quoi, cet ennemi ? demanda Magda.

Les mains posées sur le muret, dans son dos, Alric Rahl se pencha en avant pour mieux regarder Magda dans les yeux.

— Un objet couvert de pierres précieuses.

— Un trésor, c'est de ça que vous parlez ? demanda Merritt, de plus en plus sceptique.

— On peut dire ça ainsi… Ces pierres précieuses recouvraient une boîte.

— Une boîte ? répéta Merritt, une lueur étrange dans les yeux.

— Une boîte plus noire que le cœur du Gardien. Le réceptacle d'un grand pouvoir, si vous voyez ce que je veux dire.

Magda jeta un coup d'œil à Merritt, puis elle dévisagea le seigneur Rahl.

— Comment savez-vous, pour le grand pouvoir ? Auriez-vous tenté d'ouvrir cette boîte ?

— Magda, vous me prenez pour un idiot ?

— Non, mais comment en savez-vous si long sur cette boîte ?

— Au cas où vous l'auriez oublié, Baraccus et moi étions d'excellents amis. Il m'a dit que le pouvoir d'Orden est enfermé dans trois boîtes noires recouvertes d'un camouflage. Mais il a aussi affirmé que ces boîtes étaient en sécurité dans le Temple des Vents. Si c'est vrai, comment se fait-il que j'en aie trouvé une sur un cadavre ?

— Nous ferions mieux de tout lui dire…, souffla Merritt à Magda.

L'Inquisitrice acquiesça.

— Les boîtes ont été volées… Elles ne sont plus dans le Temple des Vents.

— Ça, je m'en doutais… Mais qui les a prises ?

— Des sbires de Sulachan, peut-on supposer, fit Merritt avec un haussement d'épaules.

— Où sont les deux autres ? demanda Magda.

— Je n'en sais rien, avoua Alric Rahl. Je n'en ai qu'une. Et pour l'obtenir, il nous a fallu tuer une multitude d'hommes.

— J'imagine qu'elle était bien gardée…, dit Merritt. Mais si la boîte était en possession d'un serviteur de Sulachan, sachez que cent fois plus de guerriers viendront tenter de la reprendre.

— J'y ai déjà pensé…

— Il faut dissimuler cette boîte, dit Magda. Essayer de la défendre est trop risqué. Une cachette, voilà la solution.

— C'est exact, concéda Merritt, mais quelle cachette ? Je ne connais pas un seul endroit qui serait inaccessible à Sulachan. N'oublions pas qu'il a réussi à voler les boîtes dans le Temple des Vents !

— Oui, mais s'il ne sait pas où chercher…, commença Magda.

L'idée qu'elle avait eue un peu plus tôt revint en force, et cette fois, elle put la formuler mentalement. Mais était-ce réalisable ? Son plan pouvait-il fonctionner ?

— Merritt, un sort de gravité !

— Pardon ? lança le seigneur Rahl

Ignorant le maître de D'Hara, Merritt dévisagea Magda. Quand elle avait ce regard-là, il le savait, il fallait s'attendre à une surprise – très bonne, en général.

— Un sort de gravité, Magda ?

— Tu te souviens, celui qui attire les petites figurines ?

— Oui…, murmura Merritt. Je vois, en effet…

— Si tu en créais un beaucoup plus puissant qui attirerait les cadavres animés et les demi-humains ? Naja te donnera des informations utiles sur tes cibles, puisqu'elle a participé à leur création. À partir de ces données, tu pourras générer un sort de gravité visant les morts et les demi-humains. Je me trompe ?

— Pour quelqu'un qui n'a pas le don, fit Merritt, souriant, tu as de très bonnes idées concernant la façon de l'utiliser. Le complément idéal d'un inventeur, je dois le dire…

— Mais vous entendez les attirer où, ces morts et ces demi-humains ? demanda le seigneur Rahl.

— C'est le problème… Il faut un endroit où nous puissions les piéger. Une prison d'où ils ne pourront pas s'enfuir.

— Les runes d'Isadora ! s'écria Magda en claquant des doigts.

— Oui, en les utilisant, on réussirait à créer un obstacle que nos prisonniers seraient incapables de franchir.

Alric Rahl sembla ne pas en croire ses oreilles.

— Vous parlez d'un sort qui attirerait les morts et les demi-humains de Sulachan dans un lieu précis ? Et ensuite, une barrière magique les empêcherait d'en partir ?

— C’est exactement ça, confirma Merritt. Si nous réussissons, vos troupes n’auront jamais besoin d’affronter ces légions de la mort. Jusque-là, je me suis torturé les méninges pour imaginer des armes capables de vaincre ces monstres. Mais avec ce plan, pas de conflit ! Vous imaginez combien de vies ça sauvera ? Celles de nos soldats, bien sûr, mais aussi celles des civils qui résident dans les régions conquises par l’Ancien Monde.

— Il ne reste plus qu’à trouver l’endroit, dit Magda. Un coin isolé qui ajoute une barrière géographique à l’obstacle magique. Un canyon en cul-de-sac, par exemple.

— Les Terres Noires ! s’écria soudain le seigneur Rahl. Voilà la solution !

— Les Terres Noires ? répéta Merritt.

— Une région isolée et inhospitalière de D’Hara. Au nord, il y a une vallée entourée de hautes montagnes. Une seule issue possible, parce que les cols sont infranchissables… Si vous pouvez y attirer les morts et les demi-humains, les y emprisonner sera très facile. Ce coin perdu des Terres Noires est déjà considéré comme le domaine des démons. Presque personne ne s’y aventure.

— Ce serait parfait, dit Magda. Merritt, dès que ton sort de gravité sera au point, nous lancerons l’opération.

— L’obstacle magique que je créerai avec les runes d’Isadora résistera pendant des milliers d’années. En plus, nous pourrions cacher dans ce secteur notre boîte d’Orden. Elle y serait presque autant en sécurité que dans le Temple des Vents. Gardée par des démons, des cadavres animés et des demi-humains amateurs de chair fraîche…

— Une seule solution pour deux problèmes, se réjouit Magda. Dès que ton sortilège sera achevé, nous partirons pour les Terres Noires…

— Nous ? (Merritt secoua la tête.) Tu ne seras pas du voyage, Magda. Les sorts de gravité sont très sensibles à la distance. Si tu séparais les figurines du parchemin, la magie ne serait plus assez forte pour les attirer.

» Une fois le sort créé, je vais devoir m’approcher des troupes ennemies afin que la force d’attraction soit suffisante. Pour simplifier, les morts et les demi-humains me suivront jusque dans les Terres Noires, puis dans leur prison. Dès qu’ils y seront entrés, j’activerais les runes d’Isadora… Servir de poisson-pilote à ces monstres ne m’enthousiasme pas, mais c’est la seule solution.

» Un jeu bien trop dangereux pour que tu y joues avec moi, Magda.

L’Inquisitrice plaqua les poings sur ses hanches.

— Trop dangereux ? Qui t’a sauvé la peau en taillant en pièces tous ces soldats, quand tu étais prisonnier ?

— Vous avez taillé en pièces des soldats ? intervint le seigneur

Rahl. Racontez-moi ça, Magda !

— Elle avait l'épée, marmonna Merritt, agacé.

— Oui, oui, bien sûr…, ironisa Alric Rahl. Ça explique tout…

— Avoir tué un sorcier et une dizaine de gardes privés de Lothain ne fait pas de Magda une grande guerrière !

Le seigneur Rahl fronça les sourcils.

— Vous êtes sûr de savoir ce que vous dites, sorcier Merritt ?

Le sorcier fit la moue, puis il rendit les armes.

— Eh bien, j'admets que ça peut sembler paradoxal… Le travail de préparation demandera pas mal de temps, mais quand j'en aurai terminé, *nous* irons accomplir cette mission.

Voyant le petit sourire plein de tendresse que lui adressait Merritt, Magda eut de nouveau chaud au cœur.

Et cette fois, la sensation ne disparut pas en un éclair.

Chapitre 102

— Je l'ai trouvé, annonça Naja d'une voix qui semblait venir de très loin – presque d'un autre monde. Je l'ai trouvé !

— Tu es sûre que c'est lui ? demanda Magda.

Les yeux clos, la magicienne acquiesça.

— Certaine… Son spectre est très beau, Magda. D'une extraordinaire pureté. Je savais qu'il en serait ainsi.

Une larme roula sur la joue de l'Inquisitrice.

— Pouvons-nous lui parler ?

— Eh bien, comme je te l'ai déjà dit, oui, s'il le permet… En un sens, nous pourrons lui parler.

Les deux femmes étaient seules. Pourtant, elles se tenaient au milieu d'une multitude d'esprits.

Dans la salle obscure, une dizaine de bougies disposées en cercle autour des deux amies fournissaient une chiche lumière. Aucune clarté ne filtrait des volets fermés, et à cette heure de la nuit, un silence parfait régnait dans la Forteresse. Pour leur expérience, Magda et Naja avaient choisi l'atelier de Baraccus attenant aux appartements du Premier Sorcier. Le défunt y ayant passé beaucoup de temps, ce lieu paraissait idéal.

Assises en tailleur sur le sol, les deux femmes faisaient face à l'établi de Baraccus. Autour d'elles, l'obscurité était si dense qu'elles auraient pu se croire perdues au cœur du royaume des morts.

Et en un sens, c'était exactement ça…

Magda n'avait pas informé Merritt de ce qu'elle comptait faire. Même s'il ne se serait sûrement pas opposé à cette idée, car il ne la contrariait quasiment jamais, elle refusait de l'inquiéter inutilement.

Très amical et très tendre avec Magda, Merritt continuait à faire montre d'un profond respect pour Baraccus et pour les sentiments qui continuaient à lier la jeune femme au défunt.

Mais Baraccus n'était plus là et Magda se sentait atrocement seule. Même si une foule de gens prenaient soin d'elle, ça n'avait rien à voir avec la présence d'un être aimé. Sans cesse consciente que Baraccus lui manquait, la jeune veuve ne parvenait pas à croire qu'il ne reviendrait jamais. Sans cesse déchirée entre le passé, le présent et l'avenir, elle ne parvenait pas à trouver la paix.

Si elle découvrait pourquoi Baraccus s'était donné la mort, ça l'aiderait peut-être…

Merritt comprenait très bien la tristesse de son amie. Bien qu'ils n'aient jamais abordé ouvertement le sujet, ça semblait évident à son comportement. S'il gardait ses distances vis-à-vis de Magda, c'était uniquement à cause de sa délicatesse naturelle.

Parfois, Magda aurait aimé qu'il soit moins délicat. En même temps, elle ne savait pas comment dépasser son deuil. Le jeu qu'elle jouait involontairement n'était pas très juste pour Merritt, elle l'avait compris, mais comment faire autrement ?

Comme l'âme d'un demi-humain, elle se sentait piégée entre deux mondes et incapable d'en choisir un.

Naja avait deviné le problème de son amie. Pour une spirite, ça n'avait rien d'extraordinaire. Achever un processus de deuil n'était jamais facile. Souvent, les gens venaient la voir pour qu'elle les y aide, justement. En un sens, Naja comprenait mieux que Magda elle-même les émotions conflictuelles qui lui empoisonnaient la vie.

Sortant des ténèbres, Ombre vint se frotter à Naja en miaulant doucement. Puis il sauta sur les genoux de Magda, se roula en boule et entreprit de ronronner d'abondance.

Parmi les esprits, le félin semblait se sentir très bien.

— Tu peux lui demander s'il est en paix ? demanda Naja.

— Inutile que je pose cette question à Baraccus… Je sens qu'il l'est, mon amie.

— C'est vrai ? Comment est-ce possible ? Je veux dire… Eh bien, il a traversé le voile, il est seul… sans moi.

— Les esprits ne voient pas les choses ainsi. Tout ce qui importe pour nous ne compte pas pour eux. Leur façon de voir les choses et leurs sentiments sont différents des nôtres.

— Puis-je lui parler ?

— À travers moi, oui, s'il est d'accord. Parle, mon amie.

— Baraccus, tu me manques tellement.

— Il le sait, Magda… Il le sait.

Magda trouva étrange d'évoquer ses sentiments les plus intimes par l'intermédiaire d'une tierce personne. Mais si elle voulait obtenir les réponses à ses questions, il n'y avait pas d'autre moyen.

— Mais même si tu me manques, ce n'est plus comme avant, lorsque tu t'absentais. Tu n'es plus en ce monde, et je n'ai aucun espoir de te retrouver.

— Magda, ça aussi, il le sait…, dit gentiment Naja.

— Mais je…

— Je lis en ton cœur, Magda, dit soudain la spirite d'une voix qui n'était plus vraiment la sienne.

La lumière ayant brutalement baissé, Magda ne put pas voir si les

lèvres de son amie bougeaient.

— Je sais à quel point tu m'es loyale, continua l'étrange voix. Mais l'homme que tu aimais n'existe plus. Je suis mort, et dans ton monde, seul mon souvenir peut être présent. Rester fidèle au passé est une belle et grande chose, mais si ça t'empêche d'aller de l'avant dans la vie, ça peut être une forme de trahison envers toi-même.

— Pourquoi m'as-tu quittée ? demanda Magda, des sanglots dans la voix. Tu m'aimais plus que tout au monde, disais-tu. Alors, pourquoi m'avoir abandonnée ?

Alors que les bougies crépitaient bizarrement, Magda attendit, craignant que la réponse ne vienne jamais.

Mais elle se trompait.

— J'ai dû partir parce que j'aimais le monde des vivants.

— Baraccus, que veux-tu dire ? Je ne comprends pas…

— D'autres personnes peuvent faire ce que je faisais et livrer les combats que j'ai livrés. La façon dont j'ai servi notre cause n'a rien d'unique, tu le sais. Tu me croyais indispensable en ce monde, et je t'en remercie, mais je ne l'étais pas. Pas du tout, même.

» Toi, tu es unique, petite fleur sauvage. Personne n'a jamais été exactement comme toi dans l'histoire, et nul ne le sera dans l'avenir. Tous les êtres humains sont ainsi. Étant ce que tu es, toi seule pouvais accomplir les exploits que tu as accomplis. Comprends-tu ? Grâce à ton passé et aux expériences que tu as vécues, tu étais la seule à pouvoir prendre certaines décisions capitales. Ce que tu as fait et ce que tu es devenue, pas un seul être au monde n'aurait pu le faire ou le devenir à ta place. Tu avances sur un chemin qui n'appartient qu'à toi, et il en sera ainsi jusqu'à ton dernier souffle.

» Bien des routes auraient pu conduire le monde vers d'éternelles ténèbres. Une seule le menait à son salut, et c'est toi qui lui as montré la voie quand il le fallait.

» Moi vivant, tu n'aurais jamais été en mesure d'agir ainsi. Dans le Temple des Vents, j'ai vu l'avenir. Ou plutôt, une infinité d'avenirs. J'ai découvert ce qui se serait passé si je n'avais pas mis fin à mes jours. Je sais ce qu'aurait été le futur sans ton intervention. Un millier de variantes, voilà ce que j'ai pu contempler ! Toutes les fourches des prophéties, sur une multitude de branches ! Un foisonnement que tu n'imagines même pas.

» Parmi ces avenirs potentiels, un seul donnait une chance de survie au monde des vivants, face aux âges sombres qui l'attendent. Et dans ce futur, j'ai vu qu'il fallait que je te laisse avancer seule, sans liens ni attaches.

» Si j'avais vécu, tu serais restée près de moi, sans avoir de raisons d'en faire plus. Alors, les fourches des prophéties n'auraient pas été les mêmes, et certaines portes ne se seraient jamais ouvertes. Si tu n'étais

pas devenue la première Inquisitrice, nous aurions été vaincus, parce que la vérité ne nous serait jamais apparue à temps.

» Dans le Temple des Vents, j'ai appris bien d'autres choses qui ont confirmé mon choix. Lothain a menti. Il est entré dans le temple, et il a aggravé les dégâts provoqués par les traîtres infiltrés dans l'équipe. Les conséquences de ce sabotage seront terribles, quelle que soit l'issue de la guerre.

» Lothain a pollué le lien entre le don et le monde des vivants. À partir de maintenant, il naîtra de moins en moins de sorciers et de magiciennes. Le Temple des Vents se trouvant dans le royaume des morts au moment du sabotage, la Magie Soustractive sera la plus durement touchée. L'apparition de la lune rouge était bien un avertissement. Elle nous mettait en garde contre la trahison de Lothain.

— Tu veux dire qu'il a réussi à briser la Grâce et à éradiquer la magie de ce monde ?

— Pas entièrement, répondit l'étrange voix par la bouche de Naja. Il aurait bien voulu, mais comme il n'a pas réussi, il s'est arrangé pour que le monde glisse sur la pente où Sulachan fait tout pour le pousser. Un univers sans magie, Magda ! Heureusement, s'il a enclenché le processus, j'ai réussi à faire en sorte que ce destin ne soit pas inéluctable.

» C'était ça, la mission que j'étais le seul au monde à pouvoir remplir. Grâce à mon action, un « filet » de don continuera à couler de ton côté du voile. Alors, même si la magie se fera de plus en plus rare, l'espoir ne mourra jamais. Un jour, j'ignore quand, un caillou dans la mare générera assez d'ondulations pour remettre en mouvement le monde des vivants. Oui, un sauveur naîtra, et il saura prendre les bonnes décisions au bon moment.

» Te souviens-tu du livre que j'ai rapporté ? Celui que j'avais écrit en utilisant la magie, durant mon séjour au temple, et que je t'ai chargée d'aller cacher ?

— Bien sûr… Tu m'as demandé de voyager dans la Sliph et d'aller dissimuler cet ouvrage dans ta bibliothèque secrète. Pendant mon absence, tu t'es jeté dans le vide. Comment aurais-je pu oublier ça ?

— Ce voyage que tu as fait, Magda, c'est une part très importante de mon apport à l'avenir… Car cet ouvrage jouera un rôle essentiel dans le futur que tu as rendu possible en devenant une Inquisitrice. Si tu n'avais pas accepté d'aller cacher le livre, le monde des vivants aurait été condamné. Désormais, si les bonnes personnes font les bons choix au bon moment – et pour les bonnes raisons –, l'humanité aura une chance d'échapper au destin que Sulachan et Lothain ont tenté de lui imposer.

» En attendant que naissent ces « bonnes personnes », je devais te

laisser sauver le peu qui nous reste. En demeurant en vie, j'aurais été un obstacle à ton épanouissement. Afin que tu te mettes à la recherche de vérité, il fallait que je meure. Ainsi, tu as dû lutter contre ceux qui marchent dans les rêves et réciter les dévotions. Puis tu t'es aventurée dans les catacombes pour rencontrer une spirite susceptible de répondre à tes questions. Ainsi, tu as découvert que certains morts servaient l'empereur Sulachan. Continuant ton chemin, tu as rencontré Merritt, et grâce à toi, il a trouvé les calculs et les formules dont il avait besoin pour fabriquer la clé.

» Au bout du processus, tu as surmonté tes réticences et décidé de devenir une Inquisitrice. Une fois métamorphosée, tu as su démasquer le traître Lothain et ses complices.

» Si j'avais vécu, rien de tout ça ne serait arrivé. Il fallait que je te laisse aller seule sur le chemin qui sauvera pour un temps le monde. Ainsi, tes compagnons et toi pourrez continuer le combat.

» Ma mort t'a donné envie de savoir pourquoi je me suis sacrifié. Une fois sur le chemin de la vérité, tu ne t'es plus arrêtée et tu as rempli la mission que je n'aurais pas pu remplir à ta place.

» Pour toi, je suis un grand homme, Magda. En réalité, je suis comme tout le monde, avec des défauts, des faiblesses et des limites. Quelqu'un qui ne peut pas tout faire, et même très loin de là ! Mais de mon vivant, je crois n'avoir pas été dépourvu de noblesse et d'intelligence. Dans le Temple des Vents, j'ai vu de quel avenir avait besoin le monde, et je n'en faisais pas partie.

» En revanche, tu en es une pièce maîtresse !

» Merritt est de ta trempe. Comme toi, il joue un rôle qu'il est seul à pouvoir assumer. Qui aurait eu les connaissances, l'imagination et les compétences requises pour créer la clé ? Qui aurait inventé le pouvoir des Inquisitrices ? L'Épée de Vérité n'existerait pas sans lui, et ta métamorphose n'aurait pas été possible.

» Le monde avait besoin d'une Inquisitrice, et à l'avenir, tu lui rendras encore de grands services. J'ai lu dans ton cœur, et je sais à quel point tu es loyale à ce qui fut notre amour. Mais fais en sorte que cette fidélité ne te prive pas de la possibilité d'aimer. Si tu renais à l'amour, ça ne me blessera pas, ça ne m'humiliera pas et ça ne changera rien à ce que nous avons partagé. En revanche, ça t'enrichira, et c'est cela, le sel de la vie. Immerge-toi dans le présent, pas dans le passé…

» Ta relation avec Merritt est différente de ce que fut la nôtre. Tôt ou tard, elle sera plus intense, car tu as plus de points communs avec lui que nous en avions tous les deux. Vous êtes des âmes jumelles, Magda, alors que nous n'aurions jamais pu être davantage que des âmes sœurs. Avec lui, tu as créé l'Épée de Vérité, puis tu es devenue une Inquisitrice. Sans son aide, ta renaissance aurait été impossible.

» Tu n’as pas vu ce que j’ai vu lorsqu’il t’a enfoncé la lame dans le cœur… Il n’a pas agi ainsi parce qu’il voulait créer une Inquisitrice, mais parce que tu lui avais demandé de te transformer. Même si ton choix lui déchirait les entrailles, il n’a pas reculé par loyauté envers toi.

» Ce fut l’acte le plus difficile de sa vie. Alors que ça lui brisait le cœur, il est allé jusqu’au bout parce que tu le voulais. Sa propre souffrance l’indifférait. Seule ta volonté comptait.

Magda voulut dire quelque chose, mais sa voix lui fit défaut.

— Petite fleur sauvage, ne laisse pas notre passé te priver d’un avenir radieux avec Merritt. Ta loyauté envers moi, sache-le, ne devra jamais être un obstacle à ton bonheur. Mais pour aimer un autre homme, il faudra d’abord t’aimer toi-même. Alors, fais-le ! Aime-toi assez pour que mon souvenir ne te force plus à fermer les portes de ton cœur.

» Autorise-toi le bonheur !

» Pour Merritt, j’éprouve un amour profond, exactement comme pour toi. Là où je suis, c’est un réconfort de te savoir avec lui. Après avoir parcouru un long chemin, te voilà à l’orée d’une vie pleine et heureuse. Ne t’en détourne pas à cause de moi…

» Magda, je n’existe plus ! Je suis en paix et tu dois me laisser partir et avancer sur les chemins qui s’ouvrent à moi de l’autre côté du voile.

La jeune femme ne put plus retenir ses larmes.

— Merci pour tout ce que tu m’as donné, Baraccus… Merci pour ma vie. Je jure de ne pas la gaspiller.

— Je sais que tu réussiras, Magda. Oui, je le sais…

Chapitre 103

Au centre de l'estrade, devant la table en quartier de lune du Conseil, Magda resplendissait dans sa robe blanche d'Inquisitrice. Pour le moment, il n'y avait que trois conseillers : Sadler, Clay et Hambrook. Mais d'autres viendraient bientôt les rejoindre afin que la noble institution puisse fonctionner.

Le siège central était vide. Rien d'étonnant, puisque c'était celui de Magda. Désormais, elle présidait le Conseil, sa voix étant déterminante.

Dans la salle, un petit groupe d'invités attendaient le début de cette séance privée. Bien entendu, le général Grundwall était présent. Accablé de s'être brièvement rallié à Lothain parce que Magda, croyait-il, avait consenti à l'épouser, ce brave homme s'était excusé des dizaines de fois.

Fatiguée de l'entendre gémir, Magda avait dû lui ordonner de ne plus jamais évoquer ce sujet devant elle.

Tilly était là aussi. Totalement remise, elle rayonnait de fierté de voir son amie Magda occuper enfin un poste important dans la Forteresse.

Rayonnant lui aussi, Quinn était venu en compagnie de Naja.

Même si Baraccus et Isadora lui manquaient cruellement, Magda remerciait les esprits du bien que tous les amis qui lui restaient soient présents et en bonne santé.

Plus beau que jamais, Merritt se tenait à côté de l'Inquisitrice. Dans son magnifique fourreau, l'Épée de Vérité brillait de mille feux sur l'écrin que lui faisait la tenue noire du sorcier.

Souriant et fier, le conseiller Sadler prit enfin la parole :

— Magda et Merritt, la Forteresse et ses habitants ont une immense dette envers vous.

Magda glissa sa main dans celle de Merritt.

— Aujourd'hui, continua Sadler, nous vous demandons de veiller sur tous les peuples des Contrées et de D'Hara. Sans vous, comment le Nouveau Monde pourrait-il faire face aux épreuves qui l'attendent ?

» Tenant compte de ton avis, sorcier Merritt, et de celui de Magda, nous avons conclu, comme vous, que le pouvoir de découvrir la vérité est plus adapté aux femmes qu'aux hommes. En conséquence, il n'y aura jamais d'Inquisiteurs.

» Dans les combats que nous aurons à mener, la vérité sera très souvent la clé du succès ou de l'échec. Voilà pourquoi nous te

demandons, Merritt, de créer un nouvel ordre. Celui des Inquisitrices, un groupe de femmes au service de la vérité !

Serrant la main de sa compagne, Merritt inclina humblement la tête.

— Je crois être à la hauteur de cette mission.

— Magda, nous te demandons de diriger cet ordre. Avec le titre de Mère Inquisitrice, tu contribueras à former des combattantes de la vérité aussi efficaces, aussi loyales et aussi nobles que tu l'es depuis le jour de ta naissance.

— J'accepte cet honneur, dit Magda en s'inclinant à son tour.

— Merritt, reprit Sadler, grâce à tes patientes explications, nous avons compris qu'une Inquisitrice a des points faibles. Après avoir utilisé son pouvoir, par exemple, elle est durant un temps trop faible pour se défendre toute seule. Mais ce n'est pas tout… De par la nature même de son pouvoir, une telle femme risque d'être une cible prioritaire pour tous ceux qu'elle peut contribuer à confondre.

» Sachant tout cela, nous te demandons, Merritt, de te consacrer en permanence à la protection de la Mère Inquisitrice. Et lorsque l'ordre existera, il faudra que chacune de ces femmes ait un sorcier pour protecteur et assistant.

» Pour l'heure, il n'y a que vous deux : la première Mère Inquisitrice et son sorcier. Enfin, si vous acceptez cette association.

Magda sourit puis coula un regard à Merritt.

— Le sorcier Merritt accepte d'être à tout jamais le protecteur et l'assistant de la Mère Inquisitrice.

— Et Magda, la Mère Inquisitrice, accepte de rester à tout jamais aux côtés de son sorcier.

Des vivats éclatèrent dans la salle.

Se penchant vers Magda, Merritt lui souffla à l'oreille :

— Tu es plus belle que jamais, Mère Inquisitrice.

La jeune femme sourit à s'en faire mal aux joues.

— Au fait, souffla Merritt, j'ai oublié de te dire, pour tes cheveux…

Magda lissa sa belle crinière puis en retira la fleur blanche qu'elle y avait piquée. Celle que lui avait offerte Baraccus, et qu'elle gardait dans son coffret d'argent.

La faisant tourner entre ses doigts, la Mère Inquisitrice songea au long chemin qu'elle avait parcouru.

— Qu'y a-t-il au sujet de mes cheveux ?

— Tu ne peux pas les couper.

— Si j'en ai envie, je peux !

— Non. C'est impossible.

— Que racontes-tu là ?

L'air un peu coupable, Merritt se pencha davantage.

— Le pouvoir ne permet pas à une Inquisitrice de se couper les cheveux.

— Pardon ? Tu peux m'expliquer ce que tu veux dire ?

— Dans les Contrées, la longueur des cheveux d'une femme indique son rang dans la société. Tu es la Mère Inquisitrice, c'est-à-dire la femme la plus importante de toutes. Si tu te coupais les cheveux, ça te dévaloriserait aux yeux de bien des gens. Du coup, le pouvoir t'en empêche.

— M'en empêche, rien que ça ?

— Exactement !

— Et s'il faut couper les pointes ?

— Quelqu'un d'autre devra s'en charger.

— Plutôt à cheval sur les principes, ce pouvoir…

— C'est souvent comme ça, avec la magie… La tienne entend que tu sois respectée.

— Quel rapport avec la longueur de mes cheveux ?

Merritt haussa les épaules.

— Moi, ce que j'en dis… Je tenais à t'avertir, c'est tout.

— Merci de l'attention, souffla Magda en se serrant contre le sorcier.

Merritt lui passa aussitôt un bras autour des épaules.

— À ton service, très chère… Cette fleur, c'est celle que tu gardes dans ton coffret d'argent ?

— Oui… Je tenais à la porter aujourd'hui. Baraccus s'est sacrifié pour que nous soyons tous là en ce moment, avec une chance de sauver le monde des vivants. Je crois qu'il serait content de mon initiative…

— Je parie que oui…

Faisant encore tourner la fleur entre ses doigts, Magda pensa à son nouveau rôle de Mère Inquisitrice et à tous les défis qui l'attendaient. Un long chemin, mais un chemin heureux…

Brusquement, la fleur blanche devint transparente. Un court instant, Magda vit à travers ses pétales.

Puis son trésor se volatilisa. En un clin d'œil, comme ça…

— Tu as vu ça ? demanda la jeune femme à Merritt.

— Pour sûr que oui !

— Et qu'est-ce que ça signifie, selon toi ?

— Eh bien, tout ce que tu as envie que ça signifie, je crois…

Magda garda un moment les yeux baissés sur ses doigts qui ne tenaient plus rien.

— Absolument tout…, souffla-t-elle. Oui, ça signifie absolument tout…

À un de mes meilleurs amis, Rob Anderson, dont la créativité et les encouragements m'ont été d'un précieux soutien, aidant à rendre possible l'existence de ce livre. Comptant parmi les gens les plus aimables que je connaisse, Rob est aussi un homme d'une incroyable intégrité : un parangon d'honnêteté et d'enthousiasme. Avec toujours le même talent, il a créé toute une série d'images qui reflètent fidèlement mes textes et offert aux amateurs de mes livres et aux simples « visiteurs » un cadre visuel de toute beauté. Profondément attaché à mon travail et à mes lecteurs, il a inlassablement œuvré dans l'ombre pour multiplier les trouvailles et rapprocher ainsi les gens de mes romans – et de ma personne – d'une manière totalement nouvelle. Nous lui devons tous une fière chandelle.
Celui-là est pour toi, Rob !

Terry Goodkind

La Première Leçon du Sorcier

L'Épée de Vérité – livre premier

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Pour Jeri

Chapitre premier

Une étrange variété de plante grimpante…

Des feuilles panachées brunâtres s'enroulaient autour de la liane qui étranglait lentement le tronc lisse d'un sapin baumier. De la sève suintant de son écorce blessée, ses branches desséchées inclinées vers le sol, l'arbre semblait appeler au secours dans l'air frais et humide de la matinée. Sur toute la longueur de la liane, à intervalles irréguliers, des cosses scrutaient les alentours comme si elles redoutaient que des témoins surprennent cet assassinat végétal.

Évoquant une créature déjà immonde de son vivant, l'odeur de décomposition avait attiré l'attention de Richard. Il passa une main dans ses cheveux épais pendant que son esprit émergeait des brumes du désespoir, ramené à la réalité par la découverte de la plante tueuse. Puis il regarda autour de lui pour voir s'il y en avait d'autres. Rien. Tout semblait normal. Caressés par la brise, les érables du haut plateau de la forêt de Ven arboraient fièrement leur nouveau manteau cramoisi. Avec les nuits plus froides, leurs cousins des bois de Hartland, dans les plaines, se mettraient bientôt à l'unisson. Derniers à succomber aux assauts de l'automne, les chênes conservaient stoïquement leur feuillage vert sombre.

Pour avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les bois, Richard connaissait toutes les plantes, même si leurs noms lui échappaient parfois. Depuis sa petite enfance, son ami Zedd l'associait à son incessante quête d'herbes « spéciales ». Expliquant pourquoi elles poussaient à certains endroits et pas ailleurs, il lui avait montré lesquelles chercher et avait profité de leurs longues promenades pour lui apprendre le nom de tout ce qu'ils voyaient. Souvent, ils s'abandonnaient simplement au plaisir de longues conversations. Le vieil homme, qui traitait Richard comme un égal, posait autant de questions qu'il fournissait de réponses. Ainsi, il avait stimulé la soif de connaissances de son protégé.

Malgré cette formation exhaustive, Richard n'avait vu cette variété de liane qu'une fois… et ce n'était pas au cœur de la nature. Dans la maison paternelle, au fond du vase en argile bleu fabriqué quand il était enfant, il avait trouvé un petit morceau de la plante… Marchand de son métier, son père voyageait beaucoup pour se procurer des objets rares ou exotiques. Les puissants de leur communauté lui rendaient de fréquentes visites, intéressés par ce qu'il avait déniché. Amoureux de la recherche plus que de la découverte – et surtout de la

possession – il se séparait sans rechigner de sa dernière trouvaille, trop heureux de se mettre en quête de la suivante.

Depuis sa plus tendre enfance, Richard aimait rester près de Zedd pendant que son père était au loin. Michael, son frère aîné, se désintéressait de la nature, ne supportait pas les bavardages décousus du vieil homme et préférait de loin la compagnie des gens importants. Cinq ans plus tôt, Richard avait quitté la maison familiale pour vivre seul. Au contraire de son frère, toujours trop occupé, il allait souvent voir leur père. En cas d'absence, un message déposé dans le vase bleu l'informait des dernières nouvelles, résumait les rumeurs intéressantes ou décrivait la plus récente merveille vue par son géniteur.

Trois semaines plus tôt, quand Michael lui avait annoncé qu'on venait d'assassiner leur père, Richard avait aussitôt couru jusqu'à sa maison. Tant pis si son frère avait insisté pour qu'il n'en fasse rien, convaincu que c'était inutile ! N'avait-il pas depuis longtemps passé l'âge où on obéit à son aîné ?

Pour lui épargner un choc, on ne lui avait pas laissé voir le cadavre. Mais les flaques de sang noir et sec, sur le plancher, parlaient d'elles-mêmes. À son approche, les gens s'étaient tus – sauf pour lui manifester une compassion qui attisa son chagrin. Mais plus tard, il avait capté des bribes de conversation au sujet des… créatures… qui franchissaient la frontière. Un mélange d'histoires plausibles et de rumeurs délirantes.

La sorcellerie !

La petite maison de son père était ravagée comme par une tornade. Parmi les rares objets intacts, le vase bleu reposait toujours sur une étagère. Au fond, il avait découvert un petit morceau de la plante tueuse – encore dans sa poche aujourd'hui. Mais le sens de cet ultime message lui échappait…

Richard sombra dans le chagrin, puis dans la dépression, et se sentit abandonné bien qu'il eût encore son frère. Avoir atteint l'âge d'homme ne le protégea pas du sentiment d'être orphelin *et* seul au monde. Un désespoir qu'il avait déjà connu lors du décès de sa mère, des années plus tôt. Même si son père voyageait par monts et par vaux – souvent des semaines entières –, Richard savait qu'il était quelque part et qu'il reviendrait.

À présent, il ne reviendrait plus.

Et Michael ne le laisserait pas participer à la traque du meurtrier ! Les meilleurs pisteurs de l'armée s'en chargeaient. Pour son propre bien, Richard – prétendait-il ! – ne devait pas s'en mêler. Dans ces conditions, le jeune homme n'avait pas jugé utile de lui montrer le dernier message de leur père.

Mais il était parti dans la forêt tous les jours, décidé à trouver la

liane. Trois semaines durant, il avait arpenté les sentiers des bois de Hartland, y compris ceux qu'il était seul à connaître. En vain !

Alors, malgré ce que lui dictait la logique, il céda aux voix qui murmuraient dans son esprit et monta sur le haut plateau de la forêt de Ven, près de la frontière. Les voix lui répétaient sans cesse qu'il savait quelque chose sur les raisons de la mort de son père. Elles le défiaient, lui faisaient entendre l'écho de pensées qui dansaient à la limite de son conscient et se moquaient de son aveuglement. Mais c'était sûrement son chagrin qui lui jouait des tours – rien de réel, en somme.

Persuadé que trouver la liane lui fournirait un début de réponse, il ne savait plus que penser. Les voix ne le harcelaient pas, elles… boudaient. Certain que tout venait de son esprit, il s'ordonna de cesser d'attribuer à ces murmures une vie propre. Zedd aurait été navré qu'il s'abandonne à ces fantaisies.

Richard regarda le grand sapin baumier agonisant et repensa à la mort de son père. La liane était présente dans les deux cas, et elle assassinait cet arbre. Il n'y avait rien de bon dans tout ça. Et s'il ne pouvait plus sauver son père, rien ne l'obligeait à laisser le végétal commettre un autre meurtre. Saisissant la tige, il tira, banda ses muscles et arracha de l'écorce les vrilles noueuses.

Alors, la plante l'attaqua !

Une cosse frappa le dos de sa main gauche, le forçant à reculer sous l'effet de la douleur et de la surprise. Quand il inspecta la blessure, il repéra une minuscule épine enchâssée dans sa chair. Maintenant, il n'y avait plus de doute. La liane était maléfique.

Pour extraire l'épine, Richard voulut prendre son couteau, mais il ne le trouva pas à sa ceinture. D'abord étonné, il se maudit d'avoir laissé le chagrin lui faire oublier une précaution aussi élémentaire. Emporter son couteau dans la forêt allait pourtant de soi ! Du bout des ongles, il tenta de déloger l'épine. Comme si elle était vivante, elle s'enfonça encore. De plus en plus inquiet, il passa l'ongle de son pouce sur l'entaille en appuyant très fort. Peine perdue ! Plus il insistait, plus le petit corps étranger s'enfonçait. En proie à une nausée aggravée par ses manœuvres inutiles, il renonça.

L'épine avait disparu dans un cloaque de sang…

Richard regarda autour de lui et avisa les feuilles d'automne mordorées d'un arbuste lesté de baies violettes. Au pied du végétal, nichée dans les replis d'une racine, il trouva ce qu'il cherchait : une fleur d'aum. Soulagé, il coupa la tige fragile à ras du sol et, la pressant doucement, fit couler sur sa blessure une sève épaisse claire comme de l'eau. Mentalement, il remercia Zedd de lui avoir enseigné que les fleurs d'aum favorisaient la guérison des plaies. Leurs feuilles dentelées lui rappelaient toujours son vieil ami…

La sève apaiserait la douleur, mais ne pas pouvoir retirer l'épine l'inquiétait. D'autant qu'il la sentait toujours se tortiller comme un ver dans sa chair.

Richard s'accroupit, creusa du bout des doigts un petit trou dans la terre, repiqua la fleur d'aum et entoura la tige de mousse pour qu'elle s'enracine plus facilement.

Soudain, un silence de mort tomba sur la forêt. Richard leva la tête et cligna des yeux quand une ombre noire, au-dessus de lui, rasa la cime des arbres en émettant un étrange sifflement. La taille de cette ombre était effrayante. Les oiseaux s'envolèrent des branches dans un concert de piaillements et s'éparpillèrent dans toutes les directions. Richard plissa les yeux pour mieux voir à travers les trouées de la frondaison vert et roux et aperçut une énorme créature rouge. Bien qu'il fût incapable de l'identifier, les rumeurs – et les histoires vraies – sur les monstres qui franchissaient la frontière lui revinrent à l'esprit et il se sentit glacé de terreur jusqu'aux os.

La liane était maléfique, pensa-t-il de nouveau. Et la bête volante n'avait rien à lui envier. Il se souvint soudain d'un vieux dicton : « Le mal engendre toujours trois enfants. » Inutile de réfléchir des heures pour conclure qu'il n'avait aucune envie de connaître le troisième !

Ignorant sa peur, il se mit à courir.

Des radotages de gens superstitieux, voilà pour les dictons ! Mieux valait tenter d'en savoir plus sur le monstre. Quelle créature rouge pouvait être aussi grosse ? Rien d'aussi imposant n'était capable de voler. Ce devait être un nuage, ou un jeu de lumière…

Non, inutile de se leurrer. Ce n'était pas un nuage…

Richard leva la tête sans ralentir et ne vit rien de plus. Il courait vers le chemin qui serpentait autour de la colline, offrant une vue dégagée sur le ciel. Tandis qu'il sautait au-dessus des troncs d'arbres morts et des ruisseaux, des branches encore lourdes des pluies de la veille lui flanquaient de formidables gifles. Les buissons d'épineux déchiquetaient les jambes de son pantalon. Des flaques irrégulières de lumière l'incitaient à lever les yeux, puis l'éblouissaient pour mieux l'empêcher de voir. Haletant, le front couvert d'une sueur froide, il sentait son cœur s'affoler, poussé aux limites de sa résistance par la vitesse à laquelle il dévalait la pente. Manquant de peu s'étaler, il émergea enfin du couvert des arbres et déboucha sur le sentier.

Il repéra aussitôt la créature, beaucoup trop loin de lui pour qu'il puisse l'identifier. Il aurait pourtant juré qu'elle avait des ailes. Afin de s'en assurer, il plissa les yeux et mit une main en visière. Mais le monstre disparut derrière une colline, trop vite pour qu'il voie s'il était vraiment rouge.

À bout de souffle, Richard s'assit sur un rocher, au bord du sentier. Cassant machinalement les brindilles mortes d'un arbrisseau, près de

lui, il baissa les yeux sur le lac Trunt, dont les eaux miroitaient au pied de la colline. Devait-il tout raconter à Michael ? La liane tueuse et la créature rouge dans le ciel ? Son frère éclaterait de rire en l'entendant parler du « monstre ». Comme il s'était lui-même esclaffé de ce genre de fables…

Mieux valait ne rien dire. Sinon, Michael serait furieux qu'il se soit aventuré près de la frontière. Et qu'il ait désobéi à l'ordre de ne pas poursuivre le meurtrier. Pour le couver comme ça – ce n'était pas très loin du harcèlement – son frère devait beaucoup l'aimer, il en avait conscience. Devenu adulte, il avait le droit de se moquer des diktats fraternels. Mais ça ne l'empêcherait pas de devoir supporter les regards désapprobateurs…

Richard cassa une autre brindille. Pour se défouler, il la jeta sur un rocher plat. Puis il décida de ne pas se sentir persécuté. Michael passait son temps à dire aux gens ce qu'ils devaient faire. Même leur père n'y avait pas échappé.

Était-ce vraiment le moment de critiquer son frère ? Alors qu'un grand jour s'annonçait pour lui ? Dans quelques heures, il accepterait la charge de Premier Conseiller. Désormais, il serait responsable de tout. Pas seulement de la cité de Hartland, mais de toutes les agglomérations, villes ou villages, de Terre d'Ouest. Sans oublier les gens des campagnes ! Oui, responsable de tout et de tous. Michael méritait le soutien de Richard. Et il en avait besoin. Après tout, lui aussi avait perdu son père…

L'après-midi, il y aurait chez Michael une cérémonie puis une grande fête. Des gens importants venus des quatre coins de Terre d'Ouest y assisteraient. Richard aussi était invité. Tant mieux, car le banquet serait à la hauteur de l'événement, et il avait une faim de loup !

En réfléchissant, Richard scrutait la berge opposée du lac Trunt, en contrebas. De cette hauteur, les eaux limpides laissaient voir des alternances de fonds rocheux tapissés d'algues vertes autour de certains grands trous. Au bord du lac, la piste des Fauconniers serpentait entre les arbres, parfois en terrain découvert. Richard avait souvent emprunté cette partie du sentier. Au printemps, les eaux du lac, grossies par les pluies, la transformaient en bourbier. Si tard dans l'année, la terre serait sèche. Plus loin au nord et au sud, à travers la forêt de Ven, la piste s'approchait dangereusement de la frontière. Prudents, la plupart des gens lui préféraient les sentiers des bois de Hartland. Forestier accompli, Richard y avait accompagné plus d'un voyageur. En majorité des dignitaires en déplacement plus intéressés par le prestige d'avoir un guide local que par son sens de l'orientation.

Richard sursauta. Il venait de capter un mouvement. Intrigué, il fixa un point, sur la berge la plus éloignée du lac.

Une ombre passa derrière un mince écran de végétation. Plus de doute possible : un être humain suivait la piste. Son ami Chase ? Sans doute… À part un garde-frontière, qui s'aventurerait par là ?

Richard sauta de son rocher, jeta au loin les brindilles et avança de quelques pas. La silhouette venait d'atteindre la berge du lac et marchait à découvert.

Ce n'était pas Chase, mais une femme. Et vêtue d'une robe, en plus de tout ! Comment pouvait-on être stupide au point d'errer ainsi accoutrée dans les profondeurs de la forêt de Ven ? Richard regarda l'inconsciente apparaître et disparaître à sa vue au gré des détours de la piste. Sans se précipiter, elle avançait d'un bon pas, comme l'eût fait un voyageur expérimenté. Ce qu'elle devait être, puisque personne ne vivait au bord du lac…

D'autres mouvements attirèrent l'attention de Richard. Sondant la piste, il constata que la femme était suivie. Trois hommes – non, quatre ! – habillés de manteaux à capuche de forestiers. Passant furtivement de rocher en arbre et d'arbre en rocher, ils restaient à bonne distance de la voyageuse – sans jamais la quitter des yeux.

Richard se tendit, tous les sens en alerte.

Ces hommes traquaient une proie.

De toute évidence, il venait de rencontrer le troisième enfant du mal.

Chapitre 2

Richard resta un instant immobile, indécis. Comment être sûr – avant qu'il soit trop tard – que les quatre hommes traquaient vraiment la femme ? Et en quoi cela le concernait-il ? D'autant plus qu'il n'avait pas son couteau. Contre autant d'adversaires, il n'aurait aucune chance.

Il regarda la femme avancer.

Puis il observa ses poursuivants.

Quelles chances avait la voyageuse ?

Il se ramassa sur lui-même, muscles noués et durcis par l'effort. Que pouvait-il faire ? se demanda-t-il, le cœur battant la chamade. Le soleil matinal lui brûlait le visage et la peur accélérait sa respiration.

Alors, une idée lui vint. Un raccourci donnait sur la piste des Fauconniers, à un endroit que la femme atteindrait dans quelques minutes. Mais où était-il exactement ? La piste principale contournait le lac, gravissait la colline par la gauche et passait là où il se tenait. Si elle ne bifurquait pas, il pouvait attendre la voyageuse et l'avertir du danger. Mais que faire ensuite ? De plus, les hommes l'attaqueraient sans doute avant. Cédant à une impulsion, Richard commença à dévaler la piste.

S'il rejoignait la femme avant l'attaque – et avant l'embranchement – il pourrait lui faire emprunter le raccourci. Ce chemin conduisait hors de la forêt, sur un plateau, puis s'éloignait de la frontière, vers Hartland. Là où ils trouveraient de l'aide. Et s'ils se décidaient assez vite, il pourrait dissimuler leurs traces et les quatre hommes ne s'apercevraient de rien. Croyant leur proie sur la piste principale, ils comprendraient leur erreur trop tard, quand Richard et sa protégée seraient depuis longtemps en ville.

Mal remis de sa course précédente, Richard haleta comme jamais en dévalant la pente raide. La piste s'enfonçant de nouveau entre les arbres, il ne risquait pas que les quatre chasseurs le voient. Au pied des antiques pins qui flanquaient le sentier, un tapis d'aiguilles étouffait le bruit de ses pas…

Richard ralentit un peu et chercha du regard le chemin latéral. Il ignorait quelle distance il avait parcourue et la forêt ne lui offrait aucun point de repère. Où était ce maudit raccourci ? Passer devant un sentier aussi étroit sans le voir était si facile !

Richard continua avec l'espoir de découvrir le raccourci derrière chaque tournant de la piste. Que dirait-il à la femme quand il la

rejoindrait ? Et si elle le prenait pour le complice de ses poursuivants ? Si elle avait peur de lui ? Si elle refusait de le croire ? Il n'aurait pas beaucoup de temps pour la convaincre de ses bonnes intentions…

Au sommet d'une petite butte, il chercha de nouveau la bifurcation, ne vit rien et continua à courir. Hors d'haleine, chaque inspiration lui était une torture. Mais s'il n'atteignait pas l'embranchement avant la voyageuse, ils seraient piégés, leurs seules options restant de courir plus vite que les quatre hommes… ou de les combattre. Dans son état de fatigue, les deux possibilités n'étaient pas envisageables.

Cette idée lui redonna un peu de force. De la sueur ruisselait dans son dos et sa chemise lui collait à la peau. La tiédeur matinale semblait avoir cédé la place à une chaleur étouffante, mais c'était une illusion due à l'épuisement. Au bord du chemin, les arbres défilaient si vite qu'il ne les distinguait presque plus…

Juste avant un tournant abrupt, vers la droite, il repéra au dernier moment l'entrée du raccourci. Une rapide inspection du sol lui apprit que la femme n'était pas encore passée. Soulagé, il s'agenouilla, s'assit sur les talons et essaya de reprendre son souffle. La première partie de son plan était un succès ! Il avait battu la voyageuse de vitesse. Restait à la persuader de le suivre…

La main droite comprimant son point de côté, le souffle encore court, il se demanda pour la première fois s'il n'était pas en train de se ridiculiser. Et s'il s'agissait d'une jeune fille et de ses frères ? D'un jeu, peut-être… Ce serait lui, le dindon de la farce ! Et tout le monde rirait à gorge déployée.

Sauf lui !

Il regarda la blessure, sur le dos de sa main. Rougeâtre, elle pulsait douloureusement. Il se souvint de la créature rouge, dans le ciel…

La femme marchait avec une détermination qui n'évoquait pas un jeu. De plus, c'était une adulte, pas une jeune fille. Et l'angoisse qu'il avait éprouvée en voyant ses quatre poursuivants… Le troisième événement étrange de la matinée. Le dernier enfant du mal… Non, ses yeux ne l'avaient pas trompé. Ces gens-là ne s'amusaient pas. Des chasseurs et une proie, voilà ce qu'ils étaient !

Richard se releva à demi, des vagues de chaleur déferlant dans son corps. Plié en deux, les mains autour des genoux, il prit quelques inspirations rapides avant de se redresser complètement.

La femme déboucha du tournant, juste devant lui. Un instant, il en eut le souffle coupé. Ses longs cheveux bruns soyeux dessinaient les contours de son corps. Presque aussi grande que lui, elle devait avoir environ le même âge. Sa robe ne ressemblait à rien qu'il eût jamais

vu : presque blanche, à ras du cou, la taille ceinte d'une lanière de cuir lestée d'une bourse. Le tissu, fin, lisse et brillant, n'était orné d'aucune dentelle ou jabot, contrairement aux atours féminins dont il avait l'habitude. Nulle tache de couleur, pas de motif imprimé pour détourner l'attention de la manière dont le vêtement mettait en valeur les formes de la voyageuse. Bref, l'élégance de la simplicité !

Quand elle s'immobilisa, les longs plis gracieux de sa traîne s'enroulèrent autour de ses jambes. Une silhouette indubitablement régalienne…

Richard fit quelques pas vers elle et s'immobilisa à une distance suffisante pour ne pas paraître hostile. Elle ne broncha pas, les bras le long du corps. Ses sourcils, remarqua-t-il, rappelaient la forme élancée d'un oiseau de proie en plein vol. Ses yeux verts se rivèrent hardiment dans les siens. Un contact si intense qu'il menaça de lui arracher toute conscience de sa propre identité. En un éclair, il eut le sentiment d'avoir toujours connu cette femme. Comme si elle était depuis sa naissance une part de lui-même, ses besoins et ses désirs recoupant les siens.

Ce regard qui l'emprisonnait aussi sûrement qu'une main de fer sondait ses yeux à la recherche de son âme, en quête d'une énigmatique réponse. *Je veux vous aider*, dit-il mentalement. Une pensée plus lourde de sens que toutes celles qu'il avait jamais eues…

Le regard de la femme, moins intense, desserra son emprise sur lui. Dans ses prunelles, il lut une chose qui l'attirait plus que tout. L'intelligence ! Oui, l'intelligence brûlait dans ses yeux et dans tout son corps, glorieuse figure de proue de son intégrité. Pour la première fois de la matinée, Richard se sentit en sécurité.

Une voix, dans sa tête, lui rappela pourquoi il était là. Il ne fallait pas perdre de temps !

— J'étais là-haut, dit-il en tendant un doigt vers la colline, et je vous ai vue…

La femme regarda dans la direction qu'il indiquait. Il l'imita et s'aperçut qu'il désignait un entrelacs de branches qui dissimulaient la colline. Il laissa retomber son bras, tenté de passer outre sa méprise. Mais elle riva ses yeux sur lui, exigeant des explications.

Richard les lui donna à voix basse :

— J'étais sur une hauteur qui surplombe le lac. Je vous ai vue marcher le long de la berge. Des hommes vous suivent…

— Combien ? demanda la femme, impassible.

Richard trouva la question bizarre mais répondit quand même :

— Quatre.

Soudain blême, la voyageuse tourna la tête et sonda les bois, derrière elle. Puis elle se remit à le dévisager.

— Et vous avez décidé de m'aider ?

À part sa pâleur, rien, sur son superbe visage, ne permettait de deviner ses sentiments.

— Oui.

— Et que devons-nous faire ? demanda-t-elle, plus amicalement.

— Un raccourci part de cet endroit. Si nous l'empruntons et que vos poursuivants restent sur la piste, nous les sèmerons.

— Et s'ils ne se trompent pas ? S'ils suivent nos traces ?

— Je les brouillerai, dit Richard pour la rassurer. Ils ne nous traqueront pas. Mais le temps presse, et…

— S'ils nous suivent quand même ? coupa la femme. Quel est votre plan ?

Richard la dévisagea à son tour.

— Sont-ils très dangereux ?

— Oui.

La façon dont elle prononça ce mot banal lui coupa de nouveau le souffle. Une fraction de seconde, il vit une terreur animale passer dans ses yeux.

— Eh bien… Le sentier est étroit et la végétation s'éclaircit vite… Ils ne pourront pas nous encercler.

— Avez-vous une arme ?

Richard fit non de la tête, trop furieux d'avoir oublié son couteau pour s'en vanter à voix haute.

— Alors, dépêchons-nous !

Une fois la décision prise, ils ne parlèrent plus pour ne pas trahir leur position. Richard dissimula hâtivement leurs traces et fit signe à sa compagne de passer la première. Ainsi, il se tiendrait entre elle et ses ennemis…

La femme n'hésita pas. Les plis de sa robe ondulèrent derrière elle quand elle s'engagea sur le sentier. Les arbres à feuilles persistantes plantés des deux côtés du chemin lui conféraient des allures de tunnel obscur qui s'enfonçait entre des branches basses et des buissons. Impossible de voir ce qui se passait autour d'eux ! Richard jetait de fréquents coups d'œil en arrière, mais la visibilité était limitée. À cette restriction près, il n'y avait rien à signaler. Et sa compagne avançait à un bon rythme sans qu'il doive l'y encourager.

La pente devint bientôt plus raide et un sol rocheux succéda à la terre meuble. Les arbres, effectivement moins luxuriants, offraient une vue plus dégagée. Le sentier serpentait sur un terrain accidenté et traversait parfois de petits ravins jonchés de feuilles mortes qui crissaient sous leurs pieds. Les pins et les épicéas disparurent, remplacés par des bouleaux dont les branches, moins serrées, laissaient filtrer la lumière du soleil en une myriade de petites lucioles

qui dansaient sur les pierres. Avec leurs troncs blancs constellés de points noirs, on aurait cru que des centaines d'yeux observaient les deux fuyards. N'étaient les croassements de quelques corbeaux, un silence rassurant les enveloppait.

À l'abord de la paroi de granit que longeait le sentier, Richard posa un doigt sur ses lèvres pour indiquer à la femme de marcher plus prudemment encore. Au moindre craquement, l'écho trahirait leur position. Dès qu'un corbeau croassait, le son se réverbérait dans les collines. Richard connaissait cet endroit : la falaise répercutait les bruits à des lieues à la ronde.

Il montra à sa compagne les grosses pierres couvertes de mousse qui tapissaient le sol. En marchant dessus, ils éviteraient de briser les branches et les brindilles dissimulées sous les feuilles mortes. Pour le faire comprendre à la femme, il écarta quelques feuilles, ramassa des brindilles et fit mine de les briser. Puis il porta une main à son oreille.

La voyageuse hocha la tête, releva sa robe d'une main et entreprit de passer de pierre en pierre. Richard lui tapota le bras pour qu'elle se retourne et fit semblant de déraper pour lui signaler que la mousse était très glissante. Avec un sourire, elle hocha de nouveau la tête et reprit sa progression.

La voir sourire, une surprise dans ces circonstances, réconforta Richard et dissipa un peu sa peur. Plus optimiste sur l'issue de cette aventure, il posa le pied sur une pierre.

À mesure que le chemin montait, les arbres devenaient de plus en plus rares. Dans ce sol rocailleux, ancrer leurs racines tenait de l'exploit. Bientôt, ils ne virent plus, réfugiés dans des crevasses, que des arbustes malingres et ratatinés. Comme s'ils espéraient, en se faisant tout petits, offrir moins de prise au vent qui menaçait de les arracher de terre…

Avec mille précautions, Richard et la femme continuèrent d'avancer. Le sentier n'étant pas toujours nettement tracé, elle se retournait souvent pour l'interroger du regard sur la direction à suivre. Il lui répondait en tendant le doigt ou en hochant la tête…

Il brûlait de connaître son nom, mais la terreur que lui inspiraient les quatre hommes lui imposa le silence. Excellente randonneuse, sa compagne avançait vite et se jouait des difficultés du terrain au point qu'il n'eut jamais besoin de ralentir pour ne pas la percuter. Sous sa robe, elle portait le genre de bottes en cuir souple qu'affectionnent les voyageurs aguerris…

Voilà près d'une heure qu'ils avaient quitté le couvert des arbres et traversaient le plateau sous un soleil brûlant. Pour le moment, ils se dirigeaient vers l'est. Plus tard, le sentier bifurquerait vers l'ouest. Pour l'instant, les quatre hommes – s'ils les suivaient – avaient le soleil en face, un handicap visuel non négligeable.

Richard avait indiqué à la femme de se pencher autant que possible, comme lui, et il jetait sans cesse des coups d'œil derrière eux. Quand il les avait repérés, près du lac, les chasseurs faisaient tout pour se cacher et un autre que lui les aurait sûrement manqués. Ici, le terrain était trop dégagé pour qu'on joue à ce petit jeu. S'il ne voyait rien, c'était qu'il n'y avait rien !

Richard se détendit. Personne ne les traquait. Leurs poursuivants avaient dû suivre la piste des Fauconniers et perdre le contact avec leur proie. Sa protégée et lui s'éloignaient de la frontière et approchaient de la ville. Tout allait pour le mieux. Le plan marchait !

Puisqu'ils avaient semé les quatre hommes, Richard aurait vu d'un bon œil qu'ils fassent une pause, car sa main le lançait de plus en plus. Mais la femme ne manifesta ni le besoin ni l'envie de s'arrêter. Elle continuait à un train d'enfer, comme si ses ennemis la talonnaient. Au souvenir de sa réaction, quand il lui avait demandé s'ils étaient dangereux, Richard renonça à se reposer.

En ce début d'après-midi, si tard dans l'année, la chaleur était étonnante. Dans le ciel d'un bleu étincelant, quelques nuages blancs dérivaient au gré de la brise. L'un d'eux évoquait irrésistiblement un serpent – tête en bas et queue en haut. Cette configuration bizarre rappela à Richard qu'il avait remarqué le même nuage dans la matinée. Ou était-ce la veille ? Un détail qu'il devrait mentionner à Zedd dès qu'il le reverrait.

Son vieil ami lisait dans les nuages… À l'instant même, il devait regarder le ciel, se demandant si son protégé avait aperçu le serpent. Si Richard oubliait d'en parler, il aurait droit à un sermon d'une heure sur l'interprétation des nuages !

Le sentier les conduisit sur la face sud du mont Dentelé, un petit pic qui tenait son nom de sa falaise en dents de scie. La traversant jusqu'à mi-hauteur, leur itinéraire offrait une vue panoramique du sud de la forêt de Ven. Sur la gauche, auréolés de brume et à demi dissimulés par la falaise, se découpaient les pics géants déchiquetés qui marquaient la frontière. Richard distingua dans le manteau de verdure les formes marron d'arbres agonisants. Plus on approchait de la frontière, plus ils étaient nombreux. La liane tueuse, comprit-il.

Ils traversèrent la corniche le plus vite possible, inquiets d'être en pleine vue, sans endroits où se cacher et aussi repérables qu'une mouche sur un mur blanc. Par bonheur, au-delà de la falaise, la piste remontait vers les bois de Hartland, puis gagnait la ville. Même si les quatre hommes s'étaient aperçus de leur erreur et avaient retrouvé leur piste, Richard et sa compagne disposaient d'une avance suffisante.

Au bout de la falaise, tout près d'eux, maintenant, le sentier, jusque-là étroit et traître, s'élargissait assez pour qu'on y marche à deux de front. Richard fit les derniers pas en frôlant la paroi rocheuse

du bout des doigts pour se stabiliser et risqua un regard en bas. Toujours rien ! Idem derrière lui.

Quand il se retourna, il vit que la femme s'était immobilisée, les plis de sa robe ondulant autour de ses jambes.

Devant eux, sur le chemin libre quelques secondes plus tôt, deux poursuivants les attendaient. Et si Richard dépassait d'une bonne tête presque tous les hommes de sa connaissance, ceux-là étaient plus grands que lui. Les capuches empêchaient de voir leurs visages, mais les muscles qui saillaient sous les manteaux n'auguraient rien de bon.

Comment avaient-ils réussi à les précéder ?

Richard et sa compagne firent volte-face, prêts à détaler. Mais des cordes tombèrent le long de la paroi rocheuse. Les deux autres poursuivants se laissèrent glisser jusqu'au sol et leur barrèrent la retraite. Aussi costauds que leurs compagnons, leurs manteaux ouverts dévoilaient des bandoulières et des ceinturons lestés d'armes…

Richard se tourna vers les deux premiers hommes, qui rabattirent lentement leurs capuches. Des cous de taureau, des traits taillés à la serpe non dépourvus de beauté, des cheveux blonds…

— Tu peux passer, mon gars. C'est la fille qui nous intéresse…

La voix grave du type était presque amicale. Mais la menace demeurait, tranchante comme une lame. Sans daigner regarder Richard, le type enleva ses gants et les coinça dans sa ceinture. À l'évidence, il ne tenait pas le jeune homme pour un obstacle. Les trois autres attendirent respectueusement qu'il reprenne la parole – la preuve qu'il était le chef du groupe.

Richard n'avait jamais affronté une situation pareille. Doué pour éviter les ennuis, il ne s'autorisait pas à perdre son calme et ce pacifisme foncier transformait aisément les rictus en sourires. Quand les mots ne suffisaient pas, il était assez fort et rapide pour calmer le jeu avant que quelqu'un soit blessé. Au pire, il prenait tout simplement la tangente. Mais ces types-là n'avaient aucune intention de parler et il ne les impressionnait pas. Quant à prendre la tangente, c'était hélas exclu…

Richard chercha le regard vert de la femme. Sans qu'elle abdiquât pour autant sa fierté, il y lut un appel au secours.

— Je ne vous abandonnerai pas…, souffla-t-il, penché vers elle.

Soulagée, elle eut un bref hochement de tête et lui posa une main sur l'avant-bras.

— Distrayez-les, dit-elle. Empêchez-les de m'attaquer tous en même temps. Et prenez garde à ne pas me toucher au moment où ils approcheront…

Elle serra plus fort le bras de Richard et sonda son regard pour s'assurer qu'il avait compris ses instructions. Même si leur sens lui

échappait, il fit signe que oui.

— Puissent les esprits du bien être de notre côté…, murmura la femme.

Elle lâcha Richard. Les bras le long du corps, impassible, elle se tourna vers les deux premiers hommes.

— Continue ton chemin, mon gars, dit le chef, plus du tout amical. (Ses yeux bleus brillant d'arrogance, il lâcha :) C'est la dernière fois que je te le propose…

Richard sentit une boule se former dans sa gorge.

— Nous continuons tous les deux, dit-il avec une assurance qu'il espéra bien imitée.

— Pas aujourd'hui…, fit le chef en dégainant un couteau à lame incurvée.

Son compagnon tira une épée courte du fourreau fixé dans son dos. Avec un sourire de dément, il la passa au creux de son avant-bras, faisant couler le sang. Derrière lui, Richard entendit le crissement de l'acier contre du cuir. La peur le paralysa. Tout se déroulait trop vite. Ils n'avaient pas l'ombre d'une chance.

Un instant, personne ne bougea. Puis les quatre hommes poussèrent le cri de guerre des soldats prêts à mourir au combat et chargèrent. Épée courte brandie à deux mains, le compagnon du chef fonça sur Richard. Derrière lui, un troisième agresseur ceintura la femme…

Au moment où la lame s'abattait, il y eut dans l'air comme un roulement de tonnerre silencieux. Secoué par l'impact, Richard eut le sentiment que ses articulations explosaient. De la poussière tourbillonna autour d'eux.

Le colosse à l'épée souffrait aussi. Un instant, il oublia Richard et regarda fixement la femme. Quand il reprit sa charge, le jeune homme s'adossa à la paroi rocheuse et lui propulsa ses deux pieds dans la poitrine. Le type décolla du sol, vola dans les airs, bascula hors du chemin et écarquilla les yeux de surprise quand il se sentit tomber dans le vide, l'arme toujours tenue à deux mains.

Stupéfait, Richard vit un autre guerrier suivre la même voie, la poitrine déchiquetée. Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur la question, car le chef bondissait sur la femme. Au passage, de sa main libre, il frappa Richard au plexus solaire. Les poumons vidés de leur air, le jeune homme s'écrasa contre la roche et sa tête percuta une saillie.

À demi sonné, il parvint à se souvenir de sa mission : empêcher le tueur d'atteindre sa compagne !

Puisant dans des ressources qu'il ignorait avoir, il saisit au vol l'énorme poignet de l'homme et le força à se retourner. La lame incurvée décrivit un arc de cercle vers lui. Quand il vit une lueur

meurtrière dans les yeux de l'homme, Richard eut peur comme jamais dans sa vie.

Une réaction normale au moment de mourir.

Jailli de nulle part, le dernier agresseur enfonça une lame déjà rouge de sang dans le ventre de son chef. La violence de l'impact les entraîna tous les deux dans une chute mortelle.

Jusqu'à ce que son corps s'écrase sur les rochers, le dernier agresseur poussa un atroce hurlement de rage.

Toujours sonné, Richard se tourna vers la femme, certain de la découvrir égorgée dans une flaque de sang.

Assise sur le sol, dos appuyé à la paroi, le regard perdu dans le vide, elle semblait épuisée mais indemne. Incapable de comprendre ce qui s'était passé, Richard constata que sa protégée et lui étaient de nouveau seuls dans un silence de mort.

Le crâne douloureux – logique, après un choc pareil contre de la pierre – il s'assit près d'elle sur un rocher chauffé par le soleil. La femme n'étant pas blessée, il s'abstint de lui demander comment elle allait. Pour le moment, ils étaient tous les deux trop épuisés pour parler…

Quand elle vit du sang sur le dos de sa main, la voyageuse l'essuya contre la paroi déjà maculée de traînées rouges.

Richard faillit vomir…

Comment pouvaient-ils être encore en vie ? Et ce tonnerre silencieux, d'où venait-il ? La douleur, au moment de l'impact, ne ressemblait à rien qu'il eût expérimenté.

Assez de questions pour l'instant ! Quoi que fût ce phénomène, sa compagne n'y était pas étrangère… et il lui devait la vie. Mais tout ça n'avait rien de naturel. Il n'était pas sûr de vouloir en apprendre davantage.

La femme appuya la tête contre la roche et la tourna lentement vers lui.

— Je ne connais même pas votre nom… J'aurais voulu vous le demander, mais j'avais peur… (Du menton, elle désigna le précipice.) Ces hommes m'effrayaient tellement. Je ne voulais pas qu'ils nous trouvent…

Elle semblait sur le point d'éclater en sanglots. Richard la regarda et comprit qu'elle ne le ferait pas. Mais ce serait de justesse…

— Ils me terrorisaient aussi, admit-il. Et je m'appelle Richard Cypher.

Alors que la brise faisait voleter de petites mèches sur ses joues, la voyageuse sonda de nouveau le regard de son compagnon.

— Peu d'hommes auraient choisi de rester avec moi, dit-elle en

souriant.

Richard trouva sa voix – complément parfait de l'intelligence qui brillait dans ses yeux – aussi attirante que le reste de sa personne. Une fois de plus, il en eut le souffle coupé.

— Vous êtes une personne comme on en rencontre rarement, Richard Cypher.

Atterré, Richard sentit qu'il s'empourprait. Chassant des mèches rebelles de ses yeux, elle se détourna pour ne pas ajouter à son embarras.

— Je suis…, commença-t-elle comme si elle allait dire quelque chose d'important. (Elle se ravisa et tourna la tête vers lui.) Je m'appelle Kahlan. Kahlan Amnell…

— Vous êtes aussi une personne comme on en rencontre rarement, Kahlan Amnell. Peu de femmes auraient fait face de cette manière…

Elle ne rougit pas mais sourit encore. Un sourire étrange, sans découvrir les dents, lèvres serrées comme pour murmurer des confidences… Mais ses yeux souriaient aussi, exprimant son désir de… *partager* !

Richard se tâta l'arrière du crâne, sentit une énorme bosse et regarda ses doigts, certain qu'ils seraient rouges de sang. Mais il n'y avait rien. Plutôt étonnant, vu la violence du choc…

Il regarda Kahlan et se demanda une nouvelle fois ce qu'elle avait fait et… comment. Après le coup de tonnerre silencieux, il avait expédié un des hommes dans le vide. Un des deux autres avait tué son compagnon, puis éventré leur chef…

— Kahlan, mon amie, peux-tu me dire pourquoi nous sommes en vie ? Et pourquoi ces quatre tueurs ne le sont plus ?

— Tu penses ce que tu dis ? demanda la jeune femme, surprise.

— Quoi donc ?

— Eh bien… « mon amie »…

— Évidemment ! Tu l'as dit toi-même : j'ai choisi de rester avec toi. Le genre de choses qu'on fait pour une amie, non ?

— Je n'en sais rien, avoua Kahlan. (Elle joua avec la manche de sa robe, les yeux baissés.) Je n'ai jamais eu d'ami, à part ma sœur…

Richard sentit qu'il avait touché un point sensible.

— Maintenant, tu en as un ! Nous nous sommes tirés ensemble d'une situation terrifiante. En collaborant, nous avons survécu.

Kahlan approuva d'un hochement de tête.

Richard regarda la forêt de Ven, au loin, où il se sentait depuis toujours chez lui. Alors que le soleil faisait scintiller les feuillages, son regard fut attiré vers la gauche, sur les taches marron des arbres morts ou agonisants qui côtoyaient des voisins encore sains. Jusqu'à ce matin, quand la liane l'avait attaqué, il ignorait qu'une plante tueuse

envahissait les bois. Mais il approchait rarement autant de la frontière…

Ses concitoyens plus âgés en restaient aussi loin que possible. Certains téméraires s'aventuraient plus près quand ils empruntaient la piste des Fauconniers – ou pour chasser –, mais pas au point de voir ce qu'il avait vu. La frontière, c'était la mort, tout simplement. La traverser, disait-on, ne coûtait pas seulement la vie. On y perdait son âme ! Alors, les gardes-frontière s'assuraient que les curieux passent leur chemin.

— Et ma question ? demanda-t-il soudain. Tu ne m'as pas dit pourquoi nous sommes toujours vivants.

— Je suppose que les esprits du bien nous ont protégés…, répondit Kahlan sans croiser son regard.

Richard n'en crut pas un mot. Mais il n'était pas dans sa nature, même s'il brûlait de curiosité, de forcer les gens à parler quand ils n'en avaient pas envie. Très tôt, son père lui avait appris à respecter le droit au silence des autres. Un jour, si elle le désirait, Kahlan lui confierait ses secrets. En attendant, il ne la harcèlerait pas.

Tout le monde avait des secrets, y compris lui. Après l'assassinat de son père, et les événements de la journée, il les sentait frémir désagréablement au fond de son esprit.

— Kahlan, rien ne te force à dire ce que tu veux continuer à cacher. Et ça ne nous empêchera pas de rester amis…

Elle ne le regarda toujours pas, mais acquiesça.

Richard se leva. Son crâne et sa main lui faisaient mal, sa poitrine le lançait, là où le type l'avait frappé. Et pour couronner le tout, il mourait de faim…

Michael ! Bon sang, il avait oublié la fête ! Après un coup d'œil au soleil, il comprit qu'il serait en retard. Pourvu qu'il ne rate pas le discours de son frère !

Il amènerait Kahlan avec lui. À la première occasion, il raconterait tout à Michael et lui demanderait de la protéger.

Il tendit une main pour aider Kahlan à se relever.

Quand elle le dévisagea, stupéfaite, il ne baissa pas le bras. Le regardant enfin dans les yeux, elle se laissa faire…

— Aucun ami ne t'a jamais tendu la main ?

— Non…

Voyant qu'elle se détournait de nouveau, Richard changea de sujet.

— Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

— Il y a deux jours…

— Tu dois être plus affamée que moi ! Viens, nous allons chez mon frère ! (Il désigna le précipice.) On lui parlera des cadavres et il saura que faire. Kahlan, qui étaient ces hommes ?

— On appelle ce genre d'équipe un *quatuor*… Ce sont des tueurs,

en quelque sorte. On les charge d'éliminer… (une nouvelle fois, elle renonça à dire ce qui lui brûlait les lèvres)… des gens. (Abruptement, elle redevint aussi sereine que lors de leur rencontre.) Moins on en sait sur moi, plus je suis en sécurité…

Richard n'avait jamais rien entendu de tel. Pour se donner une contenance, il se passa une main dans les cheveux et tenta de réfléchir. Des idées confuses mais sinistres tourbillonnèrent de nouveau dans sa tête. Sans savoir pourquoi, il redoutait la réponse à sa question suivante. Pourtant, il ne put s'empêcher de la poser.

— Kahlan, d'où venait ce *quatuor* ? Cette fois, tu dois me dire la vérité.

— Ces hommes me traquaient depuis mon départ des Contrées du Milieu et ils ont traversé la frontière avec moi.

Richard en fut glacé jusqu'aux os. Un frisson remonta le long de sa colonne vertébrale et les poils de sa nuque se hérissèrent.

La colère enfouie au plus profond de lui se réveilla et ses secrets manifestèrent de plus belle leur inquiétante présence.

Elle mentait ! Personne ne pouvait traverser la frontière !

Personne !

Aucun être vivant ne sortait des Contrées du Milieu. Et nul n'y entrait. La frontière avait été érigée longtemps avant leur naissance à tous les deux.

Car la sorcellerie infectait les Contrées !

Chapitre 3

La résidence de Michael, un solide bâtiment en pierre blanche, se dressait à bonne distance de la route. Les éléments du toit en ardoise, disposés suivant des inclinaisons et des angles différents, s'emboîtaient selon une géométrie complexe, une arête composée de petits carreaux de verre laissant entrer la lumière dans le hall central. Le chemin qui menait à la maison, ombragé par de grands chênes clairs, serpentait entre des carrés de pelouse avant de traverser un jardin aux deux flancs parfaitement symétriques. Partout, la végétation était luxuriante. Si tard dans l'année, les plantes et les fleurs avaient dû être élevées en serre en vue de ce jour précis…

Parmi les invités en habits d'apparat qui déambulaient sur le gazon et dans le jardin, Richard se sentit soudain aussi peu à sa place que possible. Dans ses vêtements de forestier sales et trempés de sueur, il avait l'air d'un vagabond. Mais passer chez lui pour se laver et se changer aurait été une perte de temps. D'humeur maussade, il se fichait d'ailleurs royalement de son apparence.

Kahlan passait beaucoup mieux que lui dans l'assemblée. Sa robe peu conventionnelle, mais superbe, ne laissait pas deviner qu'elle sortait à peine de la forêt. Avec tout le sang qui avait coulé sur le mont Dentelé, Richard se demanda comment elle avait réussi à ne pas en avoir sur elle. D'une manière ou d'une autre, elle était restée immaculée pendant que des hommes s'entre-tuaient…

Devant la réaction de Richard, quand elle avait mentionné les Contrées du Milieu et la frontière, Kahlan n'avait pas ajouté un mot sur le sujet. Le jeune homme ayant besoin de temps pour réfléchir à tout ça, il s'était abstenu de lui poser d'autres questions. Mais il avait répondu de bonne grâce aux siennes sur Terre d'Ouest, ses habitants et l'endroit où il vivait. Après avoir décrit sa maison dans les bois, il lui avait longuement parlé de son métier de guide.

— Il y a une cheminée chez toi ? avait-elle demandé.

— Bien sûr.

— Et tu t'en sers ?

— Tout le temps, pour cuisiner… Pourquoi demandes-tu ça ?

Le regard perdu dans le lointain, Kahlan avait haussé les épaules.

— Parce que m'asseoir près d'un bon feu me manque, voilà tout…

Malgré son chagrin – et les événements de la journée – Richard s'était réjoui d'avoir quelqu'un à qui parler. Et tant pis si elle éludait toujours ses questions !

Une voix le tira de sa rêverie.

— Vous avez une invitation, messire ?

Une invitation, lui ? Irrité, Richard se retourna et… découvrit le sourire malicieux de son ami Chase. Ravi, il tapa joyeusement dans les mains du garde-frontière.

Très grand, soigneusement rasé, Chase arborait une tignasse de cheveux châtains que l'âge ne parvenait pas à attaquer, même s'ils grisonnaient sur les tempes. Sous ses sourcils épais, ses yeux marron, toujours en mouvement, même quand il parlait, voyaient absolument tout. À cause de cette habitude – ou plutôt de ce réflexe – les gens pensaient souvent qu'il manquait de concentration. Une erreur phénoménale ! Malgré sa taille, il pouvait être vif comme l'éclair quand ça s'imposait.

Plusieurs couteaux pendaient à un côté de sa ceinture et une masse d'armes à six piques était accrochée à l'autre. La garde d'une épée courte dépassait de son épaule droite. Sur la gauche, il portait une arbalète et une bandoulière garnie de carreaux à pointe d'acier barbelée.

— On dirait que tu as l'intention de défendre jusqu'à la mort ta part du festin ! lança Richard.

Le sourire de Chase s'effaça.

— Je ne suis pas là en tant qu'invité, dit-il avec un regard vaguement soupçonneux pour Kahlan.

Richard prit la jeune femme par le bras et la tira en avant. Elle ne résista pas, confiante.

— Chase, je te présente mon amie Kahlan… Kahlan, voilà Dell Brandstone. Mais tout le monde le surnomme Chase ! Je le connais et l'apprécie depuis toujours. Avec lui, nous n'avons rien à craindre. (Il se tourna vers le garde-frontière.) Tu peux te fier à elle, mon vieux…

Kahlan sourit et salua le colosse de la tête.

Chase lui rendit la pareille. Pour lui, la question était réglée, car un mot de Richard suffisait à le rassurer.

Il sonda de nouveau la foule et découragea d'un froncement de sourcils les invités qui les dévisageaient avec trop d'insistance à son goût. Puis il entraîna ses deux amis un peu à l'écart.

— Ton frère a convoqué tous les gardes-frontière. (Il jeta un autre regard autour de lui.) Pour le protéger…

— Quoi ? s'exclama Richard. C'est absurde ! Il a les Volontaires Régionaux et l'armée. Pourquoi ajouter une poignée de gardes-frontière ?

Chase posa la main sur le manche en corne d'un de ses couteaux.

— Bonne question, dit-il avec son impassibilité coutumière. Peut-être pour impressionner le peuple. Tu sais, on a peur de nous… Richard, depuis la mort de ton père, tu as passé ton temps dans les

bois. À ta place, j'aurais fait pareil, mais pendant ton absence, des choses bizarres sont arrivées. Des gens viennent ici le jour et la nuit. Michael les appelle des « citoyens responsables ». Depuis qu'il parle à tort et à travers d'un complot contre le gouvernement, il veut nous avoir autour de lui.

Richard regarda alentour et ne repéra pas un seul homme de Chase. Mais ça ne voulait rien dire. Quand un de ces gaillards décidait de passer inaperçu, il pouvait vous marcher sur les pieds sans qu'on le repère.

Chase pianota nerveusement sur le manche de son couteau.

— Mes gars sont là, tu peux me croire.

— D'accord… Mais comment peux-tu affirmer que Michael a tort ? Après tout, on vient d'assassiner le père du Premier Conseiller.

— Je connais à fond la vermine du pays, répondit Chase, l'air dégoûté. Il n'y a pas de complot ! S'il y en avait un, je m'amuserais peut-être un peu, au lieu de jouer les épouvantails. Michael a insisté pour qu'on me voie bien. (Son expression se durcit.) Quant à la mort de ton père… Petit, mon amitié avec George Cypher remonte à des lustres, bien avant ta naissance et cette histoire de frontière. C'était un brave homme et je me flattais de le compter au nombre de mes intimes. (Il renonça à contenir sa colère.) J'ai tordu quelques doigts, mon garçon. Assez fort pour que leurs propriétaires dénoncent leur mère, si elle était coupable. Aucun de ces types ne savait rien. Sinon, ils se seraient empressés d'écourter notre « conversation », fais-moi confiance ! C'est la première fois que je reviens bredouille d'une chasse… (Il croisa les bras et étudia Richard de pied en cap.) À propos de vermine, d'où sors-tu ? Tu ressembles à un de mes « clients »…

Richard regarda Kahlan, puis se concentra de nouveau sur Chase.

— Nous étions dans les hauteurs de la forêt de Ven… Quatre hommes nous ont attaqués…

— Des sales types de ma connaissance ?

— Non.

— Et qu'ont fait ces importuns après vous être tombés dessus ?

— Tu connais le chemin qui traverse la falaise du mont Dentelé ?

— Comme ma poche !

— Ils sont sur les rochers, au fond du précipice. Il faudra qu'on reparle de tout ça…

Chase décroisa les bras, pensif.

— Comment avez-vous réussi ça ?

Richard échangea un bref regard avec Kahlan et répondit :

— Je suppose que les esprits du bien nous ont protégés…

— Si tu le dis…, lâcha Chase sans insister. Pour le moment, il vaut mieux ne pas parler de ça à Michael. Je crains qu'il ne croie pas aux esprits du bien… Si vous pensez que ça s'impose, venez habiter chez

moi tous les deux. Personne ne vous embêtera…

Pensant aux nombreux enfants de son ami, Richard frissonna à l'idée de les mettre en danger. Pour ne pas contredire Chase, il hocha vaguement la tête.

— On devrait entrer… Michael doit être impatient de me voir.

— Encore une chose…, ajouta Chase. Zedd veut te parler. Il fait tout un foin autour de je ne sais trop quoi. Mais il paraît que c'est important.

Richard leva les yeux et aperçut le nuage-serpent.

— Moi aussi, il faut que je lui parle…

Il se détourna et voulut s'éloigner.

— Richard, lança Chase d'une voix qui aurait pétrifié toute autre personne que son jeune ami, que faisais-tu dans les hauteurs de la forêt de Ven ?

— La même chose que toi, répondit Richard sans se démonter. Je cherchais un indice.

— Et tu en as trouvé un ?

Le jeune homme leva sa main gauche blessée.

— Oui. Et il pique !

Kahlan et Richard se mêlèrent à la foule qui entrait dans la maison et remontèrent un couloir au sol en mosaïque jusqu'au hall central. Les colonnes et les murs de marbre, caressés par les rayons du soleil, émettaient une lueur froide presque surnaturelle. Si Richard préférait de loin la chaleur du bois, Michael était catégorique. Selon lui, n'importe qui pouvait aller dans la forêt, se procurer du bois et construire sa maison. Pour le marbre, en revanche, il fallait engager les habitants de ces « cabanes » et les charger de faire le travail à votre place.

Jadis, avant la mort de leur mère, Richard et Michael jouaient souvent dans la poussière, où ils bâtissaient des maisons et des châteaux forts avec des bâtons. À cette époque, Michael aidait son frère. Il espéra qu'il en serait de même aujourd'hui…

Des connaissances du jeune homme le saluèrent et obtinrent en retour une vague poignée de main ou un sourire distrait. Richard fut surpris que Kahlan, une étrangère, soit aussi à l'aise avec le gratin de son pays. Mais l'idée qu'elle appartenait également à la classe dirigeante lui avait déjà traversé l'esprit. En général, les tueurs ne traquaient pas les petites gens…

Richard eut du mal à sourire tous azimuts. Si les histoires sur les créatures qui traversaient la frontière étaient davantage que des rumeurs, les choses risquaient de mal tourner pour Terre d'Ouest. Dans les campagnes, autour de Hartland, les paysans, terrifiés à l'idée de sortir la nuit, lui parlaient souvent de malheureux découverts à demi dévorés. Des personnes décédées de mort naturelle et victimes

d'animaux sauvages, assurait-il. Ce genre de choses arrivait tout le temps… Non, c'était la bête volante ! insistaient les fermiers.

Richard n'avait jamais pris ces superstitions au sérieux…

… jusqu'à aujourd'hui !

Malgré la foule, il se sentait terriblement isolé. Perturbé, il ne savait que faire, ni vers qui se tourner. Seule Kahlan le rassurait un peu. En même temps, elle l'effrayait autant que les hommes qu'ils avaient combattus sur la corniche.

Il voulait partir d'ici au plus vite et emmener son amie !

Zedd répondrait à toutes ces questions. Même s'il n'en parlait jamais, avant l'époque de la frontière, il vivait dans les Contrées du Milieu. Mais que pourrait-il contre ce qui torturait Richard ? L'inquiétante intuition que tout cela avait un rapport avec la mort de son père, elle-même liée aux secrets que George Cypher avait dissimulés en lui et en lui seul…

— Richard, je suis navrée, pour ton père, dit Kahlan, une main posée sur son bras. Je ne savais pas…

Avec les horreurs de la journée, il avait presque oublié ce drame jusqu'à ce que Chase en reparle. Presque…

— Merci…, dit-il.

Il se tut pendant qu'une femme en robe de soie bleue surchargée de dentelle passait devant eux. Pour ne pas avoir à lui rendre un sourire mielleux, il baissa ostensiblement les yeux.

— Ça remonte à trois semaines, reprit-il.

Incarnation de la compassion, Kahlan l'écouta raconter une partie de l'histoire.

— Je comprends ton chagrin, Richard, dit-elle quand il eut fini. Tu préférerais peut-être que je te laisse…

— Non, j'ai été seul assez longtemps. Avoir quelqu'un à qui parler m'est d'un grand réconfort.

Kahlan lui sourit.

Ils recommencèrent à se frayer un chemin dans la foule.

Mais où était donc Michael ? se demanda Richard. Pourquoi se cachait-il comme ça ?

Bien qu'il eût perdu son appétit, il n'avait pas oublié que Kahlan jeûnait depuis deux jours. Avec tous les mets délicieux proposés aux invités, sa retenue était admirable. D'autant plus que les odeurs alléchantes commençaient à faire changer d'avis son propre estomac !

— Tu as faim ? demanda-t-il.

— Je *meurs* de faim !

Richard entraîna sa compagne vers une longue table lestée de merveilles gastronomiques. Des plats fumants de saucisses et de viande rouge, des pommes de terre en robe des champs, du poisson fumé et grillé, du poulet, de la dinde, des légumes crus coupés en

bâtonnets, de la soupe à l'oignon, au chou, aux épices… Sans oublier les diverses variétés de pain, les plateaux de fromage, les fruits, les tartes et les gâteaux… Quant au vin et à la bière, ils coulaient à flot !

Discrets mais efficaces, les serviteurs s'affairaient pour que rien ne vienne à manquer.

Kahlan tira doucement Richard par la manche.

— Certaines domestiques portent les cheveux longs. C'est permis ?

— Bien sûr… Chacune adopte la coiffure qui lui chante. Regarde par là… (Il désigna discrètement un groupe d'invitées.) Ce sont des conseillères. Certaines ont les cheveux courts, d'autres les laissent pousser… C'est comme elles veulent ! (Il regarda Kahlan du coin de l'œil.) Quelqu'un t'a ordonné de couper les tiens ?

— Non. Personne ne me l'a jamais demandé. Mais chez moi, la longueur des cheveux d'une femme est un signe de reconnaissance sociale…

— Dois-je comprendre que tu es quelqu'un d'important ? lança Richard, un sourire amical adoucissant cette question indiscrète. Quand on voit la longueur de ta crinière, on s'interroge…

Kahlan lui rendit son sourire, mais il la vit se rembrunir.

— Certains me jugent importante… Mais après les événements d'aujourd'hui, j'espérais que tu aurais retenu la leçon : nous sommes seulement ce que nous sommes, rien de plus ou de moins !

— Compris ! Si je pose une question qu'un ami ne devrait pas poser, botte-moi les fesses !

Kahlan refit le sourire « lèvres serrées » qui évoquait pour lui un désir de partage.

Du baume sur son cœur !

Richard approcha de la table, repéra un de ses plats préférés – des travers de porc à la sauce forte – en remplit une assiette et la tendit à Kahlan.

— Goûte-moi ça ! J'en fais des folies…

La jeune femme tint l'assiette à bout de bras, comme si elle risquait de la mordre.

— C'est la viande de quel animal ?

— Du cochon…, répondit Richard, un peu surpris. Vas-y, c'est ce qu'il y a de meilleur sur cette table !

Kahlan se détendit, cessa de lorgner dubitativement l'assiette et commença à manger.

Richard dévora les travers avec elle puis leur prépara un assortiment de saucisses.

— Essaie ça aussi !

— Qu'y a-t-il dedans ?

— Du porc, du bœuf et des épices. Je ne sais pas lesquelles… Pourquoi ? Tu refuses de consommer certaines choses ?

— Certaines, oui, éluda Kahlan. (Mais elle se régala d'une saucisse.) Je peux avoir de la soupe aux épices ?

Richard lui en servit un petit bol.

Le récipient tenu à deux mains, elle goûta du bout des lèvres…

… et sourit.

— Très bonne, comme la mienne… Je crois que nos deux pays sont moins différents que tu ne le redoutes.

Quand elle eut fini sa soupe, Richard, de bien meilleure humeur qu'au début, prit une épaisse tranche de pain, la couvrit d'un morceau de blanc de poulet et la lui tendit en échange du bol vide.

Kahlan continua à manger en s'éloignant de la table. Après avoir remis le bol à sa place, Richard la suivit. Il serra quelques mains au passage sans s'offusquer des regards désapprobateurs que lui valait sa tenue.

Kahlan s'arrêta près d'une colonne, à l'écart de la foule.

— Tu m'apporterais du fromage ?

— Bien sûr ! Lequel ?

— Aucune importance…

Richard se fraya de nouveau un chemin jusqu'à la table, choisit deux parts de chèvre et en grignota une en retournant vers la colonne.

Kahlan prit le bout de fromage mais ne le porta pas à ses lèvres. Son bras glissa le long de son corps et elle le laissa tomber sur le sol.

— Tu as quelque chose contre le chèvre ?

— Je déteste tous les fromages…, souffla Kahlan, les yeux rivés sur un point, derrière Richard.

— Alors, pourquoi m'en as-tu demandé ?

— Continue de me regarder… Derrière toi, au fond de la salle, deux hommes nous observent depuis un moment. J'ai voulu savoir lequel de nous deux ils espionnaient. C'est toi qu'ils ont suivi des yeux. Moi, je ne les intéresse pas.

Richard tourna discrètement la tête.

— Ce sont deux assistants de Michael. Ils me connaissent bien… Ma tenue doit les surprendre. (Il baissa la voix.) Tout va bien, Kahlan. Détends-toi ! Les types de ce matin sont morts. Tu es en sécurité…

— D'autres tueurs viendront. Il faut que je m'éloigne de toi. Sinon, ta vie sera de nouveau en danger.

— Maintenant que tu es en ville, aucun *quatuor* ne pourra te traquer. C'est impossible !

Il en savait assez long sur l'art de pister une proie pour être sûr de ne pas se tromper.

Kahlan passa un doigt dans le col de sa robe et approcha du jeune homme. Pour la première fois, il lut de la colère dans ses yeux.

— Quand j'ai quitté mon pays, cinq sorciers ont jeté des sorts

censés dissimuler mes traces. Ensuite, ils se sont suicidés pour ne pas risquer de parler sous la torture…

Les larmes aux yeux, les dents serrées, Kahlan tremblait de la tête aux pieds.

Des sorciers ! Richard se pétrifia. Au prix d'un violent effort, il se reprit, tira doucement la main de Kahlan hors de sa robe et la réchauffa entre les siennes.

— Excuse-moi…, souffla-t-il.

— Richard, je vis dans la peur ! Sans ton intervention, tu n'as pas idée de ce que j'aurais subi. Mourir aurait été le plus facile. Ces hommes sont capables des pires horreurs !

Elle tremblait comme une feuille, submergée par la terreur.

Richard la tira derrière la colonne, où personne ne pourrait les épier.

— Je suis désolé, Kahlan. Mais je ne comprends rien à tout ça ! Toi, tu sais certaines choses… Moi, j'avance dans le noir et j'ai aussi peur que toi. Ce matin, sur la corniche… La trouille de ma vie ! Et malgré ce que tu dis, je n'ai pas fait grand-chose pour nous sauver…

— C'était suffisant pour qu'on s'en sorte… Assez pour nous tirer d'affaire ! Si tu ne m'avais pas aidée… Mais je refuse que ma présence ici te mette en danger !

Richard serra plus fort la main délicate qu'il tenait entre les siennes.

— Pas de risque que ça arrive ! Un ami à moi appelé Zedd nous dira comment faire pour que tu sois en sécurité. Il est un peu excentrique, mais c'est l'homme le plus intelligent que je connaisse. Si quelqu'un est capable de nous aider, c'est lui. Puisqu'on peut te suivre partout où tu vas, fuir ne sert à rien, car tes ennemis te rattraperont toujours. Tu dois parler à Zedd ! Dès que Michael aura fini son discours, je t'emmènerai chez moi. Tu t'assiéras près du feu… Au matin, nous irons chez Zedd. (Il sourit et désigna quelque chose du menton.) Regarde plutôt par là !

Kahlan obéit et découvrit Chase, solidement campé devant une haute fenêtre. Il tourna la tête, leur sourit et reprit sa surveillance.

— Pour lui, un *quatuor* serait l'occasion de s'amuser un peu… Pendant qu'il s'occuperait de ces tueurs, j'aurais tout le temps de te parler des vrais problèmes ! Depuis qu'on lui a raconté notre combat sur la corniche, il joue les guetteurs pour ta sécurité.

Kahlan eut un pâle sourire qui s'effaça très vite.

— C'est très grave, Richard. Je pensais me mettre à l'abri en venant ici. Et ça aurait dû être le cas. Si j'ai pu traverser la frontière, c'est grâce à la sorcellerie. (Elle tremblait toujours, mais sembla se reprendre un peu, comme si elle puisait de la force chez son

compagnon.) J'ignore comment ces hommes ont fait pour passer aussi. Ils n'auraient même pas dû savoir que j'étais partie ! Mais toutes les règles ont changé…

— On s'occupera de ça demain. Pour l'instant, tu ne risques rien. Si un autre *quatuor* doit venir, ce ne sera pas avant des jours. Ça nous laisse le temps d'imaginer un plan.

— Tu as raison… Merci, Richard Cypher, mon cher ami… Mais si je mets ta vie en danger, je partirai avant qu'il t'arrive malheur. (Elle dégagea sa main et se sécha les yeux.) Mon estomac n'est toujours pas plein ! Je peux avoir autre chose ?

— Bien sûr ! Qu'est-ce qui te tente ?

— Tes délicieux travers de porc…

Ils retournèrent près de la table et mangèrent en attendant Michael. Richard était satisfait d'avoir rassuré son amie et soulagé d'en savoir un peu plus long. D'une manière ou d'une autre, il trouverait une solution aux problèmes de Kahlan. Puis il découvrirait ce qui se passait sur la frontière. Même si les réponses à ses questions le terrifiaient, il les obtiendrait !

Des murmures coururent dans l'assistance. Toutes les têtes se tournèrent vers l'entrée de la salle.

Michael arrivait enfin.

Richard prit la main de Kahlan et approcha pour ne rien manquer du spectacle.

En voyant son frère monter sur une estrade, il comprit pourquoi Michael avait attendu si longtemps pour faire son entrée. Il guettait le moment où le soleil couchant illuminerait cet endroit précis, histoire d'apparaître dans toute sa gloire.

Plus petit que Richard – et plus enveloppé –, la tignasse en bataille, il arborait fièrement une magnifique moustache. Au-dessus de ses braies blanches, sa tunique aux manches bouffantes, également blanche, était serrée à la taille par une ceinture en or. Sous la lumière vespérale, devant une assistance plongée dans la pénombre, le nouveau Premier Conseiller irradiait la même lueur surnaturelle que les colonnes de marbre.

Richard agita une main pour signaler sa présence. Michael le repéra, lui sourit et le regarda un moment dans les yeux avant de parler.

— Mes dames et messires, aujourd'hui, j'ai accepté la charge de Premier Conseiller de Terre d'Ouest.

Des vivats montèrent de l'assistance. Michael leva les bras et attendit que le silence revienne.

— En ces temps difficiles, les conseillers de notre pays m'ont choisi parce que j'ai le courage et l'indépendance d'esprit nécessaires pour nous guider vers un nouvel âge. Mes amis, nous avons trop longtemps

vécu le regard rivé sur le passé et non sur l'avenir. Il est temps de ne plus chasser les vieux fantômes et de s'attaquer aux défis de demain. Cessons d'écouter les appels aux armes ! Et prêtons enfin l'oreille aux voix qui veulent nous entraîner sur le chemin de la paix !

L'assistance hurla son assentiment. Sidéré, Richard se demanda de quoi parlait son frère. Quelle guerre ? Le pays n'avait pas d'ennemi…

Michael leva de nouveau les bras et continua sans attendre que la foule se taise :

— Je ne resterai pas inactif au moment où Terre d'Ouest est menacée par des traîtres !

Michael s'était empourpré, ivre de fureur. Son public se remit à hurler, certains hommes levant le poing.

— Michael ! Michael ! scandèrent-ils.

Interloqués, Kahlan et Richard se regardèrent…

— Des citoyens responsables sont venus me livrer les noms de ces lâches. À l'instant même, alors que nos cœurs battent à l'unisson pour un idéal commun, les gardes-frontière nous protègent et l'armée arrête les conspirateurs qui prétendaient renverser le gouvernement. Et il ne s'agit pas d'une bande de criminels, mais d'hommes respectés qui exercent les plus hautes fonctions !

Des murmures coururent dans l'assemblée. Bouleversé, Richard n'y comprenait plus rien. Une conspiration, vraiment ? Dans sa position, son frère devait savoir de quoi il parlait. Et si les coupables appartenaient aux hautes sphères, ça expliquait pourquoi Chase n'avait rien découvert…

Sous son rayon de soleil, Michael attendit que les murmures se taisent.

— Mais c'est de l'histoire ancienne ! Aujourd'hui, nous changeons de cap ! Si on m'a nommé Premier Conseiller, c'est aussi parce que je vis depuis toujours dans cette ville, à l'ombre de la frontière. Une ombre, mes amis, qui s'est abattue sur nos vies ! Mais dire cela, c'est encore tourner son regard vers le passé. Par bonheur, la lumière d'une nouvelle aube chasse toujours les ombres de la nuit. Ainsi, nous découvrons que les silhouettes qui nous terrifiaient étaient des fantômes nés de notre imagination.

» Nous devons penser au jour où la frontière n'existera plus, car rien ne survit éternellement. Quand ce moment viendra, il faudra savoir tendre une main amicale, pas une épée, comme certains le voudraient. Sinon, nous subirons les ravages d'une guerre absurde, avec son cortège de morts inutiles.

» Allons-nous gaspiller nos richesses à préparer un conflit contre un peuple dont nous avons si longtemps été séparés ? Un peuple, ne l'oubliez pas, dont étaient issus les ancêtres de beaucoup d'entre nous. Faut-il nuire à nos frères et à nos sœurs, simplement parce que nous

ne les connaissons pas ? Quel gâchis ! Nos richesses, mes amis, doivent servir à éliminer la souffrance qui nous entoure. Quand le jour viendra – peut-être pas de notre vivant, mais il viendra, je vous l'assure – nous devrons être prêts à accueillir nos frères et sœurs depuis si longtemps perdus. Le but n'est pas d'unir deux pays, mais trois ! Tôt ou tard, comme celle qui nous sépare des Contrées du Milieu, la frontière entre Terre d'Ouest et D'Hara disparaîtra aussi. Alors, ces trois contrées n'en feront plus qu'une. Si notre détermination ne faiblit pas, nous connaîtrons la joie de la réunion. Et cette formidable liesse sera née aujourd'hui, au cœur de notre ville !

» Voilà pourquoi j'ai frappé ceux qui voudraient nous forcer à combattre quand les frontières tomberont. Bien sûr, cela ne signifie pas qu'avoir une armée est inutile. Qui sait quels obstacles se dressent sur le chemin de la paix ? Ou quelles menaces nous guettent ? Mais nous devons nous interdire d'en inventer !

Michael tendit un bras et le passa lentement au-dessus de la foule.

— Tous ceux qui sont ici incarnent l'avenir ! Conseillers de Terre d'Ouest, votre mission est de répandre la bonne parole dans tout le pays. Délivrez un message de paix aux hommes de bonne volonté. Ils liront dans vos yeux et dans vos cœurs que vous dites la vérité. Je vous en supplie, aidez-moi ! Il faut que nos enfants et nos petits-enfants cueillent les fruits des arbres que nous plantons aujourd'hui. Ainsi, les générations à venir nous seront reconnaissantes jusqu'à la fin des temps.

Auréolé par la lumière du couchant, Michael plaqua les poings sur sa poitrine et inclina la tête. Trop remuée, l'assistance n'émit plus un son. Richard vit des hommes aux yeux embués et des femmes en larmes. Tous les regards convergeaient sur le Premier Conseiller, aussi immobile qu'une statue.

Richard ne l'avait jamais entendu parler avec une éloquence et une conviction pareilles. Et son propos était pertinent. Après tout, Kahlan, désormais son amie, ne venait-elle pas de l'autre côté de la frontière ?

Mais quatre hommes des Contrées du Milieu avaient essayé de le tuer… Non, pas lui mais elle, corrigea-t-il. Il s'était seulement dressé sur leur chemin. Ils lui avaient proposé de partir et c'était lui qui avait décidé de combattre. Depuis toujours, il se méfiait des gens qui vivaient de l'autre côté de la frontière. Aujourd'hui, Kahlan était son amie… Exactement ce que disait Michael !

Richard commença à voir son frère sous un nouveau jour. Pour émouvoir une foule à ce point, il fallait une force de caractère inouïe. Et Michael militait pour la paix et la fraternité ! Quel mal pouvait-il y avoir à ça ?

Aucun… Alors, pourquoi Richard était-il si troublé ?

— À présent, continua Michael, revenons à la souffrance qui nous

entoure. Alors que nous tremblions à cause des frontières, d'où aucun danger n'est jamais venu, nos parents, nos amis et nos voisins ont connu la douleur ou sont morts. Des accidents absurdes et tragiques dus au feu. Oui, vous m'entendez bien : au feu !

Des murmures interloqués coururent dans la foule, soudain libérée de l'emprise hypnotique de Michael. Mais cette réaction ne parut pas le surprendre. Il dévisagea ses auditeurs les uns après les autres, laissant la confusion grandir. Puis, sans crier gare, il tendit une main, désignant…

… Richard !

— Regardez cet homme ! cria-t-il. (Toutes les têtes se tournèrent vers le compagnon de Kahlan.) Regardez mon frère adoré ! (Richard essaya en vain de se faire tout petit.) Ce frère chéri qui partage avec moi la douleur d'avoir perdu sa mère à cause du feu ! Les flammes nous l'ont arrachée quand nous étions très jeunes, et nous avons dû grandir sans son amour, ses soins et ses conseils. Ce n'est pas un ennemi imaginaire venu de la frontière qui nous l'a prise, mais le feu ! Quand nous étions en larmes, la nuit, elle ne pouvait plus nous consoler ! Le plus terrible, c'est que cela aurait dû être évité…

Des larmes ruisselèrent sur les joues de Michael.

— Je suis désolé, mes amis, veuillez me pardonner… (Il tira un mouchoir de sa manche et sécha ses yeux.) Mais ce matin, j'ai appris qu'un autre incendie avait tué un jeune couple de parents, laissant leur fille orpheline. Cela a réveillé mon chagrin et je n'ai pas pu me taire…

De nouveau corps et âme avec lui, les hommes et les femmes qui l'écoutaient sanglotaient sans retenue. Une vieille dame posa la main sur l'épaule de Richard, tétanisé, et lui souffla ses condoléances à l'oreille.

— Je me demande, continua Michael, combien d'entre vous ont connu le même drame que mon frère et moi. S'il vous plaît, tous ceux qui ont eu un parent ou un ami blessé ou tué par le feu, identifiez-vous !

Quelques mains se levèrent et on entendit des gémissements.

— Et voilà, mes amis, lança Michael en écartant les bras, la souffrance qui nous entoure ! Inutile de sortir de cette salle pour la trouver !

Richard serra les poings quand des souvenirs longtemps refoulés déferlèrent en lui.

Persuadé d'avoir été escroqué par George Cypher, un homme avait perdu son calme et brisé une lampe à huile sur la table de la maison familiale. Pendant que le type tirait George dehors, le rouant de coups, leur mère avait secouru Michael et Richard, endormis dans leur chambre. Après les avoir mis en sécurité, elle était retournée prendre

quelque chose dans la maison (ils n'avaient jamais su quoi), où elle avait brûlé vive. Ramené à la raison par ses cris, l'homme avait essayé d'aider George à la tirer du brasier. En vain. Fou de culpabilité et d'horreur, le type avait éclaté en sanglots, criant à qui voulait l'entendre qu'il était désolé.

Voilà ce qui arrivait, lui avait répété mille fois son père, quand on perdait son calme. Si Michael négligeait la leçon, Richard s'y tenait au pied de la lettre. Terrifié par les conséquences possibles de sa colère, il l'étouffait dès qu'elle montrait le bout du nez.

Michael se trompait du tout au tout. Ce n'était pas le feu qui avait tué leur mère, mais la colère !

Bras le long du corps, tête inclinée, comme vidé de son énergie, Michael conclut d'une voix blanche :

— Que pouvons-nous faire pour protéger nos familles du feu ? (Il secoua tristement la tête.) Je n'en sais rien, mes amis… Mais je chargerai une commission de se pencher sur le problème, et toutes les suggestions des citoyens responsables seront bienvenues. Ma porte leur sera toujours ouverte. Ensemble, nous pouvons agir. Ensemble, nous réussirons !

» Et maintenant, mes amis, permettez-moi d'aller réconforter mon frère. Il a souffert que je parle de notre tragédie familiale et je dois lui demander pardon…

Il sauta de l'estrade. Quand la foule s'écarta devant lui, quelques mains se tendirent pour le toucher, mais il ne s'attarda pas.

Richard le regarda approcher.

L'assistance se dispersa et Kahlan seule resta près de lui, une main posée sur son bras.

Massés autour de la table, les convives se lancèrent dans des conversations animées et ne s'intéressèrent plus à eux.

Richard bomba le torse et étouffa sa colère.

Rayonnant, Michael lui tapota joyeusement l'épaule.

— Un grand discours ! se congratula-t-il. Qu'en penses-tu ?

Richard baissa les yeux sur la mosaïque du sol.

— Pourquoi as-tu parlé de sa mort ? Raconter ces horreurs à tout le monde… Utiliser notre mère comme ça !

Michael passa un bras autour des épaules de son frère.

— Je sais que ça t'a secoué et je m'excuse, mais c'était pour la bonne cause. Tu as vu les larmes dans leurs yeux ? Mon grand projet améliorera la vie de tous et Terre d'Ouest sera plus puissante que jamais. J'étais sincère : nous devons relever les défis de l'avenir avec enthousiasme, pas en tremblant de peur !

— Et que voulais-tu dire exactement à propos des frontières ?

— Les choses changent, Richard… Je dois nous ouvrir la route. (Le sourire de Michael s'effaça.) C'est le fond de ma pensée. Les frontières

ne tiendront pas éternellement. Selon moi, elles n'ont pas été conçues pour ça. Il faut nous y préparer…

— Où en est l'enquête sur la mort de notre père ? demanda Richard, pressé de changer de sujet. Les pisteurs ont découvert quelque chose ?

Michael retira son bras des épaules de Richard.

— Quand grandiras-tu enfin ? George était un vieux fou qui passait son temps à s'approprier des choses qui ne lui appartenaient pas. Il est sûrement tombé sur un propriétaire mal luné armé d'un grand couteau.

— C'est faux et tu le sais ! cria Richard, qui détestait entendre Michael dire « George » sur ce ton. Il n'a jamais rien volé !

— Détrousser les vieux morts n'est pas plus permis que le reste ! Une tierce personne a dû vouloir faire justice et récupérer un bien quelconque.

— Et comment le sais-tu ? Qu'as-tu découvert ?

— Rien du tout ! Mais c'est évident. La maison était sens dessus dessous. Quelqu'un cherchait quelque chose et ne l'a pas trouvé. George ayant refusé de parler, on l'a tué. C'est tout ce qu'on peut dire. Les éclaireurs n'ont pas repéré de piste. Nous ne connaîtrons jamais le ou les coupables. Tu devrais t'y résigner…

La théorie se tenait : quelqu'un avait voulu récupérer un objet. Richard ne pouvait pas blâmer Michael de ne pas avoir découvert de qui il s'agissait. Mais comment expliquer l'absence de traces ?

— Désolé, tu as peut-être raison… Alors, ça n'était pas lié à la conspiration contre toi. Tes ennemis n'y sont pour rien ?

— Non, non… Aucun rapport… Ce problème est réglé ! Ne t'en fais pas pour moi. Je ne risque rien et tout va pour le mieux. (Michael se rembrunit.) Dis-moi, petit frère, pourquoi es-tu venu dans cette tenue ? Tu aurais pu faire un effort, cette fête est prévue depuis des semaines !

Kahlan répondit à la place de Richard, qui avait presque oublié sa présence.

— Veuillez pardonner votre frère, ce n'est pas sa faute. Il devait me servir de guide jusqu'à Hartland et je suis arrivée en retard à notre rendez-vous. Je vous implore de ne pas le juger mal à cause de moi.

Michael examina attentivement la jeune femme.

— Et à qui ai-je l'honneur ?

— Kahlan Amnell…

— Ainsi, fit le Premier Conseiller en la saluant de la tête, vous n'êtes pas sa cavalière, comme je le croyais. Et d'où veniez-vous ?

— Un petit village, loin d'ici. Je suis sûre que vous n'en avez jamais entendu parler.

Michael ne releva pas et se tourna vers son frère.

— Tu passes la nuit ici ?

— Non. Je dois aller voir Zedd. Il veut me parler.

— Hum… Richard, tu devrais mieux choisir tes amis. Tu perds ton temps avec ce vieil idiot ! (Il regarda Kahlan.) Et vous, ma chère, resterez-vous pour la nuit ?

— Désolée, mais j'ai d'autres engagements…

Michael tendit les bras, posa les mains sur la croupe de la jeune femme, l'attira vers lui et logea une jambe entre ses cuisses.

— Changez-en ! lança-t-il avec un sourire glacial.

— Retirez… vos… mains…, dit lentement Kahlan, menaçante.

Michael et elle se défièrent du regard.

— Michael, arrête ça ! cria Richard, qui n'en croyait pas ses yeux.

Son frère, se comporter comme un mufle de la pire espèce !

Ils l'ignorèrent, continuant leur duel silencieux.

Richard hésita, conscient qu'ils désiraient le voir rester en dehors de ça. Il se raidit néanmoins, prêt à passer outre…

— Un contact agréable…, souffla Michael. Je pourrais tomber amoureux de toi…

— Et tu n'as encore rien vu ! lança Kahlan. Maintenant, retire tes mains !

Voyant que Michael ne réagissait pas, elle posa doucement l'ongle de son pouce sur sa poitrine, juste sous la gorge. Leurs regards croisant toujours le fer, elle laissa sa main descendre lentement et entailla la chair. Un filet de sang perla de la blessure.

Michael tenta de ne pas bouger, mais Richard lut dans ses yeux que l'expérience était très douloureuse.

N'y tenant plus, son frère lâcha Kahlan et recula. Sans daigner lui jeter un coup d'œil, elle traversa la salle et sortit.

Richard foudroya Michael du regard, incapable d'étouffer vraiment sa colère.

Puis il suivit son amie.

Chapitre 4

Richard repéra Kahlan dans le jardin. Sa robe et ses longs cheveux voletaient derrière elle sous la lumière du couchant. Arrivée près d'un arbre, elle s'arrêta. En l'attendant, elle essuya pour la deuxième fois de la journée le sang qui maculait sa main. Quand il lui tapota l'épaule, elle se retourna, parfaitement impassible.

— Kahlan, je suis navré, et…

— Ne t'excuse pas ! Ton frère ne s'en prenait pas à moi, c'est toi qu'il visait.

— Que veux-tu dire ?

— Cet homme est jaloux. Il n'est pas idiot. Il a vu que j'étais avec toi, et ça l'a irrité.

Richard prit Kahlan par le bras et l'entraîna loin de la maison. Furieux contre Michael, il avait honte de sa réaction. Comme s'il avait trahi son père…

— Ça n'explique rien… Le Premier Conseiller peut avoir tout ce qu'il désire. J'aurais dû intervenir.

— Je ne voulais pas que tu t'en mêles… Richard, il convoite tout ce que tu possèdes. Si tu l'avais arrêté, il se sentirait obligé de me conquérir. Désormais, je ne l'intéresse plus. Ce qu'il a fait au sujet de votre mère était pire. Mais aurais-tu voulu que je parle à ta place ?

— Non, ce n'était pas à toi de t'en charger, concéda Richard, sa colère enfin étouffée.

Autour d'eux, les maisons, plus modestes, restaient coquettes et bien entretenues. Certains propriétaires profitaient de la clémence du temps pour faire des réparations avant l'arrivée de l'hiver. Sentant l'air vif et piquant, Richard devina que la nuit serait froide. Une soirée idéale pour un bon feu de cheminée qui embaumerait l'atmosphère.

À mesure qu'ils marchaient, les palissades blanches cédaient la place aux grands carrés de pelouse des manoirs érigés en retrait de la route. Sans s'arrêter, Richard arracha une feuille à la branche d'un chêne qui bordait le chemin.

— Tu sembles en savoir long sur les gens, dit-il. Leurs motivations ne t'échappent pas…

— Possible…

— C'est à cause de ça qu'on te poursuit ? demanda Richard en déchiquetant soigneusement sa feuille.

Kahlan tourna la tête vers lui et chercha son regard.

— Ces gens me traquent parce qu'ils ont peur de la vérité. Toi, elle ne t'effraie pas. C'est pour ça que je te fais confiance.

Il sourit du compliment, content de la réponse, même s'il n'était pas sûr de la comprendre.

— Alors, tu ne vas pas me botter les fesses ?

— Non, mais ça n'est pas passé loin ! (Elle se tut un instant, mélancolique.) Navrée, Richard, mais pour l'instant, il faut me croire aveuglément. Plus je t'en dirai, plus nous serons en danger tous les deux. Toujours amis ?

— Toujours amis ! confirma Richard en jetant les restes de la feuille. Un jour, tu me raconteras tout ?

— Si je peux, c'est promis…

— Parfait… Après tout, je suis un « sourcier en quête de vérité ».

Kahlan s'arrêta net, le prit par la manche et le força à se tourner vers elle.

— Pourquoi as-tu dit ça ?

— Quoi ? « Sourcier en quête de vérité » ? Zedd me donne ce surnom depuis mon enfance… Parce que je veux toujours aller au fond des choses, selon lui. Pourquoi cette réaction ?

— Oublie ça…, souffla Kahlan en reprenant son chemin.

Richard avait encore touché un point sensible. Mais cette fois, il tenait un début d'explication. Les ennemis de Kahlan la traquaient parce qu'ils redoutaient la vérité. En l'entendant annoncer qu'il était un « sourcier en quête de vérité », elle avait dû avoir peur qu'ils s'en prennent aussi à lui.

— Peux-tu au moins me dire qui sont les gens qui te poursuivent ?

Kahlan se rapprocha de lui sans cesser de surveiller la route.

— Ce sont les adeptes d'un homme maléfique appelé Darken Rahl. S'il te plaît, ne me pose plus de questions ! Je n'ai pas envie de penser à lui.

Darken Rahl. Au moins, maintenant, il connaissait le nom de leur adversaire…

Une fois le soleil disparu derrière les collines des bois de Hartland, l'air se rafraîchit sensiblement.

Richard et Kahlan marchaient en silence. Cela ne gênait pas le jeune homme, car il avait très mal à la main et se sentait un peu nauséeux. Un bon bain et un lit douillet, voilà ce qu'il lui fallait ! Non, rectifia-t-il. Il serait plus galant de laisser le lit à son amie. Il dormirait sur son fauteuil préféré, celui qui grinçait un peu. Un bon programme. La journée avait été longue et il n'était plus très vaillant.

Près d'un bosquet de bouleaux, il fit signe à Kahlan de s'engager sur le sentier qui conduisait à sa maison. Elle avança et brisa au passage des toiles d'araignée, chassant du dos de la main les fils qui se

déposaient sur son visage et ses bras.

Richard avait hâte d'être chez lui. En plus du couteau et des autres choses utiles qu'il avait oublié d'emporter, il était pressé de retrouver un objet très important qu'il tenait de son père…

George avait fait de lui le gardien d'un secret et d'un grimoire tout aussi secret. Afin de prouver que l'ouvrage n'avait pas été volé, mais simplement mis à l'abri, il avait donné à son fils un moyen de démontrer sa bonne foi. Un croc triangulaire long de trois doigts… Richard y avait attaché une lanière de cuir pour le porter autour du cou. Mais comme son couteau et son sac à dos, il avait laissé le pendentif chez lui. Comment pouvait-on être aussi stupide ? Sans le croc, son père risquerait de passer pour un vulgaire voleur, ainsi que Michael l'avait insinué.

Plus haut sur le sentier, après une zone rocheuse à découvert, les chênes, les érables et les bouleaux cédaient la place à des épicéas. Le sol, jusque-là couvert de feuilles vertes, déroulait sous les pieds des promeneurs un tapis d'aiguilles marron. Soudain, Richard eut un mauvais pressentiment. Prenant délicatement la manche de Kahlan entre le pouce et l'index, il la tira en arrière.

— Je vais passer le premier, dit-il calmement.

Elle obéit sans poser de question. La demi-heure suivante, avançant plus lentement, il étudia le sol et examina toutes les branches qui pendaient au bord du chemin.

Puis il s'arrêta au pied de la dernière butte avant sa maison et fit signe à Kahlan de s'accroupir avec lui derrière un buisson de fougères.

— Un problème ? demanda la jeune femme.

— Je m'inquiète peut-être pour rien. Mais quelqu'un a emprunté ce chemin dans l'après-midi…

Il ramassa une pomme de pin écrasée et l'étudia avant de la reposer.

— Comment le sais-tu ?

— À cause des toiles d'araignée… (Il regarda vers le sommet de la butte.) Il n'y en a plus depuis un moment. Quelqu'un est passé et les a détruites. Les araignées n'ont pas eu le temps d'en tisser de nouvelles…

— Quelqu'un habite dans les environs ?

— Non. Il peut s'agir d'un voyageur, mais ce chemin n'est pas très fréquenté.

— Quand je marchais devant, il y avait des toiles d'araignée partout. Je les enlevais de mon visage tous les dix pas…

— C'est bien ce qui m'ennuie… Personne n'a suivi cette partie-là du chemin aujourd'hui. Mais depuis la zone à découvert, il n'y a plus de toiles.

— Comment est-ce possible ?

— Je n'en sais rien… Quelqu'un a peut-être traversé les bois jusqu'à la clairière, et rejoint le chemin à cet endroit. Mais c'est un itinéraire très accidenté. Ou alors, mon visiteur est tombé du ciel ! Ma maison est juste après cette butte. Restons vigilants…

Richard passa le premier. Kahlan le suivit, tous les sens en alerte, comme lui.

Le jeune homme aurait voulu faire demi-tour, mais il ne parvenait pas à s'y résoudre. Impossible de repartir sans le croc que son père lui avait remis en guise de sauf-conduit !

Au sommet de la butte, ils s'accroupirent derrière un grand pin et examinèrent la maison. La porte était ouverte, alors qu'il la fermait toujours, et les fenêtres avaient été cassées. Toutes ses possessions jonchaient le sol.

Richard se releva.

— Mise à sac, comme la maison de mon père !

Kahlan le saisit par la chemise et l'empêcha de courir.

— Richard ! souffla-t-elle, furieuse. Ton père est peut-être rentré chez lui exactement comme ça. Et s'il avait foncé tête baissée, comme tu t'apprêtais à le faire, alors que ses ennemis le guettaient à l'intérieur ?

Elle avait raison, bien entendu. Richard se passa une main dans les cheveux pour s'aider à réfléchir. Puis il regarda de nouveau sa demeure. La cloison arrière était adossée aux bois et la porte d'entrée donnait sur la clairière. Comme il n'y avait pas d'autre issue, toute personne cachée à l'intérieur s'attendrait à ce qu'il passe par là.

— D'accord…, murmura-t-il. Mais il y a chez moi un objet que je ne peux pas laisser. Dès que je l'aurai récupéré, on filera d'ici.

S'il aurait préféré y aller seul, abandonner Kahlan sur le chemin ne lui disait rien qui vaille. Ils s'enfoncèrent dans les bois et décrivirent un grand cercle pour contourner la maison. Quand ils atteignirent l'endroit d'où Richard pourrait approcher du bâtiment par l'arrière, il fit signe à son amie de l'attendre. Elle en fut contrariée, mais ce n'était pas négociable. Si quelqu'un avait tendu un piège, il ne voulait pas qu'elle tombe dedans avec lui.

Il la laissa sous un épicéa, avança lentement et fit un grand détour pour rester sur le tapis d'aiguilles et éviter les zones jonchées de feuilles. Quand il aperçut la fenêtre de derrière, il s'immobilisa. Pas un bruit. Plié en deux, le cœur battant à tout rompre, il reprit sa progression. Lorsqu'un serpent traversa son chemin, il le laissa passer sans esquisser un geste.

Arrivé devant la maison en rondins patinés par les intempéries, il posa doucement une main sur le rebord de la fenêtre et leva la tête pour jeter un regard à l'intérieur. Tous les carreaux étaient cassés et il ne restait rien d'intact dans sa chambre. Autour du lit éventré gisaient

des livres précieux aux pages déchirées. La porte qui donnait sur l'autre pièce était entrebâillée, mais pas assez pour voir ce qu'il y avait derrière. Si on ne la calait pas avec un morceau de bois, c'était la position qu'elle adoptait naturellement…

Richard passa la tête par la fenêtre et baissa les yeux sur son lit. Son sac à dos et le pendentif étaient accrochés à la colonne du lit, à l'aplomb de la fenêtre, là où il les avait laissés. Il tendit lentement le bras…

Dans la pièce de devant retentit un grincement familier. Richard se pétrifia. Le craquement de son fauteuil, tellement lié à ce vieux meuble qu'il n'avait jamais pu se résoudre à le supprimer.

Richard recula sans un bruit. Quelqu'un l'attendait dans l'autre pièce, assis sur son cher fauteuil.

Il capta du coin de l'œil un mouvement qui le força à tourner la tête vers la droite. Perché sur une souche pourrie, un écureuil le regardait.

S'il te plaît, pensa Richard, *ne commence pas à babiller pour m'ordonner de quitter ton territoire* !

L'écureuil continua à l'observer un long moment, puis sauta sur un arbre, l'escalada et disparut.

Richard releva la tête pour regarder de nouveau par la fenêtre. La porte était toujours dans la même position. Sans la quitter des yeux, attentif au moindre bruit venant de l'autre pièce, le jeune homme tendit le bras et saisit son sac et son pendentif. Le couteau reposait sur une petite table, de l'autre côté du lit. Pas moyen de le prendre !

Il ramena lentement son bras et fit passer le sac par la fenêtre sans heurter les échardes de la vitre brisée.

Son butin dans les mains, il rebroussa chemin et résista de justesse à l'envie de courir. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui apprit que personne ne le suivait. Passant la tête à travers la lanière de cuir, il fit glisser le croc sous sa chemise. Personne ne devait le voir, à part le gardien du grimoire secret.

Kahlan attendait là où il l'avait laissée. Quand elle le vit, elle se leva d'un bond, mais il posa un doigt sur ses lèvres pour lui indiquer de ne pas parler. Le sac sur son épaule gauche, il tapota gentiment le dos de son amie, qui se mit aussitôt en mouvement.

Pas question de revenir par le même chemin ! Richard guida Kahlan à travers bois et ils rejoignirent le sentier, au-delà de la maison. Tous les deux soupirèrent de soulagement devant les magnifiques toiles d'araignée qui leur barraient le chemin sous les derniers rayons du soleil.

Ce sentier était plus difficile et très long, mais il les conduirait à destination. Chez Zedd !

La maison du vieil homme était trop loin pour qu'ils l'atteignent

avant la nuit et s'aventurer dans le noir sur un terrain aussi accidenté aurait été dangereux. Mais Richard voulait mettre le plus de distance possible entre eux et l'ennemi qui attendait encore son retour à la maison. Tant qu'il y aurait un peu de lumière, ils continueraient.

Avec un détachement qui l'étonna, Richard se demanda si c'était l'assassin de son père qui le guettait. Sa maison était ravagée, comme celle de George. Lui avait-on tendu le même piège qu'à son fils ? S'agissait-il du même tueur ? Brûlant de l'affronter, ou au moins de voir son visage, le jeune homme avait pourtant cédé à la voix intérieure qui lui ordonnait de fuir…

Richard s'efforça de ne pas laisser son imagination s'emballer. Bien sûr que quelque chose, en lui, l'avait incité à fuir le danger ! Aujourd'hui, il s'était sorti de justesse d'une situation désespérée. Se fier une fois à sa chance était déjà stupide. Rejouer à ce petit jeu aurait été d'une arrogance suicidaire. La fuite restait la meilleure solution…

Pourtant, il regrettait toujours d'ignorer s'il existait un lien entre la mort de son père et la mise à sac de sa propre maison. Il voulait savoir qui était le meurtrier de George. Il *brûlait* de le découvrir.

Même si on ne lui avait pas laissé voir le cadavre, il avait insisté pour savoir comment George était mort. Chase le lui avait dit en prenant mille précautions. Son père avait le ventre ouvert, ses entrailles éparpillées sur le sol. Comment pouvait-on faire une chose pareille ? Et pourquoi ? Y penser le rendait malade et menaçait de le rendre fou.

Il ravala péniblement la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Alors ? lança soudain Kahlan.

— Alors, quoi ?

— As-tu récupéré ce que tu cherchais ?

— Oui.

— Et je peux savoir ce que c'était ?

— Mon sac à dos. Il me le fallait…

Kahlan se retourna, les poings sur les hanches, l'air horripilé.

— Richard Cypher, tu veux me faire croire que tu as risqué ta vie pour un sac à dos !

— Mon amie, j'ai peur de devoir te botter les fesses…, fit Richard sans réussir à sourire.

Elle continua à le regarder de biais, la tête inclinée, mais la réplique avait douché sa fureur.

— Bien joué, mon ami, dit-elle. Très finement joué…

À l'évidence, Kahlan avait l'habitude d'obtenir des réponses à ses questions…

La pénombre venue, Richard réfléchit aux endroits où ils pourraient passer la nuit. Plusieurs pins-compagnons, sur leur chemin, pourraient les abriter. Il y en avait un au bord d'une clairière, pas très loin devant eux. On apercevait la cime des grands arbres sur le fond encore rosâtre du ciel.

Il se décida pour cette solution et fit signe à Kahlan de le suivre.

Le croc qui pendait à son cou le harcelait sans cesse, comme les secrets qui dormaient dans sa tête. Il aurait donné cher pour que son père n'ait pas fait de lui le gardien de ce grimoire…

Cette pensée avait traversé son esprit quand il était près de sa maison, mais il l'avait refoulée tout au fond de sa tête. Ses livres avaient été déchiquetés par quelqu'un que la colère aveuglait. Était-ce pour se venger de ne pas avoir trouvé le bon ouvrage ? Impossible ! À part son véritable propriétaire, personne ne connaissait l'existence du grimoire…

Plus son père… et lui… et la créature à qui appartenait le croc.

Mieux valait ne plus penser à tout ça ! Il fallait qu'il chasse cette méchante idée de sa tête. George n'avait pas voulu lui nuire. Il n'avait pas eu tort de lui confier le grimoire…

La peur éprouvée sur le mont Dentelé, puis près de sa propre maison, semblait avoir sapé ses forces. Ses pieds lui semblaient trop lourds pour continuer longtemps à se lever et s'abaisser sur le sol couvert de mousse.

Au moment où Richard sortait des broussailles pour pénétrer dans la clairière, il s'arrêta, histoire d'écraser la mouche qui s'attaquait à son cou.

Kahlan lui saisit le poignet au vol.

Son autre main se plaqua sur la bouche du jeune homme.

Richard s'immobilisa.

Kahlan hocha lentement la tête, lui lâcha le poignet, posa sa main libre à l'arrière du crâne de son compagnon et continua à presser l'autre sur sa bouche. À son expression, il comprit qu'elle mourait de peur à l'idée qu'il émette un son.

Elle le força à s'accroupir et il ne résista pas.

Ses yeux le tenaient sous une emprise aussi ferme que celle de ses mains. Sans cesser de croiser son regard, elle approcha son visage si près du sien qu'il sentit un souffle chaud sur sa joue.

— Écoute-moi bien…, murmura-t-elle si bas qu'il dut tendre l'oreille pour comprendre. Fais exactement ce que je dis. (Elle parlait avec une telle intensité qu'il n'osa même pas ciller.) Ne bouge pas ! Quoi qu'il arrive, ne bouge pas ! Sinon, nous sommes morts. Si la mouche te pique, laisse-la faire. Compris ? Tu peux hocher doucement la tête pour répondre…

Il s'exécuta.

Du regard, elle lui indiqua de tourner les yeux vers la clairière. Il obéit avec une lenteur infinie et ne vit rien. Puis il entendit un grognement, un peu comme le cri d'un sanglier.

Alors, Richard vit !

Il tressaillit involontairement. Kahlan appuya plus fort sur sa bouche.

Au fond de la clairière, la lumière mourante du crépuscule fit briller les deux yeux braqués dans leur direction. La créature marchait sur deux pattes, comme un homme. Elle faisait une bonne tête de plus que Richard et devait peser trois fois plus lourd.

D'autres mouches s'en prirent au cou du jeune homme, qui s'efforça de les ignorer.

Il regarda de nouveau Kahlan, qui n'avait pas tourné la tête vers la bête. Elle connaissait le monstre qui les guettait et continuait de surveiller son compagnon, craignant qu'une réaction incontrôlée les trahisse. Pour la rassurer, il osa de nouveau un infime hochement de tête.

Kahlan enleva la main de la bouche du jeune homme, lui prit le poignet et le tira vers le sol. Du sang ruisselait sur son cou tandis qu'elle gisait sur la mousse, immobile, laissant les mouches continuer à la torturer.

Richard sentit d'autres piqûres d'insectes mais ne broncha pas.

Dans la clairière, le monstre grogna. Richard et Kahlan tournèrent lentement la tête.

À une vitesse étonnante malgré sa démarche chaloupée, la bête gagna le centre de la clairière. Tandis que sa longue queue fouettait l'air, ses yeux verts sondèrent les buissons. La tête inclinée, elle pointa ses petites oreilles arrondies et écouta.

Le corps de la créature était couvert de fourrure, à l'exception de sa poitrine et de son ventre, tapissés d'une peau rose lisse et lustrée sous laquelle se tendaient des muscles noueux. Des mouches bourdonnaient autour d'une grosse tache, sur la peau presque diaphane.

La bête leva la gueule et émit un long sifflement. Richard vit l'air froid de la nuit se transformer en buée entre des crocs aussi longs et épais que ses doigts.

Pour ne pas hurler de terreur, il se concentra sur la douleur que lui infligeaient les mouches. Inutile de penser à fuir en rampant ou en courant. La bête était trop près et trop rapide.

Un cri monta du sol, droit devant eux, faisant tressaillir Richard. Aussitôt, la bête chargea de nouveau, vive comme l'éclair en dépit de son allure pataude. Kahlan enfonça ses ongles dans le poignet de son compagnon. À part cela, elle ne broncha pas.

Richard se tétanisa quand la bête bondit…

… sur un lapin aux oreilles noires de mouches qui tenta de fuir en criant de nouveau, mais fut inexorablement happé et déchiqueté en une fraction de seconde. Un coup de mâchoire suffit pour que la moitié avant de son corps disparaisse dans la gueule du monstre. Campé devant les deux jeunes gens, il déchira les entrailles du pauvre animal et se barbouilla la poitrine et l'estomac d'une infâme bouillie rouge. Les mouches, y compris celles qui harcelaient Kahlan et Richard, retournèrent vers la bête pour festoyer. Déchirés en deux, les pitoyables restes du lapin disparurent dans la gueule de la créature.

Qui déglutit, inclina de nouveau la tête et écouta.

Richard et Kahlan retinrent leur souffle.

De grandes ailes membraneuses si fines qu'on y voyait pulser des vaisseaux sanguins se déployèrent sur le dos de la bête. Elle regarda une dernière fois autour d'elle, décolla, plana au-dessus de la clairière, se redressa, prit de l'altitude et partit en direction de la frontière.

Toutes les mouches l'avaient suivie.

Kahlan et Richard se laissèrent tomber sur le dos, le souffle court et le corps engourdi à force de terreur. Le jeune homme repensa aux histoires de monstres volants qui dévoraient les gens. S'il n'y avait jamais cru, il était temps de changer d'avis !

Un objet, dans son sac, appuyait douloureusement contre son omoplate. Quand il ne peut plus supporter la souffrance, il roula sur le côté et se releva sur un coude. Trempé de sueur, il grelottait dans l'air mordant de la nuit. Kahlan reposait toujours sur le dos, les yeux fermés et la respiration saccadée. Quelques mèches de cheveux collaient à son front, mais la plus grande partie de sa superbe crinière formait comme une corolle autour de sa tête.

Elle aussi ruisselait d'une sueur teintée de rouge autour du cou.

Richard eut le cœur serré en pensant à la succession d'horreurs qu'était la vie de son amie. Dire qu'elle semblait tout connaître sur cette abominable créature. Que n'aurait-il pas donné pour qu'elle ne l'ait jamais croisée !

— Kahlan, c'était quoi ?

Elle s'assit et prit une profonde inspiration avant de regarder Richard. D'une main, elle ramena derrière ses oreilles les mèches qui la gênaient. Le reste de ses cheveux cascada sur ses épaules.

— Un garn à longue queue…

Elle passa les doigts sur son omoplate et en ramena, tenue par les ailes, une mouche qui avait dû se prendre dans les plis de sa robe et être écrasée quand elle s'était jetée sur le dos.

— C'est une mouche à sang… Les garns les utilisent pour la chasse. Elles débusquent le gibier et le monstre l'attrape. Puis il se barbouille

d'un peu de sang et d'abats écrasés pour les nourrir. Nous avons eu de la chance… (Elle brandit l'insecte devant le nez de Richard.) Les garns à longue queue sont idiots. Avec un garn à queue courte, nous serions morts. Ils sont plus grands et beaucoup plus malins. (Elle marqua une pause pour s'assurer que Richard ouvrait en grand ses oreilles.) Avant de quitter un terrain de chasse, ils comptent leurs mouches !

Richard était mort de peur, épuisé, désorienté et il souffrait le martyre. Ce cauchemar ne finirait-il jamais ? Sans se soucier de l'objet qui le blessait, il se laissa retomber sur le dos avec un soupir rageur.

— Kahlan, après notre combat contre les tueurs, tu n'as rien voulu me dire, et j'ai respecté ton silence. (Il ferma les yeux, incapable de soutenir le regard intense de son amie.) À présent, on me traque aussi. Pour ce que j'en sais, c'est peut-être le meurtrier de mon père. Il ne s'agit plus seulement de toi ! Je ne peux plus rentrer chez moi… Dans ces conditions, j'ai le droit de savoir, au moins en partie, ce qui se passe. Je suis ton allié, pas ton adversaire.

Il marqua une courte pause.

— Quand j'étais enfant, j'ai failli mourir d'une terrible fièvre. Zedd m'a sauvé en dégottant je ne sais quelle racine. Jusque-là, c'était la seule occasion où j'ai frôlé la mort. Aujourd'hui, j'ai failli y passer trois fois. Qu'ai-je… ?

Kahlan lui toucha les lèvres du bout d'un doigt pour lui imposer le silence.

— Tu as raison. Je répondrai à tes questions. Sauf si elles me concernent directement. Pour l'instant, ça m'est impossible.

Il se rassit et la regarda. La pauvre tremblait de froid.

Richard enleva le sac à dos de ses épaules, l'ouvrit, en sortit une couverture et en enveloppa Kahlan.

— Tu m'as promis un bon feu, dit-elle. Tiendras-tu parole ?

Le jeune homme se leva en souriant.

— Bien sûr ! Il y a un pin-compagnon juste de l'autre côté de la clairière. Si tu préfères, on en trouvera d'autres un peu plus loin.

La jeune femme le regarda, le front plissé d'inquiétude.

— D'accord, nous irons plus loin !

— Richard, demanda Kahlan, c'est quoi, un pin-compagnon ?

Chapitre 5

Richard écarta les branches de l'arbre.

— Voilà, c'est ça, un pin-compagnon, dit-il. L'ami de tous les voyageurs…

Il faisait noir à l'intérieur de l'abri. Kahlan prit la relève de son ami, tenant les branches afin que les rayons de lune l'éclairent pendant qu'il utilisait son silex pour allumer un feu. Ayant souvent campé là quand il allait chez Zedd ou en revenait, Richard avait équipé le refuge d'un petit foyer en pierre. Kahlan remarqua une réserve de bois sec et, au fond, un tapis d'herbes séchées qui servait de couchette.

Privé de son couteau, Richard se félicita d'avoir pensé à entreposer des brindilles. Le feu prit rapidement et fournit aux deux voyageurs une lumière tremblotante.

Richard ne pouvait pas tenir debout sous les branches à l'endroit où elles jaillissaient du tronc. Couvertes d'aiguilles aux extrémités mais nues à la base, elles formaient une sorte de niche d'autant mieux abritée que les rameaux les plus bas s'incurvaient jusqu'au sol. À condition d'être prudent, l'arbre ne souffrait pas des flammes et la fumée s'évacuait en montant en spirale le long du tronc. Enfin, les aiguilles étaient si denses qu'on restait au sec même quand il pleuvait dru.

Richard adorait ces abris petits et confortables que la forêt de Hartland lui offrait un peu partout. Ce soir, il se réjouissait surtout que Kahlan et lui soient bien cachés. Avant sa rencontre avec le garn à longue queue, il éprouvait un grand respect pour certains animaux et certaines plantes de la forêt. Mais rien, dans la nature, ne lui avait jamais fait peur…

Kahlan s'assit en tailleur près du feu. Elle tremblait toujours malgré la couverture qu'elle serrait sur ses épaules.

— J'ignorais l'existence des pins-compagnons, avoua-t-elle. En voyage, je n'ai pas pour habitude de passer la nuit dans les bois. Mais il semble très agréable d'y dormir…

Richard remarqua qu'elle paraissait encore plus épuisée que lui.

— Depuis quand n'as-tu pas fermé l'œil ?

— Deux jours, je crois… Tout se mélange un peu.

Comment pouvait-elle garder les yeux ouverts ? Quand le *quatuor* les poursuivait, il avait presque eu du mal à avancer à son rythme. Mais la peur devait lui donner des ailes !

— Pourquoi as-tu veillé si longtemps ?

— Sur la frontière, dormir n'est pas une très bonne idée…

Kahlan contempla le feu et s'abandonna à son agréable chaleur. Alors que la lumière des flammes dansait sur son visage, elle sortit ses mains de sous la couverture pour les réchauffer.

Pensant à la frontière et à ce qui risquait d'arriver si on s'y endormait, Richard frissonna.

— Tu as faim ? demanda-t-il.

Kahlan fit oui de la tête.

Le jeune homme fouilla dans son sac à dos, trouva une casserole et sortit pour aller la remplir au ruisseau qu'ils avaient traversé en venant. Les bruits nocturnes résonnaient dans un air si glacial qu'il paraissait pouvoir se briser si on ne le traitait pas délicatement. Une nouvelle fois, Richard se maudit d'être parti de chez lui sans emporter son manteau – entre autres choses ! Penser à l'ennemi qui s'était tapi dans sa maison pour l'attendre le fit de nouveau frissonner.

Chaque fois qu'un insecte le frôlait, il craignait qu'il s'agisse d'une mouche à sang. Puis il soupirait de soulagement en reconnaissant un criquet blanc, un papillon de nuit ou un ailes-guipure.

Quand des nuages voilèrent la lune, des ombres inquiétantes se découpèrent devant lui. Contre sa volonté, Richard leva les yeux. Les étoiles, qui clignotaient comme des lucioles, apparaissaient et disparaissaient au rythme où les nuages traversaient le ciel.

L'un d'eux, cependant, ne bougeait pas…

Richard revint sur ses pas, entra dans le refuge et mit la casserole à chauffer, en équilibre sur trois pierres. S'asseyant d'abord loin de Kahlan, il changea d'avis et s'approcha d'elle – parce qu'il avait froid, tenta-t-il de se convaincre. Quand elle l'entendit claquer des dents, elle lui posa la moitié de sa couverture sur les épaules. Réchauffée par le corps de son amie, la laine enveloppa tendrement Richard. Il ne bougea plus et laissa la chaleur envahir peu à peu ses membres.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi dangereux qu'un garn. Les Contrées du Milieu doivent être terrifiantes…

— Le danger est partout, c'est vrai, concéda Kahlan avec un sourire nostalgique. Mais il y a aussi beaucoup de choses superbes, sans compter la magie. C'est un pays très beau. On y trouve une multitude de merveilles. Et les garns ne viennent pas de chez moi. Ils sont originaires de D'Hara.

— D'Hara ? Ils traversent aussi la deuxième frontière ?

Jusqu'au discours de son frère, le jour même, Richard n'avait jamais entendu personne prononcer à voix haute le nom de ce pays. Sauf pour le maudire !

— Richard, dit Kahlan sans cesser de regarder le feu, il n'y a plus de deuxième frontière. Celle qui séparait les Contrées du Milieu de

D'Hara n'existe plus depuis le printemps…

Richard se raidit comme si D'Hara la Ténébreuse, au terme d'un bond de géant, venait d'atterrir… près de lui.

— Mon frère est peut-être un prophète qui s'ignore, souffla-t-il.

— Peut-être, répéta simplement Kahlan.

— Cela dit, il ne ferait pas fortune en prédisant des événements qui ont déjà eu lieu…

Richard jeta un regard en biais à sa compagne, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Dès que je t'ai vu, dit-elle, j'ai eu l'impression que tu étais un garçon intelligent. (Des étincelles crépitèrent dans ses yeux verts.) Merci de me prouver que j'avais raison…

— Dans sa position, Michael détient des informations que les autres n'ont pas. Il essaie peut-être de préparer les gens, de les habituer à cette idée, pour qu'ils ne paniquent pas le moment venu…

Michael répétait sans cesse que les informations étaient la clé du pouvoir et qu'il ne fallait pas les utiliser à la légère. Depuis qu'il était conseiller, il encourageait les gens à l'informer au plus vite. Le moindre fermier qui lui racontait une histoire s'attirait toute son attention. Si le récit était vrai, il obtenait une faveur en échange…

L'eau commençant à bouillir, Richard se pencha, saisit son sac par une lanière et le tira vers lui. Après avoir remis la couverture en place sur ses épaules, il sortit du sac un sachet de légumes séchés et le vida dans la casserole. Puis il prit dans sa poche une serviette de table où étaient enveloppées quatre grosses saucisses qu'il débita en petits morceaux avant de les ajouter à la soupe.

— D'où sortent ces saucisses ? demanda Kahlan. Tu les as prises chez ton frère ? Voilà qui n'est pas très convenable…

— Un homme des bois avisé, répondit Richard en se léchant les doigts, veut toujours savoir d'où viendra son prochain repas.

— Michael ne serait pas très fier de tes manières…

— Je ne suis pas fier des siennes, avoua Richard, certain qu'elle ne le contredirait pas sur ce point. Kahlan, son comportement est injustifiable. Depuis la mort de notre mère, il est très difficile à vivre. Cela dit, il se soucie vraiment des gens. C'est obligatoire pour être un bon conseiller. Sa charge pèse sur ses épaules et je n'envie pas ses responsabilités. Mais il a toujours voulu être quelqu'un d'important. Obtenir le poste de Premier Conseiller était le rêve de sa vie. Au lieu de s'en réjouir, il est plus nerveux que jamais. Toujours débordé, sans cesse à brailler des ordres ! De mauvaise humeur du soir au matin… Peut-être s'est-il aperçu que ce qu'il désirait ne lui convenait pas. Mais j'aimerais tant qu'il redevienne comme avant.

— Au moins, lâcha Kahlan, tu as eu le bon goût de voler les meilleures saucisses…

Cette remarque allégeant à point nommé l'atmosphère, ils rirent de bon cœur.

— Kahlan, dit Richard quand il eut repris son sérieux, je ne comprends pas, au sujet de la frontière… D'ailleurs, je ne sais même pas ce qu'elle est, seulement qu'elle sert à séparer les pays pour préserver la paix. Et que quiconque s'y aventure n'en revient pas vivant. Chase et ses hommes s'assurent que les gens en restent loin. Pour leur propre bien…

— Chez toi, on ne raconte pas aux jeunes l'histoire des trois pays ?

— Non. J'ai toujours trouvé ça étrange, mais personne n'a jamais répondu à mes questions. Et on me juge mal parce que je cherche à savoir. Les vieux prétendent que ça fait trop longtemps pour qu'ils se souviennent – ou ils inventent d'autres prétextes… Mon père et Zedd m'ont dit qu'ils vivaient jadis dans les Contrées du Milieu. Ils sont venus en Terre d'Ouest quand la frontière n'existait pas et ils se sont connus longtemps avant ma naissance. D'après eux, lorsqu'il n'y avait pas de frontière, la vie était très dure et les gens se faisaient sans cesse la guerre. Mais à les en croire, c'était tout ce que j'avais besoin de savoir, parce qu'il valait mieux oublier tout ça. Zedd semblait encore plus amer que mon père à propos du passé…

Kahlan cassa du petit bois et le jeta dans le feu.

— C'est une très longue histoire. Si tu veux, je peux t'en raconter une partie…

Richard fit signe à son amie de continuer.

— Il y a très longtemps, avant la naissance de nos parents, D'Hara était composée de plusieurs royaumes, comme les Contrées du Milieu. Panis Rahl, un des dirigeants de D'Hara, se distinguait par sa cruauté et son avidité. Dès son accession au pouvoir, il tenta d'annexer tout le territoire – un royaume après l'autre – souvent avant que l'encre des traités de paix soit sèche. Très vite, il devint le maître absolu. Au lieu de profiter de sa puissance, il s'intéressa aussitôt à ce qu'on nomme aujourd'hui les Contrées du Milieu. Une confédération de pays qui restaient libres et indépendants tant qu'ils avaient la sagesse de vivre en paix les uns avec les autres…

» Ayant vu ce que Rahl avait fait chez lui, les peuples des Contrées du Milieu se méfiaient. Conscients que signer un traité de paix ne servait à rien, ils choisirent de rester libres et se dotèrent d'une défense commune chapeautée par le Conseil des Contrées du Milieu. Certains pays membres ne s'appréciaient pas beaucoup, mais la désunion, ils le savaient, aurait signifié leur perte.

» Panis Rahl envoya ses armées et la guerre dura des années…

Kahlan jeta de nouveau du bois dans le feu.

— Ses légions tenues en échec, il se tourna vers la sorcellerie. Elle était présente à D'Hara, pas seulement dans les Contrées du Milieu. À

l'époque, on la trouvait partout. Pour elle, il n'existait pas de frontière… Bien entendu, Panis Rahl fut là aussi fidèle à sa réputation de cruauté.

— Quelle sorcellerie a-t-il utilisée ? Et qu'a-t-il fait ?

— Des illusions, des maladies, d'étranges fièvres… Mais les Ombres furent le pire !

— Les Ombres ?

— Des silhouettes qui flottaient dans l'air… Les Ombres n'avaient pas de forme solide ni de contours précis. Ces êtres n'étaient même pas vivants, selon notre définition de la vie. Des créatures de la magie. (Elle leva une main et la fit onduler dans l'air.) Elles volaient au-dessus d'un champ ou d'un bois et les armes ne pouvaient rien contre elles. Les épées et les flèches les traversaient comme si elles avaient été composées de fumée. Impossible de se cacher, les Ombres repéraient leur proie n'importe où ! Quand l'une d'elles touchait quelqu'un, le corps de la victime gonflait et finissait par exploser. Aucun malheureux frôlé par une Ombre n'a jamais survécu. Des bataillons entiers massacrés…

Kahlan glissa de nouveau sa main sous la couverture.

— Quand Panis Rahl a commencé à utiliser la magie de cette façon, un sorcier très puissant et très honorable s'est rallié à la cause des Contrées du Milieu.

— Et comment s'appelait-il ?

— Cela fait partie de l'histoire… Attends que j'en arrive là…

Richard ajouta des épices à la soupe et tendit l'oreille.

— Des milliers d'hommes avaient péri au combat. La magie en tua encore plus. Après une si longue guerre, il était atroce de perdre tant des nôtres à cause de la force maléfique invoquée par Rahl. Heureusement, le grand sorcier neutralisa sa magie noire et ses légions durent retourner chez elles.

— Et comment ton génial sorcier a-t-il vaincu les Ombres ?

— Il a fabriqué par magie des cornes de guerre… Quand nos soldats soufflaient dedans, les créatures se dispersaient comme de la fumée chassée par le vent. Le cours de la guerre en fut inversé…

» Après tant de ravages, nos chefs décidèrent qu'entrer en D'Hara pour détruire Rahl et ses troupes coûterait trop de vies humaines. Pourtant, il fallait empêcher Rahl de revenir un jour à l'assaut, ce qu'il ferait à coup sûr. Mais beaucoup de gens craignaient davantage la sorcellerie que les hordes de D'Hara. Ils ne voulaient plus jamais s'y frotter ! Leur ultime désir était de vivre dans un endroit d'où elle serait bannie. Terre d'Ouest fut fondée pour eux. Désormais, il existerait trois territoires délimités par des frontières. Mais ne t'y trompe pas : si elles furent créées avec l'aide de la magie, elles ne sont

pas magiques…

Quand Richard voulut regarder son amie dans les yeux, elle détourna la tête.

— Dans ce cas, que sont-elles ?

Bien que Kahlan ne lui fît pas face, le jeune homme la vit baisser les paupières un bref instant.

Elle prit la cuiller qu'il avait sortie de son sac et goûta la soupe – qui ne pouvait pas être déjà cuite. Puis elle se tourna lentement vers lui, comme pour s'assurer qu'il voulait vraiment entendre la réponse.

Richard attendit, impassible.

— Les frontières appartiennent au pays d'en dessous, dit Kahlan en regardant fixement le feu. Le royaume des morts ! Elles ont été transférées à la surface par magie, pour séparer les trois pays. Une sorte de rideau tiré au milieu de notre univers. Ou une déchirure dans la trame du monde des vivants…

— Si je comprends bien, entrer dans une zone frontière revient à tomber dans un autre monde, comme quand on passe à travers une crevasse ? Donnent-elles accès au royaume des morts ?

— Ce n'est pas si simple… Notre univers reste présent. Le royaume des morts est là aussi, au même endroit et au même moment. Il faut environ deux jours de marche pour traverser les terres où se dresse la frontière. Pendant ces deux jours, on est également dans le royaume des morts. Ce sont des contrées dévastées. Toute créature vivante qui touche le royaume des morts – ou qui est touchée par lui – meurt inéluctablement. Voilà pourquoi personne ne peut traverser. Quand on y entre, on s'aventure dans le royaume des morts. Et nul n'en est jamais revenu.

— Et pourtant, tu as réussi. Comment as-tu fait ?

— Avec l'aide de la sorcellerie. La frontière ayant été transférée dans notre monde grâce à la magie, les sorciers ont supposé que je serais en sécurité si des sorts me protégeaient. Mais ils ont eu beaucoup de mal à les lancer. Ils se frottaient à des notions dangereuses qu'ils ne comprenaient pas entièrement. N'ayant pas invoqué eux-mêmes la frontière, ils n'étaient pas certains que ça marcherait. Bref, ils ignoraient ce qui se passerait… (La voix de Kahlan se fit étrangement lointaine.) Même si j'ai traversé la frontière, j'ai peur de ne jamais pouvoir en sortir complètement…

Comme envoûté, Richard ne put d'abord rien dire. Son amie avait cheminé dans le royaume des morts ! Comment était-ce possible, même avec l'assistance de la magie ? Et où avait-elle trouvé le courage de braver des dangers pareils ?

Tout cela dépassait l'entendement !

Le regard de Kahlan croisa le sien. Il lut de la terreur dans ces yeux

qui avaient vu ce qu'aucun être vivant n'avait jamais contemplé.

— Dis-moi ce que tu as découvert…, souffla-t-il enfin.

Soudain blême, Kahlan tourna de nouveau la tête vers le feu. Une petite branche de bouleau éclata, la faisant cligner des yeux. Sa lèvre inférieure tremblait et la lueur des flammes se reflétait dans les larmes qui perlaient à ses paupières.

Richard comprit qu'elle ne voyait plus le feu, mais… autre chose.

— Au début, dit-elle d'une voix distante, c'était comme marcher dans les étendues de feu glacé qu'on voit la nuit dans le ciel nordique. (Sa respiration s'accéléra.) À l'intérieur, l'obscurité est plus profonde que tout ce qu'on imagine. (Ses yeux s'arrondirent et des larmes coulèrent à flot ; un gémissement s'échappa de ses lèvres.) Et il y avait… des gens… avec moi.

Elle se tourna vers Richard, troublée, comme si elle ne savait plus où elle était. Devant la douleur qu'exprimait son visage – à cause de ses maudites questions ! – le jeune homme eut le cœur serré.

Les joues sillonnées de larmes, Kahlan se posa une main sur la bouche mais ne put pas étouffer les sanglots qui montaient de sa gorge.

Richard sentit que ses bras tremblaient aussi.

— Ma mère…, gémit Kahlan. Je ne l'avais plus vue depuis tant d'années… Et Dennee, ma sœur… Je suis si seule… Et j'ai si peur !

Kahlan se tut, cherchant sa respiration comme si elle étouffait.

Richard était en train de la perdre ! Les spectres qu'elle avait rencontrés dans le royaume des morts la tiraient vers eux comme s'ils voulaient la noyer. Paniqué, Richard la prit par les épaules et la força à se tourner vers lui.

— Kahlan, regarde-moi ! Regarde-moi !

— Dennee…, souffla la jeune femme en essayant de se dégager.

— Kahlan !

— Je suis si seule… Et j'ai tellement peur !

— Kahlan, je suis avec toi ! Regarde-moi !

Elle continua à sangloter, les yeux fermés, le souffle de plus en plus court. Puis elle leva de nouveau les paupières. À l'évidence, elle ne voyait pas Richard, mais un lieu inconnu…

— Tu n'es pas seule ! Je suis là, et je ne t'abandonnerai pas !

— Je suis si seule…

Richard la secoua pour la forcer à l'écouter. La peau froide et mortellement pâle, elle ne respirait presque plus.

— Je suis là ! Tu n'es pas seule !

Désespéré, il la secoua de nouveau, mais rien n'y faisait. Elle allait mourir !

De plus en plus paniqué, Richard fit la seule chose qui lui vint à l'esprit. Chaque fois qu'il avait eu peur, il s'était montré capable de contrôler ce sentiment. Et une grande force naissait de ce processus. S'il essayait maintenant, peut-être communiquerait-il un peu de cette puissance à Kahlan.

Il ferma les yeux, bannit sa peur, étouffa sa panique et chercha à atteindre un calme intérieur total. Puis il se concentra sur la force qui l'habitait. Dans son esprit ainsi apaisé, il tordit le cou à ses angoisses et focalisa ses pensées sur la force que lui conférait sa quiétude.

Le royaume des morts ne s'emparerait pas de son amie !

— Kahlan, dit-il d'une voix égale, laisse-moi t'aider. Tu n'es pas seule. Je suis là et je peux te secourir. Prends ma force !

Il serra plus violemment les épaules de la jeune femme et la sentit trembler tandis qu'elle luttait pour respirer entre ses sanglots. Alors, il imagina qu'il lui communiquait sa force comme si elle coulait de ses mains, pénétrant dans son corps et dans son esprit pour l'arracher aux ténèbres. Dans cette obscurité plus noire que tout, il serait l'étincelle de vie et de lumière qui la ramènerait au monde des vivants.

— Kahlan, je suis là et je ne t'abandonnerai pas. Tu n'es pas seule. Fais-moi confiance ! (Il lui serra encore les épaules.) Reviens vers moi, je t'en supplie !

Il pensa à une lumière chaude et vivante avec l'espoir que ça aiderait la jeune femme.

Je vous en prie, révérés fantômes, permettez-lui de la voir. La lumière la sauvera ! Et laissez-la utiliser ma force…

— Richard ? appela Kahlan comme si elle le cherchait dans la nuit.

— Je suis là, répéta-t-il. Je ne t'abandonnerai pas ! Reviens vers moi !

Kahlan recommença à respirer et parut de nouveau le voir. Du soulagement s'afficha sur son visage quand elle le reconnut, et elle pleura d'une façon plus normale. Se laissant aller contre lui, elle s'accrocha à son corps comme s'il était un rocher dans une rivière déchaînée. Il la serra contre lui et la laissa sangloter en lui murmurant des paroles de réconfort. Après avoir eu aussi peur que le royaume des morts l'emporte, il ne la laisserait plus jamais s'éloigner de lui !

Il tendit une main, saisit la couverture et la tira de nouveau sur les épaules de Kahlan. Elle se réchauffait vite, un signe qu'elle ne risquait sans doute plus rien. Mais le royaume des morts avait sur elle une emprise inquiétante. Cela n'aurait pas dû arriver. Kahlan n'y était pas restée si longtemps que ça, après tout…

Richard ignorait comment il avait réussi à la tirer de là. Mais ça avait été de justesse !

À la lueur rougeâtre du feu, le pin-compagnon semblait de

nouveau un refuge sûr. Hélas, c'était une illusion…

Richard garda longtemps Kahlan dans ses bras. Il lui caressa la tête et la berça comme une enfant. À la façon dont elle s'accrochait à lui, il comprit que personne ne l'avait réconfortée ainsi depuis très longtemps.

Même s'il ignorait tout des sorciers et de leur art, nul n'aurait chargé Kahlan de traverser la frontière sans une raison impérieuse. Qu'y avait-il d'assez important pour envoyer quelqu'un dans le royaume des morts ?

Kahlan s'écarta de lui et se raidit, rose de confusion.

— Désolée… Je n'aurais pas dû te toucher ainsi… J'étais…

— Aucun problème… La première mission d'un ami est d'offrir une épaule pour pleurer…

Elle acquiesça, mais ne se détendit pas. Richard sentit qu'elle ne le quittait pas des yeux pendant qu'il retirait la soupe du feu, histoire qu'elle refroidisse un peu.

— Comment as-tu fait ça ? demanda-t-elle pendant qu'il remettait du bois dans les flammes.

— Fait quoi ? demanda-t-il.

— Poser des questions qui ont généré des images dans ma tête et m'ont contrainte à répondre alors que je n'en avais pas l'intention ?

— Eh bien… Zedd me demande souvent la même chose… (Il haussa les épaules, mal à l'aise.) Je suis né comme ça, c'est tout… Parfois, je me dis que c'est une malédiction. (Il cessa d'alimenter le feu et se tourna vers elle.) Kahlan, je suis navré d'avoir voulu savoir ce que tu as vu. C'était stupide ! Parfois, mon bon sens est aveuglé par la curiosité. Désolé de t'avoir fait souffrir. Mais le royaume des morts te rappelait à lui… et ça n'aurait pas dû se produire. Je me trompe ?

— Non, tu as raison. On aurait dit que quelqu'un attendait de me capturer dès que j'y repenserais… Sans toi, j'aurais pu être perdue pour toujours. Mais j'ai vu une lueur dans l'obscurité. J'ignore comment tu es parvenu à me ramener…

— Tu t'en es peut-être sortie simplement parce que tu n'étais pas seule…, avança Richard en prenant la cuiller.

— Peut-être…, répéta Kahlan sans conviction.

— Je n'ai qu'un couvert, il faudra partager. (Il plongea la cuiller dans la soupe, la porta à sa bouche, souffla dessus et goûta.) J'ai déjà fait mieux, mais c'est toujours meilleur qu'un coup de pied dans l'arrière-train !

Sa plaisanterie eut l'effet recherché : Kahlan sourit.

Ravi, il lui tendit la cuiller.

— Si je dois t'aider à échapper au prochain *quatuor,* il me faut des réponses. Et je crains que nous n'ayons pas beaucoup de temps.

— C'est vrai… Ne t'en fais pas, je tiendrai le coup.

Richard la laissa manger un peu avant de continuer :

— Que s'est-il passé après l'apparition des frontières ? Et qu'est devenu le grand sorcier ?

Kahlan pêcha un morceau de saucisse dans la soupe avant de lui rendre la cuiller.

— Il est arrivé quelque chose un peu avant l'avènement des frontières. Alors que le sorcier était concentré sur le contrôle de la magie, Panis Rahl a trouvé un moyen de se venger. Il a envoyé un *quatuor* assassiner sa femme et sa fille.

— Et qu'a fait le sorcier ?

— Il a repoussé la magie de Rahl et l'a confinée en D'Hara pendant que la frontière se matérialisait. Au moment exact où elle apparaissait, il a envoyé une boule de feu à travers, pour qu'elle soit en contact avec la mort et acquière la puissance des deux mondes. Puis les frontières apparurent, infranchissables…

Si Richard n'avait jamais entendu parler de boules de feu, il imagina très bien ce que c'était.

— Quel fut le sort de Panis Rahl ?

— On ne peut pas le dire à cause des frontières… Mais je suis sûre que personne n'aimerait échanger son destin contre le sien.

Richard lui tendit la cuiller et la regarda manger en essayant d'imaginer ce que pouvait être le juste courroux d'un sorcier. Kahlan lui rendit le couvert et continua :

— Au début, tout allait bien, mais quand le Conseil des Contrées du Milieu a commencé à prendre des initiatives, le grand sorcier affirma qu'il était corrompu. Sa position avait un rapport avec la magie. Il a découvert que le Conseil n'avait pas respecté leurs accords sur la façon de la contrôler. Selon lui, le goût des richesses et les actes inconsidérés des conseillers risquaient de provoquer des horreurs pires que celles de la guerre. Ces hommes pensaient savoir mieux que lui comment gérer la magie. Pour des raisons politiques, ils ont nommé un de leurs sbires à un poste que seul un sorcier était habilité à affecter. Furieux, il leur a dit que c'était à lui de déterminer qui devait occuper cette position. Cette nomination le regardait ! Il avait formé d'autres sorciers, mais leur cupidité les poussa à prendre le parti du Conseil. Fou de rage, le grand sorcier déclara que sa femme et sa fille étaient mortes pour rien. Résolu à punir les conseillers, il prit la pire mesure possible : les abandonner et les laisser souffrir des conséquences de leurs actes.

Richard sourit. Tout à fait le genre de réaction qu'aurait eu son vieil ami Zedd !

— Puisqu'ils savaient si bien ce qu'il fallait faire, ajouta Kahlan, ils n'avaient pas besoin de lui. Un peu plus tard, il disparut dans la

nature. Mais avant de s'en aller, il invoqua une Toile de Sorcier…

— Une quoi ? coupa Richard.

— C'est le nom d'un sort… Après son départ, personne dans les Contrées du Milieu ne se souvint plus de son nom ou de son apparence. Depuis, nul ne sait où il est ni comment il s'appelle.

Kahlan ajouta des brindilles dans le feu et se perdit dans ses pensées. Richard mangea en attendant qu'elle reprenne le fil de son histoire.

— Au début de l'hiver dernier, dit-elle après quelques minutes de réflexion, le Mouvement a commencé…

— Quel mouvement ? demanda Richard, la cuiller en suspension à quelques pouces de ses lèvres.

— Le Mouvement de Darken Rahl. Il semblait jaillir de nulle part. D'un seul coup, des milliers de gens, dans les grandes villes, se sont mis à scander son nom. Ils l'appelaient « Petit Père Rahl » et le tenaient pour le plus grand pacifiste qui eût jamais vécu. C'est le fils de Panis Rahl et il vit en D'Hara, de l'autre côté de la frontière. Comment ces gens ont-ils entendu parler de lui ?

Elle marqua une pause pour que Richard saisisse l'importance de cette question.

— Puis les garns ont traversé la frontière. Des dizaines de malheureux sont morts avant que la population décide de ne plus sortir la nuit.

— Comment ces monstres ont-ils traversé ?

— La frontière s'affaiblissait, mais personne ne le savait. Comme la partie supérieure s'est délitée la première, les monstres ont pu la survoler. Au printemps, il ne restait plus rien de la frontière. Alors, l'Armée du Peuple pour la Paix, la force de Darken Rahl, est entrée dans nos grandes villes. Au lieu de combattre le conquérant, les peuples des Contrées du Milieu ont jeté des fleurs sur son passage ! Ceux qui refusaient furent pendus…

— Par l'armée de Rahl ?

— Non, par leurs concitoyens… Ils les accusaient de menacer la paix. Donc, ils les exécutaient ! L'Armée du Peuple n'a pas levé le petit doigt. Les membres du Mouvement en ont profité pour claironner que Darken Rahl avait démontré sa volonté de vivre en paix. Après tout, son armée ne tuait pas les résistants. Mieux encore, elle finit par intervenir pour faire cesser les massacres ! Depuis, les réfractaires sont envoyés dans des camps où on les rééduque. Ils découvrent la grandeur du Petit Père Rahl et apprennent ce qu'est un véritable pacifiste.

— Bien entendu, on les incite aussi à le vénérer ?

— Les convertis comptent parmi les plus fanatiques. Beaucoup passent leurs journées à répéter son nom…

— Donc, les Contrées du Milieu ne se sont pas battues ?

— Darken Rahl a demandé au Conseil de se joindre à lui pour défendre la paix. Les conseillers dociles furent tenus pour des défenseurs de l'harmonie universelle. Ceux qui refusèrent, accusés de trahison, furent exécutés sur-le-champ par Darken Rahl en personne.

— De sa propre main ?

— Rahl porte une dague incurvée à sa ceinture, dit Kahlan en fermant les yeux. Et il adore s'en servir. Je t'en prie, Richard, ne me demande pas de décrire ce qu'il a fait à ces hommes. Mon estomac ne le supporterait pas.

— Je voudrais pourtant savoir comment ont réagi les sorciers !

— Ils ont enfin ouvert les yeux. Mais Rahl a proscrit l'usage de la magie. Tout contrevenant serait traité comme un rebelle. Chez moi, Richard, la magie est une composante naturelle de beaucoup d'êtres humains et de créatures. Cela revient à dire qu'on est un criminel parce qu'on a deux bras et deux jambes. Il faudrait donc se les couper ! Ensuite, Rahl a interdit le feu…

— Le feu ? Pourquoi ? demanda Richard.

— Le Petit Père ne donne jamais d'explication… Mais il faut savoir que les sorciers utilisent beaucoup le feu. Hélas, il ne les craint pas. Il a plus de pouvoirs que son père et tous les mages que je connais. Ses fidèles, en revanche, ne sont pas avares d'explications. Selon eux, ayant été utilisé contre le père de Darken, le feu est une offense à la Maison Rahl.

— C'est pour ça que tu voulais t'asseoir devant une bonne flambée ?

— Allumer du feu sans l'autorisation de Rahl ou de ses fidèles est puni de mort dans les Contrées du Milieu. (Kahlan dessina des arabesques dans la poussière avec une brindille.) En Terre d'Ouest, ce sera peut-être pareil. Ton frère aimerait interdire le feu. Et si…

— Notre mère est morte dans un incendie, coupa Richard, exaspéré. C'est pour ça que Michael se méfie du feu. Il n'y a pas d'autres raisons ! Et il n'a jamais parlé de l'interdire, seulement d'éviter que d'autres personnes soient blessées ou tuées. Il n'y a rien de mal à vouloir empêcher les gens de souffrir.

— Te faire souffrir ne semble pas le déranger…

Richard inspira à fond pour se calmer.

— C'est ce qu'on pourrait croire, mais tu ne le comprends pas. C'est sa façon d'être. Il ne veut pas vraiment me nuire. (Richard plia les jambes et passa les bras autour de ses genoux.) Après la mort de notre mère, Michael a surtout fréquenté ses amis. Puis il s'est lié avec tous les gens qu'il jugeait importants. Certains étaient prétentieux et

arrogants. Notre père les détestait et il ne le cachait pas. Ils se sont souvent disputés à ce sujet.

» Un jour, père a rapporté à la maison un vase avec de petites silhouettes sculptées sur le col, comme si elles dansaient autour. Il était fier de sa découverte, une pièce très ancienne dont il espérait tirer une pièce d'or. Michael prétendit qu'il pouvait obtenir beaucoup plus que ça. Comme d'habitude, ils se querellèrent. Puis notre père céda et le laissa se charger de la vente. L'affaire conclue, il revint et jeta quatre pièces d'or sur la table. Père les contempla un long moment. Enfin, très calmement, il déclara que le vase ne valait pas ça. Qu'avait donc raconté Michael à ses clients ? Ce qu'ils avaient envie d'entendre, répondit mon frère.

» Quand père voulut ramasser les pièces, Michael posa une main dessus. Il en prit trois et lui en laissa une, puisque c'était ce qu'il s'attendait à recevoir. « Voilà ce que valent mes amis, George ! » lança-t-il en guise de conclusion.

» C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom… Père ne l'a jamais autorisé à vendre un autre objet. Mais sais-tu ce que Michael a fait de l'argent ? Dès que notre père repartit en voyage, il alla régler les dettes de la famille. Et il ne s'est rien acheté pour lui !

» Michael agit parfois brutalement, comme aujourd'hui, en parlant de notre mère en public, puis en me montrant du doigt. Mais je sais qu'il se soucie de l'intérêt général. Il refuse que des gens soient blessés par le feu. Rien de plus ! Parce qu'il veut le bien de tous, il espère empêcher d'autres personnes de vivre un drame comme le nôtre.

Kahlan continua à dessiner dans la poussière sans lever les yeux. Puis elle jeta sa brindille dans le feu.

— Désolée, Richard… Je ne devrais pas être si méfiante… Je sais que perdre sa mère est une terrible épreuve. Tu as raison au sujet de Michael. (Elle leva enfin les yeux.) Je suis pardonnée ?

— Bien sûr, dit Richard. Si j'avais subi ce que tu as subi, j'aurais tendance à voir le mal partout. Navré de m'être emporté. Si tu me pardonnes aussi, je te laisserai finir la soupe !

Kahlan approuva d'un sourire et accepta sa proposition.

Richard brûlait d'entendre la suite de son histoire. Il la regarda pourtant manger en silence avant de demander :

— Les forces de D'Hara occupent toutes les Contrées du Milieu ?

— Mon pays est très vaste… L'Armée du Peuple a seulement conquis quelques grandes villes. Dans beaucoup d'endroits, les gens ignorent tout de l'Alliance. Rahl ne s'en soucie guère. Pour lui, c'est un problème secondaire. Les sorciers ont découvert son véritable objectif : s'approprier la magie dévoyée par le Conseil. Celle qui mettait en fureur le grand sorcier. S'il la contrôle, Rahl régnera sur le monde sans avoir à se battre…

» Cinq sorciers se sont aperçus qu'ils avaient eu tort et que leur maître disait vrai. Pour se racheter à ses yeux, ils ont tenté de sauver les Contrées du Milieu – et ton pays – du désastre qui les guette si Rahl obtient ce qu'il veut. Ils se sont lancés à la recherche du grand sorcier. Mais Rahl le traque aussi…

— Cinq sorciers, as-tu dit ? Combien sont-ils en tout ?

— Ils étaient sept : le maître et ses six disciples. Le grand sorcier a disparu et un de ses élèves vend ses services à une reine. Un comportement déshonorant pour un membre de sa profession. (Kahlan réfléchit quelques instants.) Comme je te l'ai dit, les cinq autres sont morts. Avant de périr, ils ont fait fouiller de fond en comble les Contrées du Milieu. Mais leur maître n'y était plus…

— Ils en ont déduit qu'il était en Terre d'Ouest ?

Kahlan laissa tomber la cuiller dans le récipient vide.

— Oui. Et ils devaient avoir raison.

— Et ils croyaient que leur maître arrêterait Darken Rahl alors qu'ils ne le pouvaient pas ?

Quelque chose clochait dans cette histoire. Richard n'était plus très sûr de vouloir connaître la suite…

— Non, répondit Kahlan, le grand sorcier n'est pas assez puissant pour vaincre Rahl. Ce que voulaient ses disciples – et qui nous épargnera tout le mal à venir – c'était qu'il identifie la personne qu'il est le seul à pouvoir nommer au poste dont je parlais tout à l'heure.

Au soin que Kahlan mettait à choisir ses mots, Richard comprit qu'elle jonglait avec des secrets qu'il n'était pas censé connaître. Il n'insista pas et posa une question qui ne risquait pas de la mettre dans l'embarras.

— Pourquoi ne sont-ils pas venus eux-mêmes lui demander d'agir ?

— Parce qu'ils redoutaient un refus. Et qu'ils n'avaient pas le pouvoir de le contraindre…

— Cinq sorciers impuissants face à un seul ?

Kahlan eut un sourire sans joie.

— Ils étaient ses disciples. De simples mortels qui désiraient devenir des sorciers. Ils n'étaient pas nés avec le don. Leur maître, lui, avait deux sorciers pour parents. Le pouvoir coule dans son sang, pas seulement dans son esprit. Ses élèves n'auraient jamais pu l'égaler et encore moins le contraindre à quoi que ce fût.

Kahlan se tut.

— Alors…, souffla Richard.

Il n'ajouta rien. Une façon de lui laisser deviner sa question suivante… à laquelle il entendait avoir une réponse.

Qu'elle consentit à lui donner dans un murmure.

— Alors, ils m'ont envoyée parce que je peux le faire,

contrairement à eux.

Tandis que le feu crépitait presque joyeusement, Richard sentit la tension de son amie et devina qu'elle n'en dirait pas plus sur ce sujet. Il ne la pressa pas de questions, désireux qu'elle se sente en sécurité.

Quand il posa une main sur son avant-bras, elle mit la sienne dessus…

— Et comment comptes-tu retrouver ce sorcier ?

— Je n'en sais rien… La seule certitude, c'est que je dois le dénicher très vite. Sinon, nous sommes tous perdus.

Richard réfléchit un court moment.

— Zedd nous aidera ! dit-il. Il lit dans les nuages. Retrouver une personne disparue entre dans ses attributions.

— Ton ami pratique la magie ? demanda Kahlan, soudain méfiante. En Terre d'Ouest, elle n'est pas censée exister ?

— Selon lui, ça n'a rien de magique et tout le monde peut apprendre. Il a essayé de m'enseigner son art et il se moque toujours de moi quand je lance un truc du genre : « Eh bien, on dirait qu'il va pleuvoir… » Puis il roule de gros yeux et s'écrie : « La magie ! Tu dois être un grand sorcier, mon garçon, pour regarder le ciel et prédire aussi bien l'avenir ! » Kahlan éclata de rire. Un son qui mit du baume sur le cœur de Richard.

Malgré toutes les questions restées sans réponse, il décida de la laisser tranquille. Elle était loin de lui avoir tout dit, mais il en savait quand même un peu plus. L'important, à présent, était de trouver le sorcier puis de se mettre à l'abri. Un autre *quatuor* arriverait bientôt. Il leur faudrait filer vers l'ouest pendant que le sorcier ferait le nécessaire – quoi que ça puisse être.

Kahlan ouvrit la bourse qu'elle portait à la ceinture et en sortit un sachet de toile huilée. Elle l'ouvrit et passa un index dans la substance brunâtre qu'il contenait.

— Cet onguent accélérera la guérison des piqûres de mouches. Tourne la tête !

Le baume soulagea aussitôt Richard, qui reconnut l'odeur de certaines plantes médicinales dont Zedd lui avait enseigné l'usage. Il savait fabriquer un onguent similaire – mais avec de la fleur d'aum – qui supprimait la douleur en cas de blessure.

Kahlan finit de le traiter et s'occupa de ses propres lésions.

Richard leva sa main rouge et gonflée.

— Mets-en un peu là-dessus, s'il te plaît…

— Que t'est-il arrivé ?

— Une épine m'a attaqué, ce matin.

Kahlan appliqua doucement l'onguent sur sa plaie.

— Je n'ai jamais vu une épine faire de pareils dégâts…

— Elle était très agressive ! J'irai mieux demain au réveil.

L'onguent ne lui fit pas autant de bien qu'il l'espérait. Mais il affirma le contraire pour ne pas inquiéter son amie. Comparée aux soucis de Kahlan, sa main blessée n'était rien !

Il la regarda refermer le sachet avec une lanière de cuir et le remettre dans sa bourse.

— Richard, demanda-t-elle, pensive, as-tu peur de la magie ?

Il prit le temps de réfléchir avant de répondre.

— Elle m'a toujours fasciné. Un art très excitant, à mes yeux. À présent, je sais aussi qu'elle peut être dangereuse. En somme, c'est comme les gens : on reste aussi loin que possible de certains, et on a beaucoup de chance de connaître les autres.

Kahlan sourit, satisfaite de sa réponse.

— Richard, avant de pouvoir dormir, je dois faire quelque chose… Invoquer une créature magique, pour être précise. Si tu promets de ne pas avoir peur, je te laisserai la voir. Une chance qui ne se présentera pas souvent à toi. Peu de gens ont vu cette créature, et bien peu la verront à l'avenir. Mais tu dois jurer de sortir et d'aller faire un tour dehors quand je te le demanderai. À ton retour, tu ne devras pas me poser de questions. Je suis épuisée et il faut que je dorme…

— Promis, dit Richard, flatté par l'honneur qu'elle lui faisait.

Kahlan rouvrit sa bourse et en sortit une fiole fermée par un bouchon. Des lignes bleu et argent s'entrecroisaient sur le verre et une lumière brillait à l'intérieur de l'étrange réceptacle.

Les yeux de Kahlan se plantèrent dans ceux du jeune homme.

— Cette créature, une flamme-nuit, se nomme Shar. Il est impossible de la voir pendant la journée… Shar fait partie de la magie qui m'a aidée à traverser la frontière. Elle fut mon guide. Sans elle, je me serais perdue à jamais…

Des larmes perlèrent aux paupières de Kahlan. Mais sa voix ne trembla pas.

— Ce soir, elle va mourir. Shar ne peut pas vivre si loin de ses semblables, et elle n'a pas la force de retraverser la frontière. Elle s'est sacrifiée pour moi parce que son peuple, comme beaucoup d'autres, périra si Darken Rahl arrive à ses fins.

Kahlan retira le bouchon et posa la fiole sur le plat de sa main.

Une volute de lumière s'échappa du petit récipient. Flottant dans l'air, elle conféra une vive lueur argentée à tout ce qui se trouvait dans le refuge végétal. Quand elle s'immobilisa entre les deux jeunes gens, la lumière s'adoucit.

Bouche bée, Richard regarda la fragile entité et n'en crut pas ses oreilles quand elle parla d'une toute petite voix.

— Bonsoir, Richard Cypher…

— Bonsoir à toi, Shar, souffla le jeune homme.

— Merci d'avoir aidé Kahlan, ce matin. En agissant ainsi, tu as également servi mon peuple. Si tu as un jour besoin de mes semblables, pour qu'ils accourent, il suffira que tu dises mon nom. Car aucun ennemi ne peut le connaître…

— Merci, Shar, mais je doute d'aller un jour dans les Contrées du Milieu. Dès que nous aurons trouvé le sorcier, nous filerons vers l'ouest pour échapper aux hommes qui veulent nous tuer.

La flamme-nuit tourna lentement dans l'air, comme si elle réfléchissait. Sa lumière argentée douce et tiède caressa le visage de Richard.

— Si c'est ce que tu veux, fit-elle, il doit en être ainsi.

Richard fut soulagé de l'entendre dire cela.

Shar recommença à tourner sur elle-même. Puis elle s'arrêta net.

— Mais sois prévenu : Darken Rahl vous traque tous les deux et il ne renoncera pas. Si vous fuyez, il vous poursuivra. C'est une certitude ! Et contre lui, vous serez impuissants. Il vous abattra très bientôt !

La bouche sèche, Richard parvint à peine à déglutir. Si c'était pour en arriver là, le garn les aurait tués vite, et tout aurait déjà été fini !

— Shar, n'avons-nous aucun moyen de nous en sortir ?

La créature s'immobilisa de nouveau.

— Si tu lui tournes le dos, tes yeux ne le verront pas. Il te piégera. La chasse est son plus grand plaisir.

— N'y a-t-il rien à faire ?

Shar tourbillonna de nouveau. Cette fois, avant de s'immobiliser, elle approcha de Richard.

— Une bien meilleure question, Richard Cypher ! La réponse est enfouie au plus profond de toi-même. Il faut la chercher. Sinon, il vous abattra tous les deux. Bientôt !

— Dans combien de temps ? demanda Richard avec une agressivité qu'il ne parvint pas à contrôler.

Shar recula un peu.

Richard fit un pas en avant, résolu à ne pas laisser passer cette occasion d'apprendre quelque chose d'utile.

Shar s'immobilisa.

— Le premier jour de l'hiver, Richard Cypher, quand le soleil brillera dans le ciel… Si Darken Rahl ne vous a pas tués avant – et s'il n'est pas vaincu – mes semblables mourront à ce moment-là. Et vous aussi. Rahl aimera beaucoup ça !

Richard se tut un instant, perplexe. Quelle était la meilleure façon d'interroger un point lumineux tourbillonnant ?

— Shar, Kahlan essaie de sauver tes semblables. Et moi, je tente de l'aider. Tu as sacrifié ta vie pour cela. Si nous échouons, tout le monde

mourra, comme tu viens de le dire. Si tu sais quelque chose qui nous permettra de vaincre Rahl, je te supplie de me le révéler !

Sans cesser de tourner sur elle-même, la créature de lumière décrivit un cercle dans le refuge. Après avoir illuminé tous les coins où elle passait, elle s'arrêta devant lui.

— Je t'ai déjà donné la solution. Elle est en toi. Trouve-la, ou meurs ! Désolée, Richard Cypher, j'aurais aimé en faire plus. Mais je ne sais rien de la réponse, à part qu'elle est en toi…

Richard acquiesça et se passa une main dans les cheveux. Qui était le plus frustré ? Lui ou Shar ? Il tourna la tête et vit que Kahlan était assise, très calme, les yeux rivés sur la petite créature.

La flamme-nuit attendit en tournant sur elle-même.

— Très bien… Peux-tu au moins me dire pourquoi Rahl veut me tuer ? Seulement parce que j'ai aidé Kahlan, ou y a-t-il une autre raison ?

Shar s'approcha.

— Il y a une autre raison. Mais elle est secrète !

— Quoi ! s'exclama Richard en se levant d'un bond.

La créature suivit son mouvement.

— Je ne sais rien de plus… Désolée… Mais il veut ta mort, c'est certain.

— Comment s'appelle le grand sorcier ?

— Une très bonne question, Richard Cypher. Hélas, je l'ignore.

Le jeune homme se rassit et se prit la tête entre les mains. Shar tourbillonna de plus belle, projetant des colonnes de lumière, et décrivit des cercles autour de sa tête. Il comprit qu'elle essayait de le réconforter. À l'agonie, cette créature se souciait quand même de lui ! Il ravala la boule qui se formait dans sa gorge.

— Shar, merci d'avoir aidé Kahlan… Aussi courte qu'elle semble devoir être, ma vie a été prolongée parce que Kahlan m'a empêché de commettre une folie, aujourd'hui. Et la connaître est pour moi un grand bonheur ! Sois bénie d'avoir aidé mon amie à traverser la frontière.

Il sentit ses yeux s'embuer de larmes.

Shar s'approcha encore et lui caressa le front. Soudain, il lui sembla entendre sa voix résonner dans sa tête plutôt qu'à ses oreilles.

— Richard Cypher, je pleure de ne pas connaître les réponses qui pourraient te sauver. Si je les détenais, sois certain que je te les livrerais de bon cœur. Mais je sais qu'il n'y a que du bon en toi et je te fais confiance. Tu as ce qu'il faut pour réussir. Quand viendra le temps où tu douteras de toi-même, ne renonce pas. Souviens-toi que je croyais en toi et en tes chances de succès. Tu es un être d'exception, Richard Cypher. Aie confiance en toi et protège Kahlan !

Richard s'aperçut que des larmes jaillissaient à flot de ses paupières pourtant closes. Dans sa gorge, la boule l'empêchait de respirer.

— Aucun garn ne rôde dans les environs…, dit Shar. S'il te plaît, laisse-moi seule avec Kahlan. Mon heure a sonné.

— Adieu, Shar. Te rencontrer fut un honneur.

Richard sortit sans un regard en arrière.

Quand il fut parti, Shar vint léviter devant Kahlan et s'adressa à elle selon le protocole requis.

— Mère Inquisitrice, il ne me reste plus beaucoup de temps. Pourquoi ne lui as-tu pas révélé qui tu es ?

Les épaules voûtées et les mains sur son giron, Kahlan ne détourna pas son regard du feu.

— Shar, je ne pouvais pas. C'est trop tôt…

— Inquisitrice Kahlan, ce n'est pas loyal. Richard Cypher est ton ami.

— Ne comprends-tu pas ? cria Kahlan, en larmes. C'est pour ça que je ne peux pas lui dire ! S'il savait la vérité, il me retirerait son amitié et se détournerait de moi. Tous les gens ont peur des Inquisitrices ! Mais lui, il me regarde dans les yeux… Personne d'autre n'en a le courage ! Et nul être vivant ne lit en moi comme lui ! Ses yeux me rassurent. Être à ses côtés fait sourire mon cœur…

— Et si quelqu'un d'autre lui révèle la vérité avant toi ? Ce serait pire…

Kahlan regarda la flamme-nuit, les yeux pleins de larmes.

— Je lui dirai tout avant que ça arrive.

— Inquisitrice Kahlan, tu joues avec le feu. S'il tombe amoureux de toi, tes révélations lui briseront le cœur.

— Non, ça ne se passera pas comme ça !

— Tu le choisiras ?

— Jamais ! cria Kahlan, horrifiée.

Shar recula, comme effrayée, puis revint flotter devant le visage de la jeune femme.

— Inquisitrice Kahlan, tu es la dernière de tes semblables. Darken Rahl a tué toutes les autres. Même ta sœur Dennee. La Mère Inquisitrice doit se choisir un compagnon !

— Je ne ferai pas ça à un homme que j'apprécie. Aucune Inquisitrice ne s'abaisserait à cela !

— Désolée, Mère Inquisitrice, mais tu devras choisir…

Kahlan releva les jambes, les entoura de ses bras et posa la tête sur ses genoux. Les épaules secouées de sanglots, elle s'abandonna à son

chagrin, ses cheveux ondulant autour de son visage. Pour la réconforter, Shar décrivit des cercles autour de sa tête et l'inonda de colonnes de lumière argentée.

Elle continua jusqu'à ce que Kahlan cesse de pleurer, puis s'immobilisa de nouveau devant son visage.

— Il n'est pas facile d'être une Mère Inquisitrice… Désolée, Kahlan.

— Pas facile…, répéta la jeune femme.

— Oui. Un grand poids pèse sur tes épaules.

— Un grand poids, oui…

Shar se posa sur le bras de son amie et ne bougea plus, la laissant contempler en paix la lente agonie du feu de camp.

Puis elle s'envola et reprit sa position devant les yeux de Kahlan.

— J'aurais aimé rester plus longtemps avec toi… Et avec Richard Cypher. Il pose de très bonnes questions. Mais je n'ai plus la force de tenir. Pardonne-moi de devoir mourir…

— Shar, je jure de me sacrifier, s'il le faut, afin d'arrêter Darken Rahl. Oui, pour sauver ton peuple et tous les autres !

— J'ai confiance en toi, Inquisitrice Kahlan. Aide Richard ! (Shar approcha encore.) S'il te plaît, avant que je meure, veux-tu me toucher ?

Kahlan recula jusqu'à ce que son dos heurte le tronc de l'arbre.

— Non… Je t'en supplie, ne me demande pas ça !

L'Inquisitrice plaqua ses doigts tremblants sur sa bouche pour étouffer ses sanglots.

Shar avança encore.

— Je t'en prie, Mère Inquisitrice ! Si loin des miens, je souffre tant de la solitude. Et je ne les reverrai jamais ! Cela fait si mal. La vie me quitte, Inquisitrice Kahlan. Par pitié, utilise ton pouvoir ! Touche-moi et adoucis mon agonie. Permets-moi de mourir emportée par une rivière d'amour. J'ai sacrifié ma vie pour toi sans rien te demander. Alors, s'il te plaît, à présent que je m'en vais…

Shar n'émettait plus qu'une lueur diffuse qui diminuait à chaque seconde. En larmes, Kahlan garda sa main gauche sur sa bouche. Mais elle tendit la droite et le bout de ses doigts entra en contact avec la flamme-nuit.

Il y eut comme un coup de tonnerre silencieux. L'onde de choc fit vibrer le refuge. Des aiguilles mortes tombèrent en pluie. Certaines s'embrasèrent dès qu'elles touchèrent les flammes du feu de camp.

La lumière de Shar passa de l'argenté au rose et devint presque aveuglante.

— Merci, Kahlan, souffla la flamme-nuit. Et adieu, ma tant aimée…

L'étincelle de lumière et de vie s'éteignit à tout jamais.

Après le coup de tonnerre silencieux, Richard attendit un peu avant de retourner dans leur refuge. Il trouva Kahlan assise devant le feu, les bras autour de ses jambes et la tête sur ses genoux.

— Shar ? demanda-t-il.

— Elle est partie, répondit Kahlan d'une voix lointaine.

Sans un mot, Richard la prit par le bras, la tira jusqu'au matelas d'herbes sèches et la força à s'allonger. Elle se laissa faire sans résister.

Il posa la couverture sur elle et mit une couche d'herbes dessus pour l'isoler de l'air plus frais de la nuit. Enfin, il se glissa dans ce lit de fortune.

Kahlan se tourna sur le côté et plaqua ses épaules contre lui, comme un enfant qui se blottit près de ses parents quand le danger approche.

Le jeune homme le sentait aussi. Une menace mortelle fondait sur eux.

Kahlan s'endormit comme une masse. Richard s'étonna de ne pas avoir froid. Pourtant, il aurait dû…

Sa main le faisait atrocement souffrir.

Il resta étendu les yeux ouverts et pensa à l'étrange roulement de tonnerre silencieux. Kahlan était puissante… Que ferait-elle pour contraindre le grand sorcier à lui obéir ?

Cette question et ses implications le terrifièrent. Par bonheur, il s'endormit assez vite pour ne pas se torturer davantage…

Chapitre 6

Le lendemain, au réveil, Richard comprit que sa blessure à la main n'était pas bénigne. La fièvre le menaçait. Le front brûlant à certains moments – et les vêtements imbibés de sueur – il tremblait de froid l'instant d'après. La douleur, dans son crâne, finissait par lui donner la nausée, et l'idée de manger le rendait malade. Il ne pouvait rien contre ces symptômes, sinon espérer que Zedd l'aiderait. Comme ils étaient presque arrivés, il décida de ne pas alarmer Kahlan.

Son sommeil avait été hanté de cauchemars, mais il n'aurait su dire si c'était à cause de la fièvre ou de ce qu'il avait appris. Les propos de Shar le troublaient plus que tout : trouver la vérité ou mourir ! Rien de très enthousiasmant…

Le ciel légèrement couvert et la lumière grisâtre annonçaient la venue prochaine de l'hiver. Par bonheur, les grands arbres qui flanquaient la piste, serrés les uns contre les autres, faisaient rempart à la bise. Dans ce sanctuaire rempli du parfum des sapins baumiers, les voyageurs étaient à l'abri du souffle glacé de la nature.

Kahlan et Richard traversèrent un ruisseau, près d'un barrage érigé par des castors, et découvrirent une étendue de fleurs sauvages dont les corolles jaune et bleu pâle couvraient le sol d'un ravin chichement boisé.

Kahlan s'arrêta pour cueillir quelques fleurs. Avisant un morceau de bois mort en forme de conque, elle entreprit de disposer les fleurs dans sa partie creuse.

Richard pensa que sa compagne devait mourir de faim. Sachant qu'il trouverait un pommier non loin de là, il alla faire sa cueillette pendant qu'elle continuait à s'occuper des fleurs. Quand on rendait visite à Zedd, apporter de la nourriture était toujours une bonne idée.

Il termina le premier et attendit, adossé à un tronc, curieux de voir où Kahlan voulait en venir. Quand elle fut satisfaite de son travail, elle souleva l'ourlet de sa robe, s'agenouilla près du ruisseau et mit le morceau de bois à l'eau. Accroupie, les bras croisés, elle regarda un moment le petit radeau chargé de fleurs dériver sur l'onde paisible. Puis elle se retourna, aperçut Richard et s'approcha de lui.

— Une offrande à la mémoire de nos mères, dit-elle. Pour leur demander de nous protéger et de nous aider à trouver le grand sorcier. (Elle se tut, le dévisagea et se rembrunit.) Richard, quelque chose ne va pas ?

Il lui tendit une pomme.

— Pas de problème… Tiens, mange ça…

Elle écarta son bras d'une main et, de l'autre, le prit à la gorge, soudain transformée en furie.

— Pourquoi me fais-tu ça ? cria-t-elle.

Décontenancé, Richard se raidit. Une petite voix lui souffla qu'il ferait mieux de ne pas bouger.

— Tu n'aimes pas les pommes ? Navré, mon amie… Mais je te trouverai autre chose à manger !

— Comment as-tu appelé ces fruits ? demanda Kahlan, visiblement troublée.

— Des pommes, répéta Richard, toujours immobile. Tu ne sais pas ce que c'est ? Elles sont délicieuses, crois-moi. Tu pensais qu'il s'agissait de quoi ?

Kahlan relâcha un peu sa prise.

— Tu consommes ces… pommes ?

— Oui. Tant que j'en trouve…

Embarrassée, et plus du tout en colère, Kahlan le lâcha et mit une main devant sa bouche, les yeux écarquillés.

— Richard, pardonne-moi. J'ignorais que tu pouvais manger ces… choses. Dans les Contrées du Milieu, tous les fruits à la peau rouge sont empoisonnés. J'ai cru que tu voulais me tuer…

La tension se dissipa d'un coup quand le jeune homme éclata de rire. Kahlan l'imita, même si elle tenta de dire que ce n'était pas drôle du tout. Il mordit dans le fruit pour lui montrer qu'il n'y avait aucun danger, puis lui en tendit un autre. Elle l'accepta, mais le regarda longtemps, méfiante, avant de goûter.

— Mais c'est très bon ! (Elle fronça soudain les sourcils et posa une main sur le front de son ami.) Je savais bien que quelque chose n'allait pas. Tu es brûlant de fièvre.

— Je sais, mais nous ne pourrons rien faire avant d'être chez Zedd. Par bonheur, nous arriverons bientôt…

Un peu plus loin sur la piste, ils aperçurent la petite maison de Zedd. Appuyée contre le toit couvert de gazon, une planche servait de rampe d'accès au chat du vieil ami de Richard. L'animal, très âgé, était plus doué pour monter que pour descendre…

Des rideaux blancs en dentelle pendaient aux fenêtres. Sur leurs rebords, des pots de fleurs ajoutaient une note champêtre, même si les végétaux, à ce moment de l'année, avaient séché et s'étaient ratatinés. Les murs en rondins, patinés par l'âge, flanquaient une porte peinte en bleu vif qui semblait souhaiter la bienvenue aux visiteurs. À ce détail près, la demeure se fondait dans le paysage environnant, comme si elle avait tenté de passer inaperçue. Aussi modeste qu'elle fût, cette résidence était dotée d'un porche qui courait tout au long de sa

façade.

La chaise de Zedd, surnommée « raison », était vide. Elle devait son sobriquet à une des habitudes étranges du vieil homme. Dès que quelque chose éveillait sa curiosité, il s'asseyait pour réfléchir à la raison profonde du phénomène. Une fois, il y était resté assis trois jours durant à se demander pourquoi les gens polémiquaient sans fin sur le nombre d'étoiles qui brillaient dans le ciel. Lui même s'en fichait, jugeant la question ridicule. Mais pourquoi ses contemporains y voyaient-ils un sujet de débats passionnés ? Au terme de sa méditation, il avait livré son verdict : sur une question pareille, tout le monde pouvait avoir une opinion sans craindre d'être contredit, puisqu'il était impossible de connaître la réponse. Un bon moyen, selon lui, de passer pour un érudit à peu de frais. Ce problème résolu, il était entré dans la maison et avait consacré trois heures à s'empiffrer.

Richard appela mais n'obtint pas de réponse.

— Je sais où il est ! dit-il à Kahlan. Sur son rocher-nuage, en train de sonder les cieux !

— Son rocher-nuage ?

— L'endroit d'où il adore regarder les nuages. Ne me demande pas pourquoi… Depuis que je le connais, dès qu'il voit un nuage intéressant, il se précipite sur ce rocher pour l'étudier.

Richard avait grandi avec le fameux rocher. Pour lui, ce comportement n'avait rien d'excentrique. Le vieil homme était comme ça, voilà tout…

Ils traversèrent l'étendue d'herbes folles qui entourait la maison et gravirent la colline quasiment chauve où se dressait le rocher-nuage. Leur tournant le dos, Zedd était perché sur la grosse pierre plate, ses bras chétifs écartés tandis que le vent faisait voleter ses cheveux blancs.

Incidemment, le vieil homme était nu comme un ver.

Richard écarquilla les yeux et Kahlan détourna les siens. Les replis de peau blême qui tombaient mollement sur ses articulations donnaient à Zedd des allures de vieux bâton desséché d'une extrême fragilité. Une illusion d'optique, car le vieillard, Richard le savait, n'avait rien de fragile.

Sur ses fesses dépourvues de tout rembourrage de graisse, la peau flasque pendait misérablement…

Il leva un doigt décharné vers le ciel et lança d'une voix chevrotante :

— Je savais que tu allais venir, Richard !

Sa longue tunique unie gisait en boule derrière lui. Richard la ramassa pendant que Kahlan, tout sourires, se détournait pour préserver sa pudeur féminine.

— Zedd, nous avons de la compagnie. Rhabille-toi !

— Tu sais comment j'ai deviné que tu allais venir ? demanda le vieil homme sans esquisser un mouvement.

— Ça doit avoir un rapport avec le nuage qui me suit depuis quelques jours… Maintenant, laisse-moi t'aider à remettre tes frusques !

Zedd se retourna et battit des bras tant il était nerveux.

— Des jours, dis-tu ? Foutaises ! Richard, voilà trois semaines que ce nuage te piste ! Depuis que ton père a été assassiné ! Au fait, je ne t'ai pas vu depuis la mort de George. Où étais-tu ? Je t'ai cherché partout. Mais quand tu décides d'être introuvable, il est plus facile de repérer une aiguille dans une meule de foin !

— J'avais à faire… Lève les bras que je puisse t'habiller…

Richard passa la tunique sur les bras de Zedd, qui se tortilla pour qu'elle tombe plus ou moins élégamment le long de son corps malingre.

— Tu avais à faire ? Étais-tu trop occupé pour lever les yeux au ciel de temps en temps ? Fichtre et foutre, Richard, sais-tu d'où vient ce maudit nuage ?

Le front plissé, Zedd semblait sincèrement inquiet.

— Arrête de jurer comme un charretier ! D'après moi, ce nuage arrive de D'Hara.

Zedd recommença à battre des bras.

— D'Hara ! Bien vu, mon garçon ! Dis-moi, comment as-tu trouvé ça ? À cause de sa densité ? De sa texture ?

De plus en plus excité, Zedd gigotait comme un ver, car il n'était pas satisfait des plis de sa tunique.

— Ni l'un ni l'autre. C'est une supposition fondée sur des informations sans lien direct avec le nuage. Zedd, comme je te l'ai déjà précisé, nous avons de la compagnie…

— Oui, oui, j'avais entendu… (Il éluda la question d'un vague geste de la main.) Des informations sans lien direct, dis-tu ? Voilà qui est très bien… Vraiment bien ! As-tu également appris que c'est très inquiétant, tout ça ? Bien sûr que oui ! (Zedd adorait jouer seul au jeu des questions et des réponses.) Mais pourquoi transpires-tu comme ça ? (Il posa sa main décharnée sur le front de Richard.) Tu as de la fièvre ! M'as-tu apporté à manger ?

Richard avait déjà sorti une pomme de son sac. Deviner que son vieil ami aurait faim n'avait rien d'un exploit. Zedd était affamé en permanence.

Il mordit voracement dans la pomme.

— Zedd, s'il te plaît, écoute-moi… J'ai des ennuis et il me faut ton aide.

Le vieil homme posa les doigts sur le front de Richard. Sans cesser

de mâcher, il lui souleva une paupière du bout du pouce. Penché en avant, il approcha son visage au nez crochu de celui du jeune homme, étudia son œil et recommença la même procédure avec l'autre.

— Je t'écoute toujours, Richard…

Il prit son protégé par le poignet et chercha son pouls.

— Et je suis tout à fait d'accord avec toi, tu as des ennuis… Dans trois heures, peut-être quatre, mais pas plus, tu sombreras dans l'inconscience.

Richard sursauta et Kahlan ne cacha pas son inquiétude.

Zedd était un expert en maladie – entre autres choses – et il ne s'était jamais trompé sur ce type de pronostics. Depuis son réveil, Richard avait les jambes flageolantes et ça ne s'arrangeait pas davantage que ses frissons.

— Tu peux faire quelque chose ?

— Sans doute, mais ça dépend de la cause de tes symptômes. À présent, cesse de jouer les goujats et présente-moi ta petite amie !

— Zedd, voilà mon *amie*, Kahlan Amnell…

Le vieil homme plongea son regard dans celui de Richard.

— Je me suis donc trompé ? C'est vrai, elle n'est pas si petite que ça… (Il rit de sa plaisanterie, fit une révérence caricaturale à Kahlan, lui prit la main et y déposa un baiser.) Zeddicus Zu'l Zorander, pour vous servir, noble jeune dame.

Il se redressa pour mieux l'étudier. Quand leurs regards se croisèrent, son sourire s'évanouit et ses yeux s'arrondirent. L'air furieux, il lâcha la main de la jeune femme comme si c'était un serpent venimeux et se tourna vers Richard.

— Que fais-tu donc avec cette créature ?

Si Kahlan ne broncha pas, Richard n'en crut pas ses oreilles.

— Zedd…

— Elle t'a touché ?

— Eh bien…, commença Richard, tentant de se rappeler quand Kahlan l'avait touché.

— Non, bien sûr que non, coupa Zedd. Je vois bien que non… Mon garçon, tu sais qui elle est ? (Il regarda Kahlan.) C'est une…

La jeune femme le foudroya du regard. Zedd se pétrifia.

— Oui, je le sais, dit Richard, la voix calme mais ferme. C'est mon amie. Hier, grâce à elle, je n'ai pas été assassiné comme le fut mon père, et j'ai échappé aux griffes d'un garn. Un monstre terrible, si tu veux le savoir… (Kahlan se détendit un peu. Le vieil homme la dévisagea un moment avant de se tourner vers Richard.) Zedd, c'est mon amie. Nous avons tous les deux des problèmes et nous devons nous entraider.

— Des problèmes, c'est ça, oui…

— Zedd, je t'en prie, nous avons besoin de toi ! (Kahlan vint se

placer près de Richard.) Et le temps presse !

Le vieil homme semblait décidé à ne pas s'impliquer dans cette affaire. Mais Richard n'était pas du genre à baisser les bras si vite.

— Hier, après notre rencontre, un *quatuor* l'a attaquée. Un autre arrivera bientôt.

Dans les yeux du vieillard, Richard vit enfin ce qu'il attendait : la haine disparut, remplacée par un début de compassion.

Zedd dévisagea Kahlan comme s'il la voyait pour la première fois. Ils se défièrent du regard un long moment.

En entendant le mot *quatuor*, la jeune femme avait blêmi. Zedd avança, l'enlaça et attira sa tête contre son épaule. Elle lui rendit son étreinte, visage enfoui dans sa tunique pour cacher ses larmes.

— Tout va bien, chère enfant. Allons chez moi, tu y seras en sécurité. Vous me parlerez de vos ennuis et nous nous occuperons de la fièvre de Richard.

Kahlan hocha la tête et s'écarta de lui.

— Zeddicus Zu'l Zorander… Je n'ai jamais entendu ce nom…

Le vieil homme sourit fièrement, les joues plissées comme du parchemin.

— Ça ne m'étonne pas, mon enfant… Ça ne m'étonne pas du tout ! Au fait, tu sais cuisiner ? (Il passa un bras autour des épaules de Kahlan et la serra contre lui alors qu'ils commençaient à descendre la colline.) Je meurs de faim et je n'ai plus goûté de bonne cuisine depuis des années. (Il regarda par-dessus son épaule.) Suis-nous, Richard, tant que tu le peux encore…

— Si vous guérissez mon ami, dit Kahlan, je vous ferai de la soupe aux épices… Un plein chaudron !

— De la soupe aux épices ! s'extasia Zedd. Voilà des lustres que je n'en ai pas eu ! Celle de mon jeune ami est fade comme un ciel sans nuage…

Richard suivait à distance, car les derniers événements l'avaient vidé de ce qui lui restait de force. La désinvolture de Zedd, au sujet de sa fièvre, le terrorisait. Connaissant son ami, il savait que c'était une façon de ne pas l'alarmer. Il était donc gravement atteint, comme la douleur, dans sa main blessée, le lui rappelait à chaque instant.

Le vieil homme étant originaire des Contrées du Milieu, il avait pensé l'amadouer en mentionnant les *quatuors*. Le résultat dépassait ses espérances, puisque Zedd et Kahlan semblaient soudain s'entendre à merveille… Un peu bizarre, mais très réconfortant…

En marchant, pour se rassurer, il toucha le croc qui pendait à son cou. Cela n'eut pas grand effet, car tout ce qu'il avait appris l'inquiétait à juste titre.

À un angle de la maison, Zedd avait installé une table où il aimait prendre ses repas en plein air quand le temps le permettait. Un moyen de continuer à scruter les nuages tout en se restaurant…

Il les invita à s'asseoir sur un banc, puis entra dans la maison. Quelques minutes après, il ressortit et posa sur la table au bois usé par les ans et les éléments une cargaison de carottes, de baies, de fromages et de jus de pomme. Satisfait, il s'assit en face des deux jeunes gens, tendit à Richard une chope pleine d'un épais liquide marron aux effluves d'amande et lui ordonna de le boire lentement.

— Parle-moi de vos ennuis, dit-il ensuite au jeune homme.

Richard lui raconta sa mésaventure avec la liane. Puis il évoqua le monstre qu'il avait vu dans le ciel et sa rencontre avec Kahlan, poursuivie par quatre hommes. Il n'omit aucun détail. Zedd en raffolait, même s'ils n'avaient aucune importance. De temps en temps, il s'interrompait pour boire une gorgée de sa potion.

Kahlan croqua deux ou trois carottes, se régala avec les baies et but du jus de pommes. En revanche, elle ne toucha pas au fromage.

Elle acquiesçait aux propos de Richard et volait à son secours quand il ne parvenait pas à se souvenir d'un détail précis.

Il décida de ne pas mentionner ce qu'elle lui avait confié sur l'histoire des trois pays et sur la récente conquête des Contrées du Milieu par Darken Rahl. Il vaudrait mieux qu'elle en parle elle-même, avec ses propres mots.

Zedd lui demanda de revenir au début de son histoire. Que fichait-il dans la forêt de Ven, pour commencer ?

— Chez mon père, après sa mort, le vase bleu était un des rares objets intacts. Dedans, il y avait un fragment de liane. Depuis trois semaines, je cherchais la plante pour découvrir le sens du dernier message de papa. Quand je l'ai trouvée, elle m'a attaqué…

En avoir fini le soulagea, car il avait la gorge sèche et la langue pâteuse.

— À quoi ressemblait cette liane ? demanda Zedd en mordant dans une carotte.

— Eh bien… J'ai encore le fragment dans ma poche !

Richard sortit le morceau de végétal et le posa sur la table.

— Fichtre et foutre ! jura Zedd. Une liane-serpent !

Un frisson glacé courut le long de l'échine de Richard. Il connaissait ce nom parce qu'il figurait dans le grimoire secret. Contre toute logique, il espéra que ça ne signifiait pas ce que… ça voulait sans doute dire !

— Bon, marmonna Zedd, le point positif, c'est que je sais à présent quelle racine utiliser pour te soigner. L'ennui, c'est qu'il faudra la dénicher… (Il se tourna vers Kahlan.) Ma chère enfant, j'aimerais

aussi entendre ton histoire. Mais sois brève, parce que j'ai du pain sur la planche !

Au souvenir de ce qu'elle lui avait raconté la veille, Richard se demanda comment Kahlan pourrait faire court.

— Darken Rahl, le fils de Panis Rahl, a mis dans le jeu les trois boîtes d'Orden, dit-elle simplement. Je suis là pour chercher le grand sorcier…

Richard crut que la foudre venait de le frapper.

Dans le *Grimoire des Ombres Recensées*, l'ouvrage que son père lui avait fait mémoriser avant qu'ils le détruisent, figurait une phrase qui lui revint aussitôt à l'esprit : « Quand les trois boîtes d'Orden seront mises dans le jeu, la liane-serpent croîtra et se multipliera. » Les pires cauchemars de Richard – et de tous les êtres vivants – menaçaient de prendre chair !

Chapitre 7

Terrassé par la fièvre et la douleur, Richard s'aperçut à peine qu'il s'était affaissé, la tête reposant sur la table. Il gémit pendant que son esprit embrumé mesurait les implications de ce que Kahlan venait de dire à Zedd. Les prophéties du *Grimoire des Ombres Recensées* allaient se réaliser !

Il sentit que son vieil ami approchait de lui. Puis il l'entendit dire à Kahlan de l'aider à le porter dans la maison. Alors qu'il marchait avec leur soutien, le sol sembla glisser de droite à gauche, comme s'il voulait se dérober sous ses pieds. Enfin, on l'étendit sur un lit, sous une épaisse couverture. Ses amis continuaient à parler, mais leurs mots n'avaient plus de sens pour lui, comme s'ils avaient seulement prononcé la moitié de leurs syllabes.

Son esprit sombra dans l'obscurité. Puis il vit de la lumière. Mais il remonta à la surface pour mieux se noyer de nouveau.

Qui était-il ? Que lui arrivait-il ?

Le temps passa. La pièce tanguait et roulait autour de lui comme un bateau dans une tempête. Il s'accrocha au lit pour ne pas être emporté… À certains moments, conscient de l'endroit où il était, il essayait de s'ancrer à tout ce qu'il savait comme un navire s'arrime au port. Mais le néant l'aspirait de nouveau.

Enfin, il se réveilla et s'aperçut que son « absence » avait été longue. Mais de quelle durée, exactement ? Des heures ? Des jours ? Davantage ? Il n'aurait su le dire…

Faisait-il nuit dehors ou avait-on simplement tiré les rideaux ? Quelqu'un, s'avisa-t-il, lui passait un linge humide et frais sur le front. Sa mère lui caressait les cheveux ! Ce contact était si réconfortant… Il parvint presque à voir son visage. Elle avait toujours pris soin de lui avec tant de tendresse…

Jusqu'au jour de sa mort ! Richard eut envie de pleurer. Elle n'était plus et pourtant, elle lui caressait les cheveux. Comme c'était impossible, il devait s'agir de quelqu'un d'autre. Mais qui ?

Kahlan, se souvint-il. Il murmura son nom…

C'était elle qui lui caressait les cheveux.

— Oui, Richard, je suis là…

Tout lui revint d'un coup : l'assassinat de son père, la liane qui l'avait blessé, Kahlan, les quatre tueurs sur la corniche, le discours de son frère…

D'autres choses encore : quelqu'un l'attendant dans sa maison, le garn, la flamme-nuit lui ordonnant de découvrir la vérité ou de mourir. Enfin, ce que Kahlan avait dit au sujet des trois boîtes d'Orden – une phrase qui faisait écho au *Grimoire des Ombres Recensées*.

Alors, il se souvint…

Son père l'avait conduit dans un endroit secret, au cœur de la forêt. Là, il lui avait raconté comment il était parvenu à sauver le grimoire du danger qu'il courait – à l'insu de la bête chargée de veiller sur lui jusqu'à ce que son maître revienne.

George Cypher avait ramené l'ouvrage en Terre d'Ouest pour le soustraire à des mains avides dont le gardien du grimoire lui-même ignorait à quel point elles étaient menaçantes. Tant que le grimoire existerait, le péril subsisterait. Pourtant, il n'était pas question de détruire le savoir que renfermaient ses pages. Propriété du gardien, le grimoire devait être préservé jusqu'à ce qu'on puisse le lui restituer. Le seul moyen de réussir était de mémoriser son contenu puis de le livrer aux flammes. Ainsi, le savoir serait conservé mais pas volé, un drame qui se produirait sûrement sinon…

George avait choisi Richard et pas Michael pour des raisons qu'il était seul à connaître. Nul ne devait être informé de l'existence du grimoire. Même pas le frère de Richard ! Seul le gardien avait le droit de savoir. Oui, lui à l'exclusion de tout autre…

Si Richard ne le trouvait jamais, il devrait transmettre son savoir à un de ses enfants, qui l'imiterait un jour, le processus se répétant aussi longtemps que nécessaire. George ne pouvait pas lui révéler qui était le gardien, car il ne le savait pas. Quand Richard demanda comment il le reconnaîtrait, la réponse ne l'avança pas beaucoup : il devrait trouver la solution seul et ne jamais en parler à personne ! Même pas à Zedd…

Richard avait juré sur sa vie qu'il garderait le silence.

Jusqu'à la fin, son père n'avait jamais posé les yeux sur le grimoire. Seul Richard en avait le droit. Jour après jour, semaine après semaine, sauf quand il voyageait, George l'emmenait dans la cachette et le regardait apprendre le texte par cœur. Michael préférant la compagnie de ses amis aux beautés de la nature, il ne s'était jamais aperçu de rien. Habitué à ne pas beaucoup voir Richard quand George était là, Zedd lui-même n'eut pas de soupçons.

Pour mieux mémoriser, Richard écrivait ce qu'il lisait puis comparait avec le texte original. Ensuite, son père brûlait les feuilles et lui demandait de recommencer, s'excusant souvent d'avoir placé un tel fardeau sur ses épaules. À la fin de chaque journée passée dans la forêt, il implorait même son pardon…

Richard ne lui en voulait pas, car la confiance qu'il lui témoignait

était à ses yeux un honneur.

Acharné, il recopia le texte une centaine de fois pour être sûr de ne jamais en oublier un mot. Au fil de sa lecture, il avait appris que la moindre omission, ou le plus infime ajout, provoquerait une catastrophe.

Lorsqu'il annonça enfin à son père qu'il avait terminé, ils remirent le grimoire dans sa cachette et l'y laissèrent pendant trois ans. Ce délai passé, peu après le quinzième anniversaire de Richard, ils retournèrent dans l'endroit secret par une belle journée d'automne. Si Richard se montrait capable de restituer le texte sans commettre d'erreur, George et lui pourraient enfin brûler l'ouvrage.

Richard écrivit d'une main sûre. Quand il compara avec l'original, il ne trouva pas une virgule d'écart.

Ils allumèrent un feu et l'alimentèrent jusqu'à ce que la chaleur les fasse reculer. George tendit le grimoire à Richard. S'il était sûr d'avoir tout retenu, l'adolescent pouvait le jeter dans les flammes.

Richard posa l'ouvrage dans le creux de son bras et caressa la reliure en cuir. La confiance que lui faisait son père – et par extension, l'univers entier – pesait lourdement sur ses épaules. Au moment où il livra le volume au feu, il cessa définitivement d'être un enfant.

Les flammes enveloppèrent le grimoire, le caressant et le consumant. Des silhouettes et des taches de couleurs dansèrent devant leurs yeux et un rugissement retentit. Des rayons lumineux jaillirent en direction des cieux. Le vent fit claquer les manteaux des deux hommes tandis que le brasier aspirait des feuilles et des branches mortes. Des spectres apparurent et écartèrent les bras comme s'ils se nourrissaient des flammes, leurs voix caverneuses aussitôt emportées par la bourrasque.

Comme pétrifiés, Richard et son père n'esquissèrent pas un geste, incapables de détourner le regard de ce spectacle. La chaleur se transforma en une bise plus froide qu'une tempête nocturne qui leur coupa le souffle et les glaça jusqu'à la moelle des os. Puis ces frimas se dissipèrent et les flammes devinrent une colonne de lumière blanche si brillante qu'elle oblitéra tout, comme s'ils avaient été précipités au cœur même du soleil.

Elle aussi disparut pour céder la place à un profond silence. Le feu était éteint et des volutes de fumée s'élevaient lentement dans le ciel d'automne.

Le grimoire avait disparu.

Le fils de George Cypher comprit qu'il avait vu la magie dans ses œuvres !

Richard sentit une main se poser sur son épaule. Ouvrant les yeux, il reconnut Kahlan. Grâce à la lumière d'un feu qui filtrait par la porte

entrouverte, il vit qu'elle était assise sur une chaise placée à côté de son lit. Le gros matou noir de Zedd ronronnait sur ses genoux.

— Où est Zedd ? demanda Richard, encore vaseux.

— Il est allé chercher la racine qui te guérira, répondit Kahlan. Il fait nuit depuis des heures. Selon lui, nous ne devons pas nous inquiéter s'il met du temps à revenir. Jusqu'à son retour, tu risques de sombrer plusieurs fois dans l'inconscience, mais il ne t'arrivera rien de grave. La potion qu'il t'a donnée te permettra de l'attendre en toute sécurité.

Pour la première fois, Richard s'avisa que Kahlan était la plus belle femme qu'il ait vue de sa vie. Ses cheveux tombaient librement autour de son visage et sur ses épaules. Il aurait voulu les toucher, mais n'en fit rien. Sentir sa main sur son épaule lui suffisait. Elle était près de lui et ne l'abandonnerait pas…

— Comment te sens-tu ? demanda-t-elle d'une voix si douce qu'il s'étonna que Zedd ait pu avoir peur d'elle quand il la lui avait présentée.

— Je préférerais affronter un autre *quatuor* plutôt que de me frotter à une liane-serpent…

Elle lui fit un sourire complice – cette complicité qui semblait naturelle entre eux – et lui essuya le front avec un linge humide. Quand Richard lui saisit le poignet au vol, elle s'immobilisa et plongea son regard dans le sien.

— Kahlan, Zedd est mon ami depuis tant d'années… Pour moi, il est comme un second père. Jure que tu ne lui feras pas de mal. Je ne pourrais pas le supporter…

— Je l'aime beaucoup, rassure-toi. C'est un homme de bien, comme tu me le disais. Lui nuire n'est pas dans mes intentions… Je veux seulement qu'il nous aide à trouver le grand sorcier.

— Promets-moi ! insista Richard en lui serrant plus fort le poignet.

— Tout va bien se passer… Il nous aidera.

Richard se souvint de la façon dont elle l'avait pris à la gorge, folle de rage, quand il lui avait offert une pomme qu'elle pensait empoisonnée.

— Promets-moi ! répéta-t-il.

— Je me suis déjà engagée auprès d'autres personnes, dont certaines ont sacrifié leur vie. Beaucoup de gens dépendent de moi. C'est plus important que…

— Promets-moi !

Elle lui posa sa main libre sur la joue.

— Désolée, Richard, je ne peux pas…

Il lui lâcha le poignet, se tourna sur le côté et sentit qu'elle retirait la main de sa joue. Pensant au grimoire et à tout ce qu'il signifiait, il comprit que sa requête était égoïste. S'il la forçait à jurer qu'elle

épargnerait Zedd, le vieil homme mourrait avec eux. Devait-il condamner des peuples à l'esclavage ou à la disparition pour qu'il vive quelques mois de plus ? Et fallait-il, du même coup, signer l'arrêt de mort de Kahlan ? Pour rien ?

Richard eut honte de sa propre stupidité. Il n'avait aucun droit de lui demander ça. Et si elle lui avait cédé, c'eût été une erreur. Pour l'heure, il devait plutôt se réjouir qu'elle ne lui ait pas menti. Mais il savait que Zedd, même s'il s'était enquis de leurs ennuis, risquait de refuser de s'impliquer dans une affaire qui concernait les Contrées du Milieu.

— Kahlan, la fièvre me rend idiot. Pardonne-moi, je t'en prie… Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi courageux que toi. Tu essaies de nous sauver tous, je le sais. Zedd nous aidera, je m'en assurerai. Promets-moi simplement d'attendre que j'aille mieux. Laisse-moi une chance de le convaincre.

— Cette promesse-là, je peux la faire… Tu t'inquiètes pour ton ami. Si ce n'était pas le cas, c'est moi qui m'inquiéterais ! Ce n'est pas du tout idiot… À présent, repose-toi.

Richard essaya de ne pas fermer les yeux, car le monde se mettait à tourner dès qu'il baissait les paupières. Mais cette conversation l'avait épuisé et il ne put résister longtemps à l'attraction des ténèbres.

De nouveau aspiré dans le vide, il erra sans fin dans des rêves confus, parfois plongé dans des endroits si déserts qu'on n'y rencontrait même pas des illusions…

Le chat se réveilla et pointa les oreilles. Richard dormait. Ayant capté des bruits que seul un félin pouvait entendre, l'animal sauta des genoux de Kahlan, trottina jusqu'à la porte, s'assit sur son séant et attendit.

Le voyant aussi paisible, la jeune femme resta assise près du lit.

— Minou ! Minou ! lança une voix chevrotante. Où t'es-tu encore caché ? Bon, si tu veux rester dehors… (La porte s'ouvrit.) Ah, tu es là… (Le chat sortit à la course.) D'accord, fais comme tu veux ! Chère enfant, comment va Richard ?

— Il s'est réveillé plusieurs fois, répondit Kahlan pendant que Zedd entrait dans la chambre. À présent, il dort. Vous avez trouvé la racine ?

— Bien sûr que oui ! Sinon, je ne serais pas revenu. A-t-il dit quelque chose quand il était conscient ?

— Simplement qu'il s'inquiétait pour vous…

Zedd fit volte-face et retourna dans le salon en grommelant :

— Et il a de sacrément bonnes raisons…

S'asseyant à la table, il pela les racines, les émince, remplit une

casserole d'eau, jeta les morceaux dedans et suspendit le tout au-dessus de la cheminée. Puis il alimenta le feu avec les pelures et un peu de bois sec. Approchant d'une armoire, il en sortit une collection de fioles de différentes tailles. Sans hésitation, il en ouvrit une et versa dans un mortier en pierre noire une petite quantité de poudre bleue. Il recommença l'opération avec les autres fioles, saisit un pilon blanc et écrasa les divers composants – un arc-en-ciel de bleu, de vert, de marron et de jaune – jusqu'à obtenir une pâte de la couleur de la boue séchée. Après avoir humidifié la pointe de son index, il le trempa dans le mélange pour prélever un échantillon et le goûter. D'abord dubitatif, il finit par sourire, apparemment satisfait.

Il décrocha une cuiller pendue à un clou près de la cheminée, versa la préparation dans la casserole et remua lentement en regardant bouillir sa décoction. Quand il jugea que c'était prêt, il retira la casserole du feu et la posa sur la table pour la laisser refroidir.

Il prit un bol et un morceau de tissu et fit signe à Kahlan de venir l'aider. Elle le rejoignit et l'écouta lui expliquer comment elle devait tenir le tissu au-dessus du bol pendant qu'il versait la mixture.

Quand ce fut fait, il leva un index professoral.

— À présent, tords le tissu pour extraire le liquide. Quand il n'en coulera plus, jette le filtre et son contenu dans le feu. (Devant l'étonnement de son assistante, il fronça les sourcils.) Ce qui reste dedans est du poison… Richard devrait se réveiller bientôt. Nous lui ferons boire la potion. Continue à tordre, je vais voir où il en est.

Zedd alla dans la chambre, se pencha sur Richard et constata qu'il était inconscient. Après avoir vérifié que Kahlan lui tournait le dos, absorbée par sa tâche, il posa un doigt sur le front du malade, qui ouvrit aussitôt les yeux.

— Chère enfant, lança Zedd, nous avons de la chance, il vient juste de se réveiller. Apporte-moi le bol.

— Zedd, dit Richard en clignant des yeux, tu vas bien ? Il n'y a pas de problèmes ?

— Tout baigne dans l'huile, mon garçon…

Kahlan entra à pas prudents pour ne pas renverser la potion. Zedd aida Richard à s'asseoir et le fit boire. Quand il eut fini, le jeune homme se rallongea.

— La décoction te fera dormir et combattra la fièvre. À ton prochain réveil, tu te sentiras bien, c'est promis. Alors, cesse de t'inquiéter dans ton sommeil.

— Merci, Zedd, murmura Richard avant de s'endormir comme une masse.

Zedd sortit, revint avec un plateau en étain et fit signe à Kahlan de s'asseoir sur la chaise.

— L'épine ne supportera pas la présence de la racine, expliqua-t-il. Elle sera forcée de quitter son corps.

Il glissa le plateau sous la main de Richard et s'assit au bord du lit. Ils attendirent en écoutant la respiration du jeune homme et le crépitement du feu, dans l'autre pièce. Les seuls bruits qui résonnaient dans la maison.

Puis Zedd brisa le silence.

— Pour une Inquisitrice, il est dangereux de voyager seule, chère enfant. Où est ton sorcier ?

— Il a préféré vendre ses services à une reine…

— Il s'est détourné de ses responsabilités envers les Inquisitrices ? grogna Zedd, désapprobateur. Comment s'appelait-il ?

— Giller.

— Giller…, répéta le vieil homme, toujours grognon. Pourquoi un autre sorcier ne t'a-t-il pas accompagnée ?

— Parce que tous se sont suicidés. Avant de mourir, ils ont lancé un sort pour que je puisse traverser la frontière, guidée par une flamme-nuit.

Zedd se leva et se frotta le menton, l'air sinistre.

— Vous connaissiez ces sorciers ? demanda Kahlan.

— Oui… J'ai longtemps vécu dans les Contrées du Milieu.

— Et le grand sorcier, vous le connaissiez aussi ?

Le vieil homme se rassit, arrangea les plis de sa tunique et sourit.

— Mon enfant, tu as de la suite dans les idées ! J'ai rencontré ce personnage, jadis. Même si tu le trouves, je doute qu'il veuille se mêler de ton histoire. Aider les Contrées du Milieu ne l'enthousiasmera pas…

Kahlan se pencha et prit entre les siennes les mains du vieil homme.

— Zedd, beaucoup de gens désapprouvent la cupidité du Conseil des Contrées du Milieu. Ils voudraient que les choses soient différentes, mais ils n'ont pas leur mot à dire, car ils n'appartiennent pas à l'élite. Ces hommes et ces femmes désirent vivre en paix. Darken Rahl a réquisitionné pour son armée les vivres stockés en prévision de l'hiver. Les soldats les gaspillent, les laissent pourrir ou les revendent dix fois plus cher à leurs légitimes propriétaires ! La famine menace. Cet hiver, des malheureux mourront de faim. Comme le feu est interdit, d'autres crèveront de froid…

» Rahl prétend que tout ça est la faute du grand sorcier, parce qu'il refuse de venir et d'être jugé comme tout ennemi du peuple doit l'être. Le sorcier a attiré le malheur sur la tête de ces gens, et il est le seul à blâmer. Rahl ne donne aucune explication convaincante. Pourtant, les foules le croient. Trop de gens gobent ses mensonges, même si ce

qu'ils voient chaque jour devrait leur dessiller les yeux.

» Les sorciers vivaient dans la peur et on leur avait interdit d'exercer leur art. Un jour ou l'autre, ils le savaient, on les contraindrait à agir contre le peuple. Je sais qu'ils ont commis des erreurs dans le passé – et cruellement déçu leur maître. Mais ils n'ont jamais oublié le point essentiel de son enseignement : protéger le peuple et ne lui nuire sous aucun prétexte. En gage d'amour pour leurs semblables, ils se sont sacrifiés afin d'arrêter Darken Rahl. Leur maître serait fier d'eux, s'il savait…

» Mais cela ne concerne pas que les Contrées du Milieu. La frontière qui les sépare de D'Hara est tombée. Celle qui protège Terre d'Ouest faiblit déjà. Bientôt, elle n'existera plus. Le peuple de votre terre d'accueil sera alors la proie de ce qu'il redoute le plus : la sorcellerie ! Une force plus terrible et effrayante que ce qu'il a jamais imaginé.

Zedd ne trahit aucune émotion, ne fit aucun commentaire et n'émit pas l'ombre d'une objection. Il continua à écouter sans retirer ses mains de celles de Kahlan.

— Le grand sorcier pourrait se moquer de tout ce que j'ai dit, mais Darken Rahl a mis dans le jeu les trois boîtes d'Orden, et cela change tout. S'il réussit, le premier jour de l'hiver, il sera trop tard pour tout le monde. Y compris le grand sorcier ! Rahl le cherche déjà pour se venger de lui. Beaucoup d'innocents sont morts parce qu'ils ne pouvaient pas lui dire son nom. Mais quand Rahl ouvrira la bonne boîte, il aura un pouvoir absolu sur toutes les créatures vivantes, et le sorcier ne pourra plus lui échapper. Il peut se cacher tant qu'il veut en Terre d'Ouest. Le premier jour de l'hiver, ce sera fini, et Darken Rahl le capturera.

Une grande amertume passa dans le regard de Kahlan.

— Zedd, les *quatuors* de Rahl ont tué toutes les autres Inquisitrices. J'ai recueilli le dernier soupir de ma sœur après qu'ils se furent occupés d'elle. À présent, il ne reste que moi. Les sorciers savaient que leur ancien maître ne voudrait pas s'en mêler, c'est pour ça qu'ils m'ont envoyée. Je suis le dernier espoir du monde. S'il est trop borné pour comprendre que nous aider revient à se sauver lui-même, je devrai utiliser mon pouvoir pour le contraindre à agir.

— Et que fera un vieux sorcier rabougri contre Darken Rahl ? demanda Zedd.

Désormais, c'était lui qui tenait les mains de Kahlan entre les siennes.

— Il désignera un Sourcier.

— Quoi ? s'étrangla Zedd en bondissant sur ses pieds. Chère enfant, tu parles de choses dont tu ignores tout !

Troublée, Kahlan s'adossa au dossier de son siège.

— Que voulez-vous dire ?

— Les Sourciers se désignent tout seuls… Le sorcier les reconnaît, pourrait-on dire, et officialise les choses.

— Je ne comprends pas… Le sorcier ne choisit donc pas le bon candidat ?

Zedd se rassit.

— Eh bien, oui, en un sens, mais après coup… Un véritable Sourcier, celui qui peut changer les choses, doit montrer de lui-même qu'il est digne du titre. Le sorcier ne désigne pas quelqu'un du doigt en disant : « Voilà l'Épée de Vérité, tu seras le Sourcier. » Le choix ne lui revient pas, comprends-tu. On ne peut pas former un être pour qu'il devienne un Sourcier. Il est ce qu'il est et se révèle par ses actes ! Pour être sûr, le sorcier doit observer un individu pendant des années. Le bon candidat n'a pas besoin d'être un génie, mais il doit avoir les qualités requises. Être fait pour ça, si tu veux. Et on ne trouve pas facilement de tels individus.

» Le Sourcier assure l'équilibre du pouvoir. Mais le Conseil utilise sa nomination comme un os qu'il jette à un des chiens qui glapissent à ses pieds. À cause de la puissance du Sourcier, c'est une fonction très recherchée. Le Conseil n'a rien compris ! Ce n'est pas la fonction qui donne de la force à son titulaire. C'est l'individu qui apporte la sienne à la fonction !

Il se pencha vers Kahlan.

— Ma chère enfant, tu es née après que le Conseil se fut arrogé le droit de désigner le Sourcier… Peut-être as-tu vu un Sourcier quand tu étais petite, mais ils étaient déjà tous des imposteurs. (Zedd se laissa emporter par son sujet, la voix vibrante de passion.) J'ai vu un vrai Sourcier faire trembler un roi de peur en lui posant une simple question. Et quand un authentique Sourcier dégaine l'Épée de Vérité… (Il leva les bras, survolté.) Son juste courroux est un spectacle fascinant ! (Kahlan sourit de voir le vieil homme s'animer avec tant d'enthousiasme.) Les dieux s'en pâment de joie et les méchants pâlissent de terreur ! Mais les gens croient rarement à la vérité, même quand elle se dresse devant eux – surtout quand ils refusent de la reconnaître ! Ainsi, la position de Sourcier est une des plus dangereuses qui soient. Pour ceux qui veulent usurper le pouvoir, il est un obstacle. Alors, il s'attire les foudres de bien des puissants. Le plus souvent, il est seul et ne vit pas très vieux…

— Je connais bien ça…, dit Kahlan avec un pauvre sourire.

Zedd se pencha un peu plus vers elle.

— Contre Darken Rahl, même un authentique Sourcier ne résisterait pas longtemps. Que se passerait-il après ?

Kahlan reprit les mains de son compagnon.

— Zedd, nous devons essayer. C'est notre seule chance. Si nous ne jouons pas cette partie-là, nous ne pourrons rien faire.

Le vieil homme se redressa et s'éloigna de la jeune femme.

— Si le sorcier désigne quelqu'un ici, l'élu ne connaîtra pas les Contrées du Milieu et il n'aura aucune chance de s'en sortir. Cela reviendrait à prononcer une sentence de mort.

— C'est aussi pour ça qu'on m'a envoyée ! Je devrai guider le Sourcier, rester à ses côtés et le protéger, fût-ce au prix de ma vie. Les Inquisitrices passent leur existence à arpenter le pays. J'ai été presque partout dans les Contrées du Milieu. Et depuis ma naissance, on m'a entraînée à parler plusieurs langues. C'est une obligation, car une Inquisitrice peut être appelée n'importe où. Je parle toutes les langues majeures et la plus grande partie des dialectes. Et si les membres de ma profession s'attirent les foudres de certains, la loyauté de bien des gens leur est acquise. Si nous étions des cibles faciles, Rahl n'aurait pas besoin de lancer des *quatuors* à nos trousses. Beaucoup de ses tueurs ont péri en accomplissant leur mission. Zedd, je peux protéger le Sourcier, et tant pis si je dois y laisser la vie.

— Ce que tu proposes fera courir un terrible danger au Sourcier, ma chère enfant. Et à toi-même…

— Une meute est déjà à mes trousses. Si vous avez une meilleure idée, n'hésitez pas à l'exposer…

Avant que Zedd puisse répondre, Richard gémit. Le vieil homme se leva.

— Nous y voilà…

Kahlan se leva aussi et le regarda prendre le bras blessé de Richard par le poignet et placer sa main au-dessus du plateau. Du sang coula sur l'étain – quelques gouttelettes –, puis l'épine suivit le même chemin. Kahlan tendit les doigts pour la ramasser.

Zedd lui saisit le poignet.

— Ne la touche pas, chère enfant. Maintenant que son « hôte » l'a expulsée, elle voudra s'en trouver un nouveau. Regarde !

Kahlan dégagea sa main. Zedd posa un index sur le plateau, à quelques pouces de l'épine, qui rampa aussitôt vers sa cible en laissant une minuscule traînée de sang dans son sillage.

Zedd retira vivement son doigt. Il prit le plateau et le tendit à Kahlan.

— Tiens-le par en dessous et va le poser sur le feu, à l'envers. Et n'y touche plus !

La jeune femme suivit ces instructions à la lettre.

Zedd nettoya la plaie de Richard et la badigeonna d'onguent. Puis il se tourna vers Kahlan, revenue dans la chambre.

— Pourquoi ne lui as-tu pas dit que tu étais une Inquisitrice ? demanda-t-il agressivement.

— À cause de la façon dont vous avez réagi en m'identifiant ! riposta Kahlan sur le même ton. (Mais sa colère retomba aussitôt.) Richard et moi sommes devenus amis… Je n'ai aucune expérience de ce genre de relation, mais je sais ce que subit une Inquisitrice. Toute ma vie, j'ai vu des gens se comporter comme vous. Quand je partirai avec le Sourcier, je lui dirai la vérité. Jusque-là, je voudrais garder l'amitié de Richard. Est-ce trop demander ? N'ai-je pas droit à un plaisir que tous les humains connaissent – avoir un ami ? Quand il saura, tout sera terminé…

Zedd glissa un doigt sous le menton de la jeune femme et la força à relever la tête pour qu'elle découvre son sourire bienveillant.

— Quand j'ai compris qui tu étais, j'ai réagi comme un imbécile ! J'étais surpris, car je pensais ne jamais revoir une Inquisitrice. J'ai quitté les Contrées du Milieu pour fuir la sorcellerie, et voilà que tu brisais mon isolement ! Je m'excuse de t'avoir donné le sentiment de n'être pas la bienvenue. Sache que je respecte les Inquisitrices à un point que tu ne connaîtras peut-être jamais. Tu es une femme de qualité et ma maison t'est ouverte de bon cœur !

— Merci, Zeddicus Zu'l Zorander…

Soudain, l'expression de Zedd se durcit. Kahlan n'osa pas bouger, le doigt du vieil homme toujours sous son menton, histoire de l'empêcher de détourner le regard.

— Encore une chose, Mère Inquisitrice…, souffla Zedd, menaçant. Ce garçon est mon ami depuis longtemps. Si tu le touches avec ton pouvoir, ou si tu le *choisis*, tu devras m'en répondre ! Et tu n'aimeras pas ma réaction. C'est compris ?

— Oui…, murmura Kahlan.

— Parfait !

De nouveau bienveillant, Zedd retira son doigt de sous le menton de la jeune femme et se tourna vers Richard.

Refusant de se laisser intimider, Kahlan le prit par le bras et le força à se retourner.

— Zedd, je ne lui ferai rien… Pas à cause de vos menaces, mais parce que je l'aime bien. Je veux que vous le sachiez !

Ils se défièrent du regard un long moment. Puis Zedd la gratifia d'un des sourires malicieux – et désarmants – dont il avait le secret.

— Si j'ai le choix, chère enfant, je préfère de loin cette option…

Kahlan se détendit, contente de s'être bien fait comprendre, et le serra brièvement dans ses bras.

Zedd lui rendit son étreinte de bonne grâce.

— Un sujet reste ouvert…, dit-il. Tu ne m'as pas demandé de t'aider à trouver le grand sorcier…

— Non, et je ne le ferai pas… Richard craint que vous refusiez. Je lui ai promis de le laisser aborder la question. Une parole d'honneur !

— Fascinant…, fit Zedd en se grattant le menton. (Sautant du coq à l'âne, il posa une main sur l'épaule de Kahlan, et lança :) Chère enfant, tu sais que tu ferais une très bonne Sourcière ?

— Une femme peut être désignée ?

— Évidemment… Quelques-uns des meilleurs Sourciers en étaient…

— Merci bien ! J'ai déjà un métier impossible… Un deuxième ne me dit rien !

— Tu as sans doute raison, admit Zedd, plus malicieux que jamais. Chère enfant, il est affreusement tard. Prends mon lit, dans la chambre d'à côté, et accorde-toi un repos bien mérité. Je veillerai sur Richard.

— Non ! (Kahlan se rassit sur la chaise.) Je ne veux pas le laisser !

— Comme tu voudras… (Zedd se plaça derrière elle et lui tapota gentiment l'épaule.) Comme tu voudras… (Il lui posa les doigts sur les tempes et la massa doucement.) Endors-toi, ma petite… (Kahlan soupira et ferma les yeux.) Endors-toi…

La jeune femme croisa les bras sur le bord du lit et y laissa tomber sa tête. Après avoir étendu une couverture sur elle, Zedd gagna la porte d'entrée, l'ouvrit et sonda l'obscurité.

— Le chat, amène-toi, j'ai besoin de toi !

L'animal accourut et se frotta contre les jambes de son maître, la queue fièrement dressée.

— Va dormir sur les genoux de notre invitée, dit Zedd en le caressant derrière les oreilles. Tiens-lui chaud !

Le matou se précipita dans la chambre et laissa le vieil homme s'offrir une petite promenade solitaire sous le ciel étoilé.

Sur l'étroit sentier qui serpentait entre les herbes folles, le vent faisait claquer la tunique de Zedd. Dans le ciel zébré de filaments de nuages, la lune fournissait une lumière suffisante pour s'orienter. Ayant suivi ce chemin des milliers de fois, Zedd n'aurait pas été plus gêné par une nuit d'encre…

— Rien n'est jamais facile…, marmonna-t-il en marchant.

Près d'un bouquet d'arbres, il s'arrêta, pivota lentement sur lui-même, sonda l'obscurité et tendit l'oreille. Alors que les branches ondulaient sous le vent, il huma l'air à la recherche d'un mouvement inhabituel.

Un insecte lui piqua le cou. Il l'écrasa sans pitié, le prit entre le pouce et l'index et l'examina attentivement.

— Une mouche à sang… Fichtre et foutre ! Il ne manquait plus que ça…

Une créature jaillit d'un gros buisson, à quelques pas de lui. Une montagne d'ailes, de fourrure et de crocs l'attaquait ! Les poings sur les hanches, Zedd attendit. Juste avant que le monstre soit sur lui, il

leva un bras, forçant le garn à queue courte à s'arrêter net. La bête, arrivée à l'âge adulte, le dépassait de trois bons pieds et elle était deux fois plus féroce qu'un de ses congénères à longue queue. Elle grogna et cligna des yeux, tous ses muscles bandés pour lutter contre la force invisible qui l'empêchait d'avancer vers une proie qu'elle était furieuse de n'avoir pas encore tuée.

L'index plié, Zedd obligea le garn à s'approcher de lui. Écumant de rage, le monstre se pencha en avant.

Le vieil homme lui enfonça son doigt sous le menton.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il, menaçant.

Le garn émit un son de gorge rauque.

— Très bien… Je ne l'oublierai pas, tu peux me croire ! Maintenant, réponds à une question : veux-tu vivre ou mourir ? (La bête tenta en vain de reculer.) Bien, je vois que tu tiens à ta peau. Donc, tu m'obéiras au doigt et à l'œil. Écoute attentivement… Entre ici et D'Hara, un *quatuor* se dirige vers moi. Je veux que tu traques ces hommes et que tu les tues. Ensuite, retourne chez toi, en D'Hara. Si tu exécutes mes ordres, je te laisserai vivre. Mais n'oublie pas que je connais ton nom. Si tu épargnes les tueurs, ou si tu reviens dans mon pays après avoir accompli ta mission, je te tuerai et je livrerai ta carcasse à tes maudites mouches ! Marché conclu ? (Le garn grogna son accord.) Parfait ! À présent, fiche le camp !

Zedd retira son index de sous le menton du monstre.

Pressé de fuir, le garn battit frénétiquement des ailes et piétina l'herbe en prenant son envol. Zedd le regarda décoller et décrire dans l'air des cercles de plus en plus larges. Lancé à la recherche du *quatuor*, en direction de l'est, le monstre disparut de la vue du vieil homme.

Alors, il entreprit de gravir la colline.

Arrivé au sommet, il approcha de son rocher-nuage, pointa un index dessus et le fit lentement pivoter sur son axe, comme s'il remuait un ragoût. L'énorme bloc de pierre vibra. On eût dit qu'il essayait de tourner en rythme avec le doigt de Zedd. Sous cet effort, la pierre finit par se craqueler, comme si elle résistait en vain à la force résolue à la mettre en mouvement. Puis sa surface granuleuse se modifia. Incapable de maintenir plus longtemps son intégrité, la structure même du rocher se liquéfia assez pour que son imposante masse obéisse au doigt de Zedd et tourne sur elle-même. Le vieil homme accéléra le rythme jusqu'à ce qu'un rayon de lumière jaillisse de la roche en fusion.

Le vieil homme accéléra encore son mouvement. La lueur augmenta d'intensité, des étincelles et des taches de couleur tourbillonnant en son centre. Alors, des formes et des silhouettes apparurent et disparurent au sein de ce vortex tumultueux.

La lumière menaçait d'embraser l'air autour de Zedd. Un sifflement semblable à celui du vent qui s'engouffre dans une fissure retentit. Les odeurs de l'automne devinrent soudain les parfums de l'hiver, puis ceux de la terre fraîchement labourée au printemps et enfin ceux des floraisons estivales. Quand les senteurs de l'automne revinrent, une clarté saine et pure chassa les étincelles et les flocons de couleur.

Le rocher se solidifia de nouveau. Zedd sauta dessus et s'immergea dans la lumière. Peu à peu, celle-ci perdit de sa splendeur pour devenir une pâle lueur dont les spirales évoquaient des volutes de fumées.

Deux silhouettes se formèrent devant le vieil homme. Malgré leurs contours flous comme si elles étaient constituées de lambeaux de souvenirs, elles restaient reconnaissables.

Le vieux cœur de Zedd battit la chamade quand la voix spectrale de sa mère vint caresser ses oreilles.

— Qu'est-ce qui te tourmente, mon fils ? Pourquoi nous as-tu invoqués après tant d'années ?

Elle tendit les bras vers le vieil homme.

Il l'imita mais ne put pas la toucher.

— Ce que m'a raconté la Mère Inquisitrice m'a troublé…

— Elle disait la vérité…

Zedd ferma les yeux et ses bras se baissèrent en même temps que ceux de sa mère.

— Alors, tous mes disciples sont morts. À part Giller…

— Toi seul peux encore protéger la Mère Inquisitrice. (Elle flotta dans les airs pour se rapprocher de lui.) Tu dois désigner le Sourcier.

— Le Conseil récolte ce qu'il a semé ! Et tu voudrais que j'aide ces gens ? Ils n'ont pas tenu compte de mon avis. Qu'ils crèvent étouffés par leur propre cupidité !

Le père de Zedd approcha à son tour.

— Mon fils, pourquoi étais-tu furieux contre tes disciples ?

— Parce qu'ils ont pensé à eux au lieu de faire leur devoir et de protéger les gens…

— Je vois… En quoi est-ce différent de ta réaction d'aujourd'hui ?

L'écho de ses paroles plana un long moment dans l'air.

— J'ai proposé mon aide et on me l'a renvoyée à la figure ! grogna Zedd, les poings serrés.

— Ceux qui t'ont rejeté n'étaient-ils pas aveugles, stupides et rongés par la cupidité ? Veux-tu qu'ils aient triomphé de toi si aisément ? Les laisseras-tu t'empêcher d'aider ceux qui le méritent ? Tu abandonnes les gens, mon fils. Si ta raison d'agir ainsi te semble plus juste que celle de tes disciples, le résultat est le même. À la fin, ils ont su reconnaître leur erreur et faire ce qui s'imposait. Comme tu le leur avais enseigné ! Il est temps d'apprendre de tes élèves,

professeur !

— Zeddicus, ajouta sa mère, permettras-tu la mort de Richard et de tant d'autres innocents ? Désigne le Sourcier !

— Il est trop jeune…

— Si tu ne te décides pas, il n'aura pas l'occasion de vieillir…

— Et il n'a pas passé mon épreuve finale !

— Darken Rahl traque Richard. C'est lui qui a envoyé le nuage qui le suit comme une ombre. C'est lui aussi qui a mis le fragment de liane dans le vase, afin que Richard trouve la plante et qu'elle le blesse. L'épine ne l'aurait pas tué, mais la fièvre l'aurait gardé inconscient jusqu'à ce que Rahl le capture. (La mère de Zedd approcha encore, la voix soudain pleine d'amour.) Au fond de ton cœur, depuis que tu l'observes, tu espères qu'il sera celui que tu attends.

— Même si c'est vrai, pourquoi le désigner ? (Le vieil homme ferma les yeux et baissa la tête.) Darken Rahl détient les trois boîtes d'Orden !

— Non, dit le spectre masculin. Il en a deux et il cherche la troisième.

— Quoi ? s'écria Zedd en relevant la tête, les yeux grands ouverts. Il ne les possède pas toutes ?

— Non, confirma sa mère. Mais ce sera bientôt fait.

— Et le *Grimoire des Ombres Recensées* ? Il est sûrement entre ses mains ?

— Non. Il le cherche aussi.

— Alors, il reste une chance, murmura Zedd, pensif. Mais quel crétin mettrait dans le jeu les boîtes d'Orden avant de les avoir toutes et de s'être approprié le grimoire ?

— Un « crétin » très dangereux, répondit sa mère. Darken Rahl voyage dans le royaume des morts. (Zedd en eut le souffle coupé. Le regard de sa mère sembla le transpercer comme une lance.) C'est en passant par là qu'il a pu traverser la frontière et récupérer la première boîte. Dans le monde d'en dessous, il a su se gagner des partisans. Leur nombre grandit à chacune de ses visites… Si tu décides d'agir, sache que tu ne devras pas traverser la frontière ni en charger le Sourcier. C'est ce qu'attend Rahl. Si tu le fais, il t'aura ! La Mère Inquisitrice a réussi à passer parce qu'il n'avait pas prévu qu'elle essaierait. Mais il ne commettra pas deux fois la même erreur.

— Si je ne peux pas aller dans les Contrées du Milieu avec le Sourcier, dit Zedd, comment aider leur peuple ?

— Je suis désolée, mais nous n'en savons rien. Il existe sûrement un moyen. Hélas, nous ne le connaissons pas… Voilà pourquoi tu dois désigner le Sourcier. Si c'est le bon, il trouvera une solution.

Les deux silhouettes commencèrent à s'estomper.

— Attendez ! Il me faut des réponses ! Ne m'abandonnez pas !

— On nous rappelle derrière le voile, mon fils… Nous devons partir, même si nous aimerions rester.

— Pourquoi Rahl traque-t-il Richard ? Je vous en prie, aidez-moi !

— Nous l'ignorons, dit le père de Zedd, sa voix devenue distante et faible. Tu devras trouver seul la solution. Mais nous t'avons bien formé et tu es plus doué que nous. Sers-toi de ce que nous t'avons enseigné et fie-toi à ton instinct. Nous t'aimons, mon fils. Mais tant que tout cela ne sera pas terminé, d'une manière ou d'une autre, nous ne nous reverrons plus. Les boîtes d'Orden mises dans le jeu, revenir vers toi risquerait de déchirer le voile…

La mère de Zedd lui embrassa la main et lui tendit la sienne pour qu'il y pose un baiser.

Puis les spectres disparurent.

Zeddicus Zu'l Zorander, le grand et très honorable sorcier, resta seul sur le rocher-nuage que son père lui avait donné. Sondant la nuit, il retourna dans sa tête de profondes pensées de très profond sorcier.

— Rien n'est jamais facile…, murmura-t-il quand il eut fini de méditer.

Chapitre 8

Richard se réveilla en sursaut. La chaude lumière de midi pénétrait dans la pièce et une délicieuse odeur de soupe aux épices lui chatouilla les narines. Il était dans sa chambre, chez Zedd. Dès qu'il regarda les nœuds si familiers, dans les murs de bois, ils se transformèrent en visages et en silhouettes. C'était comme ça depuis toujours, et il adorait s'abandonner aux caprices de son imagination.

La porte du salon était fermée. Près du lit, Richard remarqua une chaise vide. Il s'assit, repoussa les couvertures et s'aperçut qu'il portait encore ses vêtements crottés. Cherchant le croc, sous sa chemise, il le trouva et soupira de soulagement. Un petit bâton gardait la fenêtre entrebâillée pour laisser entrer de l'air frais et filtrer l'écho du rire de Kahlan. Zedd devait la régaler d'histoires drôles…

Richard regarda sa main gauche enveloppée d'un bandage. Quand il fléchit les doigts, aucune douleur ne le fit grimacer. Sa tête ne lui faisait plus mal. Bref, il était guéri ! Affamé, certes, mais en pleine forme ! Sale comme un peigne, attifé comme un vagabond, mort de faim et pourtant rétabli !

Un grand bac d'eau, du savon et des serviettes trônaient au centre de la pièce. Sur le dossier de la chaise, des vêtements de forestier propres et soigneusement pliés attendaient le bon vouloir de leur propriétaire. L'idée de prendre un bain ravissait Richard. Quand il y plongea les mains, il constata que l'eau était à la température idéale. Zedd savait à quel moment il se réveillerait. Une prescience qui n'avait rien d'étonnant, pour qui le connaissait.

Richard se dévêtit et entra dans l'eau. L'odeur du savon lui parut presque aussi exquise que celle de la soupe. Il aurait volontiers fait trempette un long moment, mais il était trop éveillé pour lézarder, et il avait hâte d'aller rejoindre les autres.

Il retira le bandage de sa main et fut surpris par la rapidité de sa guérison.

Quand il sortit, Kahlan et Zedd l'attendaient, assis autour de la table. La robe de la jeune femme avait été lavée et elle devait également avoir pris un bain. Scintillants de propreté, ses cheveux reflétaient la lumière du soleil.

Kahlan tourna vers lui ses yeux verts. À sa gauche, un bol de soupe fumait sur la table près d'une assiette de fromage et d'une miche de pain.

— Je n'aurais pas cru dormir jusqu'à midi ! lança Richard en prenant place sur le banc.

Quand ses deux amis éclatèrent de rire, il les dévisagea, soupçonneux.

— Tu as dormi plus de quarante-huit heures, Richard, l'informa Kahlan.

— Une vraie marmotte ! renchérit Zedd. Comment te sens-tu, mon garçon ? Et ta main ?

— Je vais très bien. Merci de ton aide, Zedd. Merci à vous deux !

Il plia et déplia les doigts pour leur montrer qu'il ne souffrait plus.

— Ma main est quasiment guérie, mais qu'est-ce qu'elle démange !

— Comme disait toujours ma mère, fit Kahlan, c'est un signe d'amélioration.

— La mienne prétendait la même chose, dit Richard.

Il prit sa cuiller, la plongea dans le bol, ramena un morceau de pomme de terre et un champignon et goûta avec une intense concentration.

— Ta soupe est aussi bonne que la mienne, déclara-t-il, parfaitement sincère.

Kahlan s'assit à califourchon sur le banc pour lui faire face. Un coude appuyé à la table, elle posa le menton sur la paume de sa main.

— Zedd a un avis différent ! lança-t-elle.

Richard foudroya du regard le vieil homme, qui leva vivement les yeux au ciel.

— Tant mieux pour lui ! Mais je lui rappellerai cette offense la prochaine fois qu'il me suppliera de me mettre aux fourneaux.

— Pour être honnête, souffla Kahlan, pas assez doucement pour que Zedd ne l'entende pas, je crois qu'il mangerait de la poussière si quelqu'un la cuisinait à sa place.

— Je vois que tu commences à le connaître…

— Crois-en un expert, Richard, dit Zedd en agitant un index sentencieux, cette jeune dame rendrait la poussière comestible. Tu ferais bien de prendre des leçons…

Richard se coupa un morceau de pain et le trempa dans la soupe. Ces plaisanteries, il le savait, étaient une manière de dissiper sa tension. Et une agréable façon de passer le temps en attendant qu'il ait fini de manger.

Kahlan lui avait promis de ne rien entreprendre avant qu'il ait demandé à Zedd de les aider. À l'évidence, elle avait tenu parole. Le vieil homme, lui, adorait jouer les innocents pour forcer ses interlocuteurs à lui « révéler » ce qu'il savait déjà. Mais ces jeux, aujourd'hui, paraissaient puérils. Car désormais, tout était différent…

— Mais je me méfie d'elle à cause d'un terrible défaut de caractère,

dit Zedd, soudain menaçant.

Richard en oublia de mâcher. Il avala tout rond, sans oser regarder ses amis, angoissé par ce qui allait suivre.

— Elle n'aime pas le fromage ! s'exclama Zedd. Je ne vois pas comment faire confiance à quelqu'un qui déteste ce don du ciel ! Ce n'est pas un comportement normal…

Richard se détendit. Zedd se livrait à un de ses exercices favoris, qu'il appelait « manipulation pour rire ». Avec son jeune ami, ça marchait à tous les coups, et il adorait ça. Jetant un regard discret au vieil homme, Richard vit qu'il affichait un sourire innocent du plus bel effet. Malgré lui, il ne put s'empêcher de l'imiter…

Pendant qu'il finissait sa soupe, Zedd grignota un morceau de fromage pour illustrer ses positions gastronomiques. Campant sur les siennes, Kahlan se régala d'un bout de pain. Il était délicieux et la jeune femme jubila quand Richard le dit à haute et intelligible voix.

Lorsque son bol fut presque vide, il décida qu'il était temps de passer aux choses sérieuses.

— Le *quatuor* suivant s'est-il manifesté ?

— Non, répondit Kahlan. Je m'inquiétais, mais Zedd a lu dans les nuages que les tueurs ont dû avoir des ennuis, puisqu'ils ne se sont pas montrés.

— C'est vrai, cette histoire ? demanda Richard au vieil homme.

— Vrai, comme verrue de verrat, mon garçon…

Zedd utilisait cette expression depuis qu'il le connaissait. Une façon amusante d'assurer qu'il ne lui mentirait jamais.

Mais quelle sorte d'ennuis pouvait avoir un *quatuor* ?

Quoi qu'il en soit, sa question avait marqué la fin de la récréation. Kahlan était impatiente qu'il continue sur le sujet et Zedd semblait partager ce sentiment.

La jeune femme se rassit normalement, les mains sur les genoux. S'il ne s'en sortait pas bien, comprit Richard, elle ferait ce qu'elle était venue faire, et il n'aurait aucun moyen de l'en empêcher.

Il finit sa soupe, repoussa le bol et chercha le regard de Zedd, qui n'était plus d'humeur à plaisanter. À part ça, impossible de deviner ce qu'il pensait. Il attendait, apparemment impassible.

Richard devait se lancer. Une fois qu'il aurait commencé, plus question de rebrousser chemin !

— Zedd, mon cher ami, il faut que tu nous aides à neutraliser Darken Rahl.

— Je sais… Tu veux que je déniche le grand sorcier…

— Ce ne sera pas nécessaire, parce que je l'ai déjà trouvé ! (Kahlan se tourna vers Richard et l'interrogea du regard, mais il l'ignora.) Tu es le grand sorcier !

Kahlan voulut se lever. Sans quitter Zedd des yeux, Richard tendit

une main sous la table, lui saisit l'avant-bras et la força à se rasseoir.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça, mon garçon ? demanda Zedd, toujours aussi impassible.

Richard prit une grande inspiration, croisa les mains sur la table et les contempla tout en parlant.

— Quand Kahlan m'a raconté l'histoire des trois pays, elle m'a dit que le grand sorcier, révolté par les mauvaises actions du Conseil, a pensé que sa femme et sa fille étaient mortes pour rien. En guise de punition, il a pris une mesure radicale : laisser ces gens assumer les conséquences de leur comportement !

» Tout à fait la réaction que tu aurais dans des circonstances similaires… Je l'ai pensé tout de suite, mais il me fallait des preuves. Quand je t'ai présenté Kahlan, et que tu as réagi si agressivement, j'ai précisé qu'elle avait été attaquée par un *quatuor*. La compassion que j'ai lue dans tes yeux m'a convaincu que je ne me trompais pas. Pour éprouver cela, il fallait avoir souffert dans sa chair des exactions de ces tueurs. Ton changement d'attitude s'expliquait parfaitement si tu étais l'homme dont la femme et la fille étaient tombées sous les coups de ces assassins. Sinon, ta soudaine sollicitude pour Kahlan n'aurait eu aucun sens. Mais à ce moment-là, je ne me suis pas fié à mon instinct, et je n'ai rien dit…

Il leva les yeux et les plongea dans ceux de Zedd.

— Tout de suite après, tu as commis ta plus grossière erreur en disant à Kahlan qu'elle serait en sécurité chez toi. Je savais que tu n'aurais pas menti sur un sujet aussi grave. Pourtant, tu n'ignorais pas à quel point les *quatuors* sont dangereux. Comment un vieil ermite pouvait-il nous protéger… sans le secours de la magie ? Mais le grand sorcier, lui, n'avait rien à craindre ! À présent, tu prétends que la deuxième équipe de tueurs a disparu parce qu'elle a eu des « ennuis ». Si tu veux mon avis, ce n'est pas sans rapport avec ta magie. Comme toujours, tu n'as pas parlé à la légère, et tu as fait ce qui s'imposait…

Richard adressa un sourire complice à Zedd.

— À cause d'une multitude de petits détails, j'ai toujours su, au fond de moi, que tu étais bien plus que ce que tu prétendais être. Une personne d'exception, pour tout te dire ! Et je me rengorgeais que tu me témoignes de l'amitié. Si ma vie était en danger, tu ferais n'importe quoi pour me sauver. Et tu sais que c'est réciproque. Zedd, j'ai en toi une confiance aveugle, et mon destin est désormais entre tes mains.

Richard détestait ce type de chantage, mais leurs vies à tous étaient en jeu.

Zedd posa les mains à plat sur la table et se pencha en avant.

— Je n'ai jamais été aussi fier de toi, Richard. Tu as tout compris ! (Il se leva et fit le tour de la table ; Richard l'imita et ils se donnèrent

l'accolade.) Et je n'ai jamais été aussi triste pour toi. (À contrecœur, il s'écarta du jeune homme.) Rassieds-toi… Je vais revenir très vite. J'ai quelque chose pour vous deux… Attendez-moi un instant.

Zedd débarrassa la table. Les assiettes et les bols dans les mains, il entra dans la maison.

Kahlan le regarda s'éloigner sans dissimuler son inquiétude. Richard s'en étonna. Loin d'être heureuse d'avoir trouvé le grand sorcier, elle semblait effrayée. Les choses ne se passaient pas comme il l'avait cru.

Quand Zedd revint, un objet étroit et long calé sous le bras, Kahlan se leva d'un bond.

Richard reconnut le fourreau d'une épée.

Son amie se plaça devant lui comme pour le protéger.

— Ne faites pas ça, Zedd ! implora-t-elle.

— Ce choix ne m'appartient pas…

— Zedd, je vous en prie, désignez quelqu'un d'autre ! Pas Richard…

— Kahlan, nous avons déjà parlé de ça ! Il s'est choisi lui-même. Si je ne désigne pas celui qui est fait pour cette mission, nous mourrons tous. Mais si tu vois un autre moyen, je t'écoute…

Le grand sorcier écarta Kahlan de son chemin et posa sans douceur le fourreau sur la table, juste devant Richard, qui sursauta, regarda l'arme puis chercha à sonder les yeux brillants de fureur de son ami.

— Cette épée t'appartient, dit Zedd.

Kahlan se détourna des deux hommes.

Richard regarda de nouveau le fourreau d'argent ornementé de torsades d'or qui ressemblaient à des vagues. Les quillons d'acier de la garde lui rappelèrent des crocs. Sur la poignée entourée de fils d'argent, d'autres torsades d'or dessinaient le mot « Vérité ».

C'est la lame d'un roi…, pensa Richard. *La plus belle pièce d'armurerie que j'aie jamais vue.*

Il se leva lentement. Zedd prit le fourreau par la pointe et présenta la poignée à son protégé.

— Dégaine-la !

Comme en transe, Richard saisit la poignée et libéra la lame, dont le tintement métallique resta longtemps suspendu dans les airs comme une note de musique. De sa vie, le jeune homme n'avait jamais entendu une épée produire un tel son…

Serrant l'arme plus fort, il sentit sous sa paume et sous ses doigts la minuscule douleur des torsades d'or qui composaient le mot « Vérité » de chaque côté de la poignée. Inexplicablement, cette sensation lui parut… normale. Le poids et l'équilibre de l'épée lui convenaient à

merveille. Et pour la première fois de son existence, il eut l'impression d'être *complet*.

Au plus profond de lui-même, sa colère s'éveilla, prête à se chercher des cibles. Avec une étrange intensité, il sentit le contact du croc contre sa peau, sous sa chemise.

Alors que sa colère se transformait en rage, un pouvoir récemment activé circula dans son corps. Il lui était envoyé par l'épée, fidèle reflet de son propre courroux. Jusque-là, ses sentiments lui avaient toujours semblé être des entités indépendantes et entières. Là, on eût dit qu'une image, dans un miroir, s'éveillait à la vie.

Un fantôme terrifiant !

Et tandis que sa rage se nourrissait du pouvoir de l'épée, la colère de l'arme se nourrissait de sa colère. Deux tempêtes jumelles se déchaînaient en lui. Comme un spectateur impuissant, il fut emporté dans la tourmente. L'expérience était effrayante. Pas très éloignée d'un viol mental, elle n'était pourtant pas dépourvue de séduction. Des aperçus terrifiants de sa propre colère se mêlaient à des promesses irrésistibles. Ces émotions ensorcelantes se communiquaient à tout son corps, s'emparant de sa colère et montant en puissance avec elle.

Au bord de la panique – ou d'un irréversible abandon – Richard lutta pour se contrôler.

Zeddicus Zu'l Zorander leva les yeux au ciel, écarta les bras et cria :

— Que les vivants et les morts en soient avertis en toute loyauté ! Le Sourcier est désigné !

Un roulement de tonnerre fit trembler le sol et se répercuta en direction de la frontière.

Tête baissée, les mains dans le dos, Kahlan se jeta à genoux devant Richard.

— Je jure de défendre le Sourcier au péril de ma vie !

Zedd s'agenouilla près d'elle, la tête également baissée.

— Je jure de défendre le Sourcier au péril de ma vie ! répéta-t-il.

L'Épée de Vérité à la main, Richard écarquilla les yeux, plus stupéfait que jamais.

— Zedd, souffla-t-il, pour l'amour de tout ce qui est bon en ce monde, dis-moi ce qu'est un Sourcier !

Chapitre 9

Zedd se releva péniblement, réajusta les plis de sa tunique autour de son corps décharné et tendit un bras à Kahlan, toujours prostrée, les yeux rivés sur le sol.

— Ce qu'est un Sourcier ? Venant de quelqu'un qui vient d'être désigné, voilà une question judicieuse ! Mais il faut du temps pour y répondre…

Richard regarda l'épée qui brillait dans sa main, incertain de vouloir avoir le moindre rapport avec elle. Il la remit dans le fourreau, ravi d'être débarrassé des sentiments qu'elle éveillait en lui, et la tendit à Zedd.

— Je ne l'avais jamais vue ici… Où la cachais-tu ?

— Dans mon armoire…, répondit le grand sorcier, assez fier de son effet.

— Il n'y a que des assiettes et des poêles dans ton armoire. Plus quelques fioles de poudre…

— Je ne parle pas de cette armoire-là, dit Zedd, baissant la voix comme si des oreilles ennemies pouvaient l'entendre. Elle était dans mon armoire de sorcier !

— Il n'y a qu'une armoire chez toi…

— Fichtre et foutre, Richard ! Tu n'étais pas censé la voir ! Une armoire de sorcier est par définition invisible !

— Et depuis combien de temps as-tu cette arme ? demanda le jeune homme avec l'impression d'être devenu parfaitement idiot.

— Je n'en sais trop rien… Peut-être une dizaine d'années… Quelle importance ?

— Et comment es-tu entré en sa possession ?

— Désigner le Sourcier est le privilège d'un sorcier, répondit Zedd, soudain agressif. Le Conseil a voulu s'arroger ce droit. Bien entendu, les conseillers se fichaient de trouver la bonne personne. Ils désignaient des gens qui leur seraient utiles ou qui leur offraient beaucoup d'argent. L'épée appartient au Sourcier tant qu'il est de ce monde et ne décide pas de renoncer à son titre. Pendant qu'on cherche un nouveau postulant, elle est confiée aux sorciers. Enfin, à un sorcier : moi, puisque nommer le Sourcier est *mon* privilège. Le dernier individu qui détenait l'arme s'est… (Il leva les yeux au ciel, comme s'il cherchait ses mots)… hum… intimement lié à une voyante. Pendant qu'il était occupé à autre chose, je suis allé dans les Contrées

du Milieu et j'ai récupéré mon bien. À présent, c'est *ton* bien !

Richard comprit qu'il était entraîné contre son gré dans une histoire très compliquée. Il se tourna vers Kahlan. Libérée de son angoisse, elle affichait son impassibilité coutumière…

— C'est pour ça que tu es venue ? Tu voulais que le grand sorcier me désigne ?

— Richard, je désirais qu'il nomme un Sourcier, mais j'ignorais que ce serait toi…

Se sentant piégé, le jeune homme regarda tour à tour ses deux amis.

— Vous pensez que je peux nous sauver ? Bon sang, je vois ce que vous avez dans la tête : « Richard mettra fin aux agissements de Darken Rahl. » Un sorcier en est incapable, mais je suis censé essayer ?

Terrorisé, il crut que son cœur allait exploser.

Zedd avança et lui posa sur l'épaule une main rassurante.

— Mon garçon, regarde le ciel et dis-moi ce que tu vois…

Richard leva les yeux, aperçut le nuage qui ressemblait à un serpent et ne jugea pas utile de répondre à la question.

— Viens t'asseoir, fit Zedd en lui enfonçant ses doigts osseux dans la chair. Je vais te dire tout ce que tu dois savoir. Ensuite, tu décideras ce que tu veux faire.

Il posa son autre main sur l'épaule de Kahlan et poussa les jeunes gens jusqu'au banc. Puis il s'assit en face d'eux…

Richard laissa l'épée sur la table, entre Zedd et lui, histoire de signifier que la matière restait sujette à discussion.

Zedd retroussa légèrement ses manches.

— Il existe une magie puissante, très ancienne et très dangereuse… Elle prend sa source dans la terre et la vie elle-même. Contenue dans trois calices appelés les « boîtes d'Orden », elle reste endormie tant que celles-ci ne sont pas mises dans le jeu. En passant, sachez que c'est l'expression consacrée… Bien entendu, ce n'est pas un… jeu… d'enfant ! Seule une personne dotée de grands pouvoirs peut réussir – à condition d'avoir fait de très longues études. Dès qu'on détient au moins une boîte, la magie d'Orden peut être éveillée. À partir du moment où il se la procure, notre hypothétique candidat a un an devant lui pour ouvrir une boîte. Mais attention, il doit être en possession des trois avant d'essayer, car elles fonctionnent ensemble ! Pas question de n'en avoir qu'une et de l'ouvrir ! Si l'individu qui les met dans le jeu ne se les approprie pas toutes, et s'il laisse passer le délai d'un an, sa vie appartiendra à la magie. Impossible de revenir en arrière ! Darken Rahl doit ouvrir une des boîtes… ou mourir. Le premier jour de l'hiver, l'année dont il disposait sera écoulée…

Le visage plissé comme un vieux parchemin à force de

détermination, Zedd se pencha un peu plus en avant.

— Chaque boîte contient un pouvoir différent qui est libéré au moment de son ouverture. Si Rahl choisit la bonne, il détiendra la magie d'Orden. Celle de la vie même, mes chers enfants ! Il deviendra le maître de tous les êtres vivants. Qu'il n'aime pas une personne, et il pourra la tuer d'une seule pensée, de la manière qu'il voudra ! L'identité de la victime n'a aucune importance. Et la distance non plus…

— Une magie qui me paraît rudement maléfique…, dit Richard.

Zedd se pencha en arrière et retira ses mains de la table.

— Pas vraiment, mon garçon… La magie d'Orden est tout simplement celle de la vie. Comme tous les pouvoirs, elle existe, voilà tout. Son utilisateur la rend maléfique ou bénéfique. Elle peut aussi servir à faire pousser le blé, à guérir les malades ou à mettre fin à une guerre. Encore une fois, c'est l'utilisateur qui décide. Un pouvoir, quel qu'il soit, n'est jamais bon ou mauvais. Hélas, je crains que nous sachions déjà comment Darken Rahl entend l'utiliser…

Zedd se tut. Un vieux truc à lui pour laisser Richard digérer les informations qu'il venait de lui livrer. Aujourd'hui, ses attentes se lisaient sur son visage. Et l'expression de Kahlan indiquait qu'elle aussi espérait que le jeune homme comprendrait chaque mot qu'il avait entendu.

Richard n'avait rien à « digérer », puisqu'il avait déjà appris tout ça dans le *Grimoire des Ombres Recensées*. Le texte était explicite. L'exposé de Zedd passait pour une bluette quand on connaissait l'importance du cataclysme qui s'abattrait sur le monde si Darken Rahl ouvrait la bonne boîte.

Richard savait également ce qui se passerait s'il ouvrait une des deux autres. Étant tenu de ne rien dire, il posa une autre question dont il connaissait la réponse.

— Et s'il ouvre une des deux autres ?

Zedd se pencha de nouveau en avant. À l'évidence, il s'était préparé à répondre à ça.

— S'il ouvre la première des deux mauvaises boîtes, la magie prendra possession de lui et il mourra. (Il claqua des doigts.) Aussi simplement que ça. Alors, la menace sera écartée et nous vivrons en paix. (Il se pencha davantage, fronça les sourcils et foudroya Richard du regard.) S'il ouvre la deuxième, tout ce qui existe – les insectes, les brins d'herbes, les arbres, les animaux et les êtres humains – retournera au néant. Ce sera la fin de tout, mon garçon ! La magie d'Orden est la sœur jumelle de celle de la vie. Et tu sais, n'est-ce pas, que la mort est son inséparable sœur. En toute logique, la magie d'Orden est intimement liée aux deux…

Zedd se pencha en arrière, comme épuisé par cette énumération de

catastrophes. Bien qu'il eût déjà su tout cela, Richard blêmit de l'entendre prononcer à haute voix. La vérité, ainsi exprimée, devenait soudain plus réelle. En apprenant le grimoire par cœur, il n'avait jamais imaginé que ces événements, hautement hypothétiques, puissent un jour se produire. Son seul souci avait été de préserver la connaissance pour la restituer au gardien.

Il aurait voulu tout révéler à Zedd, mais le serment fait à son père le lui interdisait. Une situation pénible qui l'obligeait à poser des questions auxquelles il aurait pu répondre aussi bien que son vieil ami.

— Comment Rahl saura-t-il choisir entre les boîtes ?

Zedd déroula les manches de sa tunique et parla sans lever les yeux de ses mains.

— Mettre les boîtes dans le jeu permet d'accéder à certaines informations… privilégiées… qui seront d'un grand secours à Rahl…

Ça se tenait. Personne ne connaissait l'existence du grimoire, à part son gardien et, semblait-il, l'homme qui mettait les boîtes dans le jeu. L'ouvrage ne mentionnait pas ce détail, mais il paraissait logique…

D'un coup, toutes les pièces du puzzle trouvèrent leur place. Darken Rahl le traquait parce qu'il voulait le grimoire ! Bouleversé, Richard faillit ne pas remarquer que Zedd avait repris la parole.

— Rahl n'a pas respecté les règles, ce qui n'a rien d'étonnant, venant de lui. Il a mis les boîtes dans le jeu avant de les avoir toutes…

— Il doit être stupide, dit Richard. Ou avoir sacrément confiance en lui !

— La seconde hypothèse est la bonne…, fit Zedd. J'ai quitté les Contrées du Milieu pour deux raisons. *Primo*, parce que le Conseil s'était arrogé le droit de nommer le Sourcier. *Secundo*, parce qu'il s'est trompé au sujet des boîtes d'Orden. Les conseillers pensaient qu'il s'agissait d'une légende, et ils m'ont pris pour un vieux fou quand j'ai affirmé le contraire. J'ai voulu les avertir, et ils m'ont ri au nez !

Il frappa du poing sur la table, faisant sursauter Kahlan.

— Ils se sont fichus de moi ! (Sous ses cheveux blancs, son visage rouge de colère brillait comme un lampion.) Je voulais que les boîtes soient séparées les unes des autres. Et avec l'aide de la magie, qu'on les cache afin que nul ne puisse jamais les retrouver ! Les crétins du Conseil les ont données à des gens importants, comme s'il s'agissait de trophées ! Un paiement pour des faveurs ou des promesses ! Le meilleur moyen de les laisser à portée de main des ambitieux ! J'ignore ce qu'il est advenu d'elles depuis mon départ. Mais Rahl en détient au moins une. Probablement deux, et il aura bientôt la troisième. Comprends-tu ce que ça signifie, Richard ? Nous ne sommes pas obligés d'affronter Darken Rahl. Il suffira de trouver une des boîtes avant lui !

— Et l'empêcher de nous la prendre, ce qui sera encore plus difficile que de la trouver… (Richard marqua une pause, frappé par une idée.) Zedd, est-il possible qu'une des boîtes soit en Terre d'Ouest ?

— J'en doute…

— Pourquoi ?

— Richard, je ne t'ai jamais dit que je suis un sorcier. Comme tu ne me l'as pas demandé, ce n'était pas vraiment un mensonge… Pourtant, je t'ai caché la vérité sur un point. J'ai prétendu être venu ici avant l'apparition de la frontière, mais ce n'est pas vrai. En fait, je n'aurais pas pu… Pour que Terre d'Ouest soit un pays épargné par la magie, il ne devait pas y en avoir *avant* l'érection de la frontière. Après, ça n'avait pas d'importance. Avant, c'eût été catastrophique. Ma présence aurait empêché la naissance de la frontière. Je suis resté dans les Contrées du Milieu et j'ai traversé *après*…

— Tout le monde a ses petits secrets, et je peux bien te concéder les tiens… Mais où veux-tu en venir ?

— À ça : si une des boîtes avait été ici avant l'avènement de la frontière, elle ne serait jamais apparue ! Sachant qu'elles étaient toutes dans les Contrées du Milieu, et que je n'en ai pas apporté une avec moi, les boîtes doivent toujours y être.

Richard réfléchit quelques instants et dut convenir que le raisonnement se tenait. Encore un espoir réduit à néant !

Il revint à des préoccupations plus immédiates.

— Tu ne m'as toujours pas dit ce qu'est un Sourcier. Ni ce que je viens faire là-dedans…

— Un Sourcier est un homme – parfois une femme – qui n'a de comptes à rendre qu'à lui-même. Sa seule loi, c'est ce qu'il pense. L'Épée de Vérité lui revient et elle fera tout ce qu'il lui demande. Dans les limites de sa propre force, il peut contraindre n'importe qui à répondre à ses questions. (Zedd leva une main pour couper court aux objections de son jeune ami.) Je sais, c'est une définition très vague… Le problème, c'est que ce pouvoir-là est comme tous les autres : il dépend de son utilisateur ! Mais nous en avons déjà parlé… Voilà pourquoi il est si important de trouver l'individu qui en fera un usage avisé et bienfaisant. Richard, un Sourcier fait exactement ce que son nom indique : il cherche les sources. En quête de réponses, il choisit les sujets qui l'intéressent. Quand c'est le bon candidat, il aspire aux solutions qui aideront les autres et pas seulement lui-même. La raison d'être d'un Sourcier, c'est la liberté de chercher ce qu'il veut, d'aller là où il l'entend, de demander ce qu'il a envie de demander et d'apprendre ce qu'il désire apprendre. Il obtient des réponses et, quand ça s'impose, prend les mesures qu'elles rendent indispensables. Même les plus radicales !

— Dois-je comprendre qu'un Sourcier est un assassin ?

— Je ne te mentirai pas, mon garçon. Cela fut parfois le cas. Et c'était inévitable !

— Je ne serai jamais un tueur ! explosa Richard.

— À ton aise…, fit Zedd en haussant les épaules. Comme je te l'ai dit, un Sourcier est ce qu'il a envie d'être. Idéalement, il porte haut l'étendard de la justice. Impossible d'être plus précis, parce que je n'ai jamais détenu ce titre. Mais si j'ignore ce qui se passe dans la tête d'un Sourcier, je peux reconnaître les bons candidats…

Le vieil homme retroussa de nouveau ses manches.

— Mais ne va pas croire que je fabrique les Sourciers, Richard. Ils se fabriquent tout seuls et je me contente de les désigner. Voilà des années que tu es un Sourcier sans le savoir. Je t'ai observé, donc j'en suis sûr. Tu es sans cesse en quête de la vérité. Par exemple, que faisais-tu dans la forêt de Ven ? Tu voulais retrouver la liane et élucider le meurtre de ton père. Pourtant, tu aurais pu laisser agir des gens plus qualifiés. Tu aurais peut-être fini par t'y résoudre, mais en allant contre ta nature. Celle d'un Sourcier ! Une personne qui ne s'en remet jamais aux autres parce qu'elle veut apprendre par elle-même ! Et quand Kahlan t'a dit qu'elle cherchait un sorcier disparu depuis des lustres, tu as voulu savoir qui c'était, et tu as fini par le débusquer…

— Mais c'est seulement parce que…

— Pas d'arguties, mon garçon ! Une seule chose compte : tes actes. Je t'ai sauvé grâce à une racine. Est-il important que je n'aie eu aucun mal à la dénicher ? Non ! Serais-tu plus vivant si ça m'avait coûté d'énormes efforts ? Encore une fois, non ! J'ai rapporté la racine et tu es guéri. C'est tout ce qui nous intéresse. Pour le Sourcier, c'est pareil. On se fiche de la façon dont il obtient des réponses, pourvu qu'il les obtienne ! Enfonce-toi dans le crâne qu'il n'y a pas de règles. À présent, tu dois trouver certaines réponses. Je me moque de la façon dont tu t'y prendras, à condition que tu te mettes au travail. Et si c'est facile pour toi, je me réjouirai, parce que nous n'avons pas beaucoup de temps !

— De quelles réponses parles-tu ? demanda Richard, sur la défensive.

— J'ai un plan, dit Zedd, mystérieux, mais tu dois d'abord découvrir comment nous faire passer de l'autre côté de la frontière.

— Plaît-il ? s'exclama Richard, indigné. Tu es un sorcier et je parie que tu n'as pas été pour rien dans l'apparition des frontières. De plus, tu as reconnu avoir traversé pour récupérer l'épée. Enfin, Kahlan aussi est passée et des sorciers l'ont aidée. Moi, je ne connais rien sur la frontière ! Tu veux que je trouve une réponse… Eh bien, la voilà ! Zedd, puisque tu es un sorcier, fais-nous traverser !

— Tu ne m'as pas écouté… J'ai dit « passer de l'autre côté », pas

« traverser ». Je saurais comment faire, mais nous ne pouvons pas… Rahl pense que nous essaierons. Et dans ce cas, il nous tuera. Ou pire ! Il faut passer de l'autre côté sans traverser ! La distinction est essentielle !

— Zedd, je suis navré, mais c'est impossible. Je ne vois pas comment passer de l'autre côté sans traverser. La frontière est le royaume des morts. Si nous ne la franchissons pas, nous serons coincés à l'intérieur. Et n'oublie pas : la frontière est justement là pour empêcher les gens de faire ce que tu me demandes.

Richard soupira de frustration. Ses amis avaient besoin de lui et il ne pouvait rien pour eux…

— Richard, dit gentiment Zedd, tu te sous-estimes… Tu te souviens de ce que tu répondais quand je te demandais comment on doit résoudre un problème difficile ?

Richard savait à quoi le vieil homme faisait allusion, mais il n'avait pas envie de s'enfoncer davantage…

Un sourcil levé, Zedd attendit.

— Il faut penser à la solution, pas au problème…, dit enfin Richard.

— Pour le moment, tu t'y prends à l'envers. Au lieu de penser à la solution, tu cherches à comprendre pourquoi le problème n'en a pas !

Richard dut admettre que son ami avait raison. Mais les choses étaient encore plus compliquées que ça…

— Zedd, je ne suis pas qualifié pour être le Sourcier. Je ne sais rien des Contrées du Milieu !

— Parfois, il est plus facile de prendre une décision quand on n'est pas encombré de connaissances historiques, répondit le sorcier, énigmatique à souhait.

— Ce pays m'est étranger… Je m'y perdrais…

Jusque-là silencieuse, Kahlan lui posa une main sur le bras.

— Aucun risque ! Je connais les Contrées du Milieu mieux que quiconque ! Les endroits dangereux et ceux où on est en sécurité… Avec moi pour guide, tu ne te perdras pas, je te le jure !

Richard détourna la tête et s'abîma dans la contemplation du bois noueux de la table. L'idée de décevoir son amie le désespérait. Mais sa confiance et celle de Zedd n'étaient pas bien placées. Il ne connaissait rien à la magie et aux Contrées du Milieu. Quant à savoir comment trouver les boîtes ou arrêter Darken Rahl, cela le dépassait. Oui, il n'avait pas la première idée de la marche à suivre ! Et il aurait dû commencer par les faire passer de l'autre côté de la frontière ?

— Richard, dit Zedd, tu crois que je t'accable de responsabilités et que j'ai tort. Mais ce n'est pas moi qui t'ai choisi ! Tu t'es révélé être le Sourcier, et j'en ai simplement pris acte. Voilà bien longtemps que je suis un sorcier. Même si tu ignores ce que ça implique, fais-moi

confiance quand j'affirme savoir reconnaître le bon candidat. (Tendant le bras au-dessus de la table, et de l'épée, le vieil homme posa une main sur celle de Richard.) Darken Rahl est sur ta piste. Il ne peut y avoir qu'une raison : grâce à la magie d'Orden, il sait également que tu es l'élu, et il veut éliminer une menace.

Richard en sursauta de surprise. Zedd avait peut-être raison. Dans ce cas…

Ou peut-être pas ! Le vieux sorcier ne savait rien au sujet du grimoire. Donc…

Son esprit menaçant d'exploser, Richard ne put plus supporter d'être assis. Il se leva et fit les cent pas en réfléchissant.

Zedd croisa les bras et Kahlan posa un coude sur la table. Sans un mot, ils le regardèrent marcher.

Shar lui avait dit de trouver la réponse… ou de mourir. Mais elle n'avait pas parlé de cette fichue histoire de Sourcier ! Ne pouvait-il pas découvrir la solution à sa manière, comme il l'avait toujours fait ? Après tout, il n'avait pas eu besoin de l'épée pour découvrir qui était le grand sorcier. Mais ça n'avait pas été si compliqué…

Alors, pourquoi refuser l'arme ? Quel mal y avait-il à accepter son aide ? Dans sa situation, se priver d'une assistance, de quelque nature qu'elle fût, serait stupide. S'il avait bien compris, l'épée pouvait rendre tous les services que son propriétaire désirait. Alors, pourquoi ne pas en profiter ? Il s'en servirait pour aider ses amis, et voilà tout ! Ça n'impliquait pas de devenir un assassin, ni les dieux savaient quoi. Tout ce qu'il lui fallait, c'était un peu de soutien, rien de plus…

Ces arguments pourtant solides ne le convainquirent pas. Il ne voulait rien avoir à faire avec l'épée parce qu'il détestait ce qui était arrivé quand il l'avait dégainée. Il avait éprouvé une sensation agréable et ça l'inquiétait. Puis sa colère s'était manifestée d'une manière étrange, le plongeant dans un état de conscience inédit.

Le pire, c'était qu'il avait trouvé ça… juste. Mais penser cela de la colère n'était pas bien, et il repoussait de toutes ses forces l'idée de ne plus être à même de la contrôler. Comme son père le lui disait, la colère était maléfique. C'était elle qui avait tué sa mère… Depuis, il la gardait enfermée derrière une porte qu'il ne voulait pas ouvrir.

Très bien, il ferait ça à sa manière, sans l'épée. Il n'avait pas besoin d'elle, et encore moins des tourments qu'elle lui infligeait.

Richard se tourna vers Zedd, toujours assis les bras croisés, les rayons du soleil jouant sur son visage buriné. Ses traits pourtant familiers semblaient différents. Il avait l'air lugubre et déterminé – tout ce qu'on pouvait attendre d'un sorcier ! Quand leurs regards se croisèrent, le jeune homme ne baissa pas les yeux…

Sa décision était prise. Et la réponse serait négative ! Il aiderait ses amis et resterait à leurs côtés, car sa vie aussi était en jeu. Mais il

n'accepterait pas d'être le Sourcier !

Avant qu'il puisse le dire à voix haute, Zedd lança :

— Kahlan, raconte donc à Richard comment Darken Rahl interroge les gens…

Il n'avait pas regardé la jeune femme, son regard toujours rivé à celui de son protégé.

— Zedd, je vous en prie…, souffla Kahlan.

— Dis-le-lui ! ordonna le sorcier. Décris ce que fait Rahl avec la lame incurvée qu'il porte à la ceinture.

Richard abandonna son duel visuel avec le sorcier et regarda la jeune femme, qui tendit un bras et lui fit signe d'approcher. Il hésita un moment, puis obéit et lui prit la main.

Kahlan le força à s'asseoir en face d'elle. Posant son autre main sur la sienne, elle caressa tendrement sa paume du bout des doigts. Entre deux mains minuscules, celle de Richard semblait incroyablement grosse.

Kahlan parla sans le regarder.

— Darken Rahl pratique une très ancienne forme de magie divinatoire appelée anthropomancie… Il trouve les réponses à ses questions dans les entrailles humaines…

Au fond du cœur de Richard, la colère s'embrasa.

— Ce n'est pas très efficace… Au mieux il obtient un oui ou un non, et parfois une identité. Pourtant, il continue de recourir à cet art ignoble. Je suis désolée, Richard. Pardonne-moi de te dire de telles horreurs.

Des souvenirs de son père remontèrent à la mémoire de Richard. Sa gentillesse, son rire, son amour, leur profonde complicité, les heures passées ensemble avec le grimoire secret… Des milliers de moments à l'inappréciable valeur…

Ces images et ces sons se brouillèrent dans l'esprit de Richard, remplacés par le souvenir de la tache de sang, sur le sol, et des visages blêmes des témoins. Son père avait souffert. Il avait eu peur, il…

Les propos de Chase résonnèrent de nouveau à ses oreilles. Loin de les bannir, il les accueillit, les laissant retentir en boucle dans son esprit. Il s'immergea dans ces détails affreux, acceptant sans réserve des tourments qui auraient dû être au-delà de la compréhension d'un cerveau humain.

Le chagrin jaillit d'un puits creusé dans le terreau même de son âme. Involontairement réveillé, il criait si fort dans sa tête que ses os menaçaient de se fissurer.

Alors, Richard ajouta à la scène la silhouette indistincte de Darken Rahl. Penché sur le corps de son père, une lame au poing et du sang sur les mains…

Cette vision, il la grava dans son esprit, puis la sonda, la retourna

dans tous les sens, l'imprima jusque dans son âme…

Tout était clair, désormais. Il savait ce qui s'était passé, et comment son père avait péri. Les seules réponses qu'il eût vraiment cherchées dans sa vie, c'étaient celles-là. Sa seule et authentique quête…

En un éclair, tout se transforma en lui.

La porte qui protégeait sa colère et le mur de raison qui emprisonnait son impulsivité s'embrasèrent, consumés par une brusque flambée de vitalité animale. Une vie entière de logique prudente fut dissoute par sa rage comme par un acide. Sa lucidité n'était plus qu'un dérisoire résidu dans un tourbillon de pulsions.

Richard saisit le fourreau de l'Épée de Vérité et le serra si fort que ses jointures blanchirent. Les muscles de sa mâchoire tétanisés, sa respiration s'accéléra. Ne voyant rien du monde extérieur, à part l'épée, il sentit que l'onde de colère venait de l'arme, invoquée par le Sourcier et non par la volonté d'un mortel appelé Richard Cypher.

Le chagrin lui déchirait les entrailles, maintenant qu'il savait comment était mort son père. Des pensées qu'il ne s'était jamais autorisé à avoir devinrent son unique obsession. La prudence et la raison furent emportées par la déferlante d'une soif de vengeance dévorante.

À cet instant, son seul projet, sa seule faim, son unique aspiration était de tuer Darken Rahl. Plus rien d'autre n'avait de sens.

De l'autre main, il saisit la garde de l'épée et la dégaina.

Zedd lui prit le poignet.

Fou de colère, Richard foudroya du regard le vieil homme qui osait s'interposer entre sa fureur et lui.

— Richard, calme-toi…

Le Sourcier, tous les muscles bandés, plongea ses yeux de fou dans ceux du vieillard.

Une part de lui, très loin dans sa conscience, l'implora de reprendre son contrôle. Ignorant les avertissements qu'elle lui criait, il se pencha vers le vieil homme, par-dessus la table, et lâcha, les dents serrées :

— J'accepte de devenir le Sourcier…

— Richard, répéta Zedd, détends-toi, tout va bien… Allons, assieds-toi…

Le monde réel lui réapparaissant, Richard ravala ses envies de meurtre, mais n'étouffa pas sa colère. La porte et la cloison qui la retenaient avaient à jamais été pulvérisées. Et si le monde était de nouveau présent, il le regardait avec des yeux différents. Des yeux qu'il avait depuis toujours sans oser les ouvrir. Ceux d'un Sourcier !

Richard s'aperçut qu'il était debout mais ne se souvint pas de s'être levé…

Il se rassit près de Kahlan et lâcha l'épée. Alors, quelque chose en lui reprit le contrôle de sa colère. Mais ce n'était plus le même processus qu'avant, car il ne l'étouffa pas et ne l'enferma pas derrière une porte. Il la mit simplement à l'arrière-plan, sans craindre de la ramener sur le devant de la scène quand il en aurait besoin.

Une partie de son moi ancien réinvestit son esprit, le calma, ralentit sa respiration et le raisonna. Il se sentait libéré, sans crainte et, pour la première fois de sa vie, il n'avait plus honte de son impétuosité. Les muscles moins tendus, il s'autorisa à s'asseoir…

Puis il leva les yeux vers le visage impassible de Zedd. Sur les traits taillés à la serpe de son ami aux cheveux si blancs, un sourire flotta fugitivement.

— Félicitations, dit-il. Tu as passé avec succès ma dernière épreuve… Te voilà un Sourcier !

— Que… que racontes-tu là ? Tu m'avais déjà désigné…

Zedd secoua la tête.

— Je te l'ai dit et redit… Tu es sourd, ou quoi ? Un Sourcier se désigne lui-même. Avant d'en devenir un, tu devais surmonter une épreuve décisive. Il fallait me montrer que tu pouvais utiliser *tout* ton esprit ! Pendant des années, Richard, tu as gardé ta colère prisonnière. Alors, je voulais être sûr que tu saurais la libérer et l'invoquer. Je t'ai déjà vu furieux, mais tu refusais de le reconnaître, même dans le secret de ton cœur. Un Sourcier incapable d'utiliser sa colère serait plus faible qu'un nourrisson. C'est elle qui permet à l'instinct de prendre le dessus. Sans elle, tu aurais refusé l'épée, et je ne m'y serais pas opposé, car tu n'aurais pas été le bon candidat. Mais tout ça ne compte plus ! Désormais, nous savons que la peur de ta propre colère ne te limite plus. Cependant, ne perds pas toute prudence. S'il est important d'utiliser ta fureur, il est tout aussi essentiel de savoir la contenir. Tu en as toujours été capable, ne cesse pas maintenant ! Mais je te crois assez sage pour savoir quel chemin choisir. Parfois, laisser libre cours à sa colère est une erreur plus grave que de la retenir…

Richard acquiesça solennellement. Il repensa à ce qu'il avait éprouvé en tenant l'épée et à la manière dont il avait absorbé son pouvoir. Cette grisante sensation de s'abandonner à une pulsion primale venue du fond de son être et de l'arme.

— Cette épée est magique, dit-il. Je l'ai senti…

— Tu as raison…, fit Zedd. Mais la magie est un outil comme les autres. Quand tu te sers d'une pierre à aiguiser pour affûter un couteau, tu aides simplement la lame à mieux remplir la tâche pour laquelle elle est conçue. C'est pareil avec la magie… Tout est dans l'intention !

» Certaines personnes craignent plus de mourir à cause de la magie que transpercées par une lame… Comme si on était moins mort frappé par de l'acier que foudroyé par l'invisible ! Écoute-moi bien, mon garçon. La mort est la mort, un point c'est tout ! Mais la peur qu'inspire la magie peut être une arme puissante. Ne l'oublie jamais !

Richard hocha de nouveau la tête. Le soleil de la fin d'après-midi lui caressait le visage. Du coin de l'œil, il aperçut le nuage en forme de serpent.

Rahl le voyait sans doute aussi…

Il se souvint du regard du tueur, sur la corniche, qui avait passé sa lame sur son bras pour faire couler le sang. À ce moment-là, il n'avait pas compris le comportement de cet homme. Maintenant, il le comprenait. Lui aussi avait soif de bataille !

Les feuilles des arbres environnants, déjà mouchetées de jaune et de rouge, tremblaient sous le souffle du vent d'automne. L'hiver approchait. Son premier jour était pour bientôt…

Richard repensa à l'énoncé du problème : passer de l'autre côté de la frontière sans la traverser.

Ils devaient trouver une des boîtes d'Orden. Et s'ils réussissaient, Darken Rahl ne serait pas loin.

— Zedd, assez d'épreuves et de jeux ! Je suis le Sourcier, maintenant, pas vrai ?

— C'est la vérité vraie, comme verrue de verrat !

— Alors, nous perdons notre temps ! Et je suis sûr que Darken Rahl ne gaspille pas le sien. (Richard se tourna vers Kahlan.) Je prends au mot ton serment de me guider quand nous serons dans les Contrées du Milieu.

La jeune femme sourit de son impatience et lui fit une révérence.

Richard regarda Zedd.

— Sorcier, montre-moi comment fonctionne la magie !

Chapitre 10

Un sourire espiègle sur les lèvres, Zedd tendit à Richard le baudrier au cuir finement travaillé et assoupli par le passage des ans. La boucle en argent et en or était assortie au fourreau. Son précédent utilisateur étant plus petit que Richard, le réglage ne convenait pas. Zedd le modifia pendant que son protégé passait le baudrier sur son épaule droite et y accrochait l'Épée de Vérité.

Le sorcier conduisit les deux jeunes gens à la lisière des herbes folles, puis il les fit avancer dans les ombres projetées par les arbres jusqu'à un endroit où poussaient deux petits érables. Le premier tronc avait le diamètre du poignet de Richard. Le second faisait environ la taille de celui de Kahlan.

— Dégaine l'épée, dit Zedd au Sourcier. (L'incroyable note métallique retentit quand il obéit.) Bien… Je vais te montrer quelque chose de capital au sujet de cette arme. Pour ça, il faut que tu renonces provisoirement au poste de Sourcier, et que tu m'autorises à désigner Kahlan.

— Je ne veux pas de ce titre, marmonna la jeune femme.

— C'est juste dans l'intérêt de ma démonstration, chère enfant.

Il fit signe à Richard de donner l'épée à Kahlan. Elle hésita puis la prit à deux mains. Gênée par son poids, elle baissa la pointe jusqu'à ce qu'elle repose sur le sol.

Théâtral, Zedd passa les mains au-dessus de la tête de la jeune femme.

— Kahlan Amnell, je te nomme Sourcière…

Kahlan lui jeta un regard soupçonneux. Glissant un index sous son menton, il la força à relever la tête. Les yeux brillants, il approcha la bouche de son oreille et murmura :

— Quand j'ai quitté les Contrées du Milieu, Darken Rahl s'est servi de sa magie pour planter ici le plus gros de ces deux arbres. Un repère, histoire de pouvoir me retrouver quand ça lui chanterait. Pour me tuer, bien sûr ! Souviens-toi que c'est lui qui a assassiné Dennee… (L'expression de Kahlan se durcit.) Et il te traque pour t'abattre, comme il a exécuté ta sœur !

Les yeux de Kahlan brûlèrent soudain de haine. Les muscles de ses mâchoires se contractèrent, ses bras se raidirent et la pointe de l'Épée de Vérité se releva.

— Cet arbre est son allié, Kahlan ! Et tu as mission de le vaincre !

La lame vola dans l'air avec une vitesse et une force telles que

Richard n'en crut pas ses yeux. Quand elle percuta le tronc, un bruit terrible retentit, comme si des milliers de branches se brisaient en même temps, et des éclats de bois volèrent de tous les côtés.

L'arbre resta suspendu dans l'air un moment puis bascula de sa souche et s'abattit sur le sol. Pour obtenir ce résultat, Richard aurait dû taper une bonne dizaine de fois avec une hache parfaitement affûtée.

Zedd arracha l'épée à Kahlan, qui s'accroupit, s'assit sur les talons, se prit le visage à deux mains et poussa un gémissement de bête blessée. Richard s'agenouilla près d'elle et tenta de la calmer.

— Kahlan, ça ne va pas ?

— Non… Non… Pas de problème…

Elle posa une main sur son épaule et il l'aida à se relever.

— Mais je démissionne de mon poste de Sourcière…, ajouta-t-elle avec un pauvre sourire.

Richard foudroya Zedd du regard.

— Que signifie ce tissu d'âneries ? grogna-t-il. Cet arbre n'a aucun rapport avec Darken Rahl. Tu l'as fait pousser avec amour, comme son compagnon. Un couteau sous la gorge, je jurerais qu'ils étaient une sorte de monument à la mémoire de ta femme et de ta fille.

— Très bonne déduction, Richard, admit le sorcier avec l'ombre d'un sourire. Reprends ton épée ! Te voilà redevenu le Sourcier en titre ! Maintenant, coupe le petit arbre et je t'expliquerai tout…

Richard prit l'épée à deux mains et sentit la colère monter en lui. Bandant ses muscles, il frappa l'arbre survivant de toutes ses forces. La lame décrivit un arc de cercle en sifflant… et s'immobilisa juste avant de toucher l'écorce, comme si l'air était devenu trop épais pour qu'elle puisse le traverser.

Ébahi, Richard regarda l'arme, essaya de nouveau et obtint le même résultat. L'arbre le narguait, absolument intact !

Zedd contemplait la scène, les bras croisés et l'air satisfait.

— Bon, assez joué, explique-toi ! dit Richard en rengainant l'épée.

— Tu as vu avec quelle facilité Kahlan a abattu le plus gros de ces érables ? demanda le vieux sorcier, vivante image de l'innocence. De fait, il aurait tout aussi bien pu être en acier ! La lame l'aurait proprement coupé en deux ! Et toi qui es tellement plus fort que cette frêle enfant, tu n'as même pas pu entamer cet arbrisseau !

— J'ai remarqué, Zedd, inutile d'insister lourdement !

— Et que penses-tu du phénomène ?

L'irritation de Richard fondit comme neige au soleil. C'était la méthode pédagogique favorite de Zedd : l'amener à trouver les réponses par lui-même…

— Je suppose que ça a un rapport avec la motivation. Kahlan

pensait que son arbre était un agent du mal. Moi, je n'avais rien contre le mien.

— Excellent, mon garçon !

— Zedd, dit Kahlan en se tordant nerveusement les doigts, je ne comprends pas. J'ai abattu l'arbre parce que je le croyais maléfique. Mais ce n'était pas vrai.

— Ma chère enfant, c'était l'objet de ma démonstration ! La réalité ne joue aucun rôle… Tout est dans la *perception et l'intention* ! Si tu penses avoir affaire à un ennemi, tu peux le détruire, que ce soit vrai ou non. La magie perçoit uniquement ce que *tu* perçois. Elle ne te permettra pas de faire du mal à quelqu'un que tu juges innocent, mais dans certaines limites, elle détruira tout être que tu estimes hostile. Ce qui compte, c'est ta conviction, pas sa véracité…

— Du coup, on n'a guère le droit à l'erreur, dit Richard, un peu accablé. Et dans les cas où on n'est pas sûr ?

— Tu devras l'être, mon garçon, sinon tu t'attireras beaucoup d'ennuis… La magie peut lire dans ton esprit des choses dont tu n'es pas conscient. Tout est possible, tuer un ami ou épargner à tort un ennemi…

Richard réfléchit en pianotant sur la poignée de l'épée. À l'ouest, le soleil couchant illuminait les arbres de ses derniers rayons. Au-dessus de lui, une moitié du nuage-serpent était rouge vermillon et l'autre tournait au violet.

Tout ça n'avait aucune importance, décida-t-il. Il connaissait sa mission, et il n'y avait aucun doute dans son esprit sur l'identité de l'ennemi…

— Encore une chose très importante, dit Zedd. Quand on utilise l'épée contre un adversaire, il y a un prix à payer. N'est-ce pas, chère enfant ?

Kahlan hocha la tête puis baissa les yeux.

— Plus l'ennemi est puissant, continua Zedd, et plus ce tribut est élevé. Je suis désolé de t'avoir infligé ça, Kahlan, mais il fallait que Richard apprenne cette leçon…

La jeune femme sourit au sorcier, indiquant qu'elle comprenait.

Zedd revint à Richard.

— Nous savons tous les deux que tuer est parfois la seule solution et devient la bonne chose à faire. Je te connais assez pour n'avoir pas besoin d'insister sur le point suivant : chaque fois qu'on doit tuer, c'est une affreuse expérience ! Il faut vivre avec cet acte sur la conscience, et il est impossible de revenir en arrière. Le prix est le plus intime qui soit : on se sent diminué d'avoir fait ça…

Richard n'avait pas besoin d'être convaincu. Avoir dû tuer un homme sur la corniche le mettait toujours très mal à l'aise. Il ne regrettait pas son acte, puisqu'il n'avait pas eu le choix, mais il ne

cessait de revoir le visage du type quand il avait basculé dans le vide.

— C'est différent quand on tue avec l'Épée de Vérité, à cause de la magie. Elle a exécuté ta volonté et elle se paie sur ta bête ! Le bien et le mal purs n'existent pas chez les êtres humains. Les meilleurs d'entre nous ont des pensées perverses et font des choses condamnables. Inversement, il y a un peu de vertu dans la pire vermine ! Un ennemi ne fait pas le mal parce que ça l'amuse. Pour lui, il y a toujours une justification à ses actes. Mon chat mange des souris. Est-il maléfique pour autant ? Ce n'est pas mon avis, ni celui du matou, mais je parie que les souris ne partagent pas cette opinion. Tous les meurtriers pensent que leur victime méritait la mort…

» Je sais que ça te révoltera, Richard, mais tu dois écouter la suite… Darken Rahl juge ses actions justifiées, exactement comme toi ! Vos manières de penser sont très semblables. Tu veux te venger de lui parce qu'il a tué ton père, et il entend se venger de moi parce que j'ai tué le sien. À tes yeux, c'est un démon, mais aux siens, c'est toi, l'être maléfique. Encore une affaire de *perception* ! Le vainqueur pense qu'il était dans son droit, et le vaincu est persuadé d'avoir été injustement traité. Il en va de même avec la magie d'Orden. Le pouvoir existe simplement, et une manière de l'utiliser l'emporte sur l'autre…

— Rahl et moi, des semblables ? As-tu perdu l'esprit ? Qu'avons-nous en commun ? Il a soif de pouvoir et il est prêt à détruire le monde pour l'obtenir. Moi, je voudrais vivre en paix, c'est tout ! Mais il a étripé mon père ! Et il veut notre mort à tous. Comment peux-tu affirmer que nous nous ressemblons ? À t'entendre, on dirait qu'il n'est pas dangereux.

— As-tu vraiment écouté ce que je viens de dire ? Mon garçon, vous vous ressemblez parce que vous pensez tous les deux avoir raison ! Et ça le rend plus dangereux encore, car sur tous les autres points, vous êtes aussi dissemblables qu'il est possible. Darken Rahl se délecte de saigner les gens à blanc. Leur douleur est un nectar pour lui. Ta certitude d'être dans ton droit a des limites. Pas la sienne ! Le désir de torturer ses adversaires le consume, et il tient pour un opposant tout individu qui ne se prosterne pas devant lui. Sa conscience ne le tourmentait pas quand il a arraché les entrailles de ton père alors qu'il respirait encore. Il a pris plaisir à cette horreur parce que le sentiment d'avoir raison lui donne tous les droits. En cela, il est différent de toi. Et plus dangereux que quiconque ! (Zedd désigna Kahlan.) As-tu vu ce qu'elle a pu faire avec l'épée ? Tu sais très bien que tu n'aurais pas accompli cet exploit…

— Une affaire de perception, souffla Richard. Elle a réussi parce qu'elle croyait être dans son droit…

Zedd brandit un index triomphant.

— Oui, c'est ça ! Cette affaire de perception rend la menace encore plus dangereuse. (Son index s'enfonça plusieurs fois dans la poitrine de Richard pour ponctuer chacun de ses mots.) Exactement… comme… avec… l'épée !

Richard glissa un pouce sous son baudrier et lâcha un profond soupir. Bien qu'ayant le sentiment d'avancer en terrain glissant, il connaissait Zedd depuis trop longtemps pour rejeter ses propos sous prétexte qu'ils étaient difficiles à digérer.

Mais il jugea que simplifier un peu les choses ne ferait pas de mal.

— Bref, selon toi, Rahl est redoutable parce qu'il est convaincu d'avoir raison…

— Essayons de formuler les choses différemment, dit Zedd. De qui aurais-tu le plus peur ? D'un homme de deux cents livres qui veut te voler une miche de pain en sachant que c'est mal ? Ou d'une femme de cent livres persuadée, à tort mais de toute son âme, que tu lui as pris son enfant ?

— Je fuirais le plus loin possible de la femme, parce qu'elle n'abandonnerait à aucun prix. Inaccessible à la logique, elle serait prête à tout…

— C'est le cas de Darken Rahl ! Croire qu'il a raison le rend plus dangereux !

— Mais c'est moi qui ai raison, dit Richard.

— Mon garçon, les souris pensent comme toi et ça n'empêche pas mon chat de les dévorer. J'essaie de t'apprendre quelque chose, Richard. Pour que tu ne tombes pas entre les griffes de Rahl.

— Je déteste ça, mais je comprends… Comme je te l'ai souvent entendu dire, rien n'est jamais facile. Mais même si tout ça est très intéressant, ça ne m'empêchera pas de faire ce que je juge bon. Donc, passons aux détails pratiques. Que signifie cette histoire de prix, quand on utilise l'Épée de Vérité ?

De l'index, Zedd désigna la poitrine de Richard.

— Le prix, c'est la souffrance de voir ce qu'il y a de mauvais en toi, tous tes défauts, bref, ces choses dont nous refusons de reconnaître la présence, parce qu'elles nous déplaisent. En plus, tu auras conscience de ce qu'il y avait de bon chez ta victime, et la culpabilité te torturera… (Zedd secoua tristement la tête.) Crois-moi, Richard, la douleur ne viendra pas seulement de toi-même, mais surtout de la magie. Et à magie puissante, souffrance puissante ! Ne sous-estime pas ce phénomène. La douleur est réelle, et elle punit ton corps autant que ton âme. Tu as vu ce qu'a enduré Kahlan après avoir abattu un arbre ? Si elle avait tué un homme, ç'aurait été bien pire. Voilà pourquoi la colère est si importante. Ce sera ta seule armure contre la souffrance. Ton unique protection. Et n'oublie pas : plus l'adversaire est fort, plus

la douleur est dévastatrice ! Mais il y a une autre équation : plus la colère est puissante, plus le bouclier résiste ! Grâce à elle, tu t'interrogeras moins sur le bien-fondé de tes actes. Dans certains cas, ce sera suffisant pour ne pas souffrir. Voilà pourquoi j'ai dit à Kahlan des choses qui l'ont blessée et l'ont rendue folle de rage. Je voulais la protéger, puisqu'elle allait utiliser l'épée. Comprends-tu maintenant pourquoi je ne t'aurais pas désigné si tu avais été incapable de libérer ta colère ? Sans elle, tu aurais été désarmé face à la magie et elle t'aurait réduit en bouillie !

Richard était effrayé par ce discours, et par ce qu'il avait lu dans les yeux de Kahlan après qu'elle eut frappé l'arbre, mais ça ne l'incita pas à renoncer. Il regarda les montagnes, en direction de la frontière. Derrière ces pics baignés d'une lumière rose pâle par le soleil couchant, les ténèbres approchaient, montant de l'est. Et elles venaient pour eux ! Il devait trouver un moyen de passer de l'autre côté de la frontière pour affronter la menace. L'épée l'aiderait. Au fond, avec un tel enjeu, c'était tout ce qui importait. Dans la vie, tout avait un prix, et il s'acquitterait de celui-là.

Son vieil ami lui mit les mains sur les épaules et le regarda dans les yeux.

— Prépare-toi à entendre une autre chose que tu n'aimeras pas… (Ses doigts s'enfoncèrent presque douloureusement dans la chair de Richard.) Tu ne pourras pas utiliser l'Épée de Vérité contre Darken Rahl.

— Quoi !

Zedd secoua sans douceur le jeune homme.

— Il est trop puissant ! Pendant l'année qui lui est allouée, la magie d'Orden le protège. Si tu lèves l'épée contre lui, tu seras mort avant qu'elle le touche.

— C'est du délire ! Tu veux que je sois le Sourcier et que je prenne l'épée, puis tu me dis qu'elle ne me servira à rien !

Furieux, Richard se sentit trahi.

— Contre Rahl, et seulement contre lui ! Mon garçon, je n'ai pas inventé la magie, je sais seulement comment elle fonctionne. Darken Rahl aussi, hélas. Conscient que ça te tuera, il essaiera de te contraindre à brandir l'épée face à lui. Si tu cèdes à ta colère, il sera victorieux. Après ta mort, se procurer les boîtes d'Orden ne lui posera aucun problème…

— Zedd, intervint Kahlan, je pense comme Richard. S'il ne peut pas faire valoir son arme la plus puissante, vaincre sera impossible…

— Non ! coupa Zedd.

Le poing fermé, il tapota le crâne de Richard.

— Voilà l'arme la plus puissante d'un Sourcier ! Son esprit. (Il pointa un index sur la poitrine de son protégé.) Et son cœur !

Les deux jeunes gens n'émirent pas de commentaire.

— L'arme, c'est le Sourcier lui-même ! insista Zedd. L'épée est un outil. Richard trouvera un autre moyen. Il le faut !

Le jeune homme s'avisa qu'il aurait dû être bouleversé, furieux, frustré et découragé. Mais il n'en était rien. Le lourd rideau de ses diverses options s'était levé, lui permettant de voir au-delà avec un calme et une détermination des plus étranges.

— Je suis navré, mon garçon… J'aimerais pouvoir changer la magie, mais…

— Ne te désole pas, mon vieil ami. Tu as raison, il faut arrêter Darken Rahl. C'est tout ce qui compte ! Pour réussir, je devais connaître la vérité, et tu me l'as dite franchement. À présent, à moi d'en faire bon usage ! Si nous récupérons une des boîtes, Darken Rahl aura le châtiment qu'il mérite. Inutile que j'y assiste, l'essentiel est de savoir que ça aura lieu. J'ai affirmé que je ne voulais pas devenir un assassin et je le maintiens. L'épée est un bien précieux, j'en ai conscience, mais ce n'est qu'un outil, comme tu l'as dit, et c'est ainsi que je la considérerai. Sa magie n'est pas une fin en soi. Si je fais l'erreur de le croire, je ne serai pas un Sourcier, mais un usurpateur.

À la lumière mourante du crépuscule, Zedd tapota tendrement l'épaule de son jeune ami.

— Tu as tout compris, mon garçon… (Il sourit de toutes ses dents.) J'ai bien choisi le Sourcier et je suis fier de moi !

L'autosatisfaction de Zedd amusa beaucoup ses deux compagnons.

Mais Kahlan se rembrunit vite.

— Zedd, j'ai abattu l'arbre que vous aviez planté en mémoire de votre femme. J'en suis vraiment déso…

— Ne vous tourmentez pas, chère enfant ! Ainsi, mon épouse adorée nous a aidés, puisque le Sourcier a compris la vérité grâce à elle. C'est le meilleur hommage que nous pouvions lui rendre…

Richard n'écoutait plus ses amis. Il regardait vers l'est, étudiant la muraille de montagnes en quête d'une solution. Passer de l'autre côté de la frontière sans la traverser ? Mais comment ? Et si c'était impossible ? Seraient-ils coincés en Terre d'Ouest pendant que Rahl chercherait les boîtes ? Allaient-ils mourir sans pouvoir se défendre ?

Combien il aurait donné pour avoir plus de temps et moins de contraintes !

Et combien il se maudit de perdre son énergie à souhaiter l'impossible !

S'il avait eu la certitude que passer de l'autre côté était faisable, il aurait trouvé un moyen ! Mais…

Au plus profond de son esprit, une petite voix le narguait, soufflant que c'était réalisable et qu'il savait comment s'y prendre. Il devait y avoir une solution ! Mais pour l'appréhender, il lui fallait *croire* que

c'était possible…

Autour d'eux, la nuit tombée, la nature fourmillait de sons. Dans les mares, les crapauds coassaient, faisant écho aux cris des oiseaux nocturnes et au bourdonnement des insectes.

Des lointaines collines montaient les hurlements des loups, plainte désespérée qui se répercutait contre les parois rocheuses des montagnes. D'une façon ou d'une autre, ils devaient passer de l'autre côté de ces pics pour s'enfoncer dans l'inconnu.

Les montagnes étaient un peu comme la frontière, pensa soudain Richard. Impossible à traverser, certes – mais on pouvait accéder à l'autre côté. Pour cela, il suffisait de trouver un défilé…

Un défilé ? Était-ce la solution ? En existait-il un ?

Richard eut l'impression que la foudre venait de le frapper.

Le grimoire !

Le jeune homme sauta d'un pied sur l'autre, gagné par l'excitation. Très surpris, il s'aperçut que Zedd et Kahlan le regardaient calmement, attendant son verdict.

— Zedd, as-tu aidé quelqu'un à traverser la frontière ? À part toi, je veux dire…

— Qui ?

— N'importe qui ! Réponds, bon sang !

— Non, ça ne m'est jamais arrivé…

— Faut-il être un sorcier pour faire passer la frontière à quelqu'un ?

— Oui. Seul un sorcier en est capable. Et Darken Rahl, bien entendu…

Richard foudroya le vieil homme du regard.

— Zedd, nos vies vont dépendre de ta réponse… Jures-tu n'avoir jamais fait traverser la frontière à personne ? Le jures-tu !

— C'est vrai comme verrue de verrat ! Mais où veux-tu en venir ? Tu as trouvé un moyen ?

Richard ignora la question, trop plongé dans sa réflexion pour prendre le temps de répondre. Il se tourna vers les montagnes et comprit qu'il avait raison. Un défilé permettait de passer de l'autre côté de la frontière ! Son père l'avait découvert et emprunté. Sinon, le *Grimoire des Ombres Recensées* n'aurait jamais pu être en Terre d'Ouest ! George Cypher ne l'avait pas apporté avant l'érection de la frontière ni trouvé en Terre d'Ouest. Pourquoi ? Il y avait une seule réponse à ces deux questions : parce que le grimoire avait un pouvoir magique ! S'il avait été en Terre d'Ouest, la frontière ne serait pas apparue. Comme Zedd le lui avait dit, la magie ne pouvait pénétrer dans le pays qu'*après* la naissance de la frontière.

Son père avait découvert un défilé, il était allé dans les Contrées du Milieu et il en avait rapporté le grimoire.

Richard oscillait entre l'excitation et la confusion. George Cypher avait réussi cet exploit ! Une raison de plus pour l'admirer… Et maintenant qu'il savait la chose faisable, le Sourcier ne doutait plus d'y arriver. Il n'avait toujours pas trouvé le « défilé », mais ça ne comptait pas. L'essentiel était de savoir qu'il en existait un !

— Nous devrions aller dîner, dit Richard à ses deux amis.

— J'ai mis un ragoût à mijoter avant ton réveil, répondit Kahlan, et il y a du pain frais.

— Fichtre et foutre ! s'écria Zedd, les bras au ciel. Il était temps que quelqu'un pense à nos estomacs !

— Après avoir mangé, dit Richard, nous préparerons le voyage. Il faut choisir ce que nous emporterons, rassembler des provisions et faire nos bagages. Ensuite, nous nous offrirons une bonne nuit de sommeil. Le départ est prévu pour les premières lueurs de l'aube…

Il prit le chemin de la maison. La lumière du feu de bois, qu'il apercevait à travers les fenêtres, leur promettait une orgie de chaleur et de paix.

Zedd le retint par un bras.

— Et où irons-nous demain à l'aube, mon garçon ?

— Dans les Contrées du Milieu, répondit Richard sans se retourner.

Zedd en était à la moitié de sa seconde assiette de ragoût quand il parvint à s'arrêter assez longtemps de manger pour poser une question.

— Alors, Richard, qu'as-tu trouvé ? Il y aurait un moyen de passer de l'autre côté de la frontière ?

— Exactement !

— Tu en es sûr ? Comment faire ça sans la traverser ?

— Il n'est pas obligatoire de se mouiller pour franchir une rivière, répondit le jeune homme en remuant son ragoût.

La lueur vacillante de la lampe à huile se refléta sur les visages perplexes de Zedd et de Kahlan. Histoire de se donner une contenance, la jeune femme lança un petit morceau de viande au chat du sorcier, assis sur son séant près de la table, juste au cas où… Zedd avala une énorme bouchée de pain avant de poser sa question suivante.

— Et comment sais-tu qu'il y a un moyen de passer ?

— Il y en a un… C'est tout ce qui compte.

— Richard, fit Zedd, l'air aussi innocent que l'enfant qui vient de naître, nous sommes tes amis. (Il engloutit à la file deux fabuleuses cuillerées de ragoût.) Il n'y a pas de secret entre nous… Tu dois tout nous dire !

Le Sourcier regarda le vieil homme, puis Kahlan, et éclata de rire.

— J'ai rencontré de parfaits inconnus qui m'ont davantage parlé d'eux-mêmes que vous…

Ses compagnons frémirent sous la rebuffade, mais ils n'osèrent pas insister.

Après cet incident, la conversation roula sur ce qu'ils devraient emporter, sur les préparatifs qu'ils pouvaient se permettre dans un si court délai et sur les points à traiter en priorité. Puis ils firent une liste de tous les objets auxquels ils pensèrent…

Il y avait tellement à faire, et si peu de temps !

— Kahlan, dit Richard entre deux bouchées, il paraît que tu as beaucoup voyagé dans les Contrées du Milieu. Portais-tu cette robe ?

— Oui… C'est grâce à elle que les gens me reconnaissent. Tu sais, je ne campe pas dans les bois ! Partout où je vais, on m'offre le gîte et le couvert, plus tout ce que je demande…

Richard sentit la gêne de son amie. Il n'insista pas, mais il lui parut évident que la robe était bien davantage qu'un banal vêtement acheté dans une boutique.

— Hum… Puisque nous sommes tous les trois recherchés, il vaudrait mieux qu'on ne te reconnaisse pas… Nous devrons rester à l'écart des gens et voyager dans la forêt autant que possible. (La jeune femme et le sorcier approuvèrent du chef.) Il te faut des vêtements adaptés, mais nous n'avons rien ici qui te conviendrait… On devra s'en procurer en chemin. En attendant, je peux te prêter un manteau à capuche qui te tiendra chaud…

— Ce ne sera pas de refus, dit Kahlan. J'en ai assez d'avoir froid, et, crois-moi, se promener en robe dans la nature n'a rien d'agréable !

Elle s'arrêta de manger avant les deux hommes et posa son assiette à demi pleine au pied de sa chaise. Le chat se précipita. Doté du même appétit que son maître, il fit un sort au ragoût en un temps record.

Ils débattirent de chaque objet qu'ils emporteraient et réfléchirent aux moyens de se passer de ceux qu'ils laisseraient. Aucun d'eux n'aurait pu dire combien durerait leur absence. Mais si Terre d'Ouest était un grand pays, les Contrées du Milieu s'étendaient sur un territoire encore plus vaste.

Richard regretta qu'ils ne puissent pas passer par chez lui. Habitué aux longues randonnées, il y gardait tous les vivres et les fournitures nécessaires. Mais ç'aurait été un trop grand risque. Il valait cent fois mieux s'approvisionner ailleurs, ou s'accommoder du manque, que d'affronter ce qui les attendait dans sa maison.

Il ne savait toujours pas où il trouverait son « défilé » et ça ne l'inquiétait pas. Après tout, la nuit portait conseil, disait-on. Pour le moment, il se satisfaisait de savoir qu'un passage existait.

Le chat releva la tête, courut vers la porte et s'arrêta à mi-chemin, tous les poils hérissés. Les trois humains se turent aussitôt. La lueur

d'un feu se reflétait sur la vitre de la fenêtre de devant. Elle ne venait pas de la cheminée, mais de dehors…

— Ça sent la poix qui brûle, dit Kahlan.

Tous les trois se levèrent d'un bond. Richard saisit au passage l'épée accrochée au dossier de sa chaise.

Il voulut regarder par la fenêtre, mais Zedd, soucieux de ne pas perdre de temps, se précipita dehors, Kahlan sur les talons. Captant du coin de l'œil la lueur de plusieurs torches, Richard leur emboîta le pas.

Une cinquantaine d'hommes avaient investi le terrain, devant la maison. Si certains portaient des torches, la majorité brandissaient des armes de fortune : des haches de bûcheron, des fourches, des faux ou des manches de pioche. Tous étaient vêtus de leurs habits de travail. Richard reconnut bon nombre de visages : des pères de famille honnêtes et durs au labeur. Mais ce soir, ils ne ressemblaient plus à de braves gens. Fous de colère, ils évoquaient plutôt une meute de prédateurs.

Zedd s'était campé au milieu du porche, les poings sur ses hanches osseuses. Il souriait sous sa masse de cheveux blancs colorés de rose par la lueur des torches.

— Que se passe-t-il, les amis ? demanda-t-il.

Des murmures coururent dans les rangs et plusieurs costauds firent un pas en avant.

Richard reconnut leur porte-parole, un type appelé Jehan.

— La magie, dit-il. La magie sème le trouble dans la région. Et tu es l'œil du cyclone, vieil homme ! Ou devrais-je dire, vieux sorcier ?

— Un sorcier, moi ? répéta Zedd, vivante incarnation de la stupéfaction.

— C'est bien ce que j'ai dit ! (Les yeux brillants de rage de Jehan se posèrent sur Richard puis sur Kahlan.) Nous n'avons rien contre vous… Seul le vieillard est concerné. Mais fichez le camp, ou vous partagerez son sort.

Richard frémit intérieurement. Comment un homme qu'il connaissait si bien pouvait-il tenir de pareils propos ? Et être soutenu par les autres ?

Kahlan vint se placer devant Zedd. Quand elle s'immobilisa, les plis de sa robe voletèrent gracieusement autour de ses jambes.

— Partez, dit-elle, avant de regretter amèrement d'être venus…

— Eh bien, quelle surprise ! ricana Jehan. Deux sorciers pour le prix d'un !

Ses compagnons braillèrent des insultes en brandissant leurs armes.

Richard avança, dépassa Zedd et Kahlan et tendit un bras derrière lui pour les empêcher d'avancer.

— Jehan, comment va Sara ? demanda-t-il, aussi amical que de coutume. Voilà un moment que je ne vous ai pas vus, tous les deux…

(Jehan ne répondant pas, Richard regarda les hommes qui se massaient derrière lui.) Mes amis, je vous connais presque tous, et je sais que vous êtes de braves gens. Vous regretteriez vos actes demain matin… Jehan, tes hommes et toi, allez retrouver vos familles. Je t'en prie, écoute-moi !

Jehan pointa son manche de pioche sur Zedd.

— Ce vieillard est un sorcier ! Nous allons en finir avec lui ! (Il désigna Kahlan.) Et avec elle ! Si tu ne veux pas crever avec eux, Richard, va-t'en d'ici !

Dans l'air chargé de relents de poix calcinée et d'effluves de transpiration, les hommes grognèrent leur approbation. Quand ils comprirent que Richard ne fuirait pas, ceux du deuxième rang avancèrent, poussant ceux du premier…

Richard dégaina l'épée. Lorsque sa curieuse note métallique retentit, les agresseurs reculèrent, marmonnant que le jeune homme était passé du côté des suppôts de la sorcellerie.

Loin de reculer, Jehan chargea en brandissant son manche de pioche. La lame de Richard fendit l'air, décapitant l'arme improvisée à moins de dix pouces au-dessus des phalanges de Jehan. La partie proprement coupée vola dans les airs et atterrit dans des buissons avec un bruit sourd.

Jehan se pétrifia, un pied sur la première marche, l'autre encore sur le sol. La pointe de l'épée taquinait sa pomme d'Adam.

Résistant à l'envie d'enfoncer l'acier dans la gorge de son adversaire, Richard se pencha en avant et joua de la pointe de son arme pour obliger Jehan à lever la tête et à le regarder dans les yeux.

— Un pas de plus, souffla Richard d'une voix si froide qu'elle coupa le souffle de Jehan, et ta tête prendra le même chemin. Maintenant, recule !

Jehan obéit. Mais dès qu'il fut revenu près de ses compagnons, il reprit du poil de la bête.

— Tu ne nous arrêteras pas, Richard ! Nous sommes là pour sauver nos familles !

— De quelle menace ? cria Richard. (Du bout de son arme, il désigna un autre homme.) Franck, quand ta femme était malade, n'est-ce pas Zedd qui l'a guérie avec une de ses potions ? (Il pointa l'épée sur un autre paysan.) Wilheim, n'es-tu pas venu voir Zedd pour savoir quand il pleuvrait, histoire de faire ta récolte avant ? (La lame revint sous le menton de Jehan.) Quand ta fille était perdue dans la forêt, n'est-ce pas Zedd qui a sondé les nuages toute la nuit, puis qui est allé à sa recherche et l'a ramenée chez toi ? (Jehan et quelques hommes baissèrent les yeux. Richard rengaina son épée d'un geste rageur.) Zedd vous a aidés. Il vous a guéris, il a retrouvé vos enfants et il a partagé avec vous tout ce qu'il avait…

— Seul un sorcier peut faire ce genre de choses ! cria une voix, au dernier rang.

— A-t-il jamais essayé de vous nuire ? demanda Richard en marchant de long en large sur le porche, histoire que son regard pèse sur tous les agresseurs. Il ne vous a pas fait le moindre mal ! Et c'est votre bienfaiteur ! Pourquoi voulez-vous molester un ami ?

Les paysans murmurèrent entre eux, ne sachant plus où ils en étaient. Mais leur confusion ne dura pas.

— Il a utilisé la magie ! beugla Jehan. La sorcellerie, même ! Tant qu'il sera dans les environs, nos familles risqueront le pire !

Avant que Richard puisse répondre, Zedd le tira en arrière. Tournant la tête, il aperçut le visage du vieil homme, qui ne semblait pas le moins du monde inquiet. Au contraire, il paraissait s'amuser comme un petit fou.

— Vous avez été très impressionnants, dit-il à ses jeunes amis. Bravo ! Mais il est temps de me laisser prendre les choses en main. (Il fit face aux paysans en colère.) Bonsoir, mes nobles sires… Je me réjouis de votre visite. (Certains hommes le saluèrent de la tête et d'autres, machinalement, relevèrent leur chapeau.) Auriez-vous la gentillesse, avant de me mettre en pièces, de me laisser parler un peu avec mes deux compagnons ?

Tous les hommes hochèrent la tête ou grognèrent leur assentiment. Zedd tira Richard et Kahlan sous le porche et baissa le ton.

— Une petite leçon de dosage du pouvoir, mes enfants ! (Il titilla du bout de l'index le nez de Kahlan.) Pas assez, ma petite… (Il passa au nez de Richard.) Beaucoup trop, mon garçon. (Tapotant son propre appendice nasal, il battit des paupières et déclara :) Exactement ce qu'il faut ! (Il saisit le menton de Kahlan.) Si je t'avais laissée faire, il aurait fallu creuser des tombes cette nuit, et les nôtres auraient été du nombre. Cela dit, merci pour ta noblesse d'esprit. Et je te remercie de te soucier autant de moi. (Il posa une main sur l'épaule de Richard.) Et si je m'étais reposé sur toi, il y aurait eu encore plus de sépultures et nous serions restés seuls pour les creuser. À mon âge, c'est un exercice contre-indiqué, et nous avons plus important à faire. Mais question noblesse, tu as été parfait aussi.

Il prit également Richard par le menton.

— À présent, fin de la récréation ! Le cœur du problème, ce n'est pas ce que vous avez dit à ces hommes, mais leur volonté de ne pas entendre. Pour qu'ils écoutent, il faut d'abord retenir leur attention… (Il fit un clin d'œil aux deux jeunes gens.) Regardez et prenez-en de la graine. Écoutez mes paroles, même si je sais qu'elles n'auront aucun effet sur vous.

Il lâcha le menton de ses amis et se tourna vers Jehan, tout sourire.

— Au fait, comment va ta fille ?

— Très bien… Mais une de mes vaches a accouché d'un veau à deux têtes.

— Vraiment ? Et pourquoi est-ce arrivé, selon toi ?

— Parce que tu es un sorcier !

— Nous y revoilà… Quel fichu problème ! Chers amis, voulez-vous m'étriper sur la base d'une accusation si vague ? Moi, je m'inquiéterais d'avoir commis un meurtre aussi peu précis sémantiquement…

— Sémanti-quoi ? lança un grand type, dépassé.

— Eh bien, c'est très simple, si j'ose dire… Sorcier est un mot passe-partout, n'est-ce pas ? Par exemple, quand on veut dire qu'une chose est facile, on emploie souvent l'expression : « Ce n'est pas sorcier… » Du coup, vous me tueriez parce que je suis difficile ? Voilà qui paraît un peu court ! Heureusement, je peux vous aider ! Il suffit de choisir une accusation explicite. Alors, écoutez bien, et décidez ce que je suis vraiment…

Il prit une profonde inspiration, comme un plongeur décidé à rester longtemps sous l'eau.

— Un alchimiste ? Un archimage ? Un devin ? Un enchanteur ? Un envoûteur ? Un jeteur de sorts ? Un astrologue ? Un ensorceleur ? Un magicien ? Un nécromancien ? Un thaumaturge ? Un voyant ? Un prestidigitateur ? Un anthropomancien ?

— Nous pensons que tu es tout ça à la fois, coupa Jehan, et nous voulons avoir ta peau pour ça !

— Fichtre et foutre…, murmura Zedd en se grattant le menton, j'ignorais que vous étiez si courageux. De sacrés héros, même !

— Et pourquoi ça ? demanda Jehan.

— Vous savez de quoi est capable un homme, même vieux comme moi, qui a tous ces pouvoirs ?

Les paysans se concertèrent puis entreprirent de dresser une liste à voix haute.

Faire naître des veaux à deux têtes. Prévoir le temps. Retrouver les gens qui se sont perdus. Tuer les bébés dans le ventre de leurs mères. Rendre les hommes impuissants et inciter leurs épouses à les quitter…

Comme si ce n'était pas suffisant, d'autres propositions furent avancées.

Faire bouillir l'eau. Rendre les gens infirmes. Les transformer en crapauds. Les tuer d'un seul regard. Invoquer des démons…

Zedd attendit que ses vis-à-vis soient à court d'imagination.

— Vous comprenez mieux pourquoi je vous trouve courageux, à présent ? Il faut être des monstres de bravoure pour affronter de tels périls avec pour seules armes des fourches et des haches ! Qu'est-ce que je vous admire !

Zedd se tut et secoua la tête, imitant à merveille une incrédulité

mêlée de respect…

Voyant que ses interlocuteurs n'en menaient pas large, il en rajouta et décrivit par le menu toutes sortes de manifestations de la magie, des plus ludiques aux plus terrifiantes. Pendant plus d'une demi-heure, ses meurtriers en puissance l'écoutèrent, fascinés. Richard et Kahlan crurent qu'ils allaient mourir d'ennui, mais ils durent reconnaître que la manœuvre était efficace. Dans la foule, plus rien ne bougeait à part les flammes vacillantes des torches.

La colère avait cédé la place à la peur. Au fil de son discours, Zedd avait durci le ton, passant de l'onctuosité à la franche menace.

— Et maintenant, conclut-il, une dernière question : selon vous, que devrions-nous faire ?

— Et si vous nous laissiez partir sans nous blesser ? lança un des hommes.

Les autres approuvèrent chaleureusement.

Zedd agita un index vengeur devant son nez.

— Désolé, mais ça ne me va pas… Si j'ai bien compris, vous comptiez me tuer. Ma vie est mon bien le plus précieux et vous songiez à m'en déposséder. Ne pas vous punir serait de la faiblesse. (Zedd fit un pas en avant. Ses « bourreaux » reculèrent, terrorisés.) Pour vous châtier d'avoir voulu m'occire, je vais vous retirer à tous quelque chose. Pas vos vies, mais ce que vous avez de plus précieux. Oui, ce que vous chérissez le plus ! (Il fit des arabesques dans l'air au-dessus des têtes de ses… victimes.) Voilà, c'est fait…

Les hommes crièrent comme si on leur avait arraché les yeux. Richard et Kahlan, presque assoupis contre la façade, s'ébrouèrent en sursaut.

Un long moment, personne ne broncha. Puis un grand type, au milieu de la foule, fourra une main dans sa poche et s'écria :

— Mon or, il n'est plus là !

— Non, non, ce n'est pas ça…, dit Zedd en roulant de gros yeux. J'ai parlé de ce qui vous est le plus précieux. La source de votre fierté.

Sur le coup, personne ne comprit. Ensuite, quelques fronts se plissèrent d'inquiétude. Un autre homme glissa une main dans sa poche et tâtonna, les yeux écarquillés de terreur. Puis il gémit et tourna de l'œil. Ses compagnons s'écartèrent de lui…

Bientôt, tous eurent une main dans la poche, à la recherche de la « source de leur fierté ». Saisissant leur entrejambe à pleine main, certains gémirent et d'autres pleurnichèrent.

Zedd sourit, satisfait comme un gros chat.

Enfin, ce fut la panique parmi les agresseurs. Ils sautaient sur place, pleuraient à chaudes larmes, s'accrochaient les uns aux autres, couraient en rond, appelaient au secours, se laissaient tomber sur le

sol pour sangloter comme des enfants…

— Fichez le camp d'ici ! cria Zedd.

Il se tourna vers Kahlan et Richard et les gratifia de son fameux sourire espiègle.

— Pitié, Zedd ! crièrent quelques hommes. Ne nous laisse pas dans cet état ! Aide-nous !

Un concert de suppliques s'éleva. Zedd s'accorda un délai raisonnable avant de se retourner.

— Dois-je comprendre que vous me trouvez trop dur avec vous ? demanda-t-il, jouant à merveille la surprise et la sincérité. (Tous les malheureux hochèrent la tête.) Et comment arrivez-vous à cette conclusion ? Auriez-vous appris quelque chose ?

— Oui ! cria Jehan. Nous savons désormais que Richard avait raison. Zedd, tu es notre ami et tu ne nous as jamais fait de mal. (Des hochements de tête frénétiques saluèrent cette déclaration.) Tu nous aides depuis des années… et nous nous sommes conduits comme des idiots. Pardonne-nous ! Nous nous trompions : utiliser la magie ne fait pas de toi un être maléfique. Zedd, ne te détourne pas de nous ! Et ne nous laisse pas ainsi…

Le sorcier se tapota pensivement les lèvres.

— Eh bien, je dois pouvoir tout remettre en ordre… (Les hommes approchèrent.) Mais il faut que vous soyez d'accord avec mes conditions, au demeurant très équitables. (Jehan et ses compagnons hochèrent la tête, prêts à tout accepter s'il le fallait.) Je vous aiderai si vous jurez de dire, dès qu'on critiquera les sorciers, que la magie ne rend pas ses utilisateurs méchants. Ce sont les actes qui comptent, pas les outils… De plus, vous devrez raconter à vos familles que vous avez failli commettre une affreuse erreur, ce soir. Et surtout, rentrez dans les détails ! Si vous le faites, je vous rendrai votre bien le plus précieux. Marché conclu ?

Des « oui » enthousiastes montèrent de toute part.

— C'est vraiment très équitable, Zedd, dit Jehan. Merci !

Ses compagnons et lui tournèrent les talons, pressés de se défiler.

— Mes amis, dit Zedd, encore une chose… (Tous se pétrifièrent.) Pourriez-vous ramasser vos outils avant de prendre congé ? À mon âge, et avec ma mauvaise vue, je pourrais trébucher dessus et me blesser…

Surveillant le sorcier du coin de l'œil, les hommes s'exécutèrent puis détalèrent sans demander leur reste.

Richard et Kahlan, chacun d'un côté de Zedd, savourèrent cette piteuse retraite.

— Quels idiots…, marmonna le sorcier.

En pleine nuit, avec pour seule lumière la lueur du feu, derrière la fenêtre, Richard avait du mal à distinguer le visage de son ami. Mais il vit quand même qu'il souriait de toutes ses dents.

— Mes enfants, dit-il, voilà un ragoût qui nous a été servi par une main invisible…

— Zedd, demanda Kahlan, avez-vous vraiment… hum… fait disparaître leurs attributs virils ?

— Ce serait une sacrée magie… Hélas, ça dépasse mes pouvoirs ! Chère enfant, je les ai simplement convaincus de le croire ! Dès lors, leur imagination a fait tout le travail !

— Alors, dit Richard, bizarrement déçu, ce n'était qu'un truc ? Moi qui croyais que tu avais jeté un véritable sort…

— Parfois, un truc bien fait est plus efficace que la magie. J'irais même jusqu'à dire qu'un bon truc est déjà de la magie !

— Mais ça n'était qu'une illusion ?

Zedd brandit de nouveau son index.

— Mon garçon, c'est le résultat qui compte ! Avec ta méthode, ces hommes auraient perdu leurs têtes…

— Eh bien, dit Richard, amusé, je crois que certains auraient préféré ça au tour que tu leur as joué. C'est ce que tu voulais nous apprendre ? Une illusion peut aussi bien marcher que la véritable magie ?

— Oui… et plus important : la main invisible dont je parlais est celle de Darken Rahl. Mais ce soir, il a commis une erreur : recourir à des forces insuffisantes pour accomplir une mission. Une mauvaise stratégie de ce type donne une seconde chance à l'adversaire. C'est ça, la leçon que tu dois retenir. Ne l'oublie jamais, car tu risques de ne pas avoir de seconde chance quand ton tour viendra…

— Pourquoi Rahl a-t-il commis cette erreur ?

— Je n'en sais rien, avoua Zedd. Peut-être parce qu'il n'a pas encore assez de pouvoir dans ce pays. Mais ça reste une idiotie, parce que nous voilà sur nos gardes, maintenant…

Ils se tournèrent vers la porte, pressés de rentrer. Il leur restait beaucoup à faire avant de dormir. Richard révisait mentalement la liste de leurs tâches quand une sensation étrange le força à s'immobiliser.

Soudain, une idée explosa dans sa tête. Le souffle court, il se retourna et saisit Zedd par sa tunique.

— Nous devons partir d'ici ! Tout de suite !

— Pardon ?

— Zedd, Darken Rahl n'est pas idiot ! Il veut que nous nous sentions en sécurité. Et que nous péchions par excès de confiance. Il sait que nous sommes assez malins pour venir à bout d'une bande de

paysans. Son but, c'est que nous passions un long moment à nous congratuler, histoire qu'il ait le temps de nous tomber dessus en personne. Il n'a pas peur de toi – puisque tu l'estimes plus fort qu'un sorcier –, il ne redoute pas l'épée et Kahlan ne peut rien contre lui. En ce moment même, il approche de nous. Il prévoit de nous avoir tous les trois en même temps, cette nuit ! Ce n'était pas une erreur, mais une ruse ! Comme tu viens de le dire, un truc marche parfois mieux que la magie. Il a endormi notre méfiance !

— Zedd, Richard a raison, dit Kahlan, très pâle. C'est le mode de pensée de Rahl. Sa marque de fabrique. Il adore prendre ses ennemis à contre-pied. Il faut filer tout de suite !

— Fichtre et foutre ! Quel vieux crétin je suis ! Vous avez raison, nous devons partir, mais je ne peux pas abandonner mon rocher.

Il s'éloigna au pas de course.

— Zedd, nous n'avons pas le temps !

Le sorcier gravissait déjà la colline, sa tunique et ses cheveux volant au vent.

Kahlan suivit Richard dans la maison.

Le Sourcier bouillait de rage. Leur ennemi les avait poussés à s'endormir sur leurs lauriers. Comment avait-il pu être assez idiot pour sous-estimer Darken Rahl ?

Richard glissa une main sous sa chemise et constata que le croc était toujours là. Rassuré, il ramassa son sac à dos, près de la cheminée, courut dans sa chambre et en ressortit avec son manteau de forestier, qu'il posa sur les épaules de Kahlan.

Il jeta un coup d'œil autour de lui pour voir s'il pouvait emporter autre chose, mais il ne vit rien qui vaille la peine de mettre leurs vies en danger. Prenant Kahlan par le bras, il sortit avec elle de la maison.

Zedd était déjà de retour, essoufflé mais ravi.

— Et le rocher ? demanda Richard.

Le vieil homme n'avait pas pu le soulever et encore moins le transporter.

— Dans ma poche, répondit-il, souriant.

Richard ne prit pas le temps de s'émerveiller du prodige. Le chat apparut soudain, comme conscient du danger, et se frotta frénétiquement contre leurs jambes.

— Impossible de te laisser ici, dit Zedd en le ramassant. Ça sentira bientôt le roussi…

Il souleva le rabat du sac de Richard et fourra l'animal à l'intérieur.

Averti par le frisson qui courut le long de son échine, Richard sonda les ténèbres, autour de lui, à la recherche d'un détail inhabituel ou d'un ennemi tapi dans l'ombre. Il ne vit rien, mais sentit qu'on les espionnait.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan, qui avait remarqué son

manège.

Il ne voyait rien. Pourtant, il aurait juré qu'on les observait. Mais ce devait être un effet de son imagination.

— Rien…, répondit-il. Allons-y !

Il guida ses compagnons à travers une zone peu boisée qu'il connaissait assez bien pour s'orienter les yeux fermés. Quand ils arrivèrent sur la piste, ils prirent vers le sud et marchèrent en silence.

Enfin, presque, car Zedd ne put pas s'empêcher de marmonner au sujet de sa stupidité. Au bout d'un moment, Kahlan lui dit qu'il était trop dur avec lui-même. Ils avaient tous été idiots et méritaient de partager le blâme. Mais ils avaient réussi à fuir à temps, et cela seul importait.

Sur cette piste très praticable – presque une route –, ils purent marcher de front, Richard au milieu, Zedd sur sa gauche et Kahlan sur sa droite. Le chat sortit la tête du sac et contempla le paysage. Depuis qu'il était chaton, il adorait voyager de cette manière.

À la lueur de la lune, Richard aperçut la haute silhouette de quelques pins-compagnons, mais il ne pensa pas un instant à s'y réfugier. Ils devaient s'éloigner au plus vite. La nuit était plutôt fraîche, mais en progressant à ce rythme, ils n'auraient pas froid. De toute façon, Kahlan avait le manteau…

Après environ une demi-heure de marche forcée, Zedd ordonna une pause. Puis il plongea une main dans sa poche et en sortit une poignée de poudre qu'il jeta sur le chemin, derrière eux. Les particules d'argent s'envolèrent, s'enfoncèrent dans l'obscurité et disparurent à un tournant.

— C'était quoi ? demanda Richard.

— Un peu de poussière magique… Elle couvrira nos traces pour que Rahl ne puisse pas nous suivre.

— Ça n'abusera pas son nuage…

— Exact. Mais il lui donnera seulement une idée générale de notre position. Si nous nous déplaçons sans cesse, ça ne lui sera pas très utile. C'est seulement quand tu t'arrêtes, comme chez moi, que Rahl peut te tomber dessus.

Ils continuèrent vers le sud, sur la piste bordée de pins qui serpentait dans les collines. Au sommet d'une butte, un bruit formidable les força à se retourner. Dans le lointain, une colonne de flammes et de fumée déchirait les ténèbres.

— Ma maison brûle…, lâcha Zedd. Darken Rahl est arrivé et il n'est pas content du tout !

— Zedd, dit Kahlan, je suis navrée.

— Il n'y a pas de quoi, mon enfant. C'était une vieille bicoque. Mieux vaut elle que nous !

— Richard, demanda la jeune femme alors qu'ils se remettaient en route, sais-tu au moins où nous allons ?

— Oui, répondit le Sourcier, tout étonné et fier de constater que c'était vrai.

Ils continuèrent à s'enfoncer dans la nuit.

Dans le ciel, les deux énormes bêtes ailées qui les espionnaient, leurs yeux verts brillant de voracité, piquèrent soudain en silence. Les ailes le long du corps pour gagner de la vitesse, elles se lancèrent sur la piste de leurs proies.

Chapitre 11

Ce fut le chat qui sauva Richard. Effrayé, il émit un miaulement désespéré, sauta sur la tête du Sourcier et le força à se baisser. Pas assez pour que le garn le manque, mais suffisamment pour ne pas encaisser l'impact de plein fouet. Les griffes du monstre lui raclèrent pourtant les omoplates et il s'étala à plat ventre dans la poussière, le souffle coupé. Avant qu'il puisse reprendre une inspiration, la bête lui sauta sur le dos, son poids l'empêchant de respirer et de dégainer son épée. Du coin de l'œil, il vit Zedd être projeté dans un bosquet par un deuxième garn.

Richard se prépara aux coups de griffes qui allaient inévitablement suivre. Mais avant que le monstre le déchiquette, Kahlan, toujours debout sur le chemin, lui lança au museau des pierres qui rebondirent sans lui faire de mal mais le déconcentrèrent. Le garn rugit, la gueule grande ouverte. Son cri déchirant la nuit, il ne lâcha pas Richard, piégé comme une souris sous la patte d'un chat. Les poumons en feu, il lutta pour se soulever tandis que des mouches à sang lui piquaient le cou.

Il lança une main en arrière, saisit une pleine poignée de fourrure et tira pour écarter l'énorme bras de son dos. À la taille du membre, il comprit qu'il avait affaire à un garn à queue courte. L'animal était beaucoup plus gros et dangereux que son congénère à longue queue qu'ils avaient vu dans la clairière.

L'épée était coincée sous son ventre et la garde s'enfonçait douloureusement dans son estomac. Il ne pouvait pas l'atteindre. Les veines de son cou brûlaient comme si de l'acide avait remplacé son sang.

Richard sentit qu'il allait perdre connaissance. Bien qu'il se débattît toujours, les grognements du monstre lui semblaient de moins en moins forts et de plus en plus lointains. Emportée par sa frénésie, Kahlan approcha trop du garn, qui tendit un bras avec une rapidité terrifiante et l'attrapa par les cheveux. Ce faisant, il se déplaça assez pour laisser Richard se remplir les poumons d'air. Hélas, il ne pouvait toujours pas bouger.

Kahlan hurla de douleur.

Jailli de nulle part, le chat, toutes griffes dehors, sauta au visage du monstre et s'attaqua à ses yeux. Pour s'en débarrasser, le garn dut lever le bras qui ne tenait pas Kahlan.

Saisissant l'occasion, Richard roula sur le côté, se releva dans le

même mouvement, dégaina son épée et l'abattit sur le bras du monstre qui emprisonnait son amie. Le membre tranché net, Kahlan tituba en arrière, de nouveau libre.

Avec un rugissement furieux, la créature frappa son adversaire d'un revers de son bras indemne et l'empêcha de lever de nouveau son épée. Richard vola dans les airs puis atterrit sur le dos.

Il s'assit lentement, à demi sonné. Arrachée à sa main par la violence du choc, l'épée n'était plus en vue. À coup sûr, elle était tombée quelque part dans les broussailles…

Au milieu du chemin, alors que du sang coulait à gros bouillons de son moignon, le garn hurlait de douleur. Mais ses yeux verts cherchaient déjà l'objet de sa haine. Très vite, ils se rivèrent sur Richard.

Kahlan n'était plus dans le champ de vision du Sourcier…

Sur sa droite, entre les arbres, un éclair inonda la scène d'une aveuglante lumière blanche. L'explosion qui suivit manqua percer les tympans de Richard. L'onde de choc le projeta contre un arbre et parvint à faire basculer le garn en arrière. Des flammes jaillirent entre les troncs, suivies par des éclats de bois et d'autres débris volants, puis par d'épaisses volutes de fumée.

Pendant que le garn se relevait, Richard se lança à la recherche de son épée. À demi aveuglé par la lueur de l'explosion, il dut se contenter de tâtonner au hasard. Mais il y voyait encore assez pour remarquer que le monstre repassait à l'assaut.

Une incroyable colère monta en lui. Il sentit qu'elle bouillonnait aussi dans l'épée. La magie de l'arme, invoquée par son maître, se manifesta à lui. Le Sourcier appela son épée, la *convoqua*, l'implora de lui revenir…

L'arme gisait devant lui, sur le chemin. Il en était aussi sûr que s'il connaissait sa position exacte, comme s'il lui avait suffi de tendre la main pour la toucher.

Il avança, les jambes en coton…

Près de l'endroit où le garn l'avait si durement frappé, il vit des silhouettes passer devant lui sans parvenir à les identifier. Tout ce qu'il savait, à cet instant, c'était que chaque inspiration déchirait son flanc gauche. Des mouches à sang s'écrasant sur son visage, il ne sut bientôt plus où il était ni où se trouvait le chemin. Mais il savait toujours où l'attendait l'Épée de Vérité.

Il se pencha pour la ramasser.

Un instant, ses doigts touchèrent la lame et il crut apercevoir Zedd. Puis le garn le tira par le bras droit, l'entoura de ses ailes poisseuses, le serra contre lui et le souleva du sol.

Quand une vague de douleur déferla dans son flanc gauche,

Richard ne put s'empêcher de crier. Il se tut lorsque des yeux verts se rivèrent dans les siens, la gueule béante du monstre ne laissant aucun doute sur ce qui allait suivre.

Une haleine fétide agressa les narines du Sourcier quand le garn l'attira vers ses crocs poisseux de bave.

De toutes ses forces, Richard assena un coup violent qui atteignit sa cible : le moignon de bras de la bête !

Le garn rugit de douleur et le lâcha. Une dizaine de pas derrière eux, Zedd sortit du couvert des arbres.

Tombé à genoux, le Sourcier saisit son épée.

Zedd tendit les mains, doigts écartés. Des flammes magiques jaillirent et volèrent vers leur cible en sifflant comme des serpents. Elles illuminèrent tout sur leur passage, grandirent et s'unirent pour former une boule de feu en constante expansion qui évoquait une créature vivante. Le fabuleux projectile percuta le dos de la bête avec un bruit mat. En un clin d'œil, des flammes bleues et jaunes enveloppèrent le garn et commencèrent à le consumer. Les mouches à sang explosèrent pendant que le feu magique dévorait le monstre.

Le garn disparut dans la fournaise, qui se volatilisa quelques instants plus tard. Dans l'air de la nuit, redevenue paisible, il ne flottait plus qu'une odeur de fourrure brûlée et de fumée.

Richard s'effondra, épuisé et perclus de douleur. Dans son dos, les plaies souillées de poussière et couvertes de gravillons lui faisaient un mal de chien. À chaque inspiration, son flanc gauche semblait vouloir se déchirer.

Rester étendu là, voilà tout ce qu'il désirait. Sentant qu'il tenait encore l'épée, il laissa le pouvoir l'envahir. La colère de l'arme l'aiderait à ignorer sa souffrance !

Le chat s'approcha, lui passa sa langue râpeuse sur les joues et lui flanqua de gentils coups de tête.

— Merci, matou…, souffla le Sourcier.

Zedd et Kahlan accoururent, se penchèrent sur lui et voulurent le prendre par les bras pour l'aider à se relever.

— Non ! Vous allez me faire mal ! Laissez-moi me redresser tout seul.

— Un problème ? demanda Zedd.

— Le garn m'a frappé au côté gauche. C'est très douloureux…

— Voyons un peu ça…

Le vieil homme palpa délicatement les côtes de Richard, qui grimaça de douleur.

— Aucun os ne perce la peau… Ce ne doit pas être si grave que ça !

Richard se retint de ricaner, certain que ça lui ferait encore plus

mal.

— Zedd, cette fois, tu n'as pas eu recours à un truc, mais à la magie !

— À la magie, oui, confirma le sorcier. Et s'il nous épiait, Darken Rahl a dû s'en apercevoir aussi. Il ne faut pas traîner ici ! Voyons si je peux t'aider.

Kahlan s'agenouilla de l'autre côté de Richard et posa doucement les doigts sur la main qui tenait l'épée – et la magie. À ce contact, le Sourcier sentit jaillir de l'arme une décharge d'énergie qui manqua lui couper de nouveau le souffle. L'épée, comprit-il, essayait de l'avertir et de le protéger.

Kahlan lui sourit. Elle ne s'était aperçue de rien.

Zedd plaqua une main sur les côtes de son jeune ami, lui mit un index sous le menton et parla d'une voix calme et rassurante. En l'écoutant, Richard tenta de se convaincre que l'épée n'avait pas réagi au contact des doigts de Kahlan sur sa peau…

Zedd l'informa qu'il avait trois côtes cassées. Un peu de magie, précisa-t-il, les renforcerait et les protégerait jusqu'à ce qu'elles soient guéries. Sur un ton très étrange, il ajouta que la douleur diminuerait mais ne disparaîtrait pas avant que tout soit ressoudé. Il continua à parler, mais ses mots perdirent toute signification pour son patient…

Quand ce fut fini, Richard eut le sentiment de se réveiller d'une bonne nuit de sommeil.

Il s'assit et constata que la souffrance était supportable. Avant de se lever, il prit soin de remercier le vieil homme. Puis il posa son épée et témoigna de nouveau sa reconnaissance au chat. Confiant l'animal à Kahlan, il se mit à la recherche de son sac et le trouva au milieu du chemin, où il était tombé pendant la bataille. Les plaies, dans son dos, restaient douloureuses, mais il s'en inquiéterait quand ils seraient arrivés à destination. S'assurant que les deux autres ne regardaient pas, il enleva le croc de son cou et le glissa dans sa poche.

Ensuite, il demanda à ses amis s'ils étaient blessés. Vexé par cette question, Zedd déclara qu'il n'était pas aussi fragile qu'il le paraissait. Plus sobre, Kahlan annonça qu'elle allait bien – grâce à lui. Quand Richard précisa qu'il espérait ne jamais participer à un concours de lancer de pierres où elle serait inscrite, elle sourit d'aise tout en remettant le chat dans le sac à dos.

Richard la regarda ramasser son manteau et l'enfiler. Il était toujours perplexe au souvenir de la réaction de l'épée, au moment où elle l'avait touché.

— Il faut filer…, leur rappela Zedd.

Après environ un quart de lieue, plusieurs petits chemins vinrent croiser le leur. Richard s'engagea sur celui qui l'intéressait pendant que Zedd semait de nouveau sa poudre magique pour couvrir leurs

traces.

Le sentier s'étrécissant, ils marchèrent en file indienne, Richard en tête, Kahlan derrière lui et Zedd fermant la marche. Ils gardèrent constamment un œil sur le ciel et Richard ne lâcha pas un instant la garde de son épée…

Projetées par le clair de lune, les ombres des branches agitées par le vent passaient et repassaient sur la solide porte de chêne aux énormes gonds en fer. Kahlan et Zedd ayant refusé d'escalader la clôture hérissée de piques du jardin, Richard s'était approché seul de la maison. Il allait frapper à la porte quand une main puissante le saisit par les cheveux. La lame d'un couteau se plaqua simultanément sur sa gorge.

— Chase…, souffla-t-il, pétrifié.

— Richard ! s'exclama son ami avant de lui lâcher les cheveux. Que fiches-tu ici en plein milieu de la nuit ? Tu sais, il faut être idiot pour essayer d'entrer chez moi par effraction !

— Qui parle d'effraction ? Je ne voulais pas réveiller toute la maison…

— Tu es couvert de sang… Le tien, ou celui de quelqu'un d'autre ?

— Surtout le mien, j'en ai peur… Chase, va ouvrir ton portail. Kahlan et Zedd attendent dehors. Nous avons besoin de toi…

Jurant comme un charretier chaque fois qu'il marchait sur des brindilles ou des cailloux – une expérience déplaisante quand on est pieds nus –, Chase alla chercher les amis de Richard et les invita à entrer.

Emma Brandstone, son épouse, était une femme adorable qui ne cessait jamais de sourire. Bref, l'opposé de son mari. Si elle avait intimidé quelqu'un, elle aurait eu des remords pendant des jours. Ce bon vieux Chase, lui, n'arrivait pas à fermer l'œil quand il n'avait pas fichu la frousse à un de ses contemporains. Mais ils se ressemblaient sur un point : rien ne paraissait jamais surprendre ou inquiéter Emma. À cette heure tardive, dans sa longue chemise de nuit blanche, ses cheveux grisonnant en chignon, elle affichait le même calme que d'habitude. Imperturbable, elle entreprit de faire du thé à ses invités, comme s'il était normal de voir débarquer en pleine nuit trois olibrius couverts de sang.

Cela dit, avec un mari comme Chase, c'était peut-être son pain quotidien…

Richard pendit son sac au dossier de sa chaise, en sortit le chat et le donna à Kahlan. Elle le posa sur ses genoux, lui gratta le dos et déclencha un concert de ronronnements.

Zedd prit place de l'autre côté de Richard.

Après avoir enfilé une chemise, Chase alluma les lampes accrochées aux grosses poutres de chêne. Il avait abattu les arbres lui-même, se chargeant d'élaguer les troncs et de les mettre en place. Les noms de ses enfants étaient gravés sur une des poutres.

Derrière sa chaise, Richard vit la cheminée construite avec les pierres dénichées par Chase au cours de ses voyages. Chacune avait une couleur, une forme et une texture uniques. Un des grands plaisirs de Chase, quand il trouvait un auditoire complaisant, consistait à préciser d'où elles venaient – et de s'étendre sur les périls qu'il avait bravés pour les récupérer.

Sur la table, un saladier de bois rempli de pommes attendait le bon vouloir des invités.

Personne n'y touchant, Emma l'enleva et posa à sa place une théière fumante et un pot de miel. Après avoir distribué des tasses, elle dit à Richard d'enlever sa chemise et de déplacer un peu sa chaise, pour qu'elle nettoie ses blessures. Une tâche, à l'évidence, dont elle avait l'habitude. Avec une brosse et de l'eau savonneuse, elle lui frotta les omoplates comme elle l'eût fait avec une casserole sale.

Richard se mordit les lèvres, retint une ou deux fois son souffle et plissa le front de douleur. Emma s'excusa de le torturer ainsi. Mais si elle n'enlevait pas tout maintenant, il le regretterait plus tard. Quand elle eut fini, elle lui sécha le dos avec une serviette et appliqua un baume apaisant sur les plaies.

Chase s'éclipsa et rapporta une chemise propre que Richard enfila avec reconnaissance, puisqu'elle lui fournissait une protection – au moins symbolique – contre les « soins » de son hôtesse.

— Quelqu'un a faim ? demanda Emma avec un grand sourire.

— Eh bien, fit Zedd en levant la main, je n'aurais rien contre… (Richard et Kahlan le foudroyant du regard, il se ravisa.) Non, rien pour nous, merci…

Emma alla se placer derrière Chase et lui passa une main dans les cheveux. Il se tortilla comme une anguille, embarrassé par cette manifestation publique d'affection. N'y tenant plus, il se dégagea sous prétexte de servir le thé.

Le front plissé, il poussa le pot de miel au centre de la table.

— Richard, depuis que je te connais, tu as un talent fou pour éviter les ennuis. Mais ces derniers temps, tu sembles avoir perdu la main !

Avant que le jeune homme puisse répondre, Lee, une des filles du couple, sortit de sa chambre en se frottant les yeux. Quand Chase lui fit une grimace, elle lui rendit bravement la pareille.

— Oh, dit son père, quelle vilaine petite fille ! Je crois n'en avoir jamais vu d'aussi laide !

Lee sourit, courut vers Chase, entoura son énorme jambe avec ses

petits bras et posa la tête sur ses genoux.

Ravi, il lui ébouriffa les cheveux.

— Il faut retourner au lit, ma chérie…

— Un instant ! dit Zedd. Lee, viens donc ici ! (La fillette fit le tour de la table.) Mon vieux chat se plaint de n'avoir jamais d'enfants avec qui jouer. (Lee jeta un coup d'œil furtif à l'animal.) Tu ne saurais pas chez quels gamins il pourrait faire un petit séjour ?

— Zedd, et s'il restait ici ? Avec nous, il s'amuserait bien !

— Affaire conclue, dit Emma. Lee, il est temps de retourner te coucher.

— Emma, fit Richard, je peux te demander un service ? Tu prêterais des vêtements de voyage à Kahlan ?

— Elle a les épaules trop larges et les jambes trop longues pour mes tenues, mais celles d'une de mes aînées devraient convenir. (Emma sourit à Kahlan et lui tendit la main.) Venez, mon amie, allons voir ça…

Kahlan confia le chat à Lee et se leva.

— J'espère qu'il ne t'ennuiera pas… Mais je crains qu'il tienne absolument à dormir avec toi…

— Vraiment ! s'exclama l'enfant. Ce sera très bien !

Elles sortirent toutes les trois. Emma prit soin de fermer la porte derrière elles.

— Alors ? demanda Chase avant de boire une gorgée de thé.

— Tu te souviens de la conspiration dont parlait mon frère ? Elle est pire que ce qu'il pense…

— Vraiment…

Richard tira l'Épée de Vérité de son fourreau et la posa sur la table. La lame polie brillait de mille feux. Chase se pencha en avant et souleva l'arme du bout des doigts. Il la fit glisser sur ses paumes, l'étudia longuement et passa l'index le long du mot « Vérité » gravé sur la garde. Après avoir éprouvé du pouce le tranchant de l'acier, il afficha une curiosité de bon aloi, rien de plus.

— Beaucoup d'épées ont un nom… En général, il est sur la lame. C'est la première fois que j'en vois un sur la garde.

Visiblement, il attendait qu'on daigne lui en dire plus.

— Chase, tu as déjà vu cette arme ! le tança Richard. Tu sais de quoi il retourne.

— Exact, mais je ne l'avais jamais contemplée de si près. (Il releva les yeux, soudain tendu.) Richard, que fiches-tu avec cette épée ?

Le Sourcier soutint sans ciller le regard de son ami.

— Elle m'a été donnée par un grand et noble sorcier…

Chase fronça les sourcils et regarda Zedd.

— Quel est ton rôle dans cette histoire ?

— C’est moi, le grand et noble sorcier…

— Que les esprits soient loués ! souffla Chase. Un authentique Sourcier. Enfin !

— Nous n’avons pas beaucoup de temps, dit Richard. Et j’ai des questions à te poser sur la frontière.

Chase soupira, se leva et approcha de la cheminée. Un bras posé sur le manteau, il regarda longuement les flammes, comme s’il y cherchait l’inspiration.

— Richard, sais-tu en quoi consiste mon travail ?

— Tu tiens les gens éloignés de la frontière. Pour leur propre bien.

— Et sais-tu comment on se débarrasse des loups ?

— En les tuant, je suppose…

— Non… La chasse en élimine quelques-uns, mais d’autres naissent et on se retrouve vite à son point de départ. Pour avoir moins de loups, c’est leurs proies qu’on doit chasser. Il faut piéger les lapins, en somme. Quand les loups n’ont rien à manger, ils font moins de petits. Au bout du compte, on est gagnant. C’est ça, mon travail : piéger les lapins !

Richard frissonna… et ce n’était pas de froid.

— La plupart des gens ne comprennent rien à la frontière et encore moins à notre mission. Ils pensent que nous faisons respecter une loi stupide. Les plus vieux ont peur de la frontière. D’autres croient en savoir plus long que nous et viennent dans le coin pour braconner. Ceux-là ne redoutent pas la frontière. Alors, nous nous arrangeons pour qu’ils aient peur des *gardes*-frontière… Nous sommes une menace bien réelle à leurs yeux, et on s’arrange pour le rester. Ils détestent ça, mais à cause de nous, ils n’osent plus s’approcher. Quelques fous continuent pourtant à jouer au chat et à la souris avec nous. On n’espère pas les coincer tous, et on s’en fiche ! L’essentiel est d’en dissuader un nombre suffisant pour que les loups de la frontière n’attrapent pas assez de lapins pour devenir plus forts.

» Richard, nous protégeons les autres, mais pas en les empêchant de s’aventurer sur la frontière. Ceux qui sont assez stupides pour essayer… On ne peut rien pour eux ! Notre travail est de tenir la *majorité* des gens loin de la frontière, afin que certaines créatures ne deviennent pas assez puissantes pour en sortir et dévorer tout le monde. Les gardes ont tous vu des monstres en liberté… Nous, nous comprenons. Pas les autres ! Ces derniers temps, de plus en plus de créatures sont venues chez nous. Le gouvernement de ton frère nous paie, mais il ne comprend rien non plus ! Notre loyauté ne va pas à un pouvoir et encore moins à des lois. Notre seul devoir est de protéger les innocents des monstres qui surgissent des ténèbres. Au fond, nous sommes entièrement autonomes, et nous obéissons aux ordres quand ils ne nous détournent pas de notre tâche. Si ça s’impose un jour, nous

lutterons pour notre compte et nous suivrons nos propres consignes.

Il vint se rasseoir et posa les coudes sur la table.

— Le seul à qui nous obéirons toujours, parce que notre cause est une composante de la sienne, c'est le Sourcier. Un vrai Sourcier ! (Il ramassa l'épée et la tendit à Richard.) Je fais serment d'allégeance au Sourcier !

— Merci, Chase, dit Richard, très ému. (Il regarda Zedd puis se tourna de nouveau vers le garde-frontière.) À présent, nous allons te dire ce qui se passe et ce que nous te voulons…

Richard et Zedd se partagèrent le récit des derniers événements. Le jeune homme s'assura que Chase comprenne que l'heure n'était plus aux demi-mesures. Ce serait la victoire ou la mort, telles étaient les règles du jeu dictées par Darken Rahl ! Le garde-frontière écouta attentivement et mesura la gravité de la situation. Soudain sinistre quand Zedd mentionna la magie d'Orden, il n'eut pas besoin de longs discours pour être convaincu. Dans son métier, il avait vu plus de choses que ses deux interlocuteurs réunis n'en verraient jamais. Une excellente raison pour poser peu de questions – mais toujours les bonnes !

La manière dont Zedd avait manipulé la foule de lyncheurs lui plut tellement qu'il en rit aux larmes…

Puis la porte se rouvrit sur Emma et Kahlan, désormais équipée comme une forestière aguerrie : un pantalon vert foncé, une ceinture de cuir, une chemise ocre, un manteau noir et un sac digne de ce nom. Même si elle avait gardé ses bottes et sa bourse, elle semblait prête à la vie sauvage. Mais sa coiffure, son visage, sa silhouette et surtout son maintien indiquaient qu'elle était née pour une plus haute destinée.

— Mon guide…, dit Richard à Chase.

Qui leva un sourcil dubitatif…

Dès qu'Emma vit l'épée, son expression indiqua au Sourcier qu'elle avait tout compris. Elle se plaça de nouveau derrière son mari, sans lui toucher les cheveux, mais lui posa une main sur l'épaule, consciente que les choses allaient très mal.

Richard remit son arme au fourreau. Pendant qu'il racontait les derniers événements de la nuit, Kahlan vint s'asseoir près de lui.

Quand il en eut fini, un long silence régna dans la pièce.

— Comment puis-je t'aider, Richard ? demanda enfin Chase.

— Dis-moi où est le défilé.

— Quel défilé ? lâcha Chase, immédiatement sur la défensive.

— Celui qui permet de passer de l'autre côté de la frontière. Je sais qu'il existe, mais je ne connais pas sa position et je n'ai pas le temps de le chercher.

— Qui t'en a parlé ?

Peu enclin à finasser, Richard sentit qu'il allait perdre patience.

— Chase, réponds à ma question !

— À une condition… C’est moi qui t’y conduirai.

Richard pensa à la petite famille de son ami. Chase prenait constamment des risques, mais là, c’était différent.

— Ce n’est pas nécessaire.

— Pour moi, oui ! L’endroit est dangereux. Vous ne savez pas où vous allez mettre les pieds. Je ne vous laisserai pas partir seuls. La frontière est sous ma responsabilité. Si tu veux avoir cette information, il faudra me permettre de venir.

Richard réfléchit quelques instants. Chase n’en démordrait pas et le temps leur manquait. La réponse s’imposait.

— Mon ami, nous serons très honorés que tu nous accompagnes.

— Parfait ! fit Chase en tapant du poing sur la table. Ton « défilé » s’appelle le Passage du Roi. C’est près de Havre du Sud, une ville pourrie. Par la piste des Fauconniers, il faut quatre ou cinq jours de cheval. Puisque tu es pressé, c’est ce que nous ferons. Maintenant, vous devez dormir un peu. Emma et moi nous chargerons des préparatifs du voyage.

Chapitre 12

Richard aurait juré qu'il venait de s'endormir quand Emma le réveilla. Si le soleil n'était pas encore levé – comme les autres occupants de la maison – les coqs saluaient déjà les premières lueurs de l'aube. Une bonne odeur de cuisine fit gargouiller l'estomac du Sourcier. Toujours souriante, mais moins épanouie que la veille, Emma disposa sur la table un somptueux petit déjeuner. Chase, annonça-t-elle, avait déjà mangé et s'occupait de charger les chevaux.

Richard avait toujours trouvé Kahlan superbe dans son étrange robe. Sa nouvelle tenue, décida-t-il, n'enlevait rien à son charme. Pendant qu'elle parlait des enfants avec Emma, Zedd se répandant en compliments sur la nourriture, il pensa à ce qui les attendait.

Chase se campa sur le seuil de la porte et son imposante silhouette occulta les premiers rayons du soleil. Kahlan sursauta à la vue de son accoutrement. Une cotte de mailles passée sur sa tunique de cuir ocre, il portait un épais pantalon noir, des bottes montantes et un manteau. Des gants noirs étaient glissés à sa ceinture, également noire et fermée par une boucle d'argent ornée de l'insigne des gardes-frontière. Quant aux armes, il en avait assez, accrochées un peu partout, pour équiper une petite armée. Sur un gaillard ordinaire, cela aurait prêté à rire. Avec lui, c'était effrayant. Le danger fait homme, capable de tuer avec chacune de ses armes. Le répertoire d'expressions du garde-frontière, très limité, comptait deux grands classiques : l'indifférence feinte et la rage meurtrière. Aujourd'hui, il avait choisi la deuxième option.

Au moment où ils sortirent, Emma donna à Zedd un petit paquet.

— Du poulet rôti…, dit-elle.

Le grand et noble sorcier lui adressa un sourire radieux et l'embrassa sur le front. Kahlan la serra dans ses bras et promit de faire son possible pour qu'elle récupère bientôt les vêtements de sa fille.

— Sois prudent…, chuchota Emma à Richard quand il l'étreignit à son tour.

Puis elle posa sur la joue de son mari un baiser qu'il accepta de bon cœur.

Chase remit à Kahlan un coutelas glissé dans un fourreau et lui conseilla de ne jamais s'en séparer. Quand Richard demanda s'il pouvait aussi emprunter un couteau, puisqu'il avait laissé le sien chez lui, le garde-frontière défit un des harnais croisés sur sa poitrine et tendit une lame à son ami.

— Vous pensez avoir besoin de cette… armurerie ambulante ? demanda Kahlan.

— Si je n'emportais pas cette ferraille, répondit Chase, je parie ma chemise que nous le regretterions !

Par ce beau matin d'automne, dans l'air piquant, la petite colonne – Chase en tête, suivi par Zedd, Kahlan et Richard – traversa au trot les bois de Hartland. Un faucon dessinait de grands cercles au-dessus des cavaliers – un avertissement sans équivoque, au début d'une journée.

Mais parfaitement inutile aujourd'hui, pensa Richard.

Au milieu de la matinée, ils quittèrent la vallée de Hartland et s'engagèrent sur les hauts plateaux de la forêt de Ven. Près du lac Trunt, ils rejoignirent la piste des Fauconniers et prirent la direction du sud. Le nuage en forme de serpent les suivait comme leur ombre. Richard se réjouit d'entraîner l'espion le plus loin possible des enfants et d'Emma… Devoir s'enfoncer autant au sud pour passer de l'autre côté de la frontière l'ennuyait, car le temps leur était compté, mais Chase ne connaissait aucun autre passage.

À mesure qu'ils avançaient, les arbres à feuillage cédèrent la place à de vénérables conifères si imposants qu'on se serait cru en train de traverser un canyon. Les troncs atteignaient des hauteurs vertigineuses avant que pointent les premières branches. À l'ombre de ces végétaux centenaires, Richard se sentit soudain tout petit.

Depuis toujours, il adorait voyager et ne s'en privait pas. Pour un peu, il se serait cru lancé dans une de ses randonnées habituelles. Mais la destination, aujourd'hui, lui était inconnue. Et le danger les guettait. Très inquiet, Chase leur avait répété ses mises en garde. De la part d'un homme que rien n'impressionnait, c'était suffisant pour doucher l'enthousiasme du Sourcier.

Il regarda ses compagnons.

Chase, un spectre noir armé jusqu'aux dents, autant redouté par ceux qu'il protégeait que par ceux qu'il traquait, mais qui n'inspirait aucune crainte aux enfants.

Zedd, une silhouette décharnée aux cheveux blancs vêtue d'une simple tunique. Volontiers souriant, faussement immodeste et ravi comme un gosse d'avoir pour tout bagage du poulet rôti dans un sac. Toutefois, il maîtrisait le feu magique et les dieux savaient quoi d'autre !

Kahlan, courageuse, déterminée et détentrice d'un pouvoir secret… Une jeune femme envoyée en Terre d'Ouest pour obliger le grand et noble Zedd à nommer le Sourcier.

Ils étaient tous ses amis. Pourtant, chacun à sa façon, ils le

mettaient mal à l'aise. Lequel était le plus dangereux ? S'ils le suivaient sans poser de questions, c'étaient eux, d'une certaine manière, qui lui montraient le chemin. Tous avaient juré de protéger le Sourcier au péril de leur vie. Mais séparément ou ensemble, ils ne faisaient pas le poids contre Darken Rahl et leur mission semblait sans espoir.

Zedd s'était déjà attaqué au poulet ; des os méticuleusement rongés volaient de temps en temps par-dessus son épaule. Au bout d'un moment, il pensa à partager son festin avec les autres. Occupé à scruter le paysage, surtout sur le côté gauche du chemin, celui de la frontière, Chase déclina sa proposition. Kahlan et Richard acceptèrent, étonnés que leur ami n'ait pas déjà fait un sort à la malheureuse volaille.

Quand la piste s'élargit, Richard vint chevaucher près de son amie. Sentant que l'air se réchauffait, elle enleva son manteau et fit au Sourcier le sourire très spécial qui semblait lui être réservé.

— Zedd, lança soudain Richard, un grand sorcier comme toi ne peut rien contre ce fichu nuage ?

Le vieil homme leva les yeux au ciel puis les baissa sur son jeune ami.

— Figure-toi que j'y ai déjà pensé ! Je dois pouvoir agir, mais j'attendrai encore un peu, pour ne pas attirer l'attention de nos ennemis sur la famille de Chase.

En fin d'après-midi, ils croisèrent un vieux couple de forestiers que Chase connaissait bien. Impassible sur sa monture, il écouta de nouveaux récits sur les créatures qui jaillissaient de la frontière. Ces rumeurs, comme Richard le savait désormais… n'en étaient pas !

Chase témoigna un grand respect aux deux vieilles personnes, comme il le faisait avec presque tout le monde. Le couple tremblait pourtant de peur devant lui.

— J'enquêterai sur ces affaires, conclut-il. En attendant, évitez de sortir après le coucher du soleil.

Ils continuèrent longtemps après la tombée de la nuit, campèrent dans un bosquet de pins et repartirent dès que les premières lueurs de l'aube apparurent dans le ciel derrière les montagnes qui matérialisaient la frontière. Encore fatigués, Richard et Kahlan firent un concours de bâillements tout en chevauchant.

La forêt, moins dense, était désormais semée de prairies verdoyantes aux senteurs enchanteresses. La piste, qui serpentait toujours vers le sud, les éloigna temporairement de la frontière. Chaque fois qu'ils passèrent devant des fermes, leurs propriétaires s'éclipsaient dès qu'ils apercevaient Chase.

Le paysage devint de moins en moins familier à Richard, qui s'aventurait rarement si loin dans la partie méridionale du pays. Il ouvrit grand les yeux et enregistra mentalement tous les points de repère qui pourraient se révéler utiles. Après un repas froid, vers midi, ils se remirent en route et s'approchèrent de nouveau des montagnes. En fin d'après-midi, longeant quasiment la frontière, ils aperçurent les squelettes décharnés des arbres tués par la liane-serpent. Alors que la lumière du soleil couchant parvenait à peine à percer les frondaisons, Chase changea de comportement. Lointain, le visage dur, il regardait sans cesse autour de lui et mit plusieurs fois pied à terre pour étudier le sol.

Quand ils croisèrent un ruisseau aux eaux glacées et boueuses qui descendaient des montagnes, Chase s'arrêta pour scruter les ombres. Ses amis attendirent, les yeux tournés vers la frontière. Dans l'air, Richard sentit l'odeur de putréfaction de la liane tueuse.

Chase les conduisit un peu plus loin, sauta de son cheval, s'agenouilla et examina de nouveau le sol. Puis il se releva et tendit les rênes de sa monture à Zedd.

— Attendez ici…, dit-il simplement.

Ses compagnons le regardèrent s'enfoncer dans la forêt.

Pour brouter en paix, le grand cheval de Kahlan dut chasser à grands coups de museau les mouches qui lui tournaient autour.

Chase revint, mit ses gants noirs et reprit à Zedd les rênes de sa monture.

— Je veux que vous repartiez. Ne m'attendez pas et ne vous arrêtez sous aucun prétexte. Surtout, ne vous éloignez pas de la piste.

— Que se passe-t-il ? demanda Richard. Qu'as-tu découvert ?

— Les loups se sont nourris, mon ami… Je vais enterrer ce qui reste de leur proie, puis je chevaucherai hors de la piste, entre la frontière et vous. Il faut que je vérifie quelque chose… N'oubliez pas mes ordres : ne vous arrêtez pas ! N'épuisez pas vos chevaux, mais avancez à un bon rythme. Et gardez les yeux ouverts. Si vous trouvez que mon absence dure trop longtemps, ne rebroussez pas chemin pour venir me chercher. Je sais ce que je fais… et vous n'auriez pas une chance de me trouver. Je vous rejoindrai dès que je le pourrai. Jusque-là, continuez d'avancer et ne quittez pas la piste !

Il sauta en selle et partit au galop.

— Ne vous arrêtez pas ! cria-t-il encore par-dessus son épaule.

Alors qu'il s'enfonçait dans la forêt, Richard le vit dégainer l'épée courte qu'il portait dans le dos.

Chase leur avait menti ! À coup sûr, il n'allait pas seulement enterrer une dépouille. Richard détestait le laisser seul face au danger, mais la frontière était son territoire et il savait mieux que quiconque comment protéger ses compagnons.

— Vous l'avez entendu, dit-il. Allons-y !

Dressés sur la piste qui longeait la frontière, de gros rochers les contraignirent plusieurs fois à faire un détour. Sous la frondaison de plus en plus épaisse, ils eurent vite le sentiment de cheminer dans un tunnel obscur. Se sentant oppressés, Richard et ses compagnons quittaient rarement du regard la forêt sombre qui s'étendait sur leur gauche. En chemin, des branches tendues en travers de la route les obligèrent plus d'une fois à se baisser vivement. Comment Chase pouvait-il se déplacer aussi vite dans une forêt si dense ?

Quand la piste redevint assez large, Richard chevaucha à côté de Kahlan de façon à la protéger de la frontière. Prêt à dégainer son épée à tout moment, il tenait les rênes de son cheval de la main gauche. Sous son manteau, sa compagne gardait les doigts près de la poignée de son coutelas.

Sur leur gauche, dans le lointain, montèrent des hurlements évoquant ceux d'une meute de loups. Mais ce n'étaient pas des loups.

Des créatures de la frontière !

Ils tendirent l'oreille. Terrifiés, les chevaux voulurent se lancer au galop. Ils durent les retenir, mais en leur laissant assez de mou pour qu'ils continuent à trotter. Richard comprenait la réaction des bêtes et il ne s'y serait pas opposé si Chase ne leur avait pas ordonné de ne jamais chevaucher à bride abattue. Le garde-frontière avait sûrement une bonne raison…

Quand les hurlements furent ponctués par des cris affreux qui firent se hérisser la nuque de Richard, il eut plus de mal encore à empêcher les chevaux de détaler. Une heure durant, ces sons angoissants parurent les accompagner. Résignés, ils continuèrent au trot, les tympans agressés par les rugissements des monstres.

N'y tenant plus, Richard tira sur les rênes de son cheval et se tourna sur sa selle pour faire face à la forêt. Chase luttait seul contre des abominations et il devait retourner l'aider !

— Richard, il faut continuer, lui rappela Zedd.

— On ne peut pas l'abandonner… S'il est en mauvaise posture…

— C'est son travail, laisse-le s'en charger !

— Aujourd'hui, il n'est pas là pour jouer les gardes-frontière, mais pour nous guider jusqu'au défilé !

— C'est exactement ce qu'il fait, Richard ! Il a juré de te protéger au péril de sa vie. Il tient parole pour te permettre d'arriver à destination. Fourre-toi enfin dans le crâne que ta mission est plus importante que la vie d'un homme. Chase le sait. C'est pour ça qu'il ne veut pas qu'on revienne le chercher.

— Tu attends de moi que je laisse mourir un ami sans rien faire ?

Dans la forêt, les hurlements parurent soudain plus proches.

— Non, j'attends de toi que tu ne le laisses pas mourir pour rien !

— Mais nous pouvons le sauver !

— Ou mourir avec lui…, fit Zedd.

— Il a raison, intervint Kahlan. Le vrai courage n'est pas de voler au secours de Chase mais de continuer notre chemin !

Conscient que c'était vrai, mais rechignant à l'admettre, Richard foudroya la jeune femme du regard.

— Un jour, tu seras peut-être dans la situation de Chase. Qu'aimerais-tu que je fasse ?

— Que tu n'ailles pas vers moi ! répondit Kahlan sans détourner les yeux.

Il la dévisagea, ne sachant que dire. Quand les cris se rapprochèrent encore, elle ne trahit aucune émotion.

— Richard, insista Zedd, Chase a l'habitude et il s'en sortira. Je ne serais pas surpris qu'il s'amuse comme un petit fou. Ça lui fera une histoire de plus à raconter au coin du feu. Tu le connais, non ? Certains de ses récits doivent même être vrais !

Furieux contre ses amis et contre lui-même, Richard talonna son cheval sans dire un mot. Kahlan et Zedd le suivirent en silence, le laissant à ses sombres pensées.

Comment Kahlan pouvait-elle croire qu'il l'abandonnerait ainsi ? Bon sang, elle n'était pas une garde-frontière ! Et si sa fichue mission était de sauver ses amis, les laisser mourir n'avait aucun sens.

N'est-ce pas ?

Richard essaya d'ignorer les hurlements des monstres. Au bout d'un moment, ce fut moins difficile, car ils redevinrent plus lointains.

La vie semblait absente de ce secteur de la forêt : pas d'oiseaux, de lapins ni même de petits rongeurs. Juste des arbres distordus, des ronces et des ombres… Richard tendit l'oreille pour s'assurer que les deux autres suivaient toujours. Pas question de se retourner et de les regarder en face !

Soudain, il s'avisa que les hurlements avaient cessé. Un bon ou un mauvais signe ?

Désireux de dire à Zedd et à Kahlan qu'il était navré de les avoir rudoyés – parce qu'il s'inquiétait pour un ami –, Richard n'en trouva pas le courage. Pour se consoler, il se répéta cent fois que Chase s'en sortirait. C'était le chef des gardes-frontière, après tout, pas le dernier des imbéciles, et il n'aurait pas pris de risques inconsidérés. D'ailleurs, quel ennemi pouvait avoir raison d'un homme comme lui ?

Certes… Mais comment l'annoncer à Emma, s'il devait quand même lui arriver malheur ?

Bon sang, il ne devait pas lâcher la bride à son imagination ! Chase se portait comme un charme et il lui en voudrait à mort d'avoir pensé des idioties pareilles !

Reviendrait-il avant le crépuscule ? Dans le cas contraire, devraient-ils camper ? Non ! Il leur avait interdit de s'arrêter avant qu'il les ait rejoints ! Donc, ils chevaucheraient toute la nuit, s'il le fallait.

Richard frissonna, angoissé comme si les montagnes, qui semblaient se pencher vers eux, s'apprêtaient à les attaquer. Il n'avait jamais été aussi près de la frontière…

Sa colère retombée malgré son inquiétude pour Chase, il tourna la tête vers Kahlan, qui lui sourit. Il fit de même et se sentit aussitôt un peu mieux. De meilleure humeur, il tenta d'imaginer à quoi ressemblait cette forêt avant que tant d'arbres soient assassinés. Ce devait être un lieu magnifique, verdoyant, amical et paisible. Son père y était peut-être passé en revenant de la frontière avec le grimoire…

Près de l'autre frontière, y avait-il aussi des arbres morts ? Pour traverser, ne pouvaient-ils pas simplement attendre que cette frontière-là disparaisse également ? Devaient-ils vraiment faire un détour jusqu'au Passage du Roi ?

Mais pourquoi penser que voyager vers le sud était un détour ? Puisqu'il ne savait pas où aller dans les Contrées du Milieu, cet endroit en valait bien un autre. La boîte qu'ils cherchaient pouvait être n'importe où…

Richard n'avait plus vu le soleil depuis deux heures, mais il aurait pourtant juré qu'il se coucherait bientôt. L'idée de chevaucher de nuit dans ces bois lui déplaisait. Cela dit, la perspective d'y dormir semblait encore pire. Une deuxième fois, il se retourna pour voir si ses compagnons le suivaient.

Le bruit caractéristique d'un cours d'eau attira son attention. Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent devant une petite rivière qu'enjambait un pont en bois.

Richard tira sur les rênes de son cheval. Sans savoir pourquoi, il se méfiait de ce passage. Quelque chose clochait… et on n'était jamais trop prudent.

Il approcha de la berge et examina le pont, dont les piliers étaient fixés à des anneaux de fer enchâssés dans des blocs de granit. Mais les goujons brillaient par leur absence.

— Quelqu'un a piégé le pont, annonça Richard. Il résistera au poids d'un homme, mais pas d'un cheval. Je crois qu'on va devoir se mouiller !

— Pas question ! s'écria Zedd. Je déteste ça !

— Tu as une meilleure idée ?

Le vieil homme se prit le menton entre le pouce et l'index et fit mine de réfléchir.

— Oui. Vous traverserez et je tiendrai le pont. (Richard le regarda comme s'il avait perdu l'esprit.) Allez-y, tout se passera bien.

Zedd se redressa sur sa selle, mit les bras en croix, paumes vers le ciel, inclina la tête et prit une grande inspiration, les yeux fermés. Sans grand enthousiasme, ses deux compagnons traversèrent lentement le pont. Arrivés sur l'autre berge, ils se retournèrent et regardèrent le cheval du sorcier les suivre paisiblement. Son cavalier garda les bras tendus, la tête inclinée et les yeux fermés. Quand il les eut rejoints, il baissa les bras, rouvrit les yeux et regarda triomphalement ses amis.

— J'ai dû me tromper, dit Richard. Le pont aurait supporté le poids…

— Possible, fit Zedd, tout sourire.

Sans se retourner, il claqua des doigts. Aussitôt, le pont s'écroula, ses piliers immédiatement emportés et fracassés par le courant.

— Et possible que non…, ajouta Zedd. Je ne pouvais pas le laisser comme ça. Quelqu'un se serait blessé en essayant de traverser.

— Un jour, mon vieil ami, dit Richard, il faudra que nous ayons une longue conversation au coin du feu…

Le Sourcier talonna son cheval. Haussant les épaules, Zedd regarda Kahlan, qui le gratifia d'un sourire ponctué d'un clin d'œil.

Ils continuèrent à suivre la piste sans cesser de surveiller les bois. Laissant son cheval trouver seul son chemin dans l'obscurité, Richard se demanda de quels autres prodiges Zedd était capable. Puis il passa à des préoccupations plus terre à terre. Combien de temps encore devraient-ils traverser ce cimetière végétal ? La piste allait-elle bientôt les en éloigner ? La nuit, la vie reprenait ses droits, bruissant de cris étouffés et de sons furtifs. Quand son cheval hennit, effrayé par un mouvement dans l'ombre, le Sourcier lui tapota gentiment la tête. Puis il leva les yeux pour repérer un éventuel vol de garns. Peine perdue ! Dans cette forêt, on ne pouvait pas voir le ciel. Mais si des monstres volants les attaquaient, l'épaisseur des frondaisons et les entrelacs de branches les priveraient de l'élément de surprise, puisqu'ils feraient un boucan infernal. Au fond, les créatures qui vivaient dans les arbres étaient peut-être – pour l'heure – plus dangereuses que les garns. Richard ne savait rien d'elle et il ne brûlait pas de combler cette lacune…

Une heure plus tard, sur sa gauche, il entendit craquer des branches dans les broussailles. Quelqu'un ou quelque chose approchait !

Richard lança sa monture au petit galop et tourna la tête pour s'assurer que Kahlan et Zedd le suivaient. Leur ennemi invisible ne se laissa pas distancer. Tôt ou tard, il leur fondrait dessus. Bien entendu, il pouvait s'agir de Chase. Mais ça n'était pas sûr du tout…

Richard dégaina l'Épée de Vérité et talonna sa monture, qui passa

au grand galop. Cette fois, il ne se soucia pas de savoir si Zedd et Kahlan le suivaient. Tout ce qui comptait, c'était de sonder les ténèbres pour identifier un éventuel ennemi. La colère, de nouveau libérée, monta en lui et l'emplit de chaleur et de vitalité. Les mâchoires serrées, il chargea, emporté par la rage de tuer. Le fracas des sabots de sa monture couvrait l'approche de son adversaire, mais il savait qu'il arrivait.

Une silhouette noire sortit du couvert des arbres pour se camper sur la piste, une dizaine de pas devant lui. Il leva son épée, imagina la façon dont il abattrait cet homme, et continua sa charge.

La silhouette ne broncha pas. Au dernier moment, Richard reconnut Chase. Une masse d'armes au poing, il la leva pour signaler à son ami de s'arrêter.

— Ravi de voir que tu es vigilant ! dit-il.

— Chase ! Tu as failli me faire mourir de peur !

— Tu m'as un peu inquiété aussi, mon garçon, admit le garde-frontière tandis que Zedd et Kahlan les rejoignaient. Chevauchez derrière moi et restez près les uns des autres. Richard, ferme la marche et ne rengaine pas ton épée.

Chase partit au galop. Ses amis le suivirent sans discuter.

Richard se demanda s'ils étaient traqués. Chase ne s'était pas comporté comme si un combat devait être imminent, mais il lui avait quand même dit de ne pas rengainer l'épée. Une bonne raison de ne pas relâcher son attention !

Ils chevauchèrent la tête rentrée dans les épaules, au cas où des branches basses se dresseraient sur leur chemin. Galoper à bride abattue en pleine nuit était risqué. Mais Chase savait ce qu'il faisait…

Ils atteignirent une bifurcation, la première de la journée, où Chase, sans hésiter, s'engagea sur le chemin de droite, qui s'éloignait de la frontière. En quelques minutes, ils sortirent de la forêt et découvrirent, au clair de lune, un paysage vallonné où se dressaient de rares arbres.

Chase ralentit enfin l'allure. Richard rengaina son épée et rattrapa ses amis.

— Que s'est-il passé ?

— Les créatures de la frontière étaient à nos trousses, répondit Chase en raccrochant la masse d'armes à sa ceinture. Quand elles ont déboulé pour vous traquer, je me suis chargé de leur couper l'appétit. Certaines ont battu en retraite. Les autres ont continué à vous pister sans sortir de la frontière, histoire que je ne puisse pas les combattre. C'est pour ça que je ne voulais pas que vous alliez trop vite. Dans les bois, je n'aurais pas pu suivre le rythme. En cas d'attaque loin devant moi, j'aurais été impuissant. À présent, nous nous éloignons de la frontière pour que les monstres ne sentent plus notre odeur. La nuit,

suivre la piste principale est un suicide ! Nous camperons au sommet de la prochaine colline. (Il tourna la tête vers Richard.) Pourquoi t'es-tu arrêté alors que je te l'avais interdit ?

— À cause des hurlements, j'étais inquiet pour toi. Je voulais aller à ton secours. Kahlan et Zedd m'en ont empêché.

Richard s'attendait à de sérieuses remontrances, mais il se trompait.

— Merci de l'intention. Cela dit, ne refais plus jamais ça ! Pendant que vous polémiquiez, les créatures ont failli vous avoir. Kahlan et Zedd avaient raison. La prochaine fois, ne discutaille pas !

Richard sentit le rouge lui monter aux joues. Bien sûr que ses compagnons avaient eu raison ! Mais abandonner un ami n'en devenait pas plus facile.

— Chase, intervint Kahlan, en partant, vous avez dit que les loups s'étaient nourris. Vous ne mentiez pas ?

— Un de mes hommes est tombé… Avec ce qu'il en restait, je ne sais pas lequel.

Visage fermé, le garde-frontière continua en silence.

Ils campèrent au sommet de la colline, un point d'observation idéal. Chase et Zedd s'occupèrent des chevaux pendant que Richard et Kahlan allumaient un feu puis préparaient le repas. La jeune femme aida son compagnon à ramasser du bois mort. Quand il lui dit qu'ils faisaient une bonne équipe, elle eut l'ombre d'un sourire et se détourna. Mais il la prit par le bras et la força à le regarder.

— Kahlan, pour toi, je serais revenu sur mes pas, déclara-t-il, les mots ne suffisant pas à exprimer tout ce qu'il pensait.

— Richard, ne dis pas ça, je t'en prie… Il ne faudrait pas que tu ailles vers moi !

Kahlan se dégagea et regagna leur camp.

Quand Zedd et Chase approchèrent du feu, Richard vit que le fourreau fixé dans le dos du garde-frontière était vide. Il avait perdu son épée courte, plus une de ses haches de guerre et quelques couteaux. Cela dit, il restait loin d'être sans ressources !

La masse d'armes accrochée à sa ceinture était couverte de sang, comme ses gants, et des taches rouges constellaient ses vêtements. Sans un mot, il dégaina un couteau, dégagea un croc jaunâtre planté dans le bois de la masse, entre deux pointes, et le jeta négligemment par-dessus son épaule. Après avoir essuyé le sang sur ses mains et son visage, il s'assit avec les autres autour du feu.

— Chase, dit Richard en jetant un morceau de bois mort dans les flammes, par quelles créatures étions-nous poursuivis ? Et comment peuvent-elles sortir de la frontière ?

Chase prit une miche de pain et, à mains nues, s'en coupa un bon tiers.

— On appelle ces monstres des chiens à cœur. Deux fois la taille d'un loup, des poitrails énormes, des crânes plats et des gueules garnies de crocs… Très féroces ! Je ne peux pas te dire grand-chose sur leur couleur, parce qu'ils ne chassaient que la nuit… jusqu'à aujourd'hui. Mais dans les bois, il faisait trop noir pour que je les distingue bien. Et j'étais un tantinet trop occupé ! C'est la première fois que j'en vois autant ensemble…

— Et pourquoi les a-t-on appelés comme ça ?

— Les opinions divergent… Les chiens à cœur ont de grosses oreilles rondes et ils entendent très bien. Certains disent qu'ils repèrent un homme aux battements de son cœur… (Richard écarquilla les yeux, laissant Chase mâcher son pain pendant quelques secondes.) D'autres prétendent qu'ils doivent ce nom à leur façon de tuer. La plupart des prédateurs sautent à la gorge de leur proie. Pas ces chiens-là. Ils t'ouvrent la poitrine et t'arrachent le cœur ! Crois-moi, ils ont les crocs qu'il faut pour ça ! C'est ce qu'ils mangent en premier. En meute, ils se battent pour ce morceau de choix.

Zedd se servit un bol de ragoût et passa la louche à Kahlan.

— Et quelle est ton opinion ? demanda Richard, l'appétit coupé.

— Je ne me suis jamais assis tranquillement près de la frontière pour savoir s'ils entendraient battre mon cœur…

Il prit un autre morceau de pain et le mastiqua en regardant sa poitrine. Puis il retira sa cotte de mailles et exposa les longues zébrures qui couraient sur les chaînes d'acier. Des éclats de crocs étaient fichés entre les maillons. Et sa tunique de cuir dégoulinait de sang.

— Le chien à cœur qui m'a fait ça avait dans la poitrine la lame brisée de mon épée courte… Et j'étais encore sur mon cheval, à ce moment-là. (Il regarda Richard, le front plissé.) Ça répond à ta question ?

— Oui, mais pas à l'autre ! Comment font-ils pour sortir de la frontière ? Et pour y retourner ?

Chase prit le bol de ragoût que lui tendait Kahlan.

— Ils sont liés à la magie de la frontière, puisqu'ils ont été créés en même temps qu'elle. En somme, ils sont ses chiens de garde. Ils peuvent entrer et sortir librement. Mais leur autonomie est limitée, parce qu'ils ont un lien avec la frontière. Depuis qu'elle faiblit, leur champ d'action a augmenté. Désormais, la piste des Fauconniers est dangereuse, mais tout autre itinéraire aurait allongé le voyage d'une semaine. Jusqu'à Havre du Sud, le chemin latéral que nous avons pris est le seul qui s'éloigne de la frontière. Je devais vous rejoindre avant

la bifurcation. Sinon, nous aurions dû passer la nuit dans la forêt, avec les monstres. Demain, en plein jour, quand ce sera moins risqué, je te montrerai comment la frontière s'affaiblit.

Richard hocha la tête. Un moment, tous se murèrent dans leurs – noires – pensées.

— Ils sont roux…, souffla soudain Kahlan.

Ses trois amis la regardèrent, stupéfaits.

— Les chiens à cœur sont roux et ils ont le poil court, comme sur le dos d'un daim. Dans les Contrées du Milieu, on en voit partout, parce qu'ils ont été libérés au moment où l'autre frontière a disparu. Comme ne plus avoir de mission les a rendus fous, ils se montrent même en plein jour…

Les trois hommes assimilèrent ces révélations dans un lourd silence. Zedd en cessa même de manger.

— De mieux en mieux…, souffla Richard. Et quelles autres horreurs nous réservent les Contrées du Milieu ?

Ce n'était pas une question, plutôt l'expression de sa frustration.

Kahlan répondit quand même.

— Darken Rahl, lâcha-t-elle, le regard lointain.

Chapitre 13

Richard s'assit à l'écart du camp, le dos contre un rocher glacé. Enveloppé dans son manteau, il regardait fixement les montagnes, les joues cinglées par une bise mordante. Chase lui avait affecté le premier tour de garde. Zedd aurait le deuxième et le garde-frontière se chargerait du troisième. Après quelques protestations, Kahlan avait fini par accepter d'être exemptée de la rotation.

Le clair de lune illuminait le terrain découvert qui s'étendait entre Richard et la frontière. De petites collines, quelques cours d'eau et une végétation éparse : un paysage charmant, surtout à proximité des sinistres bois de la frontière – sans nul doute plaisants eux aussi, avant que Darken Rahl, en mettant dans le jeu les boîtes d'Orden, ait entrepris de le détruire. Selon Chase, les chiens à cœur ne pouvaient pas s'aventurer aussi loin. S'il se trompait, Richard comptait bien les voir venir à temps !

Il passa une main sur la garde de son épée et, pour se rassurer, suivit du bout de l'index les contours du mot « Vérité ». Puis il leva les yeux, car il n'était pas question non plus de se laisser de nouveau surprendre par des garns. Fatigué mais trop énervé pour s'endormir, il était ravi d'avoir hérité du premier tour de garde. Pourtant, il bâillait à s'en décrocher les mâchoires.

Derrière la cime des arbres, les montagnes – une composante de la frontière – se découpaient dans l'obscurité, évoquant l'épine dorsale d'un monstre trop gros pour se dissimuler entièrement. Quelles créatures observaient Richard, tapies contre le flanc de ces pics ? D'après Chase, ils étaient de moins en moins hauts à mesure qu'on avançait vers le sud. Dans le Passage du Roi, il n'y en aurait plus du tout…

Également enveloppée dans son manteau, Kahlan approcha en silence de Richard, s'assit près de lui et se serra contre son flanc pour se réchauffer. Elle ne dit rien et ne bougea pas, ses cheveux agités par la bise qui glaçait les joues du Sourcier.

Le manche du coutelas de la jeune femme entrait dans les côtes de Richard. Il ne le mentionna pas de peur qu'elle ne s'écarte de lui, ce qu'il ne voulait à aucun prix !

— Les autres se reposent ? demanda-t-il. (Kahlan fit oui de la tête.) Comment peux-tu le savoir ? Zedd dort les yeux ouverts !

— Comme tous les sorciers…

— Vraiment ? Je pensais que c'était un truc bien à lui…

Alors qu'il sondait la vallée, Richard sentit le regard de Kahlan peser sur sa nuque.

— Tu n'as pas sommeil ? demanda-t-il en se tournant vers elle.

Ils étaient si près l'un de l'autre qu'il lui suffisait de chuchoter pour se faire entendre.

Kahlan haussa les épaules puis écarta d'une main légère la mèche que le vent avait rabattue sur ses yeux.

— Richard, je voulais te dire… je suis désolée.

Il espéra qu'elle pose la tête sur son épaule. En vain.

— De quoi ?

— D'avoir dit que je ne voudrais pas que tu ailles vers moi. Ne crois surtout pas que ton amitié ne compte pas à mes yeux. Mais notre mission est beaucoup plus importante que nos personnes…

Il comprit que ces mots, comme pour lui un peu plus tôt, n'exprimaient pas tout ce qu'elle pensait.

— Kahlan, demanda-t-il alors que le souffle de la jeune femme lui taquinait la joue, est-ce que… tu as quelqu'un ? (Il fallait qu'il pose cette question, même si la réponse, comme une flèche, risquait de lui transpercer le cœur.) Quelqu'un qui t'attend chez toi, je veux dire… Un amoureux ?

Il soutint le regard de son amie un long moment. Elle ne détourna pas la tête, mais ses yeux se remplirent de larmes. Comme il aurait aimé lui passer un bras autour des épaules et l'embrasser !

Elle tendit une main et lui caressa le visage du bout des doigts.

— Ce n'est pas si simple, Richard…

— Bien sûr que si ! Tu as quelqu'un… ou tu n'as personne !

— Disons que j'ai des obligations.

Un instant, elle sembla sur le point de lui révéler son grand secret. Au clair de lune, elle était belle à se damner. Mais son apparence n'était pas tout. Ce qu'il y avait en elle comptait beaucoup plus – de son courage à son intelligence en passant par sa détermination. Sans oublier le sourire qu'elle ne réservait qu'à lui. Pour le voir naître sur ses lèvres, il aurait tué un dragon à mains nues. Aussi longtemps qu'il vivrait, comprit-il, il ne voudrait aucune autre femme qu'elle. Et si elle se dérobait à lui, il resterait seul jusqu'à la fin de ses jours. Car il n'y aurait jamais personne d'autre…

Il brûlait du désir de la serrer contre lui et de poser ses lèvres sur les siennes. Mais comme devant le pont, dans la journée, un étrange sentiment l'envahit. Un avertissement, plus fort que son envie de l'embrasser. S'il le faisait, lui semblait-il, il aurait traversé un pont de trop. La magie ne l'avait-elle pas averti quand Kahlan l'avait touché, alors qu'il tenait son épée ? Ayant eu raison au sujet du vieux pont de bois, il se retint d'attirer Kahlan contre lui.

Elle baissa les yeux, rompant leur contact visuel.

— Chase dit que les deux prochains jours seront très durs… Je devrais aller me reposer.

Quel que soit son problème, Richard ne pouvait rien faire. Si elle ne se décidait pas à parler, il n'était pas en mesure de l'y forcer.

— Tu as aussi des obligations envers moi, dit-il. (Elle leva les yeux, le front plissé.) Tu as promis d'être mon guide. Et j'entends que tu tiennes parole !

Elle sourit et dut se contenter de hocher la tête, trop près des larmes pour parler. Embrassant le bout de ses doigts, elle les posa sur la joue de Richard avant de se lever et de s'éloigner.

Le Sourcier resta assis au clair de lune, un étrange nœud dans la gorge. Longtemps après son départ, il sentait encore sur sa joue le contact de ses doigts – non, de son baiser !

La nuit était si tranquille qu'il aurait pu être la seule créature au monde qui ne dormait pas. Dans le ciel, au-delà de la lune, les étoiles scintillantes ressemblaient à la poudre magique de Zedd – si elle était à jamais restée suspendue dans les airs. Ce soir, même les loups ne hurlaient pas. La solitude pesait sur les épaules de Richard, menaçant de l'écraser.

Il se surprit à souhaiter qu'on l'attaque, juste pour pouvoir penser à autre chose. Histoire de s'occuper, il dégaina son épée et polit la lame déjà étincelante avec un pan de son manteau. Cette arme lui appartenait, avait dit Zedd, et il était seul juge de son utilisation. Que cela plaise ou non à Kahlan, il s'en servirait pour la défendre. Ceux qui la traquaient devraient affronter sa lame avant de l'atteindre.

Penser aux ennemis de Kahlan, aux *quatuors* et à Darken Rahl, raviva sa colère. Qu'ils viennent donc ce soir, qu'on en finisse ! Avide d'en découdre, il serra les mâchoires, le cœur battant la chamade.

Puis il comprit que la fureur de l'arme s'était communiquée à lui. Dès qu'il la sortait du fourreau, l'idée qu'on menace Kahlan enrageait l'Épée de Vérité – qui le rendait fou furieux. Il s'étonna de la manière si paisible, discrète et… séduisante… dont la colère de la lame s'était infiltrée en lui. Une simple question de perception, avait dit Zedd. Mais la magie de l'épée, que percevait-elle en lui ?

Richard rengaina son arme, ravala sa rage et sentit sa mélancolie revenir au galop alors qu'il recommençait à sonder la plaine et le ciel. Désespéré, il se leva pour se dégourdir un peu les jambes, puis se rassit contre son rocher.

Une heure avant la fin de son tour de garde, Zedd le rejoignit. Un morceau de fromage dans chaque main, il ne portait pas son manteau et semblait ne pas avoir froid dans sa tunique toute simple.

— Que fais-tu là ? Ce n'est pas encore l'heure de me remplacer.

— Je me suis dit que tu apprécierais la compagnie d'un ami. Et je

t'ai apporté du fromage…

— Merci, mais je n'en veux pas. Je parlais du fromage, bien sûr. Parler avec un ami, c'est autre chose…

Zedd s'assit près de Richard, replia ses genoux rachitiques sur sa poitrine et tira sa tunique dessus, de façon à être au centre d'une sorte de tente miniature.

— Et de quel problème veux-tu parler ?

— De Kahlan…

Zedd ne fit aucun commentaire.

— C'est vers elle que va ma première pensée, au réveil, et que vole la dernière quand je m'endors. Zedd, ça ne m'était jamais arrivé. Et je ne me suis jamais senti aussi seul.

— Je vois…, fit le vieil homme en posant les morceaux de fromage sur un rocher.

— Je sais qu'elle m'aime bien, mais j'ai l'impression qu'elle me tient à distance. Ce soir, je lui ai dit que j'aurais volé à son secours si elle avait été dans la situation de Chase. Elle m'a répondu qu'il ne faudrait pas que j'aille vers elle en cas de danger. À mon avis, il faut comprendre qu'elle ne veut pas que j'aille vers elle – un point c'est tout !

— La brave petite…

— Pardon ?

— C'est une brave petite, je l'ai dit et je le maintiens. Nous l'aimons tous beaucoup. Mais elle est aussi… autre chose. Et elle a des responsabilités.

— Cette… autre chose… Zedd, de quoi s'agit-il ?

— Il ne m'appartient pas de le dire. C'est à elle de te répondre. Mais je pensais qu'elle se déciderait plus vite que ça… (Zedd passa un bras autour des épaules de Richard.) Si ça peut te consoler, sache qu'elle ne t'a pas encore parlé parce qu'elle tient à toi plus qu'elle ne le devrait. Elle a peur de perdre ton amitié.

— Tu sais tout d'elle, et Chase aussi, je le vois dans ses yeux. Tout le monde est au courant, à part moi ! Ce soir, elle a essayé de se confier, mais elle n'a pas pu. Elle ne devrait pas avoir peur de perdre mon amitié, car ça n'arrivera jamais.

— Richard, c'est une femme merveilleuse, mais elle n'est pas pour toi. C'est impossible !

— Pourquoi ?

Zedd chassa quelque chose de sa manche, peut-être un grain de poussière, et évita de croiser le regard de Richard.

— J'ai promis de la laisser te dire la vérité elle-même, mon garçon. Alors, tu dois me croire sur parole : elle ne peut pas être ce que tu voudrais qu'elle soit. Trouve une autre femme, ce n'est pas ce qui manque ! La moitié de la population est féminine ! Tu dénicheras celle

qu'il te faut. Mais oublie Kahlan !

Richard plia les jambes et mit les bras autour de ses genoux.

— Très bien…

Zedd releva les yeux, surpris, puis sourit et tapa gentiment dans le dos de son ami.

— Mais il y a une condition, ajouta Richard. Je vais te poser une question, et tu y répondras avec une honnêteté absolue. Si tu peux me dire « oui », je ferai ce que tu me demandes.

— Une seule question ? demanda Zedd, méfiant.

— Une seule…

— Marché conclu !

Richard riva son regard dans celui du sorcier.

— Avant que tu épouses ta femme, si quelqu'un – un ami que tu aimais comme un père, par exemple, ce qui devrait te faciliter les choses – t'avait dit d'en choisir une autre, lui aurais-tu obéi ?

Zedd détourna les yeux et prit une profonde inspiration.

— Misère… À mon âge, on devrait savoir qu'il ne faut jamais se laisser poser une question par un Sourcier !

Pour se donner une contenance, il prit un morceau de fromage et le mordit du bout des lèvres.

— Voilà la réponse que j'espérais !

— Ça ne change rien aux faits, Richard ! fit le vieil homme en jetant au loin sa part de fromage. Entre vous, ça ne marchera pas. Et je ne dis pas ça pour te blesser, puisque je t'aime comme un fils. Crois-moi, si je pouvais changer le monde, je ne m'en priverais pas ! J'aimerais que ce soit différent, pour ton bonheur, mais ça n'a pas une chance de fonctionner ! Kahlan le sait. Si tu insistes, elle souffrira en vain. Tu ne veux pas ça, pas vrai ?

— Zedd, comme tu l'as dit toi-même, je suis le Sourcier. Il existe une solution, et je la trouverai.

— Je voudrais que tu aies raison, mon petit, mais tu te trompes…

— Alors, que dois-je faire ? demanda Richard, la voix brisée.

Zedd lui passa un bras autour des épaules et le serra contre lui.

— Contente-toi d'être son ami. C'est ce qu'il lui faut ! Et tu ne pourras rien être de plus pour elle !

Richard hocha mélancoliquement la tête.

Un peu plus tard, l'air soudain méfiant, il s'écarta du sorcier et le poussa loin de lui.

— Pourquoi es-tu venu me rejoindre ?

— Pour parler à un ami…

— Non ! C'est le sorcier, pas l'ami, qui a arrangé ce tête-à-tête pour conseiller le Sourcier. Alors, maintenant, passons aux choses sérieuses !

— Très bien… Tu as raison, je suis venu dire au Sourcier qu'il a failli commettre une grave erreur aujourd'hui.

Richard continua à soutenir le regard du vieil homme.

— Je sais… Un Sourcier ne doit pas mettre sa vie en danger, car il fait ainsi courir des risques à tous les humains.

— Tu voulais quand même voler au secours de Chase !

— En me désignant, tu as pris mes mauvais côtés comme les bons. Mes nouvelles responsabilités me dépassent encore. Abandonner un ami en danger ne m'est pas naturel. Je sais que je ne peux plus m'offrir ce luxe. Et je prends note que tu m'as passé un savon.

— Eh bien, je craignais que ce soit plus difficile… (Zedd sourit, puis se rembrunit aussitôt.) Richard, ça ne se limite pas à ce qui s'est passé aujourd'hui. Tu dois comprendre qu'un Sourcier peut provoquer la mort de beaucoup d'innocents. Pour arrêter Darken Rahl, il faudra peut-être que tu sacrifies des gens que tu aurais pu sauver. Tout soldat le sait : sur le champ de bataille, quand il se penche sur un camarade blessé, il risque de recevoir un coup d'épée dans le dos. Alors, s'il veut vaincre, il doit se battre et ignorer les appels au secours de ses frères d'armes. Il faut que tu te prépares à en faire autant, car ce sera peut-être le seul moyen de triompher. Richard, endurcis-toi ! Tu vas livrer un combat pour la survie, et ceux qui appelleront au secours ne seront pas des soldats, mais probablement de malheureuses victimes. Darken Rahl est prêt à tuer n'importe qui pour gagner. Ses partisans aussi. Tu devras peut-être agir comme eux. Que ça te plaise ou non, c'est l'agresseur qui dicte les règles du jeu. Si tu ne les respectes pas, tu mourras !

— Comment Rahl peut-il avoir des partisans ? Son but est de dominer le monde entier. Qui se battrait pour sa cause ?

Le sorcier s'appuya contre le rocher et regarda au-delà des collines, comme s'il voyait des choses que lui seul pouvait distinguer.

— Parce que beaucoup de gens, mon garçon, ont besoin d'être dominés pour se sentir bien. À cause de leur cupidité et de leur égoïsme, ils pensent que les hommes libres sont leurs oppresseurs. Ces misérables pousses ont besoin d'un chef qui coupera les plantes plus hautes qu'eux, afin que le soleil les atteigne. Pour eux, aucune plante ne doit pousser davantage que la plus petite de toutes. Plutôt que d'allumer eux-mêmes une bougie, ils préfèrent qu'on leur fournisse la lumière qui les guidera – sans se soucier du combustible !

» Certains imaginent que Darken Rahl, s'il gagne, leur sourira et les récompensera. Alors, ils se montrent aussi cruels que lui pour entrer dans ses bonnes grâces. D'autres sont simplement incapables d'entendre la vérité et ils se battent au nom des mensonges qu'ils gobent. Enfin, la majorité, une fois allumée la lumière qui la guide, s'aperçoit qu'elle porte des chaînes et qu'il est trop tard pour revenir

en arrière. (En soupirant, Zedd lissa les manches de sa tunique.) Il y a des guerres depuis le commencement des temps, Richard. Chacune oppose des adversaires qui se massacrent sans pitié. Mais dans l'histoire, aucune armée ne s'est jamais lancée à l'assaut en pensant que le Créateur était du côté de ses ennemis.

— C'est absurde ! dit Richard.

— Je suis sûr que les partisans de Rahl nous prennent pour des monstres sanguinaires qui ne reculent devant aucune infamie. Chaque jour, on leur parle de nos crimes et de nos exactions ! Et aucun d'eux ne sait sur Darken Rahl autre chose que ce qu'il a appris de sa bouche. Tu peux trouver ça absurde, ce n'en est pas moins dangereux pour autant. Les partisans de Rahl veulent nous écraser et tout le reste ne les intéresse pas. Mais toi, si tu entends vaincre, tu dois savoir te servir de ta tête !

— Pour résumer, je suis pris entre deux feux. Je devrais laisser mourir des innocents, mais je n'ai pas le droit de tuer Darken Rahl.

— Erreur ! fit Zedd. Je n'ai jamais dit que tu ne devais pas le tuer. Simplement qu'il ne faut pas utiliser ton épée contre lui.

À la lumière des rayons de lune, Richard dévisagea longuement son vieil ami. Malgré sa mélancolie, l'esprit du Sourcier était toujours en éveil. Et une idée venait de le frapper.

— Zedd, demanda-t-il, as-tu un jour été obligé de laisser mourir des innocents ?

— Lors de la dernière guerre, oui… Et ça continue au moment même où nous parlons. Kahlan m'a raconté que Rahl torture et tue des gens pour qu'ils lui disent mon nom. Personne ne le connaît, mais il s'acharne, au cas où il finirait par obtenir un résultat. Je pourrais me livrer à lui pour que cela cesse. Dans ce cas, il me serait impossible de t'aider à le vaincre, et bien plus d'innocents encore perdraient la vie. Un choix douloureux : condamner quelques individus à une mort atroce, ou laisser périr une multitude – tout aussi horriblement !

— Je suis navré, mon ami, dit Richard en frissonnant à cause de la bise et du froid qui montait de l'intérieur de son corps. (Il regarda la plaine, toujours paisible, puis se tourna vers Zedd.) J'ai rencontré Shar, une flamme-nuit, juste avant qu'elle meure. Elle s'est sacrifiée pour que Kahlan puisse venir ici et sauver des innocents. Notre amie porte le même fardeau que nous. Elle aussi doit laisser mourir des frères d'armes…

— Tu as raison… Richard, j'ai le cœur brisé quand je pense à tout ce que cette enfant a vu. Et à ce que tu devras peut-être voir.

— Mes problèmes de cœur sont peu de chose, comparés à tout ça…

— Mais ça ne les rend pas moins douloureux, compatit le vieil homme.

— Zedd, ajouta Richard, j'ai encore une chose à te dire. Avant que

nous arrivions chez toi, j'ai offert une pomme à Kahlan…

— Tu as proposé un fruit à la peau rouge à une native des Contrées du Milieu ? C'est l'équivalent d'une menace de mort, mon garçon. Là-bas, tous les fruits rouges sont empoisonnés.

— Je le sais, à présent…

— Et qu'a-t-elle dit ? demanda le sorcier.

— Ce n'est pas tant ce qu'elle a dit, mais plutôt ce qu'elle a fait… Elle m'a saisi à la gorge, et j'ai bien cru qu'elle allait me tuer. Je ne sais pas comment elle s'y serait prise, mais elle aurait réussi, j'en suis sûr. Heureusement, elle a hésité assez longtemps pour que je m'explique. Mais tu veux savoir ce qui me tracasse ? C'est mon amie, et elle m'a sauvé la vie plusieurs fois. Pourtant, elle m'aurait tué… (Richard se tut un instant.) Ça a un rapport avec tout ce que tu viens de dire, non ?

— Et comment ! Richard, si tu me soupçonnais d'être un traître, sans aucune certitude, mais en sachant que notre cause, si tu as raison, serait condamnée, pourrais-tu m'ôter la vie ? Imagine que tu n'aies pas le temps et les moyens de découvrir la vérité. Intimement convaincu de ma trahison, m'abattrais-tu sur-le-champ ? Viendrais-tu me voir, moi ton vieil ami, en préméditant ma mort ? Pourrais-tu être assez violent pour mettre ton projet à exécution ?

— Je… je ne sais pas…, souffla Richard avec le sentiment que le regard de Zedd lui brûlait la peau.

— Eh bien, j'espère que tu sauras bientôt, et que tu répondras par l'affirmative. Sinon, inutile de te lancer aux trousses de Rahl, car tu manqueras de volonté de vivre… et de vaincre. Lors de ce combat, tu devras prendre ce genre de décision – condamner un homme ou une femme à mort – en quelques secondes. Kahlan le sait et elle n'ignore rien des conséquences d'un mauvais choix. Elle a la détermination indispensable…

— Mais elle a hésité…, rappela Richard. À t'en croire, c'était une erreur. J'aurais pu être plus fort qu'elle. Donc, elle aurait dû me tuer avant que j'aie une occasion de l'attaquer. Et elle aurait fait le mauvais choix !

— Ne te surestime pas, Richard, dit Zedd. Elle te tenait à la gorge. Rien de ce que tu aurais pu tenter n'aurait réussi. Une simple pensée de Kahlan aurait suffi ! Dans cette position, elle pouvait te laisser une chance de te justifier. Elle n'a pas commis d'erreur.

Ébranlé, Richard refusa de capituler si vite.

— Tout ça n'a pas de sens ! Tu ne nous trahirais jamais et je suis incapable de faire du mal à Kahlan…

— C'est toi qui dis des idioties ! coupa Zedd. Si je trahissais un jour, il faudrait que tu sois préparé à agir. Le cas échéant, tu devras

avoir la force de me tuer. Comprends-moi bien : même si Kahlan savait que tu étais son ami, et que tu ne lui ferais jamais de mal, quand tu lui as paru menaçant, elle était prête à agir ! Et si tu ne l'avais pas convaincue, tu ne serais plus de ce monde !

Richard dévisagea longuement son ami avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Zedd, si nous étions dans la situation inverse… Je veux dire… Si tu jugeais que je mets en danger notre cause, pourrais-tu me… hum…

— En un éclair ! répondit le sorcier, sans paraître le moins du monde perturbé par cette idée.

Cette réponse révulsa Richard. Mais il comprenait ce que voulait lui dire son ami, même si le scénario semblait quelque peu extrême. Si leur engagement n'était pas total, ils échoueraient. Et en cas de défaillance de leur part, Darken Rahl serait impitoyable. La victoire ou la mort. C'était aussi simple que ça.

— Toujours d'accord pour être le Sourcier ? demanda Zedd.

— Oui, répondit Richard, le regard dans le vide.

— Tu as peur ?

— Je meurs de trouille !

— Parfait ! (Zedd tapota le genou de son protégé.) Moi aussi. Et je m'inquiéterais si tu prétendais le contraire.

Le Sourcier foudroya soudain le vieil homme du regard.

— Mais j'ai l'intention de ficher aussi la trouille à Darken Rahl !

— Mon garçon, tu vas être un très bon Sourcier ! jubila Zedd. Ne perds pas la foi.

À l'idée que Kahlan aurait pu le tuer parce qu'il lui avait offert une pomme, Richard ne put s'empêcher de hausser mentalement les épaules. Puis une idée le frappa.

— Zedd, pourquoi tous les fruits rouges des Contrées du Milieu sont-ils empoisonnés ? Je suppose que ce n'est pas naturel…

— Eh bien, mon garçon, c'est parce que les enfants sont attirés par les fruits rouges.

— Je ne comprends pas !

— C'était pendant la dernière guerre, dit tristement Zedd, à peu près à cette époque de l'année. Celle des récoltes… J'ai découvert un artefact magique fabriqué par des sorciers de l'ancien temps. Un peu comme les boîtes d'Orden. Ce sort maléfique visait les couleurs et il ne pouvait être jeté qu'une fois. Je ne savais pas très bien comment il fonctionnait, mais je me doutais qu'il était dangereux. (Le vieil homme soupira.) Hélas, Panis Rahl se l'est approprié et il a trouvé le moyen de s'en servir. Comme tout le monde, il savait que les enfants aiment les fruits. Résolu à nous frapper au cœur, il a empoisonné tous les fruits rouges. Ça agissait comme la toxine de la liane-serpent. Très lentement, au début ! Il nous a fallu du temps pour comprendre d'où

venait cette fièvre mortelle. Panis Rahl avait délibérément choisi un aliment qui plaisait aux enfants encore plus qu'aux adultes. (Sa voix mourut, presque inaudible.) Il y a eu beaucoup de morts. Énormément de gosses…

— Mais si tu avais découvert l'artefact, dit Richard, comment est-il tombé entre les mains de Rahl ?

Zedd leva vers le Sourcier des yeux devenus de glace.

— J'avais un jeune élève… Un jour, je l'ai surpris à manipuler quelque chose qu'il n'aurait pas dû toucher. J'ai eu un étrange pressentiment, comme si un détail clochait… Mais je l'appréciais tellement que je me suis laissé la nuit pour réfléchir avant d'agir. Le lendemain, j'ai constaté qu'il avait filé en emportant l'artefact. C'était un espion de Panis Rahl ! Si je n'avais pas tergiversé, je l'aurais abattu et des centaines d'innocents – tous ces enfants ! – auraient été épargnés.

— Zedd, tu ne pouvais pas savoir ! s'écria Richard.

Il pensa que le sorcier allait hurler ou exploser de rage, mais il se contenta de hausser les épaules.

— Tire la leçon de mon erreur, Richard. Si tu y arrives, ces vies n'auront pas été perdues en vain. Mon histoire te servira peut-être à éviter à l'humanité le sort qu'elle connaîtra si Darken Rahl triomphe.

— Pourquoi les fruits rouges ne sont-ils pas empoisonnés chez nous ? insista Richard en se frottant les bras pour les réchauffer.

— La magie, même noire, a des limites. Dans ce cas, c'est une affaire de distance – à partir de l'endroit où on l'utilise. Celle-là s'est étendue jusqu'à la zone où se dresse actuellement la frontière entre les Contrées du Milieu et Terre d'Ouest. Il était obligatoire de l'ériger en un lieu où le sort d'empoisonnement n'agissait pas. Sinon, notre pays n'aurait pas été épargné par la magie.

Richard réfléchit un moment dans la nuit silencieuse et glacée.

— Y a-t-il un moyen d'en finir avec ça ? Je veux dire, de rendre les fruits rouges de nouveau comestibles ?

Zedd sourit de toutes ses dents. Richard trouva ça un peu étrange, mais il en fut ravi.

— Tu penses comme un sorcier, mon garçon. Inverser les sortilèges, voilà une grande question… (Pensif, le vieil homme sonda un moment l'obscurité.) Ce dont tu parles est peut-être faisable. J'étudierai le problème. Si nous vainquons Darken Rahl, ce sera une de mes priorités.

— Très bien ! (Richard resserra encore les pans de son manteau.) Tous les gens devraient pouvoir manger une pomme quand ils en ont envie. Surtout les enfants ! Zedd, je promets de retenir la leçon. Je ne te décevrai pas et je ne laisserai pas sombrer dans l'oubli tous les malheureux qui sont morts…

Zedd lui passa une main amicale dans le dos.

Ils se turent un long moment, partageant la quiétude de la nuit, ravis de si bien se comprendre. Hélas, ils pensèrent aussi à ce qu'ils ne pouvaient pas connaître : l'avenir qui les attendait.

Richard se posa des questions sur Panis et Darken Rahl et arriva à la conclusion que tout espoir semblait perdu. Puis il se souvint qu'il était le Sourcier et devait se préoccuper des solutions, pas des problèmes.

— Sorcier, il faut que tu agisses ! Je crois qu'il est temps de nous *volatiliser*. Tu peux faire quelque chose contre ce nuage ?

— Mon garçon, tu parles d'or. Si je savais de quelle manière il est lié à toi, je briserais la connexion. L'ennui, c'est que je n'en ai pas la moindre idée ! Donc, il va falloir que je m'y prenne autrement. A-t-il plu, ou le ciel a-t-il été couvert, depuis qu'il te suit ?

Richard essaya de se souvenir. Mais depuis la mort de son père, tout se brouillait dans son esprit. Cela semblait si loin…

— La nuit avant que je découvre la liane-serpent, il a plu dans la forêt de Ven. Mais quand j'y suis arrivé, le ciel s'est éclairci. Non, à la réflexion, depuis l'assassinat de mon père, il n'y a pas eu de pluie et le ciel est resté dégagé, à part quelques filaments de nuages, très haut… Comment interprètes-tu ça ?

— Mon garçon, ça doit vouloir dire que je peux neutraliser ce nuage, même s'il m'est impossible de briser le sort qui le lie à toi. Rahl est probablement à l'origine du beau ciel bleu que tu me décris. Il a chassé les autres nuages pour pouvoir repérer facilement le sien. Très simple, mais hautement efficace.

— Chasser les autres nuages ?

— Il a ensorcelé le sien pour qu'il te soit lié et qu'il force ses congénères à le fuir…

— Tu devrais jeter un sort plus puissant sur ce nuage, histoire qu'il attire les autres ! Le temps que Rahl s'en aperçoive, son espion sera noyé dans la masse et il ne pourra pas le retrouver pour le libérer de ta magie. Et s'il mobilise ses pouvoirs pour éloigner les autres nuages, comme il ignorera ce que tu as fait, le sort plus puissant qu'il lancera rompra le lien entre son agent et moi.

Zedd dévisagea le jeune homme, les yeux ronds comme des billes.

— Fichtre et foutre, Richard, c'est exactement ça ! Fiston, tu ferais un excellent sorcier.

— Merci, mais j'ai déjà un métier pourri…

Zedd recula un peu, le front plissé, et n'émit pas de commentaires. Il glissa une main dans sa poche pour en tirer un petit caillou qu'il jeta devant eux. L'index tendu, il décrivit des arabesques au-dessus de la pierre jusqu'à ce qu'elle se transforme en un gros bloc plat.

— Zedd, c'est ton rocher-nuage ! s'exclama Richard.

— Un rocher de sorcier, de son vrai nom. Mon père me l'a donné il y a très longtemps.

L'index du vieil homme tournait de plus en plus vite. Une lumière jaillit, des couleurs et des étincelles tourbillonnant à l'intérieur. Zedd continua à « remuer » pour bien mélanger ce vortex. Dans un silence absolu, Richard sentit l'agréable odeur d'une pluie printanière.

Le sorcier s'arrêta, l'air satisfait.

— Monte sur le rocher, mon garçon.

Peu rassuré, Richard obéit et entra dans la lumière. Sa peau picota et se réchauffa, comme quand on s'étend nu au soleil, en plein été, après s'être baigné.

Le Sourcier s'abandonna à cette délicieuse sensation. Ses bras se soulevèrent tout seuls, flottant le long de ses flancs jusqu'à se trouver à l'horizontale. Il inclina la tête, prit une profonde inspiration et ferma les yeux. Il se sentait merveilleusement bien, comme s'il dérivait dans une onde pure et fraîche, à cela près qu'il était immergé dans… de la lumière. Bientôt, une étrange exaltation le submergea, son esprit soudain uni à tout ce qui se trouvait autour de lui par un lien intangible et intemporel. Il ne faisait plus qu'un avec les arbres, l'herbe, les insectes et les animaux. Sans oublier l'air et l'eau… Il n'était plus un être isolé, mais une part harmonieuse d'un tout. La connexion qui existait entre les êtres et les choses lui apparut sous un jour nouveau, sa propre personne lui semblant à la fois insignifiante et omnipotente.

Voir le monde à travers les yeux de toutes les créatures qui l'entouraient était déconcertant, mais merveilleux. Il accompagna quelques instants l'oiseau qui volait au-dessus de sa tête et regarda le sol qui défilait sous ses ailes. Il chassa avec son nouvel ami, éprouva son désir de capturer une souris et survola avec lui le campement où dormaient ses compagnons.

Richard laissa son identité – ce « moi » qu'il tenait pour si précieux – s'éparpiller au gré des vents. Il perdit sa personnalité et devint… toutes les créatures à la fois. Il sentit la brûlure de leurs besoins, partagea leurs peurs, savoura leurs joies, comprit leurs désirs et permit à tout cela de se fondre dans le néant jusqu'à ce qu'il se dresse dans le vide, seul être vivant de l'univers – et même unique objet qui existait. Alors, il laissa déferler en lui la lumière qui ramena avec elle tous les êtres qui s'étaient tenus sur ce rocher : Zedd, son père et les générations de sorciers qui les avaient précédés depuis des milliers d'années. Leur essence coula en lui, devenant une part de son être tandis que des larmes d'émerveillement ruisselaient sur ses joues.

Zedd tendit les mains : de la poussière magique en tomba. Elle vola vers Richard, tourbillonna autour de son corps et fit de lui le centre

d'un vortex. Les étincelles décrivirent des boucles plus serrées et se concentrèrent autour de sa poitrine. Avec un son cristallin semblable à celui d'un lustre agité par le vent, la poussière magique monta dans le ciel comme si elle suivait la corde d'un cerf-volant. Elle emporta le son avec elle, alla de plus en plus haut et percuta le nuage-serpent, qui l'absorba et fut illuminé de l'intérieur par un kaléidoscope de couleurs. Partout à l'horizon, des éclairs jaillirent et zébrèrent le ciel, rageurs comme s'ils attendaient désespérément quelque chose.

Soudain, les éclairs moururent, le nuage ne fut plus éclairé et la lumière qui montait du rocher de Zedd se ramassa sur elle-même jusqu'à s'éteindre. Dans un silence total, Richard redevint lui-même, perché sur un rocher des plus ordinaires.

Les yeux écarquillés, il dévisagea Zedd, qui souriait comme un enfant.

— Zedd, souffla-t-il, maintenant, je comprends pourquoi tu passes ton temps sur ce rocher. Je n'ai jamais rien éprouvé de tel. Et j'ignorais que c'était possible.

— Mon garçon, tu es naturellement doué, dit le sorcier. Tu tiens tes bras de la bonne façon, ta tête est inclinée comme il convient et même la position de ton dos est irréprochable. Pour tout dire, tu t'adaptes à la magie comme un caneton à une mare ! Bref, de la graine de grand sorcier ! (Il se pencha en avant, rayonnant.) À présent, imagine ce que ça fait quand on est tout nu !

— Ça change quelque chose ? demanda Richard, étonné.

— Bien entendu ! Les vêtements sont un obstacle à l'expérience… (Zedd passa un bras autour des épaules de son jeune ami.) Un de ces quatre, je te laisserai essayer…

— Zedd, pourquoi m'as-tu demandé de monter sur le rocher ? Ce n'était pas nécessaire. Et tu aurais pu t'en charger toi-même.

— Comment te sens-tu ?

— Je ne sais pas trop… Différent, détendu et plus lucide. En tout cas, moins déprimé et accablé…

— C'est pour ça que je t'ai laissé faire, mon garçon. Parce que tu en avais besoin ! Tu étais au plus mal, ce soir. Si je ne peux pas résoudre nos problèmes, t'aider à te sentir mieux est encore dans mes cordes.

— Merci, Zedd.

— Va dormir, c'est l'heure de mon tour de garde. (Il fit un clin d'œil à son ami.) Si tu changes d'avis, à propos de devenir un sorcier, je serai ravi de t'accueillir dans la confrérie !

Zedd tendit une main. Le morceau de fromage qu'il avait jeté décolla du sol et vola jusqu'à lui.

Chapitre 14

Chase fit faire demi-tour à son cheval.

— Ici, ce sera un très bon endroit !

Il guida ses compagnons hors de la piste à travers un grand bosquet d'épicéas morts depuis longtemps. Sur leurs troncs squelettiques, il ne restait plus que quelques branches ratatinées et des plaques éparses de mousse verte. Les restes d'autres antiques rois de la forêt pourrissaient sur le sol. Un chêne des marais gisait sur le flanc. Éparpillées autour de lui par une ancienne tempête, ses larges feuilles plates évoquaient un immense cimetière de serpents enlacés dans la mort.

Les chevaux se frayèrent prudemment un passage dans ce paysage désolé où l'air chaud et humide charriait l'odeur atroce de la décomposition. Un nuage de moustiques les suivit – les seules créatures encore vivantes que Richard remarqua. Bien que le terrain fût à découvert, les rayons du soleil parvenaient à peine à l'éclairer à cause de l'épaisse couverture nuageuse qui pesait comme une chape de plomb sur les voyageurs. Des volutes de brume s'accrochaient aux cimes des arbres encore debout, leur bois gorgé d'humidité brillant dans la pénombre.

Chase ouvrait la marche devant Zedd et Kahlan. En queue de colonne, Richard tentait de regarder par-dessus leurs têtes pour avoir une idée de ce qui les attendait. Mais la visibilité était réduite à quelques dizaines de pas. Même si Chase ne semblait pas s'en inquiéter, Richard restait vigilant pour deux. Dans des conditions pareilles, n'importe quel ennemi pouvait leur tomber dessus sans qu'ils le repèrent à temps…

Les quatre cavaliers flanquaient de grandes claques dans l'air pour se débarrasser des moustiques. À part Zedd, tous s'étaient emmitouflés dans leur manteau. Le sorcier, qui évitait autant que possible d'en porter un, finissait les restes du déjeuner, presque aussi décontracté que s'il avait participé à une randonnée entre amis.

Doté d'un très excellent sens de l'orientation, Richard se félicitait quand même que Chase se charge de les guider. Dans ce genre de marécage, tout se ressemblait, et rien n'était plus facile que s'y perdre…

Depuis qu'il était monté sur le rocher de Zedd, la veille, le Sourcier se sentait moins écrasé par ses responsabilités et s'enorgueillissait de pouvoir lutter pour une juste cause. Il ne sous-estimait pas le danger,

mais éprouvait avec une plus grande intensité le désir de compter parmi ceux qui vaincraient Darken Rahl. Être impliqué dans ce combat lui offrait la possibilité d'aider des gens qui n'avaient aucune chance face à Rahl. Et à présent, il savait que faire marche arrière serait impossible. Cela aurait signé son arrêt de mort et celui d'une multitude d'innocents.

Il regarda le corps délicat de Kahlan épouser avec grâce les mouvements de sa monture. Comme il aurait aimé lui montrer les endroits merveilleux qu'il avait découverts dans les bois de Hartland ! Ces lieux pleins de paix et de beauté, au cœur des montagnes, où ils seraient si bien ensemble. Derrière une cascade, il avait trouvé une grotte idéale pour se reposer. Et que dire d'un dîner en tête à tête au bord de l'étang qu'il aimait tellement ?

Il pourrait aussi l'emmener en ville, lui acheter de jolis vêtements… Oui, l'emmener quelque part, n'importe où, pourvu qu'elle soit en sécurité ! Il voulait qu'elle soit libre de sourire sans se demander à chaque instant si ses ennemis se rapprochaient ! Mais depuis leur conversation de la veille, il savait que son désir d'être avec elle resterait à jamais un fantasme irréalisable.

Chase leva une main pour arrêter la petite colonne.

— Nous y voilà !

Richard regarda autour de lui et constata qu'ils étaient toujours au cœur du marécage quasiment asséché. Pas de frontière en vue ! Dans toutes les directions, le paysage était tristement identique.

Ils attachèrent leurs chevaux à un tronc d'arbre mort et suivirent Chase à pied jusqu'à ce qu'il s'immobilise, un bras tendu comme pour présenter quelqu'un.

— La frontière, dit-il simplement.

— Je ne vois rien, souffla Richard.

— Regarde bien, fit Chase avec un petit sourire.

Il avança lentement et une lueur verte apparut autour de lui. D'abord à peine visible, elle gagna en intensité et finit, quand il eut fait vingt pas de plus, par devenir un rideau de lumière émeraude qui semblait vouloir lui barrer le chemin. Très brillante autour du garde-frontière, cette toile disparaissait presque après une dizaine de pas sur sa gauche et sa droite et une trentaine de pieds au-dessus de sa tête. On eût dit du verre couleur océan qui s'épaississait à mesure que Chase avançait. À travers cet étrange matériau, Richard distingua les formes distordues et floues d'autres arbres morts.

Chase s'arrêta et fit demi-tour. Le rideau de verre et la lueur disparurent quand il s'en fut assez éloigné.

— Ce… c'était… quoi ? balbutia Richard.

Depuis toujours, il pensait à la frontière comme à une sorte de mur. Une structure bien visible, en tout cas…

— Tu n'en as pas vu assez ? lança Chase. Alors, ouvre grand les yeux !

Il se baissa, ramassa plusieurs branches mortes et éprouva leur solidité. La plupart, à moitié pourries, se cassèrent très facilement. Il trouva quand même ce qu'il cherchait : une branche de dix pieds de long assez résistante pour ce qu'il avait à l'esprit.

Ainsi armé, il avança de nouveau, fut auréolé de vert puis se trouva face au mur. La branche tenue par sa plus grosse extrémité, il enfonça l'autre dans le rideau de lumière. Poussant de toutes ses forces, il eut bientôt fait passer de l'autre côté la moitié de sa perche improvisée.

Richard n'y comprenait plus rien. Il voyait à travers le mur de verre, mais pas moyen de repérer l'autre bout de la branche. Comment était-ce possible ?

Entre les mains de Chase, le morceau de bois vibra violemment. Richard n'entendit aucun bruit. Pourtant, quand le garde-frontière revint vers ses amis, il ne brandissait plus qu'une branche de cinq pieds de long. L'endroit de la cassure était couvert d'une bave jaunâtre.

— Les chiens à cœur, dit Chase avec un grand sourire.

Zedd semblait s'ennuyer ferme et Kahlan, à l'évidence, ne trouvait pas ça drôle. Richard, lui, ne dissimula pas sa surprise. Comprenant que le jeune homme serait son seul public, Chase le saisit par un bras et le tira vers lui.

— Viens, je vais te montrer ce que ça fait…

Le garde-frontière passa son bras gauche sous l'épaule droite de Richard et continua à avancer.

— Marche doucement… Je te dirai quand il faudra nous arrêter. Ne lâche surtout pas mon bras !

La lueur verte apparut et augmenta d'intensité à chaque pas que faisaient les deux hommes. Mais le phénomène était différent, à présent que Chase n'avançait plus seul. Avec lui, la lueur s'était diffusée sur ses flancs et au-dessus de sa tête. À présent, elle était partout. Et un bourdonnement leur emplissait les oreilles, comme si un millier d'abeilles volaient autour d'eux. À mesure qu'ils progressaient, ce son devenait plus profond – mais pas plus fort. Quand la lumière verte s'assombrit, le paysage environnant sombra dans la pénombre comme si la nuit était tombée. Lorsque le rideau de verre se matérialisa devant eux, jailli de nulle part, la lueur aveugla Richard. Tournant la tête, il ne parvint pas à distinguer Kahlan et Zedd.

— Doucement…, dit Chase.

Ils avancèrent encore et s'enfoncèrent dans l'obstacle. Richard sentit une pression s'exercer sur son corps.

Puis tout devint noir – comme s'il était dans une grotte – à l'exception de la lumière verte qui les auréolait.

Richard serra plus fort le bras de Chase. Le bourdonnement était si fort qu'il faisait vibrer ses côtes.

Encore un pas et le rideau se transforma.

— On s'arrête là, dit Chase, sa voix résonnant comme un écho dans les montagnes.

Le rideau était devenu à la fois sombre et transparent, comme si Richard, dans une forêt obscure, était penché sur les eaux d'un étang très profond.

Chase ne bougeait pas, les yeux rivés sur son compagnon.

Des silhouettes se découpaient de l'autre côté de l'obstacle, formes noires à peine visibles dans l'obscurité. Des spectres flottaient au cœur de profondeurs insondables…

Les morts, dans leur antre !

Des silhouettes moins éthérées approchèrent du rideau.

— Les chiens…, souffla Chase.

Richard éprouva soudain une étrange sensation de manque. Il désirait plus que tout s'immerger dans cette obscurité. Le bourdonnement, comprit-il, n'était pas un son produit par des animaux, mais par des voix !

Des voix qui murmuraient son nom !

Des milliers de voix lointaines l'appelaient. Les spectres se rassemblaient, tendaient les bras vers lui, l'imploraient de venir à eux.

Richard eut le cœur brisé par un soudain sentiment de solitude. La sienne et celle de toutes les créatures vivantes. Pourquoi supporter cette souffrance alors que ces fantômes noirs brûlaient de l'accueillir en leur sein ? Ah, n'être plus jamais seul pour les siècles des siècles !

Les spectres approchèrent, leurs appels de plus en plus impérieux. Il distingua enfin leurs visages, comme on aperçoit celui d'un noyé à travers une eau boueuse. Il voulait avancer encore. Être là-bas avec les siens…

Alors, il vit son père.

Un long cri mélancolique jaillissant de sa gorge, George Cypher tendait les bras pour essayer d'étreindre son fils. Et il était juste de l'autre côté du rideau obscur.

Richard crut que son cœur allait exploser. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas vu son père ! S'il le rejoignait – la chose au monde qu'il désirait le plus – il ne connaîtrait plus jamais la peur. Près de lui, il serait en sécurité. Pour toujours !

Richard tenta de toucher son père, de le retrouver… de traverser le mur qui n'en était pas un. Mais on le retenait par un bras. Agacé, il essaya de se dégager. Qui osait l'empêcher d'aller vers l'homme qu'il aimait le plus au monde ? Quand il cria qu'il voulait être libre

d'avancer, sa voix lui sembla déjà venir d'outre-tombe.

À cet instant, on le tira en arrière, loin de son père.

Fou de rage, il saisit la garde de son épée. Une main énorme se posa sur la sienne, l'emprisonnant dans un étau. Il cria, lutta pour dégainer sa lame, mais rien n'y fit. La main tint bon et une force irrésistible le tira loin de l'homme qui lui avait donné la vie et qui l'appelait.

Le rideau vert remplaça l'eau noire verticale.

Chase le tira encore, loin de l'obstacle, à travers la lueur verte. En un éclair, le monde réapparut : un marécage désolé qui empestait la mort !

Sa lucidité retrouvée, Richard fut dégoûté par ce qu'il avait failli faire. Quand Chase lui lâcha la main droite, épuisé, il la posa sur l'épaule du colosse pour ne pas s'écrouler. Le souffle court, il sortit de la lumière en compagnie de son ami et éprouva un soulagement comme il n'en avait jamais connu.

— Ça va ? demanda Chase, la tête baissée pour le regarder dans les yeux.

Richard acquiesça, trop bouleversé pour parler. Avoir revu son père avait avivé son chagrin. Une authentique torture ! Il devait faire un gros effort pour respirer et pour tenir debout. Sa gorge était en feu. Il avait manqué s'étouffer… sans même s'en apercevoir.

Il frissonna de terreur en comprenant qu'il avait failli traverser le mur noir pour se perdre dans le royaume des morts. Si Chase ne l'avait pas retenu, il n'aurait plus été de ce monde. Bon sang, il avait voulu se livrer aux morts ! Comment était-ce possible ? Cela ne lui ressemblait pas ! À moins que… Était-il faible à ce point ? Aussi fragile ?

Le chagrin lui faisait tourner la tête et l'image de son père restait gravée dans son esprit. Il le revoyait se languir de lui, l'appeler, l'implorer de venir… Comme il avait eu envie de le rejoindre ! Et ç'aurait été si facile…

Ces visions refusaient de disparaître. D'ailleurs, il ne voulait pas qu'elles s'effacent. Son seul désir était de retourner *là-bas*. Même s'il résistait, il se sentait attiré par cet univers de ténèbres.

Kahlan attendait les deux hommes à la lisière de la lueur verte. Dès qu'ils en sortirent, elle passa un bras protecteur autour de la taille de Richard et le tira loin de Chase. Puis elle lui prit le menton, lui releva la tête et le força à la regarder dans les yeux.

— Richard, écoute-moi ! Pense à autre chose ! N'importe quoi ! Tiens, essaie de te souvenir de toutes les intersections des chemins de la forêt de Hartland. Essaie pour moi, je t'en prie ! Pour moi, Richard !

Il obéit, le front plissé de concentration.

Furieuse, Kahlan se tourna vers Chase et lui flanqua une

formidable gifle.

— Espèce de fumier ! cria-t-elle. Pourquoi lui avez-vous fait ça !

De toutes ses forces, elle frappa de nouveau.

Chase se laissa souffleter sans broncher.

— Vous l'avez fait exprès ! Comment peut-on être aussi monstrueux !

Elle arma son bras pour une troisième gifle. Cette fois, Chase lui saisit le poignet au vol.

— Vous voulez entendre la réponse, ou continuer à me tabasser ?

Kahlan dégagea sa main, dévisagea le garde-frontière et recula un peu, une mèche de cheveux collée sur sa joue par la sueur.

— La traversée par le Passage du Roi est dangereuse. Le chemin n'est pas droit, loin de là ! À certains moments, il est si étroit que les deux murs de la frontière se touchent presque. Un faux pas d'un côté ou de l'autre, et c'est la catastrophe ! Kahlan, Zedd et vous avez traversé la frontière. Vous savez ce que c'est. On ne la voit pas avant d'être dedans, quand il est trop tard. Moi, je peux la repérer, après avoir passé ma vie à la longer. Aujourd'hui, elle est plus dangereuse que jamais parce qu'elle faiblit et qu'il devient de plus en plus facile de traverser. Si je n'avais pas fait ça, une fois engagé dans le « défilé », Richard aurait risqué de s'aventurer dans le royaume des morts sans s'en apercevoir.

— Foutaises ! Vous auriez pu le prévenir, ça aurait eu le même résultat !

— Aucun de mes enfants n'a eu peur du feu comme il convient avant de s'être brûlé les doigts ! Les avertissements ne remplacent pas l'expérience ! Si Richard n'avait pas vécu celle-là avant de traverser le Passage du Roi, il n'aurait jamais atteint l'autre côté. C'est vrai, je l'ai amené ici exprès. Pour lui montrer… et lui sauver la vie.

— Vous auriez pu lui parler…

— Non, coupa Chase. Il fallait qu'il *voie* !

— Ça suffit ! cria Richard, de nouveau parfaitement lucide. (Tous se tournèrent vers lui.) Tous les trois, vous passez votre temps à me faire mourir de peur ! Mais je sais que c'est pour mon bien… Alors, revenons-en à des choses beaucoup plus graves ! Chase, comment sais-tu que la frontière faiblit ? Quelle est la différence ?

— Le mur menace de s'écrouler… Avant, on ne pouvait pas voir l'obscurité derrière le rideau vert. On n'apercevait rien de ce qu'il y a de l'autre côté.

— Chase a raison, dit Zedd. On distinguait les silhouettes d'ici…

— Combien de temps avant que la frontière disparaisse ? demanda Richard au sorcier.

— C'est très difficile à dire…

— Essaie quand même. Donne-moi une idée aussi précise que

possible.

— La frontière résistera encore un minimum de deux semaines. Mais pas plus de six ou sept…

— Peux-tu la renforcer avec ta magie ?

— Je n'ai pas ce genre de pouvoir…

— Chase, tu crois que Rahl est au courant, pour le Passage du Roi ?

— Comment le saurais-je ?

— Quelqu'un a-t-il récemment traversé le défilé ?

— Non… Pas à ma connaissance, en tout cas.

— J'en doute fort, renchérit Zedd. Rahl peut voyager dans le royaume des morts, donc il n'a pas besoin du défilé. Et comme il entend détruire la frontière, il ne doit pas s'inquiéter d'un si petit passage.

— S'en inquiéter est une chose. Connaître son existence en est une autre. Je crois que nous ne devrions pas traîner ici. Et j'ai peur que Rahl sache où nous allons.

— Que veux-tu dire ? demanda Kahlan en écartant enfin la mèche collée à sa joue.

— Quand tu traversais la frontière, crois-tu avoir vraiment vu ta mère et ta sœur ?

— Je pense, oui… Tu as une autre interprétation ?

— Pour moi, ce n'était pas mon père… (Il se tourna vers Zedd.) Ton opinion ?

— Je n'en ai pas. Personne ne sait ce qu'il y a dans le royaume des morts.

— Faux ! Darken Rahl n'en ignore rien ! Mon père ne voudrait pas m'attirer ainsi dans les ténèbres. Mais Rahl, oui ! Alors, malgré ce que me disent mes yeux, je crois qu'un de ses disciples a essayé de m'avoir ! Zedd, tu as affirmé que nous ne devions pas traverser la frontière parce que nos ennemis n'attendaient que ça pour nous capturer. Ce que j'ai vu dans le royaume des morts, ce sont les fidèles de Rahl ! Et ils savaient où j'allais entrer en contact avec le mur. Si j'ai raison, Darken Rahl sera bientôt informé de notre position. Et je n'ai aucune intention de traîner ici pour vérifier ma théorie !

— Richard a raison, dit Chase. En plus, nous devons atteindre le marais de Skow avant la nuit, quand les chiens à cœur ressortiront de leur antre. C'est le seul endroit sûr entre ici et Havre du Sud. Nous arriverons en ville en fin d'après-midi, demain, et nous ne craindrons plus rien de ces créatures. Le lendemain matin, nous irons voir une amie à moi. Adie, la dame des ossements. Elle vit près du défilé et nous aurons besoin de ses lumières pour traverser. Mais ce soir, le marais est notre seule chance !

Richard allait demander ce qu'était une dame des ossements, et pourquoi ils devraient recourir à elle, quand une silhouette noire jaillit dans les airs et percuta Chase avec une telle violence qu'il alla s'écraser sur des troncs d'arbres abattus, près de dix pas plus loin. À la vitesse de l'éclair, la silhouette noire s'enroula autour des jambes de Kahlan comme la lanière d'un fouet et la fit tomber. La jeune femme cria le nom de Richard quand il se pencha pour la relever. Chacun tenant les poignets de l'autre, ils sentirent qu'on les tirait sur le sol, en direction de la frontière.

Du feu magique fusa des doigts de Zedd et passa au-dessus de leurs têtes. Une autre créature noire fondit sur le sorcier et l'envoya valser dans les airs.

Richard réussit à accrocher du bout du pied une branche, sur un tronc abattu, qui aurait pu les retenir. Mais elle était pourrie et ne résista pas. Le Sourcier tenta alors d'enfoncer ses talons dans la terre, mais ses bottes glissèrent sur la boue. Il réussit pourtant à s'y arrimer un peu. Pas assez, cependant, pour arrêter leur course vers la mort. Il avait besoin de ses mains !

— Passe les bras autour de ma taille ! cria-t-il à Kahlan.

La jeune femme obéit, un bras après l'autre, et le serra aussi fort qu'elle le pouvait. La créature vaguement reptilienne enroulée autour de ses jambes raffermit sa prise, arrachant un cri à sa victime.

Richard dégaina l'épée, et son étrange musique résonna dans l'air.

Autour d'eux, la lueur verte brillait déjà.

La colère charriée comme un acide par ses veines, Richard comprit que sa pire angoisse risquait de devenir réalité : on essayait de lui prendre Kahlan !

La lueur était de plus en plus vive. Dans sa position, Richard ne pouvait pas atteindre la créature qui les tirait. Kahlan le tenait par la taille. Ses jambes étaient loin de lui, et la créature encore plus.

— Kahlan, lâche-moi !

Trop effrayée pour obéir, la jeune femme le serra plus fort, comme un noyé accroché à un morceau de bois flotté. Le rideau vert se matérialisa devant eux et le bourdonnement de voix leur emplit les oreilles.

— Lâche-moi ! cria Richard.

Il essaya de décrocher les mains de Kahlan de sa taille. Autour d'eux, les contours du marécage se dissolvaient. Richard sentit la résistance du mur de la frontière.

Comment Kahlan pouvait-elle le tenir si fort ? Il essaya de la saisir par les poignets pour la forcer à écarter les bras. En vain. C'était pourtant la seule chance de s'en sortir !

— Kahlan, lâche-moi, ou nous mourrons tous les deux ! Je ne

t'abandonnerai pas ! Fais-moi confiance !

Richard ignorait s'il disait la vérité à son amie – mais il était sûr que rien d'autre ne les sauverait.

Kahlan avait la tête plaquée contre l'estomac du Sourcier. Au prix d'un effort surhumain, elle leva les yeux sur lui, les traits tordus par la douleur. L'étreinte du monstre noir devait être une torture !

La jeune femme cria puis lâcha son compagnon.

Richard se releva en un éclair. À cet instant, le mur noir apparut en face de lui et il vit son père tendre la main. Fou de rage, il abattit son épée. Elle traversa l'obstacle et percuta la créature qui n'était pas George Cypher.

L'imposteur gémit puis explosa.

Les pieds de Kahlan avaient presque atteint le mur et le serpent noir lui emprisonnait toujours les jambes. Assoiffé de sang, Richard leva de nouveau son épée.

— Non ! cria Kahlan. C'est ma sœur !

Le Sourcier savait qu'il n'en était rien, comme pour son père. Il s'abandonna à sa violence et abattit l'épée aussi fort qu'il le put. Elle traversa de nouveau l'obstacle et coupa en deux l'horrible créature qui voulait lui enlever Kahlan. Dans un vortex d'éclairs, il entendit des cris et des gémissements inhumains. Les jambes enfin libérées, Kahlan resta étendue sur le sol, à plat ventre.

Sans chercher à voir ce qui se passait autour de lui, Richard glissa un bras sous la taille de son amie et la souleva sans effort. La serrant contre lui, il recula, épée brandie en direction de la frontière. Pendant sa retraite, il resta attentif à tout mouvement suspect, à l'affût d'une nouvelle attaque.

Ils sortirent enfin de la lumière verte.

Richard continua à reculer et dépassa l'endroit où ils avaient laissé les chevaux. Là, il s'arrêta et lâcha Kahlan, qui l'enlaça aussitôt, tremblant comme une feuille.

Le Sourcier lutta pour maîtriser la fureur qui le poussait à repartir à l'assaut. Rengainer l'épée était le seul moyen de se calmer pour de bon, mais il n'osait pas.

— Où sont les autres ? demanda Kahlan, paniquée. Nous devons les trouver !

Elle se dégagea et voulut courir vers la frontière. Richard l'attrapa par le poignet, si fort qu'il manqua la faire tomber.

— Reste ici ! cria-t-il plus rudement qu'il n'aurait été nécessaire.

Il la poussa et elle s'étala de tout son long.

Puis il repéra Zedd étendu sur le sol, inconscient. Au moment où il se penchait sur le vieil homme, quelque chose passa au-dessus de sa tête. Lâchant la bonde à sa fureur, il fit décrire un arc de cercle à sa lame, qui coupa en deux la créature. La moitié avant alla se réfugier

dans la frontière en hurlant. L'autre se désintégra en plein vol. De son bras libre, Richard souleva Zedd et le jeta sur son épaule comme un vulgaire sac de farine. Il retourna près de Kahlan et posa délicatement le vieil homme près d'elle. La tête du sorcier sur les genoux, la jeune femme chercha à voir s'il était blessé.

Richard revint sur ses pas, plié en deux pour faire une cible moins facile. Mais aucune créature ne l'attaqua. Il le regretta, car il bouillait d'en découdre encore.

Chase était à demi coincé sous un tronc d'arbre. Richard le tira par sa cotte de mailles et constata qu'il avait à la tête une blessure constellée d'échardes de bois.

Que faire maintenant ? Le Sourcier, pas assez fort pour porter Chase d'un seul bras, n'osait toujours pas rengainer son épée. Et il n'était pas question d'appeler Kahlan au secours, puisqu'il voulait qu'elle reste en sécurité.

Saisissant le garde-frontière par sa tunique, il entreprit de le tirer vers le salut. Si la boue glissante lui facilita un peu la tâche, slalomer entre les troncs d'arbre ne fut pas un jeu d'enfant. Étrangement, il n'y eut pas d'autre attaque. Avait-il tué tous ses ennemis ?

Au fait, était-il possible d'ôter la vie à des créatures mortes ? Avec la magie de l'épée, qui pouvait le dire ? D'autant plus qu'il n'était pas certain que les créatures en question soient vraiment mortes !

Parvenu près de Zedd et Kahlan, Richard lâcha Chase.

— Qu'allons-nous faire ? demanda la jeune femme.

— On ne peut pas rester ici, et il est hors de question de les abandonner… Mettons-les sur leurs chevaux puis fichons le camp ! Dès qu'on sera assez loin, on essaiera de les soigner.

Les nuages s'étaient épaissis ; la brume empêchait d'y voir à dix pas. Richard rengaina son épée et hissa sans difficulté le vieux sorcier en travers de sa selle. Avec Chase, ce fut plus difficile. Le colosse pesait son poids et la ferraille qu'il trimballait n'arrangeait rien. Du sang coulait toujours de sa blessure. L'hémorragie s'aggrava quand Richard eut réussi à le hisser en travers du dos de sa monture, la tête pendante. Il fallait agir ! Le Sourcier sortit de son sac une feuille d'aum et un morceau de tissu. Il pressa le végétal pour faire couler sa sève bienfaisante, puis le posa sur la plaie de Chase. Kahlan se chargea d'enrouler autour de son crâne le morceau de tissu qui s'imbiba immédiatement de sang. Mais la feuille d'aum enraierait vite l'hémorragie…

Richard aida Kahlan à monter en selle et constata que ses jambes la faisaient plus souffrir qu'elle ne voulait bien le dire. Il lui tendit les rênes du cheval de Zedd, enfourcha sa monture et se chargea de tenir par la bride celle de Chase. Ils partirent au pas, conscients que retrouver la piste, avec une si mauvaise visibilité, ne serait pas facile.

Dans cette purée de pois, on eût dit que des fantômes tapis partout dans les ombres les épiaient.

Ne sachant pas s'il devait passer le premier ou suivre Kahlan pour mieux la protéger, Richard chevaucha à côté d'elle. Comme Zedd et Chase n'étaient pas attachés sur leur selle, accélérer aurait été catastrophique. Autour d'eux, les arbres morts se ressemblaient tous. À cause des troncs abattus, ils ne pouvaient même pas s'offrir le luxe d'avancer en ligne droite.

Comme à l'aller, Richard dut souvent recracher les moustiques qui s'étaient aventurés dans sa bouche.

Sous un ciel uniformément couvert, repérer le soleil se révéla impossible. N'ayant rien pour s'orienter, le jeune homme se demanda s'ils n'étaient pas partis dans la mauvaise direction. N'auraient-ils pas déjà dû avoir rejoint la piste ?

Richard recourut à un vieux truc de forestier. Pour être sûr de ne pas tourner en rond, il prenait un arbre pour repère et, dès qu'ils l'atteignaient, en choisissait un nouveau. Idéalement, cette méthode exigeait qu'on voie au moins trois cimes alignées. Avec le brouillard, c'était impossible. Donc, le risque de tourner en rond demeurait. Quant à la direction, il n'y avait aucun moyen de savoir si c'était la bonne.

— Tu es sûr qu'on ne se trompe pas de chemin ? demanda Kahlan. Tout se ressemble…

— Je ne suis sûr de rien, sauf qu'on ne retourne pas vers le danger.

— On devrait peut-être s'arrêter et soigner nos amis ?

— C'est trop risqué. Pour ce que j'en sais, nous sommes peut-être encore à dix pas de la frontière.

Kahlan regarda autour d'elle sans chercher à dissimuler son inquiétude. Richard envisagea de partir en éclaireur en la laissant attendre avec les deux blessés. Il y renonça, car il n'était pas sûr de pouvoir la retrouver. Ils devaient rester ensemble. Mais que se passerait-il s'ils ne parvenaient pas à sortir du marécage avant la nuit ? Même avec son épée, il ne réussirait pas, seul, à repousser une meute de chiens à cœur. Selon Chase, il leur fallait à tout prix atteindre le marais de Skow avant la nuit. Il n'avait pas dit pourquoi, ni précisé comment cet endroit les protégerait. Et le marécage s'étendait à l'infini autour d'eux…

Par bonheur, ce n'était qu'une impression, puisqu'ils aperçurent bientôt un chêne sur leur gauche, puis d'autres, leurs feuilles vert sombre gorgées d'humidité par le brouillard. Si ce n'était pas le chemin qu'ils avaient pris en venant, ça paraissait encourageant. Richard tourna sur la droite et longea la lisière du marécage – une bonne chance de retrouver la piste !

Dans le feuillage des chênes, des ombres semblaient les épier.

Richard essaya de se convaincre que son imagination lui faisait voir des yeux là où il n'y avait rien. Dans un silence absolu, il se morigéna intérieurement de s'être perdu. Même si c'était facile dans cet environnement, un guide n'avait pas le droit de s'égarer !

Il soupira de soulagement quand il vit enfin la piste. Kahlan et lui descendirent de cheval et examinèrent leurs amis. Zedd était toujours dans le même état. En revanche, la blessure de Chase avait cessé de saigner. Mais que faire pour les deux hommes ? Étaient-ils simplement assommés, ou victimes de la magie de la frontière ? Richard et Kahlan n'en savaient rien…

— Tu as une idée de la suite des événements ? demanda la jeune femme.

— Chase a dit que nous devions gagner le marais, sinon les chiens nous auront, répondit Richard en essayant de cacher son inquiétude. S'occuper de nos amis ici, ou attendre simplement qu'ils se réveillent, serait trop dangereux. Il y a deux solutions : les abandonner ou les emmener avec nous. Tu devines celle que je choisis ? Attachons-les sur leurs chevaux pour qu'ils ne tombent pas et continuons !

Pendant que Kahlan s'occupait de saucissonner Zedd, Richard nettoya la plaie de Chase et changea le bandage. Constatant que la brume se transformait en bruine, il sortit deux couvertures de leurs sacs, retira la toile goudronnée qui les protégeait et demanda à Kahlan de l'aider à envelopper leurs amis dedans. Puis ils les recouvrirent avec la toile et se servirent des cordes pour fixer le tout.

Quand ils eurent fini, Kahlan enlaça Richard sans crier gare, le serra très fort et se dégagea avant qu'il ait pu lui rendre son étreinte.

— Merci de m'avoir sauvée, dit-elle. La frontière me terrifie. (Elle le regarda, l'air penaud.) Et si tu me rappelles que je t'ai demandé de ne pas aller vers moi en cas de danger, je te botte les fesses !

Elle sourit sous ses sourcils froncés.

— Je n'y ferai pas allusion. Promis juré !

Un peu détendu, Richard remonta le capuchon du manteau de Kahlan et s'assura qu'aucune mèche de cheveux n'en dépassait. Après qu'il eut relevé le sien, ils montèrent en selle et repartirent.

Dans la forêt toujours aussi déserte, la pluie dégoulinait de la frondaison. Des deux côtés de la piste, des branches se tendaient comme des serres avides de capturer les chevaux et leurs cavaliers. D'instinct, les bêtes avancèrent au milieu du chemin, les oreilles tendues comme si elles aussi étaient à l'écoute des ombres. Avec la densité des bosquets, tout autour d'eux, il ne serait pas question, en cas d'attaque, d'essayer de s'enfoncer entre les arbres…

Kahlan resserra autour d'elle les pans de son manteau. Avancer ou reculer, voilà tout ce qui s'offrait à eux ! Et reculer les conduirait à la

mort…

Ils chevauchèrent en silence jusqu'au crépuscule.

À la lumière mourante du jour, ils durent se rendre à l'évidence : ils n'avaient pas atteint le marais dans les délais ! Et rien n'indiquait s'ils en étaient loin ou non.

Des bosquets obscurs montèrent des hurlements. Kahlan et Richard se raidirent, le souffle court.

Les chiens approchaient !

Chapitre 15

Les chevaux n'eurent pas besoin d'encouragements pour détaler. Stimulés par les aboiements des chiens à cœur, ils partirent au grand galop et leurs cavaliers ne firent rien pour les forcer à ralentir. Leurs sabots soulevaient des gerbes d'eau et de boue et la pluie ruisselait le long de leurs flancs. Ce fut la boue qui gagna : leurs jambes et leurs poitrails en furent vite maculés. À chaque hurlement des chiens, les pauvres équidés répondaient par des hennissements terrifiés.

Décidé à rester entre leurs poursuivants et elle, Richard laissa Kahlan le devancer. À l'oreille, il détermina que les chiens étaient encore à l'intérieur de la frontière. Mais à la manière dont les sons se déplaçaient vers la gauche, il comprit qu'ils ne tarderaient pas à les rattraper. En tournant à droite pour s'éloigner de la frontière, Richard et Kahlan auraient eu une chance de les semer. Hélas, les bois, toujours aussi denses, semblaient impénétrables. Et s'ils ralentissaient pour tenter de trouver un passage, cela signerait leur arrêt de mort. Leur seule chance était de rester sur la piste et d'atteindre le marais avant d'être rejoints. Richard ignorait à quelle distance ils en étaient – et ce qu'ils feraient une fois arrivés –, mais c'était leur unique choix.

L'approche de la nuit privait le paysage de ses rares couleurs. La pluie glacée martelait le visage du Sourcier et coulait dans son cou, mêlée à sa sueur, qui la réchauffait un peu.

Richard jeta un coup d'œil à ses deux amis attachés sur leurs chevaux. Pourvu que les cordes tiennent ! Pourvu que Zedd et Chase ne soient pas trop gravement blessés ! Pourvu qu'ils reviennent bientôt à eux…

Dans leur état, cette cavalcade ne leur ferait aucun bien. Plus réaliste que son ami, Kahlan ne tournait pas la tête et ne jetait pas un regard en arrière. Penchée sur l'encolure de son cheval, elle se concentrait sur leur fuite.

La piste serpentait entre des chênes aux silhouettes torturées et de gros rochers. Ici, il y avait beaucoup moins d'arbres abattus. Les branches des chênes, des frênes et des érables dissimulaient le ciel aux cavaliers, les privant de la chiche lumière du crépuscule. Les chiens avaient gagné du terrain quand la route descendit soudain et s'enfonça dans un bois de cèdres. Un excellent signe, aux yeux de Richard, car ces arbres poussaient le plus souvent sur un sol très humide.

Kahlan disparut derrière une butte. Quand il eut à son tour gravi la pente raide, Richard la vit descendre dans une ravine. Des cimes

d'arbres s'étendaient aussi loin qu'on pouvait y voir avec cette lumière rasante. À l'évidence, ils venaient d'atteindre le marais de Skow.

Richard talonna sa monture et suivit son amie tandis qu'une odeur de moisissure montait à ses narines. La végétation luxuriante et dense bruissait de vie. Derrière eux, les hurlements des chiens se faisaient plus pressants…

Dans cette petite jungle, des lianes pendaient aux branches malingres d'arbres dressés sur des racines aux allures de serres. De plus petites lianes s'enroulaient autour des végétaux assez résistants pour les soutenir. Tout ce qui poussait ici s'accrochait à une autre plante, luttant pour prendre l'avantage et s'approprier un peu d'espace. Une eau noire que ne ridait aucun remous s'insinuait entre les buissons ou au pied d'arbres incroyablement ventrus à la base du tronc. Par endroits, de véritables tapis de lentilles d'eau couvraient ces minuscules mares.

La végétation étouffant le bruit des sabots de leurs chevaux, les cavaliers entendaient uniquement les cris et les appels des résidents du marais.

La piste devint un étroit sentier de plus en plus souvent à demi immergé. Richard et Kahlan durent faire ralentir leurs montures pour qu'elles ne risquent pas de se casser une jambe en glissant sur une racine. Dans l'eau, tout autour d'eux, des créatures invisibles se faufilaient en silence, à peine repérables aux ondulations qu'elles généraient.

Les chiens hurlaient toujours. Richard estima qu'ils devaient avoir atteint la lisière de la ravine. S'ils restaient sur la piste, ils les auraient bientôt sur les talons.

Le Sourcier dégaina son arme et entendit la note caractéristique résonner dans l'air humide. Kahlan s'arrêta et se retourna sur sa selle.

— Là, dit-il en désignant du bout de sa lame un point sur sa droite. Cet îlot de terre. Il émerge assez de l'eau pour être au sec. Et les chiens ne savent peut-être pas nager…

Un bien mince espoir, mais il ne semblait pas y en avoir d'autres. Si Chase avait assuré qu'ils seraient en sécurité dans le marécage, il avait omis de leur dire comment. Et c'était la seule idée qui venait à l'esprit du Sourcier.

Sans hésiter, Kahlan se dirigea vers l'îlot, le cheval de Zedd à la traîne. Richard la suivit avec la monture de Chase. Chaque fois qu'il se retournait, il apercevait des mouvements furtifs entre les arbres.

Dans l'eau assez peu profonde – environ trois pieds – des nénuphars arrachés de leurs tiges par les jambes des chevaux partaient lentement à la dérive.

Entre eux nageaient des serpents.

Juste sous la surface, des centaines de reptiles convergeaient vers

les cavaliers, attirés par des proies alléchantes. Certains sortirent la tête de l'eau, et une langue rouge jaillit entre leurs crocs comme pour goûter l'air. Leurs corps marron foncé tachetés, presque invisibles dans ces eaux sombres, faisaient à peine onduler l'eau alors qu'ils la fendaient en silence. Richard n'avait jamais vu de serpents aussi gros. Concentrée sur son objectif, Kahlan ne les avait pas remarqués. Mais l'îlot était encore beaucoup trop loin. Ils ne l'atteindraient pas avant d'être cernés par les reptiles.

Richard se retourna pour évaluer si rebrousser chemin était une meilleure option. Mais sur la piste qu'ils venaient de quitter se pressait déjà une meute de chiens. La tête basse, piaffant de fureur, ils hurlaient à la mort sans oser se risquer dans l'eau.

Le Sourcier baissa son épée, la pointe fendant la vase, prêt à frapper le premier reptile qui approcherait. Alors, une chose incroyable se produisit. Dès que la lame entra en contact avec l'eau, les serpents firent demi-tour et fuirent. La magie de l'arme les avait effrayés ! Richard n'aurait su dire pourquoi, mais il n'avait aucune intention de s'en plaindre !

Ils contournèrent les gros troncs d'arbres qui flottaient dans la mare et se frayèrent un passage entre des entrelacs de lianes et d'algues. L'eau étant moins profonde, la lame cessa de la toucher. Aussitôt, les serpents revinrent à la charge. Richard se pencha pour replonger dans l'onde saumâtre la pointe de l'épée. Les reptiles battirent de nouveau en retraite comme s'ils avaient l'enfer aux trousses. Mais que se passerait-il quand les cavaliers seraient sur l'îlot ? La magie de l'arme continuerait-elle à les tenir en respect ? Ou pourraient-ils se hisser sur la terre sèche ? Vu leur taille, ces serpents étaient au moins aussi dangereux que les chiens…

Le cheval de Kahlan grimpa péniblement sur l'îlot. Quelques peupliers se dressaient au centre de la bande de terre. Derrière, sur l'autre berge, Richard aperçut des cèdres. À part ça, la végétation se réduisait à des parterres d'iris et de roseaux.

Pour voir ce qui se passerait, Richard retira la lame de l'eau avant d'y être obligé. Les serpents convergèrent immédiatement vers lui. Quand il monta à son tour sur l'îlot, certains rebroussèrent chemin et d'autres restèrent près de la berge, mais aucun ne le suivit.

Dans la pénombre, Richard étendit Chase et Zedd entre les peupliers. Sortant une bâche goudronnée de leur paquetage, il la tendit entre les arbres pour improviser un petit abri. En l'absence de vent, la structure, aussi précaire fût-elle, protégerait ses amis de la pluie. C'était mieux que rien, sachant qu'il était inutile d'espérer faire du feu avec le bois détrempé à leur disposition. Au moins, la nuit ne serait pas très froide.

Alors qu'un concert de coassements saluait la tombée de

l'obscurité, Richard posa deux bougies sur un morceau de bois, histoire d'avoir un peu de lumière.

Kahlan et lui examinèrent Zedd. Il n'avait aucune blessure visible. Pourtant, il restait inconscient. Et Chase aussi.

— Pour un sorcier, dit Kahlan, avoir les yeux fermés n'est pas bon signe. Je ne sais vraiment pas que faire pour nos amis.

— Moi non plus, avoua Richard. Encore heureux qu'ils n'aient pas de fièvre ! Et à Havre du Sud, nous trouverons peut-être un guérisseur. Je vais fabriquer des civières que les chevaux pourront tirer. Pour des blessés, ce sera une meilleure manière de voyager.

Kahlan sortit du paquetage deux couvertures de plus pour tenir leurs amis au chaud. Puis Richard et elle s'assirent près des bougies et écoutèrent la pluie marteler la bâche. Sur la piste, des yeux jaunes brillants voletaient dans les airs comme des feux follets. Les chiens faisaient les cent pas, lâchant parfois un couinement de frustration.

— Pourquoi ne nous ont-ils pas suivis ? demanda Kahlan.

— Parce qu'ils ont peur des serpents…

La jeune femme se leva d'un bond, sa tête heurtant la bâche, et regarda autour d'elle.

— Les serpents ? Quels serpents ? Je déteste ces animaux !

— Des gros reptiles aquatiques… Ils se sont éloignés quand j'ai trempé dans l'eau la pointe de mon épée. Nous n'avons rien à craindre, puisqu'ils ne semblent pas vouloir s'aventurer sur la terre ferme.

— Tu aurais pu m'en parler plus tôt… grommela Kahlan en se rasseyant.

— J'ignorais leur existence jusqu'à ce que je les repère, et les chiens nous talonnaient. En plus, je ne voulais pas t'effrayer.

Kahlan ne fit aucun commentaire. Richard sortit du sac de provisions une saucisse et une miche de pain dur – leur dernière. Il partagea ces vivres entre Kahlan et lui. Puis chacun tendit un gobelet pour récupérer l'eau qui ruisselait des bords de la bâche. Ils mangèrent en silence sans relâcher leur vigilance, au cas où un nouveau danger se profilerait.

— Richard, demanda enfin Kahlan, as-tu vu ma sœur, sur la frontière ?

— Non. La créature qui t'emprisonnait ne ressemblait pas à un être humain. Celle que j'ai frappée en premier – l'image de mon père – avait-elle l'air d'un homme à tes yeux ? (Kahlan fit non de la tête.) Je crois que ces monstres prennent l'apparence des disparus que nous languissons de revoir. Pour nous piéger !

— Tu dois avoir raison… Et ça me rassure. Ainsi, ce n'est pas nos morts que nous sommes obligés de combattre.

Richard dévisagea sa compagne. Ses cheveux étaient trempés, des

mèches plaquées sur ses tempes.

— Mais il y a autre chose… C'est très étrange, selon moi. Quand la créature noire a attaqué Chase, elle l'a assommé pour le compte à une vitesse incroyable. Puis elle t'a capturée sans aucune difficulté. Avant, elle s'était aisément débarrassée de Zedd. Mais quand je suis venu rechercher nos amis, elle s'en est prise à moi et a raté son coup. Ensuite, elle a renoncé.

— J'ai vu ça…, dit Kahlan. Elle t'a manqué de beaucoup, comme si elle ignorait où tu étais. Nous, elle nous a localisés sans mal, mais pas toi…

— C'est peut-être à cause de l'épée…

— Je n'en sais rien. En tout cas, c'était une chance !

Richard n'aurait pas juré que l'arme y était pour quelque chose. Les serpents en avaient eu peur et s'étaient enfuis. Mais la créature de la frontière n'avait pas manifesté de crainte. Elle paraissait seulement dans l'incapacité de voir où il était.

Une autre chose le tracassait. En frappant son « père », il n'avait pas éprouvé de douleur. Pourtant, selon Zedd, tuer avec l'épée avait un prix : sentir la souffrance liée à chaque meurtre. Était-ce différent dans le cas d'une créature déjà morte ? Ou s'était-il seulement agi d'une illusion ?

Impossible ! Ces monstres étaient assez substantiels pour avoir blessé Chase et Zedd. Alors, pouvait-il vraiment affirmer qu'il n'avait pas eu son père en face de lui ?

Ils finirent de manger en silence, Richard se demandant ce qu'il pouvait faire pour ses amis. La réponse était simple : absolument rien ! Zedd avait emporté des potions, mais lui seul savait à quoi elles servaient. Et si la magie de la frontière était en cause, une fois encore, seul Zedd avait le pouvoir de s'y opposer.

Richard prit une pomme, la coupa en deux, retira les pépins et tendit une moitié à Kahlan. Elle approcha de lui, posa la tête contre son bras et mordit le fruit à belles dents.

— Fatiguée ? demanda le Sourcier.

— Et comment ! En plus, j'ai mal à des endroits que je préfère ne pas nommer… Richard, que sais-tu de Havre du Sud ?

— J'ai entendu d'autres guides en parler… À les en croire, c'est le refuge des voleurs et des misérables de tout poil.

— Pas le genre d'endroit où on trouve un guérisseur…, souffla Kahlan. S'il n'y en a pas, que ferons-nous ?

— Je n'en sais rien. Mais Zedd et Chase vont se rétablir, j'en suis sûr !

— Et si tu te trompes ?

— Kahlan, où veux-tu en venir ?

— Il faut envisager de les laisser en arrière et de continuer sans

eux !

— C'est impossible ! Leur aide nous est trop précieuse. Tu te souviens, quand Zedd m'a donné l'épée ? Il a dit que je devais nous faire passer la frontière, parce qu'il avait un plan. Mais il ne m'a jamais révélé lequel ! (Richard regarda l'autre rive, où les chiens se massaient toujours.) Nous avons besoin d'eux…

— Et s'ils meurent cette nuit ? Que ferons-nous ? Il faudra bien continuer.

Richard devina qu'elle le regardait, mais il ne tourna pas la tête vers elle. Il partageait son désir d'arrêter Rahl. Aussi déterminé qu'elle, il ne se laisserait pas détourner de sa mission. S'il fallait abandonner ses amis, il le ferait. Mais il n'en était pas encore arrivé là. Kahlan essayait simplement de se rassurer. De savoir qu'il était aussi résolu qu'elle. Rahl lui avait pris tant de choses, et elle avait consenti tellement de sacrifices pour s'opposer à lui… À ses yeux, il était essentiel que Richard soit prêt à aller jusqu'au bout, comme un vrai chef, quel qu'en fût le prix…

Quand il la regarda enfin, à la lueur des bougies, il vit leurs flammes danser dans ses yeux et comprit qu'elle détestait devoir lui dire des choses pareilles.

— Kahlan, je suis le Sourcier et j'ai conscience de mes responsabilités. Je ferai tout pour vaincre Darken Rahl. Ne doute jamais de moi sur ce point. Mais je ne sacrifierai pas mes amis tant que je pourrai l'éviter. Pour le moment, nous avons d'autres soucis. Inutile d'en inventer !

Le bruit sourd des gouttes de pluie qui dégoulinaient le long des arbres pour tomber dans l'eau évoquait un lointain roulement de tambour. Kahlan posa une main sur le bras de Richard, comme pour s'excuser. Mais il ne lui reprochait rien. Elle s'efforçait de regarder la vérité en face et ça n'était pas critiquable.

— S'ils ne se remettent pas, dit-il en la regardant dans les yeux, et si nous trouvons un endroit sûr où les laisser, entre les mains d'une personne de confiance, nous le ferons et nous continuerons sans eux.

— Je n'ai jamais rien eu d'autre à l'esprit…

— Je sais. Si tu dormais un peu, maintenant ? Je monterai la garde.

— Avec des chiens et des serpents tout autour, je ne pourrai pas fermer l'œil.

— Bon… Alors, si tu m'aidais à fabriquer les civières ? Comme ça, demain matin, nous partirons dès que les chiens auront fichu le camp !

Kahlan sourit et se leva. Richard récupéra une des haches de guerre de Chase et constata vite qu'elle coupait le bois aussi bien que la chair et les os. Cela dit, le garde-frontière aurait été furieux qu'on

utilise ainsi une de ses précieuses armes. Richard sourit à l'idée de la tête qu'il tirerait quand il lui raconterait ça. Bien entendu, l'histoire prendrait des proportions de plus en plus épiques chaque fois qu'il la raconterait à son tour. Pour lui, un récit privé d'« améliorations dramatiques » était aussi sec et fade qu'un morceau de viande sans sauce.

Ils travaillèrent trois heures d'affilée. Peu rassurée à cause des chiens et surtout des serpents, Kahlan resta aussi près de Richard que possible.

Le Sourcier envisagea de se servir de l'arbalète de Chase pour abattre quelques chiens. Une idée séduisante mais stupide ! Son ami serait furieux qu'il ait gaspillé ainsi des carreaux. Les monstres ne pouvaient rien leur faire et ils seraient partis dès le lever du soleil.

Quand ils eurent fini, ils examinèrent de nouveau les blessés puis se rassirent près des bougies. Kahlan était épuisée – les yeux de Richard se fermaient tout seuls ! – mais elle refusait toujours de dormir. Finalement, il la convainquit de s'allonger près de lui et elle sombra aussitôt dans un sommeil agité. Quand elle gémit et se débattit, il la réveilla. Le souffle heurté, elle était en larmes.

— Des cauchemars ? demanda Richard en lui caressant les cheveux pour la rassurer.

— En rêve, j'ai vu le monstre de la frontière qui s'est enroulé autour de mes jambes. Et c'était un énorme serpent !

Richard lui passa un bras autour des épaules et la serra contre lui. Elle ne tenta pas de se dégager, mais plia les jambes et mit les bras autour de ses genoux. Entendait-elle le cœur de son compagnon battre la chamade ? Si oui, elle décida de ne rien dire et se rendormit très vite.

Richard l'écouta respirer. Malgré le coassement des crapauds et le martèlement de la pluie, il constata qu'elle dormait paisiblement.

Il passa une main sous sa tunique et serra brièvement le croc. Puis il observa les chiens à cœur, qui l'observèrent en retour…

Kahlan se réveilla peu avant l'aube. Au bord de l'épuisement, Richard luttait depuis quelque temps contre une atroce migraine. Son amie insista pour qu'il s'allonge et dorme un peu. Il tenta de protester, car il voulait continuer à la tenir dans ses bras et à veiller sur elle, mais la fatigue le terrassa.

Quand elle le secoua doucement, le jour était levé, sa lumière grise filtrant à travers les frondaisons du marais et le brouillard qui enveloppait tout. Autour d'eux, sous l'eau couverte de lianes et d'algues pourrissantes, des créatures invisibles tournaient inlassablement en rond. Parfois, des yeux noirs sans paupières apparaissaient entre deux entrelacs d'algues.

— Les chiens sont partis, annonça Kahlan.

Richard la regarda et fut ravi de voir que ses cheveux et ses vêtements avaient séché.

— Depuis quand ? demanda-t-il en étirant ses bras et ses jambes raides.

— Environ une demi-heure… Dès qu'il a fait jour, ils ont filé sans demander leur reste.

Quand son amie lui tendit une tasse de thé, Richard lui jeta un regard interloqué.

— Je l'ai fait chauffer en tenant le gobelet au-dessus des bougies…

Décidément, elle n'était jamais à court d'idées !

Pendant qu'ils mangeaient quelques fruits secs, Richard remarqua que la hache de guerre reposait contre la jambe de son amie. Elle savait aussi ce que « monter la garde » voulait dire.

Il pleuvait toujours, mais beaucoup moins fort. D'un bout à l'autre du marais, d'étranges oiseaux communiquaient à grand renfort de cris aigus. Des insectes rasaient la surface de l'eau croupie. De temps en temps, un « plouf » sonore retentissait.

— Du nouveau pour Zedd et Chase ? demanda Richard.

— La respiration de Zedd faiblit…

Le Sourcier se leva et alla voir par lui-même. Le teint grisâtre, le vieil homme semblait plus mort que vivant. Son pouls semblait normal, mais sa respiration faiblissait effectivement et sa peau était froide et moite.

— Je crois que nous n'avons plus rien à craindre des chiens, dit Richard. Il est temps de partir. On trouvera peut-être de l'aide à Havre du Sud…

Bien qu'effrayée par les serpents – Richard l'était aussi et ne l'avait pas caché – Kahlan fit ce qu'elle devait. Convaincue que les reptiles n'approcheraient pas de l'épée, elle traversa l'eau sans hésitation et ne protesta pas quand ils durent recommencer pour récupérer les civières – uniquement utilisables sur un terrain à peu près sec.

Ils les fixèrent aux chevaux mais durent attendre, pour y installer leurs amis, d'avoir gagné un terrain moins accidenté. Sinon, les cahots dus aux racines qui affleuraient et aux branches mortes du marais auraient été un remède pire que le mal…

Au milieu de la matinée, revenus sur une piste praticable, ils s'arrêtèrent pour placer les deux blessés sur les civières après les avoir enveloppés dans des couvertures. Pour les tenir plus au chaud, ils recoururent de nouveau à la toile goudronnée.

Richard fut ravi de voir que son système de fixation fonctionnait à merveille. Les civières ne les ralentissaient pas et le sol, toujours boueux, les aidait à glisser plus aisément.

Kahlan et lui mangèrent en chevauchant côte à côte, histoire de

partager plus facilement leurs vivres. Toujours sous la pluie, ils continuèrent leur chemin, s'arrêtant de temps en temps pour voir comment allaient Zedd et Chase.

Ils atteignirent Havre du Sud avant la tombée de la nuit. En guise de ville, ils découvrirent une étendue éparse de bâtiments de fortune nichés entre les chênes et les hêtres, assez loin de la route, comme si leur principal souci était de se dérober aux regards indésirables. Les façades, en bois, semblaient n'avoir jamais vu de peinture. Certaines étaient rafistolées avec des plaques de fer-blanc que le martèlement de la pluie faisait résonner comme des tambours. Une sorte d'épicerie se dressait au centre supposé de la cité, près d'un bâtiment à deux étages qu'une enseigne grossière présentait comme une auberge – sans mentionner de nom. La lumière jaune des lampes qui filtrait des fenêtres du rez-de-chaussée était la seule tache de couleur rompant la grisaille de la journée et de l'architecture. Sur le côté de l'auberge, des monceaux de détritus composaient une sorte de colonne penchée, contrepoint harmonieux à la maison bancale voisine.

— Reste près de moi, dit Richard à Kahlan alors qu'ils mettaient pied à terre. Les types qui vivent ici sont dangereux…

— J'ai l'habitude des gens comme eux, souffla la jeune femme avec un étrange demi-sourire.

Richard se demanda ce qu'elle voulait dire. Mais il décida de lui poser la question plus tard.

Quand ils entrèrent, les conversations moururent et toutes les têtes se tournèrent vers eux. La salle commune ressemblait à ce qu'attendait Richard : une pièce miteuse enfumée et chichement éclairée par des lampes à huile. Disposées à la va-comme-je-te-pousse, les tables n'étaient guère mieux que des planches vermoulues soutenues par des tréteaux. Bien entendu, il n'y avait pas de chaises, mais des bancs qui semblaient tenir debout par miracle. À gauche, une porte fermée devait donner sur la cuisine. À droite, dans les ombres, un escalier sans rampe conduisait sûrement aux chambres. Sur le plancher jonché d'immondices, les clients précédents s'étaient frayé des chemins à peu près praticables.

Les clients en question composaient une belle brochette de trappeurs, de vagabonds et de fauteurs de trouble. Des costauds, pour la plupart, avec des barbes et des cheveux en broussaille.

Comme il se doit, l'air empestait la bière, la fumée de pipe et la sueur.

Kahlan se campa près de son compagnon, montrant qu'elle n'était pas une femme facile à intimider. Richard se demanda si elle n'aurait pas dû faire preuve de plus de réserve. Dans ce bouge, elle avait l'air aussi déplacée qu'une bague en or au doigt d'un mendiant.

Quand elle rabattit la capuche de son manteau, des sourires édentés naquirent sur tous les visages. Mais le désir bestial qui brillait dans les yeux des types n'incitait pas à la décontraction. Richard aurait donné cher pour que Chase soit à ses côtés. Parce qu'ils allaient vers les ennuis, c'était couru !

Un énorme gaillard traversa la salle et s'arrêta devant les deux nouveaux clients. Vêtu d'une chemise sans manche, il portait un tablier qui avait dû être blanc dans une vie antérieure. La lumière des lampes se reflétait sur son crâne rasé et les poils noirs, sur ses bras, semblaient au moins aussi touffus que sa barbe.

— Je peux quelque chose pour vous ? demanda-t-il en faisant tourner un cure-dent dans sa bouche.

— Y a-t-il un guérisseur ici ? lança Richard sur un ton indiquant qu'il ne se laisserait pas marcher sur les pieds.

L'aubergiste dévisagea Kahlan, puis se tourna de nouveau vers le Sourcier.

— Non.

À l'inverse des autres types, celui-là, quand il regardait Kahlan, ne laissait pas traîner ses yeux là où il ne le fallait pas. Une indication précieuse que le Sourcier enregistra.

— Alors, nous allons prendre une chambre. (Richard baissa le ton.) Dehors, nous avons deux amis blessés…

— Je déteste les problèmes, grogna l'aubergiste.

Il retira le cure-dent de sa bouche et croisa lentement les bras.

— Moi aussi, fit Richard, pas commode pour un sou.

Le chauve le détailla de pied en cap, son regard s'arrêtant un moment sur l'épée. Les bras toujours croisés, il défia Richard du regard.

— Combien de chambres ? Je suis presque plein…

— Une suffira.

Au centre de la salle, un colosse se leva de sa table. Sous sa masse de cheveux roux crasseux, ses yeux trop petits et trop rapprochés évoquaient ceux d'une fouine. La barbe humide de mousse de bière, une peau de loup sur l'épaule, il posa une main sur le manche du grand couteau glissé à sa ceinture.

— Une catin de luxe que tu as là, mon gars ! lâcha-t-il. Tu ne verras pas d'inconvénient à ce que je fasse un tour dans votre chambre, histoire de m'amuser un peu avec elle ?

Richard soutint le regard du type. Ce genre de querelle, il le savait, finissait toujours dans le sang. Si ses yeux ne bougèrent pas, sa main glissa vers la garde de son épée. Sa colère explosa, éveillée avant même qu'il touche l'arme.

Aujourd'hui, il allait tuer des hommes.

Beaucoup d'hommes !

Il serra la poignée de son arme à s'en faire blanchir les phalanges. Mais Kahlan lui tira doucement sur la manche. Puis elle murmura son nom en haussant le ton sur la dernière syllabe, comme sa mère quand elle voulait qu'il ne se mêle pas de quelque chose. Richard la regarda du coin de l'œil et la vit lancer un sourire aguichant au rouquin.

— Désolée, messire, mais vous vous trompez, dit-elle de sa meilleure voix de gorge. C'est mon jour de repos, et c'est moi qui ai loué ce bel étalon pour la nuit. (Elle flanqua une claque sur les fesses de Richard, tellement surpris qu'il ne réagit pas.) Mais si je n'en ai pas pour mon argent, ajouta-t-elle en se passant la langue sur la lèvre supérieure, c'est toi, le beau roux, que j'engagerai pour combler ses lacunes.

Dans le silence qui suivit, Richard dut prendre sur lui pour ne pas dégainer son épée. Retenant son souffle, il attendit de voir comment allaient tourner les choses. Kahlan, constata-t-il, souriait toujours au type avec une insolence qui finirait, tôt ou tard, par le rendre fou de rage.

Au fond des yeux du rouquin, la vie et la mort se livrèrent un combat sans merci. En l'attente de sa décision, personne ne bronchait. Puis un grand sourire lui fendit le visage et il éclata de rire. Toute la salle, soulagée, s'empressa de l'imiter.

Le grand roux se rassit. Les conversations reprirent comme si de rien n'était. Plus personne n'accordait d'attention à Richard et à son amie. Le jeune homme en soupira de soulagement.

— Merci beaucoup, ma dame, dit l'aubergiste, soudain radouci. Je suis ravi que votre cerveau soit plus vif que la main de votre compagnon. Cet établissement ne doit pas vous sembler bien reluisant, mais j'y tiens et, grâce à vous, il ne sera pas démoli ce soir.

— Tout le plaisir était pour moi, répondit Kahlan. Alors, vous avez une chambre pour nous ?

Le type remit le cure-dent au coin de sa bouche.

— Il m'en reste une, à l'étage, au fond du couloir. Celle de droite, avec un simple verrou à la porte.

— Il y a nos deux amis, dehors…, rappela Richard. Si on me proposait un peu d'aide pour les monter là-haut, je ne cracherais pas dessus.

L'aubergiste désigna les clients d'un bref signe de la tête.

— Si ces types voient que vous êtes encombrés de deux blessés, ça risque de leur donner des idées… Allez dans votre chambre, comme ils s'y attendent. Mon fils est dans la cuisine. Nous nous occuperons de vos amis – en passant par l'escalier de service, pour plus de discrétion. (Richard fit la moue, indiquant il n'aimait pas cette idée.) Faites-moi confiance, mon garçon, ou vous pourriez attirer le malheur sur vos compagnons. Au fait, je m'appelle William.

Richard regarda Kahlan, qui resta impassible. Il se tourna de nouveau vers l'aubergiste. L'homme était un vrai dur, mais il ne semblait pas du genre sournois. Cela dit, les vies de Chase et de Zedd étaient en jeu…

— D'accord, William, nous allons faire comme vous dites, conclut Richard sur un ton plus menaçant qu'il ne l'aurait voulu.

L'aubergiste eut un petit sourire qui fit passer le cure-dent de l'autre côté de sa bouche.

Richard et Kahlan montèrent dans la chambre et attendirent. Le plafond était désagréablement bas et le mur où s'adossait l'unique lit portait les stigmates de milliers de crachats. En face se dressaient une table bancale et un petit banc. La pièce sans fenêtre était éclairée par une unique lampe à huile. L'air sentait le rance et la rareté du mobilier donnait une détestable impression de nudité.

Richard marcha de long en large sous l'œil de Kahlan, assise sur le lit. La jeune femme semblait vaguement mal à l'aise.

— Ce que tu as fait tout à l'heure…, dit le Sourcier en se tournant vers elle. Je n'en crois toujours pas mes yeux et mes oreilles !

— Seul le résultat compte, fit Kahlan en se levant. Si je t'avais laissé agir, tu aurais risqué ta vie pour rien.

— Mais ces types pensent…

— Tu te soucies de leur opinion ?

— Non… mais…, balbutia Richard en s'empourprant.

— J'ai juré de protéger le Sourcier au péril de ma vie. Je ne reculerai devant rien pour tenir parole. Devant rien, entends-tu !

Troublé, Richard essaya de trouver les mots justes pour exprimer combien il était furieux – sans qu'elle imagine que c'était contre elle. Il avait failli s'engager dans un combat mortel. Il aurait suffi d'un mot pour que ça éclate. Revenir en arrière était atrocement difficile. La rage de tuer faisait encore bouillir son sang. Ayant du mal à comprendre la façon dont la colère balayait sa lucidité, il ne se sentait pas en mesure de l'expliquer à Kahlan. Mais plonger son regard dans ses yeux verts l'apaisait un peu…

— Richard, tu dois rester concentré sur ce qui importe.

— À savoir ?

— Darken Rahl ! C'est ça qui doit compter pour toi. Ces hommes, en bas, n'ont aucun intérêt. Le hasard les a mis sur notre chemin, voilà tout. Ne gaspille pas ton énergie à te soucier d'eux. Ta mission passe avant tout !

— Tu as raison… Désolé. Même si j'ai détesté ça, tu t'es montrée très courageuse, ce soir.

Kahlan l'enlaça, se blottit contre sa poitrine et le serra tendrement dans ses bras.

À cet instant, on frappa à la porte. Après s'être assuré qu'il s'agissait bien de William, Richard ouvrit. L'aubergiste et son fils entrèrent, portant Chase, et l'allongèrent délicatement sur le sol. Quand le jeune garçon, un adolescent dégingandé, posa les yeux sur Kahlan, il en tomba instantanément amoureux. S'il comprit cette réaction, Richard l'apprécia très modérément.

— Mon fils, Randy, annonça William.

Les yeux rivés sur Kahlan, le pauvre Randy semblait hypnotisé.

William essuya son crâne rasé luisant de pluie avec le chiffon qu'il portait sur l'épaule. Richard remarqua qu'il mâchouillait toujours son cure-dent.

— Mon garçon, tu ne m'avais pas dit qu'un de tes amis était Dell Brandstone.

— Où est le problème ?

— Il n'y en a aucun en ce qui me concerne. Chase et moi ne sommes pas d'accord sur tout, mais c'est un type bien et il ne m'a jamais fait d'ennuis. Quand il est en mission dans le coin, il lui arrive de descendre ici. Mais les clients, en bas, s'ils savaient qu'il est là, se feraient une joie de le tailler en pièces.

— Enfin, d'essayer…, corrigea Richard.

— Bon, allons chercher l'autre, dit William avec un petit sourire.

Dès qu'ils furent partis, Richard tendit deux pièces d'argent à Kahlan.

— Quand ils reviendront, donne une pièce au garçon pour qu'il conduise nos chevaux à l'écurie. S'il accepte de veiller sur eux toute la nuit, et de les préparer à partir dès l'aube, dis-lui qu'il aura la deuxième.

— Et tu crois qu'il acceptera ?

— Ne t'en fais pas, il te suffira de demander ! Et de sourire…

William revint, lesté de Zedd. Randy le suivait, portant l'essentiel du paquetage de Richard et Kahlan. Son père posa le vieil homme près de Chase, jeta un regard à Richard et se tourna vers son fils.

— Randy, va chercher une cuvette et un broc d'eau. Et une serviette. Propre, s'il te plaît ! Cette jeune dame aimerait sans doute se rafraîchir.

Randy sortit en trombe de la chambre, tout heureux d'être utile à l'élue de son cœur. William retira le cure-dent de sa bouche et regarda Richard.

— Tes deux amis sont dans un sale état… Je ne chercherai pas à savoir ce qui leur est arrivé. C'est le genre de question qu'un type malin élude, et tu ne m'as pas l'air d'un crétin. Il n'y a pas de guérisseur dans le coin, mais je connais une femme qui pourrait vous

aider. Elle s'appelle Adie et on la surnomme la dame des ossements. Beaucoup de gens ont peur d'elle. Les types d'en bas ne s'approcheraient pour rien au monde de sa maison.

— Pourquoi ? demanda Richard, se souvenant que Chase lui avait parlé d'Adie comme d'une amie.

— Parce qu'ils sont superstitieux. Ils pensent qu'Adie porte malheur. De plus, elle vit près de la frontière. Selon ces hommes, les gens qu'elle n'aime pas ont la fâcheuse habitude de tomber raides morts. Attention, je ne dis pas que c'est vrai ! En fait, je n'en crois pas un mot. Pour moi, tout se passe dans l'imagination de ces idiots. Adie n'est pas une guérisseuse, mais elle a aidé des gens de ma connaissance. Qui sait, elle pourra peut-être quelque chose pour tes amis. Il y a intérêt, parce qu'ils ne résisteront plus longtemps si on les laisse comme ça.

— Et comment trouver cette dame des ossements ? demanda Richard en se passant une main dans les cheveux.

— Devant l'écurie, il faut suivre la piste qui part sur la gauche. Il y en a à peu près pour quatre heures de cheval.

— Et pourquoi vous donnez-vous tant de mal pour nous ? lança Richard, méfiant.

— Disons que j'aide le garde-frontière, répondit William en croisant les bras. Grâce à lui, les clients indésirables ne se montrent plus chez moi. En outre, ses hommes et lui dépensent pas mal d'argent ici et dans mon épicerie. S'il s'en sort, dites-lui bien que j'ai contribué à lui sauver la vie. Il sera vexé comme un pou !

Richard sourit, car il comprenait le raisonnement de l'aubergiste. Chase détestait qu'on l'aide ! Décidément, William le connaissait bien.

— Je m'assurerai qu'il le sache, n'ayez crainte. (William s'épanouit.) À présent, passons à la dame des ossements. Si elle vit seule près de la frontière, elle appréciera sûrement que je lui propose quelque chose en échange de son soutien. Pourriez-vous me préparer un assortiment de vivres pour elle ?

— Bien sûr… Je suis un fournisseur officiel, rémunéré par les gens de Hartland. Bien entendu, le Conseil, une association de voleurs, me reprend presque tout en impôts. Si tu travailles pour le gouvernement, j'inscrirai ça sur mon livre de comptes, et tu n'auras rien à payer.

— Je travaille pour le gouvernement…

Randy revint avec une cuvette, un broc et une cargaison de serviettes. Kahlan lui donna une pièce d'argent et lui demanda de s'occuper des chevaux. Après avoir consulté son père du regard, le garçon accepta.

— Dites-moi lequel est le vôtre, fit-il avec un grand sourire, et il aura droit à des soins spéciaux.

— Ils sont tous à moi, répondit Kahlan. Traite-les bien, car ma vie dépend d'eux.

— Comptez sur moi ! lança Randy, soudain très sérieux. (Ne sachant que faire de ses mains, il décida de les fourrer dans ses poches.) Je ne laisserai personne les approcher… (Il recula vers la porte et ajouta, juste avant de sortir :) Ma dame, je ne crois pas un mot de ce que ces types, en bas, racontent sur vous. Et sachez que je le leur ai dit !

— Merci, fit Kahlan sans pouvoir s'empêcher de sourire. Mais je ne veux pas que tu prennes des risques à cause de moi. Tiens-toi à l'écart de ces hommes, je t'en prie. Et ne leur raconte pas que tu m'as parlé, ça les inciterait à s'enhardir.

Randy hocha la tête et s'en fut sur un dernier sourire. William le regarda partir avec de grands yeux indulgents.

— Rester ici et épouser mon fils ne vous tente pas, je suppose ? dit-il en se tournant vers Kahlan. Avoir une femme lui ferait sacrément du bien !

Un éclair de panique et de chagrin passant dans ses yeux, Kahlan s'assit sur le lit et baissa la tête.

— Je plaisantais, s'excusa William. (Il regarda Richard.) Je vais vous monter un dîner. Des pommes de terre et de la viande…

— De la viande ? répéta Richard, méfiant.

— Ne t'inquiète pas, je ne prendrais pas le risque de servir de la barbaque à ces hommes. Ils seraient capables de me pendre haut et court !

L'aubergiste s'éclipsa. Il revint quelques minutes plus tard et posa deux assiettes fumantes sur la table.

— Merci de votre aide, dit Richard.

— De rien, mon garçon. Tout sera noté dans mon livre de comptes. Demain matin, je te l'apporterai pour que tu le signes. À Hartland, quelqu'un reconnaîtra-t-il ton paraphe ?

— Sans aucun doute ! Je m'appelle Richard Cypher. Mon frère est le Premier Conseiller.

William blêmit.

— Je suis navré ! Pas que ton… votre… frère soit le Premier Conseiller, bien sûr. Mais si j'avais su, je vous aurais mieux accueillis… Voulez-vous dormir chez moi ? La maison n'est pas terrible, mais ce sera toujours mieux qu'ici. Je vais y transporter vos affaires…

— William, ça ira très bien comme ça. (Richard approcha de l'aubergiste, qui n'en menait pas large, et lui posa une main sur l'épaule.) C'est mon frère le Premier Conseiller, pas moi… La chambre est très bien. Tout me convient.

— C’est vrai ? Sans blague ? Vous n’allez pas m’envoyer l’armée, hein ?

— Votre aide nous a été précieuse, William. Et je n’ai rien à voir avec l’armée.

— Ça m’étonnerait, pour quelqu’un qui voyage avec le chef des gardes-frontière.

— C’est un ami à moi. Depuis des années… Le vieil homme aussi. Des amis, et rien de plus !

— Alors, si j’ajoutais deux chambres de plus sur mon livre de comptes ? Après tout, personne ne peut savoir que vous avez tous séjourné dans la même.

Richard tapota le dos de l’aubergiste et ne cessa pas de sourire.

— Ce serait malhonnête. Je ne signerais pas une chose pareille.

William soupira puis sourit.

— Vous êtes bien un ami de Chase ! À présent, je n’ai plus de doutes. Depuis que je le connais, je n’ai jamais réussi à le convaincre de trafiquer un peu les comptes !

Richard glissa quelques pièces d’argent dans la main de l’aubergiste.

— Mais ça, vous l’avez bien gagné… J’apprécie ce que vous faites pour nous. À ce propos, j’aimerais que vous coupiez votre bière avec de l’eau, ce soir. Les hommes saouls ont tendance à mourir trop facilement… (William acquiesça.) Vous avez des clients dangereux, mon ami…

L’aubergiste étudia Richard, jeta un coup d’œil à Kahlan, puis s’intéressa de nouveau au Sourcier.

— Cette nuit, surtout…, souffla-t-il.

— Si quelqu’un essaie de passer cette porte, je le tuerai sans sommation ! dit Richard.

— Je vais voir ce que je peux faire pour que ça n’arrive pas… Et tant pis si je dois cogner quelques têtes les unes contre les autres ! Mangez avant que ça refroidisse. Et Richard Cypher, protégez bien votre compagne. La tête qu’elle porte sur ses épaules est rudement bien remplie. (Il fit un clin d’œil à Kahlan.) Et sacrément jolie, aussi !

— William, encore une chose…, dit Richard. La frontière faiblit. Elle disparaîtra dans quelques semaines. Soyez très prudent.

La main sur la poignée de la porte, l’aubergiste prit une grande inspiration qui fit saillir les muscles de sa poitrine.

— Je crois que le Conseil a choisi pour chef le mauvais frère. Mais ces gens-là ne cherchent pas le pouvoir pour agir intelligemment. Je viendrai vous réveiller demain matin, dès l’aube, quand il n’y aura plus de danger.

William parti, Richard et Kahlan s’assirent sur le petit banc et mangèrent en silence. Leur chambre était au fond du bâtiment, loin de

la salle commune, et on n'y entendait presque pas de bruit, à part un murmure lointain. La nourriture se révéla meilleure que prévu. Ou Richard était-il affamé au point de ne plus faire la différence ?

Le lit l'attirait irrésistiblement et Kahlan s'en aperçut.

— Tu as dormi moins de deux heures hier, dit-elle. Je prendrai le premier tour de garde. Si les brutes d'en bas décident de monter, ce sera au milieu de la nuit, car il leur faudra bien ça pour se donner du cœur au ventre. Si ces types viennent, il vaudra mieux que tu sois reposé.

— Tu crois plus facile de tuer des gens après avoir dormi ?

Richard fut immédiatement navré de sa remarque agressive. Penaud, il s'avisa qu'il brandissait sa fourchette comme si c'était une épée.

— Je ne voulais pas dire ça… Si tu es fatigué, tu risques de te défendre mal et d'être blessé. J'ai peur pour toi…

Du bout de sa fourchette, Kahlan poussa une pomme de terre au milieu de son assiette.

— Richard, continua-t-elle dans un murmure, je suis désolée que tu sois impliqué dans tout ça. Je voudrais tellement que tu ne sois pas obligé de tuer… Comme ces hommes, en bas… J'ai agi pour te protéger, tout à l'heure, mais aussi pour que tu ne sois pas contraint de verser le sang.

Le Sourcier fut bouleversé de voir son amie si triste.

— Je n'aurais manqué ce voyage pour rien au monde, dit-il en lui flanquant un petit coup d'épaule amical. Une sacrée bonne occasion d'être avec mes amis !

Kahlan sourit et posa un instant la tête contre son épaule avant de manger sa pomme de terre.

— Richard, pourquoi m'as-tu chargée de demander à Randy de s'occuper des chevaux ?

— L'efficacité ! Tu dis que seul le résultat compte. Ce pauvre garçon se meurt d'amour pour toi, ça crève les yeux. Comme c'est toi qui le lui as demandé, il veillera bien mieux sur nos montures. (Kahlan le regarda, incrédule.) Tu fais cet effet aux hommes, crois-moi sur parole !

Le sourire de Kahlan perdit de son éclat et une étrange mélancolie passa dans son regard. Conscient d'approcher ses secrets de trop près, Richard n'insista pas.

Quand ils eurent fini de manger, Kahlan se leva, approcha de la cuvette, y trempa une serviette et alla s'agenouiller près de Zedd. Après lui avoir tendrement lavé le visage, elle leva les yeux sur Richard.

— Son état est stationnaire… Laisse-moi monter la garde et repose-toi !

Le Sourcier capitula. Il s'allongea sur le lit et s'endormit comme une masse.

Au milieu de la nuit, Kahlan le réveilla pour qu'il prenne le relais. Alors qu'elle s'assoupissait, il s'aspergea le front d'eau froide pour s'éclaircir les idées. Puis il s'assit sur le banc, tous les sens en alerte.

Pour chasser un mauvais goût, dans sa bouche, il mastiqua un petit morceau de fruit sec.

Une heure avant le lever du soleil, on frappa à la porte.

— Richard, appela une voix étouffée. C'est William. Ouvrez-moi. Nous avons un problème !

Chapitre 16

Pendant que Richard déverrouillait la porte, Kahlan se leva d'un bond en frottant ses yeux encore lourds de sommeil. Puis elle dégaina son couteau.

Le souffle court, William entra et referma aussitôt. De la sueur ruisselait sur son front.

— Que se passe-t-il ? demanda Richard.

— Tout était tranquille…, haleta l'aubergiste. Mais il y a quelques minutes, ces deux gars sont arrivés… On aurait dit qu'ils jaillissaient de nulle part ! Des grands types blonds avec des cous de taureau. De splendides gaillards armés jusqu'aux dents ! Le genre d'hommes dont on évite le regard !

Richard se tourna vers Kahlan. Comme lui, elle n'avait aucun doute sur l'identité des deux types. À l'évidence, les ennuis que Zedd avait envoyés au deuxième *quatuor* n'avaient pas suffi.

— Deux hommes ? répéta Richard. Vous êtes sûr qu'il n'y en avait pas plus ?

— Je n'en ai vu que deux, et ça m'a largement suffi. L'un d'eux était dans un sale état. Un bras en écharpe et l'autre couvert de marques de griffes. Mais ça ne semblait pas le déranger outre mesure. Bon, ils sont arrivés, et ils ont posé des questions sur une femme qui ressemble beaucoup à votre compagne, maître Richard. Sauf qu'elle ne porte pas la robe blanche qu'ils m'ont décrite. Ils se sont engagés dans l'escalier, mais une querelle a éclaté dans la salle au sujet de qui allait faire quoi avec votre jeune dame. Notre ami le rouquin a proprement égorgé le type au bras en écharpe. Alors, l'autre a étripé en un clin d'œil un tas de mes chers clients. Je n'ai jamais vu un truc pareil ! Ensuite, il s'est volatilisé, juste comme ça ! En bas, il y a du sang partout.

» Les clients survivants se disputent pour savoir qui sera le premier à… (Il regarda Kahlan et n'acheva pas sa phrase.) Randy va amener vos chevaux derrière l'auberge. Vous devez partir sur-le-champ ! Allez chez Adie. Le soleil se lèvera dans une heure, donc vous ne risquez rien des chiens. Mais il faut vous dépêcher !

Richard se chargea des jambes de Chase et William le prit par les épaules. Ils passèrent par l'escalier de service et débouchèrent dans une ruelle obscure. Sous la pluie, la lumière des lampes, filtrant des fenêtres, conférait une aura jaunâtre aux silhouettes noires des

chevaux. Randy les attendait, l'air inquiet. Ils déposèrent Chase sur une civière et remontèrent aussi vite que possible. William souleva Zedd du sol pendant que Richard et Kahlan enfilaient leurs manteaux et récupéraient leur paquetage. William en tête, ils dévalèrent les marches.

La porte franchie, ils faillirent trébucher sur Randy, assommé pour le compte. Richard leva les yeux juste à temps pour voir le rouquin lui bondir dessus. Il recula, la lame d'un couteau frôlant son visage, et l'agresseur, emporté par son élan, s'étala tête la première dans la boue. Il se releva à une vitesse étonnante, puis se pétrifia, la pointe de l'Épée de Vérité à un pouce de la gorge.

Le duel s'engagea. Après quelques passes d'armes, Richard fit tourner la poignée de son épée dans sa main et, du plat de la lame, frappa son adversaire à la tempe. Le rouquin retomba dans la boue et y resta.

Pendant que William installait Zedd sur la civière libre, Kahlan retourna Randy sur le dos. Un œil au beurre noir, le garçon grogna quand il sentit les gouttes de pluie s'écraser sur son visage. Puis il reconnut la jeune femme – de son bon œil – et lui sourit. Soulagée qu'il ne soit pas gravement blessé, elle le serra dans ses bras et l'aida à se relever.

— Il m'a pris par surprise, dit Randy. Désolé…

— Tu es un garçon très courageux, fit Kahlan, inutile de t'excuser. Et merci de nous avoir aidés. Vous aussi, William.

L'aubergiste accueillit le compliment d'un sourire.

Ils étendirent des couvertures sur Chase et Zedd, puis ajoutèrent la toile goudronnée. Les vivres pour Adie, annonça William, étaient déjà sur le cheval de Chase. Richard et Kahlan montèrent en selle.

— Paiement à la livraison, comme promis ! dit la jeune femme en lançant une pièce d'argent à Randy.

Il l'attrapa au vol et sourit.

Richard se pencha, tapa dans la main du garçon, le remercia, et se tourna vers son père, l'air pas commode du tout.

— William, je veux que vous notiez tout dans votre livre de comptes. Y compris les dégâts, le temps que vous nous avez consacré et même les pierres tombales de vos clients ! Ajoutez une somme rondelette pour nous avoir sauvé la vie ! Si le Conseil joue les grigous, rappelez-lui que le frère du Premier Conseiller vous doit une fière chandelle. Si ça ne suffit pas, dites que Richard Cypher en personne aura la tête du mauvais payeur et qu'il la plantera sur une pique au milieu de la pelouse de son frère !

William éclata d'un rire tonitruant qui couvrit le bruit de la pluie. Richard tira sur les rênes de son cheval, impatient, et désigna le

rouquin évanoui dans la boue.

— Je n'ai pas tué ce salopard parce qu'il a involontairement sauvé Kahlan en égorgeant une canaille encore pire que lui. Mais il reste coupable de meurtre et de tentative de viol. À votre place, je le pendrais avant qu'il se réveille.

— À vos ordres ! lança William.

— N'oubliez pas ce que j'ai dit à propos de la frontière. Il y aura du danger. Soyez prudent.

William soutint le regard de Richard.

— Nous n'oublierons pas, dit-il en posant une main sur l'épaule de son fils. (Un sourire flotta sur ses lèvres.) Longue vie au Sourcier !

Richard sursauta, surpris, puis sourit à son tour, sa fureur un peu apaisée.

— Hier soir, dit-il, j'ai pensé que vous n'étiez pas du genre sournois. Je vois que je me trompais !

Le Sourcier et sa compagne relevèrent leurs capuches et partirent aussi vite que le leur permettaient les civières.

La pluie noya rapidement les lumières de Havre du Sud, laissant les voyageurs se frayer un chemin dans les ténèbres. Entraînés par Chase, les chevaux n'avaient aucun problème à s'adapter à ces conditions difficiles. L'aube mit une éternité à se lever, la lumière du soleil ne dissipant pas tout à fait l'obscurité. Une matinée entre chien et loup, très adaptée à l'humeur morose de Richard. Par bonheur, la pluie avait un peu douché sa rage.

Les deux jeunes gens savaient que le dernier survivant du *quatuor* rôdait dans le coin. Tôt ou tard, il repasserait à l'attaque. Ignorer quand les minait !

Richard pensait aussi sans cesse au diagnostic de William sur Chase et Zedd. *« Ils ne résisteront plus longtemps… »* Si Adie ne pouvait rien pour eux, que devrait-il faire ? Sans soins, ses deux amis étaient condamnés. Mais comment imaginer un monde sans Zedd ? Privé de ses « trucs », de son aide et de son réconfort, l'univers n'aurait plus aucun intérêt. À cette seule idée, Richard sentait une boule se former dans sa gorge. Mais Zedd lui aurait dit de ne pas s'inquiéter de ce qui risquait de se passer. Seul comptait ce qui était déjà arrivé !

Hélas, ça ne valait guère mieux. Le père de Richard était mort et Darken Rahl aurait bientôt les trois boîtes en sa possession. Les deux meilleurs amis du Sourcier agonisaient, et il voyageait en compagnie d'une femme qui faisait battre son cœur mais qu'il n'avait pas le droit d'aimer. De plus, elle ne semblait toujours pas disposée à lui révéler ses secrets.

Kahlan livrait un incessant combat intérieur à ce sujet. Chaque fois qu'il se sentait plus proche d'elle, il lisait du chagrin et de la peur dans

ses yeux. Bientôt, ils arriveraient dans les Contrées du Milieu, où les gens savaient tout sur elle. Mais il voulait apprendre la vérité de sa bouche, pas de celle d'un étranger. Si elle ne se décidait pas à parler, il devrait la harceler de questions. Que ce soit ou non dans sa nature, il n'aurait pas le choix.

Perdu dans ses pensées, Richard ne s'aperçut pas qu'ils chevauchaient depuis près de quatre heures.

La forêt était gorgée de pluie et les arbres, dans le brouillard, ressemblaient à des silhouettes noires menaçantes. Sur leurs troncs, la mousse prospérait sans vergogne. Elle envahissait l'écorce des végétaux et formait à leurs pieds de grands cercles verts et spongieux. Sur les rochers, le lichen était d'un jaune brillant. Ailleurs, il tirait sur le marron…

Par endroits, de l'eau transformait pour un temps la piste en ruisseau où la civière de Zedd s'enfonçait un peu. Les grosses pierres et les racines, sur les passages les plus accidentés, provoquaient des cahots qui envoyaient valser de gauche à droite la tête du vieil homme.

Richard sentit soudain la délicieuse odeur du bois en train de brûler. Du bouleau, sans aucun doute…

Autour d'eux, le paysage avait insensiblement changé. Il paraissait identique. Pourtant, il était subtilement différent. Désormais, la pluie semblait tomber sur la forêt avec une sorte de… révérence. Dans ces lieux à l'atmosphère étrangement sacrée, Richard se sentait comme un intrus qui ose troubler une antique quiétude. Il aurait voulu s'en ouvrir à Kahlan, mais parler lui paraissait un sacrilège. À présent, il comprenait pourquoi les brutes de l'auberge ne s'aventuraient pas ici. Leur grossièreté d'âme et d'esprit aurait été une sorte de blasphème.

Ils arrivèrent devant une maison si bien intégrée dans le paysage qu'on la distinguait à peine. Une colonne de fumée – le bois de bouleau ! – sortait de sa cheminée pour se mêler au brouillard environnant. De la même couleur que les arbres, les rondins battus par les intempéries qui la composaient ne gâchaient en rien le paysage. C'était à peine s'ils semblaient peser sur le sol ! Entourée d'arbres qui la protégeaient, la maison paraissait avoir poussé dans la forêt plus qu'y avoir été bâtie. Cela valait aussi pour le toit, simplement couvert de fougères. Quant au porche, abrité par la pente de la toiture, il permettait tout juste à deux ou trois personnes de s'y tenir en même temps. Richard aperçut deux fenêtres carrées – une sur la façade et l'autre sur le côté droit de la maison – et aucune n'avait de rideau.

Devant la vieille maison, des fougères s'inclinaient au rythme des gouttes de pluie qui tombaient des arbres. Avec l'humidité et le brouillard, leur couleur vert pâle caractéristique brillait d'une étonnante manière. Un petit chemin serpentait dans cette végétation.

Une vieille femme était campée devant la maison. Plus grande que Kahlan, elle n'atteignait cependant pas la taille de Richard. Sa robe ocre à la coupe toute simple était imprimée de motifs rouge et jaune et portait au col de discrets ornements. Ses cheveux poivre et sel, fins et droits, la raie au milieu, étaient coupés au carré au niveau de ses mâchoires puissantes. Sur son visage buriné, l'âge n'était pas parvenu à effacer son incontestable beauté. Elle s'appuyait sur une béquille, car il lui manquait un pied.

Parvenu devant elle, Richard tira sur les rênes de son cheval.

Il s'aperçut que les yeux de la femme étaient uniformément blancs.

— Je suis Adie. Qui êtes-vous ?

La voix de gorge de la vieille femme, dure et râpeuse, fit courir un frisson le long de l'échine de Richard.

— Quatre amis, répondit-il avec un respect marqué – en forçant le ton pour couvrir le crépitement de la pluie.

Adie plissa le front puis retira la béquille de sous son bras et posa les deux mains dessus, s'y appuyant de tout son poids. Ses lèvres fines dessinèrent l'ombre d'un sourire.

— Un ami, croassa-t-elle, et trois personnes très dangereuses. Adie décidera si ce sont aussi des amis…

Elle hocha la tête, comme si elle acquiesçait à ses propres paroles.

Richard et Kahlan se regardèrent du coin de l'œil. Le jeune homme se sentit soudain mal à l'aise d'être perché sur son cheval, comme si regarder Adie de haut suggérait qu'il ne la respectait pas. Il mit pied à terre et Kahlan fit de même. Tenant toujours les rênes de sa monture, il vint se placer devant le poitrail de la bête, Kahlan à ses côtés.

— Je m'appelle Richard Cypher. Et voilà mon amie, Kahlan Amnell.

La vieille femme le dévisagea longuement de ses yeux blancs. Pouvait-elle voir ? Peut-être, mais le Sourcier aurait été bien en peine de dire comment c'était possible.

Adie se tourna vers Kahlan et croassa quelques mots dans un langage inconnu de Richard. La jeune femme soutint le regard de son interlocutrice et inclina imperceptiblement la tête.

Adie venait de la saluer ! Et avec une grande révérence, qui plus est. N'ayant pas reconnu les mots *Kahlan* ou *Amnell*, Richard comprit, non sans un frisson, qu'Adie s'était adressée à son amie en utilisant un titre honorifique.

Il connaissait Kahlan depuis assez longtemps pour déterminer, à sa posture – le dos bien droit et la tête levée – qu'elle était sur ses gardes. Et pas qu'un peu ! À sa place, un chat aurait eu le dos rond et tous les poils hérissés ! Les deux femmes se toisèrent un long moment, ayant pour un temps oublié les barrières de l'âge. Elles s'évaluaient selon des

critères qui échappaient à Richard. Mais une chose était claire à ses yeux : Adie pouvait leur nuire et l'épée ne lui serait d'aucun secours contre elle.

La dame des ossements se tourna enfin vers lui.

— Dis à voix haute ce que tu me veux, Richard Cypher.

— Nous avons besoin de votre aide.

— C'est la vérité, fit Adie en hochant la tête.

— Nos deux amis sont blessés. Le plus jeune, Dell Brandstone, m'a raconté qu'il était votre ami.

— C'est la vérité, répéta Adie.

— Un autre homme, à Havre du Sud, nous a dit que vous pourriez nous aider. En remerciement, nous vous avons apporté des vivres. Il nous semblait normal de vous offrir quelque chose…

— Un mensonge ! cria Adie en martelant le sol avec sa béquille.

Richard et Kahlan reculèrent un peu.

— C'est la vérité, fit le Sourcier, désorienté. Les vivres sont là. (Il désigna le cheval de Chase.) Nous jugions normal de…

— Un mensonge ! coupa Adie.

Richard croisa les bras, à bout de patience. Pendant que ses amis agonisaient, il jouait à de stupides charades avec une vieille folle !

— Qu'est-ce qui est un mensonge ?

— Le « nous ». (Elle tapa de nouveau avec sa béquille.) C'est toi qui as eu l'idée de m'offrir des vivres. Toi, et encore toi, qui jugeais ça normal. Pas toi et Kahlan. « Nous » est un mensonge. « Je » est la vérité.

Richard décroisa les bras et les laissa tomber le long de ses flancs.

— Quelle importance ? « Je », « nous », c'est du pareil au même.

— L'un est un mensonge, et l'autre la vérité. Peut-il exister une plus grande différence ?

Richard croisa de nouveau les bras.

— Quand Chase vous raconte ses aventures, il doit passer un fichu mauvais quart d'heure !

— C'est la vérité, admit Adie avec un sourire. (Elle se pencha en avant et agita la main.) Fais entrer tes amis.

Elle se retourna, glissa la béquille sous son bras et se dirigea vers la maison. Richard et Kahlan commencèrent par Chase. Ils enlevèrent les couvertures, puis elle le prit par les pieds et lui se chargea de la moitié la plus lourde.

Dès qu'ils eurent passé la porte, Richard comprit d'où venait le surnom d'Adie.

Les murs sombres étaient couverts d'ossements ! L'un d'eux était entièrement occupé par des étagères chargées de crânes d'animaux que Richard ne reconnut pas. Mais la plupart étaient effrayants, avec de longues défenses incurvées. Au moins, pensa-t-il, il n'y avait pas de

têtes humaines.

Certains os formaient des colliers. D'autres étaient recyclés en objets utilitaires décorés de plumes ou de perles et entourés de grands ronds à la craie dessinés sur les murs. Dans les coins de la pièce, de petites montagnes d'os s'entassaient négligemment. Ceux qui avaient droit aux murs étaient soigneusement exposés, avec assez d'espace entre eux pour mettre chacun en valeur. Sur le manteau de la cheminée trônait une côte aussi grosse que son bras. Longue d'environ six pieds, elle était couverte d'inscriptions que le jeune homme n'identifia pas. Avec autant d'os alentour, il eut vite le sentiment d'être dans le ventre d'une énorme bête morte…

Tandis que Richard regardait autour de lui, ils posèrent délicatement Chase sur le sol.

Les deux jeunes gens étaient trempés comme des soupes. Quand Adie se campa au-dessus de Chase, elle se révéla aussi sèche que les os de sa collection. Après être restée sous la pluie, cette fichue bonne femme n'avait pas un poil de mouillé ! Richard se demanda s'il avait eu raison de venir ici. Si Chase ne lui avait pas assuré qu'Adie était son amie, il aurait volontiers levé le camp.

— Je vais chercher Zedd, dit-il à Kahlan.

Mais c'était davantage une question qu'une affirmation.

— Je porterai nos affaires et les cadeaux, répondit la jeune femme avec un regard soupçonneux pour Adie.

Quelques minutes plus tard, Richard étendit son vieil ami à côté de Chase. Puis Kahlan et lui disposèrent les cadeaux sur la table. Ensuite, ils se tinrent immobiles près des deux blessés, sans pouvoir s'empêcher de regarder les ossements, derrière Adie.

— Qui est celui-là ? demanda-t-elle en désignant Zedd.

— Zeddicus Zu'l Zorander, mon ami, répondit Richard.

— Un sorcier ! cria Adie.

— Mon ami ! répéta Richard, furieux.

Adie riva ses yeux blancs dans ceux du Sourcier. Sans soins, Zedd allait mourir, et Richard n'entendait pas qu'une horreur pareille se produise.

Adie se pencha en avant et posa sa main ridée sur le ventre du jeune homme. Bien que surpris, il ne broncha pas quand elle décrivit de petits cercles avec sa paume, comme si elle cherchait quelque chose. Puis elle retira sa main et la plaça sur celle qui tenait la béquille.

— La juste colère d'un Sourcier, dit-elle avec un petit sourire. (Elle tourna la tête vers Kahlan.) Tu n'as rien à craindre de lui, mon enfant. C'est la colère de la vérité. Celle des dents ! Les gens de bien n'ont aucune raison de la redouter.

Prenant appui sur sa béquille, elle approcha de Kahlan et répéta la

procédure sur elle. Quand ce fut terminé, elle regarda Richard.

— Elle a la flamme ! Et la colère brûle aussi en elle. Mais c'est celle de la langue. Il faut t'en méfier. Tout le monde doit prendre garde. Si elle l'extériorise, ce sera très dangereux.

— Je déteste les énigmes, dit Richard avec un regard noir pour la vieille femme. Elles laissent trop de place aux mauvaises interprétations. Si vous voulez me dire quelque chose, n'y allez pas par quatre chemins.

— Une question, alors ? fit Adie, malicieuse. Qu'est-ce qui est le plus fort, les dents ou la langue ?

— La réponse évidente, c'est les dents. Donc, je choisis la langue.

— Parfois, la tienne bouge alors qu'elle ne devrait pas, le réprimanda Adie. Assure-toi qu'elle reste tranquille !

Embarrassé, Richard ne dit rien.

— Tu saisis, maintenant ?

— Non.

— La colère des dents est celle du contact. La violence physique. Le combat. La magie de l'Épée est celle des dents. Elle déchire. Elle éventre. La colère de la langue n'a pas besoin de contact, mais sa force est exactement la même. Et elle tranche aussi rapidement !

— Je ne suis pas sûr de comprendre, avoua Richard.

Adie tendit une main vers lui, ses longs doigts se posant sur son épaule. Alors, des images explosèrent dans sa tête. Une vision, ou plutôt un souvenir de la nuit précédente.

Il revit le rouquin, à l'auberge. Lui-même était près de Kahlan et tous ces types attendaient une occasion d'attaquer. La main sur la garde de son épée, Richard était prêt à déchaîner assez de violence pour les arrêter, certain que seul le sang résoudrait la crise. Puis il revit Kahlan parler à la brute et calmer aussi les autres, les empêchant de passer à l'action par la seule force de ses paroles. Enfin, il la vit passer sa langue sur ses lèvres, s'exprimant encore, bien que muettement.

Elle avait vidé ces hommes de leur flamme. Désarmé une bande de débauchés sans même les toucher. Tout ce que l'épée était incapable de faire !

Alors, il commença à comprendre ce que voulait dire Adie.

Kahlan saisit le poignet de la vieille femme et écarta ses doigts de l'épaule du Sourcier. Ses yeux brillaient de colère, et Adie ne fut pas la dernière à le remarquer.

— J'ai juré de protéger le Sourcier, dit Kahlan. Et je ne sais pas ce que vous étiez en train de faire… Pardonnez-moi si ma réaction est excessive. Je ne voulais pas vous offenser, mais si je n'accomplis pas ma mission, je ne pourrai plus jamais me regarder en face. L'enjeu est si élevé !

Adie baissa les yeux sur la main qui serrait toujours son poignet.

— Je comprends, mon enfant. Pardonne-moi de t'avoir causé de l'inquiétude pour rien…

Kahlan ne lâcha pas tout de suite le poignet d'Adie, histoire de bien se faire comprendre.

Quand sa main fut libérée, la vieille femme la posa sur sa béquille et se tourna vers Richard.

— La langue et les dents travaillent ensemble. C'est pareil pour la magie. Tu contrôles la magie de l'épée – celle des dents. Mais ça te confère aussi la magie de la langue. Qui fonctionne parce que tu la soutiens avec ton épée ! (Elle tourna lentement la tête vers Kahlan.) Tu as les deux, mon enfant. Les dents et la langue. Tu les utilises ensemble, l'une soutenant l'autre.

— Et la magie d'un sorcier, c'est quoi, exactement ? demanda Richard.

Adie réfléchit un peu.

— Il y a beaucoup de formes de magie, en plus des dents et de la langue. Les sorciers les maîtrisent toutes, à part celle du royaume des morts. Et ils n'hésitent jamais à les utiliser. (Elle regarda Zedd.) C'est un gaillard très dangereux…

— Avec moi, il a toujours été gentil et compréhensif. Un homme de bien.

— Oui. Mais il est également très dangereux.

Richard préféra changer de sujet.

— Et Darken Rahl, le connaissez-vous ? Quelle forme de magie peut-il utiliser ?

— Oh, oui, je le connais ! croassa Adie. Il dispose de toutes les formes de magie accessibles à un sorcier, et de celles qui sont hors de sa portée. Darken Rahl peut recourir à la magie du royaume des morts !

Richard frissonna. Il aurait voulu demander à Adie quelle magie elle contrôlait, mais quelque chose lui souffla qu'il valait mieux s'en abstenir.

La dame des ossements se tourna de nouveau vers Kahlan.

— Sache-le, mon enfant, tu maîtrises le vrai pouvoir de la langue. Tu ne le connais pas, mais si tu le laissais se déchaîner, ce serait terrible.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, souffla Kahlan, tendue à craquer.

— C'est la vérité… (Adie posa une main sur l'épaule de Kahlan et

l'attira vers elle.) Ta mère est morte avant que tu sois devenue une femme. Elle n'a pas pu t'enseigner cela.

— Et vous, que pouvez-vous m'apprendre ?

— Rien. Désolée, mais j'ignore comment ça fonctionne. Seule ta mère aurait pu te l'enseigner au moment où tu as atteint l'âge d'être une femme. Et ce savoir est perdu. Mais le pouvoir est toujours là. Prends garde ! Ton absence de formation ne l'empêchera pas de se manifester !

— Vous connaissiez ma mère ? demanda Kahlan d'une voix tremblante.

L'expression d'Adie s'adoucit.

— Je me souviens de votre nom de famille. Et de ses yeux verts, du genre qu'on n'oublie pas facilement. Tu as les mêmes. Lorsqu'elle te portait dans son ventre, je l'ai rencontrée.

— Elle avait une amulette, avec un petit os…, souffla Kahlan. Elle me l'a offerte quand j'étais enfant, et je l'ai gardée à mon cou jusqu'à… Dennee, celle que j'appelais ma sœur… À sa mort, j'ai enterré l'amulette avec elle. C'était son bijou préféré ! Et c'est vous, n'est-ce pas, qui l'aviez donné à ma mère ?

— Oui, mon enfant. Il devait protéger sa fille encore à naître, veiller sur son enfance, et l'aider à devenir forte, comme sa mère. Je vois que ce fut une réussite.

Kahlan enlaça Adie.

— Merci d'avoir aidé ma mère.

La vieille femme lâcha sa béquille d'une main et caressa le dos de Kahlan avec une réelle tendresse. Puis les deux femmes s'écartèrent l'une de l'autre.

Richard sauta sur l'ouverture qu'il attendait depuis un bon moment.

— Adie, dit-il, vous avez aidé Kahlan avant sa naissance. Continuez aujourd'hui ! Sa vie et celles d'une multitude d'innocents sont en jeu. Darken Rahl nous traque. Nous avons besoin de Chase et de Zedd. Je vous en prie, faites quelque chose pour eux. Et pour Kahlan.

Avec un petit sourire, Adie hocha la tête en écho à une pensée qu'elle ne jugea pas utile de formuler à voix haute.

— Zeddicus Zu'l Zorander a bien choisi son Sourcier. Heureusement pour toi, la patience ne compte pas parmi les qualités requises. Ne t'inquiète pas, mon garçon. Si je n'avais pas voulu les aider, je ne les aurais pas laissés entrer ici.

— Ça ne vous frappe peut-être pas, mais Zedd va très mal. Il respire à peine…

Les yeux blancs d'Adie le fixèrent avec une indulgence mêlée

d'irritation.

— Dis-moi, mon garçon, connais-tu le secret de Kahlan, celui qu'elle fait tout pour te cacher ?

Richard ne répondit rien et tenta de rester impassible.

Adie se tourna vers Kahlan.

— Mon enfant, connais-tu le secret qu'il te cache ? (Kahlan ne desserra pas les lèvres. Adie regarda de nouveau Richard.) Le sorcier se doute-t-il que tu lui dissimules quelque chose ? Non, bien sûr ! Et toi, que sais-tu de ses secrets ? Rien ! Trois aveugles… Hum, on dirait que j'ai une meilleure vue que vous.

Richard se demanda ce que Zedd pouvait lui cacher.

— Et lesquels de ces secrets connaissez-vous, Adie ? demanda-t-il.

— Seulement le sien, répondit la vieille femme en désignant Kahlan.

Richard dissimula son soulagement. Il avait été au bord de la panique.

— Tout le monde a des secrets, ma dame, dit-il, et le droit de les garder quand c'est nécessaire.

— C'est la vérité, Richard Cypher !

— À présent, à propos de mes amis ?

— Sais-tu comment les soigner ?

— Non. Sinon, je l'aurais déjà fait !

— Ton impatience te sera pardonnée, car il est légitime de s'inquiéter pour ceux qu'on aime. Donc, je ne te blâmerai pas. Mais rassure-toi, dès le moment où tu les as amenés ici, ils ont reçu de l'aide.

— Vraiment ? fit Richard, pris au dépourvu.

— Vraiment… Ils ont été assommés par des créatures du royaume des morts et il leur faudra du temps pour revenir à eux. Des jours, sans doute. Ne me demande pas combien, car je l'ignore. Mais ils sont déshydratés. Le manque d'eau risque de les tuer. Il faut les ranimer assez pour qu'ils boivent. Sache que ce n'est pas parce qu'il va plus mal que le sorcier respire ainsi. Tous ses collègues ont recours à cette méthode pour économiser des forces dans les moments difficiles. Ils se plongent dans un sommeil plus profond. À présent, je vais réveiller tes amis pour leur donner de l'eau. Tu ne pourras pas leur parler et ils ne te reconnaîtront pas, mais ça n'aura rien d'inquiétant. Va chercher le seau, dans le coin, là-bas !

Richard obéit puis aida Adie à s'asseoir en tailleur près de Zedd et de Chase. Sur un signe de la vieille femme, Kahlan prit place à côté d'elle. Richard fut ensuite chargé d'aller chercher un artefact sur une étagère.

Le « manche » de l'objet ressemblait fort à un fémur humain. D'une patine marron foncé, l'étrange instrument paraissait très ancien. Tout au long de l'os couraient des symboles inconnus de Richard. Au bout, de chaque côté de la partie ronde, étaient fixées deux calottes crâniennes très proprement découpées et couvertes de peau séchée. Au centre de chaque enveloppe de peau, un nœud évoquait vaguement un ombilic. À l'endroit où les bourses touchaient le bord de l'os pendaient des touffes de cheveux noirs épais tenues par des lacets semblables à ceux qui fermaient le col de la robe d'Adie. Les calottes crâniennes pouvaient être humaines. À l'intérieur, quelque chose émettait une sorte de cliquetis.

— Qu'est-ce qui produit ce bruit ? demanda Richard en tendant respectueusement l'artefact à la dame des ossements.

— Des yeux séchés, répondit Adie sans se tourner vers lui.

En incantant dans la langue qu'elle avait utilisée pour parler à Kahlan, Adie secoua doucement son gri-gri au-dessus des têtes de Zedd et de Chase. Kahlan baissa les yeux et se recueillit. Richard recula pour observer la scène.

Après une quinzaine de minutes, Adie lui fit signe d'approcher. Au même instant, Zedd s'assit en sursaut et ouvrit les yeux. Richard comprit que la dame des ossements voulait qu'il lui donne à boire. Quand il plaça la louche devant les lèvres de son ami, elle continua à psalmodier.

Richard fut ébahi de voir le vieil homme revenir à lui, même s'il ne pouvait pas parler et ignorait sûrement où il était.

Zedd but un demi-seau. Puis il se rallongea et ferma les yeux. Alors, Chase s'assit à son tour et engloutit l'autre moitié de l'eau.

Adie tendit l'artefact à Richard et lui demanda de le remettre à sa place. Puis elle lui ordonna d'aller chercher la pile d'os, dans le coin, et de la disposer moitié-moitié sur les corps de ses amis. Elle lui montra où placer chaque os selon une géométrie qu'elle seule comprenait. Quand il eut fini, Richard s'aperçut qu'elle lui avait fait dessiner sur la poitrine des deux hommes une sorte de roue de chariot dont le moyeu était centré sur leur cœur.

Adie le félicita d'avoir si bien travaillé. Comme elle avait sans cesse guidé sa main, il n'en éprouva guère de fierté.

— Tu sais cuisiner ? lui demanda-t-elle ensuite.

Richard se souvint de ce que Kahlan lui avait dit : sa soupe aux épices ressemblait beaucoup à la sienne, une preuve que leurs pays n'étaient pas si différents. Originaire des Contrées du Milieu, Adie apprécierait un plat qui lui rappellerait sa patrie.

— Faire une soupe aux épices pour vous serait un honneur… répondit le Sourcier.

— Formidable ! s'exclama la vieille femme, extatique. Je n'en ai

plus mangé de convenable depuis des années !

Richard alla s'asseoir à la table et entreprit de couper les légumes et de mélanger les épices. Une heure durant, tout en travaillant, il écouta les deux femmes se parler dans leur curieux langage. Des vieilles amies qui échangeaient des nouvelles de la maison, pensa-t-il, attendri et ravi.

Son humeur revenait au beau fixe. Quelqu'un de compétent s'était enfin occupé de Zedd et de Chase. Quel soulagement !

Quand il eut mis la soupe à cuire, soucieux de ne pas déranger les deux femmes – qui paraissaient s'amuser beaucoup – il proposa à Adie d'aller couper un peu de bois. L'idée parut excellente à la dame des ossements…

Richard sortit, enleva le croc de son cou, le glissa dans sa poche et retira sa chemise pour ne pas la tremper de sueur. Puis il fit le tour de la maison – en emportant son épée – et passa derrière, où étaient stockées les réserves de bois. Délaissant les branches de bouleau, facile à débiter, même pour une vieille femme, il sélectionna des rameaux d'érable – un excellent combustible, mais très dur sous la scie – et commença à les couper.

Autour de lui, la forêt était obscure mais ne semblait pas menaçante. Elle accueillait ses visiteurs, les enveloppant d'une tendresse protectrice. Pourtant, le dernier membre du *quatuor* ne devait pas être loin, lancé sur la piste de Kahlan.

Richard pensa à Michael et espéra qu'il allait bien. Son frère aîné ne savait rien de ce qu'il faisait et il s'inquiétait sans doute de son absence. Il aurait voulu passer le voir après leur visite chez Zedd, mais les événements en avaient décidé autrement. Rahl avait failli les capturer ! Mais n'avoir pas pu prévenir Michael le torturait. Quand la frontière disparaîtrait, même le Premier Conseiller ne serait pas à l'abri du danger.

Fatigué de scier, Richard prit une hache et débita les bûches. Utiliser ses muscles, sentir la sueur ruisseler dans son dos… Faire quelque chose qui lui vidait l'esprit le ravissait ! Et la pluie froide, sur sa peau brûlante, lui facilitait encore le travail. Pour s'amuser, il imagina la tête de Darken Rahl à la place d'une bûche et abattit sa hache avec une énergie renouvelée. Histoire de varier les plaisirs, il décida que la suivante était un garn. Et quand il tombait sur du bois particulièrement résistant, il évoquait la tête très antipathique du rouquin de l'auberge !

Kahlan sortit de la maison et lui demanda s'il voulait venir dîner. Surpris que le temps ait passé si vite, Richard alla tirer un seau d'eau au puits et se le vida dessus pour éliminer sa sueur. Puis il se sécha, remit sa chemise, passa le croc autour de son cou et rentra.

Kahlan et Adie étaient déjà assises à la table. En l'absence d'une

troisième chaise, il alla chercher une grosse souche et prit place dessus.

Kahlan posa un bol de soupe devant lui et lui tendit une cuiller.

— Richard, dit Adie, tu viens de me faire un merveilleux cadeau.

— Lequel ? demanda le Sourcier en attaquant joyeusement sa soupe.

— Sans t'en offusquer, tu m'as laissé le temps de parler avec Kahlan dans notre langue maternelle. Sais-tu quelle joie ce fut pour moi, après tant d'années ? Tu es un homme très sensible. Un authentique Sourcier !

— Vous m'avez également fait un merveilleux cadeau, ma dame. La vie de mes amis ! Merci beaucoup…

— À propos, ta soupe est une merveille ! ajouta la dame des ossements.

— Oui, renchérit Kahlan avec un clin d'œil pour Richard. Aussi bonne que la mienne !

— Kahlan m'a tout raconté au sujet de Darken Rahl, dit Adie, et de la prochaine disparition de la frontière. Avec ces informations, beaucoup de choses me semblent moins obscures. Elle m'a aussi précisé que tu étais au courant, pour le Passage du Roi, et que tu voulais aller dans les Contrées du Milieu. À présent, tu as une décision à prendre.

La vieille femme avala une cuillerée de soupe.

— Que voulez-vous dire ? demanda Richard.

— Tes amis doivent être régulièrement ranimés pour boire, et il faut leur faire manger un gruau. Ils dormiront pendant cinq jours au moins, et une dizaine au plus. C'est au Sourcier de décider s'il les attend ou s'il part sans eux. Kahlan et moi ne pouvons pas t'aider. Le choix te revient !

— Vous occuper d'eux seule sera un sacré travail !

— C'est la vérité… Mais chercher les boîtes et tenter d'arrêter Darken Rahl est une mission autrement plus difficile !

Adie mangea un peu de soupe sans quitter Richard des yeux.

Le Sourcier remua longuement son bol, l'air absent. Il interrogea Kahlan du regard, mais elle ne trahit rien de ses pensées. Comprenant qu'elle ne voulait pas peser sur sa décision, il baissa de nouveau les yeux sur sa cuiller.

— Chaque jour, dit enfin Richard, Darken Rahl s'approche un peu plus de la dernière boîte. Zedd affirmait avoir un plan. Mais qui nous dit que c'était un *bon* plan ? Et quand il se réveillera, il sera peut-être trop tard pour le mettre en œuvre. Nous risquons d'avoir perdu avant même d'engager le combat. Kahlan, on ne peut pas attendre ! Ce serait trop dangereux. Il faut partir sans Zedd ! (Kahlan sourit, signifiant qu'elle était arrivée à la même conclusion.) De toute façon, j'aurais

interdit à Chase de venir. Pour lui, j'ai une mission plus importante.

Adie tendit une main tavelée en travers de la table et la posa sur celle de Richard.

— Un choix difficile… Mais c'est le destin du Sourcier. Ce qui vous attend sera pire que vos plus terribles angoisses.

— Au moins, je n'ai pas perdu mon guide ! dit Richard avec un sourire un peu forcé.

Ils se turent un moment, plongés dans leurs pensées.

— Ce soir, il faudra dormir à poings fermés, mes enfants, dit enfin Adie. Une bonne nuit de repos ne sera pas du luxe ! Après le dîner, je vous révélerai tout ce que vous devez savoir pour traverser le passage. Et je vous raconterai comment j'ai perdu mon pied…

Chapitre 17

Richard posa la lampe au coin de la table, près du mur, et l'alluma avec un brandon récupéré dans la cheminée. Filtrant par la fenêtre, le clapotis régulier de la pluie et les échos de l'activité nocturne des animaux faisaient un fond sonore agréable. Familier de ces sons, Richard éprouva le sentiment réconfortant d'être chez lui. Sa maison. Sa forêt. Son pays. Ce serait sa dernière nuit en Terre d'Ouest. Ensuite, il s'aventurerait dans les Contrées du Milieu, comme son père l'avait fait avant lui. Quel étrange paradoxe ! George Cypher en avait rapporté le grimoire et lui allait l'y ramener.

Il s'assit sur sa souche, en face de Kahlan et d'Adie.

— Alors, que devrons-nous faire pour trouver le passage ?

Adie s'adossa à sa chaise et fit un vague geste de la main.

— Vous l'avez déjà trouvé. Vous êtes dedans ! En tout cas, à l'entrée.

— Et que faut-il savoir pour le traverser ?

— Le passage est une sorte de vide au cœur du royaume des morts. Mais c'est quand même le domaine de la non-vie, et vous êtes bien vivants. Les bêtes chassent les créatures vivantes, surtout si elles sont assez grosses pour justifier leurs efforts.

Richard regarda Kahlan, qui n'avait pas bronché, puis se tourna de nouveau vers Adie.

— Quelles bêtes ?

— Ce sont leurs os qui tapissent ces murs…, répondit Adie. Vos amis ont été frappés par des créatures du royaume des morts. Les ossements contrarient leur pouvoir. Voilà pourquoi Chase et le sorcier ont reçu de l'aide dès que tu les as amenés ici. Mes os forcent le poison magique à quitter leurs corps et les libèrent du sommeil de la mort. Ils tiennent le mal éloigné de ma maison. Les bêtes ne peuvent pas me repérer parce que le pouvoir maléfique des os les abuse. Elles pensent que je suis des leurs…

— Si nous emportons des ossements, dit Richard, nous protégeront-ils ?

Adie sourit et plissa les yeux.

— Excellent ! C'est exactement ce que vous devrez faire ! La magie de ces os contribuera à vous protéger. Mais ce n'est pas aussi simple, alors, écoutez bien ce que je vais vous dire.

Richard croisa les mains et se concentra.

— Vous devrez laisser les chevaux ici, car la piste est trop étroite pour eux. À certains endroits, ils ne passeraient pas. Et il ne faudra pas vous écarter du chemin. C'est terriblement dangereux ! Enfin, interdiction de vous arrêter pour dormir. La traversée durera un jour entier, une nuit et quasiment un autre jour.

— Et pourquoi ne pourrons-nous pas dormir ? demanda Richard.

— En plus des bêtes, il y a d'autres créatures dans le passage. Si vous vous arrêtez trop longtemps, elles vous auront.

— Des créatures ? répéta Kahlan.

— Oui… Je vais souvent dans le passage. Quand on est prudent, ce n'est pas très risqué. Quand on ne l'est pas, les créatures ne ratent pas l'occasion. (Elle baissa le ton.) J'ai péché par excès de confiance. Un jour, après une longue marche, je me suis sentie épuisée. Certaine de maîtriser le danger, je m'étais assise au pied d'un arbre pour faire un petit somme. Oh, quelques minutes seulement ! (Elle posa une main sur sa jambe infirme et la massa lentement.) Pendant que je dormais, un piège-à-loup s'est refermé sur ma cheville.

— Un quoi ? s'exclama Kahlan.

— Un piège-à-loup… C'est le nom d'un animal qui a une sorte d'armure sur le dos, avec des épines sur le bord inférieur. Dessous, il a une multitude de pattes, toutes terminées par une espèce de serre. Sa gueule ressemble à celle d'une sangsue, à cela près qu'elle est garnie de crocs. Le piège-à-loup s'enroule autour de sa proie, exposant uniquement son armure. Ses serres s'enfoncent dans la chair pour qu'on ne puisse pas l'arracher, et sa gueule vous vide de votre sang. Pendant qu'il boit, son étreinte se resserre régulièrement…

Bouleversée, Kahlan posa une main sur le bras de la vieille dame. À la lueur de la lampe, ses yeux blancs prenaient des reflets orange.

Richard ne bougea pas, tendu à craquer.

— J'avais emporté ma hache… (Kahlan baissa la tête. Adie continua son récit :) J'ai essayé de tuer le monstre, ou au moins de m'en débarrasser. Car je savais qu'il ne me lâcherait pas avant que je sois exsangue. Mais son armure était plus dure que le tranchant de ma hache. Et j'étais furieuse contre moi ! Si les pièges-à-loup comptent parmi les créatures les plus lentes du passage, ils sont quand même plus vifs qu'une vieille imbécile endormie ! (Adie chercha le regard de Richard.) Je n'avais qu'une solution, si je voulais survivre. Et la douleur devenait insupportable, parce que les serres commençaient à traverser l'os… Après avoir noué un garrot autour de ma cuisse, j'ai posé ma jambe sur une souche. Puis je me suis servie de la hache pour couper mon pied et ma cheville.

Dans le silence qui suivit, Richard regarda Kahlan et vit sur son visage le reflet de sa propre compassion pour Adie. Comment pouvait-on trouver le courage de se trancher un pied ? Cette seule idée lui

donnait la nausée.

Adie eut un pâle sourire. Elle tendit une main pour prendre celle de Richard et fit de même avec Kahlan.

— Je ne vous ai pas raconté ça pour que vous me preniez en pitié… Mes enfants, n'oubliez pas cette histoire, et vous ne risquerez pas de devenir des proies pour les monstres du passage. La confiance en soi est un sentiment dangereux. Parfois, la peur est meilleure conseillère.

— Dans ce cas, je crois que nous serons en parfaite sécurité ! dit Richard.

— Très bien ! Encore une chose… Environ à mi-parcours, les deux murs de la frontière se rapprochent au point de quasiment se toucher. On appelle cet endroit le Chas de l'Aiguille. Quand vous arriverez devant un rocher de la taille de cette maison, et fendu au milieu, vous y serez. Traversez ce rocher, mais surtout, ne le contournez pas, même si l'envie vous en prend. Ce serait la mort à coup sûr ! Au-delà, vous marcherez entre les deux murs de la frontière. C'est le moment le plus dangereux du voyage. (Elle serra plus fort les mains des deux jeunes gens.) Ceux de la frontière vous appelleront. Ils voudront que vous veniez à eux.

— Qui, « ils » ? demanda Kahlan.

— Les morts. N'importe quel défunt que tu chéris. Peut-être ta mère…

— Ce sont vraiment des spectres ? souffla Kahlan en se mordillant les lèvres.

— Je n'en sais rien, mon enfant. Mais je ne le crois pas…

— Moi non plus, dit Richard – plus pour se rassurer que par conviction.

— C'est très bien, approuva Adie. Accrochez-vous à cette idée, qui vous aidera à résister. Car vous serez tentés de rejoindre les morts. Si vous le faites, ce sera la fin ! Et n'oubliez pas : dans le Chas de l'Aiguille, s'écarter de la piste est exclu. Un pas ou deux dans la mauvaise direction, et c'est la catastrophe ! Les murs de la frontière sont très près, et vous ne pourriez plus revenir en arrière.

— Adie, intervint Richard, la frontière faiblit. Avant d'être assommé par le monstre, Zedd m'a dit qu'il mesurait nettement la différence. D'après Chase, on ne pouvait pas voir à travers le mur, avant, et il m'a appris que des créatures étaient à présent en mesure de passer. Traverser le Chas de l'Aiguille sera-t-il vraiment sans danger ?

— Sans danger ? Quand ai-je affirmé que ce serait sans danger ? S'y aventurer est toujours risqué. Bien des gens poussés par la cupidité, mais à la volonté trop mal trempée, ont essayé de traverser et ne sont jamais arrivés de l'autre côté. Alors, restez sur la piste ! Ne

relâchez jamais votre vigilance, et aidez-vous l'un l'autre s'il le faut. Ainsi, vous réussirez !

Se détournant d'Adie, Richard chercha le regard de Kahlan et se demanda s'ils seraient assez forts pour résister à l'appel de la frontière. Il se souvenait du désir impérieux qu'il avait éprouvé. L'envie de rejoindre les morts… Dans le Chas de l'Aiguille, la tentation serait double. Un mur de chaque côté ! Kahlan était effrayée par le monde des morts, et elle avait de bonnes raisons, puisqu'elle y avait voyagé. Richard n'était pas pressé de l'imiter !

— Le Chas de l'Aiguille est à mi-parcours, avez-vous dit. Donc, il fera nuit. Comment y voir assez pour rester sur le chemin ?

Adie s'appuya sur l'épaule de Kahlan et se leva.

— Suivez-moi, dit-elle en glissant la béquille sous son bras.

Elle avança lentement vers une étagère, saisit une bourse en cuir, l'ouvrit et fit tomber quelque chose dans sa paume ouverte.

— Tends la main, Richard.

Il obéit. Quand Adie posa sa paume sur la sienne, il sentit un petit objet peser sur sa peau. Repassant à sa langue maternelle, la dame des ossements murmura quelques mots.

— J'ai dit que je te donnais cet objet de ma propre volonté, traduisit-elle.

Quand elle retira sa main, Richard découvrit dans la sienne une pierre grosse comme un œuf de perdrix. Parfaitement polie, elle était si noire qu'elle semblait pouvoir drainer toute la lumière de la pièce. En y regardant de plus près, on ne distinguait pas vraiment sa surface, mais plutôt une fine couche lustrée qui paraissait contenir un vortex de ténèbres.

— C'est une pierre de nuit, dit Adie, la voix un peu moins râpeuse qu'à l'accoutumée.

— Et comment devrai-je m'en servir ?

La dame des ossements hésita. Soudain inquiète, elle jeta un coup d'œil vers la fenêtre.

— Quand il fera assez noir pour que ce soit indispensable, sors la pierre de ta poche et elle te donnera assez de lumière pour trouver ton chemin. Elle fonctionne seulement pour son propriétaire, à condition que le précédent la lui ait offerte de son plein gré. Je dirai au sorcier qu'elle est en ta possession. Sa magie lui permettra de la retrouver, donc de te rejoindre…

— Adie, c'est un objet très précieux. Je ne peux pas l'accepter…

— Tout est précieux en fonction des circonstances. Pour un homme qui meurt de soif, l'eau a plus de valeur que l'or. Quand quelqu'un se noie, elle ne vaut rien et devient même une calamité ! En ce moment, tu es assoiffé, et mon plus grand désir est que Darken Rahl soit vaincu.

Prends la pierre de nuit ! Et si tu t'y sens obligé, rapporte-la-moi un jour…

Richard capitula. Il remit la pierre dans la bourse, qu'il glissa dans sa poche.

Adie se retourna vers l'étagère, saisit un pendentif et le montra à Kahlan, qui regarda osciller devant ses yeux un petit os rond orné d'une perle rouge et d'une jaune.

— La réplique exacte de l'amulette de ma mère ! s'exclama la jeune femme, ravie.

Elle releva ses cheveux et Adie lui passa le bijou autour du cou. Kahlan baissa les yeux sur l'amulette et la prit délicatement entre le pouce et l'index.

— Pour l'instant, elle te dissimulera aux yeux des bêtes du passage. Un jour, quand tu porteras une fille, elle la protégera et l'aidera à devenir aussi forte que toi.

Kahlan enlaça la dame des ossements et la serra longuement dans ses bras. Quand elles s'écartèrent l'une de l'autre, la jeune femme, l'air mélancolique, murmura quelques mots dans sa langue maternelle. Adie se contenta de sourire et lui tapota gentiment l'épaule.

— Vous devez aller dormir, les enfants…

— Et moi ? demanda Richard. Ne devrais-je pas porter un os pour que les bêtes ne me voient pas ?

Adie le dévisagea, puis baissa les yeux sur sa poitrine. Tendant une main, elle posa le bout des doigts sur la chemise du Sourcier et toucha le croc qu'il portait dessous.

Elle retira sa main et regarda Richard dans les yeux.

Comment avait-elle deviné ? se demanda-t-il.

— Tu n'as pas besoin d'un os, homme de Hartland. Les bêtes ne pourront pas te voir…

Son père lui avait dit que le gardien du grimoire était une bête maléfique. Le croc, comprit-il, expliquait pourquoi la créature noire de la frontière ne l'avait pas vu, contrairement à ses amis. Sans cette protection, il aurait subi le même sort que Zedd et Chase, et Kahlan serait prisonnière du royaume des morts.

Richard tenta de rester impassible. Adie comprit le message et ne fit aucun commentaire. Troublée, Kahlan ne posa cependant pas de question.

— Vous devez dormir, maintenant…, souffla Adie.

Kahlan ayant refusé que la dame des ossements lui laisse son lit, les deux jeunes gens déroulèrent leurs couvertures près de la cheminée. Quand Adie eut regagné sa chambre, Richard remit du bois dans le feu, certain de faire plaisir à son amie, qui lui avait avoué se languir d'une bonne flambée. Puis il s'assit près de Chase et de Zedd,

lissa les cheveux du vieil homme et l'écouta respirer. Laisser ses amis derrière lui ne lui plaisait pas et il redoutait les jours à venir. Zedd avait-il une idée de l'endroit où était la boîte manquante ? Et son fameux plan ? Un truc de sorcier qui aurait pu marcher sur Darken Rahl ?

Kahlan s'assit en tailleur près du feu et regarda le Sourcier. Quand il vint s'allonger, elle fit de même et savoura la quiétude de la maison. Dehors, il pleuvait toujours. Comme il était bon de sentir la chaleur des flammes !

Richard se dressa sur un coude, le menton posé sur la main. Il tourna la tête vers Kahlan, qui contemplait le plafond en caressant son amulette du bout des doigts, et s'attarda sur les mouvements réguliers de sa poitrine, rythmés par sa respiration.

— Richard, murmura-t-elle sans cesser d'admirer le plafond, je suis désolée que nous devions les laisser ici.

— Je sais… Moi aussi.

— J'espère que tu n'as pas été influencé par ce que j'ai dit dans le marais ?

— Non. C'était la bonne décision. L'hiver approche. Attendre qu'ils se réveillent donnerait le temps à Rahl de s'approprier la dernière boîte. Et nous serions tous morts ! La vérité est la vérité. Tu l'as dite à voix haute et je ne peux pas t'en vouloir…

Richard écouta le feu crépiter et contempla longuement le beau visage de Kahlan entouré d'une auréole de cheveux noirs. Sur son cou, une artère battait en harmonie avec les pulsations de son cœur. De sa vie, il n'avait jamais vu une gorge aussi délicate. Parfois, elle paraissait si belle qu'il avait du mal à supporter cette vision. Pourtant, il ne détournait pas les yeux.

Il remarqua qu'elle n'avait pas lâché l'amulette.

— Kahlan ? Quand la dame des ossements t'a dit que le pendentif vous protégerait, toi et ton enfant, que lui as-tu répondu ?

— Que je la remerciais. Mais que je doutais de vivre assez longtemps pour avoir un enfant.

— Pourquoi as-tu dit ça ?

Kahlan tourna la tête vers son ami et le dévisagea comme si elle voulait graver ses traits dans sa mémoire.

— Mon pays est livré à une folie que tu ne peux même pas imaginer. Je suis seule et mes ennemis sont légion ! Des hommes et des femmes meilleurs que moi ont perdu la vie en les affrontant. Je ne dis pas que nous échouerons, mais je doute de voir le jour de notre victoire.

Même si elle ne le précisa pas, Richard comprit qu'elle doutait aussi que le Sourcier survive. Elle le cachait pour ne pas l'effrayer,

mais c'était évident. Et ça expliquait pourquoi elle avait imploré Zedd de ne pas lui donner l'Épée de Vérité. Elle pensait les conduire à leur fin !

Et elle avait peut-être raison, se dit Richard, le cœur serré. Après tout, elle en savait beaucoup plus long que lui sur leurs ennemis. Retourner dans les Contrées du Milieu devait la terroriser. Mais il n'existait pas d'endroit où se cacher. Et Shar avait affirmé que fuir leur coûterait la vie…

Richard embrassa le bout de ses doigts, tendit la main et effleura l'amulette.

— Je jure de te protéger aussi, dit-il, tout comme l'enfant que tu auras un jour. Et je n'échangerais pas un seul moment passé avec toi contre une vie entière d'esclavage douillet. Kahlan, j'ai accepté d'être le Sourcier en connaissance de cause. Si Darken Rahl entraîne le monde dans sa folie, nous mourrons une épée à la main, pas avec des chaînes aux poignets. Et pour nous éliminer, il devra payer le prix ! Nous nous battrons jusqu'à notre dernier souffle. En succombant, nous lui infligerons une blessure qui s'infectera et le tuera lentement.

— Si Darken Rahl te connaissait comme je te connais, fit Kahlan avec un grand sourire, il en perdrait le sommeil ! Je remercie le ciel que le Sourcier n'ait aucune querelle contre moi. Tu as l'étrange pouvoir de me réconforter, Richard Cypher, même quand tu parles de ma mort.

— C'est à ça que servent les amis, non ?

Kahlan ferma les yeux et se laissa emporter par le sommeil. Richard la regarda un long moment. Quand il céda à son tour à la fatigue, sa dernière pensée fut pour elle…

L'aube était morne et humide, même si la pluie avait cessé. Lorsque Kahlan l'eut serrée dans ses bras pour lui dire adieu, Richard se campa face à Adie et la regarda dans les yeux.

— J'ai une mission importante à vous confier. Quand Chase se réveillera, transmettez-lui un message du Sourcier. Dites-lui de retourner à Hartland pour prévenir le Premier Conseiller que la frontière disparaîtra bientôt. Qu'il incite Michael à lever une armée pour défendre Terre d'Ouest contre les hordes de Darken Rahl. Ces troupes devront être prêtes à repousser toute forme d'invasion. Notre pays ne doit pas tomber comme sont tombées les Contrées du Milieu. Pour cela, il faudra tenir pour une menace toute force qui traversera l'ancienne frontière. Chase devra révéler à Michael que Rahl est l'assassin de notre père. Qu'il insiste sur un point : ceux qui viendront n'auront pas d'intentions pacifiques. Nous sommes en guerre, et j'ai déjà rejoint le champ de bataille. Si mon frère ou les militaires refusent d'écouter, Chase devra abandonner le service du

gouvernement et réunir les gardes-frontière pour les opposer aux légions de Rahl. Ses soldats ont cueilli les Contrées du Milieu comme un fruit trop mûr. S'ils doivent verser leur sang pour s'emparer de Terre d'Ouest, ils perdront peut-être de leur combativité. Recommandez à Chase d'être impitoyable et de ne pas faire de prisonniers. Donner ces ordres me déplaît, mais c'est la façon de combattre de Rahl. Si nous ne jouons pas selon ses règles, nous mourrons selon elles. Si Terre d'Ouest devait être prise, j'ordonne que les gardes-frontière vendent chèrement leur peau. Quand Chase aura organisé l'armée, ou ses hommes, il sera libre de venir m'aider s'il le désire, car empêcher Rahl d'obtenir les trois boîtes reste notre priorité. (Richard baissa les yeux.) Qu'il dise à mon frère que je l'aime et qu'il me manque. (Il releva la tête et dévisagea Adie.) Vous vous souviendrez de tout ça ?

— J'aurais du mal à oublier, même si je le voulais. Je répéterai vos paroles au garde-frontière. Et que devrai-je dire au sorcier ?

— Que je regrette de partir sans lui, mais que je suis sûr qu'il comprendra. Quand il sera en forme, il nous trouvera grâce à la pierre de nuit. J'espère que nous aurons déjà récupéré une des boîtes.

— La force suive le Sourcier ! lança Adie. Et qu'elle t'accompagne aussi, mon enfant. Car des heures bien sombres nous attendent…

Chapitre 18

Au début du voyage, le chemin se révéla assez large pour que Richard et Kahlan marchent côte à côte. Sous un ciel lourd de nuages – bien qu'il ne plût toujours pas – les deux jeunes gens avaient resserré autour d'eux les plis de leurs manteaux. Le sol boueux était tapissé d'aiguilles de pin luisantes d'humidité. Des trouées, entre les arbres, permettaient d'apercevoir le terrain qui s'étendait sur leur droite et leur gauche. Parmi les fougères, des arbres morts gisaient comme des dormeurs entre leurs draps. Des écureuils intrépides invectivaient sans relâche les deux voyageurs, couvrant parfois le chant monotone des oiseaux.

Au passage, Richard, qui improvisa une pince avec son pouce et son index, s'amusa à faire une cueillette d'aiguilles sur les branches des petits sapins baumiers.

— Adie cache rudement bien son jeu, dit-il soudain.

— C'est une magicienne, répondit Kahlan en levant les yeux vers lui.

— Vraiment ? À ma courte honte, je ne sais pas exactement ce que ce mot veut dire…

— Eh bien, elle est plus puissante que nous, mais moins qu'un sorcier.

Richard porta les aiguilles de sapin baumier à ses narines, savoura leur délicieuse odeur, puis les jeta sur le chemin.

Adie était peut-être plus puissante que lui, se dit-il, mais il doutait qu'il en aille de même avec sa compagne. Il en tenait pour preuve l'expression de la dame des ossements, quand Kahlan lui avait pris le poignet. De la peur, tout simplement ! Et Zedd n'en avait pas mené plus large lors de sa rencontre avec la jeune femme. Quel pouvoir détenait-elle, pour effrayer à ce point une magicienne et un sorcier ? Il se souvint aussi du tonnerre silencieux. Il l'avait vue faire ça deux fois : sur la corniche, contre le *quatuor*, et plus tard, avec Shar. Richard se souvint de sa douleur, à ces instants-là. Adie, une plus grande magicienne que Kahlan ? Voilà qui restait à prouver…

— Pourquoi vit-elle seule à l'entrée du passage ? demanda-t-il.

— Adie en a eu assez que les gens viennent sans cesse lui demander des sorts et des potions. Elle voulait être tranquille pour étudier les choses qui intéressent les magiciennes. Une « mission supérieure », comme elle dit…

— Quand la frontière disparaîtra, tu crois qu'elle sera encore en

sécurité ?

— J'espère, parce que je l'aime bien.

— Moi aussi.

Le chemin commença à monter, puis serpenta autour d'une série de murailles de pierre et de gros rochers. Lorsqu'ils furent obligés de marcher en file indienne, Richard laissa Kahlan passer la première, histoire de garder un œil sur elle et de s'assurer qu'elle ne s'écartait pas de la piste. Parfois, il dut lui indiquer la route à suivre. Pour un guide expérimenté, la repérer était un jeu d'enfant, mais Kahlan n'avait pas son entraînement. À d'autres endroits, s'égarer était impossible, tant on se serait cru sur un chemin balisé.

La forêt devenait de plus en plus dense, la frondaison occultait presque la lumière grisâtre du soleil, et des volutes de brume s'accrochaient aux troncs des arbres qui poussaient entre les roches. Les racines qui saillaient des fissures se révélèrent des prises commodes quand l'ascension devint plus ardue. À gravir et descendre sans cesse des buttes, Richard finit par avoir mal aux jambes.

Des questions tournaient dans sa tête. Que se passerait-il quand ils seraient dans les Contrées du Milieu ? Zedd voulait lui révéler son plan une fois qu'ils auraient traversé la frontière. À présent, le sorcier brillait par son absence… et le plan aussi ! Ce voyage vers les Contrées du Milieu n'était-il pas absurde ? Que ferait le Sourcier, une fois à destination ? Devrait-il rester planté là, regarder autour de lui, et deviner où se cachait la boîte histoire de pouvoir partir à sa recherche ?

Un plan idiot s'il en était ! Ils n'avaient pas le temps d'errer au hasard en espérant tomber sur un indice. Mais personne ne les attendrait pour leur dire où aller…

Les deux jeunes gens atteignirent une zone semée de gros rochers. La piste passait tout droit par ces obstacles. Faire un détour eût été plus facile qu'une escalade, mais l'avertissement d'Adie lui revint à l'esprit : ne jamais s'écarter du chemin.

Il passa le premier et tendit une main à Kahlan pour l'aider.

Puis il se replongea dans ses pensées.

Si Rahl n'avait pas la troisième boîte, c'était sans doute que quelqu'un l'avait cachée. Très bien… Mais si son ennemi n'avait pas réussi à la trouver, comment y parviendrait-il ? Il n'avait aucun contact dans les Contrées du Milieu. À vrai dire, il ne savait même pas où commencer à chercher ! Cela précisé, quelqu'un connaissait la cachette de la boîte. La solution était là ! Ils devaient trouver la personne susceptible de les renseigner. Un être humain, pas un objet, voilà ce qu'ils auraient à dénicher.

La magie ! pensa-t-il soudain. Dans les Contrées du Milieu, elle n'était pas bannie. Un homme ou une femme doté de pouvoirs saurait

sans doute leur dire où était la boîte. Encore fallait-il dénicher quelqu'un qui maîtrise la bonne forme de magie. Alors qu'elle ne l'avait jamais vu, Adie avait deviné beaucoup de choses sur lui. Il devait exister un mage – ou quel que fût son titre – capable de repérer un objet, même s'il ne l'avait jamais vu non plus. Le hic, évidemment, serait de le convaincre de parler. Mais si une personne avait dissimulé cette information à Darken Rahl, elle serait sans doute ravie de les aider à le combattre…

Cela faisait beaucoup de « si » et de « peut-être ». Bien trop au goût de Richard !

Pourtant, il avait une certitude : même si Rahl se procurait les trois boîtes, sans le grimoire, il ne pourrait pas les distinguer les unes des autres ! En chemin, Richard se récita le *Grimoire des Ombres Recensées* pour trouver un moyen de saboter les plans de Rahl.

L'ouvrage expliquait comment utiliser les boîtes. En toute logique, on aurait dû y glaner des indications visant à empêcher quelqu'un de s'en servir à mauvais escient. Mais il n'y avait pas un mot sur le sujet. Les instructions spécifiques – la fonction de chaque boîte, la manière de déterminer leur nature respective, la marche à suivre pour en ouvrir une – étaient regroupées dans une partie relativement courte, à la fin du texte. Richard n'avait eu aucun mal à la comprendre, car elle se distinguait par sa clarté et sa précision. Mais le gros du grimoire, en revanche, consistait en une longue suite de directives sur l'art de parer à toutes les éventualités, mêmes les plus improbables, et de surmonter les obstacles susceptibles d'empêcher le détenteur des boîtes de réussir. L'introduction donnait même des conseils sur la façon de… vérifier la véracité des informations !

Si Richard pouvait générer un de ces obstacles, Rahl serait battu à plate couture, puisqu'il n'aurait pas le grimoire pour l'assister. Mais comment provoquer, le jour de l'ouverture de la boîte, une mauvaise inclinaison des rayons du soleil ou une configuration négative des nuages ? Sans parler d'autres catastrophes, théoriquement imparables, mais auxquelles il ne comprenait rien ? Car le grimoire parlait souvent de choses qui lui étaient inconnues…

Richard décida de cesser de penser au problème pour s'intéresser à sa solution. Il se vida l'esprit et entreprit de réciter de nouveau le texte, depuis la première ligne.

La véracité des phrases du Grimoire des Ombres Recensées, *quand elles sont prononcées par une autre personne que le détenteur des boîtes d'Orden – et non lues par celui-ci – exige le recours à une Inquisitrice…*

En fin d'après-midi, couverts de sueur à force de marcher et d'escalader, Richard et Kahlan s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau. La jeune femme plongea son mouchoir dans l'eau et se nettoya le visage. Jugeant l'idée excellente, Richard fit de même quand ils arrivèrent

devant le cours d'eau suivant.

En équilibre sur un rocher plat, il se pencha et trempa son propre mouchoir dans l'eau claire peu profonde qui coulait sur un lit de galets.

En se relevant, il aperçut l'ombre et se pétrifia.

Dans les bois, quelque chose se dissimulait à moitié derrière un arbre. Ce n'était pas un être humain, même si la taille correspondait. Sans forme définie, la créature ressemblait à l'ombre d'un homme suspendue dans les airs au lieu de s'étendre sur le sol. Elle ne bougeait pas… pour le moment.

Richard battit des paupières et plissa les yeux pour s'assurer qu'il n'avait pas la berlue. Un jeu de lumière ou l'ombre d'un arbre avait pu enflammer son imagination.

Kahlan avait continué son chemin. Richard la rattrapa en quelques enjambées et lui posa une main au creux des reins, sous son sac à dos, pour lui indiquer de ne pas s'arrêter. Puis il se pencha par-dessus son épaule et lui souffla à l'oreille :

— Regarde sur la gauche, entre les arbres, et dis-moi ce que tu vois.

Il laissa sa main où elle était pour l'inciter à continuer à marcher. Écartant des mèches de ses yeux, elle plissa le front… et vit la créature.

— Qu'est-ce c'est ? murmura-t-elle.

— Je n'en sais rien, fit Richard, surpris. J'espérais que tu pourrais me le dire.

Kahlan secoua la tête, impuissante.

L'ombre ne bougeait toujours pas. Une illusion d'optique ? Un simple jeu de lumière ?

Richard savait qu'il n'en était rien.

— C'est sans doute une bête, avança-t-il. Selon Adie, ces monstres ne peuvent pas nous voir.

— Les bêtes ont un squelette, lui rappela Kahlan.

Elle avait raison, bien entendu, mais Richard fut quand même déçu qu'elle ne confirme pas sa théorie.

Ils accélérèrent le pas. La créature restant où elle était, ils furent bientôt hors de sa vue. Le Sourcier respira un peu mieux. Apparemment, le pendentif de Kahlan et son croc les avaient efficacement dissimulés.

Presque sans ralentir le pas, ils firent un repas composé de pain, de viande séchée et de carottes. Aucun des deux n'apprécia la nourriture, car ils ne cessèrent pas un instant de sonder les profondeurs de la forêt. Même s'il n'avait pas plu de la journée, tout était encore humide et de l'eau tombait de temps en temps des feuillages. Par endroits, les

rochers couverts de vase devenaient glissants comme de la glace et il fallait redoubler de prudence. Un exercice plutôt compliqué quand on est déjà obligé de scruter les alentours…

Jusqu'à présent, ils n'avaient rien vu. Et ça commençait à inquiéter Richard. Pas d'écureuils, de tamias, d'oiseaux ou d'autres animaux. Tout était bien trop tranquille. La lumière du jour faiblissait, donc ils arriveraient bientôt au Chas de l'Aiguille. Richard appréhendait ce moment, terrifié à l'idée de revoir les monstres de la frontière – et peut-être aussi son père. Selon Adie, les morts les appelleraient, et il n'avait pas oublié combien leurs voix étaient séduisantes… Il devait se préparer à résister. S'endurcir le cœur. Le soir de leur rencontre, dans leur refuge, Kahlan avait failli être ramenée de force dans le royaume des morts. Et quand ils étaient avec Zedd et Chase, la créature noire avait tenté de l'y entraîner. Mais alors qu'ils se tenaient si près l'un de l'autre, pourquoi le croc n'avait-il pas protégé son amie ?

La piste devint plus plate et s'élargit, ce qui leur permit de marcher côte à côte. Richard était déjà épuisé… Il leur restait une nuit et presque une journée de marche avant de pouvoir se reposer. Traverser le Chas de l'Aiguille de nuit, dans cet état de fatigue, semblait une très mauvaise idée. Mais Adie leur avait interdit de s'arrêter. Pas question de douter de quelqu'un qui connaissait aussi bien le passage. Et se remémorer l'histoire du piège-à-loup suffirait à le tenir éveillé !

Kahlan tourna la tête pour regarder derrière eux. S'arrêtant net, elle prit le bras de Richard et le serra très fort. À moins de dix pas dans leur dos, une ombre se dressait sur le chemin.

Comme la précédente, elle ne bougeait pas. Richard constata qu'il pouvait voir les arbres à travers son « corps », comme s'il avait été constitué de fumée. Les jeunes gens pressèrent le pas, passèrent un lacet du chemin et ne virent plus la créature.

— Kahlan, tu m'as parlé des Ombres que Panis Rahl avait utilisées au combat. Tu crois que ces deux silhouettes en sont ?

— Je l'ignore, parce que je n'en ai jamais vu. Elles ont participé à la dernière guerre, longtemps avant ma naissance. Mais d'après les témoins, elles flottaient dans l'air. Elles n'étaient pas immobiles comme des statues…

— C'est peut-être à cause de nos talismans. Elles savent que nous sommes là sans pouvoir nous localiser. Alors elles restent à l'affût…

Effrayée par cette idée, Kahlan resserra autour d'elle les pans de son manteau et ne fit pas de commentaire. Dans la pénombre, ils continuèrent à marcher, aussi près l'un de l'autre que possible, des idées noires plein la tête.

Une nouvelle ombre se tenait au bord du chemin. Kahlan accrochée au bras de Richard, ils passèrent lentement devant la

créature, sans la quitter des yeux. Au bord de la panique, le Sourcier parvint à se contrôler. Ils ne devaient pas fuir aveuglément, mais rester sur la piste et garder la tête froide. Si les silhouettes noires voulaient les pousser à s'écarter du chemin pour s'aventurer dans le royaume des morts – une tactique intelligente –, il ne fallait pas entrer dans leur jeu.

En s'éloignant, ils regardèrent derrière eux. Alors qu'elle avait la tête tournée, Kahlan percuta une branche. Surprise, elle fit un brusque écart dont elle s'excusa d'un regard penaud. Richard lui sourit pour signifier que l'incident n'était pas grave.

Les aiguilles de pin étant imbibées de pluie et de rosée, de l'eau tombait des arbres chaque fois que le vent agitait leurs branches. Dans l'obscurité, les jeunes gens avaient désormais du mal à voir si des silhouettes grises se dressaient sur leur chemin. Mais par deux fois, ils n'eurent pas le moindre doute : les ombres étaient campées au bord de la piste, toujours aussi immobiles. Comme les précédentes, elles ne les suivirent pas.

— Que ferons-nous si elles attaquent ? demanda Kahlan.

Elle serrait toujours le bras de Richard, les ongles enfoncés dans sa chair. N'y tenant plus, il lui ouvrit les doigts, se dégagea et lui prit la main.

— Désolée, dit la jeune femme avec un sourire embarrassé.

— Si elles se frottent à nous, répondit Richard, l'épée les mettra en fuite.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Mon arme a vaincu les créatures de la frontière…

Kahlan sembla satisfaite de cette réponse. Richard aurait aimé pouvoir en dire autant !

La forêt était silencieuse à l'exception d'un étrange grincement que le Sourcier ne parvint pas à identifier. Les bruits familiers de la nuit auraient été si rassurants, pensa-t-il, le cœur battant chaque fois que le vent faisait siffler près de lui une grosse branche.

— Richard, dit Kahlan, ne les laisse pas te toucher ! Si ce sont des Ombres, leur contact est mortel. Et s'il s'agit d'autres créatures, nous ne savons pas ce qui arriverait… Il ne faut pas qu'elles nous touchent !

Le Sourcier serra la main de son amie en guise de réconfort.

Il brûlait de dégainer son épée, mais les ennemis seraient peut-être trop nombreux pour l'arme – à supposer que sa magie soit efficace contre des créatures sans substance. S'il n'avait pas le choix, il utiliserait sa lame. Pour l'heure, son instinct lui soufflait de n'en rien faire.

Par cette nuit d'encre, les troncs d'arbres ressemblaient à des piliers noirs géants. Richard aurait juré que des milliers d'yeux les épiaient. La piste serpentait à flanc de coteau, de grands rochers

encore lustrés de pluie se dressant sur leur gauche. Dans le silence nocturne, Richard entendit le clapotis de l'eau qui coulait sur la pierre.

Puis le chemin descendit assez abruptement sur la droite. Quand les deux jeunes gens jetèrent un coup d'œil par-dessus leurs épaules, trois ombres, à peine visibles, les observaient à moins de vingt pas en arrière. Ils accélérèrent. Richard capta de nouveau le grincement, qui montait des deux côtés de la forêt. De sa vie, jamais il n'avait entendu un bruit pareil. Mais il sentait, plus qu'il ne voyait, les ombres massées derrière eux et le long de la piste. Certaines étaient si près qu'ils auraient pu les toucher en tendant la main. Le seul terrain encore dégagé se trouvait devant eux.

— Richard, souffla Kahlan, tu devrais sortir ta pierre de nuit. Je ne vois presque plus le chemin.

— Le moment n'est pas venu, répondit le Sourcier. J'attends d'y être obligé, car j'ai peur de ce qui risque de se passer.

— Que veux-tu dire ?

— Les ombres n'ont pas encore attaqué. Sans doute parce qu'elles ne nous voient pas. Mais imagine qu'elles puissent distinguer la lumière de la pierre ?

Anxieuse, Kahlan se mordit la lèvre inférieure et se concentra, comme Richard, pour repérer le chemin qui serpentait entre les arbres, les racines et les rochers. Le grincement s'accentua, montant de partout. Soudain, Richard sut à quoi il le faisait penser : le crissement de griffes sur de la pierre…

Deux ombres attendaient sur le chemin, juste devant eux. Kahlan se serra contre son compagnon et retint son souffle quand ils passèrent entre elles. Lorsqu'ils en furent à quelques pas, la jeune femme posa sa tête sur l'épaule du Sourcier, qui lui passa un bras autour des épaules. Il comprenait sa réaction. Mieux, il la partageait : le cœur affolé, il n'était plus que peur et angoisse. À chaque pas, semblait-il, ils s'enfonçaient de plus en plus profondément dans la terreur. Richard regarda derrière lui, mais il n'y avait pas assez de lumière pour voir si ces ombres-là aussi n'avaient pas bougé.

Soudain, une énorme masse noire leur barra le chemin. Un gros rocher, fendu au milieu…

Le Chas de l'Aiguille !

Ils se placèrent dos à la pierre, à l'endroit de l'ouverture. À présent, il faisait trop noir pour voir encore la piste et distinguer les silhouettes sombres. Traverser le Chas de l'Aiguille sans lumière était hors de question ! Un seul faux pas et c'en serait fini d'eux. Le grincement semblait plus proche et les enveloppait presque.

Richard mit une main dans sa poche, en sortit la bourse en cuir, l'ouvrit et fit tomber la pierre sur sa paume.

Une vive lumière déchira la nuit. Elle illumina la forêt et projeta

partout des ombres menaçantes. Le Sourcier leva la pierre pour mieux y voir.

Kahlan ne put s'empêcher de crier.

Des centaines de créatures noires, au coude à coude, formaient un demi-cercle à moins de vingt pas d'eux. Sur le sol, de grosses formes rondes évoquaient vaguement des cafards.

Des pierres ?

Non ! Les plaques d'armure, sur leurs dos, et les épines, sur le bord inférieur, ne laissaient pas de doute.

Des pièges-à-loup !

Le grincement était bien celui que des griffes produisent sur le sol. Les monstres avançaient lentement, leurs corps tanguant sans cesse de droite à gauche. Lentement, mais régulièrement. Et certains n'étaient plus qu'à quelques pas de leurs proies.

Les ombres bougèrent pour la première fois. Elles flottaient dans l'air pour resserrer leur demi-cercle mortel.

Les yeux écarquillés, Kahlan s'était pétrifiée, dos au rocher. Richard s'engagea dans l'ouverture, saisit son amie par sa chemise et la tira à sa suite.

Les parois du passage étaient humides et gluantes. Dès qu'il fut à l'intérieur, Richard eut la nausée, car il détestait les endroits exigus. Ils avancèrent à reculons, tournant de temps en temps la tête pour s'assurer qu'ils ne déviaient pas du chemin. Richard brandissait toujours sa pierre, qui illuminait les ombres volantes. Les pièges-à-loup avaient aussi investi le passage.

Dans cet espace confiné, la respiration haletante de Kahlan résonnait comme un soufflet de forge. Ils continuèrent à reculons, leurs épaules pressées contre les parois de pierre. Une eau glaciale sourdait de la voûte et détrempait leurs chemises.

Quand la faille rétrécit, les parois se touchant presque, les deux jeunes gens durent se pencher et se mettre de profil pour passer. Sur le sol boueux, des végétaux tombés dans la crevasse se décomposaient et une odeur de pourriture planait dans l'air.

Toujours de profil, ils atteignirent enfin le bout du passage. Arrêtées devant le rocher, les ombres n'avaient pas osé s'engager dans l'ouverture. Les pièges-à-loup ne semblaient pas avoir ce genre d'angoisse.

Richard flanqua un coup de pied à un des monstres, trop audacieux à son goût. Le piège-à-loup vola dans les airs et atterrit sur le dos. Ses griffes déchirant le vide, il se débattit frénétiquement et parvint à se rétablir. Furieux, il lâcha un cri aigu et revint à la charge.

Richard et Kahlan se placèrent face à la piste et détalèrent, guidés par la lumière de la pierre.

Ils n'allèrent pas bien loin. Devant eux, là où le chemin aurait dû

continuer à longer le coteau, s'étendait à perte de vue un amas de rochers, de troncs d'arbres, de branches brisées et de terre retournée. Le résultat d'un récent glissement de terrain.

La piste appelée le Chas de l'Aiguille n'existait plus.

Kahlan et Richard firent un pas en avant pour mesurer l'étendue des dégâts. La lumière verte de la frontière apparut et les força à reculer.

— Richard, souffla Kahlan en tirant sur la manche de son ami.

Les pièges-à-loup approchaient. Et les ombres s'étaient décidées à s'engager dans l'ouverture.

Chapitre 19

Sur leurs supports parés d'or fin, les torches projetaient une lumière vacillante le long des parois et de la voûte en granit rose de la grande crypte. Dans l'air immobile, l'odeur de la fumée se mêlait au parfum des roses blanches. Renouvelées chaque matin depuis ces trente dernières années, les fleurs remplissaient les cinquante-sept vases fixés au mur sous les cinquante-sept torches qui symbolisaient chaque année de la vie du défunt. Le sol était en marbre blanc, afin qu'aucun pétale tombé des bouquets ne puisse attirer l'œil. Une armée de serviteurs s'assuraient qu'aucune torche ne reste éteinte trop longtemps et que les pétales soient promptement enlevés. Une mission qu'ils prenaient terriblement au sérieux, car la moindre inattention leur valait de goûter à la hache du bourreau. Jour et nuit, des gardes vérifiaient que toutes les torches brûlaient, qu'on avait bien changé les fleurs et qu'aucun pétale ne restait plus de quelques minutes sur le marbre.

Les serviteurs venaient des communautés paysannes de cette région de D'Hara. Un poste dans la crypte, selon la loi, était un honneur. En cas d'exécution, suprême récompense, les condamnés bénéficiaient d'une mort rapide. Dans un pays où les agonies interminables étaient fréquentes – et universellement redoutées –, ça valait de l'or. Pour éviter qu'ils médisent du roi défunt pendant qu'ils travaillaient dans la crypte, on coupait la langue aux serviteurs le jour de leur prise de fonction.

Les soirs où il résidait chez lui, dans le Palais du Peuple, le Maître venait immanquablement dans la tombe. Au cours de ses visites, les domestiques et les gardes étaient interdits d'accès. Les serviteurs ayant passé l'après-midi à remplacer les torches défaillantes et à secouer délicatement des centaines de roses – afin de vérifier que leurs pétales tenaient bien –, toute lumière qui s'éteignait en présence du Maître, ou tout pétale aperçu sur le sol, avait pour résultat une exécution.

Au centre de l'immense salle, le catafalque reposait sur un pilier tronqué, et le jeu de couleur – blanc sur blanc – donnait l'impression qu'il flottait dans les airs. Revêtu d'or, il brillait comme un soleil sous la lumière des torches. Ses flancs étaient couverts d'inscriptions, comme les parois de la crypte, entre chaque ensemble composé d'une torche et d'un vase. Dans un antique langage, elles recensaient toutes les instructions qu'un père avait laissées à son fils. Accessibles à une

poignée d'individus – à part le fils en question, ils ne vivaient pas en D'Hara – elles expliquaient comment pénétrer dans le royaume des morts… et en ressortir. Tous ceux qui les comprenaient et avaient eu le malheur de résider en D'Hara pourrissaient depuis longtemps dans leurs tombes. Bientôt, les autres suivraient le même chemin…

Dans la crypte abandonnée par les serviteurs et les soldats, le Maître se recueillait devant le tombeau de son père. Deux de ses gardes du corps personnels flanquaient la lourde porte en bronze poli et sculpté. Leurs tuniques de cuir et leurs cottes de mailles sans manche soulignaient la puissance de leur musculature. Sur leurs bras nus, juste au-dessus du coude, des cercles de fer hérissés de piques brillaient de tous leurs feux. Au corps à corps, ces armes pouvaient éventrer un adversaire…

Darken Rahl laissa courir ses doigts fins sur les inscriptions du catafalque. Sa silhouette élancée couverte d'une longue robe blanche immaculée – n'étaient des broderies en fil d'or autour du cou et sur la poitrine – il ne portait aucun bijou, à part un couteau à lame incurvée glissé dans un fourreau en or couvert de runes qui éloignaient les esprits de lui. La ceinture où pendait l'arme était un superbe tissage de fils d'or presque aussi somptueux que les cheveux blonds qui cascadaient jusqu'à ses épaules. Comme ses yeux – d'une nuance de bleu douloureuse à force d'être belle –, ses traits touchaient à la perfection.

Beaucoup de femmes avaient connu les honneurs de son lit. À cause de sa beauté, et de son pouvoir, certaines y étaient venues de leur plein gré. D'autres, que sa splendeur n'émouvait pas, avaient simplement dû se plier à sa volonté. Mais qu'elles fussent consentantes ou non ne l'intéressait pas. Et celles qui se montraient assez folles pour tressaillir en découvrant ses cicatrices le divertissaient d'une manière qu'elles n'avaient pas prévue…

Comme son père, Darken Rahl considérait les femmes comme les réceptacles de la semence de l'homme. La terre où poussait la graine, indigne de considération. À l'instar de son géniteur, il n'avait pas d'épouse. Quant à sa mère, la première qui eût reçu le sperme sacré de Panis, elle avait été renvoyée à l'oubli après sa naissance, ainsi qu'il convenait. S'il avait des frères et sœurs, il l'ignorait et s'en souciait comme d'une guigne. Le premier fils avait tout et les autres ne valaient rien ! Lui seul était né avec le don et avait reçu en héritage le savoir de son père. Ses demi-frères et sœurs, pour autant qu'il en eût ? De la mauvaise herbe, tout juste bonne à être arrachée si elle lui tombait un jour sous la main !

Alors que ses doigts couraient sur les inscriptions, Darken Rahl se répéta mentalement les consignes de son père. Bien qu'il fût vital de les suivre à la lettre, il ne redoutait pas de se tromper, car chaque mot

était gravé dans sa mémoire. Mais il adorait l'excitation de ce moment – le *passage* – où il oscillait entre la vie et la mort. S'aventurer dans le royaume des spectres et leur commander était un de ses grands plaisirs. Il lui tardait d'entreprendre le prochain voyage…

Il entendit des bruits de pas… Quelqu'un approchait. Si Darken Rahl ne broncha pas, ses gardes tirèrent aussitôt leurs épées. Nul n'avait le droit d'être dans la crypte avec le Maître. À part Demmin Nass.

Et c'était lui qui venait d'entrer.

Bras droit de Rahl et chantre assermenté de ses noires pensées, Nass était au moins aussi costaud que les hommes qu'il dirigeait. Il passa entre les gardes, les ignorant superbement, ses muscles de colosse découpés par la lumière des torches. Mais la peau de sa poitrine semblait aussi douce que celle des petits garçons dont il raffolait. Contraste saisissant, son visage était constellé de stigmates de la petite vérole. Sous sa brosse blonde, une bande de cheveux noirs partait du milieu de son sourcil droit, remontait le long de son front et venait mourir sur sa nuque. Un signe particulier qui permettait de le reconnaître de loin – et une aubaine pour tous ceux qui avaient de bonnes raisons de l'éviter !

Concentré sur les runes, Darken Rahl ne tourna pas la tête quand ses gardes tirèrent leurs épées. Lorsqu'ils les rengainèrent, il afficha la même indifférence. Aussi efficaces fussent-ils, ces hommes – de simples attributs de sa position – ne lui servaient à rien. Car il avait assez de pouvoir pour neutraliser toutes les menaces.

Demmin Nass se mit au repos et attendit que le Maître en ait terminé. Quand Darken Rahl se retourna dans un grand envol de robe et de cheveux, il s'inclina respectueusement.

— Seigneur Rahl…, dit-il, la tête toujours baissée.

— Demmin, mon vieil ami, comme je suis content de te revoir ! s'exclama Rahl, sa voix pure comme le cristal.

— Seigneur, fit Demmin en se redressant, l'air agacé, la reine Milena nous a communiqué sa liste d'exigences.

Le regard de Darken Rahl traversa le commandant comme s'il avait été transparent. Puis, du bout de la langue, il humidifia les trois premiers doigts de sa main droite avant de les passer sur ses lèvres et sur ses sourcils.

— Tu m'as amené un petit garçon ? demanda-t-il.

— Oui. Seigneur, il vous attend dans le Jardin de la Vie.

— Parfait ! Parfait… Dis-moi, il n'est pas trop vieux ? C'est encore un vrai petit garçon ?

— Oui, seigneur. C'est toujours un petit garçon.

Ne tenant pas à croiser le regard de son maître, Demmin Nass

baissa les yeux.

— Tu es sûr, Demmin ? Lui as-tu baissé le pantalon pour vérifier ?

— Oui, seigneur…

Rahl chercha à croiser le regard de son second.

— Et tu ne l'as pas touché, n'est-ce pas ? Tu sais qu'il doit être pur.

Demmin releva les yeux.

— Non, seigneur ! Je n'oserais pas souiller votre guide spirituel. Vous me l'avez interdit !

Darken Rahl humidifia de nouveau ses doigts et se lissa les sourcils.

— Je sais que tu en mourais d'envie, Demmin, dit-il en avançant d'un pas. Était-ce pénible ? Regarder mais ne pas toucher… (Il eut un sourire moqueur – très fugace.) Ta petite… faiblesse… m'a déjà valu des ennuis.

— J'ai tout arrangé ! Brophy, un marchand, a été arrêté pour le meurtre de ce petit garçon…

— Exact ! coupa Rahl. Mais il s'en est remis à une Inquisitrice afin de prouver son innocence !

— Comment aurais-je pu le prévoir ? Quel homme s'y résoudrait volontairement ?

Rahl leva une main, imposant le silence au commandant.

— Tu aurais dû être plus prudent et ne pas oublier l'existence des Inquisitrices. Au fait, en avons-nous fini avec elles ?

— Presque… Le *quatuor* que j'ai lancé aux trousses de Kahlan, la Mère Inquisitrice, a échoué. J'ai dû en envoyer un autre.

— Si je ne me trompe pas, c'est elle qui s'est occupée de Brophy et qui a découvert son innocence ?

— C'est bien elle… Quelqu'un a dû l'aider, sinon, elle n'aurait pas échappé au *quatuor*.

Rahl ne dit rien, se contentant de dévisager Demmin, qui craqua le premier.

— Mais ce sont des affaires mineures, seigneur ! Vous ne devriez pas perdre votre temps avec ça !

— C'est à moi d'en juger, dit Rahl d'une voix presque amicale.

— Bien sûr, seigneur. Je vous prie de me pardonner…

Pour s'apercevoir qu'il s'aventurait sur un terrain dangereux, Demmin n'avait pas besoin que son maître hausse le ton.

Rahl s'humidifia de nouveau les doigts et les passa sur ses lèvres.

— Demmin, si tu as touché le petit garçon, je le saurai.

— Seigneur Rahl, se défendit Nass, de la sueur ruisselant sur son front, je donnerais avec joie ma vie pour vous. Et je jure que je ne souillerais jamais votre guide spirituel !

— Si tu l'as fait, ça ne m'échappera pas… Inutile de te rappeler le sort qui attend ceux qui me mentent. Je déteste qu'on ne me dise pas

la vérité. C’est très mal !

— Seigneur, fit Demmin, pressé de changer de sujet, que dois-je répondre à la reine Milena ?

— Dis-lui que je me plierai à ses exigences en échange de la boîte.

— Mais… Seigneur, vous n’avez même pas consulté la liste.

— Eh bien, ce sujet-là ne mérite pas que je perde mon temps à y penser…

Demmin sauta d’un pied sur l’autre, mal à l’aise.

— Seigneur, je ne comprends pas pourquoi vous jouez ce jeu avec la reine. Recevoir une liste d’exigences est très humiliant. Nous pourrions l’écraser sans problème, comme l’énorme grenouille bornée qu’elle est ! Donnez-moi l’ordre que j’attends, et permettez-moi de lui transmettre, en votre nom, ma propre liste d’exigences. Elle regrettera de ne pas avoir plié l’échine devant vous comme elle l’aurait dû !

Rahl eut un sourire énigmatique – sans doute l’écho d’une pensée secrète – en dévisageant son loyal serviteur.

— Elle a un sorcier avec elle, Demmin, rappela-t-il.

— Je sais, fit le commandant en serrant les poings. Giller ! Un mot de vous, seigneur, et je rapporterai sa tête au palais !

— Selon toi, mon cher, pourquoi Milena a-t-elle engagé un sorcier ? (Nass haussant les épaules, Rahl répondit à sa propre question.) Pour protéger la boîte, bien sûr ! Et elle avec, pense-t-elle. Si nous la tuons, ou si nous éliminons le sorcier, nous risquons de découvrir qu’il a utilisé sa magie pour cacher la boîte. Alors, il nous faudra beaucoup de temps pour la trouver. N’agissons pas impulsivement, Demmin ! Pour l’instant, le plus facile est d’entrer dans son jeu. Si elle me met des bâtons dans les roues, nous nous occuperons d’elle. Et de son sorcier !

Sans quitter Nass du regard, Rahl fit lentement le tour du catafalque, ses doigts caressant toujours les inscriptions.

— De plus, quand j’aurai la troisième boîte, les exigences de Milena ne vaudront pas un pet de lapin. (Il revint se camper devant son second.) Mais il y a une autre raison, mon ami.

— Une autre, seigneur ?

Darken Rahl s’approcha encore et baissa la voix.

— Demmin, ce fameux petit garçon, l’as-tu tué avant… ou après ?

Demmin recula un peu, glissa un pouce dans sa ceinture et s’éclaircit la gorge.

— Après.

— Pourquoi pas avant ?

Demmin baissa les yeux et dansa de nouveau d’un pied sur l’autre. Darken Rahl ne le lâcha pas du regard, comme un prédateur.

— Parce que j'aime qu'ils se débattent, souffla Demmin pour que les gardes du corps ne l'entendent pas.

— Voilà mon autre raison ! jubila Darken Rahl. Moi aussi, j'aime que mes proies se débattent – symboliquement parlant. Avant de la tuer, je veux voir Milena se tortiller comme une anguille.

Il s'humidifia de nouveau les doigts et les passa sur ses lèvres.

— Je dirai à la reine que le Petit Père Rahl accepte ses conditions, fit Demmin avec un sourire entendu.

— Excellent, mon ami, dit Rahl en posant une main sur l'épaule musclée du commandant. À présent, montre-moi le petit garçon que tu m'as amené…

Souriant, les deux hommes approchèrent de la porte. Mais Rahl s'arrêta soudain et fit volte-face.

— Ce bruit, c'était quoi ? demanda-t-il.

À part le sifflement des torches, la crypte était aussi silencieuse que le monarque défunt. Demmin et les gardes, perplexes, regardèrent autour d'eux.

— Là ! cria Rahl en tendant l'index.

Ses trois compagnons tournèrent la tête et découvrirent un pétale de rose, sur le sol. Darken Rahl s'empourpra, les yeux brillants de fureur. Les poings serrés, tremblant de tous ses membres, des larmes de rage aux paupières, il ne pouvait plus parler… Se reprenant un peu, il tendit le bras vers le pétale. Soulevé par un vent invisible, celui-ci vola dans les airs et vint se poser dans sa paume. Il lui donna un coup de langue, se tourna vers un des gardes et le lui colla sur le front.

L'homme ne broncha pas. Sachant ce que voulait le Maître, il hocha la tête, se détourna et sortit en dégainant son épée.

Darken Rahl se redressa de toute sa hauteur et lissa du plat de la main ses cheveux puis sa robe. Il expira à fond pour expulser sa colère avec l'air que contenaient ses poumons. Enfin, il se tourna vers Demmin, toujours impassible.

— Je ne demande que ça à ces gens : s'occuper de la tombe de mon père. Ils sont bien traités, nourris comme des rois et vêtus comme des princes. La mission est pourtant simple… (Il prit l'air chagriné.) Pourquoi se fichent-ils de moi en traitant leur travail par-dessus la jambe ? (Il regarda le cercueil de son père, puis dévisagea de nouveau Demmin.) Mon ami, crois-tu que je suis trop dur avec eux ?

— Au contraire, seigneur ! Si vous étiez moins indulgent, par exemple en ne leur accordant pas une mort rapide, ils seraient beaucoup plus attentifs à vos désirs. À votre place, je ne me montrerais pas si clément.

Le regard dans le vide, Rahl hocha distraitement la tête. Puis il prit une grande inspiration et avança vers la porte. Demmin marcha à ses

côtés. Le garde les suivant à une distance respectueuse, ils traversèrent de longs couloirs aux murs de granit éclairés par des torches, gravirent des escaliers en spirale aux marches de pierre blanche et s'engagèrent dans d'autres couloirs, munis de fenêtres, ceux-là. La pierre diffusait une odeur de moisissure et d'écurie. À mesure qu'ils montaient, l'atmosphère devint plus salubre. Sur les petites tables placées à intervalles réguliers dans les couloirs, les bouquets de fleurs fraîches, dans leurs vases précieux, embaumaient l'air de senteurs végétales.

Sa mission accomplie, le deuxième garde du corps les rejoignit devant une double porte aux battants sculptés en relief – des scènes champêtres frappantes de réalisme. Demmin tira sur l'anneau de fer. La lourde porte s'ouvrit sans le moindre grincement sur une pièce aux murs lambrissés de chêne noir vernis qui brillaient à la lueur des lampes et des bougies disposées sur les tables en bois massif. Des étagères chargées de livres couvraient entièrement deux murs. Au fond, une immense cheminée chauffait la salle à deux niveaux. Rahl s'arrêta un court moment pour consulter un ouvrage relié en cuir posé sur un pupitre. Puis Demmin et lui traversèrent un labyrinthe de pièces aux murs également lambrissés. Mais quelques-uns, en plâtre, étaient couverts de peintures bucoliques : la campagne de D'Hara, des forêts et des champs, des enfants occupés à jouer.

Ombres fidèles de leur maître, les gardes du corps le suivaient, perpétuellement aux aguets.

Au fond d'une des plus petites pièces qu'ils traversèrent, un bon feu crépitait dans une cheminée en briques. Ici, les murs étaient ornés de trophées de chasse. Des têtes d'animaux, leurs andouillers saillant comme des lances à la lumière dansante des flammes. Darken Rahl s'immobilisa abruptement et sa robe prit une teinte rose à cause de cette illumination très spéciale.

— Encore…, murmura-t-il.

Demmin, qui s'était arrêté en même temps que son maître, l'interrogea du regard.

— *Elle* est revenue vers la frontière. Le royaume des morts…

Il s'humidifia une nouvelle fois les doigts et les passa sur ses lèvres et ses sourcils, le regard vide.

— Qui ? demanda Demmin.

— La Mère Inquisitrice. Kahlan. Un sorcier l'aide…

— Giller est avec la reine, rappela Nass. Pas au côté de la Mère Inquisitrice.

— Je ne parle pas de lui, dit Rahl, mais du Vieux. Celui qui a tué mon père. L'homme que je cherche. Kahlan l'a trouvé.

Demmin en sursauta de surprise. Rahl approcha d'une haute fenêtre, au fond de la pièce. Les mains croisées dans le dos, le Petit

Père contempla longuement le paysage obscur à travers les carreaux et y vit des choses que lui seul pouvait distinguer. Puis il se tourna vers Demmin, ses cheveux blonds ondulant sur ses épaules.

— C'est pour ça qu'elle est allée en Terre d'Ouest, dit-il. Pas pour fuir ton *quatuor*, comme tu le croyais, mais pour trouver le grand sorcier. En le débusquant, elle m'a rendu service, mon ami. Félicitons-nous qu'elle ait pu échapper aux entités de la frontière. Décidément, le destin est dans notre camp. Comprends-tu pourquoi je te répète sans cesse de ne pas t'inquiéter ? La victoire m'est promise et tout conspire à me l'assurer…

— Un *quatuor* a échoué, c'est vrai, admit Demmin, mais ça ne signifie pas qu'elle ait trouvé le sorcier. Il est déjà arrivé que nos… spécialistes… laissent échapper leur proie.

Rahl se lécha une fois de plus le bout des doigts et approcha du colosse.

— Le Vieux a désigné un Sourcier, murmura-t-il.

— Vous en êtes sûr, seigneur ?

— Il s'était juré de ne plus aider les gens et personne ne l'avait vu depuis des années. Aucun prisonnier n'a pu me révéler son nom, même pour avoir la vie sauve. À présent, l'Inquisitrice est passée en Terre d'Ouest, un *quatuor* manque à l'appel, et il y a un nouveau Sourcier. (Rahl se rembrunit et serra les poings.) J'ai failli les avoir tous les trois, mais j'ai été distrait par d'autres problèmes, et ils ont pu fuir. Pour l'instant… (Il réfléchit quelques secondes puis déclara :) Le deuxième *quatuor* échouera aussi. Tes hommes ne s'attendront pas à affronter un sorcier.

— J'enverrai une troisième équipe. Et cette fois, elle sera prévenue.

— Non ! Pas encore ! Attendons de voir ce qui se passe. Kahlan va peut-être encore m'aider – involontairement, bien sûr. Au fait, elle est jolie ?

— Je ne l'ai jamais vue, seigneur. Mais certains de mes hommes la connaissaient. Ils se sont battus pour faire partie de l'équipe qui s'amuserait un peu avec elle avant de la tuer.

— N'envoie personne pour le moment, dit Rahl. Il est grand temps que j'aie une descendance. C'est moi qui m'amuserai avec elle !

— Si elle tente de traverser la frontière, elle sera perdue pour tout le monde, rappela Demmin.

— Kahlan sera peut-être plus maligne que ça. Elle a déjà fait montre d'intelligence. D'une façon ou d'une autre, je l'aurai, et elle se débattra pour mon plaisir.

— Le sorcier et l'Inquisitrice sont dangereux, seigneur. Ils peuvent nous gêner beaucoup. Souvenez-vous que les Inquisitrices ont mis en doute vos paroles sacrées. De vraies enquiquineuses, celles-là ! Tenons-nous-en au plan et faisons-la tuer.

— Toujours tes inquiétudes, Demmin ! Comme tu l'as dit, les Inquisitrices sont des enquiquineuses, rien de plus. Si elle m'ennuie, je l'exécuterai de mes propres mains. Mais pas avant qu'elle m'ait donné un fils. L'enfant d'une Inquisitrice ! Même s'il a détruit mon père, le sorcier ne peut rien contre moi. Je le regarderai se tortiller comme une anguille avant de le tuer lentement.

— Et le Sourcier ? demanda Demmin, sans cacher son angoisse.

— Lui, c'est encore moins qu'un enquiquineur…

— Seigneur, inutile de vous rappeler que l'hiver approche.

Rahl leva un sourcil. La lumière des flammes dansa dans ses yeux.

— La reine détient la boîte qui me manque et elle me la remettra à temps. Tout ira bien.

— Et le grimoire, seigneur ?

— Après mon voyage dans le royaume des morts, je recommencerai à chercher le jeune Cypher. Cesse de te ronger les sangs, mon ami. Le destin est de notre côté !

Rahl fit volte-face et s'éloigna à grandes enjambées. Demmin le suivit, les gardes sur les talons.

Le Jardin de la Vie était une salle aux allures de caverne située au centre du Palais du Peuple. Des fenêtres aux minuscules carreaux, très en hauteur, laissaient entrer la lumière indispensable à la luxuriante végétation. Ce soir, ils laissaient plutôt entrer à flots les rayons de la lune. Devant la muraille circulaire couverte de plantes grimpantes, de petits arbres montaient la garde en rangs serrés. À leurs pieds s'étendaient des parterres de fleurs et des haies bien taillées entre lesquelles serpentaient des sentiers semés de gravillons. N'étaient les fenêtres, on se serait cru dans un jardin intérieur. Un lieu consacré à la beauté et à la paix.

Au centre de cette superbe et coûteuse folie, sur une pelouse quasiment ronde, au-dessus d'une zone en pierre blanche, trônait un bloc de granit. Lisse à l'exception des cannelures creusées à son sommet, près des bords, et qui convergeaient toutes vers un petit puits, dans un coin, il était soutenu par deux piédestaux également cannelés. Derrière, sur un bloc de pierre polie placé près d'un brasero, une antique coupe de fer reposait sur des pieds qui représentaient chacun un animal différent. Sur le couvercle, en guise de poignée, trônait une bête du royaume des morts : une shinga dressée sur ses pattes de derrière.

Au centre de la pelouse, dans un cercle de sable blanc de sorcier couvert de symboles géométriques et entouré de torches, le petit garçon que Rahl venait voir était enterré debout. Seuls sa tête et son cou restaient visibles.

Darken Rahl approcha lentement, les mains dans le dos. Demmin

alla se placer près des arbres, au-delà de la pelouse.

Rahl s'arrêta à quelques pas du cercle de sable et regarda l'enfant en souriant.

— Comment t'appelles-tu, mon petit ?

Le garçonnet leva les yeux. Ses lèvres tremblèrent quand il découvrit Rahl. Puis il regarda le colosse, debout près des arbres, et son visage se décomposa. Il mourait de peur.

— Demmin, dit Rahl, laisse-nous ! Emmène mes gardes du corps avec toi. Je ne veux pas être dérangé !

Demmin s'exécuta et les gardes le suivirent. Darken Rahl dévisagea de nouveau l'enfant, puis se baissa pour s'asseoir dans l'herbe. Après avoir arrangé les plis de sa robe autour de ses chevilles, il sourit de nouveau au gamin.

— Tu aimes mieux comme ça ?

L'enfant hocha la tête. Mais ses lèvres tremblaient toujours.

— Tu as peur de cet homme ? (Un autre hochement de tête.) Il t'a fait mal ? Il t'a touché à un endroit interdit ?

Ses yeux où brûlait un mélange d'angoisse et de colère toujours rivés sur Rahl, le petit garçon secoua la tête. Une fourmi traversa le sable et vint ramper sur son cou.

— Comment t'appelles-tu ? répéta Darken Rahl.

N'obtenant pas de réponse, il fixa plus intensément les yeux marron de l'enfant.

— Tu sais qui je suis ?

— Darken Rahl…

— Petit Père Rahl, corrigea le Maître avec un sourire indulgent.

— Je veux rentrer chez moi…, gémit le garçon tandis que la fourmi se lançait à la découverte de son menton.

— C'est tout à fait normal, compatit Rahl. S'il te plaît, crois-moi quand je jure que je ne te ferai pas de mal. Tu es là pour m'assister lors d'une très importante cérémonie. Un invité respecté qui incarne l'innocence et la force de la jeunesse… Sais-tu pourquoi je t'ai choisi ? Parce que tout le monde m'a dit du bien de toi ! Les gens m'ont assuré que tu étais intelligent et fort. M'auraient-ils menti ?

Intimidé, l'enfant détourna le regard.

— Non, je crois que non… (Le gamin leva de nouveau les yeux sur Rahl.) Mais ma mère me manque et je veux rentrer à la maison.

À présent, la fourmi décrivait de petits cercles sur sa joue droite.

— Je te comprends…, dit Rahl, de la mélancolie au fond des prunelles. Tu sais, ma mère me manque aussi. C'était une femme formidable et je l'adorais ! Elle s'occupait si bien de moi… Quand je l'aidais dans la maison, pour me récompenser, elle me préparait le plat que je voulais. Tu te rends compte ?

— Ma mère le fait aussi, dit l'enfant, les yeux écarquillés de

surprise.

— Mes parents et moi, nous étions très heureux. On s'aimait beaucoup et on s'amusait tout le temps. Ma mère avait un rire merveilleux. Quand papa lui racontait une de ses histoires à dormir debout – il adorait fanfaronner –, elle se moquait de lui et on rigolait tous les trois jusqu'à en avoir les larmes aux yeux.

— Pourquoi vous manque-t-elle ? demanda l'enfant avec un début de sourire. Elle est partie ?

— Non. Mon père et ma mère sont morts il y a quelques années. Très âgés, après une longue et heureuse vie commune. Mais ils me manquent quand même. Alors, je comprends que tu aies hâte de revoir tes parents.

L'enfant hocha imperceptiblement la tête. Ses lèvres ne tremblaient plus. Quand la fourmi s'aventura sur son nez, il le plissa comiquement pour essayer de s'en débarrasser.

— Tu sais ce que je te propose ? Passons ensemble un aussi bon moment que possible. Ensuite, tu iras les retrouver et tu n'auras même pas vu le temps s'écouler !

— Je m'appelle Carl, dit enfin l'enfant.

— Enchanté de faire ta connaissance.

Rahl tendit une main, saisit délicatement la fourmi et la retira du visage de Carl.

— Merci…, fit le petit garçon, soulagé.

— C'est pour ça que je suis là. Je veux être ton ami et combler tous tes désirs…

— Alors, vous pourriez me déterrer et me ramener chez moi ?

— Ne t'impatiente pas, fiston, c'est pour bientôt. J'aimerais te libérer tout de suite, mais les gens demandent que je les défende contre les méchants. Je dois agir, tu comprends, et tu peux m'aider. Carl, tu joueras un rôle important dans la cérémonie qui protégera tes parents de nos ennemis. Tu as envie de défendre ta mère, n'est-ce pas ?

L'enfant réfléchit quelques secondes.

— Eh bien, oui… Mais je veux rentrer chez moi.

Ses lèvres recommencèrent à trembler.

Rahl tendit de nouveau la main, lui ébouriffa gentiment les cheveux, puis les lissa en arrière.

— Je sais, mais tu dois être courageux. On ne te fera de mal, c'est promis. Je m'en assurerai. Au fait, tu as faim ?

Carl fit non de la tête.

— Tant pis… Il est tard, alors je vais te laisser dormir…

Rahl se leva et épousseta sa robe.

— Petit Père Rahl ?

— Oui, Carl…

— J’ai peur quand je suis seul ici. Tu voudrais rester avec moi ?

Une grosse larme roula sur la joue du gamin.

— Bien entendu, mon enfant. (Rahl se rassit dans l’herbe.) Aussi longtemps que tu désireras. Toute la nuit, même, si ça te fait plaisir.

Chapitre 20

La lumière verte brillait autour d'eux tandis qu'ils avançaient péniblement au milieu de l'éboulis, souvent contraints de passer dessus – ou dessous – les troncs d'arbres et d'écarter leurs branches mortes à grand renfort de coups de pied. Les murs iridescents de la frontière se dressaient sur leur droite et sur leur gauche. Partout ailleurs, la nuit était d'encre. La lumière phosphorescente leur donnait l'impression d'être au fin fond d'une caverne.

Richard et Kahlan étaient arrivés en même temps à des conclusions similaires. Puisqu'ils ne pouvaient ni reculer ni rester sur place à cause des ombres et des pièges-à-loup, avancer dans le Chas de l'Aiguille était la seule solution.

Sans la glisser dans la bourse, histoire de la garder plus disponible en cas d'urgence, Richard avait remis dans sa poche la pierre de nuit. Sa lumière ne pouvait pas leur servir à repérer la piste, puisqu'il n'y en avait plus. En revanche, elle risquait de les empêcher de voir où la lumière verte cédait la place au mur à la fois sombre et transparent.

— Les limites de la frontière nous serviront de points de repère, avait dit Richard à Kahlan. Avance lentement. Si un mur devient noir, déporte-toi un peu de l'autre côté. À condition de rester entre les limites de la frontière, on réussira à passer…

La jeune femme n'avait pas hésité, certaine que les pièges-à-loup ou les ombres les tueraient s'ils tergiversaient. Prenant la main de Richard, elle avait avancé avec lui, épaule contre épaule, entre les murs verts de la frontière.

Le cœur de Richard battait la chamade. Ce qu'ils tentaient était de la folie ! Pourtant, ils gardaient un petit avantage, car le jeune homme savait à quoi s'attendre grâce à Chase… et à la créature qui avait voulu entraîner Kahlan dans le royaume des morts. S'ils s'enfonçaient dans un mur sombre, c'était fini. En ne dépassant pas la lueur verte, il leur restait une chance.

Kahlan s'arrêta et le poussa vers la droite. Il comprit qu'elle s'était aventurée trop près du mur. Quand le deuxième apparut, à la dextre du Sourcier, ils se recentrèrent prudemment et continuèrent à marcher. S'ils ne se précipitaient pas, en procédant ainsi, ils avanceraient le long de la fragile ligne de vie tracée entre deux étendues infinies de mort.

Conscient que son expérience de forestier ne lui servirait à rien, Richard renonça à tenter de reconstituer la piste et s'en remit, pour se

guider, à la pression qu'exerçaient sur ses épaules l'un ou l'autre mur quand il approchait trop.

Leur progression était d'une lenteur désespérante. Sans voir le flanc du coteau, sur un côté, ni les limites du chemin, devant eux, il ne leur restait plus, en guise d'espoir, qu'une longue et étroite bande de lumière, dérisoire bulle de vie à la dérive dans un océan de ténèbres et de mort.

La boue s'accrochait aux bottes de Richard et la peur ne lâchait plus son esprit. Chaque obstacle qu'ils rencontraient devait être traversé. Pas question de le contourner, car les murs de la frontière leur imposaient la direction à suivre. Ils négocièrent donc les troncs d'arbres abattus, les rochers, les buttes de terre où il fallait utiliser des racines qui affleuraient pour se hisser jusqu'au sommet…

Les deux jeunes gens collaboraient en silence, une simple pression de la main en guise d'encouragement. Un seul faux pas les conduisait immanquablement à voir apparaître un mur sombre. Il en allait de même chaque fois que la piste tournait, parfois très abruptement, avant qu'ils puissent se réorienter. Quand un mur se matérialisait, ils reculaient le plus vite possible, glacés d'angoisse.

Les épaules de Richard, sans cesse sous tension, lui faisaient un mal de chien. Pour se détendre, il s'emplit les poumons d'air, laissa retomber les bras le long de son torse et plia plusieurs fois les poignets. Puis il reprit la main de Kahlan et lui sourit. Elle fit de même, mais il vit passer dans ses yeux, grâce à la lueur verte, la terreur qu'elle s'efforçait de contrôler. Au moins, pensa-t-il, le croc et le pendentif d'Adie tenaient à distance les ombres et les bêtes de la frontière. Quand ils se retrouvaient par erreur devant un mur sombre, aucun spectre ne se manifestait derrière.

Mais Richard sentait son instinct de survie l'abandonner un peu plus à chaque pas. Pour eux, la notion de temps n'existait plus. Étaient-ils dans le Chas de l'Aiguille depuis des heures ou des jours ? Le Sourcier n'aurait su le dire. Son seul désir était de sortir de ce piège. Retrouver la paix ! Se sentir de nouveau en sécurité ! Parfois, les efforts que lui coûtait chaque enjambée parvenaient à lui faire oublier sa peur.

Il capta un mouvement du coin de l'œil et se retourna. Auréolées de lumière verte, des ombres flottaient en file indienne dans leurs dos. Elles volaient à ras du sol et prenaient un peu de hauteur chaque fois qu'un tronc d'arbre mort leur barrait le chemin. Richard et Kahlan s'arrêtèrent et observèrent, pétrifiés. Mais les ombres continuèrent leur chemin.

— Passe la première et ne me lâche pas la main. Je garderai un œil sur les créatures…

Dans une nuit pourtant froide, la chemise de Kahlan, comme celle

de Richard, était trempée de sueur. Sur un hochement de tête, la jeune femme recommença à marcher. Il la suivit à reculons, le dos collé au sien, le regard rivé sur les ombres… et l'esprit au bord de la panique. Kahlan avançait aussi vite que possible, mais elle devait sans cesse s'arrêter et changer de direction. Dès qu'elle s'était orientée, elle tirait son compagnon par la main.

Elle marqua une pause quand le chemin invisible descendit abruptement. Négocier une pente à reculons n'étant pas facile, Richard se concentra pour ne pas trébucher. Les ombres les suivaient toujours, flottant au gré des lacets de la « piste ». Richard résista à l'envie d'inciter Kahlan à presser le pas – le meilleur moyen de commettre une erreur ! –, mais les créatures se rapprochaient régulièrement. Dans quelques minutes, leur avance aurait complètement fondu…

Richard posa la main sur la garde de son épée. Devait-il la dégainer ? L'arme les aiderait-elle, ou les mettrait-elle davantage en danger ? Et même si elle était efficace, un combat dans le Chas de l'Aiguille serait une forme de suicide. Pourtant, si les choses en arrivaient là, il devrait se résoudre à tirer sa lame au clair.

À présent, les ombres semblaient avoir des visages. Richard essaya de se rappeler s'il en était de même avant, mais il en fut incapable. Il serra plus fort la poignée de son arme, la paume de Kahlan chaude et vivante dans son autre main.

Les « traits » des ombres, sous la lumière verte, paraissaient mélancoliques et amicaux. Ils semblaient implorer le Sourcier avec une sorte de calme résigné. Les lettres du mot « Vérité » gravées sur la garde de l'épée s'enfonçaient de plus en plus douloureusement dans les chairs de Richard. La colère de l'arme s'insinuait dans son esprit, désireuse d'éveiller la sienne. Comme elle rencontrait uniquement de la peur et de la confusion, elle n'insista pas longtemps.

Les ombres ne cherchaient plus à rattraper Richard. À présent, marchant à ses côtés, elles apaisaient curieusement son angoisse et sa tension. Leurs murmures le calmaient !

L'oreille tendue pour tenter de reconnaître des mots dans ce bourdonnement, il serra moins fort la garde de l'épée. Les sourires des créatures le rassuraient, désarmaient sa vigilance et exacerbaient son désir de comprendre ce qu'elles disaient. La lumière verte qui auréolait les ombres lui paraissait à présent réconfortante. Il brûlait d'envie de se reposer, d'être en paix, de s'attarder avec ces nouvelles compagnes. Comme elles, son esprit flottait à la dérive. Richard pensa à son père et mesura combien il lui manquait. Il se souvint des temps heureux où, près de George Cypher, rien ne le menaçait ni ne l'effrayait. Comme il aurait voulu être de nouveau aimé et protégé de cette façon ! Soudain, il comprit le sens des murmures : les ombres

l'assuraient qu'il pouvait connaître de nouveau ces temps bénis. Elles voulaient l'aider à réaliser ce rêve, c'était tout…

De timides avertissements résonnaient parfois dans sa tête, mais ils mouraient aussitôt.

Il lâcha l'épée.

Il se trompait depuis le début – un aveugle ! – et il s'en apercevait si tard. Les ombres n'étaient pas là pour lui nuire, mais pour lui apporter la paix qu'il désirait tant. Elles lui offraient ce qu'il voulait, sans rien demander pour elles-mêmes. L'arracher à sa solitude était leur unique ambition ! Un sourire mélancolique se dessina sur ses lèvres. Comment avait-il pu être si borné ? Si bête ? Telle une douce musique, les murmures dissipaient ses angoisses et illuminaient les coins les plus sombres de son esprit. Il s'arrêta de marcher pour ne pas cesser d'être bercé par cette chanson douce.

Une main froide tirait sur la sienne pour le faire avancer. Il ne résista pas, histoire qu'elle cesse de l'ennuyer.

Les ombres s'approchèrent. Richard brûlait de contempler leurs visages amicaux et de mieux entendre leurs murmures. Quand elles chuchotèrent son nom, il en frissonna de plaisir et fut plus heureux encore lorsqu'elles l'entourèrent, leurs mains tendues vers lui, désireuses de le caresser, de le cajoler…

Il croisa le regard des êtres qui entendaient le sauver, et reçut de chacun, dans un souffle, des promesses de merveilles indescriptibles.

Une main frôla sa joue. Il eut l'impression d'avoir très mal, mais ce n'était peut-être qu'une illusion. L'ombre lui jura qu'il ne connaîtrait plus jamais la souffrance s'il se joignait à elle et à ses sœurs. Qu'il s'abandonne à leur sollicitude, et tout irait bien !

Il s'offrit à elles, avide qu'elles l'acceptent. En tournant sur lui-même, il aperçut Kahlan et eut envie de l'emmener avec lui pour qu'ils partagent cette merveilleuse paix. Des souvenirs liés à la jeune femme détournèrent son attention des ombres, qui lui murmuraient pourtant de les ignorer. Il sonda le flanc du coteau, puis son regard balaya l'éboulis. À l'est, les premières lueurs de l'aube apparaissaient. La silhouette noire des arbres se découpait contre le ciel coloré de rose. Bientôt, il atteindrait la fin de l'éboulis.

Il ne voyait plus Kahlan ! Alors que les ombres répétaient son nom, l'image de la jeune femme explosa dans son esprit. Une angoisse plus dévastatrice qu'un incendie réduisit en cendres les murmures qui résonnaient dans sa tête.

— Kahlan ! cria-t-il.

Il n'y eut aucune réponse.

Des mains noires et mortes se tendirent vers lui. Les visages des ombres se volatilisèrent dans des volutes de fumée aux âcres relents de soufre. Des voix étranglées crièrent son nom. Il fit un pas en arrière,

désorienté…

— Kahlan ! cria-t-il encore.

Alors, sa colère se déchaîna.

La rage de la magie se déversa dans son sang quand il dégaina l'épée et frappa les ombres. La lame brillante dessina un cercle de haine autour de lui. Les créatures qu'elle toucha se désintégrèrent ; la fumée qui les composait tourbillonna comme si elle était prise dans un cyclone. Au moment où elle se dissipait, un cri inhumain retentissait.

D'autres créatures approchèrent. Il les renvoya au néant, mais elles furent aussitôt remplacées, comme si leur nombre était infini. Pendant qu'il éliminait celles qui se tenaient sur sa droite, celles de gauche en profitaient pour approcher, la douleur du contact imminent le forçant à se retourner pour les combattre. Dans sa fureur, Richard se demanda ce qui arriverait si elles finissaient par le toucher. Souffrirait-il ou mourrait-il à la seconde même ? Il s'écarta d'un mur sombre sans cesser d'abattre sa lame. Puis il avança et l'épée continua à faucher les créatures.

Richard s'immobilisa, enfonça ses talons dans la terre et affronta un raz de marée d'ombres. Ses bras lui faisaient mal, son dos menaçait de se déchirer, de la sueur ruisselait sur son front et son cœur s'affolait. Au bord de l'épuisement, sans nulle part où fuir, il tenait son terrain pouce par pouce, conscient qu'il ne résisterait pas indéfiniment. Alors que les créatures semblaient se précipiter volontairement sur son épée, des cris déchiraient la pénombre. Une attaque plus violente que les autres le força à reculer et il sentit un mur se matérialiser dans son dos. Des silhouettes noires, de l'autre côté, tendirent les bras vers lui en poussant d'atroces cris de souffrance. Acculé par les ombres, Richard ne pouvait plus s'écarter du mur. Pour ne pas succomber, il devait rester là où il était et supporter la douleur que lui infligeaient les mains des ombres, de plus en plus proches. Si la prochaine vague était assez violente et rapide, elle le pousserait contre le mur et le contraindrait à passer dans le royaume des morts. Il continua de se battre, même s'il ne sentait presque plus ses bras…

La colère céda la place à la panique. La tactique des créatures, très simple, consistait à l'affaiblir en jouant de leur nombre. Il comprit qu'il avait eu raison de ne pas vouloir utiliser son arme, car cela ne lui valait rien de bon. Mais il n'avait pas eu le choix, contraint de la dégainer pour sauver son amie et se protéger lui-même.

Son amie ? Kahlan avait disparu et il était seul. En abattant inlassablement son épée, il se demanda si les ombres, comme lui, l'avaient séduite avec leurs murmures avant de la pousser vers le mur. Et elle n'avait pas d'épée pour se défendre ! Mais n'avait-il pas juré de s'en charger ?

La colère revint. L'idée que Kahlan soit prisonnière du royaume des morts réveilla sa rage et la magie de l'Épée de Vérité répondit à son appel. Richard tailla les ombres en pièces avec une haine renouvelée. Fou furieux à l'idée de ce qu'elles avaient fait à Kahlan, il avança vers elles, son épée plus vive que l'éclair et sa soif de tuer poussée à un paroxysme jamais atteint.

Sans qu'il s'en aperçoive immédiatement, les ombres avaient cessé de bouger, suspendues dans l'air tandis qu'il avançait sur le chemin, entre les murs sombres, et semait le néant dans leurs rangs. Un moment, elles ne firent aucun effort pour éviter sa lame, comme si elles s'offraient en sacrifice. Puis elles flottèrent vers les murs de la frontière et les traversèrent pour redevenir, en passant de l'autre côté, des spectres aux contours bien trop familiers pour Richard.

Le Sourcier baissa son épée, le souffle court et les bras en feu.

Ainsi, il ne s'agissait pas exactement des Ombres dont Kahlan lui avait parlé, mais des fantômes de la frontière. Ceux qui la franchissaient pour capturer des gens.

Des innocents comme Kahlan !

Des larmes montèrent aux yeux du Sourcier.

— Kahlan…, gémit-il.

Son cœur allait exploser à force de douleur. Kahlan était perdue à jamais ! Par sa faute ! Il avait baissé sa garde et oublié de la protéger. Comment cela avait-il pu arriver si vite ? Adie l'avait pourtant prévenu qu'il serait exposé à la tentation. Pourquoi n'avait-il pas été plus prudent ? Au nom de quel absurde orgueil avait-il négligé les avertissements de la dame des ossements ?

Il imagina la terreur de Kahlan, son angoisse quand elle s'était aperçue qu'il ne la protégeait pas, et les cris qu'elle avait dû pousser pour l'appeler au secours.

Puis elle avait souffert. Et elle était morte. Secoué de sanglots, Richard pria pour que le cours du temps s'inverse. S'il avait pu tout recommencer, ignorer les voix, ne pas lâcher la main de Kahlan, l'arracher au néant… Des larmes plein les yeux, l'épée pendant au bout du bras parce qu'il n'avait plus la force de la rengainer, le Sourcier avança comme un automate. Devant lui, le paysage avait changé. Au-delà de l'éboulis, il traversa un bosquet, laissant la lumière verte dans son sillage, et retrouva le chemin.

Mais une voix d'homme murmura son nom.

Il se retourna et vit son père, debout dans l'aura de la frontière.

— Mon fils, laisse-moi t'aider…

À la lueur grisâtre de l'aube, avec pour seule tache de couleur la lumière verte qui auréolait son père, Richard ne bougea pas un cil.

— Tu ne peux pas m'aider, dit-il.

— Tu te trompes. *Elle* est avec nous. En sécurité.

Richard fit quelques pas en avant.

— En sécurité ?

— Oui ! Viens, et je te conduirai à elle…

Richard avança encore, l'épée traînant sur le sol derrière lui.

— Tu peux vraiment me conduire à elle ? demanda-t-il, des larmes aux yeux et la poitrine prise dans un étau.

— Oui, mon petit… Suis-moi. Elle t'attend.

— Et je pourrai être à ses côtés pour toujours ?

— Pour toujours…

Richard pénétra dans la lumière et approcha de son père, qui lui sourit avec sa chaleur coutumière.

Alors, le Sourcier leva son épée et la plongea dans le cœur de l'homme à qui il devait la vie. Stupéfait, le fantôme ne le quitta pas du regard.

— Combien de fois, cher père, devrai-je passer ton ombre au fil de mon épée ? demanda Richard, les dents serrées et la gorge nouée.

Les contours du spectre se brouillèrent et il disparut.

Une amère satisfaction remplaça la colère du Sourcier. Puis ce sentiment-là se dissipa aussi quand il reprit son chemin. D'un revers de la manche, il essuya les larmes qui ruisselaient sur ses joues crasseuses et ravala le nœud qui lui obstruait la gorge.

Sur la piste, la forêt l'enveloppa de son éternelle indifférence aux affaires des hommes.

Non sans peine, Richard remit au fourreau l'Épée de Vérité. À cause de ce mouvement, il remarqua que la pierre de nuit, à la pâle lumière de l'aube, brillait encore faiblement dans sa poche. Il la prit et la remit dans la bourse de cuir pour étouffer sa chiche lueur jaune.

Richard repartit en vacillant, une détermination nouvelle sur son visage ravagé. Quand il glissa une main sous sa chemise pour toucher le croc, il éprouva un sentiment de solitude comme il n'en avait jamais connu. Tous ses amis lui avaient été arrachés. Mais il avait compris que sa vie ne lui appartenait pas. Seul son devoir comptait. Il était le Sourcier, rien de plus et rien de moins. Pas un homme, mais un pion dans une terrifiante partie d'échecs. Un outil, comme son épée, pour aider les autres à connaître le bonheur qu'il avait seulement entrevu.

Il n'était pas différent des spectres de la frontière. Un messager de la mort.

Et il savait à qui délivrer son message !

Le Maître s'assit en tailleur dans l'herbe, le dos bien droit, et regarda brièvement l'enfant endormi. Les mains sur les genoux, paumes vers le haut, un sourire flotta sur ses lèvres quand il pensa à ce qui était arrivé à l'Inquisitrice Kahlan près de la frontière. La lumière du matin, qui pénétrait à flots par les fenêtres, faisait briller

de toute leur splendeur les fleurs du jardin. Très lentement, Rahl porta une main à sa bouche, s'humidifia les doigts, se lissa les sourcils et laissa son bras retomber avec une grâce majestueuse. À l'idée de ce qu'il ferait bientôt à l'Inquisitrice, sa respiration s'accéléra un peu. Il se força à penser à des affaires plus urgentes et se calma très vite. Quand il agita langoureusement les doigts, le petit Carl ouvrit aussitôt les yeux.

— Bonjour, mon garçon, dit Rahl de sa voix la plus amicale. Je suis ravi de te retrouver.

Un sourire flottait toujours sur ses lèvres. Mais pour une raison bien différente…

Carl battit des paupières à cause de la lumière du soleil.

— Bonjour, dit-il en bâillant. (Puis il leva les yeux et pensa à ajouter :) Petit Père Rahl…

— Tu as très bien dormi, dit le Maître.

— Vous êtes resté toute la nuit ?

— Comme promis. Tu sais que je ne te mentirais pour rien au monde, Carl.

— Merci… (L'enfant baissa timidement la tête.) Je crois que j'ai été stupide d'avoir aussi peur.

— Non, non, ce n'était pas stupide. Je suis content d'avoir été là pour te rassurer…

— Quand j'ai peur du noir, mon père dit que je suis idiot !

— Dans la nuit rôdent des créatures qui risquent de t'attraper, dit Rahl, très sérieux. C'est très intelligent de ta part de le savoir, et tu as raison de t'en méfier. Ton père ferait bien de t'écouter et de retenir la leçon.

— Vraiment ! s'exclama Carl. (Rahl acquiesça.) C'est ce que je me disais…

— Quand on aime quelqu'un, il faut l'écouter.

— Mon père m'ordonne toujours de me taire.

— Je suis très surpris d'entendre ça. Je croyais que tes parents t'aimaient beaucoup.

— Oh, ils m'adorent ! La plupart du temps, en tout cas.

Le Maître attendit la suite, ses longs cheveux blonds brillant à la lumière du soleil et sa robe plus blanche que jamais sous cette clarté. Il y eut un long moment de silence.

— Mais j'en ai assez qu'ils me disent toujours ce que je dois faire, avoua enfin Carl.

— Il me semble, fit Rahl, le front plissé, que tu es en âge de réfléchir et de décider tout seul. Un garçon intelligent comme toi, presque un homme, et ils te donnent encore des ordres ! (Il secoua la tête, comme s'il ne parvenait pas à en croire ses oreilles.) Tu veux dire

qu'ils te traitent comme un bébé ?

Carl approuva du chef puis tenta d'affiner sa description.

— Le plus souvent, ils sont quand même très gentils avec moi.

— Je suis ravi de l'entendre, soupira Rahl, l'air pas très convaincu. Voilà qui me soulage !

Carl leva les yeux vers les fenêtres inondées de soleil.

— Mais ils vont être furieux que je sois resté absent si longtemps.

— Ils seront en colère contre toi quand tu rentreras ?

— Ça, c'est sûr ! Un jour, je jouais avec un ami et je suis revenu chez moi très tard. Ma mère était folle de rage. Mon père m'a flanqué des coups de ceinture pour me punir de les avoir fait se ronger les sangs.

— De ceinture ? Ton père t'a frappé ? (Rahl secoua encore la tête, se leva et tourna le dos à l'enfant.) Désolé, Carl, je ne savais pas que ces gens étaient comme ça…

— C'est parce qu'ils m'aiment, s'empressa d'ajouter Carl. Ils me l'ont dit : ils m'aiment, et à cause de moi, ils se font beaucoup de souci. (Rahl ne se retourna pas.) Vous ne croyez pas que c'est une preuve d'amour ?

Rahl s'humecta les doigts et les passa sur ses lèvres et sur ses sourcils. Puis il fit volte-face et se rassit près du gamin.

— Carl, souffla-t-il si bas que le petit garçon dut tendre l'oreille, tu as un chien ?

— Oui ! C'est une chienne, et elle s'appelle Polissonne. Quand je l'ai eue, c'était un tout petit chiot.

— Polissonne ? répéta Rahl, amusé. Il lui est déjà arrivé de se perdre ou de s'échapper ?

— Eh bien… Oui, une ou deux fois, quand elle était encore très jeune. Mais elle est toujours revenue le lendemain.

— Quand elle était absente, tu t'inquiétais ?

— Évidemment…

— Pourquoi ?

— Parce que je l'aime !

— Je vois… Et quand elle rentrait, que faisais-tu ?

— Je la prenais dans mes bras et je la serrais longtemps contre moi…

— Tu ne la frappais pas avec ta ceinture ?

— Non !

— Pourquoi ?

— Parce que je l'aime !

— Mais tu te faisais du souci quand même ?

— Oui.

— Résumons-nous : quand elle rentrait, tu serrais Polissonne dans tes bras parce que tu l'aimes et que tu t'étais inquiété ?

— Oui.

Rahl se pencha un peu vers l'enfant.

— Très bien… Si tu l'avais frappée avec ta ceinture, qu'aurait-elle fait, d'après toi ?

— Elle ne serait peut-être pas revenue, la fois d'après… Pourquoi retourner chez quelqu'un qui vous frappe ? Elle serait allée ailleurs, chez des gens qui l'aiment.

— Très bien raisonné, fit Rahl, pensif.

Des larmes aux yeux, Carl détourna la tête de Rahl et laissa libre cours à son chagrin. Le Maître attendit un peu puis lui caressa les cheveux.

— Carl, je ne voulais pas te faire de la peine… Mais tu dois savoir une chose : quand tout sera fini, et que tu retourneras chez toi, si tu as un jour besoin d'une autre maison, celle-là te sera toujours ouverte. Tu es un enfant formidable – un jeune homme formidable ! – et je serais fier que tu restes avec moi. Avec Polissonne, si tu veux. Je crois que tu es assez grand pour décider de ta vie. Tu pourras venir chez moi et en partir à ta guise.

— Merci, Petit Père Rahl.

— Et maintenant, que dirais-tu de manger un peu ?

— Oh, oui, je meurs de faim !

— Qu'est-ce qui te fait envie ? Tu peux avoir tout ce que tu veux !

— J'adore la tarte aux myrtilles, dit Carl après une courte réflexion. (Il baissa les yeux, attristé.) Mais je n'ai pas le droit d'en manger au petit déjeuner.

Rahl se leva d'un bond.

— De la tarte aux myrtilles ! Je cours t'en chercher !

Le Maître traversa le jardin pour gagner une petite porte latérale couverte de lierre. Le battant s'ouvrit à son approche et le bras musclé de Demmin Nass le retint pendant que Rahl franchissait le seuil. Un gruau à l'odeur nauséabonde cuisait dans un chaudron pendu sur les flammes d'une petite forge. Adossés à un mur, les deux gardes du corps, le front ruisselant de sueur, attendaient en silence.

— Seigneur Rahl, dit Demmin en inclinant la tête, j'espère que le petit garçon vous convient…

Rahl s'humecta les doigts et se lissa les sourcils.

— Il fera très bien l'affaire… Demmin, sers un bol de cette infâme bouillie, qu'elle refroidisse un peu.

Nass prit une louche et entreprit de remplir le bol.

— Si tout se passe bien, dit-il avec un sourire malsain, je vais vous quitter pour aller présenter vos respects à la reine Milena.

— Excellente idée. En chemin, va voir la femelle dragon et dis-lui que j'ai besoin d'elle.

— Elle ne m'aime pas, dit Nass en cessant soudain son travail.

— Elle n'aime personne ! Mais n'aie crainte, elle ne te dévorera pas. Elle sait qu'il ne faut pas abuser de ma patience.

— Elle voudra savoir quand vous aurez besoin d'elle, dit Nass en recommençant à jouer de la louche.

— Ça ne la regarde pas pour le moment. Répète-le-lui, tout simplement. Ajoute qu'elle devra venir quand je l'appellerai. En attendant, qu'elle se tienne prête. (Par une petite fente dans le mur, invisible grâce au lierre, il regarda ce que faisait l'enfant.) Mais tu devras être de retour dans deux semaines.

— C'est compris. (Demmin posa le bol de gruau sur une table.) Aurez-vous besoin de si longtemps, avec l'enfant ?

— Oui, si je veux pouvoir revenir du royaume des morts, répondit Rahl sans cesser de regarder par la fente. Il me faudra peut-être plus de temps. On ne mégote pas avec ça. Je dois obtenir sa confiance et entendre de sa bouche un serment de loyauté librement consenti.

— Nous avons un autre problème, dit Demmin en passant un pouce dans sa ceinture.

Rahl se retourna.

— C'est ta principale occupation, Demmin ? Chercher les problèmes avec une lanterne ?

— C'est comme ça que je garde la tête solidement attachée à mes épaules.

— Eh bien, espérons que ça durera, mon ami. Allez, je t'écoute…

Nass sauta d'un pied sur l'autre, un signe de grande nervosité.

— Hier soir, j'ai reçu un rapport sur le nuage-espion. Il a… hum… disparu.

— Comment ça, disparu ?

— En réalité, il a plutôt été… occulté. Absorbé par d'autres nuages, si j'ai bien compris.

Au grand dam de son second, Darken Rahl éclata de rire.

— Notre ami, le vieux sorcier… On dirait qu'il a repéré le nuage et recouru à un de ses trucs pour m'agacer. Il fallait s'y attendre. Ce n'est pas grave, mon cher. Un contretemps sans importance.

— Maître, c'était un moyen de trouver le grimoire. À part la dernière boîte, rien n'est plus vital !

— M'as-tu entendu dire que le grimoire n'avait pas d'importance ? Je parlais du nuage, bien sûr. Le livre est si crucial que je n'aurais pas tout misé sur un fichu nuage. D'après toi, comment l'ai-je attaché aux basques de Richard Cypher ?

— Le nuage ? Je n'en sais rien, maître. Mes talents n'ont rien à voir avec la magie…

— Ça, tu peux le dire ! (Rahl s'humecta de nouveau les doigts.) Il y a des années, avant d'être assassiné par ce maudit sorcier, mon père

m'a parlé des boîtes d'Orden et du grimoire. Il a essayé de les retrouver, mais il n'était pas assez formé pour ça. C'était surtout un homme d'action, jamais aussi heureux que sur un champ de bataille. (Il chercha le regard de Nass.) Comme toi, mon colossal ami ! Il lui manquait les connaissances requises. Mais il était assez sage pour m'apprendre la supériorité du cerveau sur l'épée. En utilisant sa tête, on peut toujours vaincre ses ennemis, aussi nombreux soient-ils. Les meilleurs professeurs se sont chargés de mon éducation. Puis il a été assassiné ! (Rahl frappa du poing sur la table et s'empourpra de colère. Mais il se ressaisit vite.) Alors, j'ai étudié encore plus dur, pour réussir là où il avait échoué, et mettre la Maison Rahl à la place qui lui revient de droit : à la tête de tous les pays !

— Seigneur, vous avez réussi au-delà des espoirs les plus fous de votre père !

Rahl sourit et jeta un coup d'œil par la fente avant de continuer.

— Lors de mes études, j'ai découvert où était caché le *Grimoire des Ombres Recensées* : dans les Contrées du Milieu, de l'autre côté de la frontière. Mais je n'étais pas encore capable de traverser le royaume des morts pour aller le chercher. Alors, j'ai envoyé une bête le surveiller jusqu'au jour où je pourrais venir en prendre possession.

Il se redressa de toute sa taille et se retourna vers Demmin, l'air sinistre.

— Avant que j'aie pu le faire, un homme, George Cypher, a tué ma gardienne et volé le grimoire. Mon grimoire ! En guise de trophée, il a emporté un croc de la bête. Une erreur grossière, car la gardienne avait été envoyée là par magie. Ma magie, Demmin ! Et je peux la repérer facilement !

— C'est comme ça que vous avez su que Richard Cypher détenait le grimoire ?

— Oui. Le fils de George a l'ouvrage, et il porte en permanence le croc. Voilà comment je lui ai accroché le nuage aux basques. En le verrouillant sur le croc imprégné de ma magie ! Je pourrais déjà avoir récupéré le grimoire, mais j'ai dû m'occuper de choses plus urgentes. Le nuage m'a servi à ne pas perdre la trace de Richard Cypher. C'était très commode. Cela dit, l'affaire est de toute façon dans le sac : j'aurai le grimoire dès que je le déciderai. Sans le nuage, il me reste toujours le croc…

Rahl prit le bol de gruau et le tendit à Demmin.

— Goûte, pour voir si c'est assez froid. Je ne voudrais pas brûler le gosier du gamin.

Nass renifla le gruau et fit une moue écœurée. Il préféra le passer à un garde du corps, qui le goûta sans broncher puis hocha la tête.

— Cypher pourrait perdre le croc ou s'en débarrasser, dit Demmin. Alors, comment le retrouver ? Et le grimoire ? Pardonnez mon audace,

seigneur, mais vous semblez vous fier un peu trop à la chance.

— Il m'arrive de laisser faire le destin, mon ami. Jamais la chance ! J'ai d'autres moyens de débusquer Richard Cypher.

— À présent, fit Demmin, soulagé, je comprends pourquoi vous ne vous inquiétez pas. Mais je ne savais rien de tout ça.

— Nous avons seulement effleuré la surface de l'océan des choses que tu ignores, Demmin. C'est pour ça que tu es à mon service et pas l'inverse. Mais depuis notre enfance, tu es un ami fidèle, et tu mérites d'être rassuré. Beaucoup de questions urgentes me prennent mon temps. Et la magie ne peut pas attendre ! (Il désigna l'endroit où était l'enfant, derrière le mur.) Mais n'oublie pas : je sais où est le grimoire et j'ai fait ce qu'il fallait pour le récupérer quand ça me chantera. Pour l'instant, disons que Richard Cypher le garde en sécurité dans mon intérêt. Tu es content ?

— Oui, seigneur Rahl, dit Nass en baissant un instant les yeux. Mais sachez que j'ai osé vous parler parce que je veux vous voir réussir. Vous êtes de droit le maître de tous les pays ! Nous avons besoin que vous nous guidiez. Mon seul désir est de contribuer à votre victoire. Et je n'ai qu'une angoisse : vous décevoir !

Darken Rahl mit un bras autour des épaules de Nass et étudia son visage grêlé de petite vérole.

— Si seulement j'avais plus d'amis comme toi ! (Il lâcha le colosse et ramassa le bol.) Va, à présent, et annonce à la reine Milena que ses conditions sont acceptées. Et n'oublie pas de prévenir la femelle dragon ! (Un demi-sourire flotta sur les lèvres de Rahl.) Surtout, que tes petites… hum… faiblesses… ne retardent pas ton retour !

Nass fit une révérence.

— Seigneur Rahl, merci de m'accorder l'honneur de vous servir.

Le colosse sortit par la porte de derrière. Darken Rahl retourna dans le jardin, laissant ses gardes du corps crever de chaud dans la pièce de la forge.

Il prit sa corne à gaver et approcha du petit garçon.

Long tube en laiton étroit à un bout et évasé à l'autre, la corne était équipée de deux pieds qui la tenaient en hauteur, afin que le gruau glisse plus facilement. Rahl la posa devant l'enfant, la partie étroite devant sa bouche.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Carl. Une corne ?

— Oui, c'est ça. Très bien vu, Carl ! Elle sert à nourrir et jouera un rôle très important dans notre cérémonie. Les autres braves garçons qui ont aidé les gens, avant toi, ont trouvé que c'était une façon amusante de manger. Tu prends la partie étroite dans ta bouche, et moi, je verse la nourriture en haut.

— Et ça marche ? demanda Carl, sceptique.

— Très bien, tu verras ! En plus, je t'ai trouvé une tarte aux myrtilles qui venait de sortir du four !

— Formidable ! s'écria Carl avant de prendre l'embout entre ses lèvres.

Rahl passa trois fois la main au-dessus du gruau pour modifier son goût, puis il baissa les yeux sur l'enfant.

— J'ai dû l'écraser pour qu'elle passe à travers la corne. J'espère que ça ira ?

— Je fais toujours ça avec ma fourchette, dit Carl, tout content, avant de remettre les lèvres sur la corne.

Rahl versa un peu de gruau dans la partie évasée. Quand la bouillie arriva dans sa bouche, le gamin la mâchouilla avec enthousiasme.

— C'est délicieux ! La meilleure tarte que j'aie jamais mangée !

— J'en suis ravi, dit Rahl avec un sourire modeste. C'est une recette à moi. Je craignais qu'elle ne soit pas aussi bonne que celle de ta mère.

— Elle est meilleure ! Je peux en avoir encore ?

— Bien sûr, fiston. Avec le Petit Père Rahl, on en a toujours encore…

Chapitre 21

Au pied de la pente, Richard, épuisé, sonda le sol à l'endroit où la piste continuait, même s'il ne lui restait plus beaucoup d'espoir. Très bas dans le ciel, des nuages noirs s'accumulaient. De grosses gouttes s'écrasaient sur le crâne du Sourcier, trop concentré sur sa quête pour s'en irriter.

Pensant que Kahlan avait peut-être simplement continué son chemin et traversé le Chas de l'Aiguille, il essayait de la rattraper. Après tout, elle avait l'os donné par Adie, et il était censé la protéger. Il restait donc une chance qu'elle soit passée. Cela dit, il avait son croc, et, selon Adie, les créatures de la frontière n'auraient pas dû le voir. Pourtant, les ombres les avaient attaqués. Étrangement, elles n'avaient pas bougé jusqu'à ce qu'il fasse nuit, devant le rocher fendu. Pourquoi n'avaient-elles pas agi avant ?

Sur le sol, il ne vit pas de traces. Personne n'était sorti du Chas de l'Aiguille depuis très longtemps. Alors qu'un vent glacial faisait voler les pans de son manteau, comme s'il le poussait à s'éloigner au plus vite, il sentit la fatigue et le désespoir le terrasser. Le cœur brisé, il avança de nouveau en direction des Contrées du Milieu.

Il s'arrêta après quelques pas, frappé par une idée.

Si Kahlan, une fois séparée de lui, avait cru qu'il était prisonnier à jamais du royaume des morts, aurait-elle continué à marcher vers les Contrées du Milieu ?

Non !

Il se retourna vers le Chas de l'Aiguille. Non ! Elle aurait rebroussé chemin pour rejoindre le grand sorcier !

Aller seule dans les Contrées du Milieu ne lui aurait servi à rien. Elle était venue en Terre d'Ouest pour trouver de l'aide. Une fois le Sourcier perdu, seul Zedd pouvait lui être d'une quelconque assistance.

Même s'il n'était pas entièrement sûr de ce raisonnement, Richard ne pouvait pas continuer son chemin sans avoir vérifié. N'étant pas très loin de l'endroit où il avait combattu les ombres – et perdu Kahlan – il fit demi-tour et s'engagea de nouveau dans le Chas de l'Aiguille.

La lumière verte salua son retour ! Revenu sur ses pas, il retrouva rapidement le lieu de son affrontement contre les spectres. Devant ses propres empreintes, il fut surpris d'avoir parcouru autant de terrain pendant cet affrontement. Il ne se souvenait plus d'avoir tellement

tourné en rond et piétiné. Mais il ne se rappelait pas grand-chose de la bataille, à part la fin…

Soudain, il vit ce qu'il était venu chercher : leurs traces, à Kahlan et à lui, puis celles de la jeune femme, seule… Il les suivit avec l'espoir qu'elles ne le conduiraient pas vers le mur de la frontière. Puis il s'accroupit pour les étudier de plus près. Kahlan avait erré un moment, désorientée, avant de s'arrêter… et de rebrousser chemin !

Richard se releva d'un bond, le cœur battant à tout rompre. Autour de lui, la lumière verte, omniprésente, lui tapait sur les nerfs. Où pouvait être Kahlan, à présent ? Il leur avait fallu presque toute la nuit pour traverser le Chas de l'Aiguille. Mais alors, ils ignoraient où était le chemin. Pour revenir en arrière, il suffisait de remonter leurs traces précédentes.

Il allait devoir marcher vite. S'il voulait rattraper Kahlan, pas question d'être trop prudent ! À point nommé, il se souvint de ce que Zedd avait dit en lui donnant l'Épée de Vérité : la colère, justement, faisait parfois oublier toute prudence.

Quand le Sourcier dégaina son arme, la note métallique unique emplit l'air de la matinée grisâtre. Aussitôt, la colère coula dans ses veines. Sans plus réfléchir, il remonta la piste, les yeux rivés sur les empreintes de pas. Tout à sa fureur, il ignora les coups de boutoir que lui expédiaient les murs chaque fois qu'il les frôlait. Lorsque les empreintes tournaient ou faisaient des écarts, il ne s'arrêtait pas, parfois contraint d'accomplir de petits prodiges pour parvenir à conserver son équilibre.

À ce rythme, rapide mais soutenable pour un homme entraîné, il atteignit le rocher fendu un peu avant le milieu de la matinée. Par deux fois, une ombre s'était dressée sur son chemin, immobile, ne paraissant pas le voir. Richard avait chargé tête baissée, épée brandie. Même si elles semblaient ne plus avoir de visage, les entités lui avaient paru comme… étonnées… avant de se désintégrer en hurlant.

Sans ralentir, il traversa le rocher fendu et flanqua au passage un fabuleux coup de pied à un piège-à-loup pour l'écarter de son chemin. De l'autre côté de l'arche, il s'arrêta pour reprendre son souffle et constata, soulagé, que les empreintes de Kahlan étaient toujours visibles. Sur la piste forestière, il aurait plus de mal à les repérer, mais ça n'avait aucune importance, car il savait où allait son amie. Elle avait survécu au Chas de l'Aiguille : il en aurait volontiers versé des larmes de joie.

Et il gagnait du terrain sur elle, comme le prouvaient les empreintes, de plus en plus fraîches. Mais à la lumière de l'aube, elle avait dû remonter leur piste au lieu de se fier aux murs de la frontière pour se guider. Sinon, il l'aurait déjà rattrapée… Comme il s'y

attendait, Kahlan avait su utiliser sa tête. Si on leur en laissait le temps, il ferait d'elle une formidable forestière !

Richard repartit d'un bon pas, l'épée au poing et la colère au cœur. Il ne perdit pas de temps à vouloir suivre la piste de Kahlan, mais se contenta de vérifier, chaque fois qu'il passait près d'une flaque de boue, qu'elle continuait bien. Parvenu sur une partie du chemin où les traces se voyaient sans difficulté, il jeta un regard circulaire autour de lui et se pétrifia, les yeux écarquillés.

À cheval sur les empreintes de Kahlan, il venait de remarquer celles de bottes d'hommes, près de trois fois plus grandes. Deviner à qui elles appartenaient n'était pas difficile : le dernier survivant du *quatuor !*

Richard repartit à la course, les arbres et les rochers défilant si vite devant ses yeux qu'ils en devinrent flous. Dans sa course, il n'avait qu'un seul souci : éviter de se précipiter contre les murs de la frontière. Pas pour préserver sa propre vie, mais parce qu'il ne pourrait plus aider Kahlan s'il se faisait tuer. À bout de souffle, les poumons en feu, il en appela à la rage pour surmonter son épuisement.

Au sommet d'une butte rocheuse, il aperçut enfin Kahlan, sur sa gauche, une dizaine de pas devant lui. Plaquée contre une paroi de pierre, à demi accroupie, elle faisait face au dernier tueur. La cuirasse de l'homme luisait d'humidité et quelques mèches de cheveux blonds dépassaient du capuchon de sa cotte de mailles. Levant à deux mains une gigantesque épée, il poussa un cri de guerre.

Il allait la tuer !

Une fraction de seconde, Richard se pétrifia, une vague de panique occultant jusqu'à sa colère. Puis la fureur reprit le dessus. Avec un « non ! » où s'exprimait toute la rage meurtrière de l'univers, il sauta de la butte et, en plein vol, brandit à deux mains l'Épée de Vérité, les bras armés comme s'ils tenaient une hache. Quand il reprit contact avec le sol, il fit décrire à la lame un grand arc de cercle.

L'acier fendit l'air en sifflant. Le tueur, qui s'était retourné, vit l'arme de Richard venir sur lui et, vif comme l'éclair, leva la sienne pour se défendre. Il avait réagi si vite et si violemment que les tendons de son poignet et de sa main émirent un claquement sec.

Comme dans un rêve, Richard suivit au ralenti la trajectoire de son épée. Il avait mobilisé toute sa force pour que le vol de la lame soit rapide, franc et meurtrier. Et la magie faisait écho à son désir.

Derrière l'arme du tueur, il vit briller son regard bleu aux reflets d'acier. Alors que son cri n'était pas encore mort dans sa gorge, le Sourcier prit pour cible ces deux yeux inhumains de froideur.

L'homme tenait son épée à la verticale, prêt à bloquer le coup.

Tout ce qui n'était pas son adversaire disparut de la vue de

Richard. Sa colère – et la magie – se déchaînèrent comme elles ne l'avaient jamais fait. Rien au monde ne l'empêcherait de prendre la vie de cet homme. Son sang était à lui ! Au-delà de la raison, de tout autre désir et même de la vie, il n'était plus que la mort incarnée.

Dans ce coup d'épée, il avait mis toute la haine qu'il était capable d'éprouver.

Alors que son cœur battait si fort qu'il sentait l'onde de choc jusque dans les muscles tendus à craquer de son cou, Richard soutint le regard de son adversaire avec une excitation proche de l'extase, et, du coin de l'œil, vit sa lame parcourir la distance qui la séparait encore de l'autre et la percuter dans un roulement de tonnerre. Toujours au ralenti, dans une gerbe d'étincelles et d'éclats d'acier, il regarda l'épée adverse se briser net. La partie sectionnée vola dans les airs et tourna sur elle-même. Il compta le nombre de révolutions – trois, en reflétant chaque fois la lumière du soleil – qu'elle fit avant que sa propre lame, avec toute la puissance de sa rage et de la magie qui la soutenait, atteigne la tête de l'homme et percute les maillons de son capuchon de mailles. Le crâne du tueur, sous l'impact, partit sur le côté. Puis l'Épée de Vérité traversa les maillons comme du beurre, au niveau des yeux tant détestés. Dans une gerbe de minuscules éclats métalliques, elle continua son chemin à travers la peau et l'os.

Richard explosa d'allégresse quand une petite nappe de brouillard rouge jaillit pour se mêler à la brume matinale. Des mèches de cheveux blonds, des éclats d'os et des lambeaux de matière cervicale tourbillonnèrent dans l'air tandis que la lame tronçonnait impitoyablement la calotte crânienne du tueur. Son corps, désormais surmonté d'un cou, d'une mâchoire et d'une immonde bouillie rouge, s'écroula comme si tous ses os avaient fondu et percuta le sol avec un bruit sourd. Du sang jaillit en longs filaments à la trajectoire incurvée, puis retomba en pluie autour du Sourcier et sur lui. Ce geyser, quand quelques gouttes giclèrent dans sa bouche toujours ouverte sur son cri de rage, donna au vainqueur la satisfaction de connaître le goût du fluide vital du vaincu.

Un flot plus noir et plus dense arrosa la poussière alors que les fragments d'acier de la cotte de mailles et de l'épée brisée s'écrasaient enfin sur un rocher, derrière Richard. Les derniers fragments d'os et de tissu cérébral retombèrent sur le sol dans une averse de sang qui colora tout en rouge vif.

Le messager de la mort se campa victorieusement au-dessus de l'objet de sa haine et de sa colère. Inondé de sang, il s'abandonna à une joie sauvage qu'il n'aurait jamais cru pouvoir connaître. Le souffle court à force d'excitation, il pointa de nouveau son épée, à l'affût d'une autre menace.

Qui ne vint pas.

Alors, le monde extérieur s'imposa de nouveau à lui.

Juste avant de tomber à genoux, terrassé par la douleur qui lui déchirait les entrailles, il aperçut les yeux écarquillés de Kahlan. Puis l'Épée de Vérité glissa de ses mains.

Comme une lame lui fouaillant les chairs, la conscience de son acte balaya toutes ses sensations. Il avait tué ! Pire, il avait abattu un être humain qu'il désirait ardemment tuer. Et il s'en était réjoui. Rien ni personne n'aurait pu le priver de ce meurtre !

L'image de sa lame fendant le crâne de sa victime repassait en boucle dans son esprit. Impossible de l'arrêter.

À la torture, il se prit le ventre à deux mains. De sa bouche ouverte, aucun son ne sortait. Il tenta de perdre conscience pour ne plus sentir la douleur, mais cette miséricorde lui fut refusée. Rien n'existait plus pour lui que la souffrance – comme un instant plus tôt, quand la rage de tuer emplissait son esprit.

Aveuglé par la douleur, il sentit du feu liquide couler dans ses muscles, ses os et tous ses organes. Consumé de l'intérieur, les poumons bloqués, il crut qu'il allait s'étouffer. Enfin, il bascula sur le flanc, les genoux repliés sur la poitrine, et poussa un cri de douleur, écho fidèle du hurlement de rage qui avait ponctué sa victoire. Sa force le fuyant par tous les pores de sa peau, malgré la stupeur due à l'angoisse et à la souffrance, il comprit qu'il ne conserverait pas longtemps sa raison – voire sa vie – si ce calvaire se prolongeait. La magie l'écrasait comme un vulgaire insecte ! Un pareil niveau de douleur lui aurait paru inimaginable quelques heures plus tôt. À présent, il doutait que cela ne finisse jamais. Sentant que sa raison lui était inexorablement arrachée, il implora la mort de mettre un terme à son supplice. De toute manière, si ça continuait, elle serait l'unique issue possible.

Dans le brouillard de ce qu'il prenait pour son agonie, une idée s'imposa à lui : il connaissait cette douleur. C'était la sœur jumelle de sa colère ! Elle envahissait son corps de la même manière que la rage communiquée par l'épée. Et leur source à toutes les deux, désormais familière, était la magie. Ayant identifié le mal, il s'efforça de le contrôler, comme il avait appris à maîtriser sa colère. Mais cette fois, il devait réussir… ou périr.

Il se convainquit que son acte, aussi horrible qu'il fût, avait été nécessaire. Le tueur blond, ivre de sang lui-même, avait signé son propre arrêt de mort…

Le Sourcier parvint à chasser sa douleur comme il avait réussi à bannir sa colère. Infiniment soulagé, il comprit qu'il avait gagné les deux batailles ! La souffrance le quitta aussi soudainement qu'elle l'avait frappé.

Étendu sur le dos, haletant, il reprit conscience du monde extérieur. Agenouillée près de lui, Kahlan lui passait un morceau de tissu humide sur le visage. Elle nettoyait le sang et des larmes ruisselaient sur ses joues elles-mêmes constellées de taches rouges.

Richard se redressa, s'agenouilla et lui prit le tissu pour la nettoyer à son tour, comme s'il pouvait ainsi effacer de son esprit l'acte qu'il venait de commettre. Mais elle ne le laissa pas faire, l'enlaçant et le serrant dans ses bras avec une intensité dont il ne l'aurait pas crue capable. Alors qu'il lui rendait son étreinte, Kahlan lui posa une main sur la nuque et attira sa tête contre la sienne.

L'avoir retrouvée était si merveilleux ! Il ne voulait plus jamais être séparé d'elle.

— Richard, j'ai tellement honte…

— De quoi ?

— Que tu aies dû tuer un homme pour moi.

— Ne t'en fais pas… tout va bien.

Il la sentit secouer la tête contre sa joue.

— Je savais que la magie te ferait atrocement souffrir. Voilà pourquoi je t'ai empêché de combattre ces brutes, à l'auberge.

— Zedd a pourtant dit que la colère me protégerait de la douleur. Kahlan, je n'y comprends rien. Je n'ai jamais été aussi furieux de ma vie !

Kahlan s'écarta de lui, les mains serrées sur ses bras comme pour s'assurer qu'il était bien réel.

— Zedd m'a demandé de veiller sur toi si tu devais tuer un homme avec l'épée. D'après lui, il est vrai que la colère est un bouclier contre la souffrance, mais pas la première fois… La magie met le Sourcier à l'épreuve en le torturant et il doit s'en sortir seul. Il ne te l'a pas révélé, parce que cela t'aurait rendu plus réticent à te servir de l'arme. Le remède aurait alors risqué d'être pire que le mal ! La magie, a-t-il dit, doit s'unir au Sourcier quand il recourt à elle pour la première fois, afin d'affermir sa volonté de tuer. Elle peut faire d'horribles choses au Sourcier. La souffrance est un test, pour voir lequel des deux est le maître…

Richard s'assit sur les talons, comme assommé de stupéfaction. Adie avait affirmé que le sorcier lui dissimulait un secret – ce devait être celui-là. Le pauvre Zedd avait dû être terriblement inquiet pour lui…

Alors, Richard comprit vraiment ce qu'était un Sourcier. Personne, à part celui qui détenait le titre, ne pouvait le savoir de cette manière-là. Le messager de la mort ! Il saisissait, maintenant. Le fonctionnement de la magie : comment il l'utilisait et comment elle se servait de lui ! Désormais, ils seraient unis. Pour le meilleur ou pour le

pire, Richard Cypher ne serait plus jamais le même homme. Ses plus noirs désirs ayant été exaucés, il ne pourrait plus revenir en arrière.

Richard leva la main et, avec son morceau de tissu, nettoya le visage de Kahlan.

— Zedd a fait ce qu'il fallait, et tu as eu raison de ne pas m'en parler. (Il caressa la joue de son amie.) J'ai eu si peur que tu sois morte…

— Moi, j'ai cru que tu l'étais. Je te tenais la main, et soudain, tu as disparu. (Les yeux de Kahlan s'emplirent de nouveau de larmes.) Je t'ai cherché en vain. Persuadée que tu étais perdu dans le royaume des morts, je n'avais plus qu'une idée : rejoindre Zedd et attendre qu'il se réveille.

— Je t'ai crue perdue aussi… J'ai failli continuer seul, mais il semble que retourner sur mes pas pour toi est mon destin !

Elle sourit pour la première fois depuis qu'il l'avait retrouvée et l'enlaça de nouveau. Mais elle s'écarta très vite.

— Richard, il faut partir. Les bêtes rôdent toujours et le cadavre les attirera. Il vaut mieux ne plus être là à leur arrivée.

Richard ramassa son épée, se leva et prit Kahlan par la main pour l'aider à se redresser.

La colère de la magie explosa – un avertissement adressé à son maître.

Comme la dernière fois, quand Kahlan lui avait touché la main alors qu'il tenait l'arme. Mais c'était plus fort et il eut du mal à contrôler cette rage-là.

Kahlan ne s'était aperçue de rien. De son bras libre, elle l'attira vers lui et l'étreignit brièvement.

— Je n'arrive pas à croire que tu es vivant ! J'étais si sûre de t'avoir perdu…

— Comment as-tu réussi à te débarrasser des ombres ?

— Je n'en sais rien. Elles nous suivaient, mais quand nous avons été séparés, et que j'ai rebroussé chemin, je n'en ai plus vu. Et toi ?

— J'en ai croisé deux. Et mon père m'est de nouveau apparu pour m'attirer dans la frontière.

— Pourquoi toi et pas nous deux ?

— Cette nuit, c'était moi que les ombres traquaient, pas toi, parce que ton pendentif te protégeait.

— La dernière fois, avec Chase et Zedd, elles ont attaqué tout le monde sauf toi. Qu'y a-t-il de différent ?

— Je n'en ai aucune idée… Mais il faut finir le voyage. Nous sommes trop fatigués pour passer une autre nuit à combattre les ombres et les pièges-à-loup. On devra être dans les Contrées du Milieu avant ce soir. Et cette fois, je promets de ne pas te lâcher la main.

— Compte sur moi pour ne pas lâcher la tienne !

— Prête à repasser par le Chas de l'Aiguille ?

Kahlan acquiesça. Ils partirent au pas de course, mais à un rythme raisonnable que la jeune femme n'aurait aucun mal à soutenir. Bien que plusieurs soient campées au milieu du chemin, aucune ombre ne les suivit. Comme un peu plus tôt, Richard les passa au fil de son épée sans se demander ce qu'elles voulaient. Leurs cris d'agonie firent frissonner Kahlan, qui serra plus fort la main de son compagnon.

Richard la guida hors du Chas de l'Aiguille. Ils traversèrent ensuite l'éboulis et atteignirent le chemin forestier. À partir de là, ils recommencèrent à marcher normalement, histoire de reprendre leur souffle.

La joie d'avoir retrouvé Kahlan fit presque oublier à Richard les difficultés qui les attendaient. En chemin, ils mangèrent du pain et des fruits. Bien que son estomac le torturât, le Sourcier refusa de s'arrêter pour faire un repas un peu plus consistant.

Il s'étonnait toujours de la réaction de la magie, quand son amie lui avait pris la main. Sentait-elle quelque chose en Kahlan, ou dans l'esprit de son nouveau maître ? Était-ce seulement parce qu'il avait peur du secret de la jeune femme ? Ou la magie détectait-elle autre chose ? Ah, si Zedd avait été là, pour qu'il puisse lui poser la question ! Mais le sorcier était présent, la première fois, et il ne lui avait rien demandé. Avait-il si peur de la réponse ?

Après un chiche repas, vers la fin de l'après-midi, ils entendirent des hurlements dans les bois. Kahlan affirmant que c'étaient ceux des bêtes, ils décidèrent de recommencer à courir, afin de sortir du passage au plus vite.

Pour Richard, au-delà de l'épuisement, cette dernière ligne droite – assez longue – eut des allures de cauchemar éveillé et il s'aperçut à peine qu'il avait recommencé à pleuvoir.

Un peu avant la nuit, ils arrivèrent au bord d'une crête. Le chemin continuait à serpenter le long de la pente. De cette position, entre les arbres, comme s'ils sortaient d'une grotte, ils regardèrent un moment la pluie tomber sur une plaine verdoyante.

— Je connais cet endroit, souffla Kahlan, tendue.

— Il a un nom ?

— Le Pays Sauvage. Nous sommes dans les Contrées du Milieu. Et me voilà de retour chez moi !

— Je ne vois rien de sauvage dans ce panorama…

— Le nom ne se réfère pas au paysage, mais à ceux qui y vivent.

Quand ils furent au pied de la crête, Richard dénicha un refuge relatif, sous une saillie rocheuse. Pour les protéger de la pluie, il coupa des branches de pin et les disposa autour d'eux afin qu'ils passent une nuit quasiment au sec. Quand Kahlan se fut glissée dans cette niche, il

la suivit, tira des branches derrière lui et s'assit près de son amie, aussi trempé et fatigué qu'elle.

La jeune femme retira son manteau et l'essora tant bien que mal.

— Je n'ai jamais vu un ciel aussi couvert et une pluie si insistante. À quoi ressemble donc le soleil ? Je commence à en avoir assez !

— Pas moi, dit Richard. (Sa compagne l'interrogeant du regard, il précisa :) Tu te souviens du nuage-serpent, l'espion de Rahl ? Zedd a invoqué une Toile de Sorcier pour que d'autres nuages l'absorbent. Tant que le ciel sera couvert, nous ne verrons pas le nuage-serpent… et Rahl non plus. À mes yeux, ça vaut bien un déluge !

— Je ne dirai plus rien contre les nuages, c'est juré ! La prochaine fois, tu pourras demander un peu moins d'eau à Zedd ? (Richard sourit et hocha la tête.) Tu as faim ?

— Non, j'ai seulement envie de dormir. Nous sommes en sécurité, ici ?

— Oui. Personne ne vit aussi près de la frontière. Adie a assuré que nous sommes protégés des bêtes. Donc, les chiens à cœur ne nous ennuieront pas.

Le martèlement régulier de la pluie berçait Richard, qui ferma les yeux. Morts de froid, les deux jeunes gens s'enveloppèrent dans leurs couvertures.

Dans la pénombre, Richard distinguait à peine le visage de Kahlan, adossée près de lui à la paroi rocheuse. À supposer qu'il trouve du bois sec, l'abri était trop petit pour y faire du feu…

Richard glissa une main dans sa poche, tenté de sortir la pierre de nuit. Mais il décida que ce ne serait pas prudent.

— Bienvenue dans les Contrées du Milieu ! dit Kahlan. Tu as tenu ta promesse de nous y conduire. À présent, le plus dur commence. Qu'allons-nous faire ?

Malgré la migraine qui battait à ses tempes, Richard se pencha vers son amie.

— Nous devons trouver quelqu'un qui nous dira où est la dernière boîte. Ou, au moins, où la chercher. Impossible de sillonner le pays au hasard ! Il faut qu'une personne dotée de pouvoirs magiques nous mette sur la bonne voie. Tu as quelqu'un comme ça dans tes connaissances ?

— Nous sommes très loin des gens qui pourraient vouloir nous aider…

À l'évidence, Kahlan éludait la question.

— Je n'ai pas parlé de *vouloir* nous aider, rugit Richard, furieux, juste de le *pouvoir* ! Conduis-moi à quelqu'un qui corresponde à cette définition, et je me chargerai du reste !

Honteux de son éclat, Richard étouffa aussitôt sa colère.

— Désolé, Kahlan… Mais j'ai eu une journée de chien ! En plus de

tuer un homme, j'ai encore dû passer mon père au fil de l'épée. Le pire fut de te croire perdue dans le royaume des morts. Je veux arrêter Rahl, pour en finir avec ce cauchemar.

Il se tourna vers son amie et eut droit à son sourire « spécial Richard Cypher ».

— Être un Sourcier n'est pas facile, dit Kahlan après l'avoir longuement regardé dans les yeux.

— Pas facile, non…

— Le Peuple d'Adobe… Richard, ces gens pourront peut-être nous dire où chercher, mais rien ne garantit qu'ils accepteront de collaborer. Le Pays Sauvage est une région très reculée des Contrées. Le Peuple d'Adobe n'a pas l'habitude des étrangers. De plus, il a des coutumes bizarres et se moque des problèmes d'autrui. Il veut seulement qu'on lui fiche la paix.

— S'il triomphe, Darken Rahl ne le laissera pas tranquille.

— Richard, ces gens peuvent être dangereux !

— Tu as déjà eu affaire à eux ?

— Deux ou trois fois, oui… Ils ne parlent pas notre langue, mais je maîtrise la leur.

— Et ils te font confiance ?

Kahlan détourna le regard.

— Je crois… Mais ils ont aussi peur de moi. Avec eux, ça peut être plus fort que la confiance.

Richard dut se mordre les lèvres pour ne pas poser la question évidente : pourquoi ces gens avaient-ils peur d'elle ?

— Ils vivent loin d'ici ?

— Je ne sais pas exactement où nous sommes dans le Pays Sauvage. Il faudra me repérer mieux demain. Mais au maximum, nous en aurons pour une semaine de marche en direction du nord-est.

— C'est acceptable… Demain, en route pour le nord-est !

— Quand nous rencontrerons le Peuple d'Adobe, tu devras m'obéir au doigt et à l'œil. Et il faudra convaincre ces hommes de nous aider. Épée ou non, tu ne parviendras pas à les y contraindre. (Kahlan sortit une main de sous sa couverture et la posa sur le bras de son ami.) Richard, merci d'être allé vers moi. Et pardon pour ce que ça t'a coûté…

— Je n'avais pas le choix ! Sans mon guide, qu'aurais-je fait dans les Contrées du Milieu ?

— J'essaierai de me montrer à la hauteur de tes attentes, promit Kahlan en souriant.

Richard lui serra gentiment la main, puis ils s'allongèrent. Le sommeil le terrassa au moment où il remerciait les esprits du bien d'avoir protégé son amie.

Chapitre 22

Zedd ouvrit les yeux et remarqua aussitôt qu'une délicieuse odeur de soupe aux épices flottait dans l'air.

Sans bouger la tête, il regarda prudemment autour de lui. Chase gisait à ses côtés, tous les murs portaient des ossements en guise de décoration et le fragment de ciel qu'il voyait à travers une fenêtre était noir. Regardant sa poitrine, il découvrit qu'elle aussi était couverte d'os. Toujours sans remuer, il les fit léviter puis flotter loin de lui et se poser en douceur sur le sol. Ensuite, silencieux comme une ombre, le vieux sorcier se leva.

Il y avait des os d'animaux dans toute la maison !

Zedd se retourna et sursauta quand il se retrouva face à une femme qui venait également de pivoter sur elle-même.

Terrorisés, ils crièrent tous les deux en levant au ciel leurs bras décharnés.

— Qui êtes-vous ? demanda Zedd, son regard rivé dans les yeux blancs de la femme.

— Je suis Adie, répondit-elle d'une voix rauque. Vous m'avez fichu une de ces trouilles ! Normalement, vous n'auriez pas dû vous réveiller si vite.

— Combien de repas ai-je manqué ? demanda le sorcier en lissant sa robe.

Le front plissé, Adie l'étudia de pied en cap.

— Beaucoup trop, à voir les os qui pointent sous votre peau !

Souriant, Zedd étudia à son tour la dame des ossements.

— Vous êtes très agréable à regarder, dit-il. (Il s'inclina, fit un baisemain à Adie, se redressa, le torse bombé, et leva un index squelettique.) Zeddicus Zu'l Zorander, pour vous servir, noble dame ! (Il baissa les yeux.) Qu'est-il arrivé à votre jambe ?

— Rien. Elle est parfaite.

— Pas celle-là, l'autre ! insista Zedd.

Adie regarda son moignon de pied.

— Ah, oui… Elle ne va pas jusqu'au sol, c'est tout. Mais pourquoi me faites-vous ces yeux-là ?

— Eh bien, j'espère que la leçon – dont j'ignore tout – vous profitera, car il ne vous reste plus qu'un pied. Quant à mes yeux, après avoir été affamés, ils ont droit à un véritable festin !

— Sorcier, voulez-vous un bol de soupe ? demanda Adie avec un

petit sourire.

— Je me demandais quand vous poseriez cette question, magicienne !

Il la suivit jusqu'au chaudron qui pendait dans la cheminée. Quand elle eut servi deux bols de soupe, il les porta jusqu'à la table et s'assit. Après avoir posé sa béquille contre un mur, Adie prit place en face de son invité, coupa deux grosses tranches de pain et les poussa vers lui.

Zedd attaqua férocement sa soupe. Mais il s'immobilisa après avoir englouti sa première cuillerée et leva les yeux.

— C'est Richard qui a cuisiné ça, dit-il, la deuxième cuillerée immobile à mi-chemin entre le bol et ses lèvres.

Adie se coupa du pain et le trempa dans sa soupe.

— Exact. Vous avez de la chance, la mienne est moins bonne.

Zedd reposa sa cuiller.

— Et où est notre maître queux ?

Adie goba le morceau de pain et le mâcha soigneusement avant de répondre :

— La Mère Inquisitrice et lui ont emprunté le passage qui conduit aux Contrées du Milieu. Votre ami la connaît seulement sous le nom de Kahlan. Il ignore sa véritable identité…

Elle lui raconta comment les deux jeunes gens avaient déboulé chez elle, réclamant de l'aide pour leurs amis inconscients.

Zedd se régala de pain et de fromage sans perdre une miette du récit d'Adie. Quand elle précisa l'avoir maintenu en vie avec du gruau, il ne put s'empêcher de faire la grimace.

— Le Sourcier m'a chargé d'un message pour vous : il ne pouvait pas attendre votre réveil, mais il sait que vous comprendrez. Il m'a aussi chargée de dire à Chase de retourner à Hartland et de préparer des défenses contre l'armée de Rahl. Richard était ennuyé de ne pas connaître votre plan, mais l'urgence l'a forcé à partir.

— C'est aussi bien…, souffla Zedd. Il n'y avait pas de place pour lui dans mon plan…

Sur ces mots, le vieil homme s'attaqua sérieusement au dîner. Une fois son premier bol fini, il alla s'en servir un deuxième. Il proposa de remplir aussi celui d'Adie, mais elle n'avait pas fini le sien, plus occupée à dévisager son invité qu'à manger. Quand Zedd se rassit, elle poussa vers lui d'autres tranches de pain et de fromage.

— Richard vous cache quelque chose, dit-elle abruptement. S'il n'y avait pas cette histoire, avec Rahl, je n'en aurais pas parlé. Mais là, il me semble que vous devez le savoir.

À la lumière de la lampe à huile, le visage encadré de cheveux blancs de Zedd ne semblait plus si émacié, et il en émanait une grande

force. Il reprit sa cuiller, regarda pensivement la soupe, puis releva les yeux vers Adie.

— Comme vous le savez, nous avons tous des secrets, et les sorciers encore plus que les autres. Si nous connaissions tout sur nos contemporains, le monde deviendrait invivable… Et il n'y aurait plus aucun plaisir à révéler nos pensées intimes à autrui. Les cachotteries d'une personne en qui j'ai confiance ne m'inquiètent pas. Et Richard n'a rien à redouter des miennes. C'est ça, l'amitié…

— Pour son salut, dit Adie, espérons que vous n'avez pas accordé à tort votre confiance. Je détesterais éveiller la colère d'un sorcier.

— Pour un membre de ma confrérie, je suis du genre inoffensif.

— Un mensonge, souffla Adie.

Zedd se racla la gorge et changea promptement de sujet.

— Je vous remercie de vous être occupée de moi, noble dame, dit-il.

— Ça, c'est la vérité !

— Et d'avoir aidé mes jeunes amis, ainsi que le garde-frontière. Je vous suis redevable…

— Un jour, peut-être pourrez-vous me rendre la pareille…

Zedd remonta les manches de sa robe et continua à manger sa soupe – moins voracement qu'avant, toutefois. La magicienne et lui ne se quittèrent pas du regard. Le feu crépitait dans la cheminée ; dehors, des insectes nocturnes bourdonnaient. Chase continuait à dormir.

— Depuis quand sont-ils partis ? demanda Zedd.

— Voilà une semaine qu'ils vous ont laissés à ma garde, Chase et vous…

Zedd finit son repas et poussa le bol loin de lui. Les mains croisées sur la table, il regarda ses deux pouces se percuter en rythme. Sur sa crinière blanche, les reflets de la lampe dansaient une étrange farandole.

— Richard a-t-il dit comment j'étais censé le retrouver ?

Adie ne répondit pas tout de suite. Le sorcier attendit, continuant son manège avec ses pouces.

— Je lui ai donné une pierre de nuit, dit enfin la dame des ossements.

Zedd se leva d'un bond.

— Quoi ?

— Vous auriez voulu que je l'envoie dans le passage sans rien pour s'éclairer ?

Le vieil homme posa ses poings sur la table et s'appuya dessus pour se pencher vers Adie.

— L'avez-vous prévenu ?

— Bien sûr…

— Comment ? Avec une de vos énigmes à la noix ?

Adie prit deux pommes et en lança une à Zedd, qu'il immobilisa dans les airs – un sort élémentaire pour lui. Le fruit en suspension tournait lentement sur lui-même.

— Asseyez-vous, sorcier, dit Adie, et assez de frime ! (Pendant que Zedd obéissait, la dame des ossements mordit à belles dents dans sa pomme.) Je n'ai pas voulu l'effrayer davantage. Je l'ai averti avec une énigme qu'il comprendra plus tard, quand il aura traversé le passage.

Les doigts malingres de Zedd se refermèrent sur la pomme flottante.

— Fichtre et foutre, Adie, vous ne comprenez pas ! Richard a toujours détesté les énigmes. Il les tient pour un affront à l'honnêteté. Par principe, il ne les résout pas, il les ignore !

La pomme émit un étrange grincement quand il la mordit.

— Le Sourcier est là pour débrouiller les énigmes, rappela Adie. C'est son travail !

— Les énigmes de la vie, pas les charades, dit Zedd. Il y a une grande différence.

— Zedd, j'ai essayé d'aider ce gamin. Je veux qu'il réussisse ! Jadis, j'ai perdu mon pied dans le passage. À ma place, il n'aurait pas survécu. Si le Sourcier succombe, nous serons tous perdus. Croyez-moi, je ne lui veux aucun mal.

— Je sais, Adie… Je n'ai jamais dit que vous vouliez lui nuire. (Il prit la main de la dame des ossements.) Tout ira bien, vous verrez…

— J'ai été idiote, gémit Adie. Richard m'a dit qu'il détestait les énigmes, mais je n'y ai pas prêté attention. Zedd, vous devriez tenter de le repérer par l'intermédiaire de la pierre de nuit. Ainsi, nous saurons s'il a réussi.

Le sorcier ferma les yeux, posa le menton sur sa poitrine et prit trois grandes inspirations. Puis il cessa de respirer un long moment. Autour d'eux résonna l'écho d'un vent qui balayait une plaine déserte. Un son sinistre et obsédant. Quand le phénomène cessa, la poitrine du sorcier recommença à se soulever. Il releva la tête et rouvrit les yeux.

— Richard a traversé le passage, dit-il. Il est dans les Contrées du Milieu.

— Je vous donnerai un os, fit Adie, visiblement soulagée, pour que vous puissiez le rejoindre sans courir de risque. Partez-vous sur-le-champ à sa recherche ?

Zedd contempla la table, histoire de ne pas croiser le regard de la dame des ossements.

— Non, répondit-il. Il devra se débrouiller seul. Après tout, c'est lui le Sourcier. Si nous voulons arrêter Rahl, une mission capitale

m'attend… ailleurs. Espérons que Richard saura éviter les ennuis jusque-là…

— Encore des secrets ? demanda Adie.

— Oui. Il faut que j'y aille…

Adie tendit une main et caressa la joue parcheminée du vieil homme.

— Il fait nuit, dehors…

— C'est vrai…

— Pourquoi ne restez-vous pas jusqu'au matin ?

— Vous voulez que je dorme ici ?

— Je me sens parfois si seule…

— Eh bien, fit Zedd, rayonnant, partir à l'aube semble en effet plus raisonnable. (Il fronça soudain les sourcils.) Ce n'est pas une de vos énigmes ?

Adie secoua la tête.

— J'ai mon rocher-nuage avec moi… Si je vous invitais ?

La dame des ossements eut un sourire timide.

— J'adorerais ça…

Zedd s'assit, prit la pomme délaissée par sa nouvelle amie et la mordit à belles dents.

— Nue ? demanda-t-il, plein d'espoir.

Le vent et la pluie faisaient onduler les herbes hautes de la plaine où se dressaient de rares arbres – surtout des bouleaux et des aulnes. Kahlan étudia la végétation et conclut qu'ils approchaient du territoire du Peuple d'Adobe. Derrière elle, Richard marchait en silence sans la quitter des yeux, protecteur comme à son habitude.

Elle n'était pas ravie de le conduire chez le Peuple d'Adobe, mais il avait raison : ils devaient savoir où chercher la boîte, et personne d'autre, dans les environs, ne pouvait les mettre sur la bonne voie. L'automne avançait et le temps pressait. Mais si le Peuple refusait de les aider, ils auraient perdu de précieuses journées…

Il y avait pire. Si elle doutait que ces gens osent tuer une Inquisitrice, même sans un sorcier pour la protéger, elle ignorait s'ils auraient autant de scrupules face à un Sourcier.

Kahlan n'avait jamais voyagé dans les Contrées du Milieu sans sorcier à ses côtés. Aucune Inquisitrice ne s'y serait risquée, car c'était trop dangereux. Bien sûr, Richard était un meilleur protecteur que Giller, le dernier homme de l'Art qu'on lui avait affecté. Hélas, il y avait un problème. C'était elle qui devait le défendre, pas l'inverse ! Elle ne pouvait pas l'autoriser à risquer sa vie pour elle. Dans le combat contre Rahl, il était beaucoup plus important qu'elle… Kahlan avait juré de défendre le Sourcier – Richard ! – au péril de son

existence. Jamais elle n'avait été plus sincère. S'il fallait un jour choisir, c'était elle qui devrait mourir…

De chaque côté du chemin, devant eux, se dressaient deux poteaux couverts de peau séchée zébrée de traits de peinture rouge. Richard s'arrêta et regarda les crânes posés sur ces totems.

— Un avertissement ? demanda-t-il en tapotant celui de gauche.

— Non. Ce sont les crânes d'ancêtres très honorés. Ils surveillent le pays du Peuple d'Adobe. Il faut être très respecté pour recevoir ce traitement après sa mort.

— Voilà qui ne semble pas menaçant… Ces gens seront peut-être contents de nous voir, tout compte fait !

— Pour être respecté à ce point, précisa Kahlan, tuer des étrangers est un très bon moyen. (Elle regarda attentivement les crânes.) Mais ça n'est pas une menace, plutôt un code d'honneur spécifique du Peuple d'Adobe…

Richard retira vivement sa main du poteau.

— Voyons s'ils veulent nous aider, dit-il. Comme ça, ils pourront continuer à vénérer leurs ancêtres et à chasser les étrangers.

— N'oublie pas qu'ils refuseront peut-être de s'en mêler. Si c'est leur décision, tu devras la respecter. Ils font partie des innocents que je veux sauver. Je t'interdirai de leur nuire.

— Kahlan, je n'en ai ni l'envie ni l'intention. Mais ne t'inquiète pas, ils coopéreront. C'est dans leur intérêt.

— Ils ne verront peut-être pas les choses comme ça, insista Kahlan. (La pluie avait cessé, remplacée par un brouillard glacial. La jeune femme releva sa capuche.) Richard, jure que tu ne leur nuiras pas !

Le Sourcier releva aussi sa capuche, plaqua les mains sur ses hanches et eut un demi-sourire.

— Maintenant, je sais ce qu'on éprouve…

— Quand ? demanda Kahlan, méfiante.

— J'avais la fièvre à cause de la liane-serpent et je t'ai demandé de ne pas t'en prendre à Zedd. À présent, je sais ce que tu as ressenti quand tu n'as pas pu le promettre.

Kahlan sonda les yeux gris de Richard et pensa qu'arrêter Rahl comptait plus que tout au monde. Elle songea aussi à toutes les victimes innocentes qu'il avait déjà sur la conscience…

— Et moi, dit-elle, je sais enfin ce que tu as éprouvé quand j'ai refusé de promettre. T'es-tu aussi senti idiot d'avoir demandé ?

— Quand j'ai mesuré les enjeux, oui. Et surtout en comprenant que tu n'étais pas le genre de personne qui maltraite les autres gratuitement. Alors, je me suis trouvé stupide d'avoir douté de toi.

Kahlan se reprochait aussi de ne pas avoir fait confiance à son compagnon. Mais elle savait qu'il se fiait beaucoup trop à elle.

— Désolée… Je devrais te connaître mieux que ça.

— Pour les convaincre de nous aider, tu as une idée ?

Kahlan avait rendu plusieurs visites au Peuple d'Adobe – jamais sur invitation. Ces hommes n'auraient à aucun prix demandé l'intervention d'une Inquisitrice. Mais la jeune femme et ses collègues tenaient à rencontrer régulièrement tous les peuples des Contrées. Avec elle, les Hommes d'Adobe s'étaient montrés polis et pas du tout effrayés. Mais ils lui avaient fait comprendre qu'ils entendaient s'occuper seuls de leurs affaires et n'accepteraient aucune intervention extérieure. Sur eux, des menaces n'auraient pas d'effet.

— Le Peuple d'Adobe convoque de temps en temps le conseil des devins. Je n'ai jamais pu y assister. Parce que je suis une étrangère, peut-être. Ou à cause de mon sexe. Ce groupe, comme son nom l'indique, devine les solutions aux problèmes qui frappent le village. Mais le conseil ne se réunira pas sous la menace. Tu devras être très convaincant, Richard.

— Avec ton aide, je réussirai. Il le faut !

Kahlan recommença à marcher. Une interminable procession de nuages noirs torturés survolait la plaine. Au-delà, le ciel était plus dégagé. Ce voile sombre omniprésent pesait comme une chape de plomb sur le paysage monotone – et sur les épaules des voyageurs.

Ils arrivèrent devant une rivière gonflée par la pluie dont les eaux boueuses venaient se fracasser en rugissant contre les deux troncs d'arbres qui faisaient office de pont. En traversant, Kahlan sentit la puissance des flots qui faisait vibrer les troncs sous ses bottes. Elle avança prudemment, car le bois mouillé était glissant et l'absence de main courante – une simple corde aurait fait l'affaire – ne lui facilitait pas la tâche. Quand Richard lui tendit la main pour l'aider, elle s'empressa de profiter de cette occasion de sentir sa paume contre la sienne.

Ensuite, elle accueillit chaque cours d'eau à traverser comme une petite fête, et guetta le suivant avec impatience. Mais aussi douloureux que ce fût, elle ne pouvait pas encourager les sentiments que Richard éprouvait pour elle. Être une femme comme les autres aurait été si merveilleux ! Hélas, ce n'était pas le cas. Kahlan restait une Inquisitrice. Pourtant, de temps en temps, elle pouvait l'oublier… et faire semblant.

Elle aurait préféré que Richard marche près d'elle. Mais il restait derrière pour la protéger et sonder inlassablement les environs. En terrain inconnu, il ne tenait rien pour acquis et se méfiait de tout. En Terre d'Ouest, Kahlan avait réagi comme lui. Raison de plus pour le comprendre !

Richard risquait sa vie pour combattre Rahl. Confronté à des périls mystérieux, il avait raison de se méfier. Dans les Contrées, les gens prudents ne survivaient déjà pas très longtemps. Les téméraires, eux,

tombaient comme des mouches.

Après qu'ils eurent traversé un nouveau ruisseau, alors qu'ils s'engageaient dans les herbes hautes, huit hommes leur barrèrent la route. Kahlan et Richard s'arrêtèrent net.

Le corps presque entièrement couvert de fourrures, les huit costauds portaient sur le visage et sur les autres parties dénudées de la peau une espèce de boue gluante que la pluie ne parvenait pas à laver. Cette étrange matière couvrait aussi leurs cheveux, ainsi plaqués sur leurs crânes. Avec les broussailles fixées à leurs vêtements – et glissées sur toute la circonférence de leur serre-tête – ils devenaient invisibles dès qu'ils s'accroupissaient.

L'air sinistre, ils regardèrent les deux intrus sans dire un mot. Kahlan reconnut plusieurs membres de ce groupe de chasseurs…

Le plus âgé, Savidlin, un gaillard noueux et puissant, approcha de Kahlan. Ses compagnons attendirent, leurs lances et leurs arcs au repos, mais prêts à servir si nécessaire. Sans se retourner, la jeune femme souffla à son compagnon de rester calme et de lui obéir aveuglément.

— *Que la force accompagne l'Inquisitrice Kahlan*, dit l'homme en s'arrêtant devant elle.

— *Qu'elle accompagne aussi Savidlin et son peuple*, répondit Kahlan dans le langage du Peuple d'Adobe.

Savidlin la gifla de toutes ses forces. Sans se démonter, elle riposta par une claque aussi magistrale.

La note métallique de l'Épée de Vérité retentit aussitôt. Kahlan fit volte-face à la vitesse de l'éclair.

— Richard, non ! cria-t-elle. (Elle saisit les poignets du Sourcier pour le forcer à baisser son arme.) Je t'ai dit de ne pas t'énerver et de m'obéir !

Richard cessa de fixer Savidlin et chercha le regard de Kahlan. Dans ses yeux, elle vit une colère primale : celle de la magie prête à tuer. Il serra si fort les dents que les muscles de ses mâchoires saillirent.

— Et s'ils te coupent la gorge, devrai-je leur tendre la mienne ?

— C'est leur façon de se saluer. Une manière de montrer qu'on respecte la force de quelqu'un…

Richard ne sembla pas tout à fait convaincu.

— Excuse-moi de ne pas t'avoir averti. Richard, rengaine ton épée !

Avec un grognement haineux, le Sourcier obéit. Soulagée, Kahlan se retourna vers Savidlin – et sentit son compagnon se placer aussitôt à ses côtés.

Les huit hommes avaient regardé la scène sans broncher. Si les mots leur étaient inconnus, nul doute qu'ils avaient compris ce qui se passait.

— *Qui est l'homme au sang chaud ?* demanda Savidlin dans son dialecte.

— Il s'appelle Richard. C'est le Sourcier de Vérité.

Des murmures coururent dans les rangs des chasseurs.

— *La force accompagne Richard le Sourcier !*

Quand Kahlan eut traduit ses paroles, Savidlin se campa devant Richard et lui flanqua un formidable coup de poing. La riposte du Sourcier envoya le chasseur voler dans les airs. Il atterrit sur le dos et ne bougea plus.

Les lances et les arcs se levèrent. Richard foudroya les chasseurs du regard pour les dissuader d'aller plus loin.

Savidlin se redressa sur une main et se massa le menton de l'autre.

— *Personne n'a jamais montré autant de respect pour ma force ! Voilà un vrai sage !* dit-il en souriant.

Ses compagnons éclatèrent de rire. Kahlan mit une main devant sa bouche pour dissimuler son hilarité.

La tension se dissipa.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Richard.

— Que tu le respectes beaucoup et que tu es un vrai sage. Je crois que tu viens de te faire un ami !

Savidlin tendit une main à Richard pour qu'il l'aide à se relever. Non sans méfiance, le Sourcier se plia à ce petit jeu. Une fois debout, Savidlin lui flanqua une claque dans le dos et lui passa un bras autour des épaules.

— *Je suis ravi que tu admires ma force, mais j'espère que tu ne la respecteras jamais davantage !* (Les chasseurs s'esclaffèrent de plus belle.) *Désormais, pour le Peuple d'Adobe, tu seras Richard Au Sang Chaud !*

Kahlan essaya de traduire sans s'étouffer de rire. Ses hommes continuant à ricaner, Savidlin se tourna vers eux.

— *Vous aimeriez peut-être saluer mon nouvel ami, et savoir à quel point il respecte votre force ?*

Tous tendirent les bras et secouèrent vigoureusement la tête.

— *Non*, dit l'un d'eux, *il t'a montré assez de respect pour nous satisfaire tous !*

Savidlin se tourna vers Kahlan.

— *Comme toujours, l'Inquisitrice Kahlan est la bienvenue parmi nous.* (Il désigna Richard d'un signe de tête.) *C'est ton compagnon ?*

— *Non !* s'écria Kahlan.

— *Alors*, fit Savidlin, soudain tendu, *es-tu venue pour en choisir un parmi nos hommes ?*

— *Non*, répéta Kahlan.

Savidlin ne cacha pas son soulagement.

— *Tu voyages avec des gens dangereux, Inquisitrice…*

— *Pas pour moi, Savidlin. Seulement pour ceux qui voudraient me faire du mal…*

Savidlin sourit puis inspecta Kahlan des pieds à la tête.

— *Tu portes des habits étranges… Ce ne sont pas les mêmes que la dernière fois…*

— *Dessous, je ne suis pas différente*, dit Kahlan en approchant un peu du chasseur pour souligner son propos. *C'est tout ce que tu as besoin de savoir !*

Savidlin recula d'un pas et plissa les yeux.

— *Et que viens-tu faire chez nous ?*

— *Vous apporter de l'aide et vous en demander. Un homme prétend imposer son joug au Peuple d'Adobe. Le Sourcier et moi voulons qu'il continue à être libre. Nous avons besoin de la sagesse et de la force de ton peuple pour mieux combattre.*

— *Le Petit Père Rahl !* lança triomphalement Savidlin.

— *Tu le connais ?*

— *Un homme est venu chez nous. Il disait être un « missionnaire » et il voulait nous éclairer sur la sainteté du Petit Père Rahl. Nous l'avons écouté pendant trois jours… avant d'être fatigués de l'entendre.*

Kahlan se raidit et regarda les autres chasseurs, réjouis par l'évocation du missionnaire.

— *Que lui est-il arrivé après ces trois jours ?* demanda-t-elle à Savidlin.

— *C'était un homme bon. Très bon, même…*

— Que raconte-t-il ? souffla Richard à l'oreille de Kahlan.

— Ils veulent savoir pourquoi nous sommes là. Et ils ont entendu parler de Darken Rahl…

— Dis-leur que je veux une réunion du conseil des devins !

— J'allais y venir… Adie ne se trompait pas : tu n'es pas du genre patient !

— Non, elle avait tort, assura Richard. Je suis très patient, mais pas franchement tolérant. Il y a une différence…

— Alors, je t'en prie, fit Kahlan tout en souriant à Savidlin, ravale ton intolérance pour le moment, et ne montre plus ton respect à personne ! Je sais ce que je fais, et ça se passe très bien. Alors, ne me mets pas de bâtons dans les roues !

Le Sourcier capitula, mais il croisa les bras pour témoigner de sa frustration.

Quand Kahlan se retourna vers le chef des chasseurs, il la dévisagea intensément et posa une question qui la prit au dépourvu.

— *Richard Au Sang Chaud nous a-t-il apporté la pluie ?*

— *Eh bien, on peut présenter les choses comme ça…* (Ne sachant que dire, Kahlan opta pour la vérité.) *Les nuages le suivent.*

Savidlin hocha la tête sans la quitter des yeux. Mal à l'aise sous ce

regard, la jeune femme réorienta la conversation sur l'objet de leur visite.

— *Savidlin, c'est sur mon conseil que le Sourcier vient chez vous. Il n'est pas là pour nuire à ton peuple ou se mêler de ses affaires. Tu me connais. J'ai séjourné ici, et j'ai toujours fait montre d'un grand respect pour le Peuple d'Adobe. À part pour une raison impérieuse, je n'aurais pas amené un étranger ici. Mon ami, le temps nous manque…*

— *Comme je l'ai déjà dit*, déclara Savidlin après une courte réflexion, *tu es la bienvenue chez nous. Et Richard Au Sang Chaud aussi !*

Les autres hommes approuvèrent cette décision, car ils semblaient apprécier Richard.

Ils rassemblèrent leurs affaires, puis récupérèrent dans les hautes herbes les deux daims et le sanglier qu'ils avaient abattus et attachés à des gros bâtons pour les transporter.

Sur le chemin du village, les chasseurs, massés autour de Richard, le touchèrent prudemment et le bombardèrent de questions qu'il ne comprit pas.

Savidlin lui tapa plusieurs fois sur les épaules, pressé de montrer son puissant ami aux villageois.

Ignorée de tous, Kahlan marcha près du Sourcier, ravie de son immédiate popularité. Même si elle comprenait la réaction des hommes – ne pas aimer Richard était difficile – elle sentait pourtant qu'il y avait à cet enthousiasme une raison dont elle ne savait rien et qui l'inquiétait un peu.

— Je t'avais dit que je réussirais ! triompha le jeune homme, entouré de ses nouveaux amis. Mais je n'aurais pas cru qu'il suffirait d'en étendre un pour le compte !

Chapitre 23

Des poules et des coqs s'égaillèrent en tous sens pour laisser passer la petite colonne qui escortait Kahlan et Richard dans le village du Peuple d'Adobe. Installé sur une des petites buttes qui tenaient lieu de collines dans le Pays Sauvage, le hameau était composé de bâtiments aux épaisses cloisons en briques d'adobe couvertes d'une couche d'argile ocre. Les toits de chaume fuyaient dès qu'ils séchaient et devaient être constamment remplacés pour empêcher la pluie de passer. Richard remarqua qu'il y avait de solides portes en bois et des fenêtres sans vitres. En guise d'isolation, certaines étaient protégées par des rideaux grossiers.

Disposées en cercle autour d'une place centrale, les habitations occupaient la partie sud du terrain et elles semblaient juste assez grandes pour abriter une seule famille. Étroitement serrées les unes contre les autres, la plupart avaient un mur mitoyen. De-ci, de-là, des passages étroits serpentaient entre ces résidences. Les bâtiments communs étaient groupés au nord de la zone. Les structures qui se dressaient à intervalles irréguliers à l'est et à l'ouest séparaient ces deux blocs principaux. Richard vit de simples carrés de bois surélevés délimités par quatre poteaux et munis de toits de chaume – probablement les endroits où on dînait, travaillait le fer et l'argile et faisait la cuisine. Quand il ne pleuvait pas, une nappe de brouillard mêlée de poussière enveloppait le village, agressant les yeux, les narines et la gorge de ses habitants. Pour l'heure, tout avait été lavé par les averses et les milliers d'empreintes de pas, dans le sol, composaient autant de minuscules flaques d'eau où se reflétaient les bâtiments grisâtres.

Dans les aires de travail, des femmes vêtues de robes aux couleurs vives concassaient les racines de tava dont elles tiraient le pain plat qui constituait la base de l'alimentation du Peuple d'Adobe. Une fumée aux senteurs appétissantes s'élevait des feux de cuisson. Des adolescentes aux cheveux courts bouclés enduits d'une boue épaisse aidaient leurs mères ou leurs sœurs aînées.

Kahlan remarqua que les jeunes filles la regardaient à la dérobée. C'était pareil à chacune de ses visites. Pour ces gamines, une voyageuse comme elle, qui avait vu tant de pays et de choses étranges, était un objet de curiosité. De plus, les hommes du village la respectaient ! Compréhensives, les femmes plus âgées toléraient de

bon cœur ces instants de dissipation…

Des enfants accouraient de tous les coins du village pour découvrir les étrangers que Savidlin et ses compagnons avaient ramenés. Ils se massèrent autour des chasseurs, si excités que leurs pieds nus martelaient la boue, éclaboussant copieusement les hommes. D'ordinaire, ils s'intéressaient aux proies qu'ils rapportaient. Mais là, les visiteurs passaient avant tout le reste. Les chasseurs supportèrent ces assauts de curiosité avec une patience surprenante. Ici, on ne réprimandait presque jamais les enfants. Plus grands, ils subiraient un entraînement rigoureux qui leur inculquerait les éléments fondamentaux de la culture du Peuple d'Adobe : l'art de chasser et de trouver de la nourriture, sans oublier la manière d'honorer les esprits. Pour l'instant, on leur laissait la bride sur le cou, libres de jouer autant qu'ils le voulaient et quasiment sans contraintes.

Les enfants proposèrent aux chasseurs quelques miettes de nourriture en échange de potins sur les étrangers. Les hommes éclatèrent de rire et refusèrent ce marché, car ils devaient réserver la primeur de leurs informations aux Anciens. À peine déçus, les garnements continuèrent à leur tourner autour. L'arrivée de Kahlan et Richard était l'événement le plus excitant de leurs jeunes vies. Quelque chose qui sortait de l'ordinaire, avec un délicieux parfum d'aventure et de danger…

Sous le toit fort peu étanche d'une des aires délimitées par des poteaux, six Anciens attendaient que Savidlin leur amène les étrangers. Vêtus de pantalon en cuir de daim, tous avaient le torse nu, mais une peau de coyote posée sur les épaules. Malgré leurs expressions sévères, Kahlan les savait beaucoup plus amicaux qu'ils ne le paraissaient. De peur qu'on leur vole leur âme, les Hommes d'Adobe ne souriaient jamais aux inconnus avant que les présentations soient faites.

Les enfants restèrent à l'écart de la structure ouverte et s'assirent dans la boue pour ne pas perdre une miette du spectacle. Dans les « cuisines », les femmes cessèrent de travailler et les hommes qui s'affairaient sur les forges et les tours de potier les imitèrent. Tout le monde se tut en même temps. Apparemment, chez le Peuple d'Adobe, toutes les affaires se traitaient en public.

Kahlan avança vers les six Anciens, Richard à sa droite, mais un pas derrière elle, et Savidlin à ses côtés.

— *La force accompagne l'Inquisitrice Kahlan*, dit le doyen des Anciens.

— *Qu'elle accompagne aussi Toffalar*, répondit Kahlan.

L'Ancien la gifla doucement – presque une caresse. Selon la coutume, à l'intérieur du village, on se contentait de ces petites tapes. Les autres, comme celle que Savidlin avait flanquée à Richard, étaient

réservées aux rencontres imprévues, dans les plaines. Cet usage judicieux contribuait à préserver l'ordre… et à protéger les dents !

Les autres Anciens – Surin, Caldus, Arbrin, Bringinderin et Hajanlet – sacrifièrent les uns après les autres à ce rituel. Kahlan leur rendit leurs salutations et leurs petites claques.

Quand ils regardèrent Richard, Savidlin avança en tirant son nouvel ami. Très fier, il désigna ses lèvres tuméfiées.

— Richard, souffla Kahlan, ce sont des hommes très importants. Essaie de ne pas leur casser les dents !

Le Sourcier hocha la tête avec un petit sourire.

— *Je vous présente le Sourcier, Richard Au Sang Chaud,* dit Savidlin, gonflé de fierté. (Il se pencha vers les Anciens et prit un ton théâtral.) *L'Inquisitrice Kahlan nous l'a amené. C'est l'homme dont vous nous avez parlé, celui qui apporte la pluie. Elle me l'a dit.*

Kahlan s'inquiéta, car elle ignorait à quoi le chasseur faisait allusion. Aucun des Anciens ne broncha, à part Toffalar, qui fronça les sourcils.

— *La force accompagne Richard Au Sang Chaud*, dit-il avant de gifler gentiment son invité.

— La force accompagne Toffalar, répondit Richard, qui avait reconnu son nom, avant de rendre – en douceur – sa claque au vénérable vieillard.

Kahlan soupira de soulagement en constatant que le vieil homme avait encore toutes ses dents. Rayonnant, Savidlin désigna de nouveau ses lèvres tuméfiées.

Toffalar sourit. Quand les présentations furent faites, et les gifles distribuées, ses cinq collègues l'imitèrent.

Puis ils firent quelque chose de très étrange.

Les six Anciens et Savidlin s'agenouillèrent devant Richard et inclinèrent la tête. Aussitôt, Kahlan se tendit.

— Que se passe-t-il ? souffla Richard, alarmé par la réaction de son amie.

— Je n'en sais rien, répondit-elle à voix basse. C'est peut-être leur façon d'accueillir le Sourcier. Je ne les ai jamais vus se comporter comme ça…

Les sept hommes se redressèrent, un sourire aux lèvres. Toffalar leva un bras et fit signe aux femmes par-dessus les têtes de ses hôtes.

— *Je vous en prie*, dit-il à Richard et Kahlan, *prenez place avec nous. Nous en serons honorés…*

Kahlan tira Richard par la manche pour qu'il s'asseye en tailleur près d'elle sur le plancher de bois humide. Les Anciens attendirent qu'ils aient fini pour s'installer à leur tour. S'ils remarquèrent que Richard gardait la main près de la poignée de son arme, ils ne le montrèrent pas.

Les femmes apportèrent des paniers d'osier remplis de pain de tava et de divers aliments. Sans quitter Richard des yeux, ni cesser de lui sourire, elles en proposèrent d'abord à Toffalar, puis aux autres Anciens. Elles ignorèrent superbement Kahlan, qui les entendit murmurer au sujet de la grande taille de Richard Au Sang Chaud et de ses étranges vêtements.

Les femmes des Contrées du Milieu se méfiaient des Inquisitrices, qui risquaient de leur prendre leurs maris et menaçaient leur mode de vie avec leur étrange façon d'être indépendantes. Kahlan ne se formalisa pas de leurs regards hostiles. Depuis le temps, elle avait l'habitude !

Toffalar coupa son pain en trois et en offrit un bout à Richard, puis à Kahlan. En souriant, une femme tendit à chaque invité une assiette de poivrons frits. Imitant les Anciens, les deux jeunes gens en posèrent sur leur morceau de pain et en firent un rouleau. La jeune femme s'aperçut à temps que son compagnon, la main droite près de son arme, allait manger avec la gauche.

— Richard ! souffla-t-elle. Ne te sers pas de ta main gauche pour porter la nourriture à ta bouche.

— Pourquoi ?

— Ces gens croient que les mauvais esprits mangent avec la main gauche.

— Quelle idiotie ! grogna le Sourcier.

— Richard, s'il te plaît ! Ils sont plus nombreux que nous et les pointes de leurs armes ont été trempées dans du poison. Ce n'est pas le moment de se disputer sur la théologie…

Alors qu'elle souriait aux Anciens, Kahlan sentit le regard du jeune homme peser sur elle. Mais du coin de l'œil, elle vit qu'il avait transféré le rouleau de pain dans sa main droite.

— *Veuillez pardonner cette nourriture frugale*, dit Toffalar. *Ce soir, nous organiserons un banquet…*

— *Non !* s'écria Kahlan. *Enfin, je veux dire… hum… nous ne voulons pas nous imposer… et…*

— *Si c'est ce que vous préférez…*, dit l'Ancien, un peu déçu.

— *Nous sommes là parce que le Peuple d'Adobe, comme bien d'autres, est en danger.*

Tous les Anciens hochèrent la tête en souriant.

— *C'est vrai*, dit Surin. *Mais maintenant que vous nous avez amené Richard Au Sang Chaud, tout ira bien. Merci de tout cœur, Inquisitrice. Nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait pour nous…*

Tous souriaient, quasiment extatiques. Déconcertée par la tournure inattendue des événements, Kahlan mordit dans son rouleau de pain pour se laisser le temps de réfléchir.

— Qu'ont-ils dit ? demanda Richard.

— Pour des raisons que j'ignore, ils sont ravis que je t'aie amené ici.

— Demande-leur pourquoi !

Kahlan se tourna vers Toffalar.

— *Très honorable Ancien, j'ai peur de ne pas tout comprendre au sujet de Richard Au Sang Chaud… Pourquoi cette réaction de votre part ?*

— *Désolé, chère enfant, j'ai oublié que vous n'étiez pas là quand nous avons convoqué le conseil des devins… Avec la sécheresse, toutes nos cultures mouraient et la famine nous menaçait. Alors, nous avons demandé de l'aide aux esprits. Ils nous ont annoncé qu'un homme viendrait et apporterait la pluie avec lui. Il a plu et Richard Au Sang Chaud est arrivé, exactement comme on nous l'avait promis.*

— *Donc, vous êtes heureux qu'il soit ici à cause d'un présage…*

— *Non !* s'exclama Toffalar, soudain très excité. *Nous nous réjouissons que l'esprit d'un de nos ancêtres nous rende visite.* (Il désigna Richard.) *C'est un homme-esprit !*

Kahlan faillit en laisser tomber son pain.

— Quoi encore ? grogna Richard.

— Ils ont invoqué les esprits pour qu'il pleuve. On leur a dit qu'un homme viendrait et leur apporterait des averses. Richard, ils pensent que tu es un de leurs ancêtres. Un homme-esprit !

— Eh bien, ils se trompent…

— Mais ils le croient, et ils feraient n'importe quoi pour un esprit ! Y compris convoquer un conseil des devins, si tu le demandes !

Kahlan détestait se comporter ainsi. Abuser les Hommes d'Adobe lui répugnait, mais ils devaient apprendre où était la dernière boîte.

— Pas question ! répondit le Sourcier après une courte réflexion.

— Richard, notre mission est capitale. Si leurs croyances peuvent nous servir, pourquoi nous en priver ?

— Parce que ce serait un mensonge. Je ne ferai pas ça…

— Tu préfères laisser gagner Darken Rahl ?

— *Primo*, je ne le ferai pas parce qu'il serait ignoble de tromper ces gens sur un sujet qui leur tient tant à cœur. *Secundo*, ces hommes ont un pouvoir, et c'est pour ça que nous sommes là. La preuve, à mes yeux, c'est qu'ils savaient qu'un étranger viendrait en même temps que la pluie. Cette partie de la prédiction est vraie. Mais ils ont sauté à une conclusion qui ne l'est pas. Les esprits ont-ils dit que le visiteur serait un esprit ? (Kahlan secoua la tête.) Parfois, les gens croient des choses simplement parce qu'ils ont envie qu'elles se produisent.

— Si c'est à notre avantage, et au leur, où est le mal ?

— Le problème, c'est leur pouvoir ! Imagine qu'ils convoquent un conseil des devins et qu'ils découvrent que je ne suis pas un esprit ? Ils nous tueront et Rahl aura gagné !

Kahlan prit une grande inspiration. Décidément, Zedd avait bien

choisi son Sourcier.

— *L'homme-esprit est-il en colère contre nous ?* demanda Toffalar, visiblement inquiet.

— Richard, il veut savoir pourquoi tu es furieux… Que dois-je leur dire ?

— Je m'en charge ! Contente-toi de traduire !

— D'accord…

— Les Hommes d'Adobe sont très sages et très forts. Voilà pourquoi je suis venu. Les esprits de vos ancêtres avaient raison de prédire que j'apporterais la pluie.

Les Anciens parurent ravis par ce que traduisait Kahlan. Tous les autres villageois écoutaient dans un silence religieux.

— Mais ils ne vous ont pas tout dit, continua Richard. Comme vous le savez, il en va souvent ainsi avec les esprits. (Les Anciens hochèrent gravement la tête.) Ils ont pensé que votre sagesse vous permettrait de découvrir la vérité. Ainsi, vous resterez forts, comme vos enfants, qui le deviennent parce que vous les guidez, pas parce que vous leur mâchez tout le travail. Tous les parents espèrent que leurs petits seront forts, sages et capables de penser par eux-mêmes.

Il y eut quelques hochements de tête approbateurs, mais assez rares.

— *Que veux-tu dire exactement, grand esprit ?* demanda Arbrin.

Quand Kahlan lui eut traduit la question, Richard, pensif, se passa une main dans les cheveux.

— Voilà ce que je crois : il est vrai que j'ai apporté la pluie, mais il y a plus important. Les esprits ont peut-être vu pour vous un danger pire que la sécheresse, et c'est pour ça que je suis là. Un homme redoutable veut vous réduire en esclavage. Il se nomme Darken Rahl.

Les Anciens ricanèrent.

— *S'ils nous envoient des crétins comme ce missionnaire pour qu'ils deviennent nos maîtres, nous n'avons rien à craindre !*

Quand Richard foudroya les six hommes du regard, les rires moururent aussitôt.

— Inciter les gens à être trop confiants est une de ses tactiques. Ne vous y laissez pas prendre. Il a utilisé ses pouvoirs et sa magie pour soumettre des peuples bien plus forts que vous – par le nombre, évidemment. Au moment où ça lui conviendra, il vous écrasera. La pluie est venue parce que les nuages sont chargés de m'espionner. Il veut savoir où je suis pour m'abattre quand il le décidera. Je ne suis pas un esprit, mais simplement le Sourcier. Un homme comme vous qui veut arrêter Darken Rahl pour que votre peuple et les autres vivent librement…

— *Si ce que tu racontes est vrai*, dit Toffalar, *c'est Darken Rahl qui a envoyé la pluie et qui nous a sauvés. Le missionnaire affirmait que son*

maître voulait nous aider !

— C'est faux ! Rahl s'est servi des nuages pour m'espionner, pas pour vous secourir. J'ai choisi de venir ici, comme les esprits de vos ancêtres vous l'avaient prédit. Mais ils n'ont jamais prétendu qu'un esprit vous rendrait visite.

En traduisant, Kahlan remarqua que les Anciens se rembrunissaient à vue d'œil. Elle espéra qu'ils n'en viendraient pas à la violence.

— *Alors*, dit Surin, *le message de nos esprits était peut-être un avertissement contre toi !*

— Ou contre Rahl, riposta Richard. Je ne mens pas. Si votre sagesse ne vous permet pas de le comprendre, ce peuple mourra. Moi, je vous donne une chance de le sauver.

Les Anciens réfléchirent en silence.

— *Tes paroles ressemblent à la vérité, Richard Au Sang Chaud*, dit Toffalar. *Mais le doute demeure… Que veux-tu de nous ?*

Les Anciens ne bronchaient pas, toute leur bonne humeur envolée. Les villageois attendaient dans un silence inquiet. Richard dévisagea les six sages avant de reprendre la parole.

— Darken Rahl veut s'approprier une magie qui le fera régner sur tous les peuples, y compris le vôtre. Mon but est de l'empêcher d'acquérir ce pouvoir. Je veux que vous convoquiez un conseil des devins, pour qu'il me dise où trouver cette magie avant qu'il soit trop tard. Battre Rahl de vitesse, voilà mon objectif !

— *Nous ne convoquons pas le conseil des devins pour les étrangers !* cracha Toffalar, le regard dur.

Kahlan vit que Richard perdait son calme et luttait pour se contrôler. Elle ne bougea pas la tête, mais balaya la foule du regard afin de repérer les hommes armés, au cas où ils devraient se battre pour fuir le village. Leurs chances n'étaient pas très bonnes, constata-t-elle. Avait-elle eu raison de venir ici avec Richard ?

Les yeux brûlant de colère, le Sourcier regarda les villageois. Puis il se tourna de nouveau vers les Anciens.

— Pour me remercier d'avoir apporté la pluie, je vous demande seulement de ne pas prendre tout de suite une décision. Attendez de savoir un peu mieux quel homme je suis. (Sa voix restait égale, mais nul n'aurait pu se méprendre sur le poids de ses paroles.) Réfléchissez bien. Beaucoup de vies sont dans la balance. La mienne, celle de Kahlan et les vôtres…

Alors que Kahlan traduisait, elle eut soudain le sentiment terrifiant que Richard ne s'adressait pas aux Anciens. Il parlait à quelqu'un d'autre. Une personne dont le regard pesait sur elle. Sondant la foule, elle constata que tous les yeux étaient braqués sur les deux hommes. De qui sentait-elle toujours le poids du regard ?

— *J'accepte ta proposition,* dit enfin Toffalar. *Pendant que nous*

réfléchissons, Kahlan et toi serez nos invités. Faites comme chez vous, nos maisons et nos vivres sont les vôtres…

Les Anciens se levèrent et se dirigèrent vers les bâtiments communs sans se soucier de la bruine. Les villageois retournèrent à leurs occupations. Au passage, ils firent s'éparpiller les enfants. Savidlin fut le dernier à s'en aller. Avec un beau sourire, il assura à Kahlan qu'il était prêt à accourir si elle avait besoin de quelque chose. Elle l'en remercia pendant qu'il s'éloignait déjà.

Les deux jeunes gens restèrent assis sur le sol humide, se balançant de droite à gauche pour esquiver les grosses gouttes qui tombaient du toit. Le panier de pain et les assiettes de poivrons avaient été abandonnés là. Kahlan se pencha, fourra un morceau de pain et en fit un rouleau qu'elle tendit à Richard. Puis elle en prépara un pour elle.

— Tu es en colère contre moi ? demanda le Sourcier.

— Non, je suis fière de toi, au contraire.

Un sourire de petit garçon sur les lèvres, Richard commença à manger – avec la main droite – et dévora à belles dents.

— Regarde derrière mon épaule droite, dit-il quand il eut fini. Un homme est adossé contre un mur. De longs cheveux gris, les bras croisés… Tu sais qui c'est ?

Kahlan prit une bouchée de sa préparation et jeta un coup d'œil discret.

— On l'appelle l'Homme Oiseau. Je ne sais rien de plus, sauf qu'il peut faire venir tous les oiseaux à lui.

Richard fourra un autre morceau de pain.

— Je crois que nous devons avoir une petite conversation avec lui…

— Pourquoi ?

— Parce que c'est le chef, ici.

— Non, les Anciens commandent.

— Mon frère dit toujours que le véritable pouvoir ne se montre jamais en public. Les Anciens sont là pour la galerie ! Parce qu'on les respecte, ils servent de façade. Comme les crânes, sur les poteaux ! Sauf qu'on leur a laissé la peau sur les os ! Ils incarnent l'autorité parce qu'on les vénère, mais ils ne dirigent rien. (Richard jeta un coup d'œil à l'Homme Oiseau.) C'est lui le chef !

— Alors, pourquoi ne s'est-il pas manifesté ?

— Pour voir si nous sommes malins !

Richard se leva et tendit une main à sa compagne. Elle finit son morceau de pain, s'essuya les mains sur son pantalon et accepta qu'il l'aide à se remettre debout. Pendant qu'il la redressait, elle pensa à la joie qu'elle éprouvait chaque fois qu'il lui offrait sa main de cette manière. Personne n'avait jamais osé le faire. Entre autres raisons,

c'était pour ça qu'elle se sentait si bien avec lui.

Ils marchèrent sous la pluie glaciale, pataugeant dans la boue pour approcher de l'Homme Oiseau. Toujours adossé à son mur, il les regarda avancer vers lui. Ses longs cheveux gris argent tombaient sur ses épaules et couvraient en partie la tunique en peau de daim assortie à son pantalon. Ses vêtements étaient dépourvus d'ornements, mais un os sculpté accroché à une lanière en cuir pendait à son cou. D'un âge indéfinissable, portant encore beau, il était à peu près de la taille de Kahlan. La peau de son visage semblait aussi rêche au toucher que le cuir tanné qui composait sa tenue.

Quand ils s'arrêtèrent devant lui, il ne changea pas de position. Son genou droit pointa un peu lorsqu'il appuya son pied contre le mur de boue séchée. Il étudia les deux jeunes gens sans décroiser les bras.

Richard croisa également les siens.

— J'aimerais vous parler, si vous ne craignez pas que je sois un esprit…

L'Homme Oiseau regarda Kahlan pendant qu'elle traduisait, puis il riva les yeux sur Richard.

— *J'ai déjà vu des esprits et ils ne portaient pas d'épée…*

Quand Kahlan eut traduit, le Sourcier s'esclaffa. La jeune femme aimait tant sa façon de rire !

— J'en ai vu aussi, et vous avez raison : ils ne portaient pas d'épée.

Avec un petit sourire, l'Homme Oiseau décroisa les bras et s'écarta du mur.

— La force accompagne le Sourcier, dit-il en flanquant une gifle symbolique au jeune homme.

Qui lui rendit son salut et sa claque.

L'homme saisit l'os qui pendait à son cou et le porta à ses lèvres. Kahlan comprit enfin qu'il s'agissait d'un sifflet. Ses joues se gonflèrent quand il souffla dedans, mais aucun son n'en sortit. Laissant retomber le petit instrument, il tendit un bras sans quitter Richard du regard. Un faucon fendit le ciel grisâtre et vint se poser sur son avant-bras. Il battit des ailes pour en chasser les gouttes de pluie puis les replia. Sa petite tête oscillant de droite à gauche, il dévisagea les deux visiteurs de ses yeux noirs.

— *Venez*, dit l'Homme Oiseau, *nous allons parler…*

Il les guida jusqu'aux bâtiments communs et se dirigea vers le moins grand du lot, un peu à l'écart des autres. Même si elle n'y était jamais entrée, Kahlan savait qu'il s'agissait de la maison des esprits, une hutte sans fenêtres où se réunissait le conseil des devins.

Quand l'Homme Oiseau poussa la porte et les invita à entrer, le faucon resta sur son bras sans broncher.

Le petit feu d'un brasero éclairait la salle obscure. Un trou pratiqué dans le toit servait à évacuer la fumée. Mais le système fonctionnait mal et l'atmosphère était embrumée. Sur le plancher, vestiges d'anciens repas, reposaient des coupes en poterie. Le long d'un mur, une étagère supportait une bonne vingtaine de crânes polis par le temps. À part ça, la salle était vide.

L'Homme Oiseau choisit un endroit où le toit ne fuyait pas et s'assit à même le sol. Kahlan et Richard prirent place en face de lui sous l'œil intéressé du faucon.

L'homme planta son regard dans celui de la jeune femme. À l'évidence, il avait l'habitude que les gens aient peur quand il les dévisageait, même s'il n'y avait aucune raison à cela. Kahlan le comprit parce qu'il en allait de même avec elle.

Cette fois, il ne lut aucune angoisse dans les yeux de l'Inquisitrice.

— *Mère Inquisitrice, vous n'avez pas encore choisi de compagnon…* dit-il en caressant la tête du faucon.

Kahlan n'aima pas son ton et comprit qu'il la mettait à l'épreuve.

— *C'est exact… Seriez-vous candidat ?*

— *Non… Veuillez m'excuser, je ne voulais pas vous offenser. Pourquoi n'y a-t-il pas de sorcier avec vous ?*

— *Presque tous ont péri. Il n'en reste que deux. Le premier vend ses services à une reine et le second a été frappé par une créature du royaume des morts. Il n'est pas sorti d'un profond sommeil… Il n'y a donc plus personne pour me protéger. Les autres Inquisitrices ont été assassinées. Nous vivons des temps bien sombres.*

Le regard de l'Homme Oiseau exprima une sincère sympathie démentie par le timbre de sa voix.

— *Pour une Inquisitrice, il est dangereux de voyager seule.*

— *C'est vrai… Il est tout aussi périlleux pour un homme d'être en face d'une Inquisitrice qui désire ardemment quelque chose. De mon point de vue, vous courez plus de risques que moi.*

— *C'est possible…,* dit l'Homme Oiseau sans cesser de caresser la tête du faucon. *Cet homme est-il un véritable Sourcier ? A-t-il été nommé par un sorcier* ?

— *Oui.*

— *Voilà des années que je n'avais pas vu un authentique Sourcier. Un imposteur est venu jadis au village. Il a tué plusieurs membres de mon peuple parce qu'ils refusaient de lui donner ce qu'il voulait.*

— *Je suis désolée pour ces malheureux…*

— *C'est inutile, car ils sont morts vite. Mais vous pouvez vous lamenter sur le Sourcier, parce que son agonie fut longue.*

Le faucon regarda Kahlan d'une étrange façon…

— *Je n'ai jamais rencontré de faux Sourcier, mais j'ai vu celui-là devenir furieux. Croyez-moi, vous auriez tort de lui donner une raison de*

dégainer son épée. Il sait utiliser sa magie, et j'étais là quand il a vaincu des esprits maléfiques…

L'Homme Oiseau sonda les prunelles de Kahlan comme pour évaluer sa sincérité.

— *Merci de cet avertissement. Je ne l'oublierai pas…*

— Vous aurez bientôt fini d'échanger des menaces ? explosa soudain Richard.

— Je croyais que tu ne comprenais pas leur langue ? s'exclama Kahlan.

— C'est exact, mais je sais lire dans un regard. Si les yeux lançaient des étincelles, cette salle serait en feu !

Kahlan se tourna de nouveau vers l'Homme Oiseau.

— *Le Sourcier demande si nous allons arrêter de nous lancer des menaces à la tête.*

— *Il est bien impatient, il me semble !*

— *Je le lui ai déjà dit, mais il ne me croit pas.*

— *Voyager avec lui doit être pénible.*

— *Pas du tout !* affirma Kahlan avec un grand sourire que son interlocuteur lui rendit.

Puis il se tourna vers Richard.

— *Si nous décidons de ne pas aider Darken Rahl, combien d'entre nous tuera-t-il ?*

— Tôt ou tard, beaucoup des vôtres mourront.

L'Homme Oiseau cessa de caresser le faucon.

— *C'est un argument qui nous inciterait à soutenir Rahl, dirait-on…*

— Si vous refusez de m'assister, fit Richard avec un grand sourire, et si vous restez neutres, aussi stupide que ce soit, je considérerai que c'est votre droit. Donc, je ne vous ferai pas de mal. Mais Rahl, lui, n'aura pas mes scrupules. Voilà pourquoi je continuerai à le combattre jusqu'à mon dernier souffle, s'il le faut.

Son sourire envolé, Richard se pencha vers l'Homme Oiseau.

— Mais si vous vous rangez dans le camp de Rahl, et que je finisse par gagner, je reviendrai, et…

Il se passa un doigt sous la gorge. Un geste qui n'avait pas besoin de traduction.

L'Homme Oiseau resta de marbre mais ne trouva pas de repartie cinglante.

— *Nous voulons seulement qu'on nous laisse en paix…*, finit-il par dire.

— Je peux comprendre ça…, fit Richard en haussant les épaules. C'est ce que j'aurais désiré aussi… Mais Rahl a tué mon père et il m'a envoyé des créatures qui ont pris son apparence pour mieux me tromper. Il a aussi lancé des tueurs aux trousses de Kahlan. En ce

moment, il affaiblit la frontière pour envahir mon pays. Mes deux meilleurs amis, attaqués par ses monstres, dorment d'un sommeil proche de la mort. Ils survivront, mais qu'arrivera-t-il la prochaine fois que Rahl les frappera ? Kahlan m'a parlé de ses victimes. Il s'en prend aussi aux enfants. Certaines histoires vous feraient vomir ! (Il baissa le ton.) Oui, mon ami, j'aurais moi aussi aimé qu'on me fiche la paix. Le premier jour de l'hiver, si Rahl s'est approprié la magie qu'il convoite, il détiendra un pouvoir que nul ne pourra combattre. Alors, il sera trop tard. (Quand la main droite de Richard se posa sur son arme, Kahlan écarquilla les yeux.) S'il était ici à ma place, il dégainerait cette épée et il obtiendrait votre soutien… ou votre tête. (Il éloigna sa main de l'arme.) Et voilà pourquoi, mon ami, je ne vous ferai rien si vous me tournez le dos.

L'Homme Oiseau resta un long moment silencieux.

— *À présent, je sais pourquoi je ne voudrais pas avoir Darken Rahl pour ennemi. Ou vous…* (Il se leva, gagna la porte, poussa le faucon à s'envoler et revint s'asseoir.) *Vous semblez dire la vérité, mais je n'en suis pas encore sûr. De plus, si vous nous demandez de l'aide, il semble aussi que vous désiriez nous aider. Et sur ce point, je vous crois sincère. Un sage cherche du soutien en proposant le sien, pas en usant de menaces ou de ruse…*

— Si j'avais voulu ruser, je vous aurais laissé croire que je suis un esprit.

L'Homme Oiseau eut un sourire matois.

— *Le conseil des devins aurait découvert que c'était faux. Un sage s'en serait douté… Alors, pourquoi avoir dit la vérité ? Pour ne pas nous abuser, ou à cause du risque d'être démasqué ?*

— En toute franchise ? Pour les deux raisons…

— *Merci de votre sincérité.*

Richard se rassit bien droit et prit une grande inspiration.

— Homme Oiseau, j'ai dit ce que j'avais à dire. À vous de juger. Mais le temps m'est compté. M'aiderez-vous ?

— *Ce n'est pas si simple. Mon peuple se fie à moi. Si vous demandiez de la nourriture, je dirais : « donnez-lui à manger », et on m'obéirait. Mais vous voulez réunir le conseil des devins. Il est composé des six Anciens et de ma modeste personne. Ces hommes sont âgés et très attachés aux traditions. Jusque-là, aucun visiteur n'a eu le droit de déranger les esprits de nos ancêtres. Ces vieillards iront bientôt dans l'autre monde, et ils détesteraient savoir qu'un étranger risque plus tard de les appeler. S'ils rompent avec la coutume, ce fardeau pèsera à jamais sur eux. Je ne peux pas leur ordonner de le faire.*

— *Il ne s'agit pas seulement des besoins d'un étranger*, intervint Kahlan. *Nous aider revient à vous aider vous-mêmes.*

— *Au bout du chemin, peut-être…,* convint l'Homme Oiseau. *Mais pas au début.*

— Et si j'appartenais à votre peuple ? demanda soudain Richard.

Kahlan traduisit sans dissimuler sa surprise.

— *Alors, les Anciens convoqueraient le conseil pour vous sans violer nos traditions.*

— Pouvez-vous faire de moi un Homme d'Adobe ?

— *Si vous accomplissiez d'abord quelque chose pour mon peuple sans en tirer d'avantage, pour prouver vos bonnes intentions – et sans promesse de notre part – ce serait possible. À condition que les Anciens soient d'accord.*

— Une fois que je serais des vôtres, je pourrais demander qu'on réunisse le conseil ?

— *Si vous appartenziez à mon peuple, les Anciens sauraient que vous avez notre intérêt à cœur, et ils tenteraient tout pour vous aider.*

— Le conseil pourra-t-il me dire où est l'objet que je cherche ?

— *Je l'ignore… Parfois, les esprits refusent de nous répondre. Il arrive aussi qu'ils en soient incapables. Même si nous convoquons le conseil, rien ne garantit que nous pourrons vous aider. Mais nous ferons de notre mieux, je m'y engage…*

Richard baissa les yeux. En réfléchissant, il poussa du bout du doigt un peu de poussière dans une minuscule flaque d'eau.

— Kahlan, demanda-t-il, connais-tu quelqu'un d'autre qui pourrait nous révéler où est la boîte ?

La jeune femme n'avait pas cessé de ressasser cette question.

— Oui. Mais parmi eux, aucun ne serait plus disposé à nous aider que le Peuple d'Adobe. Certains de ces gens nous tueraient pour avoir osé demander !

— À quelle distance sont ceux qui ne nous abattraient pas au premier mot ?

— Il faudrait trois semaines de marche vers le nord, à travers une région très dangereuse contrôlée par Darken Rahl.

— Trois semaines…, répéta le Sourcier, accablé.

— Richard, l'Homme Oiseau ne s'est pas montré très encourageant. Si tu trouves un moyen de les aider, si ça plaît aux Anciens, s'ils acceptent que tu deviennes un des leurs, si le conseil des devins obtient une réponse, si les esprits la connaissent… Ça fait beaucoup de *si*, et une multitude d'occasions d'échouer !

— Ne m'as-tu pas dit que je devrais les convaincre ?

— C'est vrai…

— Alors, qu'en penses-tu ? On essaie ici, ou on va chercher ailleurs nos réponses ?

— Tu es le Sourcier. À toi de décider !

— Mais ton avis pourrait m'être utile…

— Je ne sais pas que dire… Ma vie dépend aussi de la décision que tu prendras, et je suis sûre que tu feras le bon choix.

— Et si je me trompe, me détesteras-tu ?

Elle regarda le jeune homme dans les yeux.

Ces yeux qui lisaient en elle et lui faisaient éprouver des sentiments qui l'affaiblissaient dangereusement.

— Même si tu as tort, et si ça finit par me coûter la vie, je ne pourrai jamais te détester.

Richard baissa la tête un moment, sonda la poussière, puis regarda l'Homme Oiseau.

— Votre peuple aime avoir des toits qui fuient ? demanda-t-il.

— *Seriez-vous content que de l'eau s'écrase sur votre visage pendant que vous dormez ?*

— Je vois… Alors, pourquoi fabriquez-vous des toits qui ne sont pas étanches ?

— *Parce que nous n'avons aucun matériau valable à notre disposition. Les briques d'adobe seraient trop lourdes et nous tomberaient sur la tête. Le bois est rare, il faudrait aller en chercher beaucoup trop loin d'ici. Nous n'avons que du chaume et ça fuit.*

Richard prit une des coupes et la plaça, renversée, sous un des trous où gouttait de l'eau.

— Et l'argile qui vous sert pour les poteries ?

— *Nos fours sont trop petits. Impossible d'y cuire quelque chose d'assez grand. De plus, ça se craquellerait, et il y aurait aussi des fuites. Non, il n'y a pas de solution…*

— C'est une grave erreur d'affirmer qu'une chose est impossible simplement parce qu'on ne sait pas la faire. Si j'avais cru ça, je ne serais pas ici… (Richard ne mit ni agressivité ni ironie dans ses propos.) Votre peuple est fort et sage. Je serais honoré que son Homme Oiseau m'autorise à lui apprendre comment fabriquer des toits qui ne fuient pas. Et qui permettent en même temps de bien évacuer la fumée !

Impassible, l'Homme Oiseau réfléchit quelques instants.

— *Si vous réussissez, ce serait très bon pour mon peuple et il vous en serait reconnaissant. Je ne peux rien promettre de plus…*

— Je ne vous le demande pas.

— *La réponse sera peut-être négative quand même. Vous devrez l'accepter et ne pas attaquer les miens.*

— Je m'efforcerai de les aider. En échange, je veux qu'ils me jugent équitablement. Rien de plus.

— *Alors, je vous autorise à essayer. Mais je ne vois pas comment fabriquer un toit en argile qui ne se craquelle pas et n'a pas de fuites.*

— Pour la maison des esprits, j'en ferai un qui aura mille craquelures mais ne fuira pas. Ensuite, je vous montrerai comment en faire d'autres.

L'Homme Oiseau sourit et hocha gravement la tête.

Chapitre 24

— Je déteste ma mère !

Assis en tailleur sur l'herbe, Darken Rahl étudia un moment l'expression amère du petit garçon avant de répondre.

— Carl, ce n'est pas rien, ce que tu viens de dire ! Je ne voudrais pas que tu le regrettes après y avoir réfléchi.

— J'y ai assez réfléchi ! cria l'enfant. Nous en avons beaucoup parlé. Je sais maintenant que mes parents m'ont toujours menti. Ce sont des égoïstes ! Et des ennemis du peuple !

Par la fenêtre, Rahl contempla les derniers rayons du soleil couchant qui teintaient de pourpre et d'or les nuages lointains. Ce soir ! Oui, ce soir, il retournerait dans le royaume des morts.

Des jours et des nuits durant, il avait tenu l'enfant éveillé grâce à son gruau spécial, lui autorisant seulement de petites plages de sommeil. Un long travail pour vider son esprit et le rendre influençable à loisir. Interminablement, il lui avait parlé pour le convaincre que les autres se servaient de lui, abusaient de lui et lui mentaient. De temps en temps, il l'avait laissé seul pour qu'il assimile tout ça. Un répit qu'il mettait à profit pour aller dans la tombe de son père lire de nouveau les inscriptions sacrées. Ou pour se reposer…

La nuit précédente, il avait pris cette fille dans son lit, histoire de se détendre un peu. Une agréable distraction, pensait-il. Sentir la peau douce d'une femme contre la sienne afin de soulager un peu sa tension. Elle aurait dû être flattée, surtout après qu'il se fut montré si tendre et si charmant avec elle. D'ailleurs, ne brûlait-elle pas d'envie de partager sa couche ?

Et qu'avait-elle fait ? Devant ses cicatrices, elle avait éclaté de rire !

En y repensant, Rahl dut lutter pour maîtriser sa colère et montrer à l'enfant un visage avenant. Il fallait pourtant qu'il dissimule à quel point il avait envie d'en finir avec tout ça ! Quand il revit sa réaction face à cette garce – toute sa violence déchaînée – et entendit de nouveau ses cris de douleur, sourire devint plus facile. Cette chienne ne se moquerait plus jamais de lui !

— Pourquoi souris-tu ? demanda Carl.

— Parce que je suis très fier de toi, mon enfant.

Le sourire de Rahl s'élargit encore quand il pensa aux flots de sang qui jaillissaient des entrailles de la fille pendant qu'elle hurlait. Où était son rire débile, à présent ?

— De moi ? demanda timidement Carl.

— Oui, de toi… Peu de garçons de ton âge sont assez intelligents pour voir le monde tel qu'il est. Et dépasser leur petite existence pour s'intéresser aux dangers et aux merveilles de l'univers. Et surtout, pour comprendre que je m'échine à apporter la paix et la sécurité aux gens. (Il secoua tristement la tête.) Parfois, j'ai le cœur brisé de voir les êtres au nom desquels je m'épuise à lutter me tourner le dos et nier mes efforts. Ou pire, se joindre aux ennemis du peuple. Carl, je ne voudrais pas que tu t'inquiètes pour moi – un fardeau bien trop lourd pour de jeunes épaules –, mais à l'instant où je te parle, des fourbes complotent de nous conquérir et de nous écraser. Ils ont fait disparaître la frontière qui protège D'Hara et ils s'attaquent à la deuxième. À mon avis, ils préparent une invasion. J'ai tenté d'avertir les gens que le danger viendrait de Terre d'Ouest, afin qu'ils prennent des mesures pour se protéger. Mais ce sont des êtres simples et démunis, alors, ils se tournent vers moi et demandent que je les couvre de mon aile.

— Petit Père Rahl, es-tu en danger ? lança Carl, les yeux écarquillés.

— Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète, répondit le Maître avec un geste presque nonchalant, mais pour le peuple. Si je meurs, qui le défendra ?

— Mourir, toi ? dit l'enfant, les larmes aux yeux. Petit Père Rahl, nous avons besoin de toi ! Ne laisse pas triompher tes ennemis ! S'il te plaît, je veux combattre à tes côtés. Te protéger. L'idée qu'on te fasse du mal me rend fou.

Rahl sentit que son cœur battait plus vite. Le moment approchait. Ce ne serait plus long, maintenant. Au souvenir des cris de la fille, il sourit chaleureusement à son prisonnier.

— C'est moi qui ne peux pas supporter l'idée que tu sois en danger, Carl. Ces derniers jours, j'ai appris à mieux te connaître, et tu es beaucoup plus à mes yeux qu'un garçon qui a choisi de m'aider à conduire une cérémonie. Tu es devenu mon ami, sais-tu ? Je t'ai confié mes angoisses, mes espoirs et mes rêves. Cela ne m'arrive pas souvent. Et savoir que tu te soucies de moi est largement suffisant.

— Petit Père Rahl…, dit Carl entre deux sanglots, je ferai n'importe quoi pour toi. Me laisseras-tu rester à tes côtés après la cérémonie ? Si je peux être avec toi, je jure de te servir fidèlement.

— Carl, cette gentillesse, c'est si touchant… Mais tu as ta vie, tes parents et tes amis. Et Polissonne, ta chienne, il ne faut pas l'oublier ! Bientôt, tu auras envie de retrouver tout ça.

Sans quitter Rahl des yeux, Carl secoua lentement la tête.

— Non, tout ce que je veux, c'est être avec toi. Petit Père Rahl, je t'aime et je désire te servir !

La mine grave, Rahl fit semblant de réfléchir aux paroles de l'enfant.

— Rester avec moi serait dangereux, dit-il, le cœur battant la chamade.

— Je m'en fiche ! Je veux être ton serviteur. Et tant pis si je dois être tué. Mon seul rêve est de te servir. De consacrer ma vie à t'aider à combattre tes ennemis ! Petit Père Rahl, si je meurs pour toi, ce sera une bonne mort. Laisse-moi rester. Je ferai tout ce que tu me demanderas. Pour toujours !

Rahl prit une grande inspiration et la relâcha lentement.

— Es-tu sûr de ce que tu dis ? Le penses-tu vraiment ? Donnerais-tu ta vie pour moi ?

— Je le jure ! Je veux bien mourir pour toi. Ma vie t'appartient, si tu la veux !

Rahl se pencha un peu en arrière, mit les mains sur ses genoux et hocha la tête, les yeux rivés sur le petit garçon.

— Oui, Carl, je la veux…

L'enfant ne sourit pas, mais il tremblait d'excitation d'être ainsi accepté.

— Et la cérémonie, quand aura-t-elle lieu ? J'ai tellement hâte de t'aider ! Et de secourir le peuple…

— C'est pour bientôt, souffla Rahl, les pupilles dilatées. Ce soir, quand je t'aurai nourri. Es-tu prêt à commencer ?

— Oui.

Rahl se leva. Le sang coulait à flots dans ses veines, mais il maîtrisa son excitation. Dehors, il faisait nuit. La lumière vacillante des torches dansait dans ses yeux bleus, se reflétait sur ses longs cheveux blonds, et on aurait juré que ses robes blanches brillaient. Avant d'entrer dans la pièce de la forge, il positionna près de la bouche de Carl l'embout de la corne à gaver.

Dans la salle obscure, les gardes attendaient, les bras croisés et le dos bien droit. Sur leur peau couverte d'une fine pellicule de suie, la sueur traçait de petits sillons. Un creuset reposait dans les flammes de la forge et une fumée âcre s'élevait de la mixture qui y bouillonnait.

— Demmin est de retour ? demanda Rahl, les yeux fous.

— Depuis des jours, maître.

— Dites-lui de venir ! ordonna Rahl, si énervé qu'il parvenait à peine à murmurer. À partir de maintenant, je veux que vous me laissiez seul, tous les deux…

Les gardes s'inclinèrent respectueusement et sortirent par la porte de derrière. Le Petit Père passa une main sur le creuset. Aussitôt, l'horrible odeur devint un fumet appétissant.

Rahl ferma les yeux et adressa une prière muette à son père. Trop

exalté pour contrôler encore sa respiration, il haletait quand il porta ses doigts tremblants à sa bouche, les humecta et les passa sur ses lèvres.

Après avoir fixé des poignées en bois au creuset pour ne pas se brûler, il utilisa sa magie afin de modifier le poids de l'ensemble, désormais beaucoup plus facile à soulever, et sortit avec son fardeau. Les torches illuminaient toute la zone autour du petit garçon : le sable blanc sillonné de symboles, le cercle d'herbe et l'autel dressé sur le carré de pierre blanche. Elles éclairaient aussi l'autre bloc de pierre, où reposait la coupe de fer avec une shinga sur le couvercle.

Rahl s'arrêta devant l'enfant, près de l'extrémité évasée de la corne à gaver. Ses yeux brillèrent quand il croisa le regard de sa victime.

— Tu es sûr de toi, Carl ? Puis-je mettre ma vie entre tes mains ?

— Je jure de t'être loyal à jamais, Petit Père.

Rahl prit une inspiration rapide et ferma les yeux. La sueur ruisselait de son front et imprégnait ses robes, qui lui collaient à la peau. Les vagues de chaleur montant du creuset lui roussissaient presque les sourcils. Il y ajouta le feu de sa magie, pour que le liquide continue à bouillonner.

Puis il psalmodia les incantations sacrées dans l'antique langage qu'il était un des seuls à connaître. La mélopée sifflante des sortilèges parut emplir l'air. Rahl cambra le dos quand il sentit le pouvoir déferler dans son corps comme une lave brûlante. Tremblant, il continua à incanter, chacun de ses mots adressé à l'esprit du petit garçon.

Il entrouvrit ses yeux, où brillait une passion d'une infinie lubricité. Le souffle court, il baissa la tête vers l'enfant.

— Carl, souffla-t-il, je t'aime !

— Moi aussi, Petit Père Rahl.

— Prends l'embout de la corne dans ta bouche, mon enfant, et serre-le très fort.

Pendant que Carl obéissait, Rahl psalmodia le dernier sortilège. Son cœur battait si fort qu'il entendit à peine les sifflements et les crépitements des torches se mêler à ses paroles.

Le Petit Père vida le creuset dans la corne.

Les yeux écarquillés, Carl inhala et avala simultanément le plomb en fusion qui dévasta aussitôt son corps.

Darken Rahl tremblait tant d'excitation qu'il laissa tomber le creuset vide et passa aussitôt à l'étape suivante de l'incantation : envoyer l'esprit du garçonnet dans le royaume des morts. Il prononça les mots dans l'ordre idoine pour que s'ouvrent les portes du royaume maudit où régnaient le vide et l'obscurité.

Quand il leva les bras, des formes noires tourbillonnèrent autour

de lui et des cris de terreur déchirèrent la nuit.

Rahl approcha de l'autel de pierre froide, s'agenouilla devant, l'entoura de ses bras et pressa son visage dessus. Alors, il chuchota les mots de l'antique langue qui lieraient l'esprit de l'enfant au sien. Lorsqu'il eut fini, il se leva, les poings sur les hanches et les joues rouges comme des braises.

Demmin Nass sortit alors des ombres.

— Demmin, murmura Rahl quand ses yeux se posèrent sur son ami.

— Maître Rahl, dit l'homme en inclinant la tête.

Le Petit Père approcha de son complice.

— Retire le cadavre du sable et étends-le sur l'autel. Sers-toi du seau d'eau pour le nettoyer. (Il baissa les yeux sur l'épée courte que Nass portait à la ceinture.) Ensuite, fends-lui le crâne avec ton arme. C'est tout ce que je te demande. Après, tu pourras retourner dans les ombres et attendre.

Il passa les mains autour de la tête de Demmin, et l'air sembla… onduler.

— Ce sortilège te protégera. Attends ici jusqu'à mon retour, un peu avant l'aube. J'aurai besoin de toi…

Rahl se détourna, absorbé par ses pensées.

Demmin fit le sale travail pendant que son maître continuait à incanter en se balançant d'avant en arrière, plongé dans une transe inquiétante.

Quand il eut fini, Demmin essuya sa lame sur son avant-bras et la remit au fourreau.

— Je déteste cette partie de la cérémonie…, marmonna-t-il en jetant un dernier coup d'œil à Rahl.

Puis il retourna se poster à l'ombre des arbres.

Darken Rahl se plaça derrière l'autel. Soudain, il baissa les mains sur le brasero, dont les flammes rugissantes se dressèrent tels des serpents. Puis il tendit les bras, les doigts tordus comme des serres, et la coupe de fer s'éleva dans les airs pour venir se poser dans le feu. Rahl sortit son couteau à lame incurvée et le posa sur le ventre encore mouillé du cadavre. Dégrafant ses robes à l'épaule, il les laissa glisser lentement jusqu'au sol puis les éloigna de lui d'un coup de pied. De la sueur ruisselait le long de son corps élancé…

Sur ses muscles fins mais puissants, la peau était lisse et tendue, sauf sur la zone supérieure de sa cuisse gauche, sur une partie de ses hanches et sur le côté gauche de son pénis en érection. C'était là que couraient les cicatrices laissées par les flammes qui avaient consumé son père alors qu'il se tenait à sa droite. Le feu du maudit sorcier l'avait aussi atteint, lui valant des douleurs inimaginables.

Ce n'étaient pas des flammes comme les autres… Telles des

créatures vivantes, elles s'étaient collées à lui, le marquant au fer rouge tandis qu'il hurlait jusqu'à s'en casser les cordes vocales.

Darken Rahl s'humecta le bout des doigts et les passa lentement sur ses chairs à jamais desséchées. Un geste qu'il aurait voulu pouvoir faire tant de fois, après l'attaque, pour apaiser aussi peu que ce fût l'abominable douleur. Mais les guérisseurs lui avaient interdit de toucher les brûlures. Afin de l'en empêcher, ils lui avaient lié les poignets de manière à ce qu'il ne puisse pas baisser les bras. Tremblant de souffrance, il s'était humecté les doigts pour les passer sur ses lèvres, avec l'espoir d'arrêter de pleurer, et sur ses yeux pour tenter de chasser l'horrible vision de son père consumé par les flammes. Des mois durant, il avait supplié en vain qu'on le laisse toucher ses stigmates…

Comme il haïssait le sorcier ! Et combien il aurait aimé enfoncer une main dans sa poitrine pour arracher son cœur encore palpitant sans cesser de le regarder dans les yeux.

Darken Rahl éloigna les doigts de ses cicatrices. Prenant son couteau, il chassa de son esprit les souvenirs de ces temps atroces. À présent, il était un homme. Le Maître… Et il avait un travail à faire !

Après avoir psalmodié le sortilège requis, il plongea le couteau dans la poitrine de l'enfant.

Avec soin, il retira d'abord le cœur et le plongea dans la coupe de fer où bouillonnait de l'eau. Puis il préleva le cerveau et l'ajouta à sa préparation. Enfin, il coupa les testicules et leur fit subir le même sort. Quand il posa le couteau, le sang mêlé à sa sueur dégoulina avec elle sur le sol.

Il tendit les mains au-dessus du cadavre et fit une prière destinée aux esprits. Les yeux fermés, il leva la tête vers la fenêtre obscure et continua à incanter sans avoir besoin de réfléchir aux paroles qu'il prononçait.

Une heure durant, il murmura le texte sacré de la cérémonie et se barbouilla la poitrine de sang au moment exact où il le fallait.

Quand il eut fini de réciter les runes apprises dans la tombe de son père, il revint dans le carré de sable où Carl avait été enterré pendant sa mise à l'épreuve et le lissa soigneusement. Une fine couche de grains blancs adhéra au sang à demi séché sur sa peau.

Le front plissé, Rahl dessina lentement un entrelacs de symboles interconnectés. Pour maîtriser leur configuration complexe, il lui avait fallu des années d'études. Encore aujourd'hui, cela exigeait une concentration sans faille, car l'oubli d'une ligne droite ou d'une courbe suffirait à lui coûter la vie sur-le-champ.

Sa tâche achevée, il alla inspecter la coupe sacrée et constata avec satisfaction que presque toute l'eau s'était évaporée. Il devait en être ainsi pour que la cérémonie réussisse. Utilisant de nouveau sa magie,

il fit ensuite léviter la coupe jusqu'au bloc de pierre polie et l'y déposa en douceur. Après avoir laissé refroidir un peu la préparation, il s'empara d'un pilon en pierre et entreprit de broyer les organes. Il s'acharna, ruisselant de sueur, jusqu'à ce que le cœur, le cerveau et les testicules forment une pâte où il ajouta diverses poudres magiques récupérées dans les poches de ses robes toujours en tas sur le sol.

Debout devant l'autel, il leva la coupe et lança le sortilège d'invocation. Ensuite, il baissa les bras et promena longuement son regard sur les splendeurs du Jardin de la Vie. Avant d'entrer dans le royaume des morts, il adorait voir de belles choses…

Il commença à manger la pâte avec les doigts. Le goût de la viande lui donnant envie de vomir, il se nourrissait en général de légumes. Mais là, la magie ne lui laissait pas le choix. Pour aller dans le royaume des morts, il devait ingurgiter cette horreur. Pour s'aider un peu, il pensa très fort à une purée de carottes…

Rahl avala la dernière bouchée, posa la coupe et alla s'asseoir en tailleur sur l'herbe, devant l'étendue de sable blanc. Les cheveux poisseux de sang, il posa les mains sur ses genoux, paumes vers le haut, ferma les yeux et se prépara à sa rencontre avec l'esprit de l'enfant.

Quand il fut prêt, le Petit Père rouvrit les yeux.

— Viens à moi, Carl ! murmura-t-il dans l'antique langage.

Après un long moment de silence, un rugissement retentit et la terre trembla.

Au centre du sable, le point focal du sortilège, l'esprit du petit garçon se matérialisa sous la forme d'une shinga.

D'abord transparente comme de la fumée, la bête sortit lentement du sable en tournant sur elle-même, comme si elle était irrésistiblement attirée par les symboles qu'avait dessinés Rahl. Sa tête se dressa tandis qu'elle rampait dans l'entrelacs de lignes droites et de courbes et une vapeur méphitique sortit de ses naseaux. Sans broncher, Rahl regarda le monstre se relever et, devenu solide, éventrer la masse de sable pour en extirper ses énormes pattes arrière. Alors que le sable blanc retombait dans le trou obscur dont elle venait d'émerger, la shinga s'éleva dans les airs et ses yeux marron perçants se posèrent sur Rahl.

— Merci d'être venu, Carl…

La créature blottit son museau contre la poitrine nue du Petit Père, qui se leva et lui caressa la tête pendant qu'elle ruait, impatiente de partir. Quand elle fut un peu calmée, il sauta sur son dos et noua les bras autour de son cou.

Dans un éclair aveuglant, la shinga et son cavalier s'engouffrèrent dans le trou béant, la bête tournant sur elle-même comme la tige d'un tire-bouchon.

La terre trembla de nouveau et le trou se referma avec un grincement à percer les tympans. Puis le silence de la nuit retomba sur le Jardin de la Vie.

Demmin Nass sortit de l'ombre des arbres, le front lustré de sueur.

— Bon voyage, mon ami…, murmura-t-il. Bon voyage…

Chapitre 25

Il ne pleuvait plus, mais le ciel restait couvert, comme depuis tant de jours. Assise seule sur un banc, adossée au mur d'un bâtiment, Kahlan souriait en regardant Richard assembler le nouveau toit de la maison des esprits. De la sueur ruisselait sur son dos nu aux muscles saillants où apparaissaient toujours les cicatrices laissées par les griffes du garn.

Richard travaillait avec Savidlin et quelques hommes, leur enseignant ses méthodes. Le travail manuel était selon lui universel. En conséquence, il jugeait ne pas avoir besoin d'une traductrice. De plus, si ses élèves découvraient certaines choses seuls, ils comprendraient l'opération et tireraient une plus grande fierté de leur ouvrage.

Savidlin bombardait le pauvre Sourcier de questions qu'il ne saisissait pas. Souriant, il répondait avec des mots tout aussi mystérieux pour ses compagnons, puis recourait à un langage par gestes inventé pour l'occasion. Parfois, les Hommes d'Adobe trouvaient ses arabesques hilarantes et tout le monde éclatait de rire. Pour des gens que séparait la barrière des langues, ils avaient réussi beaucoup en peu de temps…

Au début, Richard avait joué les mystérieux avec son amie, lui disant d'attendre pour connaître l'idée qu'il avait derrière la tête. Il commença par former des blocs d'argile d'environ un pied sur deux et les modela pour qu'ils aient une partie bossue prolongée par une sorte de rigole. Après avoir complètement évidé les pièces, il les avait confiées aux femmes qui s'occupaient de la poterie pour qu'elles les passent au four.

Ensuite, il fixa deux bâtons bien droits aux deux extrémités d'une planche plate et plaça une grosse motte d'argile au centre. Avec un rouleau, il aplatit l'argile, les deux bâtons servant de niveaux pour déterminer l'épaisseur. Éliminant la matière excédentaire qui dépassait de la planche, il obtint des plaques d'argile de taille et d'épaisseur identiques, les posa sur les moules que les femmes avaient fait cuire et lissa soigneusement le tout. Enfin, il se servit d'un bâton pointu pour percer un trou dans les deux angles supérieurs.

Quand il s'avisa que les villageoises le suivaient partout et inspectaient d'un œil critique son travail, il les enrôla dans son équipe. Bientôt, une petite ruche d'ouvrières souriantes et volubiles entreprit

de fabriquer les plaques et lui montra comment améliorer sa technique. Une fois sèches et retirées des moules, les premières plaques pouvaient passer au four. Pleines d'énergie, les femmes entreprirent d'en préparer d'autres. Richard les encouragea à continuer inlassablement, puis il les abandonna et alla dans la salle des esprits où il construisit une cheminée avec les briques que le Peuple d'Adobe utilisait pour monter ses murs. Savidlin le suivit, essayant de comprendre ce qu'il faisait.

Un peu plus tôt, Kahlan était allé voir son ami.

— Tu fabriques des tuiles en argile, si j'ai bien compris…

— Exactement !

— Richard, j'ai vu des toits de chaume qui ne fuyaient pas !

— Moi aussi.

— Alors, pourquoi ne pas simplement améliorer les leurs pour que la pluie ne les traverse plus ?

— Tu sais comment faire ?

— Non.

— Moi non plus. En revanche, je suis un expert en toits de tuiles. Donc, c'est la solution que j'ai choisie.

Pendant qu'il montait la cheminée sous le regard avide d'apprendre de Savidlin, d'autres hommes dépouillèrent le toit de son chaume, laissant à nu une charpente de solives qui servirait de support aux futures tuiles.

Richard disposa chaque tuile en équilibre sur deux solives, la partie inférieure reposant sur la première, et la supérieure sur la deuxième. Les trous lui servirent à les attacher solidement à leur support. Puis il plaça la deuxième rangée de tuiles de manière à ce que leur base chevauche la partie supérieure des précédentes et obstrue les orifices de fixation. Grâce à leur forme ondulée, les pièces s'emboîtèrent parfaitement. Conscient que les tuiles étaient plus lourdes que le chaume, Richard avait étayé la structure par en dessous avec des poutres renforcées d'entretoises.

Une bonne moitié du village participait au chantier. De temps en temps, l'Homme Oiseau venait y jeter un coup d'œil, et ce qu'il voyait semblait le satisfaire. Deux ou trois fois, il s'assit près de Kahlan sans engager la conversation, mais en lui posant à intervalles irréguliers une ou deux questions sur le caractère du Sourcier.

La plupart du temps, la jeune femme restait seule. Les villageoises avaient décliné ses propositions d'assistance, les hommes gardaient leurs distances – non sans la surveiller du coin de l'œil – et les adolescentes étaient trop timides pour oser s'approcher d'elle. Mais elles la regardaient souvent de loin en murmurant. Quand Kahlan leur demandait leurs noms, elles s'éparpillaient comme une volée de moineaux après l'avoir gratifiée de quelques demi-sourires. Les

enfants, eux, auraient bien fraternisé avec l'étrangère. Mais leurs mères les en empêchaient. Et chaque fois que Kahlan proposait de les aider – même à cuisiner – elles lui opposaient un refus poli, arguant qu'elle était une « honorable invitée ».

Kahlan n'en crut pas un mot. Ces femmes avaient peur de l'Inquisitrice !

Ce n'était pas nouveau pour elle, pas plus que les regards à la dérobée et les murmures. Plus jeune, elle s'en était désolée. Aujourd'hui, elle ne s'en souciait plus. Mélancolique, elle se souvint de ce que sa mère lui disait avec un gentil sourire : les gens étaient comme ça, on n'y pouvait rien, et il ne fallait pas en concevoir d'amertume. Un jour, tout ça lui passerait bien au-dessus de la tête…

De fait, Kahlan avait fini par se résigner. Persuadée de n'avoir pas besoin de l'affection des autres, elle s'était résignée à sa condition – et à sa vie telle qu'elle était –, certaine qu'elle n'aurait jamais droit à une existence normale et que c'était très bien comme ça.

C'était avant de rencontrer Richard. Lui, il l'avait acceptée. Devenu son ami, il s'adressait à elle sans crainte et la traitait comme une personne normale. Et il se souciait de son bien-être !

Mais bien entendu, il ignorait qui elle était…

Savidlin aussi avait été gentil avec elle. En compagnie de Richard, il l'avait invitée dans sa modeste maison, où il vivait avec sa femme Weselan et leur jeune fils Siddin, leur offrant un endroit où dormir à même le sol. Même si c'était sur l'insistance de son mari, Weselan avait su se montrer hospitalière et elle ne devenait pas hostile dès que Savidlin avait le dos tourné. Le soir, après le travail, Siddin s'asseyait avec Kahlan et écoutait, les yeux ronds, ses fabuleuses histoires de rois, de châteaux forts, de terres lointaines et de monstres féroces. Souvent, il venait se blottir sur ses genoux et la cajolait pour qu'elle continue. Sa mère le laissait faire, assez délicate pour ne pas montrer sa peur. En y repensant, Kahlan en eut les larmes aux yeux. Et il y avait mieux encore ! L'enfant couché, Savidlin et son épouse restaient avec les deux jeunes gens pour qu'ils leur parlent du long voyage depuis Terre d'Ouest. Pétri de respect pour les êtres courageux qui ne renonçaient jamais, le père de famille écoutait avec des yeux presque aussi ronds que ceux de son fils.

L'Homme Oiseau semblait content du nouveau toit. Dès qu'il avait commencé à comprendre où Richard voulait en venir, il avait souri en hochant la tête. Les six Anciens étaient plus difficiles à impressionner. À leurs yeux, recevoir quelques gouttes de pluie sur le crâne de temps en temps n'était pas un souci majeur. D'ailleurs, ils se faisaient arroser ainsi depuis leur plus tendre enfance, et ils n'aimaient pas qu'un étranger vienne pointer du doigt leur atavique stupidité. Dès qu'un des six décéderait, Savidlin prendrait sa place. Kahlan regrettait qu'il ne

fasse pas déjà partie du cercle, car un allié tel que lui leur aurait été des plus utiles.

Qu'arriverait-il, le toit terminé, si les Anciens refusaient d'accepter Richard au sein du Peuple d'Adobe ? Le Sourcier n'avait pas vraiment promis de ne pas attaquer ces gens. Même s'il n'était pas le type d'homme à torturer des innocents, sa fonction pouvait le pousser à des extrémités regrettables. Il y avait beaucoup plus en jeu que la vie d'une poignée de villageois. Le Sourcier ne devait jamais perdre cette réalité de vue. Et Kahlan non plus…

Elle ignorait si avoir tué le dernier membre du *quatuor* l'avait rendu plus dur. Prendre une vie modifiait le jugement d'une personne, et récidiver devenait plus facile. Un processus qu'elle connaissait hélas bien…

Kahlan aurait donné cher pour qu'il n'ait pas couru à son secours, près du Chas de l'Aiguille, évitant ainsi d'avoir une mort sur la conscience. Jusque-là, elle n'avait pas eu le cœur de lui dire qu'elle aurait pu s'en sortir sans son aide. Face à elle, un homme seul ne pouvait pas grand-chose. Parce qu'il le savait, Rahl envoyait toujours quatre tueurs à une Inquisitrice. Le premier servait de cible à son pouvoir et les trois autres se chargeaient d'éliminer le « traître » en même temps que leur victime désignée. Parfois, il n'en restait qu'un, mais c'était suffisant si l'Inquisitrice avait épuisé son pouvoir. Dans le cas contraire, un assassin seul n'avait pas une chance. Le tueur aurait abattu son épée, mais elle aurait esquivé sans peine. Ensuite, avant qu'il attaque de nouveau, elle l'aurait touché avec son pouvoir et il serait devenu sa marionnette.

Mais comment avouer à Richard qu'il n'aurait pas eu besoin de tuer cet homme avec l'Épée de Vérité ? Il pensait l'avoir sauvée, et cela soulageait sa conscience. Si elle lui révélait tout, son univers volerait en éclats.

Un autre *quatuor* était sans nul doute à ses trousses. Ces hommes ne renonçaient jamais. Celui qui l'avait attaquée seul, près de la frontière, savait qu'il allait mourir et il n'avait pas reculé pour autant. Ces tueurs ne pensaient à rien d'autre que leur mission. L'idée de battre en retraite ne leur traversait même pas l'esprit.

Et ils adoraient s'en prendre aux Inquisitrices.

La jeune femme ne put s'empêcher de repenser à Dennee. Dès qu'elle évoquait les *quatuors*, ce qu'ils avaient fait à sa sœur adoptive lui revenait à l'esprit…

Avant que Kahlan eût atteint l'âge adulte, sa mère avait été frappée par une maladie qu'aucun guérisseur ne savait combattre. Elle avait succombé très vite, rongée de l'intérieur par cet atroce fléau. Les Inquisitrices étant très proches les unes des autres, le mal qui frappait l'une d'elles les concernait toutes. La mère de Dennee avait recueilli

Kahlan et pris soin d'elle. Les deux jeunes filles, déjà de très proches amies, avaient été ravies de devenir des sœurs. Elles se présentèrent désormais ainsi, et cela adoucit beaucoup le chagrin de Kahlan.

Comme sa mère, Dennee était d'une nature fragile. Dotée d'un pouvoir bien moins puissant que celui de sa sœur, elle avait souvent eu besoin de sa protection dans les situations qui exigeaient plus de force qu'elle ne pouvait en puiser dans les tréfonds de son être. Après y avoir recouru, Kahlan régénérait son pouvoir en une heure ou deux. À Dennee, il fallait plusieurs jours…

Ce matin maudit, Kahlan s'était absentée pour recueillir la confession d'un meurtrier sur le point d'être pendu. Normalement, Dennee aurait dû s'en charger, mais elle avait voulu lui éviter une mission pénible.

Dennee détestait les confessions et le regard des malheureux qui s'y soumettaient. Souvent, elle pleurait des jours entiers après en avoir recueilli une. Si elle n'avait pas demandé à sa sœur de la remplacer, le soulagement affiché sur son visage parlait de lui-même. Kahlan aussi détestait les confessions. Mais elle était plus forte, plus sage et plus mûre que sa sœur. Depuis longtemps, elle avait accepté d'être une Inquisitrice. C'était son destin – et son pouvoir – et elle en souffrait beaucoup moins que Dennee. Capable de faire passer sa tête avant son cœur, elle déchargeait volontiers sa sœur du sale travail.

Sur le chemin du retour, ce jour-là, elle entendit des gémissements monter des buissons, sur le côté de la route.

Dennee gisait dans les broussailles comme un os jeté à un chien.

— Kahlan… je venais à ta rencontre… pour faire un bout de chemin avec toi… Un *quatuor* m'a attaquée… Mais j'en ai eu un, Kahlan ! Je l'ai touché avec mon pouvoir… Tu aurais été fière de moi…

Bouleversée, la tête de sa sœur sur les genoux, Kahlan lui avait assuré que tout s'arrangerait.

— S'il te plaît, Kahlan, tu veux bien tirer ma robe sur mes jambes ? Mes bras ne peuvent plus bouger…

Après un moment de panique aggravé par la voix lointaine et faible de sa sœur, Kahlan comprit ce qui s'était passé. Les tueurs avaient brisé les bras de Dennee et ils reposaient, inertes, le long de ses flancs, pliés à des endroits où il n'y avait pas d'articulation.

Plus grave encore, du sang coulait d'une oreille de la pauvre enfant.

Kahlan tira ce qui restait de la belle robe brodée sur le corps supplicié de sa sœur. Le tissu était poisseux de sang…

Horrifiée par la brutalité et la perversité de ces hommes, elle en perdit un moment la parole et dut lutter pour ne pas hurler. Dennee en aurait été encore plus effrayée, et elle devait être forte pour elle…

une dernière fois…

— Kahlan…, souffla la moribonde… c'est Darken Rahl qui m'a fait ça. Il n'était pas présent, mais c'est lui le vrai coupable…

— Je sais, ma toute petite chérie… Ne t'agite pas, tout s'arrangera. Je vais te ramener à la maison, et tu iras très bien… Tu verras…

Des mensonges. Pour Dennee, rien ne s'arrangerait plus.

— S'il te plaît, Kahlan, tue-le ! Il faut arrêter cette folie ! J'aimerais être assez forte… Mais tu devras agir à ma place…

Submergée par la colère, pour la première fois de sa vie, Kahlan eut envie d'utiliser son pouvoir afin de faire du mal à quelqu'un. Pour le tuer ! À cet instant, elle éprouva un sentiment nouveau : une rage venue du plus profond d'elle-même, comme si la vengeance était un droit de naissance !

D'une main tremblante, elle caressa les cheveux poisseux de sang de Dennee.

— Je le tuerai, c'est promis !

Dennee se détendit un peu dans ses bras. Kahlan enleva son pendentif et le lui passa au cou.

— Je te l'offre… Il te protégera, mon petit cœur…

— Merci, Kahlan… (Dennee sourit tandis que des larmes coulaient sur ses joues déjà couleur de cire.) Mais plus rien ne me protégera, désormais… Pense à toi ! Ne les laisse pas te torturer. Ils aiment ça, Kahlan ! J'ai tant souffert, et ça les amusait tellement qu'ils en riaient aux éclats…

Kahlan ferma les yeux pour ne plus voir le visage ravagé de sa sœur. La berçant comme un nouveau-né, elle lui embrassa doucement le front…

— *Des mauvais souvenirs ?* lança soudain une voix.

Kahlan sursauta, arrachée à ses pensées. L'Homme Oiseau était debout près d'elle et elle ne l'avait pas entendu arriver.

Elle hocha la tête, évitant de croiser le regard de l'Homme d'Adobe.

— *Veuillez me pardonner d'avoir fait montre de faiblesse…,* dit-elle d'une voix rauque en essuyant d'un revers de la main les larmes qui coulaient sur ses joues.

L'Homme Oiseau s'assit doucement près d'elle.

— *Mon enfant, être une victime n'est pas une faiblesse.*

Kahlan ravala les sanglots qui menaçaient de lui nouer la gorge. Dennee lui manquait tellement et elle se sentait si seule !

L'Homme Oiseau lui passa un bras autour des épaules et la serra contre lui. Une brève étreinte paternelle…

— *Je pensais à ma sœur Dennee, assassinée sur ordre de Darken Rahl. C'est moi qui l'ai trouvée et elle est morte dans mes bras… Ils l'ont*

tellement fait souffrir ! Rahl ne se satisfait pas de tuer ses ennemis. Il veut que leur agonie soit atroce.

— *Nous sommes différents*, dit l'Homme Oiseau, *mais nous souffrons de la même manière…* (Il écrasa du bout du pouce une larme qui coulait sur la joue de Kahlan, puis chercha quelque chose dans sa poche.) *Donnez-moi votre main…*

Kahlan obéit. L'Homme d'Adobe laissa tomber quelques graines dans sa paume. Les yeux levés vers le ciel, il souffla dans son étrange sifflet qui ne produisait aucun son. Un petit oiseau jaune vif vint presque aussitôt se poser sur sa main. Lentement, il la plaça près de celle de la jeune femme. L'oiseau sauta d'une paume à l'autre et entreprit de picorer les graines. Kahlan sentit ses minuscules pattes agripper ses doigts pendant qu'il se régalait. Le volatile était si petit et si mignon qu'elle ne put s'empêcher de sourire. L'Homme Oiseau sourit aussi. Quand il eut fini son festin, l'oiseau s'ébroua, ravi et confiant.

— *J'ai pensé que vous aimeriez voir un peu de beauté au milieu de toutes ces horreurs.*

— *Merci…*

Kahlan admira encore un peu l'oiseau, avec ses plumes jaunes et son adorable façon de secouer la tête de droite à gauche, puis elle le poussa à reprendre son envol.

— *Je n'ai aucun droit sur lui*, dit-elle en le regardant filer à tire-d'aile. *Il doit être libre.*

L'Homme Oiseau sourit en approuvant du chef. Il se pencha en avant, les mains sur ses genoux, et étudia la maison des esprits. Le travail était presque terminé. Encore un jour, et tout serait prêt. Les longs cheveux gris qui tombaient sur ses épaules et le long de son visage empêchèrent Kahlan de voir l'expression de son compagnon. Elle se radossa au mur et regarda Richard travailler sur le toit. S'il avait pu en descendre et venir la serrer dans ses bras ! Hélas, même s'il l'avait fait, elle aurait dû le repousser…

— *Vous voulez tuer Darken Rahl, n'est-ce pas ?* demanda l'Homme Oiseau sans se tourner vers elle.

— *C'est mon plus cher désir…*

— *Votre pouvoir suffirait ?*

— *Non*, admit Kahlan.

— *Et l'épée du Sourcier, est-elle assez puissante ?*

— *Non plus. Pourquoi cette question ?*

Avec l'approche du crépuscule, le ciel se chargeait de plus en plus. Dans la pénombre naissante, il recommença à pleuvoir.

— *Comme vous l'avez dit, il est dangereux pour un homme d'être face à une Inquisitrice qui désire ardemment quelque chose. Je crois que c'est vrai aussi pour le Sourcier. Peut-être encore davantage…*

— *Je ne vous raconterai pas ce que Darken Rahl a fait au père de Richard, car vous auriez encore plus peur du Sourcier. Mais sachez que lui aussi aurait laissé repartir l'oiseau.*

— *Mon enfant, nous sommes tous les deux trop intelligents pour jouer avec les mots. Oublions ça et parlons franchement. J'ai essayé de convaincre les Anciens que le Sourcier apportait beaucoup à notre peuple. Mais ces vieillards sont confits dans leurs certitudes, et ils peuvent se montrer si têtus que j'en perds parfois mon calme. J'ai peur de ce que Richard et vous ferez s'ils vous opposent un refus.*

— *Richard a promis qu'il ne maltraiterait pas votre peuple.*

— *Encore des mots ! Ils ne sont rien à côté du sang d'un père… ou d'une sœur.*

Transie par la bise, Kahlan resserra autour d'elle les pans de son manteau.

— *Je suis née Inquisitrice*, dit-elle, *et je n'ai jamais cherché le pouvoir. Si on m'avait donné le choix, j'aurais préféré être comme tout le monde. Mais je dois faire avec ce que j'ai, et en tirer le meilleur parti. Malgré ce que les gens pensent des Inquisitrices, nous sommes au service des autres. Et de la vérité ! J'aime tous les peuples des Contrées du Milieu, et je donnerais volontiers ma vie pour leur liberté. Voilà ce que je veux faire. Et pourtant, je suis seule…*

— *Richard veille sur vous !*

— *Il vient de Terre d'Ouest et ignore qui je suis. S'il le savait…*

À ces mots, l'Homme Oiseau fronça les sourcils.

— *Pour quelqu'un qui sert la vérité…,* commença-t-il.

— *S'il vous plaît, ne m'y faites pas penser. C'est un problème que je me suis créé et dont je redoute les conséquences. Mais ça ne change rien à mon raisonnement. Le Peuple d'Adobe vit loin de tout. Par le passé, cela lui a permis de rester à l'écart des tempêtes. Mais celle-là soufflera aussi sur lui. Les Anciens peuvent pérorer tant qu'ils veulent sur les avantages de la neutralité, ils seront impuissants quand la réalité les prendra entre ses griffes. S'ils font passer la fierté avant la sagesse, les vôtres en paieront le prix.*

L'Homme Oiseau ne fit aucun commentaire, mais son silence était attentif et respectueux.

— *À cet instant*, continua Kahlan, *je ne peux pas dire ce que je ferai si les Anciens nous refusent leur soutien. Mon désir n'est pas de nuire à votre peuple, mais de lui éviter des souffrances. J'ai vu ce que Darken Rahl fait à ses victimes. Et j'imagine sans peine ce qu'il vous infligera. Pour l'arrêter, s'il fallait tuer l'adorable fils de Savidlin, j'accepterais de m'en charger, quitte à en avoir le cœur brisé. Mais pour sauver des milliers d'enfants adorables, je n'hésiterais pas une seconde. C'est cela, mon fardeau : la malédiction du guerrier. Vous avez sûrement dû tuer des gens pour en sauver d'autres, et je sais que vous n'y avez pris aucun plaisir. Darken Rahl*

n'est pas comme nous, croyez-moi ! S'il vous plaît, aidez-moi à protéger votre peuple sans qu'aucun de ses membres ne souffre. (Des larmes perlèrent aux cils de Kahlan.) *Je voudrais tant ne faire de mal à personne !*

L'Homme Oiseau la tira vers lui et la laissa sangloter sur son épaule.

— Les peuples des Contrées du Milieu ont de la chance d'avoir une guerrière comme vous…

— Si nous trouvons ce que nous cherchons, Darken Rahl ne pourra pas s'en emparer et il mourra le premier jour de l'hiver. Personne d'autre ne perdra la vie. Mais nous avons besoin de votre aide.

— Le premier jour de l'hiver ? Mon enfant, cela nous laisse peu de temps. L'automne touche à sa fin…

— Ce n'est pas moi qui ai écrit les règles du jeu… Si vous connaissez un moyen d'arrêter le temps, n'hésitez pas à me le communiquer.

— Mon enfant, vous êtes déjà venue ici, et je vous ai vue vivre parmi les miens. Vous avez toujours respecté leur volonté sans chercher à leur nuire. Il en va de même avec le Sourcier. Je suis de votre côté et je ferai de mon mieux pour convaincre les Anciens. Mais ça ne suffira peut-être pas. Et je veux que mon peuple ne souffre pas.

— Si la réponse est négative, la menace ne viendra ni du Sourcier ni de moi. La tempête soufflera de D'Hara et elle vous détruira. Contre Rahl, vous n'aurez aucune chance. Il vous massacrera !

Ce soir-là, dans la quiétude du foyer de Savidlin, Kahlan raconta à Siddin l'histoire d'un pêcheur transformé en poisson qui vivait dans un lac et se servait de son intelligence pour délester les hameçons de leurs appâts sans se faire attraper. Une fable dont sa mère la régalait quand elle avait à peu près l'âge de cet enfant. L'émerveillement du petit bonhomme lui rappela le sien, quand elle avait entendu le conte pour la première fois.

Plus tard, pendant que Weselan préparait un repas à base de succulentes racines, Savidlin montra à Richard comment préparer des pointes de flèches différentes selon la proie qu'on visait. Ensuite, il les durcit dans le feu et les enduisit de poison.

Kahlan resta assise sur le sol, l'enfant endormi blotti entre ses bras. Alors qu'elle lui caressait la tête, elle dut ravaler la boule qui se formait dans sa gorge. N'avait-elle pas dit l'après-midi même qu'elle tuerait sans hésiter ce mignon petit garçon ?

Elle aurait donné cher pour n'avoir jamais prononcé ces mots. C'était la vérité, mais pour une fois, il aurait mieux valu la cacher…

Richard ne l'avait pas vue parler à l'Homme Oiseau et elle ne lui avait rien dit de cette conversation. Pourquoi l'inquiéter ? Ce qui devait arriver arriverait. Mais elle espérait tant que les Anciens

entendraient la voix de la raison…

Le lendemain, le vent soufflait, charriant parfois de la pluie, et il faisait exceptionnellement chaud pour la saison. Au début de l'après-midi, une foule se massa devant la maison des esprits pour voir poser les dernières tuiles et, surtout, assister au premier feu de cheminée. Des cris émerveillés retentirent quand la fumée sortit docilement du conduit. Les villageois jetèrent un coup d'œil dans la salle et virent qu'elle n'était pas enfumée. L'idée de ne plus vivre en permanence avec les yeux qui piquent sembla les enthousiasmer autant que la perspective de ne plus se faire tremper la tête. Pour les toits de chaume défectueux, l'association du vent et de la pluie était une catastrophe…

Tous regardèrent, stupéfaits, l'eau glisser sur les tuiles sans s'infiltrer dans le bâtiment.

Richard sauta du toit, de très bonne humeur. La cheminée tirait bien, les tuiles ne fuyaient pas et les villageois semblaient aux anges. Ses assistants, fiers d'avoir réalisé et appris tant de choses, désignaient du doigt, avec force commentaires, les points clés du chantier.

Ignorant les curieux, Richard reprit son épée et gagna le centre du village, où les Anciens attendaient sous une des structures ouvertes. Kahlan et Savidlin l'escortaient, décidés à plaider sa cause s'il le fallait. La foule les regarda s'éloigner puis s'éparpilla dans le village en bavardant gaiement.

Richard marchait les mâchoires serrées.

— Tu crois que l'épée est indispensable ? lui demanda Kahlan.

Les cheveux humides de pluie, il se tourna vers son amie sans ralentir le pas.

— Je suis le Sourcier ! fit-il avec un sourire matois.

— Richard, ne joue pas à ça avec moi ! Tu sais très bien ce que je veux dire.

— D'après moi, voir cette arme les incitera à prendre la bonne décision.

Kahlan eut la détestable sensation que les choses échappaient à son contrôle. Si les Anciens se montraient rétifs, Richard allait commettre des actes terribles ! Du matin au soir, il avait travaillé comme une brute, persuadé qu'il remporterait la partie. C'était fait, en un sens, puisque la majorité des villageois le soutenait. Mais il restait à convaincre les gens qui comptaient vraiment. Et elle redoutait qu'il n'ait pas vraiment réfléchi à la position qu'il prendrait au cas où on lui opposerait un refus.

Toffalar attendait, droit comme un *i* sous le toit de chaume de la structure. Des gouttes d'eau s'écrasaient à ses pieds pour y former de petites flaques. Surin, Caldus, Arbrin, Bringinderin et Hajanlet se

tenaient à ses côtés. Tous portaient leurs peaux de coyote, une tenue qu'ils adoptaient, avait appris Kahlan, uniquement pour les événements officiels. Presque tout le village s'était réuni sur la place, sous la pluie ou à l'abri relatif des structures ouvertes. D'autres Hommes d'Adobe, à leurs fenêtres, attendaient comme leurs concitoyens que les Anciens décident de leur avenir.

Kahlan repéra l'Homme Oiseau près d'un des poteaux qui soutenait le toit sous lequel paradaient les Anciens. Des guerriers armés l'entouraient. Quand leurs regards se croisèrent, la jeune femme sentit ses jambes se dérober. Elle tira Richard par la manche et lui souffla à l'oreille :

— Quoi que disent ces hommes, n'oublie pas que nous devons sortir vivants d'ici pour continuer à combattre Darken Rahl. Nous sommes deux et ils sont très nombreux, épée ou pas…

Le Sourcier l'ignora superbement.

— Vénérables Anciens, dit-il d'une voix assurée, j'ai l'honneur de vous annoncer que la maison des esprits a désormais un toit étanche. (Kahlan traduisit dans la foulée.) Et j'ai eu le plaisir d'apprendre à vos hommes comment faire, pour qu'ils améliorent tous les autres toits du village. Mes actes étaient dictés par le respect que j'éprouve pour votre peuple, et je n'attends rien en retour, sinon votre satisfaction.

Les six vieillards restèrent de marbre quand Kahlan eut fini de traduire.

— *Nous ne sommes pas satisfaits !* dit enfin Toffalar.

— Pourquoi ? demanda Richard, l'air sombre, quand Kahlan eut traduit.

— *Quelques gouttes de pluie n'ont jamais fait fondre la force du Peuple d'Adobe. Ton toit ne fuit pas parce qu'il est « intelligent » à la manière des étrangers, qui n'est pas la nôtre. Et si nous commençons à laisser les étrangers nous dire que faire, ils n'arrêteront plus… Nous savons très bien ce que tu désires. Faire partie de notre peuple afin que nous convoquions en ton nom le conseil des devins. Une ruse pour que nous soyons à ton service, rien de plus ! Tu entends nous entraîner dans une guerre qui n'est pas la nôtre. Nous refusons !* (Il se tourna vers Savidlin.) *Le toit de la maison des esprits doit redevenir ce qu'il était. Car nos ancêtres désiraient qu'il en soit ainsi.*

Savidlin blêmit mais ne broncha pas. Un petit sourire sur les lèvres, Toffalar se tourna vers Richard.

— *À présent que tes manigances ont échoué, vas-tu te venger sur notre peuple, Richard Au Sang Chaud ?*

Un défi visant à discréditer le Sourcier…

Kahlan n'avait jamais vu une telle colère sur le visage de son ami. Il jeta un rapide coup d'œil à l'Homme Oiseau, puis se concentra de nouveau sur les six Anciens. L'Inquisitrice retint son souffle et un

silence de mort tomba sur les villageois.

— Je ne ferai pas de mal à votre peuple, dit Richard. (Quand Kahlan eut traduit, la foule soupira de soulagement.) Mais je pleurerai sur le sort qui l'attend. (Il leva une main et désigna les six vieillards.) Sur vous, je ne verserai pas une larme. Il n'y a aucune raison de regretter la mort d'un tas d'imbéciles.

Devant cet outrage, l'assistance hoqueta de stupéfaction.

Alors que Toffalar blêmissait de colère, des murmures affolés coururent dans les rangs de villageois. Kahlan regarda l'Homme Oiseau, qui semblait avoir vieilli d'un coup. Dans ses yeux, elle vit à quel point il était inquiet. Quand leurs regards se rencontrèrent, ils partagèrent un instant le chagrin de savoir que la tempête les emporterait tous. Mais l'Homme d'Adobe baissa très vite la tête.

À une vitesse inouïe, Richard dégaina l'Épée de Vérité. De surprise, tous les villageois, y compris les Anciens, reculèrent d'un pas et s'immobilisèrent, comme pétrifiés. Les six vieillards évoquaient à présent des statues à la gloire de la peur.

Seul l'Homme Oiseau n'avait pas bougé.

Kahlan avait redouté que la colère de Richard explose. Résolue à ne pas intervenir, elle était néanmoins prête à tout pour protéger le Sourcier, quelles que soient ses intentions. Autour de la jeune femme, pas un murmure ne s'était élevé depuis que l'arme, en sortant du fourreau, avait émis sa note si particulière. Richard braqua la lame étincelante sur les Anciens, la pointe à quelques pouces de leurs visages.

— Ayez le courage de faire une dernière chose pour les vôtres ! cria-t-il.

En entendant ses mots, Kahlan frissonna. Elle traduisit par habitude, trop terrorisée pour penser à faire autre chose.

Richard retourna l'épée, la tint par la lame et tendit la garde aux Anciens.

— Prenez mon épée ! ordonna-t-il. Et servez-vous-en pour égorger les femmes et les enfants. Ce sera une mort plus douce que celle qui les attend de la main de Darken Rahl. Ayez le courage de leur épargner d'immondes tortures. Une fin rapide est parfois un don des cieux…

Face à son assurance, les six vieillards se décomposèrent.

Kahlan vit des femmes en pleurs serrer leurs enfants dans leurs bras. Pris dans l'étau d'une terreur qui frappait comme la foudre, les Anciens n'esquissèrent pas un mouvement. Mais leurs yeux fuirent le regard impitoyable du Sourcier.

Quand il fut clair qu'aucun n'aurait le courage de saisir l'épée, Richard la remit au fourreau avec une lenteur délibérée, comme s'il

les privait par ce geste de leur dernière chance de salut. Par leur refus, ces vieillards s'étaient à jamais aliénés le Sourcier, qui ne lèverait plus le petit doigt pour eux.

Quand Richard se tourna vers Kahlan, elle lut sur son visage autre chose que de la fureur. Il éprouvait un profond chagrin pour un peuple qu'il avait appris à aimer et qu'il ne pourrait pas sauver. Tous les regards restèrent rivés sur lui quand il approcha de sa compagne et la tira par le bras.

— Rassemblons nos affaires et partons, dit-il. Nous avons perdu beaucoup de temps. J'espère qu'il n'est pas déjà trop tard. (Des larmes perlèrent aux paupières du Sourcier.) Kahlan, je suis navré d'avoir pris la mauvaise décision.

— Richard, ce n'est pas toi qui t'es trompé, c'est eux !

La colère de la jeune femme, comme une dalle de marbre posée sur un tombeau, scellait le destin de ces gens. S'inquiéter pour eux ne servait plus à rien : c'étaient désormais des morts-vivants. Ils avaient eu une chance et n'avaient pas su la saisir.

Quand ils passèrent devant Savidlin, le Sourcier et l'Homme d'Adobe se prirent un moment par les bras sans oser se regarder. Dans la foule, personne n'avait bougé. Lorsque les deux étrangers s'y frayèrent un chemin, des mains se tendirent pour toucher Richard, qui serra des dizaines d'avant-bras en réponse à ces témoignages muets de sympathie. Mais il ne put regarder dans les yeux aucun de ces cadavres en sursis.

Ils récupérèrent leurs affaires chez Savidlin et rangèrent leurs manteaux dans leurs sacs. Kahlan se sentait vide et épuisée. Quand son regard croisa enfin celui de Richard, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, unis par le chagrin qu'ils éprouvaient pour tous ces nouveaux amis qu'ils savaient condamnés. Sur ce coup-là, ils avaient misé le seul bien précieux à leur disposition : le temps. Et ils avaient perdu !

Quand ils s'écartèrent l'un de l'autre, Kahlan ferma son sac. Richard ressortit son manteau du sien et fouilla dans ses possessions, l'air inquiet. Pour mieux voir, il approcha de la porte d'entrée restée ouverte. Très vite, il laissa pendre le sac au bout de son bras droit, et lâcha :

— La pierre de nuit a disparu.

— Tu l'as peut-être laissée ailleurs…

— Non. Je ne l'ai jamais sortie de mon sac.

— Richard, il n'y a pas de quoi s'affoler. Elle ne nous sert plus à rien, maintenant que nous sommes loin du Chas de l'Aiguille. Adie te pardonnera de l'avoir perdue. Et nous avons des problèmes plus pressants.

Le Sourcier fit un pas vers son amie.

— Tu ne comprends pas. Nous devons la trouver !

— Pourquoi ?

— Parce que je crois que cette pierre peut réveiller les morts ! Kahlan, j'y ai réfléchi sans cesse. Tu te rappelles combien Adie était nerveuse en me la donnant ? Elle regardait par la fenêtre, comme si un danger menaçait. Et ça a duré jusqu'à ce que j'aie rangé la pierre. Dans le Passage du Roi, à quel moment les ombres nous ont-elles attaqués ? Quand j'ai sorti la pierre ! Tu te souviens ?

— Mais selon Adie, personne d'autre que toi ne peut s'en servir. Donc…

— Elle parlait de la lumière, pas du reste ! Elle n'a rien dit au sujet des morts. Je ne peux pas croire qu'elle ne nous ait pas prévenus…

Kahlan réfléchit quelques secondes, les yeux mi-clos.

— Elle l'a fait, Richard ! s'exclama-t-elle. Elle t'a averti en utilisant une énigme. Tous les magiciens adorent ça. Je suis désolée de ne pas y avoir accordé plus d'attention. Une femme comme Adie n'exprime pas toujours les choses directement, mais sous la forme d'une charade…

— Je n'en crois pas mes oreilles ! s'écria Richard en jetant un coup d'œil dehors. Le monde risque d'être anéanti, et cette vieille peau s'amuse à des âneries ! (Il flanqua un coup de poing dans le chambranle de la porte.) Elle aurait dû nous prévenir clairement !

— Elle avait peut-être une bonne raison d'agir ainsi. Ou elle ne pouvait pas faire autrement…

— Tu te rappelles, elle a dit que j'étais « assoiffé ». Et elle a parlé de l'eau, dont la valeur dépend des circonstances. Pour quelqu'un qui se noie, c'est une calamité… C'était sa façon de nous avertir de l'ambivalence de la pierre. (Il regarda de nouveau dans son sac.) Elle était là hier, je l'ai vue. Qui a pu la prendre ?

Ils se regardèrent et comprirent en même temps.

— Siddin ! crièrent-ils ensemble.

Chapitre 26

Leurs sacs abandonnés sur le sol, les deux jeunes gens sortirent de la maison et foncèrent vers l'endroit où ils avaient aperçu Savidlin pour la dernière fois. Les voyant courir comme des fous dans la boue, tous les villageois s'écartèrent de leur chemin. Quand ils déboulèrent sur la place, la foule paniquée s'éparpilla et les Anciens se replièrent sous leur abri de fortune. L'Homme Oiseau se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir ce qui se passait ; ses archers, derrière lui, tirèrent des flèches de leurs carquois et les encochèrent sur leurs arcs.

Savidlin sembla désorienté de les entendre crier à tue-tête le nom de son fils.

— *Savidlin !* lança Kahlan. *Il faut trouver Siddin. Et l'empêcher d'ouvrir la bourse de cuir avec laquelle il joue !*

Blanc comme un linge, l'Homme d'Adobe tourna sur lui-même pour sonder les environs, puis il partit chercher l'enfant parmi les villageois qui couraient en tous sens.

Kahlan ne parvint pas à localiser Weselan. Richard et elle se séparèrent pour étendre le champ de leurs recherches. Dans la confusion, la jeune femme dut écarter sans douceur tous ceux qui lui barraient le passage.

Si Siddin ouvrait la bourse…

Soudain, elle vit le petit garçon.

Au centre du village, assis dans la boue, il ne prêtait pas une once d'attention à la panique ambiante. Très concentré, il secouait la bourse pour essayer d'en faire sortir la pierre.

— *Siddin, non !* cria Kahlan sans cesser de courir.

Comme tout le monde braillait, l'enfant n'entendit pas l'appel de son amie.

Il ne réussira peut-être pas à l'ouvrir ! pensa Kahlan. *Ce n'est qu'un petit garçon sans défense… Fasse le ciel que le destin se montre clément avec lui.*

À cet instant, la pierre tomba de la bourse et atterrit dans la boue. Tout content, Siddin la ramassa.

Kahlan sentit son sang se glacer dans ses veines.

Des ombres tueuses se matérialisèrent autour du gamin et tourbillonnèrent telles des volutes de brume comme si elles cherchaient à se repérer. Puis elles flottèrent vers Siddin.

Richard arrivait déjà.

— Kahlan, cria-t-il, récupère la pierre et remets-la dans la bourse !

Son épée décrivit de grands arcs de cercle, fauchant les ombres qui se désintégraient avec un hurlement de douleur. Alarmé par ces horribles cris, Siddin releva les yeux et se pétrifia. Kahlan lui cria de ranger la pierre dans la bourse, mais il ne pouvait plus bouger… et il entendait désormais d'autres voix que celle de l'Inquisitrice. La jeune femme courut à une vitesse qu'elle n'avait jamais atteinte, slalomant entre les ombres qui flottaient vers le petit garçon.

Quand quelque chose siffla à son oreille, elle eut si peur qu'elle manqua une inspiration. Lorsqu'elle entendit le même bruit, encore et encore, elle comprit. Des flèches ! L'air en était rempli, car l'Homme Oiseau avait ordonné à ses chasseurs d'abattre les ombres. Tous les projectiles touchaient leur cible. Mais ils la traversaient comme s'il s'était agi d'une colonne de fumée.

Des flèches à la pointe empoisonnée volaient partout. Si Richard ou Kahlan étaient blessés, ils ne survivraient pas. À présent, en plus d'éviter les ombres, ils devaient esquiver ces traits mortels.

Kahlan entendit un nouveau sifflement et s'écarta à la dernière seconde. Une autre flèche ricocha sur la boue et passa à quelques pouces de sa jambe droite.

Richard avait rejoint l'enfant. Contraint de repousser les ombres à grands coups d'épée, il lui était impossible de s'occuper de la pierre.

Kahlan était encore assez loin, ralentie par ses zigzags alors que le Sourcier, grâce aux ravages que faisait sa lame, avait pu avancer en ligne droite. Mais si l'Inquisitrice touchait une ombre, c'en serait fini d'elle. Il y en avait tant qu'elle aurait cru se déplacer dans un labyrinthe obscur.

Richard dessinait autour de Siddin un cercle défensif qui rétrécissait régulièrement. L'épée tenue à deux mains, il frappait sans relâche. S'il faiblissait, comprit Kahlan, les ombres le submergeraient.

Et ces maudites flèches, alliées involontaires des créatures, qui la ralentissaient encore ! Aussi fort qu'il soit, Richard ne tiendrait plus longtemps. Kahlan était sa seule chance et elle n'arrivait pas à le rejoindre !

Un autre projectile siffla près de sa tête.

— *Plus de flèches !* cria-t-elle à l'Homme Oiseau. *C'est nous que vous risquez de tuer !*

L'Homme d'Adobe comprit qu'elle avait raison. À contrecœur, il ordonna à ses archers de cesser de tirer. Mais ils sortirent leurs couteaux et chargèrent les ombres. Ignorant à quel ennemi ils osaient se frotter, ces malheureux allaient être massacrés jusqu'au dernier.

— *Non !* cria Kahlan. *Reculez ! Si vous les touchez, vous mourrez ! Battez en retraite !*

L'Homme Oiseau leva une main pour arrêter ses hommes. Kahlan comprit qu'il devait se sentir terriblement impuissant, condamné à la regarder courir entre les ombres pour se rapprocher de Richard et de Siddin.

Alors retentit la voix de Toffalar.

— *Arrêtez nos vrais ennemis ! Ils détruisent les esprits de nos ancêtres ! Criblez d'acier les deux étrangers !*

Les archers hésitèrent puis encochèrent de nouvelles flèches. Désobéir à un Ancien était impossible !

— *Tuez-les !* beugla Toffalar en brandissant le poing. *Vous m'avez entendu ? Abattez-les !*

Les hommes armèrent leurs arcs. Kahlan se ramassa sur elle-même, prête à sauter sur le côté au moment où les archers tireraient. Mais l'Homme Oiseau se campa devant eux, les bras en croix, pour les empêcher de décocher leurs flèches. Toffalar et lui échangèrent quelques mots peu amicaux que Kahlan ne comprit pas. Résolue à ne plus perdre de temps, elle reprit sa course, baissant parfois la tête pour passer sous les bras tendus des ombres.

Du coin de l'œil, elle aperçut Toffalar. Un couteau au poing, il s'était lancé à sa poursuite. Elle estima qu'il n'était pas dangereux : tôt ou tard, il percuterait une ombre et serait tué.

L'Ancien s'arrêtait parfois pour implorer les créatures – probablement, car Kahlan ne comprenait pas ce qu'il disait. Quand elle tourna la tête, elle constata qu'il l'avait presque rattrapée. Comment avait-il réussi à ne pas heurter un des monstres ? Pour une raison inconnue, des brèches s'ouvraient dans les rangs ennemis pour le laisser passer. Mais la jeune femme ne s'inquiéta pas. La chance de Toffalar ne durerait pas éternellement.

Quand l'Inquisitrice arriva près de Richard et de Siddin, elle s'aperçut, accablée, que le cercle d'ombres qui les emprisonnait était infranchissable. Elle courut autour, mais ne trouva pas de faille. Si près du but… et pourtant si loin ! De plus, le piège menaçait de se refermer aussi sur elle. Dix fois, elle recula juste à temps pour ne pas être encerclée par des ombres. Richard l'avait repérée et tentait d'ouvrir une brèche dans les rangs ennemis. Chaque fois qu'il était sur le point d'y parvenir, il devait se retourner pour repousser les ombres acharnées à s'emparer de Siddin.

Soudain, Kahlan vit la lame d'un couteau fendre l'air. Toffalar l'avait rattrapée ! Fou de haine, il braillait des paroles incohérentes. Mais son attitude se passait de traduction. Il voulait la tuer !

Elle esquiva le premier coup de l'Ancien et se prépara à riposter.

Hélas, elle fit une erreur.

Au moment où elle tendait le bras pour toucher Toffalar avec son pouvoir, elle vit que Richard la regardait, et se pétrifia, pensant qu'il

allait la voir telle qu'elle était vraiment, avec toute son horrible puissance. Cette hésitation permit à Toffalar de repasser à l'attaque. Richard cria pour la prévenir, puis se retourna et frappa les ombres qui se pressaient derrière lui.

L'arme de l'Ancien s'abattit sur le bras droit de l'Inquisitrice ; la lame glissa sur l'os.

La douleur exacerba la fureur de Kahlan. Exaspérée par sa propre stupidité, elle ne manqua pas sa deuxième occasion de contre-attaquer. Sa main gauche vola dans les airs et se referma sur la gorge de Toffalar, qui ne put plus respirer, la trachée artère comprimée. Pour le neutraliser, Kahlan avait simplement besoin de le toucher. Le saisir à la gorge était l'expression de sa colère, sans lien direct avec l'utilisation de son pouvoir…

Malgré les cris de panique des villageois et les hurlements de douleur des ombres que Richard abattait, un grand calme se fit dans l'esprit de l'Inquisitrice. Elle n'entendait plus rien. À part le silence. Ce silence si particulier, à ces instants-là…

Une fraction de seconde – qui lui parut durer une éternité –, elle vit dans les yeux de Toffalar une terreur sans borne. L'Homme d'Adobe savait ce qui allait lui arriver et tout en lui se révoltait contre l'inéluctable. Il tenta de lutter, tous les muscles tendus, les mains levées en vain vers le poignet gauche de Kahlan. Espérait-il vraiment se libérer ?

Il n'avait pas une chance ! Kahlan contrôlait la situation. Maîtresse du temps et de son ennemi, elle n'éprouvait ni pitié ni remords. Seulement une sérénité terrifiante.

Comme elle l'avait fait d'innombrables fois, la Mère Inquisitrice permit à cet océan de calme de briser les digues qui retenaient son pouvoir. Libre de déferler, il se répandit dans tout le corps de Toffalar.

L'air vibra comme si le tonnerre venait de frapper sans un bruit. Les flaques d'eau, autour de Kahlan, bouillonnèrent tels des geysers et des gouttes de vase s'écrasèrent autour d'elle.

Toffalar écarquilla les yeux. Tous les muscles de son visage se relâchèrent…

— *Maîtresse !* cria-t-il avec une ignoble ferveur.

Sur le visage de Kahlan, le calme céda la place à une colère meurtrière. De toute sa force, elle poussa l'Ancien vers le cercle d'ombres qui menaçait de submerger Richard et Siddin. Battant des bras, l'Ancien tomba au milieu des créatures et hurla avant d'atterrir dans la boue. Étrangement, son corps ouvrit une minuscule brèche dans la masse grisâtre. Sans hésiter, Kahlan bondit et traversa la faille un instant avant qu'elle se referme.

Elle se jeta sur Siddin.

— Vite ! cria Richard.

L'enfant ne regarda pas Kahlan. La bouche ouverte, tétanisé, il ne pouvait pas détourner les yeux des ombres. Quand la jeune femme essaya de lui prendre la pierre, elle ne parvint pas à lui ouvrir le poing. Après lui avoir arraché la bourse, elle lui saisit le poignet et, de sa main libre, entreprit de desserrer l'un après l'autre les minuscules doigts qui s'accrochaient à la pierre.

— *Lâche-la ! Lâche-la !* criait-elle.

Siddin ne l'entendait toujours pas.

Le sang qui coulait sur le bras blessé de Kahlan, mêlé à la pluie, rendait ses paumes poisseuses et glissantes.

Quand la main d'une ombre se tendit vers son visage, elle recula d'instinct. La lame de Richard s'abattit à quelques pouces de son nez et une nouvelle entité hurla à la mort avec ses congénères. Siddin fixait toujours les ombres, les muscles tendus à craquer. Richard se battait à moins d'un pas de Kahlan, sa lame toujours aussi dévastatrice. Mais il ne pourrait plus céder de terrain. Ils étaient acculés et le poing de l'enfant refusait de s'ouvrir.

Non ! Au prix d'un effort tel qu'elle crut que son bras blessé allait exploser, l'Inquisitrice réussit à arracher la pierre de nuit au petit garçon. Hélas, elle glissa de sa main, rebondit sur ses genoux et tomba sur le sol. Vive comme l'éclair, Kahlan la ramassa, gluante de boue, la remit dans la bourse et renoua le cordon.

Les ombres hésitèrent. Sans s'en apercevoir, Richard continua à les frapper, le souffle de plus en plus court. Mais ses ennemies reculèrent, d'abord lentement, comme si, désorientées, elles cherchaient à se repérer. Puis elles se volatilisèrent, en route pour le royaume des morts. Il suffit d'un clin d'œil et… plus rien ! Richard, Kahlan et Siddin étaient seuls près du cadavre de Toffalar.

L'Inquisitrice prit l'enfant dans ses bras pour le serrer très fort. Épuisé, Richard ferma les yeux et se laissa tomber à genoux. Puis il s'assit sur les talons, la tête baissée.

— *Kahlan*, gémit Siddin, en larmes, *elles criaient mon nom…*

— *Je sais, mon petit chéri… Mais tout va bien, maintenant. Tu as été très courageux. Comme un grand chasseur !*

Le gamin lui passa les bras autour du cou. Kahlan tremblait de tous ses membres et elle était à bout de forces. Ils avaient failli mourir pour sauver une seule personne ! Alors qu'elle avait dit et répété au Sourcier que leur mission passait avant les individus, ils avaient tous les deux fait le contraire sans hésiter un quart de seconde. Mais comment auraient-ils pu agir autrement ? Sentir les bras de l'enfant

autour d'elle valait de courir tous les risques !

Richard tenait toujours son épée, dont la pointe reposait dans la boue. Kahlan tendit une main et lui effleura l'épaule.

À ce contact, il releva aussitôt la tête. Puis l'épée fendit l'air pour s'immobiliser à un pouce du visage de l'Inquisitrice. La rage de tuer brûlait toujours dans les yeux du Sourcier.

— Richard, c'est moi ! Il n'y a plus de danger ! Je ne voulais pas t'effrayer.

Sonné, le jeune homme se laissa tomber sur le flanc.

— Désolé…, dit-il, le souffle toujours heurté. Quand ta main m'a touché… j'ai cru que c'était une ombre…

Des jambes apparurent soudain dans le champ de vision de Kahlan, qui leva les yeux et reconnut l'Homme Oiseau, Savidlin et Weselan, qui pleurait à fendre l'âme.

La Mère Inquisitrice se leva et lui tendit son fils. Weselan le donna à son mari, se jeta dans les bras de sa bienfaitrice et la couvrit de baisers.

— *Mère Inquisitrice, merci d'avoir sauvé mon petit ! Merci ! Mille fois merci !*

— *Oui… Oui… Tout va bien, maintenant*, dit Kahlan en rendant son étreinte à la Femme d'Adobe.

Toujours en larmes, elle s'écarta de l'Inquisitrice pour prendre le petit garçon dans ses bras.

Kahlan baissa les yeux sur le cadavre de Toffalar, toujours étendu dans la boue. Vidée, elle se laissa glisser sur le sol et s'assit, les bras autour de ses jambes repliées.

Elle posa la tête sur ses genoux et éclata en sanglots. Pas parce qu'elle avait tué l'Ancien, mais à cause de son hésitation au moment crucial. Cette réaction stupide avait failli lui coûter la vie, plus celles de Richard et de Siddin – et d'une bonne partie des villageois. Pour que Richard ne la voie pas telle qu'elle était vraiment, elle avait manqué concéder la victoire à Darken Rahl. La pire bêtise de sa vie – à part de n'avoir pas révélé au Sourcier qu'elle était une Inquisitrice. Elle en pleurait si fort que ses épaules tremblaient.

Une main se glissa sous son bras indemne et la releva doucement. Debout face à l'Homme Oiseau, Kahlan se mordit les lèvres pour s'arrêter de pleurer. Pas question de montrer ses faiblesses à ces gens. Elle restait une Inquisitrice !

— *Bravo, Mère Inquisitrice*, dit l'Homme d'Adobe.

Il enroula autour de la plaie de la jeune femme une bande de tissu arrachée à la tunique d'un de ses hommes.

— *Merci, très honorable Homme Oiseau…*

— *Cette plaie devra être recousue. Notre guérisseuse la plus délicate*

s'en chargera…

Kahlan se mordit les lèvres pour ne pas crier quand l'Homme Oiseau serra le bandage. Puis il regarda Richard, toujours allongé dans la boue, l'air heureux comme s'il était lové entre des draps de soie.

— *Vous m'aviez conseillé, Mère Inquisitrice,* dit l'Homme d'Adobe en désignant Richard, *de ne pas lui donner une raison de dégainer son épée, et ce n'étaient pas des paroles en l'air* ! (Il fit un clin d'œil à Kahlan, eut un petit sourire et se tourna vers le Sourcier.) *Une démonstration impressionnante, Richard Au Sang Chaud ! Par bonheur, les esprits maléfiques n'ont pas encore appris à brandir des épées…*

— Qu'a-t-il dit ? demanda Richard.

Kahlan traduisit. Le Sourcier sourit de cette référence à une de leurs conversations, se releva et rengaina son arme. Puis il récupéra la bourse de cuir dans la main de son amie, qui n'avait même pas conscience de la tenir encore.

— Fasse le ciel que nous ne devions jamais combattre des esprits armés d'épées, dit le Sourcier en glissant la bourse dans sa poche.

L'Homme Oiseau hocha pensivement la tête.

— *À présent, mon peuple et moi avons du travail…*

Il se baissa et saisit un coin de la peau de coyote qui enveloppait toujours Toffalar. Quand il tira dessus pour la récupérer, le cadavre roula sur le flanc dans la boue.

— *Enterrez-le !* dit l'Homme Oiseau à ses hommes. *Tout entier !*

Les chasseurs se regardèrent, hésitants.

— *Homme Oiseau, tu veux dire tout, sauf le crâne ?*

— *Non ! Le crâne aussi ! Nous gardons ceux des ancêtres que nous vénérons, pour ne jamais oublier leur sagesse. Celui d'un imbécile ne mérite pas cet honneur !*

La foule frissonna d'émotion. C'était la pire insulte qu'on pouvait faire à un Ancien. Et le plus grand déshonneur, car cela impliquait que sa vie n'avait eu aucune importance.

Les chasseurs ne discutèrent pas. Et personne ne plaida la cause du défunt, pas même ses cinq collègues survivants.

— *Il nous manque un Ancien*, dit l'Homme Oiseau. (Il balaya la foule du regard, puis se redressa de toute sa taille et tendit la peau de coyote à Savidlin.) *C'est toi que je choisis…*

Rayonnant de fierté, Savidlin prit la peau souillée de boue avec la révérence qu'on réserve d'ordinaire à un sceptre ou à une couronne.

— *Maintenant que tu es un Ancien, as-tu une déclaration à faire à ton peuple ?*

Malgré la forme interrogative, la phrase de l'Homme Oiseau était un ordre.

Savidlin vint se placer entre Richard et Kahlan. Il posa la peau sur ses épaules, sourit triomphalement à sa femme puis s'adressa aux

villageois. Non sans surprise, Kahlan s'avisa que la communauté entière les entourait.

— *Très honoré Homme Oiseau,* dit-il, *ces deux jeunes gens se sont battus héroïquement – sans penser à eux-mêmes –, pour défendre notre peuple. De ma vie, je n'ai jamais rien vu de tel. Ils auraient pu nous abandonner, car nous leur avons tourné le dos. Au lieu de cela, ils nous ont montré de quel bois ils sont faits ! Ils égalent les meilleurs d'entre nous.* (Des murmures approbateurs coururent dans la foule.) *Je demande qu'ils soient désormais des nôtres !*

L'Homme Oiseau s'autorisa un petit sourire qui s'évanouit dès qu'il se tourna vers les cinq Anciens. Même s'il le cachait bien, Kahlan lut dans ses yeux qu'il bouillait de fureur.

— *Avancez !* dit-il. (Les cinq vieillards se regardèrent puis obéirent.) *Ce que demande Savidlin est hors du commun. Soutenez-vous sa proposition ?*

Savidlin approcha des chasseurs et s'empara d'un arc. Sans quitter les Anciens des yeux, il encocha lentement une flèche et banda l'arme.

— *Demandez la même chose que moi ! Sinon, ce sont vos successeurs qui s'en chargeront…*

Les cinq Anciens ne réagirent pas et l'Homme Oiseau ne fit pas mine d'intervenir. Dans un silence de mort, sous le regard fasciné de la foule, Caldus fit enfin un pas en avant. Il posa une main sur l'arc de Savidlin et appuya dessus pour qu'il le pointe vers le sol.

— *S'il te plaît, laisse-nous parler avec nos cœurs, pas sous la menace d'une flèche.*

— *Nous vous écoutons !*

Caldus alla se camper devant Richard et le regarda droit dans les yeux.

— *La chose la plus difficile pour un homme,* dit-il lentement afin de laisser le temps à Kahlan de traduire, *surtout quand il a mon âge, est d'admettre qu'il s'est conduit comme un crétin égoïste. Je ne vous ai jamais vus faire montre de stupidité ou d'égoïsme. Donc, vous êtes pour nos enfants un meilleur exemple que moi. Je demande à l'Homme Oiseau de vous accueillir parmi mon peuple. Richard Au Sang Chaud, Mère Inquisitrice Kahlan, je vous prie d'accepter, car nous avons besoin de vous.* (Il tendit les mains, paumes vers le haut.) *Si vous me jugez indigne de formuler cette requête en votre nom, abattez-moi pour qu'un homme meilleur que moi s'en charge à ma place.*

La tête inclinée, il s'agenouilla devant les deux étrangers. Kahlan traduisit toutes ses paroles, à l'exception du titre qu'il lui avait donné. Les quatre autres Anciens vinrent s'agenouiller à côté de Caldus et firent la même déclaration que lui. Kahlan en soupira de soulagement. Enfin, ils avaient gagné !

Les bras croisés, Richard ne baissa pas les yeux sur les vieillards et ne desserra pas les dents. Pourquoi ne leur disait-il pas de se relever ? Qu'attendait-il ? La partie était terminée, et il n'avait plus qu'à se montrer généreux en acceptant leur repentir.

Quand elle vit les mâchoires serrées de son ami, Kahlan frissonna. Dans ses yeux, elle lut une colère inouïe. Ces vieillards s'étaient opposés à Richard et à elle, et ils avaient franchi le point de non-retour. Elle se rappela comment il avait rengainé son épée devant eux, un peu plus tôt dans la journée. C'était une rupture définitive, pas du théâtre. Le Sourcier ne réfléchissait pas. Il se préparait à tuer !

Richard décroisa les bras et sa main droite vola vers la garde de son épée. Il dégaina l'arme lentement, un rappel de la manière dont il l'avait remise au fourreau la dernière fois. La note haut perchée retentit, glaçant le sang de Kahlan. Elle vit la poitrine de Richard se soulever et s'abaisser rapidement, un signe qui ne trompait pas.

L'Inquisitrice regarda l'Homme Oiseau, qui ne bronchait pas. Richard l'ignorait, mais selon les lois du Peuple d'Adobe, tuer ces hommes était son droit. En proposant qu'il les exécute, Caldus et les autres n'avaient pas joué la comédie. Et Savidlin non plus ne bluffait pas : s'ils s'étaient entêtés, il les aurait abattus sans hésiter. La notion de force, pour ce peuple, signifiait qu'on avait la puissance de tuer ses ennemis. Aux yeux des villageois, ces vieillards étaient déjà morts, et seul Richard pouvait les épargner.

Mais les lois du Peuple d'Adobe n'importaient pas ! Le Sourcier, juge et bourreau, n'avait de compte à rendre qu'à lui-même. Personne ne pouvait l'arrêter.

Les phalanges de Richard blanchirent quand il leva à deux mains son épée au-dessus des têtes des cinq Anciens. Kahlan sentit sa fureur, sa soif de sang, son désir de tuer. Elle se crut dans un rêve – un cauchemar, plutôt, où elle était impuissante…

Elle pensa à tous les malheureux qui avaient déjà péri. Les innocents et ceux qui avaient donné leurs vies pour arrêter Darken Rahl. Dennee, les autres Inquisitrices, Shar… et peut-être Zedd et Chase.

Alors, elle comprit.

Richard ne se demandait pas s'il fallait tuer ces hommes, mais s'il pouvait courir le risque de les épargner. Devait-il mettre entre leurs mains ses chances de vaincre Rahl ? Parier sur leur sincérité ? Leur confier son destin ? Ou valait-il mieux demander l'assistance d'un nouveau conseil des Anciens ?

S'il soupçonnait ces vieillards de duplicité, il devrait les tuer et faire les remplacer par des hommes qui seraient vraiment de son côté. Le combat contre Rahl passait avant tout. Ces cinq individus seraient

sacrifiés s'ils menaçaient d'être un obstacle à leur mission. Richard agissait comme il le fallait, et l'Inquisitrice, à sa place, aurait agi comme lui. Car c'était cela, le devoir du Sourcier.

Elle le regarda. La pluie avait cessé et de la sueur ruisselait sur son front. Après avoir tué le dernier survivant du *quatuor*, il avait atrocement souffert. Sa colère, cette fois, suffirait-elle à lui épargner ces tourments ?

Kahlan comprit enfin pourquoi les Sourciers étaient tellement redoutés. Ce n'était pas un jeu, ni de la comédie. Richard était perdu au plus profond de lui-même, seul avec sa magie. Si quelqu'un tentait d'intervenir, il le tuerait aussi. À condition que l'imprudent soit passé d'abord sur le corps de Kahlan…

Le Sourcier leva l'épée devant ses yeux. Tremblant de colère, il inclina la tête et baissa les paupières. Devant lui, ses victimes ne bougeaient toujours pas.

Kahlan se rappela la façon dont l'Épée de Vérité avait fait exploser la tête du tueur. Du sang partout…

Mais Richard avait réagi à une menace. Tuer ou être tué, en somme. Et qu'importait si la menace s'adressait à elle et pas à lui. Aujourd'hui, elle était indirecte et ça changeait tout. Il s'agissait d'une exécution. Richard, après avoir prononcé la sentence, allait devoir l'appliquer.

Il regarda les Anciens, lâcha l'épée d'une main, baissa la lame, la posa sur son avant-bras gauche et s'entailla la chair. Puis il fit tourner l'arme dans son sang, qui coula le long de la lame et dégoulina de sa pointe.

Kahlan regarda autour d'elle. Les villageois n'osaient plus respirer, fascinés par le drame qui se déroulait devant eux. Même s'ils brûlaient d'envie de ne pas voir ça, détourner les yeux leur était impossible. Personne ne parlait ni ne bougeait.

Tous les regards suivirent l'épée quand Richard la releva pour se toucher le front avec.

— Ma lame, souffla-t-il, ne me trahis pas aujourd'hui.

Sa main gauche était couverte de sang et il tremblait, possédé par la soif de tuer. Entre les rigoles rouges, l'acier de l'épée étincelait comme jamais.

Le Sourcier baissa la tête sur ses victimes.

— Regarde-moi ! dit-il à Caldus, qui ne bougea pas. Regarde-moi faire ! Tu entends ! Je veux que tes yeux soient rivés dans les miens !

Caldus ne réagit toujours pas.

— Richard…, dit Kahlan. (Des iris brûlant de fureur se tournèrent vers elle, comme s'ils la dévisageaient depuis un autre monde – celui de la magie.) Richard, il ne comprend pas…

— Alors, traduis !

— *Caldus…* (Le vieillard releva la tête.) *Le Sourcier veut que tu le regardes en face pendant qu'il…*

Elle ne finit pas sa phrase. L'Ancien ne dit rien mais obéit.

Richard inspira douloureusement et leva l'épée. Un instant, Kahlan vit la pointe s'immobiliser au zénith de sa trajectoire.

Certains villageois détournèrent la tête. D'autres voilèrent les yeux de leurs enfants. Kahlan retint son souffle et se tourna à demi pour ne pas être percutée de plein fouet par les fragments d'os et les lambeaux de chair.

Le Sourcier cria en abattant son arme, qui siffla dans l'air comme un serpent.

La foule gémit d'horreur.

La lame s'immobilisa à un pouce du crâne de Caldus. Exactement comme quand Zedd avait demandé à Richard de couper le petit arbre.

Le Sourcier resta un moment immobile, les muscles de ses bras durs comme de l'acier. Quand ils se détendirent enfin, il éloigna la lame de Caldus et cessa de le regarder dans les yeux.

— Kahlan, dans leur langue, comment dit-on : « Je vous rends vos vies et votre honneur » ?

La jeune femme prononça lentement les paroles idoines.

— *Caldus, Surin, Arbrin, Bringinderin et Hajanlet*, dit le Sourcier assez fort pour que tous l'entendent, *je vous rends vos vies et votre honneur.*

Après un court silence, des acclamations retentirent. Richard rengaina son épée puis aida les Anciens à se relever. Blêmes, ils lui sourirent, ravis de son comportement et… immensément soulagés.

Puis ils se tournèrent vers l'Homme Oiseau.

— *Nous t'avons tous demandé la même chose, honorable parmi les honorables. Quelle est ta réponse ?*

Les bras croisés, l'Homme d'Adobe dévisagea les Anciens, puis Kahlan et Richard, son regard trahissant la tension qu'il éprouvait après ces événements dramatiques. Il laissa tomber ses bras le long de ses flancs et approcha du Sourcier, qui semblait épuisé. Il lui posa une main sur l'épaule, fit de même avec Kahlan – comme pour les féliciter de leur courage –, et tapota celles des Anciens pour leur signifier que tout était rentré dans l'ordre. Ensuite, il se détourna et s'en fut. Kahlan et Richard le suivirent, Savidlin et les autres Anciens sur les talons. Une escorte royale !

— Richard, souffla Kahlan, tu te doutais que l'épée s'arrêterait ?

— Non…, répondit le Sourcier sans la regarder.

Cette réponse ne surprit pas l'Inquisitrice, qui essaya d'imaginer ce qu'il éprouvait. Même s'il n'avait pas abattu les Anciens, il avait décidé de le faire. Ces cinq exécutions ne pèseraient pas sur sa conscience mais il devrait quand même vivre avec l'*intention* qu'il avait eue…

Kahlan se demanda s'il ne se trompait pas en se pliant au verdict de l'épée. À sa place, elle n'aurait pas accepté cette clémence, car les enjeux étaient trop élevés. Mais elle avait vu beaucoup plus de choses que Richard. Trop, peut-être, pour rester raisonnable. Dans une situation périlleuse, on ne pouvait pas tuer chaque fois qu'un nouveau risque se présentait. Il fallait définir des limites…

— Comment va ton bras ? demanda Richard.

— Il me fait un mal de chien. L'Homme Oiseau dit que la plaie doit être cousue.

— J'ai besoin de mon guide, souffla Richard, toujours sans la regarder, et tu m'as inquiété…

À l'évidence, il ne comptait pas aller plus loin en matière de remontrances. Empourprée, Kahlan se félicita qu'il n'ait pas tourné la tête vers elle. Il ne savait rien de ce qu'elle pouvait ou ne pouvait pas faire, mais il avait capté son hésitation. Pour une raison absurde, elle avait failli commettre une erreur fatale. Pourtant, alors qu'il avait l'occasion – et le droit – de la harceler de questions, il respectait ses sentiments. Kahlan crut que son cœur allait se briser…

La petite colonne s'arrêta sous la zone ouverte protégée par un toit de chaume. Les Anciens se placèrent derrière l'Homme Oiseau, qui fit signe aux deux jeunes gens de venir à ses côtés, face à la foule qui les avait suivis.

— *Mère Inquisitrice*, dit-il, *êtes-vous prête à aller jusqu'au bout ? Et votre compagnon ?*

— *Que voulez-vous dire ?* demanda Kahlan, alarmée par le ton de l'Homme d'Adobe.

— *Ceci : si vous voulez appartenir à notre peuple, il vous faudra, comme tous ses membres, respecter nos lois et nos coutumes.*

— *Je suis la seule à connaître vraiment notre ennemi et je ne m'attends pas à survivre à ce combat. Ce n'est pas illogique, car j'ai déjà esquivé la mort plus de fois qu'il ne devrait être permis à un individu. Nous voulons aider les vôtres, fût-ce au prix de nos vies. Que peut-on nous demander de plus ?*

L'Homme Oiseau comprit qu'elle éludait la question et il ne la laissa pas s'en tirer à si bon compte.

— *Je ne prends pas cette décision de gaieté de cœur, mais parce que je crois que vous combattez pour la bonne cause et que vous protégerez mon peuple de la tempête qui se prépare. Mais j'ai besoin de votre aide. Vous devrez vous plier à nos coutumes. Pas afin de me satisfaire, mais par*

respect pour mon peuple. Car c'est ce qu'il attend.

Kahlan avait la gorge si sèche qu'elle eut du mal à parler.

— *Je ne mange pas de viande*, mentit-elle. *Vous l'avez remarqué lors de mes précédentes visites…*

— *Bien que vous soyez une guerrière, vous êtes aussi une femme, et ça vous sera pardonné… Je peux m'en assurer, car être une Inquisitrice vous met à part.* (Le regard de l'Homme d'Adobe se durcit. À l'évidence, il en avait fini avec les concessions.) *Il en va autrement avec le Sourcier. Lui devra se plier à tout !*

— *Mais…*

— *Vous avez déclaré que vous ne le prendriez pas pour compagnon. S'il veut demander une réunion du conseil des devins, il devra être l'un des nôtres.*

Kahlan se sentit piégée. Si elle déboutait l'Homme d'Adobe, Richard serait furieux et il aurait raison. Car Rahl aurait alors gagné. Né en Terre d'Ouest, son ami ignorait tout des coutumes des peuples de son pays. Informé de certaines, il hésiterait peut-être, et elle ne pouvait pas prendre ce risque.

L'Homme Oiseau attendait, impassible.

— *Nous obéirons à vos lois*, dit enfin Kahlan en essayant de cacher ce qu'elle pensait vraiment.

— *Ne voulez-vous pas consulter le Sourcier sur certaines… choses ?*

— *Non.*

L'Homme Oiseau la prit par le menton et la força à le regarder.

— *Alors, il vous reviendra d'assurer qu'il se comporte comme il faut. Sur votre honneur !*

Kahlan sentit la colère monter en elle…

— Que se passe-t-il ? demanda Richard.

— Rien… Tout va bien…

L'Homme Oiseau lâcha le menton de Kahlan, se tourna vers son peuple et souffla dans son sifflet. Pendant qu'il parlait aux villageois de leur histoire, de leurs coutumes, des raisons pour lesquelles ils évitaient l'influence des étrangers et de leur légitime fierté, des colombes apparurent dans le ciel et vinrent se poser parmi les Hommes et les Femmes d'Adobe.

Oppressée comme un animal aux abois, Kahlan écouta d'une oreille distraite. Quand elle avait souscrit au plan de Richard, elle n'avait pas imaginé qu'il leur faudrait en passer par là, persuadée que leur initiation serait une simple formalité en prélude à la convocation du conseil des devins. Mais les événements ne tournaient pas comme prévu…

Cela dit, elle pourrait cacher certaines choses à Richard, et il n'en saurait jamais rien, puisqu'il ne parlait pas la langue du Peuple. Oui, elle se tairait. C'était la meilleure solution.

Mais d'autres « détails », pensa-t-elle, abattue, seraient d'une évidence incontournable. Elle sentit qu'elle s'empourprait et une boule se forma dans sa gorge.

Convaincu que le discours de l'Homme Oiseau n'était pas essentiel pour lui, Richard ne lui demanda pas de traduction.

Puis le vrai chef du village entra dans le vif du sujet.

— *Quand ces deux jeunes gens sont arrivés ici, c'étaient des étrangers. Par leurs actes, ils ont prouvé leur valeur et leur affection pour nous. À partir d'aujourd'hui, que le monde entier sache que Richard Au Sang Chaud et l'Inquisitrice Kahlan appartiennent au Peuple d'Adobe !*

Pendant que la foule se perdait en acclamations, Kahlan traduisit en omettant de nouveau son titre.

Avec un grand sourire, Richard tendit une main vers les villageois, qui se réjouirent de plus belle. Savidlin lui tapa amicalement sur l'épaule. L'Homme Oiseau les serra dans ses bras, avec pour Kahlan un sourire censé soulager le poids du fardeau qu'il lui avait imposé.

L'Inquisitrice se résigna. Il fallait en passer par là ! D'ailleurs, ce serait bientôt terminé, et ils repartiraient combattre Darken Rahl. Cela seul comptait. De plus, elle avait moins que quiconque d'autre le droit de juger ce peuple…

— *Encore une chose*, ajouta l'Homme Oiseau. *Ces jeunes gens ne sont pas nés parmi nous. Kahlan est une Inquisitrice. Ce n'est pas un choix, mais un héritage. Richard Au Sang Chaud vient de Terre d'Ouest, de l'autre côté de la frontière, un pays dont nous ignorons les coutumes. Ils ont tous les deux accepté d'être des nôtres et de respecter nos lois, mais nous devons comprendre qu'elles ne leur sont pas familières. Il faudra se montrer patients durant leur apprentissage. Nous faisons partie du Peuple d'Adobe depuis toujours… eux commencent aujourd'hui. Ce sont en somme de nouveaux enfants ! Accordez-leur la tolérance dont bénéficient vos fils et vos filles, et ils s'efforceront de faire de leur mieux.*

Les villageois parlèrent un peu entre eux et convinrent que l'Homme Oiseau avait raison. Kahlan en soupira de soulagement. L'Homme d'Adobe s'était ainsi laissé – et à eux, par la même occasion – une marge de manœuvre si les choses tournaient mal. Décidément, c'était un vrai sage…

Il lui posa une main sur l'épaule et la serra gentiment. Elle enlaça les doigts de l'Homme d'Adobe pour lui rendre cette amicale pression.

Sans perdre une seconde, Richard se tourna vers les Anciens.

— Je suis honoré d'être accepté parmi vous. Où que j'aille, je porterai le flambeau de notre peuple, afin que vous soyez fiers de moi. Hélas, nous sommes en danger. Pour nous protéger, j'ai besoin d'aide. Je demande que le conseil des devins se réunisse !

Kahlan traduisit. Tous les Anciens signifièrent qu'ils étaient d'accord.

— *Il en sera fait selon ton désir*, dit l'Homme Oiseau. *Mais il faudra trois jours pour tout préparer…*

— Honorables Anciens, dit Richard en s'efforçant au calme, le danger est imminent. Je respecte vos… nos coutumes, mais n'est-il pas possible d'aller un peu plus vite ? La survie de notre peuple dépend de notre rapidité.

— *Dans ces circonstances très spéciales*, dit l'Homme Oiseau, *nous pouvons accélérer les choses. Un banquet aura lieu ce soir et le conseil se réunira demain au crépuscule. Se presser davantage est exclu. Les Anciens doivent se préparer à franchir l'abîme qui nous sépare des esprits.*

— Demain soir, alors, conclut Richard.

L'Homme Oiseau souffla de nouveau dans son sifflet et les colombes s'envolèrent. Kahlan eut le sentiment que ses espoirs, aussi impossibles et stupides fussent-ils, s'en allaient avec elles.

On lança aussitôt les préparatifs.

Savidlin amena Richard chez lui pour soigner ses blessures et le nettoyer. L'Homme Oiseau confia Kahlan à une guérisseuse. Le pansement de fortune était imbibé de sang et la plaie la faisait atrocement souffrir. Tandis qu'il l'accompagnait, un bras autour de ses épaules, l'Homme d'Adobe n'évoqua pas le banquet… et elle lui en fut très reconnaissante.

Il ordonna à Nissel, la guérisseuse, de s'occuper de sa patiente comme si elle était sa propre fille. Vieille femme voûtée par l'âge, Nissel souriait rarement – la plupart du temps à des moments saugrenus – et parlait peu, à l'exception de ses instructions lapidaires.

— Mettez-vous là ! Levez le bras ! Baissez-le ! Respirez ! Ne respirez pas ! Buvez ça ! Étendez-vous ! Récitez le Candra !

Kahlan n'avait pas la première idée de ce qu'était le Candra… Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Nissel, à la place, lui empila des petites pierres plates sur le ventre tout en inspectant sa blessure. Quand Kahlan tressaillit de douleur, au risque de faire tomber les pierres, Nissel lui ordonna de se concentrer pour qu'elles restent en équilibre. Après lui avoir donné à mâcher des feuilles au goût amer, elle déshabilla l'Inquisitrice et lui désigna un baquet d'eau chaude.

Le bain lui fit plus d'effet que les feuilles. Jamais ablutions ne lui avaient paru si agréables. Dans cette tiédeur, elle réussit presque à chasser ses sombres pensées…

Nissel la laissa un moment et en profita pour laver ses vêtements, qu'elle pendit près du feu où chauffait une casserole remplie d'une pâte brunâtre qui sentait l'aiguille de pin.

La guérisseuse sécha sa patiente, l'enveloppa de fourrures et lui

ordonna de s'asseoir sur un banc taillé à même la cloison, près du brasero. À force de mâcher, Kahlan appréciait de plus en plus le goût des végétaux, mais sa tête commençait à tourner.

— *Nissel, à quoi servent ces feuilles ?*

La guérisseuse examinait la chemise de l'Inquisitrice, qui l'intriguait visiblement.

— *C'est pour vous relaxer. Comme ça, vous ne sentirez rien quand je m'occuperai de la blessure. Continuez à mâcher et ne vous inquiétez pas. Vous serez si détendue que vous n'aurez pas mal lorsque je recoudrai les chairs.*

Kahlan cracha aussitôt les feuilles, ce qui lui valut un regard désapprobateur de la guérisseuse.

— *Nissel, je suis une Inquisitrice ! Si je me détends de cette façon-là, je risque de ne pas contrôler mon pouvoir. Alors, dès que vous me toucherez, il pourrait se déchaîner malgré moi.*

— *Mais quand vous dormez, vous vous détendez…*

— *C'est différent… Je dors depuis le jour de ma naissance, bien avant que le pouvoir se soit développé en moi. Mais si je me détends, ou si je suis distraite, d'une façon qui ne m'est pas familière, comme avec vos feuilles, je peux faire mal sans le vouloir.*

Nissel eut un hochement de tête matois. Sourcils froncés, elle se pencha un peu plus vers Kahlan.

— *Mais alors, comment faites-vous quand…*

Kahlan resta d'une impassibilité qui en disait long… sans révéler grand-chose.

Nissel sembla soudain tout comprendre.

— *Oh, je vois, maintenant…*, dit-elle en se redressant.

Elle caressa gentiment les cheveux de Kahlan, puis gagna le fond de la pièce et en revint avec un morceau de cuir.

— *Prenez ça entre vos dents*, dit-elle en tapotant l'épaule intacte de Kahlan. *Si vous êtes de nouveau blessée, assurez-vous qu'on vous confie à moi. Je me souviendrai et je saurai que faire. Parfois, dans mon métier, il est plus important de savoir que d'agir. C'est peut-être pareil pour une Inquisitrice… Pas vrai ?* (Kahlan hocha la tête avec un petit sourire.) *Maintenant, mon enfant, il va falloir laisser l'empreinte de vos dents sur ce morceau de cuir.*

Quand elle eut fini de recoudre la plaie, Nissel essuya avec un bout de tissu humide et frais la sueur qui ruisselait sur le visage de Kahlan. Trop nauséeuse pour s'asseoir, l'Inquisitrice resta étendue pendant que la guérisseuse appliquait la pâte brunâtre sur la plaie puis la bandait.

— *Dormez un moment… Je vous réveillerai pour le banquet.*

— *Merci, Nissel…*, souffla Kahlan en prenant la main de la vieille guérisseuse.

L'Inquisitrice se réveilla avec le sentiment qu'on lui brossait les cheveux. Ce qui était exactement le cas.

— *Tant que votre bras n'ira pas mieux*, dit Nissel, *vous aurez du mal à le faire seule. Peu de femmes ont la chance d'avoir des cheveux pareils. J'ai pensé que vous voudriez qu'ils soient impeccables pour le banquet. Ça commence bientôt. Un beau jeune homme vous attend dehors.*

Kahlan se redressa lentement.

— *Il est là depuis quand ?*

— *Il n'a presque pas bougé depuis que vous êtes ici. J'ai essayé de le chasser avec mon balai, mais il n'a rien voulu entendre. Un garçon têtu, non ?*

— *Et pas qu'un peu !*

Nissel aida Kahlan à s'habiller. Son bras, constata-t-elle, lui faisait beaucoup moins mal.

Quand elle sortit, Richard s'écarta d'un bond du mur où il s'était adossé. Propre comme un sou neuf, l'air reposé, il portait une tunique et un pantalon en peau de daim. Bien entendu, l'Épée de Vérité pendait à son baudrier. Nissel avait raison : il était très beau.

— Ça va ? Et ton bras ? Tu te sens en forme ?

— Oui. Nissel s'est très bien occupée de moi.

Richard posa un baiser sonore sur le crâne de la vieille femme, qui venait de les rejoindre.

— Merci, Nissel. Du coup, je veux bien oublier le balai.

Quand Kahlan eut traduit, la guérisseuse sourit puis jeta au jeune homme un regard qui le mit mal à l'aise.

— *Inquisitrice, vous voulez que je lui donne une potion pour qu'il soit plus vigoureux ?*

— *Non !* s'écria Kahlan. *Je suis sûre qu'il s'en sortira très bien sans ça !*

Chapitre 27

Des roulements de tambours et des éclats de rire montaient du centre du village pendant que Richard et Kahlan avançaient entre les bâtiments sombres serrés les uns contre les autres. Bien que le ciel fût chargé, il ne pleuvait pas et l'odeur des herbes gorgées d'eau flottait dans l'air tiède et humide. Des torches illuminaient l'intérieur des aires délimitées par des poteaux. Sur le terrain découvert, de grands brasiers crépitants projetaient alentour des ombres dansantes. Réunir du bois pour les feux de cuisson et pour les fours de potier était un énorme travail. En général, le Peuple d'Adobe évitait les flambées trop généreuses. Aujourd'hui, il s'autorisait des largesses peu fréquentes.

De délicieuses odeurs de cuisine chatouillèrent les narines de Kahla – sans exciter son appétit. Dans leurs plus beaux atours, les villageoises s'affairaient un peu partout. Des adolescentes à leurs côtés, elles s'assuraient que tout se déroulait bien. Leurs plus belles fourrures sur les épaules, couteaux de cérémonie à la ceinture, les hommes, respectueux des traditions, avaient enduit leurs cheveux d'une boue épaisse qui les leur collait sur le crâne.

Les cuisinières travaillaient sans relâche. Autour d'elles, les Hommes et les Femmes d'Adobe déambulaient, bavardaient gaiement et, au passage, goûtaient les exquises préparations. On eût dit que le village était divisé en deux clans : celui des cordons bleus et celui des gourmets. Les enfants couraient en tous sens, excités comme des puces par ce festin nocturne inattendu…

Sous les toits des aires ouvertes, des musiciens martelaient leurs tambours ou faisaient monter et descendre des palettes de bois le long des arêtes sculptées de leurs boldas, de grands tubes creux en forme de cloche. Ces sons inquiétants – une mélopée destinée à inviter au banquet les esprits des ancêtres – se répercutaient très loin dans les plaines. D'autres musiciens jouaient du côté opposé de la place. Les mélodies syncopées des deux groupes, en harmonie ou non, se répondaient dans une explosion lancinante de roulements et de notes qui allaient crescendo. Des danseurs déguisés – certains en chasseurs, mais caricaturaux, et d'autres en animaux – faisaient revivre les plus belles légendes du Peuple d'Adobe. Rayonnant de joie, les enfants imitaient tous leurs gestes en tapant du pied au rythme des tambours. Des couples réfugiés dans les coins les plus sombres admiraient le spectacle en se cajolant.

Kahlan ne s'était jamais sentie aussi seule…

Sa peau de coyote fraîchement nettoyée sur les épaules, Savidlin aperçut les jeunes gens et s'empressa, en tapant abondamment sur les omoplates de Richard, de les guider vers l'abri où avaient pris place les Anciens. Assez important pour se dispenser d'en rajouter, l'Homme Oiseau n'avait consenti aucun effort vestimentaire. Weselan était là aussi, comme les autres épouses des Anciens. Elle vint s'asseoir près de Kahlan et lui demanda, sincèrement inquiète, comment allait son bras.

La jeune femme, habituée à ce qu'on ne se soucie pas d'elle, trouva fort agréable d'appartenir au Peuple d'Adobe – et tant pis si elle jouait la comédie ! Car elle restait avant tout une Inquisitrice. Même si elle aurait donné cher pour qu'il en fût autrement, rien, y compris un décret de l'Homme Oiseau, ne changerait jamais sa nature profonde. Recourant à une discipline apprise dès son plus jeune âge, elle refoula ses émotions pour réfléchir à la mission qui l'attendait. Darken Rahl devait être vaincu… et il leur restait si peu de temps.

Elle repensa aussi à Dennee…

Richard s'était résigné à attendre jusqu'au lendemain. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il répondait à tout ce qu'on lui disait par des sourires et des hochements de tête, même s'il n'en comprenait pas un traître mot. Les Hommes et les Femmes d'Adobe défilaient devant l'abri des Anciens pour saluer leurs nouveaux compatriotes et leur flanquer de gentilles petites claques. En toute honnêteté, Kahlan dut admettre qu'ils lui témoignaient presque autant de considération qu'à Richard.

Des paniers d'osier et des coupes en céramique regorgeant de nourriture attendaient le bon vouloir des convives. Parfois, un des villageois venus congratuler les deux jeunes gens s'asseyait avec eux et goûtait l'une ou l'autre spécialité.

Richard fit honneur à tout sans oublier d'utiliser exclusivement sa main droite. Pour ne pas paraître impolie, Kahlan grignota du bout des lèvres un morceau de tava.

— C'est très bon, dit le Sourcier en prenant une autre côtelette. À mon avis, c'est du porc…

— Non, du sanglier, répondit Kahlan en regardant les danseurs.

— La venaison est excellente… Tiens, essaie ça !

— Merci, mais je…

— Quelque chose ne va pas ? coupa Richard.

— Non. Je n'ai pas faim, c'est tout…

— Depuis que nous sommes arrivés, je ne t'ai pas vue manger de viande.

— Je n'ai pas faim, te dis-je ! Ce sont des choses qui arrivent…

Le Sourcier haussa les épaules et continua à se régaler.

Le flot d'Hommes et de Femmes d'Adobe se tarit enfin, au grand

soulagement de Richard, qui commençait à avoir mal aux joues. Du coin de l'œil, Kahlan vit l'Homme Oiseau faire un signe à quelqu'un qu'elle ne distinguait pas. La jeune femme étouffa ses angoisses bien avant que ses tourments transparaissent sur ses traits. Une des leçons de sa mère : savoir se composer le masque d'une Inquisitrice !

Quatre jeunes femmes souriantes, leurs cheveux courts enduits de boue, approchèrent timidement. Comme avec les autres, Richard leur fit son plus beau sourire et y alla de sa gifle rituelle. Elles restèrent devant lui, prodigues en gloussements et en commentaires sur l'aspect avantageux du Sourcier.

Kahlan jeta un coup d'œil à l'Homme Oiseau, qui hocha la tête.

— Elles ne partiront jamais ? souffla Richard. Que veulent-elles ?

— Elles sont ici pour toi…, répondit Kahlan d'une voix qui ne tremblait pas.

— Pour moi ? répéta Richard avec un regard neutre pour les jeunes beautés. Que suis-je censé en faire ?

— Je te sers de guide, Richard, rien de plus, dit Kahlan. Si tu veux plus d'informations sur ce genre de choses, il faudra les chercher ailleurs…

— Les quatre sont pour moi ? lança le jeune homme après une courte réflexion.

Kahlan se tourna vers lui et découvrit sur son visage un sourire gourmand qui lui tapa franchement sur les nerfs.

— Non, tu dois en choisir une…

— En choisir une ? répéta Richard, sans se départir de son sourire idiot.

Kahlan se consola en pensant qu'il ne ferait pas de difficulté sur ce sujet-là. Toujours ça de gagné !

— Choisir…, fit le Sourcier en étudiant les filles. Ce ne sera pas facile… Combien de temps ai-je pour me décider ?

L'Inquisitrice se détourna, ferma brièvement les yeux puis s'adressa à l'Homme Oiseau.

— *Le Sourcier veut savoir quand il devra avoir fait son choix.*

— *Avant d'aller se coucher, bien sûr,* répondit l'Homme d'Adobe, surpris par la question. *Ce soir, il donnera un enfant à mon peuple. Ainsi, les liens du sang nous uniront…*

Kahlan traduisit aussitôt.

— Voilà qui est très intelligent, dit Richard. (Il se tourna vers l'Homme Oiseau et lui sourit.) Notre ami est un grand sage.

— *Le Sourcier dit que vous êtes un sage*, transmit Kahlan, la voix un peu moins assurée.

L'Homme Oiseau et les Anciens parurent satisfaits que tout se passe selon leurs prévisions.

— Mais ce sera une décision difficile, ajouta Richard. Il faut que je réfléchisse. En cette matière, la précipitation est mauvaise conseillère…

— *Le Sourcier a du mal à choisir,* annonça Kahlan aux quatre candidates.

Richard leur sourit et leur fit signe de les rejoindre sur l'estrade. Deux femmes s'assirent sur son côté libre. Les autres s'insinuèrent entre Kahlan et lui, forçant l'Inquisitrice à se pousser. Elles s'appuyèrent contre le Sourcier, posèrent les mains sur ses bras et s'extasièrent de la fermeté de ses muscles. Kahlan frémit quand elles lui lancèrent qu'il était très grand, comme elle, et qu'il leur donnerait sans doute un très bel enfant. Puis elles demandèrent s'il les trouvait jolies. Quand l'Inquisitrice répondit qu'elle n'en savait rien, elles l'implorèrent de lui poser la question.

— Elles aimeraient savoir si elles sont à ton goût, traduisit la jeune femme avec un grand soupir.

— Bien sûr ! Elles sont toutes superbes ! C'est pour ça que le choix est ardu. Tu ne les trouves pas belles ?

Kahlan ne répondit pas, mais assura aux quatre villageoises que le Sourcier était sensible à leur charme. Entendant les rires timides des femmes, l'Homme Oiseau et les Anciens rayonnèrent. Ces hommes adoraient avoir les événements bien en main…

Morose, Kahlan se détourna et regarda les danseurs d'un œil distrait.

Les jeunes femmes donnèrent la becquée à Richard en gloussant stupidement. Enthousiaste, il déclara n'avoir jamais assisté à un aussi beau banquet, et demanda à son amie si elle partageait son opinion. Sans se tourner vers lui, elle ravala la boule qui lui nouait la gorge et répondit que c'était une fête très réussie…

Un long moment après, une femme plus âgée que les candidates au mariage approcha, tête baissée, et présenta un plateau d'osier lesté de lanières de viande séchée.

Kahlan s'arracha aussitôt à ses sombres pensées.

Sans lever les yeux, la femme approcha des Anciens, plateau brandi. L'Homme Oiseau se servit le premier et commença à manger. Tous les Anciens l'imitèrent. Leurs épouses furent moins nombreuses à accepter. Assise à côté de son mari, Weselan refusa d'un signe de tête.

Kahlan fit de même quand la femme lui présenta le plateau.

Les quatre candidates refusèrent aussi et regardèrent Richard se servir. Quand il eut attaqué la viande, l'Inquisitrice tourna la tête, croisa le regard de l'Homme Oiseau, puis s'abandonna à la contemplation des feux de camp.

— Eh bien, dit Richard en avalant sa première bouchée, j'ai un mal de chien à me décider. Kahlan, tu ne voudrais pas m'aider ? Laquelle

choisir ? Qu'en penses-tu ?

— Tu as raison, fit la jeune femme, exaspérée par le sourire béat de son compagnon, ce n'est pas facile… À mon avis, tu es plus qualifié que moi !

Le Sourcier mordit de nouveau dans la viande. Kahlan serra les dents et déglutit péniblement.

— Le goût est très particulier… Je suis sûr de manger ça pour la première fois. (Il marqua une pause et reprit, soudain plus grave :) C'est quoi ?

La question fit sursauter Kahlan. Les yeux de Richard ne lui avaient jamais paru aussi menaçants. Elle avait décidé de lui mentir, mais ce regard lui fit oublier sa résolution.

Elle traduisit la question à l'Homme Oiseau.

— C'est un Tueur de Feu…, transmit-elle à Richard.

— Un Tueur de Feu…, répéta le Sourcier. De quel genre d'animal s'agit-il ?

— Un des sbires de Darken Rahl, répondit Kahlan en le regardant dans les yeux.

— Je vois…

Il savait avant d'avoir posé la question, comprit l'Inquisitrice. Une épreuve pour découvrir si elle était capable de lui mentir.

— Qui sont ces Tueurs de Feu ?

Kahlan demanda aux Anciens comment ils étaient entrés en contact avec ces hommes. Savidlin s'empressa de lui raconter toute l'histoire…

— Ces miliciens sillonnent le pays pour faire appliquer les lois de Darken Rahl – qui interdit aux gens d'utiliser le feu. Ils ne sont pas réputés pour leur douceur. Savidlin m'a révélé que deux d'entre eux sont venus au village il y a quelques semaines. Quand le Peuple d'Adobe a refusé de se plier à la nouvelle législation, ils n'ont pas été avares de menaces. De peur qu'ils reviennent avec des renforts, nos amis les ont tués. Et ils… hum… croient s'approprier la sagesse de leurs ennemis en consommant leur chair. Pour être un véritable Homme d'Adobe, tu dois en manger aussi, histoire de bien connaître les adversaires de ton peuple. C'est le but principal du banquet. Ça et invoquer les esprits de leurs ancêtres…

— En ai-je avalé assez pour satisfaire les Anciens ? demanda Richard en foudroyant son amie du regard.

— Oui…, répondit-elle, accablée.

Elle aurait donné cher pour être ailleurs !

Avec un soin délibérément exagéré, Richard posa la lanière de viande sur le sol. Souriant de nouveau, il entoura les épaules des deux beautés qui se collaient à lui.

— Kahlan, tu peux me rendre un service ? J'aimerais que tu ailles

chercher une pomme dans mon sac. Ça m'aidera à chasser ce goût de ma bouche…

— Tu as des jambes, non ? répliqua sèchement l'Inquisitrice.

— Certes, mais j'ai besoin de temps pour décider laquelle de ces beautés partagera ma couche.

Kahlan se leva d'un bond, jeta un regard noir à l'Homme Oiseau, et partit en trombe vers la maison de Savidlin, soulagée d'être loin de Richard et des quatre grâces qui lui dégoulinaient dessus.

Les ongles enfoncés dans les paumes, elle ne sentit pas la douleur en se frayant un chemin entre les villageois épanouis. Les musiciens tambourinaient, les danseurs se tortillaient et les enfants riaient aux éclats. Sur son passage, des inconnus lui souhaitèrent tout le bonheur possible. Si quelqu'un avait pu lui lancer des insultes, qu'elle ait un prétexte pour se défouler !

Chez Savidlin, elle se laissa tomber sur la peau de bête qui lui tenait lieu de lit et essaya en vain de ne pas éclater en sanglots. Résignée, elle s'accorda quelques minutes de désespoir avant de reprendre son contrôle. Oui, il ne lui faudrait pas plus que ça…

Richard se pliait aux exigences du Peuple d'Adobe, comme elle l'avait promis à l'Homme Oiseau. Elle n'avait aucun droit de lui en vouloir, d'autant plus qu'il ne lui appartenait pas. Cette imparable logique n'apaisa pas son chagrin. Même si rien ne l'autorisait à être furieuse, elle l'était, et…

Elle se souvint de ce qu'elle avait dit à l'Homme Oiseau : « C'est un problème que je me suis créé et dont je redoute les conséquences. » Et il était impossible de ne pas les assumer !

Le Sourcier avait bien agi. Le conseil des devins se réunirait, leur permettant de trouver la boîte et d'arrêter Rahl.

Kahlan essuya ses larmes.

Quand même, rien ne forçait Richard à prendre autant de plaisir à sa mission ! Il n'était pas obligé de se comporter comme un…

Elle se leva et prit une pomme dans le sac de son compagnon. Si changer le cours des choses n'était pas en son pouvoir, qui la contraignait à s'en réjouir ? Se composant un visage plus ou moins de marbre, elle ressortit, les lèvres pincées. Heureusement, il faisait nuit…

Quand elle revint sous l'abri, Richard était torse nu et les filles le peinturluraient de symboles à la gloire des chasseurs du Peuple d'Adobe. Leurs doigts étalaient de la boue blanche et noire sur sa poitrine – des lignes brisées – et sur ses biceps – des cercles !

Les candidates s'interrompirent quand Kahlan se campa devant elles, droite comme un *i*.

— Voilà ! lâcha-t-elle en laissant tomber la pomme dans la main de Richard.

Puis elle se rassit, plus maussade que jamais.

— Je n'ai pas encore décidé, dit le Sourcier en lustrant le fruit sur la jambe de son pantalon. Kahlan, tu n'as pas de préférence ? Ton aide me serait précieuse. (Il baissa la voix, le ton redevenu coupant.) Je m'étonne que tu n'aies pas déjà choisi pour moi…

Ébranlée, la jeune femme le regarda et comprit qu'il savait tout. Oui, il savait qu'elle s'était aussi engagée à *ça* en son nom.

— C'est ton affaire, dit-elle, et je suis sûre que tu ne regretteras pas ta décision…

— Kahlan, une de ces filles est-elle apparentée à un Ancien ?

— Celle qui est pendue à ton bras droit… C'est la nièce de l'Homme Oiseau.

— Sa nièce ! Parfait ! Eh bien, voilà l'heureuse élue ! Les Anciens seront ravis par ce témoignage de respect.

Il prit entre ses mains la tête de la candidate et l'embrassa sur le front. La fille se pâma d'aise, l'Homme Oiseau parut extatique, les Anciens sourirent… et les belles délaissées s'en furent.

Kahlan croisa le regard de l'Homme Oiseau et y lut une grande compassion pour elle. Elle détourna les yeux. Richard avait choisi ! Après une courte cérémonie présidée par les Anciens, l'heureux couple disparaîtrait pour aller s'ébattre à son aise. Dans l'obscurité, d'autres amoureux, main dans la main, s'éclipsaient discrètement. Une nouvelle fois, Kahlan ravala ses sanglots. Puis elle entendit Richard mordre dans sa stupide pomme…

Les Anciens et leurs épouses hoquetèrent d'effroi.

La pomme ! Dans les Contrées du Milieu, tous les fruits à la peau rouge étaient empoisonnés ! Les Hommes d'Adobe pensaient que Richard ingérait une substance mortelle !

Kahlan se retourna…

… et vit Richard, un bras levé, ordonner aux Anciens de se calmer et de se taire.

— Kahlan, dis-leur de se rasseoir…

La jeune femme obéit. Hésitants, les sages finirent par obtempérer.

Le Sourcier les regarda, l'air innocent comme un nourrisson.

— Chez moi, en Terre d'Ouest, on se gave de ces fruits. (Il prit une autre bouchée, horrifiant ses interlocuteurs.) Et ce depuis des temps immémoriaux. Les hommes et les femmes en consomment. Et nos enfants se portent à merveille !

Pendant que Kahlan traduisait, il prit une autre bouchée et la mâcha lentement histoire de faire monter la tension. Puis il se tourna vers l'Homme Oiseau.

— Évidemment, il se peut que ma semence, du coup, soit un poison pour une femme qui n'appartient pas à mon peuple. À ma connaissance, personne n'a jamais tenté l'expérience…

Il prit encore une bouchée et fixa Kahlan pendant qu'elle traduisait. Près de lui, l'heureuse élue semblait de plus en plus mal à l'aise, comme les Anciens. Seul l'Homme Oiseau restait impassible…

Richard avait plié les bras, le coude droit appuyé sur sa main gauche, pour que la pomme, bien visible, reste à proximité de sa bouche. Il fit mine de mordre de nouveau, puis se ravisa et proposa une bouchée à la nièce de l'Homme Oiseau. Bien entendu, elle détourna la tête.

— J'adore ces fruits, dit-il aux Anciens. (Il haussa les épaules.) C'est vrai, ils ont peut-être des effets très négatifs sur ma semence… Mais n'allez pas croire que je ne veux pas mettre cette théorie à l'épreuve. J'ai pensé que vous deviez être informés, voilà tout. Qu'on ne dise surtout pas que j'entends me dérober aux devoirs d'un Homme d'Adobe ! Surtout à ceux-là ! (Du dos de l'index, il caressa la joue de la jeune fille.) Sachez que c'est un honneur pour moi ! Et cette splendide damoiselle fera une mère parfaite pour mon enfant. (Il soupira.) Si elle survit…

Sur ces mots, il mordit de nouveau dans sa pomme.

En silence, les Anciens se dévisagèrent. L'ambiance n'était plus à l'autosatisfaction. La situation leur échappait et Richard avait pris la main. Tout ça en un clin d'œil ! Terrorisés, ils n'osaient plus ciller. Sans leur accorder un regard, Richard pressa son avantage.

— Tout dépend de vous, mes amis. Je veux bien essayer, mais vous cacher la vérité aurait été déloyal. (Il se tourna vers les Anciens, fronça les sourcils et ajouta sur un ton beaucoup moins amical :) Alors, si les Anciens, dans leur grande sagesse, me demandent de m'abstenir, je comprendrai… Et bien qu'à regret, je leur obéirai…

Savidlin sourit. Peu désireux de se frotter à Richard, les cinq autres Anciens se tournèrent vers l'Homme Oiseau. Un filet de sueur coulant sur son cou, il soutint le regard du Sourcier, sourit et hocha pensivement la tête.

— *Richard Au Sang Chaud,* dit-il d'une voix assez forte pour que les villageois, massés autour d'eux, puissent l'entendre, *comme tu viens d'un autre pays, et que ta semence peut être dangereuse pour cette jeune femme…* (il leva un sourcil et se pencha imperceptiblement en avant) *… qui est ma nièce… nous te demandons de ne pas te plier à cette tradition. Ne prends pas pour épouse cette délicieuse beauté. Je suis navré de devoir te le demander, car je sais que tu brûlais d'envie de donner un enfant aux tiens.*

— C'était mon plus cher désir, dit Richard. Mais il me faudra vivre avec cet échec et espérer que le Peuple d'Adobe – mon peuple – aura bientôt d'autres raisons d'être fier de moi.

Une conclusion qui interdisait à ses interlocuteurs de revenir en arrière. Il appartenait à leur communauté, et ce « malheureux

incident » n'y changerait rien.

Les Anciens soupirèrent de soulagement, ravis par ce dénouement. La jeune fille, également rassurée, sourit à son oncle et s'éclipsa sans demander son reste.

Très calme, Richard se tourna vers Kahlan.

— D'autres « épreuves initiatiques » dont tu aurais omis de me parler ?

— Non.

Kahlan ne savait plus où elle en était. Devait-elle se réjouir que Richard n'ait pas pris femme ? Ou se lamenter parce qu'il lui en voulait de l'avoir trahi ?

— Suis-je autorisé à me retirer ? demanda le Sourcier à ses hôtes.

Les cinq vieillards s'empressèrent de le dégager de toute obligation. Savidlin, lui, sembla un peu déçu…

L'Homme Oiseau déclara que le Sourcier, considérant le combat livré contre les ombres, avait le droit de prendre un peu de repos. Après tout, aujourd'hui, il avait sauvé son nouveau peuple…

Richard se leva, dominant Kahlan de toute sa taille. Elle sentit qu'il baissait les yeux sur elle, mais garda les siens rivés sur le sol.

— Un petit conseil, dit-il d'une voix étonnamment douce. Juste parce que je sais que tu n'avais jamais eu d'ami… Apprends que la liberté d'un ami – ses droits, si tu préfères – ne peut pas servir de monnaie d'échange. Et encore moins son cœur !

Kahlan ne trouva pas le courage de lever les yeux.

Il laissa tomber le trognon de pomme sur ses genoux et s'en fut.

Toujours assise sous l'abri des Anciens, à la dérive dans le brouillard de sa solitude, Kahlan regardait ses mains trembler. Tous ses compagnons s'intéressaient aux exploits des danseurs. Mobilisant sa volonté, elle entreprit de compter les roulements de tambours afin de contrôler sa respiration et d'endiguer ses larmes.

Quand l'Homme Oiseau vint s'asseoir à ses côtés, elle lui en fut immensément reconnaissante.

— J'aimerais rencontrer un jour l'homme qui a désigné ce Sourcier. Et je donnerais cher pour savoir où il l'a déniché.

À sa grande surprise, Kahlan se découvrit encore capable de rire.

— Si nous vainquons, et si je survis, je jure de l'amener ici. Dans son genre, il est aussi remarquable que Richard.

— Alors, je devrai affûter mon intelligence pour qu'il ne me gobe pas tout cru.

Kahlan posa la tête contre l'épaule de l'Homme d'Adobe et rit de bon cœur… jusqu'à ce qu'elle éclate en sanglots.

— J'aurais dû vous écouter…, souffla-t-elle. *Parler à Richard, le prévenir… Vouloir le manipuler était une erreur, et une mauvaise action…*

— La volonté de vaincre Darken Rahl était votre seule motivation. Parfois, il vaut mieux se tromper que ne rien faire. Vous avez eu le courage de prendre une direction, et c'est très rare. Ceux qui restent à l'intersection, sans choisir, ne vont jamais nulle part.

— Le savoir en colère contre moi est si douloureux !

— Permettez-moi de vous dire un secret… Quelque chose que vous ne découvrirez pas avant d'être trop vieille pour en profiter. Richard souffre autant que vous. Vous en vouloir le torture !

— Vous croyez ?

— J'en mettrai ma main à couper, mon enfant.

— Je n'avais pas le droit de me comporter ainsi. Et j'aurais dû m'en apercevoir ! J'ai tellement honte…

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, mais à lui…

Kahlan s'écarta de l'Homme Oiseau et admira son visage buriné.

— Je vais le faire… Merci, honorable parmi les honorables…

— Quand vous lui ferez vos excuses, transmettez-lui aussi les miennes…

— Pourquoi ?

— L'âge et le pouvoir n'empêchent pas un homme de s'accrocher à des idées absurdes. Aujourd'hui, j'ai moi aussi commis une erreur, pour Richard et pour ma nièce. Et j'ai outrepassé mes droits. Remercie-le de m'avoir évité d'imposer ma volonté sans me demander si c'était juste. (Il retira le sifflet qu'il portait autour du cou.) *Un cadeau pour lui, parce qu'il m'a ouvert les yeux… Fassent les esprits qu'il lui soit utile ! Demain, je lui montrerai comment s'en servir.*

— N'en avez-vous pas besoin pour appeler les oiseaux ?

— J'en possède d'autres… Allez retrouver Richard, à présent…

Kahlan prit le sifflet et essuya ses larmes.

— Jusque-là, il m'était rarement arrivé de pleurer. Depuis que la frontière de D'Hara est tombée, je passe mon temps à ça !

— Vous n'êtes pas la seule, chère enfant…

Kahlan embrassa l'Homme d'Adobe sur la joue et s'en alla.

Sur la place, elle ne vit pas trace de Richard, et personne ne put lui dire où il était. Alors qu'elle errait au hasard, des enfants voulurent l'entraîner dans leur danse, des villageois lui offrirent à manger et d'autres tentèrent d'engager la conversation. Poliment mais fermement, elle débouta tout ce petit monde.

Elle retourna chez Savidlin, convaincue que Richard y serait. Mais elle trouva la maison vide…

Assise sur sa peau de bête, elle se demanda s'il était parti sans elle. Paniquée, elle tourna la tête et vit que son sac était toujours là. De plus, il n'aurait pas quitté le village avant le conseil des devins…

Soudain, elle sut où il était ! Après avoir prélevé une nouvelle pomme dans le sac, elle sortit et prit la direction de la maison des esprits.

Une vive lumière déchira l'obscurité et illumina les bâtiments. D'abord, la jeune femme ne comprit pas ce qui se passait. Puis elle vit des éclairs dans le ciel. Dans toutes les directions, ils zébraient le firmament, éventrant les nuages comme s'ils brûlaient de l'intérieur. Tout cela sans un seul roulement de tonnerre…

En un clin d'œil, la lumière disparut et le ciel redevint d'un noir d'encre.

Le gros temps régnerait-il à jamais sur le monde ? Kahlan reverrait-elle un jour le soleil et les étoiles ? Ah, ces fichus sorciers et leurs nuages, quelle plaie !

Et Zedd, le retrouverait-elle jamais ? Au moins, ses nuages empêchaient Darken Rahl de pister Richard…

La maison des esprits, loin des festivités, était un havre de paix. Kahlan ouvrit doucement la porte. Le fourreau de son épée posé à sa droite, Richard contemplait le feu de cheminée. Il ne se retourna pas en l'entendant entrer.

— Ta guide voudrait te parler…

Alors que la porte se refermait en grinçant, Kahlan s'accroupit à côté du Sourcier.

— Et que veut-elle me dire ? demanda-t-il en souriant.

Malgré lui, pensa la jeune femme, rassurée.

— Qu'elle a commis une erreur…, murmura Kahlan en arrachant un fil qui dépassait de son pantalon. Et qu'elle est désolée. Pas seulement de s'être trompée, mais surtout de ne pas t'avoir fait confiance.

Les mains autour de ses genoux repliés, Richard se tourna vers elle. La lumière des flammes de la cheminée dansa dans ses yeux redevenus amicaux.

— J'avais préparé un long discours, mais je ne m'en rappelle pas un mot. Tu me fais toujours cet effet… (Il sourit.) Les excuses de ma guide sont acceptées.

— Et c'était un bon discours ? demanda Kahlan avec le sentiment que son cœur venait de renaître à la vie.

— Oui, selon ma première impression, mais j'ai changé d'avis…

— Pourtant, tu es un fameux orateur ! Les Anciens ont failli mourir de peur. Même l'Homme Oiseau n'en menait pas large.

Kahlan se pencha en avant et passa le sifflet autour du cou de son ami. Interloqué, il décroisa les mains pour prendre le petit objet entre le pouce et l'index de sa main droite.

— En quel honneur ?

— C'est un cadeau de l'Homme Oiseau, avec ses excuses pour avoir

voulu t'imposer sa volonté. Il te remercie de lui avoir montré la vérité… Demain, il t'apprendra à te servir de son présent…

Kahlan se tourna pour exposer son dos à la chaleur des flammes… et être face à Richard. Avec la tiédeur de la nuit et le feu de cheminée, le Sourcier était lustré de sueur. Les symboles peints sur sa poitrine et ses bras lui donnaient un air primitif et sauvage.

— Tu as un don pour ouvrir les yeux aux gens… Tu devrais te reconvertir dans la magie !

— Qui te dit que ça n'est pas déjà fait ? Selon Zedd, un truc est parfois aussi efficace que la sorcellerie.

Le son de sa voix fit frissonner Kahlan, comme si elle était soudain prise de faiblesse.

— Et d'après Adie, souffla-t-elle, tu maîtrises la magie de la langue…

Le regard de Richard, plongé dans le sien, l'emplit de toute la puissance contenue du jeune homme. Kahlan sentit que son souffle s'accélérait. Dans le lointain, l'écho lancinant des boldas se mêlait aux crépitements du feu… et à ses halètements. Elle ne s'était jamais sentie aussi détendue. En sécurité. En même temps, la tension qu'elle éprouvait ne ressemblait à rien qu'elle eût connu. Une expérience troublante…

Elle détacha ses yeux de ceux de Richard et les laissa errer sur d'autres parties de son visage : son nez, ses joues, son menton si déterminé. Quand ils se posèrent sur sa bouche, elle s'avisa qu'il faisait vraiment une chaleur torride dans la maison des esprits. Avec cette touffeur, on pouvait facilement perdre la tête…

Croisant de nouveau le regard de Richard, Kahlan sortit la pomme de sa poche et la mordit lentement pour laisser sur la peau les empreintes de ses dents. Des reflets d'acier continuaient à virevolter dans les yeux du Sourcier.

Sur une impulsion, Kahlan mit la pomme devant la bouche de son ami pour qu'il en prenne aussi une bouchée.

Au lieu d'un fruit, si elle avait pu poser *ses* lèvres sur les siennes !

Et pourquoi pas ? Devrait-elle mourir en mission sans connaître la joie de devenir une femme ? N'était-elle qu'une guerrière ? Quelqu'un qui luttait pour le bonheur des autres sans jamais se soucier du sien ? Même dans les époques les plus paisibles, les Sourciers ne vivaient jamais vieux. Et les temps actuels n'avaient rien de paisible…

C'étaient ceux de l'apocalypse !

L'idée qu'il doive mourir lui déchirait les entrailles.

Sans cesser de le regarder dans les yeux, Kahlan poussa plus fort la pomme contre les lèvres de Richard. Si elle le choisissait, pensa-t-elle, il continuerait à se battre à ses côtés, peut-être avec plus d'ardeur que

jamais. Pour d'autres raisons, certes, mais il n'en serait pas moins redoutable, bien au contraire. Il deviendrait… différent. L'homme qu'il était jusque-là aurait disparu pour toujours.

Au moins, il serait à elle ! Elle le désirait tant que c'en était douloureux. Avait-elle déjà voulu quelque chose aussi fort ? S'ils étaient destinés à mourir, n'avaient-ils pas le droit de vivre un peu, avant ? Le désir de Richard se répandait dans son corps comme une délicieuse faiblesse…

Timidement, elle retira la pomme de la bouche du jeune homme, et du jus coula sur son menton. Très lentement, Kahlan se pencha et lécha cet enivrant nectar. Son compagnon ne bougea pas, leurs visages si près l'un de l'autre qu'elle sentait son haleine douce et chaude lui caresser les lèvres. À cette distance – ou plutôt, cette absence de distance –, les yeux de la jeune femme ne parvenaient plus à distinguer ceux de son bien-aimé.

La logique et la raison s'évanouirent de l'esprit de Kahlan, remplacées par des sentiments et des pulsions pleines de promesses d'épanouissement. Un désir dévorant de vivre !

Elle lâcha la pomme et posa ses doigts humides de jus sur les lèvres de Richard, qui les téta un à un, comme s'ils avaient été la source même de la vie. Sentir l'humidité de sa langue la fit frissonner comme jamais.

Le cœur battant la chamade, Kahlan gémit. Une tendre chaleur se répandit dans sa poitrine. Ses doigts coururent le long du menton de Richard, descendirent sur son cou puis sur son torse, le long des symboles peints par les villageoises. Un merveilleux voyage à travers les collines et les vallées de son corps !

À genoux au-dessus du jeune homme, elle dessina des cercles autour d'un de ses mamelons durcis et ferma un instant les yeux. Tendrement, mais avec une implacable fermeté, elle le renversa sur le dos. Sans résister, il la laissa se pencher vers lui, les mains à plat sur sa poitrine pour se soutenir. La délicate texture de sa peau et la dureté de ses muscles la surprirent, sensation grisante qui s'ajouta à la moiteur délectable de sa sueur, le contact de ses cheveux rêches faisant un délicieux contraste avec toute cette douceur. Au rythme de la vie enfin libérée, la poitrine de Richard se soulevait et s'abaissait comme si son torse était un océan déchaîné.

Un genou plaqué contre sa hanche, elle glissa une jambe entre les siennes et se pencha davantage. Ses épais cheveux noirs tombèrent comme un rideau sur le visage de Richard. Sans écarter les mains de sa poitrine – un contact qui faisait bouillir son sang – Kahlan se pencha un peu plus.

Entre ses genoux, les muscles de la cuisse de Richard se tendirent, affolant tellement son pauvre cœur que Kahlan dut ouvrir la bouche en grand pour continuer à respirer.

Un instant, elle se noya dans les yeux du jeune homme, ces puits jumeaux qui sondaient son âme et la mettaient enfin à nue.

Se lâchant d'une main, Kahlan déboutonna sa chemise et la sortit de son pantalon.

Toujours en équilibre sur un bras, à une distance délicieusement tentatrice du corps tant désiré, elle glissa sa main libre sous la nuque de Richard, saisit une poignée de cheveux et lui maintint la tête plaquée contre le sol.

Une main puissante s'insinua sous la chemise de la jeune femme, lui caressa le creux des reins, dessina de petits cercles, remonta le long de sa colonne vertébrale et s'immobilisa entre ses omoplates. Les yeux fermés, Kahlan cambra le dos, prête à le laisser l'attirer contre lui.

Son genou s'insinua aussi loin que possible entre les cuisses du jeune homme. Le souffle court, gémissante, Kahlan pensa, alors qu'elle le chevauchait, qu'il ne lui avait jamais paru aussi fort et puissant.

— Je te veux…, souffla-t-elle en approchant ses lèvres des siennes.

— Mais d'abord, dit Richard, une ombre de chagrin dans le regard, il faudra me dire qui tu es vraiment.

Comme s'il venait de la gifler, Kahlan écarquilla les yeux et recula un peu la tête. Mais elle le touchait avec son pouvoir ! Il ne pouvait pas lui résister, et c'était la dernière chose au monde qu'elle désirait. Le peu de contrôle qu'elle avait sur son pouvoir en temps normal n'existait plus. Elle le sentait libre et déchaîné. Sur un nouveau soupir d'extase, elle rapprocha ses lèvres de celles du Sourcier.

Sous sa chemise, la main remonta un peu, lui saisit les cheveux et la tira en arrière.

— Kahlan, je suis sérieux. Tu dois d'abord tout me dire.

La froide raison dont elle était pétrie déferla dans le cerveau de l'Inquisitrice, emporta sa passion et la glaça jusqu'aux os. Elle n'avait jamais aimé quelqu'un de cette manière. Comment osait-elle envisager de le toucher avec son pouvoir ? Faire une chose pareille à Richard était monstrueux.

Elle recula, dégrisée par la conscience de sa propre folie.

Elle s'assit sur les talons, retira sa main de la poitrine du jeune homme et la plaqua sur sa propre bouche. En un clin d'œil, le monde venait de s'écrouler autour d'elle. Tout lui dire était impossible. Il la haïrait et elle l'aurait perdu à jamais. Une perspective pire que la mort !

Richard se releva et la prit par les épaules.

— Kahlan, tu n'es pas obligée de parler si tu n'en as pas envie. Mais si tu désires que nous allions plus loin, il le faudra…

— S'il te plaît, serre-moi dans tes bras… Tu veux bien ?

Il l'attira vers lui, la laissant poser la tête contre son épaule, et la berça comme une enfant.

Kahlan n'avait jamais autant souffert. Était-il juste de connaître pareille torture simplement parce qu'on était… ce qu'on était ?

— Les amis sont faits pour ça…, murmura Richard à l'oreille de sa compagne.

— Juré, dit Kahlan, trop vidée pour pleurer, je te confierai tout un jour. Mais pas maintenant. Ce soir, je veux seulement que tu me serres dans tes bras. C'est d'accord ?

Richard se laissa doucement retomber sur le sol, l'entraînant avec lui.

— Tu parleras quand tu l'auras décidé, souffla-t-il. Pas avant…

Blottie dans les bras du Sourcier, Kahlan se glissa un doigt dans la bouche et le mordit pour s'empêcher de hurler. Comme un linceul, l'horreur de ce qu'elle était l'enveloppait autant que les bras de son compagnon. Et malgré la chaleur étouffante, elle frissonnait de froid.

Avant de sombrer dans le sommeil – sur une dernière pensée pour Richard – elle garda longtemps les yeux grands ouverts dans la pénombre…

Chapitre 28

Essaie encore une fois ! s'écria l'Homme Oiseau. *Mais arrête de penser avec ta tête à l'oiseau que tu veux appeler ! C'est dans ton cœur que ça doit se passer !*

Richard écouta attentivement la traduction de Kahlan puis remit le sifflet entre ses lèvres. Quand il souffla, sans produire un son, comme toujours, ses joues se gonflèrent démesurément. L'Homme Oiseau, Kahlan et lui sondèrent la plaine. Appuyés à leurs lances plantées dans le sol, les chasseurs qui les accompagnaient, vaguement nerveux, tournèrent la tête en tous sens.

Comme venues de nulle part, des nuées d'étourneaux, de moineaux et de rouges-gorges piquèrent sur le petit groupe d'humains. Riant aux éclats – et ce n'était pas la première fois de la journée ! – les chasseurs baissèrent la tête pour les éviter. Il y en avait tant, une marée volante, que les hommes finirent par s'accroupir, toujours aussi hilares.

L'Homme Oiseau porta son propre sifflet à ses lèvres et souffla frénétiquement pour tenter de disperser l'armée de volatiles. Malgré ses efforts, il fallut un moment avant que les petits envahisseurs volants décident de retourner d'où ils venaient. Le silence retomba sur la plaine, n'étaient les rires hystériques des chasseurs, qui se roulaient sur le sol en se tenant les côtes.

Les poings sur les hanches, l'Homme Oiseau exhala un long soupir.

— *J'abandonne… On essaie depuis ce matin, et tu ne fais pas de progrès… Richard Au Sang Chaud, tu es le plus mauvais aspirant Homme Oiseau du monde ! Un enfant apprend ça en trois coups de cuiller à pot, mais tu pourrais souffler jusqu'à la fin de ta vie sans aucun succès. C'est un cas désespéré ! La seule chose que tu parviens à leur communiquer, c'est : « Venez tous, il y a à manger ! »*

— Je pensais à un faucon, croyez-moi. Chaque fois que vous m'avez proposé un oiseau, j'ai joué le jeu sans rechigner.

Quand Kahlan eut traduit, les chasseurs faillirent s'étrangler de rire. Richard grogna pour manifester son mécontentement – il détestait qu'on se moque de lui –, mais il n'obtint aucun résultat.

— *Nous perdons notre temps,* dit l'Homme Oiseau. *Le conseil des devins se réunira bientôt…* (Pour le consoler, il posa une main sur l'épaule du Sourcier.) *Garde quand même le sifflet, mon ami. Il ne te sera jamais d'un grand secours, c'est vrai. Mais il te rappellera au moins que tu n'es pas meilleur que les autres dans tous les domaines… Dans celui-là, un nourrisson te damnerait le pion !*

Sous les lazzis des chasseurs, Richard lâcha un gros soupir et se résigna à sa défaite. Sur le chemin du village, il approcha de Kahlan et lui souffla à l'oreille :

— J'ai vraiment fait de mon mieux, tu sais. Mais ça me dépasse…

— Je suis sûre que tu y as mis tout ton cœur, répondit Kahlan avant de lui prendre la main.

Bien que le ciel fût couvert, la journée avait été plus claire et lumineuse que d'habitude, remontant un peu le moral de la jeune femme. Mais son grand soutien restait l'attitude de Richard. Sans rien exiger d'elle, il lui avait laissé tout loisir de se remettre des événements de la nuit précédente. Une présence amicale et aucune pression…

Au réveil, elle s'était inquiétée de ce qu'il penserait d'elle. Serait-il blessé ? Furieux ? La détesterait-il ? Même après avoir passé la nuit dans ses bras, la poitrine nue, elle s'était détournée en rosissant au moment de reboutonner sa chemise. Personne, avait-elle dit, ne pouvait se vanter d'avoir un compagnon aussi patient que lui. Un jour, elle espérait lui rendre son amitié au centuple…

— C'est déjà fait, avait-il répondu. Tu as remis ta vie entre mes mains et juré de te sacrifier pour moi s'il le faut. Que demander de plus ?

Kahlan s'était retournée. Résistant à l'envie de l'embrasser, elle l'avait remercié d'être si tolérant avec elle.

— Cela dit, avait-il ajouté, je ne regarderai plus jamais les pommes avec les mêmes yeux…

Kahlan avait ri pour cacher son embarras et il s'était joint à son hilarité. Ce moment d'abandon innocent l'avait réconfortée… et en partie soulagée de son fardeau.

Richard s'arrêta soudain de marcher. Tirée de ses pensées, Kahlan s'immobilisa près de lui.

— Richard, que se passe-t-il ?

— Le soleil…, dit le Sourcier, tendu. Un rayon a joué un instant sur mon visage.

La jeune femme se tourna vers l'ouest.

— Je ne vois que des nuages…

— Je n'ai pas rêvé… C'était très bref et c'est déjà fini…

— Tu crois que c'est important ?

— Je n'en sais rien… Mais depuis que Zedd les a invoqués, c'est la première fois qu'il y a une brèche dans les nuages. Bon, je m'inquiète peut-être pour pas grand-chose…

Ils reprirent leur chemin, guidés vers le village par les notes lancinantes des boldas.

Il faisait nuit quand ils y arrivèrent. Le banquet battait toujours son plein et il durerait jusqu'à la fin du conseil des devins. À part les enfants, qui dormaient debout ou s'étaient écroulés ici et là, les villageois semblaient en pleine forme.

Les Anciens attendaient sous leur dais – sans leurs épouses –, où ils avalaient consciencieusement un plat mitonné par des cuisinières formées pour les préparer au conseil des devins. Kahlan vit ces femmes leur servir à tous une boisson rouge vif qui ne ressemblait pas à celles qu'on leur avait proposées la veille. Les six vieillards avaient les yeux dans le vague, comme s'ils contemplaient un monde inaccessible au commun des mortels. Kahlan sentit un frisson remonter le long de sa colonne vertébrale.

Les esprits de leurs ancêtres étaient en eux !

L'Homme Oiseau eut un bref dialogue avec les Anciens. Quand il parut satisfait de ce qu'ils lui répondaient, il leur fit signe de se lever. Tous partirent en file indienne vers la maison des esprits. Le son des tambours et des boldas devint obsédant, une agression sonore qui fit un peu trembler les bras de Kahlan.

— *Le moment est venu*, dit l'Homme Oiseau en approchant. *Richard et moi allons vous laisser…*

— *Comment ça, « Richard et moi » ? Je viens aussi !*

— *Impossible !*

— *Pourquoi ?*

— *Seuls les hommes ont le droit d'assister au conseil des devins.*

— *Je suis le guide du Sourcier… et il a besoin que je traduise pour lui !*

— *Seuls les mâles ont le droit d'assister au conseil des devins,* insista l'Homme Oiseau, mal à l'aise et à l'évidence incapable de trouver un meilleur argument.

— *Eh bien, celui-là sera une exception !*

Richard avait compris que quelque chose se passait – le ton de Kahlan était explicite – mais il décida de ne pas intervenir.

— *Quand nous rencontrons les esprits,* dit l'Homme Oiseau, de plus en plus gêné, *il faut être comme eux…*

— *Je crois comprendre… Vous voulez dire qu'on ne peut pas porter de vêtements ?*

— *Et on doit avoir le corps couvert de boue…*

— *Eh bien, où est le problème ?*

L'Homme Oiseau hésita un moment.

— *Le Sourcier… Vous êtes sûre qu'il aimerait vous voir faire ça ? Il faudrait peut-être lui demander…*

Kahlan soupira et se tourna vers Richard.

— Il faut que je t'explique quelque chose… Quand un Homme

d'Adobe demande la réunion du conseil, il arrive que les esprits lui posent des questions par l'intermédiaire des Anciens, pour savoir si ses intentions sont nobles. Si les réponses semblent mensongères ou manquent à l'honneur, la punition peut être la mort. Infligée par les esprits, pas par les Anciens…

— N'oublie pas que j'ai mon épée…

— Non, tu ne l'auras pas ! Pour assister au conseil, tu devras imiter en tout point les Anciens. Pas de vêtements, aucune arme, et de la boue sur tout le corps ! Si je ne suis pas là pour traduire, tu risques d'être exécuté parce que tu n'auras pas compris une question. Alors, Rahl aura gagné. Donc, il faut que je vienne. Pour ça, je devrai être nue. L'Homme Oiseau est très embarrassé et il voudrait savoir ce que tu en penses. En secret, il espère que tu m'opposeras un refus.

Richard croisa les bras et la regarda dans les yeux.

— On dirait que tu es destinée à te retrouver nue dans la maison des esprits…

Devant le sourire en coin de son compagnon, Kahlan eut du mal à ne pas éclater de rire. L'Homme d'Adobe les dévisagea tour à tour, l'air perdu.

— Richard, je suis sérieuse ! Et n'espère pas te rincer l'œil, parce qu'il n'y aura pas de lumière.

Le Sourcier redevint grave et se tourna vers l'Homme Oiseau.

— J'ai demandé une réunion du conseil. Il faut que Kahlan y assiste !

— *Depuis votre arrivée,* répondit l'Homme d'Adobe, *vous me poussez au-delà de mes limites… Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Allons-y !*

Kahlan et Richard suivirent l'Homme Oiseau dans le dédale de passages du village. Sentant la nervosité de sa compagne, le Sourcier lui prit la main. De fait, la jeune femme n'était pas rassurée à l'idée de s'asseoir, nue comme un ver, au milieu de huit gaillards dans le même appareil. Mais elle ne pouvait pas reculer et saboter tous leurs efforts. Le temps pressait !

Elle se composa un masque d'Inquisitrice.

Un peu avant la maison des esprits, l'Homme Oiseau les fit entrer dans un petit bâtiment où attendaient les six Anciens, assis en tailleur sur le sol, le regard toujours aussi vide.

Kahlan sourit à Savidlin, qui ne réagit pas.

L'Homme Oiseau ramassa un petit banc et deux pots en céramique.

— *Venez quand j'appellerai votre nom. En attendant, ne bougez pas d'ici.*

Pendant qu'il sortait, Kahlan traduisit ses paroles à Richard.

Caldus fut le premier élu. Les autres Anciens suivirent, Savidlin en dernier. Il ne leur avait pas dit un mot et ne semblait pas s'être aperçu

de leur présence. Ses yeux n'étaient plus vraiment les siens, mais ceux des esprits…

Kahlan et Richard patientèrent en silence dans la pièce obscure. Nerveuse, la jeune femme essaya en vain de ne pas penser au pétrin dans lequel elle s'était fourrée.

Sans son épée, Richard serait désarmé. Elle, nul ne pouvait la priver de son pouvoir. Donc, elle le protégerait. C'était l'autre raison – secrète – qui l'avait convaincue de se lancer dans l'aventure. Si les choses tournaient mal, elle mourrait à la place de Richard. C'était normal, et elle devait s'y préparer.

Richard se leva quand l'Homme Oiseau cria son nom.

— Espérons que ça marchera…, dit-il. Sinon, nous serons très très mal… Je suis content de t'avoir à mes côtés.

Une façon délicate de lui dire de ne pas relâcher sa vigilance…

— Richard, n'oublie pas que nous appartenons à leur peuple. Ils feront de leur mieux pour nous aider.

Quelques minutes plus tard, la Mère Inquisitrice sortit à son tour. Assis sur le petit banc, contre un mur de la maison des esprits, l'Homme Oiseau était nu, le corps couvert de symboles gravés dans la boue, ses longs cheveux gris enduits de la même substance.

Perchées sur un muret, des poules observaient la scène. Aux pieds du chasseur debout près de l'Homme Oiseau, Kahlan remarqua une pile de peaux de coyote, les vêtements de Richard, et son épée…

— *Déshabillez-vous !* dit l'Homme Oiseau.

— *Que fait-il ici ?* demanda Kahlan en désignant le chasseur.

— *Il doit s'occuper des habits… Il les déposera sous l'abri des Anciens, pour que les nôtres sachent que le conseil des devins s'est réuni. Un peu avant l'aube, il les rapportera ici, pour signifier que la réunion touche à sa fin.*

— *Bien… Dites-lui de se retourner.*

L'Homme Oiseau s'exécuta et le chasseur obéit. Kahlan ouvrit la boucle de sa ceinture, puis s'immobilisa.

— *Mon enfant, ce soir, tu n'es pas une femme, mais un membre du Peuple d'Adobe. Moi, je ne suis pas un homme, juste un guide spirituel.*

L'Inquisitrice se dévêtit et attendit, frissonnant dans l'air mordant de la nuit. L'Homme Oiseau prit une grosse poignée de boue blanche dans un des pots, tendit un bras… et se pétrifia. Malgré ses belles déclarations, il ne se sentait pas à l'aise. Entre regarder et toucher, il y avait une grande différence…

Kahlan lui prit la main, la plaqua sur son ventre et sursauta au contact de la boue glaciale.

— *Allez-y !* ordonna-t-elle.

Quand ce fut fini, ils entrèrent dans la maison des esprits.

L'Homme Oiseau s'assit au milieu des Anciens, et Kahlan prit place près de Richard, en face de lui. Le visage du Sourcier n'était plus qu'un masque zébré de lignes blanches et noires, une apparence qu'ils avaient tous adoptée pour se présenter devant les esprits. Les crânes d'habitude rangés sur une étagère étaient disposés au centre du cercle de devins. Le petit feu qui brûlait dans la cheminée dégageait une odeur étrangement âcre. Le regard de plus en plus absent, les Anciens incantaient dans un antique langage que l'Inquisitrice ne connaissait pas.

Quand l'Homme Oiseau leva la tête, la porte se ferma toute seule.

— *À partir de maintenant, et jusqu'à la fin, à l'aube, nul ne pourra entrer ou sortir d'ici. Les esprits défendent cette porte…*

Kahlan regarda autour d'elle, ne vit rien et frissonna de plus belle.

L'Homme Oiseau prit un panier d'osier, derrière lui, en sortit une grenouille et le passa à l'Ancien assis à côté de lui. Tous saisirent un petit batracien et entreprirent de frotter son dos contre leur poitrine.

Quand Kahlan reçut le panier, elle leva les yeux vers l'Homme d'Adobe.

— *Pourquoi devons-nous faire ça ?*

— *Ce sont des grenouilles-esprits rouges, très difficiles à trouver. Leur dos secrète une substance qui permet d'oublier ce monde et de voir les esprits.*

— *Honorable parmi les honorables, j'appartiens à votre peuple, mais je reste une Inquisitrice. Mon pouvoir doit être sans cesse contenu. Si j'oublie ce monde, comme vous dites, il risque de se déchaîner…*

— *Il est trop tard pour reculer, car les esprits sont avec nous. Ils vous ont vue, le corps couvert de symboles qui les incitent à ouvrir les yeux. Partir vous est impossible. Et si vous restez en étant incapable de les voir, ils vous tueront pour voler votre âme. Je comprends le problème, mais je n'y peux rien. Essayez de contenir votre pouvoir. Si vous échouez, l'un de nous périra. C'est le prix qu'il faut accepter de payer. Mais si vous désirez mourir, alors, délaissez la grenouille. Pour vaincre Darken Rahl, la prendre est indispensable !*

Kahlan soutint un moment le regard de l'Homme Oiseau. Puis elle saisit la grenouille – qui gigota pour se dégager – et transmit le panier à Richard en lui expliquant ce qu'il devait faire.

Frémissant de dégoût, elle plaqua le dos glacé du batracien sur sa peau, entre ses seins, où il n'y avait pas de symboles, et lui fit décrire de petits cercles, à l'exemple des Anciens. Sa peau picota au contact de la substance et la sensation se diffusa dans tout son corps. Le son pourtant lointain des tambours et des boldas emplit ses oreilles, soudain si fort qu'elle crut que sa tête allait exploser. Alors que son corps tremblait au rythme de la musique, elle saisit son pouvoir dans un étau mental, le serra très fort et se concentra pour augmenter son

contrôle. Espérant que cela suffirait, elle se laissa aspirer dans d'étranges limbes.

Tous les participants se prirent la main. Devant les yeux de Kahlan, les murs commencèrent à onduler. Comme des remous dans une mare, sa conscience se dilua, flotta à la dérive, se brouilla et… s'envola. Elle commença à tourner en rond avec les autres, partie intégrale d'une roue dont le moyeu était les crânes posés au centre du cercle. De ces reliques jaillit une lumière qui dansa sur les visages des officiants. Bientôt, tous furent plongés dans un néant étrangement amical. Des colonnes de lumière, au centre du cercle, tournaient de plus en plus vite avec eux.

Partout, des silhouettes apparurent. Glacée de terreur, Kahlan les identifia…

Des ombres !

La gorge nouée au point de ne plus pouvoir émettre un son, la jeune femme serra la main de Richard. Il fallait le protéger, c'était sa mission ! Elle tenta de se lever pour s'interposer entre les entités et le Sourcier, mais son corps refusa de lui obéir. Alors, elle s'aperçut que les mains de plusieurs ombres la maintenaient en place. Paniquée, elle tenta de se dégager. Des idées folles lui traversèrent l'esprit. Les ombres l'avaient-elles déjà tuée ? Était-elle morte ? Devenue à son tour un esprit ? À jamais incapable de bouger ?

Les ombres la regardaient… En principe, ces entités n'avaient pas de visage. Et surtout, elles ne ressemblaient pas à des Hommes d'Adobe…

Ce n'étaient pas des ombres, mais les esprits des ancêtres de son nouveau peuple. Kahlan inspira à fond pour recouvrer son calme.

— *Qui a demandé cette réunion du conseil des devins ?*

Tous les esprits parlaient en même temps d'une voix profonde, catégorique et immensément… morte… qui sortait des lèvres de l'Homme Oiseau.

— *Qui a demandé cette réunion ?* répétèrent-ils.

— *L'homme assis à côté de moi*, répondit Kahlan. *Richard Au Sang Chaud*.

Les esprits flottèrent entre les Anciens et se rassemblèrent au centre de la pièce.

— *Lâchez-lui les mains !*

Kahlan et Savidlin obéirent. Les esprits tourbillonnèrent au milieu du cercle. Sans crier gare, en file indienne, ils traversèrent le corps du Sourcier.

Il renversa la tête en arrière et hurla de douleur.

Kahlan bondit sur ses pieds. Tous les esprits flottaient derrière le jeune homme. Les Anciens et l'Homme Oiseau avaient fermé les

yeux…

— Richard !

— Tout va bien, tout va bien…, souffla le Sourcier.

Mais le ton de sa voix démentait ses propos. Il souffrait atrocement.

Les esprits firent le tour du cercle et chacun s'immobilisa derrière un Ancien. Puis ils s'introduisirent dans leurs corps, pure pensée pour un instant unie à la chair. Les contours des vénérables fluctuèrent, comme s'ils n'étaient plus tout à fait de ce monde. Au même instant, tous ouvrirent les yeux.

— *Pourquoi nous as-tu appelés ?* demandèrent-ils par la bouche de l'Homme Oiseau.

Sans quitter le vieux sage du regard, Kahlan souffla à Richard :

— Ils veulent savoir pourquoi tu as convoqué le conseil…

Mal remis de son contact avec les entités, Richard prit quelques profondes inspirations.

— Je dois trouver un artefact magique avant Darken Rahl. Pour qu'il ne puisse pas l'utiliser…

Kahlan traduisit. Les esprits répondirent par la bouche d'un autre Ancien.

— *Combien d'hommes as-tu tués ?* demanda Savidlin d'une voix qui n'était plus la sienne.

— Deux, dit Richard sans aucune hésitation.

— *Pourquoi ?* lança Hajanlet.

— Pour les empêcher de m'abattre…

— *Dans les deux cas ?*

— Le premier, j'ai agi pour me défendre. Le second, c'était pour protéger une amie.

— *Protéger une amie te donne-t-il le droit de tuer ?* dirent les esprits par l'intermédiaire d'Arbrin.

— Oui.

— *Et si cet homme avait voulu éliminer ton amie pour préserver la vie d'un de* ses *amis ?*

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire…

— *C'est pourtant simple… Selon toi, on est autorisé à tuer pour défendre un être cher. Si cet homme voulait protéger quelqu'un, il avait le droit de s'en prendre à ton amie. Son acte étant justifié, le tien ne le serait plus, n'est-ce pas ?*

— Il n'existe pas de réponse à toutes les questions…

— *De réponses qui t'arrangent, en tout cas !*

— C'est possible…

Au ton de sa voix, Kahlan comprit que Richard perdait patience.

— *As-tu pris plaisir à tuer cet homme ?*

— Lequel ?

— *Le premier.*

— Non.

— *Et le deuxième ?*

— Quel est le sens de cette question ? demanda Richard entre ses dents serrées.

— *Chaque question est posée pour une raison bien particulière…*

— Et parfois, la raison n'a aucun rapport avec la question ?

— *Réponds-nous !*

— Pas avant de savoir pourquoi vous voulez savoir ça.

— *Tu es venu nous interroger. T'avons-nous demandé pourquoi ?*

— On dirait bien que c'est ce que vous faites, oui…

— *Réponds ! Sinon, tu n'obtiendras rien de nous !*

— Si j'obéis, me fournirez-vous les informations que je cherche ?

— *Nous ne sommes pas là pour marchander avec toi. On nous a appelés ! Réponds si tu ne veux pas que ce conseil s'arrête…*

— Oui, dit enfin Richard. J'ai pris plaisir à le tuer à cause de la magie de l'Épée de Vérité. Ce devait être ainsi. Si j'avais commis cet acte sans l'épée, je n'aurais éprouvé aucune joie.

— *Tu réponds à côté de la question !*

— Pardon ?

— *« Si » n'a aucun sens ! Et « je n'aurais » pas davantage ! De plus, tu nous as donné deux raisons à ce meurtre : défendre une amie et y prendre plaisir. Laquelle est la bonne ?*

— Les deux. J'ai tué pour défendre une amie et j'ai aimé ça à cause de l'épée.

— *As-tu pensé que ton amie n'avait peut-être pas besoin de protection ? Et si tu avais mal jugé la situation ? Imagine que la vie de cette personne n'ait pas été en danger ?*

Mal à l'aise, Kahlan hésita un peu avant de traduire.

— Pour moi, répondit Richard, l'acte est moins important que l'intention. Je pensais sincèrement que mon amie était en danger de mort, donc je me sentais le droit de tuer pour la défendre. Il fallait agir vite, car la moindre hésitation pouvait lui être fatale.

» Si vous pensez que j'ai eu tort, ou que ma victime était dans son droit, annulant le mien, c'est un sujet de désaccord entre nous. Certains problèmes n'ont aucune solution évidente. Parfois, on n'a même pas le temps d'y réfléchir. Mon cœur m'a poussé à intervenir. Naguère, un homme très sage m'a dit que tous les assassins pensaient avoir une bonne raison. Je tuerai sans hésiter pour me sauver, épargner un ami ou défendre un innocent. Si vous jugez que je me trompe, dites-le tout de suite, que nous en finissions au plus vite. Ainsi, je pourrai aller chercher ailleurs les réponses qu'il me faut.

— *Comme nous l'avons déjà souligné, nous ne sommes pas ici pour*

marchander. Pour toi, l'acte est moins important que l'intention. As-tu voulu tuer quelqu'un d'autre, te ravisant ensuite ?

Kahlan frissonna, comme si les voix des esprits, telles des flammes, lui brûlaient la peau.

— Vous n'avez pas vraiment compris mes paroles… J'ai tué parce que je pensais devoir le faire. Cet homme voulait exécuter mon amie, donc je devais intervenir. Ça ne signifie pas que mes intentions soient toujours équivalentes à mes actes. La liste des personnes que j'ai eu envie de tuer, sans le faire, est sûrement très longue…

— *Et pourquoi t'être abstenu ?*

— Il y a une multitude de raisons. Dans certains cas, c'était uniquement un jeu, une sorte de fantasme pour atténuer l'impact d'une injustice. Parfois, bien que me sentant autorisé à agir, j'ai pu m'en sortir sans prendre une vie. Enfin, il est arrivé que je ne tue pas pour une raison inconnue…

— *Tu veux parler des cinq Anciens ?*

— Oui.

— *Mais tu désirais les exécuter ?*

Richard ne répondit pas.

— *Tu avais l'intention de les abattre, n'est-ce pas ?*

— Dans mon cœur, oui. Et le savoir me hante presque autant que si je l'avais fait…

— *Alors, il semble que nous n'ayons pas si mal compris que ça tes propos…*

Kahlan vit des larmes perler aux paupières de Richard.

— Pourquoi me torturez-vous avec ces questions ?

— *Pour quelles raisons veux-tu l'artefact ?*

— Il faut arrêter Darken Rahl !

— *Comment cet artefact peut-il s'opposer à lui ?*

Richard se pencha un peu en arrière, les yeux écarquillés. Il venait de comprendre ! Une larme coula lentement sur sa joue.

— Si je l'empêche de s'approprier cet objet, souffla-t-il, Rahl mourra. Je l'aurai assassiné d'une manière indirecte…

— *Ainsi, tu es venu nous demander de t'aider à tuer quelqu'un ?* dirent les esprits d'une voix plus profonde que jamais.

Richard hocha la tête.

— *Saisis-tu maintenant le sens de nos questions ? Tu entends faire de nous les complices d'un meurtre. Est-il anormal de chercher à savoir qui est l'homme que nous sommes censés aider à en abattre un autre ?*

— Ça me paraît logique, admit Richard, le front ruisselant de sueur.

Accablé, il ferma les yeux.

— *Pourquoi veux-tu la mort de Darken Rahl ?*

— Mes motivations sont nombreuses…

— *Pourquoi veux-tu la mort de Darken Rahl ?*

— Il a torturé et tué mon père ! Beaucoup d'autres innocents ont connu le même sort… Et si je ne l'abats pas, c'est lui qui me tuera. Alors, la liste de ses victimes s'allongera à l'infini. Il n'y a qu'un moyen de l'arrêter, car il est sourd à toute négociation. Ma seule option est de lui prendre la vie.

— *Réfléchis bien à notre prochaine question. Si tu ne nous dis pas la vérité, ce conseil sera terminé…*

Richard hocha la tête.

— *Si tu devais citer une seule raison de tuer Darken Rahl, laquelle choisirais-tu ? Laquelle primerait à tes yeux ?*

— Si je ne parviens pas à l'abattre, répondit Richard, des larmes ruisselant sur les joues, il assassinera Kahlan !

Sonnée comme si elle venait de recevoir un coup de poing dans le ventre, l'Inquisitrice dut faire un effort de volonté pour traduire ces mots. Dans un lourd silence, Richard resta assis immobile, l'âme aussi nue que le corps.

Kahlan détestait les esprits pour ce qu'ils venaient de faire à son ami. Mais ce qu'elle lui infligeait valait-il beaucoup mieux ? Shar avait eu raison de la prévenir…

— *Si Kahlan n'était pas impliquée, désirerais-tu encore la mort de cet homme ?*

— Oui. Vous avez voulu connaître ma principale motivation, et je n'ai pas triché…

— *Quel artefact cherches-tu ?* demandèrent soudain les esprits.

— Dois-je comprendre que je vous ai convaincus de mon bon droit ?

— *Non. Pour des raisons qui ne te regardent pas, nous avons décidé t'accéder à ta demande. Si c'est en notre pouvoir. Quel artefact cherches-tu ?*

— Une des trois boîtes d'Orden.

Dès que Kahlan eut traduit, les esprits hurlèrent de douleur.

— *Nous ne sommes pas autorisés à te répondre. Les boîtes d'Orden sont dans le jeu. Ce conseil est terminé !*

Les Anciens baissèrent les paupières.

Richard se leva d'un bond.

— Vous laisserez Rahl massacrer tant de gens, alors que vous pourriez l'en empêcher ?

— *Oui.*

— Y compris vos descendants ? La chair de votre chair, le sang de votre sang ? Pour les vôtres, vous n'êtes pas des esprits bienveillants, mais des traîtres !

— *C'est faux !*

— Alors, répondez-moi !

— *Impossible…*

— S'il vous plaît, ne nous abandonnez pas ! Laissez-moi poser une autre question !

— *Il nous est interdit de révéler où sont les boîtes d'Orden. Réfléchis bien à ce que tu veux demander…*

Richard se rassit et se frotta les yeux du bout des doigts. Le corps couvert de symboles, il ressemblait plus à une créature sauvage qu'à un homme…

Il se prit la tête à deux mains et réfléchit.

Enfin, il releva les yeux.

— Vous ne pouvez pas me dire où sont les boîtes… Y a-t-il d'autres restrictions ?

— *Oui.*

— Combien de boîtes Rahl a-t-il en sa possession ?

— *Deux…*

— Vous venez de me révéler où sont deux artefacts, dit Richard. Je vous rappelle que c'est interdit. Ou est-ce simplement une question de nuance sur la palette de vos intentions ?

Les esprits ne relevèrent pas l'ironie.

— *Cette information n'était pas secrète. Ta question ?*

Richard se pencha en avant comme un chien qui renifle une piste.

— Pouvez-vous me dire qui sait où est la troisième boîte ?

Kahlan se douta que le Sourcier connaissait la réponse avant d'avoir posé la question. Son art consommé de revenir par la fenêtre quand on l'avait expulsé par la porte !

— *Nous savons qui détient la boîte et nous pourrions te révéler les noms de ceux qui gravitent autour de cette personne. Mais cela reviendrait à te dire où est l'artefact, et ça nous est interdit.*

— Alors, donnez-moi le nom de quelqu'un, à part Rahl, qui ne possède pas la boîte, qui ne gravite pas autour d'elle, mais qui sait où elle est…

— *Une femme correspond à cette définition. Si nous te communiquons son nom, ça ne te conduira pas directement à l'artefact, mais à elle. Cela nous est permis, car ce sera toi, pas nous, qui devras lui arracher cette information.*

— Alors, voilà ma question : qui est cette femme ?

Kahlan ne traduisit pas la réponse des esprits. Décomposée, elle baissa la tête tandis que les Anciens, tout aussi sonnés, murmuraient entre eux.

— Richard, nous sommes des morts en sursis, souffla la jeune femme.

— Pourquoi ? De qui s'agit-il ?

— Une voyante nommée Shota…

— Tu sais où la trouver ?

— Dans l'Allonge d'Agaden, répondit Kahlan. (L'air terrifié, elle prononçait ce nom comme s'il avait un goût de poison.) Même un sorcier n'oserait pas s'y aventurer !

Richard vit la terreur inscrite sur le visage de sa compagne. Tournant la tête, il constata que les Anciens continuaient à trembler…

— Pourtant, déclara-t-il, nous allons y aller, trouver Shota et découvrir où est la boîte.

— *Nous espérons que le sort te sera clément,* dirent les esprits par la bouche de l'Homme Oiseau. *La vie de nos descendants dépend de toi.*

— Merci de votre aide, honorables ancêtres. Je ferai de mon mieux pour en finir avec Rahl et sauver notre peuple.

— *Tu devras utiliser ton cerveau, Sourcier. Darken Rahl est très intelligent. Si tu l'affrontes sur son terrain, tu perdras. N'oublie pas que rien ne sera facile. Tu devras souffrir, comme notre peuple et bien d'autres, avant même d'avoir une chance de vaincre. Et pour finir, tu échoueras probablement. Écoute nos avertissements, Richard Au Sang Chaud.*

— Je m'en souviendrai. Et je jure de lutter jusqu'à mon dernier souffle.

— *Ta détermination sera immédiatement mise à l'épreuve. Car nous pouvons te dire autre chose : Darken Rahl est là et il te cherche.*

Kahlan traduisit en se levant. Richard l'imita aussitôt.

— Quoi ! Il serait ici ? Que fait-il ?

— *Sur la place du village, il massacre les nôtres…*

Alors que la peur paralysait Kahlan, le Sourcier fit un pas en avant.

— Je dois sortir ! Avec mon épée, je défendrai les villageois.

— *Si c'est ce que tu veux… Mais tu dois d'abord nous écouter. Assieds-toi !*

Les deux jeunes gens obéirent. Voyant des larmes dans les yeux de son amie, Richard lui prit la main.

— Dépêchez-vous de parler ! grogna-t-il.

— *Darken Rahl est ici pour toi et ton épée ne peut pas le tuer. Ce soir, le rapport de force est en sa faveur. Si tu sors, il t'abattra. Tu n'auras pas une chance. Pour vaincre, tu devras inverser le rapport de force, et c'est impossible aujourd'hui. Les malheureux qu'il attaque périront, que tu voles à leur secours ou pas. Si tu te bats, tu perdras la vie et Rahl fera beaucoup d'autres victimes. Pour triompher, il te faut avoir le courage d'abandonner ces hommes et ces femmes à leur destin. Préserve-toi pour être en mesure de lutter plus tard. Et supporte le fardeau qui pèsera sur ta conscience. Écoute ton cerveau, pas les appels de l'épée, et tu conserveras une chance de gagner.*

— Mais il faudra que je sorte à un moment ou à un autre !

— *Darken Rahl est le maître d'œuvre de bien des horreurs. Il doit jongler avec beaucoup d'éléments, et son temps est précieux. Il n'attendra pas toute la nuit. Non sans raison, il est sûr de pouvoir t'écraser quand il le voudra. Te guetter ici serait du gaspillage. Il s'en ira bientôt, concentré sur d'autres sombres projets. Et il s'occupera de toi plus tard…*

» Les symboles dessinés sur ton corps nous ont permis de te voir. À cause d'eux, Rahl, lui, en sera incapable. Sauf si tu dégaines ton épée. Dans ce cas, il te repérera et il t'aura à sa merci. Tant que les symboles ne seront pas effacés – et que ton arme restera au fourreau – Rahl ne réussira pas à te trouver sur le territoire du Peuple d'Adobe.

— Mais je ne peux pas rester ici !

— *C'est vrai, tu devras partir pour le combattre. Dès que tu quitteras nos terres, les symboles perdront leur pouvoir et il te verra de nouveau.*

La respiration de Richard s'accéléra. Voyant ses mains trembler, Kahlan comprit qu'il bouillait de passer outre ces avertissements pour courir au combat.

— *À toi de décider,* conclurent les esprits. *Attends ici pendant qu'il massacre les nôtres. Quand il sera parti, tu iras chercher la boîte et c'est lui qui mourra. Tu peux aussi sortir et te faire étriper pour rien.*

Richard serra les poings et ferma les yeux.

— J'attendrai…, souffla-t-il d'une voix à peine audible.

Kahlan lui jeta les bras autour du cou et l'attira vers elle. Alors qu'ils éclataient en sanglots, le cercle d'Anciens recommença à tourner.

Quand l'Homme Oiseau les secoua pour les réveiller, la jeune femme constata que ce « tourbillon » était son dernier souvenir de la nuit. Avec l'impression d'émerger d'un cauchemar, elle se souvint du massacre des Hommes d'Adobe, dehors, et de la révélation des esprits : pour trouver la boîte, ils devaient s'enfoncer dans l'Allonge d'Agaden et se frotter à Shota. Cette seule idée la rendait malade de peur.

Les Anciens étaient toujours là. L'air sinistre, ils aidèrent les deux jeunes gens à se relever. Quand des larmes perlèrent à ses paupières, Kahlan les força à refluer.

L'Homme Oiseau ouvrit la porte. Dehors, l'air était glacial sous un ciel clair piqueté d'étoiles.

Tous les nuages avaient disparu, y compris l'espion de Darken Rahl.

L'aube se lèverait dans moins d'une heure ; à l'est, l'horizon se colorait déjà de pourpre. Très solennel, un chasseur leur tendit leurs vêtements et l'épée du Sourcier. Ils s'habillèrent en silence et sortirent.

Une phalange de chasseurs et d'archers, beaucoup couverts de sang, entourait la maison des esprits.

— Qu'on me dise ce qui est arrivé ! ordonna Richard.

Un homme armé d'une lance vint se camper devant lui. Kahlan approcha pour traduire.

— *Le démon rouge et son cavalier sont descendus du ciel !* cracha le guerrier, fou de rage. *C'était toi qu'ils cherchaient.* (Il leva sa lance et la braqua sur la poitrine du Sourcier. L'Homme Oiseau avança, saisit la hampe de l'arme et l'écarta de sa cible.) *Fou de rage d'avoir seulement trouvé tes habits, l'homme s'en est pris à nous. Et il n'a pas épargné les enfants ! Nos lances et nos flèches ne lui faisaient rien et nos mains étaient impuissantes. Ceux qui ont essayé de le toucher furent carbonisés par des flammes magiques. Quand il a vu nos feux de camp, la fureur de ce bourreau n'a plus eu de limites. Il les a tous fait s'éteindre. Après être remonté sur le démon rouge, il a dit qu'il reviendrait égorger tous nos enfants si nous ne renoncions pas au feu. Puis il a fait voler Siddin dans les airs par magie et l'a pris sous son bras. Un cadeau pour un ami ! a-t-il lancé avant de s'envoler. Et toi, Richard Au Sang Chaud, où étais-tu pendant qu'on nous massacrait ?*

Savidlin ne parvint pas à retenir ses larmes. Kahlan porta une main à sa poitrine, comme si on venait de lui arracher le cœur. Elle savait à qui était destiné le « cadeau ».

L'homme à la lance cracha au visage de Richard. Savidlin voulut intervenir, mais le jeune homme l'en empêcha.

— *Les esprits de nos ancêtres ont parlé,* dit le père de Siddin. *Je sais que Richard n'est pas responsable de ça…*

Kahlan passa un bras autour des épaules musclées de l'Homme d'Adobe.

— *Ne perds pas espoir, ami. Nous avons déjà sauvé ton fils alors que tout semblait perdu. Crois-moi, nous recommencerons.*

Savidlin hocha bravement la tête. Quand Kahlan se fut écartée de lui, Richard voulut savoir ce qu'elle lui avait dit.

— Un mensonge, répondit-elle. Pour apaiser son chagrin.

— Tu as bien fait…, souffla le Sourcier avant de se tourner vers l'homme à la lance. Montre-moi les cadavres des victimes !

— *Pourquoi ?*

— Ainsi, je n'oublierai jamais pour quelle raison je veux tuer leur bourreau.

L'homme foudroya les Anciens du regard, puis les conduisit au centre du village. Kahlan se composa un masque d'Inquisitrice – une défense contre les horreurs qui l'attendaient. Elle avait vu ça trop souvent, dans tant d'endroits différents…

Comme elle s'y attendait, la scène ressemblait à celles qui la hantaient toujours. Devant un mur, hâtivement empilés, gisaient des cadavres d'enfants déchiquetés et des corps calcinés d'hommes et de

femmes auxquels il manquait parfois un membre ou la tête. La nièce de l'Homme Oiseau était du nombre…

Richard se fraya un chemin parmi les villageois en pleurs et vint se camper devant les suppliciés.

Le calme absolu dans l'œil du cyclone, pensa Kahlan. Ou peut-être, celui de l'éclair sur le point de frapper.

— *Voilà ce que tu nous as apporté !* cria le guerrier à la lance. *C'est ta faute !*

Autour d'eux, beaucoup d'Hommes et de Femmes d'Adobe approuvèrent en silence.

— Si cela peut te soulager, dit Richard à son accusateur, fais-moi porter le blâme. Moi, je préfère m'en prendre au monstre qui a du sang sur les mains. (Il se tourna vers l'Homme Oiseau et les Anciens.) Jusqu'à ce que tout ça soit fini, n'allumez plus de feu. S'entêter coûterait la vie à d'autres malheureux… Mes amis, je jure de punir le coupable, ou de mourir en essayant. Merci de m'avoir aidé. Merci à vous tous.

Quand il regarda Kahlan, elle lut dans ses yeux une colère qui dépassait tout ce qu'elle avait vu chez lui jusque-là. Pour l'éprouver, il fallait avoir été confronté à un charnier comme celui-là…

— Allons chercher cette voyante ! dit-il, les dents serrées.

Il n'y avait pas d'autre solution. Hélas, Kahlan en savait long sur Shota.

Ils allaient au-devant de leur mort !

Autant aller demander à Darken Rahl où était cachée la troisième boîte…

Kahlan approcha de l'Homme Oiseau et lui jeta les bras autour du cou.

— *Ne m'oubliez pas…,* murmura-t-elle.

Quand ils se furent écartés l'un de l'autre, l'Homme d'Adobe balaya l'assistance du regard.

— *Notre frère et notre sœur auront besoin d'une escorte pour atteindre en sécurité les limites de notre territoire…*

Savidlin se porta volontaire sans hésiter. Tout aussi résolus, une dizaine de ses meilleurs chasseurs lui emboîtèrent le pas.

Chapitre 29

La princesse Violette se retourna sans crier gare et flanqua une formidable gifle à Rachel. Sa victime, bien entendu, n'avait rien à se reprocher. Mais la princesse adorait la frapper aux moments où elle s'y attendait le moins. Un jeu très amusant !

Rachel ne tenta pas de cacher sa douleur. Quand ça ne faisait pas assez mal, Violette y allait aussitôt d'une autre claque. Des larmes dans les yeux, Rachel posa une main sur la marque rouge, la lèvre inférieure tremblante, et ne dit rien.

Revenue devant la petite commode en bois vernis, Violette glissa un index dans la poignée en or, ouvrit un nouveau tiroir et en sortit un collier d'argent incrusté de grosses pierres précieuses bleues.

— Celui-là est très joli. Relève-moi les cheveux.

La princesse se plaça devant le miroir en pied au somptueux cadre de bois et s'admira à loisir tandis que ses doigts boudinés, sur sa nuque, manipulaient le fermoir du bijou. Alors qu'elle tenait en l'air les longs cheveux d'un brun terne de sa maîtresse, Rachel aperçut dans le miroir le reflet de son visage, où s'étalait une grande marque rouge. Elle détestait se voir, surtout après que la princesse lui eut méticuleusement massacré les cheveux. Dans sa position, on n'avait pas le droit de les laisser pousser. Mais une coupe régulière, était-ce trop demander ? Si presque toutes les autres filles étaient tondues, le résultat, chez elles, avait meilleure allure. Hélas, Violette se régalait d'enlaidir Rachel à grands coups de ciseaux. Quand les gens jugeaient sa souffre-douleur disgracieuse, elle buvait du petit lait…

Rachel fit reposer son poids sur son pied droit et le massa avec sa cheville gauche pour se désankyloser. Elles avaient passé l'après-midi dans la salle des bijoux de la reine. La princesse n'aimait rien tant qu'essayer les trésors de sa mère en contemplant son reflet dans le miroir. Étant son jouet humain, Rachel devait rester et s'assurer que Violette s'amusait comme une petite folle. Des dizaines de tiroirs étaient ouverts, en grand ou seulement à moitié. Des colliers et des bracelets en dépassaient comme des langues étincelantes. D'autres étaient éparpillés sur le sol avec des broches, des tiares et des bagues.

La princesse baissa les yeux et désigna une pierre bleue montée sur un anneau d'or.

— Ramasse-moi ça !

Rachel obéit, puis glissa la bague au doigt que sa maîtresse lui tendit devant le nez. Quand ce fut fait, Violette fit des effets de main

devant la glace, la posant sur sa robe en satin bleu pâle, histoire de mettre l'anneau en valeur. Avec un soupir d'ennui, elle se détourna de son image et approcha du piédestal de marbre blanc qui se dressait, solitaire, dans le coin opposé de la pièce. Là, elle contempla le trésor le plus cher de sa mère – dont elle ne manquait pas une occasion de vanter les mérites.

Les petits doigts trop gras de Violette saisirent la boîte d'or incrustée de pierres précieuses et l'arrachèrent à son écrin de velours.

— Princesse ! cria Rachel sans réfléchir. Votre mère vous a interdit d'y toucher !

Violette se retourna, l'air innocent, et lança la boîte à Rachel, qui la rattrapa au vol, horrifiée à l'idée qu'elle puisse s'écraser contre un mur. Tremblant de peur en pensant au fabuleux trésor qu'elle osait serrer entre ses mains, elle le posa sur le sol et le lâcha vivement comme s'il s'était agi d'un boulet de charbon chauffé au rouge.

Puis elle recula, certaine de recevoir le fouet si on découvrait qu'elle osait se tenir si près de la précieuse boîte.

— Où est le problème ? cria Violette. La magie interdit qu'on la sorte de cette salle. Personne ne risque de la voler ou de l'endommager.

Rachel ignorait tout de la magie. Mais elle ne voulait à aucun prix être surprise en train de toucher la boîte de la reine.

— Je descends dans la salle à manger, annonça la princesse, son gros nez levé, pour voir arriver les invités et attendre qu'on mange. Range-moi tout ça, puis va dire aux cuisiniers que je ne veux pas de la viande racornie, cette fois. Si ça recommence, je dirai à ma mère de leur faire donner le bâton.

— À vos ordres, princesse Violette, fit Rachel.

— Tu n'oublies pas quelque chose, ma fille ?

— Oh, oui ! Merci de m'avoir permis de venir ici. Vous êtes si jolie avec tous ces bijoux…

— Il faut bien que je fasse quelque chose pour toi. Tu dois en avoir assez de voir ton affreux visage dans la glace. Ma mère dit qu'il faut se montrer gentil avec ceux que le destin n'a pas gâtés. (Elle glissa une main dans sa poche.) Tiens, voilà la clé. N'oublie pas de refermer quand tu auras tout remis en ordre.

— Ce sera fait, princesse, souffla Rachel avec une révérence.

Alors qu'elle lui donnait la clé, la main libre de Violette jaillit de nulle part et percuta la joue de Rachel avec une violence inouïe. À demi sonnée, la pauvre enfant regarda son bourreau sortir en riant aux éclats. Bruit de gorge haut perché et grinçant de méchanceté, le rire de la princesse était presque aussi douloureux que ses gifles.

En larmes, Rachel s'agenouilla et entreprit de ramasser les trésors

négligemment jetés sur le tapis. Marquant une pause, elle frotta la nouvelle marque laissée sur sa joue par sa maîtresse. Ça lui faisait un mal de chien !

Rachel décrivit de grands cercles autour de la boîte. Trop effrayée pour y toucher, elle lui jetait des regards en biais, consciente qu'elle devrait tôt ou tard la reposer à sa place. Elle mit un temps infini à ranger les bijoux et à fermer les tiroirs, avec l'espoir qu'elle n'en terminerait jamais et ne serait pas obligé de ramasser l'objet que la reine chérissait plus que tout.

La souveraine serait hors d'elle si elle apprenait qu'un minable jouet humain avait souillé sa précieuse boîte. Et comme un de ses passe-temps favoris était d'expédier les gens sous la hache du bourreau… Parfois, Violette amenait Rachel aux exécutions. Si elle fermait les yeux tout au long, sa maîtresse ne perdait pas une miette du spectacle.

Quand tous les bijoux furent rangés, et le dernier tiroir fermé, Rachel regarda la boîte du coin de l'œil. Elle eut le sentiment d'être dévisagée en retour, comme si l'objet risquait de la dénoncer à la reine. Mobilisant tout son courage, elle s'agenouilla, ramassa la boîte, et, la tenant à bout de bras, avança lentement entre les tapis, terrifiée à l'idée de laisser tomber son fardeau. Elle le remit en place sur le piédestal, très lentement pour ne pas risquer qu'une des incrustations se détache…

Enfin, soulagée, elle lâcha la boîte.

En se retournant, elle aperçut, sur le sol, l'ourlet d'une robe couleur argent, et en eut le souffle coupé. Comment était-ce possible, puisqu'elle n'avait pas entendu de bruit de pas ? Pourtant, quelqu'un était là.

Le regard de Rachel remonta lentement le long de la robe, vola sur les deux mains qui dépassaient des manches, survola la barbe blanche pointue puis le nez crochu et s'arrêta au niveau des yeux noirs que surmontait un crâne chauve.

Le sorcier !

— Maître Giller…, gémit-elle, certaine d'être foudroyée dans la seconde. Je la remettais en place, c'est tout… Je le jure ! S'il vous plaît, ne me tuez pas ! (Elle voulut reculer, mais ses pieds refusèrent de lui obéir.) S'il vous plaît !

Elle tira sur sa jupe et mordit l'ourlet pour ne pas éclater en sanglots.

Quand le sorcier s'accroupit devant elle, elle ferma les yeux, sûre que sa dernière heure avait sonné.

— Mon enfant, dit gentiment Giller. (Rachel ouvrit prudemment un œil et constata, stupéfaite, qu'il s'était simplement agenouillé en face d'elle, leurs visages au même niveau.) Je ne te ferai pas de mal,

rassure-toi…

— Vraiment ? demanda Rachel en ouvrant son autre œil – tout aussi prudemment.

Elle n'en croyait pas un mot. Derrière le sorcier, la lourde porte était fermée, la privant de sa seule chance de fuir.

— Vraiment ! confirma Giller. Qui a déplacé la boîte ?

— On jouait, c'est tout. Oui, un jeu, rien de plus… Je l'ai remise en place pour faire plaisir à la princesse. Elle est très gentille avec moi, alors, je voulais l'aider. Elle est si merveilleuse, je l'adore, et elle…

Le sorcier posa un doigt sur les lèvres de l'enfant.

— J'ai compris, ma petite… Ainsi, tu es son jouet humain ?

— Oui. Rachel…

— Quel joli nom ! Je suis très content de te rencontrer, Rachel. Navré de t'avoir fait peur. Je venais simplement jeter un coup d'œil sur la boîte de la reine.

Personne ne lui avait jamais adressé de compliments sur son nom. Mais il avait aussi fermé la porte…

— Vous n'allez pas me faire brûler vive ? Ni me transformer en crapaud ?

— Mais non, ma chérie ! (Il la dévisagea.) Dis-moi, c'est quoi, ces marques rouges, sur ta figure ?

Rachel ne répondit pas, trop apeurée pour dénoncer sa maîtresse. Lentement, le sorcier lui toucha une joue du bout des doigts. Puis il passa à l'autre. La sensation de brûlure disparut aussitôt.

— Tu te sens mieux ?

Rachel hocha la tête. De si près, les yeux du sorcier lui paraissaient énormes. Ils lui donnèrent envie de tout lui dire, et elle ne résista pas.

— La princesse m'a frappée…, avoua-t-elle, honteuse.

— Vraiment ? Elle n'est pas si gentille que ça avec toi, pas vrai ?

Rachel fit non de la tête.

Alors, le sorcier eut un comportement qui la stupéfia. Il l'enlaça et la serra contre lui ! D'abord pétrifiée, Rachel se détendit, lui passa les bras autour du cou et lui rendit son étreinte. Ses longs favoris blancs lui chatouillèrent la gorge et le visage, mais ça ne la dérangea pas.

Le sorcier s'écarta d'elle et la regarda, l'air très malheureux.

— Désolé, mon enfant… La reine et la princesse peuvent se montrer très cruelles.

Sa voix, très agréable, lui rappela celle de Brophy. Sous son nez crochu, ses lèvres dessinaient un grand sourire.

— Mais j'ai quelque chose qui pourrait t'aider… (Il glissa une main dans sa robe et leva les yeux au plafond pendant que sa main fouillait sa poche. Rachel écarquilla les yeux quand il en sortit une poupée aux cheveux blonds très courts, comme les siens, et lui tapota le ventre.) C'est une poupée-malheur…

— Une poupée-malheur ?

— Exactement. (Giller sourit et des ridules se formèrent au coin de ses lèvres.) Quand tu as des malheurs, raconte-les-lui et elle te les fera oublier. Elle a un pouvoir, tu sais. Tiens, essaie…

Le souffle court, Rachel tendit les mains et saisit délicatement la poupée. Elle la blottit contre sa poitrine et la serra très fort. Puis, timidement, elle la leva à hauteur de son visage et ses yeux s'embuèrent.

— La princesse Violette dit que je suis laide, confia-t-elle à la poupée.

Quand les lèvres du jouet dessinèrent un sourire, Rachel en resta bouche bée.

— Je t'aime, Rachel, souffla une toute petite voix.

L'enfant poussa un petit cri de surprise. Puis, rayonnante, elle serra de nouveau contre elle la poupée-malheur.

Soudain, elle se souvint…

… et voulut rendre son cadeau au sorcier.

— Je n'ai pas le droit d'avoir une poupée. La princesse me l'interdit. Si elle la découvre, elle la jettera au feu. C'est ce qu'elle a dit !

— Hum… Laisse-moi réfléchir, fit le sorcier en se frottant le menton. Où dors-tu, mon enfant ?

— Presque toujours dans la chambre de la princesse… Elle m'enferme dans son coffre à linge. C'est très cruel. Parfois, quand elle estime que j'ai été méchante, elle me chasse du château pour la nuit. Alors, je dois me débrouiller dehors. Elle croit que c'est une punition. Moi, j'aime plutôt ça, parce que j'ai une cachette, dans un pin-compagnon, où je dors très bien.

» Les pins-compagnons n'ont pas de verrou, contrairement aux coffres à linge. Du coup, je peux faire mes besoins quand j'en ai envie. Parfois, la nuit est froide, mais j'ai un tas de paille, et je me glisse dessous pour me réchauffer. Je rentre toujours tôt au château, avant qu'elle envoie des gardes à ma recherche. Comme ça, ils ne risquent pas de trouver ma cachette. Sinon, ils le diraient à la princesse, et elle ne m'enverrait plus jamais dehors.

Le sorcier lui prit délicatement la tête entre ses mains tavelées. Une sensation très étrange…

— Ma pauvre enfant, soupira-t-il, dire que j'ai une part de responsabilité dans tout ça ! (Des larmes perlèrent à ses paupières. Rachel ne se doutait pas que les sorciers savaient pleurer.) Mais j'ai une idée ! (Il sourit de nouveau et tendit un index triomphal.) Tu connais les jardins ? Je veux dire, les beaux jardins, où il y a parfois des fêtes…

— Oui. Je dois les traverser pour rejoindre ma cachette, quand je

dors dehors. La princesse me fait franchir le mur d'enceinte par le portail des jardins. Elle ne veut pas que je passe par-devant, où il y a des boutiques et des gens. Elle a peur que quelqu'un me recueille pour la nuit. Interdiction d'aller en ville ou près des fermes. La punition, c'est d'être dans la forêt !

— Bien… Quand on descend l'allée principale des jardins, on voit des vasques, des deux côtés, où sont plantées des fleurs jaunes.

— Oui, je les connais…

— Je cacherai ta poupée dans la troisième, sur la droite. Je la protégerai avec une Toile de Sorcier – un truc magique – pour que toi seule puisses la trouver. (Il prit la poupée et la fit disparaître sous sa robe.) Quand la princesse te chassera, tu passeras par là et tu récupéreras ta poupée. Ensuite, tu la garderas dans ton pin-compagnon, où personne ne viendra te la prendre.

» Je te laisserai un bâton de feu magique. Tu n'auras qu'à faire un petit tas de brindilles – pas trop gros, surtout ! –, et l'entourer de pierres. Quand tu pointeras le bâton dessus en disant « brûle pour moi », des flammes jailliront et tu auras chaud.

Rachel lui jeta de nouveau les bras autour du cou et le serra très fort pendant qu'il lui tapotait le dos.

— Merci, maître Giller !

— Quand nous sommes seuls, tu peux m'appeler Giller tout court, ma chérie. C'est ce que font tous mes amis.

— Merci pour la poupée, Giller. On ne m'avait jamais rien offert de si beau. Je veillerai bien sur elle. Mais à présent, je dois y aller. Il faut que je réprimande les cuisiniers au nom de la princesse. Après, je devrai m'asseoir et la regarder manger. (Rachel sourit.) Ça me laissera le temps de penser à une bêtise à faire pour qu'elle me jette dehors cette nuit.

Le sorcier rit de bon cœur, ses yeux pétillant de malice. Après avoir ébouriffé les cheveux de sa protégée, il l'aida à ouvrir et à fermer la porte, la verrouilla et lui rendit la clé.

— J'espère qu'on pourra encore se parler…, dit Rachel, pleine d'espoir.

— Nous nous reverrons, ma petite. J'en suis sûr.

Sur un dernier geste de la main pour son nouvel ami, Rachel courut dans le long couloir désert, plus heureuse que jamais depuis qu'elle était venue vivre au château. Pour gagner les cuisines – un long chemin – elle descendit plusieurs escaliers, traversa d'autres couloirs – avec des tapis sur le sol et des tapisseries aux murs –, passa dans de grandes pièces aux hautes fenêtres drapées de rideaux or et rouge, frôla des chaises en velours pourpre aux pieds dorés à l'or fin, marcha sur des tapis où on voyait se battre des hommes à cheval, croisa des gardes qui patrouillaient par paires, en vit d'autres

immobiles comme des statues devant de grandes portes, et évita du mieux qu'elle put les domestiques qui couraient en tous sens, portant du linge, des plateaux, ou encore des seaux, des chiffons et d'énormes balais.

Personne ne fit attention à elle, même si elle courait. Tous la connaissaient, et ce n'était pas la première fois que le jouet humain fonçait à travers le château en « mission » pour sa princesse…

Rachel était épuisée quand elle arriva aux cuisines – une ruche bourdonnante d'activité à l'atmosphère saturée de vapeur et de fumée. Chargés de gros sacs, d'énormes casseroles ou de plateaux brûlants, les marmitons dansaient un ballet frénétique en essayant de ne pas se percuter les uns les autres. Sur de grandes tables, d'autres garçons de cuisine débitaient avec ardeur des produits que Rachel était trop petite pour apercevoir. Dans le bruit des poêles qui s'entrechoquaient, les cuisiniers braillaient des ordres aux assistants qui s'affairaient à pendre ou à décrocher toute une batterie d'ustensiles étranges rangés sur des râteliers. Tout le monde criait en même temps, couvrant le bruit des cuillers qui raclaient contre le fond des chaudrons et le doux crépitement du beurre, des oignons et des épices mis à frire avec de l'huile dans de grandes sauteuses. L'air embaumait tellement que la tête de Rachel lui tourna…

Elle tira sur la manche d'un des deux chefs cuisiniers et essaya de dire qu'elle avait pour lui un message de la princesse. Mais l'homme se disputait avec son collègue. Énervé, il lui ordonna d'aller s'asseoir et d'attendre qu'il ait fini. Rachel repéra une petite chaise, près des fours. Elle s'y installa, le dos contre la brique chaude. Les délicieuses odeurs de cuisson, pour une enfant affamée, tenaient de la torture. Mais si elle demandait quelque chose à manger, ça lui vaudrait des ennuis.

Debout devant une grosse cruche, les deux hommes s'invectivaient en agitant les bras. Soudain, le récipient tomba de la table, se fendit en deux et libéra un liquide ambré qui se répandit aussitôt sur le sol. Pour qu'il n'entre pas en contact avec ses pieds nus, Rachel sauta prestement sur sa chaise.

Les deux cuisiniers s'étaient pétrifiés, le visage presque aussi blanc que leurs tabliers.

— On est bien avancés, maintenant, dit le plus petit des deux. Que faire ? Il ne nous reste rien des ingrédients envoyés par le Petit Père Rahl.

— Une minute, souffla le plus grand, une main sur le front. Laisse-moi réfléchir…

Il se concentra, puis leva triomphalement les bras.

— J'ai une idée ! Déniche-moi une autre cruche, et ferme ta gueule ! On va peut-être sauver nos têtes… Trouve d'autres ingrédients, abruti !

— Quels ingrédients, espèce d'andouille ?

— Des trucs couleur ambre…

Rachel les regarda s'affairer. Ils mélangèrent toutes sortes de poudres dans une bouteille, ajoutèrent un liquide indéfinissable, agitèrent le tout et goûtèrent. Satisfaits du résultat, ils sourirent de toutes leurs dents.

— Parfait, ça marche, dit le plus grand. Enfin, je crois… Mais ferme-la et laisse-moi parler…

Sur la pointe des pieds, Rachel traversa le plancher humide et tira de nouveau sur la manche de l'homme.

— Tu es toujours là, toi ? Que veux-tu, à la fin ?

— La princesse Violette refuse de manger de la viande trop cuite et trop sèche. Si vous n'obéissez pas, elle demandera à sa mère de vous faire fouetter. (Rachel baissa humblement les yeux.) C'est elle qui m'a ordonné de vous prévenir…

Le cuisinier regarda l'enfant puis se tourna vers son collègue.

— Je te l'avais dit ! Bon sang, je te l'avais dit ! Pour la princesse, coupe le morceau en deux dans le sens de la largeur. Et ne te trompe pas d'assiette, ou nous finirons sur l'échafaud ! (Il regarda de nouveau Rachel, puis désigna la cruche.) Toi, tu n'as rien vu ni entendu…

— Je ne dois pas raconter que je vous ai vus cuisiner ? Eh bien d'accord… (Toujours sur la pointe des pieds, Rachel battit en retraite.) Je ne dirai rien, c'est promis. D'ailleurs, je déteste voir des gens être maltraités par ces hommes, avec leurs fouets… Juré, je garderai ça pour moi !

— Attends un peu ! Tu t'appelles Rachel, c'est ça ?

La gamine se retourna et hocha la tête.

— Reviens par ici, petite…

Rachel n'en avait pas envie du tout, mais elle obéit.

Le cuisinier prit un grand couteau qui la fit trembler de peur. Mais il approcha d'une table et, dans un plat, coupa une grosse tranche de rôti gorgée de jus. Rachel n'avait jamais vu – de si près, en tout cas – une viande aussi belle, sans gras et sans nerf. Le genre de morceaux de choix que la reine et la princesse se réservaient…

— Désolé d'avoir été méchant avec toi, Rachel. Va te rasseoir sur ta chaise et mange. Ensuite, nous nettoierons ton petit minois pour que personne ne s'aperçoive de rien…

La gamine hocha joyeusement la tête et courut vers le siège, trop excitée pour penser à marcher sur la pointe des pieds.

Vraiment, elle n'avait jamais rien goûté de si bon ! Elle essaya de faire durer le plaisir en mangeant lentement, fascinée par la frénésie des marmitons, mais elle n'y parvint pas. Du jus de cuisson ruissela sur ses avant-bras et sur ses coudes.

Quand elle eut fini, le petit cuisinier vint lui frotter les mains,

les bras et le visage avec une serviette. Puis il lui donna une part de tarte au citron – sans la mettre sur une assiette, comme l'autre avait fait avec la viande. Ayant préparé lui-même la pâtisserie, il voulut savoir ce que Rachel en pensait. Quand elle déclara n'avoir jamais rien mangé d'aussi bon, il parut aux anges.

Aussi loin qu'elle remontât, c'était le meilleur jour de sa vie ! Deux événements heureux en quelques heures : la poupée-malheur et ce délicieux repas. De quoi se sentir une reine !

Un peu plus tard, dans la grande salle à manger, quand Rachel prit place sur sa petite chaise, derrière la princesse, son estomac, pour la première fois, n'émit pas de gargouillis saugrenus pendant que les gens importants se gavaient. La table d'honneur étant surélevée de six ou sept pieds, il lui suffisait de se tenir bien droite pour avoir une vue d'ensemble sur l'assistance.

Les serviteurs s'agitaient sans cesse. Ils débarrassaient certaines assiettes – encore à demi pleines ! –, servaient du vin à flots et remplaçaient les plats tièdes par des préparations sorties de la cuisine.

Le regard de Rachel s'attarda sur les gentes dames et les seigneurs richement vêtus qui jouaient avec enthousiasme de la fourchette et du couteau. Pour une fois, elle connaissait le goût des mets dont ils se régalaient. Mais elle ne comprenait toujours pas pourquoi ils avaient besoin d'autant de couverts. Quand elle lui avait posé la question, Violette s'était écriée qu'une pauvre souillon n'avait pas besoin de savoir ce genre de choses.

Lors des banquets, personne ne faisait attention à elle, et la princesse lui accordait rarement plus d'un ou deux coups d'œil. Violette voulait qu'elle soit là pour exhiber son jouet, rien de plus. Et peut-être aussi parce que la reine, pendant les repas, avait des gens assis ou debout derrière elle. Car Rachel, comme le disait souvent la souveraine, était là pour entraîner Violette à l'exercice du pouvoir…

L'enfant se pencha en avant et souffla :

— La viande est-elle à votre goût, princesse ? J'ai dit aux cuisiniers de ne plus vous traiter aussi mal…

Du jus dégoulinant de son menton, Violette jeta un coup d'œil derrière son épaule.

— Elle est assez bonne pour leur éviter le fouet. Et tu as raison, il est temps qu'ils apprennent à me traiter dignement…

Comme toujours lors des repas, la reine Milena avait son petit chien avec elle. Tout excité, il frétillait des quatre pattes, égratignant l'énorme bras de la souveraine pendant qu'elle le gavait de petits morceaux de nourriture dont Rachel aurait volontiers fait son ordinaire. Jusqu'à aujourd'hui, en tout cas, pensa-t-elle en souriant.

Rachel détestait cet animal. Il aboyait sans cesse et adorait, quand Milena le posait sur le sol, se jeter sur elle pour lui planter ses petites

dents pointues dans les mollets. Bien entendu, l'enfant n'osait pas se plaindre. D'ailleurs, quand le cabot la mordait, la reine s'inquiétait toujours… qu'il puisse se faire mal ! Pour lui parler, elle prenait une voix haut perchée et douceâtre qui faisait grincer les dents de Rachel.

Pendant que Milena et ses ministres discutaient d'une affaire d'alliance, la fillette s'amusa à battre un peu des jambes et à jouer des castagnettes avec ses genoux. Pour passer le temps, elle pensa à sa poupée-malheur…

Le sorcier était assis derrière la reine, à sa droite, et il lui donnait son avis quand elle le demandait. Dans sa robe argentée, il avait l'air si majestueux ! Jusque-là, Rachel ne s'était pas beaucoup intéressée à lui : un courtisan parmi d'autres, toujours à la traîne de la reine, à l'instar de son fichu chien. Bien sûr, les gens avaient peur de lui – comme *elle* craignait le chien ! Mais à présent, son regard sur lui avait changé. Sans doute l'homme le plus gentil qu'elle ait jamais connu !

Il ne l'avait pas regardée une fois, sûrement pour ne pas attirer l'attention sur elle et éveiller le courroux de Violette. Une bonne initiative. Si elle avait su qu'il trouvait son nom joli, la princesse aurait piqué une crise de colère.

Chaque fois que la reine hochait la tête aux propos d'un courtisan, ses longs cheveux noirs ondulaient de droite à gauche sur le dossier sculpté de sa magnifique chaise.

Quand le repas fut terminé, des serviteurs arrivèrent, poussant un petit chariot sur lequel trônait la cruche que Rachel avait vue à la cuisine – la deuxième, évidemment. Avec une louche, ils remplirent des gobelets et en donnèrent à tous les convives, qui prirent aussitôt une mine très sérieuse.

La reine se leva, son gobelet dans une main et le chien sous son autre bras.

— Mesdames et messires, dit-elle, je vous invite à boire le verre de l'édification, afin que nous puissions voir la vérité. Ce nectar étant extrêmement rare, fort peu de gens ont eu l'occasion d'y goûter. Bien entendu, je fais exception à la règle, car il est essentiel, pour assurer le bien-être de mon peuple, que je sois constamment édifiée sur la sainte philosophie du Petit Père Rahl. À présent, buvons !

Certains convives parurent hésiter, mais ça ne dura pas longtemps, et tous vidèrent leurs gobelets. La reine but la dernière puis se rassit, l'air toute chose. Appelant un domestique, elle lui murmura quelques mots à l'oreille.

Lorsqu'elle vit que Milena fronçait les sourcils, Rachel frissonna. Dès que le front de la reine se plissait, les têtes ne tardaient pas à tomber.

Le grand cuisinier entra dans la salle à manger, tout sourire. Mais quand la reine lui fit signe d'approcher et de se pencher vers elle,

Rachel vit que de la sueur ruisselait sur son visage. Était-ce à cause de la chaleur infernale qui régnait dans la cuisine ?

Assise derrière la princesse, elle-même à la droite de Milena, l'enfant put entendre le dialogue.

— Ça n'a pas le même goût que d'habitude, dit Milena d'une voix dure.

Elle ne prenait pas toujours ce ton-là. Raison de plus pour s'inquiéter quand elle y recourait.

— Eh bien, Majesté, pour tout dire, ce n'est pas… hum… tout à fait la même boisson… (Il parla très rapidement, ses sourcils se levant et se baissant à toute vitesse.) Vous voyez, en vérité, eh bien, je savais que c'était un banquet très important et que vous vouliez que tout se passe à merveille. Que tous les gens soient… hum… très édifiés, pour voir votre munificence, et votre clairvoyance au sujet… hum… de tous ces trucs… (Il se pencha un peu plus et baissa la voix.) Alors, j'ai pris la liberté de préparer un vin de l'édification un peu plus fort. Enfin, beaucoup plus fort, en réalité. Pour que l'assistance ne risque pas de passer à côté de la… euh… pertinence de vos propos. Croyez-moi, Majesté, ce vin est si fort que tout le monde sera plus édifié que jamais !

Il se pencha davantage et murmura :

— Pour tout vous avouer, Splendeur des Splendeurs, il est si corsé que tous ceux qui ne seront pas édifiés et vous contrediront pourront être tenus pour des… hum… traîtres.

— Vraiment ? lança Milena. Je me disais bien que ce vin était plus capiteux que d'habitude.

— Quelle perspicacité, Votre Majesté ! Votre palais est digne de celui des meilleurs goûteurs. J'étais sûr que vous vous en apercevriez !

— Certes… Mais ce vin n'est-il pas un peu *trop* fort ? Je suis tellement édifiée que j'en ai la tête qui tourne.

— Votre Majesté, dit le cuisinier, le vin de l'édification n'est jamais trop fort quand votre pouvoir est en jeu. Que les traîtres se démasquent donc !

Milena approuva du chef et sourit.

— Voilà un cuisinier sage et loyal. À partir de ce soir, je te nomme unique responsable de la préparation du vin de l'édification.

— Merci mille fois, Lumière de Notre Temps !

L'homme fit une demi-douzaine de révérences et s'éclipsa. Rachel se réjouit qu'il s'en sorte à si bon compte.

— Mesdames et messires, j'ai une petite surprise pour vous. Ce soir, j'ai demandé au cuisinier de nous servir un vin de l'édification très puissant. Ainsi, tous ceux qui me sont loyaux ne manqueront pas de reconnaître la sagesse des enseignements du Petit Père Rahl.

Les courtisans sourirent pour manifester leur fervente approbation.

Certains annoncèrent qu'ils ressentaient les effets particulièrement édifiants de ce fabuleux nectar.

— Une autre petite surprise, mesdames et messires, pour vous divertir ! (La reine claqua des doigts.) Gardes, amenez ce fou !

Des soldats poussèrent un homme au centre de la salle, en face de la table d'honneur. Grand et musclé, le prisonnier était couvert de chaînes.

— Nous savons tous, continua la reine, qu'une alliance avec Darken Rahl nous serait bénéfique. Et les petites gens – les travailleurs ou les fermiers –, nous le savons aussi, en tireraient le plus grand profit. Car ils seraient enfin libérés du joug de ceux qui les exploitent honteusement pour s'enrichir et assouvir leurs bas instincts. À partir de maintenant, nous allons tous œuvrer pour le bien commun et oublier nos désirs individuels. (La reine braqua un index sur le prisonnier.) À présent, explique à ces dames et à ces seigneurs, si ignorants, pourquoi tu es beaucoup plus intelligent qu'eux, et pourquoi tu devrais être autorisé à travailler dans ton seul intérêt, au lieu de te dévouer aux autres.

L'homme avait l'air furieux. Rachel espéra le voir changer rapidement d'expression. Sinon, il risquait de gros ennuis.

— Le bien commun, dit-il en désignant l'assistance de son bras droit lesté de chaînes. C'est ça que vous appelez le « bien commun » ? Des hobereaux qui s'empiffrent tous les jours et s'asseyent devant leur cheminée quand il fait froid ? Mes enfants n'ont rien eu à manger ce soir parce que ma récolte a été réquisitionnée pour votre fameux « bien commun » ! Des pourceaux qui ne se donnent pas la peine de travailler et qui dévorent le fruit de mon labeur !

L'assistance éclata de rire.

— Tu voudrais que ces gens n'aient rien à se mettre sous la dent parce que tu as la chance d'avoir des champs fertiles ? demanda la reine. Quel égoïste !

— Leurs champs seraient tout aussi fertiles, s'ils daignaient les ensemencer !

— Donc, tu te soucies si peu des autres que tu les condamnerais sans remords à la famine ?

— Ma famille meurt de faim ! Tout ça pour vous nourrir et engraisser l'armée de Darken Rahl. Oui, pour vous nourrir, dames et seigneurs, qui savez seulement bavarder et décider comment répartir ma récolte entre des profiteurs qui n'ont rien fait pour qu'elle pousse !

Rachel espéra que l'homme se calmerait. S'il continuait comme ça, il ne garderait pas longtemps la tête sur les épaules, même si la reine et les courtisans, pour l'instant, semblaient le trouver amusant.

— Ma famille a froid, ajouta-t-il, de plus en plus furieux, parce

qu'on nous interdit de faire du feu. (Il désigna une des nombreuses cheminées.) Ici, de belles flambées réchauffent les bouffons qui osent me dire que nous sommes tous égaux et que plus personne n'aura de privilèges. En conséquence, je n'ai plus le droit de conserver ce qui m'appartient ! N'est-il pas étrange que ceux qui parlent d'égalité – grâce à une alliance avec Rahl ! – et ne travaillent jamais, sauf pour savoir comment me dépouiller, soient bien nourris, bien chauffés et habillés de soie ? Les miens n'ont rien dans l'estomac et des haillons sur le dos !

Tout le monde rit, sauf Rachel, qui avait eu assez souvent faim et froid pour comprendre.

— Mesdames et messires, dit la reine, épanouie, ne vous avais-je pas promis un divertissement… royal ? Le vin de l'édification nous permet de voir cet homme sous son vrai jour : un imbécile égoïste ! Car il se croit vraiment en droit de prospérer pendant que les autres dépérissent. Son intérêt passe avant celui de ses frères humains. Au nom de sa cupidité, il exécuterait bien ceux qui ont faim !

Toute l'assistance rit de bon cœur avec la reine.

Soudain, elle tapa du poing sur la table. Les assiettes vibrèrent et quelques verres se renversèrent, tachant de rouge la splendide nappe blanche.

Tout le monde se tut, sauf le roquet, qui aboya, sa petite gueule chafouine tendue vers le prisonnier.

— Ce genre de cupidité disparaîtra quand l'Armée du Peuple viendra nous débarrasser de toutes les sangsues qui nous vident de notre fluide vital !

Milena s'était empourprée, les joues aussi rouges que les taches de vin, sur la table.

Les courtisans applaudirent en poussant des vivats. La reine se rassit et s'autorisa un sourire.

Aussi écarlate qu'elle, l'homme ne capitula pas.

— N'est-il pas curieux, à présent que les ouvriers et les paysans travaillent pour le bien commun, qu'il n'y ait plus assez de nourriture pour tout le monde ?

La reine se leva d'un bond.

— Ce n'est pas normal du tout ! cria-t-elle. Mais c'est la faute des profiteurs comme toi ! (Elle prit plusieurs inspirations, les joues un peu moins rouges, et se tourna vers sa fille.) Violette, ma chérie, il est temps que tu apprennes à gouverner. Au nom du bien public, évidemment ! La pratique étant beaucoup plus enrichissante que la théorie, je te laisserai juger cette affaire. Quel sort réserverais-tu à ce traître ? Choisis, mon enfant, et tu seras obéie.

La princesse se leva et, tout sourire, balaya l'assistance du regard.

— Voilà ma décision… (Elle se pencha au-dessus de la table, les yeux rivés sur le prisonnier.) Qu'on le décapite !

Tout le monde applaudit et gloussa d'aise. Les gardes emmenèrent le condamné, qui leur jeta à la tête des adjectifs que Rachel ne connaissait pas. Mais elle était désolée pour lui, et pour sa famille.

Après quelques minutes de joyeux bavardages, les courtisans décidèrent d'aller assister à l'exécution du traître.

Quand la reine sortit, Violette se tourna vers Rachel et l'invita à venir regarder aussi.

L'enfant se campa devant sa maîtresse, les poings sur les hanches.

— Vous êtes très méchante ! Faire couper la tête de cet homme n'est pas bien !

La princesse mit également les poings sur ses hanches.

— C'est ce que tu penses ? Pour ta peine, tu passeras la nuit dehors !

— Princesse, il fait si froid dans la forêt…

— En grelottant, tu te demanderas comment tu as osé me parler sur ce ton ! Et pour que ça te serve de leçon, tu resteras dehors toute la journée de demain, et la nuit d'après. (La cruauté qui s'affichait sur son visage rappela à Rachel celle dont la reine faisait parfois montre.) Espérons que ça t'enseignera le respect !

Rachel voulut dire quelque chose pour sa défense. Mais elle se souvint de la poupée-malheur. Passer la nuit dehors était son plus cher désir !

La princesse désigna la porte.

— Va-t'en ! Et tu n'auras rien à manger ! ajouta-t-elle en tapant du pied.

Rachel baissa les yeux, comme si elle était désespérée.

— J'obéis, princesse Violette, dit-elle avec une révérence.

Tête basse, elle franchit la porte et descendit un couloir décoré de magnifiques tapisseries. Elle adorait contempler ces images. Mais elle s'abstint de relever les yeux, au cas où la princesse la regarderait encore. Pas question que sa tortionnaire s'aperçoive qu'elle était ravie de passer la nuit dehors ! Des gardes en armure, épée à la ceinture et hallebarde au poing, ouvrirent les grandes portes de fer sans dire un mot. Ils ne lui parlaient jamais quand elle sortait, et pas davantage lorsqu'elle revenait. Le jouet humain de Violette n'était rien pour eux, comme pour tous les autres.

Une fois dehors, elle se força à ne pas marcher trop vite, redoutant toujours qu'on l'observe. Sous ses pieds nus, les dalles lui parurent aussi froides que de la glace. Les mains glissées sous les aisselles pour garder ses doigts au chaud, elle passa d'une terrasse à l'autre, attentive à ne pas tomber, et atteignit enfin le chemin pavé. Des gardes

patrouillaient. Comme leurs collègues, à force de la voir, ils ne lui prêtèrent aucune attention. Plus elle approchait des jardins, plus la fillette s'autorisait à allonger le pas…

Arrivée dans l'allée principale, elle ralentit et attendit que les soldats de faction aient tourné le dos. La poupée-malheur était là où Giller l'avait dit. Après avoir mis le bâton magique dans sa poche, l'enfant la serra contre elle, puis la cacha derrière son dos en lui murmurant de se tenir tranquille.

Rachel avait hâte d'arriver au pin-compagnon pour raconter à sa nouvelle amie combien Violette avait été méchante. Faire couper la tête d'un homme, quelle horreur !

Elle regarda alentour. Personne ne l'avait vue récupérer la poupée. Sur le mur d'enceinte, des sentinelles arpentaient le chemin de garde et d'autres flanquaient le portail, immobiles comme des statues dans leurs armures. Dessous, ces soldats portaient une bizarre tunique rouge sans manches qui arborait le blason de la reine : une tête de loup noir.

Quand ils enlevèrent les lourdes barres de fer pour lui ouvrir les portes, aucun n'eut la curiosité de regarder ce qu'elle cachait dans son dos.

Dès qu'elle eut entendu un claquement sec – celui des barres qu'on remettait en place –, et vérifié que les sentinelles, sur les créneaux, ne regardaient pas dans sa direction, Rachel sourit de soulagement et s'autorisa enfin à courir. Il lui restait un long chemin à faire…

Au sommet d'une tour, deux yeux noirs la regardèrent détaler. Ils l'avaient vue passer devant les premiers gardes sans éveiller leur méfiance – invisible comme une vague dans la mer –, puis franchir sans difficulté le mur d'enceinte qui avait brisé les assauts de tant d'armées ennemies et interdit à des légions de traîtres de s'enfuir. Ils la suivirent alors qu'elle traversait le pont où des centaines d'assaillants étaient tombés, criblés de flèches, et la perdirent enfin de vue quand elle s'enfonça dans les champs, pieds nus, désarmée et innocente, en chemin vers la forêt et sa chère cachette…

Furieux, Zedd poussa violemment la plaque de métal glacé. La lourde porte de pierre se ferma lentement avec force grincements. Pour approcher du parapet, il avait dû enjamber des cadavres de gardes de D'Hara. Ses doigts se posèrent sur la pierre lisse si familière et il se pencha en avant, scrutant la cité endormie, en contrebas.

Du haut de cette muraille, à flanc de montagne, la ville semblait paisible. Mais pour venir, il s'était faufilé dans les rues obscures où les soldats grouillaient partout. Des troupes arrivées là au prix de beaucoup de vies perdues dans les deux camps.

Mais ce n'était pas le pire !

Darken Rahl était venu ici ! Zedd tapa du poing sur la pierre. Seul Rahl avait pu commettre ce vol !

La Toile de champs de force aurait dû résister. Mais ça n'avait pas été le cas. Bon sang, il s'était absenté trop longtemps ! Un vrai crétin !

— Rien n'est jamais facile…, marmonna-t-il.

Chapitre 30

Kahlan, dit Richard, quand nous étions chez le Peuple d'Adobe, un homme a dit que Rahl chevauchait un démon rouge. Tu sais de quoi il parlait ?

Les jeunes gens avaient voyagé pendant trois jours en compagnie de Savidlin et de ses chasseurs. Au moment de quitter leur ami, ils lui avaient promis de faire leur possible pour retrouver Siddin. Puis ils avaient passé près d'une semaine à cheminer vers les hautes terres pour s'enfoncer dans les Rang'Shada, une chaîne de montagnes qui, selon Kahlan, couvrait les Contrées du Milieu du nord jusqu'à l'est et abritait entre ses pics la lointaine Allonge d'Agaden. Entouré de cimes déchiquetées, un peu comme une couronne d'épines, cet endroit maudit était mieux défendu que certaines forteresses.

— Tu l'ignores ? répliqua Kahlan, arrachée à ses pensées par la question du Sourcier.

— Eh bien, oui…

Décidant qu'il était temps de faire une pause, Kahlan s'assit sur un mamelon rocheux. Avec un grognement de lassitude, Richard se débarrassa de son sac, se laissa tomber sur le sol, le dos contre un rocher, et y appuya ses bras pour les détendre. À présent que la boue blanche et noire ne maculait plus son visage, Kahlan lui semblait différente… Pendant les trois premiers jours de marche, il s'était habitué à la voir ainsi.

— De quoi parlait cet homme ? demanda-t-il de nouveau.

— D'un dragon.

— Quoi ! Il y en a dans les Contrées du Milieu ? Je croyais que ces monstres n'existaient pas !

— Eh bien, tu te trompais… Mais j'aurais cru que tu savais… Au fond, c'est logique, puisque la magie est inconnue en Terre d'Ouest. Les dragons ont des pouvoirs. Je crois qu'ils volent grâce à la sorcellerie…

— Moi, j'étais persuadé qu'il s'agissait d'animaux de légende… Des fables…

Richard cala un caillou entre son pouce et son index et l'envoya percuter un rocher.

— Des fables fondées sur de vieux souvenirs, sans doute, dit Kahlan. Car pour exister, ils existent ! (Elle souleva ses cheveux pour se rafraîchir la nuque et ferma les yeux.) Il y a différentes espèces. Les gris, les verts, les rouges, et quelques autres, plus rares. Les rouges

sont les plus gros et les plus intelligents. Dans les Contrées du Milieu, certaines personnes prennent les gris comme animaux de compagnie, ou les dressent pour la chasse. Mais tout le monde se tient loin des verts, car ils sont stupides, agressifs et souvent très dangereux. (Kahlan leva les paupières et inclina la tête pour regarder Richard sous ses sourcils froncés.) Les rouges entrent dans une tout autre catégorie. Ils peuvent carboniser un homme ou le dévorer, si ça leur chante. Et ils sont très malins.

— Ils mangent les gens ! s'exclama Richard.

Déconcerté, il se passa les doigts dans les cheveux. Puis il s'appuya sur les yeux avec le dos de ses mains.

— Seulement s'ils sont affamés, ou très en colère. Pour eux, nous ne faisons pas un repas très consistant. (Quand Richard baissa les bras et rouvrit les yeux, le regard de Kahlan était braqué sur lui.) Mais je ne comprends pas pourquoi Rahl en chevauchait un…

Le Sourcier se souvint de la créature rouge qui l'avait survolé dans la forêt de Ven, juste avant qu'il aperçoive Kahlan.

— Ce doit être comme ça qu'il se déplace si vite, dit-il en expédiant un autre caillou contre le rocher.

— Ce n'est pas ça qui m'étonne… Mais pourquoi un dragon rouge se serait-il soumis à lui ? Ces monstres sont jaloux de leur indépendance et ils ne se mêlent pas des affaires des hommes. On peut même dire qu'ils s'en fichent totalement. Et ils préféreraient mourir plutôt que faire acte d'allégeance. Après un sacré combat ! Leur sorcellerie peut donner du fil à retordre à celle de D'Hara, au moins dans un premier temps. Et même si Rahl a menacé d'utiliser son pouvoir contre eux, ils n'auraient pas cédé, préférant la mort à la servitude.

» Les dragons rouges sont du genre à se battre jusqu'à ce que leur ennemi ait péri, ou jusqu'à ce qu'il les ait abattus. (Kahlan se pencha vers Richard et baissa la voix.) Un dragon rouge servant de monture à Rahl ? Quelle idée étrange… J'ai du mal à imaginer que quiconque puisse imposer sa volonté à une de ces créatures.

Kahlan fixa un moment son compagnon, puis elle se redressa et s'amusa à cueillir du lichen sur un rocher.

— Ces dragons sont une menace pour nous ? demanda Richard.

Une question plutôt stupide, s'avisa-t-il aussitôt, après ce que Kahlan venait de lui raconter.

— Pas vraiment… J'en ai rarement vu de près. Un jour, alors que je marchais sur une route, un rouge a piqué vers un champ, près de moi, pour attraper deux vaches. Il est parti avec, une dans chaque serre. Si nous en rencontrons un, et qu'il soit mal luné, ça pourrait être dangereux. Mais ça n'est pas très probable…

— Nous avons déjà eu affaire à un dragon rouge, lui rappela

Richard, et ça s'est très mal terminé…

Kahlan ne répondit pas. Mais il semblait évident, à son expression, que ce souvenir l'attristait autant que lui.

— Eh bien, c'est donc là que vous êtes ! cria soudain une voix.

Richard bondit sur ses pieds, la main sur la garde de son épée. Kahlan l'avait imité, prête à tout.

— Asseyez-vous, asseyez-vous ! lança le vieil homme qui descendait le chemin à leur rencontre. Je ne voulais pas vous ficher la frousse. (Il éclata de rire, faisant trembloter sa barbe blanche.) C'est juste le vieux Jehan, qui vous cherche depuis si longtemps ! Asseyez-vous donc !

Dans sa robe marron foncé, son gros ventre rond tressautait au rythme de son hilarité. Sous ses cheveux blancs – avec une impeccable raie au milieu –, de longs sourcils frisés et des paupières tombantes protégeaient ses yeux noisette. Un grand sourire sur son visage poupin, il attendit que les deux jeunes gens lui obéissent.

Kahlan se rassit lentement. Sans éloigner la main de son épée, Richard s'accroupit un peu, le dos calé contre son rocher.

— Ainsi, vous nous cherchiez ? fit-il, méfiant.

— Mon vieil ami le sorcier m'a chargé de vous trouver !

Richard se releva d'un bond.

— Zedd ? C'est de lui que vous parlez ?

Le vieux Jehan rit de plus belle.

— Combien de vieux sorciers connais-tu, mon garçon ? Évidemment qu'il s'agit de Zedd ! (Il se prit la barbe et tira dessus en les fixant d'un œil matois.) Il avait une mission urgente à accomplir, mais à présent, il veut que vous le rejoigniez. Quand il m'a demandé d'aller à votre recherche, j'ai accepté, vu que je n'avais rien d'autre à faire. Il m'a dit où je vous trouverais, et il ne s'était pas trompé, comme d'habitude.

Richard sourit de cette dernière remarque.

— Comment va-t-il ? Où est-il et que nous veut-il ?

Toujours hilare, le vieux Jehan tira un peu plus fort sur sa barbe.

— Il m'avait prévenu que tu me bombarderais de questions… Ce vieux filou se porte à merveille. Cela dit, j'ignore ce qu'il vous veut. Quand Zedd est dans tous ses états, on lui obéit sans le soumettre à un interrogatoire !

— Mais où est-il ? C'est loin d'ici ? insista Richard, ravi à l'idée de revoir son ami.

Le vieux Jehan se gratta le menton et se pencha un peu en avant.

— Ça dépend du temps que tu passeras à bavarder sans bouger tes fesses, mon garçon !

Richard ramassa son sac, toute fatigue envolée. Alors qu'ils suivaient le vieil homme sur une piste caillouteuse, Kahlan lui fit son fameux « sourire spécial ». Le Sourcier la laissa passer devant lui et scruta les bois environnants. Selon son amie, ils n'étaient plus très loin du repaire de la voyante.

Richard avait hâte de revoir Zedd. Depuis leur séparation, il était mort d'inquiétude pour son vieux mentor. Il ne doutait pas qu'Adie ait fait son possible pour le sauver, mais elle ne leur avait pas garanti que ça réussirait. Et si le sorcier était rétabli, ça signifiait sans doute que Chase aussi allait bien. Revoir Zedd le ravissait. Il avait tellement de choses à lui raconter, et tant de questions à lui poser…

— Alors, il est en pleine forme ? lança-t-il au vieux Jehan. J'espère qu'il n'a pas perdu de poids… Déjà qu'il n'avait pas grand-chose sur les os !

— Non, répondit Jehan sans se retourner, il est exactement comme avant.

— Il n'a pas dévalisé votre garde-manger ?

— Ne te bile pas, mon garçon ! Un vieux sorcier rachitique, ça se remplit l'estomac avec trois fois rien.

Richard sourit sous cape. Zedd ne devait pas être totalement rétabli. Sinon, le vieux Jehan n'aurait pas parlé comme ça !

Après environ deux heures de marche forcée derrière le vieil homme, en meilleure forme qu'il n'y paraissait, la forêt devint plus dense et plus sombre, les arbres, plus gros, se serrant les uns contre les autres. La piste accidentée, surtout à ce rythme, n'était pas facile à négocier. Partout autour d'eux, d'étranges cris d'oiseau montaient des arbres…

Ils arrivèrent devant une fourche où Jehan prit le chemin de droite sans hésiter ni marquer une pause. Kahlan le suivit dans la foulée. Richard s'arrêta, gêné par un détail qu'il ne parvenait pas à aller pêcher au fond de son cerveau. Chaque fois qu'il essayait, il se retrouvait en train de penser à Zedd. Ne l'entendant plus marcher derrière lui, Kahlan se retourna et rebroussa chemin.

— Quelle route conduit au repaire de la voyante ? demanda Richard.

— Celle de gauche, répondit la jeune femme, visiblement soulagée que leur guide ait emprunté l'autre. Tu vois les pics qu'on aperçoit au-dessus de la cime des arbres ? Ce sont ceux qui entourent l'Allonge d'Agaden…

Les sommets enneigés brillaient dans le lointain. Richard n'avait jamais vu de montagnes à l'air aussi peu hospitalier. La comparaison avec une couronne d'épines lui sembla judicieuse.

Il sonda le chemin de gauche, qui s'enfonçait très vite dans la forêt.

— Vous venez ? lança le vieux Jehan, qui s'était retourné, les

poings sur les hanches.

Richard regarda de nouveau l'autre piste. Même si Zedd avait besoin d'eux, ils devaient trouver la boîte manquante avant Rahl. C'était ça, leur priorité.

— D'après vous, Zedd pourrait-il nous attendre un peu ?

Le vieil homme haussa les épaules et tira sur sa barbe.

— Je n'en sais rien… Mais s'il n'y avait pas eu urgence, il ne m'aurait pas envoyé. À toi de décider, mon garçon. Pour revoir Zedd, il faut me suivre !

Richard aurait voulu ne pas devoir prendre cette décision. Il aurait voulu savoir ce que désirait Zedd, et si c'était si urgent que ça. *Arrête de vouloir des choses et réfléchis !* se tança-t-il.

— C'est encore loin ? demanda-t-il.

Tirant toujours sur sa barbe, le vieux Jehan regarda le ciel qui s'obscurcissait déjà.

— En marchant tard dans la nuit, et en ne dormant pas beaucoup, nous y serons demain vers midi…

Le vieil homme regarda Richard, attendant qu'il se décide.

Kahlan ne dit rien, mais le Sourcier devina ce qu'elle pensait. Approcher de Shota ne l'enchantait pas. Et s'ils allaient d'abord voir Zedd, comme il n'était pas très loin, revenir sur leurs pas ne serait pas une grande perte de temps. Si le sorcier avait découvert la localisation de la boîte, voire la boîte elle-même, ça leur éviterait de s'aventurer dans l'Allonge d'Agaden. Donc, suivre Jehan était le plus intelligent…

— Tu as raison ! lança le Sourcier à son amie.

— Mais… je n'ai rien dit…

— Je t'ai entendue penser ! Et j'approuve ton raisonnement. Continuons avec Jehan !

— Je ne savais pas que je pensais tout haut…, marmonna Kahlan.

— Jehan, lança Richard, si on ne s'arrête pas du tout, y serons-nous avant l'aube ?

— Je suis un vieil homme fatigué… Mais je vois que tu es pressé, et Zedd a rudement besoin de vous. (Il braqua un index accusateur sur le Sourcier.) Il m'avait prévenu, à ton sujet, et j'aurais dû l'écouter !

Richard eut un petit rire puis fit signe à Kahlan de passer devant lui. Elle accéléra pour rattraper leur guide, qui avait déjà pris de l'avance. Distrait, le jeune homme la regarda marcher, écarter une toile d'araignée de son visage et recracher des fils. Quelque chose clochait dans tout ça, et il ne parvenait pas à trouver quoi. Il essaya de réfléchir, mais repensa à Zedd, qu'il était si pressé de revoir, et à qui il avait tant à raconter. Persuadé que des yeux l'épiaient, il décida de faire comme si de rien n'était…

— C'est surtout mon frère qui me manque, confia Rachel à la

poupée. On m'a dit qu'il est mort…

Toute la journée, Rachel avait confié au jouet les malheurs qui lui étaient revenus à l'esprit. Quand des larmes lui montaient aux yeux, la poupée répétait qu'elle l'aimait, et ça la réconfortait. Parfois, ça la faisait même rire.

La fillette remit un peu de petit bois dans le feu. Avoir de la lumière et ne pas trembler de froid était si agréable ! Mais comme Giller le lui avait conseillé, elle veillait à ce que les flammes ne soient pas trop hautes. Leur lueur lui évitait d'avoir peur dans cette forêt, surtout la nuit. L'obscurité reviendrait bientôt, avec les bruits étranges qui l'effrayaient et lui donnaient envie de pleurer. Mais être là valait quand même mieux qu'un séjour dans le coffre à linge.

— Ça s'est passé quand je vivais à l'endroit dont je t'ai parlé, avec d'autres enfants, avant que la reine vienne me prendre. J'étais beaucoup plus heureuse là-bas. Tout le monde était gentil avec moi. (Elle baissa les yeux sur la poupée pour s'assurer qu'elle écoutait.) Un homme appelé Brophy passait nous voir de temps en temps. Les gens disaient du mal de lui, mais il était très doux avec les enfants. Comme Giller, tu vois ? Il m'avait aussi offert une poupée… La reine m'a interdit de l'emporter. Je m'en fichais, parce que j'étais si triste que mon frère soit mort. Certaines personnes ont dit qu'il avait été assassiné. Pourquoi les gens tuent-ils les enfants ?

La poupée se contenta de sourire.

Rachel l'imita.

Puis elle pensa au nouveau petit garçon que la reine avait fait enfermer. Il parlait une drôle de langue – et il avait l'air bizarre –, mais il lui avait rappelé son frère. Surtout parce qu'il semblait effrayé. Comme son frère, qui avait toujours peur. C'était facile à voir, puisqu'il se tortillait comme un ver dès qu'il avait la frousse ! Rachel était désolée pour le nouveau petit garçon. Elle aurait aimé être une personne importante et pouvoir l'aider.

Elle mit les mains au-dessus du feu pour les réchauffer, puis en fourra une dans sa poche. Elle mourait de faim ! À part quelques baies, elle n'avait rien trouvé à se mettre sous la dent. Elle en sortit une grosse et la proposa à la poupée, qui ne semblait pas avoir d'appétit. Alors, elle la mangea, puis prit les autres et les dévora toutes. Pas rassasiée du tout, elle renonça à aller en cueillir de nouvelles. Il fallait aller loin de son refuge, et la nuit tombait. Pas question d'être dans la forêt quand il ferait noir. Sous le pin-compagnon, avec du feu et de la lumière, elle se sentait si bien…

— La reine deviendra peut-être plus gentille quand elle aura eu son alliance – même si j'ignore ce que c'est. Elle ne parle que de ça ! Si elle est plus heureuse après, elle n'aura peut-être plus envie de couper la tête des gens. La princesse me force à venir, mais je n'aime pas ça,

alors je ferme les yeux. À présent, Violette aussi fait décapiter des hommes. Chaque jour, elle devient un peu plus méchante. Et si elle s'en prenait à ma tête, un jour ? Tu sais, j'aimerais m'enfuir et ne jamais revenir. Bien sûr, je t'emmènerai avec moi…

— Je t'aime, Rachel, dit la poupée en souriant.

La fillette serra le jouet contre elle et l'embrassa sur le sommet du crâne.

— Mais si nous partons, Violette enverra des gardes à ma recherche, puis elle te jettera dans le feu. Je ne veux pas que ça arrive, parce que je t'aime.

— Je t'aime, Rachel…

L'enfant serra de nouveau son jouet puis s'étendit dans la paille, la poupée tout près d'elle. Au matin, elle devrait retourner au château, et la princesse recommencerait à la maltraiter. En partant, elle laisserait la poupée derrière elle, sinon, c'était sûr, elle finirait dans les flammes…

— Tu es la meilleure amie que j'aie jamais eue… Avec Giller.

Mais qu'arriverait-il à la poupée quand elle serait seule dans le pin-compagnon ? Elle se sentirait solitaire et délaissée. Et si la princesse ne l'envoyait plus jamais dormir dehors ? Si elle découvrait que ça lui faisait en réalité plaisir, et qu'elle l'enferme au château, en guise de punition ?

— Sais-tu ce que je dois faire ? demanda-t-elle au jouet en regardant la lumière des flammes danser sur les branches de l'arbre.

— Aide Giller, répondit la poupée.

Rachel s'appuya sur un coude et dévisagea sa petite compagne.

— Je dois aider Giller ?

— Aide Giller…, répéta la poupée en hochant la tête.

Les reflets du soleil couchant sur le tapis de feuilles faisaient briller comme une balise le chemin qui serpentait dans la forêt. De temps en temps, Richard entendait résonner les talons des bottes de Kahlan sur les pierres dissimulées sous les végétaux. Une odeur de moisissure planait dans l'air. Entre les rochers, les petites piles de feuilles mortes amenées là par le vent se décomposaient déjà. Il en allait de même dans chaque creux du terrain où stagnait de l'humidité.

Bien que l'air se fût rafraîchi, Kahlan et Richard n'avaient pas mis leurs manteaux, le corps surchauffé par le rythme d'enfer que leur imposait le vieux Jehan. Le Sourcier essayait de penser à Zedd, mais il était sans cesse distrait par la nécessité d'accélérer le pas pour éviter d'être distancé. Peu à peu, l'épuisement effaça le sorcier de son esprit. Mais une idée ne le quittait pas : quelque chose ne tournait pas rond !

Cette intuition devint soudain un raisonnement structuré. Comment un vieillard pouvait-il le pousser à ses limites et rester rose

et frais comme un gardon ? Richard se tâta le front, se demandant s'il avait de la fièvre. Effectivement, il était chaud. Donc, ça venait peut-être de lui, pas de leur compagnon. S'il était malade… D'accord, ils n'avaient pas ménagé leurs efforts, ces derniers jours. Mais il avait connu pire. Tout compte fait, il se sentait bien. À part la fatigue…

Il regarda Kahlan, qui le précédait toujours. Elle aussi peinait à tenir le rythme. Après avoir chassé une autre toile d'araignée de son visage, elle dut presque courir pour rattraper Jehan.

Comme lui, elle avait le souffle court. Sans qu'il sache trop pourquoi, l'intuition de Richard devint un mauvais pressentiment. Sur sa gauche, dans les bois, il aperçut une silhouette qui semblait les suivre. Sans doute un petit animal. Sauf que ça ressemblait à une créature aux membres si longs qu'ils traînaient sur le sol. Une seconde plus tard, il ne vit plus rien. La bouche sèche, il pensa que son imagination lui jouait des tours.

Il se concentra sur le vieux Jehan. Le chemin, assez large par moments, s'étrécissait parfois, à demi obstrué par des branches. Quand Kahlan et lui abordaient ces passages, ils devaient les écarter en tendant les bras ou faire un détour. Pas le vieil homme. Il restait au centre du chemin, les mains sur les pans de son manteau pour le tenir bien fermé, et ne semblait pas gêné par les obstacles.

Le regard de Richard fut attiré par une toile d'araignée qu'illuminaient les derniers rayons du soleil. Quand Kahlan l'atteignit et la traversa, des fils s'enroulèrent autour de ses jambes à l'endroit de la cassure.

La sueur qui ruisselait sur le visage de Richard lui sembla soudain glacée.

Comment Jehan avait-il fait pour ne pas déchirer la toile ?

Devant eux, le Sourcier aperçut une branche dont la pointe saillait sur le chemin. Le vieil homme fit un écart insuffisant pour éviter l'obstacle… que son bras traversa comme s'il avait été composé de fumée.

Richard étudia les empreintes laissées par Kahlan sur une bande de terre meuble. Il ne vit pas trace de celles de Jehan !

Il tendit la main gauche, saisit son amie par la chemise et la tira vers lui. Alors qu'elle lâchait un petit cri de surprise, il la poussa derrière lui et dégaina son épée.

Entendant la note métallique de l'arme, Jehan s'arrêta et se retourna à demi.

— Que se passe-t-il, mon garçon ? lança-t-il d'une voix qui évoquait les sifflements d'un serpent. Tu as vu quelque chose ?

— Exactement… (Le Sourcier prit l'épée à deux mains et se campa solidement sur ses jambes. L'arme au poing, il sentit la colère balayer sa peur comme une bourrasque chasse des feuilles mortes.) Comment

se fait-il que vous ne déchiriez pas les toiles d'araignée quand vous les traversez ? Et pourquoi ne laissez-vous pas d'empreintes sur le sol ?

Le vieux Jehan sourit.

— Tu t'étonnes que le vieil ami d'un sorcier ait des pouvoirs un peu… spéciaux ?

— Pas mal essayé…, fit Richard, le regard volant de droite à gauche, à l'affût d'un danger. Puisqu'on en parle, dites-moi un peu le nom de votre vieil ami ?

— Il s'appelle Zedd ! Comment le saurais-je si je ne le connaissais pas depuis des lustres ?

Le vieux Jehan tira les plis de son manteau sur son gros ventre et sa tête s'enfonça dans ses épaules.

— C'est moi, comme un idiot, qui vous ai dit qu'il se nommait Zedd. À présent, donnez-moi le nom complet de votre cher ami !

Le regard de Jehan changea. Vif, attentif, aux aguets… Les yeux d'un prédateur.

Avec un rugissement qui fit sursauter Richard, le vieil homme se retourna complètement, son manteau soudain ouvert. Dans le même mouvement, il avait poussé comme un champignon pour atteindre le double de sa taille d'origine.

À la place du vieillard se dressait un cauchemar ambulant composé de fourrure, de griffes et de crocs. Une bête rugissante et féroce ! Avec une gueule énorme…

Quand le monstre bondit, Richard recula de trois pas, l'épée serrée si fort qu'il en avait mal aux phalanges. Les cris sauvages et vicieux de cette horreur sur pattes emplissaient les bois et sa gueule s'ouvrait de plus en plus grand avec chaque hurlement.

La créature se pencha vers Richard, ses yeux rouges brillant d'avidité, et elle fit claquer ses énormes crocs. Le jeune homme recula encore, épée brandie. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule… et ne vit pas Kahlan.

La bête chargea si vite qu'il n'eut pas le temps de lever son épée. Trébuchant sur une racine, il tomba à la renverse et se reçut sur le dos, le souffle aussitôt coupé. Par réflexe, il tendit son épée, espérant que le monstre s'empalerait dessus.

Des crocs acérés dégoulinant de bave évitèrent la lame et tentèrent de se refermer sur son visage. Il tendit davantage son arme, mais le corps de la bête restait hors de portée.

Des yeux rouges furieux se rivèrent sur la lame. Puis la bête recula vers les bois, sur sa droite, les oreilles rabattues comme si elle fuyait un danger.

Elle ramassa une pierre grosse comme deux fois la tête de Richard, leva son atroce museau, prit une grande inspiration, et, avec un

rugissement, serra sa « proie » entre ses griffes. Les muscles noueux de ses bras se tendirent jusqu'à ce que la pierre explose avec un craquement sinistre qui se répercuta dans la forêt. De la poussière et des fragments de roc volèrent dans les airs.

La créature regarda autour d'elle, se détourna et s'enfonça dans les bois.

Toujours sur le dos, Richard se raidit, certain qu'elle allait revenir. Puis il appela Kahlan… et n'obtint pas de réponse.

Avant qu'il ait pu se relever tout à fait, une créature grisâtre aux bras interminables se jeta sur lui et le refit tomber sur le dos. Des mains noueuses saisirent les siennes, tentant de lui arracher l'épée. Avec des cris de rage à percer les tympans, le monstre lui flanqua dans la mâchoire un coup de coude qui manqua l'assommer. À chaque cri, les lèvres exsangues de la créature révélaient ses crocs pointus, et ses yeux jaunes globuleux ne quittaient pas le visage de sa proie – qu'elle entendait visiblement prendre pour cible.

Richard s'accrocha de toutes ses forces à l'épée et essaya d'échapper à l'étreinte des longs doigts de son assaillant.

— Mon épée ! rugit le monstre. Donne-moi mon épée !

Les deux adversaires roulèrent sur le sol, envoyant valser dans les airs des feuilles mortes et des brindilles. Puis une des énormes mains se tendit, saisit Richard par les cheveux et lui tira la tête en arrière pour la cogner sur une pierre. Sentant une trop grande résistance, la main vola de nouveau vers la garde de l'épée, en arracha la main droite du Sourcier, et se referma sur la gauche, qui tenait encore l'arme. Des cris atroces retentirent – peut-être des hurlements de triomphe – quand des doigts d'acier entreprirent d'ouvrir la main gauche du Sourcier, des griffes s'enfonçant dans sa chair.

Richard comprit qu'il ne gagnerait pas. La créature, malgré sa minceur et sa petite taille, était plus forte que lui. S'il ne trouvait pas une solution, elle ne tarderait plus à lui arracher l'épée.

— Donne-la-moi, siffla le monstre avant de tourner sa tête grise vers le Sourcier pour tenter de le mordre au visage.

Entre ses crocs, des immondices spongieuses se décomposaient dans une puanteur infernale. Une haleine de charnier ! Sur le crâne lisse jaunâtre du monstre, Richard aperçut d'immondes taches noires.

Alors qu'ils roulaient de nouveau sur le sol, le jeune homme porta une main à sa ceinture, dégaina son couteau, releva le bras et plaqua la lame sur le cou de son adversaire.

— Pitié ! Pas tuer ! Pas tuer !

— Lâche l'épée ! Tout de suite !

À contrecœur, la créature obéit. L'immonde bête toujours sur la poitrine, Richard la sentit devenir toute molle.

— Pitié, pas tuer ! gémit-elle.

Richard se dégagea du monstre, le plaqua dos au sol et appuya la pointe de l'épée sur son sternum.

Les yeux jaunes du vaincu s'écarquillèrent.

La colère de l'Épée de Vérité, qui avait jusque-là semblé diffuse, presque perdue, réinvestit l'âme du Sourcier.

— Si tu bronches d'une manière qui ne me plaît pas, dit-il, je t'enfonce cette lame dans le cœur. Compris ? (Le monstre hocha vigoureusement la tête.) Où est partie ton amie ?

— Mon amie ?

— La bête énorme qui a failli m'avoir avant que tu m'attaques !

— Le calthrop ? Pas ami à moi… Toi, chanceux. Le calthrop tue la nuit. Il attendait – plus de soleil. Pour te tuer. La nuit, il a des pouvoirs. Toi vraiment chanceux.

— Je ne te crois pas ! Tu es son complice.

— Non. Je suivais, c'est tout. Jusqu'à ce qu'il te tue.

— Pourquoi ?

Les yeux globuleux du monstre se posèrent sur l'épée.

— Mon épée. Tu me la donnes ? Pitié !

— Pas question !

Richard chercha Kahlan du regard. Son sac gisait sur le chemin, pas très loin derrière lui, mais elle n'était nulle part en vue. Fou d'inquiétude, il continua de sonder les alentours. Le calthrop, il le savait, n'avait pas pu capturer Kahlan, car il s'était enfui seul dans les bois. Sans cesser d'appuyer la pointe de sa lame sur la poitrine du monstre, il cria plusieurs fois le nom de son amie. En vain.

— Ma maîtresse a eu la jolie dame.

— Que racontes-tu ?

— Ma maîtresse. Elle a capturé la jolie dame. (Richard appuya plus fort sur l'épée, histoire de convaincre la créature de se montrer volubile.) On vous suivait. Pour voir le calthrop s'amuser avec vous. Regarder la suite…

Les gros yeux jaunes se posèrent de nouveau sur la lame.

— Et voler l'épée !

— Pas voler ! À moi ! Donne-la-moi !

Les mains de la créature se levèrent. Richard appuya un peu plus fort sur la lame, et tout rentra dans l'ordre.

— Qui est ta maîtresse ?

— Maîtresse ! cria le monstre, comme s'il appelait au secours. C'est Shota.

— La voyante ?

— Oui.

— Pourquoi a-t-elle capturé la jolie dame ? demanda Richard en serrant plus fort l'épée.

— Le sais pas ! Pour jouer avec, peut-être. Ou la tuer. Ou pour t'avoir toi ?

— Retourne-toi ! dit Richard. (La créature gémit.) Retourne-toi, ou je t'embroche comme un poulet !

Le monstre obéit en tremblant. Richard lui posa un pied au creux des reins, sous sa colonne vertébrale saillante. Il ouvrit son sac, en sortit une corde, fit un nœud coulant et le passa autour du cou de son prisonnier.

— Tu as un nom ?

— Compagnon. Je suis le compagnon de ma maîtresse. Samuel.

Richard tira sur la corde pour forcer le « compagnon » à se relever. Des feuilles mortes s'étaient collées à la peau grisâtre de sa poitrine.

— Samuel, nous allons chercher ta maîtresse. Tu ouvriras la marche. Au moindre faux mouvement, je t'arrache la tête en tirant sur la corde. Tu as compris ?

Samuel approuva frénétiquement du chef. Après un coup d'œil à la corde, il recommença, plus lentement.

— L'Allonge d'Agaden. Le compagnon t'y amener. Mais pas tuer, hein ?

— Si tu me conduis à ta maîtresse, et que la jolie dame n'a rien, je t'épargnerai.

Richard tira sur la corde pour montrer à Samuel qui était le chef, puis il remit son épée au fourreau.

— Tiens, tu porteras le sac de la jolie dame !

Samuel lui arracha le paquetage et commença à fouiller dedans.

— C'est à moi, donne !

Le Sourcier tira de nouveau sur la corde.

— Ça ne t'appartient pas ! Enlève tes sales pattes de là !

Deux yeux jaunes globuleux se braquèrent sur lui.

— Quand maîtresse t'aura tué, Samuel te mangera !

— Si je ne te bouffe pas avant ! lança Richard. J'ai une faim de loup ! Un petit ragoût de Samuel, en chemin, me calera peut-être l'estomac !

Dans le regard de la créature, la haine fut aussitôt remplacée par de la terreur.

— Pitié ! Pas tuer ! Samuel va te conduire chez sa maîtresse. Tu retrouveras la jolie dame. Juré ! (Le compagnon mit le sac sur son épaule, fit quelques pas et s'arrêta quand la corde n'eut plus de mou.) Suis Samuel, vite ! Et pas de ragoût, pitié !

Alors qu'ils redescendaient le chemin, l'étrange créature continua à implorer Richard de lui laisser la vie sauve. Cessant d'écouter, le jeune homme se demanda quel genre d'être était Samuel. Il éprouvait, en le regardant, une sensation dérangeante de… familiarité. Il n'était pas très grand, mais extrêmement fort. La mâchoire de Richard lui faisait

encore mal à l'endroit où il l'avait frappé et son cuir chevelu restait douloureux…

Les longs bras de Samuel frôlaient le sol alors qu'il avançait d'une démarche bizarrement chaloupée, répétant toujours qu'il ne voulait pas finir dans un chaudron. À part un pantalon noir à jambes courtes tenu par des bretelles, il ne portait pas de vêtements. Ses pieds énormes faisaient le pendant avec ses mains et ses bras. Son ventre rond semblait bien rempli, même si Richard préférait ne pas savoir de quoi. Il n'avait pas un poil sur le corps ; à la couleur de sa peau, on aurait cru qu'il n'avait pas vu le soleil depuis des années. De temps en temps, il s'emparait d'un bâton, ou d'une pierre, et s'écriait : « À moi ! Donne-moi ! » sans s'adresser à personne. Très vite, perdant tout intérêt pour sa nouvelle trouvaille, il la jetait négligemment.

Sans cesser de surveiller les bois, Richard gardait un œil sur le compagnon et l'incitait fréquemment à accélérer le pas. Inquiet pour Kahlan, il était furieux de sa propre stupidité. Le vieux Jehan – ou plutôt le calthrop – l'avait roulé dans la farine. Comment pouvait-on être aussi crédule ? Il était tombé dans le panneau parce qu'il brûlait de croire à une fable, trop content à l'idée de revoir Zedd. Exactement ce qu'il conseillait aux autres de ne pas faire ! Et voilà qu'il avait fourni à un monstre des informations qu'il lui avait suffi de répéter pour prouver sa bonne foi ! Quel crétin, décidément ! De quoi avoir honte…

« Parfois, les gens croient des choses simplement parce qu'ils ont envie qu'elles se produisent », avait-il dit à Kahlan au sujet des Hommes d'Adobe. Il avait cédé à cette faiblesse, et maintenant, son amie était prisonnière de la voyante qui l'effrayait tellement. Dès qu'il baissait sa garde, la jeune femme payait les pots cassés. Mais si la voyante lui avait fait du mal, elle goûterait à la colère d'un Sourcier !

Une nouvelle fois, il se trouva idiot, car il laissait son imagination s'emballer. Si Shota avait voulu tuer Kahlan, elle l'aurait exécutée sur place, sans prendre la peine de l'emmener dans l'Allonge d'Agaden. Mais pourquoi l'avoir capturée ? Pour s'amuser avec elle, comme l'avait dit Samuel ? Il valait mieux ne pas trop remuer cette idée dans sa tête. C'était lui que la voyante voulait, pas Kahlan. Et si le calthrop avait déguerpi, c'était sûrement parce qu'elle lui avait fichu la frousse.

Quand ils arrivèrent à l'intersection, Samuel s'engagea immédiatement sur le chemin de gauche. La nuit tombait, mais le compagnon ne ralentit pas. La piste montait et descendait sans cesse. Elle les conduisit très vite hors des bois, sur un chemin à ciel ouvert qui serpentait entre les rochers, en direction des pics couverts de neige.

Au clair de lune, Richard distingua deux séries d'empreintes, dont celles de Kahlan. Un bon signe, puisque ça prouvait qu'elle était

toujours en vie. Apparemment, Shota n'avait pas l'intention de l'éliminer. Pour le moment…

À ces hauteurs, la neige était humide, lourde et peu commode à traverser. Sans Samuel pour le guider vers les endroits les plus praticables du chemin, Richard aurait eu besoin de plusieurs jours pour franchir ces pics. Un vent glacial soufflait entre les rochers, poussant au loin les nuages de buée de leur respiration. Le compagnon tremblait de tous ses membres. Richard mit son manteau et sortit celui de Kahlan du sac que portait Samuel.

— Ce vêtement appartient à la jolie dame. Mais tu peux le mettre pour ne pas crever de froid.

Le compagnon lui arracha le manteau des mains.

— À moi ! Donne-moi ! Donne-moi !

— Si tu le prends comme ça, tu continueras à te geler !

Richard tira sur la corde et récupéra le bien de Kahlan.

— Pitié ! Samuel a froid… Il peut avoir le manteau de la jolie dame ?

Richard lui rendit l'objet de sa convoitise. Cette fois, Samuel le prit délicatement et le mit sur ses épaules.

La vue de cette créature donnait la chair de poule au Sourcier…

Affamé, il sortit de son sac un morceau de tava et le mangea en marchant. Quand il ne supporta plus que Samuel lui jette des coups d'œil par-dessus son épaule, il lui en proposa un morceau.

Deux mains énormes se tendirent avidement.

— À moi ! Donne-moi ! (Richard recula et deux yeux jaunes implorants se levèrent vers lui.) Pitié ?

Le Sourcier se laissa attendrir.

Après avoir englouti le pain, le compagnon marmonna dans sa barbe alors qu'ils avançaient toujours sur la neige. S'il en avait l'occasion, Richard n'en doutait pas, Samuel lui couperait la gorge sans hésiter. Cette créature n'avait décidément aucune qualité morale pour compenser sa laideur.

— Samuel, pourquoi Shota te garde-t-elle avec elle ?

La créature tourna la tête, le front plissé de perplexité.

— Moi compagnon…

— Ne sera-t-elle pas furieuse que tu m'aies conduit chez elle ?

Samuel émit un gargouillis que Richard interpréta comme un rire.

— Ma maîtresse pas peur du Sourcier.

Un peu avant l'aube, en haut d'une descente qui donnait sur une forêt obscure, Samuel pointa un bras vers le bas.

— Allonge d'Agaden, dit-il. (Il se retourna, un sourire narquois sur les lèvres.) Maîtresse !

Dans la forêt, il régnait une chaleur infernale. Richard enleva son

manteau, récupéra celui de Kahlan et le remit dans le sac. Samuel le regarda faire sans protester, l'air ravi d'être de retour chez lui. Soucieux que le compagnon ne s'aperçoive pas qu'il était presque aveugle dans cette obscurité, Richard fit semblant de voir où ils allaient. En réalité, il se laissait guider par la corde. Samuel, lui, gambadait comme en plein jour. Chaque fois que sa tête chauve se tournait vers le Sourcier, ses yeux jaunes brillaient comme deux lanternes.

Quand la lumière de l'aube s'infiltra dans la forêt, Richard distingua d'énormes arbres aux troncs couverts de mousse, des flaques d'eau boueuse d'où montaient des volutes de vapeur et des yeux qui les épiaient, cillant dans les ombres. Des cris angoissants déchiraient la brume tandis que le Sourcier enjambait avec précaution des entrelacs de racines. L'endroit lui rappelait un peu le marais de Skow. Et ça puait au moins autant !

— C'est encore loin ? demanda Richard.

— Très près ! fit Samuel avec un rictus.

— N'oublie pas, lança le Sourcier en tirant sur la corde, si ça tourne mal, tu mourras le premier !

Le rictus s'effaça des lèvres exsangues du compagnon.

De-ci, de-là, dans la boue, Richard apercevait d'autres empreintes de Kahlan. Donc, elle avait survécu… au moins jusqu'ici. Des silhouettes noires les suivaient, tapies dans les broussailles, et lâchaient de temps en temps des hurlements étranglés. Inquiet, Richard se demanda si c'étaient des monstres dans le genre de Samuel. Ou pire ! Certaines créatures les pistaient en hauteur, passant de cime d'arbre en cime d'arbre. Malgré lui, un frisson courut le long de la colonne vertébrale du Sourcier.

Samuel fit un détour pour éviter les racines qui affleuraient d'un petit arbre au tronc ventru.

— Que fiches-tu ? demanda Richard en tirant sur la corde.

Samuel se retourna et sourit.

— Regarde !

Il ramassa un bâton aussi gros que son poignet et le lança vers l'entrelacs de racines. Des tentacules jaillirent, s'enroulèrent autour du bout de bois et le tirèrent dans la masse végétale désormais grouillante. Richard entendit un craquement sourd et Samuel gloussa comme une vieille oie.

Alors que le soleil continuait à s'élever dans le ciel, la forêt de l'Allonge d'Agaden sembla devenir de plus en plus obscure. Au-dessus de leurs têtes, des branches s'entrelaçaient si étroitement que la lumière ne passait plus. Avec les colonnes de brume qui se dressaient sur leur chemin, Richard n'arrivait plus à voir Samuel à l'autre bout de la corde. Mais il continuait d'entendre des grattements, des

grincements de griffes et des ululements qui n'auguraient rien de bon. Parfois, la brume se déchirait sur le passage de créatures qui les frôlaient sans se dévoiler.

Richard se souvint de ce qu'avait dit Kahlan : ils étaient des morts en sursis ! Aussitôt, il tenta de chasser cette idée de son esprit. Son amie n'avait jamais rencontré Shota, mais ce qu'elle avait entendu à son sujet expliquait sa terreur. Ceux qui s'aventuraient sur son territoire n'en revenaient jamais. Même les sorciers refusaient d'y aller. Quoi qu'il en soit, cela restait des informations indirectes. Kahlan n'avait jamais vu Shota, et les gens, dans ce genre de cas, en rajoutaient toujours.

Enfin, pratiquement toujours, rectifia-t-il en sondant l'angoissante forêt.

Devant eux, la lumière du soleil filtra soudain des arbres serrés les uns contre les autres et un bruit de cascade monta aux oreilles du Sourcier. À mesure qu'ils avançaient, la lueur se fit de plus en plus vive. Quand ils atteignirent la lisière de la forêt, le chemin s'arrêta abruptement et Samuel éclata d'un rire joyeux.

À leurs pieds s'étendait une longue et étroite vallée luxuriante inondée de soleil et entourée d'une couronne de pics déchiquetés. Séparés par des étendues d'herbe jaunissante, les bosquets de chênes, de hêtres ou d'érables offraient aux caresses de la brise leurs riches couleurs d'automne. De là où ils étaient, à la limite de la forêt, les deux voyageurs auraient pu croire qu'ils regardaient le jour depuis le cœur même de la nuit. Non loin d'eux, des rapides dévalaient des rochers escarpés puis disparaissaient comme par magie, et sans un bruit, avant de rejoindre les ruisseaux et les étangs, beaucoup plus bas, d'où montaient des grondements lointains. Des embruns portés par le vent cinglèrent les joues du Sourcier et de son étrange compagnon…

— Maîtresse ! dit Samuel en désignant la vallée, en contrebas. Richard tira sur la corde pour le faire avancer. Ils traversèrent un labyrinthe de broussailles, d'arbres et de rochers couverts de fougères pour arriver à un endroit que le Sourcier n'aurait jamais découvert sans guide : une piste, au bord du précipice, qui serpentait entre d'autres rochers et des entrelacs de lianes, descendant en pente relativement douce vers la vallée. En chemin, Richard admira le magnifique panorama : les arbres qui semblaient si petits sur les flancs de douces collines, les cours d'eau qui ondulaient au milieu des champs, le ciel bleu qui veillait sur toutes ces merveilles…

Au centre de cette splendeur, niché au cœur d'un cercle de grands arbres, se dressait un palais d'une beauté à couper le souffle. De fines passerelles reliaient ses spires délicates et des escaliers s'enroulaient autour de ses tourelles. Partout, des étendards et des banderoles

multicolores se laissaient paresseusement agiter par le vent. On eût dit que tout, dans cette étourdissante demeure, tendait en permanence à atteindre les cieux.

Richard en resta bouche bée un moment, se demandant s'il devait en croire ses yeux. Il adorait Hartland, sa ville natale, mais il n'y avait rien, là-bas, qui pût se comparer à ce chef-d'œuvre d'architecture. En un mot, c'était la plus belle réalisation humaine qu'il eût jamais contemplée ! Et il n'aurait pas imaginé qu'une telle beauté et un tel raffinement puissent exister…

Ils recommencèrent à descendre en direction de l'incroyable vallée. Par endroits, ils progressèrent sur des marches sculptées à même la roche. Des milliers de degrés qui descendaient en ligne droite, puis tournaient, retournaient, se déversaient en spirales et parvenaient même à passer les uns au-dessous des autres. Samuel les dévalait comme si c'était la millième fois, et qu'il les connaissait mieux que sa poche. À l'évidence, rentrer chez lui et retrouver la protection de sa maîtresse lui donnait du cœur au ventre.

Au pied de ce fabuleux escalier, en plein soleil, une route serpentait entre les collines boisées et les champs. Quand Samuel accéléra le pas, Richard tira un bon coup sur la corde pour lui rappeler qu'il était loin d'avoir recouvré sa liberté.

Alors qu'ils approchaient du palais, après avoir suivi un moment le cours d'un ruisseau, les arbres devinrent plus épais. Davantage serrés les uns contre les autres, c'étaient tous de magnifiques spécimens qui ombrageaient généreusement la route et les champs environnants. Au sommet d'une petite butte, ils semblèrent soudain massés comme des sentinelles devant une place forte. Entre leurs branches, Richard aperçut les spires du palais.

Ils entrèrent lentement dans cette cathédrale végétale pleine d'ombre et de quiétude.

Richard entendit le gazouillis de l'eau qui coulait entre de grosses pierres enveloppées de mousse. Dans la douce senteur de l'herbe et des feuillages, des rayons de soleil vaporeux illuminaient timidement cette oasis de paix.

Samuel tendit un bras vers le centre de la zone ouverte, au-delà des arbres, où se dressait un rocher d'où jaillissait une source qui alimentait un ruisseau au lit semé de pierres enveloppées dans un écrin de mousse verte et brillante.

Vêtue d'une longue robe blanche, une femme aux cheveux noirs, le dos tourné à Richard, était assise sur l'arête du rocher. Sous la lumière vaporeuse du soleil, elle passait lentement ses doigts dans l'eau claire, comme si elle eût voulu la caresser.

Même de dos, elle parut familière au Sourcier.

— Maîtresse…, annonça Samuel, le regard soudain vitreux. (Il tendit de nouveau un bras, vers le bas-côté de la route, plus près d'eux.) Et jolie dame.

Kahlan ! Oui, c'était elle ! Mais étrangement raide, comme si elle osait à peine respirer. On eût dit que quelque chose bougeait sur son corps… Des ombres… ou… ?

Samuel se retourna à demi et désigna la corde d'un long index gris. Puis il regarda fixement Richard.

— Tu as promis, Sourcier ! grogna-t-il.

Richard récupéra le sac de Kahlan sur l'épaule du compagnon, le posa sur le sol et libéra Samuel. Aussitôt, la créature lui fit une atroce grimace, siffla haineusement, puis alla se tapir dans les ombres, où elle s'accroupit comme un prédateur à l'affût.

La gorge nouée, Richard approcha de Kahlan…

… et sursauta quand il vit ce qui rampait sur elle.

Des serpents !

Une immonde masse de serpents ! Tous ceux qu'il reconnut étaient venimeux. Les plus gros s'enroulaient autour de ses jambes. L'un d'eux, plus hardi, lui enserrait la taille. D'autres enveloppaient ses bras, qu'elle tenait serrés le long des flancs. Dans ses magnifiques cheveux, de plus petits reptiles rampaient en dardant la langue. Autour de son cou, leurs compagnons lui composaient un redoutable collier. Enfin, sur sa poitrine, des téméraires tentaient de passer la tête entre les boutons de sa chemise pour s'y infiltrer.

Des larmes coulaient sur les joues de Kahlan. En la voyant trembler imperceptiblement, consciente que tout mouvement brusque la tuerait, Richard sentit son propre cœur cogner à tout rompre dans sa poitrine.

— Ne bouge pas…, dit-il d'une voix très calme. Je vais te débarrasser de ces horreurs…

— Non…, souffla Kahlan. Si tu les touches, ou si je bouge, ils me mordront !

— Tout va bien… mentit Richard pour la rassurer. Je vais te sortir de là !

— Non… Je suis fichue… Abandonne-moi ! Va-t'en d'ici. Vite !

Richard eut le sentiment qu'une main géante l'étranglait. Dans les yeux de son amie, il vit à quel point elle luttait pour ne pas céder à la panique. Désireux de la soutenir, il tenta de ne pas montrer son désarroi.

— Pas question de te laisser…, souffla-t-il.

Une vipère, la queue enroulée dans les cheveux de sa proie, laissa glisser sa gueule le long du visage de Kahlan et darda sa langue rouge. La jeune femme ferma les yeux, les dents serrées pour ne pas hurler.

Lentement, le serpent ondula le long de sa joue, rampa sur son épaule et disparut sous sa chemise.

— Je vais mourir, Richard, murmura Kahlan. Tu ne peux rien pour moi. S'il te plaît, pense à toi ! Fuis tant qu'il te reste une chance !

Richard redouta soudain qu'elle bouge délibérément, afin d'être mordue. Ainsi, il n'aurait plus besoin de rester… Il devait la convaincre que ça ne changerait rien à sa décision !

— Non. Je suis venu pour découvrir où est la boîte. Pas question de partir sans avoir la réponse ! Alors, tiens-toi tranquille !

Kahlan écarquilla les yeux, sans doute à cause de ce que faisait la vipère sous sa chemise. Le front plissé, la jeune femme se mordit très fort les lèvres.

— Kahlan, résiste ! dit Richard, la bouche sèche. Essaie de penser à autre chose !

Furieux, il courut vers la femme assise sur le rocher, lui tournant toujours le dos. Une petite voix lui souffla de ne pas dégainer son épée, mais il refusa de contenir sa colère face à ce que l'inconnue infligeait à Kahlan.

Quand il fut à un pas d'elle, la femme se leva, se retourna avec grâce et prononça doucement le nom de Richard.

Cette voix, il la connaissait ! Il crut que son cœur allait exploser quand il vit le visage qui, inévitablement, allait avec.

Chapitre 31

C’était sa mère !

Comme si la foudre l’avait frappé, Richard se pétrifia. Sa colère et sa rage relâchèrent leur emprise sur son esprit, sans doute parce qu’il était impossible que l’image de sa mère et la soif de tuer y cohabitent.

— Richard…, dit-elle en souriant – un sourire mélancolique qui exprimait à quel point elle l’aimait et combien il lui manquait.

Dans un torrent de sentiments et d’idées, Richard essaya de comprendre ce qui lui arrivait. Mais comment faire correspondre son vécu – la terrible nuit de l’incendie – avec ce qu’il avait sous les yeux ? Cela ne pouvait pas être ! C’était impensable !

— Maman…, gémit-il.

Des bras dont il se souvenait encore, et qu’il avait si bien connus, s’enroulèrent autour de lui, le réconfortèrent et firent perler des larmes à ses paupières.

— Mon chéri, si tu savais combien tu m’as manqué !

Alors que des doigts doux et tendres lui ébouriffaient les cheveux, Richard, les jambes presque coupées, lutta pour reprendre le contrôle de ses émotions. Il devait se concentrer sur Kahlan ! Pas question de l’abandonner encore parce qu’il se laissait prendre à un piège. S’il avait été plus vigilant, face à « Jehan », son amie n’aurait pas eu à subir le supplice des serpents. Cette femme n’était pas sa mère, mais Shota, une voyante.

Peut-être… Et s’il se trompait ?

— Mon fils, pourquoi es-tu venu me voir ?

Richard posa les mains sur les épaules délicates de sa mère et l’écarta un peu de lui. Elle laissa glisser les siennes jusqu’à sa taille, la pressant avec une tendresse qui fit remonter en lui une multitude de souvenirs.

Ce n’était pas sa mère, se força-t-il à penser, mais une voyante qui savait où était cachée la troisième boîte d’Orden. Il devait obtenir cette information. Cela dit, au nom de quoi la lui donnerait-elle ?

Et s’il se trompait ? Si c’était quand même vrai…

Il posa un index sur la petite cicatrice, juste au-dessus de son sourcil gauche, et suivit ses contours si familiers. C’était lui le coupable ! Alors que Michael et lui se battaient en duel avec leurs épées en bois, il avait sauté du lit pour décocher à son frère un estoc beaucoup trop violent – juste au moment où elle entrait dans la

chambre. L'épée l'avait percutée au front, son cri lui glaçant les sangs.

Les coups de fouet de son père l'avaient moins blessé que sa culpabilité. Envoyé au lit sans manger, il n'avait pas réussi à s'endormir. Très tard, sa mère, venue s'asseoir au bord de son lit, lui avait caressé les cheveux pendant qu'il pleurait comme une madeleine. Quand il lui avait demandé si ça lui faisait mal, elle avait souri avant de répondre…

— Beaucoup moins qu'à toi…, murmura la femme qui se tenait devant lui.

Richard écarquilla les yeux, des frissons le long des bras.

— Comment savez-vous que…

— Richard, dit dans son dos une voix très calme, mais pressante, qui le fit encore sursauter. Écarte-toi d'elle !

Zedd !

Sa mère voulut lui reprendre le visage, mais il l'ignora, tourna la tête, regarda derrière lui et aperçut le sorcier en haut de la butte. C'était bien Zedd ! Enfin, il le pensait. Cet homme ressemblait à Zedd, mais après tout, la femme était le sosie de sa mère, et…

Non, c'était Zedd ! Avec l'expression qu'il connaissait si bien. L'annonce d'un danger. Un avertissement…

— Richard ! répéta-t-il. Obéis-moi ! Éloigne-toi d'elle, tout de suite !

— Richard, gémit sa mère, je t'en prie, ne me quitte pas ! Tu ne me reconnais donc pas ?

Le jeune homme la regarda de nouveau.

— Si. Vous êtes Shota !

Il lui prit les poignets, arracha ses mains de sa taille et recula. Au bord des larmes, elle le regarda s'éloigner.

Puis elle se tourna vers le sorcier, les bras tendus. Avec un roulement de tonnerre, un éclair bleu jaillit de ses doigts et vola vers Zedd. Aussitôt, le sorcier leva les mains, générant un bouclier qui, comme le verre, reflétait la lumière. L'éclair de Shota le percuta, produisit un vacarme étourdissant, rebondit et alla frapper un chêne, qui explosa dans une gerbe d'échardes. Quand ce qui restait de l'arbre s'écrasa sur le sol, la terre trembla.

Zedd releva les mains. Le feu magique fusa de ses doigts crochus et vola vers sa cible avec un sifflement qui déchira l'air.

— Non ! cria Richard.

La boule de feu projetait partout une lumière jaune et bleu éblouissante.

Ce n'était pas possible ! Sans Shota, ils n'auraient plus aucun moyen de trouver la boîte. Leur seule arme contre Rahl !

Le projectile grossissait en approchant de la voyante, immobile

comme une statue.

— Non ! cria encore Richard.

Il dégaina son épée et vint se placer devant Shota. La garde dans une main et la pointe dans l'autre, il brandit l'arme à l'horizontale, comme un bouclier.

La magie se répandit en lui et décupla sa colère. Désormais, lui aussi était le feu et son rugissement emplissait ses oreilles. Les yeux fermés, il tourna la tête sur le côté, retint son souffle, serra les dents et accepta l'idée que sa dernière heure venait de sonner. Il n'avait pas le choix ! La voyante était leur seule chance ! Si elle disparaissait, tout serait perdu.

Sous l'impact, il recula d'un pas. Puis il sentit l'atroce chaleur. Derrière ses paupières baissées, il vit quand même la lumière. Le feu magique hurla de rage quand il percuta l'épée et explosa autour du Sourcier.

Lorsque le silence revint, Richard rouvrit les yeux. Du feu magique, il ne restait plus trace…

Zedd ne capitula pas. Il envoya vers Shota une poignée de sa poussière spéciale. Derrière lui, Richard sentit comme un souffle d'air. La poussière magique de la voyante, aux particules brillant comme des cristaux de glace, éparpilla celle de Zedd et le percuta de plein fouet.

Le vieux sorcier se pétrifia, une main encore en l'air.

— Zedd !

Il n'y eut pas de réponse.

Richard se tourna vers Shota, qui ne ressemblait plus du tout à sa mère. Vêtue d'une robe vaporeuse – un dégradé de gris en guise de couleur – dont les manches et les voiles voletaient au gré du vent, elle arborait une splendide chevelure auburn et une peau de pêche. Ses yeux en amande rivés sur lui, elle était aussi belle que le palais qui se dressait derrière elle et la vallée environnante. Si séduisante que Richard en aurait eu le souffle coupé, n'était la colère qui bouillait encore en lui.

— Mon héros, dit-elle d'une voix mélodieuse qui ne ressemblait plus à celle de la femme de George Cypher. C'était parfaitement inutile, mais seule l'intention compte. Je suis très impressionnée…

— À qui suis-je censé parler ? À une autre vision née de mon esprit ? Ou à la véritable Shota ?

Furieux, Richard reconnut l'influence de l'épée, mais il décida de la garder au clair.

— Ces vêtements sont-ils vraiment toi ? lança la voyante en souriant. Ou les portes-tu pour obtenir un certain effet ?

— Quel effet voulez-vous obtenir à présent ?

— Te plaire, Richard… C'est tout.

— Avec une autre illusion ?

— Non…, dit-elle, la voix plus douce. Ce n'est pas une illusion, mais ce que je vois dans mon miroir… La plupart du temps, en tout cas… La réalité, si tu préfères.

Ignorant son babil, Richard désigna la route de la pointe de son épée.

— Qu'avez-vous fait à Zedd ?

Elle haussa les épaules et détourna le regard avec un sourire de petite fille sage.

— Je l'ai empêché de me nuire, rien de plus. Il va très bien. Pour le moment… (Ses yeux pétillèrent de malice.) Je le tuerai plus tard, quand nous aurons parlé…

— Et Kahlan ? demanda Richard, les phalanges blanches à force de serrer la garde de son épée.

La voyante regarda sa victime. Toujours immobile, livide, les lèvres tremblantes, ses yeux épiaient tous les mouvements de Shota. Richard comprit que son amie avait plus peur d'elle que des serpents. La voyante plissa le front et refit son sourire de gamine timide quand ses yeux se reposèrent sur Richard.

— C'est une femme très dangereuse, dit-elle, avec la conviction que donne une expérience bien supérieure à l'âge qu'elle affichait. Plus redoutable encore qu'elle ne le croit elle-même. Je dois me protéger. (Elle haussa les épaules et saisit adroitement un des voiles vagabonds de sa robe. Aussitôt, le vêtement cessa d'onduler, comme si le vent était tombé.) Alors, j'ai eu cette idée pour qu'elle se tienne tranquille. Si elle bouge, les serpents la mordront. Si elle reste tranquille, ils ne lui feront rien. (Elle réfléchit quelques secondes.) Elle aussi, je la tuerai plus tard…

Toutes ces horreurs, lâchées sur un ton si nonchalant !

Richard pensa à utiliser son épée pour trancher la tête de cette femme. Sa colère l'exigeait ! Il visualisa mentalement la scène, et espéra que Shota puiserait cette image dans son esprit. Puis il étouffa un peu sa rage, sans la conjurer vraiment.

— Et moi ? Vous n'avez pas peur de moi ?

— Un Sourcier ? lança Shota avec un rire de gorge. (Elle mit une main devant sa bouche, comme pour cacher son amusement.) Non, pas vraiment…

— Vous devriez peut-être ! grogna Richard, prêt à frapper.

— C'est exact… Dans des circonstances normales, en tout cas. Mais nous vivons des temps hors du commun. Sinon, pourquoi serais-tu ici ? Pour me tuer ? Tu viens juste de me sauver…

Elle foudroya le jeune homme du regard, histoire de signifier qu'il aurait dû avoir honte de dire des bêtises pareilles. Puis elle lui tourna lentement autour. Il tourna avec elle, l'épée brandie, même si elle

semblait s'en soucier comme d'une guigne.

— Parfois, on est contraint à de bien étranges alliances, Richard… Seuls les forts sont assez sages pour le reconnaître. (Elle se tut, croisa les bras, et l'étudia avec un sourire pensif.) Mon héros… Je ne me rappelle plus quand quelqu'un m'a sauvé la vie pour la dernière fois… (Elle se pencha vers lui.) Très chevaleresque. Vraiment !

Elle lui passa un bras autour de la taille. Richard aurait voulu l'en empêcher, mais bizarrement, il n'y parvint pas.

— Ne va pas te monter la tête ! J'ai mes raisons pour agir ainsi…

Le jeune homme trouvait la nonchalance de la voyante énervante… et terriblement attirante. Pourtant, il n'aurait pas dû la juger séduisante. Ne venait-elle pas de dire qu'elle allait tuer ses deux meilleurs amis ? Et à voir comment elle avait traité Kahlan, ce n'étaient pas des propos en l'air. Plus grave encore, il tenait son épée, et la colère coulait en lui. Mais la magie de l'arme, s'aperçut-il, était neutralisée par celle de Shota. Il avait le sentiment de se noyer. À sa grande surprise, il trouvait l'expérience agréable…

Shota sourit de plus belle et ses yeux en amande étincelèrent.

— Comme je l'ai déjà dit, seuls les forts sont assez sages pour conclure les alliances qui s'imposent. Le sorcier n'était pas assez avisé, puisqu'il a essayé de me tuer. Idem pour la femme, qui aurait fait pareil. D'ailleurs, elle ne voulait même pas venir ici ! Toi, tu es suffisamment sage pour savoir que les temps actuels exigent que nous unissions nos forces.

— Pas question de faire cause commune avec quelqu'un qui veut tuer mes amis ! dit Richard, résolu à ne pas laisser mourir tout à fait sa colère.

— Même s'ils ont d'abord tenté de m'avoir ? N'ai-je pas le droit de me défendre ? Devrais-je offrir ma poitrine à leurs coups, sous prétexte que ces tueurs sont tes amis ? (Shota secoua la tête avec un sourire las.) Richard, réfléchis un peu à ce que tu dis ! Regarde les choses de mon point de vue…

Il médita sur la question, mais ne répondit rien.

— Tu as été très chevaleresque, continua Shota en le serrant contre elle. Mon héros, tu as fait une chose très rare : risquer ta vie pour défendre une voyante. Cette bravoure mérite une récompense. Je t'accorde la réalisation d'un souhait. Quoi que tu veuilles, il suffira de le dire pour l'avoir. (De sa main libre, elle fit des arabesques dans les airs.) N'importe quoi, parole d'honneur !

Richard voulut ouvrir la bouche, mais la voyante lui posa un index sur les lèvres. Son corps chaud et ferme se pressa contre le sien…

— Ne gâche pas la bonne opinion que j'ai de toi en te précipitant. Tu peux avoir tout ce que tu veux. Ne rate pas ta chance. Réfléchis bien avant de parler. C'est un souhait important, accordé pour une

bonne raison, et sans doute le plus crucial de ta vie. Aujourd'hui, impulsivité peut être synonyme de… mort.

Malgré l'étrange attirance qu'il éprouvait pour la voyante, Richard bouillait de rage.

— Inutile de me creuser les méninges des heures ! Je demande que vous ne tuiez pas mes amis. Ne leur faites pas de mal et laissez-les partir.

— Eh bien, soupira Shota, voilà qui complique les choses…

— Vraiment ? Votre parole d'honneur n'a donc aucune valeur ?

La voyante le foudroya du regard et durcit le ton.

— Ma parole est ma parole ! Mais je voulais te prévenir que ça n'allait rien simplifier… Tu es venu chercher la réponse à une question vitale. Et voilà que je propose de réaliser ton vœu ! Le plus logique serait de poser la fameuse question, et d'obtenir la réponse. N'est-ce pas ce que tu désires, au fond ? Essaie de déterminer ce qui compte le plus. Si tu faillis à ton devoir, combien d'innocents mourront ? (Elle le serra de nouveau contre lui, son beau sourire revenu.) Richard, l'épée trouble ton raisonnement. La magie sème la confusion dans ton esprit. Remets-la au fourreau, et repense à ton problème. Si tu es vraiment un sage, tu écouteras mon avertissement. Ce ne sont pas des propos en l'air !

Richard rengaina vivement l'épée, histoire de montrer qu'il n'avait pas l'intention de changer d'avis. Il tourna la tête vers Zedd, toujours pétrifié, puis vers Kahlan, couverte de serpents. Quand leurs regards se croisèrent, il en eut le cœur serré. Son amie voulait qu'il utilise le vœu pour retrouver la boîte. C'était évident…

Il détourna la tête, incapable de supporter cette vision.

— Je ne tiens plus l'épée, Shota, et ça ne change rien. De toute manière, tu répondras à ma question, car ta vie aussi dépend de ma mission. Tout à l'heure, tu l'as implicitement reconnu. Je ne gaspille pas mon souhait. M'en servir pour avoir ce que tu as l'intention de me donner, voilà qui serait du gaspillage ! À présent, tiens ta parole !

— Cher Richard, dit Shota, une antique sagesse dans le regard, un Sourcier a besoin de sa colère, mais ne la laisse pas chasser la raison de ton esprit. Ne juge pas trop vite des actes que tu ne comprends pas entièrement. Toutes les actions ne sont pas ce qu'elles semblent être. Et certaines ont pour but de te sauver.

Elle lui posa une main sur la joue, ravivant le souvenir de sa mère. Sa tendresse le calma et le rendit… mélancolique. Pour la première fois, il n'avait plus peur de Shota…

— S'il vous plaît…, souffla-t-il. J'ai formulé mon souhait. Exaucez-le.

— Ton vœu est exaucé, cher Richard, soupira Shota.

Le Sourcier se tourna vers Kahlan. Les serpents grouillaient

toujours sur elle.

— Shota, vous aviez promis…

— De ne pas la tuer et de la laisser partir ! Quand tu t'en iras, elle pourra t'accompagner. Mais elle est toujours dangereuse pour moi. Si elle se tient tranquille, les reptiles ne lui feront rien.

— Vous avez dit qu'elle aurait tenté de vous tuer. C'est faux ! Elle m'a guidé jusqu'ici pour que nous vous demandions de l'aide. Mon amie ne vous voulait pas de mal, et vous l'auriez assassinée. À présent, vous lui imposez ce supplice.

— Richard, dit la voyante, un index pensif sur le menton, tu es venu en pensant que j'étais maléfique, n'est-ce pas ? Sans rien savoir de moi, tu étais prêt à me nuire à cause de ce que tu avais imaginé. Ou de ce que tu avais entendu raconter par d'autres, et que tu croyais aveuglément. (Il n'y avait ni ruse ni ironie dans sa voix.) Les gens jaloux ou terrifiés disent du mal de tout. Certains affirment que le feu est un fléau, et que ses utilisateurs sont des démons. Faut-il les croire ? D'autres prétendent que le vieux sorcier est un monstre responsable de beaucoup de morts. Faut-il les croire ? Parmi les Hommes d'Adobe, il y en a eu pour t'accuser d'avoir apporté le malheur chez eux. Est-ce la vérité, juste parce que des fous en sont persuadés ?

— Vous vous êtes fait passer pour ma mère, qui est morte. Est-ce le comportement d'une personne bien intentionnée ?

— Tu aimais ta mère ? demanda Shota, l'air sincèrement blessé.

— Bien sûr…

— Existe-t-il un plus beau cadeau que celui-là ? Revoir un être aimé que la mort a emporté ? N'as-tu pas été heureux de la retrouver ? T'ai-je demandé quelque chose en échange ? Un paiement ? Je t'ai offert quelques minutes de beauté et de pureté. Le souvenir *vivant* de l'amour qu'elle te portait, et de celui que tu éprouvais pour elle. Sais-tu seulement ce que ça m'a coûté ? Et tu trouves cela maléfique ? En échange, tu envisages de me décapiter avec ton épée ?

Richard ne répondit pas. Il détourna le regard, se sentant soudain honteux. Une réaction qu'il n'attendait pas…

— Ton esprit a-t-il été empoisonné par les paroles des autres ? Par leurs peurs ? Je demande seulement à être jugée sur mes actes. À être prise pour ce que je suis, pas pour ce que pensent les gens. Richard, ne va pas gonfler les rangs de cette armée d'imbéciles !

Le jeune homme en resta bouche bée. Presque mot pour mot, elle exprimait des convictions qui étaient siennes depuis toujours.

— Regarde autour de toi ! Cet endroit est-il laid ? Exsude-t-il le mal ?

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, avoua Richard. Mais ça ne prouve rien. Et ces bois sinistres, avant d'arriver ici ?

— Disons que ce sont les douves de mon château. Un obstacle qui

tient à l'écart les fous animés de mauvaises intentions.

Mais Richard avait gardé pour la fin la question la plus dérangeante.

— Et lui ? demanda-t-il en regardant vers les ombres où Samuel était tapi.

— Samuel, viens ici, soupira tristement Shota.

La répugnante créature accourut, se plaça près de sa maîtresse, tout contre elle, et émit un étrange bruit de gorge. Puis ses yeux se rivèrent sur l'épée et n'en bougèrent plus.

Shota caressa la tête de Samuel et sourit gentiment à Richard.

— Je crois que des présentations s'imposent. Richard, voilà Samuel, ton prédécesseur. Le Sourcier précédent.

Richard baissa des yeux écarquillés sur le compagnon.

— Mon épée ! Donne-la !

Samuel tendit les bras et s'agita. Shota murmura doucement son nom. Aussitôt, il se calma et se réfugia contre sa hanche.

— Mon épée…, gémit-il. Mon épée…

— Pourquoi… pourquoi ressemble-t-il à ça ? demanda Richard, pas vraiment convaincu de vouloir connaître la réponse.

— Tu n'es pas informé, n'est-ce pas ? dit Shota, attristée. La magie… Le sorcier ne t'a pas prévenu ?

Richard secoua la tête, incapable d'articuler un son. Sa langue semblait collée à son palais.

— À ta place, j'aurais une petite conversation avec lui…

— Vous… voulez… dire, parvint à souffler Richard, que la magie… me fera… la même chose ?

— Désolée, mais je ne peux pas te répondre… Parmi mes pouvoirs, j'ai celui d'avoir des visions sur les événements que charrie le torrent du temps. Le futur, si tu préfères… Mais la magie de Zedd… Il m'est impossible de la distinguer dans ce flot tumultueux. J'y suis aveugle… Impossible de voir comment elle déferle dans l'avenir…

» Samuel fut le dernier Sourcier avant toi. Il est venu me voir il y a des années, pour demander de l'aide… Mais je ne pouvais rien pour lui, sinon m'apitoyer sur son sort. Puis le vieux sorcier nous est tombé dessus un jour, et il a pris l'épée. (Elle plissa le front, soudain menaçante.) Ce fut une expérience déplaisante – pour nous deux ! Désolée, mais je ne tiens pas ton ami en grande estime, et je n'ai aucune affection pour lui. (Son expression se radoucit.) Depuis, Samuel pense que l'Épée de Vérité était à lui. Mais je ne suis pas de cet avis. De tout temps, les sorciers furent les récipiendaires de l'arme et de sa magie. Ils les confient aux Sourciers… provisoirement !

Richard se souvint de ce que Zedd lui avait raconté. Alors que le précédent Sourcier était avec une voyante, il avait traversé la frontière

pour récupérer l'épée. Il s'agissait de Samuel et de Shota ! Kahlan s'était trompée : un sorcier, au moins, avait eu le courage de s'aventurer dans l'Allonge d'Agaden.

— C'est peut-être parce qu'il n'était pas un authentique Sourcier, avança Richard, avant tout pour se rassurer.

— Possible…, souffla Shota, pleine de compassion. Mais je n'en sais rien.

— Ce doit être ça…, murmura Richard. Il faut que ce soit ça ! Sinon, Zedd m'aurait prévenu. C'est mon ami…

— Richard, il y a en jeu des choses bien plus importantes que l'amitié. Zedd le sait et toi aussi. Quand il le fallait, tu as choisi de le mettre en danger de mort pour préserver l'essentiel…

Richard tourna la tête vers le vieux sorcier. Il avait tellement besoin de lui parler ! Comment était-ce possible ? Tout à l'heure, sans hésiter, il avait pris le risque de sacrifier Zedd pour ne pas perdre sa seule chance de retrouver la boîte…

— Shota, tu avais promis de le laisser partir…

La voyante le dévisagea un long moment.

— Je suis désolée, Richard… (Elle agita une main en direction de Zedd, dont les contours se brouillèrent. Puis il disparut.) C'était une illusion. Dans l'intérêt de ma démonstration. Le sorcier n'a jamais été là.

Richard pensa qu'il aurait dû être furieux, mais ce n'était pas le cas. Avoir été abusé le blessait un peu et il se désolait que Zedd ne soit pas à ses côtés. Rien de plus…

Soudain, une vague de terreur glacée déferla en lui et il eut de nouveau des frissons dans les bras.

— Est-ce vraiment Kahlan ? Ou l'avez-vous déjà tuée et remplacée par une illusion ? Dans l'intérêt d'une autre démonstration ?

La poitrine de Shota se souleva quand elle prit une profonde inspiration.

— À mon goût, elle n'est que trop réelle. Et c'est bien là tout le problème…

Shota passa un bras sous celui de Richard et le conduisit devant Kahlan. Samuel les suivit comme leur ombre. Ses bras étaient si longs, même quand il se redressait entièrement, ses yeux globuleux volant de sa maîtresse au Sourcier, que ses doigts dessinaient des arabesques dans la poussière au gré de ses déplacements.

Perdue dans ses pensées comme si elle réfléchissait à un dilemme, Shota observa un long moment Kahlan. Richard voulait seulement que les serpents la laissent en paix. Malgré les paroles amicales et compatissantes de la voyante, Kahlan était toujours terrifiée, et ce n'était pas à cause des serpents. Ses yeux suivaient sans cesse Shota, comme ceux d'un animal pris au piège – braqués sur le trappeur, pas

sur le collet.

— Richard, dit Shota, le regard plongé dans celui de Kahlan, pourrais-tu la tuer s'il le fallait ? Si elle devenait un obstacle à ta victoire, aurais-tu le courage de l'éliminer ? Pour sauver tous les autres ? Je veux la vérité…

Malgré le ton égal de la voyante, d'une neutralité désarmante, ses paroles s'enfoncèrent comme des dagues dans le cœur de Richard. Il chercha à croiser le regard de Kahlan, puis se tourna vers Shota.

— J'ai besoin d'elle… C'est mon guide, répondit-il simplement.

— Sourcier, tu éludes ma question !

Richard se tut et tenta de rester impassible.

— C'est bien ce que je pensais…, soupira Shota. Voilà pourquoi tu as fait une erreur en formulant ton souhait.

— Je ne me suis pas trompé ! Si je n'avais pas agi comme ça, vous l'auriez tuée !

— C'est vrai… Je ne l'aurais pas épargnée… L'image de Zedd était une épreuve. Tu l'as réussie, et je t'ai accordé la réalisation d'un vœu. Pas pour que tu obtiennes ce que tu voulais, mais afin d'accomplir à ta place un acte pénible que tu n'auras jamais le courage de faire. C'était la deuxième épreuve. Et là, mon cher garçon, tu as échoué. Je suis tenue d'exaucer ton souhait. Voilà ton erreur : tu aurais dû me laisser la tuer !

— Vous êtes folle ! D'abord, vous essayez de me convaincre que vous êtes bonne et qu'il faut vous juger sur vos actes. Ensuite, vous me prouvez le contraire en disant que j'ai eu tort de ne pas vous permettre de tuer Kahlan. Au nom de quoi ? D'un danger imaginaire ? Elle ne vous a pas menacée, et elle n'en a toujours pas l'intention. Comme moi, et comme vous, son but est de vaincre Darken Rahl.

Shota l'écouta patiemment jusqu'au bout, une sagesse sans âge passant de nouveau dans son regard.

— N'as-tu pas écouté quand j'ai dit que toutes les actions ne sont pas ce qu'elles semblent être ? Et que certaines visaient à te sauver ? Une fois de plus, tu juges trop vite, sans connaître toutes les données.

— Kahlan est mon amie. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

Shota inspira à fond pour se calmer, comme si elle essayait d'expliquer quelque chose à un enfant. Cette réaction donna à Richard le sentiment d'être un rien borné…

— Richard, écoute-moi ! Darken Rahl a mis dans le jeu les boîtes d'Orden. S'il réussit, personne n'aura le pouvoir de lui résister. Jusqu'à la fin des temps ! Beaucoup de gens mourront. Toi et moi aussi. Il est dans mon intérêt de t'aider, parce que tu es le seul en mesure de se dresser contre lui. Comment ou pourquoi, je n'en sais rien, mais je vois le flux de pouvoir en toi. Toi seul peux réussir !

» Ça ne veut pas dire que tu vaincras, simplement qu'il y a un espoir. Aussi infime soit-il, c'est toi qui l'incarnes. Mais je sais aussi que des forces risquent de te détruire avant que tu puisses tenter ta chance. Le vieux sorcier est impuissant contre Rahl, c'est pour ça qu'il t'a confié l'épée. Comme lui, je ne peux pas m'opposer à Rahl, mais je suis en mesure de t'aider. C'est mon plus cher désir, et il y a dedans une part d'égoïsme… Je ne veux pas mourir ! Et ce sera mon destin si Rahl triomphe.

— Je le sais… C'est pour ça que je n'ai pas utilisé mon souhait pour apprendre où est la boîte.

— Mais j'ai connaissance d'autres choses, Richard, que tu ignores.

Le visage de Shota exprimait une détresse qui serra le cœur de Richard. Dans ses yeux brillait la même intelligence que dans ceux de Kahlan. Il sentait en elle le désir sincère de l'aider. Soudain, il eut peur des « choses » qu'elle connaissait, parce qu'il comprit qu'elle ne cherchait pas à lui faire du mal. C'était tout simplement la vérité ! Voyant le regard de Samuel rivé sur l'épée, il prit conscience que sa main reposait sur la garde, la serrant si fort que les lettres du mot « Vérité » appuyaient douloureusement contre sa paume.

— Shota, que sais-tu donc que j'ignore ?

— Commençons par le moins pénible… Tu te rappelles comment tu as arrêté le feu du sorcier avec ton épée ? Entraîne-toi à cette parade. Mon épreuve avait une raison. Zedd utilisera sa magie contre toi. Mais cette fois, ce ne sera pas une illusion. Le torrent du temps ne m'a pas dit lequel de vous deux vaincrait, seulement que tu aurais une chance.

— Ça ne peut pas être vrai…

— C'est aussi vrai, coupa Shota, que le croc donné par ton père pour désigner le gardien du livre et indiquer comment il l'a obtenu !

Un coup de poing aurait moins sonné Richard.

— Inutile de demander, j'ignore qui est le gardien. Tu devras le trouver tout seul.

Richard dut prendre sur lui pour poser sa question suivante.

— Si c'était le moins pénible, que dois-je attendre de la suite ?

Dans une superbe envolée de cheveux auburn, Shota tourna la tête vers Kahlan.

— Je sais qui elle est, et combien elle est dangereuse pour moi… (Elle se retourna vers Richard.) À l'évidence, tu ignores sa véritable identité. Sinon, tu ne serais peut-être pas avec elle. Kahlan a un pouvoir. Un pouvoir magique !

— Ça, au moins, je le sais…, révéla le Sourcier sans s'étendre sur le sujet.

— Richard… (Shota marqua une pause, comme pour chercher ses mots.) C'est difficile à expliquer… Je suis une voyante. Et j'ai la capacité de distinguer les choses telles qu'elles se produiront. C'est en partie pour ça que certains crétins ont peur de moi. (Elle approcha son visage de celui de Richard – une proximité troublante. Son haleine évoquait un bouquet de roses.) Par pitié, ne te range pas sous leur bannière ! Ne me crains pas à cause de pouvoirs que je ne contrôle pas. Si je peux voir des événements à venir dans toute leur vérité, il m'est impossible de les provoquer ou de les influencer. Et ce n'est pas parce que je les pressens qu'ils me réjouissent ! Nos actions présentes seules peuvent modifier ce qui risque de se passer demain. Sois assez sage pour tirer parti de la vérité au lieu de te répandre en imprécations contre elle.

— Et quelle vérité vois-tu, Shota ?

Les yeux en amande prirent une intensité inouïe. Et la voix de la voyante se fit tranchante comme une lame.

— Kahlan a un pouvoir. Si elle survit, elle l'utilisera sur toi. Il n'y a aucun doute sur cette vérité-là. Ton épée te protégera du feu de Zedd, mais elle ne pourra rien contre cette femme.

— Non…, souffla Kahlan. (Richard et la voyante se retournèrent et découvrirent le visage ravagé de douleur de la jeune femme.) Je ne le ferai pas ! Shota, je jure que je ne lui infligerai pas ça !

La voyante approcha de Kahlan et tendit un bras, sans redouter les reptiles, pour lui caresser la joue. Un geste de réconfort généreux et sincère.

— Si tu n'es pas morte avant, mon enfant, j'ai peur que tu ne te trompes… (Shota écrasa une larme qui coulait sur la joue de Kahlan.) Tu en as été très près, il n'y a pas si longtemps. Il s'en est fallu d'un souffle. (Malgré son évidente compassion, la voyante ajouta :) C'est la vérité, non ? Dis-lui ! Révèle-lui si je mens ou non !

Le regard de Kahlan se posa sur Richard. Il sonda ses magnifiques yeux verts… et se souvint des trois occasions où elle l'avait touché alors qu'il tenait l'épée. Chaque fois, la magie de l'arme lui avait lancé un signal d'alarme. Chez les Hommes d'Adobe, après le combat contre les ombres, l'avertissement était si violent qu'il avait failli frapper son amie avec l'épée avant de s'apercevoir de ce qu'il faisait.

Les sourcils froncés, Kahlan soutint son regard et se mordit la lèvre inférieure pour étouffer un gémissement.

— Est-ce vrai ? demanda Richard, le cœur serré. As-tu été à un souffle d'utiliser ton pouvoir sur moi, comme l'a dit Shota ?

Kahlan blêmit et ne put pas, cette fois, ravaler un cri pitoyable. Elle ferma les yeux et implora d'une voix brisée :

— Shota, s'il te plaît, tue-moi ! Il le faut ! J'ai juré de protéger Richard et de combattre Rahl. C'est la seule solution, sinon je faillirai

à ma mission. Tue-moi !

— C'est impossible, souffla la voyante. J'ai exaucé un vœu. Un vœu très stupide !

Richard crut devenir fou de douleur. Voir Kahlan supplier ainsi qu'on la tue ! Il crut que la boule qu'il sentait dans sa gorge allait l'étouffer.

— Désolée, Kahlan. Si je permettais aux serpents de te mordre, je me parjurerais par rapport à Richard…

Kahlan se laissa tomber à genoux, face contre terre, les doigts enfoncés dans la poussière.

— Pardonne-moi, Richard, sanglota-t-elle. (Ses poings agrippèrent une touffe d'herbe, puis les jambes de son pantalon.) Par pitié, Richard ! J'ai juré de te protéger ! Tant d'innocents ont déjà péri. Dégaine ton épée et passe-la-moi dans le corps ! Fais-le, je t'en supplie ! Tue-moi !

— Kahlan, je ne pourrai jamais…, commença le Sourcier, incapable d'aller plus loin.

— Richard, dit Shota, au bord des larmes, si elle survit, avant que Rahl ouvre une boîte, elle utilisera son pouvoir sur toi. C'est une certitude ! Si elle vit, rien ne pourra l'empêcher. À cause de ton vœu, je ne peux pas porter la main sur elle. Tu dois le faire !

— Non ! cria Richard.

Kahlan hurla d'angoisse et dégaina son couteau. Alors qu'elle allait se l'enfoncer dans la poitrine, le Sourcier lui saisit le poignet au vol.

— Pitié, Richard ! gémit-elle en s'écroulant contre ses jambes. Tu ne comprends pas. Je dois mourir. Sinon, je serai responsable des atrocités de Darken Rahl. Oui, de tout ce qui arrivera !

Richard la tira par le poignet, la remit debout et lui tordit le bras dans le dos pour l'empêcher de se suicider avec sa lame. Il jeta un regard furieux à Shota, qui regardait la scène, les bras ballants. Tout ça était-il vrai ? Ces prédictions ahurissantes ? Il regrettait de ne pas avoir écouté Kahlan quand elle avait tenté de le dissuader de venir…

Comprenant à ses cris qu'il lui faisait mal, il relâcha un peu sa pression sur le bras de la jeune femme. Devait-il la laisser se tuer ? se demanda-t-il dans une étrange confusion mentale.

Sa main droite tremblait…

— Richard, souffla Shota, en larmes elle aussi, déteste-moi pour ce que je suis, si tu veux, mais pas parce que je t'ai dit la vérité.

— La vérité telle que tu la vois ! Peut-être pas telle qu'elle sera. Je ne tuerai pas mon amie à cause de tes paroles !

— La troisième boîte d'Orden, dit la voyante d'une voix blanche, est détenue par la reine Milena. Mais prends garde : elle ne la

conservera plus longtemps. Tiens compte de cet avertissement, au moins si tu choisis de te fier à la vérité telle que je la vois ! (Elle se tourna vers le compagnon.) Samuel, conduis-les hors de l'Allonge. Ne t'approprie rien qui leur appartienne. Si tu désobéis, je serai très mécontente. Et ça inclut l'Épée de Vérité !

Richard vit une larme rouler sur la joue de Shota au moment où elle se détournait, sans le regarder, pour s'éloigner sur la route. Elle s'arrêta après quelques pas et resta un moment immobile, ses magnifiques cheveux auburn cascadant jusqu'à la taille de sa robe vaporeuse.

Elle leva la tête mais ne la tourna pas vers lui.

— Quand ce sera fini, dit-elle d'une voix brisée, et si tu parvenais malgré tout à vaincre, ne reviens jamais ici. Sinon, je te tuerai !

Elle avança vers son palais.

— Shota, souffla Richard, je suis navré…

La voyante ne s'arrêta plus…

Chapitre 32

À un angle du couloir, Rachel manqua s'étaler dans les jambes du sorcier. Il faisait si peu de bruit en marchant qu'elle ne l'avait pas entendu venir.

— Giller, vous m'avez fait peur ! s'exclama l'enfant, les yeux levés vers le visage de la silhouette en robe d'argent.

Le sorcier avait glissé les mains dans ses manches.

— Désolé, Rachel, ce n'était pas mon intention. (Il jeta un coup d'œil aux deux extrémités du couloir, puis s'agenouilla devant la fillette.) Que fais-tu là ?

— Je suis en mission…, soupira Rachel. Violette m'a chargée de houspiller encore les cuisiniers, puis je dois aller voir les blanchisseuses pour dire qu'elle a trouvé une tache de sauce sur une de ses robes. Le discours habituel, vous savez : ça ne devrait pas arriver, les femmes auraient dû s'en occuper, et si ça se reproduit, elle leur fera couper la tête. Je n'ai pas envie de leur répéter ça. Elles sont si gentilles… (Elle tira sur la manche ornée de broderies argentées de la robe du sorcier.) Mais si je ne le fais pas, la princesse me punira très sévèrement.

— Alors, obéis-lui… Les blanchisseuses devineront que ça ne vient pas de toi.

Rachel regarda le sorcier dans les yeux.

— Tout le monde sait que Violette n'a besoin de personne pour tacher ses robes !

— Tu as raison, approuva Giller, amusé. Je l'ai vue faire plus d'une fois. Mais tirer sur la queue d'un blaireau endormi n'apporte rien de bon. (Rachel ne comprit pas cette phrase et se rembrunit.) Ça veut dire que tu auras des ennuis si tu lui fais remarquer qu'elle a tort. Donc, il vaut mieux tenir ta langue.

Rachel approuva du chef. Le sorcier avait mille fois raison.

Giller sonda de nouveau le couloir. Ils étaient toujours seuls. Rassuré, il se pencha un peu plus vers la fillette.

— Je n'ai pas pu te parler plus tôt pour m'en assurer. Tu as trouvé la poupée-malheur ?

— Oui. Merci beaucoup, Giller. Elle est formidable. Depuis que vous me l'avez donnée, Violette m'a jetée deux fois dehors. La poupée m'a conseillé de ne pas vous parler tant que nous n'étions pas seuls, alors j'ai obéi. On n'arrête pas de se raconter des choses et ça me réconforte.

— Tu m'en vois ravi, mon enfant…

— Je l'ai baptisée Sara. Une poupée doit avoir un nom, pas vrai ?

— Ah bon ? fit le sorcier en levant un sourcil. Je l'ignorais. Sara me semble très bien, en tout cas…

Rachel sourit, contente que Giller approuve son initiative. Elle lui mit un bras autour du cou et lui murmura à l'oreille :

— Sara aussi m'a parlé de ses malheurs. J'ai promis de vous aider. Mais j'ignorais que vous vouliez fuir. Quand partons-nous, Giller ? La princesse me fait si peur…

Le sorcier la serra contre elle et lui tapota le dos.

— C'est pour bientôt, chère enfant. Mais nous devons d'abord prendre des précautions, afin de ne pas nous faire attraper. Personne ne doit nous suivre. Sinon, on nous ramènera ici et ce sera terrible. Tu comprends ?

Rachel acquiesça puis sursauta, car elle venait d'entendre des bruits de pas. Giller se releva et regarda à droite et à gauche.

— Rachel, ce serait une catastrophe si on nous voyait parler ensemble. Quelqu'un pourrait tout découvrir au sujet de la poupée. Je veux dire, de Sara.

— Il vaut mieux que je parte…

— Non, c'est trop tard. Plaque-toi contre le mur et montre-moi combien tu peux être courageuse… et discrète.

Rachel obéit. Il se campa devant elle, la dissimulant derrière sa robe.

La fillette entendit un cliquetis d'armure. Des gardes, sans doute. Puis des aboiements aigus retentirent. Le chien de Milena ! La reine approchait, entourée de soldats. Si elle la découvrait cachée derrière Giller, ils seraient dans de sales draps. Et Sara risquait de finir au feu ! Rachel se recroquevilla davantage dans sa cachette. Le tissu ondula un peu quand Giller fit une révérence.

— Votre Majesté…, dit-il en se redressant.

— Giller ! s'écria la reine. Pourquoi rôdez-vous dans ce couloir ?

— Rôder, Votre Majesté ? J'avais cru comprendre que vous m'employiez pour que nul ennemi à vous ne *rôde* dans le palais. J'étais venu vérifier les sceaux magiques de la salle des bijoux, pour voir si personne ne s'y était attaqué. (Rachel entendit le maudit roquet renifler l'ourlet de la robe du sorcier.) Si vous le désirez, Votre Majesté, je me fierai à la chance et n'enquêterai plus quand j'ai des doutes.

Le chien continuait à renifler, se rapprochant d'elle. Rachel espéra qu'il renoncerait avant de l'avoir découverte.

— À partir de maintenant, si c'est votre volonté, continua Giller,

nous prierons les esprits, le soir, pour que tout se passe bien quand le Petit Père Rahl arrivera. Et si quelque chose tourne mal, nous lui dirons que nous n'avons pas vérifié, parce qu'il m'était interdit de rôder dans le palais. Sans doute comprendra-t-il.

Le chien grogna.

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, Giller ! C'était une simple question… (Le roquet venait de fourrer son museau sous la robe du sorcier.) Mon petit chéri, couina la reine, qu'est-ce que tu fais ? Joli mamour, réponds à ta maman !

Le cabot grogna puis jappa. Giller recula un peu, écrasant Rachel contre le mur. Pour se réconforter, elle essaya de penser à Sara, désolée de ne pas l'avoir avec elle.

— Que t'arrive-t-il, mamour ? Tu as senti quelque chose ?

— J'ai peur, Votre Majesté, d'avoir aussi *rôdé* dans les écuries. Je parie que c'est ça qu'il renifle.

Dans son dos, la main de Giller se posa juste au-dessus de la tête de Rachel.

— Les écuries ? répéta la reine, méfiante. Que pouvez-vous y vérifier ? (Rachel entendit mieux la voix de Milena, qui s'était penchée pour ramasser le chien.) Qu'est-ce qui te prend, mamour ?

Rachel mordilla l'ourlet de sa robe pour s'empêcher de crier.

Quand Giller ressortit sa main, la fillette vit qu'il tenait quelque chose entre le pouce et l'index.

Le chien fourra de nouveau son museau sous la robe et aboya frénétiquement. Mais Giller ouvrit les doigts et de la poudre tomba sur la truffe de l'animal, qui éternua au moment où la reine le ramassait.

— Voilà, voilà, mamour… Tout va bien. Mon pauvre petit chéri. (Rachel l'entendit poser un baiser humide sur le museau du chien, comme elle le faisait souvent. Aussitôt, elle éternua également.) Que disions-nous, Giller ? Qu'est-ce qui intéresse un sorcier dans les écuries ?

— Votre Majesté, répondit le sorcier d'une voix peu commode (Rachel trouva très amusant qu'il rabroue Milena), si vous étiez un tueur désireux de s'introduire dans le château d'une reine pour lui loger une flèche dans le corps, essaieriez-vous de passer par le pont-levis, les mains dans les poches ? Ou choisiriez-vous d'entrer avec votre grand arc en vous cachant dans un chariot de foin ou de marchandises ? Puis vous en sortiriez la nuit, dans la quiétude des écuries…

— Eh bien… je… y a-t-il… avez-vous découvert quelque chose ?

— Les écuries ajoutées à la liste des endroits où je ne dois pas *rôder,* ça me fera moins de travail ! Cela dit, avec votre permission, lors de vos apparitions publiques, j'aimerais me tenir loin de vous. Histoire de ne pas être sur la trajectoire, si un de vos sujets décide de

vous témoigner son affection à distance…

— Sorcier Giller, fit la reine d'une voix très amicale, comme quand elle parlait à son chien, je vous prie de me pardonner. Je suis sur les charbons ardents, ces derniers temps, avec l'arrivée imminente du Petit Père Rahl… Il faut que tout se passe bien, pour que nos souhaits se réalisent. Je sais que vous veillez sur moi. S'il vous plaît, continuez, et oubliez le moment d'égarement d'une dame énervée.

— Qu'il en soit ainsi, Votre Majesté, dit Giller en inclinant la tête.

La reine repartit en éternuant comme une perdue. Mais Rachel l'entendit s'arrêter net.

— Au fait, Giller, lança-t-elle, vous en ai-je informé ? Un messager est venu annoncer que le Petit Père Rahl arrivera plus tôt que prévu. Beaucoup plus tôt ! Demain, pour tout dire. Il voudra que je lui remette la boîte pour sceller notre pacte. S'il vous plaît, occupez-vous des détails pratiques…

Giller sursauta tant qu'il faillit faire tomber Rachel.

— À vos ordres, Votre Majesté, dit-il avec une révérence.

Il attendit que la reine et son escorte aient disparu, puis posa ses grandes mains sur la taille de Rachel, la souleva de terre et la cala sur sa hanche. Elle remarqua que ses joues n'étaient pas rouges, comme d'habitude, mais presque blanches. Il lui mit un doigt sur les lèvres, indiquant qu'elle devait se taire, et sonda de nouveau le couloir.

— Demain ! marmonna-t-il. Que les esprits soient maudits, je ne suis pas prêt !

— Que se passe-t-il, Giller ?

— Rachel, la princesse est-elle dans ses appartements ?

— Non… Elle est allée choisir le tissu de la nouvelle robe qu'elle portera en l'honneur du Petit Père Rahl.

— Sais-tu où elle cache la clé de la salle des bijoux ?

— Oui. Quand elle ne l'emporte pas, elle la range dans sa coiffeuse. Le tiroir du côté de la fenêtre…

Giller descendit le couloir, en direction des appartements de la princesse. Il semblait voler sur le tapis, ses pieds ne faisant pas le moindre bruit.

— On change de plan, chère enfant ! dit-il à Rachel. Seras-tu courageuse pour moi ? Et pour Sara ?

L'enfant fit oui de la tête et lui passa les bras autour du cou pour mieux se tenir, car il marchait très vite. Il passa devant une série de portes noires et s'arrêta devant la plus grande, à double battant et entourée de superbes sculptures. L'entrée des appartements de Violette !

Giller serra Rachel plus fort contre lui.

— Très bien…, souffla-t-il. Vas-y et rapporte-moi la clé. Pendant ce

temps, je monterai la garde.

Il ouvrit la porte et la referma derrière la fillette.

Grâce aux rideaux ouverts, Rachel vit aussitôt que les lieux étaient déserts. Pas une domestique en vue. Le feu de cheminée agonisait et personne n'était encore passé en allumer un nouveau pour la nuit. Le lit à baldaquin de Violette était déjà fait. Rachel aimait bien le joli dessus-de-lit à fleurs assorti au baldaquin et aux rideaux. Elle s'était toujours demandé pourquoi la princesse avait besoin d'une couche assez grande pour dix personnes. Là d'où elle venait, six filles dormaient dans un lit minuscule, et la literie ne portait pas de décoration. Comment se sentait-on dans le nid douillet de la princesse ? Elle n'avait jamais eu le droit de simplement s'y asseoir…

Consciente que Giller l'attendait, elle traversa la pièce, foula les riches tapis et se campa devant la coiffeuse en bois précieux. Saisissant une poignée en or, elle ouvrit un tiroir d'une main tremblante. Même si Violette l'avait souvent envoyée chercher la clé, elle se sentait très nerveuse de le faire sans son autorisation. La grosse clé de la salle des bijoux reposait dans un compartiment en velours rouge, près de celle du maudit coffre à linge. Rachel la prit, la fourra dans sa poche et referma soigneusement le tiroir.

En retournant vers la porte, elle regarda le coin où était rangé le coffre. Même si elle était pressée, elle en approcha et l'ouvrit, car elle devait vérifier. Elle fouilla dedans, glissa une main sous la pile de couvertures, la souleva et soupira de soulagement.

Sara était toujours là.

— Je dois y aller, souffla Rachel. Je reviendrai plus tard.

Elle embrassa la poupée-malheur et la recouvrit avec la pile de couvertures. Là, personne ne la trouverait. Avoir amené Sara au château était risqué, mais elle n'avait pas eu le cœur de la laisser seule dans le pin-compagnon. On pouvait y avoir si peur, la nuit !

Elle gagna la porte, l'entrouvrit et regarda Giller, qui lui fit signe qu'elle pouvait venir.

— Tu as la clé ?

Rachel la sortit de la poche où elle gardait aussi son bâton magique. Ravi, il lui dit qu'elle était une brave petite fille. Personne ne l'avait appelée comme ça depuis très longtemps…

Le sorcier la reprit dans ses bras, remonta le couloir et s'engagea dans l'étroit escalier de service. Sur la pierre non plus, ses pieds ne faisaient pas de bruit ! Mais ses favoris gratouillaient le nez de l'enfant. Au bas des marches, il la reposa sur le sol.

— Rachel, fit-il en s'agenouillant près d'elle, écoute-moi bien. Ce n'est pas un jeu ! Nous devons sortir du château, sinon, on nous coupera la tête, comme Sara te l'a dit. Mais il faudra être malins pour ne pas se faire prendre. Si on se précipite, sans rien préparer, ça ne

marchera pas. Et si nous agissons trop lentement… Hum, je préfère ne pas penser à ce qui arrivera.

— Giller, dit Rachel, des larmes dans les yeux, j'ai peur d'avoir la tête coupée. Les gens disent que ça fait très mal.

— Je sais, chère enfant, et j'ai peur aussi, avoua le sorcier en la serrant contre lui. Mais si tu fais exactement ce que je dis, comme une courageuse petite fille, nous réussirons à fuir, et nous irons à un endroit où on ne coupe pas la tête aux gens – qu'on ne fait pas dormir non plus dans des coffres à linge ! Tu auras Sara, et personne ne menacera de la jeter au feu. Tu comprends ?

— Ce serait merveilleux, Giller…

— Mais tu devras être courageuse et m'obéir. Ce ne sera pas toujours facile.

— Je t'obéirai, promis !

— Et moi, Rachel, je jure de tout faire pour te protéger. Nous sommes ensemble dans cette aventure, toi et moi, mais le sort de beaucoup d'autres personnes dépend de nous. Si on s'en tire bien, le monde changera et des multitudes d'innocents ne seront pas décapités.

— J'adorerais ça, Giller ! Je déteste les exécutions. Ça me terrifie.

— Alors, nous sommes d'accord… D'abord, tu vas aller réprimander les cuisiniers, comme on te l'a demandé. Dans la cuisine, prends la plus grosse miche de pain que tu verras. Je me moque de la façon dont tu l'obtiendras. Si tu dois la voler, n'hésite pas. Ensuite, tu iras dans la salle des bijoux. Ouvre la porte, entre et attends-moi là. Je dois m'occuper d'autres détails… Je t'en dirai plus quand nous nous retrouverons. Tu peux faire tout ça ?

— Bien sûr. C'est facile…

— Alors, file !

Elle courut dans le couloir du premier étage pendant que Giller, toujours aussi silencieux, remontait les marches. L'escalier des cuisines était à l'autre bout du corridor, derrière celui réservé à la reine. Rachel aimait bien passer par là quand elle accompagnait la princesse, parce qu'il y avait sur les marches des tapis beaucoup plus agréables que la pierre nue qu'elle foulait quand elle accomplissait ses « missions ». Le couloir était ouvert au milieu, à l'endroit où l'escalier d'apparat débouchait dans une grande salle aux dalles de marbre blanches et noires particulièrement glaciales pour la plante des pieds…

Rachel pensait au moyen de se procurer une miche de pain sans être obligée de la voler, quand elle aperçut la princesse dans la salle au sol noir et blanc, en route vers l'escalier, suivie par la couturière royale et deux petites mains chargées de rouleaux d'un joli tissu rose. Rachel chercha un endroit où se cacher, mais Violette l'avait déjà repérée.

— Oh, Rachel ! dit-elle. Viens donc par ici !

La fillette obéit et se fendit d'une révérence.

— Que fais-tu donc ?

— Ce que vous m'avez demandé, princesse. J'allais aux cuisines…

— Eh bien… ce ne sera pas la peine.

— Mais il faut que j'y aille !

— Pourquoi ? Je viens de te dire que c'était inutile.

Rachel se mordit les lèvres. L'expression de Violette la terrifiait, mais elle essaya de penser à ce que Giller ferait à sa place.

— Si c'est votre volonté, j'obéirai… Pourtant, votre repas de midi était ignoble, et je serais navrée que celui de ce soir le soit aussi. Vous devez mourir d'envie de vous régaler. Mais si vous ne voulez pas que j'intervienne…

La princesse réfléchit quelques secondes.

— Tout bien pesé, vas-y, parce que c'était vraiment infâme. N'oublie pas de leur dire que j'étais furieuse !

— N'ayez crainte, princesse, assura Rachel en inclinant la tête.

Elle se détourna pour partir.

— J'ai un essayage ! lança Violette dans son dos. (Rachel fit volte-face.) Après, j'irai dans la salle des bijoux, pour voir ce qui siéra le mieux à ma nouvelle robe. Quand tu en auras fini avec les cuisiniers, passe chercher la clé chez moi et attends là-bas.

— Princesse, objecta Rachel, la bouche sèche, ne devriez-vous pas faire ça demain, quand la robe sera finie ? Vous verriez mieux quels bijoux conviennent…

— En effet, dit Violette, visiblement étonnée, ce serait beaucoup plus judicieux. (Elle se tut, pensive.) Je suis très contente d'avoir eu cette idée.

Rachel soupira de soulagement et fonça vers l'escalier de service. Mais sa maîtresse la rappela.

— Malgré tout, je dois choisir quelque chose pour le dîner de ce soir. J'irai donc quand même dans la salle des bijoux. On s'y retrouvera dans un moment…

— Mais, princesse…

— Il n'y a pas de « mais » ! Après avoir parlé aux cuisiniers, va chercher la clé et attends-moi dans la salle. Je viendrai dès que l'essayage sera fini.

Violette s'engagea dans l'escalier d'apparat et disparut.

Rachel ne savait plus que faire. Giller aussi lui avait donné rendez-vous dans la salle aux bijoux. Au bord des larmes, elle se demanda quoi décider.

Le mieux était d'obéir au sorcier ! Et d'être courageuse. Comme ça, plein de gens n'auraient pas la tête coupée. Elle ravala ses sanglots et partit pour les cuisines. Au fait, pourquoi Giller voulait-il une grosse

miche de pain ?

— Alors, qu'en penses-tu ? souffla Richard. Tu as une idée ?

Kahlan était à plat ventre près de lui, perplexe tandis qu'elle regardait en contrebas de la crête où ils se dissimulaient.

— Pas la moindre… Je n'ai jamais vu autant de garns à queue courte en même temps…

— Et que font-ils brûler, d'après toi ?

— Rien du tout ! La fumée monte du sol. On appelle cet endroit Source Feu. De la vapeur s'élève de certains trous, dans d'autres, de l'eau bouillonne, et dans d'autres encore, on trouve un liquide jaune et de la boue. Et tout ça empeste ! Les émanations tiennent les curieux à l'écart. J'ignore ce que les garns font ici.

— Regarde par là, au pied de la colline, près du plus grand trou. Il y a dessus un truc en forme d'œuf avec de la vapeur autour. Ils n'arrêtent pas de le regarder et de le toucher.

— Tu as une meilleure vue que moi. Je ne saurais pas dire ce que c'est, ni même si c'est vraiment ovoïde.

Richard entendait des grondements monter du sol, certains suivis d'énormes geysers de vapeur. L'odeur suffocante du soufre dérivait dans l'air jusqu'à l'endroit où ils se tenaient, dans un bosquet d'arbres rachitiques.

— On devrait peut-être aller y voir de plus près, murmura Richard en regardant les garns s'agiter à leurs pieds.

— Ce serait idiot, souffla Kahlan. Du crétinisme pur ! As-tu déjà oublié ce que peut faire un seul garn ? Et là, il y en a des dizaines.

— Pas mal raisonné… Qu'y a-t-il derrière eux, juste au-dessus, à flanc de colline. Une caverne ?

— Oui. On la nomme la grotte du Shadrin. On raconte qu'elle traverse les montagnes et rejoint la vallée, de l'autre côté. Mais je ne connais personne qui ait vérifié cette théorie…

Richard regarda les garns se disputer la dépouille d'un animal.

— Un shadrin, c'est quoi ? demanda-t-il.

— Une bête qui vit dans les cavernes. Certains disent que c'est un mythe, d'autres affirment le contraire. Mais là encore, personne n'est allé vérifier…

— Et ton opinion ?

— Je n'en ai pas… Dans les Contrées du Milieu, beaucoup d'endroits sont censés être hantés par des bêtes. J'en ai visité des quantités sans rien trouver. La plupart des histoires ne sont que ça, des histoires ! Mais pas toutes…

Richard était ravi qu'elle lui parle. Depuis des jours, elle n'avait presque rien dit. Le curieux comportement des garns semblait avoir éveillé sa curiosité, la tirant pour un temps de son mutisme. Hélas, ils

ne pouvaient pas rester étendus ici à bavarder. Ils perdaient du temps ! Et s'ils s'attardaient, les mouches à sang finiraient par les repérer. Ils rampèrent en arrière, loin du précipice, puis s'éloignèrent, pliés en deux, sans précipitation inutile.

Kahlan se replongea dans son silence obstiné.

Une fois loin des garns, ils reprirent la route de Tamarang, le territoire voisin du Pays Sauvage gouverné par la reine Milena. Très vite, ils atteignirent une intersection. Richard supposa qu'ils devaient prendre à droite, puisque Tamarang, selon Kahlan, se trouvait à l'est. Les garns et Source Feu étaient sur leur gauche…

Kahlan s'engagea pourtant sur la piste de gauche.

— Que fais-tu ? cria Richard.

Depuis leur départ de chez Shota, il la surveillait sans cesse. Lui faire confiance était devenu impossible. Elle voulait mourir et elle réussirait s'il ne prenait pas garde à chacun de ses mouvements.

Elle se retourna vers lui, aussi inexpressive que d'habitude.

— On appelle ça une intersection inversée…, dit-elle. Devant nous, là-haut, où il est difficile de voir à cause des buttes et de la forêt, les routes se croisent de nouveau et changent de direction. Avec les frondaisons, on a du mal à voir où est le soleil, donc à se repérer. Si on suit la piste de droite, on tombera sur les garns. L'autre conduit à Tamarang.

— Qui se donnerait le mal de construire une route de ce genre ?

— Une petite ruse des anciens rois de Tamarang, pour égarer les envahisseurs venus du Pays Sauvage… Ça les ralentissait un peu, laissant aux défenseurs le temps de se regrouper et de contre-attaquer.

Richard dévisagea son amie pour savoir si elle disait la vérité. Devoir se demander si elle lui mentait ou non le rendait fou furieux.

— C'est toi le guide, dit-il enfin. On y va !

Kahlan se détourna sans un mot et se remit en chemin.

Richard ignorait combien de temps il supporterait ça. Elle desserrait les lèvres uniquement pour répondre à ses questions pratiques, décourageait toute tentative d'engager une conversation et reculait dès qu'il approchait trop d'elle, comme si son contact avait été mortel. Mais c'était le contraire qui la terrorisait, ça, il l'avait compris. Leur dialogue, devant les garns, lui avait donné l'espoir que les choses changeaient. Une illusion ! Elle s'était très vite refermée sur elle-même.

Elle se comportait comme un prisonnier condamné à une marche forcée, le réduisant au rôle d'un geôlier peu convaincu. Il gardait le couteau de la jeune femme à sa ceinture, conscient de ce qui arriverait s'il le lui rendait. À chaque pas, elle s'éloignait un peu plus de lui. Il la perdait, c'était évident. Mais que faire pour éviter ça ?

La nuit, quand c'était à elle de monter la garde, il lui attachait les

poignets et les chevilles pour qu'elle ne se donne pas la mort pendant qu'il se reposait. Quand il la saucissonnait, elle se laissait faire sans réaction. Pour lui, c'était une torture. Et il ne dormait que d'un œil, couché près d'elle pour qu'elle puisse le réveiller si elle voyait ou entendait quelque chose. Cette tension permanente l'épuisait…

Il regrettait plus que jamais leur rencontre avec Shota. L'idée que Zedd se retourne contre lui semblait absurde. Imaginer que Kahlan fasse de même lui déchirait les entrailles.

Richard sortit de la nourriture de son sac et lança, d'une voix qu'il espérait pleine d'entrain :

— Tu veux du poisson séché ? (Il fit la grimace.) Il est infect à souhait !

Sa plaisanterie ne la dérida pas.

— Non, merci, je n'ai pas faim…

Richard s'efforça de rester souriant et de ne pas trahir sa colère. Mais ses tempes battaient de fureur.

— Kahlan, tu n'as presque rien avalé depuis des jours. Il faut te nourrir.

— Je ne veux rien !

— Et pour me faire plaisir ?

— Que feras-tu si je refuse ? Tu me gaveras ?

Le calme de son amie exacerbait sa fureur, mais il se contint autant qu'il put.

— S'il le faut, oui.

Elle se retourna vers lui, excédée.

— Richard, je t'en prie, laisse-moi partir ! Je ne veux plus être avec toi. Laisse-moi !

La première fois qu'elle montrait ses émotions depuis leur départ de l'Allonge d'Agaden…

— Non, dit-il, jouant à son tour le jeu de l'impassibilité.

— Tu ne pourras pas me surveiller tout le temps. Tôt ou tard…

— Je ne te quitterai pas des yeux une minute, si c'est nécessaire.

Ils se défièrent un moment. Puis toute trace de vie déserta le visage de Kahlan, qui se détourna et recommença à marcher.

Ils ne s'étaient pas arrêtés longtemps, mais ça avait suffi pour que la créature qui les suivait commette une de ses rares erreurs. Elle s'était trop approchée, laissant le Sourcier revoir un instant ses yeux jaune brillant.

Depuis leur deuxième jour de voyage, Richard savait qu'on les pistait. Des années de solitude dans la forêt lui avaient appris à sentir quand il avait de la compagnie. Les autres guides et lui jouaient souvent à se suivre dans la forêt de Hartland pour voir combien de temps ils passaient inaperçus. Si l'être qui les traquait ne se débrouillait pas mal, il n'arrivait pas à la cheville du Sourcier. C'était

la troisième fois qu'il apercevait les yeux jaunes. Mais personne d'autre que lui n'aurait réussi cet exploit…

Ce n'était pas Samuel, car les yeux, plus rapprochés et d'un jaune plus sombre, exprimaient davantage d'intelligence que ceux du compagnon. Il ne s'agissait pas non plus d'un chien à cœur, car il aurait déjà attaqué. Ce prédateur-là se contentait d'observer.

Kahlan, il l'aurait juré, ne s'était aperçue de rien, trop absorbée par ses sombres pensées. À un moment ou à un autre, la créature se montrerait et le Sourcier serait prêt à l'affronter. Mais avec Kahlan dans cet état, il n'avait pas besoin d'un nouveau problème…

En conséquence, il ne se retourna pas pour regarder et prévenir son adversaire qu'il avait des soupçons. Pas de brusque marche arrière ni de cercle soudain – le nom que ses collègues et lui avaient donné à une manœuvre originale. Au contraire, il se contentait de capter les indices quand ils s'offraient à lui, sans être constamment à l'affût. Ainsi, il était quasiment sûr que l'espion ne se savait pas repéré. Pour l'instant, ça l'arrangeait, car l'avantage était de son côté.

Il regarda Kahlan avancer, la tête dans les épaules, et se demanda ce qu'il ferait d'elle dans quelques jours, quand ils atteindraient Tamarang. Qu'il le veuille ou non, elle gagnerait leur guerre larvée, car ça ne pouvait pas continuer comme cela. Même si elle échouait des dizaines de fois, il suffisait d'une pour que… Il devait l'emporter à chaque passe d'armes. Une seule erreur et elle se suiciderait. Au bout du compte, il serait défait, et il ne voyait pas comment l'empêcher…

Rachel était assise sur le repose-pieds, en face de la somptueuse chaise revêtue de velours rouge et plaquée d'or fin. Elle attendait en se cognant les genoux l'un contre l'autre. *Vite, Giller !* se répétait-elle sans cesse. Le sorcier devait arriver avant Violette !

La fillette leva les yeux sur la boîte de la reine. Si la princesse se montrait avant Giller, elle espérait qu'elle ne jouerait pas encore avec. Rachel détestait qu'elle le fasse, ça la terrorisait.

La porte s'entrouvrit et Giller passa la tête dans la pièce.

— Vite ! souffla Rachel.

Il entra et referma derrière lui.

— Tu as le pain ?

— Oui. (Elle sortit un ballot de sous la chaise, se leva et le mit sur le repose-pieds.) Je l'ai enveloppé dans un torchon pour que les gens ne voient rien.

— Brave petite fille ! dit Giller.

Puis il se détourna d'elle.

— J'ai dû le voler, avoua Rachel, dépitée. C'est la première fois

que je fais ça…

— Mon enfant, déclara le sorcier, qui approchait de la boîte, je t'assure que c'est pour une bonne cause.

— Giller, la princesse va venir ici.

— Quand ?

— Dès qu'elle aura essayé sa nouvelle robe. Comme elle est très exigeante, ça risque de prendre un moment, mais on ne peut pas être sûrs… Elle aime mettre des bijoux et se regarder dans le miroir.

— Maudits soient les esprits, marmonna Giller, rien n'est jamais facile…

Il prit la boîte qui reposait sur le piédestal de marbre.

— Giller ! Il ne faut pas y toucher ! C'est à la reine !

Le sorcier se retourna, l'air troublé, et baissa les yeux sur l'enfant.

— Non, ce n'est pas à elle ! Attends un peu et je t'expliquerai…

Il posa la boîte à côté de la miche de pain. Puis il sortit une autre boîte de sa poche.

— Qu'en dis-tu ? demanda-t-il à Rachel en brandissant la contrefaçon.

— Elle est exactement pareille !

— Parfait ! (Il posa la seconde boîte sur le piédestal, puis s'agenouilla près de Rachel.) Écoute-moi très attentivement, chère enfant. Le temps presse et il est capital que tu comprennes bien.

À l'expression de son protecteur, Rachel ne douta pas que c'était très grave.

— J'écoute, dit-elle.

Giller posa la main sur la boîte.

— Cet objet a un pouvoir magique… et il n'appartient pas à la reine.

— À qui est-il, alors ?

— Je n'ai pas le temps de te le dire… Peut-être quand nous serons loin d'ici. L'important, c'est que la reine est une méchante personne. (Rachel acquiesça. Ça, elle le savait déjà.) Elle coupe la tête des gens juste parce que ça l'arrange. Elle se fiche des autres et ne pense qu'à elle. Hélas, elle est au pouvoir. Ça signifie qu'elle peut faire tout ce qui lui passe par l'esprit. La magie de cette boîte renforce sa puissance. C'est pour ça qu'elle s'en est emparée.

— Je comprends. C'est comme la princesse, qui peut me gifler, me couper les cheveux n'importe comment, et se moquer sans arrêt de moi.

— C'est exactement ça. Bravo, Rachel ! À présent, écoute bien. Un homme appelé Darken Rahl est encore plus méchant que la reine !

— Le Petit Père Rahl ? fit Rachel, troublée. Tout le monde dit qu'il est gentil. Violette prétend que c'est l'homme le plus doux du monde.

— Elle affirme aussi que ce n'est pas elle qui tache ses vêtements,

lui rappela Giller.

— Et c'est un mensonge !

— Je vois que tu me suis… Le Petit Père Rahl est l'homme le plus méchant du monde. À côté de lui, la reine passerait pour un modèle de gentillesse. Rahl tue même les enfants. Tu sais ce que ça veut dire, tuer quelqu'un ?

— On lui coupe la tête, ou quelque chose comme ça, et il est mort…

— C'est ça. Comme la princesse, qui rit quand elle te gifle, Darken Rahl s'amuse beaucoup quand il assassine des gens. Lorsque la princesse assiste à un banquet, avec les dames et les seigneurs, elle fait assaut de gentillesse et de politesse. Mais quand vous êtes seules, elle te tourmente. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, fit Rachel, la gorge nouée. Elle ne veut pas que les autres sachent combien elle est méchante.

— C'est tout à fait ça ! Tu es très intelligente, chère enfant ! Eh bien, le Petit Père Rahl est comme elle. Pour que les gens ne se doutent de rien, il se fait passer pour l'homme le plus gentil du monde. Quoi qu'il arrive, Rachel, reste toujours loin de lui, si tu le peux…

— Ça, vous pouvez me faire confiance !

— Mais s'il te parle, sois très polie et ne montre pas que tu connais la vérité. Il ne faut pas dévoiler aux gens ce qu'on sait. C'est le meilleur moyen d'être en sécurité.

— Comme avec Sara… Les méchants ne savent pas qu'elle existe, donc ils ne risquent pas de me la prendre, et elle est en sécurité.

Giller la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Je remercie les esprits que tu sois si intelligente ! s'exclama-t-il. (Rachel fut ravie de cette déclaration. Personne n'avait jamais vanté son intelligence.) À présent, ouvre en grand tes oreilles. Nous entrons dans le vif du sujet.

— J'écoute, Giller.

— Cette boîte est magique. Si la reine la donne à Rahl, il se servira de son pouvoir pour torturer encore plus d'innocents. Et couper davantage de têtes. Comme la reine est méchante, et qu'elle le soutient, elle lui offrira la boîte.

— Giller, il faut l'en empêcher ! Tous ces malheureux qu'on décapitera…

Le sorcier sourit et se gratta le menton.

— Rachel, tu es la petite fille la plus intelligente que j'aie connue ! Vraiment !

— Il faut cacher la boîte, comme j'ai fait avec Sara.

— Une fois encore, tu as raison. (Il désigna la fausse boîte, sur le piédestal.) C'est un leurre. Pas la vraie boîte, juste une imitation… Ils

s'y tromperont un moment, et ça nous laissera le temps de fuir.

Rachel regarda le « leurre ». On ne voyait pas la différence…

— Giller, tu es l'homme le plus intelligent du monde !

Le sourire du sorcier perdit de son éclat.

— J'ai peur, mon enfant, de l'être trop pour mon propre bien. (Il se ressaisit.) Voilà comment nous allons faire…

Il prit la miche de pain, la coupa en deux et retira une partie de la mie. Il en fourra une grosse quantité dans sa bouche, tellement pleine que ses joues se gonflèrent. Alors, il mit le reste dans celle de Rachel, qui mâcha aussi vite qu'elle put. C'était délicieux, encore un peu chaud… Quand ils eurent fini de faire disparaître les indices, Giller prit la boîte, la glissa dans le pain et remit les deux moitiés ensemble.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il à Rachel.

— Tout le monde verra que cette miche a été cassée, dit la fillette, très inquiète.

— Intelligente… Oui, tu es vraiment très intelligente. Bon, comme je suis un sorcier, je peux arranger ça. Qu'en dis-tu ?

— C'est bien possible…

Il posa la miche sur ses genoux et fit de grands gestes avec ses mains, au-dessus et autour. Puis il montra de nouveau le pain à sa protégée. Plus de brisures ! On aurait dit que la miche sortait du four !

— Personne ne s'en apercevra, c'est sûr !

— Espérons que tu ne te trompes pas, mon enfant… J'ai lancé une Toile de Sorcier, un charme magique, sur ce pain, pour qu'on ne détecte pas non plus le pouvoir de la boîte.

Il reprit le torchon, enveloppa la miche dedans puis fit un nœud sur le dessus avec les quatre coins du tissu. Il tint ce petit ballot par le nœud, et le posa sur la paume de sa main libre, devant les yeux de Rachel. Alors, il la regarda sans sourire, comme s'il était malheureux.

— Maintenant, ça se complique, mon enfant. Nous devons sortir la boîte du château. Si nous la cachons à l'intérieur, ils finiront par la trouver. Tu te rappelles où j'avais dissimulé ta poupée, dans le jardin ?

— La troisième vasque sur la droite…

— J'y mettrai la miche. Tu devras te faire jeter dehors, aller la récupérer, comme avec Sara, et sortir du château. Et il faut agir ce soir !

— Giller, j'ai peur de toucher la boîte de la reine !

— Je sais, chère enfant… Mais souviens-toi qu'elle ne lui appartient pas. Tu veux empêcher qu'on coupe la tête à tous ces gens, non ?

— Oui… Mais tu pourrais emporter la boîte à ma place !

— Si c'était possible, je jure que je le ferais. Hélas, c'est hors de ma portée. On me surveille, et on ne me laisserait pas sortir du château. Si

on m'attrapait avec la boîte, Rahl finirait par l'avoir, et nous ne voulons pas que ça arrive.

— Bien sûr…, dit Rachel, à présent terrorisée. Giller, tu avais promis de fuir avec moi…

— Et je tiendrai parole, crois-moi ! Mais il me faudra quelques jours pour m'échapper de Tamarang. Et la boîte ne doit plus y être demain ! Toi seule peux t'en charger. Apporte-la dans ta cachette, ton pin-compagnon, et attends-moi. Je couvrirai ta fuite puis je te rejoindrai.

— Je crois que je réussirai… Puisque c'est important, j'essaierai…

Giller s'assit sur le repose-pieds et prit Rachel sur ses genoux.

— Ma chérie, écoute-moi encore un peu… Même si tu devais vivre cent ans, tu ne feras plus rien d'aussi important. Tu dois être plus courageuse que jamais. Ne te fie à personne, et ne te sépare pas de la boîte. Je te retrouverai dans quelques jours, mais si ça tourne mal, et que je ne vienne pas, cache-toi avec ton trésor jusqu'au début de l'hiver. Alors, il n'y aura plus de danger. Si je connaissais quelqu'un susceptible de t'aider, je te déchargerais de ce fardeau. Mais ce n'est pas le cas. Toi seule peux le faire !

— Je suis si petite…, gémit l'enfant.

— C'est pour ça que tu n'auras rien à craindre. Tout le monde pense que tu ne comptes pas. Mais c'est faux. Tu es la personne la plus importante de l'univers ! Tu abuseras les gens parce qu'ils ne le savent pas ! Tu dois agir, Rachel ! J'ai besoin de ton aide, et je ne suis pas le seul. Tu es assez courageuse et intelligente pour réussir.

L'enfant vit des larmes perler aux paupières du sorcier.

— J'essaierai, Giller. Je serai courageuse. Tu es le meilleur homme du monde. Donc, si tu le dis, je le ferai…

— J'ai commis beaucoup d'erreurs, Rachel, soupira Giller. Longtemps, je suis resté très loin d'être le meilleur homme du monde. Si j'avais ouvert les yeux plus tôt… Si je m'étais rappelé ce qu'on m'a enseigné, mon devoir, mes raisons de devenir un sorcier, je n'aurais pas à te demander ça. Comme toi, c'est ce que j'aurai fait de plus important dans ma vie. Nous ne devons pas échouer, Rachel. Il faut que tu réussisses ! Quoi qu'il arrive, ne laisse personne se dresser sur ton chemin. Personne !

Il mit un index sur chacune des tempes de l'enfant, qui éprouva un merveilleux sentiment de sécurité. Elle sut qu'elle réussirait. Alors, elle ne devrait plus jamais obéir à la princesse. Elle serait enfin libre !

Giller retira vivement ses doigts.

— Quelqu'un vient… (Il posa un rapide baiser sur la joue de la fillette.) Que les esprits du bien te protègent.

Il se leva et se plaqua dos au mur, à côté de la porte. Après avoir glissé la miche de pain sous sa robe, il plaqua un index sur ses lèvres.

La porte s'ouvrit. Rachel se leva d'un bond et fit une révérence à la princesse, qui avança, la gifla et éclata de rire.

Rachel baissa les yeux. Alors qu'elle se frottait la joue, retenant ses larmes, elle aperçut un petit morceau de pain entre les pieds de Violette. Elle jeta un regard à Giller, caché derrière la porte ouverte. Voyant l'indice, silencieux comme un chat, il se pencha, le ramassa, le fourra dans sa bouche et se glissa dehors dans le dos de la princesse, qui ne s'aperçut de rien…

Les yeux dans le vide, Kahlan tendit les bras, les poings fermés et les poignets serrés l'un contre l'autre, attendant que Richard la ligote. Elle avait affirmé ne pas être fatiguée. Le jeune homme l'étant pour deux – son cœur battait si fort qu'il s'en sentait mal –, elle prendrait le premier tour de garde. Avec une efficacité douteuse, si on en jugeait par son regard absent…

Le Sourcier mit la corde en place, si las qu'il eut l'impression que tout espoir l'avait abandonné. Rien n'avait changé. L'incessante bataille continuait : elle voulait mourir et il tentait de l'en empêcher…

— Je n'en peux plus…, souffla-t-il en regardant les poignets de son amie à la lumière de leur petit feu de camp. Kahlan, tu veux te suicider, mais c'est moi que tu assassines lentement !

Les yeux verts de la jeune femme se levèrent vers lui.

— Alors, laisse-moi partir ! Si tu te soucies de moi, montre-le ! Laisse-moi partir…

Richard laissa tomber la corde. Les mains tremblantes, il tira de sa ceinture le couteau de Kahlan et le regarda un moment, le reflet de la lame lui semblant flou. Puis il glissa l'arme dans le fourreau accroché à la hanche de son amie.

— Tu as gagné… Va-t'en ! Hors de ma vue !

— Richard…

— Fiche le camp ! Retourne en arrière et laisse faire les garns ! Avec ton couteau, tu risquerais de saloper le boulot ! Je ne voudrais pas que la lame glisse et que tu te rates. Après tant d'efforts, il serait dommage que tu ne meures pas !

Il tourna le dos à Kahlan et s'assit contre un tronc mort d'épicéa, juste en face du feu. La jeune femme le regarda en silence, puis s'éloigna de quelques pas.

— Richard, avec ce que nous avons traversé ensemble, ça ne peut pas se terminer comme ça… Je ne veux pas !

— Je me fiche de ce que tu veux ! Tu n'as plus le droit d'exiger ! (Il se força à cracher les mots suivants.) Fous le camp !

Kahlan baissa les yeux. Richard se pencha en avant, les coudes sur les genoux, et se prit la tête à deux mains. Il crut qu'il allait vomir.

— Mon ami, quand tout ça sera fini, j'espère que tu pourras penser à moi avec un peu de tendresse. Ce sera différent d'aujourd'hui, n'est-

ce pas ?

C'était trop ! Richard se leva d'un bond, fit trois enjambées et saisit Kahlan par sa chemise.

— Je penserai à toi comme à ce que tu es ! Une traîtresse ! Quelqu'un qui a renié tous ceux qui sont morts et tous ceux qui mourront encore ! (Les yeux écarquillés, elle essaya de se dégager, mais il ne la tenait pas pour plaisanter.) Quelqu'un qui a trahi les cinq sorciers, Shar, Siddin, et tous les villageois massacrés par Rahl. Sans oublier sa propre sœur !

— C'est faux…

— Tous ces gens-là, et bien d'autres encore ! Si j'échoue, ils devront t'en remercier, et Rahl aussi ! Tu auras été son plus fervent soutien !

— Je fais ça pour t'aider ! As-tu entendu les paroles de Shota ?

Kahlan aussi perdait son sang-froid, à présent…

— Ça ne prend pas avec moi ! Oui, j'ai entendu… Shota a dit que Zedd et toi vous retourneriez contre moi. Pas que vous auriez tort !

— Qu'essaies-tu de… ?

— Je ne suis pas l'enjeu de cette quête ! Le but, c'est d'arrêter Rahl ! Comment sais-tu, quand nous aurons la boîte, que ce n'est pas moi qui la lui livrerai ? Si je finissais par trahir, vous forçant, Zedd et toi, à me combattre ?

— C'est absurde !

— Plus absurde que Zedd et toi désireux de me tuer ? Ta théorie implique que deux personnes auraient trahi. La mienne ne laisse qu'un renégat… La voyante a accouché d'une charade stupide, et c'est pour ça que tu veux mourir ? Nous ignorons ce que sera l'avenir. Le sens exact de ses paroles nous échappe. Si ce qu'elle prédit doit arriver… Quand nous y serons, nous comprendrons, et nous réagirons en conséquence.

— Je ne peux pas survivre et permettre à la prophétie de se réaliser, dit Kahlan. Tu es le seul fil rouge de ce combat !

— Un fil ne va nulle part sans une aiguille pour le guider. Tu es mon aiguille, Kahlan. Sans toi, je ne serais pas arrivé jusqu'ici. À chaque tournant, j'ai besoin que tu m'indiques la direction. Aujourd'hui, à l'intersection, j'aurais choisi le mauvais chemin. Tu connais la reine Milena. Pas moi. Même si je lui prends la boîte, où irai-je ? J'ignore tout des Contrées du Milieu ! Alors, dis-moi, où irai-je ? Comment me mettre en sécurité ? Je me jetterai entre les griffes de Darken Rahl, et il aura la boîte sans avoir consenti le moindre effort.

— Shota a dit que tu étais le seul à avoir une chance. Sans toi, c'est fichu ! Pas moi, toi ! Et si je vis, a-t-elle ajouté… Richard, je ne peux

pas permettre ça. Tu comprends ?

— Tu *nous* trahis aussi…, dit-il, impitoyable.

— Malgré ce que tu crois, je fais ça pour toi. Et pour… *nous.*

Richard la poussa en arrière de toutes ses forces. Elle tomba et se reçut sur le dos.

Il vint se camper devant elle, de la poussière tourbillonnant autour de ses bottes, et baissa les yeux.

— Ne répète jamais ça ! hurla-t-il, les poings serrés. Tu fais ça pour toi, parce que tu n'as pas les tripes d'assumer les conséquences d'une victoire. N'ose plus prétendre que tu agis pour moi !

Elle se releva sans le quitter des yeux.

— Je donnerais presque tout, Richard, pour que tu ne gardes pas ce souvenir de moi. Mais je n'ai pas le choix. Il faut que je disparaisse. J'ai juré de protéger le Sourcier au prix de ma vie. L'échéance est arrivée…

Des larmes tracèrent des sillons sur ses joues maculées de poussière.

Alors qu'il la regardait se détourner et s'éloigner, Richard eut le sentiment qu'on venait d'ouvrir une vanne en lui, et que toute sa personnalité s'en écoulait.

Il revint près du feu, s'assit dos au tronc et se laissa lentement glisser jusqu'au sol. Les genoux pliés, il les entoura de ses bras, posa la tête dessus et pleura comme il n'avait jamais pleuré…

Chapitre 33

Assise sur sa petite chaise, derrière la princesse, Rachel se cognait un genou contre l'autre en réfléchissant à un moyen de se faire ficher dehors pour la nuit. Ainsi, elle irait récupérer la boîte, puis s'en irait pour ne jamais revenir. Elle pensait sans cesse à la miche de pain, avec son trésor caché dedans, qui l'attendait dans les jardins. Morte de peur, elle se sentait aussi excitée à l'idée des centaines de malheureux qui, grâce à elle, ne seraient pas décapités. Pour la première fois de sa vie, elle avait l'impression d'être une personne importante. Impatiente de partir, elle triturait l'ourlet de sa robe…

Les seigneurs et les dames en étaient à boire leur vin spécial, et ils semblaient ravis. Giller avait pris place avec les autres conseillers, dans le dos de la reine. Il parlait à voix basse avec le peintre de la cour. Rachel n'aimait pas cet homme, car il lui faisait peur. Il lui souriait bizarrement. En plus, il n'avait qu'une main ! Elle avait souvent entendu les domestiques s'inquiéter qu'il lui vienne l'idée de faire un portrait d'eux. Elle se demandait bien pourquoi…

Soudain, tous les convives eurent l'air effrayé. Regards braqués sur la reine, ils se levèrent. Rachel s'aperçut vite qu'ils ne fixaient pas Milena, mais quelque chose d'autre, derrière elle.

L'enfant écarquilla les yeux quand elle vit les deux colosses.

Les hommes les plus grands qu'elle ait jamais aperçus ! Ils portaient des tuniques sans manches. Sur leurs bras brillaient des cercles de métal hérissés de pointes. Tous les deux blonds et musclés, ils semblaient plus méchants encore que les gardes du donjon. Ils observèrent l'assemblée, impassibles, puis allèrent se camper, bras croisés, des deux côtés de la grande arche, derrière Milena. Offusquée, elle se tourna sur sa chaise pour voir ce qui se passait.

Un seigneur aux longs cheveux blonds et aux yeux bleus franchit l'arche. Vêtu d'une robe blanche, il portait à la ceinture un couteau à la garde en or. Dieu qu'il était beau ! pensa Rachel, éblouie.

Il sourit à la reine, qui se leva d'un bond.

— Quelle surprise… hum… euh… inattendue ! s'exclama-t-elle de la voix ridicule qu'elle employait pour parler à « mamour ». Nous sommes très honorés ! Mais n'auriez-vous pas dû arriver demain ?

— Majesté, dit l'homme en souriant, je ne pouvais plus attendre de revoir votre adorable visage. Veuillez me pardonner d'être en avance, Splendeur des Splendeurs…

Gloussant d'aise, Milena lui tendit sa main pour qu'il y pose un

baiser. Elle adorait que les gens fassent ça !

Rachel fut étonnée par la déclaration du beau seigneur. À sa connaissance, personne n'avait jamais jugé la reine jolie, et encore moins « adorable ».

Après le baisemain, elle prit le bras de son invité et le guida jusqu'à la table.

— Seigneurs et gentes dames, puis-je vous présenter le Petit Père Rahl ?

Le Petit Père Rahl ! Rachel regarda autour d'elle pour voir si quelqu'un l'avait vue sursauter. Mais personne ne s'occupait d'elle. Le Petit Père Rahl mobilisait l'attention générale ! Soudain, la fillette pensa qu'il allait la regarder et deviner qu'elle prévoyait de s'enfuir avec la boîte. Elle tourna la tête vers Giller, qui ne parut pas s'en apercevoir. Il était livide…

Rahl était arrivé avant qu'elle s'enfuie avec la boîte. Que devait-elle faire ?

Ce que Giller lui avait dit, rien de plus ni de moins ! Être courageuse et sauver tous ces innocents ! Elle devait trouver une ruse pour se faire mettre à la porte…

Le Petit Père Rahl observa à son tour l'assemblée. Quand le chien de la reine aboya, il le regarda fixement. Aussitôt, l'animal gémit.

Rahl s'intéressa de nouveau aux seigneurs et aux dames, tous très silencieux.

— Le dîner est fini… Si vous voulez bien nous excuser…

Les courtisans murmurèrent entre eux, indignés. Puis ils se turent, comme paralysés par ses yeux bleus, et se retirèrent, d'abord en traînant les pieds, puis de plus en plus rapidement. Rahl fixa certains conseillers, qui parurent ravis de s'éclipser aussi. Ceux qu'il ne regarda pas, dont Giller, restèrent où ils étaient. La princesse ne partit pas non plus. Rachel se fit toute petite derrière elle, histoire qu'on ne la remarque pas.

— Si vous preniez un siège, Petit Père Rahl, dit la reine. Le voyage a dû être très fatiguant. Ce soir, il y avait un délicieux rôti au menu. Si ça vous tente…

Rahl la dévisagea de ses yeux bleus qui ne cillaient pas.

— Je n'approuve pas qu'on assassine des animaux innocents pour manger leur chair…

Rachel crut que la reine allait suffoquer.

— Eh bien… hum… Nous avons aussi une excellente soupe de navets, et d'autres délices… Je suis sûre que quelque chose vous conviendra. Sinon, les cuisiniers se feront un plaisir de…

— Une autre fois, peut-être… Je ne suis pas venu manger, mais recevoir votre contribution à notre alliance.

— Vous me prenez au dépourvu, seigneur ! Nous n'avons pas fini

de rédiger le pacte, il reste des documents à parapher, et je suppose que vous voudrez les consulter avant…

— Je signerai avec joie tous les actes déjà préparés, et je vous donne ma parole d'honneur de valider tous les documents supplémentaires que vous me présenterez. (Rahl sourit.) Il n'était pas dans vos intentions de m'abuser, je suppose ?

— Bien entendu que non, Petit Père Rahl !

— Alors, où est le problème ? Pourquoi ferais-je vérifier ces textes, puisque votre honnêteté est sans faille ? C'est bien ce que je dois comprendre ?

— Évidemment, seigneur ! Il est inutile de vérifier… mais c'est assez inhabituel, et…

— Notre alliance est hors du commun ! coupa Rahl. Si nous passions aux choses sérieuses ?

— Oui, oui, si c'est votre volonté… (Milena se tourna vers un conseiller.) Allez chercher les documents déjà établis, et ramenez aussi de l'encre et des plumes. Et mon sceau ! (L'homme s'inclina et sortit.) Giller, il nous faut la boîte !

— J'y cours, Votre Majesté !

Quand elle vit le sorcier franchir l'arche, Rachel se sentit plus seule que jamais…

La reine profita de l'attente pour présenter son héritière au Petit Père Rahl. Il baisa la main de la princesse et assura qu'elle était aussi jolie que sa mère. Subjuguée, Violette sourit béatement et pressa contre son cœur la main où s'étaient posées les lèvres du seigneur.

Le conseiller revint avec une petite armée de clercs chargés de tonnes de documents. Ils écartèrent les assiettes, disposèrent les feuilles un peu partout sur la table, et indiquèrent les endroits où Rahl et la reine devaient signer. Quand c'était fait, un clerc versait de la cire rouge sur la feuille et Milena y imprimait son sceau. Rahl annonça qu'il n'en avait pas, mais que sa signature suffirait, car il ne doutait pas de reconnaître sa propre écriture, même dans des années.

Giller revint, se campa à côté de la table et attendit que la séance de paraphes soit terminée. Alors que les clercs se disputaient sur l'ordre de rangement des documents, la reine lui fit signe d'approcher.

— Petit Père Rahl, dit-il avec son plus beau sourire, puis-je vous remettre la boîte d'Orden de la reine Milena ?

Il tenait la fausse boîte avec révérence, exactement comme si c'était la vraie. Les pierres précieuses brillaient de tous leurs feux…

Rahl sourit et s'empara délicatement de la boîte. Il la contempla un moment, étudia ses ornements, appela un de ses gardes du corps, le regarda dans les yeux et lui tendit l'artefact.

D'une main, l'homme l'écrabouilla.

— Qu'est-ce que ça signifie ? s'écria la reine, les yeux ronds.

— C'est à moi de poser cette question, dit Rahl en la foudroyant du regard. Majesté, cette boîte était une contrefaçon !

— Quoi ? Impossible ! Il n'y a pas de… Je suis certaine que… Giller, qu'avez-vous à dire sur cette affaire ?

Le sorcier glissa les mains dans ses manches.

— Votre Majesté… Je ne comprends pas… Personne ne s'est attaqué aux protections magiques, je m'en suis assuré, comme vous le savez. Je jure que c'est la boîte sur laquelle vous m'avez chargé de veiller. À mon avis, il s'agissait d'un faux à l'origine. On nous a trompés ! C'est la seule explication…

Les yeux de Rahl n'avaient pas quitté le sorcier tout au long de son discours. Puis ils se tournèrent vers un de ses hommes. Le colosse approcha, saisit Giller par le dos de sa robe et le souleva de terre.

— Comment oses-tu ? Bas les pattes, espèce de gros bœuf ! Montre du respect à un sorcier, sinon tu le regretteras !

Les pieds de Giller battaient dans le vide tandis qu'il s'égosillait.

La gorge serrée et des larmes aux yeux, Rachel lutta pour ne pas éclater en sanglots. Si elle cédait à la panique, ils la remarqueraient, et…

Rahl s'humidifia lentement le bout des doigts.

— Ce n'est pas la seule explication possible…, dit-il. La vraie boîte a un pouvoir très particulier. Celui de la contrefaçon n'avait aucun rapport… Une reine ne s'en apercevrait pas, mais ça ne pourrait pas échapper à un sorcier… (Il sourit à Milena.) Ce bon Giller et moi allons nous éclipser pour avoir une petite conversation…

Il se détourna et sortit, suivi par le garde du corps qui tenait Giller. L'autre vint se camper devant l'arche, les bras croisés.

Rachel aurait voulu accompagner le sorcier. Elle avait si peur pour lui ! Juste avant de sortir, les pieds ne touchant pas le sol, il se retourna et ses grands yeux noirs se plantèrent dans ceux de la fillette. Alors, dans sa tête, elle entendit une voix, aussi claire que si elle avait résonné à ses oreilles, lui crier : *Enfuis-toi !*

Le sorcier disparu, Rachel aurait voulu verser toutes les larmes de son corps. Pour se calmer, elle porta à sa bouche l'ourlet de sa robe. Autour de la reine, tout le monde parlait en même temps. James, le peintre de la cour, entreprit de ramasser les débris de la boîte. Les tenant entre sa main valide et le moignon de l'autre, il les contemplait avec son éternel air bizarre.

Rachel entendait toujours dans sa tête les échos de l'ordre du sorcier. Regardant autour d'elle, elle constata que personne ne se souciait de sa présence. Elle fit le tour des tables, la tête baissée, histoire de rester invisible. Arrivée à l'autre bout de la pièce, elle jeta

un coup d'œil pour voir si on l'observait. Mais la reine et ses conseillers avaient d'autres soucis…

Elle leva une main et s'empara d'un peu de nourriture : un morceau de viande, trois tranches de pain et une énorme part d'un fromage très dur. Après avoir rangé ce butin dans ses poches, elle vérifia une dernière fois qu'on ne la regardait pas.

Elle courut vers le couloir, s'interdisant de pleurer pour que Giller soit fier d'elle. Elle fonça sur le sol couvert de tapis sans jeter un coup d'œil aux magnifiques tentures. Avant d'arriver à la porte, elle ralentit pour ne pas éveiller l'attention des gardes. Quand ils la virent, ils lui ouvrirent et la laissèrent sortir sans rien demander. Les hommes en faction de l'autre côté du battant ne lui firent pas plus de difficultés.

Rachel essuya quelques larmes sur ses joues et descendit le grand escalier de pierre. Même quand on était courageuse, ne pas pleurer du tout n'avait rien de facile…

La patrouille l'ignora quand elle la croisa sur l'allée pavée du jardin.

Dès qu'on s'éloignait des torches accrochées au mur, il faisait très noir, mais elle connaissait le chemin par cœur. Sous ses pieds nus, l'herbe était humide de rosée. Quand elle eut atteint la troisième vasque, sur la droite, elle s'agenouilla, s'assura que personne ne la regardait, et passa une main entre les fleurs. Le ballot était là. Elle le sortit, l'ouvrit, rajouta son butin et le referma.

Au moment où elle allait courir vers le mur d'enceinte, elle se souvint et poussa un cri étouffé.

Elle avait oublié Sara dans le coffre à linge. La princesse finirait par la trouver et la jetterait au feu ! Rachel ne pouvait pas abandonner son amie alors qu'elle ne reviendrait plus jamais. Sans elle, Sara aurait peur. Puis elle finirait dans les flammes…

Elle remit le ballot dans la vasque et revint sur ses pas.

Devant le mur d'enceinte, un des gardes baissa les yeux sur elle.

— Je viens de te laisser sortir…, grogna-t-il.

— Oui, mais je dois retourner au château un moment…

— Tu as oublié quelque chose ?

— Oui… C'est ça…

Le soldat secoua la tête et ouvrit le fenestron.

— La porte ! lança-t-il à son collègue, de l'autre côté.

Une fois à l'intérieur, Rachel sonda le couloir. La grande salle au sol noir et blanc et l'escalier d'apparat n'étaient pas loin. Il suffisait de traverser quelques autres corridors plus une ou deux pièces, dont l'immense salle à manger. C'était le chemin le plus court. Mais si la reine, la princesse, ou même Rahl, la voyaient, ce serait très dangereux. Violette risquait de l'emmener chez elle et de l'enfermer

dans le coffre…

Elle franchit une petite porte, sur sa droite. Le passage réservé aux domestiques. Un long détour, mais elle n'y croiserait pas de gens importants. Les serviteurs ne lui poseraient pas de questions et ne l'arrêteraient pas. Ils n'auraient pas envie de s'attirer des ennuis avec la princesse, à qui elle appartenait. Mais elle devrait traverser tous leurs quartiers, sous les grandes salles et la cuisine.

Les marches usées étaient en pierre. Une fenêtre, en haut de la cage d'escalier, n'était pas protégée et laissait entrer la pluie. Du coup, l'eau ruisselait sur les murs, puis sur les marches, couvertes par endroits d'une moisissure verte. Pour ne pas glisser, avec le peu de lumière que fournissaient les torches, il fallait être très prudente…

Dans les couloirs du sous-sol, Rachel croisa quelques serviteurs qui portaient du linge ou des fagots de bois destinés aux cheminées. Certains s'arrêtaient pour bavarder, l'air très énervé. Elle entendit plusieurs fois le nom de Giller et en eut des frissons glacés.

Quand elle passa devant les quartiers d'habitation, toutes les lampes à huile brûlaient. Par petits groupes, les gens se racontaient ce qu'ils avaient vu. Rachel remarqua maître Sander, l'homme qui portait un drôle d'uniforme et accueillait les invités aux banquets avant d'annoncer leurs noms. Entouré d'une nuée de femmes et de quelques hommes, il parlait haut avec de grands gestes de la main.

— Je l'ai entendu de mes propres oreilles, par les types qui gardaient la salle à manger. Vous savez de qui je veux parler : Frank, et l'autre, Jenkin, celui qui boite. Les soldats de D'Hara leur ont dit, en toute confidence, que le château allait être fouillé de fond en combles.

— Pour chercher quoi ? demanda une femme.

— Je n'en sais rien… Ils ne l'ont pas précisé. Mais je ne voudrais pas être le type qu'ils traquent. Ces soldats de D'Hara vous donneraient des cauchemars éveillés !

— J'espère que ce qu'ils cherchent sera sous le lit de Violette, dit quelqu'un d'autre. Pour une fois, j'aimerais que ce soit elle qui cauchemarde ! Au lieu d'empoisonner le sommeil des autres !

Tout le monde éclata de rire.

Rachel continua et traversa un grand entrepôt flanqué de colonnades.

D'un côté, elle vit des tonneaux empilés les uns sur les autres. Des caisses, des boîtes et des sacs leur faisaient face. L'air sentait le moisi et on entendait sans arrêt les petits bruits de souris occupées à grignoter. Rachel marcha bien au milieu, le long des colonnes, et atteignit une lourde porte, à l'autre bout. Quand elle la poussa, elle s'ouvrit en grinçant, et un peu de la rouille de la poignée se déposa sur ses mains – qu'elle essuya contre le mur.

Une autre porte bardée de fer, sur la droite, conduisait au donjon.

Rachel s'engagea dans l'escalier. Il y faisait noir, car une seule torche brûlait au sommet, et de l'eau gouttait sur les marches. Arrivée en haut, Rachel poussa une autre porte et descendit des corridors perpétuellement venteux. Trop apeurée pour pleurer, elle pensait à Sara, qu'elle voulait emmener loin d'ici.

Revenue à l'étage supérieur, elle jeta un coup d'œil par la porte palière, puis sonda le couloir qui conduisait aux appartements de Violette. Il était désert ! Marchant sur la pointe des pieds, Rachel avança jusqu'à la porte de sa maîtresse, l'entrouvrit et regarda à l'intérieur. Pas de lumière… Elle entra et referma derrière elle…

Un feu brûlait dans la cheminée, mais toutes les lampes étaient éteintes. La fillette approcha du coffre, s'agenouilla devant et écarta la pile de couvertures.

Un petit cri lui échappa. Sara avait disparu ! Elle eut l'impression que son sang se glaçait dans ses veines.

— Tu cherches quelque chose ? lança la voix de Violette.

Rachel se pétrifia. Son souffle s'accéléra, mais elle parvint à ravaler ses sanglots. Pas question que la princesse la voie pleurer ! Elle recula, se retourna et aperçut une silhouette près de la cheminée.

Les mains dans le dos, la princesse fit un pas vers sa victime favorite.

— Non… Je venais me coucher dans mon coffre…

— Vraiment ? (Les yeux de Rachel habitués à la pénombre, elle vit que Violette souriait méchamment.) Tu ne cherchais pas plutôt… ça !

La princesse sortit lentement les mains de derrière son dos et brandit la pauvre Sara. Rachel écarquilla les yeux, mal à l'aise comme si elle avait soudain envie de faire ses besoins.

— Princesse Violette, par pitié…, gémit-elle en tendant les mains.

— Approche, et nous allons parler de tout ça !

Rachel obéit, puis s'immobilisa devant Violette et saisit l'ourlet de sa robe. Sans crier gare, sa maîtresse la frappa – plus fort que jamais ! Si fort, que Rachel lâcha un petit cri et recula d'un pas sous l'impact. Des larmes perlant à ses paupières, elle porta la main gauche à la marque cuisante, sur sa joue. La droite s'enfonça dans sa poche. Cette fois, elle ne se laisserait pas faire !

La princesse la gifla sur l'autre joue, du dos de la main. Le coup fit plus mal encore que le précédent. Rachel serra les dents et referma le poing sur l'objet qu'elle cachait dans sa poche.

Violette revint se camper devant la cheminée.

— Ne t'avais-je pas dit ce qui arriverait si tu osais avoir une poupée ?

— Princesse, par pitié, non…, gémit Rachel, tremblant de douleur et de peur. Permettez-moi de la garder. Elle ne vous fait pas de tort…

— Non, ricana Violette. Je vais la jeter dans le feu, comme promis. Pour que tu apprennes ta leçon. Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle n'a pas de nom…

— Aucune importance, elle brûlera pareil !

Violette se tourna vers les flammes. Rachel sortit le bâton magique que lui avait donné Giller.

— Si tu jettes ma poupée au feu, tu le regretteras ! cria-t-elle.

La princesse fit volte-face.

— Qu'as-tu dit ? Et comment oses-tu me tutoyer ? Tu n'es rien, et je suis une princesse !

Rachel posa la pointe du bâton sur le napperon qui recouvrait un guéridon, à côté d'elle.

— Brûle pour moi…, murmura-t-elle.

Le napperon se consuma aussitôt. Sous le regard surpris de Violette, la fillette braqua son bâton sur un livre posé sur une table. Elle jeta un coup d'œil à la princesse, pour s'assurer qu'elle ne manquait rien du spectacle, et répéta son incantation. Le livre s'embrasa. Alors que sa maîtresse poussait un petit cri, Rachel le prit par un coin et le jeta dans la cheminée. Puis elle avança d'un pas et plaqua la pointe du bâton sur la poitrine de la princesse.

— Donne-moi ma poupée, ou je te fais brûler !

— Tu n'oserais pas…

— Obéis ! Sinon, tu te calcineras vivante !

— Tiens, Rachel, voilà ta poupée… Ne me fais pas brûler. J'ai peur du feu…

Sans cesser de menacer Violette avec le bâton, Rachel prit Sara de la main gauche et la serra contre elle.

La princesse tremblait de tous ses membres. Rachel eut presque de la peine pour elle. Puis elle pensa à la douleur, sur ses joues. Jamais elle n'avait eu aussi mal.

— Oublions tout ça, dit Violette, soudain très gentille. Tu garderas la poupée et on n'en reparlera plus.

Rachel ne se laissa pas prendre au piège. Dès qu'elle pourrait appeler un garde, sa maîtresse ordonnerait qu'on lui fasse couper la tête. Elle rirait bien et jetterait Sara au feu…

— Dans le coffre ! Tu verras comme c'est agréable !

— Quoi ?

Rachel appuya un peu plus fort sur le bâton magique.

— Obéis, ou tu flamberas !

La princesse avança vers le coffre, le bâton à présent pointé dans son dos.

— Rachel, réfléchis un peu… Si tu…

— Tais-toi et va là-dedans ! Sinon, gare à toi !

Violette s'agenouilla et entra dans le coffre.

— Bien au fond !

Quand la princesse eut obéi, Rachel referma le coffre, alla chercher la clé, verrouilla le meuble, et la remit dans sa poche. Puis elle s'agenouilla pour regarder par le petit judas. On voyait à peine les yeux de Violette briller dans le noir…

— Bonne nuit, princesse. Endors-toi vite ! Cette nuit, je vais essayer ton lit. Comme j'en ai assez de t'entendre, si tu cries, je viendrai te mettre le feu. Tu as compris ?

— Oui, répondit une voix étouffée.

Rachel souleva un tapis et le posa sur le coffre, pour que la princesse ne puisse pas regarder dehors. Elle alla s'asseoir sur le lit et le fit grincer, histoire de faire croire qu'elle y passerait vraiment la nuit.

Sara dans les bras, elle en descendit et sortit sur la pointe des pieds.

Après avoir refait sans encombre le même chemin qu'à l'aller, elle se présenta devant les gardes de la première porte. N'ayant aucune idée de ce qu'elle devait dire, elle se contenta de rester là, immobile et silencieuse.

— Alors, tu avais oublié ta poupée ? demanda le soldat.

Elle hocha la tête.

On la laissa passer sans l'ennuyer. Dans les jardins, il y avait plus de gardes que d'habitude. Des hommes vêtus d'un uniforme différent accompagnaient les patrouilles. Ils la regardèrent avec beaucoup d'attention tandis que leurs compagnons leur expliquaient qui elle était. Elle avança lentement, se forçant à ne pas courir, Sara serrée très fort contre elle.

Le ballot était toujours dans les fleurs. Rachel le prit et le tint par le nœud, la poupée calée sous l'autre bras. En traversant le jardin, elle se demanda si Violette la croyait toujours dans le lit, ou si elle avait éventé sa ruse et appelait au secours. Dans ce cas, on devait déjà l'avoir libérée – et des gardes la cherchaient sans doute. Par le chemin le plus long, il lui avait fallu du temps pour revenir ici. Elle tendit l'oreille, cherchant à savoir si on criait son nom, ou quelque chose comme ça…

Elle osait à peine respirer, incertaine de pouvoir sortir avant qu'on se lance à sa poursuite. Elle se souvint de ce que disait maître Sander : le château allait être fouillé. Pour trouver la boîte, évidemment. Et elle avait promis à Giller de fuir avec, afin d'épargner des innocents…

Des dizaines de soldats arpentaient le chemin de ronde. Devant le mur d'enceinte, Rachel ralentit. Jusque-là, elle avait toujours vu deux

hommes devant la porte. Ce soir, un troisième les avait rejoints. Elle reconnut deux militaires – des gardes de la reine en tunique rouge. Le nouveau portait un uniforme de cuir noir et il était beaucoup plus costaud. Devait-elle continuer d'avancer, ou filer ? Mais filer où ? Pour ça, il fallait passer le portail.

Avant qu'elle ait pu se décider, les soldats l'aperçurent. Elle continua donc.

Un soldat en tunique rouge se tourna pour lui ouvrir. Mais l'homme en noir leva un bras.

— C'est le jouet humain de la princesse, expliqua le soldat. Parfois, elle passe la nuit dehors.

— Ce soir, personne ne sort, dit l'homme en noir.

— Désolé, ma petite, fit le premier garde, mais tu l'as entendu : on ne passe pas !

Rachel ne bougea pas, muette d'horreur. Elle regarda le soldat en noir, qui baissa les yeux sur elle.

Giller comptait sur Rachel pour sortir la boîte du château. Et il n'y avait pas d'autre issue. Qu'aurait-il dit à sa place ?

— Eh bien, d'accord, souffla-t-elle enfin. Il fait froid et je serai mieux à l'intérieur.

— L'affaire est réglée, conclut le soldat en tunique rouge.

— Vous vous appelez comment ? lança soudain Rachel.

— Je suis le lancier de la reine Reid.

Sara dans la main, la fillette désigna l'autre soldat en rouge.

— Et vous ?

— Le lancier de la reine Walcott…

— Les lanciers Reid et Walcott, répéta Rachel. Bien, je crois que je me souviendrai… (Elle désigna l'homme en noir.) Et vous ?

— Qu'est-ce que ça peut te fiche ? demanda le type en passant les pouces dans sa ceinture.

— Eh bien, dit Rachel, la princesse m'a punie. Si je ne dors pas dans la forêt, elle sera furieuse et voudra me faire couper la tête. Alors, je dois lui dire qui m'a empêchée de passer. Si j'ai vos noms, elle me croira et viendra vous poser des questions. J'ai très peur d'elle. Maintenant, elle envoie des gens se faire décapiter…

Les trois hommes se regardèrent, inquiets.

— C'est la vérité, dit le lancier Reid à l'homme en noir. La princesse est la digne fille de sa mère. Histoire de l'entraîner, elle la laisse se faire les dents sur la hache du bourreau !

— Personne ne sort ce soir sans ordre de la reine, répéta le type.

— Mon compagnon et moi, dit Reid, sommes plutôt pour exécuter ceux de la princesse. Si tu veux t'y opposer, pas de problème, à condition de savoir qui mettra sa tête sur le billot. Si on en arrive là, nous dirons que nous voulions laisser sortir la gamine. Pas question de

risquer nos têtes ! (Walcott approuva du chef.) Surtout quand la menace est une fillette pas plus haute que trois pommes ! Tu me vois raconter que trois grands gaillards comme nous l'ont trouvée dangereuse ? À toi de décider, mais à tes risques et périls. Si la princesse s'en mêle, nous te laisserons te débrouiller avec le bourreau de la reine !

Le soldat en noir, l'air furieux, regarda de nouveau Rachel. Puis il étudia ses compagnons, et reposa les yeux sur elle.

— Bon, il semble évident qu'elle n'est pas une menace… Les ordres visaient d'éventuels espions, donc…

Walcott commença à ouvrir la porte.

— Mais je veux voir ce qu'elle emporte avec elle, ajouta l'homme.

— Ma poupée et mon dîner, fit Rachel, comme si ça n'avait aucune importance.

— Jetons quand même un coup d'œil !

Rachel posa le ballot sur le sol et l'ouvrit. Puis elle tendit Sara au soldat.

Il la prit dans sa grosse main, l'examina attentivement, la retourna et lui releva sa robe.

Aussi fort qu'elle put, Rachel lui tira un coup de pied dans la jambe.

— Ne faites pas ça ! cria-t-elle. Vous ne respectez rien ?

Les deux autres soldats éclatèrent de rire.

— Tu as trouvé un truc dangereux là-dessous ? demanda Reid.

L'homme en noir foudroya ses compagnons du regard et rendit le jouet à Rachel.

— Et ça, c'est quoi ?

— Mon dîner, je vous l'ai déjà dit.

L'homme s'agenouilla.

— Une gosse si petite n'a pas besoin d'une miche de pain aussi grosse…

— C'est à moi ! hurla Rachel. N'y touchez pas !

— Laisse tomber, dit Walcott au soldat en noir. Elle est toute maigre. Tu as l'impression que la princesse l'engraisse ?

— Pas vraiment, non, concéda l'homme en se relevant. Allez, file, sale petite peste !

Rachel referma le ballot à toute vitesse. Sara dans une main, son trésor dans l'autre, elle se faufila entre les jambes des soldats pour gagner la porte.

Dès qu'elle fut sortie, quand les hommes eurent refermé, elle partit à la course sans se retourner, trop effrayée pour tenter de savoir si on la poursuivait. Au bout d'un moment, elle s'arrêta quand même pour

regarder. Personne ! Hors d'haleine, elle s'assit sur une grosse racine.

Elle voyait toujours les contours du château sous le ciel piqueté d'étoiles. Jamais elle n'y retournerait ! Giller et elle iraient dans un pays où les gens étaient gentils et ils ne reviendraient jamais !

— Rachel ? appela une petite voix.

Sara !

La fillette posa la poupée sur ses genoux, au-dessus du ballot.

— Nous sommes en sécurité, maintenant… Hors du château !

— Je suis si contente, Rachel.

— Et nous ne reviendrons jamais !

— Rachel, j'ai quelque chose à te dire de la part de Giller.

L'enfant dut se pencher, car elle entendait à peine le murmure de sa poupée.

— Quoi ?

— Il ne pourra pas venir avec toi. Tu dois continuer seule.

— Mais je veux qu'il m'accompagne !

— Il l'aurait voulu aussi, mon enfant, plus que tout au monde… Mais il doit rester en arrière et empêcher vos ennemis de te poursuivre. C'est le seul moyen…

— Je vais avoir peur, toute seule…

— Non, parce que je serai avec toi. Pour toujours !

— Mais que dois-je faire ? Où aller ?

— Il faut fuir. Giller ne veut pas que tu te caches dans ton pin-compagnon, parce qu'ils te trouveront. (Rachel écarquilla les yeux.) Choisis-en un autre, puis un autre encore, et fuis jusqu'à l'arrivée de l'hiver. Après, tu trouveras des personnes gentilles qui s'occuperont de toi.

— Si Giller l'a dit, alors, je le ferai !

— Il veut aussi que tu saches qu'il t'aime beaucoup.

— Je l'aime aussi… Plus que tout !

La poupée sourit.

Soudain, des lumières bleues et jaunes explosèrent dans la forêt. Rachel leva les yeux. Puis un roulement de tonnerre la fit se redresser d'un bond. Bouche bée, les yeux ronds, elle regarda une énorme boule de feu jaillir de derrière les murs du château.

Elle s'éleva dans le ciel. Des étincelles s'en échappaient et une fumée noire en montait. Mais les flammes s'éteignirent peu à peu et l'obscurité revint.

— Tu as vu ça ? demanda Rachel.

Sara ne répondit pas.

— J'espère que Giller va bien…

La fillette regarda sa poupée, qui ne dit pas un mot et ne sourit

même pas.

— On ferait mieux d'y aller, fit Rachel en se levant. (Elle serra le jouet contre elle et prit le ballot.) Il faut obéir à Giller.

En passant devant le lac, elle jeta la clé du coffre à linge dans l'eau, aussi loin qu'elle le put, et sourit en entendant un gros « splash ».

Sara ne dit rien quand elles s'engagèrent sur la piste. Se souvenant que Giller lui avait interdit d'aller dans sa cachette, Rachel prit un petit sentier de chasseurs, à travers les ronces, et partit dans une nouvelle direction.

Vers l'ouest !

Chapitre 34

Richard entendit un bruit étrange. Étouffé, doux… Un infime crépitement.

Dans le brouillard du demi-sommeil, il ne parvint pas à l'identifier. Lentement au début, puis plus vite à cause de l'inquiétude, le Sourcier se réveilla tout à fait et sentit une délicieuse odeur de viande en train de rôtir. Sitôt conscient, il le regretta, car l'état de veille impliquait de se souvenir des récents événements – et de souffrir à cause de l'absence de Kahlan. Toujours dans la position où il s'était assoupi – les genoux repliés contre la poitrine et la tête dessus – le jeune homme était tétanisé par les crampes et l'écorce du tronc où il s'adossait lui blessait le dos. Avec la tête dans cette position, il ne voyait rien, sinon que l'aube commençait à se lever.

Et il y avait quelqu'un – ou quelque chose – près de lui.

Feignant de continuer à dormir, il évalua la position de ses mains par rapport à ses armes. L'épée était peu accessible et difficile à dégainer. Avec le couteau, c'était mieux, puisque le bout de ses doigts reposait sur le manche. Pliant les phalanges, il assura sa prise sur l'arme. L'intrus, qui que ce fût, se tenait sur sa gauche. Il suffirait de se lever d'un bond, de sauter et de frapper…

Le Sourcier jeta un coup d'œil prudent… et tressaillit. Kahlan ! Assise dos au tronc d'arbre, elle le regardait calmement. Dans le feu, un lapin finissait de cuire.

Richard se leva vivement.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il, essayant de ne pas trop élever la voix.

— Tu veux bien qu'on parle ?

Le jeune homme repoussa le couteau dans son fourreau, et s'étira pour rétablir sa circulation sanguine.

— Je croyais qu'on s'était tout dit hier soir, fit-il, regrettant aussitôt ses paroles. (Mais Kahlan ne broncha pas.) Désolé de ma muflerie… Bien sûr, qu'on peut parler ! Qu'est-ce qui… hum… t'amène ?

La jeune femme haussa les épaules.

— J'ai beaucoup réfléchi… (Pour se donner une contenance, Kahlan jouait avec une branche de bouleau qu'elle dépouillait consciencieusement de son écorce.) Hier, quand je suis partie, je sais que tu as eu une migraine…

— Comment as-tu deviné ?

— Je le vois dans tes yeux… Comme tu n'as pas beaucoup dormi, ces derniers temps, à cause de moi, j'ai décidé de monter la garde pendant que tu te reposais. Une sorte de cadeau, avant de m'en aller… définitivement. Alors, je me suis cachée dans ces arbres, là-bas, d'où je pouvais garder un œil sur toi. (Elle baissa les yeux sur sa branche.) Je voulais être sûre que tu dormirais bien…

— Tu es restée toute la nuit ? demanda Richard, plein d'espoir, mais trop anxieux pour croire ce que ça sous-entendait.

Kahlan hocha la tête, mais ne leva pas les yeux sur lui.

— Pendant que je veillais, j'ai décidé de fabriquer un collet, comme tu me l'as montré, histoire de t'attraper un bon petit déjeuner. Ensuite, j'ai réfléchi… Et beaucoup pleuré, aussi. Je ne supportais pas que tu penses toutes ces affreuses choses sur moi. Ça me blessait, et ça me rendait furieuse !

Richard jugea qu'il valait mieux ne rien dire pendant qu'elle cherchait péniblement ses mots. S'il faisait un impair, elle risquait de vouloir repartir.

— Puis je me suis souvenue de ce que tu disais… Tu sais, que tu aurais besoin de moi… J'ai pensé à ce qu'il fallait te révéler au sujet de la reine et du comportement à adopter avec elle. Puis aux routes que tu devrais absolument éviter… Je n'arrêtais pas de trouver des conseils à te donner ! Soudain, j'ai compris que tu avais raison. Absolument raison !

Richard estima qu'elle était au bord des larmes, mais elle ne pleura pas. Toujours occupée avec sa branche, dont elle envoyait les petits morceaux d'écorce dans le feu, elle refusait de le regarder. Décidé à ne pas brusquer les choses, Richard attendit.

Alors, elle lui posa une question déconcertante.

— As-tu trouvé Shota jolie ?

— Oui, mais moins que toi…

Kahlan sourit. Coquette, elle écarta une mèche de cheveux de son front.

— Peu d'hommes oseraient dire ça à une…, commença-t-elle. (Elle se reprit, et son secret se dressa soudain entre eux comme une personne vivante.) Richard, tu connais ce proverbe de vieille femme : « Ne laisse jamais une fille choisir ton chemin à ta place quand il y a un homme dans son champ de vision » ?

— Non, je ne l'ai jamais entendu…

Souriant, il se leva et s'étira de nouveau. Selon lui, Kahlan aurait eu tort d'être jalouse de Shota, qui avait juré de le tuer s'il osait revenir chez elle. Et même sans ça, elle n'aurait eu aucune raison de s'inquiéter…

Kahlan posa sa branche et, voyant qu'il se rasseyait, vint prendre place près de lui. Enfin, ses jolis sourcils arqués, elle le regarda dans

les yeux.

— Richard, hier soir, j'ai été stupide. Très stupide ! J'avais eu peur que la voyante me tue. Soudain, j'ai compris qu'elle était en train de le faire. Mais je me chargeais du travail pour elle ! Bref, elle avait choisi mon chemin à ma place… Tu avais raison sur tous les points ! Comment ai-je pu être assez bornée pour réfuter les propos d'un Sourcier ? Si ce n'est pas trop tard, je voudrais reprendre mon travail de… guide.

Richard parvenait à peine à en croire ses oreilles. Ce drame était fini, et il se sentait l'homme le plus heureux du monde ! En guise de réponse, il prit Kahlan contre lui. Elle l'enlaça et s'abandonna un moment. Puis elle s'écarta.

— Richard, je n'ai pas terminé… Avant de me reprendre à tes côtés, tu dois tout entendre. Je ne supporte plus de te mentir par omission. Il faut que tu saches qui je suis ! Mentir me déchire le cœur, parce que tu es mon ami. J'aurais dû tout t'avouer dès le début. Mais je ne voulais pas te perdre ! À présent, je dois courir ce risque…

— Kahlan, je te l'ai déjà dit : tu es mon amie, et rien ne peut changer ça !

— Ce secret risque de nous séparer… C'est une affaire de… magie.

Soudain, Richard ne fut plus très sûr de vouloir entendre la suite. Alors qu'il venait de la retrouver, il ne tenait pas à perdre de nouveau Kahlan. Se penchant vers le feu, il récupéra le bâton où rôtissait le lapin.

Il était très fier de son amie, qui avait si bien retenu ses leçons de survie dans la nature…

— Kahlan, je me fiche de ton secret ! C'est toi qui m'intéresses, rien d'autre ! Tu n'es pas obligée d'en parler… Le lapin est cuit, partageons-le !

Il coupa une part de viande et la tendit à la jeune femme. Elle la tint du bout des doigts et souffla dessus pour la refroidir un peu. Lorsqu'il se fut taillé un morceau, le Sourcier se radossa à son tronc.

— Richard, quand tu as rencontré Shota, ressemblait-elle vraiment à ta mère ?

— Oui…

— Elle était très jolie ! Tu as ses yeux et sa bouche…

— Merci du compliment… Hélas, ce n'était pas vraiment elle.

— Tu étais furieux que Shota se fasse passer pour elle, n'est-ce pas ? Tu lui en as voulu de sa tromperie ?

Kahlan prit un peu de viande et ouvrit grand la bouche pour aspirer de l'air, car le lapin était toujours trop chaud.

— Je crois, oui, répondit Richard, mélancolique. Il n'était pas loyal de faire ça !

— C'est pour ça que je dois te dire qui je suis, et tant pis si tu me

détestes après. Même si tu méritais mieux que moi, tu as été mon ami. Je suis aussi revenue parce que je refuse que tu apprennes la vérité de la bouche de quelqu'un d'autre. Tu m'écouteras, et, ensuite, si tu veux que je parte, je m'en irai…

Richard regarda le ciel, qui se teintait de rose. Il n'avait plus envie que Kahlan se confesse. Son seul désir était que les choses restent comme avant…

— N'aie crainte, je ne te chasserai pas… Nous avons du pain sur la planche ! Tu te souviens de ce qu'a dit Shota ? La reine ne gardera pas longtemps la boîte. Bref, quelqu'un va la lui prendre. Il faut que ce soit nous, pas Darken Rahl !

Kahlan posa une main sur le bras de son ami.

— Ne décide rien avant de savoir… Après, si tu ne veux plus de moi, je comprendrai… (Elle chercha son regard.) Richard, je n'ai jamais ressenti pour personne ce que j'éprouve pour toi, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de mes jours. Mais je ne peux pas m'engager avec toi. Ces sentiments resteront stériles. Il ne peut rien en sortir. Rien de bon, en tout cas…

Richard ne pouvait accepter ce verdict. Il devait y avoir un moyen. Sûrement…

— Je t'écoute, fit-il avec un soupir.

— Un jour, je t'ai dit que certaines créatures des Contrées du Milieu avaient des pouvoirs magiques. J'ai ajouté qu'il leur était impossible de s'en défaire, parce qu'ils faisaient partie d'elles. Je suis du nombre, Richard. Pas une simple femme, mais…

— Mais quoi ?

— Une Inquisitrice.

Inquisitrice…

Richard connaissait ce nom.

Tendu à craquer, il crut qu'il allait s'étouffer. Un passage du *Grimoire des Ombres Recensées* lui revint soudain à l'esprit.

La véracité des phrases du Grimoire des Ombres Recensées, *quand elles sont prononcées par une autre personne que le détenteur des boîtes d'Orden – et non lues par celui-ci – exige le recours à une Inquisitrice…*

Il feuilleta mentalement les pages, survolant les mots, pour vérifier si le terme *Inquisitrice* figurait ailleurs dans le texte. Non, c'était la seule occurrence. Il connaissait le Grimoire par cœur, et ce terme ne se rencontrait qu'au début. Au cours de son apprentissage, il s'était demandé ce qu'il signifiait, pas même sûr qu'il s'agisse d'une personne.

Il sentit le contact du croc contre sa poitrine…

— Tu sais ce qu'est une Inquisitrice ? lança Kahlan, troublé par

sa réaction.

— Non… J'ai entendu mon père en parler… Une fois ou deux… Mais ça s'arrête là… (Il lutta pour se ressaisir.) Alors, c'est quoi, une Inquisitrice ?

Kahlan plia les genoux, les entoura de ses bras et s'écarta un peu du Sourcier.

— Quelqu'un qui hérite d'un pouvoir transmis de mère en fille depuis des temps immémoriaux, longtemps avant les âges sombres.

Bien qu'il ne sût pas ce qu'étaient les « âges sombres », Richard se garda d'interrompre son amie.

— Nous naissons avec ce pouvoir, il fait partie de nous, et nous ne pouvons pas plus nous en séparer que tu pourrais te défaire de ton cœur. Une Inquisitrice donne le jour à d'autres Inquisitrices. C'est une règle immuable. Mais toutes n'ont pas le même pouvoir. Il est très fort chez certaines et plus faibles chez d'autres…

— Donc, il est impossible de t'en débarrasser, même si tu en avais envie. Mais de quelle magie s'agit-il ?

— Elle se communique par le contact, dit Kahlan en détournant les yeux. Le pouvoir est constamment en nous. Loin de l'invoquer quand nous en avons besoin, nous devons sans cesse le contenir. Pour l'utiliser, nous relâchons ce contrôle et nous laissons s'exprimer la puissance.

— Un peu le principe de rentrer le ventre ? demanda Richard.

— Un peu, oui…, répondit Kahlan, amusée par la comparaison.

— Et que fait ce pouvoir ?

— Les mots le décrivent très mal… Je n'aurais jamais cru que ce soit si difficile à expliquer. Mais c'est le cas, devant quelqu'un qui n'est pas originaire des Contrées du Milieu. Je n'ai jamais essayé, et je me demande si c'est possible. Comme parler du brouillard à un aveugle…

— Vas-y quand même !

— Eh bien, c'est le pouvoir de l'amour !

— Et c'est censé me faire peur ? s'exclama Richard, à un cheveu d'éclater de rire.

Kahlan se raidit. Dans ses yeux brillèrent de l'indignation et l'étrange sagesse sans âge que le Sourcier avait lue dans ceux d'Adie ou de Shota. Une façon de dire que ses paroles étaient irrespectueuses, comme son esquisse de sourire. D'habitude, Kahlan n'adoptait pas cette attitude avec lui…

Mal à l'aise, il comprit que son amie n'était pas accoutumée à ce qu'on rie d'elle et de son pouvoir. Son regard lui en apprenait plus qu'un long discours. Quoi que fût cette magie, ce n'était pas un sujet de plaisanterie. Richard redevint d'un sérieux mortel.

Quand elle fut sûre qu'il n'oserait plus se montrer impertinent,

Kahlan continua :

— Tu ne comprends pas. Ce n'est pas à prendre à la légère ! Une fois touchée par ce pouvoir, une personne change du tout au tout et pour l'éternité. Elle appartient à l'Inquisitrice qui l'a touchée, à l'exclusion de toute autre. Ce qu'elle voulait, était ou rêvait d'être ne compte plus. La victime ferait n'importe quoi pour son Inquisitrice. Car son âme et sa vie ont changé de propriétaire. La personne d'origine n'existe plus.

— Et cette magie, demanda Richard, des frissons sur tout le corps, fait effet combien de temps ?

— Jusqu'à la mort de celui qui a été touché…

— En somme, tu ensorcelles les gens ?

— Pas exactement… Si ça t'aide à comprendre, on peut présenter les choses comme ça. Mais le « toucher » d'une Inquisitrice va beaucoup plus loin que ça. Plus puissant, et définitif… Un envoûtement peut être conjuré. Pas mon pouvoir. Shota t'a envoûté, même si tu ne t'en es pas aperçu. C'est un processus progressif. Les voyantes ne peuvent pas s'en empêcher. Mais ta colère et celle de l'épée t'ont protégé.

» Ma prise de contrôle est immédiate et irréversible. Rien ne fait office de bouclier. L'être que je touche ne peut pas être « ramené », car il n'existe plus. Sa volonté est à jamais détruite… C'est en partie pour ça que je redoutais Shota, car les voyantes détestent les Inquisitrices. Elles sont jalouses de notre pouvoir, qui nous assure la dévotion totale de nos proies. Celui qui est touché par l'une de nous obéit à tous ses ordres. Je dis bien tous !

Richard eut le sentiment que son cerveau explosait, tant ses pensées, afin de s'accrocher désespérément à ses espoirs et à ses rêves, tourbillonnaient dans toutes les directions. Pour ne pas devenir fou, et se gagner un répit, histoire de réfléchir, il posa une nouvelle question.

— Et ça marche sur tout le monde ?

— Tous les êtres humains, à part Darken Rahl. Les sorciers m'ont prévenue que la magie des boîtes d'Orden le protégerait… Il n'a rien à craindre de moi. Sur la plupart des autres créatures, ça ne fonctionne pas, essentiellement parce qu'elles sont dépourvues de compassion, un sentiment indispensable pour que ma magie fasse effet. Un garn, par exemple, serait insensible à mon contact. Sur d'autres êtres, le résultat n'est pas tout à fait le même qu'avec les humains…

— Shar ? Tu l'as touchée avec ton pouvoir, n'est-ce pas ?

Kahlan hocha la tête et baissa les yeux.

— Oui… Elle était seule et moribonde, torturée parce qu'elle était loin des siens, et désespérée de mourir sans leur réconfort. Elle m'a demandé de le faire. Mon pouvoir a remplacé sa peur par un amour

pour moi qui ne laissait plus de place à la douleur et à la solitude. Il ne restait rien, sauf cette dévotion…

— Sur la corniche, quand nous avons combattu le *quatuor*, tu as aussi touché un des hommes ?

Kahlan s'enveloppa dans son manteau comme si elle mourait de froid.

— Même s'ils sont engagés pour me tuer, dès que j'en touche un, il devient ma chose, et sacrifierait sa vie pour me protéger. C'est pour ça que Rahl envoie quatre hommes contre les Inquisitrices. Il sait qu'elles en subjugueront un, mais ça en laisse trois pour faire le sale travail. Ils tuent d'abord le « traître ». Bien sûr, il se défend et en abat souvent un, voire deux, mais il reste au moins un tueur pour exécuter le contrat. En de rares occasions, celui qui a été touché parvient à éliminer tous les autres. C'est comme ça que je me suis débarrassée du *quatuor* qui me traquait avant que les sorciers me fassent passer la frontière. Cela dit, ces équipes sont les plus rationnelles, les plus économiques, et elles réussissent presque toujours. En cas d'échec, Rahl en envoie simplement une autre.

» Sur la corniche, nous n'avons pas succombé parce que tu les as séparés. Celui que j'ai touché a tué son compagnon pendant que tu occupais les deux autres. Ensuite, il s'est retourné contre eux. Comme tu en avais déjà éliminé un, il a sacrifié sa vie pour faire tomber son chef dans le vide. Il a agi ainsi pour ne pas risquer de perdre un duel à l'épée. Ça ne changeait rien à son sort, mais il se fichait de mourir, car il était sous mon pouvoir. Il a choisi le meilleur moyen de me protéger…

— Tu ne peux pas toucher les quatre tueurs ?

— Non. À chaque utilisation, je suis vidée de mon pouvoir. Il faut un moment pour reconstituer mes réserves.

Richard sentit la garde de son épée appuyer contre son coude. Une idée lui traversa soudain l'esprit.

— Dans le Passage du Roi, l'homme qui te menaçait, celui que j'ai tué… Je ne t'ai pas vraiment sauvée, n'est-ce pas ?

Kahlan hésita avant de répondre :

— Un seul homme, aussi grand et fort soit-il, ne peut rien contre une Inquisitrice, même affaiblie. Surtout s'il s'agit de moi. Sans ton intervention, je m'en serais très bien sortie. Désolée, Richard, mais tu n'étais pas obligé de le tuer. J'aurais pu m'en charger.

— Au moins, souffla le jeune homme, amer, je t'aurai évité ça…

Kahlan se contenta de le regarder tristement. Comme si elle n'avait rien à dire qui pût le réconforter.

— Combien de temps faut-il pour qu'une Inquisitrice reconstitue son pouvoir ?

— C'est différent pour chacune. Aux moins fortes, il faut parfois

des jours. En moyenne, vingt-quatre heures suffisent.

— Et toi ?

Elle le regarda, gênée, comme si elle aurait préféré qu'il ne pose pas cette question.

— Environ deux heures…

Richard se tourna vers le feu, mal à l'aise.

— C'est très inhabituel ?

— Il semble bien… Un délai plus court implique que le pouvoir est très fort et affecte plus violemment encore sa cible. C'est pour ça que le premier tueur que j'ai touché a éliminé les trois autres. Une Inquisitrice moins puissante n'aurait pas obtenu ce résultat.

» Notre hiérarchie est déterminée par cet élément. Les plus fortes engendrent des filles qui seront au moins aussi redoutables qu'elles ! Les autres ne les jalousent pas. Au contraire, elles les aiment et se dévouent pour elles en temps de crise. Comme depuis que Rahl a franchi la frontière. Les Inquisitrices de rangs inférieurs ont protégé les plus fortes, au prix de leur vie s'il le fallait…

Sachant qu'elle ne le dirait pas s'il ne posait pas la question, Richard lança :

— Et quelle est ta place dans la hiérarchie ?

— Toutes les Inquisitrices m'obéissaient. Beaucoup sont mortes pour que je survive et que je m'oppose à Rahl. Aujourd'hui, plus aucune ne m'obéit, parce que je suis la dernière. Darken Rahl a fait abattre toutes les autres.

— Je suis navré, Kahlan, souffla Richard, qui commençait à peine à mesurer l'importance de la jeune femme. As-tu un titre ? Comment les gens t'appellent-ils ?

— Je suis la Mère Inquisitrice.

Richard se tendit. Ces deux mots, « Mère Inquisitrice », évoquaient une formidable autorité. Il se doutait depuis le début que Kahlan n'était pas n'importe qui. Ayant fréquenté des gens importants, il avait appris à ne pas avoir peur d'eux. Mais découvrir qu'elle était aussi haut placée… Mère Inquisitrice !

Lui n'était qu'un guide forestier… Eh bien, tant pis, il ferait avec, et elle aussi, probablement ! Pas question de la perdre, et encore moins de la chasser, à cause de ça…

— J'ai du mal à voir ce que ça représente… C'est comme une princesse, ou une reine ?

— Les reines font la révérence devant la Mère Inquisitrice.

Cette fois, Richard fut intimidé.

— Tu es plus puissante qu'une reine ?

— Tu te souviens de la robe que je portais le premier jour ? C'est une tenue d'Inquisitrice. Nous les mettons pour qu'il n'y ait aucun

malentendu sur notre identité, même si la plupart des habitants des Contrées nous reconnaîtraient sans ça. Toutes les Inquisitrices, jeunes ou vieilles, ont une robe noire. La blanche est réservée à la Mère Inquisitrice… Richard, je suis un peu gênée de te raconter tout ça. Ici, tout le monde est informé, donc je n'ai jamais eu à réfléchir à la façon de l'exprimer. J'ai l'impression d'être si… arrogante…

— Je viens d'un autre pays. Essaie de continuer, il faut que je comprenne.

— Les rois et les reines sont les maîtres de leurs royaumes. Il y a beaucoup de souverains dans les Contrées. Mais d'autres pays sont dirigés par des Conseils. D'autres encore sont réservés aux créatures magiques. Dans le domaine des flammes-nuit, par exemple, il n'y a aucun humain…

» Les Inquisitrices vivent dans un pays appelé Aydindril. C'est aussi la patrie des sorciers, et le siège du Conseil Central des Contrées du Milieu. Un endroit merveilleux… Hélas, il y a longtemps que je n'y suis pas retournée… Les Inquisitrices et les sorciers ont un lien très fort. Un peu comme Zedd est uni au Sourcier…

» Personne n'a de prétentions sur Aydindril. Tous les souverains redoutent les Inquisitrices et les sorciers. Mais les royaumes participent à l'entretien d'Aydindril en payant un tribut. Comme les Sourciers, les Inquisitrices sont au-dessus des lois. Pourtant, elles servent tous les peuples des Contrées par l'intermédiaire du Conseil Central.

» Jadis, des rois et des reines arrogants ont songé à plier les Inquisitrices à leur volonté. En ces temps-là, certaines de nos ancêtres, aujourd'hui vénérées comme des légendes, comprirent qu'il fallait donner des bases solides à leur indépendance – ou vivre à jamais dans la soumission. La Mère Inquisitrice utilisa son pouvoir pour renverser les souverains trop ambitieux. Ils furent remplacés par des gens qui respectaient la liberté des Inquisitrices, et amenés en Aydindril, où ils furent quasiment réduits en esclavage. Les Inquisitrices les faisaient voyager avec elles, pour porter les provisions et les bagages pleins d'objets cérémoniels… À cette époque, le rituel qui entourait notre activité était bien plus pompeux qu'aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, le message passa très bien !

— Je ne comprends pas tout, avoua Richard. Ces rois et ces reines n'avaient-ils aucune protection ? Des gardes, des soldats, je ne sais quoi ! Comment les Inquisitrices parvenaient-elles à approcher assez des souverains pour les toucher avec leur pouvoir ?

— Tu as raison, ils étaient défendus, mais ça n'avait rien d'insurmontable. Il suffisait qu'une Inquisitrice touche une personne – par exemple un garde –, pour avoir un allié qui l'introduisait dans les lieux et la présentait à quelqu'un de plus haut placé. Et ainsi de suite !

En procédant ainsi, on arrive beaucoup plus vite que tu ne crois à entrer dans l'intimité des têtes couronnées. Très souvent, avant même que quelqu'un s'en inquiète ! Toutes les Inquisitrices savaient jouer ce jeu. Et c'était encore plus facile pour la Mère Inquisitrice.

» Avec un petit groupe de ses sœurs, elle pouvait contaminer un château plus vite que la peste. Évidemment, ce n'était pas sans danger, et beaucoup de ces femmes périrent. Mais le jeu en valait la chandelle ! Voilà pourquoi aucun pays ne ferme ses frontières à une Inquisitrice, même s'il refuse d'en recevoir plusieurs à la fois.

» Ne pas accueillir l'une des nôtres serait une reconnaissance implicite de culpabilité. Une raison suffisante pour que le souverain soit frappé par le pouvoir et détrôné. Tu comprends maintenant pourquoi le Peuple d'Adobe, qui déteste les étrangers, ne me chasse pas. S'il me repoussait, cela éveillerait des soupçons. Tous les monarques qui complotent s'empressent d'ouvrir les bras à une Inquisitrice, pour cacher leurs sombres desseins…

» À cette époque, quelques Inquisitrices rêvaient d'utiliser leur pouvoir librement, pour déraciner le mal, ainsi qu'elles le disaient. Les sorciers y ont mis le holà, mais les gens ont vu de quoi les nôtres étaient capables. Cela dit, les temps étaient différents…

Détrôner un monarque. Époque différente ou pas, Richard trouvait cela difficile à justifier.

— De quel droit ces femmes agissaient-elles ainsi ?

— Ce que nous voulons faire, toi et moi, est-il si éloigné que ça de leur objectif ? Détrôner un roi ? Nous faisons tout ce que nous jugeons nécessaire et juste.

— Je vois ce que tu veux dire, admit Richard à contrecœur. As-tu déjà renversé un souverain ?

— Non… Pourtant, tous sont très soucieux de ne pas attirer mon attention. C'est un peu pareil avec le Sourcier. Enfin, il en allait ainsi avant notre naissance. Alors, on redoutait plus les Sourciers que les Inquisitrices. (Elle le défia du regard.) Eux aussi renversaient des têtes couronnées. Aujourd'hui, où on méprise le Grand Sorcier, l'Épée de Vérité devenue un hochet du pouvoir, ils sont moins importants. De simples pions, voire des usurpateurs…

— Je ne jurerais pas que ça a changé, dit Richard, pensant tout haut. Le plus souvent, j'ai le sentiment d'être un pion déplacé par les autres. Y compris Zedd et…

Il se tut abruptement, mais elle finit sa phrase pour lui :

— … et moi !

— Ce n'est pas dans ce sens-là… Parfois, j'aimerais ne jamais avoir entendu parler de l'Épée de Vérité. Mais comme Rahl ne doit pas gagner, mon devoir devient une prison. C'est ça qui me pèse : ne pas avoir le choix !

Kahlan sourit tristement et replia les jambes sous elle.

— Richard, puisque tu commences à comprendre qui je suis, j'espère que tu n'oublieras pas qu'il en va de même pour moi. Tout choix m'est interdit. Et c'est encore pire, parce que je suis née avec mon pouvoir. Quand ce sera fini, tu rendras l'épée à Zedd, si ça te chante. Moi, je serai une Inquisitrice jusqu'à mon dernier souffle. (Elle marqua une courte pause.) Depuis que je te connais, je donnerais n'importe quoi pour être une femme comme les autres…

Ne sachant trop que faire de ses mains, Richard ramassa un bâton et dessina des lignes dans la poussière.

— Je ne comprends toujours pas le sens du mot « Inquisitrice ». Quelle est votre fonction ?

Kahlan parut si chagrinée qu'il en eut le cœur serré.

— Notre tâche est de rechercher la vérité. C'est pour ça que les sorciers nous ont donné le pouvoir, en des temps oubliés. Ainsi, nous servons le peuple…

— Rechercher la vérité ? répéta Richard. Comme un Sourcier ?

— Les Sourciers et les Inquisitrices ont des objectifs communs. D'une certaine façon, ils sont les faces opposées d'une même magie. Les sorciers de jadis, quasiment des rois, détestaient la corruption qui les entourait. Le mensonge et la trahison les révulsaient. Alors, ils cherchèrent un moyen d'empêcher les mauvais chefs de tromper et de manipuler leurs peuples. Souvent, ces souverains sans scrupules accusaient leurs adversaires politiques d'un crime imaginaire. Après les avoir déshonorés, ils les faisaient exécuter, et le tour était joué !

» Les sorciers ont voulu mettre un terme à ces exactions. Il leur fallait une méthode qui ne laisse aucune place au doute. Alors, ils ont imaginé une forme très particulière de magie. Une magie vivante, si tu préfères… À partir d'un groupe de femmes triées sur le volet, ils ont créé les Inquisitrices. La sélection devait être rigoureuse. Une fois éveillé à la vie dans ces candidates, le pouvoir devenait une force indépendante, et se transmettait à leur descendance. À jamais ! (Kahlan baissa les yeux et regarda Richard continuer à dessiner des arabesques dans la poussière.) Notre magie a pour but de découvrir la vérité dans les cas où c'est vital. Aujourd'hui, elle sert pour l'essentiel à déterminer si un condamné à mort est bien coupable. Nous touchons les criminels avec notre pouvoir. Quand ils sont devenus nos marionnettes, nous les forçons à avouer leurs forfaits.

Le bâton de Richard s'immobilisa brusquement. Au prix d'un gros effort de volonté, il parvint à le remettre en mouvement.

— Sous notre domination, le plus vil des meurtriers devient doux comme un agneau et se confesse. Parfois, les tribunaux eux-mêmes ont des doutes, alors ils nous appellent à la rescousse. Dans beaucoup de royaumes, la loi interdit d'exécuter un individu s'il ne s'est pas confié

à une Inquisitrice. Ainsi, il est établi qu'on envoie un coupable à la mort, et qu'il ne s'agit pas d'une condamnation politique.

» Certaines ethnies des Contrées du Milieu refusent de recourir à nos services. Le Peuple d'Adobe est du nombre. Ces gens détestent qu'on se mêle de leurs affaires. Mais ils nous craignent quand même, car ils savent de quoi nous sommes capables. Nous respectons la position de ces peuples, et aucune loi ne les oblige à nous appeler. Mais nous nous imposons dès qu'il y a un soupçon de manipulation ou de tromperie. Sache cependant que la majorité des royaumes acceptent nos interventions. Sans doute parce qu'ils trouvent ça commode…

» C'est nous qui avons découvert le complot ourdi au bénéfice de Darken Rahl. Bref, ce qui se cachait sous la subversion et le mensonge. C'est ça, la mission que les sorciers, à l'origine, ont affectée aux Inquisitrice et aux Sourciers. Crois-moi, Rahl n'a pas été ravi que nous le démasquions !

» Dans de très rares cas, un condamné à mort qui n'a pas été confronté à une Inquisitrice demande à en voir une. Afin que sa confession soit incontestable et son innocence définitivement établie. Dans les Contrées, c'est un droit inaliénable pour un individu promis au bourreau…

Kahlan baissa la voix, comme si elle avait du mal à continuer.

— C'est ce que je déteste le plus ! Aucun coupable n'exige l'intervention d'une Inquisitrice, puisque ça aggraverait encore son cas. Avant de toucher ces hommes, je sais qu'ils sont innocents. Mais je dois quand même faire mon travail ! Si tu voyais leur regard, au moment où je les touche, tu comprendrais… Bien qu'ils n'aient rien sur la conscience, après, il ne reste plus d'eux que…

Elle se tut, la gorge nouée.

— Et combien de confessions as-tu… prises ?

— Beaucoup trop pour pouvoir les compter… J'ai passé la moitié de ma vie dans des prisons, en compagnie des animaux les plus sauvages qui existent au monde. Pourtant, presque tous ressemblaient à de paisibles commerçants, de gentils pères de famille ou de sympathiques voisins. Après les avoir touchés, j'ai entendu de leurs bouches ce qu'ils avaient fait. Au début, et pendant longtemps, à force d'avoir des cauchemars, j'avais peur de m'endormir. Ces horreurs, Richard, tu ne peux même pas les imaginer…

Richard jeta son bâton au loin et prit la main de Kahlan, qui ne retenait plus ses larmes.

— Mon amie, tu n'es pas obligée de…

— Je me souviens du premier homme que j'ai tué… Il hante encore mes nuits. Il venait de me raconter comment il s'était « amusé » avec les trois filles de son voisin… La plus âgée n'avait que cinq ans !

Après m'avoir décrit ces atrocités, il m'a regardée avec de grands yeux, et il a dit : « Que voulez-vous que je fasse, à présent, maîtresse ? » Sans réfléchir, j'ai répondu : « Je veux que tu meures ! » (D'une main tremblante, Kahlan essuya les larmes qui ruisselaient sur ses joues.) Il est tombé raide devant moi !

— Qu'ont dit les témoins de ton acte ?

— Qu'auraient-ils osé dire à une Inquisitrice qui vient d'ordonner à un homme de cesser de vivre ? Ils ont tous reculé, et se sont écartés pour nous laisser partir. Tu sais, aucune de mes sœurs n'aurait pu faire ça. Mon sorcier lui-même en était muet de peur.

— Ton sorcier ?

— Comme nous sommes universellement redoutées et haïes, les sorciers se font un devoir de nous protéger. Nous nous déplaçons très rarement sans l'un d'eux. On nous en affecte… nous en affectait… un chaque fois que nous partions recueillir des aveux. Rahl a réussi à nous séparer de nos sorciers. À présent, ils sont tous morts, à part Zedd et Giller.

Richard prit le lapin rôti, qui refroidissait. Il coupa deux morceaux, en tendit un à Kahlan et s'attaqua à l'autre.

— Pourquoi êtes-vous redoutées et haïes ?

— Les parents et les amis des condamnés à mort nous détestent parce qu'ils refusent souvent de croire qu'un être aimé ait pu perpétrer de pareilles horreurs. Pour se rassurer, ils préfèrent penser que nous extorquons les aveux… (Elle détacha des petits morceaux de viande et les mâcha lentement.) J'ai découvert que les gens refusent souvent de croire à la vérité. Pour eux, elle n'a aucune importance. Certains ont essayé de me tuer. C'est en partie pour ça qu'un sorcier nous accompagnait, afin de nous protéger tant que nous n'avions pas reconstitué notre pouvoir…

— Ce que tu dis ne me paraît pas une raison suffisante pour haïr à ce point…

— Il n'y a pas que ça… Mes histoires doivent sembler étranges pour quelqu'un qui n'a pas grandi ici. Les coutumes des Contrées du Milieu, la magie… Tu trouves ça bizarre, n'est-ce pas ?

Bizarre, n'était pas le mot exact, pensa Richard. *Effrayant* aurait mieux convenu.

— Les Inquisitrices sont indépendantes et les gens le leur reprochent. Les hommes détestent ne pas pouvoir nous soumettre, ni même nous donner des ordres. Les femmes nous jalousent parce que nous ne vivons pas la même vie qu'elles. Nous échappons au rôle traditionnel du sexe féminin. Pas question d'être aux petits soins pour un mari, et encore moins de lui obéir. Elles nous tiennent pour des privilégiées. Nous avons les cheveux longs, un symbole de notre

autorité. Elles doivent porter les leurs courts, pour afficher leur allégeance à leurs maris et à toutes les personnes d'un rang plus élevé que le leur. Ça te paraît peut-être un détail mineur, mais chez nous, rien de relatif au pouvoir n'est sans importance. Une femme qui se laisse pousser les cheveux au-delà de la longueur autorisée par son rang doit renoncer à une part de ses privilèges. Une rude punition ! Chez nous, une longue chevelure, chez une femme, est un signe d'autorité qui éveille la méfiance. Cela indique que nous pouvons agir à notre guise, et que nul n'est autorisé à nous donner des ordres. Donc, nous sommes une menace pour tout le monde. Ton épée transmet à peu près le même message, d'ailleurs… Aucune Inquisitrice ne porte les cheveux courts. Les gens sont ulcérés de ne pas pouvoir nous y contraindre. Paradoxalement, nous sommes moins libres qu'eux, mais ils ne s'en aperçoivent pas. Nous faisons le sale travail à leur place, et il nous est interdit de choisir notre destin. Car nous sommes prisonnières de notre magie.

Kahlan finit sa viande. En la regardant manger, Richard pensa à un autre « paradoxe ». Si les Inquisitrices offraient de l'amour aux pires criminels, il leur était impossible d'en donner aux êtres dont elles auraient voulu être proches…

Mais ce n'était pas tout. Kahlan avait encore autre chose à lui révéler…

— Je trouve tes cheveux parfaits comme ça, dit Richard.

— Merci…

La jeune femme jeta les os rongés dans le feu, contempla un moment les flammes, puis regarda ses mains, jouant à heurter l'un contre l'autre les ongles de ses pouces.

— Enfin, soupira-t-elle, il y a le choix de notre partenaire…

— Le choix d'un partenaire ? Que veux-tu dire ?

— Quand une Inquisitrice atteint l'âge d'être une bonne mère, elle doit se choisir un partenaire. (Kahlan garda les yeux obstinément rivés sur ses mains.) Elle peut sélectionner l'homme qu'elle veut, même s'il est déjà marié. Si ça lui chante, elle a le droit d'écumer les Contrées pour trouver le père de ses filles. Un mâle fort et puissant. Quelqu'un qu'elle juge beau… Il n'existe pas de limites…

» Les hommes nous redoutent quand nous sommes en quête d'un partenaire, parce qu'ils ne veulent pas être touchés par le pouvoir. Les femmes ont peur aussi, car nous risquons de leur prendre un époux, un frère ou un fils. Tous savent qu'ils sont impuissants, puisque quiconque fait obstacle au choix d'une Inquisitrice le paie de sa personnalité. Les gens me craignent parce que je suis la Mère Inquisitrice… et que j'aurais dû choisir un partenaire depuis longtemps.

— Mais si tu as de l'affection pour quelqu'un, et qu'il te la rend,

que se passe-t-il ? demanda Richard, résolu à s'accrocher bec et ongles à ses espoirs et à ses rêves.

— Les Inquisitrices n'ont pas d'amis… à part leurs sœurs. Le cas que tu évoques ne se produit jamais. Tous les hommes ont peur de nous. (Elle ne précisa pas que cette analyse n'était plus valable, mais sa voix tremblait.) Dès notre plus jeune âge, on nous prépare à choisir un homme fort, pour que nos filles le soient aussi. Mais il ne faut pas que nous ayons de l'affection pour lui, car s'unir à nous le détruira. Voilà pourquoi il ne peut rien sortir de bon de… nous…

— Pourquoi ? demanda Richard, refusant de capituler.

— Parce que… (Elle se détourna, incapable de retenir ses sanglots et de dissimuler plus longtemps son chagrin.) Parce que dans le feu de la passion, l'Inquisitrice relâche sa prise sur le pouvoir. Elle « touche » son partenaire, même si elle ne le veut pas, et il cesse d'être l'homme qui avait ému son cœur. Il n'y a aucun moyen d'empêcher ça. L'homme lui appartiendra, mais pas dans le sens habituel. Son aimé sera à ses côtés à cause de la magie, pas par choix ou par désir. Devenu une coquille vide, il ne sera plus que le réceptacle du pouvoir. Quelle Inquisitrice ferait ça à quelqu'un dont elle se soucie ?

» C'est pour ça que mes sœurs, depuis des temps immémoriaux, se sont coupées des hommes par peur de s'attacher à l'un deux. On nous croit sans cœur, mais ce n'est pas vrai. Nous redoutons ce que le pouvoir ferait à un être aimé. Certaines choisissaient des hommes unanimement détestés, afin de ne pas détruire un cœur pur et doux. Bien que peu y aient recouru, c'était une façon de résoudre le problème, et on ne doit pas les en blâmer. Nous comprenons cette démarche, et nous ne la critiquons pas…

— Mais… je pourrais…, commença Richard, incapable de trouver comment plaider sa cause.

— Rien n'est possible ! Pour moi, ce serait comme ce que tu as vécu face à Shota, quand elle se faisait passer pour ta mère. Tu aurais voulu que ce soit vrai, mais ce n'était pas le cas. Ce serait une illusion d'amour ! Comprends-tu ? En retirerais-tu une quelconque joie ?

Richard sentit que les flammes de sa logique – de son intelligence même – consumaient ses espoirs. Et son cœur ne serait bientôt plus que cendres…

— Ce qui s'est passé dans la maison des esprits, fit-il, cassant. C'est à ce moment-là, comme l'a dit Shota, que tu es passée à un souffle d'utiliser ton pouvoir sur moi ?

Sa voix, s'aperçut-il, était un peu plus froide qu'il ne l'aurait voulu.

— Oui…, admit Kahlan, menacée de perdre son combat contre les larmes. Je suis navrée, Richard… Je n'ai jamais éprouvé ça pour quelqu'un. À trop te désirer, j'ai failli oublier qui j'étais. Ou même ne plus m'en inquiéter ! (Des larmes s'échappèrent de ses yeux.) Vois-tu à

présent combien mon pouvoir est dangereux ? J'aurais pu te détruire. Si tu ne m'avais pas arrêtée, tu aurais été… perdu…

Richard éprouvait une telle compassion pour Kahlan qu'il en souffrait physiquement. Elle était impuissante face à son destin ! Un sort atroce… En même temps, le sentiment d'avoir perdu quelque chose d'inestimable lui déchirait les entrailles. Pourtant, en réalité, il n'avait jamais rien eu à gagner. Entre eux, tout était impossible dès le départ. Mais il s'était autorisé à rêver. Oui, un rêve éveillé, voilà ce qu'il avait vécu !

Zedd avait tenté de le prévenir, pour lui épargner du chagrin. Quel idiot il avait été de croire qu'il trouverait un moyen ! Comment pouvait-on être aussi stupide ?

La réponse était assez simple, il suffisait de regarder Kahlan…

Il se leva et s'écarta du feu pour qu'elle ne voie pas ses yeux rougis.

— Pourquoi ne parles-tu que d'Inquisitrices ? Est-ce un pouvoir réservé aux femmes ? Vous ne donnez jamais la vie à des garçons ?

Kahlan ne répondant pas, Richard écouta crépiter le feu. Puis il entendit des sanglots, derrière lui, et se retourna. Son amie lui tendit la main. Quand il l'eut aidée à se relever, elle s'adossa au tronc de l'épicéa, écarta des mèches rebelles de ses yeux et croisa les bras au-dessous de sa taille.

— Les Inquisitrices accouchent de garçons… Moins souvent que jadis, mais ça arrive encore. Le pouvoir est plus fort en eux. Ils n'ont pas besoin de temps pour le régénérer… Parfois, il devient tout pour eux, et cela les corrompt. Une erreur des sorciers…

» Ils ont choisi des femmes pour éviter ça, mais sans accorder assez d'attention à la manière dont cette magie indépendante se développerait. Ils n'ont pas prévu que le pouvoir, héréditairement transmis à ces hommes, se manifesterait différemment chez eux.

» Il y a très longtemps, quelques Inquisiteurs se sont unis pour instaurer un règne d'une atroce cruauté. On appelle cette époque les âges sombres. Un temps semblable à celui que nous vivons aujourd'hui avec Darken Rahl. Les sorciers ont pourchassé ces Inquisiteurs et ils les ont abattus. Dans ce conflit, ils ont subi de lourdes pertes… Depuis, ils n'ont plus jamais tenté de diriger les Contrées. De toute façon, ils n'étaient plus assez nombreux. Aujourd'hui, ils essaient simplement d'être utiles quand c'est possible. Ils auront dû apprendre une leçon bien amère…

» Pour une raison inconnue, il faut le type de compassion dont les femmes seules sont capables pour assumer le pouvoir et ne pas subir son influence corruptrice. Les sorciers n'ont pas plus d'explications que nous… Il en va de même avec le Sourcier : ce doit être le bon candidat, sinon il se servira de sa magie dans son propre intérêt. Tu comprends maintenant pourquoi Zedd était furieux qu'on lui ait retiré

le privilège de nommer les Sourciers ? La plupart des Inquisiteurs sont dépassés par le pouvoir. Ils ne savent pas le brider quand il faut… Lorsqu'ils désirent une femme, ils s'en emparent, un point c'est tout. Et ils ne se contentent pas d'une seule ! Rien ne les retient et ils n'ont aucun sens des responsabilités. D'après ce que je sais, les âges sombres furent une longue succession d'atrocités. Cela dura des années et les sorciers, pour en finir, firent un massacre. Ils tuèrent tous les descendants de ces Inquisiteurs, pour que le pouvoir ne se répande pas sans aucun contrôle. Dire qu'ils en furent malheureux est un euphémisme…

— Et aujourd'hui, demanda Richard, agressif, qu'arrive-t-il quand une des vôtres accouche d'un garçon ?

— Le nouveau-né est amené dans un lieu prévu pour ça, au centre d'Aydindril. La mère le pose alors sur la Pierre…

Kahlan hésita, comme s'il lui était impossible de prononcer les paroles suivantes. Richard lui prit les mains et les massa avec ses pouces. Mais pour la première fois, il eut le sentiment que rien ne l'autorisait à la toucher d'une manière aussi… familière.

— Comme je te l'ai dit, continua-t-elle, un homme touché par une Inquisitrice exécute toutes ses volontés. (Richard sentit que les mains de son amie tremblaient.) La mère ordonne et le père… met un bâton sur la gorge du bébé… et… il marche sur les deux extrémités…

Richard lâcha les mains de l'Inquisitrice.

— Tous les nourrissons mâles ?

— Oui… On ne peut pas prendre le risque d'en épargner un. Personne ne veut voir arriver de nouveaux âges sombres. Les sorciers et les autres Inquisitrices s'occupent de celles qui sont enceintes, et font tout pour les réconforter quand elles ont un garçon, qui doit être…

Richard comprit soudain qu'il détestait les Contrées du Milieu presque autant que Darken Rahl. À présent, il savait pourquoi les habitants de Terre d'Ouest avaient voulu bannir la magie de leur vie. Comme il aurait aimé retourner chez lui, loin de la sorcellerie ! Des larmes lui montèrent aux yeux quand il pensa à la forêt de Hartland, qui lui manquait tellement. S'il vainquait Rahl, décida-t-il, il ferait tout son possible pour qu'on érige une nouvelle frontière. Zedd l'aiderait, il en était sûr. Désormais, il ne s'étonnait plus que son vieil ami ait voulu rester loin des Contrées du Milieu. Quand il y aurait une nouvelle frontière, il resterait du bon côté – et ce jusqu'à la fin de ses jours !

Avant, il s'occuperait de l'épée. Au lieu de la rendre à Zedd, il la détruirait !

— Merci, Kahlan, se força-t-il à dire. Merci de m'avoir parlé… Je n'aurais pas voulu apprendre ça d'une tierce personne.

Il se tut, comme si ses paroles se dissolvaient dans le néant. Jusque-là, vaincre Rahl lui avait semblé un prélude à sa vie. Un nouveau commencement, à partir duquel tout serait possible. À présent, il voyait cela comme un point final. Pas seulement à l'existence de Rahl, mais aussi à la sienne. Au-delà, il n'y avait rien. À part le désespoir et la mort… S'il gagnait, et que Kahlan survive, il retournerait chez lui seul, et sa vie serait terminée.

Derrière lui, il entendit la jeune femme pleurer.

— Richard, si tu veux que je parte, ne crains pas de me le dire. Je comprendrai. Les Inquisitrices ont l'habitude…

Le Sourcier contempla un moment les flammes agonisantes. Puis il ferma les yeux, ravala la boule qui lui nouait la gorge et fit la grimace, car chaque inspiration lui déchirait la poitrine.

— Kahlan, s'il y a un moyen, pour nous, de… Dis-moi qu'il y en a un !

— Non !

Richard venait de jouer sa dernière carte. Et il avait perdu…

— Existe-t-il une loi, une règle ou je ne sais quoi qui nous interdise d'être amis ?

— Non, heureusement…

Il se tourna vers elle et lui posa une main sur l'épaule.

— En ce moment, j'aurais fichtrement besoin d'une amie !

— Moi aussi…, souffla la jeune femme en le serrant dans ses bras. Mais je ne serai jamais rien de plus pour toi…

— Je sais… Kahlan, je t'ai…

Elle lui posa un doigt sur les lèvres.

— Ne dis pas ça… Je t'en supplie, ne dis jamais ça !

Elle pouvait l'empêcher de le prononcer à voix haute. Pas dans sa tête…

Il repensa à leur premier soir, dans le pin-compagnon, quand le royaume des morts avait voulu la reprendre. Elle s'était blottie contre lui, comme ce soir. Et il avait remarqué qu'elle n'était pas habituée à ce genre de contact. À présent, il savait pourquoi.

Il posa une joue sur les cheveux de Kahlan. Mais soudain, dans les braises presque froides de ses rêves, une petite flamme de colère se raviva.

— Tu n'as pas encore choisi ton partenaire, as-tu dit ?

— Non, et j'ai d'autres soucis en tête pour le moment. Mais si je suis encore vivante après notre victoire, je devrai le faire.

— Promets-moi une chose…

— Si c'est possible…

— Jure de ne pas le choisir avant que je sois retourné en Terre d'Ouest ! Je ne veux pas savoir qui c'est !

Kahlan ne répondit pas tout de suite. Ses doigts s'accrochant à sa

chemise, elle souffla entre deux sanglots :

— C'est juré !

Richard la serra longtemps contre lui, luttant pour se ressaisir et repousser l'obscurité qui envahissait son âme. Puis il se força à sourire.

— Tu avais tort sur un point !

— Lequel ?

— Tu as dit qu'aucun homme ne pouvait donner d'ordres à une Inquisitrice. C'est faux ! Moi, j'en donne à la Mère Inquisitrice en personne. Tu as fait le serment de me protéger et je te confirme dans ta fonction de guide.

Kahlan eut un rire étranglé.

— Tu as raison… Bravo, tu es le premier à avoir réussi ça ! Quels sont les ordres de mon maître ?

— J'interdis à ma guide de me casser les pieds en essayant de mettre fin à ses jours, car j'ai besoin de son aide. À présent, elle va devoir me conduire chez la reine, m'aider à récupérer la boîte, et faire en sorte que nous nous en sortions vivants.

Kahlan hocha la tête contre la poitrine de son compagnon.

— Qu'il en soit ainsi, seigneur !

Elle s'écarta de lui, lui posa les mains sur les biceps, les serra tendrement et lui sourit à travers ses larmes.

— Comment se fait-il que tu parviennes toujours à me réconforter, même aux pires moments de ma vie ?

Bien que tout en lui ne fût plus que douleur et vide, Richard haussa les épaules et lui rendit son sourire.

— Je suis le Sourcier. Rien ne m'est impossible.

Il aurait voulu en dire plus, mais la voix lui manqua.

— Tu es un être comme on en rencontre rarement, Richard Cypher, souffla Kahlan.

Peut-être… Mais il aurait donné cher pour ne pas avoir de compagnie et pleurer comme un enfant.

Chapitre 35

Du bout d'une botte, Richard recouvrit de poussière les braises agonisantes du feu, étouffant la seule source de chaleur de cette aube glaciale. Le ciel était d'un bleu d'acier et un vent froid soufflait de l'est. Près de son autre pied, il remarqua le bâton qui avait servi à rôtir le lapin. Une proie que Kahlan avait attrapée seule, avec le collet qu'il lui avait appris à fabriquer.

Il sentit qu'il s'empourprait à cette idée. Un pauvre petit guide forestier, enseigner des idioties pareilles à une femme comme elle ! La Mère Inquisitrice ! Plus qu'une reine ! D'ailleurs, les souverains ne s'inclinaient-ils pas devant elle ? Il ne s'était jamais senti aussi idiot ! La Mère Inquisitrice ! Pour qui se prenait-il ? Zedd avait essayé de le prévenir, mais bien entendu, il s'était abstenu de l'écouter !

Le vide menaçait de l'engloutir. Il pensa à son frère, puis à ses amis, Chase et Zedd. Même s'ils ne comblaient pas le gouffre qui béait en lui, il les avait, et c'était bien. Il regarda Kahlan ramasser son sac et pensa qu'elle n'avait personne. Ses uniques amies, les autres Inquisitrices, étaient mortes. Seule au monde, dans les Contrées du Milieu, entourée par des gens qu'elle voulait sauver mais qui la détestaient, elle devait lutter contre des ennemis impitoyables, sans avoir un sorcier à ses côtés…

Il comprenait qu'elle ait eu peur de lui parler. Comment ne pas redouter de perdre son seul ami ? N'avait-il rien dans le ventre, pour penser uniquement à lui ? S'il ne pouvait être que ça, eh bien, il serait au moins son compagnon. Oui, il lui donnerait son amitié, même si ça le tuait…

— Me parler n'a pas dû être facile, dit-il.

Kahlan s'enveloppa dans son manteau, transie par le vent. Son visage avait repris sa neutralité coutumière. Mais à présent, il en savait assez sur elle pour y voir une ombre de chagrin.

— Me suicider aurait été moins pénible…, avoua Kahlan.

Elle se mit en route et il la suivit. Si elle lui avait tout révélé dès le début, se demanda-t-il, serait-il resté avec elle ? Avant de la connaître, n'aurait-il pas eu trop peur pour supporter sa présence, comme tous les autres ? Elle avait sans doute eu raison de ne pas se précipiter. Même si cela lui aurait épargné ses tourments actuels…

Vers midi, ils atteignirent une intersection signalée par une pierre à moitié grande comme Richard. Il s'arrêta et étudia les symboles gravés dessus.

— C’est quoi ?

— Des indications sur la localisation des villes et des villages, répondit Kahlan en se glissant les mains sous les aisselles pour les réchauffer. Et sur la distance qui nous en sépare. Pour éviter de croiser des gens, cette piste-là est la meilleure…

— Celle du milieu ? Nous arriverons dans combien de temps ?

Kahlan étudia attentivement les inscriptions.

— D’habitude, je vais de ville en ville en empruntant les routes principales. La pierre n’indique pas de distance par la piste… Mais c’est un détour de deux ou trois jours…

— Y a-t-il une ville dans les environs ? demanda Richard en pianotant sur la garde de son épée.

— Oui… Nous sommes à environ deux heures de Chante-Scie. Pourquoi cette question ?

— Avec des chevaux, on gagnerait du temps.

Kahlan sonda la route comme si elle voyait la cité, tout au bout.

— L’économie de Chante-Scie repose sur le bois. On y trouve une grande scierie et les chevaux n’y manqueront sans doute pas. Mais ce n’est peut-être pas une bonne idée. Les habitants, dit-on, sont plutôt partisans de D’Hara.

— On devrait quand même aller voir. À cheval, on gagnerait au moins une journée. J’ai des pièces d’argent, et une ou d’eux d’or. On pourra peut-être acheter des montures.

— En étant prudents, tenter le coup est envisageable. Mais ne t’avise pas de sortir tes pièces. Elles portent le sceau de Terre d’Ouest et ces gens tiennent pour une menace tout ce qui vient de ce côté-là de la frontière. Les légendes et les superstitions…

— Alors, les chevaux, il faudra les voler ?

— As-tu la mémoire si courte ? Tu voyages avec la Mère Inquisitrice ! Il me suffira de demander.

Richard s’efforça de dissimuler son malaise, mais il n’aurait pas juré que c’était réussi.

— Alors, allons-y !

Chante-Scie se dressait sur les berges du fleuve Callisidrin. L’eau boueuse servait de force motrice à la scierie, puis de moyen de transport pour les rondins. Des déversoirs serpentaient entre les zones de travail, et les bâtiments délabrés de la scierie dominaient toutes les autres structures. Sous les toits d’entrepôts ouverts aux quatre vents, des piles de rondins attendaient que des barges les emportent par voie fluviale, ou que des chariots les envoient par la route dans des directions différentes. Richard remarqua qu’il y en avait d’autres, stockés en plein air, mais sous des bâches goudronnées. Les habitations se pressaient sur le flanc de la colline, à côté de la scierie. Usées par les ans et les intempéries, on eût dit des abris temporaires

devenus permanents à cause d'une douloureuse nécessité.

Même de loin, Richard et Kahlan virent que quelque chose clochait. Aucun bruit ne montait de la scierie et les rues étaient désertes. Normalement, la ville aurait dû fourmiller d'activité et grouiller de gens affairés. Là, on n'apercevait ni homme ni bête. Et il n'y avait pas un son, n'étaient celui des bâches qui claquaient au vent et le grincement des panneaux de fer-blanc de la scierie.

Quand ils approchèrent, le vent charria jusqu'à leurs narines une atroce odeur de décomposition. Richard vérifia que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau…

Des corps boursouflés, proches de l'explosion et suintant de fluides noirs gisaient aux coins des rues et au pied des bâtiments, empilés comme des feuilles mortes. Presque tous portaient d'horribles blessures et des lances brisées dépassaient encore de leurs poitrines. Dans ce charnier, seul le silence semblait vivant. Les portes des maisons, fracassées, pendaient encore à un gond miraculeusement intact, ou gisaient sur la chaussée, parmi des débris de meubles et de petits objets de la vie quotidienne. Toutes les vitres des maisons avaient explosé. Et certains bâtiments n'étaient plus que des carcasses encombrées de gravats.

Richard et Kahlan se protégèrent le nez et la bouche avec le col de leurs manteaux et continuèrent d'avancer.

— Rahl ? demanda le jeune homme.

— Non. Ce n'est pas sa façon de tuer. Il y a eu une bataille ici…

— Plutôt un carnage, je dirais…

— Oui… Tu te souviens des morts, chez le Peuple d'Adobe ? Les victimes de Rahl ressemblent toujours à ça. Ici, c'est différent.

Ils traversèrent la ville en longeant les bâtiments, évitant le centre des rues même quand il leur fallait enjamber des cadavres. Toutes les boutiques avaient été pillées et ce qui n'était pas transportable gisait en miettes. D'une devanture, un rouleau de tissu bleu pâle, avec des taches sombres régulièrement espacées, était déployé dans la rue, comme si les pillards l'avaient délaissé parce que le propriétaire, en mourant, avait salopé la marchandise.

Kahlan remonta sa manche et tendit un doigt.

Sur le mur blanc d'une maison s'affichait un message en lettres de sang.

MORT À TOUS CEUX QUI RÉSISTENT À TERRE D'OUEST.

— Qu'est-ce que ça signifie… ? murmura Kahlan, comme si elle avait peur que les morts l'entendent.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Richard en étudiant les lettres rouges tremblotantes.

Il avança, mais se retourna deux fois pour relire le message.

Puis il aperçut un chariot, devant une graineterie. Il était à demi chargé de petits meubles et de vêtements ; le vent faisait claquer les manches de robes d'enfant. Les deux jeunes gens se regardèrent. Il y avait des survivants, et ils s'apprêtaient à partir !

Richard entra dans la boutique, dont la porte manquait, Kahlan sur les talons. Les rayons de soleil qui pénétraient par les fenêtres et l'encadrement de la porte déchiraient l'air chargé de poussière pour éclairer des sacs de grains renversés et des tonneaux éventrés. Richard et Kahlan attendirent sur le seuil que leurs yeux s'habituent à la pénombre. Dans la poussière, ils repérèrent des empreintes de pas, surtout d'enfants. Elles cessaient devant le comptoir. Sans la dégainer, Richard saisit la garde de son épée et approcha.

Derrière le comptoir, des malheureux tremblaient de peur.

— Je ne vous ferai pas de mal, dit le Sourcier. Sortez…

— Vous êtes un soldat de l'Armée du Peuple venu nous aider ? demanda une voix de femme.

Richard et Kahlan échangèrent un regard étonné.

— Non…, dit l'Inquisitrice. Nous sommes des voyageurs…

Une femme au visage maculé de poussière et de larmes, ses cheveux noirs coupés court emmêlés, se leva. Sa robe était en lambeaux…

Pour ne pas l'effrayer, Richard éloigna sa main de la garde de son arme. Les lèvres tremblantes, ses yeux hagards rivés sur eux, la malheureuse fit signe à ses compagnons de la rejoindre. Six enfants – cinq filles et un garçon –, une autre femme et un vieillard.

Les enfants s'accrochèrent aux jupes des femmes. Comme le vieillard, elles étudièrent d'abord Richard, puis dévisagèrent Kahlan. Les yeux écarquillés, tous les trois reculèrent contre le mur. D'abord désarçonné, Richard comprit ce qui se passait. Ils avaient remarqué les cheveux longs de Kahlan.

Les trois adultes tombèrent à genoux, les yeux baissés, et les enfants, sans un cri, se cachèrent le visage dans les jupes des femmes. Après un bref coup d'œil à Richard, Kahlan fit signe à ces pauvres gens de se relever. Le regard rivé sur le sol, ils ne s'en aperçurent pas.

— Debout ! dit-elle. Inutile de vous prosterner. Debout !

Ils relevèrent les yeux, virent les gestes frénétiques de Kahlan, et obéirent à contrecœur.

— À vos ordres, Mère Inquisitrice, dit une des femmes, la voix tremblante. Pardonnez-nous, mais nous ne vous avions pas reconnue, à cause de vos vêtements, et…

— Ce n'est pas grave, coupa Kahlan. Comment vous appelez-vous ?

— Regina Clarn, Mère Inquisitrice.

— Regina, dit Kahlan en saisissant la femme par l'épaule pour la relever tout à fait, que s'est-il passé ici ?

Des larmes aux yeux, Regina tourna la tête vers Richard.

— Mon ami, dit Kahlan, tu devrais emmener le vieillard et les enfants dehors…

Comprenant que la femme était trop effrayée pour parler devant lui, le Sourcier proposa son bras au vieil homme et poussa quatre enfants dehors. Les deux plus jeunes fillettes refusèrent obstinément de lâcher les jupes des femmes. Mais Kahlan lui fit signe que ce n'était pas gênant.

Les quatre gamins, les yeux vides, s'assirent dans la poussière. Aucun ne répondit quand il demanda leurs noms. Ils ne le regardèrent pas, sinon furtivement, pour s'assurer qu'il n'approchait pas trop. Le vieillard ne réagit pas davantage quand Richard voulut savoir comment il se nommait.

— Qu'est-il arrivé ici ? demanda le Sourcier.

— Les soldats de Terre d'Ouest…, répondit l'homme, le regard rivé sur le bout de la rue.

Les yeux pleins de larmes, il ne dit rien de plus. Répugnant à le brusquer, Richard n'insista pas. Il lui offrit un morceau de viande séchée sorti de son sac, mais il ne réagit pas. Les enfants reculèrent quand il tendit la main vers eux. Accablé, il remit la viande dans son paquetage. La fille la plus âgée, presque une femme, le regardait comme s'il allait les étriper… ou les gober tout crus.

Le Sourcier n'avait jamais vu des gens aussi terrifiés. Pour ne pas aggraver les choses, il garda ses distances, sourit gentiment et assura qu'il ne leur ferait pas de mal. Voyant qu'ils ne le croyaient pas, il se tourna vers la porte, pressé que Kahlan le rejoigne.

Elle sortit enfin, un calme effrayant sur le visage. Richard la connaissait assez pour deviner qu'elle était tendue à craquer. Les enfants se précipitèrent dans la boutique. Le vieillard, lui, ne bougea pas.

Kahlan prit le Sourcier par le bras et le força à s'éloigner.

— Il n'y a pas de chevaux ici…, dit-elle, le regard fixe. Je crois qu'on ferait mieux d'éviter les routes principales. Les petites pistes seront plus sûres.

— Kahlan, que se passe-t-il ? (Richard regarda derrière lui.) Qu'est-il arrivé ici ?

L'Inquisitrice, sans s'arrêter, tourna la tête vers le message écrit sur le mur.

MORT À TOUS CEUX QUI RÉSISTENT À TERRE D'OUEST.

— Des missionnaires sont venus vanter à ces gens les vertus de Darken Rahl. Ils passaient souvent, et décrivaient au conseil municipal les merveilles qui arriveraient dès que D'Hara gouvernerait tous les

royaumes. Selon eux, Rahl est éperdu d'amour pour tous les êtres vivants…

— C'est de la folie ! grogna Richard.

— Peut-être, mais les habitants de Chante-Scie furent subjugués et acceptèrent que la ville devienne un territoire de D'Hara. L'Armée du Peuple pour la Paix l'a investie. Les soldats se sont montrés très respectueux. Et ils dépensaient leur argent sans compter. (Elle désigna les rondins protégés par des bâches.) Les missionnaires furent fidèles à leur parole. Les commandes affluèrent ! Du bois pour construire d'autres cités dont les résidents vivraient heureux sous le glorieux règne de Darken Rahl.

— Et après ?

— Partout, on a vite su qu'il y avait trop de travail, ici, pour que les habitants l'assument seuls. Du labeur au bénéfice du Petit Père Rahl ! Beaucoup d'hommes et de femmes sont venus s'atteler à la tâche. Puis les missionnaires ont parlé de la menace contre le Petit Père qui venait de Terre d'Ouest.

— De Terre d'Ouest ? répéta Richard, incrédule.

— Oui… L'Armée du Peuple est partie, prétendument pour combattre les hordes de Terre d'Ouest et défendre les autres villes loyales à D'Hara. Les habitants ont supplié qu'on ne les laisse pas sans défense. En récompense de leur fidélité et de leur dévotion, un petit détachement est resté.

Richard poussa sa compagne sur la piste et jeta un dernier regard derrière lui.

Le chemin étant assez large pour qu'on y marche de front, Kahlan attendit qu'il l'ait rejointe et reprit :

— Non, ce n'étaient pas les troupes de Rahl… Pendant un moment, m'ont raconté les femmes, tout s'est passé à merveille. Mais il y a une semaine, à l'aube, un régiment de Terre d'Ouest a attaqué, tuant jusqu'au dernier les soldats de D'Hara. Après, ces monstres ont massacré les citadins et mis à sac la ville. En égorgeant des innocents, ils criaient que c'était le sort réservé à tous les partisans de Rahl. Et à ceux qui résistaient à Terre d'Ouest. Un peu avant le crépuscule, ils sont partis au grand galop…

Richard prit son amie par l'épaule et la força à se tourner vers lui.

— C'est faux ! Les militaires de Terre d'Ouest ne feraient pas ça ! C'est impossible ! Tu m'entends ?

— Richard, je n'ai pas prétendu que c'était vrai ! Je te répète ce que ces gens m'ont dit, et ce qu'ils continuent à croire.

Le jeune homme retira la main de l'épaule de Kahlan, car ce contact lui donnait une seconde raison de s'empourprer.

— L'armée de Terre d'Ouest n'aurait pas fait ça, ne put-il s'empêcher de répéter.

Il voulut repartir, mais l'Inquisitrice le retint par le bras.

— Je ne t'ai pas encore tout dit…

Au regard de Kahlan, Richard n'eut aucune envie d'entendre la suite. Mais il lui fit quand même signe de continuer.

— Quelques survivants sont partis le soir même en emportant tout ce qu'ils pouvaient. D'autres s'en sont allés le lendemain, après avoir enterré leurs morts. Ce soir-là, une cinquantaine d'hommes de Terre d'Ouest sont revenus. Il ne restait plus qu'une poignée de citadins… On leur annonça que les ennemis de Terre d'Ouest n'avaient pas droit à une sépulture. Leurs cadavres devaient être jetés en pâture aux animaux, en guise d'avertissement pour ceux qui s'aviseraient de résister. Pour bien se faire comprendre, ils ont raflé les hommes encore présents, même les gamins, et les ont exécutés. (À l'accent que mit Kahlan sur ce dernier mot, Richard jugea inutile de demander des détails.) Le petit garçon et le vieillard ont réussi à se cacher, sinon ils auraient subi le même sort. Les femmes furent forcées à assister à ces horreurs…

— Combien d'entre elles ont survécu ?

— Je n'en sais rien, sûrement très peu… (Elle se retourna et regarda un moment la ville.) Les soldats les ont violées. Sans épargner les fillettes… Celles que tu as vues ont subi les outrages de…

— Des soldats de Terre d'Ouest n'auraient pas fait ça ! coupa Richard.

— Je sais. Mais qui est coupable ? Et pourquoi ?

— Ne pouvons-nous rien pour ces malheureux ? demanda Richard.

— Notre mission n'est pas de protéger quelques personnes, et encore moins des cadavres. Il faut arrêter Darken Rahl, pour sauver des multitudes… Le temps presse et nous devons atteindre au plus vite Tamarang. Pour éviter les problèmes, mieux vaut se tenir à l'écart des grandes routes.

— Tu as raison, admit le Sourcier à contrecœur. Mais je n'aime pas ça…

— Moi non plus ! Richard, je crois qu'ils s'en sortiront. Ces bouchers ne reviendront pas pour une poignée de femmes et d'enfants. Ils doivent poursuivre des proies plus excitantes.

Une drôle de consolation ! Penser que des assassins chassaient des innocents au nom de son pays natal ! Richard était écœuré par tout ça. Et dire que chez lui, avant de se lancer dans cette aventure, son grand problème était que Michael veuille diriger sa vie à sa place…

— Un groupe de soldats si important ne voyagera pas sur des pistes si étroites, dit-il. Mais nous devrions quand même camper dans des pins-compagnons, la nuit. On ne sait jamais qui pourrait nous espionner.

— Bonne idée… Richard, beaucoup de mes compatriotes se sont

ralliés à Darken Rahl, et ils ont commis des actes indicibles. Ton jugement sur moi en est-il modifié ?

— Bien sûr que non…

— Je ne te blâmerai pas non plus si les coupables étaient des soldats de Terre d'Ouest. Ces actes que tu vomis ne font pas de toi leur complice, même si tes concitoyens les ont perpétrés. Nous sommes en guerre. Ensemble, nous tentons ce que nos ancêtres, des Inquisitrices et des Sourciers, ont réussi avant nous : renverser un souverain. Pour ça, nous ne pouvons compter que sur nous.

Kahlan dévisagea Richard avec dans le regard la sagesse sans âge qui l'impressionnait tant. Soudain, il s'avisa qu'il serrait très fort la garde de son épée.

— Bientôt, tu seras peut-être seul face à Rahl. Nous faisons tous ce que nous devons faire…

Ce n'était pas Kahlan qui venait de parler, mais la Mère Inquisitrice.

Un long moment, tendus à l'extrême, ils se défièrent du regard. Puis la jeune femme détourna les yeux et se remit en route. Richard resserra les pans de son manteau, l'âme aussi transie que le corps.

— Ce n'étaient pas des hommes de Terre d'Ouest…, marmonna-t-il en marchant.

— Brûle pour moi ! dit Rachel.

Le petit tas de brindilles qu'elle avait entouré de pierres s'embrasa aussitôt, illuminant l'intérieur du pin-compagnon d'une lumière rouge. La fillette remit le bâton magique dans sa poche et se réchauffa les mains au-dessus des flammes.

— Nous serons en sécurité cette nuit, dit-elle à Sara, qui reposait sur ses genoux.

La poupée ne répondit pas. Depuis leur fuite du château, elle n'avait pas dit un mot. Mais Rachel faisait comme si le jouet continuait à lui répéter qu'il l'aimait. Pour la remercier, elle blottit Sara dans ses bras.

Elle sortit des baies de sa poche et les grignota lentement, se réchauffant les mains entre chaque fruit. Sara avait refusé d'en manger… Quand elle eut fini, Rachel mordilla le morceau de fromage dur comme du bois. Le reste de son butin avait disparu depuis longtemps. À part la miche de pain, bien entendu. Elle ne pouvait pas la manger, puisque la boîte y était cachée.

Giller lui manquait beaucoup. Mais elle devait lui obéir. Continuer à fuir et se trouver chaque soir un nouveau pin-compagnon. Elle ignorait à quelle distance elle était du château. Elle marchait toute la journée, le soleil dans son dos le matin, et devant elle le soir. Un truc

que lui avait appris Brophy, qui appelait ça « naviguer au soleil ». Elle ne comprenait pas vraiment ce mot, *naviguer*, mais il devait vouloir dire quelque chose comme « voyager ».

Une branche bougea toute seule, la faisant sursauter. Puis elle vit la grosse main qui la tenait. Ensuite, elle aperçut la lame d'une très longue épée. Les yeux écarquillés, elle se pétrifia.

Un homme passa la tête dans le refuge.

— Qu'avons-nous là ? demanda-t-il en souriant.

Rachel entendit un gémissement et s'aperçut qu'il sortait de sa propre gorge. Mais elle était toujours paralysée… Une tête de femme apparut derrière celle de l'homme.

Rachel serra plus fort sa poupée.

— Rengaine ton épée ! dit la femme en passant devant son compagnon. Tu vois bien que ça lui fait peur !

Rachel tira vers elle la miche de pain à demi déballée. Elle aurait voulu s'enfuir, mais ses jambes refusaient de lui obéir. La femme avança et s'agenouilla devant elle. Dans son dos, l'homme l'imita.

La fillette dévisagea l'intruse à la lueur des flammes et remarqua soudain ses cheveux longs. Un autre gémissement s'échappa de sa gorge. Ses jambes réagirent enfin – un tout petit peu –, la propulsant contre le tronc de l'arbre. Heureusement, elle n'avait pas lâché la miche…

Les dames aux cheveux longs n'annonçaient jamais rien de bon. Rachel mordit le pied de Sara et gémit de nouveau. Serrant la poupée de toutes ses forces, elle s'arracha à l'attraction du regard de la dame et jeta des coups d'œil autour d'elle pour trouver un moyen de fuir.

— Tu n'as rien à craindre de moi, dit la femme.

Sa voix était douce, mais Violette lui parlait souvent comme ça juste avant de la gifler. Elle posa une main sur le bras de Rachel, qui recula en criant.

— S'il vous plaît, implora-t-elle, ne jetez pas Sara dans le feu.

— Qui est Sara ? demanda l'homme.

Sa compagne se retourna et lui fit signe de se taire. Puis elle regarda de nouveau Rachel, ses longs cheveux cascadant sur ses épaules. La fillette riva son regard sur cette inquiétante crinière.

— Je ne ferai pas de mal non plus à Sara, assura la femme, la voix toujours aussi douce.

Quand une dame aux cheveux longs utilisait ce ton, elle mentait. Rachel le savait. Pourtant, celle-là avait l'air vraiment gentille…

— Vous ne pourriez pas nous laisser seules ? souffla Rachel.

— Nous ? (La dame regarda autour d'elle, puis ses yeux se posèrent sur la poupée.) Je vois… C'est donc Sara ? (Rachel hocha la tête et mordit plus fort le pied de son jouet. Quand on ne répondait pas à une dame aux cheveux longs, les gifles ne tardaient pas à tomber.) Une

très jolie poupée…

La femme sourit. Rachel aurait préféré qu'elle s'en abstienne. Un autre signe que les choses allaient mal tourner !

— Je m'appelle Richard, dit l'homme en avançant la tête. Et toi, tu t'appelles comment ?

— Rachel, répondit l'enfant, un peu rassurée.

— Rachel ! Un très joli nom ! Mais je dois t'avouer, ma petite, que tu as les cheveux les plus affreux que j'aie jamais vus !

— Richard ! cria la femme. Comment oses-tu dire une chose pareille ?

— Parce que c'est vrai… Qui te les a massacrés comme ça, une vieille sorcière au nez crochu ?

Rachel eut un gloussement nerveux.

— Richard, arrête ! Tu lui fais peur !

— Mais non ! Rachel, j'ai des ciseaux dans mon sac, et je suis assez doué pour la coiffure. Tu voudrais que je t'arrange ? Une coupe régulière serait mieux. Si tu restes comme ça, tu risques d'effrayer même les dragons.

Rachel gloussa de nouveau, mais plus joyeusement.

— Oh, oui, j'aimerais ça ! Si mes cheveux étaient bien, ça me ferait plaisir.

— Viens sur mes genoux, et tu vas voir le résultat !

Rachel se leva, contourna la femme sans la regarder et approcha de l'homme. Il la prit par la taille, l'assit sur ses genoux et lui passa une main dans les cheveux.

— Voyons un peu l'étendue du désastre !

Rachel garda un œil sur la femme, au cas où elle voudrait la gifler. Richard leva les yeux et désigna sa compagne du bout de ses ciseaux.

— Elle s'appelle Kahlan. Moi aussi, j'ai eu peur, la première fois. Elle est affreusement laide, pas vrai ?

— Richard ! Où as-tu appris à parler comme ça aux enfants ?

— Auprès d'un certain garde-frontière, je suppose…

Rachel ne put s'empêcher de sourire.

— Non, elle n'est pas laide, dit-elle. Je crois que c'est la plus jolie dame que j'aie vue…

C'était vrai. Mais les cheveux de Kahlan la terrorisaient quand même.

— Merci du compliment, Rachel… Tu es très jolie aussi. Tu as faim ?

Rachel n'avait pas le droit de dire à un seigneur ou à une dame qu'elle avait envie de manger. Selon Violette, c'était malpoli, et elle l'avait punie, un jour, pour avoir osé le faire. Richard souriait, l'encourageant, mais elle n'osait toujours pas avouer à Kahlan qu'elle était affamée.

— Je suis sûre que oui, dit la femme en lui tapotant le bras. On a pêché des poissons. Si tu nous permets de le cuire sur ton feu, tu auras ta part.

Rachel interrogea Richard du regard.

— J'ai peur que nous n'ayons eu les yeux plus gros que le ventre, fit-il. Si tu ne nous aides pas, on devra en jeter…

— Alors, c'est d'accord. Pour ne pas gaspiller, je veux bien vous aider…

— Où sont tes parents ? demanda Kahlan en se débarrassant de son sac.

— Ils sont morts, répondit Rachel, trop à court d'idées pour ne pas dire la vérité.

Richard s'arrêta de lui couper les cheveux, puis recommença. Kahlan sembla attristée, mais Rachel ignorait si c'était sincère.

— Désolée, ma chérie…

La fillette n'était pas si chagrinée que ça. Elle ne se rappelait pas ses parents, seulement l'endroit où elle vivait avec d'autres enfants.

Richard continua à la coiffer pendant que son amie sortait une poêle de son sac pour faire frire les poissons. L'homme avait raison, la pêche était bonne ! Comme les cuisiniers du château, Kahlan les saupoudra d'épices pendant qu'ils cuisaient. Ça sentait si bon que son estomac gargouilla. De petits cheveux volaient tout autour d'elle. La princesse aurait été furieuse de savoir que quelqu'un la rendait belle. Richard coupa une des mèches les plus longues, l'attacha avec un petit morceau de liane, et la lui mit dans la main.

Elle regarda ce « cadeau », perplexe.

— En principe, tu es censée la garder. Un jour, si tu aimes bien un garçon, tu lui donneras cette mèche de tes cheveux, et il la mettra dans la poche de sa chemise, près de son cœur. (Il lui fit un clin d'œil.) Pour penser à toi.

Rachel eut un petit rire.

— Tu es l'homme le plus bizarre que j'aie vu, dit-elle.

Richard sourit et Kahlan aussi.

— Tu es un seigneur ? demanda l'enfant en fourrant la mèche dans sa poche.

— Désolé, mais je ne suis qu'un humble guide forestier.

Rachel crut le voir se rembrunir. Elle, ça lui faisait plaisir de savoir qu'il n'était pas un seigneur !

Richard fouilla dans son sac, en sortit un petit miroir, et le lui tendit.

— Dis-moi ce que tu en penses…

Elle essaya de se voir dans le miroir, mais il était si minuscule qu'il lui fallut un moment pour réussir. Quand elle réussit, elle en eut les

larmes aux yeux.

— Merci, Richard, merci ! cria-t-elle en se jetant au cou de son bienfaiteur. Mes cheveux n'ont jamais été si jolis.

Il lui rendit son étreinte, et elle trouva ça aussi agréable que quand Giller la serrait dans ses bras. Une de ses grandes mains, si chaudes, lui tapotait le dos. Ils restèrent ainsi longtemps – ça ne lui était jamais arrivé ! – et elle aurait voulu que ça ne s'arrête pas. Hélas, il la repoussa gentiment.

— Tu es un être comme on en rencontre rarement, Richard Cypher, dit Kahlan.

Puis elle piqua un gros filet de poisson sur un bâton, le tendit à Rachel et lui conseilla de souffler dessus pour ne pas se brûler les lèvres. L'enfant obéit, mais elle avait trop faim pour attendre longtemps. Le meilleur poisson qu'elle ait jamais mangé ! Aussi bon que la tranche de viande du cuisinier, au château…

— Tu en veux encore ? demanda Kahlan. (Rachel hocha la tête.) On peut avoir une tranche de ton pain pour l'accompagner ?

Voyant la femme sortir un couteau, la fillette se jeta sur la miche et la blottit contre sa poitrine.

— Non ! cria-t-elle en reculant sur les fesses, le plus loin possible de la femme.

Richard s'arrêta de manger et Kahlan plissa le front. Rachel glissa une main dans sa poche et la referma sur le bâton magique.

— Rachel, qu'est-ce qui te prend ?

Giller lui avait dit de ne se fier à personne. Il fallait trouver une idée. Qu'aurait-il inventé à sa place ?

— C'est pour ma grand-mère !

— Dans ce cas, dit Richard, nous n'y toucherons pas. Promis ! N'est-ce pas, Kahlan ?

— Bien sûr… Désolée, Rachel, nous ne savions pas. Je jure aussi. C'est oublié ?

Rachel sortit la main de sa poche et fit oui de la tête.

— Ma chérie, demanda Richard, où est ta grand-mère ?

Rachel se pétrifia. Elle n'avait jamais eu de grand-mère. Paniquée, elle essaya de penser à un nom de ville entendu de la bouche d'un des conseillers de la reine. Elle cita le premier qui lui passa par la tête.

— À Chante-Scie…

Elle comprit aussitôt qu'elle venait de commettre une erreur. Richard et Kahlan eurent l'air troublé, et ils se regardèrent en silence. Ignorant ce qu'il allait se passer, Rachel se demanda si elle pourrait fuir par un côté du pin-compagnon.

— Rachel, nous ne toucherons pas au pain de ta grand-mère, répéta Richard. C'est promis.

— Prends un autre morceau de poisson, ajouta Kahlan. Tu peux

poser ta miche, elle ne risque plus rien.

Rachel ne bougea pas. Elle aurait voulu fuir, mais ils couraient plus vite qu'elle, et ils n'auraient aucun mal à la rattraper. Si elle ne faisait pas ce qu'avait dit Giller – se cacher jusqu'au début de l'hiver – tant de malheureux auraient la tête coupée…

Richard ramassa Sara et la cala sur ses genoux.

— Ta poupée va tout manger, dit-il en faisant semblant de nourrir le jouet. Si tu as encore faim, tu devrais venir. Allez, assieds-toi sur mes genoux et régale-toi !

Rachel dévisagea les deux adultes pour savoir s'ils lui disaient la vérité. Les femmes aux cheveux longs n'avaient aucun mal à mentir. Richard, lui, semblait sincère. Elle se leva et courut vers lui.

Quand elle fut assise, il lui posa Sara sur les genoux.

Rachel se blottit contre lui pendant qu'ils mangeaient. Elle évita de regarder Kahlan. Parfois, les dames aux cheveux longs trouvaient ça impoli. Enfin, d'après la princesse… Et elle n'avait pas envie de prendre une gifle. Ni d'être obligée de s'en aller des genoux de Richard. Il faisait chaud près de lui, et elle était en sécurité.

— Rachel, dit-il, je suis désolé, mais nous ne pouvons pas te laisser aller à Chante-Scie. Il ne reste personne, là-bas, et ce serait dangereux.

— D'accord… J'irai ailleurs.

— Le danger est partout, intervint Kahlan. Nous t'emmènerons avec nous, comme ça, tu n'auras rien à craindre.

— Où ?

— Nous allons à Tamarang, voir la reine. (Rachel s'arrêta de mâcher, le souffle coupé.) Tu viendras avec nous. Milena trouvera quelqu'un pour s'occuper de toi, si je le lui demande…

— Kahlan, tu es sûre ? souffla Richard. Et le sorcier ?

— On s'occupera d'elle avant que j'écorche vif Giller, murmura la jeune femme.

Rachel se força à avaler pour pouvoir respirer. Elle le savait ! On ne pouvait pas se fier aux femmes aux cheveux longs. Elle en aurait pleuré, car elle commençait à bien aimer Kahlan. Et Richard était si gentil. Que faisait-il avec quelqu'un d'assez méchant pour vouloir blesser Giller ? Peut-être était-il agréable avec elle pour se protéger, comme elle avec la princesse. Oui, il devait avoir peur qu'elle le frappe. Pauvre Richard ! Mais ne pouvait-il pas s'enfuir, comme elle l'avait fait ? Si elle lui parlait de la boîte, il voudrait peut-être partir avec elle, loin de Kahlan.

Non. Giller lui avait recommandé de ne faire confiance à personne. S'il avait trop peur de Kahlan, il lui dirait tout. Il fallait être courageuse pour Giller. Et pour tous ces innocents. Elle devait fuir. Seule.

— On décidera demain matin, dit Kahlan. Il faut dormir, comme

ça, on partira dès le lever du soleil.

Richard serra Rachel dans ses bras et acquiesça.

— Je prends le premier tour de garde. Repose-toi un peu.

Il souleva Rachel et la tendit à Kahlan. La fillette se mordit la langue pour ne pas crier. Quand la dame aux cheveux longs la blottit contre elle, elle baissa les yeux sur son couteau. Même Violette n'en avait pas ! En gémissant, elle tendit les bras à Richard, qui sourit et lui donna sa poupée. Ce n'était pas ce qu'elle voulait, mais elle prit quand même Sara et lui mordit le pied pour ne pas pleurer.

Richard lui caressa les cheveux.

— À demain matin, petit cœur.

Il sortit, la laissant seule avec Kahlan. Elle ferma les yeux aussi fort que possible, pour être courageuse et ne pas verser de larmes. Mais ça ne marcha pas.

Quand Kahlan la serra plus fort, elle se mit à trembler. Tandis qu'elle la berçait et lui caressait les cheveux, Rachel aperçut une brèche entre les branches du pin-compagnon, juste en face d'elle.

La poitrine de Kahlan se soulevait et s'abaissait très vite. Surprise, Rachel comprit qu'elle pleurait aussi, la tête posée sur la sienne.

S'était-elle trompée ? Mais non ! Un jour, Violette lui avait dit que punir faisait parfois plus mal que d'être puni. Que préparait Kahlan, pour pleurer autant ? Elle n'avait jamais vu la princesse verser des larmes quand elle s'apprêtait à la châtier.

Rachel éclata en sanglots.

Kahlan écarta la main qu'elle avait portée à sa bouche et essuya ses larmes. Les jambes en coton, l'enfant comprit qu'elle ne pourrait pas fuir maintenant.

— Tu as froid ? murmura Kahlan d'une voix tremblante, comme si elle pleurait toujours.

Rachel ne dit rien, de peur de recevoir une gifle. Elle hocha la tête, prête à tout subir. Mais Kahlan prit une couverture dans son sac et les en enveloppa toutes les deux.

Ainsi, pensa la fillette, elle aurait plus de mal à lui échapper…

— Reste près de moi, et je te raconterai une histoire. Comme ça, on se tiendra chaud. D'accord ?

Rachel se coucha sur le côté, le dos contre Kahlan, qui se serra contre elle et l'enlaça. C'était agréable, même s'il s'agissait d'une ruse… La bouche près de son oreille, la dame aux cheveux longs lui raconta l'histoire d'un pêcheur qui se transformait en poisson. Les mots firent naître des images dans sa tête. Un moment, elle en oublia ses angoisses. Kahlan et elle rirent même un peu ensemble.

Quand l'histoire fut terminée, elle lui posa un baiser sur la tête et lui caressa les tempes.

Rachel joua à croire que la dame n'était pas vraiment méchante.

Faire semblant ne pouvait pas être dangereux. Rien ne lui avait jamais paru aussi doux que les doigts qui la caressaient et la chanson que lui fredonnait Kahlan. Ce devait être un peu comme ça, avoir une mère…

Sans le vouloir, elle s'endormit et fit des rêves merveilleux.

Elle se réveilla au milieu de la nuit, quand Richard vint secouer Kahlan. Mais elle garda les yeux fermés et ne bougea pas.

— Tu veux continuer à dormir avec la petite ? souffla-t-il.

Rachel retint son souffle.

— Non. Je vais monter la garde…

La fillette l'entendit mettre son manteau et sortir. Elle écouta pour savoir dans quelle direction elle s'éloignait…

Après avoir remis du bois dans le feu, Richard s'allongea près d'elle. À la lumière des flammes, elle devina qu'il la regardait, car elle sentait son regard poser sur elle. Elle aurait tant voulu pouvoir lui dire que Kahlan était méchante, puis lui demander de fuir avec elle. Il était si gentil, et se blottir dans ses bras lui semblait la chose la plus merveilleuse du monde. Quand il remonta la couverture sur elle, la coinçant sous son menton, elle ne put s'empêcher de pleurer.

Elle l'entendit se tourner sur le dos et tirer sa propre couverture. Quand sa respiration devint régulière, la preuve qu'il dormait, elle se leva…

Chapitre 36

Kahlan leva la tête quand Richard écarta une branche pour se glisser dans le pin-compagnon. Se laissant tomber près du feu, il saisit son sac et commença à fourrer ses affaires dedans.

— Alors ? demanda l'Inquisitrice.

— J'ai trouvé ses traces… Elle se dirige vers l'Ouest, là d'où nous venons. Ses empreintes rejoignent la piste à quelques centaines de pas d'ici. Elles datent de plusieurs heures… (L'air furieux, il désigna le fond du refuge.) Elle est passée par là. Pour te contourner, elle a fait un détour dans les bois. J'ai traqué des types déterminés à ne pas être suivis, et c'était beaucoup plus facile que ça ! Elle a marché sur des pierres et des racines, et avec son poids, elle ne laisse pas beaucoup d'empreintes. Tu as vu ses bras ?

— Oui. Ils étaient couverts de bleus. Sans doute des marques de cravache.

— Je parlais d'égratignures…

— Elle n'en avait pas.

— Exact. Sa robe était déchirée… Elle a traversé des broussailles, mais elle ne s'est pas blessé les bras. Comme elle a une peau de bébé, elle évite de se frotter aux buissons. Un adulte ne prendrait pas ces précautions, et sèmerait derrière lui des branches cassées ou dérangées. Rachel ne touche presque rien. Tu devrais voir le fouillis de branchages que j'ai laissé derrière moi en essayant de la suivre. Un aveugle se repérerait sans peine ! Elle, c'est un vrai courant d'air ! J'ai même eu du mal à déterminer où elle est revenue sur la piste. Comme elle a les pieds nus, elle ne marche pas dans les flaques de boue – logique, puisqu'elles sont glaciales ! Et sur les endroits secs, on ne repère presque rien !

— J'aurais dû la voir partir…

Richard comprit que Kahlan se sentait coupable. Mais il ne la réprimanda pas.

— Ce n'est pas ta faute, lâcha-t-il, un peu exaspéré. À ta place, je ne l'aurais pas remarquée non plus. Elle voulait passer inaperçue, et c'est une gamine rudement intelligente.

Cette déclaration ne parut pas réconforter Kahlan.

— Mais tu pourras la suivre, n'est-ce pas ?

— Oui. (Il porta une main à sa poche de chemise.) J'ai trouvé ça… (Il sortit la mèche de Rachel.) Près de mon cœur, pour que je pense à elle.

— C’est ma faute, dit Kahlan, le teint cendreux.

Elle se leva et sortit du pin-compagnon, évitant la main de Richard quand il voulut la retenir par le bras.

Le jeune homme prit son paquetage et la suivit. Les bras croisés, Kahlan sondait intensément la forêt.

— Ce n’est pas ta faute, répéta Richard.

— Si ! Tu as vu son angoisse quand elle a découvert mes cheveux ? J’ai vécu ça des milliers de fois. Sais-tu ce que c’est, d’effrayer tout le monde, même les enfants ? (Richard ne répondit pas.) S’il te plaît, coupe-moi les cheveux !

— Pardon ?

Elle se tourna vers lui, implorante.

— Coupe-moi les cheveux !

— Pourquoi ne l’as-tu pas fait toi-même ? demanda Richard, voyant à quel point elle était bouleversée.

— C’est impossible, répondit-elle en se détournant. La magie ne le permet pas aux Inquisitrices. Si on essaie, la douleur est telle qu’on n’insiste pas.

— Mais comment… ?

— Tu te souviens de ce que t’a infligé l’épée, quand tu as tué cet homme ? C’est la même chose… Avant d’avoir fini, je perdrais conscience. Je le sais, parce que j’ai tenté l’expérience, comme toutes mes sœurs. Une fois, pas plus ! Quand ils sont vraiment trop longs, nous demandons à quelqu’un d’intervenir. Mais personne n’oserait nous tondre ! (Elle se tourna de nouveau vers lui.) Le ferais-tu pour moi ?

Richard leva les yeux au ciel pour éviter le regard de Kahlan. Ne sachant plus trop ce qu’il éprouvait lui-même, il se demanda ce qu’elle ressentait. Il ignorait tant de choses à son sujet. Son existence et son monde étaient une énigme pour lui. Au début, il avait désiré tout connaître. À présent, il savait que c’était impossible. Dans le gouffre qui les séparait, ce n’était pas une rivière qui coulait, mais une magie conçue spécifiquement pour les tenir loin l’un de l’autre.

— Non, dit-il enfin en plongeant son regard dans celui de l’Inquisitrice.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Parce que je te respecte pour ce que tu es. La Kahlan que je connais refuserait de tromper les gens en se faisant passer pour quelqu’un d’autre. Même si certains tombaient dans le panneau, ça ne changerait rien. Tu es la Mère Inquisitrice. Et nul ne peut être autre chose que ce qu’il est. (Il sourit.) Une femme très intelligente – une amie à moi –, me l’a dit jadis.

— Tout homme sauterait sur l’occasion : couper les cheveux d’une Inquisitrice !

— Pas celui qui se tient en face de toi. Car c'est ton ami…

Kahlan hocha lentement la tête.

— Rachel doit avoir froid. Elle n'a même pas emporté une couverture.

— Elle n'a pas pris de nourriture non plus. À part la miche de pain qu'elle n'a pas touchée alors qu'elle mourait de faim.

— Elle s'est goinfrée, dit Kahlan avec un pauvre sourire. Au moins, elle a le ventre plein. Mais quand elle arrivera à Chante-Scie…

— Elle n'y ira pas.

— Si, pour retrouver sa grand-mère…

— Rachel n'a pas de grand-mère ! Quand je lui ai dit que Chante-Scie était un endroit à éviter, elle a simplement répondu qu'elle irait ailleurs. Sans trahir d'inquiétude ! Elle n'a pas reparlé de sa grand-mère ni élevé une objection. À mon avis, elle fuit quelque chose…

— La personne qui lui a fait ces bleus sur les bras ?

— Et dans le dos. Dès que mes mains la touchaient, elle tressaillait, mais elle ne s'est jamais plainte. Elle avait trop besoin d'être blottie. (Kahlan baissa tristement les yeux.) D'après moi, elle fuit celui ou celle qui lui a massacré les cheveux.

— Tu crois ?

— Oui. C'était fait pour la marquer, comme un propriétaire avec son troupeau. On n'inflige pas une coupe pareille à quelqu'un sans vouloir délivrer un message. Surtout dans les Contrées du Milieu, où les cheveux sont si importants. C'était un signe de domination ! C'est pour ça que je suis intervenu. Afin d'effacer la marque.

— Ça explique pourquoi elle était si contente…, souffla Kahlan.

— Mais il n'y a pas que cette raison à sa fuite. Elle ment plus facilement qu'un arracheur de dents. Comme quelqu'un qui a besoin de ça pour survivre…

— Et pour quelle raison ?

— Ça, je n'en sais rien… Mais c'est lié à la miche de pain.

— Tu es sûr ?

— Elle n'a pas de chaussures ou de manteau. Rien du tout, à part sa poupée. Sara est son bien le plus précieux, et elle ne nous a pas interdit de la toucher. En revanche, impossible d'approcher de la miche ! Je ne sais pas grand-chose de la magie dans les Contrées du Milieu, mais chez moi, une petite fille n'accorderait pas plus de valeur à du pain qu'à sa poupée. Je doute que ce soit très différent ici. Tu as vu son regard quand tu voulais prendre la miche ? Si elle avait eu un couteau, et que tu avais insisté, elle t'aurait égorgée !

— Richard, une fillette ne ferait jamais ça. Surtout pour une miche de pain !

— Vraiment ? Tu as dit toi-même qu'elle s'est goinfrée. À la fin, j'ai pensé que c'était une parente de Zedd ! Alors qu'elle mourait de

faim, peux-tu m'expliquer pourquoi elle n'a pas entamé la miche ? Il y a un mystère, et le pain en est le centre.

Kahlan fit un pas vers son compagnon.

— Alors, nous la suivons ?

Richard sentit le croc peser contre sa peau. Il prit une grande inspiration et la relâcha lentement.

— Non. Comme dit Zedd, rien n'est jamais facile. Tu voudrais courir après une gamine pour résoudre l'énigme de sa miche de pain alors que Rahl est la recherche de la boîte ?

Kahlan prit une main du Sourcier entre les siennes.

— Darken Rahl nous dicte notre conduite et je déteste ça ! Rachel s'est fait si vite une place dans nos cœurs…

Richard passa un bras autour des épaules de l'Inquisitrice.

— C'est vrai… Une petite fille très spéciale… J'espère qu'il ne lui arrivera rien, et qu'elle trouvera ce qu'elle cherche. (Il lâcha son amie.) Et maintenant, en route !

Refusant de se livrer à une introspection pénible – après tout, ils abandonnaient une enfant sans défense dans un monde plus dangereux que jamais – les deux jeunes gens se concentrèrent sur le chemin. Vite épuisés par la traversée d'un terrain très accidenté, ils ne s'aperçurent pas qu'il faisait de plus en plus froid.

Richard souriait chaque fois qu'une toile d'araignée se dressait sur leur chemin. Ces derniers temps, il avait tendance à considérer les arachnides comme ses anges gardiens. À l'époque où il n'était qu'un guide, elles le gênaient plus qu'autre chose. *Merci, petite sœur araignée*, pensait-il chaque fois qu'il voyait une toile.

Vers midi, ils firent une pause près d'un ruisseau glacé entouré de rochers chauffés par le soleil. Richard s'aspergea le visage d'eau pour se redonner un peu d'énergie. La fatigue ne le quittait pas…

Après avoir expédié un repas froid, ils s'essuyèrent les mains sur leurs pantalons et repartirent.

Bien qu'il s'efforçât à ne pas penser à Rachel, la fillette ne quittait pas son esprit. Parfois, Kahlan tournait la tête de gauche à droite, le front plissé, sondant la forêt. Inquiet, il lui demanda à une occasion si elle redoutait qu'il n'ait pas pris la bonne décision. Comprenant immédiatement de quoi il parlait, elle répondit par une question : combien de temps leur aurait-il fallu pour rattraper l'enfant ? Au moins deux jours, répliqua-t-il. Un pour la retrouver, et un autre pour revenir sur leurs pas. Un luxe qu'ils ne pouvaient pas s'offrir, trancha Kahlan, ce qui le rassura un peu.

En fin d'après-midi, le soleil sombra derrière un pic lointain des Rang'Shada. Dans une lumière diffuse, le vent tomba et un grand silence se fit autour d'eux. Préoccupé par ce qui les attendait à

Tamarang, Richard parvint pour un temps à chasser Rachel de ses pensées.

— Kahlan, lança-t-il soudain, Zedd nous a dit à tous les deux de rester loin de Darken Rahl, parce que nous sommes sans défense contre lui !

— Exact…

— Selon Shota, la boîte ne sera plus longtemps entre les mains de la reine.

— Elle voulait peut-être dire que nous la récupérerions vite…

— Non. C'était un avertissement, pour nous inciter à agir rapidement. Et si Darken Rahl était déjà là-bas ?

Kahlan ralentit pour se laisser rattraper.

— Et alors ? Nous n'avons pas d'autre solution… Moi, je vais à Tamarang ! Si tu veux m'attendre ici…

— Mais non ! Je voulais juste dire que nous risquons de nous jeter dans la gueule du loup…

— J'y pense depuis pas mal de temps…

Richard marcha en silence un court moment.

— Puis-je connaître tes conclusions ? Que ferons-nous si Rahl est déjà sur place ?

— Dans ce cas, il est très vraisemblable que nous mourrons !

Richard ralentit. Sans l'attendre, Kahlan continua son chemin. Alors que la pénombre tombait sur la forêt, les rares nuages se colorèrent de rouge. La piste longeait à présent le fleuve Callisidrin, parfois assez près pour qu'ils aperçoivent ses eaux saumâtres. Et même quand ils ne les voyaient pas, ils continuaient à les entendre dévaler les collines. Richard n'avait pas encore repéré de pin-compagnon. Sondant les cimes des arbres, il n'en vit pas dans le lointain. Quand le soir tomba, il abandonna tout espoir d'en trouver un et se mit en quête d'un autre refuge. À une bonne distance de la piste, il repéra une faille assez large au pied d'une paroi rocheuse. Protégée par des arbres, elle ferait un camp assez sûr, même s'il était à ciel ouvert.

La lune était déjà haute quand Kahlan mit un ragoût à cuire sur un petit feu. Coup de chance inespéré, Richard prit deux lapins au collet plus tôt qu'il l'espérait et les ajouta à leur ordinaire.

— On en aurait assez pour nourrir Zedd ! s'extasia Kahlan.

Comme s'il répondait à une invocation, le vieux sorcier, sa crinière blanche en désordre, avança dans le cercle de lumière, s'arrêta devant le feu et mit les poings sur ses hanches. Richard remarqua que sa tunique était en piteux état.

— Je meurs de faim ! s'écria-t-il. Si on mangeait un morceau ?

Kahlan et Richard se levèrent d'un bond, les yeux ronds comme des billes. Le vieil homme écarquilla les siens quand le Sourcier dégaina son épée, bondit en avant et lui plaqua la pointe sur le sternum.

— Que se passe-t-il, bon sang ?

— En arrière ! rugit Richard.

L'épée entre eux, ils reculèrent jusqu'aux arbres. Le Sourcier sonda les alentours du regard…

— Puis-je savoir quelle mouche t'a piqué, mon garçon ?

— Ces derniers jours, tu m'as envoyé chercher, puis je t'ai vu, et ce n'était jamais toi ! Seul un crétin se laisse prendre trois fois au même truc ! (Richard repéra enfin ce qu'il cherchait.) Et je ne suis pas un idiot ! Par là ! (Il fit un signe du menton.) Passe entre ces deux arbres.

— Pas question ! Vas-tu enfin rengainer ta fichue épée !

— Si tu ne m'obéis pas, tes tripes lui serviront de fourreau ! grogna le Sourcier.

Le vieil homme plissa le front, releva sa tunique et avança en marmonnant tandis que Richard lui chatouillait le dos du bout de sa lame. Après un bref regard en arrière, « Zedd » passa enfin entre les deux pins. Quand la toile d'araignée se déchira, le Sourcier sourit de toutes ses dents.

— Zedd ! C'est vraiment toi !

— Vrai, comme verrue de verrat, mon garçon !

Richard rengaina son arme et donna l'accolade au vieil homme, manquant lui briser les côtes tant il le serra fort.

— Zedd, je suis si content de te voir !

Le sorcier battit des bras, avide de respirer. Richard relâcha sa prise, le regarda dans les yeux et le serra de nouveau avec un enthousiasme juvénile.

— Si tu étais encore plus content de me voir, marmonna le sorcier, j'ai bien peur que ma dernière heure sonnerait…

Une main sur l'épaule de Zedd, Richard le reconduisit près du feu.

— Désolé, mais je devais savoir… Je n'arrivais pas à croire que c'était toi, en chair et en os ! Ça me fait tellement plaisir. Et nous avons tant de choses à nous raconter.

— Oui, oui… On pourrait se remplir l'estomac, à présent ?

Kahlan approcha et serra aussi le sorcier dans ses bras.

— Nous étions si inquiets pour vous !

Un œil sur le ragoût, Zedd rendit son étreinte à la jeune femme.

— Merci, merci… Mais on parlera beaucoup mieux après dîner !

— Ce n'est pas cuit, hélas, dit Kahlan.

— Pas cuit ? Tu es sûre, mon enfant ? Il faudrait peut-être goûter…

— Inutile. Nous venons juste de le mettre au feu…

— Pas cuit…, marmonna Zedd. (Se soutenant le coude droit avec la main gauche, il se massa le menton.) Bien, on va arranger ça. Reculez, tous les deux.

Il remonta ses manches. Foudroyant le feu du regard comme s'il s'agissait d'un enfant désobéissant, il tendit ses bras squelettiques, les

doigts en avant. Une lumière bleue dansa autour de ses mains, accumulant de l'énergie. Puis elle vola en sifflant vers la casserole, la percuta et la fit vibrer. L'énergie bleue enveloppa le récipient. À l'intérieur, le ragoût bouillonna au point de déborder un peu. Alors, Zedd baissa les bras et le feu bleu disparut.

— À table, les enfants ! C'est cuit.

Kahlan goûta le ragoût avec une cuiller en bois.

— Il a raison… C'est parfait.

— Richard, ne reste pas planté là. Sors des assiettes !

Le jeune homme secoua la tête et obéit. Kahlan servit une portion gargantuesque à Zedd et disposa des biscuits secs sur le bord de son assiette. Sans s'asseoir, le sorcier dévora le ragoût en quelques secondes. Il en redemanda avant même que Kahlan ait pu remplir l'assiette de Richard et la sienne.

Un peu moins vorace, le vieil homme prit le temps de s'asseoir avant de se remettre à manger. Ses deux jeunes compagnons s'installèrent en face de lui, sur une pierre plate.

Richard attendit que son ami ait englouti la moitié de son deuxième service avant de demander :

— Alors, comment ça s'est passé avec Adie ? Elle s'est bien occupée de toi ?

Zedd releva les yeux. Même à la lueur des flammes, Richard aurait juré qu'il s'était empourpré.

— Adie ? Eh bien… (Il regarda Kahlan, ouvertement perplexe.) Nous nous sommes entendus… à merveille. Mon garçon, de quel droit me poses-tu ce genre de question ?

Richard et Kahlan échangèrent un bref coup d'œil.

— Il n'y avait rien de sous-entendu…, mentit le jeune homme. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer la beauté d'Adie. Et toutes ses autres qualités… J'aurais parié que tu la trouverais… hum… fascinante.

Zedd s'intéressa de nouveau à son ragoût.

— Une superbe femme, oui… (De la pointe de sa fourchette, il désigna quelque chose dans son assiette.) Qu'est-ce que c'est ? J'en ai mangé trois morceaux, et je n'arrive pas à le déterminer…

— De la racine de tava, répondit Kahlan. Vous n'aimez pas ?

— Ai-je dit que ça me déplaisait ? Mais j'adore savoir ce que j'avale… (Il releva les yeux.) Adie m'a raconté qu'elle t'a donné une pierre de nuit. C'est grâce à ça que je t'ai retrouvé. (Il brandit agressivement sa fourchette.) J'espère que tu as été prudent avec ce foutu truc. Ne l'utilise qu'en cas d'urgence, compris ? Les pierres de nuit sont très dangereuses. Adie aurait dû te prévenir… D'ailleurs, je ne lui ai pas laissé dire ! (Il piqua un morceau de racine de tava sur sa fourchette.) Il vaudrait mieux nous en débarrasser.

— Nous le savons…, soupira Richard.

L'esprit en ébullition, il ignorait par quelle question commencer. Comme souvent, Zedd prit les devants.

— Vous m'avez écouté, au moins ? Vous êtes-vous tenus loin des ennuis ? Au fait, qu'avez-vous fichu ?

— Pour tout te dire, fit Richard, nous avons passé pas mal de temps chez le Peuple d'Adobe.

— Vraiment ? (Zedd prit le temps d'assimiler l'information.) Très bien, dit-il enfin, avec ces gens, vous ne risquiez pas grand-chose. Kahlan, tu pourrais me resservir du ragoût ? Et des biscuits ? Merci ! Où en étions-nous ? Ah oui, le Peuple d'Adobe… C'était bien ? (Les deux jeunes gens ne mouftèrent pas.) Ne me dites pas que vous vous êtes fourrés dans le pétrin avec ces braves types !

Richard regarda Kahlan, qui trempait un morceau de biscuit dans sa sauce.

— J'ai tué un des Anciens…, avoua-t-elle.

Zedd en lâcha sa fourchette… et la rattrapa au vol.

— Quoi ?

— De la légitime défense, intervint Richard. Kahlan, il essayait d'avoir ta peau !

— Quoi ? Fichtre et foutre ! Un Ancien n'oserait jamais s'en prendre à une…

Il se tut avec un regard gêné pour Richard.

— Une Inquisitrice…, acheva le Sourcier, soudain morose.

— Ainsi, mon enfant, tu as fini par lui parler…

Les deux jeunes gens gardèrent les yeux rivés sur leurs chaussures.

— Il y a quelques jours…, souffla Kahlan.

— Quelques jours, oui…, grogna Zedd. (Il recommença à manger en leur jetant des regards soupçonneux.) Pourquoi un Ancien a-t-il attenté aux jours d'une Inquisitrice ?

— Eh bien…, dit Richard, au moment où nous avons découvert les… hum… inconvénients… de la pierre de nuit. Juste avant qu'ils acceptent de faire de nous des membres du Peuple d'Adobe.

— Ils vous ont adoptés ? Pourquoi ? (Zedd écarquilla les yeux.) Mon garçon, tu as pris une épouse ?

— Euh… non… (Richard tira la lanière de cuir de sous sa chemise et montra au sorcier le sifflet de l'Homme Oiseau.) À la place, ils m'ont donné ça…

Zedd jeta un coup d'œil au petit instrument.

— Pourquoi ont-ils accepté que tu ne… D'abord, pour quelle raison tordue vous ont-ils adoptés ?

— Parce que nous l'avons demandé. C'était la seule solution pour qu'ils convoquent un conseil des devins.

— Allons bon ! Ils ont fait ça pour vous ?

— Oui. Juste avant l'arrivée de Darken Rahl.

— Quoi ? s'écria Zedd en se levant d'un bond. Darken Rahl ! Je vous avais dit de ne pas approcher de lui !

— On ne l'a pas vraiment invité, précisa Richard en relevant les yeux.

— Et il a tué beaucoup de ces malheureux, ajouta Kahlan.

Zedd se tourna vers elle, constata qu'elle gardait la tête baissée, puis se rassit lentement.

— Désolé pour vous, mes enfants… Que vous ont dit les esprits des ancêtres ?

— D'aller voir une voyante, lâcha Richard, conscient qu'il s'enfonçait de plus en plus.

— Fichtre et foutre ! Une voyante, maintenant ! Laquelle ? Et où ?

— Shota, dans l'Allonge d'Agaden.

Zedd faillit lâcher son assiette et émit un soupir de baudruche qui se dégonfle.

— Shota ! (Il regarda autour de lui comme si on les espionnait.) Kahlan, fit-il en baissant la voix, es-tu devenue folle ? Conduire ce gamin dans l'Allonge d'Agaden ! Tu as juré de le protéger !

— Croyez-moi, dit l'Inquisitrice en levant enfin les yeux, je n'y tenais pas du tout !

— Mais il le fallait, ajouta Richard, volant au secours de son amie.

— Pour savoir où est la boîte. Et ça a marché. Shota nous l'a dit…

— Sans blague ? ironisa Zedd. Que t'a-t-elle appris d'autre, mon garçon ? Cette calamité ne lâche jamais l'information qu'on lui demande sans ajouter quelque chose qu'on préférerait ne pas entendre !

Kahlan jeta à Richard un regard qu'il fit mine de ne pas remarquer.

— Rien. Elle ne nous a rien dit de plus. (Il soutint sans ciller le regard du sorcier.) Selon elle, la reine Milena détient la troisième boîte à Tamarang. Elle a parlé parce que sa vie est menacée aussi…

Richard aurait juré que Zedd ne gobait pas son mensonge, mais il refusait de tout lui révéler. Comment lui dire que deux d'entre eux – ou un seul ! – risquait de trahir leur cause ? Le vieil homme utiliserait son feu magique contre lui, et Kahlan le toucherait avec son pouvoir ! Il redoutait que ce soit justifié. Après tout, c'était lui qui « possédait » le grimoire. Eux ignoraient jusqu'à son existence…

— Zedd, dit-il, tu m'as demandé de vous conduire dans les Terres du Milieu parce que tu avais un plan. Mais tu as été assommé, puis dans le coma, et nous ne savions pas quand – ou même si – tu te réveillerais. J'ignorais que faire, et tu ne m'avais pas soufflé mot de ton plan. L'hiver approche. Nous devons arrêter Darken Rahl ! (Il durcit le ton.) Sans toi, j'ai agi de mon mieux. Et j'ai perdu le compte

des occasions où nous avons failli mourir. La seule option était de retrouver la boîte. Kahlan m'a aidé et nous savons à présent où elle est. Crois-moi, nous avons payé de nos personnes. Si ça ne te convient pas, reprends ta foutue Épée de Vérité, car je commence à en avoir par-dessus la tête. De tout !

Il jeta son assiette dans la poussière, se leva, s'éloigna dans la pénombre et leur tourna le dos, la gorge serrée. Devant lui, les grands arbres furent voilés par la bruine qui coulait de ses yeux. Son explosion de colère le surprenait… Il avait rêvé de revoir Zedd. À présent, il était furieux contre lui. Eh bien tant pis ! Il laissa libre cours à sa rage, attendant qu'elle retombe toute seule.

— Oui, dit Zedd à Kahlan, à présent, je vois que tu lui as parlé… (Il posa son assiette, se leva et alla tapoter l'épaule de la jeune femme.) Désolé pour toi, mon enfant.

Richard ne broncha pas quand le sorcier approcha de lui et lui tapota à son tour l'épaule.

— Et pour toi aussi, mon garçon. Vous êtes passés par de sacrées épreuves…

— Et j'ai tué un homme avec l'épée… Avec la magie…

— Te connaissant, dit Zedd après un moment de réflexion, tu devais y être obligé…

— Non, souffla Richard, la voix brisée. J'aurais pu l'éviter. Ignorant qu'elle était une Inquisitrice, je pensais sauver Kahlan. Mais elle n'avait rien à faire de ma protection. Zedd, je voulais tuer ce type. Et j'y ai pris plaisir.

— Tu as cru t'en réjouir… Un effet de la magie…

— Je n'en sais rien… Faire la différence entre ce qui vient d'elle et de moi est difficile…

— Richard, pardonne-moi d'avoir été agressif avec toi. En réalité, c'est contre moi que je suis furieux ! Tu t'en es bien tiré, et j'ai lamentablement échoué. Viens donc t'asseoir… Je vais tout vous raconter.

Ils retournèrent près du feu. Kahlan les regarda approcher, silhouette solitaire à la lueur des flammes. Richard s'assit près d'elle et lui fit un petit sourire qu'elle lui rendit.

Zedd ramassa son assiette, lui jeta un regard noir et la reposa.

— Mes enfants, je crains que nous ne soyons dans la mouise…

Richard ravala la remarque sarcastique qui lui vint à l'esprit et demanda :

— Pourquoi ? Ton plan n'a pas marché ?

— Mon plan…, ricana le sorcier. (Il plia les genoux et tira sa tunique sur ses jambes.) J'avais prévu de vaincre Rahl sans devoir l'affronter directement et en évitant de vous mettre en danger. Bref, je

voulais vous protéger et me débrouiller seul. Mais on dirait que vous êtes notre unique espoir, à présent. Mes enfants, je ne vous ai pas tout dit au sujet des boîtes d'Orden, parce que vous n'aviez pas à le savoir. C'était mon affaire, pas la vôtre… (Il les regarda tour à tour et de la colère passa un instant dans ses yeux.) Mais ça n'a plus d'importance…

— Et qu'est-ce qui n'était pas notre affaire ? demanda Kahlan, lâchant la bride à sa propre fureur.

Comme Richard, elle ne semblait pas apprécier d'avoir été en danger sans connaître toutes les données.

— Eh bien, fit Zedd, les trois boîtes fonctionnent comme je vous l'ai dit. Chacune a sa propre finalité, mais il faut savoir laquelle ouvrir. Sur ce point-là, je suis calé. Tout figure dans le *Grimoire des Ombres Recensées*. On y trouve des instructions pour l'utilisation des boîtes. Et je suis son gardien.

Richard se pétrifia. Le souffle coupé, il eut le sentiment que le croc voulait sauter de sa poitrine.

— Vous savez quelle boîte ouvrir ? demanda Kahlan.

— Non. Cette information figure dans le grimoire, mais je suis seulement son gardien, et je ne l'ai jamais lu. J'ignore comment différencier les boîtes – et même la façon de s'y prendre. Si j'avais ouvert le grimoire, le savoir aurait pu se… diffuser. C'est trop dangereux ! Alors, je n'y ai jamais jeté un coup d'œil. Ce n'est pas le seul dont je suis le gardien. Mais il est très important.

Richard s'avisa qu'il faisait des yeux de crapaud et tenta d'y remédier en cillant. Il attendait depuis si longtemps de rencontrer le gardien du grimoire. Et c'était Zedd, un homme qu'il avait toujours côtoyé. Quel choc !

— Où est le grimoire ? demanda Kahlan. Et qu'est-il arrivé ?

— Il était dans mon fief. La Forteresse du Sorcier, en Aydindril.

— Vous y êtes allé ? s'exclama l'Inquisitrice. Tout va bien là-bas ?

— Hélas, pas vraiment… Aydindril est tombée…

— Non, souffla Kahlan, des larmes dans les yeux.

— J'ai peur que si…, dit Zedd. Les choses ont mal tourné… Mais j'ai donné aux envahisseurs matière à réflexion, ajouta-t-il dans sa barbe.

— Le capitaine Riffkin ? Les lieutenants Delis et Maller ? La Garde Nationale ?

Zedd secoua tristement la tête.

Kahlan porta une main à son cœur et se mordit les lèvres. La nouvelle de la mort de ces hommes, qui qu'ils fussent, semblait la bouleverser.

Richard décida de cacher son trouble en intervenant dans la conversation.

— La Forteresse du Sorcier, as-tu dit ?

— Un sanctuaire où nous gardons les livres de prophéties et les grimoires comme celui des *Ombres Recensées*. Certains de ces ouvrages servent à la formation des nouveaux sorciers. D'autres sont des sources de références. Enfin, quelques-uns sont des armes. On y conserve aussi d'autres objets magiques, comme l'Épée de Vérité, entre deux Sourciers. La Forteresse est bardée de protections. À part un sorcier, personne ne peut y entrer. Pourtant, quelqu'un a réussi. Sans se faire tuer, ce qui me dépasse ! Ce devait être Darken Rahl ! Donc, il détient le grimoire.

— Rahl n'y est peut-être pour rien…, dit Richard, toujours pétrifié.

— Si ce n'est pas lui, alors, le coupable est un voleur. Très intelligent, mais un voleur quand même.

Richard parvint à avaler la boule qui lui obstruait la gorge.

— Zedd… D'après toi, ce grimoire pourrait-il nous indiquer comment vaincre Rahl ? Une façon de l'empêcher d'utiliser les boîtes ?

— Comme je l'ai dit, je ne l'ai jamais ouvert. Mais d'après ce que je sais des autres grimoires de ce genre, il sert uniquement à la personne qui détient les boîtes. C'est une aide à la sorcellerie, pas un mode d'emploi à l'attention de ceux qui la combattent. Selon toute probabilité, il ne nous aurait servi à rien. Mon plan était de le détruire, pour empêcher Rahl d'obtenir ces informations. Comme j'ai échoué, trouver la boîte manquante est notre seul espoir.

— Sans le grimoire, Rahl peut-il ouvrir une boîte ? demanda Kahlan.

— Pour ce que j'en sais, je répondrais oui. Mais il ignorerait toujours laquelle choisir.

— Il est obligé de le faire, sinon, il mourra, dit Richard. Il n'a rien à perdre. Même si tu avais détruit le grimoire, il aurait tenté sa chance. Après tout, il a une possibilité sur trois de choisir la bonne.

— Avec le grimoire, il saura laquelle ! En détruisant l'ouvrage, je nous laissais un espoir de vaincre même si nous ne retrouvons pas la troisième boîte. N'oublie pas que de notre point de vue, il a deux chances sur trois de *mal* choisir ! Fichtre et foutre, je donnerais n'importe quoi pour brûler ce grimoire.

Kahlan posa une main sur le bras de Richard, qui sursauta comme si un insecte l'avait piqué.

— Richard a agi comme le devait un Sourcier. Il a découvert où la boîte est cachée. Chez la reine Milena… (Elle sourit à son ami.) Le Sourcier n'a pas failli à sa mission.

Richard était bien trop perturbé pour rendre son sourire à la jeune femme.

Zedd se prit le menton entre le pouce et l'index.

— Et comment pensez-vous la récupérer ? Ce n'est pas un jeu d'enfant…

— Milena est la reine à qui un certain serpent en robe argentée a vendu ses services, dit Kahlan. Cet homme aura bientôt un entretien très déplaisant avec la Mère Inquisitrice…

— Giller ? C'est Milena qui l'emploie ? (Le visage déjà parcheminé de Zedd se plissa davantage.) Il sera très étonné de croiser de nouveau mon regard…

— Ne vous mêlez pas de ça…, dit Kahlan. C'est mon sorcier ! Je me chargerai de lui.

Richard les dévisagea tour à tour et se sentit soudain surnuméraire. Le grand Zedd et la Mère Inquisitrice débattaient du sort d'un sorcier renégat comme s'il s'agissait d'arracher les mauvaises herbes d'un jardin. Il pensa à son père, qui avait volé le grimoire pour éviter qu'il tombe entre de mauvaises mains – celles de Darken Rahl – et parla sans réfléchir.

— Giller avait peut-être de bonnes raisons d'agir ainsi.

Zedd et Kahlan se tournèrent vers lui et l'étudièrent, l'air d'avoir oublié sa présence.

— De bonnes raisons ? cria Kahlan. La cupidité, voilà ce qui le motivait ! Il m'a livrée aux tueurs des *quatuors !*

— Parfois, les motifs des gens ne sont pas ce qu'ils semblent être, insista Richard. Il jugeait peut-être la boîte plus importante…

Kahlan fut trop surprise pour répliquer.

Zedd plissa le front sous sa crinière blanche en bataille.

— Tu sais que ce n'est pas idiot, mon garçon… S'il était informé que la reine détenait la boîte, il a pu vouloir la protéger. Et il était sans doute au courant… (Il eut un sourire ironique pour Richard.) Le Sourcier nous ouvre de nouvelles perspectives. Nous avons peut-être un allié à Tamarang.

— Et peut-être pas…, souffla Kahlan.

— On le saura très bientôt, conclut le sorcier.

— Zedd, lança soudain Richard, hier nous sommes passés par Chante-Scie, où…

— J'y étais aussi, coupa le vieil homme. Et j'ai vu d'autres cités pareillement ravagées.

— Ce n'étaient pas des soldats de Terre d'Ouest, n'est-ce pas ? C'est impossible ! J'ai fait dire à Michael de lever une armée et de protéger notre pays. Pas de massacrer n'importe qui ! Et encore moins des innocents. Mes compatriotes n'auraient pas agi comme ça…

— Rassure-toi, tu as raison… Michael n'est pour rien dans ces horreurs.

— Alors, qui les commet ?

— Les hommes de Rahl, sur son ordre…

— Absurde ! s'écria Kahlan. La ville était loyale à D'Hara. Des soldats de l'Armée du Peuple ont été tués.

— C'est pour ça que Rahl a frappé.

Les deux jeunes gens regardèrent le sorcier sans comprendre.

— C'est absurde ! répéta Kahlan.

— La Première Leçon du Sorcier…, marmonna Zedd.

— Pardon ? fit Richard.

— La Première Leçon du Sorcier : les gens sont stupides ! (Richard et Kahlan en restèrent bouche bée.) Je répète, les gens sont stupides ! Avec la motivation idoine, ils avalent presque n'importe quoi. Étant stupides, ils goberont un mensonge parce qu'ils veulent y croire, ou parce qu'ils ont peur que ce soit la vérité. Leurs têtes sont pleines de connaissances, de faits et de croyances erronés, mais ils les tiennent pour authentiques. Oui, mes enfants, les gens sont stupides ! Ils parviennent exceptionnellement à distinguer la vérité du mensonge. Mais ils sont persuadés du contraire et en deviennent plus faciles encore à berner !

» À cause de la Première Leçon, les sorciers d'antan ont créé les Inquisitrices et les Sourciers, pour qu'ils découvrent la vérité quand le jeu en vaut la chandelle. Rahl connaît toutes les Leçons du Sorcier. Et il se sert abondamment de la première. Les gens ont besoin d'un ennemi pour avoir un but dans la vie. Avec ça, il est beaucoup plus facile de les embrigader. Avoir un but, lutter pour une cause, est de loin plus important que la vérité. De fait, elle n'a rien à voir dans l'affaire. Les gens sont stupides et ils ont besoin de croire, donc ils ne s'en privent pas !

— Mais ces massacres…, grogna Richard. C'est faux ! Comment Rahl réussit-il à faire passer de tels mensonges ?

— Tu en savais plus long que la moyenne des gens, dit Zedd en le foudroyant du regard. Presque sûr que ce ne pouvait pas être des soldats de Terre d'Ouest, tu doutais pourtant de ton analyse. Parce que tu craignais que ce soit quand même vrai ! Redouter qu'une chose soit vraie revient à accepter une *possibilité*. Et c'est le premier pas vers la crédulité. Au moins, tu es assez intelligent pour te poser des questions. Mais pense combien il est facile de croire pour ceux qui ne s'en posent jamais, et qui ignorent même comment on fait ? Pour la majorité de nos contemporains, ce n'est pas la vérité qui compte, mais la cause. Comme Rahl est malin, il leur en a donné une. Et voilà ! Au fait, c'est la Première Leçon du Sorcier parce qu'il s'agit de la plus importante !

— Mais les hommes qui ont perpétré ces massacres… Eux, ils savent ! Comment peuvent-ils commettre des meurtres pareils ?

— Le but ultime ! Ils agissent pour la cause…

— C'est contre nature ! Le meurtre n'est pas naturel !

— Erreur, mon garçon, dit Zedd en souriant. C'est la quintessence

même de la nature. Le point commun de tous les êtres vivants.

Richard comprit que Zedd recourait à la provocation. Il adorait attirer les gens sur son terrain avec des déclarations fracassantes. Trop furieux, il ne put s'empêcher d'entrer dans le jeu du vieil homme.

— Pas tous les êtres vivants ! Seulement les prédateurs. Et uniquement pour survivre. Regarde ces arbres, l'idée de meurtre leur est totalement étrangère !

— Le meurtre est la quintessence même de la nature, répéta Zedd. Tout être vivant est un assassin.

Richard jeta un regard éperdu à Kahlan.

— Ne cherche pas du secours près de moi, dit-elle. J'ai appris très jeune à ne jamais polémiquer avec un sorcier.

Richard regarda un magnifique pin, autour d'eux. Et soudain, il comprit. Il vit les branches tendues vers le ciel dans leur éternel combat pour s'offrir aux rayons du soleil et accabler les arbres voisins de leur ombre. Un désir de meurtre… Réussir gagnerait de la place pour la progéniture du pin, dont il étoufferait aussi une bonne partie. Les arbres qui flanquaient ce vainqueur étaient ratatinés, presque agonisants. Des victimes ! Zedd avait raison : le meurtre était le moteur de la nature !

Le sorcier croisa le regard de son protégé. Il venait de lui donner une leçon, comme il le faisait depuis des années…

— Tu as appris quelque chose, mon garçon ?

— La vie appartient aux plus forts. Les vaincus n'éveillent aucune sympathie. Mais on admire la force des vainqueurs.

— Les gens ne pensent pas comme ça ! s'écria Kahlan, incapable de se contenir plus longtemps.

— Tu crois, mon enfant ? susurra Zedd. (Il désigna un arbre rachitique.) Regarde-le bien, ma petite. (Il tendit un index vers le superbe pin.) Puis étudie celui-là. Et dis-moi lequel tu préfères.

— Le grand, répondit la jeune femme. C'est un arbre magnifique.

— Tu vois ? Les gens pensent bien ainsi. Un arbre magnifique ? Tu as choisi l'assassin, pas sa victime. (Zedd eut un sourire triomphal.) La quintessence même de la nature…

— Je savais bien que j'aurais dû me taire, marmonna Kahlan, les bras croisés.

— Tu peux fermer la bouche, tu n'empêcheras pas ton cerveau de penser. Pour vaincre Darken Rahl, nous devons le comprendre, afin de mieux le détruire.

— Voilà comment il conquiert des territoires, dit Richard en pianotant sur la garde de son épée. Il confie le travail à d'autres, en leur fournissant une cause. Ainsi, il peut s'occuper de chercher les boîtes, et personne ne le gêne…

— Exact, approuva Zedd. La Première Leçon du Sorcier lui facilite grandement la tâche. Et c'est ce qui complique la nôtre. Les gens se rallient à lui, car ils se contrefichent de la vérité. Ils exécutent ses volontés parce qu'ils croient le désirer. Pour ces idées erronées, ils sont prêts à combattre jusqu'à la mort.

Richard se leva, le regard perdu dans le lointain.

— Jusque-là, je pensais que nous combattions le mal. Le mal absolu et déchaîné ! Mais je me trompais ! Nous sommes plutôt confrontés à une épidémie. Une épidémie de crétinisme !

— Très bien vu, mon garçon. Une épidémie de crétinisme !

— Orchestrée par Darken Rahl, souligna Kahlan.

Zedd la dévisagea un moment avant de répondre.

— Si quelqu'un creuse un trou qui se remplit d'eau de pluie, à qui la faute ? À la pluie ? Ou à celui qui a creusé ? Est-ce Rahl le coupable, ou ceux qui ont foré le trou qu'il tente de remplir ?

— Les deux sont peut-être coupables, concéda Kahlan. Ce qui nous laisse beaucoup d'ennemis.

— Et ils sont très dangereux ! renchérit Zedd, un index brandi. Les crétins aveugles à la vérité sont un fléau. Mais tu as sans doute appris ça dans l'exercice de ta profession… (Kahlan hocha la tête.) Ils ne font pas toujours ce qu'on prévoit, même si ça serait bon pour eux, et on peut être pris au dépourvu. Des gens qui semblent inoffensifs vous enfoncent soudain un poignard dans le dos…

— Tout ça ne change rien, dit Kahlan. Si Rahl se procure toutes les boîtes, et s'il ouvre la bonne, c'est lui qui nous tuera. Il est la tête du serpent et nous devons la couper.

— Bien raisonné, admit Zedd. Mais pour éliminer le serpent, il faut rester vivants, et une multitude de vipères risquent de nous mordre avant.

— Cette leçon-là, nous avons déjà payé pour l'apprendre, rappela Richard. Mais Kahlan a bien résumé la situation : ça ne modifie rien ! Pour tuer Rahl, il faut nous procurer la boîte.

Il se rassit près de son amie.

— N'oublie pas une chose, dit Zedd, l'air sinistre. Rahl peut te tuer, tuer Kahlan, ou me tuer, sans la moindre difficulté.

— Alors, qu'attend-il ?

— Quand tu entres dans une pièce, massacres-tu tous les moustiques ? Non. Tu les ignores ! Ils ne méritent pas ton attention… jusqu'à ce qu'ils te piquent. Alors, tu les écrabouilles. (Il se pencha vers les deux jeunes gens.) Et nous sommes sur le point de piquer Rahl…

Kahlan et Richard échangèrent un rapide regard.

— La Première Leçon du Sorcier, répéta le jeune homme, une

sueur froide ruisselant dans son dos. Je m'en souviendrai…

— Ne la répétez à personne, mes enfants ! Les Leçons sont en principe réservées aux sorciers. Elles peuvent vous paraître cyniques, voire ridicules, mais ce sont des armes puissantes quand on sait s'en servir. À cause de leur véracité ! La vérité, c'est le pouvoir ! Je vous en ai révélé une parce que je suis le chef des sorciers, et que je juge essentiel d'éclairer votre lanterne. Vous devez comprendre ce que fait Rahl, puisque c'est nous trois qui avons mission de l'arrêter.

Richard et Kahlan hochèrent solennellement la tête.

— Il se fait tard, dit Zedd en bâillant. J'ai beaucoup voyagé pour vous retrouver. Nous reparlerons plus tard…

Richard se leva d'un bond.

— Je prendrai la première garde, dit-il. (Il avait quelque chose à faire et tenait à en avoir fini au plus vite.) Zedd, prends ma couverture…

— D'accord. Je me chargerai du deuxième tour…

C'était le plus pénible, car on devait dormir en deux fois. Kahlan voulut protester, mais le sorcier leva un index.

— J'ai parlé avant toi, mon enfant…

Richard désigna le rocher où il se posterait après avoir inspecté les environs. Puis il s'éloigna, des milliers de pensées se bousculant dans son esprit. Mais une dominait toutes les autres…

La nuit, froide et silencieuse, n'était pas vraiment désagréable. Il ne ferma pas son manteau en s'enfonçant entre les arbres, concentré sur sa destination. Autour de lui, les animaux nocturnes criaient, ululaient ou grognaient, mais il s'en aperçut à peine. À un moment, il grimpa sur un rocher, regarda entre les arbres et attendit que ses amis, près du feu, se soient enroulés dans leurs couvertures. Alors, il sauta à terre et continua à avancer, se fiant au bruit régulier de l'eau.

Au bord du fleuve, il trouva vite un morceau de bois flotté assez gros pour ce qu'il voulait faire. Zedd lui avait dit et répété qu'il devait avoir le courage d'accomplir tout ce qui s'imposerait pour atteindre leur but, y compris tuer un de ses amis si c'était nécessaire. Connaissant le sorcier, ce n'étaient pas des paroles en l'air. Et ça signifiait aussi que Zedd n'hésiterait pas à l'éliminer lui, et, plus important, à abattre Kahlan.

Il enleva le croc pendu autour de son cou, le contempla à la lumière de la lune et repensa à son père. Ce croc était le seul moyen de prouver à Zedd que George Cypher n'avait pas été un vulgaire voleur. Qu'il avait pris le grimoire pour que Darken Rahl ne se l'approprie pas. Richard aurait tellement voulu raconter au sorcier que son père, un héros, avait sacrifié sa vie pour les protéger tous. Sa mémoire devait être honorée jusqu'à la fin des temps ! Il fallait que Zedd sache !

Et pourtant, il ne saurait jamais rien…

Le sorcier voulait détruire le *Grimoire des Ombres Recensées*. Et Richard *était* le grimoire, à présent. Shota l'avait averti que Zedd utiliserait son feu magique contre lui, mais qu'il aurait une chance de vaincre. L'explication se cachait peut-être là… Pour détruire le grimoire, Zedd serait obligé de le tuer.

Le Sourcier ne redoutait pas la mort. Surtout depuis qu'il n'avait plus aucune raison de vivre…

Mais si Kahlan mourait…

Informé que son jeune ami avait mémorisé le grimoire, Zedd lui demanderait de réciter le texte. Ainsi, il saurait que Rahl, pour s'assurer de sa véracité, aurait besoin d'une Inquisitrice. Et il n'en restait plus qu'une. Kahlan ! Alors, au lieu de s'en prendre à Richard, le sorcier éliminerait la jeune femme pour priver Rahl d'informations vitales.

Et ça, c'était hors de question !

Le Sourcier entortilla la lanière de cuir autour du morceau de bois et glissa le croc dans une fissure, l'enfonçant assez pour qu'il ne ressorte pas. Il fallait que cet objet soit le plus loin possible de lui…

— Pardonne-moi, père…, murmura-t-il.

De toutes ses forces, il lança le morceau de bois vers le fleuve, le regarda voler dans les airs et entendit un « splash » sonore quand il s'écrasa dans l'eau. À la lumière de la lune, il le vit remonter à la surface et partir à la dérive.

Richard soupira. Sans ce pendentif, il se sentait comme nu…

Quand il ne vit plus rien, il fit le tour du camp, l'esprit embrumé. Puis il s'assit sur son rocher et sonda l'obscurité.

Il détestait tout ça ! Devoir mentir à Zedd. Être contraint de ne pas se fier à lui. Où allait-il, s'il ne pouvait plus faire confiance à son vieil ami ? Malgré la distance, la main de Rahl l'atteignait et le poussait à faire des choses qui lui répugnaient.

Mais quand tout serait fini, Kahlan indemne, il rentrerait chez lui…

Vers le milieu de son tour de garde, il sentit de nouveau la présence de la créature qui les suivait. Sans voir ses yeux, il les devinait, braqués sur lui depuis une colline, de l'autre côté du camp. À l'idée qu'il était épié, il eut un frisson glacé…

Un bruit lointain le fit sursauter. Un grognement, suivi par un cri… Quelque part, une bête venait de mourir. Richard plissa le front, mais il ne vit rien dans l'obscurité. Leur poursuivant avait tué un autre être vivant. Ou c'était lui qui avait péri… Curieusement, cette idée chagrina le jeune homme. Depuis qu'il les pistait, l'espion n'avait pas tenté de leur nuire. Bien sûr, ça ne voulait pas dire grand-chose, car il attendait peut-être simplement son heure. Mais Richard n'y croyait pas. Sans savoir pourquoi, il aurait juré que cet être ne leur voulait

pas de mal.

Il sentit de nouveau un regard peser sur lui, et sourit : leur compagnon invisible était toujours vivant. Il eut envie d'aller le débusquer, mais se ravisa. Ce n'était pas le moment ! Avec une créature nocturne, mieux valait ne pas prendre de risques quand le soleil était couché…

Un peu plus tard, Richard entendit un nouveau cri d'agonie. Moins loin de lui, cette fois…

Sans qu'il soit allé le réveiller, Zedd vint prendre le relais. L'air frais comme une rose, il grignotait un morceau de viande séchée.

Il s'assit près de son jeune ami et lui tendit un bout de viande.

— Non, merci, déclina Richard. Et Chase, comment va-t-il ?

— Très bien ! Pour ce que j'en sais, il est parti exécuter tes ordres.

— Je suis content qu'il s'en soit tiré…

Richard sauta à terre, pressé d'aller prendre un peu de repos.

— Mon garçon, que t'a dit Shota ?

Le Sourcier dévisagea son vieil ami à la pâle lueur de la lune.

— C'est privé… Personne d'autre ne doit l'entendre. (La dureté de sa voix surprit le jeune homme.) Et nul ne l'entendra !

— L'épée est très en colère à cause de ça. Je vois que tu as du mal à la contrôler…

— D'accord ! Puisque tu insistes, je vais te répéter une partie de ce que m'a dit Shota. D'après elle, je devrais avoir une conversation avec toi au sujet de Samuel.

— Samuel ?

— Mon prédécesseur !

— Ah… Ce Samuel-là…

— Exactement ! Aurais-tu l'obligeance de m'expliquer ? Puis-je savoir comment je vais finir ? Ou as-tu prévu de te taire jusqu'à ce que je sois ravagé, à force de faire ton travail, et que tu remettes l'épée à un autre pigeon ? (Zedd ne broncha pas face à l'excitation croissante de son protégé, qui l'attrapa par sa tunique et l'attira vers lui.) La Première Leçon du Sorcier ! C'est en la mettant en application que vous trouvez un candidat assez abruti pour accepter l'épée ? Un imbécile vous tombe sous la main et le tour est joué ! Un nouveau Sourcier ! Aurais-tu omis de me confier d'autres petits détails désagréables de ce genre ?

Richard lâcha la tunique du vieil homme et résista à grand-peine à l'envie de dégainer son arme. Alors qu'il haletait de rage, Zedd lui souffla :

— Je suis navré, mon garçon, qu'elle t'ait fait mal à ce point…

Richard sentit sa colère s'éteindre comme une chandelle mouchée par le vent. Tous les derniers événements lui revinrent à l'esprit. Où était l'espoir, dans ce désastre ? Que lui restait-il à attendre de la vie ?

Il éclata en sanglots et se jeta contre Zedd, lui passant les bras autour du torse. Incapable de se contrôler, il s'abandonna à son chagrin.

— Zedd, gémit-il, je voudrais seulement rentrer chez moi…

— Je sais, Richard, je sais, murmura le sorcier en lui tapotant le dos.

— Je regrette de ne pas t'avoir écouté… Mais c'est plus fort que moi. Je ne peux pas étouffer mes sentiments, aussi fort que j'essaie. On dirait que je me noie ! Ce cauchemar doit cesser. Je hais la sorcellerie et les Contrées du Milieu ! Rentrer chez moi, Zedd, voilà mon seul désir. Être débarrassé de cette épée et de sa magie ! Puis ne plus en entendre parler !

— Rien n'est jamais facile…, souffla le sorcier.

— Ce serait moins dur si Kahlan me détestait, ou si elle se fichait de moi. Mais je sais qu'elle partage mes sentiments. La magie, voilà ce qui nous sépare !

— Crois-moi, je sais ce que tu ressens…

Richard se laissa glisser sur le sol. Adossé au rocher, il continua à pleurer. Zedd s'assit près de lui…

— Que vais-je devenir ?

— Tu continueras ton chemin, mon garçon. Il n'y a pas d'autre solution.

— Je ne veux pas continuer ! Et Samuel ? Est-ce le sort qui m'attend ?

— Navré, mais je n'en sais rien… Je t'ai remis l'épée à contrecœur, parce qu'il le fallait pour sauver des innocents. À la fin, l'Épée de Vérité détruit le Sourcier. Les prophéties disent que celui qui maîtrisera vraiment la magie de l'arme, dont la lame deviendra alors blanche, ne connaîtra pas ce sort. Mais j'ignore comment tu devras t'y prendre. À vrai dire, je ne sais même pas ce que ça signifie. Je n'ai pas eu le courage de t'en parler, et je m'en excuse. Si tu veux, tu peux m'abattre sur-le-champ pour te venger. Mais avant, jure-moi que tu tenteras quand même de vaincre Rahl.

À travers ses larmes, Richard eut un rire amer.

— T'abattre sur-le-champ ! Quelle idiotie ! Tu es tout ce qui me reste. Le seul être que j'ai le droit d'aimer. Comment pourrais-je te tuer ? C'est à mes jours que je devrais mettre fin…

— Ne dis pas des choses pareilles… Richard, je comprends ce que tu éprouves pour la sorcellerie. J'ai moi-même essayé de la fuir. Mais parfois, les événements nous dictent notre conduite. Toi aussi, tu es tout ce qu'il me reste. Je voulais détruire le grimoire pour que tu ne sois pas en danger. Mon garçon, je ferais n'importe quoi pour que tu ne souffres pas. Hélas, je ne peux pas t'épargner ces épreuves. Il faut arrêter Rahl, pas seulement pour nous, mais au nom de tous ceux qui

n'auront aucune chance contre lui.

Richard s'essuya les yeux.

— Je sais… Je ne démissionnerai pas en cours de route, promis. Après la victoire, je pourrai peut-être rendre l'épée avant qu'il soit trop tard.

— Va dormir… Chaque jour, tu te sentiras un tout petit peu mieux. Si ça peut te consoler, sache une chose : j'ignore pourquoi les Sourciers finissent comme Samuel, mais je suis persuadé que ça ne t'arrivera pas. Si je me trompe, il faudra pas mal de temps, et ça signifiera que tu auras vaincu Rahl et sauvé des multitudes d'innocents. Si ça se produit, fiston, je m'occuperai de toi pour toujours. Et je t'aiderai à trouver comment faire blanchir la lame…

Richard se leva et resserra son manteau autour de lui.

— Merci, mon ami… Désolé d'avoir été si dur avec toi. Je ne sais pas ce qui m'arrive… Les esprits du bien se sont peut-être détournés de moi. Et excuse-moi de ne pas pouvoir te répéter ce qu'a dit Shota…

Le Sourcier fit quelques pas et se retourna.

— Zedd, sois très prudent ce soir. Quelque chose nous guette. Nous sommes suivis depuis des jours. J'ignore de quoi il s'agit et je n'ai pas le temps de tendre un piège. À mon avis, les intentions de la créature ne sont pas hostiles. Mais comment savoir, dans les Contrées du Milieu ?

— J'ouvrirai l'œil, n'aie crainte…

Richard s'éloigna, mais Zedd le rappela.

— Félicite-toi qu'elle ait une aussi grande affection pour toi. Sinon, elle t'aurait peut-être déjà touché…

— J'ai bien peur, en un sens, que ce soit déjà fait…, murmura Richard.

Kahlan se fraya un chemin dans l'obscurité entre les rochers et les arbres. Assis en tailleur sur un rocher, Zedd la regarda approcher.

— Je serais venu te réveiller pour prendre ton tour, dit-il.

La jeune femme s'assit auprès de lui, emmitouflée dans son manteau.

— Je sais, mais je ne pouvais pas dormir… Alors, j'ai pensé qu'un peu de compagnie vous plairait…

— Tu m'as apporté à manger ?

Kahlan sortit un petit paquet de sous son manteau.

— Voilà… Les restes de lapin et des biscuits.

Pendant que Zedd se régalait, la jeune femme sonda le ciel en se demandant comment poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Merveilleux, mon enfant, merveilleux ! dit le sorcier après avoir englouti son repas. Tu n'as rien d'autre ?

— Si ! répondit Kahlan en souriant. J'ai aussi des baies… (Elle

sortit un autre petit paquet.) Un peu de sucré, pour changer… Je pourrais en avoir ?

Zedd l'étudia de pied en cap.

— Menue comme tu es, tu n'en mangeras pas tant que ça…

Kahlan sourit, ouvrit le paquet et fit tomber quelques baies dans sa paume.

— Je comprends pourquoi Richard est si doué pour trouver de la nourriture ! Ayant grandi près de vous, il avait intérêt à être bon, sinon, il serait mort de faim !

— Je ne l'aurais pas permis ! protesta Zedd. Je l'aime trop…

— Je sais. Moi aussi…

Le sorcier croqua quelques baies avant de déclarer :

— Merci d'avoir tenu ta promesse, mon enfant.

— Ma promesse ?

Sans cesser de dévorer les fruits, le sorcier lui jeta un coup d'œil en biais.

— Celle de ne pas le toucher avec ton pouvoir.

— Ah… (Kahlan rassembla tout son courage.) Zedd, à part Giller, vous êtes le dernier sorcier vivant. Moi, je suis la dernière Inquisitrice. Vous avez vécu dans les Contrées du Milieu et en Aydindril. Donc, vous savez ce que c'est d'être dans ma position. J'ai essayé de l'expliquer à Richard, mais il faut une vie entière pour saisir. Et encore… Je crois que seuls un sorcier ou une autre Inquisitrice en sont capables…

— Tu as sans doute raison, dit le vieil homme en lui tapotant la main.

— Je n'ai personne, et je ne peux avoir personne. Imaginez-vous ce que ça représente ? Zedd, s'il vous plaît, pouvez-vous me libérer ? Retirer la magie qui est en moi pour que je sois une femme comme les autres ?

Kahlan avait le sentiment d'être suspendue par un fil au-dessus d'un gouffre sans fond. Quand elle tourna la tête pour croiser le regard du sorcier, elle crut sentir le fil vibrer.

Zedd baissa les yeux.

— Mère Inquisitrice, il n'y a qu'une façon de te libérer de ta magie.

— Laquelle ? s'exclama Kahlan.

— Te tuer…, souffla Zedd en levant enfin la tête.

Le fil venait de se briser ! Kahlan s'efforça de se composer un masque d'Inquisitrice pendant qu'elle tombait dans le gouffre.

— Sorcier Zorander, merci d'avoir répondu à ma question. Je devinais la réponse, mais il fallait que je sache. J'apprécie votre honnêteté. À présent, vous devriez aller dormir.

— D'abord, mon enfant, répète-moi ce qu'a dit Shota.

— Demandez au Sourcier. C'est à lui de répondre. Moi, j'étais couverte de serpents…

— Des serpents ? Shota devait t'avoir à la bonne. Je l'ai vue faire bien pire.

— Elle m'a fait pire aussi…

— J'ai demandé à Richard, insista Zedd. Muet comme une tombe ! Tu dois me répondre !

— Vous voudriez que je sème la zizanie entre deux amis ? Que je trahisse sa confiance ? Pas question !

— Richard est très intelligent, dit Zedd. Sans doute plus que tous les Sourciers que j'ai rencontrés. Mais il ne connaît rien aux Contrées du Milieu. Curieusement, c'est peut-être sa meilleure protection et son atout majeur. Pour découvrir la troisième boîte, il est allé chez Shota. Aucun Sourcier natif des Contrées ne s'y serait risqué. Kahlan, tu as passé ta vie ici, et tu connais presque tous les dangers. Certaines créatures de ce pays pourraient retourner contre lui la magie de l'épée. D'autres le videraient de son pouvoir et le tueraient ainsi. Les périls ont mille visages. Comme le temps nous manque pour le former, nous devons le protéger, afin qu'il accomplisse sa mission. Je dois savoir ce qu'a dit Shota. Si c'est important, il faudra que je prenne des mesures…

— Zedd, c'est mon seul ami ! Ne me forcez pas à le trahir.

— Mon enfant, je suis également ton ami. Aide-moi à le défendre. Ce que tu me révéleras me sera utile ! Il ne saura jamais que tu m'as parlé.

— Il a un don inné pour découvrir ce qu'on aimerait bien lui cacher…

Zedd sourit de cette remarque. Puis son expression se durcit.

— Mère Inquisitrice, ce n'est pas une requête, mais un ordre ! Et j'entends que tu obéisses !

Kahlan croisa les bras et se détourna à demi du sorcier, hors d'elle. Comment osait-il la traiter ainsi ? Elle ne pouvait plus se dérober…

— Shota a dit que Richard seul avait une chance d'arrêter Darken Rahl. Elle ne sait pas comment, ni pourquoi, mais c'est ainsi.

Zedd attendit quelques secondes en silence.

— Continue !

— Elle a ajouté que vous tenteriez de le tuer avec le feu magique, mais qu'il aurait une possibilité de vaincre. Vous risquez donc d'échouer…

Kahlan se tut de nouveau.

— Mère Inquisitrice…

— D'après elle, j'utiliserai aussi mon pouvoir contre lui. Mais là, il ne s'en sortira pas. Si je vis, je n'échouerai pas.

— Je vois pourquoi il est resté muet comme une carpe, soupira Zedd. Pourquoi Shota t'a-t-elle épargnée ?

Kahlan aurait donné cher pour qu'il cesse de la harceler.

— Elle n'en avait pas l'intention, dit-elle en se tournant vers le vieil homme. Vous étiez là… Enfin, pas vous, juste une illusion, mais il croyait que c'était vous. Votre image a essayé de tuer Shota. Sachant qu'elle seule pouvait nous conduire à la boîte, Richard s'est interposé. Il a… hum… détourné votre feu magique, et Shota a pu… hum… riposter.

— Vraiment ? Intéressant…

— En récompense de l'avoir « sauvée », Shota lui a accordé la réalisation d'un vœu. Richard lui a demandé de ne pas nous tuer, vous et moi. Et il n'a pas voulu changer d'avis. Shota était furieuse. S'il revient chez elle, a-t-elle dit, il n'en repartira pas vivant.

— Ce garçon ne cesse de me surprendre. Il a vraiment choisi d'obtenir des informations au prix de ma vie ?

— Il s'est placé sur la trajectoire du feu magique, confirma Kahlan, un peu surprise par le sourire du sorcier. Et il a utilisé l'épée pour le dévier.

— Très impressionnant, dit Zedd en se frottant le menton. Exactement ce qu'il fallait faire. J'ai toujours eu peur qu'il n'en soit pas capable, si on en arrivait là. Mais plus besoin de m'inquiéter ! Bon, j'attends la suite !

— Je voulais que Shota me tue, mais elle n'a pas voulu, car elle avait donné sa parole à Richard. Zedd, je refusais l'idée de lui faire une chose pareille. J'ai supplié Richard de m'abattre. Pour éviter que la prophétie se réalise, il fallait que je meure. (La jeune femme croisa nerveusement les mains.) Il n'a pas voulu m'exécuter. Alors, pendant des jours, j'ai tenté de me suicider. Richard m'a pris mon couteau, il m'attachait la nuit, et il ne me quittait jamais du regard. Moi, j'avais l'impression d'être devenue folle. Et c'était peut-être vrai… Puis il m'a convaincu que le sens de cette prophétie nous échappait. Et si c'était lui qui devait un jour se retourner contre nous ? Si nous étions obligés de l'abattre pour vaincre Rahl ? J'ai admis qu'une prédiction aussi vague ne pouvait pas me dicter ma conduite…

— Mon enfant, je suis navré d'avoir dû te contraindre à parler, et ce que vous avez vécu me brise le cœur. Richard a raison ! Les prophéties sont trop dangereuses pour qu'on les prenne au sérieux.

— Celles d'une voyante sont toujours exactes, non ?

— Oui, mais pas nécessairement comme on le pense. Parfois, elles s'autoalimentent.

— Vraiment ? s'étonna Kahlan.

— Et comment ! Imagine, pour l'intérêt de la démonstration, que j'essaie de te tuer pour protéger Richard de la prophétie. Il intervient,

nous nous battons, et l'un de nous gagne. Supposons que c'est lui. Cette partie de la prédiction étant réalisée, il peut avoir peur que la suite s'avère aussi, et projeter de t'éliminer. Refusant de mourir, tu le touches avec ton pouvoir pour te protéger. Et nous y voilà : la prophétie s'est autoalimentée ! L'ennui, c'est ça. Sans elle, rien ne serait arrivé. Les prophéties sont toujours vraies, mais nous savons rarement dans quel sens. Tu as saisi ?

— J'ai toujours cru qu'il fallait en tenir compte…

— C'est vrai, mais pas si on ignore toutes ces choses. Les prophéties sont dangereuses ! Comme tu le sais, les sorciers sont les gardiens des Livres des Prophéties. Quand je suis passé à la Forteresse, j'en ai relu certains. Et je n'ai pratiquement rien compris ! Jadis, des sorciers passaient tout leur temps à les interpréter. Dans ces livres, il y a des prédictions qui te feraient mourir de peur si tu les connaissais. Parfois, je m'éveille en pleine nuit, couvert de sueur. Quelques textes semblent parler de Richard et ils me terrifient. D'autres évoquent à coup sûr notre Sourcier. Comme je ne sais pas exactement ce qu'ils signifient, je n'en tiens pas compte pour agir. Quand on ignore le sens d'une prophétie, il vaut mieux la garder secrète. Sinon, ça risque de provoquer beaucoup de problèmes…

— Richard, dans les Livres des Prophéties ? s'exclama Kahlan. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui y figure.

— Tu y es aussi, mon enfant…

— Moi ? Mon nom est dans ces textes ?

— Oui et non… Ce n'est pas si simple. En principe, on n'est jamais sûr. Mais dans ce cas, c'est différent. On parle çà et là de la « dernière Mère Inquisitrice ». Pour moi, il n'y a pas de doute sur son identité. C'est toi, Kahlan ! Et le « Sourcier qui commandera le vent contre le fils de D'Hara » est de toute évidence Richard. Le fils de D'Hara ne peut être que Rahl…

— « Qui commandera le vent » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée…

— Zedd, demanda Kahlan en baissant les yeux, que raconte-t-on de moi dans ces textes ?

— Désolé, mon enfant, mais je ne peux pas te le révéler. Tu n'oserais plus jamais t'endormir !

— Je comprends… J'ai été stupide de vouloir attenter à mes jours à cause de la prédiction de Shota. Vous devez me trouver ridicule !

— Kahlan, avant que les choses se passent, on ne peut rien savoir. Mais ne te sens pas idiote. Il reste possible que tout soit vrai : Richard seul a une chance, tu nous trahiras en le touchant avec ton pouvoir, et Darken Rahl triomphera. Peut-être aurais-tu dû te suicider pour nous sauver tous.

— Une drôle de façon de me réconforter…

— Il se peut aussi que Richard se retourne contre nous et que tu nous sauves en le touchant…

— Je déteste les deux possibilités !

— Les prophéties ne sont pas faites pour que les gens les connaissent. Parfois, elles provoquent des désastres pires que ce que tu imagines. Il y a eu des guerres à cause d'elles. Et quand on sait que même un homme comme moi n'y comprend rien ! Si nous avions encore les sorciers de jadis, ces experts en prédictions, ils nous seraient sans doute d'un grand secours… Sans eux, oublions les charades de Shota ! Tu sais ce que dit la première page d'un des livres ? « Gardez ces prophéties à l'esprit, pas dans votre cœur. » C'est la seule phrase de toute la page, dans un livre presque aussi grand qu'une table ! Toutes les lettres sont enluminées. Tu vois à quel point c'est important !

— La prophétie de Shota est différente de celles des livres, n'est-ce pas ?

— Oui. Prononcée à haute voix, une prédiction est censée aider la personne à qui on s'adresse. Shota voulait soutenir Richard, et elle n'en sait sûrement pas plus que nous, car elle ne fut qu'un intermédiaire. Un jour, ça aura peut-être un sens pour Richard, et ça lui sera d'un certain secours. Hélas, on ne peut pas savoir. J'espérais comprendre et lui être utile. Tu sais que les énigmes l'énervent. Manque de chance, c'est une Prophétie à Fourche et elle ne nous avance à rien !

— Vous voulez dire qu'elle peut aller dans plusieurs directions ?

— Oui. Son sens peut être littéral… ou pas du tout. Ces prophéties-là ne servent pratiquement jamais à rien ! À peine mieux qu'une devinette. Richard a eu raison de ne pas s'y fier. J'aimerais penser que c'est à cause de mon enseignement, mais c'est une affaire d'instinct. Le flair du Sourcier !

— Zedd, pourquoi ne lui parlez-vous pas de tout ça ? N'a-t-il pas le droit de savoir ?

— C'est difficile à expliquer…, soupira le sorcier après un long silence. Richard a une sorte de sixième sens… (Il fit une étrange grimace.) As-tu déjà tiré à l'arc ?

Kahlan sourit. Elle plia les genoux, croisa les mains dessus et laissa reposer son menton sur ses doigts.

— Les filles ne sont pas censées faire ce genre de choses… Mais quand j'étais jeune, avant d'exercer mon métier, je me suis amusée à essayer.

— Pouvais-tu *sentir* la cible ? Savais-tu ignorer tous les bruits, écouter le silence et savoir où irait la flèche ?

— Ça m'est arrivé une ou deux fois. Je vois ce que vous voulez dire…

— Eh bien, Richard peut sentir la cible quasiment à volonté. Parfois, je me dis qu'il la toucherait les yeux fermés. Quand je lui demande comment il fait, il hausse les épaules et ne répond pas. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il sent où volera la flèche. Et il répète cet exploit mille fois ! Mais si je lui communique des données, comme la vitesse du vent, la distance où se trouve la cible, ou encore que l'arc a passé la nuit dehors et qu'il est imbibé d'humidité, il ne parvient même plus à toucher le sol à ses pieds. Parce que la réflexion tue son intuition.

» Il est pareil avec les gens. Quand il s'agit de trouver des réponses, il se montre infatigable. Penses-y, il a volé vers la boîte comme une flèche ! Sans avoir jamais vu les Contrées du Milieu, il a trouvé un moyen de nous faire passer la frontière. Puis il a déniché les réponses nécessaires pour se diriger vers sa cible. C'est ainsi qu'agit un authentique Sourcier. Si je lui fournis trop d'informations, il exécutera ce qu'il pensera être ma volonté, et ne se fiera plus à son instinct. Mon travail est de l'orienter dans la bonne direction – vers la cible – et de le laisser voler. Il doit trouver par lui-même !

— Quel cynisme, Zedd ! Richard est un être humain, pas une flèche. Il s'est engagé dans cette aventure parce qu'il ferait n'importe quoi pour vous satisfaire. Vous êtes son idole et il vous adore !

— Je ne pourrais pas être plus fier de lui, admit le sorcier, le regard noir, ni l'aimer davantage. Mais s'il ne terrasse pas Darken Rahl, je serai une idole morte ! Parfois, les sorciers doivent utiliser les gens au nom de l'intérêt général…

— Je comprends ce que vous ressentez… Être obligé de lui cacher ce que vous aimeriez lui révéler…

Zedd se leva soudain.

— Je suis navré que vous en ayez tant bavé, tous les deux. Maintenant que je suis là, ce sera peut-être moins dur. Bonne nuit, chère enfant.

Il s'enfonça dans l'obscurité.

— Zedd ! appela Kahlan.

Le sorcier se retourna, silhouette noire dans la forêt obscure.

— Zedd, vous aviez une femme…

— C'est vrai.

— Comment c'était ? Je veux dire, aimer quelqu'un plus que soi-même, être avec cette personne, et recevoir son amour en retour ?

Un long moment, le sorcier la regarda en silence. Elle attendit, désolée de ne pas voir son expression. Puis elle comprit qu'il ne répondrait pas.

— Sorcier Zorander, ce n'est pas une requête, mais un ordre. Répondez !

— C'était comme avoir trouvé l'autre moitié de moi-même. Être

complet, épanoui, pour la première fois de ma vie…

— Merci, Zedd… (Kahlan se réjouit qu'il ne puisse pas voir les larmes qui perlaient à ses paupières.) C'était juste une question, comme ça… Simple curiosité !

Chapitre 37

Richard se réveilla quand il entendit Kahlan revenir et jeter un peu de bois dans le feu. Une lumière rose commençait à couronner les montagnes, les nuages noirs faisant une toile de fond parfaite aux pics enneigés. Les yeux grands ouverts, étendu sur le dos, Zedd ronflait comme un sonneur. Richard se frotta les yeux et bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Que dirais-tu d'une bouillie de racines de tava ? murmura-t-il pour laisser le sorcier continuer son somme.

— Que du bien…, souffla Kahlan.

Richard sortit les racines de son sac et entreprit de les peler avec son couteau. Kahlan se mit en quête d'une casserole.

Quand il eut débité les racines, il les jeta dans l'eau – tirée d'une outre – qui chauffait déjà.

— C'étaient les dernières, dit-il. On devra creuser pour en trouver d'autres, mais j'ai peur qu'on ne déniche pas de tava dans un sol aussi rocheux.

— J'ai cueilli des baies, l'informa Kahlan.

Ils se réchauffèrent les mains au-dessus des flammes.

Cette femme est plus puissante qu'une reine ! pensa le Sourcier. Il essaya d'imaginer une souveraine, avec sa couronne et sa robe d'apparat, occupée à ramasser des baies…

— Tu as vu quelque chose pendant ton tour de garde ?

La jeune femme secoua la tête. Puis elle sembla se souvenir d'un détail.

— À un moment, j'ai entendu un bruit étrange. Par ici, près du camp. D'abord un grognement, puis un cri… J'ai failli venir te réveiller, mais c'était très bref et ça ne s'est pas reproduit.

— Près du camp, dis-tu, fit Richard en regardant autour de lui. Je me demande ce que c'était. Mais ça ne m'a pas tiré du sommeil, sans doute parce que j'étais trop épuisé…

Il vérifia que les racines étaient cuites, les retira du feu, les écrasa avec une fourchette et mit un peu de sucre. Kahlan les servit et ajouta une grosse poignée de baies sur chaque bol.

— Tu ne réveilles pas Zedd ? demanda-t-elle.

— Regarde bien…, fit Richard, tout sourire.

Avec sa cuiller, il tapa doucement contre le bol en étain.

Zedd grogna et s'assit comme s'il était une marionnette dont on venait de tirer les fils.

— Le petit déjeuner est prêt ? demanda-t-il en clignant deux fois des yeux.

Lui tournant le dos, Richard et Kahlan gloussèrent bêtement.

— Tu es de bonne humeur, ce matin, dit la jeune femme à son compagnon.

— C'est normal, Zedd est de nouveau avec nous.

Richard approcha du sorcier, lui tendit une portion de bouillie, puis s'assit sur une pierre plate pour s'attaquer à la sienne. Kahlan s'installa confortablement sur le sol, une couverture enroulée autour des jambes. Le sorcier commença à manger sans s'extraire de la sienne. Attendant le bon moment pour agir, Richard savoura lentement son petit déjeuner pendant que Zedd l'engloutissait.

— Succulent ! s'exclama le vieil homme.

Il se leva pour aller se resservir.

Richard attendit qu'il soit occupé par la casserole, et lâcha :

— Kahlan m'a raconté… Elle m'a dit comment tu l'as obligée à tout lui révéler à propos de Shota.

La jeune femme se pétrifia comme si elle avait été frappée par la foudre.

Zedd se releva et se tourna vers elle.

— Pourquoi lui as-tu parlé ! Je croyais que tu ne voulais pas qu'il sache que…

— Zedd… je n'ai pas…

Le sorcier fit la grimace et regarda Richard, qui continua paisiblement à manger et ne daigna même pas relever les yeux.

— Elle ne m'a rien dit. C'est toi qui viens de te trahir !

Le Sourcier porta sa dernière cuillerée à sa bouche, avala lentement, lécha son couvert et le laissa retomber dans le bol.

Puis son regard, calme et triomphant, se riva dans celui de Zedd.

— La Première Leçon du Sorcier ! annonça-t-il avec un sourire en coin. On gobe un mensonge parce qu'on désire y croire, ou parce qu'on a peur que ce soit la vérité.

— Je vous l'avais dit ! explosa Kahlan. Je savais qu'il découvrirait tout !

Zedd ignora l'intervention de la jeune femme, ses yeux soudain ternes ne quittant pas ceux du Sourcier.

— J'ai réfléchi, cette nuit, annonça Richard en posant le bol. Et j'ai conclu que tu avais raison de vouloir savoir, à propos de Shota. Pour un sorcier, il y a peut-être là-dedans quelque chose d'exploitable contre Darken Rahl. Sachant que tu n'abandonnerais pas avant d'être informé, j'avais décidé de t'en parler aujourd'hui. Puis j'ai compris que tu forcerais Kahlan à se confier – d'une manière ou d'une autre.

Kahlan se rassit sur sa couverture en riant aux éclats.

— Fichtre et foutre ! s'écria Zedd, les poings sur les hanches.

Richard, as-tu idée de ce que tu viens de faire ?

— De la sorcellerie ! J'ai entendu dire qu'un truc, quand il est bien fait, équivaut à de la magie.

— Vraiment…, fit Zedd en secouant la tête. (Il brandit un index squelettique, ses yeux de nouveau vifs et brillants.) Tu as piégé un sorcier avec son propre axiome. Aucun de mes élèves n'avait jamais réussi ça. (Il fit un pas en avant, un grand sourire sur les lèvres.) Fichtre et foutre, Richard ! Tu as le don ! Oui, tu l'as ! Tu pourrais être un sorcier du Premier Ordre, comme moi.

— Je n'ai aucune intention d'entrer dans ta confrérie…

— Tu as passé la première épreuve, continua Zedd comme s'il n'avait rien entendu.

— Tu viens de dire qu'aucun de tes élèves n'y était parvenu. Comment sont-ils devenus des sorciers, s'ils ont raté la première épreuve ?

— C'étaient des sorciers du Troisième Ordre. Giller est du Deuxième. Tous ont raté les épreuves qui donnent accès au Premier. Ils n'avaient pas le don. Juste la vocation.

— Ce n'était qu'un truc, dit Richard. Ne fais pas une montagne d'une souris…

— Un truc très réussi ! Je suis impressionné. Et rudement fier de toi.

— Si c'est la première épreuve, combien y en a-t-il d'autres ?

— Ma foi, je n'en sais trop rien… Quelques centaines, à peu près. Mais tu as le don, Richard ! (Une ombre d'inquiétude passa dans les yeux de Zedd, comme s'il était pris au dépourvu.) Tu devras apprendre à le contrôler, sinon… (Son regard pétilla de nouveau.) Je t'apprendrai ! Tu peux vraiment devenir un sorcier du Premier Ordre !

S'avisant qu'il écoutait avec un intérêt suspect, Richard secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— Je te l'ai déjà dit, être un sorcier ne m'intéresse pas ! (Il ajouta, marmonnant dans sa barbe :) Quand tout ça sera fini, je ne veux plus avoir affaire à la magie. (Soudain, il remarqua que Kahlan aussi le regardait avec des yeux ronds.) Arrêtez ça, tous les deux ! C'était un truc, une ruse très simple. Rien de plus.

— Si tu l'avais fait à quelqu'un d'autre, ce serait vrai. Mais abuser un sorcier…

— Vous êtes tous les deux des…, commença Richard.

— Peux-tu commander au vent ? coupa Zedd en tendant le cou vers son protégé.

Richard recula d'un demi-pas.

— Bien sûr ! dit-il, entrant dans le jeu du vieil homme. (Il leva les bras vers le ciel.) Viens à moi, frère le vent ! Déchaîne-toi ! Qu'une bourrasque souffle pour moi.

Il écarta théâtralement les mains.

Kahlan resserra à tout hasard les pans de son manteau. Zedd regarda autour de lui. Rien ne se produisant, le sorcier et l'Inquisitrice parurent vaguement déçus.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Richard. Vous avez mangé des baies empoisonnées ?

— Il apprendra ça plus tard…, dit Zedd en se tournant vers la jeune femme.

Elle réfléchit, puis regarda Richard.

— Tu sais, on ne propose pas à beaucoup de gens d'entrer dans cette profession…

— Fichtre et foutre ! lança Zedd en se frottant les mains. Je regrette de ne pas avoir les livres avec moi. Je parie une dent de dragon qu'ils parlent de ce sujet… (Il se rembrunit.) Mais il y a le problème de la douleur, et…

— De toute façon, coupa Richard, mal à l'aise, tu es un sorcier à la noix ! Tu ne portes même pas de barbe !

— Plaît-il ? lança Zedd, arraché à ses pensées.

— Ta barbe ! Où est-elle ? Je me pose la question depuis que je connais ta véritable identité. Les sorciers sont censés être barbus !

— Qui t'a dit ça ?

— Euh… Je ne sais pas. Mais c'est de notoriété publique. Les sorciers doivent porter la barbe. Je suis étonné que tu l'ignores.

Zedd fit la grimace, comme s'il venait de mordre dans un citron.

— Je déteste les barbes ! Ça gratte !

— Si tu ignores qu'un sorcier doit en avoir une, le taquina Richard, tu en sais sûrement moins long sur la magie que tu le prétends.

Indigné, Zedd croisa les bras.

— Une barbe, dis-tu ? Une fichue barbe ?

Il décroisa les bras et passa le bout de ses doigts le long de son menton. Des favoris apparurent sur ses joues. Puis ils s'allongèrent. Les yeux ronds, Richard regarda pousser une superbe barbe blanche qui atteignit vite le milieu de la poitrine de Zedd.

Le sorcier défia son protégé du regard.

— Ça te convient, mon garçon ?

Richard s'aperçut qu'il était bouche bée. Il la referma et dut se contenter d'un hochement de tête.

Le vieil homme se gratta le menton et le cou.

— Très bien. À présent, passe-moi ton couteau, que je me rase. Ça démange comme une fourmilière !

— Mon couteau ? Pourquoi ? Tu n'as qu'à la faire disparaître, voilà tout !

Kahlan gloussa mais reprit son sérieux dès qu'il la regarda.

— Ça ne marche pas comme ça, dit Zedd, et tout le monde le sait, mon garçon ! (Il se tourna vers l'Inquisitrice.) N'est-ce pas, que c'est de *notoriété publique* ? Explique-lui, mon enfant !

— La magie utilise des éléments préexistants. Elle ne peut pas défaire ce qui est déjà là.

— Je n'y comprends rien !

— Alors, voilà ta première leçon, dit Zedd, au cas où tu changerais un jour d'avis. Nous maîtrisons tous les trois une forme de magie qu'on appelle Additive. Elle se sert de ce qui existe pour y ajouter quelque chose, ou l'utiliser d'une manière ou d'une autre. Celle de Kahlan attise l'étincelle d'amour qui brûle dans tout être humain, si petite soit-elle, et l'alimente jusqu'à ce qu'elle se transforme en autre chose. Celle de l'Épée de Vérité se sert de ta colère et l'exacerbe pour y puiser du pouvoir… et la transformer en quelque chose de différent.

» Il en va de même pour moi. Dans la nature, je peux tout transformer. Par exemple, changer un insecte en fleur, faire de la peur un véritable monstre, ressouder un os cassé… Ou encore m'emparer de la chaleur qui existe dans l'air et la développer pour générer du feu magique. Dans le même ordre d'idée, me doter d'une barbe est un jeu d'enfant. Mais il m'est impossible de la supprimer. (Une pierre grosse comme son poing lévita soudain devant lui.) Je peux soulever un objet et le détruire.

La pierre explosa.

— Tu as tous les pouvoirs…, souffla Richard.

— Non ! Soulever la pierre ou la broyer, mais pas la faire disparaître. Où irait-elle ? La magie qui détruit les choses est dite « Soustractive ». La mienne, celle de Kahlan et celle de l'épée sont de ce monde. Toutes les formes de sorcellerie de notre univers sont Additives. Darken Rahl a accès aux mêmes que moi. (Le sorcier se rembrunit.) La Magie Soustractive est originaire du royaume des morts. Rahl la maîtrise aussi. Pas moi.

— Est-elle aussi puissante que la Magie Additive ?

— C'est son parfait opposé. Comme la nuit pour le jour. Mais elles sont des parties d'un tout. La magie d'Orden les englobe toutes les deux. Elle peut ajouter des choses au monde, ou le réduire à néant. Pour ouvrir une boîte, il faut être un maître dans les deux disciplines. On ne s'inquiétait pas que ça arrive, parce que personne, jusque-là, n'était parvenu à exploiter la Magie Soustractive. Rahl réussit sans difficulté.

— Comment est-ce possible ? demanda Richard.

— Je n'en sais rien. Mais ça me perturbe beaucoup…

— Eh bien, pour en revenir à nos moutons, je persiste à dire que tu fais une montagne d'un petit rien. C'était juste un truc…

— Si la victime avait été une personne normale, répliqua Zedd,

tu aurais raison. Mais je suis un sorcier qui n'ignore rien de la Première Leçon. Tu n'aurais pas pu me jouer ce tour sans avoir un don pour la magie. Richard, j'ai formé beaucoup de disciples, et il a fallu que je leur enseigne ce que tu appelles un « truc ». Sinon, ils n'auraient pas pu l'utiliser. De temps en temps, quelqu'un naît avec le don. J'étais du nombre. Et toi aussi ! Tôt ou tard, tu devras apprendre à le contrôler. (Il tendit la main.) À présent, donne-moi le couteau que je me débarrasse de cette barbe ridicule !

Richard posa la garde sur la paume de son ami.

— La lame est émoussée… J'ai épluché des racines avec. Si tu te rases, ce sera un massacre !

— On parie ?

Zedd prit la lame entre le pouce et l'index et les fit descendre le long du tranchant. Puis il saisit fermement la poignée. Richard frémit à l'idée qu'il allait se raser à sec.

Le sorcier passa vivement la lame dans sa barbe. Une touffe de poils s'en détacha aussitôt.

— De la Magie Soustractive ! s'écria Richard. Tu as éliminé une partie de l'acier pour aiguiser le reste !

— Non, répliqua Zedd, le front plissé, j'ai utilisé quelque chose de préexistant et reformé le tranchant pour qu'il coupe.

Pendant que son vieil ami se rasait, Richard, quelque peu perplexe, alla rassembler leurs affaires. Kahlan vint lui prêter main-forte.

— Tu sais, Zedd, dit le jeune homme en ramassant les bols, je crois que tu deviens un peu trop têtu. Quand nous aurons vaincu, tu auras besoin de quelqu'un… Une personne qui s'occupe de toi et qui t'aide à élargir ton horizon. Un être qui stimule ton imagination. Bref, une épouse…

— Pardon ?

— C'est évident ! Il te faut une femme. Tu devrais peut-être retourner voir Adie.

— Adie ?

— Oui. Adie, tu te rappelles ? La beauté qui n'a qu'un pied.

— Oh, pour me rappeler, je me rappelle ! (Il gratifia Richard de son regard le plus innocent.) Mais elle a deux pieds, comme tout le monde.

Richard et Kahlan se relevèrent d'un bond.

— Quoi ?

— Eh oui, triompha Zedd. On dirait que le deuxième a repoussé… (Il se pencha et sortit une pomme du sac de Richard.) Inattendu, non ?

Richard tira le sorcier par la manche pour le forcer à se retourner.

— Zedd, tu as…

— Es-tu absolument sûr de ne pas vouloir rejoindre ma confrérie ?

Il mordit dans la pomme et savoura… l'air éberlué de Richard. Puis il lui rendit son couteau, au tranchant plus affûté que jamais.

Le jeune homme secoua la tête et s'éloigna.

— Mon seul désir est de rentrer chez moi pour exercer ma profession : guide forestier ! Rien de plus. (Il réfléchit puis posa une question :) Zedd, j'ai grandi près de toi sans soupçonner que tu étais un sorcier. Tu ne recourais jamais à la magie. Comment as-tu pu t'en priver ? Et pourquoi ?

— Eh bien, la magie n'est pas sans danger. Ni sans douleur.

— Quels dangers ?

Zedd dévisagea un instant son jeune ami.

— Tu le sais aussi bien que moi, puisque tu as été exposé à celle de l'épée.

— C'est différent, justement parce qu'il s'agit d'un artefact ! Quels dangers court un sorcier qui exerce son art ? Et quelle douleur peut-il ressentir ?

Zedd eut un petit sourire.

— Il vient de découvrir la Première Leçon, et il voudrait déjà passer à la Deuxième…

— Oublie ça ! dit Richard en ramassant son sac. Mon seul désir, c'est d'être un bon guide forestier…

Sa pomme à la main, Zedd se mit en route.

— Il me semble que tu l'as déjà dit. (Il mordit à belles dents le fruit à la peau rouge.) Maintenant, raconte-moi tout ce qui est arrivé après que j'ai été assommé. N'omets pas un détail, même s'il te semble sans importance.

Richard et Kahlan échangèrent un regard embarrassé.

— Je ne dirai rien si tu te tais aussi, murmura le jeune homme.

— Juré, je ne ferai pas la moindre allusion à ce qui s'est passé dans la maison des esprits, souffla l'Inquisitrice.

À son regard, il sut qu'elle entendait tenir parole.

Toute la journée, pendant qu'ils suivaient diverses pistes, toujours à l'écart des voies principales, les jeunes gens se relayèrent pour informer Zedd de ce qui s'était produit depuis le jour de l'attaque, près de la frontière. Aux moments les plus incongrus, le sorcier les faisait revenir en arrière pour préciser un détail à première vue sans intérêt. Quand ils en furent à leur séjour chez le Peuple d'Adobe, ils réussirent à éviter toute mention de leurs débordements, dans la maison des esprits.

En approchant de Tamarang, ils croisèrent plusieurs routes et commencèrent à voir des réfugiés, leurs possessions sur le dos ou sur de petits chariots. Richard s'assura qu'ils ne restaient pas longtemps à la vue des gens et se plaçait entre Kahlan et eux dès qu'il le pouvait. Personne ne devait reconnaître la Mère Inquisitrice. Dès qu'ils

revenaient dans la forêt, il se sentait immensément soulagé. C'était là qu'il respirait le mieux, même si on pouvait aussi y faire de mauvaises rencontres…

Vers le soir, ils durent emprunter la route principale pour franchir le fleuve Callisidrin. Les eaux étant trop tumultueuses pour une traversée à gué, ils passèrent par le grand pont de bois. Protecteurs, Zedd et Richard gardèrent Kahlan entre eux, car beaucoup de gens se pressaient sur le pont. Soucieuse de dissimuler ses cheveux, l'Inquisitrice releva la capuche de son manteau…

En majorité, les voyageurs se dirigeaient vers Tamarang, en quête d'un abri contre les hordes prétendument venues de Terre d'Ouest. Selon Kahlan, la ville n'était plus très loin, et ils arriveraient le lendemain vers midi. Désormais, ajouta-t-elle, ils seraient obligés de suivre la route. Mais pour camper, insista Richard, ils devraient se renfoncer dans la forêt, le plus loin possible des réfugiés.

Il surveilla la course du soleil pour ne pas rater le moment où ils devraient bifurquer vers les bois.

— C'est confortable, pas vrai ?

Rachel fit comme si Sara avait répondu par l'affirmative et disposa un peu plus d'herbe autour de la poupée pour être sûre qu'elle ait chaud. Puis elle posa la miche de pain, toujours enveloppée dans son torchon, près du jouet.

— Tu n'auras pas froid, comme ça… Je vais aller chercher du bois avant qu'il fasse trop noir. Après, nous serons toutes les deux au chaud…

Elle laissa Sara et la miche dans le pin-compagnon et sortit. Le soleil était couché, mais sous les nuages colorés de rose, la lumière restait suffisante. Rachel jeta de petits coups d'œil au ciel en ramassant des brindilles qu'elle coinçait sous son bras gauche. Puis elle vérifia que le bâton magique était toujours dans sa poche. La nuit précédente, elle avait failli l'oublier, et il ne fallait pas que ça se reproduise.

Elle regarda de nouveau les nuages et aperçut une grande silhouette noire qui volait au ras des cimes au-dessus d'une colline. Sans doute un oiseau géant. Les corbeaux étaient énormes et noirs comme de l'encre. Ce devait être l'un d'eux…

L'enfant ramassa un peu plus de bois. Avisant un buisson de baies en terrain découvert, ses feuilles mordorées par l'automne, elle lâcha ses brindilles et courut vers cette manne.

Affamée, elle s'assit devant le buisson et dévora les baies aussi vite qu'elle réussissait à les cueillir. À cette période de l'année, les fruits se ratatinaient et perdaient presque tout leur jus, mais ils restaient délicieux quand on avait l'estomac vide. Un peu rassasiée, Rachel décida de mettre une baie dans sa poche pour chacune qu'elle

mangeait. Rampant sur les genoux, elle continua sa cueillette : un fruit dans la bouche, un autre dans la poche. De temps en temps, elle regardait les nuages, qui viraient lentement du rose au violet…

L'estomac moins avide et les poches pleines, Rachel récupéra son petit bois et regagna le pin-compagnon. À l'intérieur, elle défit le torchon qui enveloppait la miche et fit tomber les baies dessus. Confortablement assise, elle recommença à manger en bavardant avec Sara – qui refusa presque tous les fruits qu'elle lui proposa.

Rachel aurait voulu avoir un miroir, pour contempler ses cheveux. Aujourd'hui, elle avait pu se regarder dans une mare. Que sa coupe était belle – et si régulière ! Richard avait été tellement gentil de s'en occuper !

Il lui manquait. S'il avait été là, il l'aurait blottie dans ses bras, le soir… Ses bras, l'endroit qu'elle préférait au monde ! Si Kahlan avait été moins méchante, il l'y aurait sans doute blottie aussi, et elle aurait adoré ça ! Bizarrement, elle manquait également à l'enfant. Ses histoires, ses chansons, ses caresses sur le front… Pourquoi était-elle mauvaise au point de vouloir faire du mal à Giller ? Un des hommes les plus adorables de l'univers… Celui qui lui avait donné Sara !

Rachel cassa son petit bois pour que les morceaux entrent dans le cercle de pierres. Après les avoir disposés soigneusement, elle sortit son bâton magique.

— Brûle pour moi !

Elle posa le bâton sur le torchon, près des dernières baies, et se réchauffa les mains sur les flammes en finissant de manger. Ensuite, elle raconta ses malheurs à Sara : elle aurait voulu que Richard la serre dans ses bras, que Kahlan ne soit pas méchante, qu'elle ne veuille pas frapper Giller… et qu'il y ait ce soir autre chose à manger que des baies !

Soudain, un insecte lui piqua le cou. Avec un petit cri, Rachel l'écrasa d'une tape. Quand elle regarda sa main, il y avait un peu de sang dessus.

Et une mouche morte.

— Sara, cette stupide bestiole m'a mordue jusqu'au sang !

La poupée sembla désolée qu'elle ait des ennuis.

Pour se consoler, Rachel mangea quelques baies.

Quand une autre mouche la piqua, elle l'écrasa aussi, mais sans crier. Sur sa main, elle vit une autre tache de sang.

— Ça fait mal ! dit-elle à Sara.

Puis elle jeta la mouche écrasée dans le feu.

Celle qui la piqua au bras la fit sursauter. Sans pitié, elle l'écrabouilla. Mais une autre s'attaqua à son cou.

Il y en avait partout autour d'elle. Deux de plus s'en prirent à son

cou, la faisant saigner avant qu'elle les tue. Des larmes de douleur perlèrent à ses paupières…

— Fichez le camp ! cria-t-elle en agitant les bras.

Quelques insectes s'étaient glissés sous sa robe et lui piquaient la poitrine et le dos. D'autres se reposaient déjà sur son cou.

Rachel hurla en essayant de les chasser. À présent, des larmes ruisselaient sur ses joues. Une piqûre dans l'oreille la fit crier encore plus fort. Entendre bourdonner l'insecte dans son conduit auditif la rendit folle de terreur. Elle y enfonça un doigt pour tenter d'expulser l'intrus.

Hurlant de terreur, elle sortit du pin-compagnon, des mouches collées à ses yeux. Quand elle courut, battant des bras pour s'en débarrasser, ses ennemies la suivirent.

Lorsqu'une silhouette se dressa devant elle, Rachel s'arrêta net. Ses yeux remontèrent le long de la créature géante au corps couvert de fourrure. Sur son ventre rose, des mouches s'agglutinaient…

Sous les couleurs agonisantes du ciel, le monstre déploya ses immenses ailes et les écarta. Elles ne portaient pas de plumes, juste une peau transparente sous laquelle pulsaient des veines.

Rassemblant tout son courage, Rachel glissa la main droite dans sa poche. Mais le bâton n'y était pas !

Les jambes coupées, la fillette ne sentait même plus les piqûres des mouches.

Entendant comme un ronronnement de chat, mais beaucoup plus fort, elle leva un peu plus la tête.

Des yeux verts brillants la fixaient. Le ronronnement était en réalité un grognement…

La gueule du monstre s'ouvrit pour dévoiler des crocs énormes.

Rachel ne pouvait pas courir. Ni même bouger ou crier. Son regard comme aspiré par celui de la créature, elle tremblait de tous ses membres.

Elle ne savait plus comment faire avancer ses pieds !

Une longue griffe se tendit vers elle.

Soudain, un liquide chaud coula le long de ses jambes.

Chapitre 38

Richard croisa les bras et s'adossa à son rocher.

— Ça suffit ! cria-t-il.

Zedd et Kahlan se tournèrent vers lui, ébahis comme s'ils avaient oublié sa présence. Depuis une demi-heure, il les écoutait se disputer, et ça commençait à le fatiguer. De plus, il était épuisé. Le repas terminé, ils auraient dû dormir depuis longtemps. Au lieu de se reposer, ils tentaient de décider ce qu'ils feraient le lendemain, en atteignant Tamarang. Fatigués de se quereller, l'Inquisitrice et le sorcier entreprirent de plaider leur cause devant lui.

— On entre et je m'occupe de Giller ! lança Zedd. Après tout, c'est mon disciple ! Je réussirai à le faire parler. Fichtre et foutre, je suis quand même un sorcier du Premier Ordre ! Il m'obéira et me donnera la boîte !

Kahlan sortit sa robe blanche de son sac et la montra à Richard.

— C'est ça, l'arme absolue contre Giller ! Mon sorcier fera ce que je lui dirai. En cas de refus, il sait ce qu'il risque…

Richard soupira d'exaspération en se frottant les yeux.

— Vous vendez la peau de l'ours avant de l'avoir tué ! Et même de savoir de quel plantigrade il s'agit…

— Que veux-tu dire ? demanda Kahlan.

Enfin, il avait attiré l'attention de ses deux bouillants amis !

— Au mieux, Tamarang est plutôt favorable à D'Hara. Au pire, Darken Rahl y est déjà. La situation réelle oscille probablement entre ces possibilités. Si nous entrons en force pour exiger la boîte, ça risque de déplaire à ces gens. Et ils ont une armée sur le pied de guerre pour nous exprimer leur mécontentement. Que ferons-nous ? Combattre des régiments à trois ? Vous croyez que nous obtiendrons la boîte ? Ou que nous arriverons à approcher de Giller ? Si on doit lutter, je préférerais que ce soit pour sortir, pas pour entrer !

Richard s'attendait à des objections virulentes, car il venait en somme de passer un savon à ses compagnons. Comme ils ne bronchèrent pas, il continua :

— Giller espère peut-être que quelqu'un vienne et reparte avec la boîte. Il peut aussi être déterminé à ne pas la lâcher. Nous n'en saurons rien tant que nous ne l'aurons pas contacté, pas vrai ? (Il se tourna vers Zedd.) Tu m'as dit que la boîte a un pouvoir qu'un sorcier – ou Darken Rahl – doit détecter. Mais un membre de ta confrérie peut

voiler cette magie avec une Toile de Sorcier, interdisant ainsi qu'on repère l'artefact. Milena a peut-être engagé Giller pour ça : dissimuler la boîte histoire qu'elle devienne une monnaie d'échange lors de négociations avec Darken Rahl. Si nous mettons Tamarang sens dessus dessous, Giller risque de prendre peur et de s'enfuir. Dans le cas où Rahl attendrait que sa proie se montre pour lui sauter dessus, vous imaginez le résultat ?

— Je crois que le Sourcier parle d'or, dit Zedd à Kahlan. On devrait peut-être l'écouter ?

— Vous parlez d'or aussi, mon bon sorcier, dit Kahlan avec l'ombre d'un sourire. Richard, que proposes-tu ?

— Tu connais Milena. Comment est-elle ?

Kahlan n'eut pas besoin de réfléchir pour répondre :

— Tamarang est un royaume mineur sans grande importance stratégique. Ça n'empêche pas Milena de se montrer aussi pompeuse et arrogante que toutes les reines.

— Un petit serpent, mais qui peut pourtant nous tuer, résuma Richard.

— Oui. Un serpent avec une grosse tête !

— Les petits reptiles sont très prudents quand ils ignorent à qui ils se frottent. La priorité, c'est de l'inquiéter. Lui faire perdre son assurance pour qu'elle n'ose pas nous mordre.

— Ce qui signifie, en clair ? demanda Kahlan.

— Tu as déjà eu affaire à elle… Les Inquisitrices vont dans les royaumes recueillir des confessions, inspecter des prisons et découvrir la vérité. Milena ne fermerait pas la porte de Tamarang à une Inquisitrice ?

— Pas s'il lui reste la moitié d'un cerveau ! lança Zedd.

— Alors, voilà ce que nous allons faire… Kahlan, tu remettras ta robe et tu feras ton devoir. Une Inquisitrice qui accomplit sa mission, rien de plus ! La reine ne sera pas ravie, mais elle te traitera bien. Elle te laissera voir tout ce que tu veux pour que tu repartes au plus vite. En toute logique, elle n'a aucun intérêt à faire un esclandre. Donc, tu visiteras ses cachots, tu souriras – ou tu plisseras le front, selon ce qui convient. Avant de partir, tu demanderas à parler à ton ancien sorcier.

— Tu veux envoyer cette pauvre enfant seule ? s'indigna Zedd.

— Non. Kahlan n'a pas de sorcier avec elle et la reine trouverait cette vulnérabilité… tentante. Nous ne voulons pas la faire saliver.

— Je serai le sorcier de Kahlan ! déclara Zedd.

— Pas question ! Au moment où nous parlons, Darken Rahl tue des gens pour te débusquer. Si tu neutralises ta Toile et révèles ton identité, nous aurons des problèmes avant d'avoir pu filer avec la boîte. Qui sait quelle récompense est placée sur ta vieille peau ridée ? Tu protégeras Kahlan, mais dans l'anonymat. Tu te présenteras

comme… (Richard réfléchit en pianotant sur la garde de son épée.) J'ai trouvé ! Un devin qui lit dans les nuages. Le précieux conseiller de la Mère Inquisitrice, en l'absence d'un sorcier. (Zedd grommela ; Richard le foudroya du regard.) Je suis sûr que tu joueras ce rôle à la perfection.

— Ainsi, dit Kahlan, tu dissimuleras aussi ton épée et ton identité à Milena ?

— Non. La présence d'un Sourcier calmera ses ardeurs. Un autre sujet d'inquiétude qui l'incitera à garder ses crocs rentrés jusqu'à ce que nous soyons partis. La base de ma stratégie, c'est de la confronter à quelqu'un de familier – une Inquisitrice – pour qu'elle ne s'alarme pas. En même temps, un Sourcier et un devin la mettront assez mal à l'aise pour qu'elle veuille s'en débarrasser au plus vite, avant de découvrir quel genre de tracas ils peuvent lui apporter. Vos plans, mes amis, nous auraient obligés à livrer un combat périlleux. Ma méthode réduit ce risque. Et si nous devons en découdre, ce sera pour sortir avec la boîte. (Il leur jeta un regard sévère.) Vous vous souvenez que c'est notre objectif, n'est-ce pas ? Au cas où vous auriez un trou de mémoire, c'est ça qui nous intéresse, pas d'avoir la tête de Giller dans un panier. On se fiche du camp dans lequel il est ! La boîte, voilà ce que nous voulons, et rien de plus !

Le front plissé, Kahlan croisa les bras. Zedd contempla les flammes en se frottant le menton. Richard les laissa ruminer un moment. Leurs stratégies conduiraient à la catastrophe et ils ne tarderaient pas à le reconnaître.

— Tu as raison, évidemment, dit Zedd en se tournant vers son protégé. Je souscris à ton plan. (Il regarda Kahlan.) Et toi, Mère Inquisitrice ?

La jeune femme dévisagea le vieil homme avant de lever les yeux vers Richard.

— Je suis d'accord. Mais il y a un problème. Vous devrez jouer le rôle de courtisans d'une Mère Inquisitrice. Richard, Zedd connaît le protocole, mais pas toi !

— J'espère ne pas traîner longtemps à Tamarang… Dis-moi ce qu'il faut savoir pour faire illusion un moment.

— Eh bien, déclara Kahlan après avoir pris une grande inspiration, le plus important, c'est que vous passiez pour des membres de ma suite. Il faudra être très respectueux. (Elle s'éclaircit la gorge et détourna le regard.) Comportez-vous comme si j'étais la personne la plus importante du monde. Traitez-moi avec déférence, et personne ne mettra notre comédie en doute. Toutes les Inquisitrices laissent une certaine liberté à leurs assistants. Richard, si tu t'écartes un peu de la règle, personne ne s'en étonnera. Et même si tu juges que je me

comporte étrangement, continue à jouer ton rôle. Compris ?

Richard la regarda un moment. Tête baissée, elle fixait le sol.

— Mère Inquisitrice, dit-il en se levant, ce sera un honneur.

Il ponctua cette déclaration d'une révérence.

— Incline-toi plus bas, mon garçon ! dit Zedd. Tu ne voyages pas avec une Inquisitrice du tout venant. C'est la *Mère* Inquisitrice que tu escortes !

— D'accord, d'accord…, soupira le Sourcier. Je ferai de mon mieux. À présent, dormons un peu ! Je prends le premier tour de garde.

— Richard ! appela Zedd. (Le jeune homme se retourna.) Dans les Contrées du Milieu, beaucoup de gens et de créatures ont un pouvoir magique. Il existe de nombreux types de sorcellerie, tous redoutables. Nous ignorons de quels sycophantes s'est entourée la reine. Écoute bien ce que Kahlan et moi te disons, et ne marche sur les pieds de personne. Tu ne sauras jamais qui, ou quoi, sont les membres de son entourage.

Richard resserra les plis de son manteau autour de lui.

— On entre et on sort en déplaçant le moins d'air possible. C'est aussi ce que je veux. Si tout va bien, demain à la même heure, nous aurons la boîte et notre seul souci sera de la cacher jusqu'au premier jour de l'hiver.

— Très bien. Tu as tout compris, mon garçon. Bonne nuit…

Dans un coin pas trop broussailleux, Richard trouva une souche couverte de mousse. Un endroit idéal pour garder un œil sur le camp et surveiller la forêt. Avant de s'asseoir, il vérifia que la mousse était sèche, peu désireux d'attraper froid à cause d'un fond de pantalon humide. Rassuré, il écarta l'épée de sa hanche, s'assit et s'emmitoufla dans son manteau. Avec les nuages qui voilaient la lune, sans le feu de camp, il aurait monté la garde dans le type d'obscurité qui donne le sentiment d'être aveugle.

Richard broya vite du noir. Il n'aimait pas l'idée que Kahlan remette sa robe et prenne d'énormes risques. Pour ne rien arranger, c'était sa proposition ! Et qu'avait-elle voulu dire par « comportement étrange » ? Pourquoi cela risquait-il de le sortir de son rôle ? Quant à la traiter comme si elle était la personne la plus importante du monde… Voilà qui lui déplaisait fort. À ses yeux, Kahlan était une amie – faute de mieux. Voir en elle l'imposante Mère Inquisitrice ne l'enchantait pas. Car c'était la magie liée à son titre, justement, qui les empêchait d'être davantage que des amis. La voir comme les autres la voyaient l'angoissait. Tout ce qui lui rappelait l'identité de Kahlan, et sa magie, creusait davantage la plaie qu'il portait au cœur.

Un bruit à peine audible le fit sursauter. Il se redressa, tous les sens à l'affût.

Les yeux jaunes l'épiaient. Même s'il ne les voyait pas, il sentait un regard peser sur lui. Il frissonna, conscient qu'une créature, très près de là, le guettait. Soudain, il se sentit comme nu. Et infiniment vulnérable.

Les yeux écarquillés, le cœur battant la chamade, il sonda l'endroit où la créature se cachait. Le silence, n'étaient les battements de son cœur à ses tempes, lui semblait oppressant. Il retint son souffle et tendit l'oreille.

Il entendit de nouveau le bruit d'une patte ou d'un pied qui foulait à peine le sol. La créature approchait ! Richard sonda l'obscurité, tentant de capter un mouvement.

Le prédateur n'était plus qu'à dix pas de lui lorsqu'il vit enfin ses yeux, à ras du sol. Ils étaient rivés sur lui.

Quand la créature s'immobilisa, le Sourcier retint son souffle.

Le prédateur grogna et bondit. Richard se leva, porta la main à son épée et vit qu'il avait affaire à un loup. Le plus gros qu'il ait jamais croisé ! L'animal fut sur lui avant qu'il ait pu dégainer son arme et ses pattes avant lui percutèrent la poitrine. Sous l'impact, Richard bascula en arrière, par-dessus la souche où il était assis.

Alors qu'il se réceptionnait sur le dos, la tête renversée, il vit derrière lui une créature bien plus effrayante que le loup.

Un chien à cœur !

Des mâchoires monstrueuses se tendirent vers lui au moment où le loup, au terme de son bond, sautait à la gorge du monstre.

La tête du Sourcier heurta une surface dure. Avant de s'évanouir, il entendit un jappement et le bruit de crocs qui déchirent de la chair…

Quand Richard rouvrit les yeux, Zedd était agenouillé près de lui, un doigt sur chacune de ses tempes. Près d'eux, Kahlan tenait une torche. Encore nauséeux, le jeune homme se leva sur des jambes mal assurées. L'Inquisitrice le fit s'asseoir sur la souche.

Soucieuse, elle lui passa les doigts sur les joues.

— Tu vas bien ?

— Je crois… Mais ma tête me fait mal…

Encore un peu, et il vomirait tripes et boyaux !

Zedd prit sa torche à Kahlan et éclaira le cadavre du chien à cœur, la gorge déchiquetée. Puis le sorcier regarda l'épée de Richard, toujours au fourreau.

— Comment se fait-il que ce chien ne t'ait pas eu ?

Le Sourcier se tâta l'arrière du crâne, douloureux comme si on y avait planté une dizaine de dagues.

— Je n'en sais rien… C'est arrivé si vite. (Soudain, il se souvint,

comme on retient les images d'un rêve au réveil.) Un loup ! (Il se releva.) C'était un loup qui nous suivait !

Kahlan approcha et lui enlaça la taille pour le soutenir.

— Un loup ? demanda-t-elle d'une drôle de voix. Tu es sûr ?

— Oui. J'étais assis… Soudain, j'ai senti qu'il m'épiait. Quand il s'est approché, j'ai vu ses yeux jaunes. Puis il a bondi sur moi. J'ai cru qu'il m'attaquait, alors j'ai tenté de dégainer l'épée, mais il voulait seulement me faire tomber. Sa cible, c'était le chien à cœur, derrière moi ! Je ne l'avais pas vu, ni senti, avant de basculer en arrière. Ce loup m'a sauvé la vie !

Kahlan lâcha Richard et se tourna vers les bois, les poings sur les hanches.

— Brophy ! Je sais que tu es là ! Viens ici, tout de suite !

La tête basse et la queue entre les jambes, le loup sortit des ombres et entra dans le cercle de lumière de la torche. Du bout du museau à la pointe de la queue, son épaisse fourrure était gris anthracite. Sur sa gueule sombre, ses yeux jaunes brillaient comme deux étoiles. Avec un jappement, il se mit à plat ventre et rampa jusqu'aux pieds de Kahlan. Puis il se roula sur le dos, les pattes en l'air, et gémit.

— Brophy ! le tança Kahlan. Tu nous suivais ?

— Pour vous protéger, maîtresse.

Richard en resta bouche bée. Un coup sur la tête pouvait-il avoir ce genre d'effet ?

— Il parle ! s'écria-t-il. Je l'ai entendu ! Ce loup sait parler !

Zedd et Kahlan regardèrent le jeune homme comme s'il avait perdu la tête. Puis le sorcier, dubitatif, se tourna vers Kahlan.

— Je croyais que tu lui avais tout dit ?

L'Inquisitrice tressaillit.

— Il semble que j'aie oublié quelques détails… (Elle fit la grimace.) Il ignore tant de choses ! Tout ça fait partie de nos vies depuis toujours. Pas de la sienne !

— Bon, venez, grommela le vieil homme. Retournons tous au camp !

Il ouvrit le chemin, torche au poing. Le loup marcha près de Kahlan, les oreilles et la queue basses.

Quand ils s'assirent autour du feu, Richard regarda l'animal, qui avait pris place à côté de l'Inquisitrice.

— Mon ami le loup…, commença le Sourcier.

— Brophy. C'est Brophy, mon nom !

— Désolé… Brophy, je me nomme Richard et je te présente Zedd. Merci de m'avoir sauvé la vie.

— De rien, grogna l'animal.

— Brophy, dit Kahlan, toujours courroucée, que fais-tu ici ?

Le loup baissa de nouveau les oreilles.

— Tu étais en danger, maîtresse, et je voulais te protéger.

— Je t'ai libéré ! lui rappela l'Inquisitrice.

— C'était toi, la nuit dernière ? demanda Richard.

Brophy tourna vers lui ses yeux jaunes.

— Oui. Autour de votre campement, j'ai éliminé les chiens à cœur. Plus d'autres créatures nuisibles. Hier, un peu avant l'aube, un monstre s'est approché de votre bivouac. Je me suis chargé de lui. Le chien de ce soir avait entendu battre ton cœur, ami Richard, et il te traquait. Maîtresse Kahlan aurait été triste qu'il te dévore, alors, je suis intervenu.

— Encore merci, dit Richard d'une voix tremblante.

— Mon garçon, fit Zedd en se frottant le menton, les chiens à cœur viennent du royaume des morts. Jusque-là, aucune de ces créatures ne t'a cherché des noises. Qu'est-ce qui a changé ?

Le Sourcier faillit s'étrangler, mais il se reprit.

— Hum… Euh… Adie a donné un talisman à Kahlan pour la protéger des monstres quand nous traversions la frontière. Moi, j'avais un vieil os offert par mon père. Selon la magicienne, il devait faire le même effet. Mais je l'ai perdu il y a un jour ou deux…

Plongé dans une intense réflexion, Zedd ne fit pas de commentaires.

— Pourquoi sais-tu parler ? demanda Richard au loup.

Tout changement de sujet serait hautement bienvenu !

— Pour la même raison que toi, répondit Brophy, la langue dardée entre les crocs. Parce que… (Hésitant, il regarda Kahlan.) Il ne sait vraiment pas ce que je suis ?

L'Inquisitrice foudroya du regard l'animal, qui s'aplatit sur le sol, la gueule sur les pattes avant.

Kahlan croisa les mains sur ses genoux et joua des claquettes avec les ongles de ses pouces.

— Richard, tu te souviens de notre conversation ? Je t'ai dit que les gens que nous confessons sont parfois innocents. Très rarement, un condamné à mort demande à nous voir pour prouver qu'il n'est pas coupable…

— Oui, je me rappelle…

— Brophy devait être exécuté pour avoir tué un petit garçon.

— Je ne fais pas de mal aux enfants, grogna le loup en se redressant.

— Tu veux raconter l'histoire à ma place ?

— Non, maîtresse…, couina l'animal en se recouchant.

— Brophy préférait être touché par le pouvoir d'une Inquisitrice plutôt que de passer pour un assassin d'enfant. Et quand je dis assassin, j'omets de préciser ce qu'a subi la petite victime avant sa

mort… Il a donc demandé à voir l'une d'entre nous. Ça arrive très rarement – la plupart des hommes préfèrent le bourreau –, mais c'était très important pour lui. Je t'ai déjà dit qu'un sorcier nous accompagne quand nous allons recueillir une confession. C'est pour nous protéger, mais il y a une autre raison… Quand un homme est injustement accusé, et que nous prouvons son innocence, il ne peut pas redevenir ce qu'il était, à cause du pouvoir. Alors, le sorcier le métamorphose. Cela élimine une partie de la magie de l'Inquisitrice. Et l'individu se soucie assez de lui-même pour recommencer une nouvelle vie…

— Tu étais innocent ? demanda Richard au loup. Et voilà ce que tu es devenu ? Jusqu'à la fin de tes jours…

— Parfaitement innocent, confirma l'animal.

— Brophy ! lança Kahlan sur un ton que Richard connaissait trop bien.

— Du meurtre de l'enfant…, corrigea le loup en levant sur l'Inquisitrice des yeux pleins d'appréhension. C'est tout ce que je voulais dire. Innocent de la mort du petit…

— Ce qui signifie ? demanda Richard.

— Quand il s'est confessé, répondit Kahlan, il a avoué des choses dont il n'était pas accusé. Disons que certaines de ses occupations étaient… douteuses. (Elle regarda durement le loup.) Très à la limite de la légalité !

— Je faisais honnêtement des affaires, se défendit Brophy.

— Notre ami était marchand, précisa Kahlan.

— Mon père aussi ! s'indigna Richard.

— J'ignore ce que négocient les marchands de Terre d'Ouest. Ici, certains se spécialisent dans les objets magiques.

— Et alors ? lança Richard en pensant au *Grimoire des Ombres Recensées*.

— Quand je dis « objets », répliqua Kahlan, il arrive que certains soient vivants !

Brophy se leva d'un bond.

— Et comment l'aurais-je su ? Parfois, c'est impossible à voir et on pense qu'il s'agit simplement d'un artefact, comme un livre qu'un collectionneur paiera à prix d'or. Dans d'autres cas, c'est un peu plus : une pierre, une statuette, une baguette ou peut-être un… Comment savoir si c'est vivant ou pas ?

Depuis le début de la conversation, Kahlan n'avait pas cessé de garder un œil sur le loup.

— Tu as fait commerce d'autre chose que de livres ou de statuettes ! cria-t-elle. En exerçant son « innocente profession », Brophy a souvent eu des désaccords avec de tierces personnes. Au sujet de droits de propriété, par exemple. Dans son ancienne vie, il était aussi costaud que sous sa forme animale. À l'occasion, il s'est

servi de sa force pour « convaincre » des clients de faire ce qu'il voulait. Est-ce faux, Brophy ?

Les oreilles du loup semblèrent se ratatiner.

— Non, maîtresse, c'est vrai… J'avais un fichu caractère. Mais il s'exprimait seulement quand on essayait de me flouer. Beaucoup de gens estiment normal d'escroquer les marchands. Ils nous jugent à peine meilleurs que des voleurs et pensent qu'il n'y en a pas un pour racheter les autres. Quand je réglais les querelles à ma façon, on ne revenait plus dessus !

Kahlan gratifia le loup d'un petit sourire.

— La réputation de Brophy, bien que méritée, était un peu excessive. (Elle regarda Richard.) Son négoce se révélait très dangereux, mais formidablement lucratif. Du coup, il avait assez d'argent pour entretenir sa « danseuse ». Presque personne n'était au courant avant qu'il me fasse sa confession.

Le loup se cacha les yeux sous les pattes.

— Maîtresse, gémit-il, est-ce bien nécessaire ?

— Quelle « danseuse » ? demanda Richard.

— Il avait une faiblesse : les enfants ! Lors de ses voyages pour trouver de la marchandise, il s'arrêtait dans les orphelinats et s'assurait qu'ils avaient de quoi s'occuper correctement des gosses. Beaucoup de son or finissait là, pour que les enfants aient à manger et tout ce qu'il faut d'autre. Il tordait un peu les bras des directeurs de ces établissements, histoire qu'ils gardent le secret. Nul ne devait savoir ! Comme tu t'en doutes, il n'avait pas besoin de tordre très fort…

Les pattes toujours sur la tête, Brophy avait fermé les yeux.

— Maîtresse, par pitié ! J'ai une réputation à défendre, moi ! (Il ouvrit les yeux et se redressa.) Et elle était *sacrément* méritée ! J'ai brisé mon lot de bras et de nez ! Et j'ai fait des trucs pas très nets !

— C'est vrai, dit Kahlan, pleine de désapprobation. Quelques années de prison t'auraient mis du plomb dans la tête ! Mais de là à te la décoller du cou… (L'Inquisitrice se tourna vers Richard.) À cause de sa réputation, et puisqu'on l'avait vu rôder autour d'orphelinats, personne ne s'étonna qu'on le soupçonne du meurtre d'un petit garçon.

— Demmin Nass ! aboya Brophy. C'est lui qui m'a fait accuser !

Il grogna, découvrant ses crocs.

— Pourquoi les directeurs des orphelinats n'ont-ils pas témoigné pour toi ? demanda Richard.

— Demmin Nass, encore et toujours ! Il leur aurait coupé la gorge !

— Qui est Demmin Nass ?

— Richard, quand Rahl est venu au village et qu'il a pris Siddin, tu te souviens de ce qu'il a dit ? « Un cadeau pour un ami ! » Il s'agissait

de Demmin Nass. Mais son intérêt pour les petits garçons n'a rien à voir avec les motivations de Brophy…

Terrifié, Richard en eut le cœur brisé pour Siddin et pour ses parents. Il avait promis à Savidlin de retrouver le petit. Jamais il ne s'était senti aussi impuissant…

— Si je mets la main sur ce salaud, grogna Brophy, il aura des comptes à rendre. Pas question de le tuer. Il faudra d'abord qu'il paie pour ses crimes.

— Tu dois t'en tenir loin ! dit Kahlan. Il est dangereux et je ne veux pas que tu souffres encore, après tout ce que tu as subi.

Les yeux jaunes du loup brillèrent d'une colère dirigée contre l'Inquisitrice. Mais cela ne dura pas.

— Comme tu voudras, maîtresse, dit-il en s'aplatissant sur le sol. J'aurais affronté le bourreau la tête droite, car les esprits savent que je méritais l'échafaud. Mais pas pour un crime pareil. Me laisser décapiter par des gens persuadés que j'avais violenté des enfants ? Impossible ! Alors, j'ai demandé à voir une Inquisitrice.

— Je ne voulais pas recueillir sa confession, dit Kahlan en ramassant un bâton pour dessiner dans la poussière. Coupable, il ne se serait pas exposé à mon pouvoir. Mais le juge, en regard de la gravité de l'acte, a refusé de commuer la sentence. C'était le billot… ou la confession. Brophy est resté ferme sur sa position.

» Après, je lui ai demandé en quoi il voulait être transformé. Il a choisi de devenir un loup. (La jeune femme sourit.) J'ignore pourquoi, mais j'ai une théorie : ça convient à sa nature profonde !

— Oui, dit Richard, parce que les loups sont des animaux très honorables. Kahlan, tu as toujours vécu parmi les gens, pas dans la forêt. Les loups sont sociables et ils tissent entre eux des liens très forts. De plus, ils protègent férocement leur progéniture. La meute entière se bat quand les petits sont en danger. Et tous les adultes s'en soucient…

— Quelqu'un qui me comprend…, murmura Brophy.

— C'est vrai ? s'étonna Kahlan.

— Oui, maîtresse. Ma vie est très agréable… (Sa queue fouetta joyeusement l'air.) J'ai une compagne ! Une louve merveilleuse. Elle sent divinement bon et ses morsures coquines me font frissonner. En plus, elle a le plus joli petit… Hum, laissons tomber ! (Il leva les yeux vers Kahlan.) Elle dirige notre meute. Avec moi à ses côtés, bien entendu. Je crois qu'elle est très satisfaite de notre union. Selon elle, je suis le loup le plus fort qu'elle connaisse. Au printemps, nous avons eu des louveteaux. Six ! Adorables, mais ils sont presque adultes, à présent. Une vie merveilleuse ! Très dure, et pourtant superbe. Maîtresse, merci de m'avoir libéré !

— Je suis contente pour toi, Brophy. Mais que fais-tu ici ? Ne

devrais-tu pas être avec ta famille ?

— En sortant des Rang'Shada, vous êtes passés devant ma tanière. J'ai senti ta présence, maîtresse, et le désir de te protéger était trop fort pour que j'y résiste. Tu es en danger. Je ne pourrai pas vivre paisiblement avec ma meute tant qu'il en sera ainsi. Je dois te protéger !

— Brophy, nous combattons Darken Rahl. Rester avec nous est trop risqué. Je ne veux pas que tu meures. Par l'intermédiaire de Demmin Nass, Rahl t'a déjà fait trop de mal…

— Maîtresse, une fois métamorphosé en loup, j'ai perdu la plus grande partie de mon désir de te plaire. Pourtant, je mourrais encore pour toi, et aller contre ta volonté m'est extrêmement difficile. Aujourd'hui, je ne puis faire autrement. Pas question de t'abandonner ! Je dois veiller sur toi, sinon, je ne serai jamais en paix avec moi-même. Ordonne-moi de partir si tu veux, mais je n'obéirai pas. Je te suivrai comme ton ombre jusqu'à ce que Rahl ne te menace plus.

— Brophy, intervint Richard. (Le loup leva les yeux sur lui.) Moi aussi, je veux que Kahlan soit en sécurité, pour qu'elle puisse lutter efficacement contre Rahl. T'avoir avec nous sera un honneur. Mon ami, tu as déjà prouvé ta valeur et ton courage. Si tu peux m'aider à la protéger, ne tiens pas compte de ce qu'elle dit !

Brophy regarda l'Inquisitrice, qui lui sourit.

— C'est le Sourcier… Comme Zedd, j'ai juré de le défendre au péril de ma vie. S'il en décide ainsi, je dois m'incliner.

La mâchoire inférieure de Brophy s'affaissa.

— Il te donne des ordres ? Cet homme commande à la Mère Inquisitrice ?

— Oui.

Le loup étudia Richard comme s'il le voyait pour la première fois.

— Le miracle des miracles ! (Il se lécha les babines.) Au fait, Richard, merci pour la nourriture que tu laissais à mon intention.

— De quoi parles-tu ? demanda Kahlan.

— Quand il attrapait des proies, il y en avait toujours une pour moi.

— C'est vrai, Richard ?

— Je savais qu'on nous suivait. J'ignorais qui, mais j'aurais juré que la créature ne nous voulait pas de mal. Pour montrer que c'était réciproque, je lui ai offert de quoi manger… (Il sourit au loup.) Mais quand tu m'as sauté dessus, tout à l'heure, j'ai bien cru m'être trompé. Encore merci !

Brophy se leva. Les témoignages de gratitude semblaient le mettre

très mal à l'aise.

— Je suis là depuis trop longtemps… Il faut que j'aille patrouiller, qui sait ce qui se tapit dans les bois ? Ce soir, mes amis, vous n'aurez pas besoin de monter la garde.

Richard jeta un bâton dans le feu et regarda les flammes crépiter.

— Brophy, quand Kahlan t'a touché, comment c'était ? Qu'as-tu éprouvé lorsque son pouvoir s'est répandu en toi ?

Dans un silence de mort, Richard plongea son regard dans celui du loup, qui tourna la tête vers Kahlan.

— Tu peux lui dire…

Brophy se coucha de nouveau, les pattes croisées, mais la tête bien droite. Il attendit un long moment avant de parler.

— J'ai du mal à tout me rappeler, mais je ferai de mon mieux… (Il inclina un peu la tête.) La douleur. C'est la première chose. Une douleur terrible, pire que tout ce que tu peux imaginer, Richard. Après est venue la peur. Une angoisse atroce de déplaire à Kahlan. Je crevais de peur à l'idée qu'elle soit mécontente de moi. Quand elle m'a interrogé, j'ai connu la plus grande joie de ma vie, parce que j'avais un moyen de lui faire plaisir. Tu comprends ? Elle m'avait demandé quelque chose, et j'allais pouvoir le lui donner ! C'est mon souvenir le plus fort : un désir désespéré de lui obéir, de la combler, de la rendre heureuse… Il n'y avait plus rien d'autre dans mon esprit ! La voir était une extase ! J'en ai pleuré de reconnaissance !

» Elle m'a demandé de lui dire la vérité, et j'étais ravi, car je pouvais le faire. Avoir une mission dans mes cordes, quel bonheur ! J'ai parlé si vite, pour lui dire *toute* la vérité, qu'elle a dû me demander de ralentir, car elle ne comprenait plus rien. Si j'avais eu un couteau, je me le serais planté dans le cœur pour me punir de l'avoir désobligée… Quand elle m'a dit que ce n'était pas grave, j'ai pleuré de joie ! Alors, je lui ai raconté – lentement – ma vérité. (Ses oreilles retombèrent.) Lorsque je lui ai juré que je n'avais pas tué l'enfant, elle m'a posé une main sur le bras – ce contact a manqué me faire défaillir de plaisir – et murmuré qu'elle était désolée. J'ai cru qu'elle avait de la peine parce que je n'avais pas assassiné le petit garçon. Sais-tu ce que j'ai fait ? Je l'ai suppliée de me laisser sortir pour en égorger un à sa gloire ! (Des larmes coulèrent des yeux jaunes du loup.) Elle m'a expliqué qu'elle se désolait qu'on m'ait accusé à tort. J'en ai pleuré de plus belle ! Elle était gentille avec moi, elle m'aimait, elle me voulait du bien ! Je me souviens encore du bonheur que j'éprouvais près d'elle. C'était de l'amour, je crois, mais les mots ne signifient plus rien quand on adore quelqu'un avec cette force-là !

Richard se leva, osant à peine jeter un regard à Kahlan… et à ses larmes.

— Merci, Brophy. (Il marqua une pause pour s'assurer que sa voix

ne tremble pas.) Il est tard. Nous devons dormir, car la journée de demain sera décisive. Je prends le premier tour de garde. Bonne nuit…

— Dormez tous les trois ! dit le loup en se redressant. Je me chargerai de votre sécurité.

— Merci, mais je préfère prendre mon tour. Si tu veux, tu pourras surveiller mes arrières.

Le Sourcier se détourna.

— Richard, appela Zedd dans son dos, comment était l'os que t'a donné ton père ?

S'il te plaît, Zedd, pensa Richard, affolé, *si tu dois gober un seul de mes mensonges, que ce soit celui-là !*

— Tu dois t'en souvenir… Un petit os rond… Je suis sûr que tu l'avais vu.

— Oui, ça me revient ! Bonne nuit mon garçon.

La Première Leçon du Sorcier.

Merci, mon vieil ami, de m'avoir enseigné comment protéger la vie de Kahlan…

Richard s'enfonça dans la nuit, le cœur lourd de chagrin – pour les autres et pour lui-même.

Chapitre 39

La cité de Tamarang n'était pas assez grande pour contenir tous ceux qui voulaient y entrer. Des réfugiés arrivaient de partout, en quête de protection et de sécurité. Repoussés par la garde, ils avaient investi les alentours de la ville. Au pied des murs et jusque sur les collines environnantes, des tentes et des cabanes se dressaient les unes contre les autres. Dès le matin, les gens avaient afflué sur le marché improvisé installé à l'aplomb des murailles. Dans les échoppes faites de bric et de broc, des fugitifs venus des villes, des villages et des grandes cités vendaient tout ce qu'ils possédaient. On trouvait de tout, des vieux vêtements jusqu'aux bijoux les plus fins. À d'autres endroits, on proposait des fruits et des légumes.

Des barbiers, des guérisseurs et des diseuses de bonne aventure abordaient le chaland tous les trois pas. Des « peintres » proposaient un portrait-minute et des illuminés armés de sangsues bradaient des saignées à la criée. Le vin et les alcools forts étaient en vente libre. En dépit des sinistres raisons de leur présence, tous ces déracinés semblaient de joyeuse humeur. L'illusion d'être en sécurité, selon Richard, et l'abondance de boissons…

Les merveilles qu'apporterait le Petit Père Rahl étaient un des grands sujets de conversation. Au centre de petits groupes de citoyens, des orateurs gonflés d'importance annonçaient les dernières nouvelles et décrivaient dans le détail les plus récentes atrocités. La foule de miséreux gémissait et hurlait de rage en prenant connaissance des exactions de l'armée de Terre d'Ouest, et les plus excités criaient vengeance d'une voix avinée.

Richard ne vit pas une femme dont les cheveux dépassent la ligne de la mâchoire.

Le château se dressait au sommet d'une colline, derrière son propre mur d'enceinte. Le long du chemin de ronde, des dizaines d'étendards rouges à tête de loup noire flottaient au vent. Les énormes portes en bois de la cité, dans la première muraille, étaient fermées. Sans doute pour contenir la racaille…

Des cavaliers patrouillaient dans les rues de fortune. Leurs armures étincelantes, sous le soleil de la matinée, évoquaient des phares dans cet océan de pauvres gens bruyants comme une tempête. Devant ces patrouilles, certains réfugiés souriaient d'aise. D'autres inclinaient respectueusement la tête. Mais tous, sans exception, s'écartaient pour laisser passer des soldats qui ne leur accordaient pas un regard. Et

ceux qui n'étaient pas assez vifs pour dégager assez rapidement le passage recevaient un bon coup de pied dans la tête.

Cela dit, la foule se dispersait moins vite devant les soldats que sur le chemin de Kahlan. À voir les badauds s'écarter dès qu'ils apercevaient la Mère Inquisitrice, Richard pensa à une meute de chiens qui fuit devant un porc-épic.

La robe blanche de la jeune femme brillait agressivement au soleil. Le dos bien droit, la tête haute, elle avançait comme si la ville entière lui appartenait. Le regard fixe, elle n'accordait pas la moindre attention à la populace. Elle avait refusé de mettre son manteau, qui serait allé contre l'effet recherché : il ne devait pas y avoir de doute sur son identité. Et c'était réussi !

Les gens se bousculaient pour ne pas rester sur son passage. Une fois à l'abri, ils inclinaient la tête et se répétaient les uns aux autres le titre de Kahlan, afin que nul ne l'ignore.

Régalienne, l'Inquisitrice dédaigna aussi toutes les révérences qu'on lui faisait.

Zedd, qui portait le sac de Kahlan, marchait au côté de Richard, deux pas derrière leur « maîtresse ». Les deux hommes, en bons gardes du corps, ne cessaient de sonder la foule.

Depuis qu'il connaissait le sorcier, Richard ne l'avait jamais vu s'embarrasser d'un sac. Une vision des plus étranges.

Le Sourcier avait ouvert son manteau pour exposer l'Épée de Vérité. Quelques sourcils se froncèrent sur son passage, mais ça n'avait aucune mesure avec la tempête soulevée par la Mère Inquisitrice.

— C'est comme ça partout où elle va ? demanda Richard.

— J'ai bien peur que oui, mon garçon…

Sans hésiter, Kahlan traversa le pont de pierre qui conduisait aux portes de la ville. Les gardes qui se tenaient de l'autre côté s'écartèrent prudemment. Richard regarda autour de lui, au cas où ils devraient battre en retraite d'urgence.

Les vingt soldats qui protégeaient les portes avaient à l'évidence l'ordre de ne laisser entrer personne. Au garde-à-vous, ils se jetèrent des regards inquiets, sans doute parce qu'ils n'attendaient pas une visite de la Mère Inquisitrice. Avec un grincement métallique d'armure, certains reculèrent, se percutant les uns les autres. D'autres ne bougèrent pas, totalement désemparés. Kahlan s'arrêta et fixa les portes comme si elle pensait que ces obstacles de chair et d'os allaient se volatiliser. Les hommes qui lui faisaient face reculèrent en jetant des coups d'œil désespérés à leur capitaine.

Zedd passa devant Kahlan, se tourna vers elle, fit une révérence, comme pour s'excuser de son audace, puis pivota sur les talons et se campa devant le capitaine.

— Que se passe-t-il ? Es-tu aveugle, officier ? Fais ouvrir les

portes !

Les yeux noirs du militaire se posèrent sur le sorcier, puis sur Kahlan.

— Désolé, mais nul ne peut passer. D'ailleurs, comment vous appelez-vous ?

Zedd s'empourpra si comiquement que Richard dut faire un effort pour ne pas éclater de rire.

— Capitaine, siffla-t-il, oseriez-vous prétendre qu'on vous a ordonné de barrer la route à la Mère Inquisitrice si elle se présentait à vous ?

— Eh bien… hum… on m'a dit… je n'ai pas…

— Ouvrez ces portes sur-le-champ ! cria Zedd, les poings sur les hanches. Et allez chercher une escorte digne de votre visiteuse !

Le capitaine sursauta si violemment qu'il faillit en sortir de son armure ! Quand il beugla des ordres, ses hommes commencèrent à courir comme des fourmis dérangées par un voyageur. Les portes s'ouvrirent vers l'intérieur. Des cavaliers en jaillirent et vinrent se placer en colonne devant Kahlan, porte-étendard en tête. D'autres montures arrivèrent derrière eux. Des fantassins accoururent, flanquant l'Inquisitrice… à une distance respectable.

Pour la première fois, Richard mesurait la solitude de la jeune femme. Son pain quotidien, dans les Contrées du Milieu ! Comment avait-il pu se vautrer dans un désespoir absurde ? Rongé de remords, il comprit qu'un ami, pour elle, c'était déjà beaucoup !

— Vous appelez ça une escorte digne d'une Mère Inquisitrice ? rugit Zedd. Enfin, il faudra s'en contenter… (Il se tourna vers Kahlan et se fendit d'une révérence si exagérée que son nez manqua traîner dans la poussière.) Toutes mes excuses, Mère Inquisitrice, pour l'insolence de cet homme et l'indigence de l'escorte.

Son regard daignant se poser sur le sorcier, Kahlan inclina imperceptiblement la tête.

Bien que cela lui fût interdit, la silhouette de la jeune femme, dans cette robe, faisait transpirer Richard à grosses gouttes.

Les hommes de l'escorte attendirent, gardant un œil circonspect sur Kahlan. Quand elle avança, ils lui emboîtèrent le pas. Les sabots des chevaux soulevèrent des nuages de poussière lorsqu'ils franchirent les portes.

Au passage, Zedd, qui suivait Richard, souffla au capitaine :

— Remerciez les esprits du bien que l'Inquisitrice ne connaisse pas votre nom !

Quand ils se furent éloignés, le Sourcier regarda brièvement derrière lui et vit le militaire soupirer de soulagement. Le jeune homme eut un petit sourire. Il voulait ficher la trouille à ces gens, et ça marchait au-delà de ses espérances !

À l'intérieur de la ville régnait un ordre inversement proportionnel au joyeux charivari qui sévissait dehors. Dans les rues qui partaient en étoile du château, des boutiques proprettes exposaient leurs marchandises derrière des vitrines impeccables. Ici, la poussière et les odeurs fortes de l'extérieur brillaient par leur absence. Quant aux auberges, Richard n'en avait jamais vu d'aussi luxueuses – sans même parler d'y descendre ! Devant certaines, des portiers en uniforme rouge – avec des gants blancs – montaient consciencieusement la garde. Sur les magnifiques enseignes s'affichaient des noms à faire rêver : *Le Jardin d'Argent*, *L'Hostellerie de la Colline*, *L'Étalon Blanc* ou encore *Le Clos du Chariot*.

Des hommes en riches manteaux aux couleurs vives escortaient des femmes vêtues de robes sophistiquées. Avec un calme régalien, tout ce petit monde vaquait gracieusement à ses occupations. Le seul point commun entre ces gens et ceux de l'extérieur ? Eux aussi faisaient de profondes révérences dès qu'ils apercevaient la Mère Inquisitrice. Entendant les sabots des chevaux marteler les pavés, et les cliquetis des armures, ils s'écartaient comme les gueux, mais un peu plus lentement. Leur déférence manquait de spontanéité, et il n'y avait aucune sincérité dans leur soumission. Au fond de leurs yeux, Richard crut voir une ombre de mépris. Fidèle à son attitude hautaine, Kahlan les ignora superbement.

Ces gens, remarqua le Sourcier, regardaient l'Épée de Vérité avec plus d'intérêt que les réfugiés. Les yeux des hommes s'attardaient un peu sur la garde et les femmes s'empourpraient de dédain.

Si ces dames portaient en règle générale les cheveux courts, certaines les avaient cependant jusqu'aux épaules. Jamais plus longs. Ce détail aussi isolait Kahlan, avec sa superbe crinière qui lui cascadait dans le dos. Aucune femme n'arborait pareille chevelure, et Richard se félicita d'avoir refusé de tondre son amie.

Sur un ordre de son chef, un des cavaliers quitta les rangs et galopa jusqu'au château pour annoncer l'arrivée de la Mère Inquisitrice. En avançant, Kahlan arborait l'expression indéchiffrable que Richard lui avait vue à plusieurs occasions. À présent, il comprenait que c'était le masque imposé à une Inquisitrice.

Quand ils furent en vue des portes du château, des trompettes annoncèrent l'arrivée de la visiteuse. Le chemin de ronde grouillait de lanciers, d'archers et de fantassins. En rangs serrés, ils s'inclinèrent comme un seul homme lorsque Kahlan arriva devant l'arche, et ne relevèrent pas la tête pendant qu'elle la franchissait. Dans le tunnel d'accès, des soldats au garde-à-vous, alignés le long des murs, la saluèrent sans qu'elle daigne tourner son regard vers eux.

Dans les jardins en terrasses, des vasques de pierre flanquaient les sentiers. Beaucoup contenaient encore des plantes, voire des fleurs qui

devaient sans doute provenir de serres et être repiquées chaque jour. Sur les parties plates des jardins, des haies parfaitement entretenues composaient de fabuleux labyrinthes végétaux. Près du château, plus grandes, elles étaient taillées pour représenter des objets ou des animaux.

Levant les yeux vers les hautes murailles, Richard fut ébloui par ce chef-d'œuvre de maçonnerie. La première fois, dans sa vie, qu'il était si près d'une structure de cette taille construite par l'homme. Le palais de Shota n'était pas petit, mais sans comparaison avec celui-là, et il ne s'en était pas approché. Les tours et les tourelles, les murs et les rampes d'accès, les balconnets et les niches des statues… Tout cela tutoyait le ciel où que son regard se posât. Si ce royaume était vraiment mineur, comme l'affirmait Kahlan, à quoi ressemblaient donc les capitales des autres ?

Les cavaliers les ayant abandonnés, les fantassins les flanquèrent, six de front avec assez de place pour en ajouter six autres, alors qu'ils franchissaient la porte à double battant plaquée de laiton. Dès qu'ils furent dans le château, l'escorte s'écarta, laissant les trois visiteurs avancer seuls, Kahlan toujours en tête.

Le hall était immense, avec un sol en marbre en damier qui semblait s'étendre à l'infini. Si larges qu'il aurait fallu dix hommes se tenant par la main pour en faire le tour, des colonnes de pierre polie aux sculptures en torsade, alignées des deux côtés de la salle, supportaient une infinité d'arches qui tutoyaient le plafond nervuré voûté au centre.

Sur les murs, des tapisseries géantes illustraient les épisodes les plus héroïques d'anciennes batailles. Richard avait déjà vu des tapisseries, car son frère en possédait deux. Il les aimait bien, même s'il jugeait extravagant que Michael s'entoure d'un tel luxe. Mais devant celles-là, on aurait cru comparer une superbe peinture à l'huile à des dessins tracés dans la poussière du bout d'un bâton. Que de telles splendeurs puissent exister fut une révélation pour le jeune homme.

Zedd s'approcha de lui et murmura :

— Arrête de regarder partout, la bouche ouverte comme un péquenot !

Vexé, le Sourcier serra les mâchoires et s'interdit de tourner la tête. Se penchant vers Zedd, il lâcha du coin des lèvres :

— Kahlan vit tout le temps dans ce genre d'endroit ?

— Non. La Mère Inquisitrice est habituée à beaucoup mieux que ça !

Accablé, Richard n'insista pas.

Devant eux se dressait un grand escalier. D'un coup d'œil, Richard estima que sa maison, avec de la place autour, aurait tenu tout entière

sur le palier central. De chaque côté, des marches en marbre se déroulaient majestueusement.

Des gens attendaient au pied de l'escalier.

La reine Milena se tenait au centre, un peu devant ses courtisans. Vêtue d'une robe de soie aux couleurs tapageuses, grassouillette à souhait, elle portait une cape en peau de renard tacheté, un animal très rare. Ses cheveux, nota Richard, étaient presque aussi longs que ceux de Kahlan. Au début, il ne reconnut pas ce qu'elle portait sous le bras. Une série de jappements lui indiqua qu'il s'agissait d'un chien.

À part la reine, tout le monde s'agenouilla à leur approche. Oubliant l'ordre de Zedd, Richard fixa intensément Milena. La première souveraine qu'il voyait de sa vie ! Le sorcier lui jetant un coup d'œil agacé, il détourna le regard, et, comme son vieil ami, tomba à genoux, la tête inclinée. Ainsi, seules Kahlan et Milena restèrent debout…

Son genou avait à peine touché le sol quand tout ce petit monde se releva. Il suivit le mouvement, supposant que les deux femmes n'étaient pas contraintes de sacrifier à ce genre de simagrées.

Milena regarda Kahlan. La tête bien droite, son masque d'impassibilité intact, la jeune femme ne broncha pas, comme si ses yeux traversaient la reine sans la voir.

Kahlan leva une main, l'éloignant à peine de son corps, le bras bien raide, et ne bougea plus. Milena se rembrunit, mais l'Inquisitrice ne broncha pas. Si quelqu'un avait cligné des yeux, dans ce silence de mort, on eût entendu le battement de ses cils…

La reine se tourna sur le côté et tendit le chien à un homme vêtu d'un justaucorps vert pomme, d'une culotte à rayures rouge et jaune et d'un collant noir. Derrière Milena, Richard remarqua une petite troupe de mâles attifés de la même façon. Avec un grognement vicieux, le cabot mordit la main du malheureux, qui fit de son mieux pour ne pas réagir.

La reine s'agenouilla devant Kahlan.

Un jeune homme vêtu de noir accourut au côté de la souveraine. Il s'inclina, son front frôlant le marbre, et présenta un plateau à Milena. Elle prit une petite serviette, la trempa dans une coupe d'eau claire et s'essuya les lèvres. Puis elle reposa la serviette.

Prenant délicatement la main de Kahlan, elle la baisa de ses lèvres fraîchement purifiées.

— Je fais serment d'allégeance aux Inquisitrices, dit-elle. Sur ma couronne, sur mon royaume, et sur ma vie !

Richard n'avait jamais entendu quelqu'un mentir avec tant d'aisance.

Kahlan baissa enfin les yeux sur Milena.

— Relève-toi, mon enfant.

Beaucoup plus puissante qu'une reine…, pensa Richard. Il se rappela avoir appris à Kahlan comment confectionner un collet, suivre une piste ou dénicher des racines. À ces souvenirs, ses joues s'empourprèrent.

Milena se releva péniblement avec sur les lèvres un sourire qui n'avait pas d'écho dans ses yeux.

— Nous n'avons pas demandé à voir une Inquisitrice, dit-elle.

— Et pourtant, me voilà, répondit Kahlan d'une voix glaciale.

— Eh bien, c'est… hum… merveilleux. Oui, tout simplement merveilleux ! (Le visage de Milena s'illumina.) Nous allons organiser un festin. Un grand banquet ! Des messagers iront porter les invitations. Tout le monde viendra ! Qui se priverait du plaisir de dîner avec la Mère Inquisitrice ? (Elle tourna la tête et désigna les hommes en culotte rayée.) Ce sont mes juristes. (Ils firent une révérence à Kahlan.) Désolée, mais je n'ai pas retenu tous leurs noms… (Elle montra du doigt deux courtisans en robe jaune.) Je vous présente Silas Tannic et Brandin Gadding, les conseillers en chef de la Couronne. (Les deux hommes saluèrent de la tête.) Voilà mon ministre des finances, le seigneur Rondel, et dame Kyley, mon astrologue.

Dans l'entourage de Milena, Richard ne remarqua pas l'ombre d'un sorcier en robe argentée.

— Et voilà James, le peintre de la cour, acheva la reine en désignant un homme fort pauvrement vêtu.

Du coin de l'œil, Richard vit Zedd se raidir. Sans détourner son regard libidineux de Kahlan, le type se fendit d'une révérence théâtrale. La main droite coupée à ras du poignet, il eut un sourire si mielleux que Richard, par réflexe, porta la main à la garde de son épée. Sans bouger le reste du corps, le sorcier lui saisit le bras et l'immobilisa en plein vol. Richard regarda autour de lui et constata que personne n'avait remarqué l'incident. Logique, puisque tous les regards étaient braqués sur la Mère Inquisitrice.

Kahlan désigna ses deux compagnons.

— Zeddicus Zorander, un devin qui lit dans les nuages, mon conseiller personnel. (Le vieil homme se fendit d'une révérence comique à force d'exagération.) Et Richard Cypher, Sourcier de Vérité et protecteur de la Mère Inquisitrice.

Richard imita plus ou moins adroitement son vieil ami.

— Un défenseur plutôt indigent, pour une Mère Inquisitrice, lâcha Milena en dévisageant le jeune homme.

Richard resta de marbre et Kahlan ne perdit pas une once de son impassibilité.

— C'est l'épée qui frappe, l'homme ne compte pas. Si son cerveau

manque de vigueur, son bras a la force voulue. Cela dit, il a tendance à se servir un peu trop souvent de son arme…

La reine ne sembla pas croire un mot de cette déclaration.

Derrière les courtisans, une petite fille descendait les marches d'un pas léger. Affublée d'une robe rose bonbon, elle croulait sous le poids de bijoux trop grands pour elle. Elle vint se camper près de la reine, rejeta ses longs cheveux noirs derrière son épaule, et ne jugea pas utile de s'incliner devant Kahlan.

— Ma fille, dit Milena, la princesse Violette. Ma chérie, je te présente la Mère Inquisitrice.

— Tes cheveux sont trop longs, Mère Inquisitrice ! lança la princesse. Nous devrions peut-être te les couper.

Richard vit l'ombre d'un sourire satisfait flotter sur les lèvres de la reine. Le moment idéal, décida-t-il, pour lui ficher un peu la trouille.

Il dégaina l'Épée de Vérité, la note métallique résonnant longtemps dans l'immense salle. La pointe de l'arme à un pouce de la poitrine de Violette, il lâcha la bonde à sa colère, histoire d'être plus convaincant.

— Incline-toi devant la Mère Inquisitrice ! rugit-il. Ou meurs sur-le-champ !

Sous le regard suprêmement ennuyé de Zedd, Kahlan n'ayant pas bronché non plus, la princesse fixa la pointe de l'arme, les yeux écarquillés. Puis elle se laissa tomber à genoux, tête baissée. Quand elle se releva, elle jeta un coup d'œil inquiet au Sourcier pour savoir s'il était satisfait de sa révérence.

— Réfléchis avant de te servir de ta langue, grogna Richard. La prochaine fois, je te la couperai avec cette lame !

Violette hocha timidement la tête et alla se placer derrière sa mère.

Richard rengaina l'épée, s'inclina devant Kahlan et revint se camper dans son dos, comme un garde du corps digne de ce nom.

La démonstration eut l'effet recherché sur Milena, qui reprit la parole d'une voix beaucoup moins arrogante.

— Euh… hum… comme je le disais, vous recevoir est un grand honneur… Nous sommes positivement ravis ! Permettez-nous de vous conduire dans nos plus belles chambres. Le voyage a dû être épuisant ! Avant le banquet, un peu de repos vous fera du bien, et après, nous aurons une longue conver…

— Je ne suis pas venue m'empiffrer, coupa Kahlan, mais inspecter vos cachots !

— Les cachots ? répéta Milena, décomposée. C'est un endroit si triste et si crasseux ! Ne préféreriez-vous pas…

— Je connais le chemin, coupa de nouveau Kahlan en avançant. (Richard et Zedd la suivirent comme son ombre.) Votre Majesté, ajouta l'Inquisitrice d'une voix à faire geler les banquises, veuillez

attendre ici jusqu'à ce que j'aie fini.

La reine s'inclina. Sans lui accorder un regard, Kahlan s'en fut d'un pas décidé.

S'il n'avait pas mieux connu son amie, cette scène aurait glacé les sangs de Richard. Et même comme ça, elle lui laissait une étrange impression…

Ils descendirent dans les entrailles du château, traversant des pièces de moins en moins somptueuses à mesure qu'ils progressaient. Richard s'ébahissait toujours de la taille du palais…

— J'espérais que Giller serait là, dit Kahlan. Nous n'aurions pas eu besoin de nous imposer cette épreuve.

— Ça, c'est vrai comme verrue de verrat, marmonna Zedd. Contente-toi d'une inspection rapide. Demande si quelqu'un veut se confesser. Quand tout le monde aura refusé, nous remonterons chercher Giller. (Il sourit à Kahlan.) Tu t'en es très bien tirée, mon enfant. (L'Inquisitrice sembla touchée par le compliment.) Richard, tiens-toi loin de ce peintre, James…

— Pourquoi ? Il risque de faire un mauvais portait de moi ?

— Ne le prends pas à la légère ! Évite-le parce qu'il pourrait permettre qu'on te jette un sort.

— Pardon ? Qui a besoin d'un peintre pour ensorceler quelqu'un ?

— On parle beaucoup de langues dans les Contrées du Milieu, même si la principale est identique à celle de Terre d'Ouest. Pour jeter un sort, il faut comprendre ses paroles. Quand on ne parle pas un langage, la magie est impuissante sur ceux qui le pratiquent. Mais un dessin, tout le monde le saisit ! James peut rendre presque n'importe qui vulnérable à un sort. Kahlan et moi sommes immunisés, mais pas toi. Alors, fuis-le comme la peste.

Leurs pas résonnaient sinistrement sur les marches de pierre. Dans les sous-sols, les murs suintaient d'humidité et des plaques de mousse les couvraient par endroits.

Kahlan désigna une porte bardée de fer, sur sa droite.

— Nous allons par là…

Richard poussa la porte, qui s'ouvrit en grinçant. Ils s'engagèrent dans un couloir au plafond si bas qu'il dut baisser la tête. À la chiche lueur des torches, l'air empestait l'humidité. Le sol boueux était tapissé de paille…

Au bout du corridor, Kahlan s'arrêta devant une grille de fer. Derrière, des yeux brillaient dans la pénombre.

— La Mère Inquisitrice veut voir les prisonniers, dit Zedd. Ouvrez-nous !

Richard entendit le bruit d'une clé qui tourne dans une serrure. Un garde courtaud affublé d'un uniforme en piteux état tira la grille. Près d'une série de trousseaux, une hache pendait à sa ceinture. Il

s'inclina devant Kahlan, visiblement à contrecœur. Sans un mot, il leur fit traverser la petite pièce où il passait ses mornes journées, les guida le long d'un autre couloir obscur et descendit quelques marches jusqu'à une nouvelle grille. Du poing, il tapa trois fois sur les barreaux. Les deux gardiens qui se tenaient derrière sursautèrent et s'inclinèrent à la hâte devant Kahlan. Puis, avec le premier homme, ils décrochèrent des torches de leurs supports et conduisirent les visiteurs jusqu'à une troisième grille que tous durent franchir en se pliant en deux.

La lumière des torches déchira l'obscurité. Derrière des barreaux de fer, des deux côtés d'un étroit couloir, des prisonniers reculèrent dans l'ombre, un bras levé pour se protéger de la « lumière ».

— Zedd…, souffla simplement Kahlan.

Comprenant ce qu'elle voulait, le sorcier prit sa torche à un des geôliers et la tint au-dessus de l'Inquisitrice pour que les condamnés voient qui elle était.

Des cris de surprise montèrent des cachots.

— Combien de ces hommes doivent être exécutés ? demanda Kahlan.

— Tous, ma dame, répondit le gardien courtaud en frottant son menton mal rasé.

— Tous…, répéta Kahlan.

— Complot contre la Couronne !

— Avez-vous tous commis des crimes capitaux ? lança Kahlan aux prisonniers.

Après un long silence, un homme aux joues creuses approcha des barreaux, les saisit à deux mains et… cracha sur l'Inquisitrice.

Elle leva une main pour dissuader Richard d'intervenir.

— Tu viens faire le sale boulot de la reine ? Je vomis sur toi et sur cette maudite Milena !

— Je ne suis pas au service de la reine, mais de la vérité…

— La vérité ? Si tu veux le savoir, aucun d'entre nous n'est coupable. À part de s'être élevé contre les nouvelles lois. Refuser que nos familles meurent de faim ou de froid, est-ce un complot contre la Couronne ? Les collecteurs d'impôts de Milena ont pris presque toute ma récolte, me laissant à peine de quoi nourrir les miens. Quand j'ai voulu vendre mon maigre surplus, on m'a accusé d'exploiter les gens ! Les prix montent chaque jour. J'essayais simplement de survivre, mais on va me décapiter pour *spéculation !* Tous mes compagnons sont des fermiers, des commerçants ou des marchands honnêtes. Nous allons mourir pour avoir voulu gagner notre vie.

— L'un de vous veut-il se confesser pour prouver son innocence ?

Des murmures affolés répondirent à Kahlan.

Au fond d'un cachot, un homme décharné se leva et approcha des

barreaux.

— Moi ! Je n'ai rien fait, pourtant on va me supplicier. Ma femme et mes enfants devront se débrouiller seuls. Recueillez ma confession… (Il tendit les mains à Kahlan, s'écorchant aux barreaux.) Je vous en prie, Mère Inquisitrice…

D'autres prisonniers demandèrent à se confesser. Bientôt, tous implorèrent Kahlan de prouver leur innocence.

La jeune femme et le Sourcier échangèrent un regard sinistre.

— Jusque-là, souffla-t-elle à Richard, trois hommes seulement m'avaient présenté cette requête…

— Kahlan ! cria soudain une voix familière, au fond d'un des cachots.

Kahlan s'approcha.

— Siddin ? Siddin ! (Elle fit volte-face.) Gardiens, tous ces hommes se sont confessés à moi, et ils sont innocents. Ouvrez les geôles !

— Un moment… Je ne peux pas libérer tant de gens.

Richard dégaina son épée. À cause de l'exiguïté des lieux, la lame percuta les barreaux, faisant voler dans l'air des étincelles. D'un coup de pied, le Sourcier ferma la porte de fer, dans son dos, et pointa son arme sur les gardiens avant qu'ils aient seulement songé à s'emparer de leurs haches.

— Obéissez, ou je vous coupe en deux histoire de récupérer plus facilement les trousseaux accrochés à vos ceintures !

L'homme qui avait le plus de clés s'empressa d'ouvrir les cellules. Kahlan s'engouffra dans un cachot et en sortit presque aussitôt, Siddin dans les bras. Terrorisé, l'enfant blottit sa tête contre l'épaule de l'Inquisitrice, qui lui murmura des mots tendres à l'oreille pour le rassurer. Siddin lui répondit dans l'idiome du Peuple d'Adobe. Elle lui sourit et parvint à le dérider en lui murmurant quelque chose que Richard, bien entendu, ne comprit pas.

Le gardien ouvrait déjà l'autre cellule. L'enfant calé sur un bras, de sa main libre, Kahlan le saisit par le col.

— La Mère Inquisitrice affirme que ces hommes sont innocents. J'ordonne qu'on les relâche ! Toi et tes deux collègues, vous les escorterez hors de la ville. (L'homme faisait une bonne tête de moins que Kahlan, qui colla son nez contre le sien.) Si ça se passe mal, tu en répondras devant moi.

— Oui, Mère Inquisitrice. C'est compris. Nous nous en chargerons. Sur mon honneur !

— Non, sur ta vie, corrigea Kahlan.

Elle lâcha le geôlier. Les prisonniers sortirent et s'agenouillèrent autour d'elle, en larmes. Ils embrassèrent l'ourlet de sa robe, voulurent lui baiser les pieds…

Elle les chassa sans douceur.

— Ça suffit ! Filez, tous autant que vous êtes ! Mais souvenez-vous : les Inquisitrices ne sont au service de personne, à part la vérité !

Les hommes jurèrent qu'ils n'oublieraient pas et suivirent les gardiens. Richard vit que leurs chemises étaient déchirées dans le dos et tachées de sang. Les marques du fouet…

Avant d'entrer dans la salle où attendait la reine, Kahlan s'arrêta et tendit Siddin à Zedd. Puis elle se lissa les cheveux, ajusta sa robe et se passa une main sur le visage.

— Ne perds pas de vue la raison de notre venue, Mère Inquisitrice, dit le sorcier.

La jeune femme hocha la tête, releva le menton et franchit la porte. Milena n'avait pas bougé, et sa suite non plus.

— J'espère que tout était en ordre, Mère Inquisitrice ? demanda la reine avec un regard inquiet pour Siddin.

— Que faisait cet enfant dans tes cachots ?

— Eh bien, je ne sais plus trop… Je crois qu'il a été pris en train de voler. On l'a mis là en attendant de trouver ses parents. Croyez-moi, ce n'était rien de plus…

— J'ai établi l'innocence de tous les prisonniers, dit Kahlan, et ordonné qu'on les libère. À coup sûr, vous vous réjouirez de n'avoir pas dû exécuter des innocents. Quant à indemniser les familles qui ont souffert de ces « erreurs », je ne doute pas que cela ira de soi. Si de semblables… méprises… devaient se reproduire, à mon prochain passage, en plus des cachots, je viderai… le trône !

Richard comprit que Kahlan ne jouait pas la comédie pour récupérer la boîte. Elle faisait son travail, tout simplement. Les sorciers avaient créé les Inquisitrices pour ça. Et son amie en était une jusqu'au bout des ongles.

— Que-quoi ? s'étrangla la reine. (Elle se reprit aussitôt.) Bien sûr, Mère Inquisitrice. Quelques-uns de mes commandants sont dévorés d'ambition. Ce sont eux, sans doute, qui ont arrêté ces gens sans que j'en sois informée. Merci de nous avoir évité ce déni de justice. Je m'assurerai que ça n'arrive plus, selon vos ordres. Si j'avais été au courant, croyez-moi, je ne vous aurais pas attendue pour…

— Nous allons partir, à présent, coupa Kahlan.

— Déjà ? s'exclama Milena, sans parvenir à cacher son soulagement. Que c'est dommage ! Nous espérions tant vous avoir à notre table. Désolée que vous deviez nous quitter…

— Je dois traiter d'autres affaires urgentes. Avant de m'en aller, je voudrais parler à mon sorcier.

— *Votre* sorcier ?

— Giller…, siffla Kahlan.

Une fraction de seconde, la reine leva les yeux au plafond.

— Hélas, j'ai peur que… ce ne soit pas possible.

— Arrange-toi pour que ça le devienne ! Sur-le-champ !

— Mère Inquisitrice, gémit la reine, livide, croyez-moi, vous détesteriez voir Giller dans… l'état où il est.

— Sur-le-champ ! répéta Kahlan.

Richard fit jouer l'épée dans son fourreau, histoire de ponctuer les propos de son amie.

— Très bien… Il est à l'étage…

— Attends ici jusqu'à ce que j'en aie fini avec lui.

La reine baissa la tête.

— Si c'est votre volonté, Mère Inquisitrice… (Elle se tourna vers un des « juristes ».) Montrez-lui le chemin.

L'homme leur fit monter l'escalier jusqu'au dernier étage. Ils traversèrent une série de couloirs, gravirent un autre escalier, étroit et en spirale, et débouchèrent au sommet d'une tour. Blême, le courtisan s'arrêta devant une porte de bois. Quand Kahlan le renvoya d'un geste, il s'inclina et détala, ravi de s'éclipser.

Richard ouvrit. Quand ils furent entrés, il referma derrière eux.

Kahlan eut un cri étranglé, se détourna et se réfugia dans les bras du Sourcier. Zedd plaqua une main devant les yeux de Siddin.

La salle était dévastée comme par une tempête. Il ne restait rien, pas même le toit, dont la moitié des poutres avait disparu aussi. Une corde pendait à une des survivantes.

Le corps nu de Giller, les pieds en l'air et la tête en bas, se balançait sous les rayons du soleil. Un crochet de boucher traversait une de ses chevilles. Si le toit n'avait pas manqué, permettant une certaine aération, la puanteur les aurait chassés de la pièce.

Zedd tendit Siddin à Kahlan. Ignorant le cadavre, il fit lentement le tour de la salle circulaire, le front plissé. Il s'arrêta et toucha les échardes de bois qui s'étaient enfoncées dans les murs après l'explosion des meubles – comme dans du beurre, alors qu'il s'agissait de pierre de taille.

Pétrifié, Richard ne parvenait pas à détourner le regard du corps de Giller.

— Mon garçon, viens voir ça ! lança Zedd.

Le sorcier passa la main sur une zone du mur noire et rugueuse. À côté, il y en avait une autre, de la même taille. Deux taches noires dessinaient les silhouettes d'hommes au garde-à-vous, comme s'ils étaient sortis en oubliant leurs ombres derrière eux. Au niveau de leurs coudes, un cercle de métal doré avait fondu dans la pierre.

— Du feu magique, diagnostiqua Zedd.

— Tu veux dire… C'est tout ce qui reste de deux hommes ?

— Calcinés dans le mur, oui… (Il passa un doigt dans la suie noire,

la goûta du bout de la langue et sourit.) Mais c'était davantage qu'un simple feu magique. Goûte aussi, Richard.

— Pourquoi ?

Du dos des phalanges, le vieil homme tapota le crâne de son protégé.

— Pour apprendre quelque chose !

Avec une grimace, Richard obéit.

— C'est sucré !

— Comme je te le disais, jubila Zedd, c'est beaucoup plus qu'un simple feu magique. Giller l'a nourri de son énergie vitale. Il a consumé son essence dans ces flammes. Un Feu de Vie de Sorcier…

— Il est mort pour faire ça ?

— Oui. Et le goût sucré indique qu'il s'est sacrifié pour sauver quelqu'un. S'il s'était suicidé, par exemple pour échapper à la torture, la saveur serait amère. Giller a donné sa vie pour un autre être…

Zedd approcha du cadavre, chassa les mouches, se tordit le cou pour voir Giller dans le bon sens, et écarta un morceau d'intestin afin d'étudier son visage.

— Il a laissé un message, dit-il en se redressant.

— Un message ? répéta Kahlan. Lequel ?

— Il sourit. Quand on s'y connaît en la matière, on sait qu'un sourire, figé par la mort, indique que le défunt n'a pas abdiqué… (Zedd désigna l'abdomen ouvert en deux du cadavre.) Tu vois cette plaie, Richard ? Elle est typique d'une magie divinatoire appelée anthropomancie. Ses pratiquants lisent dans les entrailles des êtres vivants. Darken Rahl fait le même genre de blessures que son père…

Richard repensa au sien, qui avait subi un supplice identique.

— Vous êtes sûr que c'était lui ? demanda Kahlan.

— Qui d'autre ? Lui seul aurait pu survivre à un Feu de Vie. Et cette plaie est sa signature… Regardez, tous les deux. Vous voyez l'extrémité de la coupure ? La manière dont elle commence à tourner ?

— Et alors ? fit Kahlan en détournant le regard.

— Le crochet… Enfin, quand on finit le travail… L'entaille a une forme de crochet, c'est obligatoire. Pendant les incantations, cette incision lie le bourreau à sa victime, qui est contrainte de répondre à toutes les questions. Sur Giller, le crochet n'est pas terminé. Il a donné sa vie au feu avant ! Et il a attendu que Rahl en ait presque terminé. Au dernier moment, il l'a privé de la réponse qu'il cherchait. Sûrement le nom de la personne qui détient la boîte ! Mortes, ses entrailles ne pouvaient plus renseigner Rahl.

— Je n'aurais pas cru Giller capable d'un acte aussi altruiste, souffla Kahlan.

— Zedd, dit Richard d'une voix blanche, alors qu'on le torturait

aussi affreusement, comment Giller a-t-il pu mourir en souriant ?

Le vieil homme lui jeta un regard qui lui fit froid dans le dos.

— Les sorciers doivent devenir des familiers de la douleur… Ils sont obligés de la connaître intimement. Pour t'épargner ça, j'accepte avec joie que tu refuses d'en devenir un. Peu de candidats survivent…

Zedd, pensa Richard, *combien de secrets connais-tu sans les avoir partagés avec moi ?*

Le vieil homme caressa la joue de Giller.

— Tu as bien agi, mon élève… L'honneur à la fin…

— Darken Rahl a dû être blanc de rage, dit Richard. Zedd, on devrait filer d'ici. Tout ça me rappelle trop un appât accroché à un hameçon !

— La boîte n'est plus là, c'est une certitude. Et Rahl ne l'a pas. Pas encore, en tout cas ! (Il tendit les bras.) Donne-moi le petit, Kahlan. Il faut continuer à jouer nos rôles… Inutile de révéler à ces gens le véritable but de notre visite.

Zedd murmura quelques mots à l'oreille de Siddin, qui éclata de rire et lui jeta les bras autour du cou.

La reine Milena, toujours livide, jouait nerveusement avec un coin de sa cape quand Kahlan revint se camper devant elle.

— Merci de votre hospitalité, dit-elle, repassant au vouvoiement. À présent, nous partons.

— Une visite de la Mère Inquisitrice est toujours un plaisir, mentit Milena. (La curiosité lui fit surmonter sa peur.) Et… hum… Giller ?

— Je regrette que vous m'ayez prise de vitesse, dit Kahlan, glaciale. J'aurais aimé me charger de lui en personne, ou au moins assister au spectacle. Mais seul le résultat compte. Vous avez eu un litige ?

— Il m'a volé un objet précieux, confirma la reine, ses couleurs lui revenant.

— Oui… J'espère que vous avez récupéré votre bien. Au revoir. (Kahlan s'éloigna puis se retourna.) Reine Milena, je reviendrai m'assurer que vos commandants dévorés d'ambition ont été ramenés à la raison. Si j'apprends qu'ils exécutent encore des innocents par… erreur…

Elle ne finit pas sa phrase.

Richard et Zedd, Siddin dans les bras, suivirent la Mère Inquisitrice.

L'esprit en ébullition, le Sourcier marcha près de son vieil ami et remarqua à peine les gens qui s'inclinaient sur leur passage alors qu'ils sortaient de la ville.

Qu'allaient-ils faire, maintenant ? Shota les avait prévenus que Milena ne garderait pas longtemps la boîte. Elle ne s'était pas

trompée. Où était l'artefact ? Retourner chez la voyante pour le lui demander lui aurait coûté la vie. Mais à qui Giller avait-il confié la boîte ? Comment la découvrir ?

Déprimé, Richard eut envie de tout laisser tomber. À voir les épaules voûtées de Kahlan, il devina qu'elle pensait la même chose. Aucun de ses amis ne parlait. Siddin jacassait gaiement, mais il ne comprenait pas un mot…

— Que dit-il ? demanda-t-il à Zedd.

— Qu'il a été courageux, comme le lui avait conseillé Kahlan. Mais il est content que Richard Au Sang Chaud soit venu le chercher pour le ramener chez lui.

— Je comprends parfaitement ce qu'il éprouve… Zedd, qu'allons-nous faire ?

— Comment le saurais-je, mon garçon ? C'est toi, le Sourcier !

De mieux en mieux ! Il avait donné le meilleur de lui-même, la boîte leur échappait toujours, et c'était lui, comme d'habitude, qui devait trouver une solution. Il se sentit sonné comme s'il venait de percuter un mur dont il ignorait l'existence. Certes, ils marchaient, mais il n'avait plus la moindre idée de leur destination.

À la lumière du soleil couchant qui teintait d'or et de pourpre les nuages, Richard crut distinguer quelque chose dans le lointain. Il accéléra le pas et rattrapa Kahlan. Elle aussi avait vu. À l'approche de la nuit, la route était quasiment déserte.

Mais quatre chevaux galopaient vers eux. Et un seul avait un cavalier.

Chapitre 40

Richard posa la main sur son épée, plus pour se rassurer qu'autre chose, et regarda les chevaux approcher, le bruit de leurs sabots soudain audible. Penché sur l'encolure de sa monture, le cavalier lui imposait un train d'enfer.

Le Sourcier fit jouer la lame dans le fourreau, histoire de vérifier qu'elle coulissait bien. Puis il la lâcha, car l'homme, tout de noir vêtu, lui rappelait quelqu'un.

— Chase !

Le garde-frontière s'arrêta à quelques pas d'eux.

— Vous avez tous l'air en forme, dit-il quand la poussière se fut dissipée.

— Chase, te revoir est toujours une joie ! Comment nous as-tu trouvés ?

— Je suis un garde-frontière, grogna le colosse, vexé. (Visiblement, il jugeait l'explication suffisante.) Vous avez ce que vous cherchiez ?

— Non…, soupira Richard. (Il remarqua que deux minuscules mains s'accrochaient à la taille du garde-frontière. Un petit visage familier apparut derrière le manteau noir.) Rachel ? C'est toi !

Le petit visage se fendit d'un grand sourire.

— Richard ! Je suis si contente de te revoir ! Chase est formidable ! Il a combattu un garn qui voulait me dévorer.

— En guise de combat, marmonna Chase, je lui ai collé un carreau dans le crâne.

— Mais s'il l'avait fallu, insista Rachel, tu l'aurais affronté. Tu es le plus grand héros du monde !

L'air chagriné, Chase roula de grands yeux.

— N'est-ce pas la plus vilaine petite fille de l'univers ? lança-t-il. (Il se retourna et regarda la fillette.) Je n'arrive pas à croire qu'un garn ait voulu te manger !

Rachel éclata de rire et lui serra plus fort la taille.

— Regarde, Richard ! (Elle tendit un pied, fière de montrer qu'il était chaussé.) Chase a abattu un daim, mais il ronchonnait, parce qu'il était trop gros. Alors, il a fait du troc avec un homme. L'autre n'avait rien à échanger, à part ces chaussures et un manteau. C'est pas formidable ? Et Chase a dit que je pouvais les garder !

— Formidable, oui, répéta Richard en souriant.

Il remarqua la poupée et la miche de pain, dans son torchon, nichées entre Chase et l'enfant. Il s'avisa aussi que Rachel regardait

sans cesse Siddin, comme si elle l'avait déjà vu.

Kahlan posa une main sur la jambe de la petite.

— Pourquoi t'es-tu enfuie ? Nous avons eu très peur pour toi !

Rachel frissonna au contact de l'Inquisitrice. Elle lâcha Chase de la main droite, qu'elle glissa dans sa poche. Sans répondre à la question, elle regarda de nouveau Siddin.

— Pourquoi est-il avec vous ?

— Kahlan l'a sauvé, dit Richard. La reine l'avait enfermé dans ses cachots. Comme ce n'est pas la place d'un enfant, mon amie l'en a sorti.

— Et la reine n'était pas furieuse ? demanda Rachel en baissant enfin les yeux sur la jeune femme.

— Je ne laisse personne maltraiter les enfants, répondit Kahlan. Même les têtes couronnées…

— Bon, intervint Chase, si vous arrêtiez de bavarder ? Je vous ai amené des chevaux. En selle ! J'étais sûr de vous rattraper aujourd'hui. Un sanglier rôtit à l'endroit où vous avez campé hier, sur cette rive du fleuve Callisidrin.

Une main sur le pommeau, Zedd sauta en selle, Siddin calé sur l'autre bras.

— Un sanglier ! Quel abruti tu fais ! Laisser sans surveillance un sanglier qui grésille sur des flammes ! N'importe qui pourrait s'en emparer…

— C'est pour ça que j'aimerais qu'on presse le mouvement ! J'ai trouvé des traces de loups autour de votre camp. Mais en principe, ces bestiaux n'approchent pas des feux.

— Ne touche pas à un poil de ce loup ! lança Zedd. C'est un ami de la Mère Inquisitrice.

Chase jeta un coup d'œil à Kahlan, puis à Richard. Perplexe, il fit volter son cheval et partit vers l'ouest au galop.

Revoir le garde-frontière avait remonté le moral du jeune homme, comme si tout était de nouveau possible. Kahlan choisit un cheval, sauta en selle, Siddin en croupe, et bavarda joyeusement avec lui pendant le trajet…

Au camp, Zedd se précipita sur le sanglier et annonça péremptoirement qu'il était cuit. Remontant sa tunique, il s'assit et attendit, souriant comme un gosse, qu'une bonne âme munie d'un couteau veuille bien découper le dîner. Tout aussi épanoui, Siddin prit place près de Kahlan et se blottit contre elle. Richard et Chase se chargèrent du découpage. Rachel s'assit près du garde-frontière. Sa poupée sur les genoux et la miche contre sa hanche, elle le regarda travailler en gardant un œil méfiant sur Kahlan.

Richard coupa une grosse portion de viande et la tendit à Zedd.

— Alors, Chase, demanda-t-il, qu'est-il arrivé ? Avec mon frère, je veux dire ?

— Quand je lui ai transmis ton message, il a décidé de voler à ton secours. Il a mobilisé l'armée et nous avons affecté le gros des forces le long de la frontière, sous le commandement de mes gars. Lorsque la frontière a disparu, Michael a refusé d'attendre sur place. À la tête d'un millier de ses meilleurs soldats, il est entré dans les Contrées du Milieu. Ils bivouaquent dans les monts Rang'Shada, en attendant de venir t'aider.

Richard arrêta de découper le sanglier, pétrifié de surprise.

— Vraiment ? Michael a réagi comme ça ? Il vient nous aider ? Et avec une armée ?

— Comme je te le dis ! Puisque tu étais dans le coup, a-t-il déclaré, il y serait aussi !

Richard se sentit honteux d'avoir douté de son frère, et fou de joie qu'il ait tout abandonné pour venir lui prêter main-forte.

— Il n'était pas en colère contre moi ?

— J'aurais parié qu'il le serait, et qu'il me passerait un savon, mais il désirait seulement savoir où tu étais et quel danger te menaçait. Te connaissant, a-t-il dit, si tu pensais que c'était important, tu devais avoir raison. Il voulait m'accompagner, mais j'ai refusé. Il est avec ses hommes, sans doute sous sa tente, à tourner en rond en attendant le moment d'agir. Franchement, sa réaction m'a autant surpris que toi.

— Mon frère et mille de ses soldats dans les Contrées du Milieu, dit Richard, qui n'en croyait pas ses oreilles, tout ça pour venir à mon secours ! (Il se tourna vers Kahlan.) N'est-ce pas merveilleux ?

La jeune femme se contenta de lui sourire.

— À un moment, dit Chase, l'air sinistre, quand j'ai vu que vos traces conduisaient à l'Allonge d'Agaden, j'ai cru que vous étiez foutus !

— Tu t'y es aventuré aussi ?

— J'ai l'air d'un crétin ? On ne devient pas chef des gardes-frontière quand on a un petit pois à la place du cerveau ! Non, je me suis juste demandé comment annoncer ta mort à Michael. Puis j'ai vu votre piste ressortir de l'Allonge. (Il plissa le front.) Comment avez-vous réussi à vous en tirer vivants ?

— Je suppose que les esprits du bien…, commença Richard.

Un cri de Rachel l'interrompit.

Le Sourcier et le garde-frontière se retournèrent, couteaux brandis. Avant que Chase puisse frapper, Richard lui saisit le poignet.

Brophy trottinait vers eux.

— Rachel ? C'est vraiment toi ? lança-t-il.

La fillette retira de sa bouche le pied de Sara et écarquilla les yeux.

— Ta voix ressemble à celle de Brophy ! s'écria-t-elle.

— Normal, puisque c’est moi ! fit l’animal, sa queue battant joyeusement l’air.

Il s’approcha de l’enfant.

— Mais comment es-tu devenu un loup ?

Brophy s’assit sur ses pattes arrières face à Rachel.

— Un gentil sorcier m’a transformé. Je voulais être un loup, et il a exaucé mon souhait.

— Giller a fait ça ?

Entendant ce nom, Richard eut le souffle coupé.

— Exactement. Ma nouvelle vie est merveilleuse.

Rachel enlaça le loup, qui lui lécha le visage, la faisant glousser un peu.

— Rachel, dit Richard, tu connais Giller ?

La fillette se dégagea, mais garda un bras autour de l’encolure de Brophy.

— Giller est très gentil. C’est lui qui m’a donné Sara. (Elle jeta un regard méfiant à Kahlan.) Tu voulais lui faire du mal ! La reine est ton amie et tu es très méchante !

Pour se protéger, elle se serra contre le loup, qui lui lécha tendrement une joue.

— Tu te trompes, Rachel, dit-il. Kahlan est mon amie. C’est une des personnes les plus bienveillantes du monde.

La jeune femme sourit et tendit les bras à l’enfant.

— Approche…

Rachel consulta Brophy, qui hocha la tête pour confirmer qu’elle n’avait rien à craindre. Encore dubitative, la petite fille avança.

Kahlan lui prit les mains.

— Tu m’as entendu dire de vilaines choses sur Giller, pas vrai ? (Rachel fit oui de la tête.) Ma chérie, la reine est très méchante. Jusqu’à aujourd’hui, j’ignorais à quel point. Giller était mon ami. Quand il a rejoint Milena, j’ai cru qu’il était devenu méchant aussi. Qu’il passait dans son camp, comprends-tu ? Mais je me trompais. À présent que je le sais, plus question de toucher à un seul de ses cheveux !

Rachel se tourna vers Richard.

— C’est la vérité, dit-il. Nous sommes du même côté que Giller.

Du regard, l’enfant interrogea le loup, qui hocha la tête.

— Richard et toi n’êtes pas des amis de la reine ?

— Pour ça, non ! Si ça ne tenait qu’à moi, elle ne garderait pas longtemps sa couronne. Quant à Richard, il a sorti son épée et menacé de tuer la princesse. Je doute que ça lui ait gagné la sympathie de Milena.

— Violette ? Richard, tu as fait ça à la princesse ?

— Eh oui ! Elle a mal parlé à Kahlan, et j'ai juré de lui couper la langue si elle recommençait.

— Elle n'a pas ordonné qu'on te décapite ? s'étonna Rachel.

— Sa mère et elle n'enverront plus personne sur l'échafaud, dit Kahlan.

Des larmes aux yeux, Rachel se tourna vers l'Inquisitrice.

— Je croyais que tu étais méchante et que tu t'en prendrais à Giller. Je suis si contente d'avoir eu tort !

Elle se jeta au cou de la jeune femme et la serra très fort. Kahlan lui rendit son étreinte…

— Tu as pointé ton épée sur la princesse ? dit Chase à Richard. Tu sais que c'est un outrage majeur ?

— Si j'avais eu le temps, je l'aurais mise sur mon genou pour lui flanquer une fessée. (Rachel gloussa à cette idée.) Ma chérie, tu connais la princesse, on dirait ?

— Je suis son jouet humain…, répondit la gamine, son rire s'étranglant dans sa gorge. Je vivais dans un joli endroit, avec d'autres enfants. Après la mort de mon frère, la reine est venue me chercher et elle m'a offerte à Violette.

— Le frère de Rachel…, dit Richard à Brophy. C'était… hum… celui dont nous avons parlé ? (Le loup hocha tristement la tête.) Donc, ma petite, tu vivais avec la princesse. C'est elle qui t'avait massacré les cheveux, je parie ? Et elle te battait.

— Elle est très méchante, confirma l'enfant. Elle a même commencé à envoyer des gens se faire couper la tête. Comme j'avais peur qu'elle s'en prenne à la mienne, je me suis enfuie.

Richard jeta un coup d'œil à la miche de pain, puis s'agenouilla devant la fillette.

— Giller t'a aidé à fuir, n'est-ce pas ?

— Oui, et il m'a donné Sara. Il voulait partir avec moi, mais un homme très mauvais est arrivé. Le Petit Père Rahl. Il était en colère contre Giller, qui m'a dit de fuir, de me cacher jusqu'à l'hiver, puis de chercher une nouvelle famille. (Une larme roula sur la joue de Rachel.) Sara m'a appris qu'il ne pouvait plus m'accompagner…

Richard regarda de nouveau la miche de pain. Elle était de la bonne taille, d'après ce qu'il savait.

— Rachel, Zedd, Kahlan, Chase et moi luttons contre Darken Rahl pour qu'il ne fasse plus de mal à personne.

L'enfant regarda le garde-frontière.

— C'est la vérité, mon enfant. Dis-lui tout ce que tu sais…

Richard prit la fillette par les épaules.

— C'est Giller qui t'a donné cette miche de pain ? demanda-t-il.

— Oui.

— Nous allions le voir pour trouver une boîte. Une arme très efficace contre Darken Rahl. Tu veux bien nous la donner ? Pour nous aider ?

Avec un sourire courageux, malgré ses larmes, Rachel prit le ballot et le tendit au Sourcier.

— Elle est dans le pain… Giller l'a cachée avec sa magie.

Richard serra si fort la fillette qu'elle faillit ne plus pouvoir respirer. Il se releva et la fit tourner dans les airs jusqu'à ce qu'elle éclate de rire.

— Rachel, tu es la plus courageuse, la plus intelligente et la plus jolie petite fille du monde !

Quand il la reposa sur le sol, la petite courut vers Chase et se glissa sur ses genoux. Le garde-frontière l'attira contre lui et lui caressa la tête.

Richard prit la miche de pain, la déballa, et la tendit à Kahlan, qui refusa en souriant.

Il n'eut pas plus de succès avec Zedd.

— Le Sourcier l'a trouvée ! dit-il. À lui de la dévoiler !

Richard cassa la miche en deux, révélant la troisième boîte d'Orden. Il s'essuya les mains sur son pantalon, tira l'artefact de sa cachette et le leva pour l'exposer à la lumière des flammes. Grâce au *Grimoire des Ombres Recensées*, il savait que la boîte parée d'ornements dissimulait le véritable objet magique. Toujours grâce au grimoire, il aurait pu retirer le camouflage…

Il posa sa trouvaille sur les genoux de Kahlan. En la prenant, elle lui fit le plus beau sourire qu'il lui ait jamais vu. Sans réfléchir, il se pencha et lui donna un rapide baiser. Elle écarquilla les yeux et ne lui rendit pas son baiser. Mais le contact de ses lèvres le ramena brutalement à la réalité.

— Euh… Excuse-moi…, souffla-t-il.

— Tu es tout pardonné ! lança la jeune femme en souriant.

Richard et Zedd s'étreignirent en riant comme des gosses. Ému et content, Chase les regarda sans cesser de cajoler Rachel.

Richard ne parvenait pas à y croire ! Quelques heures plus tôt, découragé, il ignorait que faire et où aller pour combattre Rahl. Et voilà que la boîte leur tombait entre les mains !

Il la posa sur un rocher, pour que tout le monde la voie, puis fit avec ses amis le meilleur repas de sa vie. Kahlan et lui racontèrent à Chase une partie de leurs aventures. À la secrète satisfaction du jeune homme, le garde-frontière fut fort marri d'apprendre qu'il devait la vie à William, l'aubergiste de Havre du Sud. À son tour, Chase leur narra les innombrables difficultés rencontrées pour conduire un millier d'hommes jusqu'aux Rang'Shada. Il insista lourdement sur les absurdités dont accouchaient en toutes circonstances les bureaucrates.

Rachel ne quitta pas les bras du colosse pendant le dîner. Richard trouva intéressant qu'elle choisisse, pour être réconfortée, le membre le plus effrayant de leur groupe. Quand le garde-frontière eut fini son récit, elle leva les yeux vers lui et demanda :

— Chase, où dois-je me cacher pour attendre l'hiver ?

— Tu es trop vilaine pour qu'on te laisse en liberté. Un garn s'empresserait de te manger. (La fillette rit, sachant qu'il plaisantait.) J'ai des enfants, qui sont tous très laids aussi. Tu ne détonneras pas. Je crois que tu devrais vivre chez moi.

— Tu es sérieux, Chase ? demanda Richard.

— Il m'est trop souvent arrivé, en rentrant, que ma femme me présente un nouveau mioche. Il est temps de lui rendre la pareille ! (Il baissa les yeux sur Rachel, qui s'accrochait à lui comme si elle avait peur qu'une bourrasque le lui arrache.) Mais il y a des règles à la maison. Tu devras t'y plier.

— Je ferai tout ce que tu voudras, Chase !

— Eh bien, commençons tout de suite ! Voilà la première : aucun de mes gamins ne m'appelle Chase. Si tu veux faire partie de la famille, « papa » est de rigueur. Autre chose : tes cheveux sont trop courts. Mes petits ont tous de superbes crinières, et j'aime ça. Donc, tu devras les laisser pousser. Chez nous, tu auras une mère, et il faudra l'aimer beaucoup. Enfin, une obligation absolue : jouer avec tes sœurs et tes frères. Tous les jours ! Tu crois pouvoir supporter ce régime ?

Rachel hocha la tête, trop émue pour parler.

Ils avaient mangé avec un appétit vorace. Zedd lui-même semblait rassasié ! Richard se sentait épuisé. En même temps, avoir récupéré la boîte le remplissait d'énergie. Le plus dur était fait ! Il avait découvert l'artefact et il suffisait de le garder loin de Rahl jusqu'au premier jour de l'hiver.

— Nous cherchons la boîte depuis des semaines, dit Kahlan. Dans un mois, ce sera l'hiver. Il y a quelques heures, nous pensions ne plus avoir assez de temps pour réussir. À présent, ce délai nous semble une éternité. Que faire en attendant qu'il se soit écoulé ?

— Nous sommes là pour protéger la boîte, déclara Chase, et un millier d'hommes sont prêts à nous défendre. Et quand nous aurons retraversé la frontière, il y en aura dix fois plus !

— Zedd, demanda Kahlan, pensez-vous que ce soit très sage ? Mille hommes sont très faciles à repérer. Ne vaudrait-il pas mieux nous cacher plus discrètement ? Tous les quatre…

Le sorcier se pencha en arrière et massa son estomac rebondi.

— Nous serions mieux dissimulés, mais plus vulnérables si on nous trouve. Chase a sans doute raison. Une troupe de cette taille serait une bonne protection. Et s'il le faut, nous laisserons les soldats et

trouverons une autre cachette.

— En tout cas, conclut Richard, il faudra partir d'ici dès l'aube !

Il faisait à peine jour quand ils se mirent en chemin. Les chevaux empruntèrent la route. Brophy s'enfonça dans la forêt, ombre fidèle des quatre cavaliers, mais n'hésita pas à jouer de temps en temps les éclaireurs. Hérissé d'armes, les bras de Rachel autour de la taille, Chase conduisait la colonne au trot. Siddin devant elle, Kahlan – qui avait remis ses vêtements de forestière – chevauchait près de Zedd. Richard avait insisté pour que le sorcier se charge de la boîte. Enveloppée dans le torchon qui protégeait auparavant la miche de pain, elle était attachée au pommeau de sa selle. Richard assurait l'arrière-garde, l'œil sans cesse aux aguets dans l'air froid de la matinée. À présent qu'ils détenaient l'artefact, il se sentait plus vulnérable que jamais, comme si tout le monde risquait de s'en apercevoir au premier coup d'œil.

Il entendit rugir les eaux du fleuve avant qu'ils passent un tournant et aperçoivent le pont. À son grand soulagement, la route était déserte. Chase se lança au galop et ses compagnons talonnèrent leurs montures pour suivre le rythme.

Richard comprit immédiatement la manœuvre du garde-frontière. Depuis toujours, il lui répétait que les ponts étaient la malédiction des imprudents. Pendant que ses compagnons traversaient à bride abattue la vieille structure de bois, il regarda derrière lui, puis à droite et à gauche. Pas de danger en vue.

Au milieu du pont, lancé à pleine vitesse, il percuta violemment quelque chose… d'invisible.

Sonné, il s'assit sur le séant, humilié de se retrouver par terre. Devant lui, son cheval rouan galopait avec les autres et s'arrêta quand ils s'immobilisèrent et se retournèrent pour voir ce qui se passait. Sous les yeux étonnés de ses compagnons, le Sourcier se releva, l'esprit toujours confus, épousseta ses vêtements et boitilla jusqu'à sa monture. Revenu au centre du pont, il se heurta de nouveau à l'obstacle. Un mur de pierre lui aurait valu les mêmes ennuis, sauf… qu'il n'y avait rien. De nouveau sur les fesses, il entendit ses amis revenir vers lui. Tous l'entouraient quand il se remit debout.

Zedd sauta de cheval, tint les rênes d'une main et aida son protégé de l'autre.

— Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien… J'ai eu l'impression de percuter un mur, au centre du pont. Mais j'ai dû trébucher. Je crois que ça va aller, maintenant.

Zedd regarda autour de lui, puis poussa Richard en avant. Le phénomène se reproduisit. Mais le choc fut moins rude, car Richard n'avançait pas vite. Au lieu de se retrouver sur le derrière, il recula simplement de quelques pas. Quand il fit une nouvelle tentative, cela recommença.

Sous le regard inquiet de Zedd, le Sourcier tendit la main et sentit la surface solide et bien réelle du mur qui l'empêchait de passer sans gêner le moins du monde ses compagnons. Le contact avec cette barrière le rendit aussitôt nauséeux, la tête lui tournant à une vitesse folle. De plus en plus intrigué, le vieux sorcier traversa plusieurs fois l'obstacle invisible.

— Richard, dit-il en s'immobilisant à l'endroit exact où se dressait le mur, retourne à l'entrée du pont et marche vers moi.

Le jeune homme revint sur ses pas en tâtant la bosse qui se formait sur son front. Dans son dos, Kahlan sauta de cheval près de Zedd. Brophy la rejoignit pour essayer de comprendre ce qui se passait.

Quand il repartit en avant, Richard tendit les bras devant lui. Un peu avant d'être à mi-chemin, il se heurta à la barrière et dut reculer pour échapper aux détestables symptômes que lui valait son contact.

— Fichtre et foutre ! lança le vieux sorcier en se frottant le menton.

Comme il ne pouvait pas les rejoindre, ses compagnons allèrent à la rencontre du Sourcier. De nouveau, Zedd le poussa en avant. À l'impact, le jeune homme recula un peu.

— Touche l'obstacle de la main droite, dit le sorcier en lui prenant la gauche.

Richard obéit et résista jusqu'à ce que la nausée le force à retirer sa main. À travers lui, le malaise semblait s'être communiqué au vieil homme. À présent, ils étaient presque à l'entrée du pont. Chaque impact contre le mur l'avait fait reculer de plusieurs pas…

— Fichtre, foutre et triple foutre !

— C'est quoi ? demanda Richard.

Avant de répondre, le sorcier coula un regard sinistre à Kahlan et à Chase.

— Un sort gardien…

— Pardon ?

— Un sortilège dessiné par ce maudit peintre, James ! Il l'a tissé autour de toi, et au premier contact, le sort s'est activé. Depuis, il se referme comme un piège. Si on ne te tire pas de là, il se contractera jusqu'à ce que tu sois incapable de bouger. Pris dans la nasse, en somme…

— Et après ?

— Quand tu le touches, un poison se diffuse en toi. Lorsque le sort t'enveloppera comme un cocon, il t'écrasera, ou la substance toxique

te tuera.

Affolée, Kahlan tira le sorcier par la manche de sa tunique.

— Nous devons rebrousser chemin ! Et libérer Richard !

— C'est ce que nous allons faire, bien sûr, dit Zedd en se dégageant. Nous trouverons le dessin et nous l'effacerons…

— Je sais où sont les grottes sacrées, dit Kahlan en se hissant sur sa monture, un pied dans l'étrier.

— Alors, nous n'avons pas de temps à perdre ! En route !

— Non ! lâcha le Sourcier.

Tous se retournèrent, les yeux ronds.

— Richard, il le faut ! lança Kahlan.

— Elle a raison, mon garçon. C'est la seule solution.

— Non ! C'est ce que nos ennemis attendent. Zedd, tu as dit que James ne pouvait rien contre toi ou contre Kahlan. Alors, il s'en est pris à moi, pour nous forcer à revenir en arrière. La boîte est trop importante pour courir ce risque. Kahlan, dis-moi où sont ces grottes. Toi, Zedd, explique-moi comment effacer ce sort.

Kahlan prit les rênes de son cheval et attrapa au vol celles du rouan de Richard.

— Zedd et Chase se chargeront de la boîte. Moi, je viens avec toi.

— Pas question ! J'irai seul. L'épée me protégera. Notre première responsabilité, c'est la boîte d'Orden. Elle passe avant tout. Indiquez-moi comment trouver les grottes, puis annuler le sort. Quand j'aurai fini, je vous rattraperai.

— Richard, je crois…

— Plus un mot ! Le but est d'arrêter Darken Rahl ! Nos vies ne comptent pas. Kahlan, tu n'iras pas, c'est un ordre !

— Dis-lui où sont les grottes, mon enfant, souffla Zedd.

L'Inquisitrice lança les rênes au sorcier, ramassa un bâton et dessina une carte dans la poussière.

— Voilà le fleuve Callisidrin, dit-elle en suivant une ligne de la pointe de son bâton. Le pont est là. Ça c'est la route, et de ce côté, Tamarang et le château. (Elle dessina une nouvelle route.) Dans ces hauteurs, au nord-est de la ville, un cours d'eau coule entre deux collines jumelles. Après environ un quart de lieue, un petit pont le traverse. À cet endroit, les collines ont des parois rocheuses, du côté de l'eau. Les grottes sont dans la falaise située côté nord-est de la rivière. C'est là que le peintre jette ses sorts.

Zedd prit son bâton à Kahlan, le cassa en deux et roula une moitié, longue d'environ quatre pouces, entre ses paumes.

— Voilà. Ça effacera le sort. Sans le connaître, je ne peux pas te dire quelle partie tu dois éliminer, mais tu le découvriras sans doute tout seul. C'est un dessin, donc tu réussiras à lui trouver un sens… Un sort de ce type doit en avoir un, sinon il ne fonctionne pas.

Au toucher, le demi-bâton que Zedd avait « traité » n'évoquait plus du bois. Contre la peau, son contact était doux et un peu collant. Richard le rangea dans sa poche.

Le sorcier fit subir le même sort à l'autre morceau de bois. Quand il le donna à Richard, il était noir comme du charbon et beaucoup plus dur.

— Avec celui-là, tu pourras modifier le sort s'il le faut.

— Le modifier comment ?

— Là encore, je ne peux rien dire sans l'avoir vu. Tu devras te fier à ton jugement. Maintenant, dépêche-toi ! Mais je pense toujours que nous devrions…

— Non, Zedd. Nous savons tous de quoi Darken Rahl est capable. Tout dépend de la boîte ! Sois très prudent, et veille sur Kahlan. (Il se tourna vers Chase.) Conduis-les à Michael. Il vous aidera à protéger l'artefact. Ne traînez pas en chemin pour m'attendre. Je vous rattraperai sans problème, le moment venu. Et si je ne me montre pas, j'interdis que vous veniez me chercher. Votre mission, c'est de partir avec la boîte. Compris ?

— Tu as ma parole d'honneur…, dit Chase.

Il expliqua au Sourcier comment rejoindre l'armée de Terre d'Ouest, dans les Rang'Shada.

Richard s'approcha de Kahlan.

— Veille bien sur Siddin. Et ne t'inquiète pas, je serai vite de retour. Maintenant, filez !

Zedd monta en selle. Kahlan lui confia Siddin.

— Partez devant, dit-elle au garde-frontière. Je vous rejoindrai dans quelques minutes.

Le sorcier voulut protester, mais elle l'en empêcha d'un geste.

Elle regarda les deux chevaux traverser le pont et s'éloigner. Puis elle se tourna vers Richard.

— Je t'en prie, laisse-moi venir…

— Non !

Vaincue, elle n'insista pas.

— Dans les Contrées du Milieu, dit-elle, des larmes aux yeux, il y a des dangers dont tu ignores tout. Sois prudent.

— Je serai revenu avant d'avoir eu le temps de te manquer.

— J'ai peur pour toi.

— Je sais. Mais tout ira bien.

Elle le regarda avec ses yeux verts où il aurait tant voulu se noyer.

— Je ne devrais pas faire ça…, souffla-t-elle.

Elle se jeta à son cou et l'embrassa. Un baiser violent, passionné et… désespéré.

Un instant, alors qu'il la serrait contre lui, le contact des lèvres de

la jeune femme, la douceur de ses doigts sur sa nuque et le petit gémissement qui lui échappa firent oublier jusqu'à son nom au Sourcier.

Quand elle s'écarta, l'esprit embrumé, il la regarda glisser le pied dans un étrier et monter en selle. Elle tira sur les rênes, amenant le cheval près de lui.

— Jure-moi de ne rien faire de stupide, Richard Cypher !

— Promis, dit le Sourcier sans préciser que la mettre en danger était ce qu'il considérait comme le comble de l'idiotie. Ne te tourmente pas, je ne serai pas absent longtemps. Fais en sorte que Rahl n'ait pas la boîte. C'est l'essentiel ! À présent, file !

Les rênes de son rouan dans la main, il regarda la jeune femme traverser le pont au galop.

— Je t'aime, Kahlan Amnell…, murmura-t-il.

Richard tapota gentiment la tache grise, sur l'encolure du rouan, et le guida hors de la piste après qu'ils eurent traversé le petit pont de bois. Ils suivirent la rive. En confiance, l'animal n'hésita pas à avancer dans l'eau quand des broussailles leur barraient le passage. Sous le soleil, des collines quasiment chauves flanquaient la rivière. Quand les berges devinrent trop escarpées, Richard fit remonter un peu le rouan, pour que sa progression soit plus facile. Il n'avait pas cessé de sonder les alentours, sans rien remarquer de suspect. Les lieux semblaient déserts.

Des falaises de craie blanche bordaient les berges de la rivière – la face rocheuse des collines identiques qu'il longeait. Richard tira sur les rênes et sauta de selle avant même que sa monture se soit arrêtée. Puis il l'attacha à un buisson dont les baies rouges étaient déjà sèches et ratatinées. Quand il descendit vers l'eau, ses bottes glissèrent dans la boue. Un sentier étroit serpentait le long de la falaise. En le suivant, il arriva devant l'entrée d'une caverne. L'ouverture, très large, évoquait une gueule béante.

Une main sur la garde de son épée, Richard sonda l'obscurité, cherchant à repérer le peintre, ou un autre importun. Personne en vue ! Dès l'entrée de la grotte, des dessins couvraient ses parois. Et ils continuaient jusqu'à se perdre dans ses entrailles obscures.

Comment trouver le bon ? Il y en avait des centaines, peut-être des milliers. Certains ne dépassaient pas la taille de sa main. D'autres étaient aussi grands et larges que lui. Ils représentaient des scènes très diverses. Sur la plupart ne figurait qu'une personne. Mais il y avait quelques exceptions. À l'évidence, plusieurs « artistes » avaient conjugué leurs efforts. Une partie des images était d'une précision pointilleuse et les jeux d'ombre et de lumière témoignaient d'une grande maîtrise. On y voyait des personnages aux membres cassés, ou

buvant dans des coupes ornées de crânes et d'os, ou debout devant des champs aux récoltes ravagées…

Ailleurs, œuvres d'un peintre beaucoup moins doué, il s'agissait plutôt d'esquisses, souvent maladroites. Mais les scènes restaient tout aussi lugubres. À coup sûr, le talent du dessinateur comptait peu. Seul le message avait de l'importance !

Richard découvrit des dessins aux auteurs différents, mais aux nombreux points communs. Autour de chaque personnage étaient dessinés une carte et un cercle dans lequel s'inscrivaient un crâne et deux fémurs croisés.

Des sorts gardiens !

Mais comment trouver celui qui le concernait ? Il y en avait partout ! Sans avoir une idée de ce qu'il cherchait, c'était une mission impossible. De plus en plus angoissé, il avança dans la pénombre, scrutant en vain les parois. Au passage, il laissait courir ses mains sur les images pour n'en rater aucune. Son regard volait de droite à gauche, affolé par la multitude de sorts et vainement en quête d'un détail familier. De quoi devenir fou, quand on ignorait que chercher et où le trouver.

Richard continua d'avancer. Les dessins finissaient bien quelque part. Et en toute logique, les derniers devaient être au fond de la grotte. Quand il fit trop noir, il battit en retraite pour récupérer une des torches en roseau stockées à l'entrée.

Après quelque pas, il percuta le mur invisible et comprit, glacé de terreur, qu'il était prisonnier de la grotte. Il ne lui restait presque plus de temps et les torches étaient hors de sa portée !

Il reprit ses recherches. Mais il ne distinguait presque plus les dessins et le fond de la caverne semblait encore très loin. Une idée qui le vit frissonner de déplaisir lui traversa l'esprit.

« Quand il fera assez noir pour que ce soit indispensable. » Les paroles d'Adie…

La pierre de nuit !

Richard sortit aussitôt la bourse de cuir de son sac. Il la posa sur sa paume et tenta de décider si elle l'aiderait ou lui attirerait davantage d'ennuis. Du genre qu'il ne pourrait pas gérer… Mais chaque fois qu'il avait utilisé la pierre, les ombres avaient mis un moment pour arriver. S'il la sortait un bref instant, pour jeter un coup d'œil autour de lui, et la rangeait aussitôt dans la bourse, il aurait gagné le temps qu'il lui fallait avant que les ombres le trouvent. Était-ce vraiment une bonne idée ?

« Quand il fera assez noir pour que ce soit indispensable. » Une phrase à double sens…

Il fit tomber la pierre dans sa main. Aussitôt, la grotte fut illuminée comme en plein jour. Richard ne tenta pas de détailler les dessins. Au

contraire, il avança en quête de l'endroit où il n'y en avait plus. Du coin de l'œil, il vit la première ombre se matérialiser. Assez loin de lui, pour le moment. Il continua.

Quand il aperçut la dernière image, des ombres le serraient de près. Alors, il remit la pierre dans la bourse. Retenant son souffle, de nouveau aveugle, il attendit de sentir le contact glacial de la mort. Rien ne vint. Un peu de lumière filtrait de l'entrée, mais elle n'était pas suffisante pour voir les dessins. Tôt ou tard, il devrait ressortir la pierre.

Avant, il glissa une main dans sa poche et en sortit le demi-bâton un peu collant que lui avait donné Zedd. Puis il ressortit la pierre. Un instant ébloui, il regarda autour de lui dès que ce fut fini.

Alors, il vit ce qu'il cherchait. L'homme représenté sur le mur était de sa taille, la carte et le cercle dépassant au-dessus de sa tête. Aussi rudimentaire que fût le trait, se reconnaître ne lui posa pas de problème. Le mot « Vérité » figurait sur la garde de l'épée que brandissait le personnage. La silhouette était entourée d'une carte semblable à celle qu'avait dessinée Kahlan. D'un côté, une ligne droite, partant du bord extérieur du cercle, longeait le fleuve Callisidrin et passait exactement au milieu du pont. L'endroit où il avait activé le sort !

Les ombres murmuraient son nom… Richard se retourna et vit des mains se tendre vers lui. Plaqué à la paroi, il remit la pierre dans la bourse. Désespéré, il pensa que le cercle, autour du personnage, montait beaucoup trop haut sur le mur pour qu'il puisse l'effacer entièrement. Et s'il en éliminait seulement une partie, il ne saurait pas où se situerait la brèche. Comment faire pour qu'elle soit dans la grotte où il était coincé ?

Il s'écarta un peu de la paroi pour avoir une meilleure vue d'ensemble quand il ressortirait la pierre de nuit. Mais il percuta le mur invisible. Affolé, il comprit qu'il lui restait très peu de temps. Le piège se refermait.

Il sortit la pierre et entreprit d'effacer l'épée, avec l'espoir de se libérer du sort en privant le dessin de son identité. Mais les lignes résistaient. Et quand il recula d'un pas, ce fut pour percuter de nouveau le cocon invisible.

Les ombres approchaient toujours et susurraient son nom.

Il rangea la pierre, haletant dans l'obscurité comme un animal pris au piège. Inutile d'espérer contenir les ombres d'une main pendant qu'il effacerait de l'autre. Il avait déjà combattu ces adversaires, et dû mobiliser toutes ses ressources. Que faire ? L'épée n'était plus sur le dessin et ça n'avait rien changé. Le sort le reconnaissait toujours ! Et il ne lui restait pas assez de temps pour s'attaquer à toutes les lignes à sa portée.

C’était la fin !

Soudain, il capta du coin de l’œil une lumière vacillante, et se retourna. Une torche à la main, son sourire mielleux sur les lèvres, James venait d’entrer dans la grotte.

— Je me doutais que tu serais là…, dit-il. Alors, je suis venu jeter un coup d’œil. Puis-je t’aider ?

À la façon dont le peintre éclata de rire, Richard comprit qu’il n’avait aucune intention de lui porter secours. Et James savait que l’obstacle invisible le mettait à l’abri de l’Épée de Vérité.

James rit de plus belle, ravi de savoir son adversaire impuissant.

Richard tourna la tête et constata que la lumière de la torche lui permettait de voir le dessin. Mais le mur invisible le poussa contre la paroi. Nauséeux, il s’aperçut qu’il n’en était plus qu’à un pas. Bientôt, il serait coincé, puis écrasé ou empoisonné. Il se tourna vers le dessin. Effaçant d’une main, il fourra l’autre dans sa poche et sortit le deuxième bâton. Celui qui pouvait modifier l’image…

James tendit le cou pour voir ce qu’il faisait.

— Que fiches-tu donc ? demanda-t-il, son rire s’étranglant dans sa gorge.

Richard ne répondit pas et continua à effacer la main droite du dessin.

— Arrête ! cria James.

Richard l’ignora. Jetant sa torche, le peintre sortit son propre crayon et commença à dessiner à toute vitesse, sa main projetant autour de lui des gouttelettes d’une sueur grasse. Il esquissait une silhouette. Un nouveau sort ! S’il finissait avant lui, comprit Richard, tout serait perdu.

— Arrête, espèce de fou ! brailla James sans cesser de travailler.

Le cocon invisible fit pression contre le dos du Sourcier et le poussa vers la paroi. Bientôt, il ne pourrait plus bouger les bras. James avait déjà dessiné l’épée de son personnage, et il s’apprêtait à écrire le mot « Vérité ».

Richard prit son deuxième bâton et, d’une simple ligne, relia les deux côtés du poignet de son propre personnage, pour représenter un moignon comme celui de James.

Dès qu’il eut fini, la pression se relâcha dans son dos et la nausée cessa.

James hurla.

Gisant sur le sol, plié en deux, il vomissait tripes et boyaux. Impassible, le Sourcier ramassa la torche.

Le peintre leva sur lui des yeux implorants.

— Je ne voulais pas te tuer… seulement te piéger…

— Qui t’a demandé de m’ensorceler ?

— La Mord-Sith, souffla James avec un rictus pervers. Tu vas crever…

— Une Mord-Sith ? C'est quoi ?

Un craquement d'os suivi du sifflement d'une baudruche qui se vide lui apprit que James venait de mourir. Et ce n'était pas lui qui le pleurerait !

Bien qu'il ignorât ce qu'était une Mord-Sith, Richard jugea inutile de s'attarder sur les lieux pour le découvrir. D'autant plus qu'il se sentait seul et vulnérable. Zedd et Kahlan l'avaient mis en garde contre les multiples manifestations de la magie dans les Contrées du Milieu. Il détestait la sorcellerie et ce foutu pays ! Son seul désir était de retourner près de la jeune femme…

Il courut vers la sortie de la grotte, lâchant sa torche au passage. Dehors, ébloui par la lumière, il s'arrêta et se protégea les yeux. Quand il retira son bras, les paupières plissées, il vit les soldats qui l'attendaient. En uniforme de cuir noir, un fourreau sur l'épaule, ils portaient à la ceinture des haches de guerre et des coutelas.

Devant eux, face à Richard, se tenait une femme aux longs cheveux auburn nattés. Son uniforme de cuir rouge sang la moulait comme une seconde peau. Sur son ventre étaient dessinés un croissant et une étoile jaunes. Les hommes portaient sur la poitrine les mêmes symboles, mais les leurs étaient rouges.

La femme le regardait, l'ombre d'un sourire ironique sur les lèvres.

Richard écarta les pieds, assurant ses appuis, et saisit la garde de son épée. Sans connaître les intentions de ces gens, que pouvait-il faire de plus ? La femme leva les yeux, fixant un point au-dessus de lui. Aussitôt, le Sourcier entendit deux hommes sauter de la falaise, dans son dos.

La colère de l'épée passa dans sa main et se communiqua à tout son corps. Il serra les dents pour empêcher sa rage d'exploser.

La femme claqua des doigts à l'intention des hommes placés dans son dos, puis le désigna.

— Capturez-le !

C'était tout ce que le Sourcier voulait savoir… Le pacte était scellé. Le messager de la mort se réveilla.

Il dégaina en se retournant et lâcha la bride à une fureur qui le submergea. Dans le regard des deux hommes, alors qu'ils dégainaient leurs lames, il vit briller la soif de tuer.

Richard garda l'Épée de Vérité à hauteur de sa taille, prêt à mettre tout son poids et toute sa force dans le coup. Méfiants, les deux soldats baissèrent leurs armes.

Le Sourcier hurla sa rage et son désir de sang. Puis il s'abandonna à l'ivresse du meurtre, conscient que toute retenue lui coûterait la vie.

La pointe de sa lame fendit l'air en sifflant.

Le messager de la mort !

L'acier scintilla dans l'air limpide de la matinée.

Deux grognements retentirent, suivis, à l'impact, par un double son écœurant comme celui que produisent des melons pourris en s'écrasant sur le sol. Dans un geyser de sang et d'entrailles, coupés en deux au niveau de la taille, les soldats s'écroulèrent, le haut de leurs corps basculant en arrière pendant que le bas s'affaissait mollement.

La lame du Sourcier continua sa course au milieu des filaments de sang et de fluides vitaux. Faisant volte-face, il concentra sa colère, sa haine et sa soif de mort sur une autre cible. La femme commandait ces soldats. Il devait la vider de sa vie. La saigner à blanc. Lui déchirer les chairs ! La magie se déversait en lui comme un torrent. De sa gorge sortait toujours un cri de dément.

La femme en rouge le regardait, un poing sur la hanche.

Richard croisa son regard et modifia légèrement l'angle de frappe de son épée pour la toucher juste au-dessus du nez. Le sourire qu'il vit naître sur ses lèvres attisa le feu de sa colère. Alors qu'ils se défiaient du regard, l'Épée de Vérité vola vers la tête de l'insolente.

Plus rien n'arrêterait le Sourcier.

Le messager de la mort !

La douleur infligée par la magie de l'épée le frappa comme une averse d'eau froide sur un corps nu. La lame n'atteignit jamais sa cible. La lâchant, Richard tomba à genoux. La souffrance lui fouailla les entrailles et le força à se plier en deux.

Le poing toujours sur la hanche, sans cesser de sourire, la femme approcha et le regarda vomir du sang, la respiration coupée par ce flot venu du plus profond de son être.

Le corps en feu, les poumons vidés de leur air, la douleur consumait Richard de l'intérieur. Au désespoir, il tenta de reprendre le contrôle de la magie pour chasser la souffrance comme il avait appris à le faire après avoir tué son premier homme. Mais rien ne se passa. Fou de panique, il comprit que le pouvoir de l'épée ne lui obéissait plus.

La femme le maîtrisait !

Richard bascula en avant, face contre terre. En vain, il tenta de crier ou de respirer. Un instant, il pensa à Kahlan. Puis la force qui le déchirait de l'intérieur lui enleva aussi cela…

Aucun des autres soldats n'avait bougé. La femme lui écrasa une botte sur la nuque et s'accroupit, un coude posé sur son genou. De l'autre main, elle saisit les cheveux du Sourcier et lui releva la tête. Son uniforme de cuir craqua quand elle se pencha un peu plus.

— Eh bien, eh bien…, siffla-t-elle. Moi qui croyais devoir te torturer pendant des jours avant que tu sois assez furieux pour utiliser ta magie contre moi ! Mais ne t'inquiète pas, j'aurai d'autres raisons de

te mettre au supplice…

Dans le brouillard de sa souffrance, Richard comprit qu'il avait commis une erreur fatale. Sans savoir comment, il avait transmis à la femme le contrôle de l'Épée de Vérité… et de sa magie. Bref, il se retrouvait dans une situation désespérée ! Mais Kahlan était en sécurité, et cela seul importait…

— Tu veux que la douleur s'arrête, gentil petit chien ?

Cette question le fit bouillir de rage. La haine qu'il éprouvait pour la femme, et son envie de l'éventrer, décuplèrent sa douleur.

— Non, parvint-il quand même à répondre.

— Personnellement, ça ne me dérange pas… Quand tu en auras assez, il te suffira d'arrêter de penser des méchantes choses à mon sujet. Désormais, je contrôle la magie de ton arme. Si tu prémédites seulement de lever un doigt sur ma personne, la souffrance te jettera au sol, hurlant comme un possédé. (Elle sourit.) C'est la seule douleur que tu pourras influencer. Pense quelque chose d'agréable sur moi, et elle cessera.

» Mais ne rêve pas ! Je la contrôle aussi, et je te l'infligerai chaque fois que ça me chantera. Comme tu le verras bientôt, j'ai d'autres trésors de terreur à ta disposition. (Elle plissa le front.) Dis-moi, petit chien, as-tu osé tourner ta magie contre moi parce que tu es idiot, ou parce que tu te prends pour un héros ?

La douleur diminuant un peu, Richard aspira une goulée d'air. Sa tortionnaire, comprit-il, avait relâché la pression pour qu'il puisse répondre.

— Qui… êtes… vous ?

Elle le reprit par les cheveux et lui tordit le cou pour le regarder dans les yeux. La botte appuya plus fort sur sa nuque et du feu liquide se déversa dans ses épaules.

— Tu ignores qui je suis ? dit la femme, intriguée. Dans les Contrées du Milieu, tout le monde me connaît…

— Je viens de… Terre d'Ouest.

— Terre d'Ouest ! Quelle délicieuse surprise ! On va beaucoup s'amuser ! Je me nomme Denna. Maîtresse Denna, pour toi, petit chien ! Je suis une Mord-Sith.

— Je ne… vous dirai… jamais où est Kahlan. Vous feriez mieux de me tuer…

— Kahlan ? Qui est-ce ?

— La… Mère… Inquisitrice…

— La Mère Inquisitrice…, répéta Denna, comme si elle avait du fiel dans la bouche. Que ferais-je d'une Inquisitrice ? C'est toi, Richard Cypher, que maître Rahl m'a chargée de capturer. Imagine-toi qu'un de tes amis t'a trahi ! (Elle lui tira plus fort sur la tête ; sa botte lui écrasa davantage la nuque.) Et je t'ai eu ! Je m'attendais à des

difficultés, mais tu m'as mâché le travail. Et un peu gâché le plaisir… Je suis responsable de ton dressage, petit chien. Mais puisque tu viens de Terre d'Ouest, tu ignores sûrement de quoi je parle. Alors, écoute bien ! Une Mord-Sith porte toujours du rouge quand elle dresse quelqu'un. Pour que les taches de sang ne se voient pas trop ! À mon avis, et la perspective me réjouit, j'aurai sur moi beaucoup de ton sang avant d'en avoir fini avec toi.

Elle lui lâcha la tête, appuya encore plus fort sur sa nuque, et lui brandit sa main devant les yeux. Il vit que le dos de son gant était revêtu de fer, y compris sur les doigts. À son poignet, tenue par une élégante chaîne en or, pendait une lanière de cuir rouge d'un pied de long. L'instrument de torture oscillait devant son visage, atroce promesse des exactions à venir.

— C'est un Agiel. Entre autres choses, il me servira à te dresser. (Elle sourit, un sourcil levé.) Tu es curieux ? Une démonstration te ferait plaisir ?

Denna appuya l'Agiel contre le flanc de Richard. Fou de douleur, il hurla, bien qu'il se fût juré de ne pas lui donner la satisfaction de voir à quel point il souffrait. Les muscles tétanisés, il ne sentait plus que l'atroce brûlure de l'Agiel. Et une seule pensée emplissait son esprit : qu'on éloigne cet objet maudit de lui ! Denna poussa un peu plus fort et lui arracha un autre cri. Un bruit sourd lui apprit qu'une de ses côtes avait cédé.

Quand elle retira l'Agiel, du sang ruissela sur le flanc du jeune homme. Étendu sur le sol, trempé de sueur, du sang et de la poussière dans la bouche, il haletait, les yeux noyés de larmes. Denna lui avait-elle donc arraché ou déchiqueté tous les muscles ?

— Maintenant, petit chien, répète après moi : Merci, maîtresse Denna, de m'avoir donné une leçon. (Elle attendit un peu.) Dis-le !

Richard se concentra sur son désir de la tuer et imagina que la lame de l'Épée de Vérité lui fendait le crâne.

— Crève, salope !

Les yeux mi-clos, Denna frissonna d'extase et se passa la langue sur les lèvres.

— Quelle image délicieusement méchante, petit chien ! Bien sûr, tu le regretteras… Mais te dresser promet d'être très amusant ! Dommage que tu ne saches rien des Mord-Sith. Mieux informé, tu serais mort de peur, et j'adorerais ça. Cela dit, je me régalerai encore plus en te surprenant sans cesse, petit chien !

Jusqu'à ce qu'il perde connaissance, Richard garda à l'esprit l'image de la lame plantée dans le crâne de Denna…

Chapitre 41

L'esprit embrumé, Richard entrouvrit les yeux. À la lueur vacillante d'une torche, il était étendu à plat ventre sur un sol de pierre glacé. Autour de lui, dans les murs, aucune fenêtre pour lui apprendre s'il faisait jour ou nuit… Un goût de cuivre dans la bouche, il se souvint que c'était celui du sang. Où était-il et pourquoi l'avait-on emprisonné ? Quand il essaya de respirer à fond, une douleur fulgurante, au flanc, lui coupa le souffle. Tout son corps lui faisait mal. Un océan de souffrance ! Comme si on l'avait passé à tabac avec une massue.

Le souvenir de ces horribles moments lui revint en mémoire. Dès qu'il pensa à Denna, sa colère explosa. Aussitôt, la magie le punit, lui arrachant un cri. À la torture, il se recroquevilla en position fœtale et gémit comme un enfant. Pour chasser la rage, il pensa à Kahlan et à leur baiser, au moment de se séparer. La douleur se calma. Pour la tenir loin de lui, il se concentra sur l'image de son amie. Il ne devait plus souffrir ! Ce qu'il avait subi dépassait déjà sa résistance. Si ça recommençait…

Il fallait trouver un moyen de se sortir du piège. Sans contrôler sa colère, il n'aurait aucune chance. Toute son enfance, son père l'avait mis en garde contre la rage et il avait appris à l'étouffer. Récemment, Zedd lui avait dit qu'il était parfois plus dangereux de laisser libre cours à sa colère que de la réprimer. C'était une des occasions dont il parlait ! Après une vie entière passée à se contenir, il pouvait réussir.

Cette idée le réconforta un peu…

Lentement, en bougeant le moins possible, il évalua la situation. L'Épée de Vérité était dans son fourreau, son couteau aussi, et la pierre de nuit n'avait pas quitté sa poche. Son sac reposait contre un mur, loin de lui. Tout le côté gauche de sa chemise était amidonné par le sang séché. Sa tête lui faisait mal, mais pas plus que le reste de son corps.

Tournant les yeux, il aperçut Denna. Elle était assise sur une chaise, dans un coin, les chevilles croisées, son coude droit appuyé sur une table en bois rudimentaire. Sa main gauche plongeait régulièrement une cuiller dans la coupe qu'elle tenait de l'autre main. Elle mangeait, les yeux rivés sur lui.

Il jugea judicieux de dire quelque chose.

— Où sont vos hommes ?

Denna mâcha un bon moment sans répondre. Puis elle posa la

coupe et désigna un point, sur le sol, à côté d'elle.

— Viens par ici…, dit-elle d'une voix presque amicale.

Richard se leva péniblement et se plaça là où elle lui ordonnait. Denna le regarda sans trahir d'émotion. Puis elle se leva, écartant la chaise d'un coup de pied. Dos tourné au jeune homme, elle ramassa un gant, sur la table, et le passa à sa main droite.

Sans crier gare, elle se retourna et flanqua un revers de la main à Richard, visant sa bouche. Le blindage de fer lui fit éclater les lèvres.

Avant que la colère s'empare de lui, il pensa à une splendide clairière, dans la forêt de Hartland. À cause de la douleur, des larmes lui montèrent aux yeux…

— Tu as oublié le protocole, petit chien, fit Denna avec un grand sourire. Je te l'ai déjà dit : tu dois m'appeler « maîtresse », ou « maîtresse Denna ». Tu as de la chance d'être tombé sur moi. Les autres Mord-Sith sont beaucoup moins clémentes. À la première offense, elles auraient utilisé leur Agiel. Mais j'ai une faiblesse coupable pour les beaux jeunes hommes. Et j'aime recourir à mon gant, même si c'est une punition très douce. J'adore ce contact, comprends-tu ? L'Agiel est beaucoup plus efficace, mais quand on utilise sa main, on sent mieux ce qu'on fait. (Elle plissa le front, la voix plus dure.) Écarte ton bras de ta bouche !

Richard obéit et laissa pendre ses bras le long de ses flancs. Extatique, Denna regarda le sang ruisseler sur son menton. Puis elle se pencha en avant, le lécha et sembla apprécier le goût. Excitée, elle se pressa contre lui, prenant sa lèvre inférieure entre les siennes… et mordit à l'endroit où elle avait éclaté. Richard ferma les yeux, serra les poings et retint son souffle jusqu'à ce qu'elle s'écarte et se passe lascivement la langue sur les lèvres.

Il tremblait de douleur, mais garda à l'esprit l'image de la forêt de Hartland.

— Un avertissement sans frais, dit Denna, comme tu le verras bientôt. À présent, repose ta question correctement.

Richard décida instantanément qu'il l'appellerait maîtresse Denna. Pour lui, ce serait, en secret, une manifestation de mépris. Il ne lui donnerait jamais du « maîtresse » tout court. Un moyen de la combattre et de conserver sa dignité. Mentalement, à tout le moins…

— Où sont vos hommes, maîtresse Denna ? demanda-t-il, concentré pour empêcher sa voix de trembler.

— Voilà qui est mieux ! Beaucoup de Mord-Sith interdisent de parler aux sujets en cours de dressage. Mais ça devient vite ennuyeux. Moi, je préfère dialoguer avec mon petit chien. Encore une fois, tu as eu de la chance ! (Elle lui sourit presque gentiment.) J'ai renvoyé mes hommes, car ils ne me servaient plus à rien. J'en ai besoin pour la

capture et pour retenir mon prisonnier jusqu'à ce qu'il utilise sa magie contre moi. Après, ils sont superflus ! Tu ne peux pas t'enfuir ni me résister. Tu es impuissant !

— Pourquoi ai-je encore mon épée et mon couteau ?

Il se souvint trop tard qu'il aurait dû ajouter « maîtresse Denna ». Mais il dévia le poing qui volait vers son visage. Hélas, cette rébellion fut immédiatement punie par la magie. Et l'Agiel le frappa à l'estomac. Il s'écroula, hurlant à la mort.

— Debout !

Richard étouffa sa colère pour que la magie cesse de le tourmenter. La brûlure de l'Agiel ne se dissiperait pas si vite… À grand-peine, il se releva.

— Maintenant, à genoux, et implore mon pardon !

Comme il n'obéit pas assez promptement, Denna posa l'Agiel sur son épaule et le força à s'agenouiller. Le bras droit de Richard lui fit mal comme si des rats l'avaient dévoré de l'intérieur.

— Maîtresse Denna, pardonnez-moi, par pitié !

— Très bien ! Relève-toi ! (Elle le regarda vaciller.) Tu as ton épée et ton couteau parce qu'ils ne sont pas une menace pour moi. Un jour, tu les utiliseras peut-être pour me défendre. J'aime que mes sujets gardent leurs armes. Ça leur rappelle qu'ils ne peuvent rien contre moi.

Elle lui tourna le dos et retira son gant. Richard ne douta pas qu'elle avait raison pour l'épée, puisqu'elle contrôlait sa magie. Mais il y avait peut-être un autre moyen… Et il devait savoir.

Ses mains volèrent vers le cou de Denna.

Imperturbable, elle continua à retirer le gant tandis qu'il tombait à genoux, foudroyé par la douleur. De nouveau, il pensa à la forêt de Hartland. La souffrance évanouie, il se releva quand Denna le lui ordonna.

— Tu vas me rendre les choses difficiles, pas vrai ? lança-t-elle, exaspérée. (Elle se radoucit aussitôt, souriante.) Mais j'adore qu'un homme me résiste ! Cela dit, tu triches. Pour cesser de souffrir, je t'ai dit de penser des choses gentilles à mon sujet. Mais tu évoques des arbres mortellement ennuyeux ! Dernier avertissement : obéis-moi, ou je te laisserai te tordre de douleur toute la nuit. Compris ?

— Oui, maîtresse Denna.

— Très bien, ça ! Tu vois que tu peux être dressé ? Mais n'oublie pas : tu dois penser du bien de moi ! (Elle lui prit les mains et les posa sur ses seins.) D'expérience, je sais que les pensées positives des hommes se concentrent sur cette partie de ma personne. (Elle se pencha vers lui, sans lui lâcher les mains, et souffla, mutine :) Mais si tu préfères un autre endroit, ne te gêne surtout pas !

Richard décida que ses cheveux étaient superbes. S'il devait penser

du bien d'elle, autant se limiter à ça.

La douleur le précipita à genoux, les poumons comprimés. Il ouvrit la bouche, mais ne put pas aspirer d'air. Ses yeux menacèrent de sortir de leurs orbites…

— Montre-moi que tu peux le faire ! Libère-toi de la douleur de la façon convenable.

Il regarda les cheveux de Denna et pensa combien il trouvait sa natte jolie. Oui, elle était vraiment magnifique ! La souffrance disparue, il se laissa tomber sur le flanc, haletant.

— Debout ! (Il obéit.) Tu t'en es bien tiré. N'oublie plus jamais que c'est le seul moyen de t'éviter la torture. Sinon, j'altérerai la magie pour que tu ne puisses plus rien contre elle. C'est compris ?

— Oui, maîtresse Denna. (Il lutta pour reprendre son souffle.) Maîtresse Denna, vous avez dit que quelqu'un m'a trahi. Qui ?

— Un des tiens…

— Aucun de mes amis ne ferait ça, maîtresse Denna.

— Alors, il faut en déduire que ce ne sont pas vraiment des amis ! Qu'en penses-tu ?

Richard baissa les yeux, une boule dans la gorge.

— Maîtresse Denna, qui m'a trahi ?

— Maître Rahl n'a pas jugé utile de me le dire… Ce que tu dois savoir, c'est que personne ne viendra à ton secours. Tu ne retrouveras jamais la liberté. Si tu assimiles ça, tout sera plus facile pour toi. Y compris ton dressage.

— Et dans quel but me dressez-vous, maîtresse Denna ?

— Pour t'enseigner le sens de la douleur. Et te faire comprendre que ta vie ne t'appartient plus. Elle est à moi et je peux en user à ma guise. Quand je te torture, j'ai le droit de prolonger ton calvaire à l'infini, et personne à part moi ne peut te secourir. Tu apprendras que tu me dois tes rares moments de répit. Tu apprendras à obéir sans poser de questions, et sans hésiter, quels que soient mes ordres. Enfin, tu apprendras à m'implorer pour obtenir ne serait-ce qu'une miette de pain.

» Après quelques jours de dressage ici, quand tu auras fait assez de progrès, je t'emmènerai ailleurs, dans un lieu où vivent d'autres Mord-Sith, et je continuerai à te dresser aussi longtemps que ce sera nécessaire. Pour te prouver que tu as eu de la chance, je laisserai mes collègues s'amuser un peu avec toi. Tu sais, j'aime les hommes. D'autres Mord-Sith les détestent. Tu passeras un moment avec elles, histoire de découvrir à quel point je suis gentille…

— Maîtresse Denna, quelle est la finalité de ce dressage ? Que voulez-vous ?

Denna parut sincèrement ravie de répondre à cette question.

— Tu es quelqu'un de très spécial. Maître Rahl en personne a

ordonné qu'on te dresse. (Elle sourit de fierté.) Et il m'a spécifiquement désignée. Selon moi, il a quelque chose à te demander. Et pas question que tu me fasses honte le moment venu. Quand je t'aurai dressé, tu imploreras de lui révéler tout ce qu'il veut savoir. Ensuite, tu seras mon petit chien, jusqu'à la fin de ta vie. Quelle que soit sa durée…

Pour ne pas laisser exploser sa colère, Richard pensa aux cheveux de Denna. Darken Rahl voulait le *Grimoire des Ombres Recensées.* Mais la boîte était en sécurité… et Kahlan aussi. Rien d'autre n'importait. Denna pouvait le tuer, si ça lui chantait ! En réalité, il ne demandait que ça…

Denna le contourna lentement, l'évaluant de la tête aux pieds.

— Si tu es un bon petit chien, je ferai peut-être de toi mon compagnon… (Elle s'arrêta en face de lui, approcha son visage du sien, et eut un sourire complice.) Les Mord-Sith s'unissent pour la vie. Et j'ai eu beaucoup de compagnons… Mais ne te fais pas trop d'idées, petit chien, je doute que tu apprécies l'expérience, si tu y survis. Tu serais bien le premier ! Mes compagnons précédents sont morts très vite…

Richard pensa que c'était le cadet de ses soucis. Darken Rahl voulait le grimoire. S'il ne parvenait pas à fuir, il le tuerait comme il avait assassiné son père et Giller. En lui ouvrant les entrailles, il apprendrait où était le grimoire – dans son crâne ! – et rien de plus, car il serait trop tard pour lui arracher des informations. Son seul désir, si ça se passait ainsi, serait de vivre assez longtemps pour voir la tête que tirerait Rahl en s'apercevant qu'il venait de commettre une erreur fatale.

Pas de grimoire. Pas de troisième boîte. Rahl était un mort en sursis. Et ça valait bien tous les calvaires !

Quant à la trahison d'un de ses amis, il n'y croyait pas. Rahl connaissait les Leçons du Sorcier, et il se servait de la première pour lui faire croire que cette infamie était possible. Le premier pas vers la crédulité ! Mais il ne se laisserait pas avoir ! Zedd, Chase, Kahlan… Il les connaissait trop bien pour se laisser tromper par Rahl.

— Au fait, demanda soudain Denna, comment t'es-tu procuré l'Épée de Vérité ?

— Je l'ai achetée à son dernier propriétaire, maîtresse Denna.

— Vraiment ? Et qu'as-tu donné en échange ?

— Tout ce que j'avais, maîtresse Denna. Plus ma liberté, et très bientôt ma vie…

— Tu as de l'humour ! J'adore briser un homme de ton calibre. Sais-tu pourquoi maître Rahl m'a choisie ?

— Non, maîtresse Denna.

— Parce que je suis impitoyable. Peut-être moins cruelle que mes sœurs, mais mater un homme m'amuse beaucoup plus qu'elles. Faire mal à mes petits chiens est mon seul plaisir. Le sens de ma vie ! Je n'abandonne pas, je ne me fatigue pas, et je ne relâche jamais mon emprise !

— Maîtresse Denna, je suis honoré d'être entre les mains de la meilleure…

Denna posa l'Agiel contre les lèvres blessées de Richard et maintint le contact jusqu'à ce qu'il tombe à genoux, des larmes dans les yeux.

— C'est la dernière insolence que je veux entendre sortir de tes lèvres ! (Elle retira l'Agiel et lui flanqua un coup de genou dans la bouche, l'envoyant valser sur le dos. Puis elle lui pressa son instrument de torture sur le ventre, attendant pour arrêter qu'il soit près de s'évanouir.) As-tu quelque chose à dire ?

— Par pitié, maîtresse Denna, parvint à cracher Richard au prix d'un gros effort, pardonnez-moi !

— Très bien… Debout ! Nous allons commencer ton dressage.

Elle approcha de la table et y prit quelque chose.

— Viens là, tout de suite !

Richard avança aussi vite qu'il put. Mais il lui était impossible de se relever tout à fait : la douleur ne le lui aurait pas permis. Il s'immobilisa à l'endroit que désignait Denna, haletant et couvert de sueur.

La Mord-Sith lui tendit un collier en cuir rouge auquel pendait une chaîne.

— Mets-le ! ordonna-t-elle.

Richard n'était plus en état de poser des questions. Pour éviter l'Agiel, s'aperçut-il, il se sentait prêt à faire n'importe quoi. Tremblant, il passa le collier autour de son cou et le ferma. Denna saisit la chaîne et glissa l'anneau de métal qui la terminait sur le montant de la chaise.

— Si tu ne m'obéis pas, la magie te punira. Idem si tu vas contre ma volonté. Quand je place cette chaîne quelque part, j'entends qu'elle y reste jusqu'à ce que je la retire. Tu es ici pour apprendre que tu ne peux pas le faire à ma place. (Elle montra du doigt la porte ouverte.) L'heure qui va suivre, je veux que tu essaies d'atteindre le seuil. Si tu ne fais pas de ton mieux, voilà ce qui te guette jusqu'à la fin de ces soixante minutes.

Elle posa l'Agiel sur le côté droit de son cou, insistant jusqu'à ce qu'il tombe à genoux et la supplie d'arrêter. Elle accéda à sa requête, lui ordonna de commencer et alla s'adosser contre un mur, les bras croisés.

Il tenta d'abord de marcher vers la porte. La douleur lui coupa les jambes avant que la chaîne soit tendue, et cessa quand il recula vers la chaise.

Il tendit alors une main pour saisir l'anneau. Son bras se tétanisa comme si on lui enfonçait des milliers d'aiguilles dans la chair. Inondé de sueur, Richard essaya de s'approcher encore puis de tourner autour du siège. Avant que ses doigts touchent la chaîne, la souffrance le jeta de nouveau à terre. Il résista, voulut saisir la chaise, mais la douleur se révéla insurmontable. Plié en deux, il vomit du sang et de la bile. Quand ce fut fini, il se releva sur une main et se tint l'estomac de l'autre. Des larmes plein les yeux, tremblant, il vit Denna décroiser les bras et s'écarter du mur.

Il recommença à avancer.

Mais sa tactique ne le conduirait à rien. Il devait trouver un autre moyen. Il dégaina l'épée avec l'idée de soulever la chaîne pour dégager l'anneau. Dès que la lame toucha sa cible, la douleur l'obligea à lâcher l'arme. Elle cessa seulement quand il eut réussi à la ramasser et à la remettre au fourreau.

Une autre idée lui vint. Il s'étendit sur le sol, et, vif comme l'éclair, tira un coup de pied dans la chaise avant que la souffrance le paralyse. La chaise glissa sur le sol, percuta la table et se renversa. L'anneau de la chaîne sauta du montant.

Richard n'eut pas le temps de savourer sa victoire. La douleur atteignit des niveaux inédits. S'étranglant à moitié, les poumons en feu, Richard se servit de ses ongles pour ramper sur la pierre. Chaque pouce gagné lui valait un nouveau paroxysme de souffrance. La vision brouillée, comme si ses yeux n'allaient pas tarder à exploser, il ne devait pas avoir avancé de plus de deux pieds. Que faire maintenant ? Tétanisé, le corps en feu, il n'était plus en état de réfléchir.

— Pitié, maîtresse Denna, souffla-t-il avec ce qu'il lui restait de force, aidez-moi ! Je vous en supplie !

Il chialait comme un mioche, mais ça ne comptait pas.

L'essentiel était que la chaîne retourne à sa place, pour que son calvaire s'arrête.

Denna approcha, se pencha, releva la chaise et remit l'anneau sur le montant. Un peu moins torturé, Richard roula sur le dos, incapable d'endiguer ses sanglots.

Denna se pencha vers lui, les poings sur les hanches.

— Nous en étions à peine à un quart d'heure. Comme j'ai dû t'aider, nous repartons de zéro. Et si je dois encore intervenir, l'épreuve durera deux heures. (Elle lui plaqua l'Agiel sur l'estomac pour ponctuer son propos.) Compris ?

— Oui, maîtresse Denna, gémit Richard.

Existait-il un moyen de s'en sortir ? S'il le trouvait, que lui arriverait-il ? Et s'il n'essayait pas, que subirait-il ? Devant lui, toutes les voies conduisaient à la peur et à la souffrance…

À la fin de l'heure, il n'avait toujours pas découvert la solution.

Denna vint se camper devant lui, alors qu'il gisait à quatre pattes, misérable.

— Tu as compris, maintenant ? Tu sais ce qui arrivera si tu essaies de t'enfuir ?

— Oui, maîtresse Denna, j'ai compris…

Il ne mentait pas. S'évader était impossible. Désespéré, il désirait la mort comme une délivrance.

Alors, il pensa au couteau toujours accroché à sa ceinture.

— Debout ! (Comme si elle lisait ses pensées, Denna susurra :) Si tu envisages de mettre fin à ta carrière de petit chien, réfléchis-y à deux fois. La magie t'en empêchera, comme elle t'a interdit de déplacer la chaîne. Le suicide n'est pas une option ! Tu seras à moi tant que je déciderai de te laisser vivre.

— Ça ne sera pas long, maîtresse Denna… Darken Rahl me tuera.

— Peut-être, mais pas avant que tu lui aies dit ce qu'il désire savoir. Je veux que tu répondes à ses questions et tu le feras ! Tu ne le crois peut-être pas encore, mais je suis une experte pour dresser les gens. J'ai toujours su briser les hommes qu'on me confiait. Imagine que tu seras la première exception, si ça t'amuse. Mais tu me supplieras bientôt, avide de me plaire…

Sa première journée avec Denna n'était pas terminée, et Richard savait déjà qu'il finirait par faire presque tout ce qu'elle voudrait. Il lui restait des semaines pour le dresser. S'il avait pu forcer son propre cœur à s'arrêter, il n'aurait pas hésité une seconde. Le pire restait la conscience aiguë que sa tortionnaire avait raison. Il était à sa merci, et il n'y avait pas en elle une once de compassion.

— Je comprends, maîtresse Denna, et je vous crois.

Le sourire ravi de la Mord-Sith le contraignit à penser d'urgence à la beauté de sa natte.

— Très bien. À présent, enlève ta chemise.

Denna sourit de l'air étonné de son « petit chien », qui commença néanmoins à ouvrir les boutons. Quand il eut fini, elle lui brandit l'Agiel devant le visage.

— Il est temps de t'apprendre toutes les merveilles que peut faire cet instrument. Si tu gardes ta chemise, elle sera pleine de sang, et je ne verrai plus s'il reste un endroit intact sur ton torse. Tu vas enfin comprendre pourquoi je porte un uniforme rouge !

Richard commença à tirer les pans du vêtement hors de sa ceinture.

— Maîtresse Denna, gémit-il, au bord de la panique, qu'ai-je fait de mal ?

Elle lui flatta la joue, feignant la compassion.

— Tu ne le sais pas ? (Il secoua la tête.) Tu t'es laissé capturer par une Mord-Sith ! Tu aurais dû abattre tous mes hommes avec ton épée. Je crois que tu aurais réussi. Tu étais si impressionnant ! Après, tu aurais dû me tuer avec ton couteau, ou à mains nues. Au moment où j'étais vulnérable, quand je ne maîtrisais pas encore ta magie. Mais tu m'as donné une chance de le faire en essayant de me frapper avec ta lame !

— Maîtresse Denna, je voulais savoir pourquoi vous allez m'infliger l'Agiel. Je ne vous ai pas déplu…

— Non, mais tu dois continuer à apprendre ! À découvrir que je peux faire tout ce que je veux et que tu es impuissant contre moi. Tu n'as pas de recours, et tes seuls moments de répit, comme je te l'ai dit, tu me les devras.

Denna approcha de la table et en revint avec des fers où était fixée une lourde chaîne.

— Bien… Tu as un problème qui m'agace. Petit chien, tu n'arrêtes pas de tomber ! Nous allons arranger ça. Mets ces fers !

Elle les lui lança. Richard passa en tremblant les cercles de métal à ses poignets. Denna tira la chaise sous une poutre et monta dessus pour la fixer à un crochet de fer.

— Tends les bras ! C'est trop court ! Dresse-toi sur la pointe des pieds. (Richard obéit.) Voilà ! À présent, tu ne passeras plus ton temps à te casser la figure.

Pendu à la chaîne, les cercles de fer enfoncés dans ses poignets à cause de son propre poids, Richard essaya de ne pas céder à la terreur. Avant d'être dans cette position, il savait déjà qu'il était impuissant. Mais là, ça devenait encore pire. Livré à sa tortionnaire, il était plus que jamais conscient de n'avoir aucun moyen de combattre.

Denna remit son gant et fit plusieurs fois le tour de sa victime, tapant l'Agiel contre sa main histoire d'exacerber son angoisse.

Mourir en affrontant Darken Rahl, aussi indirectement que ce fût, était un prix que Richard avait accepté de payer. Mais là… L'agonie et jamais de délivrance ! Un destin de mort-vivant ! Sans qu'on lui concède le droit de résister. Une négation absolue de sa dignité. Ayant déjà goûté à l'Agiel, il n'avait plus besoin de démonstrations. Mais elle faisait ça pour lui arracher sa fierté et son respect de lui-même. Pour le briser !

Continuant à décrire des cercles autour de lui, Denna lui tapota le dos et la poitrine avec l'Agiel. Chaque contact était pire qu'un coup de dague. Elle n'avait pas vraiment commencé, et il criait déjà comme un cochon qu'on égorge, se tortillant dans ses chaînes. Le premier jour n'était pas terminé. Beaucoup d'autres suivraient…

Il pleura de désespoir.

Pour ne pas sombrer, il pensa à sa dignité de créature vivante, et à

son respect de soi d'être humain. Puis il visualisa mentalement une pièce interdite à tout ce qui était mal. Il y déposa sa dignité et son respect et verrouilla la porte. Personne n'en obtiendrait jamais la clé. Ni Denna ni Darken Rahl ! Lui seul la posséderait. Ainsi, il subirait ce qui l'attendait, aussi longtemps que cela durerait. Sans sa dignité, il se plierait à toutes les bassesses. Un jour, il rouvrirait la porte et redeviendrait lui-même, tant pis si c'était au moment de mourir ! Pour le moment, il serait l'esclave de Denna. Mais pas à jamais. Tôt ou tard, cela finirait…

Denna lui prit le visage entre ses mains et l'embrassa sauvagement. De nouveau, ses lèvres lui firent un mal de chien. Devant sa souffrance, la Mord-Sith sembla apprécier encore plus ce baiser. Elle écarta son visage du sien, les yeux brillant de plaisir.

— Nous commençons, mon petit chien ? lança-t-elle gaiement.

— Par pitié, maîtresse Denna, ne faites pas ça…

— Excellent ! C'est ce que j'espérais entendre…

Denna se lança dans sa démonstration. Quand elle passait l'Agiel sur sa peau, sans appuyer, cela laissait des zébrures remplies d'un fluide clair. Dès qu'elle augmentait la pression, les marques se gorgeaient de sang. Et lorsqu'elle y mettait toute sa force, il sentait quelque chose d'humide et de chaud couler sur sa peau lustrée de sueur. La Mord-Sith pouvait aussi lui infliger une douleur équivalente sans laisser de traces.

À force de serrer les dents, Richard eut mal aux mâchoires et aux gencives…

Fine stratège, Denna restait parfois un moment immobile derrière lui, attendant qu'il ne soit plus sur ses gardes pour le blesser de nouveau. Quand elle se fatigua de ce jeu, elle lui ordonna de fermer les yeux, se remit à tourner autour de lui et appuya à intervalles irréguliers l'Agiel sur sa peau.

Lorsqu'il se tendait, sûr que l'horrible lanière allait le toucher, et que rien ne se produisait, la Mord-Sith éclatait de rire, ravie du bon tour qu'elle venait de lui jouer.

Quand un coup particulièrement violent le força à ouvrir les yeux, elle saisit cette occasion d'utiliser son gant, et le força à lui demander pardon d'avoir levé les paupières sans autorisation. Les poignets de Richard, déchirés par les fers, étaient désormais à vif.

Il perdit une seule fois le contrôle de sa colère – quand Denna glissa l'Agiel sous son aisselle. Un rictus sur les lèvres, elle le regarda se débattre. Crucifié par la douleur, il tenta désespérément de penser à ses cheveux. Ravie de ce résultat, elle se concentra sur ce point sensible, mais il ne commit pas deux fois la même erreur. Déçue qu'il ne s'inflige pas lui-même les tourments de la magie, elle s'en chargea à sa place. Et là, il n'eut aucun moyen de faire cesser l'épreuve, aussi

fort qu'il essayât. Contraint de la supplier, il consentit à descendre encore plus bas dans l'humiliation.

Pour le récompenser, Denna se serra plusieurs fois contre lui, le contact du cuir contre ses plaies ajoutant à son calvaire.

Richard perdit la notion du temps, seulement conscient de la souffrance, comme une bête fauve tapie dans son corps. À un certain point, il sut qu'il obéirait à tous les ordres de la Mord-Sith, pour peu qu'elle cesse de le torturer.

La simple vue de l'Agiel le faisait désormais pleurer comme un enfant. Denna n'avait pas menti : impitoyable, elle ne se fatiguait jamais et ne perdait à aucun moment sa passion pour son « métier ». Fascinée, amusée et comblée, rien ne semblait lui plaire plus que de le martyriser – sinon les moments où il l'implorait d'arrêter. Pour améliorer un peu son sort, Richard l'aurait bien suppliée en permanence. Hélas, la plupart du temps, aucun son ne consentait à sortir de ses lèvres, et le simple fait de respirer lui coûtait des efforts titanesques.

Renonçant à soulager la pression sur ses poignets, il se laissa pendre, inerte et au bord de l'inconscience. Et si Denna s'arrêta un moment – mais il n'aurait pas pu le jurer –, cela ne changea rien, car elle lui en avait assez fait pour qu'il ne sente plus la différence.

La sueur qui ruisselait de son front aveuglait le jeune homme. Sur le reste de son corps, couvert de plaies, elle brûlait comme de l'acide.

À un moment, alors qu'il recouvrait une vague lucidité, Denna se campa derrière lui, immobile. Certain qu'elle rejouait à son petit jeu, il se prépara au pire. Mais elle se contenta de lui saisir les cheveux pour le forcer à tourner la tête.

— À présent, mon petit chien, je vais te montrer quelque chose de nouveau. Tu découvriras à quel point ta maîtresse est gentille ! (Denna tira plus fort. La douleur l'obligea à tendre les muscles de son cou pour résister. Agacée, elle lui plaqua l'Agiel sur la gorge.) Arrête de t'opposer à moi, ou je continue jusqu'à ce que tu t'étouffes !

Du sang coulait déjà dans la bouche de Richard. Il détendit ses muscles, la laissant tirer autant qu'elle voulait.

— Bien… Écoute attentivement, petit chien. Je vais introduire l'Agiel dans ton oreille droite. (Richard faillit s'étrangler de peur. Elle lui renversa la tête en arrière pour qu'il déglutisse.) C'est très différent de ce que tu as connu jusque-là. Beaucoup plus douloureux, aussi… Mais tu devras faire exactement ce que je te dis. (La bouche contre son oreille, elle murmurait comme une amante.) Par le passé, quand il m'arrivait de travailler en duo avec une autre Mord-Sith, nous enfoncions nos Agiel chacune dans un conduit auditif du sujet. Ça produisait des cris si merveilleux ! J'en frissonne encore de plaisir.

Une symphonie, mon petit chien !

» Hélas, le cobaye ne survivait pas. Nous n'avons jamais réussi cette manœuvre raffinée sans le tuer. Et pourtant, ce ne fut pas faute d'essayer ! Réjouis-toi d'être entre mes mains : certaines de mes sœurs n'ont toujours pas renoncé.

— Merci, maîtresse Denna…

Richard ne savait pas trop de quoi il la remerciait. Mais si ça pouvait la dissuader d'aller plus loin…

— Écoute attentivement, répéta-t-elle. Dès que je commencerai, tu ne devras plus bouger. Sinon, tu n'en sortiras pas indemne. Oh, ça ne te tuera pas, mais les séquelles seront permanentes. Les petits chiens désobéissants sont devenus aveugles, ou paralysés d'un côté, ou muets, ou incapables de marcher… Tous, sans exception, en ont gardé un handicap. Mais je veux te préserver, vois-tu ? Les Mord-Sith plus cruelles que moi ne préviennent pas leurs petits chiens. Donc, la preuve est faite que je ne suis pas aussi monstrueuse que tu le penses ! Cela dit, seuls quelques hommes ont réussi à ne pas bouger. Malgré ma gentillesse, ces idiots se sont tortillés comme des vers, et ils en ont payé le prix.

— Maîtresse Denna, ne faites pas ça ! Par pitié, par pitié !

Richard se maudit de sa bassesse, mais rien au monde n'aurait pu l'empêcher d'implorer la clémence de la Mord-Sith.

— J'en ai envie, mon petit chien, dit-elle en lui passant la langue sur le lobe de l'oreille. Alors n'oublie pas, tiens-toi tranquille ! Pas un mouvement !

Richard se raidit, mais rien n'aurait pu le préparer à ça. On eût dit que sa tête, transformée en une boule de verre, venait de voler en éclats. Les ongles enfoncés dans les paumes de ses mains, il perdit tout sens de l'espace et du temps. Propulsé dans un désert où ses tourments n'avaient ni commencement ni fin, il sentit tous ses nerfs, un à un, être cisaillés par une douleur tranchante comme une lame de rasoir. Incapable de dire si Denna l'avait supplicié pendant une seconde ou un millénaire, quand elle cessa enfin, il poussa un cri qui se répercuta une éternité contre les murs de pierre.

Quand il se tut enfin, vidé de son énergie, Denna lui embrassa l'oreille et murmura :

— Un cri extraordinaire, mon petit chien ! Le plus beau que j'aie entendu. À part un hurlement d'agonie, bien sûr. Tu t'en es très bien tiré, sans bouger d'un pouce. (Elle lui embrassa le cou, puis revint à son oreille.) On essaie l'autre côté ?

Richard trembla à en faire vibrer la chaîne. Il aurait voulu crier, mais ses cordes vocales refusèrent de lui obéir. Denna lui tira plus fort sur la tête et vint se placer sur son côté gauche.

Quand elle en eut enfin terminé, elle détacha la chaîne et il

s'écroula sur le sol. Persuadé de ne plus pouvoir bouger, il se releva dès qu'elle lui agita l'Agiel sous le nez. Ce morceau de cuir rouge, dès qu'il le voyait, le rendait docile comme un… chiot.

— Ce sera tout pour le moment…, dit Denna. (Richard crut qu'il allait s'en étouffer de joie.) J'ai besoin d'un peu de sommeil. Aujourd'hui, c'était une demi-séance… Demain, on passera aux choses sérieuses. Tu verras, c'est encore plus amusant…

Dans son état, Richard se fichait de ce qui arriverait le lendemain. Rester étendu, même sur ce sol glacé, voilà tout ce qu'il souhaitait ! Des draps de soie ne l'auraient pas davantage tenté.

Denna alla chercher la chaise, remonta dessus, et accrocha la chaîne de son collier à la poutre. Il la regarda faire, trop épuisé pour s'interroger sur ses intentions. Son travail terminé, Denna se dirigea vers la porte. Alors, Richard s'aperçut que sa laisse n'avait pas assez de mou pour qu'il s'allonge.

— Maîtresse Denna, comment vais-je pouvoir dormir ?

— Dormir ? (La Mord-Sith se retourna, un sourire condescendant sur les lèvres.) Je ne me souviens pas t'avoir dit que tu y avais droit. C'est un privilège, petit chien, et tu dois le mériter. Aujourd'hui, c'est raté ! Tu te rappelles, ce matin, quand tu imaginais me fendre le crâne avec ton épée ? Ne t'ai-je pas prévenu que tu le regretterais ? Bonne nuit…

Elle fit mine de sortir, mais se ravisa.

— S'il te vient l'idée de détacher la chaîne pour que la douleur te fasse perdre conscience, tu auras une mauvaise surprise. J'ai altéré la magie, qui ne te permettra plus de t'évanouir. Si tu déplaces la chaîne, volontairement ou en tombant, je ne serai pas là pour t'aider. Tu imagines, une nuit entière à souffrir ? Penses-y si tes paupières se ferment toutes seules !

Elle sortit, emportant la torche.

Dans l'obscurité, Richard éclata en sanglots. Quand il parvint à s'arrêter, il pensa à Kahlan. Une chose agréable que Denna ne pouvait pas lui enlever… Au moins, pas cette nuit ! Il se réconforta en l'imaginant en sécurité, entourée de Zedd, de Chase, et bientôt de Michael et d'un millier de soldats. À cette heure, elle devait camper, Siddin et Rachel près d'elle. Leur racontait-elle des histoires qui faisaient briller leurs yeux ?

Il sourit de cette vision et savoura le souvenir de leur baiser. De son corps pressé contre le sien… Même quand ils n'étaient pas ensemble, elle le rendait heureux et ramenait un sourire sur ses lèvres. Ce qui lui arrivait n'avait aucune importance. Kahlan vivrait, ça lui suffisait. Zedd, Chase et elle ne risquaient plus rien et ils avaient la boîte. Darken Rahl mourrait bientôt. Pas Kahlan !

Puisque tout était fini, qu'importait son sort ? Il aurait aussi bien

pu être déjà mort. Denna ou Rahl finirait par le tuer. Jusque-là, il devrait supporter la torture, et c'était faisable. Il n'avait plus rien à perdre ! Aussi cruelle et ingénieuse qu'elle fût, la Mord-Sith ne lui infligerait pas pire que ce qu'il avait vécu. Savoir qu'il ne pourrait jamais vivre avec Kahlan ! La femme qu'il aimait… et qui choisirait bientôt un autre homme.

Mourir avant ça était une chance. Surtout s'il pouvait accélérer les choses. Mettre Denna en colère ne devait pas être… sorcier. S'il bougeait, la prochaine fois qu'elle lui introduirait l'Agiel dans l'oreille, il deviendrait une sorte de légume. Dès qu'il ne lui servirait plus à rien, Denna le tuerait sans doute…

— Je t'aime, Kahlan, murmura-t-il dans le noir.

Mais il ne s'était jamais senti aussi seul de sa vie.

Comme Denna le lui avait promis, le deuxième jour fut pire.

Fraîche comme une rose, la Mord-Sith semblait avoir de l'énergie à revendre, et elle s'attela à sa tâche avec enthousiasme.

Richard gardait un atout dans sa manche. Dès qu'elle s'en prendrait à ses oreilles, il secouerait la tête comme un fou et détruirait une partie de son cerveau. Ainsi, il aurait gagné, au bout du compte…

Denna ne répéta pas cette torture, comme si elle avait deviné ses intentions. Paradoxalement, cela lui redonna un peu d'espoir. Car il avait réussi à influencer le comportement de sa tortionnaire ! Moins toute-puissante qu'elle le croyait, elle avait dû se plier à *sa* volonté. Un événement qui le réconfortait…

Savoir sa dignité et son respect de lui-même à l'abri dans une pièce close, au fond de sa tête, lui donna la force d'agir comme ça s'imposait. Il exécuta toutes les volontés de sa maîtresse sans hésitations inutiles.

Denna le laissa en paix deux ou trois fois, le temps de se restaurer. Assise à la table, sans le quitter des yeux, elle mangea des fruits, souriant quand elle l'entendait gémir. À part un peu d'eau, qu'elle lui fit boire dans une coupe, il resta l'estomac vide toute la journée.

Le soir, elle raccrocha la chaîne à la poutre, lui interdisant de dormir. Il ne daigna pas lui demander pourquoi. Elle n'en faisait qu'à sa tête et il n'avait aucun moyen d'intervenir.

Le lendemain matin, quand elle revint avec une torche, Richard était toujours debout, mais à un souffle de s'écrouler.

Denna semblait d'excellente humeur.

— Je veux un baiser ! dit-elle, souriante. Et cette fois, mets-y un peu de bonne volonté ! Montre que tu es heureux de revoir ta maîtresse !

Il fit de son mieux, mais dut se concentrer très fort sur la beauté de sa natte. Et leur étreinte réveilla ses blessures. Quand elle s'écarta,

ravie de le voir trembler de tous ses membres, Denna décrocha la chaîne et la laissa tomber près de lui.

— Tu apprends à devenir un brave petit chien. En récompense, tu peux te reposer deux heures…

Il se laissa tomber à terre et s'endormit avant que le bruit des pas de la Mord-Sith se soit éloigné dans le couloir.

Deux heures plus tard, Richard découvrit qu'être réveillé par l'Agiel était pire que tous les cauchemars du monde. Ce bref répit ne lui avait fait aucun bien. Pour récupérer, il lui fallait plus que ça. Il décida donc de s'efforcer d'obéir au doigt et à l'œil à Denna. S'il ne commettait pas la moindre erreur, elle lui autoriserait peut-être une nuit entière de sommeil.

Il se tint à son programme, espérant qu'elle serait satisfaite. En cas de succès, aurait-il quelque chose à manger ? L'estomac vide depuis sa capture, que désirait-il le plus ? Dormir, ou manger ? Aucun des deux ! Il voulait que la douleur s'arrête. Ou qu'on le laisse enfin mourir…

À bout de force, sentant sa vie lui couler entre les doigts, il attendait la fin avec impatience. Denna dut le deviner, car elle y alla plus doucement et lui laissa plus de temps pour récupérer. Conscient qu'il était fichu, car son supplice ne cesserait jamais, Richard ne s'en réjouit pas. Il avait abdiqué sa volonté de vivre, de tenir, de continuer…

Alors qu'il pendait à sa chaîne, durant les moments de répit, Denna lui murmura des paroles apaisantes et lui caressa le visage. Elle l'exhorta à ne pas abandonner. Une fois qu'il serait brisé, lui promit-elle, tout irait beaucoup mieux.

Il l'écouta, trop vidé pour pleurer.

Quand elle le libéra de ses fers, il pensa que ce devait être la nuit. Mais il avait perdu le compte des heures. Allait-elle le rattacher à son collier, ou jeter la chaîne près de lui et l'autoriser à dormir ?

Ni l'un ni l'autre…

Denna passa l'anneau sur le montant de la chaise, lui ordonna de rester debout et sortit. Elle revint quelques minutes plus tard avec un seau d'eau.

— À genoux, petit chien !

Elle s'assit près de lui, tira une brosse de l'eau chaude savonneuse et entreprit de le nettoyer. Les poils raides, sur ses blessures, brûlèrent comme du sel.

— Nous sommes invités à dîner ! Alors, il faut que je t'arrange un peu. J'adore l'odeur de ta sueur et de ta peur, mais je crains que ça n'incommode les autres convives.

Elle s'occupa de lui avec une étrange tendresse qui lui rappela celle qu'un propriétaire témoigne à son chien. Il s'appuya contre elle,

incapable de garder l'équilibre. Il aurait donné cher pour ne pas s'abaisser à ça, mais c'était au-delà de ses forces. Tout le temps qu'elle lui fit sa toilette, Denna ne le repoussa pas.

Il se demanda qui les avait invités, mais ne posa pas la question.

Denna le lui dit quand même :

— La reine Milena en personne nous demande de partager son repas. Un grand honneur, pour un être aussi inférieur que toi, non ?

Il hocha la tête, trop faible pour parler.

Milena… Ainsi, ils étaient au château. Cette révélation ne le surprit pas, car Denna n'aurait guère eu le temps de l'emmener ailleurs.

Sa toilette terminée, elle l'autorisa à dormir une heure, pour être en « pleine forme » au banquet. Il se lova sur le sol, à ses pieds…

Elle le réveilla en le poussant du bout de sa botte, pas avec l'Agiel. Il faillit en pleurer de reconnaissance et s'entendit, à sa propre surprise, la remercier profusément d'avoir été aussi gentille. La Mord-Sith lui donna ensuite des instructions sur la conduite à tenir pendant le banquet. La chaîne accrochée à la ceinture de sa maîtresse, il devrait garder les yeux sur elle, ne parler à personne, sauf si on lui posait des questions – à condition qu'elle l'ait autorisé à répondre. Bien entendu, il ne serait pas assis à la table, mais sur le parquet. Et s'il se tenait bien, on le laisserait manger.

Richard promit d'obéir au doigt et à l'œil. La perspective d'être assis sur le sol le réjouissait. Ne pas devoir tenir debout, ne pas être torturé… Et la possibilité de se nourrir, par-dessus tout ! Denna pouvait être certaine qu'il ne ferait rien pour lui déplaire !

L'esprit embrumé, il la suivit dans les couloirs, lié à elle par la chaîne et concentré sur un seul point : s'assurer qu'il y ait assez de mou pour que ça ne devienne pas douloureux. Denna lui avait retiré ses fers, mais les blessures, à ses poignets, continuaient à lui faire mal.

Dans une salle bondée de gens, Denna ralentit le pas et passa de groupe en groupe pour échanger quelques phrases avec des seigneurs et des dames en tenues d'apparat. Richard ne quitta pas des yeux la natte de sa maîtresse et constata qu'elle avait dû l'arranger pendant qu'il dormait. Car l'usage intensif de l'Agiel l'avait quelque peu décoiffée, cet après-midi…

Le jeune homme se surprit à s'extasier sincèrement sur les cheveux de Denna, qu'il trouvait beaucoup plus belle que toutes les femmes présentes. Tandis qu'il suivait la Mord-Sith comme un petit chien, il sentit des regards méprisants peser sur lui et surtout sur son épée. Mais pour l'heure, se souvint-il, sa fierté était enfermée dans une pièce inviolable. L'objectif de cette soirée, où Denna ne le tourmenterait pas, devait être de se reposer et de se nourrir. Rien de plus !

Pendant que sa maîtresse saluait la reine, il fit une révérence et ne releva pas la tête. Milena et la Mord-Sith ne se congratulèrent pas : un

bref hochement de tête réciproque mit fin à leur dialogue. Avisant la princesse, à côté de sa mère, Richard repensa à la manière dont elle avait traité Rachel. Pour ne pas exploser, il s'empressa de penser à la splendide natte de Denna.

Quand elle prit place à table, sa maîtresse claqua des doigts et lui désigna le parquet, derrière sa chaise. Aussitôt, il s'assit en tailleur et ne bougea plus. Denna était entre Milena, à droite, et Violette, à sa gauche. La petite princesse jeta un regard glacial à Richard…

Reconnaissant certains conseillers royaux, il sourit intérieurement en constatant que James manquait à l'appel. Même si la table d'honneur était surélevée, de sa position, il ne voyait pas grand-chose des autres convives.

— Sachant que vous ne mangez pas de viande, dit la reine à Denna, je vous ai fait préparer un menu spécial. Des soupes délicieuses, plus des légumes et des fruits très rares…

La Mord-Sith remercia son hôtesse et lui sourit. Alors qu'elle attaquait son repas, un serviteur s'approcha, une assiette pleine posée sur un plateau.

— Pour mon petit chien, fit Denna sans tourner la tête.

L'homme tendit à Richard l'assiette qui contenait un gruau peu ragoûtant. Pourtant, quand il la porta à ses lèvres, il pensa n'avoir jamais rien senti de meilleur.

— Si c'est votre petit chien, dit Violette, pourquoi l'autorisez-vous à se nourrir comme ça ?

— Que voulez-vous dire, princesse ?

— Un chien doit manger à même sa gamelle, sans utiliser ses mains.

— Fais ce qu'elle dit, lâcha Denna, une lueur amusée dans le regard.

— Pose ton assiette par terre, précisa Violette, et mange comme un chien. Ainsi, tout le monde verra que le Sourcier ne vaut pas mieux que n'importe quel cabot.

Trop affamé pour s'insurger, Richard se concentra sur l'image mentale de la natte et posa délicatement l'assiette sur le parquet. Après avoir regardé la princesse dans les yeux, ce qui la fit ricaner, il dévora sa bouillie sous les éclats de rire de l'assistance. Il lécha jusqu'à la dernière miette de nourriture, car il aurait besoin de toutes ses forces si une occasion d'échapper à cet enfer se présentait à lui.

Le repas terminé, des soldats poussèrent au centre de la salle un homme couvert de chaînes. Richard reconnut un des prisonniers que Kahlan avait libérés. Les deux malheureux échangèrent un regard où se mêlaient le désespoir et la compassion.

Les convives évoquèrent bruyamment d'horribles histoires de meurtre et de prévarication. Sachant que c'étaient des mensonges,

Richard fit de son mieux pour ne pas les entendre.

Milena énuméra brièvement les crimes de l'homme puis se tourna vers Violette.

— La princesse aimerait peut-être énoncer la sentence ?

Rose de satisfaction, Violette se leva.

— Pour ses offenses à la Couronne, je le condamne à cent coups de fouet. Ensuite, pour avoir agi contre le peuple, il sera décapité.

Des murmures satisfaits coururent de table en table. Richard en eut la nausée. En même temps, il regretta de ne pouvoir changer de place avec le condamné. Les coups de fouet ne lui faisaient plus peur et la hache eût été une délivrance.

Dès qu'elle fut rassise, Violette s'adressa à Denna :

— Un jour, j'aimerais voir comment vous vous y prenez avec vos petits chiens…

— Passez quand vous voulez, répondit Denna. Je vous ferai une petite démonstration…

Dès qu'ils furent de retour dans la pièce aux murs aveugles, la Mord-Sith suspendit Richard à la poutre sans prendre le temps de lui retirer sa chemise. Presque mutine, elle l'informa qu'il avait trop laissé traîner son regard, pendant le banquet.

Richard frémit de désespoir quand les fers se refermèrent sur ses poignets à vif. En quelques minutes, Denna le transforma en une loque sanguinolente qui hurlait de douleur. Pour lui ôter toutes ses illusions, s'il lui en restait, la Mord-Sith annonça qu'il était encore tôt. Avant la fin de la soirée, conclut-elle, ils auraient fait beaucoup de progrès…

Quand elle lui passa l'Agiel sur le dos, Richard tendit les muscles, se soulevant un peu du sol. Il supplia Denna d'arrêter, mais elle fit mine de ne pas l'avoir entendu.

Alors qu'il se débattait dans ses fers, il aperçut une silhouette, sur le seuil de la pièce.

— J'adore la façon dont vous le forcez à implorer grâce, dit Violette.

— Approchez, ma chère, et je vous montrerai d'autres merveilles…

Denna se serra contre lui, un bras autour de sa taille. Comme toujours, le contact du cuir raviva ses douleurs. Après lui avoir embrassé l'oreille, elle murmura :

— Montrons à notre invitée que tu supplies mieux que personne, d'accord ?

Richard se jura de ne pas céder. Il ne lui fallut pas longtemps pour se renier. Contente d'avoir un public, Denna utilisa brillamment tout son répertoire.

— Je peux essayer ? demanda Violette au bout d'un moment.

Denna la dévisagea, pensive.

— Bien sûr, très chère, dit-elle enfin. Je suis sûre que mon petit chien n'y verra pas d'inconvénient. (Elle sourit à Richard.) N'est-ce pas, brave toutou ?

— Par pitié, maîtresse Denna, ne faites pas ça ! C'est une enfant ! Je vous obéirai, quoi que vous demandiez, mais ne la laissez pas me torturer ! Pitié…

— Vous voyez, ma chère, ça ne le dérange pas du tout.

Denna tendit l'Agiel à Violette.

Souriante, la princesse le saisit fermement, tapota la cuisse de Richard, et rayonna quand elle le vit se tordre de douleur. Ravie, elle lui tourna autour, l'aiguillonnant à loisir.

— C'est tellement facile ! s'extasia-t-elle. Je croyais que faire saigner les gens était plus compliqué !

Les bras croisés, un sourire sur les lèvres, Denna regarda la fillette s'enhardir peu à peu. Sa cruauté naturelle ne fut pas longue à remonter à la surface. Ce nouveau jeu était formidable !

— Te souviens-tu de ce que tu m'as fait ? demanda-t-elle à Richard. (Elle lui appliqua l'Agiel sur le flanc.) Tu m'as humiliée, sale chien ! Mais tu reçois la punition que tu mérites. Qu'en dis-tu ? (Richard serra les mâchoires.) Réponds ! C'est un juste châtiment, n'est-ce pas ?

Les yeux fermés, Richard tenta de ne pas relâcher son contrôle sur la douleur.

— Réponds ! Puis implore-moi ! Je veux t'entendre supplier pendant que je te fais mal !

— Tu devrais lui obéir, dit Denna. Elle apprend vite !

— Par pitié, maîtresse Denna, ne lui enseignez pas ces horreurs. Vous lui faites plus de mal qu'à moi ! C'est une enfant… Ne lui infligez pas ça ! Elle ne doit pas apprendre ces choses !

— J'apprends ce que je veux ! Implore-moi ! Tout de suite !

Conscient qu'il aggravait son sort, Richard attendit que la douleur soit intolérable avant de céder.

— Je suis navré, princesse Violette. Pardonnez-moi ! J'ai eu tort…

Cette déclaration sembla exciter la fillette. Très vite, elle maîtrisa toutes les subtilités qui permettaient de lui faire crier grâce même quand il ne le voulait pas. Comment une petite fille pouvait-elle faire ça ? Et y prendre plaisir ? Une monstrueuse absurdité…

Le lorgnant du coin de l'œil, Violette lui écrasa l'Agiel sur le ventre.

— Tout ça n'est rien, dit-elle, à côté de ce qui attend la Mère Inquisitrice. Un jour, elle paiera le prix fort ! Et c'est moi qui m'en chargerai. Ma mère a promis de me la livrer quand elle reviendrait. Supplie-moi de torturer l'Inquisitrice ! Demande-moi de la condamner à avoir la tête coupée !

Richard sentit quelque chose s'éveiller en lui. Il n'aurait su dire quoi, mais c'était là, tapi dans sa tête…

Violette lui abattit l'Agiel sur le ventre, faisant tourner l'instrument pour augmenter la douleur.

— Implore-moi de faire décapiter cette ignoble Kahlan !

Richard hurla à la mort.

Denna s'interposa et arracha l'Agiel à la princesse.

— Assez ! Vous allez le tuer !

— Merci, maîtresse Denna, souffla Richard, étrangement ému que la Mord-Sith soit venue à son secours.

— Je me fiche qu'il meure ! cria Violette, hors d'elle.

— Pas moi, dit Denna. Il a trop de valeur pour qu'une enfant s'amuse à lui ôter la vie.

La Mord-Sith détenait le pouvoir, pas Violette ni même Milena. Denna était un agent de Darken Rahl…

La princesse la regarda, hautaine.

— Ma mère a dit que nous réserverons une surprise à l'Inquisitrice quand elle reviendra. Je vous en informe, parce qu'elle a ajouté, Mord-Sith, que vous ne seriez plus de ce monde quand ça arriverait. Et c'est moi qui déciderai du sort de Kahlan. Pour commencer, je lui couperai les cheveux. (Les poings serrés, Violette s'empourpra de colère.) Ensuite, je permettrai à tous les gardes de s'amuser avec elle. Oui, elle passera quelques années dans nos cachots, pour le plaisir de ces hommes. Quand la tourmenter ne m'amusera plus, je la confierai au bourreau, et sa tête finira sur une pique, afin que je la voie pourrir lentement.

Richard eut le cœur serré pour la petite princesse. La tristesse le submergea, car cette enfant était autant une victime qu'un bourreau. À cet instant, la force qui s'était éveillée en lui prit une étrange vigueur…

Violette ferma les yeux et tira la langue aussi loin qu'elle put.

Cela agit comme une cape rouge pour un taureau.

Le pouvoir fraîchement éveillé explosa en Richard.

Quand sa botte la percuta, il sentit la mâchoire de l'enfant exploser comme une coupe de cristal qui se brise sur un sol de pierre. L'impact fit voler la princesse dans les airs. Avant de se casser, ses dents lui sectionnèrent net la langue. Elle atterrit sur le dos, plusieurs pas en arrière, et tenta de crier malgré le sang qui l'étouffait.

Denna regarda Richard. Un instant, il vit de la peur passer dans les yeux de la Mord-Sith.

Comment avait-il réussi ça sans que la magie l'arrête ? À voir l'expression de Denna, elle ne le savait pas non plus…

— Je l'avais prévenue, dit-il en soutenant le regard de sa maîtresse. Chose promise, chose due ! (Il sourit.) Maîtresse Denna, merci de m'avoir sauvé la vie. J'ai une dette envers vous…

Denna le fixa un moment, puis se rembrunit et sortit de la pièce sans un mot.

Toujours pendu à la poutre, Richard regarda la princesse recroquevillée sur les dalles glaciales.

— Retourne-toi, Violette, dit-il, ou tu vas te noyer dans ton propre sang. Retourne-toi !

La fillette parvint à retirer la tête de la mare de sang qui s'élargissait sous elle. Puis des hommes entrèrent et se précipitèrent vers elle. Sous le regard de Denna, revenue avec eux, ils la soulevèrent du sol et l'emportèrent.

Richard se retrouva seul avec la Mord-Sith.

Les charnières de la porte grincèrent quand elle la referma du bout d'un doigt à l'ongle effilé.

En quelques jours, Richard avait découvert que Denna éprouvait pour lui une… tendresse… étrangement distordue. À sa façon de manier l'Agiel, il pouvait désormais connaître ses états d'âme. Souvent, alors qu'elle le tourmentait, il sentait qu'elle étouffait la compassion perverse qu'il lui inspirait. C'était de la folie, mais parfois, il le savait, elle exprimait ses sentiments pour lui en se montrant plus cruelle que jamais. Et ce soir, devina-t-il, il en irait ainsi.

Debout près de la porte, elle le regarda un long moment.

— Tu es un être comme on en rencontre rarement, Richard Cypher, dit-elle. Maître Rahl m'a conseillé d'être prudente, car les prophéties parlent de toi. (Elle approcha lentement de lui, plongea son regard dans le sien, et plissa le front, le souffle plus heurté que d'habitude.) C'était très impressionnant ! Et excitant au possible… Alors, j'ai décidé de te laisser partager ma couche.

Impuissant dans ses chaînes, Richard ne put rien opposer à cette nouvelle folie. Même s'il ignorait quel pouvoir s'était éveillé en lui, il tenta de l'invoquer. En vain.

Denna semblait sous l'emprise d'une force qu'il ne comprenait pas, comme si elle tentait de trouver le courage de faire une chose qu'elle redoutait tout en la désirant. Son souffle s'accélérait, soulevant sa poitrine, alors qu'elle sondait son regard. Stupéfait, Richard découvrit une réalité que la cruauté de Denna lui avait jusque-là cachée. Cette femme était séduisante ! Belle à couper le souffle ! Désirable à s'en damner !

Était-il en train de devenir fou ?

Troublé et bizarrement inquiet, il la regarda prendre lentement l'Agiel entre ses dents. Voyant ses pupilles se dilater, il devina qu'elle souffrait atrocement. Livide et un peu tremblante, elle inspira à fond.

Puis elle lui mit une main sur la nuque et lui poussa la tête en avant. Ses lèvres s'approchèrent des siennes pour un baiser passionné durant lequel, pour la première fois, ils partagèrent la douleur de l'Agiel, qu'elle continuait à tenir avec sa langue. La Mord-Sith se pressa contre lui, ondulant comme un serpent.

Le corps de Richard n'était plus qu'un océan de souffrance. Il aspirait un air sorti des poumons de Denna, et elle faisait de même. Elle était devenue son souffle et lui le sien. Et la souffrance lui faisait tout oublier, à part cette femme, dont la présence envahissait son esprit. Entendant ses gémissements, il comprit qu'elle souffrait au moins autant que lui. Sur sa nuque, les doigts de Denna se refermèrent pour former un poing. Elle gémissait de douleur, les muscles tétanisés. Et cette tempête faisait rage dans leurs deux corps.

Sans comprendre pourquoi, Richard répondit au baiser avec une passion et une sauvagerie identiques à celles de sa maîtresse. Toutes ses perceptions distordues par la souffrance, il n'avait jamais embrassé personne avec une telle lubricité. Il aurait tout donné pour qu'elle arrête ! Lui, il en était incapable.

Le mystérieux pouvoir se manifesta de nouveau. Il tenta de s'en emparer, mais il lui échappa et s'évanouit.

Denna pressa plus fort ses lèvres sur les siennes, l'Agiel entre eux, leurs dents frottant quand même les unes contre les autres. Elle se pressa davantage contre lui et enroula une jambe autour de la sienne, comme accrochée à lui.

Les gémissements d'angoisse de Denna devenaient de plus en plus désespérés et la serrer contre lui déchirait les chairs de Richard. Sentant qu'il allait perdre conscience, elle s'écarta de lui sans lui lâcher les cheveux. Des larmes dans les yeux, elle fit rouler l'Agiel dans sa bouche et le mordit, tremblante de douleur, comme pour prouver qu'elle était plus forte que lui.

Levant lentement la main, elle retira l'instrument de torture de ses lèvres. Les yeux révulsés, elle chercha sa respiration. Des larmes de douleur – mais pas seulement – ruisselaient sur ses joues.

La Mord-Sith donna à Richard un autre baiser dont la tendresse et la douceur le stupéfièrent.

— Nous sommes liés, murmura-t-elle. L'Agiel nous a unis. Je suis désolée, Richard… (Elle essuya ses larmes d'une main tremblante.) Pardonne-moi tout ce que je vais te faire… Tu es mon partenaire, pour la vie…

— S'il vous plaît, maîtresse Denna, dit Richard, ébahi par la compassion de la Mord-Sith, laissez-moi partir ! Au moins, aidez-moi à arrêter Darken Rahl. Si vous faites ça, je jure de rester près de vous jusqu'à la fin de mes jours. Même si la magie ne me retient plus, je ne vous quitterai jamais !

Denna lui posa une main sur la poitrine pour ne pas vaciller.

— Crois-tu que j'ignore ce que tu endures ? Ton dressage, puis ta servitude, dureront quelques semaines. Ensuite, tu mourras. Une Mord-Sith est « formée » pendant des années. Tout ce que je t'ai infligé, et bien plus que ça, je l'ai subi des milliers de fois. Mon premier maître m'a prise dans son lit à quinze ans, après m'avoir dressée depuis que j'en avais douze. Je n'arriverai jamais à être son égale en matière de cruauté, ni dans son art de maintenir quelqu'un en équilibre sur le fil qui sépare la vie de la mort. Il m'a tenue sous sa coupe jusqu'à mes dix-huit ans, quand je l'ai tué. Pour ça, j'ai subi l'Agiel tous les jours pendant deux ans. Cet Agiel-là, celui avec lequel je te tourmente. On me l'a remis quand je fus nommée Mord-Sith. L'utiliser est ma seule raison de vivre.

— Maîtresse Denna, je suis désolé…, souffla Richard.

— Et tu le seras encore plus bientôt ! dit Denna, le regard de nouveau dur comme l'acier. Personne ne viendra à ton secours. Et moi non plus ! Tu découvriras qu'être le partenaire d'une Mord-Sith n'apporte aucun avantage, et décuple la douleur…

Richard ne broncha pas, abattu par l'énormité de tout cela. Comprendre un peu mieux sa tortionnaire augmentait son désespoir. Il n'avait plus une chance de s'en tirer. Désormais, il était le compagnon d'une folle !

— Pourquoi as-tu fait ça à la princesse ? demanda Denna, son sourire retrouvé. Tu devais te douter que je te punirais…

— Maîtresse Denna, qu'est-ce que ça change ? Vous m'auriez torturé de toute façon. Et je ne vois pas ce que vous pourriez me faire de plus…

— Mon amour, tu manques d'imagination !

Elle saisit la boucle de la ceinture de Richard et entreprit de l'ouvrir.

— Il est temps de te faire mal à de nouveaux endroits… Et de voir un peu de quel bois tu es fait ! (La lueur qui passa dans le regard de la Mord-Sith fit frissonner Richard.) Merci, cher amour, de m'avoir donné un prétexte pour te choisir. Je n'avais jamais utilisé l'Agiel ainsi avec quelqu'un, mais j'ai subi ça assez de fois. C'est ce qui m'a brisée quand j'avais quatorze ans. Ce soir, mon cœur, ni toi ni moi ne dormirons…

Chapitre 42

Le contact de l'eau glacée – tout un seau ! – sur sa peau nue parvint à peine à ranimer Richard. Dans un brouillard, il aperçut les petits ruisseaux teintés de rouge qui coulaient autour de lui sur le sol de pierre où il gisait à plat ventre. Chaque inspiration lui coûtait un effort terrible. Dans sa confusion mentale, il se demanda, presque détaché, combien de côtes Denna lui avait brisé.

— Habille-toi ! cria-t-elle. On s'en va.

— Oui, maîtresse Denna, souffla-t-il, la voix tellement cassée d'avoir hurlé qu'il devina qu'elle ne l'entendrait pas.

Et si elle pensait qu'il refusait de répondre, elle le punirait. Hélas, il ne pouvait pas faire mieux…

Les coups d'Agiel ne venant toujours pas, il tourna la tête, aperçut ses bottes et tendit un bras pour les tirer vers lui. Puis il s'assit, mais constata qu'il lui était impossible de relever la tête. À grand-peine, il entreprit d'enfiler les bottes. Le contact du cuir sur les griffures de ses pieds lui fit monter des larmes aux yeux.

Un coup de genou dans la mâchoire l'expédia à la renverse sur le dos. Denna sauta sur lui, s'assit sur sa poitrine et lui martela le visage de coups de poings.

— Quel abruti tu fais ! On met son pantalon avant ses chaussures ! Faut-il que je te dise tout !

— Oui, maîtresse Denna, non maîtresse Denna, pardon maîtresse Denna ! Merci de me torturer, maîtresse Denna, et de m'apprendre tant de choses, maîtresse Denna…

La Mord-Sith en haleta de rage. Mais elle finit par se calmer.

— Allez, je vais t'aider… (Elle se pencha et l'embrassa.) Un peu de courage, mon amour, tu te reposeras pendant le voyage…

— Oui, maîtresse Denna, croassa Richard.

— Courage, dit la Mord-Sith en l'embrassant. Tout ira mieux, maintenant que je t'ai brisé. Tu verras…

Une voiture fermée les attendait dans la nuit. La vapeur qui sortait des naseaux des chevaux dérivait en fines volutes dans l'air glacial. Gêné par la chaîne, qui manquait souvent de mou, Richard trébucha plusieurs fois. Il ignorait combien de temps était passé depuis qu'elle avait décidé de le prendre pour compagnon. À vrai dire, il s'en fichait totalement !

Un garde ouvrit la portière du véhicule.

Denna jeta dedans l'extrémité libre de la chaîne.

— Embarque !

Richard s'accrocha aux montants de la portière. Entendant des bruits de pas, il s'immobilisa. D'un geste, sa maîtresse lui indiqua d'attendre où il était.

— Denna ! cria une voix de femme.

Milena, à la tête de tous ses conseillers !

— Maîtresse Denna, corrigea la Mord-Sith.

— Où croyez-vous aller avec cet homme ! rugit la reine.

— Cela ne vous regarde pas. Il est temps que nous partions. Comment va la princesse ?

— On ignore si elle survivra… Je veux le Sourcier ! Il doit payer.

— Le Sourcier est ma propriété, et celle de maître Rahl. Il est déjà puni, et cela continuera jusqu'à ce que le maître ou moi le tuions. Rien de ce que vous pourriez lui infliger ne serait pire que ce qu'il subit…

— Il sera exécuté sur-le-champ !

— Rentrez dans votre château, Milena. Profitez-en, tant que vous en avez encore un…

Richard vit briller la lame d'un couteau dans la main de la reine. Le garde qui avait ouvert la portière décrocha sa hache de guerre de sa ceinture. Un silence de mort tomba sur la scène.

La reine essaya d'écarter Denna et brandit son couteau en direction de Richard. Sans effort, la Mord-Sith l'arrêta, l'Agiel plaqué sur sa plus qu'opulente poitrine.

Quand le garde passa devant lui, hache levée pour frapper Denna, le mystérieux pouvoir de Richard se manifesta de nouveau. Il mobilisa ce qui lui restait de force, ne faisant plus qu'un avec l'étrange puissance. Le bras gauche passé autour de la gorge du soldat, il dégaina son couteau de la droite et le lui enfonça dans la poitrine. Denna jeta un regard indifférent derrière elle quand elle entendit le cri d'agonie du type. Puis elle sourit et dévisagea de nouveau la reine, pétrifiée sur place, l'Agiel coincé entre ses deux énormes seins.

D'un coup de poignet, Denna fit osciller l'instrument de torture. Milena s'écroula comme une masse.

— Le cœur de cette malheureuse a lâché, dit la Mord-Sith aux conseillers royaux. Ce fut si soudain ! Je vous prie de transmettre mes condoléances au peuple de Tamarang. Quant à vous, je vous suggère de dénicher une reine, ou un roi, plus attentif aux désirs de maître Rahl.

Tous inclinèrent hâtivement la tête.

Son nouveau pouvoir ayant disparu, Richard se sentait vidé de ses forces. Tuer le garde l'avait comme achevé. Ses jambes se dérobant, il s'écroula.

Denna saisit la chaîne tout près du collier et lui souleva la tête de terre.

— T'ai-je autorisé à t'effondrer ? Debout !

Richard constata qu'il ne pouvait plus bouger. La Mord-Sith lui enfonça l'Agiel dans l'estomac, remonta le long de sa poitrine et s'attarda sur sa gorge. Il se tordit de douleur mais ne parvint pas à obéir.

— Pardon…, souffla-t-il.

Comprenant qu'il était paralysé, Denna lui lâcha la tête et se tourna vers un autre garde.

— Mets-le dans la voiture !

Quand l'homme eut obéi, elle embarqua à son tour, cria au cocher de fouetter ses chevaux et referma la portière. Dès que le véhicule s'ébranla, Richard fut violemment projeté en arrière.

— Par pitié, maîtresse Denna, bredouilla-t-il, pardonnez-moi d'avoir désobéi. J'aurais dû rester où vous me l'aviez ordonné… La prochaine fois, je me comporterai mieux. S'il vous plaît, punissez-moi pour que je devienne meilleur…

Denna saisit la chaîne, à ras du collier, et le souleva de son siège.

— Ne t'avise pas de me claquer entre les mains ! cria-t-elle avec un atroce rictus. Pas encore ! Il te reste des choses à faire !

— Vos désirs sont des ordres, maîtresse Denna, dit Richard, les yeux fermés.

Denna lâcha la chaîne, prit le jeune homme par les épaules, l'allongea sur le siège et lui posa un baiser sur le front.

— Tu as la permission de te reposer, mon amour… Le chemin sera long. Nous ne recommencerons pas avant un long moment…

Richard sentit encore un peu les cahots de la route. Bercé par la main de Denna qui lui caressait les cheveux, il s'endormit très vite.

Il se réveilla plusieurs fois à demi, jamais vraiment conscient. De temps en temps, Denna le laissait reposer contre elle et le nourrissait à la cuiller, comme un enfant. Avaler lui était un effort presque insupportable. Il grimaçait à chaque cuillerée, la faim ne suffisant pas à lui faire oublier la douleur, et détournait fréquemment la tête.

Denna lui murmura des encouragements et l'implora de manger pour qu'elle soit contente. Le seul argument auquel il ne pouvait pas résister…

Chaque fois qu'un cahot plus violent que les autres le réveillait en sursaut, il s'accrochait à la Mord-Sith, en quête de protection, et ne la lâchait pas avant qu'elle lui ait assuré que tout allait bien. Alors, il se rendormait aussitôt.

Il ne vit pas les paysages qu'ils traversaient et ne s'en soucia pas. Tant que Denna était près de lui, rien n'importait, sinon être prêt à lui obéir en toutes circonstances. Deux ou trois fois, il se réveilla et vit qu'elle s'était tassée au bout de la banquette pour qu'il puisse s'allonger, la tête sur sa poitrine, son manteau étendu sur lui. Comme

Denna lui caressait les cheveux, il fit semblant de continuer à dormir pour qu'elle n'arrête pas.

À chaque occasion, alors qu'elle le réconfortait ainsi, il sentit s'éveiller en lui son nouveau pouvoir. Sans essayer de le maîtriser, il se contenta de noter sa présence. Puis il le reconnut enfin et ne fut pas vraiment surpris : c'était la magie de l'épée !

Alors qu'il était lové contre Denna, empli du besoin de sa chaleur, la magie de l'épée l'accompagnait. Il la toucha, la caressa, sentit sa puissance. Elle ressemblait à celle qu'il avait invoquée pour tuer, mais avec de subtiles différences qu'il ne parvenait pas à définir. Le pouvoir de naguère avait disparu, car Denna le détenait. Mais celui-là échappait à la Mord-Sith. Dès qu'il essayait de saisir cette magie, elle disparaissait comme de la vapeur. Dans un coin de son esprit, il désirait que cette force vienne à son secours. Incapable de le contrôler, voire de l'invoquer, il finit par s'en désintéresser.

Avec le temps, ses blessures cicatrisèrent. À chaque réveil, il se sentait un peu mieux. Quand Denna annonça qu'ils étaient arrivés, il réussit à tenir debout, même si son esprit restait quelque peu confus.

Denna le fit sortir du véhicule et le guida dans l'obscurité. En marchant, il regarda où sa maîtresse mettait les pieds et s'efforça de laisser à la chaîne un mou suffisant. Du coin de l'œil, il aperçut néanmoins les lieux où ils entraient. À côté, le château de Tamarang ressemblait à une maison de poupées. Les murs se perdaient dans le lointain, les tours et les toits tutoyant les nuées. Même s'il n'était pas totalement lucide, Richard remarqua que l'élégance et la grâce présidaient à cette architecture. Des bâtiments imposants, mais sans rien d'hostile voire de menaçant.

Denna lui fit traverser des couloirs de marbre et de granit flanqués de majestueuses colonnades. Lors du trajet, Richard s'aperçut qu'il avait repris beaucoup de forces. Quelques jours plus tôt, il ne serait pas resté debout aussi longtemps.

Ils ne croisèrent personne. Levant les yeux sur la natte de Denna, Richard la trouva comme d'habitude magnifique, et se félicita d'avoir une compagne aussi belle. Quand il pensa qu'il l'adorait, le pouvoir se fit plus fort. Avant qu'il s'évapore de nouveau, la partie affaiblie et « enfermée » de son esprit s'en empara alors que le reste de son cerveau se concentrait toujours sur Denna. S'avisant qu'il contrôlait le pouvoir, Richard cessa de penser à la Mord-Sith. L'espoir renaissait : il pourrait peut-être s'évader ! Aussitôt, la mystérieuse puissance se volatilisa.

D'abord désespéré, il songea vite que cela n'avait aucune importance. Il ne s'échapperait jamais. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-il voulu ? Où irait-il, à présent qu'il était lié pour la vie à Denna ? Et que ferait-il si elle n'était pas là pour lui donner des ordres ?

La Mord-Sith leur fit passer une porte et la referma derrière eux. Dans la pièce où une unique fenêtre, protégée par de simples rideaux, laissait entrer le froid de la nuit, Richard remarqua un lit, avec une couverture épaisse et de gros oreillers, une table où reposaient des lampes à huile, une chaise et une armoire de bois noir placées contre un mur, près d'une seconde porte. Sur un guéridon reposaient une bassine et une cruche.

— Mes quartiers, annonça Denna en décrochant la chaîne de sa ceinture. Étant mon compagnon, tu pourras dormir ici, si je suis contente de toi. (Elle glissa l'anneau au montant du lit, claqua des doigts et désigna le sol.) Tu es invité cette nuit. Mais tu coucheras par terre.

Richard baissa les yeux sur le parquet poli. L'Agiel se posa sur son épaule, le forçant à s'agenouiller.

— J'ai dit par terre !

— Oui, maîtresse Denna. Pardon, maîtresse Denna.

— Je suis épuisée… Ce soir, je ne veux plus entendre un son sortir de ta bouche. Compris ?

Richard hocha la tête, n'osant pas dire un mot.

— Très bien…

La Mord-Sith se laissa tomber à plat ventre sur le lit et s'endormit aussitôt.

Richard massa son épaule douloureuse. Voilà longtemps qu'elle n'avait plus utilisé l'Agiel. Au moins, elle ne l'avait pas fait saigner… Peut-être, pensa-t-il, parce qu'elle ne voulait pas salir ses quartiers. Mais c'était peu probable, car elle aimait son sang à la folie.

Le jeune homme s'étendit sur le parquet. Demain, Denna recommencerait à le faire souffrir. Il essaya de ne pas trop y penser : ses plaies cicatrisaient à peine…

Il se réveilla avant sa maîtresse, ravi d'éviter que l'Agiel le tire du sommeil. Quand une sonnerie de cloche retentit, Denna ouvrit aussitôt les yeux, resta un moment sur le dos, sans un mot, puis s'assit et vérifia que Richard ne dormait plus.

— Les dévotions matinales, dit-elle. La cloche nous y appelle. Après, nous reprendrons ton dressage.

— Oui, maîtresse Denna…

Elle raccrocha la chaîne à sa ceinture et lui fit retraverser des couloirs pour déboucher sur une petite cour à ciel ouvert entourée d'arches. Au centre, autour d'une pierre noire, s'étendait du sable blanc ratissé en cercles concentriques. La cloche reposait sur le bloc de pierre. Sur le sol en mosaïque, entre les colonnes, des gens étaient agenouillés, le front plaqué aux carreaux.

— Maître Rahl nous guide ! psalmodiaient-ils. Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière,

nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Denna claqua des doigts et désigna le sol. Richard s'agenouilla et imita les autres fidèles. La Mord-Sith s'accroupit près de lui, posa le front sur les carreaux et entonna la prière.

S'avisant que Richard n'incantait pas, elle s'arrêta.

— Ça nous fait deux heures ! Si je dois encore te rappeler à l'ordre, ça passera à six.

Richard pria, contraint de se concentrer sur la natte de sa maîtresse pour prononcer ces mots sans que la colère ne lui vaille une punition de la magie. Il ne parvint pas à déterminer combien de temps durèrent les dévotions, mais ça ne devait pas être loin de deux heures. Les mots qui ne changeaient jamais lui donnaient l'impression de mâcher et remâcher la même guimauve, et il eut très vite mal au dos à cause de la position, inhabituelle pour lui.

Quand la cloche sonna deux fois, les fidèles se levèrent et s'éparpillèrent. Bien que sa maîtresse fût debout, Richard ne bougea pas, ignorant ce qu'il devait faire. Rester agenouillé pouvait lui attirer des ennuis, mais s'il se redressait alors qu'il n'aurait pas dû, la punition serait pire. Lorsqu'il entendit des bruits de pas dans leur direction, il ne releva pas davantage la tête.

— Sœur Denna, dit une rauque voix féminine, que je suis contente de te revoir ! Sans toi, D'Hara s'ennuyait…

D'Hara ! Malgré le brouillard qui enveloppait son esprit, une conséquence du dressage, Richard sursauta, le cerveau en ébullition. Pour se protéger, il pensa à la natte de Denna…

— Sœur Constance, je suis heureuse d'être rentrée et de te revoir.

Au ton de sa voix, Richard sut que la Mord-Sith était sincère. Un Agiel vint frôler sa nuque, la douleur lui coupant le souffle, comme si une corde s'enroulait autour de son cou. À la manière dont on maniait l'instrument de torture, il devina que ce n'était pas celui de Denna.

— Et qu'avons-nous donc là ? demanda Constance.

Elle écarta l'Agiel de sa peau. Haletant de douleur, Richard se leva quand Denna le lui ordonna. Il regretta amèrement de ne pas pouvoir se cacher derrière elle…

Plus petite que Denna d'une bonne tête, mais robuste, Constance portait un uniforme de cuir marron. À part la couleur, il était identique à celui de la maîtresse de Richard. Ses cheveux bruns, également nattés, étaient tout ce qu'il y avait de plus banal. À voir son visage, on aurait juré qu'elle venait de manger quelque chose qu'elle détestait.

— Mon nouveau compagnon, dit Denna en tapotant du dos de la main l'estomac de Richard.

— Compagnon…, répéta Constance, dégoûtée. Denna, je ne comprendrai jamais pourquoi tu fais ça. L'idée même me donne la nausée ! Mais chacun sa vie… en tout cas, c'est une belle prise ! Le Sourcier, comme je le vois à son épée ! Ça n'a pas dû être facile…

— Il a tué deux de mes hommes, puis il a tourné sa magie contre moi. (L'étonnement de Constance fit sourire sa collègue.) Il vient de Terre d'Ouest !

— Non ! Incroyable ? Est-il brisé ?

— Oui, soupira Denna. Mais il me donne encore des raisons de me réjouir. Nous n'en sommes qu'aux dévotions matinales, et il a déjà pris deux heures !

— Je peux venir avec toi ?

— Constance, tu sais que tout ce qui m'appartient est à toi… Si tu veux, tu seras mon assistante.

La Mord-Sith parut ravie et très fière. Pour ne pas exploser de colère, Richard dut penser à la natte de sa maîtresse. Très fort !

— Et si ça te chante, ajouta Denna, je te le prêterai une nuit. Tu es la seule pour qui je ferais ça. (Constance se révulsant à cette idée, Denna éclata de rire.) Quand on n'essaie pas, on ne sait pas si c'est bon !

— Je tirerai du plaisir de sa chair, mais d'une autre façon. Le temps de passer mon uniforme rouge et je te rejoins !

— Inutile… Le marron ira très bien, pour le moment…

— Voilà qui ne te ressemble pas, Denna.

— J'ai mes raisons… Et c'est maître Rahl en personne qui m'a confié cette mission.

— Maître Rahl… Comme tu voudras, dans ce cas… Après tout, c'est toi qui décides.

En chemin, Constance s'amusa à faire un croc-en-jambe à Richard. Il s'écroula face contre terre et ne put retenir sa colère. La Mord-Sith se campa au-dessus de lui, contente d'elle, et le regarda lutter contre la souffrance.

La salle de dressage était un simple carré aux murs et au sol de pierre grise. Un faisceau de poutres courait au plafond.

Denna lui ramena les coudes et les poignets en arrière et les immobilisa avec un étrange harnais. Puis il fut accroché et pendu à une corde actionnée par une poulie et fixée à un anneau, dans la cloison. Elle tira jusqu'à ce qu'il se tienne sur la pointe des pieds, et attacha la corde. La tension de ses épaules torturait déjà Richard, et elle ne lui avait même pas encore appliqué l'Agiel ! Avant qu'elle ait commencé, il était réduit à l'impuissance, debout en équilibre précaire, fou de douleur et… désespéré.

Denna s'assit sur une chaise, près du mur, et invita Constance à

s'amuser tout son saoul. Quand elle le dressait, sa maîtresse avait souvent un sourire sur les lèvres. Constance ne les desserra pas une seule fois. Elle travaillait comme un bœuf attelé à une charrue, sa natte en désordre, et fut couverte de sueur en quelques minutes. Sa technique était des plus simples et elle ne jouait pas de toute la palette de son Agiel. Des coups violents, furieux et haineux ! Richard n'eut jamais besoin de se préparer à une nouvelle série de contacts, car elle ne marquait pas de pause. Mais si elle ne lui laissa pas de répit, elle s'abstint pourtant de le faire saigner.

Denna regarda la scène avec un sourire béat. Quand elle s'arrêta enfin, Constance se tourna vers sa collègue.

— Il encaisse bien, dit-elle. Voilà un moment que je n'avais pas fait une séance pareille. Mes derniers petits chiens craquaient au premier bobo.

— Je dois pouvoir t'aider, fit Denna en se levant. Sœur Constance, laisse-moi te montrer son point faible.

Elle vint se placer derrière Richard et n'agit pas tout de suite, le prenant par surprise. À l'instant où il se détendait un peu, l'Agiel toucha la chair tendre de son aisselle. Il hurla, mais sa maîtresse maintint la pression. Les pieds quittant le sol, le jeune homme ne put plus soutenir son propre poids et la tension de la corde devint telle qu'il redouta que ses bras se détachent de son torse. En ricanant, Denna garda l'Agiel en contact avec sa peau jusqu'à ce qu'il pleure comme un enfant.

— Pitié, maîtresse Denna, sanglota-t-il, pitié !

— Tu vois ? dit la Mord-Sith en retirant son instrument de torture.

— Denna, soupira Constance, je donnerais cher pour avoir ton talent…

— Voilà un autre endroit sensible. (Richard hurla.) Et un autre, et encore un autre… (Elle vint se camper devant le supplicié et lui sourit.) Tu ne vois pas d'inconvénient à ce que je montre tout ça à Constance, petit chien ?

— Pitié, maîtresse Denna, ne le faites pas ! C'est trop douloureux !

— Tu vois, Constance ? Ça ne le dérange pas du tout…

Denna alla se rasseoir, insensible aux larmes de Richard. Sans sourire ni minauder, Constance se remit au travail et eut tôt fait de le contraindre à l'implorer.

Sa méthode rudimentaire et son entêtement, sans laisser une seconde de répit à sa victime, la rendaient plus terrible encore que Denna. Constance ignorait la compassion dont sa collègue faisait souvent montre. Et si elle s'arrêtait parfois, c'était sur les conseils de Denna, qui ne tenait pas à ce qu'elle tue ou handicape gravement Richard. En bonne assistante, Constance se laissa imposer le protocole de douleur choisi par sa sœur.

— Denna, dit-elle à un moment, si tu as des choses à faire, rien ne t'oblige à rester. Ça ne me gênera pas…

Richard paniqua. Pour rien au monde, il ne voulait être seul avec cette femme. À coup sûr, elle en profiterait pour lui infliger tout ce que Denna lui aurait interdit de faire. Même s'il ignorait de quoi il s'agissait, il en mourait de peur.

— Une autre fois, je te le laisserai, histoire que tu travailles à ta manière. Mais pas aujourd'hui.

Richard fit un gros effort pour dissimuler son soulagement. Résignée, Constance se remit au travail.

Se plaçant derrière lui, elle le prit par les cheveux et lui tira la tête en arrière. Sachant ce que ça annonçait, Richard se souvint de l'effroyable douleur et trembla de tous ses membres, le souffle coupé par l'angoisse.

— Pas ça, Constance ! cria Denna en se levant.

La Mord-Sith tira plus fort sur les cheveux de Richard.

— Pourquoi ? Tu ne lui as pas fait ?

— Si, mais je refuse que tu t'y essaies. Il n'a pas encore parlé à maître Rahl. Je ne veux courir aucun risque.

— Denna, attaquons-nous à ses deux oreilles ensemble ! Comme jadis !

— Maître Rahl veut l'interroger, te dis-je !

— Après, alors ?

— Voilà longtemps que je n'ai pas entendu ce cri-là… (Elle chercha le regard de Richard.) Si maître Rahl ne le tue pas et s'il ne succombe pas à d'autres… événements…, nous lui ferons ça ensemble. D'accord ? Mais aujourd'hui, pas question. Et s'il te plaît, Constance, respecte ma volonté : pas d'Agiel dans l'oreille pour lui !

— Tu t'en tires à bon compte, pas vrai ? siffla la Mord-Sith en lâchant les cheveux du jeune homme. Mais tôt ou tard, nous serons seuls et je prendrai mon plaisir avec toi…

— Oui, maîtresse Constance, gémit Richard.

Quand elles eurent fini de le dresser, les deux Mord-Sith allèrent déjeuner. Richard les suivit, sa chaîne accrochée à la ceinture de Denna. Le réfectoire, une pièce d'une élégante simplicité – sol de marbre blanc et murs lambrissés de chêne – bruissait de conversations à mi-voix, car presque toutes les tables étaient occupées. En s'asseyant, Denna claqua des doigts et désigna le sol, derrière sa chaise. Des serviteurs apportèrent à manger aux femmes, mais rien à Richard. Le menu se composait d'une soupe épaisse, de fromage, de pain noir et de fruits. Pas de viande… Les odeurs délicieuses firent craquer Richard. Au milieu du repas, Denna se tourna et l'informa qu'il n'aurait rien parce qu'il avait écopé de deux heures le matin. Mais s'il se comportait bien, il pourrait dîner.

L'après-midi commença par des dévotions, suivies d'heures de dressage, Denna et Constance se partageant le travail. Richard s'efforça de ne rien faire de mal. Le soir, il fut récompensé par une assiette de riz et de légumes. Après le dîner, une séance de dévotions préluda à un nouveau programme de dressage. Puis ils abandonnèrent Constance et retournèrent dans les quartiers de Denna. Épuisé, Richard tituba tout le long du chemin, plié en deux par la douleur.

— Je veux prendre un bain, déclara sa maîtresse.

Elle lui désigna la petite pièce adjacente à sa chambre. Elle était vide, exceptés la corde pendue au plafond lestée du harnais et une baignoire rangée dans un coin. L'équipement de torture, précisa la Mord-Sith, était là au cas où un dressage d'urgence s'imposerait. Ainsi, elle ne souillerait pas ses quartiers et pourrait le laisser suspendu comme un jambon toute la nuit. À son avis, conclut-elle, il passerait beaucoup de son temps dans ce réduit.

Denna ordonna à Richard de traîner la baignoire jusqu'au pied du lit. Elle lui dit ensuite de prendre le seau qui s'y trouvait et lui indiqua où se procurer de l'eau chaude. Il ne devrait parler à personne, même si on s'adressait à lui, et se dépêcher, pour que l'eau n'ait pas refroidi avant que la baignoire soit pleine. S'il n'obéissait pas à la lettre pendant qu'elle ne pouvait pas le surveiller, la magie le terrasserait. Et si elle devait venir le chercher, il regretterait beaucoup de l'avoir déçue…

Richard jura de suivre ses instructions. L'endroit où il puisa l'eau – une source chaude qui se déversait dans un bassin entouré de bancs en marbre – était assez loin des quartiers de sa maîtresse. Quand la baignoire fut pleine, le jeune homme, ruisselant de sueur, se sentit plus épuisé que jamais.

Pendant que Denna faisait trempette, il lui frotta le dos, défit sa natte et l'aida à se laver les cheveux.

Elle posa les bras sur les bords de la baignoire, inclina la tête et ferma les yeux. Alors qu'elle se détendait, Richard resta agenouillé près d'elle, au cas où elle aurait besoin de quelque chose.

— Tu n'aimes pas Constance, pas vrai ? lança soudain Denna.

Que répondre ? Il valait mieux ne rien dire de négatif sur l'amie de sa maîtresse. Mais s'il mentait, ça lui vaudrait également une punition.

— J'ai… peur d'elle, maîtresse Denna.

— Une esquive habile, mon amour… Tu n'essaies pas d'être insolent, j'espère ?

— Non, maîtresse Denna. C'est la vérité…

— Parfait… Tu as raison de la redouter. Elle déteste les hommes. Chaque fois qu'elle en tue un, elle crie le nom de celui qui l'a brisée, Rastin. Tu te souviens du type qui m'a dressée, puis prise dans son lit ? Celui que j'ai tué… Avant de s'occuper de moi, il avait formé

Constance. Rastin… C'est lui qui l'a brisée. Et c'est elle qui m'a dit comment l'exécuter. Depuis, je ferais n'importe quoi pour elle. Et comme j'ai abattu l'homme qu'elle haïssait, elle m'est dévouée à jamais.

— Je comprends, maîtresse Denna. Mais par pitié, ne me laissez pas seul avec elle…

— À ta place, je m'efforcerais de bien me comporter. Si tu ne commets pas d'erreur, et ne récoltes pas trop d'heures, je resterai pendant qu'elle te dresse. Tu vois la chance que tu as d'avoir une gentille maîtresse ?

— Oui, maîtresse Denna, merci de me dresser si bien. Vous êtes un professeur très doué.

La Mord-Sith ouvrit un œil pour s'assurer qu'il n'y avait pas trace d'ironie dans le regard du jeune homme.

— Passe-moi une serviette et pose ma chemise de nuit sur la table de chevet.

Richard l'aida à se sécher les cheveux. Négligeant de se vêtir, Denna s'étendit sur le lit, sa crinière encore humide formant une auréole autour de sa tête.

— Souffle la lampe à huile, dit-elle. (Richard obéit immédiatement.) Et apporte-moi l'Agiel, mon amour…

Richard sursauta. Il détestait qu'elle lui demande l'Agiel, car le toucher était une torture. Craignant que trop d'hésitation lui vaille une punition, il serra les dents et saisit l'instrument, le posant sur les paumes de ses mains. La douleur remonta jusqu'à ses coudes et se diffusa dans ses épaules. Il pria pour que Denna lui prenne au plus vite l'Agiel.

Les oreillers adossés à la tête de lit, elle s'était assise et le regardait. Quand elle tendit la main pour récupérer l'Agiel, il soupira de soulagement.

— Maîtresse Denna, pourquoi n'avez-vous pas mal quand vous le tenez ?

— J'ai mal, autant que toi… Son contact est douloureux parce que c'est celui avec lequel on m'a dressée.

— Vous voulez dire… Quand vous le maniez, vous souffrez ? À chaque instant, pendant que vous me dressez ?

Denna fit tourner l'Agiel dans sa main, hocha la tête et détourna le regard.

— La douleur, sous une forme ou une autre, est ma compagne quotidienne. C'est pour ça, entre autres raisons, que la formation d'une Mord-Sith dure des années. Il faut longtemps pour dominer la douleur… Et c'est sans doute aussi pour ça, selon moi, que les Mord-Sith sont exclusivement des femmes. Les hommes sont bien trop faibles ! La chaîne passée à mon poignet me permet de laisser pendre

l'Agiel. Quand je ne le tiens pas, il ne me fait rien. Mais dès que je l'utilise, la souffrance est constante.

— Je n'avais pas deviné…, dit Richard, la gorge nouée. Je suis navré, maîtresse Denna. J'ai du chagrin que vous deviez subir tant de choses pour me dresser…

— La douleur peut apporter une forme de plaisir, mon amour. C'est ce que j'essaie de t'enseigner. Et l'heure d'une nouvelle leçon a sonné. (Elle le regarda lascivement.) Assez bavardé !

Richard reconnut la lueur qui passa dans les yeux de sa maîtresse. Il vit aussi sa poitrine se soulever et s'abaisser de plus en plus vite…

— Maîtresse Denna, vous êtes toute propre, et je suis couvert de sueur.

— J'adore ça…, souffla Denna.

Sans quitter Richard du regard, elle prit l'Agiel entre ses dents.

Les jours passèrent dans une uniformité abrutissante. Les dévotions ne gênaient pas trop Richard, puisqu'elles étaient un dérivatif à son dressage. Mais il détestait ânonner ces incantations et devait, tout du long, se concentrer sur la natte de Denna. Au fond, répéter les mêmes paroles pendant des heures, à genoux et le front contre le sol, lui coûtait à peine moins que les séances de dressage. Parfois, il se réveillait en pleine nuit et chantonnait :

— *Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.*

Denna ne portait plus son uniforme rouge. Elle l'avait remplacé par un blanc, la preuve, expliqua-t-elle, que le sujet, une fois brisé, était devenu son partenaire. Ne plus lui tirer de sang symbolisait le pouvoir absolu qu'elle détenait sur lui. Pour Richard, cela ne faisait guère de différence. Hémorragies ou pas, l'Agiel le torturait autant. La moitié du temps environ, Constance assistait Denna. Quand elle s'absentait, c'était pour s'occuper d'un autre petit chien. Elle insistait pour rester seule avec Richard, mais Denna se montrait inflexible. Le jeune homme était de plus en plus terrifié par la Mord-Sith en cuir marron. Et Denna lui souriait toujours quand elle disait à Constance de prendre le relais…

Un jour, les dévotions de l'après-midi terminées, alors que Constance était partie dresser un autre homme, Denna le conduisit dans le réduit attenant à ses quartiers, le suspendit à la corde et tira tellement que ses pieds touchaient à peine le sol.

— Maîtresse Denna, demanda soudain Richard, à partir de maintenant, accepteriez-vous que Constance se charge seule de mon

dressage ?

Sa question eut un effet inattendu. Folle de rage, Denna le regarda, les joues rouges. Puis elle le battit avec l'Agiel, le lui enfonça dans les chairs, et l'insulta copieusement. Il ne valait rien, lui hurla-t-elle, et elle en avait assez de l'entendre dire des bêtises. Denna était une femme forte et résistante. La pluie de coups dura une éternité…

Richard ne l'avait jamais vue si furieuse, sévère et cruelle. Bientôt, il perdit tout sens du réel, oubliant même jusqu'à son nom. Fou de douleur, il ne pouvait plus rien dire, incapable de l'implorer d'arrêter. Bien qu'il pût à peine respirer, la Mord-Sith ne marqua pas de pause, comme si le blesser attisait sa colère. Du sang coulait sur le sol et maculait son bel uniforme blanc. Le souffle court à force de rage et de violence, sa natte en bataille, Denna s'acharna longtemps sur sa victime.

Au paroxysme de la haine, elle l'empoigna par les cheveux, lui tira la tête en arrière, et, sans avertissement, lui enfonça l'Agiel dans l'oreille avec une violence qu'il ne lui avait jamais connue. Elle recommença des dizaines de fois, conduisant Richard au bord de la folie et du néant mental.

Elle s'arrêta enfin, debout près de lui et pantelante de colère.

— Je vais dîner, dit-elle.

Aussitôt, Richard sentit la douleur de la magie prendre le relais de celle de l'Agiel.

— Pendant mon absence, et crois-moi, je prendrai mon temps, la magie se chargera de toi ! Tu ne pourras pas l'arrêter, ni t'évanouir. Et si tu lâches la bride à ta colère, ce sera encore pire ! Comme tu ne pourras pas la contrôler indéfiniment, je te promets bien du plaisir…

Elle approcha du mur et tira sur la corde jusqu'à ce que les pieds de Richard ne touchent plus le sol. Les bras en feu, il hurla comme un cochon qu'on égorge.

— Amuse-toi bien ! lança Denna en sortant.

En équilibre sur le fil qui sépare la santé mentale de la folie, Richard souffrait tant qu'il fut vite incapable de contenir sa colère, comme la Mord-Sith l'avait prédit. La douleur devint alors un incendie qui le consumait. Étrangement, c'était pire encore parce que sa maîtresse n'était pas là. Il ne s'était jamais senti aussi seul et impuissant. La souffrance, impitoyable, ne lui laissait même plus le loisir de pleurer, tant il devait lutter pour aspirer un peu d'air.

Il ne sut jamais combien de temps il était resté seul. Soudain, il eut conscience d'être tombé sur le sol, les bottes de Denna des deux côtés de sa tête. Elle le libéra de la magie, mais ne lui détacha pas les bras, lui laissant les épaules en feu. Il éclata en sanglots dans la flaque de sang où il gisait.

— Je t'ai dit, cracha Denna, que nous étions unis pour la vie. La tienne, en tout cas ! (Elle était toujours furieuse, comprit Richard.) Avant que je m'occupe sérieusement de toi et que tu ne puisses plus parler, dis-moi pourquoi tu veux que Constance te dresse !

Il cracha du sang, émettant un sinistre gargouillis.

— Ce n'est pas une façon de s'adresser à moi ! À genoux ! Vite !

Les bras liés dans le dos, Richard ne réussit pas à s'agenouiller. Denna le prit par les cheveux et le força à se relever. Il s'affaissa contre elle, le visage dans la tache de sang qui s'étalait sur le cuir blanc. Son sang !

Denna l'écarta en lui planquant la pointe de l'Agiel sur le front. Richard ouvrit les yeux et les leva sur elle, prêt à répondre à sa question.

La Mord-Sith le gifla à la volée.

— Baisse les yeux quand tu me parles ! Qui t'a autorisé à me regarder ? (Richard obéit.) Tu arrives au bout de ton sursis. Réponds avant de connaître l'enfer !

Richard cracha de nouveau du sang. Tandis que le fluide chaud coulait sur son menton, il dut lutter pour ne pas vomir.

— Maîtresse Denna, croassa-t-il, j'ai demandé ça parce que je sais que tenir l'Agiel est une torture pour vous. Me dresser vous fait souffrir… Si maîtresse Constance s'en charge, vous serez épargnée. C'est tout ce qui compte pour moi. Je sais ce que souffrir veut dire, parce que vous me l'avez appris. Il ne faut plus que vous ayez mal. Je préfère être entre les mains de maîtresse Constance. Pour que vous alliez bien.

Dans le lourd silence qui suivit, Richard s'efforça de rester en équilibre sur les genoux. Les yeux toujours baissés sur les bottes de Denna, il toussa un peu, chaque inspiration devenue un calvaire. Maintenant que Denna savait, qu'allait-elle lui faire ?

— Je ne te comprends pas, Richard Cypher, dit-elle enfin, sa colère envolée. Que les esprits m'emportent, mais tu es une énigme pour moi !

Elle se plaça derrière lui, le libéra du harnais qui lui liait les bras et sortit sans ajouter un mot. Trop ankylosé, Richard ne parvint pas à conserver son équilibre et s'écrasa face contre terre. Il n'essaya pas de se relever et pleura sur le sol taché de sang.

Quand la cloche sonna les dévotions du soir, Denna revint, s'agenouilla près de lui, lui passa tendrement un bras autour du torse et l'aida à se relever.

— Il est interdit de manquer les dévotions, dit-elle en accrochant la chaîne à sa ceinture.

L'uniforme blanc de la Mord-Sith était couvert de sang, comme son visage et sa superbe natte. En chemin, les gens qui la saluaient

d'habitude détournèrent le regard ou s'écartèrent vivement.

La position de prière, dans l'état où il était, fut une torture pour Richard. Il éructa les paroles, incertain de les réciter dans le bon ordre. Denna ne le corrigeant pas, il continua, surpris de ne pas s'écrouler sur le flanc avant la fin.

Quand la cloche sonna deux fois, Denna se leva mais sans faire mine de l'aider. Constance apparut, souriante, pour une fois.

— Eh bien, Denna, on dirait que tu t'es sacrément amusée ! (Elle gifla Richard, qui réussit à ne pas s'écrouler.) Tu as été méchant, vilain garçon ?

— Oui, maîtresse Constance.

— Très méchant, on dirait ! Formidable ! Denna, je n'ai rien à faire. Montrons-lui de quoi sont capables deux Mord-Sith en pleine forme.

— Non. Pas ce soir, Constance…

— Comment ça, non ?

— Non ! explosa Denna. C'est mon partenaire, et je le ramène chez moi pour le dresser sur un autre plan ! Veux-tu regarder nos ébats ? Voir ce que je fais avec l'Agiel entre mes dents ?

Richard perdit tout espoir. C'était donc ça qu'elle avait en tête… Ravagé comme il l'était, il ne survivrait pas…

Des hommes en robes blanches – des missionnaires, selon Denna – ne perdaient pas une miette du spectacle. Quand la Mord-Sith les foudroya du regard, ils s'éparpillèrent comme une volée de moineaux. Les deux femmes s'étaient empourprées, Denna de fureur, et Constance d'embarras…

— Bien sûr que non, Denna, souffla-t-elle. Désolée, je ne savais pas… À présent, je vais… hum… te laisser à tes occupations. (Elle se tourna vers Richard.) Tu as l'air assez piteux comme ça, mon garçon. J'espère que tu seras à la hauteur, sinon…

Elle lui flanqua un petit coup d'Agiel dans l'estomac et s'en fut. Richard se plia en deux. Denna lui passa une main sous le bras pour le relever. Elle regarda Constance s'éloigner, puis se mit en chemin.

Bien entendu, Richard la suivit.

Quand ils furent de retour chez la Mord-Sith, elle lui tendit le seau. À l'idée de devoir remplir la baignoire, Richard manqua s'évanouir.

— Va chercher un seau d'eau chaude, dit doucement Denna.

Richard obéit, soulagé que la tâche soit si facile. En chemin, il s'interrogea sur sa maîtresse. Elle semblait furieuse, mais pas contre lui. Quand il fut de retour, il posa le seau sur le sol et baissa les yeux. Denna tira la chaise près d'eux. Pourquoi ne lui avait-elle pas demandé de le faire ? s'étonna-t-il.

— Assieds-toi…, dit-elle.

Elle approcha de la table et revint avec une poire. Elle joua un

moment avec le fruit, l'observa pensivement, puis le lui tendit.

— Je l'avais apportée pour la manger ici. Mais je n'ai plus faim… Tu peux l'avoir, puisque tu n'as pas dîné.

— Maîtresse Denna, elle est à vous, pas à moi…

— Je sais, Richard. Obéis-moi…

Il dévora la poire, pépins compris. Pendant ce temps, Denna s'agenouilla et entreprit de le nettoyer. Sans comprendre ce qui se passait, Richard eut mal tout le temps que dura l'opération, mais ce n'était rien comparé à l'Agiel. Pourquoi faisait-elle ça, alors qu'une séance de dressage était programmée ?

— J'ai très mal au dos, dit la Mord-Sith comme si elle avait lu dans ses pensées.

— Maîtresse Denna, pardon de m'être mal comporté. C'est à cause de moi que vous souffrez…

— Tiens-toi tranquille, dit-elle presque tendrement. Pour soulager mon dos, je dois dormir sur une surface dure. Le sol conviendra très bien. Du coup, tu prendras mon lit, et je ne veux pas le tacher de sang.

Richard en resta quelque peu perplexe. Le sol était assez grand pour qu'ils y dorment à deux, et d'habitude, elle ne se souciait pas qu'il y ait du sang dans son lit. Conscient qu'il n'était pas en position de l'interroger sur le sujet, il ne dit rien.

— Bien, fit-elle quand elle eut fini, va au lit, à présent.

Richard s'allongea sous le regard de la Mord-Sith. Résigné, il prit l'Agiel, sur la table de chevet, et le tendit à sa maîtresse, la douleur remontant comme toujours le long de son bras. Il aurait tant voulu qu'elle ne lui impose pas ça…

Denna prit l'instrument de torture et le reposa sur la table.

— Pas ce soir… J'ai trop mal au dos… (Elle souffla la lampe.) Dors, maintenant…

Richard l'entendit s'allonger par terre en marmonnant un juron. Trop fatigué pour réfléchir, il s'endormit comme une masse.

Le matin, quand la cloche le réveilla, Denna était déjà debout. Son uniforme nettoyé, elle avait réarrangé sa natte. Sur le chemin de la cour de dévotion, elle ne dit pas un mot. Torturé par la position de prière, Richard soupira de soulagement quand ce fut terminé. Il s'étonna vaguement de n'avoir pas aperçu Constance, puis, toujours accroché à sa maîtresse, il prit la direction de la salle de dressage. Comme elle ne s'était pas engagée dans le même couloir, la chaîne se tendit et le força à s'arrêter.

— Nous n'allons pas par là…

— Oui, maîtresse Denna.

Elle repartit et descendit des couloirs qui semblaient s'étendre à

l'infini. Au bout d'un moment, elle se retourna, l'air exaspéré.

— Marche donc près de moi ! Nous allons faire une petite promenade. J'aime ça, de temps en temps… Surtout quand j'ai mal au dos. Ça me soulage…

Richard ne s'était jamais éloigné autant des quartiers de sa maîtresse. Autour de lui, il découvrit, de-ci, de-là, d'autres cours de dévotions, elles aussi à ciel ouvert, avec un bloc de pierre noire et une cloche. Pour certaines, l'herbe remplaçait le sable blanc et le bloc reposait dans un petit bassin aux eaux claires où des poissons nageaient par bancs serrés. Certains couloirs étaient parfois aussi grands que des pièces, avec des mosaïques sur le sol, des colonnades et de très hauts plafonds. De larges fenêtres laissaient entrer à flots la lumière du soleil.

Les lieux grouillaient de monde, le plus souvent des hommes et des femmes en robe blanche ou pastel. Personne ne se pressait, mais presque tous ces gens, à part ceux qui se reposaient sur les bancs de pierre, semblaient savoir très exactement où ils allaient et pourquoi. Richard aperçut très peu de soldats. Si quelques individus saluèrent Denna ou lui sourirent, la plupart la croisèrent comme si elle était invisible – sans même parler de son « petit chien ».

Cet endroit était immense ! Les couloirs et les allées se déroulaient à perte de vue, de grands escaliers montant ou descendant vers d'autres zones de l'imposant édifice. Dans un corridor, des statues représentaient des hommes et des femmes nus immortalisés dans des poses altières. En pierre polie blanche veinée d'or, ces œuvres d'art faisaient bien deux fois la taille du jeune homme.

Richard ne vit pas un coin qui fût obscur, laid ou simplement sale. Ici, tout n'était que beauté ! Jusqu'aux bruits de pas, sur le marbre, qui évoquaient des murmures respectueux !

Comment un complexe de cette taille avait-il pu sortir de l'imagination d'un homme, puis être construit ? Sans nul doute, cela avait dû prendre des générations…

Denna le conduisit dans une cour à ciel ouvert. Entre de grands arbres, un chemin pavé serpentait jusqu'au centre de cette forêt intérieure. En le suivant, Richard admira les végétaux, magnifiques même s'ils avaient perdu leur feuillage.

— Tu aimes les arbres, on dirait ? lança la Mord-Sith.

— Beaucoup, oui, maîtresse Denna…

— Pourquoi ?

Richard réfléchit quelques secondes.

— Parce que je crois qu'ils font partie de mon passé… Je me rappelle vaguement avoir été guide forestier… Mes souvenirs sont très flous, maîtresse Denna. Mais je suis sûr d'aimer la forêt.

— Quand on est brisé, on oublie beaucoup de choses. Plus je te

dresserai, plus tes souvenirs s'effaceront, sauf quand je te poserai des questions spécifiques. Bientôt, ta mémoire sera presque redevenue vierge…

— Je comprends, maîtresse Denna. Mais puis-je vous demander où nous sommes ?

— Dans le Palais du Peuple, le cœur du pouvoir à D'Hara. Et la résidence de Darken Rahl.

Ils mangèrent ailleurs que d'habitude, et Denna, sans qu'il comprenne pourquoi, lui permit de s'asseoir sur une chaise. Pour les dévotions de l'après-midi, elle choisit un lieu où l'eau remplaçait le sable. Après, ils se promenèrent encore, revenant en terrain connu seulement à l'heure du dîner. Richard se sentait beaucoup mieux. Un peu de marche lui avait dénoué les muscles…

— Et votre dos, maîtresse Denna ? La promenade vous a soulagée ?

— C'est supportable…

Denna marcha lentement autour de Richard, les yeux baissés. Puis elle s'arrêta en face de lui, Agiel au poing, et l'étudia attentivement.

Sans relever les yeux, elle murmura :

— Dis-moi que tu me trouves laide…

Le jeune homme la fixa jusqu'à ce qu'elle redresse la tête.

— Non… Ce serait un mensonge !

— Tu viens de commettre une erreur, mon amour, soupira tristement Denna. Tu as désobéi à un ordre et oublié de me donner mon titre.

— Je sais, maîtresse Denna…

Elle ferma les yeux, mais parla d'une voix un peu plus ferme.

— Tu es une source incessante de problèmes… Je me demande pourquoi maître Rahl m'a chargée de te dresser. Pour tes transgressions, tu auras deux heures…

Elle mit sa menace à exécution. Moins dure qu'à l'accoutumée, elle le fit quand même hurler de douleur. Après, déclarant que son dos la tourmentait toujours, elle dormit par terre et lui laissa le lit.

Les quelques jours qui suivirent, ils reprirent leur protocole habituel, avec des séances de dressage moins pénibles et moins longues, sauf quand Constance y participait. Mais Denna surveillait sa collègue et ne lui laissait pas autant de latitude qu'avant. L'autre Mord-Sith n'aima pas ça et ne fit rien pour le dissimuler. Mais dès qu'elle se montrait trop violente, Denna ne l'invitait pas à la séance suivante…

Sous ce régime plus tolérable, Richard recouvra un peu de lucidité et se souvint de bribes de son passé. De temps en temps, quand le dos de Denna repassait à l'attaque, ils faisaient de longues promenades dans des lieux d'une étonnante beauté.

Un jour, les dévotions de l'après-midi achevées, Constance demanda à rester avec eux. Avec un sourire, Denna répondit par l'affirmative. Quand elle voulut se charger du dressage, son amie y consentit aussi. Plus impitoyable que jamais, elle poussa Richard aux limites du tolérable. Il priait pour que Denna intervienne. Au moment où elle se leva de sa chaise, un homme entra dans la pièce.

— Maîtresse Denna, maître Rahl vous demande.

— Quand veut-il me voir ?

— Tout de suite !

— Constance, tu veux bien terminer la séance ?

— Bien sûr, ma chère, répondit la Mord-Sith en dévisageant Richard, triomphante.

Terrifié, il n'osa pas dire un mot.

— Nous avions presque fini, ajouta Denna. Ramène-le dans mes quartiers, et laisse-le seul. Je ne serai sûrement pas longue.

— Entendu. Tu peux compter sur moi…

Denna s'éloigna. Avec un sourire vicieux, Constance saisit la boucle de ceinture du jeune homme et l'ouvrit.

— Constance, dit Denna, revenue sur ses pas, je refuse que tu lui fasses ça.

— En ton absence, je suis responsable de lui, et je fais ce que je veux.

— C'est mon compagnon, insista Denna en avançant d'un pas, et je refuse ! Pas d'Agiel dans l'oreille non plus, c'est compris ?

— Je fais ce que…

— Non ! explosa Denna. Quand nous avons tué Rastin, c'est moi qui ai été punie. Moi ! Pas toi ! Je n'en ai jamais parlé jusque-là, mais le moment est venu. Tu sais ce qu'on m'a fait. Pourtant, je n'ai jamais dit que tu étais impliquée. Cet homme est mon compagnon, et je suis sa Mord-Sith. Pas toi ! Si tu passes outre ma volonté, il y aura un conflit entre nous.

— D'accord, Denna, grogna Constance. Je respecterai tes souhaits…

— Tu as intérêt, sœur Constance…

Denna partie, Constance termina la séance en se déchaînant, mais elle garda, à quelques incartades près, l'Agiel dans les zones autorisées par sa collègue. Richard eut parfaitement conscience qu'elle avait fait durer le plaisir plus longtemps que prévu. Après l'avoir ramené chez Denna, elle l'avait battu pendant une bonne heure. Puis, attachant la chaîne au montant du lit, elle lui avait ordonné de ne pas bouger jusqu'au retour de sa maîtresse.

Avant de partir, elle le toisa de toute sa hauteur – pas vraiment

impressionnante – et lui plaqua une main sur l'entrejambe.

— Prends bien soin de tes jolies petites boules, ricana-t-elle, car tu ne les garderas pas longtemps. Maître Rahl te placera bientôt sous ma responsabilité. À ce moment-là, je modifierai quelque peu ton anatomie. À mon avis, tu n'aimeras pas beaucoup ça !

Richard ne put contenir sa colère et, aussitôt foudroyé par la magie, tomba à genoux. Très contente d'elle, Constance sortit en riant aux éclats. Richard parvint à contrôler sa colère, mais la souffrance cessa seulement quand il se releva.

Un peu réconforté par les rayons de soleil qui filtraient de la fenêtre, il espéra que Denna reviendrait bientôt.

Le crépuscule tomba. Bien après l'heure du dîner, la Mord-Sith ne s'était toujours pas montrée. Richard s'inquiéta, pressentant que quelque chose ne collait pas. Quand la cloche des dévotions sonna, il ne put pas y aller, puisque la magie l'enchaînait au lit, lui interdisant même de s'agenouiller. Devait-il réciter la prière ? Comme personne ne serait là pour l'écouter, il décida de s'en abstenir.

La nuit tombée, il se réjouit que les lampes soient allumées. Sinon, il aurait dû rester debout dans le noir. Une double sonnerie de cloche annonça la fin des dévotions. Et toujours pas de Denna. Lorsque l'heure de son dressage fut largement passée, Richard eut les tripes nouées par l'angoisse.

Enfin, la porte s'ouvrit et sa maîtresse entra, la tête baissée et le dos raide. Sa natte défaite, elle avait les cheveux en bataille. Pour refermer la porte, elle dut fournir un effort visible. Le teint grisâtre, elle avait les yeux embués de larmes.

— Richard, dit-elle sans le regarder, tu veux bien me préparer la baignoire ? S'il te plaît… Je me sens très sale…

— Bien sûr, maîtresse Denna.

Il alla chercher la baignoire et courut aussi vite que possible pour charrier l'eau. Sous l'œil éteint de Denna, il s'acquitta de sa tâche en un temps record, puis s'immobilisa devant la Mord-Sith, pantelant.

Denna entreprit maladroitement de déboutonner son uniforme.

— Tu veux bien m'aider ? J'ai peur de ne pas y arriver seule.

Richard obéit et constata qu'elle tremblait de tous ses membres. Le cœur serré, il dut lui arracher une partie du dos, car la peau venait avec le cuir. Affolé, il découvrit que le corps de sa maîtresse, de la nuque aux chevilles, était couvert de zébrures. Saisi de terreur, il partagea sa souffrance, la sentant se diffuser dans sa propre chair. Le pouvoir rugit soudain en lui, mais il l'ignora.

— Maîtresse Denna, qui vous a fait ça ?

— Maître Rahl. Rien que je n'aie mérité…

Il l'aida à entrer dans la baignoire et frémit quand elle poussa un petit cri au contact de l'eau.

— Maîtresse Denna, pourquoi cette punition ?

La Mord-Sith grimaça quand il commença à lui laver le dos.

— Constance a dit au maître que j'étais trop indulgente avec toi. La punition est juste. Je ne t'ai pas dressé comme il le fallait. Une Mord-Sith ne peut pas faillir…

— Vous vous trompez, maîtresse Denna. C'est moi qu'on aurait dû châtier, pas vous.

Tandis qu'elle s'accrochait au bord de la baignoire, les bras tremblants, Richard la lava et essuya doucement la sueur qui ruisselait sur la peau livide de son visage. Elle refusa de croiser son regard, et des larmes coulèrent sur ses joues.

— Maître Rahl veut te voir demain… (Richard cessa un instant de lui frotter les jambes.) Je suis désolée… Mais tu répondras à ses questions !

— Oui, maîtresse Denna. (Prenant de l'eau dans ses mains, il la rinça doucement.) Maintenant, laissez-moi vous sécher. (Il mania la serviette aussi délicatement que possible.) Voulez-vous vous asseoir ?

— Je crains que ce ne soit pas une bonne idée, fit Denna, gênée. Aide-moi à m'étendre sur le lit. (Elle accepta la main qu'il lui tendit.) Pourquoi ne puis-je pas arrêter de trembler ?

— Parce que vous avez mal, maîtresse Denna.

— J'ai enduré bien pire. C'était juste une manière de me rappeler qui je suis. Et pourtant, je tremble toujours…

Elle s'étendit sur le ventre, la tête tournée vers lui. L'inquiétude de Richard, et sa compassion, réveillèrent un peu plus son esprit.

— Maîtresse Denna, mon sac est ici ?

— Dans l'armoire… Pourquoi ?

— Ne bougez pas, maîtresse Denna, et laissez-moi faire quelque chose… si je me rappelle comment.

Il sortit son sac de l'armoire, le posa sur la table et fouilla dedans. Denna le regarda, la joue posée sur le dos de ses mains. Sous un sifflet en os pendu à une lanière de cuir, il trouva le paquet qu'il cherchait et l'ouvrit. Il en sortit une petite coupe en étain, tira son couteau de sa ceinture et le posa aussi sur la table. Retournant devant l'armoire, il trouva sans peine le pot d'onguent que sa maîtresse se passait parfois sur la peau. Exactement ce qu'il lui fallait.

— Maîtresse Denna, je peux l'utiliser ?

— Pourquoi ?

— Je vous en prie !

— Vas-y…

Richard prit toute sa réserve de feuilles d'aum séchées et les mit dans la coupe. Il y ajouta d'autres herbes qu'il reconnut à l'odeur, car il avait oublié leurs noms. Avec le manche de son couteau, il réduisit le tout en poudre. Puis il vida le pot d'onguent dans la coupe et

mélangea avec les doigts.

Ensuite, il vint s'asseoir au chevet de Denna.

— Ne bougez pas, surtout…

— Richard, mon titre ! Tu n'apprendras donc jamais ?

— Navré, maîtresse Denna. Vous me punirez plus tard ! (Il sourit.) Pour le moment, laissez-vous faire. Quand j'aurai terminé, vous vous sentirez assez en forme pour me dresser toute la nuit. C'est promis !

Il appliqua délicatement sa mixture sur les plaies, la lissant du bout des doigts. Denna gémit, puis ferma les yeux. Quand il en arriva à ses chevilles, elle somnolait. Pendant que l'onguent séchait, il lui caressa les cheveux…

— Comment allez-vous, maîtresse Denna ? murmura-t-il.

Elle rouvrit les yeux et roula sur le côté.

— La douleur a disparu ! Comment as-tu fait ?

Richard rayonna de satisfaction.

— Un truc que m'a appris un vieil ami… (Il plissa le front.) Je ne me rappelle plus son nom ! Mais je le connais depuis toujours, et il m'a enseigné bien des choses. Maîtresse Denna, je suis si soulagé. Je déteste vous voir souffrir.

La Mord-Sith lui caressa la joue du bout des doigts.

— Tu es un être comme on en rencontre rarement, Richard Cypher. Je n'ai jamais eu un partenaire tel que toi. Les esprits m'emportent, je n'ai jamais croisé une personne qui te ressemble ! J'ai tué l'homme qui m'a fait ce que je t'ai infligé, et toi, tu m'aides…

— Nous sommes seulement ce que nous sommes, maîtresse Denna, rien de plus ni de moins. (Il baissa les yeux sur ses mains.) Je n'aime pas ce que maître Rahl vous a fait…

— Tu ignores tout des Mord-Sith, mon amour… On nous sélectionne soigneusement, très jeunes… Les « élues » sont les plus douces et les plus gentilles fillettes qu'on puisse imaginer. On dit que la pire cruauté naît de l'amour le plus profond… Chaque année, en D'Hara, on choisit six petites filles. Et une Mord-Sith est brisée trois fois !

— Trois fois ? répéta Richard, incrédule.

— La première, celle que je t'ai imposée, casse l'esprit. La deuxième ravage la compassion. Pour cela, l'homme qui nous dresse torture notre mère sous nos yeux, en fait son jouet – et nous devons la regarder mourir de souffrance. La troisième nous vide de la peur de faire mal aux autres et nous apprend à tirer du plaisir de leurs tourments. Pour ça, nous devons briser notre père, sous la supervision du dresseur, en faire notre petit chien, et continuer à le torturer jusqu'à ce qu'il meure.

— On vous a infligé tout ça ? souffla Richard, en larmes.

— Ce que tu as subi n'est rien comparé à la deuxième et à la

troisième étape. Plus une fille est gentille, meilleure sera la Mord-Sith, mais la briser pour la deuxième et troisième fois est très difficile. Maître Rahl me tient en haute estime, car la deuxième phase fut particulièrement délicate. Ma mère s'est accrochée à la vie afin que je n'abdique pas tout espoir, mais ça n'a rien arrangé. Pour nous deux ! La troisième étape étant un échec, les dresseurs avaient renoncé, et ils voulaient me tuer. Persuadé que je deviendrais une Mord-Sith hors du commun si on finissait par réussir, Maître Rahl s'est chargé en personne de ma formation. C'est lui qui m'a brisée pour la troisième fois. Le jour où j'ai tué mon père, il m'a ouvert sa couche pour me récompenser. Après, j'étais dévastée…

Pour parler, Richard dut avaler la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Je ne veux plus qu'on vous torture, maîtresse Denna, dit-il en écartant doucement des mèches rebelles du front de la Mord-Sith. Plus jamais !

— Maître Rahl m'a fait un grand honneur… Prendre sur son temps pour châtier – avec mon propre Agiel – une femme aussi insignifiante que moi…

— Maîtresse Denna, j'espère qu'il me tuera, demain. Ainsi, je ne devrai plus apprendre des choses qui me désespèrent…

— Pour te briser, souffla Denna, je t'ai torturé comme personne dans ma vie. Et pourtant, depuis qu'on m'a choisie, tu es le premier qui ait tenté d'apaiser ma douleur. (Elle s'assit et prit la coupe d'étain.) Il en reste un peu ! Je vais t'en appliquer à l'endroit où Constance t'a blessé alors que je le lui avais interdit.

Denna passa de l'onguent sur les épaules du jeune homme, puis sur son ventre et sa poitrine, et remonta jusqu'à son cou.

Quand leurs regards se croisèrent, elle cessa de le soigner. Dans un silence absolu, elle se pencha vers lui et l'embrassa tendrement. Une main sur sa nuque, elle l'attira vers elle pour un nouveau baiser.

— Viens, mon amour, dit-elle en s'étendant sur le dos. (Elle lui emprisonna une main entre les siennes et la posa sur son ventre.) J'ai envie de toi. Très fort !

Richard tendit la main vers l'Agiel, posé sur la table de chevet. Denna lui toucha doucement le poignet.

— Cette nuit, je te veux sans l'Agiel. S'il te plaît, enseigne-moi comment c'est sans la douleur !

Elle lui remit une main sur la nuque et l'attira doucement vers elle.

Chapitre 43

Le lendemain matin, Denna ne le dressa pas, mais l'emmena en promenade. Maître Rahl voulait le voir après les deuxièmes dévotions. Quand l'heure fut venue, alors qu'ils se préparaient à partir, Constance les intercepta.

— Sœur Denna, tu as l'air étonnamment en forme, ce matin ! lança-t-elle.

Denna la regarda sans trahir l'ombre d'une émotion. Furieux que la Mord-Sith en cuir marron l'ait dénoncée, le jeune homme dut se concentrer intensément sur la natte de sa maîtresse.

— Eh bien, ajouta Constance en se tournant vers lui, il paraît que maître Rahl t'accorde une audience aujourd'hui. Si tu en sors vivant, nous nous verrons beaucoup plus souvent. Quand il en aura fini avec toi, je veux récupérer une partie de ton anatomie…

Richard répliqua sans réfléchir.

— Quand on vous a choisie, maîtresse Constance, ce devait être une très mauvaise année en matière de candidates. Sinon, quelqu'un d'aussi borné ne serait jamais devenu une Mord-Sith. Il faut être bien stupide pour accorder plus d'importance à ses ambitions qu'à une véritable amie. Surtout quand elle s'est sacrifiée comme l'a fait maîtresse Denna. Vous ne méritez pas d'embrasser son Agiel ! (Constance en resta bouche bée. Confiant et serein, Richard ajouta :) Priez les esprits que maître Rahl me tue ! S'il m'épargne, à notre prochaine rencontre, j'aurai votre peau pour ce que vous avez fait à maîtresse Denna.

Constance se ressaisit et leva son Agiel sur l'insolent. Denna dévia le coup, plaqua son propre Agiel sur la gorge de sa collègue et la força à reculer. Les yeux exorbités de surprise, Constance cracha un peu de sang, tomba à genoux et se prit la gorge à deux mains.

Denna la toisa un moment, sans un mot, puis se détourna. Richard la suivit, toujours lié à elle par la chaîne. Il accéléra le pas pour marcher près d'elle.

— Pour t'amuser, dit Denna sans tourner la tête, essaie de deviner combien d'heures te coûtera ton morceau de bravoure !

— Maîtresse Denna, si une Mord-Sith est capable de faire hurler un cadavre, je parierais que c'est vous !

— Et si maître Rahl ne te tue pas, combien d'heures ?

— Maîtresse Denna, il n'y a pas assez d'heures dans une vie pour

me gâcher le plaisir d'avoir mouché cette garce !

Denna eut un demi-sourire mais ne se retourna pas.

— Je suis contente que le jeu, à tes yeux, en ait valu la chandelle… (Elle lui coula enfin un regard de biais.) Je ne te comprends toujours pas. Comme tu l'as dit, nous sommes ce que nous sommes. Je regrette de ne pas pouvoir être plus, et j'ai peur qu'il te soit impossible d'être moins. Si nous étions dans le même camp, dans cette guerre, je te garderais près de moi pour la vie, en m'assurant que tu meures de vieillesse.

— Si c'était le cas, maîtresse Denna, dit Richard, touché par ces propos, je m'efforcerais de vivre le plus longtemps possible.

Ils descendirent des couloirs, passèrent devant les cours de dévotions, longèrent les grandes statues et croisèrent une foule de gens. Denna le fit monter à l'étage puis traverser des salles somptueusement décorées. Elle s'arrêta devant une porte à double battant sculptée de paysages forestiers plaqués à l'or fin.

— Es-tu prêt à mourir aujourd'hui, mon amour ? demanda la Mord-Sith en se tournant vers Richard.

— La journée n'est pas encore finie, maîtresse Denna…

Elle lui passa un bras autour du cou et l'embrassa tendrement. Puis elle s'écarta un peu et lui caressa la nuque.

— Richard, je suis navrée de t'avoir infligé tout ça, mais j'ai été dressée pour agir ainsi, et je n'y peux rien. Si j'avais eu le choix, je ne t'aurais pas torturé. Hélas, une Mord-Sith reste une Mord-Sith. Si tu péris aujourd'hui, rends-moi fière de toi en mourant bravement.

Je suis le compagnon d'une folle, pensa tristement Richard. *Et elle n'est pour rien dans sa démence…*

Denna poussa la porte et entra dans un grand jardin intérieur. S'il n'avait pas eu l'esprit ailleurs, Richard aurait été impressionné. Ils longèrent un sentier qui cheminait entre les fleurs et les buissons, passèrent devant des murets couverts de lierre et des petits arbres, puis débouchèrent sur une étendue de pelouse. Le plafond en verre laissait entrer la lumière et permettait aux végétaux de s'épanouir.

Deux hommes parfaitement identiques les attendaient au bout du chemin. Des colosses ! Sur leurs bras nus, juste au-dessus du coude, Richard vit des cercles de métal hérissés de pointes. Des gardes, sans doute… Un troisième homme se tenait près d'eux : une poitrine d'athlète, des cheveux blonds coupés en brosse traversés par une unique bande noire…

Campé au centre de la pelouse, près d'un cercle de sable blanc, baigné par les rayons du soleil couchant, un autre homme leur tournait le dos. La lumière faisait briller sa robe et ses longs cheveux blonds, se reflétant sur sa ceinture en or et le manche du couteau incurvé qui y était accroché.

Denna s'agenouilla, le front pressé contre le sol. Selon les ordres qu'elle lui avait donnés, Richard l'imita, écartant son épée pour qu'elle ne le gêne pas.

— *Maître Rahl nous guide !* déclamèrent-ils ensemble. *Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.*

Ensuite, ils attendirent, toujours prostrés.

Richard se souvint qu'il n'aurait jamais dû s'approcher de Rahl. C'était très important, même s'il ne se rappelait plus qui lui avait dit ça. Pour ne pas exploser de colère contre l'homme qui avait puni Denna, il se concentra très fort sur la natte.

— Relevez-vous, mes enfants…

Richard se redressa, épaule contre épaule avec Denna. Constater que le maître, dont les yeux bleus étaient rivés sur lui, avait des traits agréables qui respiraient la bonté et l'intelligence ne le rassura pas et ne fit pas taire la petite voix qui hurlait dans son subconscient.

— Tu as l'air étonnamment en forme, ce matin, ma petite chienne, dit Rahl en regardant enfin Denna.

— Maîtresse Denna sait aussi bien supporter la douleur que la dispenser, maître Rahl, osa dire Richard.

Les yeux bleus se posèrent de nouveau sur lui. La sérénité presque nonchalante de Rahl le fit frissonner.

— Ma petite chienne m'a dit que tu es une source incessante de problèmes. Je suis content de voir qu'elle ne m'a pas menti. Mais que tu sois ainsi m'agace beaucoup. (Il joignit les mains, l'air très détendu.) Qu'importe ! Heureux de te rencontrer enfin, Richard Cypher.

Denna plaqua l'Agiel dans le dos du jeune homme pour lui rappeler ce qu'il devait dire.

— Être ici est un honneur pour moi, maître Rahl. Je vis pour vous servir. En votre présence, je me sens si petit…

— Ça, fit Rahl avec un sourire, je n'en doute pas ! (Il dévisagea Richard un long moment.) J'ai des questions à te poser, et tu y répondras.

— Oui, maître Rahl, fit Richard, déjà tremblant.

— À genoux, souffla le maître.

Le contact de l'Agiel sur son épaule força le jeune homme à obéir. Denna se campa derrière lui, une botte contre chacune de ses jambes, lui enserra les épaules entre ses cuisses, lui saisit les cheveux et le força à relever la tête pour croiser le regard de Rahl.

— As-tu jamais vu le *Grimoire des Ombres Recensées ?* demanda le maître d'une voix égale.

Au fond de son esprit, une voix cria à Richard de ne pas répondre. Denna lui tira plus fort les cheveux et posa l'Agiel à la base de son crâne.

La tête du jeune homme parut exploser. Seule la main de la Mord-Sith l'empêcha de la baisser. On eût dit que sa maîtresse avait condensé en une seconde toute la douleur d'une séance de dressage. Incapable de bouger, de respirer ou de crier, Richard fut propulsé bien au-delà de la souffrance. La tempête qui le dévastait emporta tout ce qui était en lui, laissant derrière elle un vortex destructeur de glace et de feu.

Quand elle écarta l'Agiel, Richard n'aurait plus su dire qui il était, où il se trouvait, ni qui le tenait dans un étau. Tout ce qu'il savait encore, c'était qu'il n'avait jamais autant souffert, et qu'un homme en robe blanche se dressait devant lui.

— As-tu jamais vu le *Grimoire des Ombres Recensées* ? répéta le maître.

— Oui, s'entendit répondre Richard.

— Et où est-il ?

Le jeune homme hésita. Il ignorait que dire, doutant du sens de la question. De nouveau, la douleur explosa dans sa tête. Quand ce fut fini, il sentit des larmes couler le long de ses joues.

— Où est-il ?

— Par pitié, ne me faites plus mal ! gémit Richard. Je ne comprends pas ce que vous me demandez !

— En quoi est-ce compliqué ? Dis-moi simplement où est le grimoire.

— Le livre lui-même, ou les connaissances qu'il contient ?

— Le livre…

— Les flammes l'ont consumé il y a des années…

Richard crut que les yeux bleus de Rahl allaient le foudroyer sur place.

— Et où sont les connaissances ?

Le jeune homme hésita trop longtemps. Après un nouveau torrent de douleur, Denna lui tira plus fort la tête en arrière pour que le regard de Rahl plonge dans le sien.

— Où sont les connaissances ?

— Dans mon cerveau ! Avant de détruire le grimoire, je l'ai appris par cœur.

Rahl ne manifesta aucune surprise.

— Récite les premières lignes…

Richard comprit qu'il allait céder. Tout plutôt que de sentir encore l'Agiel à la base de son crâne !

— *La véracité des phrases du* Grimoire des Ombres Recensées*, quand elles sont prononcées par une autre personne que le détenteur des boîtes*

d'Orden – et non lues par celui-ci – exige le recours à une Inquisitrice…

Inquisitrice !

Kahlan !

Ce nom explosa comme un roulement de tonnerre dans l'esprit de Richard. Le pouvoir se réveilla, balayant le brouillard qui voilait l'éclat de ses souvenirs. La porte de la pièce secrète, dans son cerveau, s'ouvrit à la volée. Tout lui revint, ramené à sa conscience par le pouvoir qui grandissait en lui. À l'idée que Rahl capture Kahlan et la torture, il ne fit plus qu'un avec cette force mystérieuse.

Darken Rahl se tourna vers ses trois compagnons. Le colosse à la mèche noire avança vers lui.

— Tu vois, mon ami ? Le destin est mon allié. Elle chemine déjà vers nous en compagnie du Vieux… Trouve-la et assure-toi qu'on me l'amène. Prends deux *quatuors*, mais pas de bêtises, parce que je la veux vivante ! Compris ? (Le géant acquiesça.) Tes hommes et toi serez protégés par un de mes sorts. Le Vieux est à ses côtés, mais il sera impuissant contre la magie du royaume des morts. S'il est toujours vivant à ce moment-là… (Rahl durcit le ton.) Demmin, je me fiche que tes hommes s'amusent avec elle, mais elle doit arriver ici vivante, et en état d'utiliser son pouvoir.

— Oui, maître Rahl, dit l'homme, soudain livide. Il en sera fait selon vos ordres.

Il s'inclina, jeta un horrible regard de connivence à Richard, et s'en fut.

— Continue…, dit Rahl à son prisonnier.

Le moment de mourir était venu.

— Non ! Et vous ne réussirez pas à m'y forcer. J'accueille avec soulagement la douleur et la mort.

Avant que l'Agiel s'abatte sur la tête du prisonnier, les yeux de Rahl se rivèrent sur Denna, qui lâcha aussitôt les cheveux de Richard.

Un des gardes approcha, la saisit à la gorge et serra jusqu'à ce qu'elle puisse à peine respirer.

— Petite chienne, tu m'as dit qu'il était brisé…

— C'est la vérité, parvint à souffler la Mord-Sith. Je le jure !

— Tu me déçois beaucoup, Denna…

Quand l'homme la souleva de terre, Richard entendit sa maîtresse gémir de douleur. Le pouvoir redevint un torrent de lave qui coulait dans ses veines. Denna souffrait ! En un éclair, il se releva, ses forces décuplées par la magie.

Il passa un bras autour du cou de l'homme, prenant appui sur son épaule. Saisissant la tête de sa victime de sa main libre, il lui imprima une violente torsion. La nuque brisée, le soldat s'écroula sans un cri.

Richard se retourna. L'autre garde était déjà sur lui, un bras tendu pour le prendre à la gorge. Le jeune homme lui saisit le poignet au vol

et se servit de son élan pour l'embrocher sur le couteau qu'il venait de dégainer. Remontant sa main, il déchira les chairs jusqu'à atteindre le cœur de son adversaire, qui s'effondra aussi, ses entrailles répandues sur le sol.

Le souffle coupé par le pouvoir, Richard constata que tout était blanc dans son champ de vision. La chaleur insoutenable de sa magie !

Denna avait porté les mains à sa gorge, comme si elle tentait d'en arracher la souffrance.

Impassible, le regard rivé sur Richard, Darken Rahl s'humecta le bout des doigts.

Denna activa la douleur magique, forçant Richard à tomber à genoux, les mains sur le ventre.

— Maître Rahl, croassa la Mord-Sith, confiez-le-moi pour la nuit. Au matin, je vous le jure, il fera tout ce que vous voudrez, s'il est encore vivant… Donnez-moi une chance de me racheter !

— Non, répondit Rahl, pensif, avec un geste nonchalant de la main. Toutes mes excuses, petite chienne. Tu n'es pas responsable. J'ignorais à quoi nous avions affaire. Libère-le de la douleur.

Richard se releva. Dans sa tête, le brouillard s'était dissipé, lui laissant le sentiment de s'éveiller d'un rêve pour tomber dans un cauchemar. Sa fierté et son respect étaient sortis de la pièce secrète, et il ne les y enfermerait plus. Il mourrait entier, avec sa dignité et toute sa conscience. Et même s'il contenait sa colère, des flammes dansaient dans ses yeux.

— C'est le Vieux qui t'a appris ça ?

— Appris quoi ?

— À compartimenter ton esprit. C'est comme ça que tu as réussi à ne pas être brisé.

— De quoi parlez-vous ?

— Tu as créé un compartiment, pour protéger le noyau de ton être et sacrifier le reste à Denna. Une Mord-Sith est désarmée face à un esprit compartimenté. Elle peut punir, mais pas briser ! (Rahl regarda Denna.) Encore une fois, excuse-moi, petite chienne. J'ai cru que tu m'avais trahi, mais je me trompais. Seule la meilleure Mord-Sith pouvait le pousser aussi loin. Tu as bien travaillé… Et ces nouveaux éléments changent tout…

Il sourit, s'humidifia les doigts et les passa sur ses sourcils.

— À présent, Richard et moi allons avoir une conversation privée. Tant qu'il sera ici en ma compagnie, fais en sorte que la magie ne le torture pas quand il parle librement. Cela pourrait interférer avec ce que je devrai peut-être faire. Dans ce jardin, qu'il échappe donc à ton contrôle ! Retourne dans tes quartiers. Quand j'en aurai fini, s'il respire encore, je te l'enverrai, comme promis.

— Je vis pour vous servir, maître Rahl, dit Denna en s'inclinant.

(Elle se tourna vers Richard, empourprée, glissa un index sous son menton, le relevant un peu.) Ne me déçois pas, mon amour.

— Jamais, maîtresse Denna, répondit le Sourcier.

En la regardant s'éloigner, il libéra sa colère, juste pour le plaisir de la sentir. Il était furieux contre Denna et contre ce qu'on lui avait infligé.

Ne pense pas au problème, se dit-il, *mais à la solution.*

Richard fit face à Darken Rahl, toujours aussi impassible. Il décida de lui offrir un visage tout aussi indéchiffrable.

— Tu es conscient que je veux savoir tout ce que dit le grimoire.

— Tuez-moi !

— Un jeune homme pressé de mourir ?

— Oui. Abattez-moi. Comme vous avez massacré mon père.

Sans cesser de sourire, Rahl plissa le front.

— Ton père ? Richard, je n'ai pas tué ton père…

— George Cypher ! Vous l'avez éventré ! Inutile de nier ! Et vous vous êtes servi du couteau pendu à votre ceinture !

Rahl écarta les mains, moqueuse incarnation de l'innocence.

— Je ne nie pas avoir tué George Cypher. Mais pas ton père…

— De quoi parlez-vous ? s'exclama Richard, décontenancé.

Le maître tourna lentement autour de son prisonnier, amusé de le voir se tordre le cou pour le suivre du regard.

— Extraordinaire ! Et je n'exagère pas. La meilleure que j'ai jamais vue. L'œuvre du grand parmi les grands…

— Pardon ?

Darken Rahl se lécha les doigts et s'immobilisa face à Richard.

— Je parle de la Toile de Sorcier qui t'entoure. Un chef-d'œuvre. Elle t'enveloppe comme un cocon et elle est là depuis très longtemps. Tellement compliquée… Je doute de pouvoir la défaire.

— Si vous voulez me persuader que George Cypher n'était pas mon père, c'est raté ! En revanche, si vous désirez que je vous croie fou, inutile de vous fatiguer. C'est déjà fait !

— Mon pauvre garçon, ricana Rahl, je me fiche de savoir qui tu tiens pour ton père ! Quoi qu'il en soit, une Toile de Sorcier te dissimule la vérité.

— Vraiment ? Très bien, jouons le jeu. Si ce n'est pas George Cypher, qui m'a donné la vie ?

— Je n'en sais rien… La Toile m'empêche de le découvrir. Mais d'après ce que j'ai vu, j'ai des soupçons… À présent, que dit le *Grimoire des Ombres Recensées* ?

— C'est ça, votre question ? Quelle déception…

— Pourquoi ?

— Après ce qu'il a fait à votre ordure de père, je pensais que vous voudriez connaître le nom du grand sorcier.

Darken Rahl dévisagea Richard en s'humectant les doigts.

— Comment s'appelle le vieux sorcier ?

Richard sourit et, à son tour, écarta les mains.

— Ouvrez-moi le ventre, c'est écrit dans mes entrailles. Il faudra y chercher la réponse…

Se sachant sans défense, Richard provoquait Rahl dans l'espoir qu'il le tue. Lui mort, le grimoire disparaîtrait. Sans la troisième boîte et sans le livre, Rahl serait fichu. Alors, Kahlan ne risquerait plus rien. C'était tout ce qui comptait.

— Dans une semaine, au premier jour de l'hiver, je connaîtrai le nom du sorcier et j'aurai le pouvoir de m'emparer de lui, où qu'il soit, et de me faire livrer sa vieille carcasse.

— Dans une semaine, vous serez mort. Vous n'avez que deux boîtes.

Rahl s'humidifia de nouveau les doigts et les passa sur ses lèvres.

— Au moment où nous parlons, la troisième approche de mon palais.

Richard ne broncha pas, préférant ne pas y croire.

— Une fanfaronnade courageuse ! Mais un mensonge quand même. Dans une semaine, il en sera fini de vous.

— Mon enfant, je ne t'ai pas menti. Tu as été trahi. Et celui qui t'a vendu à moi m'a également livré la boîte. Elle sera ici dans un jour ou deux.

— Je ne vous crois pas !

Darken Rahl recommença son manège avec le bout de ses doigts, puis fit lentement le tour du cercle de sable.

— Vraiment ? Alors, laisse-moi te montrer quelque chose…

Richard suivit le maître jusqu'à une zone de pierre blanche où une plaque de granit, supportée par deux colonnes cannelées, servait de présentoir à deux boîtes d'Orden. La première ressemblait à un coffret à bijoux, comme celle que connaissait Richard. La deuxième, telle la pierre de nuit, était noire, sa surface évoquant un abîme de vide sous la lumière du jardin. La vraie boîte, sans le camouflage qui la protégeait.

— Deux boîtes d'Orden, annonça Rahl en désignant les artefacts. Pourquoi voudrais-je le grimoire ? Sans la troisième, il ne me servirait à rien. C'est toi qui la détenais. Celui qui t'a trahi m'en a informé. Si elle ne devait pas m'être bientôt livrée, qu'aurais-je à faire du grimoire ? Ne serait-il pas plus intelligent de t'ouvrir le ventre pour savoir où est celle qui me manque ?

— Qui m'a trahi ? rugit Richard, fou de colère. Qui vous a procuré la boîte ? Je veux son nom !

— Que feras-tu si je ne réponds pas ? Tu m'éventreras pour le découvrir dans mes entrailles ? Je ne trahirai pas la personne qui m'a

aidé. Que ça t'étonne ou pas, tu n'es pas le seul à avoir le sens de l'honneur.

Richard ne savait plus que croire. Mais Rahl ne mentait pas sur un point. Sans les trois boîtes, le grimoire ne servait à rien. Donc, Richard avait bien été trahi. Aussi impensable que ça paraisse, c'était vrai.

— Tuez-moi vite, fit-il d'une voix peu assurée. (Il tourna le dos à Rahl.) Je ne dirai rien. Autant m'ouvrir le ventre et en finir.

— D'abord, il faut me convaincre que tu ne mens pas. Qui me prouve que tu as appris tout le grimoire ? Tu pourrais avoir simplement lu la première page et brûlé le reste. À moins que tout ça soit un tissu de mensonges.

Richard croisa les bras et jeta un coup d'œil derrière son épaule.

— Pourquoi voudrais-je vous convaincre que je dis vrai ?

— Je pensais que tu te souciais de cette Inquisitrice. Kahlan… Que son sort t'intéressait, en somme… Si tu ne me persuades pas que tout ça est exact, c'est elle que je devrai éventrer, pour voir s'il y a quelque chose sur ce sujet dans ses entrailles…

— Ce serait une erreur grossière ! Pour confirmer la véracité du grimoire, vous aurez besoin d'elle. Elle morte, vous n'aurez plus une chance !

— C'est ton avis… Comment savoir si tu connais vraiment la totalité du grimoire ? En éventrant cette femme, elle me confirmera peut-être – très indirectement, je te l'accorde – que c'est la vérité.

Richard ne répondit pas, des milliers d'idées tourbillonnant dans sa tête. *Pense à la solution*, se répéta-t-il, *pas au problème.*

— Sans le grimoire, comment avez-vous retiré la protection d'une des boîtes ? demanda-t-il.

— Le grimoire n'est pas la seule source d'informations sur la magie d'Orden. En d'autres lieux, j'ai trouvé de l'aide. (Il baissa les yeux sur la boîte noire.) Pour la libérer de sa gangue, il a fallu un jour entier, et tout mon talent. Le camouflage est fixé par magie, vois-tu… Mais j'ai réussi, et il en ira de même avec les autres boîtes.

Richard fut accablé que Rahl soit parvenu à dégager une boîte de son camouflage. Pour ouvrir ces artefacts, c'était obligatoire. Sans le grimoire, Rahl aurait dû être coincé par cet obstacle. Mais il n'en était rien. Un espoir de plus envolé en fumée.

Richard riva les yeux sur la boîte « déguisée » en coffret.

— Page douze du *Grimoire des Ombres Recensées*. Sous le titre *Retirer l'Enveloppe Magique.* Voilà ce que ça dit : *« La protection des boîtes peut être enlevée par quiconque est en possession du savoir, pas seulement par celui qui les a mises dans le jeu. »* (Richard saisit la boîte encore camouflée.) Page dix-sept, troisième paragraphe en partant du bas : *« Si c'est impossible pendant les heures où règne l'obscurité, la protection magique de la deuxième boîte, quand brille l'astre du jour, peut*

être enlevée en procédant comme suit. Face au nord, il faut tenir l'artefact de façon à ce que les rayons du soleil s'y reflètent. Si le ciel est nuageux, placer la boîte à l'endroit où le soleil la toucherait, mais en se tenant face à l'ouest. (Richard orienta la boîte de la manière indiquée.) *Tournez la boîte jusqu'à ce que le petit côté portant une pierre bleue soit face au soleil, la pierre jaune restant sur le dessus.* (Il exécuta ces instructions.) *L'annulaire de la main droite posé sur la pierre jaune, placer le pouce de cette même main sur la pierre claire du socle, dans le coin gauche.* (Il suivit encore ces consignes.) *Ensuite, mettre l'index gauche sur la pierre bleue de la face orientée vers le soleil et le pouce sur le rubis de la petite face la plus proche.* (Encore une fois, Richard se plia à cette gymnastique.) *Enfin, vider son esprit et se concentrer sur l'image d'un fond blanc avec un carré noir au centre. En écartant les mains, le camouflage viendra avec.»* Sous le regard fasciné de Rahl, Richard ne pensa plus à rien, imagina une étendue blanche et son carré noir et tira doucement. Le camouflage émit un cliquetis et se détacha. Le jeune homme tint la boîte au-dessus de la plaque de granit et retira le leurre à la manière dont on casse un œuf pour le jeter dans une poêle. Deux boîtes noires identiques reposaient à présent sur le présentoir.

— Remarquable, souffla Rahl. Et tu connais aussi bien tous les passages du grimoire ?

— Mot pour mot ! Mais ce que je vous ai révélé ne servira à rien pour la troisième boîte. Chacune doit être traitée différemment.

— C'est sans importance, fit Rahl, avec un geste insouciant de la main, je trouverai tout seul ! (Il se prit le menton, pensif.) Bien, tu es libre de t'en aller.

— Comment ça, libre de m'en aller ? Vous n'allez pas essayer de m'arracher mon secret ? Ou au moins, m'exécuter ?

— Ta mort ne m'apporterait rien. Et si je te faisais parler, la méthode employée endommagerait ton cerveau et les informations seraient trop fragmentaires. Avec un autre ouvrage, je pourrais reconstituer le puzzle. Mais pas avec ce grimoire, car le texte est trop précis. Des données altérées ne me seraient d'aucune utilité. Comme tu ne me sers pas non plus, pour le moment, tu peux partir…

Inquiet, Richard flaira un piège.

— Comme ça ? Sans condition ? Vous savez bien que je continuerai à lutter contre vous…

Rahl s'humidifia de nouveau les doigts.

— Je me fiche de ce que tu fais ou ne fais pas. Mais il faudra être de retour dans une semaine, si tu te soucies de ce qui risque d'arriver au monde.

— Que voulez-vous dire ?

— Dans une semaine, le premier jour de l'hiver, j'ouvrirai une des boîtes. Par une autre source que le grimoire, celle qui m'a permis de

retirer le premier camouflage, je sais laquelle des trois me tuerait. À part ça, je devrai deviner… Si je choisis la bonne, je régnerai sans partage. Si je me trompe, le monde sera détruit.

— Et vous prendriez ce risque ?

Rahl plissa le front et se pencha vers Richard.

— Mon monde, ou plus de monde du tout. C'est ainsi qu'il doit en être…

— Je ne vous crois pas. Vous ignorez quel artefact vous tuerait.

— Même si je mentais, j'aurais toujours deux chances sur trois que cela se passe comme je l'entends. Toi, tu n'en aurais qu'une. Pas très bon, ça… Mais je ne mens pas. Le monde sera détruit ou m'appartiendra. À toi de décider ce que tu préfères. Si tu ne m'aides pas, et que je me trompe, je disparaîtrai avec tout le reste, y compris les gens que tu aimes. Mais si je réussis sans ton concours, je confierai Kahlan à Constance pour un dressage long et complet dont tu seras le témoin, avant que je t'exécute. Ensuite, ton Inquisitrice me donnera un fils. Et il aura son pouvoir !

Richard frissonna au souvenir de ce que lui avait fait endurer Denna.

— Essayez-vous de me proposer un marché ?

— Tu as tout compris ! Si tu reviens m'aider, je te laisserai vivre.

— Et Kahlan ?

— Elle habitera ici et sera traitée comme une reine. Tout le confort que peut vouloir une femme. Oui, le genre de vie dont les Inquisitrices ont l'habitude. Ce que tu ne pourras jamais lui offrir ! Une existence paisible, sûre, et la joie de me donner le fils qu'elle me fera dans tous les cas. Ça, c'est mon choix ! Le tien est simple : veux-tu que Kahlan soit la petite chienne de Constance, ou une souveraine heureuse ? Vois-tu, je parie que tu reviendras ! Et si je me trompe… (Il haussa les épaules.) Mon monde, ou pas de monde…

— Je suis certain que vous ignorez quelle boîte vous tuera !

— Tu es libre de penser ce que tu veux, je me moque de te convaincre. (Il se rembrunit.) Réfléchis bien, mon jeune ami. Tu détestes sans doute l'avenir que je te propose. Pourtant, si tu ne m'aides pas, ce sera bien pire. Dans la vie, les choix ne sont pas toujours ceux qu'on voudrait, mais là, tu dois faire avec, car il n'y a pas d'échappatoire. Parfois on doit penser à ceux qu'on aime plutôt qu'à soi.

— Vous ne savez pas quelle boîte vous tuera…, murmura Richard.

— Crois ce que tu veux. Mais parieras-tu l'avenir de Kahlan sur une supposition ? Et même si tu as raison, souviens-toi que ça te laisse une chance sur trois, pas plus.

— Puis-je partir ? demanda Richard, accablé.

— Eh bien, je crains que nous n'ayons pas tout à fait fini…

Richard fut soudain paralysé de la tête aux pieds, comme si des mains invisibles le maintenaient. Darken Rahl s'approcha, glissa une main dans la poche du jeune homme et en sortit la bourse de cuir de la pierre de nuit. Richard voulut se libérer, mais il ne parvint pas à bouger. Rahl fit tomber la pierre dans sa paume et la regarda en souriant.

Des ombres se matérialisèrent autour de Rahl. Toujours pétrifié, Richard ne put pas reculer.

— Il est temps de rentrer chez vous, mes amies, dit le maître.

Les ombres tournèrent autour de Rahl, de plus en plus vite, jusqu'à devenir une informe masse grise. Un hurlement retentit quand elles furent aspirées par la pierre de nuit dans un tourbillon de fumée sombre.

Le silence revint. Dans la paume de Rahl, la pierre n'était plus qu'un petit tas de cendres. Il souffla dessus, le dispersant dans les airs.

— Le Vieux sait qu'il peut te trouver en utilisant la pierre. La prochaine fois qu'il essaiera, une sacrée surprise l'attendra. Un petit voyage dans le royaume des morts, si tu veux tout savoir.

Richard bouillait de colère. Ce que Rahl voulait faire à Zedd l'enrageait, et ne pas pouvoir bouger n'arrangeait rien. Impuissant, il devait se contenter d'assister à tout ça…

Soudain, il se contraignit au calme, cessa d'essayer de se libérer, et chercha à atteindre une parfaite sérénité. Son esprit se vida et son corps se relaxa. La force invisible s'évanouit presque aussitôt.

Il fit un pas en avant.

— Bravo, mon garçon ! s'exclama Darken Rahl. Tu sais briser une Toile de Sorcier. Une petite, en tout cas… Ça reste quand même un exploit ! Le Vieux choisit bien ses Sourciers. (Il hocha la tête, pensif.) Mais tu es beaucoup plus qu'un Sourcier, car tu as le don. J'attends avec impatience le jour où nous serons dans le même camp. T'avoir à mes côtés, quel plaisir ! Les gens qui m'entourent sont si… limités. Quand le monde sera unifié, je t'apprendrai d'autres choses, si tu veux.

— Nous ne serons jamais dans le même camp !

— C'est ton choix, Richard. Je n'ai aucune mauvaise intention à ton égard, et j'espère que nous deviendrons amis. Ah, encore une chose ! Tu peux rester au Palais du Peuple ou t'en aller. Mes gardes te faciliteront les choses dans les deux cas. Mais sache qu'une Toile de Sorcier t'enveloppera. Au contraire de celle qui te paralysait, elle n'aura pas d'effet sur toi, mais sur ceux qui te verront. En conséquence, tu ne pourras pas la briser. On l'appelle une Toile d'Ennemi. À cause d'elle, tous tes alliés te verront comme un adversaire. Ça ne changera rien pour mes fidèles, qui te considèrent déjà ainsi, puisque tu t'opposes à moi, au moins pour le moment. Mais

tes amis, mon garçon, croiront être face à la personne qu'ils redoutent le plus. Je veux que tu saches comment les gens me regardent. Vois le monde avec mes yeux et mesure à quel point on me juge injustement !

Richard n'eut pas besoin de lutter pour maîtriser sa colère, car une étrange sorte de paix l'avait envahi.

— Puis-je partir, à présent ?

— Bien entendu, mon garçon.

— Et maîtresse Denna ?

— Dès que tu sortiras d'ici, tu seras de nouveau à sa merci. Elle contrôle toujours la magie de l'épée. Quand une Mord-Sith a volé le pouvoir de quelqu'un, elle le garde. Il m'est impossible de le lui reprendre. Tu devras te débrouiller seul.

— Alors, comment être vraiment libre de partir ?

— N'est-ce pas évident ? Pour ça, tu dois la tuer…

— La tuer ? Si j'en étais capable, vous croyez que j'aurais attendu si longtemps ? Avec tout ce qu'elle m'a fait subir ?

— Tu aurais toujours pu la tuer, Richard…

— Comment ?

— Rien de ce qui existe n'a qu'une seule face. Même la plus fine feuille de papier en possède deux. La magie aussi n'a pas qu'une dimension. Comme beaucoup de gens, tu n'as regardé qu'une face. Intéresse-toi à l'autre. Regarde le tout ! (Il désigna les cadavres des gardes.) Denna commande ta magie, pourtant tu as abattu ces hommes.

— Contre elle, ça ne marcherait pas.

— Si. Mais il faudra maîtriser *absolument* le pouvoir. Les demi-mesures sont dangereuses. Denna te contrôle grâce à la dimension de ta magie que tu lui as livrée. Utilise l'autre face. Tous les Sourciers en sont capables, mais aucun n'a jamais réussi. Peut-être seras-tu le premier.

— Et si j'échoue ?

Au goût de Richard, Rahl tenait des raisonnements trop semblables à ceux de Zedd. Son vieil ami avait toujours procédé ainsi : le pousser à réfléchir et à trouver seul la solution.

— Dans ce cas, mon garçon, tu resteras ici, et la semaine à venir ne sera pas agréable. Denna était furieuse contre toi. Dans sept jours, elle te conduira devant moi, et tu me communiqueras ta décision. M'aider ou laisser tous tes amis souffrir et mourir…

— Dites-moi comment utiliser la magie de l'épée. Comment la maîtriser…

— Ben voyons ! Ensuite, tu me réciteras le *Grimoire des Ombres Recensées* ! (Rahl sourit.) Voilà qui m'étonnerait… Bonne nuit, Richard. Et n'oublie pas : une semaine !

Le soleil se couchait quand Richard sortit du jardin. Tout ce qu'il avait appris lui faisait tourner la tête. Que Darken Rahl sache quelle boîte le tuerait était inquiétant. Mais au fond, il avait pu faire usage sur lui de la Première Leçon du Sorcier. L'affaire du traître était pire. Effroyable, même. D'autant qu'il savait qui soupçonner. Shota l'avait prévenu que Zedd et Kahlan retourneraient leurs pouvoirs contre lui. Donc, c'était un des deux. Il n'arrivait pas à rendre ça cohérent, de quelque façon qu'il s'y prenne. Aucun n'avait pu le trahir, pourtant, il n'y avait pas d'autre solution. Il les aimait plus que sa propre vie. Mais Zedd lui avait dit de ne pas hésiter à les abattre s'ils menaçaient leur succès. Ou simplement s'il les en suspectait. Il chassa cette idée atroce de son esprit…

D'abord, il devait trouver un moyen d'échapper à Denna. Sinon, tout le reste n'aurait aucune importance. Sans avoir résolu celui-là, penser à ses autres problèmes ne le conduirait à rien. Il fallait faire vite, car Denna le punirait dès son retour chez elle, et il ne serait plus en état de réfléchir. Le dressage lui faisait tout oublier et lui brouillait l'esprit. Il avait peu de temps devant lui…

L'Épée de Vérité… Denna commandait la magie de l'arme. Mais il n'avait pas besoin de cette lame. S'il s'en débarrassait, serait-il libéré du pouvoir que la Mord-Sith s'était approprié ? Il porta la main à la garde de l'épée. La magie l'empêcha de l'atteindre !

Il se mit en chemin vers les quartiers de sa maîtresse, qui étaient encore loin. Et s'il suffisait de prendre une autre direction et de sortir du palais ? Rahl lui avait assuré que ses gardes ne s'y opposeraient pas. Arrivant à une intersection, il tenta de s'engager dans le mauvais couloir. La souffrance le fit tomber à genoux. Non sans peine, il recula et prit le corridor qu'il était censé emprunter. Le souffle court, il dut marquer une pause.

Devant lui, dans la direction qu'il suivait, la cloche annonça les dévotions du soir. Il décida d'y aller, histoire de gagner un peu de temps…

Quand il s'agenouilla, il soupira de soulagement, car la magie ne s'y opposa pas. Il était dans une des cours dotées d'un bassin. Ses préférées, car il y régnait une grande paix. Très près du bord de l'eau, des fidèles autour de lui, il posa le front contre les carreaux et commença à prier pour se vider l'esprit. L'incantation lui servit à dissoudre ses inquiétudes, ses angoisses et ses soucis. Oubliant ses problèmes, il chercha la paix et laissa son esprit vagabonder. Quand la cloche sonna deux fois, il lui sembla que les dévotions venaient juste de commencer. Il se leva, revigoré, le cerveau comme neuf, et reprit son chemin vers les quartiers de Denna.

Les couloirs, les pièces, les escaliers… Tout était magnifique, et il s'en émerveilla autant qu'à l'accoutumée. Pourquoi un être aussi vil

que Darken Rahl avait-il pris la peine de s'entourer de telles splendeurs ?

Parce que rien n'était unidimensionnel !

Les deux faces de la magie…

Richard réfléchit aux occasions où l'étrange pouvoir s'était éveillé en lui. D'abord, quand il avait eu du chagrin pour Violette. Puis quand le garde de Milena avait voulu frapper Denna. Et lorsqu'il avait souffert à l'idée du calvaire de la Mord-Sith. Enfin, quand il avait imaginé Rahl en train de torturer Kahlan, puis quand les gardes du maître avaient maltraité Denna. Chaque fois, sa vision était devenue en partie blanche.

La magie de l'épée. C'était elle, dans tous les cas. Avant, la magie de l'arme était déclenchée par la colère. Oui, mais cette rage-là était différente ! Il pensa à ce qu'il ressentait quand il dégainait sa lame sous l'effet de la colère. La fureur, la folie, la soif de tuer…

La haine !

Richard s'immobilisa au milieu d'un couloir désert. Un frisson glacé courut dans tout son corps.

Deux faces ! Il avait compris !

Les esprits soient loués, il venait de trouver la solution.

Il invoqua le pouvoir et tout s'auréola d'une lumière blanche…

Enveloppé par le halo blanc de la magie, presque en transe, Richard referma derrière lui la porte de la chambre de Denna. Commandant sereinement le pouvoir, maître absolu de son aveuglante blancheur, il acceptait la joie et la tristesse mêlées à la magie. Au cœur de la pièce silencieuse, seule brûlait la lampe de chevet, lumière vacillante dans une atmosphère aux senteurs délicates.

Denna était assise au milieu de son lit. Fragile dans sa nudité, elle avait croisé les jambes, sa natte défaite libérant sa longue chevelure auburn. La chaîne passée autour de son cou, l'Agiel reposait entre ses seins. Les mains nichées dans son giron, elle riva sur lui de grands yeux mélancoliques.

— Mon amour, tu es venu me tuer ? souffla-t-elle.

— Oui, maîtresse, dit-il en soutenant son regard.

— Richard, c'est la première fois que tu m'appelles simplement « maîtresse », pas « maîtresse Denna ». Cela signifie quelque chose ?

— Oui. Cela a un sens très profond, ma compagne. Ça veut dire que je te pardonne tout.

— Je me suis préparée, tu vois…

— Pourquoi es-tu nue ?

— Parce que je n'ai que des tenues de Mord-Sith, répondit Denna, la lumière de la lampe se reflétant dans ses yeux embués de larmes. Je ne possède rien d'autre. Et je ne voulais pas mourir dans ces

vêtements. Je désire partir telle que je suis née. Denna. Rien de plus.

— Je comprends… Comment savais-tu que je viendrais te tuer ?

— Quand maître Rahl m'a choisie pour te capturer, puis te dresser, il ne m'a rien ordonné, mais simplement demandé si j'étais volontaire. Il m'a révélé que les prophéties parlent d'un Sourcier qui sera le premier à maîtriser la magie de l'épée : la magie blanche ! Avec lui, la lame deviendra de cette couleur. Si tu étais ce Sourcier, a-t-il ajouté, je devrais mourir de ta main, au cas où tu en déciderais ainsi. J'ai demandé à être ta Mord-Sith ! Je n'ai jamais fait à personne ce que je t'ai infligé, parce que j'espérais que tu serais ce Sourcier, et que tu me tuerais pour te venger. Quand tu as frappé la princesse, je me suis doutée que tu étais l'homme des prophéties. Aujourd'hui, lorsque tu as abattu les gardes, j'en ai eu la certitude. Tu n'aurais pas dû réussir, Richard, car je te tenais sous l'influence de la magie…

Autour de la beauté enfantine du visage de Denna, tout était blanc aux yeux de Richard.

— Je regrette tellement, Denna…, murmura-t-il.

— Tu te souviendras de moi ?

— J'aurai des cauchemars jusqu'à la fin de mes jours.

— Je suis contente… (Elle sourit, sincèrement fière.) Tu aimes la femme appelée Kahlan ?

— Comment sais-tu ça ?

— Parfois, quand les hommes souffrent trop, ils ne savent plus ce qu'ils disent et crient le nom de leur mère ou de leur épouse. Toi, tu appelais Kahlan. Vas-tu la prendre pour compagne ?

— Non…, croassa Richard. C'est une Inquisitrice. Son pouvoir me détruirait.

— J'ai de la peine pour toi… Ça te fait souffrir ?

— Plus que tout ce que tu m'as infligé…

— C'est parfait… Je suis contente que ta bien-aimée puisse te faire plus mal que moi…

À sa manière, aussi distordue fût-elle, Richard comprit qu'elle voulait le réconforter. Pour elle, se réjouir qu'une autre le torture davantage était une ultime preuve d'amour. Parfois, elle l'avait tourmenté pour lui démontrer son affection. À ses yeux, si sa rivale le faisait souffrir, ça impliquait qu'elle l'aimait…

Une larme coula sur la joue de Richard. Qu'avait-on fait à cette pauvre enfant pour qu'elle en arrive là ?

— C'est une souffrance différente, précisa-t-il. Dans ton art, maîtresse, nul ne peut prétendre t'égaler.

— Merci, mon amour, souffla Denna, vibrante de fierté. (Elle retira l'Agiel de son cou et le lui tendit.) Le porteras-tu en souvenir de moi ? Si tu le mets à ton cou, comme ça, il ne te fera pas souffrir. Idem si tu le tiens par la chaîne. On a mal quand on le prend dans sa main…

— Ce sera un honneur, ma compagne, dit Richard.

Il se pencha pour qu'elle lui passe la chaîne autour de la tête et ne recula pas quand elle lui posa un baiser sur la joue.

— Comment vas-tu faire ? demanda-t-elle.

Comprenant de quoi elle parlait, Richard ravala la boule qui lui nouait la gorge. Puis sa main glissa lentement vers la garde de l'épée.

Quand il la dégaina, il n'y eut pas de note métallique, comme avant.

Mais un sifflement. Chaud et blanc…

Sans regarder, le Sourcier sut que la lame avait changé de couleur. Les yeux dans ceux de Denna, il sentit le pouvoir couler en lui. Mais il était en paix, la colère, la haine et la méchanceté disparues. Alors que l'épée, jadis, lui imposait ses sentiments, il n'éprouvait plus que de l'amour pour cette enfant qu'on avait emplie de douleur comme un simple récipient. Ce réceptacle innocent de la cruauté des autres, pauvre âme torturée et dressée pour faire ce qu'elle détestait le plus au monde : tourmenter des innocents. Sa compassion pour elle, source d'une tristesse déchirante, lui fit éprouver pour la Mord-Sith un amour sans limite.

— Denna, souffla-t-il, tu pourrais simplement me laisser partir. Il n'est pas indispensable de faire ça. Je t'en prie, libère-moi ! Ne me force pas à te…

— Si tu essaies de t'en aller, dit Denna en relevant le menton, je t'en empêcherai avec la magie, et tu regretteras de m'avoir attiré tant d'ennuis. Je suis une Mord-Sith. Et ta maîtresse ! Je ne puis être plus que ce que je suis. Et toi, tu ne peux pas être moins, mon compagnon…

Tenant l'épée contre elle, il se pencha et lui passa un bras autour des épaules. Quand elle lui embrassa la joue, il contint le pouvoir de toutes ses forces.

— Richard, je n'avais jamais eu un compagnon comme toi, et je suis contente de ne jamais en avoir d'autre. Tu es un être comme on en rencontre rarement. Le premier, depuis qu'on m'a choisie, qui se soit soucié de ma douleur et qui ait tenté de m'en libérer. Merci pour la nuit dernière… Merci de m'avoir montré comment ça aurait pu être…

En larmes, Richard la serra contre lui.

— Pardonne-moi, mon amour…

— Tout ce que tu veux ! Et merci de m'avoir appelée « mon amour ». J'aime l'entendre dire sincèrement, pour une fois, juste avant de mourir. Tourne la lame dans la plaie, pour être sûr que ce soit bien fini… Richard, s'il te plaît, veux-tu recueillir mon dernier soupir ? Comme je te l'ai montré ? Je désire tant qu'il te revienne…

Hébété de chagrin, Richard posa ses lèvres sur celles de Denna,

l’embrassa, et ne sentit même pas sa propre main droite bouger.

Il n’y eut aucune résistance. La lame traversa le corps de la jeune femme comme s’il eût été en gaze. Richard sentit sa main faire tourner l’épée. Alors, il recueillit le dernier soupir de la moribonde.

Il la rallongea dans le lit, se coucha près d’elle et pleura longtemps en caressant son visage couleur de cire.

Désespéré d’avoir dû détruire ce qu’il avait construit…

Chapitre 44

La nuit était bien avancée quand Richard quitta les quartiers de Denna. Dans les couloirs vides, la lumière des torches faisait danser sur les murs des silhouettes de cauchemar. Alors qu'il avançait, toujours dans le brouillard du chagrin, le bruit de ses pas se répercutait à l'infini sur les dalles en pierre polie. Le regard vide, chaque fois qu'il passait devant une torchère, il s'étonnait de voir son ombre tourner étrangement autour de lui. Son seul réconfort était de sentir peser un sac sur son épaule, preuve incontestable qu'il allait bientôt quitter le Palais du Peuple. Sa destination ? Il n'en avait aucune idée. L'essentiel était de s'éloigner de cet enfer…

La douleur typique d'un Agiel, au creux de ses reins, le força à s'arrêter, le souffle aussitôt coupé et le front déjà inondé de sueur. Les hanches et les jambes en feu, il entendit une voix rauque lancer :

— Où va-t-on comme ça ?

Constance !

Richard tenta de dégainer son épée. Dans son dos, la Mord-Sith éclata de rire. En un éclair, il pensa à ce qui l'attendait s'il lui livrait le contrôle de sa magie. Tout recommencerait ! Cette éternité de servitude et de douleur…

Il éloigna la main de la garde de l'arme et étouffa la colère de la magie. Constance vint se camper devant lui, un bras autour de sa taille pour garder l'Agiel en contact avec ses reins. Ainsi, ses jambes refuseraient toujours de bouger.

Richard remarqua qu'elle portait une tenue rouge.

— Alors ? Tu ne vas pas utiliser ta magie contre moi ? Pas tout de suite, en tout cas… Mais tu y viendras, contraint et forcé, pour tenter de sauver ta sale petite peau. (Elle eut un rictus.) Épargne-toi des souffrances inutiles. Fais-le maintenant. J'aurai peut-être pitié de toi, si tu essaies sur-le-champ !

Richard pensa à toutes les façons dont Denna l'avait torturé. Pour lui faire de plus en plus mal, elle avait augmenté son seuil de tolérance, lui apprenant à bloquer la douleur. Il était temps de tirer profit de ces enseignements. En se concentrant, il réussit d'abord à prendre une grande inspiration.

Puis il enlaça Constance du bras gauche, la tira contre lui et, de la main droite, saisit l'Agiel de Denna pendu à son cou. Son bras sembla

aussitôt se déchirer de l'intérieur. Refusant de céder à la souffrance, il souleva Constance du sol. Elle grogna de rage et tenta d'appuyer plus fort son propre Agiel dans le dos de Richard. Le bras coincé, incapable de faire levier, elle obtint un résultat dérisoire.

Quand il l'eut soulevée assez haut, le visage grimaçant de la femme face au sien, il lui plaqua l'Agiel de Denna sur la poitrine. La Mord-Sith, se souvint-il, avait procédé ainsi avec la reine Milena. Sur Constance, l'effet fut similaire. Elle trembla et relâcha sa pression sur le dos de Richard. Encore à la torture, car les deux Agiels restaient en contact avec ses chairs, il se raidit pour bloquer la souffrance.

— Je ne vais pas te tuer avec l'épée… Pour ça, il faudrait que je te pardonne tout. Je pourrais oublier ce que tu m'as fait, mais pas que tu as trahi Denna. Pour moi, c'est un crime inexpiable.

— Pitié… gémit Constance.

— Chose promise…, siffla Richard.

— Non… je t'en supplie… non…

Richard fit osciller l'Agiel, comme Denna quand elle avait tué Milena. Constance tressaillit et devint toute molle dans ses bras. Du sang coulait de ses oreilles…

Il laissa le cadavre glisser sur le sol.

— … chose due ! acheva-t-il.

Il resta un long moment immobile, les yeux baissés sur la morte, avant de s'apercevoir qu'il tenait toujours l'Agiel, qui le faisait encore souffrir. Il le lâcha et le laissa pendre sur sa poitrine.

Merci, Denna, pensa-t-il, *de m'avoir appris à supporter l'insupportable. Tu m'as sauvé la vie…*

Il lui fallut une heure pour s'orienter dans le labyrinthe de couloirs et déboucher à l'air libre. La main sur la garde de son épée, il franchit le portail sous l'œil de deux gardes qui se contentèrent de le saluer poliment, comme s'il était un invité de marque quittant les lieux après un banquet.

Il s'arrêta et sonda le paysage qui s'étendait sous la lumière des étoiles. Voir le ciel ne lui avait jamais fait aussi plaisir. Il regarda partout autour de lui. Défendu par d'imposantes murailles, le Palais du Peuple se dressait sur un vaste plateau qui descendait abruptement vers une plaine. L'à-pic était vertigineux – des centaines de pieds – mais une route, creusée à même la roche, serpentait jusqu'en bas de la falaise.

— Un cheval, messire ?

Richard se tourna vers le garde qui venait de lui parler.

— Pardon ?

— Je demandais si vous vouliez un cheval. Vous semblez sur le départ, et c'est un long chemin.

— Un long chemin vers quoi ?

Le soldat désigna l'abîme.

— Les plaines d'Azrith. Vous regardiez vers l'ouest, en direction des plaines. Ce n'est pas à côté… Alors, désirez-vous un cheval ?

Ainsi, pensa Richard, exaspéré, Darken Rahl se souciait si peu de ce qu'il pouvait faire qu'il lui procurait même une monture !

— Oui, j'en veux un.

L'homme se tourna vers un garde posté sur le chemin de ronde et émit une série de sifflements modulés. Richard entendit le code se répercuter de poste en poste.

— Ce ne sera pas long, messire, dit le garde en reprenant position près du portail.

— D'ici, combien de temps faut-il pour atteindre les monts Rang'Shada ?

— Où exactement dans les monts ? Ils sont très étendus…

— Au nord-ouest de Tamarang, là où ils touchent presque la cité.

— Quatre ou cinq jours de cheval, répondit l'homme, pensif. (Il se tourna vers son collègue.) Qu'en dis-tu ?

— En galopant jour et nuit, et en changeant souvent de monture, on doit pouvoir y arriver en cinq. Mais quatre, ça m'étonnerait…

Accablé, Richard ne s'étonna plus que Rahl lui fournisse obligeamment un cheval. Il ne pouvait aller nulle part ! Michael et ses soldats étaient à cinq jours de là, dans les Rang'Shada. Impossible de les rejoindre et de revenir avant le début de l'hiver.

Kahlan devait être plus près. Rahl avait lancé à sa poursuite le colosse à la mèche noire et deux *quatuors*. Si elle avait été si loin, ils n'auraient pas pu revenir à temps. Mais pourquoi n'était-elle pas avec Michael ? Il lui avait ordonné de ne pas partir à sa recherche. Ce fichu Chase avait dû passer outre ses instructions ! En tout cas, il n'avait pas réussi à faire obéir l'Inquisitrice. Après une explosion de rage, Richard se calma très vite. À la place de ses amis, il ne serait pas non plus resté les bras ballants sans savoir ce que devenait un frère d'armes. D'ailleurs, s'avisa-t-il, les soldats de Terre d'Ouest étaient peut-être avec eux, également à sa recherche. Hélas, une armée ne lui servirait à rien. Dix bons soldats, du haut de ces murs, pouvaient repousser mille hommes pendant un mois.

Deux cavaliers en armure franchirent le portail, une troisième monture tenue par la bride.

— Vous faut-il une escorte, messire ? demanda le garde. Ce sont de solides guerriers.

— Non, répondit Richard avec un regard furibond. J'irai seul !

Le soldat fit signe aux deux cavaliers de repartir.

— Vous allez vers l'ouest-sud-ouest, donc ? (Le jeune homme ne répondant pas, l'homme continua :) Tamarang est dans cette direction.

Puis-je vous donner un petit conseil ?

— Essayez toujours, fit Richard, méfiant.

— Si vous chevauchez dans ce sens-là à travers les plaines d'Azrith, vers le matin, vous arriverez devant un champ de rochers, au milieu de hautes collines. Dans un canyon très profond, vous trouverez une intersection. Prenez à gauche, surtout !

— Pourquoi ?

— Parce que la route de droite conduit au territoire d'un dragon. Un dragon rouge. Il sert maître Rahl et il a un fichu caractère !

Richard monta en selle et regarda le soldat.

— Merci du conseil. Je m'en souviendrai…

Il talonna le cheval et s'engagea sur la route tortueuse. Au sortir d'un lacet, il vit qu'on était en train de baisser un pont-levis. Le temps qu'il l'atteigne, c'était fait, et il put le traverser au galop. Ce chemin était le seul accès au plateau. Le pont levé, l'abîme devenait un obstacle infranchissable pour toute armée d'invasion. Même sans les troupes cantonnées au palais, et sans la magie de Darken Rahl, le domaine du maître était inaccessible.

En chevauchant, Richard défit le collier de cuir tant détesté et le jeta dans le ravin. Il n'en porterait plus jamais. Pour personne. Et pour aucune raison.

Il regarda derrière lui et aperçut la forme noire du Palais du Peuple, au sommet du plateau. L'énorme structure voilait tout un pan de ciel…

L'air glacial lui faisait pleurer les yeux. Ou était-ce le souvenir de Denna ? Il ne parvenait pas à la chasser de ses pensées. S'il n'y avait pas eu Kahlan et Zedd, il se serait suicidé près de son cadavre, tant il avait de chagrin.

Tuer avec l'épée sous le coup de la colère et de la haine était affreux. La magie blanche, celle de l'amour, se révélait encore pire. Au-delà de l'horreur ! La lame avait repris sa couleur habituelle, mais il savait comment la faire redevenir blanche. Et il espérait mourir avant de devoir recommencer ! Car même si ça s'imposait, il n'était pas sûr de s'y résoudre…

À présent, il galopait dans la nuit, en route vers ses deux amis, pour savoir lequel avait livré la boîte à Darken Rahl. Lequel avait trahi le monde au bénéfice du maître…

Ça ne tenait pas debout. Si Zedd était le félon, pourquoi Rahl aurait-il voulu le piéger avec la pierre de nuit ? Et si c'était Kahlan, il ne lui aurait pas envoyé ses sbires aux trousses… Pourtant, Shota avait assuré que le sorcier et l'Inquisitrice tenteraient de le tuer. Donc, le coupable était bien un des deux. Que devait-il faire ? Rendre la lame blanche et les abattre l'un et l'autre ? Absurde ! Plutôt mourir lui-

même que toucher à un de leurs cheveux. Mais si Zedd était le traître, le tuer devenant le seul moyen de sauver Kahlan ? Ou l'inverse ? Préférerait-il encore mettre fin à ses jours ?

L'essentiel restait d'arrêter Rahl. Pour ça, il fallait récupérer la troisième boîte. Penser à des problèmes hypothétiques était un gaspillage d'énergie. Une fois Rahl vaincu, tout se remettrait en place. Ayant découvert l'artefact une fois, il pouvait recommencer…

Mais que faire ? Le temps pressait ! Comment trouver Kahlan et Zedd alors qu'il devrait fouiller tout un pays à cheval ? Si Chase les accompagnait, inutile de s'attendre à les repérer sur les routes principales. Le garde-frontière choisirait les pistes les moins exposées. Et lui, il ne connaissait rien à ce territoire !

Une mission impossible. Trop de terrain à explorer…

Darken Rahl avait semé le doute en lui ! Ses pensées tourbillonnaient, devenant de plus en plus confuses et négatives. Son esprit, comprit-il, était à présent son pire ennemi. Pour s'empêcher de penser en rond, il se vida la tête et entonna le texte débilitant des dévotions. Déclamer sa foi à l'homme qui voulait le tuer avait un côté franchement stupide, mais il passa outre.

Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Il accorda deux pauses au cheval, mais le poussa à ses limites le reste du temps. Les plaines d'Azrith, nues et désolées, semblaient s'étendre à l'infini. L'incantation lui permit de ne plus penser à rien, sauf à l'horreur d'avoir tué Denna. Ce souvenir-là ne le lâcherait pas. Et à ce sujet, il ne ravalerait pas ses sanglots…

À l'aube, il eut enfin un peu de compagnie : son ombre ! Comme l'avait annoncé le soldat, il aborda une zone semée de rochers qui projetaient leurs silhouettes noires en travers de la sienne. Dans ce paysage déchiqueté, le terrain devint vite très accidenté. De crevasses en passages étroits, il atteignit un canyon exigu et fut bientôt en vue de l'intersection.

Suivant le conseil du garde, il prit le chemin de gauche.

Mais une idée explosa dans son esprit. Tirant sur les rênes de son cheval, il le força à s'arrêter et à reculer de quelques pas. Devant le chemin de droite, plus étroit, il réfléchit quelques instants puis s'y engagea résolument.

Darken Rahl l'avait laissé libre d'aller où il voulait, y compris à cheval. Verrait-il un inconvénient à ce qu'il lui emprunte son dragon ?

Lâchant la bride à sa monture, il regarda autour de lui, la main sur son épée. Repérer un dragon rouge ne devait pas être difficile. À part

celui des sabots du cheval, il n'entendait aucun bruit…

Aux aguets, il avança longtemps entre les rochers. Puis il commença à s'inquiéter. Et si le dragon était parti ? Rahl le chevauchait peut-être à cet instant précis, en quête de la boîte manquante. Son idée n'était sans doute pas géniale, conclut-il. Hélas, il n'en avait pas d'autre…

Une langue de flammes aveuglante jaillit soudain devant lui avec un fracas étourdissant. Alors que sa monture reculait, Richard sauta de selle, se rétablit souplement et se cacha derrière un rocher pour éviter les éclats de pierre et les flammèches qui volaient partout. Certains projectiles ricochèrent juste au-dessus de sa tête. Il entendit un choc sourd et comprit que son cheval venait de s'écrouler. Une odeur de poils brûlés monta à ses narines, immédiatement suivie par un cri atroce qui s'acheva sur de sinistres craquements d'os. Pressé contre son rocher, Richard n'osa pas regarder.

Alors que retentissaient d'autres bruits d'os brisés, et le son caractéristique de la chair qu'on déchire, il se dit que son « idée » était d'une stupidité crasse. Mais comment le dragon avait-il pu se cacher aussi bien ? Et l'avait-il vu plonger derrière son rocher ? Pour l'heure, il semblait que non. Pressé de trouver un moyen de filer, Richard dut vite se résoudre à l'évidence. Sur ce terrain découvert, il serait visible comme le nez au milieu de la figure. Les bruits de mastication lui retournaient l'estomac. Par bonheur, ils cessèrent assez rapidement. Les dragons piquaient-ils un petit somme après un bon repas ?

Il entendit quelques grognements. De plus en plus près de lui ! Le moment ou jamais de se faire tout petit !

Des serres saisirent son rocher, le soulevèrent et l'envoyèrent bouler au loin. Deux immenses yeux jaunes se posèrent sur le jeune homme. Tout le reste de la bête était rouge. Hérissée de piques souples aux pointes noires à la base de la mâchoire et derrière les oreilles, la tête du dragon se balançait au bout d'un long cou attaché à un corps gigantesque. La queue se terminait par des piques, mais dures comme de l'acier, celles-là. Elle battait de droite à gauche, renversant des rochers au passage. Quand le monstre tendit ses ailes, des muscles puissants saillirent entre les écailles de ses épaules. Des crocs acérés, rouges de sang frais, garnissaient le long museau aux immenses narines d'où s'échappaient encore des volutes de fumée.

— Eh bien, qu'avons-nous donc là ? lança une voix incontestablement féminine. Une gâterie ?

Richard se dressa de toute sa hauteur et dégaina son épée.

— J'ai besoin de ton aide…

— Je me ferai un plaisir de te donner un coup de main, petit homme. Quand tu seras dans mon estomac !

— Je te préviens, garde tes distances ! Mon épée est magique.

— Magique ! railla la femelle dragon, une serre posée sur la poitrine. Pitié, grand héros, ne me tue pas avec ton arme enchantée !

Le monstre émit un gargouillis mêlé de fumée qui devait être un éclat de rire.

Richard ne rengaina pas son épée. Mais il se sentit complètement ridicule.

— Tu veux vraiment me manger ?

— Eh bien, à vrai dire, c'est plus pour le plaisir que pour le goût…

— J'ai entendu dire que les dragons rouges sont indépendants et malins. Toi, tu n'es guère mieux qu'un toutou pour Darken Rahl. (Une boule de feu jaillit de la gueule du monstre et s'éleva dans les airs.) Je pensais que tu aimerais être libérée de ton esclavage.

La tête rouge, plus grande que lui, constata Richard, non sans frayeur, s'approcha de la sienne. Les oreilles pointées, la bête sortit sa langue rouge bifide comme celle d'un serpent et la darda vers lui pour une inspection méticuleuse. Il écarta l'épée du chemin quand cet appendice râpeux remonta de son entrejambe à sa gorge. Ce contact délicat, pour un dragon, força Richard à reculer de quelques pas.

— Et comment accomplirais-tu ce prodige, petit homme ?

— Je combats Darken Rahl et je veux le tuer. Si tu m'aides, tu n'auras plus de chaînes.

La femelle dragon releva la tête, cracha un peu de fumée par les naseaux et éclata de rire. Le sol tremblant sous les pieds de Richard, la bête le regarda de nouveau et s'esclaffa de plus belle.

Elle s'arrêta net et le foudroya du regard.

— Tu crois que je mettrais mon destin entre les mains d'un nain comme toi ? Je préfère assurer mon avenir en servant maître Rahl. Assez plaisanté ! Il est temps de déguster ma gâterie !

— Comme tu voudras, je suis prêt à mourir. (Richard devait gagner du temps pour réfléchir à la question cruciale : pourquoi une femelle dragon, rouge qui plus est, servait-elle un humain ?) Avant que tu te régales, puis-je dire quelque chose ?

— Vas-y, mais fais court !

— Originaire de Terre d'Ouest, je n'avais jamais vu de dragon… Depuis toujours, je pense que ce sont des créatures effrayantes, et pour ça, on peut dire que tu l'es ! Mais je suis quand même surpris…

— Par quoi ?

— Tu es sans nul doute la plus belle créature que j'aie jamais contemplée.

C'était la stricte vérité. Malgré sa cruauté et sa férocité, la bête était splendide.

Stupéfaite, la femelle dragon recula la tête, son cou dessinant un *s* fort gracieux. Elle plissa un peu les yeux, méfiante.

— Je suis sincère, dit Richard. Pourquoi mentir avant d'être

dévoré ? Tu es très belle. Je n'aurais pas cru poser les yeux un jour sur une créature aussi superbe. As-tu un nom ?

— Écarlate…

— Écarlate ? Ça te va à ravir ! Tous les dragons rouges sont aussi beaux, ou tu es une exception ?

— Ce n'est pas à moi de le dire, minauda Écarlate en se posant de nouveau une serre sur la poitrine. (La tête se tendit davantage vers Richard.) Tu es le premier homme qui me le dit avant que je le mange…

Une idée germa dans l'esprit de Richard, qui rengaina son épée.

— Écarlate, je sais qu'une créature aussi fière que toi déteste être à la botte de quelqu'un. Surtout d'un homme comme Darken Rahl ! Il doit y avoir une raison impérieuse. Tu es trop belle et trop noble pour accepter qu'on te domine.

— Pourquoi me dis-tu tout ça ? demanda la femelle dragon en approchant davantage la tête.

— Parce que je crois à la vérité. Comme toi.

— Comment t'appelles-tu ?

— Richard Cypher. Je suis le Sourcier.

— Le Sourcier, répéta Écarlate en se tapotant les crocs du bout d'une serre à la pointe noire. Je n'en ai jamais mangé, à ma connaissance… (Un étrange sourire s'afficha sur sa gueule.) Quand je parlais de gâterie ! Notre conversation est terminée, Richard Cypher. Merci du compliment.

La gueule monstrueuse s'ouvrit en grand.

— Darken Rahl t'a volé ton œuf, pas vrai ?

Écarlate replia le cou. Elle foudroya Richard du regard, rejeta la tête en arrière, et poussa un cri qui vit vibrer les écailles de sa gorge. Une langue de feu jaillit vers le ciel, le souffle provoquant un petit éboulis sur les parois du canyon.

Les naseaux fumants, Écarlate darda de nouveau la tête vers Richard.

— Que sais-tu à ce sujet ?

— Qu'une créature fière comme toi ne sert personne, sauf si on la fait chanter. En menaçant ce qu'elle chérit le plus au monde. Sa descendance, par exemple…

— Tu as tout compris… Mais ça ne te sauvera pas.

— Même si je peux te révéler où Rahl a caché ton œuf ?

— Où ? (Richard dut s'écarter pour éviter un jet de flammes.) Dis-moi où !

— Tu ne préfères pas me manger ?

— Quelqu'un devrait te faire ravaler ton insolence ! grogna Écarlate.

— Désolé… C'est une mauvaise habitude qui m'a déjà valu bien

des tourments. Cela dit, si je te permets de récupérer l'œuf, Darken Rahl n'aura plus de prise sur toi. En échange, m'aideras-tu ?

— T'aider comment ?

— Tu transportes Rahl là où il veut. C'est ce que je te demande. Sois ma monture pendant quelques jours, pour que je retrouve des amis à moi et que je les défende contre Rahl. Il me faut couvrir de grandes distances, fouiller une vaste zone. Si je peux regarder le monde d'en haut, comme un oiseau, j'ai une chance de réussir, et il me restera assez de temps pour arrêter Rahl.

— Je déteste transporter des humains. C'est humiliant.

— Dans six jours, tout sera fini, d'une manière ou d'une autre. Après, quoi qu'il arrive, je ne te demanderai plus rien. Si tu me tournes le dos, combien de temps devras-tu servir Rahl ?

— Dis-moi où est mon œuf et je te laisserai partir.

— Et si j'ai menti ? Si je dis n'importe quoi pour sauver ma peau ?

— Comme les dragons, les véritables Sourciers ont le sens de l'honneur. Si tu sais quelque chose, dis-le et je t'épargnerai.

— Non !

— Non ? rugit Écarlate. Comment oses-tu ?

— Je me fiche de vivre ou de mourir ! Comme toi, je me soucie de choses plus importantes. Si tu veux ton œuf, accepte de m'aider à sauver ceux qui me sont chers. Nous irons d'abord chercher ton petit, puis nous nous occuperons de mon problème. Une proposition très honnête ! La vie de ton enfant contre quelques jours d'assistance…

Écarlate lui colla son museau sous le nez.

— Et comment es-tu sûr, petit homme, que je remplirai ma part du marché, une fois que j'aurai ce que je veux ?

— Parce que tu comprends ce que c'est d'avoir peur pour quelqu'un qu'on aime. Et parce que tu as le sens de l'honneur. Moi, je n'ai pas le choix. C'est le seul moyen d'éviter que mes amis souffrent jusqu'à la fin de leurs jours sous le joug de Rahl. Et tu sais ce que ça signifie ! Pour retrouver l'œuf, je risquerai ma vie. Je crois que tu respectes la parole donnée. Alors, je mise mon existence sur ce pari.

Écarlate grogna, recula un peu et le dévisagea. Puis elle replia ses ailes, sa queue battant furieusement, tempête miniature pour les pierres et les petits rochers.

Richard ne broncha pas.

La femelle dragon tendit une patte. Une serre à pointe noire, grosse comme la jambe du Sourcier et plus affûtée que son épée, se glissa sous le baudrier de Richard et le tira doucement vers la gueule du monstre.

— Marché conclu. Sur ton honneur et sur le mien. Mais je n'ai pas promis de renoncer à te croquer à la fin des six jours.

— Si mes amis sont sauvés, et Rahl vaincu, je me fiche de ce que tu me feras. (Écarlate grogna son approbation.) Les garns à queue courte sont-ils un danger pour les dragons ?

— Les garns ! cracha Écarlate en lâchant le baudrier de Richard. J'en ai mangé treize à la douzaine ! Ils ne peuvent rien contre moi, à moins d'être à neuf ou dix contre un. Mais ils ne sont pas grégaires. Donc, aucun problème !

— Détrompe-toi… Là où est ton œuf, il y en a des dizaines et des dizaines.

Écarlate rugit et cracha quelques flammèches.

— Des dizaines… Dans ce cas, ils peuvent me faucher en plein vol. Surtout si je porte mon œuf.

— Voilà pourquoi tu as besoin de moi ! triompha Richard. Je vais réfléchir à un plan…

Zedd hurla à la mort.

Kahlan et Chase reculèrent vivement. L'Inquisitrice s'inquiéta, car il n'avait jamais réagi comme ça quand il cherchait Richard par l'intermédiaire de la pierre de nuit. Le soleil était presque couché. Malgré la pénombre, la jeune femme vit que la peau du sorcier était presque aussi blanche que ses cheveux.

Elle le prit par l'épaule.

— Zedd, que se passe-t-il ?

Le vieil homme ne répondit pas. Les yeux révulsés, il inclina la tête, comme si son cou ne pouvait plus la soutenir. Il ne respirait toujours pas, mais ça n'avait rien d'alarmant, car il en était toujours ainsi quand il se concentrait sur la pierre de nuit. Le sentant trembler sous sa main, l'Inquisitrice échangea un regard angoissé avec Chase.

— Zedd ! cria-t-elle en le secouant. Arrêtez ! Revenez avec nous !

Le sorcier haleta puis marmonna quelque chose. Kahlan approcha une oreille de sa bouche.

— Zedd, s'exclama-t-elle, horrifiée, je ne peux pas vous faire ça.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Chase.

— Il veut que je le touche avec mon pouvoir…

— Royaume des morts ! croassa le sorcier. Seul moyen !

— Zedd, que vous arrive-t-il ?

— Je suis piégé. Obéis-moi, ou je suis fichu. Vite !

— Il faut l'écouter, souffla Chase.

— Zedd, je ne peux pas vous faire ça ! répéta Kahlan.

— Allez ! cria Chase. Ce n'est pas le moment de polémiquer.

— Que les esprits du bien me pardonnent, murmura l'Inquisitrice en fermant les yeux.

Elle détestait ne pas avoir le choix. Redoutant ce qu'elle allait faire, elle vida son esprit. Dans un calme absolu, son contrôle se relâcha, et

le pouvoir se déversa dans le corps du vieil homme.

L'air trembla, comme sous l'effet d'un coup de tonnerre silencieux. Des aiguilles de pin tombèrent tout autour d'eux. Trop près de ses amis, penché sur eux, Chase gémit de douleur.

Puis le silence revint…

… mais Zedd ne respirait toujours pas.

Soudain, il cessa de trembler, ouvrit les yeux, battit plusieurs fois des paupières, leva les mains et les referma sur les bras de Kahlan.

— Merci, mon enfant, souffla-t-il.

La magie de l'Inquisitrice, apparemment, ne l'avait pas affecté. Il était toujours lui-même. La jeune femme en fut soulagée, mais immensément surprise.

— Zedd, vous allez bien ?

— Oui, grâce à toi ! Si tu n'avais pas été là, ou si tu avais hésité un peu plus, je serais prisonnier du royaume des morts. Ton pouvoir m'en a ramené…

— Mais pourquoi ne vous a-t-il pas… transformé ?

Zedd lissa sa tunique, visiblement embarrassé de s'être trouvé dans une situation si fâcheuse.

— À cause de l'endroit où j'étais… (Il releva le menton.) Et parce que je suis un sorcier du Premier Ordre. Ton pouvoir m'a servi de fil rouge, pour retrouver mon chemin. Comme une balise lumineuse dans l'obscurité. Je l'ai suivi sans le laisser agir sur moi.

— Que faisais-tu dans le royaume des morts ? demanda Chase avant que Kahlan ait pu poser la question.

Le sorcier le foudroya du regard et ne répondit pas.

— Zedd, dit Kahlan, expliquez-nous ! Ça ne s'était jamais produit. Pourquoi avez-vous été attiré dans le royaume des morts ?

— Quand je cherche la pierre de nuit, une partie de moi la rejoint là où elle est. C'est ainsi que je la localise.

Kahlan fut terrifiée par les implications de ces deux phrases.

— Mais la pierre de nuit est toujours en D'Hara, comme Richard… (Elle saisit le sorcier par sa tunique.) Zedd…

Le vieil homme baissa les yeux.

— La pierre de nuit n'est plus en D'Hara, mais dans le royaume des morts. (Il releva la tête, le regard brûlant de colère.) Ça ne signifie pas que Richard l'ait suivie ! Ni qu'il lui soit arrivé malheur. Seule la pierre est concernée !

Tendu à craquer, Chase commença à installer le camp avant qu'il fasse trop noir.

Glacée de terreur, Kahlan n'avait pas lâché le sorcier.

— Zedd… s'il vous plaît… vous vous trompez peut-être…

— Non. La pierre est là où je le dis. Mon enfant, ça n'implique pas que Richard y soit aussi. Ne te laisse pas emporter par la peur.

— Ça doit être ça…, dit la jeune femme, des larmes sur les joues. Il faut que ce soit ça ! Si Rahl l'a épargné si longtemps, ce n'était pas pour le tuer maintenant…

— Nous ne savons même pas s'il est entre les mains de Rahl.

Kahlan comprit que le vieil homme refusait simplement d'admettre la vérité. Au Palais du Peuple, qui d'autre que Rahl pouvait détenir Richard ?

— Zedd, lors de votre dernière recherche, vous l'avez senti, et il était vivant. (Elle lutta pour poser la question qui lui déchirait les entrailles.) Avez-vous capté sa présence dans le royaume des morts ?

— Non…, répondit le sorcier après un long silence. Mais je ne sais pas si je l'aurais senti… S'il était mort, je veux dire. (Kahlan éclata en sanglots. Il l'attira contre lui et la laissa pleurer sur son épaule.) Pourtant, je crois que seule la pierre était là. Rahl a tenté de me piéger. Il a dû prendre l'artefact à Richard et l'envoyer dans le royaume des morts pour me tendre un traquenard.

— Nous continuons à le chercher, dit Kahlan. Je ne rebrousserai pas chemin.

— Nous non plus, rassure-toi…

La jeune femme sentit une langue chaude et douce lui lécher la main. Elle caressa la tête du loup et lui sourit.

— Nous le trouverons, maîtresse Kahlan. Ne désespérez pas !

— Brophy a raison, dit Chase. J'attends avec impatience le sermon qu'il nous infligera pour être allés à sa recherche.

— La boîte est en sécurité, rappela Zedd, c'est l'essentiel. Demain, nous serons à cinq jours du début de l'hiver. Alors, Darken Rahl mourra. Nous rejoindrons Richard après… ou peut-être même plus tôt que ça, bien que j'en doute.

— Si c'est ça que vous insinuez, grommela Chase, je vous aurai conduits à lui longtemps avant la fin de ce délai…

Chapitre 45

Quand Écarlate vira abruptement sur la gauche, Richard s'accrocha de toutes ses forces aux piques de ses épaules. À sa grande surprise, il avait découvert qu'il ne glissait pas latéralement quand la femelle dragon tournait d'un côté ou de l'autre. Au contraire, ce mouvement le pressait plus fort contre elle. Le vol, pour lui, était une expérience sublime mais quelque peu effrayante. Comme se tenir au bord d'une falaise incroyablement haute – et en mouvement. Sentir Écarlate décoller le faisait toujours sourire. Sous lui, il sentait se tendre tous les muscles de la bête, chaque battement de ses ailes puissantes leur faisant prendre un peu d'altitude. Mais quand elle les repliait pour piquer vers le sol, ses yeux se remplissaient de larmes à cause du vent, et il avait l'impression que son estomac allait se retourner. Cela dit, chevaucher un dragon était un petit miracle dont il s'émerveillait.

— Tu les vois ? cria-t-il pour couvrir le rugissement du vent.

Écarlate émit un grognement positif. À la lumière mourante du soleil, les garns, en contrebas, ressemblaient à des chiens noirs. Des volutes de vapeur jaillissaient toujours de Source Feu et Richard, même de si loin, sentait monter à ses narines les fumées acides. Écarlate prit soudain de l'altitude, le contraignant à la serrer plus fort entre ses jambes. Quand elle fut assez haut, elle vira très sèchement vers la droite.

— Ils sont beaucoup trop nombreux, dit-elle.

— Pose-toi derrière ces collines, là-bas, pour qu'ils ne nous repèrent pas.

La femelle dragon continua à prendre de l'altitude. Ébahi, Richard découvrit que le monde, à ces hauteurs jusque-là inconnues pour lui, ressemblait à une mosaïque de taches de couleur. S'étant assez écartée de Source Feu, la bête plongea vers la terre ferme, slaloma entre des falaises et revint en arrière vers le point que son cavalier lui avait indiqué. Quelques battements d'ailes silencieux plus tard, elle atterrit en douceur près de l'entrée d'une grotte et baissa le cou pour que Richard puisse descendre de son perchoir. À l'évidence, elle n'avait aucune envie qu'il s'attarde inutilement sur son dos…

Elle tourna la tête vers lui, le regard brillant de colère.

— Il y a trop de garns. Darken Rahl savait ce qu'il faisait. Même si je retrouvais mon œuf, impossible de le reprendre ! Tu as parlé d'échafauder un plan… As-tu avancé ?

Richard jeta un coup d'œil à la caverne. La grotte du Shadrin, lui avait dit Kahlan…

— Il nous faut une diversion pour les occuper ailleurs pendant que nous récupérons ton œuf…

— Pendant que *tu* récupères mon œuf, rectifia Écarlate en crachant une flammèche pour souligner son propos.

Richard regarda de nouveau la grotte.

— On m'a dit que cette caverne traversait tout le terrain jusqu'à l'endroit où est l'œuf. Je devrais peut-être m'y enfoncer, prendre ce qui nous intéresse et revenir ici.

— Qu'attends-tu pour y aller ?

— On ne pourrait pas en discuter avant ? Ensemble, nous trouverons peut-être une meilleure idée. La grotte, toujours selon ce qu'on m'a dit, a un locataire…

— Un locataire ? répéta Écarlate en le foudroyant du regard. (Elle plaça sa gueule dans l'ouverture et cracha un enfer de flammes.) Eh bien, à présent, il n'y en a plus… Va chercher mon œuf !

La grotte était longue de plusieurs lieues. Aussi puissant fût-il, le feu d'Écarlate n'avait pas pu tout nettoyer. L'ennui, c'était que Richard avait donné sa parole. Résigné, il cueillit des roseaux qui poussaient alentour et composa plusieurs petits fagots qu'il attacha avec des lianes. Il en présenta un à Écarlate.

— Tu veux bien embraser une extrémité ?

La bête arrosa le fagot de petites flammes.

— Tu attends ici, dit Richard. Parfois, mieux vaut être petit que colossal. Je serai plus difficile à repérer. Quand j'aurai trouvé une idée, j'irai chercher l'œuf et je le ramènerai. C'est un long chemin, et je risque de ne pas être revenu avant le matin. Les garns me poursuivront sans doute, donc tu devras être prête à décoller. Reste vigilante ! (Il accrocha son sac à une pique, sur le dos d'Écarlate.) Garde-le pour moi. Inutile de me charger plus que nécessaire.

Un dragon pouvait-il avoir l'air inquiet ? En tout cas, il aurait juré que celui-là se rongeait les sangs.

— Sois délicat avec l'œuf, dit-elle. Il éclora bientôt. Mais si la coquille est brisée avant l'heure…

— Rassure-toi, tout se passera bien…

Écarlate l'accompagna jusqu'à l'entrée de la grotte – sur terre, elle se dandinait d'une manière assez cocasse – et le regarda s'y enfoncer.

— Richard Cypher, lança-t-elle, sa voix se répercutant contre la roche, si tu essaies de fuir, je te retrouverai tôt ou tard. Et si tu reviens sans mon petit, tu regretteras que les garns ne t'aient pas tué, parce que je te ferai frire lentement, en commençant par les pieds.

— J'ai donné ma parole, répondit Richard en se retournant. Si les garns me tuent, j'essaierai d'en éliminer assez, avant de succomber,

pour que tu puisses prendre l'œuf et t'enfuir.

— J'espère que ça ne tournera pas comme ça, grogna Écarlate, parce que j'ai toujours l'intention de te manger quand le délai sera écoulé.

Richard sourit et avança dans une obscurité si épaisse qu'elle engloutissait la lumière de sa torche et lui donna le sentiment de s'enfoncer dans le néant. À peine s'il y voyait trois pas devant lui ! À mesure qu'il progressait, le sol s'inclinait et l'air devenait de plus en plus froid. Bientôt, le passage rétrécissant, il aperçut la voûte et les parois rocheuses, très près de lui. Ce tunnel déboucha assez vite dans une grande salle naturelle. Le chemin, une étroite bande de pierre, longeait un lac aux paisibles eaux verdâtres. Ici, constata Richard, sous la voûte déchiquetée, les parois étaient composées de pierre lisse. À l'abord d'un passage où le plafond rocheux plongeait vers le sol, il dut se baisser pour continuer. Une heure durant, il marcha ainsi, des crampes dans les épaules à force d'incliner la tête. De temps en temps, il frottait sa torche contre la voûte pour la débarrasser des cendres et raviver sa flamme.

L'obscurité l'entourait, le suivait, l'aspirait de plus en plus loin, le poussait en avant à l'aveuglette… Dans cette atmosphère oppressante, il remarqua des parterres de cristaux aux couleurs délicates qui semblaient, tels des végétaux, éclore au sein même de la roche. Des lueurs multicolores l'accompagnaient, reflets de la flamme de sa torche quand il passait devant ces merveilles de la nature. Dans un silence absolu, seul l'écho du grésillement des flammes montait à ses oreilles.

Richard traversa des salles d'une beauté fulgurante. Il serpenta entre d'immenses colonnes de pierre déchirées comme des vagues, certaines figées en plein envol avant d'avoir atteint la voûte. Des stalagmites, à l'aplomb, semblaient se tendre en vain pour les rejoindre. Par endroits, des tentures cristallines pendaient aux parois telles des coulées de pierres précieuses.

Il dut se faufiler dans des crevasses et traverser de petits gouffres à quatre pattes, attentif à ne pas basculer dans le vide. Au cœur de ce monde souterrain, l'air était curieusement inodore. Dans ce royaume de la nuit éternelle, comprit-il, nulle lumière ni aucun être vivant ne s'était jamais aventuré. Alors qu'il s'échinait à avancer, le corps surchauffé par l'effort, la fraîcheur de l'air faisait monter de sa peau de petites colonnes de vapeur. Quand il éclairait sa main libre, il voyait ses doigts fumer, comme si on les drainait de leur énergie vitale. Bien qu'il ne fît pas glacial à la manière de l'hiver, dehors, le froid était du genre à tuer lentement quiconque aurait eu l'imprudence de rester ici trop longtemps, ou pire, de s'y assoupir. Une mort lente, la vie s'en allant peu à peu avec la chaleur…

Sans sa torche, Richard se serait perdu en quelques minutes. Dans cet environnement, les imprévoyants ou les malchanceux ne survivaient pas longtemps.

À force de monter et de descendre, le jeune homme ne sentait presque plus ses jambes. Épuisé, il espéra arriver enfin au bout de la grotte. Combien de temps avait-il marché ? Toute la nuit ? Ici, la notion même de temps n'avait plus de sens…

Les parois se resserrèrent de nouveau. La voûte s'abaissa, le forçant d'abord à se plier en deux, puis à avancer à quatre pattes. Le sol devint boueux et exhala une ignoble odeur de pourriture. La première chose qu'il sentait depuis une éternité ! Et cette gadoue glacée lui gelait les mains…

Au moment de s'engager dans un tunnel encore plus étroit, il s'arrêta net, car cela ne lui disait rien de bon. De l'air s'engouffrait dans ce conduit naturel, menaçant de souffler sa torche. Il la brandit devant lui, pour sonder l'obscurité, et ne vit rien, sinon un autre océan de nuit. Que devait-il faire ? Continuer dans ce goulot d'étranglement ? Sans savoir pendant combien de temps, ni ce qui l'attendait au bout ? La présence d'un courant d'air indiquait l'existence d'une sortie. Vers l'œuf et les garns… Serait-elle assez large pour qu'il l'emprunte ?

Richard recula. Dans une autre salle, derrière lui, il devait y avoir un chemin plus facile. Mais combien de temps perdrait-il à le chercher ? Et s'il échouait, pour finir ?

L'estomac noué, il se renfonça dans le conduit de pierre.

Décidé à dominer sa peur, il décrocha son épée du baudrier, la brandit devant lui avec ses torches de réserve et s'enfonça dans le trou. Aussitôt, il fut terrorisé de sentir sur son corps la pression des parois et de la voûte. Les bras tendus, la tête sur le côté, il avança en ondulant comme un serpent. La roche l'emprisonnant comme un cercueil, il lui devint impossible de respirer à fond et la fumée de la torche commença à lui brûler les yeux.

Il tenta de se comprimer, puis bascula les épaules d'avant en arrière à la manière d'un serpent qui lutte pour se glisser hors de son ancienne peau. Devant lui, toujours aucune trace d'une issue…

Ne cède pas à l'angoisse, s'exhorta-t-il. *Rampe et avance, c'est tout !*

La pointe de ses pieds calée contre la pierre, il poussa en se tortillant. Rien ne se produisit. Il recommença et ne bougea pas d'un pouce. Furieux, il poussa encore plus fort. Sans résultat… Cette fois, il ne put rien contre la panique. La roche faisait pression sur sa poitrine et son dos et lui coupait le souffle. Il était coincé ! Une montagne de pierre pesait sur lui, prison d'il ne savait combien de milliers de pieds d'épaisseur. Affolé, il essaya de reculer. Même en faisant levier avec ses bras, agrippé à une saillie de pierre, il ne bougea pas d'un pouce.

Coincé ! Piégé ! Fichu !

Comme s'il se noyait, ses poumons le brûlèrent, incapables d'aspirer encore de l'air. Des larmes dans les yeux, la gorge nouée par la peur, il laboura le sol de la pointe des pieds, pour se déplacer dans un sens ou dans un autre. Rien n'y fit. La position de ses bras, tendus à l'extrême, lui rappela le harnais infernal de Denna. L'impuissance absolue ! Privé de la mobilité de ses membres supérieurs, un homme devenait quasiment impuissant. Une sueur froide ruisselant sur son visage, il cria de panique, soudain certain que les parois cherchaient à le broyer entre leurs mâchoires de pierre. Quelqu'un allait-il enfin venir à son aide ? Par pitié ! Il le fallait ! Mais dans les entrailles de la terre, qui pouvait l'entendre ?

Au prix d'un effort surhumain, il avança de quelques pouces. Un remède pire que le mal, puisque la pression de la voûte et du sol augmenta. Persuadé d'entendre craquer ses os, il cria hystériquement.

Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

L'invocation stupide avait explosé dans son esprit. Il la répéta jusqu'à ce que son souffle s'apaise et qu'il eût retrouvé son calme. Son corps restait piégé, mais son esprit fonctionnait de nouveau !

Alors, quelque chose toucha sa cheville. Un contact timide, exploratoire…

Les yeux écarquillés de terreur, Richard détendit sa jambe autant qu'il le put pour chasser l'intrus. Cette infime secousse suffit à le repousser.

Pas longtemps… Richard se pétrifia. Cette fois, une masse froide, humide et visqueuse s'insinua dans la jambe de son pantalon. Une sorte de tentacule à pointe dure rampa sur sa peau et remonta jusqu'à sa cuisse. Une nouvelle ruade – ô combien dérisoire – ne le découragea pas de continuer. La pointe dure tapota sa peau. En amont de l'agresseur, quelque monstrueux appendice la pinça. La panique revint, mais le Sourcier parvint à la conjurer.

À présent, il n'avait plus le choix. L'idée lui avait déjà traversé l'esprit, trop effrayante pour qu'il se résigne à l'essayer. Certain de jouer sa dernière carte, il vida tout l'air de ses poumons, se faisant aussi petit que possible. Alors, il poussa avec ses pieds, tira avec ses mains et se tortilla de nouveau comme un ver. Et enfin, il avança !

Le passage devint encore plus étroit. Toujours sans respirer, Richard chassa la douleur et la panique de son esprit. Au terme d'une autre poussée, ses doigts rencontrèrent quelque chose. Les bords d'une ouverture, peut-être… L'issue de ce piège ?

Il expira encore au moment où la créature qui l'attaquait lâchait un

grognement et s'accrochait violemment à sa jambe. Richard tendit ses doigts au maximum, les referma sur les bords de l'ouverture, et poussa encore avec ses pieds. Il avança, les coudes au niveau de l'orifice. Sur toute la longueur de sa jambe, des griffes pointues comme celles d'un chat s'enfoncèrent dans sa chair. Incapable de crier, il glissa encore, poussé par la douleur qui remontait de sa cheville à sa hanche.

La torche, les roseaux de réserve et l'Épée de Vérité tombèrent en avant. En heurtant la pierre, l'arme émit une série de cliquetis métalliques. Les coudes comme points d'appui, Richard passa le torse dans l'ouverture et aspira aussitôt une énorme goulée d'air. Puis il arracha son corps entier à sa prison de roche, bascula dans le vide, tête la première, et resta suspendu ainsi.

Le monstre le retenait toujours par la jambe !

La torche brûlait encore, éclairant une salle à l'étrange forme ovoïde. L'épée reposait non loin de là. Quand il tendit les bras pour s'en emparer, les griffes résistèrent, le redressant un peu tant elles étaient puissantes. Il cria de douleur et l'écho se répercuta tout autour de la salle.

Richard ne pouvait pas atteindre l'épée ! Lentement, douloureusement, les griffes du prédateur inconnu le ramenaient dans le tunnel. Tandis qu'elles lui déchiraient la chair, insensibles à ses hurlements de douleur, il sentit un deuxième tentacule s'infiltrer dans son autre jambe de pantalon et tester le muscle de son mollet du bout de la pointe.

Le Sourcier dégaina son couteau et se plia en deux pour atteindre la créature qui l'emprisonnait. Sans relâche, il la larda de coups jusqu'à ce que retentisse, venu des profondeurs du conduit, un cri aigu de douleur. Les griffes se rétractèrent. Richard glissa le long de la roche et atterrit près de la torche. Saisissant le fourreau de la main gauche, il dégaina l'Épée de Vérité et la brandit quand les deux tentacules émergèrent du trou et ondulèrent comme des serpents, à la recherche de leur proie. Alors qu'ils rampaient vers lui, le jeune homme abattit sa lame. Soudain plus courts d'un bon pied, les appendices battirent en retraite et un grognement sourd retentit dans les profondeurs du conduit.

À la lumière de la torche, qui brûlait toujours sur le sol, Richard vit une masse sombre se glisser par l'ouverture. Trop loin pour la frapper avec son épée, il n'était pourtant pas question qu'il la laisse entrer dans la salle.

Un tentacule s'enroula autour de sa taille et le souleva. Richard se laissa faire. Un œil brilla soudain dans la pénombre, sondant les lieux. Puis une gueule immense s'ouvrit sur des crocs dégoulinant de bave. Au moment où le tentacule l'en approchait, le Sourcier enfonça sa lame dans le globe oculaire bulbeux. Son adversaire le lâcha et hurla à

la mort. Alors qu'il glissait de nouveau sur la roche, Richard vit la bête se renfoncer dans le trou. Les tentacules disparurent les derniers dans un concert de cris qui mourut lentement à mesure que le monstre s'éloignait.

Tremblant, Richard s'assit et se passa une main dans les cheveux. Peu à peu, sa respiration se stabilisa et sa peur se dissipa. Quand il baissa les yeux sur sa jambe, il constata que le pantalon était poisseux de sang. Pour l'instant, il n'y pouvait rien. L'urgence, c'était de retrouver l'œuf…

Il s'engagea dans le tunnel qui s'ouvrait à l'autre bout de la salle. Dans ce passage, confortablement large, brillait une lumière pâlichonne mais de fort bon augure. De fait, il atteignit vite la sortie de la grotte.

La lueur rosée de l'aube l'accueillit, ponctuée par les chants joyeux des oiseaux. En contrebas, des dizaines de garns grouillaient. Richard s'assit sur un rocher et contempla l'œuf, entouré de volutes de vapeur. Comme il le redoutait, il était trop gros pour passer dans la grotte. Et de toute manière, il refusait d'y retourner. Mais comment s'y prendre pour le ramener à Écarlate ? Bientôt, il ferait jour. S'il ne trouvait pas vite une solution…

Un insecte se colla à sa jambe blessée et le piqua. D'instinct, il l'écrasa cet importun.

Une mouche à sang !

Après cette erreur grossière, les garns n'auraient aucun mal à le trouver…

Quand une deuxième mouche le piqua, une idée lui traversa l'esprit. Il dégaina son couteau, découpa en lanières la jambe rougie de son pantalon, s'en servit pour essuyer le sang sur sa peau, et attacha une pierre au bout de chacune.

Il prit le sifflet de l'Homme Oiseau, à son cou, et souffla dedans à s'en rompre les muscles du cou. Puis il ramassa une des bandes de tissu lestées d'une pierre, la fit tourner autour de sa tête et la lança vers le bas, au milieu des garns. Il répéta l'opération avec les autres, visant de plus en plus loin parmi les arbres, sur sa droite. Même s'il ne les entendit pas, il sut que les mouches devaient déjà s'affoler. Du sang si frais, un régal pour elles !

Des oiseaux affamés, d'abord quelques-uns, puis des centaines et des milliers, apparurent dans le ciel et piquèrent sur Source Feu, gobant les mouches au passage. Dans la confusion générale, des garns hurlèrent de rage de voir les oiseaux cueillir leurs petites compagnes en plein vol, certains assez audacieux pour les leur subtiliser sur le ventre. Puis quelques monstres s'envolèrent. Pour chaque oiseau qu'ils tuaient, une centaine de nouveaux arrivaient…

Richard descendit la colline. Accroupi, il passait de rocher en

rocher sans craindre d'être entendu sous le piaillement cacophonique des volatiles. Fou furieux, les garns luttaient grotesquement contre ces minuscules envahisseurs. L'air n'était plus qu'un océan de plumes. Richard sourit, désolé que l'Homme Oiseau ne soit pas là pour voir ça.

Il sortit du champ de rochers et courut vers l'œuf. Autour de lui, dans un épouvantable chaos, les garns se bousculaient les uns les autres et commençaient à se battre. Il transperça de son épée un des monstres qui le remarqua, en blessa un autre à la patte, coupa l'aile d'un troisième et trancha les bras d'un quatrième. Il les avait épargnés délibérément, histoire qu'ils ajoutent à la confusion en se roulant sur le sol, leurs cris de douleur en prime. Dans cette cohue, les monstres qui le voyaient ne songeaient même plus à l'attaquer. Mais lui ne s'en priva pas.

Il en tua deux à côté de l'œuf. Puis il s'empara du trésor d'Écarlate – chaud, mais pas assez pour le brûler – le cala dans ses bras et constata qu'il était plus lourd que prévu. Aussi vite qu'il put avec ce fardeau, Richard courut vers la gauche, en direction de la ravine qui serpentait entre deux collines.

Les oiseaux volaient en tous sens et certains s'écrasèrent contre lui. Quand deux garns lui fondirent dessus, il posa l'œuf, tua le premier puis coupa une patte au second. Un troisième bondit, venant obligeamment s'empaler sur son épée.

Richard ramassa l'œuf avant de s'enfoncer entre les collines, les bras douloureux et le souffle court. Un groupe de garns lancés à sa poursuite gagna rapidement du terrain. Il reposa son fardeau, décapita le premier et s'apprêta à repousser la charge des autres.

Autour de lui, les arbres s'embrasèrent, les pierres chauffant au rouge. Une langue de flammes venait de carboniser les monstres ! Levant les yeux, Richard vit Écarlate, en vol stationnaire au-dessus de sa tête. Enragée, elle arrosait tout de flammes. Sans cesser de semer la mort, elle tendit une serre, récupéra l'œuf, puis répéta l'opération pour soulever Richard par le dos de sa chemise. Il décollait à peine quand deux nouveaux garns tentèrent de l'arrêter. L'un goûta au tranchant de l'Épée de Vérité et l'autre disparut dans une colonne de feu.

Sur un dernier rugissement de rage, Écarlate prit de l'altitude, Richard toujours piqué au bout de sa serre. Tant qu'à voler, il préférait une position plus confortable, mais c'était toujours mieux qu'un petit séjour parmi une bande de garns – forcément.

Écarlate le conduisit loin de Source Feu. Transporté comme ça, il avait le sentiment d'être une proie qu'elle ramenait à ses petits. Ses côtes lui faisaient un peu mal, mais il se garda bien de se plaindre. À cette hauteur, mieux valait qu'elle ne le lâche pas en essayant d'améliorer son confort…

Ils volèrent pendant des heures. Très prudemment, Richard parvint à adopter une position moins pénible. Alors, il regarda stoïquement les arbres et les collines défiler sous lui. Au passage, il aperçut un ruisseau, des champs cultivés et même un village. Puis les collines grandirent, se couvrirent de pierre et devinrent des falaises et des pics. À grands battements d'ailes, Écarlate prit davantage d'altitude, les pieds de Richard frôlant parfois quelque pointe de montagne plus haute qu'une autre.

La femelle dragon les conduisit dans un paysage désolé semé de grandes pierres marron et gris qui semblaient avoir été empilées là au hasard par un géant, comme des pièces de monnaie sur une table. Si de fières colonnes survivaient encore, la plupart s'étaient affaissées, voire écroulées.

Au-delà de ces amas de pierres se dressaient des falaises déchiquetées constellées de crevasses et hérissées d'éperons rocheux. Devant, quelques filaments de nuages dérivaient paresseusement. Écarlate fonça vers une de ces murailles. Certain qu'ils allaient s'écraser, Richard crut sa dernière heure venue. Mais au dernier moment, la femelle dragon décéléra, s'immobilisa et le déposa sur une grande saillie rocheuse avant d'atterrir à côté de lui.

Une grotte s'ouvrait dans la paroi. Écarlate y entra, non sans difficulté. Au fond, Richard aperçut une sorte de nid de pierres. Sa nouvelle amie y déposa l'œuf puis cracha du feu tout autour. Ébahi, le Sourcier la regarda caresser la coquille du bout d'une serre, l'inspectant minutieusement. Elle crachota encore des flammèches autour de son trésor, puis tendit le cou et écouta, tous les sens en éveil.

— Tout va bien ? demanda Richard.

— Oui, c'est parfait, répondit la femelle dragon, extatique.

— J'en suis très content, Écarlate. Du fond du cœur !

Il avança vers elle. Aussitôt, sa tête se tendit, menaçante.

— Je voudrais récupérer mon sac, c'est tout… Il est pendu à une pique, sur ton épaule.

— Désolée, j'ai cru que… Vas-y !

Richard reprit son bien et s'assit contre la paroi, près de l'entrée, pour avoir un peu de lumière. Jetant un coup d'œil dehors, il constata qu'ils étaient à des milliers de pieds d'altitude. Si Écarlate n'était pas du genre à tenir parole…

Il sortit du sac son pantalon de rechange…

… et eut la surprise d'y trouver autre chose. Un pot rempli de l'onguent qu'il avait préparé pour Denna quand Rahl s'était acharné sur elle. Elle avait dû le mettre là à un moment ou à un autre… Baissant les yeux sur l'Agiel, il sourit tristement au souvenir de sa maîtresse. Comment pouvait-il avoir de la peine pour quelqu'un qui

l'avait tourmenté ? La réponse était simple : il lui avait pardonné avec l'aide de la magie blanche…

L'onguent à base de poudre d'aum lui fit un bien fou. La brûlure des griffes apaisée, il gémit d'aise et remercia mentalement Denna d'avoir mis ce trésor dans son sac. Puis il retira les lambeaux de son pantalon.

— Tu as l'air ridicule en caleçon ! lança Écarlate.

Richard se retourna d'un bond.

— Un homme ne se sent jamais très rassuré quand une femme lui dit ça, même si c'est un reptile ailé géant…

Il lui tourna le dos et enfila son pantalon de rechange.

— Tu es blessé ? demanda Écarlate. Les garns ?

— Non… Dans la grotte… (Il s'interrompit, secoué par cet horrible souvenir. Puis il se rassit, les yeux rivés sur la pointe de ses bottes.) J'ai dû passer dans un tunnel très étroit… Le seul chemin. Et j'ai été coincé. (Il releva la tête.) Depuis que je suis parti de chez moi pour lutter contre Rahl, j'ai eu peur plus souvent qu'à mon tour. Mais être piégé sous terre, sans pouvoir respirer, écrasé par la roche… Eh bien, c'était une de mes pires expériences. De plus, je ne sais quel monstre m'a enfoncé ses griffes dans la jambe pendant que j'essayais de m'en sortir…

Une serre sur son trésor, Écarlate le regarda un long moment en silence.

— Richard Cypher, dit-elle enfin, merci d'avoir tenu parole. Tu m'as rendu mon petit ! Même pour une créature sans écailles et sans ailes, tu es rudement courageux. Je n'aurais jamais cru qu'un humain risquerait sa vie pour aider un dragon.

— Je ne l'ai pas fait que pour toi… Comme ça, je pourrai aussi sauver mes amis.

— Et il est honnête, en plus ! soupira Écarlate. Je crois que tu aurais agi ainsi de toute façon… Désolée que tu aies été blessé et que tu aies eu si peur. En général, les hommes essaient de tuer les dragons. Tu es peut-être le premier qui en aide un. Quelles que soient les raisons ! Crois-moi, j'avais des doutes…

— Pour tout dire, tu es arrivée au bon moment. Ces garns auraient fini par m'avoir. Au fait, pourquoi m'as-tu désobéi ? Je t'avais dit de m'attendre.

— Bien que j'aie honte de l'avouer, je pensais que tu avais filé. En venant jeter un coup d'œil, j'ai entendu le vacarme. C'est aussi simple que ça. À présent, je vais honorer ma part du marché.

— Merci, Écarlate ! Mais peux-tu laisser l'œuf sans soins ? Et si Rahl le volait de nouveau ?

— Pas ici… Après qu'il me l'eut pris, j'ai passé des semaines à chercher un endroit comme celui-là. Pour cacher mon petit, si je le

retrouvais… Rahl ne le découvrira jamais… Quant aux soins, ce n'est pas un problème. Lorsque les femelles dragons vont chasser, elles chauffent la pierre avec leur souffle, pour que l'œuf soit au chaud.

— Écarlate, il ne me reste plus beaucoup de temps. Quand pouvons-nous partir ?

— Tout de suite !

Chapitre 46

Une journée frustrante ! Écarlate avait survolé des forêts très denses pendant qu'ils sondaient les routes et les pistes. Pas de trace des amis de Richard… Découragé, et passablement fatigué, il lui restait à peine la force de s'accrocher aux piques de la femelle dragon, qui continuait inlassablement les recherches. Le Sourcier refusait de se reposer : il devait trouver Zedd et Kahlan ! En plus de la fatigue, il avait récolté une terrible migraine pour avoir trop forcé sur ses yeux. Chaque fois qu'il apercevait un groupe de voyageurs, il oubliait ses misères, se concentrait de nouveau… et finissait par annoncer à Écarlate que ce n'étaient toujours pas ceux qu'ils cherchaient.

La bête fit du rase-mottes, frôlant la cime des pins, au bord d'un champ. Soudain, elle lâcha un cri perçant qui fit sursauter Richard et vira si sèchement qu'il en eut la nausée. Un daim traversait le champ, chassé du couvert des bois par le hurlement de la femelle dragon. Repliant les ailes, elle piqua sur sa cible, l'attrapa en pleine course et lui brisa la nuque sous l'impact. L'habileté à la chasse de sa compagne volante impressionna beaucoup Richard.

Écarlate remonta en altitude, parmi les nuages auréolés de pourpre par le soleil couchant. Aussi mélancolique que si son cœur avait sombré à l'horizon avec l'astre du jour, le jeune homme comprit qu'elle reprenait le chemin de son nid. Il aurait voulu lui demander de continuer un peu, mais comment l'empêcher d'aller rejoindre son – futur – petit ?

Au crépuscule, Écarlate se posa sur la saillie rocheuse, attendit qu'il soit descendu de son dos, et se précipita dans la grotte. Mort de froid, Richard s'emmitoufla dans son manteau et s'assit contre la paroi.

Après s'être occupée de l'œuf, le couvant puis le réchauffant avec ses flammes, Écarlate décida qu'il était temps de s'intéresser au daim.

— Tu dois avoir un appétit de moineau, dit-elle. T'en donner un peu ne me privera pas.

— Tu pourrais le faire cuire ? Je ne mange pas de viande crue…

Comme elle acquiesça, Richard se coupa un solide morceau de viande et le piqua au bout de l'Épée de Vérité. Puis il tendit l'arme devant lui et détourna la tête quand Écarlate souffla dessus un filet de flammes. Dès que ce fut cuit, il retourna dans son coin et mangea en essayant de ne pas trop regarder la femelle dragon déchirer la chair

sanguinolente avec ses crocs et ses griffes. Des morceaux de bidoche volaient un peu partout, et elle avalait sans même prendre le temps de mâcher…

— Si nous ne trouvons pas tes amis, demanda-t-elle une fois restaurée, que feras-tu ?

— Nous devons les trouver ! Je ne veux pas penser à une autre possibilité…

— À l'aube, demain, il restera quatre jours avant le début de l'hiver…

— Je sais…

— Pour un dragon, la mort est préférable à la servitude, affirma Écarlate en fouettant l'air avec sa queue.

— S'il doit choisir pour lui seul, peut-être… Mais quand d'autres vies sont en jeu ? Tu as accepté la servitude pour donner à ton petit une chance de grandir.

La femelle dragon grogna, ne répondit pas, et retourna s'occuper de son trésor.

S'il ne parvenait pas à arrêter Rahl, Richard savait qu'il choisirait de sauver ceux qui pouvaient l'être. Pour éviter à Kahlan de tomber entre les mains d'une Mord-Sith, il aiderait son pire ennemi à ouvrir la bonne boîte. Alors, son amie aurait le genre d'existence qui revenait à une Inquisitrice.

Permettre à Rahl de régner en maître absolu sur tous et sur tout le désespérait. Mais quel choix avait-il ? Shota avait sans doute eu raison : Kahlan et Zedd tenteraient de le tuer. Et il le méritait peut-être, pour avoir simplement pensé à aider Darken Rahl. Mais si la décision lui revenait, envers et contre tout, il ne laisserait pas la jeune femme subir les ignominies d'une Mord-Sith.

Richard s'étendit, trop déprimé pour finir son repas. Il posa la tête sur son sac, se couvrit avec son manteau et pensa à Kahlan.

Il s'endormit comme une masse.

Le lendemain, Écarlate choisit d'explorer les routes et les pistes autour de l'endroit où se dressait naguère la frontière. Un écran de nuages épais voilait le soleil. Richard espérait que ses amis ne s'étaient pas aventurés aussi près du repaire de Darken Rahl. Mais si Zedd avait cherché à localiser la pierre de nuit avant que leur adversaire la détruise, découvrant ainsi qu'il était au Palais du Peuple, il fallait craindre qu'ils se soient rués dans cette direction. Écarlate fit du rase-mottes dès qu'ils aperçurent des voyageurs et leur ficha une sacrée frousse. En vain, car ce n'était pas ceux qu'ils cherchaient…

Vers midi, Richard les repéra enfin ! Zedd, Chase et Kahlan galopaient sur une piste parallèle à la route principale. Il cria à Écarlate de se poser. Elle vira sur l'aile et tomba en piqué, flèche rouge dans le ciel grisâtre. La voyant arriver, les trois cavaliers

arrêtèrent leurs montures et sautèrent à terre.

Écarlate écarta ses ailes, ralentit leur descente et atterrit dans une clairière, au bord de la piste. Richard sauta de son dos et courut vers ses amis, debout près de leurs chevaux, les rênes à la main. Dans l'autre, Chase tenait une masse d'armes.

Revoir Kahlan manqua le faire défaillir de bonheur et de soulagement. Tous ses souvenirs d'elle prenaient soudain corps devant lui. Tandis qu'il courait vers ses amis, avalant sans peine une petite butte de la piste, ils ne bronchèrent pas, comme pétrifiés. Richard baissa les yeux, histoire de voir où il marchait et de ne pas s'étaler ridiculement.

Quand il les releva, du feu magique volait vers lui. Il se figea de surprise. Que fichait donc Zedd ? La boule de flammes était plus grosse que toutes celles qu'il avait vues. Elle illuminait les arbres alentours et avançait en sifflant comme un serpent. Une fraction de seconde, il la regarda fondre sur lui.

Puis il saisit son épée et sentit les lettres du mot « Vérité » s'enfoncer dans sa paume. Il dégaina la lame et la note métallique emplit l'air. La magie se déversa aussitôt en lui. Comme ce jour-là, chez Shota, il prit l'arme à deux mains et la brandit comme un bouclier. Fou de rage à l'idée que Zedd l'ait trahi, il attendit l'impact.

Le choc eut lieu et le força à reculer d'un pas. Le feu magique se dispersa tout autour de lui, retourna en partie de là où il venait, puis se dissipa en un clin d'œil.

— Zedd ! Qu'est-ce qui te prend ? C'est moi, Richard !

Il avança, furieux que Zedd l'ait attaqué, sa colère décuplée par la magie de l'épée. De la rage liquide coulait à flot dans ses veines.

Dans sa tunique toute simple, aussi décharné qu'à l'accoutumée, le sorcier ne sembla pas vouloir céder un pouce de terrain. Lesté d'armes, l'air toujours aussi redoutable, Chase paraissait dans le même état d'esprit. Le vieil homme prit le bras de Kahlan et la tira derrière lui pour la protéger. Chase fit un pas en avant, son regard plus noir encore que ses vêtements.

— Chase, souffla Zedd, ne fais pas l'idiot ! Reste où tu es…

— Que vous arrive-t-il ? explosa Richard. Et que fichez-vous ici ? Je vous avais ordonné de ne pas me suivre ! Darken Rahl a envoyé des hommes à votre poursuite. Vous devez partir !

Ses cheveux blancs plus en bataille que jamais, Zedd se tourna vers Kahlan sans quitter Richard du coin de l'œil.

— Tu comprends ce qu'il raconte ?

— Non. Je crois que c'est du haut d'haran. Je ne parle pas cette langue…

— Du haut d'haran ? Vous êtes devenu fous ? Que…

Soudain, Richard se souvint. La Toile d'Ennemi dont Rahl l'avait

enveloppé ! Ses compagnons ne le reconnaissaient pas ! Pire que tout, ils le prenaient pour Rahl en personne !

Une autre idée lui donna le vertige. Zedd l'avait frappé avec le feu magique parce qu'il croyait avoir en face de lui son ennemi mortel. Donc, ce n'était pas lui le traître ! Ça ne laissait plus que Kahlan… Mais si elle était passée dans le camp de Rahl, elle devait le voir sous son véritable jour.

Terrifié à l'idée de vérifier sa théorie, il avança néanmoins et plongea son regard dans les yeux verts de la jeune femme. Kahlan se raidit, les poings sur les flancs et la tête bien droite. Richard reconnut cette attitude. Une menace. Très sérieuse ! Et il savait ce que son pouvoir lui ferait… Selon Shota, se souvint-il, il avait une chance contre Zedd, mais aucune face à la Mère Inquisitrice, qui n'échouerait pas.

Zedd essaya de rester entre eux. Richard l'écarta presque négligemment et continua à avancer. Derrière lui, le sorcier lui posa une main sur la nuque, ce qui lui valut une douleur très semblable à celle de l'Agiel. Du feu liquide se déversa dans ses bras puis dans ses jambes, torturant tous ses nerfs. Avant les jours passés à la merci de Denna, il se serait écroulé. Mais sa maîtresse lui avait appris à augmenter son seuil de tolérance. Compagnon de la souffrance, il savait désormais composer avec elle. Et même si Zedd n'était pas loin de valoir la Mord-Sith, il puisa dans ses réserves de volonté, chassa la douleur et la remplaça par la colère de l'épée.

Quand il jeta un regard d'avertissement au sorcier, il ne recula pas. Alors, Richard le poussa. Une simple bourrade… Mais avec la force que lui conférait la magie, le pauvre Zedd s'étala de tout son long en arrière.

Devant le jeune homme, Kahlan n'avait toujours pas bronché.

— Qui vois-tu en face de toi ? demanda-t-il. Darken Rahl… ou Richard ?

Kahlan tremblait un peu, apparemment incapable de bouger. Soudain, le regard de Richard capta quelque chose, à la périphérie de sa vision. Un reflet métallique ! La pointe de l'Épée de Vérité était plaquée sur la saignée de la gorge de la Mère Inquisitrice ! Il ne l'avait pas levée consciemment, comme si la magie eût agi toute seule. Mais c'était une illusion ! Il avait accompli ce geste. Et Kahlan tremblait à cause de ça. Sous la pointe d'acier, une goutte de sang perlait déjà. Si cette femme avait trahi, il devrait l'exécuter.

La lame était devenue blanche. Comme le visage de l'Inquisitrice.

— Qui vois-tu ? insista le Sourcier.

— Qu'avez-vous fait à Richard ? croassa Kahlan, sa fureur audible malgré le mal qu'elle avait à parler. Si vous l'avez blessé, je jure que je

vous tuerai !

Il se souvint de la façon dont elle l'avait embrassé. Ce n'était pas le baiser d'une mante religieuse, mais d'une femme amoureuse. Même si ses soupçons s'avéraient un jour, jamais il ne pourrait lui ôter la vie. De toute façon, elle n'avait pas trahi, sa réaction le prouvait. Des larmes aux yeux, il rengaina sa lame.

— Pardonne-moi, Kahlan… Que les esprits du bien m'aient en pitié, car j'ai failli commettre une abomination ! Je sais que tu ne me comprends pas, mais pardonne-moi quand même. Darken Rahl s'est servi sur moi de la Première Leçon du Sorcier. Il voulait nous monter les uns contre les autres. J'ai failli croire en son mensonge ! À présent, je sais que ta loyauté et celle de Zedd sont indéfectibles. Pardon d'en avoir douté…

— Que voulez-vous ? demanda Zedd. Nous ne comprenons pas un mot à vos discours !

— Zedd… Comment te faire saisir ? (Il prit le sorcier par sa tunique.) Zedd, où est la boîte ? Je dois la récupérer avant que Darken Rahl se l'approprie. Il ne faut pas qu'il l'ait !

Zedd plissa le front. Richard sut que tout ça ne le conduirait à rien. Aucun d'eux ne le comprenait ! Il approcha des chevaux et entreprit de fouiller les sacoches.

— Cherchez autant que vous voulez ! lança le sorcier. Nous n'avons pas la boîte et vous serez mort dans quatre jours !

Richard sentit un mouvement derrière lui. Il se retourna et découvrit Chase, masse d'armes prête à frapper. Une langue de feu jaillit entre eux une seconde avant que le coup parte. Écarlate continua à souffler jusqu'à ce que le garde-frontière recule.

— Tu parles d'une bande de copains…, grommela la femelle dragon.

— Darken Rahl a lancé sur moi une Toile de Sorcier. Ils ne me reconnaissent pas…

— Peut-être, mais si tu t'attardes ici, ils finiront par avoir ta peau.

Richard dut reconnaître que c'était bien vu. Il comprit aussi que ses amis n'avaient sûrement pas la boîte. Venus en D'Hara pour le sauver, ils n'auraient pas pris le risque de la rapprocher de Rahl.

Silencieux, ils regardaient Richard et la femelle dragon.

— Écarlate, dis-leur quelque chose, pour voir s'ils te comprennent.

— D'accord… Ce n'est pas Darken Rahl, mais votre ami Richard, caché par une Toile de Sorcier. Vous avez pigé ?

Aucune réaction. Exaspéré, Richard approcha de Zedd.

— Je t'en prie, essaie de comprendre ! Ne cherche plus la pierre de nuit. C'est un piège et tu finiras prisonnier du royaume des morts ! Essaie de comprendre, bon sang !

Autant parler à un caillou. Richard sut ce qu'il lui restait à faire :

s'occuper d'abord de la boîte, puis revenir pour les protéger des *quatuors* de Rahl.

À contrecœur, il remonta sur le dos d'Écarlate. Elle les foudroya du regard et cracha quelques flammes en guise d'avertissement. Richard aurait tout donné pour rester avec Kahlan, mais c'était impossible.

— Partons d'ici ! lança-t-il. Il faut trouver mon frère.

Sur un dernier jet de flammes dissuasif, Écarlate décolla. Richard s'accrocha à ses piques tandis qu'elle montait en flèche vers les cieux, prête à fendre les nuages. Tant qu'il les aperçut, le jeune homme ne quitta pas des yeux ses trois amis, qui les regardaient s'éloigner à tire-d'aile. Quel crève-cœur que de les abandonner ainsi ! Si au moins il avait pu voir Kahlan sourire, ne fût-ce qu'une fois…

— Et maintenant ? demanda Écarlate.

— Comme j'ai dit, nous devons trouver mon frère. Il est avec une armée de mille hommes, quelque part dans les monts Rang'Shada. On ne devrait pas avoir de mal à les repérer.

— Tes amis ne m'ont pas comprise, rappela la femelle dragon. Comme je suis de ton côté, la Toile agit aussi sur moi. Mais elle n'altère pas mes perceptions, parce qu'elle doit être conçue exclusivement pour les humains. Si ces trois-là ont tenté de te tuer à cause du sort de Rahl, les autres auront la même réaction. Et je ne suis pas de taille à te défendre contre mille hommes.

— Je dois essayer quand même. Michael est mon frère, il sera peut-être plus facile de lui faire sentir qui je suis. Il est venu m'aider. Et j'ai besoin de secours !

Une armée étant plus simple à repérer, ils restèrent en altitude pour balayer davantage de terrain. Écarlate décrivit de grands cercles entre les nuages cotonneux. Quand on les voyait de si près, constata Richard, on découvrait à quel point ils étaient gros. À certains moments, on se serait cru dans un paysage flottant où alternaient les pics et les vallées. La femelle dragon passait le plus souvent sous le ventre de ces amas grisâtres, sa tête ou le bout de ses ailes disparaissant parfois au milieu d'une extension inattendue. Dans cet environnement, elle-même semblait minuscule.

Ils cherchèrent des heures durant sans apercevoir l'ombre d'une armée. De plus en plus à l'aise dans les cieux, Richard ne se tenait plus en permanence aux piques de sa monture. Adossé entre deux excroissances, il s'autorisait des moments de détente, sans pour autant cesser de sonder la route.

Une seule pensée l'habitait : comment se faire reconnaître de Michael ? À l'évidence, c'était lui qui avait la boîte. Zedd avait dû la dissimuler par magie et laisser à l'armée le soin de la protéger. S'il parvenait à communiquer avec son frère, il se la ferait confier. Écarlate la transporterait dans son nid, et Rahl aurait perdu la partie…

Alors, il mourrait dans trois jours et demi. Kahlan ne risquerait plus rien. Jusqu'à la fin de ses jours. Quant à lui, il rentrerait en Terre d'Ouest et n'aurait jamais plus affaire avec la magie.

Ni avec Kahlan… L'idée de ne jamais la revoir le vidait de toutes ses forces.

En fin d'après-midi, Écarlate repéra la troupe. À cette altitude, elle avait une vue bien plus perçante que la sienne. Pour apercevoir les soldats, dans le lointain, il dut plisser les yeux, et ne distingua d'abord qu'une colonne de poussière…

— Quel est ton plan ? demanda la femelle dragon.

— Crois-tu pouvoir te poser un peu devant eux sans qu'ils te voient ?

Écarlate tourna à demi la tête pour le foudroyer d'un seul œil.

— Je suis un dragon rouge, petit homme ! Si ça m'amusait, j'atterrirais au milieu de ces soldats sans qu'ils me remarquent. À quelle distance veux-tu en être ?

— Pour éviter des ennuis, il faut que je puisse accéder à Michael sans que ses hommes ne m'aperçoivent. (Il réfléchit quelques instants.) Dépose-moi sur leur chemin, avec quelques heures d'avance sur eux. Je les laisserai venir à moi. À la faveur de la nuit, je contacterai mon frère.

La femelle dragon écarta les ailes et vira lentement vers un amas de collines, devant l'armée en marche. Elle amorça sa descente à l'abri d'une de ces buttes, survola des vallées, hors de vue de la route, et atterrit dans une petite clairière semée d'herbes jaunissantes. Alors que ses écailles brillaient sous les rayons de la fin d'après-midi, Richard se laissa glisser de son dos.

— Et maintenant ? demanda Écarlate.

— J'attendrai jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent pour camper. Quand ils auront dîné, je m'introduirai sous la tente de Michael pour lui parler seul à seul. Je trouverai bien un moyen de lui prouver mon identité.

La femelle dragon regarda le ciel, puis la route, et grogna.

— Il fera bientôt nuit. Je dois retourner au nid, l'œuf a besoin de chaleur.

— Je comprends… Reviens me chercher demain matin. Je t'attendrai ici…

— Le ciel se couvre. S'il y a trop de nuages, je ne pourrai pas les traverser.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des rochers cachés dedans !

— Pardon ?

— Les nuages dissimulent les choses ! s'impatienta Écarlate, sa queue fouettant l'air. Comme le brouillard. Bref, on n'y voit rien ! Et quand on est aveugle, on se heurte aux obstacles – par exemple les

collines et les montagnes. Je suis solide, mais une rencontre imprévue avec un rocher me briserait le cou. Si les nuages sont assez hauts, je vole au-dessous. Quand ils sont très bas, je passe au-dessus. Mais dans ce cas, je ne vois pas le sol. Donc, je ne te trouverai pas. Que faire si les nuages ou un autre ennui sabotent notre rendez-vous ?

Richard posa la main droite sur la garde de son épée et sonda la route.

— Dans ce cas, je retournerai vers mes trois autres amis. Par la route principale, pour que tu puisses me repérer plus tard. Si rien ne marche, j'irai au Palais du Peuple dans trois jours. Écarlate, au cas où tout ce que je tente échoue, tu devras me ramener à temps chez Darken Rahl. Dans trois jours !

— Un délai plutôt serré…

— Je sais…

— Encore trois jours et je serai débarrassée de toi !

— Ce sont les termes du marché, oui, fit Richard avec un grand sourire.

Écarlate leva de nouveau les yeux.

— Ce ciel ne me dit rien qui vaille, grommela-t-elle. Bonne chance, Richard Cypher. Je serai de retour au matin.

Elle prit un peu d'élan et décolla. Richard la regarda décrire un grand cercle autour de lui, presque en rase-mottes, puis s'éloigner, rapetisser et disparaître entre les collines. À cette vision, un souvenir s'éveilla en lui. Il avait déjà contemplé ce spectacle le jour de sa rencontre avec Kahlan, après que la liane-serpent l'eut attaqué. Oui, il avait vu Écarlate lui passer au-dessus de la tête puis se fondre dans les collines. Mais que faisait-elle en Terre d'Ouest à ce moment-là ?

Se frayant un chemin dans les hautes herbes desséchées, Richard approcha d'une colline et monta au sommet afin d'avoir une vue dégagée sur l'ouest. Installé dans une cachette confortable, au cœur des broussailles, il mangea un peu de viande fumée et quelques fruits secs. Puis il constata qu'il lui restait aussi deux ou trois pommes. Il les grignota sans véritable plaisir, les yeux rivés sur la route d'où arriverait l'armée de Terre d'Ouest. Comment se faire reconnaître de Michael ? se demandait-il sans cesse.

Fallait-il essayer d'écrire ou de dessiner sur du papier ou dans la poussière ? Non, beaucoup trop simple pour fonctionner… Si la Toile d'Ennemi brouillait ses paroles, il en irait de même pour ses écrits. Alors, que faire ? Se référer à un jeu que son frère et lui pratiquaient jadis ? Rien ne lui vint à l'idée. À vrai dire, Michael ne s'amusait pas beaucoup avec lui quand ils étaient enfants. À part les duels à l'épée de bois. Mais lui brandir l'Épée de Vérité devant le nez risquait de ne pas être très parlant…

Soudain, un détail lui revint. Quand ils s'affrontaient à l'épée, Michael aimait que Richard le salue, un genou en terre. S'en souviendrait-il ? Ce rite le réjouissait tellement ! Il l'appelait le « salut du vaincu ». Quand Richard gagnait, son aîné refusait de s'y plier. Beaucoup plus petit et moins fort, à l'époque, il n'avait jamais réussi à l'y obliger. Mais il s'était retrouvé plus d'une fois dans cette position presque humiliante. Aujourd'hui, ce vestige du passé le faisait sourire, même s'il en avait souffert en ce temps-là. Michael ne pouvait pas avoir oublié. En tout cas, ça méritait d'être essayé…

Un peu avant la nuit, le Sourcier entendit le vacarme d'un galop ponctué de cliquetis d'armures et de craquements de cuir. Une cinquantaine de cavaliers passèrent bientôt devant lui dans une colonne de poussière. Tout de blanc vêtu, Michael conduisait ces soldats armés jusqu'aux dents. Richard reconnut les uniformes de Terre d'Ouest, avec les armoiries de Hartland aux épaules. L'étendard, lui, représentait un pin – bleu ! – sous lequel s'entrecroisaient deux épées. Chaque homme portait une épée courte dans le dos, une hache de bataille à la ceinture et une lance coincée dans un étrier. Les cottes de mailles brillaient comme des pierres précieuses à travers la poussière. Ce n'était pas un détachement de l'armée régulière, mais la garde personnelle de Michael.

Où était le reste de la troupe ? Du ciel, Richard avait vu les cavaliers et les fantassins avancer ensemble. Mais ces chevaux allaient trop vite pour qu'on les suive à pied. Richard resta un moment sur sa colline, pour voir si le gros de la colonne allait se montrer. Rien ne se passa…

D'abord inquiet, il se détendit en comprenant de quoi il retournait. Zedd, Chase et Kahlan avaient laissé la boîte à Michael, annonçant qu'ils partaient en D'Hara à la recherche de leur ami. Incapable de rester en place, son frère avait sûrement décidé de les rejoindre. Les fantassins étant trop lents pour atteindre à temps le Palais du Peuple, il était parti en éclaireur.

Cinquante hommes, même d'élite, ne pèseraient pas lourd s'ils rencontraient un régiment de Rahl. En l'occurrence, Michael avait laissé son cœur prendre le pas sur son intelligence.

Richard rejoignit les cavaliers après la tombée de la nuit, car ils n'avaient pas ralenti le rythme, s'arrêtant tard pour camper. Quand il atteignit leur bivouac, un bon moment après le dîner, les chevaux étaient déjà bouchonnés et attachés. Quelques hommes dormaient, des sentinelles veillant sur leur repos. Richard n'eut aucun mal à les repérer et à les éviter…

Par cette nuit d'encre où les nuages voilaient la lune, il rampa en silence entre les gardes. Un exercice tout à fait dans ses cordes. Il avait localisé les hommes et ils ne s'attendaient pas à ce qu'on tente de

s'infiltrer dans leurs rangs. Dès qu'une tête se tournait dans sa direction, il lui suffisait de se baisser, et le tour était joué ! Le périmètre de surveillance franchi, il étudia le campement. Michael lui avait facilité le travail, car sa tente se dressait loin des dormeurs. Dans le cas contraire, la tâche aurait été un peu plus compliquée. Cela dit, des soldats montaient la garde autour du petit pavillon. Richard étudia leurs mouvements, prit note des points faibles du dispositif, et trouva vite l'endroit où se faufiler entre eux. L'ombre que projetait la tente, à la faveur des feux de camp ! Les sentinelles restaient à la lumière, car elles ne voyaient plus rien dans ces îlots d'obscurité.

Le Sourcier avança, plié en deux, plus silencieux qu'un renard aux abords d'un poulailler. Quand il fut assez près de la tente, il tendit l'oreille pour déterminer s'il y avait quelqu'un avec Michael. Il capta des bruits de papier froissé. Une lampe brûlait, mais aucune conversation n'était en cours. Il approcha encore et fit une petite entaille dans la toile, pour regarder à travers. Michael était assis à une table de campagne pliante, concentré sur des documents. Sa tête, toujours aussi hirsute, reposait sur le dos de sa main gauche. Les documents, à voir leur taille, semblaient être des cartes plutôt que des textes…

Il devait entrer, se redresser, tomber sur un genou et faire son salut avant que Michael donne l'alarme. Dans la tente, juste devant lui, était installé un lit de camp. Exactement ce qu'il lui fallait pour dissimuler son entrée par effraction.

Tendant la corde pour que la tente ne vibre pas, il coupa une fixation, juste derrière le lit de camp. Puis il souleva la toile et se glissa à l'intérieur, dissimulé par le meuble de campagne.

Alerté par un bruit, Michael se retourna. Richard se leva d'un bond, en face de la table, et sourit, ravi de revoir enfin son frère aîné.

Le Premier Conseiller blêmit, sauta sur ses pieds et parla avant que le Sourcier ait pu faire son salut du vaincu.

— Richard… comment as-tu… que fais-tu ici ? Je suis si content que tu sois là. Nous nous sommes tellement… inquiétés…

Le sourire de Richard s'effaça.

La Toile, avait dit Rahl, n'aurait aucun effet sur ceux qui le servaient. Et Michael le voyait sous sa véritable apparence !

Le traître, c'était lui ! Son frère l'avait livré à Rahl pour qu'il soit capturé et torturé par une Mord-Sith. S'il le laissait faire, il vendrait aussi Zedd et Kahlan à leur pire ennemi. Oui, Michael, son frère ! Un infâme comploteur prêt à remettre le monde entier entre les mains de Darken Rahl.

— Où est la boîte ? croassa Richard.

— Ah… Tu as l'air affamé, petit frère. On va t'apporter quelque

chose. Ensuite, nous parlerons…

Craignant de l'utiliser, Richard garda sa main droite aussi loin que possible de l'épée. Il devait se souvenir qu'il était le Sourcier, pas Richard Cypher, le frère de cet homme. Et le Sourcier avait une mission à accomplir qui lui interdisait de céder aux sentiments de Richard. Les comptes se régleraient plus tard. Pour l'instant, d'autres enjeux primaient.

— Où est la boîte ?

— La boîte…, répéta Michael en détournant le regard. Oui, Zedd m'en a parlé… Il allait me la donner, puis il a marmonné un truc incompréhensible au sujet d'une pierre et de D'Hara – un moyen de te trouver, si j'ai bien compris – et tous les trois sont partis à ta recherche. Je voulais les accompagner, pour te sauver, mais je devais rassembler mes hommes et les préparer au départ. Alors, le sorcier a gardé la boîte et ils ont filé en éclaireurs.

Richard comprit que Rahl ne lui avait pas menti : il détenait la troisième boîte !

Grâce à Michael !

Richard étouffa ses émotions et évalua la situation. La seule chose importante, à présent, était de rejoindre Kahlan. S'il se faisait tuer ici, elle subirait les outrages et la douleur d'un Agiel. Pour se calmer, il se surprit à invoquer l'image de la natte de Denna. Pourquoi pas, au fond ? Tant que ça fonctionnait… Abattre Michael était impossible, car ses hommes le captureraient ensuite. Donc, son frère ne devait pas se douter qu'il avait tout compris, car ça ne servirait à rien, sinon à compliquer encore les choses.

— Si la boîte est en sécurité, dit-il en se forçant à sourire, c'est tout ce qui compte.

Michael retrouva soudain un peu de ses couleurs.

— Richard, tu vas bien ? Tu as l'air… changé. Comme si tu en avais bavé…

— Tu ne sauras jamais à quel point, mon frère, dit le Sourcier en s'asseyant sur le lit.

Michael battit prudemment en retraite vers sa chaise. Avec sa chemise blanche, son pantalon bouffant de la même couleur et sa ceinture en or, il ressemblait à un disciple de Darken Rahl. Richard jeta un coup d'œil aux documents déroulés sur la table. Des cartes de Terre d'Ouest ! Un cadeau pour Rahl…

— Michael, j'étais en D'Hara, comme te l'a dit Zedd, mais je me suis enfui. Il faut nous éloigner de ce pays ! Mettre le plus de distance entre lui et nous ! Je dois rattraper les autres et les ramener. Toi, retourne chez nous avec ton armée. Terre d'Ouest aura besoin de défenseurs. Au fait, merci d'être venu à mon secours.

— Tu es mon frère…, fit Michael, de plus en plus détendu.

Qu'aurais-je pu faire d'autre ?

Les entrailles déchirées par cette trahison, Richard parvint quand même à sourire. En un sens, c'était pire que de se découvrir vendu par Kahlan. Avec Michael, il avait grandi, joué, espéré, pleuré… Cet homme faisait depuis toujours partie de sa vie. Un aîné admiré, aimé, soutenu contre vents et marées… Combien de fois s'était-il vanté, devant d'autres enfants, d'avoir un frère formidable ?

— Michael, il me faut un cheval. Je dois repartir au plus vite !

— Nous viendrons tous avec toi ! Maintenant que je t'ai retrouvé, plus question de te perdre de vue !

— Non ! cria Richard en se levant d'un bond. (Il se calma aussitôt.) Tu me connais, j'ai l'habitude de suivre les pistes seul. C'est ma spécialité. Toi et tes hommes me ralentiriez… et le temps presse !

Michael se leva aussi et jeta un coup d'œil au rabat de la tente.

— Pas question ! Nous allons…

— Non. Tu es le Premier Conseiller de Terre d'Ouest. La sécurité du pays est ta priorité, pas jouer les nounous pour ton petit frère. Je t'en prie, ramène tes forces chez nous. Je m'en sortirai très bien…

— Je suppose que tu as raison, fit Michael en se frottant le menton. Nous allions en D'Hara pour t'aider. Alors, maintenant que tu es en sécurité…

— Encore merci d'être venu, grand frère. Je me débrouillerai pour trouver un cheval. Retourne à tes occupations…

Richard se serait volontiers décerné le titre du plus formidable crétin de la création ! Il aurait dû deviner depuis longtemps. En tout cas, après le discours délirant de son frère sur le feu. Ce soir-là, Kahlan avait essayé de le prévenir. Ses soupçons étaient exacts. S'il avait écouté sa tête au lieu de se fier à son cœur…

La Première Leçon du Sorcier : les gens sont stupides et croient ce qu'ils ont envie de croire. Lui, il avait battu des records en la matière ! Au point d'être trop en colère contre lui-même pour en vouloir à Michael !

Son aveuglement allait lui coûter la victoire. Il n'avait plus d'option, à présent. Et il méritait de mourir.

Les yeux rivés dans ceux de son frère, il se laissa tomber sur un genou et fit le salut du vaincu.

— Tu t'en souviens…, murmura Michael, les poings sur les hanches, un sourire aux lèvres. Ça fait un sacré bout de temps, petit frère…

Richard se releva.

— Pas si longtemps que ça… Et certaines choses ne changent jamais. Je t'aime toujours, Michael. Au revoir…

Le jeune homme repensa à la possibilité de tuer son frère. Il devrait utiliser la colère de l'épée, car il était au-dessus de ses forces de tout

pardonner à Michael pour que la lame tourne au blanc. Ce qu'il lui avait fait, il pouvait peut-être l'oublier. Mais pas ses actes contre Kahlan et Zedd. De plus, éliminer un traître importait moins que sauver ses amis. Laver sa propre stupidité dans le sang serait un trop grand risque.

Il sortit de la tente et Michael le suivit.

— Au moins, mange un peu avant de repartir. Nous devons parler d'autres sujets. Je ne suis toujours pas sûr que…

Richard se retourna et lut sur le visage du Premier Conseiller qu'il n'avait aucune intention de le laisser filer. Il attendait simplement que ses hommes viennent l'aider.

— S'il te plaît, laisse-moi faire. Je dois partir.

— Gardes ! appela Michael. Je veux que mon frère reste avec nous. Pour son propre bien.

Trois soldats avancèrent vers Richard, qui sauta dans les broussailles puis s'enfonça au cœur de la nuit. Ils le suivirent maladroitement. Ce n'étaient pas des forestiers, mais des militaires. Et il refusait de les tuer, car ils venaient de Terre d'Ouest.

Il s'éloigna du camp tandis que des ordres retentissaient un peu partout. Michael cria à ses soldats de capturer le fugitif, mais de le ramener vivant. Logique : il voulait le livrer en personne à Darken Rahl !

Au nez et à la barde des gardes, Richard approcha du corral. Il coupa toutes les cordes, puis sauta sur un étalon sans perdre de temps à le seller. Criant comme un perdu, il flanqua des claques sur la croupe des autres montures, qui détalèrent, paniquées.

Alors, il talonna son cheval.

Les échos de voix moururent vite derrière lui. Le visage trempé de rosée et de larmes, il s'enfonça dans l'obscurité comme s'il avait l'enfer à ses trousses.

Chapitre 47

Aux premières lueurs de l'aube, Zedd gisait sur le dos, parfaitement réveillé. Des pensées troublantes tourbillonnaient dans son cerveau. Pendant la nuit, le ciel s'était chargé et la journée promettait d'être pluvieuse. Près de lui, couchée sur le côté, Kahlan dormait profondément. Chase montait la garde, lui seul savait où.

Le monde se désintégrait et le vieux sorcier se sentait impuissant comme une feuille morte ballottée par le vent. À son âge canonique, et avec sa profession, il aurait cru avoir un certain contrôle sur les choses. Pourtant, il n'était guère plus qu'un spectateur qui regardait les autres souffrir et mourir. Oui, un adjuvant réduit à guider ceux qui pouvaient vraiment faire la différence !

Un sorcier du Premier Ordre savait bien que s'aventurer en D'Hara était suicidaire. Mais que faire d'autre pour sauver Richard ? Dans trois jours, le glas sonnerait pour Darken Rahl, privé de la troisième boîte. S'ils n'intervenaient pas, ce monstre exécuterait Richard avant de rendre son dernier soupir…

Et leur rencontre avec Rahl, la veille ? Il ne lui trouvait aucun sens, autant qu'il essayât ! Incompréhensible ! Rahl était si pressé de s'approprier l'artefact qu'il n'avait pas pris le temps de tuer l'homme qui avait abattu son père. Sa proie lui tombait entre les mains, et il n'en faisait rien !

Et s'il n'y avait eu que ça…

Voir l'Épée de Vérité entre les mains de Rahl avait tétanisé Zedd. Mais que fichait avec cette arme le maître absolu des deux magies ? Et qu'avait-il fait à Richard pour qu'il la lui remette ?

Le plus étrange restait le moment où il avait pointé la lame sur Kahlan. De sa vie, Zedd ne s'était jamais senti aussi impuissant. Et quelle idiotie, d'avoir utilisé la douleur du sorcier contre Rahl ! Ceux qui avaient le don, et survivaient à l'épreuve de souffrance, pouvaient repousser cet assaut. Mais là encore, que tenter d'autre ? Voir Rahl plaquer l'épée sur la gorge de Kahlan lui avait fait mal – la pire sorte de tourment possible. Un instant, il aurait juré que la dernière heure de l'Inquisitrice avait sonné. L'instant d'après, avant qu'il ait le temps d'intervenir, leur adversaire, des larmes dans les yeux, avait baissé l'épée. Absurde ! De plus, Rahl n'avait nul besoin d'une arme pour exécuter Kahlan – ou quiconque d'autre. Claquer des doigts aurait suffi ! Alors, pourquoi l'épée ? Et pourquoi ne pas être allé jusqu'au bout ?

Le pire, c'était d'avoir vu la lame devenir blanche. Devant ce spectacle, Zedd avait failli sortir de sa vieille carcasse comme un serpent qui mue. Les prophéties parlaient de l'élu qui ferait virer au blanc l'Épée de Vérité. Comme d'habitude, elles étaient très sibyllines. Que Rahl soit cet homme le glaçait jusqu'au fond de l'âme. Voir Richard dans ce rôle lui aurait déjà fichu une sacrée trouille. Mais là…

Le voile, comme l'appelaient les prophéties, le voile entre la vie et le royaume des morts… Si la magie d'Orden le déchirait par l'intermédiaire d'un *agent*, seul le Sourcier qui avait fait tourner l'épée au blanc pourrait le réparer. Sans cela, le royaume des morts envahirait le monde des vivants…

Le mot *agent* inquiétait terriblement Zedd. Il pouvait signifier que Rahl n'agissait pas pour son propre compte, mais au bénéfice d'une tierce puissance. En un mot, qu'il était un serviteur du royaume des morts. Qu'il maîtrise la Magie Soustractive laissait penser que c'était le cas. En conséquence, s'il échouait et mourait, le pouvoir d'Orden déchirerait quand même le voile.

Zedd préférait ne pas s'appesantir sur les implications de ces prophéties. Le royaume des morts se déchaînant sur le monde ! Une perspective à glacer les sangs ! À tout prendre, il préférait mourir avant. Et que tous les autres soient morts aussi !

Mais il y avait Richard. Le seul qu'il ne voulait pas voir périr.

Rien n'était jamais facile…

Zedd s'assit en sursaut. Quelque chose clochait ! Trop de lumière pour que Chase ne soit pas déjà revenu… Un doigt posé sur le front de Kahlan, il la réveilla.

— Que se passe-t-il ? marmonna-t-elle, devant l'angoisse du vieil homme.

— Chase ne revient pas… Ce n'est pas normal…

— Il se sera peut-être endormi… (Zedd leva un sourcil incrédule.) Bon, je sais, c'est impossible… Mais il doit y avoir une raison, et…

— Nos chevaux ne sont plus là !

Kahlan se leva d'un bond et vérifia que son couteau était bien à sa ceinture.

— Sentez-vous où il est ?

— Des gens l'entourent. Des gens qui ont été en contact avec le royaume des morts.

Au moment où Zedd se levait, Chase traversa le petit camp et vint s'écrouler dans les cendres du feu, face la première. Couvert de sang, il avait les mains liées dans le dos.

Zedd capta la présence de quatre hommes autour d'eux. Et il les reconnut…

Le colosse qui venait de pousser Chase avança. Dans ses cheveux blonds coupés court – une brosse militaire –, une mèche noire courait

jusque sur sa nuque. Ses yeux froids et son sourire pétrifièrent le vieux sorcier.

— Demmin Nass…, souffla Kahlan, en position de combat.

Le géant passa un pouce dans sa ceinture.

— Je vois que la Mère Inquisitrice a entendu parler de moi… Eh bien, c'est réciproque ! Ton ami a tué cinq de mes meilleurs hommes. Après les réjouissances, je l'exécuterai de mes mains. Mais je veux qu'il ait le plaisir de voir tout ce que nous allons te faire…

Kahlan tourna la tête quand trois autres colosses, moins grands que Nass mais plus que Chase, sortirent des broussailles. Ils étaient encerclés.

En principe, ça n'était pas un problème pour un sorcier…

Les trois tueurs avaient des cheveux blonds et des muscles saillants. À les voir couverts de sueur malgré le froid, Chase avait dû leur donner du fil à retordre.

À présent, certains de maîtriser la situation, ils avaient rengainé leurs armes.

Leur confiance irrita Zedd et leurs sourires le firent sortir de ses gonds. Avec la lumière de l'aube, ces quatre paires d'yeux bleus brillaient à lui en transpercer l'âme.

Le sorcier savait qu'ils avaient affaire à un *quatuor*, et il n'ignorait rien de ce que ces hommes infligeaient aux Inquisitrices. Cela acheva de le mettre hors de lui. Pas question, tant qu'il vivrait, que Kahlan subisse ça !

Demmin Nass et l'Inquisitrice se défiaient toujours du regard.

— Où est Richard ? Que lui a fait Rahl ?

— Qui ?

— Je parle du Sourcier !

— Ah… C'est l'affaire de maître Rahl, à présent. Et la mienne. Ça ne te regarde pas !

— Répondez !

— Tu devrais avoir d'autres soucis en tête, Inquisitrice, fit Nass avec un sourire graveleux. Mes hommes vont passer un sacré bon moment avec toi. Il faut te concentrer pour les satisfaire. Oublie ce guignol de Sourcier !

Zedd décida qu'il était temps d'intervenir. Une main levée, il lança la plus puissante Toile paralysante de son répertoire. Des éclairs de lumière verte jaillis avec un rugissement volèrent dans quatre directions. Comme prévu, ils touchèrent leurs cibles.

Avant que le sorcier puisse réagir, les choses tournèrent à la catastrophe.

La lumière verte rebondit sur les tueurs. Trop tard, Zedd comprit qu'ils étaient protégés par un sort du royaume des morts qu'il n'avait pas pu repérer. Quand les quatre rayons revinrent à l'expéditeur, il se

retrouva pétrifié par sa propre magie. Impossible de bouger, ne fût-ce qu'un cil !

— Un problème, vieil homme ? lança Nass en retirant son pouce de sa ceinture.

Folle de rage, Kahlan posa une main sur la poitrine glabre du colosse. Zedd se prépara à l'onde de choc du tonnerre silencieux.

Rien ne se passa.

À voir la surprise de l'Inquisitrice, ce n'était pas normal.

Demmin Nass abattit son poing et brisa le bras de Kahlan.

Elle tomba à genoux en criant. Mais elle se releva aussitôt, son couteau dans la main gauche, et voulut frapper le colosse. Il lui prit les cheveux et la tint à distance. Quand elle lui enfonça son arme dans le bras, il la sortit de ses chairs, la lui arracha et la jeta dans les buissons. Sans lâcher les cheveux de l'Inquisitrice, il la gifla plusieurs fois, ricanant de la voir se débattre en vain.

Les trois autres types approchèrent.

— Désolé, Mère Inquisitrice, mais tu n'es pas mon genre… Heureusement, mes compagnons se feront un plaisir de t'honorer. Cela dit, essaie de bien remuer les fesses, parce que j'adore voir ça !

Demmin Nass tendit leur proie à ses hommes. Ils la firent tourner entre eux, la giflant au passage, jusqu'à ce qu'elle s'affaisse et passe comme un ballon d'une paire de bras à une autre. Une souris piégée par trois chats ! Les cheveux dans les yeux, elle essayait de frapper ses bourreaux mais les ratait chaque fois.

Ils en rirent de plus belle.

L'un deux lui flanqua son poing dans l'estomac. Elle se plia en deux et tomba à genoux. Un autre tueur la releva par les cheveux. Le troisième approcha et fit éclater les boutons de sa chemise. Tirant d'avant en arrière, il déchiqueta le vêtement. Chaque fois que son bras cassé bougeait, Kahlan hurlait de douleur.

Zedd ne pouvait même pas trembler de rage ! S'il avait au moins pu fermer les yeux et se boucher les oreilles ! Des souvenirs atroces – la même scène, aux détails près – se superposèrent aux images qu'il était contraint de regarder. L'horreur de ce drame passé lui déchirait les entrailles. Et celle de l'abomination présente jetait du sel sur ses tripes ouvertes. Pour se libérer, il aurait donné sa vie !

Au moins, si Kahlan n'avait pas résisté, aggravant encore son sort. Mais les Inquisitrices, il le savait, n'abdiquaient pas. Elles se débattaient en usant de toutes leurs ressources. Et ces ressources – il le savait aussi – ne suffiraient pas…

Dans la prison de son corps pétrifié, Zedd lutta contre son impuissance avec tous les sorts, les trucs et les pouvoirs dont il disposait. Ça non plus, ça ne suffisait pas. Il sentit des larmes rouler

sur ses joues…

Kahlan hurla à la mort quand un des types, la tirant par son bras cassé, la jeta dans les bras d'un autre. Les lèvres retroussées sur ses dents serrées, elle se débattit encore tandis qu'il la tenait par le bras et les cheveux.

Le troisième homme défit la ceinture de Kahlan et commença à déboutonner son pantalon. Il s'amusa de ses cris et de ses insultes, puis fit glisser sur les jambes de sa victime le pantalon qui se boudina autour de ses chevilles. Les deux autres parvinrent à peine à contenir la fureur de l'Inquisitrice. Sans son bras cassé, ils auraient peut-être dû la lâcher.

Ils lui tirèrent la tête en arrière. Leur compagnon se pencha et lui mordilla le cou de plus en plus fort. Lui pétrissant les seins d'une main, il défit sa propre ceinture et entreprit de se débarrasser de son pantalon. Puis sa bouche se posa sur celle de sa proie et sa main libre, tel un serpent, descendit vers son entrejambe.

Comme elle résistait, il introduisit un genou entre les cuisses de Kahlan, la forçant à les écarter. Elle gémit de rage, consciente que ses efforts n'empêcheraient pas le violeur d'arriver à ses fins. Les doigts épais de l'homme s'insinuèrent dans ses chairs pour les ouvrir.

Les yeux écarquillés, rouge de fureur, l'Inquisitrice respirait si fort qu'on aurait cru que sa poitrine allait exploser.

— Couchez-la par terre et tenez-la bien ! grogna l'homme.

Le genou de Kahlan lui écrasa les testicules. Le voyant se plier en deux en couinant de douleur, ses compagnons éclatèrent de rire.

Il se releva, le regard brûlant de haine. Son poing vola et fit éclater les lèvres de l'Inquisitrice, inondant son menton de sang.

Les bras toujours liés dans le dos, Chase se précipita tête la première dans le ventre du type. Ils tombèrent ensemble sur le sol. Entravé par le pantalon enroulé autour de ses chevilles, le tueur ne put pas se dégager. Chase lui prit le cou entre ses cuisses et serra. Puis il roula sur le côté en ramenant les genoux vers lui. La nuque du tueur se brisa avec un bruit sec.

Furieux, Demmin Nass roua le garde-frontière de coups de pied dans la tête et les côtes.

Jaillie de nulle part, une boule de fourrure, griffes et crocs dehors, attaqua le second de Darken Rahl.

Le loup et l'homme roulèrent sur le sol.

La lame d'un couteau brilla soudain au soleil.

— Non ! cria Kahlan. Brophy ! Va-t'en !

Trop tard. L'arme s'enfonça jusqu'à la garde dans le flanc de l'animal et un impact sourd signala que la main de Nass venait d'entrer en contact avec ses côtes. Retirant le couteau, il l'enfonça de

nouveau, et éventra le loup.

Quand Nass s'arrêta de frapper, Brophy gisait sur le sol, la fourrure rouge de sang. Ses pattes tremblèrent un peu…

… puis ce fut fini.

Les bras et la tête immobilisés, Kahlan cria le nom de son ami mort.

Nass se releva, haletant après ce combat aussi bref que féroce. Du sang – le sien – ruisselait sur sa poitrine et ses bras.

— Faites-la payer ! cracha-t-il à ses hommes. Labourez-la jusqu'au sang !

— Quel est ton problème, Demmin ? lança Kahlan en se débattant. Tu n'as pas ce qu'il faut pour t'en charger toi-même ? De vrais mâles doivent faire le boulot à ta place ?

Kahlan, pensa Zedd, *par pitié, tais-toi ! Plus un mot, ou ce sera encore pire !*

Nass s'empourpra, serra les poings et riva son regard haineux dans celui de l'Inquisitrice.

— Au moins, eux, ils ont quelque chose entre les jambes ! Quand il faut s'occuper d'une femme, ils ne manquent pas de répondant ! Mais toi, Nass ? Les petits garçons, voilà tes proies ! Pourquoi, mon pauvre chou ? On a peur de montrer sa misère à une vraie femme ? Je rirai de toi pendant que de vrais étalons me déchireront !

— Ta gueule, salope ! siffla Nass en avançant.

Kahlan lui cracha au visage.

— Ton père ferait pareil, s'il savait que tu es incapable de chevaucher une femme ! Tu déshonores son nom !

Kahlan avait-elle perdu l'esprit ? se demanda Zedd. Pourquoi se comportait-elle ainsi ? Si elle voulait pousser Nass à bout, c'était imparable.

Le colosse parut sur le point d'exploser. Mais il se reprit, sourit, regarda autour de lui et repéra ce qu'il cherchait.

— Là ! cria-t-il à ses hommes. Mettez-la en travers de cette souche, sur le ventre ! Tu veux que ce soit moi, salope ? D'accord, tu auras ce que tu cherches. Mais à ma façon ! On va voir comment tu sais brailler de douleur !

— Ta gueule, voilà ce que tu as de plus grand ! hurla Kahlan. Mon pauvre vieux, tu vas te ridiculiser. On rira comme des petits fous, tes hommes et moi ! Et après, ils devront faire le travail à ta place, comme d'habitude ! (Elle réussit à sourire – un défi à la virilité de Nass.) J'attends, mon chou ! Fais-moi ce que te faisait ton père, qu'on s'amuse un bon coup en t'imaginant à genoux sous lui. Montre-moi comment il s'y prenait !

Les yeux écarquillés, Nass prit Kahlan à la gorge et la souleva du sol. Tremblant de rage, il serra, la privant d'air.

— Commandant Nass, souffla un des hommes, vous allez la tuer.

Demmin leva des yeux furieux sur son sbire mais relâcha sa prise.

— Que sait une putain comme toi d'un homme tel que moi ? lâcha-t-il.

— Que tu es un menteur ! Mon pauvre petit chou, tu crois que ton maître te tient au courant du sort qu'il réserve à des ennemis aussi puissants que le Sourcier ? Tu ne sais rien ! C'est pour ça que tu as refusé de me répondre. Mais tu es trop minable pour l'admettre !

Ainsi, c'était pour ça, comprit Zedd. Certaine de mourir, Kahlan défiait Nass, au risque de subir des horreurs, pour apprendre ce qu'il était advenu de Richard. Elle ne voulait pas quitter ce monde sans savoir s'il était sain et sauf. L'énormité de ce qui se déroulait sous ses yeux lui tira des larmes. À ses pieds, il entendit Chase remuer.

Nass abandonna la gorge de Kahlan et fit signe aux deux tueurs de la lâcher. Puis il lui flanqua un formidable direct. Elle perdit l'équilibre et s'écroula sur le dos. Se penchant sur elle, il la souleva par les cheveux.

— Tu ne sais rien ! cracha-t-elle. Rahl parlerait peut-être à ton père, mais pas à son petit giton chéri !

— Très bien, tu as gagné… Je vais te le dire. Il sera encore plus amusant de t'empaler quand tu sauras ce que nous faisons aux moustiques comme le Sourcier. Tu comprendras peut-être que nous combattre est une perte de temps.

Il remit Kahlan debout. Nue et rouge de colère, elle semblait minuscule face à Nass. Pourtant, elle n'était pas du genre frêle. Un poing sur la hanche, son bras cassé le long du corps, le souffle heurté et du sang partout, elle attendit que Demmin parle.

— Il y a environ un mois, un peintre a jeté un sort pour que le Sourcier soit capturé. Ton Richard a tué le gribouilleur, mais il est quand même tombé entre les mains d'une Mord-Sith.

Toute couleur déserta le visage de Kahlan.

Zedd eut l'impression qu'on venait de le poignarder au cœur. S'il avait pu bouger, il se serait sûrement écroulé comme une masse.

— Non, gémit l'Inquisitrice.

— Eh si, ma belle ! Et une Mord-Sith parmi les pires, pour ne rien arranger. Cette Denna, même moi, je m'en tiens aussi loin que possible. C'est la préférée de maître Rahl à cause de ses… compétences. À ce que j'ai entendu dire, elle s'est surpassée avec le Sourcier. Un soir, au dîner, j'ai aperçu ce pantin couvert de sang de la tête aux pieds…

Kahlan tremblait, des larmes sur les joues. Zedd n'avait jamais vu un être vivant aussi blême.

— Mais il n'est pas mort…, murmura-t-elle.

Demmin eut un sourire pervers.

— En vérité, Mère Inquisitrice, la dernière fois que j'ai croisé le Sourcier, il était à genoux devant maître Rahl, l'Agiel de Denna plaqué sur la nuque. À mon avis, il ne savait même plus son propre nom. Et maître Rahl était très mécontent. Dans ce genre de circonstances, ceux qui l'énervent ne survivent jamais. D'après ce qu'il a dit avant que je parte, je suis sûr que le Sourcier ne s'est jamais relevé. Son corps doit déjà être décomposé…

Zedd maudit la paralysie qui l'empêchait de réconforter Kahlan. Et d'être réconforté par elle…

La Mère Inquisitrice cessa de trembler. Mortellement calme, elle leva lentement les bras pour monter les poings au ciel. Puis elle inclina la tête en arrière et poussa un cri qui n'avait plus rien d'humain. Criblant Zedd d'un millier d'échardes de glace, il se répercuta dans les collines, puis à travers les vallées, et fit vibrer les arbres alentour. Nass et ses deux sbires reculèrent de quelques pas.

S'il n'avait pas déjà été pétrifié, Zedd en aurait perdu tous ses moyens, terrorisé par ce qu'elle entendait faire. Et dont elle n'aurait pas dû être capable !

Elle prit une grande inspiration et serra plus fort les poings.

Puis elle cria de nouveau. Le sol trembla et des cailloux sautèrent comme des morceaux de viande dans une poêle. Sur les lacs environnants, l'eau se rida. L'air lui-même parut en être ébranlé.

La Mère Inquisitrice prit une autre inspiration, le dos incurvé tant elle se tendait vers le ciel.

Le troisième cri fut encore pire. La magie déchira le tissu même de l'air. Persuadé que son corps allait se désintégrer, Zedd vit un tourbillon de poussière et d'énergie tourner autour de la jeune femme.

Une magie millénaire aspira la lumière – tout comme elle attirait le vent – et l'obscurité vint se joindre aux forces qui enveloppaient l'Inquisitrice.

Zedd crut mourir de peur. Il avait déjà vu tout cela une fois, et ça avait très mal fini. Kahlan unissait la Magie Additive, celle des Inquisitrices – l'amour –, à son double du royaume des morts, la Magie Soustractive, qui se nourrissait de la haine.

Au centre du maelström, elle criait toujours et absorbait la lumière. Bientôt, tout ne fut plus qu'obscurité à part sa silhouette.

Des éclairs zébrèrent le ciel noir, l'embrasant comme si un incendie s'y déchaînait. Le tonnerre se mit de la partie, assourdissant, pour s'unir lui aussi au hurlement de Kahlan.

Le sol trembla et le cri, qui n'avait plus rien d'un son au sens habituel du mot, devint une entité différente de tout ce qui existait en ce monde. Partout, des crevasses s'ouvrirent dans la terre et des rayons de lumière violette en jaillirent. Ces geysers ondulèrent comme des serpents. Puis, à une vitesse incroyable, ils se précipitèrent vers le

vortex et percutèrent Kahlan. Devenue une silhouette iridescente dans un océan d'obscurité, elle seule existait désormais. Tout le reste, réduit à néant, n'avait même plus le droit de refléter la lumière.

Le sorcier ne voyait plus que la jeune femme.

L'air vibra sous l'effet d'une formidable onde de choc. À la faveur d'un éclair, Zedd vit les arbres environnants perdre toutes leurs aiguilles, noyant les silhouettes des humains dans un brouillard vert solide. Une muraille mobile de poussière et de sable percuta le vieil homme et menaça de l'écorcher vif tant l'impact fut violent.

L'explosion chassa les ténèbres. La lumière revint.

L'union était achevée !

Zedd vit Chase debout près de lui, les bras toujours liés dans le dos. Les gardes-frontière, pensa-t-il, étaient plus coriaces qu'il n'aurait dû être permis…

Une lueur bleu pâle auréola Kahlan puis gagna en intensité, en couleur et en… violence.

L'Inquisitrice se tourna. Son bras cassé retomba le long de son flanc. L'autre se baissa à demi, pointé vers le sorcier. La lumière bleue cessa de former un ovale autour d'elle pour se focaliser sur son poing tendu. Un instant, elle sembla vouloir se fondre dans la chair de la jeune femme. Puis elle vola vers Zedd, le percuta et l'illumina, comme s'il était uni à Kahlan par un cordon de lumière vivante. Aussitôt, le vieil homme sentit le contact familier de la Magie Additive, et celui, moins puissant et totalement étranger, de la Magie Soustractive. Quand il recula d'un pas sous l'impact, la Toile qui le retenait explosa. Dès qu'il fut libre, le cordon de lumière disparut.

Grâce à un sort élémentaire, le sorcier dénoua les liens de Chase, qui grogna de douleur en se massant les poignets.

— Zedd, murmura-t-il, au nom de tous les prophètes, qu'est-ce qui se passe ? Que fait-elle ?

Kahlan passa les doigts à travers la lumière bleue qui l'enveloppait. Elle la caressa, s'en imprégna, se baigna dans sa chaleur. Demmin Nass et un de ses hommes la regardaient sans oser avancer. Ses yeux, avaient-ils compris d'instinct, contemplaient des objets et des êtres qu'ils ne pouvaient pas distinguer. Ils étaient littéralement dans un autre monde.

Zedd savait ce qu'ils voyaient : des souvenirs de Richard !

— On appelle ça le Kun Dar, répondit-il à Chase. La Rage du Sang. Seules les plus puissantes Inquisitrices y ont accès. À Kahlan, ce devrait être interdit.

— Pourquoi ?

— Parce que seule sa mère naturelle aurait pu lui apprendre à l'invoquer en cas de nécessité. C'est une magie aussi ancienne que celle des Inquisitrices – une de ses composantes, en fait – et on l'utilise

rarement. Pour la maîtriser, une jeune fille doit avoir atteint un certain âge. Selon Adie, la mère de Kahlan est morte trop tôt pour lui transmettre ce pouvoir. Et pourtant, elle le contrôle ! Cette invocation spontanée, due à l'instinct et à la volonté, fait écho à de bien sombres passages des prophéties…

— Pourquoi n'y a-t-elle pas recouru plus tôt ? demanda Chase, toujours pragmatique. Ça lui aurait évité des tourments.

— Une Inquisitrice ne peut pas invoquer cette puissance dans son propre intérêt. Elle doit agir au nom de quelqu'un. Là, c'est pour Richard, après avoir appris sa fin. Et nous sommes dans de sales draps !

— Pourquoi ?

— Le Kun Dar a pour objet la vengeance. Celles qui l'utilisent survivent rarement, car elles acceptent de sacrifier leur vie au nom d'une cause supérieure. La vengeance ! Et Kahlan va s'attaquer à Darken Rahl…

— Je croyais que son pouvoir était impuissant contre lui ?

— Il en était ainsi *avant*. Je doute que ça ait changé, mais elle essaiera quand même. Sous l'emprise du Kun Dar, elle se fiche de mourir ! Elle tentera de frapper Rahl, même si c'est inutile et si ça doit lui coûter la vie. Si quiconque prétend l'en empêcher, elle l'exécutera. (Il approcha son nez de celui de Chase pour souligner son propos.) Y compris si c'est toi, ou moi…

Kahlan était presque roulée en boule sur le sol, la tête inclinée et les mains croisées sur les épaules. Toujours enveloppée de lumière bleue, elle se releva lentement, écartant la lueur comme un oisillon casse la coquille de son œuf. Le sang gargouillant encore à ses blessures, le menton souillé de rouge, la jeune femme nue aurait pu incarner toute la souffrance du monde.

Mais son visage exprimait une douleur sans rapport avec ses meurtrissures physiques.

Puis cela disparut et il ne resta que le masque d'une Inquisitrice.

Elle se tourna vers un des deux tueurs qui l'avaient livrée à la merci de Nass. L'autre n'était nulle part en vue. Très calmement, elle tendit un bras en direction du grand type, debout à cinq pas d'elle.

L'air vibra. Un roulement de tonnerre silencieux… Zedd en eut mal jusque dans les os.

— Maîtresse ! cria l'homme en se jetant à genoux. Que m'ordonnes-tu ? Que puis-je faire pour te combler ?

Kahlan le regarda sans broncher.

— Mourir sur-le-champ !

Le tueur tomba comme une masse, raide mort.

L'Inquisitrice se dirigea vers Nass, qui l'attendit, les bras croisés,

souriant comme s'il se sentait invulnérable. Kahlan leva son bras indemne et le lui plaqua sur la poitrine.

— Très impressionnant, petite salope ! cracha Demmin en la défiant du regard. Mais je te rappelle que tu viens d'épuiser ta réserve de pouvoir. En plus, je suis protégé par un sort de mon maître ! Tu as perdu la partie et je vais t'enseigner une rude leçon. Crois-moi, tu gigoteras comme personne ne l'a jamais fait. (Il la saisit par les cheveux.) Penche-toi, et tourne-toi !

Kahlan ne frémit pas.

De nouveau, il y eut un roulement de tonnerre silencieux. Cette fois, Zedd crut que ses vieux os n'y résisteraient pas.

Nass écarquilla les yeux et sa mâchoire s'affaissa.

— Maîtresse, gémit-il…

— Comment a-t-elle fait ? demanda Chase au sorcier. Elle n'a même pas touché le premier type ! Et là… Les Inquisitrices doivent régénérer leur pouvoir entre chaque utilisation…

— Plus maintenant. Le Kun Dar la libère de ces contingences…

— Reste là et attends ! ordonna Kahlan à Nass.

Avec une fluidité pleine de grâce, elle approcha du sorcier et lui tendit son bras cassé.

— Arrangez-moi ça, je vous en prie ! J'en ai besoin !

Le sorcier baissa les yeux sur le membre meurtri. Il le prit délicatement et murmura des banalités pour détourner l'esprit de Kahlan de la douleur qu'il allait lui infliger. Doucement, il réduisit la fracture. L'Inquisitrice ne sursauta pas. À se demander si elle sentait encore quelque chose ! Le vieil homme passa délicatement les doigts sur la cassure, laissant la chaleur de la magie s'y immerger. La souffrance de Kahlan passa en lui, aussitôt maîtresse de tous ses nerfs. Il se résolut à la supporter, l'accueillant comme une compagne familière.

Il en eut néanmoins le souffle coupé. La douleur de Kahlan, mêlée à son chagrin, manqua le submerger. Mais il se ressaisit, acheva de ressouder les os et ajouta encore un peu de magie pour protéger et renforcer le membre jusqu'à ce qu'il ait bénéficié du processus naturel de guérison.

Quand il eut fini, il lâcha le bras de l'Inquisitrice, croisa son regard et frémit en y lisant une rage froide comme la glace.

— Merci, dit-elle. Attendez ici…

Elle retourna près de Nass, immobile comme un bon toutou.

— S'il te plaît, maîtresse, dit-il en sanglotant, donne-moi un ordre.

Sans un mot, Kahlan sortit son couteau. De l'autre main, elle décrocha la masse d'armes pendue à la ceinture de l'homme.

— Enlève ton pantalon. (Il obéit prestement.) À présent, agenouille-toi !

Le ton de l'Inquisitrice fit frissonner Zedd.

Pendant que Nass s'accroupissait, Chase saisit le sorcier par sa tunique.

— Zedd, nous devons arrêter ça ! Elle va le tuer, et il nous faut des informations. Quand il aura parlé, nous le lui laisserons. Pas avant !

— Même si je suis d'accord avec toi, nous ne pouvons rien tenter. Si on s'en mêle, elle nous tuera. Fais deux pas vers elle et tu seras mort avant d'avoir esquissé le troisième. Une Inquisitrice sous l'emprise de la Rage du Sang n'est pas accessible à la raison. C'est comme essayer de discuter avec un orage. On finit foudroyé, rien de plus !

Chase lâcha le sorcier, grogna de frustration et croisa les bras.

Kahlan tendit la masse d'armes à Nass, manche vers lui.

— Tiens ça pour moi…

Il prit l'arme et la laissa pendre le long de son flanc. Kahlan s'agenouilla devant lui.

— Écarte les jambes ! (Elle tendit une main et saisit les testicules de Nass, qui grimaça.) Ne bouge pas ! (Il se calma aussitôt.) Combien de petits garçons as-tu tués après les avoir violentés ?

— Je ne sais pas, maîtresse. Tenir le compte ne m'est pas venu à l'idée… Mais je fais ça depuis mon adolescence… Et je ne les tue pas tous. Beaucoup ont survécu…

— Donne-moi une estimation raisonnable !

— Eh bien… Plus de quatre-vingts, mais pas davantage que cent vingt.

Zedd vit briller la lame du couteau entre les cuisses de Nass. Chase décroisa les bras, les mâchoires serrées d'indignation devant l'étendue des crimes de cet homme.

— Je vais te les couper… Et je ne veux pas t'entendre crier. Ni même te voir tressaillir.

— Oui, maîtresse.

— Regarde-moi dans les yeux !

La lame fendit l'air et ressortit rouge d'entre les cuisses de Nass.

Sur le manche de la masse d'armes, les phalanges de l'homme blanchirent.

La Mère Inquisitrice se releva.

— Tends la main !

Demmin obéit et elle lui posa les bourses de chair dans la paume.

— Mange-les !

— Bien joué ! souffla Chase. Voilà une femme qui connaît le sens du mot « justice ».

Kahlan jeta le couteau et regarda Nass mâcher laborieusement.

— Donne-moi la masse d'armes ! ordonna-t-elle quand il eut fini.

Il obéit.

— Maîtresse, je perds beaucoup de sang. Je vais peut-être m'écrouler…

— Ça me déplairait beaucoup… Essaie de tenir, ce ne sera plus long…

— Bien, maîtresse.

— Ce que tu as dit au sujet du Sourcier était vrai ?

— Oui, maîtresse.

— Tout ?

Demmin réfléchit un instant.

— Absolument tout, maîtresse.

— Et m'as-tu caché quelque chose ?

— Oui, maîtresse. J'ai oublié de préciser que la Mord-Sith l'avait pris dans son lit. Sans doute pour le faire souffrir davantage.

Il y eut un long silence. Kahlan resta immobile au-dessus de Demmin Nass. De douleur et de chagrin, Zedd pouvait à peine respirer et ses genoux tremblaient.

— Tu es sûr qu'il est mort ? souffla enfin Kahlan.

— Je n'ai pas assisté à sa fin, maîtresse. Mais je jurerais qu'il n'a pas survécu.

— Pourquoi ?

— Maître Rahl semblait décidé à en finir avec lui. Et même s'il ne l'a pas fait, Denna s'en sera chargée. C'est ainsi qu'agissent les Mord-Sith. Leurs partenaires ne vivent jamais très longtemps. J'étais surpris qu'il soit encore de ce monde quand j'ai quitté les lieux. Il était en piteux état. C'est la première fois que je vois un homme survivre à autant d'applications de l'Agiel à la base du crâne.

» Il criait ton nom, maîtresse. Denna ne l'a pas laissé mourir parce que maître Rahl voulait l'interroger encore. Même si je ne l'ai pas vu périr, je suis sûr qu'il est mort. Denna contrôlait la magie de son épée. Il n'avait aucun moyen de lui échapper. Elle l'a gardé plus longtemps que d'habitude, torturé davantage que la norme, et tenu longtemps en équilibre entre la vie et la mort. À ma connaissance, aucun homme n'a autant résisté. Pour une raison que j'ignore, maître Rahl voulait que le Sourcier vive un long calvaire. Voilà pourquoi il a choisi Denna. Aucune Mord-Sith n'aime plus son métier. Et ses sœurs n'ont pas son art de prolonger un « petit chien » ainsi. Elles font mourir les leurs beaucoup plus vite. Avoir partagé la couche de cette femme aura suffi à le tuer, même si maître Rahl l'a épargné…

Zedd tomba à genoux, le cœur brisé. Il éclata en sanglots, comme si son univers venait d'exploser. Crever, voilà tout ce qu'il voulait ! Qu'avait-il fait, pauvre vieux fou ? Impliquer Richard dans cette horrible aventure ! Richard, l'être qui comptait le plus à ses yeux… À

présent, il savait pourquoi Rahl ne l'avait pas éventré, la veille. Il voulait d'abord qu'il souffre mille morts. C'était bien dans son style…

Chase s'agenouilla près du sorcier et lui passa un bras autour des épaules.

— Zedd, je suis navré… Richard était aussi mon ami, et je partage ton chagrin.

— Regarde-moi ! cria soudain Kahlan, la masse d'armes tenue à deux mains.

Nass leva les yeux. De toutes ses forces, l'Inquisitrice abattit l'arme, qui s'enfonça dans le front du colosse. Foudroyé, il s'écroula, arrachant dans sa chute la masse des mains de son exécutrice.

Zedd se força à ne plus pleurer. Il se leva au moment où Kahlan arrivait après avoir récupéré une coupe en étain dans un de leurs sacs.

Elle la tendit à Chase.

— Remplis-la à demi de baies empoisonnées d'un buisson de sang-gorge.

— Maintenant ? demanda le garde-frontière, perplexe.

— Oui.

Remarquant le regard impérieux de Zedd, Chase obéit sans un mot. Avant de s'éloigner, il enleva son lourd manteau noir et le posa sur les épaules de l'Inquisitrice pour couvrir sa nudité.

— Kahlan…, commença-t-il.

Incapable d'exprimer ses sentiments, il partit accomplir sa mission.

La jeune femme ne bougea pas, le regard dans le vide. Zedd la prit par les épaules et la fit s'asseoir sur une couverture. Puis il ramassa ce qui restait de sa chemise, finit de la déchirer et humidifia les lambeaux avec l'eau d'une outre.

Tendrement, il nettoya les plaies de Kahlan et appliqua ensuite du baume sur certaines et de la magie sur d'autres. Elle le laissa faire sans gémir ni parler. Quand ce fut terminé, il lui mit un index sous le menton et la força à le regarder.

— Mon enfant, Richard n'est pas mort pour rien. En trouvant la boîte, il a sauvé le monde. Souviens-toi de lui comme du seul homme qui pouvait réussir ça.

Un crachin commença à tomber, mêlant de l'eau de pluie à leurs larmes.

— Je me souviendrai seulement que je l'aimais… et que je n'aurai jamais pu le lui dire.

Zedd ferma les yeux et lutta contre le chagrin – l'impitoyable fardeau d'être un sorcier !

Chase revint et tendit à Kahlan la coupe de baies empoisonnées. Quand elle demanda de quoi les écraser, il tailla en un éclair un bâton pour en faire un mortier de fortune. Kahlan se mit aussitôt à l'ouvrage.

Elle s'arrêta, frappée par une idée, puis leva ses yeux verts brûlants

de haine.

— Darken Rahl est à moi !

Un avertissement. Et une menace.

— Je sais, mon enfant, dit le sorcier.

Kahlan recommença à piler les baies.

— Je vais enterrer Brophy, souffla Chase à Zedd. Les autres pourriront au soleil !

Quand elle eut réduit les baies en bouillie, Kahlan ajouta une pincée de cendres du feu. Puis elle demanda à Zedd de tenir devant elle un petit miroir pendant qu'elle se dessinait sur le visage les symboles du Kun Dar. Deux éclairs jumeaux incarnant la magie qui guiderait ses mains. Partant de chaque tempe, ils ondulaient au-dessus de ses sourcils, s'enroulaient autour d'un œil et descendaient jusqu'au creux de chacune de ses joues.

Le résultat était terrifiant – et pas par hasard ! Un avertissement pour les innocents. Et une promesse faite aux coupables…

Après avoir démêlé ses cheveux, Kahlan sortit sa robe blanche de son sac, enleva le manteau de Chase et s'habilla.

Le garde-frontière revenant, elle lui tendit le vêtement et le remercia.

— Conserve-le, dit-il, il est plus chaud que le tien.

— La Mère Inquisitrice ne porte pas de manteau.

Chase n'insista pas.

— Tous nos chevaux ont disparu.

— Alors, nous marcherons, dit Kahlan. Sans nous arrêter la nuit… Vous pouvez venir, si vous ne me ralentissez pas.

Chase fronça les sourcils sous l'insulte involontaire, mais il ne riposta pas. Kahlan se mit en route sans daigner récupérer son paquetage. Chase soupira, regarda Zedd et entreprit de rassembler ses affaires.

— Pas question de partir sans mes armes…

— On devrait se dépêcher, avant qu'elle ait pris trop d'avance. Elle ne nous attendra pas…

Le sorcier ramassa le sac de Kahlan et commença à le remplir.

— Emportons quand même l'essentiel de nos fournitures… (Il lissa un pli, sur le sac.) Chase, nous ne survivrons pas à cette histoire. Le Kun Dar est une mission suicide. Tu as une famille… Inutile de venir !

Le garde-frontière ne leva pas les yeux.

— Une Mord-Sith, c'est quoi ? demanda-t-il, imperturbable.

Le sorcier serra le sac si fort que ses mains tremblèrent.

— Très jeunes, ces femmes sont entraînées à l'art de la torture et à l'utilisation d'un atroce instrument, l'Agiel. La lanière rouge qui

pendait au cou de Darken Rahl… Les Mord-Sith sont des armes vivantes contre tous ceux qui ont des pouvoirs magiques. Elles retournent le pouvoir d'une personne contre elle-même, si tu préfères… (La voix de Zedd se brisa.) Richard l'ignorait, donc il n'avait pas une chance de s'en tirer… Les Mord-Sith n'ont qu'une raison de vivre : tourmenter jusqu'à la mort ceux qui maîtrisent la magie.

— Je viens, dit Chase en fourrant des couvertures dans son sac.

— Je serai ravi de t'avoir à mes côtés, dit simplement Zedd.

— Ces Mord-Sith sont un danger pour nous ?

— Pas pour toi, car tu n'as aucun pouvoir. Et les sorciers ont des protections…

— Kahlan ?

— La magie des Inquisitrices diffère de toutes les autres. Une Mord-Sith qui s'y frotte connaît une fin atroce. J'ai vu ça un jour et j'espère ne plus le revoir. (Zedd regarda les cadavres, repensant à ce que ces hommes avaient fait à Kahlan – et à ce qu'ils avaient failli lui faire.) En vérité, j'ai vu beaucoup de choses que j'espère ne plus jamais revoir…

Alors que Zedd mettait le sac de l'Inquisitrice sur son épaule, l'air vibra sous l'effet d'un coup de tonnerre silencieux. Les deux hommes se lancèrent sur la piste pour rattraper Kahlan. Très vite, ils découvrirent le cadavre du dernier tueur à l'endroit où il s'était tapi en embuscade. La garde de sa propre épée dépassait de sa poitrine, ses deux mains refermées dessus…

Ils continuèrent à courir et rejoignirent l'Inquisitrice. Elle ne se retourna pas, ne ralentit pas et parut à peine s'apercevoir de leur présence. Comme une flamme dans le vent, sa robe blanche claquait derrière elle. Depuis toujours, Zedd trouvait les Inquisitrices splendides dans leurs tenues. Surtout celle de la Mère Inquisitrice… Pour la première fois, il vit ces vêtements comme ce qu'ils étaient vraiment. Des armures de guerre !

Chapitre 48

L'eau de pluie – un crachin agaçant – ruisselait sur le visage de Richard, créant un goutte-à-goutte énervant au bout de son nez. Il l'essuya d'un geste rageur. Bien au-delà de la fatigue, le jeune homme ne savait plus très bien ce qu'il faisait. Une seule certitude lui restait : il ne réussirait pas à trouver ses amis. Au terme d'inlassables recherches, il devait se résigner. Arpenter dans tous les sens les routes et les pistes n'avait rien donné. Pas un signe de Zedd, Chase et Kahlan ! Bien sûr, il n'avait exploré qu'une infime partie de ces chemins, s'autorisant très peu d'heures de repos la nuit – surtout pour ne pas épuiser son cheval. Et même là, il avait parfois continué à pied. Depuis qu'il avait faussé compagnie à son frère, les nuages bas et lourds limitaient la visibilité. Une malédiction de plus, au moment où il avait plus que jamais besoin d'Écarlate !

Tout conspirait contre lui, comme si le destin s'était pour de bon rangé dans le camp de Darken Rahl. Kahlan devait être sa prisonnière, à présent. Depuis le temps, elle avait sûrement atteint le Palais du Peuple.

Il força sa monture à avancer sur le chemin de montagne qui serpentait entre des bosquets d'épicéas. Le sol couvert de mousse étouffait le martèlement des sabots de la bête. Dans une obscurité quasi totale, l'homme et le cheval gagnèrent une zone où les arbres devenaient plus rares, les exposant à la morsure d'un vent glacial qui faisait claquer le manteau de Richard et gémissait à ses oreilles. Des filaments de nuages noirs et des volutes de brume ondulaient devant lui. Pour se protéger un peu, il releva sa capuche. Bien qu'il ne vît rien, il sentit qu'il avait atteint le sommet du col et commençait à descendre le long du versant opposé.

Il était très tard dans la nuit. À l'aube, ce serait le premier jour de l'hiver. Celui qui sonnerait le glas de la liberté.

Avisant un abri acceptable, sous un rocher, Richard décida de dormir un peu avant de voir le dernier soleil levant de sa vie. Il se laissa tomber du dos trempé d'eau et de sueur de son cheval et l'attacha à un arbrisseau rachitique presque étouffé par de hautes herbes. Sans prendre la peine de sortir sa couverture, il se nicha sous le rocher, enveloppé dans son manteau, et essaya de s'assoupir. Mais il pensa à Kahlan et à ce qu'il devrait faire pour empêcher qu'une Mord-Sith la torture.

Dès qu'il aurait aidé Rahl à ouvrir la bonne boîte, c'en serait fini de lui. Même si son ennemi avait promis de l'épargner, quelle existence mènerait-il après avoir été touché par le pouvoir de la Mère Inquisitrice ?

De toute façon, Rahl lui avait menti. Jamais il ne lui laisserait la vie ! Son seul espoir ? Que sa fin soit rapide ! Sa décision d'aider le « maître », il le savait, condamnait aussi Zedd à mort. Mais tant d'autres innocents vivraient ! Sous le joug de Darken Rahl, sans doute… Ça valait encore mieux que périr ! De quelque façon qu'il envisage le problème, Richard ne pouvait supporter l'idée d'être responsable de la fin de tout et de tous. Au sujet de la trahison, Rahl ne lui avait pas menti. Donc, il savait sûrement aussi quelle boîte le tuerait. Et même si ce n'était pas vrai, comment risquer la survie de l'univers sur un pareil coup de dé ? À court d'options, Richard n'avait plus qu'un seul chemin : aider Rahl !

Ses côtes se ressentaient toujours des mauvais traitements de Denna. S'étendre restait difficile et respirer lui faisait mal. Dès qu'il se fut endormi, les cauchemars revinrent. Depuis son départ du Palais, ils le hantaient chaque nuit. Au moins, il tenait la promesse faite à Denna ! Il rêvait d'elle, de son instrument de torture, de l'impuissance qu'il avait éprouvée. Au plus profond de lui-même, il restait persuadé de ne pas pouvoir échapper à la Mord-Sith. Parfois, Michael était présent pendant les « séances », observateur intéressé… Ou c'était Kahlan qu'on torturait, toujours sous le regard de son frère…

Richard se réveilla couvert de sueur et tremblant de peur. Dans son hébétude, il s'entendit gémir et implorer grâce…

Les rayons du soleil frappaient le sol de biais sous son abri. À l'est, l'astre du jour apparaissait, boule orange dans un ciel gris.

Richard se leva et s'étira, le regard rivé sur l'aube du premier jour de l'hiver. Il était très haut dans la montagne. Autour de lui, les pics se perdaient dans les nuages qui couvraient à l'infini l'horizon gris vaguement teinté de rose.

Au milieu de cette mer de nuées se découpaient les contours du Palais du Peuple. Caressé par les premières lueurs du jour, l'édifice se dressait devant lui, guettant son arrivée.

Richard sentit un frisson courir le long de son échine. Il lui restait un sacré bout de chemin à faire ! Une erreur tragique de calcul… Il devait se dépêcher ! Quand le soleil serait à son zénith, l'heure d'ouvrir les boîtes sonnerait…

Un mouvement, à la périphérie de son champ de vision, attira son attention. Derrière lui, le cheval hennit à la mort. Des hurlements lui répondirent.

Des chiens à cœur !

Richard dégaina son épée au moment où ils surgissaient de

derrière les rochers. Avant qu'il ait pu le rejoindre, les chiens attaquèrent son cheval et le renversèrent. D'autres bondirent sur le Sourcier. Un instant paralysé par la peur, il se ressaisit et sauta sur le rocher au creux duquel il avait dormi. Gueule grande ouverte, les monstres tentèrent de le suivre. Il tua les premiers, mais dut reculer quand les suivants prirent pied sur son perchoir. L'épée fendit d'autres crânes et ouvrit d'autres ventres…

Un océan de fourrure et de crocs déferlait sur Richard par vagues successives. Il continua de frapper et de reculer. Puis il entendit dans son dos des raclements de griffes sur la pierre. Pris en tenailles, il sauta sur le côté. Les monstres se percutèrent et se battirent pour gagner le droit d'être le premier à lui arracher le cœur.

Richard monta plus haut sur le rocher. À grands coups d'épée, il contint ses agresseurs, égorgeant tous ceux qui osaient approcher. Mais c'était un combat perdu d'avance. Tôt ou tard, il serait submergé par le nombre…

Il s'abandonna à la fureur de l'épée et… avança sur ses adversaires. Impossible d'abandonner Kahlan si près du but ! Il devait réduire en bouillie les chiens à cœur !

Dans un brouillard de sang, le Sourcier, livré à sa rage, marchait inexorablement à la mort…

Puis les flammes se déchaînèrent.

Dans un enfer de feu, les cris de douleur des chiens à cœur furent vite couverts par les rugissements d'un dragon. L'ombre d'Écarlate tomba sur Richard, qui n'avait pas cessé de pourfendre les monstres trop téméraires. L'air empestait le sang et la fourrure calcinée.

Écarlate saisit Richard du bout d'une serre et le souleva de terre, l'arrachant à la meute. Pendant que la femelle dragon volait vers une clairière, sur le flanc d'une autre montagne, il reprit péniblement son souffle. Puis son amie le posa et atterrit en douceur près de lui.

Au bord des larmes, le Sourcier lui passa les bras autour du cou et se blottit contre ses écailles rouges.

— Merci… Tu m'as sauvé la vie. Et celle de tant d'innocents ! Tu es une femelle dragon d'honneur !

— Un marché est un marché, bougonna Écarlate en crachant quelques flammèches. Et puis, il fallait bien que je t'aide. Dès qu'on te laisse seul, tu te fourres dans les ennuis jusqu'au cou !

— Tu es la créature la plus belle que j'aie jamais vue ! lança Richard. (Toujours haletant, il désigna le haut-plateau.) Écarlate, je dois aller au Palais du Peuple. Tu veux bien m'y amener ?

— Tu n'as pas trouvé tes amis ? Et qu'en est-il de ton frère ?

— Il m'a trahi… Ce lâche a tout vendu à Darken Rahl. J'aimerais que les hommes aient la moitié du sens de l'honneur des dragons…

— J'ai de la peine pour toi, Richard Cypher… Monte, je vais te

conduire…

À petits coups d'ailes réguliers, le reptile volant s'éleva au-dessus de la mer de nuages qui couvrait les plaines d'Azrith. En route pour le dernier endroit au monde où Richard avait envie d'aller !

À cheval, le voyage lui aurait pris une bonne partie de la journée. À dos de dragon, il fallut moins d'une heure…

Écarlate replia les ailes et piqua vers le plateau. Les vêtements claquant au vent, Richard regarda approcher le Palais du Peuple. Vu du ciel, on prenait toute la mesure de son immensité. Comment des hommes avaient-ils pu construire pareille merveille ? On eût dit le rêve d'un architecte fou.

Écarlate décrivit un cercle au-dessus du plateau, à bonne distance des tours, des murailles et des toits. Les voir défiler sous lui donna le tournis à Richard, soulagé quand son amie piqua vers une grande cour, à l'intérieur du mur d'enceinte, et battit des ailes pour atterrir.

Pas de gardes en vue. Ni d'autres âmes qui vivent…

Richard se laissa glisser à terre. Écarlate secoua la tête puis la baissa vers lui, les oreilles aplaties.

— Tu veux vraiment que je te laisse seul ici ? (Richard acquiesça.) Alors, le délai de six jours est écoulé, et notre marché n'existe plus. Lors de notre prochaine rencontre, je ne ferai pas de quartier.

— C'était la règle du jeu, mon amie, dit Richard avec un sourire. Mais tu n'en auras pas l'occasion. Aujourd'hui, je vais mourir…

— Essaie d'éviter ça, Richard Cypher…, grommela Écarlate. J'ai toujours l'intention de te dévorer.

Souriant de toutes ses dents, Richard flatta la gorge de la bête.

— Prends soin de ton petit quand l'œuf éclora. J'aurais aimé le voir. Mais je ne doute pas qu'il soit superbe. Même si tu détestes servir de monture aux humains, merci de m'avoir fait découvrir l'ivresse du vol. Et sache que je tiens cela pour un privilège.

— J'adore ça aussi… Tu es un être comme on en rencontre rarement, Richard Cypher. Je n'ai jamais croisé personne qui t'arrive à la cheville !

— Je suis le Sourcier. Le dernier…

— Sois prudent, Sourcier. Tu as le don. Utilise-le ! Sers-toi de toutes tes armes pour lutter. Et n'abandonne jamais ! Rahl ne doit pas te dominer. Enfin, s'il faut mourir, fais-le en combattant avec tout ce que tu as et tout ce que tu sais. Comme un dragon !

— Si ça pouvait être aussi simple…, soupira Richard. Écarlate, avant la disparition de la frontière, avais-tu conduit Rahl en Terre d'Ouest ?

— Très souvent, oui…

— Où le déposais-tu ?

— Près d'une maison plus grande que les autres. Avec des murs de

pierre blanche et des toits en tuile. Un jour, je l'ai amené ailleurs. Une modeste chaumière, où il a tué un homme. J'ai entendu ses cris, tu sais… Quelques jours plus tard, il a voulu que je me pose près d'une autre demeure très simple.

La résidence de Michael, la maison de son père, et la sienne…

Accablé de tristesse, Richard baissa les yeux et soupira.

— Merci encore, Écarlate. (Il ravala la boule qui lui nouait la gorge et releva la tête.) Si Darken Rahl essaie encore de te réduire en esclavage, j'espère que ton petit sera en sécurité, et que tu pourras le combattre jusqu'à la mort. Il y a trop de noblesse en toi pour que tu aies un maître…

Écarlate lui fit son étrange sourire de dragon et s'envola. Richard la regarda décrire un grand cercle au-dessus de lui, puis s'orienter vers l'ouest et s'éloigner à tire-d'aile. Quand elle ne fut plus qu'un point minuscule dans le ciel, il approcha du palais.

Il se prépara à un combat contre les deux gardes du portail… qui se contentèrent de le saluer poliment. Un invité de retour !

S'engageant dans un couloir, il prit la direction – très générale ! – du jardin intérieur où Darken Rahl conservait les boîtes. Un moment, il eut du mal à se repérer. Puis il reconnut quelques colonnades et passa devant des cours de dévotions familières. À l'abord des quartiers de Denna, il garda la tête bien droite et s'interdit d'y jeter un coup d'œil.

Son cerveau était comme embrumé par l'énormité de la décision qu'il avait dû prendre. Richard Cypher, l'homme qui livrerait le pouvoir d'Orden à Darken Rahl ! Même si cela épargnerait un calvaire à Kahlan, et sauverait d'innombrables vies, il se sentait dans la peau d'un traître. Si quelqu'un d'autre avait pu se charger d'aider Rahl ! Mais lui seul détenait les réponses dont ce monstre avait besoin…

Il s'arrêta devant une cour de dévotions munie d'un bassin et regarda les poissons onduler dans l'eau. Combattre avec tout ce qu'il savait, avait dit Écarlate. Que pouvait-il y gagner ? Et l'univers ? Le même résultat final, ou pire encore ! Jouer avec sa vie était une chose. Risquer celles des autres… Et celle de Kahlan, surtout ! Non, il était là pour assister Darken Rahl, et il jouerait son rôle. Pas question de revenir là-dessus !

La cloche sonna. Richard regarda les fidèles affluer, s'agenouiller et commencer à psalmodier. Deux Mord-Sith en cuir rouge approchèrent et le dévisagèrent, étonnées de le voir debout. Jugeant plus prudent d'éviter les conflits, il s'agenouilla, pressa le front sur la mosaïque et pria comme les autres. Sa décision prise, il n'avait nul besoin de réfléchir…

Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Il répéta inlassablement ces absurdités, se vidant de son angoisse. À force de chercher la paix intérieure, il allait la trouver quand une idée explosa dans son esprit.

Tant qu'à murmurer une prière, autant qu'elle ait un sens profond pour lui. Pour cela, il suffisait de quelques modifications…

— *Kahlan me guide ! Kahlan me dispense son enseignement ! Kahlan me protège ! À sa lumière, je m'épanouis. Dans sa bienveillance, je me réfugie. Devant sa sagesse je m'incline. J'existe pour la servir et ma vie lui appartient.*

Alors, une autre idée lui explosa dans la tête. Sous le choc, il s'en redressa sur les talons, les yeux écarquillés.

Il savait ce qu'il devait faire !

Zedd le lui avait dit : ce que croyaient la plupart des gens était faux. La Première Leçon du Sorcier. Voilà trop longtemps qu'il était le dindon de la farce. Trop longtemps qu'il écoutait les autres. À présent, il ne fuirait plus la vérité.

Un sourire s'épanouit sur son visage.

Il se leva. Désormais, il *croyait* de tout son cœur. Tremblant d'excitation, il se fraya un chemin parmi les fidèles agenouillés.

Les deux Mord-Sith se redressèrent. Épaule contre épaule, l'air sinistre, elles lui barrèrent le chemin.

Il s'arrêta.

La plus grande des deux tortionnaires, une blonde aux yeux bleus, brandit son Agiel.

— Personne n'a le droit de se soustraire aux dévotions. Personne !

Richard soutint le regard furieux de la femme.

— Je suis le Sourcier, dit-il en saisissant l'Agiel légué par sa maîtresse. Et le compagnon de Denna. C'est moi qui l'ai tuée avec la magie qu'elle utilisait pour me dominer. Je viens de faire ma dernière prière à maître Rahl. À vous de décider si vous entendez vivre ou mourir.

Les Mord-Sith se regardèrent, froncèrent les sourcils et s'écartèrent.

Richard reprit le chemin du Jardin de la Vie – vers son rendez-vous avec Darken Rahl.

Alors qu'ils gravissaient péniblement la route conduisant au plateau, Zedd jeta un coup d'œil méfiant à ce qui les attendait au-delà du brouillard, de plus en plus fin avec l'altitude. Bientôt, il se dissipa, les laissant sur un chemin baigné par le soleil du milieu de matinée. Devant eux, un pont-levis commença à s'abaisser sur un abîme

infranchissable autrement. Quand il aperçut les soldats qui attendaient de l'autre côté du passage, Chase s'assura que son épée courte coulissait bien dans son fourreau. Mais les gardes ne portèrent pas la main à leurs armes. Alignés des deux côtés de la route, ils jetèrent à peine un regard aux trois visiteurs.

Kahlan les dépassa sans tourner la tête. Chase, lui, les foudroya du regard, comme un fou furieux qui s'apprête à faire un massacre. Ils le saluèrent, certains allant jusqu'à lui sourire.

Sans quitter des yeux les militaires, Chase souffla à Zedd :

— Je déteste ça. C'est trop facile…

— Pour nous tuer, Darken Rahl doit d'abord nous laisser atteindre le lieu de l'exécution…

— C'est censé me rassurer ? grogna le garde-frontière.

— Ton honneur n'en sera pas souillé, mon ami…, dit le sorcier, une main sur l'épaule du colosse. Rentre chez toi avant que la porte se referme sur nous à jamais.

— Quand tout ça sera terminé…

Zedd approuva du chef et accéléra le pas pour marcher dans le sillage de Kahlan. Lorsqu'ils atteignirent le plateau, ils furent vite arrêtés par un mur d'enceinte qui s'étendait à l'infini. Des dizaines d'hommes grouillaient sur les remparts. Sans ralentir, Kahlan approcha du portail. Dès qu'ils la virent, deux gardes s'échinèrent à pousser les lourds battants. L'Inquisitrice les franchit sans hésiter.

— On entre ici comme dans un moulin ? lança Chase au capitaine de la garde.

— Cette dame est attendue par maître Rahl, répondit l'officier, surpris.

— Au temps pour le prendre par surprise ! marmonna le garde-frontière.

— Personne ne surprend un sorcier de l'envergure de Rahl, dit Zedd.

— Un sorcier ? répéta Chase en tirant le vieil homme par le bras. Rahl est un sorcier ?

— Évidemment ! Sinon, comment maîtriserait-il aussi bien la magie ? Il descend d'une longue lignée de sorciers…

— Je croyais que tes semblables et toi aidiez les gens… Pas que vous cherchiez à les dominer.

— Avant que certains d'entre nous décident de ne plus se mêler des affaires humaines, nous dirigions le monde. Il y eut un conflit – la guerre des sorciers – entre les tenants des deux théories. Les rares survivants du camp des « dominateurs » ne renoncèrent pas à rechercher le pouvoir et à régner sur les hommes. Darken Rahl est le descendant direct de cette dynastie – la Maison Rahl. Il est né avec le

don, ce qui est rare. Mais il l'utilise à des fins personnelles. Cet homme n'est pas encombré par le fardeau d'une conscience !

Chase ne desserra pas les lèvres tandis qu'ils montaient une formidable volée de marches, slalomaient entre des colonnades et franchissaient une arche ornée de feuilles de vigne sculptées dans la pierre. Quand ils s'engagèrent dans un couloir, le garde-frontière regarda avidement autour de lui, étonné par la taille et la beauté de ces lieux. Insensible au décor, Kahlan continua d'avancer comme un automate, l'écho de ses pas se perdant dans les entrailles mystérieuses du palais.

Des hommes et des femmes en robes blanches arpentaient les couloirs. D'autres, assis sur des bancs de marbre, méditaient avec l'éternel sourire béat des fidèles qui se croient élus des esprits. Tous arboraient une assurance tranquille coulée dans le bronze de certitudes et de révélations fantaisistes. Pour ces gens, la réalité était un brouillard que leur logique démente chassait toujours plus loin – jusqu'à ce qu'il s'échappe par les fenêtres ! Les serviteurs et les disciples de Darken Rahl ! Des « initiés » qui s'aperçurent à peine de la présence de trois nouvelles têtes, se contentant au grand maximum de les saluer distraitement.

Hautaines dans leurs uniformes de cuir rouge, deux Mord-Sith avançaient à leur rencontre. Quand elles virent Kahlan et reconnurent les éclairs jumeaux symboles du Kun Dar, elles blêmirent, firent demi-tour et disparurent prestement.

Le couloir conduisit Zedd et ses compagnons devant une immense zone ronde – la configuration exacte d'une roue – d'où partaient des dizaines d'autres corridors. La voûte de verre coloré, très haut au-dessus de leurs têtes, laissait pénétrer un kaléidoscope de rayons de soleil dans la salle centrale aux allures de caverne.

Kahlan s'arrêta et se tourna vers le sorcier.

— Par où ? demanda-t-elle.

Le vieil homme désigna un couloir, sur leur droite. La Mère Inquisitrice s'y engagea sans hésitation.

— Comment être sûrs que c'est par là ? s'étonna Chase.

— J'ai deux moyens de me repérer. *Primo*, l'architecture de ce palais m'est familière, parce qu'elle imite celle d'un sortilège. En réalité, cet édifice est un sort géant dessiné sur la face même du monde. Il vise à protéger Darken Rahl et à amplifier son pouvoir. Pour l'essentiel, c'est une défense contre les autres sorciers. Ici, je suis presque impuissant. Le cœur de ces lieux est un endroit appelé le Jardin de la Vie. Darken Rahl nous y attendra…

— Et le *secundo* ? demanda Chase.

— Les boîtes… Elles ne sont plus camouflées. Je les sens. Elles aussi attendent dans le Jardin de la vie.

Et quelque chose clochait terriblement. Zedd savait ce qu'il éprouvait à proximité d'une boîte. En toute logique, en présence de deux, la sensation aurait dû être deux fois plus forte.

Pas trois !

Le vieux sorcier orienta Kahlan de couloirs en couloirs et lui fit emprunter les escaliers idoines. Chaque corridor et chaque étage étaient individualisés par une pierre d'une couleur ou d'un type bien précis. À certains endroits, les colonnades se dressaient sur plusieurs niveaux, des balcons connectant les couloirs. Au gré de leur errance, ils passèrent devant des statues géantes alignées le long des murs comme des sentinelles.

Il leur fallut des heures pour gagner leur destination dans ce dédale où il était délibérément impossible d'aller en ligne droite d'un point à un autre.

Enfin, ils arrivèrent devant des portes sculptées de scènes champêtres.

— Nous y voilà, mon enfant, annonça Zedd. Le Jardin de la Vie. Les boîtes y sont. Et Rahl aussi…

— Merci de m'avoir accompagnée jusque-là, Zedd, dit Kahlan. Et toi aussi, Chase…

Elle se tourna vers la porte. Zedd lui posa une main sur l'épaule et la fit doucement pivoter vers lui.

— Darken Rahl n'a que deux boîtes. Il mourra bientôt, même si tu ne fais rien…

— Alors, lâcha la Mère Inquisitrice, je n'ai pas une minute à perdre !

Elle poussa les battants et entra dans le Jardin de la Vie.

Chapitre 49

Le parfum des fleurs flatta les narines des trois compagnons dès qu'ils furent dans le Jardin. Zedd sut immédiatement que quelque chose n'allait pas. Aucun doute : toutes les boîtes étaient présentes ici ! Rahl les détenait et ça changeait tout ! Le sorcier sentit une autre bizarrerie. Avec ses pouvoirs amoindris, il ne put rien tirer de cette intuition. Chase à ses côtés, il suivit Kahlan comme son ombre tandis qu'elle serpentait entre les arbres, longeant des murs couverts de lierre et des parterres de fleurs.

Quand le sentier déboucha sur une grande pelouse, l'Inquisitrice s'arrêta.

Au milieu se découpait un cercle de sable blanc. Du sable de sorcier ! Dans sa longue vie, Zedd n'en avait jamais vu autant à la fois. À vrai dire, en trouver assez pour remplir une bourse était déjà un miracle. En telle quantité, ce sable valait largement dix royaumes ! Sur l'étendue blanche se reflétaient de minuscules lucioles de lumière prismatique. Étrangement excité, Zedd se demanda pourquoi Rahl avait besoin de tant de sable. Et que faisait-il avec ce trésor dont le vieil homme avait un mal fou à détourner les yeux ?

Au-delà du cercle blanc se dressait un autel sacrificiel. Les trois boîtes d'Orden reposaient dessus, débarrassées de leur camouflage. Plus noires que la nuit, elles étaient reconnaissables entre toutes, même si Zedd aurait préféré ne pas en croire ses yeux.

Devant l'autel, leur tournant le dos, Darken Rahl attendait. Le sang du vieux sorcier bouillit quand il vit l'assassin de Richard. La lumière qui jaillissait à flots des fenêtres faisait briller la robe blanche et les cheveux blonds de ce monstre. Il contemplait les boîtes, ses fabuleux trophées…

Comment s'était-il procuré la troisième ? se demanda Zedd, fou de rage. Il oublia aussitôt ce détail, devenu sans importance. Que faire ? Voilà la seule question qui avait encore un sens…

En possession des trois boîtes, Rahl pourrait en ouvrir une. Alors…

Sous le regard du sorcier, Kahlan approcha de Rahl. Qu'elle le touche avec son pouvoir et ils seraient tous sauvés ! Mais elle n'était sûrement pas assez puissante pour ça… Dans ce palais, surtout au cœur du Jardin, Zedd sentait son propre pouvoir quasiment neutralisé. L'édifice entier était un sort qui désarmait tous les sorciers, à l'exception de Rahl. Avec la Rage du Sang, Kahlan gardait néanmoins

une petite chance. La seule, et la dernière…

L'Inquisitrice avait presque traversé la pelouse. À quelques pas de Rahl, elle se retourna et posa une main sur la poitrine de Zedd.

— Attendez ici tous les deux…

Le vieux sorcier lut dans ses yeux une colère qu'il partageait, car lui aussi souffrait de la disparition de Richard.

Quand Kahlan s'écarta un peu, il leva la tête et croisa le regard bleu intense de son pire ennemi. Ils se défièrent un moment en silence, puis celui de Rahl se posa sur Kahlan, qui finissait de contourner le cercle de sable.

— Que ferons-nous si ça ne marche pas ? souffla Chase.

— Nous mourrons…, répondit Zedd.

Son pessimisme l'abandonna un peu quand il vit l'air inquiet de Rahl. De la peur passa même dans son regard lorsqu'il remarqua les éclairs rouges peints sur le visage de la jeune femme. Il ne s'attendait pas à ça, et semblait de plus en plus terrorisé.

Il agit quand même. Kahlan presque en face de lui, il dégaina l'Épée de Vérité, qui émit un curieux sifflement, sa lame aussi blanche que le sable. La pointe de l'arme à un pouce de la poitrine, la jeune femme s'immobilisa.

Plus personne n'arrêterait ce duel. Mais Zedd devait aider Kahlan à mobiliser la seule force qui pouvait encore les sauver. Puisant dans des réserves d'énergie qu'il aurait souhaitées plus vivaces, il expédia un rayon bleu à travers le cercle de sable. Vidé d'un coup de toute sa puissance, il regarda l'éclair magique percuter l'épée et l'arracher des mains de Rahl. L'arme vola dans les airs et atterrit à bonne distance des deux adversaires.

Rahl cria quelque chose à Zedd, puis débita à l'Inquisitrice un discours incompréhensible.

Quand Kahlan avança, il recula, vite coincé par l'autel. Alors, il se passa une main dans les cheveux…

Le sourire triomphant de Zedd s'évanouit. Ce réflexe étrange lui disait quelque chose…

La Mère Inquisitrice saisit son adversaire à la gorge.

— Pour Richard, lâcha-t-elle.

Le sang glacé dans ses veines, Zedd comprit enfin ce qu'était la « bizarrerie ». Un cri s'échappa de sa gorge.

Ce n'était pas Darken Rahl.

— Kahlan, arrête ! Arrête ! C'est…

L'air vibra comme sous l'effet d'un coup de tonnerre silencieux. Toutes les feuilles des arbres tremblèrent et l'herbe fut balayée par un vent invisible.

— … Richard !

Zedd avait tout compris en une fraction de seconde. Trop tard !

— Maîtresse…, gémit « Rahl » en tombant à genoux.

Pétrifié, le vieux sorcier sentit le désespoir l'envahir, chassant le soulagement de savoir Richard vivant.

Dans un mur, une porte dissimulée par du lierre s'ouvrit pour laisser passer le véritable Darken Rahl, suivi par Michael et deux gardes.

Désorientée, Kahlan battit des paupières.

Puis la Toile d'Ennemi se dissipa. Dans une lumière tremblotante, le faux Darken Rahl reprit les traits de Richard Cypher.

Kahlan recula, horrifiée. En elle, le pouvoir du Kun Dar vacilla puis mourut. Elle hurla d'angoisse quand elle mesura l'étendue de son erreur.

Voyant les deux colosses se placer derrière elle, Chase voulut saisir son épée, mais il se pétrifia avant d'avoir atteint la garde. Zedd leva les mains. Rien ne se produisit, car il ne lui restait pas une once de pouvoir. Il courut vers ses deux amis. Un mur invisible l'arrêta avant qu'il ait fait deux pas.

Il était pris au piège, tel un condamné dans une cellule. Comment avait-il pu être aussi stupide ! pensa-t-il, fou de rage.

Kahlan se tourna vers un garde et lui subtilisa le couteau qu'il portait à la ceinture. Le retournant contre elle, elle visa son cœur.

Michael la ceintura, lui arracha l'arme et la lui plaqua sur la gorge. Richard bondit comme une furie et… percuta un mur invisible qui le renvoya en arrière. Épuisée par le Kun Dar, Kahlan n'avait plus la force de lutter. Quand elle éclata en sanglots, un garde lui noua un bâillon sur la bouche, l'empêchant même de murmurer le nom de Richard.

Toujours à genoux, le jeune homme rampa jusqu'à Rahl et s'accrocha à ses robes.

— Ne lui faites pas de mal ! Par pitié, ne lui faites pas de mal !

Rahl posa une main sur l'épaule du Sourcier vaincu.

— Ravi que tu sois revenu, Richard. J'aurais parié que tu le ferais… Savoir que tu m'aideras me réjouit. Et j'admire ta loyauté envers tes amis.

Zedd crut que ses oreilles lui jouaient des tours. En quoi Rahl pouvait-il avoir besoin de Richard ?

— Par pitié, ne lui faites pas de mal…

— Mon garçon, ça dépend de toi ! cracha Rahl en se dégageant.

— Je ferai n'importe quoi ! Mais laissez-la !

Avec un sourire triomphal, Rahl s'humecta le bout des doigts puis passa l'autre main dans les cheveux du jeune homme.

— Désolé que ça doive se finir ainsi, Richard… Crois-moi, je suis sincère. T'avoir à mes côtés, tel que tu étais *avant*, m'aurait beaucoup

plu. Même si tu l'ignores, nous nous ressemblons beaucoup. Mais tu es une victime de plus de la Première Leçon du Sorcier.

— Ne frappez pas maîtresse Kahlan, je vous en supplie !

— Si tu m'obéis, je tiendrai ma promesse, et elle sera très bien traitée. Je pourrais peut-être même te transformer en quelque chose que tu aimeras… Son animal de compagnie, par exemple. Un petit chien ? Tu dormirais dans sa chambre, histoire de voir que je tiens toujours parole. Et pour te récompenser, je donnerai ton prénom à mon fils. Richard Rahl ! Tu aimerais ça ? Une douce ironie, non ?

— Infligez-moi ce que vous voulez, mais épargnez maîtresse Kahlan. Dites-moi ce que je dois faire, par pitié !

— Un peu de patience, fiston, fit Rahl en tapotant la tête de Richard. C'est pour bientôt. Attends-moi ici…

Il s'éloigna et contourna le sable pour venir se camper devant Zedd, ses yeux bleus cherchant son regard.

— Quel est ton nom, le Vieux ?

— Zeddicus Zu'l Zorander. (Bien qu'il ne se fût jamais senti aussi vide, Zedd releva le menton et ajouta :) L'homme qui a tué ton père !

— Oui… Sais-tu que ton feu magique m'a aussi touché ? Qu'il m'a presque tué alors que je n'étais qu'un gosse ? Des mois de douleur ont suivi ! Et je porte toujours les cicatrices de ton attaque, sur mon corps et dans mon âme !

— Je regrette d'avoir blessé un enfant, même si c'était toi. Appelons ça une « punition préventive », si tu veux bien…

Rahl eut l'ombre d'un sourire.

— Nous passerons un long moment ensemble, toi et moi. Tu découvriras à quel point j'ai souffert, puis tu iras bien au-delà. Histoire d'apprendre ce que ça fait.

— Rien ne dépassera la douleur que tu m'as déjà infligée, souffla Zedd.

— Nous verrons…, lâcha Rahl en s'humectant le bout des doigts.

Il se détourna du sorcier et alla se camper devant Richard.

— Mon garçon ! cria Zedd. Ne l'aide pas ! Kahlan préférerait mourir que te savoir de son côté !

Richard regarda le vieil homme comme si ses yeux le traversaient, puis leva la tête vers Rahl.

— Si vous l'épargnez, je ferai tout ce que vous voudrez.

Darken Rahl lui ordonna de se relever.

— Obéis, et je te jure qu'il ne lui arrivera rien. À présent, récite le *Grimoire des Ombres Recensées*.

Zedd en sursauta de surprise.

— Que dois-je faire, maîtresse ? demanda Richard en se tournant vers Kahlan.

L'Inquisitrice se débattit entre les bras de Michael et cria des mots

incompréhensibles sous son bâillon.

— Récite le grimoire, Richard, dit Rahl d'une voix très douce. Sinon j'ordonnerai à Michael de lui couper les doigts l'un après l'autre. Plus tu te tairas et moins il lui en restera.

Paniqué, Richard se retourna vers le maître.

— *La véracité des phrases du* Grimoire des Ombres Recensées*, quand elles sont prononcées par une autre personne que le détenteur des boîtes d'Orden – et non lues par celui-ci – exige le recours à une Inquisitrice…*

Zedd tomba à genoux, refusant d'en croire ses oreilles. Mais à entendre Richard, plus aucun doute ne lui était permis, car il reconnaissait le style caractéristique d'un grimoire. Impossible de tricher. C'était bien le texte ! Et le vieil homme était trop vidé pour se demander pourquoi Richard l'avait appris par cœur.

Le monde qu'ils avaient connu touchait à sa fin. Aujourd'hui commencerait le règne de Darken Rahl. Tout était perdu ! L'univers entier appartiendrait à un monstre.

Zedd continua d'écouter, abattu. Certains mots eux-mêmes étaient magiques et seul un individu né avec le don avait pu mémoriser le texte. Sinon, ces mots clés auraient tout effacé du cerveau de Richard. Une protection judicieuse pour empêcher que quelqu'un s'approprie par hasard des connaissances capitales. Entendre Richard réciter le grimoire prouvait qu'il était né de et pour la magie ! Aussi violemment qu'il la détestât, il était fait pour elle, comme l'annonçaient les prophéties.

Zedd se fustigea d'avoir commis tant d'erreurs. Comment avait-il pu être idiot au point de vouloir protéger Richard de forces qui l'auraient utilisé à bon escient si elles avaient su le reconnaître ? Comme le démontrait Darken Rahl, ceux qui naissaient avec le don étaient vulnérables pendant leur enfance. Le vieil homme avait choisi de ne pas former Richard pour le garder hors de portée de ces forces. Dès le début, il avait craint – et espéré – que le petit ait le don. Mais s'il grandissait assez avant que *cela* se manifeste, s'était-il dit, lui prodiguer l'enseignement requis serait moins dangereux. Un être plus mûr et plus fort supporterait mieux le choc – à condition d'intervenir avant que son don le tue !

Un effort inutile ! Pire, une absurdité aux conséquences catastrophiques ! Et Zedd, au fond, avait toujours su que Richard possédait le don. Tous ceux qui le connaissaient voyaient en lui un être hors du commun. Quelqu'un de rare.

La marque même de la magie…

Des larmes aux yeux, le vieil homme se souvint des jours heureux passés auprès de Richard. De très bonnes années, sûrement les meilleures de sa vie. Loin de la magie, avec quelqu'un à aimer sans angoisse – ni arrière-pensées. La possibilité d'être l'ami du jeune

homme, et rien de plus…

Richard récitait le grimoire sans hésiter ni achopper sur une syllabe. Émerveillé par cet exploit, Zedd éprouva une bouffée de fierté, puis regretta aussitôt que le garçon soit aussi doué. La plus grande partie du texte qu'il restituait concernait des opérations déjà réalisées – comme l'élimination du camouflage –, mais Darken Rahl ne lui demanda pas de sauter ces sections, ni d'accélérer le rythme, car il avait visiblement peur de rater un détail important. Laissant Richard déclamer, il écoutait attentivement. De temps en temps, il se faisait répéter certains passages, pour être sûr d'avoir bien compris. Pensif, il plissait le front tandis que le jeune homme parlait d'angle solaire, de configuration des nuages ou de force des vents.

L'après-midi passa ainsi. Richard récitait, Rahl tendait l'oreille et Michael gardait son couteau sur la gorge de Kahlan. Les deux gardes tenaient infatigablement les bras de l'Inquisitrice. Pétrifié, Chase avait toujours la main à mi-chemin de son épée, et Zedd restait assis sur le sol, coincé dans sa cellule invisible…

Le sorcier s'était aperçu que le protocole d'ouverture des boîtes prendrait beaucoup plus longtemps qu'il ne l'aurait cru. Toute la nuit, sans doute… Il faudrait dessiner beaucoup de sortilèges. Voilà pourquoi Rahl avait besoin d'une telle quantité de sable ! Les boîtes devaient être disposées d'une façon précise afin que le soleil d'hiver les touche selon un angle prédéterminé. Les ombres qu'elles projetteraient définiraient alors la façon de les placer.

Bien qu'elles fussent identiques, les boîtes avaient toutes des ombres différentes. Alors que l'astre du jour descendait à l'horizon, la première projetait un seul petit rectangle noir. La deuxième en diffusait deux, et la troisième trois ! À présent, Zedd comprenait pourquoi le livre était intitulé *Grimoire des Ombres Recensées*…

Quand Richard atteignait un passage « technique », Darken Rahl lui demandait d'arrêter et dessinait des figures complexes dans le sable. Certains sorts portaient des noms que le vieux sorcier lui-même n'avait jamais entendus. Mais Rahl ne semblait pas désorienté et il travaillait d'une main sûre. Quand il fit trop sombre, il alluma des torches tout autour du cercle. À leur lumière, il continua à dessiner les sortilèges à mesure que Richard les nommait. En silence, tous les témoins le regardaient faire, fascinés par son habileté. Impressionné aussi, Zedd frissonna en reconnaissant parfois des runes du royaume des morts.

Ces figures géométriques, le sorcier le savait, ne toléraient pas la moindre erreur. Il fallait tracer chaque ligne dans l'ordre requis, au bon moment et selon une séquence très stricte. En cas d'imprécision, impossible de corriger ou d'effacer pour tout recommencer. Le plus petit défaut était mortel !

Certains sorciers étudiaient un sort des années durant avant d'oser le dessiner dans le sable. Darken Rahl ne semblait pas avoir le moindre doute sur ses talents. Sa main ne tremblait pas. Et au vu de la difficulté, il progressait à une vitesse surprenante. Le confrère le plus doué que Zedd eût jamais vu ! Au moins, pensa-t-il, amer, ils seraient exécutés par un champion ! Malgré les circonstances, un tel degré de maîtrise forçait l'admiration. Avoir vu ça avant de mourir en valait presque la peine…

Ce rituel complexe visait à déterminer quelle boîte serait la bonne pour Rahl. Selon le grimoire, il pouvait en ouvrir une à n'importe quel moment – à ses risques et périls ! Habitué aux grimoires, Zedd savait que ces complications visaient à interdire un exercice trop facile de la magie. Pas question qu'il suffise, pour devenir le maître du monde, d'ouvrir un livre et de suivre un mode d'emploi ! À sa connaissance, le vieux sorcier lui-même n'avait pas les compétences exigées pour simplement suivre les instructions. En vue de cette journée, Darken Rahl avait étudié pendant sa vie entière. Son père, selon toute probabilité, avait commencé sa formation dès sa plus tendre enfance…

Zedd regretta que le feu magique n'ait pas tué le fils en même temps que son géniteur. Après une courte réflexion, il décida que ce n'était pas une pensée digne de lui.

À l'aube, tous les sortilèges dessinés, Rahl disposa les boîtes sur le sable. Identifiée par le nombre d'ombres qu'elle projetait, chacune fut placée sur un diagramme précis. Alors, le maître de cérémonie psalmodia les incantations idoines.

Quand les premiers rayons de soleil du deuxième jour de l'hiver frappèrent l'autel, Rahl remit les boîtes dessus. À présent, constata Zedd, étonné, elles diffusaient toujours une, deux ou trois ombres, mais dans un ordre différent. Une autre précaution ! Comme l'indiquait le grimoire, celle qui n'en projetait qu'une fut placée à gauche, près de celle qui en diffusait deux, elle-même flanquée par celle que trois rectangles noirs entouraient.

— Continue, Richard, dit Rahl, le regard rivé sur les artefacts.

— *Une fois dans cette configuration, la magie d'Orden est prête à être commandée. Alors qu'une seule ombre ne suffit pas à obtenir le pouvoir nécessaire à maintenir en vie celui qui les a mises dans le jeu, trois sont une charge trop écrasante pour que toute vie puisse la supporter. Ainsi, l'équilibre est atteint en ouvrant la boîte aux deux ombres : une pour le maître, et l'autre pour le monde qu'il dominera grâce au pouvoir d'Orden. Un monde et un chef – c'est cela le secret de la boîte aux ombres doubles. Ouvre-la et tu obtiendras ta récompense.*

— Continue, souffla Rahl en se tournant lentement vers Richard.

— *Règne comme tu l'as choisi*. Ce sont les derniers mots…

— Impossible !

— Maître Rahl, je vous jure qu'il n'y a rien d'autre. *Règne comme tu l'as choisi*. C'est l'ultime phrase.

— Tu as appris tout le grimoire ? rugit Darken Rahl en prenant le jeune homme à la gorge.

— Oui, maître…

— Ce n'est pas la bonne réponse ! explosa Rahl. La boîte aux deux ombres me tuera ! Je t'ai dit que cette information était en ma possession !

— J'ai tout répété sans modifier un mot, maître…

— Je ne te crois pas ! (Rahl lâcha Richard.) Michael, égorge cette femme !

— Pitié ! cria Richard en tombant à genoux. Vous m'avez donné votre parole. Si je vous aidais, ma maîtresse serait épargnée ! Et je vous ai dit la vérité !

Rahl retint d'un geste la main de Michael.

— Je ne te crois pas ! Si tu ne cesses pas de mentir, j'ouvrirai les entrailles de ta maîtresse.

— Non ! implora Richard. La vérité, vous la connaissez déjà ! Changer maintenant serait un mensonge.

— C'est ta dernière chance, Richard : parle, ou elle mourra.

— Je ne peux rien vous dire d'autre ! sanglota le jeune homme. Sinon, ce serait un mensonge ! Chaque mot était la vérité !

Zedd se leva et regarda Kahlan. Puis il se tourna vers Rahl. À l'évidence, le « maître » tenait une part de ses informations d'une autre source que le grimoire. Et toutes ces données étaient à présent contradictoires ! Cela se produisait souvent. Un sorcier du calibre de Rahl ne pouvait pas l'ignorer. En cas de conflit, les instructions du grimoire spécifique avaient la préséance. Agir autrement revenait à signer son arrêt de mort – une protection supplémentaire pour assurer l'intégrité de la magie. Si l'arrogance de Rahl le poussait à se défier du grimoire, tout n'était peut-être pas perdu…

Rahl s'humecta les doigts, les passa sur ses sourcils et eut un sourire triomphant.

— Parfait, Richard… Je voulais m'assurer que tu ne me mentais pas…

— Je jure d'avoir dit la vérité, sur la tête de maîtresse Kahlan. Chaque mot que j'ai prononcé était authentique…

Rahl fit signe à Michael d'éloigner la lame du cou de Kahlan, qui ferma les yeux, des larmes ruisselant sur les joues.

— Enfin…, murmura le maître, la magie d'Orden est à moi…

Sans le voir, Zedd devina que son ennemi soulevait le couvercle de la boîte du milieu. Il en fut sûr quand une merveilleuse lumière dorée en sortit, s'éleva lentement comme si elle pesait très lourd, et auréola la silhouette de Rahl.

Il se retourna, extatique, la lueur accompagnant chacun de ses mouvements. Alors, il s'éleva un peu dans les airs – assez pour que ses pieds ne touchent plus le sol – et flotta jusqu'au centre du cercle de sable, les bras en croix. Au moment où il fit face à Richard, la lumière commença à tourner doucement autour de lui.

— Merci, mon fils, d'être revenu aider le Petit Père Rahl. Comme promis, tu seras récompensé de m'avoir remis ce qui m'appartenait de toute éternité. Je sens le pouvoir, et c'est… merveilleux !

Impassible, Richard se releva et contempla le maître de la magie d'Orden. Les jambes de Zedd se dérobèrent de nouveau. Qu'avait fait son protégé ? Comment avait-il pu livrer à Darken Rahl la magie suprême ? Et lui permettre ainsi de régner sur le monde ? La réponse était simple : touché par le pouvoir d'une Inquisitrice, Richard Cypher n'avait pas eu le choix. Il était innocent ! Zedd lui pardonna, conscient que tout était fini…

En pleine possession de son pouvoir, il eût invoqué un Feu de Vie pour en terminer sur-le-champ avec sa misérable existence. Mais en ces lieux, et en présence de Darken Rahl, il n'était plus qu'un très vieil homme fatigué et impuissant. Par bonheur, son calvaire serait bientôt terminé, Rahl s'en assurerait.

Ce n'était pas sur son sort qu'il pleurait. Mais sur celui qui guettait tous les autres…

Baigné de lumière dorée, Rahl s'éleva davantage au-dessus du cercle de sable. Il souriait et ses yeux bleus pétillaient comme jamais. Renversant la tête d'extase, il baissa les paupières. Ses cheveux cascadant sur ses épaules, des particules de lumière orbitaient toujours autour de lui.

Le sable devint jaune or, continua à s'assombrir et passa à un marron brûlé. Autour de Rahl, la lumière aussi vira à l'ambre. Le maître du monde, son sourire effacé, releva la tête et ouvrit les yeux.

Le sable blanc devint noir et le sol trembla.

Richard alla ramasser l'Épée de Vérité. Aussitôt la colère de l'arme fit briller son regard gris.

Zedd se leva d'un bond. Autour de Rahl, la lumière était à présent d'un marron brunâtre. Il écarquilla les yeux de terreur.

Un rugissement de fin du monde monta du sol. Sous les pieds de Rahl, le sable s'ouvrit et un maelström d'éclairs violets l'enveloppa.

Il se débattit en hurlant !

Le souffle heurté, comme transfiguré, Richard ne quittait pas des yeux son ennemi.

Autour de Zedd, la prison invisible explosa. La main de Chase continua sa course vers l'épée et la dégaina tandis qu'il bondissait vers Kahlan. Les deux gardes la lâchèrent et se campèrent face au garde-frontière.

Pâle comme la mort, Michael regarda le colosse abattre son premier adversaire. Profitant de sa distraction, Kahlan lui flanqua un coup de coude dans l'estomac et lui arracha le couteau de la main.

Le Premier Conseiller regarda autour de lui, affolé, et s'enfuit à toutes jambes sur un sentier qui serpentait entre les arbres.

Chase et le deuxième garde tombèrent sur le sol, chacun résolu à égorger l'autre. Puis un cri retentit et le garde-frontière se releva. Pas son adversaire…

Chase regarda Rahl avant de se lancer à la poursuite de Michael. Du coin de l'œil Zedd vit Kahlan se précipiter dans une autre direction.

Comme Richard, le vieil homme ne pouvait détourner le regard de Darken Rahl, pris au piège dans l'étau de la magie d'Orden. Les éclairs violets et des ombres noires le crucifiaient à l'aplomb du trou béant.

— Richard ! cria-t-il. Qu'as-tu fait ?

Le Sourcier approcha du cercle de sable noir.

— Ce que vous me demandiez, maître Rahl, fit-il, innocent comme l'agneau qui vient de naître. J'ai dit ce que vous aviez envie d'entendre, rien de plus…

— Mais c'était la vérité ! Tous les mots, as-tu juré !

— C'était exact, à une omission près… Le paragraphe, à la fin… *« Mais prends garde ! L'effet des boîtes n'est pas statique. Il se déplace en fonction de l'intention. Pour être le Maître de Tout et pouvoir aider les autres, décale d'une boîte sur la droite. Pour être le Maître de Tout afin que tous t'obéissent, décale d'une boîte sur la gauche. Règne comme tu l'as choisi. »* Darken Rahl, tu avais raison : la boîte aux deux ombres était celle qui signe ton arrêt de mort !

— Mais tu devais m'obéir ! Une Inquisitrice t'a touché avec son pouvoir !

— Tu crois ? La Première Leçon du Sorcier ! Placée en tête de liste parce que c'est la plus importante. Tu aurais dû t'en méfier davantage, « maître » ! Voilà le prix de l'arrogance. J'ai accepté ma vulnérabilité, pas toi ! Je n'aimais pas les choix que tu me laissais. Dans l'impossibilité de jouer selon tes règles, j'en ai inventé d'autres. Le grimoire disait que tu devais contrôler sa véracité par le biais d'une Inquisitrice. Et tu as pensé l'avoir fait ! La Première Leçon du Sorcier ! Tu t'en es persuadé parce que tu voulais le croire ! Je t'ai battu, Darken Rahl !

— Impossible ! Comment as-tu fait ça ?

— C'est toi qui m'as donné la clé. En m'enseignant que rien, même la magie, n'a qu'une seule face. « Regarde le tout », disais-tu. « Rien n'est unidimensionnel. Regarde le tout ! » (Richard secoua lentement la tête.) Tu n'aurais pas dû m'apprendre une vérité qui risquait de te

nuire. Cette connaissance acquise grâce à toi, je pouvais l'utiliser à mon gré. Merci, Petit Père Rahl de m'avoir inculqué la chose la plus importante que j'aurai jamais apprise : comment aimer Kahlan !

Défiguré par la douleur, Rahl éclata d'un rire horrible qui était aussi un hurlement de souffrance.

— Où est Kahlan ? demanda Richard en regardant autour de lui.

— Je l'ai vue partir par là…, répondit Zedd en tendant un index décharné.

Richard rengaina son épée et se tourna vers la silhouette prisonnière de la lumière et de l'obscurité.

— Adieu, Petit Père Rahl. Je crois que tu mourras loin de mon regard…

— Richard ! cria Rahl alors que le Sourcier s'éloignait. Richard !

Zedd resta seul avec le maître déchu. Les yeux ronds, il vit des doigts de fumée transparents s'enrouler autour de la robe blanche et plaquer les bras de Rahl contre son flanc.

Quand le vieux sorcier approcha, des yeux bleus se braquèrent sur lui.

— Zeddicus Zu'l Zorander, tu as gagné cette bataille, mais peut-être pas la guerre.

— Arrogant jusqu'au bout ?

— Dis-moi qui il est, souffla Rahl en souriant malgré la douleur.

— Qui, le Sourcier ?

Malgré son calvaire, Rahl éclata de rire. Les entrailles déchirées, il secoua violemment la tête, puis son regard se reposa sur Zedd.

— C'est ton fils, n'est-ce pas ? Au moins, j'aurai été vaincu par du sang de sorcier ! Car tu es son père.

— Non. Son grand-père…

— Mensonge ! Si ce n'est pas toi, pourquoi avoir placé une Toile sur lui pour dissimuler l'identité de son géniteur ?

— Je l'ai fait pour qu'il ne sache pas quel fils de pute aux yeux bleus a violé sa mère, lui donnant ainsi la vie !

— Mais… Ta fille a été tuée. Mon père me l'a dit…

— Un petit truc, pour garantir sa sécurité. (L'expression de Zedd se durcit.) Tu ne savais pas qui elle était, mais ça ne t'a pas empêché de la faire souffrir. Sans le savoir, tu lui as aussi offert le bonheur. En lui donnant Richard !

— Je suis son père ? gémit Rahl.

— Quand tu as violé ma fille, sachant que je ne pouvais rien contre toi, ma priorité fut de la réconforter et de la protéger. Alors, je l'ai amenée en Terre d'Ouest. Elle a rencontré un jeune veuf qui avait un fils en bas âge. George Cypher était un homme doux et bon. Je fus très fier qu'il devienne mon gendre. George aimait Richard comme s'il

avait été de lui, mais il connaissait la vérité. Sauf à mon sujet, car je l'avais dissimulée avec une Toile.

» J'aurais pu haïr Richard à cause des crimes de son père. Mais j'ai choisi de l'aimer pour ce qu'il était. C'est devenu un sacré type, tu ne trouves pas ? Tu as été vaincu par l'héritier dont tu rêvais. Un fil né avec le don ! C'est très rare, tu le sais… Richard est le véritable Sourcier. De la lignée Rahl, il a hérité la rage, la colère et l'aptitude à la violence. Mais le sang des Zorander lui donne la capacité d'aimer, de comprendre et de pardonner.

Les contours de Darken Rahl se troublèrent dans les ombres de la magie d'Orden. Son corps entier devenait peu à peu transparent…

— Dire que les lignées Rahl et Zorander sont réunies dans un seul être ! Richard est bien mon héritier… Alors, en un sens, j'ai gagné.

— Non ! Tu as perdu, et dans tous les sens du mot.

De la vapeur, de la fumée, des ombres et de la lumière tourbillonnaient en rugissant. Le sol trembla de nouveau et le sable de sorcier, à présent noir comme de la poix, fut aspiré dans le vortex. L'ensemble tourna au-dessus de l'abîme, les sons du monde des vivants se mêlant à ceux du royaume des morts pour former un seul et unique hurlement.

La voix de Darken Rahl retentit une dernière fois, vide, froide et atone comme si elle montait déjà d'outre-tombe.

— Lis les prophéties, vieil homme. Tout ça n'est peut-être pas encore fini. Je suis un agent…

Un point lumineux aveuglant apparut au centre de la masse tourbillonnante. Zedd leva une main pour se protéger les yeux. Des rayons d'une chaude lumière blanche volèrent vers la voûte, traversèrent les fenêtres et filèrent vers le ciel. D'autres s'enfoncèrent dans l'abysse infiniment obscur. Alors qu'un cri perçant retentissait, l'air se brouilla sous l'effet de la chaleur, de la lumière et du bruit. Puis tout s'illumina en blanc et le silence revint.

Zedd écarta lentement sa main de ses yeux. Il ne restait plus rien. Tout avait disparu. Les rayons du soleil réchauffaient le sol à l'endroit où s'ouvrait, quelques instants plus tôt, le trou noir insondable. Le sable de sorcier s'était volatilisé, remplacé par un cercle de terre nue. La blessure entre les mondes guérissait. En tout cas, Zedd l'espérait…

Le vieil homme sentit le pouvoir revenir dans ses os fatigués. Ceux qui avaient dessiné le sortilège qui agissait contre lui n'étaient plus là. Alors, ses effets se dissipaient…

Zedd se campa devant l'autel, écarta les bras et ferma les yeux, s'offrant au soleil.

— Que toutes les Toiles soient bannies ! Désormais, je suis celui que j'étais jadis : Zeddicus Zu'l Zorander, sorcier du Premier Ordre.

Que tout le monde le sache de nouveau. Et connaisse le reste aussi…

Le peuple de D'Hara était magiquement lié à la Maison Rahl. Ce lien avait été forgé des lustres plus tôt par le camp des sorciers désireux de diriger le monde. Il enchaînait le peuple à la Maison Rahl… et la Maison de Rahl au peuple. Les Toiles retirées, cette osmose serait perceptible pour beaucoup de gens, qui sauraient alors que Richard était désormais… Maître Rahl.

Zedd devrait lui dire tôt ou tard que Darken Rahl était son père. Mais pas aujourd'hui. D'abord, il faudrait trouver les mots justes. Le vieil homme avait beaucoup de choses à confier à Richard. Heureusement, ça pouvait attendre encore un peu…

Richard retrouva Kahlan près du bassin d'une cour de dévotions déserte. Le bâillon pendait autour de son cou, oublié dès qu'elle l'avait retiré de sa bouche. En larmes, pliée en deux, ses cheveux cascadèrent sur ses épaules quand elle se pencha davantage vers le couteau qu'elle tenait à deux mains, la lame orientée vers sa poitrine.

Richard l'arrêta alors que la pointe entrait déjà en contact avec le tissu de sa robe.

— Ne fais pas ça…, murmura-t-il.

— Il le faut. Parce que je t'aime ! Et je t'ai touché avec mon pouvoir… Mieux vaut mourir qu'être ta maîtresse. C'est le seul moyen de te libérer. (Elle redressa un peu le menton.) Je voudrais que tu m'embrasses et que tu me laisses seule. Je refuse que tu assistes à ça.

— Non.

— Qu'as-tu dit ? souffla Kahlan en levant les yeux.

Richard mit les poings sur ses hanches.

— « Non », voilà ce que j'ai dit. Pas question de t'embrasser avec ces peintures ridicules sur tes joues. Elles ont failli me faire mourir de peur.

— Tu ne peux rien me refuser ! fit l'Inquisitrice, incrédule. Je t'ai touché avec mon pouvoir…

Richard s'agenouilla près d'elle et défit le bâillon de son cou.

— Bien… Tu m'as ordonné de t'embrasser… (il trempa le morceau de tissu dans l'eau)… et j'ai répondu que je ne le ferais pas tant que tu aurais ces peintures sur le visage. (Il entreprit d'effacer les éclairs des joues de sa compagne.) Donc, la seule solution est de les enlever.

Kahlan se laissa faire sans protester. Quand il eut fini, il jeta le bâillon, s'accroupit en face d'elle et lui passa les bras autour de la taille.

— Richard, je t'ai touché avec ma magie. Je l'ai senti, vu et entendu. Pourquoi le pouvoir ne t'a-t-il pas emporté ?

— Parce que j'étais protégé…

— Par quoi ?

— Mon amour pour toi. J'ai compris que je t'aimais plus que la vie elle-même. Plutôt que d'être sans toi, je préférais me livrer à ton pouvoir. Rien de ce que la magie aurait pu me faire n'était pire qu'une séparation définitive. Je voulais tout abandonner pour toi, Kahlan. Alors, j'ai offert au pouvoir tout ce que je possédais. Mon amour pour toi ! Ayant mesuré à quel point je t'aimais, prêt à t'appartenir sous n'importe quelles conditions, j'ai compris que la magie ne détruirait rien en moi. Je te suis déjà dévoué corps et âme, alors, pourquoi me transformerait-elle ? Ma protection, c'était d'avoir déjà été touché par ton amour. Convaincu que tu éprouvais la même chose, je n'avais aucune crainte. Au moindre doute, la magie se serait ruée sur la faille pour me ravager. Mais je n'en avais aucun ! Mon amour pour toi est un bouclier lisse et sans craquelures. Il m'a protégé de la magie.

Kahlan le gratifia de son sourire « spécial Richard ».

— Tu n'avais vraiment aucun doute ?

Le Sourcier lui rendit son sourire.

— Eh bien, un instant, quand j'ai vu les éclairs sur ton visage, j'avoue avoir été inquiet. J'ignorais ce qu'ils signifiaient. Alors, j'ai sorti l'épée pour gagner du temps, histoire de réfléchir. Puis j'ai compris que ça n'avait pas d'importance : tu étais toujours Kahlan, je t'aimais, et le reste ne comptait pas. Je désirais que tu me touches, pour t'offrir mon amour et ma dévotion, mais j'ai dû monter une petite mise en scène au bénéfice de Darken Rahl.

— Ces symboles, murmura Kahlan, signifiaient aussi que j'étais prête à tout abandonner pour toi.

Elle enlaça Richard et l'embrassa. Agenouillés sur les carreaux, devant le bassin, ils se serrèrent l'un contre l'autre. Richard s'enivra des lèvres qu'il avait des milliers de fois rêvé de sentir sous les siennes. Il continua même quand la tête lui tourna, se fichant des regards étonnés que leur jetaient les fidèles en promenade.

Après une petite éternité de bonheur, il décida que rejoindre Zedd serait quand même judicieux. Bras dessus, bras dessous, la tête de Kahlan sur son épaule, ils retournèrent dans le Jardin de la Vie, non sans s'embrasser une nouvelle fois avant de franchir les portes.

Une main sur sa hanche osseuse, l'autre lui frottant le menton, le vieux sorcier étudiait l'autel et les autres objets rituels. Kahlan se jeta à genoux devant lui et embrassa ses mains ridées et décharnées.

— Zedd, Richard m'aime ! Il a réussi à neutraliser la magie ! Il y avait un moyen, et il l'a découvert !

— Eh bien, il en aura mis, du temps…

Kahlan se releva.

— Vous… vous saviez comment faire ?

— Mon enfant, pour qui me prends-tu ? Je suis un sorcier du Premier Ordre. Évidemment, que je savais…

— Et vous n'avez rien dit ?

— Si j'avais parlé, très chère, ça n'aurait pas marché. Ce savoir aurait été le terreau idéal où ensemencer le doute. Et l'ombre d'une ombre de défiance aurait conduit à l'échec. Pour être le grand amour d'une Inquisitrice, il faut un engagement total qui outrepasse la magie. Sans la volonté de s'abandonner à toi, en s'oubliant lui-même en toute connaissance de cause, Richard n'aurait pas réussi.

— Vous en connaissez long sur le sujet…, fit Kahlan. Moi, je n'en avais jamais entendu parler. Combien de fois cela s'est-il produit ?

Zedd se frotta de plus belle le menton et leva les yeux vers les fenêtres.

— Euh… Une seule fois, avant aujourd'hui… (Il regarda ses deux jeunes compagnons.) Mais il ne faudra le dire à personne, comme je l'ai fait. Quel que soit le chagrin que ça provoque, ou la gravité des conséquences, vous devrez vous taire. Si quelqu'un sait, ça risque d'être répété, et ceux qui viendront après vous n'auront plus aucune chance. Un des paradoxes de la magie : accepter l'échec pour avoir une possibilité de réussir. C'est aussi un de ses fardeaux. Privilégier les résultats, même si ça condamne d'autres personnes à mort, pour ne pas priver d'espoir l'avenir. L'égoïsme saccage la vie, et les possibilités, de ceux qui ne sont pas encore nés.

— Je jure de me taire, dit Kahlan.

— Moi aussi, renchérit Richard. Zedd, c'est fini ? Darken Rahl… est mort ?

Zedd coula à Richard un regard qui le mit mal à l'aise. Très étonnant, dans ces circonstances…

— Oui, il est mort… (Le sorcier posa une main sur l'épaule de son petit-fils et la serra très fort.) Tu t'en es tiré comme un chef, Richard ! Mais tu as failli me faire crever de peur. Je n'ai jamais été témoin d'un numéro pareil !

— Un truc, Zedd. Rien qu'un petit truc, souffla Richard, rayonnant de fierté.

Zedd secoua vigoureusement la tête, ses cheveux blancs volant dans toutes les directions. Comme ça, il avait un peu l'air d'un vieux fou…

— Beaucoup plus que ça, mon garçon. Beaucoup plus que ça !

Entendant des bruits de pas, les trois amis se retournèrent. C'était Chase, qui tenait Michael au collet comme un vulgaire voleur. À voir les vêtements blancs souillés du Premier Conseiller, le « convaincre » de venir n'avait pas dû être facile.

Chase le poussa devant Richard.

— Je ne me laisserai pas traiter comme ça, petit frère, dit Michael,

aussi hautain qu'à son habitude. Dans ton ignorance, tu as saboté des plans essentiels. Sais-tu que j'aurais aidé le monde entier en unifiant Terre d'Ouest et D'Hara ? Mais il a fallu que tu t'en mêles ! À présent, ces peuples sont condamnés à des souffrances inutiles que Darken Rahl aurait pu leur éviter. Tu es un imbécile !

Richard pensa à tout ce qu'il avait subi. Puis au calvaire de Zedd, de Kahlan et de Chase. Sans oublier tous les gens qu'il connaissait morts à cause de Rahl. Et ceux, plus nombreux encore, qu'il n'avait jamais rencontrés.

La souffrance, la cruauté, la brutalité… Les légions de tyrans qui avaient prospéré sous le règne du maître, de la princesse Violette à Rahl lui-même…

La note métallique de l'Épée de Vérité déchira le silence. Michael écarquilla les yeux quand la pointe se posa sur sa gorge.

— Fais-moi le salut du vaincu, Michael…

— Plutôt mourir !

Richard écarta l'épée et chercha le regard de son frère. Luttant contre sa colère, il tenta de faire tourner la lame au blanc. En vain. Résigné, il la rengaina.

— Je suis content de voir qu'il nous reste un point commun, Michael. Tous les deux, nous sommes prêts à mourir pour nos idées. (Il se tourna vers Chase, baissa les yeux sur la hache de guerre qui pendait à sa ceinture, puis dévisagea le garde-frontière à l'expression sinistre.) Exécute-le… et remets sa tête au capitaine de sa garde personnelle. Dis-lui qu'il a été décapité sur mon ordre, pour haute trahison. Terre d'Ouest devra se choisir un nouveau Premier Conseiller.

Le poing de Chase se ferma sur les cheveux du condamné.

Michael cria, tomba à genoux et fit enfin le salut du vaincu.

— Richard, par pitié ! Je suis ton frère ! Ne le laisse pas me tuer ! Pardonne-moi ! J'avais tort ! Je t'en prie, pardonne-moi !

Richard regarda son aîné, prostré devant lui, les mains jointes pour implorer grâce. Puis il saisit l'Agiel pendu à son cou, accepta la douleur et laissa des souvenirs atroces remonter à sa conscience.

— Darken Rahl t'a dit ce qu'il comptait me faire. Tu savais ! Et tu t'en fichais parce que ça servait tes intérêts. Mon frère, je te pardonne tout ce que tu as fait contre moi.

Michael soupira de soulagement, mais le Sourcier continua :

— Hélas, je ne peux pas te pardonner ce que tu as fait aux autres. Des innocents ont perdu la vie à cause de tes machinations. Tu mourras du fait de ces crimes, pas parce que tu m'as trahi.

Michael cria et sanglota tandis que Chase le tirait vers le lieu de son exécution. Le cœur serré, Richard regarda son grand frère partir vers le destin qu'il s'était choisi.

Zedd posa une main sur le poing de Richard, toujours fermé sur l'Agiel.

— Lâche-le, mon garçon…

Les sinistres pensées du Sourcier avaient jusque-là occulté la douleur. Il se tourna vers Zedd, debout près de lui, sa main osseuse sur la sienne, et lut dans ses yeux quelque chose qu'il n'y avait jamais vu : le partage du chagrin et de la douleur…

Il lâcha l'Agiel.

Le regard de Kahlan se posa sur l'atroce instrument, de nouveau pendu à son cou.

— Richard, dois-tu vraiment garder ce… cet objet ?

— Pour l'instant, oui… Je l'ai promis à quelqu'un que j'ai dû tuer. Une personne qui m'a aidé à comprendre combien je t'aime. Darken Rahl pensait que ça me briserait. Au contraire, ça m'a montré comment le vaincre. Si je me débarrasse de cet Agiel, je nierai tout ce que je suis, tout ce qui vit à l'intérieur de moi.

— Aujourd'hui, dit Kahlan en lui posant une main sur le bras, je ne comprends pas. Mais un jour, j'espère que ça changera…

Richard jeta un regard circulaire au Jardin de la Vie et repensa à la mort de Darken Rahl. Puis à celle de son père… Justice était faite ! Mais dès qu'il évoqua George Cypher, le chagrin revint. Un instant seulement, car il avait, se dit-il, rempli la mission que George lui avait confiée. Il s'était souvenu à la perfection de chaque mot du grimoire secret. Son devoir était accompli. Et son père pouvait enfin reposer en paix…

— Fichtre et foutre ! lança soudain Zedd. Dans un palais aussi grand, on doit bien pouvoir manger, non ?

Richard sourit, prit ses deux amis par les épaules et sortit avec eux du Jardin de la Vie.

Dans le réfectoire dont il se souvenait, les fidèles se restauraient comme si rien n'avait changé.

Ils s'assirent à une table libre, dans un coin, et se firent apporter du riz, des légumes, du pain noir, du fromage et des assiettes fumantes de soupe aux épices. Surpris mais souriants, les serveurs continuèrent à alimenter Zedd quand il eut tout englouti.

Richard goûta le fromage. À sa grande surprise, il le trouva infect. L'air écœuré, il jeta le morceau sur la table.

— Un problème ? demanda Zedd.

— Le plus mauvais fromage que j'aie jamais mangé !

Zedd renifla l'objet du dégoût de son protégé et le mordit.

— Mon garçon, ce fromage est délicieux !

— Parfait ! Ne te gêne pas pour le dévorer…

Zedd s'empressa d'obéir. Richard et Kahlan se régalèrent de soupe et de pain, ravis de voir leur vieil ami se goinfrer. Quand il ne put plus

rien avaler, ils repartirent dans les couloirs, à la recherche de la sortie.

Lorsque la cloche sonna l'heure des dévotions, Kahlan, sourcils froncés, regarda les fidèles accourir pour s'agenouiller et psalmodier. Depuis qu'il avait modifié les paroles de l'incantation, Richard n'éprouvait plus la compulsion de se joindre aux autres. En chemin, ils passèrent devant une multitude de cours bondées de disciples. Le jeune homme se demanda s'il devait intervenir – tenter de les arrêter – mais il décida qu'il avait déjà fait l'essentiel pour les délivrer.

Ils émergèrent enfin au soleil, face aux marches géantes qui donnaient sur la cour intérieure. Ils s'immobilisèrent et Richard sursauta en découvrant la foule qui s'y était massée.

Des milliers d'hommes au garde-à-vous ! Au premier rang, en bas des marches, se tenaient les soldats de la garde personnelle de Michael, jadis appelés les Volontaires Régionaux. Au soleil, leurs cottes de mailles, leurs boucliers et leurs étendards jaunes brillaient de mille feux. Derrière eux, les soldats de l'armée de Terre d'Ouest attendaient sans broncher. Dans leur dos, cinq ou six fois plus d'hommes de D'Hara gardaient aussi la position.

Chase s'était campé devant ces troupes, les bras croisés et le regard levé sur les marches. Près de lui, la tête de Michael reposait sur une pique plantée dans le sol.

Richard ne bougea pas, ébahi par le silence. Si un homme du dernier rang, à cinq cents pas de lui, avait toussoté, il l'aurait entendu.

Zedd lui plaquant une main dans le dos, il commença à descendre. Mais à son goût, ce geste ressemblait un peu trop à une franche poussée… Kahlan lui prit un bras, le serra gentiment et se redressa de toute sa hauteur tandis qu'ils franchissaient les multiples paliers.

Chase chercha le regard du Sourcier, qui aperçut, accrochée à la jambe du colosse, la petite Rachel, sa poupée serrée dans la main droite, que Siddin lui tenait aussi. Quand il aperçut Kahlan, le petit garçon lâcha son amie et courut comme un dératé. Ravie, la jeune femme s'accroupit pour le réceptionner dans ses bras. Avant de l'enlacer, il sourit à Richard en débitant un petit discours qu'il ne comprit pas.

Kahlan l'étreignit, lui murmura quelques mots à l'oreille et le reposa, lui prenant la main.

Le capitaine de la garde personnelle de Michael avança.

— Les Volontaires Régionaux sont prêts à te jurer fidélité, Richard.

Le commandant de l'armée de Terre d'Ouest rejoignit son camarade.

— L'armée aussi, dit-il simplement.

Un officier d'haran vint se placer près des deux hommes.

— Tout comme les forces de D'Hara !

Richard les regarda, hébété. Puis il sentit la colère monter en lui.

— Personne ne jurera fidélité à personne, et encore moins à moi ! Je suis un humble guide forestier. Enfoncez-vous ça dans le crâne ! Un guide !

Il sonda cet océan de visages humains. Tous les regards étaient rivés sur lui ! Puis ses yeux se posèrent sur la tête tranchée de Michael.

— Enterrez ça avec le reste de sa dépouille ! lança-t-il aux Volontaires Régionaux. (Personne ne broncha.) C'est un ordre !

Quelques hommes quittèrent les rangs et emportèrent l'horrible trophée.

— Faites circuler la nouvelle, dit alors Richard à l'officier d'haran. Les hostilités sont terminées. Oui, la guerre est finie ! Que toutes les forces retournent dans leur pays. Je ne veux plus voir une armée d'occupation nulle part ! Et j'entends que tout homme, général ou fantassin, coupable d'exactions contre des civils innocents soit passé en jugement et puni selon la loi. Les forces de D'Hara auront mission de secourir les populations menacées par la famine à cause de leurs pillages. Le feu n'est plus proscrit. Quiconque refusera de se plier à ces ordres devra être combattu. (Richard désigna le commandant de Terre d'Ouest.) Soutenez-le avec vos hommes. Ensemble, vous serez trop forts pour qu'on passe outre. (Les deux officiers écarquillèrent les yeux. Richard se pencha un peu vers eux.) Si vous ne vous en chargez pas, ce ne sera jamais fait…

Le poing sur le cœur, les deux militaires inclinèrent la tête.

Alors, le D'Haran osa croiser le regard de Richard.

— À vos ordres, maître Rahl !

Richard en sursauta de surprise, puis pensa que c'était un lapsus. L'homme était tellement habitué à donner du « maître Rahl » à son chef…

Dans les rangs, il remarqua un soldat qu'il connaissait. C'était le capitaine de la garde qui, à son départ du palais, lui avait procuré un cheval avant de lui conseiller d'éviter le dragon. Richard lui fit signe d'approcher. Il obéit et se mit au garde-à-vous, l'air pas vraiment rassuré.

— J'ai une mission pour toi… À mon avis, elle t'ira comme un gant. Je veux que tu réunisses toutes les Mord-Sith, sans exception.

— À vos ordres ! cria le capitaine, soudain très pâle. Elles seront toutes exécutées avant le coucher du soleil.

— Non ! Il n'est pas question de les tuer.

— Euh… hum… Dans ce cas, que devrai-je en faire ?

— D'abord, détruis leurs Agiels ! Jusqu'au dernier ! Je ne veux plus en voir un de ma vie. (Il souleva celui qui pendait à son cou.) À part celui-là. Ensuite, trouve de nouveaux vêtements à ces femmes et brûle

toutes leurs tenues de Mord-Sith. Mais traite leurs propriétaires avec gentillesse et respect.

— Gentillesse…, s'étrangla le capitaine, et… respect ?

— Exactement. Puis affecte-les à des postes où elles devront aider les gens, pour leur apprendre à faire elles aussi montre de gentillesse et de respect. Inutile de poser des questions, je n'ai pas la moindre idée sur la façon de t'y prendre. À toi d'improviser ! Mais tu m'as l'air d'un type intelligent. Je me trompe ?

— Et si elles refusent de changer ?

— Si elles s'entêtent à rester sur le même chemin, dis-leur que le Sourcier les attendra au bout avec son épée à la lame blanche.

L'homme sourit, plaqua un poing sur son cœur et s'inclina.

— Richard, souffla Zedd, les Agiels sont des objets magiques. Les détruire ne se fait pas comme ça…

— Alors, aide cet homme, Zedd ! À les détruire, à les cacher, ou à tout ce que tu voudras. D'accord ? L'essentiel, c'est que plus personne, jamais, ne souffre de leur morsure.

— Je serai ravi de remplir cette mission, mon garçon. (Le sorcier hésita, se gratta le menton du bout de l'index et ajouta, toujours à voix basse :) Tu crois que ça marchera ? Je veux dire, rappeler les armées et les faire aider par nos troupes ?

— Probablement pas… Mais sait-on jamais, avec la Première Leçon ? Au minimum, ça les occupera. Et quand tout le monde sera chez soi, tu pourras rétablir la frontière. Alors, nous en aurons fini avec la magie.

Un rugissement tomba soudain du ciel. Richard leva les yeux et vit Écarlate tourner au-dessus de leurs têtes. Quand elle piqua avec l'intention manifeste de se poser au pied des marches, les hommes reculèrent dans une belle pagaille.

Avec une précision admirable, la femelle dragon atterrit devant Richard, Kahlan, Zedd, Chase et les deux enfants.

— Richard ! Richard ! cria-t-elle en sautant d'une patte sur l'autre, excitée comme une… puce. Mon œuf a éclos ! Un splendide petit dragon, comme tu l'avais prédit. Il faut que tu viennes le voir. Un vrai costaud ! Dans un mois, je parie qu'il volera. (Écarlate sembla soudain remarquer les soldats. Méfiante, elle les balaya du regard, les yeux plissés, puis baissa la tête vers Richard.) Un problème, mon ami ? Si tu veux que je crache un peu de feu…

— Non, fit Richard, tout sourire. Pas d'ennuis en perspective…

— Alors, saute sur mon dos et en route pour le nid !

— Si Kahlan vient aussi, dit Richard en enlaçant la jeune femme. À condition qu'elle nous accompagne, je suis partant !

Écarlate étudia l'Inquisitrice de pied en cap.

— Si c'est ton amie, elle sera la bienvenue.

— Richard, intervint Kahlan, et Siddin ? Weselan et Savidlin doivent être morts d'inquiétude. (Elle se serra plus fort contre lui et souffla :) Nous avons un… travail à achever… dans la maison des esprits. Une pomme, je crois, que nous n'avions pas fini de manger.

Elle augmenta sa pression sur la hanche de Richard et s'autorisa un sourire en coin qui manqua lui couper le souffle.

Non sans peine, il détacha son regard de la jeune femme et s'adressa à Écarlate :

— Ce petit a été arraché au Peuple d'Adobe quand tu y as conduit Darken Rahl. Sa mère doit avoir hâte qu'on le lui rende, comme toi avec ton œuf. Après la visite à ton nid, tu pourrais nous amener là-bas ?

La femelle dragon étudia l'enfant.

— Ma foi, je peux comprendre que sa mère se ronge les sangs. Marché conclu ! En selle, tout le monde !

Zedd s'approcha du reptile volant, les poings sur les hanches.

— Tu acceptes de transporter un homme ? lança-t-il, incrédule. Toi, un dragon rouge ? Et tu le conduiras où il veut ?

Écarlate cracha un peu de fumée au nez du sorcier, le forçant à reculer.

— Un homme, pas question ! Mais celui-là est le Sourcier. Je suis à ses ordres. Pour lui, j'irais même faire un petit tour dans le royaume des morts !

Richard saisit une pique et sauta sur le dos d'Écarlate, qui se baissa pour lui faciliter la tâche. Kahlan lui fit passer Siddin. Il le mit sur ses genoux et aida sa compagne à monter derrière lui. Les bras autour de sa taille, mains croisées sur sa poitrine, elle posa la tête contre son omoplate et ferma les yeux.

Richard se pencha vers Zedd.

— Sois prudent, mon vieil ami ! (Il sourit au sorcier.) L'Homme Oiseau sera ravi d'apprendre que j'ai décidé d'épouser une Femme d'Adobe ! À mon retour, où te trouverai-je ?

Zedd leva un bras et tapota la cheville du Sourcier.

— En Aydindril… Rejoins-moi quand tu en auras terminé…

Richard se pencha un peu plus et gratifia le sorcier de son regard le plus sombre.

— Oui, et nous aurons une conversation… très longue !

— J'espère bien, mon garçon…

Le Sourcier sourit à Rachel, salua Chase puis tapota une écaille d'Écarlate.

— Direction le ciel, ma très rouge amie !

La femelle dragon cracha une langue de flammes et décolla, emportant sur son dos les rêves et le bonheur de Richard Cypher.

Zedd garda ses angoisses pour lui tandis qu'il regardait la femelle dragon s'éloigner à tire-d'aile.

Chase ébouriffa les cheveux de Rachel. Puis il croisa les bras et fronça les sourcils en se tournant vers le sorcier.

— Pour un guide forestier, il donne beaucoup d'ordres !

— Pour sûr ! approuva Zedd.

Il ne put s'étendre sur le sujet, car il avisa un petit bonhomme chauve qui dévalait les marches en agitant les bras.

— Sorcier Zorander ! Sorcier Zorander ! (Il arriva enfin devant le vieil homme et répéta :) Sorcier Zorander !

— Quoi, encore ? grommela Zedd.

— Sorcier Zorander, nous avons un gros problème.

— Quel genre ? Et d'abord, qui es-tu ?

— Le chef des serviteurs de la crypte, souffla le type sur un ton de conspirateur. C'est là qu'il y a un problème.

— Quelle crypte ?

— Celle de Panis Rahl, bien sûr ! Le grand-père de maître Rahl !

— Et quel problème, exactement ?

— Je ne l'ai pas vu de mes yeux, sorcier Zorander, mais mon personnel ne ment jamais. Ce sont mes gens qui m'ont informé, et on peut leur faire confiance.

— Au fait ! explosa Zedd. Que se passe-t-il ?

— Les murs, sorcier Zorander, lâcha le petit homme d'une voix étranglée. Les murs…

— Quoi, les murs ?

— Ils fondent. Les murs de la crypte fondent !

— Fichtre et foutre ! Tu as des réserves de pierre blanche extraite de la carrière des prophètes ?

— Bien sûr !

Zedd sortit une petite bourse de sa poche.

— Scelle l'ouverture de la tombe avec ces pierres blanches…

— Fermer la crypte, sorcier Zorander ?

— Oui ! Sinon, tout le palais fondra. (Il tendit la bourse à son interlocuteur.) Mélange cette poudre magique au mortier et achève les travaux avant le coucher du soleil. Compris ? Tout doit être fini avant la nuit.

Le type prit la bourse, hocha la tête et remonta les marches aussi vite que ses jambes courtaudes le lui permettaient. Un autre homme, plus grand, les mains glissées dans les manches de ses robes blanches brodées d'or, le croisa sans lui accorder un regard et continua à descendre, la tête bien droite.

Chase se tourna vers Zedd et lui tapota la poitrine du bout de l'index.

— Panis Rahl, le grand-père de maître Rahl ?

— Eh bien… hum… oui, il faudra que nous ayons une petite conversation, un de ces jours…

— Sorcier Zorander, dit l'homme en blanc en approchant, maître Rahl est-il ici ? Nous avons à discuter…

— Maître Rahl sera absent quelque temps, répondit Zedd en scrutant le ciel.

— Mais il reviendra ?

— Oui… Pas d'inquiétude, il reviendra… Jusque-là, vous devrez expédier les affaires courantes…

— Ici, nous avons l'habitude d'attendre le retour du maître, dit l'homme en se détournant.

Mais Zedd le rappela.

— J'ai faim ! On peut se remplir l'estomac quelque part, chez vous ?

L'homme sourit et désigna l'entrée du palais.

— Bien sûr, sorcier Zorander. Si je peux vous conduire à une salle à manger…

— Chase ? On casse une croûte ensemble avant que je me mette en chemin ?

— Tu as faim ? demanda le garde-frontière à Rachel, qui hocha vigoureusement la tête. Invitation acceptée, Zedd. Et où iras-tu ensuite ?

— Voir Adie…

— Un peu de repos et de… détente ?

— En partie, oui, admit le sorcier. Après je la conduirai en Aydindril, dans la Forteresse du Sorcier. Des séances de lecture nous attendent…

— Pourquoi amener Adie si loin pour lui faire lire des trucs ? s'étonna Chase.

— Parce que c'est la personne au monde qui en sait le plus long sur le royaume des morts, répondit Zedd avec un regard en coin pour le garde-frontière.

Remerciements

Je tiens à remercier certaines personnes très importantes pour moi.
Mon père, Leo, qui ne m'a jamais poussé à lire. Lecteur avide lui-même, il m'a transmis le virus de la curiosité.
Mes très chères amies, Rachel Kahlandt et Gloria Avner, qui se sont chargées de relire le manuscrit brut. Leurs remarques me furent précieuses, et elles ont su me montrer qu'elles croyaient en moi au moment où j'en avais le plus besoin.
Mon agent, Russell Galen, qui eut le premier la bravoure de brandir l'épée pour transformer mes rêves en réalité.
Mon directeur d'ouvrage, James Frenkel, pas seulement pour son talent éditorial, ses conseils et les améliorations qu'il a apportées au livre, mais aussi pour la patience et la gentillesse qu'il a investies afin que je devienne un meilleur écrivain.
Tous les gens de chez Tor, pour leur enthousiasme et leur ardeur au travail.
Enfin, une pensée pour deux jeunes gens hors du commun, Richard et Kahlan, qui m'ont choisi pour raconter leur histoire. Leurs larmes et leurs triomphes ont touché mon cœur et je ne serai plus jamais le même…

Terry Goodkind

La Pierre des Larmes

L'Épée de Vérité – livre deux

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Pour mes parents,
Natalie et Leo.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon directeur d'ouvrage, James Frankel, pour avoir eu l'intégrité de ne rien accepter quand je n'avais pas donné mon meilleur. Idem pour Caroline Oakley, qui s'occupe éditorialement de moi en Angleterre, pour son soutien et ses encouragements. Également merci à mes amis Bonnie Moretto et Donald Schassberger (médecine) pour leurs avis d'experts. Enfin, bravo à Keith Parkinson pour sa fabuleuse illustration de couverture.

Chapitre premier

Rachel serra la poupée contre sa poitrine et regarda la silhouette noire qui l'épiait, cachée dans les fourrés.

Mais l'épiait-elle vraiment ? Difficile à dire, puisque les yeux de la créature étaient aussi sombres que son corps, sauf quand la lumière s'y reflétait. Dans ces moments-là, ils émettaient une vive lueur jaune.

La petite fille avait souvent vu des animaux dans la forêt : des lapins, des ratons laveurs, des écureuils et bien d'autres encore. Cette bête-là était beaucoup plus grosse. Au moins aussi grande que Rachel et peut-être davantage. Les ours avaient une fourrure noire. Et si c'en était un ?

Cela dit, l'enfant n'était pas vraiment dans la forêt, mais à l'intérieur d'un bâtiment. La première fois de sa vie qu'elle voyait des bois *couverts*. Y trouvait-on les mêmes animaux que dans la véritable nature ?

Si Chase n'avait pas été là, elle aurait été morte de peur. Avec lui, elle ne craignait rien, parce que c'était l'homme le plus courageux du monde ! Pourtant, elle ne se sentait pas très rassurée. Selon Chase, elle était la *petite fille* la plus courageuse du monde. Alors, pas question qu'il la croie terrorisée par un gros lapin !

Il s'agissait peut-être seulement de ça : un gros lapin assis sur un rocher ou une souche. Mais elle ne voyait pas ses longues oreilles. Et un ours n'en avait pas…

Rachel mordit très fort le pied de sa poupée.

Elle tourna la tête vers l'étendue d'herbe – au bout du sentier, au-delà des parterres de fleurs et des murets couverts de lierre – où Chase était en grande conversation avec Zedd, le vieux sorcier. Debout devant un autel de pierre, ils regardaient trois petites boîtes et se demandaient ce qu'ils allaient en faire. Rachel savait ce que ça signifiait : Darken Rahl n'avait pas gagné et il ne ferait plus jamais de mal à personne. Une nouvelle qui la comblait de joie.

La petite fille tourna de nouveau la tête et constata, soulagée, que le monstre noir était parti. Sondant les alentours, elle ne le vit nulle part.

— Sara, où est-il allé ? souffla-t-elle.

La poupée ne répondit pas. Rachel lui mordit le pied plus fort et décida de rejoindre Chase. Même si ses jambes auraient aimé courir, il ne fallait pas que son nouveau papa doute de sa bravoure. Ses compliments lui avaient fait tellement plaisir ! En marchant, elle jeta

un coup d'œil derrière son épaule et ne vit pas trace du monstre. Il était sûrement retourné dans son terrier, s'il en avait un.

Les jambes de Rachel insistaient toujours pour courir, mais elle les en empêcha.

Quand elle eut rejoint Chase, elle se blottit contre lui et passa les bras autour d'une de ses énormes cuisses. Sachant qu'il était impoli d'interrompre les adultes, elle attendit en tétant le pied de Sara.

— Qu'arriverait-il si tu refermais simplement le couvercle ? demanda Chase au sorcier.

— Comment veux-tu que je le sache ? s'écria Zedd, les bras levés au ciel, sa crinière blanche en bataille ondulant en rythme. Bon sang, je ne suis pas devin ! Connaître la nature des boîtes ne suffit pas à savoir comment procéder, maintenant que Darken Rahl en a ouvert une. La magie d'Orden l'a puni en lui ôtant la vie. Elle aurait aussi bien pu détruire le monde. Si je referme la boîte, elle risque de me tuer. Ou de faire pire encore…

— On ne peut pas laisser ces trucs comme ça, soupira Chase. Il faut agir !

Sourcils froncés, le sorcier étudia les boîtes. Après une longue minute de silence, Rachel tira sur la manche du garde-frontière, qui baissa les yeux vers elle.

— Chase…

— Comment ça, *Chase* ? Je croyais t'avoir informée des règles en vigueur chez moi… (Il plaqua les poings sur ses hanches et fit une grimace comique pour avoir l'air sévère. Rachel éclata de rire et lui serra plus fort la jambe.) Tu es ma fille depuis quelques semaines et tu désobéis déjà ? « Papa », voilà comment il faut m'appeler ! Aucun de mes gosses n'a le droit de me donner du « Chase ». C'est compris ?

— Oui, Cha… papa.

Le garde-frontière roula de gros yeux et secoua la tête. Puis il ébouriffa les cheveux de la fillette.

— Que se passe-t-il, ma chérie ?

— Une bête se cache dans les fourrés. Je crois que c'est un ours. Tu devrais dégainer ton épée et aller voir…

— Un ours ? C'est un jardin intérieur, Rachel. Il n'y a aucun danger. Tu as peut-être vu une ombre. Ici, la lumière a des effets bizarres…

— Ce n'était pas une ombre, Cha… papa, insista Rachel. Et ça me regardait !

Chase lui ébouriffa de nouveau les cheveux, posa un de ses battoirs sur sa joue et l'attira plus près de sa jambe.

— Reste près de moi et ce gros monstre ne t'embêtera plus.

Rachel se blottit de plus belle, le pied de Sara toujours dans la bouche. Rassurée, maintenant qu'elle était avec son protecteur, elle

osa regarder de nouveau les fourrés.

Dissimulée derrière un muret, la créature noire approchait lentement. Rachel mordit le pied de Sara, gémit et leva les yeux vers Chase, qui désignait l'autel.

— Et cette pierre, ou cette gemme… enfin, ce *machin* ? Est-il sorti de la boîte ?

— Oui, répondit Zedd. Mais je ne te dirai pas ce que c'est avant d'en être sûr. En tout cas, pas à haute voix…

— Papa, pleurnicha Rachel, le monstre approche !

— Oui, oui…, fit Chase en baissant les yeux sur l'enfant. Tu veux bien le surveiller pour moi ? (Il regarda de nouveau le sorcier.) Comment ça, tu ne me diras rien ? Ça a un rapport avec l'histoire du voile déchiré, entre le royaume des morts et notre monde ?

Zedd se massa le menton du bout de ses doigts décharnés et contempla dubitativement la pierre noire posée devant la boîte ouverte.

— C'est bien ce qui m'inquiète…

Rachel essaya de voir où était le monstre et frissonna quand une main s'accrocha au rebord du muret. La bête approchait toujours. Et ce n'était pas une main, mais une patte, avec de longues griffes recourbées.

Elle leva les yeux vers Chase, pour voir s'il était assez bien armé. Son… papa… portait au ceinturon une multitude de couteaux, une énorme hache et des massues hérissées de piques. Une grande épée pendait à son épaule, juste à côté d'une arbalète. La fillette espéra que ça suffirait. Si cette panoplie effrayait les hommes, elle ne semblait pas impressionner la créature noire. Le sorcier, lui, n'avait même pas une dague. Dans sa tunique toute simple, il paraissait squelettique. Tout le contraire de Chase ! Mais ses pouvoirs feraient peut-être fuir le monstre…

La magie ! Rachel se souvint du bâton de feu que Giller, un autre sorcier, lui avait donné. Elle glissa une main dans sa poche et le saisit, décidée à être courageuse si Chase avait besoin d'aide. La bête ne ferait pas de mal à son nouveau papa !

— Cette pierre est dangereuse ? demanda le garde-frontière au sorcier.

— Si c'est ce que je pense, répondit Zedd, le regard noir sous ses sourcils broussailleux, et qu'elle tombe entre de mauvaises mains, « dangereuse » est un foutu euphémisme !

— Dans ce cas, on devrait la détruire, ou la jeter au fond d'une crevasse.

— Pas question ! Nous pourrions en avoir besoin.

— Alors, si on la cachait ?

— C’est la meilleure solution. Mais où ? Et il y a d’autres difficultés. Avant de décider du sort de la pierre et des boîtes, je dois emmener Adie en Aydindril et étudier les prophéties avec elle.

— En attendant d’être sûr, que proposes-tu ?

Rachel surveillait toujours le monstre, qui s’était approché au maximum – sans se faire voir. Les griffes toujours accrochées au rebord, il regarda par-dessus le muret et ses yeux plongèrent dans ceux de la fillette.

La créature sourit, révélant ses crocs acérés. Le souffle coupé, Rachel vit les épaules du monstre tressauter. Il riait ! Le cœur battant la chamade, l’enfant écarquilla les yeux de terreur.

— Papa…, gémit-elle.

Chase ne la regarda pas et lui fit signe de se taire. Toujours hilare, la créature entreprit d’enjamber le muret. Elle étudia Chase et Zedd, puis s’accroupit en lâchant un sifflement amusé.

Rachel tira sur la jambe de pantalon du garde-frontière et lutta pour parler malgré sa gorge nouée.

— Papa, le monstre est là !

— Merci, ma chérie… Zedd, je ne sais toujours pas…

À la vitesse de l’éclair, la créature chargea en hurlant. Elle courait si vite qu’on voyait seulement une ombre noire.

Rachel cria et Chase se retourna au moment où la bête le percutait. Alors que des griffes déchiraient l’air, le garde-frontière s’écroula, laissant le monstre sauter sur Zedd.

Le sorcier battit des bras. Des éclairs jaillirent du bout de ses doigts, ricochèrent sur la peau de la créature et allèrent frapper le sol. Comme Chase, Zedd bascula en arrière et s’écroula.

Moitié riant, moitié hurlant, le monstre se jeta sur le garde-frontière, qui tentait de tirer sa hache de sa ceinture. Rachel cria quand les affreuses griffes entaillèrent les chairs de Chase. Plus rapide qu’aucun animal qu’elle ait vu, la bête frappait si vite qu’on ne distinguait plus ses pattes.

Rachel comprit que son papa souffrait atrocement.

Sans cesser de rire, la créature fit sauter la hache des mains de Chase.

La fillette sortit son bâton magique, avança et appuya la pointe sur le dos du monstre.

— Brûle pour moi ! cria-t-elle.

La bête noire s’embrasa, lâcha un affreux hurlement et se retourna, sa gueule grande ouverte déjà enveloppée de flammes. Elle riait toujours, mais pas du tout comme les grandes personnes, quand elles trouvent une situation amusante…

Rachel en eut la chair de poule.

Toujours en flammes, le monstre se jeta sur l'enfant, qui recula d'un bond.

Chase leva un bras. S'encourageant d'un grognement, il lança une de ses massues hérissées de piques, qui s'enfonça dans l'épaule de leur agresseur. La bête se tourna vers le garde-frontière, rit de plus belle, leva un bras en arrière et arracha l'arme. Puis elle chargea l'humain qui avait osé l'attaquer.

Zedd se releva. Des flammes jaillirent de ses mains et vinrent s'ajouter à celles qui léchaient déjà le monstre. Dans un concert d'éclats de rire moqueur, toutes les langues de feu s'éteignirent. Quand la fumée se fut dissipée, la bête réapparut, identique à ce qu'elle était avant l'attaque. D'ailleurs, pensa Rachel, elle semblait avoir déjà été brûlée, avant même qu'elle n'utilise son bâton magique.

Chase se remit debout, couvert de sang. Le voyant ainsi, l'enfant ne put retenir ses larmes. Mais le garde-frontière, insensible à la douleur, s'empara de son arbalète et, à une vitesse ahurissante, décocha un carreau. Le projectile s'enfonça dans l'épaule du monstre… qui l'arracha en riant aux éclats.

Chase jeta l'arbalète, dégaina son épée et chargea. Il frappa, mais sa cible se déplaçait trop vite et la lame siffla dans le vide. Par bonheur, Zedd dessina dans l'air des arabesques qui envoyèrent la créature bouler dans l'herbe, comme si un bélier invisible l'avait percutée. Épée brandie, Chase se campa devant Rachel. De sa main libre, il la tira derrière lui.

Le monstre se releva, étudiant ses trois adversaires.

— Marchez ! cria Zedd. Ne courez pas ! Mais ne restez pas immobiles non plus !

Chase prit Rachel par le poignet et recula lentement. Le sorcier imita la manœuvre. Décontenancée, la créature cessa de rire et les regarda.

Sa cotte de mailles et sa tunique de cuir zébrées de griffures, le garde-frontière haletait. Sentant ruisseler sur le dos de sa main le sang qui coulait le long du bras de son « papa », Rachel éclata en sanglots. Elle adorait Chase et refusait qu'il souffre ! Paniquée, elle serra plus fort Sara et son bâton magique.

— Continue de marcher ! dit Zedd à Chase.

Le sorcier s'immobilisa. La créature le suivit des yeux, un sourire fendant de nouveau son affreuse gueule. Un ricanement jaillit de sa gorge et elle bondit, griffant l'air devant elle.

Zedd leva les mains. Dans un tourbillon d'herbe et de terre, le monstre fut propulsé en arrière. Avant qu'il ait touché le sol, des rayons bleus le percutèrent. Enveloppé de fumée, il atterrit lourdement, et salua sa chute d'un éclat de rire tonitruant.

Alors, quelque chose d'autre se produisit. Rachel ne comprit pas

pourquoi, mais la bête, après s'être relevée, resta plantée là, les bras tendus comme si elle voulait courir et n'y parvenait pas. Malgré ses efforts rageurs, elle ne réussit pas à bouger d'un pouce…

Zedd décrivit de nouvelles arabesques dans les airs, puis tendit les mains. Le sol trembla comme si la foudre l'avait frappé et des éclairs blancs firent chanceler la créature noire. Elle rit plus fort.

Il y eut un bruit sec, comme un craquement de bois mort, et elle sauta sur son agresseur.

Zedd recula de quelques pas. Perplexe, le monstre plissa le front. Le sorcier s'arrêta et leva les bras. Une boule de feu vola vers son adversaire – qui venait de repartir à l'assaut – grossissant à mesure qu'elle approchait de sa cible.

L'impact fut si violent que la terre trembla. Aveuglée par l'explosion de lumière bleu-jaune, Rachel dut baisser les paupières.

La boule de feu enveloppa le monstre et se consuma en rugissant.

Plus hilare que jamais, la créature à la peau fumante s'arracha du brasier, dont les flammes moururent dans un ultime crépitement d'étincelles.

— Fichtre et foutre ! jura le sorcier en faisant quelques pas en arrière.

Rachel ignorait ce que ça voulait dire, mais elle avait entendu Chase demander à Zedd de ne pas utiliser ces mots quand elle était là. Pourquoi, elle ne le savait pas non plus…

Avec ses cheveux blancs emmêlés et collés par la sueur, le vieil homme ressemblait à un épouvantail.

Rachel et Chase avaient presque atteint la porte du jardin. Zedd les rejoignit à reculons. Dès qu'il s'immobilisa, le monstre se remit en mouvement.

Un mur de flammes lui barra le chemin, mais il continua d'avancer et le traversa. Une nouvelle muraille de feu apparut… et n'eut pas davantage d'effet.

Zedd recula de nouveau. La créature s'arrêta près d'un mur couvert de lierre et l'observa attentivement. Alors, des vrilles épaisses s'écartèrent, s'allongèrent en un clin d'œil et s'enroulèrent autour de ses membres et de son torse.

— On fait quoi, maintenant ? demanda Chase.

— On espère pouvoir emprisonner cette horreur dans le jardin…, répondit le sorcier, l'air épuisé.

Sans perdre de temps à observer le combat du monstre contre les vrilles qui tentaient de le clouer au sol, les trois rescapés franchirent le portail. Zedd et Chase poussèrent les lourds battants recouverts d'or et les verrouillèrent.

Derrière, un hurlement retentit, suivi d'un bruit assourdissant. Propulsé dans les airs par la bosselure qui jaillit du métal martyrisé,

Zedd atterrit lourdement sur le dos.

Une main sur chaque battant, Chase banda ses muscles pour repousser la charge du monstre.

À grands coups de griffes, celui-ci parvint à transpercer les portes. Couvert de sueur et de sang, Chase ne tiendrait plus longtemps. Se relevant péniblement, Zedd vint lui prêter main-forte.

Une griffe s'insinua entre les deux battants et les écarta. Une seconde s'infiltra sous la porte…

De l'autre côté, Rachel entendait le rire hystérique de la bête. Grognant comme un ours, Chase résistait toujours. Mais le métal grinçait de plus en plus sinistrement.

Zedd recula et tendit les bras, les paumes en avant comme s'il voulait repousser l'air. Aussitôt, les grincements cessèrent et le monstre hurla de rage.

Le sorcier tira le garde-frontière par la manche.

— Filons d'ici !

Chase recula et désigna la porte.

— Tu crois que ça le retiendra ?

— J'en doute… Si le monstre t'attaque, marche normalement. Courir ou s'immobiliser attire son attention. Dis-le à tous les gens que tu verras.

— Zedd, quelle est cette créature ?

Il y eut un autre bruit sourd, puis une seconde bosselure déforma la porte. Des griffes traversèrent le métal et entreprirent de le déchirer.

Le bruit aigu perça les tympans de Rachel.

— Filez ! Vite ! cria Zedd.

Chase passa un bras autour de la taille de la fillette, la souleva de terre et fonça dans le couloir.

Chapitre 2

À travers le tissu grossier de sa tunique, Zedd palpa distraitement la pierre qu'il avait glissée dans une de ses nombreuses poches intérieures. Alors que les griffes du grinceur – le nom, ô combien évocateur, de la bête – élargissaient les brèches dans le métal, il tourna la tête et vit le garde-frontière dévaler le couloir, Rachel sous le bras. Ils étaient encore à dix pas du portail quand un des battants vola dans les airs avec un bruit de fin du monde, les charnières en acier explosant comme du verre.

Zedd plongea à terre. Le rectangle de métal plaqué d'or le manqua d'un cheveu, traversa le couloir et s'écrasa contre le mur en granit. Des fragments de pierre et des éclats de métal volèrent partout. Le sorcier se releva puis détala sans demander son reste.

Le grinceur sortit du Jardin de la Vie et déboula dans le couloir. Son corps était à peine plus qu'un squelette courtaud couvert d'une fine couche de peau noire desséchée, tendue à craquer. On eût dit un cadavre exposé au soleil pendant des années. Des os blancs apparaissaient là où son épiderme, un peu plus flasque par endroits, avait éclaté pendant le combat. La créature ne semblait pas s'en soucier. Venue du royaume des morts, elle ne se laissait pas perturber par les ridicules contingences de la vie. Et aucun liquide ne coulait de ses plaies…

En la déchiquetant, voire en la hachant menu, il était sûrement possible de s'en débarrasser. Mais elle se déplaçait beaucoup trop vite pour ça. Et les sorts ne lui faisaient aucun effet. Créée par la Magie Soustractive, elle absorbait comme une éponge les attaques de la Magie Additive.

La Magie Soustractive devait pouvoir la détruire, ou au moins l'affecter, mais Zedd n'avait aucun don en ce domaine, comme tous les sorciers depuis des milliers d'années. Certains pouvaient en acquérir un contrôle relatif – Darken Rahl l'avait prouvé – mais aucun ne naissait avec une aptitude naturelle.

Bref, ses pouvoirs ne lui seraient d'aucune utilité. Du moins, directement. Mais *indirectement* ?

Zedd recula. Le monstre le regarda en clignant des yeux, déboussolé.

Maintenant, pensa le sorcier, *alors qu'il ne bouge pas !*

Il se concentra et rendit l'air assez dense pour qu'il soulève le

battant de porte. Déjà épuisé, le vieil homme dut produire un violent effort. Avec un grognement mental, il fit pression sur l'air jusqu'à ce que le battant s'écrase sur le dos de la bête, qui s'écroula en hurlant.

Zedd se demanda si c'était de rage ou de douleur…

Le battant se souleva en lâchant une pluie de copeaux. Le monstre le tenait d'une seule patte griffue. Il riait aux éclats, une vrille de lierre – l'arme que Zedd avait utilisée pour tenter de l'étrangler – toujours enroulée autour du cou.

— Fichtre et foutre ! s'exclama le vieil homme. Rien n'est jamais facile…

Il continua à reculer. Le battant retomba sur le sol quand le grinceur s'en fut dégagé. Se relevant d'un bond, il entreprit de suivre sa proie. Comble de malheur, il commençait à comprendre que les gens qui marchaient n'étaient pas différents de ceux qui couraient ou ne bougeaient pas. Mais ce monde lui restait étranger. Le sorcier devait trouver une idée avant qu'il s'adapte.

S'il n'avait pas été aussi fatigué…

Chase finissait de dévaler un grand escalier de marbre. Zedd lui emboîta le pas. Certain que le monstre n'était pas aux trousses du garde-frontière, ou de Rachel, il aurait choisi un autre chemin pour éloigner le danger de ses amis. Sans connaître les motivations du grinceur, il préférait les suivre et ne pas laisser Chase seul contre un tel adversaire.

Un homme et une femme en robes blanches gravissaient l'escalier. Chase tenta de leur faire rebrousser chemin, mais ils le contournèrent.

— Marchez ! cria Zedd. Ne courez surtout pas ! Et faites demi-tour, sinon vous êtes perdus !

Ils le regardèrent, désorientés.

Le monstre approchait de l'escalier, ses griffes grinçant sur le marbre. Zedd entendait ses halètements rauques ponctués d'éclats de rire qui lui tapaient de plus en plus sur les nerfs.

Les deux fidèles aperçurent la créature noire et se pétrifièrent, leurs yeux bleus écarquillés. Zedd les força à se retourner et les poussa dans la bonne direction. Arrachés à leur hébétude, ils dévalèrent les marches quatre à quatre, leurs cheveux blonds et leurs robes voletant autour d'eux.

— Ne courez pas ! crièrent en cœur Zedd et Chase.

Le grinceur se dressa sur ses orteils griffus, fasciné par les mouvements rapides des fidèles. Avec un gloussement triomphal, il fonça vers l'escalier.

Le « poing d'air » qu'invoqua Zedd percuta la poitrine de la bête, la forçant à reculer d'un pas. Pas plus perturbée que ça, elle se pencha en avant, sonda l'escalier et repéra les deux humains qui couraient. Enjambant la balustrade, elle couina de joie, sauta dans le vide et

atterrit près des deux fidèles.

Chase plaqua le visage de Rachel contre son épaule et rebroussa chemin. Certain de ce qui allait se passer, il ne pouvait rien faire pour l'empêcher.

Zedd l'attendait en haut des marches.

— Dépêchons-nous, pendant qu'il est occupé à autre chose !

Il y eut des bruits de lutte – très courts – puis des cris, tout aussi brefs. Un geyser de sang arrosa les marches, manquant de peu celles que le garde-frontière finissait de monter. Sans s'autoriser un gémissement, Rachel se pressa davantage contre Chase et serra plus fort son cou de taureau.

La fillette impressionnait Zedd. Il n'avait jamais rencontré une gamine aussi intelligente et courageuse. Giller avait eu raison de recourir à elle pour tenter de priver Darken Rahl de la troisième boîte d'Orden. La tactique traditionnelle des sorciers, pensa le vieil homme, amer : se servir des gens pour accomplir à tout prix ce qui devait l'être.

Chase et Zedd coururent dans le couloir jusqu'à ce que le monstre remonte sur le palier. Puis ils recommencèrent à marcher lentement et à reculons.

Le grinceur sourit, dévoilant ses crocs rouges de sang. Touchés par les rayons de soleil qui jaillissaient d'une haute fenêtre, ses yeux plus noirs que la nuit émirent une vive lueur jaune. Grimaçant de dégoût, car il détestait la lumière, il lécha le sang qui maculait ses griffes et se lança à la poursuite des trois humains. Il les suivit dans un nouvel escalier, s'arrêtant parfois, dubitatif, comme s'il se demandait si c'étaient bien les proies qu'on lui avait désignées.

Chase tenait Rachel d'une main, son épée dans l'autre. Zedd se plaça entre le monstre et eux tandis qu'ils reculaient dans un étroit couloir. Derrière, acharné à les suivre, le monstre escaladait à demi les murs. Au passage, il entaillait la pierre lisse et lacérait les tapisseries.

Des dessertes en noyer poli, leurs trois pieds sculptés de feuilles de vignes et de floraisons dorées à l'or fin, basculèrent dans le couloir quand le grinceur les poussa du bout d'une griffe. Le bruit des vases, lorsqu'ils explosèrent sur le sol de marbre, lui arracha un sourire ravi. Alors que l'eau et les fleurs se répandaient sur les tapis, le monstre sauta dans le vide, atterrit souplement, et, riant aux éclats, réduisit en lambeaux un précieux tapis tanimurien bleu et jaune. Puis il grimpa le long du mur, jusqu'au plafond, où il rampa comme une araignée, la tête renversée afin de ne pas quitter ses proies des yeux.

— Comment fait-il ça ? murmura Chase.

Zedd se contenta de secouer la tête tandis qu'ils battaient en retraite vers l'immense couloir central du Palais du Peuple. Ici, où s'alignait une impressionnante série d'arches nervurées à quatre

branches soutenue par des colonnes, la voûte était à plus de quinze pieds de haut.

Rapide comme l'éclair, le grinceur rampa jusqu'à l'extrémité du plafond du petit couloir et sauta sur les trois humains.

Zedd tenta de le toucher en vol, mais son rayon magique le rata, frappa le mur et y laissa une traînée de suie noirâtre avant de se dissiper.

Pour la première fois, Chase ne manqua pas son coup. Il abattit sa lame de toutes ses forces et trancha net un bras du grinceur, qui hurla enfin de douleur et fila se cacher derrière une colonne de marbre gris veiné de vert. Son bras coupé, abandonné sur le sol, continuait de bouger, la main griffant frénétiquement l'air.

Des soldats déboulèrent dans le couloir. Le vacarme d'enfer que produisaient leurs bottes sur le carrelage de la cour de dévotion qu'ils contournaient couvrait presque le cliquetis de leurs armes et de leurs armures qui se répercutait à l'infini le long de la voûte. Les guerriers de D'Hara étaient féroces, et la présence d'un envahisseur dans le palais ne les incitait pas à la mesure.

À leur vue, Zedd éprouva une étrange appréhension. Quelques jours plus tôt, ils l'auraient capturé et traîné devant Darken Rahl avant de l'exécuter. À présent, ils étaient les loyaux serviteurs du nouveau maître Rahl : Richard, le petit-fils du sorcier.

En regardant approcher les soldats, Zedd s'avisa que les couloirs étaient noirs de monde. Logique, juste après les dévotions du soir. Même si le monstre était manchot, il risquait d'y avoir un bain de sang. Des dizaines de fidèles périraient avant même de penser à fuir. Et ceux qui détaleraient ne connaîtraient pas un destin plus clément. Il fallait que ces gens fichent le camp de là, mais lentement…

Les soldats entourèrent le sorcier et sondèrent les alentours pour repérer leur ennemi. Zedd se tourna vers leur chef, un type musclé en tenue de cuir, la poitrine protégée par un plastron brillant où s'affichait, gravée en relief, la lettre R. Le symbole de la Maison Rahl ! Les « galons » du militaire étaient scarifiés sur ses bras couverts d'une cotte de mailles rudimentaire. Sous son casque soigneusement poli, ses yeux bleus brillaient comme des étoiles.

— Que se passe-t-il ici ? demanda-t-il. Qui nous attaque ?

— Faites dégager ce couloir ! Ces gens sont en danger de mort.

Sous les plaques de protection du casque, les joues de l'homme virèrent au rouge.

— Je suis un soldat, pas un foutu berger !

— Protéger les civils est le premier devoir d'un militaire, lâcha Zedd. Si vous refusez d'obéir, je m'assurerai que vous finissiez pour de bon dans un champ, avec des tas de moutons !

Enfin conscient de l'identité de son interlocuteur, l'homme porta un poing à son cœur – le salut traditionnel – et répondit d'une voix beaucoup plus respectueuse.

— À vos ordres, sorcier Zorander ! (Comme tout bon militaire, il défoula sa frustration sur ses hommes.) Videz-moi ce couloir, et que ça saute ! Dispersez ces abrutis !

Les soldats se déployèrent en éventail, poussant devant eux les fidèles hébétés. Quand ils auraient fini, pensa Zedd, tout le monde étant en sécurité, ces hommes l'aideraient peut-être à coincer le grinceur et à le tailler en pièces.

À cet instant, le monstre jaillit de derrière sa colonne, se jeta sur un groupe de fidèles et les renversa comme des quilles. Dans le couloir, des cris et des gémissements se mêlèrent aux éclats de rire horripilants de la bête.

Des soldats se jetèrent sur elle. Ils furent aussitôt repoussés, couverts de sang. D'autres vinrent à leur rescousse. Mais leurs coups d'épée ou de hache, très imprécis dans la cohue, n'empêchèrent pas le grinceur de se frayer un chemin sanglant dans cette marée de corps, les innocents désarmés aussi impitoyablement déchiquetés que les guerriers.

— Fichtre et foutre ! s'écria Zedd. Chase, reste à côté de moi ! Il faut attirer la créature ailleurs ! (Il regarda autour de lui.) La cour de dévotion !

Ils coururent vers le bassin carré situé sous une ouverture du toit. Contre les colonnes, les rayons du soleil explosaient en myriades d'étincelles dorées. Une cloche était fixée sur le rocher noir qui se dressait au centre de l'eau, où des poissons nageaient paresseusement, indifférents au drame qui se déroulait à la surface.

Zedd avait eu une idée. À part lui faire roussir la peau, le feu, c'était démontré, ne pouvait rien contre le grinceur. Faisant abstraction des cris d'agonie des fidèles et des soldats, le sorcier tendit les mains au-dessus de l'eau et se concentra. Très vite, de la vapeur monta du bassin magiquement réchauffé. Estimant que ça suffisait, le vieil homme garda l'eau à cette température, juste au-dessous du point d'ébullition.

— Quand le monstre arrivera, dit-il à Chase, il faudra l'attirer dans le bassin.

Le garde-frontière acquiesça. Zedd se félicita qu'il ne soit pas le genre d'enquiquineur toujours avide d'explications. À certains moments, poser des questions était une perte de temps.

— Ne t'éloigne pas de moi, ordonna Chase en posant Rachel sur le sol.

Elle ne discuta pas non plus et se contenta de serrer plus fort sa

poupée. Zedd vit qu'elle tenait son bâton magique dans l'autre main. Décidément, cette enfant ne manquait pas de tripes !

Le vieux sorcier se tourna vers le couloir et envoya des langues de flammes lécher le corps du grinceur, occupé à faire un massacre. Les soldats reculèrent comme un seul homme…

Le monstre se redressa, fit volte-face, et, dans le même mouvement, lâcha le cadavre mutilé qui pendait entre ses mâchoires. De la fumée montant de sa peau noire, il défia du regard – et de son rire ! – le sorcier campé devant la cour de dévotion.

Bien qu'ils n'aient plus vraiment besoin d'encouragements pour fuir, les soldats continuaient à pousser les fidèles le long du couloir.

Zedd fit rouler des boules de feu sur le sol en direction du monstre, qui les écarta de son chemin à grands coups de pied.

Les flammes étaient impuissantes contre cette créature et le sorcier ne l'avait pas oublié. Mais il tenait à attirer son attention. Et cette tactique fonctionna.

— Chase, il faut que la bête tombe dans l'eau !

— Si elle est morte avant, ça te dérangera ?

— Pas du tout !

Ses griffes raclant le sol, le monstre chargea le ridicule vieillard qui prétendait s'opposer à lui. Zedd lança un nouveau « poing d'air », histoire de le ralentir un peu. Sinon, ils ne pourraient pas mettre sa stratégie en œuvre… Le grinceur tomba plusieurs fois sous l'impact, mais il se releva sans difficulté.

Armé d'une masse d'armes à six lames, Chase attendait aussi, ramassé sur lui-même pour encaisser le choc.

Le grinceur bondit dans les airs – on aurait juré qu'il volait – et atterrit sur Zedd avant que celui-ci ait eu le temps de s'écarter. En s'écroulant, le vieil homme tissa devant lui une toile d'air pour se protéger des griffes et des dents qui visaient sa gorge.

Le sorcier et le monstre roulèrent ensemble sur le sol. Chase visa la tête du grinceur avec sa masse d'armes et fit mouche. Il réitéra son coup quand la créature se retourna, la toucha à la poitrine et la propulsa loin de Zedd, qui entendit un craquement d'os. Comme d'habitude, le grinceur ne sembla pas se soucier des dégâts.

Son unique bras tendu, il faucha les jambes du garde-frontière et lui sauta dessus dès qu'il fut à terre. Rachel avança et plaqua son bâton sur le dos de la bête, qui s'embrasa mais ne broncha pas. Zedd lutta pour reprendre ses esprits, puis poussa violemment l'air avec l'espoir de propulser leur adversaire dans l'eau.

Ses yeux noirs brillant de colère au milieu des flammes, un rictus sur la gueule, le grinceur s'accrocha à Chase de toutes ses griffes.

Le garde-frontière leva sa masse d'armes et l'abattit sur le monstre. Le formidable impact le propulsa directement dans l'eau, qui

bouillonna rageusement.

Zedd embrasa l'air, à l'aplomb du bassin. Son feu magique aspira toute la chaleur du liquide, qui se transforma aussitôt en glace et emprisonna le monstre. Puis le feu s'éteignit, privé de combustible. Le silence revint, à peine troublé par les gémissements des blessés qui gisaient dans le couloir.

Rachel se jeta sur le garde-frontière.

— Chase, Chase ! sanglota-t-elle. Tu vas bien ?

— Je suis en pleine forme, ma chérie, mentit son nouveau père.

Il s'assit péniblement et enlaça la fillette.

— Chase, fit Zedd, conscient que son ami n'allait pas bien du tout, va t'asseoir sur ce banc avec Rachel. Je dois m'occuper des blessés, et il ne faut pas qu'elle voie ça…

Cette ruse l'empêcherait de courir partout avant qu'on ait pu le soigner. Quand Chase obéit sans protester, Zedd comprit qu'il était vraiment amoché.

L'officier et huit soldats déboulèrent dans la cour de dévotion. Quelques hommes étaient couverts de sang, leurs plastrons zébrés de griffures. Tous regardèrent le monstre enchâssé dans la glace.

— Du joli travail, sorcier Zorander, fit l'officier, admiratif. Il y a quelques survivants dans le couloir. Très mal en point… Vous pouvez les soigner ?

— Je vais voir ça… En attendant, vos hommes devraient débiter ce monstre en rondelles avant qu'il fasse fondre la glace.

— Il est toujours vivant ?

— Oui… Il vaudrait mieux ne pas perdre de temps !

Les soldats avaient déjà saisi leurs haches, attendant les ordres. Sur un signe de leur chef, ils se ruèrent vers leur proie.

— Sorcier Zorander, demanda l'officier, de quel monstre s'agit-il ?

— C'est un grinceur, répondit Zedd en jetant un coup d'œil à Chase, qui ne broncha pas, aussi impassible que d'habitude.

— Les grinceurs, lâchés dans notre monde ? s'étrangla le militaire. Sorcier Zorander, vous ne parlez pas sérieusement ?

Étudiant son interlocuteur, Zedd vit sur son visage des cicatrices qu'il n'avait pas encore remarquées. Sans nul doute, il les avait récoltées lors de combats à mort, car les soldats de D'Hara ne connaissaient pas d'autre façon de se battre. Ce gaillard n'était pas du genre à montrer sa peur, même face au pire danger.

Le sorcier soupira de lassitude. Il n'avait pas dormi depuis des jours… Quand le *quatuor* de Rahl avait tenté de capturer Kahlan, lui annonçant que Richard était mort, l'Inquisitrice s'était plongée dans le Kun Dar – la Rage du Sang. Après qu'elle eut tué leurs agresseurs, Chase, Zedd et elle avaient marché trois jours et trois nuits pour atteindre le palais. Kahlan entendait se venger, et personne ne pouvait

arrêter une Inquisitrice possédée par l'antique magie du Kun Dar.

Au palais, dans le Jardin de la Vie, ils avaient découvert que Richard n'était pas mort. Tout ça datait de la veille, mais on eût dit qu'une éternité s'était écoulée.

Sous leurs yeux impuissants, Darken Rahl avait travaillé toute la nuit pour s'approprier la magie d'Orden. Quelques heures plus tôt, il avait ouvert la mauvaise boîte et perdu la vie. Tué par la Première Leçon du Sorcier, superbement utilisée par Richard. Une preuve que le jeune homme avait le don, même s'il refusait d'y croire. Car il fallait ça pour retourner la Première Leçon contre un sorcier de l'envergure de Darken Rahl.

— Quel est votre nom ? demanda Zedd, pendant que les soldats s'acharnaient sur le monstre.

L'homme se mit au garde-à-vous.

— Général en chef Trimack, Première Phalange de la garde du palais.

— Première Phalange ?

L'officier bomba le torse, les mâchoires serrées.

— Le cercle de fer qui protège maître Rahl, sorcier Zorander. Deux mille guerriers d'élite. Nous étripons quiconque ose menacer le seigneur Rahl !

— Général, un homme comme vous sait que les chefs sont condamnés à assumer seuls le fardeau de la connaissance…

— Bien sûr !

— La nature de ce monstre doit rester secrète jusqu'à nouvel ordre…

— Je comprends, sorcier Zorander, fit l'homme en claquant des talons. Et les blessés, dans le couloir, pouvez-vous les aider ?

Un soldat qui se souciait de victimes innocentes… De quoi s'attirer le respect de Zedd. Ainsi, l'indifférence du général, au début, était due au sens du devoir, pas à la sécheresse de cœur.

Zedd avança dans le couloir et Trimack lui emboîta le pas.

— Vous savez que Darken Rahl est mort ?

— Oui. J'étais avec les autres, devant le palais, ce matin. Et j'ai vu le nouveau maître Rahl, avant qu'il s'envole à dos de dragon rouge.

— Servirez-vous Richard aussi fidèlement que votre précédent maître ?

— Il est de la Maison Rahl, non ?

— C'est un Rahl…

— Et il a le don ?

— Exact…

— Nous le défendrons jusqu'à notre dernier souffle. Personne ne touchera à un de ses cheveux.

— Le servir ne sera pas facile, lâcha Zedd. Le bougre est têtu

comme une mule !

— C'est un Rahl… Donc, ça va sans dire.

Zedd ne put réprimer un sourire.

— C'est aussi mon petit-fils, même s'il ne le sait pas encore. Pour tout vous avouer, il ignore qu'il est un Rahl. Et encore plus *le* maître Rahl. À mon avis, il ne sera sûrement pas ravi de l'apprendre. Mais un jour ou l'autre, il aura besoin de vous. Si vous lui témoignez un peu d'indulgence, général Trimack, je tiendrai ça pour une faveur personnelle.

Trimack regarda autour de lui, à l'affût du moindre danger.

— Je donnerai ma vie pour lui !

— Au début, un peu d'indulgence et de compréhension lui sera plus utile. Le pauvre garçon se prend pour un simple guide forestier. C'est un meneur d'hommes né, mais il n'en sait rien ! Il voudra fuir ses responsabilités. Pourtant, elles lui tomberont quand même sur le dos.

— Marché conclu, dit Trimack, en souriant pour la première fois. (Il s'arrêta de marcher et dévisagea le sorcier.) Comme tout soldat de D'Hara, je sers maître Rahl. Mais il doit aussi nous servir. Moi, je suis l'acier qui affronte l'acier. Il sera la magie qui s'oppose à la magie. Sans l'acier, il survivra peut-être, mais privés de sa magie, nous n'aurons aucune chance… À présent, dites-moi pourquoi un grinceur est sorti du royaume des morts.

— Votre ancien maître s'est frotté à une magie dangereuse, répondit Zedd. Celle du royaume des morts, justement. Il a déchiré le voile qui le sépare de notre monde.

— Que ce fou soit maudit ! Il devait nous protéger, pas attirer sur nous une nuit éternelle. Quelqu'un aurait dû le tuer !

— Un homme l'a fait : Richard.

— Alors, le nouveau maître Rahl est déjà notre protecteur.

— Il y a quelques jours, certains auraient pris ces paroles pour une trahison.

— Livrer les vivants à la violence des morts est une pire félonie !

— Hier, général, vous auriez abattu Richard pour l'empêcher de nuire à Darken Rahl…

— Et lui m'aurait égorgé pour parvenir jusqu'à son adversaire. Aujourd'hui, nous nous servons mutuellement. Seul un fou marche vers l'avenir à reculons.

Zedd approuva du chef cette sage déclaration et fit au militaire un sourire plein de respect. Puis il plissa le front et se pencha en avant.

— Si la déchirure du voile n'est pas refermée, le Gardien entrera dans notre univers. Alors, nous connaîtrons tous le même sort. D'Hara disparaîtra et le reste du monde avec ! D'après ce que je connais des prophéties, Richard est le seul homme qui puisse empêcher ça. Souvenez-vous-en, si quelqu'un essaie de toucher à un de ses cheveux.

— L’acier luttera contre l’acier, promit Trimack, afin que la magie puisse s’opposer à la magie.

— Parfait ! Vous avez tout compris.

Chapitre 3

Zedd baissa les yeux sur les morts et les agonisants qui jonchaient le couloir. Impossible de faire un pas sans marcher sur du sang !

Un seul grinceur, pensa le sorcier, le cœur serré.

Que se passerait-il s'ils attaquaient en masse ?

— Général, faites venir des guérisseuses. Je ne peux pas m'occuper de tant de gens…

— Je m'en charge, sorcier Zorander.

Zedd entreprit d'examiner les blessés. Des soldats de la Première Phalange circulaient entre les cadavres, souvent ceux de leurs frères d'armes. Ils tentaient de dégager le passage et s'arrêtaient parfois pour réconforter les blessés. Le vieux sorcier posa le bout de ses doigts sur le front de tous les survivants pour déterminer la gravité de leurs plaies. Certains seraient sauvés par de simples guérisseuses. D'autres auraient besoin d'interventions plus « pointues ».

Il examina un jeune soldat qui s'efforçait de respirer malgré le sang qui emplissait sa bouche, et lâcha un grognement sinistre. Le plastron du pauvre garçon était déchiqueté et on voyait les côtes pointer sous la chair en lambeaux. Alors que Zedd s'efforçait de ne pas vomir, Trimack s'agenouilla de l'autre côté du jeune blessé. Quand les regards des deux hommes se croisèrent, ils hochèrent tristement la tête. Les poumons de ce soldat-là n'aspiraient plus beaucoup d'air.

— Allez voir les autres, dit le général. Je reste avec ce pauvre gosse…

Zedd s'éloigna alors que Trimack, après avoir pris la main du garçon, lui débitait des mensonges réconfortants.

Trois femmes vêtues de longues jupes marron truffées de poches arrivèrent en courant. Quand elles découvrirent le carnage, leurs visages impressionnants de maturité ne trahirent aucune panique.

Elles sortirent de leurs poches des bandages et des cataplasmes, se penchèrent sur les blessés et commencèrent à recoudre leurs plaies ou leur administrer des potions. La plupart des dommages rentraient dans les compétences de ces guérisseuses. Les autres dépassaient souvent celles de Zedd.

Il approcha de la femme qui semblait la moins susceptible de discuter un ordre, et lui demanda d'aller s'occuper de Chase, toujours sur son banc, le menton posé sur la poitrine. Assise à ses pieds, Rachel s'accrochait à ses jambes.

Le sorcier et les deux guérisseuses restantes passèrent d'un blessé à l'autre. Soulageant quand ils le pouvaient, ils se détournaient lorsque c'était impossible.

Penchée sur une patiente récalcitrante qui lui faisait signe de la laisser en paix, une des femmes appela Zedd à l'aide.

En s'accroupissant, il posa les genoux sur la robe poisseuse de sang de la malheureuse. D'une main, elle écarta le bras qu'il tendait vers elle. De l'autre, elle tentait de garder ses intestins en place dans son ventre ouvert.

— Ne vous occupez pas de moi ! D'autres ont besoin d'aide !

La femme avait déjà un teint de cendre… Une fine chaîne d'or où pendait une pierre bleue ceignait son front. La gemme étant de la même couleur que ses iris, on aurait pu croire qu'elle avait trois yeux. Reconnaissant la pierre, Zedd se demanda si elle était authentique, ou s'il s'agissait d'un bijou fantaisie. Voilà des lustres qu'il n'avait plus vu quelqu'un arborer ainsi ce symbole. Une si jeune femme ne savait sûrement pas ce qu'il signifiait.

— Je suis le sorcier Zeddicus Zu'l Zorander. Mon enfant, qui es-tu pour oser me donner des ordres ?

— Pardonnez-moi, sorcier…, souffla la moribonde.

Elle se calma un peu quand Zedd lui posa ses doigts sur le front. Mais la douleur qui déferla en lui le força à retirer sa main et il dut lutter pour refouler ses larmes.

Il n'y avait plus de doute : elle portait la pierre en toute connaissance de cause. Ce troisième œil, celui de l'esprit, était le talisman de sa vision intérieure.

Quelqu'un tira soudain sur la tunique du vieil homme.

— Sorcier, lança une voix geignarde dans son dos, occupez-vous d'abord de moi ! (Zedd se retourna et découvrit un visage aussi désagréable que la voix – et peut-être même un peu plus.) Je suis dame Ordith Condatith de Dackidvich, de la Maison Burgalass. Cette fille est une vulgaire servante. Si elle avait couru assez vite, je ne serais pas dans cet état. Elle était si lente que j'aurais pu y laisser la vie. Occupez-vous de moi ! Je risque d'expirer à tout moment.

Avant même de la toucher, Zedd aurait juré qu'elle n'avait pas grand-chose.

— Veuillez me pardonner, ma dame…, dit-il en lui palpant le front.

Exactement ce qu'il pensait : des côtes fêlées, des contusions aux jambes et une petite coupure sur un bras. Un ou deux points de suture et il n'y paraîtrait plus !

— Alors ? demanda la dame en tirant sur la fraise couleur argent qui lui serrait le cou. Ah, ces sorciers, de vrais bons à rien ! Et les

gardes ! On aurait dit qu'ils dormaient debout ! Maître Rahl en sera avisé ! Qu'en est-il de mes blessures ?

— Ma dame, je doute de pouvoir quelque chose pour vous…

— Quoi ? (Elle tira violemment sur la fraise, comme pour se donner de l'air.) Soignez-moi, ou je m'assurerai que votre tête finisse au bout d'une pique. Alors, on verra quel bien vous apporte votre fichue magie !

— Ma dame, je vais faire de mon mieux…

Zedd saisit la manche droite de la femme, là où elle était entaillée, et tira d'un coup sec pour déchirer sur toute sa longueur le satin marron hors de prix. Puis il reposa une main sur l'épaule de la fille à la pierre bleue, lui transmit un peu de sa force et bloqua la douleur. Voyant que sa respiration se calmait, il laissa sa main en place et utilisa sa magie pour réconforter la patiente.

— Ma robe ! couina dame Ordith. Elle est fichue !

— Désolé, mais la plaie risquait de s'infecter. Mieux vaut perdre un vêtement qu'un bras. N'est-ce pas ?

— Eh bien, je suppose que oui…

— Une quinzaine de points de suture devraient suffire, dit Zedd à la guérisseuse agenouillée entre les deux blessées.

La femme regarda la plaie minuscule, puis dévisagea le sorcier.

— Je suis sûre que vous savez ce que vous dites, sorcier Zorander, fit-elle, son regard trahissant qu'elle avait compris les intentions de Zedd.

— Quoi ? s'égosilla la dame. Vous n'allez pas laisser cette charcutière prendre soin de moi ?

— Ma dame, je suis âgé, la couture me dépasse, et mes mains tremblent parfois beaucoup. J'ai peur de faire plus de mal que de bien, mais si vous insistez…

— Non… Va pour la charcutière…

— Parfait. (Zedd regarda la guérisseuse. Elle n'avait pas bronché, mais légèrement rosi.) Pour les autres blessures de cette dame, considérant sa souffrance, j'ai peur qu'il n'y ait qu'un espoir. Avez-vous de la racine de mimosa ?

— Oui, mais…

— Très bien, coupa Zedd. Deux cubes devraient suffire.

— Deux ? Mais…

— Ne lésinez pas ! s'écria dame Ordith. Si vous tombez à court, quelqu'un de moins important que moi devra s'en passer, c'est tout ! Je veux la plus forte dose !

— Bien dit ! fit Zedd. Guérisseuse, donnez-lui trois cubes. Râpés, pas entiers !

— Râpés ? répéta la guérisseuse, époustouflée.

Zedd acquiesça fermement et la « charcutière » sourit. Cette racine apaiserait la douleur, mais il n'y avait aucune raison de la râper. Et un cube aurait suffi. Trois, sous cette forme, ficheraient des coliques d'enfer à la noble dame, qui ne sortirait pas beaucoup de ses toilettes pendant une semaine.

— Comment vous nommez-vous, ma chère ? demanda Zedd à la guérisseuse.

— Kelley Hallick.

— Eh bien, Kelley, d'autres blessés ont-ils besoin de mes soins ?

— Non, messire. Middea et Annalee peuvent s'en charger.

— Alors, auriez-vous la bonté de conduire dame Ordith dans un endroit où elle cessera… hum… où elle sera à son aise pendant que vous la secourez ?

Kelley baissa les yeux sur la fille à la pierre bleue.

— Bien sûr, sorcier Zorander. Vous avez l'air épuisé. Quand vous aurez fini, passez me voir et je vous ferai une tisane à la sténadine.

La guérisseuse eut de nouveau un petit sourire. Connue pour ses vertus reconstituantes, cette décoction était aussi un redoutable aphrodisiaque. Et cette femme devait savoir la préparer à la perfection…

— Je viendrai peut-être, répondit le sorcier, non sans un clin d'œil à la séduisante guérisseuse.

À un autre moment, ça n'aurait pas été des paroles en l'air. Pour l'heure, il avait d'autres soucis en tête.

— Dame Ordith, comment s'appelle votre servante ?

— Jebra Bevinvier. Elle ne vaut rien ! Paresseuse et arrogante, voilà ce qu'elle est !

— Eh bien, vous n'aurez plus à la supporter. Sa convalescence sera longue et vous quitterez bientôt le palais…

— Moi, quitter le palais ? Je n'en ai pas la moindre intention.

— L'endroit n'est plus assez sûr pour quelqu'un de votre importance. Et comme vous le dites si bien, les gardes passent leur temps à ronfler. Il faut partir, ma dame, je vous en conjure !

— Mais je n'avais pas prévu de…

— Kelley, coupa Zedd, il est temps de conduire dame Ordith dans un lieu plus digne de son statut.

Kelley emporta la dame – comme un vulgaire sac de linge – avant qu'elle ait eu le temps de protester davantage. Zedd sourit à Jebra et écarta doucement les mèches de cheveux blonds collées à son front. La jeune femme tenait toujours un bras sur sa blessure. Le sorcier avait réussi à enrayer l'hémorragie, mais ça ne suffirait pas à la sauver. Il fallait remettre ses entrailles à leur place.

— Merci, messire. Je me sens déjà beaucoup mieux. Si vous m'aidez à me lever, je cesserai de vous embêter…

— Ne bouge pas, mon enfant. Nous devons parler…

D'un regard, il signifia aux curieux de s'éloigner. Les soldats de la Première Phalange n'eurent pas besoin d'un dessin pour disperser l'attroupement.

— Je vais mourir, n'est-ce pas ? demanda Jebra, son souffle s'accélérant.

— Pour ne pas te mentir, mon enfant, guérir ta blessure serait déjà à la limite de mes compétences sans mon épuisement actuel. Hélas, si je prends le temps de récupérer, ce sera trop tard pour toi. Et sans intervention, tu succomberas. Mais si j'essaie, cela hâtera peut-être ta fin.

— Combien de temps me reste-t-il ?

— Sans soins, peut-être quelques heures. Voire la nuit… Et j'apaiserai la douleur pour que ton agonie soit supportable.

— Je n'aurais pas cru tenir autant à la vie, gémit Jebra.

— À cause de la Pierre de Divination que tu portes ?

— Vous l'avez reconnue ? Et vous savez qui je suis ?

— Oui. Il y a longtemps qu'on n'identifie plus les pythies à leur pierre, mais je suis très vieux… Pourquoi as-tu d'abord refusé que je t'aide ? Tu craignais que ton contact me fasse du mal ?

— Oui… Mais soudain, j'ai eu très envie de vivre.

— C'est tout ce que je voulais savoir, fit Zedd en tapotant l'épaule de la jeune femme. Ne t'en fais pas pour moi. Je suis un sorcier du Premier Ordre, pas un débutant.

— Du Premier Ordre ? J'ignorais qu'il en restait encore… S'il vous plaît, messire, ne risquez pas votre vie pour moi !

— Ma vie n'est pas en danger, même si je souffrirai un peu. Au fait, mon nom est Zedd !

Jebra réfléchit un court moment. Puis sa main libre agrippa la manche du vieux sorcier.

— Zedd, puisque j'ai le choix, je veux tenter de survivre…

— Dans ce cas, je jure de faire de mon mieux… (Alors qu'il lui caressait le front, elle s'accrocha à lui comme un naufragé à une planche.) Mais peux-tu t'arranger pour que les visions ne me fassent pas trop souffrir ?

— Non… Je suis navrée… Peut-être ne devriez-vous pas…

— Plus un mot, mon enfant !

Zedd prit une grande inspiration, posa une main sur le bras de Jebra, qui compressait la blessure, et plaça doucement son autre paume sur ses yeux. Les dégâts ne pouvaient pas être réparés de l'extérieur. Il devait agir de l'intérieur, avec l'aide psychique de Jebra. Cela pouvait la tuer. Et lui avec.

Zedd rassembla ses forces et leva tous ses boucliers mentaux. Le déferlement de douleur lui coupa le souffle et il n'osa pas gaspiller son énergie à tenter de le reprendre. Les dents serrées, les muscles durs comme de la pierre, il lutta pour résister à l'assaut. Et il n'avait pas encore effleuré la douleur de la blessure ! Avant de s'attaquer à ce problème, il lui fallait s'accommoder de celle que lui infligeaient les visions de Jebra.

Torturé, son esprit sombra dans un torrent d'obscurité où tourbillonnaient des images fantômes. Si leur sens lui échappait, leur *réalité* le blessait comme une lame. Bien qu'il eût fermé les yeux, des larmes s'en échappèrent, et ses membres tremblèrent sous l'effort qu'il produisait pour nager à contre-courant du flot d'angoisse. Car s'il se laissait emporter, il ne retrouverait jamais les rivages de la vie…

L'émotion que charriaient les visions le frappa plus violemment à mesure qu'il s'enfonçait dans l'esprit de la jeune femme. De sombres pensées, tapies sous la surface de cet océan, s'accrochèrent à sa volonté comme des griffes et tentèrent de l'entraîner dans les profondeurs d'une résignation sans espoir. Ses souvenirs les plus pénibles remontèrent à sa conscience pour se jeter dans le fleuve de tristesse qu'était depuis toujours la vie de Jebra. Une atroce confluence de douleur et de folie ! N'étaient son expérience et sa détermination, la santé mentale et la volonté de Zedd auraient été inexorablement entraînées vers les hauts-fonds de l'amertume et du chagrin.

Sa lutte fut récompensée quand il atteignit l'essence même de Jebra, au centre de son âme, où régnaient le calme et une douce lumière blanche. Après ce qu'il venait de traverser, Zedd trouva presque réconfortant le contact de la douleur « modérée » liée à une blessure pourtant mortelle. L'imagination dépassait toujours la réalité, et dans cet imaginaire-là, la souffrance existait bel et bien.

Autour de cette oasis de paix, les ténèbres glaciales de la mort gagnaient inexorablement du terrain sur la chaude lumière de la vie, impatientes d'envahir à jamais l'esprit de leur proie. Zedd repoussa ce linceul d'obscurité et laissa la vive lueur de son pouvoir illuminer et réchauffer l'esprit de la jeune femme. Devant la puissance de la Magie Additive, les ombres furent contraintes de reculer.

La force de cette magie, son amour profond de la vie, remirent les organes de Jebra là où la nature les avait placés.

Zedd n'ayant pas osé consacrer une once de son énergie à calmer la douleur, Jebra hurla et cambra le dos. Le vieil homme partagea ce calvaire, son propre abdomen tellement déchiré qu'il tremblait comme une feuille.

Quand le plus difficile – qui resterait toujours au-delà de sa compréhension – fut accompli, le sorcier détourna un peu d'énergie

pour apaiser les tourments de Jebra. Avec un soulagement qu'il éprouva dans sa propre chair, elle se laissa retomber sur le sol en gémissant.

Zedd utilisa son pouvoir pour l'ultime étape : refermer la plaie. Les tissus se ressoudèrent, strate par strate, formant des muscles puis une peau aussi lisse que celle d'un nouveau-né.

Le miracle réalisé, Zedd devait sortir de l'esprit de Jebra, une étape encore plus dangereuse que les autres, surtout dans son état d'épuisement. S'inquiéter étant une perte de temps, il s'abandonna au torrent de douleur…

… et se retrouva, une bonne heure après le début du sauvetage, à genoux sur le sol, le dos voûté, des larmes ruisselant de ses yeux.

Jebra s'assit, lui passa un bras autour des épaules et le serra contre lui. Soudain conscient qu'il était revenu dans le monde réel, Zedd reprit le contrôle de son corps et de ses émotions, et adopta une posture plus adaptée à son statut. Jetant un coup d'œil autour de lui, il constata que les soldats et les curieux se tenaient à une distance respectable, quasiment hors de portée d'oreille. Seul un fou aurait voulu rester près d'un sorcier dont la magie arrachait des cris pareils à une jeune femme…

— Et voilà, dit-il, sa dignité en partie retrouvée, ce n'était pas si terrible. Je crois que tout est rentré dans l'ordre…

Jebra eut un étrange petit rire et le serra plus fort contre elle.

— On m'a enseigné qu'un sorcier ne pouvait pas guérir une pythie…

— Un sorcier ordinaire en serait incapable, pontifia Zedd en levant un index décharné. Mais je suis Zeddicus Zu'l Zorander, du Premier Ordre…

— Je n'ai rien de valeur à vous offrir, dit Jebra en écrasant une larme sur sa joue. À part cela… (Elle retira la chaîne qui ceignait son front et la tendit au vieil homme.) Veuillez accepter cet humble présent…

— C'est très gentil à toi, Jebra Bevinvier, dit Zedd en baissant les yeux sur le bijou. Crois-moi, je suis très touché. (*Et un rien coupable de t'avoir suggéré cette idée*, ajouta-t-il *in petto*.) C'est une belle chaîne… Je l'accepte avec une profonde et modeste gratitude. (Invoquant une infime volute de pouvoir, il sépara la pierre de son support – la seule chose dont il avait besoin.) Mais garde donc ta pierre, mon enfant. Elle te revient de droit.

Jebra prit la pierre et embrassa le sorcier sur la joue.

— À présent, mon enfant, fit Zedd, enchanté de ce baiser, tu vas devoir te reposer. Pour te guérir, je t'ai pris beaucoup de force. Quelques jours au lit et tu seras en pleine forme.

— Vous m'avez guérie, Zedd, mais aussi… hum… débarrassée de

ma patronne. Je dois trouver un emploi pour me nourrir. (Elle regarda sa robe verte déchirée et tachée de sang.) Et me vêtir.

— Pourquoi portais-tu la pierre, si tu étais vraiment la servante de dame Ordith ?

— Peu de gens savent ce que représente ce symbole. Dame Ordith l'ignorait. Son époux, le duc, en était informé. Il voulait en tirer partie, mais son dragon d'épouse n'aurait jamais accepté qu'il ait une femme à son service. Du coup, il m'a engagée comme dame de compagnie pour elle… Je sais que se prêter à ce genre de stratagème n'est pas honorable pour une pythie, mais il y a beaucoup de misère en Burgalass. Parce qu'ils redoutaient mes visions, mes parents m'ont mise à la porte… Juste avant de mourir, ma grand-mère m'avait donné la pierre et dit qu'elle serait honorée si je la portais. Merci de me l'avoir rendue… d'avoir si bien compris…

Ces deux dernières phrases ravivèrent la culpabilité du sorcier.

— Ainsi, le duc te demandait de le servir en douce ?

— Oui. Cela dure depuis une dizaine d'années. Étant la dame de compagnie de son épouse, j'étais presque toujours présente lors des cérémonies ou des négociations. Après, le duc me consultait en secret, pour que je lui dise ce que j'avais vu sur ses adversaires. Grâce à moi, il est devenu puissant et riche. Presque plus personne ne sait ce que signifie une Pierre de Divination. Le duc méprisait les ignorants. Me laisser porter l'artéfact était une manière de se moquer de ses idiots d'adversaires. J'étais aussi chargée de surveiller dame Ordith, qui n'aurait pas détesté devenir veuve avant l'heure. Ayant constaté qu'elle n'y parvenait pas, elle s'est contentée de quitter le château du duc le plus souvent possible. Elle aurait adoré être débarrassée de moi, mais son mari usait de toute son influence pour qu'elle me garde à son service.

— Pourquoi aurait-elle aimé ne plus t'avoir avec elle ? Serais-tu paresseuse et arrogante, comme elle le prétendait ?

Zedd sourit pour signifier qu'il plaisantait.

— Non, répondit Jebra en lui rendant son sourire. C'est à cause des visions. Quand j'en ai… Eh bien, en me guérissant, vous avez éprouvé une grande souffrance. Si c'est moins grave pour moi, ça m'empêche parfois de faire mon autre travail.

— Puisque te voilà au chômage, fit Zedd en se grattant le menton, rien ne t'empêche de passer ta convalescence ici, comme invitée d'honneur. J'ai une certaine influence au Palais du Peuple… (*Le plus surprenant*, pensa-t-il en sortant une bourse bien garnie de sa poche, *c'est que je dis la stricte vérité !*) Accepte cet argent pour tes menues dépenses et en guise d'avance sur ton salaire, si je peux te convaincre de prendre un nouvel employeur.

Jebra soupesa soigneusement la bourse.

— Si ce sont des pièces de cuivre, ça ne suffira pas, sauf pour vous. (Elle sourit et se pencha vers le sorcier, une lueur amusée – mais un rien réprobatrice – dans le regard.) Et si elles sont en argent, c'est beaucoup trop !

— Elles sont en or, dit Zedd, soudain très sérieux. Mais tu ne travailleras pas directement pour moi.

Jebra regarda la bourse, les yeux écarquillés, puis les releva vers le vieil homme.

— Pour qui, alors ?

— Richard. Le nouveau maître Rahl.

Jebra blêmit, secoua vigoureusement la tête et rendit la bourse au sorcier.

— Non. Désolée, mais je ne veux pas être à son service.

— Pourtant, il n'est pas maléfique. C'est même un très gentil garçon.

— Je sais.

— Tu le connais ?

— Je l'ai vu hier… Oui, le premier jour de l'hiver.

— Et tu as eu des visions à son sujet ?

— Oui…, souffla Jebra.

— Dis-moi ce que tu as vu. Sans rien omettre. C'est très important !

Jebra resta silencieuse un long moment.

— C'était pendant les dévotions du matin…, dit-elle enfin. Quand la cloche a sonné, je suis allée dans une cour, et il était là, immobile devant un bassin, comme fasciné par les poissons. Je l'ai remarqué parce qu'il portait l'épée du Sourcier. Et aussi à cause de sa taille et de sa beauté. De plus, il ne s'était pas agenouillé… À un moment, nos regards se sont croisés, et le pouvoir que j'ai senti en lui m'a coupé le souffle. C'était le *don*, Zedd, et je suis capable de le reconnaître, comme toutes les pythies… J'ai déjà vu des gens qui le détiennent. Leur aura est unique. Tous étaient comme vous, débordant de chaleur et de gentillesse. Votre aura est magnifique. La sienne est différente. Il a vos qualités… avec quelque chose de plus.

— La violence, souffla Zedd. Parce qu'il est le Sourcier.

— Peut-être… Je ne saurais le dire, car je n'avais jamais rien vu de comparable. Mais je sais ce que ça m'a fait. On aurait cru qu'on me plongeait la tête dans un baquet d'eau glacée, sans que j'aie pu prendre une inspiration avant… Parfois, je n'ai pas de vision au sujet d'une personne. Dans d'autres cas, elles explosent dans mon esprit. Impossible de dire quand ça se produira. Mais lorsque les gens sont désespérés, leur aura brille plus, et les visions viennent plus facilement. L'aura de Richard évoquait un éclair au plus fort de la tempête. Il était à la torture, comme un animal pris au piège qui se ronge une patte pour fuir. Terrifié par l'idée de devoir trahir ses amis

pour les sauver… Je n'ai pas compris ce que ça signifiait. Pour moi, ça n'avait aucun sens. Mais j'ai vu l'image d'une femme superbe aux cheveux très longs. Peut-être une Inquisitrice, même si ça paraît impossible, dans ce contexte… L'aura de Richard irradiait tant d'angoisse pour elle que je me suis touché le visage, craignant que ma peau ne soit brûlée. C'était si douloureux que je me serais jetée à genoux, même si ça n'avait pas été l'heure des dévotions…

» Je voulais courir le réconforter quand deux Mord-Sith sont arrivées. Elles ont bien entendu remarqué qu'il était debout… Il n'a pas eu peur, mais s'est agenouillé quand même, accablé par la trahison qu'il allait devoir commettre. Quand j'ai vu ça, j'ai cru en avoir fini avec lui et cela me soulagea. Avoir des visions sur cet homme aurait été terrible !

— Mais tu n'en avais pas fini avec lui…

— Non… Je croyais que le pire était passé, mais je me trompais. (Jebra se tordit nerveusement les mains.) Nous récitions la prière au Petit Père Rahl. Soudain, Richard s'est relevé en souriant. J'ai compris qu'il avait trouvé une solution à son dilemme. Oui, la dernière pièce du puzzle était en place ! Dans son aura, il n'y avait plus que le visage de la femme, et son amour pour elle.

La pythie secoua mélancoliquement la tête.

— Je plains le fou ou la folle qui tentera de s'interposer entre ces deux-là… Le meilleur moyen d'être broyé en un clin d'œil, et je ne suis pas sûre qu'ils s'en apercevraient !

— La femme s'appelle Kahlan, précisa Zedd avec un petit sourire. Que s'est-il passé ensuite ?

— Les visions ont défilé dans ma tête… J'ai vu Richard tuer un homme, mais je n'aurais pas pu dire comment. Pas en versant son sang. Pourtant, le résultat était le même. Puis j'ai vu qui était sa cible : Darken Rahl. Après, j'ai appris qu'il était son père, mais Richard l'ignorait. J'avais en face de moi l'héritier de Darken Rahl – le futur maître. Son aura était déchirée par de terribles conflits. Un homme du peuple destiné à devenir roi…

Zedd posa une main amicale sur l'épaule de la pythie.

— Darken Rahl voulait s'approprier une magie dangereuse pour régner sur le monde. En l'arrêtant, Richard a épargné la torture ou la mort à une multitude d'innocents. Même si commettre un meurtre est mal, c'était pour la bonne cause. Tu n'as sûrement pas peur de lui à cause de ça…

— Non, c'est la suite qui m'a terrorisée. Quand il s'est levé, en plein milieu de la dévotion, les deux Mord-Sith se sont interposées. L'une d'elle a brandi un Agiel, et j'ai vu qu'il en portait un autour du cou. Rouge, comme les leurs… Il l'a saisi et a annoncé qu'il les tuerait si elles ne s'écartaient pas. Son aura exprimait une violence qui m'a

coupé le souffle. Il aurait aimé qu'elles relèvent son défi ! Elles l'ont senti et se sont effacées…

» J'ai eu les autres visions au moment où il s'en allait… (Des larmes perlant à ses paupières, Jebra se posa une main sur le cœur.) Zedd, elles ne sont pas toujours claires. Parfois, leur signification m'échappe. Un jour, j'ai vu une famille entière de fermiers dont des oiseaux picoraient les entrailles. Comment donner un sens à ça ? Plus tard, j'ai appris que des merles avaient dévoré leurs semailles. Ils ont pu replanter et protéger leurs champs. Mais s'ils n'avaient pas réussi, tous seraient morts de faim.

» Parfois, j'ignore si les visions se réaliseront. Pour certaines, je *sais* que les choses se passeront ainsi.

— Je comprends, Jebra… Les visions sont une forme de prophétie, donc elles peuvent être déroutantes. Comment étaient celles que tu as eues au sujet de Richard ? Confuses ou précises ?

— Elles allaient de l'imprécision totale à la clarté la plus limpide. Un torrent d'images comme je n'en avais jamais connu. En principe je n'ai qu'une vision et les choses sont simples : je sais ou non ce qu'elle signifie et si elle se réalisera. Avec Richard, c'était une tempête d'images ! Mais toutes charriaient la douleur, la violence et le danger. Celles qui prédisaient vraiment son avenir étaient les pires. J'ai vu quelque chose, autour de son cou… Sans savoir ce que c'est, j'ai la certitude que ça lui fera du mal. Et que ça le séparera de cette femme… Kahlan… Et de tous ceux qu'il aime. Il sera prisonnier, loin de tout…

— Richard a été capturé et torturé par une Mord-Sith. C'est sans doute ça que tu as vu…

— Il ne s'agissait pas du passé, mais de l'avenir. Et la douleur n'était pas celle qu'inflige une Mord-Sith.

— Quoi d'autre ? demanda Zedd.

— Je l'ai vu dans un sablier. Il était à genoux dans la moitié inférieure et pleurait d'angoisse. Le sable tombait autour de lui, mais pas un grain ne le touchait. Dans la partie supérieure, hors de sa portée, se dressaient les pierres tombales de tous ceux qu'il aime. J'ai vu un couteau pointé sur son cœur. Et c'était lui qui le tenait, les mains tremblantes. Mais une nouvelle image a chassé celle-là avant que j'aie vu la suite. Ça ne signifie pas qu'il ait survécu, car les visions ne se présentent pas toujours dans l'ordre chronologique. Richard portait un splendide manteau rouge avec des boutons et des épaulettes en or. Il gisait sur le ventre, un couteau dans le dos. Il était mort, et pourtant… il ne l'était pas vraiment. Il a tenté de se retourner, mais une autre image a jailli avant que je voie son masque mortuaire… Ce fut la plus forte, et la pire. (À présent, Jebra sanglotait. Zedd lui tapota l'épaule pour l'encourager à continuer.) J'ai vu sa peau brûler !

(Elle essuya ses larmes et se balança d'avant en arrière, comme un enfant qui se berce.) Il hurlait et je sentais l'odeur de ses chairs calcinées. Puis ce qui le torturait, je ne peux pas dire quoi, s'est éloigné de lui, et il a perdu connaissance. Sur sa peau, j'ai vu une marque, comme gravée au fer rouge.

Zedd se racla la gorge, sèche comme du papyrus.

— As-tu distingué ce qu'elle représentait ?

— Pas clairement… Mais je sais qu'elle était là, aussi sûrement que le soleil dans le ciel, à midi. C'était le signe de la mort, celui du Gardien. Il en avait fait sa créature !

— Tu as eu d'autres visions ?

— Oui. Mais elles étaient moins puissantes, et je ne les comprenais pas. Elles défilaient trop vite pour que je capte autre chose que la douleur. Puis cela cessa d'un coup…

» Alors que les Mord-Sith le regardaient partir, je suis allée m'enfermer dans ma chambre, et j'ai pleuré pendant des heures, tétanisée sur mon lit. Dame Ordith est venue frapper à ma porte. Comme j'ai prétendu être malade, elle a fini par partir en me maudissant. J'ai sangloté jusqu'à l'épuisement. Richard est un homme de bien. J'étais terrifiée de voir le mal s'emparer de lui. Et toutes ces visions, bien que différentes, avaient un point commun : le danger entoure cet homme comme l'eau enveloppe un poisson. (Elle se reprit un peu.) Voilà pourquoi je ne travaillerai pas pour lui. Que les esprits du bien me protègent ! Je ne veux rien avoir à faire avec le danger qui le guette. Ni avec le royaume des morts.

— Je comprends, mais j'espérais, avec ton pouvoir, que tu l'aiderais à éviter ce danger…

— Même si on m'offrait toute la puissance et la fortune du duc, je ne voudrais pas être au service de maître Rahl. Je ne suis pas lâche, mais je n'ai rien d'une héroïne… ni d'une imbécile. Mes entrailles sont revenues dans mon ventre. Pas question qu'elles en ressortent – et mon âme avec !

En silence, Zedd regarda Jebra reprendre lentement le contrôle d'elle-même et chasser de son esprit les terribles visions. Quand ce fut fait, et qu'elle leva les yeux sur lui, il dit simplement :

— Richard est mon petit-fils.

— Que les esprits du bien me pardonnent ! gémit Jebra. (Elle ferma les yeux, se plaqua une main sur la bouche et resta ainsi un long moment.) Zedd, je suis navrée de vous avoir dit tout ça. Si j'avais su… Je vous en prie, excusez-moi !

— La vérité est ce qu'elle est, Jebra. Je ne suis pas homme à t'en vouloir parce que tu me l'as montrée. Et n'oublie pas : étant un sorcier, je savais que le danger guettait Richard. C'est pour ça que je voulais t'engager. Le voile est déchiré, mon enfant. Le monstre qui t'a

éventrée venait du royaume des morts. Si la brèche s'élargit, le Gardien en sortira aussi. Les actes de Richard, selon les prophéties, font de lui le seul homme susceptible de refermer le voile.

Le sorcier posa les pièces d'or sur les genoux de Jebra. Alors qu'elle baissait les yeux, il retira son bras, et elle fixa la bourse comme si c'était un animal qui risquait de la mordre.

— Ce sera dangereux ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

— Pas plus qu'une petite promenade digestive dans une forteresse ennemie, fit Zedd en souriant.

La main de Jebra serra convulsivement son ventre, là où il aurait dû être encore ouvert. Elle sonda le grand couloir, comme si elle cherchait un moyen de fuir, ou craignait une attaque.

— Ma grand-mère était une pythie, dit-elle sans regarder Zedd, et mon unique guide. Elle m'a dit un jour que les visions me vaudraient une vie de souffrance, et que je ne pourrais pas m'en débarrasser. Mais si j'avais l'occasion de les utiliser pour faire le bien, a-t-elle ajouté, cela allégerait mon fardeau. C'était le soir où elle m'a remis la pierre…

Jebra prit la bourse et la jeta sur les genoux de Zedd.

— Je ne ferais pas ça pour tout l'or de D'Hara. Mais pour vous, je n'hésiterai pas…

Zedd sourit et lui tapota la joue.

— Merci, mon enfant. (Il lui relança la bourse, les pièces cliquetant joyeusement.) Tu auras des frais, donc… L'excédent sera à toi. C'est ma volonté.

— Si vous insistez… Que devrai-je faire ?

— D'abord, nous avons tous les deux besoin d'une bonne nuit de sommeil. Dans quelques jours, dame Bevinvier, ta convalescence terminée, tu devras entreprendre un petit voyage. (Il sourit de la voir froncer comiquement les sourcils.) Nous sommes tous les deux très fatigués. Demain, quand je serai frais et dispos, je devrai partir pour accomplir une mission de la première importance. Avant mon départ, nous reparlerons de tout ça. Mais dès à présent, je te demande de ne plus porter la pierre en public. Montrer ton pouvoir à nos adversaires ne serait pas malin.

— Ainsi, mon nouvel employeur veut aussi que je travaille sous couverture. Voilà qui n'est pas très honorable…

— Ceux qui pourraient te reconnaître ne s'en prendraient pas à ton or, car ce seraient des serviteurs du Gardien. Ils voudront beaucoup plus que de l'or. Et s'ils te débusquent, tu regretteras que je t'aie sauvée aujourd'hui.

Jebra acquiesça avec une grimace éloquente.

Chapitre 4

Pour se relever, Zedd dut soutenir son genou droit d'une main. Puis il aida Jebra à se remettre debout. Comme il le prévoyait, elle dut s'appuyer sur lui pour ne pas tomber. Alors qu'elle s'en excusait, il la fit sourire en déclarant que tenir une jolie jeune femme par la taille valait bien un petit effort.

Autour d'eux, les gens retournaient lentement à leurs occupations. Beaucoup murmuraient en jetant des regards inquiets alentour. Le palais, décidément, n'était plus si sûr que ça… Les blessés et les morts évacués, des servantes en larmes nettoyaient le sol et essoraient leurs serpillières dans des seaux remplis d'une eau rougeâtre. Les soldats de la Première Phalange surveillaient la zone. Zedd avisa Trimack au bout du couloir et le salua amicalement.

— Quitter le palais ne me brisera pas le cœur, dit Jebra. J'ai vu ici des auras qui m'ont donné des cauchemars.

— Que sens-tu chez l'homme qui approche de nous ? demanda le sorcier en désignant Trimack.

La pythie étudia l'officier, qui vérifiait le déploiement de ses hommes.

— Une aura peu brillante… Le sens du devoir. (Elle fronça les sourcils.) Jusque-là, c'était un fardeau pour lui. Désormais, il espère en être fier. Ça vous aide un peu ?

— Beaucoup, oui… Tu as une vision ?

— Non. Rien, à part son aura…

Le sorcier eut l'air pensif, puis il changea abruptement de sujet.

— Je m'étonne qu'une belle fille comme toi n'ait pas encore de mari…

— Trois hommes ont demandé ma main. Chaque fois, quand ils se sont agenouillés devant moi, je les ai vus au lit avec une autre femme.

— Leur as-tu dit pourquoi tu les refusais ?

— Je n'ai pas *refusé*… Tous ont reçu une telle gifle qu'ils ont dû entendre sonner les cloches un bon moment.

Zedd rit de si bon cœur qu'elle s'esclaffa avec lui.

Ils reprirent leur sérieux quand Trimack se campa devant eux.

— Général, puis-je vous présenter dame Bevinvier ? (L'officier s'inclina.) Comme nous, elle a mission de protéger le nouveau maître. Tant qu'elle sera ici, j'aimerais qu'on lui affecte des gardes du corps. Le seigneur Rahl a besoin de son aide. Et aujourd'hui, elle a failli mourir…

— Entre ces murs, elle sera aussi en sécurité qu'un bébé dans les bras de sa mère. (Trimack se retourna et se tapa sur l'épaule – un code militaire. Aussitôt, une vingtaine de soldats accoururent et se mirent au garde-à-vous devant lui.) Voilà dame Bevinvier. Vous la protégerez au mépris de vos vies.

Tous les hommes se frappèrent le cœur du poing droit. Deux d'entre eux prirent le relais de Zedd pour soutenir Jebra.

Le sorcier remarqua que la pythie serrait toujours sa pierre dans une main. La bourse d'or faisait une bosse dans la poche de sa longue jupe verte souillée de sang séché.

— Soldats, vous lui trouverez des quartiers confortables et vous vous chargerez de lui apporter à manger. Veillez à ce que personne ne la dérange, à part moi. (Le sorcier tapota le bras de la pythie.) Repose-toi, mon enfant. Je viendrai te voir demain matin.

— Merci pour tout, Zedd…

Alors que Jebra et les soldats s'éloignaient, le vieil homme se tourna vers Trimack.

— Il y a au palais une certaine dame Ordith Condatith de Dackidvich. Le seigneur Rahl n'a pas besoin d'une enquiquineuse pareille. Jetez-la dehors avant ce soir. Si elle refuse, donnez-lui le choix entre un carrosse et la potence.

— Je m'occuperai de son cas en personne…

— S'il y a d'autres trublions notoires entre ces murs, faites-leur la même proposition. À nouveau règne, nouvelles lois !

Zedd ne voyait pas les auras, mais il aurait parié que celle de Trimack brillait comme un petit soleil.

— Hélas, certains individus sont rétifs au changement, sorcier Zorander.

À l'évidence, Trimack en avait gros sur le cœur…

— Avez-vous des supérieurs hiérarchiques au palais, à part maître Rahl ? demanda Zedd.

Trimack croisa les mains dans son dos et sonda le couloir du regard.

— Un seul. Demmin Nass, le chef des *quatuors*…

— Il est mort, annonça Zedd, l'estomac retourné à ce souvenir.

Trimack hocha la tête, visiblement soulagé.

— Sous le palais, trente mille soldats sont cantonnés dans les entrailles du plateau. Leurs chefs me commandent sur le terrain, mais ils n'ont pas leur mot à dire ici. Certains apprécieront le changement. D'autres non…

— Richard aura déjà du mal à être la magie qui affronte la magie. Alors, l'acier ne doit pas lui poser de problème… Général, je vous donne carte blanche. Faites tout ce que vous jugerez nécessaire pour le protéger.

— Le Palais du Peuple, même s'il n'est qu'un seul énorme bâtiment, fonctionne comme une ville. Des milliers de personnes y vivent. Des caravanes de marchands et des colporteurs solitaires viennent et repartent chaque jour dans toutes les directions, sauf vers l'est, où s'étendent les plaines d'Azrith. Les routes de ce pays sont les artères qui nourrissent le cœur de D'Hara – le Palais du Peuple.

» À l'intérieur du plateau, il y a deux fois plus de salles qu'au niveau du sol. Comme pour toutes les mégalopoles, il est impossible de connaître avec certitude les motivations des flots de visiteurs. Par prudence, j'ordonnerai la fermeture des portes intérieures pour isoler la partie supérieure du palais. Cela n'a plus été fait depuis des siècles, et ça inquiétera les D'Harans. Mais je prendrai le risque de laisser courir les rumeurs. Le seul moyen d'accès, quand les portes intérieures sont fermées, est la falaise située à l'est. Je m'assurerai que le pont-levis soit dressé en permanence.

» Cela nous laisse quand même les milliers de résidents du palais. Tous sont des ennemis en puissance. Et les soldats dont je vous parlais ont pour chefs des hommes qui toucheraient volontiers aux cheveux de maître Rahl… Le nouveau seigneur n'a rien à voir avec l'ancien, et ils détesteront ça.

» D'Hara est un grand empire sillonné de routes commerciales. Il serait judicieux que certaines divisions soient chargées de surveiller ces voies de communication, en particulier au sud, à la frontière du Pays Sauvage, où les troubles sont incessants. Je suggère aussi que des hommes choisis parmi les régiments loyaux viennent grossir les rangs de la Première Phalange, que je verrais bien forte de six mille têtes…

— Je ne suis pas un militaire, dit Zedd, mais vos idées semblent raisonnables. Le palais doit être aussi sûr que possible. La façon de s'y prendre vous regarde.

— Demain matin, je vous communiquerai les noms des généraux fiables et de ceux qui ne le sont pas.

— Et qu'en ferai-je, de votre liste ?

— Des ordres de cette nature doivent être donnés par quelqu'un qui détient le don.

— Fichtre et foutre, non ! Les sorciers ne dirigent pas les gens. Ça ne marche pas comme ça.

— C'est la règle en D'Hara. La magie et l'épée… Je veux protéger le seigneur Rahl, et c'est comme ça que les choses doivent être faites.

— Trimack, fit Zedd, soudain très las, savez-vous que j'ai combattu et tué des sorciers qui voulaient s'approprier le pouvoir ?

— Messire Zorander, si on me donne le choix, je préfère servir sous les ordres d'un homme que le poids du pouvoir accable. Ceux qui le convoitent sont rarement de bons chefs…

— Eh bien, va pour la liste…, capitula Zedd. Il y a un autre point, encore plus important : le Jardin de la Vie doit rester sous bonne garde. C'est là que le grinceur a attaqué. D'autres pourraient venir… Avant tout, il faudra réparer les portes. Puis placer des soldats autour de l'enceinte. Juste assez loin les uns des autres pour pouvoir manier une hache. Personne n'aura le droit d'entrer, à part Richard, moi ou quelqu'un muni de votre autorisation.

— Nous combattrons jusqu'au dernier, sorcier Zorander ! lança Trimack en se frappant la poitrine.

— Très bien… Le seigneur Rahl aura peut-être besoin des objets conservés dans le Jardin. Pour le moment, je préfère qu'ils y restent, car ils sont très dangereux. Cette mission de surveillance est capitale, général. D'autres grinceurs risquent de venir. Ou de pires monstres encore…

— Quand faut-il craindre une nouvelle attaque ?

— J'aurais juré que nous ne verrions pas de grinceur avant une bonne année. Savoir que le Gardien est déjà capable de lâcher ces monstres m'inquiète beaucoup. J'ignore quelle était la mission de celui-là. Peut-être massacrer à l'aveuglette, et rien de plus. Le Gardien n'a pas besoin de motifs pour tuer. Demain, je quitterai le palais pour tenter d'en apprendre aussi long que possible avant un nouvel assaut…

— Savez-vous quand reviendra le seigneur Rahl ?

— Non… Je pensais avoir un peu de temps pour lui enseigner certaines choses. Mais je vais lui envoyer un messager pour qu'il me rejoigne au plus vite en Aydindril. Là-bas, nous tenterons de mettre un plan au point. Richard est en danger et il ne le sait pas. Pour une fois, les événements m'ont pris de vitesse. Personne ne peut dire ce que le Gardien a en tête, mais j'ai peur que ses tentacules soient très longs. En fait, ils enserraient déjà Darken Rahl avant que le voile soit déchiré. La preuve que je me suis fait rouler dans la farine depuis le début !

» Si Richard revenait sans prévenir, ou s'il m'arrivait malheur, aidez-le ! Il croit être un guide forestier, pas le nouveau maître Rahl. Il se méfiera de vous. N'hésitez pas à vous recommander de moi.

— Et pourquoi me croirait-il ?

— Dites-lui que c'est vrai comme verrue de verrat. Il comprendra…

— Vous voulez que le général de la Première Phalange répète une idiotie pareille au seigneur Rahl ?

— Eh bien… hum… (Zedd se redressa et s'éclaircit la gorge.) C'est un code, général. Il en faut, en temps de guerre.

Trimack acquiesça, mais il paraissait sceptique.

— Je vais m'occuper du Jardin de la Vie et des autres problèmes. Ne le prenez pas mal, mais un peu de repos vous ferait du bien. (Il

désigna les servantes qui continuaient à nettoyer le sol maculé de sang.) Guérir tant de gens a dû vous épuiser.

— C'est vrai… Merci, général. Je vais suivre votre conseil.

Trimack salua et fit mine de partir. Mais il se ravisa.

— Messire Zorander, puis-je vous faire une confidence ? C'est un plaisir d'avoir au palais un sorcier qui s'acharne à remettre les tripes des gens dans leurs ventres. Le précédent adorait faire l'inverse, et je n'aimais pas ça du tout.

— Général, je suis navré de n'avoir rien pu pour ce jeune soldat…

— Je sais que vous êtes sincère, sorcier Zorander. Oui, c'est vrai comme verrue de verrat !

Zedd regarda le général traverser le couloir et attirer des soldats en armures comme un aimant géant. Puis il leva une main et contempla la chaîne en or enroulée autour de ses doigts squelettiques.

Il soupira de lassitude. L'éternelle méthode des sorciers : utiliser les gens. Et souvent pour le pire !

Morose, il sortit de sa poche la pierre noire en forme de larme, et maudit les esprits pour toutes les vilenies qu'un sorcier devait faire.

Puis il enchâssa la gemme noire à la place de la pierre bleue. Du pouvoir jaillit de ses doigts, assurant la soudure. Un truc élémentaire…

Espérant qu'il se trompait, le vieil homme raviva un pénible souvenir de sa femme, morte depuis longtemps. Ses boucliers mentaux ayant été laminés par l'esprit de Jebra, ce ne fut pas difficile. Quand une larme roula sur sa joue, il l'écrasa du bout du pouce, et repoussa la terrible image au prix d'un violent effort. Quelle fichue ironie ! Les sorciers en arrivaient à s'utiliser eux-mêmes, et cette atroce réminiscence avait ramené avec elle un souvenir plaisant – comme une sorte de compensation.

La pierre posée dans la paume de sa main droite, il la frotta avec son pouce humide. La gemme prit peu à peu une couleur ambrée. Le cœur du sorcier se serra. À présent, il n'y avait plus le moindre doute…

Résigné à faire ce qu'il fallait, il tissa une Toile de Sorcier autour de la pierre. Ce sort dissimulerait sa véritable nature aux yeux de tout le monde, à part Richard. Plus important encore, il attirerait l'attention du Sourcier sur la gemme. S'il la voyait, cette attraction serait irrésistible.

Son œuvre accomplie, Zedd regarda Chase, allongé sur son banc, une jambe dépassant dans le vide. Assise à même le sol, Rachel avait passé un bras autour du mollet de son « papa », la tête blottie contre son genou.

Le garde-frontière portait un énorme bandage autour du crâne.

En approchant de ses amis, Zedd se demanda ce que le brave Chase serait censé garder, à présent que la frontière avait disparu. Quand il s'arrêta près du banc, le colosse parla sans retirer le bras musclé posé sur ses yeux.

— Zedd, mon vieil ami, si une foutue guérisseuse bâtie comme un lutteur me force encore à avaler – sur ton ordre ! – une décoction à faire vomir un cochon, je te tordrai tellement le cou que tu devras marcher à reculons pour voir où tu vas !

Zedd jubila, désormais certain d'avoir sélectionné la meilleure candidate pour s'occuper du gaillard.

— Chase, ça avait vraiment mauvais goût ? demanda Rachel.

— Appelle-moi encore une fois *Chase*, et tu le sauras par toi-même ! grogna le garde-frontière en soulevant assez son bras pour foudroyer – gentiment – la fillette du regard.

— Pardon, *papa*… Je déteste que tu aies dû boire cet affreux médicament. Mais j'étais morte de peur en voyant tout ce sang sur toi… La prochaine fois que je te dirai de dégainer ton épée, tu m'écouteras peut-être, et ça t'évitera tous ces malheurs.

Zedd s'émerveilla du mordant de cette pique enveloppée dans une parfaite innocence enfantine. Chase leva un peu la tête, le bras en suspension dans l'air, et dévisagea sa nouvelle fille. Le sorcier n'avait jamais vu un homme lutter si violemment pour ne pas éclater de rire. Devant sa grimace comique, Rachel ne put se retenir de glousser.

— Que les esprits du bien aient pitié de ton futur mari, marmonna Chase. Au moins, qu'ils laissent à ce malheureux crétin quelques années de paix avant que tu lui mettes la main dessus.

— Et ça veut dire quoi ? demanda Rachel, le nez plissé.

Chase déplia son autre jambe et s'assit sur le banc. Soulevant l'enfant, il la posa sur ses genoux.

— Je vais t'expliquer… Il existe une nouvelle règle. Et tu n'auras pas intérêt à la violer.

— Je la respecterai, papa, juré ! Mais c'est quoi ?

— À dater de ce jour, si tu veux me dire quelque chose d'important et que je n'écoute pas, tu devras me botter les fesses. Très fort ! Et continuer jusqu'à ce que je te prête attention. Compris ?

— Oui, papa !

— Et ce n'est pas une blague. J'y tiens !

— C'est promis, Chase.

Le colosse roula de gros yeux, puis serra l'enfant contre lui d'un seul bras, exactement comme elle aimait blottir sa poupée.

Zedd ravala la boule qui s'était formée dans sa gorge. À ce moment précis, il ne s'aimait pas beaucoup et détestait encore plus les options qui s'offraient à lui.

Il s'agenouilla pourtant devant l'enfant, sa tunique, raide de sang

séché, ayant quelque mal à suivre le mouvement autour de ses articulations.

— Rachel, je voudrais que tu fasses quelque chose pour moi.

— Quoi donc, Zedd ?

Il leva une main et brandit la chaîne en or où se balançait désormais la pierre ambrée.

— Ce bijou appartient à une amie… Accepterais-tu de le porter pour le moment ? Et d'y faire attention ? Un jour, Richard viendra peut-être le prendre pour le ramener là où il doit être, mais je ne sais pas quand…

Chase riva sur le sorcier un regard qui le fit frissonner. De ceux qu'une souris piégée par un chat voit une seconde avant sa fin…

— Il est très joli, Zedd. Je n'ai jamais rien eu d'aussi beau.

— Il est aussi très important… Comme la boîte que t'avait confiée Giller.

— Mais Darken Rahl est mort. Tu m'as dit qu'il ne pouvait plus faire de mal à personne.

— C'est vrai, ma chérie. Pourtant, ça reste important. Tu t'en es très bien tirée avec la boîte. J'aimerais que tu portes ce collier jusqu'à ce que son propriétaire vienne le chercher. En attendant, tu ne devras jamais t'en séparer ! Ne laisse personne l'essayer, même pour s'amuser. Car ce n'est pas un jouet !

— Si tu dis que c'est important, je veillerai dessus, Zedd, c'est promis.

Chase attira la tête de Rachel contre sa poitrine et lui plaqua les mains sur les oreilles.

— Sorcier, que magouilles-tu encore ? C'est bien ce que je pense ?

— J'essaie d'éviter que tous les enfants du monde fassent d'affreux cauchemars… jusqu'à la fin des temps.

— Zedd, je ne tolérerai pas…

— Chase, coupa le vieil homme, depuis combien de temps me connais-tu ? (Le garde-frontière ne répondit pas.) M'as-tu jamais vu nuire à quelqu'un, surtout à un enfant ? Ai-je l'habitude de mettre les autres en danger pour rien ?

— Non, concéda Chase, sinistre. Et je ne voudrais pas que tu commences aujourd'hui.

— Dis-toi que je sais ce que je fais… (Il tourna la tête vers l'endroit où le monstre avait massacré des innocents.) Ce que nous avons vécu aujourd'hui n'est rien à côté de ce qui nous attend. Si le voile n'est pas refermé, la souffrance et la mort feront des ravages que tu ne peux imaginer. J'agis comme un sorcier doit agir. À l'instar de Giller, j'ai *reconnu* cette enfant. Elle est destinée à accomplir de grandes choses. Oui, elle laissera une trace dans l'histoire du monde…

» Quand nous étions dans la tombe de Panis Rahl, pour voir si on

la murait correctement, j'ai pu étudier les runes gravées sur les murs. Je ne comprends pas bien le haut d'haran, mais ce que j'ai déchiffré m'a suffi. Ce sont des instructions pour aller dans le royaume des morts. Tu te souviens de la table de pierre, du Jardin de la Vie… C'est un autel sacrificiel. Darken Rahl l'utilisait pour traverser les frontières et passer dans le royaume des morts.

— Darken Rahl n'est plus… Que… ?

— Il tuait des enfants et offrait leurs âmes innocentes au Gardien pour payer son droit de passage ! Comprends-tu ce que je dis ? Il avait conclu un pacte avec le mal ! Ça signifie que le Gardien a utilisé des êtres de notre monde. Beaucoup d'êtres ! Et maintenant, le voile est déchiré. L'attaque du grinceur en est la preuve.

» Une grande partie des plus anciennes prophéties parlent de ce qui vient de commencer… et de Richard. Celui qui les a écrites voulait l'aider à travers le torrent du temps. Selon moi, c'est pour qu'il lutte contre le Gardien. Mais beaucoup d'événements, au fil des millénaires, ont obscurci le sens de ces mots. J'ai peur que ce soit le résultat des patientes manœuvres du Gardien.

» La patience est sa meilleure arme, car il a l'éternité à sa disposition. Il a prudemment déployé ses tentacules dans notre monde pour influencer les gens, et convaincre des sorciers comme Darken Rahl de travailler dans son intérêt. Nous avons cruellement besoin des prophéties, et il ne reste plus de sorciers pour les déchiffrer. Je suis sûr que ce n'est pas une coïncidence. Mais j'ignore quel est le but du Gardien, et ce qu'il prémédite…

Les yeux de Chase brillaient toujours, mais sa colère ne visait plus Zedd.

— Dis-moi ce que je peux faire pour t'aider.

Le sorcier eut un sourire mélancolique et tapota le bras de son ami.

— Apprends ce que tu sais à cette enfant. Elle est très intelligente. Incite-la à donner le meilleur d'elle-même ! Enseigne-lui le maniement de toutes les armes que tu connais. Développe en elle la force et la vitesse…

— Une si petite guerrière…, soupira Chase.

— Demain matin, je partirai chercher Adie et nous irons en Aydindril. Je voudrais que tu files chez les Hommes d'Adobe. Au triple galop ! Richard, Kahlan et Siddin resteront avec Écarlate ce soir, et elle les conduira là-bas demain. Le voyage te prendra des semaines et nous ne devons pas perdre de temps.

» Une fois arrivé, dis à Richard et à Kahlan de me rejoindre d'urgence. Répète-leur tout ce que je viens de te révéler. Ensuite, essaie de conduire Rachel en sécurité. S'il y a encore un endroit sûr en ce monde…

— Veux-tu que je fasse autre chose ?

— Le plus important est de contacter Richard. J'étais idiot de croire que nous aurions un répit… (Le sorcier se frotta le menton.) Tu devrais peut-être lui annoncer que je suis son grand-père, et qu'il est le fils de Darken Rahl. Comme ça, sa colère sera retombée quand nous nous retrouverons.

Zedd eut un sourire désarmant d'innocence.

— Tu sais comment l'appelle le Peuple d'Adobe ? Richard Au Sang Chaud ! Tu te rends compte ! Richard, le plus gentil garçon que j'aie connu… Mais l'Épée de Vérité a dévoilé une autre facette de sa personnalité.

— Apprendre que tu es son grand-père ne l'énervera pas, dit Chase. Il t'adore !

— C'est possible, mais je doute qu'il soit ravi de découvrir l'identité de son père. Et surtout, de savoir que je lui ai caché la vérité. George Cypher l'a élevé, et tous les deux s'aimaient beaucoup.

— C'était ainsi, et ça le restera…

Zedd acquiesça et brandit de nouveau le collier.

— Me feras-tu confiance ?

Chase évalua le sorcier du regard un moment. Puis il rassit Rachel bien droite sur ses genoux et lui lâcha les oreilles.

— Je m'occupe du fermoir pour toi, ma chérie…

Après qu'il lui eut passé le bijou au cou, Rachel prit la pierre couleur d'ambre dans sa minuscule main et se pencha pour l'étudier.

— Je veillerai sur elle, Zedd…

— Je n'en doute pas…

Le sorcier ébouriffa les cheveux de la fillette. Puis il posa un index de chaque côté de son front et laissa la magie couler librement, implantant dans son esprit l'idée que la pierre était importante, qu'elle ne devait en parler à personne, et qu'il fallait la protéger aussi bien que la boîte d'Orden.

Quand il retira ses doigts, elle rouvrit les yeux et sourit. Chase la souleva par les aisselles et la posa sur le banc, près de lui. Il regarda la collection de couteaux accrochée à sa ceinture et défit les lanières du plus petit, dégageant le fourreau.

— Puisque tu es ma fille, dit-il, tu porteras un couteau, comme moi. Mais pas question de le dégainer avant que je t'aie appris à t'en servir. Tu pourrais te faire très mal. Après mes leçons, tu le manieras comme une championne. Je veux t'apprendre à te protéger toi-même, parce que c'est le meilleur moyen d'être en sécurité. Ça te va ?

— Je deviendrai comme toi ? s'extasia l'enfant. Ce serait formidable, Chase !

Le garde-frontière grogna avant d'accrocher le fourreau à la ceinture de l'enfant.

— Je me demande si je serai un bon professeur… Dire que je ne

t'ai même pas appris à m'appeler « papa » !

—Tu sais, souffla Rachel, « Chase » et « papa », pour moi, ça signifie la même chose !

Le garde-frontière secoua la tête avec un sourire résigné.

Zedd se releva et lissa sa tunique.

— Chase, si tu as besoin de quelque chose, le général Trimack s'en occupera. Emmène avec toi autant d'hommes que tu voudras.

— Je partirai seul. Quand on est pressé, les escortes sont encombrantes. De plus, un père et sa fille attireront moins l'attention qu'une colonne de cavaliers. N'est-ce pas ce que tu veux ?

Il désigna la pierre, au cou de Rachel.

Zedd se félicita que le garde-frontière ait l'esprit si vif. Rachel et lui feraient une sacrée équipe !

— Je voyagerai avec vous jusqu'à la route qui conduit chez Adie. Demain matin, j'ai une petite formalité à remplir. Nous partirons dès que j'aurai fini.

— Parfait. Mais tu as l'air d'un type à qui un peu de repos ne ferait pas de mal.

— Tu parles d'or, mon ami…

Zedd comprit soudain pourquoi il était si fatigué. Les récentes nuits blanches n'étaient pas en cause. Mais après des mois passés à combattre Darken Rahl, alors qu'il pensait avoir gagné, il s'était aperçu que la guerre commençait à peine. Et cette fois, ses amis et lui n'affrontaient plus un sorcier, aussi dangereux fût-il, mais le Gardien du royaume des morts.

Contre Darken Rahl, il connaissait l'essentiel des règles. Informé du temps dont ils disposaient, il savait presque tout au sujet des boîtes d'Orden. Là, il avançait à l'aveuglette. Dans cinq minutes, le Gardien pouvait avoir remporté la partie. Voilà ce qui le minait : l'ignorance ! Et il lui faudrait construire une stratégie avec les quelques bribes d'information qu'il *pensait* détenir.

— Au fait, dit Chase en ajustant le fourreau à la ceinture de Rachel, une des guérisseuses, Kelley, m'a donné un message pour toi.

Il fouilla dans sa poche, en sortit un petit morceau de papier et le tendit au sorcier.

Le message était énigmatique : *Aile ouest, rue des Hautes-Terres du Nord, troisième galerie.*

— Kelley a dit que tu la trouverais là… D'après elle, tu as besoin de repos. Si tu vas la voir, elle te fera une tisane à la sténadine ; pas très forte, pour que tu puisses bien dormir. Tu y comprends quelque chose ?

Zedd froissa le message en souriant.

— Vaguement… (Il se tapota pensivement les lèvres.) Tu devrais aller te reposer aussi. Si tu as peur que la douleur te réveille, je peux

demander à une guérisseuse de te préparer…

— Non ! s'écria le garde-frontière. Je dormirai comme une masse !

— Si tu le dis… (Zedd tapota le bras de Rachel et l'épaule de Chase. Il s'éloigna, mais une idée traversa son esprit, le forçant à se retourner.) As-tu déjà vu Richard dans un manteau rouge avec des boutons et des épaulettes en or ?

— Richard ? ricana Chase. Zedd, tu l'as à demi élevé. Tu devrais savoir mieux que moi qu'il n'a pas de vêtement de ce genre. Son manteau du dimanche est marron. Comme tous les guides forestiers, il aime les couleurs qui rappellent la terre. Je ne l'ai même jamais vu avec une chemise rouge… Mais pourquoi cette question ?

Zedd ne daigna pas s'expliquer.

— Quand tu le verras, dis-lui de ne jamais mettre un manteau rouge. (Il agita un index devant le nez du garde-frontière.) Jamais ! N'oublie pas, parce que c'est très important. Pas de manteau rouge !

— Compris, fit Chase, conscient qu'il serait inutile de presser le vieil homme de questions.

Zedd sourit à Rachel et la serra dans ses bras avant de s'éloigner, se demandant où était le réfectoire le plus proche. L'heure du dîner devait être presque passée.

Soudain, il s'avisa qu'il ne savait pas où aller, car il ne s'était pas soucié de trouver un endroit où dormir.

Eh bien, ce n'était pas grave, puisque les chambres d'invités ne manquaient pas au palais, comme il l'avait expliqué à Chase…

Sans trop savoir pourquoi, il déplia le petit morceau de papier et le parcourut distraitement des yeux. Avisant un passant très distingué à la barbe grise joliment nattée, superbe dans sa tunique jaune officielle, il l'aborda courtoisement.

— Messire, je m'excuse, mais savez-vous où sont… (Il regarda de nouveau le message.) Hum… l'Aile Ouest et la rue des Hautes Terres du Nord, troisième galerie ?

— C'est très simple, messire. Ce sont les quartiers des guérisseuses. Je vais dans cette direction. Faisons un bout de chemin ensemble, puis je vous indiquerai la suite.

— Très aimable à vous…, répondit Zedd, qui ne se sentait plus si fatigué, tout d'un coup.

Chapitre 5

Alors que sœur Margaret s'engageait dans le couloir, au sommet de l'escalier de pierre, une servante armée d'un seau et d'une serpillière l'aperçut et tomba aussitôt à genoux. Margaret s'arrêta pour poser une main sur la tête de la femme.

— Que la bénédiction du Créateur soit sur sa fille, dit-elle.

La servante releva les yeux et se fendit d'un sourire édenté.

— Merci de votre grâce, ma sœur, et qu'Il vous bénisse aussi dans Ses œuvres.

Margaret sourit en regardant la vieille domestique descendre le couloir, voûtée par le poids du seau.

La pauvre, pensa-t-elle, *être obligée de travailler au milieu de la nuit…*

Mais après tout, elle aussi était debout à cette heure indue…

Sa robe tirait inconfortablement sur son épaule. Baissant les yeux, Margaret s'aperçut qu'elle avait fermé de travers les trois boutons du haut. Elle y remédia avant de pousser la lourde porte de chêne et de s'avancer dans les ténèbres.

Une sentinelle l'aperçut et courut vers la sœur, qui leva devant sa bouche le livre qu'elle portait pour que l'homme ne voie pas qu'elle bâillait.

— Ma sœur, dit le garde en s'immobilisant, où est la Dame Abbesse ? Le prisonnier a beuglé qu'il voulait la voir. J'en ai encore des frissons dans le dos… Où est-elle ?

Margaret foudroya l'impudent du regard jusqu'à ce qu'il se souvienne des usages et la salue d'une rapide révérence. Ensuite, elle se dirigea vers les remparts, l'homme sur ses talons.

— Il ne suffit pas que le Prophète siffle pour que la Dame Abbesse accoure…

— Mais il a exigé de la voir en personne…

Margaret s'arrêta et posa sa main libre sur celle qui tenait le livre.

— Aimeriez-vous frapper à sa porte en pleine nuit pour lui annoncer que le Prophète la demande ?

— Non, ma sœur, fit l'homme, soudain très pâle.

— Il suffit amplement qu'on m'ait tirée du lit pour satisfaire les caprices du Prophète.

— Vous ne savez pas ce qu'il a dit, ma sœur. Il criait et…

— Assez ! grogna Margaret. Dois-je vous rappeler que répéter ses paroles vous vaudrait la décapitation ?

— Je ne m'y risquerais pas, souffla le garde en portant les mains à son cou. Sauf devant une sœur…

— Même devant une sœur, vous ne devez pas les répéter !

— Pardonnez-moi… Mais il n'a jamais crié aussi fort. En réalité, j'ai rarement entendu sa voix, sauf quand il appelle une sœur. Ses propos m'ont alarmé. C'est la première fois qu'il profère de telles paroles en ma présence.

— Il a pu faire passer sa voix à travers les boucliers… Cela arrive de temps en temps. C'est pour ça que ses gardes personnels doivent jurer de ne rien répéter. Quoi que vous ayez entendu, dépêchez-vous de l'oublier, si vous ne voulez pas que nous vous y *aidions*.

L'homme hocha la tête, trop terrifié pour parler. Margaret n'aimait pas recourir à la menace, mais il fallait empêcher qu'il raconte n'importe quoi en se saoulant avec ses camarades. Les prophéties n'étaient pas pour le commun des mortels…

— Comment vous nommez-vous, soldat ?

— Kevin Andellmere, ma sœur.

— Si vous jurez, Kevin, de tenir votre langue jusqu'à votre dernier souffle, je m'occuperai de vous trouver un autre poste. À l'évidence, vous n'êtes pas fait pour celui-là…

Kevin s'agenouilla.

— Le Ciel vous bénisse, ma sœur. Je préférerais affronter une horde de barbares du Pays Sauvage plutôt qu'entendre la voix du Prophète. Je promets, sur ma vie, de garder le secret à jamais.

— Qu'il en soit ainsi… Retournez à votre poste. À la fin du service, dites au capitaine de la garde que sœur Margaret veut qu'on vous affecte ailleurs. (Elle posa une main sur la tête du soldat.) Que la bénédiction du Créateur soit sur son fils…

— Merci de votre bonté, ma sœur.

Margaret traversa les remparts jusqu'à la colonnade qui se dressait au bout, descendit un escalier battu par le vent et s'engagea dans le couloir chichement éclairé qui conduisait aux appartements du Prophète. Deux gardes flanquaient la porte. Ils s'inclinèrent avec un bel ensemble.

— On m'a dit que le Prophète a parlé à travers les boucliers ?

— Vraiment ? fit un des hommes. Moi, je n'ai rien remarqué. (Sans quitter Margaret du regard, il demanda à son compagnon.) Tu as entendu quelque chose ?

Le soldat s'appuya sur sa lance et cracha par terre avant de répondre :

— Rien du tout ! Il est aussi muet qu'un cadavre.

— Kevin vous a raconté des âneries ? demanda le premier garde.

— Il y a longtemps que le Prophète n'a pas percé nos boucliers pour dire autre chose que le nom de la sœur qu'il veut voir, affirma le

deuxième homme. Kevin n'avait jamais entendu sa voix, c'est tout…

— Voulez-vous qu'on s'assure qu'il n'entende plus jamais rien ? Et qu'il ne *dise* plus rien ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Il m'a donné sa parole, et il sera bientôt muté.

— Sa parole, grogna le premier garde. Un serment n'est qu'un vulgaire bavardage. L'acier d'une lame serait plus fiable…

— Voilà qui est intéressant ! Dois-je croire que votre engagement au secret est un « bavardage » ? Devrions-nous garantir votre discrétion par des moyens plus « fiables » ?

Margaret dévisagea le soldat jusqu'à ce qu'il baisse les yeux.

— Non, ma sœur. Mon serment était sincère.

— J'aime à le penser… Quelqu'un d'autre l'a-t-il entendu crier ?

— Non. Dès qu'il a braillé à tue-tête pour appeler la Dame Abbesse, nous avons vérifié qu'il n'y avait personne dans le coin. Après, j'ai posté des gardes devant toutes les issues, puis ordonné qu'on aille chercher une sœur. Décider de réveiller la Dame Abbesse en pleine nuit n'est pas de mon ressort…

— Bien raisonné…

— À présent que vous êtes là, nous devrions aller voir les autres. (Le garde eut un regard noir.) Histoire d'être sûrs que personne n'a rien entendu…

— Tant que vous y êtes, priez pour que le soldat Andellmere soit prudent et ne se brise pas le cou en tombant des créneaux. Car si ça devait arriver, je reviendrais vous voir… (Le type grogna, désappointé.) Mais si vous l'entendez répéter un mot de ce qu'il a surpris ce soir, appelez immédiatement une sœur.

Dès qu'elle eut passé la porte et se fut engagée dans le couloir intérieur, Margaret sentit les boucliers. Le livre serré contre la poitrine, elle se concentra, cherchant une brèche. Un sourire apparut sur ses lèvres quand elle la découvrit : une infime distorsion, dans le champ de force. Le Prophète y travaillait sans doute depuis des années. Les yeux fermés, Margaret ferma la fissure avec un barbillon de pouvoir qui vaudrait un cuisant échec au bonhomme s'il tentait de refaire le même coup. L'ingénuité et l'obstination du Prophète l'impressionnaient. Cela dit, se souvint-elle, il n'avait pas grand-chose d'autre à faire dans la vie…

Toutes les lampes brûlaient dans les grands appartements. Des tapisseries décoraient un des murs et le sol était couvert de tapis bleu et jaune – une spécialité locale. Les étagères de la bibliothèque à demi vides, des livres ouverts gisaient un peu partout : sur les chaises, les sofas, les oreillers, ou en pile près du fauteuil favori du Prophète, à côté de la cheminée éteinte.

Margaret approcha de l'élégant bureau en bois de rose poli qui

occupait tout un côté de la pièce. Prenant place sur le siège rembourré, elle posa son livre sur le lutrin et le feuilleta jusqu'à ce qu'elle trouve une page blanche.

Le maître des lieux n'était nulle part en vue. La double porte qui donnait sur le jardin étant ouverte, Margaret supposa qu'il s'y promenait. Ouvrant le tiroir du bureau, elle sortit un encrier, une plume et une petite boîte pleine de sable fin, et posa le tout devant le Livre des Prophéties.

Quand elle releva les yeux, elle vit une silhouette se découper sur le seuil de la porte. Vêtu d'une bure noire à capuchon, le Prophète la regardait. Immobile, les mains glissées dans ses manches, sa simple « présence » était au moins aussi impressionnante que sa taille.

Margaret retira le bouchon de l'encrier.

— Bonsoir, Nathan…

L'homme avança lentement de trois pas pour passer de la pénombre à la lumière. Il abaissa sa capuche, révélant la longue crinière blanche qui cascadait sur ses épaules. À son cou, on apercevait le bord d'un collier en métal. Les muscles de ses mâchoires puissantes se tendirent et ses sourcils neigeux se froncèrent au-dessus de ses yeux bleu azur. Rasé de près, il restait d'une rude beauté, même si c'était le plus vieil homme que Margaret eût jamais connu.

Et il était fou à lier… Ou rusé au point de vouloir être pris pour un aliéné ? La sœur ignorait la réponse à cette question. Comme tout le monde…

Quoi qu'il en fût, c'était l'homme le plus dangereux du monde.

— Où est la Dame Abbesse ? demanda-t-il d'une voix grave, menaçante.

Margaret s'empara de la plume.

— Il est très tard, Nathan. On ne réveillera pas la Dame Abbesse parce que vous faites un caprice. Toutes les sœurs peuvent rédiger les prophéties. Asseyez-vous, et nous nous mettrons au travail.

Nathan approcha du bureau et se campa en face de Margaret.

— Pas d'épreuve de force avec moi, ma sœur ! C'est important !

— Ne jouez pas avec moi non plus, Nathan… Dois-je vous rappeler ce que vous y perdriez ? Puisque vous m'avez tirée du lit, finissons-en, que je puisse dormir un peu.

— Je voulais voir l'Abbesse. C'est très grave.

— Nathan, il nous reste à interpréter des prophéties qui datent de plusieurs années. Quelle différence, si vous me dictez celle-là ou non ? L'Abbesse la lira demain matin, la semaine prochaine, ou dans un an. Pour ce que ça change…

— Je n'ai pas de prophétie à dicter.

— Vous m'avez réveillée pour vous tenir compagnie ? s'étrangla Margaret.

— Ça vous dérange ? demanda Nathan avec un grand sourire. C'est une nuit merveilleuse. Vous êtes plutôt pas mal, dans le genre coincé. (Il inclina malicieusement la tête.) Ça ne vous dit rien ? Bon, puisque vous êtes là, et qu'il vous faut une prophétie, voulez-vous entendre parler de votre mort ?

— Le Créateur me rappellera à Lui quand Il le voudra. Je laisse cela entre Ses mains.

Nathan acquiesça sans la regarder dans les yeux.

— Sœur Margaret, pourriez-vous faire venir une vraie femme ici ? À force, je me sens un peu seul…

— Nous ne sommes pas là pour vous fournir des catins.

— Jadis, en échange des prophéties, on m'envoyait des courtisanes…

Margaret posa la plume sur le bureau avec une lenteur calculée.

— La dernière s'est enfuie avant que nous puissions lui parler. Elle était à demi nue… et à moitié folle. Personne ne sait comment elle a trompé la vigilance des gardes. Vous aviez pourtant promis de ne pas lui confier de prophétie, Nathan. *Promis* ! Avant qu'on ait pu lui remettre la main dessus, elle a répété vos paroles, qui se sont répandues comme une traînée de poudre, provoquant une guerre civile. Six mille personnes sont mortes à cause de vos bavardages.

— Vraiment ? fit Nathan, l'air désolé. Je l'ignorais…

Margaret prit une grande inspiration – histoire de ne pas exploser.

— Nathan, je vous ai déjà raconté ça trois fois !

— Je suis désolé, Margaret…

— *Sœur* Margaret !

— Une sœur, vous ? Vous êtes bien trop séduisante pour ça. Une novice, peut-être…

Margaret referma le livre, le ramassa et se leva.

— Asseyez-vous, sœur Margaret ! feula le Prophète.

— Vous n'avez rien à me dire. Alors, je retourne dans mon lit.

— Ai-je prétendu n'avoir rien à dire ? Je n'ai pas de prophétie, c'est tout…

— Sans vision ni prédiction, qu'auriez-vous donc à me communiquer ?

— Asseyez-vous, si vous voulez le savoir.

Margaret envisagea d'utiliser son pouvoir. Mais elle jugea qu'il serait plus facile, et plus rapide, de céder au caprice du Prophète.

— Voilà, je me suis rassise, et je vous écoute.

— Une prophétie a bifurqué…, murmura Nathan, les yeux écarquillés.

— Quand ? s'exclama Margaret en se levant d'un bond.

— Aujourd'hui même…

— Alors, pourquoi m'avez-vous appelée en pleine nuit ?

— Parce que je m'en suis aperçu ce soir.

— Et ça ne pouvait pas attendre demain ? Ce n'est pas la première Fourche, que je sache…

— C'est vrai, mais il n'y en avait jamais eu comme celle-là…

L'annoncer aux autres n'enchantait guère Margaret. Personne ne serait ravi d'apprendre ça. À part Warren, bien sûr, qui jubilerait à l'idée d'avoir une pièce de plus à mettre en place dans le puzzle des prophéties. Sinon, nul ne se réjouirait, car ça impliquait des années de travail supplémentaires.

Certaines prophéties « bifurquaient », offrant plusieurs possibilités. Avec les prédictions qui se succédaient sur chaque branche de cette arborescence, on obtenait un fouillis divinatoire dans lequel il devenait impossible de déterminer quel événement se produirait ou non.

Quand une de ces prophéties pluri-virtuelles se réalisait, une branche se révélant la bonne, on disait qu'une Fourche s'était produite. Toutes les prédictions qui se rattachaient à la « branche morte » devenaient alors de fausses prophéties. Cet enchevêtrement d'augures mensongers remplissait le Livre des Prophéties d'informations fausses et contradictoires qui ajoutaient à la confusion. Quand une Fourche survenait, il fallait traquer dans l'arborescence toutes les mauvaises prédictions et les éliminer.

Un travail de titan ! Et plus l'événement décisif se produisait en aval de la Fourche, plus il devenait difficile de se repérer. Pire encore, on avait du mal à déterminer si deux prédictions liées l'une à l'autre devaient se suivre rapidement ou se réaliser à des milliers d'années d'intervalle. Parfois, la nature même des événements aidait les analystes à les classer dans l'ordre chronologique, mais ça n'était pas systématique. Plus on s'éloignait de la Fourche, plus les rapports entre les choses se brouillaient…

Il fallait des années pour obtenir un résultat – et encore n'était-il que partiel… À ce jour, Margaret et ses compagnes ne savaient jamais si elles lisaient une vraie prophétie, ou la lointaine « descendante » d'une branche morte. Pour cette raison, certains érudits jugeaient les prophéties peu fiables, voire totalement inutiles. Mais si les sœurs étudiaient une Fourche à sa naissance – en distinguant la bonne branche des autres – elles disposeraient d'un guide fiable.

Margaret se rassit.

— La prophétie à Fourche est-elle importante ?

— C'est une prophétie centrale. Aucune n'a plus de valeur.

Des décennies… Il ne faudrait pas des années, mais des décennies ! Une prophétie centrale avait des ramifications partout. Margaret en eut le tournis. C'était comme avancer à l'aveuglette. Jusqu'à ce que le

fruit pourri soit tombé de la mauvaise branche, ils ne pourraient plus se fier à quoi que ce soit.

Elle chercha le regard de Nathan.

— Vous savez quelle prophétie a eu une Fourche ?

— Je connais la mauvaise branche et la bonne, se rengorgea le Prophète. Et je sais ce qui se réalisera !

Nous tenons enfin quelque chose ! pensa Margaret.

Si Nathan pouvait distinguer les branches, et définir leur nature, ce seraient des informations d'une grande valeur. Les prophéties n'étant jamais chronologiques, il resterait impossible de suivre simplement une branche, mais ils sauraient au moins où commencer. Une bonne base, surtout en ayant appris l'existence de la Fourche au moment où elle se produisait, pas des années après.

— Du bon travail, Nathan. (Il sourit comme un enfant félicité par sa mère.) Asseyez-vous près de moi et racontez-m'en plus…

Le Prophète tira une chaise et prit place de l'autre côté du bureau. Il semblait excité comme un chiot qui s'amuse avec un bâton. Margaret espéra ne pas devoir lui faire mal pour lui arracher son jouet de la gueule.

— Nathan, dites-moi quelle prophétie est concernée…

— Êtes-vous sûre de vouloir le savoir, ma sœur ? demanda le Prophète, l'air plus espiègle que jamais. Les prophéties sont dangereuses. La dernière fois que j'en ai confié une à une jolie femme, des milliers de gens sont morts. C'est vous-même qui me l'avez appris.

— Nathan, je vous en prie ! C'est très important.

— Je ne me souviens plus exactement des mots…, avoua le vieil homme, soudain mortellement sérieux.

Margaret n'en crut rien. Dès qu'il s'agissait de prophéties, Nathan voyait mentalement les paroles comme si elles étaient gravées sur une tablette de pierre.

— C'est compréhensible, dit-elle en posant une main rassurante sur le bras du vieil homme. Je sais qu'il est difficile de tout mémoriser. Récitez-les du mieux que vous pouvez…

— Eh bien, voyons ça… (Il contempla le plafond en se massant le menton entre le pouce et l'index.) La prophétie parle de l'homme de D'Hara qui attirera l'obscurité sur le monde en recensant les ombres.

— Très bien, Nathan. Vous pouvez m'en dire plus ? (Il se souvenait sans doute de chaque syllabe, mais il adorait qu'on le supplie.) Cela m'aiderait tellement !

Il la dévisagea un moment, ravi, puis déclama :

— *« Au premier souffle de l'hiver, les ombres recensées fleuriront. Si l'héritier de la vengeance de D'Hara les recense de la bonne manière, son ombre recouvrira le monde. S'il se trompe, sa vie lui sera confisquée. »*

Un modèle de prophétie à Fourche ! La veille, on était le premier

jour de l'hiver… Margaret ignorait le sens de cette prédiction, mais elle connaissait ces phrases par cœur. Elles faisaient l'objet d'études et de débats incessants entre les sœurs, dans les salles des catacombes, et elles se demandaient en quelle année cela s'accomplirait.

— Et quelle direction a pris la prophétie ?

— La pire possible, dit Nathan, sinistre.

— L'ombre de l'homme de D'Hara nous recouvrira ? demanda Margaret en jouant nerveusement avec un bouton de sa robe.

— Vous devriez étudier les prophéties plus attentivement, ma sœur. La suivante dit : *« Si les forces de la confiscation se déchaînent, le monde sera obscurci par une luxure plus noire encore, qui jaillira de la déchirure. Les chances de salut, alors, seront aussi fines que la lame blanche de Celui qui est Né dans la Vérité. »* Sœur Margaret, le seul être dont la luxure soit plus noire est le Seigneur de l'Anarchie.

— Que la Lumière du Créateur nous protège…, murmura Margaret.

— La prophétie ne mentionne nulle part qu'Il viendra à notre secours, fit Nathan avec un sourire moqueur. Si vous cherchez Sa protection, il faut suivre la bonne branche de la Fourche. C'est ainsi qu'Il vous offre une infime chance de vous défendre contre ce qui doit advenir.

Margaret lissa distraitement les plis de sa robe.

— Nathan, j'ignore ce que signifie cette prophétie. Sans connaître son sens, comment suivre la bonne ou la mauvaise Fourche ? Vous prétendez pouvoir les distinguer. Voulez-vous m'éclairer ? Me fournir une prédiction relative à chaque branche, afin que nous identifiions les deux pistes ?

— *« Sous la domination du Maître, la vengeance exterminera tous ses ennemis. La terreur, la désolation et le désespoir régneront alors sans partage. »* Cette prédiction-là conduit à la mauvaise branche.

Margaret fut un peu rassérénée. La bonne prophétie ne pouvait pas être pire.

— Et l'autre branche ?

— Très près de la Fourche, sur la bonne piste, voilà ce qui est dit : *« Parmi tous ceux qui sont nés de la magie pour délivrer la vérité, un seul survivra quand la menace des ténèbres sera dissipée. Alors viendra une pire obscurité : celle des morts. Afin que la vie ait une chance, celle qui est en blanc devra être offerte à son peuple, pour lui apporter la joie et la prospérité. »*

Margaret compara les deux prophéties. La première semblait assez simple à comprendre. À partir de là, ils pourraient suivre la mauvaise branche pendant un temps. La seconde était plus ambiguë, mais l'interpréter serait possible, avec un peu de persévérance. En tout cas, elle concernait une Inquisitrice. Et « celle qui est en blanc » désignait spécifiquement la *Mère* Inquisitrice.

— Merci, Nathan. Grâce à vous, il sera facile de suivre la mauvaise bifurcation. Avec la bonne, ce sera plus ardu, mais avec une prophétie pour nous ouvrir la voie, nous devrions nous y retrouver. Il suffira de chercher des prédictions qui s'éloignent chronologiquement de l'événement-source. L'Inquisitrice est destinée à apporter le bonheur à son peuple. (Margaret eut un petit sourire.) Ça peut vouloir dire qu'elle se mariera… ou quelque chose dans ce genre.

Le Prophète la regarda, cillant des yeux, puis renversa la tête en arrière et éclata de rire. Se levant d'un bond, il continua jusqu'à en perdre le souffle. Rouge comme une pivoine, il se tourna alors vers Margaret.

— Tas d'imbéciles pompeuses ! Cette manière dont les sœurs se rengorgent, comme si leurs idioties avaient la moindre importance ! Et comme si elles savaient ce qu'elles font ! En vous voyant, je pense à des volailles qui caquettent entre elles, persuadées qu'elles comprennent les mathématiques supérieures. Je sème les graines de la prophétie à vos pieds. Stupides poules, vous plantez vos becs dans la poussière et en ramenez simplement des cailloux !

Pour la première fois depuis qu'elle était une sœur, Margaret se sentit minuscule et ignorante.

— Nathan, cela suffit !

— Tas de crétines ! cracha le Prophète.

Il avança sur elle si brusquement qu'elle frissonna. Par réflexe, elle lui expédia une décharge de pouvoir qui le fit tomber à genoux. Le souffle court, il porta une main à sa poitrine. Margaret rappela le pouvoir à elle, désolée d'avoir cédé à la peur.

— Je m'excuse, Nathan. Mais vous m'avez effrayée. Ça va ?

Il saisit le dos de la chaise et se releva péniblement en hochant la tête. Margaret ne bougea pas. Mal à l'aise, elle attendit qu'il récupère.

Soudain, il sourit aux anges.

— Je vous ai effrayée, croyez-vous ? lança-t-il. Aimeriez-vous avoir peur pour de bon ? Et si je vous *montrais* une prophétie ? Je ne parle pas de la réciter, mais de vous la faire voir ! De découvrir comment elles me parviennent ! Aucune sœur n'a jamais eu droit à ça. Vous les étudiez, sûres de pouvoir les interpréter, mais vous vous fourvoyez complètement. Elles ne fonctionnent pas comme ça !

— Que voulez-vous dire, Nathan ? Elles sont censées prédire des événements… et c'est exactement ce qu'elles font.

— En partie, oui… Elles sont transmises par des gens comme moi, des prophètes qui détiennent le don. Et conçues pour être lues et comprises à travers ce don – par mes semblables. Ces graines ne sont pas faites pour gaver la volaille dotée de vos ridicules pouvoirs !

Alors qu'il se redressait, de nouveau enveloppé d'une aura d'autorité, Margaret sonda son visage. Elle ne l'avait jamais entendu parler comme ça. Disait-il la vérité, ou brodait-il sous le coup de la colère ? Car si c'était vrai…

— Nathan, tout ce que vous pouvez me dire, ou me montrer, me sera d'un grand secours. Nous luttons tous dans le camp du Créateur. Sa cause doit l'emporter. Les forces de Celui Qui N'A Pas de Nom tentent de nous réduire au silence. Alors, oui, je veux bien que vous me montriez comment vous arrive une prophétie, si c'est possible…

Le Prophète dévisagea Margaret avec une intensité brûlante.

— Comme il vous plaira, ma sœur.

Il se pencha vers elle, l'air si grave qu'elle faillit en avoir le souffle coupé.

— Plongez vos yeux dans les miens, dit-il. Perdez-vous dans mon regard.

Elle obéit jusqu'à ce que le bleu azur de ses iris envahisse son champ de vision, lui donnant l'impression de contempler un ciel limpide. Elle aurait juré que Nathan la vidait lentement de l'air qu'elle aspirait dans ses poumons…

— Je vais vous répéter la bonne prophétie. Mais cette fois, vous la verrez telle qu'elle est conçue pour m'apparaître. (En l'écoutant, Margaret eut le sentiment de partir à la dérive dans un étrange océan…) *« Parmi tous ceux qui sont nés de la magie pour délivrer la vérité, un seul survivra quand la menace des ténèbres sera dissipée… »*

Les mots moururent et Margaret vit soudain des images défiler dans son esprit. Aspirée par ce vortex, elle quitta le palais et bascula dans l'univers de la prédiction.

Elle vit une magnifique femme aux cheveux longs vêtue d'une robe blanche en satin. La Mère Inquisitrice ! Puis elle assista à la mort de ses collègues, exécutées par les *quatuors* de D'Hara, et fut submergée d'horreur par ces crimes. Enfin, quand la meilleure amie – la sœur adoptive ! – de la Mère Inquisitrice mourut dans ses bras, elle partagea son chagrin et sa rage.

Alors, elle vit la dernière Inquisitrice, campée devant l'homme de D'Hara qui commandait aux *quatuors*. Ce superbe seigneur de blanc vêtu contemplait trois petites boîtes. À sa grande surprise, la première projetait une ombre, la deuxième deux, et la troisième trois. Dessinant des runes dans du sable de sorcier, l'homme en blanc invoquait la magie du royaume des morts. Il s'échina toute la nuit, jusqu'à l'aube. Étrangement, quand le soleil se leva, Margaret sut que c'était celui de la veille – le premier jour de l'hiver. Ce qu'elle voyait datait d'hier !

Le sorcier avait terminé ses préparatifs. Souriant, il tendit une main et ouvrit la boîte du milieu, celle qui projetait deux ombres. Une chaude lumière jaillit de l'artéfact et l'enveloppa. Alors qu'il croyait

triompher, la magie de la boîte l'emprisonna et lui arracha la vie. Ayant fait le mauvais choix, il était condamné à livrer son essence même à la puissance qu'il avait prétendu soumettre.

Margaret vit ensuite la Mère Inquisitrice en compagnie de l'homme qu'elle aimait. Elle sentit sa joie – un bonheur que cette femme n'avait jamais éprouvé avant. Le cœur de la sœur s'emplit de la félicité que l'Inquisitrice connaissait près de son amoureux. Et la scène à laquelle elle assistait se déroulait en ce moment même…

L'esprit de Margaret fut soudain emporté dans les tourbillons du temps et elle vit la guerre et la mort déferler sur le monde. Le Gardien du royaume des morts semait la destruction dans celui des vivants avec un plaisir pervers qui manqua la faire défaillir de terreur.

Une nouvelle image explosa dans son esprit : la Mère Inquisitrice, debout sur une estrade au centre d'une foule en liesse…

L'événement heureux qui ferait bifurquer la prophétie. Une des virtualités qui devaient se réaliser pour que le monde échappe aux ténèbres qui le convoitaient. Influencée par l'humeur joyeuse de la foule, Margaret, de nouveau capable d'espoir, se demanda si l'homme que la Mère Inquisitrice se préparait à épouser était son bien-aimé. S'agissait-il de la cérémonie censée, selon la prophétie, apporter la joie et la prospérité au peuple de l'Inquisitrice ? Margaret implora le Créateur qu'il en soit ainsi.

Mais quelque chose clochait. L'extase de la sœur s'évanouit, et elle eut soudain la chair de poule.

Le cœur serré, elle vit que la Mère Inquisitrice avait les mains liées. L'homme debout près d'elle n'était pas son amoureux, mais un bourreau à la cagoule noire qui brandissait une énorme hache. L'inquiétude de Margaret se transforma en horreur.

Une main força l'Inquisitrice à s'agenouiller, saisit ses cheveux coupés très court et plaqua sa tête sur le billot.

L'Inquisitrice ferma les yeux, sans parvenir à endiguer ses larmes.

Margaret voulut prendre une inspiration et n'y parvint pas.

Alors que la robe blanche de la condamnée brillait au soleil, la hache au tranchant en forme de croissant s'éleva dans l'air. Tel un jaillissement de lumière mortelle, elle s'abattit et s'enfonça dans le billot.

Margaret cria quand la tête de l'Inquisitrice tomba dans le panier, sous les applaudissements de la foule.

Du sang gicla et souilla la robe blanche lorsque le corps sans tête s'écroula sur les planches de l'échafaud. Une mare rouge se forma sous le cadavre et la populace exulta en voyant le tissu blanc virer au vermillon.

Margaret hurla et crut qu'elle allait vomir. Le Prophète la rattrapa

au moment où elle basculait en avant, déchirée de sanglots, et la serra contre lui comme un père résolu à réconforter sa fille après un cauchemar.

— Nathan, est-ce là l'événement qui apportera la joie et la prospérité à son peuple ? Cela doit-il arriver pour que notre monde soit sauvé ?

— Oui… Le long de la bonne branche, presque toutes les prophéties ont une Fourche. Pour que les vivants échappent au Gardien, il faut que chaque événement emprunte le bon chemin. Dans cette prédiction, les gens doivent se réjouir de la mort de la Mère Inquisitrice, car l'autre branche conduit aux ténèbres éternelles du royaume des morts. J'ignore pourquoi il en est ainsi.

Margaret sanglota de plus belle et Nathan la serra très fort contre lui.

— Créateur bien-aimé, gémit-elle, aie pitié de Ta pauvre enfant ! Donne-lui de la force !

— Quand on combat le Gardien, la pitié n'existe pas.

— Nathan, j'ai lu des prophéties qui annonçaient la mort d'une personne. Mais ce n'étaient que des mots. Assister à cette scène m'a blessée jusqu'au plus profond de l'âme.

Le Prophète tapota le dos de sa geôlière.

— Je sais cela… Mieux que personne !

Margaret s'écarta du vieil homme et essuya ses larmes.

— C'est la vraie prophétie qui suit celle qui a bifurqué hier ?

— Exactement.

— Et c'est ainsi que vous les recevez toutes ?

— Oui… Elles viennent toujours à moi de cette manière. Je vous ai fait partager ce que je vois. Les mots arrivent en même temps, et ils doivent être transcrits fidèlement. Ainsi, ceux qui n'ont pas le droit de connaître les prophéties ne parviennent pas à les interpréter. Les autres, ceux qui sont destinés à savoir, comprennent quand ils lisent les textes. Je n'avais jamais *montré* une prophétie à quelqu'un…

— Pourquoi avoir dérogé à cette règle ?

— Nous affrontons le Gardien. Vous deviez être informée du danger.

— Nous combattons le Gardien depuis toujours !

— Mais cette fois, la lutte est différente…

— Je dois dire aux autres que vous pouvez leur montrer des images. Il faut que vous nous aidiez à comprendre les prophéties.

— Non. Je ne partagerai plus jamais mes visions ! Même si on me torture, je ne céderai pas. Cette expérience ne se répétera pas, ni avec vous ni avec une autre sœur.

— Pourquoi ?

— Vous n'êtes pas destinées à voir, mais à lire les prophéties.

— N’est-il pas possible de… ?

— Il doit en être ainsi ! Sinon, votre pouvoir vous les révélerait. Vous n’êtes pas destinées à les voir. Et ceux qui n’ont pas votre don n’ont pas le droit de les entendre. Vous me l’avez assez souvent répété !

— Pourtant, cela nous aiderait…

— Souvenez-vous de la fille à qui j’ai parlé. Connaître une prophétie ne l’a pas aidée, et il y a eu ensuite des milliers de victimes. Vous me gardez prisonnier ici pour que mes paroles ne tombent pas dans de mauvaises oreilles. Ma mission est d’incarcérer dans leur ignorance les autres humains, à part les prophètes comme moi. C’est la volonté de Celui qui nous a donné le pouvoir. S’Il avait voulu que vous sachiez, Il aurait ajouté le don à vos capacités. Mais Il ne l’a pas fait…

— Nathan, on vous torturera pour que vous cédiez.

— Je ne révélerai rien, quoi qu’on me fasse. Les sœurs me tueront si ça leur chante, mais elles n’obtiendront rien de moi. (Il baissa la voix.) Si vous ne leur dites rien, elles n’essaieront pas…

Margaret le regarda, le découvrant sous un jour inédit. De tous les prophètes, c’était le moins franc du collier, et elles n’avaient jamais pu lui faire confiance. Tous les autres leur avaient dit la vérité sur leur don et leur pouvoir. Nathan mentait sans cesse, au minimum par omission. La sœur se demanda ce qu’il savait vraiment et de quoi il était capable.

— J’emporterai dans la tombe ce que vous m’avez montré, Nathan…

— Merci, mon enfant…

Certaines sœurs auraient torturé le Prophète s’il avait osé les appeler ainsi. Margaret n’était pas du nombre…

Elle se leva et lissa sa robe.

— Ce matin, j’informerai les autres qu’une prophétie a bifurqué, et je leur répéterai celles qui appartiennent à la bonne et à la mauvaise branche. Il leur faudra les interpréter avec les moyens que leur a donnés le Créateur.

— C’est ainsi que les choses doivent être…

Margaret rangea l’encrier, la plume et la boîte de sable dans le tiroir.

— Nathan, pourquoi vouliez-vous voir la Dame Abbesse ?

— Cela non plus, sœur Margaret, ne vous regarde pas. Allez-vous me torturer pour que je vous le révèle ?

La sœur reprit son Livre des Prophéties.

— Non, Nathan, vous n’avez rien à craindre.

— Alors, transmettriez-vous un message à la Dame Abbesse ?

— Que voulez-vous que je lui dise ? répondit Margaret en essuyant les larmes qui perlaient encore à ses paupières.

— Emporterez-vous cela aussi dans votre tombe ? Le répéterez-vous seulement à l'Abbesse ?

— Si c'est votre volonté, oui, bien que je ne comprenne pas pourquoi. Vous pouvez vous fier aux sœurs…

— Sûrement pas ! Margaret, écoutez-moi attentivement. Quand on combat le Gardien, il ne faut faire confiance à personne. Je prends des risques en pariant sur votre loyauté, et sur celle de l'Abbesse. Ne vous fiez à personne ! Car seuls ceux que vous croirez fidèles pourront vous trahir vraiment.

— C'est compris, Nathan… Quel est le message ?

— Dites à l'Abbesse que le caillou est dans la mare.

— Pardon ? Que signifie…

— Mon enfant, coupa le Prophète, n'avez-vous pas eu assez peur ? Ne surestimez pas votre résistance.

— *Sœur Margaret*, Nathan… Je ne suis pas « votre enfant ». Veuillez me témoigner le respect qui m'est dû.

— Pardonnez-moi, sœur Margaret. (Parfois, le regard de cet homme faisait frissonner son interlocutrice.) Il y a encore une chose…

— Laquelle ?

Nathan tendit une main et écrasa une larme sur la joue de Margaret.

— Je ne sais rien au sujet de votre mort. (La sœur ne parvint pas à cacher son soulagement.) Mais je détiens une autre information sur vous, très importante pour notre combat contre le Gardien.

— Si cela peut m'aider à faire régner la lumière du Créateur sur le monde, je vous écoute…

Le Prophète sembla se retirer en lui-même, la regardant soudain de très loin.

— Il viendra un moment, très bientôt, où vous butterez sur un problème et où vous aurez besoin de connaître la réponse à une question. J'ignore laquelle, mais quand cela se produira, venez me voir. À ce moment-là, je saurai. Cela non plus, ne le répétez à personne…

— Merci, Nathan… (Elle posa une main sur les siennes.) Que la bénédiction du Créateur soit sur son fils…

— Inutile de dire ça, ma sœur. Je ne veux plus rien recevoir de Lui.

— Parce que nous vous gardons prisonnier ici ?

— Il y a différentes sortes de prisons… Pour moi, Ses bénédictions sont un cadeau empoisonné. Une seule chose est pire que d'être touché par le Créateur : l'être par le Gardien ! Et cela, je le refuse !

— Je prierai quand même pour vous, Nathan, dit Margaret en retirant sa main.

— Si vous vous souciez autant de moi, libérez-moi !

— Désolée, mais je ne peux pas.

— Non, vous ne voulez pas !

— Croyez ce qui vous chante… Mais votre place est ici.

Nathan se détourna et Margaret se dirigea vers la porte.

— Ma sœur, m'enverrez-vous une femme pour une ou deux nuits ?

La douleur, dans la voix du Prophète, manqua arracher des larmes à sa geôlière.

— Je croyais que ces choses-là n'étaient plus de votre âge…

— Vous avez un compagnon, sœur Margaret…, dit le vieil homme en se tournant vers elle.

La sœur sursauta. Comment savait-il ? Non, il ne savait rien, mais il tentait de deviner. Jeune et séduisante, Margaret avait ses admirateurs. Et les hommes ne lui étaient pas indifférents. Nathan devait bluffer.

Mais aucune sœur ne savait vraiment de quoi il était capable…

Le seul sorcier qu'elles ne pouvaient pas croire sincère au sujet de ses pouvoirs.

— Vous écoutez les ragots, Nathan ?

— Sœur Margaret, avez-vous prévu à quel moment vous serez trop vieille pour l'amour ? Y compris pour une nuit de temps en temps ? À quel âge précis perd-on le goût d'aimer ?

Margaret ne répondit pas tout de suite, un peu honteuse.

— J'irai en ville, Nathan, et je vous choisirai une compagne pour quelques jours. Tant pis si je dois la payer de mes deniers. Je ne puis jurer que vous la trouverez belle, car je ne connais pas vos critères esthétiques, mais elle ne sera pas idiote, et je crois que c'est plus important que vous ne voulez bien l'admettre.

— Merci, sœur Margaret, dit le Prophète, une unique larme au coin d'un œil.

— Mais vous devez me jurer de ne pas lui confier de prophétie.

— Bien sûr, ma sœur. Je vous en donne ma parole de sorcier.

— C'est très sérieux, Nathan. Pas question que je sois responsable de la mort d'innocents. Lors des troubles dont je vous parlais, des hommes ont péri, mais aussi des femmes. Je ne supporterais pas d'être impliquée dans de pareilles horreurs.

— Même si vous saviez, sœur Margaret, qu'une de ces femmes, si elle avait vécu, aurait eu un fils qui serait devenu un tyran ? Un monstre qui aurait torturé et massacré des milliers d'innocents, femmes, vieillards et enfants compris ? Même si vous aviez pu, ma sœur, en révélant une prophétie, empêcher qu'elle bifurque vers l'horreur la plus absolue ?

— Nathan, murmura Margaret, êtes-vous en train de me dire

que… ?

— Bonne nuit, ma sœur, coupa le Prophète.

Il passa la porte et releva sa capuche avant de se replonger dans la solitude de son minuscule jardin.

Chapitre 6

Le vent faisait voler autour d'elle les vêtements de Kahlan. Après ses malheurs capillaires de la veille, elle se félicita d'avoir pensé à attacher sa somptueuse crinière. Les yeux fermés, elle serra plus fort la taille de Richard et pressa une joue contre son dos.

Cela se reproduisait : le sentiment de devenir lourde qui faisait descendre le nœud, dans son estomac, beaucoup plus bas qu'elle ne l'aurait voulu. Si ça continuait, elle allait être malade. Effrayée d'ouvrir les yeux, elle savait ce qui arrivait à coup sûr quand elle se sentait ainsi…

Richard lui cria de regarder.

Elle leva à peine les paupières et plissa le front. Ainsi qu'elle le craignait, le monde était incliné selon un angle absurde. Sa tête tournait comme une toupie. Pourquoi la femelle dragon se sentait-elle obligée de faire des acrobaties chaque fois qu'elle changeait de direction ? Pressée contre les écailles rouges du monstre, la Mère Inquisitrice se demanda par quel miracle elle ne basculait pas dans le vide.

Selon Richard, c'était comme lorsqu'on portait un seau plein en équilibre sur la tête, l'eau ne se renversant pas. Kahlan n'avait jamais mis de seau sur son crâne, et elle ne croyait pas vraiment que l'eau ne débordait pas.

Baissant les yeux, elle vit ce que Richard désignait : le village du Peuple d'Adobe.

Quand Écarlate amorça la descente – en vrille, bien entendu – Siddin cria de joie sur les genoux de Richard. Alors que la femelle dragon fonçait vers la terre ferme, la Mère Inquisitrice eut le sentiment que le nœud baladeur lui remontait dans la gorge. Comment ses compagnons pouvaient-ils aimer voler ? Elle ne comprenait pas. Pourtant, ils se régalaient. Les bras levés, ils riaient comme deux gamins. Pour Siddin, qui en était un, cela pouvait s'admettre. Mais Richard…

Kahlan sentit un sourire naître sur ses lèvres. Puis elle éclata aussi de rire. Pas à cause du vol à dos de dragon, mais parce que voir Richard heureux la comblait de bonheur. Pour qu'il soit ainsi, elle aurait volontiers chevauché un monstre tous les jours.

Relevant la tête, elle lui posa un baiser sur la nuque. Les bras tendus en arrière, son compagnon lui caressa lentement les jambes. Ravie, elle se serra plus fort contre lui et oublia un peu son mal de

l'air.

Richard demanda à Écarlate de se poser sur la grande place du village. Au crépuscule, les derniers rayons du soleil coloraient de rouge vif les bâtiments en terre ocre du Peuple d'Adobe. Malgré l'altitude, Kahlan sentait déjà la fumée des feux de cuisson. Affolés par l'ombre gigantesque qui planait sur eux, les villageois couraient se mettre à couvert, leurs occupations abandonnées.

L'Inquisitrice espéra qu'ils n'auraient pas trop peur. Lors de sa dernière visite, Écarlate avait Darken Rahl pour cavalier. Furieux de ne pas avoir trouvé Richard, il s'était sauvagement vengé sur des innocents.

Les survivants ignoraient que la femelle dragon était victime d'un chantage, Rahl lui ayant volé son œuf pour la forcer à coopérer. De toute façon, même sans un sorcier noir sur le dos, tout reptile volant aurait été perçu comme une menace mortelle. Et seul un fou n'aurait pas détalé devant une femelle rouge, membre de la race de dragons la plus belle et la plus dangereuse. Face à ces créatures, on avait seulement deux solutions : tenter de les abattre ou prendre ses jambes à son cou.

Sauf quand on s'appelait Richard Cypher ! Qui d'autre aurait songé à apprivoiser un monstre volant ? Risquant sa vie pour récupérer l'œuf d'Écarlate, il avait fini par s'en faire une amie « à la vie, à la mort », même si elle répétait sans arrêt qu'elle le dévorerait un jour ou l'autre. Selon Kahlan, ce devait être un gag intime entre eux, puisque Richard s'esclaffait chaque fois. Mais elle n'était pas sûre d'avoir raison, et ça l'inquiétait un peu…

Les yeux toujours baissés sur le village, elle espéra que les chasseurs ne tireraient pas de flèches empoisonnées avant d'avoir vu qui chevauchait la femelle dragon.

Dès qu'il aperçut sa maison, Siddin pointa un doigt et parla à Richard dans la langue des Hommes d'Adobe. Bien qu'il ne comprît pas un mot, le Sourcier sourit et ébouriffa joyeusement les cheveux du petit garçon. Puis tous deux s'accrochèrent aux piques d'Écarlate, qui se préparait à atterrir. Soulevée par les battements de ses ailes, une colonne de poussière brouilla momentanément la vue de Kahlan.

Richard hissa Siddin sur ses épaules et se mit debout sur le dos d'Écarlate. Le vent glacé chassa la poussière et révéla un cercle de chasseurs, leurs arcs pointés sur les trois visiteurs.

Kahlan retint son souffle.

Siddin salua son peuple des deux mains, comme Richard le lui avait suggéré. Écarlate inclina le cou pour que les villageois puissent identifier leurs visiteurs. Stupéfaits, les chasseurs baissèrent lentement leurs arcs. L'Inquisitrice soupira de soulagement quand elle les vit relâcher la tension sur les cordes…

Une silhouette vêtue d'une tunique et d'un pantalon en peau de daim se fraya un chemin parmi les chasseurs.

De longs cheveux gris cascadant sur ses épaules, c'était l'Homme Oiseau. Et il n'essayait pas de cacher sa surprise…

— C'est moi, Richard ! Avec votre aide, nous avons vaincu Darken Rahl. Et nous ramenons le fils de Savidlin et de Weselan.

L'Homme Oiseau dévisagea Kahlan pendant qu'elle traduisait.

— *Votre peuple vous accueille à bras ouverts,* répondit-il, tout sourires, quand elle eut fini.

Les femmes et les enfants se glissèrent entre les chasseurs, leurs cheveux amidonnés par la boue faisant comme un écrin à leurs yeux écarquillés.

Écarlate se baissa au maximum. Richard glissa le long de son épaule et se réceptionna en souplesse sur le sol. Siddin au creux d'un bras, il tendit l'autre pour aider Kahlan à descendre. Revenue sur le plancher des vaches, elle se sentit tout de suite dans une forme éblouissante.

Weselan courut vers eux, Savidlin sur les talons.

Siddin sauta littéralement au cou de sa mère. Pleurant et riant à la fois, Weselan essaya en vain d'étreindre son fils et les deux jeunes gens. Plus digne, Savidlin tapota le dos de Siddin en regardant l'Inquisitrice et le Sourcier avec des yeux humides.

— *Il a été courageux comme doit l'être un chasseur*, dit Kahlan.

L'Homme d'Adobe hocha sobrement la tête. Puis il avança et flanqua une gifle amicale à la jeune femme.

— *Que la force accompagne l'Inquisitrice Kahlan*, dit-il.

Elle lui rendit sa gifle, le salut traditionnel du Peuple d'Adobe. Alors, oubliant sa réserve, il la prit dans ses bras et la serra un long moment contre lui. Quand il la lâcha enfin, il remit en place la peau de coyote, sur son épaule, et regarda Richard, l'air émerveillé. Puis il lui décocha un formidable direct au menton, histoire de prouver à quel point il le respectait.

— *La force accompagne Richard Au Sang Chaud*.

Kahlan regretta l'excès de zèle de l'Homme d'Adobe. À voir les yeux de Richard, elle devinait qu'il souffrait d'une terrible migraine. Cela avait commencé la veille, sans vraiment s'arranger malgré une bonne nuit de sommeil dans la grotte d'Écarlate.

Siddin avait joué avec le bébé dragon jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue et se blottisse contre eux pour dormir à poings fermés.

Après plusieurs nuits blanches, Kahlan s'attendait à s'écrouler comme une masse. Mais elle avait passé une petite éternité à regarder Richard. La tête posée sur son épaule, la main du jeune homme entre les siennes, elle avait fini par s'endormir en souriant. Ils avaient tous

besoin de repos. Hanté par des cauchemars, Richard s'était réveillé plusieurs fois, le front ruisselant de sueur. Bien qu'il ne se soit pas plaint, Kahlan avait vu que ses maux de tête le torturaient.

Il retourna pourtant son « salut » à Savidlin avec un sourire.

— La force accompagne mon ami Savidlin.

Le protocole ayant été respecté, l'Homme d'Adobe s'autorisa des manifestations d'amitié plus spontanées.

Après avoir salué l'Homme Oiseau, Richard s'adressa à la foule.

— Cette courageuse et noble femelle dragon, Écarlate, dit-il d'une voix assez forte pour que tout le monde entende, m'a aidé à tuer Darken Rahl et à venger nos frères assassinés. Puis elle nous a conduits ici, afin que Weselan et Savidlin ne passent pas une nouvelle nuit à se ronger les sangs au sujet de leur fils. C'est mon amie, et également celle de mon peuple.

Kahlan traduisit dans un silence stupéfait.

Les chasseurs bombèrent le torse en entendant qu'un ennemi du Peuple d'Adobe avait été tué par un des leurs, aussi récemment adopté fût-il. Ces gens vénéraient la force. Abattre quelqu'un qui les avait frappés en était une éclatante manifestation.

Écarlate baissa la tête et foudroya Richard du regard.

— Ton amie ? Les dragons rouges ne copinent avec personne ! Tout le monde nous craint.

— Et pourtant, tu es mon amie.

La femelle dragon exhala un petit nuage de fumée.

— Foutaises ! Tu t'en apercevras quand je te croquerai tout cru.

Richard sourit et désigna l'Homme Oiseau.

— Regarde-le bien, Écarlate. C'est lui qui m'a donné le sifflet que j'ai utilisé pour sauver ton œuf. Sans ça, les garns auraient dévoré ton enfant. (Il caressa le museau de la femelle dragon.) Et ç'aurait été dommage, parce qu'il est magnifique.

Écarlate étudia attentivement l'Homme Oiseau.

— Même pas de quoi faire un amuse-gueule convenable… Ce village entier ne réussirait pas à me rassasier. Alors, inutile de me donner du mal pour rien. (Elle tendit le cou vers le Sourcier et ajouta, plus bas :) Si ce sont tes amis, ce sont aussi les miens…

— Écarlate, cet Ancien s'appelle l'Homme Oiseau parce qu'il adore les créatures ailées.

— Vraiment ? (La femelle dragon tendit de nouveau le cou vers l'Homme Oiseau. Les villageois debout près de lui reculèrent prudemment, mais il ne broncha pas.) Merci d'avoir aidé Richard, qui a sauvé mon petit. Le Peuple d'Adobe n'a rien à craindre de moi. Parole de dragon rouge !

L'Homme Oiseau écouta la traduction de Kahlan, sourit à Écarlate

et se tourna vers son peuple.

— *Comme Richard Au Sang Chaud l'a dit, cette noble femelle dragon est notre amie. Elle pourra chasser sur nos terres sans que nous lui fassions de mal. Et elle ne nous en fera pas non plus…*

Des ovations saluèrent cette déclaration. Avoir une femelle rouge comme amie, pour ces gens, était un hommage à leur force. Criant de joie, les villageois levèrent les bras au ciel et esquissèrent quelques pas de danse. Écarlate participa aux réjouissances à sa façon. Tendant le cou, elle cracha vers le ciel une colonne de flammes rugissantes.

Les villageois applaudirent à tout rompre.

Remarquant que Richard jetait des coups d'œil inquiets sur sa gauche, Kahlan tourna la tête et aperçut un groupe de chasseurs qui restaient à l'écart, la mine sinistre. Elle reconnut leur chef : lors de leur séjour au village, après le massacre, il avait accusé Richard d'avoir attiré le malheur sur le Peuple d'Adobe.

Alors que l'allégresse était à son comble, Richard fit signe à Écarlate de s'approcher de lui. Quand elle eut baissé le cou, il lui parla à l'oreille. Elle l'écouta attentivement avant de reculer et de hocher la tête.

Richard brandit le sifflet en os pendu autour de son cou par une lanière de cuir et se tourna vers l'Homme Oiseau.

— Quand tu m'as offert ce sifflet, mon ami, tu pensais qu'il ne me servirait à rien parce que j'appelais tous les oiseaux du ciel en même temps. Je crois que les esprits du bien voulaient qu'il en soit ainsi. Ce « don » étrange m'a aidé à sauver le monde de Darken Rahl. Et à garder Kahlan en vie. Accepte tous mes remerciements…

L'Homme Oiseau écouta la traduction, l'air ravi.

Richard souffla à Kahlan qu'il serait vite de retour et sauta sur le dos d'Écarlate.

— Honorable Ancien, mon amie et moi voudrions aussi te faire un présent. Veux-tu venir avec nous dans le ciel, afin de connaître l'endroit où s'ébattent tes chers oiseaux ?

Il tendit la main au véritable chef du Peuple d'Adobe.

Dès que Kahlan eut traduit, l'Ancien jeta un regard angoissé à la femelle dragon. Ondulant au rythme de sa respiration, ses écailles rouges brillaient de mille feux sous les derniers rayons du soleil et son énorme queue frôlait les premières maisons, au bout de la place. Quand elle déploya ses ailes, l'Homme Oiseau regarda Richard, qui lui tendait toujours la main.

Enfin, un sourire d'enfant s'afficha sur ses lèvres. Sous le regard ému de Kahlan, il saisit le poignet du Sourcier et se laissa hisser sur le dos du reptile volant.

Alors qu'Écarlate décollait, Savidlin approcha de l'Inquisitrice.

Sous les acclamations de la foule, elle regarda la femelle dragon s'éloigner, les yeux rivés sur le dos de Richard. Quand l'Homme Oiseau éclata de rire, elle espéra qu'il serait toujours aussi enthousiaste une fois que leur monture aurait viré une ou deux fois sur l'aile.

— *Richard Au Sang Chaud est une personne comme on en rencontre rarement*, dit Savidlin.

Kahlan approuva du chef puis tourna la tête vers le chasseur que toute cette affaire n'amusait pas le moins du monde.

— *Savidlin, comment s'appelle cet homme ?*

— *Chandalen… Selon lui, Richard est responsable du massacre perpétré par Darken Rahl.*

La Première Leçon du Sorcier revint à l'esprit de l'Inquisitrice : les gens étaient capables de croire n'importe quoi.

— *Sans Richard, Darken Rahl régnerait aujourd'hui sur le monde, et des milliers d'autres innocents auraient péri…*

— *Il ne suffit pas d'avoir des yeux pour ne pas être aveugle… Et Toffalar, l'Ancien que tu as tué, était son oncle…*

Kahlan hocha distraitement la tête.

— *Attends-moi ici*, dit-elle à l'Homme d'Adobe.

Elle traversa la place et détacha ses cheveux en marchant. Avoir découvert que Richard l'aimait et ne souffrirait pas de sa magie continuait à la troubler. Comment croire qu'une Inquisitrice pouvait connaître l'amour ? Cela allait contre tout ce qu'on lui avait enseigné. Pour l'heure, son seul désir était d'entraîner le jeune homme dans un endroit tranquille, de l'embrasser et le serrer dans ses bras jusqu'à ce qu'ils soient tous deux des vieillards décrépits.

Pas question que Chandalen fasse le moindre mal à Richard ! Maintenant qu'elle avait – par miracle – un avenir avec lui, personne ne s'interposerait entre eux.

L'idée que quelqu'un puisse nuire au jeune homme suffisait à faire bouillir dans ses veines la Rage du Sang – le Kun Dar. Elle ignorait être dotée de cette magie jusqu'à ce qu'elle ait cru son bien-aimé mort. Depuis, elle sentait cette puissance tapie en elle, comme les autres composants de sa magie d'Inquisitrice.

Les bras croisés, Chandalen la regardait approcher, ses hommes derrière lui, appuyés à leurs lances. Visiblement, ils revenaient d'une chasse, car leurs corps étaient couverts d'une boue visqueuse. Au repos, mais prêts à bondir, ils portaient leurs arcs à l'épaule, un carquois d'un côté de la ceinture, et un coutelas de l'autre. Certains avaient des traînées de sang sur la poitrine. Les broussailles accrochées autour de leurs bras et de leurs têtes aidaient à les rendre invisibles quand ils maraudaient dans les plaines…

Kahlan s'arrêta devant Chandalen et le regarda dans les yeux avant

de lui flanquer la gifle rituelle.

— *La force accompagne Chandalen !*

L'homme détourna la tête, garda les bras croisés et cracha sur le sol.

— *Que voulez-vous, Mère Inquisitrice ?*

Les chasseurs se permirent un petit sourire méprisant. Leur pays était le seul au monde où ne pas être giflé passait pour une insulte.

— *Richard Au Sang Chaud a consenti à de terribles sacrifices pour protéger notre peuple de Darken Rahl. Pourquoi le détestez-vous ?*

— *Tous les deux, vous avez attiré le malheur sur la tête des miens. Et vous recommencerez.*

— *Des* nôtres, corrigea Kahlan. (Elle déboutonna son poignet, remonta la manche de sa chemise jusqu'à l'épaule et brandit son bras devant le chasseur.) *Toffalar m'a blessée, et voilà la cicatrice qu'il m'a laissée. Je l'ai tué pour me défendre. En m'attaquant, il avait signé son arrêt de mort. Ce n'est pas moi qui l'ai défié…*

— *Mon oncle n'a jamais su se servir d'un couteau*, lâcha Chandalen. *C'est dommage…*

Kahlan serra les mâchoires sous l'insulte. À présent, elle ne pouvait plus reculer.

Plongeant de nouveau son regard dans celui de l'Homme d'Adobe, elle embrassa le bout de ses doigts et les posa sur la joue du guerrier, là où elle l'avait giflé. Derrière lui, ses hommes crièrent à l'outrage et martelèrent le sol du bout de leurs lances. Chandalen s'empourpra, la haine brûlant dans son regard.

La pire insulte qu'on pouvait faire à un chasseur ! En ne giflant pas Kahlan, il l'avait humiliée. Cela ne voulait pas dire qu'il ne respectait pas sa force, simplement qu'il refusait de lui témoigner du respect. Avec le baiser posé sur la joue qu'elle avait frappée, l'Inquisitrice *effaçait* sa marque de considération. En clair, elle ne reconnaissait plus sa force, et manifestait qu'elle le tenait pour un enfant stupide. C'était pire que si elle avait craché sur son honneur…

Bien que ce fût un comportement très risqué, il était encore plus dangereux, face au Peuple d'Adobe, de montrer sa faiblesse devant un ennemi. Un moyen sûr d'être égorgé pendant son sommeil ! Car après un tel aveu, on n'avait plus le droit d'affronter un adversaire à la lumière du jour. L'honneur exigeait que les défis soient lancés ouvertement. L'offense que Kahlan venait de commettre en public exigeait une réplique tout aussi directe.

— *À partir de cet instant*, dit-elle, *si tu veux mon respect, tu devras le mériter.*

Le passage au tutoiement aussi, dans ce contexte, était un défi.

Chandalen leva le poing, prêt à frapper.

Kahlan tendit le menton.

— *Ainsi, tu décides de montrer ton respect pour ma force ?*

Chandalen regarda quelque chose, derrière l'Inquisitrice. Ses chasseurs tressaillirent et, à contrecœur, reposèrent l'embout de leurs lances sur le sol. Se retournant, Kahlan vit une cinquantaine d'hommes, arcs prêts à tirer. Toutes les flèches étaient pointées sur Chandalen et ses neuf compagnons.

— *Ainsi,* ricana le chasseur, *tu n'es pas si forte que ça, puisque tu demandes à d'autres de t'aider…*

— *N'intervenez pas*, ordonna Kahlan à ses renforts. *Personne ne doit se mêler de cette affaire. C'est entre Chandalen et moi…*

Les hommes baissèrent leurs arcs et désencochèrent les flèches.

— *Tu n'es pas forte*, insista Chandalen. *Car tu te caches derrière l'épée du Sourcier.*

Kahlan lui saisit l'avant-bras et serra très fort. L'Homme d'Adobe se pétrifia, les yeux écarquillés. Quand une Inquisitrice touchait quelqu'un de cette façon, c'était une menace sans détour, et il le savait. Bien qu'il fût prêt à la défier, il ne pensa pas un instant à bouger. Ses muscles étaient moins vifs que l'esprit de la femme, et il lui suffirait d'une pensée pour le vaincre.

— *En un an*, souffla-t-elle, *j'ai tué plus d'hommes que tu te vantes d'en avoir abattu dans ta vie. Si tu t'en prends à Richard, ton nom s'ajoutera à la liste de mes victimes. Ose seulement le menacer devant moi, et je t'écraserai comme un moustique !*

Elle balaya du regard le groupe de chasseurs dissidents.

— *Je vous tendrai toujours la main de l'amitié… Mais si l'un de vous brandit un couteau contre moi, il mourra de la même façon que Toffalar. N'oubliez pas que je suis la Mère Inquisitrice : quelqu'un qui peut tuer d'une pensée… et qui n'hésitera pas à le faire.*

Tous les chasseurs hochèrent la tête, conscients qu'elle ne se vantait pas. Chandalen s'entêta jusqu'à ce que la pression, sur son bras, devienne intolérable. Alors, lui aussi acquiesça.

— *Cette affaire restera entre nous et je n'en parlerai pas à l'Homme Oiseau.* (Kahlan lâcha le bras du chasseur. Un rugissement, dans le lointain, annonça le retour de la femelle dragon.) *Nous sommes dans le même camp, Chandalen. Chacun de nous lutte pour la survie du Peuple d'Adobe. Je respecte cela en toi…*

Kahlan gratifia Chandalen d'une petite gifle. Sans lui laisser la possibilité de la lui retourner ou non, elle fit volte-face. Cette claque ferait remonter la cote du chasseur auprès de ses hommes, et il aurait l'air idiot et lâche s'il l'attaquait maintenant. En faisant cette concession, Kahlan montrait qu'elle agissait honorablement. Aux chasseurs de Chandalen de décider s'il en allait de même pour lui. Brutaliser une femme n'avait rien de valorisant…

Cela dit, elle était une Mère Inquisitrice, pas une femme

ordinaire…

Kahlan expira longuement en approchant de Savidlin, qui observait l'atterrissage d'Écarlate. À ses côtés, Weselan serrait toujours Siddin dans ses bras. L'enfant semblait aux anges. L'Inquisitrice frissonna en pensant à ce qui avait failli lui arriver.

— *Mère Inquisitrice, tu ferais un bon Ancien,* dit Savidlin. *Tu sais commander et enseigner l'honneur aux autres.*

— *Je préférerais de loin que ces leçons ne soient pas nécessaires…*

L'Homme d'Adobe émit un grognement approbateur.

Le courant d'air provoqué par les ailes d'Écarlate fit voleter le manteau de Kahlan. Elle reboutonnait sa manche au moment où Richard et l'Homme Oiseau sautaient à terre.

Un rien verdâtre, l'Ancien affichait pourtant un grand sourire. Il caressa affectueusement une écaille de la femelle dragon puis lui débita un petit discours qu'il demanda à Kahlan de traduire.

L'Inquisitrice s'exécuta de bonne grâce.

— L'Homme Oiseau dit que tu lui as fait un très grand honneur. Et un cadeau qui n'a pas de prix : une nouvelle façon de voir le monde. À dater de ce jour, si ton enfant ou toi avez besoin d'un refuge, vous serez les bienvenus sur le territoire du Peuple d'Adobe.

— Merci, Homme Oiseau, dit Écarlate avec l'équivalent draconique d'un sourire. Je suis très touchée… (Elle baissa le cou pour parler à Richard.) Il faut que je vous quitte. Mon petit est seul depuis trop longtemps, et son estomac doit grommeler…

— Merci pour tout, Écarlate. Ton enfant est superbe… Encore plus beau que toi ! Prends soin de vos deux vies et préserve à jamais votre liberté.

Écarlate ouvrit grand la gueule et fourra une patte au fond de sa gorge. Un bruit sec retentit. Quand la femelle dragon ressortit sa patte, elle tenait la pointe d'un croc – longue de six bons pouces – entre deux de ses serres aux extrémités noires.

— Les dragons ont des pouvoirs magiques, dit-elle. Tends la main. (Elle laissa tomber le croc dans la paume de Richard.) Tu as un véritable génie pour te fourrer dans les ennuis. Garde ce croc. En cas de danger, utilise-le pour m'appeler, et je viendrai. Mais choisis le bon moment, car ça ne marchera qu'une fois.

— Comment faire pour t'appeler ?

— Tu as le don, Richard Cypher. Serre le croc dans ta main, pense à moi, et je t'entendrai. Mais n'oublie pas : il faut que tu aies vraiment besoin de secours !

— Merci, Écarlate. Hélas, je n'ai pas le don…

La femelle dragon éclata de rire, faisant trembler le sol et vibrer

ses écailles. Quand son hilarité fut calmée, elle baissa la tête pour braquer son regard jaune sur le Sourcier.

— Si tu n'as pas le don, personne ne l'a, mon garçon ! Vis libre et heureux, Richard Cypher !

Alors que tous regardaient le reptile volant décoller et s'éloigner à tire-d'aile, Richard prit Kahlan par la taille et la serra contre lui.

— J'espère avoir entendu pour la dernière fois ces absurdités au sujet de mon « don », marmonna-t-il. Au fait, Kahlan, je t'ai vue de là-haut. Que faisais-tu avec ces chasseurs ?

Toujours au milieu de ses hommes, Chandalen s'efforçait de ne pas regarder l'Inquisitrice.

— Rien d'important…, éluda la jeune femme.

— Allons-nous enfin être seuls ? demanda Kahlan avec un sourire effarouché. Si ça continue, je vais t'embrasser devant tous ces gens !

La douce lumière du crépuscule éclairait la fête improvisée. Sous l'abri au toit d'herbes tressées, les Anciens au grand complet, drapés dans leurs peaux de coyote, bavardaient en souriant. Leurs épouses et quelques enfants s'étaient joints à eux. Les villageois s'arrêtaient sans cesse pour saluer les deux jeunes gens et échanger avec eux des gifles amicales.

Sur la place, des gamins poursuivaient en riant de gros poulets marron en quête d'un endroit où se percher pour la nuit. Caquetant d'abondance, les volatiles déguerpissaient en battant follement des ailes…

Kahlan se demanda comment les enfants supportaient d'être nus par un froid pareil.

Superbes dans leurs robes brillantes, des femmes faisaient circuler des plateaux chargés de morceaux de pain de tava et de coupes remplies de poivrons frits, de haricots bouillis, de viande rôtie ou de gâteaux de riz.

— Tu espères pouvoir partir avant que nous leur ayons raconté notre grande aventure par le menu ? demanda Richard.

— Quelle grande aventure ? Je me souviens seulement d'avoir été morte de peur et confrontée à des problèmes dont j'ignorais la solution. (Elle frissonna en repensant que Richard avait été capturé par une Mord-Sith.) Et je t'ai cru mort…

— Quoi d'étonnant ? Une aventure, c'est exactement ça : être dans la mouise jusqu'au cou !

— Dans ce cas, j'en ai eu mon compte jusqu'à la fin de mes jours.

— Moi aussi, avoua Richard, le regard soudain lointain.

Les yeux de Kahlan se posèrent sur l'Agiel rouge pendu autour du cou du Sourcier. Puis elle prit un morceau de fromage, sur un plateau, et le porta aux lèvres de son compagnon.

— Et si nous inventions une histoire qui les satisfera ? Une très courte aventure ?

— Ce sera parfait pour moi, fit Richard avant de mordre à belles dents le morceau de fromage.

Il s'étrangla, cracha dans sa main et cria :

— Ce truc est infect !

— Vraiment ? (Kahlan renifla le fromage et le mordilla.) Ma foi, je n'aime pas ça, mais celui-là ne me paraît pas plus mauvais que d'habitude. En tout cas, il n'est pas moisi…

— Ce n'est pas ce que me dit ma langue ! grogna Richard.

Kahlan réfléchit quelques secondes, puis plissa le front.

— Hier, au Palais du Peuple, tu n'as pas aimé le fromage. Et Zedd a affirmé qu'il était très bon.

— Très bon ? Il avait un goût de pourri ! Et je sais de quoi je parle, parce que j'adore cet aliment. J'en mange tous les jours, et je peux dire quand il n'est pas bon !

— Moi, je n'en mange jamais… Tu adoptes peut-être mes habitudes…

Richard prit un morceau de tava, le fourra de lanières de poivrons et en fit un petit rouleau.

— Il y a de pires destins, dit-il en souriant.

Kahlan allait lui rendre son sourire quand elle vit que deux chasseurs approchaient. Sentant qu'elle se raidissait, le Sourcier rectifia sa position, le dos bien droit.

— Ce sont des hommes de Chandalen. Je me demande ce qu'ils veulent. (Kahlan fit un clin d'œil à son compagnon.) Tu te tiendras bien ? Ce n'est pas le moment d'avoir une nouvelle aventure…

Sans répondre, Richard regarda les deux hommes, qui s'arrêtèrent devant Kahlan, à la lisière de l'abri. Ils posèrent l'embout de leurs lances sur le sol et s'appuyèrent des deux mains sur la hampe. Les yeux plissés, un sourire sur les lèvres, ils ne semblaient pas hostiles. Le plus proche ajusta son arc sur son épaule, puis tendit une main vers l'Inquisitrice, paume visible.

Kahlan savait ce que signifiait ce geste – une main ouverte et pas d'arme dedans.

— *Chandalen approuve-t-il votre démarche ?* demanda-t-elle.

— *Nous sommes ses chasseurs, pas ses enfants.*

Kahlan posa sa main dans celle de l'homme, qui lui flanqua une gentille petite gifle.

— *La force accompagne l'Inquisitrice Kahlan. Je suis Prindin, et voilà mon frère, Tossidin.*

Kahlan gratifia Prindin d'une claque et lui souhaita que la force l'accompagne. Tossidin tendit à son tour la main et eut droit aux mêmes salutations. Surprise par la bienveillance des deux hommes,

l'Inquisitrice tourna la tête vers Richard. L'allusion étant limpide, les chasseurs giflèrent et saluèrent le Sourcier.

— *Nous voulions te dire que tu as parlé avec force et honneur, aujourd'hui*, déclara Prindin. *Chandalen est un homme dur et il n'est pas facile de bien le connaître. Mais il n'est pas mauvais. Il aime notre peuple et veut le protéger. C'est ce que nous désirons tous…*

— *Richard et moi faisons aussi partie du Peuple d'Adobe…*

Les deux frères sourirent.

— *Les Anciens nous l'ont annoncé… Nous vous défendrons aussi, comme tous nos frères et sœurs !*

— *Et que fera Chandalen ?*

Prindin et Tossidin sourirent de plus belle, mais ne répondirent pas. Soulevant leurs lances, ils s'apprêtèrent à partir.

— Dis-leur qu'ils ont des arcs magnifiques, souffla Richard.

L'Inquisitrice jeta un coup d'œil au Sourcier, puis traduisit ses propos.

— *Et nous sommes très adroits avec*, répondit l'Homme d'Adobe.

— *Dis-leur aussi que leurs flèches semblent d'une excellente facture*, ajouta Richard. *Et demande si je peux en examiner une.*

Kahlan traduisit sans cacher sa perplexité.

Rayonnant de fierté, Prindin tira une flèche de son carquois et la tendit au Sourcier. L'Inquisitrice remarqua que les Anciens s'étaient tus et regardaient Richard faire rouler le projectile entre ses doigts. Toujours aussi impassible, il examina l'encoche, au bout de la hampe, puis s'intéressa à la tête plate en métal.

— De l'excellent travail…, dit-il en rendant la flèche à son propriétaire.

Kahlan traduisit pendant que Prindin remettait le projectile dans son carquois. S'appuyant de nouveau sur sa lance, le chasseur sourit.

— *Si Richard Au Sang Chaud sait se servir d'un arc, nous l'invitons à une compétition amicale, demain.*

Savidlin intervint avant que l'Inquisitrice ait pu traduire.

— *Lors de votre dernière visite, Richard m'a dit qu'il avait laissé son arc chez lui, et qu'il lui manquait. Pour votre retour, je lui en ai fabriqué un, et je veux lui faire la surprise. C'est un cadeau, pour le remercier de m'avoir appris à construire des toits qui ne fuient pas. L'arme est chez moi. Je voulais la lui offrir plus tard. Dis-le-lui. Et ajoute que si cela lui convient, quelques-uns de mes guerriers et moi l'accompagnerons demain.* (Il sourit de toutes ses dents.) *Nous verrons s'il tire aussi bien que nous !*

Les deux frères sourirent, enthousiasmés par cette proposition… et apparemment convaincus de remporter la compétition.

Quand Kahlan lui eut rapporté les propos de Savidlin, Richard parut surpris… et touché.

— Les arcs des Hommes d'Adobe comptent parmi les plus beaux

que j'aie vus. Je suis très honoré, Savidlin. C'est un présent très généreux, et je serai ravi de t'avoir à mes côtés. Nous donnerons une leçon de précision à ces jeunes gens !

Prindin et Tossidin s'esclaffèrent quand Kahlan eut traduit la dernière phrase.

— *À demain, donc*, conclut Prindin.

Son frère et lui s'éloignèrent. L'air sombre, Richard les regarda un long moment sans desserrer les mâchoires.

— Où était le problème avec leurs flèches ? lança Kahlan.

— Demande à Savidlin de me confier une des siennes, et je te montrerai.

L'Homme d'Adobe tendit son carquois au Sourcier, qui en sortit une poignée de projectiles, écartant ceux qui avaient des pointes en bois durci. Ceux-là, Kahlan le savait, étaient empoisonnés.

Richard sélectionna une flèche à tête plate en fer et la brandit devant les yeux de l'Inquisitrice.

Elle la fit rouler entre ses doigts, comme l'avait fait son compagnon. Ne voyant rien de spécial, elle étudia l'encoche puis la tête.

— Pour moi, c'est une flèche comme les autres, avoua-t-elle.

— Comme les autres, vraiment ? (Il tira une nouvelle flèche du carquois et montra à Kahlan la petite pointe ronde.) Les deux se ressemblent ?

— Eh bien, non… La pointe de celle-là est petite, allongée, fine et ronde. L'autre a une tête en fer, comme celle de Prindin…

— Non, dit Richard, pas exactement comme celle de Prindin… (Il posa la flèche à pointe ronde, reprit l'autre et montra à Kahlan le bout de la hampe.) Tu vois l'encoche. La flèche se positionne sur la corde comme cela, l'encoche en position verticale. Ça te dit quelque chose ? (Kahlan secoua la tête.) Certaines flèches ont un empennage en spirale, afin de tourner sur elles-mêmes. Des experts prétendent que ça augmente leur puissance. J'ignore si c'est vrai, mais là n'est pas la question. Toutes les flèches des Hommes d'Adobe ont des empennages droits, ce qui stabilise leur vol. En d'autres termes, elles touchent leur cible dans la position où on les a tirées.

— Je ne vois toujours pas en quoi celle-là est différente des flèches de Prindin.

Richard glissa l'ongle de son pouce dans l'encoche.

— C'est comme ça que la flèche se met en place sur la corde. Tu vois que l'encoche est en position verticale ? Quand la flèche quitte l'arc et quand elle touche sa cible, c'est pareil, puisque la hampe ne tourne pas sur elle-même. À présent, regarde la tête du projectile. Tu vois qu'elle est en position verticale aussi ? Comme l'encoche ? Bref, la

tête et la corde sont dans le même plan. Toutes les flèches à tête métallique de Savidlin sont comme ça…

» Tu sais pourquoi ? Parce qu'il les utilise pour chasser de gros animaux, comme les sangliers ou les daims. Les côtes de ces bêtes sont disposées verticalement. Cette configuration de tête donne une meilleure chance aux flèches de passer entre les os, au lieu de rebondir dessus.

Richard se pencha vers sa compagne.

— Les flèches de Prindin sont différentes, avec des têtes inclinées à quatre-vingt-dix degrés. Quand on les encoche, la pointe est horizontale. Donc, elles ne sont pas conçues pour chasser des animaux aux côtes disposées verticalement. Celles de leurs cibles sont en position *horizontale*. Conclusion : Prindin et les autres chassent des humains.

Kahlan en eut aussitôt la chair de poule.

— Pourquoi feraient-ils ça ?

— Les Hommes d'Adobe sont très jaloux de leur territoire et y laissent rarement entrer des étrangers. Selon moi, Chandalen et ses compagnons ont mission d'empêcher qu'on franchisse leurs frontières. Ce sont probablement les plus féroces chasseurs de leur communauté… et les meilleurs archers. Demande à Savidlin comment ils s'en sortent avec leurs arcs ?

Kahlan traduisit la question.

— *Aucun de nous n'a jamais battu les archers de Chandalen,* répondit leur ami. *Même si Richard Au Sang Chaud est très bon, il n'a aucune chance. Mais ils prendront garde à ne pas trop nous humilier, car ce sont des vainqueurs magnanimes. Que Richard ne s'inquiète pas, il aimera cette journée et apprendra beaucoup de choses ! C'est pour ça que je veux emmener mes hommes. Les archers de Chandalen leur font faire des progrès. Chez nous, être le meilleur implique des responsabilités vis-à-vis des autres. Il faut les aider à s'améliorer. Dis aussi à Richard qu'il ne peut plus reculer, à présent qu'il a relevé le défi.*

— J'ai toujours pensé qu'apprendre ne fait de mal à personne, déclara Richard quand Kahlan eut traduit. Je ne me déroberai pas.

Le regard intense du Sourcier força l'Inquisitrice à sourire jusqu'à ce qu'elle en ait mal aux mâchoires. Souriant aussi, il tendit un bras, tira son sac vers lui et en sortit une pomme. La coupant en deux, il retira les pépins et tendit une moitié à Kahlan.

Les Anciens s'agitèrent nerveusement. Dans les Contrées du Milieu, tous les fruits à peau rouge étaient empoisonnés à cause d'une magie maléfique. Ces hommes ignoraient qu'en Terre d'Ouest, le pays de Richard, on pouvait les consommer sans danger. Ils l'avaient vu croquer une pomme lors de son premier séjour. Une ruse pour ne pas être obligé de prendre pour épouse une femme du village, sous

prétexte que ses habitudes alimentaires rendaient sa semence mortelle pour la malheureuse… Voir les deux jeunes gens partager une pomme inquiétait visiblement les vieux sages.

— Que fais-tu donc ? demanda Kahlan.

— Mange ta moitié, puis traduis ce que je vais dire.

Quand ils eurent fini, le Sourcier se leva et fit signe à l'Inquisitrice de l'imiter.

— Honorables Anciens, me voilà de retour après avoir neutralisé la menace qui pesait sur notre peuple. À présent, j'aimerais vous demander une permission… Et j'espère que vous me jugerez digne de la recevoir. Car si vous le voulez bien, je désire prendre pour épouse une Femme d'Adobe. Comme vous venez de le voir, Kahlan mange aussi des fruits à la peau rouge. Ils ne lui font aucun mal, elle ne risque donc pas d'être empoisonnée par ma semence. Et bien qu'elle soit une Inquisitrice, je ne risque rien de son pouvoir. Nous aimerions être unis, et nos cœurs seraient comblés de joie si nous pouvions nous marier devant notre peuple.

La gorge nouée, Kahlan eut du mal à terminer sa traduction, et plus de difficulté encore à ne pas jeter ses bras autour du cou de Richard. Les larmes aux yeux, elle dut toussoter plusieurs fois pour pouvoir finir de parler. Les jambes mal assurées, elle se serra contre le Sourcier afin de ne pas tomber.

Les Anciens rayonnèrent et l'Homme Oiseau sourit comme un enfant.

— *Je vois que vous avez enfin appris à vous comporter en dignes membres du Peuple d'Adobe*, dit-il. *Rien ne nous ferait plus plaisir que de célébrer votre mariage.*

Sans attendre la traduction, Richard donna à Kahlan un baiser qui lui coupa le souffle. Les Anciens et leurs épouses applaudirent chaleureusement.

Pour l'Inquisitrice, s'unir à Richard devant le Peuple d'Adobe était un grand bonheur, car elle se sentait chez elle parmi ces gens. Lors de leur première visite commune, quand ils cherchaient de l'aide contre Darken Rahl, Richard avait enseigné aux Hommes d'Adobe la fabrication des toits en tuiles. Ils s'étaient fait des amis dans le village, avaient combattu à leurs côtés, célébrant leurs triomphes et pleurant leurs morts. Des liens étroits s'étaient tissés. Pour les récompenser de leur courage, l'Homme Oiseau avait fait d'eux des membres de son peuple.

L'Ancien se leva et serra Kahlan dans ses bras. Une façon de lui montrer, comprit-elle, qu'il savait par quoi elle était passée, et qu'il se réjouissait de la voir enfin heureuse.

L'Inquisitrice versa quelques larmes sur l'épaule de son « père adoptif ». Leur aventure, une longue série d'épreuves, l'avait conduite

des profondeurs du désespoir aux plus hautes cimes de la joie. Le combat s'était achevé la veille et Kahlan avait encore du mal à y croire.

La fête continua, au grand dam de la jeune femme, qui brûlait d'envie d'être seule avec Richard. Séparés pendant un mois, alors qu'il était prisonnier, ils s'étaient retrouvés depuis un peu plus de vingt-quatre heures et n'avaient pas encore eu le temps de parler vraiment. Et encore moins de se serrer l'un contre l'autre…

Les enfants dansaient autour des feux pendant que les adultes, rassemblés près des torches, mangeaient en bavardant joyeusement. Weselan vint s'asseoir près de Kahlan, la serra dans ses bras et déclara qu'elle se chargerait de lui confectionner une robe de mariée rituelle. Savidlin embrassa l'Inquisitrice sur la joue et flanqua une formidable claque sur l'épaule de Richard.

Kahlan avait du mal à détacher son regard de celui du jeune homme. D'ailleurs, elle ne le voulait pas. Plus jamais !

Des chasseurs approchèrent de l'abri des Ancien. Présents dans la plaine le jour où l'Homme Oiseau avait tenté d'enseigner à Richard l'usage du sifflet, ils étaient morts de rire en le voyant émettre une note qui appelait tous les habitants du ciel en même temps.

Sous leurs yeux fascinés, Savidlin demanda à Richard de leur montrer le sifflet et de raconter comment il avait attiré des milliers d'oiseaux dans une vallée infestée de garns. Les volatiles avaient dévoré les mouches à sang des monstres, semant la panique. Grâce à cette diversion, Richard avait pu récupérer l'œuf d'Écarlate.

L'Homme Oiseau éclata de rire, bien qu'il eût déjà entendu trois fois l'histoire. Savidlin, hilare, tapa de nouveau sur l'épaule du Sourcier. Les chasseurs ne furent pas en reste. Et Richard lui-même se laissa gagner par leur bonne humeur.

— Je crois que nous avons trouvé une aventure qui les satisfait, dit Kahlan, tout aussi joyeuse. (Elle réfléchit un peu et plissa le front.) Comment Écarlate a-t-elle pu te déposer assez près des garns sans qu'ils la voient ?

Richard ne répondit pas tout de suite.

— Elle a atterri dans la vallée, de l'autre côté des collines qui entourent Source Feu. Je suis passé par les grottes…

— Et il y avait vraiment un monstre dans les tunnels ? Un shadrin ?

Le Sourcier soupira et détourna le regard.

— Oui… Et bien d'autres horreurs encore… (Kahlan posa une main sur son épaule et il lui embrassa les doigts.) J'ai cru mourir, seul dans ces boyaux. Et ne plus jamais te revoir.

Il secoua la tête, comme pour chasser de mauvais souvenirs, et la regarda avec un étrange sourire.

— Le shadrin m'a laissé des plaies qui ne sont pas encore cicatrisées. Mais pour te les montrer, je devrais retirer mon pantalon…

— Vraiment ? lança Kahlan avec un rire de gorge. Il vaudrait mieux que je jette un coup d'œil… Pour voir si tout va bien.

Soudain, la jeune femme s'avisa que les Anciens les regardaient. Empourprée, elle prit un morceau de gâteau au riz et le grignota, soulagée que les Hommes d'Adobe ne comprennent pas leur langue. Quant à leurs regards, elle espéra qu'ils ne les comprendraient pas non plus. Désormais, se tança-t-elle, il ne faudrait plus oublier où elle était.

Richard se rassit dès qu'il eut fini de raconter son histoire. Kahlan prit une coupe de viande rôtie – des côtes de sanglier, apparemment – et la posa sur les genoux du Sourcier.

— Tiens, mange un peu…

Regardant un groupe de femmes, elle brandit son morceau de gâteau et sourit.

— *C'est très bon !*

Les cuisinières rayonnèrent de fierté. Quand l'Inquisitrice se tourna de nouveau vers Richard, il regardait la coupe de viande, blanc comme un linge.

— Enlève ça de là, souffla-t-il.

Kahlan obéit et le dévisagea, inquiète.

— Richard, que se passe-t-il ?

Il fixait toujours ses genoux, comme si la coupe y était encore.

— Je ne sais pas… J'ai regardé la viande et j'ai senti son odeur. Ça m'a rendu malade. On aurait dit qu'il ne s'agissait pas de nourriture, mais d'un cadavre d'animal… Comme si j'allais dévorer une charogne. Qui pourrait faire ça ?

Kahlan chercha ses mots, consciente que Richard ne se sentait pas bien du tout.

— Je crois que je comprends… Jadis, alors que j'étais malade, on m'a fait manger du fromage. J'ai tout vomi. Pensant que c'était bon pour moi, on m'en a gavée jour après jour. Je l'ai vomi jusqu'à ce que je sois rétablie. C'est pour ça que je ne supporte plus d'en avaler. Il t'arrive peut-être la même chose, parce que tu as une migraine.

— C'est possible… J'ai passé un long moment au Palais du Peuple, où on ne mange pas de viande. Comme Darken Rahl refusait d'en consommer, personne n'y avait droit. Je me suis peut-être habitué à m'en priver…

Kahlan lui massa le dos tandis qu'il se prenait la tête à deux mains et se passait les doigts dans les cheveux. D'abord le fromage, et maintenant la viande. Ses habitudes alimentaires devenaient aussi bizarres que celles… d'un sorcier.

— Kahlan, dit-il, je suis navré, mais j'ai besoin de calme. Ma tête me fait un mal de chien.

L'Inquisitrice toucha le front du jeune homme. Sa peau était froide et moite, et il semblait sur le point de s'effondrer.

Kahlan alla s'agenouiller devant l'Homme Oiseau.

— *Richard ne se sent pas bien. Il a besoin de calme. Ça pose un problème ?*

L'Ancien pensa d'abord deviner pourquoi les deux jeunes gens voulaient s'éclipser. Son sourire s'évanouit quand il lut l'angoisse dans le regard de l'Inquisitrice.

— *Conduis-le dans la maison des esprits. Il y sera tranquille. Personne ne le dérangera. Appelle la guérisseuse Nissel, si tu crois que ça peut être utile.* (L'Homme Oiseau sourit de nouveau.) *Il a peut-être passé trop de temps à dos de dragon. Je remercie les esprits que mon baptême de l'air ait été si court !*

Kahlan hocha la tête, incapable de sourire, et souhaita rapidement bonne nuit à l'assemblée. Ramassant leurs deux sacs, elle passa sa main libre sous le bras de Richard et l'aida à se relever. Il avait fermé les yeux, le front plissé. La souffrance semblant diminuer un peu, il leva les paupières, prit une grande inspiration et suivit l'Inquisitrice.

Les ombres étaient très denses entre les bâtiments, mais la lumière de la lune leur permit de se repérer. Alors que les bruits de la fête s'estompaient, Kahlan entendit les grincements des bottes de Richard sur la terre sèche.

— Je crois que ça va mieux, dit-il en se redressant un peu.

— Tu as souvent des migraines ?

— Je suis célèbre pour ça ! Selon mon père, ma mère en avait d'aussi fortes. De celles qui finissent par vous coller des nausées terribles. Mais aujourd'hui, c'est différent. On dirait que quelque chose essaie de sortir de ma tête. (Il reprit son sac à Kahlan et le hissa sur son épaule.) C'est beaucoup plus douloureux que d'habitude.

La maison des esprits se dressait dans un espace libre.

Les rayons de lune se reflétaient sur le toit de tuiles que Richard avait construit avec les Hommes d'Adobe et des volutes de fumée s'échappaient de la cheminée flambant neuve.

Devant la maison, des poulets s'étaient perchés sur un muret. Ils regardèrent Kahlan ouvrir la porte, sursautèrent quand les charnières grincèrent, et se calmèrent quand les deux jeunes gens furent entrés.

Richard se laissa tomber devant le feu. Kahlan sortit une couverture de son sac, le fit s'allonger, et la lui cala sous la tête. Alors qu'il se plaquait le dos des mains sur les yeux, elle s'assit près de lui.

— Je devrais aller chercher Nissel, dit-elle. Elle pourra sans doute

t'aider.

— Pas la peine, ça va aller… J'avais surtout besoin de silence. (Il sourit.) Tu as remarqué quels mauvais convives nous faisons ? Chaque fois que nous participons à une fête, quelque chose tourne mal.

Kahlan réfléchit à toutes les festivités où ils étaient ensemble.

— Ma foi, tu as raison… (Elle laissa courir une main sur la poitrine du jeune homme.) Pour éviter ça, la meilleure solution est de rester tous les deux…

— Voilà qui me plairait, fit Richard en lui embrassant les doigts.

Elle prit sa main entre les siennes, désireuse de sentir sa chaleur pendant qu'elle le regardait se reposer. À part les crépitements du feu, un silence parfait régnait dans la maison des esprits. L'Inquisitrice en profita pour écouter la respiration régulière de son bien-aimé.

Après un moment, il retira les mains de ses yeux et la regarda. Quelque chose, dans son visage et au fond de ses iris, interloqua la jeune femme. Il ressemblait à quelqu'un qu'elle avait rencontré. Mais qui ? Si une petite voix murmurait un nom au fond de son esprit, elle n'arrivait pas à l'entendre…

Kahlan écarta une mèche rebelle du front de Richard et constata, soulagée, que sa peau était moins froide.

— Une idée vient de me frapper, dit-il en s'asseyant d'un bond. J'ai demandé aux Anciens la permission de t'épouser… mais je ne t'avais pas posé la question avant.

— C'est exact…

— Vraiment stupide, comme comportement, fit-il, l'air embarrassé. Désolé, je ne m'y suis pas bien pris. J'espère que tu ne m'en voudras pas. Mais c'est ma première demande en mariage…

— Pour moi aussi…

— Ce n'est pas un endroit très romantique pour ça, pas vrai ?

— Le lieu où nous sommes ensemble est le plus romantique du monde…

— Peut-être, mais je dois avoir l'air idiot de parler de ça alors que je me bats contre une migraine.

— Si tu n'en viens pas au fait, Richard Cypher, je serai forcée de t'arracher les mots un par un !

Richard osa enfin croiser le regard de sa compagne.

— Kahlan Amnell, veux-tu m'épouser ?

À sa grande surprise, la jeune femme fut incapable de répondre. Des larmes roulant sur ses joues, elle ferma les yeux, enlaça Richard et le serra contre elle au risque de l'étouffer.

— Oui, dit-elle enfin en s'écartant un peu. Oh, oui !

Elle posa la tête sur l'épaule du Sourcier, qui lui caressa les cheveux en écoutant sa respiration et les crépitements du feu. Il lui embrassa le sommet du crâne, conscient que les mots ne servaient plus

à rien.

En sécurité dans ses bras, Kahlan exorcisa enfin son chagrin. La douleur de l'aimer plus que tout et de savoir qu'il avait été torturé par une Mord-Sith avant qu'elle ait pu le lui dire… La souffrance de l'avoir cru inaccessible, parce qu'elle était une Inquisitrice dont le pouvoir le détruirait… L'angoisse d'avoir tant besoin de lui et de l'aimer à la folie…

Débarrassée de tout cela, elle fut submergée par la joie en pensant à ce qui l'attendait : une vie entière à ses côtés. C'était plus grisant que les meilleurs crus du monde ! Elle s'accrocha à Richard, voulant se fondre en lui et ne plus faire qu'un avec sa chair.

Elle sourit aux anges. Être unie à lui signifierait exactement cela : ne plus faire qu'un. Zedd lui avait dit un soir que c'était comme d'avoir trouvé l'autre moitié de soi-même.

Quand elle leva la tête vers Richard, elle vit une larme sur sa joue. Elle essuya les siennes et il l'imita. En pleurant, avait-il, comme elle, chassé à jamais tous ses démons ?

— Je t'aime…, souffla-t-elle.

Richard la serra plus fort contre lui et suivit du bout des doigts le tracé de sa colonne vertébrale.

— Je trouve frustrant qu'il n'y ait pas d'autres mots que ceux-là pour exprimer ce que je ressens pour toi, dit-il.

— Moi, ils me suffisent…

— Alors, sache que je t'aime, Kahlan ! Mille fois, un million de fois, laisse-moi te dire que je t'aime. Pour toujours !

Kahlan écouta les crépitements du feu, les battements de cœur de Richard et les siens… Elle aurait voulu rester dans ses bras jusqu'à la fin des temps.

Soudain, le monde lui semblait être un endroit merveilleux.

Richard la prit par les épaules et l'écarta un peu de lui pour la regarder.

— Tu es si belle, souffla-t-il, que j'ai parfois du mal à en croire mes yeux. Je n'ai jamais vu une telle perfection ! (Il laissa courir une main dans la crinière de l'Inquisitrice.) Je suis heureux de ne t'avoir pas coupé les cheveux, le jour où tu me l'as demandé. Ils sont magnifiques ! N'y touche jamais !

— Aurais-tu oublié que je suis une Inquisitrice ? Mes cheveux symbolisent mon pouvoir. De plus, je ne peux pas les couper. Quelqu'un doit s'en charger à ma place.

— Eh bien, ne compte pas sur moi ! Je t'aime comme tu es, avec le pouvoir et tout le reste. Ne laisse personne te les couper ! Je les aime depuis notre rencontre, dans les bois de Hartland.

Kahlan sourit à ce souvenir. Richard l'avait aidée à se tirer des

griffes d'un *quatuor*, lui sauvant la vie…

— Ça semble si loin… Ne regrettes-tu pas cette époque ? L'existence insouciante d'un guide forestier célibataire ?

— Avec toi à mes côtés, le célibat ne me manquera pas ! L'existence insouciante de guide forestier, c'est une autre affaire. Mais pour le meilleur ou le pire, je suis le véritable Sourcier. Le porteur de l'Épée de Vérité et des responsabilités qui vont avec… Aimeras-tu être la femme du Sourcier ?

— J'aimerai vivre dans un tronc d'arbre creux, si tu es avec moi. Mais, Richard, je suis toujours la Mère Inquisitrice, et j'ai aussi des responsabilités.

— Je sais ce que ça représente… Quand tu touches un homme avec ton pouvoir, sa personnalité est détruite et il n'éprouve plus qu'une dévotion absolue pour toi. C'est comme ça que tu forces les criminels à avouer, et à faire ce que tu désires. Mais quelles sont tes autres responsabilités ?

— Je ne t'en ai pas parlé jusque-là, parce que ça n'avait aucune importance. Si nous avions perdu contre Rahl, nous serions morts. En cas de victoire, je pensais que tu retournerais chez toi, et que nous ne nous reverrions plus. À présent qu'un avenir s'offre à nous, tu dois connaître certaines choses.

— Tu fais allusion aux attributs de ta fonction qui te rendent plus puissante qu'une reine ?

— Oui. Le Conseil des Contrées du Milieu, en Aydindril, est composé de représentants des principaux royaumes du territoire. Il dirige les Contrées, même si celles-ci sont en théorie indépendantes. Grâce à la Confédération, nous préservons la paix et luttons pour des objectifs communs. Bref, les gens négocient au lieu de se battre. Si un royaume attaque un voisin, les autres tiennent cela pour une agression contre le concept d'unité, et ils réagissent. Les rois, les reines, les chefs politiques, les notables et les marchands – et bien d'autres encore – viennent présenter leurs desiderata devant le Conseil : des accords commerciaux, des revendications frontalières, des pactes relatifs à la magie… La liste serait interminable !

— Je comprends. Cela se passe ainsi en Terre d'Ouest. Notre Conseil ressemble au vôtre. Mon pays natal n'est pas assez grand pour compter des royaumes, mais il existe des régions autonomes représentées par des conseillers, à Hartland. Mon frère ayant été conseiller, puis Premier Conseiller, j'ai fréquenté les cercles du pouvoir. Les émissaires venaient des quatre coins de Terre d'Ouest pour présenter leurs requêtes. Étant donné mon métier, je les accompagnais presque toujours. Et j'ai appris bien des choses en leur parlant. Mais revenons à toi. Quel est le rôle de la Mère Inquisitrice ?

— Eh bien, le Conseil dirige les Contrées du Milieu… (Kahlan se

racla la gorge et baissa les yeux.) Et la Mère Inquisitrice dirige le Conseil.

— Tu veux dire… Les rois et les reines t'obéissent ? Les Contrées entières sont à tes ordres ?

— En un sens, oui… Mais tous les pays ne sont pas représentés au Conseil. Certains sont trop petits. Par exemple, Tamarang, le fief de feu la reine Milena, ou le territoire du Peuple d'Adobe. D'autres sont des terres de magie, comme la patrie des flammes-nuit. La Mère Inquisitrice est l'avocate de ces pays-là. Si on les laissait faire, les royaumes puissants les annexeraient aussitôt. Et ils ont les armées pour y parvenir. Je parle pour ceux qui ne se feraient pas entendre sinon…

» L'autre problème, c'est que les royaumes sont fréquemment en désaccord. Certains ont des querelles qui remontent à l'aube des temps. Le Conseil est souvent dans une impasse quand des dirigeants, ou leurs représentants, tentent de défendre leurs intérêts au détriment de celui des Contrées du Milieu. La Mère Inquisitrice se soucie exclusivement de l'intérêt général.

» Sans un chef impartial, les royaumes utiliseraient le Conseil pour augmenter leur pouvoir. La Mère Inquisitrice assure l'équilibre au nom d'une vision universelle.

» Arbitre suprême de la vérité, grâce à sa magie, elle est aussi le juge ultime en matière de pouvoir politique. Sa parole a force de loi.

Elle prit la main de Richard et la serra entre les siennes.

— Comme beaucoup de celles qui m'ont précédée, je laisse le Conseil gouverner les Contrées à sa guise. Mais quand il y a un conflit, ou qu'un accord désavantage les pays non représentés, j'interviens et je dicte ma volonté.

— Et on t'obéit toujours ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Si un royaume refuse de s'incliner, il sait qu'il se retrouvera seul et vulnérable face à des adversaires plus puissants. Si une guerre générale éclatait, les plus forts écraseraient les autres, comme Panis Rahl, le père de Darken, l'a fait en D'Hara. Chez nous, tous les dirigeants savent qu'un Conseil dirigé par une personne indépendante est au bout du compte un bien pour eux.

— Mais il arrive parfois que les plus forts l'oublient, supposa Richard. Alors, il faut davantage que de la compassion et du bon sens pour les remettre dans le droit chemin.

Kahlan lui sourit, impressionnée.

— Je vois que les jeux du pouvoir n'ont pas de secrets pour toi. Tu as raison ! Par bonheur, ils savent que, s'ils laissent libre cours à leurs ambitions, la Mère Inquisitrice, ou une de ses sœurs, viendra s'occuper

avec sa magie de leur roi ou de leur reine. Mais il y a plus encore. Les sorciers nous soutiennent.

— Je croyais qu'ils refusaient de se mêler de ces affaires-là…

— Ils n'en ont pas besoin… La menace de leur intervention suffit à calmer les ambitieux. Ils appellent cela le paradoxe du pouvoir : quand on est puissant et décidé à agir, cela devient très rarement nécessaire. Les royaumes le savent : s'ils refusent de coopérer et bravent l'autorité équitable de la Mère Inquisitrice, les sorciers viendront leur prouver qu'il n'est pas profitable de se montrer déraisonnable ou cupide.

» C'est un système complexe d'interrelations, mais la vérité ultime, c'est que si je n'étais pas là pour arbitrer, les pays faibles ou pacifiques seraient envahis, et les autres se battraient jusqu'à ce que seuls les plus forts soient encore debout.

Richard ne relança pas la conversation et prit le temps de réfléchir à ces informations. En regardant les reflets du feu danser sur son visage, Kahlan devina qu'il pensait au jour où, d'un geste, elle avait contraint la reine Milena à s'agenouiller devant elle, à lui baiser la main et lui jurer fidélité. Kahlan aurait préféré ne pas lui révéler à quel point elle était puissante et redoutée, mais elle n'avait pas eu le choix. Certaines personnes n'entendaient pas d'autre discours que celui de la force. Devant elles, un chef devait s'affirmer, ou abdiquer…

Le Sourcier s'arracha enfin à sa méditation.

— Il va y avoir beaucoup de problèmes… Les sorciers se sont suicidés après t'avoir envoyée à la recherche de Zedd. La menace cachée derrière la Mère Inquisitrice n'existe plus. Et toutes tes sœurs sont mortes, exécutées par Darken Rahl. Tu es la dernière, et tu n'as plus d'alliés. Qui prendrait ta place s'il t'arrivait malheur ? Zedd veut nous voir en Aydindril. Il doit s'inquiéter aussi…

» D'après ce que je sais des puissants, qu'il s'agisse des conseillers de Terre d'Ouest, des souverains des Contrées ou de Darken Rahl – et même de mon propre frère – ils te verront comme un obstacle dressé sur leur chemin. Pour la survie des Contrées, il faut que la Mère Inquisitrice exerce le pouvoir. Tu auras besoin d'aide, et nous sommes tous les deux au service de la Vérité. Je lutterai à tes côtés ! Si vos conseillers avaient peur des sorciers, attends un peu qu'ils aient croisé le Sourcier !

— Tu es une personne comme on en rencontre rarement, Richard Cypher, dit Kahlan en caressant le visage du jeune homme. Face à la femme la plus puissante des Contrées, tu lui donnes l'impression de porter la traîne de ton glorieux manteau…

— Je suis seulement l'homme qui t'aime plus que tout. Et c'est la seule gloire à laquelle j'aspire. (Il soupira.) Tout était plus simple quand nous étions seuls dans les bois, et que je faisais rôtir ton dîner

sur un feu de camp. Tu me laisseras toujours te préparer à manger, n'est-ce pas, Mère Inquisitrice ?

— Je doute que maîtresse Sanderholt apprécie beaucoup. Elle déteste que des intrus investissent ses fourneaux.

— Tu as une cuisinière ?

— Tout bien réfléchi, je ne l'ai jamais vue préparer un plat. Elle court partout et règne sur ses marmitons en brandissant une cuiller de bois qu'elle doit prendre pour un sceptre. Elle goûte chaque préparation et engueule copieusement son petit personnel. Bref, tout ce que doit faire un chef de cuisine !

» Dès que je m'aventure dans son fief, j'ai droit à un concert de lamentations. Maîtresse Sanderholt me supplie d'aller voir ailleurs si elle y est ! Selon elle, j'effraie ses employés, qui tremblent toute la journée dès qu'ils m'aperçoivent. Du coup, j'essaie d'éviter, mais j'aime bien cuisiner aussi…

Kahlan sourit au souvenir de la terrible maîtresse Sanderholt. Absente de chez elle depuis des mois, elle commençait à se languir de son foyer…

— Des cuisiniers…, marmonna Richard. J'ai toujours préparé ma popote tout seul ! J'espère que ta maîtresse Sanderholt me laissera accéder à ses casseroles quand j'aurai envie de te mitonner une de mes spécialités.

— Je parie que tu la séduiras en un éclair !

— Kahlan, peux-tu me promettre quelque chose ? Un jour, je voudrais que tu viennes avec moi en Terre d'Ouest. Il y a dans les bois de Hartland des coins que je suis le seul à connaître. Je rêve de te les montrer…

— J'adorerais ça…, murmura Kahlan.

Richard se pencha pour l'embrasser. Avant que leurs lèvres aient pu se toucher, il grimaça de douleur et dut, en gémissant, poser la tête contre l'épaule de la jeune femme.

Elle le serra contre lui, folle d'angoisse, puis le fit s'allonger et… paniqua quand il se prit le crâne à deux mains, le souffle coupé.

Basculant sur le côté, il se recroquevilla en position fœtale.

— Je vais chercher Nissel, dit Kahlan. Ce ne sera pas long…

Tremblant de tous ses membres, Richard parvint quand même à hocher la tête.

L'Inquisitrice courut vers la porte, l'ouvrit et sortit dans la nuit paisible. Un nuage de vapeur blanche voleta devant sa bouche quand elle expira. Sur le muret baigné de rayons de lune, les poulets avaient disparu.

Une forme noire se tapissait derrière leur perchoir abandonné. Elle se déplaça un peu et la lumière de l'astre nocturne conféra des reflets jaunes à ses yeux noirs.

Chapitre 7

Le monstre se releva, les griffes accrochées au rebord du muret, et lâcha un rire grinçant qui fit frissonner Kahlan de la tête aux pieds. La jeune femme s'immobilisa, le souffle court. La silhouette de la bête formait comme une tache d'ombre sur fond noir. Ses yeux ne luisaient déjà plus…

L'Inquisitrice réfléchit, tentant de faire correspondre ce qu'elle avait vu à ses connaissances sur le bestiaire du royaume des morts.

Elle devait fuir, mais dans quelle direction ? Vers Richard, ou vers le village, pour rameuter du secours ? Elle ne voyait plus les yeux du monstre, mais les sentait toujours peser sur elle, froids comme la mort.

La bête sauta sur le muret et éclata de rire.

Derrière Kahlan, la porte de la maison des esprits s'ouvrit à la volée et alla s'écraser contre le mur. Une seconde plus tard, une note cristalline annonça à l'Inquisitrice que le Sourcier venait de dégainer l'Épée de Vérité. Le monstre tourna aussitôt la tête vers Richard et un rayon de lune fit de nouveau briller ses yeux. Le Sourcier prit Kahlan par le bras et la poussa à l'intérieur, où elle s'étala de tout son long. D'un coup de pied, il referma la porte derrière lui.

De l'autre côté du battant, un rire tonitruant retentit. Aussitôt après, la bête commença à marteler le bois de coups.

Kahlan se releva et dégaina son couteau. Dehors, Richard luttait, sa lame sifflant dans l'air. Un bruit sourd apprit à l'Inquisitrice qu'un corps venait de percuter la façade de la maison des esprits.

La jeune femme flanqua un coup d'épaule à la porte et sortit. Au terme d'un roulé-boulé, elle se releva souplement, aperçut une petite silhouette noire derrière elle et abattit sa lame, qui manqua sa cible.

La créature revint à la charge. Avant qu'elle soit sur Kahlan, Richard lui décocha un coup de pied qui l'envoya de nouveau percuter le mur. L'Épée de Vérité s'abattit… et ne fit pas mouche. Des éclats de briques en boue séchée et de plâtre volèrent partout sous les ululements de la créature.

Richard tira l'Inquisitrice vers lui juste à temps pour l'écarter du chemin de leur agresseur. Par réflexe, elle frappa et son couteau rencontra une chair aussi dure que de l'os. Une griffe rata sa joue d'un souffle, suivie d'un coup d'épée de Richard, qui resta lui aussi sans effet.

Haletant, le Sourcier sonda l'obscurité. Jaillissant de nulle part, la créature lui sauta dessus et le fit tomber à la renverse. Le combat

s'engagea, dans un tourbillon de griffes et d'acier. Kahlan n'aurait su dire qui était qui…

Avec un grognement rauque, Richard parvint à repousser le monstre vers le muret. Il sauta aussitôt dessus, s'immobilisa et regarda les deux jeunes gens reculer lentement.

Soudain, des sifflements caractéristiques déchirèrent le silence. En une fraction de seconde, une dizaine de flèches s'enfoncèrent dans le corps du monstre. Pas une n'avait manqué sa cible, et une deuxième volée suivit, tout aussi précise. Plus hilare que jamais, la bête perchée sur son muret ressemblait à une pelote d'épingles géante.

Stupéfaite, Kahlan la vit arracher négligemment de sa poitrine une poignée de projectiles. Les défiant de son rire grinçant, la créature plissa les yeux pour mieux les regarder reculer. Pourquoi restait-elle là comme une cible sur un champ de tir ? Une autre volée de flèches fit mouche. Sans y prêter attention, le monstre sauta simplement de son perchoir.

Une silhouette sombre chargea, lance brandie. Sortant de l'ombre du muret, la bête bondit sur son agresseur, qui projeta son arme. À une vitesse incroyable, sa cible s'écarta et, de ses crocs, intercepta la lance au vol. D'un coup de mâchoires – et en riant ! – elle brisa la hampe en deux.

Dès que le chasseur recula, le monstre parut perdre tout intérêt pour lui, et se tourna vers Richard et Kahlan.

— Que fait cette saloperie ? souffla le Sourcier. Pourquoi s'immobilise-t-elle pour nous regarder ?

Soudain, Kahlan comprit.

— C'est un grinceur ! s'exclama-t-elle. Que les esprits du bien nous protègent, c'est un grinceur !

Sans quitter la créature des yeux, les deux jeunes gens reculèrent encore, chacun accroché à la manche de l'autre.

— *Fuyez !* cria l'Inquisitrice aux chasseurs. *Mais en marchant ! Ne courez surtout pas !*

Au lieu d'obéir, les Hommes d'Adobe lâchèrent une nouvelle volée de flèches, aussi inutile que les précédentes.

— Par là ! dit Richard. Entre les bâtiments, où il fait sombre.

— Non ! Ce monstre y voit mieux la nuit que nous en plein jour. Il vient du royaume des morts !

— D'accord…, fit le Sourcier, le regard rivé sur le grinceur, toujours immobile sous la lumière de la lune. Puisque tu en sais si long, que faut-il faire ?

— Je l'ignore… Mais ne cours pas, et ne t'immobilise pas non plus. Ça attire son attention. La seule façon de le tuer, je crois, est de le tailler en pièces.

— C'est bien ce que j'essayais de faire, grogna Richard, furieux.

Kahlan sonda le passage, entre deux bâtiments, dont ils approchaient toujours.

— On devrait s'y engager quand même, dit-elle. Le grinceur ne nous suivra peut-être pas. Et s'il nous traque, ça éloignera le danger de nos compagnons.

Le monstre avança soudain, les épaules secouées par son rire pervers.

— Rien n'est jamais facile, marmonna Richard.

Ils progressèrent dans l'étroite ruelle, le grinceur sur les talons. Les chasseurs le suivirent, résolus à avoir sa peau.

— Pourquoi n'es-tu pas restée dans la maison des esprits ? demanda Richard à Kahlan. Je voulais que tu sois en sécurité !

L'Inquisitrice reconnut dans la voix du jeune homme la fureur que lui inspirait la magie de l'épée. La main qu'elle gardait posée sur sa manche était chaude et humide. Elle la leva, et constata qu'elle était rouge de sang.

— Parce que je t'aime, espèce de grand abruti ! Ne me refais jamais un coup pareil !

— Si on s'en sort vivants, je te flanquerai la fessée de ta vie ! lança Richard alors qu'ils s'enfonçaient à reculons dans l'allée obscure.

— Rien que pour voir ça, j'espère qu'on s'en sortira ! Au fait, qu'est devenue ta migraine ?

— Je n'en sais rien… Elle a disparu en un éclair, et j'ai senti le monstre, dehors, puis entendu son foutu rire.

— Tu l'as senti, vraiment ? Ou tu l'as imaginé parce que tu l'as entendu ?

— Qui sait ? Tu as peut-être raison… Mais c'était une sensation très étrange.

Kahlan tira Richard dans un passage latéral encore plus sombre. Sur leur gauche, les rayons de lune se réverbéraient en haut d'un mur. Terrifiée, Kahlan vit la silhouette noire du grinceur voleter dans la lumière comme un énorme moustique bourdonnant.

— Comment peut-il faire ça ? souffla Richard.

Kahlan aurait été bien en peine de lui répondre. Les lueurs vacillantes de torches apparurent derrière eux. Les chasseurs arrivaient, tentant de coincer leur assaillant.

— S'ils approchent trop, ils se feront tuer, dit Richard alors qu'ils arrivaient à l'intersection de plusieurs allées. Je ne peux pas permettre ça ! (Il regarda sur sa droite et aperçut un autre groupe de chasseurs.) Va rejoindre ces hommes et reste derrière eux !

— Richard, je ne m'éloignerai pas de toi…

— Obéis-moi ! cria le Sourcier en poussant la jeune femme. Tout de suite !

Ébranlée par le ton de son compagnon, Kahlan recula d'instinct. Richard s'immobilisa à l'intersection, l'épée tenue à deux mains, la pointe reposant sur le sol. Le grinceur, pendu au mur face à lui, éclata de rire comme s'il reconnaissait sa proie. Se laissant glisser jusqu'au sol, il se réceptionna plutôt lourdement.

Les mâchoires serrées, un signe de colère chez lui, Richard regarda le monstre charger, la pointe de son épée toujours baissée.

Pas maintenant ! pensa Kahlan. *Richard ne peut pas mourir alors que nous avons gagné !*

Mais le grinceur allait sans doute le tuer, et ce serait la fin de tout. Cette idée coupa le souffle de l'Inquisitrice. Du fond d'elle-même, la Rage du Sang jaillit comme une éruption de lave.

Le monstre sauta dans les airs. L'Épée de Vérité se leva et l'embrocha en plein vol. Un bon pied et demi d'acier dépassa du dos du grinceur, qui couina de… jubilation. Saisissant la lame avec ses griffes, il tira pour l'enfoncer davantage et se rapprocher du Sourcier, sans se soucier des doigts qu'il se sectionnait au passage. Mais Richard secoua violemment l'épée, et le monstre, tel un vulgaire morceau de viande sur une brochette, s'en détacha et alla s'écraser contre le mur.

Il revint aussitôt à l'assaut. Le Sourcier leva de nouveau son arme. Enragée *et* paniquée, Kahlan réagit sans avoir vraiment conscience de ce qu'elle faisait. Le poing fermé, elle tendit un bras vers l'abomination qui voulait tuer Richard, l'homme qu'elle aimait, et le seul qu'elle aimerait de sa vie.

Alors que le grinceur était presque sur sa proie, l'Inquisitrice sentit le pouvoir couler en elle, tel un torrent, et le libéra. Un rayon bleu jaillit de sa main, illuminant la scène comme en plein jour.

L'Épée de Vérité et l'énergie magique frappèrent le grinceur en même temps. Il explosa, projetant alentour des lambeaux de chair noire. Ayant déjà vu la lame de Richard faire ce genre de dégâts, Kahlan n'aurait su dire si c'était l'acier ou le Kun Dar qui avait vaincu le monstre.

Dans le silence revenu, l'écho du roulement de tonnerre de la frappe magique retentit longtemps aux oreilles des deux jeunes gens et des Hommes d'Adobe.

Kahlan courut vers Richard et lui jeta les bras autour du cou.

— Tu vas bien ?

Il l'attira contre lui de sa main libre et hocha la tête. Alors que les chasseurs les entouraient en braillant, elle le serra dans ses bras un long moment.

Puis le Sourcier rengaina son épée et Kahlan vit la plaie qui barrait le haut de son bras. Déchirant sa manche, elle enroula le morceau de tissu autour de la blessure.

— *Tout le monde est indemne ?* demanda l'Inquisitrice aux

chasseurs.

— *Je savais que vous attireriez le malheur sur nous* ! répondit Chandalen en avançant sous la lumière des torches.

Kahlan soutint son regard un long moment avant de le remercier d'avoir tenté de les aider.

— Kahlan, dit Richard, quelle était cette créature ? Et par tous les esprits, que lui as-tu fait ?

Voyant qu'il titubait, l'Inquisitrice passa un bras autour de la taille du Sourcier.

— Le monstre était un grinceur. Je crois qu'on l'appelle comme ça à cause de son rire… Quant à ce que j'ai fait, je n'en suis pas sûre moi-même.

— Un grinceur ? Mais que…

Richard ne finit pas sa phrase. Il tomba à genoux, se prit la tête à deux mains et ferma les yeux. Puis il bascula en avant. Kahlan essaya en vain de le retenir et Savidlin se précipita une seconde trop tard. Écroulé face contre terre, le Sourcier gémit de douleur.

— *Savidlin, portons-le dans la maison des esprits et envoie quelqu'un chercher Nissel ! C'est très urgent !*

L'Homme d'Adobe cria un ordre à un de ses hommes. D'autres vinrent l'aider à soulever Richard. Appuyé sur sa lance, Chandalen ne leva pas le petit doigt.

Suivis par des porteurs de torches, Savidlin et ses chasseurs gagnèrent la maison des esprits, y entrèrent et déposèrent Richard devant la cheminée. Puis l'Ancien renvoya tout le monde et resta au chevet du jeune homme avec Kahlan.

Elle s'agenouilla près du malade, lui tâta le front et le trouva glacial. Une sueur tout aussi froide ruisselait sur le visage du Sourcier, qui avait perdu connaissance. L'Inquisitrice se mordit les lèvres pour ne pas crier.

— *Nissel le soignera*, dit Savidlin. *C'est une très bonne guérisseuse…*

Kahlan se contenta d'acquiescer, inquiète de voir Richard marmonner des paroles incohérentes en agitant la tête de droite à gauche, comme s'il cherchait une position moins douloureuse.

— *Mère Inquisitrice*, demanda doucement Savidlin, *comment as-tu vaincu la bête ?*

— *Je ne peux pas t'expliquer, mais cela fait partie de ma magie. On nomme cet état le Kun Dar…*

L'Homme d'Adobe s'assit sur le sol et ramena les genoux contre sa poitrine.

— *Je ne savais pas que les Inquisitrices pouvaient tuer à distance avec des éclairs…*

— *Je l'ignorais moi-même jusqu'à ces derniers jours…*

— *Et le monstre ?*

— *Je crois qu'il venait du royaume des morts…*

— *Comme les ombres qui nous ont attaqués lors de ta dernière visite ?*

— *Oui…*

— *Mais pourquoi cet assaut, alors que vous avez gagné ?*

— *Navrée, mon ami, mais je n'ai pas la réponse. Si d'autres monstres se présentent, dis aux nôtres de fuir. Mais sans courir. Ils ne devront pas non plus rester immobiles, mais s'éloigner lentement… et venir m'avertir.*

Savidlin assimila en silence ces informations. Il réfléchissait toujours, quand la porte s'ouvrit pour laisser passer une silhouette voûtée, flanquée de deux porteurs de torches.

Kahlan se leva d'un bond.

— *Nissel, merci d'être venue*, dit-elle en prenant la main de la guérisseuse.

— *Comment va votre bras, Mère Inquisitrice ?* demanda la vieille femme en tapotant l'épaule de Kahlan.

— *Il est guéri, grâce à vous. Mais Richard n'est pas bien du tout. Il a de terribles maux de tête.*

— *Voyons un peu ça…*

Un des hommes qui accompagnaient Nissel lui tendit un sac en tissu. Elle s'agenouilla près du Sourcier, posa son matériel près d'elle, et fit signe au chasseur d'approcher avec sa torche. Après avoir retiré le bandage improvisé, elle appuya sur la blessure avec ses pouces et jeta un coup d'œil à Richard pour voir s'il réagissait. Il ne broncha pas.

— *Je vais m'occuper de son bras pendant qu'il est inconscient…*

Sous le regard de Kahlan et des trois Hommes d'Adobe, elle nettoya la plaie et commença à la recoudre. La lumière crépitante des torches accentuait l'atmosphère déjà surnaturelle de la maison des esprits. Elle se reflétait étrangement sur les crânes des ancêtres qui, eux aussi, semblaient observer la scène.

Se parlant toute seule à l'occasion, Nissel finit de placer ses points de suture, posa sur la plaie un cataplasme à la douce odeur d'épines de pin, puis l'enveloppa d'un bandage propre. Tout en fouillant dans son sac, elle signala aux hommes qu'ils pouvaient partir. Avant de sortir, Savidlin pressa gentiment l'épaule de Kahlan et promit de revenir dès l'aube.

Quand les deux femmes furent seules, Nissel se tourna vers Kahlan.

— *J'ai entendu dire que vous alliez épouser ce garçon… La dernière fois, vous m'avez laissé entendre que l'amour vous était interdit, car votre pouvoir le détruirait au moment où… hum… vous feriez des enfants.*

— *Richard est très spécial… Sa magie le rend insensible à la mienne…*

Les deux jeunes gens avaient promis à Zedd de ne jamais révéler la vérité : l'amour de Richard pour la Mère Inquisitrice l'avait protégé…

— *Je suis contente pour vous, mon enfant…* (Nissel sortit enfin de son sac une poignée de minuscules fioles.) *Il a souvent mal à la tête ?*

— *Assez, oui, d'après ce qu'il m'a dit. Mais cette fois, c'était plus douloureux, comme si quelque chose essayait de sortir de son crâne. Il n'avait jamais eu ça… Vous pensez pouvoir l'aider ?*

— *Nous verrons bien…*

Nissel ouvrit les fioles et les passa les unes après les autres sous le nez de Richard, qui finit par se réveiller. Mettant de côté le petit flacon qui avait agi, la guérisseuse fouilla de nouveau dans son sac.

— Qu'est-ce qu'elle fait… ? marmonna Richard.

— Nissel va te soulager, dit Kahlan en se penchant pour lui poser un baiser sur le front. Reste tranquille.

Le jeune homme ferma les yeux, arqua le dos et se plaqua les mains sur les tempes.

Nissel lui appuya le pouce et l'index sur la mâchoire, le forçant à ouvrir la bouche. De l'autre main, elle lui glissa quelques petites feuilles entre les dents.

— *Dites-lui de les mâcher…*

Kahlan traduisit et Richard obéit, la douleur si forte qu'il roula sur le côté et se recroquevilla en position fœtale. Kahlan lui caressa les cheveux, accablée de ne rien pouvoir faire pour lui. Le voir souffrir la terrifiait.

Nissel prit une gourde, versa un peu de liquide dans une coupe et ajouta une poudre jaunâtre. Kahlan et elle aidèrent le malade à avaler la décoction. Quand ce fut fait, il se rallongea, le souffle court, et continua à mâcher les feuilles.

— *Le breuvage l'endormira*, dit Nissel en se levant. (Kahlan l'imita et prit le petit sac qu'elle lui tendait.) *Donnez-lui des feuilles à mâcher chaque fois que la douleur reviendra.*

L'Inquisitrice se pencha un peu pour ne pas toiser la vieille femme de toute sa hauteur.

— *Nissel, savez-vous ce qu'il a ?*

La guérisseuse enleva le bouchon de la fiole qui avait réveillé Richard et la fit renifler à Kahlan. Le produit sentait le lilas et la réglisse.

— *L'esprit…*, lâcha-t-elle.

— *Que voulez-vous dire ?*

— *C'est son esprit qui est malade. Pas son sang, ni son équilibre, ni son air. Son esprit !*

L'Inquisitrice ne comprit pas un mot de ce discours. De toute façon, ce n'était pas ce genre de diagnostic qui l'intéressait.

— *Va-t-il guérir ?* demanda-t-elle. *Vos potions et vos feuilles le débarrasseront-elles de son mal ?*

— *J'ai très envie d'assister à votre mariage. Quoi qu'il arrive, je ne*

renoncerai pas. Si ce traitement échoue, j'en essaierai d'autres…

Kahlan prit la vieille femme par le bras et la raccompagna jusqu'à la porte.

— *Merci pour tout, Nissel…*

Dehors, Chandalen se tenait près du muret, ses hommes debout un peu plus loin. Prindin était là aussi, adossé à la façade de la maison des esprits.

— *Vous voulez bien escorter Nissel jusque chez elle ?* lui demanda Kahlan.

— *Bien sûr*, répondit le chasseur.

Il s'éloigna, le bras de la vieille femme posé sur le sien.

Kahlan croisa le regard de Chandalen, le soutint un long moment, puis approcha de lui.

— *Merci d'avoir monté la garde pour nous…*

— *Ce n'est pas vous que nous protégeons, mais notre peuple… De vous et de la prochaine catastrophe que vous lui apporterez.*

— *Eh bien, dans tous les cas, si un autre monstre attaque, n'essayez pas de le tuer vous-mêmes. Je ne veux pas qu'un seul Homme d'Adobe meure, toi compris, Chandalen. Face à ces créatures, ne restez pas immobiles et ne courez pas non plus. Sinon, elles vous tueront. Il faudra vous éloigner en marchant et venir me chercher. Ne tentez pas de combattre. C'est compris ? Remettez-vous-en à moi…*

— *Et tu lanceras d'autres éclairs magiques ?*

— *S'il le faut, oui…* (Et si c'était possible, car elle ignorait comment elle avait réussi cela.) *Richard Au Sang Chaud est malade. Il ne pourra peut-être pas venir se mesurer à tes hommes, demain…*

— *Je savais bien qu'il trouverait un moyen de se dérober…*, fit Chandalen, méprisant.

Kahlan prit une grande inspiration et serra les dents. Échanger des insultes avec un crétin ne lui disait rien. Surtout quand Richard pouvait avoir besoin d'elle…

— *Bonne nuit, Chandalen…*

Toujours allongé sur le dos, le Sourcier mâchait consciencieusement ses feuilles. L'Inquisitrice s'assit près de lui, rassurée de le voir un peu plus vaillant.

— Quand on insiste, ça finit par avoir moins mauvais goût…

— Comment te sens-tu ?

— Pas en pleine forme… La douleur s'en va et revient. Les feuilles me soulagent, mais elles me font tourner la tête.

— Des vertiges valent mieux que des coups de poignard dans le crâne, non ?

— Et comment ! (Richard posa une main sur le bras de Kahlan et ferma les yeux.) Avec qui parlais-tu ?

— Avec cet abruti de Chandalen… Il reste près de la maison des esprits, de peur que nous attirions d'autres catastrophes.

— Il n'est pas si stupide que ça… Si nous n'étions pas là, le monstre ne serait sans doute pas venu. Comment l'as-tu appelé, déjà ?

— Un grinceur.

— Et c'est quoi, un grinceur ?

— Je ne sais pas trop… Personne de ma connaissance n'en a vu, mais j'ai entendu des descriptions. On dit qu'ils viennent du royaume des morts.

Richard cessa de mâcher et rouvrit les yeux.

— Le royaume des morts ? Que sais-tu au sujet des grinceurs ?

— Pas grand-chose… (Kahlan plissa soudain le front.) As-tu déjà vu Zedd ivre mort ?

— Zedd ? Jamais ! Il n'aime pas le vin. Ce vieux gredin mange comme vingt, mais il dit que l'alcool empêche de réfléchir, ce qui est, à ses yeux, l'activité la plus importante au monde. Selon lui, plus un homme réfléchit mal, mieux il sait boire.

— Eh bien, les sorciers saouls sont rudement inquiétants… Un jour, quand j'étais enfant, dans la Forteresse, j'étudiais des manuels de langues, car c'est là qu'ils sont conservés… Mais ne nous égarons pas ! Bref, j'étudiais et quatre sorciers lisaient un Livre des Prophéties. Le premier que j'aie vu…

» Ils étaient penchés sur le livre et s'excitaient de plus en plus. Quand j'ai compris qu'ils avaient peur, j'ai trouvé plus amusant de les regarder que d'étudier.

» Lorsqu'ils ont vu que je les observais, ils se sont tournés vers moi, très pâles, puis ont refermé le livre. Je me souviens encore que le bruit de la couverture m'a fait sursauter. Les sorciers sont restés tranquilles un instant, puis l'un d'eux est allé chercher une bouteille. Sans dire un mot, il a servi tout le monde, et ils ont vidé leurs coupes cul sec. Assis autour de la table où reposait le gros livre, ils ont descendu la bouteille en quelques minutes. Après, ils semblaient beaucoup plus contents. Ils riaient et chantaient comme des gamins. J'étais fascinée, parce que je n'avais jamais vu des sorciers se comporter ainsi.

» À un moment, ils m'ont demandé d'approcher. Je n'en avais pas envie, mais je les connaissais bien et ils ne me faisaient pas peur. L'un d'eux m'a hissée sur ses genoux et m'a proposé de chanter avec eux. J'ai répondu que j'ignorais les paroles de leur chanson. Après s'être consultés du regard, ils ont déclaré qu'ils allaient me l'apprendre. Ça a pris un bon moment, mais ils ont réussi.

— Et tu t'en souviens encore ?

— Je ne l'ai jamais oubliée…

Kahlan tira sur sa robe puis commença à chanter.

— *Les grinceurs sont lâchés, le Gardien peut gagner.*

Ses assassins viendront et vous écorcheront.
Si vous tentez de fuir, leurs yeux jaunes alertés
Les grinceurs en riant aux éclats vous tueront.

Marchez à pas très lents, ou ils arracheront
Votre cœur en riant comme des forcenés.
Si vous ne bougez pas, leurs yeux jaunes verront
Leur proie et la tueront, car pour ça ils sont nés.

Taillez-les en morceaux, découpez-les menu !
Ou ils vous coinceront et vous serez perdus.
Si vous leur échappez, attention au Gardien,
Qui voudra vous griller vifs avec ses deux mains.

Il prendra vos esprits et volera vos âmes.
Privés de votre vie, parmi les morts errant
Vous agoniserez jusqu'à la fin des temps.
Car pour lui exister est une offense infâme.
Les grinceurs vous auront tôt ou tard c'est écrit.
Et s'ils ne vous ont pas, le Gardien le fera,
Sauf si celui qui de la vérité naquit,
Pour les chances de vie, héroïque se bat.

Mais cet homme est marqué. Ce n'est pas un hasard
Car l'ombre sait qu'il est le caillou dans la mare.

— Apprendre une chanson pareille à une gamine est dégoûtant, lâcha Richard quand sa compagne eut fini.

Maussade, il recommença à mâchouiller ses feuilles.

— Cette nuit-là, soupira Kahlan, j'ai eu d'affreux cauchemars. Ma mère m'a entendue crier et elle est venue dans ma chambre. Après m'avoir consolée, elle m'a demandé ce que j'avais. Je lui ai chanté cette horreur. Du coup, elle a dormi avec moi.

» Le lendemain, elle est allée voir les sorciers. Je n'ai jamais su ce qu'elle leur a fait, ou dit, mais des mois durant, ils passèrent leur chemin dès qu'ils l'apercevaient. Et ils m'ont fuie pendant encore plus longtemps !

Richard prit une autre feuille dans le sac et la mit dans sa bouche.

— Les grinceurs seraient envoyés par le Gardien du royaume des morts ?

— C'est ce que dit la chanson et ça doit être vrai. Quelle créature de notre monde pourrait encaisser autant de flèches en riant ?

— Et que signifie le « caillou dans la mare » ?

— Je n'en avais jamais entendu parler avant. Et je n'en ai plus

jamais entendu parler depuis…

— Et ton éclair magique ? Comment as-tu réussi ça ?

— C'est lié au Kun Dar… J'ai fait la même chose devant le *quatuor*, quand j'ai cru que tu étais mort. Avant, je ne sentais pas la Rage du Sang en moi. À présent, elle est là en permanence, sous la surface, comme ma magie d'Inquisitrice. Et il y a un lien entre les deux. J'ai dû éveiller ce nouveau pouvoir… Je crois qu'Adie m'a mise en garde contre lui, quand nous étions chez elle. Mais j'ignore comment ça fonctionne.

— Tu ne cesseras jamais de m'étonner, la taquina Richard. Si je venais de me découvrir une aptitude pareille, je n'en parlerais pas aussi calmement.

— Eh bien, garde à l'esprit ce que je peux t'infliger, au cas où une jolie fille te ferait de l'œil.

— Je ne connais pas d'autres jolies filles que toi…, assura le Sourcier en prenant la main de sa compagne.

— Puis-je faire quelque chose pour toi ? demanda-t-elle en lui passant sa main libre dans les cheveux.

— Oui… Allonge-toi à mes côtés. J'ai peur de ne plus me réveiller, et je veux te sentir contre moi.

— Tu te réveilleras, promit Kahlan.

Elle prit une autre couverture, s'allongea et la tira sur eux. Blottie contre lui, la tête sur son épaule, un bras autour de sa taille, elle essaya de ne pas paniquer en pensant à ce qu'il venait de dire.

Chapitre 8

Quand Kahlan se réveilla, serrée contre Richard, de la lumière filtrait sous la porte. Elle s'assit, se frotta les yeux et regarda son compagnon.

Allongé sur le dos, il respirait lentement en contemplant le plafond. La jeune femme sourit, émue par le plaisir de voir son visage familier. Il était tellement beau qu'elle en avait le cœur serré.

Soudain, avec un sursaut, elle comprit qui lui rappelait ce visage si agréable à regarder. Richard ressemblait à Darken Rahl ! Sans son impossible perfection – ces traits dépourvus de défaut qui semblaient appartenir à une statue plutôt qu'à un être humain –, comme s'il s'agissait d'une version plus dure et irrégulière de leur adversaire mort. Plus réelle, en somme…

Avant qu'ils aient vaincu Rahl, quand la voyante Shota était apparue à Richard sous les traits de sa mère, Kahlan s'était aperçue que le Sourcier avait reçu en héritage la bouche et le nez de la défunte. Comme s'il portait le visage de Darken Rahl, mais adouci par le legs maternel. Le maître avait de longs cheveux blonds très fins. Ceux de Richard étaient plus épais et bien plus sombres. Et si ses yeux étaient gris, et non pas bleus, le regard des deux hommes avait la même intensité. Un regard capable d'hypnotiser et qui semblait pouvoir couper de l'acier…

Bien qu'elle ignorât comment c'était possible, Kahlan comprit que le sang de Rahl coulait dans les veines de Richard. Pourtant, l'un était de D'Hara et l'autre de Terre d'Ouest. Deux régions très éloignées… Le lien, conclut-elle, devait remonter à un lointain passé.

Richard fixait toujours le plafond. Elle lui posa une main sur l'épaule et la serra doucement.

— Comment va ta tête ?

Le Sourcier sursauta, regarda autour de lui puis se frotta les yeux.

— Hein ? Je dormais… Qu'as-tu dit ?

— Non, tu ne dormais pas…

— Bien sûr que si ! Comme une masse !

— Tu avais les yeux ouverts, dit Kahlan, prise d'une vague inquiétude.

Elle n'ajouta pas que seuls les sorciers, à sa connaissance, dormaient parfois sans baisser les paupières.

— Vraiment ? Dis-moi, où est le sac de feuilles ?

— À côté de toi. Ça fait toujours très mal ?

— Oui, mais j'ai connu pire. (Il s'assit, prit quelques feuilles, les fourra dans sa bouche et se passa une main dans les cheveux.) Au moins, je peux parler. (Il sourit à Kahlan.) Et te sourire sans avoir le sentiment que ma tête va éclater.

— Si tu te sens mal, tu ne devrais pas aller tirer à l'arc aujourd'hui…

— Savidlin a dit que je ne pouvais pas reculer. Et je ne veux pas le laisser tomber. En plus, j'ai envie de voir l'arc qu'il m'a fabriqué. Je ne me rappelle plus quand j'ai décoché ma dernière flèche.

Après qu'il eut passé quelques minutes à mâcher des feuilles, ils plièrent les couvertures et se mirent en quête de Savidlin. Ils le trouvèrent chez lui, où Siddin lui décrivait son voyage à dos de femelle dragon. L'Homme d'Adobe adorait les histoires. Même quand un enfant les racontait, il écoutait avec une attention soutenue, comme si un adulte de retour de la chasse lui détaillait sa journée. Kahlan nota avec fierté que le récit du petit garçon était d'une précision frappante, sans enjolivure superflue.

Siddin demanda s'il pourrait avoir un dragon comme animal de compagnie. Son père lui répondit qu'Écarlate n'était pas un jouet, mais une amie de leur peuple. En revanche, s'il dégotait un poulet rouge, il pourrait le garder…

Weselan préparait une bouillie de flocons d'avoine aux œufs. Elle invita les deux jeunes gens à partager ce petit déjeuner, et leur tendit des bols fumants quand ils se furent assis en tailleur sur le sol. En guise de cuiller, ils utilisèrent un morceau de pain de tava plié.

Richard pria Kahlan de demander à Savidlin s'il avait un outil capable de percer un trou. L'Homme d'Adobe tendit une main et tira de sous un banc une fine tige de métal. Il la donna au jeune homme, qui sortit son croc de dragon. L'air perplexe, il étudia la tige, la posa à la base du croc et la fit tourner prudemment.

— *Tu veux percer un trou dans le croc ?* demanda Savidlin en riant. *Donne-moi ça. Je vais te montrer comment faire.*

L'Ancien utilisa la pointe de son couteau pour amorcer le trou, puis tendit les jambes et coinça le croc entre ses pieds. Laissant tomber quelques grains de sable dans la petite encoche, il y positionna ensuite la tige. Après avoir craché dans ses mains, il la fit tourner entre ses paumes en lui imprimant également un mouvement d'avant en arrière. De temps en temps, il s'arrêtait pour rajouter du sable ou essuyer la salive tombée autour du trou. En quelques minutes, il eut traversé le croc. Après avoir lissé avec son couteau l'orifice de sortie, il étudia fièrement son travail, puis rendit son bien à Richard, qui le remercia de bon cœur.

Le Sourcier passa dans le trou une lanière de cuir et pendit le nouveau talisman à son cou, avec le sifflet de l'Homme Oiseau et l'Agiel de la Mord-Sith.

Une vraie collection ambulante, pensa Kahlan.

Et dont elle n'aimait pas toutes les pièces…

— *Ta tête va mieux ?* demanda Savidlin en sauçant son bol avec un morceau de tava.

— Un peu, mais je souffre encore… Les feuilles de Nissel me soulagent. Au fait, je suis gêné que vous ayez dû me porter, hier soir…

— *Un jour, j'ai été salement blessé…,* dit Savidlin en désignant une petite cicatrice ronde, sur son flanc. *Et des femmes m'ont ramené chez moi !* (Il se pencha en avant et fronça les sourcils.) *Porté par des femmes !* (Weselan le foudroya du regard, mais il fit mine de ne pas s'en apercevoir.) *Quand mes hommes ont su ça, ils se sont tenu les côtes un bon moment. Mais quand je leur ai dit* quelles *femmes m'avaient secouru, ils ont voulu savoir comment j'avais été blessé, histoire d'avoir droit au même traitement.*

— Et comment as-tu été blessé ? demanda Richard.

— *Comme je l'ai dit à mes hommes, rien de plus simple ! Il suffit de rester planté là comme un lapin pendant qu'un intrus vous enfonce sa lance dans le corps !*

— Et pourquoi ne t'a-t-il pas achevé ?

— *Parce que je lui ai tiré une flèche « dix-pas » dans la gorge.*

— Une flèche « dix-pas » ?

Savidlin sortit de son carquois, posé près de lui, une flèche barbelée à la pointe très fine.

— *Une de celles-là… Tu vois la substance noire, sur la pointe ? C'est du poison ! On l'appelle « dix-pas ». Quand un homme est touché, il fait encore dix pas, puis tombe raide mort.* (Il éclata de rire.) *Mes gars ont décidé de trouver un autre moyen d'attirer l'attention de ces beautés…*

Weselan se pencha et fourra un morceau de tava dans la bouche de son mari.

— *Les hommes adorent raconter des histoires affreuses*, dit-elle à Kahlan. *Mais je me suis rongé les sangs jusqu'à ce qu'il soit remis. Mon inquiétude a disparu la nuit où il m'a fait Siddin. Là, j'ai compris que tout allait bien…*

Kahlan s'aperçut qu'elle avait traduit sans vraiment enregistrer le sens de ces paroles. Sentant ses oreilles chauffer, elle évita de regarder Richard et se concentra sur ses flocons d'avoine. Pour une fois, elle se félicita que ses cheveux cachent si bien ses lobes…

— *Tu découvriras vite que les femmes, elles aussi, aiment raconter des histoires*, fit Savidlin en lançant à Richard un regard de mâle outragé.

Kahlan chercha en vain un moyen d'orienter la conversation sur un autre thème. Par bonheur, Savidlin s'en chargea pour elle.

— *Il sera bientôt l'heure de partir…*

— Comment le sais-tu ? demanda Richard.

— *Je suis là, tu es là, et certains de mes hommes sont là. Quand ils seront tous arrivés, l'heure du départ aura sonné.*

Savidlin se leva et alla prendre dans un coin de la pièce un arc beaucoup plus grand que celui qu'il utilisait. La taille idéale pour Richard. S'aidant d'un pied, il banda adroitement l'arme.

Tout sourires, le Sourcier déclara que c'était le plus bel arc qu'il ait jamais vu. Savidlin rayonna de fierté et lui tendit un carquois plein de flèches.

Richard arma l'arc, testant la résistance de la corde.

— Comment as-tu réussi ça ? s'étonna-t-il. Le réglage est parfait pour moi !

— *J'ai pensé à la force avec laquelle tu m'as témoigné ton respect, lors de notre première rencontre. La tension de la corde est trop élevée pour moi, mais je l'ai jugée idéale pour toi.*

— Tu es sûr de vouloir partir ? demanda Kahlan. Comment va ta tête ?

— Un enfer ! Mais avec les feuilles, ça devrait s'arranger. Savidlin attend impatiemment la compétition, et je ne voudrais pas le décevoir.

— Tu veux que je vienne avec toi ? demanda l'Inquisitrice.

— Non, répondit Richard en lui posant un baiser sur le front. Je n'aurai pas besoin d'une traductrice pour comprendre qu'on m'a battu à plate couture. Et il est inutile de donner à Chandalen une occasion de m'humilier encore plus…

— Zedd m'a dit que tu étais très bon au tir… Plus que bon, même !

Richard jeta un coup d'œil à Savidlin, occupé à bander son propre arc.

— Je n'ai pas tiré depuis une éternité… Zedd s'amusait à brouiller les cartes, comme d'habitude…

Il embrassa sa compagne au moment où Savidlin en terminait avec son arc, puis sortit avec lui.

Le goût de ses lèvres sur les siennes, Kahlan les regarda s'éloigner.

Impassible, Chandalen leva les yeux de la flèche qu'il examinait et attendit que Savidlin et Richard le rejoignent. Prindin et Tossidin, très souriants, sautaient d'un pied sur l'autre, tant ils étaient impatients que le concours commence. Le Sourcier croisa le regard des hommes massés là, qui lui emboîtèrent prestement le pas. Il les dépassait tous d'une bonne tête. On eût dit un groupe d'enfants marchant sur les talons d'un adulte. Mais ces enfants-là jouaient avec des flèches empoisonnées et certains ne portaient pas le Sourcier dans leur cœur.

Décidément, Kahlan n'aimait pas cette histoire…

— *Savidlin m'a promis qu'il veillerait sur Richard*, dit Weselan. *Ne*

t'inquiète pas, Chandalen ne fera rien de stupide.

— *Peut-être… Mais je me demande quelle est sa définition de ce mot…*

Weselan s'essuya les mains avec un chiffon et regarda Siddin du coin de l'œil. Le petit garçon boudait parce qu'elle lui avait interdit d'aller jouer dehors. Elle approcha et le couva un long moment du regard. Quand il releva la tête, elle lui flanqua avec son chiffon un petit coup plein de tendresse.

— *Va donc t'amuser*, dit-elle. (Siddin partit en trombe et sa mère soupira.) *Les petits ignorent combien la vie est précieuse… Et fragile !*

— *C'est pour ça que nous voudrions tous redevenir des enfants…*

— *Peut-être…* (Les yeux de Weselan pétillèrent soudain.) *Quelle couleur veux-tu porter pour ton mariage ?*

— *Eh bien…* (Kahlan réfléchit puis sourit.) *Richard adore le bleu…*

— *J'ai exactement ce qu'il te faut ! Un tissu que je gardais pour un événement spécial…*

Weselan alla dans la chambre et en revint avec un paquet. S'asseyant sur un banc, près de Kahlan, elle entreprit de le déballer. Le tissu, superbe, était d'un bleu soutenu avec de petites fleurs imprimées d'un ton plus clair. Le caressant entre le pouce et l'index, Kahlan pensa qu'il ferait une magnifique robe.

— *Quelle splendeur !* dit-elle. *Comment l'as-tu eu ?*

— *Du troc…*, répondit Weselan. *Avec des gens venus du nord. Ils aimaient les coupes que je fabrique, alors nous avons fait un échange.*

Consciente du prix de ce tissu, Kahlan se demanda combien de coupes la Femme d'Adobe avait dû leur céder…

— *Il serait injuste que je le porte, mon amie. Tu as travaillé dur pour l'avoir. Il t'appartient.*

Weselan étudia le tissu bleu et hocha la tête, ravie.

— *Absurde ! Richard et toi avez fait tellement pour nous. D'abord, nous avons appris à construire des toits qui ne fuient pas. Puis vous avez sauvé Siddin des ombres, en nous débarrassant au passage d'un vieux fou dont Savidlin a pu prendre la place. Mon époux n'a jamais été aussi heureux de sa vie ! Et quand notre fils a été enlevé, vous nous l'avez ramené. Pour finir, vous avez vaincu l'homme qui voulait nous réduire en esclavage. Vous êtes les protecteurs de notre peuple. À côté de ça, que vaut un morceau de tissu ?*

» Je serai fière que la Mère Inquisitrice, maîtresse des Contrées du Milieu, se marie dans une robe que j'ai confectionnée ; moi, une simple Femme d'Adobe, pour quelqu'un – mon amie ! – qui a visité des endroits merveilleux que je ne peux même pas imaginer ! Kahlan, en acceptant, tu ne me prendras rien. C'est toi qui m'offriras quelque chose !

— *Tu n'as pas idée du bonheur que tu me fais*, dit Kahlan, émue aux larmes. *Le destin d'une Inquisitrice est d'être redoutée. Depuis toujours, les gens me fuient comme la peste. Personne ne m'a jamais traitée comme un*

être humain normal. Avant Richard, personne ne s'est avisé que j'en étais un. Et avant toi, aucune femme ne m'avait accueillie chez elle. Et encore moins laissé serrer son fils dans mes bras. (Elle essuya ses larmes.) *Ce sera la plus belle robe que j'aie jamais portée. Et la plus précieuse, parce qu'une amie me l'aura fabriquée…*

— *Quand le Sourcier te verra dedans*, fit Weselan avec un regard coquin, *il te fera tout de suite un fils ou une fille…*

Riant et pleurant à la fois, Kahlan serra la Femme d'Adobe dans ses bras. Jamais elle n'avait rêvé qu'une chose pareille lui arrive : être traitée comme une femme, pas comme une Inquisitrice !

Aussi excitées l'une que l'autre, les deux amies passèrent une bonne partie de la matinée à tailler et à coudre. Weselan, avec ses aiguilles en os, n'avait rien à envier aux meilleures couturières d'Aydindril. De facture assez simple, la robe mettrait en valeur la féminité de Kahlan.

À midi, elles mangèrent du bouillon de poulet et du tava. Weselan annonça qu'elle en avait assez de coudre et demanda à Kahlan ce qu'elle voulait faire l'après-midi. Cuisiner un peu serait un plaisir, répondit l'Inquisitrice.

Elle n'acceptait jamais de viande quand elle venait en visite officielle, car elle savait que les Hommes d'Adobe, pour s'approprier les vertus de leurs ennemis, consommaient parfois de la chair humaine. Soucieuse de ne pas les offenser, elle se prétendait végétarienne. La veille, Richard avait réagi étrangement face à un plat de viande. La jardinière de légumes que proposa Weselan lui parut donc tout à fait adaptée.

Elles débitèrent des racines de tava, d'autres tubercules couleur rouille, inconnus de Kahlan, et des poivrons puis les jetèrent dans le chaudron qui bouillonnait sur le petit feu. Elles ajoutèrent des haricots, des légumes verts, des champignons séchés et de la noix muscade. En alimentant le feu en bois sec, Weselan informa Kahlan que les hommes, selon elle, ne reviendraient pas avant la nuit. En attendant, elles pouvaient aller rejoindre les autres femmes, dehors, et les aider à préparer et à cuire le pain de tava.

— *J'aimerais beaucoup ça*, dit l'Inquisitrice.

— *On parlera du mariage*, ajouta Weselan. *C'est un excellent sujet de conversation, surtout quand il n'y a pas d'hommes dans le coin…*

Kahlan fut ravie d'apprendre que les villageoises accepteraient de converser avec elle. Lors de ses précédentes visites, elles s'étaient toujours montrées très réservées.

Les plus âgées eurent plaisir à évoquer le futur mariage. Les plus jeunes bombardèrent l'Inquisitrice de questions sur les endroits qu'elle avait visités. Était-il vrai que les hommes lui obéissaient au doigt et à l'œil ?

Elles écarquillèrent les yeux quand Kahlan leur parla du Conseil et expliqua comment elle protégeait les petits peuples de la convoitise des grands. Bien qu'elle ait du pouvoir, ajouta-t-elle, elle s'en servait uniquement dans l'intérêt général. Et, non, elle ne commandait pas des armées, car cela n'entrait pas dans ses attributions. Son objectif, au contraire, était d'encourager la coopération pour qu'il n'y ait plus de guerre.

Ses compagnes voulurent savoir combien elle avait de domestiques et quelles robes magnifiques elle portait. Cet interrogatoire rendit nerveuses les aînées et tapa un peu sur les nerfs de Kahlan.

Elle aplatit une boule de pâte sur le plan de travail, faisant voleter un nuage de farine.

— *Ma plus belle robe sera celle que Weselan me prépare, parce que c'est le don d'une amie, et pas une commande passée à une couturière. L'amitié est le bien le plus précieux au monde. J'abandonnerais tout ce que j'ai, quitte à porter des haillons et à manger des racines, pour avoir une amie…*

Cette déclaration calma les jeunes femmes et combla d'aise les plus âgées. La conversation revint sur le mariage, au grand ravissement de l'Inquisitrice, qui laissa les Femmes d'Adobe mener le bal.

Vers la fin de l'après-midi, Kahlan entendit un brouhaha de voix dans le lointain. Quelques minutes plus tard, elle aperçut la silhouette de Richard. À grandes enjambées, il se dirigeait vers la maison de Savidlin et Weselan. Même de loin, elle vit qu'il était furieux. Des chasseurs l'accompagnaient, trottinant parfois pour suivre le rythme.

L'Inquisitrice essuya avec un chiffon ses mains couvertes de farine. Sortant de l'abri où étaient les fours, elle courut vers les hommes et les rejoignit alors qu'ils descendaient une allée, entre deux bâtiments.

Se frayant un chemin entre les chasseurs, elle rattrapa Richard au moment où il arrivait devant la porte de la maison. Flanqué de Savidlin, Chandalen le suivait comme son ombre. Du sang avait coulé sur son épaule et un cataplasme de boue séchée reposait entre son cou et sa clavicule. Il semblait d'humeur à casser des cailloux avec les dents.

Quand Kahlan tira Richard par la manche, il se retourna, l'air enragé, mais s'adoucit un peu en la reconnaissant, et éloigna sa main de la garde de l'Épée de Vérité.

— Que s'est-il passé ? demanda Kahlan.

Le Sourcier regarda les autres hommes, dévisagea plus longuement Chandalen, puis posa de nouveau les yeux sur l'Inquisitrice.

— J'ai besoin de tes talents de traductrice. Nous avons eu une… hum… mésaventure… et je n'ai pas réussi à leur expliquer ce qui est arrivé.

— *Je veux savoir pourquoi il a essayé de me tuer !* cria soudain

Chandalen.

— De quoi parle-t-il ? Tu as tenté de l'assassiner ?

— L'assassiner ? Cet imbécile heureux me doit la vie ! Ne me demande pas pourquoi je l'ai sauvé ! J'aurais dû le laisser crever ! Et la prochaine fois, je le ferai ! (Richard se passa une main dans les cheveux.) Ma tête me fait un mal de chien !

Chandalen désigna sa blessure à l'épaule.

— *Il l'a fait exprès ! Ça ne pouvait pas être un accident. Il tire trop bien pour ça !*

— Triple abruti ! beugla le Sourcier en levant les bras au ciel. (Il planta son regard dans celui de l'Homme d'Adobe.) Tu m'as vu tirer, non ? Crois-tu, si j'avais voulu te tuer, que tu serais encore ici à nous casser les pieds ? Bien sûr que je l'ai fait exprès ! C'était la seule façon de sauver ta misérable peau ! (Il tendit un bras, leva une main devant les yeux de Chandalen et écarta légèrement son pouce et son index.) Voilà la place que j'avais pour tirer. Et encore ! Si je n'avais pas pris le risque, tu serais mort !

— *Que raconte-t-il ?* demanda l'Homme d'Adobe.

— Richard, calme-toi ! implora Kahlan. Et dis-moi ce qui est arrivé.

— Ces gens ne comprennent pas un mot à ce que je raconte ! Je n'ai pas pu m'expliquer… Kahlan, j'ai tué un homme aujourd'hui.

— Quoi ? Un chasseur de Chandalen ?

— Mais non ! Ce n'est pas ça qui les met en colère. Ils sont contents que j'aie abattu ce type et sauvé Chandalen. Mais ils pensent que…

— Mets de l'ordre dans tes idées, puis exprime-toi. Je traduirai fidèlement…

Richard prit une grande inspiration et se frotta les yeux du dos de la main. Quand il se fut passé les doigts dans les cheveux, sa façon à lui de les peigner, il parut aller un peu mieux.

— Chandalen, je ne m'expliquerai qu'une fois. Si ça ne rentre pas dans ton crâne de crétin, nous nous placerons chacun à un bout du village, et nous nous tirerons dessus jusqu'à ce qu'un des deux s'écroule. Mais je te préviens, il me suffira d'une flèche pour obtenir ce résultat.

— *J'écoute*, dit l'Homme d'Adobe en croisant ses bras musclés.

— Tu étais assez loin de moi, dans la plaine. Pour une raison que j'ignore, j'ai senti que cet homme était là, derrière toi. Je me suis retourné, et tout ce que j'ai vu… (Il prit Kahlan par le bras, la plaça face à Chandalen et s'accroupit derrière elle.) C'était comme ça… J'apercevais seulement le haut de son crâne. Et son bras levé, une lance prête à s'abattre dans ton dos. J'avais une seule chance de te sauver la vie, et une fraction de seconde pour agir. Avec pour unique cible le sommet de sa tête.

» Si j'avais visé trop haut, la flèche aurait rebondi sur son front et il t'aurait tué. La seule façon de l'en empêcher, c'était de passer à travers le gras de ton épaule, pour le toucher entre les deux yeux.

Richard écarta de nouveau le pouce et l'index.

— C'était ma marge de manœuvre. Si j'avais tiré un peu trop bas, ta clavicule aurait arrêté ou dévié la flèche, et c'en était fini de toi. Un poil trop haut, pour ne pas te blesser, et tu étais également fichu. Je savais que la flèche fabriquée par Savidlin pouvait traverser ta chair et le tuer. Il n'y avait pas d'autre solution et il fallait intervenir vite. Quelques points de suture sont un prix négligeable pour ta vie…

— *Comment savoir que tu dis la vérité ?* demanda Chandalen, ébranlé.

Richard secoua la tête, agacé. Soudain, il eut une idée. Prenant le sac en tissu que tenait un des chasseurs, il en sortit une tête tranchée, la tenant par les cheveux.

Kahlan se plaqua une main sur la bouche et se détourna. Mais du coin de l'œil, elle vit la flèche plantée entre les yeux du mort.

Richard plaça la tête derrière l'épaule de Chandalen et posa la hampe de la flèche sur son épaule, près de la blessure.

— Voilà tout ce que je voyais. Si l'homme s'était tenu plus droit, en le touchant entre les deux yeux, je n'aurais pas traversé ton épaule.

Les chasseurs murmurèrent entre eux, convaincus par la démonstration. Chandalen regarda la hampe de flèche posée sur son épaule, puis la tête de son agresseur. Après une minute de réflexion, il décroisa les bras, prit le crâne et le remit dans le sac.

— *On m'a souvent recousu… Alors, une fois de plus ne me tuera pas. Je vais te croire, Richard Au Sang Chaud. Aujourd'hui…*

Les poings sur les hanches, Richard regarda l'Homme d'Adobe et ses chasseurs s'éloigner.

— Ne vous fendez surtout pas d'un « merci » ! leur cria-t-il.

Kahlan ne jugea pas utile de traduire cette amabilité.

— Pourquoi ont-ils rapporté cette tête ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, et ce n'était pas mon idée, tu peux me croire. À ta place, je ne chercherais pas à savoir ce qu'ils ont fait du reste du corps.

— Richard, je ne suis pas une experte, mais ce tir était très osé. À quelle distance étais-tu de Chandalen ?

— Le risque était minime. Et j'étais à une centaine de pas de cet ingrat. Au moins…

— De si loin, tu peux être précis à ce point ?

— J'aurais fait aussi bien à deux cents pas, j'en ai peur. Et même à trois cents. (Il baissa les yeux sur ses mains tachées de sang.) Il faut que je me nettoie… Kahlan, ma tête menace d'exploser. Je dois

m'asseoir… Peux-tu faire venir Nissel ? Souffler dans les bronches de cet imbécile m'a permis de tenir debout, mais ça ne durera plus longtemps…

— Entre dans la maison, je cours chercher la guérisseuse.

— Je crois que Savidlin aussi m'en veut. Dis-lui que je suis navré d'avoir bousillé ses flèches…

L'Inquisitrice, l'air perplexe, regarda le jeune homme entrer et refermer la porte. Savidlin fit mine de parler, mais elle le prit par le bras.

— Richard a besoin de Nissel. Accompagne-moi et raconte-moi ce qui s'est passé.

— Richard Au Sang Chaud porte bien son nom, mon amie…

— Il est troublé parce qu'il a tué un homme. Vivre avec ça n'est pas facile…

— Il ne t'a pas raconté toute l'histoire, Mère Inquisitrice.

— Je t'écoute…

— Nous tirions flèche sur flèche… Chandalen était furieux à cause des exploits de Richard. N'y tenant plus, il a marmonné que ce fichu Sourcier était un démon, puis s'est éloigné de nous. Personne d'autre n'a bougé, craignant de manquer la démonstration de Richard. Une précision formidable ! Soudain, il a encoché une flèche, s'est tourné vers Chandalen et lui a tiré dessus. Les bras croisés, le chef des chasseurs n'avait pas d'arme sur lui… Nous n'en avons pas cru nos yeux. Comment le Sourcier pouvait-il commettre une telle vilenie ?

» Pendant que la flèche volait vers Chandalen, deux de ses chasseurs ont armé leurs arcs et tiré. Le premier a décoché une flèche « dix-pas » sur Richard avant même que la sienne ait atteint Chandalen.

— Cet homme a raté Richard ? Ces chasseurs-là ne manquent jamais leur cible…

— Il ne serait pas passé à côté… Mais Richard s'est retourné, il a tiré de son carquois sa dernière flèche, l'a encochée et a tiré. Je n'ai jamais vu quelqu'un réagir si vite. (Savidlin hésita, comme s'il redoutait que Kahlan ne le croie pas.) *La flèche à tête métallique de Richard a touché l'autre en plein vol et l'a fendue en deux. Les deux moitiés sont passées à un souffle de son visage…*

— Richard a fait ça ? Toucher une flèche en plein vol ?

— Oui, et ce n'est pas tout… L'autre chasseur a tiré, et le Sourcier n'avait plus de flèche. Son arc dans une main, il a attendu que la dix-pas soit presque sur lui…

Savidlin baissa la voix, comme s'il voulait que personne d'autre n'entende.

— … Puis il l'a interceptée au vol, comme on attrape une mouche, la hampe entre ses doigts. Ensuite, il l'a encochée dans son arc et l'a pointée

sur les hommes de Chandalen en beuglant à tue-tête des mots que nous n'avons pas compris. Mais les chasseurs ont jeté leurs arcs et écarté les bras pour montrer qu'ils n'avaient pas d'autres armes. Nous pensions tous que Richard Au Sang Chaud était devenu fou et qu'il allait faire un massacre. Franchement, je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie…

» Puis Prindin nous a appelés, car il avait découvert le mort, derrière Chandalen. Nous avons vu que Richard avait tué un intrus armé d'une lance. À l'évidence, il n'avait jamais visé Chandalen. Tout le monde était d'accord là-dessus, sauf le principal intéressé, qui saignait comme un porc. Il a rugi de colère quand ses chasseurs sont allés féliciter le Sourcier…

Kahlan resta un moment bouche bée, ne parvenant pas à croire un mot de cette histoire.

— Richard m'a dit qu'il était désolé d'avoir « bousillé » tes flèches. De quoi parlait-il ?

— Tu sais ce qu'est un tir sur la hampe ?

— C'est une flèche qui en touche une autre, déjà plantée au centre de la cible, et la fend en deux. Les hommes de la Garde Nationale, en Aydindril, recevaient un ruban chaque fois qu'ils réussissaient ce coup. Quelques soldats en portaient une demi-douzaine. Un archer en détenait dix…

Savidlin sortit de son carquois une énorme brassée de flèches, toutes fendues en deux.

— Il serait plus économique de donner un ruban à Richard quand il rate son coup ! Aujourd'hui, ça n'est pas arrivé une seule fois. Il a « bousillé », comme il dit, plus d'une centaine de flèches. Ces projectiles sont difficiles à fabriquer, et nous détestons les gaspiller. Mais nous insistions pour qu'il continue, parce que nous n'avions jamais vu ça. Il a réussi à placer six flèches sur une des miennes, les unes s'enfonçant dans les autres…

» À un moment, nous avons tué des lapins pour les faire rôtir. Richard s'est assis avec nous pour le repas, mais il n'a rien pu avaler. Très pâle, il est allé continuer à s'entraîner pendant que nous finissions. Il a tué l'intrus peu après…

— Pressons le pas, dit Kahlan. *Il a vraiment besoin de Nissel. Mais Savidlin, pourquoi avoir coupé la tête de l'agresseur ? Une telle cruauté…*

— As-tu remarqué que les yeux du mort sont entourés de peinture noire ? C'était pour que nos esprits ne le voient pas, afin qu'il puisse nous attaquer par surprise. Quelqu'un qui vient chez nous ainsi n'a qu'une raison : tuer ! Le long de nos frontières, Chandalen plante sur des poteaux les têtes de ces maraudeurs, pour décourager ceux qui voudraient les imiter.

» Tu peux trouver ça cruel ou barbare, pourtant, ça évite des tueries. Ne méprise pas les hommes de Chandalen parce qu'ils ont décapité le cadavre. Ça ne les amuse pas, mais ils savent que des vies seront sauvées…

— *Comme Chandalen,* dit Kahlan, soudain honteuse, *je suis coupable d'avoir porté un jugement trop hâtif. Ancien Savidlin, pardonne-moi d'avoir pensé sur ton… notre… peuple des choses injustes.*

Touché, l'Homme d'Adobe entoura d'un bras les épaules de l'Inquisitrice et la serra contre lui.

Quand ils revinrent avec la guérisseuse, ils trouvèrent Richard recroquevillé dans un coin, les mains plaquées sur la tête. De nouveau, sa peau était glaciale et couverte d'une sueur froide. Nissel lui fit boire une potion puis lui donna un curieux petit cube à mâcher. Comme Richard souriait en le voyant, Kahlan supposa qu'il savait ce que c'était. La guérisseuse s'assit près de lui et lui prit le pouls un long moment. Quand il eut de nouveau des couleurs, elle lui fit renverser la tête en arrière, lui ouvrit la bouche et lui passa sur les lèvres une sorte de gousse d'ail qu'elle pressa pour en faire sortir le jus. Lorsque le Sourcier fit la grimace, Nissel sourit.

— *Je crois que ça va l'aider,* annonça-t-elle à Kahlan. *Dites-lui de continuer à mâcher des feuilles. Et rappelez-moi s'il va plus mal.*

— *Nissel, ne guérira-t-il pas ? Est-ce impossible ?*

— *Les voies de l'esprit sont impénétrables… Il n'écoute pas toujours, surtout quand il ne veut pas entendre.* (Devant l'air ravagé de Kahlan, la guérisseuse modéra ses propos.) *Mais n'ayez crainte, mon enfant, je pourrai le forcer à écouter.*

L'Inquisitrice eut un pâle sourire. Nissel lui tapota l'épaule avant de s'en aller.

— Kahlan, souffla Richard, as-tu dit à Savidlin que j'étais navré, pour ses flèches ?

— *Il se désole toujours d'avoir cassé de bons projectiles…*

— *Je suis le seul à blâmer,* déclara Savidlin. *L'arc que je lui ai fabriqué est trop bon… Weselan est occupée à faire du pain, et je dois aller lui parler. Que le Sourcier se repose bien. Nous reviendrons pour le dîner. Je sens que ma femme s'est surpassée, ce soir…*

Après le départ de l'Homme d'Adobe, Kahlan s'assit près de Richard.

— Qu'est-il arrivé aujourd'hui ? Savidlin m'a raconté tes exploits. Tu n'es pas toujours aussi bon, n'est-ce pas ?

— Non… J'ai souvent fendu des flèches, mais pas plus d'une demi-douzaine par séance.

— Et tu en as déjà tiré autant qu'aujourd'hui ?

— Les bons jours, oui, quand je *sentais* la cible. Mais cette compétition, c'était très différent…

— En quoi ?

— Eh bien… Nous sommes allés dans la plaine et ma tête me faisait de plus en plus mal. Quand les hommes ont disposé des cibles sur des ballots de paille, j'ai cru que je ne ferais pas mouche une seule fois, tellement je souffrais. Pour ne pas décevoir Savidlin, j'ai essayé quand même. Et quand j'ai tiré, j'ai pu *appeler* la cible.

— Que veux-tu dire par là ?

— Si je le savais… Je croyais que tous les archers faisaient ça, mais Zedd m'a expliqué que ce n'était pas le cas. Je vois la cible et… je l'attire vers moi. Quand tout va bien, le reste disparaît. Il n'y a plus que moi et l'objet que je veux toucher, comme s'il s'approchait. Parfois, je sens comment la flèche doit être positionnée pour faire mouche à tout coup. Avant même de relâcher la corde, je devine où elle ira…

» Quand j'ai compris que je ne pouvais pas manquer mon coup, dans cet état, j'ai cessé de tirer. Je me contentais de viser, et de me plonger dans cette étrange transe. Puisque j'étais sûr de réussir, pourquoi lâcher la flèche ? Avec le temps, j'ai réussi à maîtriser le phénomène. Enfin, de plus en plus souvent…

— Qu'y avait-il de différent aujourd'hui ?

— Comme je te l'ai dit, ma tête me torturait. Les chasseurs ont tiré avant moi et ils ont fait des prouesses. Quand Savidlin m'a tapé sur l'épaule, j'ai compris que c'était mon tour. J'avais si mal que j'ai cru courir à la catastrophe. Mais j'ai quand même armé l'arc et appelé la cible.

Richard se passa une main dans les cheveux.

— J'ignore comment expliquer ça. Dès que j'ai appelé la cible, ma migraine a disparu. Plus de douleur ! Et j'ai *senti* mon tir comme jamais. On aurait juré qu'il y avait dans l'air un conduit où il me suffisait de glisser ma flèche. Ça n'avait jamais été aussi fort. La cible me paraissait immense et j'aurais dû faire un effort pour la rater.

» Après un moment, pour changer un peu, au lieu de fendre les autres flèches, je me suis amusé à couper les plumes de leur empennage. Les chasseurs ont pensé que j'avais raté mes coups, mais ils ont vite compris que j'essayais quelque chose de plus difficile.

— Et ta migraine avait complètement disparu ?

— Oui…

— Tu sais pourquoi ?

— J'ai peur que oui, répondit le Sourcier sans regarder sa compagne. À cause de la magie…

— La magie ? Que veux-tu dire ?

— Kahlan, j'ignore si tu sens la magie en toi, mais moi, je sens la mienne ! Chaque fois que je dégaine l'Épée de Vérité, le pouvoir coule en moi comme un torrent et devient une partie de mon être. Comprends-moi : je connais les manifestations de la magie. Je les ai

souvent expérimentées, de différentes manières, selon les situations et ce que je voulais faire. Comme je suis lié à l'épée, je sens son pouvoir, même quand elle est au fourreau, sur ma hanche. À présent, je peux invoquer sa magie sans avoir besoin de dégainer l'arme. Je la sens en permanence, comme un chien accroupi à mes pieds et prêt à sauter si je le lui ordonne.

» Aujourd'hui, quand j'ai armé l'arc et appelé la cible, j'ai invoqué autre chose : la magie !

» Lorsque Zedd m'a guéri, et quand tu m'as touché, alors que le Kun Dar coulait en toi, j'ai senti votre pouvoir. Dans la plaine, j'en ai invoqué un. Il est différent de celui de Zedd et du tien, mais de la même nature. Quelque chose de vivant, qui respirait en moi… (Il se tapota la poitrine.) Je l'ai senti naître et se développer, puis je l'ai libéré au moment où j'allais tirer.

— Ça a peut-être un rapport avec l'épée, avança Kahlan, frappée par cette description qui correspondait si bien à ses propres expériences.

— Qui peut le dire ? C'est possible… Mais je ne contrôle pas ce pouvoir. Au bout d'un moment, il a disparu, telle une flamme de chandelle soufflée par le vent. Alors, je me suis retrouvé dans l'obscurité, comme si j'étais devenu aveugle. Et la migraine est revenue…

» Incapable d'appeler la cible, j'ai laissé les autres tirer. La magie m'investissait et m'abandonnait à sa guise. Et pas moyen de prévoir ses caprices ! Quand les chasseurs ont mangé, j'ai dû m'éloigner parce que la vue de la viande me rendait malade. Et pendant que je m'entraînais seul, le pouvoir revenait parfois, me débarrassant de la douleur.

— Et quand tu as intercepté une flèche en plein vol ?

— Savidlin t'a tout raconté ? Hum, je m'en doutais… C'était le plus étrange de tout. Comme si j'avais rendu l'air plus épais…

— Plus épais ? répéta Kahlan, perplexe.

— Je devais ralentir la flèche, et j'ai pensé que l'air devait lui opposer une résistance, comme quand j'essaie de frapper avec l'Épée de Vérité et que le coup s'arrête avant d'avoir touché sa cible. Si je ne réussissais pas à épaissir l'air, me suis-je dit, la mort m'attendait. Tout est venu en même temps dans mon esprit : l'idée et sa mise en œuvre. Simultanément ! Sans savoir ce que je faisais, j'ai pensé à ça et vu ma main saisir la flèche en plein vol…

Détournant la tête, Richard se tut, et Kahlan ne sut que dire, une sourde angoisse montant en elle.

— Richard, je t'aime, murmura-t-elle enfin.

— Moi aussi, répondit le Sourcier après un long moment. (Il la regarda de nouveau.) Et j'ai peur…

— De quoi ?

— Quelque chose cloche… Un grinceur nous attaque, j'ai une atroce migraine, tu foudroies des monstres à distance et je fends des flèches par dizaines… Il faut que j'aille voir Zedd en Aydindril. Tout ça a un rapport avec la magie.

Estimant qu'il n'avait peut-être pas tort, Kahlan chercha pourtant d'autres explications.

— Les éclairs sont une manifestation de ma magie. Même si j'ignore comment j'ai fait ça, c'était pour te protéger… Le grinceur venait du royaume des morts, et ça n'a aucun rapport avec nous. C'est un monstre maléfique, voilà tout. Quant à ton expérience, elle est sans doute liée à la magie de l'épée. Enfin, c'est une possibilité…

— Et les migraines ?

— Je n'ai pas d'explication…

— Kahlan, ces maux de tête risquent de me tuer. Ne me demande pas comment je le sais, mais j'en suis sûr. Ce ne sont pas des migraines ordinaires… Ce mal me détruira…

— Richard, ne dis pas ça ! Tu m'angoisses !

— Ça m'angoisse aussi… Si Chandalen m'a tant énervé, c'est parce que j'ai peur qu'il ait raison. J'attire peut-être le malheur sur les autres !

— Nous devrions rejoindre Zedd au plus vite…

— Avec mes maux de tête ? La plupart du temps, je ne tiens pas debout. Tu me vois m'arrêter tous les dix pas pour tirer une flèche ?

— Nissel trouvera peut-être un traitement…

— Non. Elle me soulage un peu, mais ce sera temporaire. Bientôt, elle ne pourra plus rien pour moi. Et j'ai peur de mourir.

Kahlan éclata en sanglots. Richard s'adossa au mur, la tira par l'épaule et la serra contre lui. Il voulut parler, mais elle lui posa un index sur les lèvres, s'accrocha à sa chemise et laissa libre cours à son chagrin. Son univers s'écroulait autour d'elle et l'avenir n'existait plus.

Soudain, elle eut honte de son égoïsme. C'était Richard qui souffrait et qui avait peur ! Lui, qui avait besoin de réconfort…

— Richard Cypher, si tu crois que tout ça te permettra de ne pas m'épouser, tu te trompes !

— Kahlan, je ne… je jure…

L'Inquisitrice sourit et lui caressa la joue.

— Je sais… Richard, nous avons résolu des problèmes bien plus compliqués que celui-là. Nous trouverons la solution, c'est promis. Il le faut bien : Weselan a déjà commencé ma robe !

— Vraiment ? fit Richard en se fourrant quelques feuilles dans la bouche. Je parie que tu seras superbe dedans !

— Pour le savoir, il faudra m'épouser !

— À vos ordres, ma dame !

Savidlin, Weselan et Siddin revinrent quelques minutes plus tard. Revigoré par les feuilles, Richard annonça qu'il se sentait un peu mieux.

Siddin était tout excité. Devenu une célébrité locale après sa chevauchée à dos de dragon, il avait passé son après-midi à raconter ses aventures à ses amis. À présent, il désirait sauter sur les genoux de Kahlan et lui décrire par le menu sa journée de gloire.

Elle l'écouta gentiment pendant qu'ils se régalaient de la jardinière de légumes. À la fin du repas, Richard refusa le fromage que Savidlin lui offrit.

Ils avaient terminé quand l'Homme Oiseau, flanqué de chasseurs armés, se présenta devant la porte. Tous se levèrent, angoissés par son expression sinistre.

— Que se passe-t-il ? demanda Richard.

— *Trois femmes, des étrangères, sont arrivées à cheval…*

Était-ce une raison suffisante pour s'entourer d'hommes en armes ? pensa Kahlan.

— *Que veulent-elles ?*

— *J'ai eu du mal à comprendre, car elles parlent mal notre langue. Mais je crois qu'elles viennent pour Richard. Elles veulent le voir et rencontrer aussi ses parents. Si j'ai bien compris…*

— Mes parents ? Tu es sûr ?

— *Je crois que c'est ce qu'elles tentaient de dire. Elles ont ajouté que tu devais cesser de fuir. Elles sont là pour toi, et il ne faut pas t'échapper. À les en croire, je ne dois pas m'en mêler…*

— Où sont-elles ? demanda Richard, sa main volant vers la garde de son épée.

— *Elles attendent dans la maison des esprits.*

— *Ont-elles dit qui elles sont ?* intervint Kahlan.

— *Elles se sont présentées comme les Sœurs de la Lumière,* répondit l'Homme Oiseau, ses cheveux gris brillant à la lumière du soleil couchant.

Kahlan en eut le souffle coupé. Des frissons dans tous les membres, elle eut le sentiment que ses entrailles se nouaient.

Pétrifiée, elle ne réussit même pas à battre des paupières.

Chapitre 9

— Alors, s'impatienta Richard, qu'a-t-il dit ? Qui sont ces femmes ?

Le regard toujours fixe, Kahlan parvint à souffler :

— Les Sœurs de la Lumière…

— Et alors ?

— Alors ? Je ne sais pas grand-chose à leur sujet. Comme tout le monde, en fait… Mais nous devrions partir. (Kahlan agrippa à deux mains le bras de Richard.) Je t'en prie, filons d'ici. Tout de suite !

— Remercie l'Homme Oiseau d'être venu nous prévenir, dit le Sourcier. Ajoute que nous allons nous occuper de tout ça.

Après le départ de l'Ancien et de ses hommes, les deux jeunes gens annoncèrent à Savidlin qu'ils iraient seuls. Richard tira sa compagne par le bras jusqu'à l'angle d'une maison, la poussa doucement contre un mur et la prit par les épaules.

— D'accord, tu ne sais pas *grand-chose* de ces femmes, mais je ne goberai pas que tu ignores tout d'elles. Inutile de lire dans les esprits pour voir que tu détiens des informations… et que tu meurs de peur.

— Elles ont un rapport avec les sorciers. Ceux qui ont le don…

— Que veux-tu dire ?

— Un jour, alors que je voyageais avec Giller, nous avons eu une conversation au sujet de la vie en général et de nos rêves… Tu vois le genre ? Giller avait *appris* à être un sorcier, mais il ne possédait pas le don. Sa plus grande ambition étant de faire partie de cette confrérie, Zedd lui avait *enseigné* ce qu'il fallait savoir. Mais à cause de la Toile de Sorcier que son mentor avait laissée dans les Contrées du Milieu en les quittant, Giller ne se souvenait plus de l'existence de son professeur. Tout le monde avait oublié jusqu'à son nom.

» Ce soir-là, je lui ai demandé s'il aurait aimé avoir plus que la vocation. Détenir le don, si tu préfères… Souriant, il y a réfléchi quelques instants, perdu dans ses pensées. Puis son sourire s'est effacé, il a blêmi et m'a répondu qu'il n'aurait à aucun prix voulu avoir le don.

» J'étais surprise par sa panique. Les sorciers n'ont pas souvent ce genre de réaction à cause d'une simple question. Bien sûr, je lui ai demandé pourquoi il m'avait répondu ainsi. Parce que, a-t-il lâché, s'il avait eu le don, il aurait dû affronter les Sœurs de la Lumière. J'ai tenté de savoir qui elles étaient, mais il a refusé de m'en dire plus. Selon lui, prononcer leur nom à voix haute était déjà dangereux. Il est resté campé sur ses positions, et je me souviens encore de son

expression terrifiée…

— Sais-tu au moins d'où elles viennent ?

— J'ai arpenté les Contrées du Milieu toute ma vie. Nul ne m'a jamais dit les avoir vues. Et pourtant, j'ai souvent posé la question.

Richard la lâcha, plaqua un poing sur sa hanche, et, de l'autre main, se pinça la lèvre supérieure en réfléchissant. Puis il croisa les bras et se détourna de Kahlan.

— Voilà qu'on recommence à parler du don ! Je croyais que nous en avions fini avec cette absurdité ! Bon sang, je n'ai pas ce fichu don !

— Richard, je t'en prie, partons d'ici ! Si un sorcier avait peur des Sœurs de la Lumière… Il vaudrait mieux filer !

— Et si elles nous poursuivent ? Imagine qu'elles nous rattrapent au moment où une migraine me met sur le flanc ? Quand je serai sans défense…

— Richard, ces femmes effrayaient un sorcier ! Nous sommes peut-être déjà sans défense…

— Le Sourcier ne craint personne. Hélas, il a ses faiblesses… Mieux vaut les rencontrer selon mes conditions, pas les leurs. Quant au don, j'en ai trop entendu parler ! Compris ?

— Compris… Admettons que le Sourcier et la Mère Inquisitrice ne sont pas sans défense.

— De toute façon, la Mère Inquisitrice ne vient pas avec moi !

— Tu as une corde ?

— Pour quoi faire ?

— Sans m'attacher, tu auras un mal de chien à m'empêcher de t'accompagner.

— Kahlan, pas question que je…

— N'espère pas pouvoir rencontrer une femme qui te plairait plus que moi… sans que je sois là pour lui flanquer une baffe !

Richard la foudroya du regard, agacé, puis se pencha et l'embrassa.

— D'accord… Mais évitons de nous relancer dans une « aventure ».

— Nous allons leur dire que tu n'as pas le don et les renvoyer chez elles. Puis tu auras droit à un baiser digne de ce nom !

Le ciel s'obscurcissait déjà quand ils atteignirent la maison des esprits. Trois chevaux étaient attachés près de l'entrée, leurs selles à haut pommeau et troussequin différentes de toutes celles que Kahlan ait pu voir.

Les deux jeunes gens s'immobilisèrent devant l'entrée, leur souffle formant un nuage de vapeur dans l'air mordant. Ils se sourirent et se prirent la main un bref instant. Après avoir vérifié que l'Épée de Vérité n'était pas coincée dans son fourreau, le Sourcier ouvrit la porte. Comme sa mère le lui avait appris, Kahlan adopta ce qu'elle appelait son masque d'Inquisitrice.

Un petit feu de cheminée et deux torches, fixées dans des supports de chaque côté de l'âtre, éclairaient la maison des esprits. Les sacs des jeunes gens étaient toujours dans un coin. Comme d'habitude, pour que les esprits des ancêtres se sentent à leur aise, des bâtonnets d'encens diffusaient une douce odeur de balsamine qui se mêlait au parfum de poix caractéristique des lieux. Sur leur étagère, les crânes des ancêtres brillaient à la lumière du feu. Grâce au toit en tuiles qu'avait construit Richard, le sol en terre battue était parfaitement sec.

Les trois femmes s'étaient campées au centre de la pièce sans fenêtre. Les capuches de leurs longs manteaux de laine marron étant relevées, on apercevait à peine leurs visages. Vêtues à l'identique, elles portaient des jupes d'équitation sombres et des chemisiers blancs sans ornement.

Elles abaissèrent ensemble leurs capuchons. Celle du milieu, un rien plus grande que les autres – mais pas plus que Kahlan – avait des cheveux bruns bouclés. Ceux de sa compagne de droite, noirs et raides, lui tombaient sur les épaules. La dernière, franchement frisée, avait les tempes grisonnantes. Toutes gardaient les mains jointes devant elles, comme si elles se sentaient très détendues.

Leur seul signe extérieur de décontraction ! Leurs visages mûrs rappelèrent à Kahlan celui de la gouvernante de sa demeure, en Aydindril, une solide matrone qui terrorisait littéralement les domestiques. Le genre d'autorité, pensa la jeune femme, qui tend à devenir une seconde nature. Jetant un nouveau coup d'œil à leurs mains pour voir si elles étaient vides, l'Inquisitrice pensa qu'elles semblaient faites pour tenir et manier une cravache…

— Vous êtes les parents de Richard ? demanda abruptement la Sœur de la Lumière du milieu.

Sa voix était moins dure que Kahlan l'aurait cru, mais à l'évidence accoutumée à donner des ordres.

Richard foudroya les trois femmes du regard, comme si cela avait pu suffire à les faire reculer d'un pas. Avant de répondre, il attendit qu'elles aient dû ciller.

— Non. Je suis Richard… Ma mère est morte quand j'étais petit et mon père a quitté ce monde à la fin de l'été…

Les trois femmes se consultèrent du coin de l'œil.

Kahlan vit la colère briller dans les yeux de Richard. Il puisait la magie de l'épée sans avoir besoin de la dégainer. Un événement, estima-t-elle, qui ne tarderait pas à se produire. Un seul geste inconsidéré de ces femmes, et le Sourcier n'hésiterait pas.

— C'est impossible…, dit la grande brune. Tu es… âgé…

— Pas autant que vous ! riposta Richard.

Les trois Sœurs de la Lumière s'empourprèrent. De la fureur passa dans le regard de leur porte-parole, mais elle se contrôla très vite.

— Nous ne voulions pas dire que tu es vieux… Simplement moins jeune que nous le pensions. Je suis la sœur Verna Sauventreen.

— Et moi, la sœur Grace Rendall, dit la femme aux cheveux longs.

— Et moi, la sœur Elizabeth Myric, annonça la troisième.

— Et toi, qui es-tu, mon enfant ? demanda Verna à Kahlan.

Était-ce l'influence de Richard ? Quoi qu'il en soit, Kahlan sentit aussi la moutarde lui monter au nez.

— Je ne suis pas votre « enfant », mais la Mère Inquisitrice, dit-elle.

En matière d'autorité, ces trois-là n'avaient aucune leçon à lui donner !

Ce fut presque imperceptible, mais les trois femmes tressaillirent avant d'incliner légèrement la tête.

— Veuillez nous excuser, Mère Inquisitrice.

La tension n'avait pas baissé pour autant. Kahlan s'avisa qu'elle avait les poings serrés et comprit qu'elle réagissait ainsi parce qu'on menaçait Richard. Il était temps, décida-t-elle, d'agir comme une Mère Inquisitrice.

— D'où venez-vous ? demanda-t-elle d'une voix glaciale.

— De… très loin d'ici…

— Dans les Contrées du Milieu, on salue la Mère Inquisitrice en s'agenouillant, lâcha Kahlan.

Elle ne s'était jamais vraiment souciée de faire respecter cette coutume… jusque-là.

Les trois femmes se redressèrent de toute leur hauteur, les sourcils froncés d'indignation.

Cela suffit pour que Richard dégaine son épée.

La note caractéristique retentit. Sans dire un mot, le Sourcier saisit la garde à deux mains, les muscles bandés. La magie de l'arme fit briller son regard. Un effet si effrayant que Kahlan se félicita de n'être pas la cause du courroux de son compagnon. Moins terrorisées qu'elles l'auraient dû, les trois femmes mirent néanmoins un genou en terre, la tête inclinée.

— Veuillez nous excuser, Mère Inquisitrice, répéta sœur Grace. Vos coutumes ne nous sont pas familières, mais nous ne voulions pas vous offenser.

Toutes gardèrent la tête baissée. Kahlan attendit le temps requis… et y ajouta quelques secondes.

— Relevez-vous, mes enfants.

Les femmes obéirent et joignirent de nouveau les mains.

— Richard, dit Verna, nous ne sommes pas là pour te menacer, mais pour t'aider. Rengaine ton épée.

La dernière phrase ressemblait à un ordre. Pourtant, le jeune homme ne broncha pas.

— On m'a dit que vous veniez pour moi et que je ne devais pas fuir. Je suis resté. Mais le Sourcier décide seul de rengainer ou non son arme.

— Le Sourcier… ? s'écria sœur Elizabeth. Tu es le Sourcier ?

De nouveau, les trois femmes se regardèrent.

— Dites ce que vous avez à dire, fit Richard. Sur-le-champ !

— Nous ne te voulons pas de mal, assura Grace. Aurais-tu peur de trois femmes ?

— Une seule peut être effrayante… J'ai payé cher pour apprendre cette leçon. Aucun tabou stupide ne m'empêchera plus d'embrocher un corps féminin. Alors parlez, ou partez. C'est ma dernière offre.

— Nous voyons à quelle leçon tu fais allusion, dit Grace, les yeux rivés sur l'Agiel pendu au cou du Sourcier. Richard, tu as besoin de notre aide. Nous sommes là parce que tu as le don.

— Mes dames, on vous aura mal informées. Je n'ai pas le don et je n'en voudrais pas pour un empire ! (Richard rengaina enfin l'épée.) Désolé que vous ayez fait pour rien un si long voyage. (Il prit le bras de Kahlan.) Les Hommes d'Adobe n'aiment pas beaucoup les étrangers. Leurs flèches sont empoisonnées et ils n'hésitent pas à s'en servir. Je leur dirai de vous laisser partir en paix. Mais à votre place, je ne m'écarterais pas du chemin qu'ils vous indiqueront.

Tandis qu'il la tirait vers la porte, Kahlan sentit la colère de son compagnon, qui brillait toujours dans ses yeux. Mais elle capta aussi autre chose : ses maux de tête ! Il souffrait de nouveau…

— Les migraines te tueront, lâcha sœur Grace.

Richard s'immobilisa, le souffle court et le regard vide.

— J'en ai depuis toujours. C'est une question d'habitude…

— Celles-là sont différentes, insista sœur Grace. Nous le voyons dans tes yeux. Reconnaître les douleurs provoquées par le don est notre travail.

— Une guérisseuse s'occupe de moi. Elle m'a déjà beaucoup aidé et je suis sûr qu'elle me guérira.

— Impossible ! Nous seules le pouvons. Si tu refuses notre aide, ces maux de tête te tueront. Voilà pourquoi nous sommes venues…

— Inutile de vous inquiéter pour moi, dit Richard en tendant une main vers le loquet de la porte. Tout va bien et je ne suis pas affligé de votre foutu don ! Je vous souhaite un bon voyage, mes dames…

— Richard, souffla Kahlan en attrapant au vol le poignet du Sourcier, tu devrais peut-être les écouter. Quel mal cela peut-il faire ? Si elles te fournissent un moyen de soulager tes migraines…

— Je n'ai pas le don, et j'entends rester aussi loin que possible de la magie ! Elle m'a toujours valu des problèmes et de la souffrance. Une dernière fois : je n'ai pas le don et ça me comble d'aise !

Il tendit de nouveau une main vers le loquet.

— Tu prétends que tes habitudes alimentaires n'ont pas changé en un éclair ? demanda Grace. Disons… hum… depuis ces derniers jours ?

— Tout le monde aime varier les plaisirs…

— Quelqu'un t'a-t-il regardé dormir ?

— Pardon ?

— Si c'est le cas, cette personne aura vu que tu dors désormais les yeux ouverts.

Kahlan frissonna de la tête aux pieds. Toutes les pièces du puzzle se mettaient en place. Les sorciers avaient d'étranges manies alimentaires et ils dormaient parfois les yeux ouverts. Même ceux qui n'avaient pas le don… Quand ils le possédaient, comme Zedd, c'était beaucoup plus fréquent.

— Vous vous trompez, dit Richard, je ferme les yeux dans mon sommeil…

— Tu devrais vraiment les écouter, murmura Kahlan. Accorde-leur le temps qu'il faut…

— Je ne dors pas les yeux ouverts ! fit Richard, comme s'il implorait sa compagne de l'aider à fuir cet enfer.

— Si… Pendant que nous combattions Rahl, quand je montais la garde, je t'ai souvent regardé dormir. Depuis notre départ de D'Hara, tu ne fermes plus les yeux, comme Zedd !

— Que voulez-vous et comment entendez-vous m'aider ? demanda le Sourcier sans se retourner vers les trois femmes.

— Nous préférerions t'en parler en face, dit sœur Verna, comme si elle s'adressait à un enfant têtu. Montre-toi un peu poli !

Sûrement pas le genre de choses à dire quand Richard était dans cet état ! Furieux, il ouvrit la porte, sortit et la claqua derrière lui. Kahlan craignit que le battant s'arrache de ses gonds, mais il n'en fut rien. Elle regrettait d'avoir dû se faire l'avocate du diable. Richard voulait qu'elle soit de son côté et il n'était pas d'humeur à entendre la vérité. Cela ne lui ressemblait pas, mais il avait peur de quelque chose…

Kahlan se tourna vers les trois femmes.

Sœur Grace décroisa ses mains et les laissa tomber le long de ses flancs.

— Ce n'est pas un jeu, Mère Inquisitrice. Si nous ne l'aidons pas, il mourra. Et il ne reste pas beaucoup de temps.

— Je vais lui parler, dit Kahlan, sa colère remplacée par une tristesse accablante. Attendez ici, je le ramènerai…

Richard s'était assis sur le sol, près du muret, à l'endroit où l'épée avait fendu la boue séchée, la nuit même, pendant le combat contre le grinceur. Les coudes sur les genoux, il se tenait la tête à deux mains.

Quand Kahlan s'assit près de lui, il ne la regarda pas.

— Tu as très mal, n'est-ce pas ?

Le Sourcier acquiesça.

Kahlan arracha une touffe de mauvaise herbe et la fit distraitement tourner entre ses doigts.

Richard prit des feuilles dans la poche de sa chemise et les porta à sa bouche.

— De quoi as-tu peur ? demanda Kahlan en arrachant une petite fleur à la plante sauvage.

Le jeune homme mâcha un moment, puis releva la tête.

— Tu te souviens, juste avant l'attaque du grinceur ? J'ai dit l'avoir senti, et tu pensais que je l'avais peut-être seulement entendu ? (L'Inquisitrice hocha la tête.) Quand j'ai tué cet homme, pendant la compétition, je l'ai *senti*, comme le monstre. C'était pareil. Une impression de danger imminent. Sans savoir de quoi il s'agissait, mais avec une certitude absolue. Je devinais qu'un problème menaçait, sans pouvoir dire lequel.

— Quel rapport avec ces trois femmes ?

— Avant d'entrer dans la maison des esprits, j'ai eu la même sensation. Ne me demande pas ce que ça signifie, mais c'était identique. Ces femmes s'interposeront entre nous, j'en suis certain.

— Richard, comment le saurais-tu ? Elles disent vouloir t'aider…

— C'est comme le grinceur, puis le type qui voulait assassiner Chandalen… Ces femmes sont une menace pour moi, je le jurerais !

— Tu as aussi dit que les migraines te tueraient… Richard, je m'inquiète beaucoup…

— Moi, c'est la magie qui m'inquiète. Je la hais ! Surtout celle de l'épée. Je donnerais cher pour en être débarrassé. Tu ne peux pas imaginer ce que j'ai été contraint de faire. Le prix que je paie pour que la lame devienne blanche ! La magie de Darken Rahl a tué mon père, puis elle m'a volé mon frère. Beaucoup de gens en ont souffert. Oui, j'abomine la magie !

— J'ai aussi un pouvoir, lui rappela Kahlan.

— Et il a failli nous séparer à jamais !

— Failli, seulement… Tu as trouvé une solution. Mais sans ma magie, je ne t'aurais jamais rencontré. C'est la magie qui a rendu son pied à Adie et soulagé tant d'autres malheureux. Ton ami Zedd est un sorcier et il a le don. Trouves-tu que c'est mal ? Il a passé sa vie à aider les autres…

» Richard, tu as aussi un pouvoir. Et le don ! Tu viens de l'admettre en parlant du grinceur et de l'agresseur de Chandalen. Tu m'as sauvée, et l'Homme d'Adobe aussi te doit la vie.

— Je ne veux pas de la magie !

— On dirait que tu penses au problème, pas à la solution. Pourtant, n'est-ce pas ta devise : se concentrer sur la solution, pas sur le problème ?

— C'est à ça que ressemblera notre vie commune ? lâcha Richard, exaspéré. Jusqu'à la fin de mes jours, chaque fois que je serai idiot, tu me le diras ?

— Tu voudrais que je te laisse t'aveugler ?

— Je suppose que non… Ma tête me fait si mal que je suis incapable de penser.

— Alors, essaie d'arranger ça. Retourne dans la maison des esprits et écoute ces femmes. Elles affirment vouloir t'aider.

— Darken Rahl prétendait la même chose !

— Peut-être, mais fuir n'est pas la solution. Devant lui, tu n'as jamais tourné les talons.

Richard réfléchit puis hocha la tête.

— Je les écouterai…

Les trois femmes n'avaient pas bougé. Elles parurent satisfaites que Kahlan leur ramène le Sourcier.

— Nous allons écouter – j'ai bien dit : *écouter* – ce que vous avez à dire sur mes migraines.

— Mère Inquisitrice, déclara Grace, merci de nous avoir aidées, mais nous devons à présent rester seules avec Richard.

La fureur du Sourcier revint au galop. Il réussit pourtant à parler d'une voix égale.

— Kahlan et moi allons nous marier. (Les trois femmes se regardèrent de nouveau, l'air franchement inquiet.) Ce que vous avez à dire la concerne aussi. Si elle s'en va, je partirai. À vous de choisir.

— Qu'il en soit ainsi, capitula Grace après avoir consulté ses compagnes du regard.

— Sachez aussi que je déteste la magie et que je ne suis pas convaincu d'avoir le don. Si je l'ai, ça me déplaît et je ferai tout pour m'en débarrasser.

— Nous ne sommes pas là pour satisfaire tes caprices, mais pour te sauver la vie. Tu dois apprendre à contrôler ton don. Sinon, il te tuera.

— Je comprends… C'était la même chose avec l'Épée de Vérité.

— Voilà ta première leçon, dit sœur Verna. Comme la Mère Inquisitrice, nous devons être traitées avec respect. Pour devenir des Sœurs de la Lumière, nous avons travaillé dur, et nous méritons une certaine déférence. Je suis *sœur* Verna, et mes compagnes se nomment *sœurs* Grace et Elizabeth.

Richard les regarda sans trop d'aménité, puis finit par incliner la tête.

— Comme vous voudrez, sœur Verna. Puisqu'on en parle, qui sont

les Sœurs de la Lumière ?

— Les femmes qui forment les sorciers nés avec le don.

— Et d'où venez-vous ?

— Nous vivons et travaillons au Palais des Prophètes.

— Sœur Verna, intervint Kahlan, je n'ai jamais entendu parler de cet endroit. Où est-il ?

— Dans la cité de Tanimura.

— Je connais toutes les villes des Contrées, mais pas celle-là.

— Pourtant, c'est bien de là que nous venons.

— Pourquoi avez-vous été surprises par mon âge ? demanda Richard.

— Parce qu'il est très rare, répondit Grace, que nous ne remarquions pas un détenteur du don dès sa jeunesse.

— À quel âge ?

— Au plus tard, quand il a le tiers du tien.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas repéré ?

— À l'évidence, parce qu'on t'a dissimulé à nos yeux.

Richard, constata Kahlan, s'était glissé dans sa peau de Sourcier. Il voulait des réponses avant de s'engager, aussi peu que ce fût.

— Avez-vous formé Zedd ?

— Qui ?

— Zeddicus Zu'l Zorander, sorcier du Premier Ordre.

— Nous ne connaissons pas cet homme.

— Sœur Verna, j'avais cru comprendre que votre travail consistait à identifier ceux qui ont le don.

— Et toi, tu connais ce sorcier ?

— Oui. Pourquoi ignorez-vous jusqu'à son nom ?

— Est-il vieux ? (Richard fit oui de la tête.) Alors, c'était peut-être avant notre époque…

— Peut-être… (Un poing sur la hanche, Richard leur tourna le dos et fit quelques pas nonchalants.) Et comment avez-vous appris, pour moi ?

— Notre travail est de tout savoir sur ceux qui ont le don. Bien qu'on t'ait soustrait à nos regards, quand il s'est éveillé en toi, nous l'avons su…

— Et si je refuse de devenir un sorcier ?

— C'est ton affaire ! Notre mission est de t'apprendre à contrôler la magie – afin que tu vives. Après, à toi de voir !

Richard se retourna et approcha de Verna.

— Comment savez-vous que j'ai le don ?

— Les Sœurs de la Lumière sont faites pour ça…

— Vous pensiez trouver un enfant encore dépendant de ses

parents, vous ignoriez que j'étais le Sourcier, et vous n'avez jamais entendu parler de Zedd. Pour des femmes « faites pour ça », vous n'êtes pas très douées. Et si vous vous trompiez aussi au sujet de mon don ? Sœur Verna, vos erreurs ne m'inspirent pas confiance. Peut-on en commettre autant et prétendre au respect des autres ?

Les trois femmes virèrent à l'écarlate.

— Richard, dit Verna, faisant un effort visible pour contrôler sa voix, notre mission – notre vocation – est d'aider ceux qui ont le don. Nous y consacrons nos vies. Mais nous venons de très loin, et la précision de nos informations a souffert de cette distance. De plus, nous n'avons pas toutes les réponses. Les choses dont tu parles sont sans importance. L'essentiel, c'est que tu as le don. Et si tu refuses notre aide, tu mourras.

» Nous intervenons en général quand notre « sujet » est jeune, et ce n'est pas par hasard. Vois les difficultés que nous avons en ce moment ! Quand nous pouvons parler d'abord aux parents, il est plus simple de déterminer ce qui sera le mieux pour leur enfant. Un père et une mère s'inquiètent du bien-être et de l'avenir de leur fils. Un jeune homme comme toi est insouciant. Te former sera plus difficile. Un esprit jeune pose moins de problèmes…

— Parce qu'il est malléable à loisir, sœur Verna ? (La femme ne répondit pas.) Comment savez-vous que j'ai le don ?

— Quand un être naît avec le don, répondit Grace, le pouvoir est d'abord latent et inoffensif. Nous nous efforçons de repérer ces garçons dès leur plus jeune âge, et nous avons de nombreux moyens d'y parvenir. Il arrive qu'un « sujet » active précocement le don. Alors, la croissance et l'évolution du pouvoir sont en danger. Et l'individu aussi. Cela dit, nous ignorons comment tu as échappé à notre vigilance.

» Une fois éveillé, le pouvoir évolue, et il est impossible de l'arrêter. Faute de le contrôler, tu mourras. Voilà ce qui t'arrive, et il est très rare que ça se produise ainsi. Pour être honnête, aucune de nous n'a l'expérience de cette situation, même si elle s'est déjà présentée dans un lointain passé. Au Palais des Prophètes nous consulterons les archives qui traitent de ces cas. Mais l'essentiel demeure : tu as le don, il est activé, et ton évolution a commencé.

» C'est la première fois que nous formerons quelqu'un d'aussi vieux. Je redoute déjà le remue-ménage que cela provoquera au palais. Recevoir notre enseignement exige une grande discipline. Les gens de ton âge y sont souvent rétifs…

— Sœur Grace, dit Richard, la voix calme mais le regard dur, je pose la question une dernière fois : comment savez-vous que j'ai le don ?

— Dis-le-lui, souffla Grace en se tournant vers Verna.

L'air accablé, la sœur tira un petit livre noir de sa ceinture et le feuilleta.

— Ceux qui sont nés avec le don l'utilisent tout au long de leur vie, même quand il n'est pas encore éveillé. As-tu remarqué que tu pouvais réussir des choses qui restaient hors de portée des autres ? Oui, bien sûr… Le don est en général activé par l'utilisation de la magie. Et le phénomène est irréversible. Voilà ce que tu as fait.

Elle continua à tourner les pages.

— C'est ici… Il faut réaliser trois choses, dans l'ordre, pour éveiller le don. La nature précise de ces actes nous échappe, mais nous en comprenons les principes généraux. *Primo*, on doit utiliser le don pour sauver quelqu'un. *Secundo,* s'en servir pour se sauver soi-même. *Tertio,* le mobiliser pour tuer quelqu'un qui le possède aussi. Tu as fait les trois. Vu l'exploit que ça représente, tu comprendras pourquoi ça ne se produit pas souvent. Et pourquoi nous n'en avons jamais été témoins.

— Qu'y a-t-il d'écrit sur moi dans votre livre ?

Verna consulta de nouveau l'ouvrage, puis releva les yeux pour s'assurer que Richard l'écoutait attentivement.

— Tu as d'abord utilisé le don pour secourir quelqu'un qui était entraîné dans le royaume des morts. Pas physiquement, mais en esprit. Tu as arraché cette femme au mal. Sans toi, elle aurait été perdue. Tu vois de quoi je veux parler ?

Kahlan regarda Richard. Tous les deux le voyaient très bien.

— Dans le pin-compagnon, dit l'Inquisitrice, la nuit de notre rencontre… Richard, tu m'as empêchée de sombrer dans le royaume des morts.

— Oui, sœur Verna, souffla le Sourcier, je vois de quoi vous voulez parler.

— À présent, fit Verna, baissant de nouveau les yeux sur le livre, voyons la deuxième étape… se sauver soi-même… un instant… Ah, j'y suis ! Tu as compartimenté ton esprit. Ça te dit quelque chose ?

— Oui, souffla piteusement Richard.

Cette fois, Kahlan ne comprit pas de quoi il était question.

— Enfin, tu as utilisé le don pour tuer un sorcier nommé Darken Rahl.

— Comment savez-vous tout ça ?

— Pour réussir ces exploits, tu as recouru à une magie spécifique, qui a laissé une *essence* à cause de ce que tu es et de ton absence de formation. Si tu avais été entraîné, il n'y aurait pas eu de trace et nous n'aurions rien su. Chez nous, au Palais des Prophètes, certaines personnes captent ce genre de choses…

— Vous m'avez espionné, sans aucun respect pour mon intimité ! Et en ce qui concerne votre troisième point, je n'ai pas *vraiment* tué Darken Rahl.

— Je comprends ton indignation, dit sœur Grace, mais nous avons agi pour ton bien. Et polémiquer à l'infini sur les trois déclencheurs ne servira à rien. Tu as accompli ces actes, et te voilà en train de devenir un sorcier. Tu peux refuser d'y croire, ou accepter ton destin, cela ne changera rien aux faits. Nous n'avons pas placé ce fardeau sur tes épaules. Et nous voulons t'aider à le porter.

— Mais…

— Il n'y a pas de « mais » ! Quand la magie est éveillée, trois changements au moins se produisent. D'abord, le sujet développe des manies alimentaires. Il cesse de consommer des choses qu'il aimait et dévore celles qui lui déplaisaient. Nous avons étudié ce phénomène, sans parvenir à des conclusions, sinon qu'il a un lien avec l'éveil du don.

» Ensuite, le sujet commence à dormir, pas toujours, mais souvent, avec les yeux ouverts. Tous les sorciers le font, même ceux qui ont seulement la vocation. Cela a un rapport avec l'apprentissage de la magie – ou son éveil, quand on a le don.

» Enfin, il y a les migraines. Elles sont mortelles si on n'apprend pas à contrôler le pouvoir.

— Quel délai ? Combien de temps me reste-t-il si je refuse votre aide ?

— Richard…, murmura Kahlan, une main sur le bras du jeune homme.

— Combien de temps !

— Selon nos archives, déclara Elizabeth, un sujet a survécu quelques années… Un autre est mort en quelques mois. Le sursis dépend de la force du pouvoir. Plus il est puissant, plus les douleurs sont fortes. Et plus le pronostic est sombre. Dans moins d'un mois, tes migraines seront assez violentes pour te rendre inconscient.

— C'est déjà arrivé, révéla Richard.

Les trois sœurs écarquillèrent les yeux.

— Nous avons commencé à te chercher *avant* que tu fasses ces trois choses, dit Verna. Depuis notre départ du palais, tu as accompli les trois. Ce livre est magique. Quand on écrit un message dans son jumeau, au palais, il apparaît dedans. C'est comme ça que nous avons été informées. Quand as-tu tué Darken Rahl ?

— Il y a trois jours… Et j'ai perdu conscience dès la deuxième nuit.

— La deuxième !

Une nouvelle fois, les trois femmes échangèrent un coup d'œil lourd de signification.

— Arrêtez de faire ça ! explosa Richard. Pourquoi ces regards entendus ?

— Parce que tu es une personne comme on en rencontre rarement, Richard, répondit Verna. De bien des façons… Nous n'avons jamais

découvert autant de choses surprenantes chez un seul individu.

— Vous avez raison, dit Kahlan en passant un bras autour de la taille du Sourcier, c'est un homme exceptionnel. Et celui que j'aime. Que pouvez-vous faire pour lui ?

Avec son « sang chaud », Richard risquait de dissuader les trois femmes de l'aider. Et il ne fallait pas que ça arrive !

— Il devra obéir à une série de règles. Nous le devons tous, car elles sont incontournables. Rien n'est négociable. Il faut qu'il s'en remette à nous et qu'il nous accompagne au Palais des Prophètes. Seul, précisa Grace, le regard mélancolique.

— Combien de temps ? lâcha Richard.

— Cela dépend de toi. Si tu apprends bien, ça ira vite. Sinon…

— Pourrai-je venir le voir ? demanda Kahlan, le cœur serré.

— Non, répondit Grace. C'est impossible. Et il y a plus. (Elle regarda brièvement l'Agiel, puis sortit de sous son manteau un anneau de métal large comme la main. Bien qu'il parût d'une seule pièce, il s'ouvrit en deux quand Grace le manipula.) Tu devras porter ce collier. On l'appelle le Rada'Han.

Richard blêmit et porta une main à sa gorge.

— Pourquoi ? gémit-il.

— Les règles s'appliquent et les questions n'ont plus cours. (Verna et Elizabeth se campèrent derrière Grace, les mains le long du corps, alors qu'elle brandissait le collier.) Ce n'est pas un jeu, Richard. À partir de maintenant, seules les règles comptent. Écoute bien ce que je vais te dire…

» Tu auras trois chances d'accepter le Rada'Han, trois occasions de recevoir notre aide – une par Sœur de la Lumière. Il y a trois raisons de porter le collier, et chaque sœur t'en révélera une. Tu pourras accepter ou refuser, mais après trois réponses négatives, ce sera terminé, et nous ne t'aiderons pas. J'espère que ça ne se produira pas, car tu seras condamné à mort par le don.

— Pourquoi dois-je porter un collier ? gémit Richard, les mains toujours autour de sa gorge.

— Pas de discussion ! cria Grace. Écoute-nous, c'est tout. Tu devras mettre toi-même en place le Rada'Han, de ta propre volonté. Après, tu ne pourras plus l'enlever. Seules les sœurs en ont le pouvoir, et c'est nous qui déciderons quand l'heure sera venue.

Le regard rivé sur le collier, Richard respirait laborieusement. Dans ses yeux, Kahlan vit une terreur qui lui glaça les sangs.

— Écoute la première raison, Richard, dit Grace. Car je suis celle qui te l'exposera…

» Moi, la Sœur de la Lumière Grace Rendall, je te donne une chance d'être aidé. La première raison d'accepter le Rada'Han est de

garder les migraines sous contrôle et d'ouvrir ton esprit à l'enseignement qui te permettra d'utiliser le don.

» Tu peux accepter ou refuser. Je te conseille la première solution, car la deuxième raison sera plus difficile à admettre, et la troisième davantage encore. Je t'en prie, Richard, dis oui maintenant. Ta vie en dépend.

Grace se tut et attendit. Le regard fou de Richard se posa de nouveau sur le collier d'argent. Kahlan ne l'avait jamais vu aussi près de sombrer dans la panique.

— Je ne porterai plus jamais de collier, croassa-t-il. Pour personne et pour aucune raison. Jamais !

— Tu refuses le Rada'Han ? demanda Grace, l'air sincèrement étonné.

— Oui.

Soudain blanche comme un linge, Grace se tourna vers ses deux compagnes.

— Pardonnez-moi, mes sœurs, car j'ai échoué. (Elle tendit le Rada'Han à Elizabeth.) Tout dépend de toi, à présent.

— La Lumière te pardonne, souffla Elizabeth avant d'embrasser Grace sur les deux joues.

— La Lumière te pardonne, répéta Verna avant d'embrasser aussi sa compagne.

Grace se tourna de nouveau vers Richard.

— Puisse la Lumière te tenir pour l'éternité entre ses mains bienveillantes, dit-elle. Et fasse le Ciel que tu trouves un jour le bon chemin…

Son regard plongeant dans celui du jeune homme, Grace leva une main et fit un brusque mouvement du poignet. Un couteau sortit de sa manche. De la garde argentée ne dépassait pas une lame, mais une tige cylindrique pointue.

Richard recula d'un bond et dégaina son épée. La note métallique déchira le silence.

Grace fit adroitement tourner l'arme dans sa main et orienta la pointe vers sa propre poitrine. Puis elle se la plongea dans le cœur.

Un éclair aveuglant sembla jaillir de ses yeux avant qu'elle s'écroule, raide morte.

Richard et Kahlan reculèrent, horrifiés. Verna se pencha, retira l'arme de la poitrine de Grace et la glissa sous son manteau.

— Nous t'avions dit que ce n'était pas un jeu, fit-elle en se relevant. À présent, tu dois enterrer Grace toi-même. Si tu laisses quelqu'un d'autre le faire, tu auras jusqu'à la fin de tes jours des cauchemars provoqués par la magie. Rien ne pourra t'en débarrasser. Alors, charge-toi de lui offrir une sépulture. (Les deux femmes relevèrent leur capuche.) Tu as refusé la première des trois chances.

Nous reviendrons…

Elles approchèrent de la porte et sortirent.

La pointe de l'Épée de Vérité retomba lentement vers le sol. Des larmes dans les yeux, Richard baissa son regard sur le cadavre.

— Je ne porterai plus jamais de collier, murmura-t-il. Pour personne !

Avec une raideur inquiétante, il sortit de son sac une petite tête de pelle et un manche, et les glissa dans sa ceinture. Puis il fit rouler Grace sur le dos, lui croisa les mains et la souleva de terre. Un bras glissa du ventre de la femme et pendit dans le vide. Sa tête se renversa, les yeux morts fixant le plafond. Sur son chemisier, une rose de sang s'épanouissait lentement.

— Je vais l'enterrer, dit Richard. Et j'aimerais être seul.

Kahlan acquiesça et le regarda ouvrir la porte d'un coup d'épaule. Dès qu'elle se fut refermée, l'Inquisitrice se laissa tomber sur le sol et éclata en sanglots.

Chapitre 10

Le regard rivé sur les flammes, l'Inquisitrice était assise devant la cheminée quand Richard revint. Il était resté longtemps absent. Ses sanglots apaisés, Kahlan était allée informer Savidlin et Weselan des derniers événements. Après qu'ils lui eurent dit de ne pas hésiter à venir les chercher en cas de besoin, elle était retournée attendre le Sourcier dans la maison des esprits.

Il s'assit près d'elle, l'enlaça et posa la tête sur son épaule. Lui caressant la nuque, Kahlan le serra très fort contre elle. Comme elle ne savait que dire, elle se contenta de le rassurer par sa présence.

— Je hais la magie, murmura-t-il enfin. Elle se dresse de nouveau entre nous !

— Nous ne la laisserons pas faire. Il doit exister une autre solution.

— Pourquoi Grace s'est-elle tuée ?

— Je n'en sais rien…

Richard lâcha sa compagne et sortit quelques feuilles de la poche de sa chemise. Il les mâcha en contemplant le feu, le front légèrement plissé à cause de la douleur.

— J'aimerais fuir, mais où aller ? Et comment s'éloigner de quelque chose qu'on a en soi ?

— Richard, je sais que ce sera dur à entendre pour toi, mais tu dois m'écouter. La magie n'est pas mauvaise. (Voyant qu'il n'émettait pas d'objection, Kahlan continua.) Les gens l'utilisent parfois pour faire le mal. Comme Darken Rahl… Moi, je suis née avec un pouvoir, et j'ai dû apprendre à vivre avec. Me détestes-tu à cause de ça ?

— Bien sûr que non.

— M'aimes-tu malgré ma magie ?

Là, Richard réfléchit un court moment.

— Non… J'aime tout ce que tu es, et ta magie est une part de toi. C'est comme ça que j'ai échappé à ton pouvoir d'Inquisitrice. En t'aimant *malgré* ta magie, je ne t'aurais pas entièrement acceptée. Et j'aurais été détruit.

— Tu vois ? Toute magie n'est pas nécessairement mauvaise. Les deux personnes que tu aimes le plus au monde ont un pouvoir. Je parle de Zedd et de moi, Richard ! Alors, écoute-moi : tu as le don ! Le don, pas une malédiction ! C'est une chose rare et merveilleuse qui peut souvent servir à aider les autres. Tu le sais, puisque tu l'as déjà fait. Essaie de penser à tout ça de cette façon, au lieu de combattre ce qui ne peut pas l'être.

— Je ne porterai plus de collier, murmura Richard après un long silence.

Kahlan regarda l'Agiel de cuir rouge pendu au cou de son compagnon. Un instrument de torture, elle le savait. Mais comment agissait-il ? Ça, elle l'ignorait. Cela dit, elle détestait qu'il ne s'en sépare jamais…

— La Mord-Sith t'a-t-elle forcé à en porter un ?

— Elle s'appelait Denna…

— Denna… t'en a-t-elle imposé un ?

— Oui… (Une larme roula sur la joue de Richard.) C'était un moyen de m'humilier. Elle accrochait la chaîne à sa ceinture et me promenait comme un animal. Et quand elle attachait la chaîne à un objet, je n'avais pas le droit de la déplacer. Denna contrôlait la douleur que m'inflige l'épée quand je l'utilise pour tuer. Elle pouvait l'amplifier au point que tirer sur la chaîne me faisait souffrir. Je n'ai pas cédé tout de suite, et tu n'imagines pas à quel point j'ai souffert. Denna m'a obligé à mettre ce collier. Elle m'a fait faire tant de choses…

— Mais tes migraines te tueront. Les Sœurs ont dit que ce collier-là supprimerait la douleur et t'aiderait à contrôler le don…

— C'est une des trois raisons, et je ne connais pas les deux autres. Kahlan, tu penses que je suis stupide, et une partie de moi est d'accord avec toi. Ma tête te donne raison. Mes tripes me disent autre chose !

Kahlan tendit une main et saisit l'Agiel, le faisant rouler entre ses doigts.

— À cause de cet objet ? Et de ce que Denna t'a fait avec ? (Richard hocha la tête sans cesser de regarder les flammes.) Dis-moi tout !

Richard leva enfin les yeux et ferma un poing sur l'Agiel.

— Touche ma main. Pas l'Agiel, seulement ma main.

Kahlan obéit et retira aussitôt ses doigts en criant de douleur. Pour la chasser, elle secoua vigoureusement sa main.

— Pourquoi n'ai-je pas eu mal la première fois que je l'ai touché ?

— Parce qu'il n'a pas servi à te dresser.

— Dans ce cas, pourquoi n'as-tu pas mal quand tu le touches ?

— Ça fait mal, dit Richard sans lâcher l'Agiel.

— Tu souffres en ce moment même ? Comme quand j'ai touché ta main ?

— Non, répondit Richard, les yeux voilés par la douleur d'un accès de migraine. Ma peau, comme un bouclier, a atténué la souffrance.

— Je veux savoir, dit Kahlan en tendant de nouveau la main.

Richard lâcha l'Agiel.

— Non ! Je refuse que tu subisses ça. Rien ne devra jamais te faire aussi mal !

— Richard, je t'en prie ! Je dois savoir… et comprendre.

Le Sourcier regarda sa compagne dans les yeux et soupira.

— Pourrai-je un jour te refuser quelque chose ? (Il reprit l'Agiel.) Ne l'agrippe pas, tu risquerais de ne pas pouvoir le lâcher assez vite. Pose simplement les doigts dessus. Avant, bloque ta respiration et serre les dents pour ne pas te mordre la langue. Et durcis tes abdominaux.

Le cœur de Kahlan battit la chamade quand elle tendit la main. Elle ne voulait pas sentir la souffrance, l'expérience avec un « bouclier » lui ayant amplement suffi. Mais il fallait qu'elle partage cela avec Richard. Elle devait tout connaître de lui, même ce qui faisait mal.

Elle eut l'impression de toucher la foudre.

La douleur remonta le long de son bras et explosa dans son épaule, la faisant tomber sur le dos. Elle roula sur le ventre en hurlant, la main gauche crispée sur son épaule droite. Ce bras-là ne pouvait plus bouger, mais il tremblait convulsivement. L'intensité et la… pureté… de cette douleur étaient terrifiantes. Tandis qu'elle sanglotait dans la poussière, Richard lui tapota gentiment le dos.

Kahlan pleurait de souffrance… et parce qu'elle comprenait un peu, à présent, ce qu'il avait enduré.

Quand elle put se rasseoir, elle constata qu'il n'avait pas lâché l'Agiel.

— Le tenir te fait souffrir comme ça ?

— Oui.

— Lâche-le ! cria Kahlan en abattant son poing sur l'épaule du Sourcier. Lâche-le tout de suite !

Richard obéit.

— Parfois, le toucher me fait oublier les migraines. Crois-le ou non, mais ça me soulage.

— Les maux de tête sont pires que ça ?

— Sans ce que Denna m'a appris sur la douleur, j'aurais déjà perdu connaissance. Elle m'a enseigné à contrôler et à tolérer la souffrance pour pouvoir m'en infliger davantage.

— Richard, je…, commença Kahlan.

— Ce que tu as éprouvé n'est rien comparé à ce que l'Agiel peut infliger. (Richard saisit de nouveau l'instrument de torture et plaça la pointe au creux de son coude. Quand il la retira, du sang jaillit de la peau.) L'Agiel peut t'écorcher vive et te briser les os. Denna adorait s'en servir pour me fêler les côtes. Elle l'appuyait contre ma cage thoracique et j'entendais le cartilage craquer. Ce n'est pas encore guéri, et j'ai toujours mal quand je m'allonge ou lorsque tu me serres très fort. Cet objet maudit peut faire bien d'autres choses, y compris tuer par simple contact.

» Denna me liait les poignets, les bras derrière le dos, puis elle me suspendait au plafond avec une corde. Ensuite elle me dressait pendant des heures avec l'Agiel. Je la suppliais d'arrêter jusqu'à ce que ma voix se brise. Elle ne l'a jamais fait.

» Je ne pouvais pas lutter ni la convaincre d'arrêter. Elle me dressait parfois jusqu'à ce que j'aie le sentiment de ne plus avoir de sang dans les veines. Pour que la souffrance cesse, je l'implorais de me tuer. Si sa magie ne me l'avait pas interdit, je me serais suicidé. Elle me forçait à m'agenouiller et à la supplier d'utiliser l'Agiel. Et je faisais tout ce qu'elle voulait. Parfois, une amie à elle venait… s'amuser avec moi…

— Richard, je…

— Chaque jour, elle me conduisait dans la pièce où elle me suspendait au plafond. Là, il n'était pas grave que mon sang éclabousse tout. Parfois, elle me torturait du matin au soir, et recommençait la nuit…

» Voilà ce que signifie pour moi le port d'un collier. Tu peux me répéter que ça m'aidera et que je n'ai pas le choix, ça ne changera rien à cette réalité.

» Je sais ce que tu éprouves en ce moment. Tu as l'impression que la peau de ton épaule a brûlé, que les muscles ont été déchirés et que les os ont éclaté. Porter un collier de Mord-Sith a le même effet, mais dans tout le corps, et sans aucune trêve. Ajoute à ça l'idée que tu ne peux rien faire, qu'il te sera impossible de t'évader, et que tu ne reverras plus la seule personne que tu aimes…

» Je préfère crever que sentir de nouveau un collier autour de mon cou !

Kahlan se massa l'épaule. La description était d'une terrible précision, et elle ne savait que dire, tant elle avait de chagrin pour lui. Un long moment, elle le regarda en pleurant, partageant son désespoir. Puis elle s'entendit poser la question qu'elle s'était juré ne jamais laisser sortir de ses lèvres.

— Denna t'a pris pour partenaire, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Richard, sans même tressaillir. Comment le sais-tu ?

— Demmin Nass est venu avec deux *quatuors* pour me capturer. Un sort de Darken Rahl le protégeait de la magie de Zedd et de la mienne. Pris dans une Toile de Sorcier, Zedd ne pouvait pas intervenir. Nass m'a raconté ce qui t'était arrivé, et il a prétendu que tu étais mort. C'est là que j'ai invoqué le Kun Dar pour le tuer.

— Kahlan, dit Richard, une autre larme roulant sur sa joue, je n'ai pas pu empêcher Denna de… Je te le jure ! J'ai essayé, et elle m'a atrocement puni. Cette femme me dominait totalement. Me torturer le jour ne lui suffisait pas, alors elle a trouvé un moyen de continuer la

nuit…

— Comment peut-on être aussi monstrueux ?

Richard baissa les yeux sur l'Agiel et referma le poing dessus.

— Elle avait douze ans quand on l'a capturée pour la dresser avec cet instrument maudit. Tout ce qu'elle m'a fait, elle l'avait subi aussi. Et pendant des années ! On a torturé ses parents à mort devant ses yeux. Et il n'y avait personne pour l'aider. Elle a grandi avec cet Agiel pour seul horizon, entourée de gens qui désiraient la voir souffrir. Nul ne lui a jamais dit un mot de réconfort ou d'amour. Et l'espoir n'existait plus pour elle. Peux-tu imaginer sa terreur ? Ses maîtres ont violé son corps et son esprit. Ils l'ont brisée pour qu'elle devienne comme eux. Darken Rahl s'en est chargé en personne.

» Quand elle se servait de son Agiel pour me dresser, elle souffrait, comme moi en ce moment, alors que mon poing est fermé dessus. Un jour, Darken Rahl l'a battue pendant des heures parce qu'il l'estimait trop indulgente avec moi. Son pauvre dos n'était plus qu'une plaie sanguinolente…

Richard baissa la tête et ne tenta plus de retenir ses larmes.

— Alors, après tout ça, au terme d'une vie de douleur et de folie, je suis arrivé, j'ai fait tourner au blanc la lame de l'Épée de Vérité, et je l'ai tuée. Avant de mourir, elle m'a demandé de porter l'Agiel autour du cou et de ne pas l'oublier. J'avais compris sa souffrance. Et c'était son seul désir : celui qui partageait ses tourments devait se souvenir d'elle…

» J'ai promis, et elle m'a passé l'Agiel autour du cou. Ensuite, elle n'a plus bougé pendant que je l'assassinais. Kahlan, elle espérait depuis le début que j'aurais le pouvoir de la tuer ! Voilà comment on devient aussi monstrueux. J'aimerais ramener Darken Rahl à la vie pour l'abattre une seconde fois !

L'Inquisitrice ne dit rien, submergée par trop d'émotions conflictuelles. Elle détestait Denna, le bourreau de Richard, et en était atrocement jalouse. En même temps, elle se désolait pour cette pauvre femme.

— Richard, demanda-t-elle enfin, pourquoi n'ont-ils pas gagné ? Comment as-tu pu garder ta santé mentale face à Denna ?

— Parce que j'ai compartimenté mon esprit, comme l'ont dit les sœurs. Je ne saurais expliquer comment j'ai fait, mais j'ai isolé l'essence de mon être et sacrifié le reste. Denna a pu me faire ce qu'elle voulait. Selon Darken Rahl, avoir réussi ça prouvait que j'avais le don. C'est la première fois que j'ai entendu le verbe « compartimenter ».

Richard s'allongea, un bras sur les yeux. Kahlan prit une couverture et la lui glissa sous la tête.

— J’ai tant de peine pour toi, murmura-t-elle.

— C’est terminé, et c’est tout ce qui importe ! (Il écarta son bras et réussit à sourire.) À présent, nous sommes ensemble. Dans un sens, cette expérience a été positive. Sans elle, je ne pourrais pas supporter les migraines. Denna m’a peut-être aidé. Grâce à elle, il est possible que je m’en sorte…

— Tu as très mal ?

— Oui. Mais plutôt crever que d’avoir de nouveau un collier autour du cou !

Kahlan comprenait, maintenant, même si elle aurait préféré ne rien savoir. Elle se blottit contre Richard et, à travers ses larmes, regarda le feu crépiter.

Chapitre 11

Le lendemain, sous un ciel grisâtre, Richard et Kahlan partirent seuls dans les plaines battues par un vent glacial. Le Sourcier désirait s'éloigner des gens et des bâtiments pour admirer en paix le ciel et la terre.

Ils marchèrent en silence, les bourrasques qui fouettaient les hautes herbes jaunies faisant voleter les pans de leurs manteaux. Richard voulait aussi tirer quelques flèches pour conjurer un moment ses migraines. Kahlan n'avait pas d'autre objectif que d'être avec lui…

Il lui semblait que l'éternité, qui leur paraissait promise deux ou trois jours plus tôt, coulait entre leurs doigts comme du sable. Kahlan brûlait de se battre, mais ignorait comment. Tout ce qui allait bien, d'un coup, avait tourné à la catastrophe.

Elle doutait que Richard accepte le Rada'Han, quoi que lui disent les Sœurs de la Lumière. Apprendre à contrôler le pouvoir, peut-être, mais pas à porter un collier ! Et s'il refusait, il mourrait. Après ce qu'il lui avait révélé – et tout ce qu'il lui avait caché pour ne pas la blesser – comment espérer qu'il se plie aux volontés des Sœurs ? Et comment le lui demander ?

Malgré tout, s'éloigner du village, hors de portée du regard inquisiteur de Chandalen, était agréable. La suspicion du chasseur était un fardeau, mais on pouvait le comprendre. Il semblait bien, finalement, que Richard et elle apportaient sans cesse des problèmes au Peuple d'Adobe. Cela dit, cet homme pensait qu'ils le faisaient sciemment, et cela irritait Kahlan. Elle en avait assez des ennuis qui paraissaient ne jamais vouloir finir. Aujourd'hui, décida-t-elle, mieux valait tout oublier et profiter du bonheur d'être ensemble.

Kahlan ayant dit à Richard qu'elle avait parfois tiré à l'arc, il l'avait incitée à en emprunter un, car le sien était trop grand pour qu'elle puisse l'armer. Ainsi, avait-il promis, il lui donnerait une leçon.

Les cibles installées par les chasseurs étaient restées en place, dressées comme des épouvantails dans la plaine. La comparaison n'avait rien d'absurde, car certaines étaient surmontées d'une boule d'herbe pour figurer une tête. Sur leur « ventre », un X dessiné avec une herbe de couleur différente tenait lieu de mouche. Richard jugeant ces X trop épais, il les dégraissa copieusement.

Ils se placèrent si loin des cibles que Kahlan les apercevait à peine – sans parler des fameux X ! Richard mit le protège-poignet de cuir que Savidlin lui avait fabriqué et tira flèche sur flèche jusqu'à ce

que sa migraine ait disparu.

Calme et concentré, il ne faisait qu'un avec son arc. Kahlan sourit de le voir en si bonne forme, et jubila à l'idée qu'ils seraient bientôt unis. Voir ses yeux vierges des stigmates de la douleur lui emplissait le cœur de joie.

Ils approchèrent un peu pour qu'elle puisse tirer.

— Tu ne veux pas aller voir où se sont plantées tes flèches ?

— Je le sais, répondit le Sourcier en souriant. À toi, maintenant !

Kahlan tira quelques flèches.

Appuyé sur son arc, Richard la regarda attentivement.

Kahlan était encore une enfant la dernière fois qu'elle avait manié un arc. Après quelques minutes, son compagnon vint se placer derrière elle. Il lui passa les bras autour du torse, modifia la position de ses mains sur l'arc et saisit la corde entre ses doigts.

— Fais comme moi. Si tu pinces la flèche entre ton pouce et la première phalange de ton index, tu n'auras aucune puissance et très peu de stabilité. Tire la corde avec le majeur, l'annulaire et l'auriculaire et prends la flèche comme si tu voulais qu'elle coulisse entre ton pouce et ton index. Et sers-toi aussi de ton épaule pour bander l'arc. Inutile de vouloir ramener la flèche en arrière. Tire simplement la corde, et le projectile suivra le mouvement. Tu vois ? C'est mieux, non ?

— Surtout avec tes bras autour de moi !

— Un peu de concentration, mauvaise élève !

Kahlan visa et tira. Trouvant le résultat meilleur, Richard lui demanda de recommencer. Après quelques essais, elle eut l'impression d'avoir touché une fois le ballot de paille.

Elle tira de nouveau sur la corde, décidée à ce que l'arc ne tremble pas.

Richard choisit ce moment pour lui chatouiller l'estomac. Elle se tortilla en riant.

— Arrête ça ! cria-t-elle entre deux gloussements. Comment veux-tu que je tire quand tu me fais ça ?

— Tu devrais en être capable, fit le Sourcier en la lâchant.

— Que veux-tu dire ?

— Il ne suffit pas de savoir toucher sa cible. Un bon archer peut tirer dans toutes les circonstances. Si rire t'en empêche, quel effet te ferait la peur ? Toi et la cible, voilà tout ce qui doit exister. Rien d'autre n'importe. Il faut faire abstraction de tout.

» Quand un sanglier te charge, penser à ta peur ou à ce qui arrivera si tu le rates est exclu. Il faut savoir faire mouche sous la pression. Ou avoir à côté de toi un arbre facile à escalader !

— Richard, tu réussis ça parce que tu as le don. Moi, j'en suis

incapable.

— Foutaises ! Le don n'a rien à voir là-dedans. C'est une pure affaire de concentration. Je vais t'aider en te parlant. Encoche une flèche.

Il se plaça de nouveau derrière elle, lui écarta les cheveux de la nuque et commença à murmurer pendant qu'elle tirait sur la corde. Il lui dit ce qu'elle devait sentir, comment respirer, où regarder et que voir. Bientôt, ses paroles semblèrent se volatiliser, chassées par les images qu'elles faisaient naître dans l'esprit de la jeune femme. Pour elle, il n'existait plus que trois choses : la flèche, la cible et cet étrange murmure.

Quand tout ce qui l'entourait eut disparu, le ballot de paille sembla grossir devant ses yeux, comme s'il voulait attirer la flèche. Les mots de Richard lui faisaient sentir et faire des choses qu'elle ne comprenait pas. Elle se détendit, expira à fond et resta immobile sans reprendre d'inspiration. Quand elle *sentit* la cible, elle relâcha la corde.

Tel un souffle d'air, la flèche quitta l'arc d'elle-même, comme si elle était animée d'une volonté propre. Dans un silence total, Kahlan vit l'empennage partir majestueusement et sentit la corde percuter son protège-poignet. Appelé par la cible, le projectile vola gracieusement et alla se ficher dans le X.

Alors, Kahlan sentit de l'air s'engouffrer de nouveau dans ses poumons.

Cela ressemblait aux moments où elle libérait son pouvoir d'Inquisitrice. C'était de la magie ! Celle de Richard. Ses mots, un pur enchantement, vous faisaient voir l'univers d'une nouvelle manière.

Comme si elle s'éveillait d'un rêve, Kahlan reprit conscience du monde qui l'entourait. Elle tituba un peu, se retourna et jeta les bras autour du cou de Richard, l'arc toujours serré dans sa main droite.

— Richard, c'est merveilleux ! La cible est venue à moi !

— Tu vois ? Je t'avais dit que tu pouvais le faire.

— Ce n'est pas moi, mais toi qui as réussi ce tir. Je tenais l'arc à ta place, voilà tout !

— Faux. C'est toi qui as tiré. Moi, j'ai montré à ton esprit comment il fallait procéder. C'est cela, enseigner. Je t'ai appris quelque chose, simplement… Essaie encore.

Toute sa vie, Kahlan avait été entourée de sorciers et elle connaissait leurs méthodes. Richard s'était adressé à elle avec son don, qu'il le veuille ou non.

À mesure qu'elle tirait, il lui parla de moins en moins. Sans ses mots pour la guider, se plonger dans l'état idoine devint plus difficile, mais elle y réussit de temps en temps. Quand elle y parvint sans son aide, elle le sentit. Comme il l'avait dit, c'était une affaire de concentration…

Lorsqu'elle commença à savoir faire abstraction du monde au moment de viser, il entreprit d'essayer de la distraire. D'abord, il lui massa l'estomac. Elle sourit, puis s'ordonna de cesser de penser à ces agaceries pour se concentrer sur ce qu'elle devait réussir. Après quelques heures, elle parvint à tirer correctement alors qu'il la chatouillait. Pas toujours, hélas… Mais sentir où la flèche devait aller était une expérience grisante.

— C'est de la magie, dit-elle. Prétends ce que tu veux, mais c'est bien de ça qu'il s'agit.

— Non. Tout le monde peut le faire. Les hommes de Chandalen tirent exactement comme ça. Tous les bons archers aussi. Ton esprit agit, je l'ai simplement aidé en lui montrant la voie. Si tu t'étais entraînée régulièrement, tu aurais découvert ça toute seule. Les choses que tu ignores ne sont pas toutes de la magie !

— Je ne suis pas convaincue, Richard Cypher. À toi de tirer ! Et à moi de chatouiller !

— Quand nous aurons mangé. Et que tu te seras entraînée encore un peu…

Ils piétinèrent un cercle d'herbe, comme pour se ménager un nid, puis s'étendirent sur le dos et dégustèrent des rouleaux de tava farcis en regardant les oiseaux tourner en rond dans le ciel. Se régalant de fruits secs en guise de dessert, ils burent l'eau délicieusement fraîche de leur gourde et se reposèrent un peu, protégés du vent par les hautes herbes environnantes.

Kahlan posa la tête sur l'épaule de Richard. Comme elle, devina-t-elle, il se demandait de quelle manière faire face à la situation.

— Pour me défendre contre les migraines, dit enfin Richard, je pourrais compartimenter mon esprit. Selon Darken Rahl, c'est ce qui m'a évité d'être brisé par Denna.

— Tu as parlé à Rahl ?

— Oui. Pour être franc, j'ai plutôt écouté son monologue. Il m'a dit beaucoup de choses que je n'ai pas crues. Par exemple, que George Cypher n'était pas mon père… D'après lui, j'avais compartimenté mon esprit, et j'étais né avec le don. Il a prétendu aussi qu'on m'avait trahi. À cause de la prédiction de Shota – Zedd et toi utilisant tous les deux votre magie contre moi – j'ai cru que c'était l'un de vous. Et je n'ai pas pensé un instant à mon frère !

» Si je compartimente de nouveau mon esprit, les migraines ne me tueront peut-être pas. Et si c'était ce que les Sœurs de la lumière veulent m'apprendre ? J'ai réussi une fois. Pourquoi pas deux ? Ainsi, je m'en tirerai vivant sans…

Il n'acheva pas sa phrase et se posa un bras sur les yeux.

— Kahlan, je n'ai peut-être pas le don. Il pourrait simplement s'agir de la Première Leçon du Sorcier.

— Que veux-tu dire ?

— Selon Zedd, presque tout ce que croient les gens est faux. La Première Leçon peut leur faire gober un truc parce qu'ils ont envie d'y croire, ou parce qu'ils ont peur que ce soit vrai. L'idée d'avoir le don m'angoisse, et ça risque de me faire penser que les Sœurs de la Lumière disent la vérité. Elles peuvent avoir des raisons de m'en convaincre alors que c'est faux. Conclusion : je n'ai peut-être pas ce foutu don !

— Richard, crois-tu pouvoir t'aveugler ainsi ? Pense à tous ceux qui affirment que tu as le don : Zedd, Darken Rahl, les Sœurs et même Écarlate.

— Écarlate ne sait pas de quoi elle parle, les Sœurs ne sont pas fiables et je n'aurais pas cru Darken Rahl s'il m'avait affirmé que l'eau mouille.

— Et Zedd ? Penses-tu qu'il raconte n'importe quoi ? Tu m'as dit que c'était l'homme le plus intelligent de ton entourage. En plus, c'est un sorcier du Premier Ordre. Le crois-tu capable de se tromper au sujet du don ?

— Il est faillible, comme tout le monde. Être intelligent ne signifie pas qu'on sait tout.

Kahlan réfléchit quelques instants à l'entêtement du Sourcier sur cette affaire de don. Elle aurait voulu que les choses soient comme il les désirait, mais la vérité demeurait…

— Richard, au Palais du Peuple, quand je t'ai touché avec mon pouvoir, nous avons tous pensé que ton esprit avait été emporté. Comment aurions-nous deviné que tu avais découvert un moyen de te protéger ? Ce jour-là, tu as récité le *Grimoire des Ombres Recensées* à Darken Rahl. Je n'en ai pas cru mes oreilles… Comment as-tu appris ce texte ?

— Quand j'étais jeune, mon père m'a amené à l'endroit où il avait caché le grimoire. Il l'avait volé à une bête, chargée de le surveiller par une personne cupide qui viendrait le récupérer un jour. Je sais à présent qu'il s'agissait de Darken Rahl. À l'époque, nous l'ignorions et mon père voulait mettre l'ouvrage à l'abri. Pour plus de sécurité, il m'a fait mémoriser le texte avant de le détruire. Je devais connaître tous les mots afin de les répéter un jour au gardien du grimoire. Il ne savait pas que c'était Zedd.

» Il m'a fallu des années pour apprendre ce texte. Mon père n'y a jamais jeté un coup d'œil, affirmant que j'étais seul à en avoir le droit. Quand j'ai eu terminé, nous avons brûlé le grimoire. Je n'oublierai jamais ce jour. Dans les flammes, nous avons vu danser d'étranges silhouettes. Il y avait aussi des lumières et des sons bizarres…

— De la magie…, murmura Kahlan.

— Sans doute… Mon père est mort parce qu'il avait préservé le grimoire de l'avidité de Darken Rahl. C'était un héros et il nous a tous sauvés.

Kahlan essaya de formuler le mieux possible ce qu'elle devait absolument dire.

— Zedd conservait le grimoire dans sa forteresse. Comment ton père se l'est-il procuré ?

— Il ne me l'a jamais dit.

— Richard, je suis née et j'ai grandi en Aydindril, où j'ai passé une grande partie de mon temps dans la forteresse. Elle est inexpugnable. Jadis, des centaines de sorciers y vivaient. À mon époque, il n'y en avait plus que six, et aucun du Premier Ordre. On n'entre pas dans ces lieux comme dans un moulin. J'y étais autorisée, comme toutes les Inquisitrices, afin de consulter certains ouvrages. Pour toute autre personne, l'accès était interdit par des protections magiques.

— Franchement, je ne sais pas comment mon père a fait. Mais il était malin, et il a dû trouver un moyen.

— Si le grimoire était conservé dans la forteresse, c'est possible… Des sorciers et des Inquisitrices allaient et venaient, et d'autres personnes étaient parfois autorisées à entrer. Quelqu'un aura peut-être réussi à s'y introduire en douce. Mais à l'intérieur aussi, certaines zones étaient interdites par la magie. Même à moi !

» Zedd a dit que le *Grimoire des Ombres Recensées* était conservé dans *sa* forteresse. Le fief du sorcier du Premier Ordre. Et ça change tout. Ce bâtiment fait partie du complexe, mais il en est isolé. J'ai marché le long de ses remparts. De là, on a une vue magnifique sur Aydindril. Et pendant ces promenades, je sentais la puissance des sorts de protection. J'en avais la chair de poule, Richard ! Et quand j'en approchais trop, mes cheveux se dressaient sur ma tête et crépitaient d'étincelles. Si j'insistais, une telle panique me submergeait que je ne pouvais plus forcer mes jambes à avancer…

» Depuis que Zedd a quitté les Contrées du Milieu, longtemps avant notre naissance, personne n'est entré dans son fief. Les autres sorciers ont essayé. Pour passer, il faut toucher une plaque de métal. On dit qu'elle est aussi glacée que le cœur du Gardien du royaume des morts ! Si la magie ne reconnaît pas le visiteur, elle refuse de lui céder le passage. Toucher la plaque sans être protégé par sa propre magie, ou trop approcher des sorts de garde, peut signifier la mort.

» Les sorciers ont tout essayé pour entrer. Le sorcier du Premier Ordre les ayant abandonnés, ils voulaient au moins savoir ce que contenait son fief. Aucun n'a réussi à poser la main sur la plaque. Si cinq sorciers du Troisième Ordre, et un du Deuxième, ont échoué, comment ton père a-t-il fait ?

— J'aimerais pouvoir te répondre, mais je n'en sais rien…

Kahlan répugnait à confirmer les angoisses de Richard, le privant ainsi de tout espoir, mais elle devait le faire. La vérité était la vérité ! Et il devait connaître celle-là, qui le concernait intimement.

— Richard, le *Grimoire des Ombres Recensées* était un livre magique.

— Ça, je n'en doute pas, après l'avoir vu brûler…

Kahlan tapota gentiment la main du jeune homme.

— Dans la forteresse, il y avait d'autres grimoires, moins importants. Les sorciers m'ont permis d'y jeter un coup d'œil. Quand je les consultais, une chose étrange se produisait, parfois après quelques lignes, ou au bout de quelques pages : j'oubliais instantanément ce que je venais de lire ! Impossible de me souvenir d'un seul mot. Si je revenais en arrière, le phénomène se reproduisait.

» Les sorciers me regardaient en souriant, puis éclataient de rire. Après plusieurs expériences de ce genre, j'ai osé demander une explication. Les grimoires, m'ont-ils dit, sont protégés par des sorts d'oubli intégrés à certains mots. Personne ne peut en lire un et le mémoriser, à part quelqu'un qui est né avec le don. Ce n'était pas le cas de ces six sorciers. Eux aussi oubliaient tout ce qu'ils lisaient. À part avec les grimoires mineurs, et parce qu'ils avaient reçu une formation.

» Zedd nous a dit que le *Grimoire des Ombres Recensées* était un des plus importants ! Richard, si tu n'avais pas le don, tu n'aurais pas pu l'apprendre par cœur. C'est incontournable ! Ton père devait le savoir, et c'est pour ça qu'il t'a choisi.

La tête toujours sur l'épaule du Sourcier, Kahlan sentit son souffle s'accélérer au moment où il assimila totalement les implications de ce qu'elle venait de dire.

— Richard, tu te souviens encore du texte ?

— À la virgule près…

— Bien que je t'aie entendu le réciter, je serais incapable de répéter le premier mot ! Les sorts d'oubli ont tout effacé de ma mémoire. Je ne sais plus ce que tu as fait pour vaincre Darken Rahl.

— Le *Grimoire des Ombres Recensées* comporte un avertissement. S'assurer de la véracité de ses phrases, quand elles sont prononcées par une autre personne que le détenteur des boîtes d'Orden – et non lues par celui-ci – exige le recours à une Inquisitrice… Rahl a cru que ton pouvoir m'avait emporté, et il me croyait incapable de mentir. J'ai dit la vérité, en omettant une partie importante, à la fin, pour qu'il choisisse la boîte d'Orden qui le tuerait.

— Tu vois ? Tu te souviens de tout ! Si tu n'avais pas le don, la magie t'en empêcherait. Richard, si nous voulons survivre à ça, il faut regarder la vérité en face. Tu as le don ! La magie est en toi ! Je suis navrée, mais c'est ainsi.

— Je voulais tellement me convaincre du contraire, que j'en suis

devenu aveugle et sourd, soupira le Sourcier. Mais la vie ne marche pas comme ça… J'espère que tu ne me prends pas pour un idiot. Et je te remercie de m'aimer assez pour m'avoir ouvert les yeux.

— Tu n'es pas un idiot, mais l'homme que je veux épouser ! Nous trouverons une solution…

Kahlan embrassa le dos de la main de Richard. En silence, ils continuèrent à regarder le ciel grisâtre, un reflet parfait de l'humeur de la jeune femme.

— Je regrette que tu n'aies pas connu mon père, dit enfin Richard. C'était un homme exceptionnel. Et je ne m'étais jamais douté à quel point ! Il me manque beaucoup… Comment était le tien ?

— Mon géniteur était le partenaire de ma mère, une Inquisitrice. Ce n'était pas un père au sens habituel du terme. Touché par le pouvoir, il n'éprouvait plus aucun sentiment, à part de la dévotion pour ma mère. Il s'intéressait à moi uniquement pour lui plaire. Je n'étais pas une personne, à ses yeux, mais un appendice de l'Inquisitrice à qui il était lié.

Richard cueillit un brin d'herbe et le mâchonna pensivement.

— Qui était-il, avant qu'elle le choisisse ?

— Wyborn Amnell, le roi de Galea.

Le Sourcier se redressa sur un coude, les yeux écarquillés.

— Un roi ? Tu es la fille d'un roi ?

D'instinct, Kahlan adopta l'expression fermée et indéchiffrable qu'elle appelait son masque d'Inquisitrice.

— Mon père était le partenaire d'une Inquisitrice. Il n'y avait plus place en lui pour autre chose. Pendant que ma mère agonisait des suites d'une terrible maladie, il était constamment paniqué. Un jour, le sorcier et le guérisseur qui s'occupaient d'elle sont venus nous annoncer qu'il n'y avait plus rien à faire, que les esprits l'emporteraient bientôt très loin de ce monde…

» Avec un cri d'angoisse comme je n'en ai jamais entendu, mon père a porté les mains à sa poitrine, puis il s'est écroulé, raide mort.

— Kahlan, je suis désolé…, souffla Richard.

— C'était il y a si longtemps…

— Alors, avec cette ascendance, es-tu une reine, une princesse ou quelque chose dans ce goût-là ?

Kahlan sourit, consciente que tout cela devait paraître bien étrange au jeune homme. Il ignorait tant de choses sur son monde… et sur sa vie.

— Non. Je suis la Mère Inquisitrice, c'est tout. Pour nous, la lignée paternelle ne compte pas. (Elle se sentit gênée de diminuer ainsi le pauvre Wyborn. Ce n'était pas sa faute si sa mère l'avait choisi…) Veux-tu en savoir plus long au sujet de mon père ?

— Bien sûr… Je veux tout connaître de ta vie, et il y a une part de lui en toi.

Kahlan marqua une pause, se demandant comment le Sourcier allait réagir à ses révélations.

— Eh bien, lorsque ma mère l'a choisi, il était l'époux de la reine Bernadine.

— Elle a pris un homme marié ?

— Ce n'est pas aussi grave qu'il y paraît. Il s'agissait d'une union politique. Wyborn était un guerrier et un grand chef militaire. Le mariage a permis de fondre son royaume et celui de Bernadine, créant ainsi Galea. Il a fait ça pour protéger son peuple de voisins trop hostiles…

» Bernadine était une souveraine sage et respectée. Elle aussi a pensé à l'intérêt général. Mon père et elle ne s'aimaient pas. Mais ils ont donné au peuple de Galea une superbe princesse, Cyrilla, et un prince nommé Harold.

— Ainsi tu as une demi-sœur et un demi-frère.

— Si on veut… Mais pas dans le sens où tu l'imagines. Je suis une Inquisitrice, sans rapport avec la succession royale. J'ai rencontré Cyrilla et Harold. Tous les deux sont des êtres respectables. Cyrilla règne sur Galea depuis la mort de sa mère, il y a quelques années. Harold dirige l'armée, comme son père avant lui. Ils ne pensent pas à moi comme à une parente et je ne les vois pas ainsi non plus. Ma vraie famille, ce sont les Inquisitrices. Et la magie.

— Et ta mère ? Comment en est-elle arrivée là ?

— Elle venait d'être nommée Mère Inquisitrice et elle cherchait un partenaire fort qui lui donnerait une fille en pleine santé. Ayant entendu que Bernadine n'était pas heureuse en ménage, elle est allée lui parler. La reine lui a révélé qu'elle n'aimait pas Wyborn et qu'elle le trompait. Mais même si un autre homme faisait battre son cœur, elle respectait son mari, un guerrier et un chef de premier ordre, et ne permettrait pas que ma mère le touche avec son pouvoir.

» Alors que ma mère réfléchissait à ce qu'elle devait faire, Wyborn a surpris sa femme dans le lit de son amant. Il est passé très près de la tuer. Quand ma mère a appris la nouvelle, elle est retournée en Galea et a résolu le problème avant que Wyborn ajoute le meurtre de l'amant à la raclée qu'il avait flanquée à sa femme.

» Si une Inquisitrice peut redouter beaucoup de choses, être battue par son mari ne figure pas sur la liste.

— Il doit être dur de devoir choisir un compagnon qu'on n'aime pas.

— Je n'avais jamais espéré connaître l'amour, dit Kahlan en se blottissant contre Richard. Je regrette que ma mère n'ait pas eu ce

bonheur.

— Et quel genre de père était Wyborn ?

— Pour moi, il s'agissait d'un parfait inconnu. Il n'éprouvait aucune émotion, sauf pour ma mère, et ce n'était pas de l'amour, mais de la dévotion. Elle lui a demandé de s'occuper de moi et de m'enseigner ce qu'il savait. Il l'a fait avec enthousiasme – mais pour elle, pas pour moi !

» Bien entendu, il m'a surtout parlé de l'armée. J'ai tout su sur la tactique de ses ennemis, l'art de voler la victoire à une armée plus forte et plus confiante, et, le plus important, de triompher et survivre en utilisant sa tête au lieu de se fier au règlement. Quand ma mère assistait à ces leçons, il lui demandait sans cesse si elle était satisfaite de sa façon d'enseigner. Elle répondait que oui. Ainsi, disait-elle, j'apprenais tout ce qu'il fallait sur la guerre. Et même si elle espérait que je n'aurais jamais besoin de ces connaissances, elles m'aideraient à survivre, le cas échéant.

» Pour Wyborn, la première qualité d'un guerrier était la cruauté. Il avait souvent vaincu en se montrant impitoyable. La terreur peut balayer la raison, et le rôle d'un bon chef est d'inspirer ce genre de sentiment à l'ennemi.

» Son enseignement m'a aidé à survivre quand les autres Inquisitrices furent assassinées. Grâce à lui, j'ai su tuer lorsque c'était nécessaire. Il m'a appris à ne pas avoir peur de faire ce qui s'impose quand on est menacé de mort.

» Pour cela, je l'ai aimé et détesté à la fois.

— Eh bien, dit Richard, je lui suis très reconnaissant de t'avoir appris à survivre. Sinon, tu ne serais pas avec moi aujourd'hui…

Kahlan tourna légèrement la tête pour regarder un petit oiseau qui pourchassait un corbeau.

— L'horreur, ce n'est pas les choses qu'il savait, mais les gens qui nous poussent à les faire pour ne pas mourir. Il n'a jamais cherché de querelles injustes à quiconque. Comment le blâmer d'avoir su vaincre lorsqu'il devait guerroyer ? Richard, je crois que nous devrions commencer à réfléchir à *notre* survie.

— Tu as raison, dit le Sourcier en enlaçant la jeune femme. Tu sais, j'étais en train de nous comparer à ces ballots de paille. Des cibles immobiles qui attendent passivement qu'une flèche les touche…

— Que devrions-nous faire ?

— Je n'en sais rien… Mais si nous ne bougeons pas, une flèche nous transpercera tôt ou tard. Les Sœurs de la Lumière reviendront. Pourquoi les attendre sans agir ? J'ignore ce qu'il faut faire, mais rester les bras croisés ne nous apportera rien.

— Zedd est peut-être notre seule chance.

— Si quelqu'un est susceptible de nous aider, c'est bien lui… Nous devrions aller le rejoindre.

— Et les migraines ? Si elles empirent pendant le voyage, sans Nissel à tes côtés pour te soulager ?

— Je sais… Mais il faut essayer. Sinon, je suis fichu.

— Alors, partons tout de suite. Sans attendre qu'une nouvelle catastrophe se produise.

— Nous filerons bientôt… D'abord, nous avons une chose importante à faire.

— Laquelle ?

— Nous marier ! Pas question de partir avant que j'aie vu la robe dont on n'arrête pas de me parler !

— Richard, je crois qu'elle sera magnifique ! Weselan sourit aux anges en cousant. Je suis impatiente que tu me voies dedans. Tu adoreras, j'en suis sûre !

— De cela, ma promise, je ne doute pas un instant…

— Tout le monde attend ça ! Un mariage, pour le Peuple d'Adobe, est un grand événement. Il y aura des danseurs, de la musique, des acteurs… Tout le village participera. Selon Weselan, il faudra au moins une semaine pour tout préparer, quand nous aurons donné le signal.

— Eh bien, le signal est donné, dit Richard en serrant Kahlan contre lui.

Ils s'embrassèrent, mais elle sentit qu'il avait de nouveau mal à la tête.

— Viens, allons tirer un peu, histoire que tu ailles mieux.

Ils commencèrent par aller récupérer leurs projectiles. Kahlan cria de joie quand elle vit qu'un de ses tirs avait fendu une flèche logée au centre de la cible par Richard.

— Attends un peu que la Garde Nationale entende parler de ça ! s'écria la jeune femme. Devoir remettre un ruban à la Mère Inquisitrice parce qu'elle a fendu une flèche ! Les officiers en seront verts ! D'ailleurs, ils feraient déjà une drôle de tête en me voyant tenir un arc !

Richard arracha les flèches de la cible en riant de bon cœur.

— Tu devrais continuer à t'entraîner. Ils risquent de ne pas te croire et d'exiger une démonstration. Au moins, pour cette flèche-là, ce n'est pas moi que Savidlin engueulera. (Il se tourna soudain vers Kahlan.) Qu'as-tu dit, hier soir, au sujet des *quatuors* ? Rahl les a envoyés avec un sort qui a empêché Zedd d'intervenir ?

— Oui, répondit Kahlan, très surprise par le changement de sujet. Sa magie était impuissante contre eux.

— C'est parce que Zedd contrôle seulement la Magie Additive,

comme tous les sorciers nés avec le don. Darken Rahl était dans le même cas, mais il a appris à utiliser la Magie Soustractive. Zedd est sans défense face à ce pouvoir. Toi aussi. Les sorciers ont créé la magie des Inquisitrices, et ils n'ont pas pu leur donner ce qu'ils ne possédaient pas. Alors, comment as-tu réussi à tuer ces types ?

— Le Kun Dar… Il appartient à la magie des Inquisitrices, mais j'ignorais son existence jusque-là. Le déclencheur, c'est la fureur. Ces deux mots signifient « Rage du Sang ».

— Kahlan, tu sais ce que tu viens de dire ? Tu as recouru à la Magie Soustractive, sinon tu n'aurais pas vaincu ces tueurs. Ces hommes étaient protégés de la Magie Additive. Donc, tu as utilisé l'autre. Mais si les sorciers ont jadis créé ta magie, comment peut-elle avoir une composante soustractive ?

— Je n'en sais rien… Tu dois avoir raison, je suppose… En Aydindril, Zedd pourra peut-être nous expliquer tout ça.

— C'est possible, mais pourquoi les Inquisitrices contrôleraient-elles la Magie Soustractive ? Ça explique peut-être aussi l'éclair qui a tué le grinceur…

Richard, né avec le don, et elle, maîtrisant la Magie Soustractive… Deux idées terrifiantes. Kahlan frissonna, mais pas de froid.

Ils tirèrent à l'arc jusqu'au crépuscule. Les épaules et les bras en feu, l'Inquisitrice annonça qu'elle ne pourrait pas tendre la corde une fois de plus, même si sa vie en dépendait. Mais elle incita Richard à décocher encore quelques traits, afin qu'il échappe plus longtemps à ses maux de tête. Le regardant tirer, elle s'avisa qu'elle n'avait pas encore essayé de le distraire, alors qu'il lui avait promis de la laisser essayer.

— Nous allons voir si tu es aussi bon que tu le prétends, dit-elle en venant se placer derrière lui.

Quand il arma l'arc, elle lui chatouilla les côtes. Sans broncher, il tira avec sa précision habituelle. Mais il éclata de rire dès que la flèche eut quitté la corde. Kahlan continua à l'agacer… et fut incapable de le déconcentrer. Vexée, elle décida de passer à des manœuvres plus radicales.

Elle se plaqua contre son dos, ouvrit les trois premiers boutons de sa chemise, glissa la main dedans et lui caressa la poitrine. Sa peau était tendue sur ses muscles durcis. Une sensation de force. De chaleur. De puissance.

Elle ouvrit d'autres boutons pour pousser plus loin son exploration. Lui caressant le ventre d'une main, elle lui taquina la nuque de l'autre.

Richard continua à tirer.

Lorsqu'elle lui embrassa la nuque, Kahlan oublia qu'elle était censée faire ça pour le déconcentrer…

Le Sourcier tressaillit un peu… quand sa flèche se fut envolée. Puis

il en encocha une autre. Ayant ouvert tous les boutons, Kahlan tira les pans de la chemise de la ceinture du jeune homme et lui caressa passionnément le torse des deux mains. Cela n'empêcha pas sa flèche de faire mouche.

La jeune femme ne parvenait pas à le perturber, mais son souffle s'accélérait. Elle décida qu'elle ne perdrait pas à ce jeu-là… et laissa sa main glisser plus bas.

— Kahlan ! Tu triches ! couina Richard.

Cette fois, son arc tremblait, et il s'efforça de le stabiliser.

Kahlan lui mordit délicatement le lobe de l'oreille.

— Je croyais que tu pouvais tirer quoi qu'il arrive, dit-elle en laissant glisser sa main encore plus bas.

— Kahlan… Ce sont des méthodes déloyales…

— N'essaie pas de te défiler ! Tu as dit ça, au mot près. Savoir tirer sous la pression… (Elle lui titilla l'oreille du bout de la langue.) Est-ce une pression suffisante, mon amour ? Peux-tu le faire ? Vas-tu réussir à tirer ?

— Kahlan… c'est de la triche…

L'Inquisitrice eut un rire de gorge et serra plus fort… ce qu'elle tenait. Richard gémit et lâcha la corde. À la voir s'envoler, Kahlan devina qu'ils ne retrouveraient jamais cette flèche-là.

— Tu as raté ton coup…, souffla-t-elle.

Le jeune homme se retourna et lâcha son arc. Rouge comme une pivoine, il emprisonna Kahlan dans ses bras.

— Tricheuse…, lâcha-t-il en lui embrassant l'oreille.

Kahlan gémit, électrisée par le contact de ses lèvres sur son oreille. Elle se serra contre lui quand il écarta ses cheveux et posa sa bouche sur son cou. Se cabrant, elle gémit de nouveau lorsqu'il la fit basculer en arrière, l'étendant sur l'herbe douce.

Avant que leurs lèvres se touchent, elle réussit à souffler « Je t'aime », puis s'abandonna à ses caresses.

Au moment où elle se demandait quand Richard se déciderait à lui rendre la monnaie de sa pièce, en matière d'audace exploratrice, il se releva d'un bond…

… et dégaina son épée.

Dans ses yeux, la colère de l'arme avait remplacé la passion. La note métallique que produisait invariablement l'épée retentissait encore aux oreilles de Kahlan…

Elle se releva sur les coudes.

— Richard, que se passe-t-il ?

— Quelque chose approche. Place-toi derrière moi. Vite !

L'Inquisitrice se releva, ramassa son arme et encocha une flèche.

— Quelque chose ? répéta-t-elle.

Dans le lointain, elle vit l'herbe onduler. Pourtant, le vent ne

soufflait plus…

Chapitre 12

Une tête tachetée de gris avançait vers eux, fendant les hautes herbes. Qui que soit son propriétaire, il n'était pas bien grand.

Un autre grinceur ? se demanda Kahlan. À cette idée, elle arma son arc, puis s'avisa qu'une flèche, contre un monstre de cette espèce, n'aurait aucune efficacité. Devait-elle de nouveau faire appel à la Rage du Sang ?

— Attends ! dit Richard en levant un bras.

Une silhouette courtaude apparut. Les bras et les pieds démesurément longs, la créature qui approchait n'avait pas un poil sur le corps. Simplement vêtue d'un pantalon tenu par des bretelles, elle avançait d'une démarche chaloupée et ses yeux jaunes s'écarquillèrent lorsque Kahlan pointa sa flèche à leur niveau.

— Jolie dame ! s'exclama l'être avec un sourire qui dévoila ses crocs pointus.

— Samuel, grogna Richard en reconnaissant le compagnon de Shota. Que fiches-tu ici ?

— L'épée ! À moi ! Donne ! siffla la créature en tendant la main.

Richard pointa la lame, menaçant. Avec une grimace, Samuel retira son bras.

— Que fiches-tu ici ? répéta Richard, l'épée venant titiller le repli de peau qui pendait sous le cou du compagnon.

— Maîtresse veut te voir, dit Samuel, les yeux brillant de haine.

— Eh bien, tu devras rentrer seul chez toi. Pas question que nous allions dans l'Allonge d'Agaden.

— Maîtresse n'est pas dans l'Allonge, dit Samuel. (Il se retourna, se dressa sur la pointe des orteils et pointa un index anormalement long vers l'endroit où se dressait le village du Peuple d'Adobe.) Maîtresse t'attend là-bas. Où vivent tous ces gens… (Il fit volte-face et regarda Richard.) Si tu ne viens pas, elle les tuera et Samuel pourra se faire un grand ragoût.

— Si elle a blessé quelqu'un… ! feula Richard.

— Elle ne leur fera rien… si tu viens.

— Que veut-elle ?

— Toi !

— Pourquoi ?

— Elle ne me l'a pas dit. Juste de venir te chercher.

— Richard, intervint Kahlan, son arc à demi désarmé, Shota a juré

qu'elle te tuerait si tu croisais de nouveau son chemin.

— Non, elle a dit qu'elle me tuerait si je revenais dans l'Allonge d'Agaden. C'est différent…

— Mais…

— Si je n'obéis pas, elle massacrera nos amis. Tu doutes qu'elle le fasse ?

— Non, mais elle risque de te tuer, toi.

— Me tuer ? Ça m'étonnerait. Shota m'aime bien parce que je lui ai sauvé la vie. Indirectement, en tout cas.

Kahlan se raidit. Shota avait tenté d'ensorceler Richard et elle n'était pas près de lui pardonner ça. À part les Sœurs de la Lumière, c'était la dernière personne au monde qu'elle avait envie de revoir en ce moment… et jusqu'à la fin de ses jours.

— Je n'aime pas ça…

— Si tu as une meilleure idée, je t'écoute.

— Nous n'avons pas le choix, on dirait ! Mais que je ne la voie pas te tripoter !

Richard jeta un regard étonné à Kahlan, puis il se tourna vers le compagnon de la voyante.

— Passe devant, Samuel, et n'oublie pas lequel de nous deux tient l'épée. Tu te souviens de ce que je t'ai dit la dernière fois ? Tente un mauvais coup, et je mangerai du ragoût de Samuel ce soir.

Samuel regarda la lame. Puis, sans un mot, il se retourna et jeta un coup d'œil derrière lui pour s'assurer que les deux jeunes gens le suivaient. Richard garda son épée au poing, mit son arc sur son épaule et se plaça entre Kahlan et Samuel. La colère de l'arme faisait toujours briller ses yeux.

— Elle a intérêt à ne plus me recouvrir de serpents ! dit Kahlan dans le dos du Sourcier. Plus jamais de serpents ! Et je ne plaisante pas !

— Comme si nous y pouvions quelque chose…, marmonna Richard.

Il faisait presque nuit quand ils atteignirent le village. Arrivant par l'est, ils remarquèrent aussitôt que toute la population s'était massée à l'extrémité ouest de la place, protégée par une ligne de chasseurs debout épaule contre épaule. Le Peuple d'Adobe, Kahlan le savait, était terrorisé par la voyante. Ici, on ne prononçait même pas son nom à voix haute.

Cela dit, tous les gens qu'elle connaissait, elle comprise, avaient peur de Shota. Cette horrible femme l'aurait tuée, lors de leur première rencontre, si Richard n'avait pas utilisé, pour la sauver, le souhait qui lui était alloué. Hélas, l'Inquisitrice doutait que la voyante lui en accorde un autre…

Samuel prit la direction de la maison des esprits, la démarche

assurée comme s'il avait passé sa vie dans le village. Il avançait en ricanant. Chaque fois qu'il tournait la tête, Kahlan le voyait sourire, l'air mauvais, comme s'il savait quelque chose que les deux jeunes gens ignoraient. Quand ce manège l'agaçait, Richard pointait son épée, histoire de calmer un peu l'horripilante créature.

Arrivé devant la maison des esprits, Samuel agrippa le loquet de la porte et lâcha :

— Jolie dame attend ici. Avec moi. Maîtresse veut voir seulement le Sourcier.

— Richard, je viens aussi ! déclara Kahlan.

Le jeune homme lui jeta un regard en coin puis se tourna vers Samuel.

— Ouvre la porte.

Le compagnon obéit. De la pointe de l'épée, Richard fit signe à Kahlan d'entrer. Il la suivit puis claqua le battant aux nez du monstre favori de Shota.

Un grand trône occupait le centre de la pièce. La lumière des torches dansait sur les sculptures qui le décoraient. Des feuilles de vigne dorées à l'or, des serpents, des félins et d'autres animaux encore… Un baldaquin drapé de brocart rouge vif brodé de fil d'or surmontait le siège, qui reposait sur trois plaques de marbre de taille différente, qui tenaient lieu de marches. Ultime touche de munificence, le trône était tendu de somptueux velours rouge.

Kahlan se demanda comment il avait pu passer la porte, et combien d'hommes il avait fallu pour l'apporter là.

Assise dans une pose régalienne, Shota riva ses yeux en amande sur Richard. Elle s'adossa plus confortablement à son siège, les jambes croisées et les bras posés sur les accoudoirs ouvragés. Ses mains reposaient sur des gargouilles d'or qui semblaient lui lécher les poignets tandis qu'elle tapotait la première phalange de son pouce du bout d'un ongle verni. Une fabuleuse crinière rousse cascadait sur ses épaules…

Lentement, la voyante tourna son regard sans âge vers Kahlan, qui eut le sentiment que des yeux plus durs que la pierre tentaient de l'hypnotiser. Un serpent rouge, blanc et noir enroulé autour d'un montant du baldaquin tendit la tête, darda la langue en direction de l'Inquisitrice, puis se laissa tomber sur les genoux de Shota, où il se lova comme un chat.

Le message semblait clair : Kahlan n'était pas la bienvenue, et elle savait à présent ce qui arriverait si la voyante se mettait en colère. L'Inquisitrice avala la boule qui s'était formée dans sa gorge et tenta de ne pas montrer sa peur. Constatant que sa petite démonstration avait été comprise, Shota tourna de nouveau les yeux vers le Sourcier.

— Rengaine ton épée, Richard, dit-elle d'une voix douce comme du

velours quand on le caresse dans le bon sens.

Kahlan jugea injuste qu'une femme si belle ait de plus une voix capable de faire fondre le cœur d'un homme comme du beurre.

— Au souvenir de ce que tu as dit quand nous nous sommes séparés, fit Richard, j'avais peur que tu essaies de me tuer.

Pourquoi fallait-il qu'il emploie aussi un ton doux comme le miel ? pensa Kahlan, exaspérée.

— Si je voulais ta mort, mon cher garçon – et il est possible que ce soit le cas –, ton épée ne pourrait rien pour toi.

Le Sourcier poussa soudain un petit cri et lâcha l'arme comme si c'était un morceau de charbon chauffé au rouge. Et il secoua sa main comme s'il venait de se brûler.

— À présent, rengaine-la ! ordonna Shota.

Cette fois, sa voix évoquait du velours qu'on caresse dans le mauvais sens.

Richard jeta un regard noir à la voyante. Puis il ramassa l'Épée de Vérité et la remit au fourreau.

Un petit sourire flotta sur les lèvres de Shota, qui souleva le serpent et le posa à côté d'elle. Après avoir dévisagé le Sourcier un moment, elle se pencha assez en avant pour que son opulente poitrine glisse hors du décolleté généreux de sa robe en dégradé de gris. Ses seins restèrent pourtant en place, un miracle que Kahlan eut du mal à s'expliquer. La petite fiole bouchée pendue à une chaîne oscilla lentement sur sa gorge…

Kahlan s'empourpra quand la voyante descendit gracieusement les trois marches sans quitter Richard des yeux. Sa robe voletait autour d'elle, comme caressée par une douce brise. À ceci près qu'il n'y avait pas l'ombre d'un courant d'air dans la pièce…

Ce tissu, décida l'Inquisitrice, était bien trop fin pour une robe. S'imaginant vêtue ainsi, elle rougit d'embarras.

Une fois sur le sol, Shota retira le bouchon de sa fiole. Aussitôt, les contours du trône se brouillèrent, comme s'il était enveloppé de vapeur. Puis il se transforma en une colonne de fumée grise qui s'étira et vint s'engouffrer dans le petit récipient. Ravie, Shota le reboucha et le nicha de nouveau entre ses seins, l'enfonçant un peu pour qu'il ne soit plus visible.

Kahlan ne put se retenir de ricaner.

Shota baissa les yeux sur la chemise encore ouverte de Richard et sourit. Était-ce d'amusement ou de satisfaction ? Quoi qu'il en soit, le Sourcier s'empourpra.

— Quelle ravissante indécence, minauda la voyante en posant le bout d'un ongle sur la poitrine du jeune homme. (Elle le laissa descendre jusqu'à son ombilic, puis lui tapota gentiment le ventre.)

Reboutonne-toi, Richard, ou je pourrais oublier pourquoi je suis ici.

Écarlate, le Sourcier obéit, tandis que Kahlan venait se camper à ses côtés – à tout hasard !

— Shota, dit-il, il faut que je te remercie. Tu l'ignores peut-être, mais tu m'as beaucoup aidé… Grâce à toi j'ai compris beaucoup de choses.

— C'était mon intention…

— Ne te méprends pas sur mes propos… Tu m'as aidé à savoir comment je devais me comporter avec Kahlan. À trouver le moyen d'être avec elle. Et de pouvoir l'aimer. Du coup, nous allons nous marier !

Il y eut un moment de silence… glacial.

— C'est vrai, dit l'Inquisitrice, le menton fièrement levé. Nous nous aimons, et nous pourrons être ensemble. À jamais.

Quelle horreur ! pensa aussitôt Kahlan. Shota avait réussi à la forcer à s'expliquer, et elle s'y était prise comme un manche !

La voyante tourna la tête vers elle, la faisant frissonner.

— Deux enfants ignorants…, murmura-t-elle en secouant la tête. Ignorants et stupides !

— Nous sommes peut-être ignorants, dit Richard, excédé, mais nous allons nous marier, et nous ne sommes plus des enfants ! Je croyais que ça te ferait plaisir, puisque tu y es pour quelque chose…

— Mon garçon, je t'avais dit de la tuer, pas de l'épouser…

— Tout ça est derrière nous ! lança Kahlan. Le problème est résolu, et tout va bien.

L'Inquisitrice cria quand elle sentit ses pieds décoller du sol. Richard et elle volèrent dans les airs et allèrent percuter un mur. L'impact coupa le souffle de la jeune femme, qui vit des étoiles danser devant ses yeux. Troublée, elle secoua la tête pour éclaircir sa vision.

À l'instar de Richard, elle était plaquée au mur à trois bons pieds du sol. Paralysée, elle avait du mal à respirer et seule sa tête consentait à bouger encore un peu. Ses vêtements aussi étaient comme aplatis par une main de fer, son manteau collé contre le mur comme si elle l'avait jeté sur le sol. Aussi impuissant qu'elle, Richard tenta de se débattre et n'obtint aucun résultat.

Shota approcha, paraissant glisser sur l'air, et se campa devant Kahlan.

— Il a eu raison de ne pas te tuer, et tout va bien. C'est ce que tu penses, Mère Inquisitrice ?

— Oui, croassa Kahlan.

— As-tu jamais envisagé, Mère Inquisitrice, que je n'avais pas parlé sans de solides raisons ?

— Oui, mais tout ça…

— As-tu jamais envisagé, Mère Inquisitrice, que l'interdiction

d'aimer vos compagnons n'est pas un caprice arbitraire ? Et que Richard ne devait pas te tuer *seulement* parce que tu risquais de lui voler son esprit ?

Kahlan ne répondit pas, des dizaines d'idées tourbillonnant dans son esprit.

— De quoi parles-tu, Shota ? demanda Richard.

La voyante l'ignora.

— Alors, Mère Inquisitrice ?

— Je… je ne comprends pas…

— As-tu couché avec l'homme que tu aimes, Mère Inquisitrice ? Est-ce déjà fait ?

— On ne pose pas ce genre de question ! s'indigna Kahlan.

— Réponds ! Ou je t'écorche vive pour me faire une tunique avec ta peau ! Si tu savais comme j'en ai envie… Alors, ne tente surtout pas de me mentir !

— Je… nous… Non, nous n'avons pas fait l'amour ! Mais en quoi cela te regarde-t-il ?

Shota approcha encore.

— Eh bien, tu devrais y réfléchir à deux fois avant de t'offrir à lui, Mère Inquisitrice !

— Pourquoi ?

Shota croisa les bras, plus menaçante que jamais.

— Une Inquisitrice ne doit pas aimer son partenaire. Sais-tu pourquoi ? Parce que si elle accouche d'un garçon, son mari doit le tuer. S'il a été touché par son pouvoir, l'homme obéira aveuglément.

— Mais…

— Si tu aimes Richard, explosa Shota, tu ne pourras jamais lui demander une chose pareille ! Tuer son propre fils ! Et crois-tu qu'il t'obéirait ? À sa place, Mère Inquisitrice, assassinerais-tu le fruit de votre amour ?

— Non, répondit Kahlan, les paroles de la voyante s'enfonçant dans son cœur comme autant de lames acérées.

Tous ses espoirs de bonheur venaient de s'envoler en fumée. Trop heureuse de découvrir qu'être avec Richard ne lui était plus interdit, elle n'avait pas réfléchi sérieusement à l'avenir. Aux conséquences de cette union. Leurs enfants…

— Que se passera-t-il alors, Mère Inquisitrice ! cria Shota. Tu élèveras votre fils, et tu lanceras sur le monde un Inquisiteur ! Un *Inquisiteur* ! (Elle décroisa les bras, ses poings, serrés jusqu'à s'en blanchir les phalanges, tombant le long de ses flancs.) Le monde connaîtra de nouveau les âges sombres. À cause de toi ! Parce que tu aimes cet homme ! As-tu jamais pensé à ça, stupide gamine ?

— Tous les Inquisiteurs ne sont pas des monstres ! croassa Kahlan.

— Presque tous, et tu le sais ! (Shota désigna Richard sans daigner le regarder.) Par amour pour cet homme, mettras-tu le monde en danger ? Afin de sauver son fils, favoriseras-tu le règne de l'horreur ?

— Shota, intervint Richard d'une voix étrangement calme. Le plus souvent, les Inquisitrices donnent le jour à des filles. Tu t'inquiètes pour quelque chose qui ne se produira probablement pas. Et si nous n'avions pas d'enfants ? Certains couples sont stériles. Pour que ce que tu redoutes se réalise, il faudrait que le chemin de notre vie emprunte bien des bifurcations…

Richard glissa soudain le long du mur et atterrit avec un grognement de douleur. Folle de rage, Shota le saisit par la chemise, le souleva, et le poussa violemment contre la cloison, lui coupant le souffle.

— Tu me crois aussi bête que vous ? Je suis une voyante et je sais tout sur le fleuve du temps ! As-tu écouté ce que je t'ai dit lors de notre première rencontre ? Certains événements à venir m'apparaissent aussi clairement que s'ils s'étaient déjà produits. Si tu couches avec cette femme, vous aurez un fils. C'est une Inquisitrice, et son pouvoir se transmet automatiquement. Si tu lui fais un enfant, ce sera un *Inquisiteur* !

Elle plaqua de nouveau Richard contre le mur. Kahlan frémit en entendant son crâne heurter la surface dure. Le comportement de Shota était terrifiant… et ne lui ressemblait pas. Aussi menaçante fût-elle, lors de leur première rencontre, elle lui avait paru intelligente et raisonnable. Au moins jusqu'à un certain point. À présent, elle paraissait à moitié folle…

Richard n'essaya pas de se dégager, mais Kahlan vit qu'il allait exploser.

— Shota…

Encore une fois, la voyante le poussa contre le mur.

— Tiens ta langue, ou je vais te la couper !

— Tu t'es déjà trompée une fois, Shota ! cria le Sourcier. Oui, *trompée* ! Le fleuve du temps charrie les événements dans plusieurs directions ! Si j'avais tué Kahlan comme tu l'exigeais, Darken Rahl régnerait sur le monde. Et tu en aurais été responsable ! C'est grâce à elle que j'ai vaincu Rahl ! En me fiant à tes idioties, j'aurais ruiné nos chances.

» Si tu as fait tout ce chemin pour nous parler de tes visions, tu as perdu ton temps ! Je ne t'ai pas obéi la première fois, et il en sera de même aujourd'hui. Ne compte pas que je la tue ou que je renonce à elle à cause de toi – ni de personne d'autre !

Shota le foudroya du regard, puis le lâcha.

— Je ne suis pas ici pour te parler de mes visions, murmura-t-elle. Ni pour discuter des enfants que tu feras à une Inquisitrice, Richard

Rahl…

— Je ne m'appelle pas…

— Tais-toi ! Je suis là parce que je pourrais bien vouloir te tuer à cause de ce que tu as fait, Richard Rahl. Que vous ayez ou non un fils n'est rien, comparé au monstre que vous avez déjà engendré.

— Pourquoi m'appelles-tu Richard Rahl ? demanda le jeune homme.

— Parce que c'est ainsi que tu te nommes, répondit Shota.

— Non ! Je suis Richard Cypher, le fils de George Cypher.

— Cet homme t'a élevé, mais un autre t'a engendré. Darken Rahl a violé ta mère.

Richard blêmit encore et Kahlan eut mal pour lui, certaine que c'était la vérité. Cette impression de familiarité qu'elle avait eue… Sur le visage de Richard s'était superposé celui de son père. Darken Rahl ! L'Inquisitrice essaya de se libérer pour approcher de Richard, mais n'y parvint pas.

— Non ! s'écria le Sourcier. Tu mens ! C'est impossible !

— C'est la vérité ! cria Shota. Darken Rahl est ton père. Et Zeddicus Zu'l Zorander, ton grand-père !

— Zedd…, gémit Richard. Mon grand-père ? Et Darken Rahl… Non, c'est un mensonge…

Il regarda Kahlan et vit dans ses yeux qu'il se trompait. Elle *savait* qu'il en était ainsi.

— Zedd me l'aurait dit, affirma-t-il en tournant de nouveau la tête vers Kahlan. Je ne te crois pas !

— Je m'en fiche, lâcha froidement la voyante. Ce que tu penses m'indiffère. Moi, je connais la vérité. (De nouveau, la colère la submergea.) Tu es le fils bâtard du fils bâtard d'un fils bâtard ! Et tous les foutus bâtards de cette lignée sont nés avec le don. Pire encore, Zedd aussi ! Tu es l'héritier de deux familles de sorciers nés avec le don ! (Elle plongea son regard dans les yeux écarquillés de Richard.) Tu es un garçon très dangereux, Richard Rahl… (Le jeune homme chancela comme s'il allait s'écrouler.) Tu es né avec le don ! Mais j'appellerais plutôt ça une malédiction.

— Ça, je ne te le fais pas dire…, souffla Richard.

— Tu reconnais avoir le don ? Je n'entendrai plus de dénégations stupides ? (Richard hocha la tête.) Alors, qu'importe que tu croies ou non le reste. Tu es le fils de Darken Rahl, et le petit-fils de Zedd, qui était le père de ta mère. Si tu ne veux pas l'accepter, libre à toi ! Pense ce que tu veux et aveugle-toi comme ça te chante. Je ne suis pas venue discuter de ton arbre généalogique.

Richard recula jusqu'au mur et se passa une main dans les cheveux.

— Shota, va-t'en, je t'en supplie ! Je ne veux plus rien entendre… Fiche-moi la paix, c'est tout ce que je demande…

— Tu me déçois, Richard…

— Désolé, mais je m'en fous !

— J'ignorais que tu étais aussi stupide.

— Ça, je m'en contrefous !

— Je pensais que George Cypher comptait pour toi. Et que tu avais le sens de l'honneur.

— De quoi parles-tu ? demanda Richard en relevant la tête.

— George t'a élevé. Il t'a consacré du temps et donné de l'amour. Cet homme a pris soin de toi, il t'a nourri et enseigné tout ce qu'il savait. Tu es modelé à son image. Et tu rejetterais ça parce que quelqu'un a violé ta mère ? C'est cela qui compte à tes yeux ?

Les yeux de Richard brillèrent de colère. Il leva les mains, comme s'il voulait étrangler Shota. Mais il les laissa vite retomber le long de ses flancs.

— Mais… si Darken Rahl était mon père…

— Et alors ? lança Shota, excédée. Vas-tu pour autant agir comme lui ? Commettre tout d'un coup des horreurs ? As-tu peur de massacrer des innocents sous prétexte que ton vrai père se nommait Darken Rahl ? Vas-tu oublier ce que t'a appris George Cypher ? Et dire que tu prétends être le Sourcier ! Tu me déçois, Richard. Je croyais que tu étais une *personne*, pas le reflet de ce que les autres pensent de tes ancêtres.

Sous le regard furibond de la voyante, Richard baissa la tête.

— Désolé, Shota… Merci de m'empêcher d'être plus idiot que nature. (Les yeux embués de larmes, il regarda Kahlan.) S'il te plaît, libère-la.

L'Inquisitrice sentit la pression se relâcher, glissa lentement le long du mur et reprit contact avec le sol. Elle voulut approcher de Richard, mais le regard de Shota l'en dissuada et elle baissa les yeux.

La voyante glissa les doigts sous le menton du Sourcier et le força à relever la tête.

— Tu devrais te réjouir, car ton père était plutôt bel homme. Tu as quelques-unes de ses expressions, et c'est à peu près tout. À part son fichu caractère. Et le don.

Richard dégagea son menton.

— Le don ? Je n'en veux pas ! Je hais la magie ! Surtout si elle me vient de Darken Rahl !

— N'oublie pas qu'elle te vient aussi de Zedd, rappela Shota avec une surprenante compassion. C'est ainsi que tu as reçu le don. Il se transmet de génération en génération. Parfois, il en saute une. Et parfois non. Il te vient de deux lignées. En toi, il n'est pas unidimensionnel. Un mélange dangereux !

— Il se transmet, oui ! Comme une difformité.

— Souviens-toi de ça, fit Shota, avant de coucher avec cette femme. D'elle, votre fils recevra le pouvoir d'une Inquisitrice. Et toi, tu lui transmettras le don. Imagines-tu à quel point c'est dangereux ? Un Inquisiteur-né avec le don ? Je suis sûre que ça te dépasse… Tu aurais dû la tuer quand je te l'ai dit, enfant stupide ! Avant de trouver un moyen de t'unir à elle.

— J'ai assez entendu ce discours ! grogna Richard. Dois-je te répéter que j'ai vaincu Darken Rahl grâce à elle ? Si je t'avais écoutée, j'aurais perdu. Tu n'es pas venue jusqu'ici pour me rebattre les oreilles avec ces fadaises ?

— Non… Rien de tout ça n'est très important. Je suis ici à cause de ce que tu as fait, pas de ce que tu feras un jour… Richard, le monstre que tu pourrais concevoir avec cette femme n'égalera jamais celui que tu as déjà engendré.

— J'ai empêché Darken Rahl de régner sur le monde. Pour ça, j'ai dû le tuer. Mais je n'ai créé aucun monstre.

— Non, c'est la magie d'Orden qui l'a tué. Je t'avais dit qu'il ne devait pas ouvrir de boîte. Mais tu ne l'as pas abattu avant, comme tu l'aurais dû, et c'est la magie d'Orden qui l'a tué !

— Je n'ai pas pu agir autrement ! C'était la seule solution, et je ne vois pas quelle différence ça fait. Il est mort !

— Il aurait mieux valu le laisser gagner que le forcer à ouvrir la mauvaise boîte.

— Tu es folle ! S'il s'était approprié la magie d'Orden, le monde aurait plié sous son joug. Il ne peut rien y avoir de pire.

— Si, le Gardien… Il aurait été préférable que nous soyons opprimés par Rahl, voire torturés à mort. Ce que tu as provoqué sera dix fois plus terrible.

— De quoi parles-tu donc ?

— Le Gardien du royaume des morts et ses sbires ne peuvent pas entrer dans notre monde parce que le voile les en empêche. Il protège les vivants, si tu préfères. Mais il est déchiré à cause de tes actes. Les tueurs du Gardien rôdent déjà parmi nous.

— Les grinceurs…, souffla Richard.

— Exactement ! En libérant la magie d'Orden, tu lui as permis de déchirer le voile. Si la brèche s'agrandit, le Gardien pourra traverser. Et ce qui se produira dépasse ta pauvre imagination. (Shota souleva du bout de l'index l'Agiel pendu au cou du Sourcier.) Ce qui t'a été infligé avec ça ressemblera à des caresses, comparé à ce qui nous attend tous. Le triomphe de Rahl aurait été cent fois préférable. Tu as condamné tous les êtres vivants à un calvaire sans fin. (Elle ferma le poing sur l'Agiel.) Je pourrais te tuer pour te punir. Te faire souffrir

mille morts… Sais-tu à quel point le Gardien convoite ceux qui ont le don ? Et les voyantes comme moi ?

Kahlan vit des larmes rouler sur les joues de Shota. Avec un frisson glacé, elle comprit l'horrible vérité : la voyante n'était pas furieuse, mais morte de peur !

Elle était venue à cause de ça. Pas parce que l'Inquisitrice était toujours en vie, ni pour l'affaire de l'enfant à naître. L'idée qu'une femme pareille soit terrifiée dépassait les pires cauchemars de Kahlan.

— Mais…, souffla Richard. Il… il doit y avoir un moyen d'empêcher ça… Nous pouvons agir.

— Nous ? cria Shota en abattant son poing sur la poitrine du Sourcier. Non ! Toi, Richard Rahl ! Toi seul as une chance de sauver le monde.

— Moi ? Mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien ! (Shota le frappa de nouveau.) Mais c'est ainsi ! Personne d'autre n'a le pouvoir requis. Toi seul peux refermer la déchirure du voile. Toi, un enfant stupide ! Le roi des crétins !

Kahlan en fut pétrifiée… Comment imaginer une chose pareille ? Le Gardien et ses hordes lâchés sur le monde… Mais l'angoisse de Shota lui donnait une idée de l'horreur que ça représentait.

— Shota, dit Richard, je ne connais rien à tout ça. Et je n'ai pas la moindre idée de…

— Tu dois agir ! cria la voyante sans cesser de le frapper. Trouve un moyen ! Sais-tu ce que le Gardien me fera s'il me capture ? Et si mon sort t'indiffère, pense au moins à toi ! Ton destin sera encore pire. Et si tu t'en fiches aussi, pense à Kahlan. Il la torturera jusqu'à la fin des temps, simplement parce qu'elle t'aime. Et parce que ça te fera souffrir davantage. Nous serons tous prisonniers entre la vie et la mort, nous tordant d'angoisse. (À présent, la voyante pleurait comme une enfant.) Il nous arrachera nos âmes et les gardera pour toujours !

Richard attira Shota contre lui et la serra dans ses bras.

— Pour toujours, Richard… Des spectres sans âme piégés par les morts. Une éternité de tourments. Mais tu es trop bête pour le comprendre… avant que ça arrive !

Kahlan approcha du Sourcier et lui posa une main sur l'épaule. Le voir réconforter Shota ne l'agaçait pas, car elle mesurait la détresse de la voyante. Elle ne pouvait pas partager sa peur, faute d'en savoir aussi long qu'elle, mais être témoin de sa terreur suffisait…

— Des grinceurs se sont infiltrés dans l'Allonge d'Agaden…, dit Shota entre deux sanglots.

— Chez toi ? s'écria Richard.

— Oui. Ces monstres sont venus avec un sorcier très dangereux. Samuel et moi nous en sommes tirés par miracle.

— Un sorcier ? (Richard repoussa doucement la voyante.) C'est impossible. Zedd est le dernier.

— Eh bien, il y en a un dans l'Allonge, avec des grinceurs. Dans mon domaine !

— Shota, vous en êtes sûre ? ne put s'empêcher de demander Kahlan. C'est peut-être un imposteur. À part Zedd, tous les sorciers sont morts.

— Crois-tu qu'on puisse me tromper au sujet de la magie ? Je sais reconnaître un sorcier quand j'en vois un. Et surtout quand il utilise son feu contre moi. Celui-là, aussi jeune soit-il, est bien un sorcier, et il a le don. J'ignore d'où il vient et pourquoi nul n'en a jamais entendu parler. Mais il était là avec les grinceurs !

» Je ne vois qu'une explication : il s'est vendu au Gardien et il exécute sa volonté. Ce sorcier travaille à déchirer le voile. Ça signifie que le Gardien a des agents dans notre monde. Darken Rahl était sans doute du nombre. Voilà pourquoi il pouvait utiliser la Magie Soustractive.

Shota se tourna vers Richard.

— Si le Gardien a engagé un sorcier, c'est qu'il en faut un pour déchirer le voile. Tu as le don, et tu es un sorcier. Abruti, certes, mais un sorcier quand même ! Ne me demande pas pourquoi, mais toi seul peux réparer le voile.

— Que vas-tu faire ? demanda Richard à la voyante en écrasant une larme, sur sa joue.

— Je retourne chez moi ! dit Shota, les dents serrées. Pour reconquérir mon domaine !

— Mais s'ils t'en ont chassée…

— Ils m'ont attaquée par surprise ! Ce sera différent… Je suis venue te dire que tu es un crétin, et t'inciter à agir. Si tu ne répares pas le voile, nous serons tous perdus… (Elle se détourna.) Je pars ! Le Gardien perdra son agent, parce que je lui volerai son don. Sais-tu comment on peut faire ça ?

— Non, dit Richard, soudain très attentif. J'ignorais que c'était possible.

— Oh si ! (Shota se retourna.) Si on écorche vif un sorcier, la magie s'écoule de lui avec son sang. C'est le seul moyen de voler le don. Je le pendrai par les pouces et je l'équarrirai lentement. Sa peau tapissera mon trône ! Assise dessus, je le regarderai hurler à la mort pendant que la magie l'abandonnera. (Elle leva le poing.) En tout cas, je mourrai en essayant !

— Shota, j'ai besoin d'aide. Je ne sais rien de la magie, et…

— Ce que je peux te dire ne te sera pas utile…

— Mais tu sais quelque chose, n'est-ce pas ? (La voyante hocha la tête.) Parle quand même, tant pis si ça ne m'aide pas…

— Tu seras piégé dans le temps, dit Shota, des larmes perlant de nouveau à ses paupières. Ne me pose pas de questions, parce que je n'en sais pas plus. Pour réparer le voile, tu devras d'abord échapper à ce traquenard. Sinon, le Gardien passera dans notre monde. Et si tu refuses d'apprendre ce que le don doit t'enseigner, tu échoueras.

Richard marcha jusqu'à l'autre bout de la pièce et tourna le dos aux deux femmes. Une main sur la hanche, il se passa l'autre dans les cheveux.

Kahlan ne leva pas les yeux vers Shota, jugeant inutile de croiser son regard quand elle n'y était pas obligée.

— Peux-tu me dire autre chose ? demanda le Sourcier.

— Non. Crois-moi, si j'en savais plus long, je m'empresserais de te le révéler. Je n'ai aucune envie de me retrouver face au Gardien.

Richard réfléchit quelques instants. Puis il fit demi-tour et vint se camper devant Shota.

— J'ai des migraines atroces…

— Le don, je sais…

— Trois « Sœurs de la Lumière » sont venues ici. À les en croire, je dois partir avec elles pour apprendre à contrôler le don. Sinon, les maux de têtes me tueront. Que peux-tu me dire sur ces femmes ?

— Je ne sais pas grand-chose au sujet des sorciers… Les Sœurs de la Lumière ont un rapport avec eux. Elles les forment, je crois. À part ça, j'ignore même d'où elles viennent. On les voit seulement quand elles ont repéré quelqu'un qui a le don…

— Si je ne les suis pas, vais-je mourir ?

— Sans leur formation, le don te tuera. Ça, c'est sûr…

— Sont-elles mon seul espoir ?

— Là, tu m'en demandes trop… Mais si tu ne contrôles pas le don, tu n'échapperas pas au piège, et le voile se déchirera totalement. Et toi, tu seras mort de tes migraines !

— Donc, tu penses que je dois les accompagner ?

— Non. Contrôler le don est indispensable. Mais il peut y avoir un autre chemin pour y arriver.

— Lequel ?

— Je n'en sais rien, Richard. D'ailleurs, il n'en existe peut-être pas. Désolée, je ne peux rien pour toi. Seuls les imbéciles donnent leur avis sur un sujet dont ils ignorent tout. N'attends pas que je me comporte ainsi.

— Shota, je suis perdu… Les Sœurs, le don, le Gardien… Tout ça me dépasse. Aide-moi, je t'en prie !

— Je t'ai révélé tout ce que je sais, et je suis aussi perdue que toi. De plus, contrairement à toi, je n'ai aucun moyen de modifier le cours des choses. Et j'ai peur de devoir regarder le Gardien en face pour l'éternité. Depuis que j'ai appris tout ça, dormir m'est impossible. Je

donnerais cher pour pouvoir t'aider, mais le royaume des morts dépasse ma compréhension. Aucun être vivant ne l'a jamais affronté.

— Shota, insista Richard, je ne sais pas quoi faire et j'ai très peur !

— Moi aussi… (La voyante lui caressa furtivement la joue.) Au revoir, Richard… Ne lutte pas contre ta nature, sers-t'en ! (Elle se tourna vers Kahlan.) S'il existe un moyen d'aider Richard, je sais que tu feras de ton mieux…

Elle s'éloigna de sa démarche légère – comme si elle glissait sur l'air – et ouvrit la porte. Samuel l'attendait dehors.

— Richard, dit-elle sans se retourner, si tu parviens à refermer le voile et à nous sauver du Gardien, je t'en serai éternellement reconnaissante.

— Merci, Shota…

— Mais n'oublie pas : si tu fais un enfant à la Mère Inquisitrice, ce sera un garçon. Et aucun de vous n'aura la force de le tuer. Ma mère a connu les âges sombres… Moi, je suis capable d'exécuter un bébé. Et je le ferai, tu peux me croire. Mais sache qu'il n'y aura rien de personnel là-dedans.

Quand la porte se fut refermée, la maison des esprits parut soudain très vide. Et très paisible…

Kahlan baissa les yeux sur ses mains et vit qu'elles tremblaient. Elle aurait voulu que Richard la prenne dans ses bras, mais il regardait la porte, blanc comme un linge.

— Je n'en crois pas mes oreilles…, souffla-t-il. C'est un cauchemar ?

— Richard, qu'allons-nous faire ?

— Oui, c'est ça : un cauchemar…

— Si tu as raison, nous le partageons… Qu'allons-nous faire ?

— Pourquoi me pose-t-on toujours cette question ? Bon sang, je n'ai pas réponse à tout !

— Peut-être pas, mais tu es le Sourcier.

— Je ne sais rien du royaume des morts et du Gardien.

— Comme tout le monde, selon Shota…

Richard sortit soudain de son hébétude.

— Dans ce cas, nous devons interroger les morts !

— Pardon ?

— Les esprits des ancêtres ! Nous pouvons leur parler. Il suffit de demander qu'on organise un conseil des devins… Nous obtiendrons peut-être la réponse à mes trois questions : comment refermer le voile, enrayer les migraines et apprendre à contrôler le don. Viens, allons voir si c'est faisable.

Kahlan eut envie de sourire malgré sa tristesse. Un Sourcier restait un Sourcier !

Ils slalomèrent entre les bâtiments, courant dès qu'ils y voyaient

assez. Avec les nuages qui cachaient la lune, ce n'était pas si fréquent…

Sur la place centrale, des torches éclairaient les villageois massés derrière une ligne de chasseurs prêts au combat. Les Hommes d'Adobe ignoraient que Shota était partie… Voyant approcher les deux jeunes gens, quelques chasseurs s'écartèrent, révélant l'Homme Oiseau et les six Anciens, Chandalen à leurs côtés.

— *Il n'y a plus de danger*, annonça Kahlan. *La voyante est partie.*

Un soupir de soulagement monta de toutes les gorges.

— *Une fois encore,* grogna Chandalen, *vous avez attiré le malheur sur nous !*

Richard ignora l'intervention et demanda à Kahlan de traduire ce qu'il allait dire.

— Honorables Anciens, fit-il, les regardant tous avant de fixer son attention sur l'Homme Oiseau, la voyante n'est pas venue pour nous nuire, mais pour m'avertir d'un grand danger.

— *C'est ce que tu prétends !* lança Chandalen. *Qui nous prouve que c'est vrai ?*

Kahlan vit Richard lutter pour garder son calme.

— Si elle avait voulu t'envoyer rejoindre tes ancêtres, crois-tu que tu respirerais encore ?

Chandalen ne répondit pas, mais ses yeux brûlaient de rage.

L'Homme Oiseau le foudroya du regard puis se tourna vers Richard.

— *De quel danger s'agit-il ?*

— Les morts risquent d'envahir le royaume des vivants…

— *C'est impossible, car le voile les en empêche.*

— Le Peuple d'Adobe connaît l'existence du voile ?

— *Oui… Chaque niveau du royaume des morts est isolé par un voile. Quand nous tenons un conseil des devins, nous invitons les esprits de nos ancêtres à nous rendre visite. Ils peuvent alors traverser le voile un court moment…*

— Et que peux-tu me dire d'autre à ce sujet ?

— *Rien… Nous savons seulement ce que nos ancêtres nous ont révélé : ils peuvent traverser quand nous les appelons. Le reste du temps, le voile les en empêche. Selon eux, le royaume des morts compte plusieurs niveaux. Étant au plus élevé, ils peuvent venir. Les esprits que personne n'honore peuplent les niveaux inférieurs, et ils sont prisonniers à jamais.*

— Le voile est déchiré, dit Richard. Si on ne le répare pas, les morts déferleront sur nous. (Des cris d'angoisse montèrent de la foule.) Honorable Homme Oiseau, je demande un conseil des devins ! Les esprits de nos ancêtres m'aideront peut-être à réparer le voile avant que le Gardien traverse.

— *Des mensonges !* cria Chandalen en martelant le sol avec l'embout de sa lance. *La voyante t'a truffé l'esprit de fadaises, et tu voudrais que nous convoquions un conseil des devins ? Nous faisons cela pour les membres de notre peuple, pas pour des folles de cette espèce ! Les esprits nous tueront tous si nous blasphémons ainsi !*

— La voyante n'a rien demandé, répondit Richard. C'est moi qui présente cette requête. Je suis un Homme d'Adobe et j'agis ainsi pour protéger les miens.

— *À cause de toi, la mort nous a frappés. Des étrangères sont venues, puis cette messagère du mal. C'est toi que tu entends protéger ! Et d'abord, comment le voile a-t-il été déchiré ?*

Richard déboutonna sa manche et la retroussa. Puis il dégaina l'Épée de Vérité, et, sans quitter Chandalen des yeux, passa le tranchant sur son avant-bras. Après avoir essuyé le sang avec le plat de la lame – des deux côtés – il planta l'arme dans le sol et prit appui des deux mains sur la garde.

— Kahlan, traduis chaque mot que je vais dire… (La voix du Sourcier était calme, presque douce, mais une lueur de mauvais augure brillait dans son regard.) Chandalen, si tu prononces encore une parole ce soir, même pour m'approuver et m'offrir ton aide, je te tuerai. Les révélations de la voyante m'ont donné très envie d'embrocher quelqu'un. Fournis-moi encore une raison, et ce sera toi !

Tous les Anciens écarquillèrent les yeux. Chandalen ouvrit la bouche pour parler, mais il se ravisa et croisa les bras. Enfin, il baissa vers le sol son regard furieux – la colère d'un enfant, comparée à celle de Richard.

— Homme Oiseau, reprit Richard, tu me connais et tu sais que je ne ferais rien pour nuire à notre peuple. Si j'avais le choix, je ne te demanderais pas de convoquer le conseil… Accéderas-tu à ma requête ?

L'Homme Oiseau consulta les Anciens du regard. Tous hochèrent la tête. Kahlan n'en fut pas surprise. Savidlin était leur ami, et les autres avaient déjà tenté de s'opposer à Richard. Aucun n'avait envie de recommencer ! Mais le vrai chef, c'était l'Homme Oiseau…

— *Je n'aime pas ça…*, dit-il. *Appeler les ancêtres pour les interroger sur leur monde… D'habitude, nous leur posons des questions sur le nôtre. Ils pourraient détester ça et se mettre en colère. Ou simplement refuser. Mais comme tu l'as dit, Richard, je te connais. Tu as déjà sauvé notre peuple, et tu ne prendrais pas ce risque s'il était évitable.* (Il posa une main sur l'épaule du Sourcier.) *Ta demande est acceptée.*

Kahlan soupira de soulagement et Richard remercia l'Homme d'Adobe d'un signe de tête.

Après sa première expérience, dévastatrice, l'Inquisitrice savait que le Sourcier ne mourait pas d'envie de rencontrer de nouveau les

esprits.

Soudain, une ombre passa à toute vitesse dans l'air. Kahlan leva les mains pour se protéger. Frappé à la tête, Richard recula de quelques pas sous les cris effrayés des villageois.

Une forme noire tomba sur le sol entre l'Homme Oiseau et le Sourcier, dont le front ruisselait de sang.

L'Homme d'Adobe se pencha et ramassa le cadavre d'un hibou, le cou brisé et les ailes déployées. Les Anciens se regardèrent, inquiets. Chandalen plissa le front mais ne dit rien.

— Pourquoi ce hibou m'a-t-il attaqué ? Et pourquoi est-il mort ?

— *Les oiseaux vivent dans le ciel, à un niveau différent du nôtre. En réalité, ils évoluent sur deux niveaux : la terre et le ciel. Ainsi, ils ont un lien très fort avec le monde des esprits. Surtout les hiboux, qui voient la nuit alors que nous y sommes aveugles – comme nous sommes aveugles au royaume des morts. Je suis un guide spirituel pour notre peuple. Seul un Homme Oiseau peut remplir cette fonction, parce qu'il comprend ce genre de choses.* (Il montra à tous le volatile mort.) *C'est un avertissement. La première fois que je vois un hibou délivrer un message des esprits… Il a sacrifié sa vie pour te prévenir, Richard. Je t'en prie, réfléchis encore à ta requête. Les esprits viennent de nous signifier qu'elle est très dangereuse…*

Le Sourcier regarda le hibou mort puis lui caressa les plumes.

— Dangereuse pour moi, ou pour les Anciens ?

— *Pour toi. Tu demandes la réunion d'un conseil, et c'est toi que l'oiseau a frappé… Le message t'est adressé.* (Il regarda le front du jeune homme.) *Du sang… Une des pires sortes d'avertissement… Quant à l'oiseau, seul un corbeau aurait pu être un pire présage : l'annonce d'une mort certaine.*

Richard retira sa main et l'essuya sur sa chemise.

— Je n'ai pas le choix, souffla-t-il. Si je ne fais rien, le voile finira de se déchirer et le Gardien viendra à nous. Alors, nous serons tous aspirés dans le royaume des morts. Homme Oiseau, je dois prendre le risque !

— *Qu'il en soit ainsi… Il faudra trois jours pour préparer le conseil.*

— La dernière fois, deux ont suffi. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— *Deux jours…*, soupira l'Homme d'Adobe, résigné.

— Merci, honorable Ancien. (Richard se tourna vers Kahlan, les yeux plissés de douleur.) Peux-tu aller chercher Nissel ? Et lui demander un médicament plus fort ? Je serai dans la maison des esprits.

— J'y vais !

Richard retira son épée du sol et s'éloigna dans l'obscurité.

Chapitre 13

La cause de la mort… La sœur leva les yeux et mordilla pensivement le bout de son porte-plume en bois. La minuscule pièce, très modeste, était chichement éclairée par des chandelles disposées à côté et au sommet des piles de documents éparpillées sur son bureau. Entre de gros livres, des rouleaux de parchemin s'entassaient en équilibre précaire. Sous la masse de rapports en attente, on apercevait à peine la surface patinée par le temps du vieux meuble.

Sur les étagères, derrière la femme, une impressionnante collection d'artéfacts magiques prenait la poussière depuis des lustres. Les domestiques, absolument irréprochables, n'avaient pas le droit de les épousseter. La sœur aurait dû s'en charger, mais le temps et l'envie lui en manquaient. De plus, dans cet état, les objets semblaient bien plus mystérieux et importants aux yeux de ses visiteurs.

Des tentures voilaient les fenêtres. La seule tache de couleur, en ce lieu de retraite, était le tapis bleu et jaune – une spécialité locale – placé de l'autre côté du bureau. En général, ses visiteurs passaient leur temps à le regarder…

Cause de la mort… Les rapports, quelle corvée ! Peut-être, mais ils étaient nécessaires. Pour le moment, en tout cas. Le Palais des Prophètes exigeait des tombereaux de rapports. Certaines sœurs ne sortaient quasiment jamais des bibliothèques, occupées à classer et à materner ces documents, enregistrant jusqu'au dernier bavardage qui pouvait, un jour, se révéler capital.

Eh bien, il ne lui restait plus qu'à trouver une cause acceptable de la mort. Dire la vérité était hors de question. Les autres sœurs voudraient une explication satisfaisante, car elles accordaient une grande valeur aux détenteurs du don. Les imbéciles !

Un accident au cours d'une formation ? Parfait ! Voilà des années qu'elle n'avait plus fait ce coup-là. Ravie, elle trempa sa plume dans l'encre et écrivit : *« Cause de la mort : un accident avec le Rada'Han lors d'une formation. Comme je l'ai souvent souligné, une brindille, aussi jeune et souple fût-elle, finit par casser si on la plie trop. »*

Qui contesterait cela ? Tout le monde se demanderait qui était responsable – en évitant de trop creuser, pour ne pas être accusé.

Alors que la sœur tamponnait son texte avec un buvard, quelqu'un gratta à sa porte.

— Un moment, je vous prie…

Elle prit la lettre du garçon, l'approcha de la flamme d'une bougie, la regarda se consumer puis la jeta dans la cheminée éteinte. Le sceau brisé avait fondu, formant une étrange pâte rouge. Le gamin n'écrirait plus jamais rien…

— Entrez.

La porte s'ouvrit assez pour laisser passer une tête.

— Ma sœur, c'est moi, dit une petite voix.

— Ne reste pas plantée là comme une novice. Entre et ferme la porte.

La femme obéit après avoir jeté un regard inquiet dans le couloir. Contrairement aux autres visiteurs, elle ne baissa pas les yeux sur le tapis.

— Sœur…

— Arrête ! Pas de nom quand nous sommes seules. Combien de fois te l'ai-je répété !

La femme sonda les murs comme si elle s'attendait à en voir sortir quelqu'un.

— Vous avez sûrement protégé votre bureau…

— Bien entendu, par un bouclier ! Mais la brise peut toujours charrier nos paroles jusqu'à de mauvaises oreilles. Si ça arrivait, tu ne voudrais pas que nos noms y figurent.

— Évidemment que non ! Vous avez raison… (La femme se tordit les mains.) Un jour, ces précautions ne seront plus nécessaires. Je déteste devoir me cacher. Mais nous pourrons bientôt…

— Qu'as-tu découvert ? coupa la sœur.

Elle regarda la femme lisser sa robe puis poser le bout des doigts sur le bureau et se pencher en avant. Ses yeux brillaient de férocité. Des yeux étranges, bleu pâle avec des taches de violet. La sœur avait toujours du mal à ne pas les sonder…

— Nous l'avons trouvé !

— Tu as vu le livre ?

— Oui, au moment du dîner. J'ai attendu que les autres soient à table. Le sujet a refusé la première offre !

— Quoi ? s'écria la sœur. Tu en es sûre ?

— C'était écrit dans le livre magique. Et il n'y a pas que ça… Le sujet est un adulte.

— Un adulte ? Laquelle de nos sœurs a dû mettre fin à ses jours ?

— Quelle importance ? Toutes les trois sont des nôtres.

— Non. Je n'ai pas pu en envoyer trois, mais seulement deux. L'une d'elles est une Sœur de la Lumière.

— Pourquoi avoir permis ça ? C'est tellement important…

— Silence ! dit la sœur en tapant sur son bureau. Réponds à ma question !

— Sœur Grace s'est donné la mort.

— C’était l’une des nôtres…

— Alors, il n’en reste qu’une… Est-ce sœur Elizabeth ou sœur Verna ?

— Tu n’as pas à le savoir.

— Pourquoi ? Je déteste être toujours dans l’ignorance. Ne pas pouvoir dire si je parle à une Sœur de la Lumière… ou à une Sœur de l’Obscurité.

— Ne prononce plus jamais ces deux mots à voix haute ! s’écria la sœur en tapant de nouveau du poing. Ou je t’enverrai en pièces détachées à Celui Qui N’A Pas De Nom !

Cette fois, la visiteuse blêmit et baissa les yeux sur le tapis.

— Pardonnez-moi…

— Les Sœurs de la Lumière pensent que nous sommes un mythe. Si ce nom atteignait leurs oreilles, elles se poseraient des questions. Ne le prononce plus jamais ! Si les sœurs te démasquaient, elles te passeraient un Rada’Han autour du cou avant que tu puisses dire « ouf ».

— Mais je…, fit la visiteuse en portant les mains à sa gorge.

— Tu t’arracherais les yeux pour ne pas les voir t’interroger jour après jour. C’est pour ça que tu ignores le nom de nos compagnes. Ainsi, même sous la torture, tu ne pourras pas les trahir. Et il en va de même pour elles. Aucune ne sait qui tu es. C’est une façon de nous protéger, afin que nous puissions lutter pour la cause. À part moi, tu ignores qui d’autre est dans notre camp.

— Ma sœur, je me couperais la langue avec les dents plutôt que vous dénoncer.

— Tu dis ça maintenant… Avec un Rada’Han autour du cou, tu les implorerais de te laisser dire mon nom, si elles consentaient à te l’enlever… Et que je te pardonne ou pas n’aurait pas d’importance. Si tu faillis, Celui Qui N’A Pas De Nom n’aura pas pitié de toi. Quand tu croiseras son regard, tout ce qu’on aura pu t’infliger avec le Rada’Han de ton vivant ressemblera à une agréable partie de campagne…

— Mais je sers le… j’ai prêté serment…

— Les serviteurs loyaux seront récompensés quand Celui Qui N’A Pas De Nom traversera le voile. Ceux qui l’auront trahi, ou combattu, auront l’éternité pour regretter leur erreur.

— Bien entendu, ma sœur… Je vis pour le servir. Et je ne décevrai jamais notre maître.

— Tu le jures sur ton âme ?

— J’ai prêté serment ! s’indigna la visiteuse en relevant ses yeux tachés de violet, brillants de défi.

— Comme nous toutes, ma sœur… Comme nous toutes… Le livre disait-il autre chose ?

— Je n’ai pas pu tout lire, mais j’ai quelques informations. Le sujet

est avec la Mère Inquisitrice. Il doit même l'épouser…

— La Mère Inquisitrice… Ce n'est pas un problème ! Autre chose ?

— C'est le Sourcier.

La sœur frappa de nouveau sur son bureau.

— Maudite soit la Lumière ! Le Sourcier ! Mais bon, nous ferons avec… C'est tout ce que tu sais ?

— Il est adulte et très fort. Pourtant, les migraines lui ont fait perdre conscience deux jours seulement après l'activation du don.

La sœur se leva lentement, les yeux écarquillés.

— Deux jours ? Tu es sûre d'avoir bien lu ?

— Oui, c'est ce que disait le livre. Mais ça n'est pas nécessairement exact. D'ailleurs, je ne vois pas comment ça pourrait l'être…

— Deux jours, répéta la sœur en se rasseyant. Il faut d'urgence que cet homme ait un Rada'Han autour du cou !

— Même les Sœurs de la Lumière seraient d'accord avec vous, pour une fois… Au fait, elles ont envoyé un message en retour. Signé par la Dame Abbesse.

— Elle a donné directement des ordres ?

— Oui… J'aimerais tant savoir si elle est avec ou contre nous !

La sœur ignora la remarque.

— Que disait-elle ?

— S'il refuse la troisième offre, sœur Verna devra le tuer. Vous comprenez cet ordre ? S'il agit ainsi, avec la force de son don, il lui restera à peine quelques semaines à vivre. Alors, pourquoi l'exécuter ?

— As-tu entendu parler d'un sujet ayant décliné la première offre ?

— Non, je ne crois pas…

— C'est une des règles… Si un sujet refuse les trois offres, il doit être abattu, pour lui épargner la souffrance et la folie qui l'attendent. Tu n'as jamais vu un ordre pareil, parce qu'un cas de ce genre ne s'est jamais présenté à toi.

» Moi, j'ai passé du temps à étudier les prophéties, dans les catacombes, et j'ai découvert cette règle. La Dame Abbesse les connaît toutes, jusqu'à la plus ancienne et obscure. Et elle a peur, car elle a eu les mêmes lectures que moi.

— La Dame Abbesse a peur ? Je ne l'ai même jamais vue inquiète…

— Pourtant, elle est effrayée… Pour nous, les deux options sont favorables. S'il accepte le collier, nous nous occuperons de lui à notre façon, comme d'habitude. S'il est tué, ça nous évitera du travail. En y réfléchissant bien, il vaudrait peut-être mieux qu'il meure, avant que les Sœurs de la Lumière découvrent qui il est. Si ce n'est pas déjà fait…

— Si elles savent, certaines Sœurs de la Lumière voudront le tuer même s'il accepte une offre.

— Tu as raison… Quel dilemme mortel pour elles ! Et quelle formidable occasion pour nous ! (La sœur se rembrunit soudain.) Et nos autres affaires en cours ?

— Ranson et Weber attendent là où vous le leur avez ordonné. Ils se rengorgent un peu trop, parce qu'ils ont passé toutes les épreuves et seront bientôt libérés. (La visiteuse eut un sourire sadique.) Je leur ai rappelé qu'ils portaient toujours le collier. Vous n'avez pas entendu leurs genoux s'entrechoquer ?

— J'ai des leçons à donner… Tu me remplaceras. Dis aux autres que les rapports m'accaparent. J'irai voir nos deux amis. Ils ont peut-être réussi toutes les épreuves de la Dame Abbesse, mais pas les miennes. L'un d'eux doit encore prêter serment. Et l'autre…

La visiteuse se pencha davantage sur le bureau, l'air avide.

— Lequel allez-vous… J'aimerais tant regarder ce spectacle. Vous me raconterez tout ?

— C'est promis, du début à la fin. Jusqu'au dernier cri. À présent, va t'occuper de mes leçons…

La visiteuse sortit d'une démarche d'écolière joyeuse. Elle s'excitait trop, et c'était dangereux. Ce genre de passion perverse poussait à oublier la prudence. Sortant un couteau de son tiroir, la sœur nota mentalement d'avoir moins recours à elle à l'avenir… et de la surveiller de près.

Elle éprouva le tranchant de la lame du bout du pouce. Satisfaite du résultat, elle glissa le couteau dans la manche qui ne contenait pas le dacra. Puis elle prit une statuette poussiéreuse, sur une étagère, et la glissa dans sa poche. Avant de sortir, elle se souvint qu'il lui manquait un objet essentiel et retourna chercher le nerf de bœuf posé contre un flanc de son bureau.

À cette heure tardive, les couloirs étaient quasiment déserts. Malgré la chaleur, la sœur resserra les pans de son manteau. Penser à ce nouveau sujet né avec le don la faisait frissonner. Un adulte !

Troublée, la sœur avança en silence dans le long couloir au sol couvert d'un épais tapis. Elle passa devant des torches fixées aux murs lambrissés, des dessertes décorées de fleurs séchées et des fenêtres aux lourds rideaux qui donnaient sur la cour intérieure et le mur d'enceinte. Dans le lointain, les lumières de la ville dansaient comme des lucioles. Un air légèrement fétide s'infiltrait par les fenêtres. On ne devait pas être loin de la marée basse…

Les domestiques affairés à tout astiquer se jetèrent à genoux sur le passage de la sœur. Elle les remarqua à peine et ne daigna pas les saluer. Cette vermine ne méritait pas son attention.

Un sujet adulte !

La sœur s'empourpra de colère à cette idée. Comment était-ce possible ? Quelqu'un avait dû commettre une erreur. Une tragique

omission. Oui, ce devait être ça…

Une servante agenouillée pour nettoyer une tache, sur le tapis, leva les yeux juste à temps pour s'écarter en s'écriant : « Pardonnez-moi, ma sœur ! »

Aplatie comme une carpette, elle s'excusait encore bien après que la sœur l'eut dépassée.

Un adulte ! Ce sujet-là aurait déjà été difficile à traiter dans sa prime enfance. Alors, maintenant… De frustration, la sœur se tapota la cuisse avec son nerf de bœuf. Deux autres servantes, debout sur son passage, se jetèrent à genoux en entendant ce son, les yeux fermés derrière leurs mains jointes.

Eh bien, adulte ou pas, le gaillard aurait un Rada'Han autour du cou et une myriade de sœurs pour le garder à l'œil. Cela dit, il s'agissait en plus du Sourcier. Un homme difficile à contrôler, à n'en pas douter. Et terriblement dangereux…

S'il le fallait, décida-t-elle, il pourrait toujours avoir un « accident lors de sa formation ». Sinon, d'autres dangers menaçaient les sujets, certains risquant de les laisser dans un état pire que la mort. Mais si elle pouvait le « retourner », ou au moins l'utiliser, le jeu en vaudrait la chandelle.

Elle s'engagea dans un couloir qu'elle avait d'abord cru désert, puis remarqua une jeune femme qui regardait par une fenêtre. Une des novices, lui sembla-t-il… Elle s'arrêta derrière la fille et croisa les bras. Sur la pointe des pieds, la novice s'appuyait des coudes au rebord de la fenêtre pour mieux regarder le portail du mur d'enceinte.

La sœur se racla la gorge. La jeune femme se retourna, poussa un petit cri et se fendit d'une révérence exagérée.

— Pardonnez-moi, ma sœur, je ne vous avais pas entendue. Permettez-moi de vous souhaiter le bonsoir…

Quand la fille releva un peu les yeux, la sœur lui glissa son nerf de bœuf sous le menton pour la forcer à la regarder en face.

— Tu t'appelles Pasha, je crois ?

— Oui, ma sœur. Pasha Maes. Novice du troisième niveau. Sur le point de prononcer mes vœux.

— Sur le point… La présomption, ma fille, ne sied pas à une sœur et moins encore à une novice. Même du troisième niveau.

Pasha baissa la tête autant qu'elle le put malgré le nerf de bœuf.

— Vous avez raison, ma sœur. Pardonnez-moi.

— Que fais-tu ici ?

— J'admirais les étoiles… C'est tout.

— Les étoiles ? Il me semble plutôt que tu regardais le portail. Aurais-je tort, novice ?

Pasha essaya de baisser encore la tête, mais le nerf de bœuf l'en empêcha, la forçant de nouveau à croiser le regard de la sœur.

— Non, ma sœur, vous ne vous trompez pas. Je regardais le portail. (Elle hésita, se mordillant les lèvres.) J'ai entendu les autres filles bavarder… Il paraît que trois sœurs, parties en mission il y a longtemps, vont bientôt revenir. Ça signifie qu'elles ramèneront un nouveau sujet né avec le don. Depuis des années que je suis ici, je n'ai jamais vu ça. Vous savez, je vais bientôt… enfin, j'espère bientôt prononcer mes vœux. Pour ça, je devrai m'occuper de ce nouveau. J'ai tellement envie de devenir une sœur ! J'ai travaillé si dur dans ce but ! Et attendu si longtemps ! Hélas, aucun nouveau n'est jamais venu. Pardonnez-moi, ma sœur, mais je suis tellement excitée par cette histoire… Alors, je surveillais le portail pour voir le nouveau arriver…

— Tu te crois assez forte pour te charger de lui ?

— Oui. J'étudie et je m'entraîne chaque jour.

— Vraiment ? Fais-moi voir ça…

Alors que les deux femmes se dévisageaient, la sœur sentit ses pieds se décoller du sol de quelques pouces. Une poussée solide et forte sur l'air. Pas mal du tout… La sœur se demanda si Pasha saurait résister à des interférences. Aussitôt, des flammes apparurent aux deux extrémités du couloir et fondirent sur elles. La novice ne broncha pas, mais les flammes heurtèrent deux murailles d'air avant de les atteindre. Opposer l'air au feu n'étant pas idéal, Pasha corrigea cette petite erreur. Avant que les flammes les embrasent, les murailles se liquéfièrent et les éteignirent.

Bien qu'elle n'eût pas essayé, la sœur savait qu'elle ne pourrait pas bouger. La prison d'air de Pasha était trop solide…

La sœur la transforma en glace et la brisa. Une fois libre, elle souleva à son tour Pasha du sol. Les toiles défensives de la novice se déployèrent sans parvenir à repousser l'attaque. Mais les pieds de la sœur quittèrent de nouveau le tapis. Impressionnant. Même emprisonnée, la fille réussissait à riposter.

Les sorts s'affrontèrent, s'entrelacèrent et se nouèrent, les attaques et les défenses se succédant à un rythme infernal.

Le duel silencieux continua, chaque femme en suspension dans les airs.

Lassée de ce jeu, la sœur se dégagea des toiles magiques et les suspendit à la novice. Se posant en douceur sur le sol, elle laissa Pasha supporter toute la charge. Une façon simple, mais sournoise, de rompre un combat : laisser l'autre se débattre avec ses propres sorts d'attaque et de défense, plus ceux de son adversaire. Pasha n'avait pas prévu le coup et fut incapable de s'en sortir. Ce genre de ruse ne s'enseignait pas aux novices.

Le visage ruisselant de sueur, la jeune femme eut un rictus de douleur. Les forces qui se déchaînaient dans le couloir firent se relever tous les coins des tapis. Dans leurs supports, les torches tremblaient.

Pasha laissa exploser sa colère, le front plissé. Elle brisa les sorts et l'onde de choc fit exploser un miroir, tout au bout du couloir.

— Je n'avais jamais vu quelqu'un faire ça, ma sœur, dit-elle en retombant sur le sol. Ce n'est pas… réglementaire.

Le nerf de bœuf souleva de nouveau le menton de la novice.

— Les règlements sont conçus pour les jeux d'enfants, ma fille. Et tu n'es plus une gamine. Quand tu auras prononcé tes vœux, tu affronteras des situations où les règles n'ont pas cours. Il faut t'y préparer. Sinon, tu risques de te retrouver du mauvais côté d'une dague tenue par quelqu'un qui se fiche des « règles ».

— Je comprends… Merci de la leçon.

La sœur sourit intérieurement. Cette enfant avait des tripes. Une qualité rare chez les novices, même du troisième niveau.

Elle étudia de nouveau Pasha : des cheveux bruns jusqu'aux épaules, de grands yeux noirs, un visage agréable, une bouche à rendre les hommes fous, un port de tête altier et des courbes que même sa robe de novice – une version à peine améliorée d'un sac ! – ne parvenait pas à dissimuler.

La sœur laissa glisser son nerf de bœuf le long de la gorge de la fille, puis entre ses seins.

Un sujet adulte…

— Et depuis quand, Pasha, les novices sont-elles autorisées à ne pas boutonner le haut de leurs robes ?

— Excusez-moi, ma sœur, dit la novice en rougissant. Il fait si chaud, cette nuit… Je croyais être seule. Et comme je transpirais… Personne n'étant là, je… Enfin, veuillez me pardonner.

Les doigts de Pasha volèrent vers les boutons. La sœur les écarta doucement avec son nerf de bœuf.

— Le Créateur t'a faite comme tu es. Il ne faut pas en avoir honte. Dans Sa grande sagesse, Il t'a offert la beauté. Seuls les mécréants te blâmeraient de montrer ce qu'Il a sculpté de ses mains.

— Merci, ma sœur… Je n'avais jamais vu les choses de cette façon. Que voulez-vous dire par « mécréants » ?

— Les infidèles qui adorent Celui Qui N'A Pas De Nom ne se cachent pas dans les ombres, mon enfant. Ils peuvent être partout. Peut-être en es-tu une. Ou moi…

Pasha se jeta à genoux.

— Par pitié, ne dites pas cela de vous, même en plaisantant ! Vous êtes une Sœur de la Lumière, dans le Palais des Prophètes, à l'abri des machinations de Celui Qui N'A Pas De Nom.

— À l'abri ? (Du bout de son nerf de bœuf, la sœur fit signe à Pasha de se relever.) Seul un imbécile se croit à l'abri, même ici. Les Sœurs de la Lumière ne sont pas des idiotes. Elles restent sur leurs gardes, attentives aux murmures du mal, y compris sous leur toit.

— Oui, ma sœur. Merci pour cette nouvelle leçon.

— Penses-y chaque fois qu'on voudra te faire honte à cause de la beauté que le Créateur t'a donnée. Demande-toi pourquoi tes appas font s'empourprer les gens. S'empourprer de luxure, à la manière de Celui Qui N'A Pas De Nom…

— Ma sœur, je ne saurais trop vous remercier. Je n'avais jamais pensé au Créateur de cette façon…

— Il n'agit pas sans bonnes raisons. Tu n'y avais jamais réfléchi ?

— Que voulez-vous dire ?

— Prenons un exemple. Quand Il donne de la force à un homme, a-t-Il une idée en tête ?

— Tout le monde sait ça…Cette force doit être utilisée pour nourrir la famille de l'homme. Afin qu'il fasse son chemin dans la vie et emplisse le Créateur de fierté. En étant paresseux, il gaspillerait le don qu'il a reçu.

— Selon toi, que prévoyait le Créateur quand Il t'a offert un corps si désirable ?

— Eh bien… je… je ne sais pas exactement. Sans doute dois-je m'en servir pour que le Créateur soit… hum… fier de Son œuvre. Mais comment ?

— Réfléchis à la question, mon enfant. Demande-toi pourquoi tu es ici, en ce moment précis. Aucune de nous n'y est par hasard. Nous avons une mission à accomplir.

— Oh, oui ! Aider ceux qui ont le don à le contrôler, afin qu'ils n'entendent pas la voix de Celui Qui N'A Pas De Nom, mais celle du Créateur.

— Et comment nous acquittons-nous de cette mission ?

— Grâce au pouvoir que nous a offert le Créateur, nous guidons ceux qui sont nés avec le don.

— Si le Créateur t'a confié ce pouvoir – une forme de magie – dans un but bien précis, crois-tu qu'Il t'a faite désirable par hasard ? Ou est-ce lié à ta vocation de Sœur de la Lumière ? Un atout que tu dois utiliser pour Le servir ?

— Voilà encore une chose nouvelle pour moi… Comment mes charmes pourraient-ils Le servir ?

— Les voies du Créateur sont impénétrables, mon enfant. Le moment venu, tu sauras…

— Oui, ma sœur, fit Pasha, dubitative.

— Ma fille, quand tu vois un homme doté par le Créateur d'un beau visage et d'un corps parfait, que ressens-tu ?

— Parfois, ça me fait battre le cœur plus fort. Je me sens bien, et il y a quelque chose, dans mon ventre, qui…

La novice vira carrément à l'écarlate.

— Ne rougis pas, petite. Il est naturel de vouloir toucher ce que les

mains du Créateur ont façonné. Crois-tu qu'Il s'offusque que tu admires Son œuvre ? Eh bien, il en va de même avec toi : les hommes désirent toucher le corps qu'Il t'a donné. Et ce serait une insulte à Sa face de ne pas mettre ta beauté à Son service.

— Vous m'ouvrez tant d'horizons nouveaux, ma sœur… Plus je vous écoute, plus je m'aperçois que je ne savais rien. J'espère, un jour, devenir une Sœur de la Lumière à demi aussi avisée que vous.

— L'esprit souffle où il veut, Pasha. La vie nous donne des leçons aux moments les plus inattendus. Comme ce soir. (Du bout de son nerf de bœuf, elle désigna la fenêtre.) Tu étais là par curiosité, et voilà que tu as découvert des notions de la plus haute importance.

— Ma sœur, dit Pasha, merci d'avoir pris le temps de m'éclairer. Aucune sœur ne m'avait jamais parlé ainsi…

— Cette leçon, mon enfant, s'écarte un peu des normes du palais. Celui Qui N'A Pas De Nom serait furieux que tu l'aies reçue, alors, garde-la pour toi. En réfléchissant à ce que je t'ai dit, à mesure que les voies du Créateur se révéleront à toi, tu comprendras mieux comment Le servir. Si tu as besoin d'éclaircissements, sache que je serai toujours là pour t'aider. Mais ne parle pas de tout ça aux autres. N'oublie pas : on ne sait jamais qui prête l'oreille aux murmures de Celui Qui N'A Pas De Nom.

— Je serai discrète, ma sœur…

— Une novice doit passer de nombreuses épreuves. Et tout cela est régi par des règles très strictes. Pour devenir une Sœur de la Lumière, l'ultime test est de s'occuper d'un nouveau sujet. À ce moment-là, les règles ne sont plus aussi rigides. Il est difficile de prendre en charge un garçon né avec le don. Mais ne va pas penser que ces jeunes gens sont mauvais…

— Difficile en quoi, ma sœur ?

— Ces individus sont arrachés à leur vie pour vivre dans un endroit inconnu et satisfaire à des exigences qu'ils ne comprennent pas. Ils risquent de se révolter, parce qu'ils ont peur. Nous devons être patientes…

— Ils ont peur de nous et du palais ?

— N'étais-tu pas effrayée quand tu es arrivée ici ?

— Eh bien, si, mais à peine… C'était le rêve de ma vie, vous savez !

— Ce n'est pas toujours le cas pour les nouveaux sujets. Et leur pouvoir les perturbe. Le tien grandit avec toi. Chez eux, il se révèle d'un coup, contre leur volonté. Le Rada'Han éveille leur don et cela les désoriente. Souvent, ça les terrorise. Alors, ils nous combattent.

» La responsabilité d'une novice de ton niveau est de les contrôler, pour leur propre bien, jusqu'à ce que les sœurs puissent les prendre en

main. Ta mission sera si difficile que tu devras parfois oublier les règles. Le sujet dont tu t'occuperas ne les connaîtra pas, donc, elles risquent de ne pas suffire. Le collier ne peut pas tout. Quand il échoue, il faut utiliser les armes dont le Créateur nous a dotées. Tu devras prendre toutes les mesures nécessaires pour briser la volonté d'un sorcier sans formation. C'est l'ultime épreuve, mon enfant. Les novices qui échouent sont expulsées du palais.

— J'ignorais tout cela, souffla Pasha.

— Alors, je t'aurai été utile… Je suis ravie que le Créateur m'ait choisie pour t'aider. D'autres que moi y auraient peut-être mis moins de conviction. À ta place, si un nouveau m'était affecté, je viendrais demander conseil à la femme qu'Il a mise sur mon chemin.

— Je le ferai, ma sœur ! Les « difficultés » dont vous parlez m'inquiètent un peu, je dois l'avouer. J'ai toujours cru que les nouveaux seraient avides d'apprendre. À vrai dire, je pensais que les former était une joie.

— Tous sont différents. Certains ressemblent à des nourrissons au berceau… Espérons que le tien sera ainsi. D'autres cherchent l'épreuve de force. Dans les archives, j'ai lu des rapports sur des sujets qui avaient activé leur don avant que nous les découvrions pour leur mettre un Rada'Han et les aider.

— Vraiment ? Cela doit être terrifiant… Sentir le pouvoir sans notre présence pour les guider.

— La peur les rend hostiles, comme je te l'ai dit. J'ai même découvert un sujet qui a refusé la première proposition.

— Mais…, souffla Pasha, bouleversée, dans ce cas, une des sœurs a dû…

— Oui. C'est un prix que nous devons être prêtes à payer. Notre fardeau n'est pas léger, mon enfant.

— Pourquoi ses parents ne l'ont-ils pas forcé à accepter ?

— Eh bien… (La sœur baissa la voix.) Le rapport précise que ce sujet-là était adulte.

— Un adulte ? s'écria Pasha. Si un jeune garçon peut poser des problèmes, avec un adulte, ce doit être affreux !

— Nous sommes ici pour accomplir les desseins du Créateur. On ne sait jamais pourquoi Il nous réserve un défi plus dur à relever que celui des autres. Une novice chargée d'un nouveau sujet ne doit reculer devant rien. Et oublier les règles, car elle peut être amenée à les violer.

» Veux-tu toujours prononcer tes vœux ? Iras-tu jusqu'au bout, même si le sujet qu'on te confiait était *terriblement* difficile ?

— Oui, ma sœur ! Si cela m'arrivait, je penserais que c'est une épreuve envoyée par le Créateur. Et je ne faillirais pas. Tout ce que je sais, et tout ce que je suis, sera mis au service de ma mission. Quand

mon sujet arrivera, je serai très attentive, pour découvrir s'il vient d'un pays étranger, s'il a des coutumes bizarres, s'il a peur ou s'il s'agit d'un trublion. Puis j'établirai mes propres règles, afin de réussir. (Pasha se racla la gorge, hésitante.) Et si vous me soutenez vraiment, comme vous l'avez dit, je suis sûre que je n'échouerai pas.

— Je t'ai donné ma parole, déclara la sœur. Je la tiendrai, quelles que soient les difficultés. (Elle fit mine de réfléchir.) Qui sait, ta beauté permettra peut-être au nouveau de voir, à travers elle, la grandeur du Créateur.

— Ce sera un honneur pour moi de montrer la Lumière du Créateur à un futur sorcier. La manière importe peu…

— Tu as cent fois raison, mon enfant. (La sœur se redressa et frappa dans ses mains.) À présent, je veux que tu ailles voir la maîtresse des novices. Dis-lui que tu as trop de loisirs et que tu veux, dès demain, être plus occupée. Ajoute que tu as passé beaucoup de temps à regarder par la fenêtre…

— Je le ferai, ma sœur…

— Comme toi, j'ai entendu dire que trois sœurs sont sur la piste d'un sujet né avec le don. Elles ne reviendront pas aussi vite que tu l'espères – si elles reviennent ! – mais ce jour-là, j'irai voir la Dame Abbesse et je lui rappellerai que tu es la première sur la liste des futures sœurs. Et que tu es prête à remplir ta mission.

— Merci ! Oh, merci, ma sœur !

— Tu es une superbe jeune femme, Pasha. Et l'incarnation de la beauté de l'œuvre du Créateur.

— Merci, répéta Pasha – sans rougir, cette fois.

— Remercie plutôt le Créateur…

— Je n'y manquerai pas… Ma sœur, avant l'arrivée du nouveau, pourrez-vous m'en apprendre plus sur ce qu'Il a prévu pour moi ? M'aiderez-vous à comprendre ?

— Si tu le désires…

— C'est mon vœu le plus cher !

— Alors, il en sera ainsi, conclut la sœur en tapotant la joue de Pasha. Maintenant, file chez la maîtresse des novices. Je refuse qu'une future sœur passe son temps à regarder par la fenêtre.

— J'y cours, ma sœur, dit Pasha. (Elle fit une dernière révérence, s'en fut à grandes enjambées, mais s'arrêta et se retourna.) Ma sœur… je crois… hum… j'ai peur de ne pas connaître votre nom.

— File, te dis-je !

— À vos ordres !

La sœur évalua d'un œil approbateur le déhanchement de Pasha tandis qu'elle s'éloignait, s'arrêtant au passage pour remettre en place les coins des tapis. En plus de tout, cette enfant avait des chevilles ravissantes.

Un sujet adulte !

La sœur reprit son chemin. Elle longea des couloirs puis s'engagea dans une série d'escaliers. Quand elle eut atteint un certain niveau du palais, les marches de bois furent remplacées par des degrés de pierre. Il faisait moins chaud ici, mais l'air restait étouffant et on sentait encore l'odeur de la marée basse.

Dans cette partie du bâtiment, moins illuminée, les domestiques étaient rares. Bientôt, la sœur n'en croisa plus aucun. Elle descendit encore, jusque dans les entrailles du palais, où il lui fallut, en l'absence de torche, s'éclairer avec une flamme de paume. Arrivée devant la porte qu'elle visait, elle s'en servit pour allumer la torche fixée dans un support, près de l'entrée. La petite pièce aux murs de pierre devait être une cellule abandonnée, ou quelque chose dans ce genre. Elle était vide, à part de la paille sur le sol… et les deux sorciers assis dessus.

Ils se levèrent, vacillant un peu. Chacun portait la tunique unie adaptée à son rang élevé. Et tous les deux affichaient un sourire idiot. Ils ne se rengorgeaient pas, comprit la sœur. Ces deux crétins étaient ivres morts, sans doute pour fêter leur dernière nuit au palais. Leurs ultimes instants avec les Sœurs de la Lumière ! Et le moment tant attendu où on les débarrasserait de leurs Rada'Han…

Ces hommes étaient amis depuis leur arrivée au palais, presque en même temps, à un âge très tendre. Sam Weber était un garçon très simple de taille moyenne. Il avait des cheveux bruns et sa mâchoire rasée de près semblait trop grosse pour son visage délicat. Un peu plus grand, les cheveux noirs coupés court, Neville Ranson arborait une barbe soigneusement taillée qui commençait à peine à grisonner. Comparé à celui de son ami, son visage pouvait être qualifié d'anguleux.

La sœur avait toujours pensé qu'il deviendrait un bel homme. Elle le connaissait depuis qu'il séjournait au palais. Novice à l'époque, elle avait dû s'occuper de lui : l'épreuve ultime pour devenir une Sœur de la Lumière. Tout ça remontait à des années…

Le sorcier Ranson croisa les bras sur son ventre et se fendit d'une révérence théâtrale et… titubante. Il se releva puis sourit. Comme toujours, cela le fit ressembler à un gamin, malgré ses tempes argentées.

— Bonsoir, sœur…, commença-t-il.

La femme le frappa avec son nerf de bœuf, si fort qu'elle sentit sa pommette se briser. Criant de douleur, il tomba à la renverse.

— Je t'ai dit de ne jamais utiliser mon nom quand nous sommes seuls ! Être saoul ne te dispense pas d'obéir.

Le sorcier Weber, immobile comme une statue, blême et les yeux

écarquillés, ne semblait plus du tout d'humeur à sourire.

Ranson roula sur le sol, une main sur sa joue, souillant la paille de sang.

— Comment osez-vous ? explosa soudain Weber. Nous avons passé toutes les épreuves. Nous sommes des sorciers !

La sœur envoya un filament de pouvoir dans le Rada'Han. Weber vola dans les airs et percuta un mur, le collier le plaquant contre les pierres comme un clou attiré par un aimant.

— Les épreuves ! cria la sœur. Vous n'avez pas réussi les miennes ! (Elle fit souffrir Weber jusqu'à ce qu'il ne puisse presque plus respirer.) C'est comme ça que tu montres ton respect à une sœur, vermine ?

— Pardonnez-moi, ma sœur, croassa Weber. Je vous supplie d'excuser notre arrogance. C'était l'alcool, rien de plus. Ayez pitié de nous !

Un poing sur la hanche, la sœur désigna Ranson du bout de son nerf de bœuf.

— Guéris-le ! Je n'ai pas de temps à perdre avec ces idioties. Je viens vous faire passer une épreuve, pas regarder ce crétin gémir pour trois fois rien…

Weber s'agenouilla près de son ami et le retourna doucement sur le dos.

— Neville, tout va bien. Reste tranquille, je vais t'aider.

Il écarta les mains tremblantes du blessé et posa les siennes à la place. La sœur attendit impatiemment pendant qu'il incantait. Weber était très doué pour les sorts de guérison. Quand ce fut fini, plutôt vite, il aida son ami à se relever et, avec une poignée de paille, essuya le sang sur sa joue régénérée.

— Veuillez me pardonner, ma sœur, dit Ranson, la voix calme malgré la colère qui brillait dans ses yeux. Que nous voulez-vous ?

— Ma sœur, fit Weber, campé près de son ami, nous avons fait tout ce qu'on nous a demandé. À présent, c'est terminé.

— Terminé ? Voilà qui m'étonnerait. Avez-vous oublié nos conversations ? Tout ce que je vous ai dit ? Pensiez-vous que j'aurais oublié ? Que je vous laisserais sortir d'ici, libres comme l'air ? Aucun homme ne quitte le palais sans me voir, ou rencontrer une des miennes. Vous avez un serment à prêter, messires…

Les deux sorciers se regardèrent et reculèrent d'un demi-pas.

— Laissez-nous partir, et vous aurez votre serment.

— *Mon* serment ? Ce n'est pas à moi que vous devez jurer allégeance, mais au Gardien. Et vous le savez. (Les deux hommes blêmirent.) Et cela, quand l'un de vous aura réussi l'épreuve. Un seul devra prêter serment.

— Un seul ? répéta Ranson. Pourquoi, ma sœur ?

— Parce que l'autre sera mort.

Les sorciers reculèrent encore et se rapprochèrent l'un de l'autre.

— En quoi consiste l'épreuve ? demanda Weber.

— Enlevez vos tuniques, et vous verrez.

— Nos tuniques ? demanda Ranson. Maintenant ?

— Pas de pudeur mal placée, les garçons ! lança presque joyeusement la sœur. Je vous ai vus nager nus dans le lac quand vous étiez hauts comme trois pommes.

— À l'époque, gémit Weber, nous étions des gosses. Pas des hommes.

— Dépêchez-vous d'obéir ! Sinon, je ferai brûler les tuniques sur vos corps !

Les deux hommes se déshabillèrent. La sœur se fit un plaisir de les détailler de la tête aux pieds, histoire de signifier que leurs atermoiements l'avaient irritée. Les sorciers rougirent comme de jeunes pucelles…

D'un geste sec du poignet, la sœur fit jaillir le couteau de sa manche.

— Contre le mur, tous les deux !

Comme ils n'obéissaient pas assez vite, elle utilisa les Rada'Han pour les plaquer contre la pierre froide. Tétanisés par le pouvoir, ils n'auraient pas pu bouger le petit doigt.

— Pitié, ma sœur, implora Ranson, ne nous tuez pas. Nous ferons tout ce que vous voudrez.

— Bien sûr… L'un de vous, en tout cas. Mais nous n'en sommes pas encore au serment. À présent, tenez votre langue, ou je me chargerai de vous réduire au silence.

La sœur vint se camper devant Weber. Posant la pointe du couteau en haut de sa poitrine, elle descendit lentement, se contentant d'inciser la peau. Le sorcier serra les dents, de la sueur ruisselant sur son front. L'incision terminée – elle faisait à peu près la longueur d'un avant-bras – la sœur revint à son point de départ et en fit une autre, à environ un doigt d'écart de la première.

Weber poussa de petits cris tout le temps que dura l'opération. Ignorant les filets de sang qui coulaient sur la poitrine du sorcier, la sœur fit une incision horizontale à la naissance des deux lignes parallèles et tira. Une bande de peau se détacha comme du papier…

Elle fit subir la même torture à Ranson, qui ne put retenir ses larmes mais ne dit pas un mot, conscient que ça aggraverait son sort. Quand ce fut fini, la femme inspecta son travail. Les deux bandes de peau étaient parfaitement identiques. Satisfaite, elle rangea son couteau.

— Demain, l'un de vous sera débarrassé du Rada'Han… et il sera

libre. En ce qui concerne les Sœurs de la Lumière, en tout cas. Je ne parle pas de moi, et encore moins du Gardien. Car le survivant commencera alors à le servir ! S'il est loyal, il sera récompensé quand mon maître traversera le voile. S'il échoue… Je crois que vous préférerez ne pas savoir ce qui attend un serviteur qui le déçoit ou le trahit.

— Ma sœur, demanda Ranson d'une voix tremblante, pourquoi un seul de nous deux ? Nous pourrions prêter serment ensemble. Le Gardien aurait deux fidèles de plus.

Weber regarda son ami. Il détestait qu'on parle en son nom. Depuis toujours, c'était une vraie tête de mule.

— Il s'agit d'un serment du sang. Pour avoir le privilège de le prêter, l'un d'entre vous devra réussir mon épreuve. L'autre perdra ce soir son don et sa magie. Savez-vous comment on arrache son don à un sorcier ?

Tous les deux firent signe que non.

— Quand on l'écorche vif, sa magie s'écoule de lui comme son sang. (On eût dit qu'elle parlait de peler une pomme.) Et lorsqu'il est exsangue, le don l'a quitté…

Blanc comme un linge, Weber regarda la sœur. Ranson préféra fermer les yeux.

La sœur enroula les bandes de peau sur chacun de ses index.

— Je vais demander un volontaire… Ce qui suivra est simplement une démonstration de ce qui attend celui qui se proposera. N'allez surtout pas penser que mourir est un moyen facile de vous en tirer. (Elle eut un sourire chaleureux.) Je vous autorise à brailler, les garçons ! Je crains que ce soit un peu douloureux.

Elle arracha les bandes de peau de leurs poitrines. Puis elle attendit patiemment que ses victimes aient fini de crier, et leur accorda même un petit délai, histoire de les laisser sangloter en paix. Permettre à des élèves de bien assimiler une leçon ne faisait jamais de mal…

— Pitié, ma sœur ! cria Weber. Nous servons le Créateur, comme les Sœurs de la Lumière nous l'ont enseigné.

— Puisque tu es loyal au Créateur, Sam, tu seras le premier à choisir. Veux-tu être celui qui vivra, ou celui qui mourra ?

— Pourquoi lui ? demanda Neville. Pourquoi a-t-il le droit de choisir ?

— Tais-toi, Neville ! Tu parleras quand je t'interrogerai. (Elle se tourna vers Weber et lui souleva le menton du bout de l'index.) Alors, Sam, qui crèvera, toi, ou ton meilleur ami ?

Les yeux fous et le teint de cendre, Weber ne regarda pas son compagnon avant de répondre :

— Tuez-moi et laissez vivre Neville. Je ne jurerai pas fidélité au

Gardien !

La sœur sonda le regard du volontaire un moment puis se tourna vers Ranson.

— Qu'as-tu à dire, Neville ? Qui doit vivre ? Et qui doit mourir ? Toi, ou ton meilleur ami ? Qui prêtera serment au Gardien ?

Neville regarda Sam, qui détourna les yeux.

— Vous l'avez entendu… Il a choisi la mort. Si c'est ce qu'il veut, laissez-le faire. Moi, je préfère vivre et servir le Gardien.

— Tu jureras sur ton âme ?

— Oui.

— Eh bien, il semble que les deux meilleurs amis du monde soient arrivés à un accord. Puisque chacun est content, qu'il en soit ainsi. Je suis ravie et fière, Neville, que tu rejoignes notre camp.

— Dois-je assister à la suite ? demanda Ranson.

— Y assister ? répéta la sœur, le front plissé. Il faudra t'en charger, mon garçon !

Si le sorcier déglutit péniblement, son regard resta dur comme de l'acier. La sœur avait toujours su que ce serait lui. Pas à cent pour cent, bien sûr, mais ça ne l'étonnait pas du tout. Elle avait passé tant d'heures à le plier à sa volonté.

— Puis-je demander une faveur ? souffla Weber. Me retirerez-vous le collier avant que je meure ?

— Pour que tu invoques un Feu de Vie de Sorcier, histoire de te suicider ? Tu me prends pour une idiote ? (Elle secoua la tête.) Faveur refusée !

Elle libéra les deux hommes du mur. Weber se laissa tomber sur les genoux, la tête inclinée. Il était seul dans la pièce avec deux ennemis, et il le savait…

Ranson bomba fièrement le torse. Puis il désigna la plaie sanglante, sur sa poitrine.

— Et que fait-on pour ça ?

La sœur se tourna vers Weber :

— Sam, debout ! (Le condamné obéit, les yeux toujours rivés au sol.) Ton cher ami est blessé. Guéris-le !

En silence, Weber posa les mains sur la poitrine de Neville et répara les dégâts. Sans se démonter, son ami le laissa faire. La sœur s'adossa à la porte et contempla le spectacle.

Quand il eut fini, Weber ne regarda aucun de ses tortionnaires. Il gagna le fond de la cellule et se laissa glisser sur le sol.

Guéri, mais toujours nu, Ranson se campa devant la sœur.

— Que dois-je faire ?

D'un mouvement du poignet, la femme fit sortir le couteau de sa manche et le lui tendit.

— L'écorcher. Vivant !

Elle lui posa la garde de l'arme dans la main.
Ranson baissa les yeux dessus.
— Vivant ? répéta-t-il.

La sœur sortit de sa poche la statuette en étain couverte de poussière. Elle représentait un homme appuyé sur un genou qui brandissait un cristal. Son minuscule visage barbu levé vers la pierre exprimait un émerveillement sans borne. Taillé en pointe, le cristal emprisonnait sous ses facettes une constellation de petites étoiles figées. La sœur épousseta l'artéfact avec un coin de sa cape et le tendit au sorcier.

— C'est un réceptacle très spécial. Ce « quillion », on le nomme ainsi, absorbera la magie qui coulera du corps de ton ami. Quand il en sera vidé, le cristal émettra une lueur orange. Tu me l'apporteras pour prouver que tu as accompli ta mission.

— Bien, ma sœur…

— Mais avant, tu devras prêter serment. (Elle tendit le bras, forçant Ranson à saisir la statuette.) Après le serment, tu accompliras ta première mission. Si tu échoues, ou sabotes celles qui suivront, tu regretteras de ne pas pouvoir changer de place avec ton ami. Et tu auras l'éternité pour t'en désoler…

— Bien, ma sœur, répéta Ranson, le couteau dans une main et la statuette dans l'autre. (Il jeta un coup d'œil furtif à Weber, toujours prostré dans son coin.) Ma sœur, pouvez-vous… le… hum… réduire au silence ? Je ne sais pas si je supporterai de l'entendre parler pendant que…

— Tu as un couteau, Neville. Si ses bavardages t'ennuient, coupe-lui la langue.

Le sorcier ferma un instant les yeux, puis les rouvrit.

— Et s'il meurt avant que toute sa magie se soit écoulée ?

— C'est impossible, à cause du quillion. Quand le cristal sera gorgé de pouvoir, il commencera à briller. Alors, tu sauras que c'est fini. Si ça te chante, tu pourras achever Weber rapidement.

— Et s'il essaie de m'empêcher de l'écorcher ? Avec sa magie, je veux dire…

— C'est pour éviter ça que j'ai refusé de lui enlever son collier… Neville, quand ton cher ami mourra, le Rada'Han s'ouvrira de lui-même. Apporte-le-moi en même temps que le cristal.

— Et le cadavre ?

La sœur foudroya Ranson du regard.

— Tu sais utiliser la Magie Soustractive. Mes compagnes et moi avons passé assez de temps à te l'apprendre. Sers-t'en pour détruire sa dépouille.

— Compris…

— Quand tu en auras fini, avant de venir me voir à l'aube, tu devras accomplir une autre mission.

— Cette nuit ? gémit le sorcier.

La sœur sourit et lui tapota la joue.

— Celle-là te plaira beaucoup. C'est une sorte de récompense, après un moment pénible. Servir le Gardien a ses avantages, comme tu le découvriras. Échouer coûte cher, mais ça, j'espère que tu n'en feras jamais l'expérience…

— En quoi consiste cette deuxième mission ? demanda Ranson, soupçonneux.

— Tu connais une novice appelée Pasha ?

— Tous les hommes du palais savent qui est Pasha Maes.

— Et ils la fréquentent de *près* ?

— Elle ne répugne pas à se laisser embrasser et peloter dans les coins sombres.

— Et rien de plus ?

— Quelques types ont réussi à glisser une main sous sa robe. Ils disent qu'elle a des jambes magnifiques, et qu'ils sacrifieraient bien leur don pour les avoir enroulées autour des reins. Mais aucun n'y a eu droit. Certains hommes veillent sur elle comme si elle était un chaton sans défense. Warren, surtout… Il la protège jalousement.

— Lui aussi l'embrasse et la pelote dans les coins sombres ?

— Elle ne le reconnaîtrait pas si elle l'avait sous le nez ! (Ranson ricana.) À condition qu'il ose sortir le sien de ses fichues archives pour la regarder en face. Bon, de quelle mission s'agit-il ?

— Quand tu en auras fini ici, tu iras dans sa chambre. Dis-lui que tu seras libéré demain. Ajoute que le Créateur, pendant tes épreuves, t'a envoyé une vision. Et qu'Il t'a ordonné d'aller la voir pour lui apprendre à utiliser les superbes appas qu'Il lui a offerts. Dis-lui qu'elle a été conçue pour plaire aux hommes, afin de s'acquitter de la mission qu'Il a prévue pour elle. Présente-toi comme celui qui a été choisi pour la préparer.

» Explique-lui que c'est pour l'aider à s'occuper du nouveau sujet, le plus difficile qui ait jamais été affecté à une novice. Dis aussi que le Créateur a voulu que cette nuit soit étouffante, pour qu'elle transpire et soit obligée de déboutonner sa robe. Prétends qu'Il voulait ainsi l'éveiller à ce qu'Il souhaite la voir faire. (La sœur eut un sourire gourmand.) Après, apprends-lui à satisfaire un homme.

— Et vous pensez qu'elle va gober tout ça ? demanda Ranson, stupéfait. Et qu'elle me laissera faire ?

— Répète-lui ces mots, Neville, et tu ne te contenteras pas de glisser une main sous sa robe. Avant que tu aies fini ton discours, tu auras ses jambes autour des reins.

— Si vous le dites…

La sœur baissa les yeux sur le pubis du sorcier.

— Je vois avec plaisir que tu es déjà… en condition pour agir. (Elle releva les yeux, les plongeant dans ceux de Ranson.) Apprends-lui tout ce qu'elle doit savoir pour rendre un homme fou de plaisir. Tu auras jusqu'à l'aube pour ça. Applique-toi, mon garçon. Je veux qu'elle devienne une experte et que son futur amant en redemande… Tu vois ce que je veux dire ?

— Parfaitement…

Du bout de son nerf de bœuf, la sœur releva le menton du sorcier.

— Mais sois délicat avec elle. Pas question de lui faire mal, tu m'entends ? Je veux que cette expérience soit très agréable pour elle. Qu'elle y prenne goût. (Elle baissa de nouveau les yeux sur le pubis du sorcier.) Bref, fais du mieux possible avec ce que la nature t'a donné.

— Aucune femme ne s'est jamais plainte…

— Sombre abruti ! Elles ne râlent jamais devant les hommes, à ce sujet, mais dans leur dos. Ne va surtout pas la besogner en deux minutes avant de t'endormir comme une masse. Il n'est pas question que tu te reposes cette nuit ! Occupe-toi de Pasha jusqu'à l'aube, et fais en sorte qu'elle s'en souvienne avec plaisir. Enseigne-lui tout ce que tu sais. (Elle souleva davantage la tête de l'homme.) Aussi plaisante que soit la mission, tu seras au service du Gardien. Si tu échoues, il se passera de toi à l'avenir. Et tu souffriras jusqu'à la fin des âges. Alors, reste attentif tant que tu seras avec Pasha. Demain, j'entends que tu me fasses un rapport détaillé. Il faut que je sache tout, afin de pouvoir la guider.

— Très bien, ma sœur.

La femme jeta un coup d'œil à Weber.

— Plus vite tu en auras terminé avec lui, plus tôt tu seras à pied d'œuvre avec Pasha…

— À vos ordres, ma sœur, fit Ranson avec un sourire lubrique.

Quand la femme éloigna le nerf de bœuf de son menton, il lâcha un soupir de soulagement. D'un geste, elle fit flotter sa tunique jusqu'à lui.

— Rhabille-toi, tu es en train de te ridiculiser… (Elle le regarda se vêtir maladroitement.) Demain, ton véritable travail commencera.

— Quel travail ? demanda Ranson quand sa tête émergea du col de la tunique.

— Dès que tu seras libre, tu devras partir sans tarder pour ta terre natale. Tu te souviens d'elle, n'est-ce pas ? Tu iras en Aydindril comme conseiller du haut prince Fyren. Là-bas, tu auras des choses importantes à faire.

— Lesquelles ?

— Nous en reparlerons à l'aube. À présent, avant de t'occuper de Weber, puis de Pasha, tu as un serment à prêter. Le feras-tu de ta propre volonté, Neville ?

La sœur surprit le regard que le sorcier jeta à son ami. Puis il contempla le couteau et le quillion. Voyant ses yeux briller, elle devina qu'il pensait à la superbe novice.

— Oui, ma sœur, répondit-il dans un souffle.

— Très bien, Neville. Agenouille-toi ! L'heure du serment a sonné.

Alors qu'il obéissait, la sœur leva une main, soufflant la flamme de la torche.

— Le serment au Gardien, murmura-t-elle, doit être donné dans l'obscurité, qui est son royaume d'origine…

Chapitre 14

Kahlan ouvrit doucement la porte de la maison des esprits. Richard était réveillé et il contemplait les flammes de la cheminée. Quand le battant se referma, l'écho des tambours et des boldas qui jouaient au centre du village ne pénétra plus dans la pièce.

L'Inquisitrice vint se camper près du Sourcier et lui caressa les cheveux.

— Comment va ta tête ?

— Beaucoup mieux… Le repos et la dernière potion de Nissel m'ont bien aidé… (Il ne releva pas les yeux.) Ils m'attendent pour le festin, c'est ça ?

Kahlan s'assit près de son compagnon.

— Oui, c'est l'heure… Es-tu sûr de vouloir manger de cette viande, maintenant que tu sais d'où elle vient ?

— Je dois le faire.

— Mais tu ne supportes même plus la viande… normale.

— Pour obtenir la réunion du conseil des devins, je me forcerai. Le rituel est incontournable…

— Richard, ce conseil m'inquiète… Tu ne devrais pas y participer. Il y a peut-être un autre moyen… L'Homme Oiseau aussi a peur pour toi.

— Tant pis, je prendrai le risque.

— Pourquoi ?

— Parce que tout est ma faute… C'est à cause de moi que le voile est déchiré. Shota l'a bien dit : je suis le seul coupable.

— Non, c'est Darken Rahl qui…

— Et je suis son fils, coupa le Sourcier.

— Les fautes du père pèsent sur les épaules de son héritier ?

— Je ne crois pas à ce vieux proverbe, dit Richard avec un pauvre sourire. Tu te souviens des paroles de Shota ? Je suis le seul capable de réparer le voile. Sans doute parce que Darken Rahl l'a déchiré en utilisant la magie d'Orden – à cause de *mon* intervention.

— Donc, puisqu'un Rahl l'a endommagé, un autre Rahl devra le réparer ?

— Peut-être bien… Ça expliquerait pourquoi je dois m'en charger. En tout cas, c'est la seule raison que je vois. (Il sourit de nouveau.) Je suis content d'épouser une femme intelligente.

Kahlan lui sourit en retour, et cela parut le ravir.

— Eh bien, ta remarquable future épouse ne suit pas du tout ton

raisonnement, dit-elle.

— Je me trompe peut-être, mais c'est une hypothèse qu'il ne faut pas écarter.

— Admettons… En quoi cela t'oblige-t-il à participer au conseil des devins ?

— Parce que je sais ce que nous devons faire, répondit Richard avec un grand sourire d'enfant émerveillé. Oui, j'ai trouvé la solution ! (Il se tourna vers Kahlan et croisa les bras.) Demain soir, le conseil aura lieu et nous apprendrons des informations précieuses. Au matin, quand ce sera fini… (Il referma le poing sur le croc de dragon et sourit de plus belle.)… j'appellerai Écarlate. C'est le seul moyen de rejoindre Zedd en Aydindril malgré les migraines, qui me handicaperaient trop au cours d'un long voyage. La magie d'Écarlate lui permet de couvrir très vite de grandes distances. Nous partirons avant que les Sœurs de la Lumière puissent nous en empêcher. Si elles nous suivent, il leur faudra longtemps pour nous rattraper. Du coup, je pourrai voir Zedd avant de les débouter définitivement. Mon vieil ami saura quoi faire au sujet des migraines. J'appellerai Écarlate dès la fin du conseil des devins. Il lui faudra sûrement une bonne partie de la journée pour arriver. (Il se pencha vers Kahlan et lui donna un petit baiser.) Nous profiterons de ce délai pour nous marier.

— Nous marier ? répéta l'Inquisitrice, le cœur battant la chamade.

— Oui. Tout ça le même jour ! Et nous serons partis avant le crépuscule.

— Richard, j'adorerais ça… Mais appelle Écarlate maintenant. Nous nous marierons dans la matinée, juste avant qu'elle arrive. Le Peuple d'Adobe accélérera les choses pour nous. Allons voir Zedd au plus vite, tant pis pour le conseil des devins !

— Impossible… Le conseil doit se tenir. Shota a dit que je pouvais refermer le voile. Elle n'a pas parlé de Zedd. Imagine qu'il ignore comment procéder. Il avoue ne pas savoir grand-chose du royaume des morts, comme tout un chacun… Nul ne connaît le monde des défunts… À part les esprits des ancêtres ! Je dois leur parler *avant* de voir Zedd. Si je suis le seul à pouvoir agir, du moins selon Shota, c'est peut-être parce que je suis le Sourcier. Donc, je dois trouver des réponses. Même si je ne les comprends pas, elles seront précieuses pour Zedd. Il saura ainsi ce que je dois faire…

— Et si nous arrivons avant lui en Aydindril ? Écarlate nous y conduira en un jour, et il ne sera peut-être pas encore là.

— Si c'est le cas, nous repartirons, et nous le rejoindrons en chemin. Il verra Écarlate de loin !

— Tu ne reviendras pas sur ta décision, n'est-ce pas ? demanda Kahlan.

— Si tu vois une faille dans mon raisonnement, n'hésite pas à m'en

parler. Tu as une meilleure idée ?

— J'aimerais bien, mais ça n'est pas le cas. D'ailleurs, à part le conseil des devins, tout me convient dans ton plan.

— Je voudrais vraiment te voir dans ta robe de mariée, dit Richard avec un gentil sourire. Tu crois que Weselan peut la finir à temps ? Nous passerons notre nuit de noces chez toi, en Aydindril…

— Weselan y arrivera… Et la cérémonie n'aura pas besoin d'être somptueuse… De toute façon, avec le banquet en cours, nous n'aurions pas le temps de l'organiser. Mais l'Homme Oiseau sera ravi de nous unir en toute simplicité. (Kahlan eut un sourire enjôleur.) En Aydindril, nous aurons un vrai lit. Grand et confortable…

Richard l'enlaça et l'attira contre lui pour l'embrasser. Elle aurait voulu que ce baiser ne s'arrête jamais. Pourtant, elle le repoussa doucement et chercha son regard.

— As-tu oublié ce que Shota a dit au sujet… de notre enfant ?

— Elle s'est tellement trompée ! Même ses prédictions « exactes » n'ont pas tourné comme elle le prévoyait. Je ne renoncerai pas à toi à cause de ses délires ! Tu te souviens du proverbe de vieille femme que tu m'as cité un jour : « Ne laisse jamais une fille choisir ton chemin à ta place quand il y a un homme dans son champ de vision » ? Si tu veux, pour plus de sécurité, nous poserons la question à Zedd, avant de… Il en sait long sur les histoires d'Inquisitrices et de don…

— Tu as vraiment réponse à tout, dit Kahlan en laissant courir son index sur la poitrine de son compagnon. Comment fais-tu pour être aussi intelligent ?

Richard l'embrassa de nouveau.

— Je deviens terriblement futé dès qu'on essaie de m'éloigner de toi et de ton confortable lit. Pour te garder, j'irais combattre le Gardien au cœur du royaume des morts.

Kahlan se blottit contre lui. On eût dit qu'une éternité était passée depuis leur rencontre en Terre d'Ouest, quand un *quatuor* la poursuivait. Cela semblait si loin. Pourtant, ça ne remontait qu'à quelques mois. Mais tant de choses s'étaient produites. L'Inquisitrice en avait assez de trembler et de fuir ses ennemis. Ce n'était pas juste : alors que tout semblait fini, voilà que ça recommençait !

Kahlan s'en voulut de réfléchir ainsi. Ce n'était pas la bonne façon de voir les choses. Il fallait penser à la solution, pas au problème. Le passé ne leur apporterait aucune lumière sur ce qui les attendait…

— Ce ne sera peut-être pas aussi difficile, cette fois…, murmura l'Inquisitrice. Tu as sans doute raison : apprenons ce que nous devons savoir et finissons-en ! (Elle posa un baiser dans le cou de Richard.) Il faut y aller, nos amis doivent s'impatienter. Et si on reste encore un moment comme ça, j'ai peur de ne pas pouvoir attendre d'être dans mon confortable lit.

Ils sortirent de la maison des esprits et marchèrent main dans la main le long des allées obscures. Kahlan se sentait en sécurité quand il la tenait ainsi. Depuis leur premier jour, lorsqu'il l'avait aidée à se relever, elle adorait qu'il lui prenne la main. Personne n'avait jamais osé le faire, car les Inquisitrices effrayaient les gens.

Kahlan aurait donné cher pour que tout soit fini. Ainsi, ils pourraient être ensemble et vivre en paix. Oui, se prendre la main chaque fois qu'ils en avaient envie, et cesser de fuir…

Quand ils arrivèrent sur la place illuminée par les feux de cuisson, le brouhaha de voix d'adultes et de cris d'enfants les assourdit. Sous les abris surélevés au toit d'herbes tressées, les joueurs de tambour et de boldas s'en donnaient à cœur joie. Les danseurs en costumes rituels étaient partout, reconstituant pour le plus grand plaisir des enfants et des adultes des scènes mythiques de l'histoire du Peuple d'Adobe.

Des odeurs délicieuses montaient des feux entourés par des hommes et des femmes vêtus de leurs plus beaux atours. Tous avaient enduit leurs cheveux de boue, le nec plus ultra de l'élégance pour ce peuple si généreux et touchant.

Partout, des plateaux d'osier regorgeaient de tranches de tava, de coupes de poivrons, d'oignons frits ou de plats de haricots longuement mijotés avec de la viande. Les femmes qui s'occupaient du festin allaient et venaient sans cesse avec des assiettes de morceaux de poulet rôti, de tranches de sanglier ou de filets de poisson. Sourire aux lèvres, elles les distribuaient aux villageois venus accueillir dans l'allégresse les esprits de leurs ancêtres.

Savidlin se leva dès qu'il vit les deux jeunes gens et les invita à le rejoindre sous l'abri des Anciens. Avec sur les épaules sa peau de coyote officielle, leur ami avait des allures régaliennes. Les autres Anciens et l'Homme Oiseau saluèrent chaleureusement Richard et Kahlan. Dès qu'ils se furent assis en tailleur, les femmes leur apportèrent de la nourriture. Ils fourrèrent des morceaux de tava de poivrons et d'oignons, prenant garde à les porter à leur bouche de la main droite, car utiliser la gauche eût été une insulte. Un petit garçon posa près d'eux une cruche d'eau parfumée aux épices.

Quand il fut sûr que ses invités étaient confortablement installés, l'Homme Oiseau fit un signe aux femmes groupées sous un abri proche du leur. Kahlan savait ce que ça signifiait. Ces « cuisinières d'élite » étaient chargées de préparer la « spécialité » du festin. Richard leva les yeux quand l'une d'elles approcha avec un plateau de lanières de viande séchée soigneusement disposées en cercle.

Le Sourcier ne tressaillit pas.

S'il refusait cette viande, il n'y aurait pas de conseil des devins. Et

il ne s'agissait pas de *n'importe quelle* viande ! Le sachant déterminé, Kahlan comprit que ça n'arrêterait pas Richard.

Tête inclinée, la femme présenta son plateau à l'Homme Oiseau, puis aux autres Anciens. Quand elle passa à leurs épouses, la plupart refusèrent. Enfin, la cuisinière se campa devant Richard. Il la regarda un court moment puis choisit un des plus gros morceaux de viande. Le tenant entre le pouce et l'index, il le contempla mornement pendant que Kahlan déclinait poliment l'offre de la Femme d'Adobe, qui s'éloigna en silence.

— *Je sais que c'est dur pour toi*, dit l'Homme Oiseau, *mais tu dois t'approprier les connaissances et la force de tes ennemis.*

Richard mordit le morceau de viande.

— Le rituel est incontournable, dit-il. (Il mâcha et avala sans trahir l'ombre d'une émotion.) Qui était-ce ?

— *L'intrus que tu as tué*, répondit l'Homme Oiseau.

— Je vois…

Le Sourcier continua à manger. Il avait choisi une portion impressionnante pour montrer sa détermination. Malgré l'avertissement des esprits – le hibou – il entendait participer au conseil des devins. Il mâcha en regardant les danseurs, faisant descendre chaque bouchée avec un peu d'eau. Dans la nuit bourdonnante d'activité, l'abri des Anciens évoquait une oasis de quiétude…

Soudain, Richard cessa de mâcher, les yeux écarquillés, et regarda tour à tour les Anciens.

— Où est Chandalen ? demanda-t-il.

Les Hommes d'Adobe se consultèrent du regard, l'air étonné.

— Où est Chandalen ? répéta le Sourcier en se levant d'un bond.

— *Quelque part dans le coin…*, dit l'Homme Oiseau.

— Trouvez-le et amenez-le-moi !

L'Homme Oiseau chargea un chasseur d'aller chercher Chandalen. Richard sortit de l'abri, se dirigea vers celui des « cuisinières d'élite », dénicha la femme au plateau et prit un autre morceau de viande.

— *As-tu idée de ce qui se passe ?* demanda Kahlan à l'Homme Oiseau.

— *Oui… Il a eu une vision, provoquée par la chair de notre ennemi. Cela arrive parfois. C'est pour connaître ce qu'il y a dans le cœur de nos adversaires que nous faisons… ce que nous faisons.*

Richard revint devant la plate-forme et marcha de long en large.

— Que se passe-t-il ? lui demanda Kahlan.

Il cessa de marcher, l'air très inquiet.

— Un problème…, grommela-t-il avant de recommencer son manège.

L'Inquisitrice voulut avoir des éclaircissements, mais il sembla ne

pas avoir entendu sa question.

Le chasseur revint, suivi par Chandalen et ses hommes.

— *Pourquoi Richard Au Sang Chaud a-t-il demandé à me voir ?*

Le Sourcier recommença à manger son morceau de viande.

— Eh bien, que vois-tu ? demanda-t-il à Chandalen.

— *Un ennemi…*, répondit l'Homme d'Adobe sans préciser s'il parlait de la lanière de viande ou du jeune homme.

— Qui était cet homme ? cria Richard, exaspéré. À quel peuple appartenait-il ?

— *C'était un Bantak, venu de l'est…*

— *Un Bantak !* lança Kahlan en se levant d'un bond. (Elle sauta de l'abri et vint se camper au côté de Richard.) *Ces gens sont pacifiques. Ils n'attaquent jamais personne, car leurs coutumes le leur interdisent !*

— *C'était un Bantak*, répéta Chandalen. *Il avait des peintures noires autour des yeux et il voulait me tuer. Du moins, c'est ce que prétend Richard Au Sang Chaud.*

— Ils viennent…, marmonna le Sourcier. (Il prit Chandalen par les épaules.) Ils vont attaquer le Peuple d'Adobe !

— *Les Bantaks ne sont pas des guerriers*, dit le chef des chasseurs. *La Mère Inquisitrice a raison, ils sont pacifiques. Pour vivre, ils cultivent des champs et gardent des troupeaux. Nous faisons souvent du troc avec eux. Celui qui voulait me tuer devait être fou. Les Bantaks savent que le Peuple d'Adobe est plus fort qu'eux. Ils ne se risqueraient pas à nous agresser…*

— Rassemblez tous les hommes, dit Richard sans attendre la fin de la traduction. Il faut les arrêter !

— *Nous n'avons rien à craindre des Bantaks*, déclara Chandalen.

— Espèce d'idiot, tu es chargé de protéger ton peuple ! Je te dis qu'il est menacé ! Tu dois m'écouter…

Le Sourcier se passa une main dans les cheveux, se calmant un peu.

— Chandalen, n'as-tu pas trouvé étrange qu'un homme seul s'en prenne à toi alors que nous étions si nombreux à tes côtés ? Aurais-tu fait ça, aussi courageux sois-tu ? En étant armé d'une lance, face à des dizaines d'arcs ?

Chandalen se contenta de foudroyer Richard du regard. L'Homme Oiseau quitta à son tour l'abri.

— *Richard Au Sang Chaud, dis-nous ce que la chair de notre ennemi t'a révélé. Qu'as-tu vu ?*

— Cet homme, dit le Sourcier en brandissant le morceau de viande sous le nez de l'Ancien, était le fils de leur guide spirituel.

Les autres Anciens murmurèrent entre eux, soudain très agités.

— *Tu en es sûr ?* demanda l'Homme Oiseau. *Tuer le fils d'un guide spirituel est une grande offense. Comme si quelqu'un abattait le mien, en supposant que j'en aie un. Cela pourrait déclencher une guerre…*

— Exactement ! Et c'est ce que les Bantaks ont prévu. Pour une raison que j'ignore, ils ont estimé que le Peuple d'Adobe représentait une menace pour eux. Pour s'en assurer, ils ont envoyé le fils du guide spirituel. En le tuant, nous sommes censés avoir prouvé nos mauvaises intentions. Ils s'attendent à découvrir sa tête fichée sur un poteau, à la frontière de notre territoire. Dès que ce sera fait, ils attaqueront !

Il brandit de nouveau le morceau de viande.

— J'ignore pourquoi, mais cet homme avait le cœur plein d'amertume. Il voulait qu'une guerre éclate. Pour ça, il est venu seul, certain de se faire tuer, et d'obliger son peuple à se venger. Comprenez-vous enfin ? Quand ils entendront de loin les échos de notre fête, les Bantaks comprendront que nous ne sommes pas préparés à les recevoir. Ils arriveront bientôt, je le sais !

— *Chandalen*, dit l'Homme Oiseau, *Richard Au Sang Chaud a eu une vision en consommant la chair de notre ennemi. Que chacun de tes hommes aille en alerter dix autres. Les Bantaks ne doivent pas faire de mal aux nôtres. Arrête-les avant qu'ils atteignent le village.*

— *Nous verrons si la vision de Richard est exacte*, répondit Chandalen. *Je conduirai mes guerriers vers l'est. Si les Bantaks sont là, ils ne passeront pas !*

— Non ! cria Richard quand Kahlan eut traduit. Ils viendront du nord !

— *Du nord ?* répéta Chandalen, incrédule. *Les Bantaks vivent à l'est et c'est de là qu'ils attaqueront.*

— Ces hommes savent que nous défendrons l'est. Ils pensent que le Peuple d'Adobe veut les exterminer. Pour empêcher ça, ils feront un détour et attaqueront par le nord.

— *Les Bantaks sont des ignorants en matière de tactique*, insista Chandalen. *S'ils veulent vraiment nous agresser, ils avanceront tout droit. Tu as dit toi-même que le banquet s'entend de loin. Sachant que nous sommes vulnérables, ils n'ont aucune raison de perdre du temps en faisant un détour.*

— Ils viendront du nord, répéta Richard.

— *Tu l'as appris dans ta vision ?* demanda l'Homme Oiseau. *As-tu découvert ça en mangeant cette viande ?*

— Non, ça ne faisait pas partie de ma vision… (Richard se passa une main dans les cheveux.) Pourtant, je sais que c'est ainsi. Ne me demandez pas pourquoi j'en suis sûr, mais ils viendront du nord.

L'Homme Oiseau se tourna vers Chandalen.

— *Il faudrait peut-être diviser les hommes. Une moitié à l'est et l'autre au nord…*

— *Pas question ! Si la vision est exacte, nos forces doivent être regroupées. Une attaque massive, et avec un peu de chance, l'affaire sera réglée ! S'ils sont très nombreux, comme Richard le prétend, ils*

submergeront une troupe trop petite et fondront sur le village. Beaucoup de femmes et d'enfants périront. C'est trop risqué.

— *Chandalen,* conclut l'Homme Oiseau, *Richard nous a prévenus d'un danger. Tu es chargé de la sécurité de notre peuple. La vision ne précisant pas d'où viendra l'ennemi, c'est à toi d'arrêter une stratégie. Tu es le meilleur guerrier d'entre nous, et je me fie à ton jugement.* (Il plissa le front et se pencha vers Chandalen.) *Mais j'espère, sache-le, que c'est l'avis honnête d'un combattant, et pas une affaire de personnes…*

— *J'affirme que les Bantaks viendront de l'est. S'ils arrivent jamais…*

Richard posa une main sur le bras du chef de guerre.

— Chandalen, écoute-moi, je t'en prie. Je sais que tu ne m'aimes pas, et tu as peut-être raison… C'est vrai que j'ai attiré le malheur sur notre peuple. Mais un nouveau danger nous menace, et il vient du nord. Crois-moi, s'il te plaît ! La vie des nôtres en dépend. Déteste-moi si ça te chante, mais que personne ne meure à cause de ta haine !

Richard dégaina l'Épée de Vérité et, garde en avant, la tendit au guerrier.

— Je te donne mon arme. Va vers le nord. Si je me suis trompé, l'ennemi arrivant de l'est, tu me tueras avec cette lame.

— *Ta ruse ne marchera pas,* répondit Chandalen. *Je ne laisserai pas mourir mon peuple pour avoir le plaisir de te transpercer le cœur. Je préfère t'épargner et sauver les miens. J'irai vers l'est.*

Il se détourna et cria des ordres à ses hommes.

Richard rengaina l'épée.

— Ce type est un abruti, souffla Kahlan.

— Non, dit Richard, il fait ce qu'il croit juste. Son désir de protéger les siens passe avant l'envie de me tuer. Si je devais choisir quelqu'un pour combattre à mes côtés, ce serait lui, tout autant qu'il me déteste. C'est moi, l'abruti, parce que je n'ai pas réussi à le convaincre. Kahlan, je dois aller au nord pour arrêter les Bantaks.

— Il reste des hommes… Nous allons les réunir, et…

— Non ! Ils ne sont pas assez nombreux. Et tout homme capable de manier un arc ou une lance sera plus utile ici, pour défendre le village si j'échoue. Les Anciens doivent continuer le banquet, car il faut que le conseil des devins ait lieu. C'est le plus important ! J'irai seul. Après tout, le Sourcier peut accomplir des miracles. Peut-être m'écouteront-ils, voyant que je ne suis pas une menace…

— Très bien. Attends-moi ici, je reviens dans quelques minutes.

— Que vas-tu faire ?

— Passer ma robe de Mère Inquisitrice.

— Pas question que tu viennes !

— Il le faut. Tu ne parles pas leur langue.

— Kahlan, je refuse que…

— Richard ! Je suis la Mère Inquisitrice ! Aucune guerre n'éclatera sous mon nez sans que j'aie mon mot à dire. Attends-moi ici !

Elle s'en fut sans attendre de réponse. La Mère Inquisitrice n'entendait pas qu'on discute ses ordres, seulement qu'on les exécute. Elle regretta aussitôt d'avoir bousculé Richard, car elle aurait volontiers botté les fesses à cet âne bâté de Chandalen, qui avait refusé d'écouter.

Elle bouillait aussi de rage contre les Bantaks. À chaque visite dans leur village, elle les avait trouvés charmants et paisibles. Quelles que soient leurs motivations, il n'y aurait pas de guerre tant qu'elle serait là. La Mère Inquisitrice avait pour mission de préserver la paix. C'était son travail, pas celui de Richard.

Chez Savidlin, elle revêtit en silence sa tenue blanche. Toutes les Inquisitrices portaient le même genre de robe : à ras du cou, longue, sans ornements et taillée dans un tissu satiné noir. Le blanc était le privilège de la Mère Inquisitrice. Un attribut de pouvoir. Dans cette robe, elle n'était plus Kahlan Amnell, mais la vivante incarnation de la puissance de la vérité. Toutes ses sœurs étant mortes, la responsabilité de défendre les peuples faibles des Contrées du Milieu pesait sur ses seules épaules.

Désormais, porter ce vêtement lui semblait moins naturel. Jadis, cela lui avait paru normal. Mais depuis sa rencontre avec Richard, le fardeau du pouvoir lui paraissait plus écrasant. Avant de connaître le Sourcier, sa mission lui inspirait un atroce sentiment de solitude. Maintenant, elle se sentait davantage liée aux peuples des Contrées. Ces hommes et ces femmes étaient pour elle des frères et des sœurs, et ses responsabilités en devenaient d'autant plus angoissantes. Car elle savait ce que ça voulait dire, aimer quelqu'un et s'inquiéter pour lui…

Aucune guerre n'éclaterait tant qu'elle porterait cette robe !

Elle prit son manteau et celui de Richard et retourna sur la place, où les Anciens attendaient toujours devant leur abri. Le Sourcier n'avait pas bougé non plus. Elle lui lança son manteau et s'adressa aux Hommes d'Adobe.

— *Le conseil des devins devra avoir lieu demain soir, comme prévu. Nous serons revenus bien avant…* (Elle se tourna vers les épouses des vénérables.) *Weselan, nous voulons nous marier le lendemain. Je suis navrée de te laisser si peu de temps, mais nous devrons partir aussitôt après la cérémonie. Nous irons en Aydindril, pour neutraliser la menace qui pèse sur le Peuple d'Adobe et sur les autres…*

— *Ta robe sera prête*, répondit Weselan. *J'aurais aimé t'offrir une grande fête pour ton mariage, mais je comprends…*

— *Si Chandalen se trompe*, dit l'Homme Oiseau, *soyez très prudents. Les Bantaks ont pu changer… Dites-leur que nous ne leur voulons pas de mal. Et que la guerre nous répugne.*

Kahlan hocha la tête et se détourna.
— En route ! lança-t-elle à Richard.

Chapitre 15

Ils sortirent du village en silence et se dirigèrent vers les plaines luxuriantes qui s'étendaient au nord. Bientôt, ils n'entendirent plus les cris des villageois ni le son lancinant des tambours et des boldas. La lune n'était pas pleine, mais leur fournissait assez de lumière pour s'orienter parmi les hautes herbes. Et pas suffisamment, espéraient-ils, pour faire d'eux des cibles trop évidentes.

— Kahlan, je suis désolé, dit soudain Richard.

— De quoi ?

— D'avoir oublié qui tu es. La Mère Inquisitrice a une mission, et tu ne peux pas t'y dérober. Mais je m'inquiétais pour toi…

— C'est moi qui m'excuse d'avoir crié, dit Kahlan, surprise par la déclaration du jeune homme. Je n'aurais pas dû, mais l'idée qu'il y ait une guerre ici me met hors de moi. Je m'échine à empêcher les peuples des Contrées de s'entre-tuer, et ils s'étripent joyeusement dès que j'ai le dos tourné. Richard, j'en ai assez des massacres. Je pensais que c'était terminé… Je ne peux plus supporter ça. Vraiment !

— Je sais, dit le Sourcier en enlaçant sa compagne, et j'éprouve le même sentiment que toi. La Mère Inquisitrice mettra un jour un terme aux carnages ! Avec mon aide !

— Oui, avec ton aide. (Elle se laissa aller contre lui un instant.) À partir de ce jour, tu lutteras en permanence à mes côtés.

Ils s'éloignèrent de plus en plus du village sans voir autre chose qu'un sol obscur et un ciel étoilé. De temps en temps, Richard s'arrêtait pour sonder l'obscurité et sortir de sa poche de chemise une des feuilles de Nissel. Peu après le milieu de la nuit, ils atteignirent une sorte de cuvette peu profonde. Le Sourcier regarda de nouveau alentour et décida qu'ils attendraient ici. Il vaudrait mieux, expliqua-t-il, que les Bantaks les trouvent, plutôt qu'ils aient l'impression d'être attaqués.

Richard aplatit un petit carré d'herbe, où ils s'assirent pour guetter l'arrivée des guerriers. Chacun fit un somme pendant que l'autre montait la garde, les yeux rivés sur le nord. Une main sur les siennes, Kahlan regarda le Sourcier se reposer, un œil restant braqué sur l'horizon. Combien de fois avaient-ils sommeillé ainsi à tour de rôle, rassurés par la vigilance de l'autre ? Un jour viendrait-il où ils pourraient dormir ensemble, sans une sentinelle pour les empêcher de mourir ? Oui, décida Kahlan, ce jour arriverait, et il n'allait plus tarder. Richard découvrirait un moyen de refermer le voile et ils

auraient enfin la paix.

Malgré elle, la jeune femme se demanda si Richard avait raison, cette fois. Les Bantaks attaqueraient-ils vraiment par le nord ? S'ils arrivaient par l'est, beaucoup de guerriers périraient, car Chandalen serait impitoyable. Elle ne voulait pas qu'il arrive malheur aux Hommes d'Adobe, mais les Bantaks ne méritaient pas davantage la mort. Eux aussi faisaient partie de son peuple.

Quand Richard se réveilla, l'Inquisitrice se blottit contre lui et s'endormit comme une masse sur une dernière pensée pour leur bonheur à venir…

Il la secoua doucement en la serrant contre lui, une main posée sur sa bouche. À l'est, l'horizon commençait à peine à s'éclaircir. Des nuages violets dérivaient dans le ciel, comme s'ils essayaient de dissimuler le soleil. Richard regardait fixement le nord. Allongée contre lui, Kahlan ne voyait rien, mais elle sentit à la tension de ses muscles que quelque chose approchait.

Ils ne bougèrent pas tandis que la brise se levait, faisant bruisser les herbes autour d'eux. Sans gestes brusques, Kahlan se débarrassa de son manteau. Il ne devait pas y avoir de malentendu sur son identité. Bien sûr, les Bantaks la reconnaîtraient aussi à ses cheveux longs, mais elle tenait à ce qu'ils voient sa robe blanche, histoire qu'ils ne se méprennent pas sur la raison de sa présence. Richard aussi enleva son manteau. Autour d'eux, des ombres se faufilaient entre les hautes herbes.

Quand ils furent certains qu'il s'agissait d'êtres humains, les deux jeunes gens se relevèrent. Des guerriers armés de lances et d'arcs s'écartèrent vivement en criant de surprise. Une longue ligne latérale de Bantaks avançait vers le village du Peuple d'Adobe.

Une vingtaine de guerriers surmontèrent leur étonnement et vinrent encercler les deux intrus. Kahlan se redressa de toute sa hauteur, les bras le long du corps. Elle avait adopté son masque d'Inquisitrice, comme sa mère le lui avait jadis appris. Debout près d'elle, la main sur la garde de son épée, Richard ressemblait à un félin prêt à bondir.

Les guerriers, vêtus de tuniques de peau, des broussailles en guise de camouflage, pointaient presque tous leurs armes sur les deux jeunes gens. Mais ils ne semblaient pas ravis de le faire.

— *Vous osez menacer la Mère Inquisitrice ?* lança Kahlan. *Baissez vos armes sur-le-champ !*

Les guerriers regardèrent autour d'eux pour s'assurer que les jeunes gens étaient seuls. Pointer des lances sur la Mère Inquisitrice paraissait leur déplaire de plus en plus. C'était un outrage sans précédent, et ils le savaient. On eût dit qu'ils hésitaient entre continuer, à leurs risques

et périls, ou jeter leurs armes et s'agenouiller humblement. Quelques-uns finirent d'ailleurs par se fendre d'une demi-révérence.

— *Lâchez vos armes !* répéta Kahlan en avançant d'un pas.

Les guerriers tressaillirent et reculèrent un peu. Puis, comme s'ils venaient de trouver un compromis acceptable, toutes leurs lances se détournèrent de Kahlan pour se braquer sur Richard.

Surprise par la tournure des événements, l'Inquisitrice vint se camper devant son compagnon.

— Que fais-tu ? murmura Richard dans son dos. Tu perds la tête ?

— Tais-toi, ou nous risquons de la perdre tous les deux, et pas au sens figuré. Je joue ma dernière carte. Si je ne peux pas les convaincre de parlementer, nous sommes fichus…

— Pourquoi ne t'obéissent-ils pas ? Je croyais que tous les peuples des Contrées avaient peur de la Mère Inquisitrice.

— Ils ont peur, mais d'habitude, il y a un sorcier à mes côtés. Ne pas en voir leur donne peut-être un peu de courage. Mais même dans ces conditions, ils ne devraient pas se comporter comme ça… (Kahlan avança encore d'un pas.) *Qui parle au nom des Bantaks ? Qui prend le risque d'autoriser des guerriers à menacer la Mère Inquisitrice ?*

Leur stratégie de rechange – viser Richard – n'étant plus praticable, les Bantaks perdirent encore confiance et baissèrent un peu leurs armes. Pas beaucoup, mais c'était déjà ça…

Un vieil homme se fraya un chemin parmi les guerriers et vint se camper face à Kahlan. Vêtu comme tous les autres, il portait autour du cou un médaillon en or gravé de symboles bantaks. Kahlan le reconnut : Ma Ban Grid, le guide spirituel de son peuple. Son expression hargneuse le faisait paraître encore plus ridé que lors de leur précédente rencontre. Elle ne lui avait jamais vu d'autre expression qu'un sourire accueillant.

— *Je parle au nom des Bantaks*, déclara Ma Ban Grid, dévoilant les deux dernières dents qui garnissaient encore sa mâchoire inférieure. (Il regarda Richard.) *Qui est cet homme ?*

Kahlan prit une expression sévère.

— *Ma Ban Grid ose interroger la Mère Inquisitrice avant qu'elle ait été saluée comme il convient ?*

Les guerriers se dandinèrent, mal à l'aise. Le vieil homme, lui, ne broncha pas.

— *Ce n'est pas le moment des salutations. Nous ne sommes pas chez nous, mais en terre étrangère, pour massacrer le Peuple d'Adobe.*

— *Pourquoi ?*

— *Les Hommes d'Adobe nous ont déclaré la guerre, comme l'avaient prévu nos esprits-frères. Ils ont abattu un de mes enfants. Nous devons les exterminer avant qu'ils nous tuent tous.*

— *Il n'y aura ni guerre ni tuerie ! La Mère Inquisitrice l'interdit. Les*

Bantaks seront châtiés de ma main s'ils désobéissent !

Les guerriers reculèrent en murmurant. Mais leur guide spirituel ne céda pas un pouce de terrain.

— *Les esprits-frères m'ont également dit que la Mère Inquisitrice avait perdu le pouvoir sur les peuples des Contrées. La preuve, ont-ils ajouté, c'est qu'elle n'est plus accompagnée d'un sorcier. Et je n'en vois aucun à tes côtés… Comme toujours, les esprits ont dit la vérité à Ma Ban Grid.*

Kahlan se contenta de foudroyer le vieil homme du regard.

— Que dit-il ? souffla Richard à l'oreille de l'Inquisitrice. (Quand Kahlan l'eut mis au courant, il avança d'un pas, se plaçant à sa hauteur.) Je veux leur parler… Tu peux traduire pour moi ?

— Oui. Il veut savoir qui tu es, mais je ne lui ai pas répondu.

— Eh bien, moi, je vais le dire à tous ces types, déclara le Sourcier d'une voix glaciale. Et à mon avis, ils n'aimeront pas ça…

Il regarda les guerriers, ignorant délibérément Ma Ban Grid. La colère de l'Épée de Vérité dansait dans ses yeux. Il l'avait invoquée avant même d'avoir dégainé la lame.

— Guerriers, vous obéissez à un vieil idiot qui n'est plus capable de distinguer les faux esprits des vrais ! (Les hommes crièrent d'indignation.) N'est-ce pas la vérité, vieux fou ? ajouta Richard en regardant Ma Ban Grid.

Le guide spirituel eut du mal à ne pas s'étrangler de colère.

— *Qui es-tu pour oser m'insulter ainsi ?*

— Tes faux esprits t'ont dit que les Hommes d'Adobe ont tué un des tiens. Ils ont menti, et tu as été assez stupide pour les croire.

— *C'est toi qui mens ! Nous avons vu la tête de mon fils sur un poteau ! Les Hommes d'Adobe l'ont abattu, car ils veulent nous déclarer la guerre. Pour les punir, nous les massacrerons jusqu'au dernier.*

— Parler à un imbécile commence à me fatiguer, vieillard ! Si les Bantaks chargent un crétin comme toi de communiquer avec les esprits, c'est qu'ils n'ont pas plus de cervelle qu'un moineau.

— Richard, tu vas nous faire tuer, souffla Kahlan.

— Traduis !

Pendant qu'elle s'exécutait, Ma Ban Grid s'empourpra tant qu'il ressembla vite à un poivron bien mûr.

— Les Hommes d'Adobe, ajouta Richard, n'ont pas tué ton fils, vieillard. C'est moi qui l'ai abattu.

— Richard, je ne peux pas leur dire ça ! Ils nous tailleront en pièces…

Sans quitter Ma Ban Grid des yeux, le Sourcier murmura :

— Quelque chose effraie assez ces braves gens pour les forcer à se comporter comme des sauvages. Si je ne leur fais pas encore plus peur, ils nous tueront et iront massacrer les villageois sans défense. Traduis !

Kahlan répéta aux Bantaks les deux dernières phrases du Sourcier.

Aussitôt, toutes les armes se relevèrent.

— *Tu as tué mon fils !* beugla Ma Ban Grid.

— Oui, fit Richard en haussant les épaules. (Il pointa un index entre ses yeux.) Une flèche, exactement là. Elle lui a traversé la tête au moment où il s'apprêtait à enfoncer sa lance dans le dos d'un homme qui ne lui avait rien fait. Je l'ai abattu, comme j'aurais tué un coyote sur le point d'attaquer un agneau. Celui qui frappe si lâchement mérite la mort ! Et l'homme qui lui a ordonné d'agir ainsi, croyant aux mensonges des faux esprits, n'a pas le droit de diriger son peuple !

— *Nous allons te tuer !*

— Tu crois ? Vous pouvez essayer, mais vous ne réussirez pas.

Richard tourna le dos au vieil homme et s'éloigna d'une vingtaine de pas, les guerriers s'écartant pour le laisser passer.

— J'ai tiré une seule flèche pour tuer un Bantak, dit-il en se retournant. Tirez-en une autre pour tenter de m'abattre, et nous verrons qui est protégé par les esprits du bien. Vieil homme, choisis ton champion. Qu'il me vise entre les deux yeux, comme j'ai visé l'assassin à la solde des faux esprits.

— Richard, tu es devenu fou ? s'écria Kahlan. Je ne vais pas leur dire de te prendre pour cible !

— Je réussirai, je le sens…

— Tu y es arrivé une fois, c'est vrai. Mais si ça ne marche pas ? Veux-tu que je te regarde mourir ?

— Kahlan, si nous n'arrêtons pas ces gens, ils nous tueront de toute façon, et le Gardien franchira le voile. Le conseil des devins se tiendra ce soir, et c'est tout ce qui compte. J'utilise la Première Leçon du Sorcier : le premier pas pour croire quelque chose, c'est vouloir que ce soit vrai, ou en avoir peur. Jusqu'à maintenant, les Bantaks sont persuadés que les esprits disent la vérité parce qu'ils ont envie de le croire. Je vais leur faire *redouter* que mes prochaines paroles soient la vérité…

— Et que comptes-tu leur dire ?

— Traduis avant qu'ils décident de ne plus m'écouter et de nous tuer !

Kahlan communiqua aux Bantaks la proposition du Sourcier. Tous les guerriers se portèrent volontaires pour tirer la fameuse flèche. Ma Ban Grid, les regarda, l'air ravi.

— *Vous pouvez tous tirer sur le suppôt du mal qui a abattu mon fils !* dit-il enfin. *Allez-y ! Tous ensemble !*

Tous les arcs se pointèrent sur Richard.

— Espèce de lâche ! lança-t-il au vieillard. Guerriers, voyez-vous à quel point votre chef est fou ? Il sait qu'il écoute de faux esprits et voudrait que vous leur obéissiez aussi. Ce chien a compris que les esprits du bien me protègent, et il craint de relever le défi que je lui

lance. C'est la preuve qu'il se joue de vous !

Mâchoires serrées, Ma Ban Grid leva un bras pour interdire à ses hommes de tirer. Puis il se tourna vers un guerrier et lui arracha son arc.

— *Je vais te montrer que les esprits qui me parlent ne sont pas des imposteurs ! Tu mourras pour avoir tué mon fils et proféré d'ignobles mensonges.*

À la vitesse de l'éclair, il tira une flèche empoisonnée sur Richard. Les guerriers hurlèrent de joie et Kahlan manqua une inspiration, la peur lui nouant le ventre.

Le Sourcier attrapa la flèche en plein vol, juste devant son visage.

Les guerriers se turent tandis qu'il avançait vers Ma Ban Grid, le projectile dans la main et les yeux brûlants de rage. Il s'arrêta devant le vieillard et cassa la flèche en deux avec un sourire triomphal…

— Les esprits du bien m'ont protégé, vieil imbécile ! Toi, tu as écouté des imposteurs.

Richard dégaina lentement l'Épée de Vérité, la note cristalline clairement audible dans un silence de mort. La pointe de l'arme vint titiller la pomme d'Adam de Ma Ban Grid.

— Je suis Richard le Sourcier, le compagnon de la Mère Inquisitrice. Et le sorcier qui l'accompagne !

Tous les guerriers écarquillèrent les yeux. Très pâle, Ma Ban Grid baissa les yeux sur la lame.

— *Toi ? Un sorcier ?*

— Oui, un sorcier ! cria Richard. J'ai le don et la magie m'obéit. Tes faux esprits t'ont menti : il y a bien un sorcier avec la Mère Inquisitrice. Ces imposteurs ont envoyé ton fils déclencher une guerre dont le Peuple d'Adobe ne voulait pas. Vieil homme, ils t'ont manipulé ! Un guide spirituel plus avisé s'en serait peut-être aperçu. Mais un abruti comme toi… (Les guerriers grommelèrent, choqués qu'on traite leur chef ainsi.) Si tu continues à défier la Mère Inquisitrice, j'utiliserai ma magie pour te tuer. Puis je ravagerai les terres des Bantaks, qui resteront stériles jusqu'à la fin des temps. Et tous les vôtres mourront dans d'atroces souffrances, car la magie tue salement. Aucun Bantak, femme, enfant ou vieillard n'échappera à ma fureur. Mais je commencerai par toi, Ma Ban Grid !

— *Tu nous tuerais avec ta magie ?* souffla le vieil homme.

— Si tu n'obéis pas à la Mère Inquisitrice, votre sort à tous sera terrible.

En verve, Richard énuméra une impressionnante série d'horreurs. Amusée, Kahlan remarqua qu'il puisait son inspiration dans le discours que Zedd avait tenu, quelques mois plus tôt, à la foule qui prétendait le lyncher, l'accusant d'être un méchant sorcier. Le Sourcier reprenait

à son compte l'astuce de son vieil ami… et les Bantaks se décomposaient à mesure qu'il parlait.

Ma Ban Grid leva les yeux de l'épée et les planta dans ceux de Richard. Il semblait moins sûr de lui, mais pas encore décidé à s'avouer vaincu.

— *Les esprits m'ont dit qu'il n'y aurait pas de sorcier avec la Mère Inquisitrice. Pourquoi devrais-je te croire ?*

La colère déserta le visage de Richard comme par enchantement. Kahlan ne l'avait jamais vu brandir l'épée sans une lueur de rage dans les yeux. Là, il semblait doux comme un agneau. Étrangement, c'était encore plus effrayant. La paix intérieure d'un homme décidé à aller jusqu'au bout de son chemin…

À la pâle lueur de l'aube, la lame de Richard vira lentement au blanc. Son éclat augmenta au point que tous durent bientôt détourner les yeux.

Le Sourcier invoquait la seule magie à sa disposition : celle de l'Épée de Vérité.

Ce fut suffisant. Certains Bantaks lâchèrent leurs armes et se jetèrent à genoux en implorant le pardon du Sourcier et la protection des esprits. D'autres restèrent comme pétrifiés, ne sachant plus que faire.

— Excuse-moi, vieil homme, dit Richard, mais je dois te tuer pour sauver des centaines de vies. Sache que je te pardonne et que je regrette de t'exécuter.

En traduisant, Kahlan posa une main sur le bras de Richard pour l'empêcher de frapper.

— Richard, attends ! Laisse-moi une chance de tout arranger.

— Une seule… Si tu échoues, il mourra.

L'Inquisitrice savait qu'il essayait d'effrayer les Bantaks pour les libérer d'un envoûtement. Mais il lui faisait peur aussi. Au-delà de la fureur de l'épée, il plongeait dans un état… pire encore.

— *Ma Ban Grid*, dit Kahlan, *Richard te tuera, ce n'est pas une menace en l'air. Je lui ai demandé d'attendre, afin de t'accorder mon pardon si tu reconnais avoir eu tort. Je peux le prier de t'épargner, et il m'écoutera. Mais il ne m'a laissé qu'une chance. Après, je n'aurai plus aucune influence sur lui. Si tu tentes de le tromper, le remède sera pire que le mal. Richard est un homme de parole. Il t'a fait une promesse et si tu recours à la ruse, il la tiendra…*

» Saisis ta seule occasion d'entendre la vérité. Il n'est pas trop tard. La Mère Inquisitrice ne veut pas voir mourir un seul de ses enfants. Tous les hommes et toutes les femmes des Contrées sont chers à mon cœur. Parfois, je dois en sacrifier quelques-uns pour que des milliers d'autres survivent. Ma Ban Grid, j'attends ta réponse…

Autour d'eux, les guerriers avaient baissé la tête et ne disaient plus

un mot. Ils semblaient avoir pris conscience de s'être laissé entraîner dans une folie. Pacifiques par nature, les Bantaks regrettaient déjà leur égarement, dont ils paraissaient ne plus comprendre les raisons. Richard avait réussi à leur flanquer une frousse dix fois plus terrible que celle qui les avait poussés à se comporter comme des sauvages.

En attendant la réponse de Ma Ban Grid, Kahlan écarta de son front une mèche de cheveux que le vent faisait danser devant ses yeux. Son regard redevenu clair et calme, comme si le charme était rompu, le vieil homme leva la tête vers elle.

— *J'ai écouté les esprits*, dit-il d'une voix vibrante de sincérité, *et j'ai cru qu'ils disaient la vérité. Le Sourcier a raison, je suis un vieux fou.* (Il se tourna vers ses hommes.) *Les Bantaks n'ont jamais semé la mort et le malheur. Et ils ne commenceront pas aujourd'hui.*

Baissant la tête, il enleva son médaillon et le tendit à Kahlan.

— *Mère Inquisitrice, remets-le aux Hommes d'Adobe, je t'en prie. Dis-leur que c'est un gage de paix. Il n'y aura pas de guerre entre nous…* (Ma Ban Grid regarda Richard rengainer l'Épée de vérité.) *Merci de nous avoir empêchés – de m'avoir empêché – de commettre une terrible erreur.*

— *Ma récompense est d'avoir sauvé des vies*, dit Kahlan, en saluant le vieil homme de la tête.

— Demande-lui comment les esprits l'ont convaincu d'agir contre sa nature profonde et celle de son peuple, fit Richard.

— *Ma Ban Grid, de quelle façon les esprits t'ont-ils inspiré le désir de faire la guerre et de tuer ?*

— *J'ai entendu leurs murmures, la nuit,* confessa le vieil homme, un peu hésitant. *Alors, la soif de violence est montée en moi. Je l'avais déjà éprouvée, mais sans jamais y céder. Cette fois, elle m'a submergé. Je n'avais jamais connu cela…*

— Le voile qui nous sépare du royaume des morts a été déchiré, annonça Richard. (Des murmures coururent dans les rangs des guerriers quand Kahlan eut traduit.) Des faux esprits risquent de te parler de nouveau. Reste sur tes gardes. Je comprends que tu aies été abusé, et je ne t'en garderai pas rancune. Mais j'espère que tu seras plus prudent, à présent que tu connais la vérité.

— *Merci de ta clémence, sorcier,* dit Ma Ban Grid. *Je ne referai plus la même erreur…*

— Les esprits t'ont-ils dit autre chose ?

— *Je ne me souviens pas de paroles précises*, répondit le vieil homme, pensif. *Elles me communiquaient plutôt un sentiment qui m'emplissait d'un désir de violence… Mon fils, celui qui est mort, les a entendues aussi, car il était avec moi. J'ai eu l'impression que les voix s'adressaient à lui différemment. Ses yeux brûlaient de haine – plus encore que les miens. Il est parti aussitôt après la visite des esprits-frères.*

Richard regarda le guide spirituel un long moment. Puis il parla

enfin :

— Ma Ban Grid, je suis navré d'avoir dû tuer ton fils, et mon cœur saigne chaque fois que j'y pense. S'il y avait eu une autre solution, sache que je l'aurais adoptée.

Le vieil homme hocha la tête, mais ne parvint pas à répondre. Se tournant vers ses hommes, il parut soudain mort de honte.

— *Je ne comprends pas ce que nous fichons ici*, murmura-t-il. *Les Bantaks ne sont pas des tueurs.*

— Les faux esprits sont coupables, le rassura Richard. Je suis content que nous vous ayons aidés à voir la vérité.

Ma Ban Grid hocha une dernière fois la tête puis fit signe à ses guerriers qu'il était temps de rentrer chez eux. Les regardant s'éloigner, Kahlan soupira de soulagement, mais Richard serra les poings, l'air tendu.

— Que penses-tu de tout ça ? demanda l'Inquisitrice.

— Le Gardien a de l'avance sur nous, dit Richard. Il s'est donné le mal de te discréditer, toi, la Mère Inquisitrice. Il sème des pièges sur notre chemin pour réaliser un plan dont je n'ai pas la moindre idée.

— Et que proposes-tu ?

— De nous en tenir à nos projets : le conseil des devins ce soir, le mariage demain, puis le départ pour Aydindril.

— Richard, murmura Kahlan, tu es vraiment un sorcier. Tu t'es servi de la magie pour libérer les Bantaks d'un envoûtement.

— Non. C'était simplement un truc que m'a appris Zedd. Il m'a dit un jour que les gens redoutent plus que tout d'être tués par la magie, comme s'ils risquaient d'être « plus morts » qu'après un coup d'épée ou un accident… J'ai joué de cette peur et de la Première Leçon pour secouer les Bantaks. La terreur que je leur ai inspirée était plus forte que celle dispensée par les esprits.

— Et quand la lame a tourné au blanc ? insista Kahlan.

— Tu te souviens de la démonstration de Zedd, le jour où il nous a montré comment fonctionne l'épée ? Il affirmait qu'il est impossible de tuer quelqu'un qu'on juge innocent. (Kahlan hocha la tête : non, elle n'avait pas oublié.) Eh bien, il se trompait ! Quand la lame est blanche, on peut tuer n'importe qui, même une personne qu'on aime. Tu comprends pourquoi je hais la magie ?

— Richard, le don vient de t'aider à sauver des centaines de vies…

— À quel prix pour moi ? gémit le Sourcier. Quand je pense à faire virer la lame au blanc, je revois le moment où je l'ai fait devant toi, et où j'ai manqué te tuer.

— Mais tu ne m'as pas abattue… Avec des « si » on mettrait Aydindril en bouteille !

— Ça ne change rien à la douleur. J'ai déjà tué avec la lame blanche, et je sais de quoi je suis capable. Le digne fils de Darken

Rahl ! (Il changea abruptement de sujet.) Je crois que nous devrons être très prudents, ce soir, pendant le conseil des devins.

— Voilà deux fois que nous sommes avertis que frayer avec les esprits est dangereux. Ne veux-tu pas renoncer au conseil ?

— Pour me tourner vers quelle option ? Le Gardien mène le jeu, Kahlan. Les événements s'accélèrent, et à chaque pas, nous découvrons que nous ne savons presque rien. Alors, dédaigner une occasion d'en apprendre davantage…

— Et si les esprits ne peuvent rien pour nous ?

— Au moins, nous en serons sûrs… Les enjeux sont trop élevés pour se dérober. (Richard prit la main de sa compagne.) Kahlan, je refuse d'être responsable d'un désastre. Ou de le laisser se produire en sachant que c'est ma faute.

— Pourquoi ? Parce que Darken Rahl est ton père ? Tu serais coupable de tout à cause de cette filiation ?

— Peut-être… Mais Rahl ou non, je ne peux pas laisser le monde entier tomber entre les mains du Gardien. Ni *te* livrer à lui. Il faut que j'arrête ça. Darken Rahl me hante du fond de sa sépulture. Je sais que tout est ma faute ! Ne me demande pas pourquoi, mais c'est une certitude. Si je n'agis pas, le monde succombera et le Gardien te torturera pour l'éternité. Cette idée m'effraie atrocement. La nuit, mes cauchemars me réveillent. Pour éviter ça, je suis prêt à tout. Les risques ne m'arrêteront pas. J'assisterai au conseil des devins, même si j'ai peur qu'il s'agisse d'un piège.

— Un piège ? Tu crois que…

— C'est possible… Nous avons reçu un avertissement. Une raison d'être vigilants… Pendant le conseil, je n'aurai pas mon épée. Pourras-tu faire appel à la Rage du Sang ?

— Je l'ignore, car je ne sais pas comment ça marche. Et je n'ai aucun contrôle sur le phénomène…

— Eh bien, espérons que tu n'en auras pas besoin… Après tout, les esprits seront peut-être coopératifs… Ils l'ont bien été, la première fois…

Richard saisit l'Agiel qui pendait à son cou. Ses yeux gris étaient voilés par la douleur. Une nouvelle crise de migraine ! Il se laissa glisser sur le sol et se prit la tête à deux mains pendant que Kahlan s'agenouillait près de lui.

— Avant de repartir, il faut que je me repose un peu. Ces maux de tête me tuent.

Kahlan savait que ce n'était pas une image… Et seul Zedd, en Aydindril, pouvait empêcher ça.

La jeune femme espéra que le jour du départ arriverait vite.

L'après-midi touchait à sa fin quand ils regagnèrent le village, où les célébrations continuaient. Richard allait un peu mieux, mais la souffrance voilait toujours son regard. Les Anciens se levèrent dès qu'ils virent approcher les deux jeunes gens et l'Homme Oiseau vint à leur rencontre.

— *Et les Bantaks ? Les avez-vous vus ? Nous n'avons aucune nouvelle de Chandalen…*

Kahlan sortit le médaillon d'or et le tendit à l'Homme d'Adobe.

— *Ils étaient au nord, comme l'avait prévu Richard. Ma Ban Grid vous envoie ce cadeau en gage de paix. Les Bantaks n'attaqueront pas le Peuple d'Adobe. Ils ont commis une erreur et ils le regrettent. Nous leur avons fait comprendre que nous ne leur voulions pas de mal. Après tout, Chandalen aussi a commis une erreur…*

L'Homme Oiseau hocha solennellement la tête et ordonna à un chasseur de partir vers l'est et de ramener Chandalen et ses hommes. Kahlan trouva que l'Ancien avait l'air moins satisfait qu'il ne l'aurait dû.

— *Mon ami, quelque chose ne va pas ?*

— *Deux Sœurs de la Lumière sont revenues. Elles attendent dans la maison des esprits.*

Kahlan blêmit. Elle avait espéré que ces femmes ne se remontreraient pas aussi vite.

— Les Sœurs de la Lumière sont dans la maison des esprits, dit-elle à Richard.

— Rien n'est jamais facile…, marmonna le Sourcier. Homme Oiseau, serez-vous prêts pour ce soir ?

— *Oui. Les esprits seront exacts au rendez-vous.*

— Sois prudent, mon ami. Et ne tiens rien pour acquis. Nos vies en dépendent. (Richard prit le bras de Kahlan.) Allons voir si nous pouvons nous débarrasser au moins d'un problème…

Ils traversèrent la place où les villageois dansaient, mangeaient ou écoutaient les joueurs de boldas et de tambour. Quelques enfants n'étaient pas encore au lit et s'amusaient comme des petits fous…

— Trois jours…, marmonna le Sourcier.

— Pardon ?

— Leur première visite remonte à trois jours environ. Ce soir, je vais refuser leur deuxième proposition, et demain, nous partirons. Quand elles reviendront, dans trois jours, nous serons en Aydindril depuis quarante-huit heures.

— À condition qu'elles suivent le même rythme. Imagine qu'elles soient de retour demain ? Ou une heure après ton deuxième refus ?

Kahlan sentit le regard de Richard peser sur elle, mais elle ne tourna pas la tête vers lui quand il parla :

— Tu essaies de me remonter le moral ?

— Tu n'auras que trois occasions, Richard. J'ai peur pour toi et ces migraines risquent de…

— Je ne porterai plus jamais de collier ! Sous aucun prétexte, et pour personne !

— Je sais…, souffla l'Inquisitrice.

Le Sourcier ouvrit la porte et entra dans la maison des esprits. Les mâchoires serrées, il foudroya du regard les deux femmes campées au milieu de la pièce, puis avança vers elles. Capuche baissée, elles semblaient très calmes malgré leurs fronts légèrement plissés.

— J'ai des questions à poser, rugit Richard en s'immobilisant, et j'entends obtenir des réponses !

— Nous sommes ravies de voir que tu es en bonne forme, dit sœur Verna. Et toujours vivant…

— Pourquoi sœur Grâce s'est-elle donné la mort ? Et pourquoi ne l'en avez-vous pas empêchée ?

Sœur Elizabeth avança d'un pas, le Rada'Han dans les mains.

— Nous t'avons déjà dit que le temps des questions était révolu… À présent, seules les règles comptent.

Les poings sur les hanches, Richard dévisagea froidement ses interlocutrices.

— Je joue aussi selon des règles… Les miennes ! Voulez-vous connaître la première ? Aucune de vous ne se tuera aujourd'hui !

Autant parler à un mur !

— Moi, la Sœur de la Lumière Elizabeth Myric, je te donne une chance d'être aidé. La première raison d'accepter le Rada'Han était de garder les migraines sous contrôle et d'ouvrir ton esprit à l'enseignement qui te permettra d'utiliser le don. Tu as refusé cette proposition. Alors, je vais te révéler la suivante.

» La deuxième raison d'accepter le Rada'Han est de nous permettre de te contrôler.

— Me contrôler ? explosa Richard. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Rien de plus ni de moins que ce que ça dit…

— Je ne mettrai pas un collier pour le plaisir d'être « contrôlé » par vous. Ni pour une autre raison, d'ailleurs…

Sœur Elizabeth leva le Rada'Han à hauteur de ses yeux.

— Comme tu le sais, la deuxième raison est plus dure à accepter que la première. Richard, tu es en grand danger. Et il ne te reste plus beaucoup de temps. Je t'en prie, accepte ! La troisième raison sera encore moins agréable…

Kahlan vit dans les yeux de son compagnon une lueur qu'elle n'avait remarquée qu'une seule fois depuis qu'elle le connaissait. Quand Grace lui avait proposé le collier, le regard du jeune homme avait paru soudain étranger… et terriblement effrayant. Et comme la première fois, Kahlan en eut la chair de poule.

— J'ai déjà dit, fit Richard, sa colère soudain envolée, que je ne porterai plus jamais de collier. Si vous voulez m'apprendre à dominer mon don, je veux bien en discuter avec vous. En ce moment, des événements importants sont en cours. Un grave danger nous guette, et vous ne savez rien de tout ça. Le Sourcier a des responsabilités. Je ne suis pas un enfant, comme vos autres sujets. Avec un adulte, il est toujours possible de parler.

Sœur Elizabeth le foudroyant du regard, le Sourcier recula d'un pas. Les yeux fermés, il tremblait un peu.

Il se ressaisit, prit une grande inspiration, releva les paupières et soutint le regard de la femme. Quelque chose venait de se produire, mais Kahlan aurait été bien en peine de dire quoi.

Comme si elle était vidée de ses forces, Elizabeth baissa le Rada'Han et murmura :

— Acceptes-tu le Rada'Han ?

Richard ne détourna pas le regard.

— Je refuse, dit-il, d'une voix redevenue puissante.

Elizabeth blêmit et attendit quelques secondes avant de se tourner vers sa compagne.

— Pardonne-moi, ma sœur, car j'ai échoué. (Elle tendit le Rada'Han à Verna.) Tout dépend de toi, à présent.

— La Lumière te pardonne, souffla Verna avant d'embrasser sa compagne sur les deux joues.

Elizabeth se tourna de nouveau vers Richard.

— Puisse la Lumière te tenir pour l'éternité entre ses mains bienveillantes, dit-elle. Et fasse que tu trouves un jour le bon chemin…

Les poings toujours sur les hanches, le Sourcier ne broncha pas. Elizabeth releva le menton. Comme Grace avant elle, elle leva un bras, et, d'un mouvement du poignet, fit jaillir de sa manche la dague à garde d'argent. Elle la tourna vers son cœur sous le regard d'acier du jeune homme. Kahlan retint son souffle, prise d'une fascination morbide devant la femme qui allait mettre fin à ses jours.

Au moment où la dague bougea, le Sourcier réagit enfin. À une vitesse hallucinante, il saisit le poignet d'Elizabeth et, de sa main libre, lui arracha l'arme. Elle se défendit mais n'était pas de force contre lui.

— J'ai exposé ma règle… Il n'y aura pas de suicide aujourd'hui !

— Par pitié, lâche-moi ! cria Elizabeth.

Sa tête se renversa et un éclair aveuglant qui semblait venir du plus profond d'elle-même jaillit de ses yeux. Elle s'écroula et Verna lui enfonça sa propre arme dans le dos avant qu'elle ait touché le sol.

— Tu dois l'enterrer toi-même, dit Verna. Si tu laisses quelqu'un d'autre le faire, tu auras jusqu'à la fin de tes jours des cauchemars

provoqués par la magie. Rien ne pourra t'en débarrasser.

— Vous l'avez assassinée ! Espèce de cinglée ! Pourquoi ?

Verna nettoya son étrange lame sur sa manche, tendit la main, récupéra celle de la morte et la glissa dans la poche de son manteau.

— C'est toi qui l'as tuée, dit-elle.

— Son sang est sur vos mains !

— Comme sur le tranchant de la hache d'un bourreau… Mais ce n'est pas l'arme qui a tué…

Richard voulut lui sauter à la gorge. Elle ne tressaillit pas, se contentant de continuer à le regarder fixement. Les mains du jeune homme s'immobilisèrent avant d'atteindre leur but, comme si elles se heurtaient à une barrière invisible.

À cet instant, Kahlan comprit qui étaient les Sœurs de la Lumière.

Richard cessa de forcer sur la « barrière » et recula ses mains. Aussitôt, il parut moins furieux – presque apaisé. Puis il tendit un bras et saisit Verna à la gorge.

— Richard, croassa la sœur, les yeux écarquillés de surprise, lâche-moi !

— Comme vous l'avez dit la dernière fois, tout ça n'est pas un jeu. Pourquoi l'avez-vous tuée ?

Les pieds du Sourcier quittèrent le sol et il se retrouva en suspension dans les airs. Quand il resserra sa prise sur le cou de la femme, des flammes rugissantes apparurent autour d'eux et enveloppèrent le jeune homme.

— Je t'ai dit de me lâcher !

Encore quelques secondes et le feu magique consumerait Richard… Sans même en avoir conscience, Kahlan tendit le poing vers la Sœur de la Lumière. Des étincelles bleues crépitèrent autour de son poignet et de sa main alors qu'elle tentait de s'empêcher de frapper. Des éclairs échappèrent à son contrôle, partant à l'assaut des murs, du sol et du plafond – partout, sauf là où se tenaient Richard et son ennemie. Contenir son pouvoir était un tel effort que l'Inquisitrice en tremblait.

— Arrêtez ! cria-t-elle, alors que les filaments bleus absorbaient les flammes. Une mort suffit pour aujourd'hui !

Les éclairs disparurent.

Dans un silence total, sœur Verna regarda Kahlan, de la fureur dans les yeux. Richard se posa sur le sol et lâcha le cou de son ennemie.

— Je ne lui aurais pas fait de mal…, dit la sœur. Mon but était de l'effrayer pour qu'il retire sa main… (Elle se tourna vers le Sourcier.) Qui t'a appris à briser une Toile ?

— Personne. J'ai découvert ça tout seul. Pourquoi avez-vous tué sœur Elizabeth ?

— Tu as découvert ça tout seul ! railla Verna. Je t'ai dit que ce

n'était pas un jeu, Richard ! Les règles sont les règles… (Sa voix se brisa.) Je connaissais Elizabeth depuis des années. Si tu as déjà fait tourner au blanc la lame de ton épée, tu comprendras ce que cet acte m'a coûté…

Richard ne lui révéla pas qu'il comprenait ce qu'elle voulait dire.

— Et après ça, vous pensez que je vais me livrer à vous ?

— Le temps te manque, Richard. Avec ce que je viens de voir aujourd'hui, j'ai bien peur que les migraines te tuent plus vite que prévu. Normalement, la douleur aurait déjà dû te terrasser. Mais ce qui te protège ne résistera plus longtemps. Je sais que tu détestes voir mourir les gens. Crois-tu que ça nous amuse ? Mais tout ça, nous le faisons pour te sauver ! Je te supplie de le croire.

Verna se tourna vers Kahlan.

— Méfie-toi de ton pouvoir, Mère Inquisitrice, car je doute que tu mesures à quel point il est dangereux. (Elle releva sa capuche et regarda de nouveau Richard.) Tu as refusé la première et la deuxième proposition. Je reviendrai… Il ne te reste qu'une chance. Si tu ne la saisis pas, tu mourras. Réfléchis bien, Richard…

Dès que la porte se fut refermée sur Verna, Richard s'agenouilla près du cadavre d'Elizabeth.

— Elle a utilisé sa magie sur moi, dit-il. Je l'ai senti…

— Comment était-ce ?

— La première fois, j'ai eu le sentiment qu'une force extérieure me poussait à accepter le Rada'Han. Mais j'avais trop peur du collier pour y accorder beaucoup d'attention. Aujourd'hui, c'était plus fort. La magie d'Elizabeth tentait de me forcer à dire oui. J'ai pensé à mon angoisse du collier jusqu'à ce que cette puissance se retire et me laisse refuser. (Il leva les yeux vers Kahlan.) Tu y comprends quelque chose ? Ce qu'a fait Elizabeth, puis le feu de Verna, et le reste ?

— Oui. Les Sœurs de la Lumière ont des pouvoirs magiques.

Richard se releva lentement.

— Des pouvoirs magiques… Alors, pourquoi se suicident-elles quand je refuse leur proposition ?

— À mon avis, pour transmettre leur pouvoir à celle qui prendra le relais. Ainsi, elle sera plus forte lors de la prochaine tentative.

— Suis-je important au point qu'elles sacrifient leur vie pour moi ? Et dans quel but ?

— Peut-être simplement pour t'aider, comme elles le disent…

— Elles refusent qu'un parfait inconnu meure, quitte à ce que deux d'entre elles y laissent la vie ? N'est-ce pas un dévouement suspect ? Quelque chose ne colle pas dans cette équation…

— Je ne peux pas te répondre, mais j'ai si peur que ça en devient douloureux. Je crains qu'elles ne disent la vérité, Richard : les migraines te tueront très bientôt ! Malgré les soins de Nissel, tu ne

résisteras plus longtemps. (La voix de l'Inquisitrice se brisa.) Et je ne veux pas te perdre !

Richard enlaça tendrement la jeune femme.

— Non, tout ira bien… Je vais enterrer cette malheureuse. Ensuite, nous participerons au conseil des devins. Puis nous partirons pour Aydindril, et Zedd me tirera de ce mauvais pas. Je ne veux pas que tu t'inquiètes…

Kahlan hocha la tête contre l'épaule du Sourcier. La boule qu'elle avait dans la gorge ne lui autorisait pas d'autre réaction…

Chapitre 16

Nue comme un ver, Kahlan était assise au milieu d'un cercle composé de huit hommes dans le même appareil. Richard avait pris place à sa gauche. Comme les Anciens et l'Inquisitrice, il était couvert de boue blanche et noire, sauf sur la poitrine, où subsistait un petit rond de peau immaculée. À la chiche lumière du feu qui crépitait dans la cheminée, Kahlan voyait les lignes et les courbes qui se croisaient sur son visage. Tous portaient les mêmes peintures, afin que les esprits puissent les voir. La jeune femme se demanda si elle avait l'air aussi sauvage que son compagnon. L'odeur âcre de la fumée – très inhabituelle – lui irritait le nez. Mais elle n'osa pas se gratter, impressionnée par l'attitude solennelle des Anciens. Le regard vide, ils murmuraient des paroles sacrées aux esprits.

La porte se ferma toute seule, faisant sursauter l'Inquisitrice.

— *À partir de maintenant*, déclara l'Homme Oiseau, *et jusqu'à la fin, à l'aube, nul ne pourra entrer ou sortir d'ici. Les esprits défendent cette porte…*

Kahlan détestait l'idée, lancée par Richard, qu'il puisse s'agir d'un piège. Elle serra plus fort la main du jeune homme, qui lui répondit d'une pression rassurante. Au moins, se consola l'Inquisitrice, elle était avec lui. Et elle espérait être capable de le protéger – en invoquant son nouveau pouvoir, si nécessaire.

L'Homme Oiseau prit une grenouille dans un panier qu'il fit passer à l'Ancien assis à côté de lui. Pendant que tous se frottaient un batracien sur la poitrine, Kahlan contempla les crânes disposés en cercle devant eux. L'un après l'autre, les Anciens renversèrent la tête et commencèrent à incanter des litanies différentes.

Sans la regarder, Savidlin tendit le panier à l'Inquisitrice. Fermant les yeux, elle prit une petite grenouille-esprit et la passa sur sa poitrine, écœurée par le contact gluant du dos de l'animal contre un carré de sa peau non enduit de boue. Affermissant son contrôle sur ses pouvoirs d'Inquisitrice, afin de ne pas les libérer involontairement, la jeune femme tendit le panier à Richard.

Quand sa peau la picota, elle libéra la grenouille et reprit la main du Sourcier. Le contour des murs de la pièce se brouilla, comme si elle les voyait à travers une brume de chaleur. Puis elle eut le sentiment d'être une roue qui tournait follement autour des crânes, devenus une sorte de moyeu.

Alors que le picotement, sur sa peau, se transformait en caresse,

une lumière très blanche monta des crânes et emplit le champ de vision de Kahlan. L'écho lointain des chants, des tambours et des boldas augmenta d'intensité puis bourdonna à ses oreilles aussi fort que si elle avait encore été sur la place.

Comme la première fois, la lumière des crânes devint aveuglante, entraînant les neuf participants du conseil dans un vide tourbillonnant.

Des silhouettes apparurent autour d'eux. *Les esprits des ancêtres…*, se souvint l'Inquisitrice. Bientôt, une main sans substance lui tapota l'épaule.

L'Homme Oiseau parla d'une voix qui n'était plus la sienne, mais celle des esprits, froide comme la mort.

— *Qui a demandé cette réunion du conseil des devins ?*

Kahlan se pencha vers Richard et traduisit.

— C'est moi, répondit le Sourcier.

La main lâcha l'épaule de l'Inquisitrice et tous les esprits se regroupèrent au centre du cercle.

— *Dis-nous ton nom !* lancèrent-ils d'une seule voix. *Ton vrai nom, sans rien omettre. Si tu es sûr de vouloir cette réunion, malgré le danger, confirme-le après avoir décliné ton identité. Nous ne te donnerons qu'un avertissement…*

— Richard, je t'en prie…, souffla Kahlan après avoir traduit.

— Je n'ai pas le choix…, dit le Sourcier. (Il regarda les esprits et prit une grande inspiration.) Je suis Richard… (Il hésita une fraction de seconde.)… Richard Rahl… et je demande que cette réunion ait lieu.

— *Alors, il en sera ainsi…*, répondit la voix collective.

La porte de la maison des esprits s'ouvrit, le battant s'écrasant contre le mur.

Kahlan sursauta et sentit la main de Richard tressaillir. La porte resta béante, gueule noire dans la pénombre environnante. Les Anciens relevèrent la tête, leurs regards redevenus clairs. Pourtant, ils semblaient désorientés…

La voix des esprits retentit de nouveau. Cette fois, elle ne sortait pas de la bouche des Anciens, mais venait des spectres eux-mêmes. Et ses accents étaient encore plus douloureux que précédemment.

— *Tous doivent sortir, à part celui qui a convoqué le conseil des devins. Partez tant que vous le pouvez encore. Ne négligez pas cet avertissement : ceux qui resteront avec lui risquent d'y perdre leur âme.* (Toutes les silhouettes se tournèrent vers Richard.) *Toi, tu n'as pas le droit de sortir !*

Les Anciens, affolés, se regardèrent tandis que Kahlan traduisait. Elle comprit que cet événement ne s'était jamais produit…

— Qu'ils partent, dit Richard. Je ne veux pas qu'il leur arrive du

mal.

— *Homme Oiseau, retirez-vous tous. Richard Au Sang Chaud veut vous protéger.*

— *Je ne peux pas te donner de conseils, mon enfant*, dit l'Homme d'Adobe. *Cela n'est jamais arrivé et je ne comprends pas ce que ça signifie…*

— *Ne t'inquiète pas, mon ami…*, répondit l'Inquisitrice. *À présent, partez avant qu'il soit trop tard…*

Savidlin posant au passage une main sur l'épaule de la jeune femme, les sept Anciens sortirent, comme avalés par la gueule béante de la porte.

Kahlan se rassit près de Richard.

— Je veux que tu sortes aussi…, souffla le Sourcier d'une voix très calme – presque glaciale.

Dans ses yeux, l'Inquisitrice vit briller de la peur. Et danser la flamme de la magie.

— Non, je ne te quitterai pas… Même si notre union n'est pas encore officielle, nos cœurs sont liés. Nous ne faisons plus qu'un, Richard. Ce qui t'arrive m'arrive aussi…

Le Sourcier ne tourna pas la tête vers sa compagne, le regard toujours rivé sur les esprits. Kahlan pensa qu'il allait lui ordonner de sortir. Mais elle se trompait.

— Merci…, dit-il tendrement. Je t'aime, Kahlan Amnell. Nous resterons ensemble, une fois de plus !

Derrière eux, la porte se referma.

Kahlan poussa un nouveau cri, le cœur battant la chamade.

Les silhouettes des esprits commencèrent à se dissiper.

— *Nous sommes désolés, Richard Rahl, mais nous ne pouvons pas être témoins de ce qui va suivre. Ce que tu as invoqué nous dépasse.*

Quand les spectres eurent disparu, la lumière mourut et les deux jeunes gens se retrouvèrent dans une obscurité totale. Il n'y avait plus un bruit, à part les crépitements du feu agonisant et le sifflement de leurs respirations. Les mains dans les mains, nus comme le jour de leur naissance, ils attendirent en silence.

Alors que Kahlan commençait à croire – et à espérer – qu'il ne se passerait rien, une lumière brilla au-dessus des crânes.

Une lueur verte.

Celle qu'elle n'avait vue qu'en une seule occasion : à la lisière du royaume des morts.

À mesure qu'elle devenait plus brillante, des gémissements montaient à leurs oreilles. Puis un roulement de tonnerre fit trembler le sol.

Du cœur de la lueur verte jaillit une lumière blanche qui prit lentement la forme d'une silhouette. Le souffle coupé, Kahlan sentit sa

nuque se hérisser.

La silhouette blanche avança d'un pas. Kahlan s'aperçut à peine que Richard lui broyait presque la main. Terrorisée, elle reconnut la longue robe immaculée, la crinière de cheveux blonds, le visage douloureusement parfait…

Et ce sourire cruel…

— Que les esprits nous protègent…, souffla l'Inquisitrice.

C'était Darken Rahl !

Richard et Kahlan se levèrent lentement. Les yeux bleus du maître mort suivirent leurs mouvements. Avec une nonchalance régalienne, Darken Rahl leva une main et s'humecta le bout des doigts.

— Richard, merci de m'avoir invoqué… C'est très délicat de ta part.

— Je ne… t'ai pas… invoqué…, balbutia le Sourcier.

— Une erreur de plus, mon pauvre garçon ! Tu as demandé un conseil des devins. Les esprits des ancêtres… Ne suis-je pas ton père ? Toi seul pouvais me faire franchir le voile. Toi seul !

— Je te bannis !

— Si ça peut te faire plaisir ! (Rahl tendit les bras hors de l'aura qui l'enveloppait.) Tu vois, je suis toujours là…

— Mais je t'ai tué !

Le spectre éclata de rire.

— Ça, pour me tuer, tu m'as tué ! Puis tu as utilisé la magie pour m'envoyer dans un monde où je suis… très connu. Et où j'ai des amis. Et voilà que tu m'en as ramené ! De nouveau avec la magie. Ce faisant, Richard, tu as déchiré le voile un peu plus. (Rahl secoua tristement la tête.) Y a-t-il des limites à ta stupidité ?

Darken Rahl sembla flotter vers le Sourcier, qui lâcha la main de Kahlan et recula d'un pas. Paralysée, la jeune femme resta sur place.

— Je t'ai tué, souffla Richard. Tu as perdu et j'ai gagné !

— Tu as remporté une escarmouche dans une guerre sans fin, en recourant à ton don et à la Première Leçon du Sorcier. Mais dans ton ignorance, tu as violé la Deuxième Leçon, et tout reperdu aussitôt. (Rahl eut un rictus pervers.) Quel dommage… Personne ne t'a prévenu que la magie est dangereuse ? J'aurais pu te l'apprendre, partager avec toi toutes mes connaissances… (Rahl haussa les épaules.) Qu'importe ! Tu m'as aidé à gagner, même sans être formé. Je ne pourrais pas être plus fier de toi.

— Qu'ai-je fait ? Que dit la Deuxième Leçon du Sorcier ?

— Tu ne sais vraiment pas ? Tu devrais… Aujourd'hui, tu l'as violée une deuxième fois. Ainsi, tu as de nouveau déchiré le voile, assez pour que je puisse passer et ouvrir un chemin au Gardien. Et tu

as réussi ça tout seul ! Mon digne fils ! Tu n'aurais jamais dû te mêler de choses qui te dépassent…

— Que veux-tu ?

— Toi, mon enfant, dit Rahl en approchant encore. (Il leva les mains vers le jeune homme.) Tu m'as envoyé dans un autre monde. En retour, je vais t'y expédier aussi. Tu appartiens au Gardien !

Le poing de Kahlan se leva d'instinct quand le Kun Dar explosa au plus profond d'elle-même. La fureur la submergea et des éclairs bleus jaillirent de ses doigts. L'obscurité, autour d'eux, fut déchirée par une tempête de lumière et de bruit qui fit trembler le sol. Les murs de la maison des esprits se rematérialisèrent, éclairés par le rayon bleu qui volait vers Darken Rahl.

Il leva négligemment une main et détourna l'éclair, qui se sépara en deux. Une fourche traversa le toit, provoquant une pluie de fragments de tuile, et se perdit dans le firmament obscur. L'autre s'enfonça dans la terre et souleva des gerbes de poussière.

Darken Rahl plongea son regard dans celui de Kahlan et lui fit le sourire le plus pervers qu'elle ait jamais vu. Tous les muscles à la torture, elle tenta en vain d'invoquer de nouveau son pouvoir. Rahl venait de la tétaniser et Richard semblait aussi impuissant qu'elle.

Richard, pensa-t-elle, *mon Richard ! Esprits du bien, ne laissez pas une telle horreur arriver !*

De la fureur dans le regard, le Sourcier tenta de faire un pas en avant. Darken Rahl lui posa une main sur le côté gauche de la poitrine, juste au-dessus du cœur, le pétrifiant comme une statue.

— Je t'ai imprimé la marque du Gardien, fiston. Désormais, tu es à lui.

Richard rejeta la tête en arrière et cria avec tant de désespoir que Kahlan en eut le cœur brisé. Comme si, à cet instant, elle venait de mourir mille fois en une seconde.

De la fumée monta de la poitrine du jeune homme et une odeur de chair brûlée agressa les narines de l'Inquisitrice.

Darken Rahl retira enfin sa main.

— C'est le prix de l'ignorance, Richard. Tu es la créature du Gardien, à présent. Et pour l'éternité ! Le voyage commence !

Le Sourcier s'écroula comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. Kahlan n'aurait su dire s'il était évanoui ou mort. Et si quelque chose la tenait encore debout, ce n'était pas ses jambes, mais les fils que manipulait Darken Rahl.

Il glissa jusqu'à elle, se pencha et l'inonda de sa lumière aveuglante. L'Inquisitrice voulut fermer les yeux et se recroqueviller sur elle-même, mais elle n'y parvint pas.

— Tuez-moi aussi…, murmura la jeune femme. Envoyez-moi le rejoindre, par pitié !

Il tendit les mains vers elle. Quand il la toucha, du feu et de la glace se déversèrent dans son corps.

Puis les mains du maître la lâchèrent.

— Non… Ce serait trop facile. Je préfère qu'il voie ce qui t'arrivera. Comme un témoin impuissant… (Cette fois, le sourire de Rahl dévoila ses dents.) Qu'il souffre tout son saoul !

Les yeux de Rahl étaient comme des poignards qui déchiraient les entrailles de Kahlan. Le regard terrifiant dont Richard avait hérité…

— Tu vivras, pour le moment… Bientôt, vivante puis morte, tu connaîtras une abominable souffrance, et il devra la contempler. Pour l'éternité ! Et nous serons là aussi, le Gardien et moi… À ses côtés !

— Pitié ! cria Kahlan. Ne nous séparez pas !

Rahl tendit un doigt et recueillit une larme sur la joue de Kahlan. Ce simple contact la fit trembler de souffrance.

— Puisque tu l'aimes tant, je vais te faire un cadeau. (Le maître se tourna et tendit un bras vers Richard.) Le laisser vivre un peu plus longtemps… Assez pour que tu voies la marque du Gardien drainer ses forces vitales et lui arracher l'âme. Le temps ne compte pas, puisque le Gardien finira par avoir son dû. Je t'offre ce minuscule fragment d'éternité pour que tu voies mourir l'homme que tu aimes.

Rahl se pencha vers Kahlan, qui tenta vainement de reculer. Quand il lui posa un baiser dans le cou, la douleur la fit hurler et elle eut le sentiment qu'il venait de la violer. Ses mains diaphanes écartant les cheveux de la jeune femme, le maître approcha la bouche de son oreille.

— Profite de ma générosité, murmura-t-il. Le moment venu, tu m'appartiendras aussi. Une éternité de douleur, suspendue entre la vie et la mort… J'aimerais te décrire ce qui t'attend, mais j'ai peur que tu ne comprennes pas. N'aie crainte, je te montrerai bientôt… (Il lâcha un horrible gloussement.) Quand j'aurai fini de déchirer le voile et libéré le Gardien.

Rahl posa un nouveau baiser dans le cou de Kahlan. L'horreur des visions qui se déversèrent dans son esprit dépassa tout ce qu'elle avait jamais pu imaginer.

— Un avant-goût… À très bientôt, Mère Inquisitrice.

Dès qu'il se détourna, Kahlan put de nouveau bouger. Elle tenta d'invoquer son pouvoir, mais ne réussit pas. Tremblante, elle cria quand Darken Rahl franchit la porte de la maison des esprits et disparut dans la nuit.

Puis elle s'écroula, des sanglots lui déchirant la poitrine. Folle d'une rage impuissante, elle rampa péniblement jusqu'à Richard.

Il gisait sur le flanc, lui tournant le dos. Quand elle le fit pivoter, ses bras inertes retombèrent le long de ses flancs. Le teint de cendres,

il ressemblait à un cadavre. Une empreinte de main calcinée s'étalait sur sa poitrine. La marque du Gardien ! Du sang suintait de la chair noircie. Sa vie et son âme s'écoulaient lentement…

En larmes, Kahlan se coucha sur lui et le prit dans ses bras.

Elle s'accrocha à ses cheveux et pressa son visage contre sa joue glacée.

— Je t'en prie, Richard, gémit-elle, ne me quitte pas ! Je ferais n'importe quoi pour toi, même mourir à ta place. Reviens, je t'en supplie ! Ne m'abandonne pas !

Elle se serra plus fort contre lui, certaine que l'univers venait de s'écrouler autour d'elle. Richard agonisait. Elle ne pouvait penser à rien d'autre, sinon à crier qu'elle l'aimait. Il allait mourir et elle ne pouvait pas l'en empêcher. Sa respiration ralentissait déjà…

Elle implora la mort de l'emporter avec lui, mais son cœur continua obstinément à battre.

Était-elle ici depuis quelques minutes ou une éternité ? Désorientée, Kahlan ne distinguait plus la réalité de l'illusion. Comme dans un cauchemar…

Alors qu'elle caressait les joues glacées du moribond, une voix la fit sursauter :

— Tu dois être Kahlan…

L'Inquisitrice se retourna. La porte de nouveau refermée, elle vit se découper dans l'obscurité la silhouette spectrale d'une femme aux mains jointes. Un sourire sur les lèvres, son abondante chevelure nattée, elle ne semblait pas hostile.

— Qui es-tu ?

L'inconnue s'assit en face de Kahlan. Elle ne portait pas de vêtements, vit enfin l'Inquisitrice, mais ne paraissait pas nue pour autant. Les yeux pleins de désir et d'angoisse, elle regarda Richard puis se tourna vers sa compagne.

— Je m'appelle Denna.

En entendant ce prénom, Kahlan leva un poing, prête à foudroyer le monstre qui osait encore approcher de Richard.

— Il agonise, dit Denna, l'empêchant de frapper. Et il a besoin de nous deux.

— Tu peux l'aider ?

— Ensemble, nous en serons peut-être capables. Si tu l'aimes assez fort.

— Je ferais n'importe quoi pour lui…

— Je l'espère bien…

Denna tourna la tête vers Richard et lui caressa la poitrine. Indignée, Kahlan faillit déchaîner son pouvoir. Mais elle ignorait si le fantôme tentait de lui faire mal ou de l'aider. Contre toute logique, elle opta pour la deuxième possibilité. La seule chance de le sauver !

Quand la poitrine du jeune homme se souleva, le cœur de l'Inquisitrice battit la chamade.

— Il est encore avec toi, dit Denna en retirant sa main.

Kahlan baissa un peu son poing et essuya ses larmes de l'autre main. Elle détestait le désir qui brillait dans les yeux de Denna dès qu'elle les posait sur le jeune homme.

— Comment es-tu venue ? Richard n'a pas pu t'invoquer, car tu n'es pas une de ses ancêtres…

— C'est impossible à expliquer clairement, mais je peux t'aider à comprendre… Alors que j'étais dans un lieu où règnent la paix et l'obscurité, ce calme fut perturbé par le passage de Darken Rahl. Normalement, il n'aurait pas dû pouvoir faire ça. Mais j'ai senti que Richard l'avait appelé, lui permettant de traverser le voile.

» Je connais Rahl et je savais ce qu'il allait faire à Richard. Alors, je l'ai suivi. Et dans son sillage, j'ai traversé le voile qui me retenait prisonnière. Ma peur pour Richard est la raison de ma venue. Je ne peux pas t'en dire plus…

Kahlan hocha la tête. Pour elle, ce n'était pas un esprit qui parlait, mais une femme qui avait pris Richard dans son lit. Le pouvoir brûlait de frapper. Elle le contrôla, se convainquant que c'était le seul moyen de secourir Richard. Puisqu'elle ignorait que faire, elle devait se fier à Denna. Elle avait déclaré être prête à tout pour sauver son compagnon, et c'était vrai, même si ça consistait à épargner une femme… déjà morte – un monstre qu'elle aurait voulu étriper de ses propres mains…

— Peux-tu le tirer de là ? demanda-t-elle.

— La marque du Gardien est sur lui… Toute personne qui la porte est attirée dans le royaume des morts pour devenir le jouet du Gardien. Si une autre main s'imprime sur la marque, celle-ci passera sur son propriétaire, et c'est lui qui fera le voyage dont on ne revient pas. Alors, Richard continuera à vivre.

Sans hésiter, Kahlan se pencha vers le Sourcier, la main tendue.

— Alors, que je sois marquée, et que mon bien-aimé vive !

La paume de l'Inquisitrice approcha de l'empreinte de main noircie.

— Kahlan, non !

— Pourquoi ? Je veux le sauver, et pour ça, j'accepte de faire le voyage à sa place.

— Je sais, mais ce n'est pas si simple. D'abord, nous devons parler. L'aider ne sera facile pour aucune de nous. Et nous souffrirons beaucoup…

Kahlan recula et se rassit. L'enjeu valait tous les sacrifices, y compris celui de parler à cette… créature. Une main sur le front de Richard, elle regarda le spectre.

— Comment sais-tu qui je suis ?

— Quand on connaît Richard, comment ignorer qui est Kahlan ?

— Il t'a parlé de moi…

— En un sens… J'ai entendu ton nom des milliers de fois. Quand je le torturais jusqu'à ce qu'il délire, il le criait sans cesse. Jamais un autre… Ni celui de sa mère, ni celui de son père. Seulement le tien. Il souffrait jusqu'à en oublier son propre prénom, mais pas le tien… J'étais sûre qu'il trouverait un moyen de s'unir à toi malgré ton pouvoir d'Inquisitrice. S'il le fallait, il pourrait forcer le soleil à se lever en pleine nuit !

— Pourquoi me dis-tu tout ça ?

— Parce que je vais te demander de l'aider… Avant que tu acceptes, il faut que tu saches combien tu devras le faire souffrir pour réussir. Tu dois agir en toute connaissance de cause. C'est ta seule chance de succès. Si tu ne comprends pas, tu échoueras…

» Il n'est pas seulement en danger à cause de la marque. La folie le ronge et c'est moi qui en suis responsable. Ce mal le tuera aussi sûrement que les stigmates du Gardien.

— Richard est parfaitement sain d'esprit. Fou, lui ? C'est absurde ! Nous devons retirer la marque, c'est tout.

— Tu te trompes ! Il est *marqué* d'une autre façon, car il a le don. Je l'ai su au moment où il est venu m'exécuter. Et je vois l'aura de la magie autour de lui, en ce moment même. Cela le tue, et il n'a plus beaucoup de temps devant lui. Pas question de le sauver du Gardien pour le laisser mourir à cause du don !

Kahlan se frotta le nez du dos de la main et hocha la tête.

— Les Sœurs de la Lumière prétendent pouvoir le tirer de là… Mais il faudrait qu'il porte un collier, et il ne veut pas en entendre parler. Il m'a raconté ce que tu lui as fait, et c'est pour ça qu'il refuse le Rada'Han. Mais il n'est pas fou. Comme toujours, il verra que c'est inévitable, et il acceptera la vérité.

— Ce qu'il t'a confié, dit Denna, effleure à peine la réalité. Et ce qu'il t'a caché dépasse ton imagination. Kahlan, je connais sa folie. Il ne te révélera pas tout, mais moi, je le dois…

— Je ne te le conseille pas, lâcha l'Inquisitrice. Car je n'ai pas à connaître ce qu'il désirait garder secret.

— Il le faut ! Sinon, tu ne pourras rien pour lui. Sur certains points, j'en sais plus long sur Richard qu'il n'en sait lui-même. Je l'ai poussé jusqu'à la frontière de la folie, puis au-delà. Quand il a perdu la raison, j'étais là, et je l'ai empêché de quitter les territoires de la maladie mentale.

Kahlan identifia enfin le sentiment qui faisait briller les yeux de Denna quand elle regardait Richard. Et ça n'améliora pas sa confiance en cette femme.

— Tu l'aimes !

— Lui, c'est toi qu'il aime. Je me suis servie de cet amour pour le torturer. Après l'avoir amené sur le fil qui sépare la vie de la mort, je l'y ai maintenu en équilibre. D'autres l'auraient conduit là plus vite, mais sans pouvoir l'empêcher de basculer. Mes collègues ont tendance à brûler les étapes. Leurs sujets meurent avant qu'elles aient tiré le meilleur de la souffrance et de la folie. Darken Rahl m'avait choisie à cause de mon art de progresser à petits pas, sans provoquer la mort des cobayes. C'est lui-même qui m'a enseigné ça.

» Parfois, je restais passive des heures, sachant qu'un nouveau coup d'Agiel aurait été fatal. Et alors que j'attendais de pouvoir recommencer, il murmurait ton nom sans s'en apercevoir. Tu étais le fil qui le raccrochait à la vie. Et c'est grâce à ça que j'ai pu aller si loin. Son amour pour toi m'a permis de lui infliger des punitions qu'il n'aurait pas supportées sinon… Et alors que j'étais là, l'écoutant murmurer ton prénom, je priais pour qu'il dise le mien – une fois, oui, au moins une fois ! Cela n'arriva jamais. Et je l'ai fait souffrir à cause de ça plus que pour toute autre raison.

— Par pitié, Denna, dit Kahlan, des larmes roulant sur ses joues, je ne veux plus rien entendre. Savoir que je t'ai aidée à lui faire du mal…

— Tu dois écouter ! coupa Denna. Je n'ai pas encore dit le premier mot de tout ce que tu dois connaître si tu veux l'aider. Par exemple, j'ai retourné sa magie contre lui, et c'est pour ça qu'il la hait, aujourd'hui. Je le sais, parce que Darken Rahl m'a fait subir tout ce que je lui ai infligé.

Lorsque Kahlan se fut assise, tremblante, le regard fixe, presque en transe, Denna lui raconta en détail comment elle s'était servie de l'Agiel sur Richard. Pour avoir touché cet objet maudit, l'Inquisitrice imagina le calvaire de son compagnon.

Elle éclata en sanglots quand Denna lui décrivit son supplice favori : Richard suspendu au plafond, elle lui tirait la tête en arrière et lui conseillait de ne pas se débattre tandis qu'elle lui enfonçait l'Agiel dans l'oreille. Sinon, les dommages cérébraux seraient irréversibles. Par amour pour Kahlan, le jeune homme avait réussi à préserver son intégrité intellectuelle.

L'Inquisitrice garda les yeux baissés, incapable de regarder en face la femme qui lui parlait. Et le pire restait à venir !

Une main sur le ventre et l'autre obturant sa bouche, Kahlan réussit à ne pas vomir pendant ces descriptions. En revanche, elle ne put pas arrêter ses sanglots, même quand ils manquèrent l'étouffer.

Dans sa détresse, elle espéra que Denna éluderait le sujet qui risquait d'avoir raison d'elle malgré sa détermination à sauver Richard. Implacable, le spectre lui révéla dans le détail tout ce qu'une

Mord-Sith faisait à ses amants. Cela expliquait, ajouta-t-elle, qu'ils ne vivent jamais longtemps. Et Richard avait eu droit à un traitement qu'aucun de ses autres partenaires n'avait dû subir.

Kahlan se détourna, rampa à l'écart et vomit. Denna s'approcha pour la soutenir tandis qu'elle vidait son estomac sur le sol en terre battue.

Ensuite, l'Inquisitrice voulut invoquer la Rage du Sang pour châtier Denna. Bien trop faible, elle n'y parvint pas. Elle resta où elle était, écartelée entre le désir d'aller serrer Richard dans ses bras et l'envie de réduire cette femme en cendres avec son pouvoir.

— Lâche-moi…, parvint-elle à souffler. (Le spectre obéit.) Combien de fois lui as-tu fait subir ça ?

— Le nombre qu'il fallait… Ça n'a pas d'importance.

— Combien de fois ! répéta l'Inquisitrice, les poings serrés.

— Désolée, Kahlan, je n'ai pas tenu le compte… Mais il est resté plus longtemps avec moi que mes précédents partenaires. Je l'ai pris dans mon lit presque toutes les nuits. Et je suis allée plus loin avec lui parce que les autres n'avaient pas la force qu'il tirait de son amour pour toi. Eux, ils seraient morts dès la première fois. Il m'a beaucoup combattue, au début. Je l'ai fait autant de fois qu'il fallait, c'est tout.

— Autant de fois qu'il fallait pour quoi ?

— Le rendre fou. En partie…

— Il n'est pas fou ! Pas fou ! Pas fou !

Denna attendit que Kahlan se calme un peu pour continuer.

— Écoute-moi, je t'en prie ! N'importe qui d'autre aurait été brisé par ce que je lui ai infligé. Richard s'en est tiré en compartimentant son esprit. Il a enfermé l'essence de sa personne dans un lieu où ni moi ni la magie n'avions accès. En recourant à son don, il a préservé le noyau de sa personnalité. Mais dans certaines zones de son esprit, la folie est bien là. J'ai retourné sa propre magie contre lui pour qu'il perde la raison. Il ne pouvait pas se protéger *entièrement*. Je t'ai raconté tout ça afin que tu prennes conscience qu'il est partiellement fou. Il a sacrifié une part de lui-même pour épargner le reste. Et tout ça pour toi ! Je regrette de n'avoir pas pu agir ainsi quand on m'a dressée.

Kahlan prit la main de Richard et la serra contre son cœur.

— Comment as-tu pu lui faire ça ? Mon pauvre Richard… Comment peut-on torturer quelqu'un ainsi ?

— Nous avons tous nos zones sombres… Certains sont plus touchés que d'autres. Dans ma vie, tout ne fut qu'obscurité…

— Si tu as souffert toi-même, je comprends encore moins que…

— Toi aussi, coupa Denna, tu as commis des actes terribles. Avec

ton pouvoir, tu as fait du mal à des gens.

— Mais c'étaient des criminels…

— Des criminels ? Tous, jusqu'au dernier ?

Kahlan se souvint du malheureux Brophy, un innocent qui avait dû vivre dans la peau d'un loup pour recouvrer en partie son autonomie.

— Non, souffla-t-elle. Mais j'étais obligée d'agir ainsi. C'est ma mission. Ce que je suis. Et qui je suis !

— Peut-être, mais les actes restent. Et si nous parlions de Demmin Nass ?

Ce nom fut comme une gifle pour Kahlan. Des souvenirs – hélas, délectables – remontèrent à sa mémoire. Émasculer ce monstre avait été un moment de pure joie.

— Par les esprits, gémit-elle, suis-je donc aussi mauvaise que toi ?

— Nous faisons tous ce que nous devons faire, quelles que soient nos motivations. (Une main diaphane releva le menton de l'Inquisitrice.) Je ne t'ai pas parlé pour te blesser, Kahlan. Ces évocations m'ont torturée aussi. Mon but est de sauver Richard, pour qu'il ne meure pas avant que son heure ait sonné. Et pour que le Gardien ne réussisse pas à s'évader…

Kahlan serra plus fort la main de Richard contre sa poitrine.

— Denna, je suis navrée, mais je n'ai pas la force de te pardonner. Je sais que Richard y est arrivé… Moi, c'est impossible. Je te hais !

— Je n'espérais pas que tu me pardonnerais. Mon seul souhait, c'est que tu acceptes la vérité, au sujet de la folie de Richard.

— Pourquoi ? En quoi est-ce indispensable ?

— Ainsi, tu sauras que faire, et tu comprendras pourquoi tu agis. Porter un collier est le symbole même de sa folie. Un rappel de tout ce que je lui ai infligé. Pour lui, la magie est synonyme de torture et de maladie mentale. Il ne ment pas quand il dit préférer mourir que d'en remettre un. Et s'il s'en tient là, il mourra ! Une seule raison pourrait le convaincre d'accepter le Rada'Han.

Kahlan releva la tête, les yeux écarquillés.

— Tu veux que je lui demande de le faire pour moi ? Tu crois que je me pourrais me plier à cette infamie, après ce que je viens d'apprendre ?

— Si ça vient de toi, il obéira. Sinon, rien ne le convaincra.

Le bras inerte de Richard glissa des mains tremblantes de Kahlan. Denna avait raison ! Aussi difficile que ce fût à admettre, ce monstre disait la vérité !

Ce que l'Inquisitrice avait vu dans les yeux de Richard, chaque fois qu'une Sœur de la Lumière lui avait présenté le collier, était bien de la folie. Le jeune homme ne remettrait jamais un collier, même pour se sauver…

— Si je le force à accepter le Rada'Han, il croira que je l'ai trahi.

Sa folie lui dira que je voulais lui nuire. Il me détestera !

— Tout ça me brise le cœur, Kahlan… Tu as peut-être raison. Ce n'est pas certain, mais il risque de voir les choses ainsi. J'ignore à quel point sa folie reprendra le dessus quand il se sentira obligé de mettre le collier parce que tu le lui auras ordonné. Mais il t'aime plus que sa propre vie, et c'est le seul levier que tu puisses utiliser.

— Denna, je ne sais pas si je serai capable de lui faire ça. Surtout avec ce que tu m'as raconté.

— Ce sera ça… ou sa mort ! Si tu l'aimes assez, tu le forceras à accepter en sachant à quel point il souffrira. Tu devras te comporter comme j'agirais à ta place, en l'effrayant assez pour qu'il t'obéisse. Utilise sa folie afin qu'il réfléchisse comme à l'époque où il était avec moi, du temps où il aurait exécuté n'importe quel ordre. Il risque de te haïr jusqu'à ton dernier souffle. Mais si tu l'aimes vraiment, tu sauras regarder la vérité en face : toi seule peux le sauver !

Kahlan chercha désespérément une échappatoire.

— Demain, nous devons partir retrouver Zedd, un sorcier qui saura lui apprendre à contrôler son don. Richard est certain que son vieil ami aura toutes les réponses à ses questions.

— C'est possible… Mais je n'en suis pas sûre. En revanche, je sais que les Sœurs de la Lumière détiennent la solution. S'il refuse la troisième proposition, il perdra cette chance de salut. Imagine que le sorcier ne puisse rien ? Richard mourra très vite. À mon avis, il ne lui reste plus que quelques jours…

» Comprends-tu ce que ça signifie ? Sans lui, le Gardien vaincra, et le monde entier périra. Seul Richard peut refermer le voile.

— Sais-tu comment il devra s'y prendre ?

— Non… Mais je sais qu'on ne peut finir de le déchirer qu'en étant de ce côté, dans ton univers. Voilà pourquoi le Gardien a des agents ici. C'est aussi la raison de la venue de Darken Rahl. Richard peut arrêter ces « agents » puis réparer ce qui a été endommagé… S'il déboute les Sœurs, et si le sorcier est impuissant, le Gardien s'emparera de lui, même si nous lui retirons la marque. J'espère que vous rejoindrez son ami avant le retour de la dernière sœur. Ainsi, vous saurez s'il peut se passer du collier. Dans le cas contraire, jure que tu feras ce qu'il faut pour le sauver.

— Nous aurons le temps… Verna ne reviendra pas avant quelques jours. Oui, c'est faisable !

— J'espère que tu as raison. Tu ne me croiras pas, je le sais, mais je prie pour que Richard n'ait pas à remettre un collier et affronter de nouveau sa folie. Mais si vous n'arrivez pas à rejoindre Zedd, tu devras le convaincre d'accepter la troisième proposition.

Kahlan sentit des larmes perler de nouveau à ses paupières. Si elle faisait ça, Richard la détesterait, elle en était sûre.

— Et la marque ? souffla-t-elle.

Denna ne répondit pas tout de suite. Et sa voix, quand elle parla enfin, était presque inaudible.

— Je la prendrai et je me livrerai au Gardien à sa place. (Un fantôme de larme coula sur la joue de Denna.) Mais pour sacrifier mon âme, je dois être sûre que Richard aura une véritable chance de survivre.

— Tu te sacrifierais pour lui ? s'exclama Kahlan, incrédule. Pourquoi ?

— Parce qu'il a eu de la peine pour moi quand Rahl m'a torturée. C'est le seul être au monde qui ait jamais tenté de me soulager de ma douleur. Ce soir-là, il m'a soignée avec un onguent, alors que je n'avais pas cessé de le maltraiter, sourde à ses cris de douleur. Pas une fois, je n'ai eu pitié de lui…

» Au bout du chemin, il m'a pardonnée et a compris par quoi je suis passée. Enfin, il a accepté de porter mon Agiel autour du cou et juré de se souvenir que je n'étais pas seulement une Mord-Sith, mais aussi une femme nommée Denna.

» Et parce que je l'aimais… Même morte, je continue… Ce sentiment ne me sera jamais rendu, mais il ne me quitte pas un instant.

Kahlan regarda Richard et la marque noire qui saignait toujours sur sa poitrine. Malgré la boue qui lui donnait l'air d'un sauvage, c'était l'être le plus doux qu'elle eût jamais rencontré. Pour le sauver, comprit-elle, elle était prête à tout. Y compris à perdre son amour.

— Je le ferai…, souffla-t-elle. C'est juré. S'il n'y a pas d'autre solution, je le contraindrai à porter le Rada'Han. Même s'il doit me haïr. Ou me tuer.

— Alors, dit Denna en tendant une main, scellons entre une morte et une vivante le pacte qui le sauvera.

— Je ne te pardonne pas pour autant, lâcha Kahlan.

Denna ne baissa pas sa main.

— Le seul pardon qui importe m'a déjà été accordé.

— Alors, fit Kahlan en prenant la main du spectre, scellons un pacte pour sauver celui que nous aimons.

— Le temps presse, dit Denna quand elles eurent partagé un court moment de silence. Quand j'en aurai terminé, va chercher du secours. La marque aura disparu, mais pas la blessure, et elle est très grave.

— La guérisseuse du village le soignera.

— Kahlan, merci de l'aimer assez pour le sauver à un tel prix. Que les esprits du bien soient avec vous ! (Elle eut un pauvre sourire.) Là où je vais, je ne risque pas d'en rencontrer… Sinon, je leur aurais demandé de vous aider.

Kahlan posa une main sur le bras du spectre – une façon de lui

donner un peu de sa force. Denna lui caressa la joue puis s'agenouilla près de Richard. Sa main se posa sur la marque, la recouvrit et y disparut.

La poitrine du jeune homme se souleva au moment où le spectre poussait un hurlement à glacer le sang.

Puis Denna se volatilisa.

— Kahlan ? gémit Richard. Que m'est-il arrivé ? J'ai si mal…

— Ne t'agite pas, mon amour. Tout va bien. Tu es avec moi, en sécurité. Je vais chercher de l'aide.

Devant la maison des esprits, les Anciens s'étaient assis en cercle. Voyant sortir Kahlan, tous relevèrent la tête.

— *Aidez-moi ! Portez-le chez Nissel, nous n'avons pas le temps d'aller la prévenir !*

Chapitre 17

Kahlan leva les yeux dès que Richard remua.

Il regarda autour de lui jusqu'à ce qu'il voie le visage de sa compagne.

— Où sommes-nous ?

— Chez Nissel, répondit l'Inquisitrice. Elle s'est occupée de ta brûlure.

De la main droite, Richard toucha le bandage qui recouvrait un cataplasme.

— Combien de temps… Quelle heure est-il ?

Kahlan se leva, frotta ses yeux lourds de sommeil et jeta un coup d'œil par la porte entrouverte.

— L'aube s'est levée il y a environ deux heures. Nissel dort dans l'autre pièce. Elle a passé la nuit à ton chevet… Les Anciens montent la garde devant la maison. Ils n'ont pas bougé depuis que nous t'avons amené ici.

— Quand m'avez-vous porté chez Nissel ?

— Vers minuit…

— Qu'est-il arrivé ? Je me souviens que Darken Rahl est apparu, puis qu'il m'a touché – marqué, je crois… Où est-il allé ? Et que s'est-il passé ensuite ?

— Rahl est parti. Je n'en sais pas plus…

Richard prit le bras de Kahlan et le serra douloureusement.

— Comment ça, *parti* ? Tu veux dire qu'il est retourné dans le royaume des morts ?

— Richard, tu me fais mal !

— Désolé, dit-il en la lâchant. Je ne voulais pas… Décidément, je suis un sacré crétin !

— Ça ne faisait pas *atrocement* mal, le consola Kahlan en lui posant un baiser dans le cou.

— Je ne parlais pas de ça… Comment ai-je pu être aussi idiot ? Le ramener du royaume des morts ! Quel imbécile je suis ! Bon sang, j'avais reçu un avertissement ! J'aurais dû y réfléchir et comprendre. Mais je me suis focalisé sur un point, sans voir ce qu'il y avait autour. Un comportement de fou !

— Ne dis pas ça…, murmura Kahlan. Tu n'es pas fou. (Elle s'écarta de Richard, se redressa et baissa les yeux sur lui.) Ne dis jamais ça de toi !

Le Sourcier s'assit en face d'elle et grimaça quand il toucha de

nouveau son bandage. Puis il tendit une main pour lui caresser la joue, et lui sourit de la façon très spéciale qui la faisait fondre.

— T'ai-je déjà dit que tu es la plus belle femme du monde ?

— Un petit million de fois…

— Tant mieux, parce que c'est la vérité ! J'aime tes yeux verts et tes cheveux… Je n'en ai jamais vu de plus superbes. Kahlan, je t'aime plus que tout au monde…

— Moi aussi, souffla la jeune femme en retenant ses larmes. Richard, jure de ne jamais douter de mon amour, quoi qu'il arrive.

— Juré ! Contre vents et marées ! Tu me crois ? Mais pourquoi cette demande ?

Kahlan s'étendit près de lui, posa la tête sur son épaule et l'enlaça en prenant garde de ne pas toucher sa blessure.

— Darken Rahl m'a terrorisée, c'est tout… Quand il t'a touché, j'ai cru que tu étais mort.

— Que s'est-il passé après ? Je me souviens qu'il a dit m'avoir marqué au nom du Gardien, puis c'est le trou noir…

Kahlan réfléchit très vite et prit sa décision.

— La marque devait t'expédier chez le Gardien… Rahl a ajouté qu'il était là pour finir de déchirer le voile. Heureusement, j'ai pu invoquer la Rage du Sang…

— L'as-tu tué, détruit, ou que sais-je ce qu'on peut faire à un esprit ?

— Non… Il a dévié mon attaque. En partie… Mais je crois qu'il a eu peur quand même. Alors, il a fui. Pas vers la lumière verte, mais en direction de la porte. Il est sorti avant de t'avoir tué, en somme…

Richard sourit et la serra plus fort contre lui.

— Mon héroïne m'a sauvé ! (Il se tut un moment.) Rahl est là pour finir de déchirer le voile… (Il plissa le front.) Et ensuite ?

Kahlan avait résolu de mentir par omission. Ne pouvant soutenir le regard du Sourcier, elle ferma les yeux et chercha un moyen de changer de sujet.

— Les Anciens et moi t'avons porté jusqu'ici, pour que Nissel puisse s'occuper de toi. D'après elle, c'est assez grave, mais le cataplasme agira. Tu devras le garder quelques jours, le temps que ça cicatrise. (Elle brandit un index accusateur.) Je te connais, tu voudras faire le malin et le retirer plus tôt que prévu ! Mais il n'en sera pas question ! Tu m'obéiras au doigt et à l'œil, Richard Cypher !

— Richard Rahl, rectifia le jeune homme, son sourire s'effaçant.

— Désolée… Cypher ou Rahl, tu es toujours mon Richard. Et si tu veux changer de nom, tu pourras devenir Richard Amnell après notre mariage. Les époux des Inquisitrices adoptent parfois le patronyme de leurs femmes…

— Richard Amnell, répéta le jeune homme en souriant. J'aime ça.

Le mari de la Mère Inquisitrice… L'homme qui l'aime et la vénère… (Soudain, son regard se voila.) Parfois, j'ai peur d'ignorer qui je suis. Ou *quoi*… Et je me dis que…

— Tu es une part de moi, et moi une part de toi. C'est tout ce qui compte.

Il hocha distraitement la tête, des larmes perlant à ses paupières.

— En convoquant ce conseil, je voulais trouver un moyen d'arrêter tout ça… Mais comme l'a dit Darken Rahl, j'ai aggravé les choses. Il avait raison : je suis stupide. Tout ce qui arrivera sera ma faute…

— Arrête ça ! Tu es blessé et épuisé. Une fois remis, tu découvriras la solution. Comme toujours…

Richard se força à chasser sa mélancolie. Écartant la couverture, il s'examina.

— Qui a nettoyé la boue avant de m'habiller ?

— Les Anciens t'ont lavé… Nissel et moi voulions nous charger du reste, mais tu n'as pas besoin de rougir, parce que tu es trop lourd pour nous. Les Anciens l'ont fait aussi, et ça leur a pris du temps. À sept !

Richard hocha la tête, mais il ne l'écoutait plus. Il porta une main à son cou, où pendaient d'habitude l'Agiel, le sifflet et le croc d'Écarlate, et ne les trouva pas.

— Nous devons partir au plus vite et retrouver Zedd. J'ai besoin de son aide. Où est le croc d'Écarlate ?

— Toutes nos affaires sont restées dans la maison des esprits.

Richard se massa les joues pendant qu'il réfléchissait, puis se passa une main dans les cheveux.

— Bien… Je vais aller chercher le croc pour appeler notre amie. Ensuite, je ferai nos bagages. (Il serra gentiment le bras de sa compagne.) Toi, tu iras chez Weselan mettre ta robe. En attendant Écarlate, nous aurons le temps de nous marier. Mais nous partirons dès l'arrivée de la femelle dragon. Les deux jeunes époux seront en Aydindril avec Zedd avant la tombée de la nuit. Alors, tout ira bien. Je découvrirai ce que j'ai fait de travers, et j'y remédierai. C'est juré.

— *Nous* y remédierons, rectifia Kahlan. Ensemble, comme toujours !

— Ensemble, oui, répéta Richard. J'ai besoin de toi. Tu illumines mon chemin.

Kahlan s'écarta et riva sur son compagnon un regard sévère.

— Eh bien, la lumière de ta vie a des instructions te concernant, et tu t'y plieras. D'abord, tu ne bougeras pas d'ici avant que Nissel t'y autorise. Elle a prévu de changer ton cataplasme et de te donner un médicament dès ton réveil. Pas question de filer avant, compris ? Je détesterais que tu tombes malade et que tu meures après tout le mal que je me suis donné pour te sauver la vie. Les esprits savent que ce

ne fut pas un jeu d'enfant !

» J'irai chez Weselan pour le dernier essayage de la robe. Quand Nissel se sera occupée de toi – et pas avant ! – tu fileras chercher ton croc et appeler Écarlate. Une fois les bagages prêts, viens me chercher, et je consentirai à t'épouser. (Elle lui embrassa le bout du nez.) Si tu jures de m'aimer toujours.

— Promis !

Kahlan se releva à demi en prenant appui sur les épaules musclées du Sourcier.

— Je vais réveiller Nissel et lui dire de faire vite. Dès qu'elle aura fini, cours appeler Écarlate sans perdre une seconde. Je veux partir avant qu'il prenne à Verna l'idée de revenir. Pas question de courir le risque, même si elle n'est pas censée se montrer avant quelques jours. Plus loin nous serons des Sœurs de la Lumière, mieux je me sentirai. Et il faut que Zedd s'attaque le plus tôt possible à tes migraines.

— Et ton grand lit, en Aydindril ? demanda Richard avec un sourire de gamin. Tu n'es pas pressée de le retrouver ?

— Sache que j'y ai toujours dormi seule. J'espère que je ne te décevrai pas.

Richard serra la taille de sa compagne, l'attirant si fort vers lui qu'elle poussa un petit cri. Écartant ses cheveux de son cou, il l'embrassa à l'endroit exact où Darken Rahl avait posé ses lèvres.

— Me décevoir ? Ma chérie, c'est bien la seule chose au monde que tu sois incapable de faire ! (Il l'embrassa de nouveau.) Maintenant, file réveiller Nissel. Nous perdons du temps…

Kahlan tira désespérément sur le tissu – sans obtenir de résultat notable.

— *Je n'ai jamais rien porté de si décolleté… Tu ne crois pas que c'est un peu trop… révélateur ?*

Weselan leva les yeux de l'ourlet de la robe qu'elle s'efforçait d'égaliser. Retirant l'aiguille en os serrée entre ses dents, elle se leva et recula pour admirer son œuvre… et les appas de son amie, superbement mis en valeur.

— *Tu as peur qu'il n'aime pas ça ?*

— *Eh bien*, fit l'Inquisitrice, rouge comme une pivoine, *j'espère qu'il appréciera. Mais…*

Weselan se pencha un peu en avant.

— *Si tu n'as pas envie qu'il en voie autant, tu devrais peut-être réviser ta position au sujet du mariage…*

Kahlan leva un sourcil.

— *Il ne sera pas le seul à se rincer l'œil… Je n'ai jamais mis une robe pareille et j'ai peur… hum… de ne pas lui rendre justice.*

— *Cette robe te va comme un gant*, dit la Femme d'Adobe en

tapotant le bras de l'Inquisitrice. *C'est parfait !*

— *Tu es sûre ?* insista Kahlan, en s'inspectant de nouveau. *Je ne suis pas ridicule ?*

— *Avec les seins que tu as ? Tout le monde en dit grand bien, tu sais ?*

Kahlan s'empourpra mais ne douta pas un instant de la véracité de ses dires. Chez le Peuple d'Adobe, vanter en public la poitrine d'une femme n'était pas plus choquant que de la complimenter, dans d'autres cultures, pour son sourire. Une attitude sans inhibition qui l'avait plus d'une fois prise au dépourvu.

Elle tira néanmoins de nouveau sur le tissu.

— *C'est la plus belle robe que j'aie jamais mise, Weselan. Merci d'avoir si bien travaillé. Je la garderai précieusement…*

— *Et si tu as une fille, elle la portera peut-être pour son propre mariage.*

Vénérables esprits, pensa l'Inquisitrice, *si nous avons un enfant, faites que ce soit une fille…*

Elle leva une main et toucha le collier qui ne la quittait jamais. Un petit os rond entouré de quelques perles rouges et jaunes… C'était un cadeau d'Adie, la dame des ossements, conçu pour la protéger des monstres qui rôdaient à la frontière qui séparait jadis les Contrées du Milieu de Terre d'Ouest. La vieille femme avait ajouté qu'il veillerait aussi un jour sur l'enfant de l'Inquisitrice.

Kahlan chérissait le bijou, car c'était une réplique parfaite de celui que sa mère – qui le tenait également d'Adie – lui avait offert jadis. Depuis qu'elle l'avait passé au cou de Dennee, sa sœur adoptive, avant de l'enterrer, ce souvenir lui manquait.

Son remplaçant était très spécial. La veille de leur traversée du Passage du Roi, Richard avait juré, sur le bijou, de défendre l'enfant qu'elle aurait un jour. Et à l'époque, ni lui ni elle n'auraient pu imaginer que ce serait *leur* enfant…

— *Je serai très fière que ma fille porte cette robe pour ses noces,* dit Kahlan, s'arrachant à ses souvenirs. *Weselan, voudras-tu être mon témoin ?*

— *Ton témoin ?*

— *Chez moi, la coutume veut qu'une amie se tienne près de la jeune mariée pour représenter les esprits du bien qui président la cérémonie. Il en va de même pour l'époux, et je parie qu'il choisira Savidlin. Moi, j'aimerais que tu sois à mes côtés…*

— *Voilà une étrange coutume… Les esprits du bien n'ont pas besoin de représentant, et ils ne cessent jamais de veiller sur nous. Mais si tu le désires, je serais honorée d'être ton… témoin…*

Weselan se pencha pour s'attaquer de nouveau à l'ourlet. Kahlan s'efforça de garder le dos bien droit. Elle avait des courbatures, après avoir passé la nuit assise près de Richard, et elle aurait donné cher

pour s'asseoir ou s'allonger. Elle tombait de sommeil, et avait atrocement mal aux reins.

Soudain, elle se demanda ce que Denna devait endurer en cet instant…

Elle chassa aussitôt cette idée. Quoi qu'elle subisse, ce ne serait jamais assez pour la punir d'avoir torturé Richard. En y pensant, l'Inquisitrice avait toujours autant envie de vomir…

La peau de son cou, là où Rahl l'avait embrassée, continuait à brûler. Au souvenir de ce baiser, elle frissonna de la tête aux pieds.

Le cri qu'avait poussé Denna avant de disparaître lui revint en mémoire. Tant pis pour elle ! Elle l'avait bien cherché… Et si elle ne s'était pas livrée au Gardien, Richard aurait été emporté à sa place.

— *Ne crains rien, Kahlan*, dit soudain Weselan.

— *Pardon ?* (La femme d'Adobe s'était relevée et la regardait en souriant.) *Excuse-moi, mais j'avais l'esprit ailleurs… Que disais-tu ?*

La Femme d'Adobe tendit une main et essuya une larme sur la joue de son amie.

— *Tu ne dois pas t'inquiéter… Richard est un homme formidable et tu seras heureuse avec lui. Il est naturel d'avoir peur au moment de se marier, mais tout ira bien, tu verras. Moi aussi, j'ai pleuré avant d'épouser Savidlin. Pourtant, c'était mon plus cher désir. Mais j'ai versé des larmes, à ma grande surprise.* (Elle fit un clin d'œil à son amie.) *Il ne m'a jamais donné de raison de sangloter… Parfois, je me plains un peu, mais ça ne va jamais jusqu'aux pleurs.*

Kahlan s'essuya l'autre joue. Bon sang, que lui arrivait-il ? Elle se fichait du sort de Denna. Complètement !

Elle se força à sourire à Weselan.

— *C'est mon plus grand espoir : ne plus jamais pleurer de ma vie !*

La Femme d'Adobe la serra dans ses bras.

— *Tu as faim ?*

— *Non…*

Couvert de sueur et haletant, Savidlin entra en trombe dans la maison. Kahlan eut un frisson glacé en voyant son air sinistre. Ses mains commencèrent à trembler avant même qu'il prenne la parole.

— *Nissel a soigné Richard, puis je suis allé avec lui dans la maison des esprits, pour qu'il puisse appeler la femelle dragon. La Sœur de la Lumière l'y attendait. Je n'ai pas compris ce que Richard disait, mais j'ai reconnu ton nom. Il voulait que je vienne te chercher. Dépêchons-nous !*

— Non ! cria Kahlan avant de se précipiter vers la porte.

En courant, elle souleva à deux mains l'ourlet de sa robe pour ne pas marcher dessus. Atteignant une vitesse jusque-là inédite, elle réussit à distancer Savidlin.

Une seule idée occupait ses pensées : rejoindre Richard !

Pourquoi Verna était-elle revenue si vite ? Encore quelques heures et ils n'auraient plus été ici. Quelle injustice !

Richard…

De gros flocons de neige tourbillonnaient dans l'air. Pas assez denses pour couvrir le sol d'un tapis blanc, mais c'étaient néanmoins les premiers véritables hérauts de l'hiver. En touchant sa peau, la neige fondait instantanément. Des filaments de glace s'accrochaient parfois à ses cils, l'obligeant à battre des paupières. Gênée, Kahlan s'engagea dans une allée puis s'immobilisa, hésitante. Ce n'était pas le bon chemin ! Revenant sur ses pas, elle prit le passage adéquat. Sur ses joues, des larmes se mêlaient à la neige fondue. Ce nouveau coup du sort était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Pourquoi le destin s'acharnait-il ainsi sur un homme ?

Quand elle arriva devant la maison des esprits, elle vit que les chevaux des Sœurs de la Lumière étaient attachés devant.

Sans prêter attention à la foule qui se pressait autour du bâtiment, Kahlan courut vers la porte. Il lui fallut une éternité pour l'atteindre, comme si elle se déplaçait dans un cauchemar où ses jambes refusaient de la porter. Enfin, le cœur battant la chamade, elle tendit une main vers le verrou.

— Esprits du bien, par pitié, faites que je n'arrive pas trop tard !

Elle entra et s'arrêta, le souffle court. Richard et Verna se faisaient face sous le trou percé dans le toit par le pouvoir du Kun Dar. Entourés d'un ballet de flocons scintillant sous la lumière grise du soleil, ils se défiaient du regard. Le Sourcier portait son épée au côté, mais il n'avait rien autour du cou. Pas d'Agiel, de sifflet ou de croc. Donc, il n'avait pas pu appeler Écarlate.

Sœur Verna brandissait le Rada'Han. Elle jeta un regard agressif à Kahlan, puis plongea de nouveau les yeux dans ceux de Richard.

— Tu viens d'entendre la troisième raison d'accepter le collier. C'est ta dernière chance de salut, Richard. Quelle est ta réponse ?

Le jeune homme tourna la tête vers Kahlan et l'étudia des pieds à la tête, son regard glissant lentement sur ses courbes délicieuses.

— Kahlan… cette robe… est magnifique… Vraiment magnifique…

L'Inquisitrice ne parvint pas à parler.

Verna cria son prénom sur un ton menaçant.

Kahlan remarqua qu'elle tenait un autre objet dans sa main gauche. La dague à garde d'argent ! Mais elle la pointait sur le cœur de Richard, pas sur le sien. S'il refusait, elle l'exécuterait. Pourtant, le Sourcier ne semblait pas conscient de la menace. Verna avait-elle lancé un sort pour qu'il ne voie pas l'arme ?

Il répondit enfin.

— Vous avez fait de votre mieux, sœur Verna. Et ça ne suffira pas. Je ne…

— Richard ! cria Kahlan en avançant d'un pas. Accepte la proposition ! Je t'en supplie, mets le collier autour de ton cou !

Verna ne broncha pas, observant calmement la scène.

— Kahlan… Que… ? Je t'ai dit et redit que…

— Richard ! tonna la Mère Inquisitrice.

Surpris par cet éclat, le jeune homme se tut.

Verna n'avait toujours pas bougé, sa dague au poing. Quand elle croisa son regard, Kahlan comprit qu'elle attendrait de voir comment allaient tourner les choses. Mais l'issue, si Richard s'entêtait, ne faisait aucun doute.

— Écoute-moi bien, dit Kahlan. Je veux que tu mettes ce collier.

— Quoi ?

— Accepte le Rada'Han !

— Jamais !

— Et tu prétends m'aimer ?

— Bien sûr que je t'aime ! Quelle folie est-ce là…

— Si tu m'aimes, coupa l'Inquisitrice, accepte la proposition. Pour me prouver ton amour, prends le Rada'Han !

— Pour te prouver mon amour ? Kahlan, c'est impo…

— Fais-le !

Elle se montrait trop gentille et en avait conscience. Richard était surpris, mais pas effrayé. Pour le sauver, elle devait être plus forte et se comporter comme Denna l'aurait fait à sa place.

Esprits du bien, pensa-t-elle, *donnez-moi la force de le torturer.*

— Kahlan, j'ignore ce que tu as, mais nous en parlerons plus tard. Tu sais à quel point je t'aime, mais je refuse de…

L'Inquisitrice leva un poing rageur.

— Si tu m'aimes, obéis-moi, au lieu de débiter de la guimauve en faisant le contraire de ce que je te dis ! Tu me dégoûtes !

— Kahlan…, souffla Richard d'une voix brisée.

— Tu es indigne de mon amour ! Comment oses-tu prétendre que tu m'aimes et refuser de me le prouver ?

Les yeux du jeune homme se remplirent de larmes.

Au souvenir de ce que Denna lui avait infligé, la folie se réveilla dans ses yeux.

— Kahlan…, gémit-il en tombant à genoux. Par pitié !

— Ne t'avise jamais plus de me contredire ! cria l'Inquisitrice en se penchant vers lui, un poing tendu.

Croyant qu'elle allait le frapper, il leva les bras pour se protéger. Par tous les esprits, il la pensait capable de le battre ! Il fallait qu'elle en tire parti.

— Je t'ai ordonné de prendre le collier ! Comment oses-tu

tergiverser ? Si tu m'aimes, accepte la proposition !

— Kahlan, par pitié ! Ne me demande pas ça ! Tu ne comprends pas…

— Je comprends très bien ! Tu affirmes m'aimer, et c'est un mensonge ! Si tu refuses le collier, toutes tes déclarations auront été des mensonges ! De sales mensonges !

Le jeune homme ne put relever les yeux vers la femme qui le tyrannisait, vêtue de sa splendide robe de mariée. Le regard rivé sur le sol, il réussit quand même à parler.

— Je ne t'ai jamais menti… Kahlan, je t'aime, tu dois me croire. Tu comptes plus pour moi que quiconque. Je ferais n'importe quoi pour toi, mais s'il te plaît…

Les entrailles nouées par le chagrin, Kahlan le prit par les cheveux et le força à relever la tête. La folie troublait son regard. Elle l'avait perdu… Provisoirement, espéra-t-elle.

Esprits du bien, faites qu'il ne sombre pas à jamais dans les ténèbres !

— Des mots ! Voilà tout ce que tu me donnes. Pas d'amour. Pas de preuve ! Simplement des bavardages sans valeur !

Sans lui lâcher les cheveux, elle leva l'autre main pour le gifler. Il ferma les yeux, prêt à encaisser, mais elle ne réussit pas à le frapper. Il était déjà bien beau qu'elle reste debout ainsi, plutôt que de se jeter à genoux pour le serrer contre elle et lui dire combien elle l'aimait.

Et que tout allait bien ! Mais c'était faux… S'il s'entêtait, il mourrait. Et elle seule pouvait le sauver. Même s'il finissait par la tuer pour se venger.

— Ne me bats plus…, gémit-il. Denna, par pitié !

Kahlan ravala la boule qui s'était formée dans sa gorge et réussit à parler.

— Regarde-moi ! (Il obéit.) Je ne te le répéterai pas cent fois, Richard. Si tu m'aimes, tu dois accepter la proposition et mettre le collier. Sinon, je te ferai regretter de m'avoir désobéi. Ce sera pire que tout ce que tu as connu ! Obéis tout de suite, ou ce sera fini entre nous. (Elle grinça sinistrement des dents.) C'est le dernier avertissement, mon petit chien ! Mets le collier, immédiatement !

Denna lui ayant révélé qu'elle l'appelait ainsi, Kahlan savait pertinemment ce que les mots « petit chien » signifiaient pour Richard. Jusqu'à cet instant, elle avait espéré ne pas avoir à les utiliser. Comme elle s'y attendait, tout ce qui restait de santé mentale au jeune homme l'abandonna. Dans ses yeux, elle vit ce qu'elle redoutait le plus au monde. Il se sentait trahi !

Elle lui lâcha les cheveux tandis qu'il se tournait vers la Sœur de la Lumière, qui lui tendit le collier.

Le visage décomposé, Richard contempla le symbole de son calvaire passé. Impassible, Verna attendit la suite.

— Très bien…, gémit-il, j'accepte la proposition… (Ses mains tremblantes saisirent le collier.) Je porterai le Rada'Han.

— Dans ce cas, dit Verna, mets-le à ton cou et ferme-le.

— Je ferais n'importe quoi pour toi…, souffla Richard en se tournant vers Kahlan.

L'Inquisitrice regretta qu'un éclair magique ne la foudroie pas sur-le-champ. Elle aurait tant voulu mourir !

Les mains de Richard cessèrent soudain de trembler. Il mit le collier autour de son cou. L'artéfact se ferma avec un bruit sec, et la jointure disparut, laissant un anneau de métal lisse comme la surface d'un lac.

La lumière baissa comme si le crépuscule approchait. Pourtant, la journée commençait à peine. Des roulements de tonnerre retentirent, différents de tous ceux que Kahlan avait entendus dans sa vie. Sentant le sol vibrer sous ses pieds, elle en conclut que cela avait un rapport avec la magie du Rada'Han et des Sœurs de la Lumière.

Quand ses yeux se posèrent sur Verna, qui regardait autour d'elle, inquiète, elle comprit qu'elle se trompait.

Richard se releva et se campa devant la sœur.

— Vous risquez de découvrir, sœur Verna, que tenir la laisse de ce collier est pire que de le porter. Bien pire !

— Nous voulons simplement t'aider, Richard…

— Mais vous devrez le prouver, car je ne prends jamais rien pour acquis.

Soudain, une idée angoissante traversa l'esprit de Kahlan.

— La troisième raison ? s'écria-t-elle. Quelle est la troisième raison de porter le collier ?

Richard se tourna vers elle, la foudroyant d'un regard que même son père n'aurait pas pu imiter.

— La première était de dominer les migraines et m'enseigner à contrôler mon don. La deuxième, de me contrôler. (Il tendit une main et saisit l'Inquisitrice à la gorge.) La troisième est de m'infliger de la douleur.

— Non ! Par tous les esprits du bien, non !

— J'espère que tu crois en mon amour, à présent, dit Richard en la lâchant. Tu ne doutes plus, maintenant que je t'ai tout donné ? Prions pour que ça suffise, car il ne me reste plus rien à t'offrir. Rien !

— Je te crois, souffla Kahlan. Et je t'aime plus que tout au monde, Richard.

Elle voulut lui caresser la joue, mais il écarta sa main. De toute évidence, il était persuadé qu'elle l'avait trahi.

— Vraiment ? lâcha-t-il. J'aimerais te croire, mais…

— Tu m'as promis de ne jamais douter de mon amour, lui rappela

Kahlan.

— C'est vrai… Tout le monde peut se tromper.

Si elle avait pu invoquer la Rage du Sang contre elle-même, la jeune femme n'aurait pas hésité.

— Je sais que tu ne peux pas le comprendre en ce moment, mais j'ai fait ce qu'il fallait pour te sauver. Sinon, les migraines t'auraient tué. Un jour, tu y verras clair. Moi, je t'attendrai jusqu'à mon dernier souffle, parce que je t'aime de tout mon cœur.

— Si c'est vrai, va voir Zedd et raconte-lui ce que tu as fait.

— Richard, dit soudain Verna, prends tes affaires et va m'attendre près des chevaux.

Le jeune homme alla ramasser son arc, son manteau et son sac, dont il sortit ses trois pendentifs : le sifflet de l'Homme Oiseau, l'Agiel de Denna et le croc d'Écarlate. Le regardant les passer à son cou, Kahlan regretta de ne rien avoir à lui donner en souvenir. Ne pouvait-elle pas improviser ?

Alors qu'il la dépassait, elle le retint par un bras.

— Attends…

Elle tira le couteau passé à sa ceinture, saisit une mèche de sa crinière noire et la coupa. Dans sa ferveur, elle ne pensa pas à ce qui arrivait quand une Inquisitrice s'attaquait ainsi à ses cheveux. Criant de douleur, elle s'écroula sur le sol, tous les nerfs torturés par la magie. Elle aspira de l'air et lutta pour ne pas perdre conscience. Il le fallait, sinon Richard partirait avant qu'elle lui ait donné son présent. S'accrochant à cette idée, elle réussit à se relever et la souffrance se calma un peu.

Kahlan coupa un petit ruban bleu, sur sa robe, et le noua autour de la mèche de cheveux. Puis elle rengaina son couteau et glissa son cadeau dans la poche de chemise du jeune homme.

— Pour que tu n'oublies jamais que je t'aime…

Richard la dévisagea longuement, sans exprimer la moindre émotion.

— Va voir Zedd, dit-il avant de se diriger vers la porte.

Vidée de sa force et de son espoir, Kahlan le regarda sortir.

Verna s'approcha d'elle.

— C'est l'acte le plus courageux auquel j'aie jamais assisté, dit-elle gentiment. Les peuples des Contrées ont de la chance d'avoir une Mère Inquisitrice de cette envergure.

— Il croit que je l'ai trahi. Vous m'entendez, il pense que je l'ai trahi !

— Mais c'est faux… Je te promets, quand l'heure sera venue, de l'aider à comprendre pourquoi tu as agi ainsi.

— S'il vous plaît, ne le torturez pas…

Verna croisa les mains et prit une grande inspiration.

— Tu viens de le malmener pour lui sauver la vie. Voudrais-tu que j'hésite à en faire autant ?

— Non… D'ailleurs, je doute que vous puissiez imaginer pire que ce que je lui ai infligé…

— Hélas, je crois que tu as raison. Mais je te promets de toujours garder un œil sur lui, et de m'assurer qu'il ne souffre pas plus que le nécessaire. Crois-moi, je ne permettrai pas qu'on aille au-delà. Je t'en donne ma parole de Sœur de la Lumière.

— Merci, dit Kahlan. (Elle baissa les yeux sur la dague que tenait Verna.) S'il avait refusé, vous l'auriez tué…

— Oui, la douleur et la folie, à la fin, auraient été intolérables. (La sœur remit l'arme dans sa manche.) En lui transperçant le cœur, je lui aurais évité un calvaire. Mais ça n'a plus d'importance, à présent. Tu lui as sauvé la vie. Merci, Mère Inquisitrice… Kahlan…

Verna s'apprêta à sortir.

— Combien de temps le garderez-vous ? lança Kahlan. Jusqu'à quand me faudra-t-il attendre ?

— Désolée, mais je ne peux pas te répondre. Tout dépendra de lui. S'il apprend vite, tu le reverras bientôt.

— Vous serez surprise de constater à quel point il assimile rapidement, dit Kahlan avec un petit sourire.

— C'est bien ce qui m'inquiète. La connaissance avant la sagesse… Rien ne me fait plus peur.

— La sagesse de Richard vous surprendra aussi…

— J'espère que tu as raison. Adieu, Kahlan. N'essaie pas de nous suivre, ou il mourra.

— Ma sœur, encore une chose, dit l'Inquisitrice avec dans la voix une colère qui l'étonna elle-même. Si vous m'avez menti, ou si vous le tuez, je traquerai les Sœurs de la Lumière jusqu'à ce que la dernière gise dans une mare de son propre sang. Et croyez-moi, avant que j'aie fini de m'occuper d'elles, toutes supplieront que je les achève.

Verna s'immobilisa un instant, hocha pensivement la tête et sortit.

Kahlan lui emboîta le pas. Au milieu de la foule, elle la regarda monter en selle. Richard avait déjà enfourché une grande jument. Il tournait le dos aux villageois…

Kahlan aurait donné cher pour voir son visage une dernière fois, mais il ne jeta pas un regard derrière lui.

— Richard, cria-t-elle en tombant à genoux, je t'aime !

Comme s'il n'avait pas entendu, le Sourcier talonna sa monture et suivit Verna.

Kahlan s'écroula sur le sol et éclata en sanglots.

Weselan s'agenouilla près d'elle et la prit dans ses bras.

Se souvenant des derniers mots de Richard – « Va voir Zedd » –,

l'Inquisitrice parvint à se relever.

— *Je dois partir immédiatement,* dit-elle aux Anciens qui faisaient cercle autour d'elle. *Il faut que je sois le plus vite possible en Aydindril, et j'ai besoin d'une escorte, pour être sûre d'arriver à destination.*

— *Je t'accompagnerai*, déclara Savidlin. *Et nous emmènerons avec nous autant de chasseurs que tu voudras. Tous, si ça te chante. Une centaine !*

— *Non, je ne veux pas que tu viennes, mon ami. Ni tes chasseurs. Trois hommes suffiront.* (Des murmures étonnés coururent dans la foule.) *Davantage attireraient l'attention. Quatre voyageurs peuvent avancer plus discrètement et plus vite.* (Kahlan désigna de l'index un Homme d'Adobe qui la regardait fixement.) *Je te choisis, Chandalen. Et vous deux aussi, Prindin et Tossidin*.

— *Pourquoi moi ?* cria Chandalen. *Je suis le dernier que tu devrais sélectionner !*

— *Parce que je ne dois pas échouer. Si Savidlin vient, il fera de son mieux, et s'il ne réussit pas, le Peuple d'Adobe saura que ce ne sera pas faute d'avoir essayé. Toi, tu es un meilleur chasseur d'hommes que lui. Richard m'a dit un jour qu'il te choisirait pour combattre à ses côtés, même si tu le hais.*

» Là où je vais, le danger, ce sont les hommes, justement. Si nous échouons, tout le monde au village pensera que tu n'as pas fait de ton mieux. Que tu m'auras laissée mourir – moi, une Femme d'Adobe – parce que tu me détestais, comme Richard. Si tu me trahis, les tiens te rejetteront…

— *Je viendrai avec toi,* dit Prindin. (Son frère hocha la tête.) *Et Tossidin aussi. Nous t'aiderons.*

— *Je n'irai pas !* cria Chandalen. *Je refuse !*

Kahlan chercha le regard de l'Homme Oiseau. Ils communiquèrent en silence, puis l'Ancien se tourna vers le chef des archers.

— *Kahlan est une Femme d'Adobe. Toi, tu es notre guerrier le plus courageux et le plus intelligent. Ta première responsabilité reste de protéger les tiens. Tous les tiens ! Donc, tu iras. Tu obéiras à ses ordres et tu la conduiras là où elle désire aller. Ou alors, quitte le village sur-le-champ et ne reviens jamais ! Encore une chose, Chandalen… Si Kahlan meurt, ne t'aventure jamais plus sur nos terres, car nous t'abattrons comme n'importe quel intrus aux yeux entourés de peinture noire.*

Tremblant de rage, Chandalen planta sa lance dans le sol et plaqua les poings sur ses hanches.

— *Si je dois quitter notre territoire, il faut invoquer les esprits pour qu'ils veillent sur nous quand nous serons au loin. Nous partirons demain matin, après une nuit de célébration…*

— *Je m'en vais dans une heure*, dit Kahlan. *Tu viendras avec moi, Chandalen. Cours te préparer.*

L’Inquisitrice rentra dans la maison des esprits pour retirer sa robe de mariée, enfiler ses vêtements de voyage et récupérer ses affaires. Weselan proposant de l’aider, elle accepta avec gratitude.

Chapitre 18

Des flocons à demi fondus tombaient depuis leur départ. Parfois, cela tournait à la tempête de neige, et un rideau blanc se dressait sur leur chemin. Comme anesthésié, Richard chevauchait derrière Verna, la bride de la troisième monture attachée au pommeau de sa selle. Quand il neigeait beaucoup, le Sourcier n'apercevait plus qu'une silhouette indistincte devant lui.

Il ne s'était pas demandé une seule fois où ils allaient et n'avait même pas pensé à resserrer les pans de son manteau autour de lui. Le froid ne comptait pas. Plus rien ne comptait…

Ses pensées dérivaient, aussi légères que les flocons. Il n'avait jamais aimé quelqu'un comme il aimait Kahlan. Elle était devenue sa vie…

La douleur était trop forte pour qu'il réfléchisse à autre chose. Pourquoi avait-elle douté de son amour ? Pourquoi l'avait-elle forcé à la quitter ?

Perdu dans son désespoir, il ne comprenait toujours pas pour quelle raison elle lui avait demandé d'accepter le collier. Une preuve d'amour ? Ne lui avait-il pas dit ce que cela signifiait pour lui ? S'il ne lui avait pas caché certaines choses, elle aurait peut-être compris…

Sa poitrine brûlait à l'endroit où Darken Rahl l'avait touchée. Levant une main pour palper le pansement, Richard remarqua enfin qu'il ne neigeait plus. Le plafond de nuages bas, irrégulier, laissait filtrer un peu de lumière. Entre le sol grisâtre et le ciel brun s'étendait un paysage vide et tout aussi incolore…

D'après la position du soleil, on approchait de la fin de l'après-midi. Ils chevauchaient depuis des heures et sœur Verna n'avait pas desserré les lèvres.

Pour la première fois, il osa poser les doigts sur le collier. Le métal lisse était glacé. Quelques jours plus tôt, il s'était promis de ne plus jamais en porter un. Et voilà qu'il se parjurait déjà ! Pire encore, il avait mis le Rada'Han lui-même, parce que Kahlan le lui avait demandé. Comme une preuve d'amour, avait-elle dit.

Pour la première fois depuis qu'il avait accepté la proposition de Verna, il tenta de penser à autre chose. Kahlan devait passer au second plan, sinon il en deviendrait fou de chagrin. De plus, il était le Sourcier, un homme confronté à des problèmes dramatiques. Serrant les cuisses, il fit accélérer son cheval et rattrapa la Sœur de la

Lumière.

Un bras levé pour abaisser la capuche de son manteau, il s'avisa qu'elle n'était même pas sur sa tête et passa les doigts dans ses cheveux humides. Puis il se tourna vers la sœur.

— Nous devons parler… Vous ignorez des choses très importantes.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda Verna, impassible.

— Je suis le Sourcier de Vérité.

— Comme si je ne le savais pas…

Le calme de Verna et son désintérêt commençaient à taper sur les nerfs de Richard.

— En tant que tel, j'ai des responsabilités. Comme je vous l'ai dit la première fois, il se passe des choses dont vous ne savez rien. Des choses dangereuses… (Verna ne réagit pas.) Le Gardien essaie de sortir du royaume des morts ! Bon sang, vous savez ce que ça signifie ?

— Nous ne prononçons jamais son nom. Ne le fais pas non plus, car ça attire son attention. Quand nous devons parler de lui, nous disons : Celui Qui N'A Pas De Nom.

Elle lui parlait comme à un enfant. Kahlan était en danger de mort, et cette femme le traitait comme un gosse !

— Je me fiche de vos problèmes de patronyme ! Il tente de s'échapper, et j'ai déjà attiré son attention, vous pouvez me croire.

— Celui Qui N'A Pas De Nom tente sans cesse de s'évader…

Richard prit une grande inspiration et opta pour une nouvelle approche.

— Le voile est déchiré. Cette fois, il a des chances de réussir.

Verna tourna la tête vers Richard et tira sur le haut de sa capuche pour mieux le dévisager. Des cheveux bruns bouclés s'échappèrent de leur prison de tissu. La sœur plissa le front – d'amusement, aurait parié le Sourcier.

— Le Créateur Lui-même a exilé Celui Qui N'A Pas De Nom dans le royaume des morts. Et c'est Lui qui a mis le voile en place pour l'y emprisonner. (Verna s'autorisa un petit sourire.) Celui Qui N'A Pas De Nom n'arrivera jamais à s'évader. N'aie aucune inquiétude, mon enfant.

Furieux, Richard fit faire un écart à son cheval pour qu'il percute celui de Verna. Au passage, il s'empara des rênes de la monture de la sœur pour l'empêcher de se cabrer ou de ruer.

— Ne m'appelez pas « mon enfant » parce que je porte un collier ! Ne me donnez jamais un surnom, m'entendez-vous ? Je suis Richard Rahl !

Verna ne se laissa pas démonter.

— Désolée, Richard… C'est simplement une habitude. Parce que

les autres étaient tous si jeunes… Je ne voulais pas t'humilier.

Devant tant de calme, le Sourcier se sentit soudain honteux de son éclat. Comme un enfant, justement…

— Excusez-moi d'avoir crié, dit-il en lâchant les rênes du cheval de Verna. Je ne suis pas de très bonne humeur, vous savez…

— Au fait, je croyais que tu t'appelais Cypher…

Richard tapota son manteau, à l'endroit où le pansement recouvrait sa blessure.

— C'est une très longue histoire… George Cypher m'a élevé comme si j'étais son fils. Mais j'ai découvert récemment que Darken Rahl était mon père.

— Darken Rahl, l'homme que tu as tué ? Celui qui avait le don ? Tu as assassiné ton *père* ?

— Inutile de me regarder comme ça ! Vous ne savez pas quel monstre c'était. Il a emprisonné et torturé des milliers de gens. L'idée qu'il ait touché ma mère me répugne. Mais je suis son fils, et je n'y peux rien. Si vous espérez que je regrette mon acte, vous risquez d'attendre jusqu'à la fin des temps…

Verna hocha la tête avec une compassion qui semblait sincère.

— J'ai de la peine pour toi, Richard. Parfois, le Créateur nous réserve un destin très embrouillé, et nous passons notre temps à nous demander pourquoi. Mais j'ai une certitude : Il sait ce qu'Il fait.

Du bavardage ! Cette femme lui vendait ses boniments. Tant pis, il devait insister.

— Le voile est déchiré, répéta-t-il, et le Gardien le franchira bientôt.

— Celui Qui N'A Pas De Nom…, souffla la sœur, menaçante.

— Appelez-le comme ça vous chante, mais il va venir dans notre monde. Nous sommes tous en danger…

Kahlan était en danger…

Richard se fichait que Verna le réduise en cendres, si l'envie lui en prenait. Sa vie ne comptait plus, mais il voulait savoir Kahlan en sécurité.

— Qui t'a raconté ça ? demanda la sœur, l'air de nouveau amusé.

— Une voyante nommée Shota. (Il omit de mentionner qu'elle l'avait également accusé d'avoir déchiré le voile.) Si on ne fait rien, le Gar… Celui Qui N'A Pas De Nom s'évadera.

— Une voyante ? Et tu l'as crue ? Tu penses qu'elles disent la vérité aussi directement ?

— Elle avait l'air rudement sûre de son fait… À mon avis, elle n'aurait pas menti sur un sujet pareil.

Verna semblait s'amuser de plus en plus franchement.

— Si tu avais rencontré d'autres voyantes, Richard, tu saurais qu'elles ont une très étrange conception de la vérité. Elles sont parfois

animées de bonnes intentions, mais leurs propos n'en restent pas moins embrouillés et confus…

Cette analyse judicieuse calma un peu Richard. Verna savait de quoi elle parlait, et son opinion sur les voyantes recoupait en gros la sienne.

— Pourtant, elle paraissait parler sérieusement. Et elle mourait de peur.

— Rien d'étonnant… Toute personne saine d'esprit redoute Celui Qui N'A Pas De Nom. Mais ça ne la rend pas plus crédible.

— Il n'y a pas que ses paroles… Certains événements se sont produits…

— Lesquels ?

— Un grinceur est venu…

— Un grinceur ? Tu as vu un de ces monstres ?

— Vu ? Il m'a attaqué, oui ! Les grinceurs sortent du royaume des morts. Celui Qui N'A Pas De Nom en a envoyé un pour qu'il me tue !

— Quelle imagination, Richard ! Tu as écouté trop de comptines pour enfants…

— Que voulez-vous dire ? demanda le Sourcier, étouffant la colère qu'il sentait remonter en lui.

— Les grinceurs viennent bien du royaume des morts, comme les autres monstres. Les chiens à cœur, par exemple. Mais personne ne les envoie. Ils s'échappent, voilà tout. Ces créatures vivent dans un monde qui s'étend entre le bien et le mal. Ou entre l'obscurité et la lumière, si tu préfères. Le Créateur n'a pas voulu que l'univers soit parfait et paisible. Nous ne comprenons pas Ses raisons, mais Il en a toujours, et Il ne se trompe jamais. Les grinceurs existent peut-être pour nous faire voir la face sombre de la création. Pour être franche je n'en sais rien. Mais ce sont simplement des monstres qui nous envahissent de temps en temps. Ceux qui sont nés avec le don les rencontrent assez souvent. Il est possible que la magie les attire. Ou que ce soit une sorte d'épreuve. Voire une façon d'avertir de ce qui les attend ceux qui s'éloignent des voies de la Lumière.

— Certaines prophéties affirment que Celui Qui N'A Pas De Nom enverra ses monstres quand le voile sera déchiré.

— Comment serait-ce possible, Richard ? Le voile a-t-il déjà été déchiré ?

— Comment le saurais-je ? (Le Sourcier réfléchit quelques instants.) Mais ça ne paraît pas possible. Sinon, comment aurait-il été réparé ? Et s'il était resté ouvert, ça ne serait pas passé inaperçu. Où voulez-vous en venir ?

— Si le voile n'a jamais été déchiré, comment les grinceurs seraient-ils arrivés ici jadis ? Comment connaîtrions-nous leur existence ? Par quel miracle leur aurions-nous donné un nom ?

— Nous connaissons peut-être leur nom pour l'avoir vu dans une prophétie…

— As-tu lu celle dont tu parles ?

— Non. C'est Kahlan qui me l'a racontée…

— Et l'a-t-elle lue de ses propres yeux ?

— Non… C'est une chanson que des sorciers lui ont apprise.

— Une chanson… (Verna sourit.) Richard, je ne veux pas me moquer de tes angoisses, mais les histoires qu'on répète de bouche en bouche, surtout dans une chanson, sont aussi changeantes que le temps au printemps. Quant aux prophéties… Eh bien, elles sont encore plus difficiles à comprendre que les prédictions des voyantes. Pendant ta formation, tu seras peut-être autorisé à les consulter. J'ai lu toutes celles que nous détenons, et elles dépassent la compréhension de la plupart des gens. Si on n'est pas suffisamment prudent, on y trouve tout ce qu'on a envie d'entendre. Enfin, on peut s'en persuader. Certains sorciers passent leur vie à les étudier, et à la fin, ils ne savent pas grand-chose de plus.

— Vous prenez à la légère un terrible danger…

— Crois-tu que déchirer le voile soit si simple ? Aie la foi, Richard. Le Créateur a mis le voile en place. Fais-Lui confiance.

Le Sourcier chevaucha en silence un long moment. Les propos de Verna tenaient la route. Sa vision du monde en était ébranlée…

Il ne put pas pousser plus loin sa réflexion, l'esprit trop plein de Kahlan pour être vraiment clair. Il en revenait toujours là : elle l'avait forcé à mettre un collier pour lui prouver son amour. Cette trahison lui déchirait les entrailles.

— Sœur Verna, lança-t-il soudain, je ne vous ai pas encore dit le pire.

— Vraiment ? Confie-toi à moi, Richard. Je pourrai sans doute apaiser tes angoisses.

— Darken Rahl, l'homme que j'ai tué… mon père, quoi ! Après sa mort, il a été envoyé dans l'autre monde, pour être livré au Gar… à Celui Qui N'A Pas De Nom. La nuit dernière, il a franchi le voile. Il rôde dans notre monde avec pour mission de finir de le déchirer…

— Et tu es sûr qu'il fut livré à Celui Qui N'A Pas De Nom ? Tu étais dans le royaume des morts, et tu l'as vu être accueilli par le maître des lieux ?

Cette femme avait l'art de le mettre en rogne. Mais Richard s'efforça d'ignorer la pique.

— J'ai parlé à Rahl au moment de son retour. Il m'a dit ce qu'il venait faire, et il a ajouté que Celui Qui N'A Pas De Nom nous aurait tous. Un mort rôde dans notre monde. Vous comprenez ? S'il est ici, c'est que le voile a bien une déchirure.

— Donc, tu étais tranquillement assis, et ce mort est venu te faire

la causette ? C'est bien ça ?

— C'était pendant le conseil des devins, chez les Hommes d'Adobe. Je voulais parler aux esprits de leurs ancêtres, pour trouver un moyen de réparer le voile. Mais c'est Rahl qui est venu.

— Eh bien, tout est clair, à présent ! jubila Verna.

— Que voulez-vous dire ?

Verna prit sa voix d'institutrice résolue à dissiper les brumes qui polluent l'esprit des enfants.

— As-tu bu ou mangé quelque décoction sacrée avant de voir ce fantôme ?

— Non !

— Si je comprends bien, vous vous êtes assis en cercle et le spectre est arrivé.

— Pas exactement… Avant, les Hommes d'Adobe organisent un banquet. Pendant deux jours, les Anciens boivent et mangent ce que vous appelez des « décoctions sacrées ». Mais je n'ai rien avalé de tout ça. Ensuite, Kahlan et moi avons été enduits de boue, puis nous sommes entrés dans la maison des esprits avec les sept Anciens. Nous nous sommes assis en cercle, ils ont incanté un moment, et nous avons tous pris une grenouille-esprit dans un panier, pour la frotter contre un petit cercle de peau propre, sur nos poitrines…

— Des grenouilles ? coupa Verna. Des grenouilles rouges ?

— Oui…

— J'en ai entendu parler… Ta peau a picoté, n'est-ce pas ? Ensuite, tu as vu le fantôme.

— C'est une version très écourtée, mais on peut dire les choses comme ça. Où voulez-vous en venir ?

— As-tu souvent arpenté les Contrées du Milieu ? Leurs peuples te sont-ils familiers ?

— Non. Je viens de Terre d'Ouest et je découvre à peine les Contrées.

— Sur ces terres, il y a beaucoup de gens, des incroyants, qui ignorent tout de la Lumière du Créateur. Ils vénèrent des idoles ou des esprits, car ce sont des sauvages qui s'adonnent à de fausses religions. Presque tous ont un point commun : ingérer des aliments ou des boissons afin de « voir » leurs « esprits protecteurs ». (Verna tourna la tête vers Richard pour s'assurer qu'il écoutait bien.) Pour avoir des « visions », les Hommes d'Adobe utilisent la substance que sécrètent les grenouilles rouges.

— Des visions ?

— Le Créateur a mis beaucoup de plantes et d'animaux à notre disposition. Parfois, le pouvoir de Ses dons est invisible. Par exemple, une tisane à base d'écorce de saule peut faire tomber la fièvre. Nous ne la voyons pas agir, mais nous savons qu'elle est efficace. Il y a aussi

des choses qui, si nous les mangeons, risquent de nous rendre malades, voire de nous tuer. Le Créateur nous a donné l'intelligence pour savoir les reconnaître. Certaines substances, si on les ingère, ou si on les met en contact avec la peau, nous donnent des visions. Comme quand on rêve, si tu veux…

» Les sauvages croient que ces images sont réelles. Voilà ce qui t'est arrivé. La substance sécrétée par la grenouille t'a donné des visions ! Ta peur, ô combien justifiée, de Celui Qui N'A Pas de Nom t'a poussé à les croire réelles. Mais si ces « esprits » existaient, pourquoi faudrait-il absorber des produits spéciaux pour les voir ?

» Richard, ne pense pas que je me moque de toi. Les visions peuvent paraître très réelles. Mais elles ne le sont pas.

Richard n'était pas convaincu par les explications de Verna. Pourtant, il savait à quoi elle se référait. Dès son plus jeune âge, Zedd l'avait emmené dans la forêt pour cueillir des plantes médicinales. La feuille d'aum, par exemple, soulageait la douleur et accélérait la guérison des petites blessures. Pour les plaies plus graves, la racine de mimosa faisait des merveilles. D'autres herbes facilitaient la digestion, aidaient les femmes à accoucher ou protégeaient des jeteurs de sorts.

Zedd lui avait aussi montré les plantes dangereuses, qui pouvaient empoisonner, et celles qui donnaient des hallucinations…

Mais il n'avait sûrement pas imaginé Darken Rahl.

— Il m'a touché, et son contact m'a brûlé la peau, dit-il en tapotant l'endroit où Rahl l'avait marqué. Ce n'était pas une illusion. Darken Rahl était là, il m'a touché, et ma peau a brûlé. Je n'ai pas rêvé ça.

— Il peut y avoir deux explications, dit Verna, toujours aussi sûre d'elle. Après avoir frotté la grenouille contre ta peau, tu n'as plus vu la pièce où tu étais, je parie ?

— Exact… Elle a été comme avalée par un vide obscur.

— Eh bien, même si tu ne la voyais plus, elle était toujours là ! Et je suis sûre que ces sauvages avaient allumé un feu pendant ce conseil. Quand tu as été brûlé, tu n'étais plus assis à ta place d'origine, n'est-ce pas ? Tu t'étais déplacé ?

— Oui, admit Richard à contrecœur.

— Étant drogué, tu es sans doute tombé dans la cheminée, et tu t'es brûlé tout seul. Mais tu as imaginé qu'un esprit t'avait touché.

Richard commençait à se sentir franchement idiot. Verna disait-elle vrai ? Ses explications avaient en tout cas le mérite de la simplicité. Était-il aussi crédule que ça ?

— Vous avez mentionné deux explications. Quelle est la seconde ?

La sœur ne répondit pas tout de suite. Et quand elle parla, sa voix était plus basse et sinistre que précédemment.

— Celui Qui N'A Pas De Nom essaie toujours de nous attirer dans son camp. Bien qu'il soit prisonnier derrière le voile, ses tentacules parviennent à s'introduire dans notre monde. Il peut nous nuire et il est très dangereux. L'obscurité est redoutable, Richard. Quand des personnes ignorantes fraient avec le mal, elles risquent d'attirer l'attention de Celui Qui N'A Pas De Nom ou de ses sbires. Donc, il est possible que tu aies été brûlé par un démon. (Elle jeta un regard sinistre au Sourcier.) Certaines choses sont redoutables, et les gens se montrent trop stupides pour les éviter. Parfois, ils y perdent la vie. (Elle parut soudain moins accablée.) C'est une de nos missions : enseigner aux ignorants le chemin qui mène à la Lumière du Créateur… et leur apprendre à se tenir éloignés de l'obscurité.

Richard ne trouva rien à objecter à l'analyse de la sœur. Ses explications se tenaient. Et si elle avait raison, Kahlan n'était pas vraiment en danger. Il désirait tellement le croire. Plus que toute autre chose au monde. Et pourtant…

— J'admets que tout ça est possible, mais je doute encore. Il y a des choses que je ne peux pas exprimer par des mots…

— Je comprends, Richard. Reconnaître qu'on s'est trompé n'est pas facile. Qui aime avouer qu'on l'a abusé et fait passer pour un idiot ? Se voir sous ce jour est blessant. Mais grandir – et apprendre – implique de chérir par-dessus tout la vérité, même quand il faut, pour cela, regarder en face ses propres aberrations.

» Crois-moi, je ne te méprise pas d'avoir cru à tout ça. Tes peurs étaient compréhensibles. La voie de la sagesse, c'est d'avancer sur le chemin de la vérité, et de se remettre en question quand ça s'impose.

— Mais tous ces événements sont liés…

— En es-tu sûr ? Une personne sage évite de voir des connexions… là où il n'y en a pas. Elle regarde la vérité telle qu'elle est, même quand elle se présente sous un jour inattendu. La vérité, Richard ! Il n'y a rien de plus beau et de plus pur.

— La vérité…, marmonna le jeune homme.

Pour le Sourcier, c'était le centre de tout. Ce mot n'était-il pas écrit en fils d'or sur la garde de son arme : l'Épée de Vérité ? Les derniers événements lui inspiraient des sentiments qu'il ne pouvait traduire en mots devant cette femme. Avait-elle raison ? S'aveuglait-il lui-même ?

Il se souvint de la Première Leçon du Sorcier : les gens croient n'importe quoi parce qu'ils désirent que ce soit vrai, ou au contraire parce qu'ils le redoutent. D'expérience, il se savait aussi vulnérable à ce phénomène que n'importe qui. Gober un mensonge pouvait aussi lui arriver…

N'avait-il pas pensé que Kahlan l'aimait ? Qu'elle ne lui ferait jamais de mal ? Et elle l'avait trahi. Rejeté…

— Richard, dit Verna, je ne te mens pas. Mon but est de t'aider. (Il

ne répondit pas, prouvant ainsi qu'il ne la croyait toujours pas.) Au fait, où en es-tu avec tes migraines ?

La question lui fit l'effet d'un tremblement de terre. Enfin, pas la question, mais plutôt la réponse qu'il fut contraint de donner.

— C'est… fini. Je n'ai plus mal à la tête.

Verna sourit de satisfaction.

— Comme je te l'avais promis, le Rada'Han t'en a débarrassé. Nous sommes là pour t'aider, Richard, je ne te le répéterai jamais assez.

— Peut-être, mais vous avez également dit que le collier est là pour me contrôler.

— Pour que nous puissions te former. Un professeur doit avoir l'attention de son élève. Il n'y a rien de plus…

— À part me faire souffrir ! C'est ce que disait la troisième proposition.

Verna haussa les épaules, lâcha les rênes un instant et leva les bras au ciel.

— Je viens de te malmener… En démontrant que tu croyais à des absurdités, ne t'ai-je pas torturé ? N'as-tu pas souffert en découvrant que tu accordais du crédit à des fadaises ? Pourtant, connaître la vérité est un bienfait, même si le processus est douloureux.

Richard pensa à une sinistre vérité : Kahlan l'avait obligé à porter un collier, puis elle l'avait rejeté. Cela lui mettait le nez sur une atroce réalité : il n'était pas assez bien pour elle !

— Vous avez raison, dit-il, mais je déteste toujours autant porter un collier.

Richard était las de parler. Sa blessure lui faisait mal, ses muscles étaient au bord de la crampe et Kahlan lui manquait. Mais elle l'avait trahi…

Des larmes dans les yeux, la peau soudain glacée, il laissa son cheval ralentir et trottiner derrière celui de la sœur.

La jument arrachait des touffes d'herbes au passage et les mâchait en avançant. En temps normal, Richard ne lui aurait pas permis de manger en ayant un mors à cuiller dans la bouche. Ne pouvant pas broyer correctement l'herbe, l'animal risquait d'avoir des coliques. Et parfois, chez les chevaux, elles étaient mortelles. Pourtant, au lieu d'intervenir, le Sourcier se contenta de flatter l'encolure de la jument.

Il aimait avoir un compagnon qui ne le jugeait pas, ne le déclarait pas stupide et ne lui demandait rien. Alors, pas question d'enquiquiner la brave bête ! Valait-il mieux, au fond, être un cheval plutôt qu'un homme ? Avancer, tourner, s'arrêter… Rien de plus !

En fait, il valait mieux être *n'importe quoi* d'autre que Richard Rahl !

Malgré les propos rassurants de Verna, il n'était rien de plus qu'un prisonnier. Aucune parole mielleuse n'y changerait quelque chose…

Pour recouvrer sa liberté, il devrait apprendre à contrôler le don. Quand les Sœurs de la Lumière le jugeraient formé, elles le relâcheraient sans doute. Et même si Kahlan ne voulait plus de lui, il ne porterait plus de collier…

C'était la bonne voie à suivre, décida-t-il. Apprendre le plus vite possible et laisser tout ça derrière lui. Zedd s'était toujours émerveillé de sa vitesse d'assimilation. Et de son ouverture d'esprit. De fait, acquérir de nouvelles connaissances lui plaisait. Il n'en avait jamais assez, avide d'explorer des territoires inconnus. La perspective de suivre une formation le réconforta un peu. Ce ne serait peut-être pas si mal, après tout… De toute façon, aucun autre chemin ne s'ouvrait plus à lui…

Il repensa soudain à la façon dont Denna l'avait éduqué – dressé, en réalité – et sa belle humeur s'envola. Une fois encore, il se berçait d'illusions ! Les Sœurs de la Lumière ne le libéreraient jamais. Et il n'apprendrait pas des choses qui l'intéressaient, mais exclusivement ce qu'elles désiraient lui enseigner, même s'il n'y croyait pas vraiment. La souffrance, voilà ce qu'elles voulaient lui faire découvrir. C'était sans espoir…

Il continua à chevaucher, de plus en plus morose. Il était le Sourcier. Le messager de la mort. Chaque fois qu'il tuait avec l'Épée de Vérité, cela s'imposait à lui : le Sourcier était le héraut de la mort et sa mission consistait à détruire.

Alors que l'horizon se colorait de rose et d'or, Richard distingua des taches blanches dans le lointain. Ce n'était pas de la neige, car elle n'avait pas tenu. De plus, ces « taches » se déplaçaient. Verna ne fit pas de commentaires à ce sujet, se contentant de chevaucher en silence. Devant eux, le soleil couchant projetait de longues ombres. Pour la première fois, Richard s'avisa qu'ils chevauchaient vers l'est.

Quand ils furent assez près, ils virent que les formes blanches étaient des moutons. En slalomant entre les animaux, Richard reconnut leurs bergers : des Bantaks, à voir leur tenue.

Trois hommes approchèrent du Sourcier, ignorant superbement la Sœur de la Lumière. Ils marmonnèrent des propos qu'il ne comprit pas, mais leur ton et leur expression témoignaient d'une grande révérence. Ils se jetèrent à genoux, inclinèrent la tête puis s'aplatirent sur le sol. Richard fit ralentir son cheval alors qu'il passait devant eux. Ils relevèrent les yeux et lui débitèrent un discours dont il ne saisit pas le premier mot.

À tout hasard, il leva une main pour les saluer. Apparemment satisfaits, ils sourirent de toutes leurs dents et s'inclinèrent de nouveau. Puis ils se remirent debout, marchèrent à côté de son cheval et tentèrent de lui glisser des cadeaux dans les mains : du pain, des fruits, de la viande séchée, une vieille écharpe crasseuse, des colliers

de crocs, d'os et de perles, et même leurs houlettes de berger.

Richard afficha un sourire amical. Avec des signes qu'il espérait clairs, il tenta de refuser leurs cadeaux sans les offusquer. Un des Bantaks insistait tout particulièrement pour qu'il accepte un melon. Soucieux de ne pas créer de problème, Richard le prit et inclina plusieurs fois la tête. Les Bantaks se rengorgèrent et se fendirent d'une demi-douzaine de révérences enthousiastes. En s'éloignant, Richard les salua une dernière fois et rangea le melon dans sa sacoche.

Verna avait attendu qu'il la rattrape. Bien qu'elle semblât agacée, le Sourcier ne talonna pas sa monture. Qu'avait-il encore fait pour lui déplaire ?

— Pourquoi ont-ils raconté ça ? demanda la sœur quand il l'eut rejointe.

— Raconté quoi ? Je ne parle pas leur langue.

— Ces sauvages pensent que tu es un sorcier. Pourquoi ?

— Sans doute parce que je le leur ai dit…, fit Richard en haussant les épaules.

— Quoi ? s'écria Verna. Tu n'es pas un sorcier ! Tu leur as menti !

— C'est vrai, admit Richard, je ne suis pas un sorcier. Donc, c'était bien un mensonge…

— Un crime à la face du Créateur !

— Ce n'était pas pour en tirer bénéfice, grogna Richard, mais afin d'éviter une guerre ! Le seul moyen de sauver des centaines d'innocents. Ça a marché et pas une goutte de sang n'a coulé. Pour empêcher un massacre, je referais la même chose…

— Le mensonge est un péché ! Le Créateur abomine ceux qui travestissent la vérité !

— Votre Créateur préfère les carnages ?

— Ce n'est pas *mon* Créateur, cria Verna, furieuse, mais celui de tout l'univers ! Et le mensonge Le révulse !

Richard décida de retourner contre elle la tactique de la sœur.

— Il vous l'a dit Lui-même, je suppose ? Il est venu s'asseoir à côté de vous et Il a déclaré : « Sœur Verna, sachez que j'abomine le mensonge. »

— Bien entendu que non ! explosa Verna. Mais c'est écrit dans des livres…

— Alors là, ça me la coupe ! lâcha Richard. Si on trouve ça dans des livres, c'est sûrement vrai. Tout le monde sait que les écrits ne mentent jamais. Et qu'il n'y a pas le moindre doute sur l'identité de leurs auteurs…

— Tu oses faire fi des paroles du Créateur ?

— Et vous, sœur Verna, vous faites fi des croyances et des vies de

ceux que vous tenez pour des païens…

La sœur ne répondit pas tout de suite, histoire de se calmer un peu.

— Richard, tu dois apprendre qu'il est mal de mentir. C'est un affreux péché contre le Créateur. Et contre nos enseignements. Tu n'es pas plus un sorcier qu'un enfant n'est un vieillard ! Te targuer d'en être un est un mensonge. Pire, un blasphème ! M'entends-tu ? Tu n'es pas un sorcier !

— Je sais qu'il ne faut pas mentir, sœur Verna. D'ailleurs, c'est loin d'être une habitude chez moi. Mais quand il s'agit de sauver des vies, ça ne se discute plus. Je n'avais pas d'autre solution.

— Dans ce cas précis, lui concéda Verna, tu as peut-être eu raison… Mais n'en fais pas une tactique systématique. Tu n'es pas un sorcier.

Richard dévisagea la sœur, les jointures de ses doigts blanchissant sur les rênes de sa monture, tant ils les serraient.

— Je sais que je ne suis pas un sorcier…, grogna-t-il. (D'une pression des cuisses, il fit avancer son cheval.) Le messager de la mort, voilà ce que je suis !

Verna tendit un bras, l'attrapa par sa chemise et le força à se retourner sur sa selle.

— Que viens-tu de dire ? Comment t'es-tu appelé ?

— Le messager de la mort…

— Qui t'a donné ce nom ? demanda Verna, le teint cendreux.

— Je sais ce que porter cette épée implique. Et ce que ça fait de la dégainer. Aucun des Sourciers qui m'ont précédé n'en avait une telle conscience. L'arme est une part de moi, et je suis une part d'elle. J'ai utilisé sa magie pour tuer la première personne qui m'a forcé à porter un collier. Et ça m'a dévasté… J'ai menti aux Bantaks pour éviter une tuerie, mais ce n'était pas la seule raison. Ce sont des gens pacifiques et je ne voulais pas qu'ils découvrent l'horreur qu'on éprouve en commettant un meurtre. Moi, je me serais bien passé de cette expérience. Mais vous savez sans doute de quoi je parle, puisque vous avez assassiné sœur Elizabeth.

— Qui t'a surnommé « messager de la mort » ? insista Verna.

— Personne. Je me suis baptisé ainsi, parce que c'est ce que je suis et ce que je fais…

— Je vois…, souffla Verna en le lâchant.

Alors qu'elle allait talonner son cheval, il cria son nom d'une voix pleine d'autorité qui la pétrifia.

— Pourquoi voulez-vous savoir qui m'a donné ce nom ? Est-ce tellement important ?

La colère de la sœur semblait être retombée, laissant dans son sillage une écume ourlée de peur.

— Au palais, j'ai lu toutes les prophéties, comme je te l'ai dit.

L'une d'elles contient ce surnom : *« C'est le messager de la mort et ainsi se sera-t-il lui-même nommé. »*

— Que raconte la suite ? lança Richard. Précise-t-elle que je vais vous tuer, avec d'autres, si nécessaire, pour me débarrasser de ce collier ?

— Les prophéties ne sont pas pour les yeux ni les oreilles des profanes, conclut Verna en talonnant enfin son cheval.

Richard la suivit et décida d'abandonner ce sujet. Il se fichait comme d'une guigne des prophéties ! Pour lui, ce n'était rien d'autre que des devinettes, et il détestait ces jeux idiots. Si une chose semblait assez grave pour qu'on la dise, pourquoi l'exprimer d'une façon emberlificotée ?

En chevauchant, Richard se demanda combien de gens il devrait tuer pour se débarrasser du Rada'Han. Un mort ou cent, quelle importance ? Sa rage était telle que ces comptes-là ne le perturbaient plus. Il serra les mâchoires et ses poings se fermèrent convulsivement sur les rênes.

Le messager de la mort. Il ferait un massacre, s'il le fallait. Et s'il ne réussissait pas à échapper au collier, il mourrait en essayant ! L'envie de tuer coulait dans ses veines, comme un flot dévastateur.

Surpris, il s'avisa qu'il était en train d'invoquer la magie de l'épée. Désormais, il n'avait plus besoin de la dégainer pour ça. Au prix d'un gros effort, il contint sa fureur.

En plus de la colère et de la haine de l'arme, il savait aussi invoquer sa magie blanche – soit l'exact opposé. Les Sœurs de la Lumière ignoraient qu'il avait cet atout dans sa manche. Pour tout dire, il espérait ne pas devoir l'utiliser contre elles. Mais si ça s'imposait, il n'hésiterait pas. Pour ne plus porter le collier, il aurait recours à l'une ou à l'autre magie de l'épée, voire aux deux. Le moment venu, il saurait frapper…

Dans la lumière violette du crépuscule, sœur Verna leva une main pour ordonner une halte. L'heure de camper avait sonné. Depuis un long moment, elle ne lui avait plus adressé la parole. Était-elle toujours furieuse ? Il l'ignorait, mais ça ne le tracassait pas beaucoup.

Richard conduisit les chevaux vers un petit bosquet de saules, près de la berge d'un ruisseau. Il leur retira leurs harnais et les attacha avec des longes. Sa jument s'ébroua, ravie d'être débarrassée du mors. Richard vit que c'était un des modèles les plus cruels, chaque impulsion sur les rênes valant une vive douleur au cheval.

Les gens qui utilisaient ce type de mors, selon lui, tenaient les chevaux pour de vulgaires animaux que l'homme devait conquérir et mater. Avec un mors comme ça dans la bouche, ils auraient vu combien c'était agréable ! Une punition méritée… Bien entraîné, un cheval avait simplement besoin d'un mors articulé, beaucoup plus

agréable. Et avec un peu de compréhension pour sa monture, on pouvait même s'en passer carrément. Mais certaines personnes préféraient la coercition à la patience.

Il tendit une main et tenta de caresser les oreilles aux pointes noires de la jument – qui releva aussitôt la tête pour la mettre hors de portée de l'humain.

— Je vois…, souffla Richard. Tes maîtres ont aussi l'habitude de te flanquer des coups de cravache sur les oreilles… (Il flatta l'encolure de l'animal, qui ne se rebiffa pas.) Avec moi, tu n'as rien à craindre, mon amie…

Richard alla puiser de l'eau dans un seau en toile et fit boire leurs trois montures. À peine quelques gorgées, aussi peu de temps après un effort. Dans une des sacoches, il dénicha des brosses et étrilla soigneusement les bêtes, sans oublier de leur nettoyer les sabots. Il y passa plus de temps que nécessaire, car il préférait leur compagnie à celle de la sœur.

Quand il eut fini, il pela en partie le melon et distribua cette gâterie aux chevaux. Comme les humains, ils appréciaient les bonnes choses, et le lui montrèrent. La première fois qu'il les voyait heureux… Avec le genre de mors qu'ils portaient, ça n'avait rien d'étonnant.

Quand sa blessure lui fit trop mal pour qu'il continue à rester debout, le Sourcier alla rejoindre Verna, assise sur une petite couverture, et déroula la sienne aussi loin que possible. Une fois installé, il tira de son sac un morceau de pain de tava, plus pour s'occuper les mains que parce qu'il avait faim. Il coupa le melon, réservant le reste de la peau pour les chevaux, et en offrit une tranche à Verna.

Elle ne broncha pas.

— Ce fruit t'a été offert pour une mauvaise raison.

— Non, pour me remercier d'avoir évité une guerre.

La sœur accepta l'offrande sans grand enthousiasme.

— Je prendrai le premier tour de garde, proposa Richard.

— Inutile. Nous n'avons pas besoin de sentinelle.

— Des chiens à cœur rôdent dans les Contrées du Milieu. Et d'autres monstres… Sans parler des grinceurs, qui pourraient de nouveau s'en prendre à moi. Monter la garde serait judicieux.

— Tu es en sécurité avec moi. Oublie ça.

Verna ne s'était pas vraiment calmée, comprit Richard à son ton. Après avoir mangé un moment en silence, il décida d'alléger l'atmosphère. Bien qu'il ne fût pas le moins du monde joyeux, il essaya de parler d'une voix guillerette.

— Puisque nous sommes ensemble, et que je porte le Rada'Han,

pourquoi ne commencerions-nous pas les leçons ?

— Nous aurons tout le temps au Palais des Prophètes, lâcha Verna.

La colère de l'épée implora Richard de la laisser se déchaîner. À grand-peine, il la refoula.

— Comme vous voudrez…

Verna s'allongea et s'emmitoufla dans son manteau.

— J'ai froid. Allume un feu…

Richard mâcha et avala sa dernière bouchée de tava avant de répondre.

— Je m'étonne que vous soyez si ignorante en magie, sœur Verna. Une formule très simple fait des miracles, et vous devez sûrement l'avoir entendue un jour. « S'il te plaît » ! (Le Sourcier se leva.) Moi, je n'ai pas froid. Si vous avez besoin d'un feu, allumez-le vous-même ! À présent, je vais monter la garde. Comme je vous l'ai dit, je ne prends jamais rien pour acquis. Si nous devons être tués cette nuit, ce ne sera pas pendant *mon* tour de garde.

Il s'éloigna sans attendre de réponse. Ce que Verna avait à dire ne l'intéressait pas. Assez loin de leur camp, il trouva un monticule de terre, près de la tanière d'une marmotte, et s'assit dessus pour surveiller les environs. Et réfléchir.

La lumière de la pleine lune suffisait pour qu'il voie un danger arriver de loin. Il sonda le paysage, plus morose que jamais. Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à oublier son obsession : Kahlan.

Il essuya les larmes qui perlaient à ses paupières, puis plia les genoux et les entoura de ses bras. Que faisait Kahlan en ce moment ? Se souciait-elle encore assez de lui pour être allée rejoindre Zedd ?

Sous ses yeux, la lune se déplaçait lentement dans le ciel. Qu'allait-il faire ? Jamais il ne s'était senti aussi perdu…

Il imagina le doux visage de Kahlan. Pour un sourire d'elle, il aurait conquis le monde ! Et décroché la lune afin qu'elle continue à l'aimer !

En imagination, il admira ses splendides yeux verts, ses longs cheveux noirs…

Ses cheveux ! Soudain, il se souvint de la mèche qu'elle avait glissée dans sa poche. La sortant, il la contempla à la lueur de la lune. À la façon dont elle les avait attachés avec le ruban, les cheveux, qui formaient une double boucle, évoquaient irrésistiblement un huit. Si on les tournait un peu, ils devenaient le symbole de l'infini…

Richard fit rouler la mèche entre son pouce et son index. Kahlan la lui avait donnée pour qu'il ne l'oublie pas. Tout simplement, comprit-il, parce qu'il ne la reverrait jamais ! Un cadeau d'adieu !

Désespéré, Richard saisit l'Agiel et le serra jusqu'à ce que son bras tremble. Mêlée à son chagrin, la douleur devint vite intolérable. Il la laissa pourtant brouiller son esprit jusqu'à ce que son corps implore

grâce. Là encore, il insista, subissant les assauts de la souffrance au point de s'écrouler au pied du monticule, à peine conscient.

Un instant, même si le prix était terrible, la douleur avait vidé son esprit de toute pensée. Il resta étendu sur le sol un long moment, la tête vide pendant qu'il récupérait…

Quand il put se rasseoir, il découvrit qu'il tenait toujours la mèche de cheveux. Il la regarda fixement, se souvenant de l'accusation de Verna : il avait menti aux Bantaks. Kahlan aussi lui avait reproché d'être un menteur. Son amour pour elle, avait-elle dit, n'était qu'une illusion.

Ces mots faisaient encore plus mal que l'Agiel…

— Je ne t'ai jamais menti, Kahlan, gémit-il. Et je ferais n'importe quoi pour toi…

Mais ça ne suffisait pas. Même accepter le collier n'était pas assez. Elle ne le jugeait pas digne d'elle. Le fils d'un monstre ! Soudain, il comprit ce qu'elle voulait.

Être débarrassée de lui ! Elle l'avait forcé à mettre le Rada'Han pour qu'il parte et lui fiche enfin la paix !

— Je ferais n'importe quoi pour toi, Kahlan…, répéta-t-il.

Il se leva et sonda les plaines désertes et obscures.

— N'importe quoi ! Même ça ! Je te libère de moi, mon amour !

Richard jeta la mèche de cheveux aussi loin qu'il le put. Puis il tomba à genoux, face contre terre, et pleura jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus de larmes. Gisant sur le sol glacé, il gémit de douleur sans s'apercevoir qu'il avait de nouveau saisi l'Agiel.

Une éternité plus tard, il s'en avisa, le lâcha et se rassit, le dos contre le monticule de terre. Tout était fini. Il se sentait vide. Vide et mort…

Dès qu'il estima que ses jambes le porteraient, il se leva et dégaina l'Épée de Vérité. La note métallique retentit et la colère de l'arme déferla en lui. Il ne lutta pas pour la repousser, accueillant la rage de tuer comme une délivrance.

Alors, il tourna la tête vers le camp où dormait la sœur.

Il approcha en silence, indétectable comme tout bon guide forestier. Et lui, il était un champion à ce jeu !

Les yeux rivés sur Verna, il ne se pressa pas, certain d'avoir tout le temps du monde à sa disposition. Mais il ne fallait pas respirer aussi fort ! Ça risquait de réveiller sa proie.

L'idée de porter de nouveau un collier acheva de le rendre fou de rage. La magie de l'épée coulait en lui comme du métal en fusion, et il savait où cela le conduirait. Il s'abandonna à la fureur, conscient que plus rien ne l'arrêterait. Pour étancher la soif du messager de la mort, seul le sang convenait.

Ses phalanges blanchirent sur la garde de l'arme, tous ses muscles

tendus à craquer et avides de frapper. Bientôt, ils seraient satisfaits. Dans un instant, le sang de Verna coulerait…

Arrivé près de la sœur, il se pencha vers elle et passa le tranchant de l'épée au creux de son bras, l'abreuvant déjà d'un peu de sang. Un avant-goût… Le fluide vital coula le long de la lame et sur la peau de son bras. Haletant, il prit la garde à deux mains.

Conscient de la pression du collier sur son cou, il leva l'épée, qui scintilla au clair de lune.

Verna était roulée en boule. Transie de froid, elle frissonnait dans son sommeil.

La rage explosa en Richard. Kahlan l'avait rejeté ! Elle ne voulait pas du fils d'un monstre !

Non ! Elle refusait de vivre avec un monstre, simplement. Debout devant une femme endormie, prêt à lui transpercer le cœur avec sa lame, qu'était-il d'autre qu'un monstre ?

Kahlan l'avait vu sous son vrai jour. Alors, elle l'avait envoyé au loin, un collier autour du cou, pour qu'on le torture. Et elle avait raison, car il n'était rien d'autre que cela : une bête qu'il fallait tenir en laisse !

Des larmes roulèrent sur ses joues. Il baissa lentement son épée jusqu'à ce que la pointe touche le sol. Un long moment, il regarda Verna dormir en tremblant de froid. Une femme sans défense…

Il rengaina son épée, alla chercher sa couverture et l'étendit sur la sœur sans la réveiller. Attendant qu'elle cesse de frissonner, il s'autorisa à s'allonger, emmitouflé dans son manteau.

Bien qu'épuisé, et perclus de douleurs, il ne parvint pas à s'endormir. Verna et les siennes, il le savait, le tortureraient. À quoi aurait servi le collier, sinon ? Dès qu'ils arriveraient au palais, son calvaire commencerait. Et alors ? Quelle importance, puisqu'il souffrait déjà mille morts ?

Il revit Denna et se souvint de ce qu'elle lui avait fait. Un océan de douleur et des torrents de sang… Son sang !

Les images défilèrent dans sa tête. Jusqu'à son dernier souffle, il serait incapable de les oublier. À présent, ça allait recommencer. Et ça ne finirait jamais.

Une seule idée le réconfortait. Grâce à Verna, il savait que le Gardien ne menaçait pas de s'évader. Donc, Kahlan était en sécurité. La seule chose qui comptait vraiment. L'unique pensée qui devait occuper son esprit…

… et qui l'autorisa, un peu rassuré, à sombrer enfin dans le sommeil.

Chapitre 19

Quand Richard se réveilla, le soleil pointait à peine à l'horizon. Dès qu'il s'assit, la douleur de la brûlure lui coupa le souffle. Une main sur sa chemise, au niveau du pansement, il attendit que les élancements s'apaisent un peu. À cause de l'Agiel, tout son corps lui faisait mal, comme si on l'avait tabassé avec une matraque. À l'époque où Denna le dressait, c'était toujours comme ça. Des matins atroces préludant à de nouvelles séances de torture…

Assise en tailleur sur sa couverture, sœur Verna le regardait en mâchouillant quelque chose. Emmitouflée dans son manteau, elle avait baissé sa capuche, et ses cheveux bruns bouclés semblaient peignés de frais.

Elle avait soigneusement plié la couverture de Richard, la posant près de l'endroit où il avait dormi. Quand il se leva pour s'étirer, les jambes mal assurées, elle ne dit pas un mot et ne le salua pas, même de la tête.

Le ciel était d'un bleu métallique et l'herbe gorgée de rosée embaumait l'air. Un nuage de vapeur se formait devant la bouche du Sourcier chaque fois qu'il expirait.

— Je vais aller seller nos chevaux pour qu'on puisse partir…

— Tu ne veux rien manger ? demanda Verna.

— Non, je n'ai pas faim…

— Qu'est-il arrivé à ton bras ?

Richard baissa les yeux sur les traînées de sang séché.

— Un accident en polissant mon épée. Ce n'est rien…

— Je vois… (Elle le regarda gratter sa barbe de trois jours.) J'espère que tu es plus prudent quand tu te rases…

Sur une impulsion, Richard décida qu'il laisserait pousser sa barbe jusqu'à ce qu'on le débarrasse du collier. Sa façon de protester contre le sort qu'on lui réservait ! Une manière de signifier qu'il se considérait comme un prisonnier, en dépit de toutes les dénégations mielleuses. Rien ne justifiait qu'on impose un collier à un homme, et il ne ferait jamais l'ombre d'une concession sur ce point.

— Les prisonniers ne se rasent pas, dit-il en se détournant.

— Richard ! (Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.) Assieds-toi. J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit hier. Nous pouvons en effet commencer ta formation…

— Maintenant ? s'écria le jeune homme, surpris.

— Oui. Viens t'asseoir.

Richard n'avait aucune envie de contrôler son don, puisqu'il détestait la magie. La veille, il avait fait cette proposition pour alléger un peu l'atmosphère. Pourtant, il s'assit en face de la sœur.

— Il y a beaucoup à apprendre, dit Verna. D'abord, il faut comprendre la nécessité de l'équilibre – en toute chose, et particulièrement en matière de magie. Tu devras tenir compte de nos avertissements, et nous obéir au doigt et à l'œil. La magie est un art dangereux, mais utiliser l'Épée de Vérité te l'a sans doute déjà appris. (Richard ne broncha pas.) Le don est encore plus délicat à manier. Et les résultats peuvent être désastreux…

— J'y ai déjà recouru par trois fois, selon vous…

— Et tu vois ce qui est arrivé ? Te voilà avec un collier autour du cou !

— Ça n'a aucun rapport… Vous me cherchiez déjà. Même si je n'avais rien fait, le résultat aurait été identique.

Verna secoua lentement la tête.

— Depuis des années, quelque chose nous empêchait de te localiser. Si tu n'avais pas utilisé le don, nous ne t'aurions jamais trouvé, je crois…

Des années. Elles étaient à sa poursuite depuis si longtemps, et il ne s'en était pas aperçu lorsqu'il vivait paisiblement en Terre d'Ouest. Cette idée le fit frissonner. Il les avait attirées en recourant à la magie – la chose qu'il détestait le plus au monde !

— Je pense que le Rada'Han est un désastre pour moi… Mais vous ? Pourquoi présenter les choses comme ça ? C'est ce que vous vouliez faire depuis le début…

— Ce que nous *devions* faire ! Mais tu as juré de me tuer, et d'abattre tous ceux qui t'ont imposé le port de ce collier. En clair, tu risques d'exterminer les Sœurs de la Lumière. Sache que je ne prends jamais à la légère les menaces des sorciers, même quand ils ne sont pas formés. Tu as recouru au don et cela risque d'être une catastrophe pour nous tous.

Richard n'éprouva aucune satisfaction en découvrant que ses menaces n'étaient pas tombées dans l'oreille d'une sourde. Il se sentait totalement vide…

— Pourquoi m'imposez-vous le Rada'Han ? gémit-il.

— Pour t'aider. Sinon, tu mourras.

— Je vais beaucoup mieux. Les migraines me fichent la paix. C'est déjà formidable. Ne pouvez-vous pas me laisser partir ?

— Si on te retire le collier trop tôt, le mal reviendra et tu succomberas.

— Alors, formez-moi vite !

— On ne peut pas accélérer les choses… Ces études exigent une grande patience. Nous en savons plus long que toi sur la magie, et nous ne voulons pas que ton ignorance te vaille des désagréments. Ce n'est pas un problème urgent, cela dit, car il faudra du temps pour que tu saches utiliser le don, t'exposant ainsi à ces risques. La patience figure parmi tes qualités, n'est-ce pas ?

— Je n'ai aucune envie de devenir un sorcier. Du coup, je ne risque pas de ruer dans les brancards…

— C'est un bon début… Alors, commençons. (Verna se tortilla un peu pour s'asseoir plus confortablement.) Il y a en chacun de nous une force qui est en fait celle de la vie. Nous l'appelons « Han ». (Richard plissa le front.) Lève le bras. (Il obéit.) C'est cela, la force de vie que t'a donnée le Créateur. Elle est tapie en toi. Par ce simple geste, tu viens d'utiliser ton Han. Ceux qui ont le don peuvent *extérioriser* cette puissance. On appelle cela une Toile. Grâce aux Toiles, tu agiras sur le monde extérieur exactement comme le Han agit dans ton corps.

— Comment est-ce possible ?

Sœur Verna ramassa une petite pierre.

— Mon esprit se sert du Han pour que ma main soulève le caillou… Mes doigts n'ont pas agi de leur propre initiative, mais parce que mon cerveau, par l'intermédiaire du Han, leur a ordonné de réaliser ce qu'il désirait. (Elle reposa le caillou et croisa les mains sur son giron. Soudain, la petite pierre lévita dans les airs…) Je viens de faire la même chose, mais sans passer par ma chair. Mon esprit a directement appliqué le Han au caillou. C'est cela qu'on appelle le don.

— Vous avez les mêmes pouvoirs qu'un sorcier ?

— Non. Une infime partie seulement… C'est pour ça que nous pouvons les former. Les Sœurs de la Lumière ont un certain contrôle sur la force de vie – et sur le don – mais rien de comparable avec un sorcier qui sait maîtriser son Han.

— Comment arrivez-vous à projeter cette force hors de votre corps ?

— Impossible de t'expliquer ça avant que tu aies appris à identifier et à *toucher* le Han…

— Pourquoi ?

— Parce que tous les êtres sont différents et ont un lien spécifique avec le Han. L'amour, par exemple, est un cas où la force de vie se projette vers l'extérieur. Mais c'est une manifestation très mineure, tu dois le savoir. Cela dit, bien que ce sentiment soit universel, chacun l'éprouve et le projette d'une manière spécifique. Certains d'entre nous s'en servent pour éveiller le meilleur du Han chez l'être aimé. D'autres visent à dominer leur partenaire. L'amour, Richard, peut guérir… ou blesser. Quand nous saurons comment le don se manifeste en toi, et de

quelle manière tu l'utilises, nous te guiderons à travers une série d'exercices appelés les Constructs. Cette méthode t'aidera à canaliser le flot de Han, qui coulera alors librement en toi. Pour le moment, ce n'est pas pertinent. Avant de projeter la force, il faut savoir la reconnaître ! Quand ce sera fait, nous devrons déterminer ce que tu peux réaliser avec elle. Chaque sorcier a un rapport différent avec le Han. Quelques-uns, comme ceux qui étudient les prophéties, sont limités à un usage intellectuel. Le don leur permet de déchiffrer ces textes, et c'est leur unique pouvoir. D'autres peuvent seulement créer de magnifiques objets. D'autres encore savent fabriquer des artéfacts magiques, et c'est leur unique façon de recourir au Han. En soulevant ce caillou, je t'ai montré une facette différente du don : influencer le monde extérieur avec son esprit. Il y a bien sûr une infinité de manifestations… Quelques rares sorciers maîtrisent – plus au moins – tous ces pouvoirs…

Verna fronça les sourcils, le regard brillant.

— La vérité est la clé de tout ça, Richard. Tu devras être franc avec nous quand tu sentiras comment le Han se manifeste en toi. Mentir serait désastreux… (Elle se détendit un peu.) Mais avant de savoir quelle sorte de sorcier tu es, nous devons t'apprendre à invoquer le Han.

— Combien de fois devrai-je répéter que je ne veux pas devenir un sorcier ? Mon but, c'est d'échapper aux migraines et de me débarrasser du Rada'Han. Vous avez dit que je ne suis pas obligé d'en faire plus.

— Tu connais la définition d'un sorcier ? Quelqu'un qui contrôle le Han grâce au don ! Pour ne pas mourir, tu dois en devenir un. Mais *sorcier* n'est jamais qu'un mot, et il n'y a aucune raison d'avoir peur d'un nom. Si tu décides de ne pas recourir au don, ça te regardera, et nous ne ferons rien pour t'y obliger. Mais tu seras quand même un sorcier !

— Enseignez-moi ce que je dois savoir – sans me transformer en sorcier !

— Richard, ça n'a rien de maléfique. Ça consiste simplement à te connaître toi-même et à avoir conscience de ton potentiel.

— D'accord…, soupira le jeune homme. Alors, comment dois-je m'y prendre pour contrôler le don, le Han, et je ne sais quoi encore ?

— Il faut procéder lentement… Si nous allons trop vite, ça ne marchera pas. La première étape est de reconnaître le Han, puis de s'unir à lui. Tu dois savoir le faire à volonté. Comprends-tu ce que je dis ?

— En gros, oui… Alors, comment identifier le Han et le… hum… *toucher ?*

— Quand tu en seras là, tu le sauras… C'est comme voir la Lumière du Créateur. Presque comme s'unir à lui…

Richard dévisagea la sœur, qui semblait illuminée de l'intérieur.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il.

— Il faut chercher le Han en toi-même…

— Comment ?

— En méditant, tout simplement… Chasse de ton esprit toutes les pensées parasites et cherche à atteindre la paix intérieure. Au début, fermer les yeux, respirer lentement et aspirer au vide absolu peut être utile. Cela aide à se concentrer sur une seule chose.

— Laquelle ?

— Celle que tu veux… C'est un moyen d'atteindre ton but, pas le but lui-même. Chaque sujet est différent. Certains répètent à l'infini un mot qui les aide à se concentrer. D'autres se focalisent sur l'image mentale d'un objet. Plus tard, quand tu sauras reconnaître le Han, le toucher et t'unir à lui, tu n'auras plus besoin de passer par cette phase. Accéder au Han deviendra une seconde nature. Même si ça te paraît difficile à croire, un jour, ce sera aussi facile que d'invoquer la magie de ton épée.

Richard eut le sentiment, étrange et dérangeant, de savoir de quoi elle parlait. Bien que les mots lui semblent étranges, il les comprenait, parce qu'ils décrivaient un phénomène qui lui était familier – et pourtant étranger…

— Donc, vous voulez que je reste assis, les yeux fermés, en quête de la paix intérieure ?

— Oui. (Verna resserra autour d'elle les pans de son manteau.) Tu peux commencer.

— Très bien…

Dès qu'il baissa les paupières, Richard eut l'impression que ses pensées s'éparpillaient dans toutes les directions. Il tenta de se concentrer sur un mot, ou sur une image, et un nom lui vint aussitôt à l'esprit. Kahlan ! Le laissant d'abord déferler en lui comme une douce tempête, il se ravisa très vite. Haïssant la magie, il refusait de l'associer à la femme qui était – *avait été* – la meilleure part de sa vie. De plus, penser à elle ravivait le chagrin de l'avoir aimée assez pour lui donner ce qu'elle demandait : être débarrassée de lui !

Il essaya des mots et des objets très simples, mais aucun ne retint son attention. Vidant son esprit, il respira plus lentement, à la recherche de la paix intérieure. Ou plus exactement du lieu paisible, en lui, où il se réfugiait toujours quand il voulait réfléchir. Dans cette quiétude-là, il tenta d'invoquer l'image qui lui servirait de focus. Elle s'imposa aussitôt à son esprit.

L'Épée de Vérité.

L'arme étant déjà liée à la magie, il ne risquait pas de la souiller. Par sa simplicité même, l'image d'une épée ne pourrait pas le distraire. L'affaire était entendue ! Il avait trouvé son focus.

Il imagina l'épée flottant dans le vide sur un fond noir et vérifia les détails qu'il connaissait si bien : la lame polie, la garde aux quillons orientés vers le bas, la poignée où des fils d'argent et d'or dessinaient les six lettres du mot *Vérité*…

Alors qu'il gravait cette image dans son esprit, quelque chose s'opposa à lui. Pas l'épée elle-même, mais le fond noir. Autour de ce cadre, une bordure blanche se dessinait, transformant ce qu'il voyait d'une manière qui lui rappela un souvenir récent.

Il sut vite de quoi il s'agissait.

« … Enfin, vider son esprit et se concentrer sur l'image d'un fond blanc avec un carré noir au centre. » Une des instructions du *Grimoire des Ombres Recensées*, le livre qu'il avait mémorisé dans sa jeunesse… Ce passage expliquait comment retirer le camouflage des boîtes d'Orden. Il avait fait une démonstration à Darken Rahl pour lui prouver qu'il connaissait vraiment par cœur le texte. Mais pourquoi cela lui revenait-il en mémoire maintenant ? Sans doute un souvenir parasitaire exhumé par hasard, décida-t-il…

Après tout, c'était un fond convenable pour l'image de l'épée. Et puisqu'il tentait d'utiliser la magie, que cette référence se soit imposée à lui semblait logique. Et si son esprit voulait qu'il en soit ainsi, pourquoi l'aurait-il contrarié ? Dès qu'il eut pris sa décision, l'image de l'épée sur fond de carré noir entouré de blanc se précisa et se stabilisa.

Richard se concentra. Après quelques minutes, quelque chose se passa. L'épée, le carré noir et le cadre blanc se brouillèrent comme s'il les voyait à travers une colonne de vapeur. L'arme devint peu à peu transparente puis disparut. Le fond suivit vite le même chemin, cédant la place à l'image d'un lieu qu'il connaissait.

Le Jardin de la Vie, au Palais du Peuple.

Richard trouva étrange, et un peu agaçant, de ne pas pouvoir tenir sa concentration plus longtemps. Mais le souvenir de l'endroit où il avait tué Darken Rahl – encore très fort – était tout naturellement revenu à la surface de son esprit.

Il allait invoquer de nouveau la représentation de l'épée quand il *sentit* une odeur de chair brûlée qui lui agressa les narines et lui retourna l'estomac.

Il étudia l'image du Jardin de la Vie, comme s'il le voyait à travers une vitre sale. Des cadavres gisaient partout : au pied des murs, à demi cachés dans les fourrés ou étendus sur l'herbe, tous horriblement brûlés. Certains serraient encore des épées ou des haches de guerre dans leurs poings carbonisés. D'autres avaient lâché leurs armes, qui reposaient près d'eux.

L'angoisse serra le cœur de Richard.

Il aperçut, de dos, la silhouette blanche campée devant l'autel de pierre où trônaient les trois boîtes d'Orden. Une était ouverte, comme dans le souvenir du jeune homme.

L'homme en robe blanche se retourna. Darken Rahl chercha le regard de son fils et un sourire apparut sur ses lèvres. Richard eut l'impression d'être aspiré vers ce visage radieux.

Darken Rahl porta une main à sa bouche et s'humecta le bout des doigts.

— Richard, susurra-t-il, je t'attends. Viens, et regarde-moi déchirer le voile.

Le souffle coupé, le Sourcier rappela à lui l'image de l'épée, qui s'abattit sur celle du Jardin de la Vie comme un volet claque sur une fenêtre. Il s'accrocha à cette vision, où manquait le fond, et s'efforça de recommencer à respirer.

Cette scène était le produit de son imagination, se dit-il. Un cauchemar né de l'épuisement et du chagrin que lui avait fait Kahlan. Il ne pouvait pas s'agir d'autre chose. Impossible ! Pour croire à cette vision, il aurait fallu qu'il soit fou…

Ouvrant les yeux, il vit que Verna le regardait fixement. Elle lâcha un gros soupir – d'insatisfaction, crut-il deviner.

— Désolé, mais il ne s'est rien passé…

— Ne te décourage pas, Richard. Je m'y attendais. Il faut longtemps pour apprendre à toucher le Han. Le moment venu, tu y arriveras. N'essaie surtout pas d'accélérer les choses. Ça ne sert à rien, car c'est la paix intérieure qui conduit vers le Han, pas la volonté consciente. Et tu as travaillé assez longtemps pour aujourd'hui…

— Quelques minutes ? Et cela suffit, selon vous ?

— Tu es resté immobile, les yeux fermés, pendant plus d'une heure…

Richard regarda le ciel, où le soleil semblait avoir bondi vers l'ouest. Plus d'une heure… Incroyable ! Et effrayant…

— Tu as eu l'impression que c'était très court ? demanda Verna.

Richard se leva. Il n'aimait pas du tout l'expression de la sœur.

— Je n'en sais rien… Enfin… hum… je n'ai pas fait très attention. Mais tout bien pesé, ce devait être une heure…

Sur ce mensonge, Richard commença à rassembler ses affaires. Plus il réfléchissait à sa vision, plus elle lui semblait irréelle. Comme un rêve, quand on vient de se réveiller, les images déjà à demi dissipées. Quel idiot il était d'avoir eu aussi peur d'un simple cauchemar !

Mais il n'avait pas dormi… Pouvait-on rêver alors qu'on était réveillé ?

Était-il sûr de ne pas avoir somnolé ? Dans son état de fatigue, il

avait pu sombrer dans l'inconscience. Souvent, pour s'endormir, il se concentrait sur une idée ou une image jusqu'à ce que son esprit parte à la dérive. Cela expliquait aussi pourquoi le temps lui avait paru passer si vite…

Richard soupira de soulagement. Il se sentait stupide, mais franchement rassuré. Un banal cauchemar…

Quand il se tourna vers elle, il s'aperçut que Verna ne l'avait pas quitté des yeux.

— Veux-tu te raser, à présent que je t'ai prouvé mon désir de t'aider ?

— Je vous l'ai dit : les prisonniers laissent pousser leur barbe.

— Tu n'es pas prisonnier…

Richard fourra sa couverture dans son sac.

— Vous allez m'enlever le collier ?

— Non. Seulement quand le moment sera venu…

— Puis-je aller où je veux sans vous ?

— Non ! Tu dois venir avec moi.

— Et si j'essaie de vous fausser compagnie ?

— Je t'en empêcherai, et tu n'aimeras pas du tout ça.

— Ça correspond en tout point à ma définition d'un prisonnier. Donc, je ne me raserai pas.

Les chevaux hennirent gentiment quand il approcha d'eux, les oreilles tendues vers lui. Verna observa la scène avec méfiance, et plissa les yeux quand il leur rendit leur salut en leur flattant l'encolure. Ressortant ses brosses, il les étrilla de nouveau et s'attarda surtout sur leurs dos.

— Pourquoi fais-tu ça ? demanda Verna. Tu t'es occupé d'eux hier soir.

— Les chevaux aiment se rouler dans la poussière, ma sœur. Imaginez qu'il reste quelque chose sur leurs dos, à l'endroit où on pose la selle. Vous avez déjà tenté de marcher avec un caillou dans votre botte ? Eh bien, c'est la même chose, en dix fois pire ! S'ils se blessent, nous serons obligés de marcher à pied. Alors, mieux vaut prévenir que guérir. À propos, comment s'appellent ces chevaux ?

— Ils n'ont pas de nom, lâcha Verna, étonnée. Pourquoi baptiser des animaux sans cervelle ?

Richard désigna la monture de la sœur.

— Le vôtre non plus n'a pas de nom ?

— Il ne m'appartient pas. Ces bêtes sont la propriété des Sœurs de la Lumière. Je monte celle qui est disponible. Jusqu'à hier, je voyageais sur celle que tu chevauches à présent. Mais ça ne fait aucune différence pour moi.

— Eh bien, à partir de maintenant, ces chevaux auront des noms, pour que les choses soient plus simples. Le vôtre s'appellera Jessup, le

mien Bonnie, et l'autre jument sera Geraldine.

— Jessup, Bonnie et Geraldine… Voilà qui semble tout droit sorti des *Aventures de Bonnie Day*…

— Ravi d'apprendre que vous ne lisez pas que des prophéties, sœur Verna !

— Comme je te l'ai déjà dit, nos sujets sont en principe très jeunes. Un des gamins avait le roman dont nous parlons. Je l'ai lu pour savoir si ça convenait à un enfant. Et si le message moral était bon. À mon avis, c'est l'histoire grotesque de trois individus qui n'auraient jamais eu d'ennuis si l'un d'eux avait possédé un minimum de matière grise.

— Des noms parfaits pour des « animaux sans cervelle », donc…, fit Richard avec un petit sourire.

— Un livre sans aucune valeur intellectuelle… Je l'ai brûlé !

Le sourire du jeune homme manqua s'effacer, mais il se força à continuer de l'afficher.

— Mon père… Enfin, George Cypher, l'homme qui m'a élevé, voyageait beaucoup. Un jour, il m'a rapporté les *Aventures de Bonnie Day* pour que j'apprenne à lire. C'était mon premier livre. Je l'ai lu et relu. Chaque fois, j'éprouvais du plaisir *et* cela me forçait à réfléchir. Je pense aussi que les trois personnages font beaucoup de bêtises, et j'ai toujours pris garde de ne pas commettre les mêmes. Ce roman vous a paru idiot, pourtant il m'a appris beaucoup de choses. En particulier, à réfléchir. Mais ce n'est peut-être pas une qualité que vous prisez chez vos élèves…

Il se détourna et commença à préparer les selles et les harnais.

— Mon vrai père, Darken Rahl, est venu chez moi, l'automne dernier. Il voulait m'ouvrir le ventre et lire dans mes entrailles les réponses à ses questions. Comme il l'a fait à George Cypher. (Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.) Je n'étais pas là, un coup de chance. En m'attendant, il a déchiré tous mes livres, dont celui-là. Sans doute parce qu'il ne voulait pas non plus que j'apprenne des choses et que je réfléchisse.

Verna ne dit rien, mais le regarda fixement détacher les brides des mors.

— Je ne donnerai pas de nom à un cheval…, souffla-t-elle enfin.

Richard jeta les mors sur le sol, à un endroit piétiné par les chevaux.

— Vous changerez d'avis un jour, ma sœur, dit-il.

Verna approcha de lui et désigna les mors.

— Que fais-tu ? Pourquoi as-tu détaché les rênes ? Et les mors, pourquoi…

Elle s'interrompit quand Richard dégaina l'Épée de Vérité, dont la note cristalline retentit dans l'air.

Aussitôt, la colère de l'arme déferla en lui.

— Je vais les détruire, ma sœur !

Avant que Verna ait pu esquisser un geste, il abattit la lame, fendant net les trois mors qui volèrent en éclats.

— Tu es fou ! cria la sœur. Nous en avions besoin pour diriger les chevaux !

— Ces mors à cuiller sont des instruments de torture. Je refuse qu'on les utilise.

— Des instruments de torture ? Pour des bêtes stupides ? Il faut les mater !

— Des bêtes…, murmura Richard en rengainant son arme. (Il mit son licou à Bonnie et attacha les rênes aux anneaux latéraux.) Il n'y a pas besoin d'un mors pour diriger un cheval. Je vous montrerai. Comme ça, Bonnie et ses amis pourront manger en voyageant et ils seront plus heureux.

— C'est dangereux ! Les mors à cuiller permettent de dominer une bête rétive.

— Avec les chevaux, ma sœur, il en va souvent comme avec les gens : on reçoit en fonction de ce qu'on a donné…

— Sans mors, il est impossible de diriger un cheval !

— Absurde ! Un bon cavalier se sert de ses jambes et de son corps. Il faut simplement apprendre au cheval à reconnaître ces signaux.

— C'est idiot, et dangereux ! Nous traversons des territoires hostiles. En cas d'attaque, s'il est effrayé, l'animal peut s'emballer. Sans mors à cuiller, comment l'arrêter ?

— Parfois, ma sœur, dit Richard en se tournant vers la femme, on obtient l'inverse de ce qu'on voulait. Si nous sommes attaqués, ou dans une situation délicate, et que vous tirez trop fort sur les rênes – par anxiété – vous risquez de déchirer la bouche du cheval. Alors, sa peur, sa douleur et sa colère seront si fortes qu'il ne comprendra plus rien, à part que vous lui faites mal chaque fois que vous tirez sur les rênes. Sa seule solution sera de vous désarçonner !

» Effrayé, il se cabrera ou s'emballera. Mais s'il est furieux, un cheval peut faire bien pire que ça. Ainsi, au lieu de vous protéger, utiliser un mors à cuiller vous aura mise en danger. Si nous traversons une ville ou un village, je vous permettrai d'acheter un mors articulé. Mais plus d'instruments de torture tant que je serai avec vous !

Verna prit une grande inspiration et croisa les bras.

— Richard, sans mors, nous ne pourrons pas diriger ces chevaux. C'est aussi simple que ça.

— Faux ! Je vous montrerai… La pire mésaventure possible, c'est que le cheval s'emballe, et qu'il vous faille pas mal de temps pour l'arrêter. Mais on y arrive toujours. Avec votre méthode, le cavalier et la monture risquent d'être tués.

Il se tourna et flatta l'encolure de Bonnie.

— La première étape, c'est de devenir l'ami de son cheval. Il doit savoir que vous ne lui ferez pas de mal et que vous le protégerez le cas échéant. Dans ce cas, il vous obéira aveuglément… Obtenir ce résultat est incroyablement facile : il suffit d'un peu de respect et de gentillesse, alliés à une main ferme. Le nom est important, car il permet à l'animal de savoir quand vous vous adressez à lui…

À la grande satisfaction de Bonnie, il la caressa un peu plus fort.

— Tu aimes ça, ma fille ? Tu es une très bonne jument, c'est sûr ! (Il jeta un regard en coin à Verna.) Jessup adore qu'on le gratte sous le menton. Allez-y, pour lui montrer que vous voulez être son amie. (Il sourit froidement.) Que vous aimiez ça ou non, ma sœur, nous n'avons plus de mors. Il faut vous y faire…

Verna le foudroya du regard, puis décroisa le bras et s'approcha du hongre. Tendant une main, elle le gratta sans conviction sous le menton.

— Bon garçon…, lâcha-t-elle sans conviction.

— Vous jugez les chevaux stupides parce qu'ils ne comprennent pas vos paroles, dit Richard. Mais ils sont sensibles au ton d'une voix. Si vous voulez qu'il vous croie, forcez-vous un peu !

— Stupide animal borné et idiot…, dit Verna d'une voix sirupeuse. (Puis elle se tourna vers Richard.) Ça te va ?

— Tant que vous êtes gentille avec lui… Mais les chevaux ne sont pas aussi bêtes que vous le pensez. Regardez sa posture : il ne vous fait pas confiance. À partir de cet instant, je vous confie Jessup. Il doit dépendre de vous et se fier à vous. Je m'occuperai de Bonnie et de Geraldine. Tous les soirs et tous les matins, vous étrillerez Jessup.

— Moi ? C'est hors de question ! Je commande, et c'est toi qui le feras !

— Le commandement n'a rien à voir dans l'affaire. Les soins tissent un lien entre un cheval et son cavalier. Ne m'obligez pas à me répéter : les mors détruits, vous n'avez pas le choix. Pour votre sécurité, vous devez m'obéir. (Il lui tendit un jeu de rênes.) Mettez son licou à Jessup et attachez les brides aux anneaux latéraux…

Pendant que Verna s'exécutait, Richard coupa en petits morceaux le reste de peau de melon.

— Parlez-lui, ma sœur ! Appelez-le par son nom et montrez-lui que vous l'aimez. Ce que vous dites n'a pas d'importance, mais concentrez-vous sur le ton. Si vous n'y arrivez pas, faites un effort d'imagination. Dites-vous que c'est un de vos petits garçons…

Verna le foudroya du regard et se remit à l'ouvrage. Elle parla doucement, pour que Richard ne comprenne pas ce qu'elle disait, mais le ton convenait. Quand elle en eut fini avec le licou et les rênes, il lui tendit quelques morceaux de peau de melon.

— Les chevaux adorent ça. Nourrissez-le en le complimentant. L'idée est qu'il trouve agréable de porter un licou et des rênes. Faites-lui comprendre qu'il n'a plus à craindre le mors qui le torturait.

— Torturait…, marmonna Verna.

— Ma sœur, il n'y a pas besoin de le maltraiter pour le convaincre de vous obéir. Bien au contraire ! Soyez ferme mais gentille. Il faut le séduire à grand renfort de compréhension et de tendresse, même si elles ne sont pas sincères. Pas le contraindre par la force !

Le sourire de Richard disparut quand il se pencha sur la sœur et ajouta :

— Vous y arriverez, parce que vous êtes douée pour ça. Traitez-le… comme vous me traitez.

— Richard, j'ai juré sur ma vie de te ramener au Palais des Prophètes. Quand elles te verront, j'ai peur que les autres me pendent haut et court pour me récompenser d'avoir accompli ma mission. (Elle se détourna et nourrit Jessup en lui flattant l'encolure.) Gentil garçon… Ça te plaît, mon petit Jessup ? Quel bon garçon, vraiment…

Une voix à faire fondre une banquise ! Le cheval était conquis, mais pas Richard. Il se méfiait de la sœur, une experte en matière d'hypocrisie, et il entendait qu'elle le sache. Les gens qui pensaient l'abuser facilement lui tapaient sur les nerfs. Il se demanda si elle changerait d'attitude, à présent qu'il lui avait fait comprendre qu'il n'était pas dupe de son petit jeu.

Selon Kahlan, Verna avait de puissants pouvoirs. Il ignorait jusqu'où ils allaient, mais il avait senti la Toile qu'elle avait jetée sur lui dans la maison des esprits. Et les flammes qu'elle avait invoquées… La veille, elle aurait pu allumer un feu par la pensée, si elle avait voulu. Bref, si l'envie lui en prenait, le briser en deux avec son Han serait un jeu d'enfant pour elle.

Elle tentait de l'apprivoiser, pour qu'il s'habitue à lui obéir sans réfléchir. Comme on dresse un cheval… ou plutôt une « bête », ainsi qu'elle le disait. Et il doutait qu'elle ait plus de respect pour lui que pour Jessup.

En guise de mors, elle avait le Rada'Han. Et c'était bien pire. Mais il s'en débarrasserait tôt ou tard. Même si Kahlan ne voulait plus de lui, il recouvrerait sa liberté.

Tandis que Verna faisait ami-ami avec Jessup, il entreprit de seller les autres chevaux.

— Combien de temps durera notre voyage ? demanda-t-il.

— Le Palais des Prophètes est très loin d'ici, au sud-est. Un chemin long et périlleux.

— Parfait… J'aurai tout le temps de vous apprendre à diriger Jessup sans l'aide d'un mors. Ce sera moins dur que vous le pensez. Il

imitera Bonnie, car c'est la dominante.

— Le mâle domine chez ces animaux.

— Les juments sont au sommet de la hiérarchie. Les mères forment et protègent les poulains, et leur influence dure toute la vie des mâles. Aucun étalon n'oserait tenir tête à une jument. Si elle le juge indésirable, elle le chasse de la horde. Un cheval peut éloigner un prédateur, mais une jument le traquera et le tuera. Bonnie est la femelle dominante. Geraldine et Jessup calqueront leur comportement sur le sien. Je chevaucherai en tête. Suivez-moi, et vous n'aurez rien à craindre.

Verna vérifia que les harnais étaient bien serrés, puis elle monta en selle.

— La poutre, dans le hall central. C'est la plus haute. Tout le monde pourra voir…

— De quoi parlez-vous ?

— La poutre, dans le hall central… C'est probablement là qu'on me pendra.

Richard sauta aussi en selle.

— À vous de choisir, ma sœur. Rien ne vous oblige à m'amener là-bas.

— Hélas, si… (Elle regarda le Sourcier avec une gentillesse très convaincante, bien qu'un peu forcée.) Richard, mon seul désir est de t'aider. Et d'être ton amie. Je crois que tu en as bien besoin, en ce moment.

— C'est très gentil à vous, ma sœur, mais je dois refuser votre proposition. Vous êtes trop prompte à planter un couteau dans le dos de vos amis. Avez-vous souffert de devoir exécuter Elizabeth ? J'ai peur que non. Je ne vous offrirai pas mon amitié, ma sœur. Et j'éviterai de vous tourner le dos.

» Si vous êtes sincère, je vous conseille de m'en convaincre avant que j'exige une preuve. Quand l'heure sonnera, vous n'aurez qu'une chance, et les demi-mesures ne seront pas de mise. On est avec quelqu'un ou contre quelqu'un, c'est tout. On ne met pas un collier à un ami et on ne le garde pas prisonnier. Je veux me débarrasser du Rada'Han. Quand je déciderai que le moment est venu, mes véritables amis m'aideront. Tous les autres seront mes ennemis et ils le paieront de leur vie.

— La poutre du hall central…, souffla Verna en faisant avancer Jessup. C'est une certitude !

Chapitre 20

Les battements de son propre cœur l'assourdissant, la femme essaya de contrôler sa respiration et sa panique. Accroupie derrière le tronc d'un pin, elle se pressa contre son écorce rugueuse. Si les sœurs avaient découvert qu'elle les suivait…

Elle récita muettement une prière au Créateur pour lui demander sa protection. Puis, les yeux écarquillés, elle sonda les ténèbres.

La silhouette noire avançait en silence. Dominant son envie de crier et de fuir à toutes jambes, la femme se prépara au combat. Elle tendit ses « mains intérieures » vers la douce lumière de son Han.

La silhouette avança encore, hésitante. Un pas de plus, et la femme lui sauterait dessus. Elle devrait agir vite pour ne pas déclencher une alerte. Cela nécessiterait plusieurs Toiles, toutes lancées en même temps, mais si elle était rapide et précise, il n'y aurait pas de cri, et elle saurait à qui elle avait affaire.

La silhouette fit enfin le pas qu'elle attendait. Sortant de derrière l'arbre, la femme lança ses Toiles. Des tentacules d'air, solides comme des cordes d'amarrage, s'enroulèrent autour de son ennemi. Quand il ouvrit la bouche pour crier, elle l'obstrua avec un nœud d'air plus efficace qu'un bâillon.

Rassurée qu'aucun son ne sorte de la gorge de l'homme – car c'en était un – la femme réussit à se calmer un peu, sans pour autant relâcher sa prise sur son Han. On n'était jamais trop prudent, et il pouvait y avoir d'autres indésirables dans le coin.

La femme avança lentement vers son prisonnier. Levant une main, paume ouverte, elle invoqua une minuscule flamme – juste assez de lumière pour reconnaître son adversaire.

— Jedidiah ! souffla-t-elle.

Elle posa la main sur le cou de l'homme et sentit le contact réconfortant de son Rada'Han.

— Jedidiah, tu as failli me faire mourir de peur ! (À la lueur de la petite flamme, elle vit que l'homme était aussi terrifié qu'elle.) Je vais te libérer, mais il faudra te tenir tranquille. C'est promis ?

Il hocha la tête autant que la Toile le lui permettait.

Quand les sorts furent dissipés, il soupira de soulagement.

— Sœur Margaret, j'ai failli me faire dessus…

— Désolée, Jedidiah, mais je n'en suis pas passée loin non plus…

Elle coupa le filament de Han qui alimentait la flamme et ils se

laissèrent glisser sur le sol, serrés l'un contre l'autre, pour récupérer de leur frayeur. Jedidiah, plus jeune que Margaret de quelques années, était plus grand qu'elle et remarquablement beau. *Douloureusement* beau, aux yeux de la sœur.

Elle s'occupait de lui depuis son arrivée au palais, à l'époque où elle était une novice. Avide d'apprendre, il avait étudié sans se plaindre. Un plaisir dès le premier jour. D'autres… sujets… s'étaient révélés difficiles, mais pas Jedidiah. Il faisait tout ce qu'elle lui demandait, sans jamais poser de questions.

Certains mauvais esprits insinuaient que sa principale motivation était de plaire à Margaret. Mais personne ne pouvait nier qu'il était un étudiant d'élite et qu'il deviendrait un grand sorcier. C'était tout ce qui comptait. Ici, seul le résultat importait, pas la méthode. En récompense de son travail, Margaret avait vite été promue au rang de Sœur de la Lumière.

Ce jour-là, Jedidiah avait été encore plus fier qu'elle… Une fierté qu'elle lui rendait bien, car il était sans doute le sorcier le plus puissant présent au palais depuis des millénaires…

— Margaret, souffla-t-il, que faisais-tu dehors à cette heure ?

— *Sœur* Margaret ! Et tu dois me vouvoyer.

— Il n'y a personne dans le coin, dit Jedidiah en lui embrassant l'oreille.

— Arrête ça !

L'agréable picotement du baiser se propagea dans tout son corps, car il avait utilisé un rien de magie pour corser les choses. Parfois, Margaret regrettait de lui avoir appris ça. Le plus souvent, elle s'en félicitait…

— Et toi, que fiches-tu là ? demanda-t-elle. Tu n'as pas le droit de suivre une sœur hors du palais.

— Tu es sur quelque chose, je le sais, et n'essaie pas de me raconter le contraire. Une affaire dangereuse… Au début, je ne m'inquiétais pas trop, mais quand je t'ai vue te diriger vers le bois de Hagen, j'ai eu très peur. Pas question de te laisser errer dans un endroit aussi périlleux. Seule, en tout cas… Bien entendu, si je suis là pour te protéger, c'est différent.

— Me protéger ? railla Margaret. Puis-je te rappeler que je t'ai neutralisé en un clin d'œil ? Tu n'as pas pu repousser mes Toiles, et encore moins les briser. Tu as touché ton Han, je te le concède, mais de là à t'en servir… Il te reste beaucoup à apprendre pour être le genre de sorcier qui protège les autres. Mais d'abord, tu devrais réfléchir à ta propre sauvegarde !

La réprimande réduisit Jedidiah au silence. Elle détestait le

rabaisser ainsi, mais si ce qu'elle soupçonnait s'avérait, c'était trop dangereux pour qu'il s'en mêle. Tout plutôt que de le voir souffrir…

Cela dit, elle venait de lui mentir. Il était déjà plus puissant que n'importe quelle sœur – quand il arrivait à s'y prendre de la bonne façon, ce qui restait relativement rare. Mais certaines de ses collègues hésitaient déjà à le pousser trop loin…

— Désolé, Margaret, souffla-t-il. J'avais peur pour toi…

Elle eut le cœur brisé en entendant le chagrin qui faisait vibrer sa voix.

— Je sais, Jedidiah, et ça me touche beaucoup. Mais cette affaire ne concerne que moi.

— Le bois de Hagen est un lieu dangereux. Il y a dans ses profondeurs des créatures qui pourraient te tuer. Je ne veux pas que tu t'y aventures !

Le bois de Hagen était effectivement peu sûr. Il en allait ainsi depuis des millénaires, et un décret du Palais ordonnait qu'on le laisse ainsi. Comme s'il avait été possible d'y changer quelque chose !

On murmurait que le bois servait de terrain d'entraînement à des sorciers d'un genre très particulier. Ceux-là n'y étaient pas envoyés, ils y allaient de leur plein gré. Parce qu'ils le désiraient… et qu'ils en avaient besoin.

Il s'agissait seulement de rumeurs. À la connaissance de Margaret, depuis quelques milliers d'années, aucun sorcier n'était allé se promener dans le bois de Hagen.

Fallait-il croire les légendes sur les anciens temps, où des sorciers hors du commun, avec des pouvoirs incroyables, se seraient baladés dans le bois ? Si oui, il convenait de ne pas perdre de vue que peu d'entre eux, selon les mêmes sources, en étaient revenus. Mais il y avait des règles, y compris dans ce lieu maudit.

— Le soleil ne s'est pas couché pendant que j'y étais, dit Margaret. Et j'y suis entrée après la tombée de la nuit. Si on ne laisse pas se coucher le soleil au-dessus de soi quand on erre dans le bois, on est sûr de pouvoir en sortir. Je n'ai pas l'intention d'y rester aussi l'aube. Donc, il n'y a pas de danger. Pour moi, en tout cas. Je veux que tu rentres au palais. Sur-le-champ !

— Qu'y a-t-il de si important dans ce bois ? Pourquoi prends-tu ce risque ? J'attends une réponse, Margaret. Sincère, bien sûr. Tu es en danger et je ne céderai pas. Pour une fois…

Margaret joua avec la superbe fleur en or qu'elle gardait en permanence autour du cou, accrochée à une chaîne. Jedidiah l'avait faite lui-même – de ses mains, pas en utilisant la magie. C'était une belle-de-jour, symbole de l'éveil du don chez lui, un pouvoir qu'elle avait grandement contribué à épanouir. Et ce bijou comptait plus à ses yeux que tout ce qu'elle avait jamais possédé…

— D'accord, Jedidiah, je te répondrai… Mais je ne peux pas tout te dire. En savoir trop long serait dangereux pour toi.

— De quoi parles-tu ? Et d'ailleurs…

— Écoute-moi en silence, sinon, je te forcerai à partir. Et tu sais que j'en suis capable.

Jedidiah porta une main à son Rada'Han.

— Margaret, tu ne ferais pas ça ! Pas depuis que nous…

— Silence ! (Il se tut. Margaret attendit un moment pour être sûre qu'il avait bien compris la règle du jeu.) Depuis quelque temps, je soupçonne que les sujets qui ont disparu, ou qui sont morts, n'ont pas été victimes d'accidents. Bref, je crois qu'on les a assassinés !

— Quoi !

— Ne parle pas si fort ! souffla Margaret, agacée. Tu veux nous faire tuer aussi ? (Il ne répondit pas, penaud.) Je crois que d'affreuses choses se passent dans le Palais des Prophètes. Certaines sœurs ont commis des meurtres.

— Des meurtres ? Les sœurs ? Margaret, tu dois avoir perdu la tête. C'est impossible !

— Je ne suis pas folle, crois-moi… Mais tout le monde le penserait si je disais ça à haute voix. Il faut que je trouve des preuves.

Jedidiah réfléchit quelques instants.

— Je te connais mieux que personne, et si tu penses que c'est vrai, je suis prêt à te croire. Je t'aiderai. Nous pourrons peut-être exhumer les cadavres, prouver que leur mort n'est pas accidentelle, ou dénicher des témoins. Par exemple en interrogeant les domestiques. J'en connais certains qui…

— Jedidiah, je ne t'ai pas encore dit le pire.

— Que peut-il y avoir de plus grave ?

Margaret caressa la fleur d'or du bout de l'index et baissa encore la voix.

— Il y a des Sœurs de l'Obscurité au palais.

Même sans le voir, elle devina que son compagnon en avait la chair de poule.

— Margaret… Des Sœurs de… C'est impossible ! Elles n'existent pas. C'est une légende…

— Non ! Et il y en a au palais !

— Je t'en prie, cesse de dire ça. En lançant des accusations pareilles, tu risques d'être condamnée à mort si tu ne parviens pas à les prouver. Et tu n'y arriveras pas, parce qu'il n'existe pas de Sœurs de…

Il ne pouvait pas prononcer ce nom à voix haute. L'idée seule le terrorisait. Margaret avait éprouvé la même angoisse jusqu'à ce qu'elle ait découvert des éléments lui interdisant de fermer les yeux. Mais elle regrettait d'être allée voir le Prophète cette nuit-là – ou en tout cas de

l'avoir écouté.

La Dame Abbesse avait été furieuse qu'elle refuse de transmettre le message du Prophète à une de ses assistantes. Quand elle lui avait enfin accordé une audience, elle s'était contentée de la foudroyer du regard avant de demander ce qu'était le « caillou dans la mare ». Évidemment, Margaret n'en savait rien. Sa supérieure l'avait sévèrement réprimandée.

Avait-on idée de la déranger à cause des délires de Nathan ?

Quand le Prophète avait prétendu ne pas se souvenir du fameux message, Margaret l'aurait bien étranglé de ses propres mains.

— Jedidiah, j'aimerais que tu aies raison, et que les Sœurs de l'Obscurité n'existent pas. Hélas, elles sont bien réelles, et il y en a au palais. C'est pour rassembler des preuves que je suis sortie.

— Qui sont les traîtresses ? En as-tu démasqué ?

— Quelques-unes, oui…

— Dis-moi leurs noms !

— Pas question ! Si tu es au courant, et que tu commets la moindre erreur, tu ne pourras pas te défendre. Si j'ai raison, elles te tueront pour te réduire au silence. Je ne veux pas qu'il t'arrive du mal. Tu ne sauras rien de plus tant que je ne pourrai pas aller voir la Dame Abbesse avec des preuves.

— Comment sais-tu que ce sont des Sœurs de… Et quelles preuves espères-tu trouver ?

— Une des sœurs détient un artéfact. Un objet lié à la magie noire. Une statuette, pour être précise. Je l'ai remarqué un jour dans le fatras d'objets antiques qu'elle garde dans son bureau. Comme le reste, elle était couverte de poussière. Un jour, après la mort d'un des garçons, je suis allée la voir pour discuter du rapport à rédiger. La statuette était à demi dissimulée par un livre, et il n'y avait plus un grain de poussière dessus !

— C'est ça, ton enquête ? Une sœur époussette un objet, et tu…

— Non ! Personne ne sait ce qu'est cette statuette. Moi, j'ai fait des recherches et j'ai découvert la réponse.

— Comment ?

Elle se souvint de sa visite à Nathan et de sa promesse : ne jamais dire qui lui avait appris la vérité.

— Ça ne te regarde pas.

— Margaret, comment peux-tu…

— N'insiste pas ! De toute façon, ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est la nature de cet objet. Il représente un homme qui tient un cristal. Un quillion, pour être précise.

— Un quoi ?

— Une pierre magique très rare qui peut vider un sorcier de son

pouvoir.

De surprise, Jedidiah en resta muet quelques instants.

— Comment sais-tu qu'il s'agit d'un quillion ? Si c'est une pierre rare, tu n'as aucun moyen de la reconnaître. Ce cristal peut être une imitation, rien de plus…

— Je sais que non, parce qu'il a été utilisé ! Quand le cristal a servi à voler sa magie à un sorcier, il devient orange à cause du Han qu'il contient. Une fraction de seconde, en sortant du bureau de cette sœur, j'ai aperçu la statue, toute propre, et le cristal avait changé de couleur. Hélas, c'était avant que j'apprenne ce que ça voulait dire. Après, j'ai voulu subtiliser la statue, pour la montrer à la Dame Abbesse, mais elle ne brillait plus.

— Ce qui signifie… ?

— Que le pouvoir du sorcier a été transféré à une autre personne ! Le quillion est un réceptacle provisoire. Jedidiah, je pense que certaines sœurs tuent nos élèves pour leur voler leur don. Elles absorbent leur pouvoir, si tu préfères.

— En plus de leur puissance, elles s'approprient le don de sorciers ?

— Oui. Ça les rend plus dangereuses que nous pouvons l'imaginer… Être condamnée à mort pour de fausses accusations m'inquiète moins que de tomber entre les mains de ces sœurs. Si ce que je soupçonne est vrai, comment les arrêter ? Personne ne sera assez fort… Comprends-tu pourquoi j'ai besoin de preuves ? La Dame Abbesse saura peut-être quoi faire. Moi, je n'en ai pas la moindre idée. (Elle marqua une pause.) J'ignore même comment elles peuvent absorber le Han d'un homme. Ça ne doit pas être si simple, sinon elles le feraient au moment où elles tuent le sorcier. Mais voler un Han masculin… Non, vraiment, je ne vois pas comment elles réussissent ça.

— Je me demande toujours ce que tu fiches dehors…

Bien qu'il ne fît pas froid, Margaret frissonna.

— Tu te souviens du jour où Sam Weber et Neville Ranson, après avoir réussi toutes leurs épreuves, devaient être libérés de leurs colliers ? Le jour où ils auraient dû quitter le palais ?

— Oui. J'étais déçu, parce que Sam avait promis de passer me dire au revoir. Et me montrer son cou, sans Rada'Han ! Je voulais lui souhaiter bonne chance, à présent qu'il était un vrai sorcier, mais il n'est pas venu. On m'a dit qu'il avait filé dans la nuit, pour éviter les adieux larmoyants. Mais c'était mon ami… Un guérisseur et un homme adorable ! Partir comme ça ne lui ressemble pas…

— Elles l'ont tué…, souffla Margaret.

— Quoi ? Par le Créateur, ce n'est pas possible ! Tu es sûre ?

Margaret posa une main sur l'épaule de son compagnon.

— Le lendemain de son « départ précipité », j'ai eu des soupçons.

J'ai voulu aller voir si le quillion brillait de nouveau, mais la porte du bureau était scellée magiquement.

— Ça ne prouve rien. Les sœurs font assez souvent ça. Toi-même, tu n'hésites pas quand tu ne veux pas être dérangée. Par exemple, lorsque nous sommes ensemble…

— Je sais… Comme je tenais à voir le quillion, j'ai attendu, tapie dans le couloir, que la sœur retourne dans son bureau. J'ai quitté ma cachette de façon à passer devant le bureau au moment où elle entrait. Juste avant qu'elle referme la porte, j'ai aperçu la statue, sur l'étagère. Le cristal émettait une lueur orange. Je suis navrée pour ton ami, Jedidiah.

— De quelle sœur s'agit-il ? grogna l'homme, furieux.

— Je ne te le dirai pas, c'est trop dangereux ! Mais la Dame Abbesse aura bientôt assez de preuves pour frapper.

— Si c'est vraiment un quillion, susceptible de la démasquer, pourquoi ne le cache-t-elle pas mieux ?

— Parce qu'elle pense que personne ne sait de quoi il s'agit. Trop sûre d'elle, elle ne prend pas assez de précautions…

— Alors, rentrons au palais, forçons sa porte et apportons cet artéfact à la Dame Abbesse. Je peux briser les protections magiques de cette sœur…

— J'avais l'intention de le faire… Je suis retournée devant le bureau ce soir, et la porte n'était plus protégée. Je suis entrée pour voler la statuette, mais elle avait disparu. Après, j'ai vu cette femme quitter le palais avec d'autres sœurs. Bien entendu, je les ai suivies…

» Si je peux voler le quillion alors qu'il brille encore, j'aurai la preuve qu'il me faut, et elles ne déroberont plus le pouvoir de personne. Jedidiah, elles tuent des gens. C'est déjà terrible, mais leur raison d'agir ainsi me terrorise encore plus.

— Je comprends ta réaction. Mais je viens avec toi.

— Pas question !

— Margaret, je t'aime. Si tu m'envoies me morfondre seul au palais, je ne te le pardonnerai jamais. Alors, j'irai voir la Dame Abbesse et je lancerai les accusations à ta place. Tant pis si ça me vaut une condamnation à mort ! Malgré tout, ça éveillera des soupçons, et ce sera ma seule façon de t'aider. Donc le marché est simple : je t'accompagne, ou je file chez la Dame Abbesse. Et ce n'est pas du bluff !

Margaret n'en doutait pas. Comme tous les puissants sorciers, Jedidiah ne parlait jamais à la légère. S'agenouillant, elle passa un bras autour du cou de l'homme.

— Je t'aime aussi…

Ils s'embrassèrent passionnément. Jedidiah glissa une main sous la

robe de Margaret et l'attira vers lui. Le contact de sa peau contre la sienne lui arracha un gémissement de plaisir. Il lui baisa le cou et les oreilles, la magie augmentant la délicieuse sensation. Puis il glissa un genou entre les jambes de la sœur, s'ouvrant le chemin de son intimité.

Elle poussa un petit cri.

— Viens avec moi au palais…, murmura-t-il. Tu scelleras ta chambre et je te ferai hurler de bonheur. Ce n'est pas gênant, puisque personne ne t'entendra, grâce aux Toiles.

Margaret le repoussa et tira sa main de sous sa robe. Il minait sa résistance, et l'arrêter lui coûta un gros effort. Pour l'éloigner du danger, Jedidiah la séduisait sans hésiter à recourir à sa magie. Dans quelques secondes, elle ne serait plus capable de se défendre.

— Jedidiah, souffla-t-elle, haletante, ne m'oblige pas à utiliser le Rada'Han pour te contraindre. L'enjeu est trop élevé. Des vies sont menacées.

Il tenta encore de la toucher, mais elle lui immobilisa les poignets avec une corde de pouvoir.

— Je sais, Margaret. Et la tienne est du nombre… Je ne veux pas qu'il t'arrive de mal. Tu es ce que j'ai de plus précieux au monde.

— Jedidiah, c'est plus important que ma vie ! L'univers entier est concerné. Je crois que la menace vient de Celui Qui N'A Pas De Nom.

— Tu ne parles pas sérieusement ?

— Pourquoi les sœurs voudraient-elles s'approprier ce pouvoir ? À quoi leur servirait-il ? Et pourquoi iraient-elles jusqu'à tuer ? Tu sais bien qui servent les Sœurs de l'Obscurité…

— Cher Créateur, murmura Jedidiah, faites qu'elle se trompe. (Il prit Margaret par les épaules.) Qui d'autre sait tout cela ? À qui en as-tu parlé ?

— Tu es le seul… J'ai identifié quatre, peut-être cinq, Sœurs de l'Obscurité. Il y en a sûrement d'autres, et je ne les connais pas. À qui me fier ? J'en ai suivi au moins onze ce soir, mais elles sont sûrement plus nombreuses.

— Et la Dame Abbesse ? As-tu pensé qu'elle pourrait être dans leur camp ? Es-tu sûre d'elle ?

— Non, mais c'est ma seule chance. Je ne vois pas qui d'autre pourrait m'aider. (Elle caressa la joue de son compagnon.) Jedidiah, je t'en prie, retourne au palais. Si quelque chose m'arrivait, tu pourrais agir à ma place. Prendre le relais…

— Je ne te laisserai pas ! Force-moi à rentrer… et j'irai voir la Dame Abbesse. Je t'aime et je préfère mourir que vivre sans toi.

— D'autres existences sont en jeu…

— Je m'en fiche ! Ne me demande pas de te laisser seule face au danger.

— Parfois, tu es exaspérant, mon amour. Jedidiah, si nous sommes pris…

— J'accepte de courir le risque, puisque nous serons ensemble !

— Alors, veux-tu m'épouser ? Nous en avons si souvent parlé… Si je dois mourir ce soir, je voudrais être ta femme d'abord.

Jedidiah attira Margaret vers lui et lui souffla à l'oreille :

— Je serais l'homme le plus heureux du monde, tu le sais bien… Mais comment nous unir ce soir ?

— Nous dirons les mots nous-mêmes. Notre amour, voilà ce qui compte, pas les règles des hommes. Les paroles qui sortiront de nos cœurs nous uniront plus profondément qu'une cérémonie…

— C'est le plus beau jour de ma vie, dit Jedidiah en prenant les mains de sa bien-aimée. Moi, Jedidiah, je jure d'être ton compagnon dans la vie comme dans la mort. Je t'offre mon amour et mon éternelle dévotion. Puissions-nous être unis à la Face du Créateur, et dans Son cœur, comme dans les nôtres.

Des larmes roulant sur ses joues, Margaret répéta les phrases rituelles. Elle n'avait jamais été si effrayée *et* heureuse de sa vie. Elle avait tant besoin de cet homme que cela la faisait trembler.

Quand ils eurent échangé leurs vœux, ils s'embrassèrent. Le baiser le plus tendre que Jedidiah lui eût jamais donné.

Lorsqu'ils se séparèrent, Margaret eut le sentiment que son âme se déchirait en deux…

— Je t'aime, mon époux, souffla-t-elle.

— Je t'aime aussi, mon épouse, maintenant et à jamais…

Margaret sourit. Bien qu'elle ne le voie pas dans le noir, elle devina que Jedidiah rayonnait aussi.

— Partons à la recherche de preuves, dit-elle. Mettons fin aux agissements des Sœurs de l'Obscurité. Le Créateur sera fier de Sa servante… et d'un futur grand sorcier.

— Jure-moi de ne rien tenter d'imprudent, implora Jedidiah. Et surtout, promets de ne pas te faire tuer ! J'ai envie de passer un moment au lit avec toi, pas dans le bois de Hagen…

— Je veux découvrir ce qu'elles préparent, pour transmettre un rapport crédible à la Dame Abbesse. Mais je sais qu'elles sont plus puissantes que moi, sans parler de l'avantage du nombre. Et si ce sont vraiment des Sœurs de l'Obscurité, elles contrôlent la Magie Soustractive. Contre elle, nous sommes sans défense… J'ignore comment nous réussirons à leur prendre le quillion. Mais nous improviserons. Si nous sommes attentifs, et si nous nous laissons guider par le Créateur, Il nous aidera. Mais je n'ai pas l'intention de prendre plus de risques que nécessaire. Il ne faut pas qu'elles nous surprennent.

— Très bien… C'est comme ça que je vois les choses…

— Jedidiah, n'oublie quand même pas que je suis une Sœur de la Lumière. Devant le Créateur – et tous Ses enfants – j'ai des responsabilités. Bien que nous soyons désormais mari et femme, te former fait toujours partie de mes devoirs. Sur ce point, nous ne sommes pas égaux. C'est moi qui commande, et je t'interdirai de venir si tu ne le reconnais pas. À ce jour, tu n'es pas encore un sorcier à part entière. Si j'ordonne, tu devras obéir. Et je domine mieux mon Han que toi…

— Je sais, Margaret. Si j'ai désiré t'épouser, entre autres raisons, c'est parce que je te respecte. Je ne voudrais pas d'une femme faible ! Tu m'as toujours guidé, et ce n'est pas près de changer. Tout ce que j'ai, je te le dois. Alors, je te suivrai toujours aveuglément.

La sœur sourit et secoua la tête.

— Tu es un spécimen rare, mon époux. Et précieux. Tu deviendras un sorcier extraordinaire. Je ne te l'ai jamais dit, pour que ça ne te monte pas à la tête, mais certaines sœurs pensent que tu seras le sorcier le plus puissant qu'on ait vu depuis des millénaires.

Jedidiah ne dit rien. Pourtant, même sans le voir, Margaret aurait juré qu'il rougissait.

— Mon amour, être le meilleur à tes yeux suffit à me remplir de fierté.

La sœur l'embrassa sur la joue et lui prit la main.

— À présent, allons nous occuper de nos ennemies.

— Comment les retrouver ? Il fait si noir dans le bois…

— J'ai utilisé un truc que m'a appris ma mère. Tu es le premier à qui j'en parle… Quand je les ai vues sortir du palais, j'ai invoqué une petite « flaque » de mon Han, et je l'ai placée sur leur chemin. Elles ont marché dedans. Du coup, elles laissent une piste que je suis la seule à voir. Leurs « empreintes » me crèvent les yeux, même en pleine nuit, et personne d'autre ne les remarque.

— Il faudra que tu m'apprennes cette ruse…

— Un jour, c'est promis… Viens, maintenant.

Margaret prit Jedidiah par la main et suivit la trace brillante – pour elle ! – qui s'enfonçait dans le bois. Autour d'eux, des oiseaux nocturnes poussaient leurs cris de chasse, des hiboux ululaient et une kyrielle d'autres créatures se préparaient à attaquer leurs proies, ou à fuir le danger. Le terrain était accidenté, mais les empreintes lumineuses l'aidaient à s'y frayer un chemin.

L'humidité de l'air faisait transpirer Margaret, collant sa robe humide à sa peau. De retour dans ses appartements, elle scellerait sa porte et prendrait un bain. Un très long bain, avec Jedidiah… Il utiliserait sa magie sur elle… et elle lui rendrait volontiers la pareille.

Ils avancèrent dans le bois de Hagen, bien plus loin qu'elle ne l'avait jamais osé. La piste les conduisit jusqu'à une série d'arêtes

rocheuses où la végétation se raréfiait soudain.

Margaret s'immobilisa et sonda les environs. Dans le lointain, elle voyait danser les lumières de Tanimura. Baignés de rayons de lune, les contours imposants du Palais des Prophètes dominaient la cité.

La sœur aurait donné cher pour rentrer chez elle, mais sa mission n'était pas de celles qu'on peut abandonner en cours de route. Personne d'autre ne pouvait s'en charger, et la survie du monde dépendait de son issue. Le Créateur comptait sur Margaret ! Pourtant, elle aurait adoré être ailleurs…

Chez elle… Mais le Palais, s'il s'agissait vraiment de Sœurs de l'Obscurité, n'était pas un endroit plus sûr que le bois de Hagen. Même avec tout ce qu'elle avait découvert, cette idée restait difficile à accepter. La Dame Abbesse aurait aussi du mal à y croire, mais il le faudrait bien, car elle était son seul recours. Toutes les autres sœurs étaient suspectes, et Nathan lui avait recommandé de ne se fier à personne.

Même si elle aurait préféré que Jedidiah soit en sécurité, l'avoir à ses côtés la rassurait. Il ne pourrait rien pour l'aider, mais pouvoir se confier à lui, c'était déjà beaucoup. Son *mari*… Margaret sourit à cette pensée. S'il lui arrivait quelque chose, elle ne se le pardonnerait jamais.

Le sol s'inclina. Par une trouée, dans les arbres, elle vit qu'ils descendaient dans un ravin assez profond. Ses parois étant très pentues, ils durent avancer prudemment pour ne pas faire rouler des cailloux jusqu'en bas. Quand une pierre menaça quand même de dégringoler, elle la retint avec une petite masse d'air et soupira de soulagement.

Jedidiah suivait son épouse, ombre silencieuse et réconfortante. Arrivés au pied de la pente, ils s'enfoncèrent de nouveau dans des bois aussi sombres et denses que les précédents.

Charriés par un vent aux relents fétides, des échos d'incantations montèrent à leurs oreilles. Même si elle ne comprit pas les paroles de cette litanie, Margaret fut révulsée par leurs accents gutturaux et leur rythme obsessionnel.

— Margaret, je t'en prie, dit Jedidiah en la prenant par le bras. Rebroussons chemin avant qu'il soit trop tard. J'ai peur…

— Jedidiah ! s'écria la sœur en le prenant par son collier. Ce que nous faisons est important ! Je suis une Sœur de la Lumière et toi un futur sorcier. Crois-tu que je t'ai formé pour que tu amuses la populace, sur les marchés, avec des tours à trois ronds ? Histoire qu'on te jette quelques pièces, peut-être… Nous sommes au service du Créateur. Il nous a conféré des pouvoirs pour que nous aidions les autres. L'humanité est en danger. Comporte-toi comme un sorcier digne de ce nom.

— Je suis navré, dit Jedidiah en relâchant sa prise. Tu as raison. Pardonne-moi… Je ferai ce qui doit être fait, c'est promis.

— J'ai peur aussi, avoua Margaret, sa colère envolée. Touche ton Han, serre-le bien, mais pas trop fort quand même. Pour pouvoir le libérer en un clin d'œil, comme je te l'ai appris. S'il se passe quelque chose, ne te retiens pas. Ne crains pas de blesser trop gravement nos ennemies. Si tu dois utiliser ton don, fais-le à pleine puissance. Garde la tête froide, et tu sauras te défendre. Tu en es capable, je le sais. Aie foi en ce que nous t'avons appris, et en ce que le Créateur t'a donné. Il ne t'a pas choisi par hasard. Ce soir, c'est peut-être ta destinée qui s'accomplira…

Jedidiah hocha gravement la tête. Margaret se retourna et continua à suivre sa piste lumineuse. Ils approchaient du lieu où se déroulait une sinistre cérémonie. Margaret reconnut bientôt les voix de certaines sœurs…

Cher Créateur, implora-t-elle, *donnez-moi la force d'agir courageusement en Votre nom. Donnez-la aussi à Jedidiah, pour que nous puissions Vous servir ensemble et aider nos frères humains.*

Une lumière vacillante apparut entre les feuillages. Avançant sur la pointe des pieds, parfaitement silencieux grâce à un tapis d'aiguilles de pin, Margaret et son compagnon furent bientôt à la lisière d'une grande clairière. Cachés derrière un énorme tronc, ils découvrirent un spectacle stupéfiant.

Une centaine de bougies, disposées en rond sur le sol, formaient une sorte de clôture – ou de frontière – qui isolait ce lieu du reste de la forêt. Au milieu de l'espace ainsi délimité trônait un grand cercle de sable blanc brillant. Bien qu'elle n'en eût jamais vu, Margaret reconnut du sable de sorcier. Elle avait lu assez de descriptions pour être sûre de ne pas se tromper.

Des symboles étaient dessinés dans le sable. Là encore, le souvenir d'une ancienne lecture aida la sœur à reconnaître des runes liées au royaume des morts.

Onze sœurs étaient assises devant le cercle, face à Margaret et Jedidiah. Elles portaient des cagoules, avec deux fentes pour les yeux, et psalmodiaient à l'unisson. Leurs ombres se projetaient jusqu'au centre du cercle de sable, où gisait une femme nue, à l'exception de sa cagoule. Étendue sur le dos, les bras croisés sur les seins, elle gardait les jambes serrées.

Douze… Avec celle-là, ça faisait douze sœurs renégates.

Au bout du cercle, Margaret aperçut une grande silhouette sombre. Le dos voûté et la tête inclinée, elle ne portait pas de cagoule et semblait volontairement assise au point de convergence d'un entrelacs de lignes tracées dans le sable.

Ce n'était pas une sœur… Captant un reflet orange, Margaret vit

que la statuette au quillion reposait sur ses genoux.

Après de longues minutes d'incantation, la sœur assise près de l'inconnu se leva. Toutes les autres se taisant, elle débita un discours haché dans une langue inconnue de Margaret. Puis elle tendit les mains et des particules étincelantes en jaillirent pour aller survoler la femme nue. Quand elles s'embrasèrent, illuminant la scène, les autres sœurs entonnèrent une nouvelle litanie. Margaret et Jedidiah s'entre-regardèrent. Chacun lut de l'incrédulité et de l'angoisse dans les yeux de l'autre.

La sœur qui s'était mise debout leva les bras et éructa de nouveau une suite de mots étranges. Puis elle approcha de la femme nue, tendit les mains, et embrasa une nouvelle fois les particules de poussière. Cette fois, le quillion réagit en brillant plus intensément.

L'inconnu leva lentement la tête. Margaret dut s'empêcher de crier quand elle aperçut le faciès de cette… bête… à la gueule garnie de crocs.

La sœur qui officiait sortit de son manteau un goupillon d'argent délicatement forgé et le secoua frénétiquement, aspergeant de gouttes d'eau la femme qui gisait à ses pieds.

Le quillion brilla de plus en plus fort, puis reprit lentement sa couleur d'origine. Les yeux sombres de la bête se posèrent alors sur la femme nue. Soudain, ils émirent la lueur orange qu'avait cessé de diffuser le quillion. Comme si une sorte de transfert venait d'avoir lieu.

Deux autres sœurs se levèrent et vinrent flanquer la première.

Celle-ci s'agenouilla et baissa les yeux sur la femme nue.

— Le moment est venu, si tu es sûre de toi… Tu sais ce qui t'attend, et que nous avons toutes connu. Tu es la dernière à qui le don sera offert. L'acceptes-tu ?

— Oui ! J'y ai droit. Il m'appartient et je le veux !

Margaret crut reconnaître les voix de ces deux femmes, mais c'était difficile à dire, à cause des cagoules.

— Alors, il sera à toi, ma sœur. (Les deux autres femmes s'agenouillèrent près de l'officiante, qui sortit un morceau de tissu de son manteau et l'enroula comme un torchon.) Pour obtenir le don, tu devras subir l'épreuve de la douleur. Notre magie ne pourra pas t'atteindre pendant son déroulement, mais nous t'aiderons de notre mieux.

— Je suis prête à tout. Ce qui m'appartient doit me revenir sans plus attendre !

La femme nue tendit les bras. Les deux assistantes se penchèrent en avant, pesant de tout leur poids sur ses poignets.

L'officiante glissa le morceau de tissu sous la cagoule de la femme.

— Ouvre la bouche et mords aussi fort que tu peux. Maintenant, écarte les jambes. Surtout, garde-les ouvertes ! Si tu tentes de les refermer, cela sera tenu pour un refus et tu n'auras jamais de seconde chance !

La respiration de la femme s'accéléra tandis qu'elle écartait lentement les cuisses.

La bête grogna d'anticipation.

Margaret enfonça ses ongles dans l'avant-bras de Jedidiah.

La bête se déplia, révélant qu'elle était beaucoup plus grosse que Margaret l'avait cru. De forme humaine, la poitrine et les bras puissamment musclés, elle était couverte de poils de la hanche aux chevilles.

La tête de l'être, elle, n'avait rien d'humain. Un faciès de cauchemar tordu par la haine…

Une langue longue et fine darda entre ses crocs, goûtant l'air. Ses yeux toujours brillants de la lueur volée au quillion, le monstre rampa vers le centre du cercle.

Alors, Margaret le reconnut ! Dans le livre où elle avait vu les runes dessinées dans le sable, on trouvait aussi une image de cette créature.

C'était un naimble ! Un des sbires de Celui Qui N'A Pas De Nom.

Créateur vénéré, protège-nous !

Grognant de plus en plus fort, le naimble rampa vers le sable comme un chat certain que sa proie ne lui échappera pas. Il s'insinua entre les cuisses de la femme, dont le regard fixe trahissait une terreur indicible.

Le monstre renifla l'entrejambe offert à sa luxure et sa langue se tendit pour avoir un avant-goût des délices qui lui étaient promis. La femme gémit à travers le tissu qu'elle mordait, mais parvint à garder les jambes écartées. Ses yeux refusaient toujours de se poser sur le monstre…

Les sœurs encore assises entonnèrent un chant rythmé.

Le naimble lécha de nouveau sa proie en grognant. Des cris lui échappant malgré son bâillon, la femme transpirait désormais à grosses gouttes.

Mais elle ne referma pas les cuisses.

Le naimble se dressa sur les genoux et lança un cri rauque en direction du ciel obscur. Son énorme phallus pointu et fourchu se découpa clairement à la lueur des bougies. On eût dit une arme plutôt qu'un sexe…

Les muscles bougeant sous sa peau tendue, le monstre saisit les hanches de la femme et se laissa tomber sur elle alors que son ignoble langue explorait sa poitrine et sa gorge.

Quand les hanches du naimble se soulevèrent, la femme ferma les yeux et gémit sous la main de l'officiante, qui tenait toujours le morceau de tissu. D'une brusque poussée, le monstre la pénétra, lui arrachant un cri qui couvrit la litanie des Sœurs de l'Obscurité. Le premier d'une atroce série, chacun ponctuant un coup de boutoir de la bête.

Margaret dut se forcer à respirer, le souffle coupé par ce qu'elle voyait. Elle détestait ces femmes qui s'étaient livrées corps et âme au mal ultime. Mais elles restaient ses sœurs et en voir une souffrir ainsi la révulsait. En larmes, elle saisit sa belle-de-jour dans une main et serra le bras de Jedidiah de l'autre.

Le monstre besognait toujours sa proie, immobilisée par les trois officiantes.

— Si tu veux le don, dit celle qui tenait le bâillon, tu dois l'encourager à te le donner. Il ne le lâchera pas si tu ne le lui arraches pas ! Comprends-tu ? Tu dois le lui prendre !

Les yeux toujours fermés, la femme hocha la tête.

L'officiante écarta le morceau de tissu.

— Il est à toi, à présent. Prends le don, si tu le désires.

Les deux autres sœurs lâchèrent les bras de la candidate et retournèrent s'asseoir près des autres pour chanter avec elles. Cette fois, la victime consentante du naimble poussa un hurlement qui glaça le sang de Margaret.

Enlaçant le monstre, la femme ondula à l'unisson avec lui, ses cris mourant tant l'effort lui coupait le souffle.

Margaret ne put en supporter davantage. Elle ferma les yeux et ravala les cris qui menaçaient de monter de sa propre gorge. Mais même ainsi, les paupières baissées, elle ne se sentit pas mieux. Car elle entendait toujours !

Créateur bien-aimé, je T'en prie, fais que cela s'arrête !

Son vœu fut exaucé. Sur un dernier grognement, le naimble s'immobilisa et tous ses muscles se détendirent. Quand Margaret rouvrit les yeux, elle vit que sa « partenaire » luttait pour respirer sous sa masse inerte.

Avec une force que nul ne lui aurait soupçonnée, elle parvint à l'écarter d'elle. Encore haletant, il rampa jusqu'au cercle de Sœurs de l'Obscurité et reprit sa place, recroquevillé comme au début de la cérémonie.

Les sœurs ne chantaient plus. Toujours étendue sur le sable, le corps luisant de sueur, leur nouvelle compagne reprenait des forces.

Quand elle se leva enfin, une traînée de sang noir coula lentement le long de ses jambes. Avec un calme et une froide lucidité qui firent frissonner Margaret, elle se tourna vers l'arbre où Jedidiah et elle se cachaient et retira sa cagoule.

La lueur orange qui brillait dans ses yeux s'effaça, leur restituant leur couleur originale : bleu pâle avec des taches de violet. Un regard que Margaret connaissait si bien…

— Sœur Margaret, lança-t-elle, moqueuse, avez-vous apprécié le spectacle ? Je savais que ça vous plairait…

Les yeux écarquillés, Margaret sortit lentement de sa cachette. Comme pour l'accueillir, la sœur qui s'était chargée du morceau de tissu se leva et retira sa cagoule.

— Très chère Margaret, c'est si gentil de vous intéresser à nos activités… Mais je ne vous aurais pas crue aussi stupide ! Comme si je vous avais laissé apercevoir le quillion, dans mon bureau, par imprudence ! Avez-vous pensé que je ne me doutais de rien ? Je devais savoir qui fouinait dans nos affaires. Le quillion était un premier test, mais j'ai vraiment compris quand vous nous avez suivies. Ma pauvre amie, nous jugez-vous idiotes au point de ne pas avoir vu votre flaque de Han ? Nous avons marché dedans pour vous piéger. Pas de chance !

Margaret serrait toujours sa fleur d'or et s'enfonçait en même temps les ongles dans la paume. Comment avaient-elles pu repérer sa flaque de Han ? Elle avait sous-estimé ces femmes, et ça allait lui coûter la vie.

Mais seulement la mienne, Créateur bien-aimé. Seulement la mienne…

— Jedidiah, souffla-t-elle, enfuis-toi ! J'essaierai de les retenir assez longtemps pour que tu sois en sécurité. Adieu, mon amour ! Cours, maintenant !

— Ce ne sera pas nécessaire, *mon amour*, dit Jedidiah en refermant des doigts d'acier sur le bras de Margaret. J'ai tenté de te sauver, mais tu n'as rien voulu entendre. (Il tourna la tête vers l'officiante, qui attendait, impassible.) Si je parviens à lui arracher sa parole d'honneur qu'elle ne dira rien, pourrons-nous simplement… (Le regard de la sœur le dissuada d'aller plus loin dans cette voie.) Non, c'est impossible, bien entendu…

Il poussa Margaret dans la clairière. Elle tituba jusqu'au bord du cercle de bougies, l'esprit vide, incapable d'articuler un mot.

— A-t-elle parlé à quelqu'un d'autre que toi ? demanda l'officiante à Jedidiah.

— Non. Elle voulait avoir des preuves avant de donner l'alarme. (Il regarda Margaret.) N'est-ce pas, mon amour ?

Jedidiah secoua de nouveau la tête, un petit sourire sur les lèvres. Pensant qu'elle les avait embrassées, Margaret eut la nausée. Une pire imbécile s'était-elle jamais dressée devant les yeux du Créateur ?

— Quel gâchis…, souffla Jedidiah.

— Tu as très bien travaillé, le félicita l'officiante. Bien entendu, tu seras récompensé. Quant à vous, ma pauvre Margaret… Dès demain,

Jedidiah racontera une bien triste histoire. Après avoir supporté les assiduités d'une femme plus âgée que lui, las de tenter de lui échapper, il lui a finalement signifié son refus définitif. Folle d'humiliation, la malheureuse s'est enfuie du palais… Si on vous recherche, chère Margaret, et qu'on trouve vos restes, tout le monde pensera que vous avez mis fin à vos jours, vous jugeant indigne d'être une Sœur de la Lumière après de pareils errements…

— Laissez-moi m'occuper d'elle, dit la femme aux yeux bleus tachés de violet. Je veux essayer mon nouveau pouvoir…

Margaret se pétrifia sous ce regard meurtrier. La main toujours fermée sur sa belle-de-jour, elle sentait son cœur et ses entrailles se déchirer à l'idée que Jedidiah l'avait trahie.

Dire qu'elle avait imploré le Créateur de donner à ce monstre la force d'aider les autres ! Il avait exaucé sa prière, aussi stupide qu'elle ait été…

L'officiante fit signe qu'elle accédait à la demande de la femme aux yeux bleus.

À cet instant, l'esprit de Margaret consentit à sortir de sa torpeur. Elle devait fuir ! se dit-elle enfin. Et il n'y avait qu'un moyen d'y parvenir. Avec un abandon favorisé par la panique, elle laissa son Han jaillir de tous les pores de sa peau et ériger autour d'elle un bouclier d'air, le plus puissant dont elle disposât. Le nourrissant de sa souffrance et de sa haine, elle le rendit plus dur que l'acier. Impénétrable !

La femme aux yeux bleus sourit.

— De l'air, n'est-ce pas ? Grâce au don, je le vois, à présent. Margaret, voulez-vous savoir ce que je peux faire avec l'air ? Ce que le don peut faire, plutôt ?

— Le pouvoir du Créateur me protégera…

— Vous croyez ? Laissez-moi vous montrer à quel point votre maudit Créateur est faible !

La femme leva les mains. Margaret s'attendit à ce qu'elle lance une boule de Feu de Sorcier. Mais elle se trompait. L'attaque vint sous la forme d'une balle d'air, si dense qu'elle put la voir voler vers elle. En rugissant, elle traversa son bouclier comme s'il avait été en papier.

Cela aurait dû être impossible. Un projectile d'air, en principe, ne pouvait pas briser un bouclier aussi solide. Mais son adversaire n'était plus une simple sœur. Elle détenait le don volé à un sorcier !

Soudain, Margaret s'aperçut qu'elle gisait sur le dos, les yeux tournés vers les magnifiques étoiles que le Créateur avait semées dans le ciel.

Et elle ne pouvait plus respirer !

Étrangement, elle ne se souvenait pas d'avoir été touchée par le projectile. Mais elle se rappelait le choc qui avait vidé ses poumons de

leur air. Transie de froid, elle sentait quelque chose de chaud et d'humide sur son visage. Un contact réconfortant…

Ses jambes refusaient de bouger, aussi violemment qu'elle essayât. Au prix d'un effort surhumain, elle réussit à relever la tête. Les Sœurs de l'Obscurité n'avaient pas bougé. Pourtant, elles semblaient plus loin qu'avant. Toutes la regardaient…

Margaret baissa les yeux sur son corps.

Quelque chose n'allait pas du tout…

Au-dessous de ses côtes, il n'y avait presque plus rien. À part les restes sanguinolents de ses entrailles. Où étaient passées ses jambes ? Enfin, elles devaient bien être quelque part !

Ah oui, elle les voyait, à présent. Un peu devant elle, à l'endroit où elle était naguère debout.

Pas étonnant qu'elle ne puisse plus respirer… Mais un simple projectile d'air n'aurait pas dû pouvoir faire ça. Impossible… En tout cas, quand une sœur l'utilisait ainsi. C'était une sorte de miracle…

Créateur bien-aimé, pourquoi ne m'as-Tu pas aidée ? J'accomplissais Ton œuvre et Tu T'es détourné de moi…

Normalement, Margaret aurait dû avoir mal. Être coupée en deux devait être douloureux, non ? Mais elle ne souffrait pas le moins du monde.

Elle avait froid. Oui, très froid. Mais le morceau d'intestin qui était retombé sur son visage la réchauffait un peu. Elle trouvait ça bien agréable, comme sensation…

Ne souffrait-elle pas parce que le Créateur l'aidait ? Sûrement ! Dans Son infinie bonté, Il l'avait soulagée de sa douleur.

Merci, Créateur bien-aimé… J'ai fait de mon mieux, mais j'ai échoué. Quelqu'un d'autre devra combattre à ma place.

Elle vit approcher une paire de bottes. Celles de Jedidiah.

Son mari… Jedidiah le monstre !

— J'ai essayé de t'avertir, Margaret, et de te tenir loin de tout ça. Tu ne pourras pas dire que je n'ai rien tenté.

Margaret gisait les bras en croix. Dans sa main droite, elle sentit les contours de la petite fleur d'or. Même coupée en deux, elle ne l'avait pas lâchée. Elle l'aurait voulu à présent, mais ouvrir la main lui était impossible. Pourtant, elle aurait tout donné – même s'il ne lui restait rien – pour pouvoir bouger les doigts et ne pas mourir avec ce bijou dans la main.

Mais c'était perdu d'avance. Ses muscles ne réagissaient plus.

Créateur bien-aimé, j'aurai donc échoué en tout…

Puisque lâcher la fleur était impossible, Margaret fit la seule autre chose qui lui traversa l'esprit. Mobilisant ses dernières forces, elle projeta dans le bijou les ultimes lambeaux de son pouvoir. Si quelqu'un le trouvait et s'en apercevait, il se poserait peut-être les

bonnes questions…

À présent, elle était fatiguée. Si fatiguée…

Elle tenta de baisser les paupières, mais elles aussi refusèrent de lui obéir. Comment un être pouvait-il mourir, s'il était impossible de lui fermer les yeux ?

Dans le ciel, beaucoup d'étoiles brillaient. De très jolies étoiles. Mais moins, quand même, que dans ses souvenirs. En fait, il n'y en avait presque pas. Jadis, sa mère lui avait dit combien d'astres brillaient au firmament. Mais elle ne se rappelait plus le nombre…

Pourquoi ne pas les compter ?

Une… deux…

Chapitre 21

Depuis combien de temps ? demanda Chase.

Les sept hommes à l'air féroce qui se tenaient en demi-cercle devant Rachel et lui le regardèrent en cillant. Ils n'avaient pas d'armes, à part un couteau à la ceinture, et l'un d'eux ne s'embarrassait même pas de ça. Mais les types campés derrière eux brandissaient tous des lances ou des arcs.

Rachel resserra les pans de son manteau autour d'elle et sautilla sur les orteils, histoire de réchauffer ses pieds gelés. Elle en avait des picotements, tellement il faisait froid !

Elle caressa du bout des doigts la pierre ambrée en forme de larme qui pendait à son cou, accrochée à une chaîne. Ce contact délicat la réconforta…

Chase marmonna quelques paroles incompréhensibles et, du bout de son bâton, désigna les deux silhouettes qu'il avait dessinées dans la poussière. Les bandoulières de cuir de ses armes émirent un concert de grincements quand il se pencha pour tapoter le sol, puis montrer les plaines du bras.

— Depuis combien de temps sont-ils partis ? répéta-t-il.

Les sept sages – ou un truc dans le genre – débitèrent ensemble un petit discours auquel Chase et Rachel ne comprirent rien. Puis l'homme aux longs cheveux gris, celui qui ne portait pas de peau de coyote sur l'épaule, mais une simple tunique en peau de daim, dessina autre chose dans la poussière. Rachel reconnut le soleil. Sous le regard attentif de Chase, le sage traça trois rangées de marques au pied de son dessin.

— Trois semaines ? lança le garde-frontière. C'est ce que vous voulez dire ? Ils ont quitté le village depuis trois semaines ?

L'homme hocha la tête.

Siddin tendit à Rachel un autre morceau de pain plat fourré au miel. C'était délicieux. La fillette tenta de le savourer lentement, mais elle l'engloutit en un clin d'œil. Au château, quand elle était le jouet humain de la princesse Violette, elle avait goûté du miel – une seule fois, car sa maîtresse le lui interdisait. Mais une cuisinière lui en avait donné en douce…

L'estomac de Rachel se révulsa au souvenir de ce que la princesse lui avait infligé. Pas question qu'elle retourne un jour vivre au château ! Et maintenant qu'elle était la fille de Chase, ça ne risquait plus d'arriver. Chaque nuit, avant de s'endormir, elle se demandait

comment était le reste de la famille. Son nouveau papa l'avait prévenue qu'elle aurait des frères et sœurs. Et une vraie maman, qu'elle devrait respecter et aimer. Aucun problème ! Il était facile d'aimer et de respecter les gens quand ils vous rendaient la pareille.

Chase l'aimait. Il ne le lui avait jamais dit, mais c'était facile à deviner. Dès qu'elle avait peur d'un bruit, dans le noir, il la serrait contre lui et lui caressait la tête…

Siddin sourit à Rachel tout en léchant ses doigts poisseux de miel. Elle était vraiment contente de le revoir. Mais à leur arrivée dans le village, elle avait eu une frousse terrible. Des hommes couverts de boue, avec des broussailles sur tout le corps, les avaient interceptés dans les plaines, comme s'ils sortaient de nulle part.

Rachel avait failli mourir de peur en entendant les cris de ces guerriers, qui pointaient tous leurs armes sur eux. Impassible comme toujours, Chase s'était contenté de descendre de cheval. Après l'avoir prise dans ses bras, il avait fait face aux hommes, sans même daigner dégainer son épée. Décidément, il n'avait peur de rien ! Et personne au monde, sans doute, n'était aussi courageux. Sous le regard des guerriers, il lui avait murmuré de ne pas avoir peur. Et il avait eu raison, puisque les hommes, leurs armes baissées, s'étaient décidés à les conduire au village.

Là, Rachel avait retrouvé Siddin, le petit garçon qu'elle connaissait depuis que Kahlan l'avait arraché aux geôles de la reine Milena. Zedd, Kahlan, Chase, Siddin et elle avaient voyagé ensemble quand ils tentaient de fuir avec la boîte magique. Rachel ne comprenait pas la langue de son ami, mais il avait expliqué à son père qui ils étaient. Après, tout le monde s'était montré gentil avec eux…

Chase désigna les deux silhouettes, rapprocha ses deux doigts et les pointa en direction des collines.

— Richard et Kahlan sont partis vers le nord ? En direction d'Aydindril ?

Les sept hommes hochèrent la tête et répétèrent :

— Kahlan… Aydindril…

— Et Richard ? (Il désigna l'autre silhouette.) Avec Kahlan ?

La sage aux cheveux gris secoua la tête. Montrant la personne représentée avec une épée, il indiqua une autre direction.

Chase plissa le front, interloqué. Le sage prit un bâton et dessina trois nouvelles silhouettes. Des femmes en jupe d'équitation. Puis il en barra deux d'un grand X.

— Elles sont mortes, c'est ça ? demanda le garde-frontière. (Ses interlocuteurs ne bronchant pas, il se passa un doigt sur la gorge, figurant une lame.) Mortes ?

— Morte…, répéta l'homme aux cheveux gris avec un accent si traînant que ce mot terrible en parut comique.

Avec son bâton, il désigna de nouveau le soleil, puis l'image de Richard et celle de la femme survivante, et indiqua une autre direction.

Chase se leva lentement.

— Vers l'est… Droit dans le Pays Sauvage… Et sans Kahlan… (Le garde-frontière se gratta le menton, et Rachel lui trouva l'air soucieux. Pas effrayé : ça, ce n'était pas possible !) Par les esprits du bien, pourquoi Richard est-il parti par là ? Et comment Kahlan a-t-elle pu le laisser faire ? Et avec qui chevauche-t-il ?

Les hommes à la peau de coyote se regardèrent, étonnés que leur visiteur parle ainsi tout seul.

Chase s'agenouilla de nouveau, pointa le bâton sur la troisième femme, et plissa le front en regardant les sages.

L'homme aux cheveux gris soupira tristement. Après avoir tendu un index sur la même femme, il prit une corde à un des chasseurs et l'enroula autour de son cou. Puis il désigna l'image de Richard.

Sous le regard noir de Chase, il tira sèchement sur la corde, en direction de l'est. Enfin, il tapota l'image de Kahlan avec son bâton, se toucha une joue du bout des doigts, les faisant onduler pour figurer des larmes, et se tourna vers le nord.

Chase se releva d'un bond.

— Cette femme a capturé Richard, grogna-t-il, et elle l'a forcé à partir vers l'est !

— Chase, dit Rachel en approchant, qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi Kahlan n'est-elle pas avec lui ?

Le garde-frontière baissa les yeux sur la fillette. Son expression bizarre lui noua l'estomac.

— Elle est allée chercher de l'aide… Auprès de Zedd, en Aydindril. Esprits du bien, si Richard s'enfonce vraiment dans le Pays Sauvage, faites qu'il ne prenne pas vers le sud ! Sinon, même Zedd ne pourra plus rien pour lui.

— C'est quoi, le Pays Sauvage ? demanda Rachel en serrant très fort sa poupée.

— Un endroit dangereux, ma chérie…, murmura Chase. Oui, très dangereux…

La manière dont il prononça ces mots, avec un calme glacial, donna la chair de poule à la fillette.

Zedd sentit les muscles de sa monture jouer sous ses fesses au moment où il se pencha pour éviter une branche et tira sur les rênes afin de faire ralentir l'animal. Le vieux sorcier adorait chevaucher à cru. Tant qu'à se percher sur un cheval, il entendait l'encombrer le moins possible. Après tout, ça n'était que justice. La plupart des équidés appréciaient l'attention, et sa jument actuelle ne faisait pas

exception à la règle. Il obtenait davantage d'elle que s'il l'avait affublée d'une selle, et il n'hésitait pas à lui demander de gros efforts.

Zedd avait offert sa selle et ses harnais à un type appelé Haff. Le pauvre garçon avait les plus grandes oreilles qu'il ait jamais vues sur un être humain. Avec des esgourdes comme ça, qu'il se soit déniché une femme tenait du miracle. Pourtant, il en avait une, avec quatre gamins à la clé, et semblait avoir sacrément besoin de cette selle. Pas pour chevaucher, bien sûr, mais histoire de la vendre. Un bon moyen de remplacer les réserves que les soldats de D'Hara avaient « réquisitionnées ».

Une juste récompense… Rachel était trempée jusqu'aux os et ce brave Haff leur avait offert un endroit où dormir. Bien que peu confortable, la petite grange, vidée de son contenu, était parfaitement sèche. Sans rien demander en retour, l'épouse du fermier leur avait proposé une assiette de soupe au chou, aussi claire fût-elle. Quand le sorcier avait prétendu n'avoir pas faim, voir la tête de Chase avait bien valu le sacrifice d'une selle.

Le colosse avait mangé pour trois, un manque de délicatesse regrettable. Cet hiver, la famine sévirait, et l'argent de la selle ne suffirait pas jusqu'au retour du printemps. Mais il permettrait peut-être à cette gentille famille de passer le plus dur de la saison froide.

Zedd avait vu le garde-frontière glisser une pièce dans la poche de chacun des enfants, à un moment où il croyait que personne ne le regardait. Son ton bourru, quand il leur avait dit de ne pas fouiller dans leurs poches avant son départ, aurait fait blêmir un adulte. Pour une raison mystérieuse, les enfants avaient souri. Tous les gosses adoraient ce fichu Chase !

Zedd espérait qu'il ne leur avait pas donné des pièces d'or. Si le garde-frontière pouvait entendre un voleur ouvrir une fenêtre à une ville d'écart – et sans doute préciser son prénom – il manquait un peu de bon sens dès qu'il s'agissait d'enfants…

Haff avait demandé, vaguement soupçonneux, à quoi il devait s'engager en échange de la selle. Simplement, avait répondu Zedd, à jurer fidélité à la Mère Inquisitrice et au nouveau Seigneur Rahl, qui avaient mis fin aux exactions dont le pauvre fermier avait tant souffert. L'homme avait vigoureusement hoché la tête sous le ridicule bonnet à pompon qui attirait dramatiquement l'attention sur ses oreilles démesurées.

— Marché conclu ! avait-il lancé.

Un bon début : un loyal sujet contre une selle inutile… Si tout continuait aussi bien, il n'y aurait pas à se plaindre.

Mais cela remontait à quelques semaines. À présent, le sorcier voyageait seul.

Une odeur de bois de bouleau brûlé lui apprit qu'il approchait de sa destination. Bien avant d'apercevoir la maison blottie dans l'épaisse végétation, Zedd entendit le vacarme : des meubles qui se renversent, des ustensiles de cuisine qui se brisent… et un chapelet de jurons. Sa jument tendant nerveusement les oreilles, le sorcier lui tapota l'encolure.

À la pâle lumière du crépuscule, il aperçut enfin la maison, si bien nichée entre les arbres qu'on aurait pu ne pas la remarquer.

Zedd descendit de cheval.

— Reste tranquille et trouve-toi quelque chose à brouter, dit-il à la jument, de plus en plus nerveuse. Mais ne t'éloigne pas trop, compris ? (La bête hennit doucement.) Brave fille, va…

De la maison monta un rugissement rauque ponctué d'une série de cliquetis. Quelque chose atterrit lourdement sur le parquet et une voix rauque lança :

— Sors de là-dessous, sale monstre !

Zedd sourit en reconnaissant le timbre chevrotant de la dame des ossements, Adie pour les intimes. Il jeta un coup d'œil à la jument, qui s'était attaquée à une touffe d'herbe bien grasse, puis avança vers la maison.

Il remonta lentement l'allée qui serpentait jusqu'à la porte, s'arrêta au milieu et pivota sur lui-même pour admirer la splendide forêt. Quel calme et quelle paix, en un lieu qui donnait naguère accès à un des endroits les plus dangereux au monde. La frontière… Mais elle avait disparu, à présent. La forêt était désormais un paisible refuge, pleine d'une tranquillité qui… n'avait rien de naturel. Tout cela venait des mains talentueuses de la sacrée bonne femme qui éructait, en ce moment même, des jurons assez crus pour faire rougir un lancier sandarien vétéran d'une demi-douzaine de batailles.

La comparaison n'avait rien d'arbitraire. Jadis, il avait vu un de ces soldats insulter sa propre reine au point qu'elle s'en évanouisse. Bien entendu, cela lui avait valu le gibet. Le gaillard ayant dit sa façon de penser au bourreau, celui-ci s'était arrangé pour qu'il n'ait pas le cou brisé net, lui donnant l'occasion de lancer une dernière tirade aussi éloquente que vulgaire. Les autres lanciers avaient semblé apprécier le spectacle…

La pauvre reine, qui avait eu quelque mal à recouvrer sa régalienne dignité, s'empourprait comme une pivoine dès qu'elle croisait un de ses lanciers, forçant ses servantes à jouer furieusement de l'éventail pour l'empêcher de tourner de l'œil. Si ces fiers guerriers n'avaient pas plusieurs fois sauvé son trône, et évité le tranchant de la hache à son cou délicat, nul doute qu'elle les aurait tous fait pendre haut et court.

Mais tout ça remontait à des lustres, à l'époque d'une autre

guerre…

Les mains croisées dans le dos, Zedd s'emplit les poumons d'un air vivifiant. Se penchant un peu, il cueillit une rose sauvage fanée et, avec un rien de magie, lui rendit toute sa splendeur. Après avoir humé le parfum de la fleur, il la glissa lentement sous sa tunique. Rien ne le pressait…

Il fallait être mal avisé pour interrompre une dame des ossements pendant une bagarre.

L'objet de la colère d'Adie vola à travers la porte ouverte, propulsé par le tranchant d'une hache que le sorcier vit briller sur le seuil. Le monstre à la carapace indestructible atterrit aux pieds de Zedd – sur le dos, heureusement. Pas plus gêné que ça par le coup de hache, le vol plané et l'atterrissage, il essaya de se remettre dans le bon sens en zébrant frénétiquement l'air avec ses griffes.

Une saloperie de piège-à-loup ! Un de ces monstres s'en était pris jadis à la cheville d'Adie. Une fois ses griffes refermées sur la chair, la créature ne lâchait plus sa proie, lui brisant les os et la vidant lentement de son sang avec ses crocs. Elle n'abandonnait jamais une victime avant de l'avoir tuée, sa carapace bloquant toute contre-attaque.

Adie avait utilisé sa hache pour s'amputer de la cheville que le piège-à-loup refusait de lâcher. Cette idée retournait l'estomac du sorcier. Après avoir contemplé le monstre un moment, il lui flanqua un solide coup de pied, l'envoyant rouler au loin. Remise sur ses pattes, la créature s'enfonça dans la forêt, à la recherche d'une proie plus coopérative.

Zedd tourna la tête vers la femme debout sur le seuil. Les yeux complètement blancs, elle continuait d'éructer des insultes, le souffle un peu court. Vêtue d'une tunique toute simple, comme le vieil homme, elle portait au col les broderies jaune et rouge symbolisant sa profession. Sa fureur, considérable, ne parvenait pourtant pas à cacher la beauté de ses traits délicatement ridés.

Elle tenait toujours sa hache, un signe qui incita Zedd à la plus grande prudence. Mieux valait ne pas la perturber tout de suite avec la véritable raison de sa visite.

— Adie, tu ne devrais pas t'amuser avec les pièges-à-loup. La dernière fois, ça t'a coûté un pied, si tu t'en souviens… (Il tira la rose de sous sa tunique et sourit.) Tu as quelque chose à grignoter ? Je meurs de faim.

Adie le « regarda » un moment en silence. Puis elle posa sa hache près d'elle, le manche appuyé contre la cloison.

— Que fiches-tu ici, sorcier ?

Zedd avança, se fendit d'une révérence théâtrale, puis offrit la rose à la dame des ossements comme s'il s'agissait d'un bijou à la valeur

inestimable.

— Rester loin de tes bras si tendres est au-dessus de mes forces, belle dame de mes pensées…

— Du blabla, Zeddicus…, lâcha Adie.

— N'est-ce pas le fumet d'un ragoût qui monte à mes narines ? demanda Zedd en tendant un peu plus la fleur.

Adie la saisit et la piqua dans ses courts cheveux noirs striés de gris. Elle était vraiment superbe, pensa Zedd, aux anges.

— C'est bien un ragoût, oui… (Elle prit la main du sorcier et sourit.) Je suis contente de te revoir, Zedd. Un moment, j'ai cru que tu ne reviendrais jamais. J'ai passé des nuits entières à me retourner dans mon lit, couverte de sueur. Je savais ce qui se passerait si tu échouais… Quand l'hiver est arrivé sans que la magie d'Orden ravage le monde, j'ai compris que tu avais réussi.

— Darken Rahl a été vaincu, oui…, répondit Zedd sans trop se mouiller.

— Richard et Kahlan s'en sont sortis ?

— Oui. En fait, c'est Richard qui est venu à bout de Rahl.

— À mon avis, c'est un résumé un peu rapide…

— Oh, concéda Zedd, c'est vrai qu'il y aurait deux ou trois petites choses à ajouter…

Adie ne fut pas dupe.

— Tu n'es pas venu là pour moi. Et quelque chose me dit que je ne vais pas apprécier la raison de ta visite.

— Fichtre et foutre, femme, vas-tu enfin me servir de ce ragoût ? grogna le sorcier en libérant sa main de celle d'Adie.

— Je pense qu'il y en aura assez, même pour toi, marmonna la dame des ossements. Suis-moi et ferme la porte. J'ai vu assez de pièges-à-loup pour aujourd'hui.

Zedd était invité… Bien, tout se déroulait comme prévu. Il se demanda ce qu'il allait être obligé de lui dire. Pas tout, espérait-il.

Utiliser les gens : la méthode classique des sorciers. C'était toujours désagréable, surtout quand on les aimait. Alors, quand on les aimait *beaucoup*…

Pendant qu'il aidait la dame des ossements à redresser les meubles et à ramasser les ustensiles encore intacts, il commença à lui raconter ce qui s'était passé depuis leur séparation. Il insista sur son héroïque traversée du Passage du Roi, sous la protection du pendentif – un os, évidemment – qu'elle lui avait confié. Un talisman, précisa-t-il, qu'il portait toujours sur lui, bien que la frontière n'existât plus.

Adie l'écouta en silence. Quand il en fut à la capture de Richard par la Mord-Sith, elle ne se tourna pas vers lui, mais il la vit se raidir

une fraction de seconde. Sans lésiner sur l'emphase, il révéla que Darken Rahl avait volé à Richard la pierre de nuit qu'elle lui avait donnée pour qu'il puisse s'éclairer dans la Passe du Roi.

— Cette pierre a failli me coûter la vie, dit-il en regardant sa compagne, qui ne tressaillit pas. Darken Rahl voulait me piéger dans le royaume des morts. Bref, en offrant cet artéfact à Richard, tu as manqué signer mon arrêt de mort.

— Ne joue pas les imbéciles, sorcier ! grogna Adie. Tu es assez futé pour prendre garde à ta vieille carcasse. Si je n'avais pas remis la pierre à Richard, il serait mort dans la frontière, et Darken Rahl aurait gagné. En ce moment, il serait occupé à t'ouvrir les entrailles. Donc, indirectement, je t'ai sauvé la peau.

— Cette pierre était dangereuse ! s'indigna Zedd en secouant vigoureusement le tibia qu'il venait de ramasser. On ne distribue pas les artéfacts comme s'il s'agissait de bonbons, et sans même prévenir les gens.

Il avait bien le droit de râler. Après tout, qui était passé à un souffle de séjourner pour toujours dans le royaume des morts ? Adie aurait au moins pu faire semblant d'être désolée…

Il sauta à l'épisode où Richard était venu à leur rencontre, son identité hélas dissimulée par une Toile d'Ennemi. Puis il mentionna l'attaque des deux *quatuors* contre Kahlan, Chase et lui-même. Il dut empêcher sa voix de trembler quand il décrivit ce qui avait failli arriver à l'Inquisitrice, qui avait finalement invoqué le Kun Dar et tué leurs adversaires. En guise de conclusion, il raconta comment Richard avait forcé, par la ruse, Darken Rahl à ouvrir la mauvaise boîte. La magie d'Orden, ajouta-t-il, s'était chargée du « maître ».

Histoire de finir sur une note romantique, il informa Adie que Richard avait réussi à échapper au pouvoir de Kahlan. Les deux jeunes gens étaient désormais libres de s'aimer… Bien entendu, il ne précisa pas comment le Sourcier avait accompli cet exploit, car nul ne devait le savoir.

Il se réjouit d'avoir pu raconter toute l'aventure sans s'appesantir sur ses épisodes les plus tragiques. Réveiller certaines blessures, en lui, ne lui disait rien qui vaille…

Adie ne posa pas de questions. Approchant du vieil homme, elle lui posa une main sur l'épaule et se déclara ravie que tout se soit aussi bien terminé.

Zedd se tut et entreprit de ranger les cubitus, les tibias et autres radius là où elle lui indiquait. À la façon dont ils étaient éparpillés, le piège-à-loup avait dû tenter de se réfugier dans une ou plusieurs piles. Une erreur tragique…

Le surnom « dame des ossements » allait comme un gant à Adie, qui semblait bel et bien consacrer sa vie aux os. Pour une femme

dotée d'un pouvoir, c'était plutôt étrange. Chez elle, il n'y avait pas trace des poudres, des potions et des gris-gris qu'on se serait attendu à trouver.

Les femmes comme elle – on les appelait souvent des magiciennes – se limitaient en général aux créatures vivantes. Adie explorait un univers sombre et dangereux. La mort ! Hélas, c'était exactement ce que Zedd entendait étudier aussi. Pour en savoir plus long au sujet du feu, il fallait s'en approcher. Bien évidemment, c'était un moyen radical de se faire brûler. Au moment où cette analogie s'imposa à son esprit, le vieux sorcier sut qu'il la trouvait détestable.

Il posa un dernier os sur une pile et tourna la tête vers Adie.

— Si tu ne veux pas que des pièges-à-loup se baladent chez toi, tu devrais fermer ta porte.

Son plissement de front réprobateur, une merveille du genre, échappa à la dame des ossements, occupée à remettre le bois de chauffage en place à côté de la cheminée.

— La porte était fermée, lâcha-t-elle, et verrouillée. Pourtant, c'était mon troisième visiteur…

Elle ramassa un os tombé derrière une petite bûche et l'apporta à Zedd.

— Avant, les pièges-à-loup ne s'aventuraient jamais près de ma maison. Je m'en assurais… (Elle tendit l'os au sorcier, qui entreprit de le mettre en place.) Depuis le début de l'hiver, ils s'enhardissent. Mes os ne les tiennent plus à l'écart, et je ne sais pas pourquoi.

Adie vivait à l'entrée du Passage du Roi depuis des lustres. Personne au monde ne connaissait mieux les dangers de ces lieux. Ni ce qu'il fallait faire pour être en sécurité à la lisière du royaume des morts. Mais la frontière n'existait plus, et il n'y aurait plus dû avoir de périls.

Zedd se demanda ce qu'elle lui cachait d'autre. Les femmes comme elle ne disaient jamais *tout* ce qu'elles savaient. Pourquoi vivait-elle toujours ici alors que des événements étranges se produisaient ? Parce qu'elle était têtue comme une mule ? Une bonne explication, dès qu'il s'agissait d'une magicienne…

— Tu nous fais de la lumière ? demanda-t-elle au sorcier.

Boitant un peu, elle traversa lentement la pièce.

Zedd tendit une main vers la table. La lampe s'alluma toute seule, éclairant mieux que le feu de cheminée les murs noirs décorés d'os blanchâtres. La plus étrange collection que le sorcier ait vue de sa vie…

— Pourquoi boites-tu ? lança-t-il.

Adie lui jeta un regard en coin et décrocha une louche pendue au

mur.

— Le nouveau pied que tu m'as fait pousser est trop court.

Un poing sur sa hanche osseuse, un index squelettique sous le menton, Zedd étudia le problème. Obligé de partir très vite après son intervention en faveur d'Adie, il n'avait pas remarqué ce petit défaut de taille.

— Je pourrais allonger un peu la cheville…, marmonna-t-il, presque pour lui-même. Ça égaliserait les choses…

Adie approcha du chaudron qu'elle venait de remettre sur le feu – un miracle qu'il n'ait pas été renversé – et grogna :

— Non, merci, ça ira comme ça…

— Tu ne voudrais pas que tes deux pieds arrivent au même endroit ?

— Je suis ravie que tu m'aies redonné un pied. Avec la paire, la vie est beaucoup plus facile, et au fond, je détestais devoir me servir d'une béquille. Mais ce pied me va très bien comme ça…

Elle prit une louche de ragoût et souffla dessus.

— Tu marcherais encore mieux avec des pieds de la même longueur.

— J'ai dit non, fit Adie avant de goûter sa préparation.

— Fichtre et foutre, femme, pourquoi donc ?

Adie tapota la louche sur le bord du chaudron et la remit à sa place. Puis elle saisit une boîte en fer-blanc sur le manteau de la cheminée et dévissa le couvercle.

— Je ne veux plus jamais connaître une douleur pareille. Si j'avais su, je me serais résignée à finir mes jours avec un seul pied.

Elle prit une pincée du mélange d'épices dans la boîte et en saupoudra le ragoût.

Zedd se tritura l'oreille, pensif. Elle avait peut-être raison… Faire repousser ce pied n'était pas passé loin de la tuer. Bien sûr, il ne s'était pas attendu à ce qu'elle réagisse ainsi à une utilisation aussi intensive de la magie. Pourtant, il avait réussi, y compris quand il avait fallu éliminer la douleur liée aux souvenirs d'Adie. À ce jour, il ignorait toujours la nature de ces réminiscences. Mais il aurait dû envisager qu'elle ait, enfouie dans sa mémoire, une telle souffrance…

Il avait négligé la Deuxième Leçon du Sorcier, trop pressé de faire du bien à la dame des ossements. C'était le problème, avec la Deuxième Leçon : le plus souvent, on ne s'apercevait pas qu'on y contrevenait.

— Tu connais le prix de la magie, Adie. Presque aussi bien qu'un sorcier… En plus, j'ai tout arrangé. Je parle de la souffrance, bien sûr… (Rallonger un peu sa cheville ne nécessiterait pas autant de magie. Après ce qu'elle avait traversé, il comprenait pourtant les

réticences de son amie.) Mais j'en ai peut-être fait assez, au fond… Tu as raison.

— Pourquoi es-tu venu, sorcier ?

— Pour te voir, ma chère. Tu es une femme difficile à oublier. Et je voulais t'informer de la victoire de Richard sur Darken Rahl. À propos, pourquoi les pièges-à-loup rôdent-ils près de chez toi ?

— Tu parles comme marche un ivrogne, soupira Adie. En zigzag, mais dans une direction bien précise. (Elle désigna la table, indiquant qu'il devait y disposer les assiettes.) Je savais déjà que nous avions gagné. Le premier jour de l'hiver ne se serait pas bien passé si Rahl avait triomphé. Cela dit, je suis contente de revoir ta vieille carcasse osseuse. (Elle baissa le ton, presque menaçante.) Pourquoi es-tu venu, sorcier ?

Il s'intéressa à la table, content de fuir un moment le regard vide d'Adie.

— Tu n'as pas répondu à ma question, très chère. Pourquoi ce flot de pièges-à-loup ?

— À mon avis, ils sont là pour la même raison que toi : empoisonner la vie d'une pauvre vieille femme.

Zedd revint avec les assiettes, un grand sourire sur les lèvres.

— Je ne vois pas de vieille femme ici. En revanche, il y a devant moi une superbe beauté…

— Ta langue est plus dangereuse que les griffes d'un piège-à-loup, sorcier…

Zedd tendit une assiette à la dame des ossements.

— Tu avais déjà eu des visites de pièges-à-loup ?

— Non. (Adie commença à servir le ragoût.) Quand la frontière était encore là, ils restaient dans le Passage du Roi, avec les autres monstres. Après la disparition de la frontière, je ne les ai pas vus pointer le bout de leur nez. Mais ils sont arrivés avec l'hiver. Et ce n'est pas normal.

— Quand la frontière s'est dissoute, ils ont peut-être simplement traversé le passage, puisque plus rien ne les retenait.

— Peut-être… Mais à ce moment-là, la plupart des créatures ont été ramenées dans le royaume des morts. Certaines, libérées de leurs liens, se sont éparpillées dans les environs. Mais je n'ai pas vu l'ombre d'un piège-à-loup avant le début de l'hiver, il y a environ un mois. Quelque chose a dû se passer.

Zedd savait très bien quoi, mais il préféra ne pas le dire.

— Adie, pourquoi ne pars-tu pas d'ici ? Viens avec moi en Aydindril, et…

— Non ! cria Adie, qui parut surprise par sa propre véhémence. Je suis ici chez moi.

Zedd la regarda finir de servir le ragoût. Quand ce fut fait, elle vint

poser son assiette sur la table, alla chercher une miche de pain sur une étagère cachée derrière un rideau rayé bleu et blanc, et désigna une chaise à Zedd. Il s'assit et attendit que la dame des ossements ait coupé une tranche de pain, qu'elle poussa vers lui du bout de son couteau sans le regarder en face.

— Zedd, souffla-t-elle, ne me demande pas de partir de chez moi…

— Je m'inquiète seulement pour toi, Adie…

— Menteur !

— Non, je ne te mens pas…

— C'était *seulement*, le mensonge.

Zedd commença à manger avec enthousiasme.

— Ch'est délichieux, dit-il la bouche pleine.

Adie le remercia d'un petit signe de tête. Il engloutit sa portion puis alla se resservir et, en revenant s'asseoir, désigna de la main – donc, du bout de sa cuiller – l'intérieur de son amie.

— Tu as une très jolie maison, vraiment… (Il s'assit, prit la miche qu'Adie lui tendait et la cassa en deux.) Mais tu ne devrais pas y vivre seule, avec tous ces pièges-à-loup dans les environs, sans parler des autres créatures. Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi en Aydindril ? C'est très joli aussi… Tu t'y sentirais bien et Kahlan s'assurerait que tu puisses choisir un endroit qui te plaît. Et si tu vivais à la Forteresse ? C'est agréable aussi…

— Non.

— Pourquoi ? Nous serions bien ensemble. Et pour une femme comme toi, la Forteresse serait un paradis. Il y a tant de livres et…

— J'ai dit non.

Adie continua de manger et Zedd se remit aussi à l'ouvrage. Mais il n'avait plus vraiment d'appétit.

— Adie, déclara-t-il en posant sa cuiller, je ne t'ai pas tout raconté…

— Tu voudrais que j'aie l'air surprise ? Désolée, mais je ne sais pas jouer la comédie…

Adie reprit une cuiller de ragoût.

— Le voile est déchiré, lâcha Zedd.

Adie se pétrifia, la cuiller à mi-chemin de sa bouche.

— Foutaises ! dit-elle sans relever les yeux. Tu ne sais rien au sujet du voile. Il ne faut pas parler de ce qu'on ignore, sorcier !

La cuiller reprit son chemin vers les lèvres de la femme.

— Il est déchiré, je le sais.

Adie mâcha et avala avant de répondre.

— C'est impossible, sorcier ! Le voile ne peut pas être déchiré. (Elle se leva et saisit son assiette vide.) Tranquillise-toi, vieil idiot. Si le voile était déchiré, les pièges-à-loup seraient le cadet de nos soucis. Mais ça n'est pas le cas…

Zedd tourna la tête pour regarder la dame des ossements boitiller jusqu'au chaudron.

— La Pierre des Larmes est dans notre monde, lâcha-t-il.

Adie s'arrêta et lâcha son assiette, qui tomba à ses pieds.

— Ne dis pas des choses pareilles à voix haute, murmura-t-elle, sauf si tu en es absolument certain. Et je veux dire : certain sur ton honneur de Premier Sorcier ! Car si tu mens, cela revient à offrir ton âme au Gardien.

— Que mon âme finisse entre les mains du Gardien si je te mens ! Et qu'il s'en empare sur-le-champ ! La Pierre des Larmes est dans notre monde, et je l'ai vue.

— Que les esprits du bien nous protègent ! Sorcier, dis-moi quelle bêtise tu as faite…

— Adie, viens t'asseoir. D'abord, tu dois me raconter pourquoi tu vis ici, dans ce qui était jadis le Passage du Roi. Et pour quelle raison tu ne veux pas en partir.

La dame des ossements se retourna lentement.

— Ça ne te regarde pas…

S'aidant d'une main posée sur le dossier de sa chaise, Zedd se releva.

— Adie, je dois savoir. C'est important, car ainsi, je découvrirai si tu peux m'aider grâce à ton expérience. Je sais que tu vis avec un terrible chagrin enfoui en toi. J'ignore ce qui l'a provoqué, mais je mesure sa profondeur. Confie-toi à moi, je t'en prie ! C'est un ami qui te le demande ! Ne m'oblige pas à l'exiger en ma qualité de Premier Sorcier.

Adie leva enfin la tête.

— Très bien… J'ai peut-être gardé cela en moi trop longtemps. Me confier sera sans doute un soulagement… Mais après m'avoir entendue, tu ne voudras peut-être plus de mon aide. En contrepartie, j'exige que tu me racontes tout ce qui est arrivé. Absolument tout !

— Marché conclu !

Adie boitilla jusqu'à sa chaise. Au moment où elle s'asseyait, le gros crâne posé sur une étagère tomba sur le parquet. Tous les deux le regardèrent, puis Zedd alla le ramasser, et le tint à deux mains, ses doigts éprouvant prudemment des crocs aussi longs que ses mains. Parfaitement plat à la base, le crâne n'aurait pas dû pouvoir rouler de l'étagère. Pensif, Zedd le remit en place sous le regard d'Adie.

— Les os ont envie d'être sur le sol, dit-elle. Ces derniers temps, ils n'arrêtent pas de tomber.

Zedd fronça les sourcils à l'intention du crâne baladeur et revint s'asseoir.

— Parle-moi des os. Je veux savoir pourquoi tu les collectionnes et ce que tu en fais. N'omets rien… et commence par le commencement.

— Ne rien omettre… (Adie regarda la porte comme si elle voulait s'enfuir.) C'est une histoire difficile à raconter. Et douloureuse…

— Je n'en répéterai jamais un mot, Adie. C'est juré.

Chapitre 22

Adie prit une grande inspiration et se lança.

— Je suis née à Choora, une petite ville d'un pays appelé Nicobarese. Ma mère ne détenait aucun pouvoir magique. C'est ce qu'on nomme un « saut de génération ». Lindel, ma grand-mère, avait reçu cette « bénédiction ». Ma mère remerciait les esprits du bien d'avoir été épargnée. Mais elle leur en voulait que ce ne soit pas mon cas.

» En Nicobarese, on se méfie de ceux qui ont des pouvoirs, car on pense qu'ils ne leur viennent pas seulement du Créateur, mais aussi du Gardien. Même ceux qui les utilisent pour faire le bien passent pour des messagers du fléau. Tu sais de quoi il s'agit, je suppose ?

Zedd se coupa à mains nues un nouveau morceau de pain.

— Oui. Des êtres qui se sont dévoués au Gardien. Ils se cachent sous la lumière aussi bien que dans l'obscurité, et travaillent à l'accomplissement de ses desseins. Ils portent tous les masques… Certains font le bien des années durant en attendant d'être « appelés ». Ce jour-là, ils commencent à exécuter la volonté du Gardien. On leur donne parfois des noms différents, mais ce sont tous ses agents. D'ailleurs, ils se baptisent parfois ainsi. L'élite, des gens importants comme Darken Rahl, est réservée aux missions cruciales. Le menu fretin se charge des tâches subalternes et toujours dégoûtantes. Ceux qui ont le don, comme Rahl, ne sont pas simples à convertir pour le Gardien. Mais ils lui sont très précieux.

— Darken Rahl était un messager du fléau ?

— Il l'a reconnu devant moi, confirma Zedd. Il appelait ça être un agent, mais le terme ne fait pas de différence… Tous ces gens servent le Gardien.

— C'est une terrible nouvelle…

Zedd entreprit de saucer son reste de ragoût avec du pain.

— J'en apporte rarement d'autres… Mais tu me parlais de Lindel, ta grand-mère.

— Dans sa jeunesse, les magiciennes étaient mises à mort dès qu'il y avait un malheur : une épidémie, des accidents, des fausses-couches… Exécutées, à tort, parce qu'on les prenait pour des messagères du fléau. Certaines refusèrent d'être ainsi persécutées et se battirent. Très bien, faut-il préciser. Cela leur valut plus de haine encore de la part du peuple de Nicobarese, qui y vit la confirmation de ses craintes.

» Puis une trêve fut signée. Les maîtres de Nicobarese acceptèrent de laisser les magiciennes en paix, si elles prêtaient un serment sur leur âme. Pour prouver qu'elles n'étaient pas des messagères du fléau, elles durent jurer de ne pas utiliser leur pouvoir, sauf si une organisation gouvernementale, par exemple le cercle royal de leur ville, les y autorisait. Elles donnaient leur parole, devant le peuple, de ne pas attirer l'attention du Gardien en recourant à leur pouvoir.

— Pourquoi ces gens prenaient-ils les magiciennes pour des messagères du fléau ?

— Parce qu'il est plus facile, quand ça va mal, de blâmer quelques malheureuses. Et plus rassurant d'avoir un coupable que de s'en prendre au destin. Les pouvoirs servent à aider les gens, mais ils sont aussi capables de leur faire du mal. À cause de ça, on estime, chez moi, qu'ils viennent en partie du Gardien.

— Imbécillités superstitieuses de crétins…, marmonna Zedd.

— Comme tu le sais, les superstitions n'ont pas besoin du terreau de la vérité pour pousser. Et une fois enracinées, elles deviennent des arbres tordus mais très solides.

— Hélas, oui… Alors, toutes les magiciennes renoncèrent à leur pouvoir ?

— Oui. Sauf dans l'intérêt général, quand le cercle royal local les y autorisait. Toutes ces femmes ont juré devant le conseil de se plier à la volonté du peuple.

Dégoûté, Zedd s'arrêta de manger.

— Mais elles avaient une forme de don. Comment pouvaient-elles s'interdire de l'utiliser ?

— Elles s'en servaient seulement en privé. Nulle part où on pouvait les voir, et jamais sur quelqu'un d'autre…

Zedd se radossa à sa chaise et pensa à la Première Leçon du Sorcier. Que d'âneries pouvaient croire les gens !

— Lindel était une femme austère qui ne se mêlait pas beaucoup aux gens. Elle n'a jamais voulu m'enseigner à maîtriser mon pouvoir. Ma mère, évidemment, en était incapable. Alors, j'ai appris toute seule, à mesure que je grandissais, et que mon don se développait. Mais je savais que je ne devais pas recourir à mes pouvoirs. Tous les jours, on me faisait un sermon sur le sujet ! Violer cette règle semblait aussi grave que de se vautrer dans la souillure du Gardien en personne, et j'y croyais dur comme fer. À l'idée de m'écarter du droit chemin, je mourais de peur. Tu vois, je suis un fruit de l'arbre tordu de la superstition…

» Un jour, je devais avoir huit ou neuf ans, j'étais sur la place de la ville avec mes parents, un matin de marché. Soudain, un bâtiment a pris feu. Au deuxième étage, une fillette d'à peu près mon âge était piégée par les flammes. Elle appelait au secours, mais on ne pouvait

rien tenter, car tout le premier niveau était dévoré par l'incendie. Ses cris de terreur me déchiraient le cœur. Désespérée, je voulais l'aider… (Adie croisa les mains sur ses genoux et baissa les yeux.) J'ai éteint le feu et l'enfant a survécu.

— Et je suppose, fit Zedd, que personne n'a été ravi, à part la gamine et sa famille.

— Tout le monde savait qui j'étais. Les gens ont compris ce que j'avais fait. Ma mère s'est pétrifiée et a éclaté en sanglots. Mon père, lui, a détourné le regard. Il refusait de poser les yeux sur un agent du Gardien ! Quelqu'un est allé voir ma grand-mère. La population la respectait beaucoup, parce qu'elle n'avait jamais failli à son serment. Lindel nous a conduites, l'enfant et moi, devant le cercle royal. Là, Lindel a fouetté la fillette. Une longue et terrible correction…

— Pourquoi a-t-elle fait ça ? s'exclama Zedd, stupéfait.

— Pour la punir d'avoir aidé le Gardien à me pousser à mal agir. Cette petite et moi nous connaissions et nous étions presque des amies. Après, elle ne m'a plus jamais adressé la parole. (Adie croisa les bras sur son ventre.) Quand ce fut fini, Lindel m'a déshabillée devant tous ces hommes, et elle m'a aussi donné le fouet, jusqu'à ce que je sois couverte de zébrures et de sang. J'ai crié plus fort que l'autre fillette, quand elle croyait mourir brûlée. Ensuite, Lindel m'a fait traverser la ville, nue et sanguinolente, jusqu'à sa maison. L'humiliation fut pire que les coups…

» Chez elle, je lui ai demandé comment elle pouvait être aussi cruelle. Elle a baissé sur moi son visage haineux et m'a répondu : « Cruelle ? Que veux-tu dire, mon enfant ? Tu n'as pas reçu un coup de plus que ce que tu méritais. Et pas un de moins qu'il ne le fallait pour empêcher ces hommes de te mettre à mort. »

» Ensuite, elle m'a forcée à prêter un serment. *« Je jure sur mes chances de salut de ne plus jamais utiliser mon pouvoir sur quelqu'un, quelle que soit la raison, sans la permission du roi ou d'un de ses cercles. Et que mon âme soit livrée au Gardien si je me sers un jour de mon don pour faire du mal à quelqu'un. »* Après, elle m'a rasé les cheveux. Et on a continué à me tondre jusqu'à ce que j'atteigne l'âge adulte.

— Tondue ? Pourquoi ?

— Parce que dans les Contrées du Milieu, comme tu le sais, la longueur des cheveux d'une femme témoigne de son statut social. Il s'agissait de me montrer, et de prouver à tout un chacun, que j'étais au plus bas de l'échelle. J'avais utilisé mon pouvoir en public et sans permission. Mon crâne tondu rappelait à tout instant cette infamie…

» À partir de ce jour, j'ai vécu chez ma grand-mère. Au début, mon père et ma mère, qui me rendaient rarement visite, m'ont beaucoup manqué. Lindel a commencé à m'apprendre à contrôler mon pouvoir,

pour que je sache ce que je ne devais pas faire.

» Je ne l'aimais pas, car elle était très froide, mais je la respectais. À sa façon, elle se montrait équitable. Quand elle me punissait, il y avait toujours une raison. J'avais souvent droit au fouet, dès que je m'écartais du droit chemin en toute connaissance de cause. Lindel me formait et me guidait, mais sans jamais me donner de tendresse. Une vie difficile qui m'a appris la discipline… et la maîtrise du pouvoir ! De cela, je lui serai toujours reconnaissante, car c'est le centre de ma vie. Quelque chose de plus précieux et de plus noble que ma petite personne…

— Je suis navré, Adie…, souffla Zedd.

Pour se donner une contenance, il finit son ragoût froid, bien qu'il eût l'appétit coupé.

Adie se leva, boitilla vers la cheminée et contempla les flammes en silence.

— Une fois adulte, dit-elle enfin, j'ai eu le droit de laisser repousser mes cheveux. (Un sourire flotta sur les lèvres de la dame des ossements.) À cette époque, mes courbes pleinement épanouies, on me trouvait très séduisante…

Zedd se leva, approcha d'Adie et lui posa une main sur l'épaule.

— Tu l'es toujours, très chère dame…

Sans tourner la tête, la magicienne posa sa main sur celle du sorcier.

— Je suis tombée amoureuse d'un jeune homme nommé Pell. Il était un peu empoté, mais noble et doux, et il me comblait d'attentions. Il aurait vidé l'océan avec une cuiller, si je le lui avais demandé. Pell pensait que le soleil brillait pour qu'il puisse m'admirer, et que la lune le remplaçait afin de me permettre, dans l'obscurité, de goûter ses lèvres. Mon cœur ne battait plus que pour lui… Nous voulions nous marier, mais le cercle royal de Choora, dirigé par Mathrin Galliene, avait d'autres projets.

Elle lâcha la main de Zedd.

— Ces gens avaient décidé que j'épouserais un homme d'une autre ville – le fils du maire. En somme, je devenais une monnaie d'échange. Avoir chez eux une magicienne liée par un serment était une garantie de vertu pour ses habitants. Me donner en mariage à un notable d'une plus grande cité profiterait à la nôtre de bien des façons, notamment au niveau des affaires.

» J'étais paniquée… Alors, j'ai supplié ma grand-mère d'intercéder en ma faveur. Lui parlant de Pell, j'ai affirmé ne pas vouloir être utilisée pour faciliter la signature d'un traité commercial. Mon pouvoir m'appartenait, ai-je ajouté, et on ne devait pas le retourner contre moi pour me réduire en esclavage. Comme je te l'ai dit, Lindel était très respectée parce qu'elle respectait son serment à la lettre. Elle était

également redoutée, et à juste titre. Elle seule pouvait m'aider.

— Ce n'était pas le genre de personne à s'engager pour les autres, à mon avis, marmonna Zedd.

— Peut-être, mais je n'avais pas le choix. Elle m'a demandé de lui laisser un jour de réflexion. Les vingt-quatre heures les plus longues de ma vie ! Quand je suis revenue la voir, elle m'a ordonné de m'agenouiller et de réciter le serment. Avec plus de sincérité que d'habitude, a-t-elle précisé. J'ai obéi, y compris sur ce dernier point.

» Quand ce fut fini, toujours à genoux, j'ai attendu le verdict. « Bien que tu sois d'un naturel indomptable, mon enfant », a-t-elle déclaré, « tu as fait des efforts pour te discipliner. Ton peuple t'a demandé de prêter un serment, et tu as obéi. Fassent les esprits du bien que je ne sois plus là le jour où tu manqueras à ta parole ! À part ça, tu ne dois rien aux gens de Choora. J'irai parler à Mathrin Galliene. Et tu épouseras Pell. »

» J'ai pleuré dans l'ourlet de sa robe, sorcier !

Adie se tut, perdue dans ses souvenirs.

— Alors, as-tu épousé ton jeune empoté ?

— Oui… (Adie décrocha la louche et touilla machinalement le ragoût.) Pendant trois mois, j'ai été la femme la plus heureuse du monde.

Le regard vide, la dame des ossements remit la louche en place et ne bougea plus. Zedd la prit par les épaules et la guida gentiment jusqu'à la table.

— Assieds-toi, Adie. Je vais te faire du thé…

Elle n'avait pas bougé, les mains croisées sur la table, quand il revint avec deux tasses fumantes. Il en donna une à Adie et s'assit en face d'elle, attendant qu'elle soit prête à continuer.

— Un jour, dit-elle enfin, celui de mon dix-neuvième anniversaire, Pell et moi sommes allés nous promener dans la campagne. J'attendais déjà un bébé… (Elle leva la tasse et but une gorgée.) Nous avons passé la journée à traverser des fermes et des champs, nous demandant quel prénom donner à l'enfant. Bien entendu, nous nous tenions par la main et nous riions aux éclats… Tu as été jeune aussi, et tu sais quel genre de bêtises on aime faire quand on est amoureux…

» Sur le chemin du retour, nous devions passer près du moulin de Choora, à la lisière de la ville. J'ai trouvé étrange qu'il n'y ait personne dans les environs. D'habitude, le coin fourmillait de gens. (Adie ferma les yeux et prit une nouvelle gorgée de thé.) Mais j'ai vite découvert que nous n'étions pas seuls. Des hommes du Sang de la Déchirure nous attendaient.

Zedd avait entendu parler de cette organisation. Dans les cités importantes de Nicobarese, ces miliciens se consacraient à la chasse aux messagers du fléau. Pour arracher le mal à la racine, comme ils

disaient. Dans d'autres pays, ces fanatiques portaient des noms différents, mais ils agissaient de la même manière. Aucun de ces groupes n'était très regardant sur les preuves. Un cadavre suffisait pour démontrer qu'ils avaient bien fait leur travail. S'ils affirmaient que c'était celui d'un messager du fléau, personne ne se risquait à les contredire. Dans les plus petites agglomérations, c'était simplement des bandes de voleurs et de tueurs qui s'autoproclamaient justiciers. Ces hommes étaient universellement redoutés. À juste titre.

— Ils nous ont capturés, et enfermés dans des pièces séparées du moulin. Il n'y avait pas de lumière et l'air sentait la pierre humide et la poussière de grain. J'ignorais ce qu'ils avaient fait à Pell, et, de terreur, je ne parvenais presque plus à respirer.

» Mathrin Galliene a dit que Pell et moi étions des messagers du fléau. Notre mariage, selon lui, avait attiré l'attention du Gardien sur la région. Cet été-là, une mauvaise fièvre avait tué beaucoup de gens dans les environs. Je me suis défendue de cette accusation et j'ai récité le serment pour prouver ma bonne foi.

Adie baissa les yeux sur sa tasse… comme si elle ne la voyait pas.

— Bois, mon amie, ça te fera du bien…, dit Zedd.

Pour l'aider à se détendre, il avait ajouté une pincée de poudre de baies rouges dans la boisson.

Elle but une longue gorgée.

— Mathrin Galliene n'en a pas démordu. Pell et moi étions des messagers du fléau et les tombes de nos victimes suffisaient à le prouver. Son seul désir, prétendit-il, était que nous avouions nos crimes. Mais ses hommes tournaient autour de moi comme des chiens prêts à déchiqueter un lièvre, et je mourais de peur pour Pell.

» Pendant qu'il me battait, je compris qu'ils lui feraient pire encore, pour le forcer à me dénoncer. Ils adorent voir quelqu'un trahir un être aimé. Et bien entendu, mes dénégations les laissaient de marbre…

— Tu ne pouvais rien y changer, Adie, la consola Zedd. Quand on est coincé dans les mâchoires d'un piège, raisonner avec l'acier n'apporte rien.

— J'ai payé pour le savoir… Avec mon pouvoir, j'aurais pu arrêter ça, mais ça allait contre tout ce qu'on m'avait enseigné, et que je croyais. En agissant ainsi, j'aurais démontré, à mes propres yeux, que ces hommes avaient raison. Et il m'aurait semblé avoir blasphémé contre le Créateur… Alors, pendant qu'ils me frappaient, j'étais aussi impuissante qu'une personne dépourvue de don.

» Dans la pièce d'à côté, les cris de Pell faisaient écho aux miens.

Voyant qu'elle avait vidé sa tasse, Zedd se leva et alla la resservir.

— Tu n'y étais pour rien, Adie. Ne te sens pas coupable…

— Ils voulaient que j'accuse Pell d'être un messager du fléau. J'ai

dit que je préférais mourir plutôt que leur donner satisfaction. Mathrin s'est penché sur moi, son visage touchant presque le mien. Quand je ferme les yeux, je vois encore son sourire. « Je te crois, petite », a-t-il soufflé, « mais ça n'a aucune importance. C'est ton cher mari que nous voulons faire parler. Pour qu'il t'accuse. Car c'est toi, la messagère du fléau. »

» Pendant que ses hommes me tenaient, il m'a fait boire quelque chose qui m'a brûlé la gorge et que j'ai dû avaler. Les entrailles en feu, je ne pouvais plus parler ni crier. Zedd, je n'ai jamais eu aussi mal…

Elle but un peu de thé, comme pour apaiser cette ancienne douleur.

— Après, ces types m'ont conduite dans la salle où était Pell, et ils m'ont ligotée à une chaise, en face de lui. Mathrin me tenait par les cheveux pour que je ne puisse pas bouger… Voir Pell m'a brisé le cœur. Ils lui avaient coupé presque tous les doigts, phalange après phalange… Le pauvre était blanc comme un linge…

» Mathrin lui a dit que je venais de l'accuser d'être un messager du fléau. Il m'a regardé, décomposé… Je voulais crier que c'était un mensonge, mais aucun son n'est sorti de ma gorge. Et je ne pouvais même pas secouer la tête…

» Quand Pell a crié qu'il ne les croyait pas, ils lui ont coupé un autre doigt, en prétendant agir ainsi uniquement parce que je l'avais dénoncé. Les yeux rivés sur moi, il a répété qu'il ne les croyait pas. Alors, ils ont prétendu que je leur avais demandé de le tuer parce qu'il était un messager du fléau. Il n'a pas craqué, disant sans cesse qu'il m'aimait…

» Mathrin lui a proposé un marché : si cette accusation était fausse, je n'avais qu'à le dire, et il nous laisserait partir. Hélas, a-t-il ajouté, je ne reviendrais pas sur ma dénonciation, parce que je voulais voir mourir le messager du fléau qui m'avait abusée. Pell m'a hurlé de dire quelque chose et de nous sauver.

» Mais je ne pouvais pas. La gorge en feu, j'étais incapable de parler. Et Mathrin me tenait toujours par les cheveux…

» Pell m'a demandé pourquoi je voulais sa mort. Puis il a éclaté en sanglots.

» Mathrin lui a conseillé de m'accuser d'être une messagère du fléau. S'il le faisait, ils le croiraient, et plus moi, parce que j'étais une magicienne. Alors, il serait libre de partir. « Je ne dirai jamais ça ! Même si elle m'a trahi », a crié Pell. Ces deux phrases m'ont brisé le cœur.

Alors qu'il détournait le regard, un peu gêné, Zedd remarqua qu'une bougie, sur le plan de travail, avait fondu à une vitesse anormale. Des vagues de pouvoir déferlaient du corps d'Adie. S'avisant qu'il retenait son souffle, le vieux sorcier s'autorisa à

reprendre une inspiration.

— Mathrin a égorgé Pell, dit la dame des ossements. Puis il lui a coupé la tête et l'a brandie devant moi. Voilà, a-t-il clamé, ce que ma dévotion pour le Gardien avait valu à mon mari ! Et ce serait la dernière chose que mes yeux maudits auraient vue. Ses hommes m'ont renversé la tête en arrière et forcée à ouvrir les yeux. Mathrin a versé dedans son liquide brûlant…

» J'ai perdu la vue…

» À cet instant, quelque chose s'est produit en moi. Pell, mon cher amour, était mort en pensant que je l'avais trahi et je n'avais plus que quelques minutes à vivre. Tout ça, ai-je compris, par fidélité à un absurde serment ! Mon grand amour, sacrifié à une fichue superstition ! Plus rien ne comptait pour moi. J'avais tout perdu…

» J'ai libéré le pouvoir, exacerbé par ma colère. Oui, Zedd, j'ai violé ma promesse de ne jamais nuire à autrui. Je n'y voyais plus, mais j'ai entendu leur sang éclabousser les murs. Ne pouvant pas viser, j'ai tué tout ce qui vivait dans la salle, les êtres humains comme les souris. Et je me félicitais d'être aveugle : devant un tel spectacle, j'aurais pu être tentée de m'arrêter…

» Quand le calme fut revenu, je me suis détachée et j'ai fait le tour de la pièce pour compter les cadavres. Il en manquait un…

» Ne me demande pas comment, mais j'ai réussi à aller chez Lindel. Peut-être le don m'a-t-il guidée… Quand elle m'a vue, elle m'a forcée à m'agenouiller et a demandé si j'avais violé mon serment.

— Tu ne pouvais pas parler…, souffla Zedd. Comment lui as-tu répondu ?

Adie eut un sourire glacial.

— Je l'ai saisie à la gorge avec mon pouvoir et propulsée contre un mur. Puis j'ai avancé, décidée à l'étrangler. Elle a résisté en mobilisant son pouvoir. Mais j'étais tellement plus forte qu'elle. Jusqu'à ce jour, j'ignorais que le don se manifestait de façon différente chez les gens. Lindel était aussi impuissante qu'une marionnette.

» Mais je n'ai pas pu lui faire aussi mal que je le voulais. Pourtant, je la détestais d'avoir d'abord pensé à son maudit serment, alors que j'étais à demi morte… Je l'ai lâchée et je me suis laissée glisser sur le sol. Lindel s'est approchée pour me soigner. Violer mon serment était mal, a-t-elle dit, mais les actes de ces hommes étaient pires encore.

» Je n'ai plus jamais eu peur de ma grand-mère. Pas parce qu'elle m'avait aidée, mais parce que j'avais violé le serment. Libérée de ce carcan, je n'avais plus peur de rien, et je me savais beaucoup plus puissante qu'elle. À partir de ce moment-là, c'est elle qui a tremblé devant moi. Je crois qu'elle m'a soignée pour que je puisse quitter au plus vite sa maison…

» Quelques jours plus tard, elle m'a annoncé, en rentrant, qu'elle

avait subi un interrogatoire devant le cercle royal. Tous les hommes du moulin étaient morts, à part Mathrin. Elle avait prétendu ne pas m'avoir revue. Les notables la crurent, ou firent semblant, pour ne pas devoir l'affronter, en plus de la magicienne qui venait de faire un massacre…

Ses épaules se détendant, Adie regarda un instant son thé et en prit une nouvelle gorgée. Puis elle tendit sa tasse à Zedd pour qu'il ajoute un peu de liquide. Le vieil homme s'exécuta en regrettant de ne pas avoir mis de poudre dans sa propre tasse. Car l'histoire ne s'arrêtait sûrement pas là…

— J'ai perdu mon bébé, lâcha Adie de sa voix râpeuse.

— Je suis navré…

— Je sais… (Dès qu'il eut posé la théière, Adie prit la main du sorcier entre les siennes.) Ma gorge a guéri… (Elle lâcha Zedd et noua ses doigts autour de son cou.) Ça m'a laissé une voix qui évoque du fer raclant contre un rocher…

— J'aime bien ça… Le fer est un métal qui te convient bien…

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres d'Adie.

— Mes yeux, en revanche, ne se sont jamais améliorés. Je suis restée aveugle. Lindel n'était pas aussi forte que moi, mais à son âge, elle en connaissait long sur les possibilités du don. Elle m'a appris à voir avec le pouvoir. Ce n'est pas tout à fait comme une vision normale, mais sur certains plans, c'est bien mieux. En un sens, je vois plus de choses que le commun des mortels.

» Dès que je fus guérie, Lindel me demanda de partir. Elle détestait garder sous son toit quelqu'un qui avait violé le serment, fût-ce sa petite-fille. Elle craignait que ça lui vaille des ennuis. Parce que j'avais attiré l'attention du Gardien. Et celle des fanatiques… Bref, je risquais de lui empoisonner la vie.

— Et elle avait vu juste ?

— Pour ça, oui ! Les ennuis n'ont pas tardé. Mathrin Galliene s'en est chargé. Il est venu avec vingt fanatiques payés par la Couronne. Des professionnels endurcis et sans pitié, armés jusqu'aux dents, qui paradaient sur des destriers blancs. Bon sang, qu'ils avaient fière allure avec leurs armures scintillantes, leurs cottes de mailles et leurs heaumes ornés de plumes rouges !

» Debout sur le porche, avec mes nouveaux « yeux », je les ai vus prendre position devant moi comme s'ils manœuvraient sous le regard du roi. Tous les chevaux marchaient au même pas et aucun poitrail ne dépassait des rangées. Une superbe démonstration !

» Quand ils eurent fini, Mathrin prudemment posté derrière eux, le capitaine a déclaré : « Vous êtes en état d'arrestation. Accusée d'être une messagère du fléau, vous serez exécutée comme l'exige la loi. »

Adie s'arracha aux fantômes du passé et ses yeux croisèrent ceux de Zedd.

— J'ai pensé à mon pauvre Pell…

L'expression de la dame des ossements se durcit.

— Ils sont tous morts avant d'avoir dégainé leurs épées ou levé leurs lances. J'ai frappé de gauche à droite, un homme après l'autre, à la vitesse de l'éclair. Tous sont tombés de selle, sauf le capitaine, impassible au milieu de ce jeu de massacre.

» Quand tous ses hommes eurent péri, j'ai croisé son regard. « Les armures », ai-je dit, « ne servent à rien face à une messagère du fléau. Ou à une magicienne. Elles sont seulement efficaces contre les innocents… » Ensuite, je l'ai chargé de délivrer au roi un message de la part d'une magicienne nommée Adie. Sans tressaillir, il m'a demandé lequel. « S'il envoie d'autres hommes du Sang de la Déchirure contre moi, ce sera le dernier ordre qu'il aura donné de sa vie. » Le capitaine m'a regardée un long moment, sans trahir une once d'émotion, puis il a fait volter son cheval et s'est éloigné.

» Ma grand-mère m'a reniée. Elle m'a ordonné de partir de chez elle et de ne jamais revenir.

Zedd ne put s'empêcher d'esquisser une grimace à l'idée qu'une magicienne ait pu tuer des hommes de cette façon. Il était très rare que ces femmes-là aient autant de pouvoir.

— Et Mathrin ? Tu ne l'as pas tué ?

— Non. Je l'ai pris avec moi.

— Pris avec toi ?

— J'ai lié sa vie à la mienne. Je me suis arrangée pour qu'il sache toujours où j'étais, et qu'il vienne me retrouver à chaque nouvelle lune, qu'il le veuille ou non. Il devait me suivre d'assez près pour pouvoir le faire…

Pensif, Zedd sonda le fond de sa tasse de thé.

— Jadis, j'ai rencontré un homme à Winstead, la capitale du royaume de Kelton. Un mendiant nommé Mathrin. Il lui manquait les doigts d'une main et il était aveugle. Logique, puisqu'on lui avait arraché les yeux…

— C'était lui… À chaque nouvelle lune, il venait me voir et je l'amputais de quelque chose, laissant ses cris tenter de remplir le vide qui était en moi.

Zedd se radossa à son siège. Une femme de fer, vraiment…

— Ainsi, tu t'étais établie en Kelton…

— Non, je ne m'étais fixée nulle part. Je voyageais sans cesse, à la recherche de femmes dotées des mêmes pouvoirs que moi, pour apprendre à leur contact. Chacune savait peu de chose, mais toutes m'enseignaient au moins un nouveau détail… Mathrin me suivait fidèlement. Tous les mois, je coupais une nouvelle partie de son corps.

Je voulais qu'il vive et souffre jusqu'à la fin des temps. C'est lui qui m'a frappée sur le ventre, tuant l'enfant que m'avait donné Pell. Lui qui a exécuté mon aimé et m'a privée de la vue. Et surtout, c'est à cause de lui que Pell est mort en se sentant trahi. J'aurais voulu que Mathrin Galliene ne cesse jamais de souffrir.

— Et combien de temps a-t-il tenu ?

— Pas beaucoup… et beaucoup trop. Un jour, une idée m'a frappée : je n'avais pas utilisé mon pouvoir pour l'empêcher de se suicider. Pourquoi continuait-il à venir ? Et à souffrir ainsi ? Il aurait été si simple de mettre un terme à son calvaire. Le mois suivant, après l'avoir amputé, j'ai annulé le lien. Sa compulsion de revenir, si tu préfères. En lui permettant de m'oublier complètement, s'il le désirait.

— Et tu ne l'as plus jamais revu…

— C'est ce que j'attendais, mais il fut ponctuel au rendez-vous suivant. Alors que plus rien ne l'y obligeait. Hors de moi, j'ai décidé qu'il était temps de le tuer. Mais avant, j'entendais savoir pourquoi il était revenu.

» Pendant mes voyages, j'avais appris des choses dont je pensais n'avoir jamais à me servir. Cette nuit-là, elles me furent utiles pour découvrir quelle torture était le pire cauchemar de Mathrin Galliene. À l'origine, ces méthodes servent à découvrir les angoisses d'un individu, mais d'autres secrets sortent avec. Contre sa volonté, il a parlé sans aucune retenue.

» Je l'ai laissé suer d'angoisse toute la nuit, plus la journée du lendemain, pendant que j'allais chercher les créatures qui le rendaient fou de peur. Quand je suis revenue, il avait presque perdu l'esprit à l'idée de ce qui l'attendait. Alors, je lui ai demandé de me confier son plus grand secret. Mais il a refusé…

» J'ai vidé mon sac, posant devant lui les cages, les paniers et les jarres, tandis qu'il tremblait de terreur, nu sur le parquet. Je lui ai montré chaque petite prison et décrit ce qu'il y avait dedans. Au bord de la folie, il a encore refusé de répondre à ma question. Il pensait sans doute que je bluffais. Mais il se trompait. M'endurcissant encore, j'ai concrétisé ses pires angoisses.

Zedd frémit, mais la curiosité l'emporta sur l'horreur.

— Comment ?

— Cela, je ne te le dirai pas. De toute façon, ça n'a aucune importance. Mathrin refusait de parler. Il souffrait tellement que je faillis renoncer plusieurs fois. Mais alors, je repensais à la dernière image que mes yeux avaient vue : la tête de Pell, au bout du bras de Mathrin. Et je me souvenais des derniers mots de mon mari : « Je ne dirai jamais ça ! Même si elle m'a trahi. »

Adie ferma les yeux un instant. Puis elle les rouvrit et continua :

— Mathrin était aux portes de la mort et je pensais qu'il ne m'avouerait pas pourquoi il était revenu me voir librement. Mais juste avant d'expirer, il est redevenu serein malgré le calvaire qu'il subissait. Alors, il a soufflé qu'il allait tout me dire, puisque sa vie touchait à sa fin.

» J'ai de nouveau posé ma question.

» Il a approché sa bouche de mon oreille. « N'as-tu pas compris, Adie ? Ne sais-tu pas qui je suis ? Un messager du fléau ! Caché… sous ton nez… depuis tout ce temps. Grâce au lien, entre nous, le Gardien a toujours su où tu étais. Et il convoite particulièrement les gens qui ont des pouvoirs. » J'avais pensé à cette possibilité… Être un messager du fléau, lui ai-je dit, ne lui avait rien valu de bon, puisqu'il allait mourir pour expier ses crimes.

» Il m'a souri ! Oui, tu as bien entendu, sorcier, il m'a souri. Et il a lâché : « Tu te trompes, Adie. Je n'ai pas échoué, bien au contraire. Ma mission est un succès et la volonté du Gardien a été accomplie. Le plan a commencé il y a si longtemps… Et tout s'est déroulé selon mes prévisions. Cela me vaudra une récompense… Adie, c'est moi qui ai allumé l'incendie, quand tu étais enfant. Plus tard, j'ai torturé et tué Pell. Pas parce que je le prenais pour un messager du fléau. Évidemment, puisque c'était moi ! J'ai fait tout ça pour que tu violes ton serment et que tu accueilles la haine du Gardien dans ton cœur. Vois à quel point j'ai réussi ! Tu as d'abord oublié ton serment pour sauver une vie. Puis pour te venger. Et à présent… Chaque jour, tu te rapproches un peu plus du Gardien. Aujourd'hui, tu es entre ses mains. Même si tu ne lui as jamais juré allégeance, tu travailles à sa gloire. Tu es devenue ce que tu hais le plus au monde. Quelqu'un comme moi ! Le Gardien te sourit, Adie, et il te remercie de lui avoir fait une place dans ton cœur. » Sur ces mots, Mathrin a rendu son âme à son ignoble maître.

Adie éclata en sanglots. Zedd se leva, approcha d'elle et lui passa un bras autour des épaules.

— Cet homme t'a menti, très chère dame. Il n'en va pas ainsi… Pas du tout…

Adie s'essuya les yeux et secoua la tête.

— Tu te crois plus intelligent que tout le monde, sorcier ? Pourtant, sur ce sujet, tu te trompes.

Zedd s'agenouilla près de la chaise de son amie.

— Je suis assez intelligent pour savoir que le Gardien, ou un de ses sbires, ne t'aurait pas donné la satisfaction de savoir que tu avais remporté une bataille contre lui.

— Mais…

— Tu t'es défendue, Adie ! Puis tu as frappé à cause de ta douleur,

pas par perversité. Ni pour aider le Gardien.

— Tu en es sûr ? Assez pour me faire confiance ?

— Absolument sûr ! Je ne suis pas omniscient, mais je sais que tu n'es pas une messagère du fléau. Tu es une victime, Adie, pas une criminelle…

— J'aimerais en être aussi convaincue que toi.

— Après la mort de Mathrin, as-tu continué à massacrer ? T'es-tu vengée sur des innocents ?

— Bien sûr que non…

— Si tu avais été un agent, pourquoi t'arrêter là ? Tu aurais servi ton maître, et frappé ceux qui s'opposaient à lui. Tu n'es pas une messagère du fléau, très chère dame. Mon cœur saigne en pensant à ce que le Gardien t'a pris, mais il n'aura pas eu ton âme. Cesse de t'angoisser à ce sujet.

— Tu me ressers du thé ? demanda Adie d'une toute petite voix. Mais sans ajouter de poudre, sinon, je m'endormirai avant d'avoir fini mon histoire.

Zedd fronça les sourcils. Ainsi, elle n'avait pas été dupe de son manège ! Il se leva, remplit une tasse, la donna à Adie et se rassit en face d'elle.

Après avoir bu, la dame des ossements sembla un peu requinquée.

— La guerre contre D'Hara faisait encore rage à l'époque, mais elle approchait de sa fin. J'ai senti la frontière naître dans notre monde.

— Tu es venue ici juste après son apparition ?

— Non. J'ai d'abord étudié avec quelques femmes très talentueuses. Certaines m'ont appris pas mal de choses sur les os…

Elle tira un pendentif de sous son col et caressa le petit os rond aux rayures jaunes et rouges. Le double parfait de celui qu'elle avait remis à Zedd avant qu'il traverse la frontière.

— Cet os vient de la base d'un crâne identique à celui que tu vois sur cette étagère. Oui, celui qui est tombé… Il vient d'un monstre appelé skrin. Ces créatures gardent le royaume des morts. Un peu comme les chiens à cœur, si ce n'est qu'elles sévissent dans les deux directions. L'explication la plus simple, même si elle reste imprécise, est qu'elles sont une part du voile. Dans ce monde, elles ont une forme et une substance. Dans l'autre, elles sont seulement une force.

— Une force ? répéta Zedd, perplexe.

Adie prit sa cuiller et la laissa tomber sur la table.

— Comme celle-là… Nous ne la voyons pas, mais elle existe. C'est elle qui fait tomber la cuiller et l'empêche de léviter dans les airs. Invisible mais présente… C'est un peu la même chose avec les skrins…

» Très rarement, ils sont attirés dans notre monde pour remplir leur mission : éliminer tous les êtres qui rôdent dans la zone où le royaume des morts et le territoire des vivants se touchent. Peu de gens les

connaissent, car ça n'arrive vraiment pas souvent. (Zedd parut perdu.) C'est très compliqué, et j'entrerai dans les détails une autre fois. L'essentiel est de savoir que cet os de skrin est une protection contre ceux de sa race.

Adie but une nouvelle gorgée de thé. Zedd tira son propre pendentif de sous sa tunique et l'étudia d'un tout nouvel œil.

— Il doit agir contre d'autres monstres, puisqu'il permettait de traverser le Passage du Roi. (Adie acquiesça.) Au fait, comment connaissais-tu l'existence de ce chemin ? J'ai érigé la frontière, et je l'ignorais…

— Après avoir quitté ma grand-mère, j'ai cherché à contacter d'autres magiciennes qui pourraient m'en apprendre plus long sur le royaume des morts. Après la fin de Mathrin, j'ai étudié plus intensément que jamais. Chaque femme m'apprenait un petit quelque chose et me disait où trouver une collègue qui en saurait davantage. Ainsi, j'ai traversé les Contrées du Milieu, accumulant de plus en plus de connaissances. Quand je les ai réunies, ça m'a permis de comprendre un peu mieux les interactions entre les mondes.

» Ériger une frontière dans notre univers revient un peu à mettre une théière hermétiquement bouchée sur un feu. Sans soupape, elle finit par exploser ! S'il existait une magie assez puissante pour attirer chez nous une partie du royaume des morts, je devais trouver un moyen d'empêcher l'explosion. Une sorte de soupape, si la comparaison te plaît. Le Passage du Roi !

— Bien sûr, marmonna Zedd, ça tient la route. L'équilibre. Toute force, ou toute magie, doit avoir un équilibre… Adie, quand j'ai invoqué la frontière, j'ai utilisé un pouvoir que je ne comprenais pas entièrement. Il me venait d'un antique grimoire qui appartenait aux sorciers de jadis, dont la puissance me dépasse de beaucoup. Créer la frontière était un acte de désespoir…

— Toi, désespéré ? C'est difficile à imaginer…

— Parfois, la vie se résume à cela : une série d'actes de désespoir…

— Tu as peut-être raison… Voulant me dissimuler aux yeux du Gardien, j'ai repensé à ce que Mathrin avait dit. « Un messager du fléau ! Caché… sous ton nez… depuis tout ce temps. » Selon cet exemple, l'endroit le plus sûr pour échapper au Gardien était… sous son propre nez, à la frontière de son royaume. Alors, je suis venue ici. Le Passage du Roi n'appartient pas à ce monde et pas davantage à l'autre. En fait, c'est un endroit où ils se chevauchent… Grâce aux ossements, le Gardien et ses monstres ne peuvent pas me voir.

— Tu serais ici simplement pour te cacher ? demanda Zedd, certain qu'il y avait autre chose là-dessous.

Adie était une femme de fer. Pas le genre à se tapir dans un trou de

souris.

— Il y a une autre raison, admit-elle en remettant le pendentif sous sa tunique. Je me suis fait un serment. À moi seule. Entrer en contact avec Pell, pour lui dire que je ne l'ai pas trahi ! Depuis des décennies, c'est mon seul but, et mon unique raison de vivre.

— La frontière et le passage n'existent plus, mon amie. Et j'ai besoin de ton aide dans *ce* monde.

— Zedd, quand tu m'as redonné un pied, tous mes souvenirs sont remontés à la surface, aussi vifs que si je les revivais. Des choses oubliées me sont revenues à l'esprit. Et cela a rouvert des blessures qui semblaient cicatrisées…

— Désolé, Adie… J'aurais dû penser à ça, mais je n'ai pas imaginé que tu avais tant souffert. Pardonne-moi.

— Il n'y a rien à pardonner. Ce nouveau pied est une bénédiction. Et tu ne pouvais pas savoir que j'étais une messagère du fléau.

Zedd foudroya son amie du regard.

— Donc, tu penses qu'avoir combattu le mal fait de toi un de ses suppôts ?

— Mes actes sont trop affreux pour qu'un homme comme toi puisse les comprendre.

— Tu crois ça ? (Le vieux sorcier hocha tristement la tête.) Alors, laisse-moi te raconter une petite histoire… Moi aussi, j'ai connu l'amour, comme toi avec Pell. Ma bien-aimée se nommait Erilyn, et j'ai partagé avec elle les mêmes joies que toi avec ton prince charmant. (À ce souvenir, un petit sourire flotta sur les lèvres du sorcier. Mais il disparut vite.) Jusqu'à ce que Panis Rahl envoie un *quatuor* à ses trousses.

— Zedd, tu n'es pas obligé de…

— Laisse-moi finir ! Tu ne peux pas imaginer ce que ces brutes lui ont infligé. (Pour la première fois, Adie vit le vieil homme s'empourprer de colère.) Je les ai traqués, et ce qu'ils ont subi ferait passer le supplice de Mathrin pour une promenade de santé. Puis j'ai voulu frapper Panis Rahl, mais il était hors de ma portée. Alors, je m'en suis pris à ses armées. Pour chaque homme que tu as tué, Adie, j'en ai éliminé un millier. Même mes alliés me redoutaient. J'étais le vent qui charrie la mort. J'ai fait tout ce qu'il fallait pour vaincre Panis Rahl… et sans doute un peu plus.

Il se radossa à sa chaise.

— S'il existe en ce monde un parangon de vertu, ce n'est pas l'homme assis en face de toi.

— Tu as agi comme il le fallait. Cela n'entame pas ta vertu.

— Des propos très intelligents, tenus par une femme de qualité… (Zedd plissa le front. Il prit sa tasse et joua avec, la faisant rouler entre ses mains.) Tu devrais peut-être les appliquer à ton propre cas… (Adie

ne broncha pas.) En un sens, j'ai eu plus de chance que toi. Erilyn et moi avons vécu assez longtemps ensemble… et je n'ai pas perdu ma fille.

— Panis Rahl n'a pas tenté de la tuer ?

— Si… Et il a même cru avoir réussi. Mais j'ai jeté un sort de mort, pour que ses sbires et lui croient l'avoir vue sans vie. C'était la seule façon de la protéger, sinon, il aurait essayé sans relâche, et fini par réussir…

— Un sort de mort… (Adie récita une bénédiction dans sa langue natale.) Une Toile très dangereuse. Je ne te reprocherai pas d'y avoir recouru, dans ces circonstances, mais ce genre de sortilège n'échappe pas à l'attention des esprits. Tu as eu de la chance que ça fonctionne. Et que les esprits du bien aient été de ton côté ce jour-là.

— Parfois, la chance a un revers, et on ne sait jamais quelle face on regarde. Je l'ai élevée seul, et c'était une superbe jeune femme quand la roue de la fortune a tourné…

» Darken Rahl était près de son père quand j'ai envoyé mon Feu de Sorcier à travers la frontière. Lui aussi fut brûlé… Il a passé des années à étudier, pour pouvoir achever l'œuvre de son géniteur. Et il a trouvé un moyen de traverser la frontière…

» Lors d'un de ses raids, il a violé ma fille. Bien sûr, il ne savait pas que c'était elle – tout le monde la croyait morte – sinon il l'aurait tuée. Mais il lui a fait tellement de mal…

Le vieil homme serra les mains, brisant la tasse qu'il avait oubliée. Il examina ses paumes et ses doigts, en quête de coupures, et fut un peu surpris de ne pas en voir. Adie ne fit pas de commentaire…

— Après, je l'ai emmenée en Terre d'Ouest, pour la protéger. Je n'ai jamais su si c'était de la malchance, ou si le mal l'avait retrouvée, mais elle est morte dans l'incendie de sa maison. Bien que cette coïncidence – les flammes ! – m'ait toujours paru suspecte, je n'ai jamais découvert de preuves. Mais les esprits du bien, après tout, n'étaient peut-être pas de mon côté le jour où j'ai lancé le sort de mort…

— Je suis navrée, Zedd…

— Merci, mais là encore, j'ai eu plus de chance que toi, car il me restait son fils. (Du bout de l'index, il poussa les débris de la tasse au centre de la table.) L'enfant de Darken Rahl. Le rejeton d'un agent du Gardien. Mais aussi mon petit-fils… Innocent des crimes de ses ancêtres. Un jeune homme formidable.

Il chercha le regard blanc d'Adie.

— Je crois que tu le connais… Il se nomme Richard.

Adie bondit de sa chaise.

— Richard ! Richard est ton… (Elle se rassit et soupira.) Les sorciers et leurs foutus secrets ! Cela dit, tu avais peut-être de bonnes

raisons de jouer les cachottiers…

— J'avais peur qu'il ait le don, mais je n'en étais pas sûr, et je voulais le protéger… Comme tu l'as dit, le Gardien convoite plus que tout au monde ceux qui ont des pouvoirs. Si j'avais commencé à le former, donc à utiliser beaucoup de magie, il aurait été en danger…

» J'avais prévu de le laisser grandir et s'endurcir avant de le tester et de l'entraîner si ça s'imposait. Au fond, j'espérais qu'il n'ait pas le don… Mais il s'en est servi pour vaincre Rahl. À présent, il n'y a plus de doute. Et je pense qu'il a hérité le don de deux lignées de sorciers. La mienne, et celle des Rahl.

— Je vois…, fit simplement Adie.

— Mais nous avons des problèmes plus urgents sur les bras… Darken Rahl a ouvert une des boîtes d'Orden. La mauvaise, malheureusement pour lui. Et peut-être aussi pour nous… Il y a dans ma Forteresse des livres qui parlent de tout ça. Quand les boîtes d'Orden sont remises dans le jeu, même si le responsable se trompe et y perd la vie, le voile risque d'être déchiré. Adie, je n'en sais pas aussi long que toi sur le royaume des morts. Tu l'as étudié presque toute ta vie, et j'ai besoin de ton aide. Viens consulter les livres avec moi, en Aydindril, pour que nous trouvions une solution. J'ai été dépassé par la plupart de ces textes. Même si tu comprends une seule chose de plus que moi, ça fera peut-être la différence.

— Sorcier, je suis une vieille femme qui a accueilli le Gardien dans son cœur…

Zedd essaya de croiser le regard d'Adie, mais elle garda la tête baissée. Exaspéré, il se leva d'un bond.

— Une vieille femme, certainement pas… Une folle, c'est bien possible…

Adie ne réagit pas.

Le sorcier traversa la pièce et inspecta les os qui décoraient les murs, les mains croisées dans le dos.

— Et si j'étais moi aussi un vieil homme ? Voire un vieux crétin ? Quelqu'un qui devrait laisser un type plus jeune faire le travail à sa place… (Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et constata que la dame des ossements le regardait.) Mais si un jeune homme fait l'affaire, quelqu'un d'encore plus frais serait sans doute préférable. Pourquoi ne pas choisir un enfant ? Idéal, non ? Il doit bien y avoir quelque part un gamin de dix ans prêt à empêcher les morts de dominer les vivants ?

Il leva les bras au ciel.

— À t'en croire, la jeunesse prime, et l'expérience compte pour du beurre !

— Ne te fais pas plus bête que tu ne l'es, vieil homme. Tu sais ce que je veux dire.

Zedd revint vers la table et haussa les épaules.

— Si tu restes ici au lieu de mettre ton savoir au service d'une juste cause, il se peut que tu sois ce que tu redoutes le plus : un agent du Gardien. Quand on ne le combat pas, on le soutient ! C'était la finalité de son plan. Pas te convertir, mais t'empêcher, par la peur, de l'arrêter.

— Que veux-tu dire ?

— Il a réussi son coup, Adie. Tu as peur de toi-même. Le Gardien a des réserves infinies de patience. Il n'a pas besoin de te recruter. Convertir ceux qui ont des pouvoirs est difficile. Tu n'en vaux pas la peine. Il lui suffit de savoir que tu ne t'opposeras pas à lui. Et ça, il l'a obtenu… En un sens, il est aveugle à ce monde, comme nous sommes aveugles au sien. Il a peu d'influence ici, donc il choisit ses objectifs avec soin et ne perd pas de temps en frivolités…

— Tu n'es peut-être pas aussi abruti que ça…, fit Adie.

Une manière détournée de concéder le point.

— C'est ce que je pense depuis toujours…, dit Zedd en s'asseyant.

Adie réfléchit un long moment en silence.

— Toutes ces années, dit-elle enfin, la vérité était sous mon nez, et je ne la voyais pas. Comment fais-tu pour être aussi malin ?

— Un des avantages d'une longue vie… Tu crois être une vieille femme… Moi, je vois une superbe dame qui a beaucoup appris durant son passage sur cette terre, et acquis une grande sagesse… (Il retira la fleur des cheveux d'Adie et la brandit devant elle.) Ta beauté n'est pas une couche de vernis passée sur un bois usé. Elle s'épanouit à l'intérieur de toi.

Adie prit la fleur et la posa sur la table.

— Tes belles paroles ne changent rien aux faits : j'ai gâché ma vie et…

— Non, coupa Zedd, tu n'as rien gâché du tout ! Pour l'instant, tu n'as pas encore vu l'autre côté des choses. C'est tout. Il y a un équilibre en tout, si on fait l'effort de le chercher. Le Gardien t'a envoyé un agent pour que tu ne te mêles pas de ses affaires, et pour semer dans ton esprit la graine du doute qui te pousserait peut-être à passer un jour dans son camp. Mais là aussi, on retrouve notre fameux équilibre. Afin de contacter Pell, tu es venue ici étudier le royaume des morts. Ne comprends-tu pas, Adie ? On t'a manipulée pour que tu ne gênes pas le Gardien, et cela t'a conduite à apprendre des choses qui nous seront utiles pour le combattre. Tu ne dois pas baisser les bras, mais te battre avec les armes qu'il t'a involontairement données.

Adie regarda autour d'elle, s'attardant sur les piles d'os, les talismans accrochés aux murs, le crâne et les talismans rangés sur les étagères…

— Mais mon serment à Pell… Je dois lui parler ! Il est mort en

croyant que je l'avais trahi. Si je ne peux pas me racheter à ses yeux, je serai perdue, le cœur brisé. Alors, le Gardien me trouvera.

— Pell est mort, Adie. Parti à tout jamais, comme la frontière et le passé. Et toutes les années que tu as passées ici ne t'ont pas permis d'atteindre ton but. Ces lieux ne te sont plus d'aucune utilité, mon amie. Si tu veux tenir ta promesse, viens avec moi. En Aydindril, ce sera peut-être possible…

» M'aider à vaincre le Gardien ne t'oblige pas à renoncer à ce qui te tient à cœur. Si mes connaissances peuvent te servir, je les mettrai volontiers à ta disposition. Tu sais, j'ai quelques atouts dans ma manche. Après tout, je suis le Premier Sorcier, pas n'importe quel vieux crétin. Mon remarquable cerveau pourra peut-être te servir. Et je suis sûr que Pell ne voudrait pas, pour lui délivrer ton message, que tu trahisses le reste de l'univers…

Adie ramassa la rose jaune et la contempla un long moment avant de la reposer. Agrippant les coins de la table, elle se releva lentement et resta là un moment, son regard faisant de nouveau le tour de la pièce.

Après avoir lissé sa tunique, comme pour se rendre présentable, elle contourna la table en boitillant, vint se camper derrière la chaise de Zedd et lui posa les mains sur les épaules. Sans crier gare, elle se pencha et lui embrassa le sommet du crâne. Puis elle lui ébouriffa gentiment les cheveux.

Le vieux sorcier se réjouit qu'elle ne lui ait pas plutôt noué les doigts autour du cou. Ç'aurait été légitime, après certaines de ses déclarations.

Il se tortilla sur sa chaise et se tourna vers Adie.

— Je ferai mon possible pour que tu puisses parler à Pell, je te le jure.

— Merci… À présent, dis-m'en plus sur la Pierre des Larmes. Nous devons décider de son sort…

Chapitre 23

— La Pierre des Larmes ? répéta Zedd. Eh bien, je l'ai cachée…

— Parfait. Ce n'est pas le genre d'artéfact qui doit traîner dans ce monde… (Elle plissa le front.) Tu l'as bien cachée ?

Zedd fit la moue. Il aurait aimé ne pas s'étendre sur le sujet, car il devinait la réaction d'Adie, mais il avait promis d'être franc.

— Je l'ai accrochée à une chaîne et passée autour du cou d'une petite fille. Et… hum… je ne sais pas exactement où est l'enfant en ce moment.

— Tu as touché la Pierre des Larmes ? s'écria Adie. Et tu l'as confiée à une gosse ?

Elle prit le menton du sorcier entre ses doigts soudain d'acier et approcha son visage du sien.

— La Pierre qui fut, dit-on, accrochée par le Créateur au cou du Gardien pour l'enfermer dans le royaume des morts ! Et toi, tu la donnes à une enfant qui va baguenauder dans la nature ?

— Il fallait bien en faire quelque chose ! Tu n'aurais pas voulu que je la laisse là où elle était !

Adie se flanqua une claque sur le front.

— Au moment où je le prenais pour un génie, voilà qu'il me démontre son crétinisme ! Esprits bien-aimés, protégez-moi du fou furieux entre les mains duquel vous m'avez placée !

Zedd se leva d'un bond.

— Et toi, qu'aurais-tu fait avec la Pierre ? explosa-t-il.

— D'abord, j'aurais accordé un peu plus de réflexion au problème. Ensuite, j'aurais évité de la toucher. Elle vient d'un autre monde, sacré bon sang !

Adie se détourna et débita un chapelet de lamentations dans sa langue maternelle.

Zedd tira sur sa tunique pour l'ajuster.

— Je n'avais pas le temps de méditer, très chère… Un grinceur nous attaquait et si je n'avais pas agi vite…

— Un grinceur ! brailla Adie. Tu as encore d'autres bonnes nouvelles de ce genre, vieil homme ? (Elle lui enfonça un index dans la poitrine.) Ce n'est pas une excuse suffisante. Tu n'aurais pas dû…

— Quoi ? Prendre la Pierre ? Il aurait mieux valu la laisser au grinceur, d'après toi ?

— Les grinceurs sont des tueurs. Il n'était pas là pour s'emparer de

la Pierre.

L'index de Zedd s'enfonça à son tour dans la poitrine de la magicienne.

— Tu en es sûre ? Aurais-tu tout parié là-dessus, au risque que le Gardien récupère la Pierre pour s'en servir à son gré ? Tu n'aurais pas eu le moindre doute, Adie ?

— Si, répondit la dame des ossements, ses bras retombant le long de ses flancs. Je suppose que si… Le grinceur risquait de la prendre… Tu as peut-être bien agi, en fin de compte. (Elle menaça Zedd d'un index vengeur.) Mais quand même, la mettre au cou d'une petite fille !

— Tu aurais eu une meilleure idée ? Ma poche, par exemple ? Celle d'un sorcier, l'endroit où le Gardien irait chercher en premier ? Ou aurais-je dû la cacher dans un endroit connu de moi seul ? Histoire, si un messager du fléau me capturait et me faisait parler, que je puisse lui dire où elle est ?

Adie croisa les bras, l'air morose. Puis elle se détendit un peu.

— Eh bien… peut-être que…

— Peut-être que rien du tout ! Je n'avais pas le choix. C'était un acte désespéré. J'ai fait ce qu'il fallait, étant donné les circonstances.

— Tu as raison, sorcier, c'était la seule solution. (Adie tapota l'épaule de Zedd.) Même si c'était foutrement idiot… Assieds-toi, à présent, que je te montre quelque chose.

Zedd obéit et la regarda boitiller jusqu'aux étagères.

— Adie, j'aurais préféré avoir une autre option, tu peux me croire.

— Je sais… (Elle s'arrêta et se retourna.) Un grinceur, as-tu dit ? (Zedd hocha la tête.) Tu es sûr ? (Le sorcier plissa le front.) Bien sûr que tu es sûr… Les grinceurs sont les tueurs du Gardien. Des monstres obstinés et dangereux, mais pas très malins. On doit leur dire où est la cible qu'ils cherchent, car ce ne sont pas de bons limiers dans ce monde. Comment le Gardien savait-il où te trouver ? Et le grinceur, de quelle façon t'a-t-il identifié ?

— Je n'en sais rien… J'étais à l'endroit où Rahl a ouvert une des boîtes d'Orden. Mais ça datait d'un moment. Impossible de savoir que je n'étais pas parti…

— As-tu détruit le grinceur ?

— Oui.

— Excellent… Le Gardien ne prendra pas la peine d'en envoyer un autre, sachant que tu as vaincu celui-là.

— Formidable ! railla Zedd. Ce grinceur était chargé de me retirer du jeu, comme le messager du fléau qui s'est occupé de toi. Tu as raison : le Gardien n'en enverra pas un autre. Maintenant qu'il sait que ça ne suffit pas, il choisira un monstre dix fois plus dangereux.

— Si tu étais vraiment la cible… Où était la Pierre quand tu l'as

découverte ?

— À côté de la boîte ouverte.

— Et le grinceur ?

— Dans la même salle…

— Il venait peut-être chercher la Pierre, après tout. Mais ça me paraît quand même étrange… Je me demande comment il t'a retrouvé. (Elle approcha des étagères.) Quelque chose a dû le guider…

Sur la pointe des pieds, elle écarta divers objets et récupéra ce qu'elle cherchait, tout au fond de l'étagère. Boitillant jusqu'à la table, elle posa l'objet dessus. Un peu plus grand qu'un œuf de poule, et tout aussi rond, l'artéfact noir était patiné par le temps. Il représentait une bête féroce aux yeux protubérants qui donnaient l'impression de regarder Zedd de tous les angles possibles. En os, ce talisman semblait très vieux.

Zedd le prit et le trouva beaucoup plus lourd qu'il n'en avait l'air.

— De quoi s'agit-il ?

— Un cadeau d'une magicienne que j'étais allée voir en quête de connaissances. Elle gisait sur son lit de mort… Quand elle m'a demandé ce que je savais sur les skrins, je lui ai dit tout ce que j'avais appris. Elle a soupiré de soulagement, puis a ajouté quelque chose qui m'a donné la chair de poule. À l'en croire, elle m'attendait, car les prophéties l'avaient prévenue de ma visite. Elle m'a glissé cet objet dans la main, précisant qu'il était sculpté dans un os de skrin.

Adie désigna les murs, puis sa pile d'ossements.

— J'ai beaucoup de vestiges de skrin, parce que j'en ai affronté un jadis. Tout son squelette est ici. Et son crâne est celui qui a basculé de l'étagère.

Elle posa un index sur le talisman rond que tenait Zedd et croassa :

— Cet objet, m'a dit la magicienne, devait être entre les mains d'une personne initiée. Puis elle a parlé d'une antique magie, celle des sorciers de jadis, peut-être inspirés par le Créateur lui-même. Une magie rendue nécessaire à cause des prophéties.

» Selon elle, c'était sans doute l'artéfact le plus important que je toucherais jamais. Un talisman investi d'un pouvoir supérieur à ce qu'elle ou moi pouvions comprendre. Fait en os de skrin, et investi de la force d'un skrin, il serait d'une importance capitale si le voile était un jour en danger. J'ai posé trois questions : comment devait-on l'utiliser, quelle était sa magie, et de quelle façon était-il arrivé entre ses mains ? Trop fatiguée par ma visite, elle a voulu prendre un peu de repos. Le lendemain matin, quand je suis revenue, elle était morte. (Adie plissa le front.) Un décès qui m'a paru trop « opportun », si tu vois ce que je veux dire.

Zedd avait eu la même idée.

— Du coup, tu ignores ce qu'est cet objet, et tu ne sais pas t'en

servir ?

— Exactement.

Zedd lança un petit sort pour faire léviter l'artéfact. Alors qu'il tournait sur lui-même, les yeux du monstre, finement sculptés, ne s'écartèrent jamais du sorcier.

— Tu as tenté d'utiliser ton pouvoir sur cet objet ?

— Non. J'avais trop peur pour ça.

Zedd plaça ses mains squelettiques des deux côtés de la sphère. Il éprouva ses réactions à diverses formes de magie, histoire de repérer une fissure, un bouclier ou un quelconque mécanisme.

Le résultat fut des plus étranges. La magie revenait à son expéditeur comme si elle n'avait rien touché. On aurait dit que l'objet n'était pas là ! Était-ce un type de bouclier qu'il n'avait jamais rencontré ? Il augmenta la puissance de sa sonde, qui glissa sur la surface lisse comme des semelles neuves sur de la glace.

— Tu ne devrais peut-être pas…, commença Adie.

La flamme de la lampe s'éteignit toute seule. Une colonne de fumée en monta, laissant la pièce dans une pénombre que déchirait à peine le feu de cheminée agonisant.

Zedd regarda la lampe, perplexe. Puis un bruit sourd le força à tourner la tête, tout comme Adie. Le crâne était de nouveau tombé et roulait vers eux. À mi-chemin, il s'arrêta, en équilibre sur sa base. Des orbites vides se rivèrent sur le sorcier et la magicienne.

La sphère sculptée tomba sur la table et rebondit deux fois.

Zedd et Adie se levèrent.

— Quelle bêtise as-tu encore commise, vieil homme ?

— Je n'ai rien fait du tout ! grogna Zedd en regardant le crâne d'un œil mauvais.

D'autres os basculèrent des étagères. Ceux qui pendaient aux murs se détachèrent et s'écrasèrent sur le sol.

Derrière Zedd et Adie, une pile d'ossements s'écroula lamentablement. Quelques radius et cubitus, comme s'ils étaient vivants, glissèrent jusqu'au crâne. Une côte s'accrocha au pied d'une chaise, mais se dégagea et continua son chemin.

Zedd se tourna vers Adie, qui trottinait en direction de l'étagère couverte d'un rideau à rayures bleues et blanches.

— Que fais-tu ? Et que se passe-t-il ?

Autour du crâne, les os affluaient comme des soldats attirés par une sonnerie de trompette.

Adie arracha le rideau de ses crochets.

— Sors d'ici ! Vite, avant qu'il soit trop tard !

— Bon sang, mais que se passe-t-il ?

La magicienne renversa une rangée de jarres et de boîtes en fer-blanc. Elle se dressa sur la pointe des pieds et chercha à l'aveuglette,

tout au fond de l'étagère. Une jarre se renversa et se fracassa sur un angle du comptoir, semant des éclats de verre un peu partout. La substance visqueuse qu'elle contenait coula le long du meuble. Hérissée de fragments de verre, elle ressemblait à un porc-épic en train de fondre.

— Obéis, sorcier ! File !

Zedd se précipita vers son amie, puis s'arrêta et jeta un coup d'œil derrière lui.

Le crâne était à présent à hauteur de ses yeux. Dessous, des os se réassemblaient. Une cage thoracique se dessinait, des vertèbres se mettaient en place toutes seules et des jambes prenaient forme sur les deux flancs du monstre. Au moment où le crâne atteignit presque le plafond, ses mâchoires claquèrent sinistrement.

Zedd prit Adie par un bras et la tira vers lui. Il remarqua qu'elle tenait une petite boîte dans sa main libre.

— Adie, que se passe-t-il ?

— Que vois-tu, espèce de crétin ?

— Ce que je vois ? Fichtre et foutre, femme, un maudit tas d'os en train de se rassembler !

Grandissant sans cesse, la créature fut obligée de baisser les épaules pour ne pas heurter le plafond. Et d'autres os affluaient toujours !

— Moi, je ne vois pas des os, mais de la chair ! cria Adie.

— De la chair ? Foutaises ! Je croyais que tu avais tué ce monstre…

— J'ai dit que j'en avais *affronté* un ! À ma connaissance, un skrin ne peut pas mourir. Logique, puisqu'il n'est pas vivant ! En tout cas, tu avais raison sur un point, sorcier : le Gardien t'a envoyé un adversaire plus coriace.

— Comment a-t-il su où nous étions ? Et le skrin, comment a-t-il pu venir ? Ces os étaient censés nous protéger !

— Je n'en sais rien. Et je ne comprends pas comment…

Un bras squelettique se tendit vers eux. Zedd tira Adie en arrière. Pendant que d'autres os s'assemblaient, elle s'efforça de dévisser le couvercle de sa boîte.

Le couvercle sauta enfin et tomba sur le sol. À cet instant, le skrin abattit un bras sur la table, qui vola en éclats.

Le talisman rond tomba et rebondit sur le sol. Zedd tenta de le récupérer avec sa magie. Autant vouloir saisir une graine de citrouille avec des doigts couverts de graisse ! Il essaya de compresser l'air autour de l'os, pour qu'il roule vers eux, mais il lui échappa et termina sa course à l'autre bout de la pièce.

Quand le skrin sauta sur eux, ils reculèrent et tombèrent à la renverse. Zedd se releva et aida Adie à se remettre debout. Ce faisant,

il remarqua qu'elle avait glissé une main dans la boîte.

Devenu trop gros pour l'espace disponible, le skrin se déplaçait lentement. De frustration, il poussa un cri muet dont le sorcier sentit le souffle, qui fit voleter sa tunique comme un coup de vent.

Adie sortit la main de la boîte et jeta une poignée de sable blanc sur le monstre.

Du sable de sorcier ! Cette folle avait du sable de sorcier !

Le skrin recula d'un pas, s'ébroua et repartit à l'assaut. Zedd envoya une boule de feu qui passa à travers les os et s'écrasa contre un mur. Puisque le feu ne marchait pas, le sorcier essaya l'air. Sans plus de résultat.

Alors qu'Adie et lui s'écartaient latéralement de la trajectoire du monstre, le vieil homme puisa en vain d'autres armes dans son répertoire. Ignorant le danger, la magicienne versa dans sa paume le reste du sable de sorcier et le lança en incantant dans son étrange langue natale. Le rugissement qu'allait pousser le skrin resta coincé dans sa gorge et ses mâchoires se fermèrent.

— C'est tout ce que j'avais, annonça Adie. J'espère que ça suffira.

Le monstre secoua la tête et cracha le sable qu'il avait inhalé. Puis il attaqua de nouveau.

Zedd tira sur la manche d'Adie, mais elle se dégagea. Histoire de le ralentir, le sorcier le bombarda de bûches et de chaises volantes qui rebondirent contre les os sans perturber le skrin.

Zedd fourra une main dans sa poche, en sortit une poignée d'une poudre de son cru et l'expédia au centre de l'assemblage d'ossements qui les menaçait.

Ce fut aussi inefficace que le sable de la magicienne.

Sentant qu'il ne pouvait rien faire, le sorcier se tourna vers sa compagne, occupée à décrocher un os du mur. Des plumes en décoraient une extrémité, et des rangées de perles jaunes et rouges pendaient à l'autre.

Zedd intercepta au vol un bras squelettique, mais le monstre se dégagea sans difficulté.

Alors qu'il avançait vers Adie, elle secoua son curieux gri-gri et jeta un sort dans sa langue natale. Le skrin lança un bras vers elle. Elle retira sa main à temps, mais ne parvint pas à sauver le talisman, qui se brisa en deux.

Une situation désespérée ! Zedd ignorait comment combattre la créature et toutes les initiatives d'Adie échouaient.

— Adie, nous devons filer d'ici !

— Je ne peux pas partir. Il y a trop de choses de valeur dans cette maison.

— Prends ce que tu peux, et fichons le camp !

— Récupère l'os rond sculpté !

Zedd essaya d'obéir, mais le skrin lui barra le chemin.

Le vieil homme déchaîna en vain toute sa magie. Voyant qu'il serait bientôt submergé, il hurla :

— Adie, il faut partir !

— On ne peut pas laisser cet artéfact ! Il est vital pour le voile.

Adie courut vers le fond de la pièce. Zedd tenta de l'intercepter, mais il la rata d'un souffle. Le skrin, lui aussi, faillit réussir, une de ses griffes ouvrant le bras de la magicienne au passage.

Déséquilibrée, elle percuta le mur, rebondit et s'écroula face contre terre. De nouveaux os tombèrent sur elle.

Zedd saisit l'ourlet de la tunique d'Adie et la tira en arrière tandis que les griffes du monstre déchiraient l'air, le manquant d'un cheveu. Rampant sur le sol, la dame des ossements essayait toujours de s'approcher du talisman.

Le skrin poussa un rugissement muet et se releva entièrement, éventrant le plafond. Des éclats de bois tombèrent en pluie tandis que le monstre, fou de rage, s'attaquait aux cloisons avec ses griffes.

Zedd tira Adie près de la porte.

— Je dois emporter mes objets ! cria la magicienne en se débattant. Il m'a fallu toute une vie pour les rassembler !

— Nous n'avons plus le temps, Adie !

Elle échappa à la poigne de Zedd et se précipita vers les os encore accrochés à un mur. Utilisant sa magie pour la tirer en arrière, le vieil homme la ceintura et se jeta dehors au moment où une griffe faisait éclater le chambranle de la porte.

Ils s'étalèrent sur le sol et se relevèrent en un clin d'œil. Zedd partit au pas de course, entraînant Adie sans se soucier de sa résistance. Elle essayait d'utiliser sa magie contre lui, mais il avait levé un bouclier.

L'air était glacial et des nuages de vapeur tourbillonnaient devant leurs bouches tandis qu'ils couraient en luttant l'un contre l'autre.

Adie hurlait comme une mère dont on massacre les enfants. Au désespoir, elle tendit les bras – l'un couvert de sang – vers la maison.

— Pitié ! Mes trésors ! Je ne peux pas les laisser. Tu ne comprends pas. C'est une magie précieuse !

Le skrin continuait de frapper les murs pour se libérer.

— Adie, si tu es morte, ils ne te serviront plus à rien ! Nous reviendrons les chercher plus tard !

— Zedd, par pitié ! Mes ossements… Ils peuvent nous aider à refermer le voile ! Et s'ils tombent entre de mauvaises mains…

Le sorcier siffla pour appeler sa jument.

— Zedd, je t'en supplie ! Ne me fais pas ça !

— Adie, si nous mourons, nous ne pourrons plus aider personne !

La jument arriva au moment où le skrin jaillissait de la maison

éventrée. Elle hennit de terreur, mais resta immobile pendant que Zedd montait en selle et hissait Adie derrière lui.

— File comme l'éclair, ma fille ! cria-t-il à l'animal.

La jument partit à fond de train, stimulée par le bras monstrueux qui venait de s'abattre à quelques pouces de sa croupe.

Zedd se coucha sur l'encolure de sa monture, les bras d'Adie autour de la taille. Le skrin les talonnait et il semblait aussi rapide que la jument. Par bonheur, il ne l'était pas *plus* !

Derrière eux, les mâchoires de la créature claquaient, incitant leur brave monture à donner tout ce qu'elle avait dans le ventre. Qui, du cheval ou du monstre, aurait le plus d'endurance ? se demanda Zedd.

Il redoutait de connaître la réponse.

Chapitre 24

— Quelqu'un approche, dit Richard en ouvrant les yeux.

Assise de l'autre côté du feu de camp, sœur Verna cessa d'écrire dans le petit livre d'habitude passé à sa ceinture.

— Tu as réussi à toucher ton Han ? demanda-t-elle en regardant le jeune homme.

— Non…, avoua-t-il. (Ses jambes lui faisaient un mal de chien, après être restées sans bouger une bonne heure.) Mais je crois malgré tout que quelqu'un approche…

Chaque soir, c'était le même rituel. Assis les yeux fermés, Richard imaginait l'épée sur son fond blanc et tentait d'atteindre cet endroit, à l'intérieur de lui-même, où se cachait prétendument son Han. Jusque-là, il ne l'avait pas trouvé, s'échinant en vain pendant que la sœur l'observait, prenait des notes dans son ouvrage magique ou se concentrait sur son propre pouvoir. Depuis la première nuit, il n'avait plus visualisé le carré noir entouré de blanc, histoire de ne pas retomber dans son cauchemar.

— J'ai peur de ne pas pouvoir toucher mon Han… Je fais de mon mieux, mais ça ne marche pas.

— Combien de fois devrai-je te répéter, Richard, que ça prend du temps ? (Verna recommença à écrire.) Tu manques d'entraînement, mais ne te décourage pas, ça finira par venir.

— Sœur Verna, je vous dis que quelqu'un approche.

— Comment peux-tu le savoir, si tu n'as pas touché ton Han ?

— Je l'ignore, admit Richard. Mais j'ai passé beaucoup de temps seul dans les bois. Parfois, je *capte* les présences étrangères. Pas vous ? N'avez-vous jamais senti peser sur vous le regard de quelqu'un ?

— Si, mais seulement avec l'aide de mon Han, répondit Verna sans cesser d'écrire.

— Sœur Verna, selon vous, nous sommes dans un territoire hostile. Et je maintiens que quelqu'un approche.

Verna feuilleta le livre en arrière et plissa les yeux pour lire.

— Depuis combien de temps sais-tu ça, Richard ?

— Quelques instants… Je vous l'ai dit dès que j'en ai eu le sentiment…

— Et tu n'as pas touché ton Han ? Il ne s'est rien passé en toi ? Aucune sensation de pouvoir ? Tu n'as pas vu de lumière, ni senti le Créateur ? (Elle fronça les sourcils.) Ne me mens pas, Richard ! Au sujet de ton Han, ne t'avise jamais de me mentir !

— Sœur Verna, vous ne m'écoutez pas ! Quelqu'un approche !

— Richard, dit la femme en refermant son livre, je le sais depuis que tu as commencé ton exercice.

— Alors, pourquoi restons-nous assis à ne rien faire ?

— Qui prétend que nous ne faisons rien ? Tu t'entraînes et je travaille…

— Mais vous ne m'avez rien dit… Pourtant, ce pays est dangereux…

Verna soupira et remit le livre à sa ceinture.

— Parce que ceux qui approchent sont encore loin, soupira-t-elle. Il n'y a aucune raison de déroger à notre routine. Tu as besoin de t'entraîner, Richard. (Elle secoua la tête.) Mais te voilà bien trop énervé, à présent… Nos visiteurs sont à un bon quart d'heure d'ici. Nous devrions commencer à lever le camp.

— Pourquoi si tard ? Nous aurions pu partir dès que vous les avez sentis.

— Nous avons été repérés, Richard… Une fois que c'est fait, impossible d'échapper à ces gens. C'est leur pays et nous ne les sèmerons pas. Une sentinelle nous aura probablement localisés…

— Si fuir est impossible, pourquoi lever le camp ?

Verna regarda le jeune homme comme s'il était un abruti congénital.

— Parce que nous ne pourrons pas dormir après avoir tué quelqu'un.

— Tué ? s'écria Richard en se levant d'un bond. Vous ne savez pas qui vient et vous préméditez un massacre ?

Verna se redressa et plongea son regard dans celui du Sourcier.

— Richard, j'ai fait de mon mieux pour éviter ça. Avons-nous croisé quiconque jusque-là ? Non ! Pourtant, ces gens grouillent sur ce territoire comme une colonie de fourmis rouges. Grâce à mon Han, nous les avons évités. J'ai fait de mon mieux et ça n'a pas suffi. Il en va parfois ainsi dans la vie. Je ne veux tuer personne, mais si on en a après nous…

Cela expliquait l'étrange itinéraire qu'ils avaient suivi. Depuis le début, ils avaient zigzagué sans cesse, revenant même parfois en arrière… Richard n'avait pas posé de questions, car Verna ne lui aurait sans doute pas répondu. Et de toute façon, où qu'ils aillent, il restait un prisonnier.

Le jeune homme recouvrit leur feu de terre. La nuit était agréablement chaude, comme les précédentes. Qu'était-il donc advenu de l'hiver ?

— Vous n'allez pas massacrer des gens que nous ne connaissons pas ?

— Richard, toutes les Sœurs de la Lumière ne parviennent pas à retourner chez elles. Beaucoup meurent en essayant de traverser cette contrée. Jusque-là, elles voyageaient toujours à trois. Moi, je suis seule. Des statistiques très défavorables, non ?

Les chevaux s'agitèrent, raclant le sol de leurs sabots. Richard mit son baudrier et vérifia que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau.

— Vous avez eu tort de ne pas filer quand c'était possible. On se bat quand il ne reste aucune autre solution. Mais vous n'avez même pas essayé…

— Ces gens ont l'intention de nous abattre tous les deux, dit Verna. Si nous avions tenté de fuir, celui qui nous a repérés aurait alerté les autres, et nous aurions eu des centaines, voire des milliers de poursuivants aux trousses. J'ai préféré tendre un piège à un petit groupe…

— Je ne verserai pas le sang pour vous, sœur Verna, avertit le Sourcier.

Alors qu'ils se défiaient du regard, un cri de femme retentit. Richard sonda la nuit mais ne distingua rien. Pourtant, les cris approchaient. Il étouffa les dernières flammes de leur feu de camp et alla voir les chevaux pour les calmer avec des caresses et des mots apaisants. Verna pouvait dire ce qu'elle voulait, il ne tuerait personne pour ses beaux yeux. Elle était folle de ne pas avoir fui !

À moins qu'elle veuille un combat, histoire de voir comment il se comporterait… Elle l'observait sans cesse, comme un entomologiste étudie une fourmi, l'accablant de questions chaque fois qu'il s'entraînait à toucher son Han. Quelle que fût cette force, il ne parvenait pas à y accéder. Pour être franc, ça ne l'empêchait pas de dormir…

Richard finissait de remplir leurs sacoches de selle quand une femme déboula dans leur camp en hurlant de terreur.

— Par pitié ! cria-t-elle en se précipitant vers le Sourcier, ne les laissez pas m'attraper !

Elle tituba en arrivant près du jeune homme, qui la prit dans ses bras, bouleversé par son visage sillonné de larmes et de sueur. Son angoisse lui serra le cœur…

— Par pitié, messire, gémit-elle en levant vers lui ses yeux noirs. Protégez-moi ! Vous n'imaginez pas ce que ces hommes risquent de me faire.

Richard repensa à sa rencontre avec Kahlan, quand un *quatuor* la poursuivait. La terreur de cette femme était l'écho fidèle de celle de la Mère Inquisitrice, ce jour-là…

— Personne ne vous maltraitera. Vous êtes en sécurité, à présent…

La femme sortit ses bras de sous son manteau et les passa autour du torse de Richard, ses yeux noirs toujours rivés dans les siens.

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais poussa un petit gémissement. De la lumière jaillit de ses yeux et elle s'affaissa dans l'étreinte du Sourcier.

Richard croisa le regard de Verna tandis qu'elle retirait sa dague du dos de la fugitive. Il laissa glisser le cadavre sur le sol et dégaina son épée.

— Espèce de folle ! cria-t-il. Vous venez d'assassiner une femme !

— Je croyais, Richard, que tu n'avais plus aucune inhibition stupide vis-à-vis de la gent féminine.

— Vous êtes… cinglée ! lâcha Richard.

Il leva son épée.

— Avant de me passer ta lame dans le corps, dit Verna, très calme, je te conseille de regarder la main de cette femme.

Le Sourcier baissa les yeux, écarta les pans du manteau et découvrit un couteau serré dans le poing droit de la morte. La lame était constellée de traînées noires.

— Elle t'a blessé ? demanda Verna.

— Non. Pourquoi cette question ? demanda Richard, toujours furieux.

— La lame est enduite de poison. Une égratignure suffit…

— Rien ne prouve que c'était pour moi. Elle voulait sûrement l'utiliser contre ses poursuivants.

— Personne ne la traquait. C'est la sentinelle dont je parlais. Tu me demandes sans cesse de ne pas te traiter comme un enfant, Richard. Arrête de te comporter comme si tu en étais un ! Je connais ces gens et leurs ruses. Elle voulait nous tuer.

— Nous aurions pu fuir quand elle nous a repérés…

— Et nous serions morts à coup sûr ! Crois-moi, ces gens n'ont pas de secrets pour moi. Le Pays Sauvage fourmille de peuples qui n'ont qu'un point commun : le désir de tuer tous les étrangers. Si nous l'avions laissée prévenir les siens, c'en était fini de nous. Ne te laisse pas aveugler par la fureur de ton épée. Cette femme avait un couteau empoisonné et elle s'est précipitée dans tes bras pour pouvoir te l'enfoncer entre les omoplates. Tu t'es comporté comme un crétin, mon garçon. Regarde derrière toi. Où sont ses poursuivants ? Nulle part ! Sinon, je les sentirais avec mon Han. Cette femme était seule et je t'ai sauvé la vie.

— Pour ce qu'elle vaut, ce n'était pas une grande faveur, sœur Verna, dit Richard en rengainant son épée.

Il ne savait plus que croire. Mais il en avait assez de la magie… et des tueries.

— Quand elle est morte, de la lumière a jailli de ses yeux. Votre dague est une arme étrange…

— C'est un dacra… En un sens, on peut le comparer au couteau empoisonné de cette femme. Ce n'est pas la blessure qui tue. Le dacra souffle l'étincelle vitale de l'être qu'il frappe. (Verna baissa les yeux.) Voler une vie est un acte douloureux. Mais parfois, il n'y a pas d'autre solution. Ce soir, que tu le croies ou non, je nous ai sauvés.

— Tout ce que je sais, sœur Verna, c'est que vous n'avez pas tenté d'éviter ça… (Il se détourna.) Je vais enterrer votre victime.

— Richard, j'espère que tu comprendras et que tu ne te méprendras pas sur nos intentions. Mais quand nous arriverons au palais, nous serons peut-être obligées de te confisquer l'Épée de Vérité. Pour ton propre bien…

— Pourquoi ? En quoi cela pourrait-il me bénéficier ?

— La prophétie que tu as mentionnée sans le savoir dit ceci : *« C'est le messager de la mort et ainsi se sera-t-il lui-même nommé. »* C'est une des plus dangereuses. La suite dit que le porteur de l'épée peut invoquer les morts et ramener le passé dans le présent.

— Ce qui signifie ?

— Nous n'en avons pas la moindre idée…

— Les prophéties…, marmonna Richard. Ce sont d'absurdes devinettes, sœur Verna ! Vous leur accordez bien trop d'importance. Sans les comprendre, de votre propre aveu, vous prétendez les suivre fidèlement. Seul un idiot agit ainsi. Si ces choses étaient vraies, j'invoquerais les morts et je rendrais la vie à cette femme.

— Nous sommes moins ignorantes que tu le penses… Il sera plus prudent de te prendre l'épée jusqu'à ce que nous comprenions mieux la prophétie.

— Si on vous retirait votre dacra, seriez-vous toujours une Sœur de la Lumière ?

— Bien sûr… Cette arme est un outil, rien de plus. Elle ne nous confère pas notre statut.

— C'est la même chose avec l'épée, lâcha Richard. Avec ou sans elle, je reste le Sourcier. Désarmé, je ne serai pas moins dangereux pour vous.

— C'est différent…, fit Verna en serrant les poings.

— Vous ne me prendrez pas l'épée, affirma Richard. Sœur Verna, vous n'imaginez pas à quel point je hais cette arme et sa magie, et combien j'aimerais en être débarrassé. Mais on me l'a remise quand j'ai été nommé Sourcier, avec le droit de la porter tant que je le désirerais. C'est moi, et personne d'autre, qui déciderai quand sonnera l'heure de m'en séparer.

— *Nommé Sourcier ?* répéta Verna, les yeux écarquillés. Tu n'as pas trouvé l'épée ? Tu n'es pas parti à sa recherche ? Un sorcier te l'a

remise et t'a nommé ? Tu serais un *authentique* Sourcier ?

— C'est ça…

— Qui t'a nommé ?

— L'homme dont je vous ai déjà parlé : Zeddicus Zu'l Zorander.

— Tu l'as rencontré le jour où il t'a donné cette arme ?

— Non. J'ai passé ma vie près de lui et il m'a quasiment élevé. C'est mon grand-père.

Il y eut un long moment de silence.

— Il t'a nommé Sourcier parce qu'il refusait de t'enseigner le contrôle du don ? Il ne voulait pas que tu deviennes un sorcier ?

— Au contraire ! Quand il s'est aperçu que j'avais ce foutu don, il m'a presque supplié de le laisser me former !

— Il voulait t'entraîner…, souffla Verna.

— Oui, mais j'ai décliné sa proposition. (Verna semblait si perturbée par ces révélations que cela inquiéta Richard.) Il a dit que l'offre tenait toujours, si je changeais d'avis. Pourquoi êtes-vous aussi troublée ?

— Eh bien… C'est inhabituel, voilà tout… Comme beaucoup de choses à ton sujet.

Richard ne crut pas un mot de cette dérobade. Peut-être n'avait-il pas besoin du collier. Si Zedd pouvait l'aider sans recourir à cette humiliation…

Mais Kahlan l'avait forcé à accepter le Rada'Han. Elle voulait qu'on l'éloigne d'elle. Ce souvenir lui déchirait les entrailles…

L'épée était tout ce qui lui restait de Zedd. Il la lui avait donnée alors qu'ils étaient encore en Terre d'Ouest – chez eux. Richard avait le mal du pays. Il se languissait de ses chères forêts…

— Sœur Verna, j'ai été nommé Sourcier, et cette épée m'appartiendra jusqu'à ce que je renonce à mon titre. C'est ma décision, et mon privilège. Si vous envisagez de me prendre l'arme, autant essayer maintenant… Dans ce cas, l'un de nous mourra. À vrai dire, je me fiche que ce soit vous ou moi ! Mais je me battrai jusqu'à mon dernier souffle. Cette arme est à moi, et nul ne m'en privera.

Dans le lointain, un animal poussa un cri d'agonie suivi d'un lourd silence.

— Puisqu'on t'a donné l'épée, et que tu ne l'as ni trouvée ni cherchée, je consens à te la laisser. Je ne peux pas parler au nom des autres, mais je ferai tout pour les convaincre. Notre mission est de t'apprendre à contrôler ton don. Et à maîtriser la magie.

Elle se redressa de toute sa taille et regarda Richard avec une telle colère, glaciale mais terrible, qu'il dut lutter pour ne pas reculer.

— Mais si tu la tires encore contre moi, je te ferai regretter le jour où le Créateur t'a donné la vie. Nous nous comprenons bien ?

— Qu'ai-je de si important pour que vous soyez prête à tuer pour

me capturer ?

— Notre travail, dit Verna, toujours terrifiante de froideur, est d'aider ceux qui ont le don, parce qu'il leur a été conféré par le Créateur. C'est Lui que nous servons et c'est pour Lui que nous mourons. À cause de toi, j'ai perdu deux de mes plus chères amies. Depuis, je pleure chaque soir en m'endormant. J'ai dû tuer cette femme ce soir et il me faudra peut-être abattre d'autres personnes avant que nous arrivions au palais.

Richard eut le sentiment qu'il valait mieux ne rien dire, mais il ne put se retenir. Cette femme avait le génie de le mettre hors de lui.

— N'essayez pas de vous décharger sur moi de votre culpabilité, sœur Verna.

Elle s'empourpra tellement que Richard s'en aperçut malgré l'obscurité.

— J'ai essayé d'être patiente avec toi, Richard. J'ai laissé du mou à ton licol parce que tu as été brutalement arraché à ta petite vie paisible et propulsé dans une situation qui te dépasse et t'angoisse. Mais mon indulgence a des limites.

» J'ai tenté de ne pas voir, quand je te regardais, les cadavres de mes amies. Et de ne pas penser à elles lorsque tu me dis que je n'ai pas de cœur… Sais-tu ce que je ressens à l'idée que c'est toi qui les as enterrées et pas moi ? As-tu idée des paroles que j'aurais pu prononcer sur leurs tombes ? Ce qui se passe depuis quelques jours échappe à ma compréhension et remet en question mes convictions les plus profondes. Si ça ne tenait qu'à moi, je te retirerais ton Rada'Han pour te laisser devenir fou et mourir de douleur. Mais ça n'est pas de mon ressort, car j'exécute la volonté du Créateur.

— Sœur Verna, je suis désolé, dit Richard, un peu plus calme.

À la froide colère de la sœur, il aurait de beaucoup préféré des cris et de la fureur.

— Tu t'es énervé parce que je te traite comme un enfant, mais sans me donner une seule raison de changer d'attitude. Richard, je connais le chemin qu'il te reste à faire avant de maîtriser ton pouvoir. Aujourd'hui, tu es un bébé qui pleurniche pour qu'on le lâche seul dans le monde, alors qu'il ne sait même pas marcher. Le Rada'Han peut te contrôler… et aussi t'infliger de la douleur. Une atroce douleur ! Jusqu'à présent, j'ai évité d'y recourir, préférant te convaincre plutôt que te contraindre. Mais s'il n'y a pas d'autre moyen, je n'hésiterai pas. Le Créateur m'est témoin que j'aurai tout essayé.

» Bientôt, nous aborderons un pays plus dangereux encore que celui-ci. Pour le traverser, nous devrons nous arranger avec sa population. Les Sœurs de la Lumière ont conclu des accords avec ces

gens. Pour bénéficier de ce droit de passage, tu devras m'obéir et leur obéir. Sinon, les choses tourneront très mal.

— Que devrais-je faire ? demanda le Sourcier, méfiant.

— Ne me provoque plus ce soir, Richard !

— D'accord… Si vous gardez à l'esprit que vous n'aurez pas mon épée sans devoir combattre.

— Nous voulons simplement t'aider, Richard. Mais si tu me menaces encore avec cette arme, je te le ferai regretter. (Elle baissa les yeux sur l'Agiel pendu au cou du jeune homme.) Les Mord-Sith n'ont pas le monopole de la douleur…

La confirmation des soupçons de Richard ! Les Sœurs de la Lumière entendaient le dresser, exactement comme Denna. Le Rada'Han servirait à le faire souffrir. Pour la première fois, Verna s'était trahie…

— J'ai un travail à terminer avant de partir, dit-elle en tirant le livre de sa ceinture. Va enterrer cette femme et cache bien son cadavre. Si les autres la trouvent, ils comprendront ce qui s'est passé et nous chercheront. J'aurai pris une vie pour rien…

Elle s'assit devant le feu éteint et le ralluma d'un geste distrait de la main.

— Quand tu l'auras inhumée, offre-toi un petit tour pour te calmer. Ne reviens pas avant d'avoir repris tes esprits. Si tu essaies de fuir, ou si tu ne mets pas un peu de plomb dans ta cervelle de moineau, je te ramènerai à moi avec le collier. Et je te jure que tu n'aimeras pas ça.

La morte n'étant pas très lourde, Richard s'enfonça dans les collines sans souffrir de ce fardeau. Avec la pleine lune, se repérer ne posait aucun problème. Des conditions idéales pour broyer du noir en marchant.

Le Sourcier, à sa propre surprise, avait du chagrin pour Verna. Jusque-là, elle n'avait jamais fait allusion à la mort de Grace et d'Elizabeth, et il en avait conclu qu'elle n'éprouvait rien. Quelle erreur ! À présent, il était désolé pour elle, et regrettait qu'elle se soit confiée à lui. S'insurger contre son sort était plus facile quand il la pensait sans cœur…

Il s'éloigna beaucoup du camp, errant dans un labyrinthe de petites murailles rocheuses et de pierres dressées. S'arrachant à sa sinistre méditation, il repensa au cadavre dont il avait la charge. Même si la blessure infligée par le dacra n'était pas la cause de la mort, du sang maculait la robe de la femme et ce contact poisseux, sur son épaule, le révulsait.

Il posa doucement le cadavre sur un rocher et chercha un endroit où l'inhumer. Une petite pelle pendait à sa ceinture, mais creuser ne serait pas facile dans ce sol rocailleux. Ne valait-il pas mieux trouver une crevasse et recouvrir le corps de pierres ?

Alors qu'il sondait les environs, Richard passa distraitement une main sur la brûlure de sa poitrine. Nissel lui avait donné de quoi faire des cataplasmes. Chaque jour, il s'en appliquait un et changeait le pansement. Mais il détestait poser les yeux sur l'empreinte de main imprimée dans sa chair.

Selon Verna, il pouvait s'être brûlé en tombant dans la cheminée de la maison des esprits. À moins que les sbires de Celui Qui N'A Pas De Nom l'aient attaqué… Mais il connaissait la vérité : c'était la marque du royaume des morts. Le signe de Darken Rahl.

Honteux d'être ainsi stigmatisé, il n'avait pas montré la blessure à la sœur. Symbole de la véritable identité de son père, elle était un affront à George Cypher, l'homme qui l'avait élevé et aimé. La marque lui rappelait aussi qu'il était un monstre – au point que Kahlan avait voulu se débarrasser de lui.

Richard chassa un insecte qui bourdonnait autour de sa tête. Baissant les yeux, il vit que d'autres tournaient autour du cadavre. Avant même de sentir la morsure, dans son cou, il se pétrifia, le sang comme glacé dans les veines.

Des mouches à sang !

Le Sourcier dégaina son épée dès qu'il aperçut la silhouette noire tapie derrière un rocher. La note métallique de l'arme fut couverte par un rugissement. Les ailes déployées, le garn fondit sur sa proie. Du coin de l'œil, le Sourcier crut apercevoir un deuxième monstre, accroupi près du même rocher, mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur ce point.

La bête était trop grosse pour être un garn à longue queue. Et trop intelligente, à voir la façon dont elle évita le premier coup de Richard. Un garn à queue courte ! La pire rencontre possible. Le monstre était plus maigre que ceux qu'il avait vus près de la grotte du Shadrin. Sans doute parce que le gibier n'abondait pas dans cette région. Mais, émaciée ou non, la créature faisait quand même une fois et demie la taille d'un homme.

Reculant pour esquiver un coup de griffes, Richard trébucha sur le cadavre et s'étala de tout son long. Il se releva d'un bond et abattit sa lame, livré tout entier à sa fureur. La pointe ouvrit une longue entaille sur l'abdomen rosâtre du garn, qui repassa à l'assaut et renversa le Sourcier d'un coup d'aile aussi vicieux que surprenant.

Richard se releva de nouveau, frappa et coupa net l'extrémité de l'aile du monstre. Furieux, celui-ci chargea la gueule ouverte, ses crocs luisant au clair de lune.

La magie de l'épée avait soif de sang : au lieu d'esquiver, Richard avança et plongea sa lame dans la poitrine du garn, qui hurla à la mort.

Le Sourcier dégagea son arme, prêt à décapiter son adversaire.

Mais le monstre ne repassa plus à l'attaque. Les pattes pressées sur sa plaie, il tituba un instant puis tomba à la renverse, tous les os de ses ailes craquant lorsqu'il s'écroula dessus.

Un gémissement monta de l'obscurité.

Alors que Richard reculait de quelques pas, une silhouette se rua sur le monstre vaincu et lui couvrit la poitrine de ses petites ailes.

Richard n'en crut pas ses yeux.

Un bébé garn !

L'adulte blessée leva une patte tremblante pour caresser une dernière fois son petit. Puis il poussa un soupir résigné et laissa retomber sa main griffue. Ses yeux verts que la lumière désertait peu à peu se posèrent sur le bébé, puis se levèrent vers Richard, l'implorant en silence. Crachant des bulles de sang, le garn lâcha un dernier gémissement et mourut tandis que son petit s'accrochait à lui de toute la force de ses pattes à peine formées.

Bébé ou pas, c'était un garn, pensa Richard en approchant. Il devait tuer ce monstre-là aussi ! Submergé par la colère de l'épée, il arma son bras.

Le bébé recula un peu et leva une aile pour se protéger. Même mort de peur, comprit le Sourcier, il n'abandonnerait pas le cadavre de sa mère.

Sous l'aile tremblante, une petite gueule terrifiée regarda Richard. Des yeux verts où perlaient de grosses larmes se rivèrent sur lui.

— Esprits bien-aimés, souffla le Sourcier, je ne peux pas…

Le bébé garn frissonna et gémit quand il vit la pointe de l'épée s'abaisser lentement vers le sol. Richard se détourna et ferma les yeux, torturé par la magie de l'arme – qui lui infligeait la douleur éprouvée par son ennemi vaincu – et dégoûté par ce qu'il avait failli faire.

Il rengaina l'épée, prit une grande inspiration pour se calmer, puis ramassa le cadavre de la femme et regarda autour de lui. Le bébé garn gémissait toujours sur le corps de sa mère. Monstre ou pas, Richard savait qu'il ne pourrait pas le tuer. De plus, pensa-t-il, l'épée ne le laisserait pas aller jusqu'au bout, car sa magie était active uniquement en cas de menace. Non, même s'il le désirait, l'arme ne lui permettrait pas de tuer le petit garn.

Sauf s'il faisait virer la lame au blanc. Mais il n'était pas prêt à s'infliger cette torture pour exécuter un nourrisson sans défense.

Il s'éloigna assez pour ne presque plus entendre les sanglots du bébé et reposa le cadavre de la femme. Parvenu au sommet d'une petite colline, il voyait à peine la dépouille du garn et la silhouette recroquevillée sur sa poitrine.

— Esprits bien-aimés, qu'ai-je donc fait ? murmura-t-il.

Comme toujours, les esprits ne daignèrent pas lui répondre.

Du coin de l'œil, le Sourcier capta un mouvement. Deux silhouettes planaient en rond dans le ciel. Des garns…

Richard se leva. S'ils voyaient le bébé, ils l'aideraient sans doute. Il se réjouit à cette idée, puis mesura soudain combien il était absurde de désirer qu'un garn survive et grandisse. Mais à son corps défendant, il commençait à éprouver une étrange sympathie pour les monstres…

Les deux garns se posèrent non loin du cadavre. Aussitôt, le bébé cessa de gémir. Pas longtemps, car il poussa un cri d'effroi quand les deux adultes bondirent sur lui.

Beaucoup d'animaux dévoraient les petits de leur race. Surtout les mâles, et particulièrement quand la nourriture était rare. Les garns n'allaient pas secourir le bébé, mais le manger.

Sans vraiment comprendre ce qu'il faisait, Richard dévala le versant de la colline. Stimulé par les cris de terreur du bébé, qu'un monstre serrait déjà entre ses pattes, il accéléra encore tout en dégainant son arme. La férocité des deux adultes, prêts à déchiqueter un être sans défense, exacerba la fureur que lui communiquait l'arme.

Il bondit sur les garns – plus gros que celui qu'il venait de tuer : c'étaient bien des mâles – et abattit sa lame. S'il toucha seulement le vide, le plus grand des monstres lâcha le bébé, qui alla se réfugier près du cadavre de sa mère.

Les deux adultes firent face au Sourcier, mais il les maintint à distance avec sa lame. Quand un des monstres reprit le bébé entre ses griffes, il chargea, le força à lâcher sa proie, récupéra son protégé et recula d'une dizaine de pas.

Les garns se jetèrent sur la dépouille de la femelle. Le bébé tendit les pattes vers sa mère et tenta de se libérer en battant frénétiquement des ailes.

Tandis que les monstres déchiquetaient le cadavre, Richard prit une décision dictée par la logique. Tant que le cadavre serait là, le bébé ne s'en éloignerait pas. Et il aurait une meilleure chance de survivre si rien ne l'empêchait de se déplacer.

Le petit monstre se débattait toujours. Bien que mesurant la moitié de la taille du Sourcier, il n'était pas si lourd que ça.

Richard feignit de charger les deux adultes, trop affamés pour se laisser chasser sans emporter leur proie. Se battant pour la déchiqueter, ils la coupèrent en deux en quelques secondes. Quand Richard attaqua de nouveau, le bébé se libéra et détala en hurlant. Chacun tenant une moitié de cadavre dans la gueule, les adultes s'envolèrent, en quête d'un endroit où finir leur repas en paix.

Revenu là où sa mère gisait un peu plus tôt, le bébé les regarda disparaître dans le ciel.

Haletant, Richard rengaina son épée et s'appuya contre un rocher

pour reprendre son souffle. Tête inclinée sur la poitrine, il éclata en sanglots. Bon sang, il devenait cinglé ! Pourquoi avait-il risqué sa vie pour rien ?

Non, pas pour rien…

Il releva la tête. Le bébé garn s'était couché sur le sol que rougissait encore le sang de sa mère. Ses gros yeux verts plongèrent dans ceux du Sourcier.

— Je suis navré pour toi, mon petit, murmura Richard.

Le monstre fit un pas vers son sauveur, des larmes roulant sur son hideux visage. Voyant que l'humain pleurait aussi, il osa s'approcher encore.

Richard tendit les bras. Le garn hésita. Puis, avec un gémissement pitoyable, il se précipita vers ce refuge miséricordieux.

Le bébé passa ses longs bras autour du torse de l'humain et l'enveloppa de ses ailes.

Et Richard lui rendit son étreinte.

Lui caressant tendrement le dos, il émit des grognements réconfortants, comme l'aurait sans doute fait sa mère. De sa vie, il n'avait jamais vu une créature assez désespérée pour accepter la tendresse de l'être responsable de son malheur. Était-ce parce que le bébé voyait en lui celui qui l'avait arraché aux griffes de deux prédateurs, pas le meurtrier de sa mère ? Ou *choisissait*-il de considérer les choses ainsi ? À moins que le dernier événement, si traumatisant, ait pris le pas sur le souvenir du précédent…

Le bébé garn n'était guère plus qu'un sac d'os. Il crevait de faim, l'estomac gargouillant malgré son chagrin. Son odeur musquée, sans être agréable, n'avait rien de répugnant. Et les grognements de Richard devaient être efficaces, car il se calmait peu à peu.

Quand il cessa de pleurer, le Sourcier se dégagea doucement. Levant les yeux vers lui, le petit garn le retint du bout des griffes par la jambe de son pantalon.

Le jeune homme regretta de ne pas pouvoir lui laisser quelque chose à manger. Hélas, il n'avait pas emporté son sac…

— Je dois y aller, dit-il en écartant les bras du bébé de ses jambes. Les deux adultes ne reviendront pas tout de suite. Essaie de te trouver un lapin ou un autre petit animal. Tu devras te débrouiller tout seul, à présent. Allez, file !

Le petit garn ne broncha pas. Quand Richard se fut détourné et éloigné de quelques pas, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Son protégé le suivait.

— Tu ne peux pas venir avec moi ! dit le jeune homme en faisant volte-face. Va-t'en ! Je ne veux plus te voir ! (Il partit à reculons.) Dégage de là ! Que veux-tu que je fiche d'un garn apprivoisé ?

Cette fois, le bébé parut comprendre. Il recula, l'air misérable

comme si on venait de le trahir.

Richard devait encore enterrer la femme et il avait intérêt à retourner au camp avant que Verna décide de l'y ramener de force. Inutile de lui donner un prétexte pour le faire souffrir ! À coup sûr, elle en trouverait un bien assez vite…

Le jeune homme pressa le pas et regarda une dernière fois derrière lui. Le bébé garn avait disparu.

Il retrouva le cadavre là où il l'avait laissé, et constata, soulagé, qu'aucune mouche à sang ne bourdonnait plus autour. À présent, il devait dénicher un carré de terre assez meuble, ou improviser un cairn pour dissimuler le corps. Verna avait été très précise sur ce point…

Alors qu'il étudiait le terrain, un battement d'ailes déchira le silence et le bébé garn se posa en douceur près de lui. Richard lâcha un soupir accablé quand le petit monstre replia ses ailes, se serra contre sa jambe et leva vers lui un regard suppliant.

Un coup de pied – pas vraiment méchant – ne faisant aucun effet, Richard plaqua les poings sur ses hanches.

— Tu ne peux pas venir avec moi ! Fiche le camp !

Le garn s'accrocha à lui tel un naufragé à un morceau de bois flotté. Bon sang, comment se sortir de là ? Il imaginait déjà la tête de Verna s'il lui ramenait son petit garn apprivoisé !

— Où sont tes mouches à sang ? Tu es encore trop jeune pour en avoir ? Comment pourras-tu chasser si elles ne pistent pas tes proies ? (Richard se secoua mentalement. Par tous les esprits du mal, quelles âneries était-il en train de débiter ?) De toute façon, ça n'est pas mon problème…

Le bébé garn grogna et ouvrit la gueule, dévoilant une rangée de petits crocs pointus. Richard regarda autour de lui pour voir quelle proie il avait bien pu repérer.

Le cadavre de la femme ! Accablé, le Sourcier ferma les yeux et soupira de lassitude. S'il enterrait le corps, le garn affamé l'exhumerait…

Le petit monstre lui lâcha la jambe, trottina vers la morte et la palpa du bout des griffes. Richard frissonna, la bouche atrocement sèche. Non, il ne fallait pas penser à une chose pareille !

Pourtant, Verna avait insisté : les compagnons de cette femme ne devaient pas la retrouver. Peut-être, mais il ne supportait pas l'idée qu'un monstre dévore sa dépouille. Cela dit, même s'il l'enterrait assez profondément, les vers s'en chargeraient. Valaient-ils mieux qu'un bébé garn ? Une autre idée très déplaisante lui vint : au nom de quoi pouvait-il en juger, lui qui avait consommé de la chair humaine ? Où était la différence ? De quelle supériorité pouvait-il se prévaloir sur les garns ?

De plus, si le bébé était occupé à manger, il lui fausserait

discrètement compagnie, et Verna et lui seraient loin avant qu'il pense à les suivre. Une manière comme une autre de se débarrasser d'un compagnon gênant !

Le petit garn inspectait toujours son futur repas. Histoire de voir, il lui mordilla doucement un bras. Puis il le lâcha, pas assez expérimenté pour savoir quoi faire d'une proie.

Richard crut qu'il allait vomir. Mais le bébé le regarda, éperdu, comme s'il lui demandait de l'aide. Ses ailes tremblaient d'excitation. Le pauvre crevait de faim.

Deux problèmes résolus d'un coup…

Et ça changerait quoi ? La femme était morte. Son esprit avait quitté son corps et n'en aurait plus jamais besoin. Deux problèmes résolus d'un coup !

Les dents serrées, Richard dégaina son épée et écarta le petit garn du bout de sa botte. Puis il abattit sa lame et éventra le cadavre.

Le bébé bondit sur ce festin.

Sans un regard en arrière, le Sourcier s'éloigna. Les bruits de mastication lui retournaient l'estomac, mais quel droit avait-il de blâmer le petit animal ? La tête lui tournant un peu, de la sueur trempant sa chemise, il retourna au camp au pas de course. L'Épée de Vérité ne lui avait jamais semblé peser aussi lourd à sa hanche. Pour oublier ce qu'il venait de vivre, il pensa aux bois de Hartland et souhaita ne les avoir jamais quittés. Et être resté le jeune homme qu'il était avant le début de cette atroce aventure…

Verna avait fini de s'occuper de Jessup et elle s'apprêtait à le seller. Elle jeta un regard noir à Richard avant de s'approcher de la tête de l'animal pour lui flatter les naseaux et lui murmurer quelques gentillesses. Richard prit la brosse et étrilla rapidement Geraldine en lui ordonnant de rester tranquille. Il était rudement pressé de partir.

— Tu t'es assuré que nos ennemis ne trouveront pas le cadavre ? demanda Verna.

Richard se pétrifia.

— S'ils découvrent des restes, ils ne comprendront pas ce qui s'est passé. Des garns m'ont attaqué et ils ont volé la dépouille.

— J'avais bien cru entendre des cris de garns… Eh bien, c'est une solution comme une autre… (Richard recommença à étriller Geraldine, mais une autre question fusa.) Tu les as tués ?

— J'en ai abattu un, oui… (Il envisagea de mentir par omission, puis décida que ça n'en valait pas la peine.) Il y avait aussi un bébé. Je l'ai épargné.

— Les garns sont des bêtes dangereuses. Tu aurais dû l'éliminer. Si tu retournais là-bas finir le travail ?

— Impossible… Il… ne me laisserait pas approcher assez.

— Tu as un arc, lâcha Verna en tirant sur le harnais de Jessup.

— Pourquoi perdre du temps ? Livré à lui-même, il ne fera pas de vieux os.

Verna se pencha pour vérifier que la sangle ne blessait pas le cheval.

— Tu as peut-être raison… Plus vite nous serons loin d'ici, mieux ça vaudra.

— Sœur Verna, pourquoi les garns ne nous ont-ils pas attaqués plus tôt ?

— Parce que j'ai érigé un bouclier contre eux, avec mon Han. Mais tu étais trop loin de moi et ils ont pu t'atteindre.

— Votre bouclier continuera à les éloigner de nous ?

— Oui.

La première fois que Richard voyait une utilité à ce foutu pouvoir !

— Ça ne vous coûte pas trop d'énergie ? Les garns sont d'énormes bêtes. Ce n'était pas trop dur ?

Cette question fit sourire la sœur.

— Oui, les garns sont gros, et je dois nous défendre contre d'autres bêtes. Cela consomme beaucoup de pouvoir, mais nous sommes entraînées à utiliser la méthode la plus économique. (Elle caressa le cou de Jessup avant de continuer.) Je tiens les garns à distance en nous isolant de leurs mouches à sang. Si elles ne peuvent pas traverser le bouclier, les monstres ne se doutent pas qu'il y a des proies dans le coin. Je dépense peu de force et j'atteins quand même mon objectif !

— Pourquoi n'avez-vous pas employé la même méthode avec la femme qui a tenté de me tuer ?

— Certains habitants du Pays Sauvage détiennent des charmes qui les rendent insensibles à notre pouvoir. C'est pour ça que tant de Sœurs de la Lumière ne survivent pas au voyage. Si nous savions comment agissent ces gris-gris, nous pourrions les neutraliser. Hélas, ça reste un mystère pour nous.

Richard sella Geraldine et Bonnie sans desserrer les lèvres. Verna attendit en silence. Il s'attendait à de nouveaux commentaires sur leur dispute, avant qu'il parte enterrer la femme, mais il se trompait. Il décida de prendre les devants.

— Sœur Verna, je suis désolé au sujet de Grace et Elizabeth. (Il baissa les yeux et caressa l'épaule de Bonnie.) J'ai dit une prière sur leur tombe pour demander aux esprits du bien de veiller sur elles et de les traiter amicalement. Je n'aurais pas voulu qu'elles meurent. Vous croyez peut-être le contraire, mais je ne souhaite jamais la mort de personne. Je suis fatigué des tueries. Et je ne mange plus de viande parce que l'idée qu'un être doive mourir pour moi me dégoûte.

— Merci pour tes prières, Richard, mais tu devras apprendre à les adresser uniquement au Créateur. C'est Sa lumière qui nous guide. Parler aux esprits est un blasphème. (Elle s'aperçut que son ton était

trop dur et changea de registre.) Mais tu ne pouvais pas le savoir, faute d'éducation… Comment te blâmer alors que tu fais de ton mieux ? Je suis sûre que le Créateur t'a entendu, et qu'Il t'a jugé sur tes intentions, pas sur tes actes.

Richard détestait l'étroitesse d'esprit de Verna. Au sujet des esprits, il en savait fichtrement plus long qu'elle. S'il ignorait tout de son Créateur, il avait vu des esprits, bons comme mauvais. Et on les négligeait à ses risques et périls !

Le dogmatisme de Verna lui semblait aussi idiot que les superstitions des paysans qu'il fréquentait quand il était guide. L'origine de l'humanité était un des sujets les plus en vogue. Chaque coin perdu où il était passé professait sa version des faits, attribuant l'apparition de l'homme à un animal, voire à une plante. Il adorait écouter ces histoires pleines de poésie et de fantaisie. Mais c'étaient des légendes, nées du besoin de connaître la place de l'homme dans l'univers. Pas question, sachant cela, qu'il accepte aveuglément les théories fumeuses des Sœurs de la Lumière.

Il refusait de croire que le Créateur, comme un roi, siégeait sur Son trône pour écouter la moindre prière qu'on lui adressait. Les esprits, eux, avaient jadis été vivants. Ainsi, ils comprenaient les besoins des mortels et les exigences de leurs enveloppes charnelles.

Selon Zedd, le mot « Créateur » était une autre façon de nommer la force qui assurait l'équilibre universel. Aucun patriarche, dans les cieux ou ailleurs, n'attendait pompeusement de porter sur l'humanité son ultime jugement.

Mais pourquoi s'inquiétait-il ? Il connaissait tant de gens confinés dans leurs croyances. Sœur Verna avait sa vision des choses et il ne la ferait pas changer d'avis. N'ayant jamais jugé et encore moins condamné les autres à cause de leurs convictions, il n'allait pas commencer maintenant. La foi, bien ou mal placée, pouvait être d'un grand réconfort…

Il enleva son baudrier et tendit l'Épée de Vérité à Verna.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, et décidé que je ne voulais plus de cette arme.

Elle leva les mains et il y posa son épée.

— Tu es sûr de toi, Richard ?

— Absolument. J'en ai fini avec ça. Cette lame vous appartient, désormais.

Richard se détourna pour vérifier les sangles de sa selle. Même sans l'épée, il sentait toujours l'onde de sa magie. Il pouvait se débarrasser d'un morceau de métal, mais pas de la force qui allait avec. Il était le vrai Sourcier et le resterait à jamais. Mais privé de l'arme, il ne pourrait plus faire certaines choses…

— Tu es un homme très dangereux, Richard, murmura Verna.

— C’est bien pour ça que je vous donne l’épée. Je n’en veux plus, et vous la convoitez. Alors, prenez-la ! Nous verrons si vous aimez tuer avec elle…

— Jusqu’à cet instant, j’ignorais à quel point tu étais dangereux…

— Eh bien, c’est terminé, puisque vous avez l’arme.

— Je ne peux pas l’accepter… Mon devoir m’imposait de te la prendre après ton retour au camp – pour te mettre à l’épreuve. Une seule chose pouvait t’empêcher de la perdre. Et tu l’as faite ! (Elle tendit l’arme à Richard.) Nul n’est plus dangereux qu’un homme imprévisible. Il est impossible de deviner comment tu réagiras sous la pression. Cela causera beaucoup de problèmes. Pour toi… et pour nous.

— Je ne vois rien d’imprévisible là-dedans, dit Richard, quelque peu troublé par le manque de logique de la sœur. Vous vouliez l’épée, et je suis las de ce qu’elle me force à faire. Donc, je vous l’ai donnée…

— C’est ta façon de penser, mais tu es bien le seul à l’avoir. Richard, tu es une énigme. Pire encore, tu te comportes d’une manière inexplicable au moment où cela va te sauver la mise ! C’est le don qui te guide. Tu recours à ton Han sans savoir ce que tu fais. C’est dangereux.

— Le collier est censé, entre autres, ouvrir mon esprit au don. C’est vous qui l’avez dit ! Si j’accède à mon Han, en quoi est-ce dangereux, puisque vous êtes là pour me l’apprendre ? Et que je suis censé en avoir besoin pour survivre ?

— Ce dont tu as besoin n’est pas nécessairement bon. Vouloir une chose ne suffit pas à la rendre positive. (Verna baissa les yeux sur l’épée.) Reprends-la. Je ne peux pas l’accepter. Tu dois la garder.

— Je n’en veux plus.

— Alors, jette-la au feu ! Il m’est impossible de la porter, car elle est souillée.

Richard arracha l’arme des mains de Verna.

— Pas question de la jeter au feu ! (Il remit le baudrier.) Vous êtes trop superstitieuse, ma sœur. Ce n’est qu’une épée. Comment pourrait-elle être souillée ?

Verna se trompait. Ce n’était pas l’arme, mais la magie, qui était souillée, et il ne lui avait pas offert son pouvoir. Même s’il voulait s’en débarrasser, c’était impossible. Désormais, la magie faisait partie de lui. Kahlan l’avait compris et elle l’avait rejeté à cause de cela.

— Il est temps de partir, dit Verna d’un ton glacial, en montant en selle.

Richard enfourcha Bonnie et la suivit.

Il espérait que le bébé garn aurait une chance de s’en sortir, après s’être nourri convenablement. En tout cas, il lui adressa un adieu

silencieux avant de s'enfoncer dans la nuit, derrière la sœur. Bien qu'il eût pensé tout ce qu'il avait dit en lui donnant l'épée, il se réjouissait de l'avoir récupérée. Elle était une part de lui, une entité qui le rendait *complet*. Zedd la lui avait remise. S'il avait irrémédiablement changé à cause de cette arme, elle était aussi son dernier lien avec le vieil homme… et sa terre natale.

Chapitre 25

Bien qu'épuisée, la jument courait encore ventre à terre. Les bras d'Adie autour de la taille, Zedd s'agrippait à la crinière de l'animal et sentait ses muscles jouer entre ses cuisses. Autour d'eux, les arbres défilaient à une vitesse folle. Sans jamais marquer de pause, leur monture sautait hardiment par-dessus les rochers et les troncs d'arbres abattus.

Le skrin les talonnait toujours. Plus grand que la jument, il fracassait des branches sur son passage. Pour le ralentir, le vieux sorcier avait essayé tous les trucs et les sorts dont il disposait. Rien n'avait marché, mais il refusait de s'avouer vaincu. Dès qu'on acceptait la défaite, on se plongeait dans un état mental qui la rendait inéluctable.

— J'ai peur que le Gardien nous ait eus, cette fois ! cria Adie dans le dos de Zedd.

— Ce n'est pas encore fait ! Mais comment nous a-t-il repérés ? Les os du skrin te protégeaient depuis des années. Alors, comment le Gardien a-t-il réussi ça ?

La dame des ossements ignorait la réponse.

Ils suivaient l'ancien Passage du Roi, en direction des Contrées du Milieu. Zedd se félicita que les parois de la frontière aient disparu, sinon, ils se seraient sans doute égarés dans le royaume des morts. Cela dit, ils ne pourraient pas continuer à fuir très longtemps, et le résultat serait le même…

Réfléchis ! s'ordonna le vieil homme.

Il utilisait sa magie pour donner de la force et de l'endurance au cheval. Mais son cœur, ses poumons et ses muscles avaient des limites qu'il ne pourrait pas repousser indéfiniment. D'ailleurs, cela commençait à épuiser aussi le sorcier. La fin était proche…

Zedd devait renoncer à ralentir le skrin et chercher une solution radicale au problème. Ce changement de tactique, il le savait, n'était pas sans danger. Car ses tentatives, si elles n'arrêtaient pas le monstre, l'empêchaient peut-être de les rattraper.

Zedd crut apercevoir un éclair de lumière verte sur leur gauche. Une lueur reconnaissable entre toutes, car c'était celle de la frontière. Comment était-ce possible, puisqu'elle avait disparu ?

— Adie, tu as sur toi quelque chose qui pourrait servir de repère au skrin ?

— Quel genre de chose ?

— Je n'en sais rien… Mais un objet lié au royaume des morts doit lui permettre de nous localiser.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler… Il a dû nous trouver à cause des os entreposés chez moi.

— Mais ils étaient censés te dissimuler !

Il y eut un nouvel éclair de lumière. Sur la droite, cette fois. Puis un troisième, de nouveau à gauche.

— Zedd, je crois que le skrin invoque le royaume des morts pour nous pousser dedans !

Les os…

— Il peut faire ça ?

— Oui…

— Fichtre et foutre !

Des éclairs verts apparaissaient entre les arbres. Si Zedd ne trouvait pas une idée de génie, ils étaient fichus.

Réfléchis !

Soudain, la lumière verte se matérialisa des deux côtés de la route, formant des murs au milieu desquels la jument avait à peine la place de galoper.

Des os…

Des os de skrin…

— Adie, donne-moi ton collier !

Les parois de la frontière se rapprochaient. Les deux fugitifs n'en avaient plus pour très longtemps.

Adie enleva son collier d'ossements et le fit passer à Zedd, qui retira également le pendentif qu'il portait autour du cou.

— Si ça ne marche pas, j'espère que tu me pardonneras, Adie… En tout cas, sache que j'ai apprécié le temps passé près de toi…

— Que vas-tu faire ?

— Accroche-toi bien !

Les murs de la frontière, devant eux, se rapprochaient jusqu'à se toucher. Zedd ordonna à la jument de s'arrêter. Elle obéit, s'immobilisant à quelques pas de l'endroit où le chemin devenait impraticable.

Zedd lança les deux colliers faits d'os de skrin dans la lumière verte.

Le monstre passa à côté d'eux et suivit les bijoux. Il y eut un éclair et une sorte de roulement de tonnerre quand il traversa le mur de lumière.

Le skrin et la lueur verte se volatilisèrent.

— Tu avais raison, sorcier, haleta Adie, ta vie est une suite sans fin d'actions désespérées.

Zedd tapota le genou de sa compagne et sauta à terre. Lustrée de

sueur, la pauvre jument était à deux doigts de rendre l'âme. Le sorcier lui serra le museau entre ses mains et lui redonna un peu de force. Dans le même temps, il la remercia sincèrement de ses efforts. Ensuite, il alla s'occuper d'Adie.

Sa blessure saignait toujours, mais elle ne gémit pas tandis qu'il l'inspectait.

— Quelle crétine je fais ! dit la dame des ossements. Je croyais me cacher au nez et à la barbe du Gardien, mais c'était lui qui menait le jeu. Toutes ces années, il savait parfaitement où j'étais.

— Consolons-nous en pensant que ça ne lui a rien rapporté. Il a gaspillé son investissement. À présent, tiens-toi tranquille. Je vais te soigner…

— Nous n'avons pas de temps à perdre avec ça ! Il faut retourner chez moi, pour récupérer mes os.

— Je t'ai dit de te tenir tranquille !

— Il faut nous dépêcher !

— Femme, nous partirons quand j'aurai fini. Mais la jument est épuisée et nous ne pourrons pas la monter à deux. Si tu arrêtes de me casser les pieds, c'est moi qui marcherai. Bon, vas-tu te taire, ou allons-nous passer la nuit à bavasser ?

Quand ils atteignirent la maison, l'aube pointait déjà. Ce qu'ils découvrirent leur serra le cœur. Le skrin avait fait un carnage. Sans perdre une minute, Adie entra dans les ruines de son foyer et entreprit de ramasser des os en se dirigeant vers l'endroit où l'os rond avait glissé lors de leur bataille contre le monstre.

— Sorcier, viens m'aider à retrouver l'os sphérique !

Zedd enjamba une poutre brisée.

— Je serais surpris que tu le déniches, dit-il.

— Il doit bien être quelque part ! (Adie se pétrifia.) Pourquoi penses-tu qu'on ne le récupérera pas ?

— Parce que quelqu'un est venu…

— Tu en es sûr ?

— Dehors, j'ai vu une empreinte de pas qui n'était pas à nous.

Adie en laissa tomber les os qu'elle venait de récupérer.

— Qui était-ce ?

— Je n'en sais rien… On dirait une botte de femme… Mais pas la tienne. En tout cas, la visiteuse a dû subtiliser l'os.

Adie remua des débris, s'entêtant contre toute logique, puis renonça.

— Tu as raison, sorcier. L'os a disparu. Les messagers du fléau… En revanche, tu te trompais en disant que ça n'avait rien rapporté au Gardien.

— Là, tu marques un point, concéda Zedd. On devrait foutre le

camp d'ici, et vite !

— Zedd, nous devons retrouver cet os. C'est très important pour le voile.

— La femme a lancé un sort pour brouiller sa piste. J'ignore où elle est allée. Et je n'ai vu qu'une empreinte. Il faut filer, Adie. Le Gardien a sans doute prévu que nous reviendrions. Je brouillerai aussi notre piste, histoire qu'on ne nous suive pas.

— Tu crois que ça suffira ? Le Gardien semble n'avoir aucun mal à nous localiser et à nous envoyer ses sbires.

— Les colliers lui servaient de balises… Pour un temps, il ne nous verra plus. Mais il faut déguerpir en vitesse, parce que sa voleuse d'os est peut-être en train de nous épier.

Adie baissa les yeux, honteuse.

— Zedd, pardonne-moi de t'avoir mis en danger et d'avoir été aussi stupide.

— Absurde ! On ne peut pas tout savoir ! Ni arpenter les chemins de la vie sans marcher de temps en temps sur une bouse. L'essentiel, quand ça arrive, est de ne pas glisser et s'étaler tête la première dans le caca.

— Mais cet os est vital !

— On nous l'a volé et nous n'y pouvons rien. Au moins, nous avons échappé au Gardien. Si on ne traîne pas trop par ici…

Adie se pencha pour ramasser les os qu'elle avait laissés tomber.

— Je vais me dépêcher.

— On ne pourra pas tout emporter, Adie…

— Je dois prendre mes os. Certains sont de très puissants artéfacts.

— Adie, le Gardien a pu nous localiser grâce à un de ces os. Il te surveillait. Qui sait s'il ne fait pas la même chose avec d'autres ossements ? Nous devons les abandonner, mais il ne faut pas qu'ils échouent entre de mauvaises mains. Donc, nous allons les détruire !

— Pas question ! J'ai eu du mal à les obtenir, et ça m'a parfois pris des années. Le Gardien ne peut pas les avoir marqués. Comment aurait-il prévu que je me donnerais tant de peine ?

Zedd tapota gentiment la main de sa compagne.

— Adie, il n'est pas stupide. Pour te marquer, il n'aurait pas placé un os sur ton chemin, histoire que tu n'aies qu'à te baisser pour le ramasser. Plus te procurer un talisman était difficile, plus tu lui accorderais de valeur, refusant de t'en séparer. Il a parié sur ça.

Adie dégagea brusquement sa main.

— Si tu vas par là, il a pu marquer n'importe quoi ! Qui te dit que ce cheval ne t'a pas été donné par un messager du fléau ?

— Oh, ça, j'en suis sûr… Ce n'est pas celui qu'on m'a proposé. J'en ai choisi un autre.

— S'il te plaît, Zedd, gémit Adie, ces os sont à moi ! Sans eux, je ne pourrai jamais contacter Pell.

— Je t'aiderai à lui transmettre ton message, tu as ma parole. Mais tu n'as pas procédé de la bonne façon. Ensemble, nous en trouverons une autre.

— Laquelle ?

— Je connais un moyen de faire traverser le voile aux esprits un court moment, afin de leur parler. Même si je ne réussis pas à invoquer Pell, nous lui ferons parvenir ton message. Mais nous ne devons rien tenter tout de suite. Il faut attendre que le voile soit refermé.

— Comment peux-tu réussir un exploit pareil ?

— J'en suis capable. C'est tout ce que tu as besoin de savoir.

— Explique-moi, je t'en prie ! Ainsi, je saurai que tu dis la vérité.

Zedd réfléchit un long moment. Il avait utilisé son rocher-nuage pour invoquer les esprits de ses parents. Mais ils lui avaient demandé de ne pas recommencer avant que tout soit fini, sinon, le voile risquait d'être déchiré. Se servir ainsi du rocher-nuage étant dangereux, même dans des circonstances favorables, il réservait cet atout pour les situations d'urgence.

Ouvrir un chemin aux esprits n'était jamais sans risque. Comment savoir quel intrus en profiterait pour s'introduire dans le monde des vivants ? Il y avait déjà assez de « fuites » pour ne pas en rajouter.

Même si Adie était une magicienne, certains secrets ne devaient pas lui être révélés.

— Tu devras me croire sur parole, mon amie. J'ai juré de t'aider. Dès que ce sera possible, je tiendrai ma promesse.

— Comment feras-tu ? Qui es-tu pour connaître la clé de tels mystères ?

— Un sorcier du Premier Ordre, très chère…

— Mais tu es certain que ça marchera ?

— Adie, fais-moi confiance. Je ne m'engage jamais à la légère. Je ne suis pas certain à cent pour cent que ça fonctionnera, mais je suis très confiant. À présent, nous devons utiliser nos connaissances afin que le Gardien ne continue pas à déchirer le voile. Il serait égoïste de mettre tout le monde en danger pour résoudre nos problèmes personnels… Le voile est une structure très délicate. Prendre des risques en ce moment est exclu.

— Pardonne-moi, Zedd, souffla Adie. Encore une fois, tu as raison. J'ai étudié la zone qui sépare les deux mondes toute ma vie. Je devrais être plus raisonnable. Désolée…

Zedd passa un bras autour des épaules de la magicienne.

— Je suis au contraire ravi que tu attaches tant d'importance au

serment que tu t'es fait. C'est la preuve que tu es une femme d'honneur. Et les gens comme toi font les meilleurs alliés.

Adie jeta un regard circulaire sur sa maison dévastée.

— J'ai passé ma vie à réunir ces ossements… Et je veille sur eux depuis si longtemps. Les gens qui me les ont donnés me faisaient confiance…

Zedd la tira doucement dehors.

— D'autres personnes désiraient que tu te serves de ton pouvoir pour protéger les faibles. Ces gens-là ont rédigé les prophéties, et tu n'es pas arrivée par hasard dans la situation où tu te trouves aujourd'hui. Accroche-toi à cette idée.

— Zedd, souffla Adie tandis qu'ils s'éloignaient des ruines, on m'a pris d'autres os…

— Je sais.

— Entre des mains malveillantes, ils sont dangereux.

— Je le sais aussi.

— Et que comptes-tu faire ?

— Ce que les prophéties présentent comme notre seule chance de refermer le voile.

— Et ça consiste en quoi, sorcier ?

— Aider Richard. Lui seul peut réussir.

Les deux amis ne se retournèrent pas quand des flammes jaillirent soudain parmi les ruines pour dévorer les trésors de la dame des ossements.

Chapitre 26

La reine Cyrilla gardait la tête haute, refusant de montrer à quel point les brutes qui lui serraient les bras lui faisaient mal. Elle n'alla cependant pas jusqu'à résister, tandis qu'ils l'entraînaient dans le corridor crasseux. Se débattre n'aurait rien changé, de toute façon. La souveraine de Galea devait affronter avec dignité ce qui l'attendait. Et surtout, ne pas montrer sa terreur.

D'ailleurs, ce n'était pas son sort qui l'inquiétait le plus, mais celui de son peuple. Qui avait déjà été durement frappé…

Une centaine de gardes galeiens avaient été assassinés devant ses yeux. Qui aurait pu prévoir que cela arriverait ici, sur un terrain neutre ? Quelques hommes avaient réussi à s'échapper, mais ça ne consolait pas Cyrilla, car ils seraient impitoyablement traqués et abattus.

Elle espérait que son frère, le prince Harold, avait pu s'enfuir. S'il avait survécu, il organiserait sans doute une défense contre les pires massacres, qui restaient à venir.

Les mains brutales de ses geôliers la forcèrent à s'arrêter devant une torche murale au support rongé par la rouille. Des doigts s'enfoncèrent si violemment dans son bras qu'elle lâcha un petit cri, malgré toute sa détermination.

— Mes hommes vous font mal, ma dame ? demanda une voix moqueuse.

Elle ne daigna pas s'abaisser à répondre au prince Fyren.

Un garde ouvrit une porte bardée de fer qui grinça sinistrement. Les mains brutales poussèrent Cyrilla dans un nouveau couloir.

Elle marcha dans des flaques d'eau stagnante qui empestaient la moisissure et frissonna quand un courant d'air glacial souffla sur ses épaules, très rarement découvertes…

Son pouls s'accéléra quand elle pensa à l'endroit où on la conduisait. Que les esprits du bien fassent au moins qu'il n'y ait pas de rats ! Elle était terrifiée par ces rongeurs. Toute petite, déjà, elle faisait à leur sujet des cauchemars qui la réveillaient chaque nuit.

Pour se calmer, la reine tenta de penser à autre chose. Par exemple, à l'étrange femme qui lui avait demandé une audience privée. Ignorant toujours pourquoi elle la lui avait accordée, elle regrettait de ne pas avoir pris plus au sérieux ses propos…

Comme s'appelait-elle, déjà ? Dame quelque-chose… Ce qu'on voyait dépasser de ses cheveux, sous son voile, semblait trop court

pour quelqu'un de ce statut. Dame… Bevinvier. Oui, c'était ça : dame Bevinvier de… quelque part en quelque part… Impossible de s'en souvenir. Aucune importance ! L'endroit d'où elle venait ne comptait pas. Ses propos, en revanche…

Quittez Aydindril sur-le-champ, avait-elle dit.

Mais Cyrilla n'avait pas fait tout ce chemin, en plein hiver, pour s'en aller avant que le Conseil des Contrées du Milieu ait entendu ses doléances et pris les mesures qui s'imposaient. Elle entendait demander que le Conseil, comme c'était son devoir, mette un terme aux exactions commises contre son royaume et son peuple.

Des villes mises à sac, des fermes incendiées, des innocents égorgés… Les armées de Kelton se préparaient à attaquer. L'invasion était imminente, sinon commencée. Et tout ça pour quoi ? Une annexion territoriale pure et simple ! Contre un allié ! Une violation sans précédent des règles en vigueur.

Le Conseil avait pour mission de défendre les victimes de telles agressions, quel qu'en soit l'auteur. La raison d'être de cette institution était d'empêcher ces félonies. Tous les royaumes des Contrées devraient s'unir et voler au secours de Galea.

Bien que puissant et prospère, le royaume de Cyrilla avait perdu beaucoup de sa force lors de la guerre contre D'Hara – menée pour défendre l'ensemble des Contrées ! Un autre conflit était hors de question. Quasiment épargné par les troupes de D'Hara, Kelton avait encore des réserves. Et Galea allait être submergé pour s'être battu à la place de ces lâches !

La veille, l'étrange dame Bevinvier avait imploré la reine de partir sans tarder. À l'en croire, le Conseil ne lèverait pas le petit doigt pour Galea. Et si Cyrilla restait, sa vie serait en danger.

Malgré l'insistance de la souveraine, dame Bevinvier avait d'abord refusé de s'expliquer.

Cyrilla l'avait remercié de sa visite et de sa sollicitude. Mais il n'était pas question, avait-elle ajouté, qu'elle manque à son devoir envers son peuple. Elle se présenterait donc comme prévu devant le Conseil.

Éclatant en sanglots, dame Bevinvier l'avait suppliée de l'écouter, finissant par avouer qu'elle avait eu une vision.

Cyrilla avait essayé en vain d'en savoir plus. La vision, selon la femme, était trop confuse pour qu'on la détaille. Mais son sens restait clair : la reine devait partir ! Très respectueuse de la magie, Cyrilla ne se fiait pas aux diseuses de bonne aventure. La plupart visaient simplement à alléger la bourse de leurs victimes trop crédules.

Touchée par l'apparente sincérité de la femme, Cyrilla avait pourtant conclu qu'il s'agissait d'une ruse pour lui soutirer de l'argent. Une escroquerie de ce type semblait incongrue, pour une personne

apparemment si prospère, mais les temps étaient durs, et personne, même les riches, n'était à l'abri des revers de fortune. D'ailleurs, n'était-il pas logique que ce soit eux qu'on songe à dépouiller les premiers ? Beaucoup de personnes méritantes avaient perdu le fruit du travail de toute une vie durant la guerre contre D'Hara. Si dame Bevinvier était ruinée, ça expliquait ses cheveux coupés trop court…

Cyrilla la remercia, mais répéta que sa mission était trop importante pour qu'elle y renonce. Quand elle glissa une pièce d'or dans la main de sa visiteuse, celle-ci la jeta à l'autre bout de la pièce avant de sortir, les épaules secouées de sanglots.

Cette réaction avait troublé la reine. Un escroc, refuser de l'or ? Impossible, sauf s'il cherchait davantage que cela. Dame Bevinvier avait-elle dit la vérité ? Ou, travaillant à la solde de Kelton, voulait-elle éviter que le Conseil soit informé de l'invasion ?

Aucune importance ! Cyrilla avait pris sa décision. Et elle n'était pas sans influence au Conseil, où on savait gré à Galea d'avoir défendu les Contrées du Milieu. Après la chute d'Aydindril, les conseillers qui avaient refusé de jurer allégeance à D'Hara au nom de leur pays avaient été exécutés et remplacés par des marionnettes. Les collaborateurs avaient gardé leur poste. L'ambassadeur de Galea, un loyaliste, était courageusement monté sur l'échafaud.

Pour la reine, le dénouement de la guerre restait une énigme. On avait annoncé aux soldats de D'Hara que Darken Rahl était mort, ce décès marquant la fin des hostilités. Un nouveau seigneur Rahl régnait sur le pays, et les troupes avaient ordre de rentrer chez elles ou d'aider les peuples qu'elles avaient conquis. Cyrilla doutait que la mort de Darken Rahl ait été naturelle.

Quoi qu'il soit arrivé, la reine s'en réjouissait, puisque le Conseil était de nouveau entre les mains des peuples des Contrées. Les collaborateurs et les marionnettes croupissant en prison, tout était redevenu comme avant le règne du dictateur. En toute logique, le Conseil viendrait en aide à Galea…

Cyrilla avait de plus une alliée de poids dans l'institution. La plus puissante possible, en fait : la Mère Inquisitrice. Bien que Kahlan fût sa demi-sœur, il n'y avait aucun lien spécial entre elles. Galea et sa reine étaient de farouches partisans de l'indépendance des différents pays, le Conseil se chargeant d'assurer la paix dans les Contrées. Galea n'avait jamais dévié de cette position. La Mère Inquisitrice partageait cette vision des choses. C'était pour ça qu'elle soutenait le royaume.

Kahlan n'avait jamais fait montre de favoritisme envers Cyrilla. Il devait en être ainsi, car tout soupçon d'iniquité aurait affaibli la Mère Inquisitrice, miné l'unité du Conseil et mis en danger la paix. La reine admirait Kahlan, qui plaçait l'unité des Contrées au-dessus des jeux de

la politique. De toute manière, les machinations ne menaient jamais bien loin. Au bout du compte, l'honnêteté était beaucoup plus productive.

En secret, Cyrilla avait toujours été fière de sa demi-sœur. Forte et intelligente, Kahlan, malgré son jeune âge – douze ans de moins qu'elle – se révélait une dirigeante avisée. Bien que liées par le sang, elles n'en parlaient jamais. Kahlan était une Inquisitrice – une femme de pouvoir dans tous les sens du terme. Pas une sœur avec laquelle elle partageait un père, mais l'âme des Contrées du Milieu. Sa seule véritable famille, c'étaient les autres Inquisitrices.

Pourtant, n'ayant plus aucun parent, à part son frère adoré, le prince Harold, Cyrilla avait souvent regretté de ne pas pouvoir serrer sa petite sœur dans ses bras. Mais c'était impossible. Cyrilla était la reine de Galea et Kahlan la Mère Inquisitrice. Deux femmes sans autres liens qu'une ascendance commune et un profond respect mutuel. Le devoir passait avant le cœur. Cyrilla était fidèle à son royaume et Kahlan aux Inquisitrices…

Si certaines personnes reprochaient à la mère de Kahlan d'avoir pris Wyborn pour compagnon, Cyrilla n'était pas du nombre. Sa propre mère, la reine Bernadine, lui avait expliqué, comme à Harold, que les Inquisitrices devaient choisir des mâles puissants pour perpétuer leurs lignées. Cela servait les intérêts supérieurs des Contrées – en préservant un bien précieux entre tous : la paix. Bernadine ne s'était jamais plainte que les Inquisitrices lui aient pris son mari. Au contraire, elle se rengorgeait que ses enfants soient apparentés à l'une d'entre elles.

Oui, Cyrilla était très fière de Kahlan.

Fière, mais un peu méfiante… Pour elle, les Inquisitrices restaient un mystère. Dès leur naissance, elles étaient entraînées par les leurs et par des sorciers. Elles naissaient avec leur pouvoir, et d'une certaine façon, elles en étaient les esclaves. En un sens, il en allait de même pour Cyrilla. Née pour régner, elle n'avait jamais eu le choix. Bien que n'ayant aucun pouvoir magique, elle savait ce que pouvait être le poids de la naissance.

Jusqu'à ce que leur formation soit finie, les Inquisitrices restaient cloîtrées dans un monde qui ne ressemblait à aucun autre. On disait qu'elles étaient soumises à une discipline très rigoureuse. Même si elles avaient des émotions, comme tout un chacun, on leur apprenait à les étouffer. Le devoir régissait leur vie. Elles n'avaient aucune latitude, à part choisir un partenaire. Pas par passion, mais pour mieux servir leur pouvoir.

Cyrilla avait toujours voulu offrir un peu de l'amour d'une sœur à Kahlan. Et en recevoir d'elle, peut-être… Mais cela ne serait jamais possible. À moins que Kahlan, elle aussi, l'ait en quelque sorte aimée à

distance. Et qu'elle ait été tout autant fière d'elle…

Ce qui lui serrait le plus le cœur ? Si toutes les deux servaient les Contrées du Milieu, Cyrilla était adorée par ses sujets alors que tous les peuples, sans exception, haïssaient et redoutaient la Mère Inquisitrice. L'amour des gens consolait de bien des sacrifices. Mais Kahlan ne connaîtrait jamais ce bonheur. Était-ce pour cela qu'on lui avait appris à inhiber ses émotions et ses désirs ?

Kahlan aussi l'avait prévenue au sujet de Kelton…

C'était au festival de la mi-été, des années plus tôt, juste après la mort de Bernadine. Le premier été de Cyrilla en tant que reine. Et celui où Kahlan était devenue la Mère Inquisitrice.

Cette promotion, à un âge aussi tendre, en disait long sur la puissance de son pouvoir et la solidité de son caractère. Et peut-être aussi sur l'urgence de la situation. Tout cela étant secret, Cyrilla ne savait presque rien du mode de succession en vigueur chez les Inquisitrices. Sinon que l'agressivité et la rivalité en étaient exclues. On cherchait la meilleure équation possible entre le pouvoir de la candidate, l'avancement de sa formation et son âge.

Pour les peuples des Contrées, l'âge n'avait aucune importance. Les gens redoutaient ces femmes, jeunes ou vieilles, et en particulier celle qui les dirigeait. Pourtant, à l'inverse de la plupart de ses contemporains, Cyrilla savait que le pouvoir, en lui-même, n'était pas nécessairement mauvais. Toujours équitable, Kahlan n'avait jamais recherché autre chose que la paix.

Ce fameux jour, les rues d'Ebinissia, la capitale de Galea, bruissaient joyeusement. Tout le monde, jusqu'au dernier garçon d'écurie, s'amusait avec une insouciance enfantine.

Cyrilla avait présidé tous les concours et distribué des rubans aux vainqueurs. Jamais elle n'avait vu autant de gens heureux et de visages souriants. Contente pour son peuple, elle avait pour la première fois senti à quel point il l'aimait.

Le soir, on avait donné un grand bal au palais, près de quatre cents invités se pressant dans le hall d'honneur. Tant de beaux seigneurs et de belles dames dans leurs plus riches atours ! Et le festin ! Une merveille digne du jour le plus important de l'année !

À l'époque, il y avait tellement de choses à fêter ! Une ère de paix, de prospérité, d'espoir, de promesses de progrès perpétuel…

Quand la Mère Inquisitrice était entrée dans la grande salle, son sorcier sur les talons, les musiciens avaient cessé de jouer et l'assistance s'était tue. Régalienne dans sa robe blanche, Kahlan s'était dirigée vers la table où Cyrilla et ses conseillers avaient pris place et savouraient un délicieux vin aux épices.

Après avoir salué la reine, la tête un instant inclinée, la Mère Inquisitrice n'avait même pas attendu qu'on lui rende les honneurs dus

à son titre.

— Reine Cyrilla, avez-vous un conseiller nommé Drefan Tross ?

— C'est cet homme, avait répondu Cyrilla en désignant un des convives.

— Je veux vous parler en privé, messire, avait dit Kahlan, le regard rivé sur l'homme.

— J'ai une entière confiance en Drefan ! avait lancé Cyrilla. (Un euphémisme… En réalité, elle était tout simplement en train de tomber amoureuse de lui.) Mère Inquisitrice, rien ne vous empêche de lui parler en ma présence. Ce n'est ni l'heure ni l'endroit de traiter ce genre d'affaires, mais si ça ne peut pas attendre, finissons-en sur-le-champ. Ici et maintenant !

Une exigence qui aurait dû inciter Kahlan à remettre les choses à plus tard. Mais elle avait réfléchi un court moment, tandis que son sorcier, rien moins qu'imperturbable, sautait nerveusement d'un pied sur l'autre.

— Qu'il en soit ainsi, avait finalement dit la Mère Inquisitrice. Je suis désolée, reine Cyrilla, mais cela ne peut pas attendre. Je viens de recevoir la confession d'un assassin. En plus de ses crimes, il m'a révélé préparer un meurtre avec un complice. Drefan Tross, cet homme affirme que vous voulez attenter à la vie de la reine Cyrilla !

Des murmures avaient couru dans l'assistance, rapidement étouffés.

Cyrilla avait à peine compris ce qui s'était passé ensuite. Se levant d'un bond, Drefan avait sauté sur la Mère Inquisitrice, une lame brillant dans sa main droite. Presque sans broncher, Kahlan lui avait saisi le poignet au vol. Au même moment, un coup de tonnerre silencieux avait fait vibrer l'air. Sur la table, tous les verres avaient explosé, tachant de vin rouge sang la nappe jusque-là immaculée.

Alors qu'une étrange douleur se diffusait dans tout le corps de la reine, la forçant à serrer les dents, Drefan avait lâché son couteau.

— Maîtresse, je t'appartiens, avait-il soufflé, les yeux vides.

Cyrilla venait de voir une Inquisitrice utiliser son pouvoir, et elle avait du mal à s'en remettre. Elle ne savait pas grand-chose de cette force, sinon que Drefan Tross était désormais perdu pour elle.

La foule s'approchant, un regard furieux du sorcier l'avait vite fait reculer.

— Tu voulais assassiner la reine, Drefan Tross ?

— Oui, maîtresse.

— Quand ?

— Ce soir, au moment du départ des invités. (Des larmes dans les yeux, Drefan semblait à la torture.) Je t'en prie, maîtresse, dis-moi ce que je peux faire pour te plaire.

Ainsi, avait compris Cyrilla, c'était cela qu'on avait infligé à son

père, jadis. Le pouvoir lui prendrait-il tous ceux qu'elle chérissait ? D'abord Wyborn, puis un homme dont elle était éprise…

— Pour le moment, attends en silence, avait ordonné Kahlan. Reine Cyrilla, navrée d'avoir gâché les festivités, mais comme vous le voyez, tout retard aurait eu des conséquences dramatiques.

Furieuse, la reine s'était tournée vers Drefan, qui regardait toujours béatement Kahlan.

— Qui t'a ordonné de me tuer, Drefan ?

L'homme n'avait pas bronché.

— Il ne vous répondra pas, Majesté, avait dit Kahlan.

— Alors, demandez-lui vous-même !

— Voilà une démarche que je déconseille, avait soufflé le sorcier.

Cyrilla ne s'était jamais sentie aussi stupide. Tout le monde était au courant de son tendre penchant pour Drefan. On se moquerait d'elle jusqu'à la fin de son règne !

— Je n'ai rien à faire de vos conseils, sorcier !

Kahlan s'était approchée, baissant le ton.

— Cyrilla, nous pensons qu'un sort protège ce secret. Quand j'ai posé cette question à son complice, il est tombé raide mort avant de pouvoir ouvrir la bouche. Mais j'ai une solution… Il y a des façons détournées d'obtenir cette information, et ça neutralisera peut-être le sortilège. Si je peux l'interroger seule, dans un endroit tranquille, nous aurons sans doute la réponse.

— J'avais confiance en cet homme ! Il était proche de moi, et il m'a trahie ! Moi, pas *vous*, Mère Inquisitrice ! Je veux savoir qui a armé son bras. L'entendre de ses propres lèvres. Vous êtes dans mon palais, alors, obéissez-moi !

— Comme vous voudrez… (Kahlan avait reculé d'un pas, son visage redevenu parfaitement inexpressif.) Drefan, ce que tu voulais faire à la reine, c'était de ta propre volonté ?

— Non, maîtresse, s'était empressé de répondre le traître, ravi de plaire à sa maîtresse. On me l'avait ordonné.

— Et qui te l'avait ordonné ?

Drefan ouvrit la bouche puis porta une main à sa gorge et s'écroula, mort sur le coup.

— La même chose que l'autre, avait lâché le sorcier. Comme je le pensais.

Kahlan s'était penchée pour ramasser le couteau et le tendre à Cyrilla, garde en avant.

— Nous pensons être face à une conspiration à grande échelle. J'ignore ce qu'en savait cet homme, mais j'ai une certitude : il travaillait pour Kelton.

— Kelton ? Je refuse de croire une chose pareille !

— Regardez le couteau… Il vient de ce royaume.

— Beaucoup de gens portent des lames fabriquées à Kelton, célèbre pour la qualité de ses armuriers. Ce n'est pas une preuve suffisante.

Kahlan n'avait pas bronché. Trop bouleversée, Cyrilla ne s'était pas demandé quelles émotions faisaient rage derrière son masque d'Inquisitrice.

— Mon père, avait-elle enfin dit, m'a appris que les Keltiens se battent uniquement pour deux raisons. D'abord quand ils sont jaloux, ensuite lorsqu'ils sont attirés par la faiblesse de leurs ennemis. Dans les deux cas, ils lancent une sonde en essayant de tuer un des hauts dirigeants du camp adverse. Grâce à vous, le royaume de Galea est plus fort que jamais, et ces somptueuses festivités en témoignent. Vous avez éveillé la jalousie des Keltiens, Majesté…

» Mon père disait aussi qu'il fallait toujours garder un œil sur ces gens et ne jamais leur tourner le dos. Et quand on repousse leur première attaque, ils attendent aussi longtemps que nécessaire le moment de faiblesse qui leur permettra de frapper une deuxième fois…

Furieuse d'avoir été dupée par Drefan, Cyrilla avait explosé sans peser ses mots.

— Je ne sais rien de ce que disait notre père ! Une Inquisitrice me l'a enlevé, me privant de son précieux enseignement.

Le masque de Kahlan s'était effacé, cédant la place à une bienveillante sagesse, presque déplacée sur un visage aussi jeune.

— Les esprits du bien, Majesté, ont peut-être voulu vous épargner d'apprendre ces choses. Remerciez-les de tout votre cœur. Ce savoir, je vous l'assure, ne vous aurait pas réjoui l'âme. Il a desséché la mienne, même si c'est grâce à lui, ce soir, que je vous ai sauvé la vie. Ne sombrez pas dans l'amertume, gente souveraine. Soyez en paix avec vous-même et appréciez à sa juste valeur ce don merveilleux : l'amour de votre peuple. C'est lui, votre authentique famille…

Kahlan s'était détournée, prête à partir, mais Cyrilla l'avait retenue par un bras et entraînée à l'écart tandis que des gardes emportaient le cadavre de Drefan Tross.

— Kahlan, pardonne-moi… J'ai dirigé ma colère contre toi, faute de pouvoir me défouler sur Drefan.

— Je comprends, Cyrilla… À ta place, j'aurais eu la même réaction. Les sentiments que t'inspirait cet homme se lisent dans tes yeux. Je ne m'attends pas à ce que tu me félicites… Pardonne-moi d'avoir troublé un jour de liesse, mais si j'avais trop attendu…

Avec sa compassion, Kahlan avait réussi un étrange miracle : c'était Cyrilla qui se sentait dans la peau de la petite sœur ! Regardant la splendide jeune femme debout devant elle, la reine s'était avisée qu'elle avait atteint l'âge de choisir un compagnon. C'était d'ailleurs

peut-être déjà fait, pour ce qu'elle en savait. Sa mère devait avoir environ son âge quand elle avait « élu » Wyborn. Si jeune…

Cyrilla avait éprouvé une haine brûlante pour ce monstre de Drefan. Cette jeune femme, sa sœur, venait de lui sauver la vie, consciente qu'elle n'en retirerait aucune gratitude. Et qu'elle risquait, au contraire, d'être détestée à jamais par sa demi-sœur. Si jeune, et un tel fardeau sur les épaules…

— J'espère que tout ce que t'a enseigné Wyborn n'était pas aussi déprimant, avait-elle dit en souriant à Kahlan pour la première fois.

— Il m'a appris à tuer… qui abattre, quand le faire, et comment m'y prendre. Réjouis-toi de n'avoir jamais suivi ses cours, et de ne pas avoir besoin de ses connaissances. Moi, elles me sont précieuses, et je crains de n'avoir pas fini de les mettre en application.

Cyrilla avait plissé le front. Kahlan était une Inquisitrice, pas une tueuse…

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Nous pensons avoir découvert une conspiration, l'as-tu oublié ? Je n'en dirai pas plus avant d'avoir des preuves, mais la tempête qui se prépare risque d'être terrible.

Cyrilla avait effleuré la joue de sa sœur : la première fois de sa vie qu'elle se permettait un tel geste.

— Kahlan, pourquoi ne restes-tu pas un moment ? Profite à mes côtés de la fin du festival, aussi étrange soit-elle. J'adorerais ça.

— Impossible… Ma présence gâterait l'humeur de ton peuple. Merci de cette proposition, mais je ne voudrais pas saboter cette belle journée.

— C'est idiot ! Tu ne saboterais rien du tout !

— J'aimerais que tu aies raison, mais ça n'est pas le cas. N'oublie pas le conseil de notre père : toujours garder un œil sur les Keltiens. À présent, je dois partir. Des troubles se préparent, et la mission des Inquisitrices est de découvrir leur cause. Avant de retourner en Aydindril, je ferai un détour par Kelton, pour exposer mes soupçons et exiger que de tels événements ne se répètent pas. Ensuite, j'informerai le Conseil de ce qui s'est passé aujourd'hui. Ainsi, tout le monde gardera un œil sur Kelton.

Qu'enseignait-on, en Aydindril, pour transformer ainsi la porcelaine en acier ? s'était demandé Cyrilla.

— Merci, Mère Inquisitrice, avait-elle dit, ne trouvant pas d'autre moyen d'exprimer sa gratitude… et son admiration.

La seule conversation « intime » qu'elle ait jamais eue avec sa demi-sœur. Et l'unique occasion où elles s'étaient tutoyées…

Après le départ de Kahlan, le festival n'avait plus eu beaucoup d'attrait pour la reine.

Si jeune, et pourtant si vieille…

Quelques heures plus tôt, des années après ces événements, Cyrilla s'était étonnée que Kahlan ne préside pas le Conseil. Personne ne savait où elle était. Son absence, lors de la chute d'Aydindril, n'avait rien de surprenant : sa charge la contraignait à voyager beaucoup, et elle avait dû être occupée à parer de son mieux les menaces de D'Hara. Comme les autres Inquisitrices, qui l'avaient payé de leur vie, Kahlan avait certainement fait de son mieux pour repousser les hordes de Darken Rahl.

Mais qu'elle ne soit toujours pas revenue en Aydindril après la fin de la guerre, et le retrait des troupes d'occupation, devenait inquiétant. Peut-être était-elle en chemin… Ou avait-elle succombé sous les coups d'un *quatuor* ? Rahl avait condamné à mort toutes les Inquisitrices. Galea leur avait offert l'asile, mais ça n'avait servi à rien…

Pire encore, aucun sorcier n'avait assisté au Conseil. Sans la Mère Inquisitrice, et sans sorcier, les choses se présentaient moins bien que prévu…

Voyant qui présidait le Conseil, Cyrilla avait failli paniquer. Le haut prince Fyren de Kelton, soit l'homme qu'elle était venue dénoncer ! Le voir sur le siège jusque-là réservé à la Mère Inquisitrice avait noué l'estomac de la reine.

Le Conseil, tout bien pesé, n'était pas redevenu comme avant…

Ignorant le prince, Cyrilla s'était adressée aux autres membres de l'illustre institution. Mais Fyren s'était défendu, l'accusant de haute trahison envers les Contrées du Milieu. Ce chien avait eu l'audace de l'accabler des charges dont *il* était coupable !

Sans vergogne, Fyren avait affirmé que son royaume n'agressait personne, mais se défendait face à un voisin avide de conquête. Il avait ajouté à ces infamies une virulente tirade contre les pays dirigés par des femmes. Et le Conseil avait bu ses paroles, ne permettant même pas à Cyrilla de présenter ses preuves.

Assommée, elle avait entendu ces hommes la déclarer coupable et la condamner à être décapitée.

Où était Kahlan ? Et les sorciers ?

La vision de dame Bevinvier s'était réalisée. Cyrilla aurait dû l'écouter, ou au moins prendre quelques précautions. La prédiction de Kahlan aussi s'était avérée. Kelton avait d'abord frappé par jalousie, puis attendu, pour recommencer, que viennent les premiers signes de faiblesse…

Dans la cour d'honneur, l'escorte de la reine attendait de repartir avec elle pour Galea. Avant l'arrivée des renforts envoyés par le Conseil, Cyrilla avait eu l'intention de s'occuper en personne

d'organiser les défenses de son royaume.

Rien ne s'était passé comme prévu…

La sentence à peine prononcée, elle avait entendu les échos d'une bataille, dehors. Une bataille ? Une boucherie, plutôt… En signe de respect envers le Conseil, ses soldats étaient entrés désarmés dans la cour d'honneur…

Campée devant une fenêtre, deux gardes la tenant, la reine avait dû assister au massacre. Quelques Galeiens avaient réussi à s'emparer des armes de leurs agresseurs. Mais à un contre cinq, ils n'avaient pas une chance… Certains s'étaient-ils échappés ? Elle voulait le croire, et espérait qu'Harold serait du nombre.

Après la boucherie, Fyren l'avait forcée à s'agenouiller devant le Conseil. Lui saisissant les cheveux, il les lui avait coupés à ras, comme à une vulgaire fille de cuisine. Pendant ce supplice, Cyrilla n'avait pas bronché, gardant sa dignité en l'honneur de son peuple et des hommes qui venaient de se faire étriper.

Mais le calvaire de Galea, avait-elle compris, commençait à peine…

Des mains brutales la forcèrent de nouveau à s'arrêter devant une petite porte en fer. Une échelle rudimentaire, deux fois haute comme la souveraine, reposait contre le mur, de l'autre côté du couloir.

Le soldat chargé des clés vint ouvrir en tempêtant contre la serrure, trop rarement utilisée et mal entretenue. Tous les hommes étaient des Keltiens. Cyrilla n'avait pas vu un seul membre de la Garde Nationale. Mais la plupart, elle le savait, avaient péri lors de l'attaque de D'Hara contre Aydindril.

Le soldat réussit enfin à ouvrir la porte, qui donnait sur des oubliettes obscures. Cyrilla sentit ses genoux se dérober, mais elle ne tomba pas, car ses geôliers la retinrent. On allait la jeter dans un trou puant infesté de rats !

Elle se ressaisit et cessa de tituber, comme il convenait pour une souveraine. Mais les battements de son cœur ne ralentirent pas.

— Comment osez-vous jeter une femme dans une fosse qui grouille de rats !

Le prince Fyren approcha du trou et décrocha une torche de son support.

— Des rats ? C'est cela qui vous inquiète, ma dame ? De vulgaires rongeurs. (Ce chien était bien trop jeune pour afficher une telle insolence. Si on ne lui avait pas tenu les bras, Cyrilla l'aurait giflé.) Laissez-moi apaiser vos angoisses, douce reine.

Il jeta la torche dans l'oubliette… qui éclaira des visages de cauchemar. Un bras se tendit et attrapa ce présent inestimable : un peu de lumière.

Il y avait des hommes au fond de ce trou. Au moins six, et peut-être une dizaine.

Le prince se pencha dans le vide.

— La reine a peur qu'il y ait des rats avec vous…

— Des rats ? croassa une voix. Il n'y en a plus. Nous les avons tous mangés.

— Vous voyez, très chère ? minauda Fyren. Ce brave homme affirme qu'il n'y a plus de vilaines bestioles. Vous êtes rassurée ?

— Qui sont ces malheureux ? demanda Cyrilla.

— Des meurtriers et des violeurs qui attendent d'être décapités, comme vous. Des bêtes sauvages, à vrai dire… Avec toutes mes occupations, je n'ai pas encore pu les faire exécuter. Avoir croupi aussi longtemps dans ce trou infect a dû les énerver, j'en ai peur. Mais la compagnie d'une reine leur mettra sûrement du baume au cœur.

— J'exige d'avoir une cellule individuelle…

— Vous exigez ? (Sans crier gare, le prince la gifla.) Vous n'avez rien à exiger ! Vous êtes une criminelle qui a été jugée et condamnée. Un monstre qui a massacré mon peuple !

— Vous ne pouvez pas me livrer à ces brutes…, souffla Cyrilla, sachant que ça ne servirait à rien.

— Messires, dit Fyren, reprenant son rôle de salaud nonchalant, vous ne manqueriez pas de respect à une dame, n'est-ce pas ?

Des rires montèrent de l'oubliette.

— Pour sûr que non ! On ne voudrait pas être décapités deux fois ! Ne vous inquiétez pas, ma belle, on vous traitera aux petits oignons.

— Fyren, dit Cyrilla en sentant du sang couler au coin de sa bouche – la gifle du prince avait dû lui faire éclater une lèvre – je demande à être exécutée sur-le-champ.

— Encore des exigences ? Vous êtes lassante, très chère…

— Pourquoi me refuser ça ? Tuez-moi maintenant !

Fyren leva une main pour la gifler encore, mais il se ravisa et continua son petit jeu.

— Vous voyez ? Au début, vous prétendiez être innocente et refusiez de poser la tête sur le billot. Mais vous vous ravisez déjà. Après quelques jours avec ces gentilshommes, vous supplierez qu'on vous décapite. Et vous confesserez de bon cœur vos crimes devant la foule qui assistera à l'exécution. N'est-ce pas excellent ? De plus, j'ai du pain sur la planche et pas de temps à perdre. Alors, on vous coupera la tête quand ça m'arrangera, pas pour vous faire plaisir…

Lentement, Cyrilla prenait conscience de ce qui l'attendait au fond de ce cul-de-basse-fosse. Et la terreur la submergeait.

— Par pitié… ne me faites pas ça. Je vous en supplie.

Le prince Fyren lissa son jabot et prit une voix compatissante.

— J'ai essayé de vous rendre les choses plus faciles, Cyrilla, par

respect pour votre féminité. Le couteau de Drefan aurait été plus miséricordieux. Et moins douloureux, je vous le concède. Je n'aurais jamais eu autant de pitié pour un homme, vous savez. Mais vous n'en avez pas profité. La Mère Inquisitrice est arrivée et vous avez laissé une autre femme se mêler d'affaires de mâles ! Quel gâchis… Les femmes n'ont pas assez de tripes pour gouverner, très chère. On ne devrait jamais les autoriser à commander une armée ou à se piquer de politique. Drefan est mort en essayant de vous réserver un sort agréable. À présent, nous allons changer de méthode.

Le prince fit signe à un garde, qui alla chercher l'échelle et l'introduisit dans l'oubliette. Les hommes qui la tenaient poussèrent Cyrilla vers le trou tandis que ses compagnons dégainaient leurs épées, au cas où un des prisonniers aurait l'idée d'essayer de monter.

Cyrilla chercha en vain un moyen d'arrêter ce cauchemar. À court d'inspiration, elle se rabattit sur la première chose qui lui vint à l'esprit.

— Je suis une dame et une reine… Pas question que j'utilise une vieille échelle rouillée.

Fyren parut déconcerté par cette objection ridicule. Puis il fit signe au soldat de retirer l'échelle du trou.

— Comme il vous plaira, ma dame, dit-il avec une révérence moqueuse.

Il fit un signe aux hommes qui tenaient la reine. Dès qu'ils l'eurent lâchée, avant qu'elle ait pu esquisser un mouvement, le prince la frappa à la poitrine, juste entre les seins.

Le souffle coupé, elle perdit l'équilibre et bascula en arrière.

Dans l'oubliette.

Pendant sa chute, elle espéra se fracasser le crâne sur le sol de pierre. Une mort indigne d'une souveraine au passé si glorieux ? Une vie entière de responsabilité pour en arriver là, sa tête éclatée comme un œuf tombé d'une table ? C'était affreux, mais elle s'y résigna sans peine. Tout valait mieux que…

Hélas, des mains la rattrapèrent et se mirent aussitôt à grouiller sur son corps comme… des rats.

Là-haut, quelqu'un referma la porte, soufflant la lumière du couloir.

À la lueur de la torche, des visages se penchèrent sur Cyrilla. D'affreuses gueules d'hommes rompus à tous les vices. Des faciès de tueurs aux yeux noirs et aux bouches garnies de chicots jaunâtres. Des têtes de condamnés qui tiendraient encore assez longtemps sur leurs épaules pour qu'ils commettent une ultime atrocité.

Incapable de respirer, des images confuses et inutiles tourbillonnant dans son esprit, Cyrilla sentit qu'on la plaquait sur le sol. Le contact de la pierre froide contre son dos la fit frissonner.

Grognant comme des fauves, les hommes troussèrent sa robe et lui écartèrent les jambes.

Des mains aux ongles recourbés comme des serres arrachèrent le haut du vêtement, dévoilant ses seins.

Alors, Cyrilla fit une chose qu'elle s'interdisait depuis qu'elle était adulte.

Elle hurla.

Chapitre 27

À part son pouce et son index, qui jouaient distraitement avec l'os rond de son collier, Kahlan était parfaitement immobile en étudiant la ville qui s'étendait à ses pieds. Le versant de la colline descendait en pente douce vers les murs d'enceinte, les tours du palais se dressant à l'extrémité nord de la cité. Des volutes de fumée montaient des centaines de cheminées de pierre des habitations. De là où était l'Inquisitrice, on ne distinguait pas de mouvement. La route qui conduisait aux portes principales était déserte, comme les plus petits chemins qui desservaient les accès secondaires.

Un manteau de neige couvrait le paysage et un vent froid faisait trembler les poils de l'épais manteau de fourrure blanc que portait Kahlan.

Prindin et Tossidin lui avaient fabriqué le vêtement pour la protéger des vents glaciaux qui balayaient les plaines désolées qu'ils avaient dû traverser pour arriver là. Les loups étant d'un naturel méfiant, surtout vis-à-vis des humains, on les voyait rarement, et Kahlan ne savait pas grand-chose d'eux. Les flèches des deux frères avaient trouvé leurs cibles alors que l'Inquisitrice n'avait même pas remarqué leur présence. Si elle n'avait pas vu Richard tirer, elle aurait cru cet exploit impossible. Mais ils étaient presque aussi bons que lui.

Bien qu'elle eût toujours éprouvé une vague inimitié pour ces animaux, Kahlan n'avait jamais vraiment eu de problèmes avec eux. Et depuis que Richard lui avait parlé de la cohésion de la meute – presque une famille – elle les trouvait beaucoup plus sympathiques. Elle avait d'abord refusé que les Hommes d'Adobe abattent les deux loups pour lui faire un manteau. Mais ils avaient insisté, arguant que c'était nécessaire, et elle avait dû capituler.

Le dépeçage lui avait retourné l'estomac. Voir apparaître les muscles rouges, sous la peau, puis les tendons et les os… La substance même de l'être, si élégante quand la vie l'animait, et tellement morbide lorsqu'elle n'était plus là…

Pendant que les deux frères équarrissaient les loups, Kahlan avait pensé à Brophy, l'homme qui avait exigé d'être touché par son pouvoir pour démontrer son innocence. Transformé en loup par Giller – le seul moyen de le libérer en partie de l'emprise de l'Inquisitrice – il avait pu commencer une nouvelle vie. Les compagnons de meute des deux loups sacrifiés pour lui faire un manteau seraient-ils aussi tristes que ceux de Brophy, quand il avait été abattu par Demmin Nass ?

Kahlan avait vu trop de tueries. Et cela semblait ne jamais vouloir finir… Au moins, les Hommes d'Adobe ne s'étaient pas réjouis d'avoir ôté la vie à ces splendides animaux. Et ils avaient adressé une prière aux esprits à la gloire de leurs « frères-loups », comme ils les avaient appelés.

— *Nous ne devrions pas faire ça*, grommela Chandalen.

Appuyé sur sa lance, il la regardait fixement, Kahlan le sentait, mais elle ne détourna pas les yeux de la ville trop silencieuse et tranquille. Le chasseur avait un ton moins agressif qu'à l'accoutumée. Sans doute parce que c'était la première fois qu'il voyait une cité de la taille d'Ebinissia…

Chandalen ne s'était jamais aventuré aussi loin du territoire de son peuple. En découvrant la capitale de Galea, il avait écarquillé les yeux, sa langue acérée lui faisant pour une fois défaut. Aux yeux d'un homme qui avait vécu dans un village, au milieu des plaines, un tel miracle d'architecture devait passer pour de la magie.

Kahlan eut un pincement au cœur. La vision du monde de ses trois compagnons allait voler en éclats au cours de ce voyage, et elle n'était pas sûre que ce soit un service à leur rendre.

— Chandalen, dit-elle, j'ai fait de gros efforts, pratiquement à chaque seconde de veille, pour vous apprendre à tous les trois à parler ma langue. Là où nous allons, personne ne pratique la vôtre. Jugez-moi malveillante, si ça vous chante, ou reconnaissez que j'ai agi pour votre bien. Ce que vous pensez m'est égal ! Mais utilisez, pour vous adresser à moi, la langue que je vous ai enseignée.

— Je dois te conduire en Aydindril, répondit le chasseur. Nous ne devrions pas perdre de temps ici.

Son ton était redevenu plus acerbe, mais il ne parvenait toujours pas à dissimuler l'humilité qui le saisissait à la vue d'Ebinissia. Pourtant, il n'était qu'au début de ses surprises ! Et Kahlan s'inquiétait, car elle avait cru distinguer, en arrière-plan, un sentiment qu'elle n'aurait jamais cru possible chez cet homme : de la peur. Comme s'il jugeait maléfique le spectacle qui s'offrait à lui.

Les yeux plissés pour les protéger du reflet du soleil sur la neige, Kahlan regarda les deux silhouettes, à ses pieds, s'attaquer à la pente.

— Je suis la Mère Inquisitrice, dit-elle. Mon devoir est de protéger tous les peuples des Contrées du Milieu. Comme je protège les Hommes d'Adobe…

— Tu n'as pas aidé les miens… Des ennuis, voilà tout ce que tu leur as apporté.

Des imprécations davantage dictées par l'habitude, comprit Kahlan, que par un réel ressentiment.

— Ne recommence pas, Chandalen…, soupira-t-elle.

Grâces en soient rendues aux esprits, le chasseur n'insista pas. Mais il trouva vite une autre raison de râler.

— Prindin et Tossidin ne devraient pas gravir cette colline à découvert ! Je croyais leur avoir appris à être moins idiots ! Si c'étaient des enfants, ils auraient droit à une fessée. Tout le monde peut voir où ils vont… Vas-tu enfin m'écouter, et cesser aussi de t'exposer à tous les regards ?

Kahlan se laissa entraîner à l'abri d'un bosquet. Non qu'elle jugeât cela nécessaire. Mais elle voulait montrer au chasseur qu'elle appréciait ses efforts pour la garder en sécurité. Très mécontent de se voir imposé ce voyage, Chandalen avait néanmoins accompli son devoir. Mais en ronchonnant, alors que les deux frères étaient tout sourires et couvraient l'Inquisitrice d'attentions. Au point, parfois, de l'embarrasser… Si leur sollicitude était sincère, leur chef voyait cette mission comme une corvée dont il devait – honneur oblige– s'acquitter de son mieux.

— Nous devrions partir, grogna-t-il.

— Je dois savoir ce qui se passe ici. C'est mon devoir.

— J'avais cru comprendre, en t'écoutant, que ta mission était de gagner Aydindril, comme l'a demandé Richard Au Sang Chaud.

Kahlan ne répondit pas. Le jeune homme lui manquait atrocement. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle revoyait son expression, au moment où il s'était cru trahi par elle. Ah, comme elle aurait voulu pouvoir se jeter à genoux et expulser de sa gorge le cri qu'elle n'avait pas pu pousser à cet instant-là ! Un hurlement d'horreur, face à ce qu'elle venait de faire…

Mais aurait-elle pu agir autrement ? Si toutes les données dont elle disposait étaient exactes, pour réparer le voile, il fallait d'abord que Richard subisse le supplice du Rada'Han. C'était aussi tragiquement simple que ça. Et cet impératif lui avait dicté sa décision. Tôt ou tard, le jeune homme comprendrait. Il le fallait !

Si elle avait réfléchi sur la base d'informations erronées, ce qui restait possible, elle aurait condamné – pour rien – l'homme qu'elle aimait à revivre son pire cauchemar.

Richard regardait-il souvent la mèche de cheveux qu'elle lui avait donnée ? Pensait-il à elle ? Trouverait-il, au fond de lui-même, la force de comprendre et de pardonner ? Elle aurait tant voulu pouvoir lui dire combien elle l'aimait… Le serrer dans ses bras… À défaut, son seul désir était de rejoindre Zedd, pour obtenir son aide.

D'abord, elle devait savoir ce qui s'était passé ici.

Elle se redressa de toute sa taille et adopta son masque d'Inquisitrice.

À l'origine, elle avait l'intention d'éviter Ebinissia. Mais ces deux derniers jours, ils avaient voyagé à travers des plaines jonchées de

cadavres de femmes gelés. Pas un seul homme… Rien que des femmes, de l'enfance à la plus grande vieillesse. Et toutes à demi-nues… Si la plupart des dépouilles étaient isolées, ils avaient découvert quelques petits groupes de malheureuses, blotties les unes contre les autres dans la mort. Trop épuisées, effrayées ou désorientées pour avoir l'idée de chercher un abri, elles avaient sombré dans un sommeil dont elles ne se réveilleraient jamais. Ces malheureuses avaient fui la ville, paniquées au point de ne plus redouter le froid.

Presque toutes avaient été violées avant de fuir. Kahlan savait que cela expliquait leur fuite suicidaire. Ses trois compagnons en avaient conscience aussi, mais aucun ne l'aurait admis à voix haute.

Kahlan resserra autour d'elle les pans de son manteau. Ces atrocités ne pouvaient pas avoir été commises par les soldats de D'Hara, car elles étaient trop récentes. Les troupes d'occupation avaient été rappelées chez elles. Et des militaires, même ceux qui avaient servi Darken Rahl, n'auraient pas perpétré pareilles horreurs en sachant la guerre finie.

Décidant qu'elle avait assez tergiversé, Kahlan sortit du bosquet et commença à descendre la pente. À force d'entraînement, elle s'était habituée aux longues enjambées qu'imposaient les raquettes que les Hommes d'Adobe lui avaient fabriquées avec des morceaux de saule et des tendons de petits animaux.

Bien entendu, Chandalen se lança à sa poursuite.

— Tu ne dois pas y aller ! Il peut y avoir du dangereux…

— Du danger, corrigea Kahlan. Si c'était le cas, Prindin et Tossidin n'avanceraient pas à découvert. Accompagne-moi, ou reste ici, mais j'y vais !

Comprenant que polémiquer serait inutile, le chasseur la suivit, plongé dans un silence très inhabituel pour lui – mais fort bienvenu. Le soleil de l'après-midi, pourtant magnifique, ne parvenait pas à réchauffer l'air glacial. En général, le vent se déchaînait aux abords des monts Rang'Shada. Mais par bonheur, il s'était calmé aujourd'hui. Il n'avait pas neigé depuis des jours, des conditions climatiques favorables à une progression plus rapide. Cela dit, chaque inspiration continuait de glacer les voies respiratoires de la jeune femme.

Elle rejoignit les deux frères au milieu de la pente. Ils s'arrêtèrent et s'appuyèrent sur leurs lances, haletant comme des chevaux épuisés. La première fois qu'elle les voyait ainsi, car ils semblaient infatigables. Mais les pauvres n'étaient pas accoutumés à l'altitude.

— Mère Inquisitrice, haleta Prindin, tu ne dois pas y aller. Ces gens ont été abandonnés par les esprits de leurs ancêtres.

Kahlan décrocha son outre de sa ceinture et la tira de sous son

manteau, où sa chaleur corporelle empêchait l'eau de geler. Elle tendit un bras et fit signe à Prindin de boire pendant qu'elle l'interrogeait.

— Qu'avez-vous vu ? Vous n'êtes pas entrés dans la ville, j'espère ? Je vous avais interdit de franchir le mur d'enceinte.

— Nous sommes restés à l'extérieur, répondit Prindin en passant l'outre à son frère. Mais ça suffisait… Nous en avons vu assez.

Quand Tossidin eut bu, Kahlan reprit l'outre et la reboucha.

— Avez-vous vu des gens ?

— Oui… beaucoup…, répondit Tossidin.

— Des morts…, précisa Prindin.

— Combien ? Et morts comment ?

— Au combat… Des hommes armés… Plus que je n'ai pu en compter. De ma vie, je n'avais jamais vu autant de soldats. Il y a eu une guerre ici. Et les vaincus ont été massacrés.

Kahlan en resta muette d'horreur. Elle avait espéré que la population de la ville se serait échappée…

Une guerre… Les soldats de D'Hara avaient-il commis ces horreurs après l'armistice ? Ou y avait-il une autre explication ?

— Je dois aller voir ce qui s'est passé, dit enfin Kahlan.

— Mère Inquisitrice, ne faites pas ça…, murmura Prindin. C'est horrible…

Les trois hommes suivirent l'Inquisitrice quand elle se remit en chemin.

— J'ai déjà vu des cadavres…

Ils aperçurent les premières dépouilles à une bonne distance des murs d'enceinte – apparemment, le lieu d'une embuscade. Couverts de neige, certains morts tendaient encore une main, comme s'ils étaient en train de se noyer et appelaient à l'aide. Tous n'avaient pas été attaqués par des charognards, dépassés par l'abondance de nourriture. Il n'y avait là que des soldats de Galea, pétrifiés par le froid à l'endroit où ils étaient tombés, leurs vêtements gorgés de sang durcis comme une carapace.

Sur le mur sud, à la place des solides portes en chêne renforcées de barres de fer, on ne distinguait plus qu'une brèche aux contours carbonisés. Kahlan regarda le métal et la pierre fondus, consciente qu'une seule force avait pu faire cela : du Feu de Sorcier. Comment était-ce possible ? Elle ne se trompait pas, aurait-elle juré, mais… il ne restait plus de sorciers. À part Zedd et, en un sens, Richard… Le vieil homme n'aurait jamais participé à de pareilles horreurs…

À l'extérieur des murs, de chaque côté de la brèche, des corps sans têtes avaient été entassés méthodiquement. Les crânes formaient çà et là des piles bien moins ordonnées. Des monticules d'épées, de lances et de boucliers évoquaient quelque monstrueux porc-épic géant hérissé

d'acier. Des exécutions en masse, organisées par « postes » successifs pour mieux gérer le nombre hallucinant de victimes. Toutes des soldats de Galea, bien entendu…

— Pour dénombrer ces morts, dit Kahlan aux trois hommes, il faut utiliser la notion de *millier*, que vous ne connaissez pas. Il y a près de cinq mille cadavres autour de ce mur.

— J'ignorais qu'on pouvait compter jusque-là, souffla Prindin. Au printemps, cet endroit sera un enfer…

— *C'est déjà un enfer…*, murmura son frère dans leur langue.

Et le pire restait à découvrir, pensa Kahlan. Connaissant la stratégie défensive d'Ebinissia, elle ne se faisait guère d'illusion. Le mur d'enceinte n'était plus une fortification imprenable, comme jadis. La cité ayant grandi et prospéré dans des Contrées du Milieu apaisées, l'ancien mur avait été détruit, ses pierres utilisées pour bâtir le nouveau – davantage un symbole de la fierté et de la valeur de la cité qu'un véritable périmètre de défense.

En cas d'attaque, on fermait les portes, et l'élite de l'armée se campait devant le mur, pour empêcher les envahisseurs de l'atteindre. Aujourd'hui, les véritables défenses d'Ebinissia étaient les montagnes environnantes, dont les cols étroits interdisaient en principe un assaut en masse.

Les forces de D'Hara, sur ordre de Darken Rahl, avaient assiégé la capitale deux mois durant. Mais les défenseurs postés devant les murs avaient réussi à les repousser, puis à contre-attaquer, les convainquant d'aller se frotter à une proie moins coriace. Mais cette victoire avait coûté cher aux Ebinissiniens.

Moins occupé à trouver les boîtes d'Orden, Darken Rahl aurait sûrement envoyé des renforts afin de submerger les défenseurs par le nombre. Mais cette fois, quelqu'un y avait pensé…

Les corps sans tête appartenaient au cercle de défenseurs extérieurs. Vaincus au pied du mur, ils avaient été exécutés sur place, sans doute pour démoraliser les hommes restés à l'intérieur. Ce qui attendait Kahlan et ses compagnons dans les rues de la ville serait encore pire. La fuite des femmes ne laissait aucun doute à ce sujet…

Sans s'en apercevoir, Kahlan arbora son masque d'Inquisitrice avant de se tourner vers les Hommes d'Adobe.

— Prindin et Tossidin, je veux que vous fassiez le tour de cette muraille d'enceinte. Notez tout ce que vous voyez, et fournissez-moi un rapport détaillé. Il faut que je sache ce qui s'est passé, qui a attaqué, et où sont allés ces monstres après le massacre. Chandalen et moi, nous inspecterons la ville. Rejoignez-nous quand vous en aurez terminé.

Les deux frères partirent aussitôt. Chandalen suivit l'Inquisitrice, une flèche encochée dans son arc.

Aucun des hommes n'avait discuté les ordres de Kahlan. Dépassés par l'énormité du drame, ils restaient conscients que l'Inquisitrice avait des obligations vis-à-vis de ces morts.

Évitant de regarder les cadavres qui gisaient un peu partout, Chandalen sonda les allées étroites qui serpentaient entre les cabanes en torchis des paysans et des bergers qui habitaient à la périphérie de la ville. Aucune empreinte fraîche ne se découpait dans la neige. Rien de vivant ne s'était aventuré ici récemment.

Kahlan avança sans marquer de pause pour étudier les cadavres. Tous ces hommes, à l'évidence, étaient tombés les armes à la main.

— Ces braves ont été submergés par le nombre, déclara Chandalen. Par des *milliers* d'adversaires, comme tu dis. Ils n'avaient aucune chance de gagner. Ils se sont massés entre les bâtiments. C'est un mauvais endroit où combattre, mais ils n'avaient pas le choix. J'aurais recouru à la même tactique pour empêcher des forces supérieures de me balayer. Le nombre n'est pas un aussi grand avantage dans ces petites allées. À leur place, j'aurais également interdit à l'ennemi de se déployer, puis je l'aurais harcelé de tous côtés. Empêcher l'adversaire de se battre selon *ses* règles est toujours une bonne stratégie.

» Parmi les morts, il y a des hommes âgés et des jeunes garçons. Tous ceux-là prennent les armes quand une situation est désespérée, pas avant. Par exemple, lorsque des soldats courageux vont être vaincus par le nombre… face à un ennemi sans pitié.

Chandalen avait raison, dut admettre Kahlan. Tous avaient vu ou entendu les exécutions. Ces pauvres gens savaient qu'il n'y avait pas d'autre issue que la mort.

Les défenseurs avaient plié comme des roseaux face à une tempête. À l'endroit où se dressaient jadis les vieux murs de la ville, un peu en hauteur, les morts étaient encore plus nombreux. Sans doute parce que les soldats avaient battu en retraite, tentant de défendre une position surélevée. Cela n'avait servi à rien. Eux aussi étaient tombés comme des mouches.

Il ne restait pas un seul cadavre d'attaquant. Certains peuples, se souvint Kahlan, pensaient qu'abandonner les morts sur un champ de bataille, après une victoire, portait malchance. De plus, cela livrait les esprits des vainqueurs à la vindicte de ceux des vaincus. À l'inverse, ne pas récupérer les morts suite à une défaite leur permettait de continuer à harceler l'ennemi. Les responsables de ce massacre, tenants de ces croyances, avaient emporté leurs camarades défunts loin des dépouilles des vaincus. Kahlan connaissait plusieurs royaumes des Contrées où ces superstitions étaient scrupuleusement respectées. Un certain pays figurait en tête de sa liste…

Alors qu'ils contournaient un chariot renversé, sa cargaison de petit bois répandue sur le sol, Chandalen s'arrêta devant une enseigne

qui représentait une petite plante feuillue, près d'un mortier et d'un pilon. S'abritant les yeux d'une main, il étudia la façade de la minuscule boutique.

— Quel est cet endroit ? demanda-t-il.

Kahlan passa la première et franchit la porte défoncée.

— Une herboristerie, répondit-elle.

Le comptoir était jonché de débris de fioles qui avaient contenu des herbes séchées. Seuls deux bouchons, parfaitement inutiles désormais, avaient survécu à la mise à sac du magasin.

— Les gens venaient y acheter des plantes et des médicaments…

Derrière le comptoir, la grande armoire murale avait été démolie à coups de hache. Sur les centaines de petits tiroirs, seuls quelques-uns, au pied du meuble, étaient encore intacts. Les autres gisaient sur le sol, écrasés par des semelles de bottes. Chandalen s'accroupit, ouvrit quelques-uns des rares survivants, étudia rapidement leur contenu, et les referma respectueusement.

— Nissel serait surprise de voir autant d'herbes médicinales. Détruire des substances qui aident les gens est un crime !

— Un crime, oui, acquiesça Kahlan.

L'Homme d'Adobe ouvrit un autre tiroir et cria de surprise avant d'en sortir, avec révérence, un petit bouquet de minuscules plantes liées, à la tige, par un morceau de fil. Les feuilles séchées couleur marron tirant sur le vert arboraient de délicates veinures cramoisies.

— Du *quassin doe*…, murmura Chandalen.

— Et c'est quoi, du *quassin doe* ? demanda Kahlan.

L'Homme d'Adobe, sans le quitter des yeux, fit tourner le petit bouquet entre ses doigts.

— Le *quassin doe* peut sauver la vie d'un homme s'il absorbe accidentellement le poison d'une flèche « dix-pas ». Et aussi, s'il est assez rapide, le tirer de là quand il a été blessé par un de ces projectiles.

— Comment peut-on absorber ce poison accidentellement ?

— Les feuilles de *bandu* doivent être longuement mâchées et humidifiées avant d'être cuites jusqu'à devenir une pâte épaisse. C'est ainsi qu'on fabrique le poison. Il suffit d'avaler sa salive au mauvais moment, ou de mastiquer trop longtemps, pour s'intoxiquer.

Chandalen ouvrit la bourse en peau de daim qu'il portait au ceinturon et en sortit une petite boîte en os remplie d'une pâte brunâtre.

— Voilà le poison dont nous enduisons nos flèches. Si on en avale une infime quantité, on est malade. Et quand on en ingère davantage, on meurt très lentement. En grande quantité, cette substance tue très vite. Mais sous cette forme, personne n'aurait l'idée d'en consommer. (Il referma la boîte et la remit dans sa bourse.)

— Donc, en cas d'accident au moment de la fabrication, le *quassin doe* peut empêcher un homme de mourir ? (Chandalen acquiesça.) Mais si on est blessé par une flèche « dix-pas », ne meurt-on pas avant de pouvoir prendre l'antidote ?

— Ça dépend… Il arrive qu'un chasseur s'égratigne avec une pointe de flèche. Dans ce cas, il a le temps d'agir. Quand on est blessé… Eh bien, le poison est foudroyant uniquement si on est touché au cou. Là, on n'a pas le temps de prendre du *quassin doe*. Si on reçoit la flèche ailleurs, par exemple dans une jambe, le poison met plus longtemps à agir, et on peut s'en sortir.

— Mais si le chasseur est loin de Nissel ? Imaginons qu'il chasse dans les plaines, et qu'il se blesse avec une de ses flèches. Que lui arrive-t-il si la guérisseuse n'est pas là ?

— Tous les chasseurs ont du *quassin doe* sur eux. En prévision des accidents… Quand on traque du petit gibier, il y a très peu de poison sur les pointes de flèches. Ça laisse plus de temps… Jadis, quand il y avait des guerres, nos braves avalaient du *quassin doe* juste avant la bataille, pour être insensibles aux flèches « dix-pas » de leurs ennemis. (Chandalen secoua tristement la tête.) Mais il n'est pas facile de s'en procurer. La dernière fois que nous avons fait du troc, pour un bouquet comme celui-là, chaque homme a dû céder trois arcs et deux poignées de flèches, et toutes les femmes ont fabriqué des coupes… Hélas, nous n'en avons plus depuis longtemps. Les gens qui nous le procuraient n'en trouvent plus. Deux hommes sont morts depuis que nous manquons d'antidote… Mon peuple donnerait cher pour avoir ce bouquet…

Émue, Kahlan regarda l'Homme d'Adobe remettre religieusement le *quassin doe* dans le tiroir.

— Prends-le, Chandalen, et offre-le à ton peuple, qui en a tant besoin.

— C'est impossible, dit le chasseur en refermant le tiroir. Le voler, même à des morts, serait très mal. Ce *quassin doe* n'appartient pas aux miens, mais aux habitants de cette ville.

Kahlan s'agenouilla, rouvrit le tiroir et en sortit le précieux petit bouquet. Prenant un carré de tissu abandonné sur le comptoir – l'herboriste devait s'en servir pour envelopper les achats de ses clients – elle l'enroula autour du *quassin doe*.

— Prends-le, répéta-t-elle en posant l'inestimable trésor dans la paume de Chandalen. Je connais les habitants de cette ville, et je les dédommagerai un jour. Du coup, ce *quassin doe* m'appartient. Accepte-le. C'est un cadeau, pour compenser les ennuis que j'ai attirés à ton peuple.

— Un cadeau d'une trop grande valeur…, grogna Chandalen. Cela ferait de nous tes débiteurs jusqu'à la fin de ta vie.

— Alors, disons que ce n'est pas un cadeau, mais un paiement, pour le mal que Prindin, Tossidin et toi vous donnez. N'oublie pas que vous risquez vos vies pour moi. Ce salaire reste encore inférieur à ma dette. Vous n'aurez aucune obligation envers moi.

Chandalen réfléchit un long moment. Puis il glissa le petit paquet dans sa bourse et la referma soigneusement.

— Donc, c'est notre rétribution. Nous ne te devrons rien quand ce voyage sera terminé.

— Rien du tout…, confirma Kahlan.

Ils sortirent de la boutique et remontèrent les rues silencieuses, le long des échoppes et des auberges de la vieille ville. Il ne restait plus une porte ou une fenêtre intacte. Des éclats de verre brillaient partout au soleil, telles des larmes versées sur la mort par les maisons. Les envahisseurs avaient fouillé tous les bâtiments et traqué jusqu'au dernier survivant.

— Comment ces… *milliers*… de gens, en vivant tous au même endroit, faisaient-ils pour nourrir leurs familles ? demanda Chandalen. Il ne pouvait pas y avoir assez de gibier à chasser et de champs à cultiver pour tout le monde.

Kahlan essaya de voir la cité avec les yeux de l'Homme d'Adobe. Pour lui, ce devait être un grand mystère.

— Tous n'étaient pas des chasseurs ou des fermiers… Les habitants de cette ville pratiquaient la division du travail.

— Et ça veut dire quoi ?

— Tous avaient un métier différent. Une seule occupation, si tu préfères. Ils utilisaient de l'or ou de l'argent pour acheter ce qu'ils ne fabriquaient pas ou ne faisaient pas pousser eux-mêmes.

— Et d'où tiraient-ils cet argent et cet or ?

— Les gens payaient ainsi leurs services, ou ce qu'ils fabriquaient.

— Et ceux-là, d'où tenaient-ils leur or ?

— De gens qui les payaient pour leurs services.

— Pourquoi ne pas faire du troc ? C'est beaucoup plus simple.

— En un sens, c'est du troc… Imagine qu'une personne veuille quelque chose que tu possèdes mais ne détienne rien qui t'intéresse. Dans ce cas, elle te donne une pièce ronde faite avec de l'argent ou de l'or, et tu peux acheter ce dont tu as besoin.

— Acheter…, répéta Chandalen, comme s'il essayait de goûter cet étrange mot avec sa langue. Pourquoi travailler, dans ce cas ? Il suffit de se procurer des pièces d'or et d'argent, et on peut vivre facilement.

— Certaines personnes le font… Elles chassent l'or et l'argent, en quelque sorte. Mais c'est un dur labeur, car il faut creuser la terre pendant longtemps pour trouver un peu d'or. C'est pour ça qu'on fabrique des pièces avec, à cause de sa rareté. S'il était aussi facile à trouver que du sable sur une plage, personne n'en voudrait comme

monnaie d'échange. Si les pièces s'obtenaient ou se fabriquaient sans peine, elles perdraient leur valeur. Alors, ce système, qu'on appelle le « commerce », s'écroulerait, et tout le monde crèverait de faim.

— Avec quoi fait-on les pièces ? demanda Chandalen en s'arrêtant de marcher. Cet or et cet argent dont tu me parles, que sont-ils ?

Kahlan continua de marcher et il dut se fendre de quelques grandes enjambées pour la rattraper.

— L'or est… Le bijou que les Bantaks ont offert à ton peuple en gage de paix est en or. (Chandalen hocha la tête, l'air entendu. Cette fois, Kahlan s'arrêta de marcher.) Tu sais où les Bantaks se procurent tant d'or ?

— Bien entendu… C'est nous qui le leur donnons !

Kahlan agrippa la manche du manteau de Chandalen et le força à se tourner vers elle.

— Comment ça, vous le leur donnez ?

Le chasseur se raidit. Il détestait qu'une Inquisitrice pose la main sur lui. Si elle décidait de libérer son pouvoir, la fourrure du manteau ne serait pas une protection. Ces femmes pouvaient atteindre un homme à travers une armure !

Kahlan le lâcha et il se détendit aussitôt.

— Chandalen, où le Peuple d'Adobe trouve-t-il de telles quantités d'or ?

Le chasseur regarda la jeune femme comme si elle venait de lui demander où on pouvait se procurer de la poussière.

— Dans des trous, au nord de notre territoire… C'est une zone rocheuse où rien ne pousse, et il y a des trous partout. Dedans, on y trouve ce métal jaune. C'est un endroit dangereux. L'air est très chaud et mauvais pour les poumons. Il paraît qu'on risque de mourir si on reste trop longtemps dans ces crevasses. L'or, comme tu l'appelles, est trop mou pour faire de bonnes armes. Donc, il ne nous sert à rien.

Il eut un geste nonchalant.

— Les Bantaks disent que les esprits de leurs ancêtres aiment voir briller ce métal inutile. Alors, nous les laissons entrer sur notre territoire et descendre dans ces fameux trous. Ils prennent l'or, et fabriquent avec des objets que les esprits de leurs ancêtres ont plaisir à regarder quand ils viennent dans notre monde.

— Chandalen, à part les Bantaks, quelqu'un d'autre connaît-il l'existence de ces trous ?

— Tu sais que nous ne laissons pas les étrangers entrer chez nous… Mais quelle importance ? Ce métal est trop mou, donc, nous n'en avons rien à fiche. Il plaît aux Bantaks, et comme nous faisons beaucoup de troc avec eux, nous les laissons prendre ce qu'ils veulent. Mais ils ne vont pas souvent là-bas, parce que c'est dangereux.

Personne ne s'y aventure, sauf eux, pour plaire aux esprits de leurs ancêtres…

Comment Kahlan pouvait-elle expliquer cela à Chandalen, qui ne savait rien du fonctionnement du monde extérieur ?

— Mon ami, vous ne devez jamais utiliser cet or. (Le chasseur fit la moue. Ne venait-il pas de lui expliquer que ce métal ne servait à rien, et que personne n'en voulait ?) Vous le jugez sans valeur, mais certains hommes tueraient pour s'en procurer. Si ces gens-là apprennent qu'il y en a chez vous, ils vous massacreront pour l'avoir. La soif d'or rend fous certains individus. Ce serait la fin du Peuple d'Adobe…

Chandalen bomba le torse, lâcha la corde de son arc et se tapota la poitrine.

— Mes chasseurs et moi sommes là pour protéger les nôtres. Nous refoulerons les étrangers.

D'un geste circulaire, Kahlan désigna les centaines de morts qui les entouraient.

— Contre tant d'ennemis ? Des milliers et des milliers ? Des hordes qui ne renonceront pas avant de vous avoir exterminés ?

— Les esprits de nos ancêtres nous ont conseillé de ne jamais parler de ces trous et de l'or. Seuls les Bantaks ont le droit d'aller là-bas. Personne d'autre…

— Veille à ce qu'il en soit toujours ainsi. Sinon, des hommes viendront et vous voleront.

— Prendre ce qui appartient à un peuple est très mal, déclara Chandalen en armant de nouveau son arc. (Kahlan ne put retenir un soupir d'exaspération.) Si je fabrique un arc pour l'échanger, tout le monde sait que c'est l'œuvre de Chandalen, parce que l'arme est magnifique. Alors, si un voleur s'en empare, chacun le verra, et il sera tôt ou tard attrapé et obligé de le rendre. Ensuite, il risquera d'être banni par les siens. Comment savoir à qui appartiennent les pièces, si un voleur les prend ?

Expliquer ces choses à l'Homme d'Adobe risquait de flanquer une migraine carabinée à Kahlan. Au moins, ça l'empêchait de penser aux cadavres qui les entouraient.

Elle recommença à marcher et enjamba un mort. Impossible de faire autrement : les défenseurs étaient tombés trop près les uns des autres…

— Tu as raison, c'est très difficile à savoir. À cause de ça, les gens font très attention à leurs pièces. Quand un voleur est pris, sa punition est sévère, pour décourager les autres.

— Comment le punit-on ?

— S'il n'a pas volé grand-chose, et qu'il a de la chance, on le met sous les verrous jusqu'à ce que sa famille ait remboursé ses victimes.

— Sous les verrous ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Un verrou empêche d'ouvrir une porte. Les petites pièces où on enferme les voleurs ont des portes qu'on ne peut pas ouvrir de l'intérieur. Pour sortir, il faut avoir la clé…

Chandalen sonda une rue, au coin d'une orfèvrerie, et fit signe qu'ils pouvaient continuer à remonter la rue principale.

— Je préférerais être exécuté plutôt qu'enfermé ainsi…

— Si le voleur n'a pas de chance, ou s'attaque à la mauvaise personne, c'est ce qui lui arrive.

Chandalen émit un grognement désapprobateur. Kahlan se demanda si elle était très douée pour expliquer le monde à un Homme d'Adobe. Celui-là, en tout cas, semblait trouver absurde tout ce qu'elle lui révélait.

— Notre façon de vivre est préférable. Nous faisons ce que nous voulons, et chacun produit ce dont il a besoin. Ta *division du travail* ne vaut rien. Nous pratiquons très peu le troc, et c'est mieux comme ça.

— Vous faites la même chose que les habitants de cette ville, Chandalen. Tu ne t'en aperçois pas, mais c'est pourtant ainsi.

— Non ! Chaque personne maîtrise beaucoup de choses. Nous enseignons à nos enfants tout ce que nous savons, pour qu'ils subviennent seuls à leurs besoins.

— Vous pratiquez aussi la division du travail ! Par exemple, tu es un chasseur, et surtout, le protecteur de ton peuple. Presque tous ces défunts étaient des soldats. Chargés de protéger les leurs, comme toi. Et ils sont morts en essayant de le faire. Toi aussi, tu es un soldat. Tu es fort, tu sais te servir d'un arc et d'une lance, et ton esprit est formé à découvrir et à déjouer les plans que tes ennemis ourdissent pour nuire à ton peuple.

— C'est peut-être vrai pour moi, parce que je suis fort et intelligent. Mais les autres ne se partagent pas le travail.

— Tu te trompes ! Nissel, par exemple… Sa mission est de s'occuper des malades et des blessés. Elle passe son temps à soigner les autres. Comment se nourrit-elle ? Ceux qu'elle a guéris lui donnent de quoi manger. Et s'il n'y a personne à soigner, les villageois qui ont des vivres en plus les lui offrent pour qu'elle survive et soit prête à les aider le cas échéant. Tu comprends ? On la paie avec du tava et des légumes, mais ce serait presque pareil si on la rétribuait avec des pièces. Comme son travail est de secourir le village, chacun participe à son entretien afin qu'elle soit en forme quand on a besoin d'elle. Dans d'autres coins du monde, ici par exemple, on appelle cela un impôt. Des pièces qu'on donne pour le bien de la communauté. Afin d'aider à vivre ceux qui se dévouent pour les autres.

— C'est comme ça que tu obtiens ta nourriture ? Chacun te donne un peu, comme nous quand tu viens nous attirer des ennuis ?

Pour la première fois, il avait dit cela sans aucune hostilité. Kahlan en fut sincèrement soulagée.

— Exactement…

En marchant, Chandalen surveillait les fenêtres – vides – d'un deuxième étage ravagé. À mesure qu'ils avançaient, les bâtiments devenaient plus grands et plus sophistiqués. En passant devant une auberge à la porte arrachée, Kahlan aperçut, devant le comptoir, le cadavre d'un garçon de cuisine qui devait avoir à peine douze ans.

— Ton raisonnement marche pour les chasseurs et Nissel, concéda Chandalen. Pas pour tous les autres…

— Chacun se partage le travail, mais à des niveaux différents. Les femmes cuisent le pain de tava et les hommes fabriquent les armes. La nature aussi fonctionne comme ça. Certaines plantes poussent sur des sols humides, et d'autres en terrain sec. Parmi les animaux, il y en a qui mangent de l'herbe, d'autres qui se nourrissent d'insectes, et d'autres encore qui dévorent les membres des deux premières catégories. Chaque chose a un rôle à jouer. Les femmes font les enfants, et les hommes…

Kahlan s'arrêta et regarda les cadavres, tout autour d'elle.

— Et les hommes, semble-t-il, se chargent de tuer tout ce qui bouge… Tu vois, Chandalen ? Le travail des femmes est de donner la vie. Celui des hommes de la reprendre…

Kahlan se plaqua un poing sur l'estomac. Prise de nausée et de vertiges, elle était dangereusement près de perdre son contrôle.

— L'Homme Oiseau, fit Chandalen en la regardant du coin de l'œil, dirait qu'il ne faut pas juger tous les êtres à partir des exactions d'un petit nombre… En plus, les femmes ne font pas les enfants toutes seules. Les hommes y participent aussi.

Kahlan lutta pour respirer l'air glacial. Au prix d'un violent effort, elle se ressaisit et recommença à marcher.

Visiblement désireux de changer de sujet, Chandalen désigna quelque chose en braquant son arc dessus.

— Pourquoi fabriquent-ils des gens en bois, dans cette ville ? demanda-t-il.

Un mannequin sans tête vêtu d'une robe bleue brodée dépassait de la vitrine fracassée d'une boutique de mode. Heureuse de cette diversion, Kahlan s'en approcha.

— C'est le magasin d'un tailleur. Quelqu'un dont le métier est de fabriquer des vêtements. Cette femme en bois lui permettait d'exposer son travail, pour que tout le monde sache qu'il faisait de belles choses. Cet artisan devait être très fier de ses réalisations…

La couleur de l'ensemble, effectivement magnifique, rappela à Kahlan la robe de mariée que Weselan lui avait confectionnée. Alors que Chandalen, après avoir regardé autour de lui, tendait une main

pour toucher le somptueux tissu, l'Inquisitrice étouffa difficilement un cri d'horreur.

Dans la boutique, derrière le comptoir, un petit homme chauve était piqué à une cloison, comme un papillon, par la lance qui lui dépassait de la poitrine. Une femme gisait sur le comptoir, sa robe et ses sous-vêtements enroulés autour de sa taille. Entre ses fesses bleuies par le froid dépassaient les deux anneaux d'une paire de ciseaux.

Kahlan se détourna de la boutique et croisa le regard de Chandalen. Il était rouge de fureur.

— Tous les hommes ne sont pas pareils…, dit-il, les dents serrées. Si un de mes chasseurs faisait ça, je l'exécuterais sur-le-champ !

Kahlan n'avait aucune réponse à ça. D'ailleurs, parler ne lui disait plus rien. En repartant, elle desserra un peu les pans de son manteau, espérant que l'air glacial lui ferait du bien.

En silence, ils passèrent devant des écuries où tous les chevaux avaient été égorgés, puis longèrent une auberge et des maisons aussi dévastées – pour le simple plaisir de les souiller – que les précédentes.

Il faisait plus froid à l'ombre des balcons de ces demeures, mais Kahlan ne s'en soucia pas. Sur leur chemin, ils durent enjamber des cadavres couchés sur le ventre, des plaies béantes dans le dos. Au milieu des chariots et des carrosses renversés, des chevaux et des chiens morts gisaient à côté de leurs maîtres, comme s'ils voulaient témoigner, par leur fidèle présence, de la folie des responsables de cette boucherie.

Soudain glacée, Kahlan resserra les pans de son manteau. Le froid la vidait de ses forces. Avec une détermination opiniâtre, elle se força à poser un pied devant l'autre, en route pour une destination qu'elle espérait, dans le secret de son âme, ne jamais atteindre.

Dans le charnier glacé d'Ebinissia, une idée s'imposa à elle, poignante comme une prière.

Par pitié, esprits bien-aimés, faites que Richard n'ait pas froid.

Chapitre 28

Martelée par un soleil de plomb, une terre morte desséchée s'étendait à l'infini devant eux. Dans le lointain – un effet de la fournaise – des images indistinctes dansaient, semblables à des otages fantomatiques prêts à se rendre devant un ennemi trop puissant. Derrière eux, les collines déchiquetées se terminaient sur un champ de rochers et de cailloux. Le silence, pensa Richard, était aussi oppressant que la chaleur.

Du revers de la manche, il essuya la sueur qui dégoulinait sur son front. Le cuir de sa selle craqua quand il bougea un peu pour se désengourdir. Les trois chevaux attendaient, les oreilles pointées. De temps en temps, ils raclaient la terre du bout des sabots en poussant des hennissements inquiets.

Immobile sur Jessup, Verna sondait l'horizon désespérément vide comme si elle contemplait un spectacle fascinant. N'étaient ses boucles brunes poisseuses de sueur, elle ne semblait pas affectée par la chaleur.

— Je ne comprends pas ce temps, dit Richard. C'est l'hiver, et on meurt de chaud…

— Le climat n'est pas le même partout, souffla la sœur.

— C'est faux ! En hiver, il fait froid. Ce genre de canicule est réservé au plein été.

— Tu n'as jamais vu de pics enneigés, au milieu de l'été ?

— Si, mais c'est normal. L'air est plus frais en altitude. Nous ne sommes pas en montagne…

— Il ne s'agit pas du seul endroit où le climat est différent. Au sud, il n'est pas aussi rigoureux qu'au nord. Mais ce lieu est très particulier. Comme un puits de chaleur inépuisable.

— Et comment s'appelle ce coin charmant ?

— La vallée des Âmes Perdues.

— Et quelles âmes s'y sont égarées ?

— Celles des gens qui l'ont créée, et de tous les voyageurs qui s'y aventurent. (Verna tourna enfin la tête vers son compagnon.) C'est le bout du monde. De ton monde, en tout cas.

— Dans ce cas, que fichons-nous ici ?

— Loin derrière nous se trouve Terre d'Ouest, où tu es né. Ton pays était isolé des Contrées du Milieu, elles-mêmes nettement séparées de D'Hara. Le désert qui s'étend devant nous est une sorte de frontière.

— Et qu'y a-t-il au-delà ?

— Tu as vécu dans le Nouveau Monde. Après la vallée des Âmes Perdues, c'est l'Ancien Monde qui commence.

— L'Ancien Monde ? Je n'en ai jamais entendu parler…

— C'est tout à fait normal… Il a été *scellé* et oublié… Cette vallée joue le même rôle que la frontière, entre les trois pays du Nouveau Monde. Depuis des jours, nous chevauchons sur un territoire hostile et ravagé. Tous ceux qui tentent de le traverser, ou qui s'engagent dans la vallée, n'en reviennent jamais. Les gens pensent qu'il n'y a rien à l'extrémité sud des Contrées et de D'Hara, à part un désert où on meurt de faim et de soif si le soleil ne vous a pas carbonisé avant.

Richard fit trotter Bonnie pour se placer à côté de la sœur.

— Qu'y a-t-il au-delà ? Et pourquoi, si personne ne peut traverser, aurions-nous une chance de réussir ?

— Deux questions simples auxquelles il est pourtant difficile de répondre… La terre qui sépare le Nouveau Monde de l'Ancien s'étrécit à un endroit et la mer la borde des deux côtés.

— La mer ?

— Tu n'as jamais vu l'océan ?

— En Terre d'Ouest, il est très loin au sud, dans une région où personne ne vit. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit… Des gens m'ont parlé de l'océan, mais je ne l'ai jamais vu. Ils m'ont raconté que c'est une étendue d'eau plus grande que n'importe quel lac.

— Ils t'ont dit la vérité, fit Verna avec un petit sourire. (Elle se plaça face à la vallée et tendit un bras vers la droite.) L'océan est par là, à une bonne distance. (Elle désigna ensuite sa gauche.) Plus loin encore, par ici, il y a aussi la mer. Si la bande de terre est très large, elle reste quand même la plus étroite frontière entre l'Ancien et le Nouveau Monde. C'est pour ça qu'une guerre s'y est déroulée. Un conflit entre sorciers.

— Ils se sont battus ?

— Oui. Cela remonte à des lustres, une époque où il y avait beaucoup de sorciers. La désolation que tu vois autour de toi est le résultat de cette guerre. Un cuisant souvenir de ce que peuvent provoquer des sorciers dotés de plus de pouvoir que de sagesse…

Richard n'aima pas du tout le regard accusateur que lui jeta la Sœur de la Lumière.

— Et qui a gagné ?

— Personne… (Verna parut enfin se détendre un peu.) Les deux camps étaient séparés par la bande de terre, entre les deux mers. Bien que les combats aient sans doute fini par cesser, il n'y a pas eu de vainqueur.

Richard décrocha une outre du pommeau de sa selle.

— Vous avez soif ?

Avec un nouveau sourire, Verna accepta l'offre et but longuement.

— Cette vallée est un bon exemple de ce qui arrive quand on laisse le cœur, pas le cerveau, prendre le contrôle de la magie. (La sœur se rembrunit.) À cause de leurs méfaits, les habitants des deux mondes seront séparés à jamais. C'est pour ça, entre autres raisons, que les Sœurs de la Lumière forment ceux qui ont le don. Ainsi, ils n'agiront pas sur le coup de leurs stupides émotions.

— Et pourquoi se sont-ils battus ?

— Devine ! L'enjeu habituel… Savoir quels sorciers dirigeraient le monde.

— J'ai entendu parler d'une guerre, également entre sorciers, qui visait à déterminer s'ils devaient le diriger ou non.

Verna rendit l'outre à Richard et s'essuya les lèvres avec un doigt.

— C'était un autre conflit, même s'il avait un lien avec celui-là. Après la séparation des mondes, des sorciers des deux camps furent piégés dans le Nouveau. Chaque groupe était venu aider ses alliés à vaincre les représentants du camp ennemi…

» Une fois coincée, une des factions est entrée dans la clandestinité pendant des siècles, se renforçant afin de prendre un jour le pouvoir dans le Nouveau Monde. Une autre guerre éclata – qu'elle perdit. Les rares survivants allèrent se réfugier dans leur forteresse, en D'Hara. (Elle leva un sourcil interrogateur.) Des ancêtres à toi, je présume ?

Richard la foudroya un long moment du regard avant de boire une gorgée d'eau trop chaude. Il en fit couler un peu sur un foulard – un truc que Kahlan lui avait appris – et le noua autour de son front pour se rafraîchir et tenir en place ses cheveux. Puis il raccrocha l'outre à sa selle.

— Alors, qu'est-il arrivé ici ?

— À l'endroit où la bande de terre était la plus étroite, des armées – et des sorciers – ont livré bataille pour empêcher le camp adverse d'avancer. Les sorciers ont jeté des sorts, en puisant dans toutes les variantes de magie, pour tenter d'écraser leurs ennemis. Un déchaînement d'horreur, chaque faction se montrant aussi cruelle et perverse que l'autre. C'est cela qui s'étend devant nous…

— Vous voulez dire que leurs sorts sont toujours actifs ?

— Aussi puissants qu'au premier jour.

— C'est impossible ! Ils auraient dû s'affaiblir, voire se dissiper…

— Logiquement, oui… Mais les sorciers, pour conserver la force de leurs sortilèges, ont construit des structures spéciales.

— Quelles structures ?

— Les Tours de la Perdition, répondit Verna en continuant à sonder l'horizon désert.

À moins qu'elle vît des choses que le Sourcier ne pouvait pas

distinguer…

Richard flatta l'encolure de Bonnie et attendit que la sœur sorte de sa méditation.

— D'une mer à l'autre, les deux camps ont construit une ligne de ces édifices, l'une en face de l'autre. Les tours étaient investies de leur pouvoir, et elles couvraient toute la zone, de la mer à la vallée. Mais à cause de leur puissance, aucune faction ne put s'approcher assez pour ériger la dernière de sa propre ligne. L'affrontement s'acheva donc sur un *statu quo*. Une partie nulle, si tu préfères. Du coup, il y eut une brèche dans les défenses magiques.

— S'il y a une brèche, pourquoi les gens ne peuvent-ils pas traverser ?

— C'est en fait une zone de faiblesse dans une ligne de pouvoir… De chaque côté, le long des collines et des montagnes, jusqu'à la fin des terres et au-delà, dans la mer, où elle est un peu moins active, la ligne de Perdition est infranchissable. S'y aventurer revient à se jeter dans une tempête de magie. On y perd la vie, ou, pire encore, on peut errer à jamais au cœur de cet enfer.

» Dans la vallée, le *statu quo* dont je te parlais empêcha d'ériger la dernière tour, qui aurait scellé la ligne. Mais les sorts ont dérivé à travers la brèche, comme des nuages d'orage poussés par le vent, et se sont percutés avant de s'éparpiller au hasard. À cause de la faiblesse de la ligne, ici, il existe une sorte de labyrinthe qui peut être traversé par ceux qui ont le don. Les passages sans danger changent sans cesse de place, et il n'est pas toujours possible de repérer les sorts. Il faut pouvoir les sentir avec la magie. Et même comme cela, la traversée n'est pas un jeu d'enfant.

— Si je comprends bien, les Sœurs de la Lumière peuvent passer parce qu'elles ont le don…

— Exact. Mais pas plus de deux fois… La magie apprend à reconnaître les gens. Jadis, les sœurs qui avaient fait un aller-retour étaient renvoyées en mission dans le Nouveau Monde. Mais on ne les revoyait jamais. (Elle sonda de nouveau l'horizon.) Elles errent quelque part dans ce cauchemar, sans qu'on puisse les secourir. Les Tours de la Perdition et leur tempête de magie se sont à jamais emparées d'elles.

Richard attendit que Verna tourne de nouveau la tête vers lui.

— Ma sœur, peut-être se sont-elles tout simplement rebellées, choisissant de ne pas revenir. Comment pouvez-vous le savoir ?

— Hélas, nous en sommes sûres. Les sœurs qui ont traversé les ont vues. Moi-même, en venant, j'en ai aperçu plusieurs…

— Je suis désolé, sœur Verna. (Richard pensa à Zedd. Si Kahlan parvenait à le joindre, et à lui dire ce qui s'était passé. Kahlan… Se souvenir d'elle lui déchirait les entrailles.) Donc, un sorcier peut

traverser, reprit-il pour se forcer à chasser l'Inquisitrice de son esprit.

— Pas si ses pouvoirs sont pleinement développés… Quand nous lui avons appris à contrôler son don, il peut être autorisé à traverser, mais *avant* d'avoir réalisé tout son potentiel. Le propos de la ligne est d'empêcher les sorciers de traverser. Un sorcier au zénith de son art attirerait les sorts comme un aimant attire la limaille de fer. Les tours furent conçues pour cela. Un sorcier accompli se perdrait, tout comme un homme ordinaire qui ne pourrait pas s'aider du don pour repérer les brèches. Pas assez de pouvoir, ou trop, et on s'égare à coup sûr. C'est pour ça que les créateurs de la ligne n'ont pas pu l'achever. Les sorts adverses les ont empêchés de passer. Un plan grandiose qui a fini sur une impasse.

Richard comprit qu'il n'avait plus d'espoir… Si Kahlan allait chercher Zedd, le vieil homme ne pourrait rien faire pour l'aider. Digérant sa déception, il saisit le croc de dragon qui pendait à son cou.

— Ne peut-on pas survoler cette ligne ?

— Les sorts sont actifs dans le ciel comme dans l'océan. Aucune créature ne pourrait voler assez haut.

— Et la voie maritime ? N'est-il pas possible de naviguer assez loin pour contourner l'obstacle ?

— On prétend que cela a été tenté jadis. Moi, j'ai vu des navires partir relever ce défi. Mais aucun n'est jamais revenu.

Richard jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et ne vit rien.

— Quelqu'un pourrait-il vous suivre ?

— Une ou deux personnes, en restant près de moi, comme tu devras le faire. Au-delà de ce nombre, ce serait impossible. Les poches, entre les sorts, ne sont pas assez larges pour une grande expédition.

— Pour que les sorts se dissipent, ne suffirait-il pas de détruire les tours ?

— Nous avons essayé. C'est infaisable.

— Vous avez échoué, ma sœur. Ça ne signifie pas que c'est impossible.

— Les tours, Richard, et les sorts, sont le fruit des magies Additive et Soustractive !

La Magie Soustractive ? Comment les sorciers de jadis avaient-ils pu y recourir ? Bien sûr, Darken Rahl y était parvenu, alors…

— Les tours…, souffla Richard. Comment interdisent-elles la dissipation des sorts ?

— Chacune est investie de la force vitale d'un sorcier.

Malgré la chaleur, Richard frissonna.

— Vous voulez dire, je suppose, qu'un sorcier a sacrifié sa force vitale pour toute la ligne ?

— Non. Chaque tour, au contraire, contient la force vitale de

plusieurs sorciers.

Tant d'hommes s'étaient sacrifiés ainsi ? Inimaginable…

— À quel intervalle sont disposées les tours ?

— À ce qu'on dit, certaines sont séparées par des lieues, et d'autres par quelques centaines de mètres. Leur position dépend de la configuration des lignes de pouvoir qui courent dans le sol. Nous ignorons la raison de ce type d'alignement. Et nous ne savons pas non plus combien il y a de tours, car entrer dans le champ d'action de la ligne nous tuerait. Du coup, nous avons seulement pu en compter quelques-unes, dans la vallée.

— En traversant, nous en verrons ?

— C'est impossible à dire. Les passages se déplacent sans cesse. Parfois, une brèche frôle une tour. J'en ai vu une lors du voyage aller. D'autres sœurs n'en ont jamais aperçu. Moi, j'espère ne jamais refaire cette expérience…

Richard s'avisa soudain que sa main gauche serrait la garde de son épée. Les lettres en relief du mot « Vérité » lui mordaient la paume. Il ouvrit les doigts puis lâcha l'arme.

— Qu'est-ce qui nous attend là-bas ? demanda-t-il. Que verrons-nous ?

— Il y a des sortilèges de tous genres… Certains communiquent un terrible désespoir. Quand elle y est piégée, une âme souffre jusqu'à la fin des temps. D'autres rendent leur victime joyeuse et extatique… puis la taillent en pièces. D'autres encore te feront voir les choses que tu crains le plus, pour t'inciter à fuir et à te jeter dans les griffes des monstres qui se cachent derrière. Enfin, les pires te tentent avec tes plus grands espoirs. Si tu cèdes à tes désirs… (Verna se pencha vers le jeune homme.) Tu devras rester près de moi et continuer à avancer. Si tu as peur ou envie de quelque chose, fais exactement le contraire. Tu comprends ce que je veux dire ?

Richard hésita, puis finit par acquiescer. Sœur Verna tourna la tête vers l'horizon, où dansaient toujours les spectres vaporeux. Très loin devant, au-delà de ces illusions, le Sourcier crut voir dériver d'énormes nuages noirs. Il sentit le tonnerre gronder plus qu'il ne l'entendit. Ce n'était pas un orage, comprit-il, mais une manifestation de la magie. Quand Bonnie renâcla, il lui tapota gentiment le cou pour la rassurer.

Verna n'avait toujours pas bougé, tendue comme un arc.

— Qu'attendez-vous donc, ma sœur ? De trouver le courage d'avancer ?

— C'est tout à fait ça, mon enfant…

Cette fois, il ne fut pas furieux qu'elle l'appelle ainsi. Au fond, cela le définissait à la perfection, au moins sur le plan des compétences.

— Tu étais encore dans tes langes quand j'ai traversé, mais je me

souviens de chaque détail comme si c'était hier. Oui, tu as tout à fait raison : j'attends de trouver le courage.

— Le plus tôt nous partirons, dit Richard en faisant avancer Bonnie d'une pression des cuisses, plus vite nous serons de l'autre côté.

— Ou perdus… (Verna talonna son cheval.) Tu es si pressé de te perdre, Richard ?

— Je suis déjà perdu, ma sœur.

Chapitre 29

Ils arrivèrent devant des marches larges d'une bonne vingtaine de pas. Kahlan s'immobilisa un instant, comprenant qu'elle avait atteint sa destination. Puis elle commença l'ascension, ses raquettes s'enfonçant dans le monticule de neige qui recouvrait la pierre. Devant elle se dressait le portique majestueux, flanqué d'une rangée de statues si finement sculptées que leurs toges semblaient onduler au gré du vent. Sur l'esplanade, également couverte de neige, des cadavres gisaient un peu partout. Des hommes tombés les armes à la main pour défendre le dernier bastion de leur ville. D'autres étaient assis dos contre le mur du hall d'entrée, comme s'ils se reposaient avant de reprendre le combat. Mais ils ne se relèveraient plus jamais.

Les portes ornées du blason royal de la famille Amnell avaient été abattues à coups de hache et jetées sur le sol du vestibule. Au fond trônaient deux grandes statues de la reine Bernadine et du roi Wyborn. Chacune tenait une lance et un bouclier dans une main. Dans l'autre, la souveraine serrait un épi de blé. Son mari, lui, portait un agnelet sous le bras. On avait brisé les seins de Bernadine à coups de masse et les deux statues ne possédaient plus de tête.

Les doigts gourds – pas seulement à cause du froid – Kahlan défit les fixations de ses raquettes et les posa contre le socle de la statue de Bernadine. Chandalen fit de même avant de la suivre dans le couloir d'honneur aux miroirs brisés et aux tapisseries en lambeaux. Le courant d'air qui jouait dans le bâtiment désert étant encore plus glacial que le vent, l'Inquisitrice resserra autour d'elle les pans de son manteau.

— À quoi servait cet endroit ? demanda Chandalen à voix basse, comme s'il avait peur de réveiller les esprits des morts.

Kahlan dut faire un effort pour ne pas lui répondre sur le même ton.

— C'était la maison de la reine de ce pays. Son nom est Cyrilla.

— Une seule personne dans une maison aussi grande ?

— Beaucoup de gens y vivaient ! D'abord les conseillers, qui sont l'équivalent des Anciens de ton peuple. Puis les fonctionnaires chargés de l'organisation du pays, et tous les domestiques indispensables pour s'occuper d'eux et leur permettre de travailler dans les meilleures conditions possibles… Bien des gens tiennent ce palais pour leur maison, mais la reine, qui en est la maîtresse et dirige le royaume, est au-dessus d'eux.

Kahlan entreprit de fouiller le palais. Son compagnon la suivit, son regard volant d'objet d'émerveillement en objet d'émerveillement. Même si tout était à demi cassé, la grandeur de l'ameublement et des décorations subsistait…

Kahlan descendit la volée de marches qui conduisait aux offices. Chandalen insista pour entrer le premier dans chaque salle, dont il ouvrit la porte d'un coup de pied, son arc prêt à tirer. Sans ces précautions, il n'était pas question, déclara-t-il, de laisser l'Inquisitrice entrer quelque part.

Ils ne trouvèrent que des morts. Dans quelques salles, les serviteurs avaient été alignés contre un mur et cloués aux lambris par des flèches. Aux cuisines, après avoir exécuté tout le personnel, les envahisseurs avaient organisé des libations dont témoignaient des cruchons vides de bière et de vin. Quant à la nourriture, ils semblaient s'être surtout amusés à la projeter contre les murs.

Kahlan emprunta l'escalier de service pour gagner les étages supérieurs. Surpris, Chandalen monta les marches quatre à quatre afin de ne pas se laisser distancer. Sûrement mécontent qu'elle lui ait ainsi faussé compagnie, il ne lui fit pourtant aucun reproche.

— Il y avait des salaisons…, dit-il. Nous devrions en prendre. Ces pauvres gens ne nous en voudront pas de leur avoir emprunté un peu de nourriture.

— Mange cette viande, et tu mourras, car elle est sûrement empoisonnée. Un moyen classique d'éliminer d'éventuels survivants, après ce genre de massacre…

L'étage principal ne contenait pas de cadavres. Selon toute apparence, l'armée ennemie en avait fait son quartier général. Des tonneaux de vin et de rhum – vides – étaient entassés dans la salle de bal, et des détritus de toutes sortes jonchaient les riches tapis. On eût dit une porcherie, avec des empreintes de bottes sales partout, y compris sur les tables, où les soudards paraissaient avoir dansé.

— Ils étaient encore ici il y a deux jours, dit Chandalen en inspectant ce qui était devenu une décharge d'ordures. Peut-être trois…

— Je suis d'accord avec cette estimation…

— Pourquoi sont-ils restés si longtemps ? Seulement pour se saouler et faire la fête ?

— Aucune idée… Ils voulaient peut-être se reposer et soigner leurs blessés. Ou célébrer leur victoire, tout simplement.

— Tuer n'est pas une raison de se réjouir.

— Pour ces gens, il semble bien que si…

À contrecœur, Kahlan s'engagea dans l'escalier qui conduisait à l'avant-dernier étage. Là où se trouvaient les chambres à coucher…

Ils inspectèrent d'abord l'aile ouest : celle des hommes.

Apparemment, les officiers en avaient fait leurs quartiers, laissant leurs soldats annexer les auberges et les maisons environnantes.

Les dents serrées, Kahlan traversa le couloir qui menait à l'aile est. Une fois encore, Chandalen voulut ouvrir les portes et être le premier à jeter un coup d'œil. Mais ici, elle ne l'y autorisa pas.

La main posée sur la poignée, Kahlan hésita longtemps avant d'ouvrir la première porte. Puis elle entra, s'immobilisa et garda son masque d'Inquisitrice devant le spectacle qui s'offrit à elle.

Elle sortit et ouvrit la porte suivante.

Puis la suivante…

Dans chaque chambre, elle découvrit des femmes nues, étendues sur les lits. À voir l'état des tapis, elles avaient dû recevoir beaucoup de visiteurs. Sur le seuil d'une de ces pièces, une petite pile de copeaux signalait qu'un homme, en attendant son tour, s'était amusé à sculpter un objet en bois.

— À présent, nous savons pourquoi ils sont restés si longtemps, dit Kahlan en refusant de croiser le regard de Chandalen.

Ces quelques jours avaient dû être les plus longs de la vie des pauvres femmes. L'Inquisitrice espéra que leurs esprits étaient maintenant en paix.

Elle se dirigea vers la porte du fond, celle du dortoir que partageaient les plus jeunes femmes. Elle l'ouvrit et regarda à l'intérieur, Chandalen regardant par-dessus son épaule.

Étouffant un cri, elle se retourna et plaqua une main sur la poitrine de l'Homme d'Adobe.

— Je t'en prie, attends ici…

Le chasseur acquiesça, le regard baissé sur ses bottes.

Kahlan referma la porte derrière elle et y resta adossée un long moment. Une main sur l'estomac et l'autre sur la bouche, elle contourna une garde-robe dévastée et remonta le long couloir glacial, entre les rangées de lits. Sur le sol, des miroirs à main, des brosses, des épingles à cheveux et des peignes gisaient, à demi brisés.

Ces jeunes filles étaient en formation pour devenir les suivantes de la reine. La plupart avaient entre quatorze et seize ans… Ici, il ne s'agissait plus pour Kahlan de découvrir des cadavres anonymes. Elle connaissait une grande partie de ces malheureuses.

Quelque temps plus tôt, Cyrilla les avait amenées avec elle en Aydindril, où elle entendait s'adresser au Conseil. Kahlan avait été frappée par leur joie de vivre et leur constant émerveillement. Voir la grandeur d'Aydindril à travers leurs yeux avait changé sa vision des choses – en bien ! Elle aurait aimé leur offrir une visite guidée, mais être avec la Mère Inquisitrice les aurait trop angoissées. Encore un petit plaisir dont elle avait dû se priver. Mais elle les avait admirées de

loin, enviant leur avenir ouvert à tous les possibles.

Kahlan s'arrêta devant plusieurs lits, reconnaissant des visages jadis plein de vie. Juliana, une des plus jeunes du lot, avait toujours été sûre d'elle et même un brin péremptoire. Sachant ce qu'elle voulait, elle ne reculait devant rien pour l'obtenir. Les soldats lui tournaient autour comme des papillons fascinés par une flamme. Un jour, son chaperon, maîtresse Nelda, lui en avait fait la remontrance. Kahlan était secrètement intervenue en faveur de la petite. Malgré le goût certain de Juliana pour le badinage amoureux, avait-elle dit, aucun homme de la Garde Nationale n'aurait manqué de respect à la suivante d'une reine.

Les poignets attachés à la tête de lit, Juliana avait dû rester offerte à ses bourreaux de longs jours durant, car la corde s'était profondément enfoncée dans ses chairs.

La petite Elswyth gisait dans le lit suivant, sur des draps gorgés de sang. On lui avait lacéré la poitrine et ouvert la gorge, comme à presque toutes les autres.

Comme des truies à l'abattoir !

Au bout de la pièce, Kahlan s'immobilisa devant l'ultime lit. Ashley, une des plus âgées, les chevilles attachées aux montants de son lit, avait été étranglée avec la cordelette d'un rideau. Son père était un des assistants de l'ambassadeur de Galea en Aydindril. Et sa mère avait pleuré de fierté quand Cyrilla s'était montrée assez bonne pour la prendre parmi ses futures suivantes. Comment l'Inquisitrice leur raconterait-elle ce qui était arrivé à leur petit trésor ?

En retournant vers la sortie, non sans se recueillir un instant devant chaque petite victime, Kahlan se demanda pourquoi elle ne pleurait pas. N'aurait-elle pas dû éclater en sanglots, tomber à genoux, marteler le sol de ses poings et hurler jusqu'à s'en casser la voix ? Pourtant, elle restait de marbre, les yeux secs.

Il y avait peut-être trop de jeunes mortes dans ce dortoir. Avait-elle vu tant de cadavres, aujourd'hui, qu'elle s'y était habituée ? Comme lorsqu'on trouve l'eau trop chaude, en entrant dans une baignoire, et qu'on finit par s'y faire – sans avoir été ébouillanté…

Elle sortit et referma doucement la porte. Chandalen n'avait pas bougé, les phalanges blanches à force de serrer son arc. Kahlan avança, pensant qu'il la suivrait, mais il ne broncha pas.

— À ta place, dit-il, presque toutes les femmes seraient en larmes.

— Je ne suis pas comme les autres, répondit Kahlan en s'empourprant de colère.

— Ça, c'est le moins qu'on puisse dire…

L'Homme d'Adobe leva enfin les yeux.

— Je veux te raconter une histoire…

Kahlan fit quelques pas de plus.

— Pas maintenant, Chandalen. Je n'ai rien envie d'entendre. Plus tard, peut-être…

— Je veux te raconter une histoire !

— Si c'est si important, je t'écoute…, capitula l'Inquisitrice.

Croisant le regard de la jeune femme, le chasseur avança vers elle. Pourtant plus petit qu'elle de quelques pouces, il lui sembla soudain très grand.

— Quand mon grand-père était aussi jeune et fort que moi, il avait déjà une femme et deux fils. En ce temps-là, beaucoup de gens venaient faire du troc au village. Nous ne repoussions personne. Les Jocopos étaient un des peuples qui nous rendaient souvent visite.

— Les Jocopos ? Je connais tous les royaumes des Contrées et je n'ai jamais entendu parler d'eux.

— Ils vivaient à l'ouest, près de là où se dressait la frontière.

— Personne n'habite à l'ouest de votre territoire. C'est une région déserte.

— Les Jocopos étaient très grands. (Il leva une main dix bons pouces au-dessus de sa tête et la laissa retomber.) Mais ils avaient toujours été pacifiques. Comme les Bantaks, et comme nous. Soudain, ils nous ont déclaré la guerre. Les nôtres ne savaient pas pourquoi et ils mouraient de peur. La nuit, ils tremblaient à l'idée que les Jocopos reviendraient peut-être le lendemain. Ils déboulaient dans le village, égorgeaient les hommes et enlevaient les femmes pour leur faire…

Il désigna la porte.

— Pour les violer, dit calmement Kahlan. Cela s'appelle un viol.

— Les Jocopos enlevaient beaucoup de femmes, et ils les violaient. (Il désigna de nouveau la porte.) Comme celles-là… Tu comprends ce que je veux dire ?

— Plusieurs hommes les violaient, puis les assassinaient.

Le chasseur hocha la tête, soulagé de ne pas devoir entrer dans les détails.

— En ce temps-là, le Peuple d'Adobe n'avait pas d'hommes comme moi pour le protéger. (Il bomba un peu le torse, mais le cœur n'y était pas.) Il ne s'était jamais battu, et il n'y avait même pas pensé. Mais les Jocopos ont changé ça…

» Ils ont enlevé ma grand-mère. Alors, mon grand-père a juré de les envoyer tous dans le monde des esprits. Il a rassemblé les hommes qui avaient perdu une épouse, une mère ou une sœur, et…

Le chasseur s'essuya le front comme s'il transpirait. Mais avec ce froid, ce n'était pas le cas.

— Je comprends, dit Kahlan en lui posant une main sur le bras.

Cette fois, il ne sursauta pas.

— Mon grand-père a demandé qu'on organise un conseil des devins. Il pleura la mort de sa femme devant les esprits, et leur

demanda s'ils voulaient lui apprendre à combattre et à arrêter les Jocopos. Ils lui ont répondu qu'il devait d'abord cesser de pleurer, et ne plus verser une larme jusqu'à la fin des combats.

Kahlan retira sa main et caressa distraitement son col de fourrure.

— Mon père me disait à peu près la même chose : « Ne pleure pas ceux qui sont sous terre avant d'avoir châtié leurs assassins. Après, tu auras tout le temps de sangloter. »

— Ton père était un homme sage…

Kahlan ne dit rien, attendant que son compagnon reprenne le fil de son histoire.

— Les esprits sont venus voir mon grand-père chaque soir. Ils lui ont appris à tuer, et il a transmis son savoir à ses hommes. Ils ont commencé à se couvrir de boue et à attacher des broussailles à leurs membres, pour qu'on ne les voie pas.

» Les esprits avaient été clairs : il ne fallait pas combattre les Jocopos selon leurs règles, mais les frapper la nuit. Le jour, ils n'avaient peur de rien, car ils étaient plus nombreux que nous. Alors, ils devaient finir par frémir au moindre bruissement d'herbe et à chaque cri d'oiseau ou de grenouille…

» Le Peuple d'Adobe luttait à un contre cinq. D'abord, les Jocopos ne s'inquiétèrent pas. Mais les guerriers de mon grand-père commencèrent à les tuer quand ils chassaient, ou s'occupaient de leurs récoltes, ou soignaient leurs animaux, ou s'isolaient dans les buissons pour faire leurs besoins. Et surtout quand ils dormaient ! Tous les Jocopos devinrent des cibles. Ce ne fut pas une guerre, mais une chasse à l'homme. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de Jocopos dans ce monde…

Kahlan se demanda un instant s'ils avaient aussi abattu les enfants. Mais elle connaissait la réponse, puisque ce peuple avait disparu. Une autre déclaration de son père lui revint en mémoire : *Quand on t'impose la guerre, il est de ton devoir de te montrer impitoyable. Si tu te laisses arrêter par la clémence, tu trahiras ton peuple et ne vaudras pas mieux que ses ennemis. Car les tiens paieront tes erreurs de leur vie.*

— Je comprends, Chandalen. Ton peuple ne pouvait pas faire autrement. Et ton grand-père a su protéger ceux qu'il aimait. Mon père disait aussi : « Quand on t'impose la guerre, que ta riposte soit pire que tout ce que l'ennemi imagine dans ses pires cauchemars. Sinon, tu lui abandonneras la victoire. »

— Ton père devait avoir reçu la visite des esprits de ses ancêtres. Et il t'a bien transmis leurs leçons… Mais je sais qu'il est difficile de vivre selon ces règles. Et de supporter le regard des autres, qui te jugent impitoyable.

— J'ai payé pour l'apprendre, mon ami… Ton grand-père a fait

honneur au Peuple d'Adobe. Quand ce fut fini, je suis sûre qu'il versa beaucoup de larmes sur les femmes martyrisées…

Chandalen défit son manteau et le laissa tomber sur le sol. Dessous, il portait une tunique et un pantalon en peau de daim. Autour de ses deux bras, un couteau en os était fixé par une bande de tissu. La pointe semblait aussi acérée qu'une aiguille, et la garde était entourée de tissu pour une meilleure prise. Des plumes noires y pendaient…

Le chasseur tapota une des armes.

— Cet os appartenait à mon grand-père. (Il désigna l'autre couteau.) Celui-là à mon père. Un jour, quand j'aurai un fils grand et fort, il portera l'os de mon père… et un des miens. Alors, celui de mon grand-père pourra trouver le repos dans la terre.

Au moment de leur départ, quand Kahlan avait aperçu les couteaux, elle les avait pris pour des lames de cérémonie. À présent, elle savait qu'il n'en était rien. C'étaient d'authentiques armes : celles des esprits.

— Et que signifient les plumes ? demanda l'Inquisitrice.

Chandalen caressa celles qui dépassaient de son épaule droite.

— L'Homme Oiseau qui vivait au temps de mon grand-père lui a donné celles-ci. Celui que tu connais m'a remis les autres. Ce sont des plumes de corbeau.

Ces oiseaux symbolisaient la mort pour le Peuple d'Adobe. Même si elle jugeait peu ragoûtante l'idée de porter en guise d'armes un os de son grand-père et de son père, Kahlan savait que c'était un honneur pour Chandalen. Elle se garda donc de le froisser.

— Je suis honorée, Chandalen, que tu aies emporté, pour me protéger, les esprits de tes ancêtres.

Le chasseur se rembrunit.

— L'Homme Oiseau a dit que tu es une Femme d'Adobe. Prendre ces armes était mon devoir… Mon grand-père a appris à mon père, et à mon oncle, l'homme que tu as tué, à être les protecteurs de leur peuple. Mon père m'a transmis ce savoir, et je le communiquerai à mon fils, quand il viendra. Un jour, lui aussi portera mon esprit à son bras…

» Depuis la disparition des Jocopos, nous laissons peu d'étrangers entrer sur notre territoire. Ouvrir les bras aux autres, nous ont enseigné les esprits, revient à inviter la mort. Ils ont raison ! Tu nous as amené Richard Au Sang Chaud. À cause de lui, Darken Rahl a massacré beaucoup des nôtres.

Ainsi, c'était ça que Chandalen ne digérait pas. Il devait protéger son peuple et n'y était pas parvenu…

— Les esprits des ancêtres nous ont aidés à sauver le Peuple d'Adobe, Chandalen, et beaucoup d'autres innocents. Ils ont vu que le

cœur de Richard était pur. Comme toi, il a risqué sa vie pour défendre des gens qui ne voulaient pas la guerre…

— Ton Richard est resté dans la maison des esprits pendant que Darken Rahl massacrait les nôtres. Il n'a pas tenté de l'arrêter. Non, il ne s'est pas battu…

— Sais-tu pourquoi ? (Kahlan marqua une pause. N'obtenant pas de réponse, elle continua.) Entends ce que les esprits lui ont dit : s'il sortait, il combattrait Rahl selon ses propres règles, et il mourrait. Alors, il ne pourrait plus jamais aider personne. Pour vaincre et sauver les survivants du Peuple d'Adobe, il devait attendre son heure, et imposer ses règles. Exactement ce que les esprits ont conseillé à ton grand-père.

— C'est ce que raconte Richard…

— J'étais là et je les ai entendus ! Richard voulait se battre. Il a pleuré de rage quand ils le lui ont interdit. À ce moment-là, rien n'aurait pu arrêter Darken Rahl. Ce n'était pas la faute de Richard, ni la tienne. S'il avait essayé, il serait mort, et Rahl aurait dominé le monde.

— Peut-être… Mais si tu n'avais pas amené Richard, rien ne serait arrivé. Parce que Darken Rahl ne serait jamais venu le chercher chez nous…

— Chandalen, sais-tu ce que je fais ? Quel est mon métier, si tu préfères ?

— Oui. Comme toutes les Inquisitrices, tu fais peur aux gens, pour qu'ils t'obéissent. Et comme ils sont effrayés, ils filent doux.

— C'est une façon de présenter les choses… Mais je dirige surtout le Conseil des Contrées du Milieu. Grâce à moi, parce que je représente et protège tous les peuples, le tien peut vivre comme ça lui chante.

— Nous n'avons besoin de personne pour nous protéger.

— Tu crois ça ? Pour chaque Homme d'Adobe, il y avait cinq Jocopos. Ton grand-père a vaincu un ennemi supérieur en nombre et c'est admirable. Mais pour chacun des tiens, il y a des centaines de soldats morts ici, et ce n'est qu'une des villes du royaume. Ces braves ont été balayés comme des fétus de paille. Pourtant, selon tes propres dires, ils se sont battus courageusement. Quelle chance aurais-tu contre l'armée qui les a écrasés ?

Chandalen ne répondit pas.

— Il y a des peuples, mon ami, comme le tien ou les Bantaks, qui ne sont pas représentés au Conseil. Les pays plus grands, tel que celui-là, ou l'ennemi qui l'a vaincu, sont très puissants. Pourtant, Darken Rahl les a conquis. Moi, je parle au nom de ceux qui n'ont pas le droit de vote au Conseil. Je défends votre désir de vivre en paix, et j'interdis

aux autres peuples de vous envahir. Sans moi, ils le feraient. As-tu vu les pays que nous avons traversés ? Beaucoup ont des terres stériles. Ils viendraient voler les vôtres pour les cultiver et élever du bétail. Alors, vos plaines sacrées seraient brûlées et remplacées par des champs. Aussi fort et courageux que tu sois, tu ne repousserais pas ces envahisseurs. La bravoure ne suffit pas, face à des multitudes. Pense à ce qui est arrivé aux défenseurs de cette ville…

» Être un héros n'exclut pas de se servir de son intelligence, Chandalen. Combien de temps résisterais-tu à l'armée qui a rasé cette cité ? Même si chacun de tes hommes tuait cinquante ennemis, ça ne changerait rien. Vous disparaîtriez, comme les Jocopos.

Kahlan se tapa la poitrine de l'index.

— Moi, j'empêche les envahisseurs d'attaquer. S'ils n'ont pas peur de toi, ils me redoutent, ainsi que l'alliance que je représente. Dans les Contrées, des gens sont prêts à se battre pour défendre les faibles. Les morts que tu as vus aujourd'hui étaient de ceux-là. Ce royaume a toujours soutenu mes efforts pour la paix. C'est moi, en dirigeant le Conseil, qui fédère les ennemis de la guerre. Pour moi, ils combattraient tous ceux qui tenteraient d'envahir un peuple sans défense. Tu as raison, je fais peur aux gens, et ils m'obéissent. Mais le pouvoir ne me grise pas. Je m'en sers pour épargner l'oppression à tous les petits pays des Contrées. Ces soldats morts se sont battus au nom de la liberté de tous. Ils ont lutté pour toi, pour tes droits, même si tu n'as jamais su qu'ils ont versé leur sang à ta place.

Kahlan resserra de nouveau les pans de son manteau.

— Jusqu'à ce que Darken Rahl menace tout le monde, tu n'as jamais eu à prendre les armes pour tes protecteurs. Je suis venue avec Richard chercher l'aide de ton peuple. Les esprits de vos ancêtres ont décidé de nous soutenir. Pour la première fois, les Hommes d'Adobe se sont sacrifiés dans l'intérêt des Contrées. Avec l'aval des esprits !

» Les peuples des Contrées ont une dette envers vous. Mais l'inverse est vrai aussi. Richard Au Sang Chaud a risqué sa vie pour les tiens. Au cours de ce combat, il a perdu des êtres chers, tout comme toi. Et souffert d'une manière que tu ne pourras jamais comprendre. Si tu savais ce que Rahl lui a fait, avant qu'il le tue…

Enfin, Kahlan explosa.

— J'effraie les gens pour que tu puisses continuer à être aveugle et têtu comme une mule ! Richard et moi avons combattu pour la survie de tous les peuples, dont le tien. Et tant pis si tu n'as pas voulu nous aider ! Ou si tu nous refuses ta gratitude !

Chandalen prit le temps de préparer sa réponse.

— Tu penses que je suis têtu, dit-il calmement, et j'en ai autant à ton service… Ton père aurait dû également t'apprendre que les gens, parfois, semblent aveugles – et même bornés – parce qu'ils ont peur

pour ceux qu'ils doivent protéger. Au fond, nous nous ressemblons, Mère Inquisitrice. Chacun de nous fait de son mieux pour défendre ceux qu'il aime…

Contre toute attente, un petit sourire flotta sur les lèvres de Kahlan.

— Chandalen serait-il moins borné que je le pensais ? Très bien, à partir de maintenant, j'essaierai de le voir tel qu'il est : un homme d'honneur.

— Richard Au Sang Chaud n'est pas idiot non plus, fit le chasseur. S'il devait choisir quelqu'un pour se battre à ses côtés, a-t-il dit, ce serait moi.

— Tu as raison, il n'est pas idiot du tout…

— Il s'est aussi sacrifié pour devenir ton partenaire. Ainsi, il a épargné ce sort à un Homme d'Adobe. Car tu aurais sans doute choisi l'un d'entre nous… (Sa voix trembla de fierté.) Sûrement moi, car je suis le plus fort de tous. Donc, Richard m'a sauvé !

Kahlan ne put s'empêcher de sourire.

— Je suis vexée que tu juges terrible d'être mon époux.

Chandalen approcha de l'Inquisitrice. Il la regarda un moment dans les yeux, puis entreprit de défaire la bande de tissu de son bras droit. Une fois le couteau dégagé, il le tendit à la jeune femme.

— Mon grand-père serait fier de protéger une Femme d'Adobe comme toi !

Il écarta le pan gauche du manteau de Kahlan.

— Chandalen, je ne peux pas accepter. C'est le réceptacle de l'esprit de ton grand-père.

Le chasseur ignora l'objection et fixa l'arme au bras de Kahlan.

— Je garde l'esprit de mon père et je suis fort. Tu te bats pour protéger notre peuple. Grand-père serait honoré de lutter à tes côtés.

L'Inquisitrice releva le menton pendant qu'il mettait le couteau en place.

— Moi, je serai honorée de l'avoir pour allié.

— C'est parfait. À présent, ton devoir est de lutter comme il l'aurait fait. (Il prit la main droite de Kahlan et la posa sur l'os.) Pour le Peuple d'Adobe, et pour les autres, jure de remplir ta mission.

— J'ai déjà prêté ce serment. Et je continuerai à le tenir.

— Prête-le de nouveau devant moi !

— Eh bien… Tu as ma parole d'honneur. Je le jure devant toi !

Le chasseur sourit et remit le manteau sur l'épaule de l'Inquisitrice.

— Quand je le reverrai, je remercierai Richard Au Sang Chaud d'être devenu ton compagnon à ma place. Tu sais, je ne lui veux pas de mal. Lui aussi protège le Peuple d'Adobe, comme nous l'a dit l'Homme Oiseau.

Kahlan se baissa et ramassa le manteau de Chandalen.

— Remets-le, je ne voudrais pas que tu attrapes la mort. Tu dois encore me conduire en Aydindril.

Le chasseur obéit sans cesser de sourire. Puis il tourna la tête vers la porte du dortoir et se rembrunit.

— Quelqu'un est venu ici avant nous…

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— En sortant des chambres, pourquoi as-tu toujours refermé la porte ?

— Par respect pour les mortes…

— Quand nous sommes arrivés, toutes les portes étaient fermées. Les gens qui ont commis ces… viols… ignorent le sens du mot « respect ». Ils ont sûrement laissé ouvert, pour que tout le monde admire leurs exploits… Donc, quelqu'un d'autre est venu et a fermé ces portes.

— Tu as raison…, fit Kahlan. Les violeurs n'auraient pas fait ça.

— Pourquoi sommes-nous ici ? demanda soudain Chandalen.

— Parce que je voulais savoir ce qui est arrivé à ces gens.

— Tu l'as vu dehors… Il était inutile d'entrer.

— Eh bien… Pour découvrir si la reine aussi a été tuée…

— Elle compte pour toi ?

— Oui… Tu te souviens des statues, dans l'entrée.

— Un homme et une femme…

— La femme était la mère de la reine. L'homme nous a donné le jour à toutes les deux. Ma mère a pris le roi Wyborn pour compagnon.

— Tu es la sœur de cette reine ?

— Sa demi-sœur… Montons dans les appartements royaux, pour voir si elle y est. Ensuite, nous reprendrons le chemin d'Aydindril.

Kahlan gravit les marches et s'arrêta devant la chambre de Cyrilla, le cœur battant la chamade. Elle leva une main pour saisir la poignée, mais s'immobilisa. Une odeur atroce planait dans le couloir…

— Tu veux que je regarde à ta place ?

— Non… Je dois le faire.

Elle tourna la poignée, mais la porte était verrouillée, la clé en place.

— C'est une serrure, dit-elle en désignant la plaque de métal froid. Tu te souviens, je t'en ai parlé ? Et ce qui dépasse, c'est la clé… Avec on peut ouvrir…

Elle joignit le geste à la parole. À l'évidence, quelqu'un avait verrouillé cette porte par respect pour la reine.

Les fenêtres et les meubles étaient intacts. Il faisait aussi froid dans la chambre qu'ailleurs, mais l'odeur manqua faire suffoquer l'Inquisitrice et le chasseur.

Des excréments humains jonchaient le sol de l'antichambre. Il y en

avait aussi sur le bureau et sur le guéridon. Les chaises et le sofa en velours bleu étaient souillés d'une urine jaunâtre congelée. Quelqu'un s'était même soulagé dans la cheminée.

Le col de leurs manteaux relevé, Kahlan et Chandalen avancèrent jusqu'à la porte suivante et l'ouvrirent. Dans la chambre royale, c'était encore pire. Il ne restait plus un pouce carré où mettre le pied sans marcher dans de la merde. Le lit disparaissait sous une couche de fiente, et les murs en étaient tapissés. Si ces amas d'immondices n'avaient pas été gelés, il leur aurait fallu battre en retraite. Même ainsi, c'était à peine supportable.

Mais il n'y avait pas de cadavre.

Sur la liste des royaumes capables de commettre des ignominies pareilles, une multitude de noms s'effacèrent. Il n'en resta plus qu'un : celui qui figurait en tête.

— Kelton…, souffla Kahlan.

— Pourquoi des hommes feraient-ils une chose pareille ? demanda Chandalen. Sont-ils plus bêtes que des enfants ?

Kahlan sortit, suivie par le chasseur. Quand elle eut verrouillé la porte, elle osa enfin prendre une véritable inspiration.

— C'est un message… Une façon de montrer leur irrespect pour les gens qui vivaient ici. De dire qu'ils n'ont que des excréments à leur offrir… Ces gens ont souillé l'honneur des vaincus de toutes les façons possibles.

— Au moins, ta demi-sœur n'était pas là.

— C'est vrai… Il me reste cette consolation.

Ils redescendirent et l'Inquisitrice marqua une dernière pause devant les portes du deuxième étage. Chandalen aussi se recueillit brièvement.

— Il faut aller retrouver Prindin et Tossidin, dit enfin Kahlan.

— Tout ça ne te met pas en rage ? demanda le chasseur, les mâchoires serrées.

Kahlan s'aperçut soudain qu'elle affichait son masque d'Inquisitrice.

— Montrer ma fureur maintenant ne servirait à rien. Quand l'heure sera venue, tu la verras se déchaîner…

Chapitre 30

Dans une maison en torchis au toit de chaume, près des portes carbonisées de la ville, Kahlan regardait Chandalen préparer un petit feu pour elle. Jusque-là, ils n'avaient pas vu l'ombre des deux frères.

— Réchauffe-toi, dit le chasseur. Je vais chercher Prindin et Tossidin, et les ramener.

Quand il fut parti, l'Inquisitrice enleva son manteau, même si elle savait que s'habituer à la chaleur n'était pas une bonne idée. Ensuite, le froid lui paraîtrait encore plus mordant…

Attirée par le feu, elle s'agenouilla à côté et passa les mains au-dessus des flammes.

La petite pièce, et celle qui la jouxtait, avaient été l'univers d'une famille. La table était fracassée, mais un banc, près du mur, avait échappé au carnage. Des vêtements déchirés gisaient sur le sol, près d'assiettes en fer-blanc cabossées et d'un rouet brisé.

Dans ce fouillis, Kahlan dénicha une casserole et décida de l'utiliser plutôt que de déballer ses propres ustensiles. Elle sortit sur le seuil, remplit le récipient de neige et revint le poser sur trois pierres, au-dessus du feu. Dans une boîte écrabouillée, elle trouva du thé, mais préféra sortir la réserve qu'elle gardait dans son sac.

Regardant l'eau chauffer, elle attendit le retour des trois hommes. Dès qu'elle fermait les yeux, les visages des jeunes femmes suppliciées s'imposaient à son esprit…

Au moment où l'eau commençait à bouillir, Prindin entra dans la maison. Il posa son arc contre le mur et, en soupirant, se laissa tomber sur le petit banc.

— Où est ton frère ? demanda Kahlan.

— Il sera bientôt là… Nous sommes revenus par des chemins différents, histoire de repérer plus d'empreintes. (Il tendit le cou pour regarder dans la pièce attenante.) Chandalen n'est pas là ?

— Il est parti vous chercher.

— Alors, il devrait revenir bientôt… Tossidin n'est pas loin.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— D'autres cadavres…

Prindin ne semblant pas d'humeur diserte, l'Inquisitrice décida d'attendre le retour des deux autres hommes pour poser ses questions.

— Je nous préparais du thé…, dit-elle.

— Bonne idée ! se réjouit le chasseur. Boire quelque chose de chaud me fera du bien.

Kahlan se pencha et versa des feuilles de thé dans la casserole.

— Tu as de très jolies fesses ! lança Prindin derrière elle.

Elle se redressa et fit volte-face.

— Pardon ?

— Je disais que tu as de jolies fesses. La forme idéale…

Au fil de ses voyages, Kahlan avait appris à ne plus être choquée par les étranges coutumes des peuples des Contrées. Par exemple, un Homme d'Adobe, quand il complimentait une femme sur sa poitrine, voulait souligner qu'elle serait une mère parfaite pour ses futurs enfants. Venu d'un soupirant, ce genre de remarques était un moyen sûr de s'attirer les grâces du père de la jeune femme. En revanche, demander à voir la belle sans boue sur les cheveux revenait à exiger d'elle des faveurs déplacées, et l'impudent risquait de se retrouver avec une flèche paternelle plantée dans l'arrière-train.

Le Peuple d'Adobe n'avait pas de tabou au sujet du sexe. Plusieurs fois, Kahlan s'était empourprée en entendant Weselan, aux moments les plus incongrus, lui décrire cavalièrement ses ébats conjugaux. Pire encore, en général, elle s'épanchait en présence de son époux.

Mais alors qu'elle regardait Prindin, l'image des pauvres jeunes filles flottait toujours devant les yeux de Kahlan.

Bien qu'il n'eût pas vanté sa poitrine, on pouvait considérer, selon l'Inquisitrice, que les… hanches… d'une femme avaient aussi un rapport avec ses aptitudes à la maternité. Prindin n'avait pas voulu lui manquer de respect, elle le savait. Pourtant, son sourire éclatant la faisait frissonner. Une affaire de moment mal choisi, sans doute, après ce qu'elle venait de voir. Mais l'homme d'Adobe, lui, n'était pas entré dans les chambres des suppliciées.

— Tu as l'air surprise, dit Prindin, déconcerté. Richard Au Sang Chaud ne t'a jamais fait de compliments sur tes fesses ?

Kahlan chercha ses mots, en quête de la meilleure manière de fuir ce sujet scabreux.

— Eh bien, pas d'une façon aussi directe…

— D'autres hommes ont dû le faire. Elles sont trop jolies pour qu'ils ne l'aient pas remarqué. D'ailleurs, tout ton corps est agréable à regarder. Ça me donne envie de… (Il plissa le front.) Comment dit-on, dans ta langue…

Rouge comme une pivoine, Kahlan fit un pas vers l'Homme d'Adobe.

— Prindin ! cria-t-elle. (Elle desserra les poings et ajouta, un ton plus bas.) Je suis la Mère Inquisitrice !

— Peut-être, mais tu es aussi une femme, et tes courbes…

— Prindin ! Chez toi, parler ainsi à une femme est normal, mais dans d'autres régions des Contrées, c'est très insultant. En plus, je suis la Mère Inquisitrice, et on ne doit pas s'adresser à moi ainsi.

— Tu es aussi une Femme d'Adobe…

— Sans doute, mais je reste la Mère Inquisitrice !

Le pauvre Prindin blêmit.

— Je t'ai offensée ! (Il se leva du banc et se jeta à genoux devant Kahlan.) Pardonne-moi, je t'en prie ! Je ne voulais pas t'insulter, simplement montrer que tu me plais…

L'Inquisitrice se sentit soudain mal à l'aise. Elle avait humilié cet homme, et ce n'était pas son intention.

— Je comprends, Prindin. Je sais que tu ne pensais pas à mal, mais il ne faut pas parler ainsi ailleurs que chez toi. Les femmes des autres pays ignorent vos coutumes…

— Je ne savais pas, souffla l'Homme d'Adobe, au bord des larmes. Par pitié, pardonne-moi !

Il s'accrocha à ses jambes, ses doigts puissants enfoncés dans sa chair à travers le tissu du pantalon.

— Bien sûr que je te pardonne… Je sais que tu n'avais pas de mauvaises intentions. (Elle lui prit les poignets et écarta doucement ses mains.) Je te pardonne, te dis-je !

Chandalen entra à cet instant. L'air inquiet, il regarda Prindin puis Kahlan.

— Que se passe-t-il ?

— Rien du tout… (L'Inquisitrice aida Prindin à se relever tandis que son frère arrivait.) Mais nous devrons avoir une petite conversation sur les usages galants en cours dans les Contrées. Vous devez apprendre certaines choses pour éviter les ennuis. (Elle lissa ses jambes de pantalon et se redressa de toute sa taille.) Qu'avez-vous trouvé ?

Chandalen ignora la question et foudroya Prindin du regard.

— Qu'as-tu fait ?

— Je ne savais pas que c'était mal… J'ai… hum… dit qu'elle avait de belles…

— L'incident est clos ! coupa Kahlan. Un malentendu, rien de plus… Oublions ça. (Elle se tourna vers le feu.) J'ai préparé du thé. Dénichez des tasses dans ce fouillis, sur le sol. Puis, pendant que nous boirons, vous me direz ce que vous avez vu.

Tossidin se chargea de trouver les tasses. Au passage, il flanqua sur la nuque de son frère une tape réprobatrice, et lui murmura quelques mots peu amènes.

Chandalen enleva son manteau et s'agenouilla devant le feu pour se réchauffer les mains. Les deux frères apportèrent les tasses – Prindin en se massant la nuque – et les distribuèrent.

Histoire de prouver qu'il ne s'était pas déshonoré à ses yeux, Kahlan posa la première question à Prindin.

— Qu’as-tu découvert ?

— Le massacre remonte à dix jours, peut-être douze… Les envahisseurs venaient surtout de l’est, mais ils étaient très nombreux, et certains arrivaient de plus loin, au nord et au sud. Ils se sont d’abord battus dans les cols contre les défenseurs. Les citadins survivants se sont regroupés devant les murs de la ville pour résister. Mais beaucoup sont tombés en chemin, harcelés par leurs poursuivants.

» Des hordes d’envahisseurs ont déferlé des cols, puis ont foncé vers le sud, où a eu lieu la plus terrible bataille. Après avoir vaincu les défenseurs, et exécuté les rescapés, ils sont entrés dans la ville. Ils l’ont mise à sac et sont repartis vers l’est.

Tossidin marqua une courte pause.

— Ils ont emporté tous leurs morts, dans des chariots. J’ai vu beaucoup d’empreintes de roues. Il a dû leur falloir deux jours pour récupérer tous les cadavres. Sans doute des… milliers. Les défenseurs se sont battus comme des démons ! Les attaquants ont perdu encore plus d’hommes qu’ils n’en ont tué.

— Où sont les cadavres ? demanda Kahlan.

— À l’est, au fond d’une crevasse, dans un col. Il y a une telle montagne de corps que nous n’avons pas aperçu le sol…

— Comment ces soldats étaient-ils vêtus ?

Prindin sortit de sous sa chemise un drapeau grossièrement plié.

— Il y avait beaucoup de morceaux de tissu comme celui-là, attachés à de grands bâtons. Les habits des hommes portaient les mêmes symboles, mais nous n’avons pas voulu dépouiller les morts.

Kahlan déroula la bannière et sursauta en découvrant, au centre, un bouclier noir orné d’une lettre d’argent. Un « R » ! Le blason de la Maison Rahl.

— Des soldats de D’Hara… Comment est-ce possible ? Y avait-il aussi des Keltiens ?

Les trois hommes se regardèrent sans comprendre. Ils ignoraient tout du royaume de Kelton.

— Certains hommes portaient d’autres vêtements, répondit Prindin. Mais la plupart avaient ce symbole sur la poitrine, ou sur leurs boucliers.

— Et ils sont partis vers l’est ?

— Je ne sais pas comment les compter à ta façon, dit Tossidin. Mais si tu t’étais mise sur la route pour les regarder passer, tu y serais restée toute une journée.

— En plus, ajouta Prindin, d’autres hommes les ont rejoints. Ils les attendaient au nord, et sont partis avec eux.

— Avaient-ils beaucoup de chariots ? Des gros chariots ?

— Des centaines ! lâcha Prindin. Ces hommes ne portent rien sur

leurs dos. Tout va dans les chariots ! Ils gagnent parce qu'ils sont très nombreux, mais ils sont paresseux. Je crois qu'ils voyagent eux-mêmes dans des chariots !

— Pour entretenir une armée de cette taille, dit Kahlan, il faut beaucoup de vivres. Et ne pas marcher à pied les garde frais et dispos pour la bataille.

— Peut-être, mais ça les ramollit, dit Chandalen. Quand on porte ses fournitures, comme nous, on devient plus fort. Les paresseux s'affaiblissent sans s'en apercevoir. Ces hommes sont moins puissants que nous.

— Mais assez pour raser cette ville, rappela Kahlan. Ils ont vaincu et massacré leurs adversaires.

— L'avantage du nombre, insista Chandalen. Comme les Jocopos. Ça n'a rien à voir avec leur valeur de guerriers.

— Le nombre, répliqua l'Inquisitrice, est une forme de valeur, même si nous ne l'admirons pas.

Aucun des trois hommes ne la contredit sur ce point.

Prindin vida sa tasse de thé avant de reprendre la parole.

— Nombreux ou pas, ils sont tous partis vers l'est…

— Vers l'est…, répéta Kahlan, pensive. Sont-ils passés par un col surmonté par une passerelle de corde si étroite qu'une seule personne peut traverser à la fois ?

Les deux frères hochèrent la tête.

— Le col de Jara…, souffla Kahlan en se levant. C'est un des rares qui soient assez larges pour leurs chariots.

— Ce n'est pas tout, dit Tossidin en se levant aussi. Environ cinq jours après leur départ, d'autres hommes sont venus ici. (Il leva tous les doigts de ses deux mains.) Ceux qui ont rasé la ville étaient nombreux comme ça… Et ceux qui sont venus après, dix fois moins.

— Ce sont eux qui ont fermé les portes, dit Kahlan en regardant Chandalen.

Il acquiesça sans se soucier de la perplexité des deux frères.

— Ils ont fouillé la ville, continua Tossidin. Comme il ne restait personne à tuer, ils sont allés rejoindre les soldats en route vers l'est.

— Non, lâcha l'Inquisitrice. Ce n'étaient pas les alliés de ces monstres. Ils ne les ont pas suivis, mais *poursuivis*.

— Dans ce cas, dit Tossidin, s'ils les rattrapent, ils se feront tuer aussi, car ils sont dix fois moins nombreux. Comme si des puces essayaient de manger un chien…

Kahlan prit son manteau et l'enfila.

— En route ! Le col de Jara est un chemin sans difficulté pour des chariots, mais il est long et très sinueux. Je connais des petits cols – comme celui qui passe par le pont de corde, au-dessus de Jara, et continue dans la Faille des Harpies – qu'une armée ne pourrait pas

traverser. Mais ce n'est pas un obstacle pour nous et le chemin est beaucoup plus court. Nous mettrons une journée à avaler la distance qu'ils couvriront en quatre.

— Mère Inquisitrice, dit Chandalen, suivre ces bouchers ne nous conduira pas en Aydindril.

— Pour y aller, il faut traverser un col. La Faille des Harpies est un chemin comme un autre.

L'Homme d'Adobe ne fit pas mine de ramasser son manteau.

— Mais des milliers de soldats nous attendront sur la route. Tu voulais gagner Aydindril rapidement, en évitant les problèmes. Ce n'est pas très logique…

Kahlan entreprit de serrer les fixations d'une première raquette.

— Je suis la Mère Inquisitrice. Ma mission est d'empêcher que des horreurs pareilles se produisent dans les Contrées du Milieu. C'est ma responsabilité.

Les trois hommes se regardèrent, mal à l'aise. Prindin et Tossidin allèrent récupérer leurs raquettes, mais Chandalen ne broncha pas.

— Tu as dit que ton devoir était d'aller en Aydindril, comme Richard Au Sang Chaud te l'a demandé. Ta responsabilité, c'est ça !

— Je n'y renonce pas, dit la jeune femme en s'attaquant à sa deuxième raquette. Mais nous sommes membres du Peuple d'Adobe, et nous avons d'autres responsabilités.

— Je ne comprends pas…

Kahlan finit de serrer les fixations et tapota le couteau en os, sous son manteau.

— Des responsabilités vis-à-vis des esprits ! Les Jocopos, les Bantaks et les bourreaux d'Ebinissia ont écouté des esprits maléfiques qui les ont poussés à faire des choses terribles. Ces démons venaient de l'autre côté du voile. Nous avons un combat à mener en l'honneur des mânes de nos ancêtres, et de leurs descendants, qui peuplent ce monde.

Pour refermer le voile, Kahlan le savait, elle devait joindre Zedd, qui pourrait sûrement aider Richard – le seul susceptible de réussir à réparer la déchirure. Chandalen avait parfaitement raison : ils devaient aller en Aydindril sans s'occuper du reste.

Mais les visages des jeunes suivantes ne cessaient de la hanter. Des spectres qui semblaient l'appeler au secours…

Les deux frères étaient déjà en train de mettre leurs raquettes. Chandalen approcha de l'Inquisitrice et baissa le ton.

— À quoi nous servira de rattraper cette armée ? Ce n'est pas une bonne décision…

Kahlan chercha le regard du chasseur et n'y lut pas de la méfiance, comme naguère, mais une sincère inquiétude.

— Chandalen, ces bouchers étaient sans doute plus de cinquante mille. Les hommes qui les poursuivent – ceux qui ont fermé les portes par respect ! – sont tout au plus cinq mille. La colère guide leurs pas, mais ils n'ont aucune chance de vaincre. Si je peux leur éviter la mort, je n'ai pas le droit de me dérober.

— Et si tu péris en le faisant, quelle pire catastrophe ça entraînera ?

— Tu es là pour empêcher que je me fasse tuer, non ?

L'Inquisitrice voulut se diriger vers la porte. Chandalen la retint doucement par le bras.

— Il fera bientôt nuit. Préparons-nous un bon repas. Nous partirons au matin, après avoir pris un peu de repos.

— La lune éclairera notre chemin et nous n'avons pas de temps à perdre. Je pars ! Si tu es aussi fort que tu le prétends, accompagne-moi. Sinon, reste ici, bien au chaud.

— Têtue comme une mule…, soupira l'Homme d'Adobe. Tu vas voir comment je marche quand il le faut. Et j'espère que tu pourras me suivre. En route !

L'Inquisitrice eut un petit sourire et sortit. Les deux frères ramassèrent leurs arcs avant de la suivre.

Résigné, Chandalen alla mettre ses raquettes.

Chapitre 31

Richard se grattait la barbe en regardant les chevaux brouter une herbe qui existait seulement dans leur imagination. Rien ne poussait dans la vallée, mais les bêtes semblaient satisfaites, comme si elles s'offraient un festin. Les illusions parvenaient même à abuser les animaux. Le Sourcier se demanda quelles sortes de choses il allait bientôt voir.

Verna passa enfin en tête, l'arrachant à sa sombre méditation.

— Par là, dit-elle, un bras tendu.

Des nuages de poussière noirs flottaient au-dessus du sol devant eux, bouillonnant comme s'ils étaient des prédateurs dans l'attente d'un gibier. Richard tira sur les brides des deux autres montures et suivit la sœur. Elle avait ordonné qu'ils marchent, car les chevaux pouvaient être effrayés par des monstres invisibles – sauf pour eux –, s'emballer et les précipiter dans un sortilège.

Verna modifia abruptement sa course, obliquant légèrement vers la droite. Une colonne de poussière noire s'éleva et dériva, poussée par un vent que les deux voyageurs ne sentaient pas.

— Ne prête pas attention à ce que tu vois, dit la sœur en tournant la tête. Ici, tout est irréel. Compris ?

— Que vais-je voir ? demanda Richard.

Verna regarda de nouveau devant elle.

— Je n'en sais rien. Les sorts puiseront dans ton esprit les choses que tu crains ou que tu désires. C'est différent pour chaque individu. Bien entendu, certaines visions sont identiques, puisque nous avons tous des angoisses ou des aspirations communes. Une partie de la magie est bel et bien réelle. Comme les nuages de poussière, par exemple…

— Et qu'avez-vous vu, la première fois, pour être aussi effrayée ?

— Une personne aimée…

— Pourquoi avez-vous eu peur d'elle, dans ce cas ?

— Parce qu'il a essayé de me tuer.

— Il ? s'écria Richard. Ma sœur, il y a un homme dans votre cœur ?

— Plus maintenant, répondit tristement Verna. Mais quand j'étais jeune, j'avais un amoureux. Il s'appelait Jedidiah.

— Et c'est terminé ? lança Richard, pour encourager la femme à en dire davantage. Pourquoi ?

— Quand j'ai quitté le Palais des Prophètes, pour partir à ta

recherche, il était très jeune. Davantage que toi, je crois. Nous ne savions même pas si tu étais né. Mais nous étions sûres que tu viendrais au monde. Trois Sœurs de la Lumière furent donc envoyées à ta recherche. C'était il y a des années, et j'ai passé plus de la moitié de ma vie loin du palais. Et de Jedidiah. (Verna s'arrêta pour étudier le terrain, à ses pieds. Elle hésita un peu, puis repartit.) Il a dû m'oublier et se trouver une autre compagne.

— S'il vous aimait vraiment, ma sœur, il n'aura pas fait ça. Vous vous souvenez bien de lui…

Verna tira sur la bride de son cheval pour l'éloigner d'une chose invisible qui semblait le fasciner.

— Trop d'années ont passé, et nous avons évolué séparément. À présent, je suis une vieille femme. Nous avons changé. Jedidiah a le don, et une vie où je n'ai plus de place.

— Vous n'êtes pas vieille, sœur Verna. Et quand on s'aime, le temps ne devrait pas compter.

Richard se demanda s'il parlait de sa compagne… ou de lui-même.

— La jeunesse ! gloussa Verna. C'est l'âge de l'espoir, mais sûrement pas celui de la sagesse. Je sais comment sont les hommes. Après avoir été si longtemps dans mes jupes, il aura eu vite fait de s'attaquer à une nouvelle conquête.

— L'amour est une affaire beaucoup plus sérieuse que ça…, dit Richard, les dents serrées.

Un très mauvais signe chez lui.

— Tu sais tout de ce sentiment, crois-tu ? Bientôt, toi aussi tu tomberas sous le charme d'une nouvelle jolie petite paire de jambes.

Richard allait laisser libre cours à sa colère quand Verna s'arrêta net et leva les yeux. La colonne de poussière approchait d'eux en tourbillonnant.

De très loin, le Sourcier entendit une voix crier son nom.

— Quelque chose ne va pas…, souffla Verna.

— Que se passe-t-il ?

La sœur ne répondit pas, mais tira Jessup vers la gauche.

— Par là…

Soudain, des éclairs zébrèrent le ciel. La foudre s'abattit devant eux, éventrant le sol, qui trembla sous l'impact.

Un instant, dans la lumière aveuglante des éclairs, Richard aperçut Kahlan. Elle le regardait, immobile, les poings sur les hanches.

Puis elle disparut.

— Kahlan !

— Suis-moi ! cria Verna en rebroussant chemin. Richard, je te l'ai dit, rien n'est réel. Ignore tout ce que tu vois !

Conscient que c'était une illusion, le jeune homme n'en eut pas

moins le cœur brisé. Pourquoi la magie le torturait-elle avec l'image de sa bien-aimée ? Selon Verna, les sorts puisaient dans sa tête les angoisses et les désirs qui nourrissaient les visions. Dans ce cas précis, avait-il peur ou envie de voir Kahlan ?

— Les éclairs sont réels ? demanda-t-il.

— Assez pour nous tuer. Mais ça n'est pas un orage classique, bien sûr. En fait, il s'agit d'une tempête de sorts qui se battent les uns contre les autres. Les éclairs sont produits par leur énergie résiduelle. Ils ont pour mission d'éliminer les intrus. Nous allons tenter de nous faufiler dans les brèches, là où la bataille ne fait pas rage.

Richard entendit de nouveau une voix crier son nom. Mais cette fois, c'était celle d'un homme.

Un autre éclair s'abattit devant eux. Verna et Richard levèrent les bras pour se protéger les yeux, mais les chevaux ne bronchèrent pas. La sœur avait dit la vérité : un orage classique les aurait effrayés.

Verna se retourna et saisit le bras du Sourcier.

— Richard, écoute-moi bien. Quelque chose ne va pas. La piste fluctue trop vite. Je ne parviens pas à la repérer comme je le devrais.

— Pourquoi ? Vous avez déjà traversé. Et ça a marché.

— Nous ne savons pas grand-chose de cet endroit… Il est souillé par une magie que nous ne comprenons pas bien. Peut-être a-t-elle appris à me reconnaître lors de mon premier passage… Faire plus d'un aller-retour est impossible. Et on dit que le retour est plus difficile que l'aller. Il s'agit peut-être simplement de ça… Ou d'autre chose.

— Quoi donc ? C'est à moi que vous pensez ?

Les yeux de Verna semblèrent traverser le corps du jeune homme pour fixer des images… qui n'existaient pas.

Elle se reprit très vite.

— Non, tu n'y es pour rien. Si tu étais en cause, ça ne m'empêcherait pas de sentir le chemin, comme la première fois. Mes perceptions ne sont pas constantes. Je crois que c'est à cause de ce qui est arrivé à Grace et à Elizabeth.

— Quel rapport ont-elles avec tout ça ?

La colonne de poussière les enveloppait, à présent, et le vent faisait claquer leurs vêtements. Richard dut plisser les yeux pour les protéger.

— En mourant, elles m'ont transmis leur don. C'est pour ça qu'elles se sont sacrifiées, après ton refus. Afin de rendre la suivante plus forte en vue de la prochaine tentative…

Voilà pourquoi la compulsion d'accepter le collier avait été plus puissante chaque fois ! Kahlan avait émis l'hypothèse que ces femmes se suicidaient pour donner plus de pouvoir à leurs collègues survivantes…

— Donc, vous détenez le Han des deux autres sœurs ?

— Oui. Et c'est peut-être trop pour pouvoir traverser. Si je ne réussis pas, tu devras continuer seul, et tenter de t'en tirer vivant.

— Comment ? Je ne détecte pas la magie qui nous entoure. Alors, pour repérer vos fichues brèches…

— Ne discute pas ! Tu as senti les éclairs. Une personne privée du don n'aurait rien perçu avant qu'il soit trop tard. Si tu es seul, tu devras essayer !

— Ma sœur, tout ira bien. Il ne vous arrivera rien, et vous me guiderez.

— Mais si j'échoue, ne baisse pas les bras ! Ignore tout ce que tu vois, et avance. Si je meurs, tu dois tenter de rejoindre le Palais des Prophètes.

— S'il vous arrive malheur, j'essaierai plutôt de rejoindre les Contrées du Milieu. C'est plus près.

— Non ! Pourquoi dois-tu toujours contester ce que je te dis ! (Elle le foudroya du regard un moment, puis se radoucit un peu.) Sans une Sœur de la Lumière pour te former, tu mourras. Le collier ne suffira pas à te sauver. Si tu n'as pas de professeur, ce sera comme posséder des poumons sans avoir d'air à respirer. Nous sommes ton oxygène ! Deux d'entre nous sont mortes pour t'aider. Fais en sorte que leur sacrifice n'ait pas été vain !

Richard dégagea son bras, qu'elle serrait toujours, et lui serra gentiment la main.

— Vous allez réussir, je vous le jure ! N'ayez pas peur, et ignorez ce que vous voyez. N'est-ce pas la méthode requise ? Et si ça tourne mal, je promets de vous sauver.

— Tu ne sais rien de ce que je vois, soupira Verna, exaspérée. Ne me pousse pas à bout, Richard ! Ce n'est pas le moment, et je ne suis pas d'humeur. Tu obéiras, un point c'est tout !

Richard entendit un lointain roulement de sabots alors que Verna repartait d'un pas décidé.

Sur la gauche du jeune homme, la colonne de poussière se dissipa soudain, révélant un paysage sublime et inondé de lumière. Le Sourcier reconnut les bois de Hartland, où il désirait tant retourner. Ils s'offraient à lui. Quelques pas, et il y serait… Oui, une distance ridicule le séparait du salut !

Mais c'était un piège, il le savait. Un sort qui le condamnerait à une errance éternelle. Et alors ? Était-ce si mal que ça ? Il aimait ces bois et il y serait heureux, même s'ils n'étaient pas réels !

L'homme cria de nouveau son nom et le bruit de sabots se rapprocha. Reconnaissant la voix de Chase, Richard regarda autour de lui.

— Avance ! lança Verna. Rien n'est réel !

Mais le jeune homme se languissait autant de son vieil ami que des bois de Hartland.

Il ne bougea pas.

Chase galopait ventre à terre. Son manteau noir volait derrière lui et sa collection d'armes brillait sous le soleil de plomb. Voyant qu'il n'était pas seul sur sa monture, Richard plissa les yeux et finit par reconnaître Rachel. Rien d'étonnant, puisqu'elle ne le lâchait pas d'un pouce. Et elle aussi criait son nom.

Quelque chose, sur Rachel, attira l'attention du Sourcier. Quelque chose qui lui donnait l'impression… que Zedd était là.

Une pierre couleur d'ambre accrochée au cou de l'enfant ! Ce bijou fascinait Richard, comme si Zedd en personne lui parlait…

— Richard ! cria Chase. Ne va pas là-bas ! Zedd a besoin de toi ! Le voile est déchiré !

Le garde-frontière força soudain sa monture à s'arrêter. Richard fit quelques pas en arrière sans quitter l'illusion des yeux. Ayant cessé de crier, Chase descendit de cheval, Rachel dans les bras, et regarda autour de lui, l'air étonné.

La colonne de poussière réapparut. À travers ce rideau sombre, le Sourcier vit son ami prendre la fillette par la main. Puis tous deux lui tournèrent le dos.

Un drôle de comportement, pour des êtres imaginaires… Mais c'était sans doute un piège, pour l'inciter à aller y voir de plus près.

— Richard ! cria Verna. Avance, ou je te ferai regretter, quand nous serons sortis de là, de ne pas y avoir erré pour toujours ! Il ne faut pas t'arrêter ! (La sœur, constata le Sourcier en tournant la tête, regardait frénétiquement à droite et à gauche tout en parlant.) La brèche se referme sur nous. Dépêche-toi !

Derrière la colonne de poussière noire, à peine visibles désormais, Chase et Rachel marchaient vers une destination qu'il ne voyait pas. Puis ils disparurent tout à fait derrière le rideau obscur.

Richard pressa le pas pour rattraper Verna. Quelle curieuse vision ! Pourquoi la magie avait-elle choisi ces deux personnes pour le tenter ? Et cela avait paru si réel. Comme s'il lui avait suffi d'avancer et de tendre un peu le bras pour toucher ses amis. Une ruse de la magie ? Pour l'inciter à suivre quelqu'un à qui il se fiait aveuglément ? Mais Chase semblait si… authentique… et si désespéré.

Richard se secoua mentalement. Bien sûr que ça lui avait paru réel ! C'était le but de la magie : abuser les gens pour les piéger. Des illusions mal foutues n'auraient pas été très efficaces…

Richard posa une main sur la croupe de Jessup quand il le rattrapa, pour lui signaler sa présence et l'empêcher de ruer contre une menace imaginaire. En accélérant le pas, Bonnie et Geraldine toujours tenues par la bride, il laissa ses doigts courir le long du corps musclé du

cheval. Arrivé à son encolure, il voulut lui gratter le menton, et s'aperçut qu'il avait recommencé à brouter une herbe imaginaire, sa bride pendant dans le vide.

Verna avait disparu !

Produisant un bruit assourdissant, des éclairs jaillirent autour du Sourcier. L'un d'eux frappa le sol à ses pieds et il dut sauter sur le côté pour éviter le suivant.

Ses cheveux se hérissèrent. Il eut le sentiment qu'il allait cuire sur place, tant la chaleur augmenta.

Richard appela Verna à pleins poumons et courut en avant, tirant les trois chevaux. Les éclairs semblaient l'avoir pris pour cible, frappant le sol là où il était une seconde plus tôt.

Des boules de feu se matérialisèrent dans l'air et explosèrent en sifflant comme des serpents. Sous ce déluge de flammes, Richard slaloma au hasard – ou se fiait-il à son instinct ? – une main sur la tête pour se protéger d'une force qui, si elle le touchait, ne se laisserait pas arrêter par si peu. Le bruit semblait suffisant pour rendre fou n'importe qui. Quant à y voir – à supposer qu'il y ait quelque chose à voir – c'était parfaitement impossible à cause des colonnes de poussière.

Richard continua à courir et à esquiver les éclairs.

Soudain, des murs de marbre blanc apparurent devant lui. Il s'arrêta et leva les yeux, incapable de voir le haut de ces murailles, qui disparaissait dans les nuages noirs. Un éclair le frôlant de nouveau, le Sourcier s'engagea sous l'arche qui s'ouvrait au milieu du premier mur. Dès qu'il eut tourné l'angle, il s'aperçut que le mur suivant était aussi pourvu d'une ouverture.

En courant, il réussit à compter. Les cinq côtés de la structure mesuraient environ cent pieds et chacun comportait une arche d'une vingtaine de pieds de large sur autant de haut.

Il s'arrêta et reprit son souffle sur le seuil d'une des arches. Le passage était désert. De sa position, il voyait toutes les autres ouvertures, en enfilade…

Un éclair percuta le sol. Cette fois, il était piégé ! Lâchant les chevaux, il plongea sous l'arche et fit un roulé-boulé sur le sol sablonneux.

Le silence le frappa quand il s'assit en prenant appui sur les mains. Son abri était parfaitement vide. Il y faisait relativement frais, en comparaison de la fournaise qu'il venait de traverser, et une bonne odeur d'herbe flottait dans l'air.

Dehors, au bout de l'enfilade d'arches, les nuages noirs flottaient à ras du sol. Les éclairs frappaient toujours, mais il ne les entendait presque plus. Les chevaux, très calmes, trottaient paisiblement en broutant leur herbe imaginaire.

Richard comprit qu'il était dans une Tour de la Perdition ! En inspectant les hauts murs, il en eut la confirmation : ils étaient couverts de la suie noire qu'il avait déjà vue dans la tour de Milena, après que Giller eut utilisé son Feu de Vie de Sorcier pour se suicider.

Richard passa un index sur cette pellicule noire, puis la goûta et fit la grimace à cause de son amertume. Le sorcier qui avait péri ici ne s'était pas sacrifié volontairement. Sinon, la suie aurait eu une saveur sucrée. L'homme avait mis fin à ses jours pour éviter d'être torturé. Ou pour raccourcir son supplice.

Le sol était couvert d'un sable blanc aux reflets cristallins. Au Palais du Peuple, le fief de Darken Rahl, Richard avait vu un cercle rituel composé du même sable. C'était dans le Jardin de la Vie, où le maître défunt avait tenté de s'approprier la magie d'Orden.

Richard se leva et marcha de long en large, essayant de savoir quoi faire. Il semblait en sécurité dans la tour, mais pour combien de temps ? Tôt ou tard, la magie le repérerait. À moins qu'elle l'ait déjà attiré dans un abri qui n'en était pas un, mais constituait plutôt une des mâchoires du piège. Se sentant hors de danger, ne risquait-il pas de rester là jusqu'à la fin des temps ?

Il devait sortir ! Puis trouver Verna. Ne lui avait-il pas juré qu'elle s'en tirerait ?

Mais au nom de quoi l'aurait-il aidée ? Elle était sa geôlière. En l'abandonnant ici, il récupérerait sa liberté. Oui, sa liberté !

Pour mourir parce qu'on ne lui apprendrait pas à contrôler son don… En supposant que Verna ne lui ait pas menti.

Richard entendit un bruit derrière lui. Se retournant, il vit Kahlan sortir de sous une arche obscure. Mais ses magnifiques cheveux ne cascadaient pas sur ses épaules. Ils étaient tressés. Et au lieu de sa robe blanche habituelle, elle portait la tenue de cuir rouge d'une Mord-Sith.

— Kahlan, je refuse de penser à toi de cette façon, même si tu n'es qu'une illusion volée à mon esprit.

— Pourtant, n'est-ce pas ta pire angoisse ?

— Redeviens toi-même ou disparais !

La tenue de cuir se brouilla, remplacée par la robe blanche si familière. La tresse aussi se transforma.

— Tu aimes mieux ça, mon chéri ? Désolée, mais j'ai peur que ça ne suffise pas à te sauver. Je suis venue te tuer. Meurs dignement, une arme à la main !

Richard dégaina son épée et la note cristalline résonna longuement dans la tour. Aussitôt, la colère déferla en lui comme un torrent de lave. La soif de tuer le submergea alors qu'il contemplait le visage de l'unique personne qui donnait un sens à sa vie. Un paradoxe qu'il encaissa avec un désespoir mêlé d'un étrange détachement.

Il serra la garde de son épée, sentant s'incruster dans sa chair les lettres du mot « Vérité ». Les dents serrées, il comprit enfin pourquoi les sorciers, ici, avaient déchaîné leur Feu de Vie pour échapper aux tourments qu'on leur infligeait.

Certaines choses, vraiment, étaient pires que la mort.

Il baissa son arme.

— Même dans une illusion, je ne te tuerai pas. Je préfère mourir.

— Tu aurais mieux fait de succomber, mon amour, avant de voir ce que je suis venue te montrer. La souffrance qui t'attend sera bien plus dure que la mort…

Les yeux fermés, l'Inquisitrice se jeta à genoux, la tête inclinée. Avant qu'elle ait touché le sol, ses cheveux raccourcirent, s'arrêtant à ras du cou.

— Il doit en être ainsi, sinon, le Gardien s'évadera. Le combattre l'aidera, et il nous aura tous. Si tu le dois, répète mes paroles, mais n'évoque jamais cette vision.

Sans relever les yeux, elle récita d'une voix monocorde.

— *« Parmi tous ceux qui sont nés de la magie pour délivrer la vérité, un seul survivra quand la menace des ténèbres sera dissipée. Alors viendra une pire obscurité : celle des morts. Afin que la vie ait une chance, celle qui est en blanc devra être offerte à son peuple, pour lui apporter la joie et la prospérité. »*

Devant les yeux de Richard, une corolle écarlate apparut autour du cou de l'Inquisitrice. Puis sa tête se détacha de ses épaules, et son corps bascula sur le côté dans la mare de sang qui teintait déjà de rouge le sable blanc et la robe naguère immaculée.

— Non ! cria le Sourcier.

Il sentit ses ongles s'enfoncer dans les paumes de ses mains.

C'est une illusion, se dit-il sans cesser de trembler.

Une illusion. Rien de plus. Pour le terroriser…

Les yeux morts de Kahlan étaient rivés sur lui. Illusion ou pas, le résultat était là : il crevait de peur, les membres tétanisés.

L'image de Kahlan vacilla puis disparut au moment où sœur Verna déboulait sous l'arche.

— Richard ! hurla-t-elle, furieuse. Que fiches-tu ici ? Je t'avais dit de rester près de moi ! Es-tu trop crétin pour obéir aux ordres les plus simples ? Dois-tu toujours te comporter comme un enfant ?

Elle avança vers lui, blême de colère.

Dévasté par ce qu'il venait de voir, Richard ne se sentait pas d'humeur à encaisser des réprimandes.

— Vous étiez partie… Je vous ai cherchée, mais…

— N'ose pas me répondre, misérable ! J'ai déjà la tête farcie de tes bavardages, et ça suffit ! Ma patience est à bout, Richard.

Le jeune homme voulut répliquer, mais le collier le fit basculer en

arrière. Ses pieds décollèrent du sol et il recula comme si on avait tiré sur une corde attachée à son cou. Quand il percuta le mur, l'impact lui coupa le souffle. Ses bottes en suspension au-dessus du sable, il resta ainsi, épinglé à la cloison comme un papillon. Le Rada'Han l'étranglait et sa vision commençait à se brouiller.

— Il est temps de te donner une leçon que tu aurais dû recevoir bien plus tôt ! rugit Verna en avançant vers sa proie. J'ai supporté ta désobéissance plus que de raison !

Richard luttait pour respirer, chaque bouffée d'air lui brûlant les poumons. Mais sa vision s'éclaircit, lui révélant le visage, tordu par la colère, de Verna.

— Ma sœur, je vous en prie…

La douleur l'empêcha de continuer. Elle lui déchira la poitrine, si brûlante qu'il ne réussit même pas à crier.

— Tu vois ce que je voulais dire, à présent ? cria Verna.

Elle augmenta la dose de souffrance, faisant jaillir des larmes dans les yeux de sa victime.

— Je t'ai posé une question ! Tu vois ce que je voulais dire ?

— Sœur Verna… je vous préviens… arrêtez ça, ou…

— Tu me préviens ? Tu te permets de me prévenir ?

Les entrailles déchirées de l'intérieur, Richard parvint cette fois à hurler comme une bête mise à mort. Ses pires cauchemars se réalisaient. Voilà ce qu'il avait gagné en portant de nouveau un collier. Les Sœurs de la Lumière avaient l'intention de le dresser comme un chiot. Ce serait son destin, s'il ne se rebellait pas.

Il invoqua la magie de l'épée.

Le pouvoir coula en lui, brûlant de rage, de promesse de vengeance et de désir de verser le sang. Richard s'y abandonna, et la fureur consuma la souffrance, devenue une simple source où puiser de la puissance.

— Ne t'avise pas de me combattre, rugit Verna, ou je te ferai regretter le jour de ta naissance !

Un nouveau torrent de douleur subit le même sort que le précédent, proprement absorbé par la colère du Sourcier. Il ne touchait pas l'épée, mais il n'en avait plus besoin, car il ne faisait plus qu'un avec la magie, prêt à l'utiliser à sa pleine puissance.

— Arrêtez ça ! lâcha-t-il entre ses dents serrées. Ou je m'en chargerai.

Les poings sur les hanches, Verna approcha encore.

— Tu me menaces ? Tu viens de commettre ta dernière erreur, Richard…

Bien qu'à demi aveuglé par un déferlement de douleur inouï, le Sourcier aperçut l'Épée de Vérité, qui gisait dans le sable, aux pieds de la sœur.

Il concentra toute la magie de son arme sur la force qui le tenait plaqué au mur. Avec un craquement assourdissant, le lien se brisa, et le Sourcier, retombé sur le sol, rampa dans le sable blanc.

Sa main trouva la garde de l'Épée de Vérité.

Verna bondit sur lui. Il se releva et fit décrire un arc de cercle à sa lame. La soif de sang – celui de la sœur ! – était désormais la seule chose qui importait pour lui.

Le messager de la mort.

Il ne chercha pas à viser, se contentant de mettre dans son coup la haine qui le poussait à tuer.

La pointe de l'arme siffla dans l'air.

Le messager de la mort !

L'épée coupa la sœur en deux au niveau des épaules. Dans un geyser de sang, la partie supérieure de son corps tomba sur le côté tandis que ses jambes continuaient d'avancer. Du sang et des fragments d'os et de chair s'écrasèrent contre les murs.

Arrivée en bout de course, dans tous les sens de l'expression, la partie inférieure du corps de Verna s'écroula dans le sable, de nouveau plus rouge que blanc. Sa tête et ses épaules y gisaient déjà, à dix bons pas de là.

Richard tomba à genoux, haletant mais libéré de la douleur. Il s'était juré de ne plus laisser personne le torturer, et il venait de tenir son serment.

Comme de très loin, il sentit la magie de l'arme lui fouailler les entrailles. Tout ça était arrivé si vite, sans qu'il ait le temps de réfléchir. Ayant utilisé l'Épée de Vérité pour prendre une vie, il devait en payer le prix.

Il ne s'en soucia pas. Ce n'était rien comparé au calvaire que lui avait infligé Verna. Alors qu'il se concentrait sur sa colère, la douleur s'évanouit.

Mais que faire ? Il avait besoin des Sœurs de la Lumière pour empêcher le don de le tuer. Sans l'aide de Verna, il était fichu. Devait-il tenter de gagner le Palais des Prophètes pour demander du secours aux autres sœurs ? Ou venait-il de se condamner à mort ?

Dans tous les cas, il ne permettrait pas à ces femmes de le torturer. Ça, c'était hors de question !

Assis sur les talons, il essaya de réfléchir tout en récupérant. Devant lui, près du corps de Verna, gisait le petit livre qu'elle portait toujours à la ceinture. Celui où elle écrivait sans cesse…

Richard le ramassa et le feuilleta. Toutes les pages étaient vierges… Non, pas entièrement ! Vers la fin, deux feuilles portaient des messages :

« Je suis la sœur responsable de ce garçon. Ces directives sont incohérentes, voire absurdes. Je demande des explications détaillées. Et je

veux savoir de quelle autorité elles émanent.

– Sœur Verna Sauventreen, sincèrement vôtre au service de la Lumière. »

Décidément, Verna était une femme à poigne, même quand elle écrivait. La réponse, d'une autre main, figurait sur la page d'à côté.

« Vous obéirez ou en subirez les conséquences. Ne vous avisez plus jamais de contester les ordres du palais.

– Écrit de ma propre main, la Dame Abbesse. »

Eh bien, Verna avait réussi à s'attirer les foudres de quelqu'un d'autre que lui ! Richard jeta le livre près du cadavre, soudain accablé par ce qu'il venait de faire. Tuer n'était jamais très ragoûtant…

Un soupir lui fit tourner la tête. Kahlan était de nouveau debout sous l'arche, vêtue de sa robe immaculée.

— Et tu te demandes pourquoi je t'ai rejeté…, fit-elle en secouant tristement la tête.

— Kahlan, tu ne comprends pas… Elle voulait me…

Un petit rire attira l'attention de Richard vers l'autre côté de son abri. Darken Rahl le regardait, rayonnant dans sa tunique blanche.

Sur sa poitrine, le jeune homme sentit la marque de son père brûler comme si elle se réchauffait.

— Le Gardien te souhaite la bienvenue, Richard ! Je suis très fier de toi, mon fils…

Sa fureur réveillée, le Sourcier se leva d'un bond et chargea Darken Rahl, épée brandie.

Sous les derniers échos de son rire moqueur, la silhouette du maître se dématérialisa.

Hors de la tour, les éclairs se déchaînaient. Trois lances de feu déchirèrent la pénombre, volant vers Richard. Il leva son épée et les intercepta. Sous ses pieds, le sol trembla…

Les yeux plissés pour ne pas être aveuglé, il baissa lentement sa lame, autour de laquelle les projectiles magiques s'étaient enroulés comme des serpents. Aspirés par la terre, ils disparurent en hurlant à la mort.

— Assez de visions pour aujourd'hui !

Richard rengaina son arme et alla chercher les chevaux, qui « broutaient » toujours. Même s'il ignorait où aller, il devait sortir de cette tour et s'éloigner du cadavre de la sœur.

Oui, fuir ce qu'il avait fait…

Chapitre 32

Les éclairs le laissèrent en paix. Les colonnes de poussière tourbillonnaient toujours autour de lui, mais elles ne vomissaient plus de rayons mortels.

Richard marchait sans se soucier d'où il allait. Quand il sentait un danger – comment, il l'ignorait – il faisait simplement un détour. Sur ses flancs, des visions le tentaient sans cesse, mais il les ignorait stoïquement.

La voyant au dernier moment, à cause de la brume noire, il déboula devant une nouvelle tour. Elle semblait identique à la précédente, n'étaient ses murs d'un noir brillant. Bien qu'il voulût l'éviter, ses pieds le conduisirent comme de leur propre volonté devant une des arches. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Du sable couvrait le sol, comme dans la tour précédente, mais celui-là était noir. Pourtant, il brillait, comme le blanc…

La curiosité prenant le pas sur la prudence, il entra et passa un doigt sur la suie qui couvrait les murs. Celle-là avait un goût sucré.

Le sorcier qui s'était sacrifié ici l'avait fait pour sauver une vie, pas pour échapper à la torture. Cet homme-là était un altruiste. L'autre, un type méprisable…

Si avoir le don impliquait qu'il soit un sorcier, à quelle catégorie appartenait-il ? Il aurait aimé se ranger dans celle des esprits purs et nobles, mais ne venait-il pas de tuer quelqu'un pour échapper à la douleur ? Cela dit, n'avait-il pas le droit de prendre une vie pour défendre la sienne ? Pour être honorable, devait-il mourir sans raison ? Qui était-il pour décider lequel des deux sorciers avait bien agi ?

Le sable noir le fascinait, avec sa façon de refléter une lumière qui semblait venir de nulle part. Sortant de son sac une boîte à épices vide, il se baissa et la remplit de cette étrange matière. Il remit la boîte dans son sac, pendu à la selle de Geraldine, puis siffla Bonnie, de nouveau occupée à brouter.

La jument pointa les oreilles vers lui et releva la tête. Dubitative, elle rejoignit les deux autres chevaux et Richard, poussant le museau contre son épaule, en quête de caresses. Alors qu'ils s'éloignaient de la tour, il la cajola d'abondance.

Sa chemise trempée de sueur, Richard accéléra le pas, pressé de

quitter cette maudite vallée, infestée de magie et d'illusions. Ignorer les voix familières qui l'appelaient par son nom n'était pas facile, mais il réussit à ne pas tourner la tête. D'autres voix criaient des menaces qu'il méprisa tout aussi stoïquement. De temps en temps, le contact des sorts, qui lui brûlait ou lui glaçait la peau, l'incitait à faire un brusque détour.

Soudain, les yeux baissés sur le sol nu, il vit une série d'empreintes. Les siennes ! À force de louvoyer, il avait fini par tourner en rond. À supposer que ces traces soient réelles…

La magie le piégeait, comprit-il. Depuis qu'il marchait, avait-il fait un pas qui le rapprochait de la sortie de la vallée des Âmes Perdues ? Ou s'était-il irrémédiablement égaré ?

Au bord de la panique, il continua d'avancer, tirant sur les brides des chevaux.

Il s'arrêta brusquement, pétrifié par la silhouette qu'il venait d'apercevoir à travers la brume noire. Sœur Verna ! Les mains jointes, les yeux levés au ciel, elle errait comme un fantôme, un sourire extatique sur les lèvres.

Richard courut vers elle.

— Disparais ! cria-t-il. J'en ai assez des spectres ! Fiche-moi la paix !

Verna ne sembla pas l'entendre. Considérant la courte distance qui les séparait, ça paraissait impossible. Il approcha, l'air devenant plus dense et plus brillant à mesure qu'il progressait – jusqu'à ce qu'il ait apparemment traversé cet obstacle immatériel.

— Tu es sourde ? Hors de ma vue, fantôme !

Ses yeux vides rivés sur lui, Verna leva un bras pour lui interdire de faire un pas de plus.

— Va-t'en ! J'ai trouvé ce que je cherchais depuis toujours. Laisse-moi goûter à la béatitude.

Elle se détourna. Richard frissonna de la tête aux pieds. Contrairement aux autres, cette vision n'essayait pas de l'attirer à elle.

— Sœur Verna ? C'est vraiment vous ?

Était-ce possible ? Ne l'avait-il donc pas tuée, pourfendant simplement une illusion ?

— Sœur Verna, si vous n'êtes pas un sortilège, parlez-moi !

— Richard ? souffla la femme en se retournant.

— Qui d'autre cela pourrait-il être ?

— Va-t'en. Je suis avec Lui.

— Qui ça, lui ?

— Je t'en prie, éloigne-toi, car tu es impur !

— Si vous êtes une vision, c'est à vous de débarrasser le plancher !

— Je t'en supplie, Richard, tu Le déranges. Ne gâche pas mon bonheur.

— Vous avez retrouvé Jedidiah ?

— Non, le Créateur !

— Je ne vois personne, fit Richard en levant les yeux au ciel.

— Laisse-moi avec Lui !

Verna lui tourna le dos et s'éloigna.

Avait-il affaire à la vraie sœur ? À une illusion ? Ou au fantôme de sa victime ? Comment le savoir ?

Il avait promis à la femme de chair et de sang qu'elle s'en sortirait. Et qu'il l'aiderait. Donc, il n'avait pas le choix.

Résigné, il la suivit avant de la perdre de vue.

— À quoi ressemble le Créateur, sœur Verna ? Est-Il jeune ? Vieux ? A-t-Il les cheveux longs, ou très courts ? Et Ses dents ? Il les a encore toutes ?

— Va-t'en ! hurla Verna en se retournant.

Son expression haineuse le tétanisa.

— Non ! Sœur Verna, vous allez venir avec moi. Pas question de vous laisser piégée dans ce sortilège ! Car ce que vous voyez n'est qu'une illusion générée par la magie.

Si c'était un fantôme, se dit-il, il disparaîtrait dès qu'ils seraient sortis de la zone d'influence des sorts. Et si elle était réelle, il l'aurait sauvée. Étrangement, bien qu'il eût donné cher pour se débarrasser d'elle, il espérait que la sœur n'était ni une illusion ni un spectre. Dans ce cas, ce qu'elle lui avait fait dans la tour ne compterait plus. Sans s'expliquer pourquoi, il désirait que ça n'ait pas été les actes de la véritable Verna…

Il approcha de nouveau d'elle.

La sœur leva une main pour le repousser, même s'il était encore à une bonne dizaine de pas. La violence de l'impact le fit tomber à la renverse. Il hurla, les deux mains sur la poitrine – déchirée par une douleur identique à celle qu'il avait connue dans la tour. Mais elle cessa plus vite…

Il réussit à s'asseoir et jeta un coup d'œil à Verna pour savoir si elle s'apprêtait à le frapper encore.

Ce qu'il vit lui coupa le souffle.

Alors que la sœur contemplait de nouveau le ciel, la brume noire qui les entourait tourbillonna et se dissocia pour former des silhouettes spectrales écumantes de rage. Sur leurs visages noirs comme de l'encre, des yeux rouges brillaient de haine, évoquant les flammes dansantes de l'enfer sur fond de nuit éternelle.

Richard frissonna d'une étrange façon. La même chose lui était arrivée quand il avait senti le grinceur, de l'autre côté de la porte de la maison des esprits, puis deviné que le Bantak allait tenter d'assassiner Chandalen… ou vu les Sœurs de la Lumière pour la première fois. Une sensation de danger, inexplicable mais qui ne trompait pas…

Une certitude s'imposa à lui : ces fantômes appartenaient à la magie de la vallée, et ils avaient enfin repéré un intrus. Lui !

— Verna ! cria-t-il.

— *Sœur* Verna, Richard ! Combien de fois devrai-je te le répéter ?

— C'est ça le sort de ceux que vous formez ? Vous les torturez avec votre pouvoir ?

— Mais, je…, commença la sœur.

— C'est cela votre divin Paradis ? Insulter les gens ? Leur faire mal ? (Richard joignit les mains, comme en prière, mais sans quitter des yeux les spectres qui dérivaient autour et au-dessus d'eux.) Ma sœur, je vous en supplie, nous devons filer d'ici !

— Je veux rester avec le Créateur. Vivre à jamais dans la béatitude…

— C'est votre conception du Paradis ? Faire souffrir les autres ? Répondez-moi, sœur Verna ! C'est ce que demande votre Créateur ? Il veut que vous maltraitiez les gens dont vous êtes responsable ?

Verna courut vers lui, comme si ces mots l'avaient arrachée à son extase.

— T'ai-je maltraité ? (Elle prit Richard par les épaules.) Mon enfant, je suis désolée. Je n'avais pas l'intention de te faire souffrir.

— Ma sœur, nous devons sortir de cette vallée. Aidez-moi à trouver le chemin avant qu'il soit trop tard.

— Mais je veux rester !

— Regardez autour de vous, sœur Verna. Et dites-moi ce que vous voyez.

Elle obéit, ses yeux passant d'un spectre noir à l'autre.

— Richard…, commença-t-elle.

— Regardez ! répéta le Sourcier en désignant le ciel. Ce n'est pas le Créateur, mais le Gardien !

Verna leva les yeux, poussa un petit cri et se plaqua une main sur la bouche.

La lueur rouge, dans les yeux d'un des fantômes, vira à l'écarlate. La sensation de danger le submergeant, Richard dégaina l'Épée de Vérité. La silhouette sans substance se transforma en un monstre de chair et d'os doté de griffes et de crocs. Une créature de cauchemar à la peau parcheminée constellée de plaies purulentes piqua sur eux à la vitesse de l'éclair.

L'épée tenue à deux mains, Richard cria de rage et transperça la poitrine du monstre. La chair se déchira et un atroce grincement retentit au moment où l'acier entrait en contact avec l'os. La créature glissa de la lame et tomba sur le sol comme une outre éventrée. Une goutte de sang s'écrasa sur le bras de Richard et brûla le tissu de sa

chemise, puis sa peau. Les organes du monstre n'étaient qu'une infâme bouillie dont s'échappèrent d'énormes vers blancs.

Verna regardait le cadavre, fascinée par cette masse bouillonnante et fumante. Richard la prit par les cheveux et la força à tourner la tête vers les spectres qui se rapprochaient d'eux.

— C'est ça, le Paradis, selon vous ? Regardez ! Regardez !

Il tira Verna en arrière quand le sang noir du monstre mort s'enflamma et dégagea une fumée âcre. Puis il s'arrêta, conscient que dans cette vallée, fuir un danger pouvait revenir à se précipiter dans un pire piège. Les narines agressées par une odeur de chair brûlée, il s'aperçut que c'était la sienne, à l'endroit où la goutte de sang l'avait touché.

Il balaya les environs du regard. Il y avait de plus en plus de spectres derrière eux. Un autre se transforma en monstre, cette fois avec une énorme gueule et des sabots fourchus. Des défenses poussèrent de chaque côté de ses mâchoires pour devenir de longues armes incurvées et acérées.

La charge ne se fit pas attendre. Richard abattit son épée sur le crâne du monstre, le fendant en deux. Foudroyée, la bête maudite s'écroula comme une masse. Mais son corps, avant même de toucher le sol, se transforma en une masse grouillante de serpents. À l'impact, ils se séparèrent et se dispersèrent dans toutes les directions pour encercler Richard et sa compagne. Des centaines d'yeux minuscules se rivèrent sur eux et des langues bifides rouges se dardèrent tandis que les reptiles ondulaient vers leurs proies.

Richard doutait qu'il s'agisse d'illusions. La brûlure due au sang, sur son bras, était bien trop réelle pour ça.

En sifflant, les serpents se dressèrent sur leurs queues et dévoilèrent des crocs dégoulinants de venin.

— Richard, nous devons partir d'ici ! Suis-moi, mon enfant…

Ils firent volte-face et coururent, talonnés par les spectres aux yeux rouges. Richard sentit l'air s'épaissir devant lui. Des étincelles jaillirent quand il le traversa.

Verna cria d'angoisse. Richard tourna la tête et vit qu'elle était tombée au milieu des serpents. Elle se releva et tenta de passer, mais l'air, pour elle, était aussi solide qu'un mur.

— Richard, dit-elle, soudain très calme, je suis piégée dans ce sort. La magie m'a reconnue et capturée. Pour moi, tout est fini. Fuis ! Seul, tu auras peut-être une chance…

À présent, le sol grouillait de serpents, comme un tapis vivant. Encerclé, Richard décapita sans coup férir les trois premiers reptiles qui l'attaquèrent.

Ils se décomposèrent en une myriade d'énormes insectes brillants aux corps rayés de blanc et de jaune. Ces scarabées s'éparpillèrent

dans toutes les directions, certains entreprenant d'escalader les jambes de pantalon du jeune homme. Il se secoua frénétiquement, la peau brûlée par chaque piqûre. À l'endroit où il avait tué les serpents, d'autres insectes jaillirent du sol, masse grouillante de corps aux carapaces dures comme de l'acier.

Slalomant entre les reptiles et les scarabées géants, Richard retraversa la muraille d'air.

— Sans vous, je n'ai pas une chance ! Vous venez avec moi !

Il ceintura Verna. Épée en avant, il bondit vers la barrière invisible. Elle résista, mais finit par céder. De courtes langues de flammes, tels des éclats de verre, volèrent en tous sens.

Ils arrivèrent de l'autre côté – une notion rassurante, même si elle ne correspondait à aucune réalité – libérés du sort. Mais les spectres, les serpents et les insectes les avaient suivis.

— Filons d'ici ! cria Richard.

Verna fit deux pas et se pétrifia.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ?

— Je ne sens plus le chemin ! Richard, je ne repère plus les brèches ! Et toi ? Essaie aussi fort que tu peux ! Quelle direction prendre ?

Le Sourcier tapa des pieds pour décrocher les scarabées qui s'accrochaient encore à ses jambes, et balaya d'un revers de la main celui qui rampait sur son visage. Des serpents sortaient encore du sol à l'endroit où le monstre aux défenses était tombé. On eût dit de l'eau jaillissant d'une source…

— Je ne sens rien ! À part le danger, de tous côtés… Où devons-nous aller ?

— Je l'ignore…, soupira Verna.

Un cri retentit et Richard ne put s'empêcher de tourner la tête. Kahlan était debout au milieu des serpents, qui rampaient sur elle comme sur un rocher.

— Richard ! cria-t-elle, les bras tendus vers le Sourcier. Tu as juré de m'aimer pour toujours. Ne m'abandonne pas ! Je t'en prie ! Les serpents me terrifient !

— Sœur Verna, que voyez-vous ?

— Jedidiah… Il est couvert de reptiles et il m'appelle à l'aide. Que le Créateur ait pitié de nous !

— Pourquoi commencerait-il maintenant ?

— Pas de blasphème, Richard !

Le jeune homme se détourna de l'illusion, prit le bras de la sœur et avança, s'écartant chaque fois qu'un spectre se dressait devant eux. Ils évitèrent aussi les serpents, mais durent écraser des centaines d'insectes.

Maintenant que la magie les avait repérés, bouger au hasard

pouvait être plus dangereux que rester sur place. Mais Richard ne parvint pas à empêcher ses jambes de courir…

Ils atteignirent enfin une zone sans reptiles et sans scarabées. Pour le moment !

— Il ne nous reste plus beaucoup de temps… Ma sœur, pouvez-vous de nouveau vous orienter ?

— Non. Désolée, Richard. J'ai failli à ma mission, et trahi le Créateur. À cause de moi, nous sommes condamnés.

— Pas encore !

Richard siffla pour appeler les chevaux, qui arrivèrent au trot, sans intéresser le moins du monde les spectres. Bonnie lui flanqua un coup de tête enthousiaste qui le fit reculer d'un pas. Verna saisit la bride de Jessup et voulut s'éloigner.

— Non ! cria Richard en sautant sur Bonnie. Montez en selle, vite !

Verna n'obéit pas.

— Richard, chevaucher ces animaux stupides est un suicide. Ils vont s'emballer et nous précipiter dans une tempête de sorts ! Et sans mors, nous ne pourrons pas les en empêcher !

— Ma sœur, vous avez lu les *Aventures de Bonnie Day*. Vous vous souvenez du passage où les trois héros tentent de conduire des blessés en sécurité ? Que disent-ils devant la rivière empoisonnée que nul ne peut traverser ? Qu'il suffit d'y croire pour réussir ! Bonnie, Geraldine et Jessup ont fait passer la rivière à leurs protégés. Offrez-vous un acte de foi, ma sœur ! En selle !

— Tu veux que je me fasse tuer à cause d'un roman pour enfants ? Pas question ! Nous devons marcher.

Bonnie bouillait d'envie de se lancer au galop. Richard tira sur les rênes pour l'en empêcher.

— Aucun de nous deux ne connaît le chemin du salut. Et si nous restons ici, nous sommes fichus.

— Et à quoi nous servira de chevaucher ? rugit Verna.

— Ma sœur, qu'ont fait nos montures toute la journée ?

— Elles ont brouté une herbe imaginaire. Tes précieux canassons avaient des visions !

— Vous en êtes sûre ? L'illusion, c'était peut-être de ne pas voir l'herbe ! Dans ce cas, les chevaux trouveront le chemin. En route !

Les spectres approchaient de nouveau. Verna leur jeta un coup d'œil angoissé, puis se hissa en selle.

— Un peu de foi, ma sœur, est-ce trop vous demander ? J'ai juré de vous sauver, et je le ferai. Venez et ne traînez pas en arrière.

Richard talonna Bonnie, qui partit au grand galop. Les deux autres chevaux la suivirent.

Richard laissa la bride sur le cou à la jument. Pour ne pas risquer de l'influencer, il ne regarda pas devant lui, rivant les yeux sur ses

oreilles.

— Richard ! cria Verna. Au nom du Créateur, es-tu devenu fou ? Ne vois-tu pas vers où tu diriges ce cheval ?

— Je ne dirige pas Bonnie ! Elle va où elle veut.

La sœur le rattrapa et se tourna vers lui, furieuse.

— Espèce de crétin ! Regarde devant toi !

Richard jeta un coup d'œil. Il fonçait vers le bord d'une falaise.

— Fermez les yeux, ma sœur…

— Es-tu devenu…

— Fermez les yeux ! C'est une illusion. Une angoisse que nous avons tous en commun : tomber ! C'était pareil avec les serpents…

— Ils étaient réels ! Si tu te trompes, nous allons mourir.

— Fermez les yeux ! Si c'était vrai, les chevaux ne galoperaient pas vers un abîme.

Il espéra ne pas faire erreur sur ce point.

— Sauf si le gouffre est bel et bien là, mais qu'ils croient courir sur un terrain plat !

— Si nous ne sortons pas de la vallée, nous sommes foutus ! Alors, quel choix avons-nous ?

Verna tira sur les rênes de Jessup pour le forcer à bifurquer, mais il ne broncha pas et continua à suivre la femelle dominante.

— Sinistre imbécile ! rugit Verna. Je t'avais dit que détruire ces mors était une idiotie. On ne peut plus arrêter ces maudites bêtes et elles nous précipitent dans le vide !

— J'ai juré de vous sauver. Si je n'avais pas détruit les mors, votre manque de foi vous aurait condamnée. Fermez les yeux !

Verna ne dit plus un mot. Paupières baissées, Richard retint son souffle quand il estima qu'ils atteignaient le gouffre. Si les esprits du bien ne lui donnaient pas un petit coup de pouce, pour une fois, les choses risquaient de très mal finir.

À quoi ressemblerait une chute de plusieurs centaines de pieds ? Et l'atterrissage, surtout ?

Allons, c'était simplement une affaire de terreur commune à tous les êtres humains ! S'avisant qu'il serrait très fort la crinière de Bonnie, il relâcha sa prise, mais ne rouvrit pas les yeux.

La chute ne vint jamais.

Les trois chevaux continuèrent de galoper et il les laissa s'amuser. Après avoir brouté toute la journée, une bonne course leur faisait sacrément plaisir. Oui, ces braves bêtes se régalaient !

Soudain, Richard s'aperçut que le bruit de leurs sabots avait changé. Plus doux, comme s'ils martelaient un sol moins sec…

— Richard, nous sommes sortis de la vallée !

Le Sourcier se retourna et aperçut la masse de nuages noirs qui plombaient l'horizon. Derrière lui ! Devant, une plaine verdoyante

s'étendait sous un soleil radieux.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui. C'est l'Ancien Monde. Je connais cet endroit.

— C'est peut-être encore une illusion, pour nous mettre en confiance et mieux nous piéger.

— Dois-tu toujours me contredire ? Je le sens avec mon Han. Nous sommes hors de la vallée, et loin de sa magie. Elle ne peut plus rien contre nous.

Richard se demanda un instant si Verna n'était pas une nouvelle illusion. Mais il sentait lui aussi que le danger était passé. Ravi, il se pencha et serra très fort l'encolure de Bonnie.

Les grandes collines qu'ils abordaient étaient couvertes d'herbe et de fleurs sauvages. Pas un arbre à l'horizon. Le soleil, encore agréablement chaud, ne calcinait plus la terre.

Richard éclata de rire et tourna la tête vers sœur Verna.

— Efface cette expression idiote de ton visage ! cria-t-elle.

— Je suis heureux que nous ayons réussi. Et que vous soyez vivante, ma sœur.

— Si tu savais à quel point je suis furieuse contre toi, Richard, tu ne te réjouirais pas de ma présence ! Écoute ce que je vais te dire, et ne crois pas que je plaisante. Si tu veux t'éviter des ennuis, ferme ton clapet et ne l'ouvre plus !

Richard jugea plus prudent d'acquiescer.

Chapitre 33

— Il faut m'amputer de ce bras…

Zedd tira la manche de la robe en satin bleu d'Adie sur la blessure qui refusait de guérir. Contre les draps immaculés du lit, la chair de la magicienne émettait une pâle lueur verte…

— Je ne le ferai pas, Adie. Combien de fois dois-je te le répéter ?

Le sorcier posa la lampe à huile sur la table en chêne massif, près du plateau lesté de tranches de pain noir et d'assiettes de ragoût d'agneau à demi pleines. Puis il marcha voluptueusement sur le riche tapis et alla écarter un peu les lourdes tentures ornées de broderies. À travers les vitres couvertes de givre, il jeta un coup d'œil dans la rue obscure – et ne vit rien du tout, bien évidemment. La lueur du feu de cheminée, dans l'autre pièce de la suite, conférait un rien de romantisme à l'atmosphère de la chambre. Leur refuge était remarquablement silencieux, vu la foule qui se pressait en bas, dans la salle à manger.

L'*Auberge de la Corne de Bélier* était pleine à craquer bien qu'on fût en plein hiver. Ou était-ce à cause de ça ? Dormir à la belle étoile n'avait rien d'amusant quand il neigeait, et on ne pouvait pas cesser de commercer à cause du temps. Les marchands, les cochers et les voyageurs avaient pris d'assaut l'établissement, comme tous ceux de Penverro.

Adie et Zedd avaient eu de la chance de trouver un toit. Enfin, c'était une façon de voir les choses. Car le propriétaire aurait été malvenu à se plaindre d'avoir déniché deux gogos prêts à payer une fortune pour sa « suite royale ».

Cela dit, l'argent n'était pas un problème pour Zedd. Un sorcier du Premier Ordre ne se laissait pas arrêter par ce genre de détails triviaux… En revanche, la blessure d'Adie refusait de guérir. Ça, c'était une sacrée tuile ! D'autant plus que la plaie devenait de plus en plus moche. Et augmenter la dose de magie n'arrangerait rien, puisque le pouvoir était la source du mal.

— Écoute-moi bien, vieil homme, grogna Adie en se soulevant sur les coudes, c'est le seul moyen ! Tu as tout essayé, je ne mets pas en doute ta bonne volonté. Mais si on ne fait rien, je vais mourir. Un bras est peu de chose comparé à la vie ! Si tu manques de courage, donne-moi un couteau. Je m'en chargerai moi-même.

— Ça, très chère dame, je n'en doute pas un instant… Mais j'ai peur que ça ne serve à rien.

— Que veux-tu dire ? croassa la magicienne.

Zedd prit un morceau de mouton froid, le goba goulûment et s'assit au bord du lit. Tout en mâchant, il prit la main valide de sa compagne. On eût dit celle d'une poupée, mais il savait que de l'acier se cachait derrière ce velours.

— Adie, tu connais quelqu'un qui a l'habitude de ce genre d'infection ?

— Que veux-tu dire ? répéta Adie, ignorant la question.

— Réponds-moi d'abord… Tu connais quelqu'un ?

— Je peux y réfléchir, mais je doute qu'il reste une personne vivante ayant cette expérience. D'ailleurs, tu es un sorcier. Qui pourrait être plus calé que toi ? (Elle dégagea sa main.) Et si couper le bras n'arrangeait rien ? Est-il déjà trop tard, de toute façon ?

Zedd se leva, tourna le dos à Adie et recensa les solutions qui s'offraient à eux. La liste n'était pas longue…

— Réfléchis vite, très chère dame ! Ça dépasse mes compétences, et c'est grave…

Le lit grinça quand Adie se laissa retomber sur les oreillers.

— Alors, je vais mourir… Et retrouver mon cher Pell ! Tu devrais continuer ton chemin, sorcier. Je t'ai assez retardé, depuis des jours que je croupis dans ce lit. Je t'en prie, Zedd, va en Aydindril. Sinon, je serai responsable de ce qui se passera si tu n'arrives pas à temps. Aide Richard et laisse-moi agoniser en paix.

— Adie, réfléchis, s'il te plaît ! Qui pourrait nous secourir ?

Trop tard, le vieil homme s'avisa qu'il venait de faire une bourde. Résigné, il attendit la question qui devait nécessairement suivre.

— Comment ça, *nous* ?

— Je voulais seulement dire…

Adie s'assit dans le lit et attrapa le sorcier par la manche de sa luxueuse tunique. Le front plissé, elle le força à s'asseoir près d'elle. À la lumière de la lampe, les yeux de la magicienne semblaient plus roses que blancs, même si une lueur verte presque imperceptible y dansait.

— Nous ? répéta Adie. Et tu critiques les magiciennes parce qu'elles gardent de petits secrets ? Crache le morceau, ou je te ferai regretter de m'avoir emmenée avec toi !

Zedd eut un soupir accablé. Au fond, se consola-t-il, sa bourde tombait plutôt bien. Il n'aurait pas pu cacher la vérité beaucoup plus longtemps.

Il releva sa manche.

À l'endroit exact où Adie avait été blessée, la peau du sorcier était constellée de petits cercles noirs de la taille d'une pièce d'or. La même

lueur verte émanait de son bras…

Adie en resta sans réaction.

— Pour soigner les gens, les sorciers utilisent une variante empathique de la magie… Si tu préfères, nous absorbons l'essence de la maladie ou de la blessure. Comme nous avons réussi l'épreuve de la douleur, lors de notre formation, nous supportons ça assez bien. Le don nous soutient et permet de donner de la force au patient, pour qu'il aide la magie à le guérir. Notre harmonie intérieure remédie au désordre qui ronge le sujet. Les blessures et la maladie sont des aberrations. La magie remet les choses dans l'ordre. Bien entendu, il y a des limites. Nous ne sommes pas la Main de la Création, mais c'est d'elle que nous avons reçu le don.

— Pourquoi ton bras est-il dans le même état que le mien ?

— En principe, le transfert de la maladie ou de la blessure est interdit par une barrière de protection. Nous prenons la douleur et le désordre, pour soulager le malade, et lui communiquons de la force afin qu'il guérisse. (Il baissa sa manche.) La souillure du skrin a traversé cette barrière…

— Alors, nous allons tous les deux être manchots, souffla Adie, sincèrement atterrée.

— Non, parce que ça ne servirait à rien. Quand je soigne quelqu'un, je sens où se niche la maladie, la blessure ou le désordre… (Il se leva de nouveau, montrant son dos à son amie.) La plaie est sur ton bras, mais l'infection magique du skrin s'est répandue dans tout ton corps. (Il baissa la voix et ajouta :) Maintenant, elle circule aussi dans le mien.

Des rires étouffés montaient de la salle à manger. Et des échos de musique en filtraient malgré l'épaisseur des tapis. Tendant l'oreille, Zedd entendit un barde brailler une chanson coquine au sujet d'une princesse devenue simple serveuse. Son père, un quelconque roi, l'ayant promise à un prince détestable, elle ne s'était pas laissé démonter. Après avoir démasqué son soupirant – une fripouille intéressée par sa dot – elle avait jugé la vie de serveuse, même si on se faisait souvent pincer les fesses, préférable aux fastes de la cour. Dès lors, elle s'était abandonnée aux tourbillons d'une vie peuplée de chansons et de danses. Ravis par la prestation du barde, les auditeurs frappaient les tables avec leurs chopes, histoire de donner le la.

— Nous sommes dans la mouise jusqu'au cou, vieil homme, souffla Adie dans le dos de Zedd.

— Ça, c'est bien vu…, acquiesça-t-il discrètement.

— Je suis désolée, Zedd… Excuse-moi d'avoir attiré le malheur sur toi.

— Ce qui est fait est fait, répondit le sorcier avec un geste nonchalant de la main. Ce n'est pas ta faute, très chère dame. S'il faut

blâmer quelqu'un, c'est moi, car j'aurais dû réfléchir avant d'utiliser ma magie. Voilà le prix à payer quand on écoute son cœur au lieu de sa tête…

Et quand on ignore la Deuxième Leçon du Sorcier, pensa-t-il. Mais ça, il le garda pour lui.

— Adie, fit-il en se retournant, il doit y avoir quelqu'un qui sait soigner une blessure de skrin. Pense aux gens que tu as rencontrés quand tu cherchais des informations sur le royaume des morts. Des bribes de connaissances me mettraient sur la voie de la solution…

— J'étais jeune quand j'ai rendu visite à ces femmes… Elles avaient toutes quelques années de plus que moi. Elles sont sûrement mortes.

— N'avaient-elles pas de filles ?

Adie croisa le regard du sorcier, fronça les sourcils et eut un petit sourire.

— Oui ! Celle qui m'a enseigné des choses importantes sur les skrins en avait plusieurs. (Elle se redressa sur son bon coude.) Trois ! Et toutes avec le don. C'étaient des gamines à l'époque, donc elles doivent être encore en vie. Et leur mère, si elle n'est pas morte trop tôt, leur aura sûrement transmis son savoir. C'est la coutume chez les magiciennes.

Malgré la douleur que causait la présence d'une magie étrangère dans son corps, Zedd s'enthousiasma.

— Il faut aller les voir ! Où vivent-elles ?

— Nicobarese…, souffla Adie en se laissant retomber sur les oreillers. Dans une région isolée du royaume.

— Fichtre et foutre ! C'est un long détour dans la mauvaise direction. Tu ne vois personne d'autre ?

Adie se concentra et compta sur ses doigts.

— Celle-là n'avait que des fils… Celle-là… non, elle ne connaissait rien aux skrins ! Et la troisième… pas d'enfants ! (Elle laissa retomber sa main.) Désolée, Zedd. Il n'y a que les trois sœurs, et elles vivent en Nicobarese.

— Et leur mère, où a-t-elle appris tout ça ? On pourrait peut-être puiser à la même source.

— Hélas, seule la Lumière sait où elle a pêché ses informations. Ce sera Nicobarese ou rien.

— Alors, en route pour Nicobarese !

— Zedd… Les sadiques du Sang de la Déchirure se souviendront sans doute de moi. Et pas en bien.

— De l'eau a coulé sous les ponts, Adie. Depuis, deux rois ont été couronnés, là-bas…

— Le temps ne compte pas pour ces gens…

Le sorcier se gratta le menton, pensif.

— Personne ne sait qui nous sommes, puisque nous cachons notre identité au Gardien. Nous continuerons à nous faire passer pour de riches voyageurs. (Il foudroya la magicienne du regard.) Comme en témoignent nos accoutrements ridicules !

Les somptueux vêtements étaient une idée d'Adie… qu'il n'appréciait pas beaucoup.

— De toute façon, conclut la magicienne, nous n'avons pas le choix. (Elle s'assit péniblement au bord du lit.) Nous devrions partir sur-le-champ.

— Pas question ! Tu es faible et tu dois te reposer. Moi, je m'occuperai d'organiser le voyage. Chevaucher n'est plus une option. Je nous louerai une diligence… Ça ira très bien avec nos vêtements de riches voyageurs oisifs…

Adie regarda le sorcier alors qu'il s'étudiait dans le grand miroir en pied. La longue tunique bordeaux aux manches noires ornées aux poignets de trois rangées de fils d'argent en jetait vraiment. Autour du cou et sur la poitrine, des broderies en fil d'or ajoutaient une touche d'élégance discrète, selon Adie. Une ceinture en satin rouge fermée par une boucle d'or complétait ce tableau – si apocalyptique, aux yeux du sorcier, qu'il en grogna de déplaisir.

Enfin, toutes les guerres exigeaient des sacrifices…

— De quoi ai-je l'air, très chère dame ? demanda-t-il en se retournant, les bras en croix.

— D'un bouffon…, marmonna Adie en prenant une tranche de pain sur le plateau.

— Puis-je te rappeler que tu as choisi ces atours ? lança Zedd, un index accusateur pointé sur la magicienne.

— De la légitime défense… C'est toi qui as sélectionné ma robe, et ça méritait réparation.

Zedd traversa la chambre en marmonnant que le plus offensé des deux n'était pas celui qu'elle pensait.

— Repose-toi, très chère dame. Je vais m'occuper de l'intendance…

— N'oublie pas ton chapeau !

Zedd se retourna comme une furie.

— Fichtre et foutre, femme, suis-je obligé de porter cette horreur ?

— Selon le vendeur, c'est le dernier cri chez les gentilshommes…

Avec un grognement, le sorcier prit le chapeau mou rouge vif posé sur le guéridon de la pièce attenante, à côté de la double porte.

— Tu aimes ? grommela-t-il en se l'enfonçant sur la tête.

— La plume n'est pas droite…

Zedd serra les poings. Puis, résigné, il lissa la longue plume de paon.

— Ça te convient ?

Adie sourit – ironiquement, supposa le sorcier.

— Zedd, j'ai dit que tu avais l'air d'un bouffon, mais tu m'as mal comprise. Tu es si beau que ces vêtements se ridiculisent en essayant de rajouter à ta perfection.

— Eh bien, ma dame, fit Zedd en rosissant, merci du compliment !

— Mais Zedd, sois prudent… (Le vieil homme inclina la tête, perplexe.) Dans cette tenue, comme la princesse de la chanson, tu risques de te faire pincer les fesses !

— N'aie crainte, je ne laisserai aucune fille de salle marcher sur tes plates-bandes !

Il inclina son chapeau pour se donner un air canaille puis sortit en chantonnant un air joyeux.

Une canne ! Voilà ce qui lui manquait, pensa-t-il. Outrageusement sculptée, bien sûr. Un gentilhomme, selon lui, ne pouvait pas se passer de cet accessoire.

Chapitre 34

Un air agréablement chaud flottait dans l'escalier, montant de la salle à manger en même temps que les échos des voix des convives. La bonne odeur de gigot venue des cuisines se mêlait agréablement à celle de la fumée de pipe. Se frottant l'estomac, Zedd se demanda s'il ne pouvait pas s'offrir un petit intermède gastronomique.

Sur le palier, trois cannes étaient rangées dans un porte-parapluies. Zedd s'empara de la plus fantaisiste : noir brillant, avec un pommeau en argent artistiquement torsadé. Il tapa deux ou trois fois sur le plancher, histoire de tester la longueur et le poids de sa trouvaille. Un rien trop lourde, estima-t-il, mais esthétiquement adaptée à sa triste condition présente.

Le propriétaire, maître Hillman, un petit homme rondouillard qui arborait un tablier éternellement immaculé, se précipita dès qu'il aperçut le sorcier dans l'entrée, et lui fit un sourire qui lui fendit le visage d'une oreille à l'autre.

— Maître Rybnik, comme je suis content de vous revoir !

Zedd faillit se retourner pour voir à qui parlait l'aubergiste. Puis il se souvint que c'était le nom qu'il avait donné à la réception. Ruben Rybnik, accompagné par sa noble épouse, dame Elda. Depuis toujours, le vieil homme adorait ce prénom. Ruben. Deux syllabes si harmonieuses… Ruben…

— Maître Hillman, appelez-moi Ruben, je vous en prie.

— Comme il vous plaira, maître Rybnik. Comme il vous plaira…

Zedd brandit la canne.

— Il m'est apparu que j'avais absolument besoin de cet accessoire. Seriez-vous prêt à me le céder ?

— Pour vous, maître Rybnik, je consentirais à tous les sacrifices. C'est mon neveu qui les fabrique, et je l'autorise à les exposer à l'intention de mes invités d'honneur. Mais celle-ci est très spéciale… et affreusement chère. (Devant l'air sceptique de Zedd, l'homme approcha et baissa le ton.) Laissez-moi vous offrir une petite démonstration, maître Rybnik. Je ne fais pas ça pour tout le monde, vous savez… Ça risquerait de donner une fausse image de mon établissement. Mais regardez… Vous tournez l'anneau en argent, et vous tirez sur la poignée…

Il joignit le geste à la parole, révélant quelques pouces d'une lame étincelante.

— Deux bons pieds d'acier de Kelton. Une discrète protection pour les vrais gentilshommes. Mais je ne suis pas sûr que vous veuillez investir une somme pareille…

Zedd appuya sur le pommeau, escamota la lame et fit tourner le petit mécanisme de verrouillage.

— Cette canne est parfaite. Et d'une exquise discrétion. Ajoutez-la sur ma note…

Un gentilhomme plein aux as n'est pas censé s'enquérir d'un détail aussi trivial qu'un prix.

— Avec joie, maître Rybnik, fit Hillman en inclinant plusieurs fois la tête. C'est un excellent choix qui ajoutera encore à votre panache. (Il s'essuya les mains – pourtant fort propres – sur son tablier et désigna la salle à manger.) Puis-je vous proposer une table, maître Rybnik ? S'il le faut, je ferai dégager quelqu'un… Un mot de vous, et je m'en occupe.

— Inutile… (Zedd tendit fièrement sa nouvelle canne.) Celle-là, près de la cuisine, conviendra tout à fait.

— Cette table ? Messire, je vous en prie, laissez-moi vous en trouver une meilleure. Plus près du barde, par exemple. Ce bougre connaît toutes les chansons du monde. Dites-moi celle que vous préférez, et il l'interprétera pour vous.

Zedd fit un clin d'œil à l'aubergiste.

— Figurez-vous, mon ami, que j'aime mieux humer les délicieuses odeurs qui montent de votre cuisine…

Rayonnant, Hillman conduisit son client à la table en question.

— Vous me faites un tel honneur, maître Rybnik. Personne n'a jamais autant vanté ma cuisine. Qu'est-ce qui vous plairait ?

— Que vous m'appeliez Ruben, cher ami. Une tranche du délicieux gigot que j'ai senti me comblerait aussi de bonheur.

— Vos désirs sont des ordres, maître Rybnik. Comment va votre délicieuse épouse ? Je prie pour elle chaque jour, vous savez. Se sent-elle mieux ?

— Pas vraiment, j'en ai peur, soupira Zedd.

— Que c'est triste ! Mais je continuerai à prier pour elle… Bien, permettez-moi d'aller vous chercher à manger…

Zedd regarda l'aubergiste s'éloigner. Puis il posa sa canne contre le mur et enleva son chapeau, le jetant négligemment sur la table. Le barde à la calvitie naissante était perché sur une chaise, au milieu d'une petite scène. Pour l'heure, penché sur son luth, il interprétait une chanson leste sur les aventures d'un cocher de diligence. De route accidentée en route accidentée, l'homme racontait comment, dans des villes minables, il s'empiffrait de mauvaise nourriture et troussait des beautés de comice agricole. Mais à l'en croire, il adorait relever le défi des collines escarpées et des cols sinueux où la pluie et le vent lui

fouettaient le visage. Quand ce n'étaient pas les tempêtes de neige…

Zedd repéra un type, seul dans un petit box, qui écoutait la rengaine en roulant de gros yeux agacés. Un fouet soigneusement enroulé reposait sur la table. Les autres clients semblaient apprécier la chansonnette. Les plus saouls tentaient régulièrement de pincer les fesses des serveuses, qui esquivaient leurs assauts avec l'aisance de l'habitude.

Loin de la scène, des marchands et leurs épouses, tous tirés à quatre épingles, conversaient en méprisant souverainement l'artiste. Plus loin encore, des nobles, l'épée au côté, ne daignaient pas accorder un regard aux bourgeois replets. Sur la piste de danse, quelques couples se tortillaient en cadence : des clients et des serveuses, dûment rétribuées pour l'exercice. Vexé, le sorcier nota que les chapeaux, s'ils semblaient effectivement à la mode, n'étaient affublés d'aucune plume ostentatoire.

Zedd glissa une main dans sa poche pour compter ses pièces d'or. Il lui en restait deux… Décidément, jouer les riches coûtait cher ! Comment faisaient donc les grands de ce monde pour avoir un train de vie si dispendieux ?

Pour le voyage jusqu'à Nicobarese, Zedd allait devoir trouver une solution. Adie allait trop mal pour chevaucher…

De sa démarche sautillante, maître Hillman franchit le seuil de la cuisine. Posant un plateau doré à l'or fin devant le sorcier, il l'orienta d'un petit coup expert des deux pouces, puis sortit un torchon et frotta une minuscule tache de gras, sur la table. Bien qu'il fût affamé, le sorcier décida de manger lentement. Sinon, l'aubergiste risquait de venir lui nettoyer le menton !

— Désirez-vous une chope de bière, maître Rybnik ? Offerte par la maison ?

— Je vous en supplie, appelez-moi Ruben ! Du thé me conviendrait mieux…

— Comme il vous plaira, maître Rybnik. Vous désirez autre chose, en plus du thé ?

Zedd se pencha par-dessus la table et l'aubergiste l'imita.

— Quel est le taux de change de l'or contre l'argent ?

— Quarante virgule cinquante-cinq contre un, répondit l'aubergiste sans hésiter une fraction de seconde. (Il se racla la gorge.) Enfin, je crois me souvenir que c'est ça… (Il eut un sourire d'excuse.) Oui, oui, ça doit bien être ça…

Zedd fit mine de se plonger dans une profonde réflexion. Puis il sortit une de ses pièces, la posa sur la table et la poussa en direction d'Hillman.

— Je suis à court de petite monnaie, dirait-on. Auriez-vous la gentillesse de vous charger du change pour moi ? Et de répartir la

somme dans deux bourses ? Dans l'une, prélevez une pièce d'argent et changez-la contre des pièces de cuivre que vous placerez dans une troisième bourse. Bien entendu, prenez une petite commission au passage.

— Ce sera fait, maître Rybnik. Merci beaucoup.

Hillman ramassa la pièce si vite que Zedd eut à peine le temps de le voir bouger. Après le départ de l'aubergiste, il savoura son gigot d'agneau en étudiant les convives. Avant la fin du repas, Hillman revint et se campa devant la table.

Il posa deux petites bourses à côté de Zedd.

— Les pièces d'argent, maître Rybnik. Dix-neuf dans le sac marron clair et vingt dans le foncé. (Zedd glissa les bourses sous sa tunique pendant que l'aubergiste en brandissait une troisième, beaucoup plus pansue.) Et voilà les pièces de cuivre !

— Merci. Mais où est mon thé ?

Le gros type se flanqua une claque sur le front.

— Pardonnez-moi, maître Rybnik ! Avec le change, j'ai oublié. (Un des nobles agitant le bras pour attirer son attention, Hillman attrapa au vol le bras d'une serveuse qui sortait de la cuisine avec un plateau lesté de chopes.) Julie, apporte du thé à maître Rybnik, et vite fait ! (La fille sourit à Zedd et fila livrer ses chopes.) Julie va s'occuper de vous, maître… S'il vous faut autre chose, n'hésitez pas à demander.

— Parfait… Mais si vous pouviez m'appeler Ruben…

— Vos désirs sont des ordres, maître Rybnik, marmonna distraitement l'aubergiste avant de se précipiter vers l'autre client.

Zedd se coupa un morceau d'agneau et le piqua avec sa fourchette. Il adorait ce prénom, Ruben, et regrettait d'avoir donné un patronyme fantaisiste à Hillman. En mâchant sa viande, il regarda Julie slalomer adroitement entre les tables.

Il plissa les yeux quand il la vit poser des chopes devant plusieurs types à l'air patibulaire vêtus de longs manteaux. Alors qu'elle servait le dernier, il lui murmura quelque chose, la forçant à se pencher pour comprendre. Les yeux rivés sur son décolleté, tous les gaillards éclatèrent de rire. Julie se redressa et flanqua un petit coup de plateau sur la tête du plaisantin, qui lui pinça aussitôt les fesses. Elle poussa un cri d'indignation… puis continua son service.

En passant près de la table de Zedd, elle s'arrêta et lui sourit.

— Votre thé arrive tout de suite, maître Rybnik.

— Ruben… Je m'appelle Ruben… J'ai vu ce qui vient d'arriver. Vous devez supporter ça tout le temps ?

— C'est Oscar, un type inoffensif, le plus souvent. Mais il n'a que des mots orduriers à la bouche. Pourtant, croyez-moi, je ne suis pas une sainte nitouche. Parfois, quand il s'adresse à moi, je prie pour

qu'il attrape le hoquet. (Elle écarta une mèche rebelle de son front.) Maintenant, il va vouloir une nouvelle chope. Désolée, je suis trop bavarde. Mais je vais aller chercher votre thé, maître Ryb…

— Ruben ! coupa Zedd.

— Ruben, dit la serveuse avant de repartir au pas de course.

Le sorcier laissa errer son regard sur la bande de types bruyants. Un petit sort… Quel mal cela pouvait-il faire ?

Julie revenait déjà avec le thé. Pendant qu'elle posait le plateau sur la table, Zedd plia un index pour l'inciter à se pencher vers lui.

— Tu es très jolie, ma fille, dit-il en caressant le menton de la belle. Ce rustre d'Oscar ne devrait pas te parler mal, et encore moins te pincer les fesses. (Il baissa le ton.) Quand tu lui donneras sa bière, murmure son prénom en le regardant dans les yeux, comme je te fixe maintenant, et ta prière sera exaucée. Mais tu oublieras tout de notre petite conversation.

— Excusez-moi, fit Julie en se redressant, les yeux papillotants, qu'avez-vous dit ?

— Merci pour le thé… Je voulais aussi savoir si quelqu'un avait une diligence et un bon attelage à louer.

— Ah… La moitié des clients moins bien habillés que vous sont des cochers. Ceux-là… (elle désigna quelques tables) louent leurs services au plus offrant. Les autres sont des employés. Mais si vous engagez un type, il faudra d'abord le dessaouler.

Zedd la regarda repartir pour la cuisine, puis ressortir avec un plateau. Quand elle servit Oscar, il lui fit un sourire d'ivrogne et voulut ouvrir la bouche. Les yeux rivés dans les siens, Julie murmura son prénom. Pris d'une colossale crise de hoquet, le gaillard lâcha une énorme bulle d'air qui flotta au-dessus de la table avant d'exploser. Ses compagnons, peu charitables, éclatèrent de rire.

Le front plissé, Zedd observa l'étrange scène.

Chaque fois qu'Oscar ouvrait la bouche pour choquer Julie, il hoquetait et lâchait une myriade de bulles. Entre deux éclats de rire, les hommes accusèrent la serveuse d'avoir mis du savon dans sa bière. Équitables, ils ajoutèrent que ça ne pouvait pas faire de mal à Oscar, connu pour sa phobie des bains.

Voyant l'homme assis seul dans son box lever la main, Julie s'éloigna de la bande de poivrots et alla prendre la commande.

En passant, elle s'arrêta devant la table du sorcier.

— Celui-là aussi doit avoir un attelage, dit-elle. Il empeste le canasson plus qu'une écurie. (Elle gloussa.) Ce que je viens de dire n'était pas très gentil… Mais il m'énerve, parce qu'il refuse de dépenser ses pièces pour de la bière. Il voulait du thé…

— J'en ai largement pour deux… Nous partagerons, ça te reposera

les jambes.

— Merci… Je vous apporte une deuxième tasse…

Zedd savoura son dernier morceau de gigot sans cesser de surveiller la salle. Oscar ne hoquetait plus et ses copains s'étaient calmés. Tous écoutaient religieusement le barde chanter une chanson à l'eau de rose sur le chagrin d'amour d'un pauvre chevalier.

Quand Julie eut tenu sa promesse, Zedd prit la théière et les tasses, et se leva. À mi-chemin de la table du cocher, il se souvint du chapeau et jura entre ses dents. Ayant récupéré l'atroce couvre-chef, il ramassa aussi la canne et avança, frôlant délibérément Oscar. Il l'étudia, toujours aussi étonné que celui-ci ait lâché des bulles en hoquetant. Le mystère lui résista. Le type semblait en bonne forme, n'était la gueule de bois qu'il se préparait.

Le sorcier s'arrêta devant le box et brandit la théière.

— Je vous invite ?

Sous ses sourcils broussailleux, le cocher lui jeta un regard méfiant. Zedd sourit, car Julie n'avait pas exagéré au sujet de l'odeur.

Le type déplia ses bras musclés, poussa le fouet et désigna une chaise au vieil homme.

— Enchanté de vous connaître… Je me nomme Ruben.

Zedd s'assit et posa son chapeau près du fouet.

— Ahern, se présenta l'homme, d'une belle voix de basse. Que me voulez-vous ?

Zedd cala sa canne entre ses jambes et posa la théière et les tasses devant lui.

— Partager mon thé, Ahern, rien de plus…

— À d'autres ! Que voulez-vous vraiment ?

— Eh bien, je me demandais si vous cherchiez du travail…, dit le sorcier en servant le thé.

— J'en ai déjà un…

— Vraiment ? Quelle sorte de travail ?

Ahern ne répondit pas. Un cache-poussière enfilé sur sa chemise de flanelle verte, des cheveux longs grisonnants emmêlés, faute de fréquenter assez souvent un peigne, la peau de son visage parcheminé était brûlée par le soleil et le vent.

— En quoi ça vous intéresse ? lâcha-t-il enfin.

— À savoir si je peux vous faire une meilleure proposition…

Grâce à ses pouvoirs, Zedd couvrirait l'homme d'or si c'était nécessaire. Mais ça ne lui semblait pas la meilleure tactique à adopter.

— Je transporte du fer de Tristen à Penverro, pour les forgerons. Parfois, je pousse jusqu'à Winstead. À Kelton, nous faisons les meilleures armes de toutes les Contrées. Mais vous devez le savoir…

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, fit Zedd. (Ahern sursauta, l'air peu commode.) On m'a affirmé que ce sont les plus belles lames des trois pays, pas seulement des Contrées.

Le barde s'était lancé dans une nouvelle chanson : l'histoire d'un roi, devenu muet, contraint de donner ses ordres par écrit. Ayant interdit à ses sujets d'apprendre à lire, l'imbécile finissait par perdre aussi son royaume.

— Un boulot plutôt dur, en cette période de l'année, continua le sorcier.

— C'est encore plus dur au printemps, dans la boue. Là, on découvre qui a une grande gueule et qui peut conduire un attelage.

Zedd poussa la tasse pleine plus près du type.

— Et c'est un job régulier ?

— Assez pour me nourrir, dit Ahern en acceptant enfin le thé.

Zedd joua distraitement avec le bout du fouet.

— Vous avez l'air d'un homme qui sait se servir de ce genre d'outil…

— Il y a plusieurs façons de tirer le meilleur d'un attelage. (Il engloba la salle d'un geste méprisant.) Ces crétins pensent obtenir ce qu'ils veulent en jouant de la lanière !

— Et pas vous ?

— Je fais claquer mon fouet pour attirer l'attention des bêtes et leur communiquer mes ordres. Mes chevaux travaillent pour moi parce que je les entraîne, pas à cause des coups. Quand je suis dans une situation délicate, je veux un attelage qui comprenne mes instructions, pas une bande de canassons abrutis par les coups. Dans le coin, assez de squelettes d'hommes et de chevaux pourrissent au fond des ravins. Inutile d'y ajouter le mien !

— On dirait que vous connaissez votre affaire…

— Dans quelle branche êtes-vous ? demanda Ahern en désignant les somptueux atours de Zedd.

— Les fruits, mentit le sorcier. Je produis les meilleurs du monde, mon ami.

— Vous voulez dire que vos terres et les gens qui les cultivent produisent les plus beaux fruits du monde !

— Vous avez raison… Aujourd'hui, en tout cas. Mais ce ne fut pas simple au départ. Pendant des années, j'ai travaillé comme une bête. Je soignais mes arbres nuit et jour, pour que ma production soit hors du commun. Beaucoup d'arbres m'ont déçu. À chaque échec, j'étais hors de moi. Avec le temps, je me suis amélioré. En économisant chaque pièce de cuivre, j'ai acheté davantage de terrain. Les semailles, la taille, la récolte, le transport, la vente : je faisais tout ça de mes mains ! Au fil des ans, ma réputation s'est établie et l'argent a commencé à rentrer. Alors, j'ai engagé des gens pour me seconder.

Mais je mets toujours la main à la pâte, afin que la qualité ne baisse pas. Personne n'a envie de perdre sa réputation, n'est-ce pas ?

Zedd se radossa à son siège, fier de l'histoire édifiante qu'il venait d'improviser. Ahern tendit sa tasse pour qu'il lui resserve du thé.

— Et où sont vos vergers ?

— En Terre d'Ouest. J'ai émigré avant l'apparition de la frontière.

— Et que venez-vous faire ici ?

Zedd se pencha en avant et baissa la voix.

— Ma femme… hum… elle ne va pas très bien, et nous ne sommes plus de la première jeunesse. La frontière ayant disparu, elle a voulu retourner dans son pays natal. Il paraît que certaines guérisseuses pourraient l'aider… Mon ami, je ferais n'importe quoi pour ma chère épouse. Elle est trop malade pour chevaucher, à présent. Alors, je voudrais louer un attelage. Je suis prêt à payer un bon prix. Dans les limites du raisonnable, bien entendu…

— Une proposition tentante, admit Ahern. Où allez-vous ?

— Nicobarese…

Le cocher posa sa tasse sur la table si violemment que du thé se renversa.

— Quoi ? Vous êtes cinglé, mon vieux ! Nous sommes en plein milieu de l'hiver.

— J'avais cru comprendre que c'était pire au printemps…

— Nicobarese est au nord-ouest, sur l'autre versant des monts Rang'Shada. Si vous venez de Terre d'Ouest, direction Nicobarese, pourquoi avoir traversé les montagnes ? Maintenant, il vous faudra les franchir une nouvelle fois.

Pris au dépourvu, Zedd dut réfléchir à toute allure pour inventer une réponse. Bien entendu, il finit par la trouver.

— Je suis originaire des environs d'Aydindril. Nous avions l'intention d'y passer avant de gagner Nicobarese, au printemps. J'avais prévu de traverser les montagnes au sud, puis d'aller au nord-est, vers Aydindril. Mais Elda, ma femme, est tombée malade, et j'ai changé mes plans.

— Je maintiens que vous auriez dû aller en Nicobarese avant de traverser les montagnes.

— Eh bien, Ahern, savez-vous comment on répare les erreurs, histoire que je puisse recommencer ma vie selon vos brillantes suggestions ?

— Je crains que non…, répondit l'homme avec un petit rire. (Il réfléchit un moment, puis lâcha un soupir.) Ruben, c'est un sacré long voyage. Vous cherchez les ennuis. Je n'ai pas très envie de m'en mêler…

— Quel dommage… (Zedd balaya la salle du regard.) Dites-moi, puisque vous êtes hors du coup, lesquels de ces hommes

conviendraient ? Qui est un meilleur cocher que vous ?

— Je n'ai jamais dit que j'étais formidable, mais ces gars-là ont plus de gueule que de tripes. À mon avis, aucun ne s'en sortirait.

— Mon ami, je crois que vous essayez de faire monter les enchères.

— Et moi, j'ai l'impression que vous voulez les faire baisser.

Zedd se fendit d'un rictus ironique.

— Selon moi, le boulot est moins dur que vous le dites.

— Sans blague ? Vous pensez que c'est un jeu d'enfant ?

— Vous savez diriger un attelage en hiver. Je vous demande simplement d'aller dans une autre direction. Ce n'est pas sorcier.

— Votre foutue direction est un piège à rats ! explosa Ahern. D'abord, on dit qu'il y a une guerre civile en Nicobarese. Ensuite, le chemin le plus court passe par Galea. Sinon, il faut traverser des cols, au sud, qui rallongeront le voyage de plusieurs semaines.

» L'ennui, c'est que les choses vont mal entre Galea et Kelton. Il y a eu des escarmouches à la frontière, et des villes keltiennes ont été mises à sac. Les gens de Penverro sont nerveux à l'idée d'être si près de Galea. Tout est là, mon ami ! Traverser Galea, c'est courir vers les ennuis !

— Des combats ? Vous prêtez attention à des bavardages stupides. La guerre est finie. Les troupes de D'Hara sont rentrées chez elles.

— Je ne vous parle pas d'attaques de D'Hara. C'est Galea qui lance des raids.

— Des foutaises ! Les Keltiens parlent d'un raid galeien dès qu'un paysan renverse une lanterne et fiche le feu à sa grange. Et les Galeiens accusent les Keltiens chaque fois qu'un loup dévore un mouton. J'aimerais avoir l'équivalent en pièces d'or de toutes les flèches qu'on a tirées sur des ombres ! (Zedd agita un index osseux sous le nez du cocher.) Si Kelton agressait Galea, ou l'inverse, le Conseil ferait décapiter les responsables, si haut placés soient-ils. (Il saisit sa canne et en martela le sol.) Un conflit est impossible !

— Je ne connais rien à la politique, et j'ignore ce que trafiquent ces maudites Inquisitrices. Mais je sais que traverser Galea est le meilleur moyen de finir criblé de flèches. Ce que vous demandez n'est pas facile, Ruben.

Zedd commençait à se lasser de ce petit jeu. De plus, certaines paroles d'Adie – au sujet de la lumière – lui trottaient dans la tête. Décidant d'en finir d'une manière ou d'une autre, il vida sa tasse cul sec.

— Merci de m'avoir fait la causette, Ahern, mais je vois que vous n'êtes pas l'homme qu'il me faut pour aller en Nicobarese.

Le sorcier se leva et récupéra son chapeau. Ahern lui posa un de ses battoirs sur le bras et le força à se rasseoir.

— Écoutez-moi bien, Ruben ! Ces derniers temps n'ont pas été faciles. La guerre contre D'Hara a perturbé le commerce. Kelton était relativement à l'abri, mais la plupart de nos voisins ont beaucoup souffert. Il est très difficile de brader des objets à des morts. Il y a moins de transit qu'avant, et toujours autant de types en quête de travail. Vous ne pouvez pas reprocher à un homme de chercher à se remplir les poches quand l'occasion se présente. D'essayer, en quelque sorte, de vendre ses meilleurs fruits le plus cher possible.

— Ses meilleurs fruits ? (Zedd fit un grand geste circulaire.) Chacun de ces cochers se proposerait pour ce travail. Et tous me raconteraient, comme vous, qu'ils sont des as dans leur profession. Vous voulez obtenir un bon prix ? C'est normal, mais cessez de vous foutre de moi. Je veux savoir pourquoi il me faut me ruiner !

Du bout d'un index, Ahern poussa sa tasse au milieu de la table, signalant qu'il avait encore soif. Avant de le servir, Zedd lissa ostensiblement sa manche.

Le cocher prit sa tasse et regarda autour de lui.

Fascinés, les clients écoutaient le barde susurrer une chanson d'amour à une serveuse. Il lui tenait le bras et l'accablait de promesses d'éternelle fidélité. Rouge comme une pivoine, un plateau caché dans son dos, la fille gloussait bêtement.

Ahern sortit de sous sa chemise un médaillon accroché à une chaîne.

— C'est pour ça que je veux beaucoup d'argent.

Zedd fronça les sourcils en reconnaissant le profil régalien, sur le pendentif.

— On dirait que ça vient de Galea.

— Exact… Ce printemps, et tout l'été, les D'Harans ont assiégé Ebinissia. Les Galeiens allaient tous crever et personne ne voulait les aider. Les autres royaumes luttaient aussi contre D'Hara, et ça leur suffisait. Les défenseurs de la ville, eux, avaient besoin d'armes.

» J'ai réussi à faire passer des chargements d'épées et de lances – avec quelques précieux sacs de sel – par un des cols les plus isolés. Les soldats galeiens avaient proposé d'escorter tous ceux qui tenteraient le coup, mais il y eut peu de candidats. Ces chemins sont rudement dangereux.

— Ce fut très noble de votre part.

— Noble ? Vous rigolez ? La paie me stimulait, mon vieux ! Et je n'aimais pas savoir que ces gens étaient piégés comme des rats. Surtout en sachant comment les D'Harans traitent les vaincus. Bref, je me suis dit qu'un peu d'acier de Kelton donnerait aux défenseurs une chance de résister. Comme vous le savez, nos armes sont les meilleures.

— Et ce médaillon, que signifie-t-il ?

— Une fois le siège levé, j'ai été convoqué devant la cour de Galea. La reine Cyrilla m'a remis cette récompense. Pour mon courage, a-t-elle dit, je serais toujours le bienvenu dans le royaume. (Il remit le bijou sous sa chemise et le tapota fièrement.) C'est un laissez-passer royal. Grâce à lui, je peux aller où je veux en Galea, sans être inquiété.

— Et ce soir, vous voulez monnayer quelque chose qui n'a pas de prix ?

— Mon intervention n'était rien ! Les défenseurs sont des héros, pas moi ! J'ai aidé ces gens parce qu'ils en avaient besoin et par appât du gain. J'ai agi pour ces deux raisons, Ruben. Une seule n'aurait pas suffi. Maintenant, j'ai ce bijou. S'il me permet de mieux gagner ma vie, où est le mal ?

— Vous avez raison, Ahern… Les Galeiens eux-mêmes ont donné un prix à ce que vous avez fait. Je les imiterai, si c'est dans mes moyens. Combien pour nous conduire en Nicobarese ?

— Trente pièces d'or.

— Voilà un homme qui ne se prend pas pour du purin !

— Je réussirai, et c'est mon prix : trente pièces d'or.

— Vingt maintenant, et dix quand nous arriverons en Aydindril.

— Aydindril ? Il n'a jamais été question de ça ! Je ne veux rien avoir à faire avec les sorciers et les Inquisitrices. En plus, il faudra retraverser les monts Rang'Shada !

— Pour revenir ici, vous devrez y repasser de toute façon. Ça vous fera un petit détour par le nord, voilà tout. Si ma proposition ne vous convient pas, vous aurez vingt pièces pour nous conduire en Nicobarese, et je trouverai quelqu'un qui acceptera les dix autres pour finir le voyage. En supposant que nous ayons encore besoin d'un véhicule quand ma femme sera guérie. Si vous voulez les trente, je m'engage à vous les verser si vous nous conduisez en Aydindril. C'est à prendre ou à laisser.

— Marché conclu ! Vingt ce soir et dix en Aydindril. (Ahern braqua un index accusateur sur Zedd.) Mais j'ai une condition, et elle n'est pas négociable !

— Laquelle ?

— Ce foutu chapeau ! Pas question de le porter : la plume effraierait les chevaux !

— Accordé, à une contre-condition, mon ami : c'est vous qui annoncerez ça à ma femme !

Le sorcier sourit de toutes ses dents.

— Entendu, répondit Ahern. (Il sourit aussi – une fraction de seconde.) Ruben, ce voyage ne sera pas facile. Avec l'argent gagné en travaillant pour Ebinissia, je me suis acheté un coche. Je pourrai l'équiper de patins pour circuler plus facilement sur la neige. À présent, faites-moi voir la couleur de votre or !

Le barde entama un air entraînant. Presque tous les clients, même les plus huppés, battirent la mesure avec leurs semelles.

Zedd glissa une main sous sa tunique et la posa sur les deux bourses de pièces d'argent. Très discrètement, il se livra à une opération à laquelle il avait dû trop souvent se résigner, par le passé. Mobilisant sa magie, il transforma l'argent en or.

Avait-il le choix ? Reculer aurait conduit à sa perte le monde des vivants.

Ou était-ce une justification oiseuse pour un acte qu'il savait dangereux ?

— Rien n'est jamais facile, maugréa-t-il.

— Pardon ?

— Je disais que… hum… je sais que ce voyage n'est pas facile. (Il posa sur la table le sac marron foncé.) Mais l'or rend tout plus aisé. Voilà vos vingt pièces.

Ahern ouvrit la bourse pour compter son trésor.

Zedd regarda distraitement les clients qui se régalaient de nourriture, d'alcool et de musique. Il était pressé de partir pour Nicobarese !

— C'est une blague ? grogna soudain le cocher.

Zedd le regarda. Rouge comme une pivoine, le grand type tira une pièce de la bourse et la jeta sur la table. Elle y tournoya un moment, sans refléter la lumière, puis tomba sur une face avec un bruit qui n'avait rien de métallique.

Une pièce tout ce qu'il y avait d'ordinaire. À un détail près : elle était en bois, pas en or !

— Je… eh bien… hum…

Ahern vida la bourse dans sa paume. Les autres pièces étaient bien en or…

— J'en compte seulement dix-huit… Il en manque deux, puisque je ne prends pas les pièces en bois.

Avec un sourire bon enfant, Zedd tira l'autre bourse de sous sa tunique.

— Veuillez m'excuser, cher ami. On dirait que je vous ai donné la bourse où je garde ma pièce fétiche. Pas question de m'en séparer, vous pensez ! Pour moi, elle a plus de valeur que de l'or !

Il jeta un coup d'œil dans la bourse marron clair et compta dix-sept pièces. Dont deux en bois. Normalement, il y aurait dû en avoir dix-neuf. Comment expliquer ça ? Maître Hillman avait-il essayé de l'arnaquer ? Non, c'était un larcin maladroit pour un homme comme lui. Tenter de faire passer du bois pour de l'or ? Une ruse de crétin…

— Et mes deux autres pièces ? grogna Ahern.

— Oh, bien sûr…

Le sorcier donna son dû au cocher, qui glissa les deux dernières

pièces dans la bourse foncée, la ferma soigneusement et la fourra dans sa poche.

— À présent, je suis à vos ordres. Quand voulez-vous partir ?

Les trois pièces d'argent transformées en bois n'inquiétaient pas trop le sorcier, certain qu'il trouverait une explication. Mais celles qui manquaient ? Elles s'étaient volatilisées, et ça, rien ne pouvait l'expliquer. Un événement inquiétant. Terrifiant, même, d'un certain point de vue.

— J'aimerais partir sur-le-champ, mon ami.

— Demain matin ?

— Non, tout de suite ! (Zedd ramassa son ridicule chapeau.) Ne prenez pas cet air étonné… C'est mon épouse, vous comprenez. Elle doit voir une guérisseuse le plus vite possible.

— Certes, mais je viens d'arriver de Tristen, et j'ai besoin d'un peu de sommeil. Ce voyage ne sera pas une partie de plaisir, vous savez… (Zedd acquiesça à contrecœur.) D'abord, je dois équiper le coche de patins. Ça me prendra deux heures, à condition de convaincre un de ces poivrots de m'aider.

— Pas question ! s'écria Zedd en tapant sur le sol avec sa canne. Personne ne doit savoir ce que vous faites et où vous allez. (Il se tut en voyant Ahern plisser le front, de nouveau méfiant. Bon sang, il devait trouver un truc à dire pour calmer ce type !) Les flèches dont vous parliez… Celles dont on est si facilement criblé. Un peu de discrétion devrait limiter les risques.

Ahern se leva – un vrai géant ! – et prit son manteau.

— D'abord, vous m'avez manipulé pour que je vous conduise dans le pays maudit des sorciers et des Inquisitrices… Après, cette histoire de discrétion… À mon avis, j'aurais dû demander plus. (Il enfila son manteau et en noua la ceinture.) Mais un marché est un marché ! Je vais m'occuper des patins et acheter des provisions, puis je dormirai un peu. Rendez-vous ici trois heures avant l'aube. Nous aurons traversé la frontière de Galea avant demain midi.

— J'ai une jument à l'écurie, dit Zedd. Autant l'emmener avec nous. Vous passerez la prendre avant de nous retrouver. (Il congédia l'homme d'un geste nonchalant.) Trois heures avant l'aube…

L'esprit du sorcier était déjà loin du cocher.

Les choses étaient plus graves qu'il ne l'avait cru. Ils avaient besoin d'aide, et vite ! La femme de Nicobarese, celle aux trois filles, avait peut-être étudié son art ailleurs. Plus près d'ici, avec un peu de chance. S'ils pouvaient trouver ce qu'ils cherchaient sans faire un si long voyage, quel gain de temps !

Et le temps était le nerf de cette guerre !

« Hélas, seule la Lumière sait où elle a pêché ses informations », avait répondu Adie quand il s'était enquis de l'endroit où la femme avait

déniché ses connaissances. Le mot « lumière » était un synonyme courant de « don ». Mais pas seulement. Il s'agissait aussi d'une référence sibylline à quelque chose de très différent.

Zedd tambourina sur le plancher avec sa canne. Fichues magiciennes, avec leurs énigmes à la noix !

Au moment où Ahern franchissait la porte, le vieil homme se leva et se dirigea vers l'escalier.

Chapitre 35

Quand Zedd ouvrit la porte de la chambre, un nuage de fumée empestant le créosol agressa ses narines. La fenêtre ouverte laissait entrer un air glacial, mais cela permettait d'évacuer cette pollution. Assise sur le lit, enveloppée jusqu'au menton dans une couverture, Adie brossait consciencieusement ses cheveux argentés.

— Que s'est-il passé ? demanda le sorcier.

— Je mourais de froid. Alors, j'ai voulu faire du feu.

Zedd jeta un coup d'œil à la cheminée.

— Pour ça, il faut du bois, très chère dame. C'est indispensable !

Normalement, Adie aurait dû… l'incendier… à cause de cette remarque. Mais elle détourna le regard, l'air gêné.

— Il y en avait… J'ai utilisé ma magie pour l'enflammer sans me lever. Il y a eu des étincelles et une colonne de fumée. J'ai ouvert la fenêtre pour aérer… Quand j'ai regardé dans le foyer, les bûches avaient disparu.

— Comment ça, disparu ?

— Il y a un problème… Quelque chose qui cloche avec mon pouvoir.

Adie recommença à se brosser – sans grande conviction.

Le vieil homme eut un sourire las et lui caressa les cheveux.

— Je sais… Il m'est arrivé la même chose. Ce doit être à cause de cette… infection.

Il s'assit près de la magicienne, lui prit la brosse et la posa à côté d'eux.

— Adie, que sais-tu au sujet de ce mal ? Et du skrin ? Il nous faut des réponses.

— Je t'ai déjà tout dit… Le monstre est une entité qui rôde dans la frontière, entre le royaume des morts et notre monde.

— Pourquoi ta blessure ne guérit-elle pas ? Qu'est-ce qui rend ma magie impuissante ? Qui fait disparaître les bûches ?

— Le skrin appartient aux deux univers… Tu ne vois pas ce que ça implique ? Il participe des deux magies, l'Additive et la Soustractive, donc il est actif partout. L'infection, comme tu l'appelles, est le fait de la Magie Soustractive.

— Tu veux dire qu'elle corrompt notre pouvoir ? Ou pire, notre don ?

— C'est ça… Comme si tu venais de nettoyer une cheminée de ses

cendres, à mains nues, et que tu essaies, sans les nettoyer, de pendre à une corde à linge des draps blancs récemment lavés. Tes mains sont souillées par les cendres : les draps seront tachés, que tu le veuilles ou non.

Zedd réfléchit quelques secondes.

— Adie, nous devons trouver un moyen de nous laver les mains. Se débarrasser de la souillure, voilà la solution !

— Tu es rudement doué pour enfoncer les portes ouvertes, vieil homme !

Adie ayant mis dans le mille, Zedd s'empressa de changer de sujet.

— J'ai loué un coche qui nous conduira en Nicobarese. Mais tu es de plus en plus faible et je ne tarderai pas à aller très mal. Qui sait si nous tiendrons jusqu'au bout du voyage ? Tu es sûre que nous ne trouverons pas de l'aide plus près d'ici ?

— Certaine.

— Mais la femme, celle qui a eu trois filles, elle a bien appris ces choses quelque part ! Un endroit où nous pourrions aller…

— Ça ne nous aiderait pas…

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a été formée par les Sœurs de la Lumière.

— Quoi ? couina Zedd en se levant d'un bond. (Il entreprit de faire les cent pas dans la chambre.) Fichtre, fichtre et double foutre ! C'est une catastrophe !

— Zedd, elle a étudié auprès des Sœurs, puis elle est rentrée chez elle. Sans devenir l'une d'elles… De plus, les Sœurs de la Lumière ne sont pas aussi… déraisonnables… que tu le penses.

— Et comment le sais-tu, grosse maligne ?

— L'os rond de skrin… Celui que nous avons perdu chez moi… La moribonde qui me l'a donné était une Sœur de la Lumière.

— Que faisait-elle dans le Nouveau Monde ? demanda Zedd d'une voix égale.

— Elle n'y était pas… À l'époque, je voyageais dans l'Ancien Monde.

— Tu as traversé la vallée des Âmes Perdues ? éructa Zedd. Et tu es entrée dans l'Ancien Monde ? Question « petits » secrets, tu me bats à plate couture !

— Tu sais que je cherchais des femmes ayant le don, pour apprendre d'elles. Toutes n'étaient pas dans le Nouveau Monde. Je me suis servie de mon droit à un aller-retour pour les contacter. Certaines Sœurs m'ont enseigné le peu qu'elles savaient. Des bribes, mais très précieuses. Elles estiment avoir le privilège et la mission d'en apprendre autant que possible sur le Gardien – ou Celui Qui N'A Pas De Nom, comme elles l'appellent. Pour l'empêcher de moissonner les âmes, selon elles… Mais je ne suis pas restée longtemps au palais.

Sinon, j'aurais dû finir par prononcer mes vœux. Elles m'ont laissée étudier leurs secrets. Toutes n'étaient pas coopératives, loin de là, mais quelques-unes m'ont aidée.

— Les Sœurs de la Lumière sont des fanatiques dérangées du ciboulot, marmonna Zedd. À côté d'elles, les débiles du Sang de la Déchirure ont l'air de gens sensés. Quand tu étais au palais, as-tu vu un de leurs « sujets » ? Un de ces pauvres garçons possédant le don ?

— J'étais venue pour apprendre, pas pour me quereller avec les sœurs à propos de la théologie. Reconnais que ça n'aurait pas été futé ! Elles m'ont tenue à l'écart de leurs sujets, si elles en avaient. Et si c'était le cas, ce devait être des garçons qui appartenaient à leur monde. Zedd, ces femmes sont trop intelligentes pour violer cette trêve-là. Elles savent ce que les sorciers de chez nous leur feraient si elles s'y hasardaient. J'ai pu étudier dans leurs fameuses catacombes, et c'est déjà pas mal. Mais elles ne m'ont pas laissée voir leurs garçons, ni même révélé s'il y en avait au palais !

— Normal, explosa Zedd, puisqu'il n'y en avait pas ! Presque plus personne ne naît avec le don. Les guerres ont coûté la vie à trop de sorciers, et nous sommes une espèce en voie de disparition.

Le vieil homme fit un effort pour se calmer.

— Je suis un Premier Sorcier et je ne refuserai jamais de m'occuper un garçon ayant le don – comme cela s'est produit il y a des milliers d'années. Aucun élève que j'ai formé ne se serait dérobé à cette mission. Les Sœurs de la Lumière connaissent les règles ! Elles ne peuvent pas se charger de l'éducation d'un garçon, sauf si tous les sorciers lui ont tourné le dos. Passer outre cette loi vaudrait une sentence de mort à toute Sœur qui s'aventurerait à retraverser la vallée.

— Elles le savent, Zedd. Et elles ne prennent pas cette menace à la légère.

— J'espère bien ! J'ai rencontré une de ces femmes, dans ma jeunesse, et je l'ai chargée de transmettre un avertissement à la Dame Abbesse. (Il serra les poings.) Leurs méthodes sont de la pure barbarie ! Des enfants qui se piqueraient d'enseigner la chirurgie ! Si je savais comment franchir ces maudites tours, j'irais raser le Palais des Prophètes !

— Zedd, à cette époque, beaucoup de ceux qui avaient le don sont morts parce que personne ne pouvait leur apprendre à le contrôler. Les gens qui détenaient le pouvoir ne voulaient pas le lâcher et ils refusaient d'entraîner des concurrents potentiels. Les Sœurs de la Lumière n'ont pas eu le cœur de laisser mourir ces pauvres garçons. Elles ont fait ce qu'elles jugeaient le mieux pour les aider.

— Ces femmes, grogna Zedd, font ce qu'elles estiment le mieux pour elles ! Rien de plus !

— Peut-être… Mais elles sont tenues d'observer les règles et de respecter la trêve. Comme toi, quand tu leur fiches la paix lorsqu'elles viennent chez nous.

Zedd secoua la tête, dégoûté.

— Laisser mourir ces jeunes gens, simplement pour préserver leur pouvoir… Si ces sorciers avaient assumé leurs responsabilités, les Sœurs de la Lumière n'auraient pas existé. Hélas, la fonction a créé l'organe… Ces folles n'autoriseraient jamais un sorcier à former une magicienne. Mais elles se permettent d'éduquer de jeunes garçons dix fois plus doués qu'elles !

— Zedd, je suis d'accord avec toi, souffla Adie. Mais les guerres et les idéaux du passé sont morts et enterrés ! Le voile est déchiré et la Pierre des Larmes se balade dans le monde des vivants. Ça, c'est notre affaire !

» J'étais chez ces femmes pour apprendre. La magie qu'elles m'ont enseignée, et que je t'ai transmise, a pu ralentir l'infection, même si elle ne l'a pas éradiquée. Nous devons nous en débarrasser avant qu'elle nous submerge !

— Tu as raison, Adie, concéda le vieil homme. Nous avons des problèmes urgents à régler.

— Ravie que tu sois assez malin pour écouter la voix de la sagesse…

Le sorcier se massa la nuque en grimaçant.

— Tu es sûre que nous trouverons des réponses en Nicobarese ? C'est un long voyage, et…

— La femme a étudié des années auprès des Sœurs de la Lumière. Elles l'aimaient bien et voulaient l'accueillir en leur sein, mais elle ne partageait pas leur foi… Une certitude demeure : elle a sûrement transmis à ses filles toutes ses connaissances. Donc, même si ça me déplaît, nous devons aller en Nicobarese.

Voyant qu'Adie tremblait de froid, Zedd alla fermer la fenêtre. Puis il s'agenouilla devant la cheminée, mit du petit bois dans le foyer et ramassa des bûches. Tenté d'utiliser la magie pour allumer le feu, il se ravisa et alla embraser une brindille à la flamme de la lampe.

— Zedd, mon ami, murmura Adie en le regardant faire, je sais ce qui te tracasse. Mais rassure-toi, je ne suis pas une Sœur de la Lumière.

C'était exactement la question que le vieil homme se posait.

— Si tu en étais une, dit-il sans se retourner, me le dirais-tu ?

Adie ne répondit pas. Jetant un coup d'œil derrière lui, il vit qu'elle souriait.

— Pour les Sœurs de la Lumière, la franchise est une vertu majeure. Mais mentir pour mieux servir le Créateur ne leur paraît pas être un péché…

Le feu ayant pris, Zedd se leva et se retourna – sans rendre son sourire à la magicienne.

— Si tu racontais ça pour me réconforter, c'est raté !

Adie lui prit la main et la tapota gentiment.

— Zedd, je vais te dire la vérité. Je suis redevable à certaines de ces femmes, pourtant, je le jure sur l'âme de mon cher Pell : je ne suis pas une Sœur de la Lumière ! Je ne les laisserais jamais s'emparer d'un garçon de notre monde et le maltraiter, si je sais qu'un sorcier a accepté de le former.

— Très chère dame, déclara Zedd, je te crois. Mais penser à ce qu'elles font à ces garçons me révolte ! Elles agissent comme si le don était une malédiction. Moi, je montre à ses détenteurs que c'est une joie de tous les instants.

— J'ai vu que tu t'étais offert une superbe canne, fit Adie, désireuse d'alléger l'atmosphère.

— Oui, et le cœur de ma bourse saigne à l'idée de la somme que maître Hillman me facturera.

— Au fait, as-tu aussi trouvé un cocher ?

— Bien sûr ! Un type appelé Ahern. Nous devrions dormir un peu, mon amie. Il viendra nous chercher trois heures avant l'aube. (Zedd eut un sourire sinistre.) Adie, tant que nous ne serons pas débarrassés de cette infection, il vaudrait mieux éviter d'utiliser la magie, sauf en cas d'extrême urgence.

— Sommes-nous en sécurité ici ?

Une main jaillit du rideau de brume lumineux – une faible et douce lueur – et caressa tendrement la joue de Rachel.

Oui, mon enfant. Tous les deux, vous ne risquez plus rien. Pour toujours…

Rachel sourit. Elle se sentait vraiment en sécurité. Pas comme avec Chase, mais jusqu'au fond du cœur – une sensation qu'elle avait seulement connue dans les bras de sa maman. Jusqu'à ce jour, elle ne se souvenait pas de sa mère. À présent, la mémoire lui revenait. Des bras très doux qui la serraient contre une poitrine réconfortante…

La peur atroce qu'elle avait éprouvée, comme Chase, alors qu'ils essayaient de rattraper Richard, avait disparu. Ainsi que l'angoisse étouffante de ne pas le rejoindre à temps.

Des gens avaient tenté de les arrêter, forçant le garde-frontière à se battre. Tout ce sang qu'elle avait vu… Ce sang qui coulait…

Ces images-là aussi s'effaçaient.

Quand elle approcha du bassin étincelant, les mains se tendirent de nouveau pour la cajoler. Elles l'aidèrent à ouvrir les boutons de sa robe sale et poisseuse de sueur, puis la lui retirèrent. Quand le tissu frotta sur sa blessure à l'épaule, Rachel tressaillit. Elle avait récolté un

mauvais coup lorsqu'un de leurs poursuivants s'était jeté sur elle.

Les visages souriants qui dansaient dans la brume prirent une expression soucieuse.

Les voix caressantes la consolèrent avec une infinie tendresse et les mains brillantes effleurèrent sa peau. Quand elles s'écartèrent, la blessure et la douleur n'étaient plus qu'un mauvais souvenir.

Tu te sens mieux ?

— Oh, oui ! Je n'ai plus mal. Merci !

Les mains débarrassèrent Rachel de ses chaussures et de ses bas de laine. Assise sur un rocher agréablement tiède, elle trempa le bout de ses orteils dans l'eau. Se défaire de toute cette crasse serait si agréable !

Soudain, les mains se tendirent vers le collier de l'enfant, où pendait l'étrange pierre. Mais elles reculèrent, comme si elles avaient peur.

Ça, nous ne pouvons pas te l'enlever. Il faut que tu le fasses toi-même.

Malgré la beauté paisible du paysage, autour de Rachel, malgré le confort et la paix qu'elle y avait trouvés, et en dépit de son désir de faire ce que ses amis lui demandaient, une autre voix se fit entendre dans son esprit. Celle de Zedd, disant qu'elle ne devait remettre la pierre à personne – et sous aucun prétexte. Et ajoutant qu'il était important qu'elle la garde à jamais sur elle…

L'enfant leva les yeux des cercles concentriques que ses orteils dessinaient dans l'onde et regarda les visages souriants.

— Je ne veux pas l'enlever. Puis-je le conserver ?

Bien sûr, Rachel, si c'est ce que tu désires. Tout ce qui te rend heureuse est bon pour nous.

— Si le collier reste autour de mon cou, je serai très contente.

Alors, qu'il en soit ainsi. Pour toujours, si tu veux !

Rachel sourit de béatitude quand elle se glissa dans l'eau merveilleusement tiède. Ravie, elle se laissa flotter et sentit tous ses problèmes se dissoudre en même temps que la crasse qui couvrait son corps. À chaque seconde, elle aurait juré ne pas pouvoir être plus heureuse… La seconde suivante lui montrait qu'elle se trompait !

Elle nagea voluptueusement vers l'autre extrémité du bassin, où elle se souvenait d'avoir laissé Chase. Dans l'eau presque jusqu'au cou, il se détendait, la tête posée sur un doux tapis d'herbe, au bord de la berge.

Les yeux fermés, il souriait comme un enfant.

— Papa ?

— Oui, ma chérie…

Elle barbota jusqu'à Chase, qui leva un bras pour qu'elle se glisse dessous, ravie de se sentir si bien protégée.

— Papa, serons-nous un jour obligés de partir d'ici ?

— Non. Les voix ont dit que nous pouvions rester pour toujours.

— Je suis si contente !

Blottie contre son père, Rachel s'assoupit. Elle dormit longtemps, d'un sommeil comme elle n'en avait jamais connu, profond, paisible et vraiment réparateur.

Quand elle se réveilla et voulut se rhabiller, ses vêtements étaient secs et étincelants comme s'ils venaient de sortir de chez le tailleur. Ceux de Chase resplendissaient aussi.

Rachel fit la ronde avec des enfants diaphanes qui riaient aux éclats. Entraînée par leur joie innocente, elle se sentit heureuse comme jamais.

Dès qu'ils avaient faim, Chase et elles s'asseyaient dans l'herbe, face à leurs nouveaux amis, et se régalaient de mets délicieux. Au premier signe de fatigue, la fillette s'endormait là où elle était, certaine qu'il ne pouvait rien lui arriver de mal.

Avait-elle envie de jouer ? Il lui suffisait d'y penser, et les merveilleux enfants venaient s'amuser avec elle. Ils l'aimaient. Ici, tout le monde l'adorait… et elle adorait tout le monde !

Parfois, elle se promenait seule dans la prairie semée de fleurs et caressée par un magnifique soleil.

D'autres fois, elle se baladait avec Chase, qui lui tenait la main. Le voir aussi heureux lui gonflait le cœur d'allégresse. Son papa n'aurait plus jamais besoin de se battre ! Il était en sécurité, soulagé, comme il le disait lui-même, d'avoir enfin trouvé la paix.

Rachel se réjouissait chaque fois qu'il l'emmenait découvrir les bois où il avait grandi. C'était là qu'il s'amusait quand il avait son âge.

Tous les deux étaient arrivés au terme de leur calvaire. Désormais, ils n'auraient plus jamais à souffrir.

La femme leva les yeux, un sourire flottant sur ses lèvres minces. Elle n'avait pas entendu de bruit et n'eut pas besoin de tourner la tête pour sonder la pénombre. Elle savait qu'il était là, de l'autre côté de la porte. Et elle pouvait même dire depuis combien de temps il l'espionnait.

Assise en tailleur, elle lévitait sur un coussin d'air au-dessus du sol couvert de paille. Les bras inertes du garçon pendaient comme des fils de pêche plombés. Le dos incliné vers l'arrière, le cadavre reposait mollement au creux de son coude. Dans sa main, la femme tenait la statuette…

Elle déplia les jambes et posa les pieds sur le sol. Le garçon glissa de ses bras et sa tête heurta durement la pierre. En mourant, il avait souillé son pantalon. Dégoûtée, la femme s'essuya les mains sur sa jupe.

— Pourquoi n'entres-tu pas, Jedidiah ? lança-t-elle. Je sais que tu es là. Inutile de jouer à cache-cache avec moi.

La lourde porte s'ouvrit en grinçant. Une silhouette sombre avança jusqu'au halo de lumière de l'unique chandelle posée sur la table bancale qui tenait lieu de mobilier à la petite pièce au plafond bas. L'homme s'immobilisa et regarda en silence la lueur orange disparaître des yeux de la femme, qui redevinrent lentement bleu pâle avec des taches de violet.

— La propriétaire de la statuette, dit-il enfin, m'envoie la récupérer.

— Vraiment ? (Le sourire de la femme s'élargit.) Eh bien, j'en avais assez, de toute façon. (Elle tendit l'artefact à Jedidiah.) Pour l'instant…

— Elle n'aime pas beaucoup que vous lui « empruntiez » son bien.

— Ce n'est pas elle que je sers…, rappela la femme en caressant la joue de Jedidiah. Ce qu'elle apprécie ou non m'indiffère.

— Eh bien, vous devriez vous en soucier un peu plus…

— Crois-tu ? Je pourrais lui donner le même conseil… (Elle se pencha, prit un poignet du mort et lui souleva le bras.) Il avait le don… (Elle croisa le regard de Jedidiah, son visage redevenu dur comme si ses lèvres, de sa vie, n'avaient jamais dessiné un sourire.) À présent, c'est moi qui le détiens !

Jedidiah plissa imperceptiblement le front.

— Tu croyais qu'il fallait la cérémonie pour obtenir ce résultat ? Le rituel du bois de Hagen ? (La femme secoua la tête.) J'en ai terminé avec ça ! C'est indispensable la première fois, sinon le Han féminin ne pourrait pas absorber le Han masculin. À présent que je possède le don d'un mâle, je peux en recueillir d'autres sans devoir subir le rituel.

Elle s'approcha de l'homme, quasiment nez à nez avec lui.

— Tu le pourrais aussi, Jedidiah. Grâce au quillion. Je t'apprendrai. C'est si facile… Je lui ai simplement montré le rituel de communion, pour tenter de lui révéler son Han. (Elle se pencha vers l'homme et souffla à son oreille :) Mais il ne savait pas contrôler son don, et j'avais généré un vide, dans le quillion, qui a aspiré son pouvoir. Désormais, celui-ci m'appartient.

— Je ne crois pas avoir jamais vu ce garçon, dit Jedidiah, les yeux baissés sur le mort.

— Ne joue pas au plus malin avec moi, Jedidiah. Tu te demandes où je l'ai trouvé, et pourquoi les Sœurs de la Lumière ne lui ont pas mis la main dessus avant moi ?

— S'il a le don, pourquoi ne porte-t-il pas de collier ?

— Parce qu'il était très jeune, son Han trop faible pour que les sœurs le détectent. Mais pas pour moi ! (Le nez de la femme vint chatouiller celui de Jedidiah.) Probablement le fruit de vos

libertinages, tas de petits voyous !

— En tout cas, vous avez traité l'affaire avec une remarquable efficacité. Pas besoin de rapports ennuyeux et aucune question gênante !

— Sois un gentil garçon, Jedidiah, et débarrasse-moi de cette charogne. Quand je l'ai déniché, le sujet croupissait dans sa misère, près de la rivière. Jette-le quelque part dans ce coin. Personne ne s'en étonnera.

— Vous voulez que je fasse le ménage derrière vous ?

La femme passa un index autour du cou de l'homme, le long de son Rada'Han.

— Ne commets pas l'erreur de me prendre pour une sœur comme les autres, Jedidiah. J'ai en moi un don masculin, à présent, comme toi. Et je sais l'utiliser. Tu serais étonné de savoir combien ce pouvoir augmente, quand on y ajoute le Han de quelqu'un d'autre.

— On dirait que vous êtes devenue une sœur avec qui il faut compter… Une femme qu'un esprit avisé traite avec respect.

— Tu es malin, Jedidiah. Très malin !

La femme tapota la joue de son compagnon, puis laissa glisser une main sur sa poitrine.

— Je sais que tu penses être très puissant, Jedidiah, pourtant, tu devrais être moins présomptueux. Jusque-là, personne n'a contesté tes compétences, ni ta place parmi les sorciers du palais. Mais un nouveau va bientôt arriver, et tu n'as jamais rencontré quelqu'un comme lui. À mon avis, tu risques de ne plus être la fierté du palais…

Jedidiah ne broncha pas… mais il s'empourpra lentement.

— N'avez-vous pas proposé de m'apprendre ? dit-il en brandissant la statuette.

— Pas de ça, mon garçon ! Le nouveau est à moi ! Il faudra te choisir une autre proie.

— La propriétaire du quillion aura peut-être son mot à dire. Elle a des projets concernant ce fameux nouveau…

— Je sais. Et je compte sur toi pour m'informer de ses plans.

— Dois-je comprendre que *vous* avez des projets *me* concernant ?

— Des plans très spéciaux, oui… (Les mains de la femme glissèrent sur les hanches de Jedidiah, appréciant la fermeté de ses muscles.) Tu es doué pour le travail manuel. Particulièrement en joaillerie. Je voudrais que tu fabriques un réceptacle pour la magie. Il paraît que c'est un de tes nombreux talents…

— Vous voulez une sorte d'amulette ? En or, ou en argent ?

— Non, mon garçon, en acier ! Pour ça, tu devras te procurer les pointes d'une centaine d'épées. Des armes très spéciales que tu trouveras dans l'armurerie. Des lames anciennes, qui ont souvent transpercé la chair humaine sur les champs de bataille.

— Et que devrai-je en faire ?

— Nous en parlerons plus tard, souffla la femme en glissant une main entre les cuisses de Jedidiah.

La promptitude de sa réaction masculine la fit sourire.

— Tu dois te sentir bien seul, depuis le… départ… de Margaret. À mon avis, tu as besoin d'une amie qui te comprenne. Savais-tu, mon cher garçon, qu'absorber un Han masculin ouvre à une femme d'incroyables horizons ? Désormais, je vois sous un jour nouveau les désirs des hommes. Veux-tu que nous devenions une paire d'amis très… spéciale ? Si tu es d'accord, tu auras ta récompense avant de t'être acquitté de ta corvée.

Elle expédia un filament de magie dans le corps de l'homme, se concentrant sur l'endroit où ça lui serait le plus agréable. Le voyant renverser la tête en arrière, elle sourit de plus belle.

Les yeux fermés, Jedidiah eut un gémissement rauque. Haletant, il posa les mains sur la croupe de la femme et l'attira vers lui pour un baiser passionné.

Elle poussa le cadavre du pied et se laissa allonger sur le sol couvert de paille.

Chapitre 36

Le glouton approchait toujours. Richard arma son arc, attendant qu'il lève la tête. À cet instant, un grognement sourd retentit derrière son épaule.

— Silence ! souffla le Sourcier.

Le garn se tut et le glouton tendit enfin le cou. Aussitôt, la flèche déchira l'air en sifflant.

Le petit garn se prépara à bondir.

— Attends ! murmura Richard.

Le monstre ne broncha plus.

Quand le projectile foudroya sa cible, le garn couina de joie. Déployant ses ailes, il lévita à hauteur du nez du Sourcier, qui lui agita un index devant le museau.

— Tu peux y aller, mais rapporte-moi ma flèche !

Après avoir hoché vigoureusement la tête, le bébé garn fila vers son festin. À la pâle lueur de l'aube, Richard le regarda fondre sur le glouton mort comme s'il risquait toujours de s'enfuir. Quand son compagnon commença à manger, le jeune homme préféra contempler les bancs de nuages qui rosissaient dans le ciel brillant. Sœur Verna ne tarderait plus à se réveiller. Bien qu'elle jugeât cela inutile, Richard continuait à assurer son tour de garde.

Elle avait fini par céder, comprenant qu'il n'en démordrait pas. Mais ça l'avait mise hors d'elle. Comme beaucoup d'autres choses. Depuis qu'ils étaient sortis de la vallée, la veille, elle était d'une humeur épouvantable. Et elle n'avait quasiment pas desserré les lèvres.

Richard jeta un coup d'œil au petit garn, qui finissait son repas. Comment avait-il réussi à le suivre dans la vallée des Âmes Perdues ? Un mystère… Avant la traversée, Richard pensait déjà que le nourrir était une erreur. Mais il se sentait étrangement responsable de lui. Alors, chaque nuit, au moment de sa garde, il abattait une proie pour son protégé. En entrant dans l'Ancien Monde, il avait cru ne plus jamais le revoir. Une grossière erreur !

Pendant ses heures de garde, le petit garn ne le quittait pas d'un pouce. Il mangeait avec son humain, jouait avec lui et dormait à ses pieds – quand ce n'était pas dessus.

Dès que Richard allait se coucher, le monstre détalait et il ne le

revoyait plus de la journée. D'instinct, il évitait d'être repéré par Verna. Un comportement judicieux, car elle aurait sûrement tenté de le tuer. Le bébé le savait-il ?

Richard ne cessait de s'étonner de l'intelligence du jeune animal, de loin supérieure à celle de toutes les bêtes qu'il avait vues. Selon Kahlan, les garns à queue courte étaient sacrément malins. Elle ne s'était pas trompée…

Il suffisait de montrer une chose une ou deux fois au bébé pour qu'il l'assimile. Il essayait même de reproduire les paroles de Richard. Même s'il ne semblait pas avoir la capacité physique de s'exprimer, certains sons étaient étrangement bien rendus.

Richard ignorait quoi faire avec ce foutu garn ! Il avait espéré qu'il apprendrait à chasser et finirait par mener normalement sa vie de monstre. Hélas, il n'y avait pas moyen de le décrocher. Inlassable, il leur collait aux basques, même quand il y avait du danger. Était-il trop jeune pour se débrouiller seul ? Voyait-il le Sourcier comme un protecteur ? Ou comme une mère de substitution ?

Au fond, Richard n'avait aucune envie qu'il disparaisse. Au fil du voyage, il était devenu son ami. Quelqu'un qui l'aimait inconditionnellement, qui ne le critiquait pas et ne le contredisait jamais. S'il appréciait cette amitié, au nom de quoi en aurait-il privé le garn ?

Un battement d'ailes arracha le jeune homme à ses pensées. Le garn sautillait sur le sol à côté de lui. Depuis leur rencontre, il avait pris pas mal de poids et grandi de dix bons pouces.

Les tendons, sous la peau rose de sa poitrine, semblaient plus solides et ses bras n'avaient plus rien de squelettique.

Richard s'inquiétait de la croissance rapide de son compagnon. S'il ne devenait pas autonome, chasser pour lui deviendrait vite une occupation à plein-temps.

Après avoir passé la flèche sur sa fourrure pour la nettoyer, le garn gratifia son ami d'un sourire – encore plus hideux que d'habitude à cause des lambeaux de chair coincés entre ses crocs – et lui tendit le projectile.

— Je ne vais pas la prendre. Range-la à sa place.

Le monstre tendit un bras, glissa la flèche dans le carquois posé contre une souche et fit une grimace cocasse, comme pour demander s'il s'en était bien sorti.

— Tu es très doué, dit Richard en tapotant le ventre bien rond du bébé.

Très fier, le garn se lova aux pieds du Sourcier et entreprit de se lécher de la tête aux pieds. Quand il eut fini, il posa ses longs bras sur les genoux du jeune homme, qui s'était assis, et blottit sa tête dessus.

— Il te faut un nom… (Le monstre leva les yeux.) Un nom ! (Richard se tapota la poitrine.) Moi, c'est Richard. (Le garn leva un bras et martela les côtes de l'humain du bout d'un doigt.) Richard ! Richard.

— Raaaa…

— Richard… Tu n'en es pas si loin.

— Raaaa gurrr…

— Richard.

— Raaaach aaarg…

— Ce n'est pas si mal, dis-moi ! À présent, comment allons-nous te baptiser ?

Richard réfléchit, en quête d'un nom approprié. Le garn se campa face à lui, le front plissé. Soudain, il prit la main du jeune homme et la lui plaqua sur la poitrine.

— Raach aaarg. (Il déplaça la main du Sourcier, la posant sur sa fourrure.) Grratch.

— Gratch ? Tu t'appelles Gratch ?

— Grratch, répéta le garn, tout content. G*rrr*atch…

Richard eut du mal à en croire ses oreilles. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que le monstre ait pu avoir un nom.

— Gratch… Toi, c'est Gratch, et moi Richard. Richard et Gratch.

— G*rrrr*atch ! répéta le garn en se tapant sur la poitrine.

Richard éclata de rire. Enthousiaste, Gratch lui sauta dessus, le renversa sur le sol et entreprit de lutter gentiment contre lui. Sur la liste de ses plaisirs, ce jeu venait immédiatement après la nourriture.

Richard se retenait davantage que Gratch, vite emporté par l'exubérance de sa jeunesse. Il adorait par exemple prendre le bras de son adversaire dans sa gueule. Par bonheur, il ne le mordait pas, ses crocs étant assez longs et durs pour lui traverser l'os de part en part.

Le Sourcier mit fin à la récréation en s'asseyant sur la souche. Gratch l'entoura de ses bras, de ses jambes et de ses ailes, et se blottit contre lui. À l'aube, il le savait, les deux amis devaient se séparer.

Repérant un lapin dans les broussailles, le jeune homme se demanda si Verna apprécierait un rôti pour le petit déjeuner.

— Gratch, il me faut ce lapin…

Le garn sauta des genoux de l'humain. Richard prit son arc, tira, fit mouche puis demanda à son compagnon d'aller récupérer la proie – sans la dévorer.

Le petit monstre adorait faire ça. D'autant que la peau et les entrailles du rongeur, il le savait, seraient pour lui.

Quand il eut fini de préparer le lapin, Richard dit au revoir à Gratch et reprit le chemin du camp. En marchant, il se remémora l'image de Kahlan qu'il avait vue dans la tour. L'idée qu'elle soit décapitée le terrorisait.

Il se remémora aussi ses propos.

« Si tu le dois, répète mes paroles, mais n'évoque jamais cette vision. "Parmi tous ceux qui sont nés de la magie pour délivrer la vérité, un seul survivra quand la menace des ténèbres sera dissipée. Alors viendra une pire obscurité : celle des morts. Afin que la vie ait une chance, celle qui est en blanc devra être offerte à son peuple, pour lui apporter la joie et la prospérité." »

Il n'était pas difficile de deviner l'identité de « celle qui est en blanc ». Ni de comprendre ce que voulait dire « apporter la joie et la prospérité ».

Il repensa aussi à la prophétie que lui avait citée Verna : *« C'est le messager de la mort et ainsi se sera-t-il lui-même nommé. »* Selon elle, le porteur de l'épée était capable d'invoquer les morts et de ramener le passé dans le présent. Bon sang, qu'est-ce que ça voulait dire ?

Quand il atteignit le camp, la sœur, déjà réveillée, était accroupie devant le feu, où elle faisait cuire un bannock. L'odeur fit gargouiller l'estomac du Sourcier, qui approcha et plaça le lapin, dûment embroché, sur les flammes.

— Pour le petit déjeuner… J'ai pensé qu'un peu de viande vous ferait plaisir.

Verna se contenta d'un grognement peu éloquent.

— Vous êtes toujours furieuse contre moi parce que je vous ai sauvé la vie ?

— Je ne t'en veux pas pour ça, Richard…

— N'avez-vous pas dit que le Créateur déteste les mensonges ? À votre avis, Il vous croit, en cet instant ? Pas moi, en tout cas…

— Pas de blasphèmes ! rugit Verna, rouge de colère.

— Alors, on peut mentir, mais pas blasphémer ? J'avais cru comprendre que c'était presque la même chose.

— Richard, tu ignores pourquoi je suis en colère…

Le jeune homme s'assit en tailleur près du feu.

— Vous en êtes sûre ? En principe, vous êtes censée me protéger. Et l'inverse est arrivé. Vous pensez peut-être avoir failli à votre mission. Mais c'est faux. Nous avons tous les deux fait ce qu'il fallait pour survivre.

— Fait ce qu'il fallait ? (Verna plissa les yeux.) Si je me rappelle bien du livre, quand Bonnie, Geraldine et Jessup font traverser la rivière empoisonnée à leurs protégés, certains d'entre eux périssent.

— Ainsi, vous avez vraiment lu ce roman ?

— Je te l'ai dit, et je ne mens jamais ! Richard, c'était de l'inconscience ! Nous avons pris un risque qui aurait pu nous coûter la vie.

— Oui, mais nous n'avions pas le choix…

— On a toujours le choix, c'est justement ce que j'essaie de t'apprendre. Les sorciers qui ont créé cet affreux endroit pensaient aussi ne pas avoir d'autres solutions. Et ils ont aggravé les choses ! Dans la vallée, tu as recouru à ton Han, sans en mesurer les conséquences.

— Qu'aurais-je pu faire d'autre ?

— Il y a toujours plusieurs options… Tu as eu de la chance qu'utiliser la magie ne t'ait pas tué. Mais ça ne sera pas toujours le cas…

— De quoi parlez-vous, à la fin ?

Verna tendit un bras, prit une sacoche de selle et en sortit un sac vert en toile.

— Tu as reçu une goutte de sang sur le bras… As-tu été piqué par un insecte ?

— Oui, à la jambe… Plusieurs fois.

— Fais-moi voir ça.

Le jeune homme retroussa son pantalon et exposa les piqûres rougeâtres. La sœur secoua la tête, marmonna des paroles inintelligibles et sortit deux fioles de son sac.

Avec une brindille, elle préleva une pâte blanche dans la première fiole et en enduisit le plat de la lame d'un couteau. Puis elle jeta sa spatule improvisée dans le feu. Ramassant une autre brindille, elle recommença l'opération avec la seconde fiole, qui contenait une pâte noire. La mélangeant avec la blanche, elle en enduisit le tranchant de la lame.

Quand elle brûla la deuxième brindille, une boule de feu jaillit vers les cieux et se dissipa en émettant une épaisse fumée noire.

Verna montra au Sourcier la lame couverte d'une mixture grise.

— La lumière et l'obscurité, le ciel et la terre… De la magie, pour lutter contre ce qui, sinon, te tuerait avant ce soir. Tu as l'art de te fourrer dans les ennuis, Richard. À chaque pas, tu aggraves ta situation… À présent, approche !

Richard obéit à contrecœur.

— Vous réfléchissiez, tout ce temps ? Pour savoir si vous alliez m'aider ou non ?

— Quelle idée idiote ! Je vais utiliser une magie conçue pour contenir le venin que t'ont inoculé ces monstres. Si j'avais agi trop tôt, la « thérapie » t'aurait tué. Trop tard, les morsures auraient eu ta peau. Il faut recourir à la magie adéquate, au bon moment. J'attendais simplement que l'heure d'intervenir sonne.

Richard aurait voulu relancer une polémique. Pourtant, il s'entendit dire :

— Merci de m'aider… (Verna plissa le front, surprise, puis se pencha sur les piqûres.) Ma sœur, en quoi ai-je fauté ?

— Tu as été imprudent. La magie est dangereuse, pas seulement pour les autres, mais aussi pour celui qui l'utilise.

Richard grimaça quand Verna fit une incision en croix sur la première piqûre.

— Comment la magie peut-elle être dangereuse pour moi ?

Verna passa à la deuxième plaie. Quand elle l'incisa, Richard essaya de ne pas sursauter, mais ça faisait un mal de chien.

— C'est comme allumer un feu dans un bosquet d'arbres secs. On se retrouve au centre d'un incendie qu'on a provoqué… Tu as agi sans réfléchir et pris des risques fous.

— Sœur Verna, je tentais simplement de survivre.

— Et regarde ce qui t'est arrivé ! Si je n'étais pas là pour te soigner, ces piqûres te tueraient. (Elle en termina avec ses jambes et passa à son bras.) Quand ces monstres nous ont attaqués, tu pensais nous protéger, mais tous tes actes aggravaient les choses.

Son intervention achevée, Verna passa la lame au-dessus du feu. Une étrange flamme blanche jaillit et s'attaqua au reste de mixture. Quand il n'y en eut plus trace, la flamme aussi ayant disparu, elle recula son bras.

— Si je n'avais rien fait, ma sœur, nous serions morts.

— Je n'ai pas dit que tu avais eu tort d'agir ! s'écria Verna en pointant la lame chauffée au rouge sur le Sourcier. Mais tu t'es trompé. Si tu préfères, tu as utilisé la mauvaise magie.

— La seule que je détienne ! s'insurgea Richard. Celle de l'épée…

D'un geste souple du poignet, Verna planta le couteau dans une souche.

— Agir sans connaître les conséquences de la magie qu'on mobilise est un comportement dangereux !

— Peut-être, mais comme vous ne faisiez *rien*…

Verna foudroya Richard du regard, puis elle entreprit de ranger les fioles dans son sac.

— Désolé, ma sœur, mes paroles ont dépassé ma pensée. Je n'entendais pas vous insulter… Voilà ce que je voulais dire : vous ne trouviez plus le chemin, et je savais que rester là signerait notre arrêt de mort.

Les fioles cliquetèrent quand Verna tenta de les faire tenir dans le sac. Apparemment, les ranger n'était pas facile.

— Richard, souffla-t-elle, agacée, tu crois être avec nous pour apprendre à contrôler ton pouvoir. C'est la partie facile… Le plus dur, c'est de savoir quelle magie utiliser, à quelle puissance et à quel moment. Et d'évaluer les conséquences ! Comme ce que je viens de faire pour tes piqûres…

Elle le regarda avec une gravité qui le fit frémir.

— Si tu ignores tout ça, tu es aussi aveugle qu'un homme qui abat sa hache sur un groupe d'enfants. Mon garçon, la magie est terriblement dangereuse ! Nous essayons, avant que tu manies cette hache, de te donner un peu de sagesse et de bon sens.

Le Sourcier cueillit une touffe d'herbe, à ses pieds.

— Je n'avais jamais vu ça sous cet angle…

— Si je suis furieuse, c'est contre moi ! J'ai été trop orgueilleuse pour admettre que je pouvais être piégée. Merci de m'avoir sauvée.

— J'étais tellement soulagé de vous trouver…, dit Richard en jouant avec sa touffe d'herbe. Je vous ai cru morte… Et je suis ravi de m'être trompé.

— J'aurais pu être perdue à jamais dans ce sortilège. Oui, j'ai eu de la chance…

Agacée par ses difficultés, Verna sortit toutes les fioles du sac et les posa sur le sol.

— Que voulez-vous dire ?

Il semblait y avoir plus de fioles que le sac ne pouvait en contenir. Pourtant, elles en venaient…

— Nous avons tenté de sauver des sœurs piégées dans la vallée… Il nous est arrivé d'en voir, perdues dans les sortilèges avec leurs protégés. Moi-même, j'en ai aperçu une lors de mon premier voyage. Les récupérer fut toujours impossible. Des Sœurs de la Lumière sont mortes en essayant. (Elle recommença à ranger les fioles.) Tu as recouru à la magie.

— Bien sûr. Celle de l'épée, tout simplement.

— Non. Tu t'es servi de ton Han, sans t'en apercevoir. L'invoquer pour satisfaire un désir, sans l'aide de la sagesse, est mortellement dangereux.

— Ma sœur, je crois que c'était la magie de l'épée.

— Quand tu m'as appelée, je t'ai entendu. Les sœurs perdues ont toujours été sourdes à nos cris.

— Parce que vous n'avez pas su vous y prendre… Au début, vous ne m'entendiez pas. Alors, j'ai traversé une sorte de mur brillant. Là, vous avez réagi. Pour contacter vos collègues, il aurait suffi de franchir ce mur.

— Nous le savons, Richard, soupira Verna, s'échinant toujours sur ses fioles. Mais nous n'avons jamais pu traverser ! Je suis la première à avoir échappé à ces sortilèges. (Elle glissa enfin la dernière fiole dans le sac et se tourna vers le Sourcier.) Encore une fois, merci, Richard.

— Eh bien, c'était le moins que je pouvais faire, après… hum, après…

— Après quoi ?

— Vous avoir tuée ! Oui, avant de vous sauver, je vous ai… eh

bien… exécutée.

— Pardon ?

— Vous me torturiez avec le collier…

— Pardonne-moi, mon enfant. Sous l'influence du sort, je n'avais plus conscience de mes actes.

— Je ne parle pas de ça… C'était avant. Dans la tour blanche…

— Tu es entré dans une tour ? s'écria Verna ? Es-tu fou ? Je t'avais prévenu, et…

— Ma sœur, je n'avais pas le choix.

— Nous avons déjà débattu de cette question ! On a toujours le choix ! Et moi, je t'avais dit de ne pas…

— Des éclairs m'avaient pris pour cible, coupa Richard, et j'ai vu une arche. Pour me protéger, j'ai foncé dedans…

— Es-tu trop crétin pour obéir aux ordres les plus simples ? Dois-tu toujours te comporter comme un enfant ?

— C'est mot pour mot ce que vous m'avez dit en entrant dans la tour, fit Richard, soudain méfiant. J'étais sûr de vous avoir en face de moi. Furieuse, comme à présent, vous m'avez dit exactement la même chose. (Les dents serrées, il posa un index sur son collier.) Vous avez utilisé le Rada'Han pour me projeter contre un mur et m'y épingler. Ce collier a ce genre de pouvoir, ma sœur ?

— Oui… Nous ne détenons pas la puissance des sorciers – le Han masculin. Le Rada'Han renforce notre don, pour que nous dominions nos sujets. Afin de les éduquer, bien sûr.

— Dans la tour, lâcha Richard, son calme l'abandonnant, vous m'avez fait souffrir, comme après, quand vous étiez perdue dans le sortilège. Mais la première fois, la douleur était plus intense et elle ne finissait jamais. Le collier peut faire ça, ma sœur ?

— Oui… Mais c'était une vision, ne l'oublie pas. En réalité, je ne t'ai pas maltraité.

— Je vous ai dit d'arrêter, sinon, ce serait moi qui m'en chargerais. Comme vous n'avez rien voulu entendre, j'ai invoqué la magie de l'épée. Vous avez menacé de me tuer pour avoir osé vous défier. Et vous auriez tenu parole, ma sœur…

— Je suis navrée que tu aies dû subir ça. Et… hum… qu'as-tu fait ensuite ?

Richard se pencha et tapota de l'index l'épaule de Verna.

— Je vous ai coupée en deux. Exactement à ce niveau.

La sœur se décomposa. Blanche comme un linge, elle mit un moment à se ressaisir.

Richard jeta au loin sa touffe d'herbe.

— Je ne voulais pas, mais vous m'auriez tué.

— Tu le croyais, mon enfant… C'était une illusion. Dans la réalité, les choses ne se seraient pas passées ainsi. Et tu n'aurais pas pu me…

hum… couper en deux.

— Qui essayez-vous de convaincre, ma sœur ? Vous, ou moi ?

— Rien de tout cela n'était réel. Un point, c'est tout.

Richard n'insista pas et tourna la broche pour rôtir l'autre côté du lapin. Il retira du feu le plat en fer où avait cuit le bannock et le mit à refroidir.

— En vous revoyant, sans savoir si c'était une nouvelle illusion, j'ai espéré que c'était bien vous. Votre mort ne m'avait pas réjoui. En plus, j'avais promis de vous faire traverser la vallée…

— C'est vrai… Avec plus de bonne volonté que de sagesse, il faut le dire.

— Ma sœur, j'ai fait ce que je pensais utile pour survivre. Et vous sauver.

— Richard, je sais que tu fais toujours de ton mieux. Mais ça n'est pas nécessairement ce qui convient… Tu as invoqué ton Han sans le savoir et ça aurait pu tourner au désastre.

— Comment ai-je réussi ça ?

— Quand un sorcier fait une promesse, son Han est tenu de la réaliser. Tu as juré de me sauver. En agissant ainsi, tu as invoqué une prophétie.

— Je ne délivre pas de prophétie !

— Il ne s'agit pas seulement de « délivrer », comme tu dis. En mobilisant ton Han inconsciemment, tu t'es servi d'une prophétie, sans connaître sa forme, pour faire, dans le passé, quelque chose qui t'aiderait dans l'avenir.

— Excusez-moi, mais je n'y comprends rien.

— Tu as détruit les mors des chevaux.

— Parce que ce sont des instruments de torture. Je vous l'ai dit ce jour-là.

— C'est exactement mon propos… Tu as cru agir pour une raison, mais cela a servi un autre objectif. Ton esprit cherche à rationaliser ce que fait ton Han. Quand nous galopions dans la vallée, je n'avais pas confiance en toi, et j'ai essayé d'arrêter mon cheval. Comme il n'avait pas de mors, c'était impossible.

— Et alors ?

— Détruire les mors, dans le passé, t'a permis de tenir une promesse, des jours plus tard. C'est ainsi que fonctionnent les prophéties. Tu abats sans cesse ta hache à l'aveuglette.

— C'est tiré par les cheveux, ma sœur. Je suis sûr que vous n'y croyez pas vous-même.

— Je sais comment agit le don, mon enfant.

Richard réfléchit, conclut que c'était un tissu d'âneries, mais décida de ne pas polémiquer. Il avait d'autres questions à poser.

— Le livre que vous portez à la ceinture est-il rempli ? J'ai vu que vous n'écriviez plus dedans.

— Hier, j'ai envoyé un message pour annoncer que nous avions traversé. Je n'avais rien à ajouter, c'est tout. Ce livre est magique, et les messages s'effacent si on le désire. J'ai tout éliminé, sauf celui d'hier, et deux autres…

— Qui est la Dame Abbesse ? demanda Richard en se coupant un morceau de bannock.

— Elle dirige les Sœurs de la Lumière, et… (Verna fronça les sourcils.) Je ne t'ai jamais parlé d'elle. Comment connais-tu son existence ?

— J'ai lu son message, dans le livre.

Verna porta les mains à sa ceinture, s'assurant que l'artéfact était toujours à sa place.

— Ce sont des écrits privés. Tu n'avais pas le droit ! Je vais…

— Vous étiez morte, à ce moment-là, dit Richard, clouant le bec à son interlocutrice. Quand j'ai tué votre double, le livre est tombé, et je l'ai consulté.

— Eh bien, fit Verna, se détendant, c'était aussi une illusion. Ça n'a aucun rapport avec la réalité.

— À ce moment-là, deux pages seulement n'étaient pas vierges. Comme dans la réalité…

— Une illusion, mon enfant…

— Sur la première page, le message disait : *« Je suis la sœur responsable de ce garçon. Ces directives sont incohérentes, voire absurdes. Je demande des explications détaillées. Et je veux savoir de quelle autorité elles émanent. – Sœur Verna Sauventreen, sincèrement vôtre au service de la Lumière. »* Et voilà la réponse : *« Vous obéirez, ou en subirez les conséquences. Ne vous avisez plus jamais de contester les ordres du palais. – Écrit de ma propre main, la Dame Abbesse. »*

— De quel droit as-tu lu des textes qui ne t'étaient pas adressés ? demanda Verna, de nouveau blême.

— Vous étiez morte, ne l'oubliez pas ! Quelles directives vous ont paru incohérentes ?

— Ce sont des détails… techniques, en quelque sorte. Rien que tu pourrais comprendre. Et de toute façon, ça ne te regarde pas.

— Sans blague ? Vous prétendez vouloir m'aider, mais vous me faites prisonnier, et ça ne devrait pas me concerner ? J'ai autour du cou une saloperie qui peut me tuer, et ça ne me regarde pas ? Je dois obéir aveuglément, selon vous, mais tout ce que je découvre contredit vos propos ! Cette illusion, à vous en croire, n'avait aucun rapport avec la réalité. Je vous démontre le contraire et vous osez me prendre

de haut ?

Verna le regarda sans broncher. Comme s'il était un insecte, pensa Richard.

— Sœur Verna, répondrez-vous au moins à une de mes questions ?

— Si je peux…

— Lors de notre rencontre, mon âge vous a surprise. Vous vous attendiez à un jeune garçon…

— Exact. Certaines personnes, au palais, sentent qu'un garçon né avec le don vient de voir le jour. Mais comme on t'a dissimulé à notre regard, il nous a fallu du temps pour te trouver.

— Vous m'avez dit avoir passé la moitié de votre vie loin du palais, pour me chercher. Si cela fait environ… hum… vingt ans que vous me traquez, comment avez-vous pu croire que j'étais jeune ? Vous auriez dû savoir mon âge. Sauf si vous ignoriez que j'étais né. Dans ce cas, vous vous êtes lancée à ma poursuite longtemps avant que quelqu'un, au palais, m'ait *senti*.

— Cela s'est passé ainsi, concéda Verna. C'était la première fois dans notre histoire…

— Pourquoi êtes-vous partie, si personne ne vous avait prévenue de ma naissance ?

— Nous savions que tu devais naître… Pas avec précision, mais c'était suffisant pour se mettre en chemin.

— Et comment le saviez-vous ?

— Parce qu'une prophétie annonce ta venue.

Richard hocha pensivement la tête. Il voulait en savoir plus sur cette prophétie – si importante pour les sœurs – mais il devait d'abord pousser son raisonnement jusqu'au bout.

— Donc, vous aviez conscience que me chercher pouvait vous prendre très longtemps ?

— Oui. Nous avions une fourchette de plusieurs décennies…

— Comment choisit-on les sœurs pour une mission ?

— La Dame Abbesse nous désigne.

— Et vous n'avez pas votre mot à dire ?

Verna se tendit, craignant de tomber dans une chausse-trape, mais elle répondit quand même.

— Nous sommes au service du Créateur. Pourquoi nous opposerions-nous aux décisions de la Dame Abbesse ? Le palais a pour vocation d'aider les garçons comme toi. Être sélectionnée pour une mission est un très grand honneur.

— Mais aucune, avant vous trois, n'a dû sacrifier tant d'années de sa vie pour secourir un « sujet » ?

— Non. Je n'ai jamais entendu parler d'une quête qui dépasse un an. Mais je savais à quoi je m'exposais.

Richard eut un sourire triomphant.

— À présent, je comprends.

— Pardon ?

— Sœur Verna, maintenant je sais pourquoi vous m'êtes si hostile. Pour quelle raison nous nous querellons sans cesse. Et pourquoi vous me détestez.

— Je ne te déteste pas, Richard, dit Verna, l'air d'attendre que la trappe du bourreau s'ouvre sous ses pieds.

Richard n'hésita pas à lui porter le coup de grâce.

— Oh, que si ! Vous me haïssez et je vous comprends. À cause de moi, vous avez perdu Jedidiah !

— Richard, s'indigna Verna, tu n'as pas à me parler sur ce… !

— Vous m'en voulez à cause de ça, coupa le Sourcier. Pas parce que les deux autres sœurs sont mortes. Sans moi, vous seriez avec Jedidiah, heureuse depuis vingt ans. Mais cette maudite quête vous a privée de l'homme de votre vie. Il vous était impossible de refuser. Alors, vous avez tout perdu : un amour, des enfants, une vie. Je vous ai tout pris et vous me vomissez !

Verna encaissa le coup sans broncher.

— Le Sourcier de Vérité…, dit-elle simplement. J'aurais dû m'en douter.

— Je suis désolé pour vous, sœur Verna.

— C'est inutile, Richard. Tu ne sais pas de quoi tu parles… (Elle retira le lapin du feu et le posa sur le plat, à côté du bannock.) Finissons de manger. Il faudra bientôt partir.

— D'accord… Mais ne perdez pas de vue, ma sœur, que je ne suis pas coupable. Je ne vous ai rien fait. La Dame Abbesse vous a choisie. Vous devriez vous en prendre à elle, ou si vous êtes si dévouée que ça à votre Créateur, porter votre fardeau dans la joie. Mais cessez de m'accuser.

Verna fit mine de répondre mais se ravisa. Prenant l'outre, elle se battit avec le bouchon, réussit enfin à le retirer et but longuement.

Ensuite, elle riva son regard dans celui de Richard.

— Nous serons bientôt au palais. Avant, il faudra traverser le territoire d'un peuple très dangereux. Mais nous avons un accord avec lui. Pour passer, tu devras faire quelque chose pour lui. Il faudra t'y plier, sinon, nous aurons de graves problèmes.

— Que devrai-je faire ?

— Tuer quelqu'un…

— Sœur Verna, je jure que je ne…

— Tais-toi ! Plus de promesses ! Ne recommence pas à abattre ta hache à l'aveuglette. Cette fois, tu n'as pas idée des conséquences que ça aurait… (Elle se leva.) Occupe-toi des chevaux. C'est l'heure de partir.

— Vous ne voulez pas manger ?

Ignorant la question, Verna approcha de Richard.

— Pour se disputer, mon garçon, il faut être deux. Tu t'opposes à tout ce que je dis, et tu me hais parce que je t'ai forcé à mettre ce collier. Mais c'est faux, et tu le sais. Kahlan est responsable. Sans elle, tu ne serais pas avec moi. Je t'ai pris ton avenir avec elle et c'est pour ça que tu me détestes. Mais ne perds pas de vue, Sourcier, que je ne suis pas coupable. Tu devrais t'en prendre à Kahlan, ou, si tu lui es si dévoué que ça, porter ton fardeau dans la joie. Au fond, elle avait peut-être de bonnes raisons de te forcer à mettre le Rada'Han. As-tu envisagé qu'elle ait pu agir dans ton intérêt ? Mais quoi qu'il en soit, cesse de m'accuser !

Cette fois, ce fut sous les pieds de Richard que s'ouvrit la trappe du bourreau.

Chapitre 37

La lumière rouge sang du crépuscule filtrait entre les branches des arbres qui hérissaient la crête suivante. Kahlan détourna ses yeux verts des diverses positions, bien dissimulées, où se tapissaient des sentinelles qui ne les avaient pas encore repérés, les trois chasseurs et elle – à cause de la trop grande distance entre les avant-postes.

Elle estima le nombre de soldats qui évoluaient entre les tentes, au creux de la vallée, en contrebas. Cinq mille faisait une évaluation généreuse, conclut-elle.

Les chevaux étaient attachés à des piquets sur la gauche du camp, près des chariots de ravitaillement. À l'autre bout de la vallée, on avait creusé des latrines de fortune dans la neige. Au centre du camp, non loin des tentes de commandement surmontées d'étendards aux couleurs vives, les hommes faisaient paisiblement la queue devant les cantines roulantes. Kahlan avait rarement vu une armée en campagne aussi disciplinée. Mais les Galeiens, c'était connu, avaient un penchant certain pour l'ordre.

— Ils ont fière allure, dit Chandalen, pour des hommes qui vont se faire massacrer…

Kahlan acquiesça distraitement. Le matin, ils avaient aperçu la troupe que poursuivaient ces soldats. Des soudards sans discipline, loin d'avoir fière allure. Mais leurs avant-postes étaient plus près les uns des autres… Malgré cette précaution, les trois chasseurs s'étaient assez approchés pour voir les détails qui intéressaient Kahlan et dénombrer leurs adversaires.

Dans ce cas, l'estimation de base, cinquante mille, devait être révisée à la hausse.

— Je dois empêcher ça, souffla l'Inquisitrice. (Elle ramassa son paquetage et son arc.) Allons-y !

Chandalen, Prindin et Tossidin la suivirent sur la pente enneigée de la colline.

Rattraper ces hommes leur avait pris plus longtemps que prévu. Dans le col de Jara, le blizzard les avait contraints à rester deux jours durant à l'abri d'un pin-compagnon. Ces refuges naturels rappelaient toujours à Kahlan sa rencontre avec Richard. Pendant cette longue attente, elle avait rêvé de lui, qu'elle eût les yeux ouverts ou fermés.

Devoir se détourner d'Aydindril pour sauver des soldats d'une mort certaine la mettait hors d'elle. Mais la Mère Inquisitrice ne pouvait pas permettre que cinq mille hommes périssent pour rien. L'heure d'agir

avait sonné : ces inconscients, si on les laissait faire, auraient rejoint leurs « proies » dès le lendemain.

Dès que les quatre intrus furent repérés, ce fut le branle-bas de combat. Des ordres circulèrent dans les rangs et la défense s'organisa. Toujours dans le calme, des archers prirent position sur les flancs et des lanciers se campèrent face aux nouveaux venus. Partout, des guerriers émergeaient des tentes, certains encore occupés à boucler leur harnachement.

Kahlan et ses trois compagnons s'immobilisèrent. L'Inquisitrice fit un pas en avant. Derrière elle, les Hommes d'Adobe s'appuyèrent nonchalamment sur leurs lances.

Un officier sortit de la plus grande tente. Finissant d'enfiler son manteau, il se fraya un chemin à travers les défenseurs et cria aux archers de ne pas tirer. Deux autres gradés le rejoignirent en chemin.

Kahlan vit que le premier type était un capitaine. Deux lieutenants l'accompagnaient.

Quand ils s'arrêtèrent devant elle, l'Inquisitrice abaissa sa capuche pour dévoiler sa longue chevelure.

— Que signifie… ?

Le capitaine s'interrompit, les yeux ronds. Puis il se jeta à genoux, imité par ses subordonnés.

Aussi loin que voyait Kahlan, tous les soldats se prosternèrent. Chandalen et les deux frères échangèrent des regards stupéfaits. La première fois qu'ils voyaient la Mère Inquisitrice recevoir un tel hommage ! Les marques de respect, quand elle venait chez eux, étaient nettement plus débonnaires.

— Relevez-vous, mes enfants, dit Kahlan.

Tous les soldats se redressèrent comme un seul homme. Le capitaine se fendit d'une petite révérence et avança, sourire aux lèvres.

— Mère Inquisitrice, c'est un grand honneur !

Stupéfaite, Kahlan étudia l'officier au visage poupin.

— Vous êtes un enfant…, souffla-t-elle.

Des milliers de jeunes gens la regardaient fixement. Dans les rangs, elle ne repéra pas un homme mûr.

— Des gamins ! Vous êtes tous des gamins ! s'écria-t-elle, les poings serrés de colère.

Le capitaine jeta un coup d'œil à ses hommes, l'air vaguement embarrassé… et vexé.

— Mère Inquisitrice, nous sommes de nouvelles recrues, mais de vrais soldats de l'armée galeienne.

— Des gosses, soupira Kahlan. Une bande de gosses !

La plupart de ces « guerriers » avaient quinze ou seize ans. Certains dévisageaient les Hommes d'Adobe, l'air ahuri. Ils n'avaient jamais vu

de gens comme eux…

Kahlan saisit le capitaine par les revers de sa veste et l'entraîna avec elle.

— Vous, les lieutenants, accompagnez-nous ! (Elle haussa le ton.) Les autres, retournez à vos occupations !

Tandis que les soldats rengainaient leurs armes ou désarmaient leurs arcs, elle entraîna l'officier sous un bosquet, hors de portée d'oreille de ses hommes.

Le lâchant, elle s'assit sur une souche couverte de neige, royale comme s'il s'agissait d'un trône. Chandalen vint se placer sur sa droite et les deux frères sur sa gauche.

— Quel est votre nom, capitaine ?

— Bradley Ryan… (Le jeune homme releva fièrement la tête.) Capitaine Bradley Ryan, pour vous servir ! L'officier qui se tient à ma droite est le lieutenant Nolan Sloan. L'autre se nomme Flin Hobson.

— Combien d'*enfants* avez-vous sous vos ordres, capitaine Ryan ?

— Mère Inquisitrice, nous sommes à peine plus jeunes que vous. Et quoi que vous en pensiez, tous ces gars sont de bons soldats.

— De bons soldats ? répéta Kahlan, se forçant à ne pas exploser. Si c'est vrai, pourquoi ai-je pu me promener entre vos avant-postes, trop éloignés les uns des autres ? (Ryan rougit et dut se retenir de répondre vertement.) Un seul de ces « guerriers », vous trois compris, a-t-il fêté ses dix-huit ans ? (Ryan fit non de la tête.) Dans ce cas, je répète ma question : combien d'enfants avez-vous sous vos ordres ?

— Quatre mille cinq cents…

— Savez-vous, capitaine Ryan, que l'ennemi sur lequel vous foncez tête baissée est dix fois plus nombreux ?

— Nous ne nous précipitions sur personne, Mère Inquisitrice. Nous traquons ces bouchers et nous les vaincrons demain.

— Vraiment ? Si je n'étais pas venue, jeune homme, vos « soldats » et vous n'auriez pas vu le soleil se coucher, *demain* ! Vous n'avez pas idée de ce qui vous attend.

— Vous faites erreur, Mère Inquisitrice. Nos éclaireurs m'ont informé.

Kahlan se leva et tendit un bras vers la droite.

— Cinquante mille hommes campent derrière cette montagne.

— Cinquante mille et quelques centaines. Nous ne sommes pas idiots, Mère Inquisitrice. Je sais ce que je fais.

— Vraiment ? Et quel est votre plan, quand vous aurez rattrapé ces types ?

— Dans le col, expliqua Ryan, certain de convaincre son interlocutrice, la piste se sépare en deux à un endroit qu'ils atteindront bientôt. Ils devront se diviser. J'enverrai deux détachements les

attaquer en déboulant des deux fourches, devant eux. Se croyant submergés, ils reculeront et nous les attendrons, au-delà du goulet d'étranglement que vous voyez juste devant nous.

» Puis nous nous replierons dans le passage, et les coincerons à l'intérieur. Pris en tenailles, ils ne pourront plus bouger. Mes piquiers se masseront devant eux, jouant le rôle de l'Enclume. Et mes archers, sur les flancs, les pousseront vers le centre du terrain. La force qui les repoussera vers les piquiers tiendra lieu de Marteau. (Le jeune officier sourit.) Nous les écrabouillerons ! Une tactique très classique, voyez-vous. On l'appelle le Marteau et l'Enclume.

— Je connais ce nom, jeune homme, et ce qu'il recouvre. Cette manœuvre est efficace… quand les conditions sont réunies. À un contre dix, c'est le summum du crétinisme ! Une grenouille qui essaie d'avaler un bœuf !

— On nous a enseigné qu'avec de la détermination, et un minutage précis, une petite force de bons soldats, dans un endroit étroit…

— De bons soldats ? coupa Kahlan. Jeune présomptueux, on ne déplace pas un rocher avec une brindille ! (Ryan baissa les yeux.) La seule façon de les forcer à reculer est de leur ficher la trouille. Mais ce sont des vétérans aguerris ! Voilà longtemps qu'ils se battent et qu'ils massacrent. Pensez-vous qu'ils n'ont jamais entendu parler d'une tactique nommée « le Marteau et l'Enclume » ? Les supposez-vous stupides parce que ce sont vos adversaires ?

— Non, mais j'estime que…

Kahlan enfonça un index dans la poitrine du jeune homme.

— Voulez-vous savoir ce qui arrivera, capitaine ? Comme vous n'avez pas assez d'hommes pour les repousser, ces soldats se contenteront de reculer un peu en s'écartant, pour laisser vos forces pénétrer dans leurs rangs. Puis ils refermeront le piège. Cette tactique-là s'appelle le Casse-Noix. Devinez qui sera la noix ?

» Après avoir éliminé le Marteau, ils submergeront votre Enclume. Ils couperont vos piquiers de leurs archers, et isoleront aussi vos fantassins. Une formation en pointe de flèche protégée par des boucliers foncera sur les piquiers, ouvrant la voie à leur cavalerie lourde, qui s'occupera des archers, désormais sans protection. Bons soldats ou non, vous serez écrasés sous le nombre. Le Marteau sacrifié pour rien, vous ne lutterez plus à un contre dix, mais contre quinze, ou peut-être vingt.

» Pour avoir une chance face à une force supérieure en nombre, il faut la diviser, et vaincre chaque fraction à la fois. Mais vous prévoyez de faire le contraire ! De vous séparer obligeamment en deux groupes, histoire qu'ils vous étripent à loisir.

— Nous ne partons pas vaincus d'avance, s'obstina le capitaine. Mes hommes ne sont pas des enfants de chœur !

— Non, ce sont des enfants tout court ! Et ils crèveront tous ! Avez-vous déjà vu quelqu'un mourir ? Pas un vieillard dans son lit, mais un soldat sur un champ de bataille ! Des lances vous déchireront les entrailles et des flèches vous transperceront les yeux. Des lames vous couperont les membres, puis vous ouvriront le ventre. Sur la neige, les boyaux qui en jailliront se verront comme une tache d'encre sur une feuille blanche.

» Tous ces gosses que vous connaissez, vos amis, vous jetteront des regards désespérés en crachant leur sang et leurs tripes. D'autres crieront au secours pendant que vos vainqueurs passeront entre les blessés pour les éventrer, les condamnant à une agonie très lente. Et ceux qui se rendront seront exécutés sous les cris de joie de vos ennemis, grisés par leur glorieuse victoire.

Contrairement à ses deux lieutenants, Ryan osa relever les yeux.

— On croirait entendre le prince Harold, Mère Inquisitrice. Il m'a souvent tenu le même discours, quasiment au mot près.

— Le prince est un excellent soldat.

— Sans doute, mais ça ne change rien à ma décision. Le Marteau et l'Enclume reste la meilleure tactique à notre disposition. Je crois que ça peut marcher. Il le faut !

Chandalen se pencha vers Kahlan et lui parla dans sa langue.

— *Mère Inquisitrice, ces gamins sont des morts ambulants. Il faut nous éloigner d'eux pour ne pas subir leur sort. Ils tomberont jusqu'au dernier.*

— Qu'a-t-il dit ? demanda Ryan.

— Que vous serez tous des cadavres demain soir…

Ryan étudia Chandalen des pieds à la tête.

— Que sait-il de la stratégie militaire, ce… sauvage ?

— Un sauvage ? C'est un chasseur très intelligent, et il parle deux langues… *lui*. (Le capitaine déglutit péniblement.) Mais c'est aussi un guerrier, et il a abattu beaucoup d'adversaires. Combien d'hommes figurent sur votre tableau de chasse, Bradley ?

— Eh bien… Hum, aucun, pour le moment… Je ne voulais pas l'offenser. Cela dit, j'en sais long sur la guerre.

— Parle-moi de ton expérience, mon enfant, susurra Kahlan.

— Nous sommes tous volontaires. Moi, je me suis engagé il y a trois ans. Et presque aucun gars n'a moins de douze mois de service. Quant à l'entraînement, vous pouvez nous faire confiance. Le prince Harold lui-même nous a formés, et nous l'avons souvent battu lors des manœuvres. Bref, ce n'est pas l'expérience qui nous manque. Cette expédition est une sorte d'épreuve finale, avant de nous attribuer une affectation. Nous sommes en campagne depuis un mois et nous ne cessons pas de nous exercer sur le terrain. Enfin, notre jeunesse est un gage de force.

— De force ? ricana Chandalen. Vous voyagez comme des

femmes ! (Il se racla la gorge quand Kahlan le foudroya du regard.) Enfin, certaines femmes, pas toutes… Bref, vous êtes beaucoup moins forts que vous le croyez. Ces chariots, pour transporter le ravitaillement et les armes, vous affaiblissent. Demain, vous périrez tous.

— Mon ami se trompe, lâcha soudain Kahlan. Vous ne succomberez pas demain.

— Vraiment ? jubila le capitaine. Donc, vous croyez en nous ?

— Non, mais vous survivrez, parce que je vous interdis de combattre. Je vous renvoie chez vous, capitaine. Retournez dans votre caserne ! C'est un ordre ! Je suis en route pour Aydindril afin de régler ce problème. Cette armée de bouchers ne sévira plus longtemps.

— Où sommes-nous censés retourner ? grogna Ryan. Nous étions cantonnés à Ebinissia, mais ces chiens ont tout rasé. À présent, nous allons les rattraper et les punir.

— Les défenseurs de la ville étaient beaucoup plus nombreux que vous, et ils n'ont pas fait le poids face à cette armée.

— Nous le savons… Ces hommes étaient nos professeurs, nos frères et nos pères. Nous avons grandi près d'eux. (Ryan fit un effort pour empêcher sa voix de trembler.) Nous aurions dû être à leurs côtés et périr avec eux.

Kahlan tourna le dos aux trois soldats. Les yeux fermés, elle posa les doigts sur ses tempes et les massa lentement. L'inquiétude qu'elle éprouvait pour ces gamins lui déclenchait une migraine… Elle pleurait aussi leurs camarades, tombés pour défendre la cité. Et les visages des jeunes suppliciées continuaient à lui apparaître jour et nuit.

Soudain, elle se retourna et riva son regard à celui du capitaine. Ses yeux d'enfant, comprit-elle, avaient vu plus de choses qu'elle ne le pensait.

— C'est vous, souffla-t-elle, qui avez refermé les portes, au palais. Celles de la reine et de ses suivantes…

Ryan hocha la tête, des larmes perlant à ses paupières.

— Pourquoi ont-ils fait ça à ces pauvres gens ?

— L'objectif d'un soldat, répondit Kahlan, est de forcer l'ennemi à commettre des erreurs. Le meilleur moyen, c'est de lui faire assez peur, ou de l'enrager assez, pour qu'il cesse de réfléchir. Vos ennemis vous poussent à la faute, capitaine.

— Nous n'avons plus d'endroit où retourner et nous traquons ces bouchers. À nous de les châtier !

— C'est exactement ce qu'ils attendent de vous. Mais vous ne tomberez pas dans le panneau.

— Mère Inquisitrice, je suis un soldat qui a juré de servir Galea et les Contrées du Milieu. De ma vie, aussi courte la jugiez-vous, je n'ai jamais envisagé de désobéir à mes chefs, à ma reine, ou… à vous.

Aujourd'hui, je ne puis accepter vos ordres. (Il prit la main de Kahlan entre le pouce et l'index et la plaqua sur sa poitrine.) Touchez-moi avec votre pouvoir, si ça vous chante. Ce sera le seul moyen d'obtenir ce que vous voulez.

— Après, dit le lieutenant Sloan, qui n'avait pas ouvert la bouche jusque-là, il faudra m'infliger le même sort. Sinon, je prendrai la place du capitaine, et je conduirai nos hommes au combat.

— Et après Sloan, affirma Hobson, ce sera mon tour.

— Et ça ne s'arrêtera pas là, ajouta Ryan. Vous devrez toucher tous les officiers, puis chaque soldat. S'il n'en reste qu'un, il attaquera et mourra sur le champ de bataille.

Kahlan dégagea sa main de celle du jeune fou.

— Je vais parler au Conseil et mettre un terme à tout cela. Pourquoi vous suicider ?

— Mère Inquisitrice, nous attaquerons !

— Pour la gloire ? Afin de devenir des héros morts lors d'une bataille épique ?

— Non, Mère Inquisitrice, répondit Ryan, très calme. Nous savons ce que ces chiens ont fait aux nôtres. Les soldats exécutés, les femmes violées, les enfants éventrés… Beaucoup de mes hommes avaient une mère ou une sœur à Ebinissia. Tous ont vu le carnage. Comprenez-vous ? (Il bomba le torse et osa regarder Kahlan dans les yeux.) La gloire ne nous intéresse pas, et nous savons que c'est une mission suicide. Trop jeunes pour être mariés, nous ne laisserons ni veuves ni orphelins. Alors, nous tenterons d'arrêter ces bouchers, pour qu'ils ne recommencent pas dans une autre ville.

» Nous avons juré de protéger notre peuple, et il nous faut tenir parole. J'implore les esprits du bien que votre intervention en Aydindril soit couronnée de succès, mais cela prendra trop longtemps. Combien d'autres villes seront rasées ? Nous seuls pouvons empêcher ça.

» Quand j'ai prêté serment, une chose était claire : la défense du peuple devait passer avant tout, y compris les ordres. Voilà pourquoi je m'oppose à vous, Mère Inquisitrice. Pas pour devenir un héros, mais afin de protéger les faibles. J'aimerais avoir votre bénédiction. Mais s'il le faut, je m'en passerai.

Kahlan se rassit sur la souche, le regard perdu dans le vide.

Des enfants, oui… Mais plus mûrs qu'elle l'avait cru. Et qui avaient raison !

Il lui faudrait encore quelques jours pour atteindre Aydindril. Quant à lever une armée, ça prendrait sûrement des semaines. Entre-temps, les tueries continueraient. Combien d'innocents périraient en attendant l'aide du Conseil ?

Kahlan aurait donné cher pour changer de peau et ne plus être la

Mère Inquisitrice. Écartant ses sentiments, elle étudia le problème avec l'œil objectif que lui imposaient ses responsabilités. La balance des vies perdues et épargnées… Une atroce comptabilité. Hélas, c'était la seule qui eût un sens.

— *Chandalen*, dit-elle dans la langue du Peuple d'Adobe, *nous devons aider ces hommes.*

— *Mère Inquisitrice, ce sont des gamins inconscients condamnés à mort. Si nous restons, nos os pourriront à côté des leurs. Cela ne changera rien à rien, et tu n'iras jamais en Aydindril.*

— *Mon ami, ces garçons me rappellent ton grand-père, quand il traquait les Jocopos. Si nous ne faisons rien, d'autres villes seront mises à sac.*

— *Mère Inquisitrice*, intervint Prindin, *nous t'obéirons, bien entendu. Mais quelle différence feront quatre arcs de plus ?*

— *Et au bout du compte,* renchérit Tossidin, *tu n'atteindras jamais Aydindril. N'est-ce pas important ?*

— *Bien sûr que si… Mais imaginez que la prochaine cible de ces soldats soit votre village ? Ne m'imploreriez-vous pas de combattre à vos côtés ?*

Les chasseurs réfléchirent en jetant des coups d'œil furtifs aux trois jeunes officiers.

— *Si vous deviez vaincre cette armée, mes amis,* dit Kahlan, *comment feriez-vous ?*

— *C'est impossible,* répondit Tossidin. *Il y a trop de soldats.*

— *Nous sommes les guerriers du Peuple d'Adobe !* s'écria Chandalen. *Nous penses-tu moins intelligents que des chiens qui voyagent dans des wagons et égorgent les femmes ? Crois-tu qu'ils soient de meilleurs combattants que nous ?*

— *En tout cas,* dit Prindin, *nous savons que la tactique du capitaine est inefficace. Mais il doit y avoir de meilleurs moyens.*

— *Bien sûr,* fit Chandalen avec un sourire. *Les esprits les ont enseignés à mon grand-père. Il a transmis son savoir à mon père, qui me l'a communiqué. Le nombre d'ennemis est différent, mais le problème reste le même. Nous connaissons des solutions supérieures à celle du capitaine. Et toi aussi, Mère Inquisitrice, car tu sais qu'il ne faut jamais entrer dans le jeu de l'ennemi. Et ces gosses n'ont que cette idée en tête !*

— *Au fond,* dit Kahlan, *je commence à croire que nous allons réussir à les aider.*

Elle se tourna vers le capitaine.

— Très bien, Bradley. Nous allons attaquer.

— Merci ! cria le jeune homme en la prenant par les épaules. (Réalisant qu'il venait de toucher une Inquisitrice, il la lâcha et se frotta nerveusement les mains.) Ça va marcher ! Nous les prendrons

par surprise, et pas un ne s'en sortira.

Kahlan se pencha vers le jeune homme, qui recula d'un pas.

— Les prendre par surprise ? (Elle saisit Ryan par le col et le tira vers elle.) Ils ont un sorcier avec eux, espèce de crétin !

— Un sorcier…, gémit l'officier.

Kahlan le lâcha et le repoussa sans douceur.

— À Ebinissia, vous n'avez pas vu les portes fondues ? Les trous dans les murs ?

— Je… Eh bien… il y avait tant de morts. Des cadavres partout… nos amis… nos mères…

— Je comprends, dit Kahlan, radoucie. Dans ces conditions, il était difficile de remarquer autre chose. Mais ça n'est pas une excuse pour un soldat. Rater certains détails peut être mortel, capitaine. En voilà un bon exemple !

— Vous avez raison, Mère Inquisitrice…

— Êtes-vous toujours décidés à tuer les hommes qui ont rasé Ebinissia ? (Les officiers répondirent « oui » d'une seule voix.) Alors, je prends le commandement de ce corps d'armée. À partir de cet instant, vous m'obéirez. Ainsi qu'à mes trois amis.

Kahlan prit une grande inspiration.

— Je veux bien croire que vous êtes des experts en tactiques livresques. Nous, nous savons comment tuer des gens. Il ne s'agit pas d'une bataille, capitaine, mais d'une série d'exécutions. Si vous voulez vous y prendre selon les règles de l'art, nous partirons, et vous serez tous morts demain.

Le capitaine s'agenouilla et ses lieutenants l'imitèrent.

— Mère Inquisitrice, servir sous vos ordres sera un grand honneur. Ma vie vous appartient, comme celles de tous mes hommes. Si votre tactique est meilleure que la nôtre, nous vous obéirons aveuglément.

— Ce ne sont pas des grandes manœuvres, capitaine ! Tout homme qui désobéira aidera l'ennemi. Une trahison, en somme. Si vous m'acceptez comme chef, pas question de revenir en arrière quand les choses vous déplairont. Vous me comprenez ?

— Parfaitement, mère Inquisitrice.

Kahlan se tourna vers les deux lieutenants.

— Et vous ?

— Je suis à vos ordres, Mère Inquisitrice.

— Moi aussi.

Kahlan fit signe aux jeunes gens de se relever.

— Je dois aller en Aydindril. Mais je vous aiderai à lancer l'opération. Nous vous dirons comment faire. Pendant les deux jours que je vous consacrerai, nous commencerons à frapper. Ensuite, je devrai partir.

— Et le sorcier, Mère Inquisitrice ?

— Vous me le laisserez. C'est compris ? C'est mon problème, et je le réglerai.

— Très bien. Par quoi devons-nous commencer ?

— Par me trouver un cheval…, répondit Kahlan.

Elle s'en fut à grandes enjambées, flanquée du capitaine et d'un des lieutenants. Chandalen bondit et la prit par un bras, la forçant à s'arrêter.

— Pourquoi veux-tu une monture ? Où as-tu l'intention d'aller ?

— Vous ne devinez pas ? demanda Kahlan aux six hommes. Il me reste à choisir mon camp. Quand je m'engage, toutes les Contrées sont impliquées. Chandalen, je ne peux pas faire ça sur la seule parole de ces gamins.

— Tu as encore besoin de preuves ? Ce que tu as vu ne te suffit pas ?

— Ça ne compte pas, mon ami. Pour déclarer une guerre, je dois connaître les motivations des deux parties. Savoir qui sont ces soldats, et pour qui ils se battent.

Sa démarche avait une autre raison, plus importante, mais elle préféra la garder pour elle.

— Ce sont des bouchers !

— Tu as tué des hommes. Ne voudrais-tu pas que leurs proches demandent pourquoi, avant de crier vengeance ?

— Espèce de folle ! cria Chandalen. (Prindin lui posa une main sur le bras pour l'inciter à plus de retenue, mais il se dégagea.) Tu as accusé ces enfants d'être idiots, alors qu'ils sont des milliers. Toi, tu es seule ! Si nos ennemis décident de te tuer, tu n'auras pas une chance.

— Je suis la Mère Inquisitrice. Nul ne lève une arme sur moi.

Une déclaration absurde, Kahlan en avait conscience. Mais elle devait aller dans le camp ennemi… et ne trouva rien de mieux pour apaiser les craintes de Chandalen. Trop furieux pour parler, l'Homme d'Adobe lui tourna le dos. Naguère, elle le savait, sa colère aurait eu une explication très simple : si elle mourait, il ne pourrait pas rentrer chez lui. À présent, elle aurait juré qu'il s'inquiétait vraiment pour elle.

Elle n'aimait pas plus que lui ce qu'elle devait faire. Mais c'était son devoir.

— Lieutenant Hobson, trouvez-moi un cheval. De préférence blanc ou gris. (L'officier partit au pas de course.) Capitaine, réunissez vos hommes et informez-les des derniers événements.

Chandalen lui tournant toujours le dos, elle lui tapota l'épaule, à l'endroit où était attaché l'os de son père.

— *Tu ne te bats plus seulement pour ton village,* dit-elle dans la langue du chasseur, *mais pour les Contrées tout entières.* (Chandalen émit un grognement rageur.) *Pendant mon absence, commencez à*

expliquer aux soldats ce qu'ils devront faire. J'espère être de retour avant l'aube.

Quand Kahlan vit Hobson revenir avec un cheval, ses genoux manquèrent se dérober. Bon sang, dans quoi allait-elle encore se fourrer ?

— Capitaine Ryan, si… hum… si je ne retrouve pas le chemin de ce camp, vous devrez obéir à Chandalen. Compris ?

— Oui, Mère Inquisitrice. Que les esprits du bien vous accompagnent !

— D'expérience, je préfère avoir un cheval rapide pour compagnon !

— Alors, vous serez contente. Nick est rapide et courageux. Il ne vous laissera pas tomber.

Le capitaine aida Kahlan à monter en selle. Elle flatta l'encolure de l'étalon gris, regarda une dernière fois les six hommes, et partit au trot avant de perdre tout courage.

Chapitre 38

Kahlan suivit la piste qui contournait la montagne. La lumière de la lune lui suffisant pour se repérer, elle déboucha enfin dans la vallée parallèle à celle où campaient les Galeiens.

Comme elle ne cherchait pas à se dissimuler, les sentinelles la repérèrent vite. Mais elles ne prirent pas la peine d'intercepter un cavalier solitaire.

Devant elle, le camp ennemi fourmillait d'activité. Des feux brûlaient un peu partout dans ce foisonnement de tentes plus étendu que bien des villes. Sachant que leur nombre était dissuasif, ces soldats ne redoutaient pas une attaque. En conséquence, ils se fichaient qu'on puisse les voir – ou les entendre – de loin.

Kahlan entra dans le campement et fit slalomer Nick dans un labyrinthe anarchique de chariots, de chevaux, de mules, de tentes et d'hommes assis devant des feux.

Leur repas terminé, ils jouaient aux dés ou discutaient bruyamment en se passant des outres de vin. À première vue, la plupart de ces soudards étaient ivres morts. Une bonne chose, car ils ne lui accordèrent pas un regard.

Des cris de femmes montaient des tentes, ponctués de rires masculins paillards. Un frisson courut le long de la colonne vertébrale de l'Inquisitrice.

Dans ce genre d'armée en campagne, on trouvait immanquablement des hordes de prostituées destinées au repos du guerrier. De plus, les soudards de cet acabit considéraient les femmes des vaincus comme une part du butin, et les traitaient sans pitié. Que ces cris soient des râles de plaisir ou des hurlements de douleur, l'Inquisitrice ne pouvait rien faire. Tentant de ne pas les entendre, elle se concentra sur les soldats qu'elle dépassait.

Elle vit d'abord des hommes de D'Hara, avec sur leurs cuirasses le R emblématique de la Maison Rahl. Très vite, cependant, elle aperçut des Keltiens, puis une dizaine de guerriers de Terre d'Ouest, occupés à danser et à boire. Il y avait aussi des soldats de Nicobarese, des Sandariens et même – une vision d'horreur – quelques Galeiens. Peut-être, pensa-t-elle pour se rassurer, s'agissait-il de D'Harans vêtus d'uniformes volés.

Mais elle n'y crut pas un instant.

Partout, des hommes se querellaient au sujet de tout et n'importe quoi : le jeu, la nourriture, l'équipement, la boisson. Certaines disputes tournaient très mal, puisqu'elle vit un type se vider de son sang, un couteau dans le ventre, sous les éclats de rire d'un cercle de spectateurs.

Enfin, Kahlan repéra ce qu'elle cherchait : les tentes de l'état-major. En l'absence d'étendards, on ne pouvait quand même pas s'y tromper, puisque c'étaient les plus grandes. Devant la plus imposante, un pavillon en réalité, une petite table de banquet était dressée.

Éclairés par des lanternes posées sur des piquets, les officiers supérieurs s'empiffraient et buvaient comme des trous.

Alors qu'elle approchait, un gros type vautré sur sa chaise, les pieds sur la table, brailla à tue-tête :

— Quand je dis maintenant, c'est maintenant, ou tu goûteras à la hache du bourreau ! Un tonneau plein, sinon, tu es un homme mort !

Le soldat détala comme un lapin sous les rires gras de ses chefs.

Kahlan immobilisa son étalon à côté de la table et étudia les six pourceaux. Quatre étaient des D'Harans. Le cinquième, un commandant keltien, semblait encore plus saoul que les autres. Le sixième portait une tunique brune unie.

Le type qui venait de terroriser un pauvre troufion s'adressa à la cantonade.

— Notre brave sorcier Slagle m'a dit tout à l'heure qu'il sentait comme une odeur d'Inquisitrice. (Il se tourna vers Kahlan.) Où est ton sorcier, Inquisitrice ? On dirait que tu l'as perdu… (Tous les hommes s'esclaffèrent.) J'espère que tu nous apportes à boire, parce qu'on sera bientôt à sec. Non ? Quel dommage… (S'emparant d'un couteau, il désigna le Keltien.) Karsh dit qu'il y a une jolie petite ville, à une semaine d'ici, où la bière est délicieuse. J'espère que ses habitants seront plus coopératifs que la dernière fois…

Kahlan étudia longuement le sorcier. C'était lui, la véritable raison de sa venue. Pourrait-elle sauter de son cheval et le toucher avec son pouvoir avant de recevoir un coup de couteau ? Le gros type ignoble était le seul, pour le moment, à tenir une lame. Dans son état, ses réflexes devaient manquer de vivacité. Mais les chances de réussite étaient trop minces. Elle voulait bien se sacrifier pour tuer Slagle, à condition de ne pas le manquer…

Elle devait l'éliminer ! Ce salaud était les yeux et les oreilles des soudards. Il voyait et entendait tout avant eux – comme elle. Les D'Harans redoutant la magie et les esprits, sa présence les rassurait.

Kahlan baissa les yeux sur les mains du sorcier et vit qu'il était en train de tailler un morceau de bois. Devant lui, sur la table, le petit tas de copeaux lui rappela ceux qu'elle avait vus au palais, devant la porte d'une chambre.

Le sorcier ayant achevé son œuvre, il la posa près de son assiette. C'était un énorme phallus, très réaliste.

— Slagle a un cadeau pour toi, Inquisitrice, dit le gros type au couteau. Il y travaille depuis deux heures, le moment où il a senti que tu viendrais.

Deux heures… Ce gros porc abruti venait de lui indiquer les limites du pouvoir de ce sorcier. Elle avait quitté les Galeiens quatre heures plus tôt, mais sa progression, au début, avait été très lente à cause des crêtes à gravir. En clair, les jeunes soldats étaient trop loin pour que Slagle les ait repérés, mais il se s'en était pas fallu de beaucoup. Au temps pour leur espoir de surprendre l'ennemi !

— Un présent qui me prend au dépourvu…, lâcha Kahlan, glaciale.

— Il te prendra de bien d'autres façons, crois-moi ! éructa le gros type.

Ses compagnons éclatèrent de rire.

Son calme recouvré, l'Inquisitrice abaissa sa capuche.

— Quel est ton nom, soldat ?

— Soldat ? beugla l'homme en plantant son couteau dans la table. Je suis le *général* Riggs, chef suprême de cette glorieuse armée.

— Et au nom de qui te bats-tu, général Riggs ?

— L'Ordre Impérial livre sa guerre au bénéfice de tous ceux qui intègre ses rangs. Un combat contre les oppresseurs et les crétins qui luttent pour eux. Quand on n'est pas avec nous, Inquisitrice, on est contre nous. C'est aussi simple que ça. Pour restaurer l'ordre, nous écraserons nos ennemis.

» L'Ordre Impérial protège ceux qui lui sont fidèles, et qui doivent en retour le défendre. Tous les pays se rallieront à nous ou seront balayés de la surface du monde. Nous militons pour un ordre nouveau, très chère. L'Ordre Impérial. Mes troupes règnent sur tous les royaumes, et moi, je règne sur elles.

Kahlan tenta de trouver un sens à ce discours absurde. Bien entendu, elle n'y parvint pas.

— Je suis la Mère Inquisitrice. C'est moi qui dirige les Contrées, pas vous !

— La *Mère* Inquisitrice ? Mazette ! (Riggs flanqua une grande claque dans le dos du sorcier.) Tu ne m'avais pas dit ça, foutu cachottier ! Pour l'instant, ma belle, tu ne ressembles pas à une mère. Mais demain matin, tu seras grosse, fais-moi confiance !

— Darken Rahl est mort, lâcha Kahlan, faisant taire les rires. Le nouveau maître Rahl a mis un terme à la guerre et rappelé les forces d'haranes.

Le général Riggs se leva avec la grâce d'un pachyderme.

— Darken Rahl avait une vision limitée du monde. Il se souciait beaucoup trop de l'ancienne magie et pas assez du nouvel ordre. Sa

quête idiote le détournait des vrais problèmes. Jusqu'à ce qu'elle soit éradiquée, la magie restera un outil au service des hommes. Pas leur maîtresse !

» Darken Rahl n'a pas su saisir les occasions qui se présentaient à lui. Nous ne commettrons pas la même erreur. Lui-même, dans le royaume des morts, le sait et se repent. Il s'est joint à notre cause, à présent. Comme l'ont annoncé les esprits du bien, nous ne nous inclinons plus devant la Maison Rahl. Au contraire, c'est elle, à l'instar de toutes les autres, qui s'agenouille devant nous. Le nouveau maître Rahl nous prêtera allégeance, ou nous les réduirons en bouillie, lui et ses maudits païens de partisans !

— En d'autres termes, général, vous vous battez exclusivement pour vous. Et votre but consiste à tuer autant de gens que possible.

— Mensonges ! Cette cause me dépasse de loin ! Nous offrons à tous la possibilité de se joindre à nous. Ceux qui refusent sont les complices de nos ennemis et ils doivent mourir. Mais il est inutile d'expliquer de telles choses à une femme. Tes sœurs et toi n'êtes pas assez intelligentes pour commander.

— Les hommes n'ont pas l'exclusivité du pouvoir, général.

— Voir des mâles s'agenouiller pour demander la protection d'une femelle est une abomination ! Un homme, un vrai, cherche à s'approprier ce qu'il y a sous vos jupes. Il ne se cache pas derrière ! Les femmes gouvernent avec leurs mamelons et nous donnent à téter une bouillie douceâtre. Les hommes règnent avec leurs poings. Ils nourrissent leur peuple et le protègent.

» Tous les dirigeants mâles auront une chance de se joindre à nous. Les reines seront priées d'aller vendre leurs charmes dans les bordels, là où elles servent vraiment à quelque chose.

Riggs prit sa chope et but quelques gorgées.

— Tu comprends ? Ou es-tu encore plus stupide que tes sœurs ? Sous la férule des femmes, quel grand dessein a accompli l'Alliance des Contrées ?

— Un grand dessein ? Le but de l'alliance est de préserver la paix. D'aider les faibles et de soulager les miséreux. Rien de plus…

— Vous voyez, mes amis, lança Riggs à la ronde, ce qui s'appelle « parler avec ses nichons » ? Femme, ton Conseil ne dirige rien et n'impose pas de lois. Chaque royaume peut interdire ou autoriser ce qu'il veut. Ce qui est un crime d'un côté des monts Rang'Shada est une bonne action de l'autre. L'alliance ignore jusqu'à la notion d'ordre universel. Vous êtes des clans de sauvages renfermés sur eux-mêmes. Chacun conserve jalousement son « identité », comme vous dites, et affaiblit ainsi tout le monde !

— C'est faux ! Le Conseil unit les royaumes et organise leur défense commune. Contre des bouchers comme vous, général !

L'alliance n'est pas une vieille femme édentée, ainsi que vous semblez le croire. Elle a des crocs, et vous vous en apercevrez bientôt.

— Un noble idéal… À vrai dire, je le partage – sans vos foutues mamelles ! Vous ne savez pas régner d'une main de fer. Et votre mièvrerie fait de chaque nation un fruit prêt… à être écrabouillé ! Ce qu'il vous faut, c'est un vrai chef, et une authentique protection !

» Dès la chute des frontières, vous avez été massacrés par Darken Rahl. Pourtant, obsédé par sa quête de la magie, cet imbécile vous étripait de la main gauche ! S'il avait laissé agir ses généraux, il ne resterait plus rien de votre alliance de femmelettes.

— Et contre qui avons-nous tant besoin de protection ?

— Contre les hordes qui déferleront bientôt…, murmura Riggs, le regard soudain vide.

— Quelles hordes ?

Le général sursauta. On eût dit qu'il venait de se réveiller.

— Celles dont parlent les prophéties… (Il regarda Kahlan comme si elle était incurablement obtuse, puis désigna le sorcier.) Notre bon Slagle nous a guidés dans la compréhension de ces textes. Femme, tu as passé ta vie avec des sorciers sans jamais t'intéresser à leurs connaissances ?

— Votre discours sur la paix et l'ordre est très noble, général Riggs. Mais vos atrocités, à Ebinissia, en sont le sanglant démenti. Jusqu'à la fin des temps, cette ville restera le témoin muet de votre perversité. C'est vous et votre Ordre Impérial qui déferlez sur le monde. Vous, les hordes dont parlent les prophéties ! (Kahlan foudroya le sorcier du regard.) Quel rôle jouez-vous dans tout ça, Slagle ?

— Je contribue à unir les peuples sous la bannière d'une seule loi.

— La loi de qui ?

— Des vainqueurs, bien sûr. (Il sourit.) La nôtre. Celle de l'Ordre Impérial.

— La mission d'un sorcier est de servir, pas de diriger. Gagnez immédiatement Aydindril, pour occuper votre véritable place, ou vous devrez en répondre devant moi.

— Vous ? ricana l'homme. Vous exigez que des hommes se prosternent à vos pieds. En même temps, aveugle comme toutes les femmes, vous laissez des messagers du fléau régner sur le pays.

— Des messagers du fléau ? Vous n'êtes pas assez idiot, j'espère, pour prêter l'oreille aux sermons des fanatiques du Sang de la Déchirure ?

— Ces braves gens se sont joints à nous, annonça le général. Notre cause est la leur, et inversement… Ils savent à présent comment débarrasser le monde des serviteurs du Gardien, donc des alliés objectifs de nos ennemis. Bientôt, la *divinité* triomphera !

— Vous voulez dire que votre cause triomphera… C'est vous qui

régnerez…

— Es-tu aveugle et sourde, Mère Inquisitrice ? Je règne déjà, mais ce n'est pas moi qui compte. Nous parlons de l'avenir ! Aujourd'hui, j'occupe le trône provisoirement et j'ensemence le champ pour qu'il produise de belles récoltes. Ce n'est pas moi, le point central.

» Nous offrons à tous les hommes de se joindre à nous, et ceux qui sont ici ont accepté la main que nous leur tendions. Des soldats de tous les royaumes se battent à nos côtés. Nous ne sommes plus les forces de D'Hara. Et nos nouveaux alliés ne représentent plus leurs anciens royaumes. L'Ordre Impérial est en marche. Tout esprit sain peut le diriger. Si je meurs pour notre cause, un autre prendra ma place, jusqu'à ce que l'Ordre Impérial règne sur le monde entier.

Ce type était trop saoul pour savoir ce qu'il disait. Ou fou à lier. Kahlan jeta un regard circulaire aux hommes qui buvaient, dansaient et chantaient dans le camp. Possédés, comme les Bantaks. Et comme les Jocopos.

— Général Riggs, je suis la Mère Inquisitrice. Que ça vous plaise ou non, je représente les Contrées du Milieu. À ce titre, je vous ordonne de cesser les hostilités. Retournez en D'Hara avec vos troupes, ou allez présenter vos doléances au Conseil. On vous écoutera, je m'en porte garante. Mais rien ne vous autorise à guerroyer contre mon peuple. Si vous ne m'obéissez pas, vous détesterez les conséquences de votre insubordination.

— Nous ne faisons pas de compromis ! cracha l'officier. Tous ceux qui nous combattent périront. C'est la seule manière d'en finir avec les tueries, et les esprits du bien nous ont chargés de cette mission sacrée. Nous luttons pour la paix. Tant que nous ne l'aurons pas obtenue, la guerre fera rage.

— Qui vous a ordonné de vous battre ?

— Je viens de te le dire ! Serais-tu stupide, femme ?

— J'ai du mal à croire qu'on soit assez idiot pour penser que les esprits du bien veulent la guerre. Ce n'est pas dans leur façon d'agir.

— C'est ce que tu penses ? Dans ce cas, nous avons un gros désaccord. Le but de la guerre n'est-il pas de régler ce genre de querelles ? Les esprits du bien savent que nous sommes dans le vrai, sinon, ils s'opposeraient à nous. Notre victoire sera la preuve éclatante qu'ils sont de notre côté. Le Créateur aussi souhaite notre triomphe, et tu t'en apercevras bientôt…

Ce type était vraiment cinglé.

Kahlan se tourna vers l'officier keltien.

— Karsh…

— *Général* Karsh !

— Vous faites honte à ce grade, général… Pourquoi avez-vous massacré les habitants d'Ebinissia ?

— Ils auraient pu se joindre à nous, mais ils ont préféré se battre. Nous avons fait un exemple avec ces païens, pour montrer au monde le sort qui attend les impies qui ne se joindront pas à notre croisade pour la paix. Nous y avons perdu près de la moitié de nos forces, mais ça en valait la peine. De nouveaux compagnons viennent déjà remplacer nos morts, et nous déferlerons sur tous les pays pour les convertir à notre cause.

— Extorquer, massacrer et raser, c'est ce que vous nommez « convertir » ?

Furieux, Karsh posa violemment sa chope sur la table.

— Nous rendons à nos ennemis la monnaie de leur pièce ! Ils ont pillé nos fermes et mis à sac nos villes frontières. Ces chiens écrasent les Keltiens comme s'ils étaient de vulgaires moustiques !

» Pourtant, nous leur avons proposé la paix. Mais ils ont opté pour la guerre ! Leur défaite montre à la face du monde que nous résister est absurde.

— Qu'avez-vous fait de la reine Cyrilla ? Est-elle morte, ou fait-elle désormais partie de votre troupeau de catins ?

Tous les soudards éclatèrent de rire.

— Elle écarterait ses jolies cuisses pour nous, répondit Riggs, si nous avions pu lui mettre la main dessus.

Kahlan dut réprimer un soupir de soulagement.

— Général Karsh, demanda-t-elle, que pense le prince Fyren de vos agissements ?

— Il est en Aydindril ! Et moi ici…

Ainsi, le pouvoir keltien n'y était peut-être pour rien, ces bouchers n'étant qu'une bande de hors-la-loi.

Kahlan connaissait Fyren, un homme raisonnable s'il en était. Ardent partisan de l'adhésion de son royaume au Conseil, il avait persuadé la reine, sa mère, de préférer la voie de la négociation à celle du conflit. Dans tous les sens du terme, c'était un authentique gentilhomme.

— Général Karsh, vous êtes un boucher et un traître. Vous avez tourné le dos à votre pays et à votre reine.

— Non ! Je suis un patriote ! Le protecteur de mon peuple !

— Balivernes ! Vous êtes un bâtard sans conscience ! Je laisserai au prince Fyren l'honneur de vous condamner à mort. À titre posthume, évidemment…

— Les esprits du bien nous ont prévenus que tu conspirais contre les Contrées du Milieu ! Ils avaient raison, Mère Inquisitrice ! Comme ils l'ont dit, nous ne serons jamais libres tant que tu vivras. Ils nous ont chargés d'exécuter les blasphémateurs de ton acabit. Avec leur aide, la défaite des sbires du Gardien sera totale !

— Aucun officier digne de ce nom ne prêterait l'oreille aux délires

des fous du Sang de la Déchirure.

Le regard rivé sur Kahlan, le sorcier avait invoqué une petite boule de feu. Il jonglait avec, l'air menaçant…

— Assez de bavardages ! beugla soudain Riggs. Descends de cheval, ma mignonne, et amusons-nous ensemble. Les héroïques combattants de la liberté méritent un peu de distraction.

— Après les réjouissances, lâcha Karsh en souriant pour la première fois, demain ou après-demain, tu seras décapitée. Nos soldats et nos peuples adoreront te voir mourir. Ils applaudiront notre victoire sur la Mère Inquisitrice, le symbole de l'oppression par la magie. (Son sourire disparut et il s'empourpra.) Ton exécution sera un message d'espoir pour les opprimés. Quand nous t'aurons coupé la tête, ils exploseront de joie !

— Parce que les héroïques combattants de la liberté sont assez forts pour abattre une femme seule ?

— Non ! rugit le général Riggs. (Soudain, Kahlan eut le sentiment qu'il était plus sobre qu'il ne voulait le montrer.) Tu ne comprends rien à nos actes. (Il baissa la voix.) Nous entrons dans une nouvelle ère, femme. Les vieilles religions n'y auront pas de place, pas plus que les Inquisitrices et les sorciers.

» Il fut un temps, il y a environ trois mille ans, où presque tout le monde naissait avec le don. La magie dominait tout et les sorciers s'en servirent pour obtenir le pouvoir. Poussés par leur ambition, ils se sont entretués. Alors, sans personne pour le transmettre, le don est devenu de plus en plus rare. Et ses détenteurs devinrent l'exception. Pourtant, ils continuèrent à s'affronter, éclaircissant encore leurs rangs. Les autres créatures crépusculaires, telles que toi, furent privées de leur protection, alors qu'il s'agissait de leur première responsabilité. Aujourd'hui, quasiment plus personne ne naît avec le don et la magie s'éteint inexorablement. Les sorciers ont eu une chance de dominer le monde, comme Darken Rahl. À son instar, ils ont échoué. Désormais, leur âge d'or est révolu.

» Nous entrons dans l'ère de l'humanité, Mère Inquisitrice. Dans ce monde-là, la religion agonisante que tu nommes « magie » n'a aucun rôle à jouer. Il est temps que l'homme prenne possession de l'univers. L'Ordre Impérial est en marche et rien ne l'arrêtera. L'homme régnera et la magie crèvera comme un chien dans un caniveau.

Kahlan sentit une larme rouler sur sa joue. Une étrange panique lui serrait la gorge.

— As-tu entendu, Slagle ? Tu as un pouvoir, comme moi. Ceux que tu aides seront tes fossoyeurs.

— Il doit en être ainsi, dit le sorcier en continuant à jongler avec sa boule de feu. La magie, blanche ou noire, est la voie qu'emprunte le

Gardien pour entrer dans ce monde. Quand j'aurai contribué à la destruction de ce fléau, je devrai disparaître aussi. Et ma mort servira la cause du peuple.

— Les gens doivent voir mourir les symboles vivants de cette religion, dit Riggs avec un regard presque compatissant pour Kahlan. Tu es la dernière Inquisitrice, une créature engendrée par les sorciers. Ta mort encouragera les peuples à en finir une bonne fois pour toutes avec les ultimes vestiges de la magie.

» Nous sommes le soc de la charrue, Mère Inquisitrice ! Les terres souillées par la magie en seront bientôt libérées, et des êtres pieux les ensemenceront. Alors, nous oublierons à jamais les anciens dogmes et leurs représentants…

Il but une gorgée de bière et reprit la parole d'un ton dur.

— Quand nous en aurons fini avec toi, nous briserons la résistance de Galea et des autres pays. Jusqu'à la victoire finale, la guerre sera notre seul horizon. Et notre unique exigence !

La colère explosa en Kahlan, balayant sa tristesse et sa panique. Son devoir était de défendre les êtres fragiles que le général appelait des « créatures crépusculaires ». Elle devait parler et se battre en leur nom !

— En ma qualité de Mère Inquisitrice, la plus haute autorité des Contrées du Milieu, je me plie à cette exigence… (Elle se pencha et ajouta :) Vous voulez la guerre ? Eh bien, vous l'aurez ! Et tant que je resterai à mon poste, aucun de mes alliés ne vous fera de quartier !

Kahlan tendit un poing vers le sorcier. La véritable raison de sa venue dans le camp…

Ces hommes étaient fous et dangereux ! Elle invoqua sa magie et l'implora de débarrasser le monde de Slagle.

Il était sa cible et elle ne devait pas le rater. La Rage du Sang déferla en elle.

Elle voulut lancer un éclair mortel.

Rien ne se produisit.

Kahlan fut un instant tétanisée par l'échec de la magie. Riggs en profita pour se lever et bondir vers elle, une main tendue vers sa jambe.

L'Inquisitrice tira sur les rênes de son destrier, qui se cabra et flanqua un formidable coup de sabot dans la figure du général. Ses pattes avant s'abattirent sur la table et la fracassèrent. Alors que les hommes toujours assis se jetaient en arrière, les sabots du cheval firent éclater la tête d'un officier d'haran et broyèrent la jambe d'un autre.

Kahlan talonna le destrier, qui partit au galop au moment où le sorcier se remettait debout. Alors que des soldats affolés s'écartaient du chemin de l'animal enragé, l'Inquisitrice jeta un coup d'œil derrière son épaule et vit Slagle tendre les mains. Une boule de feu se

matérialisa devant lui, en suspension en l'attente de ses ordres. D'un geste, il l'expédia sur la fugitive.

Le cheval sauta par-dessus des feux de camp et des hommes, arrachant au passage des fixations de tentes. Kahlan avait repéré ce qu'elle cherchait et elle dirigeait l'animal droit dessus.

Le sifflement de la boule de feu devenait de plus en plus fort. Accidentellement touchés, des hommes hurlaient avant de s'écrouler. Jetant un nouveau coup d'œil derrière elle, Kahlan vit que le projectile magique, aussi ivre que son créateur, zigzaguait lamentablement. Le feu magique avait besoin d'être guidé. Dans son état, Slagle n'en était plus vraiment capable.

Esprits bien-aimés, implora l'Inquisitrice, *si je dois mourir, laissez-moi le temps de faire ce qui doit être fait…*

Atteignant enfin son objectif, un tas de neige où les soldats avaient planté leurs lances, elle arracha une arme au passage et talonna de nouveau le brave Nick.

La boule de feu semait toujours la mort derrière elle, de plus en plus grosse à mesure qu'elle approchait de sa cible.

Conçue pour des hommes bien plus musclés que Kahlan, la lance était très lourde. Afin d'économiser ses forces, la jeune femme dut la tenir à la verticale, comme à la parade.

Nick galopait sans se laisser perturber par le bruit, la confusion, les soldats qui couraient en tous sens ou la boule de feu. Sa cavalière lui fit décrire un demi-tour. Toujours aussi serein, il fonça vers le projectile… et vers l'homme qui la dirigeait.

Slagle essaya de modifier la trajectoire de la boule de feu en fonction de celle de Kahlan. Les réflexes du sorcier, ralentis par l'alcool, frôlaient le pathétique. Mais plus la cible approchait, moins il aurait besoin de vivacité…

Au dernier moment, Kahlan fit un écart sur la droite. La boule de feu la frôla de si près que ses cheveux roussirent.

Derrière elle, le projectile magique explosa au milieu d'un groupe d'hommes. Les vêtements en flammes, hurlant de douleur, ils se roulèrent dans la neige pour tenter d'échapper à une mort atroce. Mais le Feu de Sorcier ne s'éteignait pas si facilement…

À présent, la panique régnait dans une bonne moitié du camp. Ignorant les cris de douleur et les ordres aboyés par les officiers, Kahlan se concentra, à la recherche de son silence intérieur. Bientôt, elle ne vit plus rien à part la silhouette du sorcier, qui préparait déjà une nouvelle boule de feu.

Lance à l'horizontale, l'embout bien calé au creux de son bras, Kahlan continua sa charge.

Encore vingt pas ! Les plus longs de sa vie…

Slagle allait propulser un nouveau projectile au moment où la

lance s'enfonça dans sa poitrine. Sous la violence de l'impact, la hampe se brisa et le corps du sorcier parut exploser comme un melon trop mûr.

Nick et sa cavalière continuèrent leur course à travers un geyser de sang.

Kahlan abattit sa lance sur la tête d'un homme qui se jetait en travers de son chemin. Le choc lui arracha l'arme de la main, mais son agresseur s'écroula, probablement mort sur le coup.

Un des officiers qui festoyaient avec Riggs se releva et cria qu'on lui amène un cheval. Partout, des hommes sautaient sur leurs montures sans prendre le temps de les seller. Histoire de les stimuler, leurs chefs beuglaient qu'ils seraient tous exécutés s'ils revenaient sans la fugitive.

Se retournant, Kahlan vit qu'une bonne trentaine de cavaliers étaient déjà à ses trousses.

Loin des tentes de commandement, sur le chemin qu'elle avait pris à l'aller, les soldats ignoraient ce qui se passait. Persuadés que cette galopade faisait partie des festivités, ils ne tentèrent pas de s'interposer.

Avisant un fourreau pendu au flanc d'un chariot, Kahlan dégaina au passage l'épée qu'il contenait. Galopant le long d'une rangée de piquets, elle trancha net la corde principale. Puis elle abattit le plat de sa lame sur le cheval le plus proche. Son hennissement de douleur et ses ruades paniquèrent les autres montures au repos, qui s'éparpillèrent dans toutes les directions. Elles renversèrent des supports de lanternes. Arrosées d'huile enflammée, plusieurs tentes s'embrasèrent.

Effrayés par ces incendies, les chevaux des poursuivants de Kahlan freinèrent des quatre fers, envoyant leurs cavaliers voler dans les airs.

Un nouveau « héros » se dressant sur son chemin, Kahlan lui transperça la poitrine de son épée. Une fois encore, l'impact fut trop violent et elle dut lâcher son arme. Et les soldats qui avaient réussi à rester en selle la talonnaient toujours !

Enfin sortie du camp, l'Inquisitrice lança Nick sur la piste qu'ils avaient suivie en venant. À la pâle lueur de la lune, c'était le seul moyen de ne pas se perdre.

Kahlan jeta un dernier coup d'œil derrière elle. Une cinquantaine d'hommes la suivaient. En s'engageant sur le versant abrupt de la montagne, sous le couvert des arbres, l'Inquisitrice comprit que ses quelques minutes d'avance ne suffiraient pas.

Mais elle avait un autre atout dans sa manche.

Chapitre 39

— Doucement, maintenant, souffla Kahlan à sa monture, dont un sabot venait de glisser. Recule, mon brave Nick. Recule doucement.

Au pied de la pente, dans son dos, l'Inquisitrice entendait les bruits de ses poursuivants. Un homme, sans doute un officier de D'Hara, beuglait à ses soldats de ne pas la laisser s'enfuir. Hennissant sous l'effort, les chevaux gravissaient inexorablement la déclivité. Dès qu'ils arriveraient sur la zone plate qu'elle avait atteinte, ils se lanceraient de nouveau au galop.

Kahlan tira gentiment sur ses rênes. Nick leva prudemment les pattes et recula sur sa propre piste, entre les pins couverts de neige.

La jeune femme retrouva la longue branche au bout fourchu qu'elle avait taillée au couteau avant d'entrer dans le camp. Elle était toujours plantée verticalement dans la neige, là où elle l'avait laissée, près de l'épicéa aux troncs jumeaux. Elle s'en empara et commença à pousser les branches lestées de neige. Son épaule droite la fit grimacer de douleur. Le choc, quand la lance s'était cassée, avait été très violent.

En reculant entre les arbres, toujours sur sa propre piste, Kahlan garda sa branche levée et continua à secouer les arbres. Libérées de leur charge, les branches se redressaient et dissimulaient presque complètement le passage, entre les troncs. Plus important encore, la neige qui dégringolait sur le sol couvrait entièrement ses traces. Et le phénomène semblait tout à fait naturel, comme si le vent était responsable de la chute des paquets de neige.

Kahlan adressa des remerciements muets à Richard, qui lui avait tout appris au sujet des pistes, résolu à faire d'elle une authentique forestière. Il lui manquait tellement… À coup sûr, pensa-t-elle, il n'approuverait pas qu'elle utilise ses enseignements pour prendre des risques insensés.

Mais il n'était pas question que ses empreintes conduisent les bouchers de Riggs jusqu'aux soldats de Galea. Si l'un de ses poursuivants revenait avertir les autres, les jeunes héros se feraient massacrer. Mais si aucun ne se remontrait, il était douteux qu'on en envoie d'autres de sitôt…

Même si elle se trompait, ce serait trop tard pour Riggs. Dans les cols qu'elle emprunterait, le vent soufflait sans cesse, retournant la neige comme de la crème fouettée. Un deuxième contingent d'ennemis n'y retrouverait pas sa trace.

Des bruits de sabots étouffés par le tapis de neige ramenèrent Kahlan à des préoccupations plus immédiates. Les cavaliers avaient atteint le terrain plat et galopaient de nouveau. Sans s'affoler, l'Inquisitrice continua à reculer entre les arbres en secouant les branches.

Ses poursuivants approchaient.

Kahlan se pencha sur l'encolure de Nick et lui parla à l'oreille.

— Arrête-toi, maintenant… Ne bouge plus et ne hennis pas… Voilà, comme ça, exactement… Brave Nick…

Les soldats l'avaient rejointe. Galopant sur sa piste, en face d'elle, ils traversèrent l'écran de végétation sur sa gauche, à moins de vingt pas d'elle.

Kahlan retint son souffle.

Elle entendit le bruit sourd des sabots quand ils martelèrent la pente glacée cachée derrière les arbres. Un leurre qui conduisait le long d'un ruisseau dont l'eau, quand elle n'était pas gelée, dévalait un peu plus loin une pente vertigineuse.

Quand les cavaliers débouleraient près du ruisseau, ils auraient moins de vingt pas pour arrêter leurs montures avant de basculer dans le vide. Les berges du cours d'eau étant également gelées – et vallonnées, ce qui compliquait les choses – ils n'auraient pas une chance de s'en tirer.

Les premiers hommes arrivèrent au grand galop. L'Inquisitrice entendit les jambes de leurs chevaux se briser net quand ils tirèrent sur les rênes pour tenter de les arrêter. Leurs sabots pris dans des crevasses glissantes, les malheureux animaux furent entraînés en avant par leur vitesse acquise, leur poids et celui de leurs cavaliers.

Les soldats suivants percutèrent leurs camarades et les poussèrent en avant. Peu habitués à monter à cru, et en l'absence des mors à cuiller dont ils équipaient d'habitude leurs montures, il leur fut impossible de s'arrêter.

Les derniers sautèrent de leurs chevaux en voyant ce qui se passait devant eux. Emportés par leur élan, ils n'en basculèrent pas moins dans le vide, piétinés au passage par leurs propres montures.

Immobile sur sa selle, son masque d'Inquisitrice plus impassible que jamais, Kahlan écouta les cris de terreur des soudards et des pauvres équidés soudain transformés en une cascade de chair et d'os promise à un atterrissage mortel. Certains hommes, remarqua-t-elle, roulaient assez lentement sur le toboggan de glace pour tenter de trouver des prises. Hélas pour eux, il n'y en avait pas…

Quand le silence revint, la jeune femme mit pied à terre et approcha du bord du gouffre. Il ne restait plus un ennemi ni un cheval au bord de la cascade de glace. Et sur ce qu'elle voyait du toboggan, à

la pâle lueur de la lune, des traînées de sang témoignaient qu'il n'y aurait sûrement pas de survivants au fond du gouffre.

Alors qu'elle se détournait, Kahlan entendit des gémissements. Son couteau dégainé, elle avança et se pencha prudemment pour sonder l'abîme.

Un soldat avait réussi à s'accrocher à une grosse racine affleurante. Suspendu à l'aplomb d'un gouffre de mille pieds, il tentait de caler ses pieds dans la glace. N'y parvenant pas, il pédalait comiquement dans le vide…

Kahlan repéra une souche, au bord de l'abîme, et s'y accrocha d'une main. Se penchant davantage, elle vit que le type, en uniforme keltien, claquait des dents tant il avait froid.

— Aidez-moi, par pitié ! cria-t-il quand il aperçut la jeune femme. Je vous en supplie !

Kahlan regarda sans frémir ce jeune garçon qui n'avait sans doute même pas son âge. Ses grands yeux noirs devaient faire chavirer le cœur des belles, dans son pays natal. Mais s'ils s'étaient posés sur les jeunes filles d'Ebinissia, elles avaient dû frissonner pour de tout autres raisons.

— Au nom des esprits du bien, aidez-moi !

— Comment t'appelles-tu, soldat ?

— Huon ! Je me nomme Huon ! Bon sang, ne me laissez pas comme ça !

L'Inquisitrice cala son pied droit dans une racine, assura sa prise sur la souche et tendit sa main libre à Huon – mais pas assez près pour qu'il la saisisse.

— Je vais t'aider, Huon, mais il y a une condition. J'ai juré d'être sans pitié et je ne reviendrai pas sur ma parole. Si tu prends ma main, je te toucherai avec mon pouvoir. Tu m'appartiendras jusqu'à ton dernier souffle. C'est ta seule chance de survivre, comprends-tu ? Et si tu penses me faire basculer dans le vide avec toi, oublie ça tout de suite. Tu n'auras pas le temps, car tu seras mien dès que nos mains se toucheront.

Kahlan tendit un peu plus le bras.

— À cet instant, Huon, ta vie se termine… d'une façon ou d'une autre. Si ton corps ne meurt pas aujourd'hui, ton esprit disparaîtra à jamais. Tu deviendras mon jouet…

— Pitié… Aidez-moi sans me toucher avec votre pouvoir. Je jure que je vous laisserai partir en paix. Il me faudra des heures pour retourner au camp à pied. Quand j'y arriverai, vous serez déjà loin. Ayez pitié, je vous en prie !

— À Ebinissia, combien de malheureux t'ont supplié de les épargner ? En as-tu écouté un seul ? Je suis la Mère Inquisitrice, et j'ai déclaré une guerre sans merci à l'Ordre Impérial. Ce serment tiendra

jusqu'à ce que j'aie abattu le dernier d'entre vous. À toi de choisir, Huon : la mort, ou mon pouvoir. Dans les deux cas, l'homme que tu étais disparaîtra.

— Les chiens d'Ebinissia ont eu ce qu'ils méritaient ! Je préférerais prendre la main du Gardien qu'être touché par ton pouvoir, espèce de monstre ! Les esprits du bien ne voudraient plus de moi si j'étais souillé par ta magie. Que le Gardien veille sur toi, Inquisitrice !

Sur cette malédiction, Huon lâcha sa racine et bascula dans le vide.

Sur le chemin du retour, Kahlan réfléchit aux propos que lui avaient tenus Riggs, Karsh et Slagle. Elle pensa aussi aux créatures magiques qui vivaient dans les Contrées du Milieu.

Dans leur royaume où s'étendaient de vastes plaines entourées d'antiques forêts, les flammes-nuit adoraient se rassembler au crépuscule pour danser comme de joyeux feux follets au-dessus des buissons et des fleurs sauvages. Des nuits entières, allongée dans l'herbe, Kahlan les avait admirées, parlant avec elles des espoirs et des rêves communs à toutes les formes de vie. Et de l'amour, bien sûr…

Dans les eaux du lac Long, elle avait rencontré des êtres si translucides, tel du verre liquide, qu'on avait du mal à les voir. Sans jamais avoir conversé avec eux, elle les avait vus émerger de l'onde, la nuit, pour prendre des bains de lune sur les berges semées de rochers. Des créatures privées du don de la parole, mais pas incapables de communiquer, qu'elle avait comprises… et juré de protéger.

Ailleurs, elle avait rencontré les hommes-arbres, dont les murmures résonnaient encore à ses oreilles. Communiquer avec eux avait été une expérience magnifique et effrayante. Une tempête émotionnelle… pourtant étrangement douce et paisible.

Liés les uns aux autres par leurs racines, qui se rejoignaient sous terre, les hommes-arbres parlaient d'une voix unique, comme si la notion d'individu, chez eux, n'existait pas. Pourtant, dès qu'on leur promettait de dérisoires faveurs, tous avaient un nom bien distinct à murmurer à l'oreille de leurs interlocuteurs. Une collectivité qui était à la fois le tout et un ensemble de parties… Dans leur royaume, abattre un arbre revenait à infliger la douleur de sa fin à tous les autres, incapables, même pour se protéger, de se couper de la connexion. Ainsi, le plus banal bûcheron devenait pour eux un tueur en série. Kahlan les avait vus souffrir, et leur chagrin aurait arraché des larmes aux étoiles…

Il existait bien d'autres créatures magiques, et des êtres humains touchés par la grâce du pouvoir. Parfois, il était difficile d'établir une frontière entre les gens et les animaux. Des humains à demi autre chose ? Ou des bêtes en partie humaines ? Quelle importance, puisque tous étaient délicieusement étranges, doux et d'une timidité

touchante.

Dans les Grottes Hurlantes, des formes de vie parmi les plus simples qui soient pouvaient aider les voyageurs curieux de contempler leurs nids à voir à travers d'épaisses strates de roche. À l'autre bout de l'échelle, des peuples comme les Hommes d'Adobe maîtrisaient une variante élémentaire de magie destinée à un seul et unique usage…

Toutes ces créatures, et des myriades d'autres, étaient sous la responsabilité de la Mère Inquisitrice. Les protéger et préserver leurs territoires faisait partie intégrante de sa mission. Peut-être en était-ce même l'essentiel…

Riggs avait parlé de « créatures crépusculaires »… Le nom que les fanatiques du Sang de la Déchirure leur donnaient – parmi d'autres, plus insultants. Sans doute parce que beaucoup de ces êtres ne se montraient que la nuit. Les associant aux ténèbres, les membres de cette organisation, prompts à s'effrayer, les tenaient pour des agents du Gardien…

Selon le Sang de la Déchirure, la magie était le vecteur de l'influence du Gardien sur le monde des vivants. Aussi déraisonnables et bornés que les autres humains, ces fondamentalistes croyaient avoir pour mission de renvoyer dans le royaume des morts tous ceux qu'ils prenaient pour des sbires du Gardien. En clair, toute personne qui ne partageait pas leurs opinions ! Dans certains royaumes, cette secte était hors-la-loi. Ailleurs, comme en Nicobarese, la couronne les encourageait et les finançait.

Riggs avait peut-être raison sur un point : elle aurait sans doute dû se servir de son pouvoir pour mettre un terme aux agissements d'hommes de cet acabit. Mais le Conseil, depuis toujours, se gardait d'imposer ses vues à tout un chacun. La diversité était une des forces des Contrées du Milieu, et sûrement la source principale de leur beauté. Dans ce foisonnement, un peu de laideur s'avérait inévitable. Encore fallait-il ne pas oublier que ce qui semblait laid d'un côté des monts Rang'Shada pouvait paraître superbe de l'autre. L'autonomie restait le maître mot pour chaque pays, tant qu'il n'agressait pas militairement ses voisins. Et s'il fallait, pour que la splendeur fleurisse, laisser pousser quelques mauvaises herbes, c'était un prix acceptable à payer. Mais pour le Conseil, maintenir l'équilibre entre deux exigences contradictoires – forcer les pays à collaborer sur certains points et les laisser libres sur d'autres – tenait souvent de la haute voltige.

Là encore, Riggs avait peut-être raison. Certains peuples, soumis à des dirigeants cupides ou incompétents, souffraient sans aucun espoir de voir les choses changer un jour de l'intérieur. Bien sûr, d'autres royaumes, plus petits et plus avisés, n'avaient pas à redouter d'être conquis par leurs voisins plus puissants. Mais si un pouvoir central

était venu au secours des pays malchanceux, les choses ne seraient-elles pas allées encore mieux ?

Hélas, quand on instaurait un ordre universel, il étouffait les autres formes possibles de société. Un drame, si l'une d'entre elles, laissée libre d'évoluer, avait fini par se révéler un facteur de progrès pour le monde entier… Bref, le règne de l'Ordre Impérial, aussi séduisant qu'il pût paraître, revenait à rétablir l'esclavage.

En approchant de sa destination, Kahlan eut la surprise d'être interceptée par des sentinelles postées bien plus près les unes des autres, et assez loin du camp pour avoir le temps de donner l'alerte. À l'évidence, Chandalen, Prindin et Tossidin n'avaient pas chômé.

Bien entendu, les Galeiens s'écartèrent et la saluèrent dès qu'ils la reconnurent.

L'aube pointait. Sous la couverture de nuages, il promettait de faire un peu moins froid que la veille. Morte de fatigue, Kahlan avait plusieurs fois failli s'endormir sur sa selle. Voir des hommes s'agiter dans le camp la tira aussitôt de son apathie. Il restait tant de choses à faire…

Chandalen, Prindin, le capitaine Ryan et le lieutenant Hobson parlaient avec un groupe de soldats quand ils aperçurent l'Inquisitrice. Ils vinrent la rejoindre au pas de course, slalomant entre les hommes qui s'affairaient déjà comme des fourmis. Près des chariots, Tossidin, étincelant dans son manteau en peau de loup blanc, donnait une leçon de maniement de la lance à une escouade commandée par le lieutenant Sloan.

Kahlan mit pied à terre devant les quatre hommes et ne put retenir un soupir de lassitude. Autour d'elle, les soldats continuèrent à vaquer à leurs occupations – non sans lui jeter des regards curieux à la dérobée.

Les deux Hommes d'Adobe et leurs compagnons, plus directs, écarquillèrent carrément les yeux.

— Que regardez-vous comme ça ? lâcha Kahlan, agacée.

— Mère Inquisitrice, dit Ryan, vous êtes couverte de sang. Seriez-vous blessée ?

Kahlan baissa les yeux sur son manteau… qui n'avait plus rien de blanc. Se touchant les joues, elle sentit sous ses doigts des traînées de sang coagulé. Ses cheveux aussi en étaient empoissés.

— Aucun problème, dit-elle calmement. Je me porte comme un charme…

Chandalen et Prindin soupirèrent de soulagement.

— Et le sorcier, demanda Hobson, vous l'avez vu ?

— Une bonne partie de ce sang est le sien, lieutenant…

— Combien d'autres hommes as-tu tué ? demanda Chandalen, admiratif.

— Désolée, mais j'étais trop occupée pour compter… Tout compris, ça doit faire une bonne centaine, si on ajoute les incendies. Le sorcier est mort, c'est l'essentiel. Deux de leurs chefs ont également péri. Et deux autres sont salement amochés.

Ryan et Hobson blêmirent de stupeur.

— Je m'étonne que tu nous aies laissé quelques types à tuer, Mère Inquisitrice, dit Chandalen, rayonnant.

Kahlan ne lui retourna pas son sourire.

— Il en reste beaucoup trop… Et c'est Nick qui a fait le plus gros du travail.

— Je vous avais dit qu'il ne vous décevrait pas, Mère Inquisitrice, triompha Hobson.

— Il m'a été plus utile que les esprits du bien… Aujourd'hui, je lui dois la vie.

Sans crier gare, Kahlan s'agenouilla devant les deux officiers galeiens et inclina la tête.

— J'implore votre pardon, dit-elle en leur prenant la main. Même si vous ignorez comment accomplir ce qui doit être fait, vous avez refusé mes ordres au nom de l'intérêt supérieur des Contrées du Milieu. Un très grand courage, vraiment. Et vous aviez raison ! (Elle leur embrassa la main.) Vos intentions étaient nobles et vos cœurs vertueux. Je loue votre sens du devoir et j'espère que vous m'accorderez votre pardon.

— Mère Inquisitrice, souffla Ryan, relevez-vous, par pitié ! Tout le monde nous regarde.

— Pas avant d'avoir reçu votre pardon. Tous doivent savoir que vous avez bien agi.

— Mère Inquisitrice, vous n'aviez pas bien jugé la situation, mais vous pensiez à notre sécurité… (Kahlan attendit, augmentant la confusion du jeune homme.) Très bien, je vous pardonne… Mais ne recommencez pas, d'accord ?

Kahlan se releva, leur lâcha les mains et eut un sourire sans joie.

— À condition que ce soit la dernière fois que vous m'ayez désobéi, capitaine…

— Bien sûr que non… Enfin, je veux dire : bien sûr que oui. Hum… Nous ferons tout ce que vous nous direz, Mère Inquisitrice.

— J'avais compris dès votre première phrase, capitaine… À présent, nous avons du pain sur la planche avant de pouvoir attaquer.

— Nous ? explosa Chandalen. Nous allons leur expliquer deux ou trois choses, puis nous reprendrons le chemin d'Aydindril. Mère Inquisitrice, tu as déjà pris trop de risques. Il faut…

— Je dois vous parler à tous les trois, coupa Kahlan. Fais venir Tossidin. Capitaine, réunissez les hommes, y compris les sentinelles. J'entends m'adresser aussi à eux. Veuillez attendre ici avec vos

soldats. Et me préparer une tente. Pendant les préparatifs, quelques heures de sommeil ne me feront pas de mal.

Alors que Prindin allait chercher son frère, l'Inquisitrice gagna un coin tranquille avec Chandalen. Elle prit la parole dès que les deux autres chasseurs les eurent rejoints.

— Le Peuple d'Adobe a des pouvoirs magiques…

— C'est faux ! lâcha Chandalen.

— Tu te trompes… Vous n'en avez pas conscience, parce qu'il en a toujours été ainsi. Et parce que vous ne connaissez pas les autres peuples. Mais vous pouvez communiquer avec les esprits de vos ancêtres. Pour ça, il faut des pouvoirs. La magie n'est pas une force étrange et dangereuse, mais une composante de la vie pour certains êtres et certaines créatures.

— D'autres peuples communiquent avec leurs ancêtres, argua Chandalen.

— C'est vrai, mais ils sont très rares. Pour ceux qui ne le peuvent pas, parler avec les morts passe pour une magie terrifiante. Nous savons que c'est faux, mais nous n'aurions pas une chance de les convaincre. Les gens s'accrochent à ce qu'on leur a enseigné. La plupart ont appris que communiquer avec les morts était maléfique…

— Les esprits de nos ancêtres nous aident, dit Prindin. Et ils ne nous ont jamais nui.

Voyant son trouble, Kahlan lui posa une main sur l'épaule.

— Je sais… C'est pour ça que j'interdis aux grands royaumes de vous empêcher de vivre comme vous l'entendez. Les peuples qui contactent les défunts détiennent le même pouvoir que vous. D'autres personnes, ou créatures, ont des dons différents. Vous me suivez ?

— Oui, Mère Inquisitrice, répondit Tossidin.

— L'important n'est pas que vous pensiez contrôler une magie… mais que d'autres le croient ! Comme ils ont peur du pouvoir, ils vous jugent mauvais…

Kahlan tendit un bras vers les montagnes.

— Les soldats qui campent derrière ces pics luttent pour une cause qu'ils croient juste. Ils veulent régner sur les Contrées du Milieu et imposer une unique façon de vivre.

— Pourquoi voudraient-ils nous diriger ? demanda Prindin. Nous ne sortons jamais de chez nous et nous ne possédons rien qui puisse les intéresser.

— Tu as raison… Mais ils pensent avoir pour mission de tuer ceux qui ont des pouvoirs. Et vous faites partie du lot… (Kahlan se tourna vers Chandalen.) Si on ne les abat pas jusqu'au dernier, à l'instar des Jocopos, ils détruiront votre village, comme ils ont rasé Ebinissia.

Les trois hommes prirent le temps d'assimiler ces propos.

— Tueront-ils aussi les autres peuples qui vivent comme nous ?

demanda enfin Chandalen. Ceux qui refusent les étrangers ?

— Ils les massacreront, oui. J'ai parlé à ces soldats, Chandalen. Ils sont fous, comme les Bantaks et les Jocopos. Peut-être ont-ils aussi reçu la visite des esprits du mal. En tout cas, nous ne leur ferons pas entendre raison, car ils pensent que *nous* sommes les suppôts du Gardien. Ils tueront sans pitié, et vous avez vu ce qu'ils ont fait à cette ville…

» Je dois aller en Aydindril lever une armée. Les conseillers s'en occupent sûrement déjà, mais j'entends m'assurer que tous mesurent la gravité de la menace.

» Pour le moment, nos jeunes amis sont la seule force en mesure de s'opposer à ce fléau. Avant que je puisse envoyer de l'aide, d'autres cités seront mises à sac. Et par la terreur, ces bouchers risquent de recruter beaucoup de nouveaux hommes. Sans parler des opportunistes, qui se mettront comme toujours du côté du plus fort…

» En attendant l'arrivée des renforts, ces gamins, qui sont prêts à se battre, peuvent empêcher d'autres pillages et d'autres massacres. Mais ils ont besoin de nos leçons. Mes amis, nous devons livrer la première bataille avec eux, pour leur donner confiance et être sûrs qu'ils sauront continuer. Ensuite, nous poursuivrons notre chemin.

— Tu invoqueras tes éclairs pour nous aider ? demanda Chandalen.

— Hélas, non… J'ai essayé, dans le camp ennemi, mais ça n'a pas marché. Je crois que cette magie fonctionne seulement quand je veux protéger Richard. Ne me demandez pas pourquoi, mais c'est ainsi…

— Alors, comment as-tu tué tous ces hommes ? s'étonna Chandalen.

Kahlan tapota son épaule, là où était fixé le couteau en os.

— En agissant comme ton grand-père l'a appris à ton père, qui te l'a à son tour enseigné. Je n'ai pas joué selon leurs règles… Ces soldats aiment boire et l'alcool ralentit leurs réflexes. Il embrume leurs esprits…

— Ces soldats-là aussi aiment l'alcool, dit Tossidin. Ils ont un chariot plein de tonneaux. Nous leur avons interdit de boire, hier soir, et ils n'étaient pas contents du tout. Ils prétendaient que c'était leur droit.

— Ils croient aussi malin de se jeter en plein jour sur un ennemi dix fois supérieur, dit Kahlan. La preuve qu'ils ont besoin de nos lumières…

— Ils sont têtus comme des mules, grogna Prindin. Et ils n'arrêtent pas de discutailler ! On dirait qu'ils savent tout et qu'ils ne veulent rien changer à leurs habitudes.

— Pourtant, nous devons réussir à les rendre efficaces, dit Kahlan. J'ai besoin de vous pour y arriver, mes amis. Sinon, beaucoup de gens,

y compris des Hommes d'Adobe, mourront sous les coups de ces bouchers. Je dois conduire la première bataille !

Chandalen ne broncha pas, muet comme une tombe. Les deux frères réfléchirent un long moment.

— Nous t'aiderons, dit enfin Prindin. Mon frère et moi sommes à ton service.

— Merci, mais tu ne peux pas décider à la place de Chandalen. C'est votre chef…

Prindin et Tossidin regardèrent le chasseur, qui ne quitta pas Kahlan des yeux.

— Très bien, lâcha-t-il enfin, exaspéré. Tu es si têtue, femme, que tu te feras tuer si nous ne sommes pas là pour te mettre un peu de plomb dans la cervelle. Nous irons avec toi massacrer ces bouchers.

— Merci, Chandalen, dit l'Inquisitrice, visiblement soulagée. (Elle se pencha, ramassa une poignée de neige et s'en servit pour se nettoyer le visage.) À présent, je dois aller donner des instructions à ces gamins. (Elle se frotta les mains pour les débarrasser de la neige.) Avez-vous dormi la nuit dernière, mes amis ?

— Un peu, répondit Chandalen.

— Parfait. Après mon petit discours, j'irai me reposer quelques heures. Commencez par leur montrer comment voyager sans chariots. Ils doivent devenir forts, comme vous. Cette nuit, nous commencerons à frapper nos ennemis.

— Cette nuit, répéta Chandalen, les poings serrés et l'air féroce.

Chapitre 40

Dans la lumière grisâtre du matin, Kahlan, debout sur un chariot, se campa devant les soldats qui attendaient son discours. À ses pieds, le capitaine Ryan et ses deux lieutenants observaient calmement leurs hommes.

L'Inquisitrice fut bouleversée par la jeunesse de tous ces visages. Des gamins… Elle allait demander à des gamins de se sacrifier. Mais avait-elle le choix ?

Chère mère, pensa-t-elle, *est-ce pour ça que tu as pris Wyborn ? Pour me préparer à ce que je vais devoir faire ?*

— J'ai peur, dit-elle, d'avoir une seule bonne nouvelle à vous annoncer. Nous commencerons par là, histoire de vous donner du courage pour la suite, qui sera moins agréable.

Kahlan prit une grande inspiration.

— Votre reine n'a pas été tuée à Ebinissia, et les bouchers qui ont rasé la ville ne l'ont pas capturée. Elle devait être absente de la capitale. Ou elle aura réussi à s'enfuir… Quoi qu'il en soit, Cyrilla est vivante !

Les jeunes hommes retinrent leur souffle un instant, comme s'ils redoutaient qu'elle ajoute quelque chose, puis ils laissèrent éclater leur joie.

Kahlan leur accorda le temps de se réjouir. Certains, oubliant leur statut de militaires, s'enlaçaient en dansant. D'autres pleuraient d'allégresse…

Ces garçons adoraient leur reine. Face à tant de vénération, l'Inquisitrice se sentit toute petite, comparée à sa demi-sœur. Et elle n'avait aucune envie de doucher l'enthousiasme de son auditoire…

Comprenant son dilemme, Ryan sauta sur le chariot, à côté d'elle, et réclama le silence.

— Du calme, soldats ! cria-t-il. Vous êtes devant la Mère Inquisitrice, alors cessez de vous comporter comme une bande d'écoliers ! Montrez-lui que vous êtes de vrais hommes !

Les vivats cessèrent. Ryan s'écarta de Kahlan et l'invita à continuer.

— Les habitants d'Ebinissia, reprit-elle, n'ont pas eu autant de chance.

Aussitôt, les sourires s'effacèrent et les yeux des soldats cessèrent de briller.

— Vous aviez tous des parents ou des amis en ville… Moi-même, je connaissais certaines victimes. (La jeune femme baissa un instant le regard.) Hier, je suis allée dans le camp de nos ennemis avec l'espoir de sortir pacifiquement de cette crise. Mais leur but est de conquérir toutes les Contrées – pour commencer – et ils tueront ceux qui résisteront. Comme les habitants d'Ebinissia…

Poings levés, les jeunes soldats hurlèrent qu'ils ne laisseraient pas faire ça.

Kahlan reprenant la parole, ils se turent avec une belle discipline.

— Les bouchers qui ont massacré les vôtres se sont donné le nom d'Ordre Impérial. Ils ne servent aucun royaume et entendent les dominer tous. Nul gouvernement, roi, seigneur ou Conseil n'a d'autorité sur eux. Ils sont la loi, ils incarnent l'ordre, et se croient tout permis. La plupart viennent de D'Hara, mais j'ai vu aussi des Keltiens.

Des murmures furieux coururent dans les rangs. L'Inquisitrice leur laissa libre cours quelques instants.

— Il y avait aussi des soldats d'autres pays. Et des Galeiens !

Cette fois, des voix indignées crièrent que ce n'était pas vrai.

— Je les ai vus de mes propres yeux ! explosa Kahlan. (Le silence revint, tendu comme la corde d'un arc.) Ça me brise le cœur, mais c'est la vérité. Des hommes de toutes les origines se joignent à l'Ordre Impérial, et il y en aura de plus en plus s'ils croient voler au secours de la victoire… et se tailler la part du lion dans le nouveau monde dont rêvent ces fous.

» La cité de Cellion est à quelques jours d'ici. L'Ordre Impérial la soumettra… ou la rasera.

» D'autres villes, des villages et des communautés agricoles subiront le même sort si nous ne faisons rien. J'irai bientôt en Aydindril lever une armée qui combattra au nom des Contrées. Mais cela prendra du temps. Et chaque jour, l'Ordre Impérial grossit comme une rivière en crue. Pour l'heure, personne ne peut l'endiguer. À part vous !

Kahlan marqua une pause, histoire de laisser les hommes assimiler ses propos.

— N'étant pas en mesure de consulter le Conseil, j'ai dû agir comme aucune Mère Inquisitrice ne l'avait fait depuis plus de mille ans. De ma seule autorité, j'ai engagé les Contrées du Milieu dans une guerre. Les forces de l'Ordre Impérial doivent être exterminées, et il n'y aura ni négociations ni compromis. Y compris en cas de reddition de l'adversaire… Au nom des Contrées, j'ai juré que nous ne ferions pas de quartier.

Les jeunes soldats la regardèrent, stupéfaits.

— Que je vive ou meure, ce décret est irrévocable. Tous ceux qui

soutiendront l'Ordre Impérial en subiront les conséquences.

» Soldats, ce n'est pas au nom de Galea que je vous exhorte à vous battre, mais des Contrées du Milieu. Car la menace pèse sur tous nos royaumes.

Des hommes crièrent leur certitude de triompher. Ils étaient dans leur droit et se montreraient à la hauteur du défi.

— Vous le pensez vraiment ? leur demanda Kahlan. Regardez-vous les uns les autres, soldats ! (Presque tous les yeux restèrent rivés sur elle.) Obéissez ! Regardez vos camarades !

Désorientés, les jeunes gens tournèrent la tête dans tous les sens, découvrant une multitude de visages souriants, comme si tout ça était un jeu.

— Quelques-uns d'entre vous, reprit l'Inquisitrice, se souviendront à jamais des traits de leurs amis. Gravez-les dans vos mémoires et préparez-vous à les pleurer. Car il n'y aura pas beaucoup de survivants, si vous livrez cette bataille…

Dans le silence de mort, Kahlan entendit le lointain gazouillis d'un écureuil. Qui finit lui aussi par se taire…

Quand elle reprit la parole, tous les sourires s'étaient effacés.

— Nos ennemis sont en majorité des D'Harans. Entraînés depuis leur adolescence, ils ont participé à des guerres civiles et écrasé des révoltes. Une vie entière de combat ! Pour eux, le mot « paix » n'a pas de sens. Depuis le printemps, quand Darken Rahl les a lancés sur les Contrées, ils sont dans leur élément : la guerre ! Et jusque-là, sans connaître la défaite…

» Ils adorent se battre et ont depuis longtemps oublié la peur. Ils organisent entre eux des joutes, souvent mortelles, pour avoir le droit d'être en première ligne et de frapper avant leurs camarades.

Kahlan laissa son regard errer sur les jeunes soldats.

— Vous êtes sûrs de vous, de votre entraînement et de vos tactiques ?

Tous hochèrent la tête.

L'Inquisitrice désigna un sous-officier – sans doute un sergent, à ses galons.

— Alors, votre camarade va répondre à une question… Sur le champ de bataille, alors que vous venez de rattraper l'ennemi, vous commandez les piquiers et les archers. Soudain, des milliers d'hommes attaquent, résolus à vous couper du reste de vos forces. Tous brandissent les lourdes lances aux pointes barbelées qu'ils appellent des argons. Quand on est blessé par une de ces armes, la retirer vous arrache les entrailles. Du coup, presque toutes les blessures sont mortelles. Face à des milliers d'hommes ainsi équipés, quelle sera votre tactique ?

Le jeune homme bomba le torse.

— Disposer les piquiers en rangs serrés pour protéger les archers. Une formation en pointe de flèche devrait être idéale. Boucliers levés et piques brandies, cette ligne devient un mur impénétrable pour les attaquants. Les archers peuvent ainsi les abattre avant qu'ils arrivent au contact. Ceux qui y parviennent s'embrochent sur les piques. L'assaut repoussé, le commandement ennemi y réfléchira à deux fois avant d'en lancer un autre.

Kahlan fit mine d'être impressionnée.

— Bel exposé…, dit-elle. (Le sergent rayonna et ses compagnons se rengorgèrent. Ils étaient vraiment de sacrés stratèges !) Quand la frontière s'est écroulée, au printemps dernier, j'ai vu les armées les plus expérimentées des Contrées employer cette méthode face aux hordes de D'Harans.

— Eh bien, dit le sergent, ça prouve que je suis dans le vrai. Ces types se fracasseront contre nos défenses.

L'Inquisitrice se permit un petit sourire.

— L'avant-garde des D'Harans, cette élite qui gagne par le sang le droit d'être en première ligne, a trouvé quelques répliques intéressantes à cette manœuvre. *Primo*, ces soldats portent des rondaches qui les protègent des flèches pendant qu'ils chargent. *Secundo*, j'ai oublié un petit détail au sujet des argons. Vous verrez qu'il a son importance. Les hampes de ces armes sont revêtues d'acier sur presque toute leur longueur. Et pendant que vos adversaires chargent, insensible aux tirs des archers, ils lancent leurs argons sur vous.

— Nous avons des boucliers, rappela le sergent. Après avoir gaspillé leurs argons, les D'Harans seront vulnérables.

— L'avant-garde est composée de colosses aux bras deux fois plus gros que les vôtres. Les argons sont très pointus. Propulsés par des muscles aussi puissants, ils se ficheront dans vos boucliers. Et je vous ai dit qu'ils étaient barbelés…

La confiance des Galeiens parut soudain en prendre un coup.

— Récapitulons : vos boucliers hérissés d'argons qui les alourdissent, vous lâchez vos piques et dégainez vos épées pour couper les hampes. Hélas, l'acier est résistant… Comme les D'Harans courent très vite, ils vous fondent dessus, sautent sur les hampes des lances fichées dans vos boucliers, vous font tomber à genoux et finissent le travail avec leurs haches.

» J'ai vu des hommes être fendus en deux, du crâne au nombril, par ces armes.

Les soldats se regardèrent, leur assurance plus qu'ébranlée.

— Ne croyez pas que je parle dans le vide. J'ai vu des D'Harans submerger ainsi une force dix fois supérieure en nombre. Une charge aux argons est presque aussi dévastatrice qu'une attaque de cavalerie

– la multitude en plus ! Quant à la cavalerie d'harane… Eh bien, elle est si particulière, qu'il vaut mieux vous épargner une description…

» L'attaque d'Ebinissia a coûté à nos ennemis une bonne moitié de leurs forces. Savez-vous ce qu'ils font, dans leur camp ? Ils chantent et se saoulent ! Avec tant de camarades morts, seriez-vous d'humeur aussi guillerette ? Eux, ils s'en fichent !

» Soldats, vous pensez pouvoir vaincre une armée dix fois plus puissante et j'admets que c'est possible. Mais ce sont les hommes d'en face qui accomplissent de tels exploits. Pas vous ! N'y voyez aucun mépris de ma part, mais vous n'êtes pas leurs égaux. Pour le moment…

» Je ne prétends pas que vous perdrez, au contraire. Mais pour vaincre, il faudra changer les règles du jeu. Après vous avoir exposé mon plan, je conduirai le premier assaut. L'Ordre Impérial n'est pas invincible et nous allons le prouver.

» Encore un détail, mes amis… À partir d'aujourd'hui, je ne vous traiterai plus de gamins. Car vous êtes désormais des hommes ! Ceux qui sauveront les Contrées !

Un peu refroidis par ce qu'ils venaient d'entendre, les soldats crièrent néanmoins qu'ils se battraient jusqu'au bout. Mais à la droite de Kahlan, certains ne semblaient pas convaincus, et ils se disputaient avec ceux qui voulaient les empêcher de s'exprimer.

— Si vous choisissez de combattre, ajouta Kahlan, il faudra obéir aveuglément. Aujourd'hui, vous avez la permission de parler librement, sans risquer de sanction. Alors, si vous avez quelque chose à dire, c'est le moment ou jamais.

Un homme libéra son bras de l'étreinte d'un autre et cria :

— Nous sommes des guerriers ! Pas question d'obéir à une femme !

— Pourtant, vous suiviez la reine Cyrilla.

— Nous nous battions pour elle, c'est vrai. Mais elle ne venait pas pérorer sur les champs de bataille. C'est un travail d'homme.

— Quel est ton nom, soldat ?

— Je m'appelle William Mosle, et j'ai été formé par le prince Harold en personne.

— Moi, j'ai tout appris du père du prince, le roi Wyborn. C'était mon père. Oui, je suis la demi-sœur d'Harold et de Cyrilla !

Sans quitter Mosle des yeux, Kahlan fit taire les murmures de surprise.

— Mais ça n'a rien à voir avec la hiérarchie… Alors, écoutez bien ! Vous obéissez à vos officiers, qui prennent leurs ordres de la reine. Elle-même en répond devant le Conseil, que je dirige ! Si mon nom est Amnell, comme celui de Cyrilla, l'important est mon titre ! Quand la Mère Inquisitrice vous dit d'entrer dans un lac et de marcher, vous devez le faire, tant pis si vous respirez de l'eau et voyez des poissons !

Me suis-je bien fait comprendre, soldats ?

Quelques hommes poussèrent Mosle du coude, l'incitant à ne pas renoncer.

— Ça signifie que vous avez le pouvoir, dit-il. Pas que vous êtes compétente.

Kahlan soupira et écarta de son front une mèche empoissée de sang.

— Il serait trop long, aujourd'hui, de vous parler de ma formation, des victoires que j'ai remportées contre toute attente et des hommes qu'il m'a fallu tuer pour ça. Mais sachez qu'hier, je suis allée dans le camp ennemi pour vous sauver la vie. Un sorcier accompagnait les troupes de l'Ordre Impérial. Si vous aviez attaqué, sûrs de votre supériorité stratégique, cet homme vous aurait vu venir de loin… et sa magie aurait fait un massacre.

Mosle ne parut pas ébranlé. Certains de ses camarades, en revanche, se rembrunirent. Affronter l'acier était une chose. Mais la magie…

— La Mère Inquisitrice a tué le sorcier, annonça Ryan en faisant un pas en avant. (Des soupirs de soulagement montèrent des rangs.) Sans elle, nous aurions couru au désastre. Sachez que j'ai décidé de suivre aveuglément ceux que j'ai juré de servir : mon pays, ma reine, les Contrées du Milieu et la Mère Inquisitrice. Nous repousserons l'Ordre Impérial… sous les ordres de la Mère Inquisitrice !

— Je suis un soldat de l'armée de Galea ! rugit Mosle, de plus en plus hostile. Pas de je ne sais quel corps uni des Contrées ! Pourquoi donnerais-je mon sang pour un pays comme Kelton ? (Quelques soldats manifestèrent bruyamment leur approbation.) Ces bouchers se dirigent vers la frontière. Cellion est à cheval sur deux royaumes et la plupart de ses citoyens sont des Keltiens. Que nous importe leur sort ?

Des disputes éclatèrent un peu partout dans les rangs.

— Mosle, tu es une honte pour… commença Ryan, rouge de colère.

— Non, coupa Kahlan. Ce soldat parle librement, comme je le lui ai permis. Vous devez tous comprendre que je ne vous ordonne rien. Je vous *demande* de lutter pour les Contrées du Milieu. Des milliers de Galeiens sont déjà tombés face à l'Ordre Impérial. Je ne vous forcerai pas à mourir pour une cause que vous n'épousez pas. Car je le répète, il n'y aura pas beaucoup de survivants… C'est à vous de décider, soldats ! Ceux qui ne veulent pas se battre devront partir, car ils ne seront d'aucune utilité à leurs camarades. Et je ne veux pas, à nos côtés, d'hommes qui ne croient pas à ce qu'ils font. Ceux qui resteront, en revanche, devront m'obéir sans discuter.

La voix de l'Inquisitrice se fit plus glaciale que la bise.

— Dans les Contrées, personne n'a de grade supérieur au mien. En

cas d'insubordination, la sanction sera impitoyable. L'enjeu est trop élevé pour que je tolère les trublions.

Elle leva un index et le pointa vers les soldats.

— C'est le moment de choisir. Et n'oubliez pas : dans tous les cas, il ne sera pas question de revenir en arrière.

Kahlan glissa les mains sous son manteau et attendit que les soldats aient fini de débattre. Des insultes et des cris fusèrent. Quelques hommes se massèrent autour de Mosle, les autres s'en écartant comme s'il avait la peste.

— Moi, cria-t-il, je m'en vais ! Pas question d'obéir à une femme, même celle-là ! Qui vient avec moi ?

La soixantaine d'hommes qui l'entouraient levèrent un bras.

— Alors, allez-vous-en vite, dit Kahlan, avant d'être pris dans une bataille qui ne vous concerne plus.

— Nous ficherons le camp dès que nous aurons fait nos paquetages, dit Mosle, indifférent au regard méprisant de l'Inquisitrice. Vous ne nous jetterez pas dehors comme des malpropres !

Certains soldats loyaux avancèrent, l'air menaçant.

— Laissez-les partir ! ordonna Kahlan. Qu'ils prennent leurs affaires et s'en aillent !

Mosle et ses partisans se détournèrent. Tandis qu'ils s'éloignaient, l'Inquisitrice les compta. Soixante-sept… Soixante-sept défections…

— Il y a d'autres candidats au départ ? (Personne ne broncha.) Alors, dois-je comprendre que vous vous battrez ? (Des cris enthousiastes retentirent.) Qu'il en soit ainsi… J'aurais préféré ne pas vous demander ça, hélas, il n'y a personne d'autre… Je pleure déjà ceux qui tomberont. Mais sachez que personne, dans les Contrées, n'oubliera jamais votre sacrifice.

Du coin de l'œil, Kahlan regarda les soixante-sept soldats marcher entre les chariots et récupérer des vivres au passage.

— À présent, passons à notre exposé tactique… Vous devez comprendre, soldats, qu'aucune glorieuse bataille ne nous attend. Si vous rêviez de superbes mouvements de troupes, oubliez ça ! Nous n'affronterons pas l'Ordre Impérial face à face. Le but est de tuer de toutes les autres façons possibles.

— Mère Inquisitrice, dit timidement un homme, le code d'honneur d'un soldat ne lui impose-t-il pas de combattre loyalement ses adversaires ?

— Dans une guerre, la loyauté ne compte pas. Le véritable honneur, c'est de vivre en paix. Dans un conflit, on tue avant d'être tué.

» Pour votre survie, il faut vous mettre cette idée en tête : prendre une vie n'a rien de noble, quelle que soit la méthode. Un mort reste

toujours un mort. Au combat, on tue pour protéger ceux qu'on aime. Un duel loyal et héroïque ne les défend pas mieux qu'un poignard planté dans le cœur d'un ennemi endormi. Mais la deuxième solution est moins dangereuse…

» Si cette vision des choses vous perturbe, pensez à l'« honneur » dont ont fait montre les soudards de l'Ordre Impérial. Rappelez-vous qu'ils ont violé vos mères et vos sœurs. Et demandez-vous ce qu'elles auraient pensé, en agonisant, de votre sens de la loyauté…

Kahlan vit les hommes frissonner à ces évocations. Obsédée par les visages des jeunes suppliciées, elle eut du mal à ne pas insister sur le sujet.

— Si l'ennemi vous tourne le dos, félicitez-vous-en, car il ne pourra pas vous frapper. Et si vous le voyez au bout d'une flèche, à bonne distance, ce sera encore mieux, puisque vous serez hors de portée de son argon. Et s'il est en train de manger, tant mieux : il ne pourra pas donner l'alarme avec la bouche pleine. Quant au sommeil, peut-on rêver moment plus propice pour égorger quelqu'un ?

» Hier, mon cheval a fracassé le crâne d'un officier d'haran. Ça n'avait rien de glorieux, mais ainsi, je sais qu'il ne donnera pas un ordre qui entraînera la mort de certains d'entre vous. Et cette idée emplit mon cœur de joie.

» Nous allons combattre pour sauver les hommes et les femmes des Contrées – ceux qui vivent et ceux qui restent à naître. Vous étiez à Ebinissia, soldats ! N'oubliez jamais les visages des morts ! Souvenez-vous de leurs souffrances ! Pensez aux hommes qui furent capturés et décapités !

» Pour que ça ne se reproduise pas, nous devons abattre ces bouchers ! Ce n'est pas une affaire de gloire, mais de survie !

Au dernier rang, deux soldats firent des gestes obscènes à leurs camarades avant d'aller rejoindre le groupe de Mosle. Soixante-neuf… Mais personne d'autre ne les suivit.

Le moment était venu… Kahlan avait chassé de l'esprit des soldats leurs brumeux rêves de gloire, leur montrant la vérité toute nue. La plupart, désormais, mesuraient les enjeux des batailles à venir. Et ils comprenaient mieux le rôle qu'ils auraient à jouer dans ce conflit.

Oui, le moment était venu de poser sur leurs épaules un terrible fardeau, et de les transformer en machines à tuer, afin d'écarter à tout jamais la menace.

Kahlan écarta les bras.

— Je suis morte ! cria-t-elle au ciel plombé. (Stupéfaits, les soldats tendirent l'oreille.) Ce qui est arrivé aux miens – mes pères, mes mères, mes frères et mes sœurs – m'a vidée de mon sang. Mon cœur est mortellement blessé par l'horreur de leur destin.

Sa voix vibra soudain de rage.

— Seules la victoire et la vengeance me rendront la vie ! Soldats, je suis la Mère Inquisitrice, mais aussi vos mères, vos sœurs et les filles que vous n'avez pas encore ! Je vous demande de mourir avec moi et de me venger pour que nous revenions tous ensemble à la vie !

» Ceux qui marcheront à mes côtés sont morts avec moi. Et tant que nos ennemis vivront, nous le resterons ! Qu'avons-nous à redouter, puisque nous avons déjà perdu la vie ? Soyons des spectres, soldats, jusqu'à ce que le dernier des bourreaux d'Ebinissia gise dans la poussière !

Elle regarda les jeunes soldats suspendus à ses lèvres, dégaina son couteau et posa la lame sur son cœur.

— Prêtons serment, compagnons, sur la mémoire des habitants d'Ebinissia, désormais en compagnie des esprits, et sur la vie de tous les habitants des Contrées !

Presque tous les hommes dégainèrent leurs lames et se la plaquèrent sur le cœur. Sauf sept, qui allèrent rejoindre Mosle en crachant des imprécations.

Soixante-seize…

— Nous nous vengerons sans pitié pour que nos vies nous soient rendues ! cria Kahlan.

— Nous nous vengerons sans pitié pour que nos vies nous soient rendues ! répétèrent les soldats.

William Mosle jeta un regard haineux à l'Inquisitrice avant de suivre ses compagnons, déjà en route vers le col.

— Nous sommes liés par ce serment, désormais, déclara Kahlan. Ce soir, nous commencerons à harceler l'Ordre Impérial. Pas de quartier, soldats ! Et pas de prisonniers non plus !

Cette fois il n'y eut pas de vivats. Concentrés, les hommes attendirent la suite.

— Vous ne voyagerez plus comme avant, avec des chariots pour transporter les vivres et l'équipement. Il faudra vous charger uniquement de ce que vous pouvez porter. Notre mobilité doit être maximale, afin de désorienter nos adversaires. Je veux pouvoir fondre sur eux à tout moment – et de toutes les directions. Nous sommes des loups en chasse, soldats. Comme une meute organisée, nous influencerons les déplacements de nos proies.

» Originaires de ce pays, vous connaissez les forêts et les montagnes environnantes. Je parie que vous les arpentez depuis votre enfance, et nous tirerons parti de cet atout. L'ennemi se déplace en terre étrangère. Il s'en tiendra aux grands cols, adaptés aux chariots et aux longues colonnes de fantassins. N'étant plus encombrés de véhicules, nous passerons partout, exactement comme des loups.

» Triez le contenu des chariots, et ajoutez à vos paquetages ce que vous pourrez transporter. Abandonnez les armures complètes. Elles

sont trop lourdes et ne correspondront pas à notre façon de combattre. Prenez les protections qui ne vous gêneront pas pendant une marche forcée. Et emportez autant de vivres que possible.

» J'interdis toutes les boissons alcoolisées, y compris la bière. Quand Ebinissia sera vengée, vous pourrez vous saouler à mort. Jusque-là, c'est interdit. Chaque homme devra être lucide à tout moment de la journée. Avant d'en avoir fini avec l'Ordre Impérial, nous n'aurons pas le droit de nous détendre.

» Les vivres surnuméraires devront être transférés dans quelques-uns des plus petits chariots. Il me faudra des volontaires pour les livrer à l'ennemi.

Les soldats murmurèrent de surprise.

— Devant nous, la route fait une fourche. Quand l'ennemi aura passé cette bifurcation et pris le chemin de Cellion, ces chariots emprunteront l'autre voie, puis des pistes plus étroites, pour contourner et devancer nos adversaires. Revenus près de la route principale, les volontaires attendront avec les chariots l'arrivée de l'avant-garde de l'Ordre Impérial. Là, ils lui couperont le chemin, pour être vus. Une fois la poursuite lancée, nos hommes abandonneront les véhicules chargés de nourriture… et de boisson.

» L'Ordre Impérial m'a semblé à court d'alcool. Ce soir, ces soudards célébreront leur bonne fortune. J'espère qu'ils seront saouls quand nous les attaquerons…

Les Galeiens apprécièrent à sa juste valeur la tactique de Kahlan.

— Gardez cette image à l'esprit, soldats : nous sommes une meute de loups qui tente d'abattre un taureau. N'étant pas assez forts pour le foudroyer d'un coup, nous allons le fatiguer, le faire basculer sur le flanc, et lui porter le coup de grâce. Il n'y aura pas d'assaut massif. Nous le harcèlerons, petite morsure par petite morsure, pour l'affaiblir peu à peu. Jusqu'à ce que l'avantage ait changé de camp…

» Cette nuit, nous nous infiltrerons dans leur camp pour une attaque éclair. Ce sera une action organisée, pas un raid de sauvages. Nous aurons une liste d'objectifs conçus pour miner la résistance du taureau. Souvenez-vous que je l'ai déjà à demi aveuglé en tuant le sorcier.

» Les sentinelles tomberont d'abord. Vêtus de leurs uniformes, nos éclaireurs s'introduiront dans le camp pour repérer nos cibles. La priorité est de réduire leurs possibilités de contre-attaques. Cela passe par l'affaiblissement de la cavalerie. Soldats, nous devrons nous en prendre à leurs chevaux. Ne perdez pas de temps à les tuer : leur briser les pattes sera suffisant. Il faudra aussi détruire les vivres. Nous sommes assez peu nombreux pour nous approvisionner en chassant et en achetant leur surplus aux fermes environnantes. Pour l'Ordre Impérial, c'est une autre affaire. Privés de leurs réserves, ces bouchers

auront de gros problèmes.

» Il faudra tuer tous les spécialistes susceptibles de fabriquer ou d'entretenir leur armement. Des forgerons aux types qui fabriquent les flèches… Ils doivent avoir des réserves de plumes d'oie, pour les empennages. Nous devrons les voler ou les faire brûler. Comme les réserves de cordes pour les arcs. Si vous les dénichez, détruisez leurs clairons et tuez ceux qui en jouent. Ça compliquera leurs communications.

» Les lances, les piques et les argons seront rangés ensemble, comme dans tous les camps du monde. Quelques coups d'épée ou de hache en mettront un grand nombre hors d'état de servir. Pour les argons, des haches très lourdes, voire des marteaux, plieront assez les hampes pour les rendre inutilisables. Chaque arme brisée est une de moins qui nous passera à travers le corps. Brûlez leurs tentes, pour qu'ils aient froid la nuit. Et leurs chariots, surtout ceux qui transportent de l'équipement.

» Les officiers sont essentiels. Si on me donne le choix, ce soir, je préférerai abattre un gradé que mille soldats. Sans commandants, mal équipé et ralenti, notre taureau tombera plus facilement sur le flanc.

» Si l'un de vous pense à une autre technique de sabotage, qu'il en parle au capitaine Ryan. Ce soir, le but n'est pas de tuer des soldats, mais de priver la bête de ses ressources, et de saper sa confiance. Sans oublier la peur ! Ils n'y sont pas habitués et elle leur fera commettre des erreurs. Grâce à ça, il sera plus facile de les tuer. J'entends les terrifier, et je vous dirai plus tard comment procéder…

» Il vous reste quelques heures pour tout préparer. Ensuite, nous partirons. Envoyez des éclaireurs, histoire de savoir à tout moment où sont nos ennemis. Je veux des rapports réguliers, afin d'éviter les surprises. Ouvrez grand les yeux et signalez tout ce qui sort de l'ordinaire. Si un lièvre saute plus haut que la normale, informez-m'en. Nous tentons de les tromper. Ils peuvent nous rendre la monnaie de notre pièce. Alors, ne tenez rien pour acquis.

» Puissent les esprits du bien vous accompagner. À présent, au travail !

Les hommes se dispersèrent en échangeant des cris et de grands gestes. Un des lieutenants lança des ordres à ceux qui l'entouraient.

— Lieutenant Sloan, dit Kahlan pendant qu'il regardait ces soldats s'activer, placez au plus vite les sentinelles et les guetteurs. Que tous vos gars qui savent faire de la peinture blanche ou du blanc de chaux réunissent la matière première nécessaire. Nous aurons besoin de grandes cuves. Je veux aussi qu'on fasse chauffer des pierres, pour l'intérieur des tentes.

— Bien, Mère Inquisitrice, répondit l'officier sans s'étonner de ces ordres étranges.

— Faites préparez les chariots de vivres et de boissons, mais attendez mon ordre pour les laisser partir.

Sloan se frappa le cœur du poing et partit sur-le-champ.

Les jambes de Kahlan menaçaient de se dérober sous elle. Épuisée, elle avait mal partout et parvenait à peine à garder les yeux ouverts.

Nerveusement, c'était encore pire. En quelques heures, elle avait engagé les Contrées dans une guerre et exhorté cinq mille hommes à sacrifier leur vie. Malgré la tiédeur inhabituelle de l'air, elle frissonnait dans son manteau.

Ryan approcha d'elle sous le regard attentif des Hommes d'Adobe, debout près du chariot.

— J'aime votre plan, dit-il.

Il sauta à terre et tendit une main à Kahlan. Elle l'ignora, sauta à son tour, et, un vrai coup de chance, parvint à rester sur ses jambes. Avec ce qu'elle s'apprêtait à faire, accepter l'aide de l'officier était hors de question.

— À présent, capitaine, je vais vous donner un ordre que vous détesterez. Envoyez des hommes à la poursuite du groupe de Mosle. Assez nombreux pour faire proprement le travail.

— Le travail ?

— Tuer ces types jusqu'au dernier ! Expédiez un détachement qui prétendra vouloir se joindre à eux, pour qu'ils ne fuient pas en le voyant. Des cavaliers les suivront, hors de vue, au cas où certains réussissent à fuir. Quand le piège sera refermé, abattez-les. Ils sont soixante-seize. Comptez les corps pour être sûr qu'il n'y a pas de survivants. Si un seul s'échappait, je serais très mécontente.

— Mère Inquisitrice…

— Ça me déplaît profondément, croyez-moi. Mais les ordres sont les ordres. (Kahlan se tourna vers les Hommes d'Adobe.) Prindin, accompagne le détachement. Et assure-toi que le travail est bien fait.

Le chasseur hocha la tête, conscient que cette décision, si déplaisante fût-elle, était la bonne.

— Mère Inquisitrice, dit Ryan, bouleversé, je connais ces hommes depuis longtemps… Vous leur avez permis de partir. Nous ne pouvons pas…

Kahlan lui posa une main sur le bras. Il blêmit face à cette menace implicite.

— Je fais ce qu'il faut pour notre sécurité. Et vous avez juré de m'obéir. (Elle baissa le ton.) Ne m'obligez pas à faire soixante-dix-sept victimes…

Ryan hocha la tête et elle retira sa main.

— Si j'avais su qu'on commencerait par massacrer nos propres hommes…

— Vous vous trompez. Ce sont des ennemis.

Ryan désigna le col.

— Ils sont partis dans la direction opposée ! Ces braves gars ne se joindront pas à l'Ordre Impérial.

— Vous croyez qu'ils l'auraient fait sous vos yeux ? Un petit détour, capitaine, et ils rallieront les bouchers !

Kahlan partit vers la tente qu'on lui avait préparée.

Ryan la suivit, refusant d'en démordre. Prudents, les trois Hommes d'Adobe lui emboîtèrent le pas.

— Si vous étiez si soucieuse, pourquoi les avoir laissés partir ? Sans votre intervention, mes hommes les auraient tués.

— Je voulais que tous ceux qui désiraient nous lâcher puissent partir sans craindre de représailles.

— Comment jurer que tous les « traîtres » s'en sont allés ? Il peut rester parmi nous des espions et des assassins.

— C'est vrai. Mais pour le moment, je n'en ai aucune preuve. Si la situation change, je prendrai les mesures qui s'imposent. (Kahlan s'arrêta devant la tente.) Si vous pensez que je me trompe au sujet des « traîtres », sachez que je suis sûre de mon fait. Mais si c'était le cas, c'est un prix que nous devons payer. Si nous les épargnons, et qu'un seul trahisse, nous tomberons dans un piège ce soir. Si nous mourrons, qui s'opposera à l'Ordre Impérial ? Combien d'innocents périront, capitaine ? Si j'ai tort, soixante-seize mourront. Si j'ai raison, j'aurai sauvé une multitude de braves gens. À présent, exécutez vos ordres.

— Vous n'espérez pas que je vous pardonne un jour cette infamie ? lâcha Ryan, tremblant de rage.

— Non. J'entends que vous m'obéissiez, c'est tout. Détestez-moi si ça vous chante, capitaine. Tant que vous vivez, ça m'est égal.

L'homme serra les dents, muet de colère.

— Capitaine, dit Kahlan en saisissant le rabat de la tente, je suis épuisée. Il me faut un peu de sommeil. Qu'on poste un garde devant ma tente pendant que je me repose.

— Comment savez-vous que ce ne sera pas un traître qui vous égorgera au milieu de votre somme ?

— C'est possible… Mais si ça arrive, un de ces trois chasseurs me vengera…

Ryan tourna la tête vers les Hommes d'Adobe. Dans sa fureur, il avait oublié leur présence.

— Avant de châtier le coupable, dit Chandalen, je lui ferai tenir les yeux ouverts avec des petits bâtons, pour qu'il voie ce que je lui inflige.

Le lieutenant Hobson arriva au pas de course, une assiette dans les mains.

— Mère Inquisitrice, j'ai pensé que vous auriez faim. C'est du

ragoût…

Kahlan se força à sourire.

— Désolée, lieutenant, mais je suis trop fatiguée pour manger. Pouvez-vous le garder au chaud jusqu'à mon réveil ?

— Bien sûr, Mère Inquisitrice !

— J'ai une mission pour vous, lieutenant, grogna Ryan au jeune homme souriant.

— Qu'on me réveille dans deux heures, dit Kahlan. En attendant, vous aurez tous de quoi vous occuper.

Elle entra dans la tente et s'écroula sur le lit de camp. Une couverture posée sur les jambes, elle tira sur son manteau pour se cacher les yeux.

Dans ce minuscule îlot d'obscurité, elle commença à trembler comme une feuille. Elle aurait donné sa vie pour que Richard la serre dans ses bras cinq minutes…

Chapitre 41

Kahlan embrassait Richard, le serrant très fort dans ses bras. L'esprit plein de joie et de paix, elle sursauta quand des cris retentirent. Richard disparut, lui laissant le cœur et les bras vides…

Elle s'assit, repoussa la couverture, paniquée, et se demanda où elle était. Puis elle se souvint et faillit vomir.

Un bain chaud… Depuis combien de temps n'en avait-elle pas pris ? Son pouvoir contre un bain chaud !

Elle se frottait les yeux au moment où le capitaine Ryan passa la tête à l'intérieur de la tente.

— Combien de temps ai-je dormi ?

— Très exactement deux heures… Quelqu'un vous attend dehors.

Devant la tente, l'Inquisitrice vit un groupe d'hommes. Mosle était au milieu, bâillonné et ligoté. Près de lui, le lieutenant Hobson tirait une mine d'enterrement.

Kahlan foudroya Ryan du regard.

— Mère Inquisitrice, lâcha-t-il, j'ai pensé que vous aimeriez l'exécuter vous-même, puisqu'il vous a manqué de respect.

Il tendit son couteau à Kahlan. Elle ne le prit pas, mais s'adressa aux deux hommes qui soutenaient le prisonnier.

— Lâchez-le et écartez-vous !

La jeune femme aurait juré qu'elle rêvait, toujours couchée sous la tente. Mais ce n'était pas le cas. Et elle n'avait aucun choix.

Quand les deux hommes lâchèrent Mosle, il tenta de s'enfuir, mais l'Inquisitrice le prit par le bras.

Encore endormie, elle n'hésita pourtant pas un instant. Cet homme allait lui appartenir. À la guerre, on ne fait pas de détail.

L'air vibra… Un coup de tonnerre silencieux… Une fraction de seconde et William Mosle venait de tout perdre…

Il se jeta à genoux devant Kahlan, les yeux ronds de panique. À cause du bâillon, il ne pouvait pas supplier sa maîtresse de lui donner un ordre ! Le voyant terrifié à l'idée de lui déplaire, Kahlan défit le morceau de tissu noué sur sa bouche.

— Maîtresse, gémit-il, ordonne-moi ce que tu veux ! Mon seul désir est de te plaire.

Sous des centaines de regards stupéfaits, Kahlan adopta son masque d'Inquisitrice et regarda Mosle.

— Je serais très contente, William, si tu me disais ce que tu avais prévu de faire après avoir quitté le camp.

L'homme rayonna de joie, des larmes ruisselant sur ses joues. N'étaient ses poignets entravés, il se serait accroché aux jambes de l'Inquisitrice pour la remercier de sa question.

— Maîtresse, permets-moi de te le dire.

— Je t'écoute, William.

— Je voulais aller dans le camp de l'Ordre Impérial et me joindre à cette armée. Tous mes hommes m'auraient suivi, tu sais… (Il sourit comme un enfant stupide.) Après, j'aurais parlé à mes nouveaux chefs des forces du capitaine Ryan, et de vos plans d'attaque. Ça m'aurait sûrement valu des galons de sous-officier, tu ne crois pas ? Maîtresse, je pensais que l'Ordre Impérial avait de meilleures chances de l'emporter. Comme j'ai toujours cherché à être du côté du plus fort, je… (Il éclata en sanglots.) Maîtresse, j'ai tellement honte d'avoir voulu qu'il t'arrive malheur. Je souhaitais qu'ils te tuent ! Maintenant, je voudrais que tu me pardonnes ! Oh oui, c'est mon plus cher désir ! Dis-moi ce que je dois faire, je t'en supplie…

— Je désire que tu meures, souffla Kahlan. Devant moi, à la minute même…

William Mosle s'écroula aux pieds de sa maîtresse. Après quelques convulsions terribles, il rendit son dernier soupir.

Kahlan regarda Ryan, qui avait les yeux écarquillés, puis Prindin, debout près du lieutenant Hobson, totalement décomposé.

Chandalen aussi dévisageait son chasseur.

— *Prindin, tu devais t'assurer qu'il n'y aurait pas de survivant. Pourquoi m'as-tu désobéi ?*

Comme l'Inquisitrice, l'Homme d'Adobe parla dans sa langue.

— *Ils étaient décidés à ramener cet homme. Le capitaine le leur avait ordonné. Mais je l'ignorais en partant, sinon, je te l'aurais dit. Il y avait deux cents fantassins et cent cavaliers. Je n'aurais pas pu faire grand-chose, à part tuer l'homme moi-même. Quand j'ai compris que ça m'aurait coûté la vie, j'ai renoncé, parce que ça m'aurait empêché de continuer à te protéger. En plus, je savais que tu avais raison, et une bonne leçon ne pouvait pas nuire à ces blancs-becs !*

— *Un des hommes de Mosle s'est-il échappé ?*

— *Non. L'efficacité de nos soldats m'a étonné. Ils ont bien agi. Ils pleuraient en tuant les autres, mais ils n'ont pas fait de quartier.*

— *Je vois…,* souffla Kahlan. *Prindin, tu as pris la bonne décision.* (Elle jeta un coup d'œil à Chandalen.) *Et ton chef sera content aussi.*

Ce n'était pas un pronostic, mais un ordre.

Prindin eut un petit sourire soulagé.

— Vous êtes satisfait, capitaine ? demanda Kahlan à Ryan.

— Oui, Mère Inquisitrice…, murmura l'officier.

La jeune femme se tourna vers les autres hommes.

— Et vous ?

— Oui, Mère Inquisitrice ! répondirent-ils en chœur.

Si quelques-uns de ces garçons n'avaient pas peur d'elle, avant cet instant, ils venaient de changer d'idée. Un craquement de brindilles, aurait-on juré, et ils auraient détalé, plus effrayés que des lapins. C'était la première fois qu'ils voyaient la magie à l'œuvre et ça n'avait rien eu de ragoûtant…

— Mère Inquisitrice, demanda timidement Ryan, serrant toujours le couteau qu'il avait tendu à Kahlan, qu'allez-vous me faire pour avoir désobéi à vos ordres ?

— Rien… C'est votre première journée d'homme engagé dans le combat contre l'Ordre Impérial. La plupart d'entre vous doutent de la valeur de mes ordres. Vous allez recevoir votre baptême de la guerre, et vous n'avez pas fini d'apprendre. Retenez cette leçon. Nous en resterons là…

— Merci, Mère Inquisitrice. (La main tremblante, Ryan rengaina son couteau.) Vous savez, j'ai grandi avec lui… (Il désigna le cadavre de Mosle.) Nous vivions à une demi-lieue l'un de l'autre, sur la même route. On allait tout le temps pêcher et chasser ensemble. Et pour les corvées, on se donnait un coup de main. Les jours de fête, on mettait nos beaux manteaux, de la même couleur, et…

— Je suis navrée, Bradley… Rien n'apaise la douleur du deuil, ou de la trahison, à part le temps. La guerre est horrible, je vous l'ai déjà dit. Sans les bouchers de l'Ordre Impérial, peut-être seriez-vous allé pêcher aujourd'hui avec votre ami. Accusez vos ennemis et vengez Mosle en même temps que les autres.

Ryan hocha lentement la tête.

— Mère Inquisitrice, qu'auriez-vous fait si Mosle avait dit qu'il ne comptait pas rallier nos ennemis ?

— J'aurais pris le couteau que vous me tendiez, et je vous l'aurais enfoncé dans le corps.

Sur ces mots, Kahlan se détourna et posa une main sur l'épaule du lieutenant Hobson.

— Lieutenant, je sais que votre mission était difficile. Prindin m'a dit que vous l'avez accomplie courageusement. Et efficacement…

L'officier, au bord des larmes, parvint pourtant à bomber le torse de fierté. Kahlan remarqua qu'il n'avait pas encore de poils au menton.

— Merci, Mère Inquisitrice.

Kahlan balaya soudain du regard les centaines de curieux massés autour d'eux.

— Vous n'avez rien à faire, soldats ?

Hobson salua l'Inquisitrice et tourna les talons. Les hommes qui

l'avaient ramené prirent le cadavre de Mosle et l'emportèrent. D'autres allèrent demander des instructions à Chandalen et aux deux frères. Ryan resta près de Kahlan, observant le camp en train de revenir à la normale.

L'Inquisitrice était au bord de la syncope. Utiliser son pouvoir quand elle était en pleine forme la vidait déjà de ses forces. Alors, dans son état actuel… Par quel miracle tenait-elle encore debout ?

Son raid dans le camp ennemi, deux ridicules heures de sommeil, et un réveil pareil… Dire qu'elle avait épuisé le peu d'énergie qui lui restait pour une affaire dont elle n'aurait pas dû, normalement, se mêler.

Était-ce le froid ? Les difficultés du voyage ? En tout cas, elle se sentait plus fatiguée que d'habitude, ces derniers jours.

Une bonne tasse de thé, voilà qui la requinquerait. Elle allait demander à Prindin…

— Puis-je vous parler un moment, Mère Inquisitrice ? souffla Ryan.

— Eh bien, oui… Qu'y a-t-il ?

— Je suis désolé, Mère Inquisitrice. J'ai eu tort…

— Oublions ça, Bradley. Mosle était votre ami. On a toujours du mal à penser qu'ils peuvent nous trahir. Je vous comprends très bien…

— Il ne s'agit pas exactement de ça… Mon père disait toujours qu'un homme doit admettre ses erreurs, sinon il ne devient jamais meilleur. (Il osa enfin regarder Kahlan dans les yeux.) Ma véritable erreur, c'est d'avoir cru que vous vouliez la peau de William parce qu'il refusait de vous suivre. Mais le dépit n'avait rien à voir là-dedans. Vous tentiez de nous protéger, même en sachant que nous vous haïrions. Eh bien, je ne vous déteste pas. Et j'espère que vous ne m'en voulez pas trop. Vous accompagner au combat sera un honneur. Et je souhaite, un jour, avoir la moitié de votre sagesse… et de votre courage.

— Je suis à peine plus vieille que vous, soupira Kahlan, et votre tirade me donne l'impression d'être une ancêtre. Je suis soulagée que vous m'ayez comprise. Une petite joie au milieu de tant de chagrin… Bradley, vous êtes un bon officier et vous deviendrez meilleur chaque jour.

— Je suis content que nous soyons de nouveau en bons termes…

À cet instant, un homme approcha timidement. Ryan lui fit signe d'avancer.

— Qu'y a-t-il, sergent Frost ?

L'homme salua avant de parler.

— Dans une ferme abandonnée, des hommes ont trouvé de quoi faire du blanc de chaux. Nous avons aussi des cuves, pour le mélange. Assez grosses pour qu'on se baigne dedans !

— Combien de cuves, sergent ? demanda Kahlan.

— Une dizaine, Mère Inquisitrice.

— Placez-les côte à côte et montez une tente au-dessus de chacune. Ne lésinez pas sur la taille, même si vous devez utiliser les pavillons de commandement. Fabriquez le blanc de chaux avec de l'eau bouillante et mettez les pierres chaudes sous les tentes. Enfin, prévenez-moi quand vous aurez fini.

Ravalant ses questions, le sergent partit au pas de course.

— Pourquoi voulez-vous du blanc de chaux ? s'étonna Ryan.

— Nous venons de nous réconcilier, lieutenant. Ne gâchons pas ça trop vite. Je vous le dirai quand les préparatifs seront terminés. Les chariots sont prêts ?

— Je suppose.

— Alors, je vais aller voir… Avez-vous placé des sentinelles et des guetteurs ?

— Dès que vous l'avez ordonné.

Alors qu'elle traversait le camp, des hommes vinrent sans cesse proposer des idées de sabotage à l'Inquisitrice. Beaucoup étaient excellentes : détruire les roues des chariots, brûler les étendards pour compliquer les ralliements, jeter du fumier dans les tonneaux d'eau. D'autres allaient de l'irréalisable à… l'absurde. Kahlan écouta tout avec attention, fit des commentaires, et, dans un petit pourcentage de cas, donna son aval.

Soudain, le lieutenant Hobson apparut avec une gamelle en fer blanc. La dernière chose dont elle avait besoin !

— Mère Inquisitrice, je vous ai gardé du ragoût au chaud !

Heureux comme un gosse, il lui tendit la gamelle. Voyant qu'il la suivait comme un toutou, Kahlan fit mine de déborder de reconnaissance. Elle se força même à goûter du bout des lèvres et à s'extasier sur la qualité du rata.

Après avoir utilisé son pouvoir, pendant sa période de récupération, une Inquisitrice était incapable de manger. Seul le repos lui faisait du bien. Mais avec le programme en cours, c'était hors de question…

Ayant atteint les chariots, Kahlan envoya Hobson chercher Chandalen et les deux frères. Dès qu'il fut parti, elle se débarrassa de la gamelle et monta dans le chariot plein de tonneaux de bière.

En les comptant, elle fit signe à Ryan de la rejoindre.

— Dites à quelques hommes de décharger la rangée du haut. Faites-leur redresser les tonneaux du bas, et retirer les couvercles. Chandalen vous a-t-il fabriqué des *troga* ?

Cette arme était d'une grande simplicité. Un morceau de cordelette, ou de fil de fer, équipé de poignées aux deux extrémités. Quand la longueur était bien calculée, il suffisait de croiser les poignets afin de former une boucle parfaite pour passer sur la tête

d'un homme et se refermer autour de son cou. Un *troga* en fil de fer, manié par un homme assez fort, décapitait proprement une sentinelle avant qu'elle ait poussé un cri. Avec la cordelette, la mort était plus lente, mais la victime ne donnait pas l'alarme non plus…

Ryan tira de sous son manteau un *troga* en fil de fer.

— Chandalen nous a fait une petite démonstration. Sans forcer, heureusement. Pourtant, je me félicite de n'avoir pas été le cobaye. Les deux frères et lui se chargeront d'éliminer les sentinelles et les guetteurs. À mon avis, il doute que nous soyons assez furtifs pour cette mission. Il a tort, car beaucoup de mes hommes sont des chasseurs, et…

Le capitaine couina comiquement et sursauta. Chandalen venait de lui enfoncer un index dans les côtes… et il ne l'avait pas entendu approcher. Vexé, l'officier se massa le flanc et foudroya l'Homme d'Adobe du regard.

Prindin et Tossidin prêtèrent main-forte aux soldats qui déchargeaient les tonneaux.

— Tu as besoin de quelque chose, Mère Inquisitrice ? demanda Chandalen.

— Donnez-moi votre réserve de poison pour les flèches « dix-pas ».

Étonné, le chasseur obéit en silence. Il sortit sa petite boîte en os, et les deux frères l'imitèrent.

— Combien de tonneaux puis-je empoisonner avec ça ?

— Tu veux verser le *bandu* dans cette boisson ? (Kahlan hocha la tête.) Nous en avons besoin pour…

— Je vous en laisserai un peu. Mais chaque soldat qui crèvera comme ça sera un adversaire de moins.

— Et s'ils découvrent que c'est du poison ? objecta Ryan. Ils ne boiront pas, et nous n'aurons même pas l'avantage qu'ils soient saouls.

— Ils ont des chiens, dit Kahlan. C'est pour ça que nous sacrifions aussi de la nourriture. Ils la feront goûter aux animaux, pour s'assurer qu'il n'y a pas de danger. Ces soudards ont tellement envie d'alcool qu'ils ne se méfieront pas de la bière après avoir pris cette précaution. En tout cas, je suis prête à le parier.

— J'ai compté les tonneaux, annonça Chandalen. Trente-six. Douze par stock de *bandu*. Mais ça ne les tuera pas, sauf s'ils boivent vraiment beaucoup. Cela dit, ils seront malades.

— Quel genre de maladie ?

— Des nausées, la tête qui tourne, une sensation de faiblesse… Certains mourront peut-être au bout de quelques jours…

— Ce sera très utile pour nous…

— Il n'y aura pas assez de bière pour tous ces types, dit Ryan. Une petite partie seulement en boira.

— Le butin reviendra d'abord à l'unité qui l'aura découvert. Les

officiers prendront presque tout le reste, et les soldats seront servis en dernier, comme d'habitude. Ça me va tout à fait, puisque les officiers sont ma cible prioritaire. (Kahlan baissa les yeux sur les tonneaux.) Pourquoi y en a-t-il six plus petits ?

— C'est du rhum, répondit Ryan.

— La boisson des princes ? Les officiers se jetteront dessus. Chandalen, sentiront-ils le goût ? Surtout si on en met une dose plus forte dans le rhum ?

L'Homme d'Adobe trempa un doigt dans le liquide ambré et goûta.

— Non. C'est assez amer. Cette saveur dissimule celle du *bandu*.

De la pointe de son couteau, Kahlan divisa en six la réserve de Chandalen. Puis elle la répartit dans les petits tonneaux.

— Avec ça, ceux qui boiront le rhum mourront demain matin, ou au plus tard dans la journée. Mais tu ne pourras pas empoisonner toute la bière…

Kahlan rendit à son ami la boîte où il restait encore des traces de poison, dans les coins.

Elle descendit du chariot.

— Nous laisserons intacts six tonneaux de bière. Si le rhum est mortel, nous y gagnerons au change. (Elle recommença l'opération avec la boîte de Tossidin.) Et voilà douze barriques de bière mortelle ! Il faudra déplacer tout ça, pour que les officiers voient le rhum tout de suite.

Elle approcha des derniers tonneaux et ouvrit la boîte de Prindin.

— Elle est presque vide ! s'exclama-t-elle. Qu'as-tu fichu de ta réserve ?

Prindin fit un vague geste, l'air de souhaiter qu'elle n'ait pas posé cette question.

— Quand nous sommes partis, je n'avais pas l'esprit très clair… Dans l'urgence, j'ai oublié de vérifier ma boîte…

Furieux, Chandalen toisa Prindin du haut du chariot.

— Combien de fois t'ai-je dit que tu oublierais d'emporter tes pieds, si tu pouvais marcher sans eux ?

— Aucune importance, dit Kahlan. (Prindin parut soulagé qu'elle change de sujet.) Nos ennemis seront malades, c'est tout ce qui compte.

Pendant qu'elle s'occupait des derniers tonneaux, elle entendit des voix l'appeler, au loin. Quand elle eut fini, elle leva les yeux et vit approcher deux hommes montés sur d'énormes chevaux d'attelage.

C'étaient eux qui criaient son nom.

Les chevaux étaient équipés de leurs harnais et de leurs colliers. Une chaîne pliée plusieurs fois pendait à l'anneau de leurs colliers.

Quand les animaux s'arrêtèrent devant Kahlan, les cavaliers déplièrent la chaîne et la laissèrent tomber sur le sol. L'Inquisitrice

s'aperçut alors que les deux bêtes étaient reliées latéralement par cette chaîne. De sa vie, elle n'avait jamais vu une chose pareille.

Les deux hommes mirent pied à terre.

« Hommes » semblait un bien grand mot, car ils avaient tout au plus quinze ans. Dégingandés, les cheveux bruns frisés coupés court, ils affichaient un sourire béat qui leur donnait l'air franchement stupide.

— Mère Inquisitrice, nous te saluons ! dirent-ils en chœur.

Ils s'arrêtèrent à une distance prudente de Kahlan. À l'évidence, elle leur faisait peur, mais ça ne douchait pas leur enthousiasme.

— Comment vous nommez-vous, soldats ?

— Je suis Brin Jackson. Et voilà Peter Chapman, Mère Inquisitrice. Nous avons eu une idée, et nous voulons vous l'exposer. Nous sommes sûrs que ça marchera. Ça, on en mettrait nos mains à couper !

— Et qu'est-ce qui marchera, si je puis me permettre ? demanda Kahlan.

Rayonnant, Brin souleva la chaîne qui gisait dans la neige.

— Ça, Mère Inquisitrice ! Et nous y avons pensé tout seuls ! Peter et moi ! (Il lâcha la chaîne.) Montre-lui, vieux frère !

Aussi souriant que son copain, Peter fit faire quelques pas de côté à son cheval jusqu'à ce que la chaîne se soulève du sol.

— Selon vos ordres, dit Brin, nous allons abandonner les chariots. Mais Daisy et Pip, nos chevaux, il n'est pas question de les laisser en arrière. Vous savez, nous sommes des cochers… Histoire que Daisy et Pip soient utiles, nous avons pris plusieurs grosses chaînes d'attelage et demandé à Morvan, le forgeron, d'en souder deux ensemble.

Il hocha benoîtement la tête, comme si son explication était limpide.

— Mais encore ? s'impatienta Kahlan.

— On doit blesser leurs chevaux, paraît-il ! C'est à ça que sert notre système. Comme nous attaquerons de nuit, ils seront attachés à des piquets, les uns à côté des autres. Nous galoperons le long de la ligne, chacun d'un côté ! La chaîne brisera par en dessous les pattes des chevaux ! On les éliminera tous en un seul passage !

Kahlan croisa les bras et regarda Peter, aussi enthousiaste que son ami.

— Brin, galoper de nuit reliés par une chaîne me semble très dangereux.

— C'est un risque à courir, Mère Inquisitrice ! Et si nous réussissons, nos ennemis n'auront plus de chevaux.

— Soldat, ils en ont environ deux mille…

Peter se rembrunit un peu et Brin perdit son beau sourire.

— Deux mille, répéta-t-il, accablé.

Kahlan consulta du regard le capitaine Ryan, qui haussa les

épaules, incapable de dire si l'idée marcherait ou pas. Les autres hommes se grattaient le menton, tout aussi dubitatifs.

— Ça ne fonctionnera pas, dit Kahlan. (Brin se décomposa.) À deux, vous ne réussirez pas. Il faudra équiper d'autres chevaux avec votre système. (Les deux jeunes soldats relevèrent la tête.) Puisque vous l'avez inventé, je vous charge de diriger les cochers et leurs bêtes. Ce sera pour eux le meilleur moyen de se rendre utiles…

» Réquisitionnez tout le matériel nécessaire sur les chariots, puisque nous les laisserons ici, de toute façon. Dès que le forgeron aura fabriqué les chaînes, entraînez-vous toute la journée. Augmentez la difficulté régulièrement, pour être au point quand nous attaquerons.

— Vous verrez, Mère Inquisitrice, s'écria Peter, nous réussirons ! Vous pouvez compter sur nous.

— Votre idée est risquée, rappela Kahlan. Mais si elle marche, nous aurons un grand avantage, car leur cavalerie est redoutable… Ne prenez pas cette affaire à la légère : dans le camp ennemi, des soldats tenteront de vous tuer pendant que vous agirez.

Le menton bien droit, les deux garçons se frappèrent la poitrine du poing.

— Mère Inquisitrice, vous pouvez vous fier aux cochers. Nous ne vous décevrons pas.

Kahlan les ayant salués de la tête, ils remontèrent sur Daisy et Pip et partirent.

Au loin, un cavalier solitaire traversait le camp au galop. Il freina des quatre fers pour s'arrêter près d'un groupe d'hommes et leur poser une question. Un grand type lui désigna Kahlan.

— Brin et Peter sont avec nous depuis deux mois, dit Ryan. Ce sont des gamins…

— Non, capitaine. Depuis aujourd'hui, ces *hommes* se battent pour les Contrées du Milieu. Lors de notre rencontre, je vous ai également pris pour un gosse. À présent, vous me semblez un peu plus mûr…

— Comme d'habitude, vous avez raison… S'ils réussissent, ce sera un sacré exploit.

Le cavalier approchait. Il sauta de selle avant que son cheval soit complètement arrêté.

— Mère Inquisitrice, dit-il en exécutant un salut impeccable, je me nomme Cynric et je fais partie des sentinelles.

— Que se passe-t-il, Cynric ?

— Nous avons repéré un coche sur la route qui croise le col de Jara. Il venait de Kelton et nous avons jugé prudent de l'intercepter. À présent, je viens vous demander des instructions.

— Qui sont les passagers ?

— Un vieux couple de riches marchands. Je crois qu'ils travaillent dans les fruits…

— Vous ne leur avez pas parlé de notre armée, j'espère ?

— Bien sûr que non, Mère Inquisitrice ! Nous nous sommes fait passer pour une patrouille à la poursuite de bandits de grands chemins. J'ai dit qu'ils devaient attendre que j'aie consulté notre commandant.

— Une excellente improvisation, Cynric.

— Le cocher s'appelle Ahern. Il a tenté de continuer son chemin et nous avons dû sortir nos épées. Alors, le vieux type a sorti la tête par la portière en braillant que nous voulions le détrousser. Il nous a menacés avec sa canne, comme s'il pouvait nous faire disparaître. Quelques flèches bien placées, autour de lui, l'ont persuadé de ne plus se montrer.

— Et lui, comment s'appelle-t-il ?

— Robin… Ruben… Ruben Rybnik ! Un vieux bonhomme sacrément agressif…

— Probablement pas des espions…, soupira Kahlan. Mais si l'Ordre Impérial les capture, ils parleront à la première gifle. Que fichent-ils dans le coin ?

— Le vieux a dit que sa femme est malade. Il la conduit à Nicobarese, voir les guérisseuses. Pour tout vous dire, elle m'a eu l'air dans un sale état…

— S'ils vont à Nicobarese, leur route les éloignera du camp de l'Ordre Impérial. Mais avant de les laisser partir, j'aimerais leur parler.

— Mère Inquisitrice ! cria le sergent Frost en courant vers eux. Les cuves de blanc de chaux et les tentes chauffées sont prêtes, selon vos ordres !

Kahlan regarda le sergent, puis Cynric.

— Soldat, soupira-t-elle, agacée, je n'ai pas le temps de faire l'aller-retour. Désolée, mais il y a trop de travail ici.

— Je comprends, Mère Inquisitrice. Que faisons-nous des voyageurs ?

— Tuez-les ! ordonna Kahlan, sans montrer que cette décision lui déchirait les entrailles.

— Pardon, Mère Inquisitrice ?

— Tuez-les ! Nous ne sommes pas sûrs de leur identité, et nous ne pouvons pas prendre de risques. Frappez proprement, pour qu'ils ne souffrent pas.

Kahlan se tourna vers le sergent Frost.

— Mère Inquisitrice…, souffla Cynric.

Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Le cocher, Ahern… Il a un laissez-passer royal.

— Un quoi ?

— Un médaillon que lui a donné la reine Cyrilla. Pour services rendus lors du siège d'Ebinissia. Normalement, ça lui assure un libre

passage partout en Galea.

— La reine lui a donné ce bijou ?

— J'exécuterai vos ordres, Mère Inquisitrice. Mais il est quand même sous la protection de Cyrilla.

Kahlan se massa le front, trop épuisée pour réfléchir avec sa clarté d'esprit habituelle.

— Dans ce cas, il faut le laisser filer. Mais dites-lui de partir sur-le-champ. Reparlez-lui des bandits et précisez qu'il finira pendu avec eux si vous le revoyez. Ordonnez-lui de s'éloigner rapidement d'ici.

Cynric la salua et partit. Kahlan prit le bras du capitaine et se dirigea avec lui vers les tentes chauffées.

— Cet après-midi, dit l'officier, le brouillard se lèvera. Il sera épais comme de la purée de pois, ce soir… (Kahlan fronçant les sourcils, il s'expliqua :) J'ai passé mon enfance dans ces montagnes… Alors, prévoir le temps m'est facile…

— Ce brouillard nous avantagera. Surtout avec ce que je prépare pour terroriser nos ennemis.

— Allez-vous enfin me dire ce que vous entendez teindre en blanc ?

— Nous avons une longue liste d'objectifs à détruire. Ce soir, notre meilleure occasion se présentera, à cause de l'effet de surprise. Après, les bouchers seront sur leurs gardes…

— J'en ai conscience, et mes hommes aussi. Ils ne vous décevront pas.

— Notre but final, ne l'oublions pas, est de tuer tous nos adversaires. Ce soir, ils seront très vulnérables. Il faudra en profiter. Combien avons-nous de fantassins ?

— Environ deux mille. Plus huit cents archers, le reste étant composé de piquiers, de lanciers et de cavaliers. Moins l'intendance, bien entendu.

— Choisissez mille fantassins. Les plus forts, les plus féroces… et les plus avides de se battre.

— Et que devront-ils faire ?

— Les soldats déguisés avec les uniformes des sentinelles mortes iront explorer le camp et reviendront nous indiquer la position de nos objectifs. Pendant que leurs camarades s'occuperont du sabotage, les mille fantassins iront d'abord vérifier que les officiers sont empoisonnés, puis ils tueront autant de soldats que possible.

Ils arrivèrent devant la dizaine de tentes disposées en cercle. Kahlan jeta un coup d'œil dans chacune pour s'assurer qu'on avait exécuté ses instructions.

Puis elle se campa devant la plus grande.

— À présent, dit Ryan, puis-je savoir ce que nous allons blanchir ?

— Nos mille fantassins…

— Pardon ? Vous voulez peindre les hommes ?

— Les D'Harans redoutent les esprits, Bradley. En particulier ceux des ennemis qu'ils ont tués. C'est pour ça qu'ils ne laissent jamais leurs morts sur le champ de bataille après une victoire. Ce soir, ils seront attaqués par des spectres, et ça les terrorisera.

— Ils verront que nous sommes des soldats aux uniformes blancs, pas des esprits !

— Les hommes ne porteront pas d'uniforme, capitaine. Ils n'auront que leurs épées, peintes en blanc comme leurs corps. Juste avant l'attaque, ils se déshabilleront.

— Quoi ?

— Choisissez ces soldats et rassemblez-les ici. Ils entreront sous les tentes, se dévêtiront et se baigneront dans le blanc de chaux. Après, ils resteront près des pierres chaudes pour sécher. Ce ne sera pas long. Une fois secs, ils pourront remettre leurs uniformes. Jusqu'à l'assaut.

— Nous sommes en hiver ! Nus, ils crèveront de froid.

— Le temps s'est un peu adouci. De plus, se geler les incitera à accomplir leur mission le plus vite possible. Pas question qu'ils traînent dans le camp, sinon les D'Harans se ressaisiront. On frappe, on terrorise et on file !

» Les D'Harans, croyant voir des esprits, auront le réflexe de fuir. Frapper un homme dans le dos est plus simple que lorsqu'il se défend. Je parie que certains seront même paralysés par l'effroi. Et dans un premier temps, ceux qui éventeront la supercherie seront trop surpris pour réagir.

» Ces quelques secondes de confusion nous donneront l'avantage. À la guerre, la différence entre tuer et être tué est souvent une affaire de secondes…

» Capitaine, vos hommes ne devront pas engager de duels. En cas de résistance, ils fuiront et attaqueront de nouveaux ennemis. Les corps à transpercer ne manqueront pas, alors, inutile de ferrailler pour la gloire. Je veux des morts ! Autant de morts que possible ! Une fois réglé le sort des officiers, je me fiche de savoir qui tombera sous nos coups. Mais que nos soldats ne risquent pas leur vie inutilement !

» Frapper et filer, ce sera leur devise !

— Je n'aurais jamais cru dire un truc comme ça, fit Ryan, mais votre tactique bizarre risque de réussir. Au début, les hommes n'aimeront pas ça, mais ils obéiront une fois que je leur aurai expliqué. Je n'ai jamais entendu parler d'une stratégie pareille. À mon avis, l'ennemi non plus…

Kahlan sourit, soulagée que l'officier en soit arrivé à cette conclusion.

— Bradley, je suis ravie d'avoir à mes côtés, dans l'armée des

Contrées du Milieu, un capitaine galeien aussi enthousiaste. À présent, je voudrais qu'on apporte ici toute ma sellerie et qu'on la trempe dans le blanc de chaux. Encore un détail : veuillez poster des gardes devant cette tente pendant que je serai à l'intérieur.

— Votre sellerie… Mère Inquisitrice, vous ne pensez pas à… Enfin, vous plaisantez ?

— Pas question d'imposer à mes hommes quelque chose que je ne ferais pas moi-même. Ils ont besoin qu'un chef leur montre la voie. Cette mission me revient.

— Mère Inqui-qui-sitrice, bafouilla Ryan. Vous êtes une femme, et plutôt, hum… jolie. (Il la regarda des pieds à la tête, rouge comme une pivoine.) En fait, on pourrait même dire que vous… Hum, veuillez m'excuser…

— Ce sont des soldats en guerre, Bradley… Développez votre pensée, je vous en prie.

— Ils sont très jeunes, Mère Inquisitrice. Et on ne peut pas s'attendre à… Enfin, je veux dire… Eh bien, ils ne pourront pas contrôler certains réflexes. Et vous serez… *atrocement* embarrassée.

Il fit une grimace éloquente, espérant ne pas devoir entrer davantage dans les détails.

Kahlan lui sourit pour le décontracter un peu.

— Capitaine, connaissez-vous la légende des Shanaris ? (Le pauvre Bradley fit non de la tête.) À l'époque où des tribus et des royaumes furent unis pour former D'Hara, la philosophie de la « pacification » ressemblait beaucoup à celle de l'Ordre Impérial : se soumettre ou disparaître. Les Shanaris refusèrent les deux options…

» Ils se battaient si bien qu'ils devinrent la terreur des D'Harans, pourtant beaucoup plus nombreux. Les Shanaris adoraient la guerre. Ignorant la peur, ils étaient tellement excités par l'idée de ferrailler qu'ils le faisaient tous nus, et… *excités*, justement.

Kahlan savoura un instant la stupéfaction de l'officier, puis elle continua :

— Tous les D'Harans connaissent cette légende. Aujourd'hui encore, ils redoutent les Shanaris. (Kahlan s'éclaircit la voix.) Si vos hommes réagissent comme vous le prévoyez, leurs ennemis seront encore plus terrorisés. Cela dit, je doute que ça arrive. Ils auront des préoccupations plus urgentes, comme par exemple sauver leur peau. Et si ça devait se produire, dites-leur que j'en serais ravie, puisque ça augmentera la terreur de nos adversaires.

— Pardonnez-moi, Mère Inquisitrice, mais je n'aime toujours pas ce plan. Il vous met en danger sans grande nécessité…

— C'est faux, capitaine. Il y a deux raisons majeures pour que j'agisse ainsi. *Primo*, quand j'ai quitté le camp ennemi, hier soir, une

cinquantaine d'hommes se sont lancés à ma poursuite. Les D'Harans ne doivent pas douter que ces soldats finiront par me rattraper et me tuer.

— Cinquante hommes rôdent dans les environs à votre recherche ? s'étrangla Ryan.

— Non. Ils sont tous morts, mais leurs camarades ne le savent pas. Quand ils me verront, blanche comme un fantôme, ils penseront que je viens venger ma propre mort. Et ils auront encore plus peur.

— Cinquante soldats…, répéta Ryan, ébahi. Tous morts… (Il se secoua.) Et la deuxième raison ?

— Quand nos ennemis me verront nue sur un cheval, ça attirera leur attention, qu'ils me prennent pour un esprit ou non. Pendant ce temps, ils ne pourront pas frapper vos hommes. Et ils seront vulnérables à leurs coups. Pour résumer, j'accepte volontiers tout outrage à ma pudeur, si cela peut sauver un seul de nos gars.

— J'ignorais que la Mère Inquisitrice se souciait tant de son peuple, murmura Ryan. Ai-je une chance de vous dissuader de commettre cette folie ?

— Un seul homme au monde pourrait m'en empêcher, capitaine, et ce n'est pas vous. (L'Inquisitrice s'autorisa un petit rire.) En fait, s'il était au courant, il me l'interdirait sûrement.

— Qui est cet homme ? Votre partenaire ? (Kahlan secoua la tête.) Celui que vous allez choisir ?

— Non, celui que je vais épouser ! Enfin, j'espère… (Elle sourit, amusée par le trouble du capitaine.) Il se nomme Richard, et c'est le Sourcier.

Ryan s'empourpra de nouveau, mais la curiosité fut la plus forte.

— Si je suis trop indiscret, n'hésitez pas à me rembarrer. Mais… hum… je pensais que les Inquisitrices utilisaient leur pouvoir afin de… Vous voyez ce que je veux dire ?

— Un vrai mariage nous est en principe interdit, c'est exact. Mais Richard est très spécial. Il a le don et mon pouvoir ne peut rien contre lui.

— J'en suis heureux pour vous, Mère Inquisitrice.

Kahlan plissa le front.

— Si vous le rencontrez un jour, n'allez surtout pas lui parler de cette histoire d'attaque et de fantômes… Sur ces sujets, il est plutôt vieux jeu. Dites-lui que vous m'avez laissée chevaucher seule, nue au milieu de mille hommes, et il vous décapitera proprement !

Ryan se décomposa. Kahlan gloussa, ravie de son petit effet.

— Capitaine, il me faut une épée…

— Parce que vous voulez vous battre, en plus de tout ?

— Bradley, imaginez qu'un D'Haran veuille s'en prendre à ma vertu. Sans lame, comment pourrais-je me défendre ?

— Hum… Je vois ce que vous voulez dire.

L'officier réfléchit quelques instants, puis son visage s'éclaira et il dégaina son épée, une vieille arme patinée par le temps.

— Le prince Harold me l'a remise le jour où j'ai été nommé capitaine. Elle appartenait à son père, le roi Wyborn, qui l'a brandie sur un champ de bataille. (Il haussa les épaules.) Bien sûr, les rois ont une multitude d'épées, dont ils se servent un jour ou l'autre pour défendre leur trône. Donc, cette lame n'a aucune valeur particulière. Mais je serais honoré que vous l'acceptiez. Ça me semble normal, puisque vous êtes la fille de Wyborn. Qui sait si une sorte de magie ne vous protégera pas ?

Kahlan prit solennellement l'épée.

— Merci, Bradley… Je suis très touchée. Et vous vous trompez : cette arme a une valeur inestimable. La porter sera un grand honneur, mais je ne la garderai pas. Ainsi, quand je partirai pour Aydindril, dans un jour ou deux, vous aurez au côté une lame brandie par un roi et par la Mère Inquisitrice.

À cette idée, le capitaine rayonna.

— À présent, voulez-vous bien faire garder cette tente ? Puis choisir les fantassins.

— À vos ordres, Mère Inquisitrice !

Alors qu'elle entrait sous le pavillon, Kahlan entendit le jeune homme s'adresser à trois soldats, sévère comme s'il leur donnait un ordre d'une importance vitale.

— Pendant que la Mère Inquisitrice prendra son bain, vous tournerez le dos à la tente et vous ne laisserez approcher personne. C'est compris ?

— Oui, capitaine ! s'écrièrent à l'unisson les trois hommes.

Kahlan ferma le rabat, retira son manteau et commença à se déshabiller dans l'atmosphère agréablement chaude. L'épée posée contre la cuve, elle dut faire un effort pour rester debout. Sa tête tournait comme une toupie…

Elle tâta le blanc de chaux du bout de l'index. La température idéale, comme pour un bon bain. Mais ça n'en était pas un…

Elle entra dans la cuve et se plongea dans l'épais liquide blanc. Une seconde, elle ferma les yeux et imagina qu'elle était en Aydindril, dans sa baignoire.

Tendant une main, elle saisit l'épée et posa la garde entre ses seins, la lame appuyée sur son ventre. Ce n'était pas un bain, mais un acte de guerre qui visait à sauver des hommes et à en tuer d'autres. Comme toujours, elle porterait du blanc, mais ça ne serait pas une robe…

Les chevilles croisées et les jambes écartées pour ne pas risquer de se blesser avec la lame, l'Inquisitrice se pinça le nez, ferma les yeux et s'immergea dans le blanc de chaux.

Chapitre 42

Richard et Verna chevauchaient dans un tunnel de végétation humide et froid. La frondaison laissait filtrer une chiche lumière à peine suffisante pour qu'ils repèrent leur chemin sur la pente douce qu'ils gravissaient. Dans le lointain, des flûtes jouaient une musique lancinante – un autre moyen de se guider dans ces entrelacements d'arbres et de buissons.

Des deux côtés, les murs conçus pour contenir la nature avaient perdu la bataille. Submergés par les plantes grimpantes, ils disparaissaient en plus d'un endroit. Délogées par des lianes particulièrement virulentes, des pierres jaillissaient de la surface comme des boursouflures. Emprisonnées dans un réseau de vrilles, elles n'étaient pourtant pas tombées sur le sol. Un spectacle étrange : un gibier minéral lentement digéré par un énorme prédateur végétal…

Les crânes humains disposés à trois pieds d'intervalle au sommet des murs, chacun reposant sur un nid de mousse, avaient résisté à la voracité de la forêt. Leurs orbites vides rivées sur les voyageurs, ces reliques humaines affichaient l'éternel sourire des têtes de mort. Depuis un moment, le Sourcier avait renoncé à les compter.

Malgré les questions qui tourbillonnaient dans son esprit, et l'angoisse qui lui nouait les entrailles, le jeune homme se murait dans son silence. Depuis leur dernière dispute, Verna et lui n'avaient plus échangé un mot. Et Richard ne dormait même plus près du feu. Après avoir monté la garde, et chassé avec Gratch, il s'étendait avec le garn, qu'il jugeait de bien meilleure compagnie. Verna lui battait froid et il n'avait aucune intention, cette fois, de faire le premier pas…

La piste sortit enfin de la forêt. S'élargissant pour devenir une route, elle contournait, au loin, une pyramide dont les murs semblaient… striés. Richard plissa les yeux pour voir ce qui donnait cette impression. Des bandes de couleurs différentes alternaient jusqu'au sommet. Brun pâle, comme en pointillés, puis nettement plus sombres…

Quand ils furent plus près, le Sourcier constata que l'édifice se composait exclusivement d'ossements humains. Les « pointillés » étaient des crânes et les bandes plus sombres des tibias ou des humérus disposés en couches longitudinales. Considérant la hauteur

de la pyramide, Richard estima qu'il y avait là des dizaines de milliers de crânes. En passant, il laissa son regard s'attarder sur l'étrange monument, auquel Verna ne daigna pas jeter un coup d'œil.

Au-delà de la pyramide, la route conduisait à la place principale d'une ville enveloppée de brume. Ce plateau avait été soigneusement déboisé, comme les champs en terrasse qu'ils avaient longés moins d'une heure plus tôt.

La terre fraîchement retournée dans l'attente des semailles, des épouvantails décourageaient les oiseaux de venir s'aventurer dans les sillons. On était en plein hiver, et ces gens se préparaient à semer. Une énigme de plus pour Richard…

La ville elle-même semblait aussi sombre et oppressante que la forêt. Pressés les uns contre les autres, ses bâtiments carrés aux toits plats et aux façades couleur écorce comptaient fort peu de fenêtres – jamais plus d'une par mur ! Les hauteurs variaient, avec un maximum de quatre niveaux. À part ça, toutes les structures se ressemblaient : même architecture, même absence d'ornements, même couleur…

La brume et la fumée des cheminées obscurcissaient le ciel et obstruaient l'horizon. La place, avec son puits central, était le seul espace vide visible. Elle donnait sur une myriade de ruelles obscures qui s'enfonçaient entre les bâtiments – des tunnels plus que des rues, car beaucoup de maisons les enjambaient. Si quelques-unes étaient pavées, la majorité, en terre battue, étaient sillonnées de ruisselets d'eau croupie.

Des hommes et des femmes en vêtements de toile grossière marchaient pieds nus dans la gadoue. D'autres, sur le seuil de leur demeure, conversaient à voix basse en jetant des regards furtifs aux étrangers.

Quand Verna et Richard s'engagèrent dans une des ruelles, personne ne leur adressa la parole, les femmes qui portaient des cruches d'eau sur la tête – tenues d'une seule main – se contentant de frôler les murs pour laisser assez de place aux chevaux. Elles ne se montrèrent pas plus loquaces que les autres et ne levèrent pas les yeux pour étudier les nouveaux venus.

Quelques hommes très âgés affublés d'étranges chapeaux plats sombres, sans bord et zébrés de lignes de couleurs vives – qu'on eût dit tracées avec les doigts – fumaient des pipes à long tuyau à l'abri de leurs porches. Ils se turent au passage des deux cavaliers et les suivirent longtemps du regard, certains en tirant sur le gros anneau qu'ils portaient à l'oreille gauche.

Verna guida Richard dans le labyrinthe de ruelles jusqu'à une avenue pavée plus large où elle s'arrêta et se retourna.

— Ces gens sont les Majendies. Leur pays, en forme de croissant, est couvert de forêts. Nous devons le traverser jusqu'à une des pointes

du croissant. Ce peuple vénère les esprits. Les crânes que tu as vus en chemin, sont des sacrifices rituels…

» Les Majendies sont des païens et nous condamnons leurs croyances. Hélas, nous n'avons pas le pouvoir de les convertir. Tu devras faire ce qu'ils te demanderont. Sinon, nos têtes finiront dans la pyramide, ou en haut d'un des murs.

Richard ne daigna pas répondre. La sœur n'aurait pas le plaisir d'entendre sa voix, et encore moins de se quereller avec lui. Impassible, les mains sur le pommeau de sa selle, il soutint son regard jusqu'à ce qu'elle se décide à se détourner et à repartir.

Ils passèrent sous une arche et débouchèrent sur une nouvelle place. Un bon millier d'hommes vaquaient à leurs occupations. Eux aussi portaient des anneaux, mais à l'oreille droite. Armés d'épées courtes, une écharpe autour du cou, ils avaient le crâne rasé et aucun n'arborait de couvre-chef.

Au centre de la place, sur une plate-forme surélevée, d'autres Majendies étaient assis autour d'un gros poteau. Des joueurs de flûte ! C'était de là que venait la musique. Des femmes en noir les entouraient. Également assises, elles regardaient la foule, à l'inverse des musiciens.

Seule personne debout sur cette étrange scène, une grande femme au costume noir bouffant laissa glisser sa main le long du poteau où elle s'appuyait et saisit le bout de la cordelette accrochée à une cloche. Le regard rivé sur les deux étrangers, elle sonna une fois.

Verna tira sur les rênes de son cheval. Richard s'arrêta à côté d'elle. Sur la place, les Majendies se turent et les joueurs de flûte passèrent à une mélodie plus rythmée.

— C'était un avertissement destiné aux esprits de leurs ennemis, dit Verna. La cloche est aussi un appel pour tous les guerriers qui l'entendent. Et il n'y a que des guerriers autour de nous… Une fois les esprits avertis et les combattants alertés, il suffira qu'elle sonne la cloche une deuxième fois pour que nous mourions. (La sœur jeta un coup œil à Richard, qui ne broncha pas.) Un sacrifice rituel est en cours, pour apaiser les esprits…

Des guerriers approchèrent et leur prirent les rênes des mains. À cet instant, les femmes en noir se levèrent et commencèrent à danser au son des flûtes.

Très lentement, pour que tous le voient, Richard s'assura que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau. Verna le foudroya du regard, lâcha un gros soupir et mit pied à terre. Quand elle se fut raclé plusieurs fois la gorge, agacée, le Sourcier consentit à descendre de cheval.

— Le territoire des Majendies, dit la sœur, entoure une étendue de marécages où vivent leurs ennemis. Des barbares encore plus sauvages

qui ne nous permettraient pas de traverser leur pays et accepteraient encore moins de nous guider. Même si nous les évitions, nous serions perdus en moins d'une heure, et nos cadavres finiraient par pourrir dans la boue. Le seul moyen d'atteindre le Palais des Prophètes, de l'autre côté des marécages, est de longer le croissant de terre des Majendies. Notre destination se trouve entre les cornes du croissant, au-delà du territoire des barbares.

Verna jeta un coup d'œil à Richard pour s'assurer qu'il l'avait au moins écoutée.

— Les Majendies sont constamment en guerre contre leurs voisins. Pour traverser leur pays, nous devrons prouver que nous sommes leurs alliés. Les crânes appartiennent tous à des barbares sacrifiés en l'honneur des esprits majendies. Pour obtenir un droit de passage, nous devons apporter… hum… notre pierre à l'édifice. Tu me suis ? Les Majendies croient que ceux qui ont le don, et qui portent en eux, comme tous les hommes, la graine divine de la vie et de l'âme, ont un lien direct avec les esprits. Selon eux, si un jeune homme qui a le don contribue à leurs sacrifices, ça attire la grâce des dieux sur la tête de tous les membres de leur peuple. Chaque fois que nous faisons passer un de nos sujets, ils exigent qu'il tue au moins un de leurs ennemis. Ainsi – une sorte de bonus – ils s'assurent que les barbares détestent les sorciers. Et cette haine, toujours selon ces païens, interdit à leurs adversaires d'avoir accès au monde des esprits.

Autour d'eux, tous les hommes avaient dégainé leurs épées. Ils les posèrent devant eux, la pointe dirigée vers la grande femme en noir, s'agenouillèrent et inclinèrent leurs têtes chauves.

— La femme qui a sonné la cloche est la souveraine des Majendies. La Reine Mère, pour être précise. Liée aux esprits femelles, elle représente dans ce monde la déesse de la fertilité. Elle est aussi le réceptacle vivant de la graine divine dont je te parlais tout à l'heure…

Les danseuses formèrent une petite colonne, descendirent de la plate-forme et se dirigèrent vers le Sourcier et sa compagne.

— La Reine Mère t'envoie ses émissaires pour te conduire au sacrifice rituel. Nous sommes chanceux ! S'ils n'avaient eu personne à tuer, il aurait fallu attendre qu'ils capturent un sauvage. Parfois, ça dure des semaines, voire des mois.

Richard ne sortit pas de son mutisme.

Verna tourna le dos aux femmes qui approchaient et se campa devant lui.

— Elles te conduiront au prisonnier et te demanderont de donner ta bénédiction. Refuser signifie que tu entends être sacrifié avant le sauvage. Essaie de jouer au petit malin et tu mourras. Compris ?

» La bénédiction consiste à embrasser le couteau sacré qu'on te présentera. Tu n'auras pas besoin de tuer la victime de tes propres

mains. Bénir la lame suffit. Les Majendies se chargeront de l'exécution, mais tu devras y assister, pour que les esprits la voient à travers tes yeux. (Elle baissa le ton.) Les croyances de ces gens sont une obscénité à la face du Créateur.

Le Sourcier croisa les bras, le visage de marbre.

— Je sais que tu n'aimes pas ça, Richard, mais grâce à cet accord, nous sommes en paix avec les Majendies depuis trois mille ans. Si paradoxal que ça puisse paraître, cet arrangement a sauvé plus de vies qu'il en a coûté. Les sauvages nous combattent aussi, comprends-tu. Le palais et les autres zones civilisées de l'Ancien Monde sont victimes de raids féroces…

Rien d'étonnant à ça, pensa Richard.

Mais il garda cette réflexion pour lui.

Verna se plaça à son côté quand les femmes s'immobilisèrent devant eux. Toutes étaient corpulentes et très âgées, sans doute assez pour être grand-mères. Leurs tenues noires les dissimulaient entièrement, à l'exception de leurs mains et de leurs visages parcheminés.

De ses doigts déformés par les rhumatismes, l'une d'elles tira jusque sous son menton le col noir de sa robe et s'inclina devant Verna.

— Je te salue, toi qui marches avec la Lumière. Les sentinelles nous ont annoncé ta visite hier. T'avoir avec nous est un grand honneur, car un sacrifice est en cours. Bien que ta présence soit une surprise, les esprits seront comblés de recevoir la bénédiction.

La vieille femme, qui lui arrivait à peine au sternum, étudia Richard des pieds à la tête et se tourna de nouveau vers la sœur.

— Il a la magie ? Ce n'est pas un jeune garçon…

— Nous n'avions jamais ramené au palais quelqu'un de si âgé, répondit Verna. Mais il est exactement comme les autres.

— Trop vieux pour donner la bénédiction, lâcha la femme.

— Il a le don, comme les autres, insista Verna.

— Peut-être… Mais à son âge, il n'a pas besoin que quelqu'un tue à sa place. Il maniera lui-même le couteau. (Elle fit signe à une de ses compagnes.) Conduis-le sur le lieu du sacrifice.

La femme hocha la tête et fit signe à Richard de le suivre.

Verna tira discrètement sur la manche du jeune homme, qui sentit la magie jaillir de ses doigts, remonter le long de son bras et lui picoter désagréablement la peau, sous le Rada'Han.

— Richard, souffla-t-elle, ne t'avise pas d'abattre ta hache, cette fois. Tu n'as pas idée de ce que tu détruirais…

Le Sourcier soutint froidement le regard de la sœur. Puis il se détourna sans dire un mot.

La vieille femme rondouillarde le guida le long d'une ruelle

boueuse, puis s'engagea dans une allée latérale encore plus étroite. Au bout, elle ouvrit puis franchit une porte si basse que Richard dut se plier en deux pour la suivre.

La pièce où ils entrèrent n'était pas meublée, à l'exception de plusieurs coffres bas recouverts de cuir qui servaient de support à des lampes à huile. Des tapis aux motifs intrigants, mais aux couleurs ternes, couvraient le sol.

Quatre hommes au crâne rasé étaient accroupis sur des carrés de carpette, de chaque côté d'un couloir obstrué par une tenture. De courtes lances aux pointes acérées reposaient sur leurs genoux. Au plafond, étonnamment haut, Richard vit danser des volutes de fumée de pipe.

Les quatre hommes se levèrent et saluèrent la femme en noir d'une obséquieuse révérence. Elle répondit d'un hochement de tête distrait, puis tira Richard en avant.

— Il détient la magie… Comme il est adulte, la Reine Mère a ordonné qu'il accomplisse le sacrifice de sa main. Pour le plus grand honneur des esprits…

Les guerriers s'inclinèrent, assurèrent que c'était une sage décision, et prièrent la femme de dire à la reine que ses volontés seraient scrupuleusement respectées.

Après leur avoir souhaité que tout se passe pour le mieux, l'émissaire royale gagna la porte, sortit et referma derrière elle.

Dès qu'elle fut partie, les guerriers, tout sourires, flanquèrent de grandes claques dans le dos du Sourcier. L'un d'eux le prit par l'épaule et désigna la lourde tenture.

— Tu es un sacré veinard, mon garçon ! s'exclama-t-il. Tu aimeras ce qu'on te réserve, crois-moi ! (Il sourit de nouveau, révélant qu'il lui manquait une dent de devant.) Viens avec nous. Tu te régaleras ! Et si tu n'es pas encore un homme, tu vas en devenir un !

Les trois autres guerriers s'esclaffèrent avec leur camarade.

Ils écartèrent la tenture et prirent une lampe. Le « nouvel ami » de Richard le poussa gentiment dans le couloir.

La pièce suivante était identique à l'autre, hormis la fumée de pipe. Ils en traversèrent une enfilade, toutes identiques, jusqu'aux étranges tapis. Enfin, les guerriers s'accroupirent devant une ultime tenture, posèrent l'embout de leurs lances sur le sol, et, s'y appuyant, se tournèrent vers Richard.

— Ne te précipite pas, mon garçon… Si tu gardes la tête sur les épaules, tu vas te payer du bon temps !

Riant de cette plaisanterie énigmatique, ils écartèrent la tenture et entrèrent. Richard les suivit.

La petite pièce carrée au sol en terre battue avait un plafond haut de vingt pieds au moins. Une lucarne, en haut d'un mur, laissait filtrer

une chiche lumière.

Le pot de chambre rangé dans un coin empuantissait l'atmosphère. La femme nue recroquevillée le plus loin possible de cette infection, au fond de la pièce, tenta en vain de s'enfoncer dans le mur. Les bras autour des genoux, elle les ramena contre sa poitrine.

Le visage et le corps sales et couverts de bleus, les cheveux emmêlés et crasseux, elle écarquilla les yeux de terreur dès qu'elle aperçut les quatre hommes. À leurs sourires lubriques, Richard devina qu'elle avait de bonnes raisons de les redouter.

Autour du cou, la malheureuse portait un lourd collier de fer relié par une chaîne à un anneau scellé dans le mur.

Les guerriers se répartirent dans la pièce, s'adossèrent au mur et s'accroupirent. Richard les imita, se plaçant à la droite de la prisonnière.

— Je veux parler aux esprits, dit-il. (Les Majendies le regardèrent, étonnés.) Je veux leur demander comment ils préfèrent que je procède…

— Il n'y a qu'un moyen de *procéder*, dit le guerrier à qui il manquait une dent. Couper la tête de cette garce ! Maintenant qu'elle a le collier autour du cou, c'est la seule façon de la sortir d'ici. Il faut séparer le crâne du corps, mon garçon.

— Peut-être, mais je veux quand même connaître les souhaits des esprits. Je tiens à les honorer.

Les guerriers se grattèrent le crâne, pensifs. Puis le « copain » de Richard eut un grand sourire.

— La Reine Mère et ses officiantes boivent du *juka* quand elles veulent s'adresser aux esprits. On pourrait aller t'en chercher…

— Bonne idée ! Je ne voudrais pour rien au monde saboter votre précieux sacrifice.

Un des guerriers se leva et sortit.

Les trois autres attendirent en silence en reluquant la prisonnière. Elle se recroquevilla davantage, mais braqua sur eux des yeux pleins de haine.

Un Majendie sortit de sa poche une pipe et un long bâtonnet. Quand ce dernier eut passé sur la flamme de la lampe, il s'en servit pour embraser le tabac. Un œil de maquignon sur la prisonnière, il exhala un petit nuage de fumée.

Richard croisa nonchalamment les mains, histoire que la droite ne soit pas trop loin de la garde de l'Épée de Vérité.

Le quatrième homme revint avec une chope fermée en terre cuite, décorée de symboles blancs et munie d'une petite ouverture au sommet.

— La Reine Mère t'envoie ce *juka*. Bois-le et tu pourras parler aux

esprits. (L'homme posa le récipient devant Richard, tira de sa ceinture un énorme couteau à la poignée de malachite gravée de dessins obscènes et le lui tendit.) C'est la lame sacrée…

Richard prit l'arme et la glissa à sa ceinture.

Satisfait, le Majendie alla s'asseoir.

Le guerrier assis le plus près de la prisonnière semblait ravi que la Reine Mère ait fourni du *juka*. Il fit un clin d'œil au Sourcier, puis pointa sa lance entre les deux yeux de la femme.

— Ce magicien est venu t'offrir aux esprits, dit-il. Mais avant, il voudrait te faire un petit cadeau. Sa semence divine, espèce de veinarde ! (La femme ne réagit pas.) N'insulte pas les esprits ! Tu vas accepter son cadeau. Tout de suite !

Sans quitter son tortionnaire des yeux, la femme se coucha passivement sur le dos, écarta les jambes et défia Richard du regard. À l'évidence, elle savait que refuser de se plier aux désirs de ces hommes n'allait pas sans de terribles conséquences.

Le guerrier tendit le bras et lui « caressa » une cuisse de la pointe de sa lance. La malheureuse hurla et se plaqua contre le mur.

— Ne nous insulte pas ! cria le Majendie. Tu sais ce que nous voulons !

Il fit mine de frapper encore.

Richard ne broncha pas, mais ses doigts se refermèrent sur la garde de l'Épée de Vérité.

La prisonnière ne tenta pas d'arrêter le sang qui ruisselait sur sa cuisse. Se retournant, elle se mit à genoux, en appui sur les coudes, et offrit sa croupe à la concupiscence des mâles.

— Tu ne voudrais pas la voir en face pendant que tu la besognes, pas vrai ? dit le guerrier à la dent manquante. De plus, cette chienne mord si on la laisse faire. (Les autres hochèrent la tête, approbateurs.) Empale-la par-derrière en la tenant par les cheveux. Elle ne pourra pas jouer des mâchoires, et tu la besogneras à ta guise.

Les guerriers attendirent. Richard ne bougea pas d'un pouce.

— Vous ne comprenez pas, espèces de crétins ? cria la femme. Il ne veut pas se comporter comme un chien devant vous ! Le pauvre chéri est timide. Il refuse de vous montrer sa minuscule baguette magique !

Tous les regards rivés sur lui, Richard tenta de ne pas laisser voir la colère dont l'emplissait la magie de l'épée. Il devait se contrôler. Déchaîner le pouvoir dans cette pièce ne servirait à rien.

— Cette garce a peut-être raison, dit un des guerriers en flanquant un coup de coude amical à l'homme assis près de lui. C'est un jeunot ! Il ne doit pas avoir l'habitude qu'on le regarde en pleine action.

À un cheveu d'exploser, Richard se concentra pour tendre la main gauche sans qu'elle tremble. Il leva la chope de *juka* et la montra aux Majendies.

— Les esprits ont des choses importantes à me dire, déclara-t-il d'une voix qu'il parvint à garder égale.

Les sourires égrillards s'effacèrent. Ce « magicien » était beaucoup plus vieux que d'habitude. Les guerriers ne savaient rien de ses pouvoirs, mais son calme étrange les inquiétait.

— Nous devrions le laisser seul, dit un des hommes. Il pourra parler aux esprits, puis s'amuser avec la sauvage avant de la sacrifier. Nous t'attendrons dans la première pièce, mon garçon…

Un peu blêmes, les Majendies se levèrent et sortirent précipitamment.

Quand elle fut sûre qu'ils étaient assez loin, la femme releva la tête, se tordit le cou et cracha sur Richard.

Arquant le dos comme une chatte en chaleur, elle ondula lascivement de la croupe.

— Tu peux me monter comme une chienne, à présent, espèce de porc ! Montre que tu es capable de violer une femme enchaînée ! Tu ne pourras pas me faire pire que tes amis. (Elle cracha de nouveau.) Une bande de pourceaux !

Richard tendit une jambe, lui posa un pied sur les hanches et la força à baisser les fesses.

— Je ne suis pas comme ces types…

La prisonnière roula sur le dos. Bras et jambes écartés, elle lui jeta un regard méprisant.

— Tu veux me prendre comme ça, pour prouver que tu es meilleur qu'eux ?

— Arrête ce jeu ! Je ne suis pas là pour ça.

La femme se rassit, le menton levé, mais les yeux ronds de terreur.

— Alors, tu vas me tuer ?

Le Sourcier s'avisa qu'il serrait toujours la garde de son épée. À coup sûr, il avait cessé de mimer le calme…

Il lâcha l'arme et attendit que la colère l'abandonne. Puis il vida la chope de *juka* dans la poussière.

— Je vais te tirer de là. Mon nom est Richard. Comment t'appelles-tu ?

— Qu'est-ce ça peut te faire ?

— Eh bien, si je dois te sauver, il faut que je te donne un nom. T'appeler « femme » ne me dit rien.

— Je suis Du Chaillu…

— Dois-je t'appeler Du ? Ou Chaillu ? Ou Du Chaillu ?

— Du Chaillu…, fit la prisonnière, perplexe. C'est ça, mon nom.

— Parfait… Du Chaillu, à quel peuple appartiens-tu ?

— Nous sommes les Baka Ban Mana.

— Et ça a un sens ?

— Oui. Ça veut dire « Ceux qui n'ont pas de maître ».

— Un nom qui te va comme un gant… Tu n'as pas l'air d'être le genre de femme qui se laisse dominer…

— Tu dis ça, mais je suis sûre que tu as l'intention de me monter, comme les autres.

— Non. Oublie cette histoire ! Je vais te sortir de là, et te ramener aux tiens.

— Aucun prisonnier des Majendies n'est jamais revenu chez nous.

— Dans ce cas, tu seras la première…

Richard dégaina son épée. Du Chaillu se plaqua contre le mur, les yeux fermés.

— Ne t'inquiète pas, dit le Sourcier, comprenant qu'elle se méprenait sur ses intentions. Je ne te ferai pas de mal. Mais il faut que je te débarrasse de ce collier.

Du Chaillu recula encore un peu. Puis, honteuse de battre en retraite, elle avança… et cracha sur Richard.

— Tu vas me couper la tête ! Tu mens pour que je me laisse faire…

D'un revers de la manche, Richard essuya la salive qui dégoulinait sur son front.

— Je ne te ferai pas de mal, assura-t-il en posant une main sur l'épaule de la femme. Il faut t'enlever ce collier. Sinon, comment te sortir d'ici ? Me laisseras-tu agir ?

— Une épée ne peut pas couper du fer.

— Mais la magie, oui…

Du Chaillu ferma les yeux et retint son souffle quand il lui passa un bras autour des épaules et la fit rouler sur ses genoux, visage en avant. Très doucement, il plaça la pointe de l'épée sur le cou de la prisonnière. L'arme pouvait couper du fer, il le savait d'expérience. La magie l'aiderait…

Du Chaillu ne broncha pas quand il glissa la lame entre le collier et sa peau.

Soudain, elle attaqua. Lui saisissant le bras gauche, elle ouvrit la bouche et la referma sur la peau tendre de la saignée du coude.

Richard se pétrifia. S'il essayait de se dégager, elle lui déchirerait sûrement les chairs jusqu'à l'os.

Sa main droite tenant toujours l'épée, il utilisa la colère de la magie pour bloquer la douleur.

Avec la position de la lame, un simple coup de poignet suffirait à égorger Du Chaillu. Un moyen radical de sauver son bras ! Et d'échapper à la torture de ses dents de louve…

— Du Chaillu, souffla-t-il, lâche-moi. Je ne te veux pas de mal. Sinon, un simple geste, et tu auras la gorge ouverte. Réfléchis un peu…

Après un long moment, la femme rouvrit la bouche – sans lâcher le

bras du Sourcier.

— Pourquoi veux-tu m'aider ? demanda-t-elle.

Richard décida de prendre un risque. Lâchant l'épée, il porta la main droite à son cou.

— Moi aussi, je suis prisonnier, dit-il en touchant son collier. Et je déteste ça. Hélas, je ne peux pas me libérer. Mais toi, je t'aiderai…

Du Chaillu lui libéra enfin le bras et releva la tête.

— Mais tu as des pouvoirs magiques…

— C'est pour ça qu'on m'a capturé. La femme qui m'accompagne veut m'emmener dans un endroit appelé le Palais des Prophètes. Si je n'y vais pas, elle dit que la magie me tuera.

— Tu voyages avec une des sorcières qui habitent dans la grande maison de pierre blanche ?

— Ce n'est pas une sorcière, mais elle a des pouvoirs. Le collier m'oblige à la suivre…

— Si tu me sauves, les Majendies ne te laisseront pas traverser leur territoire.

— Mais si je te ramène à ton peuple, tu le convaincras sans doute de nous laisser traverser le tien. Et tu nous serviras peut-être même de guide…

— On pourra tuer la sorcière, si tu veux…

— Non. Je ne tue personne, sauf quand je ne peux pas faire autrement. De toute façon, ça ne me servirait à rien. Je dois aller au palais. Sinon, je suis fichu.

Du Chaillu prit soudain une décision.

— Je ne sais pas si tu dis la vérité, ou si tu as l'intention de m'égorger. (Elle lui massa gentiment le bras, là où étaient imprimées ses dents.) Mais de toute façon, j'étais condamnée… Si tu me tues, ces porcs ne viendront plus me labourer. Et si tu ne mens pas, je serai libre. Mais nous devrons encore fuir le territoire des Majendies.

— J'ai un plan, fit Richard. On pourra au moins essayer…

— Si tu me tuais, les Majendies te laisseraient passer. Ne crains-tu pas la mort ?

— Si… Mais j'ai encore plus peur de passer le reste de ma vie à regretter de ne pas t'avoir secourue.

— Tu as peut-être des pouvoirs, mais pas un gros cerveau. Un homme intelligent choisirait la sécurité.

— Je suis le Sourcier…

— Le quoi ?

— C'est une longue histoire… Mais ça signifie que je dois toujours faire le bien et agir au nom de la vérité. Mon arme est magique et elle m'aide. On l'appelle l'Épée de Vérité.

Du Chaillu reposa sa tête sur les genoux de Richard.

— Alors, essaie… Ou tue-moi, si tu préfères. De toute façon, j'étais déjà morte…

— Ne bouge pas, dit Richard en tapotant gentiment le dos de la Baka Ban Mana.

Il passa les doigts de sa main gauche sous le collier et le tint fermement. De la droite, celle où la magie coulait à flots, il releva violemment l'épée.

Le fer éclata et des échardes chauffées au rouge ricochèrent sur les murs.

Dans un silence de mort, Richard espéra qu'un des fragments n'avait pas ouvert la gorge de la prisonnière.

Du Chaillu se leva d'un bond. Portant les mains à son cou, elle ne trouva aucune blessure et sourit de toutes ses dents.

— Le collier n'est plus là et j'ai toujours la tête sur les épaules !

— Je te l'avais bien dit, fit mine de s'indigner Richard. À présent, il faut filer d'ici. Viens !

Ils traversèrent l'enfilade de pièces. Devant l'entrée de celle où attendaient les guerriers, Richard mit un doigt sur ses lèvres et fit signe à Du Chaillu de ne plus bouger.

Têtue, elle croisa les bras.

— Je viens avec toi ! Tu as promis de ne pas m'abandonner.

— Je vais essayer de te trouver des vêtements… On ne peut pas sortir si tu restes comme ça.

Du Chaillu décroisa les bras et s'inspecta d'un œil ravi.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui te gêne ? Je suis plutôt jolie à regarder, non ? Beaucoup d'hommes m'ont dit que…

— Mais qu'ont donc les gens ! grogna Richard. Depuis que j'ai quitté mon pays, en automne, j'ai vu plus de personnes nues que durant toute ma vie. Et aucune n'a semblé le moins du monde embarra…

— Tu es tout rouge ! coupa Du Chaillu.

— Attends-moi ici !

— D'accord, si ça peut te faire plaisir.

Quand Richard écarta la tenture, les quatre guerriers se levèrent d'un bond. Il ne leur laissa pas le temps de l'interroger.

— Où sont les vêtements de la prisonnière ?

— Ses vêtements ? Pour quoi faire ?

— Parce que les esprits l'exigent ! Oseriez-vous les contredire ? Les habits, vite !

Terrorisés, les Majendies coururent vers les coffres, posèrent les lampes à côté, soulevèrent les couvercles et commencèrent à fouiller frénétiquement.

— J'ai trouvé ! cria l'un d'eux en exhibant une robe en lin ornée de

lanières de tissu multicolores et une ceinture en peau de daim.

Richard prit les vêtements.

— Attendez ici ! ordonna-t-il aux quatre guerriers.

Il ramassa un morceau de tissu jeté sur le sol par les types dans leur hâte à dénicher la robe.

Dans l'autre pièce, Du Chaillu n'avait pas bougé d'un pouce. Quand elle vit ce que tenait Richard, elle poussa un petit cri. S'emparant des vêtements, elle les serra contre son cœur, des larmes dans les yeux.

— Ma robe de prière !

Dressée sur la pointe des pieds, elle jeta les bras autour du cou du Sourcier et le couvrit de baisers.

— C'est bon… c'est bon…, marmonna le jeune homme en se dégageant. Habille-toi vite !

Radieuse, Du Chaillu enfila la robe. Sous les bras et en travers des épaules, les bandes de tissu coloré étaient simplement passées dans de petits trous et tenues en place par un nœud. La robe, fort seyante, arrivait aux genoux de la jeune femme. Pendant qu'elle fermait sa ceinture, Richard vit le sang qui ruisselait le long de sa jambe. La blessure infligée par le type à la lance…

Le Sourcier s'accroupit devant Du Chaillu.

— Soulève ta robe !

La Baka Ban Mana baissa les yeux sur son sauveur, le front plissé.

— Il faudrait savoir ce que tu veux ! Je viens de cacher mon joli corps, et voilà que tu désires le revoir !

Richard brandit son morceau de tissu.

— Tu saignes ! Je vais te faire un pansement.

En gloussant, Du Chaillu souleva sa robe et tendit sa jambe blessée, la faisant tourner lascivement.

Quand le Sourcier lui eut enveloppé la cuisse et noué le garrot de fortune, elle cria de douleur. Convaincu qu'elle méritait cette leçon, il s'excusa néanmoins.

La prenant par la main, il la tira dans la dernière pièce, qu'il traversa en trombe en criant aux guerriers de ne pas bouger de là.

Sans lâcher sa protégée, il courut dans le labyrinthe de ruelles et retrouva sans trop de mal la place où attendait Verna.

Apercevant la tête des trois chevaux, il se fraya sans douceur un passage parmi les guerriers.

Chapitre 43

Bien que son épée fût au fourreau, Richard puisait déjà dans sa magie. La colère déferlant en lui, il s'immergea dans un monde de silence qui n'appartenait qu'à lui. Un univers où il n'était plus qu'une chose : le messager de la mort.

Verna blêmit quand elle vit Du Chaillu derrière le Sourcier. Elle devint carrément blanche comme un linge lorsque le jeune homme, sans un mot pour elle, décrocha l'arc fixé à sa selle, le banda en grognant sous l'effort, et tira deux flèches à tête métallique de son carquois.

Tous les regards se rivèrent sur lui, y compris ceux des femmes en noir et de la Reine Mère.

— Richard, qu'as-tu l'intention de…

— Taisez-vous !

L'arc et les flèches dans une main, le jeune homme sauta en selle et se tourna vers la souveraine.

— J'ai parlé aux esprits !

La main de la grande femme glissa vers la corde de la cloche. Le signal que Richard attendait. Il lui avait laissé une chance, et elle refusait de la saisir.

Il lâcha la bride à sa magie.

Vif comme l'éclair, il encocha une flèche, banda l'arc et tira.

Le projectile siffla dans l'air. Alors qu'un cri de surprise montait de la foule, le Sourcier encocha sa deuxième flèche.

Avec un bruit sourd, la première fit mouche. La Reine Mère cria de douleur. S'enfonçant dans son poignet, la tête métallique le transperça, lui clouant la main droite au poteau. Entêtée, elle tendit la gauche vers la corde.

— Continuez, dit Richard, et la flèche suivante se plantera dans votre œil droit !

Les femmes en noir se jetèrent à genoux en gémissant. La Reine Mère se pétrifia…

La rage faisait bouillir les entrailles du Sourcier. Pourtant, son visage resta de marbre.

— Je vais vous dire ce qu'ont ordonné les esprits !

— Nous t'écoutons, soupira la souveraine en laissant glisser sa main indemne le long de son flanc.

Richard garda son arc armé. S'il visait une cible bien particulière, sa colère englobait tous les Majendies.

Jusque-là, sa rage avait toujours été concentrée sur un ennemi spécifique. Aujourd'hui, c'était différent. Elle visait tous ceux, dans ce royaume, qui prenaient part aux sacrifices humains. Ou qui les approuvaient… Une colère universelle.

Bien plus dévastatrice, car elle aspirait davantage de magie.

À moins que son entraînement avec Verna ait amélioré ses capacités de concentration. Quoi qu'il en fût, il tirait plus de magie de l'arme qu'il ne l'aurait cru possible. Un pouvoir terrifiant faisait vibrer l'air autour de lui.

Les guerriers reculèrent et les femmes en noir se turent. Le visage de la Reine Mère, frappant contraste avec sa tenue noire, semblait aussi blanc que du lait.

Un millier de personnes, terrorisées par un seul homme.

— Les esprits ne veulent plus de sacrifices ! tonna Richard. Ces actes ne prouvent pas votre dévotion, mais simplement que vous êtes capables de tuer. À partir d'aujourd'hui, vous montrerez votre respect aux esprits en épargnant les Baka Ban Mana. Sinon, la vengeance divine sera terrible. Obéissez, si vous ne voulez pas que la misère et la mort s'abattent sur les Majendies !

Voyant que les guerriers approchaient, il les foudroya du regard.

— Esquissez un geste contre moi ou mes compagnes, et la Reine Mère mourra ! (Les hommes se regardèrent, comme pour se donner du courage.) Vous me tuerez, c'est sûr, mais pas assez vite pour m'empêcher de tirer. Vous avez vu mon premier coup. La magie guide ma main, et je ne manque jamais ma cible.

Les Majendies reculèrent.

— Laissez-le ! cria la Reine Mère. Et écoutons-le !

— Je n'ai rien à ajouter. Les esprits ont parlé et vous obéirez !

— Nous vérifierons auprès d'eux…, menaça la souveraine.

— Vous oseriez les insulter ? Prouver que vous n'écoutez pas leurs paroles, mais celles que vous placez dans leurs bouches ?

— Mais nous devons…

— Je ne suis pas là pour marchander en leur nom. Ils veulent que je remette le couteau sacré à cette femme et qu'elle le rapporte aux siens. Ainsi, ils sauront que les Majendies ne les traqueront plus.

» Les esprits vous manifesteront leur colère en volant les graines que vous semez. Quand vous aurez envoyé des émissaires aux Baka Ban Mana, pour les assurer de vos intentions pacifiques, vous pourrez de nouveau ensemencer vos champs. Si vous désobéissez, la famine s'abattra sur vous.

» À présent, nous allons partir. Reine Mère, donnez-moi votre parole d'honneur que nous n'aurons rien à redouter sur vos terres. Si

vous refusez, je lâcherai ma flèche…

— Nous devons réfléchir…

— Je vais compter jusqu'à trois pour vous laisser le temps de méditer. Un, deux, trois ! (La reine, ses suivantes et la foule poussèrent un cri d'horreur.) Votre réponse ?

La Reine Mère leva la main gauche, implorant Richard de ne pas tirer.

— Partez en paix ! Je jure sur mon honneur qu'il ne vous arrivera rien.

— Une sage décision, Majesté.

La reine serra le poing et le brandit vers les trois étrangers.

— Mais notre pacte avec le palais est rompu ! Quittez notre pays le plus vite possible, et ne revenez jamais. Vous êtes bannis !

— Qu'il en soit ainsi, dit Richard. Mais tenez votre promesse, ou vous le paierez cher.

Debout sur ses étriers, il tira le couteau sacré de sa ceinture et le leva au-dessus de sa tête pour que tous le voient.

— Cette femme remettra l'arme à son peuple, et lui répétera les paroles des esprits. Les Baka Ban Mana devront cesser de vous faire la guerre, et vous ne les attaquerez plus. Que la paix règne entre vous. N'oubliez pas : les esprits veillent et ils frapperont si vous désobéissez.

» Exécutez mes ordres ou affrontez ce que je déchaînerai sur vous ! conclut Richard d'une voix portée par la magie jusqu'au coin le plus reculé de la place.

L'onde de son pouvoir, incarnation sans substance mais bien réelle de son indignation, fit trembler tous les Majendies.

Quand il sauta de son cheval, les guerriers reculèrent de nouveau.

Verna était muette de rage. Tétanisée, elle ne bougeait plus un cil, les poings agressivement tendus.

— À cheval, ma sœur ! On s'en va !

— Tu es fou ! lâcha Verna entre ses mâchoires serrées. Nous n'allons pas…

— Si vous avez envie de vous disputer, ma sœur, restez donc ici, et querellez-vous avec les Majendies. Je suis sûr qu'ils vous donneront volontiers la réplique. Je vais au palais pour me débarrasser du Rada'Han. Vous voulez m'accompagner ? Alors, montez sur ce cheval !

— Nous n'irons nulle part ! La reine nous a bannis. Nous n'atteindrons jamais la frontière du territoire des Majendies.

Richard désigna Du Chaillu.

— Elle nous guidera jusqu'au Palais des Prophètes à travers son pays !

La Baka Ban Mana croisa les bras et sourit triomphalement à la Sœur de la Lumière.

— Tu es cinglé ! Nous ne pourrons pas…

— Assez ! explosa Richard, toujours animé par la magie de l'épée. Venez ou non, moi, je m'en vais !

Sous le regard intéressé de Du Chaillu, il glissa le couteau sacré dans sa ceinture en peau de daim.

— Je t'ai sauvée et chargée d'une mission, dit-il. Tu t'en acquitteras dignement ! En selle, toi aussi !

Du Chaillu décroisa les bras, jeta un regard angoissé au cheval, puis se tourna vers Richard et leva le menton, l'air pincé.

— Pas question que je monte sur cet animal. Il pue !

— Moins que toi ! rugit Richard. En selle !

La Baka Ban Mana sursauta, les yeux ronds de frayeur.

— À présent, je sais ce qu'est un Sourcier, grommela-t-elle en enfourchant Geraldine.

Verna était déjà perchée sur Jessup.

Richard sauta sur Bonnie et la lança au galop. Les deux autres montures suivirent le mouvement.

Toujours furieux, Richard espéra que quelqu'un essaierait de l'arrêter, histoire qu'il se défoule un peu.

Personne ne s'y risqua.

— Par pitié, gémit Du Chaillu, la nuit est presque tombée. On ne pourrait pas camper ? Ou au moins faire une pause, que je puisse me dégourdir les jambes ? J'ai si mal aux fesses !

Raide comme un bout de bois sur sa monture, la pauvre encaissait rudement les creux et les bosses du terrain.

Richard jeta un coup d'œil au soleil couchant. Verna les suivait à quelque distance, et il ne se retourna pas pour la regarder. Avec la pénombre, sa rage commençait à s'apaiser. Mais il avait cru qu'elle ne le quitterait jamais.

N'osant pas se lâcher d'une main, Du Chaillu désigna du menton un point, sur la droite du Sourcier.

— Par là, il y a un étang entouré de roseaux, et un endroit où camper.

— Tu es sûre que nous sommes sur le territoire de ton peuple ?

— Depuis deux ou trois heures, oui… C'est mon pays, je sais ce que je dis.

— Très bien. On s'arrête pour la nuit.

Richard tint les rênes de Geraldine pendant que Du Chaillu se laissait tomber lourdement à terre. Où elle se massa les fesses en gémissant.

— Si tu me forces à chevaucher, demain, je jure que je te mordrai !

Pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté la ville des Majendies, Richard réussit à sourire.

Sautant à terre, il entreprit de desseller les chevaux et envoya Du Chaillu puiser de l'eau avec une outre.

Verna ramassa du bois et utilisa sa magie pour faire un feu.

Quand il se fut occupé des montures, Richard les attacha en leur laissant beaucoup de mou pour qu'elles puissent brouter à leur guise.

— Je crois que des présentations s'imposent, déclara le Sourcier quand la Baka Ban Mana revint. Sœur Verna, voilà mon amie Du Chaillu. Du Chaillu, c'est la sœur Verna…

Verna semblait de meilleure humeur – ou capable de dissimuler sa colère.

— Du Chaillu, dit-elle, je suis contente que tu n'aies pas dû mourir aujourd'hui.

La Baka Ban Mana se rembrunit. Richard se souvint qu'elle prenait les Sœurs de la Lumière pour des sorcières…

— Mais mon cœur saigne, ajouta Verna, quand je pense à tous ceux qui périront à ta place.

— Vous n'êtes pas contente du tout ! Vous auriez aimé qu'on me décapite. Si les Baka Ban Mana disparaissaient, vous seriez ravie.

— C'est faux… Je ne souhaite la mort de personne. Mais comme je ne pourrai pas vous en convaincre, pensez ce que vous voulez.

Du Chaillu tira le couteau sacré de sa ceinture et en plaça la garde sous les yeux de Verna.

— Vous voyez ces dessins ? Ils m'ont gardée prisonnière pendant trois lunes, et j'ai subi tout ça. Plusieurs fois !

— Du Chaillu, j'aimerais te persuader que j'abomine ce qu'ils t'ont fait et le sort qu'ils te réservaient. Il y a en ce monde beaucoup de choses qui me révulsent. Hélas, je n'y peux rien changer. Parfois, je dois même les tolérer au nom d'intérêts supérieurs…

— Mon ventre ne saigne plus depuis deux lunes…, souffla Du Chaillu. Ces chiens m'ont fait un enfant ! Il faudra que j'aille voir les sages-femmes pour m'en débarrasser. Heureusement, elles connaissent des herbes qui…

— S'il vous plaît, Du Chaillu, fit Verna, les mains jointes, ne faites pas ça ! Un enfant est un cadeau du Créateur. Ne le refusez pas !

— Un cadeau ? Votre Créateur a une drôle de façon de combler les gens de bienfaits !

— Mon amie, intervint Richard, jusqu'à aujourd'hui, les Majendies ont tué tous les Baka Ban Mana qu'ils capturaient. Tu seras la première à revenir, et il n'y aura plus de sacrifices. Considère cet enfant comme le symbole de la nouvelle ère qui s'ouvre pour vos deux

peuples. Avec la fin des tueries, tous les petits grandiront en paix. Laisse vivre celui-là. Il n'a pas fait de mal.

— Son père en a fait pour lui !

— Les fautes du père ne retombent pas nécessairement sur la tête du fils, insista Richard, très mal à l'aise.

— C'est faux ! Quand le père est mauvais, l'enfant suit le même chemin.

— Tu te trompes, Du Chaillu, dit Verna, passant au tutoiement. Le père de Richard était un monstre qui a tué beaucoup d'innocents. Pourtant, son fils consacre sa vie à aider les autres. Sa mère savait que le mal ne se transmet pas ainsi. Elle a aimé le fils, bien que le père l'ait violée. Grâce à cet amour, Richard est devenu un homme de bien. C'est pour ça que tu es encore vivante. Élève bien ton enfant, et tu verras que j'ai raison.

— C'est vrai ? demanda Du Chaillu au Sourcier. Ta mère a subi les assauts d'un sale porc ?

Le jeune homme parvint à peine à hocher la tête.

— Je vais réfléchir à tout ça, fit Du Chaillu en se massant le ventre. Tu m'as sauvée, donc je dois tenir compte de ton avis.

— Quoi que tu décides, je suis sûr que ce sera pour le mieux.

— Si elle vit assez longtemps pour trancher, lâcha Verna. Richard, tu as proféré des menaces en l'air. Quand les Majendies ensemenceront leurs champs, et qu'il ne se passera rien, ils ne redouteront plus la famine dont tu leur as parlé. Oubliant tes autres divagations, ils recommenceront à combattre les Baka Ban Mana. Et ils s'en prendront aussi à mon peuple.

Richard enleva de son cou le sifflet de l'Homme Oiseau.

— À votre place, ma sœur, je n'affirmerais pas qu'il ne se passera rien. Parce que vous n'avez encore rien vu ! (Il passa la lanière de cuir autour du cou de Du Chaillu.) On m'a offert ce sifflet. À présent, je te le donne, afin de mettre un terme aux massacres. Avec cet objet magique, tu pourras appeler des multitudes d'oiseaux. Plus que tu n'en as jamais vu de ta vie.

» Tu devras aller près des champs, et bien te cacher. Au coucher du soleil, souffle dans le sifflet magique. Tu n'entendras rien, mais les habitants du ciel viendront. Pense à tous ceux que tu connais, et ne cesse pas de souffler tant qu'ils n'arrivent pas.

— Un sifflet magique ? Les oiseaux viendront vraiment ?

— Ça, je te l'assure, fit Richard, amusé au souvenir de ses mésaventures aviaires. Personne n'entendra le son, à part eux. Du coup, les Majendies ne sauront pas que tu y es pour quelque chose. Les oiseaux, affamés, dévoreront les graines. À chaque nouvelle tentative de semailles, il te suffira de recommencer.

— Et tous ces porcs crèveront de faim !

— Non ! Je te fais un présent pour que les tueries cessent. Dès que les Majendies auront accepté de vivre en paix avec ton peuple, tu arrêteras d'appeler les oiseaux. Si vos ennemis respectent leurs engagements, vous devrez être fidèles aux vôtres. Tu comprends ?

Il brandit un index devant le nez de la Baka Ban Mana.

— Si tu fais un mauvais usage de mon cadeau, je reviendrai, et j'userai d'une autre magie sur ton peuple. J'ai confiance en toi. Ne me déçois pas.

Du Chaillu baissa les yeux.

— Je ferai ce que tu as dit… (Elle glissa le sifflet sous sa robe.) Merci d'apporter la paix à mon peuple.

— La paix est mon plus grand espoir.

— Quel idéaliste ! grogna Verna en foudroyant Richard du regard. Tu crois que c'est si simple ? Après trois mille ans de conflit, il suffirait que tu décrètes que c'est terminé ? Bref, tu te montres, et les gens changent aussitôt ? Tu es un gamin naïf, Richard. Même si les crimes du père ne pèsent pas sur le fils, ta façon simpliste de voir les choses est tout aussi dangereuse.

— Ma sœur, si vous avez cru que je participerais à un sacrifice humain, vous me connaissez très mal. Quel crime ai-je commis ? Quelle vie ai-je mise en danger ?

Verna eut un sourire mauvais.

— D'abord, si nous n'aidons pas ceux qui ont le don, ils meurent, comme ça risque de t'arriver. Comment les conduirons-nous au palais, désormais ? Traverser le territoire des Majendies nous est interdit… (Elle regarda Du Chaillu.) Cette femme a promis de *te* guider. Elle n'a jamais dit que d'autres pourraient passer. Beaucoup de jeunes garçons périront à cause de toi.

Richard tenta de réfléchir, mais la magie de l'épée l'avait vidé de ses forces. Son seul désir ? Dormir comme une masse ! Pas résoudre des problèmes compliqués.

Il se tourna pourtant vers Du Chaillu.

— Quand tu parleras de paix avec les Majendies, avant de les laisser ensemencer de nouveau leurs champs, il faudra ajouter une autre condition. Pour les remercier d'avoir contribué à la fin des massacres, ils devront laisser le passage aux Sœurs de la Lumière. (La Baka Ban Mana hésita puis acquiesça.) Et ton peuple promettra la même chose. Vous êtes satisfaite, ma sœur ?

— Dans la vallée des Âmes Perdues, quand tu as tué un monstre, un millier de serpents sont sortis de son cadavre. Il en ira de même pour cette affaire.

» J'aurais du mal à recenser tous les mensonges que tu as proférés aujourd'hui, Richard. Je t'ai pourtant interdit de mentir ! Et ordonné

de ne pas abattre ta hache. Mais tu ne m'as pas écoutée. Combien de règles as-tu violées en quelques heures ? Tes actes n'ont pas mis un terme aux tueries. Bien au contraire…

— Pour ces choses, ma sœur, je suis le Sourcier, pas votre étudiant. Et le Sourcier ne tolère pas les sacrifices humains. En aucun cas ! Tout ce que vous m'opposez ne suffit pas à justifier des meurtres. Je ne ferai aucun compromis à ce sujet. Et je doute que vous me punissiez pour avoir retiré un caillou de *votre* chaussure.

— Les Sœurs de la Lumière n'ont pas le pouvoir de changer les choses, Richard. Pour sauver des vies, nous avons dû tolérer une situation vieille de trois mille ans. J'avoue que je détestais ça. En un sens, je suis ravie que tu aies agi à notre place. Mais ça ne change rien aux drames que ça provoquera. Ni aux vies que ça coûtera. Tu m'as dit que tenir la laisse de ton Rada'Han serait pire que de le porter. Eh bien, tu avais raison ! (Les yeux de Verna s'embuèrent.) À cause de toi, ce qui compte le plus dans ma vie – ma vocation – est devenu un calvaire.

» Je n'ai même plus envie de te punir, Richard. Dans quelques jours, nous arriverons au palais, et j'en aurai fini avec toi. D'autres se chargeront du fardeau ! Nous verrons comment elles réagissent quand tu leur déplais. À mon avis, elles seront beaucoup moins tolérantes que moi. Elles n'hésiteront pas à se servir du Rada'Han. Malgré cela, elles regretteront aussi d'avoir dû tenir ta laisse. Et d'avoir tenté de t'aider.

Richard se détourna et contempla la forêt de chênes vénérables.

— Je suis navré que vous en soyez là, ma sœur, même si je comprends votre réaction. C'est vrai, je me suis rebellé contre vous. Pourtant, aujourd'hui, l'enjeu n'était pas notre relation, mais la justice. Puisque vous devez me former, j'espère que vous partagez cette vision de la morale. Les Sœurs, j'en suis sûr, n'enseigneraient pas la magie à quelqu'un dont les convictions varient au hasard des circonstances. Je ne m'en suis pas pris à vous, sœur Verna. Mais je ne pourrais plus me regarder en face si j'assistais à un meurtre sans broncher, et encore moins si j'y participais.

— Je sais, Richard. Hélas, ça ne change rien, car le mal reste le même… (Elle approcha de leurs paquetages, fouilla dans une sacoche et en sortit un pain de savon.) Je vais préparer un ragoût et faire cuire un bannock. (Elle lança le savon à Richard.) Du Chaillu a besoin de se laver.

— Quand j'étais enchaînée, grogna la Baka Ban Mana, les porcs qui se servaient de mon corps ne m'ont pas proposé de prendre un bain, histoire que je sente la rose pour vous !

— Je ne voulais pas t'offenser, Du Chaillu. Mais à ta place, je serais

pressée de me débarrasser de la souillure de ces hommes…

— Si vous présentez les choses comme ça, c'est différent… (La jeune femme prit le savon à Richard.) Tu pues le cheval, Sourcier ! Si tu ne te laves pas, je refuserai de m'asseoir près de toi.

— Alors, pour ne pas entrer en guerre contre toi, je veux bien aller à l'eau !

La Baka Ban Mana partit en direction de l'étang. Richard la suivit, mais Verna le retint en l'appelant à mi-voix.

— Depuis trois mille ans, son peuple a tué tous les « magiciens » qui lui sont tombés entre les mains. Ce n'est pas le moment de te donner un cours d'histoire, mais les vieilles habitudes ont la vie dure. Ne lui tourne pas le dos, Richard. Tôt ou tard, elle tentera de te planter un couteau entre les omoplates.

Le ton égal de Verna, paradoxalement, donna la chair de poule au Sourcier.

— Je ferai attention, ma sœur. Ainsi, vous pourrez me livrer au palais, et vous débarrasser d'un sacré poids mort !

Richard courut vers l'étang et rattrapa Du Chaillu alors qu'elle marchait encore dans les roseaux.

— Pourquoi appelles-tu ce vêtement une robe de prière ?

La Baka Ban Mana tendit les bras pour laisser le vent jouer avec les bandes de tissu multicolores.

— Ce sont des prières…

— Quoi ? Ces morceaux de tissu ?

— Chacun d'eux, oui… Quand le vent les fait voleter, ils envoient des messages aux esprits.

— Et que disent-ils, ces messages ?

— Tous expriment le même désir, venu du cœur des gens qui me les ont confiés. Une supplique pour qu'on nous rende notre terre.

— Votre terre ? Je croyais que nous étions dans ton pays.

— Non. Nous vivons ici, mais ce n'est pas notre pays. Il y a très longtemps, des magiciens nous ont chassés de chez nous et exilés ici.

Ils atteignirent les berges de l'étang et contemplèrent un moment l'onde ridée par le vent.

— Où était votre pays ?

— Nos ancêtres vivaient là-bas… (Du Chaillu tendit un bras en direction de la vallée des Âmes Perdues.) Au-delà du territoire des Majendies. J'essayais d'aller dans notre ancienne patrie, pour demander aux esprits de nous aider à la reconquérir. Mais j'ai été

capturée, et je n'ai pas pu remplir ma mission.

— Comment les esprits pourraient-ils vous aider ?

— Je n'en sais rien… Les anciens mots disent simplement que nous devons y envoyer l'un des nôtres chaque année. Un jour, nous retrouverons notre terre natale…

Du Chaillu défit sa ceinture et la laissa glisser sur le sol. Avec une grâce troublante, elle lança le couteau sacré, qui se planta docilement dans une souche.

— Comment la retrouverez-vous ? insista Richard.

— Les esprits nous enverront notre maître !

— Je croyais que les Baka Ban Mana n'en avaient pas.

— Parce que les esprits ne nous l'ont pas encore envoyé !

Alors que le Sourcier essayait de comprendre cet étrange discours, la jeune femme leva les bras et commença à retirer sa robe.

— Que fais-tu ? s'écria Richard.

— C'est moi que je veux laver, pas mes habits.

— Peut-être, mais pas devant mes yeux !

— Tu m'as déjà vue, et il ne m'a rien poussé de nouveau depuis ce matin. (Elle leva les yeux sur son compagnon.) Et voilà, tu es encore tout rouge !

— Va derrière ces roseaux ! ordonna Richard. Moi, je me laverai de l'autre côté.

— Mais nous n'avons qu'un savon !

— Tu me le lanceras quand tu auras fini.

Du Chaillu vint se camper devant son sauveur. Il essaya de filer, mais elle s'accrocha à lui, s'attaquant aux boutons de sa chemise.

— Comment me frotterai-je le dos ? En plus, ça n'est pas juste ! Tu m'as vu nue, donc j'ai le droit de savoir à quoi tu ressembles sans tes vêtements. Je parie que c'est pour ça que tu rougis : tu sais que c'est de la triche. Mais tu vas te sentir beaucoup mieux, tu verras…

Richard écarta les mains de la jeune femme.

— Arrête ça, Du Chaillu ! Ce n'est pas convenable. Chez moi, les hommes et les femmes ne se baignent pas ensemble. Ça ne se fait pas, un point c'est tout !

— Je n'ai jamais vu un type aussi pudibond que toi ! Même mon troisième mari…

— Tu as eu trois époux ?

— Non, j'en ai cinq.

— « J'en ai » ? Que signifie ce verbe au présent ?

Du Chaillu le regarda comme s'il venait de lui demander si les arbres poussaient dans la forêt.

— J'ai cinq maris… et des enfants.

— Combien ?

— Trois. Deux filles et un garçon. (La jeune femme sourit

tendrement.) Il y a longtemps que je ne les ai pas serrés dans mes bras. (Elle se rembrunit.) Les pauvres petits ont dû pleurer toutes les nuits, certains que j'étais morte. Personne n'avait jamais échappé aux Majendies. (Elle sourit de nouveau.) À mon retour, mes époux tireront au sort pour savoir lequel tentera le premier de me faire un nouvel enfant. Hélas, un porc de Majendie s'en est déjà chargé.

— Tout ira pour le mieux, tu verras, dit Richard en tendant le savon à son amie. Va te laver. Je resterai de ce côté des roseaux.

Il se délassa dans l'eau fraîche, attendant le retour du savon. La brume qui se formait sur l'étang gagnait lentement les arbres environnants.

— Je n'avais jamais entendu parler d'une femme mariée à plusieurs hommes. Toutes les Baka Ban Mana sont comme toi ?

— Non. Je suis la seule.

— Pourquoi ?

— Parce que je porte la robe de prière, bien entendu !

— Eh bien, ça paraît un peu…

Richard ne finit pas sa phrase. Surgissant d'entre les roseaux, Du Chaillu nageait voluptueusement vers lui.

— Si tu veux le savon, il faut me laver le dos d'abord !

Le Sourcier lâcha un soupir résigné.

— D'accord… Mais quand ce sera fait, tu retourneras derrière les roseaux.

— Si tu me frottes bien, gloussa la jeune femme.

Quand elle s'estima correctement lavée, elle sortit de l'eau et alla s'habiller pendant que Richard se savonnait consciencieusement.

Quand il eut terminé et entrepris de se sécher, puis de se vêtir, elle lui cria de se dépêcher, parce qu'elle mourait de faim.

Il boucla sa ceinture, et, sa chemise sur l'épaule, accéléra le pas pour la rattraper, l'estomac titillé par de délicieuses odeurs de cuisine.

Une fois propre, Du Chaillu était franchement agréable à regarder. Les cheveux démêlés, elle ne ressemblait plus à une sauvage, mais à une personne pleine de noblesse.

La nuit n'était pas entièrement tombée, mais ça ne tarderait plus. Avec la brume, on distinguait à peine les arbres à dix pas de distance.

Verna se leva pour les accueillir.

Richard commença à enfiler sa chemise.

Il se pétrifia en voyant la sœur écarquiller les yeux et pâlir. Elle fixait sa poitrine, qu'elle n'avait jamais vue.

Là où s'étendait l'empreinte de main noircie. La marque qui lui rappelait sans cesse l'identité de son père.

— Où t'es-tu fait ça ? demanda Verna d'une voix tremblante.

Du Chaillu aussi regardait la marque.

— Je vous l'ai déjà dit, grogna Richard en finissant de mettre sa

chemise. Darken Rahl m'a brûlé avec sa main. Mais selon vous, j'ai eu des visions…

Verna leva lentement les yeux. Jusque-là, le Sourcier n'y avait jamais lu une telle panique animale.

— Richard, ne montre ça à personne au palais, à part la Dame Abbesse. Elle saura quoi faire. Mais les autres ne doivent pas voir cette cicatrice ! Tu m'entends ?

— Pourquoi ?

— Parce que tu serais exécuté ! C'est la marque de Celui Qui N'A Pas De Nom. Les fautes du père…

Au loin, des loups hurlèrent à la mort.

— Des gens vont mourir ce soir…, souffla soudain Du Chaillu.

— Que racontes-tu ? grogna Richard.

— Les loups… Quand ils crient comme ça dans la brume, ils annoncent que des êtres humains périront de mort violente pendant la nuit. Également dans la brume…

Chapitre 44

Ils jaillirent de la brume, tels les crocs blancs de la mort. Leurs proies, d'abord tétanisées par la terreur, tournèrent les talons pour fuir ce raz de marée dévastateur. Des lames blanches déchirèrent impitoyablement leurs chairs tandis qu'elles croyaient courir vers le salut. Des hurlements d'agonie retentirent, ajoutant à la panique. Au bord de l'hystérie, certains soldats se jetèrent carrément sur les épées fantomatiques qui les traquaient dans la nuit.

Des hommes qui n'avaient jamais connu la peur en firent l'expérience quelques secondes avant de mourir.

La horde de spectres déferlait sur le camp dans un vacarme apocalyptique. La chanson métallique des lames, les craquements du bois brisé, le sifflement de la toile déchirée, les grincements du cuir, le bruit sec des os fracassés, le souffle infernal des flammes, le son mat des corps heurtant le sol… Tout cela, plus les cris des hommes et des bêtes, formait une épouvantable cacophonie poussée vers le cœur du camp par la vague de mort blanche.

L'odeur du sang domina bientôt celle de la fumée, plus forte encore que la puanteur de la chair et de la fourrure carbonisées.

Très vite, les lames furent couvertes d'humeurs rouges et de lambeaux d'intestins, le tapis de neige virant à l'écarlate. Et les flammes, comme si elles présidaient au carnage, crépitaient partout où des hommes mouraient le ventre ouvert.

Des flèches, des lances et des piques volaient dans l'air, projectiles devenus fous qui fauchaient plus souvent les hommes de l'Ordre Impérial que leurs assaillants. Entre les tentes en feu, les épées se levaient et s'abattaient en rythme, chaque coup ponctué par des grognements de haine ou d'effroi.

Comme des fourmis affolées, les « défenseurs » couraient en tous sens, certains sans s'apercevoir, jusqu'au moment où ils s'écroulaient, que leurs viscères s'échappaient de leurs ventres ouverts. Un blessé, aveuglé par son sang, tituba dans le mauvais sens – vers la vague d'assaillants – et fut proprement coupé en deux par une lame encore à peu près blanche.

Nul n'avait donné l'alarme, car les sentinelles étaient tombées les premières, comme en lever de rideau au massacre. Dans le camp agressé, peu d'hommes avaient réagi avant d'avoir sous le nez un spectre grimaçant prêt à les éventrer.

Chaque soir, le campement de l'Ordre Impérial bruissait de cris et

de chants. Et les bagarres, Kahlan l'avait constaté, y étaient monnaie courante. Abrutis par l'alcool, la majorité des soudards ne s'apercevaient même pas qu'on les attaquait. Empoisonnés par le *bandu*, certains gisaient autour des feux de camp, couchés dans leur vomi. D'autres brûlaient vifs sous les tentes, trop malades pour avoir la force de fuir.

Les plus saouls, ou les plus atteints, sourirent aux démons blancs qui venaient les égorger.

Ceux qui étaient sobres, ou modérément ivres, ne s'aperçurent pas non plus qu'un cataclysme les menaçait. Habitués au vacarme, ils ne prêtèrent pas attention aux feux supplémentaires qui s'allumaient un peu partout à côté des foyers normaux. Dans ce camp, il se passait sans cesse des choses étranges, et la prudence la plus élémentaire consistait à ne pas s'en mêler.

Quant aux cris, pourquoi s'en seraient-ils souciés ? Parmi les D'Harans, les alliances étaient aussi fluctuantes que les dunes, dans le désert, lors d'une tempête de sable. On se battait pour le pouvoir, la bière, les femmes et même les armes.

Au combat, ces hommes faisaient montre d'une discipline de fer. Le reste du temps, ils redevenaient une bande de tueurs livrés à l'anarchie. La solde, en campagne, consistait essentiellement à se partager le butin. Et malgré les beaux discours des officiers sur la morale, l'Ordre Impérial avait pillé Ebinissia. Les poches pleines, les bouchers étaient d'humeur à faire la fête, pas à se concentrer sur la rigueur militaire. Sur un champ de bataille, ou dès qu'une alarme retentissait, ils se transformaient en une impeccable machine à tuer dotée d'un cerveau collectif. Au repos, ils redevenaient des rapaces exclusivement concernés par leurs propres intérêts.

Tous ceux qui n'étaient pas à proximité des combats continuèrent à jouer, à boire, à rire et à besogner les gueuses qui les accompagnaient. En cas de danger, les officiers étaient là pour les appeler. Le reste du temps, ils menaient leur vie de prédateurs, indifférents aux problèmes des autres.

À mesure qu'ils avançaient dans le camp, les diables blancs se heurtaient à des adversaires surpris qui se défendaient à peine.

Comme Kahlan l'avait prévu, des hommes crièrent que les esprits des Shanaris revenaient se venger. Le voile qui séparait le royaume des morts du monde des vivants avait-il disparu ? Le camp tout entier, victime d'un étrange sortilège, aurait-il été aspiré dans le sinistre domaine du Gardien ?

Sans la bière, qu'elle fût empoisonnée ou non, ces délires ne se seraient pas répandus comme une traînée de poudre. Grisés par l'alcool et trop confiants en la supériorité du nombre, les tueurs de l'Ordre Impérial étaient plus vulnérables qu'ils ne le seraient jamais.

Tous n'étant pas ivres ou malades, certains commencèrent néanmoins à s'organiser et à résister.

Perchée sur son destrier, Kahlan suivait le déroulement de l'attaque. En proie à une multitude d'émotions violentes, elle affichait son masque d'Inquisitrice.

Les hommes dont elle avait ordonné le massacre n'avaient aucune notion de la morale ou de l'éthique. Comme des animaux, ils ne connaissaient aucune loi, à part celle du plus fort. À Ebinissia, ils avaient violé les femmes, décapité les vaincus et massacré sans pitié les vieillards et les enfants…

Un homme jaillit de la mêlée, devant Kahlan, et courut vers elle. S'appuyant au cheval pour ne pas tomber, il implora les esprits du bien de le prendre en pitié.

L'Inquisitrice lui fendit le crâne et se tourna vers un sergent nommé Cullen.

— Sommes-nous maîtres des tentes de commandement ? lui demanda-t-elle.

Le sergent fit signe à un Galeien qui partit en éclaireur.

Kahlan et son groupe continuèrent à s'enfoncer dans le camp. Dès qu'elle aperçut les chevaux, la jeune femme donna le signal. Derrière elle montèrent un roulement de sabots et un cliquetis de chaînes.

Tel un ouragan, la machine de guerre imaginée par Brin et Peter faucha impitoyablement les pattes des montures ennemies.

Alertés par les hennissements de douleur des pauvres bêtes, tous les soudards, même les plus saouls, tournèrent la tête vers cet atroce spectacle. Pour beaucoup, ce fut la dernière chose qu'ils virent…

Des hommes sortirent de leurs tentes en titubant, les yeux écarquillés de stupeur. D'autres erraient dans le camp, leurs chopes à la main, comme dans une fête foraine, se jetant au passage des regards hébétés. Trop nombreux, les assassins de l'Ordre devaient parfois patienter un peu avant de mourir…

Les plus malins, ou les plus sobres, ne tombèrent pas dans le panneau, voyant simplement en leurs adversaires des types peints en blanc. On les attaquait, et les épées, blanches ou pas, étaient bien de ce monde !

Une contre-attaque partit presque spontanément. Les Galeiens l'encerclèrent et la brisèrent, mais pas sans y laisser des plumes.

Kahlan leva son épée et fit signe à ses hommes de la suivre dans les entrailles du camp.

Sur sa droite, deux types montés sur des chevaux de trait – elle ne les reconnut pas – en avaient fini avec les montures adverses. Au lieu de battre en retraite, ils chargèrent une rangée de tentes, les éventrant en même temps que leurs occupants.

Hélas, la chaîne se coinça, peut-être dans quelque racine, et les

chevaux, stoppés dans leur élan, se percutèrent brutalement. Leurs cavaliers volèrent dans les airs. Dès qu'ils atterrirent, une meute de soudards armés de haches et d'épées se jetèrent sur eux.

Un soldat de l'Ordre Impérial fonça sur Kahlan. Épée au poing, la démarche assurée – donc, ce n'était pas un ivrogne – il riva sur l'Inquisitrice un regard féroce qui lui donna le sentiment d'être… une femme nue sur un cheval, et rien de plus.

— Par l'enfer, que…

Le soldat ne termina jamais sa phrase. Un bon pied d'acier émergea de sa poitrine, lui transperçant le cœur au passage.

— Mère Inquisitrice ! cria un Galeien en dégageant sa lame. Les tentes de commandement sont juste devant nous !

Kahlan capta un mouvement à la périphérie de son champ de vision. D'un revers de l'épée, elle décapita l'homme qui fondait sur elle.

— On y va ! cria-t-elle ensuite. Tout le monde court vers les tentes !

Ses hommes rompirent le combat pour la suivre. Sur leur chemin, soucieux de ne pas se laisser trop distancer, ils ne daignèrent pas s'arrêter pour pourfendre les D'Harans ivres morts qui leur offraient pourtant leurs poitrines. Mais ils ne manquèrent pas, chaque fois que c'était possible, de frapper de taille ou d'estoc sans ralentir le pas.

En deux ou trois occasions, ils durent perdre un peu de temps pour réduire une poche de résistance.

Les diables blancs avaient encerclé les tentes de commandement. Une trentaine de cadavres gisaient déjà dans la neige. Un peu plus loin, quinze officiers tremblaient de froid ou de peur, une lame plaquée sur la gorge.

Depuis le début de l'attaque, ils n'avaient pas lancé un seul ordre ! Pour l'heure, l'armée ennemie n'était plus qu'une vipère sans tête !

— Ceux-là étaient déjà morts, expliqua le lieutenant Sloan en désignant les cadavres. Le poison a fait son office. Les autres, nous les avons trouvés sous leurs tentes, malades comme des chiens. On a eu du mal à les en faire sortir. Le plus incroyable, c'est qu'ils nous ont demandé du rhum !

Kahlan regarda attentivement les morts et ne découvrit pas le visage qu'elle cherchait. Elle ne le repéra pas non plus parmi les prisonniers.

Elle vint se camper devant un commandant keltien, au début de la rangée.

— Où est Riggs ? demanda-t-elle.

L'homme cracha sur le sol.

Kahlan croisa le regard du Galeien qui le tenait par-derrière puis se passa un index sur la carotide.

Le soldat n'hésita pas et le Keltien s'écroula comme une masse.

L'Inquisitrice se campa devant le prisonnier suivant.

— Où est Riggs ?

— Je n'en sais rien !

Kahlan répéta son geste. Sans regarder tomber l'officier, elle passa au suivant, un commandant d'haran.

— Où est Riggs ?

Les yeux écarquillés, l'homme tremblait de peur. Pas à cause des deux agonisants, près de lui, mais du spectre qui lui faisait face.

— Le général a été blessé par la Mère Inquisitrice… Enfin, je veux dire… par vous. Avant… Quand vous étiez vivante…

— Où est-il ?

— Je l'ignore, ô puissant esprit ! Il a été touché au visage par les sabots de ton cheval. Les médecins s'occupent de lui, mais je ne sais pas où sont leurs tentes.

— L'un d'entre vous peut me le dire ? demanda Kahlan aux prisonniers.

Tous secouèrent négativement la tête.

L'Inquisitrice poussa Nick le long de la rangée de vaincus et tira sur ses rênes devant un visage qu'elle reconnut.

— Général Karsh, je suis vraiment ravie de vous revoir ! Où est notre bon ami Riggs ?

— Si je le savais, je ne vous le dirais pas ! (Il sourit en la détaillant de la tête aux pieds.) Nue, vous êtes plutôt mieux que je l'imaginais. Pourquoi vous envoyer en l'air avec ces gamins ? Nous aurions pu vous en donner beaucoup plus qu'eux !

L'homme qui tenait le général lui tordit le bras jusqu'à ce qu'il hurle de douleur.

— Chien de Keltien ! brailla-t-il. Sois respectueux devant la Mère Inquisitrice !

— Respectueux, moi ? Face à une catin qui brandit une épée ? Jamais !

— Les « gamins » dont vous parlez, général, viennent de vous botter les fesses. À mon avis, ils vous sont tous largement supérieurs…

» Vous vouliez la guerre, Karsh ? Eh bien, vous l'avez ! Pas une tuerie où on égorge les femmes et les enfants, mais un combat impitoyable mené par la Mère Inquisitrice. Un conflit où il n'y aura pas de quartier !

Kahlan se redressa sur sa selle, les yeux de l'homme au niveau de ses seins.

— J'ai un message pour le Gardien, général Karsh. Puisque vous allez bientôt le rejoindre, dites-lui de prévoir de la place dans le

royaume des morts, car je vais lui renvoyer tous ses suppôts !

Kahlan se passa un index sur la gorge. Aussitôt, les Galeiens mirent fin à la misérable existence de leurs prisonniers.

Au moment où ils s'écroulèrent, la jeune femme porta les mains à son cou et cria de douleur.

L'endroit où Darken Rahl avait posé ses lèvres lui faisait atrocement mal. Comme à l'instant, dans la maison des esprits, où il lui avait promis à voix basse une éternité de souffrances.

— Mère Inquisitrice, que se passe-t-il ? crièrent des Galeiens en courant vers elle.

Kahlan écarta sa main et vit que du sang ruisselait sur ses doigts. Sans pouvoir expliquer pourquoi, elle comprit que sa peau avait été percée par les dents impeccablement blanches de Darken Rahl.

— Mère Inquisitrice, vous avez du sang sur la gorge !

— Ce n'est rien… Une flèche a dû me frôler, voilà tout… (Les mâchoires serrées, elle rassembla son courage.) Plantez les têtes des officiers sur des piques, pour que tous ces chiens sachent qu'ils n'ont plus de chefs. Exécution, et en vitesse !

Quand la dernière tête fut en place, l'Inquisitrice s'aperçut que des D'Harans affluaient de toute part. La majorité, plongés dans les vapeurs de l'alcool, ricanaient comme s'ils venaient se mêler à une bagarre d'ivrognes. Mais aussi inefficaces fussent-ils, leur nombre devenait inquiétant. Un véritable essaim d'abeilles : pour chaque type écrabouillé, dix rappliquaient à la course.

Les Galeiens se battaient bravement, mais ils ne tiendraient plus longtemps. Partout, ils tombaient avec des cris de douleur et de terreur. Les attaquants s'étaient trop attardés dans le camp !

Devant Kahlan, une bataille rangée faisait rage, et les Galeiens étaient forcés de reculer. Si ça se confirmait, ils n'auraient aucune chance de s'en sortir. Revenir en arrière impliquait de tomber sur des soudards dessaoulés par le massacre. Des hommes en train de reprendre leurs esprits qui retrouveraient toute leur efficience.

Après tout, les attaquants n'étaient qu'une bande de jeunes gens nus dirigés par une femme. S'ils défiaient le sort une deuxième fois, ils y laisseraient leur peau. Le seul espoir était de traverser le camp et d'en sortir par l'autre bout de la vallée.

Partout, les D'Harans fondaient sur les diables blancs, et ils menaçaient de les tailler en pièces. Sentant une main se refermer sur sa cheville, Kahlan la trancha net d'un coup d'épée, puis secoua sa jambe pour s'en débarrasser.

Encore quelques minutes, et les Galeiens seraient piégés dans le ventre du monstre qu'ils étaient venus combattre. Un monstre qui se ferait un plaisir de les digérer !

Oubliant les cris d'agonie des hommes et la promesse de ne pas

s'éloigner de son cercle de protecteurs, Kahlan talonna Nick et fonça dans la mêlée.

Sa lame fit des ravages, tranchant la chair et fracassant les os. Mais très vite, son poignet la tirailla à cause des impacts répétés et son bras faiblit, menaçant de ne plus pouvoir soulever l'arme.

Voyant qu'elle se trouvait en mauvaise posture, les compagnons de l'Inquisitrice la rejoignirent et ajoutèrent leur férocité à sa contre-attaque désespérée.

Quand l'ennemi commença à céder du terrain, Kahlan leva sa lame et hurla à pleins poumons :

— Pour Ebinissia ! Pour ses morts… et pour son âme immortelle !

Cette intervention eut l'effet recherché. Les soudards de l'Ordre Impérial, déconcertés par leurs étranges ennemis, mais néanmoins résolus à les écraser, s'immobilisèrent, les yeux rivés sur la femme nue aux allures de spectre qui venait de surgir parmi eux. Étaient-ils vraiment attaqués par des esprits, et non par des êtres humains déguisés, comme ils le croyaient ?

Rongés par le doute, ils perdirent beaucoup de leur ardeur au combat.

Alors que le vent faisait voler ses cheveux blancs dans son dos, Kahlan leva son épée, la fit tourner autour de sa tête et hurla :

— Je suis là au nom des mânes des martyrs d'Ebinissia, et je les vengerai !

Les soudards en uniformes noirs tombèrent à genoux, lâchèrent leurs épées et joignirent les mains. Implorants, ils les tendirent vers la messagère des morts, en quête de sa pitié et de sa protection. Fous de terreur, ils la supplièrent de leur pardonner.

Moins saouls, l'illusion leur aurait-elle fait un choc pareil ? se demanda Kahlan. En tout cas, l'effet était apocalyptique.

— Pas de quartier ! cria l'Inquisitrice à ses hommes.

Ils repassèrent à l'assaut, vague d'acier implacable qui convainquit les soudards que les esprits les massacreraient jusqu'au dernier. Alors qu'ils disposaient d'une écrasante supériorité numérique, les bouchers de l'Ordre Impérial se débandèrent en braillant de peur.

Les Galeiens avaient atteint tous leurs objectifs. À présent, le temps jouait contre eux et ils devaient sortir de ce piège.

Ils se ruèrent en avant, renversant les tentes et les chariots. Leurs lames continuèrent à faucher les soudards tandis qu'ils couraient vers la brume, les premiers s'y enfonçant de nouveau, comme s'ils retournaient dans le royaume des morts dont la vengeance les avait arrachés.

Kahlan jeta un coup d'œil derrière elle. Les équipes de cochers arrivaient. Ils chevauchaient toujours par paires, tenant les chaînes en hauteur pour éviter qu'elles se prennent dans les pattes de leurs

montures.

Quand l'Inquisitrice leur fit signe de se hâter, ils entreprirent de se « découpler » histoire de galoper plus vite. Mais en pleine course, et dans le noir, l'opération n'était pas un jeu d'enfant.

Au loin, sur sa droite, Kahlan aperçut une rangée de destriers attachés à des piquets. Brin et Peter leur fonçaient dessus, décidés à leur briser les jambes.

L'Inquisitrice voulut leur crier de battre en retraite. Ils avaient fait plus que leur part du travail, et continuer serait un suicide. Mais elle comprit qu'ils ne l'entendraient pas.

Les deux cochers chargèrent en hurlant. Kahlan les regarda une dernière fois, consciente qu'elle ne les reverrait plus en ce monde. Puis elle se concentra sur les obstacles qui se dressaient encore sur son chemin.

— Les derniers chariots de vivres sont là ! cria-t-elle, indiquant la direction du bout de sa lame.

Les hommes n'eurent pas besoin d'un dessin. Alors que Kahlan remontait la colonne, ils ramassèrent des lampes à huile et des torches et les jetèrent sur les bâches des véhicules. Pour faire bonne mesure, ils incendièrent aussi les tentes environnantes. Les soldats qui en sortirent, encore ensommeillés, n'eurent pas le temps de comprendre ce qui leur arrivait. Taillés en pièces, ils passèrent sans transition du repos au sommeil éternel.

Soudain, les diables blancs sortirent du camp et débouchèrent dans la plaine enneigée, sous un ciel noir comme de l'encre.

Les premiers hommes hésitèrent, incertains de la direction à prendre.

— Éclaireurs, en tête de la colonne ! cria Kahlan. Bon sang, où sont nos éclaireurs !

Deux hommes jaillirent des rangs, se portèrent en avant et tendirent un bras vers le col qu'ils devaient emprunter. Mais où étaient les autres ? Kahlan regarda à droite et à gauche. Aucun ne se montra.

— Où sont vos camarades ? demanda-t-elle aux deux soldats. Ils avaient ordre d'ouvrir la marche.

Les regards atterrés que lui jetèrent les derniers éclaireurs suffirent à répondre à sa question. Tous morts…

— Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas ? Alors, ramenez-nous au camp !

Cinquante hommes étaient allés reconnaître le col. Un nombre suffisant, en principe, pour ne courir aucun risque lors de la retraite. Et il y avait seulement deux survivants…

Kahlan maudit mentalement les esprits. Puis, honteuse, elle retira ses imprécations. Deux, c'était encore assez pour que la troupe ne soit

pas coincée dans la plaine. Perdus dans le brouillard, morts de froid, les Galeiens n'auraient eu aucune chance d'échapper aux soldats de l'Ordre qui ne tarderaient pas à les poursuivre.

Kahlan tira sur les rênes de Nick. Immobile à côté de la colonne de fuyards, elle leva et baissa frénétiquement le bras gauche.

— Avancez ! Vite, bon sang ! Bougez-vous, tas de fainéants ! L'ennemi vous collera bientôt aux fesses !

Les équipes de cochers arrivèrent au niveau de l'Inquisitrice. Sans Brin et Peter, comme elle l'avait, hélas, prévu.

— Cochers, regardez l'éclaireur, devant vous ! Il vous indiquera les piquets à suivre.

Les jeunes gens firent signe qu'ils n'avaient pas oublié.

Des soldats en uniforme d'haran passèrent à côté de Kahlan. Les bandes de tissu blanc cousues à leurs épaulettes lui indiquèrent qu'ils s'agissaient des Galeiens déguisés chargés de s'infiltrer dans le camp ennemi avant la bataille.

— N'oubliez pas de retirer les piquets avant de sauter sur les chevaux.

Ils devraient monter à deux ou à trois sur les bêtes de trait et galoper vers l'un des petits camps dressés autour de la position ennemie. Plus tôt dans la journée, ils avaient balisé le chemin avec les fameux piquets. Une fois qu'on les aurait retirés, plus personne ne retrouverait le chemin de ces campements provisoires.

Les traces des fantassins seraient faciles à suivre pour les soudards de l'Ordre, mais les Galeiens avaient également prévu une parade.

Derrière elle, au loin, Kahlan vit que l'arrière-garde s'était engagée dans une bataille rangée. Le lieutenant Sloan avait pourtant la mission d'empêcher ça… Lâchant une nouvelle malédiction, la jeune femme partit au triple galop. Sans marquer de pause, elle s'interposa entre les deux forces, fit volter Nick et fonça sur ses propres hommes, séparant les belligérants. À la vue du fantôme blanc monté sur un destrier tout aussi spectral, les D'Harans reculèrent.

— Qu'est-ce qui vous a pris ! cria Kahlan aux Galeiens. Vous aviez des ordres ! Courez, ou vous mourrez ici !

Les soldats partirent au pas de course, certains tentant de tirer un cadavre avec eux.

— Où est le lieutenant Sloan ? Il devait commander l'arrière-garde !

Quelques hommes désignèrent le cadavre au crâne fracassé. C'était le lieutenant, le cerveau quasiment à nu…

Les D'Harans repassant à l'assaut, Kahlan tira sur les rênes de Nick, qui se cabra en hennissant à la mort. Les forces de l'Ordre reculèrent de nouveau.

— Sloan est mort ! Laissez-le et fichez le camp d'ici, tas de crétins !

Si l'un de vous s'arrête encore, il se battra à poil jusqu'à la fin de cette guerre ! Courez !

Cette fois, les Galeiens prirent leurs jambes à leur cou. Kahlan fit un nouveau passage devant la ligne de D'Harans à moitié saouls, qui reculèrent dans un beau désordre, se piétinant tant ils paniquaient.

Kahlan les chargea. Tandis que certains de leurs camarades, hébétés, mouraient sous les sabots de Nick, la plupart des hommes détalèrent, terrifiés par la femme revenue du royaume des morts pour les exterminer.

Mais d'autres firent face, décidés à se battre. S'ils blessaient Nick aux pattes…

Kahlan et son destrier affrontèrent cette vague d'ennemis. Derrière eux, les Galeiens s'enfonçaient dans la brume.

Courez ! leur cria mentalement Kahlan. *Courez plus vite que jamais !*

D'un coup d'épée circulaire, elle faucha la petite forêt de bras qui se tendaient vers elle. Jetant un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule, elle ne vit plus rien, à part le brouillard qui dansait sur la neige.

Elle avait gagné assez de temps pour que ses soldats puissent fuir. Mais où devait-elle aller, à présent ? À force de faire virevolter Nick, elle ne parvenait plus à s'orienter.

D'ailleurs, se dégager ne serait pas un jeu d'enfant. Les D'Harans l'encerclaient, et il en arrivait sans cesse de nouveaux. Les plus sobres criaient aux autres que leur « fantôme » n'était qu'une femme en chair en os : les braves de l'Ordre Impérial se laisseraient-ils ridiculiser par une femelle ?

Soudain, l'Inquisitrice se sentit plus nue que jamais, au cours de cette nuit…

Des soldats se jetaient sur les pattes de Nick. Le brave cheval les repoussait à grands coups de sabots, mais d'autres prenaient leur place, et ils finiraient par le submerger.

Kahlan frappa sans relâche. Sa lame coupa des bras, fracassa des crânes et ouvrit en deux des torses…

Mais face à cette marée humaine, sa situation, elle le savait, était désespérée. Dès qu'elle tomberait de selle, c'en serait fini d'elle. Et le pauvre Nick vacillait de plus en plus…

Pour la première fois de la nuit, l'Inquisitrice pensa qu'elle allait mourir ici, déchiquetée par des soudards sur la neige rouge de sang…

Elle ne reverrait jamais Richard…

Une abominable douleur, sur sa gorge, lui rappela le baiser glacial de Darken Rahl. Elle crut entendre l'écho d'un rire moqueur dans la nuit.

Furieuse, elle abattit de nouveau sa lame sur les bras qui se tendaient vers elle. Des doigts puissants se refermèrent pourtant sur sa

jambe. Mais la douleur décupla sa rage, et elle parvint à se dégager.

Nick continuait aussi à lutter. Certains de triompher tôt ou tard, les D'Harans ne le tueraient pas, car un destrier de cette qualité était un butin appréciable.

Un géant agrippa le pommeau de la selle de Kahlan et se hissa vers elle.

— Ne la tuez pas ! cria-t-il. C'est la Mère Inquisitrice ! Elle doit être vivante quand on la décapitera !

Les D'Harans rugirent de joie, sentant approcher le moment de leur victoire.

Un soudard parvint à sauter en croupe et saisit la jeune femme par les cheveux. Quand il la tira en arrière, elle dut lâcher les rênes, mais réussit à garder son épée.

Basculant de sa selle, elle cria, l'arme toujours serrée dans son poing droit.

Une meute de D'Harans se jeta sur elle. Des poings se refermèrent sur ses jambes, ses chevilles, sa taille et ses seins.

À mains nues, des téméraires tentèrent de lui arracher son épée. Ils y perdirent quelques doigts et renoncèrent vite.

Kahlan continua à se débattre, griffant des visages et mordant la paume plaquée sur sa bouche.

Puis quelqu'un la frappa au menton.

Plusieurs hommes parvinrent enfin à lui immobiliser les bras.

Le nombre avait triomphé.

Richard, si tu savais combien je t'aime…

Chapitre 45

Kahlan tenta de respirer, mais le poids de ses agresseurs lui coupait le souffle. Des larmes de douleur aux yeux, elle sentit que d'autres D'Harans venaient pour la curée. Des relents d'alcool montèrent à ses narines.

Sa vision se brouilla et elle avala de la salive mêlée de sang.

Le sien.

Alors, elle entendit un lointain roulement de tonnerre. Sous son dos, le sol vibra à mesure que le son augmentait, menaçant de lui percer les tympans. Des cris d'hommes retentirent…

Certains de ses agresseurs regardèrent le ciel. Un peu moins écrasée, l'Inquisitrice parvint à aspirer un peu d'air. Le meilleur qui eût jamais pénétré dans ses poumons.

Quand le colosse qui l'avait frappée au menton tourna la tête pour sonder le ciel à son tour, elle vit que son œil gauche était barré par une cicatrice qui lui descendait sur la joue. La paupière était cousue sur l'orbite vide…

Parvenant à dégager sa main gauche, Kahlan saisit le borgne à la gorge.

Entendant un fracas métallique, elle comprit que le « tonnerre » était en réalité un roulement de sabots. Brin et Peter, montés sur Daisy et Pip, venaient de surgir du brouillard. Ils chargeaient les D'Harans, les fauchant comme des épis de blé avec leur chaîne diabolique.

L'avantage changeait-il de nouveau de camp ?

Kahlan serra plus fort le cou du borgne. Puis elle libéra son pouvoir.

L'air vibra, comme après un coup de tonnerre silencieux. L'onde de choc balaya les agresseurs de l'Inquisitrice, qui la lâchèrent et crièrent de douleur. Trop proches de la magie au moment où elle s'était déchaînée, ils la sentaient fouailler leurs entrailles et vriller leurs nerfs…

Une colonne de neige s'éleva et tourbillonna comme un cyclone miniature.

Nick hennit de souffrance et fracassa la tête d'un homme d'un coup de sabot, à quelques pouces de l'oreille de Kahlan. Du sang et de la cervelle jaillirent, l'aspergeant copieusement.

— Maîtresse, gémit le borgne, dis-moi ce que je dois faire !

— Protège-moi !

Le colosse se releva, saisit deux soldats par les cheveux et les

envoya s'écraser au loin sur la neige comme s'ils ne pesaient rien.

Son bras droit libéré, Kahlan leva son épée et fendit en deux le visage du dernier homme qui lui immobilisait le gauche.

Le borgne la débarrassa obligeamment du cadavre.

Les chevaux de trait approchaient toujours.

Kahlan se releva et constata que la chaîne les percuterait dans quelques secondes.

— Aide-moi à monter à cheval ! cria-t-elle au borgne.

Le colosse lui saisit une cheville. D'un bras, et sans effort, il la propulsa en selle. Se penchant, elle fendit en deux le crâne du D'Haran qui retenait Nick par le mors.

Les rênes en main, Kahlan regarda le borgne, occupé à pourfendre ses anciens camarades à grands coups de hache.

— Maîtresse, enfuis-toi ! Orsk protégera tes arrières !

— Je m'en vais, oui ! Cours, Orsk ! Ne les laisse pas t'avoir !

Les D'Harans se désintéressèrent de la Mère Inquisitrice et de son cheval pour faire face à deux menaces pressantes : Orsk et la chaîne infernale.

Kahlan talonna Nick au moment où Brin et Peter arrivaient à sa hauteur. Ensemble, ils détalèrent à la vitesse du vent.

L'Inquisitrice repéra la piste laissée dans la neige par les Galeiens et la suivit. Mais les D'Harans, elle le savait, ne seraient pas longs à reprendre leurs esprits. Ils les poursuivraient, et il en restait assez de vivants pour que ce soit un problème.

Peter décrocha la chaîne qui avait brisé des milliers de pattes et de jambes et Brin la replia.

Lancée au grand galop, Kahlan crut entendre mourir derrière elle les derniers échos d'un rire moqueur. Frissonnant au souvenir du baiser que Darken Rahl avait posé sur son cou, elle se sentit de nouveau atrocement nue. Malgré le vent glacial, elle transpirait à grosses gouttes et du sang ruisselait de sa lèvre inférieure éclatée.

— J'ai cru ne jamais vous revoir ! cria-t-elle aux deux cochers.

— On vous avait bien dit qu'on était à la hauteur ! répondit Brin.

— Vous êtes des merveilles ! lança Kahlan en souriant pour la première fois de la nuit. (Loin devant, elle aperçut la colonne de neige soulevée par les chevaux de trait.) J'aperçois vos hommes ! Rejoignez-les, et bonne chance !

Brin et Peter la saluèrent et galopèrent vers leurs compagnons.

Kahlan rattrapa assez vite les fantassins.

Enfin, un fantassin, pour commencer. La jambe ouverte, il avait couru tant qu'il pouvait, puis s'était écroulé dans la neige, où il s'efforçait de ramper, acharné à rejoindre ses camarades.

Elle devait le laisser ! Il le fallait, car des D'Harans devaient déjà s'être lancés à sa poursuite.

Quand elle passa près de lui, il leva la tête mais n'appela pas au secours. Lui aussi connaissait les ordres. Suivre les autres, ou être abandonné…

Les ordres de Kahlan ! Et ils ne souffraient aucune exception.

Elle ralentit, baissa un bras, saisit le poignet du malheureux et le hissa derrière elle.

— Accroche-toi bien, soldat !

L'homme tendit les bras pour tenter de conserver son équilibre. À l'évidence, il avait peur de toucher la Mère Inquisitrice.

— Mets tes bras autour de ma taille !

— Quoi ?

— Tu n'as jamais enlacé une femme, jeune idiot ?

— Oui, mais… hum… elle avait des vêtements.

— Dommage pour toi ! Fais ce que je te dis, ou tombe ! Et n'espère pas que je reviendrai te chercher !

À contrecœur, le soldat passa les bras autour de la taille de Kahlan, attentif à ne rien toucher de trop stratégique…

— Quand tu te vanteras de cet exploit, mon garçon, dit-elle en lui tapotant gentiment la main, n'en rajoute pas, s'il te plaît !

Le malheureux lâcha un grognement angoissé qui la fit sourire.

Mais elle sentait son sang ruisseler le long de sa jambe et jusqu'à ses chevilles. Il était salement amoché, et elle entendait déjà les cris de leurs ennemis, dans leur dos.

Oubliant sa ridicule pudeur, le jeune homme céda à l'épuisement et posa la tête sur l'omoplate de l'Inquisitrice. Sans garrot – et dans les plus brefs délais ! – il n'en avait plus pour longtemps. Hélas, même s'ils avaient pu s'arrêter, nue comme un ver, elle n'avait rien sous la main pour enrayer l'hémorragie.

— Rapproche les lèvres de ta plaie d'une main, et serre aussi fort que tu peux ! Mais continue à te tenir à moi avec l'autre bras. Ce n'est pas le moment de tomber !

Le blessé obéit en tremblant. De froid, ou parce que la fin approchait ?

Quand ils rattrapèrent la colonne de fantassins, Kahlan s'aperçut aussitôt, comme elle l'avait redouté, qu'ils étaient gelés jusqu'aux os et morts de fatigue. Et les D'Harans, à entendre leurs braillements, n'étaient plus bien loin.

Risquant un coup d'œil en arrière, la jeune femme fut frappée par leur nombre.

— Courez ! Sinon, nous sommes fichus !

Une muraille rocheuse hérissée d'arbres ratatinés se dressait devant eux. Dès que les premiers fantassins eurent commencé l'escalade, Kahlan donna le signal en frappant trois fois la roche du plat de sa

lame.

Un homme se retourna sans cesser de courir.

— Nous sommes trop loin de notre destination ! cria-t-il. C'est trop tôt. Nous allons être piégés avec nos ennemis !

— Dépêche-toi, soldat, au lieu de bavarder ! Si nous attendons trop longtemps, ils nous tomberont dessus !

Kahlan frappa trois nouveaux coups sur la roche. Son plan allait-il fonctionner ? Il fallait l'espérer, car ils n'avaient pas eu, évidemment, la possibilité de faire des essais préliminaires…

Devant elle, les fantassins gravissaient péniblement la piste. Et les sabots de Nick glissaient souvent sur la roche couverte de neige.

Au début, Kahlan sentit comme des vibrations dans sa poitrine, échos d'un grondement trop bas pour qu'on l'entende, mais trop puissant pour qu'on ne le capte pas dans toutes les fibres de son corps. Elle leva les yeux vers le sommet de la muraille rocheuse, perdu dans le brouillard. Si elle ne voyait rien, ç'avait commencé, elle le savait.

Elle espéra que le soldat, tout à l'heure, avait eu tort, et qu'il n'était pas trop tôt. Entendre derrière elle les cris de guerre des hommes de l'Ordre lui confirma qu'elle n'avait pas eu le choix, de toute façon…

Alors, elle entendit un bruit d'apocalypse, comme si les entrailles de la terre se déchiraient. Des troncs d'arbre se brisèrent avec un craquement sec, le sol vibra et un roulement de tonnerre se répercuta dans les montagnes environnantes.

— Plus vite ! cria l'Inquisitrice aux hommes. Vous voulez être ensevelis vivants ? Dépêchez-vous, bon sang !

Ils faisaient de leur mieux. Mais ils étaient à pied, et du haut de son destrier, leur progression lui semblait atrocement lente.

Le grondement se fit plus fort quand des tonnes de neige se détachèrent de la paroi. Les Galeiens postés en hauteur avaient réussi à déclencher une avalanche ! Mais n'avait-elle pas donné l'ordre trop tôt ?

De la neige humide s'écrasa sur son visage et sur son épaule. Un nuage blanc, héraut du gros de l'avalanche, dévalait la pente. Le bruit, à présent, était assourdissant…

Ils traversèrent ce rideau blanc comme s'il s'était agi d'une cascade. Derrière Kahlan, un arbre déraciné bascula dans le vide.

Les Galeiens atteignirent le sommet au moment où l'enfer se déchaînait. Leurs poursuivants eurent moins de chance et reçurent de plein fouet la gigantesque coulée de neige lestée de rochers et de troncs. Balayés du flanc de la falaise comme des fétus de paille, leurs cris couverts par le grondement de l'avalanche, ils dégringolèrent vers une mort certaine.

Kahlan soupira de soulagement. Désormais, plus personne ne

pourrait les suivre, car le passage était obstrué.

Haletants, les Galeiens ralentirent un peu. Mais pas trop, sinon, ils risquaient de crever de froid. Même s'ils avaient enveloppé leurs pieds dans des chiffons blancs, pour se protéger autant que possible, ils devaient être gelés.

Ces braves s'étaient admirablement battus au nom des Contrées du Milieu. Et beaucoup avaient sacrifié leur vie…

Épuisée par le manque de sommeil, les efforts de la bataille et l'utilisation de son pouvoir, Kahlan chancelait sur sa selle. Mais bientôt, pensa-t-elle, elle pourrait se reposer un peu…

Elle tapota la main du blessé, toujours plaquée sur son ventre.

— Nous avons réussi, soldat ! Il ne peut plus rien nous arriver !

— Je sais, Mère Inquisitrice, souffla l'homme. Mais je suis désolé…

— De quoi ?

— J'ai tué seulement dix-sept ennemis, et je m'étais juré d'en avoir vingt…

— Je connais des héros bardés de décorations qui n'ont pas atteint la moitié de ce nombre lors d'une seule bataille. Je suis fière de toi, soldat. Et les Contrées te remercient.

Le blessé marmonna quelques mots incompréhensibles.

— On s'occupera bientôt de toi, mon ami, dit Kahlan en lui tapotant de nouveau la main. Accroche-toi, et tout ira bien.

Le soldat ne répondit pas. Jetant un coup d'œil derrière elle, Kahlan vit une vaste étendue de neige sur laquelle régnait un silence de mort.

Dans le lointain, un loup hurla à la lune.

Quelques minutes plus tard, ils atteignirent le camp provisoire, sur un haut plateau. Les premiers Galeiens, enveloppés dans des couvertures, se réchauffaient déjà autour des feux. Certains s'étaient rhabillés, et les plus vaillants s'occupaient des nouveaux arrivants ou des blessés.

Comme tous ceux qui avaient des plaies, l'excitation du combat et de la fuite dissipée, Kahlan commença à sentir la douleur de sa lèvre éclatée.

À la lueur des feux, elle vit Prindin et Tossidin s'affairer à aider les Galeiens. Quand ils l'aperçurent, tous les deux sourirent de soulagement.

Vêtu d'un uniforme d'haran, un bandage autour de la main gauche, le capitaine Ryan courut à la rencontre de l'Inquisitrice. Un homme prit les rênes de son cheval et d'autres se chargèrent du blessé, qu'ils déposèrent dans la neige.

Prindin apporta son manteau à Kahlan. Souriant, il attendit qu'elle descende de cheval pour l'aider à l'enfiler. Une galanterie qui n'était

pas sans arrière-pensées…

Mais la jeune femme tendit un bras tremblant.

— J'ai été assez reluquée comme ça, dit-elle. Envoie-moi ce manteau !

Prindin obéit. Grognon, Tossidin lui flanqua une claque sur la nuque.

Dans un silence tendu, les soldats détournèrent – plus ou moins – le regard pendant que leur chef couvrait sa nudité.

Kahlan mit pied à terre et constata que ses jambes parvenaient à peine à la porter. La tête lui tournant, elle se servit de son épée comme d'une canne et attendit que le monde se stabilise autour d'elle.

— Pourquoi ne vous occupez-vous pas de ce malheureux ? dit-elle en baissant les yeux sur l'homme qu'elle avait sauvé. Ne restez pas là à ne rien faire ! (Personne ne broncha.) Aidez-le, c'est un ordre !

— Mère Inquisitrice, dit Ryan en avançant vers elle, je suis navré, mais il est mort.

— Non ! cria Kahlan. Il y a cinq minutes, il me parlait ! (Elle martela la poitrine du capitaine de coups de poing.) Il n'est pas mort ! Pas mort ! Pas mort !

Les hommes ne dirent rien et détournèrent le regard.

Kahlan cessa de frapper et laissa retomber son bras.

— Il a tué dix-sept de ces chiens…, souffla-t-elle à Ryan. Vous m'entendez, tous ? Dix-sept !

— Il s'est bien battu, et nous sommes fiers de lui, souffla Ryan.

Kahlan parvint enfin à se ressaisir.

— Pardonnez-moi… Je vous en prie, veuillez m'excuser… Vous avez tous été formidables ! Des héros à mes yeux, et pour toutes les Contrées du Milieu.

Les hommes parurent un peu moins abattus. Certains recommencèrent à manger et les cuistots reprirent la distribution de rata.

— Où est Chandalen ? demanda Kahlan en commençant à mettre les bottes que Tossidin venait de lui apporter.

— Il était avec les archers, répondit Ryan. Je suppose qu'ils continuent à arroser de flèches les D'Harans. (Alors que les deux frères s'éloignaient, l'officier baissa la voix.) Je suis content que ces trois-là aient été avec nous. Si vous aviez vu Prindin éliminer les sentinelles avec son *troga* ! Ces hommes sont incroyables ! On ne les entend pas, on ne les voit pas, et ils font un véritable carnage !

— Et ils réussissent la même chose dans leurs plaines, en plein jour ! (Kahlan étudia le capitaine de pied en cap.) Très bel uniforme. Il vous va à ravir.

— Ces cuirasses pèsent une tonne ! Je me demande comment ils les supportent à longueur de journée. (Il tapota une entaille, dans le cuir.)

Mais j'étais bien content de l'avoir…

— Comment s'est déroulée l'opération ? Et combien d'hommes avez-vous perdu ?

— Presque tous les objectifs ont été atteints. Avec ces uniformes, nous n'avons pas dû nous battre beaucoup. À part les types que nous avons tués, personne ne nous a remarqués. Les pertes sont minimes, de notre côté. Mais votre groupe, c'est différent… J'ai fait une estimation, lors de votre arrivée. Quatre cents fantassins sur mille ne sont pas revenus.

— Nous avons tous failli y rester… Mais vos gars ont fait du bon boulot. Et les cochers aussi.

— Les hommes à qui j'ai parlé ont au moins abattu dix adversaires. Beaucoup ont fait mieux encore. Nous avons arraché un gros morceau de viande au taureau.

— Mais nous en avons perdu un gros aussi…

— Mes gars ont-ils fait ce que je leur avais dit ? Vous ont-ils protégée ?

— Ils ont tenu l'ennemi si loin de moi que je ne saurais vous dire à quoi il ressemble… J'ai peur de ne pas avoir ajouté à la gloire de votre épée, capitaine. Espérons que vous serez quand même honoré qu'elle ait battu mon flanc pendant les combats…

Ryan plissa les yeux, étudiant son interlocutrice.

— Vous avez une lèvre éclatée, et j'ai vu que votre cheval était couvert de sang. Comme vous, d'ailleurs…

À l'évidence, le capitaine n'était pas dupe.

— Un ivrogne m'a jeté sa chope à la tête, mentit Kahlan. C'est ça qui m'a blessée à la lèvre. Quant au sang… Hum, ça doit être celui du malheureux que j'ai essayé de sauver. (Elle tourna la tête vers les jeunes héros assis autour des feux.) J'aurais aimé être à moitié aussi efficace qu'eux. Ce sont des lions !

— Je suis soulagé que vous soyez restée à l'écart des combats, fit le capitaine, pas du tout convaincu. Et ravi de vous revoir.

— Et le reste de nos forces ? Où en sont les archers et la cavalerie ? Il faut harceler nos ennemis tant qu'ils sont encore saouls ou malades. Ce temps brumeux est idéal pour des embuscades. Nous devons enchaîner les frappes, capitaine ! Pas de bataille rangée, mais des raids incessants !

— Tous les hommes savent ce qu'ils ont à faire. Ils attendent que vienne leur tour d'attaquer. Les archers devraient en avoir bientôt terminé. La cavalerie prendra le relais, puis les piquiers. Nos gars dormiront par roulement. Les bouchers de l'Ordre n'auront plus une minute de repos !

— Très bien… Que les fantassins récupèrent… Demain, ils devront

repasser à l'action. (Kahlan brandit un index sous le nez de l'officier.) N'oubliez pas le plus important ! (Elle cita littéralement son père.) L'arme qui vient à bout le plus vite de la raison d'un adversaire est un mélange de violence et de terreur. Ils ont utilisé cet outil. À présent, nous allons le retourner contre eux.

— Mère Inquisitrice, dit Prindin en approchant, Tossidin et moi t'avons préparé un abri. Tes vêtements t'y attendent, et de l'eau chaude, si tu souhaites te laver.

— Merci, Prindin, répondit Kahlan en essayant de ne pas montrer combien elle avait hâte de se débarrasser des souillures de la guerre.

Au centre d'une clairière, l'Homme d'Adobe désigna un petit abri composé de branches de sapin baumier couvertes de neige. Kahlan en approcha, se baissa pour entrer et constata que des bougies brûlaient dans le refuge, apportant une agréable chaleur. Le sol étant lui aussi couvert de branches, la minuscule cabane embaumait le sapin. Près des pierres chauffées, de la vapeur montait d'un seau d'eau…

L'Inquisitrice se réchauffa les mains au-dessus des pierres.

Les deux frères lui avaient préparé un vrai petit nid. Leur gentillesse lui fit monter des larmes aux yeux.

Son paquetage était là aussi, près de ses vêtements soigneusement pliés. Kahlan retira le collier que lui avait offert Adie. La seule chose qu'elle s'était autorisée à porter pendant la bataille. Elle serra le bijou contre sa joue avant de le tremper dans l'eau pour le nettoyer. C'était la réplique exacte de celui que lui avait jadis donné sa mère…

Elle plongea la tête dans le seau et se lava longuement les cheveux. Puis elle se débarbouilla méthodiquement. C'était moins agréable qu'un bain, mais se débarrasser du sang la ravit. Au prix d'un gros effort, elle parvint à oublier un moment les horreurs qu'elle venait de vivre.

Elle pensa à Richard, à son sourire de gamin qui la faisait fondre, à ses yeux gris qui voyaient jusqu'au fond de son âme…

Une fois propre, elle s'étendit, laissant sécher ses cheveux au contact des pierres.

Elle devait dormir ! Depuis qu'elle l'avait utilisé sur le borgne – Orsk, lui semblait-il – son pouvoir ne s'était pas reconstitué. Elle sentait comme un creux, dans son estomac, à l'endroit où il se concentrait. Il faudrait encore un peu de temps pour qu'il revienne. Mais sans dormir, elle ne parviendrait pas à se débarrasser de son épuisement et de sa nausée.

Elle rêvait de s'allonger et de dormir. Dans son état, il ne lui aurait pas été difficile de s'assoupir. Mais il ne fallait pas ! Pas encore…

Se relevant, elle remit le collier et s'habilla laborieusement. Puis elle sortit de son sac un pot d'onguent et s'en appliqua sur la lèvre. En

rangeant le petit récipient, elle avisa le couteau de Chandalen et le fixa de nouveau à son bras.

Avant de se reposer, même si elle se sentait à bout de forces, elle devait aller passer un moment avec ses hommes. Sinon, ils penseraient qu'elle ne s'intéressait pas vraiment à eux. Après leurs exploits, il convenait, au nom des Contrées du Milieu, qu'elle leur manifeste son admiration.

Propre, les cheveux démêlés et chaudement vêtue, elle marcha entre les feux de camp, prêtant l'oreille aux récits excités de certains soldats autant qu'aux propos laconiques des autres. Elle répondit à toutes les questions, sourit à ceux qui avaient besoin de réconfort, et répéta un nombre incalculable de fois que leurs exploits gonflaient son cœur de fierté. S'agenouillant près des blessés, elle s'assura qu'ils avaient assez chaud, leur tapota les joues et leur souhaita une prompte guérison. Les voir apaisés par son contact mit du baume sur ses propres blessures, plus morales que physiques.

Autour d'un feu où se serraient une dizaine d'hommes silencieux, elle avisa un très jeune soldat qui tremblait de tous ses membres. Et pas de froid, selon toute probabilité…

— Comment vas-tu, soldat ? On se réchauffe un peu ?

— Oui, Mère Inquisitrice, dit le garçon, agréablement surpris de la voir là. (Malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à cesser de claquer des dents.) Mais je ne pensais pas que ce serait comme ça… (Il désigna ses compagnons.) Ce sont mes amis… Six de nos camarades ne sont pas revenus.

Kahlan tendit une main et écarta les mèches de cheveux collées au front du jeune homme.

— Je suis navrée, et je les pleure aussi. Mais vous devez savoir, soldats, que je suis fière de vous. Des braves d'entre les braves, voilà ce que vous êtes !

— Sans vous, nous serions tous morts ! Les D'Harans allaient nous tailler en pièces, mais vous les avez chargés, seule, et déconcentrés le temps que nous puissions contre-attaquer. Mère Inquisitrice, vous nous avez sauvés ! Et je serais fier de compter à mon palmarès la moitié des types que vous avez étripés. (Ses amis hochèrent tous la tête.) Encore merci, Mère Inquisitrice. Si j'avais le choix, je préférais combattre à vos côtés qu'auprès du prince Harold en personne !

— Elle se débrouille plutôt bien avec une épée, pas vrai ? lança soudain une voix dans le dos de Kahlan.

Le soldat salua aussitôt Ryan.

— Elle pourrait nous en remontrer à tous, capitaine. Vous n'allez pas le croire, mais elle…

— Soldat, coupa précipitamment Kahlan, tu as eu à manger ?

— Des haricots, oui. Il en reste. Vous en voulez un peu, Mère

Inquisitrice ?

À l'idée d'avaler quelque chose, la jeune femme crut qu'elle allait vomir.

— Non, merci. Finissez la portion, car vous devez reprendre des forces. Moi, je vais aller voir vos camarades…

Ryan la suivit comme son ombre.

— J'aurais cru que manier une épée vous poserait quelques problèmes…, dit-il. Les hommes qui ont dessellé votre cheval ont retrouvé des mains et des doigts coincés un peu partout…

Kahlan sourit aux hommes qu'elle dépassait. Ils lui répondirent d'un petit geste ou d'une amicale révérence.

— Avez-vous oublié de qui je suis la fille ? Wyborn m'a appris à jouer de la lame.

— Mère Inquisitrice, ce n'est pas une raison pour avoir…

— Le lieutenant Sloan avait été tué !

— Je sais… Des hommes m'ont tout raconté. (Voyant que Kahlan titubait, Ryan glissa un bras sous le sien.) Vous n'avez pas l'air bien, Mère Inquisitrice. J'ai vu des ennemis empoisonnés qui semblaient plus vaillants que vous.

— C'est le manque de sommeil… (Elle omit de mentionner l'utilisation imprévue de son pouvoir.) Je suis morte de fatigue.

Quand elle revint devant son abri, les deux frères l'attendaient. Lorsque Tossidin lui proposa une portion de haricots, elle ferma les yeux et porta une main à sa bouche. La vue et l'odeur de la nourriture lui retournaient l'estomac.

Tossidin parut comprendre et fit promptement disparaître le rata.

Prindin lui prit l'autre bras.

— Mère Inquisitrice, tu dois manger, mais je crois que dormir est plus urgent. Je t'ai préparé du thé, pour te requinquer un peu. Il est dans l'abri.

— Oui, ça me fera du bien… Capitaine, réveillez-moi juste avant la prochaine attaque. Je veux accompagner mes gars…

— Si vous êtes assez remise. Et si… (Kahlan le foudroyant du regard, il n'insista pas.) Très bien, je vous réveillerai moi-même.

Revenue dans son nid, elle se servit du thé en tremblant, en but un peu, et, la tête lui tournant plus que jamais, reposa sa chope. Une fois couchée, elle se répéta qu'elle irait beaucoup mieux après quelques heures de sommeil. Déjà, elle sentait son pouvoir revenir…

Elle se recroquevilla en position fœtale et pensa aux millions de choses qu'elle devrait faire une fois réveillée. Que devenaient les hommes qui attaquaient en ce moment ? Et ceux qui leur succéderaient, avaient-ils le moral ? Elle s'inquiétait pour eux. Tous étaient si jeunes…

De quel droit avait-elle déclaré une guerre ?

Mais elle n'avait rien déclaré du tout ! Seulement refusé de livrer des innocents à une bande de bouchers. Quelle autre solution aurait-elle eue ? Responsable de tous les peuples des Contrées, il lui revenait de mettre fin aux exactions de l'Ordre Impérial.

Elle revit les visages des jeunes suppliciées d'Ebinissia. Ce soir, elle était trop épuisée pour les pleurer. Plus tard, la vengeance accomplie, l'heure des larmes reviendrait.

Mais elle ne connaîtrait plus la paix avant que le dernier soldat de l'Ordre Impérial soit dans la tombe. Dès demain, elle repartirait au combat. Tous les innocents seraient vengés…

Si l'Ordre Impérial triomphait, des multitudes de malheureux périraient. Mais ça n'était pas tout. L'Ordre voulait tuer toutes les créatures dotées de magie, qu'elles fussent maléfiques ou non.

Et Richard était du nombre !

En repensant à lui, Kahlan pleura enfin, mais d'espoir. Celui qu'il ne la déteste pas, qu'il comprenne pourquoi elle avait agi ainsi, et qu'il la pardonne. Elle avait fait de son mieux pour le sauver, et protéger les vivants…

Après un long moment, ses larmes se tarirent.

L'image du Sourcier chassa de sa tête celles de la bataille. Pour la première fois, elle put se concentrer sur autre chose que le combat et les tueries…

Alors, elle se souvint que neutraliser l'Ordre Impérial n'était pas sa seule mission. Elle en avait une autre, aussi importante, que le tumulte de la guerre lui avait presque fait oublier…

Elle repensa aussi à Darken Rahl, qui avait marqué Richard, avant que les Sœurs de la Lumière le capturent. Kahlan devait aller en Aydindril, pour demander de l'aide à Zedd…

Ensuite, Richard devrait vaincre le Gardien.

Le voile était déchiré… L'Inquisitrice avait mieux à faire que de guerroyer contre les D'Harans.

Soudain, elle réentendit le rire de Darken Rahl.

Touchant son cou, elle sentit la chair tuméfiée, là où il l'avait embrassée. Le rire de Rahl n'avait pas été une illusion. Il s'était moqué d'elle !

Kahlan s'assit en sursaut. Que fichait-elle ici ? Il fallait arrêter le Gardien ! Shota, Darken Rahl et Denna lui avaient parlé de la déchirure, dans le voile. Et elle avait vu un grinceur de ses yeux…

L'ancienne Mord-Sith s'était sacrifiée pour sauver Richard afin qu'il puisse réparer le voile.

Kahlan devait aller retrouver Zedd. Ce n'était pas le moment de jouer au petit soldat !

Mais si l'Ordre Impérial continuait…

Mais si le voile se déchirait…

La priorité était d'aller rejoindre Zedd en Aydindril. Les Galeiens sauraient bien se débrouiller sans elle. Après tout, c'était leur métier. La Mère Inquisitrice n'était pas censée risquer stupidement sa vie quand les Contrées du Milieu – et le monde entier – étaient en danger.

Voilà pourquoi Darken Rahl s'était moqué d'elle !

Elle prit la tasse de thé – encore une attention touchante de Prindin – et se réchauffa les mains à son contact. Elle devait agir comme une dirigeante, s'occupant de ce dont elle, et elle seule, pouvait se charger.

Elle vida la chope et fit la grimace, étonnée par le goût amer du breuvage. Puis elle se rallongea, la chope posée sur son estomac. Les visages des jeunes filles mortes dansèrent de nouveau devant ses yeux.

L'arme qui vient à bout le plus vite de la raison d'un adversaire est un mélange de violence et de terreur.

Voilà ce que l'Ordre Impérial lui avait fait. À force d'horreurs, l'ennemi l'avait privée de sa raison…

Quelques heures plus tôt, ses hommes et elle auraient été perdus et condamnés s'il n'était resté aucun survivant parmi les éclaireurs.

À sa façon, elle était une éclaireuse. Ou plutôt un guide… En Aydindril, son rôle était d'orienter le Conseil et d'unir tous les royaumes quand une menace se présentait. Aujourd'hui, sans ses lumières, les conseillers risquaient de réagir beaucoup trop tard.

Elle était aussi le guide de Richard – et son ultime recours, si elle parvenait à contacter Zedd. Sans elle, le Sourcier et tous les vivants risquaient de s'égarer.

Kahlan se rassit et contempla la flamme de l'unique bougie qui brûlait encore.

Pas étonnant que Darken Rahl se soit moqué d'elle ! Elle s'était laissé voler sa raison ! En oubliant son véritable devoir, elle avait fourni davantage de temps au Gardien pour mener à bien ses plans.

Mais à présent, elle savait quoi faire. Les jeunes soldats galeiens, grâce à elle, appliquaient la bonne stratégie, et ils pourraient continuer seuls. Leurs chemins allaient se séparer, chacun se consacrant à son devoir.

Les militaires se battraient. Et l'Inquisitrice irait en Aydindril.

Sa décision prise, Kahlan eut l'impression qu'un grand poids venait d'être retiré de ses épaules. En même temps, elle se sentit pleine d'une nouvelle détermination. Même s'il n'était pas là, Richard l'avait aidée à voir la vérité et à retrouver le chemin du devoir.

Elle baissa les yeux sur sa chope et constata qu'elle était vide. L'esprit embrumé, les paupières lourdes, elle se rallongea et ferma les yeux.

Que faisait Richard en cet instant ? Il devait être avec les Sœurs de la Lumière, occupé à apprendre le contrôle du don. Les esprits du

bien, avec un peu de chance, l'aideraient à comprendre combien elle l'aimait.

Son bras retomba et elle lâcha la chope pour sombrer dans un sommeil aussi profond que la mort.

Chapitre 46

Kahlan plongea dans un abîme d'obscurité désolée qui la priva de toute notion du temps et de l'espace. Perdue pour le monde, elle dérivait dans un néant où plus rien ne comptait. Une forme de non-être qui la déchargerait à tout jamais des fardeaux qui pesaient sur sa vie.

Alors qu'elle s'enfonçait de plus en plus, elle sentit, ou vit, ou imagina, qu'il lui restait un espoir minuscule de s'arracher à ce lieu qui n'en était pas un. S'accrochant à cette lueur dans la nuit comme à un rocher au milieu de rapides, elle tenta, pouce après pouce, de remonter à la surface. Ce combat désespéré ramena des sensations dans son corps.

Elle émergea à demi du néant, la tête douloureuse et le corps engourdi, tentant de comprendre ce qu'il lui arrivait. Quelqu'un l'appelait. Plusieurs voix… « Mère Inquisitrice ! » criaient-elles.

Très bien. Mais ce n'était pas son nom…

Soudain, cela lui revint. Elle s'appelait Kahlan. Et des mains la secouaient.

Alors, elle revint d'un voyage qui n'aurait pas dû avoir de fin. Dès qu'elle ouvrit les yeux, le monde tourna follement autour d'elle. Dans un semi-brouillard, elle reconnut le capitaine Ryan. C'était lui qui tentait de la réveiller.

Elle inspira une grande goulée d'air glacé et se dégagea de son étreinte. Aussitôt, elle dut s'appuyer sur les mains pour ne pas retomber.

L'officier semblait très inquiet. À ses côtés, Tossidin n'en menait pas large non plus.

— Mère Inquisitrice, vous allez bien ?

— Je… je… Ma tête… Quelle heure est-il ?

— L'aube approche. Nous sommes venus vous réveiller, selon vos ordres. Les hommes repasseront bientôt à l'attaque.

— Laissez-moi quelques minutes pour me préparer, et…

La jeune femme se souvint de sa décision : aller en Aydindril, contacter Zedd, aider Richard à réparer le voile…

— Mère Inquisitrice, vous n'avez pas l'air bien du tout… Il vous faut encore du repos. Ces quelques heures de sommeil n'ont pas suffi.

Ryan avait raison. Si son pouvoir était revenu, elle ne pouvait pas prétendre être en pleine forme.

— Capitaine, je dois gagner Aydindril, et…

— D'abord, reposez-vous ! Vous n'êtes pas en état de voyager. Restez ici. À notre retour, vous serez rétablie, et vous pourrez partir.

— D'accord… Mais il faudra que je m'en aille, vous savez. C'est très important. (Elle regarda autour d'elle et ne vit que Tossidin.) Où sont Chandalen et Prindin ?

— Mon frère est allé s'occuper des sentinelles, répondit l'Homme d'Adobe, pour que la prochaine attaque prenne aussi l'ennemi par surprise.

— Chandalen est avec les piquiers, ajouta Ryan. Nous devons aller le retrouver pour lancer l'assaut.

— Tossidin, fit Kahlan en tâtant sa lèvre tuméfiée, dis à Chandalen que nous partirons aussitôt après le combat. Soyez prudents, tous les trois. J'ai toujours besoin d'une escorte… (Incapable de garder les yeux ouverts, elle avait à peine la force de parler.) En vous attendant, je me reposerai.

Ryan eut l'air soulagé qu'elle reste en sécurité.

— Quelques hommes monteront la garde pendant que vous dormirez…

— Inutile, je ne risque rien, ici…

— Une dizaine d'épées en moins ne changeront rien pour nous. Et si je ne m'inquiète pas pour vous, je serai beaucoup plus efficace.

— Comme vous voudrez…, capitula Kahlan, hors d'état de polémiquer.

Elle se rallongea. Le front plissé d'inquiétude, Tossidin la recouvrit.

Dès que les deux hommes furent sortis, elle retomba dans l'obscurité étouffante. Malgré ses efforts pour lui échapper, elle replongea, comme aspirée par des sables mouvants. Un instant, la panique la submergea.

Elle tenta de penser, sans parvenir à formuler une idée cohérente. Quelque chose clochait dans tout ça, mais la solution se dérobait à elle, insaisissable.

S'accrochant à l'idée que Richard avait besoin d'aide, elle réussit pourtant à ne pas sombrer dans un néant absolu.

Consciente du passage du temps – à un rythme sans doute atrocement étiré – elle surnagea en gardant sans cesse l'image de Richard à l'esprit.

De nouveau, cette lueur dans la nuit l'aida à remonter à la surface. Avec un cri étouffé, elle se réveilla, la tête douloureuse comme si elle allait exploser. Tout son corps lui faisait mal, pouce de chair après pouce de chair. Se relevant péniblement, elle constata que la bougie était presque consumée. Aucun bruit ne montait à ses oreilles…

Un peu d'air frais la remettrait d'aplomb, décida-t-elle. Les membres lourds et engourdis, elle sortit de l'abri. Dehors, la nuit

tombait et les premières étoiles scintillaient au firmament. Quand elle expira, un nuage de vapeur blanche se forma devant sa bouche.

Kahlan fit un pas, trébucha sur quelque chose et s'étala dans la neige. La joue contre le sol, elle rouvrit les yeux et les plongea dans un regard vitreux, à quelques pouces d'elle. Un jeune soldat gisait près d'elle – mort. Apparemment, elle s'était pris les pieds dans sa jambe…

La gorge du cadavre était ouverte, son cou quasiment coupé en deux permettant à sa tête d'adopter un angle impossible. Apercevant la trachée-artère sectionnée, Kahlan sentit de la bile lui monter dans la bouche. Elle la ravala péniblement.

Puis elle leva la tête et aperçut d'autres cadavres. Tous des Galeiens, qui n'avaient même pas eu le temps de dégainer leurs épées. Exécutés sans avoir une chance de se défendre.

L'Inquisitrice aurait voulu fuir à toutes jambes, mais elle se força à ne pas bouger et à réfléchir, malgré la brume du demi-sommeil qu'elle ne parvenait pas à dissiper.

L'assassin de ces hommes pouvait être encore là ! Si son cerveau refusait de fonctionner, elle était fichue.

Tendant la main, elle toucha celle du cadavre. Encore chaude… Le massacre était récent. Était-ce cela qui l'avait réveillée ?

Elle sonda la pénombre, entre les arbres. Des silhouettes se déplaçaient sans prendre la peine de se dissimuler. Riant et braillant, elles approchèrent assez pour que l'Inquisitrice les identifie : une dizaine de D'Harans et deux Keltiens. Des bouchers de l'Ordre Impérial.

Kahlan se releva d'un bond.

L'homme le plus proche avait tout le côté gauche du visage boursouflé là où le sabot de Nick l'avait frappé. Des points grossiers tenaient ensemble les lèvres de la plaie.

Le général Riggs sourit avec la moitié de bouche qui lui restait.

— Je te retrouve enfin, Mère Inquisitrice ! cracha-t-il.

Comme ses ennemis, Kahlan sursauta quand une silhouette noire jaillit des broussailles en hurlant. Alors que les hommes se tournaient pour l'affronter, elle fila en sens inverse.

Avant de se retourner, elle avait vu le tranchant d'une hache de guerre abattre deux D'Harans d'un seul coup.

Orsk ! Il devait s'être lancé à sa recherche, afin de la protéger. Une fois touché par une Inquisitrice, un homme ne renonçait jamais à la défendre.

Les jambes toujours engourdies, comme si elle avait dormi dans une mauvaise position, Kahlan s'éloigna aussi vite qu'elle le pouvait. Derrière elle, Orsk hurlait comme un possédé en affrontant les soudards qui osaient s'en prendre à sa maîtresse.

Mais un homme au moins la poursuivait déjà, et il lui était

impossible d'accélérer le pas.

Le type plongea et lui faucha les jambes. Le souffle coupé par la chute, Kahlan se débattit sans parvenir à l'empêcher de la ceinturer, puis de la saisir par les cheveux.

Pour la dissuader de se débattre, il lui flanqua un coup de genou dans les côtes.

Puis il la retourna, se campa sur elle et la gifla.

Riggs ! C'était le général !

— Je te tiens, Inquisitrice ! Cette fois, tu ne m'échapperas pas !

L'abominable crétin ! Il était seul… Comment pensait-il s'en sortir ?

Kahlan lui plaqua une main sur la poitrine, stupéfaite qu'un homme seul puisse se croire capable de venir à bout d'une Inquisitrice.

— Tu es fichu, Riggs, parvint-elle à souffler malgré le poids de l'homme qui lui comprimait la poitrine. Tu as perdu, et tu vas m'appartenir.

— Ça m'étonnerait, salope ! Il m'a dit que tu serais incapable d'utiliser ton foutu pouvoir !

Riggs souleva la tête de sa proie et la cogna contre le sol. Sonnée, Kahlan tenta de se concentrer sur ce qu'il lui restait à faire. Le général la tira de nouveau par les cheveux, prêt à recommencer…

Si désorientée qu'elle fût par ce qu'il venait de dire, il lui fallait agir tout de suite, avant qu'il l'assomme.

Kahlan libéra son pouvoir.

Dès que le tonnerre silencieux fit vibrer l'air, Riggs la lâcha et secoua la tête comme s'il venait de recevoir un bon direct.

— Maîtresse, cria-t-il, ordonne et je t'obéirai !

— Qui t'a dit que mon pouvoir serait sans effet ?

— Maîtresse, c'était…

La pointe d'une flèche jaillit de la gorge du général et s'immobilisa à un pouce de celle de Kahlan. Du sang coulant de sa bouche, l'homme bascula en avant.

Une main le saisit par l'épaule et l'écarta avant qu'il s'écroule sur Kahlan.

Orsk ? se demanda la jeune femme.

Mais ce n'était pas lui…

— Mère Inquisitrice, ça va ? C'est moi, Prindin. Tu n'es pas blessée ?

Il finit d'écarter le cadavre et tendit un bras à Kahlan pour l'aider à se relever – non sans laisser errer son regard sur sa silhouette, ce qui la dérangea un peu.

Elle ne prit pas sa main. Recourir à son pouvoir l'avait vidée de ses dernières forces.

Souriant de toutes ses dents, Prindin remit son arc à l'épaule.

— Je vois que tu n'es pas blessée… Tu as l'air… parfaite.

— Le tuer était inutile. J'en avais fait ma marionnette, et il allait me révéler qui…

Kahlan se tut, glacée d'appréhension par le regard étrange de l'Homme d'Adobe. Y lisait-elle vraiment du désir ?

— Maîtresse ! cria Orsk en courant vers eux. Tu vas bien ?

D'autres hommes marchaient dans les broussailles, derrière le borgne. Kahlan reconnut la voix de Chandalen.

Prindin encocha une flèche et Orsk leva sa hache.

— Prindin, ne le tue pas ! (Le chasseur visa.) Orsk, va-t'en !

Le colosse obéit, comme il se devait. Prindin tira.

Il y eut un bruit sec. Le borgne s'enfonça dans les broussailles en titubant. Puis Kahlan l'entendit s'écrouler.

Elle essaya de se relever, mais retomba, comme si elle n'avait plus de muscles. L'obscurité tentait de nouveau de l'aspirer…

L'Homme d'Adobe se tourna vers elle, sourit et banda son arc.

— Prindin, pourquoi as-tu fait ça ?

— Pour que nous passions un petit moment en tête à tête… (Son sourire s'élargit.) Avant qu'on te décapite.

Prindin ! C'était lui qui avait menti à Riggs, pour qu'il se croie invulnérable. Cet imbécile de général avait en quelque sorte servi de bouclier au traître. Kahlan ayant déchaîné son pouvoir sur lui, elle serait désarmée durant quelques heures.

Elle tenta encore de se relever et échoua lamentablement.

Au milieu des arbres, une voix retentit. C'était Chandalen, à bout de souffle à force d'appeler l'Inquisitrice. Plus loin, Tossidin aussi braillait à tue-tête.

Kahlan voulut leur hurler de se méfier, mais un gémissement pitoyable sortit de ses lèvres.

Le vide l'envahissait…

Était-elle toujours endormie ? Comme dans un cauchemar, elle ne pouvait ni bouger ni parler. Alors…

Non, elle ne rêvait pas !

Prindin se tourna vers les arbres. Les talons enfoncés dans la neige, Kahlan réussit à reculer un peu et ses mains se posèrent sur une grosse branche morte d'érable.

L'Homme d'Adobe se précipita sur elle. Mobilisant toute sa peine, sa douleur et son horreur pour agir, elle leva son arme improvisée et l'abattit sur le traître.

Il esquiva sans effort, lui arracha la branche, la retourna brutalement et lui plaqua une main sur la bouche pour qu'elle ne puisse pas prévenir Chandalen. Malgré sa petite taille, Prindin était

très fort. De toute façon, dans son état, un enfant aurait eu raison de Kahlan.

Chandalen apparut, un couteau au poing. Désespérée, l'Inquisitrice mordit la main de Prindin. Insensible à la souffrance, il se retourna et frappa le chasseur à la tête avec la branche.

Le pauvre Chandalen vola dans les airs et s'écroula contre le tronc d'un sapin.

— Prindin, que se passe-t-il ? cria Tossidin en déboulant à son tour dans la clairière.

Il s'immobilisa, regarda Chandalen, sonné, puis jeta un coup d'œil interloqué à son frère.

— *Chandalen a essayé de nous tuer !* dit Prindin dans leur langue natale. *Quand je suis arrivé, il s'en prenait à la Mère Inquisitrice. Viens m'aider, elle est blessée !*

— Non… Tossidin… non…, parvint à gémir Kahlan.

Mais l'Homme d'Adobe accourut.

— *Quel est le problème dont Chandalen m'a parlé ? Qu'est-ce qui cloche avec toi, mon frère ? Et qu'as-tu fait ?*

— *Aide-moi ! La Mère Inquisitrice est blessée !*

Tossidin saisit son frère par l'épaule et le força à se retourner.

— *Mon frère, qu'as-tu fait ?*

Prindin enfonça un couteau dans la poitrine de Tossidin, qui écarquilla les yeux de surprise. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Le cœur transpercé, le chasseur s'écroula dans la neige.

À cet instant, Chandalen gémit, se rassit et tâta son crâne ouvert. Sans le quitter des yeux, Prindin sortit une petite boîte en os de sa poche de poitrine et l'ouvrit. Elle était pleine de *bandu* ! Le traître avait une réserve secrète…

Incapable de l'en empêcher, Kahlan le vit tirer une flèche de son carquois et enduire la pointe de poison.

Chandalen se prit la tête à deux mains pour essayer de retrouver ses esprits.

Prindin encocha la flèche, banda son arc et visa. Sachant qu'il voulait toucher sa cible à la gorge, Kahlan parvint à se jeter dans ses jambes au moment où il tirait. Bien que dévié, le projectile se planta dans l'épaule de Chandalen.

D'un coup de poing, Prindin envoya la jeune femme bouler au loin. La terreur lui rendant un peu de force, l'Inquisitrice rampa dans la neige pour fuir le plus loin possible du tueur.

Prindin tira une nouvelle flèche de son carquois et l'enduisit de poison. Impassible, il regarda Kahlan comme il avait dévisagé Chandalen avant de le tuer.

Terrorisée, elle parvint à se relever et commença à courir.

Une flèche se planta dans sa cuisse gauche, l'envoyant de nouveau

rouler dans la neige. Aussitôt, un picotement désagréable se répandit dans tout le muscle. La douleur remonta en un éclair jusqu'à sa hanche.

Prindin approcha, saisit la hampe de la flèche, posa une main sur les reins de Kahlan pour prendre appui, et arracha le projectile.

Le picotement du poison, suivant la douleur, remontait déjà le long de la cuisse de l'Inquisitrice.

— *Ne t'inquiète pas,* dit Prindin. *J'ai mis moins de* bandu *que pour Chandalen. Je veux seulement que tu te tiennes tranquille. Lui, il mourra dans quelques minutes. Toi, tu dois vivre pour qu'on te décapite.* (Il lui caressa les fesses.) *Tu seras bien vivante, s'ils n'attendent pas trop longtemps. Mais il fait trop froid, ici. Rentrons dans ton abri.*

Il saisit Kahlan par les poignets et la tira dans la neige. Tétanisée par le poison, qui remontait à présent jusqu'à ses côtes, elle se laissa faire comme une poupée de chiffon.

Des larmes ruisselèrent sur ses joues. Orsk… Tossidin… Chandalen… Comment Prindin avait-il pu faire une chose pareille ? Tuer son propre frère sans frémir. Quel être humain avait aussi peu de…

Un messager du fléau !

Cette révélation lui arracha un petit cri. Elle n'avait jamais cru à l'existence de ces « agents », même si les sorciers assuraient qu'ils existaient. Mais ils avaient tendance à exagérer, comme elle s'en était aperçue à d'autres occasions. Et les superstitions liées au Gardien ne manquaient pas dans les Contrées…

À présent, elle n'avait plus aucun doute. Un messager du fléau la tenait en son pouvoir. Comment avait-il pu se dissimuler aussi longtemps ? Il l'avait aidée, choyée, enveloppée d'amitié…

Afin d'être près d'elle et de servir le Gardien ! Prindin était un messager du fléau et Darken Rahl avait ri à cause de sa stupidité et de son aveuglement !

Désormais, elle ne pouvait plus douter que le voile était déchiré. Darken Rahl lui avait dit qu'une éternité de tourments l'attendait. Il était venu pour finir de déchirer le voile ! Pendant tout ce temps, Kahlan avait cru agir librement et prendre les bonnes décisions. Mais Rahl et le Gardien, à travers les yeux de Prindin, avaient suivi chacun de ses gestes.

Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de frapper ? Cette guerre, tous ces morts, pour en arriver là ?

Soudain, l'Inquisitrice comprit. Le Gardien régnait sur les défunts. Chaque soldat tombé lors des combats avait servi son plan ultime : lâcher des hordes de morts dans le monde des vivants qu'il détestait tant.

Voir mourir des êtres le ravissait. Pourquoi aurait-il gâché cette

magnifique occasion ? Une guerre, entre deux camps décidés à ne pas faire de quartier…

Quand Prindin la tira sans ménagements au-dessus d'une souche, Kahlan eut l'impression que ses bras allaient se détacher de son corps. Le poison, à présent, envahissait sa poitrine.

Elle ne sentait plus sa jambe gauche. Au moins, ça lui épargnait la douleur de la flèche. La pointe avait touché l'os et Prindin s'était passé de précautions quand il l'avait arrachée.

Quand ils atteignirent l'abri, Kahlan vit les corps des gardes galeiens, plus ceux des D'Harans qu'Orsk avait massacrés. Bientôt, quand Prindin en aurait terminé avec elle, il la livrerait à l'Ordre Impérial, et on la décapiterait. Tout serait fini, et elle était impuissante à dévier le cours des choses.

Elle ne reverrait plus jamais Richard, qui ignorerait jusqu'à son dernier souffle à quel point elle l'aimait.

Prindin la poussa dans l'abri et la jeta sur le matelas de branches. Puis il alluma deux bougies.

— *Je tiens à te voir,* expliqua-t-il avec un sourire lubrique. *Tu es rudement jolie, et je ne veux pas en rater une miette.*

Kahlan avait toujours aimé son sourire. C'était fini, à présent.

Prindin enleva son manteau et le jeta dans un coin.

— *Déshabille-toi, femme ! Je veux te regarder, pour que ta vue m'excite.*

Même s'il lui avait plaqué un couteau sur la gorge, l'Inquisitrice n'aurait pas pu obéir, car ses bras refusaient de bouger.

— Prindin, parvint-elle à dire, les soldats seront bientôt de retour et ils te captureront.

— *Ça m'étonnerait, avec la petite surprise que je leur ai préparée… Crois-moi, le combat n'aura rien à voir avec ce qu'ils attendaient. Ils ne reviendront pas de sitôt, s'ils se remontrent un jour… Femme, je t'ai dit de te déshabiller !*

— Prindin, tu es mon ami. Je t'en prie, ne fais pas ça…

Il se pencha sur elle et saisit sa ceinture.

— *Bon, je vais m'en charger moi-même…*

— Prindin, pourquoi ? gémit Kahlan, désespérée par le plongeon d'un brave homme dans la folie… et entre les mains du Gardien.

Il se releva, comme surpris par la question.

— *Le grand esprit a dit que je pourrais t'avoir avant que ton âme soit attirée dans le royaume des morts. Une récompense pour mon excellent travail… Le grand esprit est content que je t'aie livrée à lui.*

Sur son cou, le baiser-morsure de Darken Rahl fit trembler Kahlan de douleur. Chandalen et Tossidin étaient morts, et elle les rejoindrait bientôt. Le poison se répandait déjà dans ses épaules, attaquant la naissance de sa gorge.

Prindin se pencha sur elle, l'écrasa de tout son poids et posa ses lèvres là où Darken Rahl avait imprimé les siennes.

— *Prindin, je t'en supplie, laisse-moi partir après… quand tu auras eu ce que tu voulais…*

Le messager du fléau releva la tête et regarda sa proie dans les yeux.

— *Te libérer ne m'apporterait rien de bon… De plus, tu as été empoisonnée par le thé, puis par la flèche. Mère Inquisitrice, tu n'en as plus pour très longtemps. J'espère qu'on te décapitera avant que le* bandu *te tue. Ce serait une mort plus agréable. C'est ma façon d'avoir pitié de toi…*

Prindin se baissa de nouveau et l'embrassa dans le cou.

— *Je te hais…,* souffla Kahlan dans la langue du Peuple d'Adobe. *Et ton grand esprit aussi.*

Il se releva, les poings sur les hanches, et la toisa, le regard brillant de haine.

— *Tu dois être à moi ! On me l'a promis. Pour ça, je me suis assuré que tu sois privée de ton pouvoir. Si tu ne te donnes pas à moi, je te prendrai de force. Tu as infecté mon peuple avec ta maudite magie et tes coutumes impies. Tu es un démon, et je te posséderai, pour m'approprier ta perversité. Le grand esprit a dit qu'il devait en être ainsi !*

Prindin enleva sa tunique en peau de daim… puis il se laissa tomber sur Kahlan en grognant, son visage à quelques pouces du sien.

Ils se regardèrent, aussi surpris l'un que l'autre par ce qui se passa alors.

Prindin ne comprit pas ce qui lui arrivait. Kahlan saisit, mais sans savoir comment c'était possible.

Elle sentit un liquide chaud ruisseler sur ses bras.

Les yeux écarquillés, Prindin toussa et cracha du sang au visage de l'Inquisitrice. Puis il rendit son dernier soupir et ne bougea plus.

Des larmes montèrent aux yeux de Kahlan. Elle n'avait plus la force de le pousser et son poids l'empêchait de respirer.

Elle resta ainsi, inondée du sang de l'homme qui l'avait trahie.

Le picotement du poison venait d'atteindre son cou.

Chapitre 47

Dans les ténèbres où elle était plongée, la lèvre de Kahlan lui faisait atrocement mal. Un objet appuyait contre la plaie, et on essayait d'introduire quelque chose dans sa bouche. Un doigt, peut-être, qui tentait de lui desserrer les dents.

— Avale !

Dans son sommeil – ou son coma – Kahlan plissa le front.

— Avale ! Tu m'entends !

Avec une grimace, l'Inquisitrice obéit. Le doigt lui fourra dans la gorge un peu plus d'une étrange matière sèche.

— Avale encore !

Elle s'exécuta, espérant que la voix allait lui ficher la paix. Ce qu'elle fit…

Kahlan retomba dans le néant, toute conscience envolée. Elle perdit la notion du temps, embrassant dans la même fraction de seconde les minutes et l'éternité.

Soudain, elle ouvrit les yeux et poussa un petit cri.

Dans l'abri, les bougies étaient à moitié consumées et quelqu'un avait étendu sur elle son manteau de fourrure.

Chandalen la couvait du regard. La voyant réveillée, il soupira de soulagement et sourit.

— Te revoilà parmi nous, dit-il. Tu es en sécurité, à présent.

— Chandalen ? Suis-je dans le royaume des morts ? Ou es-tu vivant ?

— Chandalen n'est pas si facile que ça à tuer…

Kahlan essaya d'humidifier sa bouche sèche comme du vieux parchemin. Elle était réveillée, et vraiment consciente, pour la première fois depuis ce qui lui semblait un siècle. Cette sensation lui parut grisante. Prudente, elle ne bougea pas, de peur que le vide noir ne repasse à l'assaut.

— Prindin t'a tiré dessus une flèche « dix-pas ». Je l'ai vu…

Le chasseur se détourna un peu, l'air peiné. Ses cheveux noirs étaient empoissés de sang.

— Tu te souviens de ce que je t'ai raconté sur nos ancêtres, qui prenaient du *quassin doe* avant une bataille ? (Elle hocha la tête.) Eh bien, pour les honorer, avant l'attaque, j'ai mâché quelques feuilles de celui que tu m'as offert dans la ville en ruine. C'était simplement pour

leur rendre hommage, comprends-tu ?

— Tes ancêtres doivent être fiers de toi, mon ami, dit Kahlan en posant une main sur le bras du chasseur.

La garde du couteau en os, celui que Chandalen lui avait offert et qu'elle portait sur le bras, dépassait de la poitrine de Prindin. D'une manière ou d'une autre, Kahlan avait réussi à le brandir au moment où le traître avait sauté sur elle.

Elle se souvenait de l'engourdissement dû au poison, de sa sensation d'impuissance, et du grognement lubrique de Prindin.

Pas d'avoir saisi l'arme sacrée.

— Chandalen, je suis désolée d'avoir tué ton ami.

Le chasseur jeta un coup d'œil au cadavre.

— Un type qui essaie d'avoir ma peau n'est pas un ami… Prindin était un émissaire du grand esprit maléfique des morts. Son cœur appartenait aux ténèbres.

— Mon ami, le grand esprit dont tu parles tente de franchir le voile. Il veut nous entraîner tous dans son royaume.

— Je te crois, Mère Inquisitrice. Nous devons aller en Aydindril, pour que tu puisses l'arrêter.

— Merci, Chandalen, dit Kahlan avec un soupir de soulagement. Merci de me comprendre et de m'avoir sauvée. (Elle sursauta.) Les hommes ! Prindin leur a tendu un piège ! Quelle heure est-il ?

L'Homme d'Adobe eut un sourire rassurant.

— Quand le capitaine Ryan nous a rejoints avant l'attaque, Tossidin et moi, j'ai demandé où tu étais. Ton absence m'a étonné, mais il m'a parlé de ta maladie, disant que tu ne parvenais pas à te réveiller. Ça m'a fait penser au *bandu*. Il a ajouté que tu refusais d'avaler quoi que ce soit, à part le thé de Prindin. Alors, j'ai compris ce qui se passait. Tu étais empoisonnée, et comme tu consommais seulement du thé…

» Tossidin et moi étions très inquiets pour toi… et pour nos hommes. Alors, nous sommes allés voir si l'ennemi avait modifié ses positions. Les D'Harans étaient au courant de notre plan, et ils nous attendaient ! J'ai dit à Ryan d'attaquer ailleurs que prévu, puis je suis revenu ici avec Tossidin.

» J'étais sûr que Prindin nous avait trahis. Son frère espérait découvrir une autre explication. Il refusait de voir la réalité en face, et il l'a payé de sa vie.

— Et tes blessures ? demanda soudain Kahlan. Il faut s'en occuper…

Chandalen tira sur le col de sa tunique, révélant le bandage qui enveloppait son épaule gauche.

— Les Galeiens sont revenus pendant la nuit. Ils ont recousu mon

cuir chevelu. La plaie est moins méchante qu'elle en a l'air… Ils ont aussi extrait la flèche.

Il fit la grimace en remettant en place sa tunique.

— J'ai bien formé Prindin… Il a utilisé une flèche à tête métallique. Ces projectiles-là font plus de dégâts quand on les retire qu'en entrant… Le soldat qui passe son temps à soigner les autres a réussi à l'extraire, et il a recousu ma plaie. Mais je ne pourrai pas me servir de ce bras pendant un bon moment.

— Le chirurgien a aussi recousu ma jambe ?

— Non. Tu avais seulement besoin d'un pansement, et je m'en suis occupé. Pour toi, Prindin s'est servi d'une flèche à tête ronde. Je ne lui ai pas appris ça… Pourquoi ce choix étrange ?

— Il voulait pouvoir la retirer facilement… (Kahlan jeta un coup d'œil au cadavre, toujours étendu dans le refuge.) Pour ne pas être gêné, parce qu'il avait prévu de me violer avant de me livrer à l'Ordre Impérial.

Chandalen détourna la tête, gêné, et marmonna qu'il se réjouissait que Prindin ne soit pas parvenu à ses fins.

— Moi, je suis contente qu'il t'ait touché à l'épaule, pas à la gorge.

— C'est moi qui lui ai appris à tirer… À cette distance, il n'aurait pas raté sa cible. Pourquoi n'a-t-il pas visé la gorge ?

Kahlan haussa les épaules, feignant d'ignorer la réponse.

Chandalen émit un grognement soupçonneux.

— Mon ami, pourquoi n'as-tu pas sorti le cadavre d'ici ?

— Parce que le couteau-esprit de mon grand-père est planté dans sa poitrine. (Soudain très grave, il chercha le regard de Kahlan.) Tu as utilisé l'os de mon grand-père pour te protéger et prendre une vie. À présent, l'esprit de mon ancêtre est lié à toi. Plus personne n'a le droit de toucher cette arme. Elle t'appartient, et toi seule peux la saisir. Il faut que tu la retires toi-même de cette charogne.

Kahlan envisagea un instant d'enterrer le couteau avec la dépouille du traître. L'os n'avait-il pas gagné le droit au repos éternel ? Mais elle renonça à cette idée. Pour le Peuple d'Adobe, ces armes étaient chargées d'une puissante magie. En rejetant le couteau, elle insulterait Chandalen.

Ce n'était pas tout… N'humilierait-elle pas aussi les mânes du grand-père de son ami ? Ignorant comment l'os s'était retrouvé dans sa main, elle ne pouvait pas écarter une hypothèse : c'était l'esprit qui avait tué Prindin pour la sauver !

Kahlan tendit une main, saisit la garde du couteau et tira, écœurée par le bruit de succion. Après avoir essuyé l'arme sur le matelas de branches, elle porta la garde à ses lèvres et l'embrassa.

— Merci de m'avoir sauvé la vie, esprit du grand-père de Chandalen…

Curieusement, cet étrange rituel s'était imposé à elle.

Chandalen prit le couteau et le remit à sa place sur le bras de l'Inquisitrice.

— Tu es une digne Femme d'Adobe. Je ne t'ai pas dit ce qu'il fallait faire, et tu l'as deviné… L'esprit de mon grand-père veillera toujours sur toi.

— Chandalen, nous devons partir pour Aydindril ! Le voile est déchiré… Nous avons aidé les Galeiens autant que possible. À présent, je dois m'occuper de *mon* travail.

— Quand nous avons rencontré ces blancs-becs, soupira l'Homme d'Adobe, je voulais les fuir à toutes jambes, pour que tu sois en sécurité. Puis j'ai tout oublié, à part le désir de me battre et de tuer.

— Je sais, mon ami… La même chose m'est arrivée. J'ai perdu de vue ma mission. Comme si j'avais aussi été sous l'influence du grand esprit. Le voile est déchiré, c'est peut-être l'explication…

— Tu veux dire que la soif de tuer nous venait du grand esprit ? Qu'il s'est servi de nous ?

— Je n'en sais rien… Mais je dois aller en Aydindril. Le sorcier saura quoi faire, et Richard a besoin d'aide. Nous sommes restés trop longtemps ici… Il faut parler aux hommes, puis nous en aller. (Le chasseur acquiesça.) Alors, allons-y !

Kahlan voulut se lever, mais Chandalen la retint de sa main valide.

— Ils ont attendu dehors toute la nuit. J'ai refusé de les laisser entrer.

Il lâcha Kahlan et sembla chercher ses mots.

— J'avais peur que tu ne survives pas… Prindin t'empoisonnait depuis des jours, et j'ignorais s'il n'était pas trop tard pour que le *quassin doe* agisse. Tu n'as pas été loin de sombrer dans le royaume des morts…

» Dans ce cas, je n'aurais jamais pu rentrer chez moi. Mais ça n'est pas pour ça que je me réjouis que tu vives. Mon cœur est plein de joie parce que tu es une vraie Femme d'Adobe. Comme moi, tu protèges notre peuple. Chacun de nous se bat à sa manière. (Il leva un sourcil.) Ces derniers temps, tu m'as un peu trop imité. Tu t'en es très bien sortie, mais tu devrais me laisser ce genre de bataille, et lutter avec tes armes.

— Tu as raison, mon ami… Merci de m'avoir veillée. Ta présence m'a réconfortée. Désolée que tu aies été blessé…

— Aucune importance… Un jour, quand je me trouverai une épouse, je lui montrerai mes cicatrices, et elle verra que son homme est un brave.

— Je suis sûre que ta blessure par flèche l'impressionnera

beaucoup !

Chandalen fit mine de se rembrunir.

— Cette cicatrice-là ne prouve pas mon courage. N'importe quel crétin peut recevoir une flèche. (Il releva le menton.) Je suis courageux parce que je n'ai pas crié quand on m'a retiré le projectile !

Avec ce gaillard, pensa Kahlan, la veinarde qui l'épouserait ne risquait pas de s'ennuyer.

— Je me réjouis que les esprits aient veillé sur toi et que tu sois toujours à mes côtés.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, fit Chandalen, dubitatif, mais je parierais que Prindin a raté ma gorge parce que… quelqu'un d'autre… veillait sur moi.

Kahlan se contenta de sourire. Puis son regard se posa sur le cadavre et son sourire s'effaça.

— Pauvre Tossidin… Il adorait son frère. Son amitié me manquera beaucoup.

— Je les connaissais depuis leur enfance…, soupira Chandalen. Ils me suivaient partout, me suppliant de les prendre avec moi. Des braves gosses… (Il détourna les yeux de la dépouille.) Les hommes se rongent les sangs pour toi. Ils nous attendent !

Il sortit. Kahlan le suivit après avoir récupéré son épée.

Dehors, il faisait jour. Dès qu'ils aperçurent l'Inquisitrice, tous les soldats bondirent sur leurs pieds en criant de joie.

Ryan se précipita, mais un colosse, un bras en écharpe, lui barra le chemin de sa main valide – qui serrait une énorme hache de guerre.

— Orsk ? Tu t'en es sorti ?

L'œil unique du géant était rouge d'avoir trop pleuré. Kahlan se souvint des larmes de son père, quand sa mère était tombée malade.

— Maîtresse ! Tu es vivante ! Ordonne, et j'obéirai.

— Orsk, ces hommes sont mes amis. Inutile de les tenir à distance. Je serais ravie si tu t'asseyais tranquillement dans un coin…

Aussitôt, le colosse se laissa tomber sur le sol.

Kahlan interrogea Chandalen du regard.

— Je l'ai vu se battre pour toi, puis Prindin lui a tiré dessus… À tout hasard, je lui ai donné du *quassin doe*. Le Galeien lui a retiré la flèche du dos. J'ignore s'il est gravement blessé. Lui, il s'en fiche, parce qu'il ne pense qu'à toi. Je n'ai pu l'expulser de l'abri qu'en le persuadant que tu avais besoin de calme pour te rétablir…

Kahlan soupira, jetant un coup d'œil à Orsk. Sa cicatrice et son œil cousu la faisaient frissonner, mais elle devrait s'y habituer…

Elle se tourna vers Ryan, qui bouillait d'impatience, et vers les centaines d'hommes debout derrière lui.

— Comment se passe la guerre ?

— La guerre ? Qui s'en soucie ? Mère Inquisitrice, vous nous avez

fait mourir d'inquiétude. Vos deux adorateurs m'ont empêché d'aller voir comment vous alliez !

— C'est leur travail, dit Kahlan. (Elle sourit.) Merci à tous de vous être inquiétés. Chandalen m'a sauvée…

— Qu'est-il arrivé ? demanda Ryan. Les gardes que j'avais laissés sont morts. Tués par un *troga* ! Prindin et Tossidin ont péri, et il y avait partout des cadavres de soldats de l'Ordre… Nous avons craint qu'ils vous aient abattue…

À l'évidence, constata Kahlan, Chandalen avait été avare d'informations.

— Un des morts est le général Riggs, chef de l'Ordre Impérial. Orsk, notre ami borgne, a tué la plupart des D'Harans. Prindin a assassiné les gardes et son frère. Il voulait m'éliminer.

Des murmures coururent dans les rangs.

— Prindin ? s'écria Ryan. Mais pourquoi ?

— C'était un messager du fléau.

Un silence de mort tomba sur la clairière.

— Vous faites du très bon travail, soldats, continua Kahlan, et vous allez devoir continuer sans moi. Je dois partir pour Aydindril. (Des murmures de déception coururent dans les rangs.) Si je ne vous savais pas à la hauteur, je resterais… Mais vous avez amplement prouvé votre valeur.

Les Galeiens se redressèrent un peu et tendirent l'oreille.

— Je suis fière de chacun d'entre vous. Vous êtes les héros des Contrées du Milieu. Mais l'armée de l'Ordre Impérial, aussi redoutable fût-elle, est seulement la partie visible de la menace qui pèse sur les Contrées et sur le monde des vivants. La preuve, c'est que le Gardien a envoyé un messager du fléau pour m'éliminer. Soldats, je pense que l'Ordre Impérial s'est allié au Gardien. À présent, c'est cette menace que je dois parer. Je sais que vous tiendrez votre serment de lutter jusqu'au bout, sans faire de quartier. Les bouchers de l'Ordre sont des morts en sursis…

Kahlan s'avisa que son cou ne lui faisait plus mal. Le touchant, elle constata que les stigmates de Darken Rahl avaient disparu. Comme si elle venait d'échapper totalement à l'influence du Gardien…

— Aussi impitoyables que vous soyez, continua-t-elle, ne devenez jamais comme vos adversaires. Ils se battent pour massacrer des innocents et réduire les survivants en esclavage. Luttez pour la vie et la liberté, et ne perdez jamais votre idéal de vue. (Elle leva un poing.) Je jure de ne jamais vous oublier ! Promettez-moi, en retour, quand tout cela sera fini, de venir en Aydindril pour que les Contrées du Milieu honorent comme il se doit votre sacrifice.

Les soldats jurèrent d'une seule voix et crièrent de joie.

— Capitaine Ryan, veuillez répéter mes paroles aux hommes du camp principal. J'aurais aimé m'adresser à eux, mais le temps me manque…

L'officier assura que ce serait fait. Kahlan lui tendit son épée.

— Le roi Wyborn a brandi cette arme pour défendre son pays. La Mère Inquisitrice aussi. À présent, je la confie à des mains compétentes.

Ryan prit l'arme et sourit comme s'il tenait la couronne de Galea.

— Je serai digne de cette lame, Mère Inquisitrice. Merci de nous avoir enseigné tant de choses. Avant de vous rencontrer, nous étions des gamins. Vous avez fait de nous des hommes. En nous apprenant à nous battre, mais surtout en nous montrant ce que signifie être un soldat et un défenseur des Contrées du Milieu.

Il saisit la garde de l'épée et la leva au ciel en se tournant vers ses hommes.

— Un triple hourra pour la Mère Inquisitrice !

En écoutant les Galeiens l'acclamer, Kahlan s'avisa que c'était la première fois qu'elle entendait quelqu'un fêter la Mère Inquisitrice. Elle s'efforça de dissimuler sa surprise et souffla un baiser à ses admirateurs.

— Capitaine Ryan, j'aimerais garder Nick, et j'aurai besoin de deux autres montures.

— Pourquoi veux-tu chevaucher, à présent ? marmonna Chandalen.

— Parce qu'avec ma jambe blessée, marcher est impossible. J'espère que tu ne prendras pas ça pour une preuve de faiblesse…

— Eh bien… hum… non… On ne peut pas te demander de marcher. Mais pourquoi *deux* autres montures ?

— Pour mon escorte.

— Je n'ai pas besoin qu'un animal me porte ! Chandalen est fort.

Kahlan se pencha et lui parla dans sa langue.

— *Mon ami, je sais que les Hommes d'Adobe ne montent pas à cheval. N'aie pas peur d'être ridicule. Je t'apprendrai et tu t'en sortiras très bien. De retour chez toi, tu auras un nouveau talent. Nouveau et unique. Les hommes seront impressionnés et les femmes t'admireront.*

— Peut-être… Mais pourquoi veux-tu deux chevaux de plus ?

— Parce qu'Orsk nous accompagne.

— Quoi ?

— Tu ne peux pas tirer à l'arc ! Comment me protégeras-tu ? Orsk jouera de la hache avec son bras valide, et tu te serviras d'une lance avec le tien.

— Tu ne changeras pas d'avis, pas vrai ? grogna le chasseur.

— Non… Allons faire nos bagages, le temps presse…

Kahlan regarda une dernière fois les hommes. Ses hommes ! Elle

les salua, frappant du poing sur sa poitrine.

En silence, tous imitèrent son geste.

Avec ces soldats, elle avait perdu beaucoup de choses. Mais gagné beaucoup plus encore.

— Soyez prudents. Tous…

Chapitre 48

— Quand rencontrerons-nous les gens de ton peuple qui nous guideront jusqu'au palais ? demanda Richard.

Du Chaillu jeta un coup d'œil derrière son épaule. Pour mieux voir le Sourcier, elle écarta de ses yeux sa longue crinière noire. Elle avançait à pied, son cheval tenu par la bride. Fatigué de l'entendre se plaindre d'avoir mal aux fesses, Richard avait décidé de lui céder. Pour l'heure, il marchait aussi, histoire de se dégourdir les jambes. Verna chevauchait derrière eux, observant Du Chaillu avec l'intensité malveillante d'une vieille chouette.

— Bientôt… (La froideur de la femme déplut au jeune homme.) Très bientôt…

Son attitude avait changé depuis qu'ils étaient hors du territoire des Majendies. Son exubérance envolée, Du Chaillu s'était refermée comme une huître. Verna la quittait rarement des yeux. La Baka Ban Mana, en retour, épiait tous ses mouvements. On eût dit deux chattes, la fourrure hérissée et prêtes à bondir. Richard n'aurait pas été surpris qu'elles commencent à se montrer les crocs.

Elles se cherchaient sans cesse des noises, se mettant au défi d'une manière qu'il ne comprenait pas. Richard, devant le comportement de la sœur, pensa qu'elle n'était pas enchantée par ce qu'elle découvrait sur leur guide. À force de voyager avec elle, il avait appris à voir à quel moment Verna touchait son Han. Et elle le faisait à l'instant même.

Alors que la nuit tombait, Du Chaillu quitta abruptement la large piste forestière et s'engagea sur un sentier qui serpentait dans les broussailles. Des deux côtés s'étendait une eau noire bordée de roseaux aux allures sinistres.

Du Chaillu s'arrêta à la lisière d'un grand cercle de sable dégagé et tendit les rênes de sa monture à Richard.

— Les autres nous retrouveront dans cette clairière. Attends ici, magicien.

Ce mot fit monter la moutarde au nez du Sourcier.

— Richard. Mon nom est Richard ! C'est moi qui t'ai sauvé la peau, tu te souviens ?

Du Chaillu le regarda, l'air pensif.

— Je t'en prie, ne pense pas que je sous-estime ce que tu as fait pour moi et pour mon peuple. Le souvenir de ta bonté ne me quittera jamais. (Son regard se voila et sa voix vibra de mélancolie.) Mais tu es

quand même un magicien. (Elle s'ébroua.) Attends ici.

Elle s'enfonça dans la forêt. Richard la regarda s'éloigner pendant que Verna mettait pied à terre.

— Elle essaiera de te tuer, tu sais, dit-elle, imperturbable comme si elle annonçait qu'il allait pleuvoir demain.

— Je lui ai sauvé la vie…

— Pour ces gens, tu es un magicien, fit Verna en attachant les chevaux à un arbre. Et ils exécutent les magiciens.

Richard aurait aimé ne pas croire un mot de tout ça. Hélas…

— Alors, ma sœur, utilisez votre Han pour l'en empêcher. Afin de préserver la vie, comme vous lui avez dit d'épargner son enfant à naître.

— Ce n'est pas si simple… Du Chaillu aussi sait se servir de son Han. Voilà pourquoi les Sœurs de la Lumière ont toujours évité ce peuple. Quelques-uns de ces gens ont accès à leur Han, mais d'une manière que nous ne comprenons pas.

» J'ai lancé de petits sorts sur elle, pour la mettre à l'épreuve. Ils ont tous disparu comme des cailloux qu'on jette dans un puits. Elle a senti ce que je faisais et elle peut neutraliser mon pouvoir. Richard, je te l'ai dit, ce peuple est dangereux. J'ai tout tenté pour nous éviter ça. Il a quand même fallu que tu abattes ta hache à l'aveuglette, parce que tu ne me croyais pas.

Richard serra les dents et saisit la garde de son épée. De la main gauche, car il n'avait pas l'intention de la dégainer.

— Je ne suis pas un meurtrier !

— Parfait… Continue à puiser la colère de l'épée. Tu en auras besoin pour survivre. Pendant que nous parlons, les Baka Ban Mana nous encerclent. Je les sens avec mon Han.

Richard eut le sentiment que les événements échappaient à son contrôle. Il ne voulait blesser personne et n'avait pas sauvé Du Chaillu pour devoir ensuite affronter son peuple.

— Invoquez votre Han, ma sœur, et vite ! Je suis le Sourcier, pas un vulgaire assassin. Pas question de tuer vos ennemis à votre place.

Verna avança vers le jeune homme.

— Je t'ai dit que mon Han ne pourrait rien pour nous. Je me chargerais de la menace si c'était possible, mais ça n'est pas le cas. Du Chaillu neutralise ma magie. Par pitié, Richard, défends-toi !

— Et si vous ne vouliez pas m'aider ? Vous êtes furieuse que j'aie saboté votre pacte avec les Majendies. Alors, vous avez décidé d'observer, comme toujours, pour voir comment je m'en sors.

La sœur secoua la tête, exaspérée.

— Si j'avais l'intention de te laisser mourir à deux pas du but, crois-tu que j'aurais sacrifié la moitié de ma vie pour te trouver et te ramener au palais ? Me penses-tu capable de t'abandonner si je

pouvais t'aider ? Tu as une aussi piètre opinion de moi…

Richard eut l'impulsion d'envenimer la querelle. Mais il réfléchit et dut admettre que le raisonnement se tenait. Il s'excusa d'un rapide hochement de tête, puis sonda de nouveau les ombres.

— Combien sont-ils ?

— Une trentaine…

— Tant que ça ? Comment suis-je censé me défendre, seul contre trente ?

Verna tendit les mains et se concentra. Le vent se leva, projetant un tourbillon de sable et de poussière à la lisière des arbres.

— Ça les ralentira un moment… Mais ça ne les arrêtera pas. Richard, j'ai recouru à mon Han pour obtenir la réponse à ta question. Tout ce que je sais, c'est que tu dois utiliser la prophétie pour survivre. Tu t'es surnommé le « messager de la mort » comme le texte l'annonce. Cette prophétie parle bien de toi, et il faut t'en servir pour vaincre. Ces quelques lignes disent que le porteur de l'épée peut invoquer les morts et ramener le passé dans le présent. Si tu veux t'en tirer, c'est ce que tu devras faire : invoquer les morts et ramener le passé dans le présent.

— Nous allons être étripés par trente sauvages, et vous m'offrez une foutue devinette ? Ma sœur, je vous ai déjà dit que je ne comprenais rien à cette prophétie. Si vous voulez vraiment m'être utile, soyez plus précise.

Verna se détourna et approcha des chevaux.

— Écoute bien : parfois, les prophéties ont pour but d'aider celui dont elles parlent. Un message à travers le temps, si tu préfères, qui fournit une clé susceptible d'ouvrir la porte de la compréhension. Je crois que cette prophétie fonctionne comme cela. Elle est à ton sujet, et tu dois découvrir comment l'utiliser. Moi, je ne comprends pas son sens.

Elle se retourna vers Richard.

— As-tu oublié que j'ai essayé de te tenir loin de ces gens ? Mais qu'as-tu dit ? Qu'à ce sujet, tu n'étais pas mon étudiant, mais le Sourcier. Alors, Sourcier, sers-toi de la prophétie ! Tu nous as fichus dans ce pétrin. À toi de nous en sortir !

Richard regarda la sœur calmer les chevaux avec une étonnante compassion. Il avait déjà réfléchi à la prophétie, sans grand résultat. Parfois, il pensait être au bord de la révélation, mais la solution lui échappait toujours au dernier moment.

Il avait brandi l'épée plusieurs fois et n'ignorait rien de son pouvoir. Mais il connaissait aussi ses propres limites. Contre un seul adversaire, l'arme était quasiment invincible. Lui, il restait un être de

chair et de sang. Escrimeur plutôt moyen, il s'était toujours fié à la magie de la lame pour lui assurer la victoire. Face à trente hommes, l'épée ne pourrait pas être en plusieurs endroits en même temps.

— Ce sont de bons guerriers ? demanda-t-il.

— Les Baka Ban Mana n'ont pas d'égaux. Leurs combattants d'élite, des maîtres de la lame, s'entraînent chaque jour du lever au coucher du soleil, et ils continuent souvent au clair de lune. Pour eux, la bataille est une religion.

» Dans ma jeunesse, j'ai vu un de ces hommes combattre la garnison de Tanimura et tuer cinquante soldats avant de succomber. Ils luttent comme s'ils étaient des esprits invincibles. Et certains prétendent que c'est le cas.

— Exactement ce qu'il me fallait, marmonna Le Sourcier.

— Richard, je sais que nous ne nous entendons pas. Quand nous regardons la même chose, l'un la voit blanche et l'autre noire. Nous venons de mondes différents et nous sommes tous les deux des têtes de mule. Pour couronner le tout, nous ne nous aimons pas beaucoup…

» Aujourd'hui, ne crois pas que je joue avec toi. Tu avais raison de dire qu'en ces matières, tu es le Sourcier, pas mon étudiant. D'une façon qui m'échappe, c'est lié à la prophétie. Tu vogues sur la crête d'une vague d'événements. Et me voilà réduite au rôle de spectatrice. Mais si tu meurs, je mourrai avec toi…

» Je ne sais que faire pour t'aider, Richard. Des gens nous surveillent, attendant de voir ce qui se passera. Si j'interviens, ils me tueront. Tout ça se joue entre la prophétie, les Baka Ban Mana et toi. Je n'ai aucun rôle dans ce drame. À part celui d'un cadavre gisant près du tien, si tu ne t'en sors pas. J'ignore le sens de la prophétie, et toi aussi, à l'évidence. Mais garde-la à l'esprit et tu découvriras peut-être son utilité au cours de l'action. Essaie aussi de mobiliser ton Han, si tu le peux.

Richard plaqua les poings sur ses hanches.

— Très bien, ma sœur, j'essaierai. Désolé d'être si mauvais au jeu des devinettes. Et si je meurs, merci d'avoir tenté de m'éviter ça.

Il jeta un coup d'œil au ciel plombé. L'obscurité dissimulait ses adversaires. Mais il pouvait aussi s'en servir à son avantage.

Comme tout bon guide forestier, il se sentait à l'aise dans des bois obscurs. Chez lui, il avait passé des heures à jouer à ce genre de jeux avec les autres guides. Lui aussi, comme ses ennemis, était dans son élément. Il n'avait aucune raison de respecter *leurs* règles. Plié en deux, il s'éloigna de la sœur et des chevaux pour se fondre dans les ténèbres.

Le premier guerrier qu'il découvrit ne surveillait pas la bonne proie. Un genou en terre, l'homme ne quittait pas Verna des yeux. Une

lance courte à la main, il en avait posé deux autres près de lui.

Richard s'efforça de contrôler sa respiration, afin de ne pas alerter sa cible, et avança lentement. Pouce après pouce, il parvint assez près du guerrier pour toucher sa lance s'il tendait le bras.

L'homme tourna la tête et se leva, mais le Sourcier était assez près. Il arracha l'arme du Baka Ban Mana et l'assomma proprement avec. Le guerrier s'écroula sans avoir eu le temps de donner l'alerte.

Un de moins… Et sans avoir pris de vie. Un bon début…

Une silhouette jaillit soudain de l'obscurité. Puis une autre, et encore une autre… Avant de pouvoir réagir, Richard dut se rendre à l'évidence : il était encerclé.

Les Baka Ban Mana portaient d'amples tuniques couleur écorce, afin de se confondre avec leur environnement. Les foulards qui leur enveloppaient la tête laissaient seulement apercevoir des yeux terrifiants de détermination.

Richard retourna à reculons dans la clairière et ses adversaires le suivirent. D'autres les rejoignirent, formant un second cercle autour de lui.

Peut-être pourrait-il quand même s'en sortir sans tuer…

— Qui parle en votre nom ? demanda-t-il.

Les guerriers du cercle intérieur lâchèrent leurs rondaches et posèrent leurs lances de réserve sur le sol, pointes dirigées vers le Sourcier. Puis ils saisirent leur lance restante à deux mains, comme des bâtons. Ceux du cercle extérieur laissèrent tomber leurs boucliers et toutes leurs lances. Une main sur la garde de leurs épées, ils ne les dégainèrent pas.

Une litanie s'éleva. Les deux cercles commencèrent à tourner lentement dans des directions différentes.

Richard continua à reculer en tentant de garder tous ses adversaires à l'œil.

— Qui parle en votre nom ? répéta-t-il.

Une silhouette vêtue comme les guerriers monta sur un rocher, au cœur du deuxième cercle.

— Je suis Du Chaillu, et je parle au nom des Baka Ban Mana.

Le Sourcier eut du mal à en croire ses oreilles.

— Du Chaillu, je t'ai sauvé la vie. Pourquoi veux-tu nous assassiner ?

— Nous ne sommes pas là pour commettre un meurtre. Nous allons t'exécuter parce que tu as volé notre terre sacrée.

— Du Chaillu, je n'étais jamais venu ici. Quoi qu'il se soit passé, je n'y suis pour rien.

— Les magiciens nous ont dérobé notre pays. Tu es de leur race, donc leurs fautes retombent sur ta tête. Et tu portes leur marque, telle

une preuve indélébile. Comme tous ceux que nous avons capturés avant toi, tu dois te tenir face aux cercles… et mourir.

— Du Chaillu, je t'ai dit que les tueries devaient cesser.

— Plutôt facile à affirmer, quand on a le couteau sous la gorge !

— Comment oses-tu me jeter ça au visage ? Pour te sauver, et pour que cessent les massacres, j'ai risqué ma vie !

— Je sais, Richard… À cause de ça, j'honorerai toujours ta mémoire. Si tu me l'avais demandé, j'aurais porté tes fils. Et je me sacrifierais pour toi si je le pouvais. Pour mon peuple, tu seras à jamais un héros. J'ajouterai à ma robe une prière pour que les esprits te serrent tendrement contre leur cœur.

» Mais tu es un magicien. Les anciennes lois disent que nous devons nous entraîner chaque jour et devenir invincibles à l'épée. Notre mission sacrée est de tuer tous les magiciens. Sinon, l'Esprit des Ténèbres entraînera le monde des vivants dans l'obscurité.

— Vous ne pouvez pas continuer à tuer les magiciens. Ni personne. Cela doit s'arrêter !

— Les tueries ne cesseront pas à cause de ce que tu as fait, mais quand les esprits danseront avec nous.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que nous devons te tuer. Sinon, ce qui fut prédit se réalisera : l'Esprit des Ténèbres s'échappera de sa prison.

Richard brandit la lance prise au premier guerrier.

— Du Chaillu, je n'ai pas envie de vous blesser, mais je me défendrai. Je t'en prie, arrête ça avant que quelqu'un soit blessé. Ne me force pas à tuer. Je t'en supplie !

— Si tu avais tenté de fuir, nous t'aurions planté nos lances dans le dos. Comme tu as fait face, tu as gagné le droit de nous affronter. Quoi que tu fasses, tu mourras. Si tu ne te bats pas, nous t'exécuterons vite, et tu ne souffriras pas. Je te le jure.

Du Chaillu leva une main. Aussitôt, le chant mourut et les hommes du cercle extérieur dégainèrent leurs épées. De longues armes incurvées à la poignée noire munie d'une corde passée autour du cou du guerrier : un moyen infaillible pour ne jamais perdre sa lame au combat.

Les combattants d'élite firent passer leurs armes d'une main à l'autre avec une agilité incroyable. Puis ils les firent tourner sur elles-mêmes et continuèrent leur petit jeu. Les hommes du cercle intérieur décrivirent des arabesques dans l'air avec leurs lances, les maniant comme des bâtons.

Certains guides jouaient du bâton et personne ne leur cherchait jamais de noises. Mais les Baka Ban Mana étaient meilleurs que tous les collègues de Richard.

Il cassa la hampe de la lance sur son genou et dégaina l'Épée de

Vérité.

— Du Chaillu, ne fais pas ça ! Des hommes vont mourir !

— Ne résiste pas, magicien, et ta fin sera rapide. Je te dois bien ça.

— Je décline toute responsabilité pour ce qui arrivera, Du Chaillu. Le sang retombera sur tes mains.

— Richard, tu es seul et nous sommes trente… Je suis désolée…

— Seul un crétin se fie aveuglément au nombre ! Votre supériorité est moins écrasante qu'il n'y paraît, parce que vous ne pourrez pas m'affronter à plus de deux ou trois à la fois. Vos chances ne sont pas si bonnes que ça…

Dans un coin de sa tête, le Sourcier se demanda d'où il avait tiré cet étrange discours.

— Je vois que tu comprends la danse de la mort, magicien…

— Je ne suis pas un magicien, Du Chaillu, mais Richard, le Sourcier de Vérité ! Et je n'ai pas choisi d'aller apprendre la magie avec sœur Verna. Je suis son prisonnier. Et tu le sais. Mais je me défendrai !

Du Chaillu le dévisagea à la lueur de la lune.

— Les esprits savent que mon cœur saigne pour toi, Richard le Sourcier. Hélas, tu dois mourir.

— Ne pleure pas sur mon sort, mais sur celui des hommes qui mourront ce soir. Sans raison !

— Tu n'as jamais vu les Baka Ban Mana se battre… Tu ne nous toucheras pas, et toi seul goûteras à la morsure de l'acier. Ne te tourmente pas, tu n'auras aucune mort sur la conscience.

Richard libéra la colère de l'épée.

Les deux cercles de guerriers recommencèrent à chanter en tournant de plus en plus vite.

La rage de la lame se déversa dans les veines du Sourcier. Pourtant, même sous l'influence de la magie, et assoiffé de sang, il sut qu'il ne triompherait pas. Ses ennemis étaient trop nombreux et il n'avait jamais vu personne manier les armes aussi bien qu'eux.

Inconsciemment, il puisa davantage de magie dans l'épée, jusqu'à ce que la puissance de sa rage et de sa haine manque le rendre malade.

Immobile au milieu des cercles en rotation, il se toucha le front du plat de sa lame.

— Mon épée, combats pour la vérité, ce soir !

La magie le submergea comme un torrent. Sans vraiment mesurer ce qu'il faisait, il enleva sa chemise et la jeta au loin, pour être parfaitement libre de ses mouvements. Quelle mouche l'avait piqué ? se demanda-t-il. Ça lui semblait la bonne chose à faire, mais d'où tirait-il cette idée ?

La lame bien droite devant lui et le corps luisant de sueur, il

plongea en lui-même et chercha l'endroit calme et isolé où il puisait sa concentration. Puis il tenta de repérer son Han dans le magma en fusion de sa fureur.

Utilise ce que tu as, murmura une voix dans sa tête. *Libère cette force !*

Dans la zone de son esprit où régnait un calme parfait, Richard se souvint du jour où il était monté sur le rocher de Zedd pour briser le sort qui le liait à un nuage-espion envoyé par Darken Rahl.

Debout sur le rocher, invoquant la magie, il avait senti l'essence des générations de sorciers qui s'étaient servies de l'artefact avant Zedd. Leurs sentiments et leurs connaissances étaient pour un temps devenus les siens. Oui, il s'était senti lié à tous ceux qui, au fil des âges, avaient contrôlé la magie.

À cet instant, il comprit le sens de la prophétie.

Comment avait-il pu manier si souvent l'Épée de Vérité sans s'en apercevoir ? L'arme n'était pas différente du rocher de Zedd…

Avant Richard, bien des Sourciers avaient brandi l'épée et puisé dans sa magie. En retour, elle conservait le souvenir de leurs talents d'escrimeur. Les compétences de centaines d'hommes et de femmes dont il ne connaîtrait jamais le nom étaient à sa disposition. Certains avaient fait le bien et d'autres le mal. Mais tous savaient se battre.

Dans son îlot de calme, Richard vit le premier attaquant venir sur sa gauche.

Sois une plume, pas un rocher. Vole sur les ailes de la tempête.

Richard déchaîna sa magie et esquiva l'attaque. Se laissant guider par la magie de l'épée, il ne riposta pas, et vit le Baka Ban Mana, emporté par son élan, s'étaler sur le sol.

Un autre guerrier bondit en faisant tourner sa lance si vite qu'on ne la voyait plus vraiment. Richard esquiva de nouveau. Au passage, il abattit son épée et coupa en deux la hampe de l'arme.

Une autre lance vola vers lui. Sans s'arrêter, il l'évita et trancha une nouvelle hampe.

Sentant une attaque, dans son dos, il décocha un coup de pied réflexe qui toucha son agresseur à la poitrine et l'envoya dix pas en arrière.

Richard s'était abandonné à la magie de l'épée et à son étrange paix intérieure. Dans cet état, il exécutait d'instinct des choses qu'il ne comprenait même pas.

Capable de maîtriser sa fureur, il parvenait à s'empêcher de tuer. Frappant du plat de l'épée, des pieds ou des coudes, il mettait ses adversaires hors d'état de nuire sans les saigner à mort.

— Du Chaillu, arrête ce combat avant que je sois obligé de faire couler leur sang !

S’adresser à la Baka Ban Mana avait été une erreur. Déconcentré, il laissa une lance percer sa défense, et se trouva aussitôt confronté à un choix : tuer son adversaire ou faire le minimum nécessaire pour parer la menace.

Cette fois, la rage fut plus forte. L’Épée de Vérité fendit l’air et trancha net la main qui tenait l’arme. Du sang et des éclats d’os volèrent autour du Sourcier.

Un cri de femme retentit.

Une partie de ces combattants d’élite étaient des femmes, comprit Richard. Aucune importance ! S’il ne se défendait pas, elles le tueraient sans pitié. Et il valait mieux perdre une main que la tête…

La vue du sang réveilla en Richard la soif de tuer qu’il s’était efforcé de contenir.

Sans cesser d’affronter ses adversaires, il lutta contre la pulsion qui voulait le pousser à attaquer et à faire un massacre. Il ne désirait pas abattre ces guerriers, mais seulement les convaincre de le laisser en paix. Hélas, s’ils ne comprenaient pas…

Quand il coupait leurs lances, ils en prenaient d’autres et revenaient à la charge. Tel un fantôme, il tourbillonnait entre eux, économisant son énergie pendant qu’ils épuisaient la leur.

Le cercle extérieur n’avait pas cessé de tourner pendant que les autres Baka Ban Mana, les lanciers, tentaient d’en finir avec le Sourcier. Du coin de l’œil, il vit les guerriers s’immobiliser, dégainer leurs épées et avancer vers lui tandis que les lanciers reculaient.

Au lieu d’attendre l’assaut, Richard chargea et l’Épée de Vérité brisa net deux lames incurvées.

— Du Chaillu, je t’en prie ! Ne me force pas à tuer !

Les escrimeurs se révélèrent encore plus rapides que les lanciers. Trop rapides ! Parler à Du Chaillu et essayer de les désarmer sans les tuer était un jeu dangereux.

Une douleur fulgurante, au flanc gauche, le démontra à Richard. S’il n’avait pas vu venir la lame, un réflexe miraculeux lui valait d’avoir récolté une estafilade plutôt qu’un coup mortel.

Mais son sang avait coulé et tout venait de changer. L’Épée de Vérité, pour défendre son porteur, mobilisa la rage et le génie des centaines de Sourciers qui l’avaient tenue. Leur essence envahit le corps et l’esprit de Richard, qui ne put pas la repousser.

Sa retenue fondit comme neige au soleil. Après avoir donné toutes les chances possibles aux Baka Ban Mana, il n’avait plus le choix.

Le messager de la mort prit le relais.

Une vague de guerriers déferla sur lui.

Richard avait fini de jouer au chat et à la souris. Toutes les digues

brisées en lui, il allait danser avec les morts.

Dans un brouillard de sang, il s'entendit hurler comme un fou et sentit qu'il se déplaçait plus vite que jamais. Autour de lui, des hommes et des femmes s'écroulaient, la tête proprement décollée des épaules.

Aucune lame ne le toucha plus. Il para toutes les attaques comme s'il les voyait venir longtemps à l'avance, tel un maître d'armes face à ses élèves. Et ses ripostes, vives et précises, coûtaient chaque fois la vie à un de ses adversaires. Bientôt, le sable de la clairière devint rouge, comme dans un cauchemar.

Les songes sinistres du messager de la mort.

Richard s'avisa qu'il tenait aussi son couteau dans la main gauche au moment où deux Baka Ban Mana le prirent en tenailles. Passant le bras autour du cou de l'homme de gauche, il lui trancha la gorge tout en embrochant celui de droite avec son épée.

Ils s'écroulèrent au même moment. Haletant, Richard regarda autour de lui. Plus rien ne bougeait, à part la femme à qui il avait coupé la main, au début du combat. Elle avançait vers lui, un couteau dans son poing indemne.

Le Sourcier lut dans les yeux de la guerrière qu'elle ne renoncerait pas. Enveloppé dans un cocon de magie, la rage bouillant en lui, il la regarda charger en hurlant.

L'Épée de Vérité lui transperça le cœur.

La femme s'effondra, dernière victime du messager de la mort.

Alors, Richard foudroya du regard Du Chaillu, toujours perchée sur son rocher. Elle sauta à terre, se débarrassa du foulard qui enveloppait sa tête et s'agenouilla.

Fou de rage, le Sourcier courut vers elle et lui releva le menton avec la pointe de son épée.

— Le *Caharin* est venu à nous…, souffla la Baka Ban Mana.

— Qui est le *Caharin* ?

— Celui qui danse avec les esprits…, répondit Du Chaillu, le regard rivé à celui du Sourcier.

— Celui qui danse avec les esprits…, répéta Richard.

C'était limpide comme de l'eau de roche ! Il venait de danser avec les mânes de ses prédécesseurs. Il avait invoqué les morts, et « dansé » avec eux.

Il faillit éclater d'un rire amer.

— Du Chaillu, je ne te pardonnerai jamais de m'avoir forcé à tuer ces gens. Je t'épargnerai parce que je déteste prendre une vie. À cause de toi, j'ai dû en voler trente d'un coup.

— *Caharin*, je suis navrée que tu portes ce fardeau. Mais pour que les tueries cessent, il fallait que coule le sang de trente Baka Ban Mana. C'était la seule façon de servir les esprits.

— En quoi un massacre peut-il les servir ?

— Quand les magiciens ont volé notre pays, ils nous ont exilés ici. Et ils nous ont chargés d'apprendre au *Caharin* à danser avec les esprits. Seul le *Caharin* peut éviter que l'Esprit des Ténèbres s'empare du monde des vivants. Mais il vient au monde comme un nourrisson à qui il faut tout enseigner. Une partie de sa formation reposait sur nous. Tu as bien appris quelque chose ce soir, n'est-ce pas ?

Richard hocha la tête sans enthousiasme.

— Je suis la gardienne des lois de mon peuple. Te donner cette leçon était notre mission. Si nous nous étions dérobés, le *Caharin* aurait été impuissant face aux forces de la mort. Alors, tout le monde aurait péri.

» Les Majendies nous massacraient pour nous rappeler notre devoir et nous inciter à nous entraîner au maniement des armes. Les magiciennes qui vivent de l'autre côté de notre territoire les aidaient afin que nous soyons encerclés. Sous une menace permanente, et sans possibilité de fuir, nous ne risquions pas d'oublier notre devoir.

» Il est écrit que le *Caharin* annoncera son arrivée en dansant avec les esprits et en versant le sang de trente Baka Ban Mana. Un exploit que personne ne peut accomplir, à part l'élu, et avec l'aide des esprits. Il est aussi prédit, lorsque cela arrivera, que nous serons contraints de nous plier à sa loi. Les Baka Ban Mana ont désormais un maître, et c'est toi, *Caharin*.

» Selon les anciennes paroles, si celle qui porte la robe de prière allait chaque année dans notre ancien pays, pour implorer les esprits, ils enverraient un jour le *Caharin*. Alors, à condition que nous accomplissions notre devoir, celui-ci nous rendrait nos terres.

L'esprit embrumé, comme dans un rêve, Richard foudroya de nouveau la femme du regard.

— Tu m'as pris quelque chose de très précieux, ce soir, Du Chaillu.

La Baka Ban Mana se releva et bomba le torse.

— Ne viens pas me parler de perte, *Caharin* ! Mes cinq époux adorés, les pères de mes enfants, qui ne m'avaient pas vue depuis ma capture, gisent dans le sable de cette clairière.

Richard tomba à genoux, pris d'une atroce nausée.

— Mon amie, pardonne-moi…

Du Chaillu lui posa une main sur la tête.

— C'est un grand honneur d'avoir porté la robe de prière au moment où le *Caharin* est venu à nous. À présent, tu dois remplir ta part du contrat et nous rendre notre pays.

— Tes… hum… anciennes paroles disent-elles comment je suis censé m'y prendre ?

— Non. Nous savons simplement que tu le feras si nous t'obéissons.

Mon peuple est à tes ordres.

— Alors, dit Richard en sentant une larme couler sur sa joue, j'ordonne que les tueries cessent. Comme je te l'ai dit, tu te serviras du sifflet magique pour faire la paix avec les Majendies. Avant, tu tiendras ta promesse en nous fournissant un guide qui nous conduira au Palais des Prophètes.

Du Chaillu claqua des doigts.

Richard s'aperçut que la clairière était encerclée par des Baka Ban Mana agenouillés, la tête inclinée vers lui. Répondant à l'ordre de Du Chaillu, deux se relevèrent et coururent vers le sorcier.

— Guidez-les jusqu'à la grande maison de pierre.

— Du Chaillu, je suis désolé t'avoir tué tes maris, dit Richard. Je t'ai suppliée de ne pas m'y forcer, mais ça me navre quand même…

Dans les yeux de la Baka Ban Mana, il vit briller la sagesse antique qu'il avait remarquée chez d'autres femmes : sœur Verna, la voyante Shota… et Kahlan. À présent, il savait que c'était une manifestation du don.

L'ombre d'un sourire flotta sur les lèvres de Du Chaillu. Richard ne comprit pas comment elle pouvait réagir ainsi à un moment pareil.

— Ces hommes et ces femmes se sont battus en dignes Baka Ban Mana. Et ils ont eu l'honneur d'enseigner quelque chose au *Caharin*. Couverts de gloire, ils vivront à jamais dans nos légendes.

Du Chaillu posa une main sur la marque qui noircissait la poitrine du Sourcier.

— À présent, tu es mon mari.

— Quoi ? s'étrangla le Sourcier.

— Je porte la robe de prière et je suis la femme-esprit de mon peuple. Toi, tu es le *Caharin*. Les anciennes lois sont formelles : nous sommes mari et femme.

— Non, c'est impossible, parce que j'ai déjà…

Il avait failli dire « une bien-aimée », mais les mots se coincèrent dans sa gorge. Kahlan l'avait rejeté. Il n'avait plus personne…

— Tu aurais pu tomber plus mal, fit Du Chaillu. Celle qui portait la robe de prière avant moi était une vieille harpie édentée. J'espère que tu as au moins plaisir à me regarder. Un jour, peut-être, ton cœur chantera en me voyant. De toute façon, j'appartiens au *Caharin*. Ce n'est pas à toi, ni à moi, d'en décider.

— Oh que si ! cria Richard avant d'aller rageusement récupérer sa chemise.

En l'enfilant, il vit Verna, campée à la lisière du cercle de sable, et occupée, comme d'habitude, à l'observer avec l'intérêt glacial d'un entomologiste.

— Tu as une mission à remplir, Du Chaillu, et tu t'en acquitteras.

Les massacres sont terminés. La sœur et moi devons aller au palais pour qu'on me retire ce collier.

Du Chaillu se hissa sur la pointe des pieds et posa un baiser sonore sur la joue du jeune homme.

— J'ai hâte de te revoir, Richard le Sourcier. À bientôt, *Caharin*. Mon cher mari…

Chapitre 49

Au sommet d'une colline, Richard et Verna contemplaient le paysage qui s'étendait devant eux. Au-delà d'une plaine richement boisée par endroits, et presque nue à d'autres, une énorme cité se dressait derrière un rideau de brume aux reflets jaunes. Les toits de tuiles, au loin, brillaient sous les rayons du soleil couchant comme des points lumineux à la surface d'un étang.

Le Sourcier n'avait jamais vu autant de bâtiments disposés avec une telle rigueur. À la lisière de la ville, ils étaient assez petits, grandissant en hauteur et en largeur à mesure qu'on progressait vers le centre. Porté par une brise aux senteurs iodées, le lointain vacarme de milliers de gens, de chevaux et de chariots montait aux oreilles des deux cavaliers.

Un fleuve serpentait au milieu de la cité, la séparant en deux parties inégales – la plus lointaine beaucoup plus grande que l'autre. À la lisière de l'agglomération, des quais s'alignaient le long des berges. Des navires y mouillaient tandis que d'autres, toutes voiles au vent, fendaient l'onde paisible du fleuve. Certains de ces vaisseaux n'avaient pas moins de trois mâts. Richard n'aurait jamais cru que des monstres pareils puissent exister.

Même s'il aurait donné cher pour être ailleurs, le jeune homme écarquilla les yeux, fasciné. Quel endroit gigantesque ! On devait pouvoir s'y promener des jours et des jours sans en faire le tour.

Au-delà de la cité, l'océan s'abandonnait voluptueusement aux dernières caresses du soleil couchant.

Bâti sur un îlot, au cœur de la ville, le Palais des Prophètes la dominait de ses hautes murailles. Plus qu'un simple palais, c'était un complexe de bâtiments interconnectés et fortifiés qui aurait fait paraître minuscules bien des cités de Terre d'Ouest.

Vu de haut, et de loin, on aurait cru voir une énorme araignée blottie au centre de sa toile.

— Le Palais des Prophètes, dit Verna.

— Ma prison, souffla Richard sans la regarder.

La sœur ne releva pas.

— La ville se nomme Tanimura. Elle est traversée par le fleuve Kern, et le palais se trouve sur l'île Kollet.

— C'est une mauvaise blague ? grogna Richard.

— Que veux-tu dire ?

— Vous savez ce qu'est un *collet*. Les braconniers s'en servent pour attraper les petites proies, comme les lapins.

— Tu vas chercher trop loin, Richard…

— Vraiment ? C'est ce que nous verrons…

Verna talonna son cheval. Exaspérée, comme souvent face au Sourcier, elle préféra changer de sujet.

— Il y a des années que je ne suis pas revenue, mais rien n'a changé…

Les deux Baka Ban Mana qui les avaient guidés dans un dédale de marécages les dernières quarante-huit heures étaient repartis chez eux dès que Verna avait affirmé connaître le terrain. Bien qu'il n'ait jamais perdu son sens de l'orientation, même dans les marais les plus denses, Richard ne s'étonnait pas que la plupart des gens aient craint de se perdre dans ce territoire. Se sentant chez lui dans ce genre de paysage, il risquait beaucoup plus de s'égarer dans le labyrinthe de pierre de Tanimura.

Leurs deux guides n'avaient guère ouvert la bouche pendant le voyage. Ces guerriers, à coup sûr aussi redoutables que les adversaires malheureux de Richard, le regardaient avec une admiration béate. Agacé par leurs incessantes courbettes, le Sourcier avait dû donner de la voix pour qu'ils arrêtent de lui passer la brosse à reluire. Mais rien n'avait pu les empêcher de lui donner à tout bout de champ du *Caharin*.

Un soir, avant qu'il aille monter la garde, selon son habitude, Verna s'était déclarée désolée qu'il ait dû tuer ses trente adversaires. Surpris par sa sincérité, et l'absence de sous-entendus malveillants, il l'avait remerciée de sa compréhension.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de fermes autour de la ville ? demanda-t-il soudain. Avec autant d'habitants, il doit y avoir besoin de grosses récoltes.

— Les fermes sont sur l'autre rive du fleuve, au-delà de la cité. Ici, les hommes et les bêtes ne seraient pas en sécurité. Les Baka Ban Mana font souvent des raids…

— Donc, il n'y a pas de culture, ni d'élevage, parce que les Tanimuriens ont peur des Baka Ban Mana ?

Verna tourna la tête vers la gauche.

— Tu vois cette forêt très sombre ?

Elle tendit un bras vers une étendue de végétation dense et torturée.

— C'est le bois de Hagen… Ne t'en approche pas. Tous ceux qui laissent le soleil se coucher pendant qu'ils sont dans le bois y perdent la vie. Et beaucoup de ceux qui s'y aventurent meurent avant que l'astre du jour décline. Une magie maléfique règne dans ces lieux…

En chevauchant, Richard garda le regard rivé sur le bois de Hagen. Cet endroit sinistre l'attirait. Il correspondait à merveille à son humeur sombre, comme s'il y avait été chez lui. En détourner les yeux lui demanda un gros effort.

De près, les rues de Tanimura perdaient de leur perfection géométrique. Et la périphérie de la ville était le royaume d'une terrible misère. Des hommes tirant des charrettes chargées de sacs de riz, de tapis, de bûches, de peaux de bêtes ou même d'ordures se croisaient dans la plus grande confusion, se barrant parfois le chemin. Le long des rues, des colporteurs de tout poil proposaient des fruits, des légumes, des brochettes de viande, des herbes, des gris-gris, des bottes ou des perles. Au moins, les odeurs de cuisine faisaient oublier par endroits la puanteur des tanneries.

Des groupes de traîne-misère en haillons braillaient ou s'esclaffaient autour de jeux de cartes et de dés. Les ruelles et les allées latérales grouillaient de malheureux, condamnés à vivre dans des bicoques délabrées en fer-blanc dont les toits, de simples bâches, devaient laisser passer la pluie en hiver et accumuler la chaleur en été. Des enfants nus jouaient autour de ces logis de fortune, pataugeant dans la boue comme des cochons. Penchées sur des baquets, des femmes s'échinaient à laver du linge en bavardant gaiement.

Verna marmonna qu'elle n'avait pas souvenir d'une telle misère ni d'un nombre pareil de sans-abri. En dépit de leur infortune, Richard trouva à ces gens un air plus heureux qu'on ne s'y serait attendu.

Malgré ses vêtements sales et froissés, sœur Verna, comparée à ces pauvres hères, avait l'air d'une reine en balade. Tous ceux qui la croisaient d'un peu près se fendaient d'une révérence. En retour, elle priait le Créateur de leur accorder sa bénédiction.

Dans cette partie de la ville, les bâtiments ne valaient guère mieux que les bicoques. Leurs façades décrépites – du plâtre effrité ou du bois noirci par l'âge – ne donnaient aucune envie de découvrir l'intérieur.

La cité gagna en splendeur à mesure que Verna et Richard avançaient. D'abord, les rues s'élargirent et les bicoques disparurent. Ensuite, dans de belles avenues bordées d'arbres, ils aperçurent des maisons de plus en plus gracieuses et des auberges élégantes devant lesquelles des portiers en livrée rouge faisaient consciencieusement le pied de grue.

Sur le pont de pierre qui traversait le fleuve Kern, des hommes allumaient déjà les lampadaires pour que les citadins ne se perdent pas dans l'obscurité. Dessous, des barques de pêcheurs sillonnaient l'eau noire à la lueur d'une multitude de lanternes. Des deux côtés du pont, des soldats en uniforme de parade patrouillaient, la hallebarde à l'épaule.

— Au palais, dit Verna tandis qu'ils traversaient le fleuve, c'est toujours un grand moment quand un nouveau garçon arrive. (Elle jeta un regard dubitatif à Richard.) Un événement rare et joyeux. Ne perds pas de vue que toutes les sœurs seront contentes de te voir. Elles voudront que tu te sentes le bienvenu.

— Développez votre raisonnement, fit le Sourcier.

— Je n'ai rien à ajouter.

— Mais je suis censé comprendre le sous-entendu, pas vrai ? « Évite de les choquer ou de les terrifier dès la première minute ! »

— Je n'ai pas dit ça… (Le font légèrement plissé, Verna regarda les soldats qui gardaient le pont.) Mais je voudrais que tu comprennes que ces femmes se donnent corps et âme à leur vocation.

— Une personne très sage, et que j'aime, m'a dit un jour qu'on ne pouvait rien être de plus que soi-même. (Il jeta un coup d'œil au mur d'enceinte, devant lui, notant le nombre de soldats qui y patrouillaient et le type d'armement qu'ils portaient.) Je suis le messager de la mort et je n'ai plus aucune raison de vivre.

— Ce n'est pas vrai, Richard. Tu es un jeune homme. Une longue vie t'attend. Même si tu t'es donné ce surnom, j'ai vu à quel point tu désires qu'il n'y ait plus de tueries. Parfois, tu n'écoutes rien et tu aggraves les choses, mais ce n'est pas de la méchanceté. Juste de l'ignorance…

— Ma sœur, puisque vous détestez le mensonge, vous n'allez sûrement pas me demander d'être hypocrite…

Verna soupira tandis qu'ils franchissaient une arche, dans le mur d'enceinte. Au-delà, la route serpentait entre de petits arbres au feuillage dense. Derrière les fenêtres des bâtiments, de douces lumières jaunes brillaient comme des lucioles. Beaucoup de ces constructions étaient reliées par des colonnades ou des corridors couverts. Contre un mur décoré d'une splendide frise équestre, une série de bancs invitaient au repos et à la méditation.

Ils passèrent une nouvelle arche et entrèrent dans les écuries. Près du bâtiment, des chevaux broutaient paisiblement dans un champ. Des palefreniers élégamment vêtus de vestes noires sur des chemises marron vinrent tenir les montures pendant que Richard et la sœur mettaient pied à terre. Après avoir flatté l'encolure de Bonnie, le Sourcier entreprit de récupérer ses affaires.

Verna lissa les plis de sa jupe d'équitation, ajusta son manteau et passa les doigts dans ses boucles brunes.

— Inutile de faire ça, Richard. Quelqu'un viendra prendre tes bagages.

— Non. Personne d'autre que moi n'a le droit d'y toucher.

Verna grogna d'agacement avant de lancer à un garçon d'écurie de s'assurer qu'on vienne chercher son paquetage. Le garçon lui fit une

rapide révérence, puis mit une longe à Jessup et tira brutalement dessus. Le cheval manifesta aussitôt son déplaisir.

Le garçon lui flanqua un coup de cravache sur la croupe.

— Avance, animal stupide !

Jessup hennit de douleur.

Comme propulsé par un poing invisible, le garçon d'écurie vola dans les airs, alla s'écraser contre un mur et glissa mollement sur le sol.

— Que je ne te voie plus cravacher ce cheval ! cria Verna en se précipitant vers le fautif. Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu aimerais que je te traite comme ça ? (Désorienté, le garçon d'écurie secoua la tête.) Si j'entends dire que tu as refait ça, sur Jessup ou un autre cheval, tu perdras ton travail. Et avant, tu goûteras de la cravache, fesses nues !

Le garçon s'excusa d'un hochement de tête pathétique. Verna le foudroya du regard, se détourna et appela Jessup d'un sifflement modulé. Il accourut, ravi que sa maîtresse lui caresse le menton pour le rassurer. Quand il parut calmé, elle le fit entrer dans une stalle et vérifia qu'on y avait mis de l'eau et de l'avoine.

Richard se grattouilla le nez pour qu'elle ne le voie pas sourire.

Alors qu'ils traversaient la cour, la sœur se tourna vers son « sujet ».

— Retiens cette leçon, Richard. Ici, il n'y a pas une sœur, ni même une novice, incapable de t'envoyer valser dans les airs sans même y penser.

Trois femmes les attendaient dans un long couloir aux murs lambrissés et au sol couvert d'un tapis jaune et bleu. Dès qu'elles aperçurent Verna, elles tressaillirent d'excitation. Toutes étaient plus petites que la sœur, elle-même moins grande que Richard d'une bonne tête.

— Sœur Verna ! cria l'une d'elles. Nous sommes si contentes de vous revoir enfin !

Toutes plus jeunes que leur collègue, elles étaient émues aux larmes.

Verna caressa la joue de la première qui arriva devant elle au pas de course.

— Sœur Phoebe… Sœur Amelia, sœur Janet. Je me réjouis aussi de vous revoir après si longtemps.

Les trois femmes gloussèrent d'excitation, puis se ressaisirent un peu. Phoebe regarda derrière l'épaule de Richard.

— Où est-il ? Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?

Verna désigna le Sourcier d'une main lasse.

— C'est lui… Richard, je te présente de très chères amies. Les sœurs Phoebe, Amelia et Janet…

Les sourires se transformèrent en expressions stupéfaites. Un sujet

de cet âge et de cette taille ? De quoi rester muettes un moment, avant de marmonner quelques mots de bienvenue… puis de se tourner très vite vers sœur Verna.

— Une bonne moitié du palais attend de vous accueillir dignement, dit Phoebe. Nous ne nous tenons plus d'impatience depuis que vous nous avez annoncé votre arrivée pour aujourd'hui.

Sœur Amelia lissa ses cheveux marron, disciplinant les pointes qui effleuraient à peine ses épaules.

— Depuis votre départ, il n'y a plus eu de garçon né avec le don… Tout le monde a hâte de le voir. Ce sera une sacrée surprise, je parie. (Elle jeta un regard en coin à Richard et s'empourpra.) Très agréable, dois-je dire, surtout pour les plus jeunes sœurs. Mais qu'il est grand !

Richard se souvint d'un jour, pendant son enfance, où il était cloîtré chez lui à cause d'un déluge. Pour l'aider à confectionner un nouvel édredon – et histoire de passer le temps en bavardant – sa mère avait invité quelques amies. Tandis qu'il jouait sur le plancher, elles avaient parlé de lui comme s'il n'était pas là, s'extasiant sur sa croissance rapide. Sa mère s'était émerveillée de son appétit et de ses facilités pour la lecture.

Se sentant très mal à l'aise au milieu de ces quatre femmes, Richard modifia la position de son sac sur son épaule.

Phoebe se tourna vers lui, sourit de toutes ses dents et lui posa une main sur le bras.

— Par le Créateur, que nous sommes bavardes ! Nous ne devrions pas parler de toi comme si tu n'étais pas là ! Bienvenue au Palais des Prophètes, Richard.

Le Sourcier ne desserra pas les lèvres.

— Il n'est pas très loquace, on dirait, fit sœur Amelia.

— Ne vous inquiétez pas, il n'a pas la langue dans sa poche, la rassura Verna. (Avant de marmonner :) Heureusement, pour l'instant, il ferme son clapet…

— Eh bien, lança Phoebe, y allons-nous ?

— Ma sœur, fit Verna, le front plissé, qui sont les soldats que j'ai vus dehors ? Ceux qui portent d'étranges uniformes…

— Les soldats ? Ah, oui, ces soldats-là ? Le gouvernement a été renversé il y a quelques années, alors que vous étiez absente. L'Ancien Monde a un nouveau régime. Un empereur nous dirige, maintenant, à la place de cette kyrielle de rois… (Phoebe regarda sœur Janet.) Quel nom se donnent ces gens, déjà ?

— L'Ordre Impérial… Et il s'agit bien d'un empereur. C'est logique, après tout : l'Ordre Impérial, dirigé par un empereur…

— Des enfantillages, ajouta Phoebe, nonchalante. Les gouvernements vont et viennent et le Palais des Prophètes reste. Les mains du Créateur nous protègent… Nous allons rejoindre les autres ?

Verna et Richard suivirent leurs guides le long d'une série de corridors à la riche décoration. Se sentant en territoire hostile, donc menacé, le Sourcier réveilla sans le vouloir la magie de l'épée. Il jugea que ça n'était pas une mauvaise chose et garda la colère en veilleuse, tel un feu qui couve sous la braise.

Verna le regarda plusieurs fois du coin de l'œil, comme si elle voulait prendre le pouls de sa fureur.

Après un bon quart d'heure de marche, ils franchirent une imposante double porte en noyer qui donnait sur une grande salle. Slalomant entre des colonnes blanches ornées de lettres capitales en or, ils arrivèrent sous un immense dôme. Richard fut frappé par la superbe fresque qui représentait des personnages en robes, en adoration autour d'une silhouette scintillante. Deux niveaux de balcons aux balustrades sculptées faisaient le tour de la salle circulaire. Sur le sol, des petits carreaux noirs et blancs dessinaient des motifs en zigzag. L'écho d'une centaine de voix se répercutait contre les murs.

Des femmes se massaient au centre de la pièce. D'autres, plus nombreuses encore, se pressaient sur les balcons. Parmi elles, Richard aperçut quelques hommes et de jeunes garçons.

Les Sœurs de la Lumière avaient revêtu leurs plus beaux atours. Il ne semblait pas y avoir de règle en la matière, car leurs robes, d'une grande variété de couleurs, allaient de l'austère au provocant. Les mâles bénéficiaient de la même liberté vestimentaire. Certains arboraient des manteaux qu'un prince ou un roi n'aurait pas dédaignés.

Le bruit des conversations mourut et toutes les têtes se tournèrent vers les nouveaux venus. Puis des applaudissements crépitèrent.

Phoebe se plaça au centre de la salle, leva les bras et obtint aussitôt le silence.

— Mes sœurs, dit-elle, veuillez saluer sœur Verna, enfin de retour dans son foyer. (Il y eut de nouveaux applaudissements et Phoebe dut encore lever les bras.) Puis-je aussi vous présenter le nouvel élève que le Créateur nous envoie ? (Elle fit signe à Richard d'approcher. Il obéit, suivi comme son ombre par Verna.) As-tu un nom, en plus d'un prénom ?

Richard hésita un moment avant de répondre :

— Cypher…

— Veuillez accueillir Richard Cypher, le nouveau pensionnaire du Palais des Prophètes.

La foule applaudit encore.

Richard jeta un regard noir à ses « admiratrices ». Les sœurs du premier rang s'approchaient subrepticement, histoire de mieux le détailler. Il y avait dans cette salle des femmes de tout âge et de toute

constitution. De vénérables grand-mères, des fillettes, des jeunes filles et de solides matrones ayant atteint l'âge de raison depuis plus ou moins longtemps. De tous les poids et de toutes les tailles, leur caractéristique principale était… la diversité. Une infinité de styles vestimentaires, de couleurs de cheveux et de coiffures, de maintiens et d'expressions…

Il remarqua une sœur debout près de lui. Un sourire éclatant sur ses lèvres pulpeuses, elle avait d'étranges yeux bleu pâle constellés de taches violettes. Rayonnante, elle le regardait comme si elle retrouvait un vieil ami adoré qu'elle n'avait plus vu depuis des années. Applaudissant frénétiquement, elle flanquait des coups de coude à la femme hautaine campée à côté d'elle, sans doute pour l'inciter à montrer plus d'enthousiasme.

Les poings sur les hanches, Richard nota la configuration de la salle – surtout les couloirs et les issues – et la disposition des gardes.

Quand les applaudissements cessèrent, une jeune sœur vêtue d'une robe à col et jabot de dentelle – un tissu du même bleu que celle de Kahlan pour le mariage – se fraya un chemin dans la foule.

Elle s'arrêta devant le Sourcier. Plus petite que lui d'une bonne tête et environ cinq ans plus jeune, elle avait de superbes yeux marron et des cheveux bruns qui lui cascadaient jusqu'aux épaules.

Chaque fois qu'elle prenait une inspiration, sa poitrine généreuse soulevait très esthétiquement le jabot. Elle tendit une main, caressa la joue barbue du jeune homme et parut transfigurée par l'extase.

— Le Créateur a exaucé mes prières, murmura-t-elle.

Comme si elle s'avisait que des centaines d'yeux la regardaient, elle s'empourpra et retira vivement sa main.

— Je suis… suis…, bredouilla-t-elle. (Se ressaisissant, elle joignit les mains. Comme si rien ne s'était passé, elle se tourna vers sœur Verna.) Je suis Pasha Maes, novice du troisième niveau. On m'a chargée de m'occuper de Richard…

— Je crois que je me souviens de toi, Pasha, dit Verna avec un sourire coincé. Ravie de voir que tu as étudié assidûment… Désormais, Richard n'est plus sous ma responsabilité, mais sous la tienne. Le Créateur puisse-t-Il vous tenir tous les deux entre Ses douces mains.

Pasha sourit fièrement, regarda de nouveau le Sourcier, et le détailla de la tête aux pieds.

— Enchantée de te connaître, jeune homme. Je m'appelle Pasha et je m'occuperai de ta formation. Sache que je suis là pour t'aider et te guider. Pose-moi toutes les questions qui te viennent à l'esprit et je ferai de mon mieux pour y répondre. Tu sembles être un garçon

brillant. Je crois que nous ferons une bonne équipe.

Le sourire de la sœur pâlit un peu sous le regard mauvais de son « sujet ». Mais elle se reprit et continua :

— Avant tout, Richard, nous n'autorisons pas nos garçons à porter des armes dans le palais. (Elle tendit la main.) Donne-moi ton épée.

Le ruisselet de rage de la magie se transforma aussitôt en torrent.

— Vous aurez ma lame… quand je serai raide mort à vos pieds !

Pasha regarda Verna, qui hocha la tête pour l'avertir qu'elle s'aventurait sur un terrain glissant.

— Bien, nous en reparlerons plus tard, dit Pasha en fronçant les sourcils. Mais tu devras apprendre les bonnes manières, jeune homme.

— Laquelle de ces femmes est la Dame Abbesse ? demanda Richard d'un ton qui fit blêmir Pasha.

— Elle n'est pas là… La Dame Abbesse est trop occupée pour…

— Qu'on me conduise à elle.

— On ne la voit pas comme ça ! Elle reçoit les gens quand elle le décide. Je ne comprends pas que sœur Verna ne t'ait pas dit que les garçons n'ont pas le droit de…

Richard posa une main sur l'épaule de Pasha, l'écarta sans ménagement et avança dans la salle.

— J'ai une déclaration à faire, dit-il.

L'assistance se tut. Dans l'esprit du jeune homme, la même idée avait jailli simultanément de deux endroits différents, et il identifiait parfaitement ces sources. La première était *les Aventures de Bonnie Day*, le livre que lui avait offert son père. La deuxième, la magie de l'épée, ou plus exactement l'expérience des esprits avec qui il avait dansé.

Un seul et même message : *Quand tu es en infériorité numérique, dans une situation désespérée, la meilleure défense, c'est l'attaque !*

Richard savait à quoi servait le collier. Et sa situation était bel et bien désespérée. Donc, il n'avait pas le choix. Il laissa le silence s'éterniser jusqu'à ce qu'il devienne inconfortable.

Il tapota son Rada'Han du bout des doigts.

— Tant que je porterai ce collier, vous serez mes geôlières et moi votre prisonnier. Puisque je ne vous ai jamais causé de tort, cela fait de nous des ennemis. Nous sommes en guerre.

» Sœur Verna m'a promis qu'on m'apprendrait à contrôler le don, et que je pourrais partir dès que ce serait fait. Si vous respectez ce serment, je veux bien signer une trêve. Mais il y a des conditions.

Richard saisit l'Agiel qui pendait à son cou. Avec la rage de la magie, il sentit à peine la douleur.

— J'ai déjà porté un collier. La personne qui me l'a imposé l'a utilisé pour me punir, me dresser et me briser. C'est à cela que sert cet instrument. On le met à une bête ou à un ennemi…

» J'ai fait à cette personne la même offre qu'à vous. Je l'ai suppliée

de me relâcher et elle a refusé. Alors, j'ai dû la tuer. Aucune de vous ne lui arrivera à la cheville en matière de cruauté. Elle agissait ainsi parce qu'on l'avait torturée et brisée, pour qu'elle s'acharne sur les autres. Ce n'était pas dans sa nature, et ça la rendait plus redoutable encore.

Il marqua une courte pause.

— Vous pensez faire le bien en réduisant des innocents en esclavage au nom du Créateur. Je ne connais pas votre Créateur. Le seul être étranger à ce monde qui se comporterait ainsi, à mes yeux, est le Gardien. (La foule glapit d'indignation.) Pour ce que j'en sais, vous pouvez tout aussi bien être ses disciples ! Alors, si vous me faites souffrir avec le collier, comme la personne dont je parlais, notre trêve sera rompue. Et si vous croyez me tenir en laisse, vous découvrirez, en cas de problème, que vous serrez la foudre dans vos poings.

Un silence de mort régnait dans la salle.

Richard releva sa manche gauche et dégaina l'Épée de Vérité, dont la note métallique résonna longuement dans l'air.

— Les Baka Ban Mana sont désormais mon peuple. Ils ont accepté de vivre en paix avec tous leurs voisins. Quiconque s'en prendra à eux devra en répondre devant moi. Si vous les agressez, notre trêve sera rompue.

Il désigna sœur Verna de la pointe de son épée.

— Cette femme m'a capturé, et je l'ai combattue tout au long de notre voyage. Pour me conduire ici, elle a tout fait, à part me tuer et attacher mon cadavre sur le dos d'un cheval. Bien qu'elle soit aussi mon ennemie, j'ai une certaine dette envers elle. Si quelqu'un touche à un de ses cheveux à cause de moi, je tuerai le coupable, et la trêve sera également rompue.

Du coin de l'œil, Richard vit Verna fermer les yeux et se cacher le visage derrière une main.

La foule cria quand le Sourcier se passa la lame au creux du bras. Il la fit tourner dans le sang, jusqu'à ce que des gouttes tombent de la pointe.

Les phalanges blanches à force de serrer la garde, il brandit l'arme.

— Je le jure sur mon sang ! Si vous faites du mal aux Baka Ban Mana, à Verna ou à moi, la trêve n'existera plus et vous saurez ce que veut dire le mot « guerre ». Car je raserai le Palais des Prophètes !

— À toi tout seul ? lança une voix moqueuse sur un balcon – à un endroit où l'intervenant ne risquait pas d'être repéré.

— Doutez-en à vos risques et périls. Je suis prisonnier et je n'ai plus aucune raison de vivre. Mais je suis aussi la chair et le sang de la prophétie : le messager de la mort !

Personne ne reprit la parole. Rageur, Richard rengaina l'Épée de Vérité.

Puis il fit une révérence dans les règles de l'art et sourit.

— Maintenant que nous nous comprenons, je vous en prie, continuez à vous réjouir de ma capture…

Il tourna le dos à l'assistance médusée. Le visage toujours dissimulé derrière une main, sœur Verna avait baissé la tête. Pasha serrait tellement les lèvres qu'elles viraient au bleu.

Une grosse sœur à l'air sévère vint se camper devant Verna, le menton pointé, et attendit qu'elle relève les yeux.

— Verna, il semble évident que tu n'as pas les compétences pour être une Sœur de la Lumière. Un échec pareil est inédit dans notre histoire. Dès cette minute, tu es ramenée au rang de novice du premier niveau. Et tu le resteras jusqu'au moment, si le Créateur le veut, où tu mériteras de nouveau le titre de Sœur de la Lumière.

— Oui, sœur Maren.

— Les novices ne parlent pas aux sœurs sans qu'on le leur demande ! T'ai-je invitée à me répondre ? (Maren tendit une main.) Donne-moi ton dacra.

Verna plia le poignet et l'arme sortit de sa manche. Elle la présenta, garde en avant, à son interlocutrice, puis serra les dents mais ne baissa pas les yeux.

— Demain à l'aube, présente-toi aux cuisines. Tu récureras des casseroles jusqu'à ce qu'on t'estime en état de t'attaquer à une tâche plus exigeante pour ton pauvre cerveau. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, sœur Maren.

— Et si tu te permets encore une fois de me parler sans autorisation, tu finiras aux écuries, à pelleter le fumier !

— Si c'est ainsi, sœur Maren, envoyez-moi directement aux écuries. Ça épargnera à vos chastes oreilles ce que j'ai tellement envie de vous dire.

— Très bien, novice, ce seront les écuries ! grogna Maren, rouge comme une pivoine. (Elle se tourna vers Richard.) Je pense que ça ne brise pas notre trêve ?

Sur ces mots, elle s'en fut au pas de charge.

Dans un silence à couper au couteau, Richard se tourna vers sœur Verna, qui refusa de croiser son regard.

— Tu n'as plus rien à voir avec Verna, dit Pasha en s'interposant entre eux. Ton bras saigne. Mon devoir est de m'en occuper… Nous avons organisé un grand banquet en ton honneur, dans la salle à manger. Après, tu nous verras peut-être d'un moins mauvais œil. Tout le monde veut te souhaiter la bienvenue. (Elle brandit un index sous le nez du Sourcier.) J'espère que tu te comporteras bien, jeune homme !

Ayant rengainé son épée, Richard ne bouillait plus de colère. Mais il lui en restait quand même un peu.

— Je n’ai pas faim. Montre-moi ma cellule, *mon enfant* !

Pasha serra les poings et le foudroya du regard.

— Très bien… Si tu veux jouer à ça, tu iras au lit sans manger, comme un sale garnement. (Elle tourna les talons.) Suis-moi !

Chapitre 50

Verna posa une main sur le levier de cuivre. La pièce était protégée par un bouclier… Elle prit une grande inspiration et frappa.

— Entrez, dit une voix assourdie.

Le bouclier se dissipa. Verna ouvrit le battant de droite et avança. Dans l'antichambre, deux femmes étaient assises à des bureaux qui flanquaient une autre porte. Aucune ne leva le nez de ses travaux d'écriture.

— Oui, marmonna celle de gauche sans cesser de faire gratter sa plume sur le papier. Que voulez-vous ?

— Sœur Ulicia, je suis venue rapporter le livre de voyage.

— Posez-le sur mon bureau… Vous viendrez au banquet, ce soir ? Il est en votre honneur, et vous serez sûrement ravie de refaire connaissance avec de vieilles amies.

— J'ai plus urgent à faire, désolée… Sœur Ulicia, je veux remettre le livre à la Dame Abbesse. En mains propres. Et lui parler.

Les deux femmes relevèrent la tête.

— Hélas, la Dame Abbesse ne souhaite pas vous voir. Elle est trop occupée pour s'occuper d'affaires sans importance.

— Sans importance ? Sans importance ! tonna Verna.

— N'élevez pas la voix dans ce bureau, sœur Verna !

Ulicia plongea sa plume dans l'encrier et se pencha de nouveau sur ses écritures.

Verna fit un pas en avant. L'air brilla soudain devant elle. Un bouclier puissant défendait la seconde porte.

— La Dame Abbesse est occupée, grogna Ulicia. Si elle estime que votre retour le mérite, elle vous fera convoquer. Posez le livre de voyage sur mon bureau. Je m'assurerai qu'il lui parvienne.

— J'ai été rétrogradée au rang de novice, lâcha Verna. (Les deux femmes relevèrent la tête.) Parce que j'ai obéi scrupuleusement aux ordres de la Dame Abbesse ! Malgré mes réticences, j'ai fait ce qu'elle me demandait, et me voilà punie. Pour avoir été loyale ! Je veux connaître les raisons de ma disgrâce !

Ulicia se tourna vers sa compagne.

— Sœur Finella, veuillez envoyer un rapport à l'intendante des novices. Signalez-lui que Verna Sauventreen est entrée sans invitation dans le bureau de la Dame Abbesse. Et qu'elle s'est autorisé une tirade indigne de quelqu'un qui aspire à devenir une Sœur de la Lumière.

Finella, l'air ennuyé, coula un regard noir à Verna.

— Eh bien, *novice* Verna, vous méritez une lettre de réprimande le premier jour de votre initiation au palais… (Elle émit un claquement de langue désapprobateur.) J'espère que vous apprendrez à vous tenir. Sinon, n'escomptez pas devenir un jour une Sœur de la Lumière.

— Ce sera tout, novice, grogna Ulicia. Vous pouvez disposer.

Verna tourna les talons. Entendant une série de bruits sourds, elle se retourna et vit qu'Ulicia tapotait nerveusement sur son bureau.

— Le livre de voyage ! Et quand une novice est renvoyée par une sœur, elle ne file pas comme une malpropre.

Verna tira le petit livre noir de sa ceinture et le posa doucement sur le bureau.

— Vous avez raison… (Elle fit une révérence.) Merci de m'avoir accordé un peu de votre temps, mes sœurs…

Verna poussa un lourd soupir en refermant la porte derrière elle. Elle s'y adossa un moment, pensive.

Les yeux baissés, elle s'éloigna dans le couloir et traversa une enfilade de halls. À une intersection, elle faillit percuter quelqu'un. Elle releva la tête… et découvrit un visage qu'elle avait espéré ne plus revoir.

— Verna, que je suis content ! s'exclama l'homme.

Il n'avait pas vieilli d'un iota, à part ses épaules, bien plus larges, et ses cheveux un rien plus longs. Verna se retint de lui caresser la joue… et de tomber dans ses bras.

— Jedidiah, dit-elle en rebaissant les yeux. Tu as l'air en pleine forme. Et tu n'as pas du tout changé… On dirait que le temps ne t'a pas flétri…

— Et toi, tu parais… hum…

— Le mot que tu cherches est « vieille ». C'est vrai, moi, les ans ne m'ont pas épargnée.

— Verna, quelques rides et quelques livres en trop ne fanent pas une beauté comme la tienne.

— Toujours aussi galant, à ce que je vois… (Elle désigna sa tunique marron unie.) Et tu as continué à étudier, pour obtenir un tel avancement. Je suis fière de toi.

Jedidiah éluda le compliment d'un haussement d'épaules.

— Parle-moi plutôt du nouveau que tu as ramené.

— Tu ne m'as pas revue depuis près de vingt ans, et c'est tout ce qui t'intéresse ? Je suis sortie de ton lit pour partir en mission, et tu ne veux pas savoir comment ça s'est passé ? Ni ce que je ressens pour toi après tout ce temps ? Ou si j'ai trouvé quelqu'un d'autre ? Je suppose que le choc de me voir si décrépite t'a fait oublier toutes ces questions ?

— Verna, tu n'es plus une gamine… Tu sais bien qu'aucun de nous deux ne pouvait espérer, après tant d'années…

— Bien sûr que je le sais ! Je ne me faisais pas d'illusions… Mais j'aurais aimé, à mon retour, être traitée avec un peu de tact et de sensibilité.

— Navré, Verna, mais je t'ai toujours tenue pour une femme qui appréciait la franchise. Moi, j'ai appris tant de choses sur la vie, depuis ma lointaine jeunesse…

— Bonne nuit, Jedidiah.

— Et ma question ? lança l'homme d'un ton désagréable qu'il rectifia aussitôt. À quoi ressemble le nouveau ?

— Tu étais là, je t'ai vu… Richard est exactement ce dont il a l'air.

— J'ai également vu ce qui t'est arrivé. Mais j'ai une certaine influence auprès de quelques sœurs haut placées… Je pourrai peut-être intervenir. Si tu satisfais ma curiosité, tes ennuis ont une chance de s'arranger.

— Bonne nuit, Jedidiah, répéta Verna avant de s'éloigner.

Comment avait-elle pu être aussi aveugle, dans sa jeunesse ? Elle se souvenait de Jedidiah comme d'un garçon affectueux et sincère. Le temps avait-il embelli la réalité ?

Ou était-elle trop préoccupée pour lui avoir laissé l'occasion de se montrer plus gentil ? Elle devait avoir l'air d'une souillon. Si elle s'était lavée, changée – ou au moins peignée – avant de le voir, tout aurait pu être différent. Mais elle n'avait pas eu le temps…

Si elle lui avait caressé la joue, se serait-il souvenu des larmes qu'il avait versées, le jour de son départ ? Et de la promesse qu'il lui avait faite ? Un serment, comprit-elle, qu'il s'était empressé d'oublier dès qu'elle avait eu le dos tourné.

Elle s'engagea dans le couloir qui menait aux quartiers des novices. S'arrêtant devant les portes, elle hésita un moment. La fatigue l'avait rattrapée. Et travailler aux écuries du matin au soir serait épuisant. Pourtant, elle fit demi-tour.

Avant de se coucher, elle avait quelque chose à faire…

Pasha s'arrêta devant une grande porte ronde en chêne noir nichée au cœur d'une arche décorée de sculptures imitant un treillis de lierre.

— Ta « cellule »…

— Il n'y a pas de serrure… Comment m'y enfermerez-vous ?

Pasha sembla surprise de cette question.

— Nous ne cloîtrons pas nos garçons. Tu es libre d'aller et venir à ta guise.

— Vous voulez dire que je peux me promener dans ce bâtiment ?

— Non, presque partout dans le palais, et même en ville, si ça te chante. Beaucoup de nos sujets passent une grande partie de leur temps dans la cité.

Pasha rosit et détourna le regard, supposant qu'il avait saisi le sous-entendu.

— Et hors de la ville ?

— Je me demande pourquoi tu ferais ça, mais rien ne t'en empêche. (Pasha plissa le front.) Cela dit, ne t'approche pas du bois de Hagen. C'est très dangereux. Verna te l'a-t-elle signalé pendant le voyage ? Es-tu prévenu ?

— Oui… À quelle distance puis-je m'éloigner de la cité ?

— Le Rada'Han t'empêchera d'aller trop loin. Nous devons toujours être en mesure de te localiser. Mais ça représente plusieurs lieues dans le périmètre du Palais des Prophètes.

— Combien de lieues ?

— Plus que tu n'auras envie d'en parcourir. Presque jusqu'au territoire des sauvages, je crois…

— Vous parlez des Baka Ban Mana ?

— Oui…

— Et je pourrai me promener seul ?

Pasha plaqua les poings sur ses hanches.

— Tu es sous ma responsabilité. À partir de maintenant, je t'accompagnerai presque partout. Quand tu seras un peu plus expérimenté, je te laisserai davantage la bride sur le cou.

— Donc, j'aurai le droit de partir me promener à ma guise ?

— Eh bien, tu devras vivre au palais, et être présent pour tes leçons. Je me chargerai d'une partie de ta formation, et d'autres sœurs interviendront. Nous t'enseignerons à toucher ton Han. Quand tu y parviendras, nous t'apprendrons à le contrôler.

— Pourquoi aurai-je plusieurs professeurs ?

— Parce que les Han de certaines personnes s'harmonisent parfois mieux que d'autres. Et les sœurs ont plus d'expérience et de connaissances que moi. Nous tenterons des expériences pour savoir avec qui tu travailles le mieux. Ensuite, tu n'auras plus qu'une formatrice.

— Sœur Verna figurera-t-elle parmi les candidates ?

— Elle n'a plus droit au titre de sœur… C'est une novice, désormais, et tu devras l'appeler Verna, simplement. À part moi, parce que tu m'as été affecté, les novices ne peuvent pas donner de leçons. Et celles du premier niveau, comme Verna, ne doivent avoir aucun rapport avec nos garçons. La mission d'une novice est d'apprendre, pas d'enseigner…

Richard douta de pouvoir un jour penser à sœur Verna comme à… Verna. Cela lui paraissait si étrange…

— Quand redeviendra-t-elle une sœur ?

— Elle devra servir comme une novice, et avancer tout doucement. Quand j'étais petite, j'ai commencé par récurer les casseroles, aux

cuisines. Il m'a fallu longtemps pour avoir une chance de faire mes preuves. Si elle travaille dur, Verna pourra réussir, comme moi. Jusque-là, elle devra obéir et servir…

Richard était furieux que Verna subisse ce sort à cause de lui. Le temps de redevenir une Sœur de la Lumière, elle serait une très vieille femme… Il préféra changer de sujet.

— Pourquoi les « garçons » sont-ils autorisés à aller et venir librement ?

— Parce que vous n'êtes pas dangereux pour les gens… Plus tard, quand tu auras appris à contrôler ton Han, ta liberté de déplacement sera limitée. Les habitants de Tanimura craignent les sujets qui maîtrisent leur pouvoir, parce qu'il y a eu, dans le passé, de regrettables accidents. Quand un élève commence à dominer son Han, on lui interdit d'aller en ville. Lorsqu'il devient un sorcier, son régime se durcit encore. Vers la fin, juste avant d'être libéré, il est consigné dans certaines zones du palais…

» Pour l'instant, tu es libre comme l'air. Grâce à ton Rada'Han, je saurai où tu es.

— Et toutes les sœurs pourront me localiser à cause de ce foutu anneau de métal ?

— Non. Seulement celle qui te l'a remis, et moi, puisque tu es sous ma responsabilité. Mon Han devra reconnaître la « signature » unique de ton Rada'Han.

Elle ouvrit la porte, entra dans la pièce obscure et fit un petit geste : toutes les lampes à huile s'allumèrent aussitôt.

— J'espère que vous m'apprendrez ce truc, marmonna Richard.

— Ce n'est pas un « truc », mais une manifestation de mon Han. Une des plus simples parmi celles que je t'enseignerai.

Autour de ses moulures, le plafond de la grande pièce était zébré de lignes de différentes couleurs qui dessinaient des motifs géométriques. Les murs étaient lambrissés en bois de merisier clair. De somptueux rideaux bleus protégeaient les hautes fenêtres. Il y avait une cheminée, flanquée de deux belles colonnes blanches. Le parquet disparaissait presque sous une profusion d'épais tapis. Des chaises et des sofas qui invitaient à la détente attendaient un peu partout, en particulier autour de la cheminée.

La modeste maison de Richard serait entrée deux fois dans ces quartiers de prince. Impressionné, il fit glisser son sac de son épaule et le posa près de l'âtre, avec son carquois et son arc.

Sur la droite, il remarqua une baie vitrée aux portes coulissantes tendues de rideaux couleur crème. Derrière, un immense balcon fleuri dominait la cité. Richard alla l'explorer.

— Les couchers de soleil sont splendides, vus de ce balcon, dit Pasha.

Le Sourcier se fichait des couchers de soleil ! Il étudia la cour intérieure, le portail, les routes, les soldats en patrouille et les ponts, dans le lointain. Il devait graver tous ces détails dans son esprit…

Il revint à l'intérieur et alla ouvrir une porte, au fond de la pièce. Derrière, il découvrit une chambre à coucher aux dimensions stupéfiantes. Au milieu trônait le plus grand lit qu'il ait vu de sa vie. Une seconde baie vitrée donnait sur un autre balcon. Mais celui-là était orienté au sud, vers l'océan.

— Une vue magnifique, dit Pasha. Et très romantique… (Elle remarqua qu'il étudiait la configuration du palais.) De l'autre côté de cette cour se trouvent les principaux quartiers des femmes, où habitent la majorité des sœurs. (Elle agita sous le nez de Richard un index menaçant.) Tu t'en tiendras éloigné, jeune homme. (Elle ajouta dans un souffle :) Sauf si l'une d'entre elles t'invite dans sa chambre…

— Comment dois-je vous appeler ? demanda Richard. Sœur Pasha ?

— Non. Je suis toujours une novice, même si j'espère devenir une sœur grâce à toi. Appelle-moi simplement « Pasha ».

— Moi aussi, j'ai un nom, grogna le Sourcier. Richard ! Vous avez du mal à le garder en tête ?

— Eh bien, tu es sous ma responsabilité, et…

— Si la mémoire continue à vous manquer, dites adieu à vos chances de devenir une sœur, parce que je ferai tout pour saboter votre travail. Vous me comprenez bien, Pasha ?

— N'élève pas la voix devant moi, jeune homme… (La novice déglutit péniblement.) Je veux dire : ne prends pas ce ton avec moi, *Richard*…

— Vous voyez, ça n'est pas si difficile ! Merci.

Il espéra qu'elle en resterait là : il n'avait aucune envie d'être conciliant si elle s'entêtait.

Il se détourna du balcon, car la vue l'intéressait peu.

Elle le suivit comme une ombre alors qu'il explorait la chambre.

— Richard, tu devras apprendre les bonnes manières, sinon, je…

À bout de patience, le Sourcier se retourna, obligeant Pasha à freiner des quatre fers pour ne pas le percuter.

— Vous n'avez jamais été responsable de quelqu'un, pas vrai ? (La novice ne répondit pas.) À mon avis, c'est la première fois, et vous crevez de peur à l'idée de saloper le boulot. Dans votre inexpérience, vous croyez qu'un comportement tyrannique masquera votre incompétence.

— Eh bien, je…

— Ne craignez pas de me montrer que vous n'avez pas l'habitude de commander, Pasha. Le véritable risque, c'est que je vous tue.

— N'ose plus jamais me menacer ! cria Pasha.

— Pour vous, insista Richard, c'est un jeu. On tient son chiot en laisse, on lui apprend à lécher la main qui le tourmente, et on gagne de l'avancement ! (Il baissa le ton.) Pour moi, ce n'est pas un jeu, mais une question de vie ou de mort. Je suis prisonnier, un collier autour du cou, comme un animal ou un esclave. Je contrôle ma propre vie dans la mesure que *vous* me concédez. Et je sais que vous me torturerez pour briser ma volonté. Je ne vous menace pas, Pasha. Je jure de vous tuer si c'est nécessaire.

— Tu te trompes à mon sujet, Richard. Je veux être ton amie.

— Non, vous êtes ma geôlière ! (Il brandit à son tour un index.) Ne me tournez jamais le dos, sinon, je vous abattrai. Comme j'ai exécuté celle qui, avant vous, m'a forcé à porter un collier.

— Richard, j'ignore ce qui t'est arrivé, mais nous ne sommes pas comme cette… personne. Ma vocation est d'aider les autres à voir la Lumière du Créateur.

Le Sourcier se sentit dangereusement près de lâcher la bonde à sa magie. Il lutta pour se contrôler, car ce n'était pas le moment.

— Votre théologie fumeuse ne m'intéresse pas ! Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, c'est tout !

— Je n'oublierai pas… (Pasha réussit à sourire.) Pardon de t'avoir insulté en n'utilisant pas ton prénom. Je croyais bien agir en respectant les règles qu'on m'a enseignées, mais c'était une erreur.

— Au diable les règles ! Soyez vous-même et vous aurez moins de problèmes dans la vie.

— Si ça t'aide à croire que je veux seulement ton bien, je suis prête à le faire. À présent, assieds-toi au bord du lit.

— Pourquoi ?

Pasha ne bougea pas. Pourtant, Richard sentit qu'on le poussait doucement. Il ne résista pas, et se retrouva assis au bord du lit.

— Ne…

Pasha avança et se campa entre les jambes du jeune homme.

— Silence… Laisse-moi travailler. Comme je te l'ai dit, il faut que mon Han reconnaisse la signature de ton collier, afin que je sache à tout moment où tu es.

Elle posa les deux mains de chaque côté du cou de Richard – sur le Rada'Han – et ferma les yeux. Ses seins au niveau du visage de l'élève, elle inspira profondément, les faisant tendre à craquer le tissu de sa robe.

Le Sourcier sentit un doux picotement qui se diffusa jusqu'à la pointe de ses pieds et remonta lentement jusqu'au sommet de son crâne. L'expérience était un peu… inconfortable… mais pas déplaisante. À vrai dire, plus elle durait et plus cela devenait agréable.

Lorsque Pasha retira ses mains, la disparition de cette sensation fut

un petit calvaire pour Richard. Le monde sembla tourner autour de lui et il secoua la tête pour chasser son malaise.

— Que m'avez-vous fait ?

— J'ai permis à mon Han de reconnaître ton collier. (Pasha aussi semblait un peu sonnée, et une larme roula sur sa joue.) Et un peu de ton Han – de ton essence.

Elle se détourna et Richard se leva.

— À partir de maintenant, vous saurez toujours où je suis ?

Pasha hocha la tête, pas encore tout à fait remise.

— Qu'aimes-tu manger ? demanda-t-elle. Tu as des préférences ?

— Je ne consomme pas de viande.

— Voilà une particularité dont je n'avais jamais entendu parler !

— Et je crois que je n'aime plus le fromage non plus…

— Je communiquerai tes exigences aux cuisiniers.

Un plan se formait dans la tête du Sourcier et Pasha n'avait aucun rôle à y jouer. Il fallait qu'il se débarrasse d'elle !

La novice se campa devant une garde-robe remplie de superbes vêtements : des pantalons en riches tissus, une bonne dizaine de chemises, la plupart blanches, et des manteaux de toutes les couleurs.

— C'est à toi, Richard…

— Tout le monde a eu l'air étonné que je sois adulte. Pourquoi ces habits sont-ils à ma taille ?

Pasha inspecta attentivement les tenues, touchant le tissu pour s'assurer qu'il était doux au contact.

— Quelqu'un devait savoir… Verna doit avoir averti les autres.

— *Sœur* Verna !

— Désolée, Richard, mais elle n'a plus droit à ce titre. (Pasha sortit une chemise blanche.) Tu l'aimes ?

— Non. J'aurais l'air d'un bouffon avec ce truc sur le dos.

— Moi, je crois que tu serais superbe… Mais si tu veux autre chose, il y a de l'argent sur cette table, à côté du lit. Nous irons en ville, et tu achèteras ce que tu voudras.

Richard jeta un coup d'œil sur la table. Il repéra une coupe d'argent pleine de pièces du même métal, et une coupe d'or débordant de pièces jaunes. Une fortune dont il n'aurait pas gagné la moitié en travaillant toute sa vie comme guide.

— Cet argent ne m'appartient pas.

— Si ! Tu es invité au palais, et nous te fournissons tout ce dont tu as besoin. (Pasha sortit un manteau rouge aux épaulettes et boutons jaunes.) Richard, tu auras l'air d'un prince là-dedans !

— Même incrusté de pierres précieuses, un collier reste un collier.

— Ça n'a rien à voir avec ton Rada'Han. Tes vêtements sont affreux. Tu as l'air d'un sauvage sorti de ses bois. Essaie donc ce manteau.

Richard lui arracha le vêtement et le jeta sur le lit.

Prenant Pasha par le bras, il la tira sans ménagement jusqu'à la porte de ses appartements.

— Richard, que fais-tu ? Arrête ça !

— La journée a été longue et je suis fatigué, dit le Sourcier en ouvrant la porte. Bonne nuit, sœur Pasha.

— J'essaie seulement d'améliorer ton allure. Tu as l'air d'un barbare ! D'une sombre brute ! D'un animal !

D'un calme glacial, Richard saisit un pan de la robe bleue de la novice – la teinte exacte que Kahlan aurait dû porter à leur mariage.

— Cette couleur ne vous va pas du tout, lâcha-t-il. Absolument pas !

Il poussa la novice dans le couloir et lui claqua la porte au nez.

Après quelques minutes, il rouvrit et sonda le corridor. Aucun signe de Pasha ! Satisfait, il alla fouiller dans son sac, près de la cheminée, et en sortit diverses affaires. Il n'aurait pas besoin de tout emporter. Par exemple, les vêtements de rechange…

Alors qu'il bandait son arc, quelqu'un gratta à sa porte.

Il ne broncha pas, espérant que la novice se découragerait en l'absence de réponse. Pas question qu'elle lui tourne autour en lui donnant des conseils sur son « allure ». Il avait des choses importantes à faire.

Cette fois, on frappa à la porte. Ce n'était peut-être pas la novice… Dégainant son couteau, Richard alla ouvrir.

— Sœur Verna…

— Je viens de voir Pasha, en larmes, courir dans le couloir. Ça m'étonne de toi, Richard… (Elle leva un sourcil moqueur.) J'aurais cru que ça te prendrait moins longtemps ! Étais-tu obligé de la faire pleurer ?

— Elle a eu de la chance que je ne la fasse pas saigner.

La sœur abaissa son châle, dévoilant ses cheveux bruns bouclés.

— Puis-je entrer ? (Richard hocha courtoisement la tête.) Et tu dois m'appeler simplement Verna. Je ne suis plus une sœur.

Elle entra alors que Richard rengainait son couteau.

— Désolé, mais j'aurais du mal à changer d'habitude. Pour moi, vous êtes et serez toujours sœur Verna.

— Me donner ce titre est inconvenant… (Elle jeta un regard circulaire dans la pièce.) Comment est ton domaine ?

— Un roi pourrait s'en satisfaire… Sœur Verna, je sais que vous ne me croirez pas, mais je suis navré de ce qui vous est arrivé. Je n'avais pas l'intention de vous attirer des ennuis…

— Tu es une source de problèmes pour moi depuis le début, Richard ! Mais cette fois, tu n'y es pour rien. Quelqu'un d'autre m'a mis des bâtons dans les roues…

— Ma sœur, je sais que vous avez été rétrogradée, si j'ose dire, à cause de moi. Pour ce qui est des écuries, vous n'avez que vous à blâmer.

— Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent, Richard. Je déteste récurer les casseroles ! Dans ma jeunesse, c'était ma hantise. J'aime beaucoup plus les chevaux. Ils sont calmes et ne me cherchent pas querelle… C'est encore plus vrai depuis que tu as détruit les mors et que je suis devenue amie avec Jessup. Sœur Maren croyait mener la valse, mais c'était elle qui dansait à mon rythme !

— Vous êtes machiavélique, sœur Verna ! Je suis très fier de vous, même si ça me chagrine qu'on vous ait fait ça…

— Je suis ici pour servir le Créateur. La manière importe peu ! Et je répète que tu n'y es pour rien. Les ordres de la Dame Abbesse ont provoqué ma disgrâce.

— Vous parlez de ceux qui vous interdisaient d'utiliser votre pouvoir sur moi ? Les consignes qu'elle vous transmettait dans le livre noir ?

— Comment sais-tu ça ?

— J'ai reconstitué le puzzle. Vous étiez souvent furieuse contre moi, pourtant vous n'avez jamais rien tenté de magique pour m'arrêter. J'ai compris que vous ne recouriez pas au Rada'Han parce qu'on vous l'avait défendu.

— Question machiavélisme, tu n'es pas mal non plus, Richard. Quand as-tu compris ?

— Dès que j'ai lu le livre noir, dans la tour… Pourquoi êtes-vous venue, ma sœur ?

— Pour voir si tu allais bien. À partir de demain, je n'en aurai plus l'occasion. Enfin, jusqu'à ce que je redevienne une Sœur de la Lumière, dans très longtemps. Les novices du premier niveau ne doivent pas frayer avec les jeunes sorciers. La sanction est très sévère.

— Votre premier jour de noviciat, et vous violez déjà les règles ! Vous prenez trop de risques, ma sœur…

— Il y a des choses plus importantes que le règlement.

Richard eut quelque difficulté à en croire ses oreilles.

— Si on s'asseyait, ma sœur ? proposa-t-il.

— Le temps me manque, Richard. Je suis venue tenir une promesse… et t'apporter quelque chose.

Elle sortit un petit objet de sa poche, le posa dans la paume de Richard et lui ferma les doigts dessus.

Quand il les rouvrit, les genoux du Sourcier manquèrent se dérober. Ce n'était pas un objet, mais la mèche de cheveux de Kahlan, qu'il avait jetée dans une crise de désespoir.

— J'ai récupéré ça notre premier soir de voyage…

— Comment est-ce possible ? souffla Richard.

— Quand tu t'es rendormi, après avoir renoncé à me tuer, je suis allée faire un petit tour, et j'ai trouvé cette mèche de cheveux.

— Je ne peux pas la prendre… Ma sœur, j'ai rendu sa liberté à Kahlan.

— Elle a consenti à un grand sacrifice pour te sauver. J'ai juré de ne pas te laisser oublier à quel point elle t'aime.

— Je lui ai rendu sa liberté, répéta Richard, les mains tremblantes. Elle m'avait rejeté, et…

— Elle t'aime, coupa Verna. Accepte cette mèche. Je te le demande comme une faveur. Pour toi, j'ai jeté le règlement aux orties. Et il y a ma promesse à Kahlan… Aujourd'hui, j'ai pu mesurer à quel point le véritable amour est rare.

Richard eut le sentiment que le palais venait de s'écrouler sur lui.

— Très bien, ma sœur… Je la prends pour vous faire plaisir, mais je sais que Kahlan ne veut plus de moi. Quand on aime quelqu'un, on ne lui demande pas de porter un collier. Et on ne le laisse pas partir au loin. Elle voulait être libre. Par amour, j'ai accompli sa volonté.

— J'espère que tu mesureras un jour combien elle t'aime, et ce qu'elle a sacrifié pour toi. L'amour est un bien précieux qui ne doit jamais être oublié. J'ignore ce que la vie te réserve, mais tu retrouveras l'amour.

» Pour le moment, tu as surtout besoin d'une amie. C'est une offre sincère, Richard.

— M'enlèverez-vous ce collier ?

— C'est impossible, hélas… Cela te ferait du mal, et mon devoir est de te protéger. Le Rada'Han restera en place.

— Dans ce cas, je n'ai pas d'amis. Un homme perdu en territoire hostile, entre des mains hostiles…

— C'est faux ! Mais avec mon nouveau statut, je n'aurai pas le loisir de te convaincre du contraire. Pasha a l'air d'une brave fille. Rapproche-toi d'elle, Richard. Tu as besoin d'une alliée.

— Je ne copine pas avec quelqu'un que je devrai peut-être tuer. Ma sœur, je pensais chaque mot que j'ai dit aujourd'hui.

— Je sais… Mais Pasha a presque ton âge. Parfois, l'amitié est plus facile quand on est de la même génération. À mon avis, elle aimerait être ton amie.

» Ce qu'elle vit avec toi est capital. La relation entre une novice et le futur sorcier dont elle a la charge est une chose unique. Le lien qui se forge ne ressemble à aucun autre, et il dure jusqu'à la fin de leur vie. Elle a aussi peur que toi, Richard ! Pour la première fois de son existence, elle joue le rôle du professeur. Vous apprendrez tous les deux ! Une nouvelle vie s'ouvre devant vous.

— La maîtresse et l'esclave… C'est le seul lien que je vois.

— Aucune novice n'a jamais eu à relever pareil défi…, soupira

Verna. Essaie d'être compréhensif avec elle. Pasha va avoir du pain sur la planche, face à toi. Et la Dame Abbesse aussi !

— Avez-vous jamais tué quelqu'un que vous aimiez, ma sœur ?

— Quoi ? Non… bien sûr.

Richard referma un poing sur l'Agiel.

— Denna me contrôlait à travers ma magie, comme vous. Et elle m'a imposé un collier, encore comme vous. On l'avait torturée jusqu'à ce qu'elle perde la raison, et soit prête à tourmenter les autres. J'ai compris comment ça fonctionnait, parce que j'aurais obéi à n'importe quel ordre pour qu'elle cesse de me faire souffrir.

Exalté, le Sourcier sentait à peine la douleur de l'Agiel.

— Je la comprenais… et je l'aimais. Ce fut mon salut. Denna contrôlait la fureur de l'Épée de Vérité. Parce que je l'aimais, j'ai pu faire virer la lame au blanc.

— Au nom du Créateur, tu as réussi cela ?

— J'ai dû accueillir en mon cœur l'amour que j'éprouvais pour elle. Alors, la lame a changé de couleur, et je la lui ai passée à travers le corps pendant qu'elle me regardait tendrement dans les yeux. Mon amour pour elle m'a permis de la tuer, puis de m'enfuir. Aussi longtemps que je vivrai, je ne me pardonnerai pas ce crime.

— Cher Créateur, souffla Verna en serrant Richard dans ses bras, qu'as-tu donc infligé à Ton enfant ?

Richard se dégagea et s'essuya les yeux.

— Partez, ma sœur, ou vous finirez par avoir des ennuis. Je viens de me conduire comme un idiot.

— Pourquoi ne m'as-tu pas raconté ça plus tôt ?

— Ce n'est pas un acte dont je suis fier, et vous êtes mon ennemie, ma sœur. (Richard remarqua que Verna avait les yeux humides.) Je n'ai pas menti, tout à l'heure : je vous tuerai toutes si c'est nécessaire. Aucun assassinat ne me répugne. Je suis un monstre : le messager de la mort. C'est pour ça que Kahlan n'a plus voulu de moi.

Verna écarta une mèche de cheveux du front de son protégé.

— Elle t'aime et elle a voulu te sauver. Un jour, tu comprendras. Hélas, je dois filer, à présent. Tu crois que tout ira bien ?

— J'en doute, ma sœur… Il y aura une guerre, et je devrai abattre beaucoup de Sœurs de la Lumière. J'espère que vous ne serez pas du nombre.

— Qui sait ce que le Créateur nous réserve, souffla Verna en caressant la joue de Richard.

— S'Il a une once de pouvoir, vous redeviendrez une sœur plus vite que vous ne le pensez…

— Je dois partir, Richard. Bonne chance et ne perds jamais la foi.

Dès que Verna fut partie, le Sorcier enfila son manteau et prit son

sac. Il devait agir maintenant, alors qu'elles avaient encore peur de lui. Et qu'elles doutaient…

Il s'assura que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau, boucla la bandoulière de son sac, prit son arc et passa sur le balcon.

Il fixa solidement la corde récupérée dans ses affaires à la balustrade de pierre. Son couteau entre les dents, il se laissa glisser le long de la façade.

Vers les ténèbres…

Son élément.

Chapitre 51

La nuit, les rues de Tanimura grouillaient presque autant de monde que le jour. Les petits feux de cuisson, pour les brochettes, brûlaient encore, et les colporteurs beuglaient toujours leurs boniments. Des ivrognes appelèrent Richard pour qu'il vienne jouer aux dés avec eux. Aussitôt qu'ils aperçurent son collier, une foule de gens lui proposèrent des « emplettes » mirifiques : de la nourriture, une théorie de colifichets et… des femmes. Il voulut doucher leur enthousiasme en déclarant qu'il n'avait pas d'argent. Hilares, ses interlocuteurs lui assurèrent que le palais réglerait rubis sur l'ongle tout ce qu'il voudrait s'offrir.

Il haussa les épaules et continua son chemin.

Des filles à peine vêtues se collèrent à lui en gloussant, leurs doigts agiles tentant de s'introduire dans ses poches. À l'oreille, elles lui soufflèrent des propositions érotiques qui le laissèrent sans voix. Les écarter ne suffisant pas à les décourager, il les foudroya du regard.

L'effet fut immédiat.

Soulagé, Richard sortit de la cité et s'enfonça dans la campagne, où il respira aussitôt mieux.

Il était en permanence conscient du collier, autour de son cou. Que se passerait-il s'il s'aventurait trop loin ? Selon ce que Pasha lui avait dit, ça ne risquait pas de se produire ce soir, car il n'avait pas l'intention de marcher beaucoup. Mais elle pouvait s'être trompée et il n'avait aucune envie de sentir la « chaîne » se tendre brusquement pour le ramener dans sa niche.

Au sommet d'une butte, il sonda le paysage et aperçut ce qu'il cherchait : le bois de Hagen.

Furieux d'être prisonnier, angoissé par ce qui l'attendait et en mal d'amour pour Kahlan, il avait besoin de se défouler, comme on boxe un mur quand on est en colère. Et ces bois lui semblaient un exutoire très prometteur.

Il s'en détourna pourtant et entreprit de ramasser des brindilles et des branches pour allumer un feu. Quand il eut bien pris, Richard sortit une casserole de son paquetage et la mit à chauffer. Un bon mélange de riz et de haricots lui calerait l'estomac.

En attendant que ce soit cuit, il grignota le petit morceau de bannock qu'il lui restait.

Assis sur un rocher, il contempla de nouveau le bois de Hagen. De

temps en temps, il surveillait le ciel, pressé d'y voir apparaître une silhouette familière.

Soudain, il entendit un doux battement, dans son dos, et éclata de rire quand des bras couverts de fourrure le ceinturèrent et le firent basculer sur le sol.

Gratch essaya d'envelopper son adversaire avec ses quatre membres et ses ailes. Richard lui chatouilla les côtes, le forçant à éclater de rire à son tour. Le combat amical se termina par une victoire du garn – qui s'empressa de serrer contre lui son compagnon humain.

— Grrrratch aaaime Raaach aard.

Le Sourcier rendit son étreinte au jeune prédateur.

— Je t'aime aussi, Gratch.

Le garn plaça son museau sous le nez de Richard et lâcha un petit rire guilleret.

— Gratch ! s'exclama le jeune homme en pinçant les narines. Ton haleine sent très fort. (Il se rassit, son ami sur les genoux.) Tu as attrapé une proie tout seul ?

Le garn hocha vigoureusement la tête.

— Bravo, mon petit vieux ! Et tu as réussi ça sans mouches à sang ? Qu'as-tu attrapé ?

Gratch détourna le regard, les oreilles aplaties.

— Une tortue ? (L'animal secoua la tête, moqueur.) Un daim ? (Là, le Sourcier eut droit à un grognement dépité.) Un lapin ?

Le garn secoua la tête. Il semblait s'amuser comme un petit fou.

— J'abandonne ! Qu'as-tu mangé ?

Gratch se couvrit les yeux avec les pattes et regarda entre ses griffes écartées.

— Un raton laveur ?

Le jeune monstre sourit de tous ses crocs, leva les yeux au ciel et rugit en se frappant la poitrine.

— Bien joué, mon vieux ! Encore bravo !

Gratch tenta de renverser Richard sur le sol pour une nouvelle séance de lutte. Mais le jeune homme ne se laissa pas convaincre de jouer. Faisant signe à l'animal de se calmer, il vérifia la cuisson de sa tambouille et retira la casserole du feu.

Il était soulagé que le garn sache enfin subvenir à ses propres besoins. Ainsi, il aurait une chance de survivre, si les choses tournaient mal pour son protecteur.

— Tu en veux un peu ?

Gratch se pencha prudemment et renifla la casserole. S'étant brûlé une fois, il faisait désormais très attention quand son ami cuisinait.

Plissant le museau, il grogna et roula comiquement des épaules, histoire de signifier que ça ne lui disait trop rien, mais qu'il s'en

contenterait, si rien de mieux ne se présentait.

Richard lui servit une portion dans le bol qu'il lui avait affecté.

— Souffle dessus, c'est chaud !

Le garn obéit. Quand il jugea avoir assez refroidi son festin, il tenta de lécher le riz et les haricots. L'opération se révélant délicate, il finit par se coucher sur le dos et se vida le bol dans la gueule.

Il se releva, battit des ailes et tendit le récipient à Richard avec un gémissement à faire fondre les pierres.

— Désolé, il n'y en a plus.

Gratch tendit une griffe vers le bol du Sourcier et le tapota doucement.

— Non, ça, c'est *mon* dîner, fit Richard en lui tournant le dos.

Le garn se résigna à attendre que son ami ait fini de manger.

Quand ce fut fait, Richard releva les genoux, les entoura de ses bras et recommença à contempler Tanimura. Gratch s'assit et essaya d'imiter sa position.

Le jeune homme sortit de sa poche la mèche de cheveux de Kahlan. Le regard noir, il la fit tourner entre ses doigts à la lumière de la lune.

Le garn tendit une griffe curieuse.

— Non, dit Richard en le poussant de l'épaule. Tu peux toucher, mais doucement.

Du bout de la griffe, Gratch tâta délicatement la relique. Puis, pensif, il passa la même griffe dans les cheveux de son compagnon. Lui caressant ensuite la joue, il écrasa la larme qui y roulait. Richard renifla et remit la mèche à sa place.

Le garn lui entoura les épaules d'un bras et posa sa grosse tête contre lui. Le jeune homme l'enlaça aussi et ils contemplèrent le paysage nocturne en silence.

Décidant qu'il était temps de dormir, Richard repéra une petite étendue d'herbe épaisse où il déroula sa couverture. Le garn se blottit contre lui et ils s'endormirent comme des masses.

Richard se réveilla une heure avant l'aube. Il s'assit et s'étira. Fidèle à ses habitudes, Gratch l'imita, ajoutant des bruissements d'ailes aux bâillements de son ami.

Le Sourcier se frotta les yeux. Le soleil se lèverait bientôt. Il était temps d'agir.

— Gratch, fit-il, il faut que tu m'écoutes attentivement. J'ai des choses très importantes à te dire. Ouvre grand tes oreilles.

Le garn plissa le front, concentré au maximum.

— Tu vois cet endroit ? demanda Richard en désignant Tanimura. Celui où brillent toutes ces lumières ? (Il se tapota la poitrine, puis tendit de nouveau un bras vers la cité.) Je vais y vivre un moment, comprends-tu ? Mais je ne veux pas que tu viennes me voir. Il ne faut

pas t'en approcher, parce que ce serait dangereux pour toi. C'est moi qui viendrai te rejoindre ici. Tu as saisi ?

Le garn réfléchit puis hocha la tête.

— Donc, tu n'approches pas de la ville. Tu vois le fleuve, en bas ? Tu sais ce que c'est, puisque je t'ai déjà montré de l'eau. Tu devras rester sur cette berge. Là où nous sommes. Pigé ?

Le Sourcier voulait éviter que Gratch s'en prenne aux animaux de ferme, sur l'autre rive, car ça lui attirerait sûrement des ennuis.

Le garn grogna pour signifier qu'il avait compris.

— Encore une chose : si tu vois des gens comme moi, ne les mange surtout pas. (Il brandit un index devant le museau du monstre.) Les humains ne sont pas de la nourriture. Alors, pas question de t'en régaler. C'est entendu ?

L'air déçu, Gratch grogna de nouveau. Richard lui passa un bras autour des épaules et l'orienta face au bois de Hagen.

— Continue d'écouter, parce que c'est toujours très important. Tu vois ces bois ?

Le petit monstre lâcha un grognement menaçant. Il dévoila ses crocs et ses yeux verts brillèrent plus intensément.

— Là non plus, pas question d'y aller ! Je veux que tu en restes loin. Et je ne plaisante pas. (Le garn ne l'écoutant plus, Richard saisit sa fourrure à pleines mains et le secoua.) C'est interdit, compris ?

Un hochement de tête apprit au Sourcier que le message était passé.

— Je vais devoir y aller, mais tu ne me suivras pas. C'est dangereux pour toi.

En gémissant, Gratch passa un bras autour de la taille de son ami et le tira en arrière.

— Ne t'inquiète pas pour moi. J'ai mon épée. Tu te souviens, ma grande lame ? Elle me protégera. Mais toi, tu ne peux pas venir.

Richard espéra qu'il ne se trompait pas au sujet de l'Épée de Vérité. Selon Verna, une magie maléfique régnait sur le bois de Hagen. Mais il n'avait pas le choix : c'était le seul plan qui lui fût venu à l'esprit.

Richard serra le garn contre lui.

— Va chasser, et ne te ronge pas les sangs pour moi. Je reviendrai te voir, et on se bagarrera. D'accord ?

Gratch rayonna à la mention d'une bonne séance de lutte. Plein d'espoir, il tira sur le bras du Sourcier.

— Pas maintenant, mon vieux. J'ai autre chose à faire… Mais je reviendrai bientôt, et on s'amusera.

Le garn serra l'humain dans ses bras pour lui dire au revoir. Après avoir ramassé ses affaires, Richard le salua de la main et disparut dans l'obscurité.

Il marcha durant une heure. Pour que son plan fonctionne, il

devrait s'enfoncer assez loin dans le bois de Hagen. La végétation, très dense, ne lui facilitait pas la tâche, mais il n'avait pas passé sa vie dans la nature pour se laisser arrêter par ce genre d'obstacle. Ni par les « splash » des créatures qui plongeaient dans la vase en l'entendant approcher.

Couvert de sueur et le souffle court, il atteignit une petite clairière assez surélevée pour que le sol soit sec. De là, il apercevait un carré de ciel où brillaient encore quelques rares étoiles.

Ne repérant ni rocher ni souche, il s'assit en tailleur sur un tapis d'herbe, son sac posé près de lui.

Le souvenir des bois de Hartland lui serra le cœur. Il avait tellement hâte de rentrer chez lui… et de retrouver ses amis, Chase et Zedd…

Bien qu'il eût grandi près de lui, il avait toujours ignoré que Zedd était son grand-père. Mais jamais douté de son affection. La seule chose qui comptait ! Quelle différence faisaient les liens du sang ? Il n'aurait pas pu aimer Zedd davantage, ni être aimé davantage de lui.

Ils ne s'étaient plus parlé depuis si longtemps… Au Palais du Peuple, ils n'avaient pas eu le temps d'aller au fond des choses. Richard avait eu tort de partir si vite. À présent, il regrettait de ne pas pouvoir bénéficier des conseils et de la compréhension du vieux sorcier.

Kahlan irait-elle vraiment voir Zedd ? Maintenant qu'elle s'était débarrassée de lui, au nom de quoi se donnerait-elle tant de mal ?

Kahlan lui manquait tellement ! Son sourire, ses splendides yeux verts, le son de sa voix, son intelligence et son courage… Sans elle, le monde n'avait plus de couleur, de parfum ou de douceur. Il aurait donné sa vie, à cet instant, pour pouvoir la serrer cinq minutes dans ses bras.

Mais elle s'était débarrassée de lui, consciente qu'il était un monstre. Par amour, il lui avait rendu sa liberté. Une sage décision, car il n'était pas digne d'elle.

Sans même s'en apercevoir, il chercha à toucher son Han, comme Verna le lui avait appris. Malgré des échecs répétés, il trouvait plaisant cet exercice qui lui apportait une grande paix intérieure. En ce moment, c'était un luxe appréciable…

Il imagina l'Épée de Vérité flottant devant ses yeux – une image si détaillée qu'il aurait pu tendre une main pour en saisir la garde.

Sans ouvrir les yeux, ni émerger de sa méditation, il dégaina la véritable lame. Pourquoi ? Il aurait été incapable de le dire, mais ça lui semblait la chose à faire. La note métallique retentit, annonçant l'intrusion de l'arme magique dans le bois de Hagen.

Il la posa sur ses genoux. À présent, la magie dansait avec lui au cœur de sa quiétude. Si un danger se présentait, il était prêt.

Il ne lui restait plus qu'à attendre. Ça prendrait du temps, mais elle viendrait. Oui, dès qu'elle saurait où il était, elle le rejoindrait…

Autour de lui, comme s'il n'était pas là, la nuit bruissait de vie. Concentré sur l'image de l'épée, il entendait vaguement le bourdonnement des insectes, les coassements des grenouilles et les craquements des souris et des campagnols qui s'ébattaient entre les brindilles sèches. Parfois, un battement d'aile semait la panique parmi les rongeurs. Un cri aigu lui apprit qu'un hibou venait d'attraper son repas.

Soudain, alors qu'il contemplait l'image de l'épée dans un état de rêve éveillé, tous les bruits moururent.

En esprit, Richard vit la silhouette noire, derrière lui.

Il se leva d'un bond. L'épée fendit l'air et manqua de peu le monstre, qui avait reculé juste à temps.

Richard fut étrangement excité d'avoir raté son coup. Le combat allait durer un peu, lui donnant l'occasion de danser avec les esprits et de défouler sa rage.

Le monstre se déplaçait comme une cape agitée par le vent. Sombre comme la mort, et tout aussi rapide.

Les deux adversaires évoluèrent gracieusement dans la clairière, l'un évitant le tranchant de la lame et l'autre celui des griffes acérées. Immergé dans la magie de son arme, Richard se laissa guider par les esprits de ses prédécesseurs et eut le sentiment de suivre le combat comme un spectateur certain de son issue.

Il avait tellement soif d'apprendre la danse !

Enseignez-moi !

Comme un flot de souvenirs, la connaissance se déversa dans son esprit, maillon vital de la chaîne qui le liait aux anciens Sourciers.

Il n'était plus l'esclave de l'arme, de la magie et des spectres, mais leur maître. La lame, le pouvoir, les fantômes et lui ne faisaient plus qu'un.

Le monstre noir chargea.

Le moment était venu ! À une vitesse folle, la lame coupa le monstre en deux et un geyser de sang arrosa le sol et les troncs d'arbre. Un cri atroce retentit.

Puis le silence revint. Haletant, Richard se sentit presque désolé que ce soit fini. Presque…

Il avait dansé avec la magie et avec les morts. Au cours de ce ballet sanglant, il avait trouvé l'exutoire qu'il cherchait : pas seulement à sa frustration, mais au sombre désir, tapi au fond de lui, et qu'il ne comprenait pas.

Le soleil était levé depuis deux heures quand il entendit des bruits de pas. La femme se frayait un chemin parmi les broussailles, écartant

sans ménagement les branches qui s'accrochaient à ses vêtements.

Enfin, elle émergea dans la clairière.

— Richard ! cria-t-elle.

— Bonjour, Pasha, dit le Sourcier en ouvrant les yeux. Une magnifique journée, n'est-ce pas ?

Son chemisier trempé de sueur, la jupe soulevée d'une main, la novice avait des brindilles plein les cheveux.

— Richard, tu dois partir d'ici tout de suite ! C'est le bois de Hagen.

— Je sais, sœur Verna me l'a dit. Un endroit intéressant. J'aime bien…

Pasha cligna des yeux de stupéfaction.

— Intéressant ? C'est un piège mortel ! Qu'es-tu venu faire ici ?

— Vous attendre, évidemment…

— Quelque chose pue, dit Pasha en regardant autour d'elle. (Elle s'accroupit devant le Sourcier et lui sourit comme à un enfant… ou à un fou.) Bon, tu as fait un petit tour dans la forêt, et tu t'es bien amusé. À présent, donne-moi la main et filons d'ici.

— Je ne bougerai pas tant que Verna n'aura pas récupéré son titre de sœur.

— Quoi ?

Richard se leva, épée au poing.

— Je reste ici tant qu'on ne lui rendra pas son grade et ses prérogatives. Le palais devra choisir ce qui importe le plus : ma vie, ou la disgrâce de Verna.

— Une seule personne peut lever la punition, souffla Pasha. Sœur Maren…

— Je sais… Vous irez la voir et lui direz de me rejoindre ici – en personne. Elle devra me jurer que la sanction est effacée, et accepter mes conditions.

— Tu es fou ! Sœur Maren ne t'obéira jamais.

— Eh bien, je ne bougerai pas d'un pouce tant qu'elle fera sa mauvaise tête.

— Richard, rentrons ensemble. J'irai plaider la cause de Verna devant sœur Maren. Mais ça ne vaut pas la peine de sacrifier ta vie.

— Ça, c'est une question qui me regarde.

— Tu agis comme un idiot ! Ce bois est dangereux, et tu es sous ma responsabilité. Je t'interdis de rester ici ! Si tu t'obstines, j'utiliserai le Rada'Han pour te forcer à partir.

Richard serra un peu plus fort la garde de son épée.

— Verna a été punie à cause de moi. Je trouve ça insupportable. Donc je suis prêt à tout pour que ça change. Y compris à mourir. Si vous recourez au collier, je résisterai de toutes mes forces. J'ignore qui gagnera, mais une chose est sûre : l'un de nous y laissera la vie. Si c'est vous, ça marquera le début de la guerre. Si c'est moi, vous ne deviendrez pas de sitôt une Sœur de la Lumière. Sœur Verna restera une novice, mais ça ne sera pas pire pour elle que maintenant. Moi, j'aurai la satisfaction d'avoir fait de mon mieux.

— Tu serais prêt à mourir pour une bêtise pareille ?

— Oui, parce que c'est vital à mes yeux. Il serait injuste que sœur Verna paie pour mes fautes.

— Mais…, commença Pasha, hésitante. Sœur Maren est l'intendante des novices. Si je vais lui ordonner de modifier sa décision, elle m'écorchera vive.

— Le fauteur de troubles, c'est moi. Vous n'êtes que la messagère. Qu'elle vous punisse et je prendrai racine dans ce bois jusqu'à ce que sœur Verna et vous soyez traitées équitablement. Si sœur Maren veut déclencher une guerre, libre à elle. Mais si la trêve lui tient à cœur, elle devra venir ici et se plier à mes exigences.

— Richard, si tu es toujours ici au coucher du soleil, tu mourras.

— Raison de plus pour vous dépêcher, Pasha.

La novice blêmit.

— Il me faudra des heures pour rentrer en ville… En admettant que j'arrive à convaincre sœur Maren, nous risquons d'arriver trop tard.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue à cheval ?

— Quand j'ai compris que tu étais ici, je suis partie sans réfléchir. Te sachant en danger, j'ai réagi d'instinct.

— C'était une erreur, Pasha. Il fallait penser avant d'agir. Ça vous servira de leçon pour la prochaine fois.

— Richard, ce n'est pas le moment de…

— Vous avez raison, alors, dépêchez-vous ! Sinon, votre sujet chéri sera toujours assis au même endroit au crépuscule.

— Ce n'est pas un jeu ! explosa Pasha. Tu ne comprends pas ! Ce bois est vraiment dangereux.

— Je sais, fit Richard en désignant quelque chose de la pointe de son épée.

Pasha tourna la tête et poussa un petit cri en découvrant le cadavre du monstre. Elle avança pour mieux voir. Richard ne la suivit pas, sachant ce qu'elle verrait : une créature de cauchemar coupée en deux, les entrailles répandues sur le sol.

La tête difforme du monstre évoquait un croisement entre un serpent et une mandragore. Son corps, bien que couvert d'écailles, ressemblait à celui d'un être humain. Vêtue d'une tunique en peau de

bête et d'une longue cape à capuche, la créature n'avait pas de griffes, comme il l'avait cru au premier abord, mais serrait dans chaque poing un étrange couteau à trois lames. Des extensions en acier fixaient l'arme au poignet de son porteur pour que les frappes soient plus dévastatrices.

Pasha en fut tétanisée de stupéfaction. Richard finit par la rejoindre et baissa les yeux sur les deux moitiés du monstre. D'où qu'il vînt et quoi qu'il fût, il saignait comme tout le monde. Et une puanteur d'entrailles de poisson pourri montait de la charogne.

— Cher Créateur…, souffla Pasha. C'est un mriswith. Que lui est-il arrivé ?

— C'est évident, non ? répondit Richard. Je l'ai tué. Mais c'est quoi, un mriswith ?

— Comment ça, tu l'as tué ? Personne n'a jamais pris la vie d'un mriswith !

— Dans ce cas, c'est une grande première.

— Tu l'as… abattu… pendant la nuit ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Les mriswiths s'aventurent rarement hors du bois de Hagen. Mais au fil des millénaires, nous avons réuni sur eux quelques rapports rédigés par des gens qui ont réussi à vivre assez longtemps pour raconter ce qu'ils avaient vu. Les mriswiths prennent toujours la couleur de leur environnement. Dans la boue, ils sont grisâtres. Au soleil, ils deviennent jaunes, tout comme quand ils évoluent sur du sable. La nuit, on peut à peine les voir, puisqu'ils sont noirs. Nous pensons que cette aptitude est une sorte de pouvoir magique. Celui-là étant noir, j'en ai conclu que tu l'avais tué pendant la nuit.

Richard prit la main tremblante de Pasha et l'entraîna à l'écart du cadavre, l'arrachant à sa fascination.

— Que sont ces monstres ? insista-t-il.

— Des créatures qui vivent dans le bois de Hagen… Je n'en sais pas plus. On prétend que les sorciers créèrent des armées de mriswiths lors de la guerre qui sépara l'Ancien Monde du Nouveau. Mais certains prétendent qu'ils sont envoyés par Celui Qui N'A Pas De Nom.

» Une certitude demeure : le bois de Hagen est leur royaume. Et celui d'autres monstres. C'est pour ça que personne ne vit dans la campagne, de ce côté de la rivière. Parfois, les monstres sortent de leur tanière, et ils chassent les humains. Ils ne les dévorent jamais, comme s'ils tuaient par plaisir. Les mriswiths aiment démembrer leurs victimes. Certaines survivent assez longtemps pour raconter ce qui leur est arrivé. C'est la source de nos maigres connaissances.

— Depuis combien de temps existe le bois de Hagen ? Et ces monstres ?

— Depuis la construction du palais, il y a près de trois mille ans. Et

jusqu'à ce jour, personne n'avait jamais tué un mriswith. Toutes les victimes ont dit n'avoir rien vu ni senti avant que le monstre se jette sur elles. Il y avait dans le lot des sœurs et des sorciers, et leur Han ne les a pas prévenus. Ils furent aveugles, comme s'ils n'avaient pas eu de pouvoir… Comment as-tu réussi cet exploit ?

— Une simple question de chance, mentit Richard, qui ne voulait pas entrer dans les détails. Il fallait bien que ça arrive un jour. Et ce mriswith était peut-être un peu idiot…

— Richard, viens avec moi, je t'en prie. Ce n'est pas la bonne façon de défier le palais. Tu risques d'y laisser la vie.

— Je ne défie personne, Pasha. Il s'agit simplement d'assumer mes responsabilités. Si je me dérobais, je ne pourrais plus me regarder en face.

— Richard, si le soleil se couche pendant que tu es dans le bois de Hagen…

— Vous perdez un temps précieux, Pasha !

Chapitre 52

L'après-midi touchait à sa fin quand Richard entendit le bruit des sabots d'un unique cheval. Puis Pasha l'appela, quelques instants avant que les deux femmes n'entrent dans la clairière.

Le Sourcier rengaina son épée.

— Bonnie ! cria-t-il avant de flatter l'encolure de la jument. Comment vas-tu, ma brave fille ?

Bonnie lui donna un gentil coup de museau dans la poitrine. Sous l'œil agacé de sœur Maren, il tâta la bouche de la jument pour savoir quel genre de mors elle portait.

— Content de voir que vous utilisez un mors articulé, ma sœur.

— Le garçon d'écurie n'a pas pu mettre la main sur les autres. (La sœur jeta à Richard un regard soupçonneux.) On dirait qu'ils ont mystérieusement disparu.

— Vraiment ? fit Richard. Pour être franc, ça ne me brise pas le cœur.

Pasha était dans tous ses états d'avoir dû suivre la sœur à pied. Sa chemise trempée de sueur, elle tripotait sans cesse ses cheveux emmêlés. Maren avait dû l'obliger à marcher pour la punir. Sur sa selle, la sœur, dans une robe boutonnée jusqu'au cou, semblait fraîche comme une rose.

— Richard, dit-elle en mettant pied à terre, me voilà, comme tu l'avais demandé. Quelles sont tes exigences ?

Elle savait très bien de quoi il retournait, mais le jeune homme décida de jouer le jeu.

— C'est très simple : sœur Verna doit retrouver son statut. Sur-le-champ ! Et il faudra aussi lui rendre son dacra.

— Et moi qui m'attendais à des demandes déraisonnables ! Considère que c'est fait. Verna est de nouveau une Sœur de la Lumière. Ça n'a aucune importance pour moi.

— Quand elle voudra connaître la raison de ce retour en grâce, ne lui parlez pas de mon intervention. Dites que vous avez changé d'avis. Ou que le Créateur vous a fait comprendre qu'elle devait rester une sœur.

— Une très bonne idée… Tu es satisfait, ou il y a autre chose ?

— Non. Et notre trêve est sauvée.

— Parfait. À présent que ces futilités sont réglées, montre-moi le cadavre de cet ours. Pasha a fait la révolution au palais en criant partout que tu as tué un mriswith. (La novice baissa la tête, honteuse.)

Cette pauvre enfant n'a jamais posé un pied sur une surface qui n'ait pas été astiquée et cirée. Les seules occasions où elle met le nez dehors, c'est pour aller voir les derniers étals de dentelle, au marché. Elle ne ferait pas la différence entre un lapin et une vache ! Qu'est-ce qui pue comme ça ?

— Les entrailles de l'ours, lâcha Richard.

Il guida la sœur jusqu'au cadavre. Pasha les suivit, tête basse. Quand elle entendit Maren crier, elle releva les yeux et sourit.

Dès que la sœur se retourna, la novice reprit sa pose repentante.

— Tu as dit la vérité, fit Maren en lui relevant le menton. Je te prie de me pardonner.

— Ce n'était pas grave, sœur Maren. Merci d'être venue vérifier *de visu* mon témoignage.

Son attitude hautaine ayant cédé la place à une inquiétude sincère, la sœur se tourna vers Richard.

— Comment est morte cette créature ?

Le Sourcier tira à demi son épée du fourreau.

— Pasha n'a pas raconté n'importe quoi ? Tu l'as tuée ?

— J'ai passé la plus grande partie de ma vie dans la nature. Et j'ai bien vu que ce n'était pas un lapin…

— Je dois examiner la dépouille de près, dit Maren en se penchant sur le monstre. C'est une occasion unique.

Pasha fit la grimace pendant que la sœur étudiait en détail le cadavre, sans hésiter à le toucher. Après un long moment, elle se leva et regarda Richard.

— Où est la cape ? Pasha a dit que le monstre en portait une.

Quand Richard avait coupé le mriswith en deux, sa cape flottait derrière lui, et n'avait pas été endommagée. En attendant le retour de Pasha, le jeune homme avait, par hasard, découvert les étonnantes propriétés de ce vêtement. Après l'avoir lavé et mis à sécher sur une branche, il s'était empressé de le plier et de le fourrer dans son sac. Et il n'avait aucune intention de le remettre aux sœurs.

— La cape m'appartient, répondit-il. C'est une prise de guerre, et je la garderai.

— Pourquoi n'as-tu pas préféré les couteaux ? demanda Maren, perplexe. Je croyais que les hommes adoraient ce genre de trophée…

— J'ai mon épée… À quoi me serviraient des lames qu'elle a vaincues ? J'ai toujours rêvé d'une cape noire, et je veux la conserver !

— Une autre condition à la trêve ?

— Si on doit en arriver là…

— Ce ne sera pas utile. C'est la créature qui compte, pas ses habits. Mais je n'ai pas terminé mon inspection…

Pendant que la sœur continuait son macabre examen, Richard attacha son sac, son carquois et ses flèches à la selle de Bonnie.

Puis il sauta sur la jument.

— Partez avant le coucher du soleil, sœur Maren !

— Mon cheval ! Tu ne peux pas me le prendre !

— Désolé, mais je me suis foulé une cheville en combattant le mriswith. Vous ne laisseriez pas le nouveau pensionnaire du palais boitiller tout au long d'un pareil chemin ? Si je tombais et que je me fracasse le crâne ?

Richard tendit un bras, saisit celui de Pasha et la hissa en selle derrière lui. De surprise, la novice lâcha un petit cri assez peu digne de son statut.

— Filez avant le coucher du soleil, sœur Maren ! lança le Sourcier. J'ai entendu dire que le bois de Hagen n'était pas sûr, la nuit…

— Oui, oui, dit la sœur, de nouveau concentrée sur la dépouille. Vous pouvez rentrer, tous les deux. Je vous félicite d'avoir si bien travaillé. Mais il faut que j'en sache plus sur ce monstre avant que les bêtes sauvages le dévorent…

Pasha serra si fort le torse du Sourcier qu'il en eut du mal à respirer. Sentir le contact de ses seins dans son dos le mit vaguement mal à l'aise.

Quand ils furent sortis du bois, il fit ralentir Bonnie et desserra l'étreinte de Pasha.

Qui se raccrocha aussitôt à lui.

— Richard, je risque de tomber !

Il la força de nouveau à serrer moins fort.

— Il n'y a aucun risque. Tenez-vous légèrement, et accordez le mouvement de vos hanches à ceux du cheval. Recherchez l'équilibre, c'est suffisant.

Elle posa les mains sur les flancs du jeune homme.

— D'accord… Je vais essayer.

Alors qu'ils approchaient de la ville, le soleil déclinant déjà, Richard repensa au monstre et à l'excitation qu'il avait éprouvée en le combattant. Le désir de retourner dans le bois de Hagen le torturait déjà.

— Ta cheville n'est pas foulée, n'est-ce pas ? demanda soudain Pasha.

— Non.

— Tu as menti à une sœur, Richard. Ce n'est pas bien du tout. Le Créateur déteste le mensonge.

— Sœur Verna m'en a déjà informé.

Décidant qu'il n'avait plus envie de chevaucher collé à la novice, le jeune homme descendit de Bonnie et la tint par la bride.

— Pourquoi l'as-tu fait, si tu savais que c'était mal ?

— Parce que je voulais que sœur Maren rentre à pied. Elle vous a obligée à marcher, à l'aller, pour vous punir alors que vous n'étiez pas

coupable.

Pasha se laissa glisser le long du flanc de Bonnie et marcha à côté de son compagnon.

— Une délicate attention…, dit-elle avec un petit sourire. Je crois que nous allons devenir de bons amis.

Elle posa un bras sur celui de Richard, qui fit mine de regarder autour de lui pour se dégager en douceur.

— Vous pouvez m'enlever ce collier ?

— Le Rada'Han ? Non. Seule une sœur saurait comment faire.

— Alors, nous ne serons jamais amis. Car vous ne me servez à rien.

— Tu as pris de grands risques pour Verna. Elle doit être ton amie, je suppose, parce qu'on ne fait pas ça, en général, pour un parfait étranger. Ayant menti pour que je puisse rentrer à cheval, j'imagine que tu espères gagner mon amitié.

— Sœur Verna n'est pas mon amie. J'ai agi pour réparer une injustice dont j'étais responsable. C'est tout.

» Quand je déciderai de me débarrasser du collier, mes vrais amis m'aideront. Sœur Verna m'a déjà dit qu'elle ne serait pas du nombre. Le moment venu, si elle se dresse sur mon chemin, je la tuerai. Ce sera pareil pour vous…

— Richard, tu n'es même pas encore un vrai élève. Ne te vante pas ainsi au sujet de tes pouvoirs. C'est inconvenant de la part d'un jeune homme. Tu ne devrais même pas plaisanter là-dessus. (Pasha reprit le bras de Richard.) Je ne crois pas que tu pourrais faire du mal à une femme…

— Une grossière erreur !

— La plupart des nouveaux ont du mal à s'adapter, au début. Mais tu me feras très bientôt confiance, et nous deviendrons amis.

Richard dégagea son bras et se tourna vers la novice.

— Ce n'est pas un jeu, Pasha ! Si vous vous opposez à moi, quand l'heure aura sonné, j'ouvrirai sans trembler votre jolie gorge.

— Tu penses vraiment que j'ai une jolie gorge ? minauda la novice.

— C'était une façon de parler…

Il accéléra le pas et Pasha l'imita pour rester à sa hauteur.

Ils marchèrent un moment en silence. Richard n'était pas d'humeur à bavarder gentiment. Tuer le monstre lui avait communiqué un étrange sentiment de plénitude qui se dissipait peu à peu. Avec la frustration d'être prisonnier, sa colère remontait à la surface.

Après avoir passé un moment à débarrasser ses cheveux de diverses scories, Pasha sourit et revint à la charge.

— Je ne sais pas grand-chose de toi, Richard. Si tu me parlais un peu de ta vie ?

— Qu'est-ce qui vous intéresse ?

— Eh bien… Avant de venir au palais, que faisais-tu ? Exerçais-tu

une profession, par exemple ?

— J'étais guide forestier…

— Où ?

— Chez moi, à Hartland. En Terre d'Ouest.

Pasha tira sur son chemisier blanc, l'éloignant de sa peau avec l'espoir qu'il sèche un peu.

— J'ai peur de ne pas savoir où c'est. J'ignore tout du Nouveau Monde. Un jour, quand j'aurai prononcé mes vœux, je devrai peut-être y aller pour sauver un jeune garçon. (Richard ne relançant pas la conversation, Pasha continua :) Donc, tu étais guide forestier. Être dans les bois tout le temps devait t'effrayer, je suppose ? N'avais-tu pas peur des bêtes sauvages ? Moi, je serais morte de trouille, à ta place.

— Pourquoi ? Si un lapin sautait d'un buisson, vous pourriez le réduire en cendres avec votre Han.

— Malgré tout, je préfère la ville. (Elle plissa le nez d'une façon que Richard trouva adorable.) Avais-tu… hum… une petite amie ?

Richard faillit répondre, mais il refusait d'évoquer Kahlan avec cette fille.

— J'ai une femme, mentit-il.

— Une femme ? répéta Pasha, stupéfaite. Comment s'appelle-t-elle ?

— Du Chaillu…

— Elle est jolie ?

— Très… Elle a des cheveux noirs un peu plus longs que les vôtres, une poitrine attirante et des courbes là où il faut.

Du coin de l'œil, Richard vit que Pasha s'empourprait.

— Depuis combien de temps la connais-tu ?

— Quelques jours…

— Comment ça ? Si c'est ta femme, tu ne peux pas l'avoir rencontrée il y a quelques jours !

— Quand sœur Verna et moi étions chez les Majendies, j'ai découvert qu'elle était leur prisonnière et qu'ils voulaient la sacrifier. En fait, ils entendaient que *je* la sacrifie. Sœur Verna voulait que je le fasse, car ça nous permettrait de traverser le territoire des Majendies.

» J'ai désobéi, et tiré une flèche sur la Reine Mère, lui clouant une main à un poteau. Tout le monde m'a cru quand j'ai dit que je logerais la prochaine dans la tête de la souveraine, si ces gens ne laissaient pas partir Du Chaillu. Et s'ils ne faisaient pas la paix avec les Baka Ban Mana.

— Ta femme est une sauvage.

— Non. Elle est en quelque sorte le chef spirituel de son peuple.

— Elle t'a épousé parce que tu étais son sauveur ?

— Non. Sœur Verna et moi avons dû traverser leur pays. Au cours

du voyage, j'ai tué ses cinq maris.

— Des guerriers ? Tu as tué cinq guerriers baka ban mana ?

— Non, trente… Ses époux étaient du nombre. Du Chaillu a déclaré que j'étais désormais le chef de leur peuple. Le *Caharin*, comme ils l'appellent, devient automatiquement son époux.

— Alors, vous n'êtes pas vraiment mariés ! jubila Pasha. Elle t'a juste servi ces histoires à dormir debout de sau… de Baka Ban Mana.

Richard ne dit rien et Pasha se rembrunit.

— Mais comment sais-tu, pour sa poitrine et le reste ? Je suppose qu'elle t'a… récompensé… de l'avoir secourue.

— Quand on m'a envoyé la tuer, elle était enchaînée nue, un collier autour du cou, pour que des hommes puissent la violer quand ça leur chantait. (Pasha blêmit et détourna le regard.) Elle porte l'enfant d'un de ces salauds… Comme les condamnés ont un collier, je suppose que les sœurs ne se sont jamais souciées de mettre un terme à ces horreurs. À mon avis, le sort des gens qui ont un collier leur est indifférent.

— C'est faux…, souffla Pasha.

Richard jugea inutile de polémiquer.

Après quelques minutes de silence, Pasha retrouva de son mordant et sourit de nouveau.

— Si on reparlait de toi ? Ton père avait-il le don ? C'est lui qui te l'a transmis ?

— Il l'avait, oui…

— Et il est toujours vivant ?

— Non. Il est mort récemment.

— Richard, je suis désolée…

— Inutile. C'est moi qui l'ai tué.

— Quoi ?

— Il m'avait capturé et forcé à porter un collier pour pouvoir me torturer. J'ai abattu la superbe femme qui faisait le sale travail à sa place, puis je me suis chargé de lui.

Pasha ne se méprit pas un instant sur la menace sous-jacente.

Elle éclata en sanglots, releva ses jupes et courut comme une folle vers le pied d'une colline.

Avec un soupir exaspéré, Richard attacha la bride de Bonnie à un rocher pointu.

— Attends-moi ici, gentille jument.

Quand il retrouva Pasha, assise sur un rocher, elle pleurait toujours.

— Va-t'en ! lui cria-t-elle. Ou es-tu venu m'égorger ?

— Pasha…

— Tu passes ton temps à tuer les gens !

— C'est faux… Mon plus grand désir est d'en finir avec les tueries.

— Sûrement ! C'est pour ça que tu parles sans arrêt de meurtres ?

— C'est juste que…

— Toute ma vie, j'ai prié pour que ce jour arrive ! Mon seul désir, c'est de devenir une Sœur de la Lumière. Pour aider les autres, comme elles. Et ça n'arrivera jamais !

— Bien sûr que si…

— Si on t'écoute, tu nous tueras toutes ! Depuis ton arrivée, tu ne cesses de nous menacer.

— Pasha, vous ne comprenez pas…

— Vraiment ? Nous avons organisé en ton honneur un banquet plus somptueux que celui qui célèbre les moissons. J'ai dû mentir à tout le monde en racontant que tu étais malade. Tu aurais vu les regards qu'on m'a lancés ! Les autres novices ont des élèves désireux d'apprendre. Des garçons qui leur font des blagues, comme mettre une grenouille dans leur poche. Toi, tu m'as refilé un mriswith !

» Sœur Maren nous a félicités. Ça n'est pas vraiment son genre, et tu peux être sûr qu'elle était sincère. Toi, tu as été cruel avec elle. C'est une femme sévère, je l'admets, mais elle agit pour notre bien. Le jour de mon arrivée au palais, j'étais morte de peur. Sœur Maren a fait un dessin pour moi. Une image du Créateur, pour qu'il veille sur moi la nuit…

Pasha tenta en vain d'endiguer ses larmes.

— J'ai toujours gardé cette image. Pour la donner à mon élève, s'il avait peur la première nuit. Je l'avais hier, mais quand j'ai vu ton âge, je n'ai pas voulu t'embarrasser…

» Sais-tu ce que j'ai pensé ? *Eh bien, Pasha, il n'est pas jeune, comme les autres, mais c'est le plus bel homme que tu aies jamais vu.* J'étais si contente d'avoir mis ma jolie robe ! Et tu as dit qu'elle ne m'allait pas du tout !

— Pasha, fit Richard, je suis navré…

— C'est faux ! Tu n'es qu'une grosse brute ! Nous avions tout préparé pour te recevoir, et tu as une des plus belles chambres du palais. Avec de l'argent, pour t'acheter ce que tu veux. Et tu réagis comme si nous te crachions dessus ! Tu méprises même les vêtements que nous avons choisis pour toi !

Elle essuya ses larmes, aussitôt remplacées par un nouveau flot.

— Je suis prête à reconnaître que certaines sœurs sont arrogantes et hautaines. Mais les autres ont tellement bon cœur qu'elles ne feraient pas de mal à une mouche. Toi, tu as brandi une épée sous leur nez en menaçant de les étriper !

Richard voulut poser une main sur l'épaule de la novice, mais elle

le repoussa.

— Pasha, je suis désolé… Je sais que…

— Tu mens ! Tu voudrais qu'on te retire le Rada'Han. Sais-tu que mon travail est de te former, pour qu'on puisse te l'enlever ? Alors, pourquoi le sabotes-tu ? Sans le Rada'Han, tu serais mort.

» Deux sœurs se sont sacrifiées pour toi. Elles ne reviendront jamais chez elles, et leurs amies les pleurent en secret. Et toi, tu veux faire un massacre !

— Pasha…

— Je ne prononcerai jamais mes vœux. Au lieu d'un gentil garçon qui veut apprendre, j'ai sur les bras un fou armé d'une épée. On se moquera de moi jusqu'à la fin des temps. Et on dira aux novices : « Comportez-vous bien, ou vous finirez comme Pasha Maes ! Alors, on vous jettera dehors, comme elle… » Tous mes rêves sont fichus.

Peiné de la voir si désespérée, Richard la prit dans ses bras. Elle se débattit un peu, puis se laissa aller contre lui, heureuse qu'il la berce comme une enfant.

— Je voulais simplement t'aider, Richard… T'apprendre des choses…

— Je sais… Tout ira bien, vous verrez…

— Non… Rien n'ira bien…

— Mais si, c'est promis !

Richard se tut, la serrant contre lui jusqu'à ce qu'elle cesse de sangloter.

— Tu crois vraiment pouvoir m'apprendre à contrôler mon don ? Et ensuite, on m'enlèvera le collier ?

— C'est mon travail…, souffla Pasha. Je désire tellement te faire découvrir la beauté du Créateur et du don qu'Il t'a conféré…

Elle l'enlaça, s'accrochant à lui comme pour le supplier de l'aider.

— Richard, hier, quand j'ai touché ton Rada'Han, et effleuré ton Han, j'ai senti à quel point tu souffres. Et ça m'a rendue malade…

Elle lui posa une main sur le cou, comme pour le réconforter.

— Très peu de choses peuvent rendre un homme aussi malheureux, Richard… Et je ne demande pas à prendre *sa* place dans ton cœur.

Richard baissa la tête, accablé. Elle lui passa une main dans les cheveux, et blottit sa joue contre la sienne.

— Eh bien, fit le Sourcier, la voix rauque, porter de temps en temps une de ces tenues ne me tuerait sans doute pas.

Pasha s'écarta un peu et leva les yeux vers lui.

— Par exemple ce soir, pour dîner avec les sœurs.

— Ce serait une bonne occasion… Vous choisirez pour moi, parce que je ne m'y connais pas en mode. (Il réussit à sourire.) Après tout, je suis un guide forestier…

— Tu seras splendide dans le manteau rouge !

— Le rouge ? fit Richard avec une grimace. C'est obligatoire ?

— Non, mais il sera magnifique sur tes larges épaules !

— Je me sentirai ridicule dans tous ces habits… Alors, va pour le rouge !

— Tu ne seras pas ridicule, mais magnifique ! Tu verras… Toutes les femmes te feront de l'œil. (Elle toucha l'Agiel du bout d'un index.) Richard, qu'est-ce que c'est ?

— Une sorte de gri-gri… Vous vous sentez de repartir ? Je crois qu'on devrait commencer les leçons ! Plus vite on arrivera au bout, plus vite on m'enlèvera ce collier. Alors, nous serons tous les deux heureux. Moi d'être libre, et vous d'avoir le titre de sœur.

Enlacés, ils retournèrent vers l'endroit où Bonnie les attendait.

Chapitre 53

Sur le pont menant à l'île Kollet, sous un lampadaire, une foule de garçons et de jeunes hommes coinça Pasha et Richard. La plupart portaient de somptueux atours, certains arboraient des tuniques de sorcier, et tous avaient un Rada'Han autour du cou. Ils posèrent leurs questions en même temps, avides de savoir si Richard avait vraiment tué un mriswith. Et si oui, à quoi ressemblait le monstre. Ils tinrent à se présenter à Richard, qui ne retint aucun de leurs noms, le suppliant de dégainer son épée et de leur montrer comment il avait vaincu la créature de légende.

Pasha s'adressa au jeune type qui se collait à ses basques.

— Oui, Kipp, Richard a vraiment tué un mriswith. Sœur Maren examine le cadavre. Si elle estime que vous devez savoir, elle vous le décrira par le menu. Mais crois-moi, c'est une créature terrifiante. À présent, filez d'ici, c'est presque l'heure du dîner.

Malgré leur déception – une maigre collecte d'informations ! – ils partirent en caquetant comme des oies, leur curiosité exacerbée par le peu qu'ils avaient appris.

Après avoir laissé Bonnie aux écuries, Richard suivit Pasha dans un dédale de couloirs et de salles dont il s'efforça de mémoriser la configuration. Elle lui montra le réfectoire des élèves et la salle à manger réservée aux sœurs et aux garçons les plus âgés. Ils passèrent aussi devant les cuisines, d'où montaient des effluves appétissants.

Pasha désigna une arche qui donnait sur une allée bordée d'arbres. Au fond se dressaient des bâtiments aux murs couverts de lierre.

— Les bureaux de la Dame Abbesse et ses quartiers sont par là, dit-elle.

— Viendra-t-elle au dîner ?

— Non, bien sûr que non ! Elle est bien trop occupée pour avoir le temps de manger avec nous !

Richard fit demi-tour et se dirigea vers l'arche.

— Où vas-tu ? s'écria Pasha.

— Il faut que je voie la Dame Abbesse.

— Tu ne peux pas y aller comme ça !

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a un emploi du temps très chargé ! On ne te laissera pas la déranger. D'ailleurs, les gardes te bloqueront à sa porte.

— Demander ne coûte rien, non ? Après, vous me choisirez une tenue, et nous irons dîner avec les sœurs. Ça vous va ?

Pasha supposa qu'il avait raison : demander ne leur vaudrait pas la peine capitale. Elle suivit le Sourcier, pressant le pas pour qu'il ne la sème pas, et s'arrêta quand la sentinelle en poste devant le portail de fer leur barra le chemin.

Richard posa une main sur l'épaule du soldat.

— Je suis vraiment navré. Vous me pardonnez ? S'il vous plaît ? J'espère ne pas vous avoir attiré d'ennuis… Au moins, elle n'est pas sortie pour vous réprimander ?

Le garde plissa le front, ne comprenant rien à ce discours. Et pour cause !

— Écoutez… Au fait, quel est votre nom ?

— Soldat Kevin Andellmere.

— Kevin, si j'avais une minute de retard, elle a dit qu'elle enverrait la sentinelle de la porte ouest à ma recherche. Mais elle a dû oublier. Vous n'y êtes pour rien, et je ne mentionnerai pas votre nom. Alors, ne soyez pas en colère contre moi… Vous comprenez ? (Richard jeta un regard appuyé à Pasha, puis fit un clin d'œil à Kevin.) Bien sûr que vous comprenez ! Entre hommes, ce serait dommage… Kevin, vous m'autoriseriez à vous payer un coup ? Pour le moment, je devrais entrer au plus vite, mais avant de me laisser passer, jurez que je pourrai vous offrir une bière, histoire de me faire pardonner.

— Eh bien, pourquoi pas…

— Ça, c'est un brave type ! lança Richard à Pasha en flanquant une solide claque sur l'épaule du malheureux garde.

La novice lui colla aux basques quand il franchit la porte en souriant à la victime de sa manipulation.

— Comment as-tu réussi ça ? Personne ne passe le portail de la Dame Abbesse !

— Je lui ai donné trop d'informations pour qu'il puisse les analyser. Et je lui ai fait craindre qu'elles soient toutes vraies…

Ils arrivèrent devant une nouvelle porte, frappèrent et entrèrent quand une voix les y invita.

Deux sœurs, assises à des bureaux, défendaient ce qui devait être l'entrée du fief de la Dame Abbesse.

— Mes sœurs, dit Pasha en s'inclinant, je suis la novice Maes et voilà notre nouvel aspirant, Richard Cypher. Il aimerait parler à la Dame Abbesse…

Les deux cerbères foudroyèrent la jeune femme du regard.

— La Dame Abbesse est occupée, répondit la sœur de droite. Vous pouvez disposer, novice.

Pasha blêmit et s'inclina de nouveau.

— Merci de nous avoir consacré un peu de temps, mes sœurs…

Richard aussi se fendit d'une révérence.

— Oui, merci beaucoup, mes sœurs, dit-il. Veuillez transmettre mes meilleurs souvenirs à la Dame Abbesse.

— Je t'avais dit qu'elle ne nous recevrait pas ! triompha Pasha dès qu'ils furent dans le couloir.

— Au moins, nous avons tenté le coup. Merci de m'avoir laissé faire…

Depuis le début, le Sourcier savait que la novice avait raison. Mais il avait vu ce qui l'intéressait : la configuration des lieux, en prévision d'une prochaine visite.

Il n'avait pas changé de position sur sa captivité, mais décidé de modifier son approche pour un temps. Pourquoi ne pas découvrir ce que ces femmes avaient à lui apprendre ? S'il pouvait se débarrasser du collier sans tuer personne, ce serait formidable…

Dans le bâtiment où se trouvaient ses quartiers – baptisé le pavillon Gillaume en l'honneur d'un prophète – un homme sortit timidement des ombres alors qu'ils allaient s'engager dans un escalier de marbre. Ses cheveux blonds bouclés coupés court, il portait une tunique violette aux manches et au col ornés de fil d'argent. Penché comme il l'était, il faisait beaucoup plus petit que sa véritable taille.

— Le Créateur vous bénisse, Pasha, dit-il en rosissant. Vous avez l'air splendide, ce soir. J'espère que vous allez bien.

— Tu te nommes Warren, je crois, fit la novice, sourcils froncés. (L'homme acquiesça, surpris qu'elle connaisse son nom.) Je vais très bien, Warren. Merci de t'en être soucié… Je te présente Richard Cypher.

— Bonjour… Je vous ai vu parler aux sœurs, hier…

— Tu as certainement des questions au sujet du mriswith, soupira Pasha.

— Le mriswith ?

— Richard en a tué un… Ce n'est pas de ça que tu voulais parler ?

— Un mriswith… Vraiment ? Non… (Il se tourna vers le Sourcier.) Je voulais savoir si vous aimeriez venir dans les catacombes, pour jeter un coup d'œil aux prophéties avec moi.

Soucieux de ne pas vexer Warren, Richard n'avait pourtant aucune envie d'aller perdre son temps avec de vieux textes.

— Votre offre m'honore, mais j'ai peur de ne pas être très doué pour résoudre les énigmes…

— Je comprends… Les autres non plus n'aiment pas trop ça. Mais j'ai pensé, puisque vous avez mentionné une prophétie, hier, que vous apprécieriez d'en parler avec moi. C'est une prédiction unique en son genre… Désolé de vous avoir dérangé…

— Quelle prophétie ai-je mentionné ? demanda Richard.

— À la fin, quand vous avez parlé du « messager de la mort ». Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui figure dans les textes… Alors,

puisque c'est votre cas, j'ai cru… hum… j'ai supposé… (Warren baissa la tête et commença à tourner les talons.) Eh bien, toutes mes excuses…

Sans le brusquer, Richard le rattrapa par un bras et lui fit faire volte-face.

— C'est vrai que les énigmes me dépassent, mais vous pourriez peut-être m'apprendre quelque chose… J'aime bien acquérir de nouvelles connaissances.

Warren rayonna et se redressa de toute sa taille. Il était presque aussi grand que Richard.

— J'adorerais parler avec vous de cette prophétie. Un vrai casse-tête ! On se dispute à son sujet depuis des siècles… Peut-être qu'avec votre aide…

Un homme aux larges épaules, un Rada'Han dépassant du col de sa tunique unie, prit Warren par l'épaule et l'écarta sans ménagements. Le regard rivé sur la novice, il lui fit un sourire de prédateur.

— Bonsoir, Pasha… L'heure du dîner approche, et j'ai décidé que nous mangerions ensemble. (Il la détailla de la tête aux pieds.) À condition que tu te laves. Et que tu arranges tes cheveux. Tu as l'air d'une souillon, alors, fais quelque chose !

Il fit mine de se détourner, mais Pasha prit le bras de Richard et lança :

— Désolée, Jedidiah, j'ai d'autres projets.

Jedidiah gratifia le Sourcier d'un regard méprisant.

— Avec ce bouseux ? Vous allez fendre du bois, ou dépecer des lapins ?

— Je me souviens de votre voix…, grogna Richard. C'est vous, hier, qui avez crié, du balcon : « À toi tout seul ? »

— Et alors ? C'était une bonne question, non ?

— Richard a tué un mriswith ! fit Pasha en relevant le menton.

— Sans blague ? Voilà un bouseux qui ne manque pas de tripes !

— Vous n'avez jamais tué de mriswith ! intervint Warren.

Quand Jedidiah le foudroya du regard, il se recroquevilla sur lui-même.

— Que fiches-tu à l'air libre, la Taupe ? (Jedidiah se tourna vers Pasha.) Tu l'as vu accomplir cet exploit ? Bien sûr que non ! Je parie qu'il était seul quand il a réussi ça. À mon avis, ce frimeur a trouvé un mriswith mort de vieillesse et l'a lardé de coups d'épée, histoire de t'impressionner. Avoue que c'est ça, le bouseux !

— Vous m'avez eu ! fit Richard, souriant. C'est exactement ça.

— Qu'est-ce que je disais ? Pasha, viens me voir quand tu auras un moment. Je te montrerai de la vraie magie. Une magie d'homme.

Dès que Jedidiah s'en fut allé, Pasha se campa devant Richard, les

poings sur les hanches.

— Pourquoi lui as-tu laissé croire qu'il avait raison ?

— Pour vous faire plaisir… J'ai cru comprendre que vous vouliez que j'arrête de défier tout le monde.

— Eh bien, c'est vrai, mais…

Richard se tourna vers Warren, le visage toujours décomposé.

— S'il vous fait du mal, mon ami, venez me le dire. C'est moi, l'épine dans son pied. S'il se défoule sur vous, prévenez-moi.

— Vraiment ? Mais je doute qu'il s'en prenne à moi. Rendez-vous dans les catacombes, dès que vous aurez une minute. Bonne nuit, Pasha. J'ai été ravi de vous voir. Vous êtes superbe…

— Bonne nuit, Warren. (L'homme dévala le couloir comme s'il avait le Gardien aux trousses.) Quel type étrange… Tout le monde l'appelle « la Taupe » parce qu'il ne met presque jamais le nez à la surface. (Elle jeta un regard dubitatif à Richard.) Tu viens de te faire un ami qui ne te servira à rien, et un ennemi capable de te nuire. Reste loin de Jedidiah. C'est un sorcier expérimenté, proche de sa libération. Tant que tu ne sauras pas te défendre avec ton Han, il risque de te faire très mal. Voire de te tuer.

— Je pensais que nous étions une grande famille unie !

— Il y a un ordre hiérarchique parmi les sorciers. Les plus puissants dominent les autres. Parfois, ça devient dangereux. Jedidiah est la fierté du palais. Il voit d'un mauvais œil l'arrivée d'un concurrent.

— Un sorcier n'a rien à craindre de moi.

— Jedidiah n'a jamais tué de mriswith, et tout le monde le sait.

Très mal à l'aise dans le manteau rouge choisi par Pasha, Richard essaya de faire honneur au repas que les sœurs avaient préparé spécialement pour lui.

La novice avait revêtu une robe verte saisissante qui en révélait plus sur ses charmes qu'il n'était raisonnable. Surtout au niveau de la poitrine, selon Richard. Les jeunes hommes invités par les sœurs ou les novices ne mangeaient pas beaucoup, trop occupés à profiter du spectacle. Pas un ne manquait l'ombre d'un mouvement de Pasha.

Beaucoup de ces jeunes gens, tous porteurs d'un collier, se présentèrent à Richard et affirmèrent vouloir le connaître mieux. Ils promirent aussi de lui faire découvrir la ville et ses « vues les plus intéressantes ». À cette mention égrillarde, Pasha s'empourpra.

Richard leur demanda où les gardes allaient boire en général. Ils jurèrent de l'y emmener en virée dès qu'il voudrait.

Des sœurs de tous les âges vinrent souhaiter la bienvenue au Sourcier, comme si elles avaient oublié son discours de la veille.

Pasha lui expliqua pourquoi elles agissaient ainsi. Comprenant les difficultés d'un jeune homme à s'adapter au palais, elles ne lui tenaient jamais rigueur de ses premiers éclats.

Cette fois, pensa Richard, *elles auraient dû…* Mais il garda cette réflexion pour lui…

Certaines sœurs, souriantes, affirmèrent avoir hâte de travailler avec lui. D'autres lui jetèrent des regards noirs, promettant d'être d'une sévérité exemplaire. Richard jura de donner le meilleur de lui-même, et se demanda, un peu inquiet, à quoi il venait de s'engager.

Vers la fin du repas, deux jeunes beautés, l'une en robe de satin rose, l'autre en jaune, firent irruption dans la salle à manger, s'arrêtèrent à certaines tables et murmurèrent à l'oreille de quelques femmes. Elles finirent leur tournée par la table où étaient assis Pasha et Richard.

L'une souffla quelques mots à la novice.

— Tu ne connais pas la nouvelle ? Jedidiah est tombé dans un escalier. Il s'est cassé une jambe.

— Quand ? s'écria Pasha. Nous l'avons vu il n'y a pas deux heures !

— Oh, ça vient juste d'arriver… Les guérisseuses s'occupent de lui. Inutile de t'inquiéter, il sera retapé demain.

— Comment est-ce arrivé ?

— Un accident stupide. Il s'est pris le pied dans un tapis et a basculé en avant. (La femme baissa le ton.) De fureur, il a réduit le tapis en cendres…

— Du Feu de Sorcier, dans le palais ? se récria Pasha. Mais c'est un crime…

— Il n'a pas utilisé du Feu de Sorcier, tu penses bien ! Jedidiah lui-même n'est pas assez fou pour ça. De banales flammes ont suffi. Mais c'était un des plus anciens tapis du palais, et les sœurs ne sont pas vraiment ravies. Pour le punir, elles ont ordonné que la fracture ne soit pas réduite avant demain matin. Et qu'on ne supprime pas la douleur…

Quand elles eurent fini de cancaner, Pasha présenta à Richard ses deux amies, Celia et Dulcy. Également novices, elles avaient aussi la charge d'un sujet. Délicieusement poli, le Sourcier les complimenta sur leurs tenues et vanta particulièrement leurs coiffures.

Les jeunes femmes rayonnèrent.

Quand ils quittèrent la salle à manger, Pasha prit le bras du jeune homme et le remercia.

— De quoi ?

— C'est la première fois que je dîne avec les sœurs… Grâce à toi ! En plus, tu as été courtois et attentionné avec tout le monde. J'étais si fière d'être avec toi ! Et ces vêtements te vont si bien !

— Avec cette robe, vous trouveriez facilement un compagnon de

table plus huppé, dit Richard en ouvrant le col fantaisie de sa chemise. Parce que dans ce manteau, et avec cette dentelle autour du cou, j'ai vraiment l'impression d'être un bouffon.

— Crois-moi, ce n'est pas le sentiment qu'ont eu Celia et Dulcy. Tu ne les as pas vues verdir de jalousie ? Si elles avaient osé, elles se seraient assises sur tes genoux !

Si ces deux filles aimaient à ce point le manteau rouge, pensa Richard, il voulait bien le leur offrir ! Encore une fois, il garda cette réflexion pour lui.

— Pourquoi Jedidiah, un important sorcier, ne porte-t-il pas lui aussi des tenues… hum… *raffinées* ?

— Les débutants s'habillent comme ça, et ils ont le droit d'aller en ville. À chaque étape de leur formation correspond un style vestimentaire. Plus un sorcier progresse, plus il se vêt modestement. Jedidiah ayant presque terminé son entraînement, il porte une tunique très simple.

— Quelle est l'utilité de cette règle ?

— Enseigner l'humilité aux sorciers. Ceux qui sont bien vêtus, quasiment libres, avec des poches pleines d'argent, ont le moins de pouvoir. Et personne ne les respecte pour leurs attributs extérieurs de richesse. Ainsi, ils apprennent que la puissance vient de l'intérieur d'un homme, pas de ce qu'il possède. Pour le moment, tu n'as pas le droit de porter une tunique sans ornement. Si tu veux, tu pourras mettre de temps en temps tes anciens vêtements. Mais pas de tunique unie !

» Les citadins mesurent la puissance d'un sorcier à sa tenue. Et ceux qui ont atteint le niveau de Jedidiah n'ont plus l'autorisation d'aller en ville. Un jour, tu porteras aussi une tunique unie…

— Je déteste les tuniques… Mes anciens vêtements m'allaient très bien.

— Quand tu quitteras le palais, sans collier autour du cou, tu t'habilleras comme tu voudras ! Mais beaucoup de sorciers en viennent à respecter l'« uniforme » de leur profession, et ils le gardent toute leur vie.

Richard changea abruptement de sujet.

— Je veux voir Warren. Comment descend-on dans les catacombes ?

— Maintenant ? Richard, la journée a été longue, et je dois encore te donner ta première leçon.

— Dites-moi comment y aller ! Warren y sera-t-il, à cette heure ?

— Probablement… Je crois qu'il dort sur un matelas de livres ! Le voir à la surface, comme nous disons, a été une sacrée surprise. Les gens en feront des gorges chaudes pendant des semaines.

— Je ne voudrais pas qu'il croie que je l'ai oublié. Indiquez-moi simplement le chemin…

— Si tu insistes, soupira Pasha, nous irons ensemble. Pour le moment, je suis censée t'accompagner partout dans l'enceinte du Palais des Prophètes.

Chapitre 54

Ils gagnèrent le cœur du palais et commencèrent leur descente vers les catacombes. Au début, les marches, en marbre, reflétaient l'élégance de rigueur dans tout le complexe. Elles devinrent bientôt de simples degrés de pierre usés par le temps. Ici, les servantes, qu'on croisait un peu partout à la « surface », brillaient par leur absence.

Les lambris remplacés par de simples murs de pierre, Richard dut parfois se pencher pour passer sous d'énormes poutres. En ces lieux, il n'y avait plus de lampes à huile, mais des torches disposées à d'assez grands intervalles.

Bientôt, les bruits déjà étouffés de la vie du palais moururent complètement.

— Qu'y a-t-il dans les catacombes ? demanda Richard.

— Les livres de prophéties… Les ouvrages d'histoire et les archives du palais y sont également stockés.

— Pourquoi ?

— C'est une mesure de sécurité. Les prophéties sont dangereuses pour les esprits mal exercés. Toutes les novices en étudient, mais seules quelques sœurs triées sur le volet ont le droit de les lire toutes. Elles forment les jeunes sorciers qui montrent des aptitudes pour l'étude de ces textes.

» Quelques hommes travaillent dans les catacombes, mais Warren est très particulier. C'est un peu le Jedidiah des sous-sols ! Un champion ! Tous les sorciers ont une spécialité. Nous t'aiderons à découvrir la tienne. Tant que ce ne sera pas fait, ta formation ne pourra pas aller très loin…

— Sœur Verna m'en a parlé. Selon vous, Pasha, quelle est ma spécialité ?

— Richard, quand nous sommes seuls, tu peux me tutoyer. Si tu es d'accord…

— Eh bien, pourquoi pas ? C'est plus… convivial.

— Pour répondre à ta question, c'est la personnalité du garçon qui nous sert de guide. Ceux qui aiment travailler avec leurs mains sont parfaits pour la fabrication des artéfacts. Ceux qui ont tendance à aider les autres deviennent d'excellents guérisseurs. Tu vois l'idée ?

— Et que penses-tu de moi ?

— Nous n'avons jamais vu quelqu'un comme toi. Du coup, nous sommes dans le noir absolu. (Pasha sourit.) Mais ça ne durera pas.

Ils s'arrêtèrent devant une porte de pierre ronde – ouverte – aussi

large que Richard était grand. Derrière, dans des salles creusées à même la roche, ils aperçurent une série d'antiques tables jonchées de livres et de rouleaux de parchemin. Les murs étaient couverts d'étagères qui s'étendaient à l'infini. Dans la pénombre que les lampes à huile peinaient à dissiper, deux femmes, assises à une table, lisaient et prenaient des notes à la lueur des chandelles posées près de leurs coudes.

— Que faites-vous ici, mon enfant ? demanda l'une d'elles en levant à peine les yeux.

— Nous venons voir Warren, ma sœur.

— Pourquoi ?

À cet instant, la Taupe sortit de l'ombre.

— Tout va bien, sœur Becky. Je les ai priés de passer.

— La prochaine fois, n'oublie pas de nous prévenir…

— Oui, ma sœur, je n'y manquerai pas.

Warren se faufila entre ses deux visiteurs, leur prit le bras et les guida dans un labyrinthe d'étagères. Quand il s'avisa qu'il touchait Pasha, il retira sa main comme s'il s'était brûlé et s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux.

— Vous êtes… sublime… Pasha, souffla-t-il.

— Merci, la Taupe… (La novice rougit à son tour et posa une main sur l'épaule du garçon.) Désolée, Warren… Je ne voulais pas te vexer. Ça m'a échappé…

— Il n'y a pas de mal, Pasha. Je sais qu'on me surnomme la Taupe. C'est sans doute péjoratif, mais je prends ça comme un compliment. Voyez-vous, une taupe sait trouver son chemin dans le noir alors que les autres y sont aveugles. C'est exactement ce que je fais : trouver des chemins là où les gens ne voient rien.

— Je suis contente que ça ne te fâche pas, fit Pasha, soulagée. Dis-moi, la Taupe, tu sais que Jedidiah s'est cassé une jambe dans un escalier ?

— C'est vrai ? Le Créateur a peut-être voulu lui apprendre qu'on ne voit pas où on met les pieds quand on marche avec le nez en l'air !

— Je doute que Jedidiah accorde beaucoup d'attention aux leçons du Créateur, dit Pasha. Il était si furieux qu'il a brûlé le tapis « coupable » de sa chute. Un très vieux tapis…

— C'est vous qui devriez être furieuse, pas lui. Il vous a dit des choses cruelles, et personne ne devrait se permettre ça.

— D'habitude, il est gentil avec moi. Et j'admets que j'avais l'air d'une souillon.

— Certaines personnes prennent ces livres pour des vieilleries sans intérêt. Mais c'est le contenu qui importe, pas la poussière sur la couverture.

— Hum… Merci, la Taupe… Si c'était un compliment.

Warren se tourna enfin vers Richard.

— Je me demandais si vous viendriez… La plupart des gens le promettent, mais on ne voit jamais le bout de leur nez. Venez avec moi. Pasha, j'ai peur que vous deviez attendre ici.

— Quoi ! cria la jeune femme en se penchant en avant. (Richard eut peur que son décolleté craque si elle ne se redressait pas très vite.) Je viens aussi !

— Pasha, gémit Warren, je dois l'amener dans une des salles du fond. Les novices n'y ont pas accès.

Au grand soulagement du Sourcier, Pasha se redressa et sourit.

— La Taupe, si les novices n'ont pas le droit d'y aller, comment un nouvel étudiant peut-il y être autorisé ?

— Il figure dans les prophéties ! Si les prophètes ont cru bon d'écrire sur lui, ils espéraient sûrement qu'il voie ces textes un jour.

Warren semblait bien plus assuré dans son royaume qu'à la surface. Apparemment, il ne céderait pas un pouce de terrain.

Mais quand Pasha lui reposa une main sur l'épaule, il sembla ne pas croire en sa bonne fortune.

— Warren, tu es la Taupe qui montre le chemin aux autres. Je suis responsable de Richard, donc c'est à moi de *lui* montrer le chemin. Le laisser aller quelque part seul, pour l'instant, reviendrait à négliger mon devoir. Je suis sûre que tu peux faire une exception pour moi. Warren, un effort… Nous devons aider Richard à comprendre, à travers la prophétie, comment il doit servir le Créateur. N'est-ce pas important ?

Warren demanda à ses compagnons d'attendre et alla parler à voix basse aux deux sœurs.

— Sœur Becky est d'accord, annonça-t-il en revenant. Pasha, je lui ai dit que vous compreniez un peu le haut d'haran. Si elle vous pose la question, confirmez-le-lui.

— Le haut quoi ? Warren, tu veux que je mente à une sœur ?

— Je suis sûr qu'elle ne vous posera pas la question…, éluda la Taupe. J'ai menti pour vous, Pasha, donc vous n'aurez pas à le faire…

— Warren, si on te surprend à raconter n'importe quoi sur des sujets pareils, tu sais ce qui arrivera ?

— Oui…

— Moi, je l'ignore, grogna Richard.

— Aucune importance, dit Warren. Allons-y !

Ils pressèrent le pas pour que leur guide ne les sème pas dans la pénombre. Après avoir slalomé entre des bibliothèques, ils arrivèrent devant un mur de pierre. Warren posa la main sur une plaque de métal, faisant coulisser une partie de la muraille. Derrière, ils découvrirent une petite salle meublée d'une table et de quelques

étagères. Les quatre lampes qui y brillaient les éblouirent presque – par contraste.

Quand ils furent entrés, Warren toucha une autre plaque et le mur se referma sur eux comme la porte d'un tombeau. Ayant fait asseoir ses invités, il prit sur une étagère un livre relié de cuir et le posa délicatement devant Richard.

— Ne le touchez pas, dit-il. C'est un ouvrage très ancien et très fragile. Dernièrement, il a servi davantage que d'habitude. Je tournerai les pages…

— Qui le consulte ? demanda Richard.

— La Dame Abbesse, répondit Warren avec un petit sourire. Chaque fois qu'elle doit venir, ses deux terribles gardes du corps passent d'abord et font sortir tout le monde. Il faut vider les catacombes, pour que leur maîtresse soit tranquille. Et que personne ne sache ce qu'elle lit.

— Ses terribles gardes du corps ? demanda Pasha. Tu parles des deux sœurs qui défendent l'accès à son bureau ?

— Oui. Les sœurs Ulicia et Finella…

— Nous les avons vues aujourd'hui, intervint Richard. Elles ne m'ont pas paru si terribles que ça.

— Si vous les énervez, vous changerez d'avis, fit Warren. Elles vous paraîtront terriblement terribles, croyez-moi !

— Puisque vous n'étiez pas là, comment savez-vous qu'elle a lu ce livre-là et pas un autre ?

— Je le sais, répondit Warren. (Il baissa les yeux sur l'ouvrage.) Oui, je le sais… Elle est beaucoup venue dans cette pièce, ces derniers temps. Moi, je vis avec ces livres. Quand quelqu'un les touche, je m'en aperçois. Vous voyez cette trace, dans la poussière ? Ce n'est pas moi qui l'ai faite, mais la Dame Abbesse.

Warren souleva délicatement la couverture et tourna avec mille précautions les pages jaunies. Richard ne reconnut pas un mot, ni même une lettre. Mais sur une page, un dessin attira son attention, éveillant quelque chose dans sa mémoire.

Arrivé à l'endroit qu'il cherchait, Warren cessa de feuilleter l'ouvrage. Penché sur l'épaule du Sourcier, il désigna un paragraphe.

— Voilà la prophétie dont vous avez parlé… (Il fit le tour de la table et se plaça à la droite du Sourcier.) C'est l'original, de la main même du Prophète. De très rares personnes ont posé les yeux dessus. Vous comprenez le haut d'haran ?

— Non. Pour moi, ce sont des hiéroglyphes… Vous dites qu'il y a une polémique au sujet du sens de ces mots ?

— Et comment ! C'est une très vieille prophétie. Aussi ancienne que le palais, et peut-être davantage. Elle est en haut d'haran, comme

tous les textes de cette salle. Très peu de gens comprennent cette langue…

— N'ayant lu que des traductions, dit Richard, ils ont des raisons de croire qu'elles ne sont pas précises.

— Vous avez tout compris ! En un éclair, vous avez saisi le problème, alors que la plupart des gens n'y parviennent jamais. Ils pensent qu'un mot, dans une langue, correspond forcément à un autre dans une langue différente. Quand ils traduisent, ils se livrent en fait à une interprétation, basée sur leurs *a priori* sémantiques, et fournissent une version qui peut s'éloigner ou non de la signification du texte.

— Ils ne tiennent pas compte des différentes possibilités, dit Richard. À la traduction, l'ambiguïté se perd forcément…

— Bravo ! C'est exactement ça ! Ensuite, ils se disputent au sujet des traductions, comme s'il y avait une seule bonne façon de procéder. Mais avec le haut d'haran…

Warren n'acheva pas sa phrase. Richard étudia la page, comme aspiré par les illustrations. Et on eût dit que les mots lui murmuraient une douce litanie à l'oreille. C'était la première fois qu'il voyait ces phrases. Pourtant, elles *résonnaient* au plus profond de lui.

Le Sourcier tendit lentement une main, attirée par un mot en particulier. Son index s'y posa comme de lui-même.

— Celui-là…, souffla-t-il, comme en transe.

Les pleins et les déliés des lettres semblèrent s'enrouler autour de son doigt, le caressant comme si elles étaient vivantes.

L'image de l'Épée de Vérité flotta soudain devant ses yeux.

— *Drauka*…, souffla Warren, impressionné. Ce mot est au cœur de la polémique. *Fuer grissa ost drauka* : le messager de la mort.

— Où est le problème ? demanda Pasha. Tu penses que cette expression pourrait se traduire différemment ?

— Eh bien… Oui et non. C'est la traduction littérale. Mais personne n'est d'accord sur le sens…

Richard recula sa main et bannit de son esprit l'image de l'Épée de Vérité.

— Le mot « messager » peut s'entendre de plusieurs façons. Celui qui parle pour la mort, ou celui qui l'apporte aux autres. Moi, je lui ai toujours donné le deuxième sens. « Mort » aussi se comprend de plusieurs façons.

— C'est ça, oui ! s'enthousiasma Warren. Vous avez tout saisi !

— La mort, c'est la mort, rien de plus ou de moins, dit Pasha.

— Non, déclara Warren. Pas en haut d'haran. L'arme que portent les sœurs – le dacra – tire son nom de ce terme. *Drauka* peut vouloir dire « mort » comme dans la phrase : « Le mriswith que Richard a tué est mort. » Mais il signifie aussi « l'esprit des morts ».

— Doit-on comprendre que *drauka*, dans cette acception, veut dire

« le messager des âmes » ?

— Non, souffla Richard. Des esprits… Le messager des esprits…

— Oui, confirma Warren. C'est la deuxième interprétation possible.

— Et combien y en a-t-il en tout ? demanda Pasha.

Trois, pensa Richard.

— Trois, répondit Warren.

— Le royaume des morts, dit Richard. L'endroit où sont les morts. C'est le troisième sens du mot *drauka*.

— Et vous prétendez ne pas connaître le haut d'haran ? souffla Warren, blanc comme un linge. (Richard confirma d'un hochement de tête.) Ne me dites pas que vous avez du sang d'haran ?

— Darken Rahl était mon père… Le sorcier qui régnait sur D'Hara. Avant lui, Panis, mon grand-père, tenait les rênes du pouvoir.

— Par le Créateur ! s'écria Warren.

— Royaume des morts ? répéta Pasha. Le messager du royaume des morts ? C'est admissible dans le premier sens que Richard donne au mot « messager ». Mais avec le deuxième ? Comment peut-on « apporter » le royaume des morts ?

— Il suffit de déchirer le voile, lâcha Richard.

— D'après ce qu'on m'a enseigné, dit Pasha, quand un mot étranger, dans une prophétie, a plusieurs sens possibles, il faut se fier au contexte pour faire son choix. Dans le cas qui nous occupe…

— … la discussion peut être infinie, coupa Warren. Dans cette prophétie, la notion de « messager », éventuellement double, s'applique au mot *drauka*, qui a trois sens possibles. La manière dont on combine ces termes change radicalement le sens du texte. Aucune interprétation n'est incontestable. C'est comme un chien qui court après sa queue : plus il s'acharne, et plus il tourne en rond.

» Pour le premier mot, « messager », je partage l'analyse de Richard. Pour le deuxième, je nage complètement. Si j'avais la solution, je serais en mesure de déchiffrer la prophétie. Un exploit que personne n'a réalisé en trois mille ans !

— Hélas, fit Richard en se levant, les énigmes ne sont pas mon fort. Mais je promets d'y réfléchir…

— Vraiment ? s'écria Warren. Si vous m'aidiez, je vous en serais éternellement reconnaissant !

— Je jure de faire de mon mieux.

— Eh bien, dit Pasha en se levant à son tour, je crois que nous devrions passer à la première leçon de Richard. Il se fait tard…

— Merci d'être venus, mes amis. J'ai si peu de visiteurs…

Ils se dirigèrent vers la porte, Pasha en tête.

Le mur coulissa. Dès que la novice fut sortie, Richard posa la main droite sur la plaque de métal.

La cloison mobile se referma. De l'autre côté, Pasha tambourina

sur la pierre en criant aux deux hommes de lui ouvrir. Quand le mur se fut totalement refermé, ils n'entendirent plus sa voix.

— Comment avez-vous fait ça ? s'exclama Warren. Un néophyte ne devrait pas pouvoir agir sur la plaque de métal avec son Han !

N'ayant pas de réponse à cette question, Richard l'ignora.

— Warren, dis-moi – tu veux bien que nous nous tutoyions ? – ce que les sœurs t'infligeraient si elles savaient que tu leur mens ?

La Taupe porta les mains à son collier.

— Elles me feraient souffrir.

— Avec le Rada'Han ?

— Oui.

— Font-elles ça souvent ?

— Non. Mais pour devenir un sorcier, il faut passer une épreuve de douleur. Les sœurs nous torturent de temps en temps, pour voir si nous sommes assez formés pour la réussir.

— Et comment la réussit-on ?

— Je suppose qu'il faut subir la souffrance sans les supplier d'arrêter. Mais elles ne m'ont rien révélé de précis. (Il se décomposa.) Je n'ai jamais pu ne pas craquer. Dès qu'on supporte un certain niveau de douleur, elles augmentent la dose.

— Je pensais bien qu'il s'agissait d'un truc dans ce genre… Merci de tes informations… (Richard se gratta la barbe.) Warren, j'ai besoin de ton aide.

La Taupe essuya du revers de la manche ses yeux embués.

— Comment pourrais-je vous… hum… *t'*aider ?

— Les prophéties à mon sujet… Je voudrais que tu les étudies toutes. Plus celles qui parlent des Tours de la Perdition et de la vallée des Âmes Perdues. J'ai aussi besoin de savoir le plus de choses possibles au sujet du voile. (Richard désigna le livre, toujours posé sur la table.) J'ai remarqué un dessin, quelques pages avant celle de la prophétie. Un objet en forme de larme. Tu sais ce que c'est ?

Warren approcha de la table et feuilleta l'ouvrage à l'envers.

— Tu parles de ça ?

— Oui…

Richard avait remarqué cette pierre au cou de Rachel, dans sa vision, au cœur de la vallée des Âmes Perdues. L'image de Zedd s'imposa à son esprit et son pouls s'accéléra.

— C'est ça, oui. La gemme que j'ai vue ressemblait à ça.

— La Pierre des Larmes… Tu l'as vue, dis-tu ?

— Qu'est-ce que la Pierre des Larmes ?

— Eh bien, je n'en suis pas très sûr… Mais si *drauka* a un rapport avec le royaume des morts, je suppose que la pierre est liée au voile. Tu dis l'avoir vue ?

Pour la deuxième fois, Richard ignora la question.

— Warren, je dois aussi avoir des informations sur la Pierre des Larmes, et sur les gens qui vivaient jadis dans la vallée des Âmes Perdues. Ce sont les Baka Ban Mana. *Ceux qui n'ont pas de maître…* Renseigne-toi également sur un personnage nommé le *Caharin*.

— C'est une énorme masse de travail.

— M'aideras-tu, Warren ?

— À une condition… Je ne sors presque jamais des catacombes. Bien sûr, j'aime étudier les prophéties, mais les gens croient que je ne m'intéresse à rien d'autre. En réalité, j'adorerais voir ce qu'il y a hors du palais : les bois, les collines…

» Malheureusement, je suis agoraphobe… Le ciel est si grand… C'est aussi pour ça que je reste ici, où je me sens en sécurité. Mais j'en ai assez de vivre comme une taupe ! Si je t'aide, me montreras-tu le monde extérieur ? Tu as l'air de bien connaître la nature. Avec toi, je n'aurai pas peur.

— Tu t'adresses à la bonne personne, fit Richard en souriant. Avant… tout ça… j'étais guide forestier. Je ne connais pas encore parfaitement les environs, mais j'ai l'intention de combler cette lacune. Te servir de guide me rappellera les jours heureux.

— Merci, Richard ! J'attends ça depuis si longtemps ! Un homme a besoin d'un peu d'aventure dans sa vie. Je vais faire tes recherches, mais les sœurs m'accablent de travail, et je devrai m'y consacrer à mes moments perdus. Mon ami, je crains que ce soit très long. Il y a des milliers de livres, et il me faudra des mois pour commencer à avoir des résultats.

— Warren, ce seront les recherches les plus importantes de ta vie ! Ne peux-tu pas gagner du temps en attaquant par ce que la Dame Abbesse a lu ?

— Et tu prétends ne pas être bon pour les énigmes ? C'est exactement la méthode que j'envisageais. Mais pourquoi veux-tu savoir toutes ces choses ?

— Je suis *fuer grissa ost drauka*, Warren. Et je sais ce que cette expression veut dire.

La Taupe saisit le bras de Richard.

— Tu connais la bonne traduction ? Vraiment ? Et tu accepterais de me la révéler ?

— Si tu promets, pour l'instant, de ne le répéter à personne. (La Taupe hocha frénétiquement la tête.) Nul n'a pu dire laquelle des trois versions est la bonne parce que tenter d'en imposer une annule les trois. (Warren plissa le front.) Elles sont toutes bonnes, mon ami.

— Quoi ? Comment est-ce possible ?

— J'ai tué des gens avec mon épée. En ce sens, je suis le messager de la mort. Tout bêtement, si j'ose dire… Mais pour vaincre alors que tout était contre moi, comme face au mriswith, j'ai demandé à la

magie de l'arme d'invoquer les esprits de tous les sorciers de l'histoire. Je suis donc aussi le messager des esprits…

» Quant à la troisième version, j'ai des raisons de croire que je déchirerai le voile. Donc, me voilà aussi le messager du royaume des morts. Tu vois, la boucle est bouclée.

Warren en resta bouche bée.

— Les informations que je te demande sont vitales. Et je crains de n'avoir pas beaucoup de temps.

— J'essaierai de te satisfaire… Mais je crois que tu me surestimes.

— Un homme capable de casser une jambe à Jedidiah m'inspire une confiance aveugle.

— Je n'ai rien fait à Jedidiah ! C'est un puissant sorcier, et je ne me frotterais pas à lui pour un empire.

— Ne me raconte pas d'histoires, Warren ! Je vois un peu de cendres du tapis sur ton épaule.

— C'est faux ! se défendit la Taupe en brossant frénétiquement sa tunique. Je ne vois pas de cendres !

— Alors, pourquoi te frottes-tu l'épaule ?

— Eh bien, c'est juste que…

— Ne t'en fais pas, mon vieux, je crois à la justice immanente. Jedidiah a eu ce qu'il méritait. Je ne dirai rien à personne. Toi, tu garderas secrète notre conversation.

— Richard, il faut que je te prévienne : tu as pris de grands risques, hier, en disant devant les sœurs que tu es le messager de la mort. Cette prophétie est très connue et on en débat beaucoup au palais. Certaines sœurs croiront que tu es condamné à tuer, et elles tenteront de te réconforter. D'autres penseront que tu peux invoquer les esprits, et elles voudront t'étudier comme un insecte rare. D'autres, enfin, concluront que tu vas déchirer le voile pour livrer les vivants à Celui Qui N'A Pas De Nom. Celles-là tenteront de t'éliminer.

— Je sais, Warren…

— Alors, pourquoi leur avoir révélé que tu étais l'homme de la prophétie ?

— Parce que je suis *fuer grissa ost drauka*. Quand l'heure sera venue, je tuerai toutes les sœurs pour être débarrassé de ce collier. Les avertir était loyal, car ça leur donne une chance d'éviter un massacre.

— Mais… mais… tu ne ferais pas de mal à Pasha ?

— J'espère ne blesser personne, Warren. Avec les informations que tu me fourniras, ce sera peut-être possible. Je déteste être *fuer grissa ost drauka*, mais c'est mon destin.

— S'il te plaît, pas Pasha…

— Warren, je l'aime beaucoup. Elle est très jolie « à l'intérieur », comme tu l'as dit. Je tue uniquement pour me protéger ou défendre des innocents. Je doute que Pasha me donne un jour une raison de lui

nuire. Mais si le voile est déchiré, il y a beaucoup plus en jeu que la vie d'une seule personne. Que ce soit la mienne, la tienne… ou celle de Pasha.

— J'ai lu les prophéties… et je comprends. Je me chargerai de ces recherches pour toi.

— Tout ira bien, Warren. Je suis le Sourcier et je ferai de mon mieux pour ne blesser personne.

— Le Sourcier ? Qu'est-ce que…

— Je te le dirai plus tard, fit Richard en appuyant sur la plaque de métal.

— Comment réussis-tu ça ? demanda de nouveau Warren pendant que le mur coulissait.

Pasha les attendait de l'autre côté, concentrée pour ne pas laisser voir sa colère.

— Qu'avez-vous fait ? lança-t-elle.

— Un bavardage entre garçons…, répondit Richard.

— Que veux-tu dire par là ?

— Je harcelais Warren pour qu'il me parle de l'épreuve de souffrance. Tu as omis de m'éclairer à ce sujet, alors je lui ai posé la question. Peut-être attendais-tu de me faire la surprise ?

— Ce n'est pas de mon ressort, Richard. Les sœurs se chargent de ce genre de choses.

— Alors, pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Je déteste voir les gens souffrir, et je ne voulais pas t'inquiéter avec un stade de ta formation que tu n'atteindras pas avant longtemps. Parfois, l'angoisse est pire que la réalité. Tu risquais de vivre dans la peur…

— Pasha, c'est une explication très convaincante. Excuse-moi d'avoir pensé du mal de toi.

— C'est oublié… Prêt pour notre leçon ?

Revenus à la surface, ils passèrent de bâtiment en bâtiment pour gagner le pavillon Gillaume, où se trouvaient les appartements de Richard.

Le fief des Sœurs de la Lumière était fort impressionnant, mais il n'arrivait pas à la cheville du Palais du Peuple de D'Hara. Sans cette première expérience, Richard aurait été intimidé par l'opulence des lieux. Là, il se contenta de noter leur configuration, à toutes fins utiles.

Dans le couloir qui menait à ses quartiers, ils croisèrent plusieurs jeunes porteurs de Rada'Han.

Devant sa porte, Richard saisit le poignet de Pasha pour l'empêcher d'ouvrir.

— Il y a quelqu'un à l'intérieur, souffla-t-il.

Chapitre 55

— Mon travail est de veiller sur toi, dit Pasha.

Elle recourut à son Han pour dégager son poignet et écarter sans ménagements Richard, qui s'étala sur le sol, fit un roulé-boulé, se releva en souplesse et dégaina son épée.

Il se précipita sur les talons de la novice et entra dans le salon de sa « cellule ». À la chiche lueur du feu de cheminée, tous les deux s'arrêtèrent net quand une voix lança :

— Tu avais peur que ce ne soit un mriswith, Richard ?

— Sœur Verna ! s'écria le Sourcier en rengainant sa lame. (Assise sur un fauteuil, la sœur contemplait les flammes agonisantes, dans l'âtre.) Que faites-vous ici ?

Verna se leva. Elle tendit un bras vers une lampe, qui s'alluma toute seule.

— J'ignore si tu es au courant, mais me voilà de nouveau une Sœur de la Lumière…

— Vraiment ? feignit de s'étonner Richard. Quelle formidable nouvelle !

— Du coup, j'ai décidé de venir te parler en privé. (Elle regarda Pasha.) Richard et moi avons une… hum… affaire en cours…

— Eh bien, pour donner une leçon, cette robe n'est pas la tenue idéale… (Pasha s'inclina devant Verna.) Bonne nuit, ma sœur. Je suis très contente pour vous ! Richard, merci de t'être comporté comme un gentilhomme, ce soir. Je vais me changer, et je reviens…

Richard ferma la porte derrière Pasha et ne se tourna pas tout de suite vers la sœur.

— Un gentilhomme…, répéta-t-elle dans son dos. Voilà une douce musique à mes oreilles. Au fait, je voulais aussi te remercier, Richard. Sœur Maren m'a tout raconté.

— Je finis par déteindre sur vous, ma sœur ! fit Richard en se retournant. Mais si vous voulez mentir, entraînez-vous encore un peu. Vous manquez de conviction.

— En réalité, sœur Maren m'a dit avoir prié le Créateur… et compris que je Le servirais mieux en gardant mon rang. Pauvre Maren ! Mentir semble être à la mode, depuis ton arrivée.

— Sœur Maren a très bien agi. Votre Créateur est sans doute ravi du résultat de sa méditation.

— Il paraît que tu as tué un mriswith… La nouvelle s'est répandue

dans le palais comme un feu de savane.

— À vrai dire, je n'ai pas vraiment eu le choix…

Verna approcha du jeune homme, debout devant la cheminée, et lui caressa les cheveux.

— Tu t'en sors bien, Richard ?

— Je n'ai pas à me plaindre, ma sœur. (Le Sourcier enleva son baudrier et posa l'Épée de Vérité contre un mur. Puis il se débarrassa du manteau rouge, le jetant sur une chaise.) Ça irait encore mieux si je ne devais pas m'habiller comme un bouffon. Mais c'est un prix raisonnable pour avoir la paix. Pendant un temps, en tout cas… De quoi vouliez-vous me parler, ma sœur ?

— Je ne sais pas ce que tu as fait pour qu'on me rende mon titre, mais merci encore, Richard. Dois-je prendre ton intervention comme une preuve d'amitié ? Acceptes-tu la proposition que je t'ai faite hier ?

— Si vous m'enlevez ce collier, nous serons amis… (Verna détourna le regard.) Tôt ou tard, ma sœur, vous devrez choisir votre camp. J'espère que vous serez de mon côté, parce que vous tuer, après tout ce que nous avons traversé ensemble, me déplairait beaucoup. Mais vous savez que ça ne m'arrêtera pas… À présent, si nous passions au vif du sujet ?

— Je t'ai déjà dit que tu utilises ton Han sans t'en apercevoir, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je ne vous crois pas.

— Tu as tué un mriswith ! Personne n'a réussi ça depuis au moins trois mille ans ! Sans ton Han, tu n'aurais pas pu…

— Non, coupa Richard, j'ai simplement recouru à la magie de l'épée.

— Au cours de notre voyage, j'ai appris quelques petites choses sur toi et sur ton arme. Si personne n'a jamais abattu de mriswith, c'est parce qu'il est impossible de sentir *venir* ces monstres. Même les sœurs et les sorciers se laissent surprendre. J'admets que ta lame a tué cette créature, mais c'est ton Han qui a capté sa présence. Tu as invoqué ton don sans aucun contrôle.

Très fatigué, Richard n'avait aucune envie de se disputer avec Verna. Il se laissa tomber sur une chaise et souffla :

— Je ne saurais dire ce que j'ai fait, ma sœur. Le mriswith a attaqué… et je me suis défendu.

Verna s'assit en face du jeune homme.

— Essayons de récapituler. Tu as tué un des monstres les plus dangereux du monde. Pourtant, une jeune fille dont le pouvoir est très inférieur au tien vient de t'envoyer valser dans le couloir – sans même y penser ! Une affaire de contrôle du Han ! Il faut que tu travailles dur et tu y arriveras… (Verna plongea son regard dans celui du Sourcier.)

Pourquoi es-tu allé dans le bois de Hagen ? Tu étais prévenu du danger, non ? Réponds-moi franchement. Je ne veux pas de justifications oiseuses, mais la vérité.

— Quelque chose m'attirait vers le bois. Un désir. Une sorte de faim… Comme si j'avais eu envie de marteler un mur de coups de poing… Oui, ça revient exactement à ça !

Richard s'attendait à un sermon, mais il se trompait.

— J'ai parlé à certaines de mes amies. Aucune ne sait *tout* sur la magie du palais – et du bois de Hagen – mais il semble que ce lieu existe à l'intention de certains sorciers… très particuliers.

— Faut-il comprendre, ma sœur, que je ne dois pas me retenir quand j'ai envie de « boxer un mur » ?

— Le Créateur nous a donné la faim pour que nous mangions. Parce que se nourrir est nécessaire.

— À quoi sert une « faim » comme la mienne ?

— Je n'en sais rien… Aujourd'hui, la Dame Abbesse a encore refusé de me recevoir. Mais je cherche des réponses, et je finirai par les trouver. En attendant, ne reste pas dans le bois de Hagen au moment où le soleil se couche.

— C'est ça que vous vouliez me dire, ma sœur ?

Verna détourna le regard, l'air désorienté.

Le jeune homme ne l'avait jamais vue dans un tel état.

— Richard, il se passe des choses, liées à toi, que je ne comprends pas. Tout ce que je sais, c'est que les événements ne se déroulent pas comme prévu. Hélas, je ne peux pas entrer dans les détails… (Verna s'éclaircit la gorge.) Mais ne te fie à aucune Sœur de la Lumière !

— Ma sœur, je me méfie de vous toutes.

— Pour le moment, c'est une excellente politique… Ne t'en éloigne pas tant que je n'aurai pas obtenu toutes les réponses.

Après le départ de Verna, Richard réfléchit à ce qu'elle venait de lui apprendre. Puis il repensa aux propos de Warren… et à la Pierre des Larmes.

Pourquoi la magie de la vallée des Âmes Perdues lui avait-elle fait voir sur Rachel un bijou qu'il ne connaissait pas ? Toutes les autres visions avaient pour source ses angoisses ou ses désirs. Son ami Chase lui manquant, il pouvait être logique qu'il ait vu Rachel, puisqu'elle ne le quittait pas d'un pouce. Mais comment expliquer la présence, à son cou, d'une gemme qu'il n'avait jamais vue, et qui ressemblait à une illustration découverte par hasard dans un antique grimoire ?

Ça ne pouvait pas être la même pierre. Et pourtant, un étrange sentiment taraudait Richard…

Pour autant qu'il ait eu envie de revoir Chase, et même la petite fille, c'était la « Pierre des Larmes » qui l'avait fasciné. Comme si Rachel la lui avait apportée de la part de Zedd. Et comme si le sorcier

avait été là, près de lui, pour l'inciter à la prendre.

Des coups frappés à la porte arrachèrent Richard à sa réflexion. Il alla ouvrir à Pasha, à présent vêtue d'une robe brune unie dont les petits boutons roses remontaient jusqu'au ras de son cou. Bien qu'elle dévoilât moins de peau nue que la robe verte, cette tenue ne gardait dans l'ombre aucune de ses voluptueuses courbes. Et ce qu'elle cachait, paradoxalement, en devenait plus intrigant.

La novice s'assit en tailleur sur le tapis bleu et jaune posé devant la cheminée.

— Viens t'asseoir en face de moi, Richard…

Le jeune homme obéit. Quand il fut en position, Pasha lui fit signe d'approcher jusqu'à ce que leurs genoux se touchent. Puis elle lui prit les mains.

— Quand je m'entraînais avec elle, sœur Verna ne faisait pas ça…

— C'est normal. Pour procéder ainsi, il faut que le Rada'Han soit dans le cercle d'influence de la magie du palais. Jusqu'à présent, quand tu tentais de toucher ton Han, tu étais seul. À partir de maintenant, une autre sœur ou moi t'y aiderons. Ainsi, tu progresseras beaucoup plus vite.

— Si tu le dis… Que dois-je faire ?

— Verna t'a expliqué comment essayer d'accéder à ton Han ? Elle t'a parlé de l'endroit paisible, en toi, que tu dois découvrir ? (Richard hocha la tête.) Eh bien, c'est exactement ce que je veux te voir faire. Pendant que tu chercheras l'*endroit*, je mobiliserai mon Han, à travers le Rada'Han, pour te guider.

Richard se déplaça un peu, à la recherche d'une position plus confortable. Pasha lui lâcha une main et s'éventa en soupirant.

— Après avoir porté l'autre, je meurs de chaud dans cette robe…

Elle ouvrit les cinq boutons du haut puis reprit la main de son élève.

Richard jeta un coup d'œil vers la cheminée pour voir où en étaient les bûches qu'il avait rajoutées. Ainsi, quand il rouvrirait les yeux, il saurait combien de temps aurait passé. Sans ce type de repères, il pensait avoir médité quelques minutes alors qu'une bonne heure au moins s'était écoulée.

Il ferma les yeux et invoqua l'image de l'Épée de Vérité – sur un fond uni. Respiration ralentie, il sombra lentement dans un océan de calme, au centre de lui-même.

Le contact des genoux de Pasha contre les siens, et celui de ses mains, étaient une amélioration incontestable par rapport à ses précédentes expériences. Ne pas se sentir seul l'apaisait, et il plongea plus profondément en lui-même que jamais. Parce que la novice utilisait son pouvoir ? Ou simplement à cause de sa présence ?

Richard se laissa dériver dans le lieu hors du temps et de l'espace qu'il atteignait vraiment pour la première fois. Pourquoi aurait-il *cherché* son Han, puisqu'il ignorait à quoi il ressemblait ? Il se sentait plus détendu que d'habitude et se réjouissait de la présence de Pasha. À part ça, cette séance ressemblait à toutes les autres…

Quand il rouvrit les yeux, la novice l'imita aussitôt. Dans la cheminée, les bûches n'étaient plus que des braises. Pour en arriver là, il avait fallu deux bonnes heures, estima Richard.

— On étouffe, ce soir, dit Pasha en essuyant la sueur qui ruisselait sur son cou.

Elle ouvrit de nouveaux boutons. Beaucoup de boutons… Au point que Richard en découvrit plus sur ses charmes que lorsqu'elle portait la fameuse robe verte. Prudent, il décida de la regarder plutôt dans les yeux.

Pasha eut un drôle de petit sourire…

— Il ne s'est rien passé, dit le Sourcier. Je n'ai pas senti mon Han. Enfin, je suppose, parce que j'ignore ce que ça fait…

— Je n'ai rien senti non plus, et c'est très étrange… (Pasha soupira, l'air perplexe.) Mais il faut du temps… As-tu capté *mon* Han ? Cela t'a-t-il aidé ?

— Non, je n'ai rien capté du tout.

— Vraiment ? Referme les yeux et essayons encore…

Il se faisait tard. Fatigué, Richard n'avait aucune envie de continuer. Il décida pourtant de ne pas contrarier Pasha. Baissant les paupières, il invoqua l'image de l'épée…

… et rouvrit les yeux quand il sentit les lèvres de Pasha se poser sur les siennes.

Elle se serra contre lui et lui prit le visage entre ses mains si douces.

Richard la saisit par les épaules pour la repousser doucement.

— Et ça, tu as senti ? demanda-t-elle.

— Oui…

— Mais pas assez, je crois, fit la novice en passant un bras autour du cou de son compagnon.

— Pasha, s'il te plaît…, souffla Richard en se dégageant.

— Il est tard, personne ne nous entendra… Si tu préfères, je peux verrouiller la porte avec un petit sort… Ne t'inquiète donc pas.

— Je ne m'inquiète pas… Mais je n'ai pas envie que nous…

— Tu ne me trouves pas assez jolie ?

Richard ne voulait pas vexer Pasha – et encore moins la mettre en colère. Mais comment la décourager en douceur ?

Elle ouvrit d'autres boutons. Le Sourcier lui prit la main pour l'empêcher de continuer. La situation devenait périlleuse. Pasha était

son professeur. S'il l'humiliait, ou s'il la mettait en rage, sa formation en souffrirait. Il était là pour une raison bien précise. S'attirer l'animosité de la novice serait une énorme erreur.

Elle releva la robe le long de ses jambes et posa sur sa cuisse la main du jeune homme.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? souffla-t-elle.

Richard frissonna en sentant sous sa paume la peau satinée de Pasha. Verna avait prédit qu'il tomberait vite sous le charme d'une nouvelle paire de jolies jambes. Celles de Pasha correspondaient parfaitement à la définition…

— Pasha, dit-il en retirant sa main, tu ne comprends pas. Je te trouve très belle…

— Moi, coupa la novice, je n'ai jamais vu un homme aussi beau que toi.

— Tu te fais des idées…

— Non… (Pasha passa les doigts dans la barbe du jeune homme.) J'adore ta barbe ! Ne la coupe jamais. Ça va très bien à un sorcier.

Richard se souvint d'une leçon que lui avait donnée Zedd, alors qu'ils parlaient de la magie. Le vieux sorcier s'était fait pousser une barbe incroyablement longue, puis il l'avait rasée aussitôt, grommelant que ça le grattait trop.

L'apparition de l'appendice pileux était due à la Magie Additive. Pour s'en débarrasser sans utiliser un couteau bien affûté, Zedd aurait dû recourir à la Magie Soustractive. Celle du royaume des morts…

Celle que les sorciers ne contrôlaient pas.

Richard prit le poignet de Pasha et éloigna sa main de son menton. Pour lui, cette barbe était un symbole de servitude. L'emblème de son statut de prisonnier, comme il l'avait dit à Verna. Mais ce n'était pas le moment de raconter ça à Pasha.

La novice l'embrassa dans le cou. Cette fois, il ne parvint pas à l'empêcher de continuer. Ses lèvres étaient si douces ! Comme les mots qu'elles murmuraient à son oreille… Ce baiser lui communiquait, de la tête aux pieds, une sensation qu'il avait connue quand Pasha s'était « connectée » au Rada'Han. Ce délicieux picotement engourdissait son cerveau.

Le baiser de Pasha venait inexorablement à bout de sa résistance !

Entre les mains de Denna, un autre collier au cou, il n'avait jamais eu le choix, puisque même le suicide lui était interdit. Pourtant, il avait toujours honte de son comportement face à la Mord-Sith.

À présent, une autre femme utilisait sa magie sur lui. Mais cette fois, il avait le choix…

Il repoussa doucement la novice.

— Pasha, je t'en prie…

— Comment se nomme la fille que tu aimes ?

Richard refusait de prononcer le nom de Kahlan devant Pasha. C'était sa vie privée et toutes les femmes du palais restaient ses geôlières, pas des amies.

— Ça n'a aucune importance… Le problème n'est pas là…

— Qu'a-t-elle donc de plus que moi ?

Tu es une enfant, pensa Richard, *et c'est une femme. Jolie petite bougie, comment te comparer à l'astre du jour en personne ?*

Des réflexions qu'il valait mieux garder pour lui. S'il vexait Pasha, il se retrouverait avec une guerre sur les bras. Il devait se tirer de ce mauvais pas sans heurter sa susceptibilité ni blesser son orgueil.

— Pasha, je suis flatté de te plaire, mais nous venons à peine de nous rencontrer. C'est trop rapide…

— Richard, le Créateur nous a offert le désir et le plaisir pour que nous contemplions Sa beauté à travers celle de Sa création. Il n'y a rien de mal à… C'est un acte très pur.

— Ton Créateur nous a aussi donné un cerveau pour distinguer le bien du mal.

— Le bien et le mal ? répéta Pasha en relevant un peu le menton. Si cette fille t'aimait, elle serait avec toi, ou elle ne t'aurait pas laissé partir. C'est ça qui est mal ! Elle te croit indigne d'elle, alors elle s'est débarrassée de toi. Si tu comptais pour elle, elle se serait battue pour te garder. À présent, je suis là, tu comptes pour moi, et je suis prête à me battre s'il le faut.

Richard ne put pas répondre, vidé de son énergie et de son espoir par l'analyse atrocement pertinente de la novice. Elle avait raison. Kahlan l'avait rejeté et il n'était plus qu'une coquille vide sans avenir.

— Tu verras que tu comptes à mes yeux, Richard, continua Pasha. Cette fille ne s'est jamais vraiment souciée de toi. Faire… ce que nous allons faire… est bien quand les sentiments sont si forts. (La novice plissa soudain le front.) Sauf si tu me trouves moche ! Tu as vu beaucoup de femmes, n'est-ce pas ? Me juges-tu sans intérêt, comparée à elles ?

— Pasha, tu es ravissante ! Un enchantement… (Il fallait absolument qu'elle croie au mensonge qui allait suivre !) Mais ne peux-tu pas me laisser un peu de temps ? Pour moi, c'est trop tôt. Voudrais-tu aimer un homme qui oublie si vite ses sentiments ? Et qui te ferait la même chose un jour ?

Pasha enlaça le Sourcier et posa la tête sur son épaule.

— Hier, quand tu m'as serrée dans tes bras, j'ai su que c'était un autre signe du Créateur. Il t'a envoyé à moi, et je ne voudrai jamais personne d'autre. Puisque je serai à toi pour toujours, le temps ne nous manque pas. Bientôt, tu comprendras que je suis faite pour toi. Ce jour-là, un seul mot de ta part, et je t'appartiendrai.

Richard ferma la porte derrière Pasha, s'appuya au battant et soupira. Il n'aimait pas avoir menti à la novice. Lui faire miroiter qu'il changerait un jour d'avis n'était pas loyal. Mais il avait dû improviser quelque chose !

Pasha avait une connaissance tellement superficielle des gens… Comment pouvait-elle espérer gagner l'amour d'un homme en éveillant sa lubricité ?

Il sortit la mèche de cheveux et la fit tourner entre ses doigts. La novice avait prétendu que Kahlan ne s'était pas battue pour lui, et ça le rendait fou de rage. Comment aurait-elle pu imaginer tout ce qu'ils avaient traversé ensemble ? Les difficultés si durement surmontées, les angoisses partagées, les victoires remportées de haute lutte… Que savait-elle de l'intelligence, de la force et du courage d'une femme comme Kahlan ?

Elle s'était battue pour lui plus d'une fois, risquant sa vie sans hésiter. Pasha ignorait tout des horreurs que Kahlan avait affrontées. Elle n'était même pas digne de lui servir le thé !

Richard remit la mèche dans sa poche et chassa de son esprit toute image de Kahlan. C'était trop douloureux, et il avait mieux à faire que souffrir.

Il passa dans la chambre, orienta le superbe miroir au cadre de frêne et alla chercher son sac. Après en avoir sorti la cape du mriswith, il la mit sur ses épaules et regarda son image dans la glace.

Le vêtement, très esthétique, lui allait comme un gant, car le monstre était à peu près de sa taille. Le tissu d'un noir mat lui rappela la pierre de nuit qu'Adie lui avait donnée pour l'aider à traverser la frontière. Un noir très semblable à celui des boîtes d'Orden… Presque aussi sombre que la mort…

Mais ces considérations étaient secondaires.

Richard alla se placer devant le mur gris. Il tira la capuche sur sa tête et s'enveloppa plus étroitement dans la cape. Sans quitter des yeux son reflet, il se concentra sur la couleur du mur auquel il s'adossait.

En une fraction de seconde, son reflet disparut.

La cape avait pris la couleur de la muraille ! L'illusion était si parfaite qu'il fallait se concentrer sur les contours du vêtement – à condition de *savoir* qu'il y avait quelque chose à voir – pour distinguer la silhouette d'un homme. Et le camouflage restait presque aussi parfait quand le Sourcier bougeait. Bien que son visage fût exposé, la magie de la cape – peut-être combinée à la sienne – lui permettait de se fondre dans le gris du mur. Ça expliquait pourquoi les mriswith semblaient changer sans cesse de couleur.

Richard plaça derrière lui la chaise sur laquelle il avait jeté son manteau rouge. La cape produisit aussitôt un camouflage rouge moins

parfait que le précédent, mais suffisant pour qu'on ne distingue pas un homme s'il restait immobile.

Les mouvements compliquaient un peu les choses, forçant le vêtement à s'adapter à toute vitesse. Malgré tout, l'œil humain continuait d'être abusé… Mais s'il s'immobilisait devant une surface unie, Richard disparaissait totalement. Il fit plusieurs expériences, jusqu'à ce que la tête commence à lui tourner.

Dès qu'il cessa de se concentrer, la cape redevint noire.

Un accessoire vestimentaire simple, élégant… et qui lui serait sans doute très utile.

Chapitre 56

Les semaines passèrent dans un tourbillon.

Richard n'avait pas une seconde à lui.

Naguère, Kahlan et Zedd lui avaient dit qu'il ne restait plus de sorciers dans les Contrées du Milieu. Pas étonnant, puisqu'ils étaient tous au Palais des Prophètes ! Plus d'une centaine d'adolescents et de jeunes hommes occupaient les lieux. Et d'après ce que le Sourcier avait pu apprendre, un bon nombre des plus âgés venaient des Contrées – voire de D'Hara.

Pour les jeunes garçons, Richard, le tueur de mriswith, était devenu une célébrité. Deux gamins, Kipp et Hersh, lui collaient sans cesse aux basques, avides de l'entendre raconter ses aventures. À certains moments, ils affichaient la maturité, et presque la sagesse, d'hommes mûrs. À d'autres, comme tous les enfants, ils semblaient s'intéresser exclusivement à collectionner les sottises.

Les sœurs étaient les cibles favorites de leur polissonnerie. Jamais à cours d'idées sur ce sujet, ils imaginaient une kyrielle de mauvais tours à base d'eau, de boue ou de petits reptiles. Leurs victimes explosaient rarement de colère et se montraient promptes à les pardonner. À la connaissance de Richard, la punition la plus sévère se limitait à un sermon gratiné.

Les premiers temps, ils crurent bon d'ajouter Richard sur la liste de leurs souffre-douleur. Dès qu'ils s'aperçurent que le tueur de mriswith goûtait peu la plaisanterie, et qu'il était autrement plus autoritaire que les sœurs, ils s'empressèrent de lui ficher la paix.

Kipp et Hersh, impressionnés par sa fermeté, lui vouèrent désormais un culte. Entourés de femmes, ils paraissaient avides de fréquenter un homme mûr. Richard ne se montra pas avare de récits d'aventures. Quand leur présence ne risquait pas de le gêner, il les emmenait même avec lui en promenade, histoire de les initier aux secrets de la nature.

Désireux de rester dans les bonnes grâces de leur mentor, les deux garçons disparaissaient dès qu'il désirait être seul. La présence de la novice l'empêchant de se consacrer à ses autres occupations, il s'arrangeait pour que Kipp et Hersh ne soient jamais bien loin à ces moments-là. Frustrée de ne pas être seule avec son élève, Pasha révisa un peu sa position quand elle bénéficia par extension de « l'immunité » du Sourcier. Ne plus risquer d'être mouillée de la tête aux pieds la ravissait, sans parler des serpents qu'elle ne trouverait

plus lovés dans ses châles…

De temps en temps, Richard chargeait Kipp et Hersh de missions faciles. Il avait des plans pour eux…

Les autres apprentis sorciers tenaient à faire découvrir la ville à leur nouveau compagnon. Perry et Isaac, qui résidaient au pavillon Gillaume, comme lui, l'emmenèrent en virée et lui firent découvrir la taverne où les gardes se retrouvaient rituellement. Le lendemain, Richard offrit à Kevin Andellmere la bière qu'il lui avait promise.

Les pensionnaires « âgés » du palais passaient le plus souvent leurs nuits en ville, dans des tavernes cossues. Couverts d'or et d'argent, comme lui, ils s'entraînaient à le dépenser. S'habillant comme des princes, ils n'hésitaient pas à s'offrir les suites les plus somptueuses lors de leurs escapades nocturnes.

Une multitude de femmes, toutes belles à couper le souffle, ne rechignaient jamais à profiter de leurs largesses.

Le soir où il alla en ville avec Perry et Isaac, un régiment de beautés en délire les encercla. Le Sourcier n'avait jamais vu des filles aussi hardies. Chaque nuit, ses nouveaux amis en sélectionnaient deux – parfois davantage –, leur offraient quelques babioles et les ramenaient à leur auberge.

Si le coup des petits cadeaux l'ennuyait, expliquèrent-ils à Richard, il existait des bordels tout à fait convenables. Mais il n'y trouverait pas, selon ces experts, des filles aussi belles et aussi jeunes que leurs compagnes d'un soir… Cela dit, reconnurent-ils, ils n'hésitaient pas à fréquenter ces établissements quand ils ne se sentaient pas d'humeur à conter fleurette à de fausses mijaurées…

Dès qu'elles repérèrent son Rada'Han, les damoiselles se jetèrent sur Richard, multipliant les œillades et les effets de hanche. À l'aune de cette expérience, les propos de Verna sur la « nouvelle paire de jolies jambes » prirent tout leur sel pour le Sourcier.

Perry et Isaac assurèrent qu'il était fou de refuser systématiquement tant d'alléchantes propositions. À certains moments, Richard se demanda s'ils n'avaient pas raison.

Il voulut savoir si ses amis n'avaient pas peur de se faire arranger le portrait par les pères de leurs conquêtes. Hilares, ils lui répondirent que de dignes paternels leur présentaient souvent la chair de leur chair. Et les maternités accidentelles ? s'enquit ensuite le jeune homme. Dans les cas de « grossesse spontanée », lui expliquèrent ses compagnons, le palais s'occupait de la mère, du rejeton et souvent de tout le reste de la famille…

Quand il demanda à Pasha pourquoi il en était ainsi, elle croisa les bras, lui tourna le dos et parla des « besoins incontrôlables des hommes » qui risquaient, en restant inassouvis, de perturber leur apprentissage. Pragmatiques, les sœurs encourageaient leurs sujets à

ne pas accumuler d'inutiles frustrations. C'était pour ça que Pasha n'avait pas le droit d'accompagner Richard lors de ses virées nocturnes en ville.

Au cas où cela eût contrarié la satisfaction de ses… besoins.

Après ce discours, la novice s'était tournée vers le jeune homme, l'implorant de s'en remettre à elle pour ce genre de choses. Ou au moins, s'il voulait continuer d'aller en ville, qu'il l'autorise à devenir une de ses maîtresses. Certaine de le satisfaire mieux que toute autre femme, elle se proposait de le lui démontrer.

Richard fut ébahi par ce discours, sans parler du comportement qui l'accompagnait. Toujours prudent quand on abordait ce sujet, il assura Pasha qu'il allait en ville pour assouvir sa curiosité – et rien d'autre. Ayant grandi dans la forêt, il ne connaissait pas les cités et leurs mystères. Mais chez lui, ajouta-t-il, on ne traitait pas les femmes de cette manière.

Cela dit, promit-il, si ses « besoins » devenaient trop pressants, il se tournerait vers la novice. Ravie d'entendre cela, Pasha ne se rembrunit pas quand il lui rappela qu'il n'était pas « encore prêt ». À l'évidence, elle ne se doutait pas qu'il se sentait tellement seul, par moments, que la tentation devenait presque irrésistible. La jeune femme avait tout pour plaire à un homme. Parfois, la tenir à une « distance de sécurité » était loin d'être un jeu d'enfant.

Elle lui avait fait visiter toutes les parties autorisées du palais, une bonne moitié de la ville, et même les docks, où il avait pu admirer de grands bateaux – appelés des « navires », car ils étaient conçus pour voguer sur l'océan.

Ils allèrent aussi sur la plage et passèrent des heures à observer les vagues ou à patauger dans les poches d'eau laissées par la marée. Apprendre que la mer montait et descendait régulièrement – et d'elle-même ! – stupéfia le Sourcier. Il pensa d'abord que c'était un effet de la magie du palais, mais la novice le détrompa. Il en allait ainsi partout !

Fasciné par l'océan, Richard aurait consacré ses journées à l'admirer. Et Pasha, ravie d'être près de lui, n'aurait rien fait pour l'en empêcher. Hélas, il avait des choses bien plus importantes sur son programme…

La novice n'avait pas le droit de l'accompagner en ville le soir, au cas où il aurait décidé de se payer un peu de bon temps. Comme il ne couchait avec aucune fille, il trouva assez facilement les accents de la sincérité quand il lui jura, pour la centième fois, que la luxure n'était pas la raison de ses escapades. Pour autant, il ne se risqua pas à lui dire la vérité sur ses occupations nocturnes…

Le palais le couvrant d'argent, Richard décida d'utiliser cette manne… contre ses mécènes. Devenu un client régulier des tavernes

favorites des gardes, il s'assura que ces hommes ne paient plus une seule chope lorsqu'il était présent.

Il apprit les noms de tous les soldats, notant dans un cahier tout ce qu'il savait sur eux. Bien entendu, il s'intéressa tout particulièrement à ceux qui défendaient les quartiers de la Dame Abbesse et les autres zones interdites du palais.

Ne ratant pas une occasion de leur parler quand il déambulait dans les couloirs, il les bombarda de questions sur leurs petites amies, leurs épouses, leurs parents, leurs enfants, leurs préférences gastronomiques et leurs divers problèmes.

Pour Kevin, il acheta une boîte de chocolats hors de prix – les préférés de sa petite amie, inabordables pour un simple soldat. Le présent ayant valu un « grand succès » au brave garçon, il rayonnait dès qu'il apercevait son bienfaiteur, même quand il avait les yeux cernés suite à ses exploits avec la dame.

Richard prêta de l'argent à tous les gardes qui lui en demandèrent – et qui n'auraient jamais, il le savait, les moyens de le rembourser. Lorsque certains vinrent s'en excuser, il leur assura que ça n'avait aucune importance, et leur conseilla de ne pas se gâcher la vie pour de pareilles vétilles.

Deux vétérans endurcis, affectés à la surveillance d'une partie interdite du palais, dans l'aile ouest, le laissèrent payer leurs consommations sans pour autant fraterniser avec lui. Décidé à relever le défi, Richard proposa de leur louer les services de quatre prostituées, deux par tête de pipe. Quand ils s'enquirent des motifs de sa générosité, il leur expliqua que le palais lui allouait des fonds illimités. Pourquoi en aurait-il profité égoïstement ? Puisque les deux hommes passaient leurs journées debout à assurer la sécurité des sœurs, il semblait normal qu'elles contribuent à allonger une jolie fille sous eux quand ils pouvaient enfin se mettre à l'horizontale.

La méfiance des deux types fondit comme neige au soleil. Après leur première nuit d'extase, ils gratifièrent Richard de force clins d'œil chaque fois qu'il passait devant eux. Ravi du résultat, il les alimenta en jolies poupées et des sourires vinrent promptement s'ajouter aux clins d'œil.

Comme le Sourcier s'en doutait, les deux types se vantèrent partout de leur bonne fortune. Apprenant cela, certains de leurs camarades vinrent se plaindre auprès du jeune homme. Pourquoi un tel favoritisme ? Convaincu par la logique de leur raisonnement, Richard passa à une plus grande échelle. Histoire que l'opération ne lui mange pas tout son temps, il imagina une audacieuse solution.

Ayant trouvé une tenancière de bordel ouverte aux arrangements commerciaux inventifs, il réquisitionna son établissement, désormais réservé à ses « amis ». En plus d'être efficace, ce système, basé sur un

ingénieux « forfait », ménageait un peu les finances du palais.

Désireux que les hommes sachent à qui ils devaient leur bonheur, il exigea qu'ils utilisent, pour montrer patte blanche, la phrase codée suivante : « Je suis un ami de Richard Cypher. » C'était la seule obligation en vigueur. Et lorsque la tenancière se plaignit qu'il y avait plus de travail que prévu, le Sourcier lui alloua de bon cœur une rallonge conséquente.

Quand sa conscience le torturait – après tout, on n'eût guère pu qualifier de « moral » son petit commerce – le Sourcier se consolait en pensant qu'il n'avait pas inventé le comportement de ces hommes. Et si ça pouvait lui éviter de commettre un massacre, le moment venu, l'éthique serait tout de même sauve.

Un jour, alors qu'il se promenait avec Pasha, elle lui demanda pourquoi tous les gardes lui faisaient des clins d'œil. L'explication qu'il improvisa – parce qu'il était au bras de la plus jolie fille du palais – la fit sourire aux anges pendant une bonne heure.

Richard habitua aussi les soldats à le voir vêtu de la cape noire du mriswith. Histoire de ne pas irriter la novice, il continua néanmoins à porter le manteau rouge qu'elle adorait. Pour changer un peu, il mettait parfois les autres. Le bleu, le bleu marine, le marron ou le vert lui allaient un peu mieux. Mais il se sentait toujours aussi ridicule dans ces atours de courtisan.

Même si elle préférait les promenades en ville, la novice l'accompagnait parfois lors de ses excursions dans la nature ; histoire, sans doute, de partager ses intérêts.

Au fil de leurs conversations, Richard apprit que les gardes du palais étaient des soldats de l'Ordre Impérial en mission spéciale. L'Ancien Monde était tout entier sous la coupe de l'Empire – à part le Palais des Prophètes, heureux bénéficiaire d'une sorte d'entente cordiale. Aucun Impérial ne se mêlait jamais des affaires des sœurs et des porteurs de Rada'Han.

Les soldats se chargeaient surtout de gérer les flots de visiteurs qui envahissaient chaque jour l'île Kollet. Venus demander la charité, un arbitrage dans une dispute, ou une initiation à la sagesse du Créateur, ces étranges pèlerins occupaient une bonne part du temps des Sœurs de la Lumière.

Tanimura, aussi grande fût-elle, n'était qu'un avant-poste de l'Empire. À l'évidence, l'empereur consentait à fournir des hommes sans demander, en contrepartie, que le palais soit sous sa jurisprudence. Bien entendu, cela faisait autant d'espions disposés à lui raconter ce qui se passait dans cette « zone libre ». Et les sœurs devaient sans doute lui rendre quelques menus services en échange de

sa générosité…

Le Sourcier apprit aussi qu'un « invité de marque » était consigné dans une des parties interdites du complexe… Malgré ses efforts, il ne put en découvrir plus.

Afin de tester la loyauté des gardes, il commença à leur présenter d'inoffensives requêtes. À Kevin, il raconta qu'il voulait offrir à Pasha une rose jaune – une variété qu'on trouvait exclusivement dans les quartiers de la Dame Abbesse. Quand le soldat la lui procura, il mit un point d'honneur à conduire « par hasard » la novice devant le brave garçon… qui se rengorgea de fierté.

Pour avoir ses entrées dans d'autres zones interdites, le Sourcier réutilisa son astuce florale, ou prétendit avoir envie de contempler l'océan sous un angle inédit. Pour rassurer les gardes et endormir leur méfiance, il s'efforçait, pendant ces intrusions, de rester toujours bien en vue.

Les soldats s'habituèrent vite à le voir partout. Après tout, n'était-il pas leur ami ? Et une « relation » précieuse et digne de confiance…

Son petit jeu avec les fleurs lui donna l'occasion d'affiner sa stratégie. Les offrant aux sœurs avec qui il travaillait, il leur expliqua, quand elles s'en étonnèrent, que des femmes aussi spéciales méritaient de recevoir des présents hors du commun. En sus de les faire rougir, ce compliment joliment troussé les incita à fermer les yeux sur les transgressions inoffensives de leur élève.

Sur les quelque deux cents Sœurs de la Lumière présentes au palais, une demi-douzaine seulement se chargeaient de la formation du nouveau.

Les doyennes, Tovi et Cecilia, étaient d'authentiques grand-mères poules. À chaque séance, Tovi lui apportait des petits gâteaux ou d'autres friandises. Cecilia, elle, ne manquait jamais, quand ils se séparaient, de lui planter un baiser sonore sur les joues. Toutes les deux rougissaient comme des pucelles chaque fois qu'il leur offrait des fleurs. De quoi avoir quelque difficulté à les tenir pour des ennemies potentielles…

La première fois que sœur Merissa frappa à sa porte, Richard en resta bouche bée. Fasciné par ses splendides cheveux noirs et ses courbes que mettait en valeur une magnifique robe rouge, il bégaya comme un parfait imbécile pendant dix minutes. Sœur Nicci, une adepte des tenues noires, lui fit tout autant d'effet. Qu'elle pose ses yeux bleus sur lui, et voilà qu'il en oubliait de respirer !

Plus âgées que Pasha, Merissa et Nicci irradiaient la confiance et la grâce. Bien que l'une fût blonde et l'autre brune, on les aurait crues taillées dans le même tissu rare et délicat. Auréolées du pouvoir de leur Han – parfois, le Sourcier aurait juré que l'air crépitait autour d'elles – ces deux femmes ne semblaient pas marcher sur le sol. Elles y

glissaient, comme des cygnes sur une onde paisible.

Elles souriaient toujours du coin des lèvres, et uniquement quand elles regardaient le jeune homme dans les yeux. À ce moment-là, le cœur du pauvre bougre battait si fort qu'il craignait de le voir jaillir de sa poitrine.

Un jour, Richard osa offrir une de ses fleurs rares à Nicci. Trop ému pour lui sortir son explication « stratégique », il blêmit quand il la vit prendre la rose du bout des doigts, comme si elle redoutait de se salir, et lâcher un « Merci, Richard » d'une indifférence glaciale. Se souvenant que la plupart des garçons piégeaient les sœurs en leur « apportant » des grenouilles, il décida de ne plus jamais se livrer à son petit jeu avec Merissa ou Nicci. Tout autre présent que des bijoux hors de prix, pour elles, passerait pour une insulte…

Bien entendu, lors des séances, elles ne proposaient jamais de s'asseoir sur le sol. Avec elles, cette idée semblait parfaitement ridicule ! À l'inverse de Tovi, Cecilia et Pasha, elles prenaient place sur des chaises et tenaient les mains de Richard au-dessus d'une petite table. Une expérience curieusement érotique qui le faisait transpirer dans sa tunique.

Toutes deux parlaient avec une économie de mots qui ajoutait à leur noblesse naturelle. Bien qu'elles ne l'eussent jamais clairement dit, Richard aurait parié qu'elles étaient prêtes à l'accueillir dans leur lit. Rien n'était prononcé, mais ça flottait dans l'air, comme un parfum qu'il ne pouvait s'empêcher de sentir. Cette « évanescence » lui permit fort heureusement de jouer les crétins. Face à des propositions plus directes, il aurait dû se mordre la langue pour ne pas accepter avec enthousiasme.

Cela lui rappela les propos de Pasha au sujet des « besoins incontrôlables des hommes ». De sa vie, il n'avait jamais rencontré de femmes aptes à lui fouetter ainsi les sangs… et à le faire passer pour un idiot. Bref, Merissa et Nicci étaient des pousse-au-crime. L'incarnation triomphante du désir et de la luxure…

Quand Pasha apprit qu'elles comptaient parmi ses formatrices, elle haussa les épaules et marmonna qu'étant très douées, elles l'aideraient sûrement à toucher son Han. Mais la façon dont elle rosit éclaira le Sourcier sur ses véritables sentiments.

Perry et Isaac, eux, frôlèrent l'apoplexie quand ils le surent. Pour une nuit avec une des deux, affirmèrent-ils, ils voulaient bien renoncer à jamais aux femmes de la ville. Au cas où Richard aurait ce grand bonheur, ils le conjurèrent de saisir l'occasion au vol… et de tout leur raconter. Histoire de doucher leur enthousiasme, il leur affirma que des dames de cette classe se fichaient comme d'une guigne d'un vulgaire guide forestier.

Et tant pis si ça n'était pas la vérité…

La cinquième sœur, Armina, plus mûre que ses deux incendiaires collègues, n'était pas déplaisante non plus. Professionnelle jusqu'au bout des ongles, elle lui conseilla, en l'absence de résultat probant, de ne pas se décourager et de travailler de plus en plus durement. Assez chaleureuse, elle rougit comme une pivoine quand son élève lui fit le coup des fleurs. À vrai dire, Richard aimait bien cette femme, à la personnalité tout d'une pièce.

La dernière formatrice, Liliana, était sa favorite. Dotée d'un sourire désarmant, elle ne manquait pas de charme malgré sa maigreur, sans doute à cause de son caractère ouvert et amical. Traitant Richard comme un confident, elle l'entraînait souvent dans de longues conversations nocturnes qu'il n'aurait pas dû se permettre, mais qui le réconfortaient. Bien qu'il n'eût aucune amie parmi ses geôlières, Liliana restait ce qui s'en approchait le plus.

Quand il lui offrit la fleur rituelle, elle écarquilla les yeux, curieuse de savoir comment il se l'était procurée. Elle rit de bon cœur lorsqu'il lui raconta son histoire – fausse – de jeu du chat et de la souris avec les gardes. Arborant à la boutonnière chaque rose qu'il lui offrait, elle s'en débarrassait uniquement quand elle était fanée – ou lorsqu'il lui en apportait une fraîche.

Un adjectif suffisait à définir leur relation : *naturelle* ! Quand Liliana le touchait amicalement, ce n'était jamais un problème. Et il se surprit à lui tenir la main ou le bras pendant qu'il lui racontait ses aventures de guide forestier. Ensemble, il leur arrivait souvent de rire comme des gamins en se tenant les côtes.

Liliana lui ayant confié qu'elle avait grandi dans une ferme – en adorant ça – il l'invita plusieurs fois à pique-niquer avec lui dans les collines. En authentique fille des bois, elle se moqua royalement de tacher sa robe sur l'herbe. Merissa et Nicci auraient à coup sûr refusé de marcher dans la poussière. Liliana, elle, n'hésitait jamais à s'asseoir sur le sol avec son élève…

Son attitude étant dépourvue d'ambiguïté érotique, Richard se sentait à l'aise en sa compagnie. Une femme simple, qui semblait apprécier sans arrière-pensées les moments passés avec lui. Et quand il lui avouait, après une séance, n'avoir pas senti l'ombre de l'ombre de son Han, elle n'en faisait pas une maladie, se contentant de dire qu'*elle* essaierait de faire mieux la prochaine fois.

Mis en confiance, Richard se surprit à lui raconter des choses qu'il avait soigneusement dissimulées à ses collègues. Quand il lui avoua bouillir d'impatience d'être débarrassé du Rada'Han, elle lui posa une main sur le bras, lui fit un clin d'œil et lui assura que ça viendrait bientôt. Lorsque le temps serait venu, ajouta-t-elle, s'en charger en personne serait un plaisir. En attendant, il devait garder la foi, car elle comprenait ses sentiments mieux que quiconque.

Et s'il arrivait un jour au bout de sa patience, jura-t-elle, il n'aurait qu'à le dire, et elle le libérerait du collier. Mais il valait mieux, si possible, qu'il apprenne à contrôler son Han avant de songer à des mesures aussi radicales.

Beaucoup de futurs sorciers, lui confia-t-elle, tentaient d'oublier leur condition de prisonniers en culbutant toutes les femmes consentantes qui croisaient leur chemin. Même si elle comprenait qu'un homme eût des « besoins », elle espérait, s'il couchait avec une femme, qu'il la choisirait pour ce qu'elle était, pas afin d'oublier le Rada'Han. Elle lui conseilla aussi d'éviter les prostituées, tristement connues pour refiler des maladies à leurs clients.

Richard lui avoua qu'il aimait une femme et refusait de lui être infidèle. Cette déclaration lui valut une grande claque dans le dos. Et il vit que la sœur était rudement fière de lui.

Il ne lui raconta pas que Kahlan l'avait rejeté, mais s'en voulut de ne pas en être capable. Un jour, si ce fardeau devenait trop lourd à porter, il pourrait s'en ouvrir à Liliana, et elle comprendrait ses tourments…

À cause de leur complicité, il conclut – et espéra – que Liliana était celle qui lui permettrait de découvrir son Han – si ça devait arriver un jour ! Ayant eu seulement un frère, il ignorait ce qu'on éprouvait face à une sœur – au sens familial du terme. Mais ça ne devait pas être très loin de la relation qu'il vivait avec Liliana. Du coup, le nom *sœur* Liliana prenait un autre sens que prévu…

Pourtant, il refusait de s'ouvrir totalement à elle. Les Sœurs de la Lumière, se répétait-il sans cesse, étaient ses geôlières, pas ses amies. Pour l'heure, elles restaient donc l'ennemi… Mais quand le moment viendrait, Liliana, il le savait, serait de son côté.

Les leçons lui prenaient environ deux heures par jour. Du temps perdu, selon lui, puisqu'il n'était pas plus près de toucher son Han que lors de sa première séance avec Verna.

Dès qu'il était seul, le Sourcier testait les limites de son autonomie. Quand il atteignait la distance maximale permise par le Rada'Han, on eût dit qu'il essayait de traverser un mur de pierre revêtu d'une épaisse couche de boue. N'était qu'il pouvait voir au-delà de cet obstacle infranchissable. Une privation de liberté d'autant plus frustrante…

La « barrière » se dressait à plusieurs lieues du palais, dans toutes les directions. Mais quand il y fut confronté, son univers lui sembla soudain minuscule.

Le jour où il fit pour la première fois cette expérience, fou de rage, il alla dans le bois de Hagen et tua un mriswith.

Gratch étant sa seule véritable consolation, il passait le plus de nuits possible avec lui. Lutter, manger et dormir avec son compagnon

à fourrure le comblait de joie.

S'il chassait toujours pour le garn, celui-ci se débrouillait de mieux en mieux seul. Un soulagement pour le Sourcier, qui n'avait pas le temps de le rejoindre tous les soirs. Même le ventre plein, Gratch était toujours déçu lorsque son humain manquait un rendez-vous.

Redoutant que Pasha sache à tout instant où il était, grâce au collier, Richard découvrit par hasard un autre pouvoir de la cape magique : quand il la portait, la novice perdait le contact avec son Rada'Han et se retrouvait… dans le brouillard.

Étonnée par le phénomène, elle ne s'en inquiéta pas outre mesure, convaincue qu'il s'agissait d'une défaillance de sa part qu'elle corrigerait un jour ou l'autre. Bien entendu, Richard ne la détrompa pas.

Mais il comprit que la cape, et elle seule, expliquait pourquoi les sœurs et les sorciers ne sentaient pas l'approche d'un mriswith. Pour quelle raison, dans ce cas, l'avait-il captée ? Parce qu'il utilisait son Han sans le savoir, comme l'affirmait Verna ? Ridicule ! Les sorciers et les sœurs y recouraient à volonté, et ça ne les avait jamais aidés.

Le Sourcier adorait les moments où il échappait à la surveillance de Pasha, ce qui lui évitait d'inventer des explications oiseuses. Mais si elle trouvait la solution du problème, nul doute qu'elle détruirait la cape. Histoire de parer à toutes les éventualités, il cacha la deuxième dans un endroit connu de lui seul.

Gratch grandissait de jour en jour. Un mois après l'arrivée de son ami au palais, il le dépassait d'une bonne tête. Par bonheur, conscient de sa force, il avait appris à se retenir pendant leurs joutes amicales.

Richard s'occupait aussi de l'éducation de Warren. L'homme lui ayant avoué que l'étendue du ciel l'angoissait, il lui fit faire sa première sortie de nuit, dans les jardins du palais. L'astuce fonctionnant, le Sourcier continua dans cette voie.

Confiné dans les catacombes depuis une éternité, Warren s'était habitué à la claustration au point de commencer à s'en fatiguer. Conscient du problème, le Sourcier faisait de son mieux pour le résoudre. La Taupe, à ses yeux, était un type brillant aux connaissances quasi encyclopédiques. En un mot, le genre d'homme qu'il appréciait et estimait.

Mort d'inquiétude dès qu'il quittait le palais, Warren était rassuré par la présence de Richard – qui se gardait bien de rire de ses angoisses. Au contraire, il évitait de l'emmener trop loin hors du complexe, l'accoutumant peu à peu à l'aventure, comme on réapprend lentement à marcher à un blessé trop longtemps alité.

Après plusieurs sorties nocturnes, ils passèrent à une excursion diurne sur les créneaux, afin de contempler dans toute leur splendeur l'océan et le ciel. Ne s'éloignant jamais de l'escalier, Warren dut battre

en retraite deux ou trois fois. Richard le suivit sans émettre de commentaires et lança la conversation sur d'autres sujets, histoire de ne pas le traumatiser. Plus tard, jamais à court d'idées, il le fit sortir sur les remparts avec un livre à la main pour que la lecture détourne son attention de la taille décidément impressionnante du ciel.

Quand la Taupe se sentit mieux en plein jour, Richard l'emmena pour la première fois dans les collines. Assis sur un rocher plat, devant un superbe panorama, l'homme annonça qu'il en avait fini avec la peur. Toujours mal à l'aise, il était néanmoins délivré de l'angoisse…

Tout sourires, il profita longuement de la vue et rayonna quand Richard se déclara ravi de l'avoir tiré hors de sa taupinière.

La Taupe avait un besoin urgent d'aventures, et la porte du monde lui était désormais ouverte.

Warren avançait lentement mais sûrement dans ses recherches. Les quelques références à la vallée des Âmes Perdues et aux Baka Ban Mana qu'il avait découvertes ne manquaient pas d'intérêt. Selon ces sources, les sorciers avaient octroyé un certain pouvoir à ce peuple en échange de son territoire. Et cette magie lui permettrait de récupérer un jour son pays… De plus, précisaient les textes, lorsque le « lien manquant » viendrait se joindre au pouvoir investi dans la femme-esprit, les Tours de la Perdition s'écrouleraient.

Richard repensa aux propos de Du Chaillu : il était le *Caharin*, et donc son époux. Un lien comme un autre, il fallait en convenir… Au fil des ans, les Baka Ban Mana avaient-ils assimilé au mariage – une réalité familière pour eux – une union éminemment plus symbolique ?

— La Dame Abbesse, dit soudain Warren sans détourner les yeux du paysage, a lu les prophéties et les autres textes qui mentionnent le « caillou dans la mare ».

Richard sursauta. La chanson de Kahlan, cette horrible comptine au sujet des grinceurs, parlait aussi d'un caillou dans la mare… N'ayant jamais étudié ces prophéties avant d'être chargé d'une mission par le Sourcier, Warren n'était pas encore parvenu à en évaluer l'importance.

— Tu connais la Deuxième Leçon du Sorcier ? lui demanda abruptement Richard.

— La deuxième ? Les sorciers dispensent des leçons ? Quelle est la première ?

— La nuit où Jedidiah a eu son « accident », j'ai prétendu qu'il y avait des cendres sur ton épaule et tu t'es brossé. Tu t'en souviens ? Eh bien, c'était une application pratique de la Première Leçon. (Warren plissa le front de perplexité.) Réfléchis à la question, mon ami, et informe-moi quand tu auras trouvé la réponse. En attendant, il faut que tu accélères le rythme de tes recherches.

— Ce sera plus facile, désormais. Sœur Becky étant malade tous les

matins, elle ne viendra plus regarder sans cesse par-dessus mon épaule.

— Sœur Becky, malade ?

— Comme nombre de femmes enceintes, au début…

— Beaucoup de sœurs ont des enfants ?

— Bien sûr ! Tu sais que nous n'avons plus le droit d'aller en ville à partir d'un certain stade de notre formation… À ce moment-là, les sœurs se chargent de nos… hum… besoins, pour que nous puissions étudier en paix.

— Et sœur Becky porte ton enfant ? demanda Richard avec un regard soupçonneux pour la Taupe.

— Non ! s'écria Warren. Moi, je me réserve pour la femme que j'aime…

— Pasha, je parie…

Warren se contenta de hocher la tête.

Richard regarda la ville, puis le Palais des Prophètes.

Les « besoins incontrôlables des jeunes hommes »… Tu parles !

— Warren, tous les enfants des sorciers héritent-ils du don ?

— Oh, non ! D'après ce qu'on dit, avant la séparation des Mondes, il y a trois mille ans, la transmission était presque automatique. Mais au fil du temps, pour préserver leur pouvoir, les sorciers en place ont éliminé tous les nouveaux-nés qui risquaient de devenir des rivaux. Ils ont aussi cessé de dispenser l'enseignement requis. Jadis, les pères se chargeaient de l'éducation de leurs fils. Le don se faisant de plus en plus rare, au point de sauter plusieurs générations, ces connaissances sont devenues une sorte de trésor. Le Palais des Prophètes fut créé pour se substituer aux sorciers qui refusaient de former les jeunes candidats. Histoire de leur donner une chance, si tu préfères…

» Avec le temps, le don disparut de l'héritage de l'espèce humaine, comme on peut éliminer par croisement telle ou telle variante chez les animaux. Ainsi, les sorciers en place n'eurent plus à affronter d'opposition sérieuse…

» Aujourd'hui, un garçon qui naît avec le don est l'exception qui confirme la règle. Sur mille fils de sorciers, on peut s'estimer heureux d'en trouver un… Nous sommes une race en voie de disparition…

— Ces femmes se fichent de nos « besoins », fit Richard en se levant – sans quitter des yeux le Palais des Prophètes. Elles nous utilisent comme étalons !

— Quoi ?

— Le palais sert à produire des sorciers, Warren.

— Dans quel but ?

— Je l'ignore, mais j'ai bien l'intention de le découvrir.

— Bonne idée ! J'ai fichtrement besoin d'un peu d'aventure !

— Sais-tu de quoi tu parles, mon ami ?

— Bien sûr ! Une aventure est une expérience excitante et passionnante !

— Tu as tout faux, Warren. Une aventure, c'est crever de trouille sans savoir si tu survivras ou si ceux que tu aimes s'en tireront. Bref, être dans la mouise jusqu'au cou et ignorer comment t'en sortir.

— Je n'avais jamais considéré ça sous cet angle…

— Eh bien, tu devrais y réfléchir, parce que je vais nous lancer dans une « aventure ».

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Moins tu en sauras, et moins tu t'inquiéteras… Contente-toi de trouver les informations dont j'ai besoin. Si le voile est déchiré, nous allons tous vivre une aventure… sans fin.

— À ce propos, fit Warren avec un clin d'œil, j'ai découvert quelque chose de très utile.

— Sur la Pierre des Larmes ?

— Exactement ! Richard, tu ne peux pas l'avoir vue ! Elle est prisonnière du voile ! On peut même dire qu'elle en fait partie.

— Tu es sûr que je n'ai pas pu la voir ?

— À cent pour cent ! La Pierre des Larmes est l'artéfact qui emprisonne Celui Qui N'A Pas De Nom dans le royaume des morts. Il peut régner sur les âmes des défunts, mais il n'a aucun accès à notre monde. La Pierre des Larmes l'empêche de sortir de son sinistre domaine.

— Une bonne nouvelle…, fit Richard. Tu as travaillé comme un chef, Warren. (Il prit la Taupe par la manche et le tira vers lui.) Tu es certain de ce que tu avances ? La Pierre des Larmes ne peut pas être dans notre monde ?

— C'est impossible, te dis-je ! Pour passer chez nous, la Pierre des Larmes aurait dû traverser le portail…

— Le portail ? répéta Richard, soudain très mal à l'aise. Qu'appelles-tu un portail ?

— Un passage, comme le nom l'indique… Dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'une voie de communication entre le royaume des morts et le monde des vivants. Mais pour l'ouvrir, il faut recourir aux deux variantes de magie, la Soustractive et l'Additive. Celui Qui N'A Pas De Nom maîtrise uniquement la Magie Soustractive. Donc, il est coincé dans le royaume des morts. Et ici, nous contrôlons seulement la Magie Additive…

— Mais si quelqu'un, dans notre monde, pratiquait les deux formes de magie, pourrait-il ouvrir le portail ?

— Sans doute, à condition de savoir où il est… Depuis plus de trois mille ans, il a disparu. Personne ne peut le localiser. Du coup, nous sommes en sécurité.

Richard ne partageait pas ce sentiment. Pas du tout !

— Warren, l'autre nom du portail ne serait-il pas « la magie d'Orden » ? Ce passage, ce n'est pas les trois boîtes d'Orden ?

— Où as-tu entendu parler de tout ça ? demanda Warren, les yeux écarquillés. Au palais, seuls la Dame Abbesse, deux autres sœurs et moi sommes autorisés à consulter les livres où le portail est désigné par son ancien nom !

— Et qu'arrive-t-il si on ouvre une des boîtes ?

— C'est impossible ! s'écria Warren. Pour ça, il faudrait maîtriser les deux sortes de magie…

— Qu'arrive-t-il si on réussit, Warren !

— Cela ouvre le portail… Le voile est déchiré, et Celui Qui N'A Pas De Nom n'est plus prisonnier.

— Dans ce cas, la Pierre des Larmes passerait-elle dans notre monde ? (Warren hocha la tête.) Pour sceller le portail et réparer le voile, suffirait-il de refermer la boîte ?

— Non… Enfin, oui, mais il faut qu'un sorcier la referme. La magie est indispensable pour sceller le portail. Hélas, si un sorcier de notre monde s'en charge, il détruit l'équilibre, puisqu'il contrôle uniquement la Magie Additive. Du coup… hum… Celui Qui N'A Pas De Nom peut s'échapper du royaume des morts. Enfin, pas vraiment… En réalité, c'est plutôt notre monde qui serait aspiré dans le sien.

— Comment fermer la boîte sans provoquer la fusion des deux univers ?

— En procédant comme pour son ouverture : une combinaison de Magie Additive et Soustractive !

— Et que devient la Pierre des Larmes dans tout ça ?

— Je l'ignore… Il faudra que je me penche sur cette question.

— Alors, penche-toi vite dessus, mon ami ! Nous n'avons pas de temps à perdre !

— Richard, gémit Warren, tu ne prétends pas savoir où sont les boîtes d'Orden ? Ne me dis pas, je t'en prie, que tu les as retrouvées ?

— Retrouvées ? La dernière fois que je les ai vues, celle du milieu était ouverte et prête à attirer mon salopard de père dans le royaume des morts !

Warren s'évanouit comme une jeune vierge.

Chapitre 57

Sous les derniers rayons du soleil couchant, une vieille femme répandait des cendres sur les marches glacées du grand escalier de marbre. Kahlan la dépassa, soulagée que la servante ne lève pas les yeux. Car malgré ses vêtements grossiers, son manteau de fourrure, son sac à dos et son arc, elle aurait sûrement reconnu la Mère Inquisitrice, enfin de retour en Aydindril.

Kahlan n'était pas d'humeur à supporter des festivités. Malgré son épuisement, avant de gagner le palais, elle était passée à la Forteresse du Sorcier, bâtie à flanc de montagne. Les lieux étaient hélas déserts. En dépit des boucliers magiques, l'Inquisitrice avait pu y entrer, mais elle n'avait vu personne.

Zedd n'était pas là…

La Forteresse restait dans l'état où elle l'avait connue des mois plus tôt, avant de partir à la recherche du « grand sorcier ». Kahlan l'avait trouvé, contribuant ainsi à la défaite de Darken Rahl. À présent, elle avait de nouveau besoin du vieux sage…

Le voyage jusqu'en Aydindril avait été plus long et difficile que prévu. D'abord ralenties par des tempêtes, l'Inquisitrice et son escorte avaient dû faire d'interminables détours à cause des cols obstrués par la neige. Près d'un mois d'avanies et de difficultés pour arriver enfin au but et découvrir l'absence de Zedd !

Pour gagner le palais, Kahlan avait emprunté un dédale de ruelles afin d'éviter l'avenue des Rois, où se dressaient les diverses ambassades des pays membres du Conseil. Les rois et les reines y demeurant lorsqu'ils venaient en Aydindril, ces « ambassades » étaient en réalité de somptueux châteaux. Mais aucune n'égalait la splendeur du Palais des Inquisitrices…

Chandalen avait choisi de camper dans la forêt. Même s'il ne l'aurait reconnu pour rien au monde, la taille de la ville et l'importance de sa population le mettaient mal à l'aise. Kahlan ne pouvait pas l'en blâmer. Après la solitude majestueuse des montagnes, elle se sentait perdue et vulnérable entre les murs de la cité où elle avait pourtant grandi. Un sentiment de claustration qu'elle n'avait jamais connu à ce point…

Sa mission accomplie, l'Homme d'Adobe avait hâte de rentrer chez lui. Consciente qu'il avait besoin de repos, Kahlan lui avait demandé de rester jusqu'au matin… et de ne pas partir sans lui dire au revoir.

Elle avait chargé Orsk de lui tenir compagnie. À la longue, la présence du colosse borgne devenait pesante. Un peu comme si elle avait eu sans cesse un chien collé à ses basques. Un bon chien, certes, mais ô combien envahissant !

Qu'allait-elle faire de lui, maintenant qu'elle ne risquait plus rien, rendue à la sécurité de son palais ?

Une bouffée d'air chaud fouetta le visage de l'Inquisitrice quand elle ouvrit la porte des cuisines. Entendant grincer les gonds, une femme mince au tablier blanc immaculé se retourna comme une furie.

— Que viens-tu faire ici, mendiante ! beugla-t-elle. Va-t'en immédiatement, ou je fais appeler la garde !

Kahlan abaissa sa capuche et sourit quand la harpie cria de surprise.

— Maîtresse Sanderholt, je suis si contente de vous revoir…

— Mère Inquisitrice ! (La femme tomba à genoux, les mains jointes.) Pardonnez-moi, par pitié ! Je ne vous avais pas reconnue ! Les esprits du bien en soient loués, vous êtes enfin de retour !

Kahlan fit signe à sa vieille amie de se relever.

— Vous m'avez tellement manqué, maîtresse Sanderholt !

Elle ouvrit les bras et la terreur des marmitons s'y précipita.

— Mon enfant, que je suis contente de vous retrouver ! Nous ne savions pas où vous étiez, et j'avais peur de ne plus jamais vous revoir.

— Ces derniers temps n'ont pas été faciles, maîtresse Sanderholt. Mais me voilà revenue au bercail…

— Venez, dit l'intendante en se dégageant. Un peu de soupe vous fera un bien fou. J'en ai au chaud, si les têtes de linottes qui se prennent pour des cuisiniers ne l'ont pas massacrée en ajoutant trop de poivre !

Ayant entendu la remarque, les maîtres queux et les assistants baissèrent la tête, se concentrant sur leurs casseroles.

— Je n'ai pas le temps de manger…, soupira Kahlan.

— Mon enfant… J'ai des choses importantes à vous dire.

— Je sais. Moi aussi, j'en ai long à raconter. Mais je dois voir le Conseil au plus vite. Tant pis si je ne peux pas me reposer tout de suite… Nous parlerons demain.

— Bien sûr. Allez voir le Conseil, puis passez une bonne nuit…

Kahlan prit le chemin le plus court, à travers la grande salle réservée aux cérémonies et aux fêtes. Pour lui enseigner la tactique militaire, son père disposait souvent des milliers de noix et de glands – les armées en lice ! – sur l'immense sol de marbre.

La salle du Conseil se trouvait au bout d'un long couloir à colonnades noires. Avant de l'atteindre, on dépassait un petit panthéon à deux niveaux consacré à la mémoire des fondatrices de l'ordre des Inquisitrices. Placés entre sept immenses piliers de marbre,

leurs portraits, deux fois plus grands que nature, avaient toujours impressionné Kahlan. Face à eux, elle se sentait toute petite, comme si une question indignée allait sortir de leurs bouches pourtant à jamais muettes : « De quel droit, Kahlan Amnell, te prétends-tu aujourd'hui la Mère Inquisitrice ? » Connaître l'histoire de ces héroïnes ne faisait rien pour rassurer la jeune femme sur la légitimité de sa position…

Elle poussa les portes en chêne de la salle du Conseil et entra.

Au fond de l'immense salle couronnée par un dôme imposant, une fresque nichée sous la voûte principale honorait la glorieuse mémoire de Magda Searus, la première Mère Inquisitrice. Elle était représentée avec son sorcier, Merrit, qui avait sacrifié sa vie pour la protéger. Unis à jamais par le talent d'un peintre, ils avaient vu défiler sous leurs yeux éternellement ouverts toutes les Inquisitrices qui s'étaient assises sur le Prime Fauteuil – et tous les successeurs de Merrit.

La noble assemblée se réunissait toujours sous leurs regards, les sièges des conseillers disposés autour de celui de la Mère Inquisitrice.

Malgré l'heure tardive, une bonne moitié des fauteuils étaient occupés. Et quelqu'un avait osé prendre place sur le Prime Fauteuil !

S'approprier ce siège, pour un conseiller, était une offense capitale. Et une déclaration de guerre jetée à la face de la Mère Inquisitrice…

Tous les hommes se turent et tournèrent la tête pour regarder Kahlan approcher.

Le prince Fyren de Kelton ne fit pas mine de libérer le Prime Fauteuil. À vrai dire, il ne retira même pas ses pieds du lutrin…

Les yeux rivés sur Kahlan, il continua d'écouter ce que lui murmurait à l'oreille un homme à la barbe et aux cheveux noirs légèrement striés de gris. Remarquant sa longue tunique unie, l'Inquisitrice trouva étrange qu'un assistant du prince soit vêtu comme un sorcier…

— Mère Inquisitrice ! s'écria soudain Fyren. (Avec une lenteur calculée, il retira ses pieds du lutrin et se leva.) Quel plaisir de vous revoir !

Pour la première fois de sa vie, Kahlan se tenait devant le Conseil sans sorcier à ses côtés. Privée de défenseur, ce n'était pas le moment de se montrer timide ou vulnérable.

— Prince Fyren, si je vous revois sur mon siège, je vous tuerai.

— Vous utiliseriez votre pouvoir sur un conseiller ?

— Ou je vous égorgerai avec mon couteau, si ça s'impose…

L'homme à la tunique unie foudroya Kahlan de ses yeux noirs. Les autres conseillers blêmirent comme un seul homme.

— Mère Inquisitrice, dit Fyren, je n'entendais pas vous offenser. Vous êtes absente depuis si longtemps que nous vous avons crue morte. Il n'y a plus l'ombre d'une Inquisitrice au palais depuis près de six mois… (Il se fendit d'une révérence peu convaincante.) Inutile de

vous énerver, je vous rends votre siège de bonne grâce.

— Il est très tard, dit Kahlan en balayant l'assemblée du regard. Le Conseil se réunira en session plénière demain à la première heure. Aucune absence ne sera tolérée. Messires les conseillers, les Contrées du Milieu sont en guerre !

— En guerre ? répéta Fyren, le front plissé. Sur l'ordre de qui ? Nous n'avons pas débattu d'un sujet aussi grave…

— Sur l'ordre de la Mère Inquisitrice, prince ! Soyez tous là demain matin. Pour l'heure, vous pouvez disposer.

Sur ces mots, Kahlan se détourna et sortit de la salle. En longeant les couloirs du palais, elle ne reconnut aucune des sentinelles. Rien d'étonnant, hélas… Lors de la prise d'Aydindril par les D'Harans, lui avait appris Zedd, presque tous les braves de la Garde Nationale avaient péri les armes à la main. Ces visages familiers lui manquaient terriblement…

Au cœur du Palais des Inquisitrices se nichait un gigantesque escalier à huit branches éclairé par la lumière naturelle qui filtrait du toit en verre, quatre étages plus haut. À mi-hauteur, la grande structure était entourée par une série d'arches donnant sur des couloirs à colonnades. Sur chaque pilier des arches, un médaillon célébrait la mémoire d'un ancien dirigeant des différents royaumes de l'alliance. Lors de ses voyages, Kahlan avait vu des châteaux qui seraient aisément entrés dans la salle qui contenait le grand escalier. Et plusieurs maisons auraient tenu aisément sur le palier central où se dressaient les statues de huit Mères Inquisitrices.

La construction de l'escalier et de la salle qui l'abritait avait demandé quarante ans de travail. Kelton s'était chargé du financement de l'opération – une juste punition pour avoir rechigné à se joindre au Conseil… et provoqué ainsi une guerre. Dans le même esprit, aucun souverain keltien, avait-on décidé, n'aurait jamais droit à un médaillon. Dédié aux peuples des Contrées du Milieu, l'escalier ne devait pas chanter la gloire de celui qui l'avait érigé à son corps défendant.

Aujourd'hui, Kelton était devenu un membre puissant et respecté des Contrées du Milieu. Il semblait stupide, aux yeux de Kahlan, de continuer à humilier une population à cause d'erreurs remontant à plusieurs siècles…

Quand elle atteignit le palier central et s'engagea sur l'escalier secondaire qui conduisait à ses quartiers, l'Inquisitrice vit qu'une phalange de domestiques l'attendait en haut des marches. Bien entendu, tous s'agenouillèrent dès qu'elle eut posé le regard sur eux. Un tableau quelque peu absurde : trente personnes, dans des livrées immaculées, prosternées devant une espèce de sauvageonne

échevelée…

À l'évidence, la nouvelle de son arrivée s'était répandue dans le palais à la vitesse du vent. Tout le monde, jusqu'au plus humble jardinier, devait être informé du retour de la Mère Inquisitrice.

— Relevez-vous, mes enfants, dit Kahlan lorsqu'elle eut atteint le palier.

Les serviteurs obéirent et s'écartèrent pour lui laisser le passage.

Puis ils montèrent à l'assaut ! La Mère Inquisitrice voulait-elle prendre un bain, se faire masser ou voir sa manucure ? Fallait-il convoquer sa coiffeuse ? Désirait-elle rencontrer maintenant les émissaires, ou voir un de ses assistants, ou faire rédiger une lettre par un secrétaire ?

Kahlan se tourna vers Bernadette, la maîtresse des servantes, et enraya ce flot de propositions assourdissantes.

— Bernadette, un bain me ferait très plaisir. Rien d'autre. Simplement un bon bain chaud.

Deux femmes coururent s'en occuper.

— Mère Inquisitrice, demanda Bernadette, un œil critique sur l'accoutrement de Kahlan, avez-vous besoin qu'on raccommode ou qu'on lave vos vêtements ?

— Je vous ai rapporté pas mal de linge sale, en effet, répondit Kahlan en pensant à sa jolie robe bleue et au reste de ses habits, pratiquement tous tachés de sang.

— Nous nous en occuperons, Mère Inquisitrice. Voulez-vous que je prépare votre robe blanche pour tout à l'heure ?

— Tout à l'heure ?

— Des messagers sont déjà en chemin pour l'avenue des Rois, Mère Inquisitrice. Tout le monde entend vous accueillir dignement au palais.

Kahlan grogna de dépit. Morte de fatigue, elle n'avait aucune envie de voir des hommes et des femmes qu'il lui faudrait remercier de leur gentillesse et complimenter sur leurs tenues. Sans parler d'écouter les innombrables enquiquineurs qui viendraient se plaindre devant elle d'une quelconque injustice – neuf fois sur dix à propos de la répartition des fonds. Non qu'ils aient envie de se remplir les poches, évidemment… Tous ces fâcheux prétendaient parler dans l'intérêt général…

Comme lorsque Kahlan était petite, Bernadette la gratifia d'un regard sévère dont le sens ne faisait pas mystère : « Mon enfant, tu as des obligations, et il n'est pas question de t'y soustraire. »

Mais son discours fut beaucoup plus policé :

— Tout le monde ici est mort d'inquiétude pour vous, Mère Inquisitrice. Vous voir saine et sauve réjouira bien des cœurs…

Kahlan ne fut pas dupe. Bernadette pensait qu'il serait bon, pour la

Mère Inquisitrice, de montrer à ces gens qu'elle était vivante et occupait toujours son poste.

— Si vous me présentez les choses ainsi, maîtresse Bernadette… Merci de m'avoir rappelé à quel point je suis aimée et respectée…

La femme eut un sourire entendu et inclina la tête.

— De rien, Mère Inquisitrice.

— Autrefois, quand j'oubliais quelque chose, vous me flanquiez une tape sur les fesses en guide de punition…

— Vous êtes bien trop grande et intelligente pour ça, à présent… Mère Inquisitrice, avez-vous ramené quelques-unes de vos collègues ? Ou vont-elles revenir bientôt ?

— Désolée, mon amie, je pensais que vous le saviez… Elles sont toutes mortes. Oui, je suis la dernière survivante…

— Puissent les esprits du bien veiller sur elles, souffla Bernadette, les larmes aux yeux.

— Pourquoi commenceraient-ils maintenant…, lâcha Kahlan. Ils n'ont pas daigné sauver Dennee le jour où un *quatuor* s'est acharné sur elle.

Comme Kahlan s'y attendait, un bon feu crépitait dans les cheminées de ses quartiers. Il devait en avoir été ainsi tous les jours depuis le début de l'hiver, au cas où elle serait revenue à l'improviste. Sur une table, un plateau d'argent était lesté d'un bol de soupe aux épices, d'une miche de pain frais et d'une théière fumante.

Maîtresse Sanderholt connaissait bien ses goûts…

La soupe la fit penser à Richard. Chacun en avait mitonné pour l'autre, lorsqu'ils étaient encore ensemble.

Dès qu'elle se fut débarrassée du sac et de l'arc, l'Inquisitrice entra dans la pièce suivante. Debout devant le grand lit, elle se souvint qu'elle aurait dû y dormir avec Richard, dès leur arrivée en Aydindril. En principe, le lendemain de leur mariage…

Comme elle avait été heureuse à l'idée de retourner chez elle avec un mari ! Et maintenant, que lui restait-il ?

Les larmes aux yeux, elle alla ouvrir la fenêtre et contempla, dans le lointain, la silhouette noire de la Forteresse du Sorcier.

— Zedd, où êtes-vous donc ? J'ai besoin de vous…

L'homme se réveilla en sursaut parce qu'il venait de se cogner la tête contre quelque chose. Ouvrant les yeux, il découvrit, en face de lui, une vieille femme aux cheveux poivre et sel. Assise sur la banquette d'un coche, comme lui… Le véhicule roulait à un train d'enfer, les ballottant de tous côtés.

La femme le regardait. Pourtant, ses yeux étaient entièrement blancs.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Et vous ?

— J'ai posé la question le premier !

— Je… hum… J'ignore qui je suis. Et vous ?

— Mon nom est… est… Désolé, mais ça semble m'échapper aussi. Mon visage vous rappelle quelque chose ?

— Je n'en sais rien… Navrée, mais je suis aveugle.

— Aveugle ? Vraiment… Pas de chance, ça…

Le vieil homme se massa le crâne, là où il avait percuté la paroi du coche. Baissant les yeux, il constata qu'il portait des vêtements de qualité : une tunique marron ornée aux manches de fils d'argent et d'or. Au moins, pensa-t-il, il ne devait pas manquer d'argent.

Avisant une canne noire, sur le plancher du véhicule, il la ramassa, admira sa jolie poignée, et frappa plusieurs coups au plafond, à l'endroit où devait être assis le cocher.

— Quel est ce bruit ? s'écria sa compagne.

— Oh, pardon… J'essaie d'attirer l'attention du cocher.

L'homme devait avoir entendu : le coche s'immobilisa et grinça lorsque quelqu'un en descendit.

Quand la portière s'ouvrit sur un géant à l'air morose, le vieil homme recula, sa canne brandie.

— Qui êtes-vous ? cria-t-il.

— Moi ? Le roi des crétins ! Mais mes amis m'appellent Ahern.

— Ahern… Hum… Que fichez-vous avec nous ? Vous nous avez enlevés dans l'espoir d'obtenir une rançon ?

— C'est plutôt le contraire…, grogna Ahern.

— Que voulez-vous dire ? Combien de temps avons-nous dormi ? Et qui sommes-nous ?

Ahern leva les yeux au ciel, l'air accablé.

— Vénérés esprits du bien, comment me suis-je fourré dans ce pétrin ? (Il s'ébroua.) Vous dormez depuis hier. Toute la nuit. Plus la journée d'aujourd'hui. Et vous vous appelez Ruben Rybnik.

— Ruben… J'aime ce prénom.

— Et moi, qui suis-je ? demanda la femme.

— Elda Rybnik.

— Nous portons le même non ? s'étonna Ruben. Serions-nous parents ?

— Oui et non… Vous êtes mari et femme. C'est un lien familial, en somme…

— Ahern, fit le vieil homme, je crois que nous méritons quelques explications.

— Ça, je m'y attendais… Vous êtes Ruben et elle Elda, mais ce ne sont pas vos vrais noms. Vous m'avez dit qu'il valait mieux, pour le moment, que je ne vous les révèle pas.

— Vous nous avez enlevés ! En nous frappant sur la tête, ce qui

nous a fait perdre la mémoire !

— Non. Calmez-vous un peu, et je vous expliquerai…

— Dépêchez-vous, avant que je vous assomme avec ma canne !

— Ça ne valait pas le coup…, marmonna Ahern. Même pour de l'or, j'aurais dû rester loin de tout ça.

Il entra dans le coche, s'assit à côté de Ruben et ferma la portière pour barrer le chemin aux flocons de neige tourbillonnants.

— Ne vous gênez pas…, marmonna Ruben. Faites comme chez vous.

— Bon, à présent, vous allez m'écouter ! grogna Ahern, ignorant la remarque acerbe. Vous étiez malades tous les deux, et vous m'avez chargé de vous conduire chez trois femmes… (Il baissa le ton.) Des magiciennes !

— Pas étonnant que nous ayons la tête en capilotade ! couina Ruben. Vous nous avez conduits chez des magiciennes… et elles nous ont envoûtés !

— Du calme, vieux hibou ! Ruben, vous êtes un sorcier. Et vous, Elda, une magicienne.

— Moi, un sorcier ? s'écria Ruben. Impossible ! Sinon, vous seriez déjà transformé en crapaud !

— Vous avez perdu vos pouvoirs…, soupira Ahern.

— Admettons, fit Ruben en bombant le torse. Étais-je un sorcier doué ?

— Assez pour me plaquer les doigts sur les tempes et implanter dans mon cerveau l'idée stupide de vous aider. Il paraît, selon vous, que les sorciers doivent parfois utiliser les gens pour accomplir ce qui doit l'être. Le fardeau de la profession, à vous en croire… Mais, toujours selon vous, je vous aurais secourus de toute façon, donc vous avez simplement stimulé ma « bonté naturelle », histoire que je me décide plus vite. Tout ce boniment, plus quelques pièces supplémentaires, et me voilà dans la mouise jusqu'au cou… Moi qui ne supporte pas ces foutus sorciers et leur magie !

— Je suis une magicienne ? intervint Elda. Aveugle…

— Eh bien, pas exactement, ma dame… Vos yeux étaient morts, mais avec votre don, vous pouviez voir mieux que moi.

— Alors, pourquoi suis-je aveugle, à présent ?

— Vous et votre… mari… aviez une maladie. Une infection de magie maléfique, ou un truc comme ça. Les trois magiciennes ont accepté de vous aider. Mais pour vous sauver, elles ont dû vous administrer une décoction qui a… hum… chassé votre don. Comme j'ai attendu dehors, je n'en sais pas plus. Mais c'est ce que vous m'avez raconté avant d'aller voir les femmes pour la dernière fois.

— Vous ne nous vendriez pas des salades, par hasard ? grogna Ruben.

— La maladie se nourrissait de votre « bonne » magie, continua Ahern, méprisant la remarque. Je n'en sais pas plus, et je refuse d'en apprendre davantage. Mais je vous répète mot pour mot ce que vous m'avez dit avant de perdre la boule.

— Donc, nous n'avons plus de pouvoir.

— D'après ce que j'ai compris, on ne se débarrasse pas vraiment de la magie. Ces femmes vous ont fait oublier votre passé, pour que vous soyez incapables de localiser votre don. Du coup, le pouvoir maléfique ne peut pas non plus… Vous pigez ? Parce que moi, ça me donne mal à la tête, vos histoires. Mais en gros, vous ne savez plus qui vous êtes, vos pouvoirs ont fichu le camp, et Elda n'y voit plus.

— Pourquoi ces magiciennes ont-elles accepté de nous soigner ?

— À cause d'Elda… Il paraît qu'elle est une légende parmi les magiciennes de Nicobarese. Rapport à un truc qu'elle a fait lorsqu'elle y vivait, dans sa jeunesse.

— Ce doit être vrai…, grogna Ruben en dévisageant le cocher. Elda, c'est sûrement vrai. Qui inventerait une histoire aussi absurde ? Qu'en penses-tu ?

— La même chose que toi… Il dit la vérité.

— Bravo ! s'exclama Ahern. Maintenant, passons à la partie que vous n'allez pas aimer.

— Quand récupérerons-nous nos pouvoirs ? Et nos souvenirs ?

— C'est ça que vous allez détester. Les magiciennes doutent que vous les retrouviez un jour. Vous pigez ?

Un long silence régna dans le coche.

— Et pourquoi aurions-nous accepté de courir un tel risque ? demanda enfin Ruben.

— Parce que vous n'aviez pas le choix. Vous étiez très malades, et Elda, sans traitement, serait déjà morte. Vous, il vous resterait à présent un jour ou deux. C'était la seule solution.

— Dans ce cas, fit Ruben, nous avons pris la décision qui s'imposait. Si nos souvenirs ne nous reviennent pas, nous recommencerons nos vies sous l'identité de Ruben et Elda.

— C'est un peu plus compliqué que ça… Avant votre amnésie, vous m'avez dit que vous devriez impérativement recouvrer vos pouvoirs. Pour empêcher je ne sais quelle catastrophe de détruire le monde. Des âneries de sorcier, d'après moi. Mais vous sembliez y croire dur comme fer. Et selon les magiciennes, avez-vous ajouté, si la mauvaise magie vous quittait pour de bon, vous auriez une chance de redevenir vous-mêmes.

— De quelle catastrophe s'agissait-il ? Et que devais-je faire ?

— Vous ne l'avez pas précisé, sous prétexte que je n'aurais rien compris.

— Et que devons-nous faire pour récupérer nos pouvoirs ?

— Pour avoir une *possibilité* de les récupérer, souligna Ahern. Les magiciennes ne vous donnaient pas beaucoup de chances d'y parvenir. Pour que ça arrive, il faudra un choc émotionnel. Très fort…

— Quel genre de choc ?

— Une colère noire, par exemple. Si vous êtes vraiment furieux…

— Allez-vous me tabasser pour me mettre en rogne ?

— Non. Un truc aussi simple ne marcherait pas, m'avez-vous dit. Il faudrait un choc émotionnel, mais vous ne saviez pas lequel. Ni comment le provoquer. Si ça marche, la colère sera dévastatrice, à cause de la magie. Il paraît que vous n'avez pas le choix, parce que vous mourrez si vous ne faites rien.

— Ouais…, fit Ruben, dubitatif. Au fait, où nous conduit ce coche ?

— En Aydindril.

— Aydindril ? Je n'ai jamais entendu parler de ce bled. C'est loin ?

— Aydindril est le foyer des Inquisitrices, de l'autre côté des monts Rang'Shada. Il nous faudra encore des semaines de voyage. Peut-être un mois. Nous devrions arriver autour du solstice d'hiver, la plus longue nuit de l'année…

— Un sacré voyage, en effet, marmonna Ruben. Pourquoi voulais-je aller là-bas ?

— Pour entrer dans la Forteresse du Sorcier… Il faut du pouvoir pour y accéder, et comme vous n'en avez pas, vous m'avez révélé une astuce. J'ai cru comprendre que vous étiez un sacré garnement, qui avait découvert un moyen d'entrer et de sortir en douce de la Forteresse.

— Et j'ai dit que toute cette affaire était urgente ?

— Oui.

— Alors, que fichons-nous ici à bavarder ?

Après une soirée passée à congratuler des gens, Kahlan n'eut aucun mal à sourire à la femme qui se tenait devant elle. Vêtue d'une somptueuse robe bleu marine, cette courtisane assurait avec emphase que tout le monde, au palais, s'était rongé les sangs pendant l'absence de la Mère Inquisitrice. Son hypocrisie, hélas, était aussi visible que celle des autres. Kahlan avait passé une bonne partie de sa vie à entendre les discours faussement généreux et amicaux d'êtres rongés par la cupidité. Et ça la rendait malade.

Elle aurait donné cher pour qu'un seul de ces beaux parleurs jette enfin le masque et dise à haute voix combien il la haïssait. Car tous ces nobles sans foi ni loi lui en voulaient de les empêcher de saigner à blanc les Contrées du Milieu et leurs populations.

Enfin, pas tous, se corrigea-t-elle. Il pouvait y avoir des

exceptions…

En écoutant d'une oreille distraite, l'Inquisitrice se demanda comment aurait réagi cette digne épouse d'ambassadeur bardée de bijoux en la voyant nue sur un cheval, peinte en blanc et couverte de sang. Un évanouissement fort à propos, sans nul doute…

Quand la femme marqua enfin une pause pour reprendre son souffle, Kahlan la remercia de sa sollicitude et s'éloigna à grands pas. Il fallait qu'elle mette un terme à cette soirée ! Le lendemain, très tôt, une réunion cruciale du Conseil l'attendait…

Captant son reflet dans un miroir, la jeune femme eut l'impression qu'elle venait de se réveiller d'un très long rêve pour découvrir… qu'elle n'avait pas changé. La Mère Inquisitrice, vêtue de sa robe blanche, au palais d'Aydindril…

Une illusion ! La femme qu'elle était aujourd'hui n'avait plus rien à voir avec celle de jadis, comme si elle avait vieilli de cent ans en quelques mois.

Alors qu'elle atteignait la sortie, une autre dame somptueusement vêtue l'accosta. Kahlan plissa aussitôt le front, frappée par un détail étrange. Les cheveux de cette courtisane étaient bien trop courts pour quelqu'un qui arborait une tenue pareille et des bijoux aussi coûteux.

— Mère Inquisitrice, dit l'inconnue en lui barrant le passage, je dois vous parler. C'est très urgent.

— Désolée, mais j'ai peur de ne pas vous connaître…

— Vous ne m'avez jamais vue, en effet… Pourtant, nous avons un ami en commun.

En parlant, la courtisane ne cessait de sonder la foule. Apercevant au loin une vieille femme à l'air revêche qui regardait dans leur direction, elle lui tourna vivement le dos.

— Mère Inquisitrice, êtes-vous venue seule en Aydindril ? Ou avez-vous amené… quelqu'un ?

— Un ami, Chandalen, m'a accompagnée. Mais il a préféré passer la nuit dans la forêt. Pourquoi cette question ?

— Ce n'était pas le nom que j'espérais entendre… Mère Inquisitrice, vous devez…

La voix de l'inconnue mourut et elle écarquilla les yeux, comme pétrifiée sur place.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan.

On eût dit que la femme venait de voir des fantômes.

— Vous… vous…

Blanche comme un linge, l'inconnue recula d'un pas. La soudaine pâleur de ses épaules, sous le tissu noir transparent de sa robe, lui conféra l'allure d'un spectre en tenue de soirée. Terrorisée, elle essaya en vain de continuer à parler.

Ses yeux se révulsèrent. Kahlan tendit un bras. Trop tard. Sa mystérieuse interlocutrice s'écroula sur le sol.

Kahlan et d'autres convives se penchèrent sur elle. Dans la foule qui s'était formée, attirée par l'incident, des murmures coururent au sujet d'un « excès de boisson » plutôt inconvenant.

— Jebra ! s'écria la vieille femme en se frayant un chemin à grands coups de coude parmi les curieux. Je savais bien que c'était elle !

Kahlan releva les yeux.

— Vous connaissez cette femme ? Tout d'abord, qui êtes-vous ?

S'avisant qu'elle parlait à la Mère Inquisitrice, la courtisane s'inclina bien bas.

— Je suis dame Ordith Condatith de Dackidvich, Mère Inquisitrice. Vous rencontrer enfin est un grand bonheur. J'attendais impatiemment de vous dire…

— Qui est cette femme ? coupa Kahlan. Vous le savez ?

— Si je le sais ? Et comment ! C'est ma servante, Jebra Bevinvier. Cette fichue paresseuse recevra une sacrée correction !

— Une servante, elle ? lança un homme. Voilà qui m'étonnerait. J'ai dîné avec elle, et je peux vous assurer que c'est une authentique dame.

— Elle s'est fichue de vous ! couina Ordith.

— Dans ce cas, railla l'homme, vous devez la payer grassement. Elle fréquente les meilleures auberges et paie tout en pièces d'or.

Dame Ordith gratifia son contradicteur d'un sourire méprisant et tira un garde par sa manche.

— Toi ! Conduis cette garce dans mes quartiers, à l'ambassade de Kelton. Je saurai le fin mot de cette histoire.

Kahlan se releva et foudroya la vieille femme du regard.

— Il n'est pas question de vous confier cette malheureuse. Sauf si vous prétendez donner des ordres à la Mère Inquisitrice, dans son palais.

Dame Ordith marmonna des excuses. Sans la quitter des yeux, Kahlan claqua des doigts à l'intention de plusieurs gardes, qui accoururent aussitôt.

— Conduisez dame Jebra dans une chambre d'amis… Qu'une servante lui apporte du thé au gingembre, des serviettes imbibées d'eau froide pour sa tête et tout ce qu'elle voudra d'autre. J'ordonne que personne ne la dérange, y compris dame Ordith. Je me retire pour la nuit, et j'entends aussi qu'on me laisse en paix. Demain, après la séance du Conseil, qu'on fasse venir dame Jebra dans mes quartiers.

Les gardes saluèrent et soulevèrent délicatement Jebra.

Lorsque Kahlan arriva devant sa chambre, la vue de deux soldats keltiens, en faction devant la porte, la tira de ses sombres réflexions.

Dès que les gardes l'aperçurent, l'un d'eux tapa nonchalamment à la porte avec l'embout de sa lance.

Il y avait quelqu'un chez elle…

Kahlan foudroya du regard les deux hommes, qui ne bronchèrent pas, puis entra.

Personne dans la première pièce. Passant dans la chambre, elle se pétrifia en apercevant le prince Fyren, debout sur son lit, où il urinait sans complexe.

Quand il eut vidé sa vessie, il se retourna en finissant de refermer sa braguette.

— Que faites-vous donc ? souffla Kahlan.

Le prince sauta à terre et se dirigea vers la sortie.

— J'étais venu montrer à la Mère Inquisitrice à quel point nous sommes ravis qu'elle soit de retour. Bonne nuit, très chère…

Dès qu'il fut parti, Kahlan tira six fois sur le cordon de sa sonnette. Retournant dans le couloir, elle vit arriver six servantes à bout de souffle.

— Vous désirez quelque chose, Mère Inquisitrice ?

— Sortez mon lit et ma literie dans la cour et brûlez-les !

— Mère Inquisitrice ?

— Sortez mon lit et ma literie de la chambre et incendiez-les ! Il vous faut un dessin ?

— Non, Mère Inquisitrice. Tout de suite, vous voulez dire ?

— Si j'avais désiré que vous le fassiez demain, je ne vous aurais pas appelées ce soir !

Kahlan atteignit les marches qui dominaient l'entrée principale à temps pour voir Fyren rejoindre l'homme en tunique unie qui l'attendait là. Un long moment, ses yeux noirs croisèrent le fer avec les siens.

— Gardes ! cria l'Inquisitrice. (Des soldats accoururent, le nez en l'air.) L'immunité diplomatique est levée ! Si je vois ce porc de Keltien ou un de ses hommes rôder dans le palais avant la séance du Conseil, demain matin, je vous écorcherai tous vifs après avoir tué l'insolent !

Les hommes la saluèrent, un peu blêmes. Du coin de l'œil, Kahlan aperçut dame Ordith, qui ne manquait pas une miette du spectacle.

— Dame Ordith, j'ai cru comprendre que vous résidiez à l'ambassade de Kelton. Veuillez y retourner sur-le-champ !

Se fichant comme d'une guigne des salutations polies de la vieille femme, l'Inquisitrice tourna les talons et fit signe à quelques gardes de la suivre.

Revenue devant ses appartements, elle attendit que tous se soient alignés dans le couloir.

— Si un intrus pénètre dans ma chambre cette nuit, il vaudrait

mieux pour vous qu'il ait marché sur vos cadavres. Compris ?

Tous hochèrent la tête et saluèrent.

Kahlan entra, mit le manteau de fourrure sur ses épaules et sortit sur le balcon, pour contempler un triste spectacle.

Elle aurait voulu fuir à toutes jambes, mais c'était impossible. Comme toutes les Mères Inquisitrices, il lui fallait penser avant tout à son devoir : protéger les Contrées du Milieu.

Seule…

Des larmes aux yeux, elle regarda brûler le splendide lit qu'elle avait promis à Richard.

Chapitre 58

Kahlan arriva avec une heure d'avance devant l'entrée de la salle du Conseil réservée à la Mère Inquisitrice.

Elle entendait occuper le Prime Fauteuil au moment où entreraient les conseillers. Une manière de les empêcher de parler entre eux en son absence.

Ouvrant la porte, elle se pétrifia. La salle était comble. Tous les sièges des émissaires occupés, les galeries débordaient de monde : des officiels, des administrateurs et des nobles, mais aussi et surtout des gens du peuple.

Tous les regards se rivèrent sur elle quand elle avança.

Les conseillers se taisaient, l'air tendu. Quelqu'un avait osé s'asseoir sur le Prime Fauteuil ! De si loin, Kahlan ne reconnut pas l'homme, mais elle avait sa petite idée…

Elle porta la main au collier offert par Adie et pria les esprits du bien de la protéger. Puis elle continua son chemin. Quelque chose gisait sur le sol, au pied de l'estrade, mais elle ne put distinguer de quoi il s'agissait.

Quand elle se campa devant le lutrin, elle découvrit que l'occupant du Prime Fauteuil n'était pas celui qu'elle croyait.

Le cadavre du prince Fyren était étendu sur une civière, au pied de l'estrade. Le teint cireux, on lui avait croisé les bras sur sa chemise rouge de sang. Quelqu'un lui avait ouvert la gorge, manquant lui trancher la colonne vertébrale.

Son épée reposait le long de son flanc droit.

Alors, Kahlan remarqua un détail qui lui avait échappé : des soldats en armes formaient un cercle serré autour de la salle.

— Quittez mon fauteuil, dit-elle froidement au type aux yeux noirs qui s'y pavanait. Sinon, je vous tuerai de mes mains !

Comme un seul homme, les soldats tirèrent leurs épées. Sans cesser de dévisager Kahlan, l'imposteur fit un petit signe de la main. Aussitôt, mais comme à contrecœur, les gardes rengainèrent leurs lames.

— Tu ne tueras plus personne, Mère Inquisitrice. Le prince Fyren aura été ta dernière victime.

— Qui es-tu ? Et de quel droit oses-tu me tutoyer ?

— Je m'appelle Neville Ranson… (Il leva la main et une boule de

feu se matérialisa au-dessus de sa paume.) Et pour répondre à ta deuxième question, les sorciers peuvent tutoyer les Inquisitrices, me semble-t-il ?

La boule de feu lévita lentement jusqu'au dôme où elle explosa en une myriade d'étincelles. Des cris de surprise saluèrent cette démonstration de puissance.

Ranson se radossa au fauteuil et s'empara d'un rouleau de parchemin.

— Nous avons une longue liste d'accusations, Mère Inquisitrice. Par où veux-tu commencer ?

Du coin de l'œil, Kahlan étudia la configuration de la salle. Pas une chance de s'échapper ! Même si elle n'avait pas été en face d'un sorcier, le piège se serait refermé sur elle.

— Comme elles sont toutes imaginaires, ça n'a aucune importance. Épargne-moi cette caricature de procès et passons tout de suite à l'exécution !

Dans un silence de mort, Ranson fronça les sourcils sans daigner sourire.

— Tout ça est très sérieux, Mère Inquisitrice… Nous ferons la lumière sur les charges qui pèsent sur toi, tu peux me croire. À l'inverse des Inquisitrices, je refuse de mettre à mort un innocent. Aujourd'hui, nous apporterons les preuves de ta trahison. Car tout le monde, ici, doit connaître le véritable visage de ton infâme tyrannie.

Kahlan se redressa, joignit les mains et adopta son masque d'Inquisitrice.

— Puisque tu n'as pas de préférence, continua Ranson, commençons par l'accusation la plus sérieuse. La trahison !

— Depuis quand défendre les peuples des Contrées est-il une trahison ?

Ranson se leva et tapa du poing sur le lutrin.

— Défendre les peuples des Contrées ? De ma vie, je n'ai jamais entendu de tels mensonges sortir de la bouche d'une femme ! (Il lissa sa tunique, sur son ventre, et se rassit.) Déclarer la guerre, c'est cela que tu appelles « défendre » les peuples ? Tu es prête à condamner à mort des milliers de malheureux pour empêcher que quelqu'un d'autre que toi exerce le pouvoir. Avec l'accord unanime du Conseil, me dois-je d'ajouter…

— Où est l'unanimité si la Mère Inquisitrice n'est pas d'accord ?

— Que vaut sa position, si seul l'intérêt la motive ?

— Et qui dirigera les Contrées du Milieu ? Kelton ? Toi ?

— Non, le bienfaiteur de tous les peuples. L'Ordre Impérial !

Kahlan en eut l'estomac retourné – et crut que le dôme venait de

s'écrouler sur sa tête. Mais pas question d'être malade devant ces gens !

— L'Ordre Impérial ? Ces bouchers ont rasé Ebinissia ! Ils écrasent toute opposition pour imposer leur loi !

— Mensonges ! L'Ordre Impérial cherche simplement à faire le bien. Et à mettre un terme à *tes* crimes !

— Ces chiens ont massacré les Ebinissiens ! Et violé leurs femmes avant de les égorger !

— Allons, Mère Inquisitrice, l'Ordre Impérial n'a tué personne. (Ranson se tourna vers un homme que Kahlan ne connaissait pas.) Conseiller Thurstan, votre capitale a-t-elle été attaquée ?

— J'arrive d'Ebinissia, sorcier Ranson. Au moment de mon départ, ses habitants se portaient comme un charme. Surtout pour les victimes d'un massacre !

La foule rit de cette saillie.

— Pensais-tu, Mère Inquisitrice, jubila Ranson, que nous n'aurions pas de témoin pour démonter tes affabulations ? Tu as inventé cette histoire pour effrayer les gens et les inciter à faire la guerre.

Ranson claqua des doigts. Une femme aux vêtements usés vint se placer à côté de lui. Il l'incita gentiment à parler sans crainte.

Ses enfants, dit-elle, se couchaient l'estomac vide parce qu'elle n'avait pas d'argent. Pour les nourrir, elle avait dû se prostituer. Kahlan sut que c'était un mensonge. En Aydindril, il ne manquait pas d'organisations charitables et de particuliers prêts à aider ceux qui en avaient vraiment besoin.

Une heure durant, des « témoins » parlèrent de leurs malheurs, affirmant que le palais les laissait crever de faim avec leurs rejetons. Dans les galeries, les spectateurs les plus modestes écoutèrent avec une fascination croissante. Certains pleuraient à chaudes larmes.

Kahlan reconnut certains de ces menteurs. Quelque temps plus tôt, maîtresse Sanderholt les avait engagés au palais. Agacée de les voir paresser, et de devoir finir le travail à leur place, elle s'était résignée à les licencier.

Quand la dernière histoire larmoyante eut été racontée, Ranson se leva et s'adressa à l'assistance.

— Vous devez savoir, messires et mes dames, que la Mère Inquisitrice dispose d'un fabuleux trésor. Mais elle préfère le garder pour financer sa guerre privée contre les héros qui veulent se libérer de sa tyrannie. Elle commence par vous affamer, puis sort de sa manche un ennemi imaginaire afin de vous empêcher de penser. Avec votre argent, elle enrichit ses amis, déjà prospères, et se lance dans un conflit inique.

» Alors que vous crevez de faim, elle se remplit la panse ! Tandis

que vous manquez de tout, elle achète des armes ! Et pendant que vos fils meurent sur les champs de bataille, elle se vautre dans le luxe ! Pour réduire au silence ceux qui protestent contre sa dictature, elle les fait accuser de crimes qu'ils n'ont pas commis. Avec son pouvoir, elle les force à passer aux aveux !

Dans la foule, des excités demandèrent vengeance pour ces exactions. Si ça continuait comme ça, Kahlan doutait de finir décapitée, car ces gens la tailleraient en pièces avant qu'elle atteigne le billot.

— En ma qualité de représentant de l'Ordre Impérial, continua Ranson, j'ordonne que le trésor d'Aydindril soit distribué au peuple. Tous les mois, chaque famille recevra une pièce d'or pour se vêtir et se nourrir. Sous le règne de l'Ordre Impérial, il n'y aura plus de famine !

Les vivats retentirent pendant cinq minutes. Jubilant, Ranson se rassit et continua à défier Kahlan du regard.

Les difficultés de la vie, l'Inquisitrice le savait, n'étaient pas aussi simples à résoudre. En la matière, ce qui passait pour de la générosité pouvait s'avérer cruel. En six mois, calcula-t-elle de tête, le trésor serait épuisé. Qu'arriverait-il après, alors que les gens auraient arrêté de travailler pour subvenir à leurs besoins ? La famine ferait vraiment rage, et plus rien ne l'endiguerait.

Quand la foule se tut, Ranson se releva.

— Nul ne peut savoir combien d'innocents sont morts de faim ou ont péri à la guerre à cause de toi, Mère Inquisitrice. Qui pourrait douter que tu aies trahi les Contrées du Milieu ? Les choses étant claires, je ne vois pas l'intérêt d'écouter d'autres témoignages. (Les conseillers acquiescèrent.) Nous te déclarons donc coupable de trahison !

La foule explosa de joie.

Kahlan ne broncha pas, son masque d'Inquisitrice impénétrable. Ranson avait lu des accusations si ridicules qu'il avait eu du mérite à ne pas éclater de rire. Ensuite, des « témoins » avaient raconté des histoires tellement absurdes qu'elles auraient dû déclencher l'hilarité générale.

Mais personne n'avait ri…

Des gens qu'elle n'avait jamais rencontrés vinrent raconter ce qu'ils savaient – d'expérience ! – sur les turpitudes des Inquisitrices. Un ramassis de sornettes qui courait parmi le peuple, les pires visant bien entendu la *Mère* Inquisitrice.

Elle avait, comme ses collègues, sacrifié son existence pour protéger des ingrats qui préféraient croire des monstruosités. Quand un témoin affirma que les Inquisitrices mangeaient régulièrement de la chair humaine pour entretenir leur pouvoir, elle crut que

l'accusation était allée trop loin. Mais il n'y eut pas de protestations. Comment son peuple pouvait-il gober de tels mensonges sur elle ?

Kahlan cessa très vite d'écouter. Pendant que Ranson récitait des accusations fantaisistes et produisait de faux témoins, elle repensa à Richard, tentant de se remémorer leurs bons moments ensemble.

— Tu trouves ça amusant ? lança soudain Ranson.

Kahlan s'aperçut qu'elle souriait.

— Pardon ?

Une femme, debout à la « barre » sanglotait dans un mouchoir. L'Inquisitrice lui jeta un coup d'œil, puis regarda de nouveau Ranson.

— Navrée, mais j'ai loupé son numéro…

La foule grogna de colère.

— Nous te déclarons coupable d'avoir utilisé ton pouvoir sur des enfants !

— Quoi ? C'est de la folie ! Des enfants !

Ranson désigna la pleureuse.

— Elle vient de nous apprendre que son fils a disparu. D'autres mères ont perdu ainsi leurs chers petits. Nous savons maintenant qu'ils étaient livrés aux Inquisitrices, pour qu'elles s'entraînent sur eux. En ma qualité de sorcier, je peux attester que c'est vrai.

— J'ai mal à la tête, dit Kahlan. Vous n'auriez pas l'obligeance de me la couper ?

— C'est pénible, n'est-ce pas, Mère Inquisitrice ? Être démasquée devant tant de gens… Voir étaler au grand jour ses pires abominations…

— Je suis seulement navrée d'avoir consacré ma vie aux Contrées du Milieu. Si j'avais deviné qu'on me « récompenserait » ainsi, je me serais davantage occupée de moi-même. Et ces peuples auraient su ce qu'est la vraie tyrannie.

— Toute ta vie, tu as travaillé pour le Gardien ! beugla Ranson. C'est lui, ton vrai maître ! Tu voulais lui offrir nos âmes à tous, avoue-le !

La foule cria de rage, menaçant de déborder le cordon de sécurité pour faire justice elle-même. Mais les soldats l'en dissuadèrent sans trop de peine.

Kahlan balaya l'assistance du regard.

— Je vous confie aux bons soins de l'Ordre Impérial, dit-elle. Désormais, je ne lèverai plus le petit doigt pour vous. Vous avez voulu croire à ces mensonges ? Supportez-en les conséquences ! Un jour, vous regretterez d'avoir attiré le malheur sur vos têtes. Moi, je serai morte, et je m'en réjouis d'avance. Ça m'épargnera la tentation de vouloir vous aider ! Mon seul regret en quittant ce monde ? Avoir gaspillé mes larmes à pleurer sur votre sort ! Soyez heureux avec le

Gardien, c'est tout ce que vous méritez !

Elle se tourna vers Ranson.

— Qu'on en finisse ! Coupez-moi la tête, et vite, car cette mascarade me donne la nausée. Tu as gagné, sorcier ! Et l'Ordre Impérial aussi. Tue-moi, que j'aille dans le royaume des morts, où je n'aurai plus jamais l'idée idiote de secourir les autres. Je confesse tout ce que vous voulez ! Coupable sans circonstances atténuantes ! De tous les crimes possibles et imaginables. (Elle baissa les yeux sur la dépouille de Fyren.) À part d'avoir tué ce porc. Je regrette de ne pas l'avoir fait, mais il serait injuste de m'attribuer le mérite de quelqu'un d'autre.

— Un dernier mensonge avant le grand départ, Mère Inquisitrice ? Tu ne peux même pas avouer ce crime-là ?

Dame Ordith vint à la barre assurer qu'elle avait entendu Kahlan menacer de mort le prince Fyren. Les conseillers murmurèrent entre eux, car ils avaient aussi assisté à la scène.

— C'est ça, votre preuve ? demanda Kahlan.

— Qu'on fasse venir le témoin principal, dit Ranson. Tu vois, Mère Inquisitrice, nous savons tout. Une de tes amies s'est entêtée à te couvrir, mais nous avons réussi, sans lésiner sur les moyens, à lui éclaircir les idées.

Soutenue par deux gardes, maîtresse Sanderholt entra dans la salle. Livide, les yeux cernés, elle semblait avoir perdu toute sa vitalité. Voyant qu'elle tenait les mains loin de son corps, comme si elle redoutait tout contact, Kahlan s'aperçut qu'on lui avait arraché les ongles, sans doute avec une tenaille.

— Dis-nous ce que tu sais, femme ! ordonna Ranson.

Maîtresse Sanderholt serra les dents. À l'évidence, elle n'avait pas l'intention de parler.

— Témoigne ! beugla Ranson. Veux-tu être accusée de complicité de meurtre ?

— Maîtresse Sanderholt…, dit Kahlan. (La femme tourna la tête vers elle.) Je connais la vérité, et vous aussi. C'est tout ce qui compte. Avec ou sans votre aide, ces gens iront jusqu'au bout de leur machination. Je refuse que vous souffriez à cause de moi. Dites-leur ce qu'ils ont envie d'entendre.

— Mais…

— Maîtresse Sanderholt, je vous ordonne de témoigner contre moi ! Allez-vous désobéir à la Mère Inquisitrice ?

Après avoir souri à Kahlan du coin des lèvres, la femme se tourna vers Ranson.

— J'ai vu la Mère Inquisitrice se glisser derrière le prince Fyren et lui couper la gorge. Il n'a pas eu une chance de se défendre.

— Merci, maîtresse Sanderholt, dit Ranson. Bien qu'étant son amie,

vous avez tenu à offrir la vérité au Conseil et au peuple… C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit maîtresse Sanderholt, des larmes ruisselant sur ses joues. Même si je l'aime, je devais révéler au peuple à quel point elle est malfaisante.

Quand on eut fait sortir le « témoin », et voté à l'unanimité la culpabilité de Kahlan, Ranson demanda le silence et prit la parole.

— La Mère Inquisitrice, mes amis, a bien commis tous ces crimes, et elle n'a pas de circonstances atténuantes. (La foule hurla de satisfaction et réclama une exécution immédiate.) N'ayez crainte, elle sera décapitée, mais pas aujourd'hui. (D'un geste agacé, il fit taire les protestations.) Cette femme a attenté au bien-être et à la vie de tous les habitants des Contrées. Ils doivent savoir que justice est faite et pouvoir décider, s'ils le désirent, de venir assister à son exécution. En conséquence, celle-ci aura lieu dans quelques jours.

Ranson descendit de la plate-forme et vint se camper devant l'Inquisitrice.

— Penserais-tu à utiliser ton pouvoir sur moi, femme ?

C'était exactement ce que Kahlan préméditait, même si elle savait qu'elle n'y survivrait pas.

— Eh bien, tu n'en auras pas l'occasion. Vois-tu, je vais te dépouiller de trois choses précieuses. D'abord, de ton pouvoir et de ce qui le symbolise. Ensuite, de ta dignité. Et enfin, de ta vie…

Kahlan se jeta sur lui. Impassible, il la regarda avancer de quelques pouces puis s'immobiliser, prisonnière d'une force invisible.

Le sorcier leva une main.

Kahlan vit un éclair jaillir vers elle. Quand il la percuta, elle hurla, glacée jusqu'aux os comme si elle était tombée dans un étang en plein hiver. Des larmes plein les yeux, elle ne put s'empêcher de trembler…

On eût dit qu'on lui déchiquetait la poitrine de l'intérieur. Criant de douleur, elle s'aperçut vaguement qu'elle était tombée à genoux.

Ranson lui passa une main au-dessus de la tête.

La souffrance cessa, remplacée par une atroce panique. Kahlan ne sentait plus son pouvoir ! À la place de ce compagnon familier, il ne restait qu'un vide désolé.

Combien de fois avait-elle souhaité qu'on la débarrasse de sa magie ? Sans imaginer, bien sûr, que ce serait une torture…

Elle se sentait comme nue devant cette foule haineuse.

Elle parvint pourtant à s'arrêter de pleurer. Ces chiens ne méritaient pas de voir couler les larmes de la Mère Inquisitrice. Non – celles de *Kahlan Amnell* !

Ranson dégaina l'épée du prince Fyren et vint se placer derrière la jeune femme. Il lui prit les cheveux de la main gauche, lui arrachant

un nouveau cri, et les coupa à ras de sa nuque.

Une perte presque aussi douloureuse que celle du pouvoir ! La crinière que Richard aimait tant !

Kahlan se mordit les lèvres pour ne pas pleurer.

Ranson brandit son trophée et des applaudissements crépitèrent. Le regard dans le vide, l'Inquisitrice déchue ne broncha pas quand des soldats vinrent lui lier les poignets dans le dos.

— Mère Inquisitrice, la première partie de mon programme est accomplie, dit Ranson. Vous venez de perdre votre pouvoir et son symbole. À présent, passons à la deuxième étape.

Kahlan ne desserra pas les lèvres – qu'aurait-elle pu dire ? – tandis que le sorcier et une poignée de gardes la faisaient descendre dans les entrailles du palais. Sa destination finale lui étant indifférente, elle pensait à Richard, avec l'espoir qu'il n'oublierait jamais à quel point elle l'aimait. Perdue dans ses souvenirs, elle s'isola d'un monde qu'elle quitterait bientôt, de toute façon. Car les esprits du bien l'avaient abandonnée.

La suite ne l'intéressait plus. Privée de son pouvoir, elle était déjà morte… Étrange qu'elle n'ait jamais remarqué, jusqu'à ce qu'elle lui soit arrachée, combien sa magie était une part vitale d'elle-même. Les gens privés de pouvoir évoluaient-ils toute leur vie dans cette espèce d'hébétude brumeuse ?

Exister sans la magie était tout simplement impossible !

Alors, que la mort vienne vite, pour la débarrasser de cette sensation de vide.

Seul Richard l'avait acceptée totalement – avec son pouvoir. Elle-même n'y était pas parvenue… Et maintenant, il était trop tard ! La perte de la magie la désespérait plus que la fin imminente de son existence. Sachant désormais ce qu'éprouvaient les autres créatures magiques quand ça leur arrivait, elle pleurait sur leur sort.

Ranson tendit un bras, la forçant à s'arrêter et à revenir un bref instant dans le monde des vivants.

Devant elle, un garde tentait d'ouvrir une serrure rouillée. Kahlan reconnut cet endroit, où elle avait parfois recueilli des confessions.

— C'est l'heure de tenir ma deuxième promesse, Mère Inquisitrice, annonça le sorcier. Dis adieu à ta dignité !

Kahlan cria quand il saisit les cheveux qui lui restaient, la forçant à baisser la tête. La tenant d'une main de fer, l'homme lui posa un baiser sur le cou.

À l'endroit exact où Darken Rahl l'avait embrassée.

Les mêmes visions d'horreur déferlèrent dans sa tête. Puis elle revit les suppliciées d'Ebinissia. Mais cette fois, elle gisait morte parmi elles.

— Je t'aurais bien violée moi-même, souffla Ranson, mais ton sens de l'honneur me dégoûte.

La porte enfin ouverte, il jeta sa proie impuissante dans l’oubliette.

Chapitre 59

Kahlan cria en se sentant tomber dans le vide. Mais elle n'eut pas le temps de se demander à quoi ressemblerait l'impact, car des mains rugueuses la rattrapèrent au vol et la plaquèrent sur le sol.

Elle entendit la porte se refermer, en haut, oblitérant toute lumière, à part celle de la torche fixée à un support, contre un mur de l'oubliette.

Des hommes aux trognes de cauchemar l'entouraient, la palpant comme des maquignons.

Les mains liées dans le dos, l'Inquisitrice comprit qu'elle était perdue. Sûrement pas une raison pour se laisser faire ! Elle flanqua un coup de genou dans le bas-ventre d'un type puis propulsa son pied vers le nez d'un autre. Étendue sur le dos, elle était dans une position idéale pour se servir de ses jambes…

Les brutes reculèrent. Hélas, des mains s'accrochèrent à ses chevilles. Kahlan battit des jambes, roula sur le flanc, parvint à se dégager et se recroquevilla dans un coin.

Un répit momentané. Les types lui immobilisèrent de nouveau les jambes.

Sans cesser de se débattre, la jeune femme essaya de réfléchir. Une vague idée, liée à Zedd, lui traversa l'esprit, trop fugace pour qu'elle puisse l'exploiter.

Des mains relevèrent sa robe, remontèrent le long de ses cuisses, s'accrochèrent à sa culotte et la firent glisser jusqu'à ses chevilles. Le contact de la peau calleuse des violeurs, sur la sienne, la fit frissonner de dégoût. Continuant à résister comme une furie, elle dut aussi lutter contre la panique qui menaçait de la priver de ses moyens.

Deux hommes étaient hors de combat pour l'instant. L'un gémissait en se tenant l'entrejambe. L'autre, le nez éclaté, pissait le sang comme une fontaine. Mais il en restait dix, avides de s'approprier une proie si tentante. Ils se battaient, chacun essayant de se coucher sur elle avant les autres.

Au prix d'un terrible effort, l'Inquisitrice parvint à développer l'embryon d'idée qu'elle avait eu un peu plus tôt. Un jour, elle avait demandé à Zedd s'il pouvait la débarrasser de son pouvoir, afin qu'elle puisse aimer Richard. Le vieux sorcier avait été catégorique : une

Inquisitrice naissait avec sa magie et la gardait jusqu'à son dernier souffle.

Alors, comment Ranson avait-il réussi à l'en priver ? Zedd était un sorcier du Premier Ordre – ce qui se faisait de plus puissant dans sa confrérie. Ranson pouvait-il être meilleur que lui ? Probablement pas. Et pourquoi s'était-il privé du plaisir de la violer ? Son histoire de dégoût ne tenait pas, puisqu'il désirait la priver de sa dignité. Donc, il devait y avoir une autre raison.

Avait-il eu peur qu'elle ne découvre quelque chose ? Mais quoi ?

Alors, la lumière se fit dans son esprit.

La Première Leçon du Sorcier !

Les gens croient n'importe quoi parce qu'ils ont envie d'y croire. Ou parce qu'ils ont peur que ça ne soit vrai…

Kahlan redoutait que Ranson l'ait privée de son pouvoir. Et s'il l'avait fait souffrir pour qu'elle ne sente plus sa propre magie ? Un simple truc pour lui faire gober un énorme mensonge…

Alors que les types continuaient à la harceler, elle tenta d'accéder à son pouvoir. D'abord, se concentrer, et retrouver l'endroit où…

Non, il n'y avait rien ! Du vide… Un vide atroce…

Elle faillit crier en sentant une main s'insinuer entre ses cuisses, mais réussit à se retenir. Qu'elle perde sa lucidité, et c'en serait fini de ses maigres chances. Malgré ses efforts, le pouvoir lui échappait toujours. Mais si elle réussissait au moins à se faire détacher les mains…

— Arrêtez ! cria-t-elle.

Les types hésitèrent, se consultant du regard.

Parle ! s'ordonna Kahlan. *Dans trois secondes, il sera trop tard.*

— Vous vous y prenez très mal ! lança-t-elle.

— Peut-être bien, ma poulette, mais on finira par y arriver quand même !

Kahlan bloqua sa peur et réfléchit à toute vitesse. Ces brutes avaient un objectif, et elle ne les en détournerait pas. Se battre comme une folle ne servait à rien, sauf à exacerber sa panique. Le seul espoir était d'utiliser son intelligence. Elle devait ralentir ses agresseurs pour se donner le temps de penser.

— En vous y prenant comme ça, vous allez vous gâter le plaisir…

— Que veux-tu dire ? lança un des hommes.

— En vous battant contre moi, et entre vous, vous ne m'apprécierez pas à ma juste valeur.

— C'est pas idiot, grogna un des violeurs. La reine n'était plus un très bon coup, quand elle s'est évanouie.

— La reine ? souffla Kahlan. Quelle reine ? Les gars, je parie que

vous me faites marcher ! Vous n'avez pas eu une reine ?

— Cyrilla, qu'elle s'appelait, fit un des types. Elle s'est évanouie… Après son réveil, il devait y avoir un truc de pété dans son cerveau. Un vrai tas de viande froide. Mais on se l'est tapée quand même. Une reine, c'est pas tous les jours…

Kahlan lutta pour ne pas recommencer à ruer et à hurler. Si elle cédait à l'horreur de ce qu'elle venait d'apprendre, elle connaîtrait le même sort que sa demi-sœur…

Il lui fallait un instant de répit pour accéder à son pouvoir. Et si par miracle elle le retrouvait, les gibiers de potence devaient être le plus loin possible. Sinon, les neuf restants submergeraient son « élu ». Bref, elle devait tout préparer, au cas où sa magie fonctionnerait de nouveau. Et il serait impératif qu'elle « touche » le type le plus costaud du lot.

Un instant, elle faillit baisser les bras, craignant que sa tactique ne la sauve pas, ou pire, qu'elle n'ait pas les nerfs assez solides pour aller jusqu'au bout. Puis elle comprit, glacée jusqu'aux os, que ça n'avait aucune importance. Si elle échouait, tant pis ! De toute façon, en ne tentant rien, elle serait violée à coup sûr.

— Ce que vous venez de dire, au sujet de la reine…, fit-elle. Eh bien, c'est tout à fait ça ! Nous allons être ensemble plusieurs jours. Si je coopère, vous aurez beaucoup plus de plaisir.

La jeune femme crut qu'elle allait vomir.

— Continue à parler, dit le plus musclé des types.

— Eh bien… hum… ça va être ma première fois, vous comprenez ?

Les violeurs se réjouirent de leur bonne fortune. Elle les laissa faire, ravie de ce répit supplémentaire.

— Donc, reprit-elle quand ils se furent calmés, je suis une débutante, et je sais que vous… hum… m'aurez quoi que je fasse. Alors, j'aimerais mieux que ça… me plaise.

— Et qu'est-ce qui te fait envie, ma poulette ? demanda le costaud.

— Vous avoir les uns après les autres… Ça ne serait pas mieux pour vous ? Si vous ne vous battez pas, chacun attendant son tour, vous profiterez à fond de tout ce qu'une jolie femme peut offrir à un homme.

Deux types lui saisirent les chevilles et lui écartèrent les jambes en déclarant qu'ils préféraient faire ça à leur façon. Le costaud les écarta sans ménagements, les envoyant valdinguer contre le mur.

— Laissez-la parler ! grogna-t-il. C'est pas idiot, je vous dis ! Ma poulette, nous écoutons ta proposition.

Kahlan tenta de paraître très assurée… et intéressée par ces perspectives érotiques.

— Si vous acceptez ma proposition, je ne vous refuserai rien. Et croyez-moi, ça vous plaira !

Quelques-uns des hommes gloussèrent lubriquement.

— Comment être sûrs que tu dis la vérité ? demanda le costaud, soupçonneux.

— Parce que j'aimerai ça autant que vous, fit Kahlan en empêchant sa voix de trembler. Détachez-moi les mains, et vous verrez que je ne vous raconte pas d'histoires.

Elle se pencha en avant pour que le colosse dénoue les cordes. Un autre type en profita pour lui peloter les seins, mais elle réussit à garder son calme.

Quand elle eut les mains libres, elle se massa les poignets, puis sourit à l'homme et lui caressa la joue.

— Assez de boniment ! dit-il en écartant ses doigts. Tu as intérêt à ne pas nous avoir raconté des craques.

Kahlan mobilisa toute sa volonté puis s'adossa au mur. Elle remonta sa robe jusqu'à la taille, releva les genoux, écarta les jambes et regarda bravement le costaud.

— Touche-moi !

Trois autres types tendirent le bras.

— J'ai dit un à la fois ! cria l'Inquisitrice en chassant ces mains exploratrices. (Elle chercha le regard du colosse et demanda :) Quel est ton nom ?

— Tyler…

— Un à la fois, c'est la règle. Tyler, touche-moi…

Un concert de souffles rauques résonna contre les murs. Tyler tendit la main et obéit à Kahlan, qui dut lutter contre sa répulsion pour garder les genoux écartés. Espérant que l'homme ne la sentirait pas trembler, elle se força à respirer lentement.

Tyler sourit de toutes ses dents quand sa grosse paluche se posa à l'endroit le plus intime de la jeune femme.

Elle le repoussa doucement et serra les genoux.

— Tu vois ? N'est-ce pas plus plaisant qu'une femelle effarouchée qui s'évanouit dès qu'on la touche et ne réagit plus ?

Les autres hommes approuvèrent avec enthousiasme.

— Tu ressembles à une de ces Inquisitrices de malheur, grogna Tyler, toujours méfiant.

— Une Inquisitrice ? Tu as vu mes cheveux ? Tu crois qu'elles les portent aussi courts ?

— Non… Mais ta robe…

— Sa propriétaire ne l'avait pas mise et je la lui ai empruntée…

— D'après ce que je sais, on ne décapite pas les gens pour avoir volé une robe. Qu'est-ce qui t'a valu un séjour avec nous ?

— Je n'ai rien fait du tout ! Je suis innocente !

Les hommes éclatèrent de rire. Eux aussi avaient la conscience tranquille, ironisèrent-ils.

Tyler ne rit pas avec eux. À voir son regard mauvais, Kahlan comprit qu'elle devait faire quelque chose. Et vite !

Le cœur battant la chamade, elle lui prit la main, la remit entre ses jambes et serra très fort les cuisses.

Tyler en oublia instantanément ses soupçons.

— Comment veux-tu que nous procédions ? demanda-t-il.

— Je… hum… m'offrirai à vous ici. Pendant que je serai avec un homme, les autres s'éloigneront au maximum, pour que je puisse apprécier sans gêne les… événements… (Elle regarda Tyler et se passa la langue sur les lèvres.) Il y a une autre condition. Je veux que tu sois le premier. Depuis toujours, je rêve d'un colosse comme toi…

En voyant briller le regard de l'heureux élu, Kahlan trembla comme une feuille. Mais elle était la Mère Inquisitrice, se sermonna-t-elle, et elle devait garder la tête froide. Se passant de nouveau la langue sur les lèvres, elle pressa plus fort, et plus lascivement, la main de Tyler.

Il éclata de rire. Les autres l'imitèrent… avec une certaine nervosité.

— Les dames de la haute font des tas de chichis, mais devant un beau mâle, ce sont de vraies putes, comme les autres !

Il changea de ton et d'expression – et Kahlan crut que son cœur allait cesser de battre.

— J'ai brisé la nuque de la dernière catin qui m'a pris de haut et a décidé de changer d'avis. Le sorcier nous a menacés de mille morts si on te tuait, mais ça ne nous empêchera pas de te faire très mal si tu te fous de nous. (Kahlan réussit à sourire et à hocher la tête.) Maintenant, passons aux choses sérieuses.

D'un geste, Tyler indiqua à ses compagnons de reculer contre le mur opposé. Si ça les amusait, dit-il, ils pouvaient patienter en décidant qui serait le suivant. Puis il se tourna vers Kahlan et entreprit de déboutonner son pantalon.

L'Inquisitrice tenta de localiser son pouvoir. Toujours rien ! Il fallait gagner un peu de temps…

— Et si tu m'embrassais d'abord ?

— J'en ai rien à foutre de t'embrasser ! Ouvre les jambes, comme tout à l'heure. Ça, j'aimais beaucoup.

— Pourtant, un baiser, habilement donné par un bel homme, met une femme dans… d'excellentes dispositions.

Tyler hésita un moment. Puis il passa le bras droit autour des épaules de l'Inquisitrice et la plaqua sur le sol.

— Tu as intérêt à te chauffer vite, ma poulette, avant que je perde patience.

— C'est promis… Embrasse-moi quand même…

Tyler écrasa ses lèvres sur celles de la jeune femme. Elle poussa un cri étouffé quand sa main remonta le long de ses cuisses pour une deuxième exploration, impérieuse et brutale, cette fois. Pensant qu'elle gémissait de plaisir, il l'embrassa plus passionnément et elle se força à lui passer les bras autour du cou.

Sa puanteur de bête fauve faillit la faire vomir.

Kahlan se força au calme, comme chaque fois qu'elle décidait d'utiliser son pouvoir. Mais elle ne sentit rien à l'intérieur d'elle-même. Pas l'ombre d'un frémissement…

Des larmes de rage lui montèrent aux yeux. De plus en plus excité, Tyler lui mordillait les lèvres. Elle fit mine d'adorer ça…

Avec la main de l'homme entre ses jambes, de plus en plus hardie et sauvage, Kahlan ne réussissait pas à se concentrer ! La panique manqua la submerger quand il la força à écarter les cuisses.

De nouveau, la jeune femme se sermonna. Elle était la Mère Inquisitrice et avait recouru des dizaines de fois à son pouvoir ! Elle essaya encore. Sans succès… Le souvenir des jeunes victimes d'Ebinissia l'empêchait d'agir avec le calme indispensable.

Soudain, elle pensa à Richard. Comme il lui manquait ! Pour avoir une chance de le revoir, il fallait qu'elle touche cette brute avec son pouvoir. Pour Richard, elle devait y parvenir.

Pour lui ! Pour Richard !

Rien ne se passa. Elle s'aperçut qu'elle gémissait de rage contre la bouche de Tyler, qui prenait ça pour de la passion.

Il écarta un peu ses lèvres des siennes.

— Écarte plus les jambes, que mes chers amis voient à quel point une dame de la haute désire ce bon vieux Tyler !

Kahlan obéit. Tous les hommes grognèrent d'excitation. Alors, elle comprit ce que Ranson avait voulu dire en parlant de lui voler sa dignité.

Tyler recommença à l'embrasser.

Ça ne marchait pas ! Incapable d'accéder à son pouvoir – s'il était vraiment toujours là – elle allait devoir tenir la promesse faite à ces porcs. Sinon, ils la battraient et prendraient quand même ce qu'ils voulaient. Il n'y avait pas d'issue…

Elle repensa aux pauvres femmes d'Ebinissia. Leur sort, voilà exactement ce qui l'attendait. Il fallait s'y résigner. C'était inéluctable.

Alors, un discours que son père lui répétait souvent lui revint en mémoire.

Si tu abandonnes, Kahlan, tu es perdue. Bats-toi jusqu'à ton dernier souffle et ne concède jamais la victoire à tes ennemis. Utilise toutes tes armes jusqu'à la fin !

Elle n'était pas fidèle à l'enseignement de Wyborn. Baisser les bras,

voilà ce qu'elle faisait.

— Assez embrassé, grogna Tyler. Tu es dans de très bonnes dispositions, ma poulette !

Plus possible de gagner du temps ! Richard allait-il la détester pour ce qui suivrait ? Non, car il comprendrait qu'elle n'avait pas eu le choix. Si elle avait honte d'être une victime, alors, il serait déçu. Avec Denna, il avait appris ce que signifiait l'expression « être sans défense ». Elle ne lui en avait pas voulu d'avoir dû céder, et il réagirait de la même façon.

Si ça ne fonctionnait pas avec Tyler, elle essaierait avec le deuxième. Puis avec le troisième. Et ainsi de suite, jusqu'au dernier.

— Garde les jambes écartées, grogna Tyler en abaissant son pantalon.

Sans en avoir conscience, Kahlan les avait resserrées. Elle obéit docilement malgré les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

Esprits bien-aimés, aidez-moi !

Non ! Les esprits du bien n'étaient jamais venus à son secours, malgré la loyauté qu'elle leur avait témoignée. Ils ne changeraient pas de comportement aujourd'hui.

Que le Gardien les emporte !

Ne pleure pas, pensa-t-elle. *Combats jusqu'à ton dernier souffle !*

— Tyler, tu m'embrasses encore ? souffla-t-elle.

— Assez de cajoleries ! À moi de m'amuser, à présent !

Kahlan écarta les jambes au maximum et ondula lascivement des hanches.

— S'il te plaît ! Tu embrasses mieux que personne ! Encore un, je t'en prie ! Après, je te donnerai plus de plaisir que toutes les femmes que tu as connues. Encore un baiser !

Il se laissa tomber sur elle, lui coupant le souffle.

— Encore un, puis tu tiendras tes promesses !

Il lui écrasa les lèvres sous les siennes, trop excité pour se contrôler encore. Leurs dents s'entrechoquèrent douloureusement, mais il ne sembla pas s'en apercevoir.

Kahlan plaqua les mains sur le cou de taureau de Tyler. Écrasée par son poids, elle avait du mal à respirer.

C'est ta dernière chance ! Ton ultime souffle ! Bats-toi !

Pour Richard !

Comme elle l'avait fait si souvent, Kahlan relâcha son contrôle, même si elle ne sentait pas la furie du pouvoir tentant de se libérer.

Elle eut le sentiment de sombrer dans un puits sans fond.

Enfin, un roulement de tonnerre silencieux fit trembler les murs.

Tous les hommes crièrent de douleur.

Kahlan, elle, faillit hurler de joie. Elle sentait de nouveau la magie ! Très faible, puisqu'elle venait à peine de l'utiliser, mais bien

présente. Son pouvoir ne l'avait jamais quittée ! Pour lui faire gober un mensonge, Ranson avait utilisé *sa* magie… et la Première Leçon du Sorcier.

Tyler se redressa et la regarda dans les yeux.

— Maîtresse ! Ordonne, et je t'obéirai !

Les autres types approchaient déjà.

— Protège-moi !

Tyler envoya un de ses anciens compagnons valdinguer contre le mur, où il se fracassa le crâne. La bagarre fit rage quelques minutes, jusqu'à ce que Kahlan impose à son champion d'obtenir ce qu'elle voulait : une trêve.

Un combat à mort ne l'intéressait pas. Si Tyler succombait, l'issue la plus probable, elle n'aurait plus une chance de s'en tirer. Il fallait que l'homme garde les autres à distance, jusqu'à ce que son pouvoir se soit reconstitué.

Il restait six brutes face à son « héros ». Quatre autres ne bougeaient plus – y compris celui qu'elle avait frappé au visage – et un cinquième, le bras cassé, se tordait de douleur sur le sol.

L'Inquisitrice promit que Tyler n'attaquerait plus si les six survivants restaient dans leur coin. À contrecœur, ils obéirent, tirant avec eux leurs camarades blessés ou morts. La folie meurtrière du colosse les avait convaincus qu'il valait mieux ne pas insister – pour le moment.

Quand l'Inquisitrice menaça de lancer son fauve à l'assaut, ils consentirent même à lui renvoyer sa culotte.

Elle s'assit dans un coin, le dos contre le mur. Tyler se plaça devant elle, prêt à frapper.

Cette trêve ne durerait pas longtemps… Quand Tyler se fatiguerait, les autres en viendraient à bout. Ensuite, ils auraient la femme.

Ils avaient compris tout ça. Comme Kahlan.

Chapitre 60

La nuit s'étira en longueur, chacun campant sur ses positions. Kahlan dormit un peu, par tranches de quelques minutes, se réveillant chaque fois en sursaut. Bien qu'elle n'eût aucune idée de l'heure, elle estima que l'aube ne devait plus être très loin.

Toujours effrayée, et consciente qu'on viendrait bientôt la chercher pour l'exécuter, l'Inquisitrice était quand même heureuse que son pouvoir soit revenu. Sur un point, au moins, elle avait vaincu ses ennemis. Sans l'aide des esprits du bien, elle avait triomphé… et surmonté la tentation du renoncement.

Les esprits l'avaient laissée se débrouiller, comme toujours. Kahlan était furieuse contre eux. Après une vie passée à leur service, ils n'avaient jamais daigné faire un effort pour elle.

Eh bien, assez de tout ça ! Plus question de vénérer les esprits du bien, ou de tenter d'aider les peuples des Contrées – un ramassis d'ingrats ! Que lui avaient rapporté ses efforts ? Elle l'avait découvert la veille, dans la salle du Conseil : la haine de ceux qu'elle protégeait ! Ces gens allaient jusqu'à penser qu'elle torturait des enfants ! Certes, les Inquisitrices n'étaient pas aimées et on les redoutait pour une multitude de raisons. Mais de là à croire de telles horreurs…

À partir d'aujourd'hui, elle se soucierait d'elle-même, de ses amis et de Richard. Que le Gardien se régale avec les autres ! L'héroïsme n'était décidément pas un métier d'avenir…

La Mère Inquisitrice n'existait plus. Kahlan Amnell venait de prendre sa place.

La torche crachota puis s'éteignit, plongeant sa prison dans l'obscurité.

— Merci beaucoup, les esprits du bien ! cria Kahlan. Que le Gardien vous emporte !

Les six brutes encore valides venaient de fondre sur Tyler. Des cris et des bruits sourds déchirèrent le silence.

Kahlan entendit soudain l'écho de coups frappés contre du métal. Loin, très loin…

Non, pas loin du tout ! Une voix familière beuglait : « Mère Inquisitrice ! Mère Inquisitrice ! »

— Chandalen ! Chandalen ! Je suis là, dans ce puits !

— Mère Inquisitrice, comment ouvrir la porte ?

Kahlan cria quand une main s'accrocha à sa cheville et la fit basculer sur le sol. Mais Tyler la libéra, brisant un à un les doigts qui

l'emprisonnaient, et son agresseur hurla de douleur.

— Chandalen, il te faut une clé ! Utilise la clé !

— Une clé ? Qu'est-ce que c'est ?

— Tu te souviens, à Ebinissia ? La porte de la chambre royale était fermée, et je t'ai montré comment l'ouvrir. Un des gardes, là-haut, a un trousseau de clés à sa ceinture. Prends-le !

Kahlan entendit le bruit sourd d'un corps percutant la pierre. Le cri qui suivit lui apprit que c'était celui de Tyler.

Les choses tournaient mal…

— Mère Inquisitrice, la clé ne marche pas !

— Ce n'est pas la bonne ! Essaie avec une autre !

Un homme percuta Kahlan, qui s'étala de nouveau. Son adversaire sur elle, elle tenta de lui griffer les yeux et reçut plusieurs coups de poing dans le ventre.

De la lumière inonda soudain le puits. Avisant la brute qui s'en prenait à Kahlan, Tyler l'écarta violemment au moment où une échelle descendait dans l'oubliette.

— Tyler ! Tiens-les éloignés de l'échelle !

Kahlan commença à gravir les barreaux.

Dans son dos, Tyler venait de succomber sous le nombre. Elle l'entendit grogner de rage. Puis un bruit d'os brisés, et un silence de mort, lui apprirent que son défenseur n'était plus.

Kahlan rata un barreau quand un poing s'abattit sur l'arrière de son mollet. Sentant une main saisir sa cheville, elle rua de l'autre jambe, se réjouit du craquement sinistre qui retentit, et recommença à grimper.

Chandalen lui tendit le bras, la hissa au-dessus du muret et la poussa hors de la petite pièce. Après avoir poignardé le premier type qui émergea du trou, il sortit à son tour et referma la porte.

À bout de souffle, Kahlan se laissa tomber dans ses bras.

— Mère Inquisitrice, il faut sortir d'ici !

Il y avait partout des cadavres de gardes tués en silence par le *troga* de l'Homme d'Adobe. Mais comment l'avait-il retrouvée ? Quelqu'un avait dû lui montrer le chemin…

Au bout d'un couloir, ils débouchèrent sur les lieux d'une sanglante bataille. Un seul homme était encore debout parmi les morts. Orsk, sa hache dégoulinante de sang ! En voyant sa maîtresse, il sauta de joie comme un enfant.

— Je lui ai dit d'attendre ici, expliqua Chandalen en guidant la jeune femme vers un autre corridor. De surveiller ce couloir pour que je puisse aller à ton secours.

Chandalen se tut, les yeux rivés sur les cheveux courts de l'Inquisitrice. Par bonheur, il ne fit aucune remarque, et elle lui en fut très reconnaissante. Avoir perdu la crinière qui plaisait tant à Richard

était un crève-cœur.

Kahlan arracha une hache de guerre à un cadavre. Son pouvoir n'étant pas reconstitué, elle se sentirait mieux avec une arme à la main.

Chandalen en tête, Kahlan au milieu et Orsk fermant la marche, ils déboulèrent dans une salle où le capitaine de la garde, après l'avoir plaquée contre un mur, embrassait et pelotait une femme.

Au passage, alors que le soldat se retournait, Chandalen lui transperça le cœur.

— Viens ! cria-t-il à la femme. Nous l'avons retrouvée !

L'inconnue leur emboîta le pas. Jetant un coup d'œil derrière elle, Kahlan reconnut la fille qui s'était évanouie le soir du banquet – Jebra Bevinvier.

— Que faites-vous là ? demanda l'Inquisitrice.

— Pardonnez-moi de m'être évanouie, mais j'ai eu une vision, ce soir-là. On vous décapitait, Mère Inquisitrice… Cela m'a tellement horrifiée que j'ai perdu conscience. Après, j'ai compris que mon devoir était d'empêcher que ça se réalise. Vous m'avez parlé d'un ami à vous, dans les bois. Je suis allée le chercher…

Ils se plaquèrent contre un mur pour laisser passer une patrouille, dans une salle adjacente. Quand les soldats furent loin, Chandalen foudroya Jebra du regard.

— Que fichais-tu avec cet homme ?

— Tu as bien vu que c'était le capitaine de la garde… Il faisait une ronde avec tout un détachement. Je l'ai convaincu d'envoyer ses hommes ailleurs un moment… Si je n'avais pas agi, cinquante soldats vous seraient tombés dessus.

De mauvaise grâce, l'Homme d'Adobe admit que ça se tenait. Alors qu'ils repartaient, Kahlan souffla à Jebra qu'elle avait bien agi, car elle savait à quel point ce genre de chose demandait du courage. Jebra répondit qu'elle n'était pas une héroïne… et qu'elle n'avait aucune intention d'en devenir une.

Maîtresse Sanderholt les attendait devant l'entrée d'un couloir. Criant de joie, Kahlan lui jeta les bras autour du cou.

— Pas maintenant, Mère Inquisitrice, dit la femme en se dégageant. Vous devez fuir. Par là, la voie est libre.

Alors que les autres s'engouffraient dans le couloir, Kahlan prit la direction opposée. Tous firent demi-tour et la talonnèrent.

— Que fais-tu ? cria Chandalen. Il faut filer !

— J'ai quelque chose à prendre dans mes quartiers !

— Ça ne peut pas être important au point de…

— *Le couteau de ton grand-père !* lâcha l'Inquisitrice sans s'arrêter de courir.

Conscients qu'elle ne changerait pas d'avis, ses compagnons la

suivirent dans un dédale de couloirs étroits où les gardes ne devaient pas souvent patrouiller. Ils en rencontrèrent pourtant quelques-uns, qu'Orsk se fit un plaisir de hacher menu.

Au détour d'un corridor, un soldat bondit sur l'Inquisitrice. Sans ralentir, elle lui enfonça sa hache dans la poitrine.

L'homme s'écroula, raide mort. Kahlan tenta de dégager son arme. Le tranchant étant coincé dans les côtes du mort, elle renonça et s'empara de l'épée keltienne de sa victime.

Avant d'atteindre ses appartements, elle eut plusieurs fois l'occasion d'utiliser sa lame avec une mortelle efficacité sous le regard surpris de Chandalen.

Ses compagnons l'attendirent dans l'antichambre, contents de pouvoir reprendre leur souffle.

Kahlan récupéra sa robe de mariée bleue, pliée sur une chaise. C'était pour elle qu'elle avait pris tant de risques ! Certaine de ne plus jamais revenir au palais, elle refusait de laisser à des porcs son bien le plus précieux.

Elle prit aussi le couteau et le mit en place. Avisant ses autres vêtements, nettoyés et repassés, elle les fourra dans son sac, avec la robe, puis enfila son manteau de fourrure. Son arc et son carquois à l'épaule, elle sortit de la chambre, certaine d'emporter tous les objets qui lui tenaient à cœur. Après un dernier coup d'œil au décor qu'elle avait connu toute sa vie, elle fit signe à ses amis de la suivre et les entraîna dans un escalier, en quête d'une porte donnant sur l'extérieur.

Elle perdit vite le compte des soldats que Chandalen exécuta avec son *troga* ou son couteau. *Idem* pour ceux qu'elle embrocha avec son épée…

Les quatre fugitifs semèrent la mort sur leur passage, dansant un ballet dévastateur au son de l'alarme qui retentissait partout dans le palais.

Ils dévalèrent le grand escalier. Juste avant le palier principal, sur les dernières marches, les deux jambes soudain tétanisées par la douleur, Kahlan perdit l'équilibre et termina la descente sur les fesses. Ses compagnons accoururent et voulurent savoir si elle était gravement blessée.

Elle prétendit avoir simplement trébuché.

Un pieux mensonge…

— Prenez ce couloir ! (Elle décrocha l'arc de son épaule et le brandit sur sa droite.) Filez et tournez à droite au bout ! Je vous rattraperai. Allez-y !

— Pas question de te laisser ! cria Chandalen.

— C'est un ordre ! (L'Inquisitrice se releva, malgré ses jambes

atrocement douloureuses.) Orsk, force-les à m'obéir ! Je serai très mécontente de toi si tu ne les fais pas sortir d'ici.

Le colosse borgne leva sa hache et grogna. Chandalen et Jebra marchèrent à reculons vers le couloir en tentant de plaider leur cause. Après avoir risqué leur vie pour la sauver, ils n'allaient sûrement pas l'abandonner.

— Orsk ! Fais-les sortir d'ici !

— Pourquoi ? crièrent en chœur Jebra et Chandalen.

Du bout de son arc, Kahlan désigna la silhouette tapie sous une arcade, à l'autre extrémité de la salle.

— Si vous restez là, il vous tuera !

— Il faut fuir ! Sinon, c'est toi qu'il abattra !

— S'il vit, il nous traquera avec sa magie et nous éliminera tous !

Un éclair jaune traversa la salle et percuta l'arche du couloir où Orsk, Chandalen et Jebra s'engageaient. Des blocs de pierre s'en détachèrent, obstruant presque le passage.

Kahlan sortit de son carquois une des flèches à tête horizontale de Chandalen.

— Mère Inquisitrice, cria l'Homme d'Adobe, tu ne peux pas faire mouche à cette distance. C'est même trop loin pour moi ! Tu dois fuir !

Kahlan ne précisa pas au chasseur que le sorcier l'empêchait de courir en s'attaquant magiquement à ses jambes.

— Orsk, force-les à partir ! Je vous rattraperai.

Un nouvel éclair fit sauter des blocs de pierre. Enfin, poussés par Orsk, Jebra et Chandalen consentirent à partir.

L'Inquisitrice mit un genou à terre pour se stabiliser et encocha la flèche. Quand elle banda l'arc, la tête du projectile bien à plat dans sa ligne de mire, elle constata qu'elle distinguait à peine Ranson. À cause de la distance, et parce que la douleur brouillait sa vision…

Mais elle l'entendait rire aux éclats tandis qu'il la torturait de loin. Un rire qui lui rappela celui de Darken Rahl…

— On se prend pour un archer, Mère Inquisitrice ? Quel bel optimisme ! Mais tu n'auras pas été libre bien longtemps. J'espère que tu en as profité, parce que le long séjour qui t'attend au fond du puits, avec tes petits copains, ne sera pas une partie de plaisir !

La cible était trop loin. Elle n'avait jamais réussi un coup pareil. Mais Richard, lui…

S'il te plaît, aide-moi ! Montre-moi, comme ce jour-là, dans les plaines. J'ai besoin de toi !

Des vrilles de lierre se détachèrent du mur, à côté d'elle, s'enroulèrent autour de son torse et le serrèrent comme dans un étau. La douleur lui arracha un cri rauque.

Elle pointa de nouveau son arc.

Jusqu'à ton dernier souffle…

Les bras tremblants, elle voyait à peine le sorcier. Et les vrilles l'emprisonnaient…

Richard, aide-moi !

Une autre vague de douleur remonta le long de ses jambes et lui déchira les entrailles. Comment tenir un arc, dans ces conditions ?

Des éclairs pleuvaient autour d'elle. Ranson s'amusait à jouer au chat et à la souris…

Alors, les paroles de Richard retentirent dans sa tête :

« Un bon archer peut tirer dans toutes les circonstances. Si rire t'en empêche, quel effet te ferait la peur ? Toi et la cible, voilà tout ce qui doit exister. Rien d'autre n'importe. Il faut faire abstraction de tout. Quand un sanglier te charge, penser à ta peur ou à ce qui arrivera si tu le rates est exclu. Il faut savoir faire mouche sous la pression. »

Elle se souvint de ce qu'il lui avait murmuré à l'oreille : *appelle la cible…*

Et soudain, la cible vint à elle, comme si le sorcier était debout à trois pas de là. Elle vit même les étincelles qui crépitaient au bout de ses doigts.

Elle distingua tout aussi clairement la « mouche » : la gorge du sorcier, qui se gonflait et se dégonflait au rythme de son hilarité.

Kahlan relâcha lentement sa respiration, comme Richard le lui avait appris.

En douceur, comme le souffle d'un enfant, la flèche jaillit de l'arc. L'Inquisitrice la regarda voler, consciente qu'une vrille s'enroulait à présent autour de son cou. Malgré la douleur, de plus en plus vive, elle ne quitta pas le projectile des yeux…

… et vit la gorge du sorcier éclater en libérant un geyser de sang.

Aussitôt, les vrilles se détachèrent de son corps. Tombée à quatre pattes, Kahlan serra les dents en attendant que la douleur se dissipe.

Ce qu'elle fit avec une miséricordieuse rapidité.

— Que le Gardien t'emporte aussi, sorcier Neville Ranson ! cria Kahlan en se relevant.

Il y eut un bruit assourdissant, comme celui d'un éclair.

Une vague d'obscurité totale déferla dans la salle. La lumière des lampes vacilla et Kahlan se sentit plus glacée que cette fameuse nuit, dans le camp ennemi.

Le Gardien venait – littéralement – d'emporter Ranson !

Entendant un grognement, l'Inquisitrice se retourna et vit un garde dévaler les marches dans sa direction. Elle s'accroupit, attendit que l'homme soit sur elle et utilisa son élan pour le propulser par-dessus la balustrade, dans la cage d'escalier.

Il tenta d'entraîner la jeune femme avec lui, mais ses doigts, au passage, réussirent seulement à accrocher son collier. La lanière se

cassa et le bijou tomba dans le vide avec le soldat.

Kahlan se pencha par-dessus la balustrade et vit l'homme s'écraser sur le sol, trois niveaux plus bas. Le collier lui échappa et glissa sur les dalles.

— Maudits soient les esprits du bien !

Kahlan envisagea de descendre chercher le précieux cadeau d'Adie, mais des bruits de bottes l'en dissuadèrent. D'autres gardes accouraient. Après une brève hésitation, l'Inquisitrice s'engouffra dans le couloir où avaient disparu ses trois compagnons. Si les esprits du bien ne lui avaient servi à rien, de quel secours serait un collier ? Ça ne valait pas la peine de risquer sa vie.

Elle rattrapa ses amis au moment où ils sortaient du palais. Tous furent soulagés de la revoir, et d'apprendre que le sorcier ne leur ferait plus d'ennuis.

L'Inquisitrice les guida vers le sud – le chemin le plus court pour gagner la forêt.

— Mère Inquisitrice…, souffla Jebra, haletante, en la retenant par le bras.

— Il n'y a plus de Mère Inquisitrice ! Je suis Kahlan Amnell…

— Kahlan, si vous préférez… Il faut m'écouter : vous ne pouvez pas fuir le palais !

— J'en ai assez de cet endroit !

Ils traversaient déjà la cour. Encore quelques minutes et ils seraient en sécurité.

— Zedd a besoin de vous !

Kahlan s'arrêta et se retourna.

— Zedd ? Vous le connaissez ? Où est-il ?

— C'est lui qui m'a envoyée en Aydindril, le lendemain de votre départ de D'Hara. Il devait aller chercher une femme nommée Adie, puis venir ici avec elle. J'avais pour mission de vous accueillir quand vous arriveriez avec Richard, et de vous dire d'attendre le sorcier. Il a besoin de vous.

— C'est moi qui ai besoin de lui ! Et plus que jamais !

— Alors, écoutez-moi ! Ne fuyez pas. Vos ennemis s'y attendent, et ils passeront les environs au peigne fin. En revanche, ils ne penseront pas que vous êtes toujours en Aydindril.

— Rester ici ? Où tout le monde me connaît ?

Non, ce n'était pas exact… Personne n'ignorait son apparence générale – en particulier sa longue chevelure. À part les conseillers, les ambassadeurs, les courtisans et les domestiques, peu de gens voyaient de près la Mère Inquisitrice. Et le plus souvent, ils étaient fascinés par sa longue crinière.

Qui n'existait plus…

Cette idée lui noua l'estomac. Jusqu'à leur disparition, elle n'avait

jamais mesuré combien ses cheveux et son pouvoir comptaient pour elle.

— Ça pourrait marcher, Jebra… Mais où nous cacher ?

— Zedd m'a donné de l'or… Personne ne sait que je suis votre alliée. Je louerai des chambres pour nous tous.

— Nous serions vos domestiques… Oui, c'est une bonne idée. Une dame de votre qualité peut en avoir trois.

— Mère Inquisitrice, je ne saurai pas jouer ce rôle. Zedd m'y a forcée, mais je ne suis pas crédible. *Vous* êtes une authentique dame. Moi, je reste une domestique.

— Ça ne vous rend pas inférieure à moi. Nous sommes seulement ce que nous sommes, rien de plus ou de moins. Et vous verrez, face à la nécessité, on se surprend souvent soi-même ! Mais si vous continuez à m'appeler Mère Inquisitrice, et à me vouvoyer, *ma dame*, nous finirons tous sur l'échafaud.

— Je ferai de mon mieux… Kahlan. Tout ce que je sais, c'est que nous devons attendre l'arrivée de Zedd. (Jebra tira sur la manche de sa future « servante ».) Mère Inquisitrice, où est Richard ? C'est vital ! N'en soyez pas offusquée, mais c'est lui qui compte vraiment. Zedd a besoin du Sourcier.

— C'est exactement pour ça que *j'ai* besoin de Zedd ! répliqua Kahlan.

Sur ces mots, elle prit la direction d'un quartier de la ville où ils trouveraient des auberges tranquilles, discrètes… et fort luxueuses.

Chapitre 61

Richard prit chaque garçon par le bras.

— Ralentissez…, souffla-t-il. Vous savez bien que je dois passer le premier.

Kipp et Hersh soupirèrent, agacés. Le Sourcier jeta un coup d'œil dans le couloir qu'ils allaient emprunter puis poussa ses deux compagnons contre le mur. Dans leurs poches, les grenouilles se débattaient furieusement.

— Ce n'est pas un jeu, les gars ! Je vous ai choisis parce que vous êtes les meilleurs. Restez ici, le dos contre la cloison, et comptez jusqu'à cinquante. Surtout, ne passez pas le bout du nez dans l'autre couloir avant d'en être arrivés là. Mon succès dépend de vous.

— Tu as sélectionné les bons types, dit Kipp. On va les faire sortir de là…

— Peut-être, mais ce ne sont pas des gamineries, cette fois. Vous risquez d'avoir de gros ennuis. Sûrs de vouloir continuer, les amis ?

Kipp mit les mains dans ses poches, tâtant les grenouilles en expert.

— Tu ne t'es pas trompé d'alliés, Richard. On veut le faire, et on *peut* le faire.

Les deux garçons étaient excités comme des poux. Logique, puisqu'ils n'avaient jamais pu tromper la vigilance des gardes. Ravis de s'aventurer en territoire inconnu, ils ne mesuraient pas le danger. Richard le savait et détestait les utiliser ainsi, mais il n'avait pas eu d'autre idée.

— Alors, commencez à compter.

Richard s'engagea dans le couloir, sa cape ouverte. Quand il eut atteint la bonne porte, il se plaqua contre le mur de marbre opposé, ferma le vêtement et tira la capuche sur son crâne.

Il ne bougea plus, devenu parfaitement invisible.

Les garçons firent irruption dans le couloir en beuglant comme des possédés. Ils s'arrêtèrent devant la double porte et regardèrent autour d'eux. Ne voyant pas Richard, ils se demandaient où il se cachait.

Selon leurs instructions, ils ouvrirent la porte, sortirent les grenouilles de leurs poches et les lancèrent dans la pièce en riant aux éclats.

Les deux sœurs ne furent pas longtemps paralysées par la surprise. Elles jaillirent de derrière leurs bureaux, l'une ramassant une badine au passage.

Kipp et Hersh libérèrent leurs dernières grenouilles puis détalèrent en criant :

— Vous ne nous attraperez pas ! Vous ne nous attraperez pas !

Ulicia et Finella s'arrêtèrent sur le seuil de la porte. Quand elles avancèrent pour regarder à droite et à gauche, elles frôlèrent le Sourcier, qui retint son souffle.

Apercevant les garçons, chacun à une extrémité du couloir, les sœurs tendirent les mains. Des tableaux se décrochèrent des murs, percutés par des éclairs, mais les deux garnements s'en sortirent indemnes. Furieuses, Ulicia et Finella se séparèrent, chacune lancée à la poursuite d'une proie.

Richard attendit qu'elles soient hors de vue pour s'écarter du mur. Dès qu'il relâcha sa concentration, la cape redevint noire. Il se demanda, vaguement amusé, comment aurait réagi un passant en le voyant se « matérialiser » ainsi.

L'antichambre était déserte. Devant la porte, entre les bureaux, l'air étincelait légèrement. Richard le testa du bout des doigts. Il semblait plus épais, mais pas plus dangereux que ça…

Le Sourcier traversa le bouclier et ouvrit la porte. La pièce aux murs richement lambrissés où il entra, beaucoup plus petite que ses appartements, était chichement éclairée par trois bougies. Au centre trônait un bureau en noyer couvert de documents et de livres. Sur les deux murs latéraux, de hautes bibliothèques croulaient sous le poids de grimoires et de quelques étranges artéfacts.

Debout sur une chaise, une vieille domestique en robe grise époussetait consciencieusement une étagère.

Elle se retourna, surprise, et lança :

— Que faites-vous là ?

— Désolé de vous avoir effrayée, ma dame. Je voudrais voir la Dame Abbesse. Elle est ici ?

La femme tenta de descendre de son perchoir, le pied mal assuré. Richard lui tendit une main. Ravie de l'attention, elle écarta coquettement une mèche de cheveux gris de son front. Le reste de sa chevelure était noué en queue-de-cheval, remarqua le Sourcier.

Une fois qu'elle fut sur le sol, Richard nota que le sommet du crâne de la femme arrivait à peine au creux de son estomac. Elle était plus large que haute, comme si un géant, jadis, avait appuyé sur sa tête pour la faire rapetisser d'un bon pied.

— Les sœurs Ulicia et Finella t'ont laissé entrer, jeune homme ?

— Non… Elles avaient dû… hum… sortir d'urgence.

— Mais le bouclier, devant la porte…

— Excusez-moi, coupa Richard, mais je voudrais parler à la Dame Abbesse. (Au bout de la pièce, il avisa une autre porte qui donnait sur une cour intérieure.) Est-elle ici ?

— Tu as un rendez-vous, mon garçon ?

— Non. J'essaie d'en obtenir un depuis des jours. Les sœurs refusant de coopérer, j'ai dû improviser une solution.

— Je vois… Mais il faut avoir un rendez-vous… Désolée, c'est le règlement.

Richard se dirigea vers la porte intérieure. Sa patience mise à rude épreuve, il s'efforça de parler calmement, pour ne pas brusquer la vieille femme.

— Si je ne vois pas la Dame Abbesse, nous risquons tous d'avoir rendez-vous avec le Gardien.

— Vraiment ? fit la servante en fronçant les sourcils. Le Gardien, rien que ça ? Tu m'en diras tant…

Richard s'arrêta et fit volte-face.

— Vous êtes la Dame Abbesse, n'est-ce pas ?

— Oui, Richard, répondit la fausse domestique. Je crois bien que c'est mon titre…

— Et vous savez qui je suis ?

— Bien sûr !

— Alors, c'est vous qui dirigez le palais ?

— D'après ce que j'ai entendu, on dirait que tu as pris ma place. Un mois que tu es là, et la moitié des gens sont devenus tes marionnettes. Je pensais *te* demander un rendez-vous, vois-tu…

— Eh bien, je vous l'aurais accordé, assura Richard.

— J'étais impatiente de te connaître… (La Dame Abbesse tapota le bras de son visiteur.) À partir d'aujourd'hui, tu pourras venir me voir quand ça te chantera.

— Alors, pourquoi ne pas m'avoir reçu plus tôt ?

— C'était une épreuve, mon garçon. Et je suis impressionnée par ton succès. Je croyais qu'il te faudrait six mois de plus. Au moins.

La porte s'ouvrit soudain à la volée. Soulevé du sol, et tiré en arrière par son collier, Richard alla s'écraser contre un mur. Le souffle coupé, il vit Ulicia et Finella campées sur le seuil, l'air pas commode.

— Allons, allons…, dit la Dame Abbesse. Mes sœurs, arrêtez vos bêtises et laissez ce garçon tranquille.

Dès qu'il fut retombé sur le sol, Richard foudroya du regard les deux cerbères.

— C'est moi qui ai entraîné Kipp et Hersh dans cette aventure. Si vous voulez vous venger, ne le faites pas sur eux. Et s'il leur arrive des misères, vous en répondrez devant moi.

— Leur punition est déjà décidée, dit Ulicia en avançant. Pour cette fois, ils recevront simplement une bonne leçon. (Elle brandit sa badine vers Richard.) À ta place, je m'inquiéterais plutôt de ce qui t'attend, toi, mon garçon…

— Sœur Ulicia, intervint la Dame Abbesse, vous avez raison. Une punition s'impose. (La sœur-cerbère jubila.) Mais c'est vous qui la recevrez.

— Dame Abbesse Annalina ! s'étrangla Ulicia.

— N'avais-je pas spécifié que Richard ne devait pas entrer ici ?

— Oui, Dame Abbesse Annalina ! firent en chœur les deux sœurs.

— Et n'est-il pas dans mon bureau ?

— Mais…, souffla Ulicia. Nous avions laissé un bouclier. Il n'aurait pas dû…

— Pas dû ? coupa Annalina. Pourtant, il est debout devant moi ! Ou ai-je la berlue, mes sœurs ?

— Non, Dame Abbesse…

— Et vous comptiez reprendre vos postes, après un échec pareil, faire comme si de rien n'était, et punir ceux qui ont démontré votre incompétence ? Eh bien, pour la peine, c'est vous qui écoperez des punitions prévues pour les deux garçons.

Les sœurs blêmirent.

— Dame Abbesse, gémit Finella, vous ne pouvez pas infliger ça à des sœurs…

— Vraiment ? Qu'aviez-vous en tête ?

— Une bastonnade cul nul, en public, demain matin après le petit déjeuner.

— Excellente idée. Mais vous prendrez leur place.

— Dame Abbesse, souffla Ulicia, nous sommes des Sœurs de la Lumière. Ce serait trop offensant.

— Une leçon d'humilité n'a jamais fait de mal à personne. Devant le Créateur, nous sommes tous de petits enfants. Pour votre échec, vous recevrez le bâton à la place des deux garçons.

— Et si nous refusons ? demanda Ulicia en redressant le menton.

— J'en déduirai que vous n'êtes plus dignes de confiance, et que vous ne désirez plus être des Sœurs de la Lumière.

Les deux cerbères s'inclinèrent… humblement. Quand elles furent sorties, Richard leva un sourcil à l'intention de la vieille femme.

— J'espère ne jamais être sur la liste de vos ennemis, Dame Abbesse Annalina.

— Je t'en prie, appelle-moi Anna, comme toutes mes vieilles connaissances.

— J'en serais honoré, Dame Abbesse. Mais je ne suis pas une de vos vieilles connaissances.

— Vraiment ? Quel garçon bien informé tu fais ! Aucune

importance, appelle-moi quand même Anna. Sais-tu pourquoi j'ai puni ces deux idiotes ? Parce que tu as assumé la responsabilité de tes actes. Elles n'ont pas saisi que c'était crucial. Tu apprends à être un sorcier.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu sais qu'il est dangereux d'énerver ces femmes, n'est-ce pas ? (Richard hocha la tête.) Pourtant, tu t'es servi des deux garçons, en sachant qu'ils risquaient d'y laisser des plumes.

— C'est vrai. Hélas, je n'avais pas d'autre solution, et je devais vous voir.

— Le fardeau du sorcier… C'est le nom officiel de la chose… Utiliser les gens. Un sorcier avisé sait qu'il ne peut pas tout faire seul. Quand c'est important, il doit se servir des autres. Même si ça risque de leur coûter la vie. C'est une aptitude rare, et essentielle pour un sorcier. Comme pour une Dame Abbesse, je le crains…

— Anna, nous devons parler. C'est très urgent.

— Vraiment ? Allons nous promener dans mon jardin, que tu puisses m'entretenir de ton affaire si… urgente.

Ils sortirent dans un jardin intérieur dont la beauté, en d'autres temps, aurait fasciné Richard. Ce jour-là, il ne la remarqua pas. Depuis sa conversation avec Warren, il avait à peine mangé et dormi. Si le Gardien s'échappait de sa prison, tout le monde serait fichu, y compris Kahlan. Le Sourcier devait faire quelque chose.

— Anna, l'univers des vivants est en danger. J'ai besoin de votre aide. Il faut me retirer ce collier pour que je puisse intervenir.

— Je suis là pour t'aider, Richard. Quelle est la menace ?

— Le Gardien.

— Celui Qui N'A Pas De Nom, corrigea la Dame Abbesse.

— Quelle différence ça fait ? demanda Richard.

— Prononcer son vrai nom attire son attention.

— Anna, ce n'est qu'un mot… Le sens importe, pas la combinaison de lettres qu'on utilise. Quand vous l'appelez Celui Qui N'A Pas De Nom, le croyez-vous assez bête pour ignorer que vous parlez de lui ? Seuls les imbéciles prennent leurs ennemis pour des idiots. Et vous êtes très intelligente.

— Voilà longtemps que j'attends ça ! jubila la Dame Abbesse. Enfin quelqu'un qui s'en aperçoit !

— Qu'est-ce que le « caillou dans la mare » ? demanda Richard alors qu'ils s'arrêtaient, justement, devant une petite étendue d'eau.

— Tu en es un, Richard…

— Parce qu'il y en a plusieurs ?

Un petit caillou lévita dans les airs et vint se poser sur la paume d'Annalina.

— Chacun de nous a un effet sur les autres. Certains inspirent à

leurs compagnons le désir de faire de grandes choses. D'autres les entraînent vers le crime… L'influence de ceux qui ont le don est très supérieure à la moyenne. Plus fort est le Han, plus l'effet est puissant.

— Quel rapport avec moi ? Et avec un caillou dans la mare ?

— Tu vois les canards qui flottent sur cette eau ? Imagine que ce sont les gens, dans le monde, et que tu es ce caillou. (Elle jeta la petite pierre dans la mare.) Tu vois ce qui arrive ? Les rides, dans l'eau, affectent tout le monde. Et sans toi, l'onde serait restée lisse comme de l'huile.

— Les autres nagent sur ces ondulations… Mais le caillou coule à pic.

— N'oublie jamais ça, fit la Dame Abbesse avec un sourire sans joie.

— Anna, je crois que vous me surestimez. Après tout, vous ne savez rien de moi.

— Tu te trompes peut-être, mon enfant… Mais parle-moi de tes soucis, avec ce Gardien.

— Il faut agir, car il risque de s'évader. On a ouvert une des boîtes d'Orden, et le portail est béant. De plus, la Pierre des Larmes est dans notre monde. Je dois intervenir…

— Bien sûr… N'importe quelle sœur peut te plaquer contre un mur sans y penser, et tu veux affronter le Gardien en personne ?

— Mais on ne peut pas ne rien faire !

— Je vois que tu as parlé avec Warren… Un brillant jeune homme, en vérité. Mais qui a encore besoin d'être guidé… (Annalina saisit délicatement la branche d'un arbuste.) Il a étudié tous ces livres et il les adore. Je parie qu'il les connaît jusqu'à la dernière virgule…

Annalina examina soigneusement une fleur, sur la branche. En la regardant faire, à la lueur du clair de lune, il vint à l'esprit de Richard qu'il avait peut-être surestimé sa propre intelligence. Et celle de Warren.

— Alors, que pensez-vous au sujet du Gardien ? Et de la Pierre des Larmes ?

La Dame Abbesse prit le Sourcier par le bras et recommença à flâner dans le superbe jardin.

— Si le portail est ouvert, la Pierre des Larmes étant dans notre monde, pourquoi le Gardien ne nous a-t-il pas déjà sous sa coupe ?

— Qui vous dit que ça ne va pas se produire d'un instant à l'autre ?

— Tu penses qu'il n'a pas fini de dîner ? Après le dessert, il s'essuiera le menton, fera son petit rot, et viendra avaler notre monde ? Alors, tu veux fermer le portail avant qu'il retire sa serviette de son cou ? Crois-tu que les univers qui nous entourent fonctionnent exactement comme le nôtre ?

Richard se passa nerveusement une main dans les cheveux.

— Je ne sais rien de tout ça, mais Warren a dit…

— Il ne sait pas tout, Richard. C'est un étudiant doué pour les prophéties, mais il lui reste beaucoup à apprendre.

» Sais-tu pourquoi nous gardons ces textes dans les catacombes, à l'abri des profanes ? Eh bien, à cause du type de conversation que nous avons. Les prophéties sont dangereuses pour les esprits non initiés. Et parfois, même pour ceux qui le sont. Il existe beaucoup plus de choses que celles que tu vois, Richard. Sinon, le Gardien nous aurait déjà eus.

— Selon vous, nous ne sommes pas en danger ?

— Nous le sommes *toujours*, mon enfant. Et nous le resterons tant qu'il y aura un monde des vivants. Car toute vie peut être fauchée par la mort. (Annalina tapota de nouveau le bras du jeune homme.) Tu es une personne importante qui figure dans une prophétie. Mais si tu agis sans réfléchir, ça causera plus de mal que de bien. La Pierre des Larmes, même si elle est dans ce monde, ne permet pas, toute seule, au Gardien de franchir le portail. Elle n'est qu'un outil, Richard !

— J'espère que vous avez raison…

— Comment va ta mère ? demanda abruptement la Dame Abbesse.

— Elle est morte quand j'étais enfant… Dans un incendie.

— Je suis navrée, Richard. Et ton père ?

— Lequel ?

— Celui qui t'a adopté. George Cypher.

— Il a été tué par Darken Rahl. Mais comment savez-vous, au sujet de George ?

Annalina le gratifia du regard sans âge qu'il avait remarqué chez d'autres femmes : Adie, Shota, sœur Verna, Du Chaillu et Kahlan.

— Je suis navrée, Richard… J'ignorais que George était mort. C'était un sacré bonhomme !

Le Sourcier s'immobilisa, frappé par une idée.

— C'est grâce à vous qu'il a obtenu le livre !

Il n'en dit pas plus, espérant inciter Annalina à combler les lacunes de son raisonnement.

— Tu as peur de prononcer le titre à voix haute, mon garçon ? Parlerais-tu du *Grimoire des Ombres Recensées* ? (La Dame Abbesse désigna un banc de pierre.) Assieds-toi, mon pauvre petit, avant de te retrouver le cul par terre.

Richard obéit et elle prit place à côté de lui.

— C'est vous qui avez donné le livre à mon père ?

— En fait, je l'ai aidé à se le procurer. Richard, je t'ai dit que nous sommes de vieilles connaissances. Bien sûr, la dernière fois que je t'ai vu, tu suçais encore ton pouce. Ce qui est normal, pour un bébé de quelques mois… (La vieille femme eut un sourire mélancolique.) Si ta

mère pouvait te voir… À l'époque, elle était déjà si fière de toi ! À l'entendre, tu étais la bénédiction qui compensait une malédiction. Tu sais, Richard, la notion de compensation – ou d'équilibre, si tu préfères – est essentielle dans le monde des vivants. Tu es le fils de l'équilibre, et c'est pour ça que je mise tant sur toi.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi…, avoua Richard.

— Parce que tu es un caillou dans la mare. Il y a plus de trois mille ans, les sorciers contrôlaient la Magie Soustractive. Depuis, aucun n'est venu au monde avec ce don-là. Nous avons espéré en vain, jusqu'à ces derniers temps. Quelques sorciers ont eu la vocation pour cette magie, mais jamais le don. Toi, tu l'as, Richard, et pour les deux variantes !

— Quoi ? Vous êtes cinglée ! cria le Sourcier en se levant d'un bond.

— Assieds-toi !

Vaincu par le pouvoir serein de la voix d'Annalina – et par sa présence imposante –, le jeune homme obéit. Pour une raison inconnue, il se sentait soudain tout petit face à la vieille femme. Elle n'avait pas grandi d'un pouce, pourtant, il aurait juré qu'elle le toisait de haut.

— À présent, écoute-moi ! Tu me causes beaucoup de problèmes, comme un taureau qui abat les clôtures et piétine les récoltes. L'enjeu est trop élevé pour te laisser foncer tête baissée. Je sais, tu crois bien agir, mais un taureau fou le pense aussi. Ton vrai handicap, c'est le manque de connaissances. Alors, je vais faire ton éducation.

» Même si tu commenceras par nier certaines de mes révélations, tu devrais vite changer d'avis. Sinon, tu risques de porter ce collier pendant longtemps. Car il ne s'ouvrira pas tant que tu n'accepteras pas la vérité.

— On m'a dit que les sœurs retiraient elles-mêmes le Rada'Han…

L'éclair qui passa dans les yeux de la Dame Abbesse fit regretter à Richard d'avoir ouvert la bouche. Pour un peu, il aurait volontiers changé de place avec les deux sœurs promises à une fessée en public.

— Quand tu te seras accepté toi-même, avec tes capacités et ton véritable pouvoir, le collier s'ouvrira. Pas avant. Tu l'as mis toi-même autour de ton cou, et nous n'avons pas le pouvoir de l'enlever sans ton aide. Sans l'assistance de ton don, pour être précise. Pour y arriver, tu devras apprendre à te regarder en face…

» Avant tout, tu dois en savoir plus sur le Gardien, le Créateur, et la nature de notre monde. Ton problème, comme Warren, c'est que tu tentes de comprendre les *autres* mondes selon les règles du nôtre.

» Le bien et le mal – le Créateur et le Gardien – sont issus du chaos, qui s'est divisé en deux forces opposées. Même s'ils se détestent, ils sont interdépendants et ne peuvent pas exister l'un sans l'autre. Ils

s'interdéfinissent, comprends-tu ? Notre combat, dans ce monde, est de maintenir l'équilibre.

Richard ne dit rien, mais ne put s'empêcher de faire la moue.

— Le Créateur est la source et l'âme de la vie qui s'épanouit dans notre monde. Mais sans le Gardien, sans la mort, la vie ne serait pas possible. Car elle serait éternelle…

» Peux-tu imaginer un univers où personne ne mourrait ? Où chaque bébé vivrait à jamais ? Où les plantes ne se flétriraient pas ? Tous les arbres seraient indestructibles et la moindre graine donnerait naissance à un géant immortel…

» Qu'arriverait-il, selon toi ? Comment mangerions-nous, sans pouvoir abattre un animal ni cueillir un fruit ? Aimerais-tu connaître une éternité de famine ? Le monde des vivants, consumé par le chaos, finirait par s'autodétruire.

» La mort – ou le royaume des morts, si tu préfères – est éternelle. Tu y penses selon les critères de la vie, par essence éphémère. Mais dans l'éternité, le temps n'a aucune réalité. Pour le Gardien, une seconde ou un an, cela ne veut rien dire.

» À travers ceux qui le servent dans ce monde, il peut appréhender le temps. C'est leur sentiment d'urgence qui le pousse à se battre. Pour réussir, il a besoin des vivants. Donc, il leur fait des promesses mirobolantes et eux ont soif de le voir triompher.

— Alors, quel rôle jouent les vivants dans tout ça ?

— Nous divisons et définissons le chaos, au moyen de l'ordre, et nous maintenons la séparation : la lumière et l'obscurité, l'amour et la haine, le bien et le mal. Nous sommes le vecteur de l'équilibre.

» Compare-nous aux canards qui nagent dans cette mare. L'air, au-dessus de leurs têtes, est le Créateur. L'eau, sous leurs ventres, est le Gardien. Les âmes des vivants, nées du Créateur, s'épanouissent en ce monde. Après la fin, elles sombrent dans les profondeurs de la mort.

» Cela ne veut pas dire que la mort est maléfique. C'est un jugement que nous plaquons sur elle. Le Gardien, lui, est comme le limon qu'on trouve au fond de la mare. Les esprits des morts sont présents partout, dans les profondeurs du chaos et de la haine, près du Gardien, comme à proximité des vivants, non loin de la lumière du Créateur.

» La mission des vivants est de séparer et de définir les mondes qui s'étendent de chaque côté de la vie. La magie nous en donne le pouvoir. C'est elle, le point d'équilibre.

» Le Gardien voudrait avaler notre univers. Ce serait son triomphe absolu ! Pour ça, il doit éliminer la magie. En même temps, il entend l'utiliser pour rompre l'équilibre.

Richard posa une question, histoire d'avoir une chance de ne pas

sombrer dans une mare… de perplexité.

— Et les sorciers ont le pouvoir d'influer sur cet équilibre ?

— Oui. Tu peux maîtriser les deux variantes de la magie. Cela fait de toi un homme très dangereux.

» Ton don étant double, tu es à même de réparer ou de détruire le voile. Beaucoup de gens de bien, s'ils le savaient, te tueraient de peur que tu nous détruises tous – même si c'est accidentellement.

— Vous êtes du nombre, Dame Abbesse ?

— Si c'était le cas, je n'aurais pas aidé ton père à se procurer le *Grimoire des Ombres Recensées*. Tes actes ont neutralisé la menace immédiate, mais également nourri la magie du portail. Un plus grand danger nous guette, mais je n'avais pas le choix, car ne rien faire aurait été désastreux. Hélas, si on ne remédie pas à ce qui est arrivé, tout cela finira par pire désastre…

— Le voile, où est-il ? Et qu'est-il exactement ?

Annalina se tapota le front.

— Le voile est à l'intérieur de ceux qui détiennent la magie. Nous sommes ses protecteurs. C'est pour ça que l'équilibre importe tant pour nous. Quand le voile est déchiré, l'équilibre bascule. Et plus il bascule, plus le voile se déchire…

» Le Créateur règne sur Son domaine, et le Gardien sur le sien. Le Gardien a besoin du Créateur pour l'alimenter en vie. Et le Créateur attend du Gardien qu'il aide l'existence à se renouveler. Le voile préserve l'équilibre…

La Dame Abbesse se rembrunit.

— Beaucoup de gens tiendraient ces propos pour des blasphèmes. Ils voient le Gardien comme une entité maléfique qui doit être détruite. Mais s'ils réussissaient, la vie disparaîtrait avec lui.

— Pour le plaisir de débattre, dit Richard, si j'avais vraiment les deux dons, à quoi servirait mon pouvoir ?

— Tous les sorciers ont une spécialité. Certains sont des guérisseurs, d'autres fabriquent des artéfacts, d'autres encore, moins nombreux, ont un talent particulier pour les prophéties. Les plus rares sont les sorciers de guerre. Aucun n'est venu au monde depuis plus de trois mille ans. Jusqu'à toi.

— Je n'aime pas du tout ça…, grogna Richard.

— *Sorcier de guerre* est un nom qui a deux sens. Ceux-ci s'équilibrent réciproquement, comme toute chose en matière de magie. Le premier sens, c'est qu'un tel sorcier peut déchirer le voile, apportant la destruction et la mort. Le second signifie qu'il a la magie nécessaire pour affronter le Gardien. Être un sorcier de guerre ne fait pas de toi un homme maléfique, Richard. Beaucoup de combattants luttent pour protéger des innocents sans défense…

Richard jugea que le moment était venu de placer une petite

citation.

— *« Sauf si celui qui de la vérité naquit*
Pour les chances de vie héroïque se bat.
Mais cet homme est marqué. Ce n'est pas un hasard
Car l'ombre sait qu'il est le caillou dans la mare. »

— Pour quelqu'un qui se prétend hermétique aux prophéties, tu sembles connaître quelques-uns des passages essentiels. À moins que je ne comprenne plus rien à rien, ça doit signifier que tu es marqué.

Le Sourcier hocha la tête… et sentit la cicatrice, sur sa poitrine.

— Vous voulez dire que ma vie est déjà décidée ? Que je dois m'abandonner à un destin prédéterminé ?

— Non. Rien n'est écrit d'avance. Les textes indiquent seulement que tu as un grand potentiel. Tu peux influencer les événements. À cause de cela, il est essentiel que tu apprennes.

» La première étape sera de t'accepter toi-même. Sinon, tu abîmeras la partie la plus précieuse de ton être : ton libre arbitre. Si tu agis sans comprendre, tu risques de te précipiter vers le chaos.

» Je t'ai laissé vivre, quand j'ai appris ta naissance, parce que tu as le pouvoir de faire le bien. Mais tant que tu n'auras pas accepté les deux faces de ta magie, tu seras un danger pour toutes les créatures vivantes.

— Parlez-moi de la Pierre des Larmes, demanda Richard.

Comme écrasé par le discours de la Dame Abbesse, il était pressé de changer de sujet.

— Dans le royaume des morts, c'est une force immatérielle. Dans le nôtre, elle devient un artéfact qui incarne cette puissance.

» La Pierre des Larmes est comme une ancre qui retient le Gardien dans les profondeurs de son royaume, où son influence sur notre univers est assez réduite pour assurer l'équilibre.

— Alors, si elle est chez nous, ça signifie qu'il est libre.

— Si tu avais raison, nous serions tous morts, non ? (Richard ne fit pas de commentaire.) C'est une des entraves qui emprisonnent le Gardien. Il y en a d'autres, toujours intactes. Pour le moment, la magie aide aussi à le retenir derrière le voile.

» Mais la Pierre des Larmes, quand elle est mal utilisée dans notre monde par des gens comme toi, peut déchirer le voile et libérer le Gardien. Richard, la pierre a la capacité d'exiler n'importe quelle âme dans les entrailles du royaume des morts. Et si on s'en sert chez nous avec la haine ou l'égoïsme au cœur, elle nourrit le pouvoir du Gardien et détruit le voile.

» Dans ce cas, seul quelqu'un qui contrôle les deux magies peut arranger les choses. Et la pierre doit être rapportée au royaume des morts…

» Nous devons lutter pour renforcer les autres entraves du Gardien, jusqu'à ce que quelqu'un comme toi fasse ce qui doit être fait. En attendant, le Gardien devient de plus en plus fort ici et ses sbires tentent de briser ces entraves…

— Anna, êtes-vous sûre, à mon sujet ? Il se peut que…

— Tu viens de démontrer que j'ai raison, ce soir, en traversant le bouclier de Magie Additive. Pour cela, il a fallu que ton Han recoure à la Soustractive.

— Et si ma Magie Additive était simplement plus forte que la vôtre ?

— En traversant la vallée des Âmes Perdues, tu as été attiré par les deux types de tour, n'est-ce pas ?

— C'était peut-être un hasard…

— Les tours furent créées par des sorciers qui maîtrisaient les deux magies. Dans les tours blanches, il y a du sable blanc. Du sable de sorcier. Mais il m'étonnerait que tu en aies pris…

— Ça ne prouve rien. D'ailleurs, c'est quoi, du sable de sorcier ?

— Une matière si précieuse qu'elle n'a pas de prix. En réalité, il s'agit des os réduits en poudre des sorciers qui sacrifièrent leur vie dans les tours. Il alimente en puissance les sorts qu'on dessine avec – les bénéfiques comme les autres. Un sortilège particulier, tracé dans du sable de sorcier blanc, peut invoquer le Gardien.

» Mais toi, tu as pris du sable noir, n'est-ce pas ?

— Hum… oui… Je voulais un petit échantillon, voilà tout…

— Un petit échantillon, soupira la Dame Abbesse. Depuis la construction des tours, aucun sorcier n'a pu récupérer de sable noir. Pour en sortir d'une tour, il faut avoir le don de la Magie Soustractive. Veille sur ton « échantillon » comme sur la prunelle de tes yeux. Il a plus de valeur que tu ne l'imagines.

— Pourquoi ? Quel pouvoir a-t-il ?

— C'est l'opposé du sable blanc… Et ils se neutralisent. Un seul grain du noir peut infecter le sortilège dessiné pour invoquer le Gardien. À la fin, il le détruit. Une cuillerée de cette poudre d'os est une arme plus précieuse que bien des régiments.

— Pourtant, dit Richard, il ne peut pas s'agir seulement…

— Les derniers sorciers nés avec le double don ont enveloppé le palais de leur magie. Les prophètes de cette époque savaient qu'un nouveau sorcier de guerre viendrait un jour au monde. C'est pour cela qu'ils ont créé le bois de Hagen et les mriswiths. Un sorcier de guerre est automatiquement attiré par ce lieu. Pour s'y battre…

» Le collier interdit au don additif de te tuer. Le bois de Hagen fournit un exutoire à ton don soustractif. Cela, les Sœurs de la Lumière ne peuvent te le procurer.

— Mais j'ai utilisé l'Épée de Vérité, dit Richard. C'est elle qui a tué le mriswith.

— Elle aussi fut créée par des sorciers doués pour les deux magies. Seul un de leurs pairs peut l'exploiter pleinement. Bref, à part toi, personne n'en est capable. Et tu ne l'as pas encore fait.

» Elle t'a aidé, mais tu aurais pu te passer d'elle pour abattre le mriswith. Ton don aurait suffi. Si tu ne me crois pas, va dans le bois de Hagen avec un simple couteau. Tu viendras aussi à bout de la créature.

— D'autres avant moi se sont servis de cette arme. Ils n'avaient pas le don, et encore moins pour la Magie Soustractive.

— Ils n'ont pas vraiment recouru à la magie de la lame. Cette épée a été fabriquée pour toi, Richard. Pour t'assister ! Comme les prophéties et les mriswiths. Une aide qu'on t'envoie par-delà le flot du temps.

— Je ne crois pas pouvoir être un sorcier de guerre, Anna.

— Manges-tu de la viande ?

— Quel rapport avec le reste ?

— Tu es le fils de l'équilibre. Les sorciers ont tous un système de *compensation* pour leur pouvoir. Ceux de ta catégorie sont souvent végétariens. Une manière d'équilibrer les carnages qu'ils sont parfois obligés de faire.

— Désolé, Anna, mais je ne peux pas croire que j'aie un don pour la Magie Soustractive.

— C'est bien pour ça que tu es dangereux ! À chaque rencontre avec la magie, ton Han apprend à mieux te servir et te protéger. Mais tu n'en as pas conscience. Le Rada'Han favorise la croissance de ton pouvoir – que tu t'aperçoives ou non du phénomène.

» Tu agis sans connaître l'importance ni la raison de ce que tu fais. Comme quand tu as été attiré par le sable noir… ou lorsque tu as pris l'os rond de skrin à Adie.

— Vous connaissez la dame des ossements ?

— Oui. Elle nous a aidés, ton père et moi, à traverser le Passage du Roi pour retrouver le *Grimoire des Ombres Recensées.*

— De quel os rond parlez-vous ?

Pour la première fois, Richard vit de l'inquiétude dans le regard de la Dame Abbesse.

— Adie possédait un os rond de skrin. Un artéfact très puissant. Ta Magie Soustractive a dû l'attirer vers toi.

Richard se souvint d'avoir vu l'artéfact sur une étagère.

— J'ai bien aperçu cet os chez elle, mais je ne l'ai pas volé à Adie. Ça montre peut-être que je n'ai pas de don pour la Magie Soustractive.

— Non, car tu l'as remarqué… Si tu ne l'as pas pris, c'est parce que, sans le Rada'Han, ton pouvoir n'était pas assez fort pour

t'orienter vers cet os. Avec le collier, tu as été naturellement attiré vers le sable noir.

— Et… hum… est-il grave que je n'aie pas pris cet os ?

La Dame Abbesse eut un sourire que le Sourcier trouva forcé.

— Non. Adie protégera cet artéfact jusqu'à son dernier souffle. Elle connaît son importance. Tu le récupéreras plus tard…

— Quel est son pouvoir ?

— Il contribue à protéger le voile. Quand un sorcier de guerre y recourt, il invoque un skrin – à savoir une force qui aide à préserver la séparation entre les mondes. En quelque sorte, ce sont des garde-frontière…

— Et si un allié du Gardien s'appropriait cet os ?

— Tu t'inquiètes trop, Richard ! J'ai du travail et il va falloir que tu me laisses. Étudie et fais de ton mieux, mon enfant. Apprends à toucher ton Han et à le contrôler. Il le faut, si tu veux être utile au Créateur.

Richard se leva et s'éloigna, sentant peser dans son dos le regard de la Dame Abbesse.

— Anna, pourquoi le Gardien convoite-t-il le monde des vivants ? Qu'a-t-il à y gagner ? Quel est son but ?

— La mort est l'antithèse de la vie, mon enfant, répondit Annalina d'une voix lointaine. Le Gardien existe pour consumer les vivants. Sa haine de tout ce qui respire n'a pas de bornes. Et elle est aussi éternelle que sa prison… Aussi immuable que la mort !

Chapitre 62

Insensible au monde extérieur, Richard avançait vers le pont de pierre. Pendant des jours, il était resté cloîtré dans sa chambre, le cerveau en ébullition. Quand les sœurs étaient passées pour les leçons, il n'y avait mis aucun enthousiasme. À présent, l'idée de toucher son Han le terrorisait.

Warren s'activait jour et nuit dans les catacombes, à la recherche des nouvelles informations qu'il lui avait demandées.

Il y avait un fond de vérité dans les révélations de la Dame Abbesse. Sinon, pourquoi le Gardien, s'il en avait eu le loisir, n'aurait-il pas déjà emprunté le portail ?

Sa tête menaçant d'exploser, le jeune homme avait décidé de faire un petit tour, histoire de s'éloigner du palais.

Il se réjouissait de sa solitude au moment où Pasha le tira soudain par la manche.

— Je te cherchais…

— Pourquoi ?

— Pour être avec toi, c'est tout…

— Tu sais, je vais aller me promener dans la nature.

— Ça ne me dérange pas. Je peux t'accompagner ?

Richard étudia la novice. Elle portait sa robe marron vaporeuse généreusement décolletée et il faisait plutôt froid. Cela dit, son manteau violet semblait assez chaud. Mais avec ses grosses boucles d'oreilles, plus son collier et sa ceinture ornée d'un médaillon en or, elle ne ressemblait pas vraiment à la randonneuse type…

— Tu portes tes fichues mules avec lesquelles on ne peut pas marcher ?

Pasha tendit un pied.

— Je me suis acheté des bottes pour me promener avec toi.

Un effort touchant, pensa Richard, pas vraiment ravi. Se souvenant du chagrin qu'il lui avait fait en dénigrant sa robe bleue, il n'eut pas envie de la blesser de nouveau. Après tout, elle essayait simplement d'être gentille. De plus, un visage souriant le tirerait peut-être de sa morosité.

— Tu peux venir… Mais n'espère pas que je te ferai la conversation.

— Être avec toi me suffira, fit la novice en prenant le bras du jeune homme.

Avoir Pasha à ses côtés dissuada les femmes de lui coller aux

basques quand il traversa la ville. Enfin, presque toutes… La plupart de celles qui s'y aventurèrent, foudroyées du regard par la novice, n'insistèrent pas. Les autres goûtèrent de son Han. Sursautant quand une main invisible leur pinça les fesses, elles détalèrent sans demander leur reste.

À présent, Richard comprenait pourquoi le palais entretenait un « élevage » de sorciers. Le but était d'obtenir un sujet doué pour les deux magies.

Maintenant, les sœurs en avaient un…

Ils marchèrent en silence jusqu'aux collines caressées par les derniers rayons du soleil couchant. Dès qu'il fut en hauteur, avec une vue plongeante sur la cité, Richard se sentit beaucoup mieux. Conscient que c'était une illusion, il éprouva pourtant une grisante impression de liberté. Pensant à Gratch, qu'il n'avait pas vu depuis des jours, il regretta soudain que Pasha soit avec lui. Le pauvre garn devait se ronger les sangs d'inquiétude.

Le Sourcier, lui, n'avait aucune idée de ce qu'il devait faire. Tout ce que lui avait dit la Dame Abbesse était-il vrai ? Et si oui, était-ce rassurant – ou terriblement inquiétant ?

Pasha lui serra si fort le bras qu'il s'immobilisa, tiré de ses réflexions. Il vit à sa respiration heurtée qu'elle mourait d'angoisse.

— Que se passe-t-il ? souffla Richard.

— On nous observe… Une présence maléfique… Rebroussons chemin, s'il te plaît !

Le Sourcier dégaina son épée et la note métallique brisa la quiétude environnante. Il ne sentait aucun danger, mais sa compagne avait capté avec son Han quelque chose qui la terrorisait.

Quand elle poussa un petit cri, Richard tourna la tête et vit, de derrière un rocher, jaillir la gueule…

…amicale de Gratch !

— Ne t'en fais pas, il n'est pas méchant…, dit Richard à sa compagne.

Gratch se dressa de toute sa hauteur, tenta de sourire et dévoila ses crocs.

— Tue-le ! hurla Pasha. C'est un monstre ! Tue-le !

— Pasha, tu ne risques rien. Il est inoffensif.

La novice détala à toutes jambes. Richard la regarda sauter de rocher en rocher…

Puis il se tourna vers Gratch.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? Pourquoi lui as-tu fait peur ? Je t'avais dit de ne te montrer à personne.

Le garn aplatit les oreilles, baissa les épaules et gémit. Quand ses ailes commencèrent à trembler, Richard avança vers lui.

— C'est trop tard pour se désoler, mon vieux. Allez, serre-moi dans

tes bras ! (Gratch ne broncha pas, l'air honteux.) Tout va bien, ne t'inquiète pas.

Richard enlaça le grand monstre, qui lui rendit son étreinte, l'enveloppant de ses bras et de ses ailes. Son chagrin oublié, il renversa son ami sur le sol pour une petite séance de lutte amicale. En « combattant », Richard lui chatouilla les côtes jusqu'à ce qu'il se torde de rire.

Quand ils eurent fini de jouer, Gratch tapota du bout d'une griffe la poche où le jeune homme gardait la mèche de cheveux de Kahlan.

— Non, répondit Richard, ce n'est pas cette femme-là…

Le jeune garn fronça des sourcils à présent aussi gros qu'un manche de hache. Il ne comprenait pas, et le Sourcier ne voyait pas comment lui expliquer que Pasha n'était pas la femme dont il gardait en permanence un souvenir sur lui.

Sur l'insistance de Gratch, ils s'offrirent une nouvelle joute pour rire.

Richard revint au palais au crépuscule, décidé à dénicher Pasha et à tout lui révéler au sujet de son étrange ami.

Mais Verna l'intercepta.

— As-tu nourri le bébé garn que je t'avais ordonné de tuer ? Lui as-tu permis de nous suivre ?

— Il était seul et sans défense, ma sœur. Je n'ai pas eu le cœur de l'abattre et nous sommes devenus amis.

— Aussi absurde que ça paraisse, je peux comprendre ça. Tu avais besoin d'amitié, et je n'étais pas une candidate plausible.

— Sœur Verna…

— Mais pourquoi avoir montré ton petit copain à Pasha ?

— Ce n'était pas prévu… Il a sorti la tête de derrière un rocher et elle l'a vu avant moi.

— D'accord, mais ça n'arrange rien. Les gens d'ici ont peur des bêtes sauvages et ils les tuent. Pasha a beuglé partout qu'il y avait un monstre dans les collines…

— Je vais raconter mon histoire aux sœurs, et elles comprendront.

— Richard, écoute-moi bien ! Au palais, on pense que les « animaux de compagnie » sont une distraction pour les élèves. Une relation qui les éloigne de leur Han, si tu préfères. Je trouve ça idiot, mais la question n'est pas là.

— Vous craignez qu'on m'empêche de voir Gratch ?

— Non, mon garçon. Les sœurs te croient en danger, parce que le monstre risque de se retourner contre toi. Elles sont en train de se préparer à la chasse. Ces idiotes traqueront ton garn et le tueront, pour te protéger, selon elles.

Richard se détourna et courut comme un fou. Il retraversa le pont de pierre, fonça dans les rues en bousculant des passants stupéfaits,

déboula hors de la ville et fila vers les collines.

Quand il eut gravi celle où Gratch lui avait fait une malencontreuse surprise, il hurla à pleins poumons le nom de son ami. Sans obtenir de réponse.

Épuisé, le Sourcier tomba à genoux. Les sœurs seraient bientôt là. Elles utiliseraient leur Han pour débusquer le garn, qui ne mesurerait pas le danger. Et même s'il restait à distance, la magie pourrait l'atteindre et le tuer.

— Graaatch ! Graatch !

Une forme noire, dans le ciel, occulta un instant les étoiles. Le garn se posa lourdement et plia ses ailes, l'air interloqué.

Richard saisit sa fourrure à deux mains.

— Gratch, écoute-moi ! Il faut que tu partes d'ici ! Des gens veulent te tuer. Tu dois t'enfuir !

Le garn émit des grognements dubitatifs et voulut enlacer son ami.

Richard l'écarta sans ménagements.

— File ! Il le faut ! Je veux que tu partes ! Sinon, tu mourras ! Va-t'en et ne reviens jamais !

Gratch ne broncha pas. Richard lui flanqua un coup de poing dans la poitrine et désigna le nord.

— Fiche le camp, bon sang ! Et ne reviens jamais !

Le garn voulut de nouveau étreindre l'humain.

— Grrrratch aaaime Raaach aard.

Richard mourait d'envie d'enlacer son copain et de lui dire qu'il l'aimait aussi. Mais il devait se l'interdire – pour lui sauver la vie.

— Eh bien, moi, je ne t'aime pas ! Fiche le camp !

Gratch regarda la pente que Pasha avait dévalée, quelques heures plus tôt, puis il dévisagea Richard et tendit une main tremblante.

Le Sourcier recula, impitoyable en apparence. Il repensa à sa rencontre avec le bébé monstre, si petit à l'époque. Aujourd'hui, il était énorme, mais leur amitié et leur tendresse avaient grandi avec lui.

C'était son unique ami, et seule une séparation le sauverait. Si Richard l'aimait vraiment, il devait le chasser de sa vie.

— File ! Je ne veux plus te voir ! Tu n'es qu'un gros tas de fourrure idiot ! Si tu veux me faire plaisir, débarrasse-moi le plancher. Oui, va-t'en !

Richard aurait voulu continuer à crier, mais une boule, dans sa gorge, l'en empêcha. Gratch baissa les bras, pitoyable, et gémit comme un enfant puni.

Le Sourcier recula encore. Le garn avançant, il ramassa une pierre et la lui jeta dessus.

— Fous le camp ! Je ne veux plus jamais te voir !

Des larmes ruisselant sur sa gueule parcheminée, Gratch

murmura :

— Grrrratch aaaime Raaach aard.

— Si c'est vrai, file et ne reviens jamais, tu m'entends !

Le garn regarda de nouveau la pente qu'avait dévalée Pasha. Puis il se détourna et déplia ses ailes. Après avoir jeté un dernier coup d'œil derrière lui, il s'envola et disparut rapidement dans la nuit.

Quand il ne le vit plus, Richard se laissa tomber sur le sol. Son seul ami venait de le quitter…

— Je t'aime aussi, Gratch, murmura-t-il. Esprits du bien, pourquoi m'infliger ça ? C'était mon unique compagnon. Je vous hais tous !

Richard était à mi-chemin du palais quand une idée le frappa. Il s'immobilisa, pétrifié, puis glissa une main tremblante dans sa poche et en sortit la mèche de cheveux.

Il venait de tenir à Gratch le discours que Kahlan lui avait servi dans la maison des esprits ! Quel crétin il avait été de ne pas avoir compris plus tôt !

Kahlan ne l'avait pas rejeté. Elle lui avait sauvé la vie. Exactement comme lui avec le garn…

Et dire qu'il avait douté d'elle, au risque de lui briser le cœur ! Comment avait-il pu être aussi aveugle ?

Le Rada'Han ! L'angoisse de porter un collier avait tout occulté ! Kahlan l'aimait, elle avait voulu le protéger, et il ne s'était aperçu de rien.

Elle l'aimait !

Il écarta les bras, défiant le ciel et les étoiles.

— Elle m'aime !

Il baissa les yeux sur la mèche de cheveux qu'elle lui avait offerte en gage de son amour. De sa vie, il ne s'était jamais senti aussi soulagé. Et le monde, autour de lui, reprenait ses couleurs.

Quel déchirement ! Avoir le cœur brisé par le départ de Gratch puis déborder de joie à cause de cette révélation !

Le bonheur finit par l'emporter. Un jour, comme lui, le garn comprendrait la nécessité de leur séparation. Plus tard, débarrassé du collier, Richard partirait à sa recherche et le consolerait. S'il ne le retrouvait pas, Gratch pourrait mener sa vie normale de chasseur. Et il connaîtrait un jour ou l'autre le bonheur. Comme son ami humain.

Le jeune homme aurait voulu serrer Kahlan dans ses bras et la couvrir de baisers. Hélas, il était toujours prisonnier des Sœurs de la Lumière. Mais en travaillant dur, il ne porterait bientôt plus de collier et tout redeviendrait possible. Car sa bien-aimée, il n'en doutait pas un instant, l'aurait attendu. N'avait-elle pas dit qu'elle l'aimait pour toujours ?

Quand il rencontra le groupe de sœurs, à la lisière de Tanimura, Richard leur annonça que le monstre était parti. Elles ne le crurent pas et s'enfoncèrent dans les collines.

Le Sourcier ne s'inquiéta pas. Gratch était loin… et en sécurité.

Au passage, il acheta un collier en or à un colporteur. Enfin, sans doute un collier *plaqué* or. Mais ça n'avait pas d'importance, car ce bijou lui plaisait.

Ravi de son emplette, il gagna le palais d'un pas allègre.

Pasha l'attendait devant sa porte, marchant nerveusement de long en large.

— Richard ! J'étais si inquiète ! Je sais que tu es furieux contre moi, mais avec le temps, tu comprendras que…

— Je ne t'en veux pas ! J'ai même apporté un cadeau pour te remercier.

La novice sourit quand il lui tendit le collier.

— C'est pour moi ? Pourquoi ?

— Grâce à toi, j'ai compris qu'*elle* m'aimait toujours et qu'elle n'avait jamais cessé de m'aimer. Je me suis comporté comme un imbécile, et tu m'as ouvert les yeux.

Pasha se rembrunit.

— Mais tu es là, à présent, et tu l'oublieras tôt ou tard. Alors, tu t'apercevras que je suis faite pour toi.

— Pasha, je suis désolé… Tu es une femme superbe. Bientôt, tu rencontreras l'homme de ta vie. Le choix ne te manquera pas, car tout le monde t'apprécie. Mais je ne te suis pas destiné. Peut-être, si je devais vivre cent ans sans elle, mais sinon…

La novice retrouva son sourire.

— Dans ce cas, j'attendrai.

Richard lui posa un baiser sur le front, puis entra chez lui. Il doutait de pouvoir dormir, dans son état d'excitation, mais sa course effrénée l'avait épuisé.

Du coup, avec une dernière pensée pour Kahlan, il sombra dans le sommeil le plus réparateur qu'il eût connu depuis des mois.

Les jours suivants, il vécut dans l'euphorie, et tout le monde s'étonna de le voir aussi guilleret. Après un moment de perplexité, les résidents du palais se mirent au diapason. Certaines sœurs gloussèrent de joie quand il assura qu'elles étaient aussi belles qu'une journée ensoleillée.

Il demanda à ses formatrices de travailler plus dur, les forçant à prolonger les leçons. Tovi et Cecilia en furent enthousiasmées. Merissa et Nicci se fendirent de petits sourires. Armina montra prudemment sa satisfaction et Liliana se réjouit sans détour.

Richard voulait être débarrassé du Rada'Han. S'il ne se montrait pas coopératif, ça n'arriverait jamais.

N’ayant pas vu Warren depuis quelques jours, il alla dans les catacombes. Becky n’était pas de service et l’autre sœur gloussa quand il lui fit un clin d’œil.

Très content de le voir, Warren eut du mal à dissimuler son excitation. Dès qu’ils se furent enfermés dans une des « pièces du fond », il commença à ouvrir les volumes posés sur le bureau.

— Tout ce que tu m’as dit m’a été très utile. (La Taupe désigna un paragraphe auquel Richard ne comprit rien.) Regarde-moi ça ! Il ne suffit pas, pour libérer le Gardien, que la Pierre des Larmes soit dans notre monde !

— Ce qui signifie, en clair ?

— Il y a plusieurs verrous à la porte de sa prison, et la pierre est la clé d’un seul. Donc, elle ne lui permet pas de s’évader. Sauf si elle est utilisée dans notre monde par quelqu’un qui a le double don. À ce moment-là, elle le libère. Avec elle, un sorcier doué pour la seule Magie Additive peut déchirer davantage le voile, mais pas faire traverser le Gardien. Bref, si nous sommes prudents, la présence chez nous de la pierre noire n’est pas dangereuse.

— Elle n’est pas noire ! D’où as-tu tiré cette idée ? Je t’ai décrit sa forme, et précisé sa taille, mais jamais sa couleur.

— Pas noire ? s’étonna Warren. Alors, comment est-elle ?

— Ambre.

— Le Créateur soit loué ! s’exclama Warren. C’est la meilleure nouvelle que j’aie entendue depuis des années ! Ça signifie qu’elle a été touchée par la larme d’un sorcier. Mon ami, ça repousse le Gardien. Comme quand on nous sert de la viande pourrie ! Ses agents n’y toucheront pas !

Richard sourit de toutes ses dents. Sûrement un coup de Zedd ! Et ça expliquait pourquoi il avait pensé à son vieil ami en voyant la pierre. Cette découverte, ajoutée à sa « révélation » au sujet de Kahlan, manqua faire défaillir de joie le jeune homme.

— Warren, j’ai une autre bonne nouvelle. Je suis amoureux et je vais me marier !

La Taupe sourit… puis se décomposa.

— Ce n’est pas Pasha ? Enfin, j’espère… Sinon, je comprendrais… Vous feriez un magnifique couple…

— Pas d’inquiétude, mon vieux ! Il ne s’agit pas de Pasha. Mais je te parlerai plus tard de mon histoire avec la Mère Inquisitrice. Quelles sont tes autres découvertes ?

Warren tira un nouveau livre en travers du bureau.

— J’ai déniché quelques références précieuses au sujet de ton os rond et des skrins. Un des textes, une prophétie à fourches, est lié au prochain solstice d’hiver. C’est un vrai casse-tête, avec une multitude

de fourches et d'intersections. Très récemment, nous avons appris que la prophétie concernant cette femme et son peuple dérive d'une bonne fourche.

Chaque fois que Warren se lançait dans ce type de discours, Richard était perdu. Il ne retint que deux mots de cette tirade-là : « solstice d'hiver ».

— Quel rapport avec le solstice d'hiver ? demanda-t-il.

— Le jour le plus court de l'année… Et la nuit la plus longue. Tu saisis ?

— Pas du tout. Quel lien ça a avec un skrin ?

— La plus longue nuit… Ça veut dire une période d'obscurité très étendue. À certains moments, le Gardien exerce une plus grande influence sur notre monde. À d'autres, elle diminue. Son monde étant celui des ténèbres, pendant le solstice d'hiver, le voile est très affaibli. Du coup, le Gardien peut nous faire plus de mal que d'habitude.

— Bref, dans quelques semaines, lors du prochain solstice, nous serons en danger.

Warren rayonna soudain.

— Exact, mais tu m'as fourni les informations nécessaires pour déchiffrer une prophétie à très court terme. Nous connaissions déjà la bonne fourche, et nous savons maintenant que le danger se présentera lors de *ce* solstice d'hiver.

» Il faudra qu'un certain nombre d'éléments soient en place pour qu'il s'agisse d'une bonne fourche – du point de vue du Gardien. D'abord, le portail devra être ouvert. Il faudra aussi qu'il ait un agent dans notre monde, et que celui-ci puisse compter sur l'aide d'un skrin. Si l'agent détient l'os dont nous avons parlé, il invoquera l'esprit protecteur et le détruira. Dans ce cas, le Gardien pourra emprunter le passage.

— Warren, ça me semble très inquiétant.

— Mais non, mais non… Beaucoup de prophéties sont terribles, comme celle-là. Sauf que les éléments sont rarement en place. Alors, on s'aperçoit qu'il s'agissait d'une mauvaise fourche. Les livres en sont pleins, à cause de…

— Warren, pas de théorie ! Viens-en aux faits !

— Si tu préfères… Bon, tu m'as dit que ton amie détenait l'os qui peut invoquer le skrin. De plus, le Gardien a besoin d'un agent et il n'en a pas. Sans l'os, et avec la prophétie à court terme dont nous sommes certains, nous nous trouvons face à une fausse fourche et ne risquons rien.

Richard n'en était pas si sûr. Mais l'assurance de Warren balaya ses doutes, et il lui flanqua une grande claque sur l'épaule.

— Bien joué, mon vieux. À présent, je vais me concentrer sur mon apprentissage.

— Merci, Richard ! Grâce à toi, j'ai progressé à pas de géant.

Tout sourires, le Sourcier hocha la tête, émerveillé.

— Warren, je n'ai jamais rencontré quelqu'un de si jeune qui soit aussi intelligent !

La Taupe éclata de rire.

— J'ai dit un truc drôle ?

— Ben, oui ! Ta blague était hilarante !

— Quelle blague ?

— Sur ma jeunesse. C'est le genre d'humour que j'adore.

— Tu m'en vois ravi… Mais en quoi était-ce amusant ?

— Parce que j'ai cent cinquante-sept ans, mon ami !

— À présent, c'est toi qui plaisantes. Tu te fiches de moi, n'est-ce pas ?

Warren cessa de sourire.

— Richard, ne me dis pas que tu n'es pas au courant ? Les sœurs ont dû t'expliquer. Depuis le temps que tu es là…

— M'expliquer quoi ? Warren, maintenant, tu ne peux plus te taire. Si tu es vraiment mon ami, crache le morceau !

La Taupe s'éclaircit la gorge.

— Je suis navré, Richard. Je pensais que tu savais. Sinon, je t'en aurais parlé depuis longtemps. Je te le jure !

— Accouche, bon sang !

— C'est à cause de la magie du Palais des Prophètes. Elle a des composantes, à la fois additives et soustractives, qui la lient à d'autres univers. Du coup, ici, le temps s'écoule différemment.

— Et ça affecte tous ceux qui portent un collier ?

— Non, ça touche tous les résidents du palais, y compris les sœurs. Ces murs sont ensorcelés. Quand les sœurs y vivent, elles vieillissent au même rythme que nous. Plus lentement… Le temps est… hum… différent.

— Que veux-tu dire par là ?

— La magie ralentit notre vieillissement. Quand nous prenons un an, les gens de l'extérieur en encaissent entre dix et quinze.

Richard sentit sa tête tourner comme un manège.

— Warren, c'est impossible ! (Il tenta de trouver un argument frappant.) Pasha ! Elle doit avoir…

— Richard, je la connais depuis plus de cent ans…

— Ridicule ! Pourquoi en serait-il ainsi ?

Warren eut l'air désolé.

— Il faut beaucoup de temps pour entraîner un sorcier. Dans le reste du monde, vingt ans ont passé avant que je sois capable de toucher mon Han. Mais au palais, j'ai vieilli d'à peine deux ans. Deux décennies avaient passé aussi, comprends-tu, mais je n'avais pris que le dixième de ce temps. Sans la magie, nous mourrions tous de

vieillesse avant de pouvoir allumer une lampe avec notre Han.

» À ma connaissance, il n'a jamais fallu moins de deux cents ans pour former un sorcier. En général, c'est plutôt trois cents, et il arrive qu'on frôle les quatre cents.

» Les sorciers qui ont fondé le palais le savaient, donc ils ont lié la magie à celle des autres mondes, où le temps n'a aucune importance. J'ignore comment ça marche, mais c'est comme ça…

— Warren…, fit Richard, je dois me débarrasser du Rada'Han et rejoindre Kahlan. Impossible d'attendre si longtemps ! Tu dois m'aider !

— Désolé, Richard, mais je ne sais pas comment ouvrir les colliers, ni traverser les barrières qui nous retiennent ici. Tu sais, je comprends ce que tu ressens. C'est pour ça que je me suis muré dans les catacombes depuis cinquante ans. En revanche, certains de nos collègues s'en fichent. Parce que ça leur laisse plus de temps pour profiter des femmes.

— Je ne peux pas y croire…, gémit le Sourcier.

— Excuse-moi, mon ami. Je regrette de t'avoir blessé. Tu as toujours été si…

Richard posa une main sur l'épaule de Warren.

— Tu n'y es pour rien. Il ne faut jamais accuser le porteur d'une mauvaise nouvelle. Au contraire, je te remercie de m'avoir dit la vérité.

Richard sortit de la salle comme un automate. Tous ses rêves venaient de s'envoler en fumée. S'il ne pouvait pas se défaire du collier, il aurait tout perdu.

Les sœurs Ulicia et Finella s'écartèrent quand elles virent l'expression du jeune homme. Un peu plus tôt, les gardes avaient fait de même…

Il franchit le bouclier, et la porte de la Dame Abbesse s'ouvrit devant lui sans… qu'il lui soit venu à l'idée d'utiliser la poignée.

Annalina était assise à son bureau, les mains jointes. Impassible, elle regarda le Sourcier avancer vers elle.

— Je dois reconnaître, dit-elle, que je n'attendais pas *cette* visite avec impatience.

— Pourquoi sœur Verna ne m'a-t-elle rien dit ?

— Parce que je le lui avais ordonné.

— Et pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

— Je voulais que tu en découvres plus long sur toi-même, pour mieux mesurer ton importance. Utiliser les gens est aussi le fardeau des Dames Abbesses…

Richard tomba à genoux devant le bureau.

— Anna, je vous en prie, aidez-moi ! Retirez-moi le Rada'Han.

J’aime Kahlan et j’ai besoin d’elle. Il faut que j’aille la retrouver, car mon absence a déjà trop duré. Par pitié, Anna, libérez-moi !

La Dame Abbesse ferma les yeux un long moment. Quand elle les rouvrit, ils étaient voilés de mélancolie.

— Je ne t’ai pas menti, mon enfant. Sans ton aide, nous ne pouvons pas ouvrir le collier. Et il faudra du temps pour que tu aies appris ce qu’il faut savoir…

— Anna, n’y a-t-il pas un autre moyen ?

— Hélas, non… Avec le temps, tu t’y résigneras. Comme les autres. C’est plus facile pour eux, parce qu’ils sont si jeunes, en arrivant, qu’ils ne comprennent pas tout de suite… Nous n’avons jamais eu un sujet aussi âgé que toi.

— Mais quand je sortirai d’ici, *elle* sera vieille, comme tous les gens que j’ai connus…

— Richard, je crains que tu n’aies pas l’esprit très clair… Quand tu seras formé, les arrière-arrière-arrière-petits-enfants de tous tes proches seront morts et enterrés depuis longtemps.

Le Sourcier essaya d’assimiler cette notion. Mais les chiffres tourbillonnèrent dans sa tête.

Soudain, il se rappela l’avertissement de Shota : un piège dans le temps !

Et il y était tombé.

Les Sœurs de la Lumière lui avaient tout pris. Il ne verrait plus jamais Zedd, Chase, ni aucun de ses amis.

Et Kahlan ne viendrait plus se blottir dans ses bras.

Jusqu’à son dernier souffle, elle ignorerait qu’il l’aimait et qu’il avait mesuré l’énormité du sacrifice auquel elle avait consenti pour lui.

Chapitre 63

Assis à même le sol, Richard leva les yeux quand il vit entrer Warren. Son ami avait frappé, mais il n'avait rien entendu.

Le voyant si abattu, la Taupe vint s'agenouiller près de lui.

— Richard, j'ai réfléchi à quelque chose que tu m'as dit… Tu étais sur le point d'épouser la Mère Inquisitrice ?

Le Sourcier sortit de son hébétude.

— La prophétie qui se réalisera au solstice d'hiver la concerne, n'est-ce pas ?

— C'est possible… Mais je n'en sais pas assez long pour le dire. La Mère Inquisitrice porte-t-elle du blanc ?

— Oui. Les Inquisitrices ont pour vocation de découvrir la vérité… et elle est la dernière.

— Une formidable nouvelle ! Selon moi, au solstice d'hiver, elle trouvera le bonheur et l'apportera à son peuple.

Richard se souvint de sa vision, dans la Tour de la Perdition. À cause de l'horreur de ces instants, les paroles de « Kahlan » étaient à jamais gravées dans sa mémoire.

Il les cita à Warren.

— *« Parmi tous ceux qui sont nés de la magie pour délivrer la vérité, un seul survivra quand la menace des ténèbres sera dissipée. Alors viendra une pire obscurité : celle des morts. Afin que la vie ait une chance, celle qui est en blanc devra être offerte à son peuple, pour lui apporter la joie et la prospérité. »*

— C'est exactement ça ! Je crois que la « pire obscurité » fait référence au Gardien *et* au solstice d'hiver. Et selon moi, ça veut dire… Richard, où as-tu lu cette prophétie ?

— Nulle part. La Mère Inquisitrice me l'a récitée dans une vision.

Warren écarquilla les yeux.

— Tu as eu une vision prophétique ?

— Oui. Elle m'a récité le texte et montré ce qu'il signifiait.

— À savoir ?

— Je ne peux pas te le dire. Elle m'a précisé que j'avais le droit de répéter les mots, mais pas de décrire la vision. Je ne peux pas passer outre cette interdiction sans connaître les conséquences d'une transgression. Mais sache que la réalisation de cette prophétie ne lui apportera aucune joie. Et à moi non plus.

— Tu as raison, fit Warren, après une courte réflexion. Richard, je

dois te dire, au sujet des prophéties, quelque chose que peu de gens connaissent : les mots ne sont pas toujours le reflet de leur sens véritable.

— Que veux-tu dire ?

— Parfois, en lisant une prophétie, il m'arrive d'avoir une vision. Elle se réalise, comme la prédiction, mais pas de la façon qu'on imagine en lisant le texte. Selon moi, la véritable manière d'interpréter ces phrases passe par le don – et par les visions.

— Les sœurs le savent-elles ?

— Non. Je crois que c'est le privilège des prophètes. Si tu as entendu les mots et eu une vision, tu en es peut-être un.

— D'après la Dame Abbesse, j'ai un autre talent. Si elle a raison, avoir eu cette vision peut être simplement une composante de mon aptitude à être… ce que je suis vraiment.

— Et tu serais quoi ?

— Un sorcier de guerre…

Warren blêmit.

— Ces sorciers-là ont le don pour les deux magies ! Il y a des milliers d'années que personne n'est né avec le don de la Magie Soustractive. La Dame Abbesse se trompe peut-être…

— Je suis le premier à l'espérer, mais ça expliquerait tant de choses. Un de mes amis m'a dit que la Magie Additive utilise ce qui existe pour le multiplier ou l'altérer. En somme, son domaine, c'est le « faire ». La Magie Soustractive *défait* les choses. Les boucliers des sœurs participent de la Magie Additive. Même ceux qui ont le don peinent à les traverser, parce qu'ils contrôlent la même variante de pouvoir. Moi, je les franchis sans même y penser. L'intervention de la Magie Soustractive expliquerait ce phénomène. L'Additive *fait* et la Soustractive *défait*.

— Tu as essayé, m'as-tu dit, de franchir la barrière qui nous empêche de partir d'ici. C'est une sorte de bouclier. Si tu contrôlais la Magie Soustractive, tu aurais dû pouvoir passer.

— Warren, fit Richard, soudain pensif, qui a érigé cette « barrière » ?

— Ceux qui ont mis en place toute la magie du palais. Les sorciers de l'ancien temps…

— Ceux qui maîtrisaient aussi la Magie Soustractive ! Et c'est le seul bouclier qu'ils aient installé. L'unique que ma Magie Soustractive, si tout ça est vrai, ne peut pas neutraliser. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui… Ça se tient… Et ça colle avec certaines prophéties te concernant. Si tu es vraiment un sorcier de guerre… et Celui qui est Né dans la Vérité.

— Ces prophéties disent-elles si je vaincrai ?

Warren jeta un coup d'œil hésitant à l'épée posée non loin du Sourcier.

— Si je dis « lame blanche », ça évoque quelque chose pour toi ?

Richard soupira au souvenir de cet atroce moment de sa vie.

— Je peux faire virer la lame de mon épée au blanc avec la magie…

— Alors, j'ai peur que nous soyons dans de sales draps. Une prophétie dit : *« Si les forces de la confiscation se déchaînent, le monde sera obscurci par une luxure plus noire encore qui jaillira de la déchirure. Les chances de salut, alors, seront aussi fines que la lame blanche de Celui qui est Né dans la Vérité. »*

— La déchirure… Une autre façon de nommer le portail.

— Dans ce cas, la « luxure plus noire » serait le Gardien.

— Warren, je dois faire quelque chose au sujet de cette prophétie. C'est très important. Tu connais quelqu'un qui pourrait m'aider ?

La Taupe hésita un long moment.

— Oui… Enfin, je crois. Un prophète est… hum… hébergé… au palais. On ne m'a pas autorisé à le voir. Selon les sœurs, ce serait trop dangereux tant que je sais si peu de choses. Mais elles ont promis, plus tard, de me laisser parler avec lui.

— Où est-il… hébergé ?

— Je l'ignore. Dans une des zones interdites, sans doute. Mais laquelle ? Je n'en sais rien et je ne vois pas comment le découvrir.

— Moi si, conclut Richard en se levant.

Le Sourcier sut qu'il s'était adressé au bon garde lorsque le pauvre Kevin Andellmere devint blanc comme un linge à la mention du prophète. Au début, il feignit de ne rien savoir, mais quand Richard lui rappela – avec tact – tout ce qu'il lui devait, le soldat lui révéla ce qu'il voulait apprendre.

L'endroit où résidait le prophète était un des plus surveillés du palais. Richard savait où se tenaient les gardes, car il était souvent allé cueillir des fleurs à cet endroit, s'offrant même une promenade sur les remparts pour « admirer l'océan ». Autre avantage, ces soldats étaient des clients assidus du bordel qu'il avait réquisitionné.

Il ne ralentit pas en passant le portail, se contentant de répondre d'un hochement de tête aux clins d'œil de ses « copains » militaires. Ceux qui défendaient l'accès aux remparts, plus coriaces, tentèrent de l'empêcher de passer. Il répondit à leurs cris et à leurs gestes par de grands saluts amicaux, comme s'il pensait qu'ils le congratulaient. Ils finirent par abandonner, reprirent leurs postes, et le regardèrent s'éloigner, sa cape ouverte volant derrière lui.

Au bout du chemin de ronde, un escalier en colimaçon conduisait aux quartiers du prophète.

Les gardes affectés à la porte étaient les deux types qu'il avait eu tant de mal à se mettre dans la poche. Ceux à qui il avait offert deux femmes à la fois…

Ils se redressèrent en le voyant.

— Walsh, Bollesdun, comment ça va, les amis ?

Les deux hommes placèrent leurs piques en travers de la porte.

— Richard, qu'est-ce que tu fiches ici ? Les roses poussent à la surface.

— Walsh, je veux voir le prophète.

— Ne nous mets pas dans l'embarras. Tu sais que nous ne pouvons pas. Les sœurs nous écorcheraient vifs !

— Je ne leur dirai pas que vous m'avez laissé entrer. Si quelqu'un apprend notre petit secret, prétendez que vous ne m'avez pas vu passer. Je confirmerai si nécessaire.

— Richard, tu es vraiment…

— Vous ai-je jamais apporté des ennuis ? Depuis mon arrivée, je vous paie à boire, je vous prête de l'argent et je vous fournis des filles. Ai-je demandé un service en retour ?

Le Sourcier posa la main sur la garde de son arme. D'une façon ou d'une autre, il franchirait cette porte.

Walsh écarta sa pique.

— Bollesdun, va faire ta ronde. Moi, j'ai un besoin urgent de pisser.

— Merci, Walsh, dit Richard. Je te revaudrai ça…

En approchant des quartiers du prophète, le Sourcier sentit des boucliers, qui le ralentirent à peine.

La pièce où il entra était aussi spacieuse que la sienne, et encore plus richement meublée. Il y régnait un remarquable désordre, des livres gisant un peu partout, y compris sur le sol couvert de tapis bleu et jaune.

Un homme était assis devant la cheminée éteinte.

— Il faudra me dire comment tu as réussi ce coup-là, lança-t-il d'une voix profonde – sans se retourner. J'adorerais connaître ce truc.

— Quel truc ?

— Celui qui te permet de traverser les boucliers. Moi, je grillerais vif…

— Si je découvre un jour comment ça marche, je ne manquerai pas de vous informer. Et si vous n'êtes pas trop occupé, j'aimerais vous parler. Au fait, mon nom est Richard.

— Occupé ! La bonne blague !

L'homme se leva en riant aux éclats. Richard fut surpris par sa taille. À voir ses cheveux blancs, il s'attendait à découvrir un vieillard ratatiné. Il ne s'était pas trompé sur l'âge du bonhomme. Mais on ne pouvait pas le qualifier de vieillard et il n'avait rien de ratatiné.

Véritable force de la nature, il afficha, en se retournant, un sourire à la fois convivial et terrifiant. Comme le Sourcier, il portait un Rada'Han.

— Je m'appelle Nathan, Richard, et j'attendais impatiemment notre rencontre. Mais je n'aurais pas cru que tu trouverais ton chemin tout seul…

— C'était essentiel, pour que nous puissions parler librement.

— Sais-tu que je suis un prophète ?

— Je ne suis pas venu apprendre à cuire le pain !

Cette fois, Nathan sourit, mais il n'éclata pas de rire. Les sourcils froncés, il baissa le ton et siffla :

— Tu veux que je te parle de ta mort, Richard ? De la façon dont tu rendras l'âme ?

Le Sourcier se laissa tomber sur un sofa et posa les pieds sur une table. Soutenant le regard du vieil homme, il se fendit aussi d'un sourire terrifiant.

— Avec plaisir ! Je brûle de connaître tous les détails de ma fin. Quand vous aurez fini, je décrirai *votre* mort.

— Tu es un prophète, gamin ?

— Assez pour vous dire comment vous mourrez.

— Sans blague ? Vas-y, ça m'intéresse rudement !

Richard prit une poire dans une superbe coupe posée sur la table, la frotta contre sa jambe de pantalon et la mordit à belles dents.

— Vous crèverez ici, Nathan, dans cette pièce, très très vieux, et sans avoir jamais revu le monde extérieur.

— On dirait que tu es un foutu prophète, mon gars…, grogna Nathan, l'air maussade.

— En revanche, si vous m'aidez, il y a des chances pour que je revienne vous faire sortir de ce trou à rats.

— Et que veux-tu ?

— Me débarrasser de ce collier.

— On dirait que nous avons des objectifs communs, Richard…

— L'ennui, selon les sœurs, c'est que je ne vivrai pas longtemps sans mon Rada'Han.

— Ces mégères exigent que les autres soient sincères, mais elles s'embarrassent une fois par siècle de l'être en retour. Elles ont leur façon de voir les choses, mon garçon. Par bonheur, il n'y a jamais qu'un seul chemin pour traverser une forêt.

— Elles disent que je dois d'abord savoir utiliser mon Han. À la vitesse où elles me forment, je mourrai de vieillesse avant…

— Tu aurais plus de chances d'apprendre à chanter à une souche ! Ces bonnes femmes sont incapables de t'enseigner ça ! Fiston, tu as le double don. Elles ne peuvent rien pour toi.

— Et vous ?

— Peut-être… (Le prophète fit tourner son fauteuil, se rassit et dévisagea Richard.) Dis-moi, as-tu lu *les Aventures de Bonnie Day* ?

— Lu et relu ! C'est mon livre de chevet. J'adorerais rencontrer son auteur et le féliciter.

Nathan rayonna soudain.

— Fiston, tu as ce génie sous les yeux !

— Quoi ? s'écria Richard. C'est vous qui… Sans blague ?

Nathan cita quelques passages du roman pour montrer qu'il n'affabulait pas.

— J'ai donné ce livre à ton père, avec mission de te le remettre quand tu serais en âge de lire. À l'époque, tu venais de naître.

— Vous étiez avec George et la Dame Abbesse ? Elle ne me l'a pas raconté…

— Dire la vérité n'a jamais été son fort… Anna n'avait pas le pouvoir d'entrer dans la Forteresse du Sorcier. J'ai aidé George à s'y introduire, pour qu'il subtilise le *Grimoire des Ombres Recensées*. On trouve des livres de prophéties sacrément intéressants en Aydindril…

— On dirait que nous sommes de vieilles connaissances…, souffla le Sourcier.

— Plus que ça, Richard Rahl. C'est Nathan Rahl qui te le dit !

— Pardon ? Vous seriez mon arrière-arrière quelque chose ?

— Il faudrait trop longtemps pour citer tous les « arrière », petit ! Je fêterai bientôt mon millième anniversaire ! (Nathan brandit un index sentencieux.) Je m'intéresse à toi depuis longtemps, parce que tu figures dans les prophéties.

» J'ai écrit *les Aventures de Bonnie Day* pour les gamins dotés d'un grand potentiel. En somme, c'est un livre de prophéties. Assez simple pour qu'un jeune esprit le comprenne et en tire de précieuses leçons. Ce bouquin t'a aidé ?

— Plus d'une fois…, avoua Richard, toujours éberlué.

— Voilà qui me comble d'aise… Nous avions donné le livre à une poignée de gamins triés sur le volet. Tu es le dernier vivant. Les autres sont morts dans des « accidents inexplicables ».

Richard finit la poire, histoire de se donner le temps de réfléchir. Décidément, tout ce qui concernait la Magie Soustractive, dans sa vie, lui déplaisait beaucoup.

— Vous pourriez m'aider à utiliser mon pouvoir ?

— Fais fonctionner tes méninges, gamin. Les sœurs t'ont-elles torturé avec le Rada'Han ?

— Non, mais elles y viendront.

— Livrer la guerre de la veille, Richard… Tu te souviens de ce que Bonnie Day dit aux soldats de Warwick qui protègent les landes ? « L'ennemi n'attaquera pas deux fois de la même façon. Et vous

gaspillez stupidement votre énergie à tenter de livrer la guerre de la veille ! » (Nathan fronça les sourcils.) Il semble que tu n'aies pas assimilé cette leçon. Quelque chose t'est arrivé une fois, fiston. Ça ne veut pas dire que ça se reproduira. Pense à demain, pas à hier.

— Dans une tour, j'ai… eu une vision. Sœur Verna utilisait le collier pour me faire souffrir.

— Et ça t'a mis en rage ?

— Oui. J'ai invoqué ma magie et je l'ai tuée.

Nathan secoua la tête, l'air un peu déçu.

— Cette vision venait de ton esprit, qui essayait de te dire quelque chose. Tu devines quoi ? Que tu es capable de te défendre si les sœurs essaient ce coup-là, et que tu les vaincrais. Ton cerveau et ton don coopéraient. Mais tu n'as pas capté le message, trop occupé à livrer la guerre de la veille.

Vexé, Richard ne fit pas de commentaires. Il avait eu peur que les sœurs ne le torturent, comme Denna, négligeant ainsi leurs autres moyens de lui nuire. Par peur de revivre un cauchemar, il n'avait pas compris le comportement de Kahlan. Pourtant, Zedd lui avait appris à penser à la solution, pas au problème. Mais l'arbre du passé lui avait caché la forêt de l'avenir.

— Je vois ce que vous voulez dire, Nathan, admit-il enfin. Mais pourquoi les sœurs n'ont-elles pas *tenté* de me torturer avec le collier ?

— Anna sait que tu es un sorcier de guerre. Je le lui ai annoncé cinq cents ans avant ta naissance. Elle a dû donner des ordres aux sœurs. Faire souffrir un type comme toi est aussi idiot que frapper un putois sur le cul…

— Vous pensez que la douleur est la clé de mon pouvoir ?

— Non, son résultat : la colère. (Nathan désigna l'Épée de Vérité.) C'est comme ça que tu utilises cette lame. Ta colère invoque la magie. Hum, non, c'est plus compliqué que ça. Tu invoques la magie, qui éveille ta colère, laquelle permet à la magie de fonctionner. Tu me suis ? Voudrais-tu que je te montre comment toucher ton Han ?

— Oui, répondit Richard. Je n'espérais pas que vous me le proposeriez, mais j'accepte avec joie. Il faut que je parte d'ici !

— Tends la main, paume visible. Très bien. (Le prophète sembla soudain auréolé d'une incroyable autorité.) À présent, noie-toi dans mon regard.

Richard s'immergea dans les yeux bleu azur de Nathan. Sa respiration s'accéléra, comme quand il était fou de rage. Mais ça n'était pas le fait de sa volonté.

— Invoque la colère, Sourcier ! Appelles-en à la rage ! À la haine et au courroux !

Richard éprouva la même furie que lorsqu'il dégainait l'épée.

— À présent, sens la chaleur que diffuse ton ire. Brûle-toi à ses

flammes. Puis concentre toutes ces sensations sur la paume de ta main.

Le Sourcier obéit, ses dents grinçant à cause du pouvoir qui circulait en lui.

— Regarde ta paume ! Vois ce que tu éprouves !

Richard baissa les yeux sur sa main. Une boule de feu bleu et jaune lévitait au-dessus de sa peau. Quand le flot de fureur augmenta, la sphère grossit.

— Dirige la rage, la haine, la colère et le feu vers la cheminée.

Le Sourcier tendit la main. La boule de feu se déplaça avec elle. Alors, il regarda la cheminée et expulsa la rage de son corps et de son esprit.

Le projectile magique percuta le foyer et explosa avec un craquement semblable à celui d'un éclair.

— Voilà comment tu dois faire, mon garçon, rayonna Nathan, très fier de lui. Même en cent ans, les sœurs ne seraient pas fichues de t'apprendre ça. Pas de doute, tu es un sorcier de guerre. Un instinctif !

— Nathan, je n'ai pas senti mon Han. À vrai dire, je n'ai rien éprouvé de nouveau. La colère était la même que lorsque j'utilise l'épée. J'ai une réaction identique quand je me coince un doigt dans une porte.

— Tu te trompes, mon enfant… Tu es un sorcier de guerre. Les autres détiennent seulement une facette du don. Pour leur magie, ils utilisent ce qui est à leur disposition : l'air, la chaleur, le feu, le froid ou l'eau…

» Les sorciers de guerre ne fonctionnent pas comme ça. Ils puisent le pouvoir en eux-mêmes, comprends-tu ? Ceux-là ne contrôlent pas leur Han, mais leurs sentiments. Les sœurs veulent t'enseigner le « pourquoi » et le « comment » de toute chose. Pour ton type de pouvoir, ça n'a aucun sens. Dans ton cas, seuls les résultats comptent, car tu puises ta magie à l'intérieur de toi-même. C'est pour ça que les sœurs ne peuvent rien t'enseigner.

— Que voulez-vous dire ?

— As-tu jamais vu une couturière piquer une épingle à côté d'une pelote ? Les sœurs veulent que tu observes ta main, l'épingle et la pelote. Les autres sorciers utilisent leur magie comme ça. Ceux de ton espèce n'observent rien, ils font ! Leur Han agit instinctivement.

— Tout à l'heure, c'était du… Feu de Sorcier ?

— Le Feu de Sorcier est comparable à un taureau enragé. Ce que tu as fait me rappelle plutôt un papillon énervé…

Richard essaya de nouveau. Rien ne se produisit. La colère se refusa à lui. Il aurait pu invoquer la rage de l'épée, mais elle était différente de celle que Nathan avait fait jaillir de lui.

— Ça ne marche pas. Pourquoi ?

— Parce que je t'ai aidé, te guidant avec mon propre pouvoir. Pour le moment, tu ne peux pas réussir ça seul.

— Pour quelle raison ?

Nathan tendit une main et tapota le crâne du Sourcier.

— Parce que ça doit venir de là-dedans. Il faut que tu t'acceptes toi-même, fiston. Pour l'instant, tu n'y crois pas, et tu luttes contre ta véritable nature. Tant qu'il en sera ainsi, tu ne pourras pas accéder à ton Han, sauf en cas de grave danger.

— Et les migraines que m'inflige mon don ? D'après les sœurs, sans le collier, elles me tueraient.

— Pour les sœurs, la vérité est un morceau de viande plein de nerfs et de tendons. Elles en mangent uniquement quand elles crèvent de faim. Ces garces nous font prisonniers pour que nous devenions comme elles. Ce qu'elles tentent d'accomplir, quand elles travaillent avec toi, est exactement ce que *je* viens de réussir. Les migraines sont dangereuses, c'est vrai, mais seulement quand on laisse un jeune sorcier se débrouiller seul avec son pouvoir. Quand tu en avais, parvenais-tu à les enrayer ?

— Oui. Lorsque je me concentrais sur le tir à l'arc, quand j'étais en danger, ou quand je puisais la magie de l'épée, elles me laissaient tranquille.

— Parce que le don était en harmonie avec ton esprit ! Pour que la magie ne te nuise pas, il suffit d'une formation du type de celle que je viens de te prodiguer.

» Entraîner les sorciers devrait être le privilège exclusif… des sorciers. Pour un collègue plus expérimenté, mettre ton esprit et ton don en harmonie est un jeu d'enfant. Tu sais pourquoi ? Parce qu'un Han masculin éduque un Han masculin ! Ce que nous venons de faire suffit à empêcher le don de te nuire. Pour un très long moment, et sans avoir besoin du Rada'Han !

» Plus tard, t'associer à un sorcier te permettra d'aborder la prochaine étape, et te protégera tant que tu ne l'auras pas franchie. Les sœurs auraient eu besoin de cent ans pour te montrer – peut-être ! – ce que je t'ai fait découvrir ce soir. Les migraines sont un prétexte pour nous mettre un Rada'Han. Elles nous capturent parce qu'elles ont une vision très particulière de la formation d'un sorcier. En réalité, leur but est de nous contrôler.

— Pourquoi ?

— Elles nous jugent responsables de tous les maux qui ont accablé l'humanité. En nous emprisonnant, puis en nous endoctrinant, elles espèrent apporter à tous les peuples la lumière de leur théologie à la noix. Ce sont des fanatiques, Richard. Elles prétendent être les seules à connaître le chemin qui mène directement à la droite du Créateur. Bien entendu, avec des idées aussi foireuses, elles pensent que la fin

justifie les moyens.

— Si j'ai bien compris, dit Richard, notre petite séance de tout à l'heure suffit à empêcher le don de me tuer. Même si je ne porte plus de collier.

— En gros, c'est ça, mais il faudra beaucoup d'autres séances, comme tu dis, pour que tu deviennes un véritable sorcier. J'ai en quelque sorte retenu l'étalon par son mors pour qu'il ne te désarçonne pas. Ne va pas te prendre pour un cavalier émérite !

— Si vous avez raison, fit Richard, les mâchoires serrées, les sœurs ont vraiment frappé un putois sur le cul. Merci de m'avoir aidé… Nathan, des heures sombres nous attendent, et c'est pour bientôt. J'ai besoin d'informations. Connaissez-vous la Deuxième Leçon du Sorcier ?

— Bien entendu. Mais tu dois apprendre la première avant de découvrir celle-là.

— C'est déjà fait. J'ai tué Darken Rahl avec la Première Leçon. Elle dit que les gens croient n'importe quoi. Parce qu'ils ont envie d'y croire, ou parce qu'ils ont peur que ce ne soit vrai.

— Et qui ne fonctionne pas ainsi ?

— Personne ! C'est le grand secret… Je dois être sans cesse vigilant, ne pas me croire immunisé, et savoir que je reste vulnérable à la crédulité. Bref, rien n'empêche que je sois un jour victime de la Première Leçon.

— Excellent…

— Alors, la deuxième ?

— C'est une affaire de… hum… résultats imprévus.

— Pardon ?

— La Deuxième Leçon dit que les pires maux découlent des meilleures intentions. Ça semble paradoxal, mais la bonté et la bienveillance peuvent être un chemin insidieux vers la destruction. Parfois, faire ce qui semble bien est une erreur. Le seul remède, c'est la connaissance, la sagesse, la prévoyance… et une bonne compréhension de la Première Leçon. Mais ça n'est pas toujours assez…

— Avoir de bonnes intentions et faire le bien peut être destructeur ? Comment ?

Nathan haussa les épaules.

— Il peut paraître gentil de donner des sucreries à un enfant. Les gosses aiment tant ça ! Mais la connaissance, la sagesse et la prévoyance nous avertissent que ça le rendra malade s'il ne consomme que ça, au détriment d'une nourriture saine.

— Tout le monde sait ça !

— Alors, prenons un autre exemple. Une personne se casse la jambe et tu lui apportes à manger pendant sa convalescence. Le temps

passe, mais le malade ne veut toujours pas se lever, parce que la rééducation est douloureuse. Du coup, tu continues à le nourrir. Au fil du temps, la jambe perd ses muscles et il devient encore plus difficile de l'utiliser. Toi, tu joues toujours les pères nourriciers. À la fin, ton patient sera impotent à cause de ta gentillesse ! Tes bonnes intentions auront provoqué un désastre.

— Ce genre de situation est trop rare pour être un problème.

— Richard, je te donne volontairement des exemples simples. Tente de les appliquer à des cas plus difficiles, et tu comprendras une loi qui peut paraître absconse.

» Trop de gentillesse peut encourager la paresse et rendre indolent un esprit pourtant sain. Plus on aide les gens, plus ils ont besoin d'assistance. Si ta bienveillance n'a pas de limites, elle les privera de la discipline, de la dignité et de la confiance en soi dont ils ont besoin. Ta bonté finira par les dévaloriser.

» Imagine que tu donnes une pièce à un mendiant dont la famille, dit-il, meurt de faim. Au lieu d'acheter à manger, il se saoule et tue quelqu'un. Es-tu coupable ? Non, puisque c'est lui qui a pris une vie. Mais si tu lui avais offert de la nourriture, ou si tu étais allé en apporter aux siens, il n'y aurait pas eu de crime. Tes bonnes intentions, une fois encore, ont mal tourné.

» C'est ça, la Deuxième Leçon du Sorcier. La violer peut avoir des conséquences désastreuses.

» Certains dirigeants prêchent la non-violence et condamnent même la légitime défense. La meilleure intention du monde, non ? Hélas, ça conduit souvent à des massacres, alors que la menace d'une riposte aurait empêché l'attaque et renforcé la paix. Ces gens placent l'idéalisme au-dessus des réalités de la vie. Ils accusent les guerriers d'être assoiffés de sang, alors qu'ils auraient pu éviter une boucherie.

— Vous essayez de dire que je ne dois pas avoir honte d'être un sorcier de guerre ?

— Vanter les mérites d'un régime végétarien ne fait aucun bien aux moutons si les loups refusent de changer d'habitudes alimentaires.

Richard eut soudain l'impression de converser avec son bon vieux Zedd !

— D'accord, mais la gentillesse ne peut pas être toujours néfaste.

— Bien sûr que non ! C'est là qu'intervient la sagesse. Il faut être assez avisé pour prévoir les conséquences de ses actes. Le problème, avec la Deuxième Leçon, c'est qu'on ne peut jamais dire si on y contrevient ou si on agit comme il faut. En plus, la magie est dangereuse. Quand on la combine à de bonnes intentions, il faut savoir quel flocon de neige sera de trop sur le versant de la montagne. Car les ravages de l'avalanche seront sans rapport avec le poids du minuscule flocon que tu auras ajouté sans y voir de mal…

— Nathan, fit Richard en posant le bout des doigts sur la garde de son épée, je crains d'avoir déchiré le voile en violant la Deuxième Leçon.

— Ta crainte est justifiée.

— Mais comment ai-je fait ça ?

— Tu as utilisé ta magie pour vaincre. Cela a nourri celle des boîtes et du portail, et déchiré le voile. Ton péché fut l'ignorance. Tu ne savais pas que les résultats imprévus de ta « bonne action » risquaient de détruire toute vie. Un insignifiant flocon de neige… Oui, fiston, la magie est dangereuse.

— Comment réparer mon erreur ?

— La Pierre des Larmes doit retourner chez le Gardien, et il faudra refermer le verrou. Quand la pierre sera revenue dans le royaume des morts, l'influence du Gardien sur notre monde diminuera. Pour réussir ça, il faut contrôler les deux magies…

» Ensuite, il conviendra de « faire tourner la clé dans le verrou », c'est-à-dire fermer le portail. Pour ça aussi, les deux magies sont indispensables. Tenter l'aventure avec une seule éventrera le voile. Un sorcier comme moi, exclusivement doué pour la Magie Additive, ne peut rien faire. Toi, en revanche…

» Tant que ce ne sera pas accompli, nous serons en danger. Si tu te trompes, ou si tu te sers de la pierre à des fins égoïstes, tu es assez puissant pour détruire l'équilibre, finir de déchirer le voile et nous condamner tous à une nuit éternelle.

— Nathan, savez-vous ce qu'est un « agent » ?

— Tu parles des problèmes prévus pour le prochain solstice d'hiver ? Un agent est quelqu'un qui commerce avec le Gardien. Par exemple en lui livrant des âmes d'enfants innocents en échange de connaissances sur la Magie Soustractive.

Nathan jeta un regard noir au Sourcier.

— Mais ça n'est pas grave, puisque tu as expédié Darken Rahl dans le royaume des morts, d'où il n'a aucun pouvoir sur notre monde. Il est bien dans le royaume des morts, n'est-ce pas ?

L'estomac de Richard se noua. Non content d'avoir déchiré le voile, il avait violé une seconde fois la Deuxième Leçon en convoquant un conseil des devins. À cause de lui, Darken Rahl, un agent, était revenu dans le monde des vivants, où il pourrait s'attaquer au voile.

De quoi se sentir très mal…

— Nathan, je dois me débarrasser de ce collier.

— Désolé, mais je ne peux pas t'aider.

Venu pour ça, le Sourcier décida de poser la question qui le hantait.

— Nathan, il y a une… personne… très importante pour moi. Elle est en danger et je dois voler à son secours. Il existe une prophétie à

son sujet, et j'ai également eu une vision…

— Quelle prophétie ?

— *« Parmi tous ceux qui sont nés de la magie pour délivrer la vérité, un seul survivra quand la menace des ténèbres sera dissipée… »*

De sa voix profonde, Nathan prit le relais :

— *« Alors viendra une pire obscurité : celle des morts. Afin que la vie ait une chance, celle qui est en blanc devra être offerte à son peuple, pour lui apporter la joie et la prospérité. »*

— Donc, vous savez tout à ce sujet… Nathan, j'ai *vu* la prophétie se réaliser. Je n'ai pas le droit d'en parler, mais ça n'avait rien de joyeux, à mes yeux…

— Elle sera décapitée…, lâcha le prophète. C'est le véritable sens du texte.

— Nathan, il faut que je parte d'ici ! Ça ne doit pas arriver !

— Fiston, regarde-moi, et retiens tes larmes ! Tu dois savoir la vérité. Si cette prédiction ne se réalise pas, il n'y a rien au-delà ! Nous mourrons tous. Plus de vie nulle part ! La victoire totale du Gardien !

» Sers-toi de ton pouvoir pour modifier les événements, et tu déchireras totalement le voile ! Alors, le Gardien engloutira le monde des vivants.

— Pourquoi ? cria Richard en se levant. Au nom de quoi devrait-elle se sacrifier pour préserver la vie ? C'est absurde ! (Il ferma le poing sur la garde de son arme.) J'empêcherai ça ! Elle ne mourra pas à cause d'une stupide devinette !

— Richard, un jour viendra où tu devras faire un choix. Depuis très longtemps, j'espère que tu sauras, quand l'heure sonnera, prendre la bonne décision. Si tu te trompes, tu as le pouvoir de nous détruire tous.

— Je ne resterai pas ici à vous écouter prétendre qu'il faut la laisser mourir. Les esprits du bien n'ont rien fait pour l'aider, donc je dois me substituer à eux.

Richard sortit en trombe de la pièce. Sur son passage, les murs du couloir se craquelèrent et des fragments de plâtre tombèrent du plafond. Il s'en aperçut à peine, mais cela le combla d'aise, considérant son humeur. Quand il traversa le bouclier, la peinture des murs se lézarda.

Ses pensées tourbillonnaient dans toutes les directions. S'il ne faisait rien, il le savait désormais, sa vision se réaliserait. Pour sauver Kahlan, il devait sortir d'ici. Mais le sens caché de la prophétie était peut-être qu'il n'y parviendrait pas…

Dans la cour intérieure de ce bâtiment du palais, il vit des gardes affolés courir en tous sens. Cette panique ne l'étonna plus quand il aperçut un guerrier baka ban mana, encerclé par une centaine de soldats qui le lorgnaient d'un air méfiant sans trop oser avancer.

Et l'homme semblait s'en ficher comme d'une guigne !

À coups de coude, le Sourcier se fraya un chemin jusqu'à lui.

— Que fais-tu ici ?

— *Caharin*, fit le guerrier en s'inclinant, je me nomme Jiaan. Ton épouse, Du Chaillu, m'envoie te délivrer un message.

Pour l'heure, Richard décida de ne pas polémiquer sur la notion d'« épouse ».

— Je t'écoute.

— Elle a suivi les instructions de son cher mari. Nous sommes désormais en paix avec les Majendies. Et avec les gens qui vivent ici.

— Une merveilleuse nouvelle, Jiaan ! Dis-lui que je suis très fier d'elle et de votre peuple.

— *Notre* peuple, corrigea Jiaan. Je dois aussi t'apprendre qu'elle a décidé de garder l'enfant. Et que nous sommes prêts à retourner vers notre terre ancestrale. Elle veut savoir quand tu reviendras afin de nous guider.

Richard balaya la foule du regard. Il y avait des soldats, mais aussi des sœurs. Il reconnut certaines de ses formatrices : Tovi, Nicci et Armina. Pasha aussi était là. Tout comme sœur Verna, au dernier rang des curieux. Pour ne rien arranger, il reconnut, sur un lointain balcon, la silhouette ramassée de la Dame Abbesse.

— Jiaan, dis-leur de se tenir prêts. Je viendrai bientôt.

— Merci, *Caharin*. Nous t'attendrons.

— Cet homme est venu en paix, cria Richard aux soldats. J'entends qu'il reparte librement.

Jiaan s'éloigna, nonchalant comme s'il était seul dans la cour. Les gardes le suivirent. Ils ne le lâcheraient pas d'un pouce, devina le Sourcier, avant qu'il soit sorti de la ville.

Les curieux se dispersèrent.

Le cœur de Richard battait la chamade. En violant une seconde fois la Deuxième Leçon, dans la maison des esprits, il avait ramené son père dans le monde des vivants. Une bonne intention catastrophique : selon Warren, le Gardien avait besoin d'un agent pour s'évader, et il lui en avait obligeamment fourni un.

Un cauchemar ! Il venait de découvrir que Kahlan n'avait jamais cessé de l'aimer, et voilà qu'il était coincé ici pour des siècles. S'il ne trouvait pas un moyen de filer, sa bien-aimée périrait pendant le solstice d'hiver.

Les pensées tournaient dans sa tête, lui donnant le mal de mer.

Conscient d'avoir peu de temps devant lui, il décida d'aller voir la seule personne susceptible de l'aider.

Chapitre 64

La Dame Abbesse entendit des voix dans l'antichambre et espéra qu'elles annonçaient la visite qu'elle attendait. Ce qui allait suivre ne l'enchantait pas, mais il n'était plus temps de tergiverser. Richard avait sûrement trouvé un moyen de voir Nathan, et le prophète aurait fait sa part du travail. À présent, à elle d'assurer la sienne !

Loin de se fier aveuglément à Nathan, elle savait pourtant, dans le cas présent, pouvoir compter sur lui. Les conséquences d'un échec auraient été trop terribles. Cela dit, elle ne lui enviait pas sa mission : ajouter *ce* flocon-là n'était pas une sinécure.

Du bout des doigts, Annalina ouvrit sa porte. Les menuisiers avaient dû réparer le chambranle, mis à mal par le Han de Richard – sans qu'il s'en aperçoive. Et il avait « réussi » ça avant d'être allé voir Nathan…

Les trois sœurs cessèrent de se disputer et tournèrent la tête vers la Dame Abbesse, attendant ses ordres.

— Ulicia et Finella, il est tard. Vous devriez regagner vos bureaux et vous occuper de la paperasse. Sœur Verna, entrez, je vous prie…

Anna se leva pour accueillir sa visiteuse. Elle aimait beaucoup Verna et détestait ce qu'elle allait devoir lui faire. Mais le temps lui manquait. Après des siècles de méticuleuse préparation, les événements lui coulaient entre les doigts comme de l'eau.

L'univers était au bord du gouffre.

— Salutations, Dame Abbesse, dit Verna en s'inclinant.

— Asseyez-vous, je vous prie. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes pas vues…

Verna tira une chaise et prit place en face d'Annalina, le dos bien droit et les mains jointes.

— Je suis touchée que vous me consacriez enfin un peu de votre précieux temps, Dame Abbesse, dit-elle sèchement.

Anna faillit sourire. Faillit, seulement…

Cher Créateur, merci de l'avoir mise dans d'aussi mauvaises dispositions. Ma tâche n'en sera pas moins accablante, mais un peu plus facile…

— J'ai été occupée…

— Moi aussi. Pendant ces vingt dernières années.

— Apparemment, pas assez… Nous avons des difficultés avec le garçon que vous avez ramené. Et vous n'avez rien tenté pour les éviter quand vous l'aviez sous la main.

— Si on ne m'avait pas interdit de faire mon devoir, dit Verna, rouge de colère, il n'en aurait pas été ainsi.

— Seriez-vous dépourvue de ressources au point de ne pas savoir gérer des restrictions mineures ? Pasha, une simple novice, s'en sort mieux que vous, et elle a reçu les mêmes ordres.

— Vous voyez les choses comme ça ? Selon vous, il serait sous notre contrôle ?

— Depuis que Pasha l'a pris en charge, il n'a tué personne…

— Je connais bien Richard, Dame Abbesse. À votre place, je ne serais pas si confiante.

Anna baissa les yeux sur des documents, faisant mine de se concentrer sur des textes qu'elle ne lisait pas.

— Je tiendrai compte de votre avis, sœur Verna. Merci d'être venue.

— Je n'ai pas fini ! s'écria Verna. En réalité, je n'ai pas commencé !

— Élevez encore la voix devant moi, et vous n'en aurez pas l'occasion…

— Dame Abbesse, excusez mon éclat, mais je dois vous parler de sujets d'une importance capitale.

— Oui, oui… Tout le monde prétend ça… Venez-en au fait, ma sœur, parce que je n'ai pas beaucoup de temps.

— Richard a grandi avec son grand-père…

— Le petit veinard !

Verna marqua une pause, choquée par cette interruption.

— Le grand-père en question est un sorcier du Premier Ordre. Et il était d'accord pour le former.

— Eh bien, nous nous en chargerons à sa place. C'est tout ?

— Dois-je vous rappeler qu'il s'agit d'une violation de la trêve ? Quand un garçon est accepté comme apprenti par un sorcier, nous n'avons pas le droit de le prendre avec nous. On m'a dit qu'il n'y avait plus de sorcier dans le Nouveau Monde, et c'était un mensonge. J'ai été manipulée pour *enlever* un garçon !

Annalina eut un sourire indulgent.

— Ma sœur, nous servons le Créateur pour apporter Sa Lumière au monde. Face à cette mission, que pèse un accord conclu avec des sorciers mécréants ?

Verna en resta sans voix.

Cher Créateur, pensa Annalina, *j'aime tant cette femme. Donnez-moi la force de la briser.*

Nathan avait ajouté son flocon de neige… et elle devait ajouter le sien.

— Pendant vingt ans, j'ai suivi une piste sans savoir pourquoi, dit Verna. On m'a abusée, mes deux collègues sont mortes – dont une de ma main – et on m'a empêchée d'utiliser mon pouvoir pour…

— Croyez-vous que c'était un caprice ? C'est ça, votre problème, Verna ? Si ça vous tracasse tant que cela, voilà la réponse : je voulais vous sauver la vie !

— Si je me souviens bien de mes cours, dans les catacombes, il n'y a qu'une explication à ça. Si c'est vrai…

Anna sourit intérieurement. Verna tenait à jouer cartes sur table.

— Bien raisonné. Oui, Richard a le don de la Magie Soustractive…

— Vous le saviez ? Et vous lui avez fait mettre un collier ? Pour qu'il vienne au palais ? Pourquoi courir un tel risque ?

— Parce que des Sœurs de l'Obscurité se sont infiltrées parmi nous.

Verna ne sursauta pas.

Elle était au courant, pensa Annalina. *Au moins, elle le soupçonnait. Soyez bénie, Verna, d'être si brillante. Et pardonnez-moi pour ce que je dois faire.*

— La pièce est protégée par un bouclier ? demanda Verna.

— Bien sûr…

Anna ne crut pas bon de préciser que son sortilège serait inefficace contre ce type de sœurs.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez, Dame Abbesse ?

— Je n'en ai pas besoin, pour l'instant, car cette conversation restera entre nous. Vous n'y ferez allusion devant personne. Dérogez à cette règle, et je nierai tout en bloc, prétendant qu'une sœur dévorée d'ambition accuse la Dame Abbesse de blasphème pour se faire valoir. Dans ce cas, nous devrons vous pendre. Aucune de nous ne le désire, n'est-ce pas ?

— C'est exact, Dame Abbesse. Mais quel rapport avec la venue de Richard au palais ?

— Quand une maison est envahie par les souris, il faut se procurer un chat.

— Ce « chat » nous prend toutes pour des souris… Peut-être pas sans raison. Certains mauvais esprits pourraient penser que vous ne vous êtes pas procuré un chat pour éliminer vos souris, mais un appât. Richard est un gentil garçon. Je n'aimerais pas du tout qu'il soit sacrifié…

— Savez-vous pourquoi vous avez été choisie pour partir à sa recherche ?

— J'ai pris cela pour un témoignage de confiance de votre part…

— En un sens, c'était ça… Je ne suis pas sûre qu'il y ait des Sœurs de l'Obscurité au palais, Verna. Mais si c'est le cas, Grace et Elizabeth, qui occupaient les deux premières places de la liste, risquaient fort d'en être. Dans des prophéties que moi seule ai lues, j'avais appris que Richard aurait probablement le don de la Magie Soustractive – donc qu'il refuserait les deux premières propositions.

» Si les disciples de Celui Qui N'A Pas De Nom en étaient

informées, ai-je pensé, elles feraient tout pour que la troisième sœur soit aussi une des leurs. J'ai usé de mes prérogatives pour vous désigner.

— Vous étiez sûre de moi à ce point ? s'étonna Verna.

Annalina ravala les paroles qui lui brûlaient les lèvres : *Je vous ai connue toute petite, Verna. Je sais tout de votre intelligence, de votre courage et de votre loyauté. Parmi les sœurs, une seule méritait que je lui confie le destin du monde. Avec vous, je savais que Richard serait en sécurité.*

Impossible de dire ça !

— Je vous ai choisie parce que vous étiez tout en bas de la liste. Et à cause de votre parfaite insignifiance.

— Je vois, fit Verna après un long silence.

Anna feignit l'indifférence. Pourtant, elle avait le cœur brisé.

— Je doutais que vous soyez une de mes ennemies… Votre manque de relief renforçait ma conviction. Si Grace et Elizabeth étaient arrivées en haut de la liste, c'était sûrement parce que la femme qui dirige les Sœurs de l'Obscurité les jugeait sacrifiables. J'ai copié sa tactique.

» Comment risquer la vie de sœurs vraiment utiles à notre cause ? Richard nous servira, c'est vrai, mais il n'est pas essentiel aux affaires du palais. À mission subalterne, agent subalterne… Et si vous n'étiez pas revenue, comme tout bon général, je me serais félicitée de ne pas avoir mis en danger la vie d'un élément de valeur.

— Je comprends très bien, Dame Abbesse, croassa Verna.

— Comme je l'ai dit, j'ai du travail. Vous en avez terminé, sœur Verna ?

— Oui, Dame Abbesse…

Quand la porte se referma derrière sa visiteuse, Anna se prit la tête à deux mains.

Des larmes coulèrent sur ses précieux documents…

Liliana soutint un long moment le regard de Richard. Sans savoir si elle allait accepter ou non, il avait dû en dire beaucoup plus que prévu. Ne pouvant se permettre d'échouer, il avait pris le risque de se fier à la seule Sœur de la Lumière dont il se sentait vraiment proche.

— Très bien, Richard, je t'aiderai. Si la moitié de ce que tu m'as dit est vrai, je ne peux pas faire autrement.

Le Sourcier soupira de soulagement.

— Merci, Liliana. Je n'oublierai jamais ta réaction. Tu es l'unique personne du palais accessible à la raison. Pouvons-nous agir tout de suite ? Le temps presse.

— Maintenant ? Et ici ? Richard, si tu as le double don, comme tu le prétends, t'enlever ton Rada'Han ne sera pas facile. Il me faut emprunter un artéfact que les sœurs surveillent jalousement. C'est un focus, pour amplifier le pouvoir. Avec lui, et si tu m'aides, ça suffira peut-être pour ouvrir le collier.

» Ce n'est pas le seul obstacle. Si Celui Qui N'A Pas De Nom est impliqué, qui sait de quelles oreilles, ou de quel Han, nous pourrions attirer l'attention ?

— Alors, quand ? Et où ? Il faut agir vite.

— Je peux me procurer l'artéfact avant ce soir. Donc, on devrait essayer cette nuit. Mais où ? Au palais, ce serait trop dangereux.

— Le bois de Hagen, proposa Richard. Personne n'y va.

— Tu plaisantes ? C'est un endroit dangereux !

— Pas pour moi. Tu sais que je sens venir les mriswiths. Nous ne risquerons rien et personne ne viendra nous déranger.

— D'accord…, soupira Liliana. Richard, je viole beaucoup de règles par amitié pour toi. Je sais que c'est pour la bonne cause, mais si nous nous faisons prendre, les sœurs s'assureront que nous ne recommencions jamais.

— Je suis prêt. Allons-y !

— Non, je dois d'abord aller chercher l'artéfact. (Liliana fronça les sourcils.) Je viens de penser à autre chose… Les sœurs répètent sans cesse que tu ne dois pas laisser le soleil se coucher pendant que tu es dans le bois de Hagen. Pourquoi ?

— Parce que c'est dangereux.

— Avec tout ce que tu as appris, tu les crois ? Tu leur fais confiance ? Elles racontent peut-être ça parce que tu apprendrais quelque chose d'utile… Tu m'as dit que le bois de Hagen a été créé par d'anciens sorciers qui contrôlaient la Magie Soustractive. Pour aider les garçons comme toi, si j'ai bien compris. Et si les sœurs te faisaient peur pour que tu ne bénéficies pas de cette aide ?

La Première Leçon du Sorcier. Avait-il gobé un mensonge ?

— Tu as peut-être raison… Nous irons avant le coucher du soleil.

— Pas ensemble… Il ne faut pas qu'on nous voie côte à côte. De plus, j'aurai besoin de temps pour subtiliser l'artéfact. Tu connais l'endroit où un rocher fendu se dresse dans un ruisseau, au sud-ouest du bois de Hagen ?

— Oui.

— Très bien. Vas-y avant le coucher du soleil. La magie de ce bois t'est destinée… À partir du rocher, enfonce-toi dans le bois un bon moment. Attache des morceaux de tissu aux branches basses pour que je puisse te suivre et te rejoindre. Je te retrouverai vers minuit. Surtout, ne parle de ça à personne, car tu mettrais en danger nos vies… et celle de Kahlan.

— Je serai muet comme une carpe. À cette nuit, donc…

Richard marcha de long en large dans sa chambre après le départ de son alliée. Le temps pressait terriblement ! Si Darken Rahl s'était déjà procuré l'os de skrin, tout était perdu… Mais comment aurait-il pu ? Après tout, c'était un fantôme. Comme disait Warren, les éléments, par bonheur, étaient rarement tous en place…

Pourtant, Kahlan risquait de mourir et il devait l'aider.

Des coups frappés à sa porte firent sursauter le Sourcier. Pensant que Liliana était de retour pour une raison inconnue, il ouvrit… et laissa entrer le pauvre Perry, l'air très perturbé.

— Richard, j'ai besoin de ton aide ! (Il saisit à pleines mains sa tunique unie.) Regarde ça, on m'a promu !

— Félicitations, Perry. C'est génial !

— Un désastre, oui !

— Comment ça, un désastre ?

— Parce que je ne peux plus aller en ville ! Dans cette tenue, on ne me laissera pas traverser le pont.

— Sans doute… Mais je ne vois pas comment t'aider.

— Richard, il y a une femme à Tanimura… Je la fréquente régulièrement depuis des années et je l'adore. Nous avons rendez-vous ce soir. Si je ne vais pas lui dire que je ne pourrai plus jamais la rejoindre, elle croira que je ne me soucie pas d'elle.

— Je comprends, mais que veux-tu que j'y fasse ?

— Les sœurs m'ont pris mes autres vêtements… Si tu me prêtes une tenue, on ne me reconnaîtra pas. Alors, je pourrai filer en ville et voir ma douce amie. Tu veux bien m'aider ?

Richard réfléchit un moment. Il se fichait de violer les règles absurdes du palais. Mais il s'inquiétait pour son ami…

— Tous les gardes me connaissent. Ils diront aux sœurs qu'ils t'ont vu dans mes vêtements, et ça bardera pour toi.

Perry encaissa l'objection, le front plissé.

— J'attendrai la nuit pour sortir ! Dans l'obscurité, tes copains tomberont dans le panneau. Alors, tu acceptes ?

— Si tu veux courir ce risque, je suis ton homme. Mais ne te fais pas attraper. Je ne voudrais pas avoir contribué à te fourrer dans la mouise. (Il désigna la chambre, où se trouvait sa garde-robe.) Prends ce que tu veux. Tu es un peu plus petit que moi, mais ça ira…

— Le manteau rouge ? Je peux l'avoir ? Elle m'adorera là-dedans.

— Pas de problème… (Richard guida Perry vers la chambre.) Si tu le trouves bien, n'hésite pas. Je serais content que quelqu'un ait du plaisir à le porter.

Perry fouilla la garde-robe à la recherche d'un pantalon et d'une chemise qui le mettraient à son avantage.

— En arrivant, j'ai vu sœur Liliana sortir de ta chambre. (Il brandit

triomphalement une chemise blanche à jabot.) Elle te donne des leçons ?

— Oui. Je l'aime bien. C'est la plus gentille du lot…

Perry mit la chemise sur sa poitrine.

— Ça me va comment ?

— Mieux qu'à moi ! Tu connais Liliana.

— Pas vraiment… Mais elle me fait toujours frissonner, avec ses yeux bizarres.

Richard pensa aux étranges yeux bleu pâle tachés de violet de son alliée.

— Au début, ça me faisait aussi tout drôle… Mais elle est si pétulante et amicale, que je ne remarque plus son regard. Avec son sourire chaleureux, on finit par ne plus rien voir d'autre.

Chapitre 65

Richard s'assit en tailleur, l'Épée de Vérité sur les genoux. Il avait mis la cape du mriswith, afin que Pasha et sœur Verna ne sachent pas où il était. Si elles apprenaient qu'il avait laissé le soleil se coucher pendant qu'il était dans le bois de Hagen, il pourrait dire adieu à sa tranquillité, parce qu'elles viendraient le rejoindre à toutes jambes.

Il avait déniché une petite clairière, assez surélevée pour que le sol soit sec, attendant jusqu'à ce que l'astre du jour ait disparu. À voir la position de la lune, entre les branches denses, il estimait qu'il était près de minuit. Quoi qu'il soit censé arriver quand on laissait le soleil se coucher sur le bois, les lieux ressemblaient à ce qu'il avait vu lors de toutes ses visites nocturnes.

Il entendit l'appel de Liliana, lui répondit et la vit sortir de derrière un énorme chêne. Quand elle sonda la clairière, il ne lut aucune inquiétude dans son regard. À l'évidence, elle approuvait son choix.

Elle vint s'asseoir en face de lui.

— J'ai l'artéfact…

— Bravo, Liliana…

Elle sortit l'objet magique de sous son manteau. La statuette représentait un homme qui tenait une sorte de cristal.

— Comment ça fonctionne ?

— Le cristal amplifie le don. Si tu détiens vraiment la Magie Soustractive, je n'aurai pas assez de pouvoir pour te libérer du Rada'Han. Parce que je contrôle uniquement la Magie Additive… Tu poseras la statuette sur tes genoux. Quand nous unirons nos esprits, l'artéfact augmentera ta magie. Alors, je m'en servirai pour défaire le sortilège.

— Parfait ! Allons-y.

— Pas avant que je t'aie dit le reste.

— J'écoute…

— Tu ne peux pas ouvrir le collier parce que tu ne contrôles pas ton don. Autrement dit, tu ne sais pas canaliser le pouvoir. L'artéfact compensera cette lacune. Enfin, je l'espère…

— Tu essaies de m'avertir d'un danger ?

— Ignorant comment maîtriser le flot de pouvoir, tu seras à la merci du cristal. L'ennui, c'est qu'il ne reconnaît pas la douleur. Il m'aidera, mais rien de plus.

— Compris : je risque de souffrir ! J'ai l'habitude… Ne perdons

plus de temps !

— « Risquer » n'est pas le bon verbe. C'est dangereux et tu souffriras à coup sûr. Ton esprit te semblera sur le point d'exploser. Je sais que tu es décidé, mais je refuse de te tromper. Tu croiras être en train de mourir.

Richard sentit une sueur froide ruisseler dans son cou.

— Allons-y, de toute façon, je n'ai pas le choix…

— Je mobiliserai mon Han pour tenter de briser l'emprise du collier. L'artéfact puisera du pouvoir en toi, pour m'aider à vaincre le Rada'Han. Ce sera très douloureux.

— Liliana, je peux encaisser ça. Ne t'en fais pas.

— Écoute-moi, Richard. Je sais que tu es déterminé, mais il faut m'écouter. Je t'arracherai ton don pour qu'il m'aide à vaincre le Rada'Han. Tu croiras que je veux te dérober ta vie. Ton inconscient réagira comme si j'essayais de m'emparer pour de bon de ta magie.

» Tu devras supporter cet atroce sentiment. Si tu tentes d'interrompre le processus quand mon pouvoir sera en toi, afin de…

— J'ai compris ! Même si je veux revenir en arrière, ce ne sera pas possible. Parce que ça me tuerait, c'est ça ?

— Exactement. Résiste-moi, et tu mourras. C'est aussi simple que ça. Si tu ne me fais pas confiance, tu périras, et Kahlan sera perdue. Es-tu sûr de tenir le coup ?

— Pour Kahlan, je subirais n'importe quoi. Liliana, je remets ma vie entre tes mains.

La sœur posa la statuette sur les genoux de Richard. Elle le regarda dans les yeux un long moment, s'embrassa le bout des doigts et les lui passa sur la joue.

— Alors, plongeons ensemble dans l'abîme. Merci de ta confiance, Richard. Tu ne sauras jamais combien elle aura été importante pour moi.

— Merci à toi, Liliana. Que dois-je faire ?

— La même chose que pendant nos leçons. Essaie de toucher ton Han. Je me chargerai du reste.

Liliana avança jusqu'à ce que leurs genoux soient en contact. Ils se prirent les mains, inspirèrent à fond et fermèrent les yeux.

Au début, ce ne fut pas différent d'une leçon, et le Sourcier se détendit très vite en se concentrant sur l'image de l'Épée de Vérité. La douleur arriva, presque imperceptible, comme un picotement, puis se focalisa à la base de sa colonne vertébrale. Très vite, cependant, elle commença à remonter le long de son dos.

Sans crier gare, elle se diffusa dans tout son corps, lui rappelant les effets de l'Agiel : une souffrance brûlante qui pénétrait jusque dans la moelle de ses os.

Richard remercia muettement Denna. Grâce à elle, il avait appris à

supporter ce genre de torture. Et cela sauverait Kahlan.

Le Sourcier se raidit, le souffle coupé. La douleur venait d'exploser dans son cerveau, manquant faire disparaître l'image de l'épée. Il lutta pour la conserver, les larmes aux yeux.

Chaque nerf, dans son corps, brûlait comme un tison ardent. Un instant, il crut que son cœur allait exploser.

Richard s'était surestimé : personne ne pouvait supporter ça !

La suite fut pourtant dix fois pire. Incapable de crier, de respirer ou de bouger, il aurait juré qu'on lui arrachait l'âme.

Même si Liliana l'avait prévenu, il pensa qu'il allait mourir. On le spoliait de son essence. Quand il ne lui resterait plus rien, la mort viendrait prendre son dû.

Une illusion, bien sûr, puisque Liliana allait en réalité lui rendre la vie !

Il aurait voulu crier, pour se soulager un peu, mais c'était impossible. Tous ses muscles semblaient à l'agonie, comme son esprit.

Sa tête tomba sur sa poitrine.

Par pitié, Liliana, dépêche-toi !

Richard ne devait pas résister ! S'il combattait la sœur, le destin de Kahlan serait scellé.

Il avait ouvert les yeux, s'aperçut-il soudain. Sur ses genoux, le cristal émettait une lumière orange foncé.

Ça signifiait sans doute que la méthode choisie par son amie marchait.

D'autant plus que la lueur orange augmentait d'intensité !

Vite, Liliana ! Je t'en prie !

L'obscurité l'enveloppait, la douleur elle-même devenant lointaine et diffuse. La vie lui coulait entre les doigts. Le vide l'envahissait, implacable, triomphant, insondable…

Du fond de son gouffre mental, il sentit une présence.

Des mriswiths.

Tout près de lui. Ils les encerclaient…

Alors, de très très loin, il entendit la voix de Liliana.

— Attendez, mes petits… Quand j'en aurai fini avec lui, vous aurez les restes… Attendez un peu…

Richard sentit que les monstres reculaient.

Pourquoi Liliana leur avait-elle parlé ? Et pour quelle raison avaient-ils obéi ?

Rendu fou par la douleur, Richard venait-il d'avoir une hallucination ?

Il sentit une nouvelle présence dans son dos. Pas un mriswith, mais un monstre dix fois plus redoutable.

— J'ai dit d'attendre…, souffla Liliana.

La créature s'éloigna, mais beaucoup moins que les mriswiths.

Que signifiait « vous aurez les restes » ? Qu'il allait mourir, bien sûr ! C'était évident, et tout son corps le lui hurlait.

Non ! Liliana l'avait averti qu'il penserait ça. Tout se déroulait comme elle l'avait prévu, et il devait tenir le coup pour Kahlan.

Mais il lui restait si peu de forces… Pas de doute, la mort approchait !

Sur ses genoux, le cristal brillait de plus en plus fort.

La créature approcha de nouveau.

— Attends ! cria Liliana. J'en aurai terminé dans quelques minutes, et tu auras son cadavre.

À cet instant, une petite voix intérieure souffla à Richard qu'il n'avait plus qu'une chance de se sauver. S'il ne la saisissait pas, c'en serait fini de lui.

Au plus profond de son être, il ranima la flamme agonisante de sa volonté et ramena à lui, au prix d'un terrible effort, la vie et le pouvoir qu'on essayait de lui voler.

Il y eut comme un coup de tonnerre et l'onde de choc sépara le Sourcier de la sœur. Il atterrit sur le dos, à une extrémité de la clairière, et Liliana à l'autre.

L'Épée de Vérité était tombée sur le sol, entre eux. Les mriswiths et la créature inconnue coururent se réfugier entre les arbres.

Richard prit une inspiration douloureuse, se rassit et secoua la tête pour s'éclaircir les idées. La statuette gisait près de son arme. Le cristal ne brillait plus.

Liliana se releva sans effort, comme si une main invisible l'avait aidée.

Elle eut un rictus que le Sourcier n'aurait jamais cru voir s'afficher sur son visage. De la pure perversité !

— Richard, j'étais si près du but… Je n'ai jamais vécu une expérience pareille ! Tu ne sais rien du trésor qui se cache en toi. Mais il sera bientôt mien.

De quel côté s'enfuir ? se demanda le jeune homme.

Quel imbécile il avait été ! Étrangement, cela ne le mettait pas en colère. Non, il éprouvait un terrible sentiment… de deuil.

— Liliana, je te faisais confiance. Et je croyais que tu avais de l'affection pour moi.

— Vraiment ? Et qui te dit que je n'en ai pas ? C'est peut-être pour ça que j'ai choisi la méthode la plus douce. À présent, il faudra adopter la plus dure.

— La plus dure ?

— Le quillion était miséricordieux… J'ai pris le don de beaucoup de mâles, mais tu as résisté à un moment du processus où ils n'en étaient plus capables. Maintenant, il me faudra t'écorcher vif pour

m'approprier ton pouvoir. Et tu ne pourras pas bouger un cil pendant que je le ferai…

Liliana tendit une main. Une épée cachée derrière le grand chêne lévita dans les airs et vint se caler dans sa main droite.

La sœur bondit sur sa proie en hurlant.

D'instinct, Richard leva aussi une main et invoqua la magie de son arme. En une fraction de seconde, la colère le submergea et il sentit la garde de l'Épée de Vérité se nicher dans sa paume au moment où Liliana abattait son arme.

Porté par la magie et les esprits des anciens Sourciers, il para le coup de son adversaire.

Dans un coin de sa tête, il se demanda pourquoi l'acier de son épée n'avait pas fait éclater celui de la lame de Liliana…

Puis le ballet de mort commença.

Ils se rendirent coup pour coup, chacun mobilisant toute sa science de l'escrime. Mais Liliana se déplaçait à la vitesse du vent, comme s'il combattait une ombre. Aucun être humain ne pouvait bouger aussi vite. Même pas le Sourcier…

Dans son dos, il sentit la présence menaçante. Esquivant un estoc de Liliana, Richard recula d'un pas, se retourna et fit décrire un arc de cercle à sa lame. Avant que le monstre se désintègre, il aperçut un rictus malveillant encadré par des crocs étincelants.

Liliana en profita pour attaquer. Richard plongea en avant, fit un roulé-boulé et se releva d'un bond.

Le duel continua.

Pour lui résister aussi bien, Liliana devait avoir une arme magique comparable à l'Épée de Vérité. Plus des pouvoirs qu'il avait peine à imaginer.

Mais qu'il découvrit bien trop tôt à son goût.

Soudain, Liliana bondit en arrière, et lui expédia une boule de feu. Richard se baissa à temps. Le projectile alla percuter le tronc d'un chêne… qui explosa.

La cime s'abattit sur le Sourcier et le fit basculer en arrière.

Liliana tailla en pièces d'énormes branches pour accéder à sa proie. Richard se dégagea du piège végétal et reprit le combat.

Ils s'enfoncèrent dans un bosquet, puis s'engagèrent sur la pente abrupte d'une colline. L'esprit plus clair, le Sourcier commença à analyser la tactique de Liliana. Elle se battait férocement, mais sans grâce, comme un soldat sur un champ de bataille, pas un maître d'escrime.

D'où lui était venue cette notion ? se demanda Richard, étranger aux subtilités militaires. De l'esprit de ses prédécesseurs, sans doute…

Les attaques brouillonnes de la sœur offraient de nombreuses occasions de riposter. Le Sourcier attendit une occasion, feinta et

frappa. Le coup, qui aurait dû couper Liliana en deux, fut hélas dévié par une force invisible. Une protection magique !

Alors qu'il haletait, ne tenant plus que sur les nerfs, la femme ne semblait même pas essoufflée.

— Tu ne peux pas gagner, Richard ! cria-t-elle. Je t'aurai !

— Pourquoi te donner cette peine ? À la fin des fins, tu perdras aussi !

— Mais j'aurai ma récompense.

Le jeune homme se baissa et sentit la lame de la sœur siffler au-dessus de sa tête.

— Si tu aides le Gardien à s'échapper, il détruira la vie. Partout !

— Tu te trompes ! Au contraire, il m'accordera des faveurs que le Créateur ne m'aurait jamais consenties.

— C'est un mensonge ! cria Richard en portant un coup de taille qui rata sa cible.

— Nous avons un accord… Scellé par mon serment.

— Et tu crois qu'il tiendra parole ?

— Joins-toi à nous, Richard, et je te ferai découvrir les délices qui attendent ceux qui le servent. Tu vivras éternellement.

— Jamais ! rugit le Sourcier en sautant sur un rocher.

— Au début, ce combat m'amusait, lâcha Liliana, mais il commence à me casser les pieds.

Elle tendit sa main libre et un éclair en jaillit. Un éclair noir !

Aussi sombre que la pierre de nuit, les boîtes d'Orden ou la mort, ce rayon avait une source que Richard n'eut pas de mal à deviner : la Magie Soustractive !

Liliana bougea la main. L'éclair balaya le sol, coupant au passage un rocher à la base. Derrière lui, Richard entendit le craquement d'arbres qui s'abattaient, vaincus par un bûcheron invisible. En voulant éviter une nouvelle attaque, il perdit l'équilibre et dévala la pente.

Dès qu'il en atteignit le pied, il se contorsionna pour se placer sur le dos.

Liliana se campait déjà au-dessus de lui ! Il devina, à l'orientation de son épée tenue à deux mains, qu'elle préméditait de lui couper les jambes.

Sa façon de se battre, jusque-là, ne lui avait rien rapporté. S'il n'imaginait pas autre chose, il ne s'en sortirait pas.

Liliana leva son épée.

Richard s'abandonna entièrement à la force nichée au cœur même de son être – son don, s'il fallait l'appeler ainsi. Cette entité mystérieuse prendrait le contrôle de son esprit et de son corps… ou il

mourrait. Il n'y avait pas d'autre solution.

Il plongea au centre de son âme, où régnait un calme serein, et se laissa guider par son instinct.

L'Épée de Vérité jaillit vers le haut, sa lame plus blanche que de la neige.

De toutes ses forces, Richard enfonça l'arme entre les côtes de Liliana. Quand la pointe traversa sa colonne vertébrale et ressortit entre ses omoplates, elle ne bougea plus, embrochée comme un lapin.

Elle lâcha son arme et baissa les yeux sur son bourreau.

— Je te pardonne, Liliana, murmura Richard.

De la terreur dans le regard, la sœur essaya de parler, mais cracha un flot de sang.

Alors, un roulement de tonnerre retentit. Un éclair noir balaya la clairière, marée d'obscurité qui fit manquer un battement au cœur de Richard.

Puis ce fut fini. Liliana était morte et le Gardien, comprit Richard, était venu la chercher.

La première fois, il avait fait virer la lame au blanc en toute connaissance de cause. Ce soir, suivant les conseils de Nathan, il s'était fié à son instinct – ou à son don – pour invoquer la magie. Une double surprise : avoir appelé la magie blanche *et* ne pas l'avoir fait consciemment.

En lui, quelque chose avait compris que c'était le seul moyen de neutraliser la haine du Gardien qui habitait Liliana. Mais comment en était-elle arrivée là ? Une amie… Quelqu'un à qui il faisait confiance…

Quoi qu'il en soit, il était revenu à son point de départ : un collier autour du cou, et aucune idée quant au moyen de s'en débarrasser ! Rada'Han ou pas, il devait recouvrer sa liberté. Il allait retourner au palais, récupérer ses affaires et tenter de franchir le mur invisible.

Alors qu'il essuyait sa lame sur la robe de la sœur, il se souvint que l'épée avait été au centre de la clairière, loin de lui. Il l'avait fait venir à lui en invoquant sa magie. L'arme s'était envolée pour venir se caler dans sa main.

Intrigué, il la posa sur le sol et tenta de répéter l'expérience. La colère l'envahit, comme d'habitude, mais l'Épée de Vérité ne bougea pas d'un pouce.

Frustré, il la remit au fourreau. Puis il ramassa la lame de Liliana et la brisa sur son genou. Quand il la jeta au loin, il remarqua une forme blanche, près de l'endroit où elle atterrit.

Des ossements couleur de chaux, voilà tout ce qui restait d'une moitié de cadavre desséché. Seul le torse subsistait, des animaux sauvages ayant dû dévorer le reste…

Non… Plus loin, il aperçut le bassin et les jambes.

Le Sourcier se baissa et examina la partie supérieure de la dépouille. Pas une marque de crocs ! En revanche, le bas de la colonne vertébrale avait explosé. Cette femme – on devinait son sexe aux lambeaux de sa robe – semblait avoir été coupée en deux vivante.

La magie… La seule cause possible d'une mort pareille.

— Qui t'a fait ça ? murmura Richard à la morte.

Un bras squelettique se leva lentement. Une fine chaîne en or était enroulée à la phalange décharnée d'un index.

Tous les poils hérissés de terreur, le Sourcier s'en empara. Au bout, un petit morceau d'or délicatement travaillé formait distinctement la lettre J.

— Jedidiah, souffla Richard.

Chapitre 66

Une petite foule s'était massée sur le pont de pierre, toutes les têtes baissées vers le fleuve. Se frayant un chemin sans douceur, Richard aperçut Pasha, penchée comme les autres à la balustrade, et lui lança :

— Que se passe-t-il ?

La novice se retourna et sursauta.

— Richard ! Je te croyais…

Après un dernier coup d'œil au fleuve, elle se jeta dans les bras du jeune homme.

— Tu me croyais quoi ? demanda-t-il.

— J'ai pensé que tu étais mort ! Mais que le Créateur soit loué, ce n'était pas toi !

Richard se dégagea, puis se pencha pour voir ce que tout le monde regardait. Plusieurs barques, des lanternes à la proue, ramenaient vers le rivage un cadavre pris dans leurs filets de pêche. Malgré la chiche illumination, le Sourcier reconnut le manteau rouge…

Il courut à l'autre bout du pont et dévala la berge. Quand les barques accostèrent, il aida les pêcheurs à hisser sur la rive leur macabre prise.

Le pauvre Perry avait été abattu par-derrière, comme le montrait un petit trou rond, dans le dos du vêtement.

La Deuxième Leçon du Sorcier…

Perry était mort parce que Richard, une nouvelle fois, l'avait violée. Animé des meilleures intentions, il avait provoqué un désastre. Le dacra lui était destiné, pas à son malheureux ami. Les assassins pensaient sûrement avoir réussi leur coup…

— Richard, j'ai eu si peur, dit Pasha en le rejoignant. J'ai cru que c'était toi… Mais pourquoi portait-il ton manteau rouge ?

— Parce que je le lui avais prêté… (Le jeune homme enlaça brièvement sa compagne.) Je dois partir, Pasha.

— Du palais ? Tu sais que c'est impossible ! La barrière ne te laissera pas passer.

— Je pars, un point c'est tout. Bonne nuit, Pasha.

Richard abandonna la dépouille de Perry et rentra au palais. Quelqu'un avait voulu le tuer et ça ne pouvait pas être Liliana…

De retour dans sa chambre, alors qu'il faisait ses bagages, quelqu'un frappa à sa porte. Il se pétrifia, une chemise à demi pliée dans les mains.

— C'est moi, Verna…

Richard alla ouvrir, décidé à ne pas se laisser marcher sur les pieds, mais l'expression de la sœur lui fit oublier son agressivité.

— Sœur Verna, ça ne va pas ? Entrez et venez vous asseoir.

La sœur se laissa tomber sur une chaise. Le Sourcier s'agenouilla devant elle et lui prit les mains.

— Qu'y a-t-il, sœur Verna ?

— J'attendais ton retour avec impatience… Richard, je n'ai jamais eu autant besoin d'un ami. Et tu es le seul qui me soit venu à l'esprit.

Pour gagner son amitié, il avait été clair là-dessus, Verna devait l'aider à se débarrasser du collier. Allait-elle le lui proposer ? Bien que ce soit impossible ?

— Richard, en mourant, Grace et Elizabeth m'ont transmis leur don. J'ai plus de pouvoir que les autres sœurs, à présent… Hélas, je doute que ça suffise à te libérer. Pourtant, je veux essayer.

Selon Nathan, aucune sœur ne pouvait y parvenir. Mais les prophètes eux-mêmes étaient susceptibles de se tromper.

— Très bien. Allez-y !

— Ce sera très douloureux…

— J'ai déjà entendu ça, ce soir, ma sœur… Et si…

— Pas pour toi, coupa Verna. Pour moi.

— Comment ça, pour vous ?

— Je sais que tu as un double don… La Magie Soustractive…

— Quel rapport avec le Rada'Han ?

— Tu l'as mis toi-même à ton cou. Pour se verrouiller, il utilise la magie de son porteur. Moi, je contrôle seulement l'Additive. Je crains que ce ne soit pas suffisant pour briser le lien…

» Face à la Magie Soustractive, je suis impuissante. Elle s'opposera à moi et me blessera. Toi, tu ne risqueras rien.

Richard se demanda s'il devait croire ce joli discours. Était-ce une variante de la tactique employée un peu plus tôt par Liliana ?

Verna posa les mains sur le cou du jeune homme. Avant qu'elle ferme les yeux, il les vit se voiler d'une manière caractéristique : elle touchait son Han.

La main sur la garde de son épée, tendu à craquer, le Sourcier se prépara à réagir à la vitesse de l'éclair si elle tentait de lui faire du mal. Il doutait que sœur Verna veuille lui nuire, mais n'avait-il pas eu une confiance aveugle en Liliana ?

Richard éprouva un picotement agréable. Un bourdonnement sourd résonna dans la pièce. Les coins des tapis se relevèrent et les cadres des fenêtres vibrèrent.

Verna tremblait sous l'effort. Le miroir en pied de la chambre éclata en même temps que les vitres. La porte du balcon s'ouvrit. Des morceaux de plâtre tombèrent du plafond et une armoire s'écroula…

La sœur gémit de douleur.

Le Sourcier la prit par les poignets et la força à lâcher le collier.

— Richard, gémit-elle, je suis navrée, mais je n'y arrive pas.

— Ce n'est pas grave, dit le jeune homme en la serrant brièvement dans ses bras. Je sais que vous avez tout tenté… et vous venez de gagner un ami !

— Richard, il faut que tu partes d'ici !

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Il y a des Sœurs de l'Obscurité au palais !

— Des Sœurs de l'Obscurité ? Qu'est-ce que c'est ?

— Les Sœurs de la Lumière ont mission de faire découvrir aux vivants la gloire du Créateur. Les Sœurs de l'Obscurité servent le Gardien. On n'a jamais pu prouver leur existence. Et sans preuve, une accusation est un crime. Richard, je sais que tu ne vas pas me croire. Ça semble fou, mais…

— Ce soir, j'ai tué sœur Liliana. Donc, je vous crois…

— Tu as fait quoi ?

— Elle a accepté de me retirer mon collier. Nous nous sommes retrouvés dans le bois de Hagen, et elle a tenté de me voler mon don.

— Impossible ! Une femme ne peut pas dérober le pouvoir d'un homme. L'inverse n'est pas imaginable non plus.

— Liliana a prétendu l'avoir réussi souvent. Et quand elle a essayé, ça m'a semblé fichtrement possible ! J'ai senti qu'elle m'arrachait la vie, et elle a failli y arriver.

— Je ne vois pas comment…

Richard sortit la statuette de sa poche.

— Elle a utilisé cet artéfact. Le cristal émettait une lueur orange pendant qu'elle me drainait ma magie. Savez-vous ce qu'est cet objet ?

— Non… Il me semble l'avoir déjà vu, mais je ne me rappelle plus où. C'était avant mon départ du palais. Mais comment t'en es-tu sorti ?

— J'ai utilisé mon pouvoir pour repousser l'attaque de Liliana. Elle a fait léviter une épée cachée derrière un arbre, avec l'intention de m'écorcher vif. Une autre façon de me voler mon don, d'après elle. Elle voulait me couper les jambes, mais j'ai réussi à lui passer ma lame au travers du corps.

» Sœur Verna, Liliana avait le don de la Magie Soustractive. Je l'ai vue y recourir. Et il y a pire. Quelqu'un d'autre a l'intention de me tuer. J'avais prêté mon manteau rouge à Perry, et on vient de repêcher son cadavre dans le fleuve, avec un trou de dacra au milieu du dos.

— Par le Créateur ! gémit Verna. Au palais, on sait que tu as le double don, et on t'utilise comme appât pour faire sortir de l'ombre les sbires du Gardien. (Elle prit la main du Sourcier.) Richard, j'ai participé à cette machination. J'aurais dû m'interroger sur certaines

choses louches, mais j'ai fermé les yeux. Une loyauté si mal placée !

— Quelles « choses louches » ?

— Tu n'aurais jamais dû porter un Rada'Han ! On m'a dit qu'il n'y avait plus de sorciers, dans le Nouveau Monde, pour former les garçons… Alors, j'ai cru que tu allais mourir si nous ne t'aidions pas. Mais ton ami Zedd aurait pu empêcher le don de te faire du mal. La Dame Abbesse le savait. Pour des raisons égoïstes, elle nous a laissées t'arracher à tes amis et à ta future épouse. Le Rada'Han n'était pas nécessaire pour te sauver la vie.

— Je sais… Nathan me l'a dit.

— Tu as vu le prophète ? Que t'a-t-il raconté d'autre ?

— D'après lui, j'ai plus de pouvoir que tous les sorciers nés depuis trois mille ans. Mais j'ignore comment l'utiliser. En plus, je suis doué pour la Magie Soustractive. À cause de ça, aucune sœur ne peut me libérer du collier.

— Désolée de t'avoir attiré tant d'ennuis, Richard…

— Sœur Verna, vous avez été manipulée autant que moi. Nous sommes deux victimes. Des pantins qu'on a utilisés… Mais il y a pire que ça. D'après une prophétie, Kahlan mourra au prochain solstice d'hiver. Je dois empêcher ça ! Et ce n'est pas tout… Darken Rahl, mon père et un agent du Gardien, est dans notre monde. C'est sa marque que je porte sur la poitrine. Si tous les éléments requis sont réunis, il finira de déchirer le voile. Ma sœur, je dois partir d'ici. Et traverser la barrière…

— Je t'aiderai à trouver un moyen de la franchir. Mais il restera la vallée des Âmes Perdues… Je doute que tu puisses revenir dans le Nouveau Monde. Maintenant que le Rada'Han a développé ta Magie Soustractive, les sortilèges seront attirés comme par un aimant. Cette fois, la magie te localisera !

— Il doit y avoir une solution… C'est une question de vie ou de mort.

— Le Gardien fera tout pour t'en empêcher. Les autres Sœurs de l'Obscurité aussi. Liliana n'était sûrement pas la seule.

— Qui l'a chargée de me former ?

— Le Bureau de la Dame Abbesse. Mais Annalina ne s'en est sûrement pas occupée elle-même. En général, elle confie ce genre de tâches à ses administratrices.

— Ses administratrices ?

— Les sœurs Ulicia et Finella.

— Je croyais qu'elles étaient ses gardes du corps.

— Non… La Dame Abbesse a plus de pouvoir qu'elles, et nul besoin qu'on la protège. Certains de nos pensionnaires les prennent pour des cerbères parce qu'elles les empêchent de voir Annalina. En

réalité, elles font seulement une partie de leur travail dans l'antichambre de la Dame Abbesse. Mais elles ont leurs propres bureaux, où elles s'acquittent du travail administratif.

— Les Sœurs de l'Obscurité ont peut-être décidé d'agir contre moi parce qu'elles ont été démasquées.

— Non. Annalina ne connaît aucun nom…

— Quelqu'un a-t-il pu espionner votre conversation ?

— Impossible ! La pièce était protégée par magie.

— Sœur Verna, Liliana contrôlait la Magie Soustractive. Les boucliers d'Annalina sont inefficaces contre ce type de pouvoir. Et une des « administratrices » m'a affecté Liliana…

— Et les cinq autres ! Si Ulicia ou Finella – voire les deux – ont entendu ma conversation avec la Dame Abbesse, il… (Verna s'interrompit.) Le bureau de sœur Ulicia ! C'est là que j'ai vu la statuette !

— Venez ! cria Richard en se levant. Les Sœurs de l'Obscurité vont tenter d'assassiner Annalina avant qu'elle prévienne quelqu'un d'autre !

Ils sortirent de la chambre, dévalèrent les marches et quittèrent le pavillon Gillaume. Traversant les cours à la lumière de la lune, ils longèrent des couloirs avant d'arriver devant l'arche des quartiers de la Dame Abbesse. Kevin n'était pas de service, mais le garde, informé que Richard avait libre accès à la zone, les laissa passer sans poser de questions.

Le Sourcier comprit qu'ils arrivaient trop tard quand il vit les portes du bureau d'Annalina arrachées de leurs gonds.

Verna était encore dans le couloir lorsqu'il entra dans le fief de la Dame Abbesse, épée brandie. On eût dit qu'une tempête s'était déchaînée dans la première pièce. Le cadavre de sœur Finella gisait sur le sol, derrière son bureau. Son sang et une partie de ses entrailles avaient volé jusqu'à un mur. Derrière lui, Richard entendit Verna crier de terreur.

Il flanqua un coup de pied dans la porte intérieure et entra dans le refuge d'Annalina, l'épée tenue à deux mains. Ici, le carnage était encore pire. Sur les étagères, les livres avaient explosé, jonchant le sol de papier. Le bureau en noyer, fracassé, avait volé jusqu'au mur du fond. Plus aucune lampe ne brûlait, la seule lumière provenant de la porte ouverte du jardin intérieur.

Verna invoqua une flamme de poing. À sa lueur, Richard aperçut une silhouette, près du bureau brisé.

Sœur Ulicia !

Le Sourcier s'écarta quand un éclair bleu jaillit des mains de la femme. Derrière lui, Verna riposta avec un jet de flammes jaunes. Pour l'éviter, Ulicia fila dans le jardin intérieur.

Richard la suivit, Verna sur ses talons.

— Baissez-vous ! cria-t-il.

Un rayon noir siffla au-dessus de sa tête une fraction de seconde après qu'il se fut aplati sur le sol.

Fou de rage, le Sourcier se releva et franchit à son tour la porte du jardin. Une silhouette sombre s'éloignait dans l'allée principale…

Des rayons noirs fusèrent de nouveau, déracinant les arbres. Avec un vacarme assourdissant, un mur entier s'écroula.

Quand le calme revint, Richard se redressa et voulut se lancer à la poursuite d'Ulicia. Mais une main invisible le tira en arrière.

— Richard ! cria Verna. Reviens dans la pièce !

Il obéit, et, à bout de souffle, se campa devant la sœur.

— Je dois aller…

— Où ? Te faire tuer ? Au nom de quoi ? Tu crois que ça aidera Kahlan ? Sœur Ulicia a des pouvoirs que tu peux à peine imaginer.

— Elle va s'enfuir du palais…

— C'est vrai, mais tu seras toujours vivant ! À présent, aide-moi à déplacer ce bureau. Je sens qu'Annalina est toujours vivante.

— Vous en êtes sûre ? Ce serait merveilleux !

Richard déblaya les débris et découvrit rapidement Annalina. Verna ne s'était pas trompée. La Dame Abbesse vivait toujours, mais elle était gravement blessée.

Elle gémit quand il la prit délicatement dans ses bras. À l'évidence, il ne lui restait pas beaucoup de temps à vivre…

— Il nous faut de l'aide, dit Richard.

— Elle est très mal en point, fit Verna en passant les mains au-dessus du corps de la vieille femme. Je sens ses blessures. Elles dépassent mes compétences, et peut-être pas que les miennes…

— Je refuse de la laisser mourir…, dit le Sourcier. Nathan pourra peut-être l'aider. Allons-y !

Alertés par le bruit, des gardes et des sœurs couraient partout dans le couloir. Richard et Verna fendirent cette foule paniquée sans prendre le temps de s'expliquer…

Dès qu'ils l'appelèrent, Nathan émergea de son jardin intérieur.

— Tout ce bruit, c'était quoi ? demanda-t-il. Qu'est-il arrivé ?

— Anna est blessée, annonça Richard.

— Dépose-la dans ma chambre, dit le prophète. Je savais bien que cette vieille tête de mule cherchait les ennuis avec une lanterne !

Le Sourcier allongea doucement la Dame Abbesse sur le lit.

Sous le regard de Verna, restée sur le seuil, Nathan passa une main le long du corps de la moribonde.

— C'est très grave, dit-il en retroussant ses manches. Je ne sais pas si je peux…

— Nathan, coupa Richard, vous devez essayer !

— Bien sûr, mon garçon… Vous deux, débarrassez-moi le plancher ! Dans une heure, je saurai si mon intervention est utile… Fichez le camp ! Vous me déconcentrez !

Ils obéirent. Tandis que Richard marchait de long en large, Verna s'assit dans un fauteuil, le dos bien droit.

— Pourquoi t'inquiètes-tu pour Annalina ? demanda-t-elle. Elle t'a piégé ici alors que ce n'était pas nécessaire…

— Eh bien… Elle aurait pu me capturer quand j'étais petit, et elle m'a laissé grandir avec mes parents. Ainsi, j'ai profité de leur amour. Qu'y a-t-il de plus précieux au monde ? Elle avait le pouvoir de m'en priver, et elle ne l'a pas utilisé…

— Je suis contente que tu ne sois pas amer…

Richard continua à faire les cent pas.

Pas très longtemps…

— Ma sœur, ici je ne sers à rien. Je vais parler aux gardes. Nous devons savoir où sont mes « formatrices » et découvrir ce qu'elles préparent. Les soldats s'en chargeront pour moi.

— Ce serait utile, en effet. Va voir les hommes. Ça te distraira un peu, de toute façon…

Richard sortit, l'esprit tourbillonnant d'idées. Il devait savoir où étaient Tovi, Cecilia, Merissa, Nicci et Armina. Chacune d'elles – ou toutes ! – pouvait être une Sœur de l'Obscurité. Quel plan risquaient-elles d'ourdir ? Surtout que…

Un coup terrible le fit reculer, comme si on venait de le frapper avec une massue. Titubant, il ne put rien faire quand un deuxième coup l'atteignit à la nuque.

Une silhouette noire se campa au-dessus de lui. Au prix d'un effort surhumain, Richard parvint à se relever. Voulant saisir son épée, il ne se rappela plus s'il était gaucher ou droitier. D'où lui venait cette étrange confusion ?

— Alors, le bouseux, lança une voix moqueuse, on se promenait un peu ?

Richard leva les yeux sur Jedidiah, debout devant lui, les mains glissées dans ses manches. Trouvant enfin la garde de son arme, le Sourcier la dégaina et invoqua sa magie.

Au moment où la colère explosait dans son cerveau embrumé, Jedidiah sortit ses mains de leur refuge. Il leva le bras droit, un dacra serré dans le poing.

Était-ce un cauchemar ? se demanda Richard. Allait-il se réveiller dans son lit ? Et sinon, que devait-il faire ?

Alors que l'arme allait s'abattre sur le Sourcier, un rayon lumineux sembla jaillir d'entre les yeux de Jedidiah. Sans un gémissement, il lâcha le dacra et s'écroula face contre terre.

Comme lors de la mort de Liliana, une vague d'obscurité balaya le couloir.

Quand la lumière revint, Richard aperçut Verna, un dacra à la main. Il tenta de lui sourire, mais tomba à genoux, incapable de se ressaisir.

La sœur s'accroupit près de lui et lui prit la tête entre ses mains tremblantes. Aussitôt, la brume mentale se dissipa. Se relevant d'un bond, Richard étudia le cadavre du sorcier, et vit qu'il avait un petit trou rond dans le dos.

— J'étais sortie pour aller voir certaines de mes amies, expliqua Verna. Afin que le plus de gens possible soient au courant au sujet des Sœurs de l'Obscurité…

— C'était lui, n'est-ce pas ? Votre amoureux de jadis ?

— Il n'avait plus aucun rapport avec le Jedidiah que j'ai connu, dit Verna en essuyant le dacra sur sa manche. À l'époque, c'était un homme de bien…

— Je suis désolé, ma sœur…

— Oui, oui… Va parler aux gardes. Moi, je m'occupe de prévenir des collègues. Quand tu auras fini, rejoins-moi chez Nathan. Nous dormirons quelques heures, si possible… Mais nos chambres ne sont plus sûres.

— Compris. Dès l'aube, nous irons chercher nos affaires et nous filerons d'ici.

Quand il entendit Nathan entrer dans le salon, Richard se rassit correctement dans son fauteuil et se frotta les yeux. Verna se leva du sofa, encore ensommeillée.

Tous les deux avaient très peu dormi.

Le palais était en ébullition. Le sort terrible de la Dame Abbesse était une preuve suffisante de l'existence des Sœurs de l'Obscurité. Et pour convaincre les sceptiques, il suffisait de leur montrer le carnage, dans le bureau et le jardin, avec sur les murs les traces des éclairs noirs. À part la Magie Soustractive, aucune force n'aurait pu faire ça…

Richard avait chargé les gardes de localiser discrètement Ulicia et ses cinq formatrices. Des amies de Verna les cherchaient également. Le Sourcier était aussi allé dans les catacombes informer Warren des derniers événements.

— Comment va Anna ? demanda-t-il en se levant. Elle se rétablira ?

— Elle est un peu mieux, répondit Nathan, l'air hagard, mais il est trop tôt pour se prononcer. Quand elle se sera reposée, je reprendrai mon traitement.

— Merci… Anna ne pourrait pas être entre de meilleures mains…

— Ouais… En somme, tu me demandes de sauver ma geôlière.

— Elle vous en sera reconnaissante. Et elle vous libérera peut-être… Sinon, je reviendrai et j'essaierai de vous sortir de là.

— Revenir ? Tu vas quelque part, mon garçon ?

— Oui. Et j'ai besoin de votre aide.

— Pour filer détruire le monde comme un crétin ?

— La prophétie dit-elle que vous devez m'en empêcher ?

— Foutu Sourcier…, soupira Nathan. Que veux-tu ?

— Traverser la barrière. Mon Rada'Han m'en empêche. Que dois-je faire ?

— Comment le saurais-je ?

— Nathan, ne me prenez pas pour un imbécile ! Je ne suis pas d'humeur… Vous avez traversé pour aller chercher le grimoire en Aydindril ! Et si vous n'aviez pas eu votre collier, vous en auriez profité pour filer.

— Il faut neutraliser le Rada'Han avec un bouclier… Anna m'avait aidé. Verna fera la même chose pour toi. Je lui donnerai le mode d'emploi…

— Et pour traverser la vallée des Âmes Perdues ?

— Tu as trop de pouvoir, désormais… Les sortilèges te fondront dessus comme une meute de loups. Sœur Verna ne pourra pas passer non plus. Elle a fait son second voyage. De toute façon, elle aussi a trop de pouvoir. Elle ne sortira plus jamais de l'Ancien Monde.

— Pourtant, dit Richard, vous devez avoir traversé trois fois… Une pour venir de D'Hara, votre pays d'origine. Une autre pour aller en Aydindril avec Anna. Et une dernière pour en revenir. Comment est-ce possible… si c'est impossible ?

— Je n'ai traversé qu'une fois, fit Nathan avec un petit sourire. (Il leva la main pour étouffer dans l'œuf les protestations de Richard.) Anna et moi avons contourné l'obstacle. Nous avons navigué hors de portée de la zone d'effet des sorts, très loin sur l'océan, puis accosté à l'extrême sud de Terre d'Ouest. Un long et difficile voyage, mais nous avons réussi. Ce n'est pas le cas de tous ceux qui l'ont tenté…

— La mer ! Je n'ai pas le temps de voguer. Le solstice d'hiver est dans moins d'une semaine. La vallée sera ma seule chance d'arriver à temps.

— Richard, dit Verna, je comprends tes sentiments, mais il te faudra six ou sept jours pour l'atteindre. Même si tu trouves un moyen de traverser, ce sera trop tard.

— Je n'ai aucune expérience de la magie, et mon don ne me sert à rien. Pour cette raison, je me fiche d'apprendre ou non à le contrôler.

Mais je suis aussi le Sourcier, sœur Verna. Et dans ce domaine, je ne manque pas d'expérience. Rien ne m'arrêtera ! J'ai promis à Kahlan de ne jamais l'abandonner, quitte à aller dans le royaume des morts pour combattre le Gardien en personne ! Et je le ferai.

— Je t'ai pourtant averti, fiston, dit Nathan. Si cette prophétie ne se réalise pas, le Gardien nous aura tous. Tu ne dois pas intervenir, parce que tu as le pouvoir de livrer à notre ennemi le monde des vivants.

— Une stupide devinette ! grogna le Sourcier, bien qu'il sût que ce n'était pas vrai.

Nathan le foudroya avec le fameux regard des Rahl dont lui aussi avait hérité.

— Richard, la mort fait partie intégrante de la vie. C'est le Créateur Lui-même qui l'a inventée. Fais le mauvais choix, et le monde entier paiera le prix de ton idiotie. N'oublie pas non plus ce que je t'ai dit au sujet de la Pierre des Larmes. Si tu t'en sers à tort pour bannir une âme dans les profondeurs du royaume des morts, tu détruiras l'équilibre universel.

— La Pierre des Larmes, répéta Verna, soupçonneuse. Quel rapport Richard aurait-il avec cet artéfact ?

Le Sourcier éluda la question.

— Le temps presse… Je vais chercher mes affaires. Nous devons partir au plus vite.

— Richard, dit Nathan, Anna avait tout misé sur toi. Elle t'a laissé profiter de l'amour des tiens, pour que tu comprennes mieux le sens profond de la vie. Penses-y quand viendra le moment de choisir.

— Merci de votre aide, prophète, mais Kahlan ne mourra pas à cause d'une antique devinette. J'espère que nous nous reverrons, parce que nous avons beaucoup à nous dire…

Richard vida dans son sac la coupe pleine de pièces d'or. Puis il y fourra à la hâte le reste de ses possessions.

Si cet argent pouvait l'aider à sauver Kahlan, ce serait une juste contribution du palais, après tous les torts qu'il lui avait causés.

Cet or avait contribué à amollir le caractère des pensionnaires des Sœurs de la Lumière. Sans lui, Jedidiah n'aurait peut-être jamais cédé aux promesses fallacieuses du Gardien.

À part Warren, les jeunes sorciers avaient perdu le goût de l'effort et du travail. Couverts d'or, sans connaître vraiment sa valeur, ils étaient devenus des parasites. Une autre façon, pour le Palais des Prophètes, de détruire la vie des gens. Sans parler des bâtards que ces hommes avaient engendrés en s'offrant, à grands renforts de largesses, les faveurs des femmes de Tanimura.

Richard sortit sur le balcon pour évaluer la situation. Des gardes et des sœurs passaient le palais au peigne fin. Les six Sœurs de l'Obscurité ne leur échapperaient pas indéfiniment. Mais il resterait à les maîtriser, et ça, c'était une autre histoire…

Entendant frapper à la porte, il supposa que c'était Verna. Sans doute venait-elle le chercher.

Quand il se retourna pour voir qui était entré, il n'eut pas le temps de réagir.

Pasha fondit sur lui, les mains tendues. La porte coulissante du balcon s'arracha à son cadre, vola dans les airs et bascula par-dessus la balustrade. Après une chute de trente pieds, elle s'écrasa dans la cour.

Frappé de plein fouet par un mur d'air solide, Richard manqua suivre le même chemin. Alors qu'il titubait, après s'être retenu à la balustrade, un deuxième assaut le repoussa en arrière. Sa nuque percuta la pierre, et il vit une traînée de sang la maculer.

La novice hurlait de rage. Un flot de paroles incohérentes – à moins que, trop sonné, le Sourcier ne fût plus capable de les comprendre.

Il réussit à se redresser un peu et s'adossa à la balustrade.

— Pasha, que se…

— Ferme ta gueule, salaud ! Je ne veux pas entendre un mot sortir de ta bouche !

Pasha approcha de lui, un dacra au poing.

— Tu es un agent du Gardien ! hurla-t-elle, des larmes dans les yeux. Un de ses maudits disciples ! Tu ne sais rien faire, à part nuire aux défenseurs du bien.

— De quoi parles-tu ? parvint à demander Richard.

— Sœur Ulicia m'a tout raconté. Tu as tué Liliana parce que tu sers le Gardien.

— Pasha, Ulicia est une Sœur de l'Obscurité !

— Elle m'a avertie que tu dirais ça. Grâce à elle, je sais que tu as utilisé ta magie noire pour éliminer sœur Finella et la Dame Abbesse. C'est pour ça que tu voulais pouvoir aller dans son bureau. Pour assassiner celle qui nous guidait dans la Lumière ! Tu es un monstre !

— Pasha, tout cela est faux…, souffla Richard.

Le monde tournait autour de lui et il voyait deux Pasha lui hurler des insultes au visage.

— Hier, tu as sauvé ta peau grâce aux ruses du Gardien. Pour m'humilier, tu as donné à ton ami le manteau que j'aimais tant. Sœur Ulicia m'a dit que Celui Qui N'A Pas De Nom te murmure sans cesse des conseils à l'oreille.

» Quand je t'ai vu sur le pont, hier, j'aurais dû te tuer. Ça aurait sauvé Liliana et la Dame Abbesse ! Mais j'ai cru pouvoir t'arracher à

l'emprise du Gardien. Quelle idiote j'ai été ! Par la ruse, tu m'as forcée à assassiner ce pauvre Perry ! Mais cette fois, rien ne te tirera d'affaire. Ne compte pas sur les tromperies du royaume des morts !

— Pasha, écoute-moi… Tu as été manipulée. La Dame Abbesse n'est pas morte. Je peux te conduire à elle…

— Tu espères m'assassiner aussi ? Depuis que tu es là, tu n'as que le verbe « tuer » à la bouche. Tu nous as toutes souillées ! Et dire que je pensais t'aimer…

Elle leva son dacra et bondit pour porter le coup de grâce au Sourcier. Richard réussit à dégainer son épée. Mais des deux Pasha qu'il voyait, laquelle était la bonne ?

La magie de l'arme lui redonnant un peu de force, il leva le bras au moment où les images de la novice se rejoignaient.

La lame ne l'embrocha jamais. Propulsée dans les airs, Pasha bascula par-dessus la balustrade et tomba dans le vide.

Elle hurla jusqu'à la fin.

Dans un brouillard, Richard distingua Warren, debout sur le seuil. Alors, il se souvint de l'« accident » de Jedidiah, dans un escalier.

— Esprits du bien, par pitié, non…

Le Sourcier se leva et regarda en bas. Des gens couraient vers le cadavre à la tête éclatée comme une noix. Sentant que Warren approchait, Richard se retourna et lui barra le chemin.

— Ne regarde pas, mon ami…

Pourquoi as-tu fait ça, mon pauvre vieux ? Je m'en serais sorti. J'aurais tué Pasha à ta place…

Richard posa une main sur l'épaule de Warren. Sœur Verna venait d'entrer et approchait du balcon.

— Elle a tué Perry, dit Warren. Je l'ai entendue te l'avouer… et elle t'aurait abattu aussi.

Non, je m'en serais sorti. Tu n'avais pas besoin d'intervenir.

Une vérité que Richard dissimulerait toujours à son ami…

— Merci de m'avoir sauvé, Warren…

— Mais pourquoi voulait-elle te tuer ? Pourquoi ?

— Les Sœurs de l'Obscurité l'ont manipulée, dit Verna en avançant. Le Gardien a rempli son esprit de mensonges. Warren, il peut convaincre les meilleurs d'entre nous d'écouter ses sinistres murmures. Tu as bien agi, mon garçon.

— Alors, pourquoi ai-je honte à ce point ? Je l'aimais, et je l'ai tuée.

Richard serra Warren contre lui et le laissa pleurer tout son saoul.

Verna les poussa dans la chambre. Elle demanda au Sourcier de se baisser et examina sa blessure.

— Il te faut des soins. C'est trop grave pour mes maigres compétences.

— Je m'en charge, dit Warren. Je suis plutôt bon guérisseur…

Quand la Taupe eut terminé, Verna demanda à Richard de se pencher au-dessus d'une cuvette. Elle lui lava les cheveux, rougissant l'eau de sang. Warren s'assit au bord d'un fauteuil, la tête entre les mains.

Il s'ébroua quand Verna en eut fini.

— J'ai reconstitué la Première Leçon du Sorcier…, dit-il. Les gens croient les mensonges parce qu'ils en ont envie, ou parce qu'ils redoutent qu'ils soient vrais. C'est ce qui est arrivé à Pasha. Je me trompe ?

— Pas du tout, mon ami…

— Sœur Verna, reprit la Taupe, pourriez-vous m'enlever mon collier ?

— Pour ça, il faudrait que tu passes l'épreuve de souffrance…

— Sœur Verna, intervint Richard, je crois qu'il vient de le faire.

— Que veux-tu dire ?

— Les jeunes sorciers peuvent traverser la vallée parce qu'ils n'ont pas assez de pouvoir pour attirer les sortilèges. En somme, ce ne sont pas encore de véritables sorciers. Zedd m'a dit qu'il fallait passer une épreuve de souffrance pour en devenir un. Depuis des millénaires, les Sœurs de la Lumière croient qu'il s'agit de souffrance physique. Je pense qu'elles se trompent. Elles ne pourront jamais torturer Warren davantage que ce qu'il vient de vivre. Ai-je tort, mon ami ?

— Rien ne me ravagera plus…

— Ma sœur, je vous ai raconté l'histoire de la femme que j'ai tuée… en l'aimant. Parce que ça m'a permis de faire tourner la lame au blanc. Une sorte d'épreuve de souffrance. Et je sais à quel point c'est terrible.

— Tu veux dire qu'il faut tuer quelqu'un qu'on aime pour devenir un vrai sorcier ? Richard, ça n'est pas pensable !

— Il ne s'agit pas d'exécuter quelqu'un qu'on aime, ma sœur, mais de s'avérer capable de prendre la bonne décision. De prouver qu'on peut opter pour un bien supérieur… Ceux qui ont le don serviraient-ils correctement votre Créateur s'ils agissaient toujours pour des raisons égoïstes ?

» Torturer un sujet, comme le font les sœurs, ne démontre rien, à part qu'il n'en meurt pas. Servir la lumière de la vie, et l'aimer, c'est se montrer apte, de sa propre volonté, à préférer le bien de tous à son propre intérêt. Oui, ma sœur, savoir faire le bon choix, même quand il vous brise le cœur.

— Créateur vénéré, souffla Verna, me suis-je trompée pendant toutes ces années ? Dire que nous pensions apporter Ta Lumière à ces

jeunes gens…

Verna se campa devant Warren et posa les mains sur son Rada'Han. Dès qu'elle ferma les yeux, l'air commença à bourdonner. Quand le silence revint, le collier se cassa en deux et tomba sur le sol.

Warren le regarda avec une jubilation qui serra le cœur du Sourcier. Si ça avait pu être aussi simple pour lui…

— Que vas-tu faire ? demanda-t-il. Quitter le palais ?

— Peut-être… Mais si les sœurs m'y autorisent, j'aimerais d'abord continuer à étudier les livres.

— Tu en auras la permission, assura Verna. Je m'en assurerai.

— Alors, plus tard, j'irai peut-être en Aydindril, consulter les ouvrages de la Forteresse du Sorcier.

— Un excellent programme, Warren, approuva Richard. Ma sœur, je dois partir.

Verna se tourna vers la Taupe.

— Warren, pourquoi ne nous accompagnerais-tu pas jusqu'à la vallée ? Après les événements de cette nuit, t'absenter un peu ne te fera pas de mal. De plus, tu pourras penser à autre chose. Et si Richard réussit ce qu'il prémédite, j'aurai besoin de ton aide, quand nous atteindrons la vallée.

Alors qu'ils se dirigeaient vers les écuries, trois gardes – Kevin, Walsh et Bollesdun – les aperçurent et les rattrapèrent.

— Richard, annonça Kevin, nous les avons peut-être trouvées.

— Comment ça, « peut-être » ? Où sont-elles ?

— La nuit dernière, le *Dame Sefa* a appareillé. Des gens, sur les docks, ont vu plusieurs femmes embarquer. La majorité des témoins parlent de *six* passagères.

— Que veut dire « appareiller » ? demanda Richard.

— Quitter le port, pour un navire. Le *Dame Sefa* est un coursier des océans. Il a levé l'ancre dans la nuit, avec la marée, et aucun bateau, paraît-il, n'a une chance de le rattraper.

— De toute façon, dit Verna, nous ne pourrions pas les poursuivre… et remplir notre autre mission.

— Vous avez raison, concéda Richard. Si c'étaient elles, j'ai une petite idée de leur destination. Nous nous en occuperons plus tard. Désormais, le Palais des Prophètes est en sécurité. Ne perdons plus de temps. En selle, mes amis !

Chapitre 67

Kahlan courut dans les couloirs de pierre noire, puis traversa une enfilade de salles à l'atmosphère sépulcrale. Quand elle s'engagea dans un escalier, elle crut que son cœur allait exploser. Elle se pressait ainsi depuis que Jebra lui avait dit avoir aperçu de la lumière dans la Forteresse du Sorcier.

Zedd était revenu !

L'Inquisitrice se souvint de ce qu'on éprouvait en courant avec des cheveux longs : leur poids, leurs mouvements réguliers en rythme avec chaque foulée. Tout cela lui avait été volé… Mais ça n'importait pas. Seul comptait le soulagement de savoir le vieux sorcier de retour. Après l'avoir attendu si longtemps, elle ne pouvait s'empêcher de crier son nom à tue-tête.

En entrant dans la salle de lecture, Kahlan s'immobilisa, haletante. Zedd se tenait devant une table couverte de livres et de rouleaux de parchemins. Rien n'avait changé depuis la dernière fois qu'elle était venue, des mois plus tôt. À la lumière des chandelles, l'atmosphère avait quelque chose… d'intime.

Un colosse aux sourcils en broussaille et au visage parcheminé leva les yeux de la canne sophistiquée qu'il étudiait. Assise dans un coin, Adie tourna la tête vers l'Inquisitrice.

— Zedd… Je suis si contente de vous revoir !

— Zedd ? (Le sorcier consulta le grand type du regard.) Zedd ? (L'homme hocha la tête.) Moi, je préfère Ruben…

— Zedd, j'ai besoin de votre aide !

— Qui est-ce ? demanda Adie.

— Adie, c'est moi, Kahlan !

— Kahlan ? (La dame des ossements tourna la tête vers le sorcier.) Tu sais qui c'est ?

— Une jolie fille aux cheveux courts… Ça se voit, non ? Et elle semble nous connaître.

— Que racontez-vous là ? s'écria l'Inquisitrice. J'ai besoin d'aide ! Zedd, Richard a des problèmes. Il faut vous en charger !

— Richard ? répéta le vieil homme. Je connais ce nom, je crois…

— Zedd, vous êtes devenu fou ? Vous me reconnaissez, quand même ? Il s'agit de Richard ! Richard !

— Richard… Ça me dit bien quelque chose, mais…

— Votre petit-fils ! Par les esprits du bien, l'avez-vous oublié

aussi ?

— Petit-fils ? Il me semble que… Non, ça ne me revient pas.

— Zedd, écoutez-moi ! Les Sœurs de la Lumière sont venues et elles l'ont emmené.

Les yeux du vieil homme se levèrent lentement et se rivèrent à ceux de Kahlan.

— Les Sœurs de la Lumière tiennent Richard ?

— Oui. (Derrière le sorcier, une lézarde s'ouvrit dans le mur.) Il est parti avec l'une d'elles.

Zedd s'appuya à la table et se pencha vers l'Inquisitrice.

— Impossible ! Pour ça, il aurait fallu qu'elles lui mettent autour du cou un de leurs fichus colliers. Et ça, il ne l'aurait jamais accepté.

— Pourtant, il l'a fait, dit Kahlan.

Elle sentit que ses genoux commençaient à trembler.

— Et pourquoi l'aurait-il fait, Inquisitrice ? rugit Zedd.

— Parce que, dit Kahlan d'une toute petite voix, je le lui ai ordonné.

Plusieurs bougies fondirent à une vitesse folle, constellant le sol de flaques de cire. Un bras du chandelier s'affaissa soudain, comme une plante manquant d'eau. Prudent, le colosse se plaqua contre un mur.

— Tu as fait quoi, Inquisitrice ? siffla le vieil homme.

— Il refusait… Pour le sauver, je lui ai dit d'accepter le collier. Afin de me prouver son amour…

Kahlan vola dans les airs, percuta un mur et s'écroula sur le sol. Quand elle tenta de se relever, une main invisible la souleva et l'envoya de nouveau s'écraser contre le mur.

Zedd avança et se pencha sur elle.

— Tu as fait ça à Richard ?

— Vous ne comprenez pas… Il le fallait… Il m'a demandé de vous rejoindre et de tout vous raconter. Par pitié, Zedd, acceptez de l'aider !

Furieux, le sorcier la gifla. Kahlan retomba et s'écorcha les mains sur les dalles en se réceptionnant. Il la releva d'un seul bras et la propulsa une troisième fois contre le mur.

— Je ne peux rien pour lui, espèce d'idiote ! Personne n'a le pouvoir de l'aider !

— Pourquoi ? Zedd, nous ne devons pas l'abandonner !

Kahlan leva les bras quand elle vit partir une nouvelle gifle. Une défense futile. Le coup porta et sa tête percuta de nouveau la pierre.

À un doigt de s'évanouir, la jeune femme pensa qu'elle n'avait jamais vu un sorcier dans une telle rage. À coup sûr, il allait la tuer pour ce qu'elle avait fait à Richard.

— Idiote ! Perfide imbécile ! Stupide traîtresse ! Plus personne ne peut l'aider !

— Vous en êtes capable ! J'en suis sûre !

— Non ! Nul ne peut accéder à lui, pas même moi. Les tours ne me laisseraient pas passer. Richard est à jamais perdu pour nous. Tu m'as pris tout ce qui me restait !

— Pourquoi serait-il perdu à jamais ? cria Kahlan malgré le sang qui coulait de sa bouche. Il reviendra un jour…

— Pas de notre vivant… Un sort temporel enveloppe le Palais des Prophètes. Richard y restera pendant près de trois cents ans, et nous ne le reverrons jamais. Nous l'avons perdu, te dis-je, petite dinde sans cervelle !

— Non ! Par les esprits du bien, ça ne peut pas être vrai. Nous le reverrons !

— Jamais, Mère Inquisitrice ! Grâce à toi, il est hors de notre portée. J'ai perdu mon petit-fils et toi ton amoureux. Dans trois siècles, quand il reviendra, nos os pourriront au fond de la terre ! Tout ça parce que tu l'as forcé, pour te prouver son amour, à remettre un collier…

Zedd tourna le dos à Kahlan, qui tomba à genoux.

— Non ! hurla-t-elle en martelant le sol de coups de poing. Richard, mon Richard ! Esprits du bien, pourquoi m'avoir infligé ça ?

— Qu'est-il arrivé à tes cheveux, Mère Inquisitrice ? demanda Zedd sans se retourner.

— Le Conseil m'a condamnée pour trahison… Je devais être décapitée, et les gens se sont réjouis en entendant la sentence. Ils avaient hâte d'assister au spectacle. Heureusement, je me suis évadée…

— Priver le peuple de distraction n'est pas gentil, fit Zedd. (Il saisit Kahlan par ce qu'il lui restait de cheveux et la tira à travers la pièce.) Pour te punir, tu seras bel et bien décapitée !

— Zedd, non ! Par pitié, pas ça !

Le vieil homme utilisa sa magie pour la traîner dans le couloir comme si elle ne pesait rien.

— Demain, pour le festival du solstice d'hiver, le peuple verra ce qu'il désire. La jolie tête de la Mère Inquisitrice tombera de ses épaules devant une foule en liesse. Je m'en assurerai ! Oui, le Premier Sorcier y veillera !

Kahlan cessa de protester. Quelle importance, après tout ? Les esprits du bien l'avaient abandonnée. Et dépouillée de tout ce qui comptait pour elle.

Pire que tout, elle avait condamné Richard à trois siècles de calvaire. Trois cents ans avec un collier autour du cou !

L'Inquisitrice désirait mourir. Et le plus vite serait le mieux.

Les poings sur les hanches, Richard regardait les nuages noirs que

formaient les sortilèges dans la vallée des Âmes Perdues. Au lever du soleil, zébrés de lumière jaune, ils étaient merveilleux à voir. D'une beauté mortelle…

Du Chaillu lui posa une main sur le bras.

— Mon mari me remplit de fierté, aujourd'hui, dit-elle. Il nous rend notre terre, comme les anciens mots le promettaient.

— Du Chaillu, je te l'ai répété cent fois : je ne suis pas ton mari ! Tu as mal interprété les anciens mots. Ils veulent seulement dire que nous devons agir ensemble. Et nous n'avons encore rien réalisé ! Tu n'aurais pas dû venir avec tous les tiens. J'ignore si ça marchera, et nous risquons d'y laisser notre peau.

La Baka Ban Mana lui tapota gentiment le bras.

— Le *Caharin* est là et rien ne lui est impossible. Il nous rendra notre terre. (Elle l'abandonna à ses pensées et se mit en route vers le camp.) Tous les nôtres devaient être présents. C'est leur droit. (Elle se retourna.) Partirons-nous bientôt, *Caharin* ?

— Oui, répondit distraitement Richard.

— Je vais rejoindre mon peuple… Appelle-moi lorsque tu seras prêt.

Tous les Baka Ban Mana campaient à la lisière de la vallée. Des milliers de tentes avaient poussé sur les collines comme des champignons. Malgré tous ses efforts, le Sourcier n'avait pas pu l'éviter.

Au fond, pourquoi s'en faire ? S'il se trompait, la déception d'un peuple entier ne pèserait pas sur sa conscience, puisqu'il serait mort.

Derrière lui, il entendit Warren et Verna approcher.

— Richard, nous pouvons te parler ? demanda la Taupe.

— Bien sûr, répondit le Sourcier sans se retourner. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Renonçant enfin à sonder les nuages, Richard fit face à son ami, qui glissa ses mains dans les manches de sa tunique. Dans cette posture, il faisait très « sorcier aguerri ». Et aux yeux de son ami, il incarnait le modèle du bon sorcier : un homme sage, plein de compassion et bardé de connaissance. Bref, de quoi avoir confiance en l'avenir. S'ils ne mouraient pas tous aujourd'hui…

— Sœur Verna et moi, dit Warren, avons parlé de ce que tu comptes faire après avoir traversé la vallée. Richard, je connais ton plan, mais tu n'auras pas le temps de le mettre en application. Demain, ce sera le solstice d'hiver. C'est irréalisable !

— Une chose n'est pas infaisable parce tu ignores comment la faire, mon vieux…

— Je ne comprends pas…

— Dans quelques heures, tu saisiras. Et vous aussi, sœur Verna.

— Si tu le dis, fit Warren en se grattant le nez. Si tu le dis…

Verna n'émit aucun commentaire. Une nouveauté qui déconcerta le sorcier, habitué à la voir monter sur ses grands chevaux quand il jouait les mystérieux. Mais il n'aurait pas parié qu'elle n'en mourait pas d'envie…

— Warren, tu es sûr que la prophétie sur le portail parle de *ce* solstice d'hiver ? (La Taupe hocha la tête.) Imaginons qu'il y ait un agent, une boîte d'Orden ouverte et un os de skrin… Ce sont les seuls éléments indispensables pour ouvrir le portail et déchirer le voile ?

— Oui… Mais Darken Rahl est mort. Donc, il manque l'agent.

Plus une question angoissée qu'une affirmation, pensa Richard.

— Cet agent doit-il être vivant ? demanda Verna.

— Pas obligatoirement, répondit Warren, mal à l'aise. S'il avait été rappelé dans ce monde… Je doute que ce soit possible, mais si ça l'était, ça ferait l'affaire.

— Et cet agent fantôme, s'enquit Richard, pourrait agir exactement comme s'il était vivant ?

— Oui et non, fit Warren, de plus en plus inquiet. Il faudrait un élément supplémentaire. Un esprit ne remplit pas les conditions « physiques » requises pour déchirer le voile. Il lui faudrait un assistant.

— En clair, un esprit ne pouvant pas se charger de certaines tâches matérielles, il aurait besoin de bras pour s'en occuper à sa place. Des bras qui auraient une influence physique, comme tu dis, sur notre univers.

— Oui. Avec de l'aide, un esprit réussirait. Mais comment rappeler un agent dans notre monde ? À ma connaissance, c'est impossible.

— Richard, tu ferais mieux de le lui dire, fit Verna.

Le Sourcier remonta sa chemise et dévoila sa cicatrice.

— Quand je l'ai *rappelé*, sans le vouloir, crois-moi, Darken Rahl m'a marqué. Et il a dit être venu pour déchirer le voile…

— Si Darken Rahl est un agent, comme tu l'affirmes, fit Warren, et s'il a un « assistant », notre salut, ou notre destruction, ne tient plus qu'à l'os de skrin. Nous devons savoir ce qu'il en est.

— Sœur Verna, lança soudain Richard, accepteriez-vous de m'aider ?

— Volontiers, mais à quoi ?

— Lors de notre première leçon, en voyage, j'ai choisi de me concentrer sur l'image de mon épée. Mais cette fois-là, j'y ai ajouté un fond. Il était tiré du livre dont je vous ai parlé. Le *Grimoire des Ombres Recensées*.

» Quelque chose de très étrange s'est produit. J'ai été propulsé en D'Hara, dans le Palais du Peuple, où sont restées les boîtes d'Orden. J'ai vu Darken Rahl. Il me voyait aussi, et il m'a parlé. Pour dire qu'il m'attendait !

— Et ça t'est arrivé d'autres fois ? demanda Verna, le front plissé.

— Non. Ça m'a tellement terrorisé que je n'ai plus utilisé ce fond. Si je m'en sers maintenant, je devrais découvrir ce qui se passe là-bas.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce phénomène, admit Verna, mais il doit avoir un rapport avec la Magie d'Orden. Face à toi, j'ai l'habitude d'être surprise. Cela dit, ça peut être réel… ou une sorte de rêve.

— J'aimerais essayer. Mais avec votre aide. Sinon, j'ai peur de ne plus pouvoir « revenir ».

— Bien sûr, Richard… (Verna s'assit en tailleur dans la poussière et tendit les mains.) Viens, je ne te lâcherai pas d'un pouce.

Le Sourcier prit place en face d'elle et enroula autour de lui la cape du mriswith.

— Ce vêtement dissimule mon Han. Il empêchera peut-être Rahl de me voir…

Richard prit les mains de Verna, se détendit et invoqua l'image de l'Épée de Vérité sur un fond noir entouré de blanc.

Et cela recommença ! L'arme, le carré noir et le cadre blanc se brouillèrent et disparurent lentement. Une nouvelle fois, le Sourcier vit se former devant ses yeux le décor du Jardin de la Vie, dans le palais des Rahl.

À la place des cadavres qu'il avait découverts la première fois, il ne restait plus que des ossements blanchis. À part ça, rien n'avait changé.

Darken Rahl était là, tout de blanc vêtu, mais il ne se tenait pas devant les trois boîtes d'Orden. Debout à la lisière du cercle de sable blanc – celui qui avait disparu dans la vision précédente – il regardait la femme en jupe marron et chemisier blanc agenouillée à ses pieds.

Le Sourcier « approcha » et vit qu'elle dessinait des figures géométriques dans le sable étincelant. Certaines rappelèrent au jeune homme celles que Rahl avait tracées avant d'ouvrir une des boîtes.

Suivant les mouvements de la femme, Richard vit qu'il lui manquait l'auriculaire de la main droite.

Au centre du cercle reposait un petit objet rond. Un os sculpté ! À coup sûr celui dont lui avait parlé la Dame Abbesse…

Richard eut envie de hurler de rage.

À cet instant, Darken Rahl releva les yeux et les planta dans les siens. Ses lèvres dessinèrent lentement un sourire.

Regardait-il vraiment Richard ?

Le jeune homme n'attendit pas de s'en assurer. Se concentrant, il invoqua de nouveau l'image de l'épée – sans le fond – qui s'abattit comme une porte sur celle du Jardin de la Vie.

Puis il ouvrit les yeux.

— Richard, ça va ? demanda Verna. Tu es resté « absent » une heure. Quand je t'ai senti lutter pour revenir, je t'ai aidé. Qu'est-il

arrivé ? Qu'as-tu vu ?

— Une heure, répéta le Sourcier, haletant. Darken Rahl détient l'os de skrin. Et une femme dessine pour lui les sortilèges dans le sable de sorcier.

— Ne nous affolons pas, dit Warren. C'était peut-être une hallucination.

— Possible…, fit Verna, pensive. À quoi ressemblait la femme ?

— Environ votre taille, des cheveux bruns jusqu'aux épaules… Hélas, je n'ai pas pu voir son visage. Mais… Sa main ! Il lui manquait le petit doigt de la main droite !

Warren blêmit et Verna ferma les yeux.

— Quoi ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Sœur Odette…, soupira Verna. C'était sœur Odette.

— Elle est partie depuis plus de six mois, confirma Warren. Je pensais qu'elle suivait la piste d'un sujet…

— Maudits soient les esprits ! jura Richard en se levant. Warren, va chercher Du Chaillu et dis-lui que nous partons sur-le-champ.

Richard pensait avoir tout le temps qu'il lui fallait. Une erreur. Mais ça pourrait encore coller, à condition de se dépêcher.

Du Chaillu, en transe, se laissait conduire par Richard. L'Épée de Vérité dans l'autre main, le Sourcier aussi évoluait dans un monde qui n'appartenait qu'à lui. Sa colère répondait point pour point à la fureur des nuages noirs. Les sortilèges les encerclaient comme une meute de chiens forçant un cerf, mais ils gardaient leurs distances, dans l'attente d'une ouverture.

Des volutes de lumière jaillissaient des ténèbres et tourbillonnaient autour d'eux, irrésistiblement attirées par l'aura qui enveloppait Du Chaillu. Dès le contact, ces tentacules de pouvoir disparaissaient. La Baka Ban Mana absorbait la magie, comme Verna l'avait dit naguère à Richard. Ensemble, la femme-esprit et le Sourcier devenaient le « lien » qui, selon les livres de Warren, pourrait assimiler le pouvoir et abattre les tours.

À travers la brume et les colonnes de vapeur, Richard vit le premier édifice. Il tira sa compagne vers le mur noir brillant, presque invisible dans les ténèbres ambiantes. De la poussière voleta autour d'eux tandis qu'ils couraient vers l'arche qui s'ouvrait dans la muraille. Des sortilèges tentèrent de les arrêter, mais la Baka Ban Mana les absorba comme les autres.

Richard agissait d'instinct, sans savoir ce qui le poussait en avant, ni tenter de s'y opposer. Pour réussir, et sauver Kahlan, il lui fallait se laisser guider par les étranges forces tapies en lui. S'il avait le don, il saurait quoi faire, comme Nathan le lui avait dit. Et s'il ne l'avait pas, tout était perdu…

Du Chaillu ne sembla pas remarquer le sable noir qui couvrait le sol de la tour. Elle ne prêtait plus attention au monde extérieur, immergée dans le pouvoir que lui avaient transmis les bâtisseurs des tours – ceux-là même qui avaient volé leur terre à ses ancêtres. Jusque-là, elle avait rempli sa part du contrat : protéger Richard. À présent, c'était à lui de s'acquitter de la sienne !

Cédant à une impulsion, il serra plus fort la main de sa compagne, leva son épée et la pointa vers la voûte de la tour. Puis il laissa la colère de la magie le submerger, et sentit sa chaleur envahir le calme, au centre de son âme, qu'il cherchait depuis toujours.

Alors, il laissa la fureur remplir le vide.

Dans un vacarme assourdissant, des éclairs fusèrent de l'épée, rebondirent d'un mur à l'autre et se perdirent dans les ténèbres, au-dessus de leurs têtes.

La lueur courut sur la pierre noire jusqu'à ce que la tour entière brille comme une étoile, ses murs virant lentement au blanc dans la chaleur d'une explosion de lumière.

Richard eut le sentiment que ces éclairs le traversaient aussi. Ils le remplissaient d'un pouvoir qui sortait de son corps à travers l'Épée de Vérité, toujours pointée sur la voûte. Sans la colère, comprit-il, il n'aurait pas supporté la violence de la force dont il était devenu le vecteur.

Des torrents de lumière ruisselèrent des murs et traversèrent le sable noir jusqu'à ce que tout ne soit plus que blancheur aveuglante. Le sable de sorcier blanchit lui aussi et le monde devint un vortex de flammes et d'éclairs.

Soudain, cela cessa. Les éclairs moururent et le feu s'évanouit comme celui d'une bougie mise sous l'éteignoir. Dans un silence de mort, Richard vit que les cloisons noires de la tour étaient d'un blanc brillant qui le fit cligner des yeux.

Du Chaillu n'était toujours pas sortie de sa transe. Richard la tira en avant pour achever la mission qu'ils étaient tous les deux nés pour accomplir.

Dans la tour blanche, quand il leva de nouveau son épée, il s'attendit à la même réaction que précédemment. Une erreur d'appréciation, car le contraire se produisit. Une affaire d'équilibre, comme toujours…

L'air vibra si fort que le Sourcier redouta de voir sa chair se détacher de ses os. Des éclairs noirs jaillirent vers la voûte, creusant une poche de vide dans la lumière. Comme dans l'autre édifice, Richard sentit le pouvoir monter du plus profond de lui-même.

Le serpent de vide courut le long des cloisons. Dans un vacarme de fin du monde, il fora un abîme de néant dans les ténèbres qui dissimulaient la voûte.

À cet instant, les ombres qui suintèrent des murs blancs et en dégoulinèrent comme de la vase donnèrent l'impression qu'elles se fondaient dans les profondeurs d'une nuit éternelle. Cette marée obscure atteignit le sol et s'infiltra dans le sable blanc, qui vira peu à peu au noir.

Richard n'eut même pas l'idée de fuir les féroces tentacules de cette nuit au-delà de la nuit. Quand ils les enveloppèrent, Du Chaillu et lui, il eut le sentiment de plonger dans une mare d'eau glacée. Les yeux fermés, la Baka Ban Mana frissonna. Le Sourcier aussi sentit le froid. À travers la fureur que lui communiquait l'Épée de Vérité, cette sensation, très lointaine, réussit surtout à exacerber sa colère.

Le monde semblait avoir à jamais disparu dans une nuit d'encre. Au point que le souvenir de la lumière paraissait avoir déserté la mémoire du Sourcier.

Le reptile d'obscurité cessa soudain de creuser son tunnel de vide dans le monde des vivants, comme si on lui avait coupé la tête. Dans le silence revenu, Richard entendit sa respiration haletante – et celle de Du Chaillu. La lumière, la vie et la chaleur émergèrent du néant glacial.

Dehors, à travers les arches, désormais noires comme le reste de la tour, Richard vit la clarté traverser les nuages de plus en plus fins. Le sol, jadis nu et aride, redevenait verdoyant. Sans se lâcher la main, Du Chaillu et lui vinrent se camper devant l'arche et regardèrent le brouillard se dissiper au-dessus d'un paysage que nul n'avait pu admirer depuis des milliers d'années.

Ils sortirent, marchèrent sur l'herbe grasse et se laissèrent caresser par les rayons de soleil. Les tempêtes de sortilèges ne faisaient plus rage, et les colonnes de brume qu'ils traversaient s'évaporèrent à leur contact. Autour d'eux, dans l'air frais et limpide, la vie se réveillait et bruissait.

La vallée s'étendait à perte de vue, semée de verdure et de bosquets tout au long des lacets des cours d'eau.

Richard comprit pourquoi les Baka Ban Mana s'étaient languis de leur pays pendant des millénaires. Ici, on se sentait chez soi, tout simplement. Un lieu de lumière et d'espoir gravé au fil des siècles dans le cœur d'un peuple obstinément fidèle à ses racines. Cette oasis de bonheur n'appartenait pas aux Baka Ban Mana, pensa Richard. C'étaient eux, au-delà du temps et de l'espace, qui lui appartenaient…

— Tu as réussi, *Caharin*, dit Du Chaillu. Notre terre a émergé du brouillard, grâce à toi.

Dans le lointain, Richard aperçut des silhouettes qui erraient dans cette splendeur retrouvée. Les voyageurs prisonniers des sortilèges depuis d'innombrables années… Parmi ces miraculés hébétés, il allait devoir trouver deux amis à lui…

Verna et Warren galopaient vers le Sourcier, Bonnie tenue par la bride. Dès qu'ils furent à son niveau, il sauta en selle. Désireuse de l'accompagner, Du Chaillu tendit la main. À contrecœur, il la hissa en selle avec lui.

— Richard, s'exclama Warren, c'est incroyable ! Comment as-tu fait ça ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mon vieux ! Mais j'espérais que tu aurais une explication.

Le Sourcier poussa Bonnie vers l'endroit où il se souvenait avoir vu Chase et Rachel, lors de son premier passage dans la vallée. Warren et Verna le suivant comme des ombres, il repéra très vite ses amis, assis sur la berge d'un étang. Un bras autour des épaules de l'enfant, le garde-frontière semblait totalement perdu. Son expression, d'habitude sévère, oscillait entre l'extase et l'effarement.

— Chase, ça va ? cria le Sourcier en sautant à terre.

— Richard ? Que se passe-t-il ? Où sommes-nous ? Nous étions à ta recherche, et… Bon sang, tu ne dois pas traverser la vallée ! Zedd a besoin de toi, parce que le voile est déchiré.

— Je sais… (Richard confia les rênes de Bonnie à Verna et fit rapidement les présentations.) Mes amis t'expliqueront tout, Chase.

Il s'agenouilla devant Rachel. La Pierre des Larmes, de couleur ambre, pendait à son cou, comme dans son souvenir.

— Rachel, tu te sens bien ?

— C'était un endroit merveilleux, Richard, dit la fillette en clignant des yeux.

— Le nouveau est agréable aussi… Tout ira bien, maintenant. Rachel, c'est Zedd qui t'a donné ce pendentif ?

— Il a dit que je devais le garder jusqu'à ce que tu viennes le prendre.

— C'est pour ça que je suis là, ma petite chérie. Je peux l'avoir ?

L'enfant sourit et fit passer la chaîne autour de son cou. Richard l'ouvrit pour récupérer la pierre. Dès qu'elle fut dans sa paume, il sentit sa chaleur… et la présence de Zedd.

La chaîne étant trop petite pour lui, il la rendit à Rachel, lui assura qu'elle la porterait mieux que lui, et fixa la Pierre des Larmes à une lanière de cuir qu'il avait emportée à cette fin.

Il la mit à son cou, avec l'Agiel et le croc d'Écarlate.

Du coin de l'œil, il regarda le point noir qui grossissait dans le ciel, à l'horizon.

— Richard, dit Warren, après ce que je viens de voir, je te crois capable de tout, mais tu n'auras pas le temps d'atteindre ta destination dans les délais. Demain, si tu n'es pas là où tu dois être, ce sera la fin du monde. Que vas-tu faire ?

— Où devons-nous aller, mon époux ? demanda Du Chaillu.

— *Nous* n'irons nulle part. Toi, tu restes ici avec les tiens.

— Époux ? répéta Chase, redevenant enfin méfiant comme à ses plus beaux jours.

— Elle s'est fichu cette idée dans la tête, mais c'est du délire… (Dans le ciel, la silhouette rouge se précisait.) Chase, je suis trop pressé pour t'expliquer. Sœur Verna et Warren s'en occuperont.

— Que comptes-tu faire ? demanda Verna, l'air perplexe. Warren a raison, le temps te manque.

Au loin, Écarlate amorçait déjà son piqué. Richard décrocha son sac de la selle de Bonnie et le passa à son épaule. Après avoir récupéré son arc et son carquois, il flatta l'encolure de la jument en guise d'au revoir.

La femelle dragon était sur le point de se poser.

— J'aurai assez de temps, ma sœur. Si je pars tout de suite.

— Partir comment ? Que veux-tu…

À cet instant, Écarlate redressa son vol, rasant la terre à une vitesse incroyable.

— Je n'ai qu'une chance d'arriver dans les délais : voler !

— Voler ? s'exclamèrent en chœur Verna et Warren.

Écarlate rugit et tout le monde la vit enfin. Ses énormes ailes battant follement pour la ralentir, elle entra en contact avec le sol et réussit un atterrissage parfait.

— Richard, soupira Verna, tu as de drôles de goûts en matière d'animaux de compagnie…

— Les dragons rouges ne sont les « animaux de compagnie » de personne, ma sœur. Écarlate est une très chère amie à moi…

Le Sourcier approcha du reptile volant, qui exhala un petit nuage de fumée grise.

— Richard, je suis sacrément contente de te revoir ! Comme tu m'as appelée avec le croc, je suppose que tu t'es encore fourré dans la mouise.

— Ça, tu peux le dire, mon amie. Tu m'as manqué, Écarlate…

— Dommage que j'aie déjà mangé… Mais un voyage m'ouvrira l'appétit. Après, je te dévorerai.

Richard éclata de rire.

— Où est ton petit ?

— À la chasse. Gregory n'est plus si « petit » que ça… Tu sais qu'il se languit de toi ?

— J'adorerais le voir… Pour l'instant, je suis trop pressé par le temps.

— Richard ! cria Du Chaillu. Je dois t'accompagner, comme une bonne épouse est censée le faire !

Le Sourcier fit signe à Écarlate de baisser la tête, et lui murmura à l'oreille :

— Une toute petite flamme… Pour l'effrayer sans la blesser…

Quand une langue de feu carbonisa l'herbe, à ses pieds, la Baka Ban Mana recula en criant d'indignation.

— Du Chaillu, ton peuple a retrouvé sa terre ancestrale. Tu dois rester près de lui pour le guider. Et je te charge aussi d'une mission : défendre les tours qui se dressent sur votre territoire. J'ignore si elles sont encore dangereuses, mais le *Caharin* ordonne que personne n'y entre. Surveille-les, et assure-toi que nul n'en approche.

» Vivez en paix avec ceux qui ne vous menacent pas, mais continuez de vous entraîner au combat au cas où on vous attaquerait.

Du Chaillu se redressa de toute sa hauteur. Les bandelettes de tissu de sa robe de prière volèrent au vent en même temps que sa crinière noire.

— Le *Caharin* parle sagement, concéda-t-elle. Je lui obéirai, et j'attendrai qu'il revienne près de son peuple et de sa chère épouse.

— Richard, demanda Verna, sais-tu où trouver Kahlan ?

— En Aydindril… Elle doit y être, puisque la prophétie parle de *son* peuple.

— L'heure du choix a sonné, Richard. Où iras-tu ?

— En D'Hara, répondit le jeune homme.

Après un court silence approbateur, Verna le serra dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

— Et ensuite ?

— Quand j'aurai arrêté ce qui est en cours au Palais du Peuple, je filerai en Aydindril. Prenez garde à vous, mes amis.

— Warren et moi nous occuperons des gens que les sortilèges ont relâchés. Voilà deux cents ans que je suis une Sœur de la Lumière, et mon but a toujours été d'aider les autres. Heureusement, tu m'as ouvert les yeux : rien ne justifiait de capturer des jeunes gens comme nous l'avons fait. En secourant ces miraculés, j'espère me racheter un peu…

— Merci, Richard, dit Warren en donnant l'accolade à son ami. J'espère te revoir bientôt.

— Essaie d'éviter les « aventures », vieux frère.

— Je viens avec toi ! lança Chase.

— Non, mon ami. Rentre chez toi. Conduis Rachel dans sa nouvelle famille. Emma doit se ronger les sangs. Voilà une éternité qu'elle ne t'a pas vu. Retourne dans ton foyer, Chase. Bientôt, je devrai absolument regagner le mien… Sœur Verna, il faudra agir au sujet des six fugitives. Elles voguent vers Terre d'Ouest, et les gens, là-bas, sont incapables de lutter contre la magie. Elles y seront comme un renard

dans un poulailler…

— Le voyage leur prendra du temps, Richard. Il n'y a pas d'urgence…

— Tant mieux. Kahlan voudra sûrement que nous célébrions nos noces chez les Hommes d'Adobe. Ensuite, je reviendrai vous demander conseil sur la manière de neutraliser ces femmes. Parlez-en à Nathan et à Anna. Nous déciderons d'une stratégie à mon retour.

— Sois prudent, dit Warren en glissant les mains dans ses manches. Et je ne parle pas que de ta sécurité. Souviens-toi de ce que Nathan et moi t'avons dit. En utilisant la Pierre des Larmes, tu as le pouvoir de mettre l'univers entier en danger…

— Je ferai de mon mieux…

Écarlate se baissa pour que le jeune homme puisse sauter sur ses épaules. Il s'accrocha à des piques à pointe noire et vint se nicher sur la nuque de la femelle dragon.

— En route pour D'Hara, mon amie ! Une fois de plus !

Écarlate cracha une gerbe de flammes et décolla en rugissant.

Chapitre 68

Aux premières lueurs de l'aube, Richard distinguait nettement la lumière verte, dans le lointain. Elle montait du Palais du Peuple, à travers le toit vitré du Jardin de la Vie, comme une balise. Cette nuance de vert n'existait que dans un seul endroit : le royaume des morts.

Le vent glacial brassé par les ailes d'Écarlate le gelait jusqu'à la moelle des os. La femelle dragon avait fait un effort terrible pour atteindre D'Hara. Concernée par les plans du Gardien, qui l'attirerait aussi dans son domaine, elle détestait de plus Darken Rahl, qui lui avait volé son œuf pour la réduire en esclavage.

Alors qu'elle amorçait sa descente, elle jeta un coup d'œil au Sourcier – en se tordant quelque peu le cou.

— Tout va bien, Richard… Le soleil se lève à peine. Je te conduirai en Aydindril dans les délais.

— Je n'en doute pas, Écarlate. De mon côté, j'essaierai de ne pas te laisser trop de repos !

La femelle dragon vira sur la gauche pour toucher terre à l'endroit où elle l'avait déposé lors de leur première visite au palais. Un terrain assez dégagé pour réussir un bon atterrissage, même dans la pénombre.

Mais un éclair jaillit du sol encore plongé dans les ténèbres, et les frôla, éblouissant le Sourcier. Avant qu'il ait compris ce qui se passait, un autre suivit la même trajectoire.

Écarlate cria de douleur et tomba en vrille. Alors qu'elle tentait de redresser son vol, Richard s'accrocha désespérément à ses piques.

Sur les marches qui menaient aux portes intérieures du palais, Richard aperçut la femme qui les bombardait. Un autre rayon fusa, arrachant un nouveau grognement à la femelle dragon.

Encore un coup au but, et elle tomberait comme une pierre.

Le Sourcier prit son arc et sortit une flèche du carquois.

— Écarlate, crache du feu, que je la voie même quand elle ne tire pas !

Alors qu'il bandait l'arc, la corde contre sa joue, son amie fit ce qu'il lui demandait. À la lueur de ses flammes, il vit leur ennemie lever les bras. Hélas, avant qu'il ait pu *appeler* cette cible, leur vol désordonné la retira de sa ligne de mire.

— Écarlate, attention !

La femelle dragon piqua sur la droite, évitant de justesse un nouvel éclair. Mais le sol approchait à une vitesse effrayante…

À la faveur d'un jet de flammes, Richard vit la femme se préparer à leur porter le coup de grâce.

Cette fois il parvint à tirer – juste au moment où jaillissait un éclair.

— À gauche ! cria Richard.

Écarlate vira sur l'aile. Une manœuvre hardie – et limite – puisque le rayon d'énergie passa juste sous son cou…

… avant de s'éteindre comme une bougie qu'on souffle…

La flèche avait fait mouche. Le passage d'une marée d'obscurité totale, au-dessus d'eux, apprit à Richard que le Gardien était venu chercher sœur Odette.

Désarçonné par un atterrissage en catastrophe, le Sourcier vola dans les airs et s'écrasa sur le sol. Prenant à peine le temps de récupérer, il se leva d'un bond et se tourna vers son amie.

— Écarlate, tu es gravement blessée ? Tu vis encore, j'espère ?

— Ne t'occupe pas de moi… Mon aile gauche est un peu amochée, c'est tout. File arrêter Rahl avant qu'il nous condamne tous pour l'éternité !

— Je reviendrai vite, dit Richard en caressant le museau du monstre rouge. Tiens le coup !

Il dégaina son épée et commença à gravir l'imposant escalier. Inutile d'invoquer la colère de l'arme : elle l'avait envahi avant même qu'il ne saisisse la garde.

Quand il franchit les portes, une poignée de soldats sortirent des ombres pour lui barrer le chemin. Sans marquer de pause, il entreprit de les tailler en pièces.

Le Sourcier dansa avec les esprits et fit un carnage. En quelques instants, le sang de quinze cadavres rougit les dalles de marbre.

Le messager de la mort reprit imperturbablement son chemin.

Comme accueil en fanfare, ça valait son pesant d'or ! Pourtant, après qu'il eut tué Darken Rahl, l'armée de D'Hara lui avait juré fidélité. Ces hommes ne l'avaient-ils pas reconnu ? Ou l'avaient-ils, au contraire, identifié au premier coup d'œil ?

Richard s'engouffra dans un couloir qui menait au Jardin de la Vie. Au-dessus de lui, sur les trois niveaux de balcons, la plupart des torches étaient éteintes. En passant devant les cours de dévotion, il ne vit pas l'ombre d'un fidèle.

Déboulant d'un escalier latéral, une demi-douzaine de Mord-Sith en uniforme de cuir rouge foncèrent sur lui. Voyant qu'elles brandissaient toutes un Agiel, Richard, malgré sa colère, se souvint à temps qu'il ne devait pas utiliser son épée contre elles. Sinon, elles le captureraient en prenant le contrôle de sa magie. Incapable de les

semer, il allait être obligé de les tuer.

À contrecœur, il rengaina son épée et sortit son couteau. Jadis, Denna lui avait fait une confidence : s'il avait agi ainsi, lors de leur rencontre, il aurait eu le dessus sur elle.

La plus grande, une blonde qui menait la charge, leva une main quand il bondit vers elle.

— Maître Rahl, non !

Les cinq autres s'arrêtèrent sur les talons de leur compagne.

Richard voulut poignarder la blonde, mais elle recula et écarta les bras.

— Seigneur Rahl, arrêtez ! Nous voulons vous aider !

Bien qu'il eût rengainé son épée, le Sourcier était toujours fou de rage. Pour sauver Kahlan, il devait se débarrasser de Darken Rahl. Dans ces conditions, pas besoin de la magie de l'arme pour être furieux !

— Vous m'aiderez depuis le royaume des morts, où je vais vous envoyer très vite !

— Non, maître Rahl ! Je me nomme Cara. Croyez-moi, nous sommes de votre côté. Si vous continuez dans ce couloir, vous n'arriverez jamais à destination.

— Je ne vous crois pas ! Vous cherchez à me capturer, et je sais ce que les Mord-Sith font à leurs prisonniers.

— J'ai connu Denna, votre maîtresse, et je vois que vous portez son Agiel. Les Mord-Sith ne se consacrent plus à torturer les gens. Vous nous avez libérées, seigneur Rahl. À aucun prix, nous ne lèverions la main sur l'homme que nous vénérons.

— Vous portez des uniformes rouges ! Avant de partir d'ici, j'ai ordonné aux soldats de brûler ces tenues et de vous en trouver d'autres. Les Agiels aussi devaient disparaître. Si vous me vénérez, pourquoi avoir désobéi à mes ordres ?

Cara sourit, le front plissé au-dessus de ses yeux bleus.

— Parce qu'on ne sauve pas les gens pour leur imposer un nouvel esclavage. Grâce à vous, nous avons retrouvé notre libre-arbitre. Et choisi ce que nous voulions être.

» De notre plein gré, nous avons juré de vous défendre au péril de nos vies. Les soldats de la Première Phalange ne sont pas les seuls à vous protéger. Désormais, nous sommes vos gardes du corps et nous n'obéissons qu'à vous.

— Alors, fichez-moi la paix ! C'est un ordre.

— Désolé, seigneur Rahl, mais celui-là, nous ne pouvons pas l'accepter.

Que croire ? se demanda Richard. Était-ce un piège de plus ?

— Je viens combattre Darken Rahl. Pour ça, je dois aller dans le

Jardin de la Vie. Si vous vous dressez sur mon chemin, je vous tuerai.

— Nous savons où vous voulez aller, dit Cara. Nous vous y conduirons, mais pas par ce chemin. Cette partie du palais est entre les mains des rebelles. Pour venir à votre rencontre, la Première Phalange aurait perdu un millier d'hommes. Nous avons proposé d'accomplir la mission, arguant qu'un petit groupe vous ferait courir moins de risques. Les soldats ont accepté pour cette unique raison.

— Je ne vous crois pas, et l'enjeu est trop élevé pour parier sur votre bonne foi. Écartez-vous ou mourez !

— Continuez dans ce couloir, seigneur Rahl, et c'est vous qui périrez. Me laisserez-vous approcher et vous souffler dans l'oreille un message secret ? (Cara tendit son Agiel à une de ses collègues.) Je suis désarmée. Et vous pouvez me plaquer votre couteau sous la gorge.

Richard ne se fit pas prier. Il saisit la Mord-Sith par les cheveux et lui posa sa lame sur la carotide. Au moindre geste suspect, un geyser de sang jaillirait.

— Nous sommes là pour vous aider, seigneur Rahl, murmura Cara. C'est vrai comme verrue de verrat !

— Où avez-vous entendu ça ?

— Vous savez ce que ça veut dire ? Le général en chef Trimack affirme que c'est un message codé du sorcier Zorander. Un signe de reconnaissance que je ne dois répéter qu'à vous…

— Qui est le général Trimack ?

— Le chef de la Première Phalange. Ces hommes sont le cercle de fer qui protège le seigneur Rahl. Le sorcier Zorander a ordonné au général de défendre coûte que coûte le Jardin de la vie. Il y a deux jours, la femme qui lance des éclairs est arrivée. Pour entrer dans le jardin, elle a tué près de trois cents de nos hommes. Notre magie étant impuissante contre elle, nous n'avons rien pu faire. En sortant, ce soir, elle a abattu cent nouveaux soldats…

» Mais nous l'avons suivie et nous avons vu, par une fenêtre du troisième étage, comment vous l'avez éliminée. Seul le vrai maître Rahl pouvait réussir cet exploit.

» Seigneur, je vous en prie ! Des événements terribles se déroulent dans le Jardin de la Vie. Laissez-nous vous y conduire, et mettez un terme à ces horreurs.

Richard ne pouvait plus atermoyer. Cette femme connaissait le « message codé » de Zedd. Il devait lui faire confiance.

— D'accord, allons-y ! Mais le temps presse.

Les six femmes sourirent. Cara reprit son Agiel et saisit à pleines mains la chemise du Sourcier, sur son épaule gauche. Une autre Mord-Sith faisant de même sur la droite, elles commencèrent à courir, le tirant avec elles. Les quatre autres partirent en éclaireuses.

Ses deux gardes du corps entraînèrent Richard dans un labyrinthe

de couloirs et de salles. Devant chaque escalier, elles plaquaient leur seigneur contre un mur, lui indiquaient de se taire, et attendaient que les éclaireuses, d'un sifflement, signalent que la voie était libre.

Sur un palier, Richard faillit piétiner le cadavre d'une des quatre Mord-Sith. Une épée lui avait fendu le crâne, mais huit soldats d'harans agonisaient, du sang coulant de leurs oreilles. Un symptôme classique quand on était tué par un Agiel…

Une des femmes, au bout du couloir, leur fit signe d'avancer. Cara et sa compagne tirèrent de nouveau Richard, qui commençait à se sentir aussi indépendant qu'un sac de linge sale. Mais il devait reconnaître que cette méthode de protection rapprochée fonctionnait à merveille…

Il perdit vite tout sens de l'orientation et se concentra pour suivre le rythme frénétique des Mord-Sith. Passant devant une fenêtre, il constata que le jour s'était levé.

Enfin, il reconnut le grand couloir dans lequel ils déboulèrent. Le Jardin de la Vie était proche…

Les centaines de soldats qui gardaient les lieux s'agenouillèrent dès qu'ils virent leur seigneur. Quand ils l'eurent salué en se frappant la poitrine du poing, tous se relevèrent et un officier avança vers Richard.

— Seigneur Rahl, je suis le général en chef Trimack, et je vous guiderai jusqu'au Jardin de la Vie.

— Je connais le chemin.

— Seigneur, il faut faire vite ! Les généraux rebelles ont lancé une attaque. J'ignore si nous tiendrons longtemps cette position, mais nous lutterons jusqu'au dernier tant que vous serez derrière nos lignes.

— Merci, général. Résistez jusqu'à ce que j'aie renvoyé ce salaud de Darken Rahl dans le royaume des morts !

Trimack salua et Richard continua son chemin. Remontant un couloir aux murs de granit dont il se souvenait très bien, il arriva vite devant les portes du jardin.

Quasiment en transe tant il était furieux, il entra et fonça tête baissée vers le cercle de sable blanc où trônait l'os de skrin, entouré de runes complexes. Sur l'autel, les trois boîtes d'Orden – le portail ! – étaient si noires qu'on les eût dites sur le point d'aspirer toute la lumière qui tombait du plafond.

Une colonne de lumière verte montait de celle dont Darken Rahl avait retiré le couvercle. Le portail était déjà ouvert – ou en tout cas, entrebâillé.

Silhouette spectrale brillante, Darken Rahl regarda le Sourcier approcher et sourit quand il s'arrêta à la lisière du cercle de sable, du côté opposé à l'autel.

— Bienvenue, mon fils…

Richard sentit la cicatrice brûler, sur sa poitrine. Ignorant la douleur, il vit que les yeux bleus du Petit Père Rahl fixaient la Pierre des Larmes pendue à son cou.

— J'ai engendré un très grand sorcier, dit-il. Nous aimerions que tu te joignes à nous, Richard.

Le Sourcier ne répondit pas. Fou de rage de voir le sourire de son père s'élargir, il s'abandonna à la colère, cherchant en même temps le calme, au centre de son être.

— Rien n'égale ce que nous t'offrons, mon fils. Le Créateur Lui-même ne peut pas S'aligner ! À côté de nous, c'est un nain. Rallie le camp des vainqueurs, cher enfant.

— Que peux-tu proposer de si tentant ?

— L'immortalité…, lâcha Darken Rahl en écartant théâtralement les bras.

— Depuis quand me penses-tu assez bête pour te croire ? demanda Richard, trop furieux pour éclater de rire.

— C'est la vérité, mon fils. Nous avons le pouvoir de t'accorder la vie éternelle.

— Faire gober des mensonges à quelques Sœurs de la Lumière a dû être facile. Avec moi, ce sera une autre affaire.

— Nous sommes le Gardien du royaume des morts. Maître de la vie et de la mort, nous dispensons l'une et l'autre à notre guise. Quelqu'un d'aussi puissant que toi mérite de ne jamais connaître la fin. Tu régneras sur le monde des vivants, comme je l'aurais fait sans ton… intervention.

— Désolé, ça ne me dit rien. Tu as autre chose dans ta manche ?

— Oui, mon fils… Pour ça, oui !

Darken Rahl tendit une main vers le cercle de sable. Une colonne de lumière apparut, se transformant peu à peu en une silhouette familière.

Kahlan !

Vêtue de sa robe blanche, les cheveux courts, elle était agenouillée, comme dans la vision de Richard. Des larmes coulèrent de ses yeux fermés quand son cou se posa sur le billot.

— Richard, je t'aime…, murmura-t-elle.

— La femelle dragon est blessée, mon fils. Elle ne pourra pas te conduire en Aydindril. Le temps te manque, et tu n'as plus qu'une option : accepter notre aide.

— Qu'entends-tu par là ?

— Dois-je te répéter que nous sommes maître de la vie et de la mort ? Si tu ne fais rien, vois ce qui arrivera ce soir à la Mère Inquisitrice, devant son peuple.

Le tranchant d'une hache se matérialisa dans l'air et s'abattit sur la

nuque de Kahlan.

Richard serra les poings.

La tête de sa bien-aimée tomba dans le sable. Son corps couvert de sang bascula sur le côté.

— Non ! cria le Sourcier. Non !

Darken Rahl passa une main au-dessus du cadavre, qui disparut dans une gerbe d'étincelles.

— Tout comme je viens de dissiper cette illusion, nous pouvons modifier la réalité. Rejoins-nous, Richard, et nous offrirons aussi l'immortalité à Kahlan Amnell.

Le Sourcier ne réagit pas, enfin conscient qu'il était piégé. Blessée, Écarlate ne pourrait pas voler jusqu'en Aydindril. En ce jour du solstice d'hiver, Kahlan serait décapitée, et il n'avait aucun moyen d'intervenir.

C'était le sens profond de la prophétie. S'il acceptait la proposition de Darken Rahl, Kahlan vivrait, mais ce serait la fin du monde pour tous les autres.

Il pensa à Chase, qui amenait Rachel dans sa nouvelle famille. Qu'elle serait heureuse, entourée d'amour et de tendresse ! Comme lui, près de ses parents… Les bons moments, et même les moins bons, resteraient à jamais gravés dans son cœur. L'humus de son âme…

Il pensa à son amour pour Kahlan, et à tous les êtres, en ce monde, qui connaissaient le bonheur d'être deux. Et qui le connaîtraient à l'avenir, s'il y en avait un…

— Tu marcheras main dans la main avec elle, Richard. Pour toujours.

— Sur les cendres de millions de morts, jusqu'à la fin des temps !

Que deviendraient Kahlan, et son amour pour lui, s'il lui offrait un destin si égoïste ? Horrifiée, elle verrait un monstre chaque fois qu'elle poserait les yeux sur lui.

Pour l'éternité !

Il vivrait à jamais avec son dégoût, pas son amour. Ainsi, en la sauvant, il aurait détruit le monde des vivants… et le cœur de sa compagne.

Un prix trop élevé, même pour un si grand amour.

Mais l'autre solution mettrait aussi un terme à sa vie. Et à son amour.

Furieux et étrangement serein en même temps, Richard croisa le regard brillant de Darken Rahl.

— La souillure de ta haine empoisonnerait notre vie. Tu ne connais même pas le sens du verbe « aimer ».

La fureur bouillonnait en Richard. Darken Rahl allait payer pour tout ça.

L'heure de la vengeance sonnait.

Le Sourcier referma le poing sur la Pierre des Larmes.

— Réfléchis avant d'agir…, souffla Darken Rahl en reculant d'un pas.

— C'est tout réfléchi…

Richard prit une poignée de sable noir dans sa poche et la jeta dans le cercle de sable blanc.

— Non ! Tu es fou !

Le sable blanc se convulsa de douleur, comme s'il était vivant. Les runes s'enroulèrent sur elles-mêmes tels des serpents et le sol trembla avant de se craqueler.

Des éclairs jaillirent du sable et explosèrent dans tout le Jardin de la Vie.

Dans un vacarme de fin du monde, le sable devint une mare de feu liquide bleu.

— Non ! cria Darken Rahl en levant les poings au ciel.

Voyant Richard avancer vers lui, la Pierre des Larmes à la main, il se ressaisit et tendit les bras pour l'arrêter.

Le Sourcier s'immobilisa, le souffle coupé par la brûlure de la cicatrice, sur sa poitrine. Vieux compagnon de la douleur, il serra les dents et parvint à se remettre en mouvement. Chaque pas augmentant ses souffrances, il crut que sa chair en feu communiquait l'incendie à la moelle de ses os. Mais dans son oasis de calme, au centre de la tempête de colère, il parvint à ignorer le mal qui le rongeait de l'intérieur.

Il leva la Pierre des Larmes, la faisant osciller devant le visage décomposé de Darken Rahl, qui recula encore.

— Tu la porteras à jamais dans le royaume des morts ! Agenouille-toi !

Le spectre obéit, les yeux rivés sur la pierre.

Richard baissa la main pour lui passer la lanière autour du cou.

Mais il n'acheva pas son geste. Derrière Darken Rahl, sur l'autel, la boîte ouverte émettait toujours sa lueur verte. Une balise…

Anna, Nathan et Warren avaient tous dit la même chose : si Richard utilisait la pierre à des fins égoïstes, pour assouvir sa haine, cela déchirerait le voile. Il désirait plus que tout renvoyer Darken Rahl dans le royaume des morts, où il subirait à jamais un juste châtiment. Mais c'était le plus sûr moyen de concéder la victoire au Gardien.

De plus, Richard le savait, il avait attiré le malheur sur sa propre tête. Ne pas en avoir eu l'intention ne changeait rien. La vie n'était pas juste, elle se contentait d'exister. Quand on marchait par hasard sur un serpent venimeux, on se faisait mordre. Et les intentions n'avaient rien à voir dans l'affaire.

— Je suis le père de mes douleurs, murmura Richard. Et je dois subir les conséquences de mes actes. Nul ne paiera pour le mal que j'ai

fait, intentionnellement ou non.

Quand le Sourcier remit la pierre à son cou, Darken Rahl se leva d'un bond.

— Mon fils, tu ne sais plus ce que tu dis. Punis-moi ! Venge-toi en accrochant à mon cou la Pierre des Larmes !

Richard se tourna à demi vers la mare de feu liquide et tendit une main. L'os de skrin lévita puis vint se poser sur sa paume – sans la brûler.

Sous l'emprise de sa fureur – et en même temps de son calme – Richard invoqua le pouvoir tapi en lui.

Des éclairs jaunes brûlants fusèrent de son poing et frappèrent Darken Rahl.

D'autres éclairs, noirs et glacés, percutèrent la même cible.

Ils se mêlèrent les uns aux autres, mortelle quintessence de la colère du skrin.

Une marée d'obscurité déferla dans le Jardin de la Vie. Quand elle fut passée, Richard sentit contre sa peau le contact de l'os, désormais glacial.

Darken Rahl avait disparu. Les éclairs aussi.

La lumière verte qui se déversait de la boîte brilla plus fort, faisant bourdonner l'air. Richard enleva de son cou la Pierre des Larmes, qui vira au noir au moment où la lanière de cuir s'en détachait.

Quand le Sourcier tendit la main, la gemme obscure vola vers la colonne de lumière verte où elle tourbillonna un moment, portée par un vent invisible. Puis la lueur faiblit. La Pierre des Larmes tomba vers les boîtes, devint transparente et disparut.

La balise de lumière verte s'éteignit. Un grand silence s'abattit sur le Jardin de la Vie.

Richard tendit de nouveau la main. Les éclairs jumeaux jaillirent, leur roulement plus fort que celui du tonnerre. Lorsqu'ils se dissipèrent, dans un silence de *vie*, le Sourcier regarda les boîtes, sur l'autel.

Les trois étaient fermées.

Pour les rouvrir, il faudrait disposer du *Grimoire des Ombres Recensées*. Et ce texte, désormais, n'existait plus que dans sa tête. Les boîtes d'Orden et le portail resteraient clos à tout jamais.

Richard entendit un bruit métallique. Puis celui d'un objet qui tombe sur l'herbe.

Le Rada'Han s'était détaché de son cou.

Libre, il était libre !

La douleur aussi avait disparu. Glissant une main sous sa chemise, Richard constata que la cicatrice s'était volatilisée.

Il ne comprenait pas vraiment ce qui venait de se passer, ni

comment il avait réussi tout ça. Mais c'était fini…

Pour lui, *tout* était fini.

Ce soir, Kahlan serait décapitée.

Le Sourcier courut vers la porte du Jardin de la Vie. La journée commençait à peine…

Dès qu'il déboula dans le grand couloir, les cinq Mord-Sith l'entourèrent. Sans leur prêter attention, il continua à courir et aperçut le général Trimack, couvert de sang et de poussière, qui l'attendait près de ses hommes, en aussi mauvais état que lui.

Tout au long du couloir, les soldats s'agenouillèrent et se frappèrent la poitrine du poing. Trimack se releva et avança vers Richard.

Cara lui barra le chemin.

— Écarte-toi, femme !

— Personne ne touche un cheveu du seigneur Rahl !

— Je suis son protecteur autant que…

— Assez, tous les deux ! explosa Richard.

Cara s'écarta. Oubliant sa raideur militaire, Trimack posa une main sur l'épaule du Sourcier.

— Seigneur Rahl, vous avez réussi ! Ça vous a pris longtemps, mais vous l'avez fait !

— Fait quoi ? Et que voulez-vous dire par « longtemps » ?

— Vous êtes resté dans le jardin presque toute la journée.

— Quoi ?

— Nous avons résisté des heures, mais à un contre quinze, c'était sans espoir. Alors, vous avez envoyé les éclairs. Je n'ai jamais rien vu de pareil…

» Le sorcier Zorander m'a dit que le palais est un sortilège géant dessiné sur le plateau pour protéger le seigneur Rahl et lui fournir du pouvoir. Je n'y aurais pas cru si je ne l'avais pas vu de mes yeux. Des éclairs ont volé partout dans le palais… Tous les généraux loyaux à Darken Rahl ont été coupés en deux par ces rayons. Leurs troupes aussi. Les survivants qui ont déposé les armes pour se rallier à nous ont été épargnés…

— J'en suis ravi, général, mais je ne puis m'attribuer le mérite de cette victoire. Souvenez-vous que je ne suis pas sorti du Jardin. Je ne sais pas trop ce que j'y ai fait, alors pour les événements qui se sont déroulés à l'extérieur…

— Nous sommes l'acier qui combat l'acier. Seigneur Rahl, vous avez affronté la magie, et nous sommes tous très fiers de vous. (Trimack tapa sur l'épaule de Richard.) Quoi que vous ayez fait, c'était la bonne décision.

— Quelle heure est-il ? demanda Richard, pensif.

— La nuit tombera bientôt…

— Je dois y aller !

Le Sourcier partit au pas de course et tous le suivirent. Très vite, perdu dans le dédale de couloirs, il s'arrêta et se tourna vers Cara.

— Quel chemin prendre ?

— Pour aller où, seigneur Rahl ?

— Le grand escalier !

— Suivez-nous, seigneur !

Richard courut derrière les cinq femmes, l'entière garnison du palais à ses basques – ou peu s'en fallait. Dans un fracas de bottes et d'armures, cette étrange colonne traversa le palais pendant près d'une heure.

Richard haletait quand ils arrivèrent enfin à l'endroit où Écarlate gisait sur le flanc dans la neige, la respiration laborieuse.

— Mon amie, tu es vivante ! cria le Sourcier. (Il caressa le museau de la femelle dragon.) J'étais si inquiet…

— Tu t'es encore débrouillé pour survivre, marmonna Écarlate. Ça devait être moins difficile que tu ne le pensais. (Elle tenta de « sourire » mais n'y parvint pas.) Désolée, mon ami, mais je ne peux pas voler. Mon aile est abîmée. J'ai essayé en vain. Jusqu'à sa guérison, je serai clouée au sol.

Richard écrasa la larme qui coulait sur le museau du reptile volant.

— Je comprends… En m'amenant ici, tu as sauvé le monde des vivants. L'histoire n'a jamais connu plus noble héroïne. Guériras-tu vraiment ?

— Oui… Mais pas avant un bon mois. La blessure est moins grave qu'il n'y paraît.

Le Sourcier se tourna vers les officiers qui se pressaient autour d'eux.

— Écarlate est mon amie. Et elle nous a tous sauvés. J'ordonne qu'on lui apporte à manger, et tout ce qu'elle voudra d'autre, jusqu'à son rétablissement. Protégez-la comme vous me protégeriez.

Les hommes saluèrent.

— Général, il me faut un cheval solide. Sur-le-champ. Et un itinéraire pour aller en Aydindril.

— Exécution ! cria Trimack. Allez chercher pour le seigneur Rahl des cartes des Contrées et un étalon puissant !

Les hommes partirent au pas de course.

— Écarlate, je suis désolé que tu souffres, dit Richard en se retournant vers son amie.

— La blessure n'est pas si grave… Regarde au bout de mon flanc gauche.

Le cou sinueux d'Écarlate suivit Richard tandis qu'il s'exécutait. Ébahi, il vit un œuf niché dans un repli de la queue de la femelle dragon rouge.

— Un nouveau petit ! dit-elle. C’est la principale raison de ma faiblesse. Dans cet état, il vaut mieux, de toute façon, que je reste au sol.

Elle réchauffa l’œuf en crachant quelques flammèches, puis le couva d’une serre protectrice.

Richard pensa à la beauté de la vie… et se réjouit que d’autres continuent d’en profiter.

Mais l’image de la hache s’abattant sur la nuque de Kahlan le hantait. Et ça se passait peut-être à l’instant même.

Un homme accourut, une carte sous le bras.

— Regardez, maître Rahl, dit-il en la dépliant. Aydindril est ici. Et voilà le chemin le plus rapide. Mais il vous faudra des semaines.

Le Sourcier replia la carte au moment où un autre soldat arrivait au galop sur un magnifique destrier.

Le général tint les rênes de l’animal pendant que son seigneur récupérait l’arc, le carquois et le sac tombés dans la neige lors de l’atterrissage.

— Il y a des vivres dans les sacoches de selle, maître Rahl. Quand comptez-vous revenir ?

Richard entendit la question dans un brouillard de confusion. Devant ses yeux, la hache se levait et s’abattait sans cesse.

— Je n’en sais rien, répondit-il avant de sauter en selle. Quand je pourrai… Je vous confie le palais. Continuez à défendre le Jardin de la Vie. Personne ne doit y entrer.

— Bon voyage, seigneur Rahl. Nos cœurs vous accompagnent.

Des centaines d’hommes se frappèrent la poitrine au moment où Richard talonna son cheval et partit au galop.

Chapitre 69

Richard jura entre ses dents quand le cheval s'écroula sous lui, raide mort. Après un roulé-boulé dans la neige, il se releva, alla récupérer ses affaires sur la selle de l'animal, puis rendit silencieusement hommage à son courage et à son dévouement.

Il avait perdu le compte des étalons et des juments qui avaient galopé jusqu'au bout de leurs forces. Certains s'étaient simplement arrêtés net, refusant de faire un pas de plus. D'autres, après être passés au trot, n'avaient plus jamais voulu accélérer. D'autres encore, comme celui-là, avaient fendu le vent jusqu'à ce que leur cœur explose.

Conscient d'être trop dur avec eux, le Sourcier avait tenté de se maîtriser. Mais impossible de ralentir le rythme ! Dès qu'une monture l'avait laissé tomber, il s'était débrouillé pour en trouver une autre. Quelques propriétaires s'étaient fait tirer l'oreille, histoire d'augmenter les enchères. Une grosse poignée de pièces d'or les avait promptement ramenés à de meilleurs sentiments.

Ayant dormi et mangé à peine, Richard était au bord de l'épuisement. Parfois obligé de marcher pour soulager un cheval, il courait comme un fou dès qu'il fallait en dénicher un autre.

Il hissa le sac sur son épaule et repartit. Son départ de D'Hara remontait à deux semaines. Aydindril ne devait plus être très loin.

Le solstice d'hiver était passé depuis longtemps. Mais ça ne comptait pas dans l'esprit du Sourcier, étrangement persuadé qu'il pourrait encore, s'il se hâtait, épargner à Kahlan un sort atroce. Comme si le temps, ému par sa détermination, avait pu décider de l'attendre !

Haletant, il s'arrêta au sommet d'une butte. Devant lui, sous un soleil étincelant, s'étendait enfin Aydindril. Au loin, adossée au flanc des montagnes, se dressait la Forteresse du Sorcier.

Richard courut dans la neige.

Les rues de la ville étaient noires de monde malgré le froid mordant. Alors qu'il se frayait un chemin dans la foule, le jeune homme vit que l'Épée de Vérité attirait tous les regards. Prudent, il la dissimula sous la cape du mriswith.

Le boniment d'un colporteur, au coin d'une ruelle, le tira de ses pensées.

— Qui veut des cheveux d'Inquisitrice ! beuglait le type. Une

mèche de la Mère Inquisitrice, tout droit venue de son infâme tête. Il n'en reste plus beaucoup ! Un magnifique souvenir pour vos enfants !

Richard reconnut les longs cheveux de Kahlan, pendus à un poteau. Il les décrocha et les glissa sous sa chemise. Leur « propriétaire » tenta de les récupérer. D'une main, son « voleur » le prit par le col, le souleva de terre et le plaqua contre un mur.

— Où as-tu eu ça, chien ?

— C'est le… Conseil. Oui, je les ai achetés au Conseil, pour les vendre. Au secours ! Au secours ! On me détrousse !

Quand une petite foule accourut pour défendre le type, Richard dégaina son épée. Les intrépides sauveteurs détalèrent… et le colporteur leur emboîta le pas.

Bien qu'il eût rengainé son épée, Richard sentit sa colère augmenter tandis qu'il se dirigeait vers le palais, bien visible dans le lointain.

Kahlan ne lui avait pas menti : l'édifice était somptueux.

Elle lui avait aussi parlé d'une cuisinière… Non, d'une chef de cuisine, qui s'appelait… Bon sang, quel était son nom ? Sand quelque chose… Sanderholt ! Maîtresse Sanderholt !

Les odeurs de nourriture le guidèrent vers l'entrée de l'office. Il poussa les portes, fonça dans les cuisines et vit reculer devant lui une légion de maîtres queux et de marmitons. À l'évidence, ces gens ne voulaient en rien avoir affaire avec lui.

— Sanderholt ! beugla-t-il. Je cherche maîtresse Sanderholt ! Où est-elle ?

Deux ou trois personnes désignèrent un couloir. Avant que le Sourcier y ait fait dix pas, une femme très mince vint à sa rencontre.

— Qui m'appelle ? Et que se passe-t-il ?

— C'est moi qui veux vous voir, dit Richard.

— Que puis-je faire pour toi, jeune homme ? demanda la vieille femme en le dévisageant.

Richard tenta de parler d'une voix aussi peu menaçante que possible. Le résultat ne lui parut pas très convaincant.

— Kahlan… Je cherche Kahlan !

— Tu dois être Richard, dit maîtresse Sanderholt, très pâle. Oui, tu corresponds parfaitement à la description… Elle m'a parlé de toi, tu sais !

— Où est-elle ?

— Richard, le Conseil l'a condamnée à mort… Elle a été exécutée lors du festival du solstice d'hiver. Je suis navrée, mon garçon…

Le Sourcier se demanda s'ils parlaient de la même personne.

— Je crois qu'il y a un malentendu… Ma Kahlan est la Mère Inquisitrice. Elle ne peut pas être morte. Je suis venu aussi vite que

possible, car…

Maîtresse Sanderholt essuya ses yeux ruisselants de larmes et secoua la tête.

— Viens, mon enfant, dit-elle en lui posant une main bandée sur le bras. Tu as l'air affamé. Un bon bol de soupe te réconfortera.

Richard laissa tomber sur le sol son arc, son carquois et son sac.

— Le Conseil l'a condamnée à mort ? répéta-t-il.

— Oui… Elle s'est échappée, mais ses juges l'ont reprise et ont confirmé la sentence devant le peuple, le jour de la décapi… de l'exécution. Tous les conseillers rayonnaient et le peuple applaudissait.

— Elle s'est peut-être évadée au dernier moment… C'est une femme pleine de ressources.

— J'étais là, souffla maîtresse Sanderholt d'une voix brisée. Ne me force pas à raconter ce que j'ai vu. J'adorais Kahlan depuis toujours…

Y avait-il un moyen de remonter dans le temps pour arriver avant la catastrophe ? se demanda Richard, au bord de la folie. Bon sang, ce devait être possible !

Non, tout était accompli. Pour vaincre le Gardien, il avait dû laisser mourir Kahlan. La prophétie l'avait battu à plate couture.

— Où est la salle du Conseil ?

La vieille femme hésita, puis désigna un couloir et donna au Sourcier les indications requises.

— Richard, gémit-elle, je l'aimais aussi… Mais c'est trop tard. Tu ne peux plus rien faire…

Le jeune homme était déjà parti. À peine conscient de ce qui l'entourait, il avançait vers sa destination finale comme une de ses flèches volant vers la cible, après qu'il l'eut *appelée*.

Le palais grouillait de gardes, mais il s'en fichait. Se souciaient-ils de sa présence ? Il l'ignorait et ça ne l'inquiétait pas. Les bruits de bottes et d'armures atteignaient à peine ses oreilles. Et pour voir les soldats postés sur les balcons, il aurait dû lever la tête…

Devant les portes de la salle du Conseil, au bout d'un couloir à colonnades, des hommes tentèrent de lui barrer le chemin. Sans dégainer son épée, Richard avança. La magie se déversa dans ses veines, flot de fureur et de haine.

Le Sourcier voulait voir disparaître les misérables moustiques qui se dressaient sur son chemin ! Le pouvoir jaillit de lui sans qu'il l'ait invoqué, comme par réflexe. Il sentit l'air vibrer et vit les murs, autour de lui, se couvrir de sang.

Richard émergea du vortex de flammes qu'il venait de déchaîner et franchit le trou, dans le mur, qu'il avait percé sans même y penser. Derrière les portes pulvérisées, des débris, des pièces d'armure et des corps jonchaient le sol.

À l'autre bout de la salle, les hommes tapis à l'abri de sièges et de

bureaux se relevèrent d'un bond. Le pas toujours aussi vif, Richard dégaina son épée. La note métallique retentit comme un glas…

— Je suis le Conseiller Suprême Thurstan, cria l'homme debout près du siège le plus imposant. Que signifie cette intrusion ?

— Parmi vous, lança Richard, y en a-t-il un qui n'ait pas voté la mort pour la Mère Inquisitrice ?

— Elle a été condamnée pour trahison ! À l'unanimité, et dans la plus stricte légalité. Gardes, emparez-vous de cet homme !

Des soldats accoururent, mais le Sourcier avait déjà pris pied sur l'estrade.

Les conseillers tirèrent leurs couteaux.

L'Épée de Vérité coupa Thurstan en deux, du sommet du crâne à l'entrejambe. Un coup latéral fit sauter des têtes et les survivants tentèrent de poignarder leur agresseur.

Des amateurs, trop lents pour être dangereux. Implacable, le Sourcier abattit tous les dignitaires, y compris ceux qui essayaient de fuir.

Tout fut terminé avant que les gardes aient atteint l'estrade.

Richard s'adossa au lutrin, l'arme tenue à deux mains. Qu'ils viennent donc, ces champions du mal. Il n'attendait que ça !

— Je suis le Sourcier ! cria-t-il. Ces hommes ont assassiné la Mère Inquisitrice et je viens de les châtier. À vous de choisir ! Voulez-vous avoir la gorge tranchée, ou vous ranger du côté du droit ?

Les soldats ralentirent, se consultèrent du regard et s'immobilisèrent.

Un officier étudia le trou, dans le mur, puis balaya les débris du regard.

— Êtes-vous un sorcier ?

— À ton avis, soldat ?

Le type rengaina son épée.

— Les histoires de magie ne nous regardent pas. Je ne mourrai pas pour une affaire qui dépasse mes compétences.

D'abord lentement, puis de plus en plus vite, tous les gardes rengainèrent leurs armes. Se détournant, ils quittèrent la salle, où Richard resta bientôt seul.

Il sauta de l'estrade et examina le grand fauteuil, miraculeusement épargné par le sang. Le siège de Kahlan… Celui où elle avait dû prendre place tant de fois…

Richard remit au fourreau l'Épée de Vérité. C'était fini. Tout ce qui devait être accompli l'avait été.

Les esprits du bien l'avaient abandonné. Et ils s'étaient détournés de Kahlan. Après tant de combats menés en leur nom, ils n'avaient rien fait pour aider leurs champions.

Que le Gardien les emporte !

Richard tomba à genoux. Il voulut ressortir son épée, mais se ravisa. Avec sa magie, l'arme ne conviendrait sûrement pas pour ce qu'il prévoyait de faire.

Mais le couteau, en revanche…

Le Sourcier avait rempli sa mission. Désormais, il ne servait plus à rien.

Il plaça la pointe du couteau contre sa poitrine.

Très calme, il baissa les yeux pour s'assurer qu'il visait bien son cœur. Les cheveux de Kahlan repris au colporteur dépassaient de sa chemise. De sa poche, il sortit la mèche qu'elle lui avait offerte pour qu'il n'oublie jamais à quel point elle l'aimait.

Il était temps d'en finir avec la douleur.

— Elle est réveillée, dit le prince Harold. Et elle vous demande…

Kahlan leva les yeux de la cheminée, dont elle contemplait les flammes. Puis elle jeta un regard glacial au vieux sorcier assis sur un banc près d'Adie. Si Zedd avait recouvré la mémoire, la dame des ossements restait dans le brouillard. Persuadée de se nommer Elda, elle était toujours aveugle…

L'Inquisitrice traversa la salle à manger déserte. À leur arrivée, l'auberge était vide, comme le reste de la ville. Tout ça à cause de l'avancée irrésistible des forces de Kelton.

Une excellente étape pour se reposer un peu de deux semaines de fuite éperdue.

Une semaine après leur départ d'Aydindril, Zedd, Adie, Ahern, Jebra, Chandalen, Orsk et Kahlan avaient été interceptés par le détachement du prince Harold. Ayant survécu au massacre perpétré dans la cour du palais, il avait attendu le jour de l'exécution de sa sœur. Au prix d'une héroïque intervention, ses soldats et lui avaient arraché Cyrilla à la hache du bourreau.

Quatre jours plus tard, la petite colonne avait rencontré le capitaine Ryan et ses neuf cents survivants. Il ne restait pas un soldat de l'Ordre Impérial. À un prix terrible, les « gamins » de Kahlan avaient accompli leur mission.

Bien qu'elle se fût gardée de le leur montrer, même l'annonce de leur victoire ne parvint pas à remonter le moral de l'Inquisitrice.

Après avoir pris une compresse dans une cuvette, Kahlan s'assit au bord du lit où reposait sa demi-sœur.

Cyrilla était consciente, mais ça ne durerait pas… Au bout de quelques minutes, elle retombait immanquablement dans son hébétude. Aveugle, sourde et muette, elle se coupait alors totalement du monde.

Dans ses moments de lucidité, elle pleurait sans cesse et ne supportait pas d'autre interlocuteur que Kahlan. Apercevoir un homme

la faisait hurler… ou replonger dans sa transe.

— Kahlan, tu as réfléchi à ma proposition ? demanda-t-elle pendant que l'Inquisitrice lui humidifiait le front.

— Oui. Je ne veux pas devenir la reine de Galea. De toute façon, la place est déjà prise. Par toi.

— Je t'en prie, Kahlan… Le peuple a besoin d'un chef solide, et je ne suis plus en état de jouer ce rôle.

— Cyrilla, tout s'arrangera, tu verras…

— Je ne peux plus régner, à présent…

— Cyrilla, je comprends mieux que tu ne le penses. J'ai été dans ce trou, avec les brutes… Même si mon sort fut plus clément que le tien, je sais ce que tu éprouves. Mais tu te remettras. Je le jure !

— Accepteras-tu la couronne ? Pour le bien du peuple…

— Si j'y consens, ce sera temporaire, jusqu'à ce que tu sois rétablie.

— Non…, gémit Cyrilla. Par pitié ! Esprits du bien, aidez-moi… non…

Sur ces mots, la reine replongea dans son monde intérieur peuplé d'atroces visions. Kahlan l'embrassa sur la joue et se leva.

— Comment va ma sœur ? demanda Harold, qui attendait sur le seuil de la chambre.

— Il n'y a pas d'améliorations… Mais ça viendra, soyez sans crainte.

— Kahlan, vous devez lui obéir. C'est la reine !

— Et pourquoi ne deviendriez-vous pas roi ? Ce serait plus logique.

— Ma place est sur les champs de bataille, pour défendre mon peuple et les Contrées du Milieu. Comment me battre si je dois assumer la gestion d'un royaume ? Je suis un soldat et ça me suffit amplement. Vous vous nommez Kahlan Amnell, fille du roi Wyborn. La couronne vous revient.

Kahlan voulut rejeter ses cheveux derrière son épaule, mais ils n'étaient plus là. Comme on avait du mal à perdre les habitudes de toute une vie !

— J'y réfléchirai…, dit-elle en s'éloignant.

Elle se campa de nouveau devant la cheminée, l'unique source de lumière de la pièce. Devant ses yeux, le bois jadis vivant se transformait en cendres. Le sort de chacun en ce monde…

Personne n'osa la déranger.

Après un long moment, elle s'aperçut que Zedd se tenait derrière elle. Il lui avait fallu du temps pour s'habituer à le voir dans cette tenue excentrique…

— Un peu de thé te ferait du bien, dit-il en brandissant une tasse.

— Non, merci…

— Kahlan, cesse de t'accabler de reproches. Ce n'est pas ta faute…

— Vous mentez mal, sorcier. J'ai vu la haine, dans vos yeux, quand

j'ai raconté mon histoire. Vous vous souvenez ?

— Je t'ai déjà expliqué ça ! J'étais sous le coup d'un sort jeté par trois magiciennes. Seul un choc émotionnel pouvait le neutraliser. La colère a fait l'affaire. Mais pour que ça marche, elle devait être dévastatrice. Ne me suis-je pas déjà excusé ?

— Vous vouliez me tuer !

— Je devais agir ainsi, Mère Inquisitrice.

— Kahlan… Ce titre ne veut plus rien dire.

— Prends le nom qui te chante, tu resteras quand même ce que tu es ! Te voiler la face n'y changera rien. Et quant à mon comportement, il était inévitable. Pour qu'un sort de mort fonctionne, il faut que la personne concernée croie qu'elle va mourir. Ma mémoire revenue, j'ai compris que c'était la seule solution. Un acte désespéré, mon enfant… Si je ne t'avais pas convaincue que je voulais ta mort, le peuple n'aurait pas cru qu'il assistait à ton exécution.

Kahlan frissonna à ce souvenir. Jusqu'à son dernier souffle, elle n'oublierait jamais le contact glacial du sort de mort.

— Vous auriez pu abattre les conseillers. Me sauver en massacrant ces chiens !

— Comme ça, tout le monde aurait su que tu avais survécu. À l'heure actuelle, nous aurions à nos trousses l'armée et une bonne partie de la populace. Avec ma façon de faire, on nous fiche la paix, et nous pouvons nous consacrer à notre devoir.

— Débrouillez-vous tout seul ! Moi, j'ai démissionné. La cause des esprits du bien ne m'intéresse plus.

— Kahlan, tu sais ce qui arrivera si nous baissons les bras. L'automne dernier, tu es venue en Terre d'Ouest me convaincre de reprendre le combat. Grâce à toi, je suis retourné à la magie, j'ai aidé les innocents, et j'ai contribué à priver notre adversaire de la victoire.

— Les esprits du bien ont trouvé judicieux de ne pas intervenir. Ils n'ont pas bronché quand j'ai livré Richard aux Sœurs de la Lumière. Un seul signe d'eux, et l'homme que j'aime ne serait pas perdu à jamais ! Mais ils ont choisi l'autre camp…

— Ils ne sont pas là pour diriger le monde des vivants, Kahlan. C'est notre travail et notre responsabilité à tous.

— Allez raconter ça à quelqu'un qui s'en soucie !

— Tu t'en soucies, mais pour le moment, tu n'en as pas conscience. J'ai perdu un être cher, comme toi. Dois-je me détourner du bien ? Richard t'aurait-il aimée si tu étais du genre à abandonner ceux qui ont besoin d'aide ?

L'Inquisitrice encaissant le coup, Zedd poussa son avantage.

— Il t'aime en partie à cause de ta passion pour la vie ! Parce que tu t'es battue pour elle avec autant d'ardeur que lui !

— Richard est la seule faveur que j'aie demandée aux esprits du

bien. Et voyez où j'en suis ! Il pense que je l'ai trahi. De fait, je l'ai forcé à porter un collier – son pire cauchemar ! Zedd, je ne suis pas capable d'aider les autres…

— Kahlan, tu as un pouvoir magique. Et la magie ne doit pas mourir, parce qu'elle protège le monde des vivants. Sans elle, notre univers serait en danger, et il disparaîtrait peut-être…

» Personne ne sait que nous sommes toujours prêts à combattre. Nous irons à Ebinissia, ce que nos ennemis ne prévoient pas, et nous unirons les forces des Contrées pour organiser une contre-attaque. Et nul ne saura, avant qu'il soit trop tard, que nous aurons relevé la ville de ses cendres.

— D'accord ! Si ça peut vous fermer le clapet, j'accepte de régner sur Galea. Jusqu'à la guérison de Cyrilla…

— Mère Inquisitrice, tu sais que ce n'est pas de ça que je parlais, dit le sorcier.

Kahlan se mordit les lèvres pour ne pas pleurer devant lui.

— Les anciens sorciers ont créé les Inquisitrices, continua Zedd. Elles détiennent une magie unique et tu es la dernière de toutes. Ton pouvoir ne doit pas mourir avec toi, Kahlan. Richard est perdu pour nous, mais il faut *continuer* quand même. La vie et la magie devront être transmises. Tu dois choisir un partenaire et offrir au futur les bienfaits de ton pouvoir.

Kahlan ne répondit pas, le regard perdu dans les flammes de la cheminée.

— Mon enfant, murmura le vieil homme, fais-le au nom de l'amour que Richard éprouvait pour toi. Et de la confiance qu'il t'accordait.

Kahlan se retourna enfin. Près de Chandalen, assis en tailleur sur le sol, Orsk ne la quittait pas du regard. Toutes les autres personnes, dans la salle, faisaient mine de ne pas la voir.

— Orsk, appela-t-elle.

Le colosse se leva d'un bond et accourut. Il se campa devant elle, tête inclinée, à ses ordres, qu'il s'agisse de lui servir une tasse de thé… ou de tuer quelqu'un.

— Orsk, monte dans ma chambre et attends-moi.

— Bien, maîtresse.

Il gravit les marches à toute vitesse. Kahlan entendit craquer le lit quand il s'assit dessus.

Lorsqu'elle s'engagea à son tour dans l'escalier, Zedd la retint par le bras.

— Mère Inquisitrice, tu trouveras certainement un compagnon mieux adapté à tes goûts…

— Quelle différence ça fera ? Je l'ai déjà touché avec mon pouvoir. Inutile de nuire à quelqu'un d'autre pour une raison aussi insignifiante…

— Kahlan, je n’ai jamais dit que ça devait être ce soir ! Un jour, tu devras t’y résoudre. Mais tu as le temps…

— Aujourd’hui, demain ou l’année prochaine… Ça changera quoi ? Dans une décennie, ce sera pareil. Les sorciers se servent des Inquisitrices depuis des milliers d’années. Pourquoi perdre les bonnes habitudes ? Pour vous satisfaire, je vais agir sans tarder.

— Tu ne dois pas le prendre ainsi. L’espoir de la vie est en cause.

Kahlan vit du chagrin dans les yeux du vieil homme. Mais elle n’éprouva aucune pitié pour lui.

— Appelez ça comme vous voudrez ! Le nom importe peu : ça reste un viol ! Mes ennemis n’y sont pas parvenus. Il aura fallu que mes amis s’en chargent…

— Je sais ce que tu ressens, mon enfant… Tu ignores à quel point je le sais !

Kahlan voulut monter les marches, mais Zedd l’en empêcha.

— Tu veux bien me faire une petite faveur, avant ? Va te promener un peu, pour réfléchir et demander conseil aux esprits du bien. Implore-les de te guider, et…

— Je n’ai rien à leur dire ! C’est eux qui m’imposent ce calvaire. Ils parlent par votre bouche, Zedd.

— Alors, fais-le pour Richard.

Kahlan hésita. Puis elle se détourna et approcha de la porte du jardin de l’auberge.

— Pour Richard, dit-elle en sortant.

Chapitre 70

Assis sur le grand fauteuil de Kahlan, Richard caressait les longues mèches de cheveux qu'il avait tirées de sa chemise pour ne pas se poignarder à travers. Il n'aurait su dire combien de temps il était resté ainsi, perdu dans le souvenir des jours heureux. Mais dehors, la nuit tombait.

Il posa délicatement les cheveux sur le bras du siège et reprit le couteau. Dans un brouillard d'angoisse, les phalanges blanches sur la garde, il le pointa vers son cœur.

L'heure était venue.

Au moins, tout serait fini. La douleur disparaîtrait.

Soudain, il plissa le front. Qu'avait dit maîtresse Sanderholt ? Kahlan lui ayant parlé de lui, elle avait peut-être laissé un ultime message à son intention. Pourquoi ne pas lui poser la question ?

Ensuite, il pourrait mourir serein.

Il alla retrouver la vieille femme dans les cuisines et la poussa dans un petit garde-manger dont elle ferma la porte.

— Qu'as-tu fait, Richard ?

— J'ai exécuté ses meurtriers.

— Eh bien, je ne peux pas dire que ça m'arrache des larmes. Ces hommes n'étaient pas dignes d'appartenir au Conseil. Tu as faim ?

— Non. Je n'ai besoin de rien, maîtresse Sanderholt. Vous avez dit que Kahlan vous a parlé de moi. C'est vrai ?

Réticente à réveiller de douloureux souvenirs, maîtresse Sanderholt hésita un peu.

— Elle est revenue, mais tout avait changé, ici… Les Keltiens…

— Je me fiche de la politique ! Parlez-moi de Kahlan.

— Le prince Fyren a été assassiné. Kahlan fut accusée à tort de ce crime, et de beaucoup d'autres, dont la trahison. Le sorcier qui avait pris le pouvoir l'a condamnée… à être exécutée.

— Décapitée…, précisa Richard.

— Oui… Elle s'est évadée avec l'aide de quelques amis. En s'échappant, elle a tué le sorcier. Après, ils se sont cachés, mais elle m'a fait contacter, et j'ai pu la voir. Elle m'a raconté vos aventures… et parlé de toi. Son sujet favori !

— Pourquoi n'a-t-elle pas fui Aydindril ?

— Elle devait attendre un sorcier nommé Zedd. Pour qu'il t'aide.

— Et c'est à cause de ça qu'ils l'ont eue…

— Non… Le sorcier est revenu. C'est lui qui l'a livrée au bourreau !

— Quoi ? Zedd était ici ? Il n'aurait jamais fait ça à Kahlan !

— Et pourtant, il l'a trahie… Il paradait sur l'échafaud, devant la foule en liesse, et c'est lui qui a donné l'ordre au bourreau. Je l'ai vu faire, ce misérable !

— Zedd ? Un vieil homme très maigre, avec des cheveux blancs en broussaille ?

— C'est bien lui… Le Premier Sorcier Zeddicus Zu'l Zorander.

L'espoir renaquit en Richard. Il ne savait pas tout de son grand-père, mais en matière de « trucs », c'était un sacré expert. Se pouvait-il que…

— Où est la tombe de Kahlan, maîtresse Sanderholt ?

La vieille femme le conduisit dans le petit cimetière intérieur où reposaient toutes les Inquisitrices. Kahlan, lui expliqua-t-elle, avait été incinérée sous la supervision du sorcier.

Ensuite, maîtresse Sanderholt laissa le jeune homme seul devant l'immense stèle où figurait une épitaphe :

« KAHLAN AMNELL, MÈRE INQUISITRICE. ELLE N'EST PAS ICI, MAIS DANS LE CŒUR DE CEUX QUI L'AIMAIENT. »

— Elle n'est pas ici…

Un message ? Kahlan était-elle vivante ? Zedd avait-il improvisé une ruse pour lui sauver la vie ? Mais pourquoi ?

Pour qu'on ne la poursuive pas, bien sûr…

Richard tomba à genoux devant la stèle. Devait-il espérer, au risque de voir tout s'écrouler de nouveau ?

Il joignit les mains et inclina la tête.

— Esprits du bien vénérés, je ne vous ai jamais rien demandé. Mais si vous devez m'aider une fois, que ce soit aujourd'hui ! Je vous en supplie. Si vous ne me répondez pas, comment continuer à vivre ? J'ai renoncé à tout pour que le bien triomphe. Par pitié, dites-moi si elle est vivante !

À travers ses larmes, Richard vit l'air scintiller devant lui. Un spectre se matérialisait lentement.

Quand il le reconnut, il frémit.

Kahlan avait fait des dizaines de fois le tour du jardin. Et elle hésitait encore, craignant d'entendre confirmer ses pires angoisses.

Enfin, elle s'agenouilla, joignit les mains et inclina la tête.

— Esprits vénérés, je sais que je suis indigne de vous, mais accordez-moi quand même une faveur. Puis-je savoir si Richard va bien et s'il m'aime encore ?

» Le reverrai-je un jour, esprits vénérés ? Je sais que je vous ai manqué de respect, et je vous implore de me pardonner. Si vous m'accordez cette requête, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez.

À travers ses larmes, Kahlan vit l'air scintiller devant elle. Un spectre se matérialisait lentement.

Un doux sourire s'afficha sur son visage lumineux.

— C'est vraiment toi ? demanda Kahlan.

— Oui, c'est moi, Denna.

— Mais tu as été chez le Gardien à la place de Richard… Tu avais pris la marque de Darken Rahl, et…

Le sourire de Denna s'élargit, emplissant de joie le cœur de Kahlan.

— Le Gardien a été dégoûté par mon sacrifice. Il n'a pas voulu de moi. Alors, j'ai rejoint ceux que tu appelles les esprits du bien.

» Mon acte m'a valu une paix que je n'espérais plus. De la même façon, tout ce que vous avez fait pour les gens, Richard et toi – et aussi l'un pour l'autre – justifie que vous connaissiez cette paix. Comme chacun de vous contrôle les deux facettes de la magie, et à cause du lien qui vous unit à moi, j'ai reçu le pouvoir, avant de retraverser le voile, de vous emmener pour un moment dans un lieu entre les mondes où vous serez heureux ensemble.

Denna écarta les mains.

— Mon enfant, viens dans mes bras et je te conduirai à lui.

Richard se laissa tendrement envelopper par les bras lumineux de Denna. Autour de lui, les contours du monde se brouillèrent. Il ignorait ce qui l'attendait, mais plus rien ne comptait, puisqu'il allait voir Kahlan !

L'aura de Denna devint éblouissante. Puis elle baissa lentement d'intensité.

Kahlan se matérialisa devant Richard. Elle cria de joie et se jeta dans ses bras, murmurant son prénom pendant qu'elle l'étreignait.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre, sans dire un mot, grisés par leurs retrouvailles.

Le Sourcier savoura la chaleur, le souffle et jusqu'à la façon de trembler de joie de Kahlan.

Ils se laissèrent tomber sur la surface souple qui tenait ici lieu de sol. Richard ne savait pas de quoi il s'agissait, et il s'en fichait, tant que c'était assez solide pour les soutenir.

Kahlan cessa de pleurer et posa la tête sur son épaule. Un long moment après, elle se releva sur un coude et plongea ses magnifiques yeux verts dans ceux du jeune homme.

— Excuse-moi de t'avoir obligé à porter un collier…

— Plus un mot, Kahlan… Tu avais une bonne raison d'agir ainsi. J'ai mis du temps à comprendre que tu as été très courageuse. Bon sang, quel crétin je suis, parfois ! Tu as consenti à un énorme sacrifice pour me sauver, je le sais, et je t'aime plus que jamais.

— Richard… Mon Richard ! Je suis si bien avec toi… Mais

comment es-tu arrivé ici ?

— J'ai prié les esprits du bien et Denna est apparue.

— La même chose m'est arrivée… Denna aussi s'est sacrifiée pour toi. Elle a absorbé le pouvoir de la marque, afin que tu vives. Sans elle, je t'aurais perdu. À présent, elle est en paix.

— Je sais… (Richard caressa les cheveux de la jeune femme.) Qui t'a fait ça ?

— Un sorcier…

— Vraiment ? Alors, il faut qu'un autre sorcier répare le mal.

Se souvenant de la manière dont Zedd s'était fait pousser la barbe, Richard caressa les cheveux de Kahlan, descendant chaque fois un peu plus bas sur sa nuque, puis sur ses épaules. La crinière de Kahlan se reconstitua lentement. Quand elle eut atteint sa longueur d'origine, il s'arrêta.

— Comment as-tu fait ça ? s'extasia l'Inquisitrice.

— J'ai le don, l'aurais-tu oublié ?

En échange de cette remarque, le jeune homme eut droit au « sourire spécial » qu'il était le seul à connaître.

— Ça m'ennuie de te dire ça, fit Kahlan, taquine, mais je n'aime pas ta barbe. Je te trouvais mieux avant…

— Sans blague ? Eh bien, puis que nous avons restauré la Kahlan originale, faisons de même avec le Sourcier.

Richard invoqua le pouvoir niché au centre de lui-même, dans un lieu plein de calme, et se passa une main sur les joues.

— Richard ! Ta barbe a disparu ! C'est… incroyable !

— Pas quand on est doué pour les deux formes de magie.

— La Magie Soustractive ? Je me demande si je ne suis pas en train de rêver…

Richard attira Kahlan vers lui et l'embrassa.

— Moi, ça m'a paru bien réel…, souffla-t-il.

— Richard, j'ai peur… Tu es avec les Sœurs de la Lumière, et je ne te reverrai jamais. Comment vivre en sachant que…

— Je ne suis pas à Tanimura, mais en Aydindril.

— Aydindril !

— J'ai quitté le Palais des Prophètes avec l'aide de sœur Verna. Après, j'ai fait un petit détour par D'Hara…

Richard résuma ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Quand sa compagne fit de même, il eut du mal à en croire ses oreilles.

— Je suis si fier de toi… Tu es la plus grande Mère Inquisitrice de l'histoire des Contrées du Milieu !

— Retourne jeter un coup d'œil au panthéon, devant la salle du Conseil, et tu verras des femmes bien plus « grandes » que je ne le serai jamais.

— Ça, ma chérie, permets-moi d'en douter…

Ils s'embrassèrent de nouveau… plus passionnément que jamais.

— Es-tu vraiment débarrassé de la marque de Darken Rahl ? demanda Kahlan.

Richard ouvrit sa chemise pour qu'elle le constate *de visu.*

— C'est vrai, murmura la jeune femme en lui caressant la poitrine.

Elle le couvrit de petits baisers et lui mordilla même le bout d'un sein.

— Tu triches, dit Richard, le souffle court. Je veux embrasser sur toi tout ce que tu embrasses sur moi !

Les yeux dans ceux du jeune homme, Kahlan entreprit de déboutonner son chemisier.

— Marché conclu !

Elle continua de se déshabiller pendant qu'il la couvrait de baisers.

— Kahlan, et si les esprits du bien nous regardent ?

La jeune femme le fit basculer sur le dos.

— S'ils sont vraiment bienveillants, ils détourneront les yeux.

Autour d'eux, la douce lueur semblait pulser au rythme de leur respiration.

— Kahlan Amnell, dit Richard, je t'aime. Maintenant et pour toujours.

— Je t'aime aussi, Richard…

Dans un lieu entre les mondes où le temps n'existait plus, les deux jeunes gens s'unirent enfin pour ne plus faire qu'un.

Chapitre 71

Le cœur et le corps débordant de joie, Kahlan entra dans l'auberge et avança vers la cheminée… d'une démarche un peu vacillante.

Toutes les têtes se tournèrent sur son passage.

— Fichtre et foutre, cria Zedd en se levant d'un bond, qu'as-tu fichu toute la nuit ? L'aube se lève ! Nous avons passé la ville au peigne fin pour te trouver ! Où étais-tu ?

— Dans le jardin, dehors…

— Ce n'est pas vrai ! Je t'aurais vue !

— Eh bien, j'y étais… Mais j'ai rejoint Richard… Zedd, il a échappé aux Sœurs de la Lumière et il est en Aydindril.

— Kahlan, je sais que tu en as bavé, ces derniers temps. Je comprends que tu aies eu une hallucination, mais…

— Non, Zedd. J'ai prié les esprits du bien. Alors, une femme est venue et m'a conduite près de Richard, dans un lieu étrange situé entre les mondes.

— Kahlan, ce n'est pas…

L'Inquisitrice avança encore, passant de l'ombre à la lueur de la cheminée.

— Qu'est-il arrivé à tes cheveux ? s'écria le vieux sorcier.

— Richard me les a rendus. Il a le don, vous savez… (Elle leva l'Agiel pendu à son cou.) Il m'a aussi donné cet objet. Selon lui, il n'en aura plus besoin.

— Mais… Il doit y avoir une autre explication !

— J'ai un message pour vous, Zedd… Richard vous remercie de ne pas avoir fermé la boîte d'Orden. Il est content que son grand-père ait été assez futé pour ne pas violer la Deuxième Leçon du Sorcier.

— Son grand-père… Tu l'as vu ! Fichtre et foutre, tu l'as vraiment vu ! Et il va bien.

Kahlan enlaça le sorcier.

— Oui, Zedd ! Tout est arrangé. La Pierre des Larmes est retournée dans le royaume des morts et la boîte d'Orden est refermée. Richard m'a dit que c'était un portail, et qu'il fallait maîtriser les deux magies pour remettre le couvercle sans détruire toute vie dans notre monde…

— Richard contrôle la Magie Soustractive ? (Zedd se dégagea et prit Kahlan par les épaules.) C'est impossible !

— Il avait une barbe et il l'a fait disparaître. Souvenez-vous du petit cours que vous lui avez donné un jour… Seule la Magie

Soustractive peut accomplir ça.

— Bon sang de bon sang… J'ai toujours su qu'il n'y avait qu'une lettre de différence entre un Sourcier et un sorcier, mais là, il m'en bouche un coin ! (Zedd fronça les sourcils.) Tu es en nage, ma fille. (Il palpa le front de l'Inquisitrice.) Pourtant, tu n'as pas de fièvre… Pourquoi cette abondante transpiration ?

— Eh bien… il faisait très chaud dans ce lieu…

— Et tes cheveux emmêlés ? Quel sorcier à la noix, ce Richard ! Avec moi, tu aurais eu une belle chevelure lisse et soyeuse. Ce garçon a encore besoin de travailler…

— Zedd, fit Kahlan en rosissant, ils n'étaient pas emmêlés, au début…

— Qu'avez-vous fait jusqu'à l'aube ? demanda Zedd, soupçonneux. Tu as proprement découché, ma fille ! Qu'avez-vous donc fichu ?

Kahlan sentit ses oreilles rougir et se félicita d'avoir retrouvé sa chevelure.

— Eh bien… Comment dire ? À quoi passez-vous le temps avec Adie, la nuit, quand vous ne dormez pas ?

— Hum… Nous… (Le sorcier brandit un index décharné.) Nous parlons ! Voilà, c'est ça… Nous avons de longues conversations.

— Nous aussi. Mais nous avons eu une *très* longue conversation.

Zedd sourit de toutes ses dents.

— Je suis très content pour toi, chère enfant.

Il prit Kahlan par la main et l'entraîna dans une danse. Ahern sortit une petite flûte et improvisa un accompagnement.

— Mon petit-fils est un sorcier ! Il sera un *formidable* sorcier, comme son grand-père !

Tout le monde tapa du pied pendant que le vieil homme et sa jeune amie dansaient en riant.

Tout le monde, sauf Adie, assise dans un coin, l'air perdue et triste.

Kahlan vint s'agenouiller devant elle et lui prit les mains.

— Moi aussi, je suis contente pour toi, mon enfant…, souffla la dame des ossements.

— Adie, les esprits avaient un message pour vous.

— Désolée, ma petite, mais ça ne me dira rien. Je n'ai plus aucun souvenir de la femme que tu appelles Adie.

— J'ai promis de vous transmettre ce message. Quelqu'un qui ne vit plus dans notre monde tient à ce que vous l'ayez. Vous voulez bien l'entendre ?

— Vas-y… Mais je ne le comprendrai pas…

— Il vient d'un certain Pell.

Adie se redressa, les yeux remplis de larmes, et serra très fort les mains de Kahlan.

— Pell ? Mon Pell ?

— Oui, Adie. Il vous aime et il a trouvé la paix. Je suis chargée de vous dire une chose : il sait que vous ne l'avez pas trahi. Il n'a jamais douté de votre amour, et son cœur saigne à l'idée que vous ayez tant souffert. À présent que tout est clair entre vous, il vous demande d'être heureuse.

— Pell sait que je ne l'ai pas trahi ? répéta la dame des ossements.

— Oui. Et il n'a jamais cessé de vous aimer.

La vieille femme attira Kahlan dans ses bras.

— Merci, mon enfant. Tu viens de redonner un sens à ma vie. À la vie, en général ! Tu ne sauras jamais à quel point ça compte pour moi.

— Vous vous trompez, Adie… Je le sais…

— Peut-être bien, ma petite… Peut-être bien…

Jebra et Chandalen allèrent préparer le petit déjeuner pendant que les autres discutaient de stratégie. Retirer tous les cadavres des rues et des maisons d'Ebinissia serait une mission terrible. Par bonheur, on était en hiver, pas au printemps… Une fois redevenue habitable, la ville serait le fer de lance des Contrées du Milieu.

Kahlan annonça que Richard essaierait de les rejoindre dans la capitale galeienne. Ensuite, il aurait sans doute besoin de retourner en Terre d'Ouest avec Zedd, afin de s'occuper des Sœurs de l'Obscurité. Pour l'instant, elles étaient en mer et ne représentaient donc pas un danger.

Après un petit déjeuner joyeux et animé, ils commencèrent à plier bagage. L'air mal à l'aise, Chandalen attira Kahlan à l'écart.

— Mère Inquisitrice, j'ai une question à te poser. J'aurais préféré éviter ça, mais je n'ai personne d'autre…

— Je t'écoute, mon ami.

— Comment dit-on « seins » dans ta langue ?

— Pardon ?

— Quel mot désigne les seins d'une femme ? Je voudrais dire à Jebra que les siens sont très jolis.

— Chandalen, je t'avais promis que nous aurions une conversation à ce sujet… Mais nous n'avons jamais eu le temps…

— Alors, prenons-le ! J'ai envie de dire à Jebra que j'aime beaucoup ses seins.

— Chez toi, c'est une façon appropriée de parler à une femme. Un compliment raffiné. Ici, ça passe pour un outrage tant que deux personnes ne se connaissent pas très bien…

— Je la connais bien !

— Pas encore assez… Me feras-tu confiance ? Si tu l'aimes beaucoup, ne lui dis pas ça, ou tu la vexeras.

— Les femmes de chez vous n'aiment pas entendre la vérité ?

— Ce n'est pas si simple… Même si c'était vrai, annoncerais-tu à une Femme d'Adobe que tu désirerais la voir sans boue dans les cheveux ?

— Présenté comme ça, je vois ce que tu veux dire…

— Tu aimes autre chose que ses seins ?

— Et comment ! J'adore tout en elle !

— Alors, avoue-lui que son sourire, ses cheveux ou ses yeux te plaisent beaucoup.

— Comment distinguer un compliment d'un… outrage ?

Kahlan eut un petit soupir.

— Pour le moment, limite-toi à ce qui n'est pas caché par ses vêtements. C'est un bon truc…

— Tu es très maligne, Mère Inquisitrice. Heureusement que tu as pris Richard pour partenaire. Sinon, tu m'aurais sûrement choisi…

Kahlan éclata de rire et donna à l'Homme d'Adobe une accolade qu'il lui rendit de bon cœur.

Dehors, elle salua gaiement les hommes qu'elle connaissait : Ryan, Hobson, Brin, Peter et beaucoup d'autres. Ils lui sourirent, gagnés par sa bonne humeur.

Kahlan alla voir Nick à l'écurie. Avant leur départ d'Aydindril, Chandalen avait récupéré le grand étalon, qui hennit de plaisir en voyant sa cavalière.

— Comment vas-tu, vieil ami ? Que dirais-tu de conduire la reine de Galea dans son palais d'Ebinissia ?

Nick hocha vigoureusement la tête, pressé de sortir de sa stalle.

Avec la neige qui fondait sur le toit de l'écurie, des gouttes d'eau s'écrasaient sur le sol. Par une fenêtre, Kahlan jeta un coup d'œil à l'horizon. Une journée d'hiver exceptionnellement clémente se préparait.

Bientôt, ce serait le printemps…

Maîtresse Sanderholt ne cacha pas sa surprise quand Richard se servit un autre bol de soupe et prit une nouvelle tranche de pain.

— Maîtresse Sanderholt, vous faites la meilleure soupe aux épices du monde. Après la mienne !

Dans la cuisine, les assistants préparaient le petit déjeuner. La vieille femme ferma la porte pour qu'ils ne les entendent pas.

— Richard, je suis contente que tu ailles mieux. Hier, tu étais si triste que j'ai eu peur de te voir faire une… bêtise. Mais ce revirement, mon garçon, est trop spectaculaire pour qu'il ne se soit rien passé !

— Je vous dirai tout, si vous promettez de garder le secret. Au moins pour l'instant… Si vous parlez, ça pourrait avoir de graves conséquences.

— Je serai muette comme une tombe.

— Kahlan n'est pas morte !

— Richard, tu es encore plus fou que je le pensais. J'ai vu de mes…

— Je sais… Le sorcier est mon grand-père. Il a jeté un sort pour que tout le monde croie qu'on la décapitait. Ainsi, personne ne les a poursuivis, et ils ont pu s'échapper sans problème. Kahlan est en sécurité.

Maîtresse Sanderholt sauta au cou du Sourcier.

— Que les esprits du bien soient loués !

— Ils le méritent, approuva Richard.

Il alla finir sa soupe dehors, histoire d'admirer l'aube. Fou de joie, il ne pouvait plus tenir en place à l'intérieur. Assis sur les marches, il admira les somptueuses ambassades qui se dressaient autour de lui.

En finissant sa soupe, il contempla une gargouille perchée sur un fronton à frise soutenu par des colonnes à cannelures. Les nuages roses qui dérivaient dans le ciel éclairaient par-derrière la grotesque silhouette de pierre.

Le Sourcier ouvrait la bouche, sa cuiller en suspension, au moment où il crut voir la gargouille… prendre une profonde inspiration.

Se levant d'un bond, il plissa les yeux et vit la « sculpture » bouger de nouveau.

— Gratch ! Gratch, c'est toi ?

La silhouette ne broncha pas. Une hallucination ?

— Gratch, si c'est toi, pardonne-moi, je t'en supplie ! Tu m'as tellement manqué.

Déployant ses ailes, le garn sauta de son perchoir et se posa en souplesse à quelques pas du jeune homme.

— Gratch, j'avais tellement envie de te revoir ! (Le garn fronça ses énormes sourcils, perplexe.) Je ne pensais pas ce que je t'ai dit, tu comprends ? Je voulais te sauver la vie… Richard aime Gratch !

— Grrrratch aaaime Raaach aard.

Le garn sauta dans les bras du Sourcier et le renversa sur les marches. Les deux amis s'étreignirent, chacun tapotant le dos de l'autre et lui souriant à sa façon.

Quand ils eurent terminé leurs effusions, Gratch se pencha, dévisagea Richard, puis lui tapota la joue du bout d'une énorme griffe.

— Plus de barbe, mon vieux ! J'en ai fini avec ça !

Gratch ne dissimula pas sa désapprobation.

— Tu t'y feras, mon ami ! Tu sais que je suis un sorcier ?

Le garn lâcha un rire moqueur. Comment savait-il ce qu'était un sorcier ? Les capacités intellectuelles du « monstre » avaient quelque chose de stupéfiant.

— Ce n'est pas une blague, vieux frère ! Regarde, je sais invoquer

le feu.

Richard ouvrit la paume et invoqua son pouvoir. Rien ne se produisit. Pas la moindre étincelle, aussi fort qu'il essayât ! Un bide total qui ne manqua pas de dérider Gratch.

Et voir un garn pris de fou rire valait le détour !

Un souvenir revint à la mémoire de Richard. Quelque chose que Denna lui avait dit lorsqu'il lui avait demandé comment il avait réussi tant d'exploits avec la magie. Selon elle, il devait se réjouir d'avoir pris les bonnes décisions, mais ne pas tomber dans l'arrogance en imaginant que tous les événements étaient de son fait.

Richard se demanda où se trouvait la ligne de démarcation entre ses actes… et le reste. Avant de devenir un vrai sorcier, il lui restait beaucoup à apprendre. Au début, il avait refusé sa propre nature. À présent, il s'acceptait totalement : un homme né avec le don et destiné à être un « caillou dans la mare ». Le fils de Darken Rahl, certes, mais assez chanceux pour avoir grandi auprès de parents aimants.

Il sentit la garde de son épée, contre sa hanche. Une arme faite pour lui.

Il était le Sourcier. Le véritable Sourcier.

Ses pensées entrèrent de nouveau en contact avec le spectre qui lui avait apporté tant de bonheur – plus qu'il ne l'avait fait souffrir avant de passer dans l'autre monde. Il se réjouissait que Denna ait trouvé la paix. Que désirer de plus pour quelqu'un qu'on aime ?

Richard émergea de sa méditation et tapota le bras du garn.

— Attends-moi ici. J'ai une surprise pour toi…

Filant à la cuisine, le jeune homme y dénicha un superbe gigot de mouton. Quand il le rejoignit, Gratch, très excité, sautait d'une patte sur l'autre. Ils se rassirent ensemble. Richard finit sa soupe pendant que le garn dévorait son festin – l'os compris !

Quand ils eurent fini, le jeune homme tira de sa poche une longue mèche de cheveux.

— Elle appartient à la femme que j'aime. (Gratch tendit délicatement une griffe.) Je veux que tu la gardes. Je lui ai parlé de toi, et elle sait que tu es mon ami. Gratch, elle t'aimera autant que moi ! Tu pourras venir nous voir quand tu voudras, et rester aussi longtemps que ça te plaira. Tiens la mèche une seconde, mon vieux…

Gratch saisit délicatement la relique.

Richard retira de son cou la lanière où pendait le croc d'Écarlate. Le conserver ne servirait à rien, puisqu'il l'avait utilisé. Il accrocha la mèche à la lanière puis passa – non sans peine – le pendentif autour de la grosse tête du garn.

Gratch tapota délicatement le bijou. Puis il sourit, dévoilant ses superbes crocs.

— Je vais la rejoindre… Ça te dirait de venir avec moi ?

Enthousiaste, le garn hocha la tête et battit frénétiquement des ailes.

Richard regarda au loin. En ville, des troupes faisaient mouvement. Des milliers de soldats de l'Ordre Impérial… Bientôt, ils trouveraient le courage d'enquêter sur le massacre de la salle du Conseil, même si un sorcier l'avait perpétré.

— On devrait filer, mon vieux. L'air deviendra vite malsain, par ici. Le temps de me trouver un cheval, et nous levons le camp.

Richard sonda l'horizon. La journée serait belle…

Une brise presque tiède fit voleter sa cape.

Le printemps ne tarderait plus…

Terry Goodkind

Le Sang de la Déchirure

L'Épée de Vérité – livre trois

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

À Ann Hansen,
la lumière dans l'obscurité

Chapitre premier

À la même seconde, les six femmes se réveillèrent en hurlant de douleur. Dans la petite cabine des officiers, où régnait une obscurité totale, sœur Ulicia entendit ses compagnes lutter pour reprendre leur souffle. Elle tenta de déglutir, soucieuse de réguler sa propre respiration, et fit la grimace quand sa gorge la brûla atrocement. Si ses paupières étaient humides, ses lèvres lui parurent tellement sèches qu'elle dut les humecter, affolée à l'idée qu'elles se craquellent et saignent.

Un homme tapait à la porte, ses cris atteignant les oreilles de la sœur comme un bourdonnement étouffé. Elle ne tenta pas de se concentrer pour comprendre ce qu'il beuglait, car cela n'avait aucune importance.

Une main tendue vers le centre de la cabine, Ulicia laissa jaillir de son Han – l'essence même de la vie et de l'esprit – une onde de chaleur qui s'infiltra dans la lampe à huile qu'elle savait accrochée à une poutre. La mèche s'enflamma et lâcha une volute de suie qui ondula au gré du mouvement de balancier imprimé à la lampe par le roulis.

Entièrement nues – comme Ulicia – les autres femmes s'assirent sur leurs couchettes, fascinées par la pâle lumière jaune qui dansait devant leurs yeux. On eût dit qu'elles cherchaient dans cette lueur le salut… ou l'assurance d'être toujours vivantes en un monde où la lumière existait encore.

À la vue de la flamme, une larme roula sur la joue d'Ulicia. Cette obscurité l'avait étouffée, comme si on lui avait jeté sur la poitrine une tonne de terreau gras et humide.

La literie était imbibée de sa sueur glaciale. Ici, tout était en permanence mouillé dans l'air saturé d'iode. Sans parler des trombes d'eau qui s'écrasaient régulièrement sur le pont et s'infiltraient à travers les planches. Depuis combien de temps Ulicia n'avait-elle plus senti contre sa peau le contact d'un vêtement ou d'un drap sec ? Une éternité, lui semblait-il…

La sœur détestait ce navire, avec son éternelle moiteur, sa puanteur et le maudit tangage qui lui retournait l'estomac. Ravalant une remontée de bile, elle se consola en pensant qu'il fallait au moins être vivant pour haïr les êtres ou les choses. Et avoir survécu était un coup de chance…

Ulicia se frotta les yeux et tendit la main. Comme elle s'en doutait,

ses doigts étaient poisseux de sang. Stimulées par son courage, certaines de ses compagnes l'imitèrent. Toutes avaient les paupières, les arcades sourcilières et les joues zébrées de griffures. La punition pour avoir essayé de s'ouvrir les yeux avec les ongles ! Une vaine tentative d'échapper au piège du sommeil, loin d'un rêve qui n'en était pas un.

Ulicia lutta pour s'éclaircir les idées. Il *devait* s'agir d'un cauchemar. Elle détourna les yeux de la flamme et regarda ses compagnes. Assise en face d'Ulicia, sur la couchette du bas, sœur Tovi, une vieille femme grassouillette au visage ridé, affichait une expression résolument morose. Sur la couchette d'à côté, ses cheveux gris bouclés en bataille, sœur Cecilia, d'habitude si soignée et souriante, était verdâtre de peur. Ulicia se pencha un peu pour jeter un coup d'œil au-dessus d'elle. Recroquevillée sur la couchette du haut, sœur Armina, bien moins âgée que Tovi et Cecilia – et encore très séduisante, comme Ulicia, d'un rien son aînée – ressemblait à une momie. D'une main tremblante, elle aussi essuya le sang qui lui empoissait les paupières.

Au-dessus de Tovi et de Cecilia, les deux plus jeunes sœurs, imbues d'elles-mêmes comme il convient à des parangons de beauté, n'étaient pas plus vaillantes que les autres. Les joues lacérées, Nicci paraissait infiniment vieille avec ses cheveux blonds collés sur son crâne par la sueur et le sang. Ses superbes mèches noires emmêlées, Merissa serrait convulsivement une couverture sur sa poitrine nue. Pas par pudeur, mais parce qu'elle frissonnait de terreur.

Leurs aînées maniaient en expertes un pouvoir aux angles arrondis entre le marteau et l'enclume de l'expérience. Détentrices d'une puissance aussi rare que sombre, Nicci et Merissa faisaient montre d'une subtilité innée qu'aucune expérience au monde ne saurait conférer. Remarquablement rusées pour leur âge, elles ne se laissaient jamais abuser par les manières de grand-mère poule de Cecilia ou de Tovi. Malgré leur jeunesse triomphante et leur confiance sans limite, elles savaient que leurs quatre compagnes – en particulier Ulicia – les tailleraient sans mal en pièces si l'envie leur en prenait.

Étrangement, cela ne diminuait en rien leur importance. À leur façon, elles comptaient parmi les femmes les plus extraordinaires qui aient jamais arpenté le monde. Et le Gardien les avait choisies à cause de leur insatiable désir de domination.

Les voir dans un tel état accablait Ulicia. Mais le pire restait la terreur de Merissa, la sœur la plus impassible, dépourvue d'émotions et impitoyable qu'elle eût connue. Un être au cœur de glace noire…

En cent soixante-dix ans, Merissa n'avait pas versé l'ombre d'une larme. Et voilà qu'elle sanglotait comme une enfant !

Tout bien pesé, Ulicia fut revigorée par l'abjecte faiblesse de ses

compagnes. À vrai dire, c'était même un spectacle satisfaisant. Elle les commandait, et se montrait logiquement plus forte qu'elles…

L'homme continuait de tambouriner à la porte, résolu à savoir ce qui se passait. Pourquoi les passagères avaient-elles crié ?

— Fichez-nous la paix ! lança Ulicia, ravie de trouver un exutoire à sa colère. Si nous avons besoin de vous, nous vous appellerons !

Le marin battit en retraite dans la coursive en marmonnant des imprécations très vite inaudibles. Dans le silence revenu – à quelques craquements de bois près, car le navire essuyait du gros temps – les sanglots de Merissa résonnaient comme un tocsin.

— Arrête de pleurnicher ! cracha Ulicia.

— Ça n'a jamais été ainsi, se défendit Merissa. (Tovi et Cecilia approuvèrent d'un hochement de tête.) Je lui ai obéi en tout. Pourquoi nous a-t-il fait ça ? Je n'ai pas failli à mon devoir.

— Si c'était le cas, tu serais au même endroit que Liliana. Et nous aussi.

— Tu as également vu Liliana ? demanda Armina. Elle était…

— Je l'ai vue, coupa Ulicia, son ton égal dissimulant une indicible terreur.

— Liliana avait déçu le maître, rappela Nicci en écartant de son front une mèche de cheveux blonds tachés de sang.

— Et elle paye le prix de son échec, lâcha Merissa, l'angoisse presque disparue de ses yeux. Pour l'éternité ! (À l'évidence, le cœur de glace noir battait de nouveau fièrement dans sa poitrine et la haine, dans son regard, remplaçait la terreur.) Elle a ignoré vos ordres et ceux du Gardien, sœur Ulicia. C'est elle qui a saboté nos plans. Tout est sa faute !

La stricte vérité. Sans Liliana, les six femmes n'auraient pas été coincées dans ce fichu rafiot. Au souvenir de l'arrogance de cette idiote, Ulicia s'empourpra. Désireuse de récolter toute la gloire, Liliana avait mérité son sort. Pourtant, en repensant à ses tourments, dont elle avait été témoin, Ulicia ne put s'empêcher de déglutir péniblement. Cette fois, elle ne remarqua même pas qu'elle avait la gorge en feu…

— Que devons-nous faire ? demanda Cecilia avec un sourire d'enfant punie. Faut-il obéir à cet… homme ?

Du revers de la main, Ulicia essuya son front ruisselant de sueur. Si ce qu'elle avait vu était vrai, elles ne pouvaient pas s'offrir le luxe d'hésiter. Mais il restait possible qu'il se soit agi d'un cauchemar. Jusque-là, à part le Gardien, personne ne lui était jamais apparu dans le rêve qui n'en était pas un. Un cauchemar, oui, c'était sûrement ça…

Au pied de la couchette, un énorme cafard pataugeait dans le pot de chambre. Bien que fascinée par ses évolutions, Ulicia releva soudain les yeux.

— Un homme ? Tu n'as pas vu le Gardien ?

— Non, répondit Cecilia. C'était Jagang.

Tovi porta sa main gauche à ses lèvres pour embrasser son annulaire – un geste censé attirer la protection du Créateur. Et une habitude acquise dès son premier jour de noviciat… Les six femmes avaient appris à se « signer » ainsi tous les matins, dès le lever, et chaque fois qu'elles étaient en difficulté. Comme les autres, Tovi avait dû répéter ce rituel des milliers de fois sans y penser. Toute Sœur de la Lumière étant fiancée au Créateur – et soumise à sa volonté – c'était une façon de renouveler quotidiennement son engagement.

Pour des traîtresses comme les six femmes, ce rituel risquait d'avoir des conséquences… surprenantes. Selon certaines superstitions, la mort punissait toute servante du Gardien qui se laissait aller à y sacrifier spontanément. Prudentes, les Sœurs de l'Obscurité s'en abstenaient aussi souvent que possible. S'il semblait douteux que la colère du Créateur s'abatte sur elles en cas de « transgression », celle du Gardien ne les épargnerait sûrement pas.

Prenant conscience de son inconséquence, Tovi éloigna vivement sa main de ses lèvres.

— Vous avez toutes vu Jagang ? demanda Ulicia. (Les cinq sœurs acquiescèrent. Ce n'était pas une bonne nouvelle, mais il restait une étincelle d'espoir…) Bien, l'empereur vous est apparu. Ça ne signifie rien… Tovi, a-t-il dit quelque chose ?

La vieille femme saisit sa couverture et se la remonta jusqu'au menton.

— Nous étions toutes assises en demi-cercle, nues, comme toujours quand le Gardien exige de nous voir. Mais Jagang est venu à sa place.

Au-dessus d'Ulicia, Armina ne put étouffer un sanglot.

— Silence ! Tovi, cesse de trembler et répète-moi les paroles de l'empereur.

— Il a dit que nos âmes lui appartenaient, fit Tovi en baissant les yeux. Nous sommes devenues ses marionnettes, et nous devons répondre sur-le-champ à sa convocation. Sinon, a-t-il ajouté, le sort de Liliana nous paraîtra enviable. Car le faire attendre est un crime… (Elle leva sur Ulicia des yeux pleins de larmes.) Ensuite, il m'a donné un avant-goût de ce que je subirai s'il m'arrivait de lui déplaire.

Glacée jusqu'aux os, Ulicia s'aperçut qu'elle aussi avait remonté sa couverture au ras de son cou. Mobilisant sa volonté, elle la reposa sur ses genoux.

— Armina, tu as fait la même expérience ?

— Oui.

— Et toi, Cecilia ?

— Oui…

Ulicia regarda ses deux jeunes compagnes, en face d'elle, qui

avaient déjà réussi – un exploit ! – à reprendre leur contenance coutumière.

— Avez-vous entendu le même discours ?

— Oui, répondit simplement Nicci.

— Au mot près, confirma Merissa avec un calme souverain. Et c'est à Liliana que nous devons ça !

— Si le Gardien est mécontent de nous, avança Cecilia, il nous a peut-être provisoirement offertes à l'empereur. Une sorte d'épreuve, avant de regagner ses faveurs…

— J'ai juré de servir le Gardien, dit Merissa, le dos bien droit et le regard glacial. S'il faut lécher les pieds de cette brute de Jagang pour satisfaire le maître, je le ferai sans hésiter.

Dans le rêve qui n'en était pas un, un peu avant de s'en aller, l'empereur avait ordonné à Merissa de se lever. Tendant la main, il lui avait serré un sein si fort qu'elle en avait vacillé sur ses jambes. Un coup d'œil sur le mamelon droit tuméfié de la sœur confirma à Ulicia qu'il ne s'était pas agi d'un cauchemar.

— Si nous le faisons attendre, dit Merissa sans daigner couvrir sa nudité, il a promis que nous le regretterions…

Ulicia avait aussi entendu ça. Pendant toute la scène, Jagang avait été méprisant vis-à-vis du Gardien. Comment avait-il pu prendre la place du maître dans le rêve qui n'en était pas un ? Au fond, la réponse importait peu ! Jagang avait réussi, elles pouvaient toutes en témoigner, et il n'était plus question de « cauchemar ».

La petite étincelle d'espoir mourut. Ulicia aussi avait eu un avant-goût de la punition qui les attendait en cas de désobéissance. Le sang, sur ses yeux, attestait de son désir d'échapper à cette cruelle leçon…

Tout ça était vraiment arrivé, et elles n'avaient plus le choix…

Ulicia sentit une sueur glacée dégouliner entre ses seins. Il importait de se presser ! Le moindre retard, et…

Elle se leva d'un bond.

— Ce bateau doit faire demi-tour ! cria-t-elle en ouvrant la porte de la cabine. Demi-tour, vous dis-je !

La coursive était déserte. Sans cesser de crier, Ulicia s'engagea dans l'escalier. Les autres sœurs la suivirent, frappant frénétiquement à toutes les cabines. Quelles idiotes ! Seul le timonier pouvait faire changer de cap à un bateau, et elles ne le trouveraient pas là !

Ouvrant la porte, la sœur sortit sur le pont. À la lumière grisâtre de l'aube, sous un ciel plombé, le navire luttait contre une tempête. Alors qu'il chevauchait la crête d'une vague dans une gerbe d'écume, il bascula de l'autre côté, comme s'il plongeait dans un puits d'obscurité. Déséquilibrées, les cinq compagnes d'Ulicia déboulèrent plus vite que prévu sur le pont battu par les embruns.

— Demi-tour ! cria Ulicia à quelques marins éberlués.

Éructant des imprécations, elle courut vers la poupe. Les autres sœurs sur les talons, elle approcha de la barre. Le timonier, emmitouflé dans son manteau, sondait la mer. La lumière d'une lampe filtrait du compartiment ouvert, à ses pieds, où quatre colosses luttaient pour maîtriser le gouvernail.

Des marins se rassemblèrent autour du timonier barbu et regardèrent les six femmes, bouche bée.

— Quelle mouche vous pique, tas de crétins ? cria Ulicia dès qu'elle eut repris son souffle. Seriez-vous sourds ? Je vous ai ordonné de faire demi-tour !

Soudain, la sœur comprit ce qui se passait. Six femmes nues, en pleine tempête, sur le pont d'un bateau…

Royale comme si elle avait été vêtue d'un manteau d'hermine, Merissa vint se placer à côté d'Ulicia.

— Eh bien, fit un matelot en lorgnant les appas de la jeune sœur, on dirait que ces dames ont envie de s'amuser un peu.

Superbement hautaine, Merissa foudroya le mufle du regard.

— Mon corps est à moi, et personne n'a le droit de le lorgner sans mon autorisation. Détourne immédiatement le regard, si tu tiens à garder tes yeux dans leurs orbites !

Si l'homme avait eu le don, et une maîtrise égale à celle d'Ulicia, il aurait senti l'air crépiter de pouvoir autour de Merissa. Pour ces rustres, elles étaient de nobles et riches dames embarquées dans un étrange voyage. Aucun marin ne connaissait leur véritable identité. Y compris le capitaine Blake, qui les prenait pour des Sœurs de la Lumière – une information qu'Ulicia lui avait ordonné de garder pour lui.

— Ne joue pas les vertus offensées, ma poule, répondit le type avec un sourire lubrique. Sans avoir une idée derrière la tête, vous ne vous exhiberiez pas comme ça devant nous.

L'air grésilla autour de Merissa. Aussitôt, une fleur de sang s'épanouit sur l'entrejambe du pantalon de l'homme. Criant de douleur, il dégaina son coutelas, brailla qu'il allait se venger, et avança.

— Vermine puante, susurra Merissa avec un sourire dédaigneux, laisse-moi te confier aux bons soins de mon maître…

Comme un melon pourri martelé de coups de bâtons, la tête de l'homme explosa. La violence de l'impact magique le faisant basculer par-dessus le bastingage, il glissa le long de la coque, y laissa une traînée de sang, et disparut instantanément dans les eaux noires.

Les autres marins, une demi-douzaine, en restèrent pétrifiés.

— Si vous voulez garder vos yeux, siffla Merissa, admirer vos chaussures paraît une idée judicieuse.

Les matelots acquiescèrent, trop révulsés pour parler.

Involontairement, l'un d'eux laissa courir son regard le long du corps de la Sœur de l'Obscurité. Comme beaucoup trop d'hommes, la seule existence d'un interdit l'incitait à le braver. Terrifié, il balbutia des excuses. Trop tard. Une décharge de pouvoir aussi tranchant qu'une hache de guerre lui fit sauter le haut du crâne, au niveau des yeux. Comme son malheureux collègue, il bascula par-dessus le bastingage et tomba à la mer.

— Merissa, souffla Ulicia, je crois que ça suffit… Ces hommes auront retenu la leçon.

Entourée d'un halo de Han, les yeux plus froids que jamais, la jeune sœur se tourna vers sa compagne.

— Je ne permettrai plus que ces porcs nous reluquent !

— Nous avons besoin d'eux pour naviguer… et nous sommes pressées, au cas où tu l'aurais oublié.

Merissa toisa les marins comme s'ils étaient des cafards grouillant à portée de ses talons.

— Bien sûr, ma sœur… Nous devons rentrer chez nous le plus vite possible.

Sentant un regard peser sur sa nuque, Ulicia se retourna et vit le capitaine Blake, debout derrière elles, pétrifié d'horreur.

— Capitaine, ce bateau doit faire demi-tour !

— Vous voulez rebrousser chemin ? (L'homme se passa la langue sur les lèvres, soudain très sèches.) Pourquoi ?

— Blake, vous avez reçu une fortune pour nous conduire à bon port. Ne vous ai-je pas dit que les questions étaient exclues du contrat ? Et que je vous écorcherais vif si vous violez cette règle ? Défiez-moi, et vous verrez que je ne suis pas aussi clémente que Merissa. Quand je tue, l'agonie est lente et douloureuse… À présent, virez de bord !

Blake ne se le fit pas dire deux fois.

— On vire de bord, tas de feignants ! lança-t-il à ses marins. (Il se tourna vers le timonier.) Maître Dempsey, supervisez la manœuvre. (L'homme ne bougea pas, sonné par les derniers événements.) Au travail, Dempsey ! Et vite !

Blake enleva son bicorne miteux et s'inclina devant Ulicia, attentif à la regarder dans les yeux… et surtout pas ailleurs.

— À vos ordres, ma sœur… Nous contournerons la grande barrière et mettrons le cap sur l'Ancien Monde.

— Pas question de *contourner*, capitaine. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Impossible ! s'écria Blake, si troublé qu'il serra les poings et écrabouilla son bicorne. On ne peut pas traverser la barrière !

— Elle n'existe plus, dit Ulicia. Aucun obstacle ne nous ralentira. Calculez un cap direct, et en avant toute !

— La grande barrière aurait disparu ? Une curieuse nouvelle… D'ailleurs, comment le savez-vous ?

— Encore des questions, petit homme ?

— Je… je n'oserais pas, ma sœur. Si vous dites que la barrière n'existe plus, je vous crois sur parole. Et tant pis si j'ignore comment c'est arrivé ! Au fond, qui suis-je pour vous le demander ? Allons-y pour un cap direct ! (Le capitaine remit son bicorne froissé.) À tribord toute, maître Dempsey !

Le timonier baissa les yeux sur les marins qui maniaient le gouvernail.

— Vous êtes sûr, capitaine ?

— Ne discutez pas mes ordres, ou vous rentrerez à la nage !

— Compris, chef ! Marins, parés à la manœuvre ! Et n'économisez pas l'huile de coude ! Tous aux agrès !

— Les Sœurs de la Lumière ont des yeux derrière la tête, lança Ulicia, assez fort pour que tous l'entendent. Ne laissez pas traîner les vôtres où il ne faut pas, si vous tenez à la vie.

Avant de se mettre à l'ouvrage, les matelots acquiescèrent nerveusement.

Dès que les sœurs furent de retour dans leur minuscule cabine, Tovi, qui tremblait de froid, s'emmitoufla dans sa couverture.

— Il y a beau temps que de jeunes gaillards ne m'avaient plus reluquée comme ça…, soupira-t-elle. (Elle se tourna vers Nicci et Merissa.) Profitez de l'admiration des hommes tant que vous la méritez encore.

— Ce n'était pas toi qu'ils regardaient, lâcha Merissa en sortant son chemisier d'un coffre en bois rangé au fond de la cabine.

— Nous le savons, ma sœur, fit Cecilia avec un sourire maternel. Tovi voulait souligner que nous vieillirons comme tout le monde, maintenant que le sortilège du Palais des Prophètes ne nous protège plus. Vous aurez beaucoup moins de temps que nous pour profiter de votre jeunesse.

— Quand nous aurons regagné notre place à la droite du maître, fit Merissa, il me laissera conserver ma beauté.

— Et moi, j'aimerais qu'il me la rende, souffla Tovi, une lueur mauvaise brillant dans ses yeux d'habitude si bienveillants.

— Tout ça, c'est la faute de Liliana, dit Armina en se laissant tomber sur une couchette. Sans elle, nous n'aurions pas été contraintes de quitter le palais. Le Gardien ne nous aurait pas livrées à Jagang, et il nous comblerait toujours de ses faveurs.

En silence, les six sœurs allèrent récupérer leurs vêtements dans le coffre. Un étrange ballet, dans une pièce aussi exiguë où éviter de se

donner des coups de coude était un petit exploit.

— Je suis prête à tout pour rentrer dans les grâces du maître, dit Merissa en s'habillant. (Elle jeta un regard noir à Tovi.) En récompense, comme promis, je conserverai ma jeunesse.

— Nous voulons toutes la même chose, ma sœur, fit Cecilia en glissant un bras dans la manche de sa tunique marron. Hélas, pour l'instant, le Gardien entend que nous servions Jagang…

— Est-ce vraiment sa volonté ? demanda Ulicia.

— Sinon, pourquoi nous aurait-il livrées à lui ? répliqua Merissa en cherchant sa robe pourpre dans le coffre.

— *Livrées* ? répéta Ulicia. Voilà ce que tu crois ? Moi, je pense que c'est plus compliqué que ça. L'empereur Jagang a agi de sa propre volonté.

— Il aurait défié le Gardien ? demanda Nicci. Pour satisfaire ses ambitions ?

L'oreille tendue, les quatre autres sœurs cessèrent de s'habiller.

— Réfléchis un peu, fit Ulicia en tapotant d'un index le crâne de sa jeune compagne. Dans le rêve qui n'en est pas un, le Gardien n'est pas venu à nous. C'est la première fois que ça arrive. Si le maître voulait nous punir en nous livrant à Jagang, n'aurait-il pas tenu à nous le dire ? Et à nous manifester son mécontentement ? Cette façon d'agir ne lui ressemble pas. C'est Jagang qui tire les ficelles !

— Mais c'est Liliana qui nous a fourrées dans ce pétrin, fit Armina en sortant du coffre sa robe bleue un ton plus claire que celle d'Ulicia, mais beaucoup moins sophistiquée.

— Tu en es sûre ? demanda Ulicia avec un petit sourire. Liliana était ambitieuse, c'est vrai. Le Gardien a dû vouloir en tirer parti, et elle l'a déçu. Elle n'est pas responsable de nos malheurs.

— Bien sûr…, fit Nicci en finissant de nouer le corset de sa robe noire. C'est le garçon !

— Le garçon ? répéta Ulicia en secouant la tête. Aucun « garçon », comme tu dis, n'aurait pu abattre la barrière et ruiner les plans que nous ourdissons depuis tant d'années. Grâce aux prophéties, nous savons toutes qui il est… (Ulicia dévisagea tour à tour ses compagnes.) Nous sommes dans une position très délicate, mes sœurs. Si nous ne rentrons pas dans les grâces du maître, Jagang nous tuera dès qu'il n'aura plus besoin de nous. Exilées dans le royaume des morts, nous ne serons plus d'aucune utilité au Gardien. Et s'il est furieux contre nous, les sévices de l'empereur ressembleront à des caresses…

Alors que le bateau craquait et gémissait sous les assauts de la tempête, les cinq femmes réfléchirent au petit discours d'Ulicia. Elles retournaient dans l'Ancien Monde pour servir un homme qui n'hésiterait pas à les éliminer dès qu'elles ne lui seraient plus d'aucune utilité. Et s'opposer à Jagang ne leur semblait même pas *envisageable*…

— Garçon ou pas, lâcha Merissa, c'est lui le responsable. Dire qu'il était à notre merci ! Pourquoi n'avoir pas disposé de lui quand nous le pouvions ?

— Liliana a essayé, avec l'espoir de lui voler son pouvoir, rappela Ulicia. Mais elle a pris trop de risques, et cette fichue épée lui a transpercé le cœur. Il faudra être plus rusées qu'elle, mes sœurs. Alors, nous aurons le pouvoir du « garçon » et le Gardien se délectera de son âme.

— En attendant, gémit Armina, une larme roulant sur sa joue, n'y a-t-il pas un moyen d'échapper à…

— Tu peux te passer de sommeil ? coupa Ulicia. Tôt ou tard, nous nous endormirons, et Jagang nous remettra la main dessus.

— Pour le moment, nous devons obéir, renchérit Merissa. Mais ça ne nous empêche pas d'utiliser nos cerveaux…

— Tu as raison…, fit Ulicia. Même si Jagang croit nous tenir, nous ne sommes pas nées d'hier. En réfléchissant, et en puisant dans notre expérience, nous serons moins dociles qu'il l'espère.

— C'est vrai, souffla Tovi, le regard brûlant de haine, nous avons vécu très longtemps. Ce ne sera pas le premier sanglier que nous jetterons à terre avant de l'éventrer…

— Étriper des cochons est sans doute amusant, dit Nicci, mais Jagang est l'instrument de notre punition, pas sa cause. Quant à Liliana, cessons de gaspiller notre colère sur elle. Cette idiote a déjà payé ! Nous connaissons toutes le vrai coupable, et c'est lui qui devra subir nos foudres.

— Bien raisonné, ma sœur, approuva Ulicia.

— Je me baignerai dans le sang de ce jeune homme, dit Merissa en massant distraitement son sein droit blessé. Et il sera encore vivant pour regarder !

— Le Sourcier a attiré le malheur sur nos têtes, renchérit Ulicia. Pour expier ce crime, il perdra son don, sa vie et son âme.

Chapitre 2

Richard venait de prendre une cuillerée de soupe aux épices quand un grognement menaçant retentit.

Le front plissé, il se tourna vers Gratch.

Les yeux aux paupières tombantes du garn émirent une vive lueur verte. Aux aguets, il sondait la pénombre, entre les colonnes qui se dressaient au pied du somptueux escalier.

Le monstre apprivoisé eut un rictus qui dévoila ses énormes crocs. S'avisant qu'il avait toujours la bouche pleine, Richard avala la soupe chaude.

Le grognement du garn devint plus rauque – un bruit de gorge qui évoquait le craquement d'une porte de donjon restée fermée pendant un siècle.

Richard croisa le regard inquiet de maîtresse Sanderholt. Chef cuisinière du Palais des Inquisitrices, la vieille femme se méfiait toujours du garn malgré les déclarations rassurantes du Sourcier. Et le comportement de Gratch n'arrangeait rien.

Maîtresse Sanderholt était venue apporter au jeune homme un nouveau bol de soupe et une miche de pain frais. Désireuse de s'asseoir un moment sur les marches, pour parler de Kahlan avec son visiteur, elle avait été refroidie par la présence du garn, qui venait de rejoindre son ami humain. À grand renfort de palabres, le Sourcier avait pu la convaincre de rester.

Gratch avait tendu l'oreille en entendant le nom de la Mère Inquisitrice. Autour du cou, avec la dent d'Écarlate, il portait une mèche de cheveux de la jeune femme. En la lui donnant, Richard avait précisé que Kahlan et lui s'aimaient. L'Inquisitrice serait donc l'amie du garn, comme son amoureux. Fasciné, le monstre s'était assis pour entendre toute l'histoire.

Sans raison apparente, son humeur avait changé. À présent, l'air sauvage, il regardait fixement quelque chose que Richard ne voyait pas.

— Pourquoi se comporte-t-il comme ça ? demanda maîtresse Sanderholt.

— Je n'en sais trop rien, admit Richard. (Voyant la vieille femme froncer les sourcils, il sourit et haussa les épaules.) Il a dû repérer un lapin… Les garns ont une excellente vision nocturne, et ce sont de sacrés chasseurs ! (Maîtresse Sanderholt ne semblant pas rassurée, il continua :) Gratch ne mange pas les humains, vous savez. Et il ne leur

fait pas de mal non plus. Il n'y a rien à craindre, je vous le jure…

» Gratch, arrête de grogner, tu fais peur à notre hôtesse…

— Richard, souffla la vieille femme, les garns ne sont pas des animaux de compagnie. Il est impossible de se fier à eux…

— Gratch n'est pas un « animal de compagnie ». C'est mon ami, et je le connais depuis qu'il est haut comme trois pommes. Enfin, disons… hum… quand il mesurait la moitié de ma taille. Il est mignon comme un chaton.

— Si tu le dis, fit maîtresse Sanderholt avec un sourire dubitatif. Mais… (Elle écarquilla les yeux.) Il ne comprend pas mes paroles, n'est-ce pas ?

— Je n'en suis pas si sûr, avoua Richard. Parfois, son intelligence m'étonne.

Concentré à l'extrême sur l'odeur ou l'image de quelque chose qu'il n'aimait pas du tout, Gratch ne s'intéressait plus à la conversation des humains. Richard se souvenait de l'avoir entendu grogner ainsi un jour. Dans quelles circonstances ? Il tenta de le déterminer, mais l'image mentale se dérobait à lui. Plus il essayait, et plus elle s'obscurcissait.

— Gratch ? demanda-t-il en saisissant le bras musclé du garn. Que se passe-t-il ?

Les muscles tendus, le monstre ne réagit pas. Au fil de sa croissance, la lueur verte de ses yeux avait gagné en intensité. Ce soir, elle était plus vive et plus féroce que jamais.

Richard sonda aussi la pénombre. Il n'y avait personne autour des colonnes ou le long des murs du palais.

Un lapin, sans nul doute… Gratch en raffolait.

L'aube approchait, colorant l'horizon de violet et de pourpre. À l'ouest, de rares étoiles brillaient encore dans le ciel. Avec les premières volutes de lumière, une brise étonnamment chaude pour cette fin d'hiver ébouriffa la fourrure du garn et fit voleter la cape très particulière du Sourcier.

Pendant son séjour dans l'Ancien Monde, avec les Sœurs de la Lumière, Richard s'était aventuré dans le bois de Hagen. L'endroit grouillait de mriswiths, des créatures mi-hommes mi-reptiles. Après en avoir tué un, le jeune homme avait découvert les étranges propriétés de sa cape. Ce vêtement se fondait si bien à son environnement que le mriswith, ou Richard quand il le portait et se concentrait, devenait invisible. Et indétectable, même par un sorcier… Pour une raison inconnue, le Sourcier n'était pas frappé de cette « cécité » magique. Un heureux hasard qui lui avait sauvé la vie.

Gratch grognait toujours après son lapin, un comportement dont Richard n'était pas d'humeur à s'inquiéter. La veille, son angoisse et son désespoir s'étaient évaporés dès qu'il avait appris que Kahlan

n'avait pas péri sur l'échafaud. Sa bien-aimée était bien vivante, et il avait passé la nuit avec elle, dans un étrange lieu entre les mondes. Ce matin, béat de joie, il souriait à la vie sans même s'en apercevoir. Du coup, Gratch et son lapin lui passaient largement au-dessus de la tête…

Encore que… Le bruit de gorge du garn l'agaçait, et maîtresse Sanderholt semblait le trouver très inquiétant.

— Tais-toi, Gratch ! Tu viens d'engloutir un gigot de mouton et la moitié d'une miche de pain. Ne me dis pas que tu as encore faim !

Sans cesser de sonder les ténèbres, le garn baissa d'un ton, comme s'il voulait obéir – sans grande conviction, toutefois.

Richard jeta un coup d'œil à la ville qui ne tarderait pas à s'éveiller. Pour l'heure, son plan consistait à se dénicher un cheval afin d'aller rejoindre Kahlan et Zedd. Son vieil ami – et incidemment son grand-père – lui manquait presque autant que la jeune femme. Les trois mois de séparation semblaient des années.

Zedd était un sorcier du Premier Ordre. À la lumière de ses récentes découvertes sur lui-même, Richard avait beaucoup de questions à lui poser. Mais alors qu'il se préparait à partir, maîtresse Sanderholt était arrivée avec sa soupe et son pain. Joyeux ou pas, le jeune homme avait une faim de loup…

Il regarda derrière lui, au-delà des lignes élégantes du Palais des Inquisitrices. Construite à flanc de montagne, à même la roche, la Forteresse du Sorcier écrasait le paysage avec ses murs de pierre noire, ses remparts, ses tours, ses passerelles et ses ponts-levis. Une piste partait de la ville, serpentait dans la montagne et traversait un pont avant de s'engouffrer sous une arche défendue par une herse. La gueule presque toujours fermée de la Forteresse ! Combien de salles contenait cette gigantesque structure ? Des milliers, sans doute…

Impressionné par le monstre de pierre, Richard s'emmitoufla dans sa cape et détourna le regard.

Kahlan avait vécu dans cette ville, au cœur du Palais des Inquisitrices, jusqu'à l'été précédent, où elle avait traversé la frontière, passant en Terre d'Ouest pour se lancer à la recherche de Zedd. Et y rencontrer Richard…

Bien avant la naissance du Sourcier, quand il vivait encore dans les Contrées du Milieu, Zedd résidait dans la Forteresse du Sorcier. Plus tard, Kahlan y avait passé beaucoup de temps à étudier. Selon ses récits, l'endroit était aussi sinistre qu'il le paraissait ce matin-là, à la lueur grisâtre de l'aube…

Richard sourit de nouveau quand une image s'imposa à son esprit : Kahlan, petite fille et déjà concentrée sur sa formation d'Inquisitrice. Il la vit courir dans les couloirs du palais, arpenter ceux de la Forteresse,

y croiser des sorciers, puis marcher dans les rues, au milieu de ses concitoyens…

Depuis, Aydindril était tombée sous le joug de l'Ordre Impérial. Enchaînée, la ville n'était plus le cœur du pouvoir des Contrées du Milieu.

Grâce à un de ses « trucs de sorcier » – sa façon de qualifier la magie – Zedd avait hypnotisé les habitants d'Aydindril et leurs nouveaux maîtres. Convaincus que Kahlan avait été décapitée en place publique, leurs ennemis les avaient laissés quitter la ville. Et désormais, plus personne ne les poursuivrait.

Proche de Kahlan depuis le jour de sa naissance, maîtresse Sanderholt avait manqué défaillir de joie en apprenant la vérité.

À ce souvenir, le sourire de Richard s'élargit.

— Quel genre de petite fille était Kahlan ? demanda-t-il.

— Toujours très sérieuse, répondit maîtresse Sanderholt, les yeux brillant de tendresse. Une enfant hors du commun qui est devenue une femme magnifique et indomptable… Ce n'était pas seulement le pouvoir qui la distinguait, comprends-tu ? Elle avait un caractère très spécial…

» Aucune de ses compagnes ne s'étonna de sa nomination au poste de Mère Inquisitrice. Et toutes furent ravies, car elle privilégiait le dialogue, pas l'autorité. Mais dès qu'on la combattait à tort, elle se révélait plus dure que l'acier. Dans l'histoire, pas une Mère Inquisitrice ne fut son égale sur ce point ! Et je n'ai jamais rencontré une de ses collègues qui aime autant les peuples des Contrées du Milieu. Pour moi, la côtoyer fut toujours un honneur. (Plongée dans ses souvenirs, maîtresse Sanderholt rit doucement – un son affirmé qui démentait son apparente fragilité.) Même le jour où je lui ai flanqué une fessée parce qu'elle m'avait chipé un canard rôti !

Ravi d'entendre parler des petits forfaits de Kahlan, Richard sourit de toutes ses dents.

— Vous n'avez pas hésité à punir une Inquisitrice ? Elle était jeune, et pourtant…

— Si je l'avais outrageusement dorlotée, sa mère m'aurait fichue à la porte. Nous devions la traiter avec respect, mais équitablement.

— A-t-elle pleuré ? demanda Richard avant de mordre son morceau de pain.

Un vrai délice ! De la farine de froment complète avec un rien de mélasse pour relever le goût.

— Non, répondit maîtresse Sanderholt. Mais elle a paru surprise, parce qu'elle ne se sentait pas coupable. Dès que j'ai eu fini de la corriger, elle s'est expliquée très posément. Bon, voilà toute l'histoire…

La vieille cuisinière prit une grande inspiration.

— Une femme accompagnée de deux gamins attendait devant les portes du palais, en quête d'un pigeon à plumer. Quand Kahlan est sortie pour aller à la Forteresse, comme tous les jours, la femme l'a abordée et lui a raconté une histoire larmoyante. En bref, elle avait besoin d'or pour nourrir ses enfants. Kahlan lui a dit de ne pas bouger, puis elle est partie voler mon fameux canard rôti. Selon elle, ce n'était pas d'or que la pauvre mère avait besoin, mais de nourriture. Elle a fait asseoir les petits sur les marches, et ils ont dévoré le canard. Furieuse, la femme a crié que Kahlan était une sale égoïste, avec tout cet or caché dans le palais…

» Pendant que la petite me racontait son histoire, une patrouille de la Garde Nationale est entrée dans la cuisine avec la mendiante et ses deux petits. Ces hommes avaient entendu les insultes, et ils étaient intervenus. Deux minutes plus tard, la mère de Kahlan a déboulé dans la cuisine, intriguée par ce raffut. Comme tu t'en doutes, la femme était effondrée : arrêtée par la Garde et interrogée par la Mère Inquisitrice en personne !

» Kahlan a de nouveau raconté son histoire. Puis sa mère a écouté la version de la mendiante. Ensuite, elle a déclaré ceci : « Quand on choisit d'aider quelqu'un, on le prend sous son aile et on continue jusqu'à ce qu'il soit tiré d'affaire. » Le lendemain, Kahlan est allée d'un palais à un autre, sur l'avenue des Rois, les gardes forçant la femme à la suivre. Ta bien-aimée a tapé à toutes les portes pour savoir si quelqu'un avait besoin d'une servante. Elle n'a eu aucun succès, car sa protégée était une ivrogne notoire.

» Très gênée d'avoir puni Kahlan sans la laisser s'expliquer, j'ai contacté une amie à moi, chef cuisinière dans une des ambassades. Même si elle n'était pas du genre commode, j'ai quand même pu la convaincre d'embaucher la mendiante. Kahlan n'en a jamais rien su… La femme a gardé très longtemps son emploi, mais elle n'est jamais revenue rôder autour du Palais des Inquisitrices. Devenu adulte, son plus jeune fils s'est engagé dans la Garde Nationale. L'été dernier, quand les D'Harans ont attaqué, il a été blessé. Et il n'a pas survécu plus d'une semaine…

Richard aussi avait combattu D'Hara – et finalement tué son dirigeant, Darken Rahl. Même s'il continuait à regretter qu'un tel homme l'ait engendré, il ne se sentait plus coupable d'appartenir à sa lignée. Les crimes du père, il le savait à présent, ne retombaient pas sur les épaules du fils, et il ne pouvait blâmer sa mère d'avoir été violée par Darken Rahl. Son père adoptif, George Cypher, l'avait aimé comme un authentique géniteur. Et Richard, s'il avait su la vérité, à l'époque, ne l'en aurait pas moins adoré.

Le jeune homme était un sorcier, il ne pouvait plus le nier. Le don, qu'on appelait aussi le Han, lui avait été transmis par deux familles :

celle de Zedd, du côté maternel, et celle de Darken Rahl, du côté paternel. Cet héritage lui conférait un type de pouvoir qu'aucun sorcier n'avait détenu depuis des millénaires. Une combinaison de la Magie Additive et de la Magie Soustractive ! Rien que ça…

Richard ne savait pas grand-chose, voire rien du tout, de la magie. Mais Zedd l'aiderait à contrôler son don et à l'utiliser au service des autres.

— Ça ressemble bien à la Kahlan que je connais, dit-il.

Maîtresse Sanderholt hocha mélancoliquement la tête.

— Elle s'est toujours sentie responsable des peuples des Contrées. Leur trahison lui a brisé le cœur…

— Tous ne l'ont pas vendue, j'en suis sûr, dit Richard. Mais c'est à cause de ça que vous devez tenir votre langue. Pour que Kahlan soit en sécurité, personne ne doit savoir qu'elle est vivante.

— Je t'ai donné ma parole, Richard… De toute façon, les traîtres ne penseront bientôt plus à elle. S'ils ne reçoivent pas très vite leur or, ils se révolteront.

— C'est pour ça que tant de gens étaient massés devant le palais, hier ?

— Oui… Ils s'y croient autorisés, parce qu'un représentant de l'Ordre Impérial leur a promis une distribution de pièces d'or. Aujourd'hui, cet homme est mort, mais ses paroles leur semblent gravées dans le marbre. Comme si l'or leur appartenait par magie ! Si nos nouveaux maîtres ne vident pas le trésor pour les satisfaire, les émeutiers raseront le palais afin de récupérer leur dû.

— Et si cette promesse avait été un leurre ? avança Richard. Les troupes de l'Ordre prévoient peut-être de garder cet or, et elles défendront le palais pour préserver leur butin.

— Tu as sans doute raison… À ce propos, je me demande ce que je fiche encore là. Je n'ai aucune envie de voir l'Ordre Impérial investir le palais, et l'idée de travailler pour ces chiens me répugne. J'aurais intérêt à me chercher une place quelque part où l'Ordre n'a pas fourré ses sales pattes. Mais ça me semble si bizarre. Quitter un endroit où j'ai passé la plus grande partie de ma vie…

Richard regarda de nouveau la ville. Avait-il raison de fuir, et de livrer ainsi le fief ancestral des Inquisitrices aux brutes de l'Ordre Impérial ? Mais comment empêcher ça ? De plus, ces bandits devaient déjà être à sa recherche. Mieux valait filer tant qu'ils étaient désorientés par la mort brutale de leurs chefs. Il n'aurait su conseiller une marche à suivre à maîtresse Sanderholt, mais la sienne était limpide. Partir et rejoindre ses amis !

Le grognement de Gratch devint soudain un rugissement animal qui fit froid dans le dos au Sourcier et l'arracha à sa réflexion. Alors que le garn se levait lentement, Richard sonda de nouveau les

environs. En vain.

Perché sur une colline, le Palais des Inquisitrices offrait une vue d'ensemble de la cité. Si des troupes patrouillaient le long des murs d'Aydindril et dans ses rues, pas un soldat ne menaçait de s'approcher du coin où les deux humains et le garn s'étaient installés. Et à l'endroit que fixait Gratch, on n'apercevait pas âme qui vive…

Richard se leva et posa la main sur la garde de son épée, histoire de se rassurer. S'il dépassait d'une bonne tête la plupart des hommes, le garn était bien plus grand que lui. Malgré sa jeunesse, le monstre frôlait les sept pieds de haut et il devait peser une fois et demie le poids de son ami humain. Et ce n'était pas fini. Adulte, Gratch aurait encore grandi d'un bon pied. Voire davantage…

À dire vrai, le Sourcier n'était pas un expert en matière de garns à queue courte. Les rares qu'il avait croisés s'étaient acharnés à avoir sa peau, un comportement qui ne favorisait pas le dialogue… Pour se défendre, le jeune homme avait dû abattre la mère de Gratch. Ensuite, bien malgré lui, il avait adopté le petit orphelin. Au fil du temps, une véritable amitié était née entre eux.

Sous la peau rose translucide du ventre de Gratch, des muscles noueux se tendirent. Concentré, les pattes le long du corps et les oreilles aplaties, le garn n'avait jamais affiché une telle férocité, même face à une proie.

Richard sentit tous les poils de sa nuque se hérisser. Bon sang, quand avait-il vu son ami se comporter ainsi ? Oubliant les délicieuses images de Kahlan dont il s'était délecté, le Sourcier se concentra sur le moment présent.

À côté de lui, maîtresse Sanderholt regardait tour à tour Gratch et la zone d'ombre qu'il surveillait. Malgré son aspect fragile, la cuisinière n'avait rien d'une faible femme. Pourtant, si ses mains n'avaient pas été bandées, Richard aurait parié qu'elle se les serait tordues d'angoisse.

Soudain, le Sourcier se sentit vulnérable au milieu de cet escalier géant. Scrutant les ombres, près des colonnes, le long des murs et autour des élégants belvédères qui se dressaient un peu partout dans les jardins, il ne vit rien, sinon quelques flocons de neige qui flottaient paresseusement au vent.

Les yeux douloureux à force de les plisser, le Sourcier dut se rendre à l'évidence : il n'y avait rien…

… De visible !

Richard entendit un signal d'alarme retentir dans sa tête et dans son corps. Pas seulement à cause de la tension de Gratch. Cela venait de son Han et envahissait chaque fibre de son être. Depuis peu, son pouvoir prenait le relais de ses autres sens dès qu'ils ne se chargeaient pas de l'avertir d'un danger. Et le phénomène se produisait à l'instant

même.

Le désir de fuir avant qu'il ne soit trop tard lui déchira les entrailles. Il voulait rejoindre Kahlan, pas se fourrer de nouveau dans de sales draps ! Trouver un cheval et filer, voilà ce qu'il devait faire ! Ou mieux encore, partir en courant et s'occuper plus tard de se procurer une monture.

Gratch s'accroupit, les ailes déployées, prêt à décoller. Il retroussa les babines, de la buée montant d'entre ses crocs, et rugit plus fort.

Richard sentit un fourmillement familier courir le long de ses bras. Son souffle s'accéléra, le sentiment d'être en danger étant devenu une *certitude*.

— Maîtresse Sanderholt, dit-il, vous devriez rentrer. Je passerai vous voir tout à l'heure, après…

Richard n'acheva pas sa phrase. Entre les colonnes, il venait de capter un mouvement, comme les ondulations de l'air chaud au-dessus d'un feu. Rien de tangible, mais…

S'il avait bien vu quelque chose, de quoi s'agissait-il ? Un peu de neige soulevée par le vent ? Sans doute, puisqu'il n'y avait plus rien.

Soudain, la vérité explosa dans son crâne comme de l'eau froide qui jaillit d'une craquelure, dans une rivière glacée. Maintenant, il se rappelait quand il avait entendu Gratch grogner ainsi.

Il saisit la garde de son épée.

— Allez-y ! souffla-t-il à maîtresse Sanderholt. Vite !

Sans hésiter, la vieille femme commença à gravir les marches.

Richard dégaina l'Épée de Vérité. Une unique note métallique retentit dans la nuit.

Comment pouvaient-*ils* être là ? C'était inconcevable ! Pourtant, il n'y avait pas de doute…

— Viens danser avec moi, la mort, je suis prêt, murmura Richard.

Comme toujours, le contact de l'épée le plongeait dans une fureur meurtrière. Et les paroles qu'il venait de prononcer ne lui appartenaient pas. Venues de l'arme, elles lui étaient soufflées par les esprits de tous les Sourciers qui l'avaient précédé. À ces instants, Richard comprenait leur sens profond. Une prière au message très simple : « Puisque tu peux mourir aujourd'hui, fais de ton mieux tant que tu respires encore. »

Ces mots avaient un autre sens. Ils étaient un cri de guerre !

Gratch s'éleva dans les airs, les battements de ses ailes faisant voleter la neige et la cape de son ami.

Avant qu'ils se matérialisent, Richard sentit ses ennemis et les vit en esprit comme s'ils se dressaient déjà devant lui.

Gratch piqua vers le pied des marches. Au moment où il atteignait les colonnes, leurs adversaires devinrent visibles. Des écailles, des griffes et des capes blanches sur le fond blanc de la neige…

Un blanc aussi pur que la prière d’un enfant…
Des mriswiths !

Chapitre 3

Réagissant à la menace, les mriswiths, encore en cours de matérialisation, se ruèrent sur le garn. La rage de l'Épée de Vérité submergea Richard quand il vit que son ami était en danger. Il dévala les marches, avide de combattre.

Dans une cacophonie de cris et de grognements, Gratch lacérait les monstres à grands coups de griffes et de crocs. Bien que visibles, les mriswiths restaient difficiles à distinguer sur le fond blanc de la neige et des marches de marbre. Apparemment, ils étaient une dizaine, tous vêtus de cuir blanc sous leurs capes. Ceux que Richard avait vus dans le bois de Hagen étaient noirs. Rien d'étonnant, connaissant les pouvoirs de caméléons de ces créatures… Une peau lisse et tendue couvrait leur tête jusqu'au ras du cou, où un réseau serré d'écailles les remplaçait. Leur gueule dépourvue de lèvres révélait des rangées de crocs pointus comme des aiguilles. Dans leurs pattes griffues et palmées, ils serraient la garde de longs couteaux à trois lames. Pour que les frappes soient plus dévastatrices, des extensions en acier arrimaient l'arme à leur poignet.

Leurs yeux de fouine, brillants de haine, ne perdaient pas l'ombre d'un mouvement du garn déchaîné.

Rapides et souples, ils tournaient autour de Gratch, leur cape blanche flottant sur leurs épaules. Les plus agiles parvenaient à éviter les attaques du garn – parfois d'un rien. Les autres succombaient entre ses griffes, décapités ou éventrés. Au pied des combattants, la neige était imbibée de sang.

Concentrés sur le garn, les monstres ne s'aperçurent pas de l'arrivée du Sourcier. Jusque-là, il n'avait jamais combattu plus d'un mriswith à la fois, et chaque victoire lui avait coûté de gros efforts. Porté par la rage de la magie, il ne s'arrêta pas à ce détail, car une unique chose comptait à ses yeux : aider Gratch !

Avant qu'ils aient eu le temps de se tourner vers la menace suivante, Richard élimina deux monstres d'un seul coup d'épée. Alors que leurs hurlements d'agonie lui perçaient les tympans, il sentit une présence derrière lui, en haut de l'escalier, et se retourna juste à temps pour découvrir trois nouveaux adversaires. Eux aussi dévalaient les marches… que maîtresse Sanderholt n'avait pas fini de gravir. Terrifiée de voir qu'ils lui barraient le chemin, la vieille femme fit demi-tour et tenta de les distancer. Mais elle n'y parviendrait pas, comprit Richard, et il était trop loin pour intervenir.

D’un revers de l’épée, le Sourcier éventra un mriswith qui menaçait de lui sauter dessus.

— Gratch ! cria-t-il. Gratch !

Abandonnant le monstre dont il venait de déchiqueter le cou, le garn regarda son ami.

— Protège-la ! cria Richard, sa lame pointée vers la vieille cuisinière.

Le garn analysa la situation en une fraction de seconde. Il décolla, survola les dépouilles de ses proies, frôla le crâne de Richard, qui par bonheur s’était baissé, et se propulsa vers le milieu de l’escalier. Au moment où les lames des mriswiths s’abattaient, il prit dame Sanderholt entre ses bras couverts de fourrure et la souleva du sol. Les ailes déployées, il vira abruptement avant que le poids de l’humaine ne le ralentisse trop et plana au-dessus des mriswiths qui continuaient à descendre les marches. Arrivé au niveau du sol, il s’arrêta un instant, déposa maîtresse Sanderholt et se rua de nouveau dans la mêlée.

Richard se prépara à affronter les trois monstres qui venaient d’atteindre le pied de l’escalier. Envahi par la colère de l’épée, il se fondit dans sa magie et ne fit plus qu’un avec les esprits de tous ceux qui avaient manié l’arme avant lui. L’heure de danser avec les morts avait sonné !

Les mriswiths remontèrent quelques marches et se déployèrent pour attaquer selon plusieurs angles. Avec une froide efficacité, Richard pointa sa lame vers celui qui lui faisait directement face.

— Non ! crièrent les deux autres monstres.

Richard en resta bouche bée. Il ignorait que ces créatures pouvaient parler. Immobiles, elles rivaient sur lui leurs minuscules yeux de reptile. Pressées d’affronter le garn, elles désiraient contourner le Sourcier, pas ferrailler contre lui. Le jeune homme gravit quelques marches pour leur barrer le passage. Feintant à gauche, il pivota et frappa la créature campée sur sa droite. L’Épée de Vérité pulvérisa les trois lames du couteau que le monstre brandit pour se défendre. Rapide comme l’éclair, le mriswith esquiva le coup suivant du Sourcier, qui lui aurait fait sauter la tête des épaules. Encouragée par ce succès, la créature attaqua… avec un peu trop d’optimisme. Alors qu’elle levait son second couteau, le Sourcier frappa, lame à l’horizontale, et lui trancha la gorge.

Le mriswith s’écroula, son sang souillant un peu plus la neige.

Alors que Richard se préparait à son duel suivant, un des deux monstres se jeta sur son dos, le fit basculer en avant et dégringola les dernières marches avec lui. L’Épée de Vérité et un des couteaux du mriswith, lâchés par leurs propriétaires, rebondirent sur le marbre, hors de portée, et s’enfoncèrent dans la neige.

Les bras autour de la poitrine de Richard, le mriswith serrait de

toutes ses forces pour lui couper le souffle et lui briser les côtes.

Bien qu'il ne vît pas son arme, le Sourcier sentait sa magie. La localisant, à demi enfouie sous la neige, il tenta de ramper pour la récupérer. Mais le monstre, affreusement lourd, l'empêcha de bouger. Et avancer à la force des poignets, sur un sol aussi glissant, était impossible. Richard devrait se passer de son arme.

Ses forces décuplées par la colère, il réussit à se relever. Sans le lâcher, le monstre lui faucha les jambes, le faisant s'écraser tête la première dans la neige.

Sûr de son triomphe, le monstre approcha un couteau de la gorge du vaincu.

Richard se hissa sur un seul bras, et, de sa main libre, saisit le poignet du monstre. Basculant en arrière, légèrement sur le côté, il fit levier sur le membre de la créature – dans le sens inverse de l'articulation. Leur limite de résistance atteinte, les os du mriswith craquèrent puis se brisèrent net.

Richard dégaina sa dague et la plaqua sur la poitrine de la créature. Comme son porteur, sa cape prit une écœurante teinte verdâtre.

— Qui t'envoie ? demanda le Sourcier.

N'obtenant pas de réponse, il plia vicieusement le bras cassé du mriswith.

— Qui t'envoie ?

— Celui qui marche dans les rêves…

— Qui est-ce ? Et de quelle mission t'a-t-il chargé ?

Le mriswith tourna au jaune maladif et tenta encore de se dégager.

— Les yeux verts ! hurla-t-il.

Déséquilibré par un coup violent dans le dos, Richard bascula sur le côté. Une main griffue se posa sur la tête du mriswith, la tirant en arrière. En un éclair, des crocs s'enfoncèrent dans sa gorge et la déchiquetèrent.

Sonné, le Sourcier tenta de reprendre son souffle.

Quand le garn plongea sur lui, il eut le réflexe de lever les bras, et l'impact lui arracha sa dague de la main. Gratch pesa de tout son poids sur sa proie, menaçant de lui briser les deux poignets. Conscient qu'il aurait eu plus de succès s'il essayait d'empêcher une montagne de s'écrouler sur lui, le Sourcier regarda les crocs du garn approcher de sa gorge.

— Gratch, cria-t-il, c'est moi, Richard ! C'est fini, mon ami ! Calme-toi !

La gueule grimaçante recula lentement. Exhalant un nuage de buée qui empestait le sang de mriswith, Gratch cligna des yeux, désorienté.

— Gratch, c'est moi ! répéta Richard.

Le garn relâcha sa pression et un sourire remplaça son rictus

haineux. Des larmes dans les yeux, il enlaça le Sourcier et le serra contre sa poitrine.

— Grrrratch aaaime Raaach aard…

— Je t'aime aussi, vieux frère ! haleta Richard en tapotant le dos de son ami.

Toujours bouleversé, le garn aida le jeune homme à se relever puis l'inspecta soigneusement pour s'assurer qu'il était indemne. Soulagé que son compagnon humain aille bien – ou de s'être arrêté avant de le tailler en pièces – il soupira d'aise.

Richard aussi se félicitait que ce soit terminé. N'éprouvant plus la colère de l'épée, ni la fureur mêlée de peur du combat, il sentit soudain la douleur, dans ses muscles – si terrible qu'on eût dit qu'une montagne lui était vraiment tombée dessus.

Heureux d'avoir survécu à un combat de plus, le Sourcier s'inquiétait toujours de la stupéfiante métamorphose du garn. Un être si doux, soudain transformé en un tueur sauvage…

Le jeune homme regarda le tas de cadavres déchiquetés. Gratch n'avait pas fait ça tout seul… Et il s'étonnait peut-être aussi d'avoir vu son ami humain, d'habitude si gentil, devenir une machine à tuer. Bref, comme le Sourcier, le garn avait réagi en fonction de la menace. Il n'y avait pas de quoi en faire un drame…

— Tu savais qu'ils étaient là, pas vrai ?

Le garn hocha la tête et lâcha un grognement affirmatif pour dissiper toute équivoque. La dernière fois que Richard l'avait vu aussi rageur – et la seule ! – c'était à la lisière du bois de Hagen, quelque temps plus tôt. À coup sûr parce qu'il avait senti les mriswiths.

Selon les Sœurs de la Lumière, ces monstres s'autorisaient parfois des raids hors de leur fief. Et les sorciers, comme les Sœurs, ne réussissaient pas à les détecter avant qu'il ne soit trop tard. Bien entendu, aucun n'avait jamais survécu à une rencontre avec un mriswith…

Richard échappait à cette cécité magique parce qu'il était le premier sorcier, depuis trois mille ans, à contrôler les deux variantes de pouvoir. Mais Gratch, à sa connaissance, n'en avait aucun.

— Tu les voyais, c'est ça ? demanda le Sourcier.

Le garn désigna les cadavres, l'air interloqué.

— Tu as raison, je les vois aussi… Mais je parlais du moment où tu grognais, pendant que je conversais avec maîtresse Sanderholt. Tu les voyais déjà ? (Gratch secoua la tête.) Donc, tu les entendais, ou tu captais leur odeur ?

Le garn réfléchit, le front comiquement plissé, puis secoua de nouveau la tête.

— Alors, comment as-tu pu savoir qu'ils étaient là *avant* qu'ils ne

deviennent visibles ?

Gratch fronça ses énormes sourcils et haussa les épaules, navré de ne pas savoir s'expliquer.

— Tu veux dire que tu les as *sentis* avant de les voir ? Quelque chose en toi t'a prévenu de leur présence ?

Un grand sourire récompensa la sagacité de Richard…

… Qui n'en fut pas beaucoup plus avancé. Ils avaient tous les deux fait la même expérience, c'était sûr. Mais Gratch ne détenait pas le don. En théorie, il n'aurait pas dû pouvoir…

Richard n'alla pas plus loin dans cette voie. L'explication était sans doute très simple. Tous les animaux sentaient des choses que les humains ne percevaient pas. Les loups, par exemple, repéraient un chasseur longtemps avant qu'il ne les ait vus. Et un forestier remarquait rarement la présence d'un daim dans des broussailles avant qu'il n'en jaillisse, jugeant que l'intrus approchait trop de son refuge. En règle générale, les bêtes avaient des sens plus affûtés que ceux des hommes. Et les prédateurs battaient tous les records ! L'instinct de Gratch, un chasseur-né, lui avait été bien plus utile, aujourd'hui, que la magie du Sourcier.

Maîtresse Sanderholt approcha et posa une main bandée sur le bras du garn.

— Gratch, merci beaucoup… (Elle se tourna vers Richard et souffla :) J'aurais juré qu'il allait me tuer… (Elle désigna les cadavres déchiquetés.) J'ai vu des garns faire ça à des humains. Quand il m'a arrachée du sol, j'ai cru que ma dernière heure avait sonné. Mais j'avais tort, parce qu'il est différent de ses semblables. (La cuisinière regarda de nouveau son sauveur.) Je te dois la vie. Merci encore…

Gratch sourit de tous ses… crocs… et son admiratrice ne put s'empêcher de sursauter.

— Arrête ça, mon vieux, dit Richard, tu lui fiches encore la trouille !

Le jeune monstre obéit de mauvaise grâce. Convaincu d'être mignon à croquer, il se désolait que le commun des mortels ne partage pas toujours son point de vue.

— Il n'y a pas de mal, fit maîtresse Sanderholt en gratouillant le bras du garn. Son sourire vient du cœur, et il est très pur… à sa façon. Mais je n'ai pas encore l'habitude.

Gratch sourit de nouveau et battit des ailes pour manifester sa joie. D'instinct, la vieille cuisinière recula d'un pas. Bien qu'elle sache désormais que ce garn-là n'était pas dangereux pour les humains, les vieux conditionnements avaient la peau dure.

Gratch avança vers la vieille femme pour la serrer contre lui. Certain qu'elle ferait un arrêt du cœur si cela se produisait, Richard retint son exubérant compagnon.

— Il vous aime beaucoup, maîtresse Sanderholt. Vous prendre dans ses bras lui ferait plaisir, mais je crois que vos remerciements suffiront.

— Pas du tout ! s'exclama la cuisinière. (Elle tendit les bras et sourit.) Viens, mon petit…

Rayonnant de joie, Gratch enlaça la vieille femme, la souleva du sol et… lui arracha un cri de surprise.

— Tout doux, vieux frère…, souffla le Sourcier.

Quand le garn la reposa sur la terre ferme, maîtresse Sanderholt rajusta dignement son châle sur ses épaules osseuses.

— Tu avais raison, Richard. Ce n'est pas un animal de compagnie, mais un véritable ami.

Gratch hocha joyeusement la tête, ses oreilles frémissant d'allégresse tandis qu'il battait des ailes.

Richard approcha d'un cadavre et lui retira sa cape blanche, moins souillée de sang que les autres. Priant maîtresse Sanderholt de l'assister, il lui fit signe de se placer devant la porte en chêne d'un petit bâtiment de pierre. Puis il lui mit la cape sur les épaules, capuche relevée.

— Pensez à la couleur du bois, derrière vous. Tenez la cape serrée sous votre menton, et fermez les yeux, si ça peut vous aider. À présent, imaginez que vous vous fondez dans la porte. Vous prenez sa couleur, et vous ne faites plus qu'une avec elle…

— Que signifient ces bêtises, Richard ?

— Je veux savoir si vous devenez invisible, comme les mriswiths.

— Invisible ?

— Essayez, pour me faire plaisir…

Résignée, maîtresse Sanderholt ferma les yeux et se concentra.

Rien ne se produisit. Le Sourcier attendit, mais la cape resta désespérément blanche.

— Alors, j'étais invisible ? demanda la vieille femme en rouvrant les yeux.

— Non…, soupira Richard.

— Je m'en doutais un peu… Mais comment ces hommes-serpents s'y prennent-ils ? (Elle fit tomber la cape de ses épaules et frissonna de dégoût.) Et pourquoi aurais-je dû me volatiliser ?

— Ces monstres se nomment des mriswiths. Les capes sont la source de leur pouvoir. J'ai cru que ça marcherait pour vous… (Maîtresse Sanderholt lui jetant un regard dubitatif, Richard ajouta :) Je vais vous montrer.

Il releva la capuche de sa propre cape et prit la place de la cuisinière devant la porte. Dès qu'il se concentra, le vêtement imita la couleur du bois. Combinée à celle du Sourcier, la magie de la cape

enveloppa les parties exposées de son corps, et il disparut.

Quand Richard s'écarta de la porte, le tissu adopta la couleur du mur – blanc crème avec des zones plus foncées autour des joints. Le vêtement magique imitait à la perfection tous les fonds, aussi complexes fussent-ils. La pauvre maîtresse Sanderholt devait avoir l'impression de regarder à travers le jeune homme.

En réalité, elle fixait toujours la porte, car elle ne l'avait pas vu bouger. À l'inverse de Gratch, dont les yeux verts ne le quittaient pas. Nerveux, le garn grogna sourdement.

Richard relâcha sa concentration. Dès qu'il abaissa sa capuche, la cape redevint noire.

— C'est moi, Gratch, ne t'en fais pas…

Maîtresse Sanderholt sursauta et tourna la tête, surprise que le jeune homme ait changé de position. Le garn cessa de grogner, parut un peu perdu, puis éclata de rire, ravi par ce nouveau jeu.

— Richard, comment as-tu fait ça ? demanda la vieille femme.

— C'est la cape… Mais elle ne m'a pas vraiment rendu invisible. Il s'agit plutôt d'une illusion d'optique. Le vêtement se confond avec son environnement… Pour que ça marche, il faut que son porteur contrôle la magie. Ce n'est pas votre cas, je le sais. Moi, je suis né avec le don. (Le Sourcier désigna les mriswiths morts.) On devrait brûler leurs capes, pour qu'elles ne tombent pas entre de mauvaises mains. Gratch, tu veux bien m'aider à les ramasser ?

— Richard, dit maîtresse Sanderholt, n'est-il pas dangereux d'utiliser les vêtements de ces créatures ?

— Dangereux ? (Le Sourcier se gratta pensivement le menton.) Je ne vois pas en quoi… Ces capes se contentent de changer de couleur. Comme un caméléon, en somme.

Malgré ses mains bandées, la vieille femme aida Richard à faire un ballot avec les vêtements magiques.

— J'ai vu des caméléons, dit-elle. Une des plus grandes merveilles conçues par le Créateur. Il t'a sans doute accordé ce fabuleux pouvoir parce que tu as le don. Une bénédiction, Richard, qui nous a sauvé la vie.

Gratch approcha et tendit à la vieille femme les dernières capes pour qu'elle les ajoute au ballot de Richard.

L'angoisse lui serrant soudain la poitrine, le jeune homme se tourna vers le garn.

— Tu sens d'autres mriswiths ? demanda-t-il.

Gratch donna la toute dernière cape à maîtresse Sanderholt, sonda longuement les alentours puis fit non de la tête.

— Une excellente nouvelle, soupira Richard, soulagé. Tu as idée d'où ils venaient ?

Le garn recommença son manège. Son regard se posa un moment sur la Forteresse du Sorcier, mais il finit par hausser les épaules, désolé de ne pas pouvoir aider son ami.

Richard se tourna de nouveau vers la ville, où des soldats de l'Ordre Impérial continuaient à patrouiller. À ce qu'on disait, il y avait dans cette armée des membres de plusieurs nations. Mais la plupart des soudards, reconnaissables à leur uniforme noir, étaient des D'Harans.

Le Sourcier noua solidement son ballot et le jeta sur le sol.

— Maîtresse Sanderholt, demanda-t-il, qu'est-il arrivé à vos mains ?

La vieille femme baissa les yeux sur les bandages maculés de taches de sauces et de traînées de suie.

— Ces brutes m'ont arraché les ongles avec une pince. Pour me forcer à témoigner contre la Mère Inquisitrice… Ma chère petite Kahlan…

— Et vous avez cédé ? lança Richard. (Il s'empourpra, conscient que sa question pouvait être mal comprise.) Désolé, j'ai parlé avant de réfléchir. Personne n'a le droit d'exiger que quelqu'un résiste à la torture. De toute façon, ces porcs se fichent de la vérité. Et Kahlan a dû comprendre que vous ne l'aviez pas *vraiment* trahie.

— J'ai d'abord refusé de l'accabler… Elle a très bien compris, comme tu dis, et m'a ordonné de témoigner contre elle pour qu'on ne me fasse plus de mal. Mais proférer ces mensonges fut un cauchemar.

— Je suis né avec le don… Hélas, j'ignore comment l'utiliser. Sinon, je tenterais de vous soulager. Désolé… J'espère au moins que la douleur s'atténue.

— Aydindril étant occupée par l'Ordre Impérial, j'ai bien peur qu'elle augmente encore.

— Les D'Harans vous ont torturée ?

— Non, c'est un sorcier keltien qui a donné l'ordre. Lors de son évasion, Kahlan l'a tué. Mais la majorité des soldats sont des D'Harans.

— Et comment ont-ils traité les habitants de la ville ?

Maîtresse Sanderholt se passa les mains sur les bras, comme si elle grelottait de froid. Richard pensa à lui poser sa cape sur les épaules. Mais il se ravisa, et l'aida plutôt à remonter son châle, qui avait encore glissé.

— Les D'Harans ont conquis Aydindril cet automne. Les combats furent très durs. Depuis qu'ils ont écrasé toute résistance, ils ne sont pas si cruels que ça, à part quelques dérapages. Peut-être pour ne pas dévaloriser leur prise de guerre…

— C'est bien possible… Ont-ils aussi investi la Forteresse du Sorcier ?

Maîtresse Sanderholt jeta un coup d'œil à l'imposant édifice.

— Je ne crois pas… Des sortilèges la protègent, et les militaires d'harans redoutent la magie.

— Que s'est-il passé après la guerre contre D'Hara ?

— Nos ennemis, comme beaucoup d'autres peuples, ont pactisé avec l'Ordre Impérial. Les Keltiens ont peu à peu pris le pouvoir, même si les D'Harans continuent à leur fournir l'essentiel de la logistique et des troupes. Les Keltiens n'ont pas peur de la magie. Le prince Fyren et son sorcier ont plié le Conseil à leur volonté. Après la mort de Fyren, du sorcier et de tous les conseillers, il est difficile de dire qui commande. Les D'Harans, je suppose. Bref, nous sommes toujours à la merci de l'Ordre Impérial. Sans la Mère Inquisitrice et sans le grand sorcier, notre avenir est très sombre. Je sais que Kahlan a dû fuir pour sauver sa tête, mais…

La vieille femme hésitant, Richard acheva sa phrase.

— … Depuis la création des Contrées du Milieu, et la fondation d'Aydindril, seules des Mères Inquisitrices y ont exercé le pouvoir.

— Tu connais notre histoire ?

— Kahlan m'en a raconté une partie. Elle a le cœur brisé d'avoir abandonné sa ville. Maîtresse Sanderholt, nous ne laisserons pas Aydindril entre les mains de l'Ordre, et nous lui arracherons aussi les Contrées du Milieu. Vous avez ma parole.

— Ce qui était n'est plus…, soupira la vieille femme. L'Ordre Impérial réécrira l'histoire, et les Contrées sombreront dans l'oubli. Richard, je sais que tu as hâte de partir d'ici. Rejoins Kahlan et trouvez-vous un endroit paisible où vivre heureux. Ne pensez pas avec amertume à tout ce qui a été perdu. Quand tu verras ta bien-aimée, dis-lui que la foule qui se réjouissait en assistant à son « exécution » ne représente pas tout son peuple. Beaucoup de braves gens ont pleuré sa mort. Depuis qu'elle est partie, j'ai eu le temps de voir la réalité sous toutes ses facettes. Comme partout, il y a des êtres méprisables en Aydindril. Mais on y trouve toujours des cœurs purs qui ne l'oublieront pas. Même si nous sommes désormais des sujets de l'Ordre Impérial, le souvenir des Contrées du Milieu ne s'effacera pas de nos esprits.

— Merci, maîtresse Sanderholt. Kahlan sera contente de savoir que des hommes et des femmes lui restent fidèles, et chérissent encore les Contrées. Mais ne vous découragez pas. Tant que nous refuserons de courber l'échine, il y aura de l'espoir. Et nous finirons par vaincre.

La vieille femme sourit. Dans ses yeux, Richard lut pourtant un désespoir infini. Elle ne croyait pas un mot de ce qu'il venait de dire. Vivre sous le joug de l'Ordre, même peu de temps, était assez atroce pour souffler jusqu'à la dernière étincelle d'espoir. À présent, il comprenait pourquoi elle était restée en Aydindril. Où aurait-elle pu

aller, de toute façon ?

Richard retrouva son épée dans la neige et essuya la lame sur la tunique de cuir d'un mriswith décapité. Puis il la remit au fourreau.

Entendant des murmures dans leur dos, le Sourcier et sa compagne se retournèrent. En haut des marches, un petit groupe d'aides cuisiniers, l'air incrédule, regardaient le carnage…

… Et Gratch !

Un homme avait ramassé un des couteaux à trois lames. L'air pensif, il le faisait tourner entre ses mains. Peu désireux d'approcher du garn, il fit signe à maîtresse Sanderholt de le rejoindre. Agacée, la vieille femme lui ordonna de descendre jusqu'à elle.

Voûté par une vie de dur labeur – plus que par l'âge, même si ses cheveux grisonnaient – il dévala les marches en se déhanchant, comme s'il portait un sac de grain sur les épaules. Arrivé devant maîtresse Sanderholt, il la salua d'une rapide révérence. Puis son regard vola nerveusement de Gratch à Richard.

— Que se passe-t-il, Hank ?

— Nous avons des problèmes, maîtresse Sanderholt.

— J'ai mes propres soucis, en ce moment… Vous n'êtes pas fichus de défourner le pain sans mon aide ?

— Bien sûr que si, maîtresse… Mais nos problèmes ont un rapport avec ces… hum… (Il désigna les mriswiths déchiquetés.) créatures.

— Que veux-tu dire ? demanda Richard.

Hank baissa les yeux sur l'épée du Sourcier… et les releva très vite.

— Je crois que…

Gratch ayant cru malin de lui sourire, le pauvre homme ne parvint plus à articuler un mot.

— Hank, dit Richard, regarde-moi ! (Il attendit que l'aide cuisinier obéisse.) Ce garn ne te fera pas de mal, et les « créatures » sont des mriswiths. Gratch et moi les avons tuées, d'accord ? À présent, parle-nous de tes problèmes.

Hank essuya sur son pantalon ses mains moites de sueur.

— Ces couteaux à trois lames… J'en ai ramassé un, et… Eh bien, je crois qu'ils ont servi à… (Il hésita.) La panique se répand comme une traînée de poudre, maîtresse Sanderholt. Des gens sont morts, le ventre ouvert par des armes à trois lames.

— La signature des mriswiths, fit Richard. On ne les voit pas venir et ils éviscèrent leurs proies. Où et quand a-t-on trouvé ces cadavres ?

— Partout en ville, aux premières lueurs de l'aube. J'en ai déduit qu'il y avait plusieurs tueurs. À voir tous ces… mriswiths… morts, je n'en doute plus. Les cadavres sont disposés comme les rayons d'une roue dont le moyeu serait… le palais. Les monstres ont tué tous ceux qu'ils ont trouvés sur leur chemin : les hommes, les femmes et même les chevaux. Les soldats sont furieux, parce qu'ils ont perdu des

camarades. Ils redoutent une attaque massive. Un mriswith a chargé une petite foule, dans une rue. Pour passer, il a fait un massacre ! Un autre s'est introduit dans le palais. Il a tué une servante, deux gardes et Jocelyne.

Maîtresse Sanderholt ferma les yeux et murmura une prière.

— Je suis navré, maîtresse… Au moins, Jocelyne n'a pas souffert. Elle est morte sur le coup…

— Il y a d'autres victimes dans notre équipe ?

— Non. Jocelyne faisait une course quand c'est arrivé. Aucun monstre ne s'est infiltré dans les cuisines.

Sous le regard inquiet de Gratch, Richard leva les yeux vers la Forteresse. Au sommet de la montagne, la neige semblait rose à la lumière de l'aube. Un goût amer dans la gorge, le Sourcier regarda de nouveau la cité.

— Hank ?

— Messire ?

— Recrute quelques hommes et transportez les mriswiths devant la porte principale du palais. Alignez-les bien proprement, et plantez les têtes coupées sur des piques. Débrouillez-vous pour que toute personne qui entre ici soit obligée de zigzaguer entre les cadavres.

Hank se racla la gorge, comme s'il voulait protester. Un nouveau regard sur l'épée du Sourcier l'en dissuada.

— À vos ordres, messire !

Il s'inclina devant maîtresse Sanderholt et courut chercher de l'aide pour remplir sa mission.

— Les mriswiths ont sûrement des pouvoirs magiques, expliqua Richard. Ma petite « exposition » dissuadera peut-être les D'Harans d'investir le palais. Provisoirement, en tout cas.

— Richard, es-tu le seul capable de sentir ces créatures avant qu'il ne soit trop tard ?

— Non. On me l'a fait croire, mais ce n'était pas vrai. Gratch les repère aussi, et il semble même plus efficace que moi, à ce jeu…

— L'Ordre Impérial voue aux gémonies la magie et ceux qui la pratiquent. L'homme que le mriswith a appelé « celui qui marche dans les rêves » a peut-être chargé les monstres d'éliminer tous les sorciers.

— Pas mal raisonné… Mais où voulez-vous en venir ?

— Zedd est un sorcier. Kahlan aussi détient une forme de pouvoir…

Richard frémit en entendant la vieille femme exprimer ses propres angoisses à voix haute.

— Je sais, mais j'ai une idée… Pour le moment, je m'occuperai de ce qui se passe ici. L'Ordre Impérial va trop loin !

— Et tu crois pouvoir l'arrêter ? Je ne veux pas t'offenser, mais tu

ignores comment utiliser ton don. Il nous faudrait un vrai sorcier, et tu n'en es pas un. Pars tant que c'est encore possible.

— Pour me cacher où ? Si les mriswiths m'ont débusqué ici, ils me retrouveront partout ! (Sentant qu'il s'empourprait, le jeune homme se détourna.) Je sais bien que je ne suis pas un sorcier…

— Alors, que comptes-tu faire ?

— La Mère Inquisitrice Kahlan, au nom des Contrées du Milieu, a déclaré la guerre à l'Ordre Impérial. Le but de l'Ordre est d'éradiquer la magie pour mieux dominer les peuples. Si nous ne combattons pas, tous ceux qui ont un pouvoir mourront, et les gens normaux seront réduits en esclavage. Les Contrées et les autres pays ne connaîtront plus la paix tant que l'Ordre n'aura pas été écrasé !

— Richard, il y a des milliers de soldats en ville. Qu'espères-tu accomplir, seul contre tous ?

Las de ne jamais savoir quelle catastrophe l'attendait au tournant, le Sourcier en avait assez qu'on l'emprisonne, qu'on le torture, qu'on lui mente et qu'on se serve de lui. Et il ne supportait plus de voir mourir des innocents.

Il devait agir.

Bien que n'étant pas un sorcier, il en connaissait plusieurs ! Zedd était à quelques semaines de cheval, au sud-ouest. Il admettrait que débarrasser au plus vite Aydindril des soudards de l'Ordre était une priorité. Comme protéger la Forteresse. Si ce sanctuaire était détruit, combien de trésors seraient à jamais perdus ?

Si ça ne suffisait pas, le Sourcier irait dans l'Ancien Monde, au Palais des Prophètes, où il trouverait de l'aide. Son ami Warren, par exemple… Même s'il n'était pas complètement formé, il connaissait la magie et saurait l'utiliser. Mieux que Richard, en tout cas.

Sœur Verna aussi viendrait à son secours. Moins puissantes que les sorciers, les Sœurs de la Lumière contrôlaient cependant assez de magie pour être redoutables. Hélas, seule Verna était fiable. Et peut-être aussi la Dame Abbesse, Annalina… Bien qu'il détestât sa façon de lui cacher des informations, et d'altérer la vérité pour arriver à ses fins, il la savait dépourvue de malveillance. Avec des moyens discutables, cette femme servait néanmoins une juste cause. Et elle ne lui tournerait pas le dos.

Enfin, il restait Nathan. Ayant passé la plus grande partie de sa vie au palais, sous la protection d'un sortilège, le Prophète frôlait les mille ans d'existence. Comment imaginer ce qu'un homme pareil pouvait savoir ?

Nathan avait vu du premier coup d'œil que Richard était un sorcier de guerre – le premier depuis des lustres. Il l'avait aidé à comprendre sa propre nature et à l'accepter. S'il lui demandait son assistance, il ne refuserait pas. D'autant plus qu'il était un Rahl – donc un lointain

ancêtre du Sourcier.

— En ce moment, marmonna Richard, les agresseurs dictent les règles du jeu. Je dois changer ça.

— Comment ? demanda maîtresse Sanderholt.

— Il faut que je les surprenne…

Richard laissa courir ses doigts sur la garde de son épée. Il suivit le tracé du mot « Vérité », tissé en fils d'or le long de la poignée, et sentit la magie remonter dans son bras.

— Je porte l'Épée de Vérité, qui me fut remise par un authentique sorcier. Le Sourcier a une mission à accomplir, et il ne se dérobera pas.

Pensant aux malheureux éventrés par les mriswiths, Richard se laissa emporter par la fureur que lui communiquait son arme.

— Je jure, murmura-t-il, de donner des cauchemars à celui qui marche dans les rêves !

Chapitre 4

Les bras me démangent, se plaignit Lunetta. Il y a beaucoup de pouvoir, ici…

Tobias Brogan jeta un coup d'œil derrière son épaule. Les lambeaux de tissus multicolores qui « habillaient » la vieille femme volaient au vent tandis qu'elle se grattait frénétiquement. Au milieu des soldats revêtus d'armures et de cottes de mailles rutilantes, une cape pourpre sur les épaules, la silhouette grotesque de Lunetta évoquait un épouvantail perché sur un cheval. Ses bajoues ballottaient au rythme de ses contorsions, et ses lèvres retroussées révélaient une bouche à la denture pourrissante.

Dégoûté, Brogan détourna les yeux. Lissant son impressionnante moustache, il contempla un moment la Forteresse du Sorcier, nichée à flanc de montagne. Les premiers rayons de soleil de cette fin d'hiver se reflétaient sur la pierre sombre de l'édifice, ajoutant à son aspect sinistre.

— De la magie, seigneur général, insista Lunetta. Vous pouvez me croire, il y en a dans le coin. Et très puissante…

La vieille folle continua à marmonner au sujet de ses fichues démangeaisons.

— Tais-toi, *streganicha* ! Un crétin congénital n'aurait pas besoin de tes misérables pouvoirs pour savoir qu'une aura de magie enveloppe Aydindril.

Sous ses paupières tombantes, les yeux de la femme brillèrent de sauvagerie.

— Mais vous n'avez jamais vu une magie comme celle-là, dit-elle d'une voix trop fluette pour le reste de sa personne, uniformément boursouflée. Et moi non plus… J'en sens aussi au sud-ouest, pas seulement ici.

Sans cesser de grommeler, Lunetta se gratta de plus belle.

Brogan survola du regard la foule qui se pressait dans la rue, puis étudia d'un œil critique les superbes palais alignés dans l'avenue des Rois, comme l'appelaient les indigènes. Ces bâtiments étaient conçus pour impressionner le badaud, censé être ébahi par la richesse, la puissance et le bon goût de leurs propriétaires. Tous arboraient de majestueuses colonnades, des façades richement ornementées, des fenêtres tape-à-l'œil et des toits tarabiscotés.

Des paons de pierre occupés à faire la roue ! conclut Brogan, écœuré. L'art du gaspillage et de l'ostentation poussé à son

maximum…

Dans le lointain, Tobias aperçut le Palais des Inquisitrices, avec ses tours et ses colonnes dix fois plus prétentieuses que les autres. Avec sa pierre aussi blanche que la neige, ce lieu impie tentait de se dissimuler derrière une illusoire pureté.

Ses doigts osseux caressant l'étui à trophées accroché à sa ceinture, Brogan écrasa de son mépris ce sanctuaire de la perversité, instrument de l'ignoble domination de la magie sur l'authentique foi.

— Seigneur général, insista Lunetta, m'avez-vous entendue ?

Brogan se retourna sur sa selle, ses bottes impeccablement cirées craquant contre le cuir de ses étriers.

— Galtero ! appela-t-il.

Coiffé d'un casque orné de crins de cheval teints en rouge, pour rappeler les capes de soldats, le colonel aux yeux noirs froids comme la mort lâcha ses rênes d'une main et approcha de son chef au petit trot.

— Général ?

— Si ma sœur refuse de se taire quand je le lui ordonne, bâillonnez-la !

Lunetta jeta un regard dubitatif au colosse qui chevauchait désormais près d'elle, éblouissant dans son armure polie. Tentée de continuer à ronchonner, elle baissa les yeux sur les armes accrochées à la ceinture du militaire, les releva pour croiser son regard de tueur et préféra ne pas insister.

— Pardonnez-moi, seigneur général, dit-elle sans cesser de se gratter.

Histoire de prouver sa bonne volonté, elle inclina humblement la tête.

Galtero fit faire un écart à son hongre gris. Effrayée, la jument baie de Lunetta manqua s'emmêler les jambes.

— Silence, *streganicha !*

Tremblant sous l'insulte, la femme foudroya le mufle du regard. Mais sa rébellion ne dura pas, et elle se ratatina sur sa selle.

— Je ne suis pas une sorcière, marmonna-t-elle.

Galtero leva un sourcil, la réduisant définitivement au silence. Le colonel était un homme de devoir. Si on lui donnait l'ordre de l'égorger, le lien familial qui unissait Lunetta au général ne retiendrait pas sa main. Cette femme était une *streganicha* souillée par le démon. S'il le fallait, Galtero, comme les autres hommes, la saignerait à blanc sans l'ombre d'une hésitation. Car la mission passait avant les considérations sentimentales. Et Lunetta était un témoignage vivant de la perversité du Gardien, qui adorait frapper les justes et souiller les plus nobles familles.

Sept ans après la naissance de la *streganicha*, le Créateur avait réparé cette injustice avec la venue au monde de Tobias, destiné à purifier ce que le Gardien avait corrompu. Hélas, il était trop tard pour la mère des deux enfants, qui sombrait déjà dans la folie. L'année de ses huit ans, son père poussé au tombeau par le déshonneur et sa mère définitivement aliénée, le futur général avait hérité d'un fardeau écrasant : gérer le « don » de sa sœur, à défaut de *la* contrôler.

À cette époque, Lunetta l'adorait. Tobias s'était servi de son amour pour la convaincre de satisfaire aux exigences du Créateur. Devenu son guide en matière de morale, il lui avait transmis les enseignements que les membres du cercle royal lui prodiguaient. Lunetta avait toujours eu besoin d'un tuteur. Âme innocente victime d'une malédiction qui la dépassait, elle était incapable de la combattre – et moins encore de s'en libérer.

Avec une ardeur impitoyable, et un entêtement admirable, Brogan avait lavé l'honneur de sa famille, sali par la présence en son sein d'une magicienne. Ce travail de longue haleine avait porté ses fruits, réduisant ses détracteurs au silence. Le stigmate transformé en glorieux étendard, Tobias était devenu le plus exalté parmi les exaltés !

Il adorait sa sœur au point de l'égorger lui-même, s'il le fallait, pour l'arracher aux tentacules du Gardien. Oui, pour la soustraire à la corruption suprême, s'il n'était plus possible de la *contenir*, le général était prêt à tuer l'être qu'il aimait le plus au monde. Aussi cruel que ce fût, Lunetta cesserait de vivre le jour où elle ne l'aiderait plus à arracher le mal à la racine en démasquant les messagers du fléau. Pour l'heure, malgré la souillure qui la rongeait de l'intérieur, celle qu'il appelait la « vieille sorcière » continuait à lui être utile.

Lunetta ne ressemblait pas à grand-chose dans son costume d'épouvantail. Étrangement, ses haillons bariolés étaient son ultime joie, au point qu'elle les avait surnommés les « mignons ». Mais se fier aux apparences aurait été une erreur, car le Gardien l'avait dotée d'un pouvoir et d'une force considérables. Dont son frère, lutteur infatigable, l'avait peu à peu débarrassée.

Toutes les créations du Gardien souffraient du même défaut. Avec de l'ingéniosité, les vrais dévots pouvaient les retourner contre lui. Car pour lutter contre l'impiété, le Créateur leur fournissait toujours les bonnes armes – à condition de faire l'effort de les chercher et d'être assez audacieux pour les utiliser. Cette aptitude, une manifestation supérieure de la sagesse, avait séduit Tobias dès sa rencontre avec les héros de l'Ordre Impérial. Assez intelligents pour comprendre le paradoxe ultime, ils avaient osé se servir de la magie afin de débusquer et de détruire l'impiété.

Comme Brogan, l'Ordre se servait des *streganicha*. Apparemment,

ses membres les appréciaient et leur faisaient confiance. À dire vrai, Brogan n'aimait pas que les sorciers soient autorisés à se promener librement, à collecter des informations et à émettre des suggestions. Mais s'ils se retournaient contre la cause, eh bien, il avait toujours Lunetta à ses côtés…

Sœur ou pas, côtoyer ainsi le mal le révulsait.

Alors que l'aube se levait à peine, les rues grouillaient déjà de monde. Devant chaque ambassade, des soldats de toutes les origines montaient la garde. D'autres hommes, essentiellement des D'Harans, patrouillaient en ville. Aux aguets, ils semblaient attendre à tout moment une attaque surprise.

Officiellement, ces militaires contrôlaient la situation. Enclin à ne rien croire sur parole, Brogan avait organisé ses propres patrouilles, la nuit précédente. Selon ses officiers, il n'y avait aucun « résistant » – le nom pompeux que se donnaient les indigènes rebelles – aux alentours d'Aydindril.

Brogan adorait arriver quand on l'attendait le moins, et avec davantage d'hommes que prévu. Une sage précaution, au cas où *il* devrait prendre les événements en main. Ce matin, cinq cents guerriers l'accompagnaient. S'il découvrait que les choses n'allaient pas bien en ville, le gros de son armée les rejoindrait. Une force en mesure d'écraser n'importe quelle insurrection, comme elle l'avait déjà prouvé.

Si les D'Harans n'avaient pas été ses alliés, leur nombre aurait inquiété Brogan. Bien qu'il eût toute confiance en ses soldats, seuls les vaniteux livraient bataille quand les chances étaient égales. Pour ferrailler lorsqu'elles étaient contre soi, il fallait être un imbécile ! Deux catégories d'hommes que le Créateur ne portait pas dans son cœur.

Levant une main, Tobias fit ralentir la colonne pour laisser passer une patrouille de D'Harans qui traversait la rue. Il trouva inconvenant que ces soldats avancent en formation de bataille sur la voie publique. Mais ces brillants guerriers, dans une ville conquise, en étaient peut-être réduits à effrayer les badauds et les tire-laine à grand renfort de manifestations de force.

Armes au poing, l'air pas commode, les D'Harans ne quittèrent pas les cavaliers des yeux, guettant tout signe d'hostilité. Brogan s'étonna qu'ils marchent ainsi, acier au clair. Décidément, ces gaillards étaient du genre prudent…

Ne se laissant pas impressionner, ils ne daignèrent pas accélérer le rythme. Tobias eut un sourire satisfait. Des hommes de moindre valeur auraient allongé le pas…

Leurs armes, essentiellement des épées et des haches, ne brillaient pas au soleil comme des diamants. Cette sobriété volontaire les rendait

plus menaçantes encore – des outils de mort choisis pour leur efficacité, pas pour en mettre plein la vue aux civils.

Vingt fois moins nombreux que les cavaliers, les soldats en uniforme de cuir noir regardèrent leurs armures polies avec une suprême indifférence. En règle générale, le métal scintillant et les armes rutilantes étaient l'apanage des chefs vaniteux. Dans ce cas précis, cela témoignait du sens de la discipline de Brogan, et de son souci pointilleux du détail. Mais les D'Harans l'ignoraient sûrement. Là où Tobias et ses fidèles étaient mieux connus, un coup d'œil sur leurs capes pourpres suffisait à faire blêmir les hommes les plus costauds. Et en voyant briller leurs armures, la plupart de leurs ennemis détalaient sans demander leur reste…

Alors qu'ils traversaient les monts Rang'Shada, après avoir quitté Nicobarese, Brogan et ses fidèles avaient croisé une armée de l'Ordre Impérial essentiellement composée de D'Harans.

Brogan avait été impressionné par le général Riggs, qui s'était montré très ouvert à ses conseils et à ses suggestions. Fasciné par le bonhomme, Tobias lui avait laissé une partie de ses forces pour l'aider à conquérir plus vite les Contrées du Milieu. En route pour Ebinissia, la capitale de Galea, Riggs et ses braves étaient chargés de soumettre la cité à l'Ordre Impérial. Le Créateur en soit loué, ils avaient réussi.

Les D'Harans étaient connus pour ne pas aimer la magie, et cela plaisait à Brogan. En revanche, qu'ils en aient peur le dégoûtait. Pour le Gardien, la sorcellerie était un moyen de s'introduire dans le monde des vivants. S'il était juste de redouter le Créateur, il convenait d'éradiquer la magie, puisqu'elle combattait dans le camp du royaume des morts.

Pendant longtemps – jusqu'à la chute de la frontière, au printemps précédent – D'Hara avait été isolée des Contrées du Milieu. Pour Brogan, ces pays et leurs habitants étaient un nouveau territoire attendant qu'on lui dispense la lumière. Et probablement qu'on le purifie…

Darken Rahl, le maître de D'Hara, avait fait disparaître la frontière pour permettre à ses troupes d'envahir les Contrées du Milieu et de conquérir Aydindril – entre autres cités. S'il s'était davantage intéressé aux affaires humaines, Rahl aurait tenu les Contrées sous sa coupe avant que quiconque ait pu lever une armée contre lui. Mais sa funeste passion pour la magie avait précipité sa perte. Après son assassinat par un prétendant au trône – à en croire les rumeurs –, les forces d'haranes s'étaient unies à l'Ordre Impérial.

Il n'y avait plus en ce monde un endroit sûr pour l'antique religion agonisante qu'on nommait la « magie ». Le règne de l'Ordre Impérial commençait, et la gloire du Créateur guiderait les hommes. Ses prières ayant été exaucées, Tobias Brogan remerciait chaque jour le Créateur

de l'avoir fait naître à une époque où il pourrait participer à la plus belle aventure de tous les temps. Acharné à la perte de la magie blasphématoire, il chevaucherait à la tête des justes pour livrer l'ultime bataille entre le bien et le mal. L'histoire était en marche, et Tobias jouait les éclaireurs pour elle…

Récemment, le Créateur était venu le visiter dans ses rêves pour le féliciter de l'œuvre qu'il avait entreprise. Craignant de paraître présomptueux, Brogan n'en avait pas parlé à ses hommes. Être distingué par le Créateur paraissait assez satisfaisant comme cela… Mais il en avait informé Lunetta, qui n'en était toujours pas revenue. Après tout, le Créateur daignait rarement s'adresser à un de Ses enfants…

La patrouille ayant fini de traverser, Brogan talonna légèrement son cheval. Aucun D'Haran n'avait daigné se retourner pour voir si les cavaliers se montraient menaçants, ou s'ils faisaient mine de suivre le détachement. Mais tenir ce comportement pour de la négligence eût été du crétinisme, et Tobias n'avait rien d'un idiot.

La colonne reprit son chemin. Alors que la foule s'écartait respectueusement, Brogan reconnut les uniformes de certains soldats postés devant les palais : des Sandariens, des Jariens et des Keltiens. Ne voyant pas l'ombre d'un Galeien, il conclut que Riggs et ses hommes avaient fait de l'excellent travail à Ebinissia.

Dès qu'il aperçut des uniformes de son pays, Tobias fit signe à une escouade de se lancer au galop. Leurs capes pourpres flottant au vent – un moyen imparable de s'identifier – les cavaliers dépassèrent les fantassins, les piquiers et les porte-étendard, puis prirent rapidement de l'avance sur leur chef. Les sabots ferrés de leurs montures martelant le marbre, ils s'engagèrent dans l'immense escalier du Palais de Nicobarese, un édifice aussi pompeux que les autres avec ses colonnes cannelées en marbre marron à veinures blanches – un matériau rarissime directement importé des montagnes de l'est de Nicobarese. Un exemple de plus du gaspillage et de la prétention qui donnaient la nausée à Brogan…

Les soldats de l'armée régulière en poste devant l'ambassade sursautèrent en reconnaissant les cavaliers. Alors qu'ils s'empressaient de les saluer, le bras quelque peu tremblant, les hommes aux capes pourpres les forcèrent à s'écarter pour céder le passage à leur général.

Au sommet de l'escalier, Brogan mit pied à terre entre deux statues de guerriers montés sur des étalons cabrés. Accordant à peine un regard à ces monuments de mauvais goût en pierre couleur peau de chamois, il tendit les rênes de son cheval à un garde au teint cendreux.

Tobias contempla la ville et son regard s'attarda longuement sur le Palais des Inquisitrices. Il était de très bonne humeur, un événement de plus en plus rare, ces derniers temps…

Mais ne contemplait-il pas l'aube d'une nouvelle ère ?

— Longue vie au roi ! lança le garde quand Tobias se retourna.

— Il est un peu tard pour le lui souhaiter, j'en ai peur…

— Que voulez-vous dire, messire ? osa demander le soldat, la tête baissée en signe de respect.

— Le roi, répondit Tobias en lissant sa moustache, ne méritait pas l'amour que nous lui portions. Sa vraie nature révélée, il a brûlé pour expier ses péchés. À présent, soldat, occupe-toi de mon cheval. (Il fit signe à un autre garde.) Toi, va prévenir les cuisiniers que je meurs de faim. Surtout, qu'ils ne me fassent pas attendre, ou il leur en cuira !

Le soldat partit au pas de course.

— Galtero ! appela Tobias. (Toujours à cheval, le colonel approcha de son supérieur.) Prends la moitié des hommes, et ramène-moi cette garce. Après m'être restauré, je la ferai passer en jugement.

Du bout des doigts, le général tapota l'étui accroché à sa ceinture. Bientôt, il ajouterait à sa collection une pièce de choix – la plus belle qu'on puisse imaginer. À cette idée, il eut un sourire qui déforma la vieille cicatrice, au coin de sa bouche, mais n'eut pas d'écho dans ses yeux noirs.

Tobias Brogan serait le principal artisan du redressement moral du monde. Et il s'en rengorgeait d'avance.

— Lunetta… (Plus que jamais semblable à un épouvantail, la sœur de Tobias contemplait le Palais des Inquisitrices… en se grattant un bras.) Lunetta !

— Oui, seigneur général ?

Tobias rejeta sa cape en arrière et remit bien droit l'insigne de son grade.

— Viens manger avec moi. J'ai un nouveau rêve à te raconter…

— Vraiment, général ? Je brûle de l'entendre, vous savez… C'est un tel honneur pour moi…

— Ça, tu peux le dire… (Ils franchirent les grandes portes ridiculement ornées et entrèrent dans le palais.) Nous devons aussi parler, et il faudra que tu m'écoutes attentivement. Tu le feras, n'est-ce pas ?

— Comme toujours, général !

Brogan s'arrêta devant une fenêtre munie d'un somptueux rideau bleu. Sortant son couteau, il coupa une large bande de tissu, sur le bord, là où pendaient des pompons en fils d'or.

Très excitée, Lunetta se passa la langue sur les lèvres et sautilla d'impatience.

— Un nouveau « mignon » pour toi, très chère.

Ravie, Lunetta s'empara de la bande de tissu, l'admira un instant, puis, la posant partout sur son corps, tenta de déterminer le meilleur

endroit où l'ajouter à son pathétique accoutrement.

— Merci, seigneur général. Il est magnifique.

Sa sœur sur les talons, Brogan avança dans le grand couloir au sol couvert d'un magnifique tapis. Daignant à peine jeter un coup d'œil à la collection de portraits royaux, il grogna de mépris en découvrant les dorures des portes et les cadres des miroirs en or massif.

Un serviteur en tenue blanche et marron conduisit le général et sa compagne jusqu'à la salle à manger. Rentrant les épaules comme s'il s'attendait à recevoir des coups, l'imbécile s'inclinait platement tous les deux pas en débitant des compliments minables.

Tobias Brogan n'était pas le genre d'homme dont la carrure impressionnait d'emblée les gens. Pourtant, les serviteurs, les gardes et les officiels du palais – souvent en train de finir de boutonner leur veste – qui déboulèrent dans le couloir, anxieux de voir ce qui se passait, blêmirent en reconnaissant le chef suprême du Sang de la Déchirure.

Sur un mot de lui, les messagers du fléau – qu'ils fussent des mendiants, des soldats, des nobles ou des rois – finissaient sur le bûcher pour expier leurs crimes.

Chapitre 5

Hypnotisée par les flammes, sœur Verna vit jaillir de leurs profondeurs d'éphémères filaments aux couleurs brillantes et des rayons vacillants illusoires – tels des doigts enlacés pour exécuter une étrange danse – qui tourbillonnèrent dans l'air, firent voleter les vêtements des officiants et diffusèrent une chaleur qui les aurait forcés à reculer sans la protection de leurs boucliers.

À l'horizon, un soleil rouge sang émergea enfin, noyant sous sa lumière les langues de feu du bûcher funéraire où deux corps finissaient de se consumer.

Dans l'assistance, quelques Sœurs de la Lumière sanglotaient encore. Verna, elle, avait déjà versé toutes les larmes de son corps.

Une centaine de garçons et de jeunes hommes faisaient cercle autour du bûcher en compagnie de deux cents sœurs et novices. À part la sœur et le « sujet » restés au palais pour y monter une garde symbolique – et la malheureuse folle enfermée pour son bien dans une pièce vide protégée par un bouclier – tous les résidents du Palais des Prophètes, massés sur la colline qui dominait Tanimura, étaient venus voir les flammes se lancer fièrement vers le ciel.

Dans cette foule, chacun se sentait plus solitaire que jamais, muré dans un monde intérieur où il n'existait plus que l'introspection et la prière. Comme il convenait, personne n'avait dit un mot pendant la cérémonie.

Verna avait mal au dos après une nuit passée à se recueillir devant les cadavres. Depuis le crépuscule, priant sans relâche, ils étaient tous restés là, s'acharnant à maintenir sur les dépouilles la protection symbolique d'un bouclier collectif.

Un roulement de tambour incessant montait de la ville, à leurs pieds. Au moins, ils étaient assez loin pour qu'il ne leur agresse pas les tympans.

Aux premières lueurs de l'aube, le bouclier abaissé, chaque sœur avait propulsé vers le bûcher une étincelle de son Han. Alimentées par la magie, les flammes avaient dévoré les rondins soigneusement empilés et les deux cadavres – l'un minuscule et l'autre bien plus grand que la moyenne – enveloppés dans un linceul.

Pour conduire la cérémonie selon les règles, il avait fallu consulter les grimoires conservés dans les catacombes. Car depuis près de huit cents ans – sept cent quatre-vingt-onze pour être précis – aucune

Dame Abbesse n'avait plus quitté ce monde.

Selon les textes, ce rituel funéraire était réservé à la Dame Abbesse, dont l'âme irait directement se réfugier sous l'aile protectrice du Créateur. Par un vote, les sœurs avaient décidé d'accorder le même privilège à l'homme qui s'était si vaillamment battu pour tenter de la sauver. Le livre précisant que le scrutin devait être unanime, des débats houleux avaient précédé son organisation.

Comme le prescrivait le rituel, dès que la lumière du Créateur eut totalement dominé celle du feu, les sœurs rappelèrent à elles leur Han. Aussitôt, le bûcher s'éteignit, laissant pour unique témoignage de la cérémonie quelques rondins à demi calcinés et un tas de cendres.

Portée par le vent, la fumée se dissipa dans un ciel radieux.

C'était fini. De la Dame Abbesse Annalina et du Prophète Nathan, il ne restait plus rien.

En silence, les sœurs s'éloignèrent, seules ou en compagnie d'un jeune homme ou d'une novice qu'elles tentaient de réconforter. Comme des âmes en peine, elles descendirent lentement vers la ville et le Palais des Prophètes – un foyer que leur mère à tous venait de quitter pour toujours.

En baisant son annulaire gauche, un ultime hommage aux disparus, Verna pensa que la communauté, avec Nathan, avait également perdu son père.

Les mains croisées, la sœur regarda ses collègues s'éloigner. Avant sa mort, elle n'avait pas pu faire la paix avec la Dame Abbesse. Annalina s'était servie d'elle, puis l'avait humiliée et punie alors qu'elle obéissait à *ses* ordres et accomplissait scrupuleusement son devoir. Bien qu'au service exclusif du Créateur, comme toutes les sœurs, et consciente qu'Annalina avait agi au nom d'un intérêt supérieur, Verna avait souffert qu'on utilise sa loyauté pour la manipuler. Incidemment, ça l'avait fait passer pour une sacrée crétine !

Blessée par Ulicia, une Sœur de l'Obscurité, Annalina était restée dans le coma trois semaines avant d'expirer. Et Verna aurait tant aimé pouvoir lui parler une dernière fois…

Nathan n'avait pas quitté le chevet de la Dame Abbesse. Acharné à la sauver, il était allé au-delà de ses possibilités, y laissant sa santé et finalement sa vie.

Le Prophète avait toujours été une force de la nature, en tout cas aux yeux de Verna. Mais à près de mille ans, on ne résistait sans doute plus aussi bien à certaines épreuves… Sans compter qu'il avait dû beaucoup vieillir pendant la vingtaine d'années où elle avait cherché Richard, avant de l'amener enfin au palais.

Verna sourit en pensant au jeune homme, qui lui manquait beaucoup. Bien sûr, il lui avait mené la vie dure, mais lui aussi était

une victime des plans tortueux de la Dame Abbesse. Conscient que Verna avait simplement fait son devoir, il ne lui avait jamais tenu rigueur des actes discutables qu'elle s'était autorisés à l'occasion.

Verna eut les larmes aux yeux à l'idée que Kahlan, la bien-aimée du Sourcier, était sans doute morte sur l'échafaud, comme le lui avait montré une insoutenable prophétie. Cependant, il y avait un petit espoir… Armée d'une indestructible détermination, Annalina avait orchestré dans l'ombre la vie de beaucoup de gens. Si elle avait vraiment agi pour le bien des enfants du Créateur, pas pour satisfaire ses ambitions personnelles, il se pouvait que…

— Vous avez l'air furieuse, ma sœur, murmura soudain une voix.

Arrachée à sa sombre méditation, Verna se retourna et découvrit le jeune Warren, les mains glissées dans les manches de sa tunique violette.

Regardant autour d'elle, la sœur s'aperçut qu'ils étaient seuls sur la colline. Très loin en contrebas, les autres n'étaient plus que de minuscules points noirs…

— Sans doute parce que je le suis, Warren…

— Pour quelle raison, ma sœur ?

Avant de répondre, Verna lissa sa jupe noire, un peu plissée sur les hanches.

— Peut-être parce que je m'en veux… (Gênée, la sœur ajusta son châle bleu sur ses épaules, puis tenta de changer de sujet.) Tu es si jeune, Warren… Enfin, je veux dire que tu commences à peine tes études. Te voir sans Rada'Han ne cesse pas de m'étonner.

Mal à l'aise, Warren se gratta le cou, ceint par un collier durant la majeure partie de sa vie.

— Ma jeunesse est très relative, dit-il. Au palais, à cause du sortilège, je passe pour un gamin. En réalité, j'ai cent cinquante-sept ans, ma sœur. Ceci posé, je vous suis reconnaissant de m'avoir retiré mon collier. Ces derniers mois, le monde a tellement changé…

— Je vois ce que tu veux dire… Et Richard me manque aussi.

— Vraiment ? Décidément, ce n'est pas une personne ordinaire… Je n'arrive toujours pas à croire qu'il a réussi à contrarier les plans du Gardien. Pour l'empêcher de quitter le royaume des morts, il a dû vaincre le fantôme de son père et rapporter la Pierre des Larmes là où elle doit être. Sinon, les morts auraient envahi le monde des vivants. Pour être franc, le jour du solstice d'hiver, je n'en menais pas large.

— Moi non plus, avoua Verna. Mais n'oublie pas que tu as beaucoup aidé Richard. Je suis fière de toi, Warren. (Elle dévisagea le jeune homme souriant, étonné qu'il ait si peu changé au fil des années.) Et ta décision de rester au palais, même si tu n'as plus ton collier, me comble de joie. Surtout maintenant que le Prophète nous a quittés…

Warren tourna la tête vers le bûcher.

— J'ai passé la plus grande partie de ma vie dans les catacombes, à étudier les prédictions. Et je n'ai jamais su que le Prophète en chair et en os qui vivait au palais en délivrait régulièrement. Si on me l'avait dit, j'aurais pu suivre son enseignement. Une formidable occasion perdue…

— Nathan était un homme dangereux. Aucune sœur ne le comprenait vraiment, et toutes se méfiaient de lui. Pourtant, nous avons peut-être eu tort de t'empêcher de le voir. Si nous avions su ce qui se préparait, nous t'aurions sans doute ordonné de le côtoyer.

— C'est trop tard, maintenant…

— Warren, je sais que tu aimerais découvrir le monde, à présent que le Rada'Han ne te retient plus ici. Mais tu as choisi de rester, afin d'étudier encore. Le palais n'a plus de Prophète, et tu as des aptitudes certaines en la matière. Un jour, tu pourrais remplacer Nathan.

Warren tourna la tête vers la cité et chercha du regard les tours du palais.

— Les prophéties me fascinent depuis toujours, ma sœur. Récemment, j'ai commencé à les comprendre mieux que n'importe qui de ma connaissance. Mais il y a un monde entre les interpréter et les délivrer.

— Il faut du temps, mon ami. Quand Nathan avait ton âge, il ne devait pas être plus compétent que toi. Si tu continues d'étudier, d'ici quatre ou cinq siècles, tu seras un aussi grand Prophète que lui.

— C'est vrai, mais je n'ai jamais mis le nez hors du palais… On dit qu'il y a des livres passionnants dans la Forteresse du Sorcier, en Aydindril. Et partout ailleurs ! Richard est sûr que j'en trouverai au Palais du Peuple de D'Hara. J'ai soif d'apprendre, et les connaissances sont éparpillées dans le vaste monde.

Verna fit rouler ses épaules pour les dénouer un peu.

— Warren, le Palais des Prophètes est défendu par un sortilège. Si tu t'en vas, tu vieilliras comme les gens normaux. Regarde ce qui m'est arrivé en une petite vingtaine d'années ! Nous n'avons qu'un an d'écart, tu le sais. Pourtant, tu ressembles à un jeune homme à marier, et moi à une vieille dame qui fera bientôt sauter son petit-fils sur ses genoux. À présent que je suis de retour, je vieillirai moins vite, mais ce qui est perdu ne reviendra plus…

— Vous n'avez pas tant de rides que ça, ma sœur, dit Warren en baissant les yeux.

Verna ne put s'empêcher de sourire.

— Tu sais, je m'étais entichée de toi, à une époque…

Soufflé, Warren recula d'un pas.

— De moi ? C'est une blague… Quand ?

— Oh, ça ne date pas d'hier… Une bonne centaine d'années, en

fait. Tu étais si studieux et si intelligent. Tes belles boucles blondes et tes yeux bleus me donnaient des palpitations cardiaques !

— Sœur Verna ! s'écria Warren, rouge comme une pivoine.

— Tout ça est bien loin, mon ami, et nous étions si jeunes… Une passade, voilà tout ! Aujourd'hui, tu as l'air d'un adolescent dont je pourrais être la mère. Mon séjour hors du palais m'a fait vieillir de plus d'une manière… Dans le monde extérieur, tu auras quelques décennies pour apprendre, puis tu mourras de vieillesse. Ici, le temps ne te manquera pas, et un jour, nous aurons un nouveau Prophète. Qui nous empêche de faire venir à toi les livres dont tu rêves ?

» Depuis la disparition de la Dame Abbesse et de Nathan, tu es notre seul expert en prophéties. Nous avons besoin de toi !

— J'y réfléchirai, ma sœur, dit Warren en contemplant, au loin, les tours et les toits du palais.

— C'est tout ce que je te demande…

— Que va-t-il se passer, maintenant ? Qui remplacera Annalina ?

Au cours des recherches, dans les anciens textes, ils avaient découvert que nommer une nouvelle Dame Abbesse n'était pas une affaire facile.

— Le savoir et l'expérience sont les principales qualités requises. Nous devrons choisir entre les sœurs les plus âgées. Leoma Marsick me paraît une excellente candidate. Mais il y a aussi Philippa, Dulcina, et bien entendu, sœur Maren. Je pourrais citer trente noms. Mais une dizaine de postulantes à peine ont leur chance.

— Je suppose que vous avez raison…

Verna savait que les grandes manœuvres étaient commencées. Les candidates devaient jouer des coudes pour arriver en tête de liste. Et les sœurs de moindre importance avaient sûrement déjà choisi leur championne. Espérant recevoir un poste influent en récompense, elles mèneraient inlassablement campagne pour leur favorite. À mesure que certaines postulantes perdraient leurs chances de réussir, leurs anciennes fidèles seraient courtisées par les sœurs encore bien placées. Le résultat de cette foire d'empoigne affecterait le palais durant plusieurs siècles. À n'en pas douter, la bataille serait âpre.

— Penser à ce qui nous attend me donne des sueurs froides, admit Verna. Mais le processus de sélection doit être rigoureux, pour que la plus forte triomphe. Tout ça prendra du temps, Warren. Des mois, peut-être bien un an…

— Qui soutiendrez-vous, ma sœur ?

— Moi ? Ne te laisse pas abuser par les rides ! Je suis une des plus jeunes sœurs, et mon opinion n'aura aucune influence.

— À mon avis, vous devriez vous en mêler quand même. (Warren baissa la voix, bien qu'il n'y eût personne autour d'eux.) N'oubliez pas

les six Sœurs de l'Obscurité qui se sont enfuies par la mer…

— Quel rapport avec l'identité de la nouvelle Dame Abbesse ?

— Qui nous assure que toutes les Sœurs de l'Obscurité sont parties ? Il peut en rester dix, vingt ou même cent. Sœur Verna, vous êtes la seule que je ne soupçonnerais pas d'être à la solde de Celui Qui N'A Pas De Nom. Il vous revient d'empêcher qu'une Sœur de l'Obscurité dirige le palais.

— Je n'ai pas ce pouvoir, Warren. Mon opinion ne compte pas, et mes collègues pensent que toutes les Sœurs de l'Obscurité ont quitté les lieux.

— Vous ne partagez pas leur optimisme ?

— J'admets qu'il peut rester des Sœurs de l'Obscurité parmi nous. Mais c'est improbable, et il y a d'autres considérations importantes à prendre en compte quand on…

— Épargnez-moi le bla-bla que les Sœurs de la Lumière affectionnent tant. Nous parlons d'un sujet important.

— Warren, n'oublie pas que tu es un étudiant face à une sœur confirmée !

— Je ne vous manque pas de respect… Richard m'a appris à défendre mes convictions quoi qu'il en coûte. De plus, vous m'avez enlevé le Rada'Han, et nous sommes quasiment du même âge. Bref, nous pouvons parler en égaux.

— Tu restes un étudiant qui…

— … en sait plus long que quiconque sur les prophéties ! Dans ce domaine, ma sœur, c'est vous l'étudiante. Je ne conteste pas votre supériorité sur certains sujets, comme l'usage du Han, alors acceptez la mienne sur d'autres points ! Vous m'avez enlevé le collier parce qu'il vous semblait injuste de garder quelqu'un prisonnier. Je respecte votre savoir, et je sais quel bien vous avez fait, mais je ne suis plus sous la coupe des Sœurs de la Lumière. Ne comptez pas sur ma soumission…

— Un cou de taureau se cachait donc sous le Rada'Han…, soupira Verna. Qui l'aurait parié ? Tu as raison, Warren, je pense qu'il reste des adeptes du Gardien parmi nous.

— Des adeptes ? Vous ne pensez pas qu'aux sœurs, n'est-ce pas ? Certains jeunes sorciers, selon vous…

— As-tu oublié Jedidiah ? coupa Verna.

— Non…, souffla Warren, soudain un peu vert.

— Pourquoi aurait-il été le seul traître ? S'il y en avait un, il peut y en avoir d'autres.

— Sœur Verna, qu'allons-nous faire ? Si une Sœur de l'Obscurité devient Dame Abbesse, ce sera un désastre. Il faut empêcher ça !

— Comment savoir si une candidate est vendue au Gardien ? Et de quelle manière la combattre ? Ces femmes contrôlent la Magie Soustractive. Pas nous… Même si nous les démasquons, nous serons impuissants. Cela reviendrait à plonger la main dans un sac, les yeux fermés, pour attraper une vipère par la queue.

— Je n'avais pas vu les choses sous cet angle…

— Ne désespère pas ! Nous trouverons un moyen. Et le Créateur consentira peut-être à nous aider.

— Nous devrions aller voir Richard et lui demander son soutien. Après tout, c'est lui qui a mis en déroute les six Sœurs de l'Obscurité. Celles-là ne nous embêteront plus. Il leur a appris à redouter le Créateur, et elles n'oublieront pas la leçon.

— À cause de lui, Annalina a été blessée. Elle a fini par périr, et Nathan aussi. La mort marche aux côtés de cet homme.

— Mais ce n'est pas lui qui la dispense, objecta Warren. Richard est un sorcier de guerre. Combattre pour aider les gens est sa mission. S'il n'était pas intervenu, la Dame Abbesse et Nathan auraient péri quand même, et beaucoup d'autres innocents avec eux.

— Là encore, tu as raison, admit Verna. (Elle posa une main sur le bras de Warren, et le serra très fort.) Nous devons tous beaucoup à Richard. Mais il y a un monde entre le chercher… et le trouver. Mes rides en sont un cruel témoignage. (Verna lâcha le bras de son compagnon.) Nous devons compter sur nous-mêmes, Warren. Et avoir au plus vite une idée.

— Je sais par où commencer, ma sœur. Dans les prophéties, beaucoup de passages concernent le règne de la future Dame Abbesse.

Ils retournèrent en ville, où les roulements de tambours continuaient. Un son grave et lancinant qui tapait vite sur les nerfs. Et qui était conçu pour ça, supposa Verna.

Les joueurs de tambours et leurs gardes étaient arrivés trois jours avant la mort d'Annalina. En un éclair, ils s'étaient installés un peu partout à Tanimura. Depuis, leur musique agressait jour et nuit les oreilles des citadins. Histoire de ne pas s'interrompre plus de quelques secondes, les joueurs se relayaient toutes les huit heures.

Les nerfs en pelote, les habitants se comportaient comme des assiégés. À croire qu'un désastre se tapissait dans les ombres, attendant le moment idéal pour frapper. Dans les rues où on n'entendait plus de rires ni de cris, un silence inhabituel – n'étaient les tambours – alourdissait encore l'atmosphère.

À la périphérie de la ville, les miséreux se terraient dans leurs abris de fortune. Autour des lavoirs et des feux de cuisson, des lieux de réunion traditionnels, on n'apercevait pas âme qui vive. Debout sur le seuil de leur boutique, ou derrière leurs étals, les commerçants ne

cachaient pas leur mauvaise humeur. Leurs rares clients achetaient le strict nécessaire, sans même prendre le temps de marchander. Accrochés aux jupes de leur mère, les enfants, pour une fois, n'essayaient pas de se défiler en douce. Quant aux joueurs de dés ou de cartes, ils avaient déserté les porches et les terrasses des tavernes.

Dans le lointain, la cloche du Palais des Prophètes sonnait le glas toutes les cinq minutes, rappelant aux citadins que la Dame Abbesse était passée de vie à trépas. Depuis la veille, ce son sinistre ajoutait à la nervosité générale…

Les tambours, sans aucun rapport avec la fin d'Annalina, annonçaient l'arrivée prochaine de l'empereur.

Verna remarqua les regards troublés des passants qu'elle croisait. Compatissante, elle accorda la bénédiction du Créateur aux malheureux qui approchèrent d'elle, en quête de consolation.

— Avant mon départ, il y avait des rois, dit-elle à Warren. L'Ordre Impérial n'existait pas. Qui est son chef ?

— Il se nomme Jagang. Voilà une quinzaine d'années, ses troupes ont commencé à annexer les royaumes. (Warren se massa pensivement les tempes.) Je ne sortais pas souvent des catacombes, donc beaucoup de détails m'échappent… Mais l'Ordre Impérial a très vite dominé l'Ancien Monde. Cela dit, Jagang n'a jamais été un problème, en tout cas à Tanimura. Il ne s'occupe pas des affaires du palais. En retour, il nous demande la même neutralité.

— Que vient-il faire ici ?

— Je n'en sais rien… Il veut peut-être connaître cette partie de son empire.

Après avoir béni une femme émaciée, Verna enjamba prudemment une ornière de chariot et reprit son chemin.

— J'aimerais qu'il arrive, pour que ces tambours cessent de nous casser les oreilles. Voilà quatre jours que ça dure. Il ne devrait plus tarder.

Warren regarda autour de lui avant de murmurer :

— Les gardes du palais sont des soldats de l'Ordre Impérial. L'empereur nous les prête généreusement, car il n'autorise pas la présence en ville d'autres militaires que les siens. J'ai parlé à un de ces hommes. Selon lui, si les tambours annoncent la venue de Jagang, ça ne veut pas dire qu'il sera là bientôt. Quand il est passé à Breaston, la « musique » l'a précédé pendant six mois.

— Six mois de ce vacarme ? C'est ce qui nous attend ?

— Peut-être pas… Jagang peut arriver demain, ou l'année prochaine. Il ne daigne jamais préciser une date.

— Eh bien, s'il ne se presse pas un peu, les Sœurs de la Lumière feront taire ces tambours.

— Je n'y verrais pas d'inconvénient… Mais vexer Jagang ne

semble pas judicieux. On dit qu'il a levé la plus importante armée de l'histoire. Y compris au moment de la grande guerre qui a séparé l'Ancien Monde du Nouveau…

— Pourquoi aurait-il besoin d'une force pareille ? s'étonna Verna. Si tous les royaumes sont sous sa coupe, il n'a plus rien à craindre. À mon avis, ce sont des vantardises de soldats.

— Les gardes prétendent avoir vu cette armée de leurs yeux. Des soldats d'un bout à l'autre de l'horizon… Que ferons-nous quand Jagang et ses hordes débouleront ici ?

— Le Palais des Prophètes ne s'est jamais mêlé de politique.

— Et vous n'êtes pas du genre à trembler devant les puissants.

— Nous servons le Créateur, pas l'empereur. Le palais sera encore debout longtemps après sa mort.

Ils marchèrent quelques instants en silence. Puis Warren se racla la gorge.

— Au début de ma formation, quand vous étiez encore une novice… Eh bien, j'avais un faible pour vous.

— Tu te fiches de moi ?

— Pas du tout… (Warren s'empourpra.) J'adorais vos boucles brunes. Vous étiez plus intelligente que les autres, et tellement maîtresse de votre Han. À mes yeux, vous étiez la meilleure, et j'aurais voulu travailler avec vous.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas demandé ?

— Vous sembliez si assurée, si confiante… Moi, je ne l'ai jamais été. Et Jedidiah vous fascinait. À côté de lui, je ne valais rien. Vous m'auriez ri au nez.

S'avisant qu'elle se lissait coquettement les cheveux, la sœur laissa retomber son bras.

— Et je l'aurais peut-être fait… Les jeunes gens sont si bêtes !

Une femme approcha, un enfant dans les bras. Verna s'arrêta pour les bénir, n'écouta pas les remerciements de la malheureuse et reprit son chemin.

— Si tu partais une vingtaine d'années, pour étudier tes fameux livres, à ton retour, nous aurions l'air d'avoir le même âge. Alors, tu oserais me prendre la main, comme j'avais tant envie que tu le fasses, jadis.

Warren ne répondit pas, car quelqu'un, dans la foule, les appelait en gesticulant.

— N'est-ce pas Kevin Andellmere, un garde du palais ? dit Verna.

— Oui… Je me demande pourquoi il a l'air si troublé.

Haletant, Andellmere évita un petit garçon et s'immobilisa devant Verna.

— Ma sœur, je vous cherche depuis un moment. On veut vous voir

au palais. Sur-le-champ !

— Qui me demande ? Et pourquoi ?

— Les Sœurs de la Lumière vous réclament. Sœur Leoma m'a tiré par l'oreille et ordonné de vous ramener. Si je ne me dépêchais pas, a-t-elle ajouté, je regretterais d'être venu au monde. Il doit y avoir un problème…

— De quel genre ?

— J'ai demandé, mais elle m'a foudroyé du regard, vous savez, ce truc que font les sœurs quand elles n'ont aucune envie de répondre.

— On devrait y aller… Sinon, elles t'écorcheront vif et utiliseront ta peau pour se faire un étendard.

Le jeune soldat pâlit comme s'il prenait Verna au mot.

Chapitre 6

Sur le pont de pierre qui traversait le fleuve Kern pour rallier l'île Kollet, où se dressait le Palais des Prophètes, les sœurs Philippa, Dulcinia et Maren se tenaient épaule contre épaule, ramassées sur elles-mêmes comme des faucons qui observent l'approche d'une bande de rongeurs. Les poings sur les hanches, elles semblaient au moins aussi féroces que les terribles oiseaux de proie.

Verna et Warren s'engagèrent sur le pont. Soulagé d'avoir accompli sa mission, le soldat Andellmere s'éclipsa sans demander son reste.

Dulcinia, une sœur aux cheveux gris, se pencha en avant quand Verna s'immobilisa devant elle.

— Où étais-tu ? Tout le monde a attendu à cause de toi.

En fond sonore, les tambours continuaient leur travail de sape sur les nerfs de Verna, qui fit un effort pour les chasser de son esprit.

— Je me promenais, histoire de réfléchir tranquillement à l'avenir du palais et à l'œuvre du Créateur. Désolée, mais je ne pensais pas que la foire d'empoigne commencerait alors que les cendres d'Annalina ne sont pas encore froides.

— Ne le prends pas sur ce ton avec nous, Verna, ou tu auras tôt fait de redevenir une novice ! Désormais, tu vis de nouveau au palais. Respecte les règles et montre à tes supérieures la déférence qui leur est due.

Dulcinia se redressa, comme si elle rétractait ses griffes, à présent qu'elle avait délivré son message. À l'évidence, elle estimait que le débat était clos. Sœur Maren, une montagne de graisse à la langue de vipère, sourit de satisfaction. Ses pommettes proéminentes et ses mâchoires étroites lui donnant un air exotique, Philippa, une des plus grandes sœurs du palais, riva ses yeux noirs réprobateurs sur Verna.

— Mes supérieures ? Sous le regard du Créateur, nous sommes toutes égales.

— Égales ? répéta Maren, agacée. Voilà un concept intéressant… Si nous convoquions une assemblée générale pour évaluer ton comportement, tu verrais à quel point tu es « égale » ! Ensuite, tu serais de nouveau affectée aux corvées, avec mes novices. Et cette fois, Richard ne serait pas là pour te sauver la mise.

— Vraiment, sœur Maren ? Vous voyez donc les choses ainsi… (Warren vint se placer derrière Verna.) Corrigez-moi si je me trompe, mais il me semble que c'est vous qui m'avez « sauvé la mise ». En priant le Créateur, vous aviez découvert, paraît-il, que je Le servirais

mieux si on me rendait mon titre de sœur. Et voilà que ce serait l'œuvre de Richard ? Aurais-je manqué quelque chose ?

— Tu oses mettre en doute ma parole ? (Maren serra les poings à s'en faire blanchir les phalanges.) Je punissais des novices insolentes deux cents ans avant ta naissance ! Comment te permets-tu…

— Ma sœur, coupa Verna, vous avez raconté deux versions du même événement. Les deux ne pouvant pas être vraies, il y en a automatiquement une fausse. Et vous voilà prise en flagrant délit de mensonge ! Avouez que c'est étonnant, pour une personne chargée de l'éducation des novices. Et pour une Sœur de la Lumière, qui devrait détester le mensonge… encore plus que l'irrévérence. Quelle punition ma « supérieure », et celle de tant de jeunes esprits, s'infligera-t-elle pour se racheter ?

— Eh bien, voilà au moins quelqu'un qui n'a pas froid aux yeux, lâcha Dulcinia. À ta place, sœur Verna, j'oublierais sur-le-champ mon intention de m'aligner dans la compétition qui se prépare. Sinon, quand sœur Leoma en aura fini avec toi, il ne restera pas assez de tes os pour qu'elle se fasse un cure-dent avec !

— Ainsi, vous allez soutenir Leoma, susurra Verna. Ou tentez-vous, en réalité, de monter un coup tordu pour l'éliminer de la compétition et vous laisser le champ libre ?

— Ça suffit ! coupa Philippa avec une calme autorité. Nous avons des affaires urgentes à régler. Finissons-en avec ces enfantillages et occupons-nous de désigner une nouvelle Dame Abbesse.

— Qui prétend que ce sont des enfantillages ? lâcha Verna, les poings sur les hanches.

Philippa se tourna gracieusement vers le palais, sa robe jaune, aussi simple qu'élégante, lui faisant une traîne.

— Suis-nous, Verna. Tu nous as assez retardées comme ça. À présent, nous allons pouvoir passer aux choses sérieuses. Quant à ton insolence, nous nous en occuperons plus tard…

Les deux autres sœurs suivirent leur compagne. Après un échange de regards perplexes, Verna et Warren leur emboîtèrent le pas.

— Sœur Verna, souffla Warren, vous réussiriez à gâcher la bonne humeur d'une journée ensoleillée ! La vie était si paisible, ici, depuis vingt ans, que j'ai oublié les dégâts que peut faire votre langue de vipère. Pourquoi ces provocations gratuites ? Vous aimez fiche le bazar partout ? (Verna le foudroyant du regard, il préféra changer de sujet.) Que font-elles ensembles, ces trois-là ? Elles devraient s'affronter ouvertement…

Verna jeta un coup d'œil aux sœurs, s'assurant qu'elles étaient trop loin pour entendre.

— Pour planter un couteau entre les omoplates d'un adversaire, il faut d'abord s'approcher de lui…

Dans le palais, les trois sœurs s'arrêtèrent abruptement devant les portes en noyer de la grande salle d'apparat. Surpris, Verna et Warren faillirent les percuter.

Comme ses compagnes, Philippa se retourna. Puis elle plaqua un index sur la poitrine du futur sorcier. Lui agitant l'autre devant le nez, elle lâcha :

— Tout ça ne te regarde pas… Et quand nous aurons choisi une nouvelle Dame Abbesse, tu recevras un nouveau Rada'Han – ou tu partiras à tout jamais ! Pas question d'accueillir des garçons sans les contrôler comme il faut…

Verna glissa discrètement une main dans le dos de Warren pour l'empêcher de s'en aller.

— Je lui ai enlevé son collier en usant de mon autorité de Sœur de la Lumière. Cet acte a bénéficié à notre communauté et au palais. Nous ne reviendrons pas dessus.

— Nous en débattrons plus tard, dit Philippa. Ce n'est pas le moment…

— Bien parlé ! approuva Dulcinia. Nous avons beaucoup mieux à faire.

— Suis-nous, Verna, conclut Philippa.

L'air perdu et la tête rentrée dans les épaules, Warren regarda les trois sœurs utiliser leur Han pour ouvrir les portes. Dès qu'elles firent mine de franchir le seuil, Verna bondit pour entrer à leurs côtés, pas derrière elles, comme un petit chien docile. Dulcinia grogna de mécontentement, Maren fit son « regard qui tue » – tant redouté des novices – mais ne protesta pas, et Philippa se fendit d'un petit sourire approbateur. Ainsi, tout témoin de la scène aurait le sentiment qu'elle avait ordonné à Verna de marcher à son niveau.

Dans le déambulatoire de la grande salle, sœur Leoma attendait entre deux colonnes blanches ornées de lettres capitales en or. Environ de la taille de Verna, sa crinière de cheveux blancs raides nouée par un unique ruban doré, elle portait une longue robe marron d'une frappante simplicité.

Au-delà de la colonnade, sous un immense dôme dont les vitraux composaient une impressionnante fresque – le Créateur, entouré de ses servantes –, deux étages de balcons aux balustrades sculptées faisaient le tour de la pièce circulaire. Des sœurs et des novices s'y pressaient, le regard rivé sur les femmes debout au niveau du sol. Toutes étaient des doyennes parvenues au sommet de la hiérarchie de leur ordre.

Au centre de la pièce, à l'aplomb de l'image scintillante du Créateur, un petit piédestal blanc brillait faiblement sous une lumière qui semblait venir de nulle part. Les Sœurs de la Lumière avaient formé un cercle, aussi loin que possible du piédestal. Une sage

précaution, pensa Verna, si sa lueur était bien ce qu'elle pensait. Un petit objet, impossible à identifier, reposait au sommet du piédestal…

— Je suis ravie que tu nous aies rejointes, ma sœur, dit Leoma.

— C'est ce que je crois ? demanda sans détour Verna.

Un sourire creusa davantage les multiples rides de la vieille Leoma.

— Si tu fais allusion à une Toile de Lumière, c'est de ça qu'il s'agit. À mon avis, moins de la moitié d'entre nous ont le pouvoir – et le talent – d'en invoquer une. Impressionnant, non ?

— Je n'ai jamais vu ce piédestal ici. À quoi sert-il ? Et qu'y a-t-il dessus ?

— Il était là quand nous sommes revenues des funérailles, répondit Philippa, sa superbe soudain envolée. Il nous attendait.

— Et l'objet posé dessus ? insista Verna.

— C'est la bague de la Dame Abbesse, dit Leoma. Celle qui symbolise sa charge.

— La bague de la Dame Abbesse ? Au nom de la Création, pourquoi est-elle là ?

— Une bonne question…, souffla Philippa.

Verna crut voir une lueur d'inquiétude dans ses yeux noirs.

— Ne faudrait-il pas l'enlever de là ? avança-t-elle.

— Approche du piédestal et essaye, lui conseilla Dulcinia. (Puis elle souffla :) Tu m'en diras des nouvelles, petite…

— Nous ne savons rien, déclara Leoma. À notre retour, le bijou et son piédestal étaient là. Malgré nos efforts, il fut impossible d'en approcher. Face à un bouclier si spécial, nous avons jugé sage de ne pas aller plus loin avant de savoir si l'une d'entre nous peut le traverser. Toutes les sœurs ont tenté leur chance et échoué. À part toi, Verna.

— Que se passe-t-il quand on tente d'approcher ?

Dulcinia et Maren détournèrent les yeux, gênées.

— Ce n'est pas plaisant du tout, répondit Philippa en soutenant le regard de Verna.

Cette réponse n'étonna pas la sœur. La surprise était plutôt qu'il n'y ait pas eu de blessées.

— Activer une Toile de Lumière à un endroit où des innocents risquent de la percuter… Pour moi, c'est un comportement criminel, mes sœurs.

— Tu vas trop vite en besogne, dit Leoma. N'oublie pas dans quel endroit nous sommes ! L'équipe d'entretien a découvert le piédestal – sans l'approcher, par bonheur.

Depuis, toutes les sœurs avaient en vain tenté leur chance. Car récupérer la bague, dans ces circonstances, aurait été un net avantage à l'orée de la lutte pour le pouvoir qui s'annonçait.

— Sœur Leoma, avez-vous essayé d'unir vos Han, pour vider le bouclier de sa puissance ?

— Non. D'abord, chacune d'entre nous doit tenter sa chance, au cas où la Toile de Lumière serait destinée à une sœur en particulier. Je ne vois pas très bien quel objectif ça viserait. Mais si cette hypothèse s'avérait, ce que tu suggères risquerait de détruire le bijou protégé par le bouclier. Tu seras la dernière à passer, Verna. Nous avons même fait venir sœur Simona…

— Elle va mieux ?

Leoma leva les yeux vers l'image du Créateur.

— Elle entend toujours des voix. La nuit dernière, pendant que nous assistions aux funérailles, elle a de nouveau eu ces étranges rêves.

— Verna, intervint Dulcinia, approche-toi du piédestal. Quand tu auras échoué, nous passerons à la suite…

Elle foudroya Leoma et Philippa du regard, leur indiquant que l'heure n'était plus aux bavardages. Comme à son habitude, Philippa ne broncha pas et ne daigna pas émettre un commentaire. Leoma fit la moue et Maren jeta un coup d'œil impatient au piédestal, où les attendait l'objet de tous leurs désirs.

— Verna, ma chère, rapporte-nous la bague, si tu en es capable. Si tu échoues, comme le pense Dulcinia, nous unirons nos Han pour neutraliser le bouclier. Allez, mon enfant, ne perdons plus de temps.

Pour une fois, Verna décida de ne pas faire d'esclandre. Une autre sœur n'avait aucune raison, et pas davantage le droit, de l'appeler « mon enfant ». Et il ne faudrait pas que ça se reproduise trop souvent. Mais Leoma, à son âge, pouvait se permettre ce genre de privautés. À petite dose, toutefois…

Levant les yeux, Verna vit ses amies – Amelia, Phoebe et Janet – lui sourire pour l'encourager.

Mâchoires serrées, elle avança d'un pas décidé.

Que faisait la bague de la Dame Abbesse sous une Toile de Lumière, le bouclier le plus dangereux qui fût ? Quelque chose clochait… Et s'il s'agissait d'un piège tendu par une Sœur de l'Obscurité ? Verna en sachant trop long, une Toile de Lumière conçue pour la tuer aurait été la solution idéale.

Elle ralentit un peu. Si son intuition était bonne, elle risquait d'être carbonisée d'une seconde à l'autre.

Quand elle atteignit la lisière de la Toile, Verna vit briller l'anneau d'or de la bague. Prête à vivre – au minimum – une expérience déplaisante, elle avança encore… et se sentit enveloppée par une douce chaleur.

Qui se transformerait bientôt en fournaise ?

Non… Elle continua d'avancer, et rien ne se passa.

De petits cris, dans l'assistance, lui apprirent que personne n'était allé aussi loin qu'elle. Hélas, ça ne garantissait pas qu'elle atteindrait vivante le piédestal…

Et pourtant, comme dans un rêve, il fut bientôt devant elle, si violemment illuminé que le reste de la pièce en disparaissait.

La bague reposait sur une feuille de parchemin pliée et scellée à la cire – avec le sceau du bijou, bien entendu.

Quelques lignes tracées d'une écriture élégante attirèrent l'attention de Verna. Écartant la bague du bout d'un index, elle se pencha pour les lire.

« Si tu veux sortir vivante de cette Toile, passe la bague à l'annulaire de ta main gauche, embrasse-la, puis brise le sceau et lis le texte que j'ai rédigé.

Dame Abbesse Annalina Aldurren »

Verna contempla ces quelques mots, qui semblèrent attendre qu'elle se décide. C'était bien l'écriture d'Annalina, mais cela ne prouvait rien. S'il s'agissait d'un faux fabriqué par une Sœur de l'Obscurité, suivre ces instructions pouvait la tuer. Sinon, y désobéir lui coûterait la vie. Elle réfléchit un moment, cherchant une troisième solution. Rien ne lui vint.

Quand elle prit la bague, des cris de surprise retentirent dans la salle. Orné d'un motif solaire, le bijou, patiné par l'âge, était chaud au toucher, comme s'il brûlait d'un feu intérieur. À l'évidence, ce n'était pas une contrefaçon, et l'instinct de Verna lui confirmait ses observations.

Elle relut le petit message.

« Si tu veux sortir vivante de cette Toile, passe la bague à l'annulaire de ta main gauche, embrasse-la, puis brise le sceau et lis le texte que j'ai rédigé.

Dame Abbesse Annalina Aldurren »

Verna mit la bague à son annulaire gauche et l'embrassa en récitant une prière silencieuse au Créateur, pour qu'il la guide et lui donne de la force. Aussitôt, un rayon de lumière jaillit du plafond, l'enveloppant et la faisant cligner des yeux. Autour d'elle, l'air sembla bourdonner.

D'autres cris retentirent dans la salle que Verna ne voyait plus.

Dès qu'elle eut pris le parchemin, le bourdonnement se fit plus fort. Au lieu de fuir à toutes jambes, comme elle en mourait d'envie, elle brisa le sceau.

La lumière qui jaillissait de l'image du Créateur, au-dessus d'elle, devint aveuglante.

Verna déplia le parchemin.

— Je dois lire ce texte, annonça-t-elle, sinon, je ne survivrai pas…

Un grand silence suivit cette déclaration.

— Voilà ce qu'il dit : « Pour toutes celles qui sont présentes, et celles qui ne le sont pas, voici mes dernières volontés. »

Dérangée par des cris de surprise, Verna marqua une courte pause.

— « Les temps sont difficiles, et le palais ne peut pas s'offrir le luxe d'une guerre de succession. Pour empêcher ça, j'utiliserai mes prérogatives de Dame Abbesse, telles qu'elles figurent dans les textes canons du palais. La sœur qui me remplacera se tient devant vous, la bague de sa charge passée à l'annulaire gauche. Les Sœurs de la Lumière lui obéiront en tout, comme elles m'obéissaient. Le sort que j'ai jeté sur le bijou fut tissé avec l'aide du Créateur. Si vous ne vous pliez pas à ma volonté, ce sera à vos risques et périls. »

Verna s'arrêta le temps de reprendre son souffle.

« Nouvelle Dame Abbesse, tu as mission de défendre le Palais des Prophètes et la cause qu'il incarne. Puisse la Lumière te protéger et te guider pour l'éternité.

» Écrit de ma propre main, avant de quitter ce monde pour m'asseoir à la droite du Créateur. Dame Abbesse Annalina Aldurren. »

Avec un roulement de tonnerre qui fit trembler le sol, le rayon lumineux mourut en même temps que la lueur de la Toile.

Verna Sauventreen vit de nouveau les visages de ses collègues. La stupéfaction passée, elles tombèrent à genoux l'une après l'autre pour saluer leur nouvelle Dame Abbesse.

— C'est impossible…, murmura Verna.

Comme un automate, elle se dirigea vers la sortie sans s'apercevoir que la feuille de parchemin avait glissé de ses doigts gourds. Plusieurs sœurs s'en approchèrent lentement, la ramassèrent et se la firent passer, avides de lire de leurs propres yeux le testament d'Annalina Aldurren.

Quatre sœurs se relevèrent avant que Verna ait atteint la porte. Maren, blanche comme un linge… Dulcinia, empourprée, les yeux écarquillés. Philippa, ouvertement consternée…

… Et Leoma, un sourire maternel sur les lèvres.

— Vous aurez besoin de conseils et de suggestions, sœur… Dame Abbesse Verna Sauventreen. (La difficulté qu'elle eut à prononcer ces mots gâcha son méritoire sourire.) Nous vous aiderons de toutes nos forces, sans cesse disponibles pour répondre à vos appels. Car nous sommes nées pour servir.

— Merci…, répondit distraitement Verna en sortant.

Warren l'attendait dans le couloir. Dès qu'elle eut fermé les portes, il s'agenouilla devant elle.

— Dame Abbesse, je vous salue… (Il eut un sourire complice.) J'ai écouté à la porte, donc je sais tout.

— D'accord, mais ne m'appelle plus jamais comme ça !

— Pourquoi ? C’est votre titre, à présent.

Verna se détourna et partit à grandes enjambées, ravie de constater que son cerveau fonctionnait de nouveau.

— Suis-moi ! lança-t-elle à Warren.

— Où ça ?

— Tu verras bien…

Ils sortirent du palais, Verna refusant toujours d’en dire davantage. Devant l’édifice, les novices et les jeunes hommes, informés par une sonnerie de cloches de la nomination de la nouvelle Dame Abbesse, reconnurent la bague et s’inclinèrent.

Verna ne leur accorda pas un regard, et ignora aussi les gardes qui la saluèrent quand elle traversa le pont, Warren à ses côtés. Sur l’autre rive, elle descendit jusqu’à la berge et remonta le sentier qui serpentait entre les joncs. Warren devant accélérer le pas pour ne pas la perdre de vue, elle passa devant les docks déserts – à cette heure, les pêcheurs sillonnaient déjà le fleuve Kern – et ne s’arrêta pas avant d’avoir atteint une petite crique où l’eau bouillonnait.

Les poings sur les hanches, Verna riva son regard sur le fleuve.

— Si cette vieille folle n’était pas morte, je jure que je l’étranglerais de mes propres mains !

— De qui parlez-vous ? demanda Warren.

— De la Dame Abbesse ! Si elle n’était pas assise à la droite du Créateur, elle verrait de quel bois je me chauffe !

— Un spectacle que je ne voudrais pas manquer, Dame Abbesse.

— Ne m’appelle pas comme ça, t’ai-je dit !

— C’est pourtant votre titre…

Verna prit le futur sorcier par les épaules.

— Warren, il faut que tu me sortes de là !

— Pourquoi ? Tout ça est merveilleux, et…

— Je refuse cette nomination ! Tu connais les livres, dans les catacombes, et tu as étudié les lois du palais. Il doit y avoir un moyen de me sortir de ce pétrin ! Trouve une idée pour empêcher ça !

— Comment empêcher ce qui est déjà fait ? De toute façon, il ne pouvait rien arriver de mieux. À propos, pourquoi m’avez-vous amené ici ?

— Réfléchis, fit Verna en lâchant son ami. Pense à la mort d’Annalina…

— Elle a été tuée par Ulicia, une des Sœurs de l’Obscurité. C’est normal, puisqu’elle les combattait.

— Je t’ai dit de réfléchir, bon sang ! On l’a assassinée parce qu’elle m’a dit un jour, dans son bureau, qu’il y avait des Sœurs de l’Obscurité

au palais. Ulicia, une de ses assistantes, a tout entendu. La pièce était protégée par un bouclier, mais j'ignorais, à l'époque, que nos ennemies contrôlaient la Magie Soustractive. Ulicia nous a espionnées malgré le bouclier, et elle a décidé d'éliminer Annalina. Ici, nous verrions toute personne assez près pour nous entendre. Et le bruit de l'eau couvre celui de nos voix.

— Je comprends… Mais l'eau porte aussi les sons très loin, Dame Abbesse !

— Arrête de m'appeler comme ça, bon sang ! Avec les tambours, l'eau sera un atout de plus, si nous parlons doucement. Au palais, ce sujet devra être tabou. Pour l'évoquer, il faudra sortir et dénicher des coins comme celui-là. Bon, à présent, écoute-moi : tu dois trouver un moyen de me tirer de là !

— Allez-vous arrêter de répéter cette ânerie ! Vous êtes plus qualifiée pour ce poste que les autres sœurs. En plus de l'expérience, la Dame Abbesse doit être dotée d'un pouvoir exceptionnel.

— Et alors ?

— Dans les catacombes, j'ai accès à tout. Y compris aux rapports. Quand vous avez capturé Richard, les deux autres sœurs sont mortes en vous transmettant leur Han. Vous avez donc trois fois plus de pouvoir que vos compagnes.

— Ce n'est pas une condition suffisante, Warren…

— J'ai consulté les textes, bien entendu… Vous remplissez *toutes* les conditions, ma sœur. Cette nomination devrait vous soulager. Les choses ne pouvaient pas mieux tourner.

— Aurais-tu perdu ton cerveau en même temps que le Rada'Han ? Pourquoi devrais-je me réjouir d'être bombardée Dame Abbesse ?

— Parce que nous pourrons débusquer les Sœurs de l'Obscurité. Et les écraser, grâce à l'autorité que vous conférera ce poste. Une situation idéale !

— Il n'y a rien d'idéal là-dedans ! explosa Verna en levant les bras au ciel. Le manteau du pouvoir entrave autant les mouvements que le collier dont tu fus si content de te débarrasser.

— Que voulez-vous dire ?

— La Dame Abbesse est prisonnière de son autorité. As-tu souvent croisé Annalina ? Non, bien sûr ! Parce qu'elle était confinée dans son bureau, où elle supervisait l'administration du palais. Elle devait s'occuper d'un millier de choses, répondre à des centaines de questions, surveiller l'évolution des sœurs, des novices et des futurs sorciers. Sans parler de ses ennuis avec Nathan ! Cet homme était une calamité. Il fallait le tenir constamment à l'œil.

» Annalina n'aurait pas pu rendre une visite surprise à une sœur, ou à un jeune garçon. Les malheureux auraient paniqué, se demandant ce qu'ils avaient fait de mal. Et qui les avait dénoncés. Le moindre mot

de la Dame Abbesse passe pour un discours lourd de sens. Le pire, c'est qu'elle n'y peut rien. Dans sa position, il est impossible de se comporter normalement face aux autres.

» Dès qu'elle sort de ses quartiers, on l'accable d'un cérémonial pompeux. S'il lui prend l'envie de dîner avec les sœurs, toutes les conversations s'arrêtent. Muettes comme des carpes, les convives prient pour qu'elle ne les regarde pas, et, surtout, qu'elle ne les invite pas à sa table.

— Je n'avais pas vu les choses sous cet angle…

— Si tes soupçons sur les Sœurs de l'Obscurité sont exacts – je n'ai pas dit que c'était le cas ! – exercer le pouvoir m'empêchera de les démasquer.

— Ça n'a pas gêné Annalina…

— Tu veux connaître le fond de ma pensée ? Si elle n'avait pas été Dame Abbesse, elle aurait découvert le complot bien plus tôt, quand il était possible de l'étouffer dans l'œuf. Les Sœurs de l'Obscurité n'auraient pas assassiné nos garçons pour leur voler leur Han. Moins puissantes, elles auraient été faciles à vaincre. Annalina a agi trop tard, et ça lui a coûté la vie.

— Sachant que vous n'êtes pas dupe, vos ennemies se trahiront peut-être… C'est un grand avantage.

— S'il reste des Sœurs de l'Obscurité au palais, elles savent que j'ai contribué à la chute de leurs six compagnes. Ma nomination les réjouira, parce qu'elle me lie les mains.

— Elle vous donnera aussi des possibilités que vous n'auriez pas sinon…

Verna leva de nouveau les bras au ciel.

— C'est faux ! Je serai piégée, et les fidèles du Gardien auront les coudées franches. Warren, cherche dans les livres un moyen de me sortir de ce pétrin !

— Dame Abbesse…

— Cesse de m'appeler comme ça, te dis-je !

— C'est votre titre, et je ne saurais vous en priver…

— Annalina demandait à ses amis de l'appeler Anna. Je t'ordonne d'utiliser mon prénom pour t'adresser à moi !

Warren réfléchit quelques instants.

— Nous sommes amis, c'est vrai…

— Warren, nous sommes beaucoup plus que cela ! Tu es la seule personne de confiance qu'il me reste. Et si tu voulais bien me tutoyer, ça me comblerait d'aise.

— Ce sera donc « Verna »… Eh bien, Verna, vous… tu… as raison, je connais très bien les textes. Tu remplis toutes les conditions, et ta jeunesse n'est pas un obstacle. La tradition en sera un peu écornée,

mais on ne trouve aucune prescription au sujet de l'âge dans les grimoires. De plus, tu détiens trois Han, et aucune Sœur de la Lumière ne peut prétendre être ton égale. C'est capital, car le pouvoir, en termes de magie, est une condition essentielle…

— Warren, gémit Verna, trouve une astuce !

— Il n'y en a pas ! Les textes sont clairs, et une loi interdit à la Dame Abbesse de démissionner. Seule la mort la libère de sa charge. À part la résurrection d'Annalina, en supposant qu'elle réclame son poste, tu n'as pas de porte de sortie.

Verna comprit enfin qu'elle était piégée.

— Depuis toujours, cette femme m'empoisonne la vie ! Même en cendres, elle continue de me manipuler. Si je pouvais lui tordre le cou…

— Verna, dit Warren, une main sur le bras de son amie, voudrais-tu qu'une Sœur de l'Obscurité dirige le palais ?

— Bien sûr que non !

— Anna l'aurait-elle désiré ?

— Non, mais je ne vois pas…

— Tu me fais confiance, coupa Warren, alors écoute-moi, et pense à Anna. Elle aussi était piégée. Aux portes de la mort, elle a opté pour la meilleure solution possible : se fier à l'unique personne dont elle était sûre.

Verna plongea son regard dans celui du futur sorcier. Puis elle s'assit sur un rocher et se prit la tête à deux mains.

— Cher Créateur, soupira-t-elle, suis-je donc si égoïste ?

— Têtue comme une mule, parfois, dit Warren en prenant place à côté de la Dame Abbesse. Mais jamais égoïste…

— Elle devait se sentir si seule… Au moins, à la fin, Nathan était à ses côtés…

Après un long silence, Warren leva les yeux vers son amie.

— Verna, nous sommes dans de sales draps, non ?

— Une montagne d'ennuis nous attend, enveloppés dans un paquet-cadeau avec une antique bague en or…

Chapitre 7

Richard bâilla à s'en décrocher les mâchoires. Par réflexe, il se couvrit pudiquement la bouche d'une main.

Sa nuit blanche l'avait d'autant plus épuisé qu'il manquait de sommeil depuis près de deux semaines. En ajoutant le combat contre les mriswiths, il était vidé au point que chaque enjambée lui coûtait un effort. Les narines agressées par la puanteur des rues, puis caressées, deux pas plus loin, par d'agréables parfums, il avançait dans un labyrinthe d'avenues et d'étroits passages, attentif à raser les murs et à ne pas trop se mêler à la foule. Suivre l'itinéraire indiquée par maîtresse Sanderholt se révélant compliqué, il était peut-être bien perdu…

Pour un guide, ne jamais s'égarer était une affaire d'honneur. Grand expert de la forêt, Richard estimait pardonnable de ne pas trouver son chemin dans une aussi vaste cité. De toute façon, il n'exerçait plus sa profession et doutait d'y revenir un jour.

Au moins, malgré les pièges tendus par les bâtiments et les ruelles – une jungle très particulière, mais aussi dangereuse que la vraie –, il n'avait pas perdu de vue la position du soleil, et le sud-est, en ville comme à la campagne, restait le sud-est. Utilisant comme points de repère les plus hauts bâtiments – une méthode éprouvée, même s'il l'avait jusque-là employée avec des arbres – le Sourcier avançait vers sa destination sans trop se soucier des rues qu'il empruntait ou non.

La foule lui donnait le tournis ! Tous les trois pas, des colporteurs aux frusques élimées beuglaient les mérites des pots de racines séchées, des pigeons, des poissons ou des anguilles qu'ils vendaient à la criée. Des marchands de charbon de bois les bousculaient avec leur charrette, beuglant plus fort qu'eux pour mieux faire connaître leur prix à la livre – toujours fabuleusement compétitif. Vêtus de couleurs vives, les maîtres fromagers ajoutaient à la cacophonie… et à la puanteur.

Richard passa devant des boucheries où des carcasses de cochons, de moutons et de cerfs, pendues à des crochets, attiraient des escadrilles de mouches bourdonnantes. À côté, des négociants proposaient une multitude de variantes de sel, du plus petit grain au plus gros, indispensable pour la conservation de la viande.

Les boutiques s'alignaient avec une affligeante monotonie, étalage infini de miches de pain, de tartes, de pâtisseries, de volailles plumées, de sacs d'épices ou de grain, de tonneaux de vin ou de bière…

D'autres objets, à l'utilité moins évidente, retenaient l'attention des badauds, enclins à se lamenter sur leurs prix, comme si on avait voulu les égorger sur-le-champ.

Une étrange sensation, au creux de son ventre, avertit soudain Richard qu'il était suivi.

Sa fatigue oubliée, il se retourna et étudia une multitude de visages, dont aucun ne lui était familier. Histoire de ne pas se faire remarquer, il s'était arrangé pour que sa cape dissimule l'Épée de Vérité. Les soldats d'harans qui grouillaient dans les rues s'étaient laissé abuser, même si certains le suivaient des yeux, alarmés par des indices qu'ils ne parvenaient pas à définir.

Richard pressa le pas.

La sensation était si ténue, dans son ventre, qu'il se demanda si ses ennemis éventuels n'étaient pas trop loin pour qu'il puisse les voir. De toute manière, comment les aurait-il reconnus ? Chaque passant pouvait être un ennemi…

Prudent, il leva les yeux vers les toits, mais ne distingua pas l'ami qui le suivait bel et bien. Se repérant aux rayons du soleil, il en profita pour vérifier sa position.

Arrêté au coin d'une rue, il regarda défiler une interminable procession de badauds, attentif à tout détail qui lui semblerait anormal. Personne ne lui accorda un regard, et il ne vit rien d'inquiétant.

— Un gâteau au miel, mon seigneur ? demanda soudain une petite voix.

Se retournant, Richard découvrit une fillette affublée d'un manteau deux fois trop grand pour elle. Debout derrière un étal branlant, elle devait avoir une dizaine d'années.

— Un quoi ? s'étonna le Sourcier.

La petite fille désigna son étalage.

— Un gâteau au miel, mon seigneur… C'est ma grand-mère qui les fait. Ils sont délicieux, et je les vends un sou la pièce. Vous en prenez un ? Vous ne serez pas déçu…

Derrière l'enfant, une vieille femme replète enveloppée d'une couverture marron mitée était assise sur une planche posée à même la neige. Elle sourit au jeune homme, qui lui répondit distraitement, car son pressentiment le travaillait toujours.

Il sonda une dernière fois la rue, expira à fond, lâcha un nuage de buée, et plongea la main gauche dans sa poche. Ayant très peu mangé pendant son voyage vers Aydindril – deux semaines de cheval ! – il avait en permanence un petit creux.

— Je ne suis pas un seigneur, dit-il en sortant une pièce d'argent de sa poche.

De son séjour au Palais des Prophètes, il lui restait une confortable

collection de pièces d'or et d'argent. Mais rien d'aussi dérisoire qu'un sou, évidemment…

— Quelqu'un qui porte une aussi belle arme est sûrement un seigneur, fit la petite en désignant la garde de l'Épée de Vérité.

La vieille femme cessa de sourire et se leva lentement.

Richard rabattit sa cape sur le riche fourreau et la garde de l'arme. Puis il tendit la pièce à l'enfant, qui la regarda fixement.

— Je n'ai pas de quoi vous rendre la monnaie. En fait, je ne saurais même pas calculer ce que je vous dois. Mon seigneur, c'est la première pièce d'argent que je vois de ma vie.

— Je ne suis pas un seigneur, répéta le Sourcier. Mon nom est Richard, et je viens d'avoir une idée. Si tu gardais la pièce en guise d'avance ? Comme ça, chaque fois que je passerai ici, tu me donneras un gâteau, jusqu'à épuisement de mon crédit.

— Merci, mon sei… je veux dire, Richard.

L'enfant tendit la pièce à sa grand-mère, qui l'examina d'un œil critique.

— Je n'en ai jamais vu de pareilles. Tu dois venir de loin, mon garçon.

La vieille femme n'avait aucun moyen de déterminer la provenance de la pièce, puisque l'Ancien et le Nouveau Monde étaient séparés depuis quelque trois mille ans.

— Ça, vous pouvez le dire ! Mais l'argent reste l'argent…

— Vous l'avez prise, ou on vous l'a donnée, mon seigneur ? demanda la femme, ses yeux bleus délavés par le temps rivés dans ceux du Sourcier.

— Pardon ?

— Je parle de votre épée, messire. Vous l'a-t-on remise, ou l'avez-vous prise à quelqu'un ?

Richard comprit enfin. En principe, le Sourcier devait être nommé par un sorcier. Zedd ayant fui les Contrées du Milieu depuis longtemps, l'arme était devenue un trophée pour ceux qui avaient les moyens de se l'offrir – ou assez de tripes pour la voler. Ces imposteurs avaient valu une réputation sulfureuse à l'Épée de Vérité. Sans scrupule, ils utilisaient sa magie à des fins égoïstes, se fichant des intentions de ceux qui lui avaient instillé leur pouvoir. Depuis des décennies, Richard était le premier Sourcier de Vérité désigné par un sorcier. Conscient de la puissance de la magie, et des responsabilités qui en découlaient, il était un *authentique* Sourcier.

— Un membre du Premier Ordre me l'a remise, répondit-il.

La vieille femme resserra les pans de la couverture sur son opulente poitrine.

— Un Sourcier, souffla-t-elle. Que les esprits soient bénis ! Un

véritable Sourcier !

Dépassée par la conversation, la fillette jeta un dernier coup d'œil à la pièce, nichée dans la paume de sa grand-mère, puis tendit à Richard le plus gros gâteau disponible.

Il la remercia d'un sourire.

La vieille femme se pencha sur l'étalage et baissa la voix :

— Tu es venu nous débarrasser de la vermine ?

— Quelque chose comme ça, oui… (Richard mordit dans le gâteau.) Tu ne m'as pas menti, ma chérie. C'est délicieux.

— Je te l'avais dit ! Grand-mère fait les meilleurs gâteaux au miel de la rue Stentor.

La rue Stentor… Par hasard, il avait trouvé la bonne artère. « Juste après le marché de la rue Stentor », lui avait dit maîtresse Sanderholt.

— De quelle vermine parlez-vous ? demanda-t-il à la vieille femme.

— Mon fils et la mère de la petite nous ont abandonnées pour aller camper devant le palais et attendre la distribution d'or. Je leur ai dit de travailler, au lieu de rêver, mais ils m'ont traitée de vieille folle. À les en croire, on leur donnera bien plus de pièces qu'ils n'en gagneront en une vie de labeur. Et ils estiment juste de recevoir leur dû.

— En quoi est-ce leur « dû » ? demanda Richard.

— Au palais, quelqu'un a dit qu'il en allait ainsi. Beaucoup d'imbéciles l'ont cru, car ça encourageait leur tendance naturelle à la paresse. Mon fils a toujours eu les côtes en long… Les jeunes sont comme ça. Ils attendent que tout leur tombe rôti dans la bouche, plutôt que de subvenir à leurs besoins. Ces idiots se battent pour savoir qui sera le premier à recevoir la manne. Les plus faibles y ont déjà perdu la vie.

» Avec ces chimères, de moins en moins de gens travaillent, et les prix ne cessent de monter. Aujourd'hui, nous avons du mal à nous payer assez de pain. Voilà les résultats de la cupidité ! Mon fils travaillait pour Chalmer, le boulanger. À présent, il ne fait plus rien, et la petite a le ventre creux. Heureusement, elle ne rechigne pas à l'effort. Grâce à mes gâteaux, nous survivons tant bien que mal. Je ne la laisserai pas traîner dans la rue, comme tant de gamins, de nos jours…

» La vermine, Sourcier, ce sont ceux qui nous dépouillent, puis promettent de nous rendre un dixième de leur butin, histoire que nous soyons éperdus de reconnaissance. Oui, ceux qui incitent les braves gens à la paresse, afin de pouvoir les diriger comme un troupeau de moutons. Ceux qui nous volent notre liberté et notre façon de vivre ! Même une vieille idiote comme moi le sait : les paresseux ne pensent pas par eux-mêmes, ils pensent à eux-mêmes. Les manipuler est un jeu d'enfant. Qui sait où va le monde, mon pauvre garçon ?

Quand la vieille femme se tut, Richard désigna la pièce d'argent,

toujours nichée dans la paume de son interlocutrice.

— Je vous serais très reconnaissant d'oublier, pour le moment, à quoi ressemble mon épée.

— Bien entendu, mon seigneur. Pour toi, je ferais n'importe quoi. Que les esprits du bien te protègent ! Et quand tu écraseras la vermine, donne-lui un coup de talon pour moi !

Richard continua un moment son chemin. Puis il s'assit sur un tonneau, près de l'entrée d'une ruelle, et mordit de nouveau dans son gâteau. Si la pâtisserie se révéla délicieuse, il n'était pas d'humeur à l'apprécier, et elle ne faisait rien pour dissiper l'angoisse qui lui nouait l'estomac. Ce n'était pas la même sensation que lorsqu'il avait senti les mriswiths, constata-t-il. Plutôt celle qu'il éprouvait toujours quand on l'espionnait. À ces moments-là, sa nuque se hérissait et il avait des fourmis dans les bras…

Il étudia les passants. Aucun ne semblait s'intéresser à lui.

Après avoir léché le miel, sur ses doigts, il repartit et tenta de se frayer un chemin entre les carrioles, les chariots et les citadins qui couraient en tous sens. Parfois, l'exercice était aussi périlleux que remonter une rivière à contre-courant. Et le vacarme ambiant – une cacophonie de cris, de grincements, de craquements et de roulements indéfinissables – lui tapait sur les nerfs. Habitué au silence de la forêt, il souffrait d'entendre des centaines de voix brailler dans une mosaïque de langues qu'il ne comprenait pas. Sans parler des bruits de sabots, des crissements des axes des chariots, du chuintement de la neige piétinée…

Comparée aux énormes cités qu'il avait visitées depuis son départ de Terre d'Ouest, Hartland, la capitale, était une petite ville provinciale où il faisait bon vivre.

Richard se languissait de sa forêt. Kahlan avait promis de venir un jour la découvrir avec lui. Il sourit en pensant aux merveilleux endroits qu'il lui montrerait : les vues panoramiques, les chutes d'eau vertigineuses, les cols de montagne qu'il était seul à connaître. Kahlan en serait éblouie, il n'en doutait pas une seconde. Et pour la première fois, ils seraient totalement heureux ensemble, sans rien pour leur empoisonner la vie.

Son sourire s'élargit quand il pensa à celui que sa bien-aimée lui réservait exclusivement. Son « sourire spécial Richard », comme elle disait.

La jeune femme lui manquait terriblement. S'il s'était écouté, il serait parti la rejoindre immédiatement. Mais d'abord, il avait des affaires à régler en Aydindril…

Entendant crier, Richard leva les yeux et s'aperçut que des cavaliers fonçaient droit sur lui. Plongé dans ses pensées, il avait marché sans regarder où il allait.

— Tu es aveugle ! cria le chef du détachement. Quel crétin congénital se précipite dans les jambes d'une colonne de cavaliers !

Richard regarda autour de lui. Les passants s'étaient écartés, faisant mine de n'avoir jamais eu l'intention de traverser la rue – aujourd'hui ou jamais ! S'efforçant d'agir comme si les soldats n'existaient pas, ils tentaient de se rendre invisibles.

Richard jeta un coup d'œil à l'officier qui venait de l'insulter. Un instant, il songea à se rendre lui aussi invisible – pour de bon ! – avant que quelqu'un ne soit blessé. Mais il se souvint de la Deuxième Leçon du Sorcier : « Les pires maux découlent des meilleures intentions. » Comme il avait payé pour le savoir, dès qu'on recourait à la magie, les résultats risquaient d'être désastreux. Le pouvoir, éminemment dangereux, devait être utilisé avec modération. Dans le cas présent, de banales excuses seraient plus prudentes… et efficaces.

— Désolé, messire. J'avais la tête ailleurs. Veuillez me pardonner.

Richard n'avait jamais vu des soldats de ce type. La colonne parfaitement alignée, les chevaux ne bronchaient pas, supportant fièrement le poids de leurs cavaliers vêtus d'armures rutilantes. Toutes les armes de ces hommes brillaient au soleil comme des diamants. Chacun portait une cape pourpre qui tombait impeccablement sur les flancs de son étalon blanc. On eût dit un régiment en attente d'inspection royale.

L'officier lâcha la bride de son cheval d'une main et se pencha vers le Sourcier.

— Écarte-toi de notre chemin, abruti, ou les sabots de nos chevaux te réduiront en bouillie ! À mon avis, ce ne sera pas une grande perte.

Richard reconnut l'accent du militaire. C'était le même que celui d'Adie, la dame des ossements. Il ignorait de quel pays elle était originaire, mais ce type était à l'évidence un compatriote à elle.

— Je me suis déjà excusé, fit le jeune homme en reculant d'un pas. J'ignorais que vous aviez un problème urgent à régler.

— Combattre le Gardien est toujours une urgence !

— Je ne vous contredirai pas sur ce point, fit Richard en continuant à reculer. Je suis sûr qu'il se cache sous un porche, attendant que vous veniez l'« écrabouiller ». Vous feriez mieux d'y aller, le devoir vous appelle !

Les yeux noirs de l'officier lancèrent des éclairs. Essayant d'étouffer son sourire, Richard se demanda s'il apprendrait un jour à ne plus être aussi caustique. Ce devait être à cause de sa grande taille, se consola-t-il.

Il n'avait jamais aimé se battre. En vieillissant, il était devenu la cible favorite des fiers-à-bras désireux de s'affirmer. Avant d'avoir reçu l'Épée de Vérité, et découvert grâce à elle que lâcher la bonde à sa colère était parfois indispensable, il s'était aperçu qu'un peu d'humour

pouvait arrondir bien des angles et désarmer les brutes les plus belliqueuses. Confiant en sa force, il avait lentement glissé de l'humour à l'ironie mordante. Souvent, c'était plus fort que lui, et sa langue bougeait plus vite qu'il réfléchissait.

— Tu parles bien, l'ami, dit l'officier. Serais-tu inspiré par le Gardien ?

— Je vous assure, mon seigneur, que nous combattons le même ennemi.

— Les sbires du Gardien portent souvent l'arrogance comme un masque.

Au moment où Richard se préparait à battre en retraite, pour éviter des ennuis inutiles, le militaire fit mine de sauter à terre.

Soudain, d'énormes battoirs s'abattirent sur les épaules du Sourcier et le soulevèrent de terre. Coincé entre deux colosses, Richard se résigna à attendre la suite des événements.

— Reprends ton chemin, soldat d'opérette, dit le géant de droite au cavalier. Cette histoire ne te regarde pas.

Richard essaya de tourner la tête pour voir qui le tenait ainsi. Du coin de l'œil, il aperçut le cuir sombre typique de l'uniforme des D'Harans.

— Nous combattons dans le même camp, mon frère, dit le cavalier, un pied déjà hors de son éperon. Cet individu doit être interrogé, et une bonne leçon d'humilité ne lui ferait pas de mal. Nous nous en chargerons, si tu…

— Du vent, je t'ai dit !

Richard voulut émettre un commentaire de son cru. Aussitôt, le bras droit incroyablement musclé du D'Haran de droite jaillit de sous sa cape en laine marron foncé. Alors qu'une main se plaquait sur sa bouche, Richard aperçut une bande de métal hérissée de piques, juste au-dessus du coude de son agresseur. Ces armes originales servaient à éventrer un adversaire lors d'un corps à corps. De surprise, le Sourcier faillit en avaler sa langue.

Si la majorité des soldats d'harans étaient grands, ces deux-là les dépassaient tous d'une bonne tête. Et il ne s'agissait pas de membres de l'armée régulière. Richard avait vu des gaillards de ce genre, équipés d'armes similaires. Darken Rahl, de son vivant, ne se déplaçait jamais sans deux gardes du corps à ses basques.

Les colosses maintenaient sans effort le Sourcier. Pendant son voyage vers Aydindril, pour rejoindre Kahlan, il avait très peu mangé et dormi. Le combat contre les mriswiths avait achevé de l'épuiser. Et le surplus d'énergie que l'angoisse lui fournissait ne suffirait pas contre ces deux montagnes de muscles.

L'officier leva l'autre jambe pour mettre pied à terre.

— Ce prisonnier est à nous, dit-il. Nous l'interrogerons, et s'il est

au service du Gardien, il passera aux aveux.

Le D'Haran de gauche intervint pour la première fois.

— Descends de ton cheval, l'ami, et je te couperai la tête pour jouer au ballon avec. Nous traquons ce type depuis longtemps, et c'est *notre* proie. Quand nous en aurons fini avec lui, tu pourras interroger son cadavre, si ça t'amuse.

S'interrompant au milieu de son mouvement, le cavalier regarda les deux colosses.

— Comme je te l'ai dit, mon frère, nous sommes dans le même camp. Pourquoi nous affronter alors que nous combattons les séides du Gardien ?

— Si tu as des objections, dégaine ton épée. Sinon, fous le camp !

Les cavaliers – près de deux cents – étudièrent impassiblement les deux D'Harans. Considérant le rapport de force, pourquoi auraient-ils hésité ? À moins que… La ville grouillait de soldats d'harans qui risquaient de débouler pour prêter main-forte à leurs compatriotes.

L'officier ne parut pas s'inquiéter de cette possibilité.

— Vous n'êtes que deux, mon frère. Les statistiques ne sont pas bonnes.

Le D'Haran de gauche étudia un moment la colonne de cavaliers. Puis il cracha sur le sol, au pied du cheval de son interlocuteur.

— Tu as raison, soldat d'opérette ! Mon ami Egan ne se mêlera pas du combat, pour égaliser les chances pendant que je m'occuperai de toi et de tes clowns emplumés. Mais réfléchis bien, *mon frère*, parce que tu seras le premier à crever, si tes bottes touchent le sol.

L'officier évalua du regard ses deux adversaires. Jurant dans sa barbe, il se laissa retomber sur sa selle.

— Nous avons une mission importante à remplir. Ce crétin nous ferait perdre du temps. Gardez-le, si vous y tenez tellement !

Sur un geste de son chef, la colonne se lança au galop, manquant renverser Richard et ses ravisseurs.

Alors qu'ils le portaient comme un vulgaire sac de patates, le Sourcier tenta de poser la main sur la garde de son épée. N'y parvenant pas, il leva les yeux vers les toits… et ne vit rien.

Les citadins détournèrent le regard, anxieux de ne pas s'impliquer dans une sale histoire. Tandis que les D'Harans traînaient Richard au milieu de la rue, les badauds s'écartèrent, pressés de retourner à leurs occupations. Dans le vacarme de la ville, les cris de rage du jeune homme étaient aussi efficaces que des couinements de souris.

Il ne parvint pas à saisir son arme, ni à planter ses talons dans la neige pour ralentir les deux tueurs qui le conduisaient vers le lieu de son exécution.

À tout hasard, il se débattit, espérant gagner assez de temps pour trouver une idée de génie. Hélas, les D'Harans s'engagèrent dans une

allée obscure, entre une auberge et un autre bâtiment aux volets fermés.

Devant eux, dans les ombres, quatre silhouettes emmitouflées dans des manteaux à capuche attendaient leur victime…

Chapitre 8

Avec une douceur étonnante, les D'Harans posèrent Richard sur le sol. Dès que ses pieds entrèrent en contact avec les pavés, il laissa glisser sa main sur la garde de son épée.

Ses deux ravisseurs écartèrent les jambes, les mains dans le dos. L'attitude classique des soldats au repos.

Les quatre silhouettes avancèrent lentement vers leur proie.

Jugeant que la fuite serait préférable à une bataille rangée, Richard ne dégaina pas son épée. Plongeant sur le côté, il fit un roulé-boulé sur la neige, se releva souplement et se plaqua contre un mur. Le souffle coupé par l'impact, il s'enveloppa dans sa cape, se concentra et disparut en un clin d'œil.

Se défiler pendant qu'il était invisible serait un jeu d'enfant. Le temps de reprendre sa respiration, et il détalerait sans demander son reste.

Les quatre tueurs continuèrent d'avancer, leurs manteaux s'ouvrant pour révéler des uniformes de cuir de la même couleur que ceux des soldats d'harans. Sur le ventre, ces femmes – reconnaissables à certaines rondeurs caractéristiques – portaient un croissant et une étoile jaunes.

La vérité explosa dans l'esprit de Richard. Combien de fois avait-il appuyé son visage, ruisselant de sang, contre ces infâmes symboles. Pétrifié, il ne dégaina pas son épée et ne songea même plus à respirer.

Des Mord-Sith !

Celle qui devait être la chef abaissa sa capuche pour libérer sa chevelure blonde tressée en une unique natte. Ses yeux bleus sondèrent le mur où Richard se tapissait.

— Maître Rahl ? Où êtes-vous ?

— Cara ? C'est toi ?

Alors qu'il relâchait sa concentration pour redevenir visible, l'enfer se déchaîna.

Toutes griffes dehors, Gratch atterrit devant les Mord-Sith. Les deux colosses dégainèrent aussitôt leurs épées. Malgré des réflexes hors du commun, ils furent battus d'un souffle par les femmes, qui brandirent instantanément leurs Agiels. En dépit de leur aspect inoffensif de simples lanières de cuir rouge tressé, ces armes pouvaient faire des ravages. Ayant été dressé par un de ces atroces objets, Richard était bien placé pour le savoir.

Le Sourcier plongea sur le garn et le poussa contre le mur opposé

avant que ses six adversaires aient pu attaquer. Décidé à mourir pour le défendre, Gratch écarta son ami.

— Ça suffit ! cria Richard. Arrêtez-vous tous !

Les six humains et le jeune monstre se pétrifièrent. À vrai dire, le Sourcier ignorait qui aurait remporté le combat, et il ne tenait pas à le découvrir. Saisissant l'occasion qui s'offrait à lui, le dos tourné au garn, il tendit une main pour arrêter les hostilités.

— Gratch est mon ami, et il voulait me protéger. Si vous ne bougez plus, il ne vous fera pas de mal.

Le garn ceintura le Sourcier, le tira à lui et le serra contre la peau rose translucide de son abdomen. Ravi, il émit un grognement affectueux – et pourtant tout ce qu'il y avait de dissuasif pour les six ennemis potentiels du Sourcier.

— Maître Rahl, dit Cara tandis que les deux colosses rengainaient leurs lames, nous sommes également ici pour vous protéger.

Richard baissa le bras.

— Tout va bien, Gratch. Je les connais… Tu as fait ce que je te demandais, et ça mérite des félicitations. À présent, calme-toi.

Le garn se fendit d'un ronronnement qui fit vibrer les murs, autour d'eux. Richard estima que son ami avait toutes les raisons d'être satisfait. Comme il le lui avait dit, Gratch l'avait suivi en volant de toit en toit et ne s'était pas montré tant que tout se passait bien. Du travail parfait, puisque le jeune homme ne l'avait pas aperçu jusqu'à ce qu'il leur saute dessus.

— Cara, que fiches-tu ici ?

La Mord-Sith toucha le bras de Richard, presque étonnée de découvrir qu'il était en chair et en os. Après lui avoir tapoté l'épaule, elle sourit de toutes ses dents.

— Darken Rahl lui-même ne parvenait pas à se rendre invisible. Il commandait aux monstres, comme vous, mais ça…

— Je ne commande pas Gratch, il n'est pas un monstre, et je ne suis pas vraiment… Hum… Je répète : Cara, que fais-tu ici ?

— Je vous protège, maître…

Richard désigna les deux hommes.

— Et eux ? Ils ont parlé de me tuer.

Les colosses ne bougèrent pas plus que des chênes centenaires.

— Maître Rahl, dit l'un d'eux, nous donnerions nos vies pour vous défendre.

— Nous vous avions presque rattrapé, expliqua Cara, quand ces cavaliers de fantaisie ont failli vous renverser. J'ai dit à Egan et Ulic de vous récupérer en douceur, pour que vous ne soyez pas blessé. Si ces imbéciles avaient compris que nous venions vous sauver, ils auraient tenté de vous abattre. Nous ne voulions courir aucun risque.

Richard étudia les deux gardes du corps aux cheveux blonds. Leurs uniformes de cuir, comme une seconde peau, sculptaient harmonieusement leurs muscles saillants. Sur la poitrine, gravées dans le cuir, ils portaient la lettre « R » et deux épées croisées – le blason de la Maison Rahl. L'un des deux approuva du chef le discours de Cara. La Mord-Sith et ses « collègues » l'ayant aidé à vaincre Darken Rahl, deux semaines plus tôt, à D'Hara, Richard ne vit pas de raison d'avoir des soupçons.

Quand il avait libéré ces pauvres femmes de leur fardeau, le Sourcier ne s'était pas douté qu'elles décideraient de devenir ses gardes du corps. Et il n'y avait pas eu moyen de les faire changer d'avis.

Une des Mord-Sith appela doucement Cara et désigna l'entrée de la ruelle. Les badauds ralentissaient quand ils passaient devant l'étrange petit groupe, et ils ouvraient des yeux ronds comme des billes. Egan et Ulic se campèrent face à la rue, dissuadant les citadins de continuer ce manège.

— L'endroit n'est pas sûr, dit Cara en prenant le bras de Richard, un peu au-dessus du coude. Suivez-nous, maître Rahl.

Sans attendre de réponse, elle tira le jeune homme au fond de la ruelle. Voyant que Gratch s'inquiétait, le Sourcier lui fit signe que tout allait bien.

Cara souleva un volet et pria son maître de la précéder. Ils entrèrent dans une pièce où trois bougies brûlaient sur une table couverte de poussière entourée de plusieurs bancs et d'un fauteuil. Dans un coin, Richard remarqua une impressionnante pile d'équipements divers.

Gratch plia ses ailes et réussit à passer – de justesse, toutefois. Il se campa près du Sourcier et regarda calmement les Mord-Sith et les deux colosses. Sachant qu'il était l'ami de maître Rahl, ils ne s'inquiétèrent pas qu'un garn leur tienne compagnie dans un petit espace clos.

— Cara, que fais-tu ici ? répéta Richard.

La Mord-Sith plissa le front comme si elle le trouvait un peu obtus.

— Nous sommes venus vous protéger, comme je l'ai déjà dit. (La Mord-Sith s'autorisa un sourire malicieux.) Apparemment, nous sommes arrivées à pic. Maître Rahl devrait se contenter d'être la magie qui s'oppose à la magie, et nous laisser être l'acier qui affronte l'acier. (Elle désigna ses trois compagnes.) Au Palais du Peuple, je n'avais pas eu le temps de faire les présentations. Voilà mes sœurs d'Agiel : Hally, Berdine et Raina.

À la pâle lumière des bougies, Richard dévisagea les trois Mord-Sith. Très pressé quand il les avait rencontrées, il se souvenait uniquement de Cara, leur porte-parole, à qui il avait plaqué un

couteau sur la gorge en attendant d'être convaincu par ses propos. Comme sa chef, Hally était blonde, grande, et elle avait de très beaux yeux bleus. Berdine aussi – mais sa chevelure tirait plus sur le châtain. Très brune, Raina avait le regard perçant caractéristique des Mord-Sith. Face à ces femmes, on éprouvait toujours le sentiment d'avoir l'âme exposée à tous les vents… Les iris noirs de Raina accentuaient cette impression.

Richard ne baissa pourtant pas les yeux.

— Vous étiez avec les Mord-Sith qui m'ont aidé à traverser le Palais du Peuple en toute sécurité ? (Les trois femmes acquiescèrent.) Alors, soyez assurées de ma reconnaissance éternelle. Où sont vos compagnes ?

— Au palais, répondit Cara, au cas où vous y seriez revenu. Le général en chef Trimack a insisté pour qu'Ulic et Egan nous accompagnent. Ils appartiennent à votre garde personnelle, maître Rahl. Nous sommes partis une heure après vous, avec l'intention de vous rattraper. Nous n'avons pas traîné, et pourtant, vous avez pris un jour d'avance sur nous.

— J'étais un peu pressé, fit Richard en ajustant son baudrier.

— Maître Rahl, aucun de vos exploits ne nous surprend, car vous êtes capable de tout.

Richard regarda autour de lui.

— Que faites-vous dans cette pièce ? demanda-t-il.

Cara retira ses gants et les jeta sur la table.

— C'est notre quartier général, maître. Nous l'avons choisi parce qu'il est près de celui de l'armée d'harane.

— On m'a dit qu'il était dans un grand bâtiment, au-delà du marché.

— C'est exact, nous avons vérifié.

— J'y allais quand vous m'avez trouvé. Vous avoir à mes côtés ne sera pas un désavantage. (Richard desserra le col de sa cape et se gratta la nuque.) Comment m'avez-vous repéré dans une ville aussi grande ?

Si les deux hommes ne bronchèrent pas, les quatre femmes froncèrent les sourcils.

— Vous êtes maître Rahl, répondit simplement Cara.

— Et alors ?

— Le lien…, dit Berdine. (L'air perplexe de Richard la déconcerta.) Nous sommes liées à maître Rahl.

— Je ne comprends pas ce que ça veut dire… Et quel rapport avec ma question ?

Les Mord-Sith se regardèrent, dubitatives.

— Vous êtes le seigneur Rahl, maître suprême de D'Hara. Et nous sommes des D'Haranes. C'est pourtant simple, non ?

Richard se passa une main dans les cheveux et soupira, exaspéré.

— J'ai grandi en Terre d'Ouest, séparé de D'Hara par deux frontières. Jusqu'à leur disparition, j'ignorais tout de votre pays et de Darken Rahl. Y compris qu'il était mon père. (Les six D'Harans écarquillèrent les yeux.) Il a violé ma mère, qui ne m'en a jamais rien dit. Lui-même a appris la vérité le jour de sa mort. Comprenez-vous, à présent ? Vos histoires de lien me dépassent.

Les deux hommes ne bronchèrent toujours pas. Les yeux brillants, les Mord-Sith dévisagèrent longuement Richard, sondant son âme. Regrettaient-elles de lui avoir juré fidélité ?

Soudain, il trouva étrange d'avoir raconté tant de choses intimes à des gens qu'il ne connaissait pas.

— Je ne sais toujours pas comment vous m'avez trouvé, dit-il.

Alors que Berdine enlevait sa cape et la jetait sur la pile d'équipements, Cara posa une main sur l'épaule du Sourcier et l'encouragea à prendre le fauteuil. Au grincement qu'il produisit quand il obéit, il redouta de finir les fesses par terre, mais il se trompait.

Cara se tourna vers les deux colosses.

— Puisqu'il est encore plus fort chez vous, je propose que vous expliquiez à maître Rahl ce qu'est le lien. Ulic, tu veux bien t'en charger ?

— Oui, mais par où commencer ?

Richard ne laissa pas Cara répondre.

— J'ai des choses importantes à faire, et le temps presse. L'essentiel suffira. Alors, ce lien ?

— Je vais vous répéter ce qu'on nous enseigne, annonça Ulic.

Richard fit signe au garde du corps de s'asseoir. Il détestait devoir lever les yeux sur un orateur, surtout quand il s'agissait d'une montagne de muscles. Jetant un coup d'œil derrière lui, il vit que Gratch se léchait avec enthousiasme – sans quitter les humains du regard.

Richard lui fit un sourire rassurant. Le garn n'était pas habitué à être entouré d'hommes et de femmes, et il faudrait qu'il s'y fasse, considérant les plans du Sourcier.

Gratch sourit et pointa les oreilles pour mieux entendre. Mais que comprenait-il vraiment ? Richard aurait donné cher pour le savoir.

— Il y a très longtemps…, commença Ulic une fois assis.

— Combien de temps ? coupa Richard.

En réfléchissant, le garde du corps caressa distraitement la poignée du couteau glissé à sa ceinture. Quand il parla, sa voix grave sembla assez puissante pour pouvoir souffler la flamme des bougies.

— C'était au début de l'histoire de D'Hara… Il y a des millénaires

de ça…

— Et que s'est-il passé alors ?

— Le lien est né à cette époque. Le premier maître Rahl a ensorcelé le peuple afin de le protéger.

— De le dominer, tu veux dire ? lança Richard.

— Non… Il s'agissait d'un pacte… La Maison Rahl serait la magie, et le peuple deviendrait l'acier. Une protection mutuelle, garantie par le lien…

— Un sorcier n'a pas besoin de l'acier pour se défendre. Sa magie lui suffit.

L'uniforme d'Ulic craqua quand il posa un coude sur son genou.

— Vous contrôlez la magie, maître, dit-il, soudain très solennel. Vous protège-t-elle en toute circonstance ? Vous devez dormir de temps en temps, et vous n'avez pas d'yeux derrière la tête pour voir qui menace de vous planter un couteau entre les omoplates. Face à trop d'adversaires, il est impossible de jeter des sorts assez rapidement… Et les sorciers aussi meurent quand on leur coupe la gorge. Bref, vous avez besoin de nous !

— Admettons… À présent, quel est le rapport entre ce « lien » et moi ?

— Le pacte magique unit les D'Harans au seigneur Rahl. Quand il meurt, le lien se transmet à son héritier, s'il a le don. Alors, le pouvoir le relie à son peuple. Tous les D'Harans le sentent. Dès la naissance, ils le comprennent d'instinct. Grâce au lien, ils reconnaissent maître Rahl, et ils captent sa présence quand il est près d'eux. Voilà comment nous vous avons trouvé. Dès que vous êtes à proximité, nous le sentons.

Richard agrippa les accoudoirs du fauteuil et se pencha en avant.

— Dois-je comprendre que tous les D'Harans me « captent » et savent où je suis ?

— Non… C'est plus compliqué que ça…

Le front plissé par la concentration, Ulic glissa un doigt sous son col pour se gratter l'épaule.

— Avant tout, dit Berdine, volant au secours du pauvre garde du corps, nous devons reconnaître le nouveau maître Rahl. Il ne s'agit pas seulement de l'*identifier* sur le plan physique, mais d'accepter solennellement son autorité. Quand je parle de solennité, ne pensez pas que j'évoque un protocole ou une cérémonie. Tout se déroule dans notre cœur, où nous *comprenons* et *accueillons* le nouveau maître. Cela peut aller contre nos désirs profonds, comme ce fut le cas pour nous avec Darken Rahl. Pourtant, malgré nos réticences, nous avons dû l'accepter et nous plier à sa loi.

— En somme, c'est une affaire de foi.

— Très bien vu, dit Egan tandis que tous ses compatriotes

acquiesçaient. Une fois que nous avons reconnu sa domination, et tant qu'il vit, nous sommes liés au maître Rahl en titre. Quand il meurt, le lien est transféré au nouveau seigneur. En tout cas, c'est censé fonctionner comme ça. Cette fois, quelque chose est allé de travers et Darken Rahl, ou son spectre, est resté en partie présent dans ce monde.

— Le portail…, dit Richard en se redressant sur son fauteuil. Les boîtes d'Orden sont un passage vers le royaume des morts. Elles étaient dans le Jardin de la Vie, et l'une d'elles est restée ouverte. Il y a deux semaines, je suis retourné au Palais du Peuple pour la refermer et renvoyer à jamais Darken Rahl dans le domaine maudit du Gardien.

— Après sa mort, au début de l'hiver, dit Ulic, quand vous avez pris la parole devant le Palais du Peuple, beaucoup de D'Harans, parmi votre auditoire, ont cru que vous étiez le nouveau maître Rahl. Mais pas tous… Certains sont restés liés – et loyaux – à Darken Rahl. C'est sûrement à cause du portail dont vous avez parlé. À ma connaissance, ce n'était jamais arrivé…

» Plus tard, quand vous êtes revenu pour vaincre l'esprit de votre père, en usant de magie, vous avez aussi écrasé les officiers renégats qui ne reconnaissaient pas votre autorité. En chassant de ce monde le spectre de Darken Rahl, vous avez brisé l'emprise qu'il exerçait encore sur ces hommes, et convaincu tout le palais que vous étiez bien le nouveau maître Rahl. Désormais, là-bas, tout le monde est lié à vous.

— Et c'est normal, déclara Raina. Vous êtes un sorcier, maître Rahl. La magie qui s'oppose à la magie… Les D'Harans, votre peuple, sont l'acier qui affronte l'acier.

Richard regarda la Mord-Sith dans les yeux.

— Cette histoire de lien, de magie et d'acier me fait tourner la tête… Vous me traitez de sorcier, mais j'ignore en quoi ça consiste. Et je suis incapable d'utiliser la magie.

Les quatre femmes se regardèrent, soufflées, puis éclatèrent d'un rire forcé, comme si elles estimaient indispensable de se réjouir quand leur maître plaisantait.

— Ce n'est pas une blague, dit Richard. Je ne contrôle pas du tout mon don.

Hally tapota l'épaule du jeune homme, puis elle désigna Gratch.

— Les monstres vous obéissent, comme à Darken Rahl. Nous ne pouvons pas les dompter, seigneur. Et vous communiquez avec ce garn !

— Ça n'a rien à voir… Je l'ai sauvé quand il était bébé, puis élevé parce que sa mère avait péri. Avec le temps, nous sommes devenus amis. Il n'y a rien de magique là-dedans.

— C'est ce que vous pensez, maître Rahl, dit Hally. Mais nous serions tous incapables d'apprivoiser un garn.

— Comme je l'ai dit…

— Vous êtes devenu invisible devant nos yeux, rappela Cara, qui n'avait plus aucune envie de rire. Prétendrez-vous que ce n'est pas grâce à la magie ?

— Non… Mais ça ne marche pas comme vous l'imaginez. Et ce serait une erreur de penser que…

— Seigneur Rahl, lâcha Cara, pour vous, ça n'a rien de miraculeux, parce que vous avez le don. Notre point de vue est différent. Croyez-vous que nous pourrions aussi être invisibles ?

— J'en doute… Mais ça ne prouve rien, parce que les choses ne sont pas aussi simples que ça.

Raina riva sur le Sourcier le regard noir typique des Mord-Sith agacées d'entendre des dénégations absurdes. Bien qu'il ne fût plus prisonnier du Palais du Peuple, et qu'il sût que ces femmes étaient ses alliées, le jeune homme en resta muet.

— Maître Rahl, dit Raina d'une voix douce qui résonna pourtant dans toute la pièce, au Palais du Peuple, vous avez combattu le fantôme de Darken Rahl – un sorcier très puissant venu du royaume des morts pour conquérir le monde des vivants. Feu maître Rahl n'avait aucune existence physique. C'était un esprit animé par la magie. Pour terrasser un pareil démon, il faut lui opposer un pouvoir équivalent.

» Pendant la bataille, vous avez envoyé des éclairs magiques qui ont détruit les chefs rebelles. Tous ceux qui n'étaient pas déjà liés à vous le sont devenus ce jour-là. Et nous n'avions jamais vu un tel pouvoir déferler sur le Palais du Peuple. C'était incroyable !

Raina se pencha sur le Sourcier, une passion très inhabituelle pour une Mord-Sith faisant trembler sa voix.

— Il s'agissait de magie, seigneur Rahl ! Nous allions être aspirés dans le royaume des morts, et vous nous avez sauvés. Comme le stipule notre pacte, votre magie s'est opposée à la magie. Vous êtes le nouveau maître, et nous donnerions nos vies pour vous.

Richard s'avisa qu'il serrait très fort la garde de son épée, les lettres d'or du mot « Vérité » s'enfonçant douloureusement dans sa chair. Au prix d'un violent effort, il réussit à détourner son regard de celui de Raina et fit face aux autres D'Harans.

— Tout ça est vrai, mais bien moins simple que vous le croyez. Ne pensez surtout pas que j'ai agi ainsi en *sachant comment !* C'est arrivé malgré moi ! Darken Rahl a étudié toute sa vie pour devenir un brillant sorcier. Je suis un néophyte, et vous attendez trop de moi…

— C'est faux, dit Cara. Nous comprenons que vous devez en apprendre plus sur la magie. Où serait le mal ? Approfondir ses connaissances est toujours une bonne chose. Plus savant, vous nous protégerez mieux.

— Ça ne marche pas comme ça…

— Quoi que l'on sache, dit Cara, une main rassurante posée sur l'épaule de Richard, il reste toujours de nouvelles choses à apprendre. L'omniscience n'existe pas. Et ça n'a aucune importance : vous êtes maître Rahl et nous devons vous servir. Si nous étions tous d'accord pour qu'il en soit autrement, ça ne changerait rien.

Soudain, Richard éprouva un grand calme qui le surprit lui-même. Pourquoi s'acharner à convaincre ses compagnons qu'ils se trompaient ? Il avait besoin de leur aide, et leur loyauté lui serait précieuse un jour où l'autre.

— Vous m'avez aidé au Palais du Peuple, et probablement sauvé la vie, tout à l'heure. Mon seul souci est que vous ne me surestimiez pas, car je refuse de vous décevoir. Soyez à mes côtés parce que vous jugez ma cause juste. Pas en raison d'un lien magique qui vous réduit en esclavage !

— Seigneur Rahl, dit Raina d'une voix hésitante que Richard ne lui avait pas encore entendue, nous étions liées à Darken Rahl. Sans avoir le choix, comme aujourd'hui. Il nous a arrachées à nos familles, dressées et employées comme…

Richard se leva et plaqua un index sur les lèvres de la Mord-Sith.

— Je sais tout ça… Mais c'est fini. À présent, vous êtes libres.

Cara saisit le jeune homme par sa chemise et le tira vers elle.

— Ne comprenez-vous pas ? Même si nous détestions Darken Rahl, il fallait le servir à cause du lien. Et c'était bien de l'esclavage ! Que vous soyez omniscient ou non nous indiffère. Le lien existe, et pour la première fois de notre vie, ce n'est pas un fardeau. Sans la magie, nous vous suivrions quand même. Ça, c'est la liberté !

— Nous sommes ignorants en matière de magie, renchérit Hally, mais nous pouvons vous enseigner à devenir un bon maître Rahl. (Le sourire de la jeune femme fit briller son regard, révélant l'être humain caché derrière la Mord-Sith.) Former et éduquer n'est-il pas le but d'une Mord-Sith ? (Le sourire s'évanouit.) La durée de votre voyage vers la connaissance n'importe pas ! Et ce n'est sûrement pas une raison pour vous abandonner en chemin !

Nerveux, Richard se passa une main dans les cheveux. Les propos de ses compagnons le touchaient, mais leur dévotion aveugle le mettait mal à l'aise.

— Accompagnez-moi si tel est votre désir… Tant que vous garderez à l'esprit que je ne suis pas un grand sorcier, tout ira bien. Si je maîtrise un peu la magie, par exemple celle de mon arme, je nage dès qu'il s'agit d'utiliser mon don. Chaque fois que j'y ai recouru, c'était à l'aveuglette, et les esprits du bien m'ont systématiquement aidé. (Richard marqua une courte pause.) Denna est parmi eux,

désormais…

Les quatre femmes sourirent, chacune à sa façon très particulière. Denna, elles le savaient, avait dressé Richard avant qu'il la tue pour s'échapper du palais. En lui ôtant la vie, il l'avait libérée de son lien avec Darken Rahl – et du monstre qu'elle était devenue à son corps défendant. Même si l'esprit de Denna était à présent en paix, le Sourcier n'oublierait jamais le prix qu'il avait dû payer : faire virer au blanc la lame de l'Épée de Vérité et assassiner une femme avec la facette de la magie qui n'était qu'amour, compassion et pardon…

— Qui peut se plaindre d'avoir les esprits du bien de son côté ? déclara Cara – parlant à l'évidence au nom de tous ses compagnons. Je me réjouis de savoir que Denna les a rejoints.

Richard baissa les yeux pour se dérober aux regards des quatre femmes. Désireux de bannir les souvenirs qui le hantaient, il changea abruptement de sujet.

— En ma qualité de Sourcier de Vérité, j'entendais rendre visite au chef des soldats d'harans d'Aydindril. Une tâche urgente m'attend. Je ne comprends rien à votre histoire de lien, mais je crois que le Sourcier se félicitera de vous avoir à ses côtés.

— Heureusement que nous l'avons trouvé à temps, fit Berdine en secouant la tête.

Ses trois compagnes acquiescèrent.

— Que veut dire cette phrase énigmatique ? demanda Richard.

— Simplement que ces soldats ne savent pas encore que vous êtes le nouveau maître Rahl, répondit Cara.

— Je suis le Sourcier, et c'est bien plus important que votre maître Rahl. N'oubliez pas que j'ai tué l'ancien, comme ma mission me l'imposait. Cela dit, j'informerai les chefs d'harans que je suis *aussi* l'héritier de Darken Rahl. Ensuite, je leur demanderai de me prêter allégeance. Et ils obéiront d'autant plus facilement que…

— Vous retrouver à temps était un sacré coup de chance ! lança Berdine dans un éclat de rire.

— Je tremble en pensant que nous sommes passées à un cheveu de le perdre, renchérit Raina.

— De quoi parlez-vous, à la fin ? Ces officiers sont des D'Harans. Grâce au lien, ils…

— Ne perdez pas de vue, coupa Ulic, qu'il faut d'abord comprendre et accueillir le nouveau maître Rahl. Ces hommes ne l'ont pas fait. De toute façon, la force du lien varie en fonction des individus.

— D'abord, on me dit qu'ils me suivront, soupira Richard. La minute d'après, on prétend le contraire !

— Vous devez d'abord les unir à vous, seigneur Rahl, dit Cara. Si vous y parvenez, car le sang du général Reibisch n'est pas pur.

— Et c'est censé signifier quoi ? demanda Richard.

— Maître Rahl, fit Egan en avançant d'un pas, au commencement des temps, quand le premier seigneur Rahl nous a liés à lui, D'Hara n'avait rien à voir avec ce que vous connaissez aujourd'hui. C'était un royaume parmi d'autres, comme dans les Contrées du Milieu.

Richard se souvint du cours d'histoire des Contrées que lui avait donné Kahlan, le jour de leur rencontre. Alors qu'ils étaient assis autour d'un feu, à l'abri d'un pin-compagnon, encore tremblants de leur rencontre avec un garn, la Mère Inquisitrice s'était efforcée d'éclairer la lanterne de son « sauveur ».

— Le père de Darken Rahl, Panis, a forcé tous les royaumes à courber l'échine sous son joug. D'Hara est devenu une sorte d'empire…

— C'est exactement ça, dit Egan. Aujourd'hui, tous ceux qui se vantent d'être des D'Harans ne descendent pas des premiers représentants de ce peuple – ceux qui reçurent le lien. Avec le temps, les populations se sont mélangées. Certains individus ont un peu de sang d'haran. D'autres, comme Ulic et moi, ne sont pas métissés du tout. Enfin, beaucoup de nos compatriotes n'ont pas une goutte de sang d'haran dans les veines. Et ceux-là sont insensibles au lien…

» Comme son père avant lui, Darken Rahl s'était entouré d'hommes qui partageaient sa passion dévorante du pouvoir. La plupart de ces D'Harans, des sang-mêlé, n'avaient rien de « pur », sinon leur ambition.

— Le général en chef Trimack, et les soldats de la Première Phalange sont sûrement des D'Harans de souche. (Richard désigna Ulic et Egan.) Comme les gardes du corps de Darken Rahl, je suppose ?

— À l'instar de son père, répondit Ulic, Darken Rahl, en matière de sécurité, se fiait exclusivement à des D'Harans de souche. Il utilisait les sang-mêlé et les « sans-lien » pour les guerres de conquête et le maintien de l'ordre dans son empire.

— Et le général… comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Reibisch…

— C'est ça… Qu'en est-il exactement de lui ?

— C'est un sang-mêlé, répondit Berdine. Vous aurez du mal avec lui, mais si vous vous faites reconnaître, le lien s'établira. Quand un chef est soumis au seigneur Rahl, la plupart de ses hommes le deviennent aussi, parce qu'ils lui font aveuglément confiance. Si vous dominez Reibisch, la garnison d'Aydindril sera à vous. Même les « sans-lien » vous obéiront, parce qu'ils sont loyaux à leur chef.

— Alors, je dois convaincre Reibisch que je suis le nouveau maître Rahl.

— C'est là que nous vous serons utiles ! jubila Cara. Le général en

chef Trimack nous a chargées de vous donner quelque chose. Hally, montre son cadeau à maître Rahl.

La Mord-Sith défit les premiers boutons de sa tunique de cuir et tira un étui à parchemin d'entre ses seins. Elle le tendit à Richard, qui en sortit une feuille enroulée et étudia son cachet de cire doré : un crâne sur fond d'épées croisées.

— Et alors ? demanda Richard.

— Le général Trimack voulait vous aider, dit Hally. C'est le sceau personnel du chef de la Première Phalange. Le document est de sa main. Il l'a rédigé devant moi, et m'a priée de vous le remettre. On y lit que vous êtes le nouveau maître Rahl. La Première Phalange et toutes les troupes de D'Hara, précise-t-il, vous ont reconnu et prêté allégeance. Ces hommes sont prêts à mourir pour vous permettre d'accéder au pouvoir… Trimack promet aussi de terribles représailles contre ceux qui voudraient vous barrer le chemin.

— Hally, je meurs d'envie de t'embrasser ! s'exclama Richard.

La Mord-Sith se pétrifia.

— Seigneur Rahl, vous nous avez libérées… La soumission n'est plus de mise.

Hally se tut et s'empourpra, comme ses trois compagnes. Puis elle baissa les yeux et murmura :

— Veuillez me pardonner, maître. Si vous désirez jouir de nos corps, ils sont à vous…

— Hally, fit Richard en relevant du bout d'un index le menton de la jeune femme, c'était simplement une image ! Vous n'êtes plus des esclaves, bon sang ! Et le maître Rahl qui se tient devant vous est aussi le Sourcier de Vérité. Je veux que vous épousiez ma cause, pas ma personne. Ne craignez jamais que je vous reprenne votre liberté.

— Merci, seigneur Rahl.

— À présent, allons voir le général Reibisch ! lança Richard en brandissant le message de Trimack. Quand il m'aura juré allégeance, je…

— Seigneur Rahl, dit Berdine, le texte du général en chef est censé vous aider. Il ne réglera pas seul le problème…

— Quand cesserez-vous de me brandir une carotte sous le nez pour la retirer aussitôt ? Que devrais-je faire ? Un foutu tour de magie ?

Les quatre femmes hochèrent la tête, soulagées qu'il ait enfin compris leur plan.

— Pardon ? s'étrangla le Sourcier. Pour montrer patte blanche, je devrai jouer les sorciers devant Reibisch ?

— Ce message vous facilitera la tâche, convint Cara, mais il ne vous mâchera pas le travail. Au palais, les ordres de Trimack ont valeur de loi. Ce ne sera pas le cas pour une armée en campagne. Ici, la loi se nomme Reibisch. Vous devez le convaincre de vous obéir.

» Ce général et ses hommes ne sont pas de doux agneaux. Il faudra leur apparaître comme l'incarnation ultime du pouvoir et de la puissance. Pour qu'ils acceptent le lien, une démonstration de force ne sera pas de trop. Comme au Palais du Peuple… N'oubliez pas : c'est une affaire de foi. Quelques mots griffonnés sur un parchemin ne suffisent pas quand on ambitionne de renverser une montagne…

— Fichue magie…, marmonna Richard.

Il se massa le visage pour dissiper sa confusion et sa fatigue.

Nommé par un sorcier, il était le véritable Sourcier, et c'était sa parole qui avait valeur de loi. Il devait agir en Sourcier, parce qu'il savait comment s'y prendre. En revanche, avec la magie…

D'accord, mais si les D'Harans d'Aydindril se ralliaient à lui…

Malgré sa faiblesse, une idée ne quittait jamais son esprit : il devait mettre Kahlan en sécurité. Pour ça, il lui fallait se fier à sa tête, pas à son cœur. Partir sur-le-champ à la recherche de l'Inquisitrice n'avait aucun sens. Pour la protéger, il fallait d'abord subjuguer les D'Harans.

— Vous avez apporté vos uniformes de cuir rouge ? demanda-t-il aux Mord-Sith en se levant.

Ces tenues étaient en principe réservées aux séances de dressage. Sur du cuir rouge, les taches de sang se voyaient beaucoup moins… Bien entendu, ce n'était jamais celui de la Mord-Sith qui coulait…

— Nous n'allons nulle part sans ces uniformes, répondit Hally avec un sourire presque timide.

— Vous avez une idée, maître Rahl ? lança Cara.

— Oui… Ces types ont besoin d'une démonstration de force ? Ils veulent que la magie leur en mette plein la vue ? Eh bien, ils en auront pour leur argent ! (Le Sourcier leva un index menaçant.) Vous devrez m'obéir au doigt et à l'œil. Pas d'initiatives idiotes, compris ? Je ne vous ai pas libérées pour que vous vous fassiez étriper sous mes yeux.

— Les Mord-Sith, fit Hally, le visage dur, ne meurent jamais de vieillesse dans leur lit, un dentier posé dans un gobelet sur la table de chevet.

Dans les yeux bleus de la jeune femme, Richard vit passer l'ombre de la folie qui avait transformé ces quatre malheureuses en machines à torturer des innocents. Ayant vécu une partie de leur calvaire, il n'avait pas besoin d'un dessin pour savoir qu'on en arrivait vite à s'habituer à la démence. Et à vivre chaque jour en sa compagnie…

— Si tu péris, mon amie, qui me protégera ?

— S'il faut se sacrifier, nous y sommes prêtes. Sinon, il n'y aurait

déjà plus de seigneur Rahl à défendre… (Contre toute attente, Hally sourit tendrement.) Nous voulons vous voir mourir dans votre lit, seigneur, vieux et aussi édenté que possible. Que devons-nous faire ?

Un instant, le doute manqua submerger Richard. Était-il frappé de la même folie que ces femmes ? L'ambition l'aveuglait-elle ?

Non. Il n'avait pas le choix. Et son intervention sauverait beaucoup de vies – sans en coûter plus que de raison.

— Mettez vos uniformes rouges, dit Richard aux sœurs de l'Agiel. Nous attendrons dehors pendant que vous vous changez. Après, je vous exposerai mon plan.

Il se détourna pour partir, mais Hally le retint au vol.

— Maintenant que nous vous avons trouvé, pas question de vous perdre de vue. Ne bougez pas d'ici pendant que nous nous habillons. Mais tournez-nous le dos, si ça peut soulager votre pudeur.

Richard suivit ce conseil, contrairement aux deux gardes du corps. Agacé, il leur fit signe de l'imiter. Se fichant des humaines, belles ou non, Gratch adopta la même position que son ami.

— Nous sommes ravies que vous ayez décidé de prendre en main la garnison, dit Cara. Avec une armée autour de vous, personne n'osera vous nuire. Quand vous en aurez terminé ici, nous partirons pour D'Hara, où vous ne risquerez plus rien.

— Nous ne retournerons pas au palais, fit Richard. J'ai d'autres plans en cours. Très importants…

— Quels plans, seigneur ? demanda Raina.

— Quel peut être l'objectif de maître Rahl, selon toi ? J'ai l'intention de conquérir le monde !

Chapitre 9

Ils n'eurent pas besoin de se frayer un chemin dans la foule, qui s'éparpilla devant eux comme un troupeau de moutons attaqué par une horde de loups. Alors que des mères affolées couraient avec leurs enfants dans les bras, des hommes trop pressés s'étalaient face dans la neige, des colporteurs abandonnaient leurs étalages et toutes les portes des boutiques se refermaient précipitamment.

Richard jugea que cette panique était un bon signe. Au moins, ils ne passaient pas inaperçus. Somme toute, ça n'avait rien d'étonnant quand on arpentait les rues en compagnie d'un garn de sept pieds de haut. À l'évidence, Gratch s'amusait comme un petit fou. Ne partageant pas son enthousiasme juvénile, ses compagnons affichaient sans détour leur morosité.

Le garn avançait sur les talons de son ami. Ulic et Egan ouvraient la marche, Berdine et Cara couvraient le flanc gauche du Sourcier, Hally et Raina se chargeant du droit. Cette configuration n'avait rien d'accidentel. Bien au contraire…

Ulic et Egan avaient insisté pour flanquer maître Rahl, car c'était le privilège, et le devoir, de ses gardes du corps. Les Mord-Sith avaient protesté, assurant qu'elles devaient être l'ultime ligne de défense de Richard. Par bonheur, Gratch s'était montré d'une grande souplesse – tant qu'on ne l'éloignait pas trop de son humain favori.

Richard avait dû hausser le ton pour que la dispute ne dégénère pas. Ulic et Egan, avait-il décrété, marcheraient en tête pour dégager le chemin, si cela s'imposait. Les Mord-Sith assureraient la protection latérale et Gratch jouerait l'arrière-garde – une position essentielle pour la sécurité du groupe. Chacun pensant qu'il occuperait le poste clé de la formation, les « belligérants » s'étaient calmés.

Les deux gardes du corps avaient rejeté leur cape en arrière, histoire d'exhiber les cercles de métal qui entouraient leurs bras musclés. En revanche, ils portaient leurs épées au fourreau, pour ne pas trop en faire. Les Mord-Sith, en uniforme rouge, l'étoile et le croissant jaunes se détachant sur leur abdomen, brandissaient leurs Agiels dans leurs poings également gantés de rouge.

Richard savait ce que leur coûtait cette démonstration de force. Même pour une Mord-Sith, tenir un Agiel était une abominable torture. Détenteur de celui de Denna, qui l'avait supplié de le garder en mémoire d'elle, le jeune homme souffrait mille morts dès qu'il le saisissait. Cara, Raina, Berdine et Hally devaient être à l'agonie. Mais

les Mord-Sith étaient entraînées à supporter la douleur, et elles s'en faisaient même une fierté.

Richard avait vainement tenté de les convaincre de renoncer à leurs Agiels. Il aurait sans doute pu le leur ordonner, mais ce serait revenu à les priver de la liberté qu'il venait de leur accorder. Cette idée le répugnait. La décision devait venir d'elles, et il doutait qu'elles la prennent un jour. Depuis qu'il portait l'Épée de Vérité, il savait que les désirs d'une personne pouvaient contredire ses principes. Détestant l'arme, il avait voulu s'en débarrasser, dégoûté par les horreurs qu'elle le forçait à commettre et par les tourments qu'elle lui infligeait. Mais chaque fois qu'on avait voulu la lui prendre, il avait lutté pour la conserver.

Une bonne soixantaine de soldats grouillaient autour du bâtiment carré de deux étages qui abritait le quartier général d'haran. Dans le lot, seuls six hommes, campés devant l'entrée, occupaient un poste en accord avec la rigueur militaire habituelle dans ce genre d'endroit. Sans ralentir le pas, Richard et ses compagnons fendirent cette foule indisciplinée et s'engagèrent dans l'escalier. Les hommes qui s'y affairaient s'écartèrent, stupéfaits par l'étrange petit groupe.

Ils ne paniquèrent pas comme les civils, en ville, mais reculèrent en bon ordre. Ceux qui hésitèrent, foudroyés du regard par les quatre Mord-Sith, jugèrent plus sage de ne pas insister, même si certains posèrent la main sur la garde de leur épée.

— Laissez passer le seigneur Rahl ! beugla Ulic, histoire de rajouter à leur confusion.

Les soldats reculèrent encore. Prudents, certains se fendirent d'une révérence, au cas où…

Dans son cocon de concentration, Richard contemplait ce spectacle.

Sans que quiconque ait l'idée de les arrêter, voire de leur demander ce qu'ils fichaient là, les huit compagnons gravirent les marches qui conduisaient à une banale porte de fer. Sur le palier, un grand garde – environ la taille de Richard – s'avisa enfin que ces « visiteurs » se comportaient comme en terrain conquis. À toutes fins utiles, il se campa devant la porte.

— Vous devez attendre…

— Laisse passer maître Rahl, triple crétin ! beugla Egan sans ralentir le pas.

— Quoi ? s'étrangla l'homme, les yeux rivés sur les cercles de métal hérissés de piques du garde du corps.

Toujours au pas de course, Egan écarta de son chemin l'importun, qui bascula du palier. Deux de ses compagnons s'écartèrent à la hâte et les trois autres s'empressèrent d'ouvrir la porte.

Richard fit la moue. Il avait prévenu ses compagnons, Gratch

compris, qu'il ne voulait pas de violences inutiles. Apparemment, celle qu'ils jugeaient indispensable avait de quoi lui faire froid dans le dos.

Attirés par le tumulte, des soldats accouraient dans le couloir faiblement éclairé où Richard et son escorte s'engagèrent. Dès qu'ils virent Egan et Ulic, avec leur équipement de tueurs, ils portèrent la main à leurs armes. Un grognement de Gratch et quelques regards noirs des Mord-Sith les incitèrent à ne pas les dégainer.

— Général Reibisch…, lâcha Ulic.

Quelques soldats avancèrent, menaçants.

— Le seigneur Rahl veut voir le général Reibisch, précisa Egan, admirable d'autorité sereine. Où est-il ?

Soupçonneux, l'homme soutint le regard de son interlocuteur et ne répondit pas.

Un officier au visage grêlé par la petite vérole slaloma entre ses soldats pour approcher des intrus.

— Que se passe-t-il ?

Il fit un pas de plus – sans doute un de trop – et brandit un index menaçant vers eux. À la vitesse de l'éclair, Raina lui abattit son Agiel sur l'épaule, le forçant à tomber à genoux. D'un coup de poignet, la Mord-Sith fit glisser l'instrument de torture jusqu'à la nuque de l'officier, qui brailla comme un cochon à l'abattoir. Ébranlés, ses hommes reculèrent encore.

— Tu réponds aux questions, lâcha Raina, Mord-Sith jusqu'au bout des ongles, et tu n'en poses pas. Sinon, gare à toi !

Elle appuya un peu plus sur l'Agiel, se délecta des cris de sa victime, puis se pencha sur elle dans un craquement de cuir rouge.

— Je te donne encore une chance. Où est le général Reibisch ?

L'officier leva un bras tremblant. Non sans peine, il parvint à le tendre vers un couloir.

— Porte… au bout… du… couloir.

— Merci, susurra Raina avant de retirer son Agiel.

L'homme s'écroula comme une marionnette dont on vient de couper les fils.

Richard ne prit pas la peine de briser sa concentration pour plaindre le militaire. Aussi douloureux que fût le contact d'un Agiel, Raina n'avait pas frappé pour tuer, et il finirait par se remettre. Même si ses soldats, les yeux écarquillés, le pensaient visiblement à l'article de la mort.

— Inclinez-vous tous devant maître Rahl ! ordonna la Mord-Sith.

— Maître Rahl ? répéta une voix angoissée.

— Oui, maître Rahl ! dit Hally en désignant Richard.

Les soldats en restèrent bouche bée. Raina claqua des doigts et pointa un index vers le sol. Dès que les hommes se furent agenouillés, Richard et ses compagnons s'engagèrent dans le couloir, histoire de ne

pas leur laisser le temps de réfléchir. Certains se relevèrent et les suivirent, épée au clair.

Au bout du corridor, Ulic ouvrit la porte d'une pièce au plafond étonnamment haut. Sur les murs nus, on voyait encore des traces de la peinture bleue couverte de blanc de chaux pour donner aux lieux un aspect plus militaire. Pour passer la porte, Gratch dut se baisser et se tortiller.

Richard se força à ignorer le pressentiment qui lui nouait les entrailles. Il eut néanmoins l'impression d'entrer dans un nid de vipères…

Dans la salle, trois rangs de soldats d'harans en armes barraient le chemin aux intrus. Un mur d'acier, de muscles et de visages fermés… Derrière ces défenseurs, Richard aperçut une longue table placée devant une série de fenêtres donnant sur une cour intérieure enneigée. Au-delà du mur d'enceinte, on apercevait les tours du Palais des Inquisitrices, et, plus loin encore, plaquée à la montagne, la forme massive et noire de la Forteresse du Sorcier.

Assis derrière la table, des hommes à la mine sévère étudiaient les « visiteurs ». Sur leurs bras couverts par les manches de leurs cottes de mailles, le Sourcier distingua les cicatrices nettes et propres qui devaient leur tenir lieu de galons. Le comportement de ces gaillards lui confirma cette déduction : en bons officiers, ils rivaient sur les nouveaux venus des regards qui brillaient d'arrogance et d'indignation.

Le D'Haran assis au centre de cet aréopage se balança sur sa chaise et croisa ses bras musclés. Y voyant plus de scarifications que sur ceux des autres, Richard comprit qu'il s'agissait du général. À moitié dissimulée par sa barbe rousse, une cicatrice – laissée par une arme, celle-là – courait de sa tempe gauche à sa mâchoire.

— Nous venons voir le général Reibisch, dit Hally aux soldats. Écartez-vous, ou nous nous chargerons de vous faire détaler.

Le chef des gardes tendit un bras vers la Mord-Sith.

— Femme, tu vas…

Hally flanqua à l'impudent un formidable revers de sa main gantée de cuir renforcé d'acier. Nonchalant, Egan releva un coude, percuta l'épaule du sous-officier et la lui entailla. Dans le même mouvement, il saisit l'homme par les cheveux, lui renversa la tête en arrière et, de l'autre main, lui comprima la trachée-artère.

— Si tu veux mourir, dis encore un mot !

Le sous-officier serra si fort les lèvres qu'elles virèrent au blanc. Furieux, ses hommes firent mine d'avancer. Aussitôt, quatre Agiels se levèrent, les menaçant de l'enfer.

— Qu'ils viennent donc, dit le général barbu.

Les gardes s'écartèrent juste assez pour laisser passer une seule

personne. Cara et ses compagnes jouant agressivement de l'Agiel, ils consentirent à contrecœur à élargir la brèche.

Egan lâcha le sous-officier, qui se laissa tomber à genoux, haletant et toussant comme un perdu.

Dans le couloir, d'autres soldats arrivèrent, tous armés jusqu'aux dents.

Le général cessa de se balancer sur sa chaise. Très calme, il posa les mains sur la table, entre deux piles de documents.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Flanquée d'Ulic et d'Egan, Hally avança jusqu'à la table.

— Vous êtes bien le général Reibisch ?

Le barbu hocha la tête. Hally le salua en inclinant imperceptiblement la sienne. Même devant une reine, Richard n'avait jamais vu une Mord-Sith se fendre d'un signe de respect plus ostensible.

— Nous vous apportons un message du général Trimack, qui commande la Première Phalange. Darken Rahl n'est plus, et son spectre a été renvoyé dans le royaume des morts par son successeur.

— Vraiment ? fit le général, pas plus impressionné que ça.

Hally tira l'étui à parchemin de sous sa tunique, en sortit la missive et la tendit à Reibisch. Après un bref coup d'œil au sceau, il le brisa, recommença à se balancer et lut rapidement le texte.

— Tout ce monde pour me livrer un message ? dit-il en laissant retomber sur le sol les pieds de sa chaise.

Hally posa ses mains gantées sur la table et se pencha en avant.

— Nous vous avons aussi amené le seigneur Rahl, général.

— Intéressant… Et où est-il, à cette heure ?

— Devant vous, général, répondit sèchement Hally.

Reibisch étudia le petit groupe d'intrus. Assez logiquement, son regard s'attarda un moment sur le garn.

La Mord-Sith se redressa et tendit un bras vers Richard.

— J'ai l'honneur de vous présenter le seigneur Rahl, maître absolu de D'Hara et de son peuple.

Des murmures coururent dans la salle, les hommes du premier rang passant le mot à ceux de derrière.

Perplexe, Reibisch dévisagea les trois autres Mord-Sith.

— L'une d'entre vous prétend être le seigneur Rahl ?

— Bien sûr que non ! ricana Cara. (Elle aussi désigna Richard.) Le voilà !

Le général écarquilla les yeux… et explosa.

— J'ignore à quoi vous jouez, mais ma patience est à bout !

À cet instant, Richard abaissa la capuche de sa cape et relâcha sa

concentration. Sous les yeux de Reibisch et de ses hommes, il se matérialisa comme par… magie.

Les soldats crièrent, reculèrent encore ou tombèrent à genoux.

— Je suis le seigneur Rahl, dit simplement Richard.

Un silence de mort tomba sur la salle. Puis, sans crier gare, le général éclata de rire en tapant du poing sur la table. Certains de ses soldats l'imitèrent, sans trop savoir pourquoi, sinon que se comporter comme son chef ne pouvait jamais faire de mal.

Reibisch reprit son sérieux et se leva.

— Un truc impressionnant, jeune homme ! Manque de chance, j'en ai vu à profusion depuis mon arrivée en Aydindril. Un jour, un type m'a amusé en faisant sortir des oiseaux de sa braguette ! (Reibisch se rembrunit.) Un instant, j'ai failli te croire. Mais un tour de passe-passe ne suffira pas à me convaincre. Trimack s'est fait avoir, tant pis pour lui ! Moi, je ne m'incline pas devant les prestidigitateurs.

Tous les regards braqués sur lui, Richard ne broncha pas, solide comme un roc… et très occupé à trouver une idée de génie. Désorienté par l'hilarité du général, il n'en eut aucune. De toute façon, ce type était incapable de distinguer la vraie magie de l'illusion. À cours de ressources, le Sourcier tenta au moins de parler avec une confiance souveraine.

— Je suis Richard Rahl, le fil de Darken Rahl. Depuis sa mort, c'est moi le nouveau maître. Si tu veux conserver ton poste, général, incline-toi devant moi et reconnais-moi pour ce que je suis. Sinon, je te ferai remplacer.

— Montre-moi plutôt un autre truc, ricana Reibisch. S'il m'amuse, ta troupe et toi aurez droit à une petite pièce, avant d'être fichus dehors. Sais-tu que ta témérité m'impressionne, mon garçon ? À défaut d'autre chose, bien sûr…

Les soldats approchèrent – l'air menaçant, une fois le choc passé.

— Le seigneur Rahl ne fait pas de « trucs » ! lâcha Hally.

Les mains sur la table, Reibisch se pencha vers elle.

— Ton costume est très convaincant, ma poulette, mais à ta place, j'éviterai de jouer avec ça… Si une vraie Mord-Sith te met la main dessus, tu passeras un mauvais quart d'heure. Ces femmes prennent leur profession très au sérieux…

Hally abattit son Agiel sur la main du général. Hurlant de douleur, il recula, la mine blafarde, et dégaina un couteau.

Le grognement de Gratch fit vibrer les vitres. Ses yeux verts brillant de fureur, il sortit ses griffes et ses ailes se déployèrent comme des voiles gonflées par la tempête. Les soldats reculèrent en dégainant leurs armes.

Richard se maudit intérieurement. La situation lui échappait, et il se maudissait de ne pas avoir assez réfléchi avant d'agir. Certain que

son invisibilité suffirait à subjuguer les D'Harans, il n'avait pas daigné cogiter un plan de secours. Comment s'y prendre pour sortir vivants de ce bâtiment ? Et même s'ils y parvenaient, ce serait au prix d'un bain de sang dont il ne voulait pas. Cette stupide affaire de « maître Rahl » était censée sauver des gens, pas provoquer un massacre.

Autour de lui, tout le monde beuglait…

Avant de comprendre ce qu'il faisait, Richard dégaina son épée, sa note métallique couvrant le vacarme. Envahi par la magie de l'arme, le Sourcier s'abandonna à la fureur qui déferla en lui, plus brûlante que la chaleur de mille feux. N'ayant plus le choix, il ne tenta pas de maîtriser cette tempête désormais si familière. Bouillant de rage, il laissa les esprits de tous ses prédécesseurs planer avec lui sur le vent de la colère.

— Tuez ces imposteurs ! cria Reibisch en donnant des coups de couteau dans le vide.

Alors qu'il sautait par-dessus la table et fondait sur Richard, un coup de tonnerre retentit dans la salle. Des éclats de verre volèrent dans toutes les directions, tels un essaim d'insectes affolés.

Richard s'accroupit au moment où Gratch se jetait sur lui pour le protéger. D'autres éclats de verre et des fragments de meneaux frôlèrent leurs crânes en sifflant. Les officiers assis derrière la table se jetèrent sur le sol, souvent trop tard pour éviter d'être blessés. Ébahi, Richard comprit que les fenêtres venaient d'imploser.

Dans la pluie de verre, des formes encore indistinctes apparurent, étrange mélange d'ombre et de lumière. À travers la rage de son épée, le Sourcier sentit ses nouveaux adversaires une fraction de seconde avant de les voir.

Des mriswiths !

La bataille éclata. Le crâne ouvert, un des officiers s'écrasa sur la table, inondant les documents de sang. Tandis qu'Ulic faisait voler deux soldats en arrière, Egan en propulsa deux autres par-dessus la table…

Richard s'isola de la mêlée et chercha à atteindre le centre de son être, où tout était sérénité. Le vacarme lui semblant soudain très lointain, il se toucha le front avec sa lame, et implora l'Épée de Vérité de le servir fidèlement.

Seuls les mriswiths l'intéressaient. C'étaient eux qu'il voulait tailler en pièces, et personne d'autre.

Le plus proche lui tournait le dos, prêt à bondir sur un malheureux soldat. Hurlant de rage, Richard déchaîna le courroux de l'Épée de Vérité. La lame décrivit un arc de cercle en sifflant, percuta sa cible et donna à la magie le sang qu'elle était avide de boire. Proprement décapité, le mriswith s'écroula, ses couteaux à trois lames glissant sur le sol.

Alors que le Sourcier se tournait vers son adversaire suivant, Hally bondit devant lui, résolue à le protéger. Continuant à pivoter, il donna un coup d'épaule à la Mord-Sith pour l'écarter de son chemin, frappa et éventra le deuxième monstre avant que la tête du premier ait atterri sur le sol.

Une brume de sang jaillit devant lui, rideau rouge qui se dissipa en un clin d'œil.

Fou de rage, le Sourcier ne faisait désormais plus qu'un avec sa lame, les esprits qui l'habitaient et la magie dont elle vibrait. Ainsi que le nommaient les anciennes prophéties en haut d'haran, il était devenu *fuer grissa ost drauka*.

Le messager de la mort…

Sans cela, ses amis n'auraient eu aucune chance de s'en tirer vivants. Mais ce genre de raisonnement était désormais hors de sa portée, et plus rien ne comptait, sinon l'atroce euphorie de danser une nouvelle fois avec les morts.

Bien que le troisième monstre fût marron foncé – la couleur du cuir, présente partout autour de lui – Richard le repéra alors qu'il fondait sur un groupe de soldats. En un éclair, il bondit dans son dos et lui enfonça sa lame entre les omoplates.

Le cri d'agonie du monstre, très court, fut suivi par un silence stupéfait.

Pétrifiés, les combattants fixaient le messager de la mort sans en croire leurs yeux.

Richard dégagea sa lame du cadavre, qui s'écroula sur un coin de la table. Avec un craquement sinistre, le vieux meuble se fendit en deux et s'écrasa sur le sol.

Les dents serrées, Richard pointa son épée sur un des hommes qu'il venait de sauver. La lame rouge de sang s'arrêta à un pouce de sa gorge, avide de fendre plus de chair et d'os pour éliminer définitivement la menace.

Alors, le Sourcier reconnut le général Reibisch, qui avait osé rire de lui quelques minutes plus tôt. Voyant pour la première fois qui se tenait *vraiment* devant lui, l'homme reconnut enfin la magie qui brillait dans les yeux de Richard. Et comme tous ceux qui tentaient de contempler le soleil en face, il en fut aveuglé.

Personne n'osa dire un mot. De toute manière, le messager de la mort n'aurait pas entendu, trop concentré sur l'être misérable désormais à la merci de son arme et de sa vengeance. Immergé dans un océan bouillonnant de magie et de haine, le Sourcier se demanda un instant s'il parviendrait un jour à revenir à la surface…

Reibisch se jeta à genoux. Son regard fou remonta le long de la lame de l'Épée de Vérité, avide de se planter dans celui du nouveau

seigneur de D'Hara.

— Maître Rahl nous guide ! récita-t-il. Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Ce n'étaient pas les piteux mensonges d'un lâche désireux de sauver sa peau, mais le cri du cœur d'un homme qui vient de voir un spectacle qu'il n'aurait jamais cru contempler.

Lors de sa captivité, au Palais du Peuple, Richard avait ânonné ces phrases un nombre incalculable de fois. Chaque matin et chaque après-midi, pendant deux heures, tous les fidèles devaient se prêter à ce qui était pour lui une mascarade. Et lors de sa rencontre avec Darken Rahl, il avait dû, parce qu'on le lui ordonnait, psalmodier cette obscène litanie.

L'entendre sortir des lèvres du général lui donnait la nausée. En même temps, une autre part de lui en était comme soulagée…

— Seigneur Rahl, souffla Reibisch, vous m'avez sauvé la vie. Vous nous avez tous sauvés ! Merci, oh oui, merci !

S'il cédait à l'envie qui le tenaillait – égorger cet imbécile ! – Richard savait que la lame s'arrêterait à un souffle de sa peau. Car Reibisch n'était plus une menace contre lui, ni même un ennemi. Et l'Épée de Vérité, sauf lorsqu'elle virait au blanc, refusait de frapper un innocent…

La rage de la magie, cependant, était aveugle, et tenter de la nier dépassait toutes les tortures que le jeune homme avait endurées. Il y parvint pourtant assez pour rengainer l'arme. Comme toujours, dès qu'il l'eut lâchée, la fureur s'évanouit en un clin d'œil.

Richard regarda autour de lui, hébété comme s'il émergeait d'un cauchemar. Le cadavre d'un officier gisait sur les débris de la table. Sur le sol couvert d'éclats de verre et de feuilles de parchemin, le sang des mriswiths s'étalait en de larges flaques d'où montait une ignoble puanteur. Dans la salle et dans le couloir, tous les soldats s'étaient agenouillés.

— Tout le monde va bien ? demanda le Sourcier d'une voix rauque à force d'avoir hurlé. Il y a d'autres blessés ?

Personne ne répondit. Quelques soldats arboraient des coupures qui leur feraient un mal de chien mais ne mettraient pas leur vie en danger. Haletant, les mains écorchées et rouges de sang, Ulic et Egan se tenaient fièrement debout parmi les D'Harans agenouillés. Présents au Palais du Peuple, deux semaines plus tôt, ils avaient déjà vu leur nouveau maître en action…

Gratch, les ailes repliées, souriait de tous ses crocs. Il y avait au moins un être, ici, pensa Richard, lié à lui par l'amitié. Et cela lui

réchauffait le cœur…

Le garn avait tué un mriswith, et Richard trois. Par bonheur, les monstres n'avaient pas fait d'autres victimes que l'officier. Un coup de chance, car les choses auraient pu tourner beaucoup plus mal…

Cara, Berdine et Raina en seraient quittes pour quelques coupures, comme pas mal de soldats.

Derrière le cadavre éventré d'un mriswith, Richard vit soudain Hally, pliée en deux, les bras plaqués sur l'abdomen. Son Agiel pendant à la chaîne qui le reliait à son poignet, elle avait le teint cireux.

Alors, Richard découvrit ce que le cuir rouge lui avait caché jusque-là. Hally se vidait de son sang, qui formait une flaque à ses pieds.

Le jeune homme bondit, prit la Mord-Sith dans ses bras et la posa doucement sur le sol.

— Hally ! Par les esprits du bien, que t'est-il arrivé ?

Une question dont Richard connaissait déjà la réponse. Les mriswiths éventraient leurs adversaires, afin qu'ils agonisent très lentement.

Cara, Berdine et Raina vinrent s'agenouiller près de leur sœur d'Agiel.

— Seigneur Rahl…, souffla Hally.

— Hally… Je suis navré… Je n'aurais pas dû te laisser…

— Non… Écoutez-moi… Je n'étais pas assez concentrée, et ce monstre a frappé si vite… Pourtant, quand il m'a blessée… j'ai pu… m'approprier sa magie. Un instant, avant que vous le tuiez, j'ai détenu son pouvoir…

Quand on utilisait la magie contre elles, les Mord-Sith étaient capables de l'absorber, laissant leur adversaire sans défense. Quelques mois plus tôt, Denna avait employé cette tactique pour capturer le Sourcier.

— Hally, je n'ai pas été assez rapide…

— Le don… C'était le don…

— Quoi ?

— Sa magie était la même que la vôtre… Le don…

— Le don ? Merci de m'en avertir, mon amie. J'aurai une dette envers toi…

Hally parvint à lever une main. Agrippant la chemise de Richard, elle le tira vers lui.

— Seigneur Rahl, merci de m'avoir… rendu ma liberté. Même pour peu de temps… ça valait la peine. (La Mord-Sith tourna les yeux vers ses compagnes.) Protégez-le…

Sur ses mots – un cri d'amour, pour une femme si longtemps contrainte à torturer les autres – Hally riva de nouveau les yeux sur

Richard… et rendit son dernier soupir.

Le Sourcier la serra contre lui, des larmes ruisselant sur ses joues, comme pour s'excuser d'être incapable de lui rendre la vie.

Gratch caressa le front de la morte du bout d'une griffe et Cara posa une main sur celle de Richard.

— Je ne voulais pas que l'une d'entre vous meure, souffla le jeune homme. Sur les esprits du bien, je jure que je ne le voulais pas !

— Nous le savons, seigneur Rahl, dit Raina. C'est pour ça que nous devons vous protéger.

Richard se pencha sur Hally pour que ses compagnes ne voient pas l'affreuse blessure qui l'avait tuée. Avisant une cape de mriswith, non loin de là, il voulut la ramasser mais se ravisa.

— Donne-moi ton manteau, dit-il à un soldat.

L'homme retira le vêtement comme s'il était en flammes. Le Sourcier ferma les yeux d'Hally puis la recouvrit délicatement, les dents serrées pour ne pas vomir.

— Elle aura des funérailles dignes d'elle, seigneur Rahl, dit Reibisch, debout près de Richard. (Il désigna la table brisée.) Comme ce pauvre Edward…

Les yeux fermés, le Sourcier pria les esprits du bien de prendre soin de l'âme de la morte. Puis il se releva lentement.

— Après les dévotions…

— Pardon, maître Rahl ?

— Elle s'est battue pour moi, et elle est morte en tentant de me protéger. Avant qu'elle se repose à jamais, je veux que son esprit sache que sa mort n'a pas été inutile. Hally et… Edward… recevront un ultime hommage en début de soirée, après les dévotions.

Cara approcha du Sourcier et murmura :

— Maître Rahl, les dévotions complètes sont obligatoires à D'Hara, mais pas pour une armée en campagne. Ici, une courte prière, comme celle que vous a adressée le général, est suffisante. C'est la coutume…

Reibisch acquiesça, un peu gêné. Tous les regards rivés sur lui, Richard inspecta la salle. Derrière les soldats, du sang de mriswiths souillait les murs naguère immaculés.

— Je me fiche de ce qui suffit ou non, dit-il en fixant de nouveau le général. Aujourd'hui, vous organiserez des dévotions *complètes*. Ensuite, revenez à votre coutume, si ça vous chante… Mais cet après-midi, j'exige que tous les D'Harans présents en Aydindril se plient à ma volonté.

— Seigneur Rahl, fit Reibisch en se tortillant la barbe, nous avons beaucoup de soldats sur place. Il faudra tous les prévenir, et…

— Vos excuses ne m'intéressent pas, général Reibisch. Un chemin difficile s'ouvre devant nous. Si vous calez devant le premier obstacle,

comment puis-je vous faire confiance pour la suite ?

Le général jeta un rapide coup d'œil à ses officiers, histoire de les prévenir qu'il allait les embarquer avec lui dans cette galère. Puis il chercha le regard de Richard et se tapa du poing sur le cœur.

— Sur mon honneur de soldat – l'acier qui affronte l'acier –, je jure d'exécuter les ordres de maître Rahl. Cet après-midi, tous les D'Harans célébreront sa gloire naissante en lui consacrant des dévotions complètes. (Reibisch tourna la tête vers un cadavre de mriswith.) Je n'ai jamais entendu parler d'un maître Rahl qui manie l'acier aux côtés de ses hommes. On aurait juré que les esprits eux-mêmes guidaient votre main. (Le général se racla la gorge.) Si je puis me permettre, seigneur, quel chemin difficile s'ouvre devant nous ?

— Je suis un sorcier de guerre qui combat avec toutes ses armes. La magie comme l'acier…

— Oui, seigneur… Mais… hum… ma question ?

— Je viens d'y répondre, général.

Reibisch s'autorisa un sourire en coin qui en disait long.

Sans le vouloir, Richard baissa une dernière fois les yeux sur la dépouille d'Hally. Le manteau ne parvenait pas à dissimuler entièrement son abdomen déchiqueté. Face à un mriswith, Kahlan aurait encore moins de chance de s'en tirer. De nouveau, le Sourcier dut lutter pour ne pas vomir.

— Elle est morte comme elle l'aurait souhaité, seigneur Rahl, murmura Cara. Une fin digne d'une Mord-Sith.

Richard essaya de se souvenir du sourire d'Hally, qu'il avait si peu connue. Il n'y parvint pas, incapable de voir autre chose, même en pensées, que ce ventre lacéré d'où s'échappaient du sang et des entrailles.

Il serra les poings pour chasser sa nausée et se tourna vers les trois Mord-Sith survivantes.

— Sur les esprits du bien, je jure de vous voir mourir dans vos lits, vieilles et aussi édentées que possible. Il vaut mieux vous en faire une raison tout de suite !

Chapitre 10

En se lissant la moustache, Tobias Brogan regarda Lunetta du coin de l'œil. La voyant hocher imperceptiblement la tête, il la gratifia d'une moue dégoûtée. De sa bonne humeur, déjà si rare, il ne restait plus trace. L'homme ne mentait pas, ça ne faisait aucun doute, car Lunetta ne se trompait jamais sur ce genre de choses. Et pourtant, ce n'était pas la vérité. Brogan n'était pas dupe…

Il leva les yeux sur le type debout devant lui, de l'autre côté d'une table assez longue pour accueillir soixante-dix convives.

— Merci, dit-il avec un sourire courtois. Vous m'avez été très utile.

Inquiet, l'homme jeta un coup d'œil aux soldats en armures rutilantes qui l'entouraient.

— C'est tout ce que vous voulez entendre ? Vous m'avez fait venir jusqu'ici pour apprendre ce que tout le monde sait ? Je l'aurais dit à vos hommes, s'ils m'avaient posé la question…

Brogan se força à continuer de sourire.

— Veuillez me pardonner ces désagréments… Mais vous étiez au service du Créateur. Et au mien. (Le sourire s'effaça malgré tous les efforts de Tobias.) À présent, retirez-vous.

L'homme ne se méprit pas sur le regard que lui lança Brogan. Ravi de sauver sa peau, il s'inclina brièvement et battit en retraite vers la sortie.

Brogan pianota sur l'étui accroché à sa ceinture, puis il tourna la tête vers Lunetta.

— Tu es sûre ?

— Il dit la vérité, seigneur général, comme les autres. Je connais mon art, aussi ignominieux que vous le jugiez.

Quand elle pratiquait son « art », comme elle osait l'appeler, Lunetta était auréolée d'une confiance qui donnait la nausée à son frère.

— Ce n'est pas la vérité ! cria Tobias en frappant du poing sur la table.

Dans les yeux de Lunetta, rivés sur lui, il crut apercevoir l'image ricanante du Gardien.

— Ai-je dit que c'était vrai, seigneur général ? Cet homme vous a répété ce qu'il *croit* être la vérité.

Tobias aurait volontiers giflé la vieille folle. Oser lui assener de telles banalités ! Après une vie consacrée à chasser les démons, leurs

ruses lui étaient tellement familières… Et il connaissait trop bien la magie. Sa proie était si près qu'il sentait presque sa puanteur…

Les rayons du soleil déclinant filtraient par la fente des rideaux brodés d'or. Une ligne oblique lumineuse caressait le pied d'un fauteuil, courait le long du tapis bleu roi aux riches motifs et venait finir sa course près d'une longue table somptueuse. Le repas de midi avalé sur le pouce, histoire de ne pas perdre de temps, était déjà oublié depuis des heures. Pourtant, malgré ses efforts, Tobias n'était pas plus avancé qu'au début des auditions. Et la frustration lui nouait les entrailles.

D'habitude, Galtero avait le génie de lui amener des témoins dignes d'intérêt. Ceux-là s'étaient révélés inutiles. Tobias se demanda ce que son bras droit avait découvert. La cité était en ébullition, et le général détestait que la populace s'agite sans qu'il sache pourquoi. Le désordre pouvait être une arme puissante, mais il détestait avancer à l'aveuglette.

Et Galtero aurait dû être revenu depuis un bon moment.

Tobias se cala dans son fauteuil de cuir et appela un des soldats qui montait la garde devant la porte.

— Ettore, Galtero est-il rentré ?

— Non, seigneur général.

Encore jeune, et un peu trop pressé de s'illustrer dans le combat contre le mal, Ettore était néanmoins intelligent et loyal. Qualité essentielle, il ne reculait pas devant la brutalité quand il avait affaire aux sbires du Gardien. Un jour, il compterait parmi les meilleurs chasseurs de messagers du fléau…

— Combien de témoins reste-t-il ? demanda Tobias en massant discrètement son dos douloureux.

— Deux, seigneur général.

— Fais entrer le suivant, dans ce cas !

Alors qu'Ettore s'éclipsait, Tobias regarda sa sœur, debout près d'un mur, de l'autre côté de la frontière symbolique matérialisée par le rayon de soleil.

— Tu es sûre de ne pas te tromper, n'est-ce pas ?

— Oui, seigneur général, répondit Lunetta en jouant distraitement avec les bandes de tissu de son accoutrement.

Exaspéré, Brogan soupira puis tourna la tête vers la porte. Ettore venait d'entrer, traînant derrière lui une femme émaciée qui ne semblait pas ravie d'être là.

Tobias afficha son sourire le plus engageant. Un bon chasseur ne montrait jamais ses griffes à la proie avant qu'il ne soit trop tard pour elle…

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda la femme en se dégageant de la prise d'Ettore. On m'a amenée ici contre ma volonté, et j'ai

croupi toute la journée dans une pièce sombre. De quel droit enlevez-vous les braves gens ?

— Ce doit être un malentendu, mentit Brogan. Veuillez accepter mes excuses… Notre seul objectif est de poser quelques questions à des personnes que nous jugeons fiables. Et intelligentes. Parce que beaucoup de gens, dans cette ville, seraient incapables de reconnaître le bas du haut… Vous semblez plutôt vive d'esprit, et…

— C'est pour ça qu'on m'a enfermée ? demanda la femme en se penchant au-dessus de la table. Est-ce le sort que le Sang de la Déchirure réserve à ceux qui lui paraissent dignes de confiance ? D'après ce qu'on dit, votre… organisation… se soucie peu de poser des questions, et encore moins d'entendre les réponses. Les rumeurs lui suffisent, tant qu'elles lui permettent d'envoyer des innocents six pieds sous terre.

Brogan sentit tressauter les muscles de ses joues. Il parvint pourtant à maintenir son sourire.

— Ce sont des mensonges, très chère dame. Le Sang de la Déchirure est en quête de vérité, et de rien d'autre. Comme vous, ses membres servent le Créateur et accomplissent sa volonté. À présent, si vous voulez bien me répondre, vous serez très vite de retour chez vous, c'est promis.

— Ramenez-moi sur-le-champ à la maison ! En Aydindril, une ville libre, aucun pouvoir n'a le droit d'enlever les citoyens pour les interroger. Et rien ne m'oblige à vous répondre.

— C'est exact, noble dame, admit Brogan, toujours aussi mielleux. Nous n'avons aucun droit sur vous, et nous n'en revendiquons pas. En revanche, l'aide de personnes humbles et honnêtes, comme vous, nous est précieuse. Si vous nous l'accordez, soyez sûre que vous sortirez d'ici avec notre bénédiction… et notre estime.

— Si ça me permet de quitter ce palais, grogna la femme, finissons-en au plus vite ! (Visiblement furieuse, elle roula des épaules pour empêcher son châle de laine de glisser.) Que voulez-vous savoir ?

Tobias changea de position, afin de pouvoir s'assurer d'un coup d'œil que Lunetta restait concentrée.

— Noble dame, les Contrées du Milieu ont été ravagées par la guerre, et nous cherchons à savoir si les sbires du Gardien tirent les ficelles des conflits qui continuent à fleurir un peu partout. Des membres du Conseil ont-ils parlé contre le Créateur ?

— Ils sont tous morts.

— Nous l'avons entendu dire, mais le Sang de la Déchirure ne se contente jamais de rumeurs. Nous voulons des preuves et des témoignages irréfutables.

— La nuit dernière, j'ai vu leurs cadavres dans la salle du Conseil.

— Vraiment ? Voilà qui met un terme au débat ! Enfin, nous

tenons la vérité de la bouche d'une femme honorable présente sur les lieux. Très chère, vous nous avez déjà beaucoup aidés… Qui les a tués ?

— Je n'ai pas vu l'assassin.

— Avez-vous entendu un conseiller discourir contre la paix dispensée par le Créateur ?

— Ils critiquaient celle qu'imposait l'Alliance des Contrée du Milieu. À mes yeux, c'est la même chose, présentée d'une façon différente. Ils voulaient faire croire que le blanc était noir, et vice-versa…

Tobias leva un sourcil, feignant d'être fasciné.

— Les serviteurs du Gardien utilisent souvent cette tactique. Le bien passe pour le mal, et le mal devient bénéfique… (Brogan leva une main et l'agita nonchalamment.) Y avait-il un pays plus acharné que les autres à briser la paix ?

— Tous, y compris le vôtre, semblaient pressés de réduire le monde en esclavage sous le joug de l'Ordre Impérial.

— Esclavage ? On dit plutôt que l'Ordre Impérial veut unir les pays et donner à l'homme sa juste place dans le monde. Et tout cela selon la volonté du Créateur.

— On dit n'importe quoi… L'Ordre Impérial fait flèche de tout bois pour conquérir et dominer, rien de plus.

— Je n'avais jamais entendu ce son de cloche… Très chère, ce sont des informations précieuses. (Brogan s'adossa à son fauteuil, croisa les jambes et posa les mains sur ses genoux.) Pendant que les conseillers complotaient, que faisait la Mère Inquisitrice ?

— Son travail, comme d'habitude… (La femme hésita.) Loin d'ici…

— Je vois. Est-elle revenue ?

— Oui.

— À son retour, a-t-elle tenté de réunifier les Contrées du Milieu ?

— Bien sûr ! Vous le savez, et vous n'ignorez pas non plus ce que ces gens lui ont fait. N'essayez pas de nier…

Brogan jeta un coup d'œil à Lunetta, qui ne quittait pas la femme du regard. Parfait…

— À ce sujet, j'ai entendu des rumeurs contradictoires… Si vous avez assisté à ces événements, cela dissiperait la confusion. Étiez-vous là, noble dame, à un moment… capital ?

— J'ai vu l'exécution de la Mère Inquisitrice, si c'est le sens de votre question.

— C'est bien ce que je craignais… Elle est donc morte ?

— Oui.

— Comment ?

— Que vous importent les détails ?

— Noble dame, depuis des milliers d'années, ce sont les

Inquisitrices, et particulièrement la Mère Inquisitrice, qui assurent l'unité des Contrées du Milieu. Nous avons tous connu la paix et la prospérité sous le règne d'Aydindril. Après la disparition de la frontière, quand a éclaté la guerre contre D'Hara, j'ai eu peur pour les Contrées…

— Dans ce cas, pourquoi ne pas être venu à notre aide ?

— Je l'aurais tant voulu… Hélas, le roi a interdit que le Sang de la Déchirure intervienne. J'ai protesté, bien sûr, mais un souverain a toujours le dernier mot. Nicobarese a beaucoup souffert sous le règne de cet homme. Plus tard, nous avons percé à jour ses sinistres plans. Apparemment, ses conseillers et lui préméditaient de nous réduire en esclavage, comme vous l'avez dit, gente dame. Le roi étant démasqué – car c'était un messager du fléau – et puni, j'ai conduit mes hommes ici, pour les mettre à la disposition des Contrées du Milieu, du Conseil et de la Mère Inquisitrice.

» À mon arrivée, des soldats d'harans grouillaient partout, même s'ils n'étaient plus en guerre contre nous. On m'a appris que l'Ordre Impérial avait volé au secours des Contrées. En chemin, et depuis que je suis ici, les rumeurs les plus folles ont atteint mes oreilles. On prétend que les Contrées sont tombées, qu'elles sont unies, que les conseillers sont morts, qu'ils ont survécu et se cachent… On dit que les Keltiens ont pris le pouvoir, puis que c'est les D'Harans, ou l'Ordre Impérial. On raconte que les Inquisitrices sont toutes mortes, comme les sorciers, puis que tous se portent comme un charme. Que dois-je croire, chère amie ?

» Si la Mère Inquisitrice n'avait pas péri, nous pourrions l'aider et la protéger. Nicobarese n'est pas un pays riche, mais nous ferons tout pour défendre les Contrées, si c'est possible…

La femme se détendit un peu.

— Certaines de ces choses sont vraies… Pendant la guerre, toutes les Inquisitrices ont succombé, à l'exception de la première d'entre elles. Les sorciers ont connu le même sort. Ensuite, après la fin de Darken Rahl, les D'Harans, les Keltiens et d'autres peuples se sont alliés à l'Ordre Impérial. La Mère Inquisitrice est revenue pour tenter de sauver l'unité des Contrées. Les conseillers félons l'ont condamnée à mort, et elle a été décapitée.

— Une bien triste nouvelle, souffla Brogan. J'avais espéré qu'il s'agissait de mensonges. Nous avons besoin d'elle ! Vous êtes sûre qu'elle est morte ? On peut toujours se tromper… La Mère Inquisitrice a un pouvoir. Ne s'est-elle pas échappée dans un nuage de fumée, ou une illusion de ce genre ?

— Non. Elle est morte.

— Pourtant, certains prétendent l'avoir vue vivante, sur l'autre rive du fleuve Kern.

— Des racontars de crétins ! J'ai vu sa tête tomber de ses épaules…

— Un autre rapport annonce qu'elle a fui vers le sud-ouest. Il reste un peu d'espoir…

— Faux ! Une dernière fois, j'ai vu sa tête se détacher de son corps ! Elle est morte, c'est sûr. Si vous voulez aider les Contrées, faites ce qu'il faut pour les réunifier.

Avant de répondre, Tobias étudia un moment le visage fermé de la femme.

— Bien sûr, vous avez raison… Ce sont d'atroces nouvelles, hélas confirmées par un témoignage au-dessus de tout soupçon. Merci, chère dame, d'une assistance qui sera plus précieuse que vous le croyez. Je réfléchirai au moyen d'utiliser mes troupes au mieux…

— C'est tout vu ! Chassez l'Ordre Impérial d'Aydindril, puis boutez-le hors des Contrées du Milieu.

— Vous le jugez si dangereux ?

La femme leva ses deux mains bandées.

— Ces porcs m'ont arraché les ongles pour me forcer à mentir.

— Quelle horreur ! Et que vous a-t-on contrainte à dire ?

— Que le blanc est noir, et vice-versa. Comme le fait le Sang de la Déchirure.

Brogan sourit, feignant d'être amusé par le courage de son interlocutrice.

— Merci de votre aide, noble dame. Vous êtes loyale aux Contrées du Milieu, et ça me touche beaucoup. En revanche, la façon dont vous jugez le Sang de la Déchirure me désole. N'écouteriez-vous pas trop les rumeurs ? Car il n'y a rien de vrai là-dedans, je vous l'assure…

» Bien, j'ai peur de vous avoir déjà pris trop de temps. Bonne fin de journée.

La femme foudroya Tobias du regard et sortit comme une furie. En d'autres circonstances, ses demi-mensonges et son arrogance lui auraient coûté beaucoup plus que ses ongles. Pour avoir poursuivi d'autres proies dangereuses, Brogan savait que la patience était toujours récompensée. L'enjeu était assez élevé pour qu'il supporte un temps l'insolence d'une vieille folle. Sans le vouloir, elle lui avait fourni des informations précieuses. En la laissant partir, il éviterait que le gibier devine qu'il avait flairé sa piste.

Tobias se tourna vers Lunetta et s'autorisa enfin à croiser son regard.

— Elle a dit des mensonges, seigneur général. En les dissimulant derrière un écran de vérité…

Galtero avait vraiment déniché une perle rare !

— Quels mensonges ? demanda Tobias, anxieux d'entendre sa sœur confirmer ses soupçons.

— Il y en a deux, qu'elle protège comme elle défendrait un trésor royal.

— Parle !

— *Primo*, son histoire d'exécution de la Mère Inquisitrice est fausse.

— Je le savais ! jubila Tobias. En l'entendant, j'ai deviné qu'elle mentait. (Les yeux clos, il remercia le Créateur.) Et *secundo ?*

— Elle sait que la Mère Inquisitrice s'est enfuie vers le sud-ouest. À part ça, tout ce qu'elle a dit était vrai.

Sa bonne humeur revenue, Tobias se frotta les mains de plaisir. La chance du chasseur lui souriait de nouveau. Il avait une piste !

— M'avez-vous entendue, seigneur général ? demanda Lunetta.

— Oui, j'ai très bien compris. La Mère Inquisitrice est vivante et elle a fui vers le sud-ouest. Bon travail, Lunetta. Le Créateur sera content de toi quand je Lui raconterai…

— Je parlais de ma dernière phrase, seigneur général.

— Pardon ?

— Elle a dit que les conseillers défunts étaient des traîtres. C'est vrai. Que l'Ordre Impérial rêve de conquête et de domination. C'est encore vrai. Comme l'histoire de ses ongles, arrachés pour qu'elle consente à mentir. Et comme son jugement sur le Sang de la Déchirure, qui tue des innocents sur la foi de simples rumeurs…

— Le Sang de la Déchirure combat le mal ! cria Brogan en se levant d'un bond. Comment oses-tu dire le contraire, ignoble *streganicha* ?

— Ai-je affirmé que c'était la vérité ? Mais elle le pense réellement…

Tobias se rassit. Au fond, pourquoi aurait-il gâché son triomphe à cause des imbécillités de Lunetta ?

— Elle pense des bêtises, et tu le sais. (Il pointa un index menaçant sur sa sœur.) Pour t'apprendre à distinguer le bien du mal, j'ai passé plus de temps que ta pauvre carcasse ne le méritait. N'oublie jamais ça !

— Oui, seigneur général, je ne valais pas la peine que vous vous êtes donnée. Pardonnez-moi. Mais c'étaient ses pensées, pas les miennes…

Brogan cessa de regarder sa sœur et décrocha l'étui de sa ceinture. Il le posa devant lui, lui donnant une pichenette pour qu'il soit impeccablement aligné sur le bord de la table. Oubliant l'insolence de Lunetta, il réfléchit à la suite des événements.

Il allait demander qu'on serve à dîner quand il se souvint du dernier témoin. Maintenant qu'il connaissait la vérité, d'autres interrogatoires seraient superflus. Mais on gagnait toujours à être minutieux.

— Ettore, va chercher le dernier…

Brogan regarda Lunetta, qui reprit position contre son mur. Elle avait bien travaillé, mais tout gâché en le provoquant. Même si le démon qui l'habitait en était responsable, il lui en voulait de ne pas lutter plus énergiquement contre son influence. Avait-il été trop gentil avec elle, quelques heures plus tôt ? Dans un moment de faiblesse, pour qu'elle partage sa joie, il lui avait offert un « mignon ». S'était-elle crue autorisée, du coup, à donner libre cours à son insolence ? Eh bien, elle avait fait erreur…

Tobias se cala dans son fauteuil et croisa les mains sur la table. Pensant au trophée qu'il récolterait bientôt, il n'eut aucun mal, cette fois, à sourire au nouveau témoin.

Quand il leva les yeux, il manqua tressaillir en découvrant devant lui une fillette vêtue d'un manteau deux fois trop grand pour elle. Derrière l'enfant, entre deux gardes, une vieille femme enveloppée dans une couverture miteuse avançait d'une démarche vacillante.

— Vous habitez une jolie maison, mon seigneur, dit la petite fille. Et il y fait bien chaud… Nous avons aimé y passer la journée. Pourrons-nous un jour vous rendre votre hospitalité ?

La vieille femme ponctua ce discours d'un sourire édenté.

— Je suis ravi que vous ayez eu chaud, et je me réjouirai si toi et ta…

Tobias regarda la vieille.

— C'est ma grand-mère, seigneur.

— … toi et ta grand-mère consentiez à répondre à quelques questions.

— Des questions ? répéta la vieille femme. Seigneur, ce jeu-là peut être dangereux…

— Dangereux ? (Tobias se massa pensivement le front.) Je cherche la vérité, noble dame. Répondez sincèrement, et il ne vous arrivera rien de fâcheux. Je vous en donne ma parole.

— Dangereux pour vous, mon seigneur, corrigea la vieille. Vous risquez de ne pas aimer les réponses, ou de leur accorder trop d'importance…

— Permettez-moi d'en être seul juge…

— Comme il vous plaira, seigneur. (La vieille se gratta le nez.) Alors, ces questions ?

— Noble dame, comme vous le savez, les Contrées du Milieu ont été ravagées par la guerre, et nous cherchons à savoir si les sbires du Gardien tirent les ficelles des conflits qui continuent à fleurir un peu partout. Des membres du Conseil ont-ils parlé contre le Créateur ?

— Ils viennent rarement débattre de théologie avec de vieilles marchandes ambulantes, mon seigneur. Et aucun ne serait assez stupide pour se vanter en public de ses liens avec le royaume des morts, s'il en avait…

— Hum… Avez-vous entendu des échos de ce qu'ils auraient pu dire ?

— Vous vous intéressez aux ragots qui courent dans la rue Stentor, seigneur ? Dites-moi quel sujet vous passionne, et je vous en servirai treize à la douzaine !

— Je me moque des ragots, noble dame. Seule la vérité compte à mes yeux.

— Pourtant, si vous saviez… On entend de telles choses, de nos jours, qu'on regrette de ne pas être sourd.

Excédé, Tobias se racla la gorge.

— J'ai eu mon compte de rumeurs, ces derniers temps, et la coupe est pleine. Dites-moi ce qui se passe vraiment en Aydindril. Il paraît que les conseillers ont été assassinés, et que la Mère Inquisitrice a fini sur l'échafaud.

— Un homme de votre rang, seigneur, ne peut-il pas aller au palais et demander une audience au Conseil ? Ce serait plus rapide, pour vérifier, que d'interroger de pauvres gens qui vous répètent des ouï-dire… Rien ne vaut la vérité qu'on voit de ses propres yeux.

— Je n'étais pas là le jour de la prétendue exécution de la Mère Inquisitrice.

— C'est surtout ça qui vous intéresse ? Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? J'ai su qu'on l'avait décapitée, mais je n'étais pas présente. Ma petite-fille, en revanche… Tu veux raconter au seigneur, ma chérie ?

— Oui, grand-mère ! J'ai tout vu, mon seigneur. Ils lui ont coupé la tête, à ras du cou !

Brogan feignit de se rembrunir.

— C'est ce que je redoutais… Ainsi, elle est morte.

— Je n'ai pas dit ça, fit la fillette en secouant la tête. J'ai vu cette scène, ce n'est pas la même chose…

— Que veux-tu dire ? (Tobias tourna la tête vers la vieille femme.) Expliquez-moi !

— C'est très simple, seigneur. Aydindril n'a jamais manqué de magie, mais ce jour-là, elle en était saturée. Quand ce pouvoir-là est dans le coup, on ne peut pas se fier à ses yeux. Ma petite-fille n'est pas bien vieille, mais elle est assez futée pour savoir ça. Un homme qui exerce votre profession devrait le savoir aussi…

— Saturée de magie ? Cette force maléfique ? Que sais-tu des sbires du Gardien ?

— Ce sont des monstres, seigneur. Mais la magie, en soi, n'est pas malfaisante.

— La magie est l'arme impure du Gardien !

— Seigneur, diriez-vous que le couteau à garde d'argent pendu à

votre ceinture est l'arme du Gardien ? S'il sert à menacer ou à blesser un innocent, on peut affirmer que celui qui le manie est un agent du mal. Mais si on l'utilise pour défendre la vie face à un fanatique, quel que soit son rang dans la société, il devient l'instrument du bien. En soi, l'arme n'est rien. Parce que n'importe qui peut la brandir.

» C'est pareil pour la magie. Quand son but est de châtier, elle devient l'incarnation même de la vengeance.

— Admettons… La magie présente en ville est-elle maléfique ou bénéfique ?

— Les deux… Cette cité est un centre de pouvoir, et elle abrite la Forteresse du Sorcier. Les Inquisitrices et les sorciers la dirigent depuis des milliers d'années. Le pouvoir, seigneur, attire le pouvoir. Un conflit est en cours. Des monstres couverts d'écailles, les mriswiths, se matérialisent un peu partout pour éventrer les gens. Une terrible malédiction s'il en fût jamais ! D'autres créatures rôdent dans nos rues pour s'emparer des téméraires qui sortent après le coucher du soleil. La nuit, le vent de la magie noire souffle partout…

» Chez nous, seigneur, un enfant fasciné par le feu risque de finir carbonisé. À sa place, je serais prudent, et je partirais au plus vite, avant d'avoir mis une main dans les flammes.

» Et ça vous arrivera, si vous continuez à enlever les gens et à les interroger sous l'œil de la magie.

— Et que savez-vous exactement de la magie, noble dame ? demanda Brogan.

— Une question ambiguë, seigneur. Pouvez-vous être plus précis ?

Tobias se tut un instant et s'efforça d'analyser les divagations de la vieille pour séparer le bon grain de l'ivraie. Il avait déjà eu affaire à des gens comme elle. Elle tentait de l'embrouiller, de lui faire perdre le fil…

Il se força de nouveau à sourire.

— Eh bien, par exemple, votre petite-fille affirme avoir vu tomber la tête de la Mère Inquisitrice. Pourtant, ça ne veut pas dire qu'elle soit morte. Selon vous, la magie peut tout expliquer. J'avoue que cette théorie m'intrigue. La magie est capable d'abuser les gens, je le sais, mais en général, il s'agit de choses sans grande importance. Pas de révoquer la mort !

— Révoquer la mort ? Le Gardien en a le pouvoir…

Brogan se tendit comme un arc.

— Dois-je comprendre qu'il a ramené à la vie la Mère Inquisitrice ?

— Bien sûr que non, seigneur ! Vous n'écoutez pas les gens, et ça vous jouera un mauvais tour, un jour. Vous avez parlé de révoquer la mort, et j'ai dit que le Gardien devait détenir ce pouvoir. Notez qu'il s'agit d'une supposition. Étant le maître des morts, il est logique de postuler qu'il…

— Assez de bavardage ! La Mère Inquisitrice est-elle morte, ou vivante ?

— Comment le saurais-je, seigneur ?

Brogan serra les dents de rage.

— Tu as dit que son exécution ne prouvait pas qu'elle avait perdu la vie.

— On revient à notre point de départ ? Eh bien, la magie peut tromper des témoins, même nombreux… Bien entendu, ça ne veut pas dire qu'elle l'a fait… Quand j'ai émis l'hypothèse que c'était arrivé, vous avez parlé de révoquer la mort. Ce sont deux choses bien distinctes…

— Femme, comment la magie peut-elle tromper ainsi les gens ? explosa Tobias.

La vieille dame ajusta sa couverture, qui avait tendance à glisser de ses épaules.

— En lançant un sort de mort, seigneur.

Brogan regarda Lunetta. Les yeux rivés sur la vieille, elle se grattait frénétiquement les bras.

— Un sort de mort ? Dis-moi ce que c'est !

— Hélas, je n'ai jamais vu personne en… exécuter… (la vieille rit de sa bonne blague)… un. Mon témoignage vaut ce qu'il vaut, mais si vous souhaitez entendre des informations de seconde main, je suis à votre disposition.

— Je t'écoute ! Cesse de tourner autour du pot !

— Comprendre le concept de mort exige de se livrer à une démarche spirituelle, seigneur. Quand nous voyons un corps privé de son âme, nous déduisons qu'il s'agit d'un cadavre, parce qu'on nous a formés à raisonner ainsi. Un sort de mort convainc les gens qu'ils ont devant eux une enveloppe charnelle abandonnée par son esprit. Donc un cadavre, si vous voyez ce que je veux dire…

La vieille femme secoua la tête, comme si elle était à la fois amusée et scandalisée.

— Un sort très dangereux, croyez-moi… Il faut que les esprits acceptent de veiller sur l'âme pendant que le sortilège est lancé. Si quelque chose se passe mal, l'âme en question sera à tout jamais prisonnière du royaume des morts. Une manière très désagréable de passer de vie à trépas. Quand tout va bien, et si les esprits consentent à rendre ce qu'on leur a confié, la personne continue à vivre et tous ceux qui la voient la croient morte. Comme vous voyez, c'est très risqué. À ma connaissance, personne n'a jamais tenté l'aventure…

Brogan tenta d'assembler dans son esprit les pièces du puzzle. Combinant ses connaissances antérieures et celles qu'il avait acquises ce jour, il s'efforça de reconstituer une « image » cohérente.

Oui, ça se précisait. La Mère Inquisitrice avait pu recourir à ce sort

pour échapper à la justice. Mais il lui avait fallu des complices…

La vieille femme prit la fillette par l'épaule et fit mine de tourner les talons.

— Merci pour la chaleur, mon seigneur, mais vos questions décousues me fatiguent, et j'ai du pain sur la planche.

— Qui peut lancer un sort de mort ?

— Un sorcier, seigneur. À condition d'avoir un formidable pouvoir et des connaissances hors du commun.

— Y a-t-il un sorcier de cette envergure en Aydindril ?

Les yeux lançant des éclairs, la vieille glissa une main sous sa couverture, et en sortit une pièce d'argent qu'elle jeta sur la table.

Brogan la ramassa et l'étudia, surpris de ne pas la reconnaître.

— J'ai posé une question, la vieille, et j'attends toujours la réponse !

— Vous la serrez entre vos doigts, seigneur…

— D'où vient cette pièce ? On voit un grand bâtiment, du côté face…

— Oui, seigneur. C'est le Palais des Prophètes, le paradis ou l'enfer des sorciers, selon les cas…

— Le Palais des Prophètes ? Dis-m'en plus, femme !

— Demandez plutôt à votre magicienne, seigneur !

Sur un dernier sourire, la vieille se détourna.

— Personne ne t'a donné la permission de partir, harpie édentée ! cria Brogan en se levant d'un bond.

— C'est le foie, mon seigneur…

— Quoi ?

— J'adore manger du foie cru… Avec le temps, ça finit par faire tomber les dents.

Alors que Tobias s'empourprait, prêt à étrangler la vieille folle, Galtero entra, dépassa les deux visiteuses sans leur accorder un regard, et salua hâtivement son chef.

— Seigneur général, j'ai des nouvelles…

— Oui, oui… Plus tard…

— Mais…

Un index levé, Brogan ordonna le silence à son second. Puis il se tourna vers Lunetta.

— Alors ?

— Tout était vrai, seigneur général. Comme un insecte aquatique, elle s'est contentée de raser la surface de la mare, sans aller au fond des choses. Mais elle n'a pas menti. Elle en sait plus long qu'elle en dit, bien sûr…

Brogan fit signe à Ettore d'approcher.

— Seigneur général ? lança-t-il en accourant.

— Je crois que nous tenons un messager du fléau… Aimerais-tu prouver que tu es digne de porter la cape pourpre ?

— C'est mon plus cher désir, seigneur général !

— Rattrape cette vieille buse et fais-la emprisonner. Je la soupçonne d'être un messager du fléau.

— Et la fillette, seigneur ?

— Es-tu aveugle, soldat ? De toute évidence, c'est le familier de cette servante du Gardien. De plus, voudrais-tu qu'elle coure partout en ville, criant que le Sang de la Déchirure détient injustement sa « grand-mère » ? La cuisinière a des amis, et on remarquerait sa disparition. Pour le moment, inutile de nous attirer des ennuis. Les deux autres vivent dans la rue, et personne ne se souciera de leur sort. Tu as compris ?

— Oui, seigneur général. Je m'en occupe sur-le-champ.

— Je veux l'interroger le plus tôt possible. La petite aussi. Assure-toi qu'elles soient prêtes à me répondre.

— Elles vous diront tout, seigneur, assura Ettore avec un sourire cruel. Sur le Créateur, je jure qu'elles seront disposées à parler.

Dès que le jeune soldat fut sorti, Galtero avança vers la table, impatient de parler.

Brogan se rassit et souffla d'une voix distraite :

— Galtero, tu as été excellent, comme d'habitude. Tes témoins correspondaient à mes critères de qualité.

Tobias poussa la pièce d'argent, ouvrit son étui à trophées et le vida sur la table. Avec une étrange tendresse, il disposa les reliques en cercle, caressant la chair jadis vivante…

Sa précieuse collection de mamelons gauches – le plus près du cœur des messagers du fléau – prélevés avec assez de peau pour porter le nom tatoué du « donneur »… Tous les messagers du fléau qu'il avait démasqués ne « voyageaient » pas avec lui. Il réservait cet honneur aux plus importants et aux plus vils serviteurs du Gardien…

Rangeant un par un ses trophées dans l'étui, Brogan se réjouit de lire les noms de tous les traîtres au Créateur qu'il avait soumis à la purification du feu. Il se rappelait chaque traque, les péripéties de la capture, et le moindre détail de l'interrogatoire. De la fureur passa dans son regard au souvenir des crimes que ces monstres avaient fini par lui avouer. Par bonheur, justice avait été faite…

Mais son plus beau trophée restait encore à gagner : la Mère Inquisitrice !

— Galtero, j'ai retrouvé sa trace… Rassemble les hommes. Nous partirons sur-le-champ.

— Seigneur général, vous devriez d'abord écouter mes nouvelles…

Chapitre 11

Ce sont les D'Harans, seigneur général.

Brogan referma son précieux étui et leva les yeux vers Galtero.

— Quoi, les D'Harans ?

— Il y a quelques heures, je me suis douté que quelque chose se préparait. Une étrange agitation régnait en ville, tandis que les D'Harans se rassemblaient.

— Où ça ? demanda Brogan.

— Devant le Palais des Inquisitrices, seigneur général. Au milieu de l'après-midi, ils ont commencé à déclamer leur litanie…

— Tu te souviens de ce qu'ils disaient ?

Galtero plissa le front, un pouce passé dans son ceinturon.

— Ça a duré deux heures, largement de quoi apprendre leur prière par cœur ! À genoux, face contre terre, ils psalmodiaient : « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

— Tous les D'Harans ont sacrifié à ce rituel, dis-tu ? Combien sont-ils ?

— Beaucoup plus que nous le pensions, seigneur général. L'esplanade du palais était noire de monde, et ça débordait dans les jardins, sur les places et même dans les rues… Ils se tenaient épaule contre épaule, comme s'ils voulaient tous être aussi près que possible du Palais des Inquisitrices. J'estime qu'ils sont environ deux cent mille en Aydindril. Presque tous massés devant le palais… En voyant ça, les citadins ont paniqué.

» Je suis sorti de la ville, pour découvrir un spectacle identique : des D'Harans prosternés qui déclamaient les mêmes mots. Seigneur, j'ai poussé mon cheval pour couvrir le plus de terrain possible. À des lieues à la ronde, je n'ai pas vu un seul D'Haran debout ! Et aucun n'a levé les yeux sur mon passage.

— Ce « maître Rahl » doit être ici. C'est la seule explication.

— Il est bien là, seigneur. Je l'ai vu surveiller ses adorateurs, debout sur l'escalier du palais. Il est resté jusqu'à la fin du rituel, vénéré comme s'il était le Créateur en personne.

Brogan eut une moue dégoûtée.

— J'ai toujours pensé que les D'Harans étaient des païens. Prier

ainsi devant un simple mortel… Que s'est-il passé ensuite ?

— Après la cérémonie, dit Galtero, l'air vidé par sa chevauchée, ils se sont congratulés un bon moment, comme si on venait de les délivrer de l'emprise du Gardien. Pendant qu'ils beuglaient de joie, j'ai eu le temps de parcourir une bonne demi-lieue pour revenir au palais. Les D'Harans se sont tus quand deux cadavres ont été déposés sur un bûcher, au milieu de l'esplanade. Maître Rahl les a regardés brûler jusqu'au bout, puis il a assisté à la levée des cendres.

— Tu l'as vu de près ?

— Les D'Harans m'auraient empêché d'approcher, seigneur. J'ai jugé plus prudent de ne pas les déranger pendant leur rituel…

— Tu as bien fait… Sacrifier ta vie pour savoir à quoi il ressemble n'aurait servi à rien.

— D'autant plus, seigneur, que vous le verrez bientôt de vos yeux. Vous êtes… hum… invité au palais.

— Je n'ai pas le temps d'aller faire des ronds de jambes devant un chef d'haran. Nous devons traquer la Mère Inquisitrice, au cas où tu l'aurais oublié !

Galtero sortit une feuille de parchemin de sa poche et la tendit à son chef.

— À mon retour, des D'Harans ont tenté d'entrer dans l'ambassade. Je les en ai empêchés, et ils m'ont donné cette lettre pour vous.

Brogan lut les quelques lignes visiblement rédigées à la hâte.

« *Le seigneur Rahl invite au palais les dignitaires, les diplomates et les officiels de tous les royaumes. Leur présence est requise sur-le-champ.* »

Tobias froissa la lettre et la laissa tomber à ses pieds.

— C'est moi qui convoque les gens, pas le contraire. Et une fois encore, je n'ai pas le temps d'aller faire des ronds de jambes…

— Je me suis tenu le même raisonnement, seigneur. En promettant de vous remettre l'invitation, j'ai précisé au capitaine du détachement que nous étions trop occupés pour assister à une réception. Il a répondu que maître Rahl voulait voir tout le monde, et qu'il en cuirait à Nicobarese si nous nous dérobions.

Brogan ne parut pas impressionné.

— Personne ne prendra le risque de semer le trouble en Aydindril parce que nous refusons d'obéir aux injonctions d'un nouveau chef tribal.

— Seigneur général, l'avenue des Rois grouille de D'Harans, et ils encerclent toutes les ambassades. Le capitaine qui m'a remis le message est là pour nous « escorter » jusqu'au Palais des Inquisitrices. Si nous ne sortons pas très vite, il a promis de venir nous chercher. Et pour ça, a-t-il conclu, il peut mobiliser jusqu'à dix mille soldats. Ces hommes, seigneur, ne sont pas des commerçants et des fermiers

enrôlés de force depuis quelques mois. Il s'agit de militaires de carrière, durs et déterminés.

» Les braves du Sang de la Déchirure pourraient les mettre en déroute, j'en suis sûr, mais nous sommes venus ici avec à peine cinq cents hommes, et le gros de nos forces est trop loin pour nous aider. Si nous tentons une sortie, les D'Harans nous massacreront. *Idem* si nous restons ici…

Brogan regarda Lunetta, toujours debout contre son mur. Elle jouait avec ses « mignons », ignorant superbement la conversation. Brogan était en infériorité numérique, mais il lui restait sa sœur…

Il ne comprenait rien à cette histoire de « seigneur Rahl », et ça ne l'inquiétait pas. D'Hara était désormais sous la coupe de l'Ordre Impérial. Rahl tentait sûrement d'obtenir une meilleure position au sein de l'Ordre. Sans doute un de ces chiens qui aspiraient au pouvoir sans se soucier des exigences morales qui allaient avec.

— Très bien… De toute façon, la nuit approche, et il est trop tard pour partir. Nous irons au palais, nous ferons des courbettes à maître Rahl, puis nous boirons son vin en savourant sa nourriture. À l'aube, nous laisserons Aydindril aux bons soins de l'Ordre Impérial, et nous nous lancerons sur la piste de la Mère Inquisitrice. (Brogan fit signe à sa sœur.) Lunetta, tu nous accompagnes…

— Et comment la trouverez-vous, seigneur général ? demanda la *streganicha* en se grattant un bras. Je parle de la Mère Inquisitrice, bien sûr…

Tobias se leva.

— Elle est au sud-ouest. Nous avons assez d'hommes pour la débusquer.

— Vraiment ? (Après avoir utilisé son pouvoir, Lunetta était toujours un rien insolente.) Et comment la reconnaîtrez-vous ?

— C'est la Mère Inquisitrice, pauvre folle ! Il serait impossible de ne *pas* la reconnaître !

Lunetta osa regarder son frère dans les yeux.

— La Mère Inquisitrice est morte. Les cadavres ne marchent pas dans les rues…

— Elle est vivante ! La cuisinière le sait, tu l'as dit toi-même.

— Si la vieille femme n'a pas menti, et qu'on a lancé un sort de mort, dans quel but l'a-t-on fait ? Dites-le à Lunetta, seigneur général.

— L'objectif était de convaincre les gens de sa mort, pour qu'elle puisse s'échapper.

Lunetta eut un petit sourire.

— Donc, ils ne l'ont pas vue fuir ? C'est exactement pour ça que vous ne la trouverez pas !

— Arrête de jouer les mystérieuses et dis-moi où tu veux en venir !

— C'est pourtant simple… Si quelqu'un a jeté un sort de mort sur la Mère Inquisitrice, c'est pour dissimuler son identité. Sinon, ça n'aurait pas de sens… Et ça explique aussi comment elle a pu s'enfuir. Personne ne l'a reconnue, et vous ne la reconnaîtrez pas non plus.

— Peux-tu neutraliser ce sort ?

— Seigneur général, j'ignore tout de ce type de magie…

C'était vrai, admit Brogan, et très fâcheux.

— Mais tu as un pouvoir… Donne-moi un moyen de l'identifier.

Lunetta secoua la tête.

— Seigneur, je ne sais pas comment repérer les fils d'une Toile de Sorcier spécifiquement tissée pour cacher quelqu'un. Tout ce que je peux affirmer, c'est que nous ne reconnaîtrons pas la Mère Inquisitrice.

— Tu dois trouver une solution ! C'est pour ça que je t'ai gardée en vie.

— Seigneur, la vieille femme a dit que seul un sorcier pouvait jeter un sort pareil. Je ne suis pas assez puissante pour repérer les fils de sa Toile, et encore moins pour voir à travers une illusion aussi sophistiquée.

— Voir à travers une illusion… Ce devrait être possible, mais comment ?

— Un papillon se laisse prendre au piège d'une toile d'araignée parce qu'il ne voit pas ses fils. Nous sommes dans le même cas que les témoins de la fausse exécution. Les fils ne nous apparaissent pas, et je ne peux rien y faire.

— Un sorcier…, souffla Brogan. (Il désigna la pièce d'argent, sur la table.) Quand j'ai demandé à la vieille buse s'il y en avait un en Aydindril, elle m'a donné cette pièce. Dessus, il y a l'image d'un bâtiment.

— Le Palais des Prophètes, souffla Lunetta.

— Oui. Elle m'a dit de te demander des explications. Comment pourrais-tu en avoir ? Quelqu'un t'a parlé de cet endroit ?

— Peu après ta naissance, fit Lunetta, les yeux baissés, maman a évoqué un lieu où les magiciennes…

— Les *streganicha*, corrigea Brogan.

— … entraînent les futurs sorciers.

— Alors, c'est la maison du mal, lâcha Brogan. (Lunetta se ratatina sur elle-même.) Pourquoi notre mère connaissait-elle son existence ?

— Maman est morte, Tobias. Laisse-la en paix…

— Nous en reparlerons plus tard… (Brogan tira sur la veste de son uniforme, rectifia la position de son insigne et ramassa sa cape pourpre.) La vieille voulait dire qu'il y a en Aydindril un sorcier formé

dans ce lieu impie. (Il se tourna vers Galtero.) Heureusement, Ettore est en train de l'interroger. Elle n'a pas tout dit, je le sens dans la moelle de mes os.

— Nous devrions aller à notre… rendez-vous, seigneur général.

— Avant de sortir, nous passerons voir Ettore.

Un feu brûlait dans la cheminée de la petite pièce où Ettore s'occupait de ses deux prisonnières. Torse nu et ruisselant de sueur, le jeune soldat était occupé à choisir un outil parmi les lames et les piques disposées sur le manteau de la cheminée. Dans les flammes, des tisonniers chauffaient au rouge, augurant bien de la suite des événements.

Réfugiée dans un coin de la salle, la vieille femme protégeait la fillette d'un bras tremblant.

— Elle te résiste ? demanda Brogan en entrant, flanqué par Lunetta et Galtero.

— Son arrogance s'est volatilisée dès qu'elle a compris que nous détestions ça. Les messagers du fléau réagissent toujours ainsi face à la puissance brute du Créateur.

— Galtero, ma sœur et moi allons devoir nous absenter. Les autres resteront ici, au cas où tu aurais besoin d'aide. (Brogan baissa les yeux sur les tisonniers.) À mon retour, je veux que la vieille parle. Je me fiche de ce qu'il adviendra de l'enfant, mais garde sa grand-mère en vie. Et brise sa volonté !

Ettore salua son chef avec enthousiasme.

— Sur le Créateur, je jure qu'elle avouera ses crimes, seigneur général.

— Parfait. J'ai encore des questions à lui poser, et il me faut des réponses.

— Je ne vous dirai plus rien ! lança la vieille femme.

Ettore la regardant par-dessus son épaule, elle se rencogna dans son coin sombre.

— Tu changeras d'avis avant l'aube, vieille sorcière ! Pour t'y inciter, je commencerai par la petite servante du Gardien que tu sembles tant aimer. En la voyant souffrir, tu imagineras ce qui t'attend.

La gamine se serra plus fort contre sa grand-mère.

— Ettore, tu veux que je t'assiste ? demanda Lunetta en se grattant un bras. Seigneur général, je serai plus utile ici…

— Non. Tu dois m'accompagner. Galtero, je te félicite de m'avoir amené cette femme.

— C'est un hasard, seigneur. Je ne l'aurais pas remarquée si elle n'avait pas tenté de me vendre des gâteaux au miel. Quelque chose en elle a éveillé mes soupçons.

— Les messagers du fléau sont attirés par le Sang de la Déchirure comme les papillons par les flammes. Ils nous défient parce qu'ils croient que le Gardien les protégera. Face à notre justice, ils perdent vite leur foi. Cette femme fera un trophée sans grande valeur, mais le Créateur se réjouira de sa fin.

Chapitre 12

— Arrête de te gratter ! grogna Tobias. Les gens vont croire que tu as des puces…

Sur l'esplanade du palais, entre deux rangées de soldats d'harans en armes, les dignitaires des différents royaumes descendaient de leurs superbes carrosses pour s'engager dans l'escalier d'honneur.

— Je ne peux pas m'en empêcher, seigneur, gémit Lunetta. Depuis notre arrivée en Aydindril, mes bras me démangent atrocement.

Les nobles visiteurs ne se privaient pas de regarder la sœur de Brogan. Dans ses haillons multicolores, on eût dit une lépreuse venue assister à un couronnement.

Lunetta ne se formalisait pas d'être ainsi le centre de l'attention. Croyait-elle que tous ces gens l'admiraient ? C'était bien possible… Des dizaines de fois, elle avait refusé les robes décentes, voire seyantes, que Tobias entendait lui offrir. Comparées à ses « mignons », elle les tenait pour des guenilles. Constatant que les bandes de tissu lui occupaient l'esprit, et l'éloignaient du Gardien, Tobias n'avait plus insisté. D'autant plus qu'il y avait, à bien y réfléchir, quelque chose de blasphématoire à rendre séduisante une personne touchée par le démon.

Les dignitaires portaient leurs plus beaux atours. Certains avaient une épée au côté. Des armes d'apparat, sans nul doute, qu'ils n'avaient sans doute jamais dégainées sous le coup de la peur ou de la colère. Les nombreuses dames présentes, en robe du soir et plus lestées de bijoux qu'un prisonnier l'est de ses chaînes, semblaient excitées d'être invitées au palais. Celles-là n'avaient pas dû avoir besoin qu'on les menace pour accourir, avides de roucouler devant le nouveau seigneur Rahl.

— Si tu ne cesses pas de te gratter, fit Tobias, je t'attacherai les mains dans le dos.

Lunetta laissa retomber ses bras le long du corps… et s'immobilisa en poussant un petit cri.

Tobias et Galtero virent ce qui l'avait effrayée. Des cadavres empalés sur des piques, des deux côtés de la promenade… En approchant, Brogan découvrit qu'il ne s'agissait pas d'hommes, mais de créatures couvertes d'écailles – à coup sûr, nées de l'imagination impie du Gardien. Une atroce puanteur montait de ces charognes, obligeant tous les invités à retenir leur souffle.

L'« exposition » était très variée : des corps entiers, des troncs sans

tête, des crânes hideux… À l'évidence, ces monstres étaient morts lors d'une bataille. Certains avaient le ventre ouvert, leurs entrailles exposées à la vue de tous.

Brogan eut l'impression d'avancer dans une galerie consacrée au mal, vers les portes du royaume des morts.

Les autres invités finirent par se couvrir le nez avec tout ce qu'ils avaient à portée de la main. Quelques femmes s'évanouirent, aussitôt secourues par des serviteurs qui les éventèrent avec des mouchoirs ou leur frottèrent un peu de neige sur le front.

Quelques « convives » s'étaient arrêtés pour contempler l'atroce spectacle, les yeux ronds. Les autres continuaient à avancer, tremblant si fort que Tobias entendait claquer leurs dents. Le temps de traverser ce corridor des horreurs, tous eurent perdu leur bonne humeur, remplacée par une sourde angoisse…

Tobias trouva ces pantins révoltants.

Un diplomate blanc comme un linge ayant posé la question, un D'Haran expliqua que les monstres avaient attaqué la ville. Par bonheur, maître Rahl s'était chargé de les tailler en pièces. À cette nouvelle, les invités recouvrèrent un peu de leurs dispositions festives. Rassurés sur leur sort, ils s'ébaubirent de pouvoir rencontrer le nouveau seigneur de D'Hara, un gentilhomme doublé d'un héros de légende…

Galtero s'approcha de son chef et souffla :

— Quand je suis sorti, avant le début de la cérémonie, quelques soldats m'ont conseillé d'être prudent. Des monstres presque invisibles ont tué beaucoup de leurs camarades et de citadins… À mon avis, nous venons de voir ce qu'il en reste…

— Quel heureux hasard, n'est-ce pas ? Le seigneur Rahl est arrivé juste à temps pour sauver la ville en massacrant ces créatures…

— Des mriswiths, dit Lunetta.

— Quoi ?

— La vieille femme a dit que c'étaient des mriswiths.

— Oui, tu as raison, elle les a appelés comme ça.

Les invités passèrent entre les grandes colonnes blanches qui encadraient l'entrée du palais. Toujours entre deux rangées de soldats, ils franchirent les portes sculptées et débouchèrent dans un grand hall éclairé par des fenêtres aux vitres bleu clair disposées entre d'autres colonnes blanches surmontées de lettres capitales en or.

Tobias sentit qu'il s'enfonçait dans le ventre du démon. Les invités, s'ils avaient su, auraient tremblé plus violemment, dans ce temple de l'hérésie, que devant les charognes puantes.

Après avoir traversé des pièces et des couloirs lestés d'assez de granit et de marbre pour construire une montagne, ils franchirent de

lourdes portes en chêne et entrèrent dans une gigantesque salle au plafond en forme de dôme décoré d'une fresque géante. Des fenêtres rondes, sur le périmètre du dôme, laissaient apercevoir le ciel vespéral lourd de nuages. Au milieu de la salle, sur une estrade en demi-cercle, des fauteuils vides attendaient derrière un splendide lutrin sculpté.

Tout autour de la pièce, des arches donnaient accès aux escaliers couverts qui conduisaient à des balcons à colonnades munis de balustrades en chêne poli. Des gens s'y pressaient – pas des nobles empoudrés, remarqua Tobias, mais des membres du peuple en habits de tous les jours.

Les autres invités virent aussi ces gueux et leur jetèrent des regards désapprobateurs. Comme pour éviter d'être reconnus plus tard, et punis d'avoir osé assister à un événement si mondain, ces malheureux s'éloignèrent de la balustrade, cherchant refuge dans la pénombre. Selon la coutume, un homme de l'envergure du seigneur Rahl devait être présenté à la noblesse avant que les gens ordinaires aient le droit de poser un œil sur lui.

Se désintéressant des misérables, les invités se répartirent par petits groupes sur le sol de marbre lustré par les ans. Chaque clan restant à bonne distance des autres, tous s'efforcèrent de ne pas côtoyer les deux membres du Sang de la Déchirure. Experts en matière d'hypocrisie, ils firent mine d'agir ainsi par le plus grand des hasards. Une discrimination en douceur, en quelque sorte…

Murmurant entre eux, ils attendaient impatiemment leur hôte, aucun ne daignant accorder un coup d'œil au somptueux décor du Palais des Inquisitrices. Tobias ne fut pas étonné de les voir ainsi blasés. À coup sûr, ils n'en étaient pas à leur première visite, et le général savait reconnaître des courtisans quand il en voyait. Ceux d'Aydindril ressemblaient comme des frères à la horde de bouffons sirupeux qui entouraient naguère son propre roi.

Lunetta se tenait dans l'ombre de son frère. Très vaguement intéressée par les merveilles architecturales, elle continuait à dédaigner les regards pleins de mépris qui se posaient encore sur elle – de plus en plus rares, cependant, car les invités, anxieux de voir enfin le nouveau maître Rahl, ne s'intéressaient plus guère au vieil épouvantail debout entre deux membres du Sang de la Déchirure.

Galtero balayait la grande salle du regard. Insensible à son opulence, il étudiait les invités, notait la position des gardes et enregistrait soigneusement celle des sorties. Car les épées que Tobias et lui portaient n'avaient rien d'armes de cérémonies…

Malgré sa répulsion instinctive, Tobias s'émerveillait d'être à l'endroit précis où les Mères Inquisitrices et les sorciers avaient tiré les ficelles des Contrées du Milieu. Ici, au fil des millénaires, le Conseil avait assuré l'unité des Contrées, préservant au passage la domination

de la magie. Oui, c'était de ce lieu que les tentacules du Gardien jaillissaient pour se répandre dans le monde !

L'unité avait éclaté et la magie, privée de ses protecteurs, ne régnait plus sur les hommes. Son ère était révolue, comme celle des Contrées du Milieu. Bientôt, le palais grouillerait d'hommes en cape pourpre, et les chefs du Sang de la Déchirure siégeraient sur l'estrade. Inexorablement, les événements avançaient vers une fin heureuse.

Un couple approcha du général – délibérément, constata-t-il. Affublée d'un absurde chignon de cheveux noirs d'où dépassaient des boucles qui encadraient son visage peinturluré, la femme se pencha vers Tobias.

— C'est incroyable, non ? On nous invite, et il n'y a pas l'ombre d'un buffet…

Elle lissa la guipure de sa robe canari et ses lèvres rouge sang dessinèrent un sourire pendant qu'elle attendait en vain une réponse.

— Ne même pas nous offrir un verre de vin…, continua-t-elle. C'est d'une telle vulgarité, surtout après une convocation si pressante. Imaginez que je n'ai pas eu le temps de dîner ! Après ça, que ce rustre n'espère plus me voir à une de ses soirées !

— Vous connaissez le seigneur Rahl ? demanda Tobias.

— Je l'ai peut-être rencontré, mais ça m'est sorti de l'esprit. (La femme chassa un grain de poussière imaginaire de son épaule nue, juste pour mieux exhiber les bagues qui brillaient à ses doigts et devaient se voir de l'autre bout de la salle.) Je viens si souvent festoyer au palais que j'oublie tous les gens qui se précipitent pour m'être présentés. Depuis l'assassinat du prince Fyren, le duc Lumholtz et moi sommes les plus sérieux candidats à la succession…

La bouche en cul-de-poule, elle ajouta :

— En revanche, je suis sûre de n'avoir jamais croisé de membres du Sang de la Déchirure au palais. Après tout, le Conseil vous a toujours tenu pour une organisation… hum… officieuse. Ne croyez pas que j'approuve cette décision, mais il vous avait interdit, me semble-t-il, d'exercer vos talents ailleurs que dans votre pays natal. Évidemment, aujourd'hui, tous les conseillers sont morts. Assassinés ici même, alors qu'ils débattaient de l'avenir des Contrées du Milieu. Quelle horreur… (La duchesse marqua une courte pause.) Quel bon vent vous amène ici, messire ?

Derrière le couple, Tobias vit des soldats commencer à fermer les portes. Lissant sa moustache, il prit la tangente pour se rapprocher de l'estrade.

— J'ai été « invité », comme vous…

La duchesse Lumholtz lui colla aux basques.

— D'après ce que j'ai entendu, l'Ordre Impérial apprécie beaucoup le Sang de la Déchirure…

Vêtu d'un manteau bleu brodé d'or qui ajoutait à son autorité naturelle, le duc écoutait ce dialogue d'une oreille distraite. À sa chevelure noire et à ses épais sourcils, Tobias aurait parié qu'il s'agissait d'un Keltien. Ce royaume avait été prompt à rallier l'Ordre Impérial, et ses ressortissants tenaient à garder une position élevée au sein de l'organisation destinée à dominer le monde. Bien entendu, ils savaient que le Sang de la Déchirure avait l'oreille de l'Ordre…

— Je suis surpris, noble dame, que votre volubilité vous laisse le temps d'entendre quelque chose…

La duchesse s'empourpra. Tobias échappa à la cinglante repartie qu'elle préparait, car la foule, autour d'eux, s'agita soudain. Trop petit pour voir au-dessus des têtes, il ne s'inquiéta pas, certain que le seigneur Rahl, s'il venait d'arriver, ne tarderait pas à monter sur l'estrade. Dans cette éventualité, il avait choisi la position idéale : assez près pour évaluer le gaillard sans se faire remarquer. Contrairement aux autres invités, il avait compris qu'il ne s'agissait pas d'une soirée comme les autres. La nuit serait sûrement orageuse, et s'il pleuvait des éclairs, il ne tenait pas à être l'arbre le plus exposé. À l'inverse des idiots qui l'entouraient, Brogan savait reconnaître les moments où la prudence s'imposait…

Au milieu de la salle, des nobliaux s'écartaient à la hâte pour laisser passer une colonne de soldats d'harans. Des piquiers les suivaient, en rang par deux et assez écartés pour former un couloir de muscles et d'acier parfaitement dégagé.

Les premiers soldats se déployèrent devant l'estrade avec une précision qui impressionna Brogan. Des officiers supérieurs les rejoignirent et se placèrent devant eux. Par-dessus la tête de Lunetta, Tobias croisa le regard déterminé de Galtero. Ce n'était décidément pas une soirée festive…

La foule caquetait, impatiente de voir la suite. Captant des bribes de phrases, Tobias apprit que ce type de démonstration était sans précédent au Palais des Inquisitrices. Des dignitaires rouges comme des tomates échangeaient des propos indignés sur cet usage indigne de la force dans une salle réservée à des négociations courtoises et feutrées.

Tobias devina l'objectif du seigneur Rahl et le jugea logique. Jusque-là, les D'Harans n'avaient jamais rechigné à se dévouer pour l'Ordre Impérial. Dans les montagnes, Brogan et ses hommes avaient croisé une force, essentiellement d'harane, qui cheminait vers Ebinissia. Les D'Harans avaient pris Aydindril, s'étaient chargés d'y maintenir le calme, puis avaient remis les rênes du pouvoir à l'Ordre. Pour leurs alliés, ils avaient exposé leurs poitrines aux lames des rebelles pendant que d'autres – en particulier les Keltiens, comme le duc Lumholtz – s'étaient accrochés à leurs positions privilégiées, se

contentant de transmettre les ordres avec l'espoir que les D'Harans se feraient massacrer.

Le seigneur Rahl, en récompense, allait réclamer une place prépondérante au sein de l'Ordre. Et pour l'obtenir, il ferait pression sur les dignitaires qu'il avait convoqués.

Tobias regretta presque qu'il n'y ait pas eu de buffet. Il aurait aimé voir tous ces crétins s'étouffer avec leur nourriture en entendant le discours de leur hôte.

Les deux D'Harans qui s'engagèrent entre le mur de piquiers étaient si grands que Brogan les vit approcher de loin, par-dessus les chignons et les chapeaux ridicules. Quand ils furent à quelques pas de l'estrade, impressionnants avec leurs cuirasses, leurs cottes de mailles et leurs bras musclés ceints d'une bande de métal, Galtero souffla :

— J'ai déjà vu ces deux hommes…

— Où ?

— Quelque part dans la rue…

Tobias manqua sursauter quand il découvrit les trois femmes en uniforme de cuir rouge qui emboîtaient le pas aux deux colosses. D'après ce qu'il avait entendu dire, elles devaient être des Mord-Sith. De véritables fléaux pour les magiciens de tout poil qui les affrontaient. Par le passé, il avait tenté d'engager une de ces exterminatrices. Hélas, on lui avait conseillé de s'abstenir. Exclusivement fidèles au maître de D'Hara, elles détestaient qu'on leur fasse des propositions, de quelque nature fussent-elles. Et les acheter se révélait impossible.

L'assistance n'était pas au bout de ses frayeurs. Derrière les Mord-Sith, une bête monstrueuse avançait en exhibant ses griffes et ses crocs. Tobias lui-même tressaillit. Les garns à queue courte, des brutes assoiffées de sang, dévoraient tout ce qui leur tombait sous la patte. Depuis la disparition de la frontière, au printemps, ils posaient sans cesse des problèmes au Sang de la Déchirure. Pourtant, ce garn-là marchait paisiblement derrière les Mord-Sith. Alors qu'il s'assurait de la présence de son épée, à son côté, Tobias vit que Galtero prenait la même précaution.

— Seigneur général, gémit Lunetta en se grattant frénétiquement un bras, je voudrais partir. S'il vous plaît…

Brogan tira sa sœur par le poignet et souffla, les dents serrées :

— Concentre-toi sur maître Rahl, si tu ne veux pas que je te mette au rebut. Et cesse de te gratter !

Il tordit le poignet de Lunetta, qui en eut les larmes aux yeux.

— Oui, seigneur général…

— Écoute bien ce qu'il dira…

Les deux colosses montèrent sur l'estrade et se placèrent chacun à

un bout. Les Mord-Sith se répartirent entre eux, laissant au centre une place vide réservée au seigneur Rahl. Le garn, lui, se campa derrière les fauteuils.

La Mord-Sith blonde la plus proche du lutrin foudroya la foule du regard, la réduisant au silence.

— Peuples des Contrées du Milieu, annonça-t-elle, je vous présente le seigneur Rahl.

À côté d'elle, l'air ondula. Une cape noire se matérialisa, s'ouvrit et révéla l'homme qu'elle enveloppait.

Les courtisans les plus proches de l'estrade reculèrent en blêmissant. Derrière eux, des cris retentirent. Puis vinrent des appels au secours adressés au Créateur ou aux esprits.

Alors que quelques nobliaux se jetaient à genoux, ceux qui n'étaient pas pétrifiés dégainèrent leurs épées – dont les lames n'avaient pas dû voir souvent le jour face au danger.

Un officier d'haran ordonna calmement qu'on veuille bien remettre cette quincaillerie au fourreau. À contrecœur, les hommes obéirent.

Les yeux rivés sur Rahl, Lunetta se grattait à s'en écorcher vive. Brogan ne l'en empêcha pas. Sa propre peau le démangeait, irritée par la promiscuité de la magie.

Quand le silence fut revenu, l'homme prit la parole.

— Je suis Richard Rahl, celui que les D'Harans appellent « maître Rahl ». D'autres peuples me donnent des noms différents. Des prophéties antérieures à la fondation des Contrées du Milieu m'ont également baptisé à leur façon. (Il s'écarta du lutrin pour se placer entre les Mord-Sith.) Mais je suis venu vous parler de l'avenir, pas du passé.

Un peu plus petit que les deux colosses, Rahl était un grand gaillard musclé et étonnamment jeune. Ses vêtements – une chemise sombre, une cape, des bottes et un pantalon noirs – semblaient d'une modestie curieuse pour quelqu'un qui se faisait appeler « seigneur ». Malgré le fourreau en or et en argent qui battait son flanc, il ressemblait à un banal forestier. Cela dit, il avait l'air épuisé, comme si trop de responsabilités pesaient sur ses épaules.

Rompu au combat lui-même, Tobias comprit aussitôt que cet homme – avec sa grâce féline et sa façon si naturelle de porter une arme – ne devait pas être pris à la légère. Sa lame ne lui servait pas à parader, mais à trancher la chair. Et on voyait sur son visage qu'il avait derrière lui une longue suite de décisions désespérées, prises dans des situations tragiques, auxquelles il avait immanquablement survécu. Malgré son humilité apparente, une aura d'autorité l'enveloppait et chacun de ses gestes attirait irrésistiblement l'attention.

Dans la salle, la plupart des femmes, le premier choc passé, commençaient déjà à lui sourire en battant des cils. Habituées à faire la roue devant les puissants, elles se seraient comportées ainsi face à un homme beaucoup moins beau que Richard Rahl. Mais sans doute avec moins de sincérité…

Rahl ne sembla pas remarquer leur manège.

Brogan s'intéressa surtout à ses yeux, les miroirs de l'âme d'un homme, et un des rares indices qui ne trompaient jamais sur sa vraie nature.

Quand Rahl promena son regard sur la salle, des dignitaires reculèrent d'instinct et d'autres se pétrifièrent. Une fraction de seconde, Tobias put river ses yeux dans ceux du maître de D'Hara. Ce bref contact fut suffisant pour confirmer ses soupçons : cet homme était mortellement dangereux !

Trop jeune pour être vraiment à l'aise devant une foule, il appartenait cependant au type de guerriers qui combattent jusqu'à leur dernière goutte de sang. Ou qui escaladent une falaise vertigineuse pour ne pas laisser fuir un ennemi…

— Je le connais aussi…, souffla Galtero.

— Encore ? Et comment ?

— Ce matin, alors que je cherchais des témoins, il a traversé la rue devant moi. Je voulais vous l'amener, mais les deux grands types sont venus à sa rescousse.

— Dommage… Voilà qui aurait été…

Troublé par le silence qui régnait dans la salle, Tobias n'acheva pas sa phrase et leva les yeux. Le seigneur Rahl le regardait de nouveau, tel un prédateur qui cherche à hypnotiser sa proie.

Ensuite, il étudia Lunetta, qui se pétrifia. Puis, contre toute attente, un sourire timide fleurit sur ses lèvres.

— Parmi toutes les dames présentes, déclara le seigneur Rahl, c'est vous qui portez la plus jolie robe.

Lunetta rayonna et son frère faillit éclater de rire. Rahl venait de délivrer un message sans ambiguïté aux autres femmes : à ses yeux, leur statut social ne comptait pas. Brogan commençait à s'amuser franchement. Avec un type de cet acabit parmi ses chefs, l'Ordre Impérial ne serait peut-être pas si mal loti que ça.

— L'Ordre Impérial, continua Rahl, pense qu'il est temps, pour le monde, d'être uni sous une seule bannière : la sienne ! À l'en croire, la magie est responsable de toutes les misères de l'homme. Il l'accuse d'être le vecteur de la propagation du mal et proclame que son temps est révolu.

Quelques nobles approuvèrent gravement. D'autres marmonnèrent leur scepticisme. La majorité, comme souvent, resta silencieuse.

Le seigneur Rahl posa un bras sur le dossier du plus grand fauteuil, celui du centre.

— Au nom de l'universalisme de sa vision, et de sa prétendue mission divine, l'Ordre entend priver toutes les nations de leur souveraineté. Les peuples, unis sous un seul étendard, avanceront vers l'avenir sous sa coupe bienveillante.

Rahl marqua une pause et en profita pour sonder la foule du regard.

— La magie n'est pas la source du mal. C'est un épouvantail que l'Ordre brandit pour justifier sa quête de suprématie.

Des murmures coururent dans l'assistance, vite suivis par des disputes à voix basse. La duchesse Lumholtz avança, réduisant les contestataires au silence. Avant de s'incliner devant Rahl, elle le gratifia d'un sourire carmin.

— Seigneur Rahl, vos propos sont du plus haut intérêt, mais un membre éminent du Sang de la Déchirure (elle désigna Tobias) affirme que la magie est la création du Gardien.

Brogan ne dit rien et ne broncha pas. Rahl évita de le regarder, les yeux toujours rivés sur la duchesse.

— Si un enfant naissait avec le pouvoir, le traiteriez-vous de démon ?

Levant une main, la duchesse ordonna le silence à la foule qui s'excitait de nouveau, derrière elle.

— Selon le Sang de la Déchirure, la magie est le fruit du Gardien. Donc, et dans tous les cas, l'incarnation absolue du mal.

Dans la salle, et au balcon, des voix saluèrent bruyamment cette prise de position. Cette fois, Rahl lui-même leva une main pour les faire taire.

— Le Gardien est le destructeur de la vie, l'ennemi de la lumière et le souffle même de la mort. Le Créateur, à travers Sa puissance et Sa majesté, a donné naissance à tout ce qui existe.

La foule approuva unanimement cette profession de foi.

— En conséquence, continua Rahl, prétendre que la magie est le fruit du Gardien est un blasphème. Peut-il donner le jour à un enfant ? Lui prêter le pouvoir de créer est la pire hérésie qui soit. Une atteinte à ce qui fait la grandeur du Créateur et le rend digne de notre vénération.

Dans un silence de mort, Rahl inclina la tête, comme s'il voulait parler à l'oreille de la duchesse.

— Êtes-vous devant moi, noble dame, pour avouer que vous êtes une hérétique ? Ou pour accuser des innocents d'hérésie, histoire de consolider votre pouvoir ?

Rouge comme une pivoine, la duchesse recula et vint se placer à côté de son mari. Hors de lui, le duc pointa un index sur Rahl.

— Vos péroraisons subtiles ne changeront rien à la réalité ! L'Ordre Impérial combat le Gardien, et il désire nous unir pour que nous l'aidions à vaincre. Ensuite, tous les peuples, qui n'en feront plus qu'un, prospéreront ensemble. La magie prive l'humanité de ce droit au bonheur. Je suis keltien, et fier de l'être, mais il est temps d'aller au-delà de la notion de « royaume ». Isolés, nos pays sont bien trop vulnérables. Au fil de nos négociations, les émissaires de l'Ordre nous sont apparus comme des hommes civilisés, dignes et réellement attachés à la cause de la paix.

— Un noble idéal, répondit Rahl, imperturbable. Exactement celui que défendait le Conseil des Contrées du Milieu… et que vous avez jeté aux orties.

— L'Ordre Impérial est différent. Il nous offre une véritable force, et une paix durable.

— Les cimetières sont effectivement très paisibles, mon cher duc… (Maître Rahl foudroya Lumholtz du regard. Sans adoucir son expression, il se tourna vers la foule.) Il y a quelque temps, une armée de l'Ordre s'est enfoncée au cœur des Contrées du Milieu pour se gagner des alliés. Elle a réussi à convaincre beaucoup d'hommes, qui furent placés sous le commandement d'un général d'haran nommé Riggs. Des officiers de toutes les nationalités l'entouraient, et un sorcier keltien, Slagle, lui prêtait main-forte.

» Plus de cent mille soldats ont déferlé sur Ebinissia, la capitale de Galea. L'Ordre Impérial, comme de coutume, a demandé aux citadins de rejoindre ses rangs. Mais le peuple de Galea, habitué à répondre « présent » chaque fois qu'un danger menaçait les Contrées, a refusé de violer son serment de fidélité au Conseil.

Le duc fit mine d'intervenir. Pour la première fois, le seigneur Rahl haussa le ton, menaçant, et l'en dissuada.

— L'armée de Galea s'est battue jusqu'au dernier homme. Ensuite, le sorcier a utilisé son pouvoir pour ouvrir des brèches dans le mur d'enceinte, et les soudards de l'Ordre ont fondu sur leur proie. Les derniers défenseurs éliminés, ces chiens ne se sont pas contentés de conquérir la cité. Comme une horde de loups, ils l'ont mise à sac, violant, torturant et égorgeant ses habitants.

Les mâchoires serrées, Rahl se pencha en avant et brandit un index accusateur vers le duc.

— L'Ordre Impérial n'a pas laissé un survivant. Les vieux, les jeunes, les nouveau-nés – tous massacrés ! Ces soudards sont allés jusqu'à empaler les femmes enceintes pour tuer leurs petits avec elles…

Rouge de colère, le seigneur Rahl frappa du poing sur le lutrin. Dans la foule, tout le monde sursauta.

— En agissant ainsi, l'Ordre a montré ce que valaient ses beaux discours. Ces forbans ont perdu le droit de nous donner des leçons de morale, car ils n'ont ni foi ni loi. Leur seul but est de dominer les peuples. Et la tuerie d'Ebinissia est un avertissement pour ceux qui envisageraient de résister.

» Rien n'arrêtera ces fous, ni les frontières ni la raison ! Quelle éthique pourraient avoir des hommes qui éventrent des bébés ? Que nul, ici, n'ose se dresser devant moi pour dire le contraire, car il n'y a pas d'arguments en faveur de l'Ordre Impérial. Ces gens ont montré les crocs que dissimulaient leurs sourires. Aucune de leurs paroles, désormais, ne mérite d'être entendue, puisque le mensonge est leur fonds de commerce !

Rahl prit une grande inspiration, histoire de se calmer un peu.

— À Ebinissia, les victimes et les bourreaux ont beaucoup perdu en très peu de temps. Les victimes ont été privées de leur vie, et les bourreaux de leur humanité. Aujourd'hui, il n'est plus question de les écouter, et moins encore de les croire. Ces meurtriers et tous ceux qui se joindront à eux sont à tout jamais mes ennemis !

— Qui sont vraiment ceux que vous nommez des « chiens » ? demanda une voix. De votre propre aveu, beaucoup de D'Harans ont participé au massacre. Et toujours de votre propre aveu, vous êtes le maître de D'Hara ! Au printemps, quand la frontière a disparu, les D'Harans nous ont attaqués et ils ont commis le genre d'atrocités que vous venez de décrire. Aydindril fut épargnée, mais beaucoup d'autres cités ont subi le même sort qu'Ebinissia. Sans l'intervention de l'Ordre, à l'époque ! En quoi êtes-vous meilleur que vos adversaires, seigneur Rahl ? Et pourquoi vous croire, plutôt qu'eux ?

— Ce que vous dites est exact, concéda Rahl. À l'époque, D'Hara était sous la coupe de Darken Rahl, mon père, qui fut toujours un étranger pour moi. Il ne m'a pas élevé, ni enseigné sa philosophie. Son but ressemblait à celui de l'Ordre Impérial : conquérir et dominer à n'importe quel prix ! La seule différence ? Il s'agissait, pour lui, d'une quête personnelle, pas d'ambitions collectives. À part ça, il n'a jamais hésité à recourir à la force et à la magie, comme le général Riggs et ses semblables.

» Je combats tout ce que Darken Rahl incarnait. Aucune monstruosité ne l'arrêtait. Pour arriver à ses fins, il a torturé et tué des milliers d'innocents. Et comme l'Ordre, il entendait éradiquer la magie, afin qu'on ne l'utilise pas contre lui.

— Et vous êtes comme lui !

— Non ! Régner ne m'intéresse pas, et j'ai pris les armes parce que je pouvais aider à vaincre l'oppression. Aux côtés des Contrées du Milieu, j'ai lutté contre mon père. À la fin, je l'ai tué pour le punir de ses crimes. Et quand il a recouru à la magie noire pour revenir du

royaume des morts, j'ai mobilisé mon pouvoir pour le renvoyer chez le Gardien. Ensuite, j'ai scellé le portail qui permettait à ses sbires de passer dans notre monde.

Brogan serra les dents. Il avait entendu tant de messagers du fléau, soucieux de cacher leur vraie nature, régaler leur auditoire de leurs exploits imaginaires contre les agents du Gardien. D'instinct, il savait reconnaître, sous le masque du héros, le démon au cœur impur qui se réjouissait de sa propre duplicité. Souvent trop lâches pour se montrer à visage découvert, les séides du Gardien aimaient se dissimuler derrière des fables édifiantes.

S'il n'avait pas dû nettoyer une kyrielle de poches de perversion, Brogan serait arrivé plus tôt en Aydindril. Hélas, il avait traversé en chemin des villes et des villages qui s'étaient révélés, sous leur vernis de piété, des nids de malfaisance. Convenablement interrogés, les plus hautains parangons de vertu finissaient par avouer leur hérésie. Brisés, ils livraient enfin les noms des *streganicha* et des messagers du fléau qui les avaient patiemment convertis au mal.

Face à une telle souillure, une purification par le feu s'imposait. Après le passage du Sang de la Déchirure, il ne restait plus rien de ces repaires du Gardien – pas même une pancarte pour rappeler qu'ils s'étaient dressés là un jour.

Le Sang de la Déchirure avait accompli le travail du Créateur, et cela lui avait coûté du temps et des efforts.

L'esprit en effervescence, Brogan revint au présent.

— J'ai relevé ce défi, disait Rahl, parce qu'on m'a mis d'autorité une épée dans le poing. Ne me jugez pas en fonction des actes de mon père, mais pensez plutôt à ce que j'ai fait. Aucun innocent n'a péri de ma main. En va-t-il de même avec l'Ordre Impérial ? Jusqu'à ce que j'abuse de la confiance des honnêtes gens, je mérite que vous m'écoutiez avec un esprit ouvert.

» Regarder les méchants triompher, les bras ballants, n'est pas dans ma nature. Je combattrai avec toutes mes armes, y compris la magie. Choisissez le camp des meurtriers, et vous n'aurez aucune pitié à attendre de ma lame.

— Nous voulons seulement la paix ! cria un homme.

— Moi aussi ! Je rêve de retourner dans ma chère forêt et d'y mener la vie simple que j'aime tant. Hélas, c'est aussi impossible que de retrouver l'innocence bénie de l'enfance. Car des responsabilités pèsent sur mes épaules. Celui qui abandonne des innocents en danger devient le complice de leurs agresseurs. Voilà pourquoi je me battrai jusqu'au bout…

Rahl posa de nouveau sa main sur le dossier du siège central.

— Regardez le Prime Fauteuil de la Mère Inquisitrice ! Pendant des millénaires, ces femmes ont dirigé les Contrées du Milieu d'une main

bienveillante. Elles ont lutté pour préserver l'unité des royaumes et la liberté de leur population. Récemment, le Conseil a comploté contre la paix dont cette salle, ce palais et la ville entière ont toujours été les garants. Vous qui parlez d'unité et de paix avec des trémolos dans la voix, n'oubliez jamais cela : ces traîtres ont condamné la Mère Inquisitrice et ils l'ont livrée au bourreau.

Rahl dégaina lentement son épée et la posa sur le lutrin, où tout le monde pourrait la voir.

— Comme je vous l'ai dit, je porte beaucoup de noms. Depuis le printemps, où je fus choisi par le Premier Sorcier, je suis aussi le Sourcier de Vérité, légitime détenteur de l'Épée de Vérité. La nuit dernière, avec cette lame, j'ai exécuté les conseillers félons.

» Vous êtes les représentants des différents royaumes des Contrées du Milieu. La Mère Inquisitrice vous a donné une chance de rester unis, mais vous lui avez tourné le dos…

— Nous n'approuvions pas toutes les décisions du Conseil, lança un homme que Tobias ne parvint pas à repérer. Beaucoup d'entre nous voudraient que les Contrées retrouvent leur unité, et qu'elles se dressent contre l'envahisseur.

Cette déclaration fut soutenue par la majorité de la foule. Mais certains hommes ne desserrèrent pas les dents…

— Il est trop tard pour ça, répondit le seigneur Rahl. Vous avez laissé passer votre chance… La Mère Inquisitrice a souffert de vos dissensions et de votre entêtement dans l'erreur. Ce ne sera pas mon cas…

— De quoi parlez-vous, à la fin ? explosa le duc Lumholtz. Un D'Haran n'a rien à dire sur la politique des Contrées du Milieu. Tout ça nous regarde !

— Les Contrées du Milieu n'existent plus. Je les dissous devant vous, à cet instant précis. Désormais, chaque pays est livré à lui-même.

— Les Contrées du Milieu ne sont pas votre jouet !

— Pas plus que celui de Kelton, qui rêvait de les diriger.

— Comment osez-vous nous accuser de…

— Du calme, duc ! coupa le seigneur Rahl. Vous n'êtes pas plus cupides que beaucoup d'autres… Combien d'entre vous brûlaient d'envie d'éliminer les Mères Inquisitrices et les sorciers, histoire de s'approprier le butin ?

— C'est la vérité…, souffla Lunetta à l'oreille de son frère.

Qui la fit taire d'un regard glacial.

— Les Contrées du Milieu ne toléreront pas qu'on se mêle de leurs affaires ! cria une autre voix.

— Vous ne m'avez pas bien compris, dirait-on… Les Contrées sont

dissoutes. (Rahl jeta à la foule un regard si noir que Brogan lui-même en eut le souffle coupé.) Je suis venu vous exposer les conditions de votre reddition.

L'assemblée n'en supporta pas davantage. Le poing levé, des hommes rouges de fureur bombardèrent d'injures le fou qui osait les défier ainsi.

Le duc Lumholtz ramena le silence puis se retourna vers l'estrade.

— J'ignore quelle idée bizarre vous est passée par la tête, jeune homme, mais sachez que cette ville est sous le commandement de l'Ordre Impérial. Des accords satisfaisants ont été signés, et nous ne reviendrons pas dessus. Les Contrées survivront, leur unité assurée par l'Ordre, et ne se vendront jamais à des rapaces comme D'Hara.

La foule menaçant de déferler sur l'estrade, les Mord-Sith brandirent leurs Agiels, les soldats dégainèrent leurs lames, les piquiers brandirent les leurs, et le garn déploya ses ailes. Pour faire bonne mesure, il rugit, dévoilant ses crocs.

Le seigneur Rahl ne broncha pas. Son enthousiasme douché, la foule recula.

— Vous avez eu une chance de préserver les Contrées, et qu'en avez-vous fait ? D'Hara ne plie plus l'échine sous le joug de l'Ordre Impérial, et je tiens Aydindril !

— Foutaises ! cria le duc. Les Keltiens ont des troupes en ville, comme la plupart des autres royaumes, et elles ne vous laisseront pas faire.

— Encore une fois, vous réagissez trop tard… (Rahl tendit un bras.) Puis-je vous présenter le général Reibisch, commandant de toutes les forces d'haranes du secteur ?

Musclé, la barbe rousse et le visage barré d'une cicatrice, l'officier monta sur l'estrade. Il se tapa du poing sur le cœur pour saluer Rahl et se tourna vers l'assistance.

— Nos troupes contrôlent et encerclent Aydindril. Mes hommes sont cantonnés ici depuis des mois. Libérés du joug de l'Ordre Impérial, nous sommes de nouveau d'authentiques D'Harans dévoués corps et âme au seigneur Rahl.

» Ces derniers temps, mes petits gars se sont ennuyés ferme. Si vous voulez vous battre, j'en serai ravi. Maître Rahl nous a ordonné de ne pas commencer la tuerie, et nous lui obéirons. En revanche, s'il faut nous défendre, nous mettrons volontiers la main à la pâte. Occuper cette ville m'a franchement assommé. Le genre de mission trop subtile pour moi… Éventrer des crétins, ça, c'est vraiment dans mes cordes !

» Tous vos royaumes ont au moins un régiment chargé de défendre leur ambassade. À mon avis, si vous vous organisez bien, en oubliant vos querelles, il me faudra un jour, deux au maximum, pour vous écrabouiller. Après, nous serons tranquilles, puisque les D'Harans ne

font jamais de prisonniers.

Reibisch s'inclina devant Rahl et s'écarta.

Les cris reprenant, le seigneur leva une main.

— Silence ! cria-t-il. (Étant instantanément obéi, il continua :) Je vous ai invités ici pour vous exposer ma vision des choses. Quand votre reddition sera acquise, je m'intéresserai à la vôtre. Pas avant !

» L'Ordre Impérial voulait régner sur D'Hara et sur les Contrées. Je lui ai repris D'Hara, et D'Hara lui reprend Aydindril.

» Ne rêvez plus à l'occasion que vous n'avez pas saisie… À présent, voilà vos options. Vous pouvez choisir le camp de l'Ordre Impérial. Sous sa bannière, vous n'aurez aucun droit et rien à dire. La magie disparaîtra, à l'exception de celle qui assurera votre servitude. Devenus des esclaves, vous souffrirez jour après jour sans espoir que les choses changent.

» L'autre solution est de vous en remettre à D'Hara. Bien que soumis à nos lois, vous aurez très vite votre mot à dire, car nous ne souhaitons pas anéantir la diversité qui fit la force des Contrées. Vous disposerez du fruit de votre labeur, libres de commercer et de prospérer tant que vous ne violerez pas la loi et respecterez les droits des autres. La magie ne disparaîtra pas et vos enfants naîtront dans un monde libre où tout sera possible.

» Et quand nous en aurons fini avec l'Ordre Impérial, la paix régnera à jamais.

» Bien entendu, tout cela a un prix : votre souveraineté ! D'Hara ne touchera pas à vos frontières et à vos cultures, mais vous n'aurez plus d'armées autonomes. Les seuls soldats autorisés – une force commune – défileront sous l'étendard de D'Hara. Il n'y aura en aucun cas un Conseil de royaumes indépendants. J'ai parlé de reddition, et c'est bien de cela qu'il s'agit. Chaque royaume consentira à payer la paix à ce prix. Ainsi, il prouvera sa bonne foi.

» Comme avec Aydindril, pas question qu'un seul pays supporte le poids financier de la liberté. Tous s'acquitteront des impôts indispensables à l'entretien d'une défense commune. Il n'y aura pas d'autre dîme, et chacun réglera la même somme.

Les dignitaires crièrent qu'on voulait les détrousser, ou pire, les étrangler. D'un regard, le seigneur Rahl les força à ravaler leurs hurlements.

— Ce qui ne coûte rien ne vaut rien… Aujourd'hui, en contemplant les flammes d'un bûcher funéraire, cette vérité m'est revenue à l'esprit. La liberté a un prix. En vous partageant équitablement la charge, vous serez conscients de sa valeur… et prêts à tout pour la défendre.

Au balcon, une émeute menaçait d'éclater. Les petites gens criaient qu'on leur avait promis de l'or, pas de nouveaux impôts à payer. Fous furieux, des hommes exigeaient qu'on leur donne leur dû immédiatement.

Le seigneur Rahl leva de nouveau une main, les réduisant au silence.

— Un homme vous a promis de l'or sans rien demander en échange, c'est vrai. Hélas, il est mort. Si ça vous chante, déterrez-le et présentez-lui vos doléances. Les soldats qui se battront pour votre liberté ont besoin de vivres et d'équipements, et il n'est pas question qu'ils les volent. Ceux d'entre vous qui ont de la nourriture à vendre ou des services à proposer seront bien rémunérés. Les autres participeront à l'effort commun en servant sous les drapeaux ou en payant des impôts.

» Quels que soient ses moyens, tout citoyen devra s'impliquer dans la défense de sa liberté. Cette loi ne connaîtra pas d'exception !

» Si elle vous déplaît, quittez Aydindril et rejoignez les rangs de l'Ordre Impérial. N'hésitez pas à lui demander votre or, puisqu'un de ses membres vous l'a promis. Mais ne comptez pas sur moi pour la distribution…

» Le choix est simple : avec ou contre nous ! Et si vous êtes avec nous, il faudra nous aider. Avant de décider de partir, réfléchissez bien, car si vous vous lassez des bons soins de l'Ordre, vous devrez, pour revenir parmi nous, payer le double d'impôts pendant dix ans.

Des cris d'angoisse montèrent du balcon. Au premier rang de la foule, devant l'estrade, une femme prit la parole d'une voix geignarde.

— Et si nous refusons de choisir ? Combattre est contre nos principes. Être tranquilles et nous occuper de nos affaires, voilà ce qui nous intéresse. Qu'arrivera-t-il si nous optons pour cela ?

— Avez-vous l'arrogance de vous croire supérieure à nous parce que vous refusez de lutter pour mettre un terme aux tueries ? Nous croyez-vous assez idiots pour consentir tous les sacrifices, pour que vous vous félicitiez de vivre selon vos principes ? Manier une épée n'est pas la seule manière de contribuer à notre effort. Mais vous n'y couperez pas ! Soignez les blessés, aidez les familles des soldats, participez à la construction et à l'entretien des routes d'approvisionnement… Il y a une multitude de moyens, et je n'en impose aucun. Bien entendu, vous payerez aussi l'impôt, car il n'y aura pas de passe-droit.

» Si vous refusez de vous rendre, vous serez seuls. L'Ordre Impérial rêve de conquérir le monde. Faute d'un autre moyen de l'en empêcher, je dois avoir la même ambition. Tôt ou tard, vous vivrez sous le règne d'un des deux camps. Priez pour que ce ne soit pas le mauvais…

» Les royaumes qui refuseront de se soumettre subiront un blocus et resteront isolés jusqu'à ce que nous ayons le temps de les conquérir – ou que l'Ordre s'en soit chargé. Aucun de nos alliés n'aura le droit de commercer avec ces peuples, sous peine d'être accusé de trahison. Et bien entendu, il leur sera interdit de traverser nos territoires.

» Mon offre d'aujourd'hui comporte des avantages, puisque vous vous joindrez à nous sans subir de sanctions. Dès son expiration, si vous refusez, il deviendra nécessaire de vous conquérir. Nous le ferons, n'en doutez pas, et nos conditions, cette fois, seront drastiques. Les peuples ainsi soumis payeront trois fois plus que les autres et ce pendant trente ans. Cela suffira, car il serait injuste que la prochaine génération souffre des fautes de celle-ci. Les pays voisins prospéreront pendant que vous stagnerez, écrasés de charges. Votre royaume finira par s'en relever, mais je doute que vous viviez assez longtemps pour en profiter.

» N'oubliez pas : je veux balayer de la surface du monde les bouchers qui ont osé se baptiser l'« Ordre Impérial ». Si vous les soutenez, d'une manière ou d'une autre, vous partagerez leur sort. Et il n'y aura pas de pitié.

— Vous ne réussirez pas ! lança une voix anonyme dans la foule. Nous vous en empêcherons.

— Les Contrées du Milieu sont désunies et c'est irréparable. Sinon, c'est moi qui me serais allié à elles. Hélas, le passé est mort…

» Mais l'esprit des Contrées survivra chez tous ceux d'entre nous qui ont mesuré sa valeur. La Mère Inquisitrice voulait livrer une guerre sans merci à l'Ordre Impérial. Honorez-la et respectez les idéaux des Contrées en prenant la seule bonne décision : vous en remettre à D'Hara. Si vous choisissez l'Ordre, ça reviendra à piétiner tout ce qui fit la grandeur des Contrées.

» Une armée de soldats galeiens, commandée par la reine en personne, a traqué les bouchers d'Ebinissia et les a exterminés. Cette femme nous a montré que l'Ordre Impérial n'était pas invincible.

» J'épouserai bientôt la reine de Galea, Kahlan Amnell, unissant ainsi nos deux peuples. Ainsi, je montrerai à tous que je ne couvrirai aucun crime, même s'ils ont été commis par des D'Harans. Galea et D'Hara seront les deux premiers membres de la nouvelle union, car Galea se soumettra à D'Hara. Mon mariage avec la reine prouvera qu'il s'agit d'une alliance fondée sur le respect mutuel, sans conquête sanglante ni lutte pour le pouvoir, dont le seul but est de bâtir une nouvelle vie, meilleure que jamais. La reine désire autant que moi anéantir l'Ordre Impérial. Et cette femme a un cœur de fer…

Des questions et des exigences fusèrent de toute part, le balcon se montrant tout aussi impérieux que la salle.

— Assez ! cria le seigneur Rahl. (Le silence se fit aussitôt.) J'en ai

déjà trop entendu. Le marché est entre vos mains. N'allez surtout pas croire que je vous laisserai agir comme vous aimiez tant le faire à l'époque des Contrées. Jusqu'à votre reddition, je vous tiens pour des ennemis potentiels. Vos soldats nous remettront leurs armes, de gré ou de force, et ils resteront sous la surveillance des troupes d'haranes qui encerclent désormais vos palais.

» Chaque représentation enverra une petite délégation dans son pays pour transmettre mon message. Ne jouez pas aux plus malins, car un retard injustifié risque de vous coûter cher. Enfin, inutile de me présenter des contre-propositions, car je ne les étudierai pas. Chaque royaume, grand ou petit, sera traité de la même manière. Ceux qui se soumettront seront accueillis les bras ouverts, avec l'espoir qu'ils contribueront à l'effort commun. (Il leva les yeux vers le balcon.) Vous avez aussi des responsabilités : aidez-nous à survivre, ou quittez la ville.

» Je ne prétends pas que ce sera facile, car nous affrontons un ennemi sans conscience. Les monstres que vous avez vus dehors ont tenté de nous attaquer. Pensez au sort qui fut le leur, quand vous réfléchirez à mes paroles.

» Si vous optez pour l'Ordre Impérial, je demanderai aux esprits d'être plus compatissants avec vous dans l'autre monde que je le serai dans celui-là…

» À présent, vous pouvez disposer.

Chapitre 13

Le seigneur Rahl veut vous parler, dit un des gardes qui avaient croisé leurs piques devant la porte.

Tous les autres « invités » étaient partis.

Brogan s'était attardé pour voir si des dignitaires solliciteraient un entretien privé avec Rahl. La plupart s'étaient éclipsés sans demander leur reste. Certains, comme il l'avait prévu, avaient tenté leur chance. Rabroués par les gardes, ils avaient fini par filer. Et le balcon aussi était désert.

Encadrant Lunetta, Brogan et Galtero, suivis par des gardes, approchèrent de l'estrade où le seigneur Rahl, assis dans le fauteuil placé à droite de celui de la Mère Inquisitrice, les regardait avancer, l'air impassible.

Il restait peu de soldats, puisqu'il n'y avait plus personne à contrôler. Debout près de l'estrade, le général Reibisch semblait toujours tendu. Les deux colosses et les trois Mord-Sith n'avaient pas non plus relâché leur concentration. Le garn, toujours à son poste, riva ses yeux verts brillants sur les trois inconnus qui marchaient vers son ami.

— Laissez-nous, dit Reibisch aux derniers soldats.

Ils saluèrent Rahl et leur chef et obéirent sur-le-champ.

Dès que la porte se fut refermée sur eux, le seigneur étudia Brogan, puis Galtero. Enfin, il posa les yeux sur Lunetta.

— Bonjour ! Je m'appelle Richard. Et toi ?

— Lunetta, seigneur Rahl.

La vieille femme se fendit d'une révérence si maladroite qu'elle en gloussa elle-même.

Galtero frémit quand le maître tourna de nouveau la tête vers lui.

— Désolé de vous avoir rudoyé, ce matin, seigneur Rahl…

— C'est oublié… (Rahl eut un petit sourire.) Vous voyez comme il est facile de s'excuser ?

Galtero ne dit rien. Son sourire volatilisé, Rahl regarda Brogan.

— Seigneur Général, je veux savoir pourquoi vous avez enlevé des citadins.

— Seigneur Rahl, d'où tenez-vous cette information ? Nous n'avons rien fait de tel.

— À mon avis, général, vous n'êtes pas homme à tolérer les réponses évasives. Cela nous fait au moins un point commun.

— Seigneur Rahl, il doit y avoir un malentendu… En arrivant en

ville, pour nous joindre à la cause de la paix, le désordre qui y régnait nous a désorientés. Pour en savoir plus, et évaluer le danger, j'ai invité quelques personnes à venir me parler. C'est tout…

— Un seul sujet vous intéressait : l'exécution de la Mère Inquisitrice. Pourquoi ?

— Toute ma vie, je l'ai tenue pour l'incarnation de l'autorité dans les Contrées du Milieu. Apprendre qu'on l'avait peut-être décapitée m'a troublé.

— La moitié des citadins ont assisté à l'exécution. En vous promenant une heure dans les rues, vous auriez tout su. Pourquoi avoir enlevé des gens pour les interroger ?

— Eh bien, les témoins ont toujours des versions différentes, et ils les racontent plus facilement quand on leur parle en privé.

— Une exécution est une exécution. Quelles « versions » peut-on imaginer ?

— De l'autre bout d'une esplanade, comment dire qui a mis sa tête sur le billot ? Seuls les… spectateurs… les plus proches ont vu le visage de la condamnée. Et beaucoup n'étaient pas à même de la reconnaître. (L'expression de Rahl ne s'adoucissant pas, Brogan enchaîna très vite :) Pour tout dire, j'espérais qu'il s'était agi d'une mise en scène.

— Une mise en scène ? Tous les témoins ont vu la tête de la Mère Inquisitrice se détacher de ses épaules.

— Parfois, les gens *croient* voir quelque chose. Je me disais, en cas de mystification, que la Mère Inquisitrice aurait ainsi eu le temps de fuir. Comprenez-vous, elle a toujours lutté pour la paix. Si elle était encore en vie, les peuples des Contrées y verraient un symbole encourageant. Nous avons besoin d'elle ! Et j'étais prêt à lui offrir ma protection…

— Oubliez vos espoirs et concentrez-vous sur l'avenir.

— Seigneur Rahl, n'avez-vous donc pas entendu les rumeurs qui la prétendent vivante et libre ?

— Rien de pareil n'est arrivé à mes oreilles. Au fait, vous connaissiez la Mère Inquisitrice ?

— Bien sûr ! fit Brogan en se forçant à sourire béatement. Elle est souvent venue à Nicobarese.

— Vraiment ? À quoi ressemble-t-elle ?

— Elle était… elle avait… (Tobias avait bien rencontré la Mère Inquisitrice. Pourtant, il ne se souvenait plus de son apparence.) La décrire n'est pas facile, et je ne suis pas très doué pour ce genre de choses…

— Dites-moi au moins son nom.

— Son nom ?

— Oui. Vous devez le connaître, puisque vous la fréquentiez.

— Hum… Attendez un peu…

Tobias fronça les sourcils, stupéfait. Comment était-ce possible ? Il traquait la pire ennemie de la piété, le symbole même de la magie destructrice – une femme qu'il rêvait de juger et de punir plus que n'importe quel agent du Gardien. Et voilà qu'il avait oublié son apparence et son nom !

Absurde…

Soudain, il comprit : le sort de mort ! Lunetta lui avait dit qu'il ne reconnaîtrait pas sa proie. Il n'aurait jamais cru que le sort effacerait de son esprit le nom de la Mère Inquisitrice, mais c'était la seule explication.

Tobias sourit et haussa les épaules.

— Désolé, seigneur Rahl, mais avec tout ce que vous avez dit ce soir, j'ai l'esprit franchement confus. (Il se tapota la tempe.) Je deviens vieux, et ça ne marche plus très bien, là-dedans…

— Résumons-nous : vous enlevez des gens avec l'espoir d'apprendre que la Mère Inquisitrice n'est pas morte. Soit… Vous brûlez, dites-vous, de la protéger. Là encore, je veux bien… Mais oublier son nom et son apparence ? Vous en conviendrez, général : à mes oreilles, votre « ça ne marche plus très bien là-dedans » sonne comme un doux euphémisme. Permettez-moi d'insister : tant que vous y êtes, oubliez aussi votre absurde quête et souciez-vous de l'avenir de Nicobarese.

Brogan sentit les muscles de ses joues tressaillir quand il se força de nouveau à sourire.

— Seigneur Rahl, vous ne comprenez donc pas ? Si elle était vivante, cela vous aiderait beaucoup. En admettant que vous la convainquiez du bien-fondé de votre plan, et de votre sincérité, elle accepterait sans doute de vous soutenir. Imaginez qu'elle se charge de transmettre votre message aux royaumes ? Les peuples seraient bien plus enclins à l'écouter. En dépit des apparences, et des désastreuses décisions du Conseil – qui m'ont révolté, sachez-le – la Mère Inquisitrice continue d'être respectée dans nos pays. Avoir son aval serait pour vous un avantage majeur. Et si vous parveniez en plus à obtenir sa main, quel coup de génie ce serait !

— Je suis fiancé à la reine de Galea, rappela Richard.

— Alors, oublions ça… Mais elle peut quand même vous aider, si elle est vivante. (Brogan passa un index sur la cicatrice qui courait au coin de sa bouche et dévisagea maître Rahl.) Pensez-vous que ce soit possible ?

— Je n'étais pas là à l'époque, mais on m'a dit que des milliers de personnes l'ont vue périr sur l'échafaud. Ces gens pensent qu'elle est morte. Même si vous avez raison de penser qu'elle serait une alliée

précieuse, si elle avait survécu, la question n'est pas là. Alors, je vous pose celle qui compte : pouvez-vous m'expliquer pourquoi tous ces témoins se tromperaient ?

— Eh bien, non, mais je crois que…

Rahl tapa du poing sur le lutrin, faisant sursauter jusqu'aux deux colosses.

— J'en ai assez entendu ! Ai-je l'air assez idiot pour me détourner d'une cause essentielle – la paix ! – au profit de vagues spéculations ? Espérez-vous obtenir je ne sais quels privilèges en me donnant un moyen d'affermir ma domination sur les peuples des Contrées ? Votre royaume sera traité comme les autres, quoi qu'il arrive.

— Bien entendu, seigneur Rahl. Je n'avais pas l'intention de…

— Si vous continuez à courir après un fantôme au lieu de vous occuper de l'avenir de votre pays, vous finirez avec mon épée dans le cœur, sachez-le !

— J'ai compris, seigneur Rahl. Nous allons partir sur-le-champ livrer votre message à Nicobarese.

— Pas question ! Vos hommes et vous ne bougerez pas d'ici.

— Mon roi doit être informé de…

— Votre roi est mort ! (Rahl leva un sourcil ironique.) Ou le croyez-vous vivant, peut-être caché en compagnie de la Mère Inquisitrice ?

Lunetta gloussa bêtement. D'un regard noir, Brogan la réduisit au silence. S'avisant que son sourire s'était effacé, il se força à en afficher un autre, plus proche du rictus…

— Un nouveau roi montera bientôt sur le trône. Il en va ainsi dans mon pays : un monarque règne sur ses sujets. Et c'est à lui, seigneur Rahl, que j'entendais livrer votre message.

— À quoi bon, puisque le nouveau monarque sera votre marionnette ? Ce voyage est inutile, général. Vous resterez dans votre palais jusqu'à ce que vous ayez décidé d'accepter mes conditions.

— Comme il vous plaira, seigneur Rahl, capitula Brogan avec un grand sourire.

Il fit mine de dégainer le couteau pendu à sa ceinture. Aussitôt, une Mord-Sith lui brandit son Agiel à un pouce du visage. Brogan se pétrifia sous le regard bleu de la femme.

— C'est une coutume de mon pays, seigneur Rahl. Je ne voulais pas vous menacer, mais vous remettre mon couteau en gage d'allégeance. J'obéirai à vos ordres, seigneur, et je le manifeste en vous rendant symboliquement les armes. Puis-je le faire, à présent ?

Les yeux bleus de la Mord-Sith restèrent rivés dans ceux du général.

— C'est bon, Berdine…, dit Rahl.

La femme recula à contrecœur, le regard mauvais. Brogan dégaina

son couteau et le posa, garde en avant, sur le rebord du lutrin. Rahl le prit pour le mettre sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Merci, général…

Brogan tendit une main, paume ouverte.

— Qu'y a-t-il encore ? soupira Rahl.

— Toujours la coutume, seigneur… Chez moi, lorsqu'on se défait de son couteau à garde d'argent, il est d'usage que le récipiendaire, en témoignage de bonne volonté et de paix, donne une pièce en échange. En somme, de l'argent contre de l'argent… et de l'honneur contre de l'honneur.

Sans quitter Brogan du regard, Rahl réfléchit un moment, puis il sortit une pièce d'argent de sa poche. Tobias la prit et la glissa dans la sienne – non sans lui avoir jeté un coup d'œil, et avoir reconnu le Palais des Prophètes sur une des faces.

— Merci d'avoir respecté mes coutumes, seigneur Rahl, fit-il en s'inclinant. Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais me retirer pour réfléchir à votre discours.

— Je n'avais pas tout à fait fini, général. Selon certains, le Sang de la Déchirure n'est pas le meilleur ami de la magie. Que fait une magicienne à vos côtés ?

— Lunetta ? C'est ma sœur, seigneur Rahl. Elle me suit partout, et je l'aime beaucoup, pouvoir ou non… À votre place, je n'accorderais pas d'importance aux propos de la duchesse Lumholtz. C'est une Keltienne, et ce royaume est étroitement lié à l'Ordre Impérial.

— Les Keltiens ne sont pas les seuls à parler de vous en ces termes, général.

Brogan serra discrètement les poings. Il aurait donné cher pour mettre la main sur cette fichue cuisinière et lui couper la langue !

— Tout à l'heure, seigneur, vous avez demandé qu'on vous juge selon vos actes, pas sur les rumeurs qui courent à votre sujet. Me refuserez-vous ce privilège ? Ce que vous entendez ou non ne dépend pas de moi, mais ma sœur a le don, et je ne l'ai pas reniée pour autant.

— Pourtant, des membres du Sang de la Déchirure ont participé au massacre d'Ebinissia…

— Aux côtés de beaucoup de D'Harans, seigneur. Tous les bouchers d'Ebinissia sont morts. Si j'ai bien compris, votre offre de ce jour nous proposait de prendre un nouveau départ. Chacun d'entre nous, corrigez-moi si je me trompe, a la possibilité d'accepter la main que vous lui tendez.

— Vous ne faites pas erreur, général. Encore une chose, avant de vous laisser partir… J'ai combattu les sbires du Gardien, et je continuerai. En les affrontant, j'ai découvert qu'ils n'avaient pas besoin de se tapir dans les ombres pour ne pas être vus. Il peut s'agir

de la personne qu'on soupçonne le moins. Pire encore, il arrive qu'elle serve les intérêts du Gardien sans même le savoir.

— J'ai cru également comprendre qu'il en allait ainsi, seigneur, dit Tobias en s'inclinant.

— Assurez-vous que l'ombre que vous chassez n'est pas celle que vous projetez…

Perplexe, Brogan fronça les sourcils. Le seigneur Rahl avait dit une multitude de choses qu'il n'avait pas aimées. C'était la première qu'il ne comprenait pas…

— Je connais la nature du mal que je traque, seigneur. Ne vous inquiétez pas pour moi.

Brogan se détourna, puis, se ravisant, regarda par-dessus son épaule.

— Puis-je vous féliciter de votre prochain mariage avec la reine de Galea ? Décidément, mon cerveau a des ratés, et je ne parviens plus à retenir les noms. Veuillez me pardonner, mais comment s'appelle-t-elle ?

— La reine Kahlan Amnell.

— Bien sûr… Kahlan Amnell. Un nom qui ne sortira plus de ma mémoire…

Chapitre 14

Richard regarda longuement les lourdes portes de chêne après qu'elles se furent refermées. Il jugeait rafraîchissant qu'une personne soit assez candide pour venir au Palais des Inquisitrices, au milieu de tant de beau monde, vêtue d'un costume multicolore d'épouvantail. Les nobles avaient sûrement pris Lunetta pour une folle. Jetant un coup d'œil à sa tenue, simple et d'une propreté douteuse, le Sourcier se demanda si les courtisans ne l'avaient pas considéré lui aussi comme un dément. Ce qu'il était peut-être, tout bien pesé…

— Seigneur Rahl, demanda Cara, comment avez-vous vu que c'était une magicienne ?

— Son Han l'enveloppait. Ne l'as-tu pas lu dans ses yeux ?

L'uniforme de cuir rouge craqua quand la Mord-Sith se pencha par-dessus le lutrin et souffla :

— Nous l'aurions démasquée si elle avait tenté d'utiliser son pouvoir contre nous. Pas avant, hélas… Et que signifie ce mot, « Han » ?

— Il désigne son pouvoir, répondit Richard en étouffant un bâillement. La force même de la vie. Bref, sa magie.

— Vous avez un pouvoir, donc le voir était facile. Ce n'est pas notre cas.

Richard répondit d'un grognement distrait, puis caressa du pouce la garde de son épée.

Au fil du temps, presque à son insu, il avait acquis l'aptitude à reconnaître la magie chez les autres. Dès qu'ils l'utilisaient, il le voyait dans leurs yeux. Bien que le pouvoir fût différent en chaque individu, il existait une sorte de « point commun » qu'il identifiait sans peine. Était-ce parce qu'il avait le don, comme le suggérait Cara ? Ou parce qu'il avait croisé le regard sans âge caractéristique de la magie chez tant de ses pratiquants : Kahlan, Adie la dame des ossements, Shota la voyante, Du Chaillu la femme-esprit des Baka Ban Mana, Darken Rahl, sœur Verna, la Dame Abbesse Annalina et tant d'autres Sœurs de la Lumière ?

Les sœurs étaient des magiciennes, et leur regard brillait chaque fois qu'elles communiquaient avec leur Han. À ces moments-là, Richard voyait quasiment l'air crépiter d'énergie autour d'elles. Certaines de ces femmes avaient tant de pouvoir que sa nuque se hérissait dès qu'elles passaient à côté de lui.

Lunetta avait eu le même regard… et son Han l'enveloppait. Cela

ne faisait pas de doute. Mais pourquoi était-elle restée là, sans rien faire, et pourtant en communion avec son Han ? En général, les magiciennes ne le dévoilaient pas ainsi sans une bonne raison. Comme Richard, qui ne dégainait pas l'Épée de Vérité à tort et à travers… Cela dit, Lunetta s'était peut-être simplement amusée à montrer son pouvoir, telle une enfant malicieuse. Et cette hypothèse collait bien avec son curieux accoutrement…

Pourtant, le Sourcier n'y croyait pas une seconde.

Selon lui, Lunetta l'avait sondé pour savoir s'il disait la vérité. Une idée inquiétante, même s'il ne se sentait pas assez expert en magie pour affirmer que c'était possible. Jusque-là, les magiciennes avaient toujours paru lire en lui comme dans un livre ouvert. Dès qu'il mentait, cela leur sautait aux yeux, comme si ses cheveux avaient soudain pris feu. Soucieux de ne courir aucun risque, il s'était forcé à ne pas mentir devant Lunetta, surtout au sujet de la mort présumée de Kahlan.

Brogan avait fait montre d'un grand intérêt pour la Mère Inquisitrice. Richard aurait aimé croire à son discours laudateur, qui semblait relativement sensé. Hélas, il n'y parvenait pas. S'inquiéter pour Kahlan l'amenait-il à douter de tout, au mépris du bon sens ?

— Cet homme ressemble à un vautour qui cherche un cadavre à survoler, dit-il à voix haute – sans l'avoir vraiment voulu.

— Maître Rahl, voulez-vous que nous lui coupions les ailes ? demanda aussitôt Berdine. (D'un coup sec, elle propulsa dans son poing l'Agiel qui pendait au bout d'une chaîne, à son poignet.) Histoire qu'il perde de l'altitude…

Les deux autres Mord-Sith eurent un ricanement approbateur.

— Non, fit Richard d'une voix lasse. J'ai donné ma parole… Aujourd'hui, j'ai demandé à ces gens de prendre une décision qui changera à jamais leur vie. En contrepartie, je dois respecter mes engagements et leur laisser le temps de réfléchir. S'ils comprennent que c'est la voie de la paix, dans le respect de l'intérêt général, j'aurai gagné mon pari.

Gratch bâilla à s'en décrocher les mâchoires, dévoilant ses impressionnantes rangées de crocs. Puis il s'assit à même le sol, derrière le fauteuil du Sourcier.

Richard espéra que le garn n'était pas aussi épuisé que lui.

Mains dans le dos et relativement décontractés, Ulic et Egan semblaient se désintéresser de la conversation. Aussi immobiles que les colonnes, autour d'eux, ils restaient cependant aux aguets, sondant tous les recoins de la salle bien qu'elle fût désormais déserte.

— Seigneur Rahl, demanda Reibisch en caressant distraitement d'un pouce le socle en or d'une lampe, vous avez dit que nos hommes ne s'empareront pas du butin qu'ils ont pourtant mérité. C'était un

mensonge ?

— Non. Nos ennemis se comportent ainsi, pas nous. Nous combattons pour la liberté, pas pour nous remplir les poches.

Richard plongea son regard dans celui du général, qui détourna légèrement la tête avant d'acquiescer.

— Vous avez des objections ?

— Aucune, seigneur Rahl…

Le Sourcier se radossa à son siège.

— Reibisch, depuis que je suis assez vieux pour qu'on se fie à moi, j'ai toujours exercé la profession de guide forestier. Ce n'est pas une formation idéale pour diriger une armée, et j'ai conscience de mes lacunes. Bref, votre aide me serait très précieuse.

— Mon aide ? Comment pourrais-je vous être utile, seigneur Rahl ?

— En me faisant profiter de votre expérience. J'aimerais connaître vos opinions, pas vous entendre répéter à longueur de journée des « Oui, seigneur Rahl » sans conviction. Nous ne serons pas toujours d'accord, et je me mettrai sans doute en colère, mais vous ne serez jamais puni pour avoir été franc. Si vous me désobéissez, vous perdrez vite votre poste. Mais contester mes ordres ne vous vaudra pas la disgrâce. C'est pour de telles libertés que nous nous battons…

Le général croisa les mains dans son dos. Sous sa cotte de mailles, les muscles de ses bras se gonflèrent et le Sourcier, sous les cercles de métal, aperçut les scarifications blanches qui signalaient son grade.

— Les soldats d'harans mettent à sac les villes vaincues. C'est la coutume, et mes hommes entendent qu'elle soit respectée.

— Vos anciens chefs ont pu tolérer ces pratiques, voire les encourager. Ce ne sera pas mon cas.

— Comme il vous plaira, seigneur Rahl, fit Reibisch avec un soupir qui se passait de commentaires.

Richard se massa longuement les tempes. Le manque de sommeil finissait par lui donner la migraine…

— Ne comprenez-vous pas ? Il ne s'agit pas de conquérir et de piller. Nous sommes là pour lutter contre l'oppression.

Reibisch posa un pied sur le barreau doré d'un fauteuil et glissa un pouce dans sa ceinture.

— Je ne vois pas vraiment la différence… Le maître Rahl pense toujours qu'il a raison, et il rêve de conquérir le monde. Vous êtes bien le fils de votre père, et une guerre reste une guerre. Les motifs d'un conflit ne changent rien pour les soldats. Ils se battent parce qu'on le leur ordonne, comme ceux de l'autre camp. Les nobles causes n'ont aucun sens pour un homme qui joue de l'épée en tentant de garder la tête sur les épaules.

Richard tapa du poing sur le lutrin. Aussitôt, Gratch ouvrit les yeux, prêt à l'action. Du coin de l'œil, le Sourcier vit les trois Mord-

Sith approcher.

— Les hommes qui ont traqué les bouchers d'Ebinissia agissaient pour une « noble cause ». C'est elle, pas la cupidité, qui leur a donné la force de vaincre. Cinq mille bleus galeiens qui n'avaient jamais combattu, contre le général Riggs et cinquante mille vétérans endurcis ! Devinez qui a gagné ?

— Des bleus, dites-vous ? Seigneur, vous faites sûrement erreur. J'ai connu Riggs, et c'était un sacré bon officier, à la tête de soldats redoutables. J'ai reçu des rapports au sujet de ces batailles, et ils ne sont pas avares de détails macabres sur le sort qu'ont connu ces braves en tentant de se sortir du piège des montagnes. Seule une force supérieure a pu les anéantir ainsi.

— Riggs devait être moins bon que vous le pensiez. À vos témoignages indirects, général, je peux opposer le récit d'une personne présente sur les lieux. Cinq mille Galeiens, presque tous des gamins, sont passés à Ebinissia après le massacre. Ils ont poursuivi Riggs et l'ont vaincu. Quand ce fut terminé, il restait moins de mille jeunes gens et pas un survivant des forces du général !

Richard préféra ne pas mentionner l'intervention de Kahlan. Si elle n'avait pas été là pour les former, puis les commander lors des premiers raids, les Galeiens se seraient fait étriper en moins de vingt-quatre heures. Cela dit, sans leur détermination à venger des innocents, ces braves garçons n'auraient jamais eu le courage d'écouter la Mère Inquisitrice et de combattre à un contre dix…

— Voilà ce que des hommes peuvent faire quand ils luttent pour une juste cause, général. On appelle ça la « motivation »…

— Les D'Harans sont des guerriers-nés, seigneur. Ils savent tout de la guerre, et c'est beaucoup plus simple que ça : tuer avant d'être tué, un point c'est tout ! Le camp qui l'emporte défendait la bonne cause, et le perdant avait tort. Il n'y a pas d'autres règles. Les « causes » font partie du butin des vainqueurs. Quand une armée a détruit ses adversaires, les chefs écrivent de gros livres pour parler de justice et de droit. À l'occasion, ils font d'émouvants discours sur le sujet. Si les soldats ont bien fait leur boulot, il ne reste pas un seul ennemi pour les contredire. Jusqu'à la prochaine guerre, bien sûr !

Accablé, Richard se passa une main dans les cheveux. Qu'espérait-il accomplir si ceux qui combattaient à ses côtés ne croyaient pas en ses principes ?

Au-dessus de lui, sur la fresque du dôme, Magda Searus, la première Mère Inquisitrice, et son sorcier, Merritt, le regardaient d'un air qu'il jugea désapprobateur.

— Général, ce soir, j'ai tenté de convaincre ces gens qu'il fallait en finir avec les tueries. Il est impératif que la paix et la liberté

s'enracinent durablement dans nos terres ! Je sais que ça semble paradoxal, mais vous devez comprendre ! Si nous nous comportons honorablement, tous les royaumes intègres qui rêvent de paix et de liberté se joindront à nous. Quand ils verront que nous luttons pour arrêter les massacres, pas pour dominer et piller, ils marcheront à nos côtés et les forces de la paix seront invincibles.

Richard venait de déclarer publiquement qu'il entendait conquérir le monde. Ensuite, il avait précisé pourquoi il agirait ainsi. Et voilà que ses propres partisans tenaient ses propos pour des paroles creuses !

Quel crétin il faisait ! Un guide forestier, même bombardé Sourcier, n'avait rien d'un meneur d'hommes. Et avoir le don ne l'autorisait pas à se croire apte à modifier l'histoire…

Le don… Bon sang, il ne savait même pas comment s'en servir !

Un imbécile arrogant qui prenait ses désirs pour la réalité, voilà ce qu'il était !

Depuis combien de temps n'avait-il plus dormi ? Dans cet état de fatigue, penser logiquement devenait impossible.

Une chose restait claire dans son esprit : régner ne l'intéressait pas ! Si les horreurs finissaient par s'arrêter, il aspirait à mener une petite vie paisible près de Kahlan. La nuit précédente, passée dans ses bras, avait été la plus belle de son existence. Il brûlait d'en connaître d'autres…

— Seigneur, dit Reibisch, je ne me suis jamais battu pour une cause, à part le lien qui m'unit au maître Rahl en titre. Il serait peut-être temps d'essayer votre façon de penser…

Richard se pencha en avant, le front plissé.

— Vous dites ça pour me faire plaisir ? Ou le pensez-vous vraiment ?

— Eh bien, les esprits savent que personne ne voudrait le croire, mais les soldats aspirent à la paix plus que n'importe qui ! Mais nous n'osons même pas y rêver. À force de voir des tueries, on finit par penser qu'elles ne cesseront jamais. Si on se penche trop sur la question, on se ramollit, et c'est le premier pas vers une mort certaine. Mais quand on paraît avide de combattre, ça donne à réfléchir à l'adversaire, et il hésite à porter le premier coup… C'est le paradoxe dont vous parliez tout à l'heure.

» Les batailles et les massacres rongent lentement l'esprit d'un soldat. Est-il un monstre incapable de faire autre chose que tuer ? A-t-il d'autres perspectives que d'obéir aux ordres et d'éventrer son prochain ? La folie guette en permanence les guerriers, seigneur Rahl. Ceux que vous appelez les « bouchers d'Ebinissia » ont peut-être simplement fini par perdre la raison.

» En vous suivant, seigneur, nous mettrons sans doute un terme

aux conflits. Quand il a abattu tous ceux qui en voulaient à sa peau, un soldat espère pouvoir rengainer définitivement son épée. En réalité, personne n'abomine autant la guerre que ceux qui la font. Hélas, qui voudra croire ça ?

— Moi, dit simplement Richard.

— Seigneur, il est rare de rencontrer un homme qui connaît le véritable prix du sang versé. Les gens glorifient la guerre ou déclarent qu'elle les dégoûte. Les deux attitudes sont commodes, quand on ignore le poids de la culpabilité et des responsabilités. Vous êtes un expert dans l'art de tuer, maître Rahl. Je suis ravi de découvrir que vous n'y prenez aucun plaisir.

Richard détourna la tête et laissa son regard errer entre les colonnes de marbre où régnait une pénombre à la mélancolie étrangement consolante. Comme il l'avait dit à son auditoire, un peu plus tôt, il était mentionné dans les prophéties. Une des plus vieilles, en haut d'haran, l'appelait *fuer grissa ost drauka* : le messager de la mort. Ce nom pouvait avoir trois sens. D'abord, qu'il était celui qui unirait le royaume des morts et le monde des vivants en déchirant le voile. Ensuite, qu'il pouvait ranimer les esprits des morts – et il le faisait chaque fois qu'il utilisait la magie de son arme. Enfin, plus simplement, qu'il était un tueur…

Berdine flanqua soudain une tape dans le dos de son maître, l'arrachant à sa méditation.

— Nous n'étions pas au courant, pour votre mariage, seigneur ! J'espère que vous avez prévu de prendre un bain avant la nuit de noces. Sinon, votre belle vous chassera de son lit !

Les trois femmes rirent de bon cœur.

À sa grande surprise, Richard trouva l'énergie de leur sourire.

— Je ne suis pas le seul à puer plus fort qu'un cheval !

— Si nous en avons terminé, seigneur Rahl, dit Reibisch, je demande l'autorisation de me retirer. Tant de choses exigent mon attention… (Le général se gratta pensivement la barbe.) Avant de vivre en paix, combien de gens devrons-nous tuer, d'après vous ? J'aimerais bien, un jour, pouvoir dormir sans gardes du corps autour de ma tente – et sans redouter de me réveiller avec un couteau entre les omoplates.

— Si tous nos ennemis se rendent, nous n'aurons pas besoin de combattre. On peut toujours l'espérer…

— Bien sûr ! Mais je vais quand même ordonner à mes gars d'affûter leurs épées, au cas où. Vous savez combien de royaumes composent les Contrées du Milieu ?

— À vrai dire, non, admit Richard après une courte réflexion. Tous ne sont pas assez grands pour être représentés en Aydindril, mais ça ne les empêche pas d'avoir des armées. La reine de Galea nous

rejoindra bientôt, et elle en sait beaucoup plus long que moi sur le sujet. Avec son aide, tout ira bien.

— Dès ce soir, je tenterai de désarmer les diverses gardes palatiales avant qu'elles aient eu le temps de s'organiser. Cette méthode limitera les effusions de sang. Mais j'ai peur qu'il y ait au moins une révolte avant la fin de la nuit.

— Concentrez-vous surtout sur le palais de Nicobarese, général. Il ne faut pas que Brogan quitte la ville. Je ne lui fais pas confiance, mais j'ai juré de lui donner les mêmes chances qu'aux autres.

— Compris, seigneur.

— Reibisch, dites aux hommes de se méfier de sa sœur…

Richard éprouvait une étrange sympathie pour Lunetta. Touché par son cœur apparemment enfantin, il avait aimé son regard. Mais ce n'était pas le moment de s'attendrir.

— S'ils tentent une sortie, assurez-vous que des archers soient en position de les cribler de flèches. Et pas de pitié pour la vieille femme, au cas où elle utiliserait sa magie !

Richard détestait déjà sa position de chef. Pour la première fois, il allait envoyer à la bataille des hommes qui n'en reviendraient peut-être pas. Hélas, comme le lui avait dit un jour la Dame Abbesse, les sorciers devaient utiliser les gens pour accomplir ce qui devait être accompli.

Reibisch jeta un dernier coup d'œil aux deux gardes du corps, au garn et aux trois Mord-Sith.

— En cas de besoin, dit-il, un millier d'hommes seront réveillés et prêts à intervenir.

— Vous devriez dormir un peu, seigneur Rahl, conseilla Cara dès que le général fut parti. Une Mord-Sith est bien placée pour voir qu'un homme va craquer. Après une bonne nuit de sommeil, vous pourrez bien mieux réfléchir à la façon de conquérir le monde.

— Non, je n'ai pas fini… Avant de me coucher, il faut que j'écrive une lettre.

— Un mot d'amour pour votre promise ? demanda Berdine.

— Quelque chose comme ça, oui…

— Alors, nous allons vous aider. Il faut beaucoup de doigté pour faire battre plus fort le cœur d'une femme et l'inciter à oublier qu'on a rudement besoin d'un bain !

Raina rejoignit ses sœurs d'Agiel près du lutrin.

— Oui, seigneur, nous allons vous apprendre à être un époux parfait. Et vous vous réjouirez d'avoir des conseillères aussi efficaces à portée de la main.

— Si vous ne nous écoutez pas, menaça Berdine, nous donnerons à votre reine quelques trucs à nous, histoire qu'elle vous mène par le bout du nez !

Richard tapota la jambe de la Mord-Sith pour qu'elle s'écarte du petit meuble dont il voulait explorer les tiroirs. Dans celui du bas, il trouva assez de parchemin pour rédiger ses mémoires, si l'envie lui en prenait.

— Pourquoi n'iriez-vous pas au lit ? demanda-t-il en cherchant une plume et de l'encre. Vous avez chevauché à bride abattue pour me rattraper, et je doute que vous ayez dormi beaucoup plus que moi, ces derniers temps.

— Nous monterons la garde quand vous ronflerez comme un sonneur, maître, dit Cara, feignant l'indignation. Les femmes sont beaucoup plus fortes que les hommes, c'est bien connu !

Denna avait souvent répété ces mots à Richard, lors de sa captivité au Palais du Peuple. Et elle ne plaisantait pas…

Les trois Mord-Sith ne baissaient jamais leur garde en public. En petit comité, elles se détendaient un peu, mais uniquement avec Richard, la seule personne qui leur inspirât confiance. En matière de rapports sociaux, elles avaient encore beaucoup à apprendre. Était-ce pour cela qu'elles refusaient de renoncer à leurs Agiels ? Ayant toujours été des Mord-Sith, avaient-elles peur de ne pas savoir faire autre chose ?

Avant que Richard le referme, Cara jeta un coup d'œil dans le tiroir. Puis, d'un coup de tête, elle propulsa sa natte blonde derrière son dos.

— Cette reine doit vous aimer beaucoup, seigneur, pour vouloir vous livrer son royaume… Je me demande si je me résoudrais à ça, même pour un homme comme vous. À mon avis, c'est mon promis qui devrait se soumettre à moi…

Richard trouva enfin l'encre et la plume qu'il cherchait.

— Elle m'aime beaucoup, c'est vrai. Quant à la reddition de son royaume, eh bien… hum… je ne lui ai pas encore posé la question.

— Elle n'est pas au courant de cette partie de votre plan ? s'étonna Cara.

— C'est aussi pour ça que je veux lui écrire, avoua Richard en débouchant l'encrier. Que diriez-vous de vous taire un peu, histoire de me laisser travailler ?

Sincèrement inquiète, Raina s'accroupit à côté du fauteuil de Richard.

— Et si elle annulait votre union ? En général, les reines sont plutôt fières. Elle risque de ne pas apprécier votre projet…

Richard eut soudain les entrailles nouées par l'angoisse. La situation était bien pire que ça. Les Mord-Sith ne mesuraient pas l'étendue du problème. Il n'allait pas demander à une simple reine de lui livrer son royaume – mais à la Mère Inquisitrice de lui céder son pouvoir sur les Contrées du Milieu !

— Elle désire autant que moi en finir avec l'Ordre Impérial. Cette femme a combattu avec une détermination qui ferait pâlir de jalousie une Mord-Sith. Elle veut la paix, comme moi, et elle m'aime. Je suis sûr qu'elle comprendra que j'agis pour le bien de tous.

— Sinon, soupira Raina, nous serons là pour vous défendre.

Richard lui jeta un regard si noir qu'elle tituba comme s'il l'avait giflée.

— N'envisagez jamais de toucher un cheveu de Kahlan ! Si vous refusez de la protéger, autant sortir de ce palais et aller vous engager dans l'Ordre Impérial. Désormais, sa vie devra vous paraître aussi précieuse que la mienne ! Jurez-le sur le lien qui nous unit !

— Je le jure, seigneur Rahl, souffla Raina.

Le Sourcier se tourna vers les deux autres femmes.

— Jurez aussi !

— Je le jure, seigneur Rahl, dit Cara.

— Moi aussi, seigneur, murmura Berdine.

Richard regarda Ulic et Egan.

— Nous le jurons, seigneur ! lancèrent-ils à l'unisson.

— Très bien…, fit Richard, de nouveau serein.

Il posa une feuille de parchemin sur le lutrin et tenta de réfléchir. Tout le monde pensait que la Mère Inquisitrice était morte. S'il révélait la vérité, quelqu'un risquait de vouloir achever le sale travail du Conseil.

À présent, s'il s'expliquait bien, elle comprendrait son plan, et il n'y aurait pas de problèmes.

Sentant peser sur lui le regard de Magda Searus, le Sourcier n'osa pas relever les yeux, comme s'il redoutait que Merritt lui lance une boule de feu pour le punir de son audace.

Il fallait que Kahlan le croie ! Ne lui avait-elle pas dit un jour qu'elle mourrait pour le protéger, si cela devait aider à sauver les Contrées du Milieu ? Pour son peuple, elle était prête à tous les sacrifices…

— La reine est-elle jolie ? demanda Cara avec un sourire malicieux. Et coquette ? Seigneur, elle ne nous obligera pas à porter des robes, après votre mariage ? Nous obéirons, bien sûr, mais ce n'est pas un accoutrement pour des Mord-Sith !

Richard soupira intérieurement. Avec leur humour, les trois femmes essayaient maladroitement d'alléger l'atmosphère. Un instant, il se demanda combien d'hommes elles avaient tué…

Il se reprit aussitôt. C'était injuste, surtout de la part du messager de la mort. Et une des Mord-Sith était tombée pour lui, aujourd'hui. Contre un mriswith, la pauvre Hally n'avait jamais eu sa chance.

Et Kahlan ne l'aurait pas davantage…

Il devait l'aider, c'était la seule idée qui lui venait à l'esprit. Et chaque minute qui passait risquait d'être fatale.

Le Sourcier devait se presser, mais il ne fallait pas confondre vitesse et précipitation. D'abord, il ne devait pas laisser filtrer que la reine Kahlan était aussi la Mère Inquisitrice. Car si la lettre tombait entre de mauvaises mains, ce serait une catastrophe…

Entendant la porte grincer, Richard releva les yeux.

— Berdine, où vas-tu donc comme ça ?

— Me trouver un lit, seigneur… Nous monterons la garde à tour de rôle, et j'ai besoin de repos. (Une main sur la hanche, la Mord-Sith fit tourner son Agiel autour de son poignet.) Contrôlez-vous, maître Rahl ! Bientôt, vous aurez une épouse dans votre lit. Alors, vous pouvez bien attendre un peu…

Richard ne put s'empêcher de sourire, séduit par l'humour à froid de la Mord-Sith.

— Selon Reibisch, un millier d'hommes montent la garde. Il est inutile de…

— Maître Rahl, fit Berdine, je sais que vous en pincez pour moi, mais arrêtez de me reluquer les fesses, et écrivez votre fichue lettre !

Alors que la porte se fermait, Richard commença à se tapoter une dent avec le bout de sa plume.

— Seigneur, dit Cara, pensez-vous que la reine sera jalouse de nous ?

— Pourquoi le serait-elle ? répliqua distraitement le Sourcier. Il n'y a aucune raison…

— Faut-il comprendre que vous ne nous trouvez pas séduisantes ?

Richard foudroya la Mord-Sith du regard et désigna la porte.

— Vous deux, montez la garde devant la porte, histoire que personne ne vienne égorger votre cher maître Rahl. Si vous tenez vos langues, comme Ulic et Egan, vous pourrez rester dans la salle. Sinon, vous irez protéger ma précieuse personne dans le couloir…

Feignant l'indignation, les deux Mord-Sith obéirent en riant sous cape, ravie que maître Rahl soit entré dans leur petit jeu. Au fond, qu'elles aiment les taquineries n'avait rien d'étonnant, après ce qu'elles avaient vécu sous le règne de son prédécesseur. Hélas pour elles, il avait des soucis plus pressants en tête.

Richard contempla sa feuille blanche et tenta de réfléchir malgré son épuisement. Alors qu'il trempait sa plume dans l'encrier, Gratch se blottit contre lui et lui posa une patte sur le genou.

Très chère reine…, écrivit le Sourcier de la main droite, la gauche tapotant gentiment l'impressionnant battoir du garn.

Chapitre 15

— Tu es sûre d'avoir exécuté mes ordres ? demanda Tobias Brogan alors que Lunetta, Galtero et lui slalomaient entre les congères à la pâle lueur de la lune.

— Oui, seigneur général. Croyez-moi, ils sont ensorcelés.

Derrière eux, les lumières du Palais des Inquisitrices et des autres bâtiments du centre-ville avaient depuis longtemps disparu, voilées par la tempête de neige venue des montagnes pendant qu'ils écoutaient le seigneur Rahl exposer ses absurdes prétentions.

— Alors, où sont-ils, Lunetta ? Si tu les perds, et qu'ils meurent de froid, je serais très mécontent de toi.

— Je sais où ils sont, seigneur général. Aucun risque que je les perde… (Lunetta s'arrêta et huma le vent.) Par là…

Brogan et Galtero se regardèrent, dubitatifs, puis suivirent la vieille femme le long de ruelles obscures, derrière l'avenue des Rois. De temps en temps, à la faveur d'une trouée dans le rideau de neige, les lumières vacillantes du palais leur permettaient de s'orienter…

Au loin, Tobias entendit les cliquetis caractéristiques d'un détachement de soldats en armure. Partout, les D'Harans prenaient position pour affermir leur prise sur Aydindril. À leur place, il aurait agi de la même manière, frappant avant que ses ennemis aient eu le temps de réfléchir.

— Tu as écouté attentivement, j'espère ? demanda Brogan en chassant de sa moustache un flocon de neige irrespectueux.

— Oui, seigneur général. Hélas, je ne peux rien vous dire…

— Rahl est un homme comme les autres ! Trop occupée à te gratter les bras, je suis sûr que tu ne te concentrais pas assez.

— Vous vous trompez, seigneur général. J'ignore pourquoi, mais il est très différent, au contraire. Je n'ai jamais senti une magie pareille. Alors, déterminer s'il mentait ou non… Mon pouvoir n'en sait rien, même si je crois qu'il disait la vérité. (Lunetta secoua la tête comme si elle n'en revenait pas.) Je n'ai pas pu percer ses boucliers. D'habitude, aucun obstacle ne me résiste : l'air, l'eau, la terre, le feu, la glace, l'esprit… Mais là…

Tobias eut un vague sourire. Il n'avait pas besoin du pouvoir impie de sa sœur, parce qu'il savait déjà tout…

Lunetta continua à radoter sur le seigneur Rahl et sa magie. Effrayée, ses bras la démangeant comme jamais, la vieille folle répétait en boucle qu'elle voulait fuir cet endroit maudit au plus vite.

Brogan l'écouta d'une oreille distraite. Dès qu'il aurait pris certaines mesures, sa chère sœur se réjouirait, car ils quitteraient aussitôt Aydindril.

— Pourquoi renifles-tu sans cesse ? demanda-t-il à Lunetta.

— Je me repère à l'odeur, seigneur général. Pour trouver le tas d'ordures.

Tobias saisit la vieille démente par le col.

— Des ordures ? Tu les as entraînés près d'un tas de détritus ?

Lunetta se dégagea et sourit.

— Oui, seigneur général… Personne ne devait rôder autour de l'endroit choisi, avez-vous dit. Mais dans une ville inconnue, comment trouver un lieu sûr où les envoyer ? Heureusement, j'ai remarqué le tas d'ordures, quand nous marchions vers le Palais des Inquisitrices. La nuit, personne ne traîne à côté de déchets de cuisine.

Une décharge… Tobias n'en croyait pas ses oreilles.

— Lunetta la cinglée…, marmonna-t-il.

— Par pitié, Tobias, ne m'appelle pas comme ça ! s'écria sa sœur.

— Bon sang, vas-tu enfin me dire où ils sont !

— C'est par là, seigneur général, fit Lunetta en pressant le pas. Vous verrez… Nous ne sommes plus très loin.

En avançant, Tobias réfléchit et changea de position sur la question. Tout bien pesé, un tas d'ordures conviendrait parfaitement à ce qu'il avait en tête.

— Lunetta, tu ne me mens pas au sujet de Rahl, n'est-ce pas ? Si tu faisais ça, je ne te pardonnerais jamais.

La vieille femme s'arrêta et regarda son frère, des larmes dans les yeux.

— Seigneur général, c'est la pure vérité. J'ai tout essayé, mais ça n'a rien donné.

Tobias regarda un long moment la *streganicha* en larmes. Tout ça n'avait aucune importance, puisqu'il savait…

— N'en parlons plus, finit-il par lâcher. Allons-y, à présent. Tu as intérêt à ne pas les avoir perdus…

Soudain rayonnante, Lunetta s'essuya les joues, fit demi-tour et partit à grandes enjambées.

— Par là, seigneur général ! Vous allez voir ! Je sais où ils sont.

Tobias suivit sa sœur en soupirant. La neige s'entassait de plus en plus. Au rythme où elle continuait à tomber, les rues risquaient d'être bloquées. Encore un détail sans importance, puisque les choses évoluaient dans le bon sens. Mais ce Rahl, quel imbécile, au fond ! Imaginer que le seigneur général du Sang de la Déchirure rendrait les armes comme un vulgaire messager du fléau travaillé au fer rouge !

— Nous y sommes presque, seigneur général, annonça Lunetta.

Malgré le vent, Tobias sentit le tas d'ordure un bon moment avant de le voir.

— Bon, où sont-ils ? demanda-t-il quand ils atteignirent le monticule de déchets puants vaguement éclairé par les lumières lointaines du palais.

À certains endroits, les détritus fumaient encore et la neige fondait dès qu'elle s'y posait. Avec ces vapeurs méphitiques, le lieu semblait encore plus impie – une antichambre du démon d'où l'idée même de pureté était bannie.

— Alors, où sont-ils ? répéta Brogan, les poings sur les hanches.

Lunetta se campa derrière son frère pour qu'il la protège des bourrasques.

— Attendez ici, seigneur général. Ils viendront à vous.

Brogan baissa les yeux et découvrit dans la neige un chemin proprement dégagé.

— Un sort de cercle ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Lunetta. Vous avez juré de me punir s'ils s'en allaient. Pour éviter ça, j'ai lancé sur eux un sort de cercle. Ils ne pourront pas fuir, aussi vite qu'ils aillent…

Tobias sourit. Contre toute attente, la journée finissait bien. Elle n'avait pas été avare en obstacles, mais avec l'aide du Créateur, nul doute qu'il les surmonterait. Pour l'heure, il avait les choses en main. Bientôt, Rahl saurait que personne ne pouvait imposer sa volonté au Sang de la Déchirure.

Dans la pénombre, Brogan aperçut d'abord l'ourlet d'une robe jaune soulevé par le vent. Son mari un demi-pas derrière elle, sur sa droite, la duchesse Lumholtz avançait d'une démarche assurée vers le tas d'ordures. Quand elle vit qui l'attendait au bord du chemin, elle se rembrunit et resserra les pans de son manteau couvert de neige.

— Que je suis content de vous revoir ! lança Tobias avec un grand sourire. Bien le bonsoir, noble dame. Et à vous aussi, cher duc.

Méprisante, la duchesse releva le menton. Son mari foudroya du regard Tobias, Galtero et Lunetta, comme s'il les défiait d'oser lui barrer la route. La tête haute, les deux idiots continuèrent leur chemin et s'enfoncèrent dans l'obscurité.

Tobias en ricana de jubilation.

— Vous voyez, seigneur général ? triompha Lunetta. Ils sont à votre disposition, comme promis.

Peu après, la robe jaune apparut de nouveau. Cette fois, quand elle vit les trois silhouettes qui l'attendaient, la duchesse plissa le front. En dépit de son maquillage outrancier, la « noble dame » restait séduisante. Encore jeune, elle n'avait plus rien d'une femme-enfant, et tout en elle – le visage comme la silhouette – témoignait d'une

maturité épanouie et consciente de l'être.

Le duc posa une main sur la garde de son épée. Aussi ornée qu'elle fût, cette arme, comme celle de Rahl, n'était pas là seulement pour en imposer. Kelton produisait les meilleures lames des Contrées et ses habitants, en particulier les nobles, se rengorgeaient de leur expertise à l'escrime.

— Général Bro…

— Seigneur général, noble dame.

— Seigneur général Brogan, nous rentrons chez nous, et je vous suggère de cesser de nous suivre. Par une nuit pareille, vous seriez bien mieux au chaud…

Derrière Tobias, Galtero se délecta de voir la guipure de la dame onduler sur sa poitrine au rythme de sa respiration accélérée par la colère. Remarquant son manège, la duchesse resserra les pans de son manteau. Empourpré, le duc tendit le cou vers Galtero.

— Cessez de reluquer ma femme, messire ! grogna-t-il. Si je vous taillais en pièces, mes chiens se régaleraient de vos morceaux les plus intimes !

Galtero soutint en silence le regard furieux de l'homme, qui le dépassait d'une bonne tête.

— Bonne nuit, général, souffla la duchesse.

Convaincu de se diriger vers le palais, le couple repartit… pour faire un nouveau tour du tas d'ordure. Pris dans un sort de cercle, il n'irait nulle part, condamné à tourner en rond jusqu'à la fin des temps.

Brogan aurait pu arrêter ces deux pantins dès leur première apparition. Mais pourquoi se priver du plaisir de les voir de plus en plus perplexes à chaque fois ? Même s'ils tentaient de comprendre pourquoi trois fâcheux se dressaient régulièrement sur leur chemin, leurs esprits, embrumés par le sortilège, ne leur fourniraient aucune solution.

Au passage suivant, ils blêmirent puis s'empourprèrent à l'unisson. Poings sur les hanches, la duchesse se campa devant Brogan, sa guipure comme prise de frénésie.

— Comment oses-tu, misérable ver de terre…, commença-t-elle.

Avec un grognement de rage, Tobias saisit à deux mains la guipure blanche et tira de toutes ses forces, déchirant le devant de la robe jaune. Dénudée jusqu'à la taille, la duchesse tenta de dissimuler ses appas derrière ses bras croisés.

Lunetta leva une main et marmonna une incantation. Son épée à demi sortie du fourreau, le duc s'immobilisa, aussi rigide qu'une statue de pierre. Impuissant, il dut regarder Galtero rabattre dans son dos les bras de la duchesse, soudain aussi impuissante qu'un papillon épinglé sur une planche.

Les mamelons durcis par le froid, elle cambra le dos quand Galtero accentua sa pression.

N'ayant plus de couteau, Brogan dégaina son épée.

— Comment m'as-tu appelé, déjà, sale petite pute ?

— Je n'ai rien dit ! cria la duchesse en secouant frénétiquement la tête. Rien du tout !

— Voilà une baudruche qui se dégonfle bien vite, dirait-on…

— Que voulez-vous ? Je ne suis pas une messagère du fléau ! Laissez-moi partir !

— Je sais que tu n'es pas une messagère du fléau, lâcha Brogan. En général, ils ne sont pas aussi ridiculement pompeux. Mais ça ne te rend pas moins méprisable. Ou moins utile…

— C'est mon mari ! Oui, le duc ! Ce maudit messager du fléau ! Épargnez-moi, et je vous révélerai ses crimes.

— Le Créateur n'a rien à faire des fausses confessions, petite putain ! Mais tu le serviras quand même. (Tobias eut un rictus sinistre.) Tu l'honoreras en te pliant à ma volonté.

— Jamais… je… (Galtero accentua sa pression juste ce qu'il fallait.) D'accord, d'accord ! Ne me faites pas de mal, et je vous obéirai.

— Tu exécuteras mes ordres à la lettre ? grogna Brogan, le visage à un pouce de celui de sa proie.

— Oui. C'est ju-juré…, balbutia la duchesse en tentant en vain de reculer.

— Les serments d'une chienne comme toi ne valent rien ! cracha Tobias. Combien de fois t'es-tu parjurée dans ta misérable existence ? Mais je sais que tu m'obéiras, parce que tu n'as pas le choix.

Tobias recula, pinça entre son pouce et son index le mamelon gauche de la duchesse et tira dessus. Alors qu'elle hurlait de douleur, les yeux écarquillés, il leva son épée et trancha net la chair rosée.

Brogan posa le mamelon sectionné dans la paume de Lunetta, qui referma les doigts dessus et baissa les paupières, immergée dans un océan de magie. Les douces syllabes d'une antique incantation se mêlèrent aux rugissements du vent et aux cris de la duchesse, toujours prisonnière des bras de Galtero.

La voix de Lunetta monta d'un ton et elle leva la tête vers le ciel d'encre. Les yeux toujours clos, elle lança un sort qui l'enveloppa puis s'enroula autour de la femme debout devant elle. Comme s'ils planaient sur les ailes du vent, des mots venus du fond des âges tourbillonnèrent dans l'air glacial.

— *Au nom du ciel et de la terre,*
Par la feuille et par la racine,
Le feu, la glace et la lumière,
L'air, le vent, la nuit et la bruine,

Je prends l'esprit de cette femme,

Et cueille les fruits de son âme.
Qu'elle soit mienne jusqu'au jour
Où ses os deviendront poussière
Son cœur se taisant pour toujours
Dans les entrailles de l'enfer.
Jusqu'à sa fin qu'elle me soit
Aussi loyale que mon ombre
Et que jamais je ne la voie
Poser sur moi un regard sombre.

Lunetta continua à incanter, passant à une voix de gorge sépulcrale.

— *Poules et coqs, grand bézoard*
Mijote le ragoût d'esclave !
Fiel de taureau, sang de lézard
Infuse le brouet d'esclave !

Alors que ses paroles étaient emportées par la bourrasque, Lunetta passa sa main vide au-dessus de la tête de la duchesse et serra contre son cœur celle qui tenait le lambeau de chair encore sanguinolent.

Dame Lumholtz frissonna quand des tentacules de magie s'enroulèrent autour d'elle puis s'insinuèrent sous sa peau. Lorsqu'ils se refermèrent sur son âme, l'enserrant à jamais, elle se convulsa si violemment que Galtero eut du mal à ne pas la lâcher. Puis elle cessa de se débattre, vidée de son énergie.

— Elle est désormais ma chose, dit Lunetta en ouvrant la main. Et je vous transmets mon pouvoir sur elle. (La *streganicha* posa dans la main de son frère le mamelon à présent desséché.) Seigneur général, cette femme sera votre marionnette jusqu'à la fin de sa vie.

Brogan ferma le poing sur son nouveau trophée. Les yeux vitreux, du sang coulant de sa blessure, la duchesse semblait sur le point de perdre connaissance.

— Arrête de trembler ! ordonna Tobias en serrant très fort la précieuse relique.

La duchesse se calma aussitôt. Quand elle les leva sur son nouveau maître, ses yeux avaient recouvré leur limpidité et leur éclat.

— Je suis à vos ordres, seigneur général.

— Lunetta, lâcha Tobias, soigne-la !

Sous le regard lubrique de Galtero, la vieille magicienne entoura de ses mains le sein ensanglanté de la duchesse. Son mari, toujours pétrifié, écarquilla les yeux devant ce spectacle troublant. Paupières baissées, Lunetta récita un sort de guérison. Du sang filtra entre ses doigts tandis que la plaie se refermait lentement.

En attendant que sa sœur en ait terminé, Brogan s'abandonna à une agréable rêverie. Décidément, le Créateur veillait sur ses véritables enfants. Après avoir si bien commencé, cette journée avait failli tourner au désastre. Mais sa fin prouvait que les champions du Créateur ne connaissaient jamais la défaite. Bientôt, Rahl découvrirait quel sort guettait les adorateurs du Gardien. Et l'Ordre Impérial, dûment impressionné, mesurerait enfin la valeur du chef suprême du Sang de la Déchirure.

Galtero aussi s'était bien comporté. Il avait mérité un petit quelque chose en guise de récompense…

Lunetta essuya le sang avec un pan du manteau de la duchesse, puis écarta les mains pour dévoiler un sein aussi parfait que son voisin, n'était l'absence de mamelon.

Un trophée que Brogan ajouterait de très bon cœur à sa collection…

— Seigneur général, dit la magicienne en désignant le duc, dois-je lui faire subir le même traitement ?

— Non, la duchesse suffira… Mais ce triste sire jouera un rôle dans mon plan. (Tobias toisa sinistrement le duc.) Cette ville n'est pas sûre… Comme l'a dit le seigneur Rahl, elle grouille de monstres qui adorent étriper d'innocents citoyens. Quelle horreur ! Dommage que Rahl ne soit pas là pour vous épargner ce sort, messire…

— Je m'occupe de lui immédiatement, seigneur général, dit Galtero.

— Non, j'ai très envie de m'en charger… Que dirais-tu de divertir la duchesse, pendant que je m'amuse un peu avec son mari ?

Galtero regarda sa future proie en se mordillant la lèvre inférieure.

— C'est une idée qui me plaît bien, seigneur général, dit-il. Merci beaucoup. (Il dégaina son couteau et le tendit à Brogan.) Vous en aurez besoin… Selon les soldats, ces monstres éviscèrent leurs victimes avec une arme à trois lames. Donc, n'oubliez surtout pas de faire trois incisions !

Tobias remercia son colonel, toujours remarquablement précis et minutieux. Le regard de la duchesse passait sans cesse de l'un à l'autre de ses tortionnaires, mais elle n'osait plus rien dire.

— Tu veux que je la force à coopérer ? demanda Brogan à Galtero.

— À quoi ça servirait, seigneur général ? Il vaut mieux qu'elle apprenne une deuxième leçon cette nuit.

— Comme il te plaira, mon ami. (Brogan regarda la duchesse.) Très chère, je ne me servirai pas de mon pouvoir sur vous. N'hésitez pas à exprimer vos véritables sentiments à ce bon Galtero. À mon avis, ça le stimulera…

Dame Lumholtz cria quand le colonel lui passa un bras autour de la taille.

— Nous devrions nous enfoncer dans l'obscurité, tendre amie… Je ne voudrais surtout pas heurter votre sensibilité en vous laissant assister aux… hum… mésaventures de votre époux.

— Vous n'oserez pas ! Dans la neige, je vais mourir gelée. Je dois exécuter la volonté du seigneur général. Et si je gèle…

— Aucun danger, très chère, dit Galtero en flattant la croupe de la duchesse. Couchée sur le tas d'ordures, vous serez bien au chaud.

La dame tentant de se débattre, le colonel lui plaqua les bras contre le torse et la tira par les cheveux.

— C'est une fort jolie créature, Galtero, dit Tobias. Ne va surtout pas me l'abîmer, et veille à ne pas être trop long. J'ai du travail pour elle, figure-toi. Dans ses nouvelles fonctions, elle devra y aller moins fort sur le maquillage. Mais douée comme elle l'est pour cet exercice, elle pourra toujours se peindre un mamelon sur le sein gauche…

» Quand j'en aurai fini avec le duc, et toi avec elle, Lunetta lui jettera un autre sort. Très rare et très puissant, tu peux me croire !

Lunetta caressa ses « mignons » sous le regard dur de son frère.

Elle avait deviné ce qu'il voulait…

— Pour faire ça, dit-elle, j'aurai besoin d'un objet que le seigneur Rahl a touché.

— Il m'a donné une pièce, souviens-toi, fit Brogan en tapotant sa poche.

— Ça conviendra…

Insensible à ses cris et à ses contorsions, Galtero entraîna la duchesse vers le tas d'ordures.

Brogan brandit le couteau devant les yeux écarquillés du duc.

— Messire, il est temps de jouer votre rôle dans les plans grandioses du Créateur…

Chapitre 16

Sous l'œil attentif de Gratch, penché sur son épaule, Richard fit couler une large traînée de cire rouge sur la feuille de parchemin soigneusement pliée. Posant la chandelle, il prit son épée et roula la garde dans la cire jusqu'à ce que les six lettres du mot « Vérité » y soient imprimées. Ainsi, Kahlan et Zedd sauraient de qui venait ce message.

Assis aux deux extrémités de l'estrade, Egan et Ulic sondaient la salle déserte comme si une armée menaçait d'y faire éruption à tout instant. En règle générale, les deux gardes du corps préféraient rester debout. Certain qu'ils étaient épuisés, Richard avait insisté pour qu'ils adoptent une position plus confortable. Quand ils s'étaient écriés qu'ils réagiraient moins vite en cas de problème, le Sourcier leur avait rappelé que les mille hommes chargés de surveiller le palais feraient assez de boucan, en cas d'attaque, pour qu'ils aient le temps de se lever et de dégainer leurs armes. À court d'arguments, les deux colosses avaient capitulé.

Cara et Raina défendaient la porte, debout et fières de l'être. Lorsque Richard leur avait proposé de s'asseoir, elles s'étaient contentées de le toiser, menton levé, puis d'affirmer qu'Ulic et Egan, à côté d'elles, étaient de petites natures. Occupé à rédiger sa lettre, le Sourcier, pour éviter une polémique, leur avait ordonné de rester debout. Fatiguées comme elles l'étaient, leurs réflexes ralentis, elles pourraient ainsi intervenir plus vite en cas de danger. Depuis, elles le foudroyaient du regard. Mais il les avait surprises à échanger des sourires en coin. Et si ces petits jeux leur plaisaient, quel mal y avait-il à ça ?

Darken Rahl avait établi avec ces femmes une relation de maître à esclave. Essayaient-elles, face à son successeur, de savoir jusqu'où elles pouvaient aller ? Bien qu'il n'écartât pas cette hypothèse, Richard les croyait plutôt ravies de se comporter enfin comme des êtres libres – y compris en cédant parfois à leur fantaisie.

À moins qu'elles tentent de déterminer s'il était sain d'esprit… À ce jeu-là, les Mord-Sith étaient des expertes. Même s'il se désolait qu'elles puissent le croire fou, elles avaient raison : c'était le genre de chose qu'on devait savoir sur un chef.

Le Sourcier espérait que Gratch se sentait un peu plus frais que ses compagnons humains. Le garn l'ayant rejoint le matin, il ignorait s'il avait bien dormi ou non. Mais à voir briller ses yeux verts, il semblait

en bonne forme. Prédateurs essentiellement nocturnes, les garns retrouvaient toute leur vivacité au coucher du soleil. Enfin, en principe…

Richard tapota la patte couverte de fourrure de son ami.

— Gratch, suis-moi.

Le garn suivit son compagnon jusqu'à l'entrée d'un des escaliers couverts qui conduisaient au balcon.

Les quatre anges gardiens de Richard firent mine de leur emboîter le pas. Il les en découragea d'un geste – suffisant pour Egan et Ulic, mais pas pour les deux Mord-Sith, qui passèrent outre.

Éclairé seulement par deux lampes, à l'entrée, l'escalier obscur qu'ils gravirent donnait sur un balcon à la balustrade de chêne poli. Au-dessus d'une avancée de marbre blanc, des grandes fenêtres rondes s'alignaient à intervalles réguliers sur toute la circonférence de la salle. Derrière la plus proche, Richard aperçut le ciel noir où tourbillonnaient des flocons de neige. Le mauvais temps risquait d'être un problème…

Les fenêtres, montées sur des charnières, étaient actionnées par un levier en laiton. Richard testa celui qui se trouvait devant lui, se réjouit que le mécanisme fonctionnât et se tourna vers son ami.

— Gratch, ouvre bien tes oreilles, c'est très important.

Le garn plissa le front de concentration. Sur les dernières marches de l'escalier, dans l'ombre, Cara et Raina tendirent aussi l'oreille.

Richard caressa la mèche de cheveux pendue au cou de Gratch.

— Ce sont les cheveux de Kahlan, tu t'en souviens ? (Le jeune monstre hocha la tête.) Mon vieux, elle est en danger ! À part nous deux, personne ne sent venir les mriswiths.

Le garn grogna puis se couvrit les yeux avec les pattes et regarda entre ses griffes – sa façon de signaler l'approche des monstres invisibles.

— Tu as tout compris, mon ami. Kahlan ne les sentira pas, et ils la tueront.

Gratch émit un bruit de gorge dubitatif. Puis il s'illumina, comme touché par la grâce. Saisissant d'une main la mèche de cheveux, il se martela la poitrine de l'autre.

Richard sourit, émerveillé par l'intelligence de son ami.

— Encore une fois, tu as deviné mes pensées, vieux frère ! Je partirais bien la rejoindre, pour la protéger moi-même, mais je risque d'arriver trop tard. Si tu pouvais me transporter, ce serait idéal, mais tu n'es pas assez gros pour ça. Donc, ce sera à toi de voler au secours de Kahlan !

Gratch sourit pour manifester son approbation. Puis il comprit toutes les implications de cette affaire et enlaça impulsivement le Sourcier.

— Grrrratch aaaime Raaach aard.

— Je t'aime aussi, Gratch, souffla le Sourcier en tapotant le dos de son ami.

Pour lui sauver la vie, Richard avait dû chasser le garn des environs du Palais des Prophètes. Gratch n'ayant pas compris pourquoi il l'avait traité ainsi, le jeune homme lui avait promis de ne plus jamais recommencer.

Il serra le garn dans ses bras et le repoussa gentiment.

— Écoute-moi bien, Gratch, et cesse de pleurer. Je ne te chasse pas, je t'envoie près d'une personne que j'aime, et qui t'aimera aussi. Mon rêve, vieux frère, c'est que nous soyons ensemble, tous les trois. Alors, j'attendrai ici que tu me la ramènes. Après, la vie sera merveilleuse !

Peu convaincu, Gratch fronça les sourcils.

— Imagine : à ce moment-là, tu auras deux amis ! Et même trois, parce que tu connaîtras Zedd, mon grand-père. Il t'adorera et ce sera réciproque. Tout le monde se bagarrera avec toi, et on s'amusera sans arrêt…

Sentant que le garn allait lui sauter dessus – car les joutes amicales étaient son plus grand plaisir dans la vie – Richard tendit un bras pour le tenir à distance.

— Gratch, pour le moment, je suis trop inquiet pour jouer avec toi. Mes autres amis sont en danger, comprends-tu ? Si je risquais de mourir, tu aurais envie de batifoler au lieu de voler à mon secours ?

Le garn réfléchit un moment puis secoua la tête. Richard l'étreignit de nouveau, tout aussi ému que lui par leur séparation éminente. Quand il le lâcha, Gratch déploya fougueusement ses ailes.

— La neige ne t'empêche pas de voler ? (Le garn secoua la tête.) Même de nuit ?

Le jeune monstre haussa les épaules, comme si c'était une question stupide.

— Parfait ! Écoute-moi bien, et tu sauras où trouver Kahlan. Je t'ai appris les points cardinaux, tu te rappelles ? Le nord, le sud et les deux autres… Kahlan est au sud-ouest. (Richard voulut tendre un bras dans cette direction, mais son ami fut plus rapide.) Très bien ! Elle est par là, Gratch. En chemin vers une ville, elle s'éloigne de nous. Elle pensait que je la rejoindrais, mais je ne peux pas partir d'ici. Donc, il faut qu'elle revienne.

» Encore une chose, mon ami : Kahlan n'est pas seule. Un vieil homme aux cheveux blancs l'accompagne. C'est Zedd, dont je t'ai déjà parlé. Et il y a d'autres personnes avec elle. Des humains. Beaucoup d'humains ! Tu comprends ?

Gratch fit la grimace. Pour une fois, il était dépassé.

Richard se massa le front. Malgré sa fatigue, il devait trouver un

moyen de s'expliquer, et…

— Comme ce soir ! lança soudain Cara. Dites-lui que c'est comme ce soir, quand vous parliez devant tous ces gens.

— Oui, c'est ça ! (Richard désigna la salle, en contrebas.) Tu te souviens des humains qui m'écoutaient ? Eh bien, il y en aura au moins autant avec Kahlan.

Gratch grogna pour indiquer qu'il avait compris. Soulagé, le Sourcier lui tapota gentiment la poitrine.

Puis il lui tendit la lettre.

— Tu lui donneras ce message, et elle saura que faire. Il faut qu'elle l'ait, c'est très important !

Le garn prit la feuille de parchemin du bout d'une griffe.

— Non, tu ne peux pas la porter comme ça. Tu risques de la perdre, et que se passera-t-il si tu as besoin de tes griffes ? De plus, la neige détrempera l'encre, et Kahlan ne pourra rien lire…

Le Sourcier se tut, à la recherche d'une idée de génie. Mais dans son état de fatigue…

— Seigneur Rahl…

Richard se retourna et vit que Raina lui tendait un objet. En le prenant, il reconnut l'étui de cuir d'où la Mord-Sith avait sorti la lettre du général Trimack.

— Merci, Raina…

Avec un petit sourire satisfait, la jeune femme haussa modestement les épaules.

Richard glissa le message qui contenait tous ses espoirs – et ceux du monde – dans l'étui et passa la lanière de cuir au cou de Gratch, ravi de cet ajout à sa collection de colifichets.

— Vieux frère, il se peut que Kahlan ne soit pas avec tous ces gens. Je n'ai aucun moyen de savoir ce qu'il lui arrivera jusqu'à ce que tu la retrouves, et tu auras peut-être plus de mal que prévu à la localiser.

Le garn caressa fièrement la mèche de cheveux. Richard l'avait vu attraper au vol une chauve-souris, par une nuit sans lune. Il repérerait sans mal des humains, mais comment saurait-il que c'était les bons ?

— Gratch, tu n'as jamais vu Kahlan, je sais… Mais elle a de longs cheveux, à l'inverse de la plupart des autres femmes, et je lui ai parlé de toi. Quand elle te verra, elle n'aura pas peur, et elle t'appellera par ton nom. Ce sera le meilleur moyen de la reconnaître : ton nom !

Estimant qu'il avait reçu assez d'instructions, Gratch sauta sur place en battant des ailes, pressé de partir et de ramener Kahlan à son ami.

Richard ouvrit la fenêtre. Alors que des flocons s'engouffraient dans la salle, les deux compagnons s'étreignirent une dernière fois.

— Elle s'éloigne d'ici depuis deux semaines, et elle continuera jusqu'à ce que tu la rejoignes. Il te faudra peut-être des jours, alors, ne

te décourage pas. Surtout, ne prends pas de risques inutiles. Je veux que tu reviennes entier, pour qu'on puisse se battre comme des chiffonniers. Compris ?

Gratch lâcha un grognement joyeux et sauta sur le rebord de la fenêtre.

— Grrrratch aaaime Raaach aard.

— Je t'aime aussi, fit Richard en agitant la main. Bon voyage, et sois prudent…

Le garn salua son ami, décolla, et disparut très vite dans la nuit. Devant le ciel d'un noir d'encre, le Sourcier se sentit plus seul que jamais. Les gens qui l'entouraient ne pouvaient rien y changer. Présents à ses côtés parce qu'ils étaient liés à lui, croyaient-ils à la cause qu'il défendait ? Hélas, c'était impossible à dire…

Kahlan avait quitté Aydindril depuis deux semaines. Il en faudrait une – voire deux, en cas de difficultés – à Gratch pour la rattraper. Bref, dans le meilleur des cas, Kahlan et Zedd ne seraient pas de retour en Aydindril avant un bon mois, et sans doute plus. Et il se languissait déjà de ses amis !

Leur séparation avait déjà trop duré, mais il devrait prendre son mal en patience, comme toujours…

Richard referma la fenêtre et se tourna vers les deux Mord-Sith.

— Gratch est vraiment votre ami…, souffla Cara.

La gorge trop nouée pour se risquer à parler, le Sourcier hocha lentement la tête.

Après un bref regard à Raina, Cara se lança :

— Seigneur Rahl, nous avons débattu entre nous, et décidé que vous seriez plus en sécurité en D'Hara. Nous laisserons un régiment ici pour accueillir votre reine et l'escorter ensuite jusqu'au Palais du Peuple.

— Combien de fois devrai-je répéter que c'est hors de question ? L'Ordre Impérial veut conquérir le monde. L'en empêcher est mon devoir de sorcier.

— Alors que vous ne savez pas comment utiliser votre don ? À quoi sert un sorcier qui ignore tout de la magie ?

— Je n'y connais rien, c'est vrai, mais Zedd m'apprendra tout ce qu'il faut. Dès son arrivée, nous nous mettrons au travail, et l'Ordre Impérial ne pourra pas s'emparer du monde.

— Les gens rêvent toujours de ce qu'ils n'ont pas, fit Cara, et l'Ordre n'échappe pas à cette règle. Mais vous n'êtes pas obligé de rester ici pour le combattre. Qui vous empêche de diriger la guerre à distance ? Quand les délégations reviendront et vous remettront la reddition de leurs chefs, les Contrées du Milieu seront à vous. Alors, vous régnerez sur le monde sans devoir prendre le moindre risque. De

toute façon, une fois les royaumes sous votre coupe, l'Ordre aura perdu la partie.

— Vous ne comprenez pas…, dit Richard en s'engageant dans l'escalier. C'est plus compliqué que ça. L'Ordre Impérial s'est gagné des alliés partout dans le Nouveau Monde.

— Le Nouveau Monde ? répéta la Mord-Sith alors que Raina et elle emboîtaient le pas à leur maître. Qu'est-ce que c'est ?

— Il est composé de Terre d'Ouest, ma patrie, des Contrées du Milieu et de D'Hara.

— À mes yeux, c'est le monde tout court, objecta Cara.

— Ainsi parle un poisson dans son bocal, dit Richard. Tu crois que l'univers se réduit à ce que tu connais ? Qu'il n'y a rien au-delà des océans ou des chaînes de montagnes ?

— Seuls les esprits savent ce qu'il en est, déclara Cara en s'arrêtant au pied des marches. Qu'en pensez-vous, seigneur ? Il y aurait d'autres pays au-delà des nôtres ? Des… bocaux… inconnus ? Un peu partout ?

— Je n'en sais rien…, avoua Richard. Mais j'ai une certitude : au sud se dresse l'Ancien Monde !

— Là-bas, il n'y a que des terres ravagées, fit Raina en croisant les bras.

— Je connais ces étendues désertes, Raina. Jusqu'à récemment, on les nommait la vallée des Âmes Perdues. D'un océan à l'autre, une barrière – les Tours de la Perdition – interdisait à quiconque de traverser la vallée. Ces tours ont été érigées il y a trois mille ans par des sorciers incroyablement puissants. Ainsi défendu, l'Ancien Monde a fini par disparaître de nos mémoires. Mais il existe bel et bien.

— Comment le savez-vous ? demanda Cara.

Le Sourcier entreprit de traverser la salle, et les deux femmes le suivirent.

— J'ai vécu quelque temps à Tanimura, une ville de l'Ancien Monde qui abrite le Palais des Prophètes.

— Vraiment ? lança Raina, dubitative. (Elle échangea un regard inquiet avec Cara.) Si personne ne peut traverser, comment avez-vous fait pour passer ?

— C'est une longue histoire… Pour résumer, des femmes très spéciales, les Sœurs de la Lumière, m'ont amené à Tanimura. Pour franchir la barrière, il faut avoir le don, mais pas trop puissant, sinon on est détruit par les sortilèges. Personne d'autre ne peut traverser – enfin, ne *pouvait*, car la barrière n'existe plus. Une bonne et une mauvaise chose, puisque l'Ordre Impérial vient de l'Ancien Monde. Le voyage sera long, mais ses hordes déferleront tôt ou tard sur nous.

— Et pourquoi cette… barrière… a-t-elle disparu après trois mille ans d'existence ? demanda Cara, de plus en plus soupçonneuse.

Richard s'éclaircit la gorge tout en montant sur l'estrade.

— J'ai peur que ce soit ma faute… J'ai détruit les sortilèges. Il n'y a plus de barrière, et la vallée des Âmes Perdues est redevenue une prairie verdoyante.

— Tu entends ça, Raina ? lança Cara à sa compagne. Et il voudrait nous faire croire qu'il ne connaît rien à la magie !

— Si je comprends bien, seigneur Rahl, dit Raina, vous êtes responsable de cette guerre. Sans vous, elle n'aurait pas été possible.

— Non… Mais j'ai déjà dit que c'est une longue histoire. (Nerveux, Richard se passa une main dans les cheveux.) Avant même la disparition de la barrière, l'Ordre s'était infiltré dans le Nouveau Monde. Il y avait recruté des alliés, et le massacre d'Ebinissia est antérieur à la destruction des Tours de la Perdition. À présent, il n'y a plus rien pour retenir ou ralentir ces soudards. Ne les sous-estimez surtout pas. Ils ont des sorciers et des magiciennes dans leurs rangs, et leur but ultime est de détruire la magie.

— Seigneur Rahl, fit Cara, ça n'a aucun sens ! Pourquoi engager des sorciers quand on rêve d'anéantir la magie ?

— Vous voulez tous que je sois la magie qui s'oppose à la magie, n'est-ce pas ? Pour quelle raison ? (Il désigna Ulic, puis Egan.) Parce que ces hommes sont l'acier qui affronte l'acier, et rien d'autre. Pour détruire la magie, il faut y recourir ! Prenez votre exemple… Les Mord-Sith ont un pouvoir. Et pourquoi, selon vous ? Afin de combattre celui des autres. Votre variante du don vous permet de voler la magie d'un adversaire et de la retourner contre lui. C'est l'objectif de l'Ordre Impérial. Les sorciers qui le servent sont des outils, comme vous, lorsque vous torturiez les ennemis de Darken Rahl.

» Nous avons tous les trois des pouvoirs, et l'Ordre voudra tôt ou tard nous éliminer. À cause du « lien », tous les D'Harans risquent un jour de devenir les cibles de l'Ordre, s'il décide d'exterminer la vermine magique. Un jour ou l'autre, ces fous écraseront D'Hara comme ils ont écrasé les Contrées du Milieu.

— L'armée d'harane leur bottera les fesses ! intervint soudain Ulic, l'air sûr de lui comme s'il venait de prédire que le soleil se lèverait le lendemain matin.

— Avant mon arrivée, rappela Richard, D'Hara avait pactisé avec l'Ordre Impérial au point de raser Ebinissia en son nom. En Aydindril, nos troupes n'étaient-elles pas dirigées par les chefs de l'Ordre Impérial ?

Il y eut un long silence gêné.

— Dans la confusion de la guerre, dit enfin Cara, comme si elle pensait tout haut, certains de nos soldats, loin du pays, ont dû sentir que le lien était brisé. Cela s'est produit au palais, quand vous avez tué Darken Rahl. Sans un nouveau maître Rahl pour les guider, ces

hommes ont dû errer comme des âmes en peine. Ils se sont alliés à l'Ordre parce qu'il leur fallait un guide, à un moment décisif de leur vie. Maintenant, c'est terminé ! Nous avons un nouveau seigneur et le lien sera restauré chez tous les D'Harans.

— C'est ce que j'espère, admit Richard en se laissant tomber sur le Prime Fauteuil.

— Raison de plus pour retourner en D'Hara ! insista Raina. Si nous vous protégeons comme il le faut, le lien revivra dans tous les cœurs, et nos compatriotes cesseront de se rallier à l'Ordre Impérial. Mais si vous mourez, brisant de nouveau le lien, nos troupes iront de nouveau jurer allégeance à l'Ordre. Laissons les Contrées livrer les batailles qui les concernent. Les sauver de leur propre bêtise n'entre pas dans nos attributions.

— Tous les habitants des Contrées le payeront tôt ou tard de leur vie, dit Richard. Avant de périr, ils vivront les mêmes atroces expériences que vous, sous le joug de Darken Rahl. Tant qu'il y aura une chance d'empêcher ça, nous ne pourrons pas rester les bras croisés. Il faut agir avant que les Contrées du Milieu se soient choisies un nouveau maître !

— Esprits du bien, souffla Cara, il n'y a pas pire fléau qu'un homme dévoué à une juste cause ! Seigneur, rien ne vous oblige à être l'âme de la résistance.

— Si je refuse de jouer ce rôle, répondit Richard, nous vivrons bientôt tous sous la domination de l'Ordre Impérial. Jusqu'à la fin des temps, le monde appartiendra à un ramassis de soudards. Et ne vous faites pas d'illusions : ça ne finira jamais, parce que les despotes ne se lassent pas de la tyrannie.

Un long silence suivit cette affirmation sinistre.

Richard se radossa dans son fauteuil, si fatigué qu'il doutait pouvoir garder longtemps les yeux ouverts. Pourquoi s'épuisait-il à vouloir convaincre ces gens ? À l'évidence, ils ne comprenaient pas ce qu'il tentait de faire. Ou ils s'en fichaient royalement !

— Nous ne voulons pas vous perdre, seigneur Rahl, dit Cara en se penchant vers lui. Ni revenir à ce qu'étaient nos vies avant vous. (La Mord-Sith semblait au bord des larmes.) Nous aimons faire des choses simples, comme plaisanter et rire. Naguère, c'était impossible. Au moindre faux pas, nous risquions d'être battues, ou pire encore. Savez-vous ce que c'est, vivre en permanence avec la peur ? Aujourd'hui, tout a changé, et nous refusons de revenir en arrière. Si vous sacrifiez votre vie pour les Contrées du Milieu, votre successeur…

La Mord-Sith se tut. La suite allait de soi.

— Cara… et tous les autres… écoutez-moi bien. Si nous ne faisons rien, c'est ce qui arrivera au bout du chemin. Ne le voyez-vous pas ? Si je n'unis pas les Contrées pour les diriger d'une main de fer – mais au

nom de la justice – l'Ordre Impérial les grignotera morceau après morceau. Et après, ce sera le tour de D'Hara, puis du monde entier. Je ne lutte pas parce que j'en ai envie, mais parce que je suis le mieux placé pour réussir. Si je me dérobe, aucun lieu ne sera plus sûr pour moi. Mes ennemis me débusqueront, et ils me tueront.

» La conquête et le pouvoir ne m'intéressent pas. Mon seul désir, c'est d'avoir une famille et de vivre en paix.

» Pour atteindre ce but, je dois d'abord montrer aux Contrées que nous sommes forts, et qu'il n'y aura pas de favoritisme ni de tricherie. Il ne s'agira pas d'une alliance de fortune, solidaire uniquement quand c'est pratique. Nous nous serrerons les coudes les bons comme les mauvais jours, c'est impératif ! Nos partenaires doivent croire que nous luttons pour la justice, et qu'ils peuvent nous rejoindre en toute sécurité. Certains d'avoir leur place à nos côtés, ils sauront qu'ils ne devront plus jamais se battre seuls lorsqu'il faudra prendre les armes pour défendre la liberté. Bref, nous devons être puissants et leur inspirer confiance. Sinon, ils nous tourneront le dos.

Personne n'émit de commentaires. Richard s'adossa à son fauteuil, et ferma les yeux. À coup sûr, ces gens le prenaient pour un fou. S'inquiéter de ce qu'ils pensaient ou pas était une perte de temps. Il donnerait des ordres, et tous obéiraient, que ça leur plaise ou non !

— Seigneur Rahl, dit enfin Cara, écoutez-moi bien ! (Richard ouvrit les yeux : campée devant lui, l'air pas commode, la Mord-Sith le foudroyait du regard.) Je ne changerai pas les couches de votre rejeton, je ne lui donnerai pas de bain, je ne le lui taperai pas dans le dos pour qu'il fasse son rot, et je ne gazouillerai pas devant lui comme une imbécile !

Un sourire flotta soudain sur les lèvres du jeune homme, ramené à son passé par cette déclaration péremptoire…

Un jour, en Terre d'Ouest, avant que cette horrible aventure ait commencé, la sage-femme, dans tous ses états, était venue chercher Zedd. Elayne Seaton, une fille à peine plus âgée que Richard, mettait au monde son premier enfant, et cela ne se passait pas très bien. Le dos tourné à Richard, la femme avait débité son discours à Zedd entre deux halètements.

Avant de savoir qu'il était son grand-père, Richard tenait Zedd pour son meilleur ami. Comme tout le monde, il ignorait que le vieil homme était un sorcier, le prenant pour un sage quasiment omniscient qui savait lire dans les nuages, guérir la plupart des maladies, déterminer où il fallait creuser un puits et dire quand il convenait de préparer une tombe. Comme de juste, c'était aussi un expert en matière d'accouchements.

Richard connaissait bien Elayne. Elle lui avait appris à danser,

pour qu'il puisse inviter une jeune fille à la fête du solstice d'été. Élève studieux, il s'était acharné jusqu'à ce qu'une réalité déplaisante douche son enthousiasme. Serait-il capable de tenir une femme dans ses bras sans la casser en deux ? Tout le monde lui rappelait sans cesse qu'il était fort et devait prendre garde à ne pas blesser les gens. Ayant changé d'avis, il avait tenté de se défiler. Hilare, Elayne l'avait enlacé et entraîné dans une gigue endiablée en sifflotant un air joyeux.

En matière de naissance, le jeune homme était parfaitement ignare. Après avoir entendu le discours de la sage-femme, il ne se sentait aucune envie d'approfondir ses connaissances. S'approchant de la porte, il allait sortir, décidé à s'éloigner autant que possible de la maison d'Elayne, quand Zedd, sa sacoche de potions à la main, l'avait rattrapé par la manche.

— Viens avec moi, mon garçon. Je sens que tu pourrais m'être utile.

Richard s'était défendu, arguant qu'il ignorait tout des joies de l'enfantement. Mais quand le vieil homme avait une idée en tête, mieux valait essayer de négocier avec une pierre.

— On ne sait jamais, Richard, avait-il dit en poussant le jeune homme vers la porte, tu pourrais apprendre une ou deux choses…

Henry, le mari d'Elayne, était parti avec une équipe qui collectait de la glace pour les auberges. Avec le mauvais temps, il n'était pas encore revenu de ses livraisons, dans les villes voisines.

Des femmes avaient investi la demeure des Seaton, toutes massées dans la chambre d'Elayne. Zedd avait ordonné à son jeune ami de s'occuper du feu et de faire bouillir de l'eau. L'attente, avait-il prévenu, risquait d'être longue.

Assis dans la cuisine froide, le front ruisselant de sueur, Richard avait serré les poings en écoutant les cris les plus horribles qu'il ait jamais entendus. Entre deux hurlements, la sage-femme et ses compagnes prodiguaient à la pauvre Elayne des encouragements qui ne semblaient pas avoir beaucoup d'effet.

Le jeune homme avait attisé le feu et fait fondre de la neige dans une grande bouilloire, afin d'avoir un prétexte pour sortir. Pensant que ses deux amis, avec un nouveau-né, auraient besoin de plus de bois, il en avait débité un bon stère. En pure perte : les cris d'Elayne lui perçaient toujours les tympans. Et ils lui glaçaient les sangs. Moins à cause de la douleur qu'ils exprimaient que de la panique qu'on y entendait…

Richard savait qu'Elayne allait mourir. Sinon, la sage-femme n'aurait pas été chercher Zedd. N'ayant jamais vu de cadavre, il refusait que le premier soit celui de son amie, dont il se souvenait encore du rire, lors de leur fameuse leçon de danse. Avec quelle grâce elle avait fait mine de ne pas voir qu'il était rouge jusqu'aux oreilles !

Assis à la table, le regard dans le vide, le jeune homme avait longuement pensé au monde, décidément impitoyable pour tous les êtres vivants. Puis un dernier cri avait retenti, plus terrible que tous les autres, le faisant frissonner d'angoisse. Quand le hurlement s'était tu – ou plutôt étranglé –, Richard avait plissé les paupières pour retenir ses larmes.

Dans le sol gelé, creuser une tombe serait quasiment impossible. Mais pour Elayne, s'était-il juré, il réussirait envers et contre tout. Pas question de garder jusqu'au printemps son corps gelé dans la remise du croque-mort ! Avec sa force, il parviendrait à vaincre la terre, même s'il lui fallait un mois pour ça ! Après tout, Elayne lui avait appris à danser…

Zedd était soudain sorti de la chambre, un minuscule fardeau dans les bras.

— Richard, viens par ici, avait-il dit. (Tendant à son protégé une sorte de petit singe rouge qui battait des bras et des jambes, il avait lâché :) Lave-le en douceur, fiston.

— Pardon ? Comment veux-tu que je fasse ça ?

— Avec de l'eau chaude, bien sûr ! Fichtre et foutre, mon garçon, tu en as fait bouillir, non ? (Richard désigna la bouilloire.) Parfait. Mais ne l'ébouillante pas, surtout ! Un bain tiède, voilà ce qu'il lui faut. Quand tu auras fini, enveloppe-le dans cette couverture et ramène-le dans la chambre.

— Zedd… pourquoi ne pas demander aux femmes ? Elles ont l'habitude. Pas moi ! Par les esprits, ne peuvent-elles pas s'en charger ?

Ses cheveux blancs en bataille, Zedd avait foudroyé le jeune homme du regard.

— Si j'avais voulu qu'elles le fassent, fiston, je leur aurais demandé.

Il était retourné dans la chambre, claquant la porte derrière lui. Paralysé, Richard n'avait d'abord pas bougé, craignant d'écrabouiller le petit singe rouge. Bon sang, comment pouvait-on être aussi minuscule ?

Puis le jeune homme avait souri – la dernière réaction qu'il aurait cru avoir. Il tenait dans ses bras une personne – un nouvel esprit venu au monde. Une sorte très particulière de magie…

Quand il avait ramené le nouveau-né, propre comme un sou neuf, dans la chambre, Richard avait failli éclater en sanglots en découvrant qu'Elayne était toujours de ce monde.

— Elayne, tu es une sacrée bonne danseuse, avait-il dit, incapable de trouver autre chose à déclarer. Mais comment as-tu réussi une telle merveille ? C'est incroyable !

Autour du lit, les femmes l'avaient regardé comme s'il était l'idiot

du village.

— Un jour, c'est toi qui apprendras la danse à Bradley, avait soufflé Elayne, souriante malgré son épuisement.

Elle avait tendu les bras, rayonnante, quand Richard s'était penché pour lui donner le bébé.

— Eh bien, fiston, tu y es arrivé ! avait lancé Zedd. Tu as appris quelque chose, au moins ?

Aujourd'hui, Bradley avait dix ans et il appelait le jeune homme « oncle Richard »…

Savourant le silence, le Sourcier émergea lentement du passé et réfléchit à ce que lui avait dit Cara.

— Tu pouponneras, Cara, que ça te plaise ou non… Et tant pis si je dois vous l'ordonner à toutes ! Vous sentirez une nouvelle vie palpiter entre vos bras, et vous découvrirez une autre magie que celle de vos Agiels. Quand vous changerez l'enfant, avant de le baigner, de le nourrir et de lui taper dans le dos, vous saurez que quelqu'un en ce monde a besoin de votre tendresse et de vos soins, et que j'ai assez confiance pour vous confier mon enfant. Enfin, vous gazouillerez, de gré ou de force, et vous rirez de joie en pensant à un avenir radieux. Avec un peu de chance, vous oublierez les gens que vous avez tués…

» Si le reste vous dépasse, comprenez au moins cette partie de mes motivations. Ce n'est pas trop compliqué, non ?

Richard se laissa aller dans son siège, autorisant ses muscles à se détendre pour la première fois depuis des heures. Bercé par le silence, il pensa à Kahlan et laissa son esprit dériver.

— Si vous vous faites tuer en essayant de changer le monde, seigneur Rahl, souffla Cara, des sanglots dans la voix, je vous casserai tous les os de mes propres mains !

Perdu dans la contemplation des points lumineux qui dansaient sous ses paupières closes, Richard sentit qu'il souriait.

Il était assis sur le Prime Fauteuil, à l'endroit même où Kahlan avait longtemps dirigé les Contrées du Milieu. Sur sa nuque, il sentait peser les regards de Magda Searus et de Merritt, qui l'avaient entendu, un peu plus tôt, prononcer l'arrêt de mort de l'alliance qu'ils avaient forgée au nom de la paix et de la justice.

Richard s'était engagé dans cette guerre sous la bannière des Contrées du Milieu. Aujourd'hui, il commandait ses anciens ennemis et il venait de plaquer son épée sur la gorge de ses alliés.

En un jour, il avait mis le monde sens dessus dessous…

Dissoudre les Contrées du Milieu était la bonne solution, il le savait. Mais qu'en penserait Kahlan ? Elle l'aimait et comprendrait sûrement… Enfin, il fallait l'espérer !

Et Zedd, qu'en dirait-il ?

Les mains posées sur les accoudoirs du Prime Fauteuil, il imagina

que Kahlan l'enlaçait, comme la nuit précédente, dans cet étrange lieu entre les mondes. De sa vie, il n'avait jamais été plus heureux. Et personne ne l'avait aimé aussi fort…

Il crut entendre une voix lui conseiller de se trouver un lit.

Un peu trop tard, puisqu'il dormait déjà…

Chapitre 17

Les centaines – voire les milliers – de soudards d'harans qui encerclaient son palais ne parvinrent pas à gâcher la bonne humeur de Tobias Brogan. Les choses évoluaient merveilleusement bien. Pas comme il le prévoyait le matin, mais quelle importance ?

Les sbires de Rahl laissèrent entrer Brogan et ses compagnons sans les ennuyer. Mais ils les avertirent qu'ils seraient avisés de ne pas sortir pendant la nuit.

Leur arrogance l'irrita un instant. Il l'oublia vite, trop intéressé par les sujets qu'Ettore « travaillait » pour s'indigner vraiment du manque de diplomatie de ces brutes. À coup sûr, il obtiendrait toutes les réponses à ses questions, car le jeune homme était doué pour ce genre de mission. Même sans les conseils éclairés d'un frère plus expérimenté – la première fois qu'il travaillait en solo ! – Ettore aurait sûrement réussi à briser la résistance de la vieille folle.

Tobias secoua la neige de sa cape sur le tapis rubis et or. Sans prendre la peine de s'essuyer les pieds, il traversa les antichambres impeccablement briquées, puis s'engagea dans le dédale de couloirs qui conduisait à l'escalier. Les corridors aux boiseries dorées éclairées par la lumière vacillante des lustres en cristal grouillaient de gardes en cape pourpre qui s'empressèrent de saluer leur chef. Très concentré, Tobias ne daigna pas leur accorder un hochement de tête.

Galtero et Lunetta sur les talons, il gravit les marches deux par deux. Contrairement aux murs du niveau principal, ornés de portraits de souverains et de tapisseries illustrant leurs exploits, pour la plupart imaginaires, ceux du sous-sol, en pierre brute, étaient aussi déprimants pour l'œil que glaciaux au toucher. Mais la pièce où allaient entrer Brogan, Galtero et Lunetta serait délicieusement chaude…

Tout en lissant sa moustache, Tobias eut une grimace dégoûtée, car son corps lui faisait un mal de chien. Avec l'âge, le froid devenait le pire ennemi des articulations. Agacé, il s'ordonna d'oublier ces viles contingences et de se focaliser sur sa mission sacrée. Cette nuit, le Créateur ne lui avait pas ménagé son aide, et il fallait en tirer profit.

Dans le donjon, les couloirs ne grouillaient plus de soldats du Sang de la Déchirure. Une démarche logique, puisqu'on ne pouvait pas, de là, entrer ou sortir du palais. Toujours sur ses gardes, Galtero s'arrêta devant la porte de la salle d'interrogatoire et sonda le corridor, à droite et à gauche. Lunetta attendit patiemment qu'il en ait terminé.

Félicitée par Tobias, tout particulièrement pour son dernier sort, elle rayonnait, fidèle reflet de la jubilation de son frère.

Tobias entra dans la pièce et aperçut Ettore, un grand sourire sur les lèvres.

Une expression des plus étranges, pour un cadavre…

Le jeune homme était suspendu à une corde attachée aux deux extrémités du tisonnier qui lui traversait le crâne au niveau des oreilles. Ses pieds oscillaient au-dessus d'une flaque de sang déjà coagulé.

On lui avait tranché la gorge avec une précision chirurgicale. Au-dessous de la plaie, il ne lui restait plus un pouce de peau. Sur le sol, proprement rangées, gisaient des bandelettes d'épiderme encore suintantes de sang.

Juste au-dessus des côtes, une autre incision barrait la cage thoracique du malheureux. Elle avait servi à lui retirer le foie, posé sur les dalles à ses pieds.

Le cadavre portait quelques traces de morsures sur les flancs. D'un côté, la chair avait été déchiquetée par des dents d'adulte. De l'autre, une bouche plus petite s'était contentée de la mâchouiller.

Brogan se retourna, cria de rage et gifla Lunetta, qui valsa en arrière et percuta le mur, près de la cheminée, avant de glisser mollement sur le sol.

— C'est ta faute, maudite *streganicha* ! Tu aurais dû rester ici avec Ettore ! Ce garçon avait encore besoin d'aide !

Les poings sur les hanches, le seigneur général pivota de nouveau et regarda le cadavre écorché du jeune homme qu'il avait jugé à tort si prometteur. Ettore avait de la chance d'être mort. S'il lui était resté un souffle de vie, Brogan l'aurait achevé de ses mains pour le punir d'avoir laissé la vieille sorcière échapper à un juste châtiment. Permettre l'évasion d'un messager du fléau était inexcusable. Un authentique chasseur de démons aurait tué son prisonnier avant de mourir, même s'il avait fallu pour cela lui déchiqueter la gorge avec ses dents. Et le sourire moqueur d'Ettore faisait enrager Tobias.

— Tu nous as trahis, Ettore ! cria-t-il en giflant le mort. Je te chasse du Sang de la Déchirure, et je te condamne à une éternité de déshonneur. Ton nom sera rayé des registres, comme si tu n'avais jamais existé !

— Je t'avais bien dit que je devais rester, souffla Lunetta en se relevant péniblement. Et je te l'avais demandé, Tobias !

— Ne te cherche pas d'excuses, vermine ! Si tu savais à quel point cette vieille était dangereuse, tu aurais dû insister !

— Je l'ai fait, se défendit Lunetta en essuyant ses larmes de douleur. Et tu… vous m'avez ordonné, seigneur général, de venir avec

vous.

Tobias ne prit pas la peine de répondre.

— Galtero, va préparer des chevaux ! lâcha-t-il.

Il aurait pu égorger Lunetta sur-le-champ ! Voir son sang s'ajouter à celui d'Ettore eût été un plaisir. Au nom du Créateur, il en avait assez du pouvoir impie de cette chienne ! À cause d'elle, il avait perdu des informations précieuses. Car la vieille vendeuse de gâteaux, à l'évidence, aurait eu beaucoup de choses à lui dire.

— Combien de chevaux, seigneur général ? demanda le colonel.

Brogan regarda sa sœur essuyer le sang qui ruisselait sur sa joue. Il aurait adoré la tuer. L'étriper, même, pour mieux se défouler.

— Trois…, répondit-il à contrecœur.

Avant de sortir, Galtero prit une matraque sur le présentoir d'instruments de torture. Apparemment, les gardes n'avaient pas vu la vieille femme, mais cela ne voulait rien dire, quand on avait affaire à un messager du fléau. Elle pouvait encore rôder dans le donjon, et le colonel n'avait pas besoin d'un dessin pour savoir qu'il fallait la capturer vivante.

Lui trancher la tête d'un coup d'épée aurait été improductif. Si elle était prise, l'heure de la vengeance sonnerait tôt ou tard. Mais d'abord, elle devrait parler…

— Tu sens sa présence dans les environs ? demanda Brogan à sa sœur.

Lunetta secoua la tête. D'ailleurs, elle ne se grattait pas les bras…

Même sans les D'Harans massés autour du palais, chercher quelqu'un, avec cette tempête de neige, aurait été impossible. De plus, Brogan avait un plus gros gibier à traquer. Sans parler du problème que lui posait le seigneur Rahl.

Si la vieille tombait entre ses mains, Tobias saurait lui faire payer ses crimes. Sinon, il n'avait pas de temps à consacrer à une chasse qui serait très probablement infructueuse. Les messagers du fléau couraient les rues. Alors, celui-là ou un autre, où était la différence ? Le chef du Sang de la Déchirure avait des tâches plus urgentes, et une priorité qu'il ne devait jamais perdre de vue : servir le Créateur.

Lunetta approcha de son frère, lui passa un bras autour de la taille, lui caressa la poitrine de sa main libre et constata que son cœur, sous l'effet de la rage, battait comme un tambour.

— Il est tard, Tobias…, souffla-t-elle. Viens au lit. Aujourd'hui, tu t'es épuisé à œuvrer pour la gloire du Créateur. Laisse-moi m'occuper de toi, et tu ne le regretteras pas. (Brogan ne desserra pas les dents.) Galtero a eu son plaisir, et je te donnerai le tien. Si tu veux, je me lancerai un sort de séduction… S'il te plaît !

Tobias réfléchit un moment.

— Nous n'avons pas le temps. Il faut partir au plus vite ! Lunetta,

j'espère que tu retiendras la leçon de cette nuit. Je ne tolérerai plus que tu te comportes mal.

— J'ai compris, seigneur général. Je m'améliorerai, vous verrez. Oh, oui, je ferai de mon mieux…

Tobias ramena sa sœur dans la salle où ils avaient interrogé les témoins. Après avoir récupéré son étui à trophées, il fit mine de sortir, mais se ravisa. La pièce d'argent que lui avait donnée la vieille harpie n'était plus là !

— Après mon départ, personne n'est entré ici ? demanda-t-il à un des soldats qui gardaient la porte.

— Nous n'avons pas vu âme qui vive, seigneur général.

Pourtant, la vieille était venue, et elle avait repris la pièce, histoire de lui laisser un message qui se passait de commentaire…

En chemin, il ne perdit pas de temps à interroger les sentinelles. Ces hommes-là aussi n'auraient rien vu. La sorcière et son familier étaient loin, désormais. Il devait les chasser de son esprit pour se concentrer sur ce qu'il devait absolument faire – et le plus vite possible !

Tobias gagna l'arrière du palais et entrouvrit le portail de la grande cour qui donnait sur les écuries. Galtero devait déjà avoir choisi trois robustes chevaux et réuni les provisions nécessaires pour le voyage.

Avec l'obscurité et la neige, le seigneur général et sa sœur avaient de bonnes chances de ne pas être repérés par les D'Harans. Et si cette partie-là du plan fonctionnait, le reste serait bien moins difficile…

Brogan n'avait rien dit à ses hommes. La traque de la Mère Inquisitrice commencerait dès ce soir, et une colonne n'aurait aucune chance de passer inaperçue. En cas de bataille, les braves du Sang de la Déchirure seraient massacrés jusqu'au dernier. Non qu'ils fussent moins compétents que les D'Harans. Mais à un contre dix, ils n'auraient aucune chance. Ici, ils pourraient toujours occuper l'ennemi, et ils ne risquaient pas de lui livrer des informations qu'ils ne détenaient pas…

Poussant un peu plus le portail, Tobias regarda prudemment dehors. Il n'y avait rien, à part les flocons de neige qui dansaient à la lueur des quelques lampes allumées derrière les fenêtres du deuxième étage. Les éteindre aurait été judicieux, s'il n'en avait pas eu besoin pour s'orienter dans cet environnement inconnu.

— Reste près de moi, Lunetta. Si nous rencontrons des soldats, ils tenteront de nous empêcher de partir. Il ne faut pas que ça arrive, sinon, la Mère Inquisitrice nous échappera.

— Mais, seigneur général…

— Silence ! Si on nous intercepte, je compte sur toi pour forcer le passage. Compris ?

— Face à beaucoup de soldats, je pourrai seulement…

— Ne me pousse pas à bout ! Tu as promis de t'améliorer, et je t'offre une occasion de le faire. Ne me déçois pas, cette fois…

— Oui, seigneur général, chuchota Lunetta en resserrant les pans de son ridicule accoutrement.

Brogan souffla la lampe de l'entrée puis tira sa sœur dehors. Galtero devait les attendre, prêt au départ. S'ils réussissaient à atteindre les écuries, les D'Harans seraient impuissants quand ils en sortiraient sur leurs montures. Avec le rideau de neige, ces crétins n'auraient pas le temps de réagir !

L'optimisme de Brogan fut vite douché. Des silhouettes apparurent devant lui, identifiables malgré les flocons qui tourbillonnaient de plus en plus follement. Des D'Harans !

Reconnaissant le seigneur général, ils dégainèrent leurs armes et appelèrent des renforts à tue-tête. Malgré les hurlements du vent, certains de leurs camarades entendirent et accoururent.

— Lunetta, fais quelque chose ! Ils vont nous encercler !

La *streganicha* commença à réciter un sort, mais il était déjà trop tard. Les D'Harans chargeaient, et une flèche frôla la joue de Tobias. Une bourrasque, plus forte que les autres, avait miraculeusement dévié le projectile pendant son vol…

Miraculeusement ? Non, bien sûr, car c'était l'œuvre du Créateur, acharné à protéger son plus fidèle serviteur.

Lunetta se baissa pour éviter une nouvelle flèche…

Tobias dégaina son épée et songea un instant à battre en retraite dans le palais. Mais ce chemin-là aussi était barré par des D'Harans.

Trop occupée à esquiver les volées de flèches, Lunetta ne pourrait pas lancer un sort de protection. Les dés étaient jetés, et Brogan avait tout perdu…

Soudain, les projectiles cessèrent de siffler à leurs oreilles. Tout autour de Tobias, des cris retentirent alors que les D'Harans tombaient comme des mouches, s'écrasant dans la neige tête la première. Les survivants, comme s'ils étaient devenus fous, flanquaient de grands coups d'épée dans le vide…

… Un vide qui les coupait en deux sans pitié !

Brogan plissa les yeux pour mieux voir. Les D'Harans s'écroulaient les uns après les autres, le ventre ouvert. Et il n'y avait personne en face d'eux !

Le seigneur général ne bougea plus, craignant que les tueurs invisibles décident de s'en prendre à lui.

— Créateur bien-aimé, souffla-t-il, épargne-moi, car j'œuvre pour Ta Gloire !

Des soldats continuaient à courir vers les écuries, immanquablement fauchés par les exterminateurs sans substance. Une bonne centaine de cadavres gisaient déjà sur la neige, abattus avec

une brutalité et une efficacité dont Brogan n'avait jamais été témoin.

Il s'accroupit et rentra la tête dans les épaules.

Peu à peu, il distingua les silhouettes qui taillaient en pièces les D'Harans. Ces hommes en cape blanche, rapides comme l'éclair, se confondaient avec les tourbillons de neige, donnant l'impression à leurs adversaires qu'ils affrontaient des fantômes. Mais ils étaient bien vivants, et plus féroces qu'aucun guerrier que Brogan eût jamais rencontré.

Pas un seul D'Haran ne battit en retraite. Un entêtement admirable, lorsqu'on n'avait aucune chance de se sortir vivant d'une bataille. Quant au crétinisme dont ce comportement témoignait, c'était une autre affaire…

Le silence revint, n'étaient les hurlements du vent. Les hommes de Rahl avaient combattu et connu la défaite. N'en voyant plus un debout, Tobias laissa errer son regard sur les cadavres que la neige aurait recouverts dans moins d'une heure.

Les hommes en cape blanche, aussi légers que le vent, avancèrent vers Brogan, qui sentit la garde de son épée glisser de ses doigts gelés. Il voulut crier à Lunetta de jeter un sort, mais sa voix s'étrangla dans sa gorge quand il vit mieux les fabuleux guerriers.

Ce n'étaient pas des hommes du tout !

Ces créatures de l'enfer aux bras musclés couverts d'écailles blanches brandissaient des couteaux à trois lames dégoulinant de sang. Sous leurs capuches, Tobias aperçut des têtes rondes parfaitement chauves à la peau lisse tendue à craquer.

Les abominations rivèrent leurs yeux de fouine sur le seigneur général et sa sœur.

Brogan avait vu leurs semblables devant le Palais des Inquisitrices. La sinistre collection du seigneur Rahl, constituée à la pointe de l'épée…

Des mriswiths !

Mais comment Rahl, ou quiconque d'autre, avait-il pu venir à bout de ces combattants d'élite ?

Un des monstres s'arrêta à trois pas de Tobias.

— Partir…, dit-il d'une voix sifflante.

— Pardon ? s'étrangla Brogan.

— Fuir ! cria le monstre en zébrant l'air avec son étrange couteau. S'évader !

— Pourquoi ? Je veux dire, pour quelle raison êtes-vous venus à notre secours ?

— Celui qui marche dans les rêves veut que vous partiez d'ici, dit le monstre. (Sa bouche sans lèvres se fendit, sans doute pour imiter un sourire.) Partez avant que d'autres soldats arrivent. Vite !

— Mais…

Le mriswith s'enveloppa dans sa cape, se détourna et disparut dans les tourbillons de neige. Les yeux plissés, Brogan ne distingua plus aucun de leurs sauveteurs.

Pourquoi ces monstres l'avaient-ils aidé ? Au nom de quoi avaient-ils massacré ses ennemis ? Et quel intérêt avaient-ils à le savoir libre ?

Soudain, la vérité se déversa en lui comme une source agréablement chaude. Quel idiot il était ! Le Créateur lui avait envoyé du secours, ça sautait aux yeux ! Malgré leur aspect déconcertant, les mriswiths étaient des champions du bien !

Enfin, tout devenait limpide ! Rahl avait tué des mriswiths au nom du Gardien, son maître. Donc, ces « monstres » n'étaient pas maléfiques. Sinon, le nouveau seigneur de D'Hara aurait combattu à leurs côtés !

Tout se tenait. « Celui qui marche dans les rêves » entendait sauver Brogan. Et qui rendait visite au général dans ses songes ? Le Créateur, évidemment…

— Lunetta, dit Tobias en se tournant vers sa sœur, recroquevillée derrière lui, tu sais que le Créateur vient souvent me parler dans mes rêves. C'est lui qui nous a envoyé ces guerriers ! Tu as entendu ce que celui-là a dit, n'est-ce pas ? Le Créateur est venu à mon secours.

La vieille femme écarquilla les yeux.

— Seigneur général, Il est intervenu en votre faveur pour ruiner les plans du Gardien ! Le Créateur en personne veille sur vous. Un grand avenir vous attend, c'est une certitude !

Tobias retrouva son épée, à demi enfouie sous la neige. Ravi, il se releva et bomba le torse.

— Tu as raison, Lunetta. J'ai accompli Sa volonté, et en retour, Il m'offre Sa protection. À présent, il faut nous hâter, comme Ses messagers nous l'ont conseillé. Pour servir Sa gloire, nous devons partir d'ici.

Alors que Tobias avançait dans la neige, slalomant entre les cadavres, une grande silhouette se dressa soudain devant lui.

— Eh bien, général, on s'offre une petite promenade ? Et toi, magicienne, tu veux me jeter un sort ?

Tobias tenait toujours son épée, mais il comprit qu'il ne serait pas assez rapide.

Un bruit d'os qui se brisent le fit sursauter. L'ombre qui lui barrait le chemin s'écroula, révélant Galtero, son gourdin au poing.

— Colonel, tu t'es montré digne de ton grade, cette nuit, soupira Brogan.

Le Créateur venait de leur offrir un inestimable trophée. Une fois encore, il se vérifiait que rien ne restait jamais hors d'atteinte des vrais

croyants. Par bonheur, Galtero avait eu la présence d'esprit d'utiliser son gourdin, pas une lame…

Le crâne de leur proie saignait, mais elle respirait toujours.

— Eh bien, voilà une nuit des plus fructueuses, se réjouit Tobias. Lunetta, avant de guérir cette vermine, tu as un travail à accomplir pour glorifier le Créateur.

La *streganicha* se pencha sur la silhouette inconsciente et passa une main dans ses cheveux châtains poisseux de sang.

— Je devrais peut-être commencer par le sort de guérison. Galtero ne connaît pas sa force…

— D'après ce que j'ai entendu dire, chère sœur, ce ne serait pas judicieux… La thérapie attendra… (Brogan se tourna vers Galtero et désigna les écuries.) Les chevaux sont prêts ?

— Oui, seigneur général. Ils n'attendent plus que nous.

Tobias tira de sa ceinture le couteau que le colonel lui avait remis.

— Dépêchons-nous, Lunetta. L'émissaire du Créateur a dit que nous devions fuir. (Il se pencha et fit rouler leur proie sur le dos.) Ensuite, nous nous lancerons à la poursuite de la Mère Inquisitrice.

— Seigneur général, ne vous ai-je pas répété que le sort de mort nous empêchera de l'identifier ? Il est impossible de voir les fils d'une pareille Toile. Nous ne la reconnaîtrons pas, Tobias !

— Tu te trompes, très chère, répondit Brogan avec un rictus qui tordit étrangement la cicatrice, au coin de sa lèvre. J'ai vu tes fameux fils. La Mère Inquisitrice se nomme Kahlan Amnell !

Chapitre 18

Comme elle l'avait redouté, Verna était prisonnière.

Après avoir dûment paraphé un document comptable assommant, elle passa au suivant, l'air accablé.

Prisonnière de son poste, dans une cage de paperasses, voilà ce qu'elle était…

Bâillant à s'en décrocher les mâchoires, elle étudia une nouvelle liste de chiffres. Les dépenses du palais… Chacune exigeait son approbation, plus un paraphe pour en attester. Pourquoi était-ce indispensable ? À dire vrai, ça restait un mystère pour Verna. Après quelques jours d'exercice du pouvoir, elle ne s'était pas privée de gémir contre cette perte de temps. Les yeux baissés, et en chuchotant pour ne pas embarrasser la Dame Abbesse, les sœurs Leoma, Dulcinia et Philippa lui avaient assuré qu'il s'agissait d'une tâche essentielle. Sans lésiner sur les détails, elles lui avaient décrit les conséquences catastrophiques qu'entraînerait la fin brutale du petit jeu des paraphes. Cesser de s'acquitter d'un travail si facile, et si bénéfique pour les autres, eût été d'un rare égoïsme.

Si Verna décidait quand même de ne plus vérifier les comptes, un déluge de récriminations la guettait.

Dame Abbesse, dès que nos fournisseurs sauront que vous ne les surveillez plus, ils gonfleront leurs factures pour escroquer le palais. Et les Sœurs de la Lumière passeront pour des écervelées qui jettent l'argent par les fenêtres… De plus, sans directives venant de vous, le service comptable refusera de débloquer les paiements. Voulez-vous affamer les familles d'honnêtes travailleurs privés du juste fruit de leur labeur ? Auriez-vous le cœur de condamner des enfants à la misère ? Pour échapper à quelques heures de travail quotidien, êtes-vous prête à devenir la Dame Abbesse la plus décriée de l'histoire ?

Verna soupira et s'attaqua aux dépenses des écuries : le foin, le grain, le salaire du maréchal-ferrant, l'entretien de la sellerie, le remplacement de la sellerie perdue… On avait également dû réparer une stalle, ravagée par un étalon fou furieux, et refaire à neuf une clôture brisée par plusieurs chevaux affolés qui avaient quitté leur enclos en pleine nuit.

Le personnel des écuries aurait besoin d'une bonne mise au point – avec toute la fermeté requise. Une telle série de négligences n'était pas excusable…

Avec un autre soupir, Verna trempa sa plume dans l'encrier,

parapha le récapitulatif et le rangea dans le grand registre qui occupait une bonne moitié de son bureau.

À cet instant, quelqu'un frappa à sa porte.

Déjà concentrée sur le document suivant – la facture à rallonge d'un boucher – Verna ignora l'interruption.

Le montant à payer la fit sursauter. Par le Créateur, le Palais des Prophètes était une véritable pompe à finances !

On frappa de nouveau.

Dulcinia, ou Philippa, devait attendre derrière la porte, les bras chargés d'une nouvelle cargaison de mémos à parapher de toute urgence. Hélas, Verna ne parvenait pas à suivre le rythme, et les documents en souffrance s'accumulaient. Comment Annalina avait-elle pu survivre à ce traitement pendant tant d'années ?

Verna frémit intérieurement. Et si c'était plutôt Leoma, venue porter à son attention une autre calamité provoquée par les « décisions et les déclarations irréfléchies » de la nouvelle Dame Abbesse ? Si elle ne répondait pas, la fâcheuse, qui qu'elle fût, finirait peut-être par se décourager.

Verna avait nommé deux administratrices : Phoebe, sa plus vieille amie, et l'inévitable sœur Dulcinia, qui avait réclamé le poste, arguant à juste titre que son expérience était un atout majeur. En même temps, cela permettrait à la Dame Abbesse de la tenir à l'œil…

Leoma et Philippa, bombardées « conseillères de confiance » se retrouvaient également prises dans les rets de Verna, qui ne se fiait pas le moins du monde à elles. Ni à toutes les autres sœurs, d'ailleurs…

Pourtant, jusque-là, les deux femmes s'étaient montrées soucieuses de défendre au mieux les intérêts de la Dame Abbesse et du palais. Au grand dam de Verna, qui aurait adoré les prendre en défaut.

On frappa encore, poliment, mais avec insistance.

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

La porte s'entrouvrit assez pour laisser passer la tête blonde de Warren, tout sourire en découvrant l'expression maussade de son amie. Derrière lui, Verna vit Dulcinia tendre le cou pour voir où en était la Dame Abbesse dans son duel contre la comptabilité.

Warren entra et balaya du regard la pièce obscure, récemment rénovée. Après le combat perdu d'Annalina contre les Sœurs de l'Obscurité, le bureau avait été livré à une horde d'ouvriers résolus à le remettre en état au plus vite, histoire de faciliter la vie à la nouvelle Dame Abbesse. Verna avait vu la facture, assez élevée pour lui donner de l'urticaire.

Warren vint se camper devant le grand bureau en noyer.

— Bonsoir, Verna. On dirait que tu travailles comme une bête… Des problèmes vitaux, je suppose, pour que tu veilles si tard ?

Les lèvres pincées, Verna voulut se fendre d'une tirade rageuse. Mais Dulcinia l'en empêcha. Avant de refermer la porte sur le visiteur, elle tendit un peu plus le cou et lança :

— Dame Abbesse, j'ai classé les mémos du jour. Dois-je vous les apporter ? Je suppose que vous avez presque fini de parapher le grand livre…

Avec un sourire mauvais, Verna fit signe à son assistante d'approcher. Inquiète, Dulcinia regarda Warren, hésita un moment puis avança en recoiffant à la hâte sa chevelure grise quelque peu en bataille.

— Puis-je vous aider, Dame Abbesse ?

— Oui, ma sœur, fit Verna en croisant les mains sur la table. Une femme de votre expérience n'aura sans doute pas de mal à résoudre une petite énigme… (Elle prit un rapport, sur la pile.) Votre mission vous conduira aux écuries, où nous avons un problème mystérieux…

— Voilà qui semble dans mes cordes, se rengorgea Dulcinia.

— Parfait… Il semble, ma sœur, que nous ayons perdu des chevaux.

Dulcinia se pencha un peu et baissa la voix, imitant à merveille une indulgence toute maternelle.

— Si nous parlons du même rapport, Dame Abbesse, les bêtes, effrayées par on ne sait quoi, se sont enfuies de leur enclos. Et on ne les a pas encore toutes retrouvées, voilà tout…

— Je sais tout cela, ma sœur… Pourtant, j'aimerais que maître Finch m'explique comment il a pu perdre la trace de ces chevaux.

— Excusez-moi, Dame Abbesse, mais je ne comprends pas…

— Vraiment ? Vous m'étonnez… Auriez-vous oublié que nous vivons sur une île ? Puisqu'aucun garde n'a vu ces chevaux traverser un pont, comment ont-ils pu se volatiliser ? À cette époque de l'année, les pêcheurs écument nuit et jour le lac, qui regorge d'anguilles. D'après ce que je sais, ils n'ont pas vu d'étalon traverser à la nage. Alors, où sont-ils ?

— Ils se sont enfuis, Dame Abbesse. Je suis sûre que…

— Et si ce bon maître Finch les avait vendus ? susurra Verna. L'histoire de la fuite couvrirait à merveille sa malversation…

— Dame Abbesse, vous n'accuseriez pas cet homme de…

Verna tapa du poing sur le bureau et se leva d'un bond.

— Il manque aussi de la sellerie, ma sœur ! Les chevaux se seraient-ils harnachés avant de s'enfuir ? Ces animaux ont souvent de drôles d'idées, mais quand même…

— Eh bien… hum…, fit Dulcinia, blanche comme un linge. Je vais…

— … Filer aux écuries et avertir maître Finch que je me pencherai de nouveau sur la question dans deux jours. Si les chevaux ne sont pas

reparus d'ici là, je retiendrai leur prix sur son salaire. Pour la sellerie, c'est sa peau qui nous fournira une partie du cuir de remplacement !

Dulcinia s'inclina et sortit en trombe. Dès que la porte se fut refermée sur elle, Warren éclata de rire.

— On dirait que le métier rentre, mon amie !

— Fais attention à ce que tu dis, Warren ! explosa Verna. Je ne suis pas d'humeur à me laisser marcher sur les pieds.

— Du calme, Verna, dit le futur sorcier, son hilarité douchée. Il s'agit simplement de quelques chevaux… Finch les retrouvera. Ce n'est pas une raison de pleurer !

Surprise, Verna porta une main à sa joue et découvrit qu'elle était humide. Soupirant de lassitude, elle se laissa retomber sur son fauteuil.

— Désolée, Warren. Je n'aurais pas dû crier comme ça… C'est sûrement la fatigue et la frustration…

— Verna, je ne t'ai jamais vue perdre pied à cause de pareilles bêtises. Tout ça pour quelques documents ?

— Quelques documents ? répéta la Dame Abbesse, rouge comme une tomate. Regarde cette montagne de mémos ! Je suis prisonnière entre ces quatre murs, à me demander si on me facture au juste prix le nettoyage et l'enlèvement du fumier ! Tu as une idée de la quantité d'excréments que produisent nos chevaux ? Et de la nourriture qu'ils engloutissent pour mieux nous empuantir ?

— Eh bien, j'admets que…

— Et le beurre ?

— Pardon ?

— Oui, le beurre ! (Verna prit un autre mémo dans la pile.) Nos réserves sont rances, et nous devons les renouveler. Avant, je dois déterminer si le crémier pratique des prix assez intéressants pour devenir notre fournisseur exclusif.

— Ce sont des sujets importants, il faut en convenir…

Verna s'empara d'un autre rapport.

— Et les maçons ? Que dis-tu des maçons, mon bon Warren ? Le toit du réfectoire fuit et il faut le réparer. Mais il y a une affaire de tuiles fracassées par un éclair. Sur une sacrée surface, selon le devis. Il faudra dix ouvriers à plein-temps pendant deux semaines ! Rien que ça… Et qui doit donner l'accord et débloquer les fonds ? La Dame Abbesse, bien entendu !

— Quand les gens travaillent, il faut bien les payer…

Verna caressa du bout de l'index l'antique bague passée à son annulaire gauche.

— Je m'étais juré, si j'arrivais un jour au pouvoir, de modifier le comportement des Sœurs de la Lumière, pour qu'elles servent mieux le Créateur. Et voilà ce qui m'attendait, mon ami. Consulter des

documents nuit et jour, jusqu'à ce que mes yeux louchent !

— Tout ça doit être important…

— Important ? (Avec une révérence volontairement exagérée, Verna saisit un nouveau document.) Voyons ça… Deux de nos jeunes « sujets », ivres morts, ont mis le feu à une auberge. L'incendie a été maîtrisé, mais l'établissement a subi des dégâts et nous demande de payer. (Elle reposa le dossier.) Il faudra que j'aie une longue conversation avec ces deux jeunes gens…

— C'est sans doute la bonne chose à faire, Verna…

La Dame Abbesse s'empara d'un nouveau mémo.

— Le feu d'artifice continue ! La facture d'une couturière, pour les tenues des novices. Mais il y a mieux ! (Elle prit un nouveau document.) Du sel ! Savais-tu qu'il en existe trois sortes ?

— Verna, je…

Prise de frénésie, la Dame Abbesse continua son petit jeu.

— Et celui-là ? (Elle agita la facture avec une gravité parfaitement imitée.) Des fossoyeurs, à présent !

— Quoi ?

— Deux fossoyeurs, te dis-je, qui exigent d'être payés. (Verna plissa le front.) À voir ce qu'ils demandent, leurs tombes doivent être les plus confortables du monde.

— Verna, je crois que tu es restée enfermée trop longtemps. Un peu d'air frais te ferait du bien. Que dirais-tu d'une promenade ?

— C'est une blague ? Warren, je suis débordée !

— La position assise est très mauvaise pour la circulation. Tu as besoin de bouger un peu. (Warren regarda la porte avec une insistance presque comique à force d'être lourde de sous-entendus.) Alors, qu'en penses-tu ?

Verna comprit enfin. Mais si Dulcinia lui avait obéi, il ne restait plus que Phoebe dans le bureau attenant au sien. Son amie Phoebe…

— Eh bien, répondit-elle, se souvenant qu'elle ne pouvait se fier à personne, faire quelques pas me détendrait un peu…

Warren contourna le bureau et prit la Dame Abbesse par le bras.

— Dans ce cas, qu'attendons-nous ?

Verna se dégagea et foudroya du regard l'impudent. Les dents serrées, elle lâcha d'une voix faussement conciliante :

— Rien. Nous y allons…

Dès que la porte s'ouvrit, Phoebe se leva d'un bond pour saluer la Dame Abbesse.

— Vous avez besoin de quelque chose ? Une assiette de soupe ? Un peu de thé ?

— Phoebe, combien de fois devrais-je te dire d'arrêter ces simagrées ! À force de t'incliner dès que j'apparais, tu te feras un tour de reins !

— Oui, Dame Abbesse, souffla la sœur en s'inclinant de plus belle. (Consciente de sa bévue, elle s'empourpra.) Je veux dire… Désolée… Veuillez me pardonner…

Verna mobilisa toute la patience dont elle était encore capable.

— Phoebe, nous nous connaissons depuis notre arrivée au palais. Quand nous étions novices, nous avons souvent écopé de la corvée de vaisselle en punition de… (Verna s'interrompit, soudain consciente de la présence de Warren.) J'ai oublié nos méfaits, mais une certitude demeure : nous sommes de vieilles amies. Tu pourrais t'en souvenir, de temps en temps ?

— Bien sûr… Verna.

Phoebe vira au cramoisi. Même si elle le lui avait ordonné, appeler la Dame Abbesse par son nom lui semblait un petit blasphème.

Dès qu'ils furent dans le couloir, Warren voulut connaître la raison des corvées de vaisselle.

— J'ai oublié, mentit Verna. (Elle jeta un coup d'œil à droite et à gauche pour s'assurer que le corridor était désert.) Quelle idée as-tu derrière la tête ?

— Faire une petite balade, c'est tout… (Warren inspecta à son tour le couloir.) J'ai pensé que la Dame Abbesse aimerait rendre visite à sœur Simona.

De surprise, Verna faillit se prendre les pieds dans un tapis. Depuis des semaines, la pauvre Simona, l'esprit troublé – une sombre histoire de cauchemars – était enfermée dans une pièce protégée par un bouclier. Ainsi, elle ne risquait pas de se blesser ni de faire du mal à un innocent.

— Je suis allé la voir récemment…, souffla Warren.

D'un index, il désigna le sol. Verna comprit qu'il voulait lui indiquer les catacombes.

— Et comment allait-elle ?

Alors qu'ils franchissaient une intersection, le futur sorcier inspecta les couloirs de droite et de gauche. Puis il jeta un nouveau coup d'œil derrière son épaule.

— On ne m'a pas laissé entrer…

Dehors, il pleuvait à verse. Verna se coiffa de son châle et avança bravement, soucieuse de ne pas glisser sur le chemin pavé qui serpentait dans l'herbe gorgée d'eau. Autour d'eux, la lumière des fenêtres se reflétait sur la surface criblée de gouttelettes des bassins d'agrément.

Les gardes postés devant les portes des quartiers de la Dame Abbesse saluèrent les deux amis quand ils s'engagèrent dans une promenade couverte.

Tandis que Warren se secouait comme un chat mouillé, Verna essora son châle et le remit sur ses épaules. Sur les côtés, le passage

était protégé par un simple treillis de vignes. En l'absence de vent, cet écran suffisait à arrêter l'eau.

L'endroit était désert. Et le bâtiment suivant, l'infirmerie, se dressait à une distance respectable.

Verna se laissa tomber sur un banc de pierre. Visiblement prêt à repartir, son compagnon l'imita néanmoins. Sentir sa chaleur, près d'elle, fit un bien fou à la Dame Abbesse. Après sa réclusion volontaire, l'odeur de la terre mouillée lui caressait délicieusement les narines.

Verna n'avait jamais été folle des endroits clos. Fascinée par les grands espaces, elle adorait dormir à la belle étoile et tenir ses réunions de travail dans un bosquet ou au milieu d'un champ. Hélas, cette époque de sa vie était révolue. Un beau jardin s'étendait devant son bureau. Prise par ses occupations, elle n'avait pas eu le temps de mettre le nez dehors pour l'admirer…

Dans le lointain, les tambours continuaient de rouler, tels les battements de cœur d'une bête maléfique géante…

— Je viens d'utiliser mon Han, annonça Warren. Il n'y a personne dans les environs…

— Tu as appris à repérer les adeptes de la Magie Soustractive ?

— Je n'avais pas pensé à ça…

— Bon, que me veux-tu ?

— Tu es sûre que nous sommes seuls ?

— Comment le saurais-je ?

— Bien répondu… (Le futur sorcier regarda autour de lui et déglutit péniblement.) Ces derniers temps, j'ai beaucoup lu, Verna. Et je crois que nous devrions aller voir Simona.

— Tu me l'as déjà dit. Sans préciser pourquoi.

— Certaines de mes lectures traitaient des rêves…

Verna tenta de croiser le regard de son ami, mais il faisait trop sombre.

— Simona en fait de terribles…, dit-elle.

Elle sentait la hanche de Warren contre la sienne. Le pauvre diable tremblait de froid.

Seulement de froid ? se demanda Verna.

Sans réfléchir, elle passa un bras autour des épaules de Warren et l'attira contre elle.

— Verna, je me sens si seul… J'ai peur de parler aux autres, et je jurerais qu'ils passent leur temps à m'espionner. Je redoute qu'on me demande sur quoi je travaille, pour quelle raison et sur les ordres de qui. En trois jours, je ne t'ai vue qu'une fois, et je ne peux me confier à personne d'autre.

— Je sais, Warren, souffla Verna en tapotant le dos de son ami.

J'avais envie de te parler, mais avec tout ce travail…

— Tes ennemies te gardent peut-être occupée pour pouvoir vaquer tranquillement à leurs complots.

— C'est bien possible… Warren, je suis terrorisée aussi. Mon poste me dépasse, et je redoute de précipiter le palais à sa perte si je ne m'acquitte pas de mes devoirs. Du coup, je n'ose pas dire non à Leoma, Philippa, Dulcinia ou Maren. Elles tentent de me conseiller, et si elles sont pour de bon dans notre camp, négliger leurs suggestions risque d'être une grosse erreur. Et quand une Dame Abbesse se trompe, tout le monde paye la note ! Et si elles sont contre moi, eh bien, ce qu'elles me forcent à faire ne semble pas dangereux. Lire des rapports n'a jamais nui à personne.

— Sauf si ça sert à détourner ton attention des choses vraiment importantes.

Verna tapota le dos de Warren puis le repoussa doucement.

— Je sais… Désormais, nous nous « promènerons » aussi souvent que possible. L'air frais me fait vraiment du bien.

— Tu m'en vois ravi, Verna. (Warren se leva et tira sur sa tunique.) Allons voir ce que devient Simona.

L'infirmerie comptait parmi les plus petits bâtiments du complexe de l'île Kollet. Grâce à leur Han, les Sœurs de la Lumière soignaient la plupart de leurs affections bénignes. En général, les maladies qu'elles ne parvenaient pas à traiter seules les conduisaient rapidement au tombeau. Du coup, l'infirmerie abritait essentiellement des membres malades du personnel ou des vieillards. Ayant passé leur vie au service du palais, ces malheureux n'avaient plus personne pour s'occuper d'eux.

C'était également là qu'on enfermait les fous, pratiquement hors d'atteinte des capacités de guérison du Han.

Devant la porte, Verna alluma une lampe avec son pouvoir et la prit pour éclairer leur chemin le long du couloir qui conduisait aux chambres. Quelques-unes étaient occupées, comme en témoignaient les quintes de toux et les reniflements qui filtraient sous la porte.

Au bout de l'aile des malades et des indigents, Verna et Warren durent traverser trois portails immatériels défendus par des boucliers de différentes natures. Les meilleurs champs de force pouvant être neutralisés par les sœurs et les sorciers – même déments –, la quatrième porte, en fer, était fermée par un énorme verrou bardé de sortilèges défensifs. De l'autre côté, le sorcier le plus puissant du monde aurait été incapable d'utiliser son pouvoir pour l'ouvrir. Si Verna ignorait les détails de la Toile en question, elle connaissait son principe de fonctionnement : plus on se servait de magie, plus le verrou tenait en place ! Installé par trois sœurs, ce mécanisme résistait

à tous les assauts lancés par un seul prisonnier…

Les deux soldats en faction devant la porte se mirent au garde-à-vous dès qu'ils aperçurent la Dame Abbesse et son compagnon. Inclinant la tête, ils ne s'écartèrent pas pour autant. Après les avoir salués gaiement, Warren leur fit signe de les laisser passer.

— Désolé, fiston, mais personne n'a le droit d'entrer.

Les yeux rivés sur le garde, Verna écarta son ami et avança d'un pas.

— C'est vrai, « fiston » ? demanda-t-elle. (L'homme hocha la tête.) Et qui a donné cet ordre ?

— Le capitaine, ma sœur. J'ignore d'où il le tient, mais ça doit être d'une de vos collègues très haut placée.

Furieuse, Verna brandit sa bague devant les yeux du soldat.

— Plus haut placée que moi, vous croyez ?

— Bien sûr que non, Dame Abbesse, balbutia l'homme, les yeux ronds. Veuillez m'excuser, je ne vous avais pas reconnue.

— Combien de « patients » y a-t-il derrière cette porte ?

— Un seul, Dame Abbesse. Une sœur…

— Et quelqu'un s'occupe d'elle en ce moment ?

— Non. Les sœurs qui la soignent se retirent pour la nuit…

Une fois qu'ils eurent franchi la porte, et furent hors de portée d'oreille des deux gardes, Warren s'autorisa une petite plaisanterie.

— Tu vois, cette vieille bague a fini par t'être utile !

Verna s'arrêta, l'air intrigué.

— Selon toi, Warren, comment ce bijou est-il arrivé sur son piédestal, après les funérailles ?

Le futur sorcier voulut continuer à sourire, mais le cœur n'y était plus.

— Eh bien, c'est sans doute très simple… mais je n'en sais rien ! Et toi ?

— Une Toile de Lumière protégeait le piédestal et la bague. Ce type de sort n'est pas à la portée de tout le monde. D'après toi, Annalina ne se fiait qu'à moi. Alors, qui a-t-elle chargé d'organiser cette mise en scène ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Warren. Elle n'aurait pas pu s'en occuper elle-même ?

— Depuis son bûcher funéraire ?

— Bien sûr que non ! Mais elle peut avoir tissé la Toile, puis avoir demandé à quelqu'un de la mettre en place. Tu sais, comme quand on ensorcelle un banal bâton pour qu'un profane puisse allumer une lampe avec. J'ai vu des sœurs le faire pour éviter aux domestiques de se déplacer avec des chandelles dont la cire chaude leur coule sur les doigts et tache le sol.

Verna leva sa lampe pour pouvoir regarder le futur sorcier dans les

yeux.

— Warren, c'est une hypothèse brillante !

— Merci… Mais la question demeure : qui l'a fait ?

— Peut-être un serviteur qu'elle jugeait fiable… Un homme ou une femme sans pouvoir qui ne risquait pas de détourner le sort à son avantage… (Ils s'arrêtèrent devant une porte.) Bon sang, il faut que j'aille jeter un coup d'œil là-dedans !

Des éclairs filtraient de sous la porte de la cellule de sœur Simona. Le bouclier qui défendait le battant crépitait chaque fois que ces minuscules langues d'énergie entraient en contact avec lui. Pour le moment, il avait encore le dessus, dissipant la magie qui l'attaquait.

Simona tentait de se libérer…

Chez une folle, ce comportement n'avait rien d'étonnant. Mais pourquoi n'y parvenait-elle pas ? Car le bouclier, devant sa porte, était un des plus simples qui soit. En général, on l'utilisait pour assigner à résidence de très jeunes apprentis sorciers punis pour quelque broutille.

Verna se laissa submerger par son Han et traversa le champ de force. Warren sur les talons, elle frappa à la porte. Aussitôt, les éclairs s'évanouirent.

— Simona ? C'est Verna Sauventreen. Tu te souviens de moi, n'est-ce pas ? Je peux entrer ?

N'obtenant pas de réponse, la Dame Abbesse tourna la poignée et poussa le battant, sa lampe tendue à bout de bras pour dissiper les ténèbres.

Près d'une paillasse, non loin d'un pot de chambre, une cruche, un morceau de pain et un fruit reposaient sur un plateau. À part cela, il n'y avait rien dans la chambre.

— Laisse-moi en paix, démon ! cria la femme recroquevillée dans un coin.

— Simona, tout va bien… C'est moi, Verna. Et Warren, mon ami. N'aie pas peur.

La recluse battit des paupières, comme si elle regardait le soleil en face. Verna cacha la lampe dans son dos pour ne pas l'aveugler.

— Verna ? C'est vraiment toi ?

— Oui…

Simona embrassa plusieurs fois son annulaire gauche en psalmodiant des remerciements au Créateur. Puis elle rampa jusqu'à Verna, saisit l'ourlet de sa robe et le baisa avec la même frénésie.

— Merci d'être venue ! (Elle se releva d'un bond.) Vite ! Nous devons nous enfuir !

Verna prit la pauvre femme par les épaules et la fit s'asseoir sur sa paillasse. Puis elle lissa doucement ses cheveux gris en bataille…

… Et se pétrifia.

Simona avait un collier autour du cou ! Voilà pourquoi elle n'avait pas réussi à briser le bouclier. De sa vie, Verna n'avait jamais vu une sœur porter un Rada'Han. Les garçons et les jeunes hommes devaient s'y résigner, mais ce spectacle-là la révoltait. Dans un lointain passé, lui avait-on enseigné, il était arrivé qu'on traitât ainsi des sœurs devenues folles. Pour les contrôler, car un esprit dérangé, chez un pratiquant de la magie, pouvait faire autant de ravages que la foudre qui tombe sur une place de marché grouillante de monde.

Malgré tout, ce traitement était… scandaleux.

— Simona, tu es en sécurité, au palais, sous l'œil bienveillant du Créateur. Il ne peut rien t'arriver.

— Je dois m'enfuir ! Verna, je t'en supplie. Il faut que je parte d'ici.

— Pourquoi, mon amie ?

— Parce qu'il va venir ! répondit Simona en essuyant ses larmes.

— Qui ?

— L'homme qui hante mes nuits. Celui qui marche dans les rêves.

— Qui est-il ?

— Le Gardien !

— Celui qui marche dans les rêves serait le Gardien ?

Simona acquiesça avec tant de vigueur que Verna eut peur qu'elle se déboîte le cou.

— Parfois, oui… À d'autres moments, c'est le Créateur.

— Pardon ? souffla Warren en se penchant vers la démente.

— C'est toi ? Es-tu déjà là ?

— Ma sœur, je suis Warren, un étudiant…

— Alors, tu devrais fuir aussi, dit Simona en portant une main à ses lèvres desséchées. Il vient, et il veut s'emparer de tous ceux qui ont le don.

— Tu le vois en rêve ? demanda Verna. (Simona hocha frénétiquement la tête.) Et que fait-il ?

— Il me tourmente, il me blesse… (Quêtant la protection du Créateur, Simona embrassa plusieurs fois son annulaire.) Il me demande de renier mon serment, et il me donne des ordres. C'est un démon, Verna ! Parfois, il adopte l'apparence du Créateur pour se jouer de moi, mais je le reconnais ! C'est le mal incarné !

Verna prit la pauvre femme dans ses bras.

— C'est un cauchemar, Simona. Celui qui marche dans les rêves n'existe pas. Tout ça n'est pas réel.

— Non ! C'est un rêve… et en même temps, c'est réel ! Il arrive ! Nous devons fuir !

— Comment sais-tu qu'il va venir ?

— Parce qu'il me l'a dit !

— Dans un rêve, ma pauvre chérie ! En ce moment, tu es réveillée,

et personne ne viendra.

— Verna, les rêves sont réels. Je le sais même quand je suis réveillée.

— Pourtant, quand tu ne dors pas, le démon ne parle pas dans ta tête. Alors, comment sais-tu qu'il approche ?

— J'entends le roulement de tonnerre qui l'annonce ! (Simona regarda Warren, puis chercha de nouveau le regard de Verna.) Je ne suis pas folle ! N'entendez-vous pas les tambours !

— Bien sûr que nous les entendons, ma sœur…, répondit Warren avec un sourire rassurant. Mais ils n'ont rien à voir avec vos rêves. Ils annoncent l'arrivée imminente de l'empereur.

— L'empereur ? répéta Simona en se touchant de nouveau les lèvres.

— Oui, le maître de l'Ancien Monde. Il vient nous rendre visite, et les tambours sont là pour nous le rappeler…

— L'empereur…

— Oui. Il s'appelle Jagang.

Simona cria de terreur et courut se réfugier dans un coin de la chambre. Hurlant comme si on la poignardait à mort, elle battit si follement des mains que Verna bondit vers elle et tenta de l'empêcher de se faire mal.

— Simona, tu es en sécurité avec nous. Que t'arrive-t-il ?

— C'est lui ! Celui qui marche dans les rêves se nomme Jagang ! Laissez-moi partir avant qu'il n'arrive, je vous en supplie !

Simona se leva et courut dans la chambre comme une bête fauve dans sa cage. Des éclairs crépitèrent autour d'elle, arrachant la peinture des murs, telles des griffes lumineuses et sans substance. Échappant à Verna et à Warren, la folle tenta de sortir de sa prison, ne trouva pas d'issue et finit par se cogner la tête contre les murs. Aussi frêle qu'elle fût, elle semblait avoir la force de dix hommes.

À contrecœur, Verna dut se résoudre à utiliser le Rada'Han pour la contrôler.

Quand elle fut calme, Warren s'occupa de soigner son front blessé en plusieurs endroits.

Verna se souvint d'un sort destiné à apaiser les très jeunes garçons lors de leur arrivée au palais. Traumatisés d'être séparés de leurs parents, les pauvres avaient souvent des cauchemars. Leur permettre de retrouver un sommeil paisible les aidait à surmonter le choc.

La Dame Abbesse saisit à deux mains le collier de Simona et laissa son Han se déverser dans le corps de la malheureuse. Aussitôt, sa respiration ralentit, et elle plongea dans un sommeil que Verna lui souhaita sans rêve.

Quand ils furent sortis, la porte refermée, la Dame Abbesse s'y

appuya et regarda son ami.

— Tu as obtenu les réponses à tes questions ?

— J'en ai peur, oui…

Étonnée par la réaction du futur sorcier, Verna attendit la suite…

… Qui ne vint pas.

— Alors ? insista-t-elle.

— Eh bien… je ne jurerais pas que sœur Simona est folle. Pas au sens habituel du terme, en tout cas. Il faut que je me documente davantage. C'est peut-être une fausse alerte, mais… Ces livres sont si compliqués ! Je te tiendrai au courant, quand j'aurai trouvé…

Verna embrassa son annulaire gauche, encore étonnée par le contact, sous ses lèvres, de la bague d'Annalina.

— Cher Créateur, pria-t-elle, veille sur ce jeune idiot, parce que je risque d'avoir envie de l'étrangler de mes propres mains, s'il continue…

— Verna, tu…

— Dame Abbesse, s'il te plaît !

— Tu as raison, capitula Warren, je dois te le dire. Mais c'est une Fourche tellement ancienne et obscure… Tu sais que les prophéties sont truffées de Fourches qui ne mènent à rien. Celle-là est doublement sujette à caution à cause de son âge… et de sa rareté. Ça la rendrait suspecte, même s'il n'y avait pas tout le reste. Dans des livres aussi vieux, les intersections et les culs-de-sac abondent. Pour tout vérifier, il me faudra des mois de travail. Sais-tu que certains liens sont brouillés par des *triples* Fourches ? Remonter l'arborescence d'une triple Fourche multiplie quasiment à l'infini les possibilités d'impasses sur chaque branche. Et si celles-ci sont également triplées, la progression arithmétique exponentielle crée un entrelacs de virtualités qui…

Verna posa une main sur le bras de Warren pour le réduire au silence.

— Je connais tout ça. Le coefficient de progression et de régression relatif aux bifurcations d'une triple Fourche n'a plus de secret pour moi.

— Bien sûr… J'ai oublié que tu étais une étudiante brillante. Désolé d'avoir cédé à mon goût du jargon.

— N'y pensons plus ! Dis-moi plutôt pourquoi tu doutes que Simona soit folle « au sens habituel du terme ».

— Elle a parlé de « celui qui marche dans les rêves ». Dans deux des plus anciens grimoires, j'ai trouvé des références à ce personnage. Ces ouvrages tombent quasiment en poussière, et c'est bien leur âge qui m'inquiète. La plupart des livres de ces temps-là ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Comment savoir s'ils ne regorgeaient pas de passages sur notre « marcheur » ? Tu vois ce que je veux dire ? Notre

vision des choses est peut-être faussée…

— De quand datent ces textes ?

— Plus de trois mille ans.

— L'époque de la guerre des sorciers ? (Warren acquiesça.) Et qu'as-tu lu sur « celui qui marche dans les rêves » ?

— C'est là que ça se complique… On parle de lui comme s'il était une arme, pas une personne…

— Quelle sorte d'arme ?

— Je n'en sais rien. Le contexte ne fait pas penser à un objet, mais à une entité. Et il peut très bien s'agir aussi d'un individu.

— Quand une personne, par exemple un maître d'armes, est très compétente dans sa partie, il arrive qu'on la décrive comme une arme. C'est une preuve de respect, voire de révérence…

— Voilà qui est très bien vu, Verna ! s'écria Warren.

— Et as-tu trouvé des informations sur les caractéristiques de cette arme ?

— Pas vraiment… Le seul indice, c'est que celui qui marche dans les rêves a un lien avec les Tours de la Perdition, la barrière qui a séparé l'Ancien Monde du Nouveau pendant des millénaires.

— Tu penses que des « marcheurs » les ont construites ?

— Non. Je crois qu'elles étaient là pour les arrêter.

— Et Richard les a détruites, fit Verna. (Une réflexion qu'elle regretta aussitôt de ne pas avoir gardée pour elle.) Que sais-tu d'autre ?

— Rien. Et le peu que je t'ai dit n'est pas garanti… Nous ne savons pas grand-chose des livres de cette époque. Il peut s'agir d'un simple recueil de légendes…

— Ce que nous avons vu dans cette chambre m'a semblé bien réel.

— À moi aussi…

— Alors, je repose ma question : pourquoi doutes-tu que Simona soit folle « au sens habituel du terme » ?

— À mon avis, elle n'est pas perturbée parce qu'elle imagine des horreurs. Quelque chose de réel lui arrive et la met dans cet état. Mes ouvrages font allusion à des cas où ce « maître d'armes », comme tu dis, empêche ses victimes de distinguer le rêve de la réalité. Comme si leur esprit ne s'éveillait jamais vraiment, prisonnier de leurs cauchemars. Ou comme s'il quittait le monde qui les entoure dès qu'ils s'endorment.

— Ne plus distinguer le rêve de la réalité semble une très bonne définition de la folie…

Warren leva une main, paume ouverte, et invoqua une flamme de poing.

— Qu'est-ce que la réalité, Verna ? J'ai imaginé qu'il y avait une flamme, et mon « rêve » s'est réalisé. Mon esprit, parfaitement éveillé,

préside à mes actes.

— Comme le voile qui sépare le royaume des morts du monde des vivants, une barrière, dans notre esprit, se dresse entre la réalité et l'imagination. À force de discipline et de volonté, nous savons distinguer le rêve du monde concret…

Verna sursauta soudain.

— Par le Créateur, c'est cette barrière qui nous empêche d'utiliser notre Han pendant notre sommeil ! Sans elle, nous n'aurions aucun contrôle sur lui dès que nous nous endormons.

— Heureusement, ça ne se passe pas comme ça… Ce que nous imaginons peut se réaliser, mais notre cerveau, quand nous sommes éveillés, est bridé par notre intelligence. (Warren se pencha vers son amie.) L'imagination d'un dormeur n'est limitée par rien. Et celui qui marche dans les rêves peut distordre la réalité. Pour quelqu'un qui a le don, c'est un jeu d'enfant…

— Une arme terrible…, soupira Verna.

Elle prit Warren par le bras et l'entraîna dans le couloir. Aussi effrayante que fût une situation, avoir un ami à ses côtés était toujours réconfortant.

Des questions tourbillonnaient dans sa tête, et le doute la rongeait. Devenue la Dame Abbesse, elle se devait de trouver les réponses avant que le malheur frappe le palais.

— Qui est mort ? demanda soudain Warren.

— Annalina et Nathan, souffla distraitement Verna.

— Et à part eux ?

— Personne ! répondit Verna, brutalement tirée de sa réflexion. Nous n'avons pas déploré de décès depuis longtemps.

— La Dame Abbesse et le Prophète ont été incinérés… Alors, pourquoi le palais a-t-il recouru aux services de fossoyeurs ?

Chapitre 19

Richard sauta de son cheval, atterrit sur la neige tassée par des centaines de bottes et tendit les rênes de sa monture à un soldat. Derrière lui, deux cents cavaliers d'harans mirent également pied à terre. Alors qu'il flattait l'encolure de son cheval, épuisé par la longue traque, Ulic et Egan le rejoignirent, plus las qu'il ne les avait jamais vus. Dans l'air frisquet du crépuscule, les nuages de buée qu'exhalaient les hommes et les bêtes composaient comme un rideau de brume.

Découragés et frustrés, les guerriers ne desserraient pas les lèvres. Richard, lui, bouillait de rage.

Retirant un de ses gants, il gratta sa barbe de quatre jours et ne put se retenir de bâiller. Mort de fatigue, crasseux et affamé, il ne parvenait pourtant pas à se calmer. Selon Reibisch, les éclaireurs qu'il avait amenés avec lui étaient les meilleurs du corps expéditionnaire d'haran. Le Sourcier ne voyait aucune raison de mettre en doute le jugement du général, mais excellents ou pas, ces hommes n'avaient pas été à la hauteur. Très doué pour suivre une piste, Richard avait repéré beaucoup d'indices qu'ils avaient négligés. Hélas, deux jours de blizzard leur avaient trop compliqué la tâche. À contrecœur, ils avaient dû s'avouer vaincus.

Pour commencer, cette poursuite n'aurait pas dû être nécessaire. Mais Richard s'était laissé avoir comme un bleu ! Confronté à son premier défi de chef – trois fois rien en regard de ce qui l'attendait –, il avait lamentablement échoué. Bon sang, pourquoi avait-il fait confiance à ce type ? Finirait-il un jour de croire les gens capables de se rendre à la raison et d'agir convenablement ? Selon lui, tous les hommes, ou presque, étaient bons, et ils attendaient avidement l'occasion d'exprimer le meilleur d'eux-mêmes. Bien entendu, la réalité contredisait sans cesse cette philosophie enfantine…

Alors qu'ils avançaient vers le palais, ses tours et ses murs blancs virant au gris dans la pénombre, Richard demanda à ses deux gardes du corps d'aller voir Reibisch, au cas où il aurait de nouvelles catastrophes à leur annoncer. Nichée dans sa montagne, la Forteresse du Sorcier, un châle de neige bleu acier sur ses épaules de granit, semblait toiser le jeune homme avec un mépris à peine dissimulé.

Richard gagna les cuisines, y trouva maîtresse Sanderholt, occupée à diriger d'une main de fer ses assistants, et lui demanda de trouver un petit quelque chose à manger pour trois hommes à l'estomac creux. Voyant qu'il n'était pas d'humeur à bavarder, la vieille femme lui

serra gentiment le bras et lui conseilla de s'asseoir – avec les pieds surélevés – pendant qu'elle s'occupait de sa requête. Désireux de s'isoler, le Sourcier alla attendre les deux colosses dans un bureau tranquille.

En chemin, il rencontra Berdine, resplendissante dans son uniforme de cuir rouge.

— Où étiez-vous ? demanda-t-elle, Mord-Sith jusqu'au bout des ongles.

— À la chasse aux fantômes… Cara et Raina ne te l'ont pas dit ?

— Vous ne m'en avez pas informée, et c'est très grave. Ne vous avisez plus de partir en maraude sans me prévenir. C'est compris ?

Un frisson courut le long de la colonne vertébrale de Richard. À l'évidence, ce n'était pas Berdine qui parlait, mais *maîtresse* Berdine, une Mord-Sith dans l'exercice de ses fonctions. Et elle venait de le menacer…

Le Sourcier s'en voulut de laisser son imagination vagabonder. La jeune femme s'était simplement inquiétée pour son précieux maître Rahl. Il n'y avait rien de plus…

Pourquoi faisait-il une affaire de trois fois rien ? Berdine avait dû se ronger les sangs en apprenant, à son réveil, qu'il s'était lancé à la poursuite de Brogan et de sa magicienne de sœur. Avec son étrange sens de l'humour, elle se vengeait en lui faisant une blague. Oui, c'était sûrement ça…

Richard sourit afin de détendre l'atmosphère.

— Berdine, tu sais que j'ai un faible pour toi. Sur mon cheval, j'ai passé mon temps à penser à tes beaux yeux bleus.

Jugeant que l'incident était clos, le Sourcier voulut avancer vers la porte du bureau. Agiel au poing, Berdine se plaqua dos contre le battant pour lui barrer le passage. Et cette fois, impossible de croire qu'elle plaisantait.

— J'ai posé une question, et j'attends la réponse. Si je dois me répéter, tu le regretteras !

Ce passage au tutoiement dissipa les derniers doutes de Richard. L'Agiel à un pouce de son visage, il comprit qu'il voyait pour la première fois Berdine avec les yeux de ses victimes. Une Mord-Sith sans pitié, toute humanité occultée par son endoctrinement.

Ce spectacle le révulsa. Les proies des Mord-Sith ne connaissaient jamais une fin paisible, et aucun prisonnier, à part lui, n'avait survécu à un dressage en règle.

Se fier à ces femmes n'avait sûrement pas été sa meilleure décision. Mais avec ce qu'il savait d'elles, comment s'étonner qu'elles le déçoivent ?

Sentant la rage monter en lui, Richard l'étouffa avant de faire quelque chose qu'il risquait de regretter. Mais son regard, il le sentit,

brillait de fureur.

— Berdine, pour avoir une chance de rattraper Brogan, j'ai dû partir immédiatement. J'en ai informé Cara et Raina, qui m'ont convaincu d'emmener Ulic et Egan. Tu dormais, et je n'ai pas jugé utile de te réveiller.

La Mord-Sith ne fit pas mine de s'écarter.

— Votre place était ici, dit-elle. Si nous ne manquons pas d'éclaireurs et de combattants, nous n'avons qu'un chef ! (La pointe de l'Agiel dansa devant les yeux du Sourcier.) Ne me décevez plus jamais, seigneur Rahl !

Richard résista à l'envie de saisir au vol le poignet de Berdine et de lui casser le bras.

Écartant son Agiel, la Mord-Sith s'éloigna enfin de la porte.

Dans le petit bureau aux murs lambrissés de bois sombre, Richard retira son lourd manteau de voyage et le jeta contre un mur, près de la petite cheminée. Comment avait-il pu être aussi naïf ? Les Mord-Sith étaient des vipères, et il les avait laissées s'enrouler autour de son cou.

Il était entouré d'étrangers, voilà la vérité !

Non, il se trompait encore… Il connaissait très bien les Mord-Sith. Informé des exactions commises par les soldats d'harans, il savait aussi que nombre d'ambassadeurs, en Aydindril, n'avaient rien à leur envier sur ce point. Quel crétin il fallait être pour attendre des miracles d'un tel ramassis de criminels !

Campé devant la fenêtre, il regarda la nuit tomber sur la montagne où se perchait la Forteresse du Sorcier, qui semblait toujours l'écraser de son mépris.

Gratch lui manquait. Et Kahlan… Par les esprits du bien, il aurait donné dix ans de sa vie pour la serrer contre lui !

L'heure était peut-être venue de baisser les bras. Dans la forêt de Hartland, il trouverait un endroit où personne ne les débusquerait jamais. Pourquoi ne pas disparaître et laisser le monde se débrouiller avec ses problèmes ? Au fond, qui lui demandait de se mêler de tout ça ?

Zedd, je voudrais que tu sois ici pour m'aider…

Entendant grincer la porte, Richard se retourna et découvrit Cara, debout dans l'encadrement de la porte. Derrière elle, il aperçut Raina. Toutes deux vêtues de cuir marron, elles affichaient leurs fichus sourires malicieux.

Qui n'amusèrent pas du tout le Sourcier.

— Seigneur Rahl, lança Cara, ravie de vous revoir en un seul morceau. Nous vous avons manqué ? J'espère que vous…

— Dehors !

— Quoi ? Je…

— Fichez le camp ! À moins que vous soyez venues pour me

menacer avec vos Agiels ? Je n'ai aucune envie de voir vos sales têtes de Mord-Sith ! C'est compris ?

— Si vous avez besoin de nous, fit Cara, décomposée, nous ne serons pas loin…

Elle se détourna et entraîna Raina avec elle.

Quand les deux femmes furent parties, Richard se laissa tomber sur un fauteuil de cuir, près d'une petite table à la surface noire brillante et aux pieds en forme de pattes griffues. L'odeur âcre qui montait de la cheminée lui indiqua qu'on l'avait alimentée avec du chêne, une excellente initiative par une nuit si froide.

D'un geste las, il poussa la lampe sur le côté, près du mur orné d'une série de petits tableaux.

Bien que la plus grande ne dépassât pas la taille de sa main, ces miniatures représentaient des paysages immenses et imposants. En admirant la maîtrise du peintre, Richard regretta que la vie ne fût pas aussi simple que sur ces images idylliques.

Comme pour le prouver, Ulic et Egan entrèrent dans la pièce, Reibisch sur les talons.

— Seigneur Rahl, dit le général, je suis soulagé de vous voir de retour. Avez-vous attrapé vos proies ?

— Non. Vos hommes étaient très compétents, mais les intempéries nous ont joué un mauvais tour. Nous avons suivi la piste de Brogan jusqu'à la rue Stentor, en plein centre de la ville. À partir de là, impossible de dire quelle direction ils ont prise. Sans doute le nord-est, pour retourner à Nicobarese. Nous avons vérifié toutes les possibilités, sans rien découvrir de probant. De toute façon, la neige avait eu le temps de recouvrir leurs empreintes.

— Nous avons interrogé les hommes de Brogan, au palais. Ils ignorent tout de sa destination.

— Ou ils veulent le faire croire…

— Seigneur Rahl, je vous jure qu'ils ne savent rien. Et j'ai l'habitude de ce genre de choses…

Richard n'insista pas pour connaître les détails des horreurs commises en son nom.

— Le début de piste nous a au moins permis de déterminer qu'ils sont trois. Brogan, sa sœur et son bras droit, probablement…

— Le seigneur général a abandonné ses hommes pour s'enfuir ! Vous lui avez fichu la trouille de sa vie, et il a voulu sauver sa peau.

— C'est possible… Mais j'aurais aimé savoir où il va, pour éviter les mauvaises surprises.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait pister par un nuage-espion ? demanda Reibisch. Quand il voulait suivre quelqu'un, Darken Rahl utilisait toujours sa magie…

Richard avait payé pour le savoir, puisqu'un nuage-espion lui avait

collé aux basques, au début de cette sinistre aventure. Afin de récupérer le *Grimoire des Ombres Recensées*, Darken Rahl s'était assuré de savoir en permanence où était le futur Sourcier. Pour se débarrasser du mouchard, Richard avait dû se percher sur le rocher magique de Zedd. Bien qu'il eût senti le pouvoir couler en lui, il ignorait comment y recourir. Et il en allait de même pour quasiment tous les « trucs » dont Zedd avait fait usage devant ses yeux.

Admettre son ignorance devant Reibisch ne semblait pas judicieux. Surtout à un moment où il ne se sentait pas très à l'aise avec ses alliés…

— Un nuage-espion ne sert à rien dans un ciel aussi chargé, parce qu'on ne peut pas le distinguer des autres. De plus, Lunetta, la sœur de Brogan, est une magicienne. Elle a sûrement brouillé leur piste avec son pouvoir.

— C'est bien dommage…, souffla le général en se grattant la barbe. (Apparemment, il avait gobé les sornettes de son seigneur.) Mais la magie me dépasse… Heureusement que nous vous avons !

— Comment vont les choses ici ? demanda Richard, pressé de changer de sujet.

— Toutes les armes sont entre nos mains. Certains de nos « amis » ont rechigné, mais des explications détaillées les ont convaincus d'en passer par là. Bref, il n'y a pas eu de bagarre.

Eh bien, ça faisait au moins une bonne nouvelle.

— Même avec les soldats du Sang de la Déchirure ?

— Ces pauvres gars devront manger avec leurs doigts, parce que nous ne leur avons même pas laissé une cuiller !

— Parfait, approuva Richard en se frottant les yeux. Du bon boulot, général. Et les mriswiths ? Il y a eu d'autres attaques ?

— Pas depuis la nuit du massacre… Tout est tranquille, seigneur. J'ai même dormi comme un bébé, pour la première fois depuis des semaines. Dès que vous avez pris le pouvoir, ces foutus rêves m'ont laissé en paix.

— Des rêves ? Quel type de rêves ?

— Hum… (Reibisch passa une main dans sa tignasse rousse.) C'est étrange, seigneur, car je ne parviens pas à m'en souvenir. Ils me pourrissaient la vie, puis ils ont disparu quand vous êtes arrivé. Et vous savez comment ça se passe : après un moment, les images s'effacent…

— Je connais ça, oui…

Toute cette affaire commençait à ressembler à un cauchemar. Et Richard regrettait que ça n'en soit pas un.

— Combien d'hommes avons-nous perdus lors de l'attaque des mriswiths ?

— Environ trois cents…

— Je n'aurais pas cru qu'il y avait autant de cadavres, avoua Richard, l'estomac noué.

— Eh bien, c'est le total des pertes, seigneur.

— Le total ? Il y a eu des morts ailleurs que devant les écuries ?

— Près de quatre-vingts hommes ont été taillés en pièces sur le chemin qui mène à la Forteresse du Sorcier.

Richard se tourna vers la fenêtre et contempla les contours de l'édifice, à peine visible dans la pénombre. Les mriswiths prévoyaient-ils d'investir la Forteresse ? Si c'était le cas, que devait-il faire ? D'après Kahlan, l'ancien fief de Zedd était protégé par des sorts très puissants. Mais suffiraient-ils, contre des monstres pareils ?

Et pourquoi voulaient-ils entrer dans la Forteresse ?

Encore une fois, Richard se laissait emporter par son imagination. Les mriswiths avaient tué des soldats et des civils partout en ville. Ces quatre-vingts morts ne prouvaient rien…

Dans quelques semaines, Zedd serait de retour en Aydindril et il prendrait les choses en main. Quelques semaines ? Plutôt un mois et demi, voire deux. À ce moment-là, ne serait-il pas déjà trop tard ?

Richard devait-il aller jeter un coup d'œil sur place ? C'était tentant, mais très risqué. La Forteresse regorgeait de magie, et il était ignare en la matière, comme il avait soigneusement omis de le dire au général Reibisch…

Déjà accablé de problèmes, devait-il en chercher de nouveaux avec une lanterne ? Sûrement que non… Pourtant, une petite excursion à la Forteresse s'imposait. Son instinct le lui soufflait.

— Votre dîner arrive, annonça Ulic.

— Quoi ? fit Richard en se détournant de la fenêtre. Ah, oui, mon dîner…

Maîtresse Sanderholt entra avec un plateau sur les bras. Sa conception d'un « petit quelque chose à manger » avait de quoi surprendre. À côté d'une montagne de tranches de pain noir généreusement beurrées, le Sourcier aperçut une jardinière de légumes fumante, des œufs durs, du riz aux herbes sauvages à la crème, des côtelettes d'agneau, des poires à la chantilly et une chope de thé au miel.

La cuisinière posa le plateau sur la table et fit un clin d'œil à Richard.

— Mange tout ça, mon garçon, puis va te reposer, tu en as bien besoin.

— Où puis-je dormir ? demanda le jeune homme, qui avait passé son unique nuit au palais dans le Prime Fauteuil de Kahlan.

— Eh bien, tu devrais prendre la chambre de… (Maîtresse Sanderholt ravala le prénom qu'elle avait sur le bout de la langue.)

Oui, c’est une bonne idée ! La chambre de la Mère Inquisitrice est la meilleure du palais. Tu y seras très bien.

Sans les catastrophes qui s’étaient enchaînées, Richard aurait dû y passer sa nuit de noces avec Kahlan.

— Je n’y serais pas à l’aise, en ce moment, dit-il. Il y a une autre possibilité ?

— Au bout du grand corridor, fit la cuisinière en tendant une main bandée, tourne à droite dans le premier couloir que tu rencontreras. C’est l’aile des invités, et comme elle est vide en ce moment, tu auras l’embarras du choix.

Maîtresse Sanderholt laissa retomber sa main. La suivant du regard, Richard fut soulagé de voir que les bandages étaient beaucoup moins gros, désormais, et bien plus propres.

— Où dorment les Mord… Où dorment Cara et ses deux amies ?

Avec une grimace sans équivoque, la cuisinière tendit le bras dans la direction opposée à l’aile des invités.

— Je les ai reléguées dans les quartiers des serviteurs, où elles partagent une chambre.

Une bonne nouvelle pour Richard, ravi d’être le plus loin possible des trois femmes.

— Une excellente initiative, maîtresse Sanderholt… J’irai dans l’aile des invités, comme vous me le conseillez.

La cuisinière sourit puis donna un coup de coude amical à Ulic.

— Que voulez-vous manger, toi et ton grand copain ?

— Qu’y a-t-il au menu ? demanda Egan avec un enthousiasme très inhabituel.

— Et si vous veniez choisir à la cuisine ? C’est à côté d’ici, donc vous ne serez pas loin de votre protégé !

Richard fit signe aux deux colosses d’y aller, puis il s’attaqua à la jardinière de légumes.

Reibisch se tapa du poing sur le cœur et souhaita une bonne nuit à maître Rahl.

Une tranche de pain à la main, le Sourcier salua fort peu protocolairement son général.

Chapitre 20

Fatigué de voir grouiller autour de lui des gens prêts à lui obéir au doigt et à l'œil, Richard se réjouit d'être enfin seul.

Pendant la poursuite avortée, il avait essayé de rassurer les soldats, visiblement inquiets qu'il les punisse avec sa magie en cas d'échec. Même après qu'ils eurent fait demi-tour, et qu'il leur eut répété que ce n'était pas leur faute, les éclaireurs ne s'étaient pas détendus, le regardant sans arrêt au cas où il lui aurait pris l'envie de leur murmurer un ordre inaudible à cause des rugissements du vent. Une telle dévotion tapait sur les nerfs du Sourcier, et ce serait désormais son lot quotidien…

La jardinière de légumes était heureusement délicieuse. Mijotée le temps qu'il fallait, et à feu doux, elle fondait sur la langue et enchantait les papilles gustatives. Quand il l'eut finie, Richard but un peu de thé, puis leva les yeux en entendant grincer la porte. C'était Berdine, et elle ne lui laissa pas le temps de la ficher dehors.

— La duchesse Lumholtz, de Kelton, désire s'entretenir avec le seigneur Rahl.

— J'ai dit que je n'accorderai aucune audience privée, lâcha Richard, agacé.

Berdine avança jusqu'à la table. D'un coup de tête, elle expédia sa natte châtain derrière son épaule.

— Vous devez la voir, seigneur.

— Les termes de la reddition ne sont pas négociables, rappela le Sourcier en caressant du bout des doigts les nervures de la garde en noyer blanc du couteau glissé à sa ceinture.

— Vous devez la voir, répéta Berdine.

Posant les mains sur la table, elle se pencha vers Richard, et fit lentement osciller l'Agiel accroché à son poignet.

— J'ai déjà donné ma réponse, et tu n'en obtiendras pas d'autre, dit le Sourcier, conscient qu'il s'empourprait de colère.

Berdine ne recula pas.

— Moi, j'ai promis que vous la recevriez…

— Les représentants de Kelton n'ont rien à me dire, à part qu'ils ont décidé de se soumettre.

— Et c'est exactement mon propos ! lança une voix mélodieuse dans le couloir. Si vous consentez à m'écouter, seigneur Rahl, vous serez satisfait. Car je ne suis pas ici pour vous menacer.

L'humilité soudaine de la duchesse, et l'angoisse qu'elle dissimulait

mal, éveillèrent une étrange sympathie dans le cœur de Richard.

— Fais entrer la noble dame, Berdine, puis retire-toi et va te coucher. C'est un ordre, pas un conseil…

Impassible, la Mord-Sith approcha de la porte et fit signe à la visiteuse d'entrer. Dès qu'il la vit, Richard se leva d'un bond.

Berdine posa une dernière fois ses yeux étrangement vides sur le Sourcier, qui ne lui accordait déjà plus d'attention. Puis elle sortit et ferma la porte.

— Duchesse Lumholtz, approchez, je vous en prie.

— Merci de me recevoir, seigneur Rahl.

Muet de saisissement, Richard contempla un long moment la splendide créature qui se tenait devant lui. Ses doux yeux marron, ses lèvres rouges sensuelles, la crinière de cheveux noirs qui encadrait son visage parfait… Dans les Contrées du Milieu, la longueur des cheveux d'une femme indiquait son statut social. À cette aune, la duchesse n'avait pas d'autres concurrentes que les reines – et bien sûr, la Mère Inquisitrice en personne.

Malgré son trouble, le Sourcier retrouva soudain ses bonnes manières.

— Permettez-moi de vous conduire jusqu'à un fauteuil, noble dame.

Dans son souvenir, la duchesse n'était pas un tel parangon de beauté et d'élégance. Mais il l'avait vue d'assez loin, notant surtout son maquillage outrancier, son arrogance ostentatoire et des goûts vestimentaires sans rapport avec la sobriété et la délicatesse dont témoignait la robe de soie rose cintrée sous la poitrine qui soulignait harmonieusement ses courbes voluptueuses.

Se souvenant de leur dialogue acide, dans la salle du Conseil, Richard sentit le rouge lui monter aux joues.

— Noble dame, je suis navré d'avoir été si discourtois avec vous. Me pardonnerez-vous ? Si j'avais mieux écouté, j'aurais compris que vous cherchiez à attirer mon attention sur la félonie du général Brogan.

Quand il prononça ce nom, le Sourcier crut voir passer une lueur d'angoisse dans les yeux de son interlocutrice. Mais c'était peut-être un effet de son imagination.

— C'est moi, seigneur Rahl, qui devrais implorer votre pardon. Vous interrompre ainsi, devant une telle assemblée, était de la dernière impolitesse.

— Vous vouliez me prévenir d'un danger, et vous aviez vu juste. Je regrette d'avoir fait la sourde oreille.

— Seigneur, j'aurais dû m'y prendre avec plus de grâce, comme il sied à une dame. (La duchesse eut un sourire presque enfantin.) Pour analyser les choses autrement, il faut être d'une galanterie hors du

commun.

Richard s'empourpra sous le compliment. Son cœur battait si fort qu'on devait voir pulser les artères de son cou. Et ça ne s'arrangerait pas s'il continuait à imaginer ses lèvres jouant avec l'adorable accroche-cœur qui taquinait joliment une des splendides oreilles de sa visiteuse.

Pour se calmer, il tenta de détourner un instant le regard de cette innocente tentatrice. Mais c'était au-delà de ses forces…

Dans un coin de sa tête, une petite voix tentait de l'avertir d'un danger. Il ne l'écouta pas, trop grisé par l'instant présent pour penser à ses conséquences. D'une main, il tira devant la table un deuxième fauteuil et invita la duchesse à s'y asseoir.

— Vous êtes si prévenant, mon seigneur, susurra la noble dame. Si ma voix tremble un peu, veuillez m'en excuser, car ces derniers jours furent très difficiles. (La duchesse se plaça devant le siège, le regard rivé à celui de Richard.) En outre, je suis un peu nerveuse, car c'est la première fois que je rencontre un homme aussi puissant que vous, seigneur.

Richard battit des paupières, incapable de s'arracher à l'attraction des yeux incroyablement profonds de la belle.

— Je suis un pauvre guide forestier égaré très loin de chez lui, chère dame.

Le rire cristallin de la duchesse réchauffa considérablement l'atmosphère du petit bureau.

— Vous êtes le Sourcier, et le maître de D'Hara. Un jour, vous régnerez sur le monde.

— Régner ne m'intéresse pas, noble dame. Mais je… (Richard s'interrompit, craignant de passer pour un idiot s'il se lançait dans une tirade idéaliste.) Me feriez-vous l'honneur de vous asseoir, très chère ?

La duchesse sourit timidement, comme une enfant prise en faute. Charmé par tant de candeur, Richard frissonna quand il sentit son souffle agréablement tiède jouer sur son visage.

— Pardonnez-moi d'être aussi directe, seigneur Rahl, mais votre regard fait chavirer le cœur d'une femme. Je parie que toutes les dames qui vous ont écouté ne rêvent plus que de vous. La reine de Galea a beaucoup de chance.

— Qui ? demanda Richard, le front plissé.

— La reine de Galea, votre promise. Sachez que je l'envie, seigneur…

Pendant que son invitée s'asseyait avec grâce, Richard contourna la table puis se laissa tomber sur son propre fauteuil. La tête lui tournait, et ce n'était pas dû à la fatigue.

— Duchesse, j'ai été navré d'apprendre la mort de votre mari.

— Merci, seigneur… (La jeune femme baissa humblement les yeux.) Mais ne vous tourmentez pas pour moi, surtout ! Sa fin ne m'a pas brisé le cœur. Ne vous méprenez pas, je n'aurais pas voulu qu'il lui arrive malheur, mais…

— Ce rustre vous aurait-il maltraitée ? demanda Richard, le sang bouillant déjà dans ses veines.

La duchesse baissa un peu plus les yeux et haussa légèrement les épaules. Ému par cet aveu implicite, le jeune homme résista de justesse à l'envie de se lever pour prendre la jeune femme dans ses bras et la consoler.

— Le duc avait le sang chaud, seigneur… Heureusement, je le voyais assez peu, car il était souvent absent, occupé à passer d'un lit à un autre.

— Il vous délaissait pour s'ébattre avec d'autres femmes ? demanda Richard, stupéfait.

Un hochement de tête lui confirma qu'on pouvait manquer de goût à ce point.

— C'était un mariage de raison… Bien qu'il fût de noble extraction, il y a gagné un titre que sa famille n'avait jamais obtenu…

— Et quels avantages en avez-vous tirés ?

Quand la duchesse releva les yeux, les accroche-cœur qui fascinaient tant Richard caressèrent lentement ses joues.

— Mon père a pu confier le domaine familial au gendre en acier trempé dont il rêvait. Et il s'est débarrassé d'une fille qui ne lui servait à rien.

— Ne vous dépréciez pas ainsi, noble dame ! Si j'avais su, le duc aurait reçu une bonne leçon de galanterie… (Richard s'interrompit, conscient qu'il se comportait comme un gamin.) Pardonnez ma présomption, duchesse…

— Si je vous avais connu, seigneur, peut-être aurais-je eu le courage de demander votre protection, quand il me battait…

L'infâme duc avait bien osé lever la main sur sa femme ! Absurdement, Richard regretta de n'avoir pas été là, à l'époque, pour le punir comme il le méritait.

— Vous auriez dû le quitter ! Pourquoi avoir subi ce calvaire ?

— Un divorce aurait été impossible, seigneur… Mon père était le frère de la reine. Dans ces lignées, on songe avant tout à éviter le scandale. (La duchesse sourit, comme si elle voulait bannir à tout jamais ce passé douloureux.) Seigneur, nous avons assez parlé de mes petits problèmes ! Veuillez m'excuser de m'être laissée aller. Un mari infidèle et brutal n'est rien comparé à ce qu'endurent tant de malheureux. Je ne suis pas à plaindre, maître Rahl. Et j'ai vis-à-vis de mon peuple des responsabilités qui m'aident à penser à autre chose…

D’un index délicat, la duchesse désigna la chope de thé.

— Seigneur, pourrais-je en avoir un peu ? J’ai la gorge sèche à force d’imaginer… (Elle rosit délicieusement.) Eh bien, que vous me ferez couper la tête pour avoir désobéi à vos ordres en venant vous voir…

Richard se leva d’un bond.

— Je vais vous chercher du thé chaud !

— Non, je vous en prie, épargnez-vous cette peine. Je peux boire à votre chope, et une gorgée suffira.

Richard prit le récipient et le tendit à son invitée.

Fasciné par les lèvres pulpeuses qui se posèrent sur le bord de la chope, il préféra détourner le regard et contempler le plateau, pour se reconcentrer sur les affaires en cours.

— Pourquoi vouliez-vous me voir, duchesse ?

Après avoir bu sa gorgée, la jeune femme reposa la chope et orienta l’anse pour que Richard puisse la saisir sans problème.

Une trace rouge, sur le rebord, le fit étrangement frissonner. Bon sang, il fallait qu’il se reprenne !

— Je suis là à cause des responsabilités que j’évoquais il y a un instant. Seigneur, notre reine gisait sur son lit de mort quand le prince Fyren a péri. Hélas, elle a rendu son dernier soupir peu après. Bien qu’on ne comptât plus ses bâtards, Fyren était célibataire, donc sans descendance convenable…

Sur le point de se noyer dans le regard de la duchesse, Richard secoua la tête pour s’éclaircir les idées.

— Je ne suis pas un expert en matière de succession royale, noble dame. Désolé, mais j’ai peur de ne pas suivre…

— Alors, je serai plus directe. La reine et son unique descendant étant morts, Kelton n’a plus de souverain. Puisque je suis la fille du défunt frère de notre regrettée reine, je monterai bientôt sur le trône de Kelton. Bref, au sujet de notre reddition, je n’ai besoin de consulter personne.

Richard lutta pour se concentrer sur les paroles de la duchesse, pas sur les lèvres qui les prononçaient.

— Si je comprends bien, vous avez le pouvoir de me livrer Kelton ?

— Oui, Votre Éminence…

Sentant qu’il rougissait, flatté par ce titre ronflant, Richard prit la chope et fit mine de boire pour dissimuler son embarras. Un goût délicatement parfumé lui chatouillant la langue, il s’avisa qu’il avait posé les lèvres sur la trace laissée par celles de la duchesse. Après avoir siroté un peu de thé, dont l’arôme de miel lui caressa les papilles, il reposa le récipient d’une main tremblante.

— Duchesse, dit-il en essuyant ses paumes moites sur ses genoux, vous avez entendu tout ce que j’avais à dire. Nous combattons pour la

liberté. En vous livrant à nous, vous ne perdrez rien, bien au contraire. Sous notre règne, pour ne donner qu'un exemple, frapper sa femme sera un crime aussi grave qu'agresser un inconnu dans la rue.

La duchesse eut un sourire gentiment réprobateur.

— Seigneur Rahl, je doute que vous soyez assez puissant pour promulguer cette loi. Dans certains royaumes des Contrées, un mari a le droit de tuer son épouse en punition d'une longue liste de « mauvaises actions ». La liberté dont vous parlez tant encouragera tous les hommes à s'arroger ce privilège.

— Faire du mal à un innocent, quel qu'il soit, est un crime. La liberté n'est pas la licence de nuire. Les peuples de ces royaumes n'ont pas à subir ce qu'on tient pour condamnable dans d'autres pays. Quand nous serons unis, ces injustices disparaîtront. Duchesse, la liberté sera la même pour tous, accompagnée de responsabilités identiques. Car nous vivrons sous une juste loi.

— Vous ne pensez pas, bien sûr, que frapper d'illégalité des coutumes universellement tolérées suffira à les éradiquer ?

— La morale vient d'en haut, comme dans une famille, où les parents guident les enfants. La première étape est de promulguer des lois équitables, puis de montrer par l'exemple que chacun doit les respecter. On n'élimine jamais complètement les mauvais comportements. Mais si on les laisse impunis, ils se multiplient et l'anarchie se drape de la toge de la tolérance et de la compréhension.

La duchesse passa les doigts sur la naissance de sa gorge et sourit.

— Seigneur Rahl, vos paroles me remplissent d'espoir pour l'avenir. Je prierai les esprits du bien pour que vous réussissiez.

— Alors, la reddition de Kelton est-elle acquise ?

— Il y a une condition…

— J'ai dit qu'il n'y aurait pas de négociations ! Tout le monde sera traité de la même manière. Comment réussirai-je, si je ne vis pas selon mes propres principes ?

— Je comprends, souffla la duchesse, de la peur passant de nouveau dans son regard. Pardonnez-moi d'avoir voulu obtenir quelque chose pour moi-même. Un homme d'honneur comme vous ne peut accepter qu'une dame de mon rang s'abaisse à un tel niveau.

Furieux d'avoir effrayé la jeune femme, Richard se serait volontiers enfoncé son couteau dans la poitrine.

— Exposez-moi votre condition.

La duchesse croisa les mains sur son giron et baissa pudiquement les yeux.

— Après votre discours, mon mari et moi étions presque de retour au palais quand un monstre nous a attaqués. Seigneur, je ne l'ai même pas vu venir. Il a pris le duc par le bras et levé son arme… (La jeune femme ne put s'empêcher de gémir. Une nouvelle fois, Richard dut se

forcer à rester assis.) Mon mari s'est vidé de son sang et de ses entrailles sous mes yeux. Sur sa trajectoire, l'arme qui l'a tué a laissé trois marques sur ma manche…

— Duchesse, je sais tout cela, inutile de…

La jeune femme leva une main, implorant le seigneur Rahl de la laisser terminer. Remontant la manche de sa robe de soie, elle dévoila les trois coupures qui zébraient son avant-bras. Richard reconnut les plaies typiques infligées par les mriswiths. Pour la première fois, il regretta de ne pas savoir utiliser son don à des fins thérapeutiques. Car il aurait fait n'importe quoi pour effacer ces souillures de la peau si pure de sa visiteuse.

— Ce n'est pas grave, dit la duchesse en abaissant sa manche. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. (Elle se tapota la poitrine, sous le sein gauche.) Mais le mal qu'on m'a fait à l'intérieur ne guérira jamais. Le duc était un très bon escrimeur, et il n'a pas eu sa chance contre ce monstre… Je n'oublierai jamais le contact de son sang, encore chaud, contre ma peau. Car ma robe en était imbibée, seigneur ! J'en ai honte, mais sachez que j'ai hurlé jusqu'au moment où j'ai pu me déshabiller et me laver. De peur de me réveiller dans cette robe, je suis désormais contrainte de dormir nue.

Richard regretta que la duchesse ait utilisé des mots aussi précis, faisant apparaître dans sa tête une image des plus troublantes. Hypnotisé par le mouvement de la soie sur la poitrine de sa visiteuse, il crut bon de boire une gorgée de thé – et posa bien entendu les lèvres sur l'empreinte rouge au goût si délicieux. Nerveux, il essuya la sueur qui ruisselait dans sa nuque.

— Vous avez parlé d'une condition ?

— Désolée, maître Rahl, mais je voulais vous faire mesurer mon angoisse, pour que vous m'écoutiez d'une oreille plus indulgente. J'ai eu si peur…

La duchesse frissonna. Comme pour se protéger, elle enroula les bras autour de son torse, provoquant une émouvante ondulation de la soie entre ses seins pressés l'un contre l'autre.

Richard s'intéressa de nouveau au plateau et s'essuya le front.

— Je comprends, duchesse, dit-il. Alors, cette condition ?

— La reddition de Kelton contre votre protection… Vous devez promettre de veiller sur moi.

— Pardon ?

— Vous avez tué les monstres dont les cadavres sont exhibés devant le palais. On dit que vous seul pouvez les abattre, et ils me terrifient. Dès que je me serai rangée à vos côtés, l'Ordre Impérial en enverra contre moi. Si vous me permettez de rester ici, sous votre protection, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger, Kelton sera à vous.

— Vous désirez simplement être en sécurité ?

La duchesse acquiesça, un peu tendue, comme si elle redoutait qu'il la condamne à l'échafaud pour ce qu'elle allait ajouter :

— Je veux être logée près de vous. Si je crie, vous serez là pour venir à mon secours.

— Et qu'y a-t-il d'autre ?

— Rien du tout… C'est ma condition, et je n'en demande pas plus.

Soulagé du poids qui lui pesait sur sa poitrine, Richard éclata de rire.

— Vous voulez être protégée, à la manière dont mes gardes le font ? Duchesse, on n'appelle pas cela une « condition », mais une simple faveur. D'ailleurs tout à fait légitime face à des ennemis sans merci… Et je vous l'accorde sans réserve ! (Il tendit un bras sur sa gauche.) Je réside par-là, dans l'aile des invités. En ce moment, les chambres sont vides. Comme tous ceux qui combattent à nos côtés, vous serez une invitée *d'honneur*, duchesse. Si ça peut vous rassurer, vous dormirez dans la chambre attenante à la mienne.

— Merci, seigneur Rahl ! s'exclama la jeune femme avec un sourire dix fois plus radieux que ceux que le Sourcier lui avait vus jusque-là.

Elle aussi semblait soulagée d'un grand poids. On eût dit qu'elle revivait…

— Dès demain, duchesse, une délégation escortée par des D'Harans partira pour Kelton. Vos forces doivent être au plus vite placées sous notre commandement.

— Votre commandement… Bien sûr, seigneur ! Je remettrai à ces émissaires des lettres signées de ma main, et le nom de tous les dirigeants keltiens à contacter. Mon royaume fait désormais partie de D'Hara. (La duchesse inclina la tête, les accroche-cœur oscillant de nouveau.) Nous sommes honorés d'être les premiers à rejoindre la nouvelle alliance. Tous les Keltiens se battront pour la liberté.

— Merci, duchesse… Ou dois-je vous appeler reine Lumholtz ?

— Seigneur, pour vous, je préférerais être simplement Cathryn…

— Eh bien, il en ira ainsi ! Et vous me combleriez en m'appelant Richard. Pour être franc, j'en ai assez d'entendre les gens me donner du…

Ses yeux ayant croisé ceux de la duchesse, le jeune homme oublia ce qu'il avait voulu dire.

Avec un sourire timide, Cathryn se pencha en avant, un de ses seins glissant sur le bord de la table.

Alors qu'il la regardait, fasciné, jouer du bout de l'index avec un de ses accroche-cœur, Richard s'avisa qu'il était sur le point de se lever pour la prendre dans ses bras. Une nouvelle fois, il se concentra sur le plateau et prit une grande inspiration.

— Alors, ce sera Richard, mon seigneur… (Cathryn s'autorisa un

rire de gorge qui fit frémir son interlocuteur de la tête aux pieds.) Mais pourrai-je m'adresser avec tant de familiarité à l'homme le plus puissant du monde ?

— Une simple question de pratique, Cathryn, j'en suis sûr.

— Oui, cela suffira sûrement, à condition de s'exercer beaucoup… (La duchesse rosit de nouveau.) Par les esprits du bien, seigneur, vous me troublez beaucoup trop ! Sous le regard de vos magnifiques yeux gris, une femme ne sait plus ce qu'elle fait. Je devrais me retirer avant que votre dîner refroidisse. Ces mets semblent délicieux…

Richard saisit la perche au vol.

— Et si je vous faisais apporter un plateau ?

Cathryn se radossa lentement à son siège.

— Je n'oserais pas abuser de votre temps, Richard. Vous êtes si occupé.

— Pas en ce moment, Cathryn… Je mangeais un morceau avant d'aller au lit. Au moins, restez avec moi et partageons. Je n'arriverais jamais à engloutir tout ça.

La duchesse se pencha de nouveau vers Richard.

— Ça paraît si bon… Ce serait dommage de gaspiller, n'est-ce pas ? Mais je grignoterai, c'est tout…

— Que voulez-vous goûter ? Les légumes, les œufs durs, l'agneau ?

À cette dernière mention, Cathryn ronronna quasiment de plaisir.

Richard prit l'assiette de côtelettes et la posa devant son invitée. Malgré l'odeur délicieuse de la viande, il n'avait jamais eu l'intention de la consommer. Étrangement, depuis que le don s'était éveillé en lui, il suivait un régime végétarien. Un curieux effet secondaire de la magie, sans doute. Ou une affaire d'équilibre, comme l'affirmaient les Sœurs de la Lumière. Étant un sorcier de guerre, il devait se priver de viande pour compenser les meurtres qu'il était parfois obligé de commettre.

Richard tendit à Cathryn son couteau et sa fourchette. Secouant la tête, elle prit délicatement une côtelette entre le pouce et l'index.

— Les Keltiens ont un dicton : « Quand c'est bon, rien ne doit s'interposer entre une bouche et ce qu'elle savoure. »

— Alors, savourez tout votre soûl, Cathryn…, souffla Richard.

Pour la première fois depuis des jours, il ne se sentait plus atrocement seul.

Les yeux rivés sur le jeune homme, Cathryn mordit délicatement la viande dorée à point.

— Alors, c'est bon ? demanda Richard.

En guise de réponse, Cathryn renversa la tête en arrière, ferma les yeux, et, le dos arqué, gémit d'extase. Puis elle baissa de nouveau le regard et accrocha au passage celui du jeune homme. Ses lèvres enveloppant la viande, elle la déchira du bout des dents et mâcha

lentement, soucieuse d'en extraire tous les sucs.

Richard prit une tranche de pain, la coupa en deux et lui donna la moitié la plus beurrée. Trempant son propre morceau dans la crème et le riz, il le porta à sa bouche, mais se pétrifia en voyant Cathryn lécher voluptueusement le beurre.

— J'adore cette sensation douce et humide sur ma langue, souffla-t-elle d'une voix rauque.

Avec une lenteur délibérée, ses doigts luisants de graisse posèrent le pain sur le plateau.

Sans quitter Richard des yeux, elle s'attaqua à l'os de sa côtelette, le rognant à petits coups de dents presque taquins.

Richard ne mordit pas son pain, qu'il avait d'ailleurs oublié.

— Un régal…, soupira Cathryn, sa langue errant sur ses lèvres à la recherche d'une ultime sensation de plaisir.

Richard baissa les yeux sur sa main et s'aperçut qu'elle était vide. Un instant, il crut avoir englouti le pain sans s'en apercevoir. Puis il vit qu'il l'avait laissé tomber sur le plateau – tout aussi inconsciemment.

Cathryn prit un œuf dur, le saisit entre ses lèvres, le coupa en deux et mâcha avec une lenteur qui fit bouillir le sang dans les veines de Richard.

— Goûtez, dit-elle en tendant l'autre moitié de l'œuf au jeune homme.

Elle le lui pressa contre les lèvres et appuya avec une douce fermeté. Cédant de bonne grâce à sa tendre injonction, Richard préféra mâcher que s'étouffer avec le jaune et le blanc délicieusement épicés.

— Quelles merveilles nous attendent encore ? demanda Cathryn en baissant les yeux sur le plateau. Richard, ne me dites pas que ce sont…

Passant l'index et le majeur le long de la coupe de poires, la duchesse recueillit un peu de chantilly qu'elle suça avec une distinction et une sensualité à couper le souffle.

— Richard, c'est bon à mourir… Vraiment !

Cathryn reprit un peu de chantilly et tendit la main vers les lèvres du jeune homme. Avant qu'il puisse réagir, elle lui enfonça doucement son index dans la bouche.

— Régalez-vous, seigneur, susurra-t-elle. Avez-vous jamais goûté quelque chose de plus délicieux ?

Acquiesçant, Richard tenta de reprendre son souffle dès qu'elle eut retiré son doigt.

— Regardez, mon doux ami, un peu de chantilly est tombé sur mon poignet. Voulez-vous la lécher avant que ma robe soit tachée ?

Le jeune homme prit la main de Cathryn et la porta à ses lèvres.

Comparée à celle de sa peau, la saveur de la chantilly lui parut d'une affligeante banalité.

— Ça chatouille ! fit Cathryn avec un petit rire de gorge. Votre langue est si râpeuse…

— Désolé, souffla Richard en lâchant la main de sa surprenante conquête.

Bouleversé par ce contact intime, il sentit, stupéfait, que son corps avait oublié la fatigue de ces dernières journées.

— Ne t'excuse pas, Richard, murmura Cathryn, passant au tutoiement au moment où il le fallait pour finir d'embraser les sens de son compagnon. Ai-je jamais dit que je n'ai pas aimé ça ? C'était une expérience merveilleuse…

Pour moi aussi, pensa le jeune homme alors que la pièce semblait soudain tourner autour de lui. L'entendre prononcer son nom le faisait frémir, l'emplissant d'une euphorie proche de celle de l'ivresse.

Au prix d'un terrible effort de volonté, il réussit à se lever.

— Cathryn, il est tard et je suis mort de fatigue.

La duchesse se leva aussi, et sa robe de soie ondula sur les formes parfaites de son corps. Enlaçant Richard d'un bras, elle se pressa contre lui et murmura :

— Tu me montres ta chambre ?

Comme dans un rêve, sa volonté quasiment brisée, Richard entraîna la duchesse dans le couloir, où Ulic et Egan, les bras croisés, montaient bien entendu la garde. Un peu plus loin, à droite et à gauche de la porte, Cara et Raina se levèrent d'un bond.

Aucun des quatre D'Harans ne broncha en voyant la femme pendue au bras de leur seigneur. Sans daigner leur dire un mot, Richard prit la direction de l'aile des invités.

De sa main libre, Cathryn lui caressait l'épaule avec une tendre ferveur. Le sang en ébullition, le maître de D'Hara se demanda si ses genoux n'allaient pas se dérober avant qu'ils aient atteint leur destination.

Quand ils arrivèrent dans le bon couloir, il fit signe à Egan et Ulic d'approcher.

— Montez la garde à tour de rôle, dit-il. Personne ne doit pénétrer dans ce couloir pendant la nuit. (Il désigna les deux Mord-Sith, immobiles à l'entrée du corridor.) Y compris elles…

Les deux colosses ne posèrent pas de question et se mirent aussitôt en position.

Richard entraîna Cathryn jusqu'à une porte en chêne sculptée.

— Je crois que cette chambre fera l'affaire…

Se serrant plus fort contre lui, la duchesse soupira d'aise.

— Oh, oui, Richard, je suis sûre qu'elle conviendra.

— Je prendrai celle d'à côté, réussit à dire le jeune homme, étonné

par sa propre force de caractère. Vous serez en sécurité, Cathryn.

— Quoi ? S'il te plaît, Richard, ne m'abandonne pas…

— Bonne nuit, Cathryn.

— Mais… tu ne peux pas me laisser seule. Sans toi, je vais mourir de peur.

— Il n'y a aucun danger, assura Richard en se dégageant de l'étreinte de Cathryn. N'aie aucune inquiétude.

— Et si un monstre était caché dans un coin sombre ? S'il te plaît, Richard, viens vérifier avec moi.

— Il n'y a rien, vous pouvez me croire. Sinon, je le sentirais. N'oubliez pas que je suis un sorcier. Vous n'aurez rien à craindre, et je serai à deux pas de vous. Personne ne viendra troubler votre repos, je le jure !

Richard ouvrit la porte, décrocha une lampe de son support, dans l'entrée, la tendit à Cathryn et l'incita à avancer.

— Je te verrai demain ? demanda la duchesse en laissant courir un index le long de la poitrine du jeune homme.

Richard lui saisit le poignet, repoussa sa main et la baisa avec toute la distinction dont il pouvait faire montre dans son état.

— Bien entendu, que nous nous verrons… Du travail nous attend, noble dame. Beaucoup de travail…

Sous le regard des deux Mord-Sith, Richard ferma la porte et approcha de la suivante. Restant à l'entrée du couloir, comme il l'avait ordonné, Cara et Raina s'adossèrent au mur et se laissèrent lentement glisser sur le sol. À l'unisson, elles s'assirent en tailleur et saisirent leur Agiel à deux mains, bien décidées à rester là toute la nuit.

Richard contempla un long moment la porte de la chambre voisine, où Cathryn devait déjà se déshabiller. La petite voix, dans sa tête, cria plus fort que jamais, le poussant à entrer dans sa propre chambre avant qu'il ne soit trop tard.

À l'intérieur, il s'adossa au battant, reprit son souffle et se força à tirer le verrou.

Puis il s'assit au bord du lit, la tête entre les mains. Que lui arrivait-il ? Pourquoi avait-il de telles pensées au sujet de cette femme ? Avec sa chemise trempée de sueur et son cœur battant la chamade, il ressemblait à un adolescent en proie à ses premiers émois.

Ce genre de réaction ne lui ressemblait pas. Et pourtant… Les Sœurs de la Lumière avaient-elles raison d'affirmer que les hommes étaient esclaves de leurs pulsions ?

Mobilisant sa volonté, le Sourcier dégaina l'Épée de Vérité. La pointe reposant sur le sol, il serra la garde à deux mains et laissa la colère de l'arme déferler en lui comme un torrent.

Il s'ouvrit à cette fureur, avec l'espoir qu'elle suffirait à chasser l'image de Cathryn de son esprit.

Dans un coin de sa tête, il comprit qu'il dansait de nouveau avec la mort. Mais cette fois, l'épée ne le sauverait pas.

Il comprit aussi qu'il n'avait pas le choix…

Chapitre 21

Sœur Philippa se redressa de toute sa hauteur, considérable, et leva le menton. Baissant les yeux, elle s'efforça de regarder par-dessous son nez remarquablement fin et droit. Un exploit méritoire quand on tentait de faire croire à son interlocuteur qu'on admirait le plafond.

— Dame Abbesse, je suis sûre que vous n'avez pas assez réfléchi à la question. Penchez-vous encore dessus, et vous verrez que les résultats de trois mille ans de pratique appuyent ma théorie dans mon sens.

Les coudes sur la table, Verna posa le menton sur ses mains et baissa les yeux vers le mémo dont elle était en train de prendre connaissance. Dans cette position, Philippa ne pouvait pas lui jeter des regards furtifs sans voir la bague qui témoignait de son nouveau rang au sein de la hiérarchie du palais.

Verna jeta un rapide coup d'œil vers le haut pour s'assurer que son interlocutrice continuait son étrange manège.

— Ma sœur, merci de ce précieux conseil, mais j'ai médité sur le sujet tout le temps qu'il fallait. Continuer de creuser un puits asséché est inutile. On a de plus en plus soif, et on ne trouve pas d'eau pour autant…

Beauté exotique aux yeux noirs de jais, Philippa montrait rarement ses émotions. Pourtant, Verna la vit serrer légèrement les mâchoires.

— Dame Abbesse, comment saurons-nous si un jeune homme progresse comme il faut ? Et de quelle manière déterminer s'il est assez formé pour qu'on lui retire son Rada'Han ? C'est la seule façon de procéder…

Verna fit la moue, agacée par le mémo qu'elle venait de finir. Décidant de s'en occuper plus tard, elle accorda enfin toute son attention à la conseillère.

— Quel âge avez-vous, ma sœur ?

— Quatre cent soixante-dix-neuf ans, Dame Abbesse.

Verna en éprouva une pointe d'envie dont elle ne se sentit pas très fière. Philippa semblait à peine plus vieille qu'elle, alors qu'elle avait trois bons siècles de plus. Les vingt ans passés loin du palais et de son sort temporel lui avaient coûté cher, et rien ne pourrait lui rendre sa jeunesse perdue. Elle n'aurait pas non plus le temps d'acquérir toutes les connaissances que cette femme avait engrangées…

— Et depuis quand vivez-vous au palais ?

— Quatre cent soixante-dix ans, Dame Abbesse.

Pour capter l'ironie subtile de Philippa, quand elle prononçait ce titre, il fallait avoir l'oreille fine et l'esprit affûté. Comme Verna…

— Résumons-nous : le Créateur vous a accordé près de cinq siècles pour apprendre à former de futurs sorciers. Et après tout ce temps, alors que Sa lumière vous guidait, vous êtes toujours incapable de cerner la vraie nature de vos étudiants ?

— Dame Abbesse, ce n'est pas exactement ce que…

— Me ferez-vous croire, chère conseillère, que les Sœurs de la Lumière, après s'être occupées d'un garçon pendant près de deux cents ans, ont besoin de le torturer pour savoir s'il peut passer à la phase suivante de son évolution ? Auriez-vous si médiocrement confiance en vos collègues ? Et douteriez-vous de la sagesse du Créateur, qui les a choisies pour accomplir cette mission ? Malgré les millénaires d'expérience qu'Il nous a permis d'acquérir – collectivement, bien sûr –, nous jugez-vous trop stupides pour faire notre travail correctement ?

— Je crois que la Dame Abbesse se…

— Permission de parler refusée ! L'épreuve de douleur est une façon obscène d'utiliser le Rada'Han. Cette horreur peut ravager l'esprit d'un jeune homme. Savez-vous que des malheureux y ont laissé la vie ?

» Philippa, je vous charge d'informer les sœurs qu'une page est tournée. Incitez-les à trouver un moyen d'atteindre leur objectif sans effusions de sang. Désormais, nos étudiants ne devront plus hurler à la mort et se rouler dans leur propre vomi. Et profitez-en pour suggérer à nos collègues une méthode révolutionnaire. Comme parler à ces jeunes hommes, par exemple. Qui sait, ça pourrait donner des résultats surprenants ? Si elles craignent de n'être pas assez futées pour s'en sortir, encouragez-les vivement à m'en informer par écrit, à toutes fins utiles…

Philippa se tut un long moment, sans doute pour évaluer ses chances de l'emporter, si elle continuait la polémique. Au terme de sa réflexion, elle s'inclina à contrecœur.

— Une très sage décision, Dame Abbesse. Merci d'avoir éclairé ma modeste lanterne.

Elle se tourna pour partir, mais Verna la retint.

— Ma sœur, je sais ce que vous éprouvez. Ayant reçu le même enseignement que vous, j'ai longtemps eu des convictions semblables aux vôtres. Un jeune homme d'un peu plus de vingt ans m'a montré à quel point j'avais tort. Parfois, le Créateur choisit des moyens inattendus pour nous apporter Sa lumière. Mais Il attend que nous acceptions Sa sagesse, lorsqu'Il nous en fait don…

— Vous parlez de Richard, Dame Abbesse ?

Verna pianota du bout d'un ongle sur la pile de mémos qui attendaient encore son attention.

— Oui. (Elle abandonna son ton officiel.) Philippa, j'ai appris que ces jeunes sorciers sont destinés à vivre dans un monde qui les mettra à l'épreuve. Le Créateur veut que nous leur apprenions à affronter dignement la souffrance des autres, et celle qu'ils éprouveront. (Elle se tapota la poitrine.) C'est dans nos cœurs que nous devons savoir s'ils sont prêts à faire les choix déchirants que la lumière du Créateur exigera d'eux. Voilà le vrai sens de l'épreuve de douleur. Leur aptitude à supporter la torture ne nous apprend rien sur leur bonté, leur courage ou leur compassion.

» Philippa, vous avez subi une épreuve de douleur. Et vous vous seriez battue à mort pour devenir la nouvelle Dame Abbesse. Pendant quatre cents ans, vous avez trimé dur pour être au minimum une candidate sérieuse. Le sort vous a privée de vos chances de l'emporter. Pourtant, vous ne m'avez jamais laissé sentir votre amertume, même si elle est bien réelle. Malgré votre déception, vos conseils me sont précieux et vous travaillez dans l'intérêt du palais. Serais-je mieux soutenue si je vous avais soumise à la torture avant de vous nommer conseillère ? Vos cris de souffrance auraient-ils prouvé quelque chose ?

— Je ne mentirai pas en prétendant être d'accord avec vous, dit Philippa, les joues un peu plus roses que d'habitude, mais j'ai la certitude, désormais, que vous avez creusé assez profondément pour savoir que le puits est vraiment à sec. Verna, personne ne pourra vous accuser d'avoir voulu économiser vos efforts. Soyez sans crainte, je transmettrai ces nouvelles directives à toutes les sœurs.

— Merci, Philippa…

— Richard a décidément bouleversé nos vies… Je redoutais qu'il nous étripe toutes, et il a mieux servi le palais que tout autre sorcier depuis trois mille ans.

Voyant sourire son interlocutrice, Verna s'autorisa un gloussement mi-figue mi-raisin.

— Si vous saviez combien de fois j'ai prié pour que le Créateur me donne la force de l'étrangler !

Quand Philippa sortit, la Dame Abbesse vit par la porte ouverte que Millie, dans le bureau voisin, attendait la permission de venir faire le ménage.

La Dame Abbesse se leva, étouffa un bâillement, s'empara du mémo qui lui tenait à cœur et sortit. Après avoir dit à Millie d'entrer, elle se tourna vers ses deux administratrices, les sœurs Dulcinia et Phoebe.

Avant qu'elle puisse ouvrir la bouche, Dulcinia bondit sur ses pieds

et lui tendit un classeur.

— Si vous avez fini avec les précédents, nous avons archivé ces rapports pour vous…

Verna s'empara du classeur, aussi lourd qu'un bébé bien nourri, et le cala contre sa hanche.

— Merci beaucoup, je m'en occuperai… Mais il est tard. Pourquoi n'allez-vous pas prendre un peu de repos ?

— Je ne suis pas fatiguée, Dame Abbesse, répondit Phoebe, et mon travail me passionne.

— Peut-être, mais il faudra recommencer demain… Le manque de sommeil est l'ennemi de l'efficacité. Filez d'ici, toutes les deux !

Phoebe ramassa une pile de documents, sans doute pour continuer à les étudier dans ses quartiers. L'amie de Verna semblait tenir toute cette affaire pour une « course à la paperasse ». Dès que la Dame Abbesse menaçait de rattraper son retard, elle produisait comme par magie des quintaux de mémos tous plus urgents les uns que les autres.

Dulcinia emporta sa tasse de thé et dédaigna les rapports. Elle travaillait moins frénétiquement que Phoebe, sans jamais daigner accélérer le rythme pour garder de l'avance sur Verna. Pourtant, sa production n'avait pas grand-chose à envier à celle de sa collègue. Et quant à la « course », les administratrices n'avaient aucun souci à se faire : à ce rythme-là, elles auraient bientôt distancé leur supérieure.

Elles saluèrent la Dame Abbesse, lui souhaitant une bonne nuit de sommeil sous l'aile protectrice du Créateur.

Verna attendit qu'elles aient gagné la porte.

— Sœur Dulcinia, j'aimerais que vous vous chargiez d'une petite mission, demain…

— Bien sûr, Dame Abbesse. De quoi s'agit-il ?

Verna posa le mémo sur le bureau de la sœur.

— Une demande d'aide émanant d'une jeune femme et de sa famille. Un de nos futurs sorciers va être père…

— C'est merveilleux ! s'exclama Phoebe. Si le Créateur le veut, ce sera un garçon, et il aura le don. Chez nous, aucun bébé n'est né avec le don depuis… Eh bien, je ne saurais le dire ! Ce serait une…

Verna foudroya son amie du regard, la réduisant enfin au silence.

— Dulcinia, je veux voir cette jeune femme et celui qui l'a mise enceinte. Prenez-moi un rendez-vous demain… Et convoquez aussi les parents de la future mère, puisqu'ils demandent de l'aide.

— Il y a un problème, Dame Abbesse ? demanda Dulcinia, soudain mal à l'aise.

— On peut le dire, oui. Un de nos étudiants a engrossé cette pauvre fille.

— Dame Abbesse, c'est exactement pour ça que nous les autorisons

à aller en ville. Leurs désirs satisfaits, ils se consacrent mieux à leurs études, et nous avons, de temps en temps, la chance de voir un enfant venir au monde avec le don.

— Sous mon autorité, le palais ne se permettra plus d'intervenir ainsi dans la Création, ni de ruiner la vie de gens innocents.

— Dame Abbesse, les hommes ont des pulsions incontrôlables.

— Moi aussi ! Mais avec l'aide du Créateur, je n'ai jamais étranglé personne. Jusqu'ici, en tout cas…

Le rire de Phoebe lui resta dans la gorge, étouffé par le regard noir de Dulcinia.

— Dame Abbesse, les hommes sont différents. Ils ne peuvent pas se maîtriser. En les autorisant à… hum… relâcher la pression, nous les aidons à se concentrer sur leur formation. Et les « compensations » dont le palais doit s'acquitter ne le ruineront pas. Surtout si un enfant naît de temps en temps avec le don…

— Notre mission est de former des sorciers qui utiliseront leur pouvoir dignement, de manière responsable, et en ayant conscience des conséquences possibles. Les encourager à faire le contraire dans leur vie privée revient à saboter notre propre travail.

» Quant aux enfants nés avec le don, en supposant qu'il y en ait, je doute qu'être le fruit d'unions sans amour soit une bonne chose pour eux. Si nos jeunes gens se comportaient avec plus de retenue, ils fonderaient une famille un jour ou l'autre, et il y aurait peut-être davantage de futurs sorciers parmi leurs descendants. Qui sait si la débauche ne diminue pas leur aptitude à transmettre le don ?

— Ou ne l'augmente pas, aussi faible soit-elle ?

— C'est possible… Mais je sais une chose, ma sœur : les pêcheurs, au bord du fleuve, ne s'installent pas toute leur vie au même endroit sous prétexte qu'ils y ont un jour attrapé un poisson. Bref, je pense qu'il est temps de lancer nos lignes ailleurs…

Soucieuse de ne pas perdre son calme, Dulcinia croisa les mains et prit une grande inspiration.

— Dame Abbesse, la nature humaine est telle que le Créateur a bien voulu la concevoir. Désirer la changer est une perte de temps. Les hommes et les femmes continueront à rechercher le plaisir…

— Je ne dis pas le contraire… Mais en payant les pots cassés, si je puis m'exprimer ainsi, nous les encourageons à continuer. S'il n'y a pas de conséquences, pourquoi prendre la peine de se maîtriser ? Combien d'enfants, à cause de nos largesses, ont grandi sans jamais connaître leur père ? L'or remplace-t-il l'amour ? Combien de vies avons-nous ravagées en le distribuant ainsi ?

— Nous aidons ces mères et leurs enfants, Dame Abbesse !

— Non ! Nous incitons les femmes de Tanimura à être irresponsables. Sachant qu'elles seront entretenues toute leur vie, elles

accueillent volontiers nos étudiants dans leur lit. En agissant ainsi, nous les rabaissons au niveau de vaches reproductrices !

— Le palais recourt depuis trois mille ans à cette méthode pour s'assurer que quelques enfants naissent avec le don… Et vous savez, Dame Abbesse, que c'est de plus en plus rare.

— J'en ai conscience. Mais notre mission est d'éduquer les gens, pas d'en faire l'élevage ! À cause de nous, ces femmes enfantent par cupidité et non par amour.

Dulcinia ne fut pas longtemps à court d'arguments.

— Si nous refusons d'aider ces familles, on nous accusera d'être sans cœur. Et on aura raison, parce que la vie compte plus qu'un peu d'or…

— J'ai lu les rapports, et il ne s'agit pas d'« un peu d'or »… Mais la question n'est pas là. Le drame, c'est que nous traitons d'autres humains, nos frères devant le Créateur, comme du bétail. En agissant ainsi, nous contribuons à la destruction des valeurs morales.

— Au contraire, nous les enseignons à nos garçons ! Parce qu'ils sont le fleuron de la Création, les êtres humains les assimilent et les respectent. D'ailleurs, l'intelligence leur a été donnée pour cela…

— Ma sœur, supposons que nous prêchions la sincérité, mais donnions une pièce à nos étudiants chaque fois qu'ils mentent ? À votre avis, quel serait le résultat ?

— Nous n'aurions bientôt plus un sou en poche, répondit Phoebe, une main sur la bouche pour étouffer son rire de gorge.

Dulcinia ne parut pas du tout amusée.

— Je n'aurais pas cru, Dame Abbesse, que vous étiez dure au point de vouloir laisser mourir de faim les bébés que nous offre le Créateur.

— Il a donné des seins à leurs mères pour qu'elles les allaitent. Ces femmes n'ont aucun besoin de rançonner le palais !

— Mais les hommes ont des désirs incontrôlables ! répéta Dulcinia, hors d'elle.

— C'est faux, sauf quand une magicienne a lancé un sort de séduction ! Là, ils ne peuvent pas résister, c'est vrai… Mais que je sache, aucune sœur n'a ensorcelé ainsi les femmes de la ville. À toutes fins utiles, dois-je vous rappeler qu'une sœur qui s'y risquerait devrait s'estimer heureuse d'être chassée du palais, et pas pendue haut et court ? Car un sort de séduction est l'équivalent psychique d'un viol.

— Je n'ai pas dit que…, commença Dulcinia, blanche comme un linge.

Verna plissa le front, pensive.

— Si je me souviens bien, il y a bien cinquante ans qu'une sœur ne s'est pas livrée à cette infamie.

— C'était une novice, Dame Abbesse, pas une sœur.

— Et vous étiez membre du tribunal, si ma mémoire ne me trompe

pas. N'avez-vous pas voté la mort, ce jour-là ? Une pauvre fille arrivée au palais deux ou trois ans plus tôt, et vous l'avez envoyée à l'échafaud !

— C'est la loi, Dame Abbesse, se défendit Dulcinia, les yeux baissés.

— Non, c'est la peine maximale pour ce crime !

— Je n'ai pas été la seule à voter ainsi.

— Je sais… Six voix contre six… Annalina a tranché en condamnant la coupable au bannissement.

Dulcinia releva enfin les yeux.

— Je maintiens qu'elle a eu tort ! Valdora a juré de se venger. Elle parlait de raser le palais, et elle a craché au visage de la Dame Abbesse en la menaçant de mort.

— Dulcinia, je me suis toujours demandée pourquoi vous avez fait partie de ce tribunal.

— Parce que Valdora était mon élève.

— Vraiment ? Comme c'est intéressant… Selon vous, où avait-elle appris à lancer un sort de séduction ?

— Nous ne l'avons jamais su… Je pense que c'était sa mère. C'est habituel dans les familles de magiciennes…

— Je l'ai entendu dire, sans le vérifier par moi-même, puisque ma mère n'avait pas le don. Mais la vôtre, en revanche…

— Elle l'avait, oui… (Dulcinia embrassa son annulaire gauche en murmurant une prière – un acte de dévotion fréquent en privé, mais très rare devant témoins.) Il est tard, Dame Abbesse. Nous ne voudrions pas vous retenir…

— C'est très gentil à vous. Bonne nuit, alors.

Dulcinia s'inclina.

— Dame Abbesse, dès demain, je m'occuperai de la future mère et du jeune sorcier, comme vous me l'avez ordonné. Après en avoir parlé avec sœur Leoma, je…

— Dois-je comprendre que l'avis de sœur Leoma compte plus que le mien ?

— Bien sûr que non, Dame Abbesse ! Mais Leoma aime bien que je… Hum… N'est-il pas normal de prévenir votre conseillère, afin qu'elle ne soit pas prise au dépourvu ?

— Leoma est justement *ma* conseillère, ma sœur. Je la tiendrai au courant si je l'estime nécessaire.

En silence, Phoebe regardait alternativement les deux femmes, comme si elle comptait les points.

— Il en sera fait selon votre volonté, Dame Abbesse. Veuillez excuser l'enthousiasme excessif que je manifeste dans l'exercice de mes fonctions.

— Je vous pardonne de bon cœur, bien sûr, lâcha Verna en

haussant les épaules autant que le classeur géant le lui permettait.

Par bonheur, les deux administratrices levèrent le camp sans tenter de relancer la polémique. En grommelant, Verna alla poser la nouvelle cargaison de mémos sur son bureau, près de ceux qui réclamaient déjà son attention. Du coin de l'œil, elle vit Millie frotter frénétiquement une tache que personne n'aurait remarquée, même si elle l'avait laissée là pendant cent ans.

Verna approcha de la bibliothèque au pied de laquelle la femme de ménage s'échinait, à genoux, et passa distraitement un doigt sur une rangée de volumes reliés de cuir dont elle ne prit pas la peine de lire les titres.

— Comment se porte votre vieille carcasse, Millie ? demanda-t-elle.

— Ne me lancez pas sur ce sujet, Dame Abbesse, ou vous risquez de devoir m'imposer les mains un peu partout pour tenter de guérir un mal incurable. Je veux parler de l'âge, bien sûr… (Millie se déplaça pour s'attaquer à une nouvelle tache, aussi microscopique que la précédente.) Nous vieillissons tous, hélas. Le Créateur a dû vouloir qu'il en soit ainsi, puisqu'aucun mortel ne se remet jamais de cette maladie. Pourtant, je n'ai pas à me plaindre… En travaillant au palais, j'aurai eu beaucoup plus de temps à vivre que la plupart des gens. (Elle frotta plus fort, tirant un peu la langue.) Oui, le Créateur m'a fait cadeau de beaucoup d'années, et je n'ai jamais très bien su qu'en faire !

Verna n'avait jamais vu Millie immobile plus de quelques secondes. Même en lui parlant, elle continuait de briquer, son œil d'aigle à l'affût du moindre grain de poussière.

Verna prit un livre et l'ouvrit.

— La Dame Abbesse Annalina s'est toujours félicitée de vous avoir à ses côtés…

— C'est vrai, je suis restée longtemps avec elle. Toutes ces années, quand on y pense…

— Comme je viens de le découvrir, une Dame Abbesse a peu d'occasions de se faire des amis. Votre présence était une joie pour Annalina, et je suis sûre qu'elle me sera d'un grand réconfort.

Indignée qu'une tache résiste à ses assauts, Millie lâcha un juron bien senti.

— Nous avons souvent parlé ensemble, très tard dans la nuit. C'était une femme extraordinaire, vous savez. Et si gentille… Elle écoutait tout le monde, même cette vieille enquiquineuse de Millie !

Distraitement, Verna feuilleta l'ouvrage, un traité qui discutait des lois en vigueur dans un royaume depuis longtemps disparu.

— Et vous avez été si gentille de l'aider… Je veux parler de l'affaire de la bague, bien sûr !

Millie leva les yeux, sourit, et, une fois n'est pas coutume, cessa de briquer.

— Vous aimeriez en savoir plus long sur ce sujet, comme les autres ?

— Quelles autres ? demanda Verna en refermant vivement le livre.

— Les sœurs Leoma, Dulcinia, Maren et Philippa. Vous les connaissez, je suppose… (Millie s'humecta le bout d'un doigt et s'attaqua à une marque suspecte, sur le flanc de la bibliothèque.) D'autres m'ont peut-être interrogée, mais mon vieux cerveau n'a pas enregistré leurs noms. Après les funérailles, elles sont toutes venues me voir. Mais pas ensemble, évidemment. L'une après l'autre, comme des conspiratrices…

— Et que leur avez-vous dit ? demanda Verna, cessant de faire mine de s'intéresser à la bibliothèque.

— La vérité, bien sûr, répondit Millie en essorant le chiffon qu'elle venait de plonger dans un seau d'eau savonneuse. Comme je vais vous la dire, s'il vous chante de l'entendre.

— Oui, fit Verna en s'efforçant d'adopter un ton neutre de bon aloi. Puisque je suis la Dame Abbesse, que ça me plaise ou non, c'est le genre de chose que je dois savoir. Arrêtez un peu de travailler, et racontez-moi tout.

Millie se releva, grogna à cause de ses multiples rhumatismes, et regarda la Dame Abbesse dans les yeux.

— Merci de votre proposition… Mais j'ai encore du pain sur la planche, et je ne voudrais pas que vous me preniez pour une tire-au-flanc.

— Ça ne risque pas, Millie ! Allez, parlez-moi d'Annalina…

— Quand je l'ai vue, elle était sur son lit de mort. Vous savez, je nettoyais aussi la chambre de Nathan, où on l'avait transportée. La Dame Abbesse exigeait que je m'occupe des quartiers du Prophète parce qu'elle ne se fiait à personne d'autre. Elle avait sacrément raison, même si Nathan a toujours été gentil avec moi. Sauf quand il piquait une crise et beuglait comme un putois. Pas contre moi, rassurez-vous. Mais parfois, être prisonnier le rendait fou. On peut le comprendre, je crois…

— Voir la Dame Abbesse dans cet état a dû être un choc pour vous.

— Ne m'en parlez pas, fit Millie en posant une main sur le bras de Verna. Ça m'a brisé le cœur. Mais même en souffrant mille morts, elle était aussi adorable que d'habitude.

Émue, Verna se mordilla la lèvre inférieure.

— Nous parlions de la bague et du testament…

— C'est vrai… (Millie plissa les yeux, tendit une main et chassa une peluche de l'épaule de Verna.) Vous devriez me laisser brosser vos

vêtements, Dame Abbesse. Il ne faudrait pas que les gens voient…

— Millie, dit Verna en prenant la main calleuse de la vieille femme, c'est très important ! Racontez ce qui s'est passé avec la bague !

— Anna m'a dit de but en blanc qu'elle était fichue. Tel quel, et sans fioritures. « Millie, je vais mourir. » Bien sûr, j'ai éclaté en sanglots. Nous étions amies depuis si longtemps… Alors, elle m'a pris la main, comme vous, ce soir, et m'a demandé d'accomplir une ultime mission pour elle. Après avoir retiré sa bague, elle me l'a donnée et m'a glissé dans l'autre main une lettre cachetée à la cire.

» Pendant ses funérailles, a-t-elle dit, je devrais aller poser la bague sur la lettre, au sommet du piédestal que j'aurais placé dans la grande salle. Elle m'a demandé de ne pas mettre le bijou et la missive en contact avant le dernier moment. Sinon, le sort qu'elle avait lancé me tuerait. Je ne devais pas non plus les toucher d'une seule main avant d'avoir fait tout ce qu'elle allait me dire… Ses instructions étaient détaillées, vous pouvez me croire !

» Ce fut notre dernière entrevue…

Verna jeta un coup d'œil par la porte du jardin qu'elle n'avait pas encore eu le temps de visiter.

— Et elle a eu lieu quand ?

— Voilà une question que les autres n'ont pas posée… (Millie se tapota le menton.) Voyons… C'était avant le solstice d'hiver, juste après l'attaque, le jour où vous êtes partie avec le jeune Richard. Un gentil garçon, celui-là, et toujours poli, même avec moi. Les autres garçons font mine de ne pas me voir, comme si j'étais transparente. Lui, il avait toujours un mot gentil pour moi.

Écoutant d'une oreille distraite, Verna se remémora le jour dont Millie parlait. Warren et elle avaient accompagné Richard pour l'aider à traverser le bouclier qui l'empêchait de s'éloigner du palais. Après l'avoir franchi, ils étaient allés chez les Baka Ban Mana, puis ils les avaient conduits dans la Vallée des Âmes Perdues, la patrie dont on les avait chassés trois mille ans plus tôt pour y construire les Tours de la Perdition. Richard avait besoin de l'aide de la femme-esprit de ce peuple…

Le jeune Sourcier avait mobilisé un fantastique pouvoir – une combinaison de Magie Additive et Soustractive – pour « nettoyer » la vallée et la restituer à ses légitimes propriétaires. Ensuite, il était parti, résolu à empêcher le Gardien de traverser le voile pour envahir le monde des vivants. Rien ne s'étant passé après le solstice d'hiver, Verna savait qu'il avait réussi.

— C'était il y a un mois, longtemps avant sa mort ! s'exclama-t-elle soudain.

— C’est ça, oui…

— Elle vous a donné la bague plus de trois semaines avant son décès ? (Millie acquiesça.) Pourquoi s’y est-elle prise si tôt ?

— Elle voulait agir avant d’être trop faible pour me dire adieu et me donner ses instructions.

— Je vois… Et ensuite, s’est-elle dégradée comme elle l’avait prévu ?

— Je ne l’ai plus revue, comme je vous l’ai dit… Quand je suis retournée lui rendre visite, et faire le ménage, les gardes m’ont empêchée d’entrer. Sur l’ordre de Nathan et d’Annalina, ont-ils précisé. Le Prophète ne voulait pas qu’on le dérange pendant qu’il tentait de la sauver. Vous pensez bien que je n’ai pas insisté.

— Merci de m’avoir tout raconté, Millie… (Verna jeta un coup d’œil à son bureau.) Je devrais me remettre au travail, si je ne veux pas passer pour une tire-au-flanc…

— Dame Abbesse, par une nuit si douce, vous devriez profiter un peu de votre jardin.

— J’ai tellement à faire que je ne sais même pas à quoi il ressemble !

Millie se pencha sur son seau… puis se releva aussi vivement qu’elle en était capable.

— Dame Abbesse, je viens de me rappeler une chose qu’Anna m’a dite, ce jour-là !

— Vous l’avez répétée aux autres, mais ça vous était sorti de l’esprit ce soir ?

— Non… (Millie baissa la voix.) C’était uniquement pour les oreilles de la nouvelle Dame Abbesse. Mais j’avais oublié, jusqu’à maintenant. C’est bizarre, non ?

— Sauf si elle a jeté un sort, pour que ça vous revienne devant celle qui lui succéderait…

— C’est bien possible… Anna faisait parfois ce genre de chose… Elle savait se montrer rusée, à l’occasion.

— Je sais, lâcha Verna, morose. J’ai souvent été la marionnette dont elle tirait les ficelles. Alors, ce message ?

— Je dois vous dire de ne surtout pas trop travailler…

— C’est tout ?

— Et de ne pas hésiter à vous détendre dans le jardin… (Millie se pencha en avant et souffla :) Après, elle m’a pris le bras, m’a attirée vers elle et a ajouté que vous deviez aller dans le sanctuaire de la Dame Abbesse.

— Quel sanctuaire ?

— Dans le jardin, il y a un petit bâtiment niché entre les arbres. Elle l’appelait ainsi, et je n’y suis jamais entrée. Anna ne voulait pas que j’y fasse le ménage. Elle s’en chargeait elle-même. Un sanctuaire,

disait-elle, était l'endroit où une personne devait pouvoir être seule, sans y être jamais importunée. Elle y allait de temps en temps prier, ou simplement se détendre, j'imagine… Elle a insisté pour que vous y entriez aussi.

— Une façon de dire que j'aurai besoin de l'aide du Créateur pour vaincre la paperasse, je parie ! Anna avait un sens de l'humour bien à elle…

— Ça, vous pouvez le dire ! Elle avait l'esprit tordu, de temps en temps ! (Millie rosit d'embarras.) J'espère que le Créateur me pardonnera mon audace ! Anna était une brave femme, et son humour ne faisait jamais mal.

— On peut voir les choses comme ça, oui…

Verna regarda le bureau et se massa les tempes, accablée à la perspective d'une nouvelle séance de lecture.

Puis elle se tourna vers la vieille femme.

— Millie, dit-elle en contemplant les portes grandes ouvertes du jardin, vous devriez aller dîner, puis filer au lit. Le repos fait beaucoup de bien aux vieilles carcasses.

— Vraiment, Dame Abbesse ? Vous ne m'en voudrez pas de laisser votre bureau couvert de poussière ?

— Après des années passées par monts et par vaux, la poussière est devenue ma meilleure amie. Ça ira très bien, Millie. Reposez-vous sans remords.

Alors que Verna se campait devant la porte du jardin, admirant les rayons de lune qui jouaient sur le sol, entre les arbres et les vignes, Millie ramassa hâtivement son seau.

— Une bonne nuit à vous, Dame Abbesse. Et profitez bien du jardin !

Verna entendit la porte se refermer sur la brave femme. Inspirant à fond, elle s'emplit les poumons de l'odeur délicieuse des fleurs, des feuilles et de la terre humide.

Après un dernier coup d'œil à son bureau, elle avança résolument vers l'inconnu.

Chapitre 22

Verna inspira à fond l'air frais et humide de la nuit et se sentit aussitôt revigorée. Les muscles enfin détendus, elle s'engagea dans le sentier qui serpentait entre des cornouillers, des buissons lestés de myrtilles et des parterres de muguet. Tandis que ses yeux s'adaptaient à la pénombre, elle s'enivra du parfum des feuilles et des bourgeons qui constellaient les branches tendues devant elle comme des bras accueillants.

Bien qu'il fût trop tôt dans l'année pour que la plupart des végétaux s'épanouissent, on avait réuni ici plusieurs variétés – très rares – d'arbres à floraison éternelle. Petits et noueux, ils ne donnaient pas de fruits hors saison, mais régalaient l'œil douze mois sur douze. Dans le Nouveau Monde, Verna avait un jour traversé une forêt de ce type, et découvert qu'elle était le refuge préféré des flammes-nuit, de fragiles créatures semblables à des lucioles qu'on ne pouvait pas voir pendant la journée.

Après avoir convaincu les entités qu'elles ne leur feraient pas de mal, Verna et les deux sœurs avec qui elle voyageait avaient passé plusieurs nuits dans ce paradis. Au fil de leurs conversations, leurs hôtes leur avaient appris beaucoup de choses sur les sorciers et les Inquisitrices qui dirigeaient les Contrées du Milieu avec une extrême bienveillance. Verna s'était réjouie d'apprendre que les peuples des Contrées respectaient et protégeaient les « royaumes magiques », laissant leurs habitants vivre en paix dans la solitude à laquelle ils aspiraient.

Dans l'Ancien Monde, il existait aussi des sanctuaires pour les enfants de la magie, mais beaucoup moins nombreux, variés et fabuleux que ceux du Nouveau Monde. Au contact de ces créatures, Verna avait pris de précieuses leçons de tolérance. Dans un univers que le Créateur avait semé de merveilles, le mieux que pouvait faire l'humanité restait souvent de les laisser en paix.

Dans l'Ancien Monde, on adoptait rarement ce point de vue. En de nombreux endroits, la magie « brute » était impitoyablement contrôlée, de peur que des gens soient blessés, voire tués, par des créatures rétives à tout raisonnement. De fait, la magie se révélait souvent plus gênante qu'autre chose. Et le Nouveau Monde, sous bien des aspects, était encore un lieu « sauvage », fidèle reflet de ce qu'était l'Ancien, des millénaires plus tôt, avant que l'humanité, dans un effort de rationalisation, n'en fasse un endroit sûr bien que quelque peu

stérile.

Verna se languissait de cette « sauvagerie ». Comme si le Nouveau Monde avait été son véritable foyer…

Près du sentier, la tête sous une aile, des canards dormaient sur les eaux paisibles d'un étang. Dans les roseaux, des crapauds offraient une petite sérénade à la lune. De temps en temps, un oiseau plongeait en piqué puis rasait l'onde pour gober en plein vol un insecte imprudent. Sur l'herbe luxuriante de la berge, les ombres projetées par les rayons de lune ondulaient au rythme de la brise qui caressait les branches des arbres.

Derrière l'étang miniature, un sentier latéral s'engouffrait dans un bosquet d'arbres si touffus que la lumière de l'astre nocturne n'y pénétrait pas. D'instinct, Verna comprit que c'était l'endroit qu'elle cherchait. Elle avança vers ce royaume d'ombre où la nature, si joliment travaillée partout ailleurs dans le jardin, semblait avoir eu le droit de se développer librement.

Après s'être faufilée par une étroite ouverture dans un mur de ronces, la Dame Abbesse découvrit un adorable petit bâtiment à quatre pignons et aux toits de tuiles inclinés en pente douce. Devant chaque pignon, un arbre montait la garde, ses branches touffues croisées comme autant de paires de bras protecteurs. Des églantiers poussaient au pied de tous les murs, embaumant l'atmosphère des petits combles. Dans chacun d'eux, une fenêtre ronde, placée trop haut pour qu'on puisse regarder à travers, laissait entrer la pâle lumière de la lune.

Sur un mur, à l'endroit où le sentier s'arrêtait, Verna repéra une arche où se nichait une porte au centre orné d'un soleil délicatement sculpté. Muni d'une poignée, mais sans verrou, le battant ne bougea pas d'un pouce quand la Dame Abbesse tenta de l'ouvrir.

Elle voulut laisser courir ses doigts le long du chambranle pour définir la nature du bouclier défensif et trouver le moyen de le désactiver. Mais un frisson glacé la força à retirer la main.

Verna s'ouvrit à son Han. Quand sa douce lumière l'enveloppa comme des bras aimants, elle faillit gémir d'extase à l'idée d'être aussi proche que possible du Créateur. Soudain consciente des milliers de parfums qui flottaient dans l'air, elle sentit contre sa peau le contact de l'air humide, de la poussière, du pollen et de l'iode venu de l'océan. Son ouïe gagnant en acuité, elle entendit le bourdonnement des insectes, le bruissement des brindilles sous les pattes des rongeurs et l'écho très lointain de paroles prononcées à des lieues à la ronde. Elle se concentra tout particulièrement sur les sons qui auraient pu trahir la présence d'un intrus – à condition qu'il ne contrôle pas la Magie Soustractive…

Rien ne l'alarma.

Verna focalisa son Han sur la porte, et constata que le bâtiment entier était protégé par une Toile comme elle n'en avait jamais vu. Des filaments de glace se mêlaient à la trame psychique, un phénomène qu'elle aurait cru impossible. En temps normal, ces éléments – la glace et l'« âme » de la magie – auraient dû se battre plus violemment que deux chats enfermés dans le même sac. Là, ils « ronronnaient », comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde.

Comment traverser un pareil bouclier, voire le neutraliser ? Verna n'en avait pas la moindre idée…

Toujours unie à son Han, elle tendit la main, cédant à une impulsion, et plaqua sa bague au motif solaire contre la gravure du battant. Aussitôt, la porte s'ouvrit sans émettre l'ombre d'un grincement.

Verna entra, recommença l'opération avec le soleil sculpté de l'autre côté du battant, et le regarda se refermer. Sentant le bouclier protecteur l'envelopper, elle eut l'impression de n'avoir jamais été aussi seule – et en sécurité ! – de sa vie.

Des bougies s'allumèrent toutes seules, sûrement parce qu'elles étaient liées à la Toile défensive. La lumière de leurs dix flammes – réparties sur deux chandeliers à cinq branches – suffisait amplement à éclairer le petit sanctuaire.

Les candélabres encadraient un autel miniature couvert d'un carré de tissu blanc brodé de fils d'or. Au centre de ce présentoir trônait une coupe au fond troué, probablement destinée à faire brûler des essences aromatiques.

Un tapis de prière rouge à liseré d'or reposait sur le sol, juste devant l'autel.

Verna étudia les quatre alcôves formées par les pignons. La première contenait un confortable fauteuil qui occupait quasiment tout l'espace. La deuxième abritait l'autel. Une minuscule table et une chaise à trois pieds remplissaient la troisième. Dans la dernière, où était Verna, une couverture soigneusement pliée reposait sur une étroite banquette. Comme il semblait impossible de s'y allonger, Verna supposa que la couverture était là pour protéger du froid les vieux genoux d'Annalina.

La nouvelle Dame Abbesse regarda autour d'elle, se demandant ce qu'elle fichait ici. Le message d'Anna l'adjurait de venir dans le bâtiment. Parfait… Mais pour quoi faire ?

Elle se laissa tomber sur le fauteuil et contempla les murs nus. Était-elle censée se réfugier ici pour se reposer un peu ? Annalina savait combien la tâche d'une Dame Abbesse était contraignante. Avait-elle voulu montrer à sa remplaçante qu'il existait un endroit où s'isoler des « bourreaux » qui menaçaient de l'ensevelir sous les mémos ?

Tout bien pesé, ce n'était guère vraisemblable…

Verna pianota nerveusement sur les accoudoirs du fauteuil. Elle n'avait aucune envie de rester assise. Tant de travail l'attendait ! Et ces fichus rapports, hélas, n'auraient pas l'obligeance de se lire et de se parapher tout seuls.

La Dame Abbesse se leva, croisa les mains dans son dos et tenta de tourner en rond dans la pièce exiguë. Une occupation dont elle se lassa très vite, excitée comme un lion en cage.

Elle perdait son temps ! À bout de nerfs, elle tendit la main pour plaquer la bague sur le soleil du battant.

Se ravisant au dernier moment, elle se retourna, souleva sa jupe et s'agenouilla sur le tapis rouge. Annalina avait-elle désiré qu'elle vienne prier dans son sanctuaire ? C'était possible, même s'il semblait absurde, aussi dévot fût-on, d'avoir besoin d'un endroit particulier pour s'adresser au Créateur. Puisque l'univers entier était Son œuvre, au nom de quoi aurait-Il exigé qu'on Lui bâtisse des temples ? Le monde était Son église, comme le cœur de chacun de Ses enfants. Pour Verna, aucune cérémonie « extérieure » ne vaudrait jamais la plénitude et la ferveur qu'elle éprouvait quand elle s'unissait à son Han…

Avec un soupir agacé, elle croisa quand même les mains. Bien entendu, rien ne se produisit, car elle détestait qu'on la contraigne à prier dans un lieu prétendument conçu à cette fin. Et l'idée qu'Annalina, même morte, continue à la manipuler lui donnait envie de hurler.

Tapant nerveusement du pied, Verna laissa son regard errer sur le mur qui lui faisait face. Même par-delà la mort, cette femme réussissait à tirer les ficelles de sa marionnette favorite ! Ne s'était-elle pas lassée de ce petit jeu, après des siècles de pouvoir ? On aurait pu le croire, mais cette tête de mule avait tout prévu pour s'offrir un ultime morceau de bravoure, après avoir été réduite en cendres…

En cendres ? Intriguée par cette pensée, Verna regarda la coupe. Il y avait quelque chose dessous, et il ne s'agissait pas de résidus de combustion.

Elle tendit une main et s'empara d'un paquet plat et carré enveloppé de papier et fermé par de la ficelle. Le faisant tourner entre ses doigts, elle l'étudia attentivement et conclut qu'il devait être le motif de la « convocation » d'Anna. Le bouclier, en autorisant l'entrée du bâtiment à la seule Dame Abbesse, assurait que l'objet ne tomberait pas entre de mauvaises mains.

Verna défit le nœud et laissa retomber la ficelle dans la coupe. Puis elle écarta le papier et découvrit…

… Un petit livre de voyage !

Comme les dacras – des armes blanches très spéciales –, ces carnets étaient une création des sorciers qui avaient investi le Palais des Prophètes du pouvoir des deux magies – l'Additive et la Soustractive. À part Richard, depuis trois mille ans, personne n'était né avec le don de la Magie Soustractive. Certains sorciers avaient *appris* à la contrôler, ce qui n'était pas du tout la même chose…

Les livres de voyage pouvaient transmettre des messages. Ce qu'on écrivait sur l'un d'eux avec le stylet glissé dans la tranche apparaissait dans son « jumeau ». Selon les observations réalisées au cours des siècles, la transcription était simultanée. Le stylet servant aussi à effacer les anciens textes, ces livres, jamais pleins, n'avaient pas besoin d'être remplacés.

Ils équipaient toutes les Sœurs de la Lumière lancées sur les traces des jeunes garçons dotés d'un pouvoir. Le plus souvent, afin de dénicher leur sujet et lui mettre pour son propre bien un Rada'Han autour du cou, ces femmes devaient traverser la barrière et s'aventurer dans le Nouveau Monde. Une fois là, plus question de faire demi-tour pour demander des instructions ou des conseils, car un seul aller-retour était possible, sous peine d'errer à tout jamais dans la Vallée des Âmes Perdues.

Tout cela était du passé, désormais, puisque Richard avait détruit les Tours de la Perdition… Mais le principe de base demeurait. Ignorant tout de son don, un jeune garçon était incapable de le maîtriser. Pour les sœurs sensibles aux plus infimes perturbations du flux de la magie, le pouvoir du « sujet » émettait des signaux détectables à des centaines de lieues de distance.

Ces « éclaireuses psychiques » étant fort rares, on ne prenait jamais le risque de les envoyer à l'aventure. D'autres se chargeaient de la partie pratique de la mission. Grâce au livre, elles restaient en contact avec le palais, qui les prévenait en cas de changements – par exemple lorsque le jeune garçon partait vivre ailleurs.

Tout sorcier qui y consentait pouvait également former un sujet à se protéger des dangers de la magie. À vrai dire, c'était de loin la meilleure solution. Quand elle n'était pas praticable, les Sœurs de la Lumière intervenaient, comme les y autorisait un pacte signé depuis des millénaires avec les sorciers du Nouveau Monde. Tout garçon sans mentor tombait sous leur responsabilité et devait être conduit au Palais des Prophètes. En échange, elles avaient juré de ne jamais se mêler de la vie d'un jeune homme déjà pourvu d'un professeur.

En cas de violation de cette règle, l'accord prévoyait l'exécution de la sœur qui s'en rendait coupable. Pour attirer Richard au palais, Annalina avait jeté la loi aux orties. Et Verna, à son corps défendant, était devenue l'instrument de cette transgression.

Plusieurs sœurs pouvant être par monts et par vaux pour retrouver

un sujet, Verna avait découvert, dans son bureau, un carton plein de livres noirs attachés deux par deux. Avant chaque départ, on s'assurait que les « jumeaux » étaient correctement répartis : l'un avec la voyageuse et l'autre au palais, dans le bureau de la Dame Abbesse. Car si deux sœurs partaient avec une paire, elles seraient coupées de leur hiérarchie, et communiquer entre elles ne les aiderait pas.

Et ces périples étaient toujours dangereux, d'où la présence d'un dacra dans la manche de toutes les femmes qui y participaient.

En moyenne, les sœurs restaient absentes quelques mois, plus rarement un an. Verna avait erré pendant deux décennies – du jamais vu ! Mais n'avait-il pas fallu attendre trois mille ans pour que naisse un garçon comme Richard ?

La nouvelle Dame Abbesse y avait perdu vingt ans qu'elle ne retrouverait jamais. Au palais, trois siècles auraient à peine suffi à la marquer autant. Dans le monde extérieur, chaque minute comptait… pour une minute.

En somme, la mission d'Annalina ne lui avait pas coûté une vingtaine d'années, mais trois cents ans !

Et la « marionnettiste » avait toujours su où était Richard !

Même si elle avait agi ainsi pour permettre aux bonnes prophéties de se réaliser – et assurer la défaite du Gardien – Verna continuait à lui en vouloir de son mensonge par omission. Pourquoi ne lui avait-elle jamais dit qu'elle devait sacrifier les meilleures années de sa vie pour jouer les appâts ?

La Dame Abbesse se ressaisit, consciente d'exagérer. Elle n'avait rien sacrifié du tout, mais servi la gloire du Créateur. Avoir ignoré une partie des données, à l'époque, ne diminuait pas l'importance de sa tâche. Beaucoup de gens consacraient leur vie a des activités insignifiantes. Verna, elle, avait aidé à sauver le monde des vivants…

De plus, ces vingt ans s'étaient révélés passionnants – sans doute la meilleure partie de son existence. En compagnie de deux autres sœurs, elle avait sillonné le monde, libre comme l'air, et découvert une série de merveilles. Regrettait-elle d'avoir dormi à la belle étoile ? D'avoir vu ou traversé des montagnes, des plaines, des rivières, des collines, des villages et des villes ? Pas le moins du monde ! Pendant son long voyage, elle avait pris seule la plupart de ses décisions, et accepté pleinement leurs conséquences. Jamais obligée de lire d'interminables rapports, elle avait fourni le *vécu* qui contraignait de pauvres gratte-papier à les rédiger. Vraiment, elle n'avait rien perdu. Pendant leurs trois cents ans de bonus, les autres sœurs n'apprendraient pas le centième de ce qu'elle avait appris !

Sentant une larme tomber sur sa main, Verna s'essuya les joues. Vingt ans durant, elle avait tempêté contre le sort injuste qui l'éloignait du palais. Aujourd'hui, elle regrettait d'y être enfermée,

coupée de tout ce qu'elle aimait.

Elle fit de nouveau tourner le livre noir entre ses mains, émue de reconnaître le grain si particulier du cuir de la couverture, avec ses trois petites irrégularités, en haut à gauche…

Verna sursauta et leva le carnet à hauteur de ses yeux pour l'exposer à la lumière des bougies. Les trois irrégularités, l'éraflure en bas de la tranche… Bon sang, c'était son livre de voyage ! Après l'avoir porté à la ceinture pendant vingt ans, elle aurait dû le reconnaître plus tôt ! Elle avait fouillé dans le fameux carton pour le retrouver, désolée qu'il ait été perdu. Et il l'attendait ici, fidèlement…

Mais pourquoi ?

Retournant le papier d'emballage, Verna vit les quelques mots griffonnés dessus. Elle plissa les yeux pour les lire.

« *Protège-le au péril de ta vie.* »

Il n'y avait rien d'autre, et pas de signature.

Verna n'en avait pas besoin, car elle aurait reconnu entre mille l'écriture d'Annalina.

Après avoir découvert Richard, et appris qu'elle n'aurait pas le droit d'utiliser son pouvoir sur lui, ni de se servir du collier pour le contrôler, elle avait envoyé un message incendiaire au palais. Comment osait-on exiger qu'elle ramène un homme adulte dans l'Ancien Monde, si on lui liait les mains ?

« Je suis la sœur responsable de ce garçon. Ces directives sont incohérentes, voire absurdes. Je demande des explications détaillées. Et je veux savoir de quelle autorité elles émanent.

Sœur Verna Sauventreen, sincèrement vôtre au service de la Lumière. »

La réponse ne s'était pas fait attendre.

« Vous obéirez ou en subirez les conséquences. Ne vous avisez plus jamais de contester les ordres du palais.

Écrit de ma propre main, la Dame Abbesse. »

Ces mots étaient gravés au fer rouge dans sa mémoire. Et l'écriture, sur le papier d'emballage était identique. Comme sur le testament qu'elle avait lu dans la grande salle…

Ce message d'Annalina, planté telle une épine dans son flanc, l'avait empêchée de faire correctement son travail. De retour au palais, elle avait appris que Richard, parce qu'il contrôlait la Magie Soustractive, l'aurait probablement tuée si elle avait recouru au Rada'Han. Annalina lui avait sauvé la vie, mais en la laissant avancer à l'aveuglette. Encore une raison d'être agacée !

Ce n'était pas du pur sadisme, bien sûr. Des Sœurs de l'Obscurité étant infiltrées au palais, Anna avait bien fait de ne prendre aucun risque, car le sort du monde était en jeu. Mais son goût du secret continuait à vexer sa remplaçante. L'éternel conflit entre la raison et la passion, sans nul doute…

Depuis sa nomination, Verna s'était aperçue qu'on ne pouvait pas toujours convaincre les gens de la nécessité d'une décision. Dans ces cas-là, donner un ordre était la seule solution. Et tant pis s'il fallait parfois utiliser les autres pour arriver à ses fins !

La Dame Abbesse posa le papier d'emballage dans la coupe et l'embrasa avec une étincelle de Han. Elle le regarda brûler jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des cendres.

Ravie de l'avoir retrouvé, elle serra le livre de voyage contre son cœur. Même s'il appartenait au palais, elle l'avait porté trop longtemps pour ne pas reconnaître en lui sa propriété. Ou plutôt, un vieil et fidèle ami…

Où était donc son jumeau ? se demanda-t-elle soudain. Qui le détenait ? Une amie ou une ennemie ?

Verna baissa les yeux sur le livre comme si elle réchauffait un serpent contre son sein. Une fois encore, Annalina lui avait fait un cadeau empoisonné. Et sa victime ignorait la moitié des données pertinentes.

L'autre livre était-il entre les mains d'une Sœur de l'Obscurité ? Anna voulait-elle qu'elle le cherche, et débusque ainsi une servante du Gardien ? Mais comment s'y prendre ? Sûrement pas en écrivant dans le carnet une question du genre : « Qui êtes-vous et où puis-je vous trouver ? »

Verna embrassa son annulaire et sa bague. Puis elle se leva.

« Protège-le au péril de ta vie. »

Les voyages étaient terriblement dangereux. Beaucoup de sœurs avaient été capturées, et parfois tuées, par des peuples agressifs dotés d'une magie bien à eux. Si cela lui était arrivé, Verna s'en serait remise à son dacra, l'étrange couteau qui vidait instantanément ses victimes de leur vie. À condition d'être assez rapide, cette arme pouvait tirer sa propriétaire d'un mauvais pas…

La Dame Abbesse gardait toujours son dacra dans la manche gauche. Et elle n'avait jamais décousu de sa ceinture la pochette où elle transportait son livre de voyage. Elle le glissa dedans et le tapota doucement, heureuse qu'il soit revenu à sa place.

« *Protège-le au péril de ta vie.* »

Créateur bien-aimé, qui détenait l'autre carnet ?

Quand Verna entra dans le bureau des administratrices, Phoebe se leva d'un bond comme si on venait de lui piquer les fesses avec une aiguille.

— Dame Abbesse, fit-elle, rouge comme une tomate, vous m'avez fait peur. Ne vous voyant pas dans votre bureau, j'ai cru que vous étiez allée au lit.

Verna foudroya du regard les mémos éparpillés devant Phoebe.

— Je croyais t'avoir dit de filer te coucher. Tu estimes n'avoir pas assez travaillé aujourd'hui ?

— Je voulais vous obéir, gémit Phoebe en se tordant les mains, mais je me suis souvenue d'une série de factures que j'aurais dû vérifier avant de vous les soumettre. J'ai eu peur que vous les trouviez, et que…

— Phoebe, coupa Verna, aimerais-tu accomplir une mission que la Dame Abbesse Annalina confiait toujours à ses administratrices ?

L'idée était venue à Verna en apercevant son amie, et elle la trouvait excellente.

— J'adorerais ça ! s'exclama Phoebe en cessant de se tordre les mains. De quoi s'agit-il ?

— J'étais dans mon jardin, pour méditer et prier. Soudain, il m'est apparu que je devais consulter les prophéties, pour essayer d'y voir plus clair en des temps difficiles. Quand Annalina faisait ça, elle chargeait ses administratrices d'évacuer les catacombes, afin que personne ne l'espionne pendant qu'elle lisait. Tu voudrais bien me rendre le même service ?

— Bien sûr ! s'écria Phoebe avec l'enthousiasme d'une gamine.

Elle a l'air si jeune, pensa Verna.

Pourtant, même si ça ne se voyait pas, Phoebe et elle étaient nées à quelques mois d'écart.

— Alors, allons-y tout de suite. Le travail n'attend pas…

Phoebe ramassa son châle blanc, le jeta sur ses épaules et se précipita vers la porte.

— Attends une minute ! la rappela Verna. (La « gamine » se retourna.) Si Warren est dans les catacombes, ne l'en chasse pas. J'ai des questions à lui poser, et il m'économisera du temps en m'orientant vers les bons livres de prophéties.

— Compris, Verna, souffla Phoebe, tout excitée.

Elle aimait s'occuper des mémos, sans doute parce que ça lui donnait l'impression d'être utile – et d'avoir des responsabilités qu'elle aurait dû attendre un siècle de plus, si Verna ne l'avait pas nommée à ce poste. L'idée de donner des ordres, à l'évidence, l'intéressait encore plus que la paperasserie.

— Je vais te précéder, et les lieux seront dégagés quand tu arriveras. Tu sais, je suis rudement contente que ce soit moi qui remplisse cette mission, et pas Dulcinia !

Avant son départ, se souvint Verna, Phoebe et elle se ressemblaient comme des sœurs. Était-elle aussi immature quand Annalina l'avait envoyée en mission ? En tout cas, pendant son absence, elle n'avait pas seulement vieilli davantage que son amie, mais aussi *mûri* beaucoup plus vite. Sans doute parce que sa vie aventureuse lui avait appris plus de choses que vingt ans de claustration au palais.

— On dirait presque une de nos vieilles blagues, non ?

— C'est vrai, Verna ! Mais cette fois, on ne sera pas forcées d'enfiler des milliers de perles sur des chapelets, en guise de punition !

Sur ces mots, Phoebe partit en trombe.

Quand Verna, marchant d'un pas mesuré, arriva devant l'impressionnante porte de pierre des catacombes, son administratrice était déjà en train d'en expulser six sœurs, deux novices et trois futurs sorciers.

Au palais, les jeunes gens suivaient des cours à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Il arrivait même qu'on les réveille à trois heures du matin pour les expédier dans les catacombes, où leurs formatrices les attendaient. Le Créateur ne se souciait pas des horaires. Lorsqu'on voulait Le servir, il convenait de les oublier aussi.

— Que le Créateur vous bénisse, dit Verna quand tout ce petit monde s'inclina devant elle.

Elle allait s'excuser d'investir ainsi les catacombes, mais se souvint à temps qu'il n'était pas convenable, dans sa position, de justifier ses actes. La parole de la Dame Abbesse avait force de loi, et on l'exécutait sans discuter. Pourtant, ne pas s'expliquer lui semblait si peu naturel…

— Les lieux sont déserts, Dame Abbesse, annonça fièrement Phoebe. À part le jeune homme que vous désiriez voir. Il vous attend dans une des petites salles.

Verna remercia son administratrice d'un signe de tête, puis se tourna vers les novices, qui la regardaient avec des yeux ronds.

— Comment se passent vos études ? demanda-t-elle.

Tremblant comme des feuilles, les deux jeunes filles se fendirent d'une révérence comique à force de maladresse.

— Très bien, Dame Abbesse, répondit la plus grande, rouge jusqu'aux oreilles.

Verna se souvint de la première fois qu'Annalina lui avait adressé la parole. On eût dit que le Créateur Lui-Même s'était adressé à elle. À cette époque, pour un sourire de la Dame Abbesse, elle aurait soulevé des montagnes.

Elle attira les deux filles à elle et leur posa à chacune un baiser sur le front.

— S'il vous faut quelque chose, n'hésitez pas à venir me voir. C'est mon travail, et je vous aime comme tous les autres enfants du Créateur.

Les deux novices sourirent et exécutèrent une révérence beaucoup plus convaincante. Le regard rivé sur la bague de Verna, elles embrassèrent leur annulaire gauche en récitant une prière au Créateur. Voyant que la Dame Abbesse les imitait, elles écarquillèrent

encore plus les yeux – si c'était possible.

— Voulez-vous baiser le bijou qui symbolise la Lumière du Créateur ? demanda-t-elle en tendant la main.

Les deux jeunes filles s'agenouillèrent et posèrent tour à tour les lèvres sur la bague.

— Comment vous appelez-vous, mes enfants ?

— Helen, Dame Abbesse.

— Et moi, Valérie, Dame Abbesse.

— Helen et Valérie… (Cette fois, Verna n'eut pas besoin de faire un effort pour sourire.) N'oubliez jamais une chose, chères petites : à l'instar des sœurs, beaucoup de gens, en ce monde, en savent plus long que vous. Suivez leur enseignement sans jamais perdre de vue que personne, y compris moi, n'est plus proche que vous du Créateur. Parce que nous sommes tous Ses enfants !

Très fière de son petit discours – car être un objet de vénération la mettait mal à l'aise –, Verna sourit et salua le petit groupe qui s'éloignait déjà.

Quand elle fut seule, elle entra dans les catacombes et posa une main sur la plaque de métal intégrée au mur qui commandait le bouclier protecteur de cette partie du palais. Le sol tremblant sous ses pieds, la lourde porte commença à se refermer.

L'entrée des catacombes était rarement scellée. Et sauf circonstances exceptionnelles, seule la Dame Abbesse avait le pouvoir de le faire…

Dans un silence de sépulcre, Verna passa devant des tables patinées par le temps où s'entassaient des documents et quelques livres de prophéties parmi les plus simples. Une preuve que les sœurs étaient bien occupées à dispenser leur enseignement…

Longeant d'interminables rangées d'étagères lestées d'ouvrages, la Dame Abbesse, les yeux plissés pour mieux voir dans l'éternelle pénombre, approcha lentement du secteur des alcôves « interdites ».

Munies de portes et de champs de force individuels, ces minuscules pièces contenaient les véritables trésors des catacombes. Comme Verna l'avait prévu, Warren l'attendait dans celle qui abritait les plus anciennes prophéties, rédigées en haut d'haran. Très peu de gens déchiffraient cette langue, et Warren était du nombre. Annalina aussi, se souvint Verna.

Quand elle entra, le futur sorcier leva les yeux du texte qu'il étudiait.

— Phoebe m'a dit que tu voulais consulter les prophéties ?

— En fait, je désirais te parler. Quelque chose est arrivé…

— Vraiment ? fit Warren en baissant de nouveau les yeux sur son grimoire.

Perplexe, Verna tira une chaise près de la table mais ne s'assit pas.

D'un mouvement sec du poignet, elle fit jaillir un dacra dans sa main gauche. Avec une tige d'argent en guise de lame, cette arme s'utilisait comme un couteau. N'était que la blessure infligée importait peu ! Investi d'une très ancienne magie qui se combinait au Han de son porteur, un dacra absorbait la vie de sa victime, même par le biais d'une simple égratignure. Et il n'y avait pas de défense contre son pouvoir.

— Je veux que tu la gardes toujours avec toi, dit Verna en brandissant l'arme.

Warren releva les yeux, rouges à force de scruter des pattes de mouche.

— Les dacras sont réservés aux sœurs…

— Tu as le don, Warren. Ça marchera aussi pour toi.

— Et que veux-tu que je fasse avec ?

— Te défendre…

— Contre qui ?

— Les Sœurs de…

Verna se tut et jeta un coup d'œil dans le couloir. Même s'il était vide, comment savoir à quelle distance un adepte de la Magie Soustractive pouvait épier une conversation ? La pauvre Annalina avait payé pour savoir qu'aucun lieu n'était jamais sûr…

— Tu sais ce que je veux dire… (La Dame Abbesse baissa encore la voix.) Warren, ton don seul ne te protégera pas. Cette arme, en revanche… Personne ne peut rien contre elle. Même pas…

Prenant le dacra par sa « lame », Verna la tendit au futur sorcier.

— J'en ai trouvé un stock dans mon bureau. Ce dacra est pour toi.

— Merci, mais je ne saurais pas l'utiliser. À part lire d'antiques textes, je ne suis pas bon à grand-chose.

Verna saisit Warren par le col de sa tunique violette et le tira vers elle.

— Il suffit de l'enfoncer dans la chair d'un ennemi ! Le ventre, la poitrine, le dos, le cou, le bras, la main, le pied… Tout convient ! Frappe en communiant avec ton Han, et ton adversaire s'écroulera raide mort avant que tu aies pu dire « ouf ».

— Mes manches sont trop amples. Ce fichu truc n'arrêtera pas de tomber.

— Warren, un dacra se moque de l'endroit où tu le portes. Les sœurs ont choisi de le glisser sous leur manche pour des raisons pratiques. Avec beaucoup d'entraînement, on peut l'avoir en main en une fraction de seconde. Quand on voyage, ça risque d'être vital. Ici, il te suffira de l'avoir sur toi, dans une poche, si ça te chante ! Mais dans ce cas, évite de t'asseoir dessus…

Warren capitula et s'empara du dacra.

— C'est bien pour te faire plaisir… Mais je ne me vois pas poignarder quelqu'un.

Verna lâcha le col de son ami et détourna le regard.

— Tu serais surpris par les aptitudes qu'on se découvre, face à certaines situations.

— Tu es venue me voir à cause de ton stock de dacras ?

— Non. (Verna tira le livre de sa ceinture et le posa sur la table.) Voilà la raison de ma visite.

— Tu prévois de nous quitter, Verna ?

— Quelle mouche te pique ? Je ne t'ai jamais vu aussi mal luné !

— Je suis épuisé, c'est tout… (Warren écarta le livre d'une main lasse.) Pourquoi fais-tu une affaire d'un banal livre de voyage ?

— Annalina m'a laissé un message… Je devais aller dans son sanctuaire, au fond du jardin. Il était défendu par une Toile de glace et d'esprit. (Warren leva enfin un sourcil intéressé.) Pour y entrer, j'ai dû utiliser la bague. Le livre reposait sur un petit autel, enveloppé dans une feuille de papier où étaient écrits ces quelques mots : *« Protège-le au péril de ta vie. »*

Warren prit le livre et le feuilleta. Bien entendu, toutes les pages étaient blanches.

— Anna veut probablement t'envoyer ses instructions.

— Warren, elle est morte !

— Et tu crois que ça l'arrêterait ?

Verna ne put s'empêcher de sourire.

— Tu pourrais bien avoir raison… Elle est assez rusée pour avoir fait incinérer l'autre avec elle, histoire de me manipuler depuis l'au-delà.

— À ce propos, qui détient le jumeau de ce carnet ? demanda Warren, de nouveau sinistre.

Verna tira sur sa jupe et s'assit.

— Je n'en sais rien… Mais c'est peut-être une sorte de jeu de pistes. Si je découvre le jumeau, je débusquerai notre ennemie.

— C'est complètement idiot, Verna ! D'où t'est venue cette idée ?

— C'est la seule que j'ai eue… Tu en vois une autre ? Sinon, pourquoi Anna ne m'aurait-elle pas dit qui détient le second livre ? S'il s'agissait d'un ou d'une alliée, elle m'aurait donné son nom. Ou fait comprendre que je ne devais pas m'inquiéter.

— C'est logique, concéda Warren.

Avant de baisser de nouveau les yeux sur son grimoire.

— Mon ami, que se passe-t-il ? demanda Verna, attentive à garder un ton bienveillant. Je ne t'ai jamais vu dans un état pareil…

— J'ai découvert des prophéties qui ne me plaisent pas

beaucoup…

— Et que disent-elles ?

À contrecœur, Warren prit une feuille de parchemin entre le pouce et l'index, la retourna et la poussa en direction de Verna.

Elle la prit et lut à haute voix :

— « *Quand la Dame Abbesse et le Prophète seront rendus à la Lumière, les flammes de leur bûcher funéraire porteront à ébullition un chaudron plein de fourberie. Alors viendra l'Usurpatrice qui présidera à la fin du Palais des Prophètes. Au nord, celui qui est lié à la lame l'abandonnera pour la sliph d'argent, car son souffle la ramènera à la vie, et elle le livrera aux méchants.* »

Évitant de croiser le regard de son ami, Verna reposa la feuille et croisa les mains sur ses genoux pour les empêcher de trembler. Elle resta ainsi, les yeux baissés, sans savoir que dire.

— Cette prophétie est située sur une bonne Fourche, précisa Warren.

— Une affirmation audacieuse, mon ami, même pour un spécialiste comme toi. À quand remonte cette prédiction ?

— Moins d'un jour…

— Quoi ? Warren, tu… dois-je comprendre que… C'est enfin arrivé ?

— Oui… Dans une sorte de transe, j'ai vu des fragments de cette prophétie, et entendu les mots que tu viens de lire. Je crois que Nathan faisait ce genre d'expérience… Tu te souviens de ce que je t'ai dit ? Ma compréhension des prophéties a changé, ces derniers temps… Et j'ai compris pourquoi : elles nous arrivent sous la forme de visions, pas uniquement de mots.

— Les livres contiennent pourtant des textes et pas des images. Ce sont eux qui véhiculent les prédictions.

— Non, ils se contentent de les transmettre… Et ils offrent des sortes d'indices qui font naître les visions dans l'esprit d'un Prophète. Toutes les recherches effectuées par les Sœurs de la Lumière depuis trois mille ans sont lacunaires, Verna. Les textes ont pour but de transmettre des connaissances aux sorciers par l'intermédiaire de visions. J'ai compris quand cette prophétie est venue à moi. Comme si une porte s'ouvrait dans mon esprit ! Tant d'années d'études, et la clé était dans ma tête depuis le début !

— Tu peux lire toutes les prophéties et avoir une vision qui te révélera leur véritable sens ?

— Non… Verna, je suis un enfant qui fait ses premiers pas. Il me faudra longtemps avant de savoir sauter une clôture.

Verna baissa les yeux sur la feuille de parchemin, puis les détourna, troublée comme si elle tentait de regarder le soleil en face.

— Et la prophétie que tu as délivrée, souffla-t-elle en faisant

nerveusement tourner la bague autour de son doigt, dit vraiment ce qu'elle semble vouloir dire ?

— Un enfant qui apprend à marcher commence par tituber… On a sûrement déjà vu des prédictions plus… stables… En fait, c'est une sorte de galop d'essai, si tu vois ce que je veux dire. Dans les livres, j'en ai trouvé plusieurs de ce type, puisque chaque Prophète a bien dû commencer un jour, et…

— Warren, c'est vrai ou faux ?

— Aussi vrai que possible, répondit le futur sorcier – ou Prophète ? Mais comme dans toute prédiction, les mots, s'ils ne mentent pas, ne doivent pas être pris au pied de la lettre.

Verna se pencha vers son ami, les mâchoires serrées.

— Arrête de tourner autour du pot ! Nous sommes embarqués dans la même galère, et j'ai le droit de savoir.

Warren agita vaguement la main, comme toujours quand il tentait de nier l'importance de quelque chose. Plus que tout le reste, cet indice terrorisa Verna.

— Je veux bien te révéler tout ce que je sais, et ce que j'ai vu quand j'étais en transe, mais n'oublie pas que je suis un néophyte. Je ne comprends pas tout, même si c'est ma prophétie…

— Tu vas parler, oui ou non ?

— La Dame Abbesse que j'ai vue… Ce n'était pas toi, Verna ! Je ne la connais pas, mais je t'assure que ce n'était pas toi !

Verna ferma les yeux et s'autorisa un soupir de soulagement.

— Eh bien, je m'attendais à pire… Au moins, je ne détruirai pas le palais, c'est déjà ça. Et nous pourrons essayer de transformer ta prophétie en mauvaise Fourche.

Le regard toujours fuyant, Warren ramassa sa feuille, la rangea dans une boîte et ferma le couvercle.

— Verna, pour qu'il y ait une autre Dame Abbesse, il faudra que tu sois morte…

Chapitre 23

Quand une soudaine montée de désir le fit frissonner, Richard sut qu'*elle* venait d'entrer dans la pièce, même s'il ne pouvait pas la voir. Les narines remplies de son inimitable parfum, il éprouva aussitôt le besoin de se livrer à la délicieuse tentatrice.

Comme lorsqu'on capte un mouvement furtif dans la brume, le jeune homme fut incapable de préciser les contours de la menace. Mais grâce à ce qu'il lui restait de lucidité, il aurait pu jurer qu'il y en avait une. Et l'approche du danger ajoutait à son excitation.

Avec le désespoir d'un homme dominé par un adversaire dix fois plus fort que lui, Richard posa la main sur la garde de son épée. Pourrait-il ainsi affermir sa volonté et ne pas céder aux sirènes de la soumission ? C'était possible, car il ne cherchait pas le contact de l'acier, mais celui de la colère – une rage aveugle qui lui fournirait la volonté de résister. Il devait réussir, car toute la suite en dépendait.

La main serrant la poignée de l'arme, il sentit la fureur déferler dans son corps et son esprit.

Alors, il leva les yeux et vit, dominant la foule qui se pressait devant lui, les hautes silhouettes d'Ulic et d'Egan. À l'intervalle qui les séparait, il comprit que quelqu'un marchait entre eux, et devina de qui il s'agissait.

Les soldats et les dignitaires s'écartèrent pour laisser passer les deux colosses et la femme qu'ils escortaient. Sur leur chemin, les têtes s'inclinaient, rappelant à Richard les ondulations d'une mare où on vient de jeter une pierre.

Certaines prophéties, se souvint-il, l'avaient surnommé le « caillou dans la mare » – celui dont les actes rident la surface jusque-là paisible de la vie.

Dès qu'il aperçut Cathryn, le désir manqua faire exploser sa poitrine. Faute d'avoir de quoi se changer à sa disposition, elle portait toujours sa robe de soie rose. Se souvenant qu'elle lui avait avoué dormir nue, le jeune homme sentit son cœur s'emballer. Il tenta de se calmer et pensa à la tâche qui l'attendait.

En avançant, Cathryn, les yeux ronds, dévisageait tous les soldats qu'elle connaissait. Ces membres de la garde du palais de Kelton portaient désormais un uniforme d'haran !

Levé depuis l'aube, Richard avait eu le temps de tout préparer. Il avait peu dormi, sans cesse réveillé par des rêves torrides.

Kahlan, mon amour, pourras-tu un jour me pardonner ces songes ?

Avec le nombre de militaires d'harans présents en Aydindril, l'intendance, il le savait, ne devait pas manquer d'équipements. Dès son réveil, Richard avait ordonné qu'on fasse livrer au palais un stock d'uniformes de rechange. Désarmés, les Keltiens n'avaient pas pu protester. Après avoir changé de tenue, et s'être admirés les uns les autres, ils avaient affiché de grands sourires. La restitution de leurs armes, puisque Kelton était désormais lié à D'Hara, avait achevé de leur remonter le moral. Impeccablement alignés, ils faisaient une haie d'honneur à la duchesse tout en gardant un œil sur les représentants des autres royaumes, dont on espérait toujours la reddition officielle.

La tempête qui avait favorisé la fuite de Brogan n'avait pas que des conséquences néfastes. Préférant attendre que le temps s'éclaircisse, les délégations n'étaient pas parties dès l'aube. Habitué à faire flèche de tout bois, Richard avait profité de l'occasion pour convoquer au palais les principaux notables. Ainsi, ils assisteraient à la reddition de Kelton, un des pays les plus puissants des Contrées. Une manière d'enfoncer le clou, en quelque sorte…

Richard se leva au moment où Cathryn s'engageait sur les marches de l'estrade, et Berdine s'écarta pour la laisser passer. Les trois Mord-Sith avaient été reléguées au pied de l'estrade, le plus loin possible de maître Rahl, qui refusait d'entendre ce qu'elles pouvaient avoir à lui dire.

Quand les yeux de Cathryn se posèrent enfin sur lui, Richard dut serrer les genoux pour empêcher ses jambes de trembler. Sa main gauche, crispée sur la garde de l'Épée de Vérité, commençait à s'ankyloser. Se souvenant qu'il n'avait plus besoin de tenir l'arme pour contrôler sa magie, le Sourcier osa la lâcher et agita les doigts pour rétablir sa circulation.

À l'époque où les Sœurs de la Lumière lui enseignaient à toucher son Han, elles lui avaient conseillé de recourir à une image mentale pour mieux se concentrer. Il avait choisi une représentation de l'Épée de Vérité et pouvait désormais l'invoquer à volonté.

Face aux ennemis potentiels massés devant lui, son arme ne lui serait hélas d'aucune utilité. Pour triompher, il devrait se fier au plan très subtil imaginé avec l'aide du général Reibisch, de ses officiers et de membres bien informés du personnel du palais, qui l'avaient également aidé à tout organiser. Restait à espérer qu'aucun grain de sable ne gripperait la machine…

— Richard, que…, commença Cathryn.

— Bonjour, duchesse, coupa le Sourcier. Tout est prêt… (Il prit la main de la duchesse et la baisa avec toutes les fioritures protocolaires adaptées à une future reine. Mais le simple contact de sa peau lui fit bouillir le sang.) J'étais sûr que vous aimeriez me jurer allégeance devant cette noble assemblée. Il convenait, me semble-t-il, que vos

pairs vous entendent rompre officiellement avec l'Ordre Impérial et montrer ainsi la voie aux autres royaumes des Contrées du Milieu.

— Eh bien… hum… c'est une très bonne idée…

Richard se tourna vers la foule, plus tranquille que la veille, mais néanmoins tendue en l'attente de ce grand événement.

— La duchesse Lumholtz, future reine de Kelton, a décidé d'engager son peuple aux côtés des forces qui luttent pour la liberté. Elle a demandé que vous assistiez à la signature de l'acte de reddition.

— Richard, souffla Cathryn, je dois d'abord les soumettre à mes juristes, afin que tout soit clair, et qu'il n'y ait pas de malentendus…

Le seigneur Rahl eut un sourire rassurant.

— Bien que certain qu'il n'y aura aucun problème, j'ai anticipé vos désirs et pris la liberté de les inviter à cette cérémonie.

Richard fit signe à Raina, qui saisit un homme par le bras et lui fit promptement monter les marches.

— Maître Sifold, auriez-vous l'obligeance de communiquer votre opinion, et celle de vos collègues, à votre future souveraine.

Le juriste s'inclina.

— Comme le seigneur Rahl vous l'a dit, duchesse, les documents sont sans ambiguïté. Il n'y a aucun risque de confusion…

Richard ramassa le traité posé sur le lutrin.

— Si vous le permettez, duchesse, j'aimerais lire ce texte à voix haute devant nos invités. Ainsi, ils sauront que votre détermination à rejoindre D'Hara est sans faille. À coup sûr, votre courage les impressionnera.

— Procédez, je vous en prie, seigneur Rahl, dit Cathryn, rose de fierté devant tant de compliments.

— Ne vous inquiétez pas, annonça Richard à la foule, ça ne sera pas long. (Il commença sa lecture.) « *Que tout le monde ait connaissance, en ce jour, de la reddition inconditionnelle de Kelton face à D'Hara. Signé de ma main, duchesse Cathryn Lumholtz, dirigeante légitime du peuple keltien.* »

Richard reposa le document sur le lutrin, trempa une plume dans un encrier et la tendit à Cathryn. Le teint grisâtre, elle n'esquissa pas un geste pour s'en emparer.

Redoutant que la duchesse revienne sur sa parole, le Sourcier se pencha vers elle et abattit la carte qu'il gardait dans sa manche. Conscient que les forces qu'il mobilisait pour ne pas céder à l'ivresse de son parfum lui manqueraient plus tard, il murmura :

— Cathryn, quand nous en aurons fini ici, accepteriez-vous une petite promenade en tête à tête ? Cette nuit, je n'ai rêvé que de vous…

Ses couleurs lui revenant, Cathryn sourit. Un instant Richard redouta qu'elle lui jette les bras autour du cou.

Il remercia les esprits du bien qu'elle s'en abstînt.

— Bien sûr…, souffla-t-elle. Moi aussi, j'ai rêvé de toi. Finissons-en avec ces formalités assommantes !

— Cathryn, faites que je sois fier de vous et de votre force !

Le sourire de la duchesse, plein de promesses, fit rougir plus d'un homme dans l'assistance. Déjà empourpré, Richard crut que ses jambes allaient refuser de le porter.

La duchesse prit la plume, caressa au passage la main du jeune homme, et se tourna vers le public.

— Je signe ce document avec une plume de colombe, afin de montrer que j'agis de mon plein gré, au nom de la paix, pas à cause d'une sanglante défaite. Ce geste puisse-t-il témoigner de l'amour que je porte à mon peuple, et de l'espoir que m'inspire l'avenir. Cet espoir, nobles sires et gentes dames, est incarné par l'homme qui se tient à mes côtés, le seigneur Richard Rahl. Si l'un de vous venait à lui nuire, je jure qu'il s'attirerait le courroux de mon peuple !

Sur ces fortes paroles, la future reine apposa sa signature sur le « traité ».

Avant qu'elle ait pu se détourner du lutrin, Richard lui glissa d'autres documents sous la plume.

— Que…

— Les lettres que vous m'avez promises, duchesse… Je n'ai pas voulu vous accabler de travail, alors que nous pouvons passer le temps beaucoup plus agréablement. Vos assistants m'ont aidé à rédiger le texte. Ayez la bonté de vérifier qu'il correspond à ce que vous aviez en tête, cette nuit, quand vous m'avez fait cette proposition.

» Le lieutenant Harrigton, de votre garde palatiale, nous a fourni les noms du général Baldwin, le chef de vos forces, et des généraux de corps d'armée Cutter, Leiden, Nesbit, Bradford et Emerson, plus ceux de quelques officiers supérieurs de la garde. Aurez-vous l'obligeance de signer, pour chacun, l'ordre de placer leurs troupes sous le commandement de mes hommes ? Quelques-uns de vos gardes accompagneront un détachement composé de soldats de mes compagnies et de nouveaux officiers.

» Votre assistant privé, maître Montleon, m'a aidé à rédiger des instructions pour votre Grand Argentier, sire Pelletier, pour maître Carlisle, votre administrateur des programmes stratégiques, et pour les gouverneurs membres de la commission du Commerce, les seigneurs Cameron, Tuck, Spooner et Ashmore. Enfin, il nous a donné les noms des sires Levardson, Doudiet et Faulkingham, du bureau du Commerce.

» Le conseiller Schaffer a établi la liste de tous les bourgmestres de Kelton. Soucieux de ne vexer personne par un oubli, il s'est fait assister par des secrétaires très compétents.

» Chacun de ces hauts responsables recevra une lettre personnelle.

Comme le texte ne change pas, mais seulement le nom du destinataire, il vous suffira d'en lire une avant de signer les autres. Nous les enverrons d'ici, très chère. Des hommes à moi se tiennent prêts à partir. Tous seront accompagnés par un de vos gardes, afin qu'il n'y ait aucun risque d'erreur. Les Keltiens sélectionnés pour cette mission sont dans cette salle, et ils témoigneront que vous n'avez pas signé sous la contrainte.

Richard retint son souffle et se raidit quand Cathryn, la plume à la main, jeta un regard soupçonneux à la montagne de documents qui se dressait devant elle. Ses assistants vinrent l'entourer, fiers du travail de titan accompli en si peu de temps.

— J'espère que ça vous conviendra, Cathryn, souffla Richard en se penchant de nouveau vers la duchesse. Vous vouliez vous en occuper vous-même, je sais, mais qu'aurais-je fait sans vous, pendant que vous auriez trimé ? Vous me pardonnez ?

— Bien sûr, fit la duchesse, distraite.

Elle écarta les premières lettres pour lire celles de dessous.

— Vous voulez un siège ? demanda chevaleresquement Richard en tirant à lui un fauteuil.

Quand Cathryn se fut assise et eut commencé à signer, il prit place à côté d'elle, sur le Prime Fauteuil. Sondant la foule du regard, l'oreille à l'affût au cas où la plume cesserait de grincer sur le parchemin, il s'efforça de garder sa colère à un niveau qui ne nuirait pas à sa lucidité.

— Vous avez fait du très bon travail, dit-il soudain aux Keltiens réunis autour de leur future reine. Je serai honoré que vous conserviez vos postes au sein de l'administration d'harane. Sans nul doute, vos compétences lui seront des plus précieuses.

Après avoir reçu force remerciements pour sa générosité, Richard s'intéressa de nouveau à la foule étrangement silencieuse qui assistait à la cérémonie.

Après des mois passés en Aydindril, les soldats d'harans, tout particulièrement les officiers, avaient appris beaucoup de choses sur le fonctionnement du commerce dans les Contrées du Milieu. Alors qu'il poursuivait Brogan en leur compagnie, Richard avait posé les bonnes questions, et ses connaissances s'étaient encore enrichies le matin même. Quand on l'interrogeait judicieusement, maîtresse Sanderholt était une mine d'informations. Apparemment, les habitudes alimentaires des peuples en disaient long sur leur nature profonde. Surtout quand on avait l'oreille aiguisée, comme la vieille cuisinière…

— Parmi les lettres que la duchesse signe, annonça Richard aux tout nouveaux fonctionnaires d'harans, certaines concernent le commerce. (Son regard se posant sur le dos de Cathryn, il s'efforça de

tourner la tête.) Kelton est désormais intégré à D'Hara. Vous comprendrez sans peine que tout échange commercial avec les royaumes qui ne nous ont pas encore rejoints lui est désormais interdit.

Le Sourcier posa les yeux sur un petit homme rondouillard à la barbe poivre et sel impeccablement taillée.

— Porte-parole Gartham, j'ai conscience que Lifany sera dans une position inconfortable. Les frontières de Galea et de Kelton vous étant fermées, votre économie risque de souffrir.

» Avec Galea et Kelton au nord, D'Hara à l'est et les monts Rang'Shada à l'ouest, vous aurez du mal à vous approvisionner en fer. Vos importations provenaient essentiellement de Kelton, qui vous achetait du grain en échange. Dorénavant, les Keltiens seront obligés de se fournir auprès des Galeiens. Ces deux royaumes faisant désormais partie de D'Hara, leurs anciennes querelles sont lettres mortes, et leurs échanges commerciaux se développeront. Leurs armées, placées sous mon commandement, ne se regarderont plus en chiens de faïence et se concentreront enfin sur la surveillance des frontières.

» D'Hara, vous vous en doutez, est très demandeur de fer et d'acier keltien. Trouvez-vous un nouveau fournisseur, messire, car l'Ordre Impérial attaquera probablement par le sud. À vrai dire, il ne m'étonnerait pas que Lifany soit son premier objectif. Sachez-le, aucun de mes soldats ne versera son sang pour défendre les royaumes rétifs à mon alliance. Et ceux qui auront hésité ne doivent pas s'attendre à être récompensés par des privilèges commerciaux.

Richard tourna la tête vers un grand gaillard émacié chauve comme une boule de billard, n'était la demi-couronne de cheveux blancs qui entourait encore sa nuque.

— Ambassadeur Dezancort, je vous informe, non sans regret, que la lettre adressée au seigneur Cameron lui ordonne d'annuler tous les traités commerciaux en vigueur entre Kelton et Sanderia. Si votre royaume ne se joint pas à nous, il ne sera pas question, au printemps, que vos troupeaux rejoignent comme à l'accoutumée les hautes terres de Kelton.

L'ambassadeur en perdit le peu de couleur qui lui restait.

— Seigneur Rahl, comment les nourrirons-nous ? Nos plaines suffisent pendant l'hiver, mais en été, le soleil détruit l'herbe et les autres végétaux. Que devrons-nous faire, selon vous ?

— Abattre vos bêtes avant qu'elles crèvent de faim, je suppose…

— Seigneur Rahl, ces accords ont été conclus il y a des siècles… Notre économie repose sur la bonne gestion des troupeaux de

moutons.

— Désolé, mais je ne me sens pas concerné. Seul le destin de mes alliés m'intéresse.

Implorant, Dezancort leva les mains.

— Seigneur, mon peuple connaîtra la misère… Si nous devons abattre les moutons, le royaume ne s'en relèvera pas.

Le porte-parole Theriaut vint se placer au premier rang.

— On ne peut pas abattre ces bêtes ! La laine est le pilier de l'industrie d'Herjborgue.

— Si Herjborgue est ruiné, dit une autre voix, nous perdrons notre principal client. Avec quoi achèterons-nous le grain dont nous avons besoin ?

Avec une lenteur délibérée, Richard se pencha en avant.

— Exposez ces arguments à vos dirigeants. Ils comprendront peut-être que la reddition est la seule voie possible. Mais qu'ils se décident vite, surtout ! (Il balaya du regard les autres dignitaires.) Avec un tel niveau d'interdépendance, vous n'aurez aucun mal à comprendre que l'union est la meilleure solution. Kelton fait désormais partie de D'Hara. Nos routes commerciales vous seront interdites, et il n'y aura pas de passe-droit.

Un concert de protestations fit vibrer les murs de la salle du Conseil. Dès que Richard se leva, le vacarme cessa.

— Vous êtes un homme sans pitié ! cria l'ambassadeur de Sanderia, un index accusateur pointé sur Richard.

— N'oubliez pas d'en informer l'Ordre Impérial, si vous choisissez de le rejoindre. (Le Sourcier foudroya l'homme du regard, puis s'adressa à toute l'assistance.) Grâce au Conseil et à la Mère Inquisitrice, vous avez longtemps connu la paix. Pendant que votre protectrice était absente, occupée à vous défendre, vous l'avez trahie par cupidité. On dirait des enfants qui se disputent un gâteau. Vous auriez pu le partager équitablement, hélas, les plus forts ont décidé d'affamer les plus faibles. Si vous venez à ma table, il faudra surveiller vos manières, mais chacun aura son dû.

Cette fois, personne ne protesta. Richard allait se rasseoir quand il s'avisa que Cathryn, qui en avait terminé, le dévorait des yeux. Sous ce regard de braise, la colère de l'épée fondit comme neige au soleil.

Le Sourcier parla de nouveau aux dignitaires, toute rage disparue de sa voix.

— Le temps s'est éclairci… Vous devriez partir au plus vite. Convainquez rapidement vos dirigeants, afin d'épargner des malheurs inutiles à vos peuples. Je déteste que des innocents souffrent…

Cathryn vint se camper près de Richard et prit la parole.

— Faites ce que le seigneur Rahl vous dit… Pour l'heure, il vous a

consacré assez de temps. (Elle se tourna vers un de ses assistants.) Qu'on fasse porter mes affaires ici. Je vais m'installer au palais.

— Pourquoi ce déménagement ? demanda un ambassadeur, soupçonneux.

— Son mari, comme vous le savez, a été tué par un mriswith, répondit Richard. La duchesse entend se placer sous ma protection.

— Nous sommes donc tous en danger ?

— C'est probable… Le duc était un excellent escrimeur, et pourtant… Eh bien, j'espère que vous serez prudents. Mais j'allais oublier : ceux qui se joindront à nous seront invités au palais, où ma magie les gardera en sécurité. Les chambres des invités sont presque toutes libres. Et il en sera ainsi tant que je n'aurai pas reçu d'autres redditions.

Comprenant que la séance était levée, les dignitaires se dirigèrent vers la sortie.

— Nous y allons ? demanda Cathryn d'une voix rauque.

Sa tâche accomplie, Richard s'était senti vidé. La présence de la duchesse lui redonna un coup de fouet dont il se serait volontiers passé.

Quand ils s'engagèrent dans l'escalier, le bras de la jeune femme glissé sous le sien, le jeune homme mobilisa ce qui lui restait de volonté pour se tourner vers Ulic et Cara.

— Ne nous perdez pas de vue une seconde, compris ?

— Oui, seigneur Rahl, répondirent en chœur les deux D'Harans.

— Richard, gémit Cathryn, tu as dit que nous serions seuls… S'il te plaît, tiens ta promesse !

Comme il le prévoyait, la force qu'il avait utilisée un peu plus tôt manqua au Sourcier. Incapable de maintenir l'image de l'Épée de Vérité dans son esprit, il la remplaça par celle de Kahlan.

— Le danger est partout, Cathryn, je le sens… Pas question de risquer votre vie par imprudence. Quand le péril se sera éloigné, nous n'aurons plus besoin d'anges gardiens. Essayez de prendre votre mal en patience, pour le moment…

— Pour le moment, alors… Si ça ne dure pas trop longtemps.

Richard s'arrêta sur la dernière marche et se tourna vers Cara.

— Ne nous lâchez pas d'un pouce, quoi qu'il arrive !

Chapitre 24

— Dame Abbesse, puis-je vous poser une question personnelle ? demanda Phoebe en posant une pile de mémos sur le dernier espace encore libre du bureau en noyer poli.

Verna parapha d'une main lasse une demande émanant du cuisinier en chef. Une sombre histoire de chaudrons brûlés qu'il fallait remplacer…

— Phoebe, nous sommes amies depuis près de deux siècles. Combien de fois t'ai-je dit de me tutoyer et de m'appeler par mon prénom, quand nous sommes seules ? Allez, pose ta question…

Verna relut le mémo, le front plissé. Se ravisant, elle ajouta, au-dessus de ses initiales, l'ordre de faire réparer les chaudrons. Au fond, il n'y avait pas de petites économies…

— Eh bien, fit Phoebe, ses joues rondes virant au rose, ne te vexe pas, surtout, mais tu es dans une position unique, et je ne pourrais pas aborder ce sujet avec quelqu'un d'autre, parce que… (Elle s'éclaircit la gorge.) Bon, entrons dans le vif du sujet : qu'est-ce que ça fait de vieillir ?

— Phoebe, nous avons le même âge.

Sous le regard perçant de Verna, son administratrice s'essuya les paumes, sans doute moites, sur les hanches de sa robe verte.

— C'est vrai, mais tu es partie pendant plus de vingt ans. Pendant ton absence, tu as vieilli comme les gens normaux. Pour en arriver à ton stade, il me faudra environ trois siècles. Franchement, tu as l'air d'avoir au moins quarante ans !

— C'est la preuve que les voyages forment la vieillesse, plaisanta amèrement Verna. Tu devrais essayer, ça marche à tous les coups !

— Je refuse de partir et de me ratatiner comme une vieille pomme ! Dis-moi, est-il douloureux de se dégrader si vite ? Est-ce que… Hum… Tu sens que tu n'es plus séduisante et que ta vie n'a plus rien de plaisant ? Moi, j'adore que les hommes me trouvent désirable. Vieillir comme toi, eh bien, ça m'inquiète.

Verna se cala confortablement dans son fauteuil. Si elle s'était écoutée, elle aurait volontiers étranglé cette gourde ! Cela dit, avait-on le droit d'exécuter une amie ignorante qui venait de poser une question idiote ?

— À mon avis, chacun vit cette expérience à sa façon, mais je veux bien t'en dire plus. Oui, Phoebe, on souffre de savoir qu'on a perdu sa jeunesse. Parfois, j'ai le sentiment de ne pas l'avoir assez chérie, cette

jeunesse. Alors, on me l'a volée pendant que j'attendais bêtement que ma vie commence. Par bonheur, le Créateur nous offre des compensations. Tu sais, l'âge a aussi du bon.

— Du bon ? Comment est-ce possible ?

— À l'intérieur, je suis toujours la même personne, en plus sage. Je me comprends mieux, et je sais plus clairement ce que je veux. Et j'apprécie des choses qui ne m'intéressaient pas avant… (Verna marqua une courte pause.) Aujourd'hui, je vois ce qui compte vraiment quand on est au service du Créateur. Bref, je suis plus heureuse, et moins angoissée par ce que les autres pensent de moi.

» L'âge ne m'a pas rendue asociale, tu sais. Mes amis m'apportent toujours du réconfort. Et pour répondre à la question qui te brûle les lèvres, les hommes me plaisent autant qu'avant. Simplement, je les juge en profondeur. Les jeunes coqs ne me fascinent plus. Pour m'émouvoir, un homme doit avoir d'autres qualités.

— Sans blague ? s'exclama Phoebe, éberluée. Les vieux barbons te font de l'effet ?

— Je parle simplement des hommes de ma génération, mon amie… Mais tu as sûrement changé aussi, non ? Il y a cinquante ans, tu n'aurais pas envisagé d'avoir une relation avec quelqu'un de ton âge actuel. À présent, ça te semble naturel, et les garçons plus jeunes te paraissent franchement immatures. Tu vois ce que je veux dire ?

— À peu près, oui…

Un gros mensonge, comprit Verna. Qui se lisait dans les yeux de Phoebe.

— Quand nous avions l'âge de ces deux novices, Helen et Valérie, que pensais-tu des femmes comme nous ?

Phoebe gloussa bêtement, comme une gamine.

— Je les trouvais incroyablement vieilles ! Et je n'imaginais pas pouvoir être comme ça un jour.

— Et ta position, à présent ?

— Ce n'est pas vieux du tout ! À l'époque, j'étais idiote. Tu sais, je me sens encore très jeune.

— Eh bien, c'est pareil pour moi ! Je me sens jeune, c'est la seule chose qui compte. Et j'ai compris qu'il en allait de même pour tout le monde. Nos aînées se voient de la même façon que nous.

— Je comprends ce que tu veux dire, fit Phoebe en plissant le nez, mais ça ne me donne pas envie de vieillir pour autant.

— Phoebe, dans le monde extérieur, tu aurais déjà vécu trois bonnes existences ! En nous donnant plus d'années qu'aux autres, le Créateur nous a fait un magnifique cadeau. Bien sûr, c'est surtout pour que nous puissions accomplir notre mission, mais on a le droit de s'en réjouir quand même. Très peu d'êtres ont cette chance.

Son cerveau frisant la surchauffe, Phoebe plissa le front et les yeux

pour mieux se concentrer.

— Ce sont des paroles d'une grande sagesse, Verna. Voilà une qualité que je ne te connaissais pas. J'ai toujours su que tu étais futée, mais découvrir une telle sérénité philosophique, chez toi…

— C'est une partie du « bon » dont je te parlais. Les gens plus jeunes croient toujours que leurs aînés débordent de sagesse. Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois…

— Mais avoir la peau flasque et ridée me fait toujours aussi peur !

— Ces choses-là arrivent lentement. On s'habitue à changer. Pour moi, l'inquiétant serait d'avoir de nouveau ton âge.

— Pourquoi ?

Verna eut une furieuse envie de répondre : « Parce que je détesterais me balader dans le monde avec un intellect aussi atrophié », mais elle se retint, se souvenant à temps que Phoebe et elle étaient des amies de quelque cent soixante-dix ans.

— Sans doute parce que j'ai déjà traversé les buissons hérissés de ronces qui se dressent encore devant toi. Je sais qu'on s'y fait très mal, vois-tu…

— De quelles ronces veux-tu parler ?

— C'est différent pour chaque individu… Nous ne suivons pas tous le même chemin.

— À quelles ronces t'es-tu donc écorchée, Verna ?

La Dame Abbesse se leva, reboucha son encrier et jeta sur son bureau un regard désabusé.

— Le pire, je crois, a été de retrouver Jedidiah. Comme toi, il voyait en moi une vieille femme ridée, desséchée et dépourvue de charme.

— Verna, je n'ai jamais voulu dire ça !

— Comprends-tu seulement ce qui m'a « écorchée » à ce moment-là, Phoebe ?

— Eh bien, d'être vieille et laide, je suppose – même si tu ne l'es pas vraiment.

— Tu te trompes, souffla Verna. La « ronce » fut de découvrir que l'apparence seule comptait à ses yeux. Ce qu'il y a là-dedans (elle se tapota le crâne) ne l'a jamais intéressé.

En réalité, il y avait encore pire… Pendant son absence, Jedidiah avait rejoint les rangs des séides du Gardien. Pour sauver Richard, Verna avait dû planter son dacra entre les omoplates de son ancien amoureux. Non content de la trahir, Jedidiah s'était retourné contre le Créateur. Et une partie d'elle-même était morte avec lui…

— Je vois ce que tu veux dire, fit Phoebe, qui ne voyait sûrement rien du tout. Quand les hommes…

Verna leva une main pour interrompre son administratrice.

— J'espère t'avoir été utile, Phoebe… Parler avec une amie est

toujours un plaisir. (Elle reprit son ton de Dame Abbesse dans l'exercice de ses fonctions.) Ai-je des rendez-vous ? Tu sais, avec les casse-pieds qui viennent me demander mille et une faveurs…

— Non. Rien de prévu aujourd'hui…

— Parfait ! J'ai envie de prier et d'implorer le Créateur de me guider. Voulez-vous sceller ma porte, Dulcinia et toi ? Je n'ai pas envie qu'on me dérange.

— Bien entendu, Dame Abbesse, répondit Phoebe en s'inclinant gracieusement. (Elle sourit de toutes ses dents.) Merci pour la conversation, Verna. Ça m'a rappelé le bon vieux temps, dans notre chambre, quand on bavardait longtemps après l'extinction des feux. Mais que vont devenir les mémos ? Si tu les laisses s'accumuler…

— La Dame Abbesse ne peut pas ignorer la Lumière qui règne sur le palais et sur les sœurs. Je dois aussi prier pour nous toutes, et demander au Créateur de nous montrer le chemin. Après tout, on nous appelle les Sœurs de la Lumière, pas les Filles de la Paperasserie !

Phoebe ne cacha pas sa stupéfaction. Apparemment, elle pensait que Verna, plus tout à fait humaine depuis son étrange nomination, pouvait prendre la main du Créateur à volonté et comme par miracle.

— Qu'il en soit ainsi, Dame Abbesse. Je m'occuperai de protéger la porte. Personne ne viendra perturber votre méditation.

Phoebe fit mine de s'éclipser, mais Verna la rappela.

— As-tu des nouvelles de Christabel ?

— Non, répondit l'administratrice, la mine soudain déconfite. Personne ne sait où elle est. Et nous ignorons aussi où sont passées Amelia et Janet.

Christabel, Amelia, Janet, Phoebe et Verna avaient grandi ensemble au palais. Cinq très bonnes amies, même si Verna s'était toujours sentie un peu plus proche de Christabel, malgré l'envie qu'elle éveillait chez les autres. Dotée par le Créateur de magnifiques cheveux blonds et d'un visage superbe, Christabel était en outre d'un naturel doux et bienveillant.

Verna s'inquiétait que ses trois amies se soient volatilisées en même temps. Tant que leur famille vivait encore, les sœurs quittaient parfois le palais pour leur rendre visite. Mais elles demandaient toujours la permission, et ces trois-là devaient être orphelines depuis des décennies…

Il arrivait aussi, plus rarement, qu'une sœur s'absente quelque temps, histoire de changer d'air et de se rafraîchir l'esprit au contact du monde extérieur. Là encore, elles prévenaient pratiquement toujours leurs collègues, et les informaient de leur destination.

Janet, Amelia et Christabel avaient simplement été portées disparues après la mort de la Dame Abbesse. N'approuvant pas le choix de sa remplaçante, avaient-elles décidé de s'en aller pour

toujours ? Même si cette idée lui brisait le cœur, Verna espérait qu'il s'agirait simplement de cela. Car les autres possibilités la remplissaient de terreur.

— Si tu as du nouveau, préviens-moi aussitôt, dit-elle à Phoebe.

Une fois seule, Verna plaça sur les portes un bouclier de son cru tissé avec de délicats filaments tirés de l'essence même de son propre Han. Une magie qu'elle aurait reconnue entre mille. En cas de tentative d'intrusion, le champ de force diaphane serait quasiment indétectable, et les filaments brisés l'informeraient que quelque chose s'était passé.

Même si les visiteurs indélicats repéraient le champ de force, leur seule présence – et la sonde magique qu'ils auraient nécessairement lancée – briserait les filaments. Ultime raffinement, toute réparation de cette Toile, avec un matériau venu d'un autre Han, ne passerait pas inaperçue non plus…

Non loin du mur d'enceinte du jardin, de pâles rayons de soleil filtraient des frondaisons, conférant à l'atmosphère une luminosité presque onirique. Le paradis végétal d'Annalina était délimité par de hauts buissons de baies rouges aux tiges lestées de bourgeons blancs duveteux. Au-delà, un sentier serpentait entre des parterres de fleurs, des rosiers et des massifs de fougères.

Arrachant au passage une brindille aux buissons, Verna s'emplit les poumons de sa délicieuse odeur épicée. Puis elle s'engagea sur le sentier et approcha de la haie de sumacs plantés là pour dissimuler le mur et donner l'illusion que le jardin ne s'arrêtait pas abruptement. Inspectant les troncs noueux et les longues branches, la Dame Abbesse estima que cela ferait l'affaire, si elle ne trouvait rien de mieux. Mais ça n'était pas encore prouvé…

Longeant le mur, elle atteignit l'arrière du grand carré de nature sauvage où se nichait le sanctuaire d'Annalina.

Après avoir relevé ses jupes pour traverser les broussailles, Verna se félicita d'avoir continué ses recherches. Bien protégée par un demi-cercle de pins, la petite clairière qu'elle venait d'atteindre donnait directement sur le mur, dissimulé ici par des poiriers disposés en espalier. Tous les arbres étant soigneusement émondés, la Dame Abbesse n'avait plus qu'à choisir celui qu'elle préférait. Il s'imposa vite à elle, car ses branches, décalées de chaque côté du tronc, composaient une sorte d'échelle naturelle. Quand Verna en approcha, l'étrange texture de l'écorce du poirier attira son attention. Passant un index le long de la face supérieure d'une grosse branche, elle y découvrit des éraflures qui ne trompaient pas. Apparemment, elle n'était pas la première Dame Abbesse à s'éclipser de ses quartiers par ce chemin…

Quand elle eut atteint le sommet du mur, et vérifié qu'aucun garde ne traînait dans le coin, la fugueuse découvrit qu'un des piliers de soutien extérieur était obligeamment muni d'un contrefort qui lui faciliterait la descente. Par le plus grand des hasards, arrivée là, elle avisa une sorte d'auvent, se laissa glisser dessus et aperçut, un peu plus bas, une très jolie gargouille juste assez large pour des pieds de femme.

Comble de bonheur, quand elle fut en équilibre sur la sculpture, elle remarqua un magnifique chêne dont la branche la plus basse, le croirait-on, lui tendait les bras. De là, elle se laissa glisser jusqu'à un gros rocher rond qui la contraignit à un bond acrobatique d'au moins… deux pieds de haut !

Une fois sur la terre ferme, la Dame Abbesse s'épousseta dignement, tira sur sa robe grise toute simple et réarrangea le col tout aussi peu ornementé. Après avoir retiré la bague héritée d'Annalina, elle la fourra dans sa poche, s'éloigna un peu et se retourna.

La vie étant décidément bien faite, elle constata, ravie mais moyennement étonnée, que le rocher, le chêne, la gargouille l'auvent et le contrefort lui permettraient d'emprunter sans peine le même chemin dans l'autre sens. Et voilà comment on découvrait un moyen de fuir sa cage de papier !

À sa grande surprise, Verna s'aperçut que le parc du palais ne grouillait pas de monde. Des gardes y patrouillaient, comme il convenait, croisant les sœurs, les novices et les jeunes porteurs de collier qui vaquaient à leurs occupations. Mais l'habituelle foule de citadins manquait à l'appel, remplacée par quelques vieilles dames apparemment satisfaites de n'avoir pas besoin de jouer des coudes.

Chaque jour que faisait le Créateur, une horde de Tanimuriens traversait le pont pour envahir l'île Kollet. Ces braves gens venaient demander conseil aux sœurs, réclamer leur arbitrage dans une querelle, quémander quelque aumône, chercher la bienveillante Lumière du créateur ou Le prier partout où ça leur semblait judicieux. Qu'on ait besoin d'un endroit spécial pour s'adresser au Créateur avait toujours dépassé Verna. Mais aux yeux du bon peuple, le foyer des Sœurs de la Lumière était un endroit sacré, et il n'y avait pas moyen de lui enlever cela de la tête.

À moins que ces « dévots » n'aient simplement envie de profiter du magnifique parc du palais ?

Aujourd'hui, l'endroit ne faisait pas recette. Les novices chargées de guider les visiteurs s'ennuyaient ferme et les gardes postés devant les zones interdites bavardaient entre eux. Les rares qui levèrent les yeux sur Verna la prirent pour une banale sœur en chemin vers une destination qui ne les intéressait pas le moins du monde.

Autour des pelouses où aucun visiteur fatigué ne piquait une petite

sieste, les magnifiques jardins et les majestueuses fontaines n'étaient pas pris d'assaut par des meutes d'adultes et d'enfants bruyamment admiratifs. Il en allait de même pour les bancs, d'habitude accaparés par des théories de bavards impénitents.

Dans le lointain, les tambours continuaient à battre…

Verna trouva Warren assis sur leur rocher plat favori, au milieu de la crique qui leur tenait lieu de salle de réunion. Désœuvré, il lançait des cailloux dans le fleuve que remontait une seule et unique barque de pêche.

— Verna ! s'écria le futur sorcier en se levant d'un bond. Je commençais à me demander si tu ne m'avais pas posé un lapin.

Sur la barque, un très vieux pêcheur s'acharnait à fixer un appât au bout de son hameçon. La Dame Abbesse le regarda un moment, puis lâcha :

— Phoebe voulait savoir comment on se sent quand on est vieille et laide…

— Et comment le saurais-tu ? s'étonna Warren.

Le plus drôle, pensa Verna, *c'est qu'il est sincère !*

— Allons-y…, soupira-t-elle.

La traversée de la ville fut une expérience aussi étonnante que celle du parc. Dans les quartiers chics, les rares boutiques ouvertes guettaient le chaland comme on espère le retour du soleil après la pluie. La place du marché, au cœur de la zone la plus miséreuse de Tanimura, était carrément déserte. Les étals vides, les feux de cuisson éteints, on ne trouvait pas une échoppe ouverte. Plus bizarre encore, les métiers à tisser, dans les ateliers, attendaient tristement qu'on daigne s'occuper d'eux.

À part le roulement obsédant des tambours, on n'entendait pas un bruit.

Étonnée que Warren se comporte comme si tout était normal, Verna prit d'abord sur elle, puis explosa, fidèle à son charmant caractère, alors qu'ils s'engageaient dans une ruelle miteuse bordée de bâtiments en ruine.

— Bon sang, où sont passés les gens ? Qu'arrive-t-il à cette fichue ville ?

Warren s'arrêta et jeta un regard perplexe à sa bouillante amie.

— C'est le jour du Ja'La, Verna…

— Le Ja-quoi ?

— Ja'La ! Tu croyais qu'une épidémie avait… (Le futur Prophète se tapa sur le front, l'air navré.) Excuse-moi, mon amie, je pensais que tu savais… C'est devenu si banal qu'on a du mal à imaginer que quelqu'un l'ignore.

— Ignore quoi, Warren ?

— Viens, continuons à marcher… Le Ja'La est un jeu, et on

organise régulièrement des compétitions… Tu n'as jamais vu le stade ? On l'a construit il y a quinze ou vingt ans, à peu près au moment où l'empereur a pris le pouvoir. Il se niche entre deux collines, juste à la sortie de la ville. Tout le monde adore le Ja'La !

— Tu prétends que la ville est déserte à cause d'un jeu ?

— C'est la stricte vérité. À part les vieux, qui n'y comprennent rien, les citadins ne rateraient pas une rencontre pour un empire. Le peuple n'a plus qu'une passion, mon amie ! Et les enfants jouent au Ja'La dans les rues dès qu'ils tiennent debout.

Verna sonda une ruelle latérale et jeta un coup d'œil derrière elle.

— Et on y joue comment, à ce jeu ?

— Je n'ai jamais assisté à une partie officielle. Quand on passe son temps à travailler dans les catacombes, les loisirs sont rares. Mais j'ai étudié le sujet, parce que les jeux, selon moi, sont très révélateurs de la nature profonde des civilisations. Bien sûr, j'ai commencé par les jeux antiques, comme il se doit. Mais je pourrai un jour ou l'autre suivre une véritable partie ! Tu te rends compte ? Pour bien en profiter, je me suis documenté puis j'ai fait ma petite enquête.

» Le Ja'La oppose deux équipes sur un terrain carré délimité par des grilles. Il y a un but dans chaque coin, soit deux par équipe. L'objectif est d'introduire le « broc » – une balle couverte de cuir et un peu plus petite qu'un crâne humain – dans un des buts de l'adversaire. Quand on réussit, on marque un point. Puis on recommence jusqu'à la fin du temps réglementaire.

» La stratégie de ce jeu me dépasse, je dois te l'avouer. Pourtant, la plupart des enfants de cinq ans la comprennent en moins de dix minutes.

— Sans doute parce qu'ils ont envie de jouer, et pas toi ! (Verna défit son châle et agita les deux extrémités pour se ventiler le cou.) C'est intéressant au point que la ville entière aille se faire griller au soleil pour regarder ?

— Je crois surtout que ça permet aux gens de s'offrir un jour de congé. Et un prétexte pour s'amuser en beuglant à pleins poumons. Quand leur équipe gagne, ils se soûlent à mort pour fêter ça, et quand elle perd, ils font pareil histoire de se consoler. Tout le monde est passionné par le Ja'La. Un peu trop, à mon avis…

— À première vue, ça paraît plutôt inoffensif…

— Verna, c'est un jeu sanglant !

— Pardon ?

Warren ne répondit pas tout de suite, trop occupé à contourner une immonde pile de détritus.

— La balle est très lourde et les règles n'ont rien de contraignant. Les joueurs de Ja'La sont des sauvages. Ils ont évidemment du talent,

parce qu'on ne contrôle pas le broc sans peine, mais on les choisit surtout pour leur force et leur agressivité. À la fin de chaque partie, on ne compte plus les dents cassées et les os brisés. Quand ce ne sont pas des nuques !

— Et les gens aiment regarder ça ?

— Selon les soldats que j'ai interrogés, le public siffle quand il n'y a pas de sang. Pour gagner, une équipe doit « se donner à fond », comme on dit.

— Eh bien, fit Verna, voilà un spectacle qui ne risque pas de me plaire.

— Et je ne t'ai pas raconté le pire ! (Ils s'engagèrent dans une nouvelle rue, encore plus miteuse, où tous les volets, comme partout ailleurs, étaient fermés.) Après la partie, on fouette tous les joueurs de l'équipe perdante. Un coup pour chaque point encaissé, administré par les vainqueurs. Sachant que les équipes se détestent, il est déjà arrivé que des hommes restent sur le carreau après une séance de flagellation.

— Et le public assiste à cette horreur ? demanda Verna après un long silence.

— C'est le grand moment de la journée ! Les supporteurs de l'équipe gagnante comptent les coups de fouet en criant de joie. Parfois, on atteint des « sommets d'émotions », comme disent les commentateurs. Quand la fièvre du Ja'La s'empare des gens, ça tourne souvent à l'émeute. Et les dix mille soldats chargés d'assurer l'ordre sont vite débordés… De temps en temps, les joueurs déclenchent des bagarres générales. Ces types sont des brutes, tu peux me croire…

— Et le public s'enthousiasme pour une bande de sauvages ?

— Les joueurs passent pour des héros. Les champions de Ja'La sont quasiment les maîtres de la ville, et ils peuvent tout se permettre, car ils sont au-dessus des lois. Des meutes d'admiratrices les suivent partout, et les parties sont en général suivies d'une orgie. Les femmes s'entre-tueraient pour partager la couche d'un joueur. Et la débauche dure des jours. Avoir reçu les faveurs d'un champion est un tel honneur qu'il faut produire des témoins pour avoir le droit de s'en vanter.

— Pourquoi cette folie ? demanda Verna, époustouflée.

— Tu es une femme, alors, à toi de me le dire ! Quand j'ai été le premier, en trois mille ans, à trouver la solution d'une prophétie, je n'ai pas croulé sous les propositions coquines. Et aucune beauté ne m'a imploré de pouvoir lécher le sang, sur mon dos.

— Elles le font vraiment ?

— Elles se damneraient pour ça ! Si le joueur apprécie la séance, il peut décider de choisir la fille. Ces hommes sont bouffis d'arrogance,

et ils adorent voir les femmes s'abaisser pour gagner l'honneur de se coucher sous eux.

Du coin de l'œil, Verna constata que Warren était rouge comme une pivoine.

— Et elles font pareil avec les perdants ?

— Ça n'a aucune importance ! Tout joueur est un héros, et le plus brutal rafle la mise. Ceux qui ont tué un adversaire avec la balle battent des records de popularité – y compris auprès de la gent féminine. On va jusqu'à donner leurs prénoms aux nouveau-nés. Verna, tout ça me dépasse…

— Tu vois les choses par le petit bout de la lorgnette, Warren. Si tu sortais plus, au lieu de passer ton temps dans les catacombes, tu aurais un succès fou avec les femmes !

Le futur Prophète se tapota le cou.

— Elles me feraient de l'œil si j'avais encore un collier, parce qu'elles me prendraient pour un coffre-fort ambulant. Ça n'aurait rien à voir avec mon charme naturel…

— Certaines personnes sont attirées par le pouvoir ou la richesse. Quand on ne possède rien, c'est très tentant… La vie est ainsi faite, mon pauvre ami…

— La vie ? répéta Warren, morose. On appelle ce jeu le Ja'La, mais son nom complet est Ja'La dh Jin. Le Jeu de la Vie, dans l'ancienne langue d'Altur'Rang, le pays natal de l'empereur. Mais tout le monde se contente de dire Ja'La : le Jeu.

— Que veux dire « Altur'Rang » ?

— C'est également un mot de l'ancienne langue. La traduction n'est pas facile… En gros, ça signifie l'« Élu du Créateur » ou le « Peuple Prédestiné ». Pourquoi cette question ?

— Dans le Nouveau Monde, une chaîne de montagnes s'appelle les « monts Rang'Shada ». On dirait qu'il s'agit de la même langue.

— Un *shada* est un gantelet de fer hérissé de piques. Rang'Shada pourrait se traduire par le « Poing de l'Élu ».

— Un nom qui remonte aux Grandes Guerres, je pense… Ces montagnes sont très déchiquetées, et la notion de « piques » leur va bien. (Verna en revint au sujet initial de leur conversation.) Je n'arrive pas à croire que ce jeu est autorisé.

— Autorisé ? On l'encourage officiellement, tu veux dire ? L'empereur a sa propre équipe. Ce matin, on a annoncé qu'il viendrait à Tanimura avec elle et qu'il y aurait une rencontre au sommet, face aux champions de la ville. Si j'ai bien compris, c'est un grand honneur, et tout le monde ne parle plus que de ça. (Warren sonda les alentours puis se tourna de nouveau vers son amie.) Quand ils perdent, les joueurs de l'empereur ne sont pas fouettés.

— Le privilège des puissants ?

— Pas vraiment… En cas de défaite, on les décapite.

De saisissement, Verna en lâcha les deux extrémités de son châle.

— Pourquoi l'empereur encourage-t-il des horreurs pareilles ?

— Je n'en sais rien, mais j'ai une théorie…

— À savoir ?

— Agitation, protestation, troubles civils, émeutes et enfin insurrection… Tu te souviens du roi Gregory ?

Verna acquiesça en regardant une vieille femme pendre du linge sur son balcon. La première personne qu'elle voyait depuis des heures…

— Que lui est-il arrivé ?

— Peu après ton départ, l'Ordre Impérial a pris le pouvoir et nous n'en avons plus entendu parler. Le roi était très populaire, et sous son règne, Tanimura et les autres villes du Nord prospéraient. Depuis, les temps sont devenus difficiles pour le petit peuple. L'empereur ne combat pas la corruption, bien au contraire, et il se fiche comme d'une guigne de sujets importants tels que le commerce et la justice. Tous les gens qui vivent dans la misère, autour de Tanimura, viennent de villes, de villages et de mégalopoles mises à sac par on ne sait trop qui.

— Pour des réfugiés, ces gens sont plutôt calmes. Et ils n'ont pas l'air si malheureux que ça…

— Les miracles du Ja'La !

— Pardon ?

— Sous le joug de l'Ordre Impérial, ils ont peu de chances de voir leur vie s'améliorer. Sauf s'ils deviennent des joueurs de Ja'La. C'est leur seul espoir, et leur plus grand rêve.

» Les joueurs sont sélectionnés à cause de leur « talent » pour le jeu, pas en fonction de leur naissance. Leur famille est à tout jamais à l'abri du besoin, parce que ces gaillards gagnent des fortunes. Les parents poussent leurs enfants à jouer, avec l'espoir qu'ils deviennent professionnels. Les équipes d'amateurs, comme on les appelle, sont classées par groupes d'âge, et ça commence dès cinq ans ! Tout individu, quelle que soit son extraction, peut devenir une idole du Ja'La. Même s'il est né parmi les esclaves de l'empereur.

— Je vois, mais ça n'explique toujours pas cette folie.

— Verna, nous sommes tous membres de l'Ordre Impérial, désormais. Rester loyal à son ancienne patrie est strictement interdit. Le Ja'La permet aux gens de vénérer quelque chose : leur quartier ou leur ville, à travers une équipe. L'empereur a offert un stade à Tanimura. Mais c'était un cadeau intéressé… Le Ja'La détourne l'attention du peuple, l'empêchant de réfléchir à ses conditions de vie,

sur lesquelles il n'a d'ailleurs aucune influence. Ainsi, rien ne menace la domination de l'empereur.

— Ta théorie ne tient pas vraiment debout, Warren, dit Verna en recommençant à s'éventer avec son châle. Les enfants adorent jouer dès leur plus jeune âge. C'est même leur seule occupation. Quand ils grandissent, ils passent aux dés, aux courses de chevaux ou aux concours de tir à l'arc. Jouer fait partie de la nature humaine…

— Par là…, fit Warren en entraînant son amie dans une étroite ruelle. L'empereur détourne cette tendance à son profit. Quand ils pensent au Ja'La, les gens oublient les choses essentielles, comme la liberté ou la justice. Cette passion leur embrume l'esprit… Au lieu de se demander pourquoi l'empereur vient les voir, et ce qui les attend, ils pensent exclusivement à la grande rencontre de Ja'La.

L'estomac de Verna se noua. La visite de l'empereur l'inquiétait, et elle aurait parié qu'il n'entendait pas seulement assister à une partie de Ja'La. Cet homme avait une idée derrière la tête.

— Et si son équipe perdait, les gens n'ont pas peur de subir des représailles ?

— À ce qu'on dit, les joueurs de l'empereur sont très forts, mais ils ne bénéficient d'aucun privilège. Quand ils perdent, l'empereur ne punit personne, à part bien sûr les vaincus. Au contraire, il félicite les gagnants, et leur gloire rejaillit sur la cité tout entière. Une victoire contre l'équipe de l'empereur est un grand honneur. Toutes les villes en rêvent…

— Je suis de retour depuis deux mois, et je n'ai jamais vu Tanimura se transformer en ville fantôme à cause du Ja'La.

— La saison vient de commencer. Hors de cette période, il n'y a pas de parties officielles…

— Encore un coup de canif dans ta théorie ! Si le jeu est une sorte de diversion, pourquoi ne pas le pratiquer tout le temps ?

— Parce que l'attente accroît la ferveur ! Entre les saisons, on ne parle que de ça ! Et quand la compétition commence, ils frétillent comme de jeunes amoureux avant des retrouvailles. Rien d'autre ne les intéresse, à ce moment-là. Sans les interruptions, ils risqueraient de se lasser.

À l'évidence, Warren avait longuement mûri sa théorie. Verna rechignait à y souscrire, mais il avait réponse à tout, et ça commençait à lui taper sur les nerfs.

Elle décida de clore le débat.

— Qui t'a dit que l'empereur viendrait avec son équipe ?

— Maître Finch.

— Warren, tu étais censé aller aux écuries pour enquêter sur la disparition des chevaux !

— Finch est fou de Ja'La, alors, tu imagines dans quel état il était

le jour de l'ouverture de la saison. Je l'ai laissé parler, histoire qu'il baisse sa garde et me révèle ce que tu voulais savoir.

— Et ça a marché ?

Ils s'arrêtèrent devant une enseigne qui représentait une pierre tombale et une pelle. Dessous, deux noms étaient gravés dans la pierre : Benstent et Sproul.

— Oui. Pendant qu'il spéculait sur les coups de fouet qu'encaisseraient les vaincus, et sur l'argent que je gagnerais en pariant, il a lâché, pas vraiment exprès, que les chevaux sont manquants depuis pas mal de temps.

— Un peu après le solstice d'hiver, c'est ça ?

Warren mit une main en visière pour sonder les ténèbres.

— Exactement ! Quatre de ses meilleures bêtes, et deux selleries complètes, se sont volatilisées. Il cherche toujours les chevaux, et jure qu'il les trouvera. Quant à la sellerie, il pense qu'on la lui a volée.

Derrière la porte de la boutique, Verna entendit le bruit caractéristique d'une lime sur du métal.

— On dirait qu'un de ces nobles commerçants ne s'intéresse pas au Ja'La.

— Le brave homme… (Verna renoua son châle et ouvrit la porte.) Allons tirer les vers du nez de ce fossoyeur…

Chapitre 25

À la chiche lumière qui filtrait d'une fenêtre couverte de poussière, Verna et Warren slalomèrent entre des établis, des piles de linceuls et des cercueils du tout-venant. Des scies et des rabots rouillés pendaient à un des murs et des planches de pin reposaient dans le plus grand désordre contre un autre. Au fond du magasin, une porte ouverte devait donner sur l'atelier des deux artisans.

Alors que les nobles et les riches s'adressaient à des croque-morts de haut vol – spécialistes des bières ornementées et des cérémonies ruineuses –, les gens du commun, la bourse souvent plate, devaient recourir aux services de simples fossoyeurs qui se chargeaient de leur fournir une boîte clouée à la hâte et un trou où l'enterrer. Même s'ils chérissaient leurs disparus, les clients des fossoyeurs devaient avant tout nourrir leur famille. Mais ils n'en honoraient pas moins leurs morts…

Verna et Warren s'arrêtèrent sur le seuil d'une petite cour – l'atelier en question – où étaient entassées, le long des murs des bâtiments voisins, et d'une clôture, à l'arrière, des planches encore plus vermoulues que les précédentes.

Les pieds nus, des frusques élimées sur le dos, un homme au visage buriné se tourna vers ses visiteurs et cessa un instant d'affûter la partie métallique de sa pelle.

— Toutes mes condoléances pour le deuil qui vous frappe, dit-il d'une voix rauque – et avec une sincérité étonnante. (Il reprit son travail et ajouta :) Un enfant, ou un adulte ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Verna.

Le fossoyeur aux joues creuses leva de nouveau les yeux. Bien qu'il n'eût pas à proprement parler de barbe, avec le peu d'enthousiasme qu'il mettait à se raser, il ne tarderait pas à en arborer une.

— Un adolescent, alors ? Pour fabriquer un cercueil, il me faut la taille du mort.

— Nous n'avons personne à enterrer, mon brave, dit Verna. Mais nous voudrions vous poser quelques questions.

Le fossoyeur étudia de pied en cap ses deux visiteurs.

— Je vois que les affaires marchent mieux pour vous que pour moi…

— Vous ne vous intéressez pas au Ja'La ? demanda Warren, qui ne ratait jamais une occasion de se documenter.

L'air un peu moins amorphe, le fossoyeur jeta un nouveau coup

d'œil à la tunique violette de son interlocuteur.

— Les gens n'aiment pas beaucoup que je traîne dans les parages quand ils s'amusent. Voir ma sale gueule leur gâche le plaisir, comme si la mort elle-même venait s'asseoir à leur table. Ils ne se privent pas de me dire de dégager, notez bien. Pourtant, ils viennent tous me voir un jour ou l'autre. Et là, on dirait que j'ai toujours été leur meilleur copain. Histoire de me venger, je pourrais les envoyer acheter un cercueil de luxe dont le mort n'aura rien à faire, mais ils sont trop fauchés pour ça, et j'ai quand même besoin de gagner ma vie…

— Êtes-vous maître Benstent ou maître Sproul ? demanda Verna.

— Milton Sproul pour vous servir, noble dame.

— Votre associé est-il dans le coin ?

— Ham est absent… Que voulez-vous ?

Verna eut un sourire nonchalant.

— Nous travaillons au palais, maître Sproul. C'est au sujet d'une facture à vous… Une petite vérification, rien de plus…

— Il n'y a rien à vérifier, grogna le fossoyeur. (Il recommença à aiguiser la pelle.) Nous n'escroquons pas les Sœurs de la Lumière.

— Ai-je insinué une chose pareille, maître Sproul ? L'ennui, c'est que nous ne trouvons pas trace des défunts. Avant de débloquer le paiement, nous devons savoir qui vous avez inhumé.

— Je n'en sais rien, ma bonne dame… Ham s'est chargé du boulot, et il a établi la facture. Croyez-moi, il n'y a pas plus honnête que lui. Ce type n'escroquerait pas un voleur pour récupérer ce qu'il lui a pris ! Il a enterré vos morts et rédigé la facture. Moi, je me suis contenté de l'envoyer.

— Je vois… Nous devrons donc parler à maître Benstent pour régler ce petit problème. Savez-vous où il est ?

Sproul donna un coup de lime plus rageur que les autres.

— Aucune idée… Ham n'est plus tout jeune, vous savez. Il est parti il y a quelque temps, décidé à finir ses jours auprès de sa fille et de ses petits-enfants. Ils vivent quelque part très loin d'ici… (Sproul fit un grand geste circulaire avec sa lime.) Il m'a laissé sa moitié de l'entreprise. Et la moitié du travail, dans la foulée ! Il faut que je déniche un type costaud pour creuser les tombes. Je ne suis plus tout jeune non plus…

— Mais vous devez savoir où il est allé ! Et connaître quelques détails sur cette facture…

— Je vous ai dit que non ! Il a emballé ses affaires, enfin le peu qu'il avait, et il s'est acheté un âne pour le voyage. Du coup, j'ai supposé qu'il allait loin. (Sproul désigna le sud avec sa lime.) Quelque part par là-bas, à mon avis… Avant de partir, il m'a rappelé d'envoyer la fameuse facture au palais, parce que tout travail mérite salaire. J'ai

demandé où je devais lui faire parvenir l'argent, et il m'a répondu de le garder pour engager un assistant. D'après lui, c'était normal, puisqu'il me laissait tomber du jour au lendemain.

— Je vois…, fit Verna après une brève réflexion. (Elle regarda Sproul affûter sa pelle avec un entêtement admirable, puis se tourna vers Warren :) Va m'attendre dehors, s'il te plaît.

— Pardon ? Qu'as-tu l'intention de…

La Dame Abbesse leva un index pour le réduire au silence.

— Ne discute pas. Fais un petit tour pour t'assurer que nos… amis… ne nous cherchent pas. (Elle se pencha vers Warren, l'air entendu.) Ils pourraient se demander si nous avons besoin d'aide.

— Oui, tu as raison, fit Warren. Je vais aller voir où sont passés nos amis. (Il joua nerveusement avec les broderies en fil argenté d'une de ses manches.) Tu ne seras pas longue, n'est-ce pas ?

— C'est promis. Va voir si tu déniches nos chers amis !

Quand il entendit la porte de la boutique se refermer, Sproul leva les yeux de sa pelle.

— Mes réponses ne changeront pas. Je vous ai dit que…

— Maître Sproul, fit Verna en sortant une pièce d'or de sa poche, nous allons avoir une conversation à cœur ouvert. Et vous cesserez de mentir.

— Pourquoi avez-vous renvoyé votre compagnon ? demanda le fossoyeur, inquiet.

Verna jugea que l'heure n'était plus aux discours fleuris.

— Parce qu'il vomit pour un rien…

Sproul s'intéressa de nouveau à sa pelle.

— J'ai raconté la vérité. Si vous préférez que je raconte des bobards, dites-le-moi, et je ferai un effort d'imagination.

— À votre place, maître Sproul, je n'essayerais pas ce truc-là avec moi… Vous avez dit une partie de la vérité, et c'est bien ça le problème ! Maintenant je veux entendre le reste. Si vous ne compliquez pas les choses, cette pièce d'or finira dans votre poche. Faites le malin, et vous devrez implorer ma pitié.

En guise de démonstration, Verna utilisa son Han pour arracher la lime de la main de Sproul et l'envoyer voler en hauteur jusqu'à ce qu'elle disparaisse de leur vue.

— Vous voyez ce que je veux dire, maître ?

En sifflant comme une flèche, la lime retomba du ciel et vint se planter dans la terre, à un pouce du pied de Sproul. Chauffé au rouge, le manche en fer – la seule partie de l'outil qui émergeait encore du sol – brillait comme un petit soleil. Au prix d'un énorme effort mental, Verna arracha le métal en fusion de la terre et le transforma en un long geyser rougeoyant qui frôla le nez de Sproul et lui roussit les sourcils.

Verna agita un index. Comme un serpent subjugué par un joueur de flûte, le ruban de métal dansa devant le visage du vieux fossoyeur. Puis il s'enroula autour de son corps, à quelques pouces de sa peau.

— Si je bouge encore le doigt, maître Sproul, votre lime vous immobilisera aussi parfaitement qu'une corde.

Verna ouvrit une main, paume vers le haut. Une langue de flammes en jaillit et lévita docilement dans les airs.

— Quand vous ne pourrez plus bouger, ma flamme s'en prendra d'abord à vos pieds, et je vous ferai cuire à petit feu jusqu'à ce que vous parliez.

— Pitié…, gémit le vieux fossoyeur.

— Il y a une autre solution, rappelez-vous, fit Verna en brandissant la pièce. Dites tout de suite la vérité, et vous serez beaucoup moins pauvre !

Terrorisé, Sproul regarda l'étrange lasso en fusion qui menaçait de se refermer sur lui, puis la flamme toujours suspendue au-dessus de la main de sa visiteuse.

— On dirait que d'autres souvenirs me reviennent…, souffla-t-il. Je serai ravi de vous communiquer les informations que mon pauvre vieux cerveau avait bêtement oubliées…

Verna éteignit la flamme et se concentra pour transformer la chaleur produite par son Han en son exact contraire. Le froid soudain fit virer au blanc le métal rougeoyant. Quelques secondes plus tard, il se brisa en mille morceaux qui retombèrent en pluie autour du vieux fossoyeur.

Verna lui souleva le bras droit, lui retourna la main et posa la pièce d'or au creux de sa paume.

— J'ai peur que votre outil soit fichu. Mais mon petit cadeau compensera largement cette perte…

Très largement, en vérité. Ce malheureux ne gagnait pas l'équivalent en un an.

— J'ai d'autres limes, dit-il. Ce n'est pas grave.

— À présent, maître Sproul, si nous reparlions de cette facture ? (Verna posa une main sur l'épaule du vieil homme et la serra très fort. Un geste qui n'avait rien d'amical…) Je veux tout entendre, même les détails qui vous semblent insignifiants. C'est compris ?

— Oui, mais ne serrez pas autant, s'il vous plaît ! (Verna relâcha sa prise.) Comme je vous l'ai dit, Ham s'était chargé du travail, et je n'étais pas au courant. Il m'avait simplement parlé d'une ou deux inhumations, pour le compte du palais. Il n'a jamais été du genre bavard, et ça ne me dérangeait pas.

» Tout de suite après, il m'a annoncé qu'il partait vivre avec sa fille. Ça faisait des années qu'il parlait de quitter le métier avant de

devoir creuser sa propre tombe, mais il n'avait pas assez d'argent, et sa fille était aussi fauchée que lui. J'ai fini par ne plus écouter quand il radotait à ce sujet. Et puis, d'un seul coup, le voilà qui s'achète un âne ! Ce jour-là, j'ai compris qu'il ne radotait pas. Et il m'a vraiment dit de garder l'argent de la facture pour engager un ouvrier.

» La veille de son départ, il est venu me voir avec une bonne bouteille. Pas le genre de tord-boyaux que nous avions l'habitude de nous payer. Avec un verre de trop dans le nez, Ham n'a jamais pu garder un secret vis-à-vis de moi. Comprenez-moi bien, il ne déblatérait pas à tort et à travers devant des inconnus, même quand il roulait sous la table. Mais nous deux, on était vraiment amis…

Verna lâcha l'épaule du fossoyeur.

— Je comprends… Ham est un brave homme, et vous ne voudriez pas trahir sa confiance. Milton, je suis une Sœur de la Lumière. Me parler n'est pas une mauvaise action, et ça ne vous attirera pas d'ennuis. Idem pour ce bon vieux Ham !

Visiblement soulagé, Sproul hocha la tête.

— La bouteille aidant, reprit-il, nous avons évoqué le bon vieux temps, quand les cadavres nous semblaient moins difficiles à soulever. Ham allait partir, et je savais qu'il me manquerait. On travaillait depuis si longtemps ensemble, et…

— Je sais ce qu'est l'amitié, Milton. Qu'a-t-il dit ce soir-là ?

Maître Sproul tira un peu sur son col, comme s'il respirait mal.

— Plus il buvait, et plus il semblait triste de partir. Cet alcool était sacrément fort, vous savez… Pire que tout ce qu'on s'était sifflé jusque-là ! Quand je lui ai demandé où vivait sa fille, pour lui envoyer l'argent de la facture, il a répondu qu'il n'en avait pas besoin. Bien sûr, j'ai insisté. Après tout, il me laissait l'entreprise, et ce n'est pas le type de profession où on risque de manquer de travail ! Ham a répété qu'il se fichait de cet argent. Ce genre de déclaration ne lui ressemblait pas, parce que nous avons passé notre vie à courir après trois sous. Quand j'ai voulu savoir d'où il tenait de l'argent, il a prétendu qu'il avait des économies ! La bonne blague ! Ham n'a jamais pu mettre un rond de côté. S'il avait les poches pleines, c'était récent, il n'y a pas de doute pour moi.

» C'est là qu'il m'a répété de ne pas oublier de faire parvenir la facture au palais. Je suppose que ça soulageait sa conscience, vu qu'il me laissait quand même dans la mouise…

» À ce moment-là, je lui ai demandé qui il avait mis en terre, au palais. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? « Personne ! » Il n'avait pas inhumé mais exhumé quelqu'un !

— Quoi ? s'écria Verna en prenant le vieil homme par le col. Il a déterré un mort ? C'est ça que vous voulez dire ?

— Exactement ! Vous avez déjà entendu un truc pareil ? Enterrer

des cadavres ne m'a jamais gêné, puisque c'est mon boulot. Mais les sortir de terre… La seule idée me terrifie ! Une telle profanation… Pourtant, sur le coup, ronds comme des queues de pelle, on en a rigolé un bon moment.

— Qui a-t-il exhumé ? demanda Verna. Et de qui venait la commande ?

— Du palais… Il ne m'a rien dit de plus.

— À quand remonte cette histoire ?

— Oh, ça ne date pas d'hier… Attendez, ça me revient ! C'était un jour ou deux après le solstice d'hiver…

— Qui a-t-il exhumé, bon sang ! cria la Dame Abbesse en secouant Sproul comme un prunier.

— J'ai posé la question, et il m'a dit que ses commanditaires s'en fichaient. Ils voulaient simplement qu'il déterre de la chair morte enveloppée dans un linceul bien propre…

— Vous êtes sûr ? Ham avait bu. Il a peut-être raconté n'importe quoi !

— Non. L'alcool ne le faisait jamais mentir. Au contraire, il le poussait à dire la vérité. Soûl, il me confessait ses pires péchés, comme si j'avais eu le pouvoir de l'en absoudre. Et n'allez pas croire que ma mémoire me joue des tours, parce que c'est la dernière fois que j'ai vu mon meilleur ami. Alors, ses paroles sont restées gravées dans ma mémoire.

» Ensuite, il a reparlé de la facture, en me conseillant d'attendre quelques semaines pour l'envoyer, parce que tout le monde était très occupé, chez vous…

— Qu'a-t-il fait du corps ? À qui l'a-t-il remis ?

Milton tenta de reculer, mais Verna était beaucoup trop forte pour lui.

— Je n'en sais rien. Il est entré au palais dans un chariot fermé, et on lui avait donné un laissez-passer spécial, pour que les gardes ne vérifient pas sa cargaison. Il avait dû mettre ses meilleurs vêtements, histoire qu'on ne le reconnaisse pas. Le beau monde qui vit au palais ne devait pas avoir peur à cause de lui – surtout les sœurs, si sensibles, et dont ça aurait perturbé la communion avec le Créateur. Ham était très fier, parce qu'il avait rempli sa mission comme un chef. Personne ne les avait remarqués, ses cadavres et lui… Je n'en sais pas plus, ma sœur. Je le jure sur mon espoir de vivre à jamais dans la Lumière du Créateur, quand je quitterai ce monde.

— Une minute…, fit Verna. Vous venez de dire « ses cadavres et lui ». (Elle resserra sa prise et foudroya du regard le vieux fossoyeur.) Combien de morts a-t-il déterrés puis livrés au palais ?

— Deux…

— Deux…, répéta Verna, les yeux écarquillés.

— C’est ça, oui…

La Dame Abbesse lâcha le col de Sproul.

Deux morts enveloppés dans des linceuls propres…

Elle serra les poings et grogna de rage.

Milton leva timidement une main.

— Il y a encore une chose… Je ne sais pas si c’est important.

— J’écoute !

— Les clients de Ham voulaient des cadavres récents. Le premier était petit et léger, m’a-t-il dit, mais le deuxième lui a donné du mal, parce que c’était un sacré morceau. Je ne lui ai pas posé d’autres questions sur ce sujet. Désolé…

— Merci, Milton, dit Verna en se forçant à sourire. Vous venez d’être d’un grand secours au Créateur.

— Merci à vous, ma sœur…, souffla le vieux fossoyeur en se massant le cou. Vous savez, avec ma profession, je n’ai jamais eu le courage d’aller au palais. Les gens me fuient comme la peste… Bref, je n’y ai jamais mis les pieds. Alors, si vous pouviez me donner la bénédiction du Créateur…

— Bien sûr, Milton. Vous L’avez toujours bien servi.

Sproul ferma les yeux et récita une prière.

— Que la bénédiction du Créateur soit sur Son enfant, dit Verna en posant une main sur le front de Milton. (Quand elle laissa couler son Han dans l’esprit du vieil homme, il gémit d’extase.) Milton Sproul, je vous ordonne d’oublier sur-le-champ tout ce que Ham vous a dit sur cette facture le soir de votre beuverie. Gardez seulement en mémoire qu’il s’est chargé du travail, et que vous n’en savez pas plus. Dès que je sortirai, j’ordonne que vous ne vous souveniez plus de ma visite.

— Merci, ma sœur, répéta Milton, les yeux roulant longtemps sous ses paupières avant de se rouvrir.

Warren faisait les cent pas devant la porte. Verna le dépassa sans daigner s’arrêter pour l’informer des résultats de son interrogatoire.

Il courut pour la rattraper.

— Je l’étranglerai ! grogna la Dame Abbesse, furieuse. Oui, je lui tordrai le cou de mes mains ! Tant pis si le Gardien m’emporte, mais je lui écraserai la trachée artère. Très lentement…

— De quoi parles-tu ? Verna, qu’as-tu découvert ? Et ralentis un peu, s’il te plaît.

— Ne m’adresse pas la parole, Warren ! Un mot de plus, et c’est toi que j’étranglerai !

La Dame Abbesse traversa la rue comme une tornade, les poings se levant et s’abaissant au rythme de sa charge aveugle. La boule de fureur, au creux de son estomac, menaçait d’exploser. Dans son ire,

elle ne voyait plus les bâtiments, autour d'elle, et n'entendait plus le roulement lancinant des tambours. Obsédée par son désir de vengeance, elle oublia même que le pauvre Warren trottinait derrière elle.

Sans savoir comment elle était arrivée jusque-là, elle s'avisa qu'elle traversait un des ponts secondaires qui conduisaient sur l'île Kollet.

Quand elle s'arrêta au beau milieu de la passerelle, Warren fut tellement surpris qu'il faillit la percuter.

Sans crier gare, la Dame Abbesse le saisit par le col.

— File dans les catacombes et remonte l'arborescence de cette prophétie !

— Verna, de quoi parles-tu ?

— « *Quand la Dame Abbesse et le Prophète seront rendus à la Lumière, les flammes de leur bûcher funéraire porteront à ébullition un chaudron plein de fourberie. Alors viendra l'Usurpatrice qui présidera à la fin du Palais des Prophètes.* » Identifie les branches, et suis-les aussi loin que possible ! Découvre tout ce que tu pourras ! C'est compris ?

Warren se dégagea et tira sur sa tunique pour la défroisser.

— Que t'arrive-t-il ? Que t'a raconté ce fossoyeur ?

— Plus tard, Warren ! Ne me pousse pas à bout !

— Verna, nous sommes des amis embarqués dans la même galère. Tu t'en souviens ? J'ai le droit de savoir, et…

— Obéis-moi sans discuter, pour une fois ! Si tu insistes, je jure que tu finiras dans le fleuve ! Va étudier cette prophétie, et viens me voir dès que tu auras du nouveau.

En matière de prédictions, Verna n'était pas une… novice. Ce qu'elle demandait à Warren pouvait prendre des années. Voire des siècles. Mais que faire d'autre ?

— À vos ordres, Dame Abbesse ! lâcha le futur Prophète.

Au moment où il la dépassa, Verna vit qu'il avait les yeux rouges et enflés. Mais quand elle voulut le rattraper par le bras, il était déjà trop loin.

Elle tenta de crier qu'elle ne lui en voulait pas, consciente que ce n'était pas sa faute si elle était l'Usurpatrice. Hélas, la voix lui manqua.

Elle retourna près du mur, fit son petit circuit à l'envers – rocher, chêne, gargouille auvent et contrefort –, utilisa seulement deux branches du poirier et se laissa tomber sur le sol. Courant dès qu'elle eut retrouvé son équilibre, elle fonça vers le sanctuaire d'Annalina et abaissa plusieurs fois la poignée de la porte – qui refusa de s'ouvrir.

Recouvrant un peu de sa lucidité, Verna sortit la bague de sa poche et la pressa contre le soleil gravé sur le battant. Une fois à l'intérieur, submergée par sa fureur, elle plaqua le bijou sur la deuxième gravure

puis le lança à travers la pièce, ravie de l'entendre rebondir contre un mur puis atterrir sur le sol.

Après avoir tiré le livre de voyage de sa ceinture, elle se laissa tomber sur la chaise à trois pieds. À bout de souffle, elle tira le stylet de son logement, ouvrit le carnet, le posa sur la table et foudroya du regard ses pages blanches.

Malgré sa fureur, elle tenta de réfléchir logiquement. Se pouvait-il qu'elle se trompe ? Non, elle avait vu juste ! Pourtant, elle restait une Sœur de la Lumière – pour ce que ça valait ! – formée à ne pas tout risquer sur une hypothèse.

Elle devait découvrir qui détenait le jumeau de son livre. Sans trahir sa propre identité, au cas où elle ferait erreur.

Mais elle suivait la bonne piste. C'était la seule possibilité…

Elle embrassa son annulaire gauche et implora le Créateur de l'aider et de lui donner de la force.

Exploser de colère l'aurait soulagée. D'abord, elle devait être sûre. Prenant le stylet, elle écrivit d'une main tremblante :

« *Pour commencer, dites-moi pourquoi vous m'avez choisie la fois précédente. Je me souviens de chaque mot. Une seule erreur, et ce livre de voyage finira au feu.* »

Verna ferma le carnet et le remit à sa ceinture. Prise de frissons, elle se leva, saisit la couverture et alla s'asseoir sur le fauteuil, bien plus confortable que la petite chaise.

S'était-elle jamais sentie aussi seule et abandonnée ?

Les yeux clos, elle se souvint de son entretien avec Annalina, après qu'elle eut ramené Richard au palais. La Dame Abbesse refusant de la recevoir, il lui avait fallu des semaines pour obtenir une audience. Aussi longtemps qu'il lui resterait à vivre, elle n'oublierait jamais cette conversation…

Furieuse que la Dame Abbesse lui ait dissimulé des informations vitales, Verna l'avait accusée de l'avoir utilisée. Sans s'émouvoir, Annalina lui avait demandé pourquoi, à son avis, elle avait été choisie pour cette mission.

Parce que la Dame Abbesse lui faisait confiance, avait-elle répondu.

Annalina l'avait détrompée. Soupçonnant Grace et Elizabeth, les deux premières candidates sélectionnées, d'être des Sœurs de l'Obscurité, elle s'était fiée aux prophéties qui prévoyaient leur mort. Alors, elle avait usé de ses privilèges en choisissant Verna. La preuve qu'elle excluait la possibilité qu'elle fût également une servante du Gardien…

— « *Vous étiez sûre de moi à ce point ?* » s'était étonnée Verna.

— « *Je vous ai choisie parce que vous étiez tout en bas de la liste* », avait répondu Anna. « *Et à cause de votre parfaite insignifiance. Je*

doutais que vous soyez une de mes ennemies… Votre manque de relief renforçait ma conviction. Si Grace et Elizabeth étaient arrivées en haut de la liste, c'était sûrement parce que la femme qui dirige les Sœurs de l'Obscurité les jugeait sacrifiables. J'ai copié sa tactique. Comment risquer la vie de sœurs vraiment utiles à notre cause ? Richard nous servira, c'est vrai, mais il n'est pas essentiel aux affaires du palais. À mission subalterne, agent subalterne. Et si vous n'étiez pas revenue, comme tout bon général, je me serais félicitée de ne pas avoir mis en danger la vie d'un élément de valeur. »

La femme qui lui avait souri quand elle était encore une gamine, la source d'inspiration de toute sa vie, venait de lui briser le cœur.

Verna remonta la couverture jusqu'à son menton et laissa errer son regard sur les murs gris du sanctuaire. Elle avait toujours voulu être une Sœur de la Lumière, ces merveilleuses femmes qui mettaient leur Han au service du Créateur et accomplissaient Son œuvre dans le monde des vivants. Pour le Palais des Prophètes, elle avait sans hésiter sacrifié sa vie et son cœur.

Elle se souvint du jour où on lui avait annoncé la mort de sa mère. De vieillesse, avait-on précisé.

N'ayant pas le don, sa mère n'était d'aucune utilité pour le palais. À cause de la distance, Verna ne lui avait pas souvent rendu visite. Et lors de ses rares séjours au palais, la pauvre femme avait tremblé de frayeur parce que sa fille ne vieillissait pas normalement. Aucune explication n'était parvenue à apaiser ses angoisses – essentiellement parce qu'elle refusait d'écouter.

Par peur de la magie !

Même si les Sœurs de la Lumière ne cherchaient pas à dissimuler qu'un sort ralentissait leur vieillissement, les gens normaux ne réussissaient pas à appréhender le concept, car la magie n'avait aucune influence directe sur leur vie. Fiers de résider près du palais, à l'ombre de sa splendeur et de sa puissance, ils vénéraient le fief des sœurs avec une ferveur qui n'excluait en rien la méfiance. À leurs yeux, trop réfléchir à ces mystères était aussi dangereux que de vouloir regarder le soleil en face, alors qu'il était si simple de profiter de sa chaleur sans se poser de question.

Au moment du décès de sa mère, Verna, après quarante-sept ans passés au palais, avait toujours l'apparence d'une adolescente…

Plus tard, on l'avait informée de la mort de son enfant. Également de vieillesse…

Leitis, la fille qu'elle avait eue avec Jedidiah, ne contrôlait aucun pouvoir. Il valait donc mieux, avait-on dit, qu'elle soit élevée dans une famille qui saurait l'aimer et lui permettre de vivre une vie normale. Quand on n'avait pas le don, résider au palais était un calvaire. Trop occupée à servir le Créateur, Verna avait accepté cet arrangement.

Une sœur et un sorcier avaient plus de chances que leur bébé naisse avec le don. Même si cette possibilité restait infime, les grossesses de ce type étaient bien vues par les instances dirigeantes du palais. On n'allait pas jusqu'aux encouragements officiels, mais c'était limite…

Comme dans tous les « arrangements » de ce genre négociés par le palais, Leitis n'avait jamais su que ses parents nourriciers ne l'avaient pas conçue. Selon Verna, c'était un bien. Quel genre de mère aurait pu faire une Sœur de la Lumière ? Elle préférait ne pas l'imaginer…

Bien entendu, afin qu'elle ne s'inquiète pas pour sa fille, le palais avait généreusement subvenu aux besoins de la famille.

Sous prétexte d'apporter la bénédiction du Créateur à d'honnêtes travailleurs, Verna avait parfois rendu visite à Leitis, qui semblait très heureuse.

Lors de leur dernière rencontre, la « petite », les cheveux blancs et le dos voûté, ne parvenait plus à marcher sans l'aide d'une canne. Bien entendu, elle n'avait pas reconnu en Verna la sœur venue la bénir alors qu'elle jouait encore à cache-cache avec ses amies, quelque soixante ans plus tôt.

— Merci de votre bénédiction, ma sœur, avait dit Leitis en souriant. Comment peut-on être si jeune et si douée ?

— Tu vas bien, Leitis ? Et que penses-tu quand tu te retournes sur ta vie ?

— Que ce fut un merveilleux voyage, ma sœur. À part la mort de mon mari, il y a cinq ans, le Créateur m'a toujours épargné les épreuves. Vous voulez connaître mon seul regret ? Ne plus avoir mes beaux cheveux bouclés ! Jadis, ils étaient aussi magnifiques que les vôtres ! Si, si, je vous le jure !

Depuis quand Leitis avait-elle quitté ce monde ? Au moins cinquante ans… De ses petits-enfants, Verna n'avait rien voulu savoir, même pas leurs noms.

Elle éclata en sanglots, presque étouffée par la boule qui s'était formée dans sa gorge.

Pour devenir une Sœur de la Lumière, elle avait tout sacrifié. Sans rien demander en échange, sinon de pouvoir aider les gens.

Et on l'avait prise pour une idiote !

Devenir Dame Abbesse n'avait jamais été dans ses plans. Mais le pouvoir, comme elle l'avait récemment découvert, permettait d'améliorer la vie des autres dans une plus grande mesure. Bref, il lui donnait l'occasion d'accomplir la mission qu'elle s'était assignée.

Mais là encore, on s'était moqué d'elle !

Serrant la couverture contre sa poitrine, l'Usurpatrice pleura si longtemps qu'il ne lui resta plus une larme à verser. La gorge en feu et les yeux gonflés, elle ne s'aperçut pas que la nuit était tombée.

Jusqu'à ce qu'elle jette un coup d'œil par la fenêtre, et décide, en découvrant le firmament obscur, qu'elle serait tout aussi bien – ou plutôt, aussi mal – dans sa chambre.

Rester dans le sanctuaire de la Dame Abbesse lui devint soudain insupportable. L'Usurpatrice n'en avait pas le droit !

Vidée de son chagrin, il ne lui restait plus que la fatigue et l'humiliation…

Pour ouvrir la porte, elle dut chercher la bague à tâtons… et à quatre pattes. Une fois dehors, elle la remit à son doigt, histoire de se rappeler, chaque fois qu'elle poserait les yeux dessus, qui était le dindon de cette sinistre farce.

Elle traversa le bureau de la Dame Abbesse – donc, pas le sien – et s'apprêta à gagner la chambre de la Dame abbesse, où elle n'avait pas davantage de raisons de se trouver…

Les bougies ayant expiré depuis longtemps, elle en alluma une neuve et contempla la pile de mémos, toujours aussi impressionnante. Phoebe se donnait un mal de chien pour l'ensevelir sous les documents urgents. Comment réagirait-elle en apprenant qu'elle n'était pas vraiment l'administratrice de la Dame Abbesse, mais l'assistante engagée par une sœur des plus insignifiantes ?

Demain, Verna devrait s'excuser auprès de Warren, qui n'était pour rien dans cette mascarade. S'être défoulée sur lui ne la grandissait pas…

Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta net. Son bouclier diaphane était déchiré !

Un coup d'œil au bureau lui confirma que Phoebe n'était pas venue ajouter des mémos à la pile.

Quelqu'un avait fouiné dans ses affaires.

Chapitre 26

Accroupis sous les trombes d'eau qui balayaient le pont, quelques marins, les pieds nus, se tenaient prêts à passer à l'action. Leurs muscles lustrés de sueur brillant à la lumière jaune des lampes de quart, ils regardaient la distance diminuer entre le bastingage et les quais. Soudain, ils se relevèrent et sautèrent dans l'obscurité. Après une réception en souplesse, ils s'emparèrent des têtes lestées de plomb des câbles d'amarrage que leurs collègues restés à bord venaient de leur lancer. Tirant en cadence, ils grignotèrent lentement le gouffre obscur qui séparait encore le navire de la terre ferme.

Se déplaçant avec une aisance née de l'habitude, ils enroulèrent les câbles autour des bittes d'amarrage, se campèrent solidement sur les talons et cambrèrent au maximum le dos pour mettre le bateau en panne. Haletant, ils résistèrent à la traction jusqu'à ce que le *Dame Sefa* s'immobilise. Puis ils tirèrent sur les câbles pour regagner le terrain qu'ils avaient perdu et haler le bâtiment jusqu'aux quais. À bord, d'autres matelots jetèrent des pare-battage le long de la coque afin de la protéger du choc contre la pierre.

Réfugiées sous une bâche goudronnée martelée par la pluie, les sœurs Ulicia, Tovi, Cecilia, Armina, Nicci et Merissa regardaient le capitaine Blake arpenter le pont en beuglant des ordres à son équipage.

Avec un temps pareil, le capitaine n'était pas ravi d'avoir dû s'aventurer jusqu'aux quais de marchandises, particulièrement étroits. Si on lui avait laissé le choix, il aurait mouillé dans le port et utilisé un canot pour débarquer ses passagères. Hélas, sœur Ulicia n'était pas d'humeur à se faire tremper jusqu'aux os. Se fichant que Blake, avec un tel courant, soit obligé de mettre tous les canots à l'eau pour remorquer le *Dame Sefa*, elle lui avait ordonné de la conduire « vraiment à terre ». Un regard noir avait suffi à étouffer les protestations du capitaine.

— Vous débarquerez bientôt, nobles dames, annonça-t-il en se campant devant les sœurs, son bicorne détrempé à la main.

— Eh bien, ça n'était pas si difficile que ça, dirait-on, lâcha Ulicia.

— Nous y sommes arrivés, c'est l'essentiel. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi vous avez voulu accoster au port de Grafan. Gagner Tanimura par voie de terre ne sera pas un jeu d'enfant, vous savez. Et nous aurions pu vous y déposer directement…

Il n'ajouta pas que cela l'aurait débarrassé un jour plus tôt de ses

encombrantes passagères. L'officier s'était montré insistant, mais Ulicia, que sa proposition tentait, avait dû obéir aux ordres et la décliner.

Elle sonda la pénombre, loin au-delà du quai, à l'endroit où elle savait qu'*il* l'attendait. Inquiètes, ses compagnes suivirent la direction de son regard.

À la lueur des éclairs, on apercevait les collines qui dominaient le port. Le reste du temps, les lumières vacillantes des fenêtres de la forteresse nichée sur une de ces buttes semblaient flotter dans le vide. Mais des murs encadraient bien ces « iris » brillants de cruauté.

Et Jagang les attendait dans son fief.

Se tenir devant lui en rêve, pensa Ulicia, était déjà terrible. Mais on pouvait au moins se réveiller. L'idée de le voir en chair et en os la terrifiait. Ce soir, il ne serait pas possible d'ouvrir les yeux pour lui échapper.

Ulicia se concentra sur le lien qu'elle sentait pulser en elle. Jagang non plus ne pourrait pas s'enfuir en se réveillant ! Le vrai maître des Sœurs de l'Obscurité s'emparerait de lui, et il lui ferait payer ses crimes.

— On dirait que vous êtes attendues, fit le capitaine.

Ulicia s'arracha à ses pensées et daigna lui accorder son attention.

— Pardon ?

— Ce coche doit être pour vous, dit Blake en tendant le bras qui tenait son bicorne. Il n'y a personne d'autre ici, à part tous ces soldats…

Les yeux plissés, Ulicia aperçut l'attelage de six solides hongres immobile sur la route, au-dessus des quais. La respiration soudain bloquée, elle dut se forcer à expirer.

Bientôt, tout serait terminé. Jagang aurait ce qu'il méritait, elle s'en assurerait.

Ses yeux s'adaptant à l'obscurité, Ulicia distingua enfin les soldats. Il y en avait partout. Des centaines de feux brûlaient sur les collines. De quoi donner le vertige : par ce temps, pour un foyer qui prenait, vingt ou trente ne résistaient pas à l'averse…

Un raclement retentit, annonçant qu'on mettait en place la passerelle de débarquement. Dès que la voie fut libre, quelques marins s'emparèrent des bagages des six sœurs, descendirent à terre et coururent vers le coche.

— Travailler avec vous fut un plaisir, mentit le capitaine Blake, pressé de voir partir ses passagères. Prêts à larguer les amarres, les gars ! Il ne faudrait pas louper la marée.

Il n'y eut pas de cris de joie. Mais le cœur y était, Ulicia n'en doutait pas. Pendant le voyage, les matelots avaient reçu quelques

leçons de discipline supplémentaires qu'ils n'étaient pas près d'oublier.

Alors qu'ils guettaient impatiemment l'ordre d'appareiller, ces hommes pourtant rudes ne se permirent pas de poser les yeux sur les six femmes. Devant la passerelle, quatre colosses, la tête baissée, tenaient l'auvent portable qui éviterait aux passagères d'être trempées comme des soupes.

Avec la quantité de pouvoir qui crépitait autour des sœurs, Ulicia aurait pu utiliser son Han pour invoquer un bouclier protecteur imperméable. Mais elle ne voulait pas recourir trop tôt au lien, et risquer ainsi d'alarmer Jagang. En outre, voir de la vermine s'échiner pour son bien-être l'amusait. Sans son souci de discrétion, elle aurait volontiers tué très lentement tous ces porcs. Bon sang, ils ne connaîtraient jamais leur chance !

Dès qu'Ulicia commença à avancer, ses compagnes la suivirent. Comme elle, toutes ne détenaient pas seulement le pouvoir qui leur avait été donné à la naissance – soit le Han féminin. Ayant subi le rituel, elles possédaient aussi son opposé, le Han masculin volé à de jeunes sorciers. Et en plus de la Magie Additive, elles contrôlaient également la Soustractive.

Désormais, tout cela était lié…

Ulicia n'aurait pas juré que c'était faisable. Jusque-là, les Sœurs de l'Obscurité n'avaient jamais tenté de fusionner leur pouvoir. Cette démarche impliquait de grands risques, mais ne rien faire eût été inacceptable. Pour elles, ce succès avait été un immense soulagement. Consciente qu'il s'agissait en fait d'un triomphe qui dépassait toutes leurs espérances, Ulicia était enivrée par le flot de magie impétueux et violent qui circulait dans son corps.

Elle n'aurait jamais cru qu'un tel pouvoir pût être rassemblé. À part le Créateur et le Gardien, rien, dans l'univers, n'approchait de la puissance qu'elles contrôlaient.

Ulicia était le point focal du lien – la sœur qui commanderait et orienterait le pouvoir. Pour l'heure, elle s'efforçait de le contenir, alors qu'il lui hurlait son désir d'être déchaîné. Une fabuleuse explosion qui ne tarderait plus…

Ainsi liés, les Han masculins et féminins, plus les deux magies, avaient un tel potentiel destructeur que du feu de sorcier, en comparaison, serait passé pour une vulgaire étincelle. D'une seule pensée, Ulicia aurait pu raser la colline où se dressait la forteresse. Sans grand effort, elle aurait été en mesure d'étendre cette dévastation à tout ce qu'elle voyait autour d'elle. Et peut-être à ce qu'elle ne voyait pas…

Certaine que Jagang était dans la forteresse, elle n'aurait pas hésité une seconde à la rayer de la carte du monde. Mais s'il se cachait ailleurs, et survivait jusqu'à ce que les six sœurs soient de nouveau

obligées de dormir, c'était lui qui remporterait la partie. Ulicia devait attendre d'avoir l'empereur en face d'elle. Alors, elle libérerait une puissance telle que le monde n'en avait jamais connu, et réduirait ce misérable en poussière. Récipiendaire de son âme, le Gardien saurait lui infliger une éternité de tourments.

Au bout de la passerelle, les quatre marins encadrèrent les sœurs pour les protéger de l'averse.

Grâce au lien, Ulicia sentit les mouvements des muscles de ses compagnes tandis qu'elles avançaient le long de la jetée. Depuis qu'elles avaient uni leurs Han, rien de ce qu'éprouvaient les autres ne lui échappait. Dans son esprit, elles ne formaient plus qu'un seul être. Et un unique désir les taraudait : se débarrasser de cette sangsue de Jagang !

— *Ce ne sera plus long, mes sœurs…*

— *Ensuite, nous irons implorer le pardon du Gardien ?*

— *Oui, mes sœurs…*

Alors que les six femmes remontaient la jetée, elles croisèrent une escouade de soldats qui se dirigeait vers le quai. Dès qu'ils l'eurent atteint, ils s'engagèrent sur la passerelle et montèrent à bord du *Dame Sefa*. Un sous-officier approcha du capitaine Blake. Sans le saluer, il lui débita un discours qu'Ulicia n'entendit pas. À la réaction du marin, qui leva les bras au ciel, beugla comme un cochon qu'on égorge et agita frénétiquement son vieux bicorne, elle comprit ce qui se passait.

Le lien lui aurait permis d'espionner la conversation des deux hommes, mais ç'aurait été trop risqué…

Toujours furieux, Blake se tourna vers ses hommes.

— Attachez solidement les amarres ! Nous ne partirons pas ce soir…

Quand les Sœurs de l'Obscurité atteignirent le coche, un soldat leur fit signe d'y monter. Ulicia laissa passer ses compagnes en premier. À travers le lien, elle sentit le « soulagement » des jambes des deux plus vieilles, dès qu'elles se furent assises.

Les soldats ordonnèrent aux quatre marins de se tenir un peu à l'écart et d'attendre. Alors qu'elle prenait place et refermait la portière, Ulicia vit un petit groupe de militaires escorter les matelots jusqu'au navire.

Jagang prévoyait sans doute d'éliminer l'équipage pour se débarrasser de témoins gênants. Ainsi, personne n'irait raconter partout qu'il était en rapport avec des Sœurs de l'Obscurité.

Ulicia remercia silencieusement l'empereur. Cet idiot n'aurait pas le plaisir de mettre à mort les marins, mais en les empêchant de partir, il les lui offrait sur un plateau. Ravie à l'idée d'assassiner lentement ces pourceaux, Ulicia sourit à ses compagnes. Captant ses pensées grâce au lien, elles lui rendirent la pareille. La traversée avait été un

calvaire, et ces chiens finiraient par le payer !

Alors que le coche gravissait une pente raide, Ulicia, à la faveur d'un éclair plus lumineux que les autres, s'étonna de la taille de l'armée réunie par Jagang. Les tentes couvraient les collines comme de la mauvaise herbe au printemps. À côté, Tanimura ressemblait à un village et ses habitants à des pionniers perdus dans un obscur avant-poste. Jusque-là, la sœur ignorait qu'il y eût autant de militaires dans l'Ancien Monde. Mais au fond, ces gaillards leur seraient peut-être utiles, un jour ou l'autre…

Un nouvel éclair illumina la forteresse où Jagang les attendait. La voyant également à travers les yeux des autres sœurs, Ulicia sentit leur angoisse et leur désir, aussi fort que le sien, de dévaster le fief de leur tourmenteur. Mais l'heure n'avait pas encore sonné.

Après ce qu'il leur avait infligé, elles reconnaîtraient le visage ricanant de Jagang aussitôt qu'il serait en face d'elles. Il fallait patienter, pour être sûres…

Dès que nous le verrons, mes sœurs, il mourra.

Avant, Ulicia aurait voulu voir briller dans les yeux de ce porc la terreur qu'il avait instillée dans leurs cœurs. Mais pour réussir, il était essentiel de ne pas éveiller ses soupçons. Qui savait de quoi il était capable ? À part le Gardien, lui seul avait eu accès au rêve qui n'en était pas un. Alors, il faudrait frapper vite, et ne pas lui laisser une chance de réagir. Tant pis pour les petites satisfactions personnelles…

Toujours par prudence, Ulicia avait attendu, pour révéler son plan aux autres, que le *Dame Sefa* soit dans le port de Grafan. Le Gardien se chargerait de châtier Jagang. Elles en auraient assez fait en lui livrant son âme…

Satisfait que ses servantes lui aient rendu son pouvoir sur le monde des vivants, le maître leur permettrait de bon cœur d'assister – par le biais d'une vision – au calvaire de l'empereur déchu. Et nul doute qu'elles lui demanderaient cette faveur.

Le coche s'arrêta devant l'ignoble gueule de la forteresse. Vêtu d'un manteau de cuir et lesté d'assez d'armes pour massacrer un bataillon, un soldat fit signe aux femmes de descendre. En silence, elles pataugèrent dans la boue, franchirent la herse, s'engagèrent dans un tunnel puis entrèrent dans une salle ronde où on leur demanda d'attendre en restant debout. Comme si elles avaient pu avoir l'idée saugrenue de s'asseoir sur le sol de pierre crasseux et gelé. Surtout en étant vêtues de leurs plus beaux atours !

Comme toujours, Tovi portait une robe sombre qui l'amincissait. Pour s'harmoniser avec ses cheveux gris impeccablement coiffés, Cecilia avait choisi une robe verte au col en dentelle. En jupe noire, une habitude chez elle, Nicci avait opté pour un corsage à jabot qui mettait en valeur sa poitrine. Préférant le rouge, Merissa était belle à

damner un saint, avec ses magnifiques cheveux noirs et ses formes fascinantes. Plus classique, Armina arborait du bleu foncé, une couleur qui convenait bien à ses yeux azur.

Ulicia, également sensible au bleu, s'était décidée pour une nuance plus claire. Dotée d'un décolleté vertigineux, mais pudiquement orné de dentelle, la robe flattait ses hanches voluptueuses.

Les six femmes avaient tenu à se faire belles pour tuer Jagang.

Les murs de pierre de la pièce étaient nus, à l'exception des deux supports en fer où brûlaient des torches anémiques. Au fil des minutes, Ulicia sentit monter la colère de ses compagnes. Et leur appréhension, qu'elle partageait, malheureusement…

Au moment où les marins, entourés de soldats, franchissaient à leur tour la herse, un des deux gardes chargés de surveiller les sœurs ouvrit la porte bardée de fer qui donnait accès au cœur de l'édifice et fit signe aux six femmes d'avancer.

Les deux hommes les guidèrent dans des couloirs aussi austères que le tunnel et la salle ronde. L'édifice n'étant pas un palais, mais une place forte, l'absence de confort parut logique à Ulicia. De plus, la zone qu'elles traversaient, où s'alignaient des lits rudimentaires aux parties métalliques rouillées, semblait être le dortoir des soldats. Un lieu connu pour être à peine plus accueillant qu'une prison.

Arrivés devant une grande porte à deux battants, les soldats l'ouvrirent et se postèrent de chaque côté. Du pouce, ils indiquèrent aux sœurs d'entrer dans une immense salle. Avant d'obtempérer, Ulicia jura mentalement à ses compagnes qu'elle se souviendrait du visage de ces rustres, quand viendrait le moment de se venger de leur mépris. Puis elle passa la première à l'instant où les marins, toujours sous bonne garde, déboulaient dans le couloir.

Dans la salle, de hautes fenêtres dépourvues de vitre laissaient apercevoir les éclairs qui déchiraient le ciel obscur. Poussée par le vent, la pluie que laissaient passer ces ouvertures ruisselait le long des murs noirs. À chaque extrémité de la pièce, des flammes rugissaient dans des braseros. Bien qu'une partie de la fumée parvînt à s'échapper par les fenêtres, un brouillard âcre voilait l'atmosphère. Disposées sur les murs, dans des supports rouillés, des torches crépitantes ajoutaient la puanteur de la suie à celle de la sueur.

Derrière le rideau de fumée, entre les braseros, les sœurs aperçurent une grande « table » – en réalité, de vulgaires planches posées sur des tréteaux ! – où un homme seul, assis devant une montagne de nourriture, se découpait un gros morceau de cochon de lait rôti.

Avec la fumée, et la chiche lumière, il était difficile d'en avoir le cœur net. Et Ulicia n'avait pas droit à l'erreur.

Derrière la table, dos au mur, des hommes et des femmes

couvaient le dîneur du regard. Torse découvert, les mâles portaient des pantalons blancs. Affublées de tenues bouffantes à manches longues qui les couvraient du cou jusqu'aux chevilles, leurs compagnes auraient aussi bien pu être nues, tant le tissu était transparent – à l'exception, insignifiante, des cordes qui leur tenaient lieu de ceinture.

L'homme eut un rictus, leva une main et fit signe aux six sœurs d'avancer. Elles obéirent avec le sentiment de s'enfoncer dans les entrailles d'un tombeau.

Devant la table, assises en tailleur sur une peau d'ours, deux autres esclaves ridiculement attifées attendaient le bon vouloir de leur maître. Toutes les femmes, derrière le dîneur, se tenaient très droites, les mains le long du corps. Chacune avait la lèvre inférieure traversée par un anneau d'or.

Alors que les Sœurs de l'Obscurité approchaient, un homme en pantalon blanc versa du vin dans le gobelet que son seigneur lui tendait négligemment.

À présent, Ulicia et ses compagnes reconnaissaient le dîneur.

Jagang !

De stature moyenne, il était taillé en force, avec des bras et des pectoraux de lutteur. Entre les pans de sa veste de fourrure entrouverte, Ulicia distingua les pendentifs et les chaînes d'or qui reposaient sur sa poitrine velue. On eût juré que ces bijoux appartenaient naguère à des têtes couronnées…

L'empereur portait des serre-bras faisant saillir ses biceps, et des bagues d'or ou d'argent ornant chaque doigt. Toutes les sœurs savaient à quel point ses mains pouvaient infliger de la douleur.

Son crâne chauve complétait « harmonieusement » le tableau. Sur une telle masse de muscles, des cheveux auraient été incongrus, comme un cœur gravé sur le tranchant d'une hache de bourreau. Accrochée à l'anneau d'or qui perçait sa narine gauche, une chaînette le reliait à la boucle qu'il portait à l'oreille, du même côté du visage. Les joues glabres, Jagang arborait une moustache en demi-lune et un triangle de poils drus sous sa lèvre inférieure.

Ses yeux avaient le pouvoir hypnotique de ceux d'un serpent. Dénués de blanc, d'un gris sombre uniformément opaque, ils évoquaient des mares de boue piquetées de taches noires qui semblaient éternellement à la dérive. Deux fenêtres ouvertes sur un monde de cauchemar qui paralysait d'horreur tous ceux qu'elles fixaient.

Le rictus de Jagang s'effaça et de la colère parvint à briller dans ses yeux pourtant morts.

— Vous êtes en retard, dit-il de la voix profonde et râpeuse que les six femmes auraient reconnue entre mille.

Ulicia ne gaspilla pas son temps à improviser une réponse. Sans

trahir ce qu'elle se préparait à faire, elle focalisa son vortex de Han, décidée à frapper. Pour mieux donner le change, elle étouffa sa haine et celle de ses compagnes et permit à un seul sentiment – la peur – de s'afficher sur leurs visages.

S'il sentait leur confiance, Jagang comprendrait que quelque chose n'allait pas, et il tenterait de se défendre.

Ulicia se jura de détruire tout ce qu'il y avait devant elle. Sur vingt lieues de profondeur, s'il le fallait !

Abruptement, elle abattit la muraille d'énergie qui retenait la force dévastatrice tapie en elle. À la vitesse d'une pensée, mais avec toute la rage d'une tempête, le flot de Magie Additive et Soustractive déferla sur sa cible. Hurlant dans l'air tandis qu'il volait vers sa proie, ce vent de mort diffusait une lueur aveuglante.

Deux forces en principe opposées, unies pour dévaster et tuer, se déchaînèrent dans l'antre de l'empereur.

Alors que le tissu même de la réalité se déchirait, Ulicia se demanda si elle ne venait pas de détruire l'univers…

Chapitre 27

Comme si les lambeaux d'un cauchemar s'effilochaient devant ses yeux, la vision d'Ulicia s'éclaircit peu à peu. Elle vit d'abord les flammes des braseros et celles des torches. Puis elle distingua les murs noirs – juste avant que les occupants de la salle réapparaissent.

Engourdie pendant quelques secondes, elle regretta cette délicieuse absence de sensation dès que la douleur l'agressa – l'équivalent d'un million de piqûres d'épingles qui n'épargnaient pas un seul de ses nerfs.

Délaissant le cochon de lait, Jagang s'était attaqué à une cuisse de faisan. Après l'avoir nettoyée de sa viande, il brandit le pilon en direction de la sœur.

— Tu sais quel est ton problème, Ulicia ? C'est d'utiliser une magie que tu déchaînes à la vitesse de la pensée… (L'empereur ricana.) Moi, je suis celui qui marche dans les rêves. Comprends-tu ce que ça signifie ? Pour agir, je profite du temps qui sépare les *fragments* d'une pensée, cet intervalle silencieux où rien n'existe. (Il brandit de nouveau son os.) Ces fractions de seconde sont une éternité qui me laisse libre de réagir à ma guise. Si tu préfères, vous pourriez être des statues de marbre qui tentent de me frapper…

À travers le lien, Ulicia sentait toujours ses compagnes. Au moins, il lui restait cette arme.

— Une fusion très élémentaire, ma chère…, lâcha Jagang. J'ai connu des gens qui s'en sortaient bien mieux, mais ils avaient eu le temps de s'exercer. Pour l'instant, je ne toucherai pas au lien. Votre connexion m'arrange, figurez-vous… Plus tard, je la briserai. Et vos esprits avec, si ça m'amuse. (Il but lentement une gorgée de vin.) Mais ce serait improductif, à mon avis. À quoi bon donner une leçon à quelqu'un, si son cerveau n'est plus en mesure de l'assimiler ?

Toujours à travers le lien, Ulicia sentit que Cecilia venait de perdre le contrôle de sa vessie. Elle eut l'impression que l'urine chaude coulait le long de ses propres jambes…

— Comment avez-vous accès au temps qui sépare deux pensées ? demanda Ulicia.

Jagang saisit son couteau et se coupa une tranche du rôti de bœuf posé à côté de lui sur un plat d'argent. Piquant le morceau de viande rouge au bout de sa lame, il posa les coudes sur la table.

— Que sommes-nous ? demanda-t-il en contemplant la viande saignante. Et qu'est-ce que la réalité ?

Il porta le couteau à sa bouche, goba le morceau et mâcha voluptueusement avant de continuer.

— Sommes-nous réductibles à nos corps ? Dans ce cas, un nain vaut moins qu'un géant, c'est incontestable. S'il en allait ainsi, quand on nous coupe un bras ou une jambe, nous perdrions de la substance. Pour dire les choses autrement, nous *existerions moins*. Mais les choses ne se passent pas comme ça. Mutilés ou non, nous restons la même personne. Parce que nous ne sommes pas nos corps, mais nos esprits ! À mesure que nos pensées se forment, elles définissent notre identité et génèrent la *réalité* de notre existence. Entre elles, il n'y a rien, sinon le corps, en attente de la prochaine pensée, qui prolongera le processus.

» Dans l'intervalle qui sépare tes pensées, Ulicia, le temps n'existe pas pour toi. Car c'est mon royaume, celui d'une ombre qui se glisse entre les fissures de ta vie…

— C'est impossible, souffla la sœur, qui sentait ses compagnes trembler comme des feuilles. Votre Han ne peut pas altérer le temps…

— Un petit coin de bois, inséré dans la fissure d'un gros rocher, peut le faire exploser de l'intérieur. Je suis ce corps étranger enfoncé dans les craquelures de vos esprits.

Ulicia ne broncha pas pendant que Jagang se coupait une nouvelle portion de cochon de lait.

— Quand vous dormez, vos pensées flottent et dérivent comme des troncs d'arbres le long d'un fleuve. Alors, vous devenez vulnérables. Dans votre sommeil, vous m'apparaissez comme des phares, si faciles à repérer. C'est là que mes pensées s'enfoncent dans vos « fissures ». À ces heures-là de vos vies, ces craquelures sont pour moi des gouffres béants.

— Et qu'attendez-vous de nous ? demanda Armina.

L'empereur mordit la viande dégoulinante de graisse.

— Eh bien, nous avons un ennemi commun, Richard Rahl. Jusqu'à présent, vous le connaissiez sous le nom de Richard Cypher. Vous savez, le Sourcier de Vérité ? Étrangement, il m'a mieux servi que mes plus fidèles alliés. Savez-vous qu'il a été jusqu'à détruire la barrière qui retenait mon corps dans l'Ancien Monde ? Peut-on être plus obligeant ? Les Sœurs de l'Obscurité, le Gardien et le Sourcier vont me permettre d'asseoir ma domination sur l'espèce humaine.

— Nous n'avons rien fait pour ça, dit Tovi d'une toute petite voix.

— Détrompe-toi, stupide femme ! Le Créateur et le Gardien cherchent tous les deux à régner sur le monde. Le Créateur pour empêcher son adversaire d'annexer le royaume des morts. Et le Gardien parce qu'il ne peut pas faire autrement, poussé par un appétit insatiable pour tout ce qui vit. (Jagang dévisagea tour à tour les six

femmes.) En complotant pour libérer le Gardien et lui offrir ce monde, vous lui avez donné du pouvoir sur ce côté du voile. En contrepartie, Richard Rahl s'est dressé pour prendre la défense des vivants. Ainsi, il a rétabli l'équilibre.

» Dans cet équilibre, comme dans les fissures de vos pensées, j'ai enfoncé mon coin de bois.

» La magie est le passage qui nous relie aux autres mondes, et c'est elle qui leur confère une influence sur notre univers. En affaiblissant la magie, je limiterai le pouvoir du Gardien et du Créateur sur *notre* monde. Le Créateur continuera à y envoyer ses étincelles de vie, et le Gardien à s'en emparer chaque fois qu'un être meurt. Mais ce sera tout. À part cela, l'univers appartiendra à l'humanité. La magie, cette vieille religion, pourrira dans les poubelles de l'histoire avant de devenir un simple mythe.

» Je suis celui qui marche dans les rêves, ne l'oubliez pas. Pour avoir vu les songes des hommes, je connais leur potentiel. La magie borne notre horizon. Sans elle, l'esprit et l'imagination de l'humanité n'auront plus de limite. Elles seront toutes-puissantes !

» Voilà pourquoi j'ai levé une armée. Quand la magie aura disparu, mes soldats, spécialement entraînés pour faire face à la nouvelle situation du monde, seront là pour prendre le relais.

— En quoi Richard est-il votre ennemi ? demanda Ulicia.

Tant que Jagang continuerait à parler, elle pourrait réfléchir à un plan. Ensuite…

— Je me félicite de son intervention, répondit l'empereur, puisqu'il vous a empêchées de livrer le monde au Gardien. Jusque-là, Rahl m'a aidé, mais il est devenu gênant. Ce garçon ignore tout de ses pouvoirs. Moi, j'ai passé les vingt dernières années à me perfectionner.

Jagang promena devant ses yeux la pointe de son couteau.

— Mes yeux se sont transformés il y a relativement peu de temps… C'est le signe que je suis un de ceux qui marchent dans les rêves ! Désormais, j'ai le droit de porter ce nom, qui fut le plus craint de l'Ancien Monde. Dans l'antique langue, il était synonyme d'« arme ». Et les sorciers qui ont inventé cette arme ont fini par le regretter.

Sans quitter les sœurs du regard, Jagang lécha le sang, sur la lame du couteau.

— Forger une arme avec son propre esprit est de la folie. Désormais, vous êtes devenues *mes* armes. Je ne commettrai pas la même erreur que ces sorciers.

» Mon pouvoir me permet d'investir l'esprit de tous les dormeurs. Chez ceux qui n'ont pas le don, mon influence est limitée. De toute manière, ils ne me servent pas à grand-chose. Mais avec ceux qui contrôlent la magie, comme vous, je peux tout faire ! Car vos esprits

ne vous appartiennent plus. Ils sont à moi !

» Jadis, la magie de ceux qui marchent dans les rêves était puissante, mais instable. Depuis que la barrière nous piégeait dans l'Ancien Monde, soit plus de trois mille ans, personne n'était né avec ce don. À présent, une nouvelle arme vivante arpente la terre. Moi !

Ulicia fut tentée d'inciter l'empereur à entrer dans le vif du sujet. Elle se retint de justesse, peu désireuse de voir ce qu'il ferait quand il cesserait de déblatérer.

En ce qui concernait son « plan », elle n'avait pas beaucoup avancé.

— Et comment savez-vous tout cela ?

Jagang arracha du rôti un morceau de gras bien grillé et le mâchouilla tout en parlant.

— Au cœur d'une ville enfouie, en Altur'Rang, mon pays natal, j'ai découvert de très vieilles archives. Ne trouvez-vous pas paradoxal que les livres aient tant de valeur pour un guerrier ? Le Palais des Prophètes possède des trésors, quand on sait les utiliser. Je regrette que le Prophète soit mort, mais ça n'est pas si grave, car d'autres sorciers se chargeront de déchiffrer ces grimoires pour moi…

» Un fragment de magie – un bouclier de sorts datant de la guerre des Sorciers – a été transmis par son créateur à tous les descendants de la Maison Rahl nés avec le don. Ce sortilège m'empêche d'entrer dans leur esprit. Richard Rahl dispose de cette protection, et il a commencé à l'utiliser. Il doit être circonvenu avant d'en savoir trop long.

» Sa future femme aussi… (Jagang marqua une pause, l'air sinistre.) La Mère Inquisitrice m'a infligé un petit revers, mais certaines de mes marionnettes s'occupent de son cas, quelque part au nord. Avec leur fichu zèle, ces deux jeunes idiots m'ont valu quelques complications, mais je n'ai pas encore vraiment commencé à tirer leurs ficelles. Quand je m'y mettrai, deux pantins de plus danseront au son de ma musique. Ce coin de bois-là est très profondément enfoncé dans le rocher. Pour tenir Richard Rahl et la Mère Inquisitrice dans le creux de ma main, je n'ai pas ménagé mes efforts.

L'empereur reprit un morceau de cochon de lait.

— Richard est un sorcier de guerre, le premier depuis trois mille ans. Mais ça, vous le savez… Pour moi, il sera une arme précieuse. À côté de lui, vous êtes de doux agneaux, chères Sœurs de l'Obscurité. Voilà pourquoi je n'entends pas le tuer, mais le contrôler. Quand il ne me sera plus utile, l'éliminer ira de soi.

Jagang ricana. Puis il suça le gras qui maculait ses doigts et ses bagues.

— Parfois, influencer un ennemi est plus important que lui ôter la vie. Prenons votre cas, par exemple. Vous étriper serait un jeu d'enfant, mais à quoi bon ? Tant que je vous dominerai, vous ne pourrez rien contre moi, et je vous mettrai à contribution de tant de

façons…

Il pointa son couteau sur Merissa.

— Vous voulez toutes châtier Richard. Toi, tu as juré de te baigner dans son sang. Il se peut que je t'en donne l'occasion…

— Co-comment le sa-sa-vez-vous ? balbutia Merissa, blanche comme un linge. Quand j'ai fait cette promesse, j'étais éveillée…

— Très chère, railla Jagang, si tu veux me cacher certaines choses, efforce-toi de ne pas en rêver après les avoir dites.

À travers le lien, Ulicia sentit qu'Armina était sur le point de s'évanouir.

— Bien entendu, chères sœurs, il me faudra, pour commencer, briser d'abord vos volontés. Vous devez savoir qui dirige vos vies. (De la pointe de son couteau, l'empereur désigna les esclaves, derrière lui.) Vous deviendrez aussi dociles que ces gens…

Pour la première fois, Ulicia regarda vraiment la triste collection d'épaves humaines. D'extrême justesse, elle se retint de crier. Toutes les femmes étaient des sœurs. Pire encore, la plupart avaient jadis servi l'Obscurité. Par bonheur, il n'y avait pas dans cette pièce *toutes* les fidèles du Gardien. Quant aux hommes, essentiellement de jeunes sorciers libérés du palais après leur formation, ils avaient tous prêté un serment d'allégeance au Gardien.

— Ulicia, dit Jagang, certaines de ces femmes sont des Sœurs de la Lumière qui m'obéissent au doigt et à l'œil, conscientes du sort que je leur réserve si elles me déçoivent. (Il caressa entre le pouce et l'index la chaînette qui reliait son anneau à sa boucle d'oreille.) Mais je préfère de beaucoup les Sœurs de l'Obscurité. Sais-tu que je les contrôle toutes, même celles qui sont encore au palais ?

À ces mots, Ulicia eut la sensation qu'on venait de lui couper les jambes. Son monde s'écroulait, et elle avec…

— J'ai des choses importantes en cours au Palais des Prophètes, continua Jagang. (D'un geste circulaire, il désigna tous ses pantins.) Ils sont très obéissants. (Il regarda une des pauvres femmes.) N'est-ce pas, ma chérie ?

Janet, une Sœur de la Lumière, embrassa son annulaire gauche et éclata en sanglots.

L'empereur ricana.

— Tu vois, Ulicia ? Je lui autorise encore ce rituel, parce que je la nourris de faux espoirs. Sinon, elle risquerait de se suicider, puisqu'elle ne redoute pas la mort, à la différence des serviteurs du Gardien. N'ai-je pas raison, Janet ?

— Oui, Excellence… Dans ce monde, vous possédez mon corps, mais après ma fin, mon âme appartiendra au Créateur.

Jagang eut un rire grinçant et morbide. Ulicia avait déjà entendu ce son dans ses rêves, quand l'empereur s'était moqué d'elle. Et elle

devina qu'il recommencerait bientôt, ravi de l'humilier.

— Regarde bien, Ulicia, dit Jagang. Voilà ce que je tolère pour conserver mon pouvoir sur ces limaces. Bien sûr, notre amie Janet, en guise de punition, devra servir une semaine entière sous les tentes. (Ses yeux noirs se posèrent sur la sœur, qui se ratatina.) Mais tu le savais avant de parler, n'est-ce pas, ma chérie ?

— Oui, Excellence…

Le regard opaque de l'empereur se riva de nouveau sur les six sœurs.

— Les servantes du Gardien me plaisent beaucoup, parce qu'elles ont de bonnes raisons de craindre la mort. (Jagang prit le faisan et le déchira en deux à mains nues.) Elles ont déçu le Gardien, qui possède leurs âmes. Quand elles meurent, le piège se referme sur elles. Leur maître les récupère, et c'est un expert en matière de punitions… Déplaisez-moi assez pour mériter la mort, et il s'amusera avec vous jusqu'à la fin des temps.

— Je crois que nous avons compris, Excellence…, dit Ulicia.

Jagang la foudroya du regard, lui coupant le souffle.

— J'en doute… Mais après votre « formation » ce sera le cas, tu peux me croire.

Sans quitter Ulicia des yeux, il tendit une main sous la table et en tira, par ses splendides cheveux blonds, une femme aux formes voluptueuses. À travers le tissu diaphane de sa tenue, Ulicia vit qu'elle était couverte de contusions. Certaines, brunâtres, étaient anciennes. D'autres, rouge foncé, ne devaient pas remonter à longtemps. Sur sa mâchoire, quatre coupures récentes témoignaient que Jagang n'enlevait pas ses bagues quand il frappait.

C'était Christabel, une des Sœurs de l'Obscurité qu'Ulicia avait laissées au palais, avec mission de préparer son retour triomphal. À l'évidence, ces femmes travaillaient désormais à y introduire Jagang. Mais que voulait-il y faire ?

— Viens devant moi, ma chérie.

Christabel contourna la table pour se camper devant son nouveau maître. Avant de s'incliner, elle lissa ses cheveux en bataille et s'essuya la bouche du revers de la main.

— Comment puis-je vous servir, Excellence ?

— Chère Christabel, je voudrais donner leur première leçon à ces femmes. (L'empereur s'attaqua à l'autre cuisse du faisan.) À cette fin, j'aimerais que tu meures.

— Comme il vous plaira, Excel…

Christabel se pétrifia, consciente de l'énormité de ce qu'elle venait de dire. Ulicia vit que ses jambes tremblaient. Pourtant, elle n'osa pas revenir sur sa parole.

Avec sa cuisse de faisan, Jagang fit signe de s'écarter aux deux femmes assises sur la peau d'ours. Elles obéirent à la hâte.

— Adieu, Christabel, lâcha l'empereur avec son atroce rictus.

La Sœur de l'Obscurité battit en vain des bras pour conserver son équilibre. Puis elle s'écroula, hurlant si fort qu'Ulicia crut que ses tympans allaient éclater.

Avec ses compagnes, elle regarda, incrédule, la malheureuse Christabel se tordre de douleur sur la peau d'ours.

Insensible à ses cris, Jagang finit sa cuisse de faisan, but un peu de vin, puis s'empara distraitement d'une grappe de raisin.

— Quand va-t-elle mourir ? demanda Ulicia.

— Mourir ? répéta l'empereur, un sourcil levé. (Il éclata de rire, la tête renversée, et frappa joyeusement du poing sur la table.) Ma chère, elle est morte avant même de toucher le sol.

— Quoi ? Mais elle crie encore !

À cet instant, Christabel se tut et sa poitrine cessa de se soulever.

— Elle est morte en une fraction de seconde, dit Jagang. À cause du « coin » dont je vous ai parlé. Celui qui est également enfoncé dans vos esprits. C'est son âme que vous entendez crier, parce qu'elle souffre atrocement dans le royaume des morts. On dirait que le Gardien n'est pas très content des Sœurs de l'Obscurité…

L'empereur leva un index. Aussitôt, Christabel recommença à hurler et à se convulser.

— Quand cessera-t-elle ? demanda Ulicia, le souffle court.

— Pas avant d'être totalement décomposée, répondit Jagang en se léchant les lèvres.

Ulicia sentit ses jambes trembler. À travers le lien, elle constata que ses compagnes étaient à un souffle de crier de terreur, comme Christabel. À présent, elles savaient ce que le Gardien leur infligerait si elles ne lui restituaient pas son influence sur ce monde.

— Slith ! Eris ! cria Jagang en claquant des doigts.

Contre un mur, la lumière des torches miroita étrangement. Une fois encore, Ulicia faillit crier quand deux silhouettes se détachèrent du mur noir.

Deux créatures reptiliennes vêtues de capes vinrent s'incliner devant l'empereur.

— Oui, maître ?

— Jetez cette charogne dans le puits secret ! ordonna Jagang en désignant Christabel.

Les mriswiths se baissèrent et ramassèrent la pauvre Sœur de l'Obscurité, qui continua à hurler.

Ulicia blêmit. Voilà tout ce qui restait d'une femme qu'elle connaissait depuis plus d'un siècle ! Une compagne qui l'avait aidée à servir le Gardien sans jamais rechigner. En principe, comme toutes les

autres, elle aurait dû recevoir une récompense pour cette loyauté.

Alors que les deux monstres quittaient la salle avec leur fardeau, Ulicia leva les yeux sur Jagang.

— Qu'attendez-vous de nous, Excellence ? demanda-t-elle.

L'empereur ne répondit pas. D'une main aux doigts luisants de gras, il fit signe à un soldat d'approcher.

— Ces six femmes m'appartiennent. Mets-leur un anneau !

Le colosse lesté d'armes inclina respectueusement la tête. Puis il se dirigea vers Nicci, la plus proche de lui. De ses doigts crasseux, il tira sur sa lèvre inférieure, la distendant grotesquement.

Ulicia cria en même temps que Nicci. À travers le lien, elle sentit la terreur et la douleur de la jeune femme quand le poinçon rouillé que le soldat venait de tirer de sa ceinture lui traversa la lèvre. Rangeant son outil, l'homme sortit de sa poche un anneau d'or dont il écarta la fente avec ses dents. Puis il le mit en place, le fit tourner et le referma, de nouveau avec ses dents.

Le colosse mal rasé et puant s'occupa d'Ulicia en dernier. Éprouvée par la douleur de ses cinq compagnes, elle tremblait de tous ses membres. Quand la brute lui tira sur la lèvre, elle chercha désespérément un moyen d'échapper à ce supplice. Autant vouloir puiser de l'eau dans un puits asséché !

À sa grande honte, la sœur sentit des larmes rouler sur sa joue quand l'ignoble boucher lui eut imposé l'anneau de l'humiliation.

D'un revers de la main, Jagang essuya la graisse qui maculait sa bouche.

— Vous êtes mes esclaves, dit-il, ravi de voir le menton de ses victimes ruisseler de sang. Si vous ne me forcez pas à vous tuer avant, vous me serez très utiles au Palais des Prophètes. Et quand j'en aurai fini avec Richard Rahl, je vous autoriserai peut-être à l'exécuter. Pour le moment, continuons votre formation…

— Nous avons tout compris, dit Ulicia. Et notre loyauté vous est acquise.

— Je sais, mais un bon maître n'interrompt pas ses leçons pour autant. La première était un amuse-gueule, très chère. Les suivantes seront plus approfondies.

Cette fois, Ulicia crut que ses jambes allaient se dérober. Depuis que Jagang avait fait irruption dans ses rêves, sa vie était devenue un cauchemar. Il devait y avoir un moyen d'arrêter ça, mais lequel ? Terrifiée, elle se vit retourner au palais avec un anneau à la lèvre et des vêtements grotesques sur le dos.

— Vous avez tout suivi, les gars ? lança Jagang aux marins.

— Et comment, Excellence ! répondit le capitaine Blake.

Ulicia sursauta. Elle avait oublié la présence de ces porcs dans la salle.

— Approchez, mes amis, dit l'empereur. Dès demain, vous pourrez partir librement. Que diriez-vous, ce soir, de vous amuser avec ces gentes dames ?

— Mais…, commença Ulicia.

Le regard gris voilé d'ombre de Jagang se riva sur elle, la réduisant au silence.

— À partir de maintenant, chères sœurs, vous partagerez le sort de Christabel si vous recourez à votre pouvoir sans ma permission – même pour étouffer un éternuement. Dans vos rêves, je vous ai donné un avant-goût de ce que je réserve à ceux qui me désobéissent. Et vous savez, désormais, que le Gardien n'a rien à m'envier sur ce point. Le chemin qui s'ouvre devant vous est très étroit, et chaque faux pas vous entraînera dans un gouffre. (Jagang s'adressa de nouveau aux marins.) Elles sont à vous pour la nuit. Si je me fie à leurs rêves, je sais que vous avez quelques comptes à régler avec elles. Profitez de l'occasion, mes amis !

Les marins rugirent d'anticipation.

Ulicia sentit une main se poser sur le sein d'Armina. Elle manqua crier quand un des rustres tira Nicci par les cheveux et entreprit de déboutonner son corsage.

Une autre main se glissa entre ses cuisses, la forçant à étouffer un hurlement.

— Allez-y de bon cœur, les gars, dit Jagang, mais respectez quand même quelques règles. Sinon, je vous éviscérerai comme de vulgaires poissons !

— Quelles règles, empereur ? demanda un matelot.

— Ne les tuez pas, parce qu'elles m'appartiennent. Demain matin, j'entends qu'elles soient en assez bonne condition pour me servir. Donc, pas d'os fracturés ni de lésions internes. Pour la… répartition… vous devrez tirer au sort, et n'en laisser aucune à l'écart. Sinon, je sais très bien ce qui arrivera. Et je ne voudrais pas qu'une ou plusieurs de ces dames se sentent négligées.

Les marins jugèrent le marché équitable et jurèrent qu'ils s'y tiendraient.

Jagang les oublia et se tourna vers ses six nouvelles marionnettes.

— J'ai toute une armée d'hommes en pleine santé, et pas le centième des putains qu'il faudrait. Naturellement, les soldats sont sur les nerfs… Tant que je ne vous aurai pas assigné une autre mission, vous consacrerez quatre heures par jour à divertir ces braves. Mais soyez rassurées, très chères : grâce à l'anneau, ils n'iront pas jusqu'à vous tuer en prenant leur plaisir.

Cecilia écarta les bras, l'air plus doux et innocent que jamais.

— Empereur Jagang, vos hommes sont de jeunes gaillards fougueux. Je crains qu'une vieille femme comme moi ne les satisfasse pas. Vous m'en voyez désolée, mais…

— Je suis sûr qu'ils t'adoreront, ma chère. Tu verras…

— Excellence, intervint Tovi, sœur Cecilia a raison. Moi aussi, je suis trop vieille et trop grosse. Vos soldats ne connaîtront aucun bonheur avec nous deux.

— Bonheur ? répéta Jagang. Serais-tu idiote, femme ? Qui a parlé de bonheur ? Je suis sûr que mes hommes s'amuseront beaucoup, mais j'ai peur que tu n'aies pas bien compris… Alors, soyons clairs. (Il s'éclaircit la voix.) Passées de la Lumière à l'Obscurité, vous êtes sans doute les six plus puissantes magiciennes du monde. La formation vous montrera que vous ne valez pas plus cher qu'une bouse que j'écrase sous mes bottes. Je vous plierai à ma volonté, car tous ceux qui ont le don doivent devenir mes armes.

» Ces quatre heures quotidiennes feront partie de vos leçons, et vous n'aurez rien à dire. Si mes soldats veulent vous tordre les doigts et parier sur celle qui criera le plus fort, libre à eux. Et s'ils désirent vous utiliser autrement, encore une fois, ça m'est égal. Ils ont des goûts très variés, et vous les satisferez, tant qu'ils ne chercheront pas à vous égorger.

» Cela dit, ces gentilshommes ont la priorité. Profitez du cadeau, les gars ! Si vous suivez les règles, j'aurai peut-être du travail pour vous dans le futur. L'empereur Jagang est généreux avec ses amis…

Les matelots acclamèrent leur bienfaiteur.

Ulicia serait tombée, cette fois, si un marin à l'haleine puante ne l'avait pas enlacée et serrée contre lui.

— Eh bien, petite catin, on dirait que nous allons jouer ensemble, tout compte fait… Dommage que tu aies été si méchante avec nous.

Ulicia ne put s'empêcher de gémir. Sa lèvre lui faisait atrocement mal, et ça n'était qu'un début. Assommée par ce qui lui arrivait, elle ne parvenait plus à aligner deux pensées cohérentes.

— J'avais oublié un détail ! lança soudain Jagang. (Il pointa son couteau sur Merissa.) Celle-là n'est pas pour vous, les gars ! Approche, ma chérie…

Merissa avança vers la table.

— Christabel était ma favorite, et personne à part moi n'avait le droit de la toucher. Hélas, elle est morte. (Il jeta un coup d'œil sur la robe à demi déboutonnée de Merissa.) Tu la remplaceras, ma chère. Si ma mémoire ne me trompe pas, tu as juré de me lécher les pieds, s'il le fallait. Eh bien, il le faut ! (Merissa semblant surprise, Jagang la gratifia de son terrible rictus.) Tu n'as pas écouté, très chère ? Vous avez une fâcheuse tendance à rêver aux choses que vous dites en état de veille.

— Oui, Excellence…, souffla Merissa.

— Enlève cette robe ! Tu pourrais en avoir besoin plus tard, si je t'autorise à tuer Richard Rahl. (Pendant que Merissa se déshabillait, l'empereur regarda les autres femmes.) Pour l'instant, je vous laisse le lien, histoire que vous profitiez de toutes les leçons… collectivement. Des amies comme vous doivent tout partager.

Merissa en ayant fini, son nouveau maître pointa vers le bas la lame de son couteau.

— Sous la table, ma chérie !

Ulicia entendit le frottement de la fourrure contre les genoux de sa compagne. Puis elle sentit, à travers le lien, le contact glacial de la pierre, sous la table.

Les marins n'avaient pas perdu une miette du spectacle.

Mobilisant sa volonté, nourrie par la haine que lui inspirait Jagang, Ulicia parvint à retrouver un peu de force et de détermination. Elle dirigeait les Sœurs de l'Obscurité et ne devait pas faillir.

— *Nous avons toutes supporté le rituel*, dit-elle mentalement aux autres. *C'était pire que ce qui nous attend. Les Sœurs de l'Obscurité n'ont qu'un seul maître, et ce n'est pas cette vermine ! Pour l'heure, nous sommes à sa merci, mais nous prendre pour des idiotes sera sa pire erreur. Il n'a aucun pouvoir, à part celui qu'il nous vole. Nous trouverons une solution, et Jagang payera pour ce qu'il nous aura infligé. Je jure sur le Gardien qu'il regrettera d'être venu au monde !*

— *Mais que ferons-nous, en attendant ?* s'écria Armina.

— *Silence !* ordonna Nicci. *Gravez tous ces visages dans vos mémoires. Ces porcs regretteront tous le jour de leur naissance ! Ulicia a raison. Nous trouverons une solution, et ce sera à notre tour de dispenser des leçons.*

Ulicia sentait les mains avides qui couraient sur le corps de la jeune femme. Pourtant, un cœur de glace noire battait toujours dans sa poitrine, où couvait une colère qui ferait un jour des ravages.

— *Surtout, ne rêvez pas de cette conversation,* ordonna Ulicia. *La seule erreur irréparable serait de forcer Jagang à nous tuer, car il n'y aurait plus d'espoir pour nous. Tant que nous vivrons, il nous restera une chance de regagner les faveurs du Gardien. Le maître nous a promis une récompense en échange de nos âmes, et j'ai l'intention de l'obtenir. Restez fortes, mes sœurs !*

— *Richard Rahl est à moi*, intervint Merissa. *Quiconque le touchera devra me rendre des comptes, puis subir la fureur du Gardien.*

S'il avait entendu, Jagang lui-même eût frémi face à tant de haine. Toujours à travers le lien, Ulicia sentit que Merissa écartait ses cheveux de son visage. Puis elle partagea le goût qu'elle eut soudain dans la bouche.

— J'en ai terminé avec vous, lâcha l'empereur. (Il marqua une

pause, le souffle court.) Laissez-moi.

Le capitaine Blake vint se camper derrière Ulicia et la tira par les cheveux.

— C’est l’heure de solder nos comptes, ma fille !

Chapitre 28

La vieille dame battit des cils quand elle baissa les yeux sur l'épée rouillée dont la pointe touchait pratiquement sa gorge.

— Tu crois que c'est nécessaire, mon garçon ? Je t'ai déjà dit de nous détrousser sans t'inquiéter de nos réactions… Pourtant, je dois te prévenir : toi et ton copain, vous êtes la troisième bande de voleurs qui nous tombent dessus en deux semaines. Désolée, mais il ne nous reste plus rien.

À voir trembler la main du jeune homme, il devait débuter dans le métier. Et vu ses joues émaciées, les bénéfices ne pleuvaient certainement pas drus.

— Silence ! (Le ruffian regarda son compagnon.) Tu as trouvé quelque chose ?

Le second bandit, aussi jeune et squelettique que l'autre, fouillait les bagages des deux voyageurs. Mort de peur, il jetait sans cesse des coups d'œil au sous-bois, des deux côtés de la route. Il vérifia aussi que personne n'approchait derrière lui. Devant, juste avant un tournant, un petit pont enjambait une rivière qui n'était pas gelée, bien qu'on fût toujours en hiver.

— Non, répondit-il. Rien que des vieilles frusques et de la pacotille. Pas la moindre tranche de bacon ou de pain…

Le premier voleur dansait d'un pied sur l'autre, prêt à détaler au moindre signe de danger. Ayant sans doute des crampes, il s'aida de la main gauche pour soutenir son épée, dont un ferrailleur n'aurait pas voulu.

— Vous êtes bien gras, ton ami et toi, la vieille ! dit-il. Vous mangez quoi, de la neige ?

La vieille dame croisa les bras et soupira. Ce petit jeu avait assez duré.

— Nous travaillons en chemin, en échange du gîte et du couvert. Vous devriez essayer. De gagner un salaire, je veux dire…

— En hiver ? Qui nous donnerait de l'ouvrage ? Cet automne, l'armée a réquisitionné nos réserves. Mes parents n'ont plus rien à manger.

— Désolée, fiston. Peut-être que…

— Dis donc, le vieux, c'est quoi, ça ? s'écria le gamin en tirant sur le collier du compagnon de la vieille dame. Comment l'enlève-t-on ?

Réponds-moi, ou…

— Je te l'ai dit, grogna la petite femme, mon frère est sourd et muet. Il ne te comprend pas et ne peut pas te répondre.

— D'accord… Alors explique-moi comment lui retirer ce collier.

— C'est du fer sans valeur… Un vieux souvenir soudé il y a très longtemps.

Lâchant son épée d'une main, le gamin se pencha vers la vieille femme et écarta sa cape du bout d'un index.

— C'est quoi, ça, à ta ceinture ? Mon vieux, j'ai trouvé sa fortune ! (Il s'empara de la bourse gonflée de pièces d'or.) Il y a de quoi s'acheter une ville !

— Navrée, mon petit, fit la vieille, mais c'est seulement ma collection de vieux biscuits. Prends-en un si tu veux. Surtout, n'essaye pas de mordre, si tu tiens à tes dents. Suce-le d'abord un moment.

Le voleur prit une pièce d'or et la testa entre ses lèvres.

— Mais c'est ignoble ! s'écria-t-il. Comment pouvez-vous avaler ça ? En matière de mauvais biscuits, j'en connais un rayon. Mais ceux-là sont à vomir !

C'est si facile, avec les jeunes esprits, pensa la vieille dame. *Dommage que les adultes soient plus coriaces…*

Le gamin cracha le « biscuit », jeta la bourse dans la neige et fouilla de nouveau la vieille.

— Fiston, tu ne crois pas que cette agression traîne en longueur ? Nous aimerions atteindre la prochaine ville avant la nuit.

— Rien du tout, grogna l'autre voleur. Ils n'ont rien qui vaille la peine d'être pris !

— À part leurs chevaux, rappela son compagnon. Nous en tirerons bien quelques sous…

— Ne vous gênez pas, surtout, dit la vieille dame. J'en ai assez que ces canassons nous ralentissent. Fiston, en les volant, tu me feras une faveur. Tous les quatre sont au bout du rouleau, et je n'ai pas le cœur de mettre un terme à leurs souffrances.

— La vieille a raison, soupira le deuxième gamin. Ces chevaux sont foutus, et nous irions plus vite à pied. Si on les emmène, on se fera prendre par la première patrouille venue.

N'ayant pas renoncé à sa fouille, le premier voleur tapota soudain une des poches de la vieille dame.

— Et ça, c'est quoi ?

— Rien d'intéressant pour toi, fit la petite femme d'un ton étrangement menaçant.

— Sans blague ? lança le garçon en brandissant fièrement un petit livre noir.

Alors qu'il le feuilletait, sa propriétaire vit qu'il contenait un message. Enfin !

— C’est quoi ? demanda le gamin.

— Un carnet de voyage. Tu sais lire, fiston ?

— Non… De toute façon, il n’y a rien dedans.

— Prends-le quand même, conseilla le deuxième garçon. Si les pages sont blanches, on en tirera peut-être quelques sous.

— J’en ai assez, déclara la vieille dame en foudroyant du regard le jeune crétin qui la menaçait d’une épée. Cette agression est terminée !

— C’est moi qui donne les ordres, la vieille !

— Rends-moi ce livre, petit, dit Anna d’une voix égale, et file d’ici avant que je te ramène à tes parents en te tirant par l’oreille !

— Ne me cherche pas, grogna le garçon en reculant d’instinct, ou tu tâteras du tranchant de ma lame ! Crois-moi, je sais m’en servir.

Un roulement de sabots troubla soudain le silence reposant de la nature. Anna avait vu les soldats traverser le petit pont. Avec le bruit de la rivière, les deux jeunes idiots n’avaient rien remarqué avant qu’il soit trop tard.

Anna délesta le gamin de sa vieille rapière et Nathan se chargea de subtiliser son couteau à l’autre bandit de – très – petit chemin.

— Que se passe-t-il ? demanda un sergent d’haran monté sur un grand étalon.

Les deux voleurs se pétrifièrent, morts de terreur.

— Eh bien, fit Anna, nous avons rencontré ces charmants garçons, qui nous ont conseillé de prendre garde aux bandits. Ils vivent dans le coin et ont eu l’obligeance de nous montrer comment désarmer des importuns, le cas échéant.

— C’est la vérité, les gars ? demanda le D’Haran.

— Je… nous… (Le gamin implora Anna du regard.) C’est exactement ça. Nous sommes du coin, et nous prévenions ces voyageurs que les routes sont dangereuses.

— Et quelle démonstration d’escrime ! Comme promis, jeune homme, tu auras un biscuit en guise de récompense. Et ton ami aussi. Tiens, donne-moi donc ma bourse…

Le garçon ramassa le petit sac plein d’or et le tendit à la vieille dame, qui en sortit deux pièces et les distribua à ses agresseurs malchanceux.

— Et voilà, chose promise, chose due ! À présent, rentrez chez vous, pour que vos parents ne s’inquiètent pas. Donnez-leur chacun votre biscuit, et remerciez-les de vous avoir envoyés à notre rescousse.

— Eh bien, merci, dit le gamin à la rapière. Bonne nuit, et faites attention à vous.

Anna foudroya le garçon du regard et tendit la main.

— Si tu as fini de consulter mon livre de voyage, je le récupérerai volontiers…

Les yeux écarquillés de terreur, le jeune homme lui posa le livre dans la paume, s'en débarrassant comme s'il lui brûlait les doigts. Ce qui était exactement le cas !

— Merci, mon petit…

— Au revoir, souffla le voleur en se frottant la main contre son manteau élimé. Soyez prudents, surtout.

Il tourna les talons. Anna le rappela, la vieille épée tenue par la lame.

— N'oublie pas ça, fiston. Ton père sera furieux si tu ne lui rapportes pas son arme.

Le garçon saisit précautionneusement la garde.

Soucieux de finir l'aventure en beauté, Nathan fit basculer le couteau sur le dos de ses doigts. Le lançant en l'air, il le rattrapa derrière son omoplate, le fit passer sous son aisselle et le saisit au vol de sa main libre. Sous le regard courroucé d'Anna, il donna une nouvelle impulsion à la lame, pour inverser son sens de rotation, la bloqua entre le pouce et l'index et tendit son bien au deuxième voleur, garde en avant.

— Où as-tu appris ce truc, vieil homme ? demanda le sergent.

Nathan se rembrunit. Entre autres choses, il détestait qu'on l'appelle « vieil homme ». Sorcier et Prophète d'un incomparable talent, il entendait qu'on lui manifeste au minimum de l'admiration – et mieux encore, une vénération de bon aloi. Si Anna ne l'avait pas à moitié étranglé avec son Rada'Han, le sergent aurait déjà été perché sur une selle en flammes. Comble de misère, elle l'empêchait aussi de parler. Une saine précaution, car la langue du Prophète était au moins aussi dévastatrice que son pouvoir.

— Hélas, mon pauvre frère est sourd-muet, s'excusa Anna. (D'un geste las, elle congédia les deux truands en herbe, qui détalèrent comme s'ils avaient le Gardien aux trousses.) Il se distrait comme il peut, vous comprenez… Depuis toujours, il adore jongler.

— Vous êtes sûre que ces deux-là ne vous ennuyaient pas ?

— Certaine !

Le sergent tira sur ses rênes, prêt à partir. Ses vingt hommes, derrière lui, firent de même dans un bel ensemble.

— Nous aurons quand même une petite conversation avec eux… Au sujet du vol, par exemple.

— Bonne idée ! Tant que vous y serez, demandez-leur qui a pillé les réserves de leurs familles, les condamnant à la famine. J'ai cru comprendre que les soldats d'harans n'étaient pas étrangers à ces indélicatesses.

— J'ignore tout de ce qui s'est passé avant mon arrivée, mais le nouveau seigneur Rahl a ordonné la fin des pillages.

— Le nouveau seigneur Rahl ?

— Richard, le maître de D'Hara, oui…

Du coin de l'œil, Anna vit Nathan sourire aux anges, ravi qu'une prophétie ait emprunté la bonne Fourche. Bien que ce fût indispensable pour qu'ils aient une chance de réussir, Anna n'en éprouva aucune satisfaction, le cœur serré d'angoisse à l'idée de ce qui les attendait, et qu'ils ne pourraient plus éviter, désormais. Seule consolation, l'autre possibilité aurait été encore pire.

— Oui, je crois avoir entendu mentionner ce nom, maintenant que j'y réfléchis…

Le sergent se dressa sur ses éperons et tourna la tête vers ses hommes.

— Ogden, Spaulding ! (Les deux soldats tirèrent sur les rênes de leurs chevaux, qui se cabrèrent, soulevant une petite tornade de neige.) Rattrapez ces garçons et ramenez-les chez eux. Puis enquêtez pour découvrir si ces histoires de réquisitions sauvages sont vraies. Dans l'affirmative, débrouillez-vous pour savoir si d'autres familles ont subi les mêmes injustices. Ensuite, filez en Aydindril et assurez-vous qu'on fasse parvenir à ces malheureux de quoi survivre jusqu'à la fin de l'hiver.

Les deux hommes se tapèrent du poing sur le cœur et partirent au galop.

— J'exécute les ordres de maître Rahl, expliqua le sergent en se retournant vers Anna. Vous vous dirigez vers Aydindril ?

— Oui. Nous espérons y être en sécurité, comme les autres réfugiés venus du nord.

— Vous serez protégés, là-bas, mais il y aura un prix à payer. J'ai prévenu tous ceux que nous avons croisés en chemin, alors, écoutez-moi bien. Quelle que soit votre patrie d'origine, vous êtes désormais des sujets de D'Hara. Nous vous demanderons votre allégeance, plus une petite partie de vos revenus. C'est obligatoire pour résider sur nos territoires.

— Une autre façon pour l'armée de détrousser les gens, dirait-on…

— On peut voir les choses comme ça, mais ce n'est pas l'opinion de maître Rahl. Et sa parole a force de loi, ne l'oubliez sous aucun prétexte ! Tout le monde paye sa part pour soutenir l'armée de la liberté. Fermez votre bourse, et nos soldats ne combattront pas en votre nom. C'est aussi simple que ça.

— Nouveau ou pas, maître Rahl a les choses bien en main, semble-t-il.

— C'est un puissant sorcier.

Nathan eut un ricanement silencieux qui fit tressauter ses épaules.

— Qu'est-ce qui le fait rire ? demanda le sergent, soupçonneux. Je le croyais sourd et muet.

— Et il l'est, je vous le jure ! (Anna approcha des quatre chevaux subtilisés au palais. Au passage, elle flanqua un grand coup de coude dans les côtes du Prophète.) Comble de malheur, il n'a pas toute sa cervelle ! Comme tous les crétins congénitaux, il rit aux moments les plus étranges. (Nathan faillit s'étrangler d'indignation.) S'il continue, il finira par baver, cet imbécile heureux !

Annalina flatta l'encolure de Bella, sa jument, qui en hennit de ravissement, avant de sortir la langue, car elle adorait qu'on lui tire dessus. Anna lui fit ce petit plaisir puis la caressa derrière une oreille. La jument hennit de nouveau et ressortit la langue, espérant que le jeu continue.

— Vous disiez, sergent, que le seigneur Rahl est un puissant sorcier ?

— Et comment ! C'est lui qui a taillé en pièces les créatures exposées sur des piques, devant le palais.

— Des monstres ?

— Maître Rahl les appelle des mriswiths. Ce sont des hommes-serpents, très laids et rudement dangereux. Ils ont éventré beaucoup de gens, avant que maître Rahl les réduise en bouillie.

Des mriswiths… Une très mauvaise nouvelle.

— Y a-t-il dans les environs une ville où nous pourrions dîner et dormir ?

— Dix-Chênes, au-delà de la colline suivante, à environ une lieue. Vous y trouverez même une petite auberge.

— Et c'est à quelle distance d'Aydindril ?

Le sergent étudia un instant les quatre chevaux.

— Avec des montures de cette qualité, il ne vous faudra pas plus de sept ou huit jours…

— Merci beaucoup, sergent… Savoir que des soldats garantissent la sécurité des voyageurs est très agréable.

Le D'Haran jeta un regard dubitatif à Nathan, droit comme un « i », ses longs cheveux blancs cascadant sur ses épaules. Avec son menton carré rasé de près et son regard bleu azur pénétrant, le Prophète, même s'il allait bientôt fêter ses mille ans, restait un fort bel homme plein de vigueur.

Le sergent détourna le regard, préférant à l'évidence s'adresser à sa vieille compagne, beaucoup moins intimidante.

— Nous cherchons des gens, ma dame : trois membres du Sang de la Déchirure.

— Le Sang de la Déchirure ? Ces crétins pompeux en cape pourpre venus de Nicobarese ?

Le D'Haran tira sur les rênes de sa monture, qui tentait de faire un pas de côté. D'autres chevaux piétinaient dans la neige, cherchant sur les bas-côtés une touffe d'herbe miraculée ou une branche morte

comestible.

— C'est ça, oui… Deux hommes – le seigneur général et son bras droit – et une femme. Ils se sont enfuis d'Aydindril, et le seigneur Rahl nous a chargés de les rattraper. Des hommes à nous ratissent la campagne…

— Désolée, mais nous n'avons pas vu vos fugitifs. Le seigneur Rahl réside dans la Forteresse du Sorcier ?

— Non, au Palais des Inquisitrices.

— Enfin une bonne nouvelle, soupira Anna.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Annalina rosit, confuse d'avoir parlé à voix haute.

— Eh bien, j'aimerais rencontrer ce grand homme, et ce serait impossible s'il vivait dans la Forteresse. On dit que la magie en interdit l'accès… S'il se montre à un balcon du palais, pour saluer son peuple, j'aurai une chance de l'apercevoir. Bon, merci de votre aide, sergent… Nous devrions nous mettre en route, histoire d'arriver à Dix-Chênes avant la nuit. Je détesterais qu'un de nos chevaux trébuche dans le noir et se casse une jambe.

Le sous-officier salua Anna, puis mit en branle sa colonne, qui prit la direction opposée à celle d'Aydindril.

Quand elle estima que les soldats étaient assez loin, Annalina leva le sort qui privait Nathan de sa voix. Maintenir ce type de blocage sur une longue période demandait des trésors d'énergie qu'elle n'était pas disposée à gaspiller. Résignée, elle se prépara à subir une tirade furieuse.

— On devrait partir, dit-elle.

— Anna, tu as donné de l'or à ces voleurs, alors que tu aurais dû…

— C'étaient de pauvres gosses, Nathan. Et ils crevaient de faim.

— N'empêche, ils ont essayé de nous détrousser !

Anna sourit en posant une couverture sur le dos de Bella.

— Tu sais aussi bien que moi qu'ils n'y seraient pas parvenus. En plus de l'or, je leur ai donné une leçon qu'ils n'oublieront pas de sitôt. À mon avis, ils n'attaqueront plus jamais d'innocents voyageurs.

— J'espère que ton sort a brûlé jusqu'à l'os les doigts de ce vaurien !

— Aide-moi à rassembler nos affaires… J'ai hâte d'arriver à l'auberge. Nathan, il y avait un message dans le livre noir…

Le Prophète en perdit la voix, mais pas longtemps.

— Eh bien, elle ne se sera pas pressée… Nous avons laissé assez d'indices pour qu'un enfant de dix ans comprenne en quelques jours. Aurait-il fallu épingler sur sa robe un petit mot du genre : « Eh, balourde, au cas où tu ne t'en serais pas aperçue, la Dame Abbesse et le Prophète ne sont pas morts ! »

— Je suis sûre que ce n'était pas si simple, objecta Anna en serrant

la sangle de Bella. Pour nous, ça semble évident, puisque nous le savons. Verna n'avait aucune raison de s'en douter. Elle a fini par s'en apercevoir, et c'est tout ce qui compte.

Nathan eut un grognement dédaigneux. Puis il se décida enfin à aider son amie à réunir leurs affaires.

— Et que dit-il, ce message ?

— Je n'ai pas encore regardé. Nous verrons ça ce soir…

Sans crier gare, Nathan pointa un index accusateur sur Annalina.

— Refais-moi le coup du sourd-muet, et tu le regretteras jusqu'à la fin de ta vie !

— Compris…, lâcha Anna, les yeux brillants de colère. Quant à toi, la prochaine fois que nous croisons des gens, ose crier que tu as été enlevé par une vieille sorcière qui te contrôle grâce à un collier, et tu seras sourd et muet pour de bon.

Nathan se permit un grognement avant de se remettre au travail. Mais quand il se tourna vers son cheval, Anna vit qu'il souriait, satisfait de sa fougueuse sortie.

Lorsqu'ils eurent trouvé l'auberge, et confié leurs montures à un garçon d'écurie, les étoiles et la lune scintillaient dans le ciel. Alléchée par les bonnes odeurs de nourriture qui montaient de l'établissement, Anna donna un sou au palefrenier pour qu'il y porte leurs bagages.

Dix-Chênes n'ayant rien d'une mégalopole, une dizaine de clients occupaient une bonne moitié des tables. Des gens du coin, qui buvaient et fumaient la pipe en se racontant des histoires. Apparemment, deux sujets monopolisaient l'attention : le comportement des soldats d'harans et la nouvelle alliance forgée par Richard Rahl. Certains sceptiques doutaient que le maître de D'Hara ait pris le pouvoir en Aydindril, comme on le prétendait. Leurs contradicteurs mettaient en avant la très récente discipline des troupes d'occupation. Quelqu'un avait bien dû les reprendre en main, pour qu'elles changent ainsi de comportement…

Vêtu de bottes montantes, d'un pantalon marron, d'une chemise à jabot au col boutonné – pour cacher son Rada'Han – d'une veste verte et d'une longue cape, Nathan approcha du comptoir installé devant quelques tonnelets et une poignée de bouteilles. Rejetant sa cape en arrière, l'air altier, il mit fièrement une botte sur le repose-pieds. Le vieil homme adorait porter autre chose que la tunique noire dont il était affublé au palais. Un vêtement qu'il avait surnommé l'« éteignoir ».

L'aubergiste, du genre sinistre, se fendit d'un sourire sans conviction quand le Prophète lui eut tendu une pièce d'argent.

Il se rembrunit dès que Nathan ajouta que le repas, à ce prix, avait intérêt à être compris avec la chambre. Mais il ne protesta pas.

Avant qu'Anna ait pu intervenir, son malicieux compagnon débita

une des histoires à dormir debout dont il raffolait. À l'en croire, il était un marchand en voyage avec sa maîtresse tandis que sa femme, au foyer, élevait leurs douze fils. Bien entendu, l'aubergiste voulut savoir de quoi son client faisait commerce. Penché en avant, le Prophète baissa le ton, fit un clin d'œil au type et l'assura qu'il valait mieux, pour sa sécurité, qu'il continue à l'ignorer.

Impressionné, l'aubergiste offrit une chope de bière au mystérieux aventurier qui honorait de sa présence un établissement par ailleurs modeste. Nathan but à la prospérité de l'auberge, à la santé de son propriétaire et à celle de sa clientèle. Avant de se diriger vers l'escalier, il demanda à son hôte de faire monter une chope pour sa « femme », quand on leur apporterait à manger. Tout le monde suivit du regard le noble étranger pendant qu'il gravissait les marches.

Les lèvres serrées, Anna se jura de ne plus baisser ainsi sa garde, car les délires de Nathan risquaient de leur jouer un mauvais tour. Son inattention avait eu pour cause le livre de voyage. Pressée de découvrir le message, elle crevait en même temps d'angoisse. Si quelque chose avait mal tourné, le carnet jumeau pouvait être entre les mains des Sœurs de l'Obscurité. N'étant pas idiotes, elles découvriraient vite que la Dame Abbesse et le Prophète se portaient étrangement bien, pour des cadavres incinérés. Alors, tout serait perdu…

Anna frissonna : le palais était peut-être déjà entre les mains de ses ennemies.

La chambre, petite mais propre, était meublée de deux lits étroits et d'une table carrée sur laquelle Nathan posa la lampe à huile qu'il avait retirée de son support, près de la porte. Dans un coin, sur une étagère, une cuvette et une aiguière ébréchée permettaient de faire un brin de toilette, ce qui ne serait pas du luxe.

L'aubergiste apporta deux assiettes de ragoût de mouton et une bonne épaisseur de tranches de pain complet. Le garçon d'écurie le suivait, portant les bagages. Quand ils se furent retirés, la porte fermée, Anna approcha une chaise de la table et s'assit.

— Bien, fit Nathan, je suppose que tu vas me passer un savon ?

— Pas ce soir, je suis trop fatiguée…

— Ce n'est que justice, après avoir lancé et maintenu un sort si humiliant. Sourd-muet, tu parles ! (Le vieil homme se rembrunit.) Anna, j'ai ce collier autour du cou depuis l'âge de quatre ans. Tu imagines ce que c'est, toute une vie de captivité ?

Annalina se représentait sans mal ce calvaire. Étant sa geôlière, elle connaissait aussi peu la liberté que le Prophète. Voire encore moins…

— Je sais que tu ne me croiras jamais, Nathan, mais pour la

millième fois, sache que je voudrais qu'il en aille autrement. Emprisonner un enfant du Créateur qui n'a commis aucun crime, sinon être venu au monde, ne m'enchante pas.

Après un long silence, Nathan cessa de broyer du noir. Les mains dans le dos, il fit le tour de la pièce, l'air critique.

— C'est très loin du luxe dont j'ai l'habitude…, marmonna-t-il.

Anna poussa l'assiette de ragoût et posa le livre sur la table. Hésitante, elle contempla la couverture noire, puis ouvrit enfin le carnet et découvrit le message.

« *Pour commencer, dites-moi pourquoi vous m'avez choisie la fois précédente. Je me souviens de chaque mot. Une seule erreur, et ce livre de voyage finira au feu.* »

— Ma foi, elle se montre très prudente. Un bon point pour elle. (Nathan se campa derrière sa compagne et regarda par-dessus son épaule.) Tu vois son écriture ? Elle a sacrément appuyé avec le stylet. Verna devait être furieuse.

Le message, apparemment anodin, en disait long sur son état d'esprit.

— Elle doit me haïr, soupira Anna, des larmes aux yeux.

— Et alors ? lança le Prophète. Je t'abomine, et ça ne t'a jamais empêchée de dormir !

— C'est vrai, Nathan ? Tu me détestes ?

En guise de réponse, le vieil homme lâcha un grognement agacé.

— T'ai-je dit que ton plan était idiot ? demanda-t-il, pressé de changer de sujet.

— Pas depuis le petit déjeuner…

— Eh bien, il l'est, et tu le sais.

— Il t'est arrivé d'agir pour qu'une prophétie suive une Fourche plutôt qu'une autre, mon ami. Parce que tu savais ce qu'impliquait le mauvais chemin. Et combien les prédictions sont vulnérables à la corruption…

— Si tu meurs, quel bien ça fera au monde ? Anna, je n'ai aucune envie de rendre l'âme avant d'avoir fêté mon millième anniversaire. Mais tu nous conduis tous les deux au tombeau !

Anna se leva et posa une main sur le bras musclé du Prophète.

— Que ferais-tu à ma place ? Tu connais les prophéties et la menace qui pèse sur le monde des vivants. C'est même toi qui m'as prévenue. Alors, que ferais-tu, si ça dépendait de toi ?

Les deux vieux complices – à leur corps défendant – se dévisagèrent un long moment. Radouci, Nathan mit sa main sur celle d'Anna.

— J'agirais comme toi, parce que c'est notre seule chance. Mais je déteste que tu prennes autant de risques.

— Je sais, mon ami… Nathan, y sont-ils, d'après toi ? Sont-ils en

Aydindril ?

— Un des deux, c'est sûr. Et l'autre y sera avant que nous arrivions. Je l'ai vu dans les prophéties.

» Anna, des milliers de prédictions concernent l'époque que nous vivons… Les guerres les attirent comme la bouse attire les mouches. Si nous suivons la mauvaise Fourche, dans cet embrouillamini, nous avancerons vers notre destruction. Pire encore, il y a des « trous » où j'ignore absolument ce que nous devons faire. Enfin, nous ne sommes pas les seuls impliqués dans cette histoire, et nous n'avons aucune influence sur des gens qui doivent aussi suivre les bonnes Fourches.

Incapable de parler, Anna se contenta de hocher la tête.

Puis elle se rassit. Nathan tira l'autre chaise près de la table, s'empara d'un morceau de pain et le mangea pendant qu'elle sortait le stylet de son logement.

« Demain soir, écrivit-elle, *quand la lune sera levée, va à l'endroit où tu as trouvé cet objet. »*

Elle referma le carnet et le remit dans sa poche.

— J'espère qu'elle mérite la confiance que tu lui accordes, dit Nathan entre deux bouchées.

— Nous l'avons entraînée le mieux possible, mon ami. Puis envoyée vingt ans en mission pour qu'elle apprenne à se servir de son intelligence. Qu'aurions-nous pu faire de plus ? À présent, nous devons avoir foi en elle. (Anna embrassa l'annulaire où elle portait naguère la bague de sa fonction.) Cher Créateur, donne-lui aussi de la force !

— Je veux une épée, annonça Nathan en s'attaquant à son assiette de ragoût.

— Pardon ? Que ferait un sorcier de ton envergure d'un vulgaire morceau de ferraille ?

Le Prophète regarda Anna, l'air désolé de découvrir qu'il voyageait avec une demeurée.

— Rien du tout, bien sûr ! Mais avec une épée au côté, j'aurai une allure folle !

Chapitre 29

Richard, je t'en prie…, gémit Cathryn.

Le jeune homme manqua se noyer dans les yeux marron de la duchesse. Tendant une main, il lui caressa la joue et écarta un accroche-cœur qui devait la chatouiller. Quand ils se regardaient ainsi, il ne parvenait presque jamais à détourner la tête, attendant qu'elle se décide la première. À présent, il était pris dans ce piège. La main qu'elle avait posée sur sa hanche était la source de la vague de désir qui déferlait en lui.

Richard lutta pour invoquer une image mentale de Kahlan qui l'aiderait à ne pas prendre Cathryn dans ses bras. Mais son corps en mourait d'envie.

— Je suis épuisé, mentit-il. (Il n'aurait pas pu s'endormir pour un empire.) La journée a été très longue. Demain, nous serons ensemble.

— Mais je veux…

Le nouveau maître Rahl posa une main sur les lèvres de la duchesse. S'il l'entendait encore l'implorer, il serait incapable de résister. Mais la tentation de ses lèvres, qui lui embrassaient doucement les doigts, était une torture. Et dans son cerveau embrumé, il ne parvenait plus à aligner deux pensées cohérentes.

En formuler une restait cependant dans ses cordes : *Chers esprits du bien, aidez-moi ! Donnez-moi la force. Mon cœur appartient à Kahlan.*

— Demain, réussit-il à dire.

— Tu as déjà promis ça hier, et il m'a fallu des heures pour te dénicher, murmura Cathryn en lui mordillant l'oreille.

Une grande partie de la journée, Richard s'était servi de sa cape de mriswith pour se rendre invisible. Quand elle n'était pas en face de lui, résister devenait un peu plus facile, mais cela revenait à différer l'inévitable. Lorsqu'il l'avait vue désespérée de ne pas le trouver, bouleversé par sa détresse, il avait fini par réapparaître.

Il intercepta la main de Cathryn, qui volait vers son cou, et y posa un rapide baiser.

— Bonne nuit, douce dame. Nous nous verrons demain.

Le Sourcier jeta un coup d'œil à Egan, qui montait la garde à dix pas de là. Adossé au mur, les bras croisés, le colosse regardait droit devant lui, comme s'il n'y avait rien à voir ailleurs. Une discrétion dont son maître lui fut reconnaissant.

Au bout du corridor, dans la pénombre, Berdine veillait aussi sur

son seigneur. Moins délicate que le garde du corps, elle suivait ostensiblement la scène, l'air impassible.

Ulic, Cara et Raina prenaient un peu de repos.

Richard glissa une main dans son dos et tourna le bouton de la porte. Dès que le battant s'ouvrit, il s'écarta, laissant Cathryn, emportée par son élan, entrer en titubant dans la chambre.

Hélas, elle eut le temps de se rattraper à sa main. Les yeux dans ceux du jeune homme, elle lui embrassa les doigts, le faisant trembler comme une feuille.

Conscient qu'il ne résisterait plus longtemps à ce rythme-là, Richard retira vivement sa main.

Mais son esprit aussi cherchait à le trahir. Au fond, en quoi céder à son désir serait-il si mal ? Qui en souffrirait ? Quelle loi enfreindrait-il ? Et pourquoi pensait-il que ce serait une catastrophique erreur ?

Une chape de plomb pesait sur ses pensées, les étouffant avant qu'elles n'arrivent à la surface.

Dans sa tête, des voix qu'il ne connaissait pas tentaient de le convaincre d'en finir avec cette absurde comédie. Au nom de quoi refusait-il de profiter des charmes d'une splendide créature qui ne faisait pas mystère d'avoir envie de lui ? Mieux encore, qui le suppliait de partager sa couche ?

Bon sang, il la désirait aussi, c'était évident. À force de se chercher des raisons de fuir ce qu'il convoitait, il finirait par devenir fou.

Dans un étrange état d'hébétude, Richard ne parvenait plus vraiment à réfléchir. Une part de lui-même, la plus grande, luttait pour l'inciter à céder. Une autre, plus petite et obscure, s'efforçait de le retenir, comme s'il y avait quelque chose de faux dans cette situation. Et de mal, aussi…

Mais où était le mal en question ? Qu'y avait-il de tragique à passer une nuit avec Cathryn ? L'ennemi, n'était-ce pas plutôt cette force, en lui, qui voulait le priver d'un instant de bonheur ?

Esprits du bien, aidez-moi, je vous en prie !

L'image de Kahlan arriva enfin, avec sur les lèvres le sourire qu'elle lui réservait. Il vit qu'elle parlait, lui rappelant qu'elle l'aimait.

— Je veux être seule avec toi, Richard ! implora Cathryn. Et je ne peux plus attendre !

— Dormez bien, duchesse, dit le Sourcier en tirant le battant vers lui. Nous nous verrons demain matin.

Haletant comme s'il venait d'affronter une meute de mriswiths, Richard entra dans sa chambre et referma la porte. Trempé de sueur, les joues en feu, il tendit une main pour mettre le verrou en place. Mais le loquet se brisa, arrachant le support, qui resta suspendu par une unique vis. À la chiche lumière du feu de cheminée agonisant,

Richard aperçut les autres vis, éparpillées sur le tapis.

Le souffle toujours court, il enleva son baudrier, laissa tomber l'épée sur le sol et tituba vers la fenêtre. Avec l'énergie désespérée d'un homme sur le point de se noyer, il l'ouvrit et inspira à fond un air glacial qui ne fit rien pour éteindre le feu qui brûlait en lui.

La chambre étant au rez-de-chaussée, il envisagea un instant de sortir par là et d'aller se rouler dans la neige. Cette idée lui semblant vite absurde, il décida de se laisser flageller par la bise en contemplant le firmament étoilé.

Quelque chose clochait, et il ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Il désirait être avec Cathryn, mais une force en lui s'acharnait à l'en empêcher. Pourquoi ? Qu'est-ce qui le poussait à nier l'attirance qu'il éprouvait pour la duchesse ?

Kahlan… Son amour pour Kahlan ! Tout était là !

Peut-être, mais s'il aimait tant Kahlan, pourquoi était-il prêt à se damner pour coucher avec Cathryn ? Il ne pensait qu'à elle, et son image effaçait celle de la femme avec qui il prévoyait de passer sa vie.

Richard alla s'asseoir au bord de son lit. D'instinct, il comprit qu'il avait épuisé ses capacités de résistance. Il désirait Cathryn, et plus rien…

À cet instant, la porte s'ouvrit pour laisser passer la jeune femme, vêtue d'un déshabillé si vaporeux qu'il aurait pu être en gaze.

— Richard, je t'en prie…, souffla-t-elle sur le ton qui le tétanisait. Ne me chasse pas, par pitié ! Si tu ne me laisses pas rester, j'en mourrai.

Elle avança, entrant dans le cercle de lumière que projetaient les flammes déclinantes. Par les esprits du bien, qu'elle était belle ! La voir ainsi balaya les ultimes hésitations de Richard. S'il ne la tenait pas dans ses bras, il en crèverait, comme un voyageur perdu dans le désert qui vient de passer à côté d'une oasis.

Debout devant lui, une main dans le dos, elle sourit et caressa le visage du jeune homme, aussitôt bouleversé par le contact de sa peau. Quand elle se pencha, posant ses lèvres sur les siennes, il crut qu'il allait mourir de plaisir.

— Étends-toi, mon amour, souffla-t-elle en le poussant doucement en arrière.

Richard ne résista plus. Couché sur le dos, il regarda Cathryn à travers le voile exaltant du désir.

Une nouvelle fois, il pensa à Kahlan. Mais cela ne servait plus à rien.

Dans un coin de sa tête, il se souvint des propos de Nathan, au sujet de son don. Le pouvoir était en lui, et la colère servait à le libérer. Cela dit, il n'en éprouvait pas…

Un sorcier de guerre mobilisait son don en s'abandonnant à son instinct, avait également dit le Prophète. Dans le bois de Hagen, quand Liliana, une Sœur de l'Obscurité, avait failli le tuer, il s'en était tiré de justesse en laissant son instinct prendre le dessus.

— Enfin seuls, mon amour…, murmura Cathryn en posant un genou sur le lit.

Aussi impuissant qu'un nouveau-né, Richard tenta de plonger dans le centre serein de son être, où se nichait l'instinct qui l'avait aidé à déjouer tant de pièges. Derrière le voile qui le séparait de son esprit s'ouvrait un gouffre noir où il se laissa tomber sans hésiter. Ses actes ne lui appartenant plus, pourquoi continuer à vouloir les contrôler ? De toute manière, il était perdu, quoi qu'il arrive.

Alors, la lumière déchira soudain la brume qui envahissait son cerveau.

Levant les yeux, il découvrit une femme qui ne lui inspirait ni amour ni désir. Redevenu d'une froide lucidité, il comprit tout. Souvent victime de la magie par le passé, il la reconnut, telle qu'en elle-même, dans ses œuvres les plus sombres. Quand le leurre du désir fut détruit, il sentit que le pouvoir se tapissait dans cette femme. Et les doigts glacés de la magie, fouillant dans son âme, étaient presque parvenus à lui faire perdre la raison.

Mais pourquoi cette machination ?

À cette seconde, il aperçut le couteau.

Cathryn le brandissait au-dessus de sa tête, prête à lui transpercer le cœur. Mobilisant son énergie, il roula sur le côté et se jeta sur le sol, laissant la lame transpercer les couvertures puis le matelas.

Furieuse, Cathryn leva de nouveau l'arme et plongea sur sa proie.

Mais elle avait laissé passer sa chance.

Richard leva les jambes pour la repousser. À cet instant, dans une explosion kaléidoscopique de sensations, il capta une présence étrangère. Simultanément, il vit un monstre bondir entre la duchesse et lui.

Un rideau rouge brouilla la vision du Sourcier. Un liquide chaud gicla sur son visage alors que le déshabillé vaporeux, fendu en trois endroits, s'ouvrait pour vomir un flot de sang et d'entrailles.

Cathryn bascula en avant, quasiment coupée en deux par le couteau à trois lames du mriswith.

Un bruit sourd indiqua à Richard que le monstre s'était écrasé sur le sol, à quelques pas de là.

Le Sourcier écarta le corps agonisant de Cathryn et se releva d'un bond. Prêt à se battre, il entendit à peine l'ultime cri d'agonie de la duchesse.

En position de combat, il fit face au mriswith, qui serrait une arme dans chacun de ses poings.

Entre les deux adversaires, la moribonde se convulsait en silence.

Sans quitter Richard des yeux, le monstre recula vers la fenêtre. Voyant que le jeune homme allait plonger pour récupérer son épée, il posa un pied botté sur le fourreau.

— Non, siffla-t-il. Elle voulait te tuer.

— Comme toi, mais c'est elle que tu as éventrée !

— Non. Je t'ai protégé, mon frère de peau !

Soufflé, Richard regarda le mriswith s'envelopper dans sa cape puis plonger vers la fenêtre et disparaître en plein vol.

Bondissant à son tour, le Sourcier lança une main qui se referma sur le vide et s'écrasa rudement contre le montant de la fenêtre, la moitié du corps à l'extérieur.

Le mriswith devait déjà être loin, car il ne sentait plus sa présence dans son esprit.

Le vide mental laissé par le monstre fut vite chassé par une image atroce : Cathryn Lumholtz, agonisant dans une mare de sang, d'humeurs noirâtres et d'entrailles fumantes.

Richard vomit jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dans son estomac. Dès que sa tête cessa de tourner, il se redressa et alla s'agenouiller à côté de la jeune femme. Grâce en soit rendue aux esprits du bien, elle était morte. Même si elle avait tenté de le tuer, il n'aurait pas supporté de la voir crever le ventre ouvert.

Le Sourcier étudia le visage qui l'avait tant fasciné. Comment avait-il pu être obsédé ainsi par une femme parfaitement ordinaire ? La magie, bien sûr… Encore un de ces fichus sortilèges ! Dépossédé de sa raison, il était redevenu lucide une fraction de seconde avant d'avoir dix pouces d'acier enfoncés dans la poitrine. Le don avait brisé le charme de justesse…

La moitié du déshabillé lacéré étant enroulé autour du cou de la morte, Richard aperçut sa poitrine. Détournant d'abord le regard, il se força, poussé par son instinct, à l'étudier attentivement.

Le sein droit et le sein gauche étaient différents. Les toucher du bout des doigts confirma cette première impression.

Richard alla prendre une lampe, l'alluma avec un long tison et retourna près du cadavre. Le sein gauche de Cathryn étant brillamment éclairé, le jeune homme s'humecta un index et le passa sur le mamelon rose. Qui s'effaça sous son doigt…

Finissant le travail avec un morceau du déshabillé, Richard mit au jour une étendue de peau blanche et lisse. Cathryn n'avait pas de mamelon gauche !

Le centre serein du jeune homme, où tout demeurait éternellement calme, illumina soudain son esprit. Cette anomalie était liée au

sortilège qui avait rendu si désirable la duchesse. Lequel, il eût été bien incapable de le dire…

Richard se redressa soudain et s'assit sur les talons, les yeux écarquillés. Puis il se releva et courut vers la porte.

Voilà que je m'emballe encore ! pensa-t-il en s'arrêtant.

C'était une idée idiote. À coup sûr, il se trompait.

À moins que…

Il entrouvrit la porte, se glissa dans le couloir et la referma derrière lui. Egan lui jeta un coup d'œil, haussa les épaules et reprit sa position, dos contre le mur. L'ignorant, Richard tourna la tête vers Berdine. Sanglée dans son uniforme de cuir rouge, elle le regardait fixement.

Il lui fit signe d'approcher. Docile, elle s'écarta du mur et remonta le corridor.

Campée devant le Sourcier, elle fronça les sourcils, les yeux rivés sur la porte.

— La duchesse doit déjà se languir de vous, maître. Allez donc la rejoindre !

— Va réveiller Cara et Raina, et revenez ici en vitesse. C'est un ordre !

— Quelque chose ne…

— Obéis !

La Mord-Sith n'insista pas et partit au pas de course. Quand elle fut hors de vue, Richard se tourna vers Egan.

— Pourquoi as-tu laissé la duchesse entrer dans ma chambre ?

— Eh bien… Elle était habillée d'une façon qui… Maître, elle m'a dit que vous lui aviez demandé de se changer, puis de vous rejoindre. Tout le monde sait que vous la désirez. J'ai pensé que vous seriez furieux si je l'empêchais de vous rejoindre.

Richard ouvrit la porte et invita le colosse à entrer. Après une brève hésitation, Egan obéit.

— Seigneur Rahl, souffla-t-il en découvrant la dépouille de la duchesse, je suis désolé… Mais je n'ai vu aucun mriswith, sinon je l'aurais arrêté. Ou j'aurais tenté de vous prévenir. Croyez-moi, je vous en prie ! (Le garde du corps baissa les yeux sur la morte.) Quelle atroce façon de quitter ce monde. Seigneur, j'ai failli à ma mission…

— Regarde ce qu'elle serre dans son poing droit, Egan.

Le colosse obéit et remarqua aussitôt le couteau.

— Que…

— Je ne l'avais pas invitée. Et elle est venue pour me tuer.

Egan détourna les yeux de son seigneur, résigné à son destin. Pour une faute pareille, tous les maîtres Rahl de l'histoire faisaient exécuter le coupable. Et le colosse savait que Richard, sur ce point-là, ne serait pas l'exception qui confirme la règle.

— Elle m’a piégé aussi, Egan, ce n’est pas ta faute. Mais à part ma future épouse, ne laisse plus aucune femme entrer dans ma chambre sans avoir d’abord obtenu ma permission. C’est compris ?

— Oui, seigneur Rahl !

— À présent, enroule la duchesse dans le tapis, et sors-la d’ici. Pour l’instant, dépose-la dans sa chambre. Puis reprends ton poste et envoie-moi les Mord-Sith dès qu’elles arriveront.

Egan se mit aussitôt au travail. Avec sa force et sa taille, il en eut vite terminé.

Après une inspection minutieuse du verrou brisé, Richard tira une chaise près de la cheminée et s’assit face à la porte.

Il espérait toujours se tromper. Et si ce n’était pas le cas, que devrait-il faire ?

Écoutant crépiter le feu, qu’il avait alimenté, il attendit les trois femmes en silence.

— Entrez ! répondit-il quand on frappa à sa porte.

Cara apparut, Raina sur les talons. Toutes deux portaient leur tenue marron. Berdine les suivait. Contrairement à ses collègues, qui accordèrent à peine un regard au décor, elle balaya la pièce du regard, l’air étonné.

— Seigneur Rahl, fit Cara quand les trois femmes se furent campées devant Richard, vous voulez quelque chose ?

— Oui, voir vos seins ! répondit le Sourcier en croisant les bras. Et vite !

Cara parut vouloir dire quelque chose, mais elle se ravisa et entreprit de déboutonner le haut de son uniforme. Raina la regarda, dubitative, puis se résigna à l’imiter.

Berdine finit aussi par s’attaquer à ses boutons.

Quand elle eut terminé, Cara saisit les pans de sa tunique de cuir, mais ne les écarta pas. Espérait-elle qu’il s’agissait d’une mauvaise plaisanterie ?

— J’attends, dit Richard en tapotant sur la garde de l’Épée de Vérité, posée sur ses genoux.

L’air à la fois blessé et furieux, Cara se résigna à dévoiler sa poitrine. Plissant le front, Richard étudia les deux mamelons et les tétons dressés, sans doute à cause du froid. Ravi, il constata que tout était en ordre. Deux seins normaux, sans trace de peinture…

Tournant la tête vers Raina, il attendit en silence qu’elle se décide. Les lèvres serrées d’indignation, elle dévoila également sa poitrine, rosissant d’humiliation tandis que le seigneur Rahl se livrait à son inspection.

Là non plus, aucune anomalie à signaler.

C’était le tour de Berdine. Celle qui l’avait menacé, allant jusqu’à

lever son Agiel sur lui.

— Vous aviez promis de nous épargner ce genre de choses ! explosa-t-elle, folle de colère. Nous ne devions plus jamais être…

— Montre-moi tes seins !

Révoltées par cette sinistre séance, Cara et Raina sautillaient nerveusement d'un pied sur l'autre. À l'évidence, elles pensaient que Richard avait organisé cette « parade » privée afin de se choisir une compagne pour la nuit. Si telle était sa volonté, elles ne s'y opposeraient pas, même si la déception leur serrait le cœur.

Berdine ne broncha toujours pas.

— C'est un ordre ! insista Richard. Et tu as juré de m'obéir en toutes circonstances.

Des larmes de rage dans les yeux, la Mord-Sith dévoila sa poitrine.

Elle n'avait qu'un sein normal – le droit. L'autre, lisse comme sa joue, n'avait pas de mamelon.

Voyant la surprise de ses deux collègues, Richard comprit que la transformation était récente. Et suspecte, puisque Cara et Raina saisirent toutes les deux leurs Agiels.

Le Sourcier se leva.

— Cara, Raina, désolé de vous avoir imposé ça. Reboutonnez vos uniformes, à présent…

Tremblant de fureur, Berdine n'esquissa pas un geste pendant que les deux autres se rhabillaient.

— Seigneur Rahl, que se passe-t-il ? demanda Cara sans la quitter des yeux.

— Je vous expliquerai plus tard… Raina et toi, vous pouvez partir.

— Nous n'irons nulle part, souffla Raina, le regard également rivé sur Berdine.

— Oh que si ! fit Richard en désignant la porte. Berdine, tu restes avec moi…

— Nous ne vous…, commença Cara.

— Ne discute pas ! Je ne suis pas d'humeur, Cara ! Dehors !

Les deux Mord-Sith reculèrent, surprise par la violence du Sourcier. Rouge de colère, Cara fit signe à sa compagne de la suivre. Elles sortirent et ne manquèrent pas de claquer la porte derrière elles, pour que les choses soient bien claires.

— Qu'est-il arrivé à la duchesse ? demanda Berdine, Agiel au poing.

— Qui t'a fait ça, mon amie ? répliqua Richard d'une voix pleine de compassion.

La Mord-Sith avança vers lui.

— La duchesse ? Où est-elle ?

L'esprit enfin clair, Richard sentit enfin la Toile où était engluée

Berdine. À la manière dont son estomac manqua se retourner, ce n'était pas une magie bienveillante.

Dans les yeux de Berdine brillait la fureur d'une Mord-Sith face à son « petit chien ». Il frissonna, ramené à un passé qu'il aurait voulu oublier.

— Elle est morte après avoir tenté de m'assassiner.

— Je savais que j'aurais dû m'en charger… (Berdine secoua la tête, écœurée par tant d'amateurisme.) À genoux, chien !

— Berdine, je…

La Mord-Sith abattit son Agiel sur l'épaule de sa victime, qui recula sous l'impact.

— Je t'interdis de m'appeler par mon nom !

Berdine avait été plus rapide que prévu. Massant son épaule, Richard grimaça de douleur. Les tourments qu'infligeait un Agiel ne pouvaient décidément se comparer à rien. Mais il avait payé pour le savoir, entre les mains de Denna.

Le Sourcier se demanda s'il n'avait pas surestimé ses forces. Ce qu'il se proposait de faire tenait de la folie. L'autre solution, plus simple, était d'abattre la Mord-Sith. Mais il avait juré que ces femmes finiraient paisiblement dans leur lit.

Cette promesse valait-elle le calvaire qu'il allait subir ?

— Ramasse ton épée ! ordonna la Mord-Sith.

Voyant qu'il refusait d'obéir, elle lui posa l'Agiel sur l'épaule, le forçant à s'accroupir.

Richard lutta pour conserver sa lucidité. Lors de son dressage, Denna lui avait appris à repousser ses limites. C'était le moment ou jamais d'en tirer parti.

Il saisit l'épée et se releva.

— Essaye de me frapper ! cria Berdine.

— Non, répondit Richard en jetant l'arme sur le lit. (Soutenant le regard de Berdine, il lutta pour maîtriser la panique qui menaçait de le submerger.) Je suis le seigneur Rahl, et tu es liée à moi.

Folle de rage, la Mord-Sith enfonça l'Agiel dans le ventre du Sourcier. Basculant en arrière, il atterrit sur le dos, le souffle coupé, mais se releva dès qu'elle le lui ordonna.

— Sors ton couteau ! Bats-toi, vermine !

D'une main tremblante, Richard tira l'arme de sa ceinture et la tendit à la femme, garde en avant.

— Non… Tue-moi, si c'est ce que tu veux vraiment.

— Au moins, tu me facilites les choses, concéda Berdine en s'emparant de l'arme. J'avais prévu de te faire souffrir, mais une fin rapide conviendra aussi bien.

Malgré la douleur qui lui déchirait les entrailles, Richard parvint à bomber le torse.

— Je t'offre mon cœur, Berdine ! Celui du seigneur Rahl, l'homme que tu as juré de défendre au péril de ta vie. C'est là qu'il faut frapper, si tu veux en finir vite.

— Puisque c'est ton souhait, ça m'ira très bien.

— Non, c'est *ton* souhait, Berdine. Je ne veux pas que tu me tues.

— Alors, défends-toi !

— Je ne me battrai pas, mon amie. Le choix est entre tes mains…

— Défends-toi ! répéta la Mord-Sith.

Son Agiel siffla dans l'air, giflant le Sourcier.

Il serra les poings, à l'agonie comme si on venait de lui briser toutes les dents. La souffrance remonta jusque dans son oreille, assez violente pour brouiller sa vision. Une sueur glaciale ruisselant dans son dos, il réussit à bomber de nouveau le torse.

— Berdine, deux magies sont tapies en toi. Le lien qui t'unit à moi, et le sort qu'on t'a jeté en te mutilant. On ne peut pas vivre longtemps ainsi. Tu dois expulser une de ces forces. Je suis ton seigneur, ne l'oublie pas. Pour me tuer, tu dois briser le lien ancestral de ton peuple… Ma vie est entre tes mains.

Berdine sauta sur Richard, qui bascula de nouveau en arrière. À califourchon sur lui, elle lui martela la poitrine de coups de poing.

— Bats-toi, vermine ! Bats-toi ! Bats-toi !

— Non. Si tu veux ma mort, il faudra agir de sang-froid. C'est la seule condition que je pose.

— Bats-toi ! répéta la Mord-Sith en giflant le Sourcier à la volée. Si tu ne luttes pas, je ne pourrai pas te tuer. Défends-toi, te dis-je !

Richard enlaça la jeune femme, l'attira contre lui, se remit en position assise d'un coup de reins et s'adossa au lit.

— Berdine, notre lien implique aussi que je te protège. Je ne te tuerai pas, quoi qu'il arrive. Car je te veux vivante, et prête à veiller sur moi.

— Non ! Je dois t'éliminer. Pour ça, il faut que tu te battes ! Si ce n'est pas pour me défendre, il me sera impossible de prendre ta vie. Alors, bats-toi !

Pleurant de rage, Berdine pressa la lame du couteau sur la gorge de Richard, qui ne fit rien pour l'en empêcher.

— Berdine, dit-il en passant une main dans les cheveux de la Mord-Sith, j'ai juré de me battre pour défendre tous ceux qui veulent vivre libres. Cet engagement te concerne aussi. Donc, je ne te ferai pas de mal, quoi que ça puisse me coûter. Je sais que tu ne veux pas vraiment prendre la vie de l'homme que tu as juré de protéger.

— Je te tuerai, chien ! Je jure que je t'égorgerai !

La Mord-Sith éclata en sanglots. La lame appuyant sur sa gorge,

Richard n'esquissa pas un mouvement.

— S'il en est ainsi, tue-moi ! cria Berdine. Je ne peux plus supporter ça. Délivre-moi de la douleur, je t'en supplie !

— Je ne lèverai pas la main sur toi… Depuis que tu es redevenue une femme libre, tes décisions t'appartiennent.

Berdine gémit de désespoir puis jeta le couteau sur le sol. Se laissant aller contre la poitrine du Sourcier, elle lui passa les bras autour du cou.

— Maître Rahl, pardonnez-moi, je vous en prie. Chers esprits du bien, qu'ai-je donc fait ?

— Tu as été fidèle au lien qui nous unit, murmura Richard en la serrant contre lui.

— Ils m'ont fait si mal, seigneur… Je n'ai jamais autant souffert. Et ça continue, car je dois toujours lutter contre cette… chose… en moi.

— Je sais, mais il faut continuer !

Berdine posa une main sur la poitrine du Sourcier et s'écarta de lui.

— Je ne peux pas ! Par pitié, seigneur Rahl, tuez-moi ! C'est insupportable ! Délivrez-moi, je vous en supplie !

Richard se demanda s'il avait jamais vu quelqu'un dans un tel état de détresse. Débordant de compassion, il attira la Mord-Sith contre lui, lui caressa les cheveux et lui murmura des paroles de réconfort.

Rien n'y fit.

Le Sourcier se dégagea et appuya la Mord-Sith contre le lit.

Cédant à son instinct, il posa une main sur le sein gauche de Berdine. Les yeux fermés, il chercha le centre paisible de son être, royaume de la paix absolue où les pensées n'avaient aucun droit de cité. S'immergeant dans son instinct, il sentit le désespoir et la douleur de Berdine se déverser en lui comme un torrent. Alors, il partagea les horreurs qu'elle avait subies, et celles que la magie lui infligeait à l'instant même. Comme la torture de l'Agiel, il supporta stoïquement cette épreuve.

En cet instant d'empathie totale, il éprouva dans sa chair le calvaire d'une « formation » de Mord-Sith, et l'angoisse qui étouffait la jeune femme chaque fois qu'elle pensait à son ancienne personnalité, à jamais perdue.

Richard Rahl, Sourcier de Vérité et maître de D'Hara, se chargea du fardeau de Berdine. Bien qu'il ignorât le détail des événements de sa vie, il vit les cicatrices qu'ils avaient laissées dans son âme. Mobilisant sa volonté, il devint un être de pierre capable d'affronter toute la douleur du monde. Transformé en rocher, il résista au raz-de-marée de souffrance qui déferla au plus profond de son âme.

Pour Berdine, il était désormais une digue que rien ne pourrait abattre. Et d'une manière qu'il aurait été incapable de décrire, il lui fit partager le regard plein d'amour qu'il posait sur elle – une victime

innocente, comme lui et tant d'autres malheureux en ce monde.

Toujours dominé par son instinct, il absorba les tourments de Berdine, l'en délestant peu à peu comme d'une charge devenue trop écrasante. En même temps, il sentit une chaleur dont il ignorait l'existence couler de sa main et pénétrer dans le sein de la Mord-Sith.

Là où leurs peaux se touchaient, s'établit un lien qui n'avait plus rien à voir avec l'antique magie de D'Hara. Une connexion d'âme à âme, leurs étincelles de vie s'unissant pour donner naissance à un brasier.

Les sanglots de Berdine s'apaisèrent. La respiration presque régulière, elle se détendit et se laissa aller contre le montant du lit.

Au plus profond de Richard, la douleur dont il avait accepté de se charger se dissipait déjà. Soudain conscient qu'il retenait son souffle, pour bloquer la souffrance, il s'autorisa à le relâcher.

La chaleur aussi disparut. Lâchant le sein de Berdine, le Sourcier lui caressa le front, écartant doucement quelques mèches rebelles collées par la sueur.

La Mord-Sith ouvrit les yeux et les baissa sur sa poitrine.

Richard l'imita et… découvrit un sein parfaitement identique à son jumeau.

— Je suis redevenue moi-même, souffla Berdine. On dirait que je me réveille d'un atroce cauchemar.

— Moi aussi, soupira Richard en recouvrant la poitrine de sa protégée.

— Aucun maître Rahl n'a jamais été votre égal, seigneur. Grâce en soit rendue aux esprits du bien, ils ne vous arrivaient pas à la cheville.

— Et personne n'a jamais proféré une vérité plus incontestable, dit une voix derrière Richard.

Se retournant, il découvrit les visages sillonnés de larmes des deux autres Mord-Sith, agenouillées avec une humilité qu'il ne leur avait jamais vue.

— Tu vas bien, Berdine ? demanda Cara.

— Je suis redevenue moi-même, oui…, répondit la jeune femme, encore sous le choc.

Mais moins que Richard…

— Vous auriez pu la tuer, seigneur, dit Cara. Pas avec votre épée, parce qu'elle aurait retourné sa magie contre vous. Mais le couteau aurait suffi… Pour vous, ç'aurait été facile, et vous n'auriez pas subi les tourments de son Agiel. Un simple coup de couteau vous aurait évité un calvaire.

— Je sais, mais la souffrance aurait été pire après…

— Seigneur Rahl, déclara Berdine en jetant son Agiel au pied de Richard, je renonce à cette arme et vous la remets.

Les deux autres Mord-Sith retirèrent la chaîne d'or de leurs

poignets et laissèrent tomber leurs Agiels près de celui de Berdine.

— Je vous remets aussi la mienne, seigneur, dit Cara.

— Pour votre gloire, seigneur, ajouta Raina.

Le Sourcier contempla les trois tiges rouges, sur le sol. Pensant à son épée, il se remémora à quel point il haïssait ce qu'il faisait avec. Les tueries du passé, et celles qui l'attendaient encore le révulsaient. Pourtant, il ne pouvait pas renoncer à sa lame magique.

— Vous n'imaginez pas combien ce geste est important pour moi, dit-il, incapable de regarder les trois femmes dans les yeux. Aucun autre ne m'aurait mieux prouvé votre loyauté. Alors, pardonnez-moi d'être obligé de refuser. Pour l'instant, vous devrez conserver ces témoignages d'un passé honni. (Il se baissa, ramassa les Agiels et les tendit aux trois femmes.) Un jour, quand tout sera fini, nous bannirons à jamais les fantômes qui nous hantent. Aujourd'hui, trop d'innocents comptent sur nous. Aussi terribles soient-elles, nos armes nous aideront à continuer le combat.

— Nous comprenons, seigneur Rahl, souffla Cara en posant une main sur l'épaule du Sourcier. Il en sera ainsi pour nous tous. Après avoir vaincu les ennemis qui nous entourent, le temps viendra d'écraser ceux qui se tapissent en nous.

— Jusque-là, approuva Richard, nous devrons rester forts. Et la mort chevauchera avec nous.

Dans le silence qui suivit, il se demanda ce que les mriswiths étaient venus faire en Aydindril. Celui qui avait éventré Cathryn, par exemple. À l'en croire, il entendait protéger le jeune homme. Comment était-ce possible ?

À bien y réfléchir, il s'avisa qu'aucun monstre ne l'avait *directement* attaqué. Lors du premier combat, devant le Palais des Inquisitrices, Gratch avait déclenché les hostilités, et il était venu à son secours. Les mriswiths voulaient tuer le garn, pas son ami humain…

Celui de ce soir aurait pu l'éviscérer sans peine, puisqu'il était désarmé. Mais après l'avoir appelé « frère de peau », il avait fui sans esquisser un geste menaçant.

Penser à ce que ce nom, « frère de peau », pouvait signifier donna la chair de poule à Richard.

Plongé dans sa méditation, il se gratta distraitement la nuque.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Cara en frottant du bout d'un index l'endroit qu'il venait de frotter.

— Je n'en sais rien… Un point qui me démange sans cesse, c'est tout…

Chapitre 30

Indignée, Verna marchait de long en large dans le minuscule sanctuaire. Comment la Dame Abbesse Annalina osait-elle lui faire ça ? Elle lui avait demandé de lui répéter certaines paroles, particulièrement peu flatteuses pour son ego, afin d'en finir avec un petit jeu pervers. Dorénavant, Anna devait savoir que sa victime favorite avait conscience d'être manipulée et de n'avoir aucune valeur pour le palais. Ainsi, la marionnette, devenue vraiment adulte, continuerait à servir sa maîtresse, comme il se devait – mais en toute connaissance de cause.

Verna ne pleurerait plus. Danser au son de la musique d'une vieille harpie ne l'intéressait plus. Quand on consacrait sa vie à une cause, fût-elle la Lumière du Créateur, on était en droit d'attendre un minimum de respect.

Pour le moment, ce n'était pas un franc succès. Alors que Verna avait juré de jeter le livre au feu, Anna, s'en fichant comme d'une guigne, s'était contentée de jouer un nouvel air sur l'instrument qui pourrissait la vie de sa subordonnée.

Verna aurait dû mettre sa menace à exécution ! La Dame Abbesse aurait toujours pu essayer de tirer les ficelles, une fois le livre en cendres ! Quelle façon radicale de lui montrer que sa marionnette préférée lui échappait pour toujours ! Ne plus obtenir de réaction quand elle voulait la manipuler lui aurait donné une sacrée bonne leçon !

Verna aurait dû agir ainsi, c'était une certitude. Pourtant, le livre restait à sa place, dans sa ceinture. Aussi blessée fût-elle, sa formation de Sœur de la Lumière avait pris le dessus. Elle devait découvrir la vérité. Au fond, la survie d'Annalina n'était qu'une hypothèse. Dès qu'elle serait confirmée, le carnet de voyage finirait bel et bien dans les flammes !

Verna s'immobilisa, se dressa sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil par une des fenêtres. La lune brillait au firmament.

Cette fois, si le prochain message ne lui donnait pas satisfaction, il n'y aurait pas de délai de grâce. Anna aurait intérêt à prouver son identité, et vite ! Sinon, le feu réglerait le problème.

Oui, c'était la dernière chance d'Annalina !

Verna s'empara du candélabre de l'autel et le posa sur la petite table. Dans la coupe perforée, sur ce même autel, un minuscule feu brûlait. Si la Dame Abbesse ne suivait pas à la lettre ses instructions,

le livre noir y serait immolé, mettant un terme à cette lamentable histoire.

Verna prit le carnet et le posa sur la table. Puis elle tira la chaise à trois pieds, s'assit, embrassa la bague d'Anna, récita une prière au Créateur et ouvrit le livre.

Il y avait un message. Très long…

Et qui commençait bien.

« Ma chère Verna, »

Décidément, Anna pratiquait en experte l'art de se payer la tête des gens !

« Ma chère Verna, commençons par le plus facile… Je t'ai demandé de venir dans le sanctuaire parce que le danger rôde partout ailleurs. Il est hors de question que nos ennemies lisent mes messages, et découvrent ainsi que Nathan et moi ne sommes pas morts. Le sanctuaire seul nous assure une discrétion absolue. Voilà pourquoi, jusqu'ici, je n'ai pas répondu à ta requête. Bien entendu, tu as raison de vouloir t'assurer de mon identité. Certaine que tu es seule et hors de portée d'éventuels espions, je vais enfin te donner la preuve que tu demandes.

Permets-moi cependant de t'adresser une dernière recommandation : n'oublie pas d'effacer mes messages et tes réponses avant de quitter le sanctuaire.

Maintenant, voilà, mot pour mot, le discours que je t'ai tenu dans mon bureau, après ton retour au palais en compagnie de Richard. »

Verna releva les yeux et prit une grande inspiration. Tout se jouait maintenant, et elle en avait la tremblote.

« Je vous ai choisie parce que vous étiez tout en bas de la liste. Et à cause de votre parfaite insignifiance. Je doutais que vous soyez une de mes ennemies… Votre manque de relief renforçait ma conviction. Si Grace et Elizabeth étaient arrivées en haut de la liste, c'était sûrement parce que la femme qui dirige les Sœurs de l'Obscurité les jugeait sacrifiables. J'ai copié sa tactique. Comment risquer la vie de sœurs vraiment utiles à notre cause ? Richard nous servira, c'est vrai, mais il n'est pas essentiel aux affaires du palais. À mission subalterne, agent subalterne. Et si vous n'étiez pas revenue, comme tout bon général, je me serais félicitée de ne pas avoir mis en danger la vie d'un élément de valeur. »

Verna saisit le livre, le posa à l'envers sur la table et se prit la tête à deux mains. Désormais, il n'y avait plus de doutes. La *vraie* Dame Abbesse détenait l'autre carnet, et elle était bien vivante, tout comme Nathan.

Après avoir longuement regardé les flammes qui crépitaient dans la coupe, l'Usurpatrice, le cœur toujours marqué au fer rouge par ces terribles paroles, remit le livre dans le bon sens et continua sa lecture.

« Verna, je devine que ces mots ont dû te briser le cœur. Sache que les prononcer fut un supplice, car je n'en pensais pas un. Et si tu as le

sentiment d'avoir été manipulée depuis le début, sois assurée que je te comprends. Rien n'est pire que le mensonge, à part la vérité, quand elle risque de provoquer le triomphe des forces du mal. Dans ces cas-là, chère enfant, s'y accrocher est d'une criminelle absurdité. Si les Sœurs de l'Obscurité m'interrogeaient sur mes plans, je leur mentirais sans vergogne. Tout autre comportement reviendrait à militer contre ma propre cause.

Ce soir, j'entends te dire la vérité, consciente que tu n'as aucune raison de te fier à moi, après m'avoir si souvent entendue la travestir. Mais ton intelligence, j'en suis sûre, t'aidera à séparer le bon grain de l'ivraie.

Si je t'ai lancée sur la piste de Richard, mon enfant, c'est parce que je n'aurais confié à personne d'autre l'avenir du monde. À présent, tu sais que le Sourcier a remporté une bataille cruciale contre le Gardien. Sans lui, nous vivrions tous sous le joug du royaume des morts. Ce que je qualifiais de "mission subalterne" était le voyage le plus important qu'une sœur ait jamais entrepris. Et toi seule pouvais t'en charger.

Plus de trois siècles avant ta naissance, Nathan m'avait avertie que l'univers des vivants était en danger. Et cinq cents ans avant celle de Richard, nous savions qu'un sorcier de guerre viendrait un jour au monde. Les prophéties nous ont révélé une partie de ce qui devait absolument être accompli. Et le défi dépassait tout ce que nous avions jamais affronté…

Après la naissance de Richard, Nathan et moi avons pris la mer pour contourner la grande barrière et nous rendre dans le Nouveau Monde. En Aydindril, nous avons subtilisé un grimoire conservé dans la Forteresse du Sorcier. Afin qu'il soit hors de portée de Darken Rahl, nous l'avons remis au père adoptif de Richard, George Cypher, avec mission de le lui faire apprendre par cœur. Cette formation "invisible", et les événements parfois tragiques de sa vie, ont façonné l'intelligence du futur Sourcier, lui donnant la force et le courage d'éliminer la première menace – Darken Rahl, son véritable père – et, plus tard, de rétablir l'équilibre au bénéfice du monde des vivants. De ce fait, Richard est l'être le plus important qui eût arpenté la terre depuis trois millénaires.

C'est aussi le sorcier de guerre qui nous dirigera lors de la bataille finale. Les prophéties sont très claires sur ce point. Hélas, elles ne disent pas qui sera vainqueur. Mais le conflit à venir, c'est une certitude, aura pour enjeu la survie de l'humanité.

Nathan et moi avons lutté pour que la formation de Richard fasse de lui un homme juste et bon. Dans la guerre qui nous attend, la magie sera une arme indispensable, mais c'est un cœur pur qui devra la contrôler.

Tu étais la seule, Verna, en qui j'avais confiance quand il s'est agi d'amener Richard au palais. Connaissant ta valeur, et celle de ton âme, je savais que tu n'étais pas une Sœur de l'Obscurité.

Je t'entends déjà demander pourquoi je t'ai laissée chercher pendant vingt ans, alors que j'aurais pu te dire dès le début où était Richard. J'aurais pu attendre, c'est vrai, et t'envoyer sur sa piste alors qu'il était

adulte, son don éveillé. À ma grande honte, j'avoue, sur ce plan, t'avoir utilisée au même titre que le Sourcier.

Pour relever le défi qui t'attendait, mon enfant, tu devais apprendre des choses que nul n'enseigne au Palais des Prophètes. Comme Richard, tu as suivi une formation sans t'en apercevoir. Je voulais que tu saches te fier à ton intelligence, pas au carcan de lois et de règles en vigueur au palais. Ton talent ne se serait jamais épanoui s'il n'avait pas été mis à l'épreuve du monde réel. C'est là que se déroulera la grande bataille, pas dans un cloître où rien de vraiment grave ne peut se passer.

Je n'espère pas ton pardon. Entre autres fardeaux, la Dame Abbesse doit savoir supporter la haine d'une personne qu'elle aime comme une fille.

Les paroles qui t'ont tant blessée n'étaient pas de la cruauté gratuite. Pour parfaire ta formation, je devais t'aider à t'affranchir de l'obéissance aveugle qu'on inculque aux résidentes du palais. Furieuse d'avoir été maltraitée, tu t'es arrogé la liberté de faire ce que tu croyais juste. Depuis que tu es haute comme trois pommes, j'ai toujours pu compter sur ton mauvais caractère…

Si je t'avais tout raconté, aurais-tu agi aussi judicieusement ? Pour influer sur le cours des choses, un être humain a besoin de se fier à ses propres impératifs moraux. Exécuter des ordres nous transforme trop souvent en marionnettes, mon enfant. Guidée par les prophéties, je t'ai laissée acquérir assez d'indépendance d'esprit pour que tu oublies les règles et choisisses ce qui te semblait juste.

Il y a une autre raison à mon affreux discours de ce jour-là. Soupçonnant une de mes administratrices d'être une Sœur de l'Obscurité, je savais que mon bouclier ne l'empêcherait pas de nous espionner. En la poussant à m'attaquer, et à se démasquer, par la même occasion, j'avais conscience de risquer ma vie. Quelle importance, me suis-je dit, si ça empêchait le Gardien de conquérir le monde des vivants ? Comme tu le vois, une Dame Abbesse doit parfois devenir sa propre marionnette…

Jusqu'ici, Verna, tu t'es toujours montrée à la hauteur de mes attentes. Sans toi, je doute que Richard aurait réussi à vaincre le Gardien…

La première fois que je t'ai vue, j'ai souri parce que tu étais hors de toi. Tu te souviens de cet incident ? Dans le cas contraire, permets-moi de te rafraîchir la mémoire. Au palais, toutes les novices sont soumises à une épreuve très simple. Le jeu, un peu pervers, je l'avoue, consiste à les accuser d'un délit mineur dont elles sont innocentes. La plupart éclatent en sanglots. D'autres se drapent dans leur indignation, et d'autres encore supportent stoïquement l'injustice. Toi, tu bouillais de rage ! Et c'était le signe que nous attendions.

Dans une prophétie, Nathan avait lu que celle dont nous avions besoin ne viendrait pas à nous en pleurant, en boudant ou en se sacrifiant dignement, mais en frémissant de colère. Quand j'ai vu la fureur briller dans tes yeux, et tes petits poings rageusement serrés, j'ai eu du mal à ne

pas rire aux éclats. Enfin, tu venais à nous, fidèle à l'image que nous nous étions forgé. Depuis ce jour, je t'ai réservée à l'accomplissement des œuvres essentielles du Créateur.

Après ma fausse mort, je t'ai désignée pour me remplacer parce que tu restes la seule sœur en qui j'aie confiance. Au cours du voyage que j'accomplis avec Nathan, il est probable que je perdrai pour de bon la vie. Dans ce cas, ton titre de Dame Abbesse deviendra effectif. Et c'est exactement ce que je veux.

Aussi justifiée qu'elle fût, ta haine pèse lourdement sur mon cœur. Mais au bout du chemin, c'est le pardon du Créateur qui compte, et je sais que je l'obtiendrai. Ton ressentiment sera le fardeau que je porterai sans gémir. Ce n'est pas le premier, et il y en a bien d'autres dont on ne me soulagera jamais. Voilà le prix, mon enfant, dont doit s'acquitter une Dame Abbesse… »

Verna poussa le livre, incapable de lire un mot de plus. La tête entre les mains, elle éclata en sanglots. Bien qu'elle eût oublié les détails de l'accusation injuste dont parlait Anna, la blessure était encore ouverte, et elle se souvenait de sa rage impuissante. Ce jour-là, un sourire de la Dame Abbesse avait suffi à tout faire rentrer dans l'ordre…

— Cher Créateur, dit Verna entre deux sanglots, tu as vraiment une imbécile pour servante !

Le chagrin d'avoir été manipulée par Anna ayant disparu de son esprit, elle pleurait à présent sur les tourments que cette pauvre femme avait dû subir toute sa vie.

Quand ses larmes se tarirent, elle reprit le carnet et continua sa lecture.

« Mais oublions le passé, et concentrons-nous sur ce qui nous attend. Selon les prophéties, le pire reste à venir. En cas de défaite, les épreuves qui sont derrière nous auraient entraîné la fin du monde des vivants dans une terrible explosion finale. Mais Richard, en triomphant, nous a épargné ce destin.

Aujourd'hui, un plus grand danger nous menace. Il ne vient pas d'un autre monde, mais du nôtre. L'enjeu, mon enfant, est le futur de l'humanité et la survie de la magie. Dans ce combat pour la domination du cœur et de l'esprit des hommes, il n'y aura pas de désastre final, ni de destruction instantanée, mais l'inexorable érosion provoquée par la guerre. L'ombre de l'esclavage tombera sur le monde et étouffera l'étincelle de la magie, d'où provient la Lumière du Créateur.

L'Antique Guerre, commencée il y a des milliers d'années, vient de recommencer. En défendant notre monde face au royaume des morts, nous avons provoqué la prochaine catastrophe. C'était inévitable, mon enfant. Mais cette fois, les efforts et les sacrifices de centaines de sorciers n'arrêteront pas le conflit. Aujourd'hui, un seul homme est susceptible de

nous conduire à la victoire. Richard !

Chère Verna, je ne peux pas tout te dire ce soir. D'abord parce que j'ignore encore beaucoup de choses. Et même si mon cœur saigne à l'idée de t'en cacher d'autres, que je connais, sache que ce n'est pas par goût du secret. Pour que l'avenir suive les bonnes Fourches, il est impératif que certaines personnes agissent d'instinct, sans prescience de ce qui les attend. Procéder autrement fausserait le déroulement de l'histoire, au détriment des Fourches souhaitables. Une partie de notre mission consiste à enseigner aux gens l'art difficile de prendre les meilleures décisions possibles. Ainsi, dans la tourmente, ils font ce qui doit être fait. Alors, pardonne-moi, ma fille, de devoir une nouvelle fois te laisser avancer à tâtons dans la pénombre.

Depuis que tu occupes mon ancien poste, tu auras compris, je pense, qu'on ne peut pas toujours tout expliquer aux autres. À certains moments, la seule solution est de leur confier une mission, et d'espérer qu'ils s'en acquitteront brillamment. »

Verna eut un soupir agacé. Elle avait depuis peu assimilé cette leçon. Renonçant à s'expliquer sans cesse, elle se résignait, désormais, à exiger qu'on lui obéisse sans poser de questions.

« Il y a cependant des choses que je dois te dire, afin que tu puisses nous aider. Nathan et moi effectuons une mission d'une importance vitale. Pour l'instant, personne d'autre que nous ne doit connaître son but.

Si je survis, je compte revenir au palais. En attendant, je te charge de découvrir qui nous est loyal parmi les Sœurs de la Lumière, les novices et les futurs sorciers. Bien entendu, tu devras aussi démasquer les serviteurs du Gardien. »

— Quoi ? s'écria Verna, oubliant que son interlocutrice ne pouvait pas l'entendre. Comment voulez-vous que je fasse ça ?

« *Ne perds pas ton temps à ronchonner, mon enfant ! Tu n'as pas la vie devant toi, car tout doit être clair avant l'arrivée de l'empereur. Nathan et moi pensons que Jagang est un de "ceux qui marchent dans les rêves" – un nom qui remonte à l'Antique Guerre. »*

Verna sentit un filet de sueur ruisseler entre ses omoplates. Quand elle était allée la voir, la pauvre Simona avait hurlé comme une possédée à la seule mention du nom de Jagang. Elle avait aussi prétendu qu'il venait la harceler dans ses songes. Bien entendu, tout le monde la croyait folle.

Selon Warren, ces êtres capables de marcher dans les rêves existaient bel et bien. À l'époque de la guerre des sorciers, ils étaient des sortes d'armes vivantes. Leur entretien avec Simona avait confirmé les soupçons du futur Prophète.

« *Surtout, Verna, n'oublie jamais que ta seule chance de triompher, quoi qu'il arrive, est de demeurer loyale à Richard. Jagang peut s'introduire dans les rêves de n'importe qui, et contrôler la volonté de sa victime. Ceux qui ont le don sont encore plus vulnérables que les autres.*

Contre cette menace, il n'existe qu'une parade : Richard ! Un de ses ancêtres a créé un sort qui protège les Rahl, et leurs fidèles, du pouvoir de Jagang et de ses semblables. Cette magie est transmise aux membres de la lignée qui viennent au monde avec le don. Nathan en bénéficie, bien entendu, mais il ne pourra pas nous conduire au combat, car c'est un Prophète, pas un sorcier de guerre. »

Lisant entre les lignes, Verna comprit que suivre aveuglément Nathan aurait été de la démence. Cet homme était la foudre elle-même, maîtrisée par un collier…

« En passant outre les lois du palais, lorsque tu as aidé Richard à s'enfuir, tu t'es liée à lui. Depuis, tu es hors de portée des pouvoirs de Jagang. Bien entendu, cela ne te met pas à l'abri de ses hordes de guerriers et de séides. Mais c'est aussi pour ça que je t'ai manipulée, ce jour-là, dans mon bureau. Folle de rage, tu as décidé de soutenir Richard au mépris de ta formation et des règles du palais… »

Verna en frissonna rétrospectivement. Si elle avait convaincu la Dame Abbesse de lui révéler ses plans, ce jour-là – donc de lui ordonner de soutenir le Sourcier –, elle aurait été, comme Simona, une victime de choix pour celui qui marche dans les rêves.

« Nathan ne risque rien et je suis liée à Richard depuis la première fois que je l'ai vu, il y a assez longtemps. À ma façon, je l'ai laissé imposer ses propres règles quand il a dû combattre dans notre camp. Parfois, tu as payé pour le savoir, cela ne va pas sans difficultés. Même s'il est irréprochable, dès qu'il faut protéger la liberté des innocents, il prend souvent des initiatives qui me laissent perplexe. Ce garçon a des idées bien arrêtées, et si j'en avais le pouvoir, certaines ne seraient jamais passées de la théorie à la pratique. Bref, à certains moments, il peut être aussi difficile à supporter que ce bon Nathan. Hélas, la vie est ainsi faite…

Voilà, tout ce que je voulais te dire est couché sur le papier. Assise dans la chambre d'une auberge confortable, j'attends que tu aies fini ta lecture. Prends ton temps, mon enfant, car je ne bougerai pas d'ici, au cas où tu aurais des questions. Évidemment, une nuit ne suffira pas pour te transmettre tout ce que j'ai appris en des siècles d'études et de réflexion. Mais je te répondrai aussi franchement que possible, compte tenu des circonstances.

Car je refuse de courir le risque d'altérer les prophéties et, pire encore, les événements qu'elles décrivent. Chacune de mes paroles peut entraîner une catastrophe de ce genre. Dans ce contexte, tu comprendras que je les pèse soigneusement.

En gardant ces restrictions à l'esprit, pose les questions que tu jugeras indispensables. À toi de jouer, mon enfant. »

Verna s'adossa à son siège et soupira. Des questions ? Pour rédiger celles qui lui venaient à l'esprit, un siècle risquait de ne pas suffire.

Par où commencer ? Créateur bien aimé, comment distinguer l'essentiel du reste ?

Elle relut le texte, s'assurant qu'elle n'avait laissé échapper aucune information importante, puis contempla longuement une page blanche avant de saisir le stylet.

« *Très chère Mère, je vous supplie de pardonner les mauvaises pensées que j'ai eues à votre sujet. Votre force m'a ramenée à plus d'humilité, et je meurs de honte en pensant à mon absurde arrogance. Je vous implore de rester en vie, car je ne suis pas digne du titre de Dame Abbesse. Comme si on demandait à un bœuf de régner sur les cieux à la manière d'un aigle…* »

Verna attendit la réponse qui ne tarderait pas à apparaître, si la Dame Abbesse lui avait dit la vérité.

« *Merci de ces paroles, mon enfant. Désormais, ce fardeau-là ne pèsera plus sur mes épaules. Pose tes questions, et je répondrai. Crois-moi, je resterai assise toute la nuit, si ça peut t'aider.* »

Verna sourit pour la première fois depuis des jours. Cette fois, les larmes qui ruisselaient sur ses joues étaient douces comme du miel.

« *Dame Abbesse, tout va bien pour Nathan et vous ?* »

« *Verna, tu aimes peut-être que tes amis t'appellent par ton titre. Moi, ça me tape sur les nerfs. Alors, utilise mon prénom, comme tous ceux qui me sont vraiment proches.* »

Verna rit de bon cœur. Elle aussi avait engagé un bras de fer contre le protocole pompeux qui lui empoisonnait la vie.

« *Rassure-toi, mon enfant, je me porte comme un charme, et Nathan aussi. Pour le moment, il est très occupé à jouer avec l'épée qu'il s'est achetée ce matin. Il virevolte dans notre chambre, pourfendant je ne sais quels ennemis invisibles. Il a insisté pour avoir une arme qui lui donnerait une "allure folle", selon lui. Au fond, c'est un enfant âgé d'un millénaire, voilà tout. Tu serais d'accord avec moi si tu le voyais sourire en décapitant à tour de bras ses adversaires imaginaires.* »

Verna relut ces quelques lignes, pour s'assurer qu'elle n'avait pas la berlue. Nathan avec une épée ? Le Prophète était encore plus cinglé qu'elle l'aurait cru. Avec lui, Annalina ne devait pas avoir le temps de s'ennuyer.

« *Anna, je suis censée démasquer les serviteurs du Gardien. L'ennui, c'est que j'ignore comment m'y prendre. Vous avez des suggestions ?* »

« *Si j'en avais, je ne les garderais pas pour moi, tu peux me croire. Il m'est arrivé d'avoir des soupçons… et de me tromper. Ou de ne pas en avoir, et de me tromper aussi. Bref, je n'ai jamais trouvé un moyen infaillible de confondre les suppôts du Gardien. Comme j'ai des soucis plus urgents, ce sera à toi de résoudre ce problème. N'oublie pas que ces traîtres peuvent se montrer aussi intelligents et rusés que leur maître. Parmi les six femmes qui se sont enfuies, il y en a au moins deux à qui j'aurais confié*

ma vie sans hésiter. Et si je l'avais fait, je ne serais plus de ce monde. À l'inverse, une personne antipathique n'est pas nécessairement un messager du fléau. »

« Anna, vous ne m'aidez pas beaucoup ! Et qu'arrivera-t-il si j'échoue ? »

« C'est hors de question, mon enfant… »

Nerveuse, Verna se sécha les paumes sur sa robe.

« *Même si je réussis, que devrais-je faire ? Affronter des sœurs aussi puissantes dépasse mes compétences. »*

« *Commence par les démasquer, nous verrons après. Mais ne perds pas de vue que les prophéties peuvent être falsifiées. Nathan et moi les utilisons pour que les événements suivent le bon cours. Nos ennemies n'hésiteront pas à s'en servir pour atteindre le but opposé. »*

Verna soupira de frustration.

« *Comment voulez-vous que j'enquête, alors que j'ai déjà tant de travail ? Je passe mon temps à lire des mémos, et le retard continue à s'accumuler. Tout le monde dépend de moi et attend mes décisions. Anna, je finirai étouffée par une montagne de paperasses !* »

« *Tu lis les rapports ? Ma parole, Verna, tu as une volonté de fer ! En tout cas, tu es une Dame abbesse bien plus consciencieuse que moi.* »

L'Usurpatrice en resta bouche bée.

« *Dois-je comprendre que je ne suis pas obligée de les lire ?* »

« *Eh bien… Vois le bon côté des choses, mon enfant. Grâce à tes saines lectures, tu as découvert que des chevaux avaient disparu. Nous aurions pu en acheter hors du palais, bien entendu, mais il fallait te laisser des indices. Idem pour les deux cadavres… Cette histoire de facture visait à te conduire chez les fossoyeurs, ce que tu n'as pas manqué de faire. J'admets que certains de nos "signes" étaient troublants, par exemple l'affaire de la substitution de corps. Cela dit, il n'y avait pas d'autres moyens, et tu t'en es très bien sortie.* »

Verna s'empourpra d'embarras. En vérité, elle ne s'était jamais demandé pourquoi on avait découvert les « cadavres » d'Anna et de Nathan déjà enveloppés dans des linceuls. Cet indice-là lui avait totalement échappé.

« *Pourtant, à ma courte honte »,* continua Annalina, « *j'avoue n'avoir jamais pris le temps de lire les mémos. Les assistantes sont là pour ça, mon enfant ! Avant de leur confier le travail, je leur ai conseillé de mettre leur sagesse et leur expérience au service du palais. Ensuite, je me suis contentée de quelques contrôles inopinés, histoire de vérifier qu'elles ne prenaient pas en mon nom des décisions contestables. Bref, si tu leur mets subtilement la pression, tes subordonnées te soulageront d'une corvée, et tu pourras même les critiquer un peu quand elles seront en retard – moins que tu l'aurais été, mais là n'est pas la question.* »

Verna n'en crut pas vraiment ses yeux.

« *Si je comprends bien, il suffirait de dire à mes administratrices, ou à mes conseillères, comment je vois les choses, et elles se chargeraient du travail ? Plus besoin de lire et de parapher ?* »

« *Verna, la Dame Abbesse a tous les droits. Ce n'est pas le palais qui te dirige, mais toi qui diriges le palais !* »

« *Leoma et Philippa, mes conseillères, et Dulcinia, une de mes administratrices, m'ont dit que je devais tout lire. Je me suis fiée à leur expérience. À les en croire, négliger ce travail serait revenu à trahir le palais.* »

« *Des petites malignes, celles-là… Si j'étais toi, ma fille, j'écouterais un peu moins, et je parlerais beaucoup plus. Tu foudroies merveilleusement bien les gens du regard. Utilise cet atout !* »

Verna sourit, imaginant déjà la scène. Dès le matin, il y aurait de sacrés changements au bureau de la Mère Abbesse !

« *Anna, votre mission ? Que tentez-vous de faire ?* »

« *J'ai une petite formalité à accomplir en Aydindril. Ensuite, je compte revenir au palais.* »

Certaine qu'elle n'en obtiendrait pas davantage, Verna pensa aux autres questions qu'elle devait poser, et à ce qu'il lui fallait absolument dire à la Dame Abbesse. Une information évidente s'imposa à son esprit.

« *Warren a délivré une prophétie. La première, m'a-t-il dit.* »

Il y eut une longue pause. Quand la réponse arriva enfin, l'écriture d'Annalina tremblait un peu.

« Te souviens-tu de cette prédiction ? Mot pour mot ? »

« *Oui. Ce n'est pas le genre de choses qu'on risque d'oublier.* »

Avant que Verna ait pu communiquer le texte à Anna, un message rageur rédigé en lettres capitales s'afficha sur toute la page.

« *Ce garçon doit quitter le palais ! Le plus vite sera le mieux !* »

Une ligne brisée suivit ces quelques mots. À l'évidence, Nathan s'était emparé du stylet et Anna tentait de le récupérer.

Après un long moment, son écriture réapparut sur une page blanche.

« *Désolée de cet incident, Verna… Si tu es sûre de t'en souvenir par cœur, transmets-nous ce texte, et nous l'étudierons. Si tu as un doute, même sur un mot, dis-le-nous. C'est très important !* »

« *Je n'ai aucun doute, parce qu'elle me concerne directement,* écrivit Verna. *La voilà : "Quand la Dame Abbesse et le Prophète seront rendus à la Lumière, les flammes de leur bûcher funéraire porteront à ébullition un chaudron plein de fourberie. Alors viendra l'Usurpatrice qui présidera à la fin du Palais des Prophètes. Au nord, celui qui est lié à la lame l'abandonnera pour la sliph d'argent, car son souffle la ramènera à la vie, et elle le livrera aux méchants.* »

Encore une fois, la réponse tarda à venir.

« *Patiente un peu pendant que nous l'étudions… »*

Verna attendit docilement. Dehors, les insectes bourdonnaient et les grenouilles coassaient. Elle se leva, s'étira et bâilla sans quitter le livre noir des yeux. Rien ne se passa. Épuisée, elle se rassit, le menton appuyé sur les poings, et lutta pour empêcher ses paupières de se fermer toutes seules.

Enfin, un message apparut.

« Selon Nathan, cette prophétie est trop immature pour être interprétée sans risque d'erreur. »

« *Anna, je suis l'Usurpatrice, ça ne fait pas de doute. Et l'avenir qui m'attend me terrifie. »*

La réponse vint immédiatement.

« *Tu n'es pas l'Usurpatrice dont parle cette prédiction. »*

« *Alors, que faut-il comprendre ? »*

« *Nous ne savons pas tout, mais une chose est sûre : tu n'es pas l'Usurpatrice ! À présent, sois attentive ! Warren doit quitter le palais. Y rester est trop dangereux pour lui. Tu devras lui trouver une cachette sûre. S'il part dans la nuit, on risque de le remarquer. Demain matin, emmène-le en ville sous le prétexte que tu voudras. Dans la foule, il sera difficile de le suivre. Profite de la cohue pour lui faire quitter Tanimura. Et n'oublie pas de lui donner de l'or, afin qu'il n'ait pas de problème pendant son exil. »*

Le souffle court, une main sur le cœur, Verna recommença à écrire.

« Dame Abbesse, Warren est mon seul allié fiable. Sans son aide pour interpréter les prophéties, je serais perdue… »

Elle préféra ne pas ajouter que cet homme était son unique ami.

« Verna, les prophéties sont en danger. Si nos ennemis capturent un Prophète »

Rédigé d'une main tremblante, le message s'arrêta abruptement. Puis de nouveaux mots apparurent, écrits d'un stylet plus sûr.

« Warren doit quitter le palais. Tu as compris ? »

« Oui, Dame Abbesse. Je m'en occuperai demain, à la première heure. Warren fera ce que je lui demande. Si vous le dites, je veux bien croire qu'il est plus important pour lui de partir que de m'aider. »

« Merci, Verna. »

« Anna, qu'est-ce qui menace les prophéties ? »

Là encore, la réponse n'arriva pas tout de suite.

« Nous essayons de faciliter les choses à notre camp en anticipant les périls qui nous attendent sur les différentes Fourches. Nos ennemis, qui cherchent à dominer l'humanité, peuvent utiliser ces mêmes informations pour orienter les événements dans le sens qui leur est favorable. Si on s'en sert de cette manière, les prédictions peuvent être l'instrument de notre défaite. En capturant un Prophète, nos adversaires auront une meilleure connaissance des Fourches, et cela les rendra plus dangereux encore.

L'ennui, c'est qu'altérer les Fourches risque de provoquer un chaos incontrôlable, même pour eux. Une perspective terrifiante, mon enfant. Sans le vouloir, ils peuvent tous nous faire basculer dans un abîme. »

« *Anna, vous essayez de me dire que Jagang tentera de s'emparer du palais et des prophéties ? »*

« *Exactement. »*

Pour la première fois, Verna entrevit l'enjeu du combat qui les attendait. Et elle en eut des frissons dans le dos.

« *Comment l'en empêcher ? »*

« Le palais ne tombera pas aussi facilement qu'il le pense. Il sait marcher dans les rêves, mais nous conservons le contrôle de nos Han. Ce pouvoir-là aussi est une arme. Même si nous l'avons toujours utilisé pour protéger la vie et apporter au monde la Lumière du Créateur, rien ne nous interdit d'en faire un usage dévastateur. À cette fin, nous devons savoir qui nous est loyal. Et ce sera à toi de séparer le bon grain de l'ivraie. »

Avant d'écrire, Verna pesa soigneusement ses mots.

« *Dame Abbesse, voulez-vous nous transformer en guerrières ? Devrons-nous frapper à mort d'autres enfants du Créateur ? »*

« *Je t'explique seulement, Verna, que tu devras mobiliser toutes tes armes afin d'épargner au monde l'épreuve d'une impitoyable tyrannie. Pour défendre les enfants du Créateur, ne portons-nous pas un dacra ? Quand on est mort, mon enfant, impossible d'aider qui que ce soit ! »*

Verna s'aperçut que ses jambes tremblaient. Elle avait tué des gens, et la Dame Abbesse le savait. Au nombre de ses victimes, il y avait même Jedidiah…

La gorge sèche, elle regretta de n'avoir rien apporté à boire.

« Je comprends, écrivit-elle enfin. *Et je ne me déroberai pas, quoi qu'on me demande de faire. »*

« *J'aimerais t'être plus utile, mon enfant. Hélas, je n'en sais pas assez long, pour le moment. Les événements se précipitent. D'instinct, Richard a pris des décisions probablement hâtives. Il nous reste à découvrir les détails, mais il semble qu'il ait mis les Contrées du Milieu sens dessus dessous. Ce garçon ne se repose jamais ! Et il invente ses propres règles au fil des minutes.* »

« Qu'a-t-il fait ? » demanda Verna.

Connaissant le Sourcier, elle redoutait la réponse.

« Trois fois rien… Ce garnement a pris le pouvoir en D'Hara. Puis il a conquis Aydindril, dissous l'alliance des Contrées et exigé la reddition de tous les royaumes. »

« Il est devenu fou ? Les Contrées doivent affronter seules l'Ordre Impérial. Il est beaucoup trop risqué d'engager D'Hara dans ce conflit. »

« Sans doute, mais il l'a fait… »

« Les royaumes ne s'en remettront jamais à lui ! »

« À ce qu'on dit, Galea et Kelton lui ont déjà juré allégeance. »

« Il faut arrêter ça ! L'Ordre Impérial est la véritable menace, et c'est lui que nous devons combattre. Nous ne pouvons pas permettre à Richard d'ouvrir un front dans le Nouveau Monde. Cette diversion pourrait nous être fatale. »

» Mon enfant, dans les Contrées du Milieu, la magie est comme un rôti juteux qui attend sur une table. L'Ordre Impérial la découpera tranche après tranche, comme il l'a fait dans l'Ancien Monde. Une alliance trop timorée, rétive à se battre pour préserver une seule tranche, la céderait en pensant apaiser l'appétit de son adversaire. Alors, l'Ordre passerait à la suivante, et l'obtiendrait de nouveau sans combattre. Un processus qui affaiblirait lentement les Contrées en renforçant l'Ordre. Pendant que tu étais en voyage, l'Ancien Monde fut grignoté ainsi en moins de vingt ans. Richard est un sorcier de guerre. Il se fie à son instinct, et nous devons lui faire confiance. La première menace émanait d'un seul individu : Darken Rahl. Aujourd'hui, elle est collective. Si nous éliminons Jagang, un autre prendra sa place. Dans ce combat, les convictions, les angoisses et les ambitions des peuples s'affrontent. Les chefs ne sont pas essentiels.

C'est très comparable à la manière dont les gens redoutent le palais. Si un meneur se met en évidence, on ne peut pas éradiquer la menace en abattant un seul homme. La peur restera dans la tête de ses fidèles, et nous l'aurons justifiée en les privant de leur chef. »

« S'il en est ainsi, écrivit Verna, *que devons-nous faire ? »*

« Tu sais que je ne connais pas toutes les réponses. Mais je peux t'assurer une chose : si nous avons tous un rôle à jouer dans le conflit, Richard seul en est la clé. Je n'approuve pas toutes ses initiatives, loin de là. Pourtant, personne d'autre ne nous conduira à la victoire. Pour triompher, nous devons le suivre. N'en conclus pas qu'il nous est interdit de le conseiller, voire de l'influencer. Bien au contraire ! Au bout du compte, cependant, il reste le seul sorcier de guerre, et il est né pour livrer cette bataille-là. Selon Nathan, les prophéties parlent d'un lieu appelé le Grand Vide. Au bout de cette Fourche, il n'y a aucune place pour la magie, et plus aucune prédiction la concernant. Comprends-tu ce que ça signifie ? Si l'histoire prend ce chemin, elle basculera dans l'inconnu sans l'aide de la magie. Le but de Jagang est de nous pousser dans ce gouffre… »

Ne sachant que dire, Verna attendit la suite, qui tarda un peu, comme si le Prophète et la Dame Abbesse se concertaient.

« Garde toujours cela à l'esprit, écrivit enfin Annalina, *quoi qu'il arrive, tu devras rester fidèle à Richard. Tu peux lui parler, le conseiller, le contredire, même, mais jamais le combattre. Cette loyauté interdira à Jagang de s'introduire dans ton esprit. Et s'il y réussit, par malheur ou parce que tu commets une erreur, tu seras perdue pour notre camp. »*

« Je comprends, répondit Verna d'une écriture tremblante. *Que puis-je faire d'autre pour contribuer à notre victoire ? »*

« Pour l'instant, remplis la mission que je t'ai confiée. Ne perds pas de

temps, surtout. La guerre déferle sur nous comme un ouragan. On raconte même que des mriswiths rôdent en Aydindril. »

Verna écarquilla les yeux, stupéfaite par cette nouvelle.

— Créateur bien-aimé, dit-elle à voix haute, donne de la force et du courage à Richard !

Chapitre 31

Éblouie par la lumière, Verna battit des paupières. Le soleil venait de se lever, et il faisait frisquet.

Abandonnant le fauteuil, la Dame Abbesse par intérim s'étira en bâillant. Après avoir correspondu avec Anna jusqu'aux petites heures de l'aube, trop fatiguée pour gagner sa chambre, elle s'était endormie comme une masse dans le sanctuaire.

Suite à l'étonnante nouvelle, au sujet des mriswiths, les deux femmes avaient un peu discuté « boutique ».

Anna avait répondu à des dizaines de questions concernant l'administration du palais, son organisation et la manière de gérer les conseillères, les administratrices et les autres sœurs.

Les réponses de son aînée avaient ouvert les yeux à Verna.

Elle n'avait jamais mesuré à quel point la politique influençait la vie du Palais des Prophètes. La puissance d'une Dame Abbesse tenait à deux choses : son aptitude à contracter les bonnes alliances, et l'art de distribuer les postes et les honneurs pour mieux contrôler ses opposantes. Divisées en factions, responsables de leur petit territoire et dotées d'une liberté d'action très étendue dans de minuscules domaines, les sœurs les plus influentes ne songeaient plus à s'unir pour comploter contre la Dame Abbesse. La dernière étape consistait à répartir équitablement les informations entre les divers groupes, afin qu'ils soient de la même force. En respectant cet équilibre – et en usant aussi de la *rétention* de données, lorsque ça s'imposait – la Dame Abbesse, qui demeurait le pivot du palais, définissait des objectifs et poussait ses subordonnées à les atteindre.

Bien que les sœurs ne puissent pas renverser une Dame Abbesse, sauf en cas de trahison avérée, leur pouvoir de nuisance restait élevé si on les laissait s'adonner à des luttes d'influence et à des querelles mesquines. Entre autres missions, la Dame Abbesse devait canaliser toutes ces énergies vers des buts dignes d'intérêt.

Tout compte fait, diriger le palais au nom du Créateur était plus un exercice de psychologie qu'une affaire d'autorité et de répartition des tâches. Jusqu'à ces derniers temps, Verna n'avait jamais envisagé le problème sous cet angle. Pour elle, les Sœurs de la Lumière, une grande famille, travaillaient avec enthousiasme au service du Créateur et se réjouissaient d'être sous la bienveillante tutelle de la plus sage de leurs collègues. Cette description idéale n'était pas fausse, à un détail près : cette harmonie tenait à l'habileté d'Annalina, qui savait

admirablement bien stimuler ses troupes.

Après leur conversation épistolaire, Verna se sentait moins que jamais à la hauteur de sa mission. Mais avec le temps, pensait-elle à présent, elle y ferait face de mieux en mieux. Une confiance toute nouvelle qu'elle devait à Anna…

Annalina savait une incroyable foule de choses sur les affaires les plus triviales du palais. Pas étonnant que le poste, avec elle, ait eu des allures de sinécure. Fine politique et femme de cœur, elle était une jongleuse de génie capable de faire tourner une dizaine de balles dans les airs tout en tapotant gentiment la tête d'une novice.

Verna se frotta les yeux. Elle n'avait presque pas dormi, mais le repos serait pour plus tard. Une tâche de la plus haute importance l'attendait…

Elle glissa dans sa ceinture le livre aux pages redevenues immaculées et se dirigea vers son bureau. Passant devant le petit étang, elle s'accroupit et s'aspergea le visage d'eau.

Deux colverts approchèrent, curieux de découvrir ce qu'elle faisait sur leur territoire. Ils lui tournèrent autour un moment, puis entreprirent de se lisser les ailes, ravis de voir qu'elle n'avait aucune mauvaise intention à leur égard.

Savourant l'air frais et pur, Verna contempla un moment le ciel rose caractéristique de l'aube. Malgré son inquiétude, elle était pleine d'un optimisme qui l'étonna elle-même. Comme le paysage environnant, elle aurait juré que son esprit était caressé par les rayons glorieux d'un fantastique soleil.

En se secouant les mains, elle se demanda pour la centième fois comment procéder pour démasquer les Sœurs de l'Obscurité. La confiance d'Annalina, aussi flatteuse fût-elle, ne garantissait en rien qu'elle réussirait. Et malgré tout le talent de la Dame Abbesse, il ne suffisait pas qu'elle donne un ordre pour qu'il soit facile à exécuter.

Verna soupira, embrassa sa bague et implora le Créateur de lui envoyer une illumination.

Elle brûlait d'envie d'aller annoncer à Warren la miraculeuse « résurrection » d'Annalina et de Nathan. Hélas, elle devrait aussi lui dire de quitter le palais, et il risquait de très mal le prendre. Là encore, comment procéder ? Pouvait-elle lui trouver une cachette pas trop distante et lui rendre visite de temps en temps, histoire de se sentir moins seule ?

En entrant dans son bureau, la Dame Abbesse sourit à la montagne à demi écroulée de mémos qui attendaient de la torturer… sans savoir que ce temps-là était révolu. Laissant la porte du jardin ouverte pour renouveler un peu l'air, elle entreprit de classer les documents. Quand elle eut obtenu une série de petites piles impeccables, elle aperçut

pour la première fois quelques pouces carrés du plateau de table en noyer.

Elle venait de finir lorsque la porte communicante grinça, signalant l'arrivée de Phoebe et de Dulcinia – les bras chargés d'une nouvelle cargaison de mémos, bien évidemment.

— Bonjour ! lança Verna aux deux sœurs stupéfaites de la trouver là de si bon matin.

— Veuillez nous pardonner, Dame Abbesse, dit Dulcinia, de plus en plus troublée quand elle aperçut les piles de mémos. Nous ne pensions pas vous trouver ici. Désolées de vous avoir dérangée. Si vous voulez vous remettre au travail, nous vous laisserons après avoir posé ces rapports sur votre bureau.

— Très bonne idée, ma sœur ! Leoma et Philippa seront très contentes que vous les ayez apportés.

— Que voulez-vous dire, Dame Abbesse ? demanda Phoebe, de la stupeur sur son visage joufflu.

— Tu as très bien compris, mon amie… Mes conseillères tiennent à ce que le palais tourne aussi rond qu'une roue de chariot bien graissée. Elles s'inquiètent au sujet de ce travail.

— Ce travail ? répéta Dulcinia, le front plissé.

— Les rapports, précisa Verna, comme si c'était évident. Je suis sûre qu'elles refuseraient de confier des responsabilités pareilles à deux débutantes. Mais si vous faites vos preuves, il est possible, dans un siècle ou deux, que je décide de vous donner de l'avancement. Si Leoma et Philippa sont d'accord, bien entendu…

— Que vous a dit Philippa, Dame Abbesse ? demanda Dulcinia, de plus en plus sombre. Quelles lacunes me trouve-t-elle ?

— Ne vous méprenez pas, ma sœur. Mes excellentes conseillères ne vous ont nullement critiquées. Au contraire, elles ne tarissent pas d'éloges à votre sujet. Mais elles ont insisté sur l'importance des mémos, et m'ont adjurée de les traiter en personne. Lorsque Phoebe et vous serez prêtes à prendre le relais, je suis sûre qu'elles m'en informeront.

— Le relais de quoi ? demanda Phoebe, dont les aptitudes intellectuelles ne semblaient pas s'être développées pendant la nuit.

Verna désigna les piles de documents.

— En principe, ce sont les administratrices qui lisent les mémos et prennent les décisions. La Dame Abbesse, toujours en théorie, se contente de vérifier de temps en temps les compétences de ses assistantes. Mes conseillères m'ayant priée de tout faire moi-même, j'ai supposé qu'elles vous jugeaient… Vous comprenez ce que je veux dire ? Mais n'y voyez surtout aucune malveillance, puisqu'elles ne cessent pas de vous complimenter. Cela dit, sur ce sujet, elles ont fait montre d'une insistance qui m'étonne un peu…

— Dame Abbesse, s'indigna Dulcinia, nous lisons ces mémos avant vous, pour vérifier qu'il n'y a pas d'erreur ou d'omission. Personne ne les connaît mieux que nous ! Le Créateur me soit témoin que j'en rêve chaque nuit ! Dès que quelque chose cloche, nous vous le signalons. Et qui attire votre attention sur les comptes incohérents ? Ces deux-là n'ont aucun droit de vous dire ce que vous devez faire ou non !

Verna approcha d'une étagère et fit mine de chercher activement un ouvrage.

— Je suis sûre qu'elles pensent à l'intérêt du palais, ma sœur. Vous débutez à ce poste, après tout. N'allez pas chercher de la malveillance là où il n'y en a pas.

— J'ai le même âge que Philippa ! Pourquoi en saurait-elle plus long que moi ?

— Elle ne vous a jamais critiquée, je le répète, fit Verna en jetant un rapide coup d'œil derrière son épaule.

— Mais elle vous a fermement conseillé de lire les mémos.

— Eh bien, oui, mais…

— Elle se trompe ! Et Leoma aussi !

— Vraiment ? lança Verna en se détournant de son étagère.

— Bien entendu ! (Dulcinia consulta Phoebe du regard.) Nous pouvons classer, évaluer et annoter en une ou deux semaines tous les mémos qui encombrent ce bureau. Qu'en pensez-vous, sœur Phoebe ?

— Une semaine suffira amplement ! En matière de mémos, personne ne nous arrive à la cheville. (La pauvre Phoebe s'empourpra, consciente qu'elle venait de faire une gaffe.) À part vous, bien entendu, Dame Abbesse.

— Vous parlez sérieusement ? demanda Verna, ravie de sentir deux gentils petits poissons frétiller au bout de sa ligne. C'est une lourde responsabilité. J'hésite à la confier à des débutantes, aussi douées soient-elles. Vous pensez être assez bien formées ?

— Et comment ! affirma Dulcinia. (Elle approcha du bureau et s'empara d'un gros classeur.) Nous allons commencer par ça. Quand nous aurons fini, venez contrôler notre travail, et vous constaterez que vous auriez pris les mêmes décisions que nous. Phoebe et moi, on sait ce qu'on fait ! Vous verrez, Dame Abbesse… Et j'en connais deux qui en resteront bouche bée !

— Si vous vous pensez prêtes, je veux bien vous donner une chance. Après tout, vous êtes mes administratrices.

— Et vous ne regretterez pas de nous avoir nommées ! (Du menton, Dulcinia désigna le bureau.) Phoebe, prends de quoi travailler !

La vieille amie de Verna obéit.

— Je suis sûre, dit-elle, que la Dame Abbesse a mieux à faire que parapher des mémos à longueur de journée.

— Mes sœurs, conclut Verna, je vous ai choisies parce que j'appréciais vos compétences. Faites vos preuves, puisque vous y tenez tant ! Quand on y réfléchit, les administratrices occupent des postes vitaux pour le bon fonctionnement du palais.

— Et pour la tranquillité d'esprit de la Dame Abbesse ! ajouta Dulcinia. Vous mesurerez vite notre valeur, et vos conseillères aussi !

— Votre ardeur à la tâche m'impressionne, mes sœurs. À présent, j'ai du pain sur la planche. À force de parapher, je n'ai pas eu une seconde pour contrôler le travail de mes estimées conseillères. Il serait temps que je m'y mette, non ?

— Ce serait très sage, oui, lâcha Dulcinia en sortant du bureau sur les talons de Phoebe.

Verna soupira de soulagement dès que la porte se fut refermée sur ses assistantes. En avoir fini avec les mémos lui redonnait un cœur de vingt ans ! Elle devait une sacrée chandelle à Annalina !

S'avisant qu'elle souriait, elle se composa une expression plus adaptée à sa position.

Warren ne répondit pas quand Verna frappa à sa porte. Se risquant à jeter un coup d'œil dans la chambre, elle découvrit que le lit n'avait pas été défait.

Pas étonnant, puisqu'elle avait ordonné au pauvre garçon de travailler jour et nuit dans les catacombes. Pour gagner du temps, il avait sûrement décidé de dormir sur place.

Honteuse, la Dame Abbesse se souvint qu'elle avait malmené le futur Prophète, après leur entretien avec le fossoyeur. Pour être franche, elle s'était défoulée sur Warren, et c'était inexcusable.

Soucieuse de discrétion, elle ne demanda pas qu'on évacue les catacombes et se mit en chemin sans escorte. Sous prétexte d'effectuer une visite de routine, il serait plus simple – et plus sûr – de souffler au passage à son ami qu'elle voulait le voir dans leur coin secret, près de la rivière. Ce qu'elle avait à lui révéler était bien trop dangereux pour être dit dans l'enceinte du palais, y compris au fond des catacombes.

Warren aurait peut-être une idée au sujet des Sœurs de l'Obscurité, qu'il lui restait toujours à démasquer. L'intelligence de cet homme ne cessait de la surprendre. Et voilà qu'elle allait devoir s'en séparer ! Et le plus vite possible, malheureusement !

S'il restait assez longtemps absent, pensa-t-elle, lui reviendrait-il avec quelques rides ? Ce serait une maigre consolation, mais il fallait faire flèche de tout bois…

Le ventre arrondi par sa grossesse, sœur Becky donnait à des novices un cours magistral sur la complication des prophéties. Devant des jeunes femmes déjà avancées dans leurs études, elle insistait sur le danger que représentaient les fausses prophéties issues de Fourches

intervenues dans le passé. Quand un événement prédit dans une prophétie avait eu lieu, la Fourche éventuelle était en quelque sorte résolue par la réalité. Si une branche était confirmée par les faits, l'autre devenait automatiquement caduque.

Hélas, une multitude d'autres prédictions dérivaient des *deux* branches, la plupart antérieures à l'événement qui permettait d'y voir clair. Celles qui étaient liées à la mauvaise branche, en toute logique, entraient aussi dans la catégorie des fausses prédictions. Mais comment le savoir sans remonter une arborescence d'autant plus compliquée que l'origine du schisme était éloignée dans le temps ? À cause de cette difficulté, les catacombes regorgeaient de ce qu'on appelait, assez joliment, du « bois mort ».

Verna suivit le cours un moment, particulièrement attentive quand les novices posèrent des questions. Découvrir à quel point la tâche qui les attendait était ardue devait les remplir de frustration. Pour un esprit jeune, accepter que certaines questions n'aient pas de réponse était une véritable torture…

Et d'après Warren, même les sœurs les plus aguerries surestimaient leur compréhension des prophéties…

Les interpréter était en réalité le travail de sorciers nés avec un don très particulier. Depuis des millénaires, Nathan était le seul membre de sa confrérie qui fût capable d'en *délivrer*. Un talent qui lui permettait aussi de les comprendre mieux que n'importe quelle sœur, à part peut-être Annalina. Et Warren semblait à même de prendre la relève du vieux Prophète…

Alors que Becky se lançait dans un grand exposé sur la manière de préciser les liens en utilisant les événements clés et la chronologie, Verna se dirigea vers les salles du fond où Warren avait l'habitude de travailler. Toutes étaient vides, leurs grimoires proprement rangés sur les étagères.

Verna ignorait où elle pourrait continuer ses recherches. Jusque-là, elle n'avait jamais eu de mal à trouver son ami, parce qu'il était *toujours* dans les catacombes…

Prenant le chemin de la sortie, Verna aperçut sœur Leoma, qui avançait à sa rencontre. Un sourire sur les lèvres, la conseillère aux longs cheveux blancs tenus par un ruban doré s'inclina respectueusement devant sa supérieure.

Sous sa jovialité apparente, Verna capta une inquiétude qui n'augurait rien de bon.

— Bonjour, Dame Abbesse. Puisse le Créateur bénir cette nouvelle journée.

— Merci, ma sœur… Voilà un jour qui s'annonce magnifique. Comment avancent les novices ?

Leoma jeta un coup d'œil aux tables qu'occupaient les jeunes

femmes, immergées dans leur concentration.

— Elles deviendront de très bonnes Sœurs de la Lumière. J'ai suivi le cours, et toutes sont très attentives. (Sans regarder Verna, Leoma se racla la gorge et osa entrer dans le vif du sujet :) Vous désiriez voir Warren ?

— Oui. J'aimerais qu'il vérifie quelques petites choses pour moi. Vous l'avez aperçu ?

— Verna, j'ai bien peur qu'il ne soit pas là.

— C'est ce que j'avais conclu… Où puis-je le trouver, d'après vous ?

— Il est parti, Dame Abbesse…

— Parti ? Que voulez-vous dire ?

Le regard de Leoma se perdit dans les ombres, au milieu des étagères.

— Il a quitté le palais. Pour de bon.

— Pardon ? Leoma, vous faites sûrement erreur. Peut-être que…

— Verna, il est venu me voir, il y a deux nuits, pour m'annoncer son départ.

— Pourquoi vous ? En toute logique, il aurait d'abord dû informer la Dame Abbesse.

— Verna, je suis désolée de devoir vous dire ça, mais après votre dispute, il a jugé préférable de ne pas rester au palais. Au moins pendant un temps… Ce soir-là, il m'a fait promettre de ne pas vous avertir avant deux jours. Histoire que vous ne lui couriez pas après.

— Il a osé dire ça ? grogna Verna, les poings serrés. De quel droit… (Elle s'interrompit, bouleversée, et tenta de comprendre ce qui lui arrivait. Tout ça pour quelques mots qu'elle avait regrettés dix secondes après les avoir prononcés ?) A-t-il dit quand il reviendrait ? Nous avons besoin de lui, Leoma. Il connaît les grimoires sur le bout des ongles. Quelqu'un d'aussi important ne peut pas s'en aller sur un coup de tête !

— Pourtant, c'est ce qu'il a fait. Quant à son retour, il n'a pas précisé de date. À mon avis, il n'est pas sûr de vouloir revenir. Partir lui a semblé la meilleure solution, et il a affirmé que vous en arriveriez aussi à cette conclusion.

— A-t-il dit autre chose ?

— Pas un mot de plus…

— Et vous n'avez pas tenté de le retenir ?

— Verna, vous avez libéré Warren de son Rada'Han. Sans collier, il est impossible d'empêcher un sorcier d'aller et venir à sa guise. C'est un homme libre. Le choix lui appartenait, et nous n'avions rien à dire.

Glacée de terreur, Verna dut reconnaître que Leoma avait raison. Warren n'ayant plus son collier, comment espérer qu'il reste près d'elle après une telle humiliation ? Quand on traitait un ami comme

un larbin, voilà ce qu'on récoltait. Warren n'était plus un gamin, mais un homme. Plus personne ne pouvait lui donner des ordres.

Et il était parti…

— Merci de m'en avoir parlé, Leoma, parvint à dire la Dame Abbesse malgré sa gorge serrée.

La sœur posa une main compatissante sur l'épaule de sa supérieure. Puis elle s'éloigna, sans doute pour continuer à suivre le cours magistral de Becky.

Warren était parti !

La logique laissait craindre que les Sœurs de l'Obscurité se soient emparées de lui. Mais dans son cœur, Verna avait conscience d'être la seule responsable de ce désastre.

Elle entra dans une des petites salles, attendit que la porte se referme et se laissa tomber sur un fauteuil.

La tête sur les bras, elle éclata en sanglots, prenant soudain la pleine mesure de tout ce que Warren représentait pour elle.

Chapitre 32

Éjectée du chariot, Kahlan fit un roulé-boulé dans la neige, se releva en souplesse et, inquiète d'entendre crier, remonta péniblement jusqu'au véhicule. Autour d'elle, des rochers dévalaient la pente, percutant au passage les branches et les troncs des pins vénérables qui bordaient l'étroite piste de montagne.

La Mère Inquisitrice s'adossa au flanc du chariot pour l'empêcher de continuer à glisser.

— Aidez-moi ! cria-t-elle aux hommes qui accouraient déjà.

Quelques secondes après, ils se plaquèrent contre le véhicule, soulageant la jeune femme de son poids.

Le blessé hurla de plus belle.

— Attendez, attendez ! (On eût dit qu'on était en train de l'égorger.) Maintenez le chariot, mais ne le soulevez surtout pas !

Les six jeunes soldats bandèrent leurs muscles pour conserver le véhicule dans sa position. Mais les rochers accumulés dessus ne leur facilitaient pas la tâche.

— Orsk ! cria Kahlan.

— Oui, maîtresse ?

L'Inquisitrice tourna la tête et plissa les yeux. Dans la pénombre, elle eut du mal à distinguer la silhouette massive du soldat d'haran borgne qui la suivait partout comme son ombre.

— Orsk, aide-les à tenir le chariot. Surtout, n'essaye pas de le soulever davantage.

Alors que le D'Haran posait ses énormes battoirs sur le montant inférieur du véhicule, Kahlan jeta un coup d'œil à la piste obscure, derrière elle.

— Zedd ! Que quelqu'un aille chercher Zedd ! Vite !

Écartant ses longs cheveux de ses yeux, l'Inquisitrice s'agenouilla près du jeune homme coincé sous le moyeu d'une roue. Il faisait trop sombre pour évaluer la gravité de sa blessure, mais à l'entendre gémir, il semblait rudement touché.

Pourquoi avait-il crié comme ça quand ses sauveteurs avaient voulu le soulager du poids qui lui compressait la poitrine ?

— Courage, Stephens, dit-elle en prenant les mains du pauvre garçon. De l'aide arrivera bientôt.

Kahlan grimaça lorsque le blessé lui serra une main de toutes ses forces. Il s'accrochait à elle comme s'il s'était retenu à une souche, au bord d'un gouffre mortel. Malgré la douleur, l'Inquisitrice se jura de

ne pas lui retirer le réconfort de ses doigts, même s'il devait les lui broyer.

— Ma reine… excusez-moi de… vous ralentir.

— C'était un accident, et tu n'y es pour rien. (Sentant que ses pieds glissaient dans la neige, Kahlan changea de position.) Ne t'agite pas, Stephens…

Le garçon se calmant un peu quand elle chassa de gros flocons de son front, elle posa sa main libre sur une de ses joues, déjà glacée.

— Stephens, essaye de ne pas bouger. Tes camarades ne lâcheront pas le chariot ! Nous te sortirons de là dans quelques minutes, et le sorcier s'occupera de toi. Encore un peu de patience, et tu seras en pleine forme !

Sous sa paume, elle sentit le soldat hocher doucement la tête. Personne n'ayant de torche, la chiche lumière de la lune ne suffisait pas à voir quel était le problème. En tout cas, soulever le chariot augmentait la souffrance du pauvre Stephens…

Un cheval arriva au galop et s'arrêta net dans la neige. Une silhouette noire sauta immédiatement à terre, une flamme de poing invoquée en un éclair illuminant son visage osseux et sa crinière blanche en bataille.

— Zedd, vite !

Quand le sorcier se pencha sur le blessé, éclairant la scène, Kahlan comprit enfin ce qui se passait. Et elle en eut l'estomac retourné.

— Le chariot a percuté l'étai d'un des poteaux qui empêchent la paroi rocheuse de s'ébouler, expliqua-t-elle à Zedd.

Dans un tournant de la piste étroite et dangereuse, le cocher avait vu trop tard l'étai, à demi enseveli sous la neige. Probablement pourrie, la pièce de bois n'avait pas résisté au choc. Le poteau qu'elle soutenait, en basculant en arrière, avait libéré une pluie de pierres sur le véhicule.

Percutée par un rocher, la jante d'acier d'une roue arrière, coincée dans une ornière glacée, avait éclaté, et les rayons de bois s'étaient brisés net. Stephens, qui marchait près du chariot, s'était retrouvé coincé sous la roue.

Un des rayons lui avait traversé la poitrine. Dès qu'on soulevait le véhicule, le pieu de bois lui fouaillait les chairs, menaçant de lui déchirer le torse.

— Je suis désolé, Kahlan…, souffla Zedd.

— Que voulez-vous dire ? Il faut…

L'Inquisitrice se tut. Même si sa main lui faisait toujours mal, la pression s'était relâchée. Baissant les yeux, Kahlan vit que le masque de la mort voilait à présent les traits de Stephens. Désormais, il était entre les mains des esprits du bien.

Le linceul de la mort pesait en permanence sur les épaules de

l'Inquisitrice. La nuit, le contact glacé de la Faucheuse envahissait ses songes.

Kahlan se frotta le visage pour en chasser la sensation de picotement qui ne la quittait jamais, comme si une mèche rebelle taquinait en permanence sa peau. Mais il n'y avait rien à balayer du bout des doigts. Ce qui la harcelait ainsi, c'était le contact omniprésent de la magie – et plus précisément du sort de mort lancé par Zedd.

Le vieil homme se leva et laissa flotter sa flamme de poing jusqu'à la torche éteinte que tenait un soldat. Quand elle se fut embrasée, le sorcier tendit une main vers le chariot et, de l'autre, fit signe aux soldats de s'écarter. Ils obéirent, restant à côté du véhicule au cas où il menacerait de basculer dans le vide.

Zedd tourna sa paume vers le ciel et leva lentement le bras. Lui obéissant docilement, le chariot se souleva et lévita de quelques pieds.

— Sortez ce malheureux de là ! ordonna le sorcier d'une voix sinistre.

Deux soldats prirent Stephens par les épaules et le dégagèrent. Quand ce fut fini, Zedd tourna sa main dans l'autre sens, autorisant le chariot à reposer de nouveau sur la neige.

Un homme courut s'agenouiller aux pieds de Kahlan.

— C'est ma faute ! cria-t-il, désespéré. Majesté, pardonnez-moi ! Par les esprits du bien, j'ai tué ce pauvre garçon !

Kahlan saisit le cocher par le col de son manteau et le força à se relever.

— Si quelqu'un est coupable, c'est moi ! J'ai eu tort d'insister pour que nous voyagions de nuit. J'aurais dû… Non, tu n'y es pour rien, mon ami. C'était un accident…

L'Inquisitrice se détourna et ferma les yeux, les oreilles encore pleines des cris de Stephens. Comme d'habitude, la colonne n'avait pas utilisé de torches pour ne pas attirer l'attention d'éventuels guetteurs ennemis. Même si rien ne prouvait qu'on les poursuivait, les excès de confiance conduisaient toujours à des catastrophes. En temps de guerre, la prudence primait.

— Enterrez-le du mieux que vous pouvez, dit Kahlan aux jeunes soldats.

Creuser le sol gelé étant impossible, il faudrait improviser un cairn avec les pierres de l'éboulis. L'âme de Stephens déjà en sécurité auprès des esprits du bien, son corps avait cessé de souffrir. Ce n'était pas une raison pour l'abandonner comme une vulgaire carcasse…

Zedd demanda aux officiers de faire dégager la piste. Puis il partit avec les soldats, en quête d'un endroit où donner une sépulture décente à leur camarade.

Se souvenant soudain de Cyrilla, Kahlan remonta dans le chariot où sa demi-sœur, enveloppée de plusieurs couvertures, reposait au milieu d'un fatras d'équipement. Un bien étrange nid pour une souveraine déchue…

Le gros des rochers avait percuté l'arrière du chariot. Protégée des plus petites pierres par les caisses de matériel et les couvertures, Cyrilla était indemne.

Miraculeusement, à part Stephens, personne n'avait péri dans l'accident. Pourtant, les tonnes de rochers, avec de la malchance, auraient pu faire un massacre.

Ils avaient installé Cyrilla dans le chariot, pas dans le coche, afin de pouvoir l'étendre confortablement. Toujours inconsciente, la jeune femme n'aurait sans doute pas senti la différence, mais cela ne comptait pas aux yeux de Kahlan. Le chariot étant sans doute fichu, sa demi-sœur devrait finir le voyage dans le coche. Par bonheur, ils étaient presque arrivés…

Dehors, les hommes avaient commencé à déblayer la piste et à réparer le mur anti-éboulis. Bientôt, la colonne pourrait repartir.

Soulagée de découvrir que Cyrilla n'avait rien, Kahlan se félicita aussi qu'elle n'ait pas repris connaissance. Après le drame qu'ils venaient de vivre, il n'aurait plus manqué que ses hurlements de terreur ! Les soldats avaient du travail, et rien ne devait les déconcentrer.

Kahlan avait pris place dans le chariot, au cas où sa demi-sœur se serait réveillée. Après ce qu'elle avait subi en Aydindril, dans une oubliette puante, la malheureuse paniquait dès qu'elle apercevait un homme. Sans Kahlan, Adie ou Jebra pour l'apaiser, elle cédait à des crises de démence de plus en plus violentes.

Lors de ses rares moments de lucidité, Cyrilla obligeait Kahlan à lui promettre de nouveau qu'elle accepterait la couronne de Galea. Consciente d'être hors d'état de l'aider, la jeune reine s'inquiétait pour son peuple. Que ferait-il avec une demi-folle à sa tête ? Un changement s'imposait, et la Mère Inquisitrice, à contrecœur, avait accepté de monter sur le trône.

Son demi-frère, le prince Harold, ne voulait pas entendre parler de sceptre et de couronne. Comme leur père à tous trois, le roi Wyborn, il était un guerrier et entendait le rester.

Après la naissance de Cyrilla et d'Harold, la mère de Kahlan avait choisi Wyborn pour compagnon. Fruit de leur union, Kahlan était venue au monde avec un don pour la magie des Inquisitrices. Un héritage bien plus important, et pesant, qu'une banale filiation royale.

— Comment va-t-elle ? demanda Zedd en sautant dans le chariot.

L'air soucieux, il arracha un fil qui dépassait de sa tunique.

— Aucun changement… Par bonheur, elle n'a pas été blessée dans

l'accident.

Le sorcier se pencha et posa les mains sur les tempes de Cyrilla.

— Son corps n'a rien, mais son esprit est toujours dominé par la maladie. (Il se releva et secoua tristement la tête.) Je regrette que le don soit incapable de guérir les affections de l'âme.

Kahlan sourit de la frustration du vieil homme.

— Réjouissez-vous, au contraire ! Si vous pouviez traiter ces maux-là, vous n'auriez plus une minute à vous pour manger.

Alors que Zedd ricanait bêtement, Kahlan regarda les hommes rassemblés autour du chariot. Apercevant le capitaine Ryan, elle lui fit signe d'approcher.

— Oui, ma reine ?

— À quelle distance sommes-nous d'Ebinissia ?

— Il nous reste entre quatre et six heures de voyage, Majesté.

— Ce n'est pas le genre d'endroit où on a envie d'arriver en pleine nuit, marmonna Zedd.

Kahlan comprit ce qu'il voulait dire et l'approuva. Pour reconquérir la capitale de Galea, ils auraient beaucoup à faire, la priorité étant de s'occuper des milliers de cadavres qui gisaient dans ses rues et ses bâtiments. Après un si long voyage, il aurait fallu être fou pour entrer en pleine nuit dans une ville fantôme.

Kahlan aurait donné cher pour ne pas revoir ce charnier. Hélas, c'était une cachette idéale, car personne n'aurait l'idée de les y chercher. À partir de ce bastion, ils travailleraient à la réunification des Contrées du Milieu.

— Capitaine, demanda l'Inquisitrice, vous pensez qu'il y a dans les environs un endroit où camper pour la nuit ?

— Selon les éclaireurs, des hauts plateaux s'étendent devant nous, pas très loin. On y trouve une petite vallée, avec une ferme abandonnée où dame Cyrilla pourra se reposer confortablement.

Kahlan repoussa une mèche rebelle, puis la cala derrière son oreille. Désormais, Cyrilla n'avait plus droit au titre de « reine », comme le capitaine venait d'en faire la démonstration. Kahlan la remplaçait, et Harold s'était arrangé pour que tout le monde le sache.

— Voilà qui me paraît très bien, Ryan. Ordonnez aux hommes de sécuriser le périmètre, puis de dresser le camp. Postez des sentinelles partout. Si les pentes environnantes sont désertes, et la vallée assez encaissée pour ne pas être visible de loin, les soldats auront le droit de faire du feu. Mais je ne veux pas de flambées spectaculaires, seulement de petits foyers. C'est compris ?

Le capitaine sourit et se tapa du poing sur le cœur en guise de salut. Ces feux seraient un luxe délectable, et manger chaud ferait beaucoup de bien aux hommes. Après une marche forcée, ils l'avaient bien mérité.

Demain, ils seraient de retour chez eux, où les attendait un pénible travail de fossoyeurs. Puis il s'agirait de rendre à Ebinissia sa gloire passée. Kahlan ne pouvait pas laisser l'Ordre Impérial sur une telle victoire. La cité renaîtrait de ses cendres, réintégrerait le giron des Contrées et vengerait ses morts.

— On s'est occupé de Stephens ? demanda l'Inquisitrice.

— Zedd nous a aidés à trouver un endroit, et mes gars se chargent de l'inhumation. Pauvre Stephens ! Il a survécu à tous nos engagements contre l'Ordre Impérial. Sur cinq mille frères d'armes, il en a vu périr quatre mille au combat. Et voilà qu'il finit dans un stupide accident ! Bon sang, je sais qu'il aurait aimé tomber en défendant les Contrées du Milieu !

— C'est bien ainsi qu'il est mort, affirma Kahlan. La guerre n'est pas finie, capitaine. Nous avons remporté une bataille importante, c'est tout. Tant que nous n'aurons pas écrasé l'Ordre Impérial, tous les hommes qui succomberont auront péri pour les Contrées. L'héroïsme ne se manifeste pas seulement sur le champ de bataille. Stephens est un héros, comme les autres braves que nous avons perdus.

— Les hommes seraient contents d'entendre ce discours, et il leur redonnerait du courage. Avant notre départ, pourriez-vous prononcer quelques mots sur la tombe de Stephens ? Mes gars seraient touchés de savoir qu'il manquera beaucoup à leur reine.

— Ce sera un honneur pour moi, capitaine, répondit Kahlan. Organisez la cérémonie à votre convenance.

Ryan s'éloigna. Dès qu'il fut hors de portée d'oreille, la Mère Inquisitrice se décomposa.

— Je n'aurais pas dû insister pour qu'on voyage de nuit…

Zedd approcha et tapota gentiment le dos de sa jeune amie.

— Les accidents arrivent même en plein jour, Kahlan. Si nous nous étions arrêtés plus tôt, celui-là se serait produit demain matin. Et on l'aurait mis sur le compte d'une trop courte nuit de sommeil. Tous ces drames tiennent à si peu de chose, mon enfant…

— Je me sens quand même coupable. Zedd, la fin de ce pauvre Stephens est tellement injuste !

Le sorcier eut un sourire sans joie.

— Le destin se soucie rarement de nous faire plaisir, mon enfant. Et il ne demande pas si nous sommes d'accord avec les mauvais tours qu'il nous joue.

Chapitre 33

S'il y avait des cadavres dans la ferme, Kahlan ne les vit pas, car les hommes s'étaient chargés de préparer les lieux avant son arrivée. Le feu qui brûlait dans la cheminée rudimentaire de la salle commune n'avait pas encore pu réchauffer l'atmosphère de l'habitation déserte.

Cyrilla avait été transportée dans une chambre où elle dormirait sur les vestiges d'un matelas bourré de paille. Une autre pièce, minuscule, contenait deux paillasses, sans doute réservées aux enfants.

Les débris d'objets personnels et d'ustensiles de cuisine qui gisaient un peu partout confirmèrent à Kahlan que les soudards de l'Ordre étaient passés par là alors qu'ils fondaient sur Ebinissia. Elle se demanda ce que les soldats avaient fait des dépouilles des fermiers. Si elle devait sortir pour satisfaire un besoin naturel, elle n'avait aucune envie de les découvrir par hasard.

Zedd balaya la salle du regard en se frottant le ventre.

— Le dîner sera prêt dans longtemps ? demanda-t-il d'une voix guillerette.

Il portait une longue tunique bordeaux aux manches noires. Trois rangées de fil d'argent en décoraient les poignets. Autour du cou et sur la poitrine, des broderies, en fil d'or, celles-là, ajoutaient au ridicule de la tenue. Pour couronner le tout, une ceinture en satin rouge fermée par une boucle d'or ceignait la taille du vieil homme, qui détestait le « costume de bouffon » que sa compagne l'avait – fort malicieusement – poussé à revêtir pour mieux se déguiser. Par bonheur, il avait « perdu » en chemin le chapeau à plume qui complétait cet invraisemblable accoutrement.

Faute d'avoir de quoi se changer, le pauvre Zedd devrait se faire une raison…

— Je ne sais pas, répondit Kahlan avec un petit sourire. Que nous mijoterez-vous ?

— Moi ? Il faut que je me mette aux fourneaux ? Eh bien, hum…

— Esprits du bien, lâcha Adie, debout sur le seuil de la salle, épargnez-nous l'épreuve de goûter la cuisine d'un homme !

Suivie par la pythie Jebra et le solide Ahern, le cocher récemment engagé par Zedd, Adie entra en clopinant dans la salle. Chandalen, l'Homme d'Adobe chargé par les siens d'accompagner et de protéger Kahlan, était parti après la nuit que la jeune femme avait passée avec Richard dans un étrange lieu entre les mondes. Sachant mieux que

personne ce que signifiait l'absence de ceux qu'on aimait, l'Inquisitrice aurait été mal placée pour le blâmer d'être allé retrouver son pays et sa famille.

Avec Zedd et Adie, l'« équipe » était presque au complet. Il ne manquait plus que Richard, qui ne tarderait pas à les rejoindre. En réalité, il lui faudrait encore des semaines, mais chaque seconde qui la rapprochait de leurs retrouvailles était pour Kahlan une petite victoire sur le destin qui les avait séparés.

— Mes os sont trop vieux pour supporter un temps pareil, marmonna la dame des ossements.

Kahlan saisit une chaise branlante et la tira près de la cheminée. Puis elle alla chercher Adie, la guida jusqu'à ce petit coin de paradis et l'aida à s'asseoir.

À l'inverse des vêtements habituels de Zedd, la robe ocre de magicienne d'Adie, très simple, avait survécu aux aléas du voyage. Le vieux sorcier jetait sans cesse des regards furieux à sa compagne, comme s'il jugeait suspect le miracle vestimentaire dont sa chère tunique n'avait pas bénéficié.

Adie refusait de s'étendre sur le sujet, se contentant de vanter les mérites de la superbe tenue de son ami. Kahlan pensait qu'elle le préférait vraiment sous sa nouvelle apparence. Et elle partageait cette opinion. Même s'il faisait moins « sorcier », ainsi vêtu, le vieil homme avait fière allure.

Une hérésie, selon Zedd, puisque les membres de sa confrérie étaient par principe d'une élégance inversement proportionnelle à leur position hiérarchique. Tout en haut de l'échelle – Premier Sorcier, rien que ça ! – il aurait dû porter une humble tunique, sans l'ombre d'un ornement.

— Merci, mon enfant, souffla Adie avant de se réchauffer les mains devant l'âtre.

— Orsk ! appela Kahlan.

Le colosse borgne accourut.

— Oui, maîtresse ? lança-t-il, attendant les ordres de l'Inquisitrice.

Pour lui, leur nature importait peu. L'essentiel était d'avoir une occasion de plaire à celle qui régnait désormais sur son âme.

— Il n'y a pas de casserole dans cette pièce. Tu peux aller nous chercher de quoi cuisiner ?

Orsk s'inclina et sortit en trombe, heureux que sa maîtresse lui ait confié cette mission de la plus haute importance.

Soldat d'haran rallié à l'Ordre Impérial, le colosse avait tenté de tuer Kahlan à la fin de la première attaque contre le camp des bouchers d'Ebinissia. Pour s'en tirer, elle avait dû le toucher avec son pouvoir et détruire à jamais son ancienne personnalité. Devenu l'ombre de Kahlan, et son plus loyal protecteur, le guerrier borgne lui

rappelait sans cesse qu'elle n'était pas une femme comme les autres, mais une Inquisitrice dotée d'un pouvoir terrifiant.

Quand Orsk était près d'elle – à savoir tout le temps – elle essayait d'oublier qu'il avait participé au massacre d'Ebinissia. Avait-il sur les mains le sang de femmes et d'enfants innocents ? Ce n'était guère douteux…

La Mère Inquisitrice avait juré qu'aucun des bouchers ne survivrait. De fait, Orsk était le seul encore en vie. Mais il n'avait plus aucun rapport avec le soudard qui combattait dans les rangs de l'Ordre…

À cause du sort de mort de Zedd, indispensable pour quitter Aydindril, très peu de gens savaient que Kahlan et la Mère Inquisitrice étaient une seule et même personne. En vérité, on pouvait compter ces privilégiés sur les doigts des deux mains : Zedd, évidemment, Adie, Jebra, Ahern, Chandalen, le prince Harold et le capitaine Ryan. Tous les autres pensaient que la Mère Inquisitrice avait péri sur l'échafaud.

Pour Orsk, Kahlan était sa « maîtresse », et il ne voulait rien savoir de plus.

Les soldats qu'elle avait conduits au combat la tenaient désormais pour leur reine. Comme cela ne changeait rien à leur loyauté, elle ne s'inquiétait pas qu'ils aient oublié sa véritable identité.

Quand Orsk eut rapporté un chaudron, Jebra et Kahlan y firent fondre de la neige. Puis elles jetèrent dans l'eau bouillante des haricots, du bacon, quelques racines comestibles et ajoutèrent une bonne cuillerée de mélasse.

Ronronnant comme un gros chat, Zedd les regarda cuisiner en se frottant les mains. Émue par son enthousiasme de vieux gamin, l'Inquisitrice fouilla dans son paquetage, y trouva un morceau de pain dur et le lui offrit. Ravi, le sorcier le grignota en regardant cuire les haricots.

Pendant que leur repas mijotait, Kahlan réchauffa le reste de soupe qu'ils avaient conservé dans une petite casserole et l'apporta à Cyrilla. À la pâle lumière d'une unique chandelle, elle s'assit au bord du lit miteux, passa un morceau de tissu humide sur le front de sa demi-sœur et se réjouit de la voir ouvrir les yeux.

Sa satisfaction ne dura pas longtemps. Paniquée, Cyrilla regarda autour d'elle comme si une bête fauve risquait à tout instant de jaillir des ombres pour se jeter sur elle.

— C'est moi, Kahlan, ta sœur… Tu ne risques rien, Cyrilla.

— Kahlan ? (Une main serrant la manche du manteau de fourrure de l'Inquisitrice, la reine martyre souffla :) Tu as promis. Il ne faut pas revenir sur ta parole.

— Ne t'inquiète pas. Je suis la reine de Galea, et je le resterai jusqu'à ce que tu reprennes ta couronne.

— Merci, Majesté…

— À présent, assieds-toi et mange un peu de soupe !

— Je n'ai pas faim…

— Si tu veux que je sois une reine, traite-moi comme telle. (Voyant l'air perplexe de Cyrilla, Kahlan sourit.) Mange ta soupe ! C'est un ordre de ta souveraine !

Cyrilla capitula devant cet argument. Mais, son repas étant fini, elle recommença à crier et à trembler.

Kahlan la serra contre elle jusqu'à ce qu'elle retombe dans son étrange torpeur. Après lui avoir tiré sa couverture jusqu'au menton, l'Inquisitrice se leva, l'embrassa sur le front et sortit.

Zedd avait déniché deux tonneaux, un banc, un tabouret d'étable et une deuxième chaise. Le prince Harold, le capitaine Ryan, Adie, Jebra, Ahern et Orsk dîneraient avec Kahlan et lui. Si près d'Ebinissia, il était temps qu'ils parlent de leur plan.

Ce petit monde se massa autour de la table pendant que Kahlan coupait du pain dur. Dès que Jebra eut servi à chacun une généreuse portion de haricots au bacon, elle s'assit sur le banc, à côté de Kahlan, et jeta pour la centième fois à Zedd un regard très bizarre.

Le prince Harold, un colosse aux longs cheveux noirs, ressemblait beaucoup au père de la Mère Inquisitrice. Le jour même, il était revenu avec ses hommes d'une expédition à Ebinissia.

— Qu'avez-vous vu ? lui demanda Kahlan.

— La ville est toujours dévastée… Apparemment, personne n'y est passé. Je crois que nous y serons en sécurité. Après la destruction de l'armée de l'Ordre…

— De *cette* armée de l'Ordre, corrigea Kahlan.

— Oui, de *cette* armée… À mon avis, nous ne risquerons rien dans la capitale. Nous n'avons pas beaucoup d'hommes, mais ce sont tous d'excellents soldats. Tant que l'ennemi ne chargera pas en masse, ils pourront contrôler les cols, et nous tiendrons la ville. (Harold désigna Zedd.) De plus, nous avons un sorcier dans nos rangs.

Occupé à se goinfrer, le vieil homme se contenta de grogner son assentiment.

Plus policé, le capitaine Ryan avala sa cuillerée de haricots avant de prendre la parole.

— Le prince a raison… Mes gars connaissent ces montagnes. Ils défendront la ville jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle armée de l'Ordre. D'ici là, nous aurons reçu des renforts, et nous filerons d'ici.

Avec une précision toute militaire, Harold plongea un bout de pain dans son assiette et y pêcha un morceau de bacon.

— Adie, quelles sont nos chances de recevoir du secours de Nicobarese ?

— Mon pays est en crise, répondit la dame des ossements. Quand

j'y étais avec Zedd, nous avons appris la mort du roi. Le Sang de la Déchirure veut s'emparer du pouvoir, mais ça ne plaît pas à tout le monde. Et surtout pas aux magiciennes. Si les fanatiques dirigent le pays, toutes finiront éventrées, pendues ou brûlées. Je suppose qu'elles soutiennent les factions de l'armée qui combattent le Sang de la Déchirure.

— S'il y a une guerre civile là-bas, intervint Zedd, la bouche miraculeusement vide, il est peu probable que des troupes volent au secours des Contrées du Milieu.

— Il a raison, soupira Adie.

— Mais certaines magiciennes nous épauleront peut-être, avança Kahlan.

— Peut-être…, répéta sombrement Adie.

— Harold, continua l'Inquisitrice, tu peux sûrement faire venir les troupes cantonnées un peu partout en Galea.

— Et je n'y manquerai pas ! Nous aurons au minimum soixante-dix mille soldats. Avec de la chance, peut-être cent mille ! Hélas, ils ne seront pas tous bien entraînés et armés. Il nous faudra du temps pour les former. Quand ce sera fait, Ebinissia redeviendra une ville puissante.

— Il y avait cent mille défenseurs ici, rappela Ryan, et ça n'a pas suffi.

— Exact. Mais ça ne sera qu'un début. Kahlan, tu nous rallieras d'autres royaumes, n'est-ce pas ?

— C'est notre seul espoir. Si nous voulons vaincre, tous devront lutter à nos côtés.

— Qu'en est-il de Sanderia ? demanda Ryan. Ces gens fabriquent les meilleures lances des Contrées.

— N'oublions pas Lifany, dit Harold. Ce peuple est doué pour l'armurerie, et il se sert à merveille de sa production !

— Sanderia dépend de Kelton, où ses moutons vont paître en été…, déclara Kahlan. Lifany achète son acier à Kelton et lui vend son grain. Enfin, Herjborgue a besoin de la laine de Sanderia. Tous ces royaumes suivront Kelton.

— Il y avait des Keltiens parmi les bouchers d'Ebinissia, rappela Harold.

— Des Galeiens aussi…, souffla Kahlan. Des assassins et des déserteurs de toutes les nationalités se sont joints aux soudards de l'Ordre. Ça ne veut pas dire que leurs dirigeants les imiteront. Le prince Fyren de Kelton s'était rallié à l'Ordre, mais il est mort, et personne ne sait ce que fera le nouveau pouvoir. Pour l'heure, nous ne sommes pas en guerre contre Kelton, qui reste un membre à part entière des Contrées. L'ennemi, c'est l'Ordre Impérial ! Pour vaincre,

nous devrons être unis. Kelton est le pivot de notre avenir, mes amis. Son choix influencera les autres royaumes. Il faut donc commencer par convaincre les Keltiens.

— Je parie qu'ils s'allieront à l'Ordre, dit Ahern. (Toutes les têtes se tournant vers lui, il haussa les épaules.) Je sais de quoi je parle, puisque c'est mon pays. Chez nous, le peuple suit aveuglément son souverain. Avec la disparition de Fyren, la duchesse Lumholtz héritera de la couronne. Son mari et elle ont toujours choisi le camp du plus fort, sans s'embarrasser de morale. En tout cas, c'est ce qu'on dit d'eux.

— C'est absurde ! s'exclama Harold. (De rage, il jeta sa cuiller sur la table.) Ne le prends pas mal, Ahern, mais je ne me suis jamais fié aux Keltiens. Pourtant, au fond de leur cœur, je suis sûr qu'ils se sentent des citoyens des Contrées ! Je les vois bien annexer en douce des territoires frontaliers, mais pas s'allier à un ennemi extérieur à notre alliance.

» Cyrilla et moi ne sommes pas toujours d'accord, loin de là ! Mais dans les moments de crise, nous nous serrons les coudes. Il en va de même avec les royaumes. Quand D'Hara a attaqué, au printemps dernier, nous avons combattu pour aider Kelton, malgré nos incessantes querelles. Si l'avenir des Contrées est en jeu, les Keltiens seront dans notre camp, quoi qu'en dise une reine récemment intronisée. (Harold ramassa sa cuiller et la braqua sur Ahern.) Qu'as-tu à m'objecter, l'ami ?

— Rien. Mais je n'en pense pas moins…

— Nous n'avons pas le temps de polémiquer, intervint Zedd, agacé par les regards noirs que se jetaient les deux hommes. En temps de guerre, on oublie les gamineries, messires ! Ahern, développe ton point de vue. Après tout, tu en sais plus long que nous sur ton pays.

— Eh bien… Le général en chef Baldwin, qui commande l'armée keltienne, ne s'opposera pas à la nouvelle reine. Idem pour ses assistants, les généraux Bradford, Cutter et Emerson. Avec mon métier, vous vous doutez que je ne les connais pas personnellement, mais partout où je suis passé, on raconte que ce sont des lèche-bottes. Vous voulez connaître la dernière plaisanterie en vogue à Kelton ? Si le monarque en titre jetait sa couronne par la fenêtre, et qu'elle tombe sur les andouillers d'un cerf, il ne faudrait pas un mois pour que tous les soldats broutent dans les champs.

— Tu crois vraiment que cette duchesse, une fois reine, rompra avec les Contrées et pactisera avec l'Ordre ? Tout ça pour un peu de pouvoir supplémentaire ?

— Je le crois, oui. Bien sûr, cette opinion n'engage que moi.

— Ahern a raison, intervint Kahlan. Je connais les époux Lumholtz. Ils n'ont ni foi ni loi. Fyren était un homme de bien

meilleure qualité, et l'Ordre est pourtant parvenu à le corrompre. Alors, avec ces deux-là, il n'y a pas d'illusions à se faire…

— Si Ahern et toi avez raison, nous avons d'ores et déjà perdu Kelton. Et la guerre à venir, par-dessus le marché !

— Nos chances de victoire sont minces, admit Adie. Nicobarese a des problèmes, Galea est affaibli, Kelton trahira les Contrées, et ses partenaires commerciaux suivront le mouvement. Quant aux autres pays…

— Assez ! dit Kahlan, prenant le ton calme et autoritaire qui réduisait toujours ses interlocuteurs au silence.

Elle se souvint de la devise de Richard, face aux situations critiques : « Pense à la solution, pas au problème. » En dressant la liste de toutes leurs raisons de perdre, ils ne risquaient pas d'imaginer une tactique gagnante…

— Arrêtez de m'expliquer pourquoi les Contrées se déliteront, assurant notre défaite. Nous savons qu'il y a des problèmes. Parlons plutôt des solutions.

— Bien dit, Mère Inquisitrice ! approuva Zedd. En cherchant, on trouve toujours des idées. Par exemple, n'oublions pas que beaucoup de petits royaumes resteront fidèles aux Contrées quoi qu'il arrive. Il faut réunir ici leurs représentants, et fonder un nouveau Conseil.

— Excellente initiative, approuva Kahlan. Ces pays sont moins puissants que Kelton, mais le nombre vaut parfois mieux que la force…

La jeune femme ouvrit son manteau de fourrure. Le feu avait réchauffé l'atmosphère, et la nourriture faisait le même effet à son ventre, mais l'inquiétude seule expliquait la sueur qui perlait à son front. Si elle avait pu attendre l'arrivée de Richard, il aurait débordé de suggestions, car il ne se laissait jamais ballotter par les événements. Mais il fallait agir au plus vite, et des semaines la séparaient de leurs retrouvailles.

Elle regarda ses compagnons, plongés dans leur réflexion, le front plissé.

— Eh bien, fit Adie en posant sa cuiller, je suis sûre que certaines magiciennes se joindront à nous. Ce sera une aide précieuse, vous pouvez me croire. Quelques-unes refuseront de combattre – une affaire de conviction –, mais il y a plusieurs façons de soutenir une cause, et elles les trouveront. Ces femmes ne voudront pas que le Sang de la Déchirure et l'Ordre Impérial annexent les Contrées. Connaissant les horreurs du passé, elles ne tiendront pas à les revivre.

— Enfin une bonne nouvelle ! se réjouit Kahlan. Adie, vous pensez pouvoir aller à Nicobarese et convaincre ces femmes de venir ici ? Avec quelques soldats de l'armée régulière, si possible ? Au fond, la guerre civile fait rage parce qu'une partie du peuple refuse de lâcher

les Contrées.

La dame des ossements riva ses yeux blancs sur l'Inquisitrice.

— Avec un enjeu aussi élevé, je suis prête à essayer, dit-elle.

— Merci, mon amie… Quelqu'un a une autre idée ?

— Celle de Zedd me paraît excellente ! lança Harold. J'enverrai des officiers dans certains petits royaumes, pour demander qu'on nous délègue des représentants. Galea a une très bonne réputation parmi ces peuples, et ils savent que les Contrées sont garantes de leur liberté. Nous obtiendrons de l'aide, j'en suis sûr…

— Si je rends une petite visite à la reine Lumholtz, fit Zedd avec un sourire rusé, elle s'apercevra que les Contrées ne sont pas totalement sans pouvoir… Parfois, un Premier Sorcier peut faire des merveilles.

Connaissant Cathryn Lumholtz, Kahlan doutait du résultat de cette démarche. Elle garda pour elle ses réserves, soucieuse de ne pas doucher l'enthousiasme du vieil homme. Surtout après avoir exigé qu'on pense à la solution, pas au problème.

Mais l'idée d'être la Mère Inquisitrice qui présiderait à l'implosion des Contrées du Milieu la terrifiait…

Après le dîner, Harold et Ryan allèrent voir leurs soldats, et Ahern déclara qu'il devait s'occuper de son attelage.

Quand les trois hommes furent partis, Zedd prit Jebra par le bras, l'empêchant d'aider Kahlan à débarrasser la table.

— Vas-tu enfin me révéler ce que tu vois dès que tu poses les yeux sur moi ?

— Ce n'est rien…, mentit la pythie.

— Si ça ne te gêne pas, j'aimerais en juger par moi-même.

— D'accord… Je vois des ailes.

— Pardon ?

— Je vous vois avec des ailes, oui ! Je sais que c'est absurde. Parfois, les visions n'ont aucun sens. Je vous ai déjà dit que ça m'arrivait…

— Des ailes, tu es sûre ?

— Vous volez dans les airs, avec des ailes, puis vous tombez dans une immense boule de feu. (Jebra plissa le front.) Sorcier Zorander, j'ignore ce que ça signifie. Il ne s'agit pas d'un événement, vous savez que mes visions sont rarement aussi claires, mais de la sensation que cet événement se produira. Tout s'emmêle, et je n'arrive pas à trouver un sens à ces images.

— Merci de ta franchise. (Zedd lâcha le bras de la jeune femme.) Si tu en apprends plus, tu m'informeras ? (Jebra hocha la tête.) Sans perdre de temps, car nous avons besoin de toute l'aide possible.

— Je vois aussi des cercles, souffla la pythie. La Mère Inquisitrice court en rond…

— Des cercles ? répéta Kahlan, qui avait l'oreille fine. Pourquoi

m'amuserais-je à tourner en rond ?

— Je n'en sais rien…

— Au fond, n'est-ce pas ce que je fais en ce moment, quand j'essaye de recoller les morceaux des Contrées du Milieu ?

— C'est peut-être ça…, fit Jebra, pleine d'espoir.

— Peut-être, oui… Tes visions n'annoncent pas toujours des catastrophes.

Alors que les deux femmes retournaient près de la table, où du travail les attendait, Jebra souffla :

— Mère Inquisitrice, il ne faut jamais laisser votre sœur seule avec une corde.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle rêve de se pendre…

— Tu as eu une vision où elle se pendait ? C'est ça ?

— Non, Mère Inquisitrice, je n'ai rien vu de tel ! C'est son aura, vous comprenez… J'ai capté qu'elle rêvait d'en finir en se pendant. Rien ne dit qu'elle le fera, mais nous devons la surveiller, le temps qu'elle se rétablisse.

— Un excellent conseil, dit Zedd, qui avait suivi les deux femmes.

— Cette nuit, je dormirai avec elle, annonça Jebra en enveloppant dans un chiffon ce qui restait du pain.

— Merci, dit Kahlan. Tu devrais me laisser finir de ranger, et aller la rejoindre, au cas où elle se réveillerait.

Quand Jebra fut partie, Zedd, Adie et Kahlan se partagèrent les tâches ménagères. Dès qu'ils eurent fini, le sorcier tira une chaise près du feu et invita Adie à s'y asseoir.

Kahlan vint se camper devant la cheminée et contempla les flammes.

— Zedd, dit-elle, quand nous leur enverrons des délégations, les petits royaumes seraient plus faciles à convaincre si ces émissaires se réclamaient de la Mère Inquisitrice.

— C'est vrai, mais ils croient tous que tu es morte. Si nous les détrompons, tu redeviendras une cible prioritaire, et l'Ordre Impérial déboulera ici avant que nous soyons préparés à le recevoir.

— Pour unifier les Contrées, il faut une Mère Inquisitrice !

— Kahlan, je sais que tu refuses de mettre en danger la vie de nos soldats. Au sortir d'une terrible bataille, ils ne sont pas en état d'en livrer une autre. Nous avons besoin de renforts ! Si la vérité éclate, nous devrons combattre pour te protéger. S'il faut guerroyer, que ce soit au moins pour une raison majeure. Bref, nous avons assez de problèmes pour ne pas nous en créer davantage.

— Zedd, je suis terrifiée d'être la Mère Inquisitrice qui aura présidé à la destruction des Contrées du Milieu. Je suis née avec le pouvoir.

Être une Inquisitrice n'est pas une simple mission. C'est mon identité profonde !

Le vieux sorcier haussa les épaules.

— Mon enfant, tu es toujours la Mère Inquisitrice. C'est même pour ça que nous devons te garder en vie. Le moment venu, tu dirigeras de nouveau les Contrées, devenues plus fortes que jamais. Prends ton mal en patience…

— La patience, toujours la patience, marmonna la jeune femme.

— Eh oui ! Tu sais que cette qualité a parfois quelque chose de… magique ?

— Ce vieil idiot a raison ! lança Adie de sa chaise. Le loup ne survit pas longtemps s'il se montre trop tôt à ses proies. Il se prépare, et, au dernier moment, se dévoile en attaquant.

Kahlan se frotta nerveusement les bras. Il y avait une autre raison à sa requête, et il était temps de l'exposer.

— Zedd, souffla-t-elle, je ne peux plus supporter ce sortilège. Je le sens tout le temps, et ça me rend folle, comme si la mort marchait à mes côtés.

— Ma fille disait la même chose. Mot pour mot, mon enfant…

— Comment a-t-elle résisté toutes ces années ?

— Après que Darken Rahl l'eut violée, j'étais sûr qu'il ne la laisserait pas en paix s'il la savait vivante. Il n'y avait pas d'autre solution. La protéger comptait plus, à mes yeux, que de châtier ce monstre. Puis Richard est né, lui donnant une nouvelle raison de se cacher. Si Darken Rahl avait su, il aurait voulu récupérer son fils. Donc, elle devait se résigner…

— Tant d'années ? Ce serait au-delà de mes forces, Zedd. Comment a-t-elle fait ?

— Pour commencer, elle n'avait pas le choix. Elle m'a confié aussi que ça s'arrangeait un peu, après un moment. Les troubles se calment avec le temps… Tu t'y habitueras, et, avec de la chance, tu n'auras pas à tenir aussi longtemps.

— Espérons-le…

— Elle m'a aussi dit qu'avoir Richard près d'elle lui avait facilité les choses.

Le cœur de Kahlan bondit dans sa poitrine à la seule mention de ce nom.

— Ça m'aidera sûrement aussi ! Zedd, il sera là bientôt, n'est-ce pas ? Rien ne peut l'empêcher de nous rejoindre, j'en suis sûre. Dans deux semaines, nous serons réunis. Esprits du bien vénérés, comment pourrai-je attendre jusque-là ?

— Tu es aussi patiente que lui ! lança le vieux sorcier en souriant. Décidément, vous êtes faits l'un pour l'autre. (Il écarta une mèche capricieuse, sur le front de la jeune femme.) Ton regard est déjà moins

voilé, mon enfant…

— Quand Richard sera là, nous travaillerons à la restauration des Contrées. Vous lèverez le sort, et l'alliance aura de nouveau à sa tête une Mère Inquisitrice.

— Crois-moi, j'attends ce moment avec autant d'impatience que toi…

— Zedd, si vous partez voir la reine Cathryn, comment me débarrasserai-je du sortilège, si le besoin s'en fait sentir ?

— Tu ne pourras pas… Si tu révèles ton identité, on ne te croira pas plus que si Jebra prétendait être la Mère Inquisitrice. Le sort ne disparaîtra pas simplement parce que tu l'as décidé.

— Alors, comment faire ?

— Tu devras attendre mon retour…

Kahlan frissonna. Elle répugnait à le dire à voix haute, mais que se passerait-il s'il arrivait malheur au sorcier ? Serait-elle à jamais prisonnière du sortilège ?

— Il doit exister un autre moyen. Richard pourrait peut-être s'en charger.

— Même s'il faisait des progrès fulgurants en magie, il ne réussirait pas à éliminer la Toile. Je suis le seul capable de le faire.

— Vraiment ?

— Hélas, oui… Sauf si un autre détenteur du don devinait ta véritable identité. S'il se tenait devant toi, te reconnaissait et prononçait ton nom à haute voix, cela briserait le sort, et tout le monde saurait qui tu es.

Il n'y avait aucune chance que cela se produise… Désespérée, Kahlan se pencha pour ajouter un peu de bois dans la cheminée. Zedd seul la délivrerait de ses tourments, et il ne le ferait pas avant d'estimer que ça s'imposait.

Bien sûr, elle aurait pu le lui ordonner. Mais une Mère Inquisitrice ne forçait pas un Premier Sorcier à commettre ce qu'ils savaient tous les deux être une erreur.

Kahlan regarda les flammes reprendre de la vigueur. Elle aussi se sentit un peu plus forte. Richard serait bientôt là. Trop occupée à l'embrasser, elle n'aurait plus le temps de penser au sort de mort.

— Pourquoi souris-tu ? demanda Zedd.

— Pardon ? Oh, ça n'est rien… (Kahlan se leva et s'essuya les mains sur son pantalon.) Je vais aller voir les hommes. Un peu d'air frais m'aidera à penser à autre chose…

L'air frais lui fit effectivement du bien. Debout dans la clairière où se nichait la ferme, la Mère Inquisitrice prit une grande inspiration. Ici, même la fumée qui sortait de la cheminée sentait bon.

Elle se souvint des derniers jours, passés à mourir de froid, les pieds et les mains insensibles, les oreilles gelées et le nez douloureux.

Combien de fois avait-elle rêvé de sentir de la fumée, annonciatrice de la chaleur d'un feu ?

Kahlan avança, les yeux levés vers le ciel étoilé. Dans la vallée, de petits feux signalaient la position des soldats. Le murmure de leurs conversations arrivait à ses oreilles, lui apprenant que les hommes, pour une fois, se sentaient bien. Se réchauffer n'était pas du luxe, après un tel voyage. Mais bientôt, ils seraient à Ebinissia, où ils n'auraient plus froid.

Kahlan inspira de nouveau à fond et contempla encore le ciel, où les étoiles ressemblaient aux étincelles d'un gigantesque brasier. Pour mieux oublier le sortilège qui l'écrasait, elle se demanda ce que faisait Richard. Galopait-il à bride abattue, ou s'était-il autorisé quelques heures de sommeil ? Elle avait hâte de le voir, sans souhaiter pour autant qu'il aille au-delà de ses forces. Cela dit, après son arrivée, il pourrait dormir tout son soûl entre les bras de sa bien-aimée.

Cette idée fit sourire la jeune femme.

Puis un étrange phénomène attira son attention. Quelque chose voilait la lumière des étoiles – un bref instant, à chaque fois, comme si une main géante les occultait.

Un tour de son imagination surmenée ?

Non ! Un bruit sourd lui signala qu'une créature venait de se poser derrière elle. N'entendant aucun cri d'alarme, Kahlan se prépara au pire. Le monstre volant qui avait franchi leurs lignes sans se faire remarquer ne pouvait être qu'un…

L'Inquisitrice se retourna et dégaina son couteau.

Chapitre 34

Des yeux verts luisaient dans l'obscurité.

À la pâle lumière de la lune, Kahlan vit une grande silhouette avancer vers elle. Crier eût été judicieux, mais sa voix lui fit défaut.

Quand le monstre retroussa les lèvres, ses crocs abominablement longs et acérés brillèrent faiblement. Serrant si fort le couteau que ses doigts lui faisaient mal, la Mère Inquisitrice recula d'un pas. À condition de ne pas paniquer, et de réagir vite, elle aurait une chance…

Si elle parvenait à crier, Zedd l'entendrait-il ? Ou les soldats… De toute façon, personne n'arriverait à temps pour la sauver.

À sa taille, elle déduisit que le monstre était un garn à queue courte. Soit une créature énorme, intelligente et d'une cruauté sans égale. Face à un garn à longue queue, Kahlan n'aurait pas été sûre de s'en tirer. Alors, là…

Troublée, elle vit le garn saisir quelque chose, sur sa poitrine, et lever lentement le bras. Pourquoi n'attaquait-il pas ? Et où étaient ses mouches à sang ?

Le garn baissa les yeux, les releva de nouveau, puis émit un étrange gargouillis qui ressemblait à…

… Un prénom ?

Était-ce possible ?

— Gratch ? s'écria Kahlan. C'est toi ?

Le monstre sauta d'une patte sur l'autre en battant frénétiquement des ailes.

Kahlan rengaina son arme et avança prudemment.

— Tu t'appelles Gratch ?

Le garn hocha vigoureusement la tête – si on pouvait appeler ainsi son crâne grotesque.

— Grrrratch ! grogna-t-il de sa voix profonde qui semblait monter d'un puits. Grrrratch !

— C'est Richard qui t'envoie ?

En entendant ce prénom, le garn battit encore plus fort des ailes.

— Grrrratch aaaime Raaach aard.

Kahlan se souvint que le garn, selon le Sourcier, faisait des efforts touchants pour parler.

— Kahlan aime aussi Richard ! s'écria-t-elle gaiement. (Elle se tapa sur la poitrine.) Je suis Kahlan, Gratch. Contente de te rencontrer !

La jeune femme ne put s'empêcher de crier quand le garn bondit

vers elle, l'enveloppa de ses bras puissants et la souleva du sol. Certaine de finir broyée contre ses pectoraux, elle fut surprise par sa délicatesse et sa douceur. Voulant lui rendre son étreinte, elle tenta de l'enlacer, mais ne parvint pas à faire le tour de son torse.

Bien qu'elle n'eût jamais imaginé être un jour dans les bras d'un garn, Kahlan sentit des larmes perler à ses paupières. Gratch était l'ami que Richard lui avait envoyé. En somme, c'était lui, par procuration, qui la blottissait contre sa poitrine.

Gratch la posa sur le sol, puis l'étudia longuement. La jeune femme lui caressant un flanc couvert de fourrure, il lui passa sur la joue le bout d'une griffe mortellement acérée.

— Tu es en sécurité ici, Gratch… Richard m'a beaucoup parlé de toi. Je ne sais pas si tu comprends tout, mais tu es avec des amis.

Quand le garn retroussa de nouveau les lèvres sur ses crocs, la jeune femme comprit que c'était sa façon de sourire. Le résultat n'avait pas de quoi enthousiasmer, considérant la laideur du monstre, mais cela amenait sur sa gueule de cauchemar une étrange innocence qui força Kahlan à sourire aussi. Voir un garn se comporter ainsi était un petit miracle qu'elle appréciait à sa juste valeur.

— Gratch, c'est Richard qui t'envoie ?

— Raaach aard !

Le garn se tapa sur la poitrine. Battant assez des ailes pour que ses pieds ne touchent plus le sol, il tendit une main et la posa sur l'épaule de Kahlan.

— Il t'a chargé de me trouver ?

Le monstre rayonna, ravi de s'être fait comprendre. Puis il reprit dans ses bras la Mère Inquisitrice, toujours aussi soufflée par ce qui lui arrivait.

— Tu as eu du mal à me localiser ? demanda-t-elle quand il l'eut reposée sur le sol.

Le monstre couina puis haussa les épaules.

— Un peu de mal ?

Gratch hocha la tête.

Kahlan pratiquait des dizaines de langues. Pourtant, communiquer avec un garn l'émerveillait. À part Richard, qui aurait eu l'idée d'apprivoiser un de ces monstres ?

— Suis-moi, dit-elle en prenant Gratch par le bout d'une griffe. Je veux te faire connaître quelqu'un…

Le garn la suivit docilement.

Kahlan s'arrêta sur le seuil de la salle. Assis au coin du feu, Zedd et Adie levèrent paresseusement les yeux.

— J'ai l'honneur de vous présenter un ami, annonça Kahlan.

Elle avança, tirant toujours par la griffe le garn, qui dut baisser la tête et plier les ailes pour passer la porte. Quand ce fut fait, il se

redressa de presque toute sa taille, le haut de son crâne frôlant le plafond.

Zedd en tomba de sa chaise, ses membres squelettiques battant follement l'air.

— Arrêtez ça ! cria Kahlan. Vous allez lui faire peur !

— À ce monstre ? coassa le vieil homme. Je croyais que Richard t'avait parlé d'un bébé garn ! Celui-là est presque adulte.

Ses sourcils broussailleux froncés, Gratch regarda le sorcier se relever maladroitement et manquer s'emmêler les jambes dans sa tunique.

— Gratch, je te présente Zedd, le grand-père de Richard.

Les lèvres retroussées, le garn sortit ses griffes et avança vers le vieil homme.

— Quelle mouche le pique ? Il n'a pas dîné ?

— Il sourit, expliqua Kahlan entre deux éclats de rire. Il vous aime déjà, et il veut un câlin.

— Un câlin ? Il n'en est pas question ! glapit Zedd.

Mais il était déjà trop tard. En trois enjambées, le garn fut sur lui et l'enlaça tendrement.

Le sorcier lâcha un cri étouffé. Content comme un enfant, Gratch le souleva de terre.

— Fichtre et foutre ! beugla Zedd en tentant vainement d'échapper à l'haleine du monstre. Cette carpette volante a bel et bien dîné. Et on ne voudrait pas savoir ce qu'il y avait à son menu !

Dès que Gratch l'eut reposé et lâché, le sorcier recula, un index accusateur brandi.

— Écoute-moi bien, tas de poils : c'était la première et la dernière fois ! Si tu t'autorises encore ce genre de privautés, ça va barder !

Le garn couina piteusement.

— Zedd, s'indigna Kahlan, vous lui avez fait de la peine ! C'est l'ami de Richard et il a eu du mal à nous trouver. Soyez gentil avec lui, il l'a bien mérité.

— Eh bien… hum… tu as sans doute raison. (Le sorcier consentit à regarder le monstre dans les yeux.) Désolé, Gratch… En de très rares occasions, il pourrait être acceptable que tu me témoignes ton affection.

Avant que le vieil homme ait pu lever les bras pour le repousser, le garn l'enlaça, le souleva du sol et l'étreignit comme une poupée de chiffon. Vite ému par ses cris de détresse, il le reposa par terre et le lâcha.

— Je m'appelle Adie, Gratch, et je suis ravie de te connaître, déclara la dame des ossements en tendant prudemment la main.

Le garn ignora cette invitation à la retenue et la prit dans ses bras.

Si Adie souriait assez souvent, ce fut la première fois que Kahlan l'entendit rire aux éclats.

Quand l'ordre revint dans la salle, chacun ayant repris son souffle, la Mère Inquisitrice s'aperçut que la pythie, debout sur le seuil de la chambre, les regardait avec des yeux ronds comme des soucoupes.

— Ne t'inquiète pas, Jebra, c'est Gratch, un ami à nous. (Kahlan saisit une pleine poignée de fourrure, sur le bras du garn.) Tu l'étreindras plus tard, mon petit…

Gratch eut un grognement déçu.

Lui prenant une patte entre ses mains, Kahlan le regarda dans les yeux.

— Richard t'a envoyé nous prévenir qu'il arriverait bientôt ? (Le garn secoua la tête.) Mais il est bien en chemin ? Il a quitté Aydindril pour nous rejoindre ?

Gratch dévisagea Kahlan, puis lui caressa la joue de sa patte libre. Avec le croc d'Écarlate, l'Inquisitrice vit qu'il portait autour du cou une mèche de cheveux accrochée à une lanière de cuir.

Le garn secoua de nouveau la tête.

— Il n'est pas parti ? gémit Kahlan d'une voix brisée. Mais il t'a envoyé à moi ?

Gratch acquiesça et battit doucement des ailes.

— Pourquoi ? Tu le sais ?

Le monstre apprivoisé tendit sa main libre dans son dos pour récupérer un objet pendu à une autre lanière de cuir qu'il dégagea de son cou. Puis il tendit un cylindre rouge à Kahlan.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Zedd.

— Un étui à parchemin. Sans doute une lettre de Richard.

La jeune femme ouvrit l'étui et en sortit plusieurs feuilles enroulées et cachetées à la cire.

Zedd et Adie allèrent s'asseoir près du feu.

— Écoutons les excuses de ce garçon, dit le vieil homme. Elles ont intérêt à être bonnes, sinon, il aura de mes nouvelles !

— Et des miennes, par la même occasion, renchérit Kahlan. Bon sang, il y a assez de cire sur cette lettre pour en cacheter une douzaine ! Il faudra lui apprendre à faire ça plus proprement… (Elle plissa le front.) Attendez un peu ! Il a imprimé la garde de l'Épée de Vérité dans la cire !

— Comme ça, nous sommes sûrs que ce message vient de lui, commenta Zedd en ajoutant du bois dans la cheminée.

Quand elle eut fini de les décacheter, Kahlan tira sur les feuilles, les aplanit et se tourna vers le feu pour lire à voix haute.

— « *Très chère reine, j'implore les esprits du bien que cette lettre arrive entre vos mains…* »

— C’est un message ! s’écria Zedd en se levant d’un bond.

— Évidemment, lâcha Kahlan, dubitative. En général, c’est pour ça qu’on envoie des lettres.

— Ce n’est pas ce que je veux dire ! Il ne t’appelle pas par ton nom, et il te vouvoie. C’est une façon de nous signaler quelque chose. Je connais Richard et sa façon de penser. Il nous fait comprendre qu’il a peur que cette lettre, si elle tombait entre de mauvaises mains, nous trahisse… ou lui attire des ennuis. Donc, il ne parle pas librement, et il tient à ce que nous le sachions.

— Une bonne analyse, approuva Kahlan. Et ça lui ressemble bien.

Zedd positionna ses fesses décharnées de manière à ce qu’elles tombent exactement au centre de la chaise.

— Continue, dit-il en se rasseyant.

— *« Très chère reine, j’implore les esprits du bien que cette lettre arrive entre vos mains, et vous trouve, vos amis et vous, en bonne santé et en sécurité. Tant de choses sont arrivées que je demande votre indulgence, si vous me jugez un peu abrupt.*

L’alliance des Contrées du Milieu a vécu. De leur plafond, Magda Searus, la première Mère Inquisitrice, et le sorcier Merritt me foudroient du regard, parce qu’ils ont assisté à la fin d’une époque et qu’ils connaissent le responsable. Moi, pour ne rien vous cacher.

Sachez que je me sens écrasé par le poids de tant de millénaires d’histoire. Mais si je n’avais pas agi, nous serions tous devenus des esclaves de l’Ordre Impérial, et ce passé serait de toute façon tombé dans l’oubli… »

Kahlan posa une main sur son cœur, qui battait la chamade, et inspira à fond avant de continuer sa lecture.

— « *Il y a des mois, l’Ordre Impérial a commencé son entreprise de démolition. En recrutant des « convertis » à grands renforts de corruption et de promesses de puissance, notre ennemi a miné l’unité des Contrées. Pendant que nous combattions le Gardien, l’Ordre s’en est pris à nos patries. Avec du temps, nous aurions peut-être pu réparer les dégâts, mais notre adversaire a précipité ses plans pour nous priver de cette option. La Mère Inquisitrice étant morte, j’ai dû faire ce qui s’imposait pour restaurer l’unité… »*

— Quoi ? s’étrangla Zedd. Qu’a-t-il fait ?

Kahlan le foudroya du regard et continua :

— *« Il y a des situations où hésiter se révèle mortel, et celle-là en est une. Notre regrettée Mère Inquisitrice savait ce que nous coûterait une défaite. Voilà pourquoi elle a déclaré une guerre sans merci à l’Ordre Impérial, nous chargeant de porter le flambeau jusqu’à la victoire finale. En cela, sa sagesse fut grande. Hélas, la cupidité rongeait déjà les Contrées du Milieu, préludant à leur chute. Je devais agir, veuillez le comprendre.*

« Mes troupes ont conquis Aydindril… »

— Fichtre, foutre et double foutre ! explosa Zedd. De quoi parle-t-il ? Ce gamin ne commande pas plus de troupes que moi ! Il n'a que son épée, et cette fichue carpette volante griffue !

Gratch grogna, l'air pas commode.

Le vieux sorcier sursauta.

— Tenez-vous tranquilles, tous les deux ! fit Kahlan, des larmes dans les yeux.

— Désolé, Gratch, souffla Zedd, je ne voulais pas t'insulter.

L'incident s'arrêta là.

— « *Aujourd'hui,* continua Kahlan, *j'ai convoqué au palais les représentants des royaumes pour leur annoncer que l'alliance des Contrées du Milieu était dissoute. Mes soldats ont cerné toutes les ambassades, et ils auront bientôt désarmé les gardes. J'ai dit à cette noble assistance, et je vous le répète, qu'il n'y a pas de neutralité possible dans cette guerre. On choisit notre camp, ou celui de l'Ordre Impérial. Personne ne peut se contenter de suivre de loin le cours des événements. Nous serons unis, de gré ou de force. Car tous les royaumes des Contrées devront se soumettre à D'Hara.* »

— D'Hara ! s'écria Zedd. Fichtre et foutre, il est cinglé !

Les larmes ruisselant à présent sur ses joues, Kahlan ne leva pas les yeux de la lettre.

— Si je dois encore vous rappeler à l'ordre, Zedd, vous irez attendre dehors que j'aie fini de lire !

Adie tira le sorcier par la ceinture et le força à s'asseoir.

— Continue, mon enfant.

— « *J'ai révélé aux représentants, chère reine, que nous allions nous marier. À travers cette union, et votre reddition, il sera clair que notre alliance repose sur des objectifs communs et un respect mutuel. Entre nous, il n'est pas question de conquête et de violence !* »

— Encore heureux, marmonna Zedd.

— « *Les royaumes conserveront leurs coutumes et leurs différences, mais pas leur souveraineté. Toutes les variantes de magie seront protégées. Nous ne formerons plus qu'un peuple, avec une seule armée, un chef unique et la même loi pour tout le monde. Mais nos alliés, cela va de soi, auront leur mot à dire lors de l'élaboration de cette législation.* »

La voix de Kahlan se brisa.

— *« Je dois vous demander, chère reine, de venir le plus vite possible en Aydindril pour officialiser la reddition de Galea. Face aux problèmes qui se posent à moi, votre parfaite connaissance des Contrées me sera précieuse.*

J'ai informé les diplomates que la reddition est obligatoire. Il n'y aura pas de favoritisme, et tous les royaumes rétifs subiront un blocus, puis un siège. Une fois vaincus, ils devront s'attendre à de sévères sanctions. Car je ne leur pardonnerai pas d'avoir fait le mauvais choix…

Chère reine, je donnerais ma vie pour vous, et notre mariage sera le

plus beau jour de mon existence. Mais si vous désapprouvez ma politique, je ne vous contraindrai pas à m'épouser. En revanche, la reddition de Galea n'est pas négociable. Une seule loi pour tous, ne l'oubliez pas ! Si j'accorde des traitements de faveur, nous aurons perdu avant de commencer la bataille. »

Kahlan dut s'arrêter de lire pour ravaler un sanglot. Devant ses yeux, les lettres voilées par les larmes se brouillaient.

— *« Des mriswiths ont attaqué la ville.* (Zedd émit un long sifflement que la Mère Inquisitrice ignora.) *Avec l'aide de Gratch, j'ai pu les tuer et planter leurs restes sur des piques, devant le Palais des Inquisitrices. Ainsi, tout le monde verra quel sort attend nos ennemis. Les mriswiths peuvent se rendre invisibles. À part moi, seul Gratch est capable de les détecter quand ils utilisent leur magie. Redoutant que les monstres s'en prennent à vous, j'ai chargé mon vieil ami de vous protéger.*

Une idée ne doit jamais quitter nos esprits : l'Ordre Impérial entend détruire la magie. Pourtant, il ne répugne pas à s'en servir. Bref, c'est notre *magie qu'il vise, et seulement elle.*

S'il vous plaît, chère reine, demandez à mon grand-père de vous accompagner. Sa demeure natale est en danger. C'est pour la sauver que j'ai conquis Aydindril, dont il m'est impossible de partir. J'ai peur que nos ennemis s'emparent du foyer ancestral de mon grand-père, car les conséquences d'une telle perte seraient catastrophiques. »

— Fichtre et foutre ! ne put s'empêcher de lancer Zedd en se levant de nouveau. Richard parle de la Forteresse du Sorcier. Il ne veut pas la nommer, mais c'est évident. Comment puis-je être si bête, parfois ? Ce garçon a raison : on ne peut pas abandonner la Forteresse aux soudards de l'Ordre. On y trouve des armes magiques que ces chiens se damneraient pour posséder. Richard ne le sait pas, mais il est assez malin pour mesurer le danger. J'ai réagi comme un crétin !

Avec un frisson glacé, Kahlan s'avisa que le vieil homme avait raison. Si la Forteresse tombait, l'Ordre disposerait d'une magie fabuleusement puissante.

— Zedd, Richard est seul là-bas, et il ne connaît presque rien à la magie. Plus grave encore, il ignore tout des gens qui la pratiquent en Aydindril. Comme un agneau égaré dans la tanière d'un ours, il n'a aucune idée du danger qui le guette.

— Ce pauvre garçon a perdu la tête, j'en ai peur, grogna Zedd.

— Tu en es si sûr que ça, vieil idiot ? lança Adie. Il a conquis Aydindril au nez et à la barbe de l'Ordre Impérial, préservant du même coup la Forteresse du Sorcier. Quand on lui a envoyé des mriswiths, il les a taillés en pièces. Enfin, la plupart des royaumes sont sur le point de se soumettre à lui. Son alliance sera en mesure de combattre l'Ordre – exactement ce que nous cherchions à faire de notre côté. Au lieu de négocier avec les ambassadeurs, il leur a mis le

couteau sous la gorge, et ça marchera probablement. Dans quelque temps, ce garçon, comme tu dis, dominera les Contrées.

— Et il aura une force capable de s'opposer à l'Ordre, concéda Zedd. Vu comme ça, ce n'est pas si mal. (Il se tourna vers Kahlan.) C'est tout ce qu'il raconte ?

— Non, mais presque… *« Chère reine, même si j'ai peur de vous avoir perdue, le risque que le monde courbe l'échine sous la tyrannie me contraignait à agir. Si nous ne luttons pas, combien d'autres villes connaîtront le sort d'Ebinissia ?*

Je crois en votre amour, mais survivra-t-il à l'épreuve que je vous impose ? Bien que je sois entouré de gardes du corps prêts à donner leur vie pour moi – et l'une d'entre eux me l'a prouvé – leur présence ne m'aide pas à me sentir en sécurité. Mes amis, venez au plus vite en Aydindril ! Jusqu'à ce que nous soyons réunis, Gratch vous protégera des mriswiths. Écrit de la main de Richard Rahl, maître de D'Hara et chevalier servant de la reine de Galea, dans ce monde comme dans l'autre… »

— Maître de D'Hara ? répéta Zedd. Mais qu'a-t-il donc fichu, pendant que je ne le surveillais pas ?

— Il m'a détruite, voilà ce qu'il a fait, souffla Kahlan en baissant lentement les bras.

— Écoute-moi bien, Mère Inquisitrice ! dit Adie, un index braqué sur la jeune femme. Richard est conscient du mal qu'il t'a fait, et il te laisse libre de le repousser, même si ça doit lui briser le cœur. Au début de sa lettre, il parle de Magda Searus pour te montrer à quel point il comprend ce que cette affaire signifie pour toi. Mais il préfère perdre ton amour que de te voir mourir parce qu'il se serait incliné devant le passé au lieu d'inventer l'avenir. Et n'oublie pas qu'il a réussi ce qui nous semblait si compliqué : réunifier les Contrées. Là où nous aurions demandé, il a exigé, et il a raison. Si tu veux être une bonne Mère Inquisitrice, et assurer la survie de ton peuple, tu dois aider Richard !

Zedd fronça les sourcils, mais il ne dit rien.

Comme souvent quand il entendait le nom de son ami, Gratch émit un seul commentaire.

— Grrrratch aaaime Raaach aard !

— Moi aussi, je l'aime…, souffla Kahlan en essuyant ses larmes.

— Mon enfant, la consola Zedd, le sort sera levé tôt ou tard, et tu redeviendras la Mère Inquisitrice qui…

— Vous ne comprenez pas, coupa la jeune femme. Depuis des millénaires, les Mères Inquisitrices protègent les Contrées. Moi, je les aurai conduites à leur ruine.

— Non ! Tu resteras dans l'histoire comme celle qui aura eu la force de sauver son peuple.

— Ça, je n'en suis pas sûre…

— Kahlan, Richard est le Sourcier. Il porte au côté l'Épée de Vérité. Souviens-toi, c'est moi qui l'ai nommé. Le Premier Sorcier a reconnu en lui un homme doté de tous les instincts du Sourcier. Depuis, il se comporte en fonction de ces instincts. Richard est une personne comme on en rencontre peu. Quand il agit, c'est le don qui l'y pousse, et il fait ce qui lui semble juste. Nous devons le suivre, même si nous ne comprenons pas toujours ses actes. Fichtre et foutre, je parie qu'il ne les comprend pas toujours lui-même !

— Relis cette lettre dès que tu seras seule, conseilla Adie. Fais-le avec ton cœur, et tu y sentiras battre le sien. Et n'oublie pas qu'il n'a pas tout dit, de peur que ce message soit intercepté…

— Je sais que ma réaction semble égoïste, se défendit Kahlan, mais ce n'est pas le cas. Je suis la Mère Inquisitrice, investie de la confiance de toutes les femmes qui m'ont précédée. Quand on m'a choisie, j'ai accepté les responsabilités qui vont de pair avec cette confiance. Ce jour-là, j'ai prêté serment…

— … de protéger ton peuple, coupa Zedd. (D'un index osseux, il souleva le menton de la jeune femme.) Pour accomplir cette mission, il n'existe pas de trop grand sacrifice.

— Peut-être… J'y réfléchirai. (Sous son chagrin, Kahlan sentait poindre une colère comme elle n'en avait jamais éprouvé.) J'aime Richard, et je ne lui infligerais jamais une humiliation pareille ! Je doute qu'il mesure le mal qu'il me fait – ainsi qu'à toutes les Mères Inquisitrices qui ont sacrifié leur vie pour les Contrées.

— Je suis sûr qu'il en a conscience, souffla Adie.

— Fichtre et foutre ! lâcha soudain Zedd, blanc comme un linge. Il n'est pas assez fou pour essayer d'entrer dans la Forteresse, pas vrai ?

— Des sorts en défendent l'entrée, le rassura Kahlan. Richard ne maîtrise pas la magie. Il ne saura pas les neutraliser.

— N'oublie pas qu'il contrôle aussi la Magie Soustractive, rappela Zedd. Les sorts de protection émargent de la Magie Additive. Si Richard réussit à se servir de son don soustractif, il désactivera sans y penser les sortilèges que j'ai jetés sur la Forteresse.

— Quand je l'ai vu, fit Kahlan, il m'a dit que les boucliers du Palais des Prophètes ne le gênaient pas, parce qu'ils étaient générés par la Magie Additive. Le seul qui l'entravait, l'empêchant de quitter le palais, était un mélange des deux magies.

— S'il entre dans la Forteresse, dit Zedd, il n'y survivra pas dix minutes. Les sorts sont surtout là pour empêcher quiconque d'approcher de… hum… certaines choses. Bon sang, il y a des endroits où je n'ose pas m'aventurer moi-même ! Pour un néophyte comme lui, ce lieu est un piège mortel. (Zedd prit Kahlan par l'épaule.) Tu crois vraiment qu'il y entrera ?

— Je n'en sais rien… L'ayant quasiment élevé, vous le connaissez

mieux que moi.

— Il ne ferait pas ça… Ce garçon est malin, et il sait que la magie peut être dangereuse. En moyenne, il se montre très raisonnable.

— Sauf quand il veut à tout prix quelque chose !

— Que veux-tu dire ?

— Lorsque nous étions chez les Hommes d'Adobe, il a exigé qu'on convoque un conseil des devins. L'Homme Oiseau l'a prévenu que ce serait dangereux. Un hibou lui a même délivré un message des esprits. Il s'est jeté contre sa tête et l'a blessé avant de tomber raide mort à ses pieds. Selon l'Homme Oiseau, c'était une preuve supplémentaire que Richard prenait de gros risques. Il a pourtant insisté pour que le conseil ait lieu. Darken Rahl en a profité pour revenir du royaume des morts… Quand Richard veut quelque chose, rien ne l'arrête !

— Mais ça n'est pas le cas dans l'affaire qui nous concerne, modéra Zedd. Il n'a pas besoin d'entrer dans la Forteresse.

— Vous le connaissez, non ? Il est curieux de tout, et avide d'apprendre. Il peut décider d'aller jeter un coup d'œil par simple intérêt…

— Un coup d'œil suffira à lui coûter la vie.

— Dans sa lettre, il laisse entendre qu'un de ses gardes du corps est mort pour lui, dit Kahlan. (Elle rosit un peu.) En fait, il écrit : « l'une d'entre eux »… Pour quelle raison serait-il protégé par des femmes ?

— Je n'en sais rien, grogna Zedd, jugeant la question secondaire. Pourquoi as-tu mentionné cette mort ?

— Il se peut qu'un membre de l'Ordre se soit introduit dans la Forteresse, et qu'il ait tué cette femme en utilisant la magie qu'elle contient. Ou Richard redoute que les mriswiths veuillent investir les lieux, et il entend les en empêcher.

— Ce garçon ignore tout des périls d'Aydindril et de ceux qui le guettent dans la Forteresse. Un jour je lui ai dit qu'on y trouvait des objets magiques, comme l'Épée de Vérité, et des grimoires très précieux. Hélas, je n'ai pas pensé à préciser que beaucoup de ces trésors étaient dangereux.

— Zedd, s'écria Kahlan, vous lui avez raconté qu'il y a des livres dans la Forteresse ?

— Une erreur de débutant, je l'avoue…

— Ça, vous pouvez le dire !

— Nous devons partir sur-le-champ pour Aydindril ! Kahlan, Richard ne contrôle pas son don. Si l'Ordre se sert de la magie pour prendre la Forteresse, il ne parviendra pas à l'en empêcher. Alors, nous aurons perdu la guerre avant qu'elle ait commencé.

— Je n'en crois pas mes oreilles, lâcha l'Inquisitrice, les poings serrés. Nous fuyons Aydindril depuis des semaines, et voilà qu'il faut y retourner ! Ce voyage sera terriblement long…

— Revenir sur nos choix est impossible, mon enfant. Concentrons-nous sur l'avenir, et oublions nos regrets.

— Richard nous a envoyé une lettre, déclara Kahlan en regardant Gratch. Nous pourrions lui répondre, pour le prévenir.

— Si ces adversaires recourent à la magie, ça ne l'aidera pas à tenir la Forteresse.

— Gratch, tu pourrais amener l'un d'entre nous jusqu'à Richard ? demanda soudain Kahlan.

Le garn les étudia, son regard s'attardant sur le sorcier. Puis il secoua la tête.

Kahlan s'en mordit les lèvres de frustration.

Zedd entreprit de faire les cent pas en marmonnant dans sa barbe. Plongée dans ses pensées, Adie semblait à des lieues de là…

— Zedd, si vous aidiez Gratch ? Magiquement, je veux dire…

— De quoi parles-tu, mon enfant ?

— Le chariot, tout à l'heure… Vous l'avez soulevé en jetant un sort.

— Je ne peux pas voler, ma pauvre petite. Simplement soulever des objets.

— Mais vous pourriez nous rendre plus légers, comme le chariot, pour que Gratch réussisse à nous porter !

— Non, répondit le vieil homme, accablé. Le voyage serait trop long pour que je maintienne le sort. C'est assez simple sur des objets, comme un rocher ou un chariot, mais avec des êtres vivants, c'est une autre affaire. Nous soulever un peu serait possible, mais simplement quelques minutes…

— Et si vous jetiez le sort sur vous ? Juste ce qu'il faut pour que Gratch puisse vous porter ?

— Bonne idée, mon enfant ! Ça me coûterait beaucoup d'énergie, mais je devrais y parvenir.

— Adie, vous en seriez capable aussi ?

— Non. Je n'ai pas autant de pouvoir que ce vieux filou…

— Alors, conclut Kahlan, vous devrez partir seul, Zedd. Vous atteindrez Aydindril des semaines avant nous. Richard a besoin de vous très vite. Chaque minute de retard le met en danger. Et menace notre cause…

— Peut-être, mais je ne peux pas te laisser sans protection !

— J'aurai Adie…

— Et si des mriswiths déboulent, comme le craint Richard ? Sans Gratch, que feras-tu ? Notre excellente dame des ossements ne pourrait rien contre un monstre invisible !

— Si Richard entre dans la Forteresse, rappela Kahlan en saisissant le sorcier par la manche, il mourra. Et si l'Ordre s'empare de votre fief, nous périrons tous. L'enjeu dépasse de beaucoup ma vie.

N'oubliez jamais Ebinissia ! Si nous perdons, beaucoup d'innocents tomberont, et les survivants seront réduits en esclavage. De plus, la magie disparaîtra. Il ne s'agit pas de moi, ou de Richard, mais de notre stratégie tout entière.

» Pour le moment, nous n'avons pas vu l'ombre d'un mriswith. Et rien ne dit qu'ils viendront ici. De toute façon, votre sort brouille mon identité. Personne ne sait que je suis vivante. Alors, pourquoi me poursuivrait-on ?

— Une logique sans faille, concéda Zedd. Je comprends pourquoi on t'a nommée Mère Inquisitrice. Mais je maintiens que c'est de la folie. Adie, qu'en penses-tu ?

— La Mère Inquisitrice a raison. L'enjeu justifie les risques. On ne doit jamais faire passer l'intérêt de quelques individus avant celui de la communauté.

Kahlan se campa devant Gratch. Comme il s'était accroupi, elle put le regarder dans les yeux sans lever la tête.

— Gratch, Richard est en danger. (Le garn aplatit les oreilles.) Il a besoin de Zedd, et de toi. Je ne risque rien pour le moment, ne t'en fais pas ! Peux-tu conduire le sorcier en Aydindril ? Il usera de sa magie pour te faciliter la tâche. Le feras-tu pour moi ? Et pour Richard ?

Pensif, Gratch regarda tour à tour les trois humains. Puis il se redressa de – presque – toute sa hauteur, battit des ailes et hocha la tête.

Kahlan le prit dans ses bras et il lui rendit joyeusement son étreinte.

— Tu es fatigué ? demanda-t-elle. Tu veux te reposer ? (Le garn secoua la tête.) Peux-tu partir tout de suite ?

Cette fois, Gratch battit des ailes.

De plus en plus inquiet, Zedd regarda tous ses compagnons, humains ou non.

— Fichtre et foutre, c'est le truc le plus idiot que j'aurai fait de ma vie ! Si j'étais né pour voler, je serais venu au monde avec des ailes !

— Jebra vous a vu avec des ailes…, rappela Kahlan.

— Oui, et je finissais dans une boule de feu ! (Le vieil homme plaqua les poings sur ses hanches et tapa du pied.) Bon, s'il faut y aller, allons-y !

Adie se leva et l'enlaça.

— Tu es un vieil idiot très courageux, Zeddicus.

— Idiot, ça, c'est certain !

Malgré sa mauvaise humeur, le sorcier rendit son étreinte à la dame des ossements… et cria de surprise quand elle lui pinça les fesses.

— Tu es beau comme un astre dans ta nouvelle tenue, vieux filou !

— Tu parles d'un astre ! grommela Zedd, flatté malgré lui. Enfin, si tu le dis… Veille sur Kahlan, Adie. Quand Richard saura que je l'ai laissée rentrer seule, il risque de me pincer beaucoup plus fort que toi !

Kahlan enlaça le vieux sorcier. Soudain, elle se sentait plus abandonnée que jamais. Étant le grand-père de Richard, le vieil homme lui donnait le sentiment qu'il était un peu avec elle…

Quand ils se lâchèrent, Zedd jeta un regard dubitatif au garn.

— Gratch, on devrait y aller…

Ils sortirent tous ensemble. Dans l'air glacial de la nuit, Kahlan tira sur la manche du vieil homme.

— Zedd, essayez de remettre de l'ordre dans les idées de Richard. Il ne peut pas me faire une chose pareille. Dites-lui qu'il n'est pas raisonnable !

Le vieil homme dévisagea longuement la Mère Inquisitrice.

— Ma pauvre enfant, l'histoire est rarement écrite par des hommes raisonnables…

Chapitre 35

Surtout, ne touchez à rien, rappela Richard en jetant un regard noir derrière lui. C'est un ordre !

Les trois Mord-Sith ne daignèrent pas lui répondre. Le nez en l'air, elles contemplaient la haute voûte de l'arche d'entrée. Puis elles baissèrent les yeux pour étudier les énormes blocs de granit noir, parfaitement joints, qui encadraient la herse de la Forteresse du Sorcier.

Richard se retourna pour sonder, derrière Ulic et Egan, le large chemin qui, à travers la montagne, les avait conduits jusqu'au grand pont de pierre. Long de deux cent cinquante pas, l'ouvrage enjambait un gouffre aux parois quasiment verticales. Un à-pic vertigineux, peut-être des milliers de pieds, dont le Sourcier ne pouvait estimer la profondeur à cause du brouillard accroché à ses parois lisses comme de la glace.

Sur le pont, le Sourcier s'était penché au parapet pour regarder en bas. Une initiative malheureuse, puisque la tête lui en tournait encore. Mais comment avait-on pu bâtir ce monstre de pierre au-dessus d'un obstacle à l'évidence infranchissable ? À moins d'avoir des ailes, c'était la seule voie d'accès à la Forteresse…

L'escorte « officielle » du seigneur Rahl – pas moins de cinq cents hommes – attendait de l'autre côté du passage. À l'origine, ces hommes avaient l'intention d'entrer avec leur maître dans le fief du Premier Sorcier. Arrivés devant le pont, juste après avoir gravi une butte, ils s'étaient immobilisés, le regard rivé, comme celui de Richard, sur les murs noirs, les remparts, les tourelles, les tours et les passerelles du bâtiment. Écrasés par la sourde menace qui émanait de ce nid d'aigle, ils n'avaient pas protesté quand leur seigneur, ses propres jambes un peu tremblantes, leur avait ordonné d'attendre là.

Richard avait dû mobiliser sa volonté pour continuer. À dire vrai, seule l'idée de ne pas montrer sa faiblesse devant les soldats lui avait permis de faire un pas de plus. Qu'auraient-ils pensé si le seigneur Rahl – leur sorcier ! – s'était empressé de tourner les talons, comme il en mourait d'envie ?

De plus, il devait aller voir ces lieux de près.

Un jour, Kahlan lui avait confié que la Forteresse était défendue par des sorts. Certains étaient si terribles, vidant les visiteurs de leur courage, qu'elle n'avait jamais osé les braver, et s'était résignée à éviter certains endroits. À coup sûr, la réaction des soldats, comme

celle du jeune homme, avait été induite par un des sortilèges conçus pour dissuader les curieux d'approcher.

— Il fait plutôt chaud, s'étonna Raina en regardant autour d'elle.

Richard s'avisa qu'elle avait raison. Au-delà de la herse, l'air avait progressivement perdu de sa fraîcheur pour devenir presque aussi doux que par une belle journée de printemps. Un phénomène étonnant, sous un ciel grisâtre qui n'augurait pas de l'approche des beaux jours – surtout avec le vent glacial qui soufflait entre les pics.

La neige qui couvrait le dessus des bottes du Sourcier commençait à fondre. En sueur, ils enlevèrent leurs manteaux et les empilèrent contre un mur. À tout hasard, Richard s'assura que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau.

Le tunnel d'accès qu'ils remontaient, une minuscule brèche dans la façade de l'édifice, faisait une bonne cinquantaine de pieds de long. Au-delà, le chemin traversait une cour puis donnait sur un nouveau passage couvert qui s'enfonçait dans l'obscurité. Sans doute l'entrée des écuries, déduisit le jeune homme. Un endroit qu'il n'avait aucune raison de visiter…

Richard avait du mal à résister à l'envie de s'envelopper dans sa cape. Ces derniers temps, il recourait de plus en plus souvent à l'invisibilité. À cause de la réconfortante sensation de solitude qu'elle lui apportait, bien sûr. Mais il n'y avait pas que cela. Comme par la présence de l'Épée de Vérité, sur sa hanche, il se sentait rassuré par le contact de ce pouvoir constamment à sa disposition, soumis à ses ordres et prêt à le servir. À sa grande surprise, il en éprouvait un… plaisir… étrange et indéfinissable.

La cour entourée de hauts murs impénétrables évoquait irrésistiblement un canyon. N'était la multitude de portes qui se découpaient sur ses parois noires. S'engageant sur un petit chemin couvert de graviers, Richard approcha de la plus grande.

Berdine lui saisit le bras, serrant si fort qu'il grimaça de douleur, se retourna et la força à lâcher prise.

— Berdine, qu'est-ce qui te prend ?

La Mord-Sith reprit le bras de son seigneur.

— Regardez, dit-elle d'un ton qui fit frissonner le Sourcier. De quoi s'agit-il, à votre avis ?

Tous les regards se tournèrent vers l'endroit qu'elle désignait du bout de son Agiel.

Le sol de la cour, pavé de fragments de rochers et de pierres, ondulait comme si un énorme poisson minéral nageait sous sa surface. La créature invisible les menaçant, Richard et ses compagnons gravirent un peu plus le chemin de pierre, approchant encore de la porte. À présent, le sol faisait des vagues, comme l'eau d'un lac agitée par une tempête.

Alors que la crête de ce raz-de-marée menaçait de déferler sur eux, Berdine enfonça ses ongles dans la chair du Sourcier. Leur stoïcisme coutumier oublié, Egan et Ulic, comme leurs compagnons, ne purent retenir un cri lorsque ce courant minéral passa sous leurs pieds, projetant des gouttelettes de roche sur leur étroit refuge.

Puis le sol redevint étal, comme un océan apaisé au sortir d'une tornade.

— Quelqu'un veut bien me dire ce que c'était ? explosa Berdine. Et ce qui serait arrivé si nous nous étions approchés d'une autre porte, au lieu d'emprunter la rampe de pierre ?

— Comment veux-tu que je le sache ? lança Richard.

— En principe, répondre à des questions de ce genre est le travail d'un sorcier.

Si son seigneur le lui avait ordonné, la Mord-Sith aurait affronté Egan et Ulic à mains nues. Mais cette magie invisible était une autre affaire. Face à l'acier, les cinq gardes du corps du seigneur Rahl ne frémissaient jamais, même à un contre cent. Confrontés à la magie, ils n'avaient aucune honte à montrer leur angoisse. Parce que les protéger de ce danger-là, ils le savaient, était la responsabilité de leur maître.

— Écoutez-moi bien, dit Richard. Je suis un sorcier débutant, et je ne vous l'ai jamais caché. De plus, j'ignore tout de cet endroit, où je ne suis jamais venu. Bref, je veux bien vous protéger, mais je n'ai pas la première idée de ce qu'il faut faire. Alors, si vous m'obéissiez, pour une fois, en allant attendre avec les soldats, de l'autre côté du pont ?

Jugeant inutile d'émettre un commentaire, Ulic et Egan croisèrent les bras.

— Nous vous accompagnons, déclara Cara.

— Et nous irons jusqu'au bout, renchérit Raina.

— Essayez de nous en empêcher, pour voir ! lança Berdine en lâchant enfin le bras du jeune homme.

— Ça risque d'être dangereux !

— Raison de plus, puisque nous sommes là pour vous protéger ! triompha Berdine.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ? rugit Richard. En vidant de son sang un bras qui ne t'a rien fait ?

— Désolée, seigneur, souffla la Mord-Sith, le rouge au front.

— Je ne sais rien de la magie de ces lieux, insista Richard. Comment écarter des menaces que je ne vois même pas ?

— C'est pour ça que nous devons venir, fit Cara, se forçant à la patience comme si elle s'adressait à un enfant de cinq ans. Vous ne savez pas comment vous protéger, et nous pouvons vous être utiles. (Elle désigna les deux colosses.) Leurs muscles, ou nos Agiels, sont

peut-être ce qu'il vous faut. Imaginez que vous tombiez dans une banale oubliette. Que se passera-t-il si personne ne vous entend appeler au secours ? Seigneur, la magie n'est pas le seul danger, et vous le savez.

— D'accord, capitula Richard, tu as gagné. (Il pointa un index menaçant sur la Mord-Sith.) Mais si tu te fais dévorer un pied par un poisson de pierre, ou je ne sais quoi d'autre, ne t'avise pas de te plaindre !

Les trois femmes sourirent, ravies d'avoir emporté la partie. Egan et Ulic aussi montrèrent leur satisfaction.

— On y va, maintenant ? soupira Richard.

Il se tourna vers la porte, haute de douze bons pieds et nichée dans une sorte d'alcôve. Le battant au bois grisâtre usé par le passage du temps était bardé de barres de fer hérissées de clous sans tête gros comme les doigts du Sourcier. Remarquant des mots gravés sur le linteau de pierre, il tenta de les déchiffrer, puis consulta ses compagnons. Hélas, aucun ne connaissait ce langage.

Alors que Richard tendait une main vers la poignée, le battant pivota vers l'intérieur sans émettre un grincement.

— Et il prétend ne rien connaître à la magie ! railla Berdine.

Le Sourcier regarda ses compagnons une ultime fois, désireux de jauger leur détermination.

— Surtout, n'oubliez pas : vous ne touchez à rien !

Les Mord-Sith et les deux colosses acquiescèrent. Soupirant de plus belle, Richard se prépara à avancer.

— L'onguent que je vous ai donné n'a pas calmé l'irritation ? demanda Cara, remarquant qu'il se grattait la nuque.

— Pas pour le moment, non…

Ils franchirent le seuil et entrèrent dans une salle austère haute de plafond où l'air empestait la moisissure.

— La femme qui me l'a vendu, continua Berdine, affirmait que ça vous soulagerait. D'habitude, elle utilise des ingrédients classiques : de la rhubarbe blanche, de la sève de laurier, du beurre et du jaune d'œuf cuit à la coque. Sur mon insistance, elle y a ajouté des composants plus rares et plus chers. Du sperme de crapaud, du pus de cochon, un cœur d'hirondelle et, puisque je suis votre protectrice, un peu de mon sang menstruel. Pour plus d'efficacité, elle a remué le mélange avec un clou rouillé chauffé au rouge. Je l'ai regardée travailler, pour m'assurer qu'elle ne trichait pas sur la qualité.

— J'aurais apprécié que tu me racontes ça avant que je m'en tartine, marmonna Richard en avançant dans la salle obscure.

— Vous disiez, seigneur ? (Le jeune homme éluda la question d'un vague geste de la main.) J'ai averti ma vendeuse que ça avait intérêt à

agir, vu le prix de la décoction. Consciente que je reviendrais la voir, en cas d'échec, elle m'a juré que c'était infaillible. Vous avez pensé à en appliquer un peu sur votre talon gauche, comme je vous l'avais dit ?

— Non, je me suis contenté de traiter la démangeaison.

Hélas, pensa le Sourcier, qui commençait à le regretter.

— Alors, fit Cara, les bras levés au ciel, pas étonnant que ça ait raté. J'avais pourtant insisté ! Selon la femme, cette irritation vient d'un brusque manque d'assise de votre aura. En vous traitant le talon, seigneur, vous auriez rétabli votre connexion avec la terre.

Richard écouta la tirade de la Mord-Sith d'une oreille distraite. Si elle jacassait ainsi sur un sujet sans importance, c'était pour se rassurer avec le son de sa propre voix.

Très haut au-dessus de leurs têtes, des lucarnes laissaient entrer la lumière du jour. Au bout de la salle, des chaises en bois sculptées flanquaient une arche sans porte. À l'aplomb des fenêtres, une tapisserie jaunie couvrait le mur, ses motifs trop pâles pour être encore identifiables. Sur la cloison d'en face, des bougies s'alignaient dans de simples chandeliers en fer. Au centre de la pièce trônait une table à tréteaux illuminée par les rayons de soleil. À part ça, les lieux étaient dépourvus d'ornement.

Ils avancèrent, accompagnés par l'écho du martèlement de leurs bottes sur les dalles.

Quand Richard aperçut des livres, sur la table, son moral remonta en flèche. Il était venu pour ça ! Kahlan et Zedd n'arriveraient pas avant des semaines, et il risquait de devoir défendre la Forteresse avant de les avoir à ses côtés. De plus, attendre n'avait jamais été son activité favorite…

Puisque l'armée d'harane tenait solidement Aydindril, la seule véritable menace était un assaut contre l'ancien fief de Zedd. Dans les grimoires, Richard espérait trouver des éclaircissements sur son pouvoir. Avec un peu de chance, ils lui suffiraient pour repousser une attaque magique lancée par l'Ordre Impérial ou par les mriswiths.

Une dizaine de volumes de taille identique reposaient sur la table. Les titres ne lui dirent rien, car ils étaient écrits dans des langues inconnues. Pendant que leur maître déplaçait les premiers livres pour examiner ceux d'en dessous, Ulic et Egan vinrent se camper dos à la table, prêts à toutes les éventualités.

— On dirait qu'il s'agit du même ouvrage, dit enfin Richard, mais dans des langues différentes.

Il se baissa pour mieux lire le titre d'un des volumes. Étrange… Bien qu'il ne comprît pas cette écriture, il l'avait déjà vue et il reconnaissait deux mots : le premier, *fueri,* et le troisième, *ost.* C'était

du haut d'haran !

Au Palais des Prophètes, Warren lui avait montré une prophétie le concernant. On l'y appelait « *fuer grissa ost drauka* ». Le messager de la mort… *Fuer* voulant dire « le », *fueri* équivalait sans doute à « la » ou à « les ». Et *ost* signifiait « de »…

— *Fueri Ulbrecken ost Brennika Dieser*, lut Richard à haute voix. Je donnerais cher pour savoir ce que ça veut dire !

— *Les Aventures de Bonnie Day,* à mon avis, souffla Berdine, qui regardait par-dessus l'épaule de son maître.

— Que viens-tu de dire ? fit Richard, se retournant comme si elle lui avait posé son Agiel sur l'épaule.

— *Fueri Ulbrecken ost Brennika Dieser*, fit la Mord-Sith en désignant l'ouvrage. Vous vous interrogiez sur le sens de ce titre. Eh bien, la traduction est *Les Aventures de Bonnie Day*…

Richard possédait ce roman depuis sa plus tendre enfance. À force de le relire, il l'avait quasiment appris par cœur.

Pendant son séjour dans l'Ancien Monde, au palais des Sœurs de la Lumière, il avait appris que son auteur était Nathan Rahl, Prophète de son état et très lointain ancêtre du Sourcier. Destiné à des garçons pleins de potentiel, c'était en quelque sorte un abécédaire de prophéties. Selon Nathan, tous ceux qui l'avaient reçu étaient morts dans de mystérieux accidents. À part Richard, bien entendu…

À sa naissance, la Dame Abbesse et Nathan étaient venus dans le Nouveau Monde pour voler le *Grimoire des Ombres Recensées*, alors conservé dans la Forteresse, et le mettre hors de portée de Darken Rahl. Ils l'avaient confié à George Cypher, le père adoptif de Richard, avec mission de le faire mémoriser par l'enfant, à la virgule près, avant de le détruire. Pour ouvrir les boîtes d'Orden, consulter ce texte était indispensable. Aujourd'hui encore, le Sourcier aurait pu le réciter de la première à la dernière ligne.

Un instant, il se souvint des jours heureux, en Terre d'Ouest, où il vivait avec son père et son frère aîné. Adorant Michael, il aurait tant voulu lui ressembler ! Plus tard, ils avaient pris des chemins divergents, et rien ne ramènerait plus Richard à cette époque d'innocence et d'insouciance.

Nathan lui avait aussi laissé un exemplaire des *Aventures de Bonnie Day*. Et il avait dû déposer les diverses traductions ici lors de son passage dans la Forteresse en compagnie d'Annalina.

— Comment le sais-tu ? demanda Richard à la Mord-Sith.

— C'est du haut d'haran, seigneur, répondit Berdine, tendue. Enfin, un vieux dialecte de cette langue…

Notant l'angoisse de la jeune femme, le Sourcier comprit qu'il devait la foudroyer du regard. Au prix d'un effort de volonté, il

parvint à adopter une expression plus avenante.

— Tu comprends le haut d'haran ? s'étonna-t-il. (Berdine hocha la tête.) Je croyais que c'était une langue morte. Un érudit de mes amis prétend être quasiment le seul au monde à le déchiffrer. Qui t'a appris ce langage ?

— Mon père, répondit la jeune femme, redevenue impassible. Entre autres raisons, c'est pour ça que Darken Rahl m'a choisie pour devenir une Mord-Sith. Votre érudit ne ment pas, seigneur : peu de gens comprennent encore le haut d'haran. Mon père faisait partie de cette élite. Darken Rahl utilisait cette langue dans ses incantations, et il détestait avoir de la concurrence en la matière…

— Je suis désolé, Berdine, souffla Richard.

Inutile de s'enquérir du destin de ce pauvre homme… Lors de leur formation, les futures Mord-Sith devaient torturer leur père à mort. C'était la troisième manière de les briser, et leur épreuve finale.

Berdine ne broncha pas, redevenue la femme d'acier qu'on l'avait forcée à être.

— Darken Rahl savait que mon père m'avait transmis une partie de ses connaissances. Mais il n'avait rien à redouter d'une Mord-Sith, vous comprenez ? De temps en temps, il me demandait mon avis sur un mot ou une expression. Le haut d'haran est très difficile à traduire. Beaucoup de termes, surtout dans les plus vieux dialectes, ont des nuances impossibles à rendre si on ignore le contexte. Je ne suis pas une érudite, loin de là, mais j'ai quelques notions qui peuvent être utiles. Darken Rahl, lui, avait de très grandes compétences linguistiques.

— Tu sais ce que signifie « *fuer grissa ost drauka* » ?

— C'est un très ancien dialecte… J'ai peur que ça me dépasse. (Berdine réfléchit un moment.) Littéralement, ça doit vouloir dire « le messager de la mort ». Où avez-vous entendu ça ?

Pour l'heure, Richard préféra ne pas repenser aux autres sens possibles de cette expression.

— C'est le nom que me donne une ancienne prophétie.

— Injustement, seigneur Rahl ! s'écria la Mord-Sith. Sauf si cela se réfère à votre façon de traiter vos ennemis, pas vos amis…

— Merci du compliment, Berdine…

La jeune femme sourit de nouveau, comme si la gentillesse de maître Rahl avait dissipé les nuages qui obscurcissaient son visage.

— Voyons ce qu'il y a d'autre ici, dit le Sourcier en se dirigeant vers l'arche, au bout de la salle.

En la franchissant, il sentit un étrange picotement dans son corps, si fugitivement douloureux qu'il n'y prêta guère attention. D'autant plus que le phénomène cessa dès qu'il fut passé.

Raina criant son nom, il se retourna, interloqué.

Ses compagnons, de l'autre côté, appuyaient des deux paumes sur l'air, devant eux, comme s'ils avaient été face à un mur invisible. Fidèle à sa nature, Ulic entreprit de marteler l'obstacle de coups de poing. Sans résultat notable…

— Seigneur Rahl, demanda Cara, comment avez-vous fait pour traverser ?

— Je ne sais pas trop, avoua Richard en retournant sur ses pas. Mon pouvoir me permet d'ignorer certains boucliers. Berdine, donne-moi la main. Voyons si ça marche…

Il tendit un bras à travers la barrière immatérielle. Sans hésiter, la Mord-Sith lui saisit le poignet.

— J'ai froid, se plaignit-elle quand il l'eut tirée à demi vers lui.

— À part ça, tu vas bien ? Prête à faire le reste du chemin ?

La jeune femme acquiesçant, Richard la fit traverser. Une fois de l'autre côté, elle frissonna et se secoua comme si elle était couverte d'insectes.

— À mon tour ! lança Cara.

Richard fit mine de tendre le bras. Puis il se ravisa.

— Non. Les autres, vous resterez ici jusqu'à notre retour.

— Pas question !

— Face à des dangers inconnus, je ne peux pas surveiller cinq personnes et me concentrer sur ce que je fais. En cas de problèmes, Berdine s'occupera de moi. Attendez ici. Si ça tourne mal, vous connaissez le chemin de la sortie.

— Vous devez nous emmener ! insista Cara. Ulic, dis-lui qu'il ne peut pas rester sans protection !

— Elle a raison, seigneur Rahl. Nous devons vous accompagner.

— Un garde du corps suffira… S'il m'arrive malheur, vous seriez coincés du mauvais côté de ce bouclier. Là, si je ne reviens pas, je sais que vous continuerez mon œuvre. Cara, tu prendras le commandement. Si nous ne ressortons pas, essaye de nous envoyer de l'aide, si c'est possible. Sinon, assure-toi que mon plan suivra son cours jusqu'à l'arrivée de Zedd et de Kahlan.

— Ne faites pas ça ! implora Cara, plus bouleversée qu'il ne l'avait jamais vue. Seigneur Rahl, nous ne pouvons pas vivre sans vous !

— Je reviendrai, c'est promis. Tu sais bien que les sorciers tiennent toujours parole…

— Pourquoi avoir choisi Berdine ? cria Cara, folle de rage.

— Parce que je suis sa préférée, fit la Mord-Sith en rejetant coquettement sa natte derrière son épaule.

— Cara, tu as toutes les qualités d'un chef, répondit Richard en foudroyant Berdine du regard. Toi seule peux me succéder.

Cara plissa le front, réfléchit quelques instants et eut un sourire

satisfait.

— D’accord… Mais vous avez intérêt à ne jamais me refaire un coup comme celui-là !

— J’en prends bonne note, fit le Sourcier – avec un clin d’œil qui démentait ses propos. Allez, Berdine, mettons-nous en chemin. J’ai hâte d’en avoir terminé et de sortir d’ici.

Chapitre 36

Les couloirs se croisaient dans toutes les directions. Richard tentait de s'en tenir à celui qu'il estimait être le principal, afin de retrouver plus aisément le chemin de la sortie.

Quand ils passaient devant des pièces, il y jetait un coup d'œil, en quête de livres ou d'objets qui lui semblent utiles. Hélas, la plupart étaient vides. Certaines contenaient quelques meubles, et rien d'autre d'intéressant. À un moment, ils longèrent une série de chambres d'une simplicité étonnante. À l'évidence, les sorciers qui résidaient dans la Forteresse n'y avaient jamais mené la grande vie.

Chaque fois qu'il inspectait une salle, Berdine venait regarder par-dessus son épaule.

— Vous avez idée de notre destination ? demanda-t-elle.

— Pas vraiment… (Comment aurait-il su que faire dans un tel labyrinthe ?) À mon avis, nous devrions trouver un escalier. Commencer par les sous-sols puis remonter me paraît une bonne façon de procéder…

— J'ai aperçu un escalier à une intersection, quelques pas derrière nous.

La Mord-Sith ne s'était pas trompée, constata Richard quand ils eurent rebroussé chemin. Il n'avait rien remarqué, car il s'agissait d'un simple escalier en spirale qui s'enfonçait dans l'obscurité à partir d'un trou rond, dans le sol. S'attendant plutôt à découvrir un palier, il était passé devant sans le voir.

Le Sourcier se maudit intérieurement de ne pas avoir pensé à emporter une lampe, ou au moins une bougie. Ayant un morceau de silex et un bout d'acier dans sa poche, il lui aurait suffi de dénicher un peu de paille, ou un bout de tissu, pour produire une petite flamme et allumer une des chandelles accrochées au mur dans leurs bougeoirs d'acier.

Alors qu'ils s'enfonçaient dans la pénombre, Richard sentit, au moins autant qu'il l'entendit, un bourdonnement monter des entrailles de la Forteresse. La pierre des murs, devenue invisible dans l'obscurité, commença à émettre une lueur verte, comme si quelqu'un avait tourné la molette d'une lampe à huile. Quand ils atteignirent la dernière marche, cette illumination leur parut des plus satisfaisantes.

Ils découvrirent sa source au pied de l'escalier, dans un coin. Posé sur un support en fer, un globe grand comme la main de Richard diffusait la lueur verte.

— On dirait du verre, fit Berdine. Mais qu'est-ce qui le fait briller ?

— Vu qu'il n'y a pas de flamme, je suppose que c'est la magie…

Le Sourcier toucha le globe du bout d'un index. Aussitôt, la lueur vira au jaune, comme s'ils avaient un petit soleil sous les yeux.

Le contact n'ayant pas été douloureux, Richard saisit prudemment la boule lumineuse. Plus lourde qu'il ne l'aurait pensé, elle n'était pas en verre creux, mais semblait étrangement pleine et solide.

Le jeune homme vit qu'il y avait des globes semblables tout au long du couloir. Quand ils passèrent devant, ils brillèrent plus vivement avant de revenir à leur intensité première dès qu'ils s'éloignaient.

Sa boule lumineuse brandie, le Sourcier arriva à une intersection, Berdine sur les talons. Ils s'engagèrent dans un nouveau couloir, moins sinistre, sans doute à cause de la pierre rose pâle de ses murs, et passèrent devant plusieurs alcôves qui abritaient des bancs rembourrés.

Richard ouvrit une double porte qui donnait sur une grande bibliothèque. La salle lui parut très accueillante, avec son parquet brillant, ses murs lambrissés et son plafond blanchi à la chaux. À côté des rangées d'étagères, des tables de travail et des sièges confortables attendaient d'improbables visiteurs. Au fond, des fenêtres vitrées offraient une vue fabuleuse sur Aydindril.

Richard continua son chemin, poussa les portes suivantes et découvrit une nouvelle bibliothèque. Ce couloir, parallèle à la façade du bâtiment, donnait accès à une enfilade de pièces d'étude. Quand ils arrivèrent au bout, le Sourcier en avait compté une dizaine, toutes aussi impressionnantes que la première.

Il existait donc tant de livres ? À première vue, il devait y en avoir dix fois plus que dans les catacombes du Palais des Prophètes, pourtant bien fournies. Pour simplement lire les titres, une année entière n'aurait pas suffi.

Par où commencer ? se demanda Richard, accablé.

— C'est sûrement ce que vous cherchiez, souffla Berdine.

— Non… Je ne sais pas pourquoi, mais j'en suis sûr. C'est trop… ordinaire.

Côte à côte, ils longèrent une multitude de couloirs, puis descendirent de plusieurs niveaux dès qu'ils découvrirent un nouvel escalier. Son Agiel prêt à venir se loger dans sa main, la Mord-Sith restait à l'affût.

Au pied des marches, derrière une porte à l'encadrement doré à l'or fin, Richard aperçut une salle creusée à même la montagne. À voir les arêtes à vif des parois, il devait s'agir d'une grotte naturelle qu'on

avait agrandie à coups de pioche. Des colonnes, simplement excavées, soutenait la voûte basse aussi déchiquetée que les murs.

Devant la porte, Richard repéra son quatrième bouclier depuis le début de leur exploration. Mais celui-là n'avait aucun rapport avec les précédents. Quand il tendit une main, le traversant, l'air rougeoya devant lui – sans que le phénomène eût une source visible – et il éprouva une sensation de brûlure, pas de picotement. Sans conteste, il n'avait pas encore rencontré d'obstacle magique aussi désagréable. Au moins, le contact ne lui avait pas roussi les poils du bras…

— Les choses se compliquent, Berdine, annonça le Sourcier. Si ça t'est trop pénible, dis-le-moi et je n'insisterai pas. (Il passa un bras autour des épaules de la Mord-Sith pour la protéger.) Ne sois pas si tendue, je ferai marche arrière si tu me le demandes !

Ils avancèrent lentement. Quand la lumière toucha la manche en cuir rouge de son uniforme, la jeune femme tressaillit.

— Ce n'est rien, dit-elle. On continue !

Richard la lâcha dès qu'ils furent passés. Elle se détendit, comme si son contact l'avait plus angoissée que celui du champ de force.

Sa boule lumineuse levée, le Sourcier jeta un regard circulaire dans la salle et remarqua une série de petites niches creusées dans le roc. Il devait y en avoir une soixantaine, trop sombres pour qu'on distingue clairement les objets qu'elles contenaient.

La nuque hérissée, Richard n'eut pas besoin d'approcher pour deviner – ou sentir – qu'il y avait là un danger mortel.

— Berdine, reste près de moi. Nous marcherons au centre de la salle, le plus loin possible des murs. (Du menton, il désigna le fond de la grotte.) Ce couloir, là-bas, est notre destination…

— Comment savez-vous tout ça ?

— Regarde le sol… Il est beaucoup plus lisse, au centre, et ce « chemin » tracé par des milliers de semelles serpente à travers les colonnes. Il vaudra mieux ne pas s'en écarter.

— Soyez prudent, seigneur, dit la Mord-Sith. S'il vous arrive quelque chose, je ne réussirai pas à sortir d'ici pour aller chercher de l'aide. Et je ne tiens pas à mourir de faim et de soif dans ce tombeau…

Avant de repartir, Richard sourit à sa compagne.

— Ce sont les risques du métier, quand on est la favorite du maître !

Cette tentative d'alléger l'atmosphère fit long feu.

— Seigneur Rahl, dit la Mord-Sith, très mal à l'aise, vous pensez que je crois *vraiment* être votre préférée ?

Les yeux rivés sur le sol, pour ne pas s'écarter du chemin, Richard haussa les épaules.

— J'ai seulement repris ta plaisanterie rituelle…

Berdine réfléchit quelques instants.

— Seigneur Rahl, puis-je vous poser une question très personnelle ? Et sérieuse…

— Bien entendu.

— Après votre mariage, vous aurez d'autres femmes que la reine, n'est-ce pas ?

— Non, puisque je n'en ai pas maintenant. J'aime Kahlan, et j'entends être loyal avec elle.

— Le seigneur Rahl peut avoir toutes les femmes qu'il veut ! Même moi. Il lui suffit de claquer des doigts.

Bien qu'il ne fût pas un expert en la matière, Richard aurait juré que la Mord-Sith ne lui faisait pas des avances plus ou moins subtiles.

— Tu me parles de ça parce que j'ai posé la main sur ton sein ? (Berdine détourna le regard et acquiesça.) Je l'ai fait pour t'aider, et… hum… pour aucune autre raison. J'espérais que tu avais compris.

— C'est le cas, seigneur, dit la jeune femme, une main brièvement posée sur le bras de Richard. Vous ne m'avez jamais touchée… autrement. Ni imposé votre désir… (Elle se mordilla la lèvre inférieure.) Mais ce contact m'a rempli de honte.

— Pourquoi ?

— Vous avez risqué votre vie pour me sauver ! Vous êtes mon maître, et je n'ai pas été honnête avec vous.

Richard guida sa compagne autour d'une colonne que vingt hommes n'auraient pas pu entourer de leurs bras.

— Berdine, je ne comprends rien à ce que tu dis !

— Eh bien, je répète sans cesse que je suis votre préférée pour que vous pensiez que je vous aime.

— Dois-je comprendre que tu me détestes ?

— Non ! Je vous adore, au contraire !

— Mais je t'ai dit que Kahlan…

— Je vous aime, mais pas de cette façon. En réalité, je vénère le seigneur Rahl qui m'a rendu la liberté. L'homme qui a vu en moi davantage qu'une Mord-Sith, et qui m'a accordé sa confiance. Plus tard, vous m'avez sauvé la vie, et rendu mon… intégrité. J'aime le genre de maître Rahl que vous êtes !

— Tu m'embrouilles les idées… Quel rapport avec ta plaisanterie sur la « favorite » ?

— C'est un moyen de vous faire comprendre que je ne refuserais pas de partager votre couche… Si vous sentez que je n'en ai pas envie, je crains que vous m'y forciez par pure perversité.

Richard leva sa boule lumineuse pour éclairer le couloir dont ils venaient d'atteindre l'entrée. Tout semblait normal…

— Arrête de te torturer avec ça ! (Il fit signe à la jeune femme d'avancer.) Je t'ai dit que tu ne risquais rien.

— Je sais. Et depuis ma guérison, je vous crois. Avant, j'en doutais.

Mais vous êtes vraiment très différent, et sur tous les plans.

— Différent de qui ?

— De Darken Rahl…

— Ça, tu peux le dire ! (Alors qu'ils remontaient le long corridor, Richard regarda soudain sa compagne.) Veux-tu me faire comprendre que tu es amoureuse ? Et que ton petit jeu visait à ne pas me donner envie de te contraindre ? Tu croyais que j'agirais comme Darken Rahl l'aurait fait à ma place, face à une femme non consentante ?

— C'est ça, oui…

— Vraiment ? Te savoir amoureuse me remplit de joie, Berdine !

Sortant du couloir, ils débouchèrent dans une grande salle où des ballots de fourrure et de poils pendaient le long des murs, accrochés à des poternes. Étudiant de loin cette exposition, Richard reconnut dans le lot une peau de garn.

— Qui est l'heureux élu ? demanda-t-il en regardant de nouveau la Mord-Sith. (Il agita nonchalamment la main pour cacher son embarras. Considérant l'humeur actuelle de Berdine, ne dépassait-il pas les bornes de la bienséance ?) Tu n'es pas obligée de me répondre, évidemment. Surtout, comprends-le bien…

— Après ce que vous avez fait pour nous, seigneur, et spécialement pour moi, je tiens à me confesser.

— Te confesser ? répéta Richard, incrédule. Me dire qui tu aimes n'est pas une confession, mais…

— Il s'agit de Raina, seigneur.

Le bec cloué, Richard préféra s'intéresser au chemin qui s'ouvrait devant eux.

— Foule les dalles vertes du pied gauche – exclusivement. Et les blanches du pied droit, jusqu'à ce que nous ayons traversé. N'en rate aucune, surtout. Et touche le piédestal avant de lever le pied de la dernière.

Berdine suivit ces ordres à la lettre avant de s'engager dans un couloir étroit aux murs en pierre argentée cristalline. On eût dit qu'ils s'étaient enfoncés dans les entrailles d'un diamant géant…

— Comment avez-vous su, pour les dalles, seigneur ?

— Pardon ? (Perplexe, le Sourcier jeta un coup d'œil derrière lui.) Je n'en sais rien… Ce devait être un nouveau champ de force, ou une protection quelconque… (Il regarda la Mord-Sith, qui marchait la tête basse.) Berdine, j'aime aussi Raina. Comme Cara, Ulic, Egan et toi. Nous sommes une sorte de famille. C'est ça que tu voulais dire ? (La jeune femme secoua la tête.) Mais Raina est une femme !

Cette fois, Berdine foudroya son maître du regard.

— Ma chère, fit Richard après un long silence, il vaudrait mieux que tu n'en parles pas à Raina, parce que…

— Elle m'aime aussi, seigneur.

— Eh bien… (Le jeune homme hésita, ne sachant plus que dire.) Mais comment peux-tu… ? On ne doit pas… Je n'imagine pas… Berdine, pourquoi m'as-tu révélé ça ?

— Parce que vous avez toujours été honnête avec nous. Au début, nous doutions de votre parole. Enfin, pas tous. Cara a toujours cru en vous. Mais pas moi…

Berdine reprit son visage indéchiffrable de Mord-Sith.

— Darken Rahl avait tout découvert… Alors, pour se moquer de moi, il m'a prise dans son lit. Ça l'amusait, comprenez-vous. Une façon de m'humilier qu'il appréciait beaucoup. J'avais peur que vous fassiez pareil, si la vérité arrivait à vos oreilles. Alors, j'ai joué le jeu de la séduction pour mieux cacher la vérité.

— Berdine, je ne t'aurais jamais fait ça !

— À présent, je le sais. C'est la raison de ma confession. Je ne pouvais plus supporter de mentir à quelqu'un de si honnête…

— Eh bien, si tu te sens mieux, tu m'en vois ravi… (Richard réfléchit pendant qu'ils avançaient dans un couloir sinueux aux murs de plâtre.) C'est Darken Rahl qui t'a fait devenir comme ça ? Ta formation de Mord-Sith t'a conduite à détester les hommes ?

— Je ne les déteste pas, seigneur, répondit Berdine, visiblement étonnée par cette théorie. Mais j'ai toujours regardé les filles, même quand j'étais petite. Sur ce plan-là, les garçons ne m'intéressaient pas… Maintenant, vous me détestez ?

— Pas du tout… Tu restes ma protectrice, comme avant. Mais ne peux-tu pas essayer d'oublier Raina ? Ce n'est pas très normal, tu sais ?

— Quand elle me fait son sourire « spécial Berdine », et que tout devient soudain merveilleux, je trouve ça normal, seigneur. C'est la même chose lorsqu'elle me caresse le visage, et que mon cœur s'emballe. Entre ses bras, je sais que plus rien ne me menace… (La Mord-Sith baissa de nouveau les yeux.) Désormais, vous me jugerez méprisable…

Richard détourna le regard, honteux de sa réaction stupide.

— C'est exactement ce que je ressens pour Kahlan… Un jour, mon grand-père m'a conseillé de l'oublier, mais je n'ai pas pu.

— Pourquoi voulait-il vous séparer d'elle ?

Richard s'en voulut de devoir mentir. Mais il ne pouvait pas parler de son grand secret : nul n'était censé aimer une Inquisitrice sans y perdre sa personnalité. Et pourtant, il y était parvenu.

— Il pensait qu'elle ne me conviendrait pas, éluda-t-il.

Au bout du couloir, il fit traverser un nouveau champ de force à sa compagne – un bouclier à « picotement », sans rien d'extraordinaire.

La pièce triangulaire où ils entrèrent disposant d'un banc, Richard s'assit, fit signe à la Mord-Sith de l'imiter et posa la boule lumineuse

entre eux.

— Berdine, je comprends tes sentiments… Et je me souviens de ma fureur, après le discours de mon grand-père. Personne n'a le droit de dire qui tu dois aimer. Ces choses-là ne se commandent pas, voilà tout. Même si je ne saisis pas tout, et si je n'approuve pas ton choix, vous êtes devenus mes amis, tous les cinq. Les gens n'ont pas besoin de se ressembler pour s'apprécier, et c'est heureux !

— Seigneur Rahl, je savais que vous me rejetteriez, mais je devais vous le dire. Dès demain, je retournerai en D'Hara. Il est impossible d'avoir pour garde du corps quelqu'un dont on n'approuve pas le comportement.

Richard réfléchit un instant.

— Tu aimes les petits pois bouillis ?

— Oui, mais…

— Moi, je les déteste ! Tu m'apprécies moins parce que je ne partage pas tes goûts ? C'est une raison suffisante pour cesser de me protéger ?

— Seigneur Rahl, ce n'est pas une affaire de petits pois ! Comment se fier à quelqu'un qu'on *désapprouve* ?

— Ce n'est pas toi que je juge, Berdine. J'avoue que ça ne me semble pas normal, mais quelle importance, au fond ? Tiens, ça me fait penser à une vieille histoire…

» Quand j'étais plus jeune, j'avais un ami, Giles, avec qui je passais beaucoup de temps, parce qu'il était guide forestier comme moi. Avoir des points communs nous rapprochait, comme c'est souvent le cas…

» Puis il est tombé amoureux de Lucy Fleckner. Je détestais cette fille, qui le faisait tant souffrir. Comment pouvait-il aimer une personne aussi désagréable ? Je n'appréciais pas Lucy, et je pensais qu'il devait partager mon opinion. Ainsi, j'ai perdu un ami parce qu'il ne correspondait pas à mes attentes. Ce n'était pas la faute de Lucy, mais la mienne. Je me suis privé de tout ce que nous partagions parce que je refusais de le laisser vivre sa vie. Depuis, je n'ai jamais cessé de le regretter…

» Je crois que nous vivons une situation comparable… Et je ne commettrai pas la même erreur. Maintenant que tu apprends à être autre chose qu'une Mord-Sith, tu découvriras, comme moi en grandissant, qu'être un *véritable* ami consiste à aimer les gens pour ce qu'ils sont, y compris ce qu'on ne partage pas. L'amour qu'on leur porte fait oublier ces différences… Pour aimer, il n'est pas besoin de comprendre, d'approuver ou de dicter leur comportement aux autres. Ce qu'on peut souhaiter de mieux à un ami, c'est d'être lui-même. Parce qu'on l'aime à cause de ça !

» Je t'aime, Berdine, et c'est tout ce qui compte.

— C’est vrai ?

— Absolument vrai !

La jeune femme enlaça Richard et le serra contre elle.

— Merci, seigneur Rahl ! Quand vous m’avez sauvée, j’ai pensé que vous ne l’auriez pas fait, si vous aviez su… Vous avoir parlé est un tel soulagement ! Raina sera si heureuse d’apprendre que vous ne nous traiterez pas comme le faisait Darken Rahl…

À l’instant où ils se levèrent, un pan de mur coulissa. Richard prit la Mord-Sith par la main et la guida hors de l’étrange salle. Ils descendirent quelques marches et traversèrent une pièce suintante d’humidité dont le sol de pierre, au centre, formait une grosse bosse.

— Si nous sommes amis, fit Berdine, puis-je vous dire, seigneur, ce que je désapprouve dans votre comportement ? (Richard hocha la tête.) Eh bien, je n’aime pas ce que vous avez fait à Cara. D’ailleurs, elle est furieuse.

Le Sourcier jeta un coup d’œil derrière lui. Cette salle, très curieuse, semblait absorber la lumière à mesure qu’ils avançaient.

— Furieuse ? répéta-t-il. Que lui ai-je donc fait ?

— Vous l’avez maltraitée à cause de moi… (Voyant que le jeune homme ne saisissait pas, Berdine précisa sa pensée :) Quand j’étais ensorcelée, j’ai osé vous menacer avec mon Agiel, le soir de votre retour au palais, après la poursuite infructueuse. Fou de colère, vous vous êtes vengé sur Cara et Raina, alors que j’étais la seule responsable.

— Ton comportement m’a désorienté, expliqua Richard. À cause de toi, je me suis senti menacé par toutes les Mord-Sith. Elle peut sûrement le comprendre…

— Bien sûr… Mais après avoir tout découvert, vous ne vous êtes pas excusé d’avoir mis Cara et Raina dans le même sac que moi. Or, elles ne vous avaient rien fait…

Richard sentit qu’il s’empourprait.

— Tu as raison… À présent, j’en ai honte. Pourquoi Cara n’a-t-elle rien dit ?

— Vous êtes le seigneur Rahl, répondit Berdine, étonnée par cette question. Si vous décidiez de la frapper parce qu’elle vous a salué sur un ton qui vous a déplu, elle ne protesterait pas non plus.

— Pourtant, tu me parles… Où est la différence ?

Berdine suivit Richard dans un curieux corridor cylindrique au sol pavé large de deux pieds à peine. Les murs lisses étaient entièrement couverts de feuilles d’or.

— Nous sommes amis, désormais…, répondit la Mord-Sith.

Alors que Richard se tournait vers elle, un sourire sur les lèvres, la jeune femme tendit un bras pour toucher l’or du bout des doigts.

Rapide comme l'éclair, il lui saisit le poignet au vol.

— Ne fais pas ça, si tu tiens à la vie !

— Seigneur, dit Berdine, troublée, vous avez prétendu tout ignorer de cet endroit. Et voilà que vous l'arpentez comme si vous y aviez passé votre vie ! Comment est-ce possible ?

Frappé par cette remarque judicieuse, le Sourcier sursauta.

Puis il comprit.

— C'est grâce à toi, mon amie…

— Moi ?

— Oui, confirma Richard, étonné par sa propre découverte. En me parlant, tu occupes mon conscient. Concentré sur ce que tu dis, je me laisse guider par mon don. Jusqu'à cette minute, je ne m'en étais pas aperçu. Grâce à cet « état second », je repère les dangers et je sais très exactement quel chemin prendre pour revenir sur nos pas. (Il serra brièvement l'épaule de sa compagne.) Merci, Berdine.

— C'est à ça que servent les amis, non ?

— Je crois que nous avons fait le pire du chemin, annonça Richard. Suis-moi…

Ils sortirent du tunnel et débouchèrent dans une salle ronde – sûrement sise dans une tour – d'un diamètre d'une centaine de pieds. Un escalier en colimaçon partait de la base du mur extérieur. À intervalles réguliers, des paliers donnaient accès à des portes. Tout en haut de la voûte, filtrant d'une série de petites fenêtres et d'une plus grande, des rayons de soleil tentaient de percer l'obscurité.

Bien qu'il n'eût aucun moyen de confirmer cette impression, Richard estima que la tour faisait au minimum deux cents pieds de haut. Devant eux, l'escalier s'enfonçait dans une pénombre d'où montait une odeur entêtante de moisissure.

— Je n'aime pas du tout ça…, fit Berdine, penchée sur la rampe de fer pour sonder l'« abîme ». À mon sens, le pire est encore devant nous.

Soudain, Richard crut voir bouger quelque chose, dans l'escalier obscur.

— Ne t'éloigne pas de moi, dit-il, et regarde bien ! (Il plissa les yeux, tentant de confirmer son impression. Mais plus rien ne remuait.) Si ça tourne mal, tu devras essayer de sortir de la Forteresse.

— Seigneur Rahl, dit Berdine, toujours penchée sur la rampe, il nous a fallu des heures pour arriver ici, en traversant je ne sais plus combien de boucliers. S'il vous arrive malheur, je suis fichue aussi.

Richard réfléchit un moment. Enveloppé dans sa cape de mriswith, et donc invisible, il s'en sortirait sans doute mieux…

— Attends ici, mon amie… Je vais aller jeter un coup d'œil…

La Mord-Sith saisit son maître par l'épaule et le força à se retourner.

— Pas question, vous m’entendez !

— Berdine…

— Je suis votre protectrice. Vous n’irez pas seul, un point c’est tout !

Troublé par le regard d’acier de la Mord-Sith, Richard se souvint de sa captivité, sous la coupe de Denna. À l’époque, le moindre mot de travers lui valait un calvaire.

Il déglutit péniblement.

— Tu as gagné… Mais ne t’éloigne pas et obéis-moi au doigt et à l’œil !

— Comme d’habitude, mon seigneur… Comme d’habitude…

Chapitre 37

Sentant son cheval piaffer entre ses cuisses, Tobias Brogan regardait les cinq émissaires du Créateur marcher quelques pas devant lui, légèrement sur le côté. Les voir ainsi était plutôt inhabituel… Depuis leur apparition inattendue, quatre jours plus tôt, ils ne s'éloignaient jamais vraiment, mais ils restaient difficiles à distinguer, même lorsqu'ils n'utilisaient pas leur magie. Entièrement blancs quand ils progressaient dans la neige, ils devenaient plus noirs que la nuit dès le coucher du soleil.

Leur don d'invisibilité émerveillait le seigneur général. Décidément, rien n'était impossible au Créateur.

Cela dit, le choix de Ses émissaires ne manquait pas d'étonner Tobias. Dans ses rêves, le Créateur lui avait ordonné de ne pas mettre en question Ses plans. Par bonheur, Il avait finalement consenti à pardonner Brogan d'avoir eu l'effronterie de Le soumettre à un interrogatoire…

Tous les enfants sains d'esprit de l'Être Suprême le redoutaient, et Tobias se tenait pour le plus sain d'esprit de tous. Pourtant, ces monstres semblaient un étrange moyen de transmettre la Lumière du Créateur à l'humanité…

Brogan se redressa soudain sur sa selle. Bon sang, il était d'une stupidité crasse, par moments ! À l'évidence, le Créateur répugnait à révéler Ses desseins aux profanes en leur envoyant des disciples idéalement taillés pour leur rôle. Les démons s'attendaient sans doute à être traqués par des champions auréolés de lumière et de gloire. Face à des… créatures… pareilles, ils ne redouteraient pas d'être terrassés par le bien.

Tobias soupira de soulagement, ravi d'avoir enfin compris, et regarda les mriswiths conférer entre eux, puis avec la magicienne. Cette femme prétendait être une Sœur de la Lumière. En réalité, il s'agissait d'une vulgaire *streganicha*, aussi méprisable que les autres ! Si on pouvait admettre que le Créateur utilise des mriswiths comme messagers, pourquoi conférait-il une telle autorité à une sorcière ?

Tobias bouillait de rage à l'idée de ne pas savoir ce que se disaient ces six-là… Depuis que la *streganicha* les avait rejoints, la veille, elle passait le plus clair de son temps avec les mriswiths. À peine si elle avait daigné dire quelques mots au seigneur général du Sang de la Déchirure !

Les cinq monstres et la sorcière ne se quittaient pas, comme s'ils voyageaient ensemble et suivaient par hasard la même direction que Brogan et son régiment de mille hommes !

Après avoir vu une poignée de mriswiths massacrer des centaines de soldats d'harans, Tobias ne se sentait pas vraiment en sécurité. Le gros de ses forces, plus de cent mille hommes, attendait à une semaine de marche environ d'Aydindril. Lors de sa première visite, le Créateur avait insisté sur ce point : ses troupes devaient rester en arrière, afin de participer à la conquête de la cité.

— Lunetta, appela doucement Brogan sans quitter des yeux la Sœur de la Lumière, toujours en grande conversation avec les mriswiths.

Lunetta vint chevaucher à côté de son frère.

— Oui, seigneur général ? demanda-t-elle à voix basse.

— As-tu vu la sœur faire usage de son pouvoir ?

— Oui, quand elle a écarté les branches mortes de notre chemin…

— Peux-tu déterminer sa puissance à partir de cette observation ? (Lunetta hocha la tête.) Est-elle aussi forte que toi, ma sœur ?

— Non, Tobias…

— Voilà une excellente nouvelle… (Brogan regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne les espionnait. Il vérifia aussi la position de ses six « accompagnateurs », bien visibles devant lui.) Je suis étonné par certaines choses que m'a dites le Créateur, ces dernières nuits.

— Tu veux m'en parler, Tobias ?

— Oui, mais plus tard…

— Quand nous serons seuls, souffla Lunetta en caressant distraitement ses « mignons ». Il sera bientôt temps de camper…

Tobias ne se méprit pas un instant sur les intentions réelles de sa sœur.

— Nous ne nous arrêterons pas tôt, cette nuit… (Il leva le nez pour humer l'air.) Elle est si près que je peux presque la sentir…

En descendant, Richard compta les paliers afin de pouvoir retourner sans difficulté sur ses pas. Pour le reste du chemin, comme il l'avait dit à Berdine, il pourrait se fier à ses souvenirs. Mais les entrailles de la tour le désorientaient. L'air empestait le compost, comme dans un marais, sans doute parce que l'eau qui entrait par les fenêtres ouvertes s'accumulait au dernier niveau.

À l'approche d'un palier, Richard vit l'air miroiter d'une étrange façon. Grâce à sa boule lumineuse, il distingua une silhouette fluctuante. Bien qu'il fût enveloppé dans sa cape, le Sourcier ne s'y trompa pas une seconde : il s'agissait d'un mriswith.

— Bienvenue, frère de peau, dit la créature de sa voix sifflante.

— Qui a parlé ? souffla Berdine.

Richard la saisit par le poignet pour l'empêcher de se camper devant lui, Agiel au poing. La tirant sur le côté, il descendit les dernières marches.

— Un mriswith, c'est tout…, marmonna-t-il.

— Où ? s'écria la Mord-Sith.

— Sur le palier, près de la rampe. N'aie pas peur, il ne te fera pas de mal.

Le Sourcier força sa compagne à baisser l'Agiel. Frissonnante, elle s'accrocha à sa cape.

— Es-tu venu réveiller la sliph ? demanda le monstre.

— La sliph ? répéta Richard, perplexe.

Le mriswith ouvrit sa cape pour tendre un bras et désigner, du bout de son couteau à trois lames, le pied de l'escalier. Ce faisant, il devint pleinement visible.

— La sliph est en bas, frère de peau. Elle est enfin accessible ! Bientôt, l'heure de chanter sonnera pour le *yabree*.

— Le *yabree ?*

Le monstre leva son arme et l'agita devant ses yeux. Puis sa bouche sans lèvres dessina ce qui devait être un sourire.

— Oui, le *yabree !* Quand il chantera, viendra le temps de la reine.

— La reine ?

— Elle a besoin de toi, frère de peau. Il faut que tu l'aides.

Richard sentit que Berdine, serrée contre lui, tremblait de tous ses membres. Conscient qu'elle risquait de craquer, il reprit la descente sous le regard impassible du mriswith.

Deux paliers plus bas, la Mord-Sith ne l'avait toujours pas lâché.

— Il est parti…, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Le Sourcier leva les yeux et constata qu'elle avait raison.

Berdine poussa son maître vers une porte, lui plaquant le dos contre le battant.

— Seigneur, c'était un mriswith ! s'écria-t-elle, paniquée.

Richard acquiesça, étonné de la voir dans un tel état.

— Seigneur, ces monstres massacrent les gens ! Jusque-là, vous les avez toujours taillés en pièces.

— Celui-là ne nous voulait pas de mal… Je te l'ai dit, et il n'a pas attaqué, n'est-ce pas ? Pourquoi l'aurions-nous agressé ?

— Seigneur Rahl, vous allez bien ? demanda Berdine, inquiète.

— Mieux que jamais ! Bon, si on repartait ? Le mriswith nous a donné un indice précieux sur ce que nous cherchons.

Richard tenta de bouger, mais la Mord-Sith le plaqua de plus belle contre la porte.

— Pourquoi vous a-t-il appelé « frère de peau » ?

— Je n'en sais rien… Peut-être parce qu'il a des écailles, et moi de la peau… En tout cas, c'était une façon de souligner qu'il voulait m'aider.

— Vous aider ?

— Au moins, il ne s'est pas mis en travers de notre chemin…

Berdine consentit enfin à lâcher son maître. Mais elle le tint longtemps sous le feu de son magnifique regard bleu.

Au pied de la tour, une corniche munie d'une rambarde faisait le tour du mur intérieur. Le sol, partout ailleurs, était recouvert d'une eau noire d'où des rochers émergeaient par endroits. Des salamandres s'y accrochaient, le corps à moitié dans l'eau. Des insectes planaient au ras de la surface autour de grosses bulles qui s'élevaient parfois dans les airs pour exploser en faisant des ronds, comme de la fumée de pipe.

Quand ils furent au milieu de la corniche, Richard comprit qu'il avait trouvé ce qu'il était venu chercher. Quelque chose de pas ordinaire du tout, contrairement aux bibliothèques et aux autres salles, aussi bizarres fussent-elles.

À un endroit où devait jadis se dresser une porte, une grande plate-forme s'étendait devant eux. Elle était couverte de poussière et d'éclats de pierre noirs comme du charbon. Les débris du battant flottaient dans l'eau noire, au-delà de la rambarde. Après l'explosion, l'encadrement de la porte devait faire au moins deux fois sa largeur d'origine. Ses bords déchiquetés noircis, la pierre elle-même avait en partie fondu comme de la cire. On eût dit que la foudre avait frappé avec une violence inouïe. Mais ça ne pouvait pas être un phénomène naturel…

— C'est récent, dit Richard en passant le bout d'un index dans la suie noire.

— Comment le savez-vous ? demanda Berdine.

— Regarde bien… Tu vois que la moisissure, sur les murs, a été brûlée ou arrachée par l'explosion. Elle n'a pas eu le temps de se reformer, Berdine. Cet événement remonte à quelques mois…

Ils entrèrent dans la salle ronde d'un diamètre de soixante pieds. Ici aussi, les murs étaient noirs comme si la foudre s'y était déchaînée. Au centre se dressait un puits qui occupait bien la moitié de l'espace.

Son globe brandi, Richard se pencha par-dessus le muret. Le gouffre insondable avala la lumière longtemps avant qu'elle atteigne son fond.

Levant les yeux vers la voûte en forme de dôme, le Sourcier remarqua qu'il n'y avait ni fenêtre ni ouverture. De l'autre côté du puits, il aperçut une table et quelques étagères.

Quand ils eurent contourné l'obstacle, ils découvrirent le cadavre, recroquevillé sur le sol près d'une chaise. Il ne restait plus que

quelques ossements et des lambeaux de tissu, sans doute les vestiges d'une tunique. En revanche, la ceinture de cuir et les sandales du squelette avaient résisté aux outrages du temps.

Quand Richard toucha les os, ils s'émiettèrent.

— Ce mort est là depuis longtemps, souffla Berdine.

— Tu as raison…

— Seigneur Rahl, regardez…

Richard se releva et étudia la table que la Mord-Sith désignait. Il vit un encrier, sans doute à sec depuis des siècles, une plume et un livre. Se penchant, il souffla sur les pages jaunies pour chasser la poussière.

— C'est du haut d'haran, dit-il en levant l'ouvrage au niveau de sa boule lumineuse.

— Voyons ça… (Berdine parcourut quelques paragraphes.) Vous avez raison, seigneur !

— Tu comprends ce que ça raconte ?

La Mord-Sith prit délicatement le livre.

— C'est un très vieux dialecte… Un jour, Darken Rahl m'a montré un texte qui datait de plus de deux mille ans. Celui-là est antérieur.

— Tu ne peux pas le déchiffrer ?

— Je comprenais déjà mal le premier ouvrage que nous avons découvert… Le second me dépasse…

— Tu ne saisis vraiment rien ? s'impatienta Richard.

— Des bribes… Ça parle d'un succès final possible, mais ce triomphe implique qu'« il » mourra ici. (Elle pointa un mot du doigt.) *Drauka*… La mort…

Berdine étudia la couverture de cuir blanc, puis elle feuilleta le livre.

— Je crois que c'est le journal de l'homme dont nous venons de trouver le cadavre…

— Berdine, fit Richard, la chair de poule remontant le long de ses bras, c'est ce que je cherchais ! Ce livre est différent de tous ceux que nous avons vus dans les bibliothèques. Tu penses pouvoir le traduire ?

— Une petite partie, peut-être… Désolée, seigneur, mais ce dialecte est trop ancien pour moi. J'aurai le même problème de vocabulaire avec le premier ouvrage. Bien sûr, j'émettrai des hypothèses, mais rien de plus.

Richard se prit la lèvre inférieure entre le pouce et l'index. Pensif, il regarda le squelette, et se demanda ce qu'il faisait dans cette salle. À propos, pourquoi l'avait-on scellée ? Et plus inquiétant, qui ou quoi l'avait ouverte ?

— Berdine, s'écria-t-il soudain, ce premier livre dont tu parles, je le

connais presque par cœur ! Si je t'aide, nous pourrions constituer un glossaire qui nous permettra de traduire le journal de ce malheureux.

— En procédant comme ça, nous aurions une chance de réussir. Une très bonne chance, même !

Richard prit le journal et le referma délicatement.

— Tu veilleras dessus comme sur la prunelle de tes yeux, dit-il en le tendant à la Mord-Sith. Moi, je me chargerai de la boule lumineuse. Filons d'ici, puisque nous avons trouvé ce que nous cherchions !

Quand maître Rahl et Berdine retraversèrent le bouclier, Cara et Raina en sautèrent de joie. Même Ulic et Egan, à l'accoutumée si froids, y allèrent de leur soupir de soulagement, les yeux fermés comme s'ils remerciaient les esprits du bien d'avoir exaucé leurs prières.

— Il y a des mriswiths dans la Forteresse, annonça la Mord-Sith à ses deux collègues après qu'elles l'eurent bombardée de questions.

— Combien en avez-vous tué, seigneur ? demanda Cara.

— Aucun, parce qu'ils ne nous ont pas attaqués. Mais nous avons dû braver suffisamment d'autres dangers pour ne pas nous en plaindre. (Levant une main, Richard mit un terme à cet interrogatoire.) Nous parlerons plus tard… Avec l'aide de Berdine, j'ai trouvé ce que je cherchais. (Il tapota le journal que la Mord-Sith serrait toujours contre elle.) On rentre au palais, et on se lance tout de suite dans la traduction du haut d'haran.

Il alla prendre l'exemplaire des *Aventures de Bonnie Day*, sur la table, et le confia également à Berdine.

Se dirigeant à grands pas vers la sortie, il se ravisa et se retourna.

— Cara et Raina, fit-il, dans les sous-sols de la Forteresse, alors que je risquais de mourir à chaque seconde, j'ai pensé à quelque chose que je tiens à vous dire avant de quitter ce monde, si ça doit m'arriver…

Les mains dans les poches, le Sourcier approcha des deux femmes.

— Bon… Eh bien, voilà… Je m'excuse de vous avoir si mal traitées, toutes les deux…

— Seigneur, dit Cara, vous ignoriez que Berdine était ensorcelée. Nous ne vous en voulons pas de nous avoir tenues à l'écart.

— Tu as raison au sujet du sortilège, mais j'ai quand même pensé du mal de vous à tort… Car vous n'avez jamais rien fait pour ça. Voilà, j'espère que vous me pardonnerez.

Les deux jeunes femmes sourirent. Depuis que Richard les connaissait, c'était la première fois qu'elles ne ressemblaient *absolument pas* à des Mord-Sith.

— Nous vous pardonnons, seigneur, déclara Cara. (Raina hocha

vigoureusement la tête.) Et merci à vous…

— Maître Rahl, que vous est-il arrivé dans la Forteresse ? demanda Raina.

— Nous avons parlé d'amitié, répondit Berdine à la place de Richard.

Au pied du chemin qui montait vers la Forteresse, là où commençait la cité d'Aydindril, se dressait un petit marché. Bien qu'il fût sans rapport avec celui de la rue Stentor, les voyageurs venus des grandes routes qui se rejoignaient à cet endroit y trouvaient néanmoins leur bonheur.

Alors que Richard le traversait, ses gardes du corps autour de lui et cinq cents soldats sur les talons, quelque chose attira son regard et il s'arrêta devant une table branlante.

— Vous voulez un de vos gâteaux au miel payés d'avance, seigneur Rahl ? demanda une petite voix.

Richard sourit à la fillette.

— Combien m'en dois-tu encore ?

— Grand-mère, j'ai une question à te poser ! cria l'enfant en se retournant.

La vieille dame se leva péniblement, resserra les pans de sa couverture mitée et riva ses yeux bleus délavés sur Richard.

— Ma foi, fit-elle en se fendant d'un sourire édenté, le seigneur Rahl peut en avoir autant qu'il veut, ma chérie. (Elle inclina la tête.) Contente de vous revoir, seigneur.

— Moi de même, dame… ? fit le Sourcier.

— Valdora, seigneur. Et ce petit ange s'appelle Holly.

— Eh bien, je suis ravi de cette deuxième rencontre, Valdora et Holly. Que faites-vous si loin de la rue Stentor ?

Valdora haussa les épaules sous sa couverture.

— Depuis que le nouveau seigneur Rahl a refait d'Aydindril une ville sûre, les voyageurs reviennent. Qui sait, il y aura peut-être de nouveau de l'activité dans la Forteresse du Sorcier ? Nous espérons profiter de ces occasions !

— Je ne parierais pas sur la renaissance de la Forteresse, dit Richard, mais les visiteurs risquent effectivement d'affluer. (Il baissa les yeux sur les gâteaux.) Combien puis-je en prendre ?

— Pour rembourser ce que vous avez fait pour nous, seigneur, il me faudrait rester jour et nuit devant mes fourneaux !

— Passons un marché, fit le jeune homme, avec un clin d'œil pour Valdora. Si je peux en avoir un pour chacun de mes amis, et un pour moi, nous serons quittes !

— C'est d'accord ! (Valdora étudia un moment les cinq

compagnons du Sourcier.) Mais vous m’avez apporté plus de satisfaction que vous le pensez, seigneur Rahl…

Chapitre 38

Alors que Verna fonçait vers le portail des quartiers de la Dame Abbesse, elle remarqua que Kevin Andellmere montait la garde dans la pénombre. Impatiente de gagner le sanctuaire – pour annoncer à Anna qu'elle avait quasiment rempli sa mission, rien de moins ! – elle s'arrêta quand même, parce qu'elle n'avait pas vu le jeune soldat depuis des semaines.

— Kevin, c'est bien toi ?

— Oui, Dame Abbesse, répondit Andellmere en inclina la tête.

— Tu as été absent longtemps, n'est-ce pas ?

— C'est exact, Dame Abbesse… Bollesdun, Walsh et moi avons été rappelés dans notre régiment.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais trop rien… Mon lieutenant nous a posé des questions sur le sortilège qui protège le palais. Voilà quinze ans que je le connais, et il a pris un sacré coup de vieux ! Je crois qu'il voulait s'assurer que Bollesdun, Walsh et moi n'avions pas vieilli. Il affirme que nous sommes tels qu'il nous a connus, il y a quinze ans. Au début, il n'en croyait pas ses yeux… Ses supérieurs sont venus nous voir aussi. Enfin, ceux qui nous avaient vus à l'époque, bien sûr…

Verna sentit une sueur froide ruisseler sur son front. À présent, elle savait pourquoi l'empereur venait en Tanimura. Et elle devait le dire au plus vite à Annalina.

— Kevin, es-tu un soldat loyal au palais, ou à l'Ordre Impérial ?

— Eh bien, Dame Abbesse, je n'ai pas eu le choix… Quand l'Ordre a conquis mon pays, on m'a enrôlé de force dans ses rangs. Je me suis battu un moment, au nord, près du Pays Sauvage. Ensuite, on m'a affecté au palais, et ça m'allait très bien. C'est un travail idéal, vous comprenez ? Je suis ravi d'être de nouveau chargé de protéger vos quartiers. Et mes amis, Bollesdun et Walsh ont aussi retrouvé leur poste, devant ceux du Prophète. Ici, les officiers nous traitent bien, et la solde tombe régulièrement. Elle n'est pas terrible, c'est vrai, mais beaucoup de gens n'ont plus de travail et ils crèvent de faim…

— Kevin, que penses-tu de Richard ? demanda Verna en tapotant gentiment le bras du soldat.

— Richard ? Je l'adore ! Un jour, il m'a apporté une boîte de chocolats hors de prix, pour que je l'offre à la dame de mes pensées.

— C'est tout ce qu'il représente pour toi ? Des chocolats ?

— Bien sûr que non… Richard était un type bien, voilà tout !

— Sais-tu pourquoi il t'a payé ces chocolats ?

— Parce qu'il était gentil et attentionné.

— C'est vrai… En te faisant ce cadeau, il espérait, quand viendrait le jour de son évasion, que tu ne le combattrais pas. Il ne te voulait aucun mal, comprends-tu ? Mais si tu avais tenté de le tuer…

— Tuer Richard ? Dame Abbesse, je n'aurais jamais fait une chose pareille !

— S'il n'avait pas été ton ami, tu aurais essayé de l'arrêter, par loyauté vis-à-vis du palais.

— Je l'ai vu utiliser son épée, dit Kevin en baissant les yeux. Les chocolats n'étaient donc pas, et de très loin, le plus grand cadeau qu'il m'ait fait…

— Tu as tout compris, mon garçon. Que déciderais-tu si tu devais un jour choisir entre Richard et l'Ordre Impérial ?

— Dame Abbesse, je suis un soldat… Mais Richard est un ami. S'il fallait lever mon arme contre lui, ce serait très difficile. Tous les gardes du palais détesteraient ça, parce qu'ils l'aiment bien aussi.

— Quand on reste fidèle à ses amis, Kevin, tout se passe à merveille. Sois loyal à Richard, et ça te sauvera…

— Merci de ce conseil, Dame Abbesse. Mais ce choix ne devrait jamais se présenter à moi…

— Kevin, écoute-moi ! L'empereur n'est pas un « type bien ». Il est même très maléfique. (Le soldat n'émit pas de commentaire.) Ne l'oublie jamais, mon garçon. Et garde notre conversation pour toi, d'accord ?

— C'est promis, Dame Abbesse.

Verna continua son chemin, puis entra en trombe dans le bureau des administratrices. En la voyant, la pauvre Phoebe se leva d'un bond pour la saluer.

— Bonsoir, Dame Abbesse, quel…

— Je veux prier en paix, coupa Verna. Pas de visiteurs !

Soudain, une phrase de Kevin lui revint à l'esprit. Sur le coup, son absurdité ne l'avait pas frappée…

— Les gardes Bollesdun et Walsh sont affectés aux quartiers du Prophète. L'ennui, c'est que nous n'avons pas de Prophète, en ce moment. Découvre pourquoi ils sont là et fais-moi un rapport dès demain matin. C'est une priorité, compris ?

— Verna… (Phoebe se rassit et baissa les yeux sur son bureau. Dulcinia, elle, n'avait pas levé les siens des mémos qu'elle consultait.) Des sœurs veulent absolument te voir… Elles attendent dans ton bureau.

— Je n'ai jamais donné la permission à quiconque d'y entrer en mon absence !

— Je sais, Dame Abbesse, mais…

— Je vais m'occuper de ça. Merci, Phoebe.

Furieuse, Verna entra dans son fief, où nul n'avait le droit de pénétrer sans y être invité. Mais elle n'avait pas de temps à perdre avec de telles stupidités. Ces dernières heures, elle avait découvert comment distinguer les Sœurs de la Lumière des fidèles de l'Obscurité – et compris pourquoi Jagang venait à Tanimura. Elle devait envoyer un message à Anna, puis attendre ses instructions.

Quatre femmes occupaient son bureau.

— Pour qui vous prenez-vous ? lança la Dame Abbesse.

Sœur Leoma avança comme si de rien n'était.

Soudain, le monde disparut aux yeux de Verna, soufflé par une explosion de douleur…

— Ne discute pas, Nathan !

Le Prophète se pencha vers Annalina – un bel effort, considérant leur différence de taille – et montra les dents, l'air pas commode.

— Tu pourrais au moins me laisser accéder à mon Han ! Comment te protégerai-je, sans ça ?

Anna continua à regarder passer les cinq cents soldats qui escortaient le seigneur Rahl.

— Je refuse que tu me protèges ! Nous ne pouvons pas courir ce risque. Nathan, tu connais ton rôle. Ne t'en mêle pas jusqu'à ce qu'*il* m'ait secourue, sinon, nous ne pourrons pas capturer un ennemi extrêmement dangereux.

— Et s'il ne vient pas à ton secours ?

Anna préférait ne pas penser à cette possibilité. Tout ce qui allait se passer, même si les événements suivaient la bonne Fourche, la terrifiait déjà assez comme ça.

— Dois-je donner un cours sur les prédictions au plus grand Prophète de tous les temps ? (Avec Nathan, une bonne couche de flatterie ne faisait jamais de mal.) Tu dois laisser arriver les choses ! Après, je te libérerai du blocage. À présent, conduis nos chevaux dans une écurie et assure-toi qu'on les traite bien.

Nathan arracha les rênes à la Dame Abbesse.

— Comme tu voudras, tête de mule ! (Il fit mine de partir, mais se ravisa.) Prie le Créateur qu'on ne me retire jamais ce foutu collier ! Sinon, nous aurons une longue conversation, tu peux me croire ! Même si je me demande comment tu me donneras la réplique, en étant ligotée et bâillonnée !

— Nathan, tu es un brave homme, alors ne joue pas les terreurs… J'ai confiance en toi. Rends-moi la pareille.

Le Prophète pointa un index accusateur sur sa compagne.

— Si par malheur tu te fais tuer…

— Je sais, Nathan…

— Dire que c'est moi qu'on traite de cinglé ! Au moins, promets-moi de t'acheter à manger. Tu n'as rien avalé de la journée, Anna. Il y a un marché, pas loin d'ici. Jure de t'y arrêter !

— Je n'ai…

— Jure-le, bon sang !

— Si ça peut te faire plaisir… Mais je n'ai pas faim. (Nathan leva de nouveau son index.) J'ai promis, ne t'inquiète pas… À présent, va-t'en !

Après le départ du Prophète, Annalina prit le chemin de la Forteresse. À l'idée d'avancer à l'aveugle vers une prédiction, son estomac se nouait un peu plus à chaque pas. Retourner dans la Forteresse ne lui disait rien, et penser à la prophétie en question n'arrangeait pas les choses. Pourtant, elle ne pouvait pas reculer. Il n'y avait qu'une façon de faire, et c'était celle-là…

— Un gâteau au miel, noble dame ? demanda une petite voix. Ils sont délicieux, et ça ne vous coûtera qu'un sou.

Anna baissa les yeux sur une fillette affublée d'un manteau beaucoup trop grand pour elle. Debout derrière une petite table, elle désignait quelques pâtisseries à l'aspect effectivement engageant.

La Dame Abbesse n'avait pas juré de faire un repas pantagruélique. Un gâteau au miel irait très bien…

— Tu es toute seule après la tombée de la nuit, ma chérie ?

— Non, noble dame. (L'enfant tendit une main dans son dos.) Ma grand-mère est avec moi.

Enroulée dans une couverture mitée, une vieille femme dormait à même le sol. Touchée par tant de misère, Anna plongea une main dans sa poche et en sortit une pièce d'argent.

— C'est pour toi, ma chérie. Tu sembles en avoir plus besoin que moi.

— Merci beaucoup ! (L'enfant tira un gâteau de sous la table.) Prenez celui-là, il y a beaucoup plus de miel. Je les garde pour mes clients vraiment gentils.

— Eh bien, merci à toi…, fit Anna en acceptant le gâteau.

Alors qu'elle s'engageait sur le chemin de la Forteresse, elle entendit l'enfant, derrière elle, commencer à plier boutique.

Anna savoura la pâtisserie, réellement délicieuse, en surveillant les gens qui allaient et venaient dans le minuscule marché et autour. De qui viendrait le coup ? Ces badauds et ces commerçants avaient tous l'air inoffensif. Pourtant, l'un d'eux était un ennemi.

Annalina se concentra sur le chemin. Qui vivrait verrait, comme on disait… Savoir comment « cela » arriverait aurait-il apaisé son

angoisse ? Elle en doutait fort.

Dans l'obscurité, personne ne la vit monter vers la Forteresse. Soulagée d'être loin de la foule, elle regrettait vaguement que Nathan ne soit pas à ses côtés. Mais au fond, un moment de tranquillité ne pouvait pas lui faire du mal. Sans les bavardages incessants du Prophète, elle aurait le temps de penser à sa vie, et aux changements qui l'attendaient.

Tant et tant d'années…

En un sens, ses actes revenaient à condamner à mort tous ceux qu'elle aimait. Hélas, elle n'avait pas le choix.

La dernière bouchée avalée, Anna se lécha les doigts. Le gâteau n'avait pas soulagé son estomac, malgré ses espoirs. Bien, au contraire…

Quand elle passa la herse, son ventre lui faisait un mal de chien. Quelle mouche la piquait ? Ce n'était pas la première fois qu'elle marchait vers le danger. En vieillissant, s'accrochait-on plus fort à la vie, un bien devenu trop précieux pour qu'on le laisse glisser entre ses doigts comme une vulgaire poignée de sable ?

Lorsqu'elle alluma une bougie, à l'intérieur de la Forteresse, Anna dut se rendre à l'évidence : quelque chose n'allait pas.

Le ventre en feu, ses yeux la brûlaient et ses articulations la torturaient. Était-elle malade ?

Créateur bien-aimé, ce n'était pas le moment ! Car il allait lui falloir toute sa force.

La douleur la pliant soudain en deux, Anna se laissa tomber sur une chaise. Autour d'elle, la pièce tournait comme une toupie. Que se passait-il ?

Alors, elle comprit.

Le gâteau au miel !

Elle n'avait jamais imaginé que ça se passerait ainsi. Pourtant, elle s'était souvent demandé comment son ennemi la terrasserait. Après tout, elle était en pleine possession de son Han, beaucoup plus fort que celui de la plupart des magiciens.

Comment avait-elle pu être aussi stupide ?

Une nouvelle vague de douleur la força à se recroqueviller sur son siège. Malgré sa vision de plus en plus brouillée, elle distingua les deux silhouettes qui venaient d'entrer dans la salle. Une moyenne et une petite…

Deux personnes ? Il n'avait jamais été question de ça ! Tout risquait d'en être chamboulé, avec des conséquences terribles.

— Eh bien, quel joli cadeau, pour une si belle nuit…, dit une voix éraillée.

Non sans effort, Anna parvint à relever la tête.

— Qui… parle ?

Les bruits de pas se rapprochèrent.

— Tu ne te souviens pas de moi ? lança la vieille femme emmitouflée dans sa couverture. Ça n'a rien d'étonnant, avec l'allure que j'ai. Laide et ratatinée, voilà ce que je suis. À cause de toi ! Et tu n'as pas pris une ride ! Sans toi, Dame Abbesse, je serais toujours jeune et belle. Et là, je parie que tu me reconnaîtrais.

Anna ne put s'empêcher de gémir de douleur.

— Le gâteau a du mal à descendre ?

— Qui… es… tu ?

La vieille femme se campa devant Annalina. Les mains sur les genoux, pour les soulager, elle s'accroupit péniblement.

— Dame Abbesse, tu te rappelles sûrement ! J'ai juré que tu payerais pour ce que tu m'as infligé. As-tu la mémoire courte au point d'oublier tes infamies ? La liste doit être longue, mais quand même…

Anna écarquilla les yeux de stupéfaction. Après tant d'années, elle n'aurait jamais reconnu cette femme. Mais sa voix… Les inflexions étaient les mêmes, comme si le temps ne s'était pas écoulé.

— Valdora…

— Bravo, Dame Abbesse ! Je suis honorée que tu te souviennes d'un être aussi insignifiant. (Valdora se fendit d'une révérence moqueuse.) J'espère que tu n'as pas oublié mes derniers mots ? Ce serait tellement dommage. À l'époque, j'ai juré de te voir morte !

Les entrailles en feu, Anna se sentit glisser vers le sol.

— J'ai cru… que tu réfléchirais… et que tu comprendrais que nos reproches… étaient justifiés. À présent… je sais que j'ai eu raison… de te chasser du palais. Tu n'es pas… digne… de porter le titre de… sœur.

— Ne te ronge pas les sangs pour moi, Dame Abbesse. Je me suis recréé mon propre palais, et j'ai même une novice. Ma petite-fille est une élève brillante. Et je suis un bien meilleur professeur que ces gourdes, au Palais des Prophètes. Je lui enseigne tout. Absolument tout !

— Par exemple à… empoisonner les gens ?

Valdora éclata de rire.

— Ce poison ne te tuera pas, très chère. Son but est de te neutraliser, le temps que je t'emprisonne dans une Toile inextricable. Ta mort ne sera pas si douce ! (Elle se pencha vers Anna, sa voix plus coupante qu'une lame de rasoir.) Tu agoniseras un long moment, Dame Abbesse. Qui sait si tu ne verras pas se lever le jour, demain ? Entre des mains expertes, un prisonnier peut mourir des milliers de fois en une seule nuit.

— Comment as-tu su que… je viendrais ?

— Je l'ignorais, avoua Valdora en se redressant un peu. Quand j'ai

rencontré le seigneur Rahl, et qu'il m'a donné une de vos pièces, j'ai pensé qu'il ramènerait tôt ou tard une Sœur de la Lumière dans mes filets. Mais je n'ai jamais pensé, y compris dans mes rêves les plus fous, que ce serait un aussi gros poisson. La Dame Abbesse en personne, livrée sur un plateau d'argent. Quel miracle ! Je n'aurais pas espéré une telle apothéose, très chère. Écorcher vive une de tes précieuses sœurs m'aurait largement suffi. J'aurais même pu me contenter de ton étudiant, le seigneur Rahl, puisque ça t'aurait brisé le cœur. Mais là, cerise sur le gâteau, si tu me pardonnes cette métaphore douloureuse pour toi, je vais satisfaire mes désirs les plus profonds et les plus noirs.

Anna tenta en vain de toucher son Han.

Malgré la douleur, elle comprit que le gâteau au miel ne contenait pas seulement du poison. Valdora lui avait également jeté un sort.

Créateur bien-aimé, ça ne se passe pas du tout comme ça devrait…

Les contours de la salle se brouillant devant ses yeux, Annalina eut l'impression que sa tête explosait.

Gisant sur le sol, impuissante, elle sentit le contact glacé de la pierre contre son dos.

Puis on la tira par les pieds, et elle aperçut le visage angélique de la fillette, qui marchait à ses côtés.

— Je te pardonne, mon enfant, souffla Anna.

Juste avant de perdre conscience.

Chapitre 39

Son épée dans un poing, Kahlan serrait de l'autre le bras de la dame des ossements. Dans l'obscurité, emportées par leur élan, elles trébuchèrent sur le cadavre d'Orsk et s'étalèrent avec un bel ensemble.

La Mère Inquisitrice écarta vivement la main de la masse d'entrailles et de sang répandue sur la neige.

— Comment peut-il être là ? s'exclama-t-elle.

— C'est impossible, fit Adie, le souffle court.

— Avec ce clair de lune, on y voit assez pour s'orienter. Je suis sûre que nous ne tournons pas en rond.

Kahlan ramassa un peu de neige et se frotta les mains. Puis elle se releva, tirant la dame des ossements. Autour d'elles, des cadavres en cape pourpre gisaient sur le sol dans des flaques de sang. Il n'y avait eu qu'un seul combat, très localisé. Et Orsk était tombé pendant cet engagement…

Guettant l'apparition de cavaliers, Kahlan laissa courir son regard le long d'une rangée d'arbres.

— Adie, vous vous rappelez ce qu'a dit Jebra ? Elle me voyait courir en rond…

— C'est impossible, répéta la compagne de Zedd.

L'Inquisitrice savait que la vieille femme ne pourrait plus continuer longtemps. Après avoir recouru à son pouvoir pour se battre, elle était proche de l'épuisement. Sa magie avait semé la mort parmi leurs agresseurs, mais le nombre avait fini par prévaloir. À lui seul, Orsk avait pourtant abattu une bonne trentaine d'hommes. Kahlan ne l'avait pas vu tomber, mais c'était la troisième fois qu'elles passaient près de sa dépouille. Le malheureux était quasiment coupé en deux…

— Par où devons-nous fuir, Adie ? demanda Kahlan.

— Ils reviendront par là, répondit la magicienne, un bras tendu. Nous devrions donc filer par ici…

— C'est ce que je pensais aussi… (L'Inquisitrice tira Adie dans la direction opposée.) Jusque-là, nous avons pris des décisions logiques, et ça n'a pas marché. Il faut essayer une autre tactique. Optons pour l'illogisme !

— Nous sommes peut-être victimes d'un sort, avança Adie. Si c'est le cas, ta décision est la meilleure possible. Hélas, je suis trop fatiguée pour sentir quoi que ce soit…

Elles traversèrent un massif de ronces et se laissèrent glisser au pied d'une pente abrupte. Du coin de l'œil, avant de plonger, Kahlan

avait vu des cavaliers sortir du couvert des arbres.

Les deux femmes se relevèrent et coururent dans les congères qui se transformaient lentement en bourbier.

La silhouette d'un homme se découpa sur la crête, puis plongea à leur poursuite. Kahlan n'attendit pas qu'Adie lance un sort. Si elle échouait, il serait trop tard pour agir d'une façon plus classique.

L'Inquisitrice pivota et frappa. L'homme en cape pourpre leva sa lame pour dévier le coup et se jeta en avant.

Voyant qu'il portait un plastron, Kahlan ne tenta pas de le toucher au torse. Le soldat se protégeait surtout le visage, une réaction compréhensible, mais très mal avisée quand on avait en face de soi une élève du roi Wyborn.

Les hommes en armure péchaient toujours par excès de confiance…

Kahlan le frappa à une cuisse, sa lame traversant la peau et les muscles avant de s'arrêter contre l'os. Avec un cri d'impuissance, le soldat bascula en arrière et s'écroula.

Un autre guerrier l'enjamba et bondit sur l'Inquisitrice, qui répéta sa manœuvre avec succès, lui sectionnant l'artère fémorale. Alors qu'il passait devant elle, emporté par son élan, elle lui flanqua un autre revers de la lame – au jarret, cette fois.

Le premier agresseur beuglait toujours de douleur. Le second tenta de se relever en lâchant une bordée d'injures plus colorées les unes que les autres. Même blessé, il bouillait d'envie de se battre.

Kahlan se souvint d'un des conseils de son père : *Les mots ne déchirent pas la chair. Méfie-toi de l'acier, et ne gaspille pas ton énergie à autre chose.*

Elle manquait de temps pour achever les deux hommes, qui saigneraient probablement à mort dans la neige. Même s'ils survivaient, dans leur état, ils ne risquaient plus de se lancer à sa poursuite.

Se tenant la main, Kahlan et Adie reprirent leur course.

Les poumons en feu, elles zigzaguèrent entre les sapins. Malgré l'effort, la vieille magicienne grelottait de froid, car elle avait perdu son manteau dès le début de l'attaque. Kahlan retira le sien, en peau de loup, et le lui jeta sur les épaules.

— Non, mon enfant ! cria Adie.

— Gardez-le ! ordonna Kahlan. Je suis en sueur, et il entrave mes mouvements.

À vrai dire, son bras droit était si faible que ça ne faisait plus grande différence. La peur seule lui permettait de lever encore son arme. Et pour le moment, ça lui suffisait.

Ignorant dans quelle direction elles allaient, les deux femmes se laissaient guider par l'instinct de survie. Une unique idée leur tenait

lieu d'étoile du berger : tourner à droite quand elles avaient envie d'aller à gauche, et inversement.

De toute façon, elles ne voyaient plus rien, car les frondaisons, trop denses, ne laissaient pas filtrer le clair de lune.

Kahlan devait réussir à s'enfuir ! Richard était en danger, et il avait besoin d'elle. Zedd volait à son secours – littéralement – mais quelque chose pouvait mal tourner. S'il n'atteignait jamais Aydindril, il fallait qu'elle y arrive !

L'Inquisitrice écarta les branches d'un sapin et déboula dans une petite clairière dont le vent avait chassé presque toute la neige.

Deux chevaux barraient la route aux fugitives.

Sur sa selle, Tobias Brogan, le seigneur général du Sang de la Déchirure, leur fit un sourire cruel. Près de lui, une femme en haillons multicolores tira sur les rênes de sa monture pour l'empêcher de piaffer.

— Qui avons-nous donc là ? demanda Brogan en se lissant la moustache.

— Deux innocentes voyageuses, lâcha Kahlan d'une voix glaciale. J'ignorais que le Sang de la Déchirure détroussait les pauvres femmes, de nos jours. Et massacrait leurs compagnons.

— Pour des pauvres femmes, vous vous posez plutôt là ! À deux, vous avez abattu plus d'une centaine de mes hommes.

— Nous l'avons fait pour nous défendre, puisque le Sang de la Déchirure, désormais, s'en prend à des inconnus qui ne lui ont rien fait.

— Des inconnus ? Kahlan Amnell, la reine de Galea, n'est pas une inconnue pour moi. J'en sais très long sur toi, chienne !

Les phalanges de l'Inquisitrice blanchirent sur la garde de son épée.

Brogan fit avancer son étalon gris pommelé. Appuyé à l'encolure de l'animal, il riva son regard de dément sur sa proie.

— Kahlan Amnell, je te vois telle que tu es. C'est la Mère Inquisitrice qui se tient devant moi !

La jeune femme se pétrifia, le souffle coupé. Comment pouvait-il le savoir ? Zedd avait-il levé le sortilège ? Ou lui était-il arrivé malheur ? Esprits du bien vénérés, s'il était mort…

Hurlant de rage, Kahlan leva son épée et chargea.

La femme en haillons tendit aussitôt une main. Gémissant sous l'effort, Adie érigea un bouclier qui dévia le « poing d'air » lancé par la cavalière. À une seconde près, l'Inquisitrice aurait été coupée en deux par l'impact.

La lame de Kahlan décrivit un arc de cercle, s'abattit sur la jambe du cheval de Brogan, fendit la chair et fracassa les os.

L'animal s'écroula en hennissant de douleur. Désarçonné, Brogan vola dans les airs et s'écrasa au milieu des arbres. Simultanément, une sphère de flammes invoquée par Adie s'enroula autour de la tête de l'autre monture. Paniquée, elle se cabra et envoya la magicienne en haillons s'écraser dans la neige.

Kahlan prit la main d'Adie et recommença à courir entre les arbres. Partout, des hommes et des chevaux se frayaient un chemin dans la végétation…

L'Inquisitrice gardait un atout dans sa manche : son pouvoir, qu'elle utiliserait en dernier recours. Après l'avoir déchaîné, elle devait attendre plusieurs heures pour s'en resservir. Un exploit, comparé à ses collègues, qui avaient besoin d'un jour ou deux. Cette caractéristique faisait d'ailleurs de Kahlan une des plus puissantes Inquisitrices qui eût jamais arpenté le monde.

Pourtant, ce don ne suffirait pas… Une seule possibilité de frapper, face à tant d'adversaires…

— Adie, réussit à haleter Kahlan, s'ils nous rattrapent, essaye de ralentir une des femmes, si tu le peux encore.

La dame des ossements n'eut pas besoin d'explications supplémentaires. Désormais, il était clair que les deux femmes qui les traquaient contrôlaient la magie. Si Kahlan devait utiliser son pouvoir, il n'aurait pas de cible plus efficace qu'une des magiciennes…

L'Inquisitrice fit un écart pour éviter un rayon mortel. Derrière elle, un arbre s'écroula comme s'il avait été foudroyé.

La seconde femme, celle qui marchait à pied, se dressait sur le chemin des fugitives. À ses côtés, une créature mi-homme mi-serpent brandissait une arme étrange.

Kahlan entendit un cri de terreur et s'avisa, stupéfaite, qu'il venait de sortir de sa gorge.

— J'en ai assez de ce jeu idiot ! cria la femme.

Son compagnon devait être un mriswith. En tout cas, il correspondait à la description détaillée de Richard.

Adie continua d'avancer. Elle bombarda d'éclairs son adversaire, qui les dévia d'une série de gestes nonchalants. À bout de force, la dame des ossements tituba puis s'écroula, son feu magique dispersé dans la neige.

La femme se pencha, saisit Adie par le poignet et la tira sur le côté, comme un poulet qu'on a décidé de plumer plus tard.

Kahlan leva son arme et frappa.

Le mriswith s'interposa, jailli de nulle part comme une bourrasque, et para le coup avec son curieux couteau à trois lames.

Son épée arrachée de la main, l'Inquisitrice tomba à genoux, le

bras droit aussi douloureux que si elle avait essayé de briser un mur à mains nues. Quand elle releva les yeux, elle vit la magicienne, à deux pas d'elle, tendre un bras menaçant. L'air miroita.

Kahlan eut l'impression qu'on venait de la gifler.

Du sang ruisselant sur les yeux, elle vit sa tortionnaire lever de nouveau la main, les doigts pliés comme des serres.

La magicienne écarta soudain les bras comme si elle venait de recevoir un fantastique coup dans le dos. À l'évidence, Adie venait d'épuiser tout ce qu'il lui restait de force. Projetée en avant, la femme arriva à portée de main de l'Inquisitrice, qui lui saisit le poignet au vol pour l'empêcher d'attaquer de nouveau.

À présent, le piège s'était refermé sur la magicienne, et elle n'en sortirait pas indemne. Sous les yeux de Kahlan, alors que le temps ralentissait son cours, sa proie parut comme suspendue dans l'air.

L'Inquisitrice se concentra, certaine de tenir la victoire.

Affolée, la magicienne se débattit en vain. Immergée au centre même de son être – un lieu serein où naissait sa magie – Kahlan dominait la situation. Son adversaire n'avait aucune chance.

Le pouvoir envahit le corps de Kahlan, avide de se déchaîner.

Flottant hors du temps et de l'espace, la jeune femme l'y autorisa.

Un étrange roulement de tonnerre silencieux fit vibrer l'air.

Puis il le déchira, l'onde de choc semblant l'ébranler jusqu'aux étoiles, comme si un poing géant avait frappé le ciel nocturne.

Les arbres tremblèrent et un tourbillon de neige monta du sol.

Du coin de l'œil, Kahlan vit le mriswith étendu dans la neige.

Cessant de résister, la femme leva humblement les yeux.

— Maîtresse, ordonne et je t'obéirai !

Des soldats accouraient et le monstre se relevait déjà.

— Protège-moi !

La magicienne se redressa et tendit un bras.

Alors, la nuit devint un enfer de feu et de sang.

Des rayons déchiquetèrent les troncs d'arbres, envoyant voler alentour des échardes de bois et une fumée noire. Aussi impuissants que les malheureux sapins, des hommes explosèrent dans un geyser d'entrailles, de sang et de fluides noirs. La plupart n'eurent même pas le temps de crier. De toute manière, le vacarme de fin du monde aurait couvert leurs hurlements.

Le mriswith sauta sur Kahlan. Frappé en plein vol par un rayon, il explosa, ses écailles éparpillées autour de lui comme les plumes d'un oiseau foudroyé par la pierre d'une fronde.

Partout, les flammes rugissaient, consumant les chairs et les os.

Kahlan essuya le sang qui lui maculait les yeux et tenta d'analyser ce qui se passait autour d'elle. Elle devait fuir cet enfer, mais pas

avant d'avoir localisé Adie.

En avançant, elle heurta quelque chose et pensa d'abord qu'il s'agissait d'un tronc d'arbre. Quand une main se referma sur ses cheveux, elle voulut invoquer son pouvoir.

Hélas, il l'avait fui, au moins pour un temps…

L'Inquisitrice cracha du sang. Les oreilles bourdonnantes, submergée par un raz-de-marée de douleur, elle s'écroula, aussi sonnée que si un arbre s'était abattu sur sa tête.

— Lunetta, dit une voix au-dessus d'elle, arrête immédiatement cette absurdité !

Kahlan réussit à tourner la tête dans la neige. À dix pas d'elle, la magicienne qu'elle avait touchée avec son pouvoir sembla gonfler comme une baudruche. Puis ses bras, comme des flèches, jaillirent dans deux directions, laissant un rideau de sang à l'endroit où elle s'était tenue.

Kahlan aurait voulu se laisser aller dans la neige dont le contact engourdissait déjà ses membres. Mais elle ne devait pas abandonner ! Pour Richard, pour Adie, pour le monde…

Elle se mit à genoux et dégaina son couteau.

D'un coup de botte dans le ventre, Brogan la renvoya au sol, où elle tenta de reprendre son souffle, le regard rivé sur les lointaines étoiles, au-dessus d'elle.

Elle ne parvenait plus à respirer ! Son diaphragme se contractait douloureusement, sans aucun effet sur ses poumons, qui semblaient décidés à se passer définitivement d'oxygène.

Brogan s'agenouilla, la tira par sa chemise et la secoua. Enfin, elle inspira de nouveau, ce qui lui valut une atroce quinte de toux.

— Le plus beau trophée de l'univers ! s'écria le seigneur général. La chienne préférée du Gardien, pour toujours à ma merci ! Mère Inquisitrice, si tu savais combien j'ai rêvé de ce jour ! (D'un revers de la main négligent, il gifla sa proie.) Mais tu ne peux pas comprendre ce genre de choses, vermine !

Alors que Brogan lui arrachait son couteau, Kahlan lutta pour ne pas perdre connaissance. Pour combattre encore, elle avait besoin de toute sa lucidité.

— Lunetta ! cria Brogan.

— Je suis là, seigneur général !

Écartant les bras de l'Inquisitrice, Brogan saisit les pans de sa chemise et la déboutonna avec une brutalité volontairement exagérée.

— Lunetta, nous devons la soumettre avant que son pouvoir se régénère ! Ensuite, nous aurons tout le temps de l'interroger à notre façon… Avant de l'exécuter, bien entendu !

Tobias se pencha et enfonça un genou dans le ventre de Kahlan pour la maintenir au sol. Continuant à lutter pour inspirer, elle cria

quand il lui pinça violemment le mamelon gauche.

De l'autre main, le seigneur général dégaina une dague.

Les yeux écarquillés, l'Inquisitrice vit un étrange objet gris acier briller devant le rictus du seigneur général. À la lueur du clair de lune, elle s'aperçut qu'il s'agissait d'un curieux couteau à trois lames. Pâle comme la mort, Brogan leva les yeux vers le mriswith qui les dominait de toute sa taille.

— Lâche-la, siffla le monstre, ou je t'étripe !

Dès que le seigneur général eut obéi, Kahlan tira les pans de sa chemise sur sa poitrine, atrocement douloureuse. Des larmes ruisselèrent sur ses joues maculées de sang.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? rugit Brogan. Cette chienne est à moi, et le Créateur désire que je la punisse.

— Si tu n'obéis pas à celui qui marche dans les rêves, tu mourras !

— Et il veut que je l'épargne ? (Le mriswith hocha la tête.) Je ne comprends pas…

— Tu contestes ses ordres ?

— Bien sûr que non, émissaire sacré. Il en sera fait selon sa volonté.

Kahlan tarda à se relever, espérant que le prochain ordre serait de la laisser partir. Brogan s'écarta d'elle et recula.

Un autre mriswith approcha, tirant Adie par un bras. Sans ménagement, il la jeta sur le sol à côté de l'Inquisitrice.

La magicienne posa une main rassurante sur le bras de son amie pour lui signaler qu'elle allait bien malgré ses coupures et ses contusions. Puis elle l'aida à s'asseoir.

Kahlan avait mal partout. Sa mâchoire la lançait, son ventre la torturait et son crâne semblait sur le point d'exploser. Elle battit des cils, car du sang coulait toujours sur ses yeux.

Un des mriswiths choisit deux gros anneaux parmi ceux qui pendaient à une lanière, autour de son poignet, et les tendit à la magicienne en haillons – Lunetta, comme l'avait appelée Brogan.

— L'autre femme est morte… Tu dois le faire à sa place.

— Faire quoi ?

— Utiliser ton don pour leur mettre ces colliers autour du cou. Ainsi, nous les contrôlerons.

Lunetta tira sur un des anneaux, qui s'ouvrit comme par magie. Surprise, mais également ravie, elle se pencha vers Adie.

— Par pitié, ma sœur, murmura la dame des ossements dans leur antique langue natale, je viens du même pays que toi. Aide-nous !

Lunetta hésita.

— *Streganicha* ! cria Brogan en lui flanquant un coup de pied dans les côtes. Dépêche-toi d'accomplir la volonté du Créateur !

La vieille femme referma le collier autour du cou d'Adie puis procéda à la même opération sur Kahlan – qui n'en crut pas ses yeux quand la pauvre folle lui fit un sourire de gamine timide.

Dès que Lunetta se fut écartée, l'Inquisitrice porta une main à sa gorge et fit le tour du collier, à la recherche d'une quelconque brisure. Il n'y en avait plus, ce qui confirma ses soupçons. Il s'agissait d'un Rada'Han semblable à celui que les Sœurs de la Lumière avaient imposé à Richard pour contrôler son pouvoir. Avec cet objet autour du cou, pensa-t-elle amèrement, il n'y avait aucune chance qu'elle récupère le sien dans quelques heures.

Quand on la poussa vers le coche, en compagnie d'Adie, l'Inquisitrice vit qu'Ahern avait survécu. Un mriswith le tenait en respect avec ses trois lames…

Le cocher avait conseillé à Kahlan, Adie et Orsk de sauter en marche, dans un tournant. Et il s'était fait fort d'entraîner leurs poursuivants loin d'eux. Une idée intelligente et courageuse qui n'avait servi à rien.

L'Inquisitrice se félicita d'avoir envoyé tous les autres à Ebinissia, comme le prévoyait le plan d'origine. Jebra étant chargée de veiller sur Cyrilla, les soldats avaient mission d'aider la ville à renaître de ses cendres.

La sœur de Kahlan était en sécurité. Quoi qu'il arrive, Galea aurait toujours une reine.

Le capitaine Ryan et ses hommes avaient échappé à un sort atroce, car les mriswiths les auraient étripés les uns après les autres, comme le pauvre Orsk.

Kahlan était désolée pour l'ancien guerrier de l'Ordre Impérial, même s'il avait cent fois mérité la mort dans sa vie antérieure.

Du bout d'une patte, un mriswith lui fit signe d'embarquer dans le véhicule. Un autre poussa Adie vers la portière. Après une brève conversation avec son frère, Lunetta monta aussi et s'assit sur la banquette, en face des deux amies. Un mriswith vint prendre place à côté de la magicienne déguisée en épouvantail, à l'évidence pour surveiller les prisonnières.

Kahlan reboutonna sa chemise et essuya le sang coagulé sur ses yeux. Dehors, elle entendit des bribes de conversation où il était question de remplacer les patins du véhicule par des roues.

Par la fenêtre, elle vit Ahern, sous la menace d'une arme, grimper sur le banc du cocher. Un soldat en cape pourpre et un mriswith le suivirent.

Où les conduisait-on ? se demanda Kahlan, tremblant de rage. Elle était si près de Richard ! Bon sang, ce n'était pas juste !

Adie lui posa une main sur la cuisse et la tapota pour la réconforter

sans éveiller l'attention de leurs ravisseurs.

Le mriswith se pencha vers elles.

— Si vous tentez de fuir, je vous couperai les tendons d'Achille, dit-il. Vous comprenez ?

Kahlan et Adie firent signe qu'elles avaient saisi.

— Et si vous parlez, je vous trancherai la langue.

Elles acquiescèrent de nouveau.

— Grâce au collier, dit-il en se tournant vers Lunetta, ton don peut neutraliser leur pouvoir. Je vais te montrer. (Il posa une main sur le front de la *streganicha*.) Tu as compris ?

— Oui, répondit la sœur de Brogan, souriante. Je vois…

Adie grogna de douleur. Kahlan sentit sa poitrine se serrer à l'endroit où elle avait toujours imaginé que se nichait son pouvoir.

Le récupérerait-elle un jour ? Au moins, ayant déjà été coupée de son don – par un sorcier keltien qui l'avait abusée – elle savait à quoi s'attendre. Et l'expérience n'avait rien de plaisant.

— La plus jeune saigne, dit le mriswith à Lunetta. Guéris-la ! Mon frère de peau ne sera pas content si elle est couturée de cicatrices.

Kahlan entendit Ahern siffler puis faire claquer son fouet. Le coche s'ébranla au moment où Lunetta se penchait pour exécuter les ordres du monstre.

Esprits du bien vénérés, où les conduisait-on ?

Chapitre 40

Ses yeux picotant à cause des larmes, Anna ne s'indigna pas quand un gémissement s'échappa de sa gorge. Depuis longtemps, elle avait renoncé à sa stupide détermination de ne pas pleurer. À part le Créateur, qui s'en soucierait, si par hasard on l'entendait ?

Valdora leva le couteau rouge de sang.

— Ça fait mal ? (Elle gloussa comme une fillette qui s'amuse à arracher les ailes d'un insecte.) Alors, tu aimes être impuissante entre les mains de quelqu'un d'autre ? C'est ce que tu m'as fait, sais-tu ? Tu as choisi la façon dont je crèverais – à petit feu, en l'occurrence. Tu m'as volé ma vie, et la jeunesse que j'aurais gardée si longtemps, au palais. Bref, tu m'as condamnée à mort.

Anna sursauta quand la pointe du couteau s'enfonça entre ses côtes.

— Je t'ai posé une question, Dame Abbesse ! Tu aimes ça ?

— À mon avis, pas plus que toi, jadis…

— Excellente réponse ! Je veux que tu connaisses la douleur que j'ai supportée pendant toutes ces années.

— Tu te trompes, Valdora. Je ne t'ai pas condamnée à mourir, mais à vivre une vie normale, c'est tout. Tu étais libre de la réussir, avec ce que le Créateur t'avait donné, comme n'importe qui dans ce monde. N'oublie pas que j'aurais pu te faire exécuter.

— Pour avoir lancé un sort ? Ne suis-je pas une magicienne ? Le Créateur m'a offert ce pouvoir, et je m'en suis servie.

Bien que le débat fût truqué depuis le début, Anna l'alimenta, parce que c'était toujours mieux que les séances de boucherie que lui infligeait Valdora.

— Tu t'en es servie, oui, mais pour obtenir des autres ce qu'ils ne t'auraient pas donné volontairement. Tu leur as volé leur affection, leur cœur et leur vie. C'est un crime ! Tu te régalais de leur dévotion, comme on se gave de confiseries dans une fête foraine. Valdora, tu liais un homme à toi avec un sort de séduction, puis tu le rejetais pour t'attaquer à un autre.

La pointe du couteau s'enfonça de nouveau dans la chair d'Annalina.

— Et tu m'as bannie !

— Combien de vies as-tu ruinées, Valdora ? Nous t'avons conseillée, avertie et punie. Tu as continué, te moquant de nous ! Ton

exclusion n'est pas tombée du ciel, et tu le sais.

Anna grimaça de douleur. Ses épaules lui faisaient de plus en plus mal, et ça ne risquait pas de s'arranger. Étendue sur une table, nue comme un ver, elle avait les mains liées au-dessus de la tête – par magie, bien sûr – et les chevilles aussi solidement entravées. Le sortilège lui blessait davantage la peau qu'une corde de chanvre. Dans cette position, elle était aussi impuissante qu'un cochon pendu par les pattes arrière pour être égorgé.

Valdora avait utilisé un sort, appris, le Créateur seul savait où, pour neutraliser le Han de sa victime. Anna le sentait toujours à portée de sa main, mais inaccessible, tel un bon feu qu'on voit brûler derrière la fenêtre d'une maison, par une nuit glaciale.

Anna jeta un coup d'œil vers l'unique petite fenêtre de la salle aux murs de pierre. L'aube approchait. Pourquoi n'était-*il* pas encore venu ? Il était censé voler à son secours, pour qu'elle puisse le capturer. Mais il ne s'était pas montré…

La nuit n'était pas tout à fait finie. Il pouvait encore venir.

Cher Créateur, fais qu'il ne tarde plus trop !

À moins que… Et si ça n'était pas le bon jour ? Si Nathan et elle avaient mal calculé ?

Anna maîtrisa sa panique. C'était impossible. Ils avaient vérifié cent fois, et il n'y avait pas d'erreur. De plus, les événements étaient conformes à la prophétie. Et c'étaient eux, plus que les dates, qui comptaient. Si elle avait été agressée par Valdora une semaine plus tôt, ça n'aurait rien changé. Aujourd'hui, hier, demain… L'important était qu'une prophétie se réalise.

Mais où était-il ?

Anna sursauta en découvrant que Valdora n'était plus debout à côté d'elle. Elle aurait dû continuer de parler, pour la distraire…

Elle se tordit de douleur quand la lame du couteau découpa une lanière de chair sous son pied gauche, comme si elle avait été un vulgaire rôti. Ruisselante de sueur, Anna ne put s'empêcher de hurler quand sa tortionnaire répéta l'opération.

Lentement, Valdora continua à lui débiter en tranches le dessous du pied.

Anna tremblait convulsivement, la tête oscillant de droite à gauche. Debout dans un coin, la petite fille, Holly, la regardait fixement.

Anna sentit une larme perler à un de ses yeux, couler sur l'arête de son nez, glisser dans son autre œil et tomber enfin sur la table. Terrifiée, elle se demanda ce que Valdora enseignait à la pauvre enfant. Soumise à ce régime, la gamine finirait par avoir un cœur de pierre…

— Tu vois, Holly, dit la sœur déchue en brandissant une lanière de chair, ça va tout seul, si on procède comme je t'ai dit. Tu aimerais t'entraîner un peu, ma chérie ?

— Grand-mère, nous sommes obligées de lui faire ça ? Elle n'a pas tenté de nous nuire, contrairement aux autres. Je crois qu'elle est… différente.

— Tu te trompes, mon enfant, répondit Valdora en brandissant son couteau. Elle a gâché ma vie en me volant ma jeunesse.

Holly regarda de nouveau Anna, qui se tordait toujours de douleur. Cette enfant avait un visage étrangement calme, pour un être si jeune. Elle aurait pu être une formidable novice, et, plus tard, une Sœur de la Lumière de première qualité.

— Elle m'a donné une pièce d'argent, grand-mère. Je n'ai rien contre elle, et ce que tu lui fais ne m'amuse pas. Nous devrions arrêter !

— Ça, il n'en est pas question ! Écoute ce que te dit ta grand-mère : elle a mérité son sort !

Holly ne se démonta pas.

— Être plus vieille que moi ne te donne pas automatiquement raison. Je ne veux plus voir ça ! Un peu d'air frais me fera du bien.

— Ne te gêne pas, ma chérie… Au fond, c'est une affaire entre la Dame Abbesse et moi. Si tu n'as pas envie d'apprendre, va donc jouer dehors !

Holly ne se le fit pas dire deux fois.

Anna aurait voulu l'embrasser pour la féliciter de son courage.

— Enfin seules, Dame Abbesse ! Allons-nous entrer dans le vif du sujet, si j'ose dire ? (Pour ponctuer sa sinistre plaisanterie, elle enfonça plusieurs fois la pointe du couteau dans le flanc de sa victime.) L'heure de mourir approche, Annalina. À mon avis, j'adorerai tes cris d'agonie. On parie ?

— Par là ! cria Zedd. Une lumière brille dans la Forteresse.

Il tenta de tendre un bras, un exploit dans sa position actuelle.

Bien que l'aube approchât, il faisait encore assez sombre pour repérer les lueurs jaunes qui dansaient derrière plusieurs fenêtres.

Obéissant, Gratch piqua vers leur cible.

— Fichtre et foutre, marmonna le vieux sorcier, si ce jeune crétin est déjà dans les lieux, il…

Le garn grogna en entendant cette référence peu flatteuse à Richard. Le dos pressé contre la poitrine du monstre, Zedd sentit ses pectoraux frémir. Vaguement inquiet, il jeta un coup d'œil vers le sol, encore à une distance considérable.

— Je dois le sauver, Gratch ! C'est… hum… ce que je voulais dire. Si Richard a des ennuis, il faut que j'intervienne.

Le garn couina de satisfaction.

Zedd espérait que son petit-fils ne s'était pas fourré dans le pétrin. Après une semaine à maintenir le sort qui le rendait plus léger, il ne se sentait pas très vaillant. Heureusement qu'ils étaient arrivés, sinon, les choses auraient pu mal tourner. Sans quelques jours de repos, sauver quiconque semblait hors de question…

— J'aime aussi Richard, Gratch, affirma le vieil homme en tapotant le bras de son compagnon ailé. Nous l'aiderons et nous le protégerons, c'est juré. Eh, Gratch, regarde un peu où tu vas ! Ralentis, bon sang !

Zedd leva les bras pour se protéger le visage. Le garn piquait vers les remparts, et il semblait impossible qu'il se pose dans de bonnes conditions. Entre ses doigts, le vieil homme vit la pierre approcher à une vitesse alarmante.

Le garn battit des ailes, tentant désespérément de ralentir leur chute.

Zedd comprit ce qui se passait. Épuisé, il ne parvenait plus à maintenir son sort, et devenait beaucoup trop lourd pour le pauvre garn. Résolu à ne pas mourir aussi bêtement, il *retint* littéralement le sortilège, comme on rattrape de justesse un œuf qui roule vers le bord d'une table.

Juste à temps, il empêcha la magie de basculer dans le gouffre.

Soudain plus léger, le garn parvint à battre assez fort des ailes pour stabiliser leur descente, puis la ralentir. Avec une grâce étonnante, considérant son poids et sa taille, il se posa en douceur sur les remparts et lâcha aussitôt le sorcier.

— Désolé, mon vieux, j'ai failli laisser échapper mon sort. À un cheveu près, on se serait fait très mal.

Le garn lâcha un grognement distrait. Ses yeux verts sondant les ténèbres, il se demandait visiblement où aller. La Forteresse était immense et il y avait des milliers d'endroits où s'y cacher.

Gratch émit un grognement plus affirmé. Si le vieux sorcier ne voyait rien, son compagnon avait à l'évidence repéré quelque chose.

Sans crier gare, il rugit et bondit vers…

… Rien de visible. Pourtant, ses coups de griffes et de crocs semblaient viser des cibles bien réelles.

Peu à peu, Zedd distingua des silhouettes dans la pénombre. Cape flottant sur les épaules, plusieurs créatures entouraient le garn.

Des mriswiths, armés de leurs couteaux à trois lames.

Gratch faisait un massacre, les déchiquetant à tour de bras. Les tympans agressés par leurs cris d'agonie, Zedd sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale.

Captant un courant d'air, non loin de lui, il tendit une main et lança une boule de feu qui embrasa la cape d'un mriswith résolu à prendre Gratch à revers.

Les remparts grouillaient de monstres. Puisant dans le peu de pouvoir qu'il lui restait, le vieil homme invoqua une muraille d'air qui fondit sur quelques mriswiths et les envoya basculer dans le vide.

Gratch en expédia un contre la muraille – si fort qu'il explosa à l'impact.

Zedd n'était pas préparé à une bataille en règle. Dans cet état d'épuisement, son imagination d'habitude si fertile lui faisait défaut. À court d'idées, il se contentait de sorts d'air et de feu tout ce qu'il y avait d'élémentaire.

Un mriswith se tourna soudain vers lui, ses armes levées. Zedd lui expédia un « tranchant d'air » aussi acéré qu'une hache. Proprement décapité, le monstre bascula en arrière.

Le vieux sorcier utilisa une Toile très classique pour séparer un groupe de monstres du garn et les envoyer se jeter tête la première dans le vide.

Sur ces remparts, cela impliquait une chute de plusieurs milliers de pieds…

La plupart des mriswiths, concentrés sur le garn, ne prêtaient aucune attention à Zedd. Pourquoi tenaient-ils tant à tuer le garn ? Vu la dérouillée qu'il leur flanquait, ils devaient sacrément le haïr, pour s'obstiner ainsi.

Une porte s'ouvrit, laissant filtrer un peu de lumière jaune.

Avançant d'un pas, une petite silhouette regarda les mriswiths se ruer en masse sur Gratch.

Zedd se jeta dans la mêlée et lança un jet de feu de sorcier qui carbonisa sur pattes trois monstres couverts d'écailles.

Un mriswith percuta le sorcier, l'envoyant s'écraser sur le sol. Avant que sa tête heurte la pierre, le vieil homme eut le temps de voir une grappe de monstres se jeter sur le dos du garn.

Ils basculèrent tous ensemble dans le gouffre.

Valdora se redressa d'un bond quand la porte s'ouvrit à la volée. Anna en profita pour reprendre son souffle et combattre les ténèbres qui menaçaient d'envahir son esprit.

Elle ne résisterait plus longtemps. La fin approchait, inéluctable. Incapable de crier, les yeux vidés de leurs larmes, elle allait succomber trop tôt.

Cher Créateur, pourquoi n'est-il pas venu à mon secours ?

— Grand-mère, souffla Holly, il est arrivé quelque chose !

Rouge comme une pivoine, l'enfant s'efforçait de tirer un lourd fardeau dans la petite pièce.

— Où l'as-tu trouvé ? demanda Valdora.

Anna réussit à lever assez la tête pour voir ce que traînait la gamine. Un vieillard squelettique vêtu d'une curieuse tunique, dont Holly avait empoigné une manche. Du sang sur les tempes, les cheveux blancs en bataille, l'homme semblait plus mort que vif.

— C'est un sorcier, grand-mère ! Je crois qu'il agonise. Sur les remparts, je l'ai vu se battre contre un garn et des dizaines de créatures couvertes d'écailles.

— Pourquoi serait-il un sorcier ?

Holly lâcha la manche du vieillard et se redressa.

— Je l'ai vu envoyer des boules de feu !

— Vraiment ? Mais c'est fascinant, ma chérie ! (Valdora se gratta distraitement le nez.) Qu'est-il arrivé au garn et aux autres monstres ?

— À la fin, ils sont tombés dans le vide ! Je suis allée au bord, pour voir, mais ils avaient disparu. Tu crois qu'ils se sont écrasés au pied de la montagne ?

Anna laissa retomber sa tête, accablée. L'homme censé venir à son secours était un sorcier…

Elle allait mourir pour rien ! Sa vanité l'avait poussée à prendre des risques insensés. Maintenant, il lui fallait payer l'addition. Nathan avait eu raison dès le début…

Elle se demanda si le Prophète trouverait son cadavre, ou s'il se demanderait jusqu'à la fin de ses jours ce qui lui était arrivé. À moins qu'il ne danse de joie à l'idée d'être débarrassé de sa geôlière !

Décidément, elle était une vieille idiote qui avait cru être plus futée que tout le monde. À force de se frotter aux prophéties, on finissait par se piquer. Nathan était un authentique sage, et elle aurait dû l'écouter.

Valdora se pencha sur sa proie, lui plaquant la pointe de son couteau sur la gorge.

— Désolée, chère Dame Abbesse, mais je vais devoir m'occuper d'un sorcier…

Anna sentit sa peau céder sous la pression de l'acier.

— Valdora, fais sortir Holly. Ne la laisse pas assister à ça, je t'en prie !

— Tu as envie de regarder, n'est-ce pas, ma chérie ? demanda la sœur déchue, la tête tournée vers l'enfant.

— Non, grand-mère. Elle ne nous a rien fait !

— C'est faux. Je te l'ai déjà dit…

À court d'argument, Holly désigna le vieil homme évanoui.

— Je l'ai amené pour que tu l'aides.

— Impossible, ma petite ! Il mourra aussi.

— Et que t'a-t-il fait de mal ?

— Si le spectacle ne te plaît pas, soupira Valdora, agacée, va voir ailleurs si j'y suis ! Je ne t'en voudrais pas…

Holly fit volte-face, regarda un moment le vieil homme, se pencha pour lui toucher gentiment l'épaule et sortit en courant.

Valdora se pencha de nouveau sur sa proie.

— J'ai une idée, annonça-t-elle avant de poser la pointe du couteau sous l'œil droit d'Anna. Si je t'énucléais avant de t'égorger ?

Anna baissa les paupières, incapable d'en voir davantage.

— Tricheuse ! cria Valdora. (Elle replaça la pointe du couteau sous le menton de la Dame Abbesse.) Ne ferme pas les yeux ! Tu dois voir ce qui se passe ! Obéis, ou je te les fais sauter pour de bon !

Anna capitula. Se mordant les lèvres, elle regarda Valdora – qui venait encore de changer d'idée – positionner la pointe de l'arme à l'aplomb de son cœur.

— La vengeance, enfin, murmura-t-elle.

Elle leva le couteau… mais ne l'abattit jamais.

La pointe d'une épée jaillit de sa poitrine, lui arrachant un cri de terreur. Les yeux écarquillés, elle lâcha son couteau, regarda un instant la lame qui venait de lui transpercer le cœur et se pétrifia.

Nathan lui posa une botte sur les reins et dégagea son épée.

La sœur déchue s'écroula comme une poupée de chiffon.

Anna soupira de soulagement. Contre toute attente, de nouvelles larmes perlèrent à ses paupières quand les liens magiques se volatilisèrent.

— Vieille folle, marmonna Nathan en approchant de la table, dans quel pétrin t'es-tu encore fourrée ?

Il se pencha, la prit dans ses bras et la berça tandis qu'elle pleurait comme une enfant, plus en sécurité que dans la Lumière du Créateur.

Quand elle se calma, il la lâcha.

Anna vit que la chemise du Prophète était rouge de sang.

Le sien !

— Rends-moi accès à mon Han, dit Nathan, rallonge-toi et voyons si je peux réparer les dégâts.

— Non. D'abord, je dois accomplir ma mission. (Elle désigna le vieillard inconscient.) C'est lui, le sorcier que nous sommes venus capturer.

— Et ça ne peut pas attendre ?

— Nathan, j'ai failli mourir sur la foi de cette prophétie. Au point où j'en suis, je préfère en finir. Ne discute pas, je t'en prie…

L'air dégoûté, le Prophète ouvrit la bourse pendue à sa ceinture, près du fourreau de son épée, et en sortit un Rada'Han qu'il tendit à Anna. Elle le prit, se leva péniblement et faillit s'évanouir de douleur quand ses pieds nus touchèrent le sol.

Nathan l'aida à s'agenouiller près du sorcier.

— Mon ami, s'il te plaît, ouvre le collier. Valdora m'a brisé tous les doigts.

Quand le Rada'Han fut ouvert, Anna le plaça autour du cou maigrichon du vieillard, poussa avec les paumes et parvint à le refermer.

La magie du sorcier neutralisée, la prophétie était accomplie.

— Grand-mère est morte ? demanda Holly d'une toute petite voix.

Debout sur le seuil de la porte, elle regardait le carnage, son visage décomposé par le chagrin.

— Oui, ma chérie, répondit Anna. Je suis désolée. (Elle tendit une main.) Que dirais-tu d'assister à une guérison, pour changer un peu ?

L'enfant approcha et prit la main de la Dame Abbesse.

— Et le sorcier ? Vous le soignerez aussi ?

— Bien sûr…

— C'est pour ça que je l'ai amené. Pas pour qu'il meure. Grand-mère aidait parfois les gens. Elle n'était pas toujours méchante.

— Je sais, ma chérie…

— Que vais-je devenir, maintenant ? gémit Holly.

Anna sourit à travers ses larmes.

— Je suis Annalina Aldurren, Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière. Depuis que je suis à ce poste, et ça ne date pas d'hier, je me suis occupée de beaucoup de petites filles comme toi. Au palais, elles ont appris à devenir des femmes extraordinaires qui soulagent et guérissent les gens. Je serais très heureuse que tu te joignes à nous, Holly.

La fillette eut un pâle sourire.

— Grand-mère prenait bien soin de moi, mais elle faisait parfois du mal aux gens. Souvent parce qu'ils avaient tenté de nous escroquer ou de nous maltraiter. Toi, tu ne nous as jamais menacées. Elle a eu tort de te faire mal. Je regrette qu'elle n'ait pas été plus gentille. À cause de sa méchanceté, elle a dû mourir, et j'ai du chagrin…

— Moi aussi, ma chérie. Moi aussi…

— J'ai le don, dit la fillette avec le calme si étonnant qui avait frappé Anna. Tu peux m'apprendre à l'utiliser pour guérir ?

— Ce sera un grand honneur, Holly.

Nathan saisit son épée, qu'il avait posée sur la table, et la rengaina d'un geste théâtral.

— Tu veux bien que je te soigne, Anna ? Attends encore un peu, et

je devrais m'essayer à une résurrection, parce que tu auras saigné à mort.

— Guéris-moi, ô mon sauveur ! fit Anna en se relevant péniblement.

— Tu veux que je fasse ça avec mon épée ? Non ? Alors, rends-moi mon pouvoir, femme !

Anna ferma les yeux, se concentra sur le Rada'Han, le frôla du bout des doigts et annula le blocage.

— C'est fait.

— Je sais, vieille idiote ! Tu crois que je n'ai pas senti le Han couler de nouveau en moi ?

— Aide-moi à m'allonger, veux-tu ?

Le Prophète obéit. Holly ne lâcha pas la main d'Anna tandis qu'il la soulevait dans ses bras.

— Voilà, on va pouvoir commencer… (Nathan baissa les yeux sur le vieillard aux cheveux blancs.) Eh bien, tu as fini par l'avoir ! À ma connaissance, on n'a jamais mis un collier à un sorcier du Premier Ordre. À présent que tu as réussi ton coup, vieille imbécile, nous allons voir à quel point ton plan était dingue !

— Je sais, Nathan… (Anna soupira d'aise au contact des mains apaisantes du Prophète.) Mais avec un peu de chance, Verna doit avoir rempli sa partie de la mission, au palais…

Chapitre 41

Zedd ouvrit les yeux, poussa un petit cri et se redressa comme un ressort qui se déplie. Une main appuya sur sa poitrine, le forçant à se rallonger.

— Du calme, mon vieux ! lança une voix grave.

Le Premier Sorcier étudia l'homme qui venait de le traiter si cavalièrement. Les mâchoires carrées, de longs cheveux blancs, ce fâcheux se pencha et plaqua les mains sur les tempes du convalescent.

— C'est moi que tu appelles « vieux », mon vieux ?

Deux yeux bleus nichés sous des sourcils intimidants pétillèrent de malice quand le type sourit. Son visage avait des caractéristiques troublantes, comme s'il était composé de traits familiers empruntés à plusieurs personnes que Zedd connaissait… ou avait connues.

— Cela dit, tout bien pesé, je dois être nettement plus âgé que toi.

Zedd eut soudain une illumination. Évidemment que ce visage lui paraissait familier ! Bon sang, ça n'avait rien d'étonnant !

Il écarta les mains de l'homme, s'assit sur la table – diantre, que faisait-il allongé là ? – et pointa un index squelettique sur son interlocuteur.

— Tu ressembles à Richard, l'ami ! Comment est-ce possible ?

— C'est un parent à moi, mon vieux.

Le colosse aux cheveux blancs souriait, mais son regard de prédateur restait intimidant.

— Un parent ? Fichtre et foutre ! (Zedd se livra à un examen minutieux.) Grand… Musclé… Des yeux bleus… Le même genre de cheveux… Le menton… Et ces yeux qui tuent ! (Il croisa les bras, l'air buté.) Tu es un Rahl, mon gars, inutile de le nier !

— Je n'oserais pas… Ainsi, tu connais Richard ?

— Un peu, oui ! Figure-toi que je suis son grand-père !

— Son grand-père ? (L'homme s'épongea le front du revers de la main.) Créateur vénéré, dans quel pétrin cette idiote nous a-t-elle fourrés ?

— Une idiote ? Quelle idiote ? J'en ai connu quelques-unes, dans ma vie…

— Permets-moi de me présenter, dit l'homme en se fendant d'une révérence. (Tout à fait convenable, estima Zedd.) Je suis Nathan Rahl. Tu as un nom, mon ami ?

— Parce que nous sommes amis, maintenant ?

Nathan tapota doucement le front du vieux sorcier.

— Je viens de réparer ton crâne, qui était plus fendu qu'une vieille calebasse. Ça tisse des liens, non ?

— On peut voir les choses comme ça… Merci, Nathan. Je m'appelle Zedd. Si ma tête était aussi éclatée que ça, tu dois être plutôt doué dans ta partie.

— Tu avais une sacrée fracture, mais j'ai eu l'occasion de me faire la main, ces derniers temps. Comment te sens-tu ?

Zedd s'examina rapidement.

— Pas mal du tout… Et ma force est revenue. (Se souvenant des derniers événements, il sursauta comme si on lui avait piqué les fesses.) Gratch ! Par les esprits du bien, il faut que je sorte d'ici !

Une nouvelle fois, Nathan plaqua une main sur la poitrine du vieux sorcier.

— D'abord, nous devons avoir une petite conversation, mon ami. Enfin, mon *futur* ami, si les choses tournent bien… En plus d'être des parents de Richard, nous avons d'autres points communs. Hélas, dois-je dire…

— Quel genre de points communs ?

Nathan déboutonna sa chemise – poisseuse de sang, nota Zedd – et glissa un index dans le collier qui lui serrait le cou.

— C'est ce que je pense ? demanda Zedd d'une voix sinistre.

— Tu es assez intelligent pour répondre tout seul, mon vieux. Sinon, on ne t'accorderait pas une telle valeur.

— Et ce « hélas » que nous aurions en commun ? insista Zedd.

Nathan tendit un index et tapota le collier qui entourait le cou du vieil homme.

— Et ça veut dire quoi, cette absurdité ? lança Zedd après avoir tâté sa gorge. Pourquoi m'as-tu fait ça, Nathan ?

— Je n'y suis pour rien, Zedd… C'est elle.

Une vieille femme aux cheveux gris venait d'entrer dans la pièce. Une jolie petite fille lui tenait la main.

— Parfait, parfait…, fit la femme. Je vois que Nathan a réparé les dégâts. Nous étions très inquiets pour vous.

— Vous n'auriez pas dû vous donner cette peine, grogna Zedd.

— Je vous présente Holly, continua la femme, comme si elle n'avait rien entendu. C'est elle qui vous a tiré jusqu'ici. En somme, vous lui devez la vie.

— Je me souviens de l'avoir aperçue, oui… Merci beaucoup, Holly.

— Je suis contente que vous alliez mieux, dit la fillette. Ce garn aurait pu vous tuer.

— Le garn ? Tu l'as vu ? Il s'en est tiré ?

— Non, messire. Il a basculé dans le vide avec les autres monstres.

— Fichtre et foutre…, marmonna Zedd. Cette carpette volante était un ami à moi.

— Un ami ? répéta la femme, surprise. Toutes mes condoléances, dans ce cas.

— Pourquoi ai-je un collier autour du cou ? demanda abruptement le vieux sorcier.

— Désolée, mais c'est nécessaire, pour le moment…

— Foutaises ! Retirez-moi ce truc !

— Je comprends votre déplaisir, cher ami, mais je n'en ferai rien – dans l'immédiat, en tout cas. Au fait, nous ne nous sommes pas encore présentés. À qui ai-je l'honneur ?

— Au Premier Sorcier Zeddicus Zu'l Zorander.

— Enchantée… Je suis Annalina Aldurren, Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière. Appelez-moi Anna, Zedd, comme tous mes amis.

Les yeux rivés sur Anna, le vieux sorcier sauta de la table.

— Je ne suis pas votre ami, Dame Abbesse. (Annalina recula d'un pas.) Appelez-moi donc « sorcier Zorander », comme tous les gens que je ne porte pas dans mon cœur.

— Du calme, mon vieux…, grogna Nathan.

Zedd tourna la tête et décocha au Prophète un regard qui le fit blêmir.

— Comme il vous plaira, sorcier Zorander, capitula Anna.

— Dame Abbesse, enlevez-moi ce collier sur-le-champ !

— Navrée, mais il n'en est pas question…

Zedd avança, les poings serrés.

Le Prophète voulut s'interposer. Sans tourner la tête, le vieux sorcier tendit un bras, un index brandi. Comme s'il glissait sur de la glace par un jour de grand vent, le pauvre Nathan alla s'écraser contre le mur du fond.

Zedd leva l'autre bras. Aussitôt, la voûte s'illumina, émettant une vive lueur bleue. Dès qu'il baissa la main, un étrange carré de lumière, fin comme une lame de rasoir, descendit lentement vers la table. Évoquant la surface d'un lac paisible, la lumière volante se décala sur le côté puis vint se poser sur le sol, où elle se transforma en une flaque bouillonnante. L'éruption calmée, ce magma se solidifia en une masse de petits points brillants d'où jaillirent des éclairs blancs.

Ces lances de feu de sorcier rampèrent le long des murs, emplissant la pièce d'une odeur âcre. Obéissant au mouvement circulaire que Zedd imprima à son index, un essaim d'éclairs se détacha des cloisons pour venir percuter le maudit collier.

Le sol vibra et de la poussière arrachée aux pierres tourbillonna dans l'air.

Soulevée du sol, la table explosa en un nuage de particules qui vint se mêler à la lumière tourbillonnante. Avec un bruit d'enfer, des blocs

de pierre commencèrent à se détacher des murs.

Bien qu'il fût quasiment ivre de pouvoir, Zedd s'aperçut que ça ne marchait pas. Le collier absorbait ses assauts sans se briser. Le vieil homme baissa le bras pour mettre un terme à la tempête de magie. Furieux, il regarda autour de lui. D'énormes blocs de pierre saillaient des murs, en équilibre instable. Noir comme du charbon, le sol était carbonisé. Pourtant, personne n'était blessé ou brûlé.

Pendant sa démonstration de force, Zedd avait utilisé le vortex lumineux pour analyser en profondeur la Dame Abbesse, la petite fille et Nathan. Ayant pris la mesure de leur pouvoir à tous, il connaissait désormais leurs forces et leurs faiblesses.

Si Annalina Aldurren n'avait pas fabriqué le collier – à l'évidence l'œuvre de plusieurs sorciers – elle était parfaitement à même de s'en servir.

— Vous en avez terminé ? demanda-t-elle.

Non sans satisfaction, Zedd nota qu'elle ne souriait plus.

— Je n'ai pas encore commencé, au contraire !

Le vieil homme leva les bras, prêt à invoquer assez de pouvoir pour soulever une montagne, s'il le fallait.

Rien ne se produisit.

— Moi, je trouve que ça suffit, dit Annalina. (Elle eut un petit sourire.) Je vois de qui Richard tient son tempérament bouillant…

— C'est vous qui lui avez mis un collier autour du cou ? explosa Zedd.

— J'aurais pu m'emparer de lui quand il était petit, au lieu de le laisser grandir sous votre aile et profiter de votre amour.

Le Premier Sorcier pouvait compter sur les doigts d'une main les occasions où il avait *vraiment* cédé à la colère – surtout au point de perdre la raison. Allait-il, en un seul jour, devoir passer à l'autre main ? C'était bien possible…

— Inutile de m'accabler de justifications oiseuses et dégoulinantes d'autosatisfaction ! Rien n'autorise à réduire les gens en esclavage !

— Une Dame Abbesse, comme un sorcier, doit parfois se servir des autres. Je suis sûre que vous comprenez ça… Je regrette d'avoir dû utiliser Richard, et je déplore que ce soit votre tour. Mais je n'ai pas le choix. (Anna eut un sourire mélancolique.) Avec un collier autour du cou, Richard était du genre casse-pieds, pour rester polie…

— Il a dérangé votre petite vie tranquille ? Eh bien, vous n'avez encore rien vu ! Attendez de découvrir ce que son grand-père vous réserve, et nous en reparlerons ! Dame Abbesse, vous avez emprisonné Richard, et vous enlevez des garçons nés dans les Contrées du Milieu. La trêve signée il y a des millénaires est caduque. Inutile, je pense, de vous rappeler ce que ça signifie. Les Sœurs de la Lumière payeront vos erreurs au prix fort.

Conscient qu'il se tenait en équilibre au bord d'un gouffre – à un souffle d'oublier la Troisième Leçon du Sorcier –, Zedd ne parvenait pas à reprendre le contrôle de sa raison.

Il haussa la tête, agacé. Évidemment qu'il ne réussissait pas, sinon, il n'aurait pas risqué d'oublier la Troisième Leçon !

— Sorcier Zorander, je pense surtout à ce qui se passera si l'Ordre Impérial règne sur le monde. C'est peut-être difficile à croire, en ce moment précis, mais nous combattons dans le même camp. Un jour ou l'autre, vous le comprendrez…

— J'ai déjà compris tout ce qu'il y avait à comprendre ! Avec vos manigances, vous aidez l'Ordre Impérial. Je n'ai jamais eu besoin d'emprisonner mes alliés pour qu'ils soient les champions du bien.

— Vraiment ? Même quand vous avez remis l'Épée de Vérité à un innocent jeune homme ?

De plus en plus furieux, Zedd refusa d'entrer dans un débat philosophique.

— Enlevez-moi ce collier ! Richard a besoin de mon aide.

— Eh bien, il s'en passera ! Ce garçon est très intelligent, en partie grâce à vous. C'est pour ça que je l'ai laissé grandir à vos côtés.

— Richard ne maîtrise pas son pouvoir ! Si je ne l'en empêche pas, il s'aventurera dans la Forteresse, et il risque de s'y faire tuer. Je dois empêcher ça. Sans lui, tout sera perdu.

— Richard a passé sa journée d'hier dans la Forteresse. Et il en est sorti indemne.

— Le genre de coup de chance qui fait oublier la prudence et conduit tout droit au tombeau…

— Ayez confiance en votre petit-fils, sorcier Zorander. Nous devons l'aider, c'est vrai, mais d'une autre manière. D'ailleurs, le temps presse, et il faudrait nous mettre en route.

— Je n'irai nulle part avec vous !

— Même si je vous supplie de nous prêter main-forte ? Coopérez, sorcier Zorander, je vous en prie. Il y a tant de choses en jeu…

— Pas question !

— Dans ce cas, je devrais recourir au collier pour vous contraindre à nous suivre. Et vous n'aimerez pas ça, croyez-moi.

— Laisse tomber, Zedd, conseilla Nathan. Je te garantis que tu détesteras l'expérience. Quand on n'a pas le choix, pourquoi se compliquer les choses ? Je te comprends, mais résister ne sert à rien…

— Quel genre de sorcier es-tu, Nathan ?

— Un Prophète, répondit l'ancêtre de Richard en bombant le torse.

Au moins, pensa Zedd, ce type était honnête. N'ayant pas identifié le vortex lumineux, il ignorait que son interlocuteur savait déjà tout à son sujet. Pourtant, il n'avait pas essayé de mentir.

— Et tu apprécies ton existence d'esclave ?

Anna ne put retenir un petit rire. Elle connaissait la réponse depuis des siècles, comme tous ceux qui côtoyaient Nathan.

— Je peux t'assurer, l'ami, que je ne l'ai pas choisie. (Dans les yeux du Prophète, Zedd vit briller la colère froide et mortelle, typique des Rahl.) Mais des siècles de révolte n'y ont rien changé…

— Ta geôlière sait contrôler un Prophète, on dirait… Avec moi, ce sera une autre affaire. Attends qu'elle découvre comment j'ai accédé au rang de Premier Sorcier ! Ça remonte à la dernière guerre, et les deux camps m'avaient surnommé « le vent de la mort »…

Une des fameuses occasions que Zedd pouvait compter sur les doigts d'une main. Se détournant de Nathan, il riva sur la Dame Abbesse un regard assez lourd de menace pour la forcer à reculer d'un pas.

— En violant notre pacte, vous avez condamné à mort toutes les Sœurs de la Lumière qui s'aventureront dans les Contrées du Milieu. Qu'elles ne s'attendent pas à un jugement équitable, et encore moins à de la clémence. Désormais, nous les abattrons à vue, comme des chiennes enragées.

Le vieux sorcier leva les deux poings. Du ciel pourtant dégagé jaillirent des éclairs qui vinrent marteler la Forteresse. Dans un vacarme de fin du monde, un cercle lumineux se forma au-dessus de la montagne puis grandit démesurément, laissant dans son sillage une traînée de nuages semblable à la fumée noire d'une flamme.

— La trêve n'existe plus ! Vous êtes en territoire ennemi, sous le coup d'une sentence de mort ! Dame Abbesse, si vous recourez au collier pour me contraindre à vous accompagner, je jure d'aller un jour dans l'Ancien Monde et de raser le Palais des Prophètes !

Impassible, Annalina dévisagea un long moment le vieil homme.

— Ne faites pas de promesse impossible à tenir, Sorcier Zorander.

— On parie ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux nous mettre en route…

— C'est vous qui l'aurez voulu ! conclut Zedd, rageur.

Verna supposait qu'elle était réveillée. Constatant qu'il faisait aussi noir quand elle ouvrait les yeux, elle battit des paupières pour s'assurer qu'elle était vraiment consciente.

Dès qu'elle eut répondu par l'affirmative, elle invoqua son Han avec l'intention d'en faire jaillir une flamme.

Rien ne se passa.

Surprise par cet échec, la Sœur de la Lumière plongea plus profondément en elle-même, mobilisa davantage de pouvoir, et parvint à faire naître du néant une petite flamme de poing.

Un résultat qui lui parut fort peu proportionné à ses efforts.

Avisant une bougie, près de la paillasse où elle était étendue,

Verna propulsa sa flamme vers la mèche et soupira de soulagement quand elle s'embrasa. Ainsi, elle verrait autour d'elle sans le recours de son Han, qui semblait incapable de maintenir longtemps le plus insignifiant des sortilèges.

La pièce ne contenait pas grand-chose. En plus de la paillasse et de la bougie, Verna repéra un petit plateau où reposaient un croûton de pain et un gobelet d'eau. Au pied d'un mur, un pot de chambre attendait son bon vouloir.

Elle était dans une des chambres de l'infirmerie… Mais que fichait-elle là ?

Baissant la tête, elle s'aperçut qu'elle était nue. Ses vêtements, découvrit-elle, gisaient en tas à côté d'elle.

Mais c'était le cadet de ses soucis. En bougeant la tête, elle avait senti quelque chose, autour de son cou…

Elle leva une main pour vérifier, bien qu'elle connût déjà la réponse.

Un Rada'Han !

Créateur bien-aimé, elle était nue, dans une chambre de l'infirmerie, un Rada'Han autour du cou ! Paniquée, elle saisit le collier à deux mains et tenta de l'arracher.

Un cri la fit sursauter. D'où pouvait-il venir ?

De sa propre gorge, comprit-elle quand un deuxième retentit.

Horrifiée, elle partagea, pour la première fois, la détresse des garçons condamnés à porter à même leur chair cet instrument de domination. Pourtant, combien de fois, sans frémir, avait-elle utilisé un collier pour plier un être humain à sa volonté ?

Oui, mais toujours avec l'intention d'aider ces jeunes gens. Le Créateur lui était témoin qu'elle agissait dans leur intérêt, par amour, et…

Éprouvaient-ils le même sentiment d'impuissance ? Tremblaient-ils autant qu'elle, au début ?

Dire qu'elle avait imposé cette infamie à Warren !

— Créateur bien-aimé, pardonne-moi ! sanglota-t-elle. Je voulais seulement Te servir !

Verna ravala ses larmes et se força au calme. Elle devait comprendre ce qu'il lui arrivait. Car ce Rada'Han, elle le savait, n'était pas là pour l'aider. Quelqu'un entendait la contrôler !

Regardant son annulaire, elle découvrit, sans grande surprise, que la bague d'Annalina avait disparu. Ainsi, elle avait échoué sur toute la ligne, incapable de porter le flambeau confié par la Dame Abbesse ! Accablée, elle embrassa son doigt nu, espérant puiser un peu de force dans ce rituel.

Elle se leva, approcha de la porte et tenta en vain d'actionner la poignée. Après s'être défoulée en boxant le battant, elle invoqua tout

son pouvoir et le focalisa sur la serrure, qui ne bougea pas d'un pouce. Entêtée, elle s'attaqua aux gonds, de l'autre côté de l'obstacle. Des langues de lumière aux reflets verdâtres – la couleur de son amertume – percutèrent le bois, s'infiltrèrent dans ses craquelures et s'insinuèrent par tous les interstices du chambranle.

Verna n'insista pas longtemps. La pauvre Simona, se souvint-elle, s'était acharnée des heures durant sans obtenir de résultat. Le bouclier qui défendait la porte était impénétrable quand on avait un Rada'Han autour du cou. À quoi bon s'épuiser en vain ? Profondément perturbée, Simona n'était plus capable de se raisonner. Verna, elle, n'avait pas encore sombré dans la folie.

Elle alla se rasseoir sur la paillasse. Ses poings ne briseraient pas la porte, et son don ne lui servirait à rien. Bref, elle était piégée.

Mais pourquoi l'avait-on enfermée ici ? Baissant les yeux sur son annulaire nu, elle comprit que la raison était là…

Alors, elle se souvint de la mission dont l'avait chargée la véritable Dame Abbesse. Les Sœurs de la Lumière devaient être mises en sécurité avant l'arrivée de Jagang !

Elle fouilla dans la pile de vêtements et découvrit, évidemment, que son dacra n'était plus là non plus. On l'avait sans doute déshabillée pour s'assurer qu'elle n'ait plus d'arme. Simona avait subi le même traitement, pour qu'elle ne tente pas de se suicider. Qui aurait laissé une arme mortelle entre les mains d'une folle ?

En revanche, on n'avait pas jugé utile de la délester de son livre de voyage, toujours glissé dans le compartiment spécial de sa ceinture. Elle l'en tira et le serra contre elle en remerciant le Créateur de lui avoir au moins laissé ça.

Un peu calmée, elle s'habilla à la chiche lueur de la bougie et se sentit tout de suite mieux. Vêtue, elle n'était pas moins impuissante, mais échappait à l'humiliation qu'inflige la nudité à un prisonnier.

Combien de temps était-elle restée inconsciente ? Assez, en tout cas, pour être affamée. Après avoir dévoré le pain, elle vida d'un trait le gobelet.

L'estomac relativement apaisé, elle repensa aux derniers événements dont elle se souvenait. Leoma et trois autres sœurs l'attendaient dans son bureau. Ensuite…

Leoma était tout en haut de sa liste des potentielles Sœurs de l'Obscurité. Bien qu'elle n'ait pas eu le temps de confirmer sa théorie, sa présence dans le bureau, juste avant l'attaque, semblait une preuve suffisante. Dans la pénombre, Verna n'avait pas vu les trois autres conspiratrices, mais elle avait une idée précise sur les noms des suspectes. Les ayant laissées entrer, Phoebe et Dulcinia devaient hélas être ajoutées sur la sinistre liste.

Verna fit les cent pas dans sa cage, de plus en plus folle de rage.

Comment ces servantes du Gardien osaient-elles penser qu'elles pouvaient lui faire ça et s'en sortir indemnes ?

Hum… au fond, les choses semblaient bien prendre cette tournure.

Non, pas question de baisser les bras ! Anna croyait en elle, et elle se montrerait à la hauteur. Les Sœurs de la Lumière quitteraient le palais avant qu'il soit trop tard, elle le jurait sur tout ce qui lui tenait à cœur…

Verna baissa les mains vers sa ceinture. Il lui restait la possibilité d'envoyer un message à Annalina. Un risque acceptable ? Si elle se faisait prendre, tout serait perdu. Mais pouvait-elle laisser Anna dans l'ignorance ?

Frappée par une idée désagréable, Verna s'immobilisa net. Comment dire à la Dame Abbesse qu'elle avait échoué, exposant ainsi les sœurs à un danger mortel ? Et qu'elle ne pouvait rien tenter pour inverser le cours des choses ?

Jagang serait bientôt là. Si elle ne s'évadait pas, toutes les sœurs tomberaient entre ses mains…

Richard sauta de son cheval avant qu'il se soit tout à fait arrêté. D'un coup d'œil derrière lui, il vit que les autres galopaient encore sur le chemin. Après avoir caressé les naseaux de sa monture, il commença à l'attacher à un des leviers du mécanisme d'ouverture de la herse.

Après avoir mieux étudié le dispositif, il changea d'avis et enroula les rênes à la manette de commande d'un engrenage. La tige qu'il avait d'abord choisie permettait de lever et d'abaisser la herse. Si le cheval s'énervait et tirait sur sa bride, il risquait d'être écrasé par la grille.

Sans attendre ses compagnons, le Sourcier avança vers la Forteresse. Il était toujours furieux qu'on ne l'ait pas réveillé. La moitié de la nuit durant, de la lumière avait brûlé derrière certaines fenêtres du bâtiment. Et personne n'avait eu le cran de déranger le seigneur Rahl pour l'en informer.

Moins d'une heure plus tôt, il avait vu des éclairs déchirer le ciel, puis un anneau de lumière grandir démesurément dans un ciel pourtant clair.

Avant d'entrer dans l'ancien fief de Zedd, Richard se retourna pour observer la ville, loin derrière lui. Au pied de la montagne, plusieurs routes se croisaient, chacune permettant à un espion de quitter discrètement Aydindril.

Et si quelqu'un s'était introduit dans la Forteresse ? Puis en était sorti en emportant quelque chose ? Ordonner aux soldats de ne laisser passer personne lui sembla une bonne idée. Dès que ses compagnons arriveraient, il en enverrait un leur dire d'intercepter les voyageurs et

de bloquer les routes.

Il regarda l'animation, sur la voie principale. La plupart des gens entraient dans la ville. Les rares qui en sortaient n'attirèrent pas son attention. Des soldats en patrouille, quelques familles avec des voitures à bras, deux chariots de colporteurs et quatre chevaux en formation serrée. Quoi qu'il en soit, il faudrait fouiller tout ce petit monde…

Pour chercher quoi ? Eh bien, il irait voir ces voyageurs en personne. Avec un peu de chance, s'ils transportaient un objet magique, son don lui permettrait de le sentir.

Il renonça aussitôt à cette idée, qui lui parut une absurde perte de temps. L'urgence restait de découvrir ce qui était arrivé dans la Forteresse. Ensuite, au lieu de perdre son temps avec une « inspection » qui risquait de faire long feu, il filerait au palais pour travailler avec Berdine à la traduction du journal.

Depuis quelques jours, pas mal de gens quittaient Aydindril, pour échapper au « joug » de D'Hara. Au fond, il leur souhaitait bon vent !

Il traversa d'un pas décidé les premiers champs de force protecteurs. Ses cinq gardes du corps seraient furieux qu'il ne les ait pas attendus. Bien fait pour eux ! Ça leur apprendrait, la prochaine fois, à le réveiller quand il se passait quelque chose dans la Forteresse.

Le Sourcier évita les couloirs qui lui semblaient dangereux et opta pour un itinéraire sûr. Il capta plusieurs fois la présence de mriswiths, mais aucun ne l'attaqua.

Arrivé dans une grande salle d'où partaient quatre couloirs, le jeune homme s'immobilisa. Plusieurs portes fermées se découpaient dans les murs ronds. Devant l'une d'elles, il repéra des traces de sang. S'accroupissant, il constata qu'elle formait en réalité deux « pistes » : l'une entrante et l'autre sortante.

Richard dégaina son épée et poussa la porte du bout de la lame. La petite pièce qu'il découvrit sortait franchement de l'ordinaire. Le sol carbonisé, les murs striés de lignes noires, la moitié des blocs de pierre étaient à demi arrachés de leur logement, prêts à tomber à la moindre vibration…

On eût dit qu'un volcan était entré en éruption dans cet espace clos…

Il y avait du sang partout. Séché par les flammes, il n'apprit hélas pas grand-chose à Richard sur ce qui était arrivé.

Il suivit l'autre « piste » jusqu'à une porte bardée de fer qui donnait sur les remparts. Dès qu'il l'eut franchie, le Sourcier vit sur les dalles d'autres taches de sang – encore fraîches, celles-là.

Des cadavres de mriswiths jonchaient le sol, certains entiers et d'autres déchiquetés. Même si elles étaient gelées, ces charognes empestaient encore ! Contre un mur, il remarqua une sorte de bouillie

de mriswith plus ou moins coagulée. Dessous, il avisa un amas d'os et de chair indéfinissable.

S'il avait découvert ces restes par terre, Richard aurait juré que le monstre était tombé du ciel pour s'écraser sur la pierre. C'était dire la force qu'il avait fallu pour l'aplatir ainsi le propulsant à l'horizontale !

Bref, le spectacle évoquait irrésistiblement un champ de bataille où un certain garn se serait frotté à une bande de mriswiths. Sacré Gratch ! Mais où était-il, à présent ?

Une piste sanglante menait jusqu'aux créneaux. Richard la suivit, remarqua des traînées rouges sur le mur extérieur, et se pencha pour sonder un gouffre impressionnant.

Des milliers de pieds, si on ajoutait la paroi de la montagne au mur de la Forteresse. À l'évidence, quelqu'un avait basculé dans le vide, puis rebondi plusieurs fois contre la façade, y laissant des traces de sang. Plus tard, il faudrait envoyer des soldats explorer le fond de l'abîme, pour savoir qui avait péri de cette atroce manière.

Richard passa un index sur plusieurs traînées sanglantes. Certaines empestaient le mriswith. Mais pas toutes…

Par les esprits du bien, que s'était-il passé sur ces remparts ?

Songeur, le Sourcier s'enveloppa dans sa cape et s'éloigna, invisible, en pensant très fort à son cher Zedd.

Il aurait donné cher pour que le vieux sorcier soit à ses côtés. Mais ça n'était pas seulement à cause de cela que son image avait spontanément jailli devant ses yeux…

Chapitre 42

Cette fois, quand la minuscule trappe s'ouvrit, au pied de la porte, Verna était prête. Elle plongea, écarta le plateau et s'aplatit sur le sol pour voir à travers l'ouverture.

— Qui est dans le couloir ? Et pourquoi m'a-t-on enfermée ? Au nom du Créateur, répondez-moi !

Verna aperçut des bottes de femme et l'ourlet d'une robe. Probablement une sœur chargée de s'occuper des malades. Bref, quelqu'un qui n'aurait aucune réponse…

— Il me faudrait une nouvelle bougie ! Je vous en prie, la mienne est presque morte !

Des bruits de pas s'éloignèrent. Une porte se referma, son verrou claquant à l'instant même où la prisonnière, folle de rage, se relevait pour marteler de coups de poing le battant qui la séparait de la liberté.

Verna alla s'asseoir sur sa paillasse et massa lentement sa main droite en feu avec la gauche. Ces derniers temps, elle se laissait trop souvent aller à boxer du bois. Une preuve de plus que sa lucidité se lézardait.

Dans sa cellule sans fenêtre, distinguer le jour de la nuit était impossible. Supposant qu'on la nourrissait plutôt quand il faisait clair, elle mesurait le temps en fonction de ses repas. Hélas, ils se succédaient parfois très vite. À d'autres occasions, elle était morte de faim quand arrivait le suivant.

Et ce fichu pot de chambre, que personne ne se souciait de vider !

Bien entendu, les rations qu'on lui servait ne suffisaient pas. C'était visible à la façon dont elle flottait dans sa robe, surtout sur l'abdomen et les hanches. Dire qu'elle rêvait, depuis quelques années, de perdre un peu de poids pour ressembler à la jeune sylphide partie en voyage vingt ans plus tôt. Dans sa jeunesse, elle avait fait tourner la tête de pas mal d'hommes. Ses kilos superflus lui rappelaient sans cesse tout ce qu'elle avait perdu en s'éloignant si longtemps du palais…

Elle eut un rire de démente. Était-ce le but de cette affaire ? Mettre la Dame Abbesse au régime ?

Son hilarité ne dura pas. Après avoir désiré que Jedidiah s'intéresse à son esprit, pas à son corps, voilà qu'elle adoptait le même point de vue que lui.

Une larme roula sur la joue de Verna. Warren, lui, s'était toujours attaché à son esprit et à son cœur. Et elle l'avait méprisé comme une

idiote !

— J'espère que tu vas bien, Warren, murmura-t-elle.

Se levant, elle alla chercher le plateau et le posa près de la bougie agonisante. Puis elle s'accroupit, s'empara du gobelet… et mobilisa toute sa volonté pour ne pas le vider d'un trait. Ses geôlières ne lui donnaient jamais assez d'eau. Quand elle la consommait trop vite, elle passait les heures suivantes allongée sur sa paillasse, à rêver qu'elle plongeait dans un lac la bouche ouverte, buvant jusqu'à ce que son estomac n'en puisse plus.

Elle prit une petite gorgée, reposa le gobelet, et découvrit, sur le plateau, une incroyable nouveauté. Près du morceau de pain, une assiette de soupe fumait encore un peu.

Verna la prit délicatement, la porta à ses lèvres et s'emplit les poumons d'une odeur délicieuse. Ce n'était qu'un vulgaire brouet à l'oignon, mais dans sa situation, on eût dit un festin de reine. Buvant à même l'assiette, elle crut défaillir quand un délicieux goût salé titilla ses papilles. Exaltée, elle se coupa un bout de pain et le trempa dans le liquide encore chaud. Bon sang, c'était meilleur que du chocolat ! Avait-elle jamais goûté pareil délice ?

La prisonnière émietta le reste du pain et le laissa tomber dans l'assiette. La mie gonflée eut soudain des allures de repas deux fois trop copieux pour un seul appétit. Elle la dévora quand même…

En mangeant, elle sortit de sa ceinture le livre de voyage, l'ouvrit et soupira de déception. Il n'y avait aucun nouveau message. Pourtant, elle avait fini par tout raconter à Anna.

« *Il faut t'évader et faire quitter le palais aux sœurs »,* avait répondu la Dame Abbesse d'une écriture rapide et tremblante. Depuis, silence total…

Quand elle eut fini de manger, recueillant le reste de soupe sur le bout des doigts, Verna souffla la bougie afin de l'économiser. Le gobelet à moitié plein posé derrière le bougeoir, pour ne pas risquer de le renverser dans le noir, elle s'étendit sur sa paillasse et massa voluptueusement son estomac enfin rassasié.

Le bruit sec du verrou de la porte la tira d'un sommeil sans rêve. Les mains levées pour se protéger les yeux, elle recula contre le mur, affolée de voir se dresser devant elle une femme enveloppée par une lumière aveuglante.

— Qui est-ce ? demanda Verna tandis que sa visiteuse posait sa lampe à huile sur le sol.

— Leoma Marsick, répondit une voix dépourvue de chaleur.

Verna plissa les yeux et reconnut la sœur qui la toisait sans aménité, les bras croisés. Oui, c'était bien Leoma, avec son visage ridé et ses longs cheveux blancs.

La conspiratrice qui l'avait attaquée, puis enfermée comme une

bête fauve ! D'instinct, elle lui sauta à la gorge.

L'instant suivant, elle se retrouva assise sur sa paillasse, les fesses douloureuses après une réception sans douceur. Autour de son cou, elle sentit le Rada'Han qui l'avait expédié en arrière et l'empêchait de se relever.

Ses jambes ne répondaient plus, comme celles d'un paralytique ! Prise d'une indicible terreur, Verna ravala un cri, le souffle court. Elle ne devait pas s'humilier devant une servante du Gardien !

Dès qu'elle cessa de résister, la pression qui menaçait de la rendre folle se dissipa un peu. L'angoisse, elle, resta logée au creux de son ventre, telle un rat qui la dévorait de l'intérieur.

— Ça suffit, Verna, lâcha Leoma.

Avant de parler, la prisonnière s'assura que sa voix ne tremblerait pas.

— Qu'est-ce que je fiche ici ?

— Tu es incarcérée, en attendant la fin de ton procès.

Un procès ? Que… Non, elle ne ferait pas à Leoma le plaisir de la voir s'énerver.

— Une démarche logique, je l'avoue… (Cher Créateur, elle aurait donné si cher pour pouvoir se lever ! Être regardée de haut par Leoma la révulsait.) Et quand connaîtrai-je la sentence ?

— Dans quelques secondes… C'est pour te la communiquer que je suis là.

Verna ravala une remarque ironique. À l'évidence, ces traîtresses avaient assez d'imagination pour la charger de tous les crimes de la création. Une partie jouée d'avance…

— Je t'écoute…

— Tu as été jugée coupable de la principale charge : être une Sœur de l'Obscurité !

Verna en resta sans voix. Les yeux rivés sur Leoma, elle aurait voulu lui dire que cette accusation lui brisait le cœur. Après une vie passée au service du Créateur, aucune calomnie ne pouvait être pire !

Se souvenant du jugement de Warren, au sujet de son « charmant caractère », elle se retint d'exploser.

— Et comment en est-on arrivé à cette conclusion, en l'absence de preuve ?

— Verna, ne sois pas stupide ! Tu n'espérais pas commettre un pareil crime sans semer des indices dans ton sillage ?

— Ou permettre à mes très chères collègues de les fabriquer… Leoma, es-tu venue me lire mon jugement, ou parader parce que tu as enfin accédé au poste de Dame Abbesse ?

— Moi ? Tu te trompes, Verna. C'est Ulicia qui te remplace.

— Ulicia ? Espèce de vieille folle, c'est elle la Sœur de l'Obscurité !

La preuve, c'est qu'elle a fui le palais avec cinq de ses complices.

— Vils mensonges ! Les sœurs Tovi, Cecilia, Armina, Nicci et Merissa sont de retour. Dûment réhabilitées, elles ont retrouvé leur position au sein du palais.

Oubliant le Rada'Han, Verna tenta encore de se lever. Elle eut tôt fait de le regretter…

— Elles ont attaqué Annalina, et Ulicia l'a tuée ! C'est pour ça qu'elles ont fui !

— Et qui raconte cette fable édifiante ? demanda Leoma d'un ton exagérément patient, comme si elle sermonnait une novice étourdie. Toi, Verna. Et ton ami Richard.

» Heureusement, vos victimes ont pu s'exprimer. Nous savons maintenant qu'une Sœur de l'Obscurité les a agressées peu après la mort de Liliana, sauvagement assassinée par ton Richard. Incapables de prouver leur innocence, elles ont fui, attendant le moment propice pour revenir et te démasquer. Ton jeu pervers est terminé, Verna !

» Tu as monté cette machination avec beaucoup d'ingéniosité, il faut l'avouer. Richard et toi étiez les seuls témoins. Pratique, non ? En réalité, avec l'aide de ce bandit, tu as exécuté la pauvre Annalina. Ensuite, un service en valant un autre, tu as favorisé la fuite de ton complice. Des sœurs t'ont entendue conseiller à Kevin Andellmere d'être fidèle à Richard plutôt qu'à l'empereur. N'est-ce pas une preuve suffisante ?

— Vous m'avez condamnée sur la foi du témoignage de six servantes du Gardien ? Le nombre l'a emporté sur la loyauté ?

— Absolument pas ! Les auditions de témoins se sont succédé pendant d'interminables journées. Sais-tu qu'il nous a fallu deux semaines pour arriver à une sentence ? Face à des accusations si graves, nous crois-tu capables de légiférer à l'aveuglette ? Beaucoup d'honnêtes sœurs, à la barre, nous ont parlé de ton pernicieux travail de sape.

— Pardon ? Leoma, as-tu perdu la tête ? J'ai…

— Silence ! Verna, tu as méthodiquement saboté l'œuvre du Créateur. Des milliers d'années de traditions et d'efforts ont failli sombrer dans le néant à cause de toi. Si on ne t'avait pas arrêtée, le Palais des Prophètes n'existerait peut-être déjà plus.

— Vraiment ? Je ne me savais pas si efficace…

— Suite à ton inique décision – ne plus dédommager les femmes engrossées par nos sorciers – il y a eu en ville des émeutes de plus en plus violentes. Ces enfants illégitimes étaient notre principale source de garçons nés avec le don. Tu as voulu la tarir pour affaiblir le Créateur et miner Son œuvre de l'intérieur.

» La semaine dernière, nos gardes ont dû mater une révolte qui menaçait de rayer le palais de la surface du monde. Les citadins sont

indignés que tu aies voulu laisser mourir de faim des femmes et des enfants innocents. Plusieurs de nos jeunes sorciers les soutenaient, écœurés que tu les prives de l'or qui leur revient de droit.

Avec de jeunes sorciers dans le coup, Verna doutait que la rébellion eût été spontanée. Mais Leoma ne voudrait jamais reconnaître la vérité. Beaucoup de ces jeunes hommes étaient profondément bons et honnêtes. Que leur arriverait-il, à présent qu'ils s'étaient laissé entraîner dans cette folie ?

— Notre or corrompt tous ceux qui le touchent, Leoma !

C'était vrai, mais ça ne changerait rien. Aucune défense, aussi fondée soit-elle, ne détournerait Leoma et les autres de leur délire. Car elles n'étaient plus accessibles à la raison.

— Ce système a fonctionné pendant des millénaires. Mais tu entendais le saboter, pour nuire au Créateur ! Ces ordres ont été annulés, comme tes autres initiatives dévastatrices.

» Pour nous empêcher de savoir si les jeunes sorciers étaient prêts à affronter le monde, tu as eu l'idée de supprimer l'épreuve de douleur. Un excellent moyen de t'assurer que ces garçons rateraient leur vie. Là aussi, nous avons fait machine arrière.

» Verna Sauventreen, tu as comploté contre la doctrine du palais dès le jour de ta nomination ! Après avoir tué Annalina, tu t'es servie de la magie du royaume des morts afin de prendre sa place. Une position idéale pour nous détruire, n'est-ce pas ?

» Pas étonnant que tu n'aies jamais écouté tes conseillères ! Pour dévaster le palais, tu n'avais pas besoin d'elles ! Fatiguée de lire les mémos, tu es allée jusqu'à les confier à des administratrices débutantes ! Avoue que ça te laissait plus de temps pour conférer avec le Gardien, dans ton maudit sanctuaire !

— Tu as fini ? soupira Verna. Alors, résumons-nous, si tu veux bien. Mes administratrices détestent travailler. Quelques requins cupides se plaignent de ne plus pouvoir monnayer le ventre de leurs filles. Des femmes gémissent parce qu'il ne leur suffit plus de tomber enceintes pour se la couler douce. Quelques sœurs s'indignent parce que j'interdis à nos garçons de satisfaire leurs besoins virils. Enfin, les mensonges de six fugitives sont désormais plus crédibles que les prophéties elles-mêmes. Bravo, Leoma ! Avec Ulicia aux commandes, vous irez loin ! À votre place, j'aurais quand même voulu avoir une preuve irréfutable de ma culpabilité.

— Qui te dit que nous n'en avons pas ? (Leoma sourit pour la première fois.) Oui, qui te le dit ?

Triomphante, elle glissa une main dans sa poche et en sortit une feuille de parchemin.

— Nous avons de quoi t'accabler. Et un témoin au-dessus de tout

soupçon. Warren !

Verna recula comme si on venait de la gifler. Ce soir-là, dans le sanctuaire, Nathan et Anna avaient insisté pour que Warren quitte le palais au plus vite. Était-ce pour éviter ça ?

— Sais-tu ce que dit le texte que j'ai sous les yeux, Verna ? Allons, ne fais pas l'innocente ! Tu le connais par cœur. À part une Sœur de l'Obscurité, qui serait assez arrogante pour laisser une preuve pareille en évidence ? Nous l'avons trouvé dans les catacombes, entre les pages d'un livre. Veux-tu que je te fasse un peu de lecture ?

« *Quand la Dame Abbesse et le Prophète seront rendus à la Lumière, les flammes de leur bûcher funéraire porteront à ébullition un chaudron plein de fourberie. Alors viendra l'Usurpatrice qui présidera à la fin du Palais des Prophètes.* »

Leoma replia le parchemin et le rangea dans sa poche.

— Tu savais que Warren était un Prophète, et tu lui as enlevé son Rada'Han ! Le laisser en liberté était déjà un crime majeur, Usurpatrice !

— Comment sais-tu que cette prédiction est de lui ? demanda Verna.

— Il en a attesté en personne. Bien sûr, il lui a fallu un moment pour se résoudre à avouer qu'il délivrait des prophéties…

— Que lui avez-vous fait ?

— Nous avons utilisé son Rada'Han, comme c'est notre devoir, pour avancer vers la vérité. À la fin, il a confessé que cette prédiction était de lui.

— Vous lui avez remis un collier ?

— Comme il convient à un Prophète. Si tu étais une Dame Abbesse digne de ce nom, tu t'en serais chargée. Warren réside désormais dans les anciens quartiers de Nathan, derrière des boucliers. Il porte un Rada'Han et des gardes interdisent qu'on lui rende visite.

» Le Palais des Prophètes est redevenu tel qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. La prédiction de Warren a signé ta perte, Verna. Qui pourrait encore douter de ta duplicité ? Par bonheur, nous avons pu agir avant que tu détruises le palais. Tu as échoué, Sœur de l'Obscurité !

— Leoma, tu sais qu'il n'y a rien de vrai dans tout ça.

— La prophétie démontre ta culpabilité ! Tu es l'Usurpatrice, et tu voulais raser le palais ! Si tu avais vu la tête de l'assistance, quand on a lu ce texte au tribunal… En matière de « preuve irréfutable », on ne peut guère rêver mieux, n'est-ce pas !

— Vieille harpie, je jure que je te verrai morte !

— Une promesse qui ne m'étonne pas de toi, chienne ! Heureusement, tu n'es pas en position de la tenir.

Les yeux dans ceux de Leoma, Verna embrassa son annulaire gauche.

— Pourquoi ne fais-tu pas comme moi, Leoma ? Implore l'aide du Créateur, en des temps si difficiles pour le palais !

La vieille sœur écarta les bras, un sourire moqueur sur les lèvres.

— Les temps ne sont pas difficiles pour le palais, Verna.

— Sacrifie au rituel, Leoma, et montre au Créateur que tu te soucies du bien-être des Sœurs de la Lumière !

Leoma ne porta pas sa main gauche à ses lèvres. Elle ne le pouvait pas, et Verna le savait pertinemment.

— Je ne suis pas venue ici pour prier…

— C'est une évidence, Leoma. Nous savons toutes les deux que tu es une servante du Gardien, comme la nouvelle Dame Abbesse. Ulicia est l'Usurpatrice !

— Qu'importe tes accusations ? Tu es la première sœur jamais condamnée pour ce crime. Le doute n'est plus permis, et personne ne viendra à ton secours.

— Nous sommes seules, Leoma… Derrière ces boucliers, nul ne peut nous entendre, à part les détenteurs de la Magie Soustractive, que tu ne redoutes pas. Aucune Sœur de la Lumière n'aura vent de ta confession. Et si je te dénonce, personne ne me croira. Bas les masques, ma sœur ! Parlons à cœur ouvert.

— Je t'écoute…

Verna prit une grande inspiration et croisa les mains sur ses genoux.

— Vous ne m'avez pas tuée, contrairement à cette pauvre Annalina. Si vous aviez voulu m'éliminer, à quoi bon cette comédie ? Dans mon bureau, j'étais à votre merci. Donc, vous voulez quelque chose de moi. De quoi s'agit-il ?

— Sacrée Verna, toujours franche et directe. Malgré ta jeunesse, je dois reconnaître que tu es futée !

— Ça, tu peux le dire ! Et ma situation actuelle en est l'éclatante démonstration… À présent, dis-moi ce que ton maître, le Gardien, veux que vous tiriez de moi.

— Pour le moment, fit Leoma, hautaine, nous servons un autre maître. Et c'est sa volonté qui compte.

— Jagang ? Vous lui avez aussi juré allégeance ?

Leoma baissa imperceptiblement les yeux.

— C'est plus compliqué que ça, mais qu'importe ! Quand Jagang veut quelque chose, il l'obtient. Et mon devoir est de lui faciliter les choses.

— Que désire-t-il de moi ?

— Renie Richard Rahl, et il sera comblé.

— Rêve toujours, Leoma !

— J’ai déjà assez rêvé comme ça, fit la vieille sœur avec un sourire amer. Mais la question n’est pas là. Tu dois renoncer à ton lien avec Richard.

— Pourquoi ?

— Ce garçon empêche l’empereur de contrôler les événements. Ta loyauté, par exemple, neutralise les pouvoirs de Jagang. Il veut savoir si un simple reniement lui permettra de s’introduire dans ton esprit. En somme, il s’agit d’une expérience. Et moi, je dois te convaincre de trahir Richard.

— Je n’en ferai rien, et tu ne pourras pas me forcer.

— Détrompe-toi, fit Leoma avec un étrange rictus. J’y arriverai, parce que je suis très… motivée. Avant que Jagang ne vienne s’installer au palais, j’aurai brisé ton lien avec son pire ennemi.

— Comment ? En contrôlant mon Han ? Tu crois que ça suffira à anéantir ma volonté ?

— Tu as la mémoire si courte, Verna ? Les colliers ont d’autres usages. Pense à l’épreuve de douleur… Tôt ou tard, tu te jetteras à genoux pour jurer fidélité à l’empereur.

» Surtout, ne crois pas que je répugnerai à aller jusqu’au bout. Ne compte pas sur ma pitié, parce que j’ignore jusqu’au sens de ce mot. Jagang n’arrivera pas avant des semaines, ma chère. Nous aurons tout le temps du monde… On n’aura jamais vu une épreuve de douleur durer si longtemps, et tu finiras par céder.

Verna se raidit, car elle avait effectivement oublié d’intégrer l’épreuve de douleur dans son analyse. Les jeunes sorciers qui l’avaient subie devant elle ne devaient jamais tenir plus d’une heure. Et des années séparaient deux séances de ce type.

— Nous commençons, chère sœur Verna ?

Chapitre 43

Richard fit la grimace quand il vit le gamin s'écrouler sans connaissance. Quelques spectateurs le tirèrent à l'écart et un autre garçon prit sa place.

Même derrière les hautes fenêtres du Palais des Inquisitrices, le Sourcier entendait les cris exaltés des gosses qui regardaient des jeunes gens jouer au Ja'La. Un sport très populaire à Tanimura, où les enfants s'entraînaient à tous les coins de rue.

Chez lui, en Terre d'Ouest, personne n'avait entendu parler du Ja'La. Dans les Contrées du Milieu comme dans l'Ancien Monde, il faisait fureur. Vive et très rythmée, cette activité semblait effectivement excitante. Mais pas au point, selon Richard, que des gamins y laissent la moitié de leurs dents…

— Seigneur Rahl ? appela Ulic. Êtes-vous là, seigneur ?

Richard se détourna de la fenêtre et ouvrit sa cape, désolé de s'arracher au délicieux confort de l'invisibilité.

— Oui, Ulic. Que se passe-t-il ?

Le colosse avança dans la pièce, plus perturbé le moins du monde de voir son maître se matérialiser en un clin d'œil. La force de l'habitude, sans doute…

— Seigneur, un Keltien demande à vous parler. Un certain général Baldwin.

— Baldwin… Baldwin…, répéta le Sourcier, perplexe. Ah oui, je me souviens ! C'est le commandant suprême de l'armée keltienne, ou un titre dans ce genre-là. Nous lui avons adressé une lettre au sujet de la reddition de Kelton. Que veut-il ?

— Il ne l'a pas précisé, seigneur…

Richard se retourna vers la fenêtre, écarta la lourde tenture et regarda un garçon, plié en deux de douleur, tenter de récupérer après un contact violent avec le broc. En quelques secondes, il réussit à se redresser et courut reprendre sa place.

— Avec combien d'hommes Baldwin est-il arrivé en Aydindril ?

— Une petite escorte, seigneur. Cinq ou six cents soldats, au maximum.

— Il sait que Kelton s'est rendu à D'Hara. S'il avait des intentions belliqueuses, il serait venu avec une armée. Je devrais lui accorder une audience… Ulic, Berdine est occupée. Que Cara et Raina

m'amènent le général.

Ulic salua et tourna les talons.

— Attends !

Le colosse fit promptement volte-face.

— La patrouille a trouvé quelque chose au pied de la montagne ?

— À part des mriswiths en bouillie ? Non, seigneur. Mais avec la neige accumulée à cet endroit, il faudra attendre la fonte pour en être sûrs. Avec le vent qui souffle là-bas, les soldats ignorent où creuser. Les membres de mriswiths qu'ils ont découverts étaient assez légers pour ne pas s'enfoncer dans la neige. Tout ce qui pesait plus lourd risque d'être à dix ou vingt pieds de profondeur.

— Eh bien… Je me contenterai de ces informations, pour le moment. Dis-moi, Ulic, il doit y avoir des couturières dans le palais. Tu veux bien contacter leur chef et lui demander de venir me voir ?

Comme par réflexe, Richard s'enveloppa de nouveau dans sa cape et retourna suivre la partie de Ja'La. L'absence de Kahlan et de Zedd lui pesait de plus en plus. Par bonheur, ils ne tarderaient plus, à présent. Gratch avait dû les trouver, et ils étaient sûrement en chemin.

— Seigneur Rahl, vous êtes là ? demanda soudain Cara, dans son dos.

Le Sourcier ouvrit sa cape et se retourna.

Debout entre les deux Mord-Sith, un grand costaud aux moustaches tombantes écarquilla les yeux en le voyant apparaître. Au-dessus de la couronne de cheveux gris assez longue pour lui couvrir les oreilles, le crâne de Baldwin brillait comme une armure récemment polie.

Il portait une toge en serge brodée de fil de soie et fixée à une de ses épaules par deux boutons. Au-dessous de sa collerette impressionnante – et quelque peu ridicule –, il bombait le torse sous son plastron orné d'un bouclier héraldique jaune et bleu barré d'une ligne noire diagonale. Ses cuissardes lui montant jusqu'aux genoux, il avait glissé à sa ceinture de longs gantelets noirs évasés au poignet et soigneusement pliés en deux.

— Général Baldwin, fit Richard, amusé par la stupéfaction du militaire, je suis ravi de vous rencontrer.

Reprenant ses esprits, le Keltien salua son hôte d'une révérence impeccable.

— Seigneur Rahl, je suis flatté que vous ayez consenti à me recevoir si vite.

— Cara, aurais-tu la bonté d'offrir un siège au général ? Après un si long voyage, il doit être épuisé.

Quand le Keltien fut installé à une table, Richard le rejoignit et s'assit en face de lui.

— Que puis-je pour vous, général Baldwin ?

Mal à l'aise, le militaire jeta un coup d'œil à Cara, debout derrière son épaule gauche, puis à Raina, pareillement postée derrière la droite. Silencieuses, les mains croisées dans le dos, les deux Mord-Sith manifestaient sans équivoque leur intention de ne pas bouger d'un pouce.

— Parlez sans crainte, général. Ces femmes veillent sur mon sommeil, une mission de confiance que je réserve à quelques très rares compagnons.

Baldwin se détendit un peu, rassuré par cette déclaration.

— Seigneur Rahl, je viens vous voir au sujet de la reine.

Richard l'aurait parié, et il ne s'était pas trompé.

— Ce drame me navre, général, dit-il en croisant les mains sur la table.

— Oui… J'ai entendu parler de ces mriswiths. Je crois même avoir vu quelques-unes de ces bêtes répugnantes, embrochées sur des piques, devant votre palais.

Richard faillit dire que ces bêtes, si c'en était bien, n'étaient pas plus répugnantes qu'une quantité d'autres. Après tout, celui qui s'était jeté devant Cathryn Lumholtz lui avait sauvé la vie. Doutant que le général comprenne, il préféra ne pas s'étendre sur le sujet.

— Je déplore vraiment, sachez-le, que votre reine ait péri alors qu'elle était sous mon toit.

— Aucune autre idée ne m'a jamais traversé l'esprit, seigneur Rahl. Je ne viens d'ailleurs pas évoquer sa mort, mais le sort de mon royaume, qui n'a plus de souverain. La duchesse était la dernière héritière du trône. Sa brutale disparition pose un problème majeur.

— Lequel, général ? demanda Richard, sans agressivité, mais avec toute la fermeté de son ton « officiel ». Désormais, Kelton fait partie de D'Hara.

— Oui, nous avons reçu ces documents…, fit Baldwin, un peu trop désinvolte au goût de son interlocuteur. Mais sans la reine pour nous guider, nous ne savons que faire. Elle nous a engagés sur un chemin difficile, et voilà qu'elle nous abandonne dès le début…

— Dois-je comprendre que vous voulez nommer un nouveau monarque ?

— Les Keltiens ont besoin d'avoir un chef – même symbolique, puisque nous voilà unis à D'Hara. C'est une question… hum… d'image de soi. Sans tête couronnée, le peuple a l'impression de ne pas avoir de racines. Comme s'il était privé de tout ce qui le cimente. Vous me suivez ?

» La lignée s'étant éteinte avec la duchesse, les autres maisons nobles peuvent postuler à la couronne. Aucune n'a le droit de la réclamer, mais rien ne lui interdit de se le gagner. Hélas, ce genre de situation finit souvent par une guerre civile.

— Je vois…, souffla Richard. Mais vous savez que le couronnement d'un nouveau monarque n'aura aucune incidence sur votre reddition. Cette affaire-là est irrévocablement réglée.

— Si ça pouvait être si simple… Seigneur, je viens en réalité vous demander de l'aide.

— Et que puis-je faire ?

— Hum… (Baldwin se pinça nerveusement le menton.) La reine Cathryn vous a soumis Kelton, j'en conviens. Mais elle n'est plus, et nous sommes vos sujets. Au moins, tant que nous n'aurons pas un nouveau monarque. Jusque-là, vous serez l'équivalent de notre roi. Hélas, l'homme ou la femme qui succédera à Cathryn Lumholtz risque de ne pas voir les choses comme elle.

Richard se retint d'exploser, bien que l'envie ne lui en manquât pas.

— Je me fiche de la façon dont votre futur souverain verra les choses. Revenir sur la reddition est exclu.

— Seigneur, je suis le premier à dire que nous devons rester à vos côtés. Mais si la mauvaise maison monte sur le trône, mon opinion risque de devenir minoritaire. Pour être franc, je n'aurais jamais cru que la maison Lumholtz se soumettrait à vous. À l'évidence, vous avez su investir dans cette affaire des trésors de diplomatie…

» La plupart des nobles sont doués pour les intrigues et ils se contrefichent de l'intérêt général. Les duchés, comprenez-le, sont quasiment indépendants. Seul un roi ou une reine peut les fédérer. Si le successeur de Cathryn déclare caduque la reddition, beaucoup de Keltiens se détourneront de D'Hara par fidélité à la Couronne. D'autres tiendront à rester sous votre aile. Alors, une guerre civile sera inévitable.

» Je vois les choses avec des yeux de soldat, seigneur Rahl. À mon sens, il n'y a rien de pire qu'une guerre civile. Mon armée, composée d'hommes de tous les duchés, finira par éclater. Et sans elle, nous serons vulnérables aux menaces extérieures…

Baldwin se tut, attendant un commentaire… qui ne vint pas.

— Continuez, général, fit simplement Richard. Et croyez que je suis tout ouïe.

— Eh bien… Convaincu que l'union fait la force, et qu'un pouvoir fort en est le garant, je pense que vous incarnez l'avenir de Kelton. Et tant que le trône sera vacant, seigneur, c'est vous qui y détiendrez l'autorité.

Baldwin se pencha un peu sur la table et baissa la voix.

— Comme votre parole a pour l'instant force de loi, la question sera réglée si vous désignez le successeur de Cathryn Lumholtz. Vous suivez mon raisonnement ? Les maisons devront faire allégeance au nouveau roi, et elles se rangeront à vos côtés s'il ne remet pas la

reddition en cause.

— À vous entendre, général, on croirait qu'il s'agit d'un jeu. Bouger un pion ici, déplacer une pièce là… Bloquer les forces ennemies afin que l'adversaire soit piégé quand viendra son tour de jouer…

— Pour l'instant, seigneur, c'est *votre* tour…

— Il semble bien, oui…

Richard réfléchit un moment. À dire vrai, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait faire. Fallait-il demander l'avis du général ? Le laisser nommer la maison qu'il supposait être la plus loyale ?

Mais comment se fier à un homme qu'il connaissait depuis un quart d'heure ? Toute l'affaire pouvait être un piège subtil…

Le Sourcier consulta Cara du regard, et lut sur son visage une perplexité au moins aussi grande que la sienne. Se tournant vers Raina, il n'eut pas plus de succès.

Pour gagner du temps, il se leva et alla se camper devant la fenêtre. Kahlan aurait sans doute réglé ce problème en un clin d'œil, puisque les histoires de rois et de reines n'avaient aucun secret pour elle. Décidément, régner sur les Contrées du Milieu se révélait chaque jour plus difficile que prévu.

Bien sûr, il pouvait envoyer une armée de D'Harans mettre de l'ordre chez les Keltiens. En quelques jours, il n'en doutait pas, tous les dissidents seraient rentrés dans le rang. Mais fallait-il vraiment confier une mission aussi secondaire à des soldats d'élite ? Une solution diplomatique serait tellement plus économique…

Laisser faire et trancher plus tard avait aussi ses avantages. Hélas, la loyauté de Kelton était le pivot de son plan. Beaucoup de royaumes s'aligneraient sur la décision de leur puissant voisin. Un revirement, à cet instant précis, risquait de tout gâcher.

Kahlan, que ferais-tu à ma place ?

Kahlan…

Richard se tourna lentement vers le général.

— Si Kelton a vraiment besoin d'un monarque qui symbolise l'espoir aux yeux du peuple et le guide d'une main ferme, je tiens la personne qu'il lui faut !

Baldwin plissa le front, très concentré.

— En ma qualité de maître de D'Hara et de l'alliance, je nomme Kahlan Amnell reine de Kelton !

Le général se leva d'un bond, les yeux ronds comme des soucoupes.

— Kahlan Amnell, sur le trône de Kelton ?

Le regard dur, Richard posa la main sur la garde de son épée.

— Ma décision est irrévocable. Tous les Keltiens lui obéiront et la vénéreront.

Le général tomba à genoux, la tête inclinée.

— Seigneur Rahl, comment vous remercierai-je jamais assez au nom de mon peuple ? C'est merveilleux !

Sur le point de dégainer son arme, Richard s'immobilisa, stupéfait par la réaction du militaire. À vrai dire, il s'attendait à tout autre chose…

— Seigneur Rahl, continua le général en se levant, il faut que j'aille sur-le-champ annoncer cette grande nouvelle à mes hommes. Tous seront honorés de devenir les sujets d'une telle reine.

Ne sachant sur quel pied danser, le Sourcier préféra ne pas se mouiller.

— Général Baldwin, je me réjouis que vous acceptiez mon choix.

— L'accepter, dites-vous ? Seigneur, il dépasse mes plus folles espérances ! Kahlan Amnell est déjà la reine de Galea. Dans mon pays, bien des gens voyaient d'un mauvais œil que la Mère Inquisitrice prenne en mains la destinée de notre plus grand rival. Qu'elle coiffe notre couronne prouve que vous tenez Kelton dans la même estime que Galea. Et après votre mariage, vous serez uni à notre peuple, comme aux Galeiens…

Richard en resta sans voix. Comment Baldwin savait-il que Kahlan était la Mère Inquisitrice ? Par les esprits du bien, que se passait-il ?

Baldwin tendit une main, écarta celle du Sourcier de son arme et lui donna une accolade enthousiaste.

— Seigneur, c'est le plus grand honneur qu'ait jamais reçu mon peuple ! La Mère Inquisitrice, sur le trône de Kelton ! Mille mercis, seigneur Rahl ! Mille mercis !

Si Baldwin ne se tenait plus de joie, le pauvre Richard était à deux doigts de paniquer.

— J'espère, général, que cette décision scellera votre unité.

— Pour les siècles des siècles, seigneur ! jubila le Keltien. À présent, si vous voulez bien, je vais vous quitter pour apprendre la nouvelle à mes hommes.

— Faites, je vous en prie…, parvint à dire Richard, ravi de se débarrasser du militaire.

Avant de sortir, Baldwin tapa dans les mains de Cara et de Raina, qui ne se départirent pas de leur flegme.

— Seigneur Rahl, demanda Cara dès qu'ils furent seuls, quelque chose ne va pas ? Vous êtes blanc comme un linge…

— Il sait que Kahlan est la Mère Inquisitrice, lâcha Richard, accablé.

— Et alors ? s'étonna la Mord-Sith. Tout le monde est informé que votre promise, Kahlan Amnell, est aussi la Mère Inquisitrice.

— Pardon ? s'étrangla Richard. Tu le sais aussi ?

Les deux femmes acquiescèrent, non sans inquiétude.

— Évidemment que nous le savons, seigneur, dit Raina. Cara a

raison, vous n'avez pas l'air bien du tout. Vous voulez vous asseoir un peu, le temps de récupérer ?

— Un sort dissimulait son identité, fit Richard en réponse aux questions muettes de ses deux gardes du corps. Personne n'était au courant. Un très grand sorcier s'en était assuré. Et vous l'ignoriez aussi !

— Vraiment ? fit Cara, sincèrement perplexe. Voilà qui est étrange, seigneur. Je jurerais l'avoir toujours su…

— Moi aussi, renchérit Raina.

— C'est impossible… (Richard se tourna vers la porte.) Ulic, Egan !

Les deux colosses entrèrent en trombe, prêts à se battre jusqu'à la mort s'il le fallait.

— Que se passe-t-il, seigneur ? demanda Ulic.

— Qui vais-je épouser ?

Les deux hommes en sursautèrent de surprise.

— La reine de Galea, seigneur, répondit Ulic.

— Mais encore ?

Les deux D'Harans échangèrent un regard perplexe.

— Eh bien… Hum… Il s'agit de Kahlan Amnell, la Mère Inquisitrice.

— La Mère Inquisitrice est censée ne plus être de ce monde ! Avez-vous oublié mon discours, dans la salle du Conseil, devant tous les ambassadeurs ? Je leur ai dit de se montrer fidèles à sa mémoire en s'unissant à D'Hara.

Ulic se gratta pensivement la tête. Se mordillant le bout d'un index, Egan contemplait le sol, plongé dans une profonde réflexion.

Raina regarda ses compagnons, en quête d'une illumination.

— Je me souviens, seigneur Rahl ! s'écria soudain Cara. Mais je pensais que vous parliez des Mères Inquisitrice du passé. Pas de votre fiancée !

Les trois autres gardes du corps acquiescèrent, visiblement soulagés par cette explication.

— Écoutez, je sais que vous ne comprenez pas, mais quand la magie est impliquée, c'est souvent le cas.

— Nous vous croyons, seigneur Rahl, déclara Raina. S'il s'agit vraiment d'un sortilège, il nous a sans doute trompés. Votre pouvoir vous met à l'abri de ce genre de choses. Sur ce sujet, nous vous faisons une confiance aveugle.

Richard se frotta nerveusement les mains, le regard fuyant. Quelque chose clochait terriblement. Mais quoi ?

Si Zedd avait neutralisé le sort, ce n'était sûrement pas sans raison. Alors, pourquoi se ronger les sangs ? Le vieux sorcier ne quittait pas Kahlan d'un pouce, et il la protégerait.

— Ma lettre ! s'exclama le jeune homme. Zedd a dû briser le sortilège parce qu'il sait que j'ai conquis Aydindril. Dissimuler l'identité de Kahlan n'a plus aucun sens, dans ce contexte.

— C'est sûrement ça, dit Cara.

Cette possibilité n'apaisait pas totalement l'angoisse du Sourcier. Et si Kahlan, furieuse à cause de ses récentes décisions politiques, avait demandé à Zedd de neutraliser le sort ? Pour que les Contrées du Milieu sachent qu'elles avaient toujours à leur tête une Mère Inquisitrice…

Dans ce cas, la jeune femme n'était pas en danger, mais simplement folle de rage contre lui. Une réaction, tout compte fait, qu'il préférait à l'autre possibilité.

Dans l'incertitude, il devait cependant agir.

— Ulic, va chercher le général Reibisch et amène-le ici aussi vite que possible. (Le colosse salua et courut vers la porte.) Egan, tu devrais aller bavarder avec quelques-uns de nos hommes. Comporte-toi comme si tout était normal. Engage la conversation, et évoque mon futur mariage… Nous devons découvrir si tout le monde est au courant, pour la Mère Inquisitrice…

En attendant Reibisch, Richard marcha en rond, le cerveau en ébullition. Que devait-il faire ? Kahlan et Zedd arriveraient bientôt, du moins en principe. Même si la jeune femme désapprouvait ses initiatives, ça ne l'empêcherait pas de le rejoindre. Cela dit, il aurait droit à un sermon sur la riche histoire des Contrées du Milieu et son irresponsabilité…

Kahlan lui annoncerait-elle que leur mariage n'aurait pas lieu ? Et qu'elle ne voulait plus jamais le revoir ? Non, c'était impossible. Elle l'aimait, et rien ne pouvait la détacher définitivement de lui. Il devait croire en leur lien, comme elle le faisait sans doute…

La porte s'ouvrit soudain pour laisser passer Berdine, les bras chargés de livres et de rouleaux de parchemin. Souriante, malgré la plume qu'elle serrait entre ses dents, elle laissa tomber son chargement sur la table.

— Si vous n'êtes pas occupé, seigneur, j'ai des choses à vous dire…

— Ulic est parti chercher le général Reibisch. Je dois absolument lui parler.

Berdine regarda ses deux collègues, puis la porte.

— Dois-je me retirer, maître Rahl ? Quelque chose ne va pas ?

Certain que la traduction du journal intime était de la première importance, le Sourcier songea qu'il n'avait rien de spécial à faire avant l'arrivée de Reibisch…

— Qui vais-je épouser, Berdine ?

La Mord-Sith s'assit et entreprit de farfouiller dans sa documentation.

— La reine Kahlan Amnell, Mère Inquisitrice des Contrées du Milieu…, répondit-elle distraitement. Vous avez quelques minutes à me consacrer, maître ? J'ai besoin de votre aide.

Richard soupira et vint s'asseoir à côté de la jeune femme.

— En attendant Reibisch, j'ai tout mon temps… Que veux-tu ?

Du bout de sa plume, Berdine tapota le livre blanc.

— J'ai presque traduit un passage que son auteur semblait juger très important. Hélas, il me manque deux mots essentiels. (Elle saisit la version d'harane des *Aventures de Bonnie Day* et la posa devant eux.) J'ai trouvé ces termes dans le roman. Si vous vous souvenez du paragraphe, mon problème sera résolu.

Richard avait relu des dizaines de fois *Les Aventures de Bonnie Day,* son roman favori. Convaincu de le connaître par cœur, il avait découvert, au cours de leurs recherches, que ce n'était pas le cas. Aucun détail de l'histoire ne lui échappait, mais de là à se souvenir des phrases, il y avait un grand pas. Et pour ce qu'il avait entrepris, raconter l'intrigue ne suffisait pas…

Il était retourné plusieurs fois dans la Forteresse en quête d'une version qu'il aurait pu déchiffrer. Hélas, il n'en avait pas trouvé, et l'exemplaire rédigé dans sa langue était resté en Terre d'Ouest.

Berdine désigna une ligne du roman.

— Vous savez ce que dit cette phrase ? (Elle pointa deux mots du bout de l'index.) Ce sont les termes qui me manquent…

Richard reprit espoir. C'était un début de chapitre, et il s'en sortait mieux à ces endroits-là, toujours très forts et donc imprimés dans sa mémoire.

— Oui ! C'est le chapitre où ils s'en vont. Je me souviens de la phrase : « *Pour la troisième fois de la semaine, Bonnie viola la règle édictée par son père, qui lui interdisait d'aller seule dans les bois.* »

Berdine se pencha sur le journal.

— Le verbe « violer » est bon, je l'avais déjà traduit. Ce mot-là serait « règle » et celui d'à côté « troisième » ?

— On dirait bien, oui…

Enthousiasmée par cette découverte, la Mord-Sith prit une feuille de parchemin et remplit les blancs qu'elle avait laissés dans un texte rédigé de sa main.

— Et voilà le travail ! lança-t-elle en tendant la feuille à Richard.

Il la prit, tourna le dos à la fenêtre pour profiter de la lumière, et lut.

« La dissension fait rage entre nous… Comme le dit la Troisième Leçon du Sorcier : la passion domine la raison. Je crains que cette leçon, la plus insidieuse de toutes, signe notre perte. Bien qu'ils sachent que c'est dangereux, certains d'entre nous ont déjà oublié ce garde-fou. Les diverses

factions prétendent agir au nom de la raison, mais je redoute que toutes, par désespoir, aient cédé à la passion. Alric Rahl lui-même clame partout qu'il a trouvé une solution. Pendant ce temps, la faux de ceux qui marchent dans les rêves éclaircit impitoyablement nos rangs. Si nous ne pouvons pas achever les tours, je ne donne pas cher de nous. Aujourd'hui, j'ai dit adieu à deux amis en partance pour les tours. Mon cœur saigne à l'idée de ne plus les revoir dans ce monde. Combien d'entre nous devront se sacrifier au nom de la raison ? Hélas, je sais que le prix serait plus terrible encore si nous devions oublier la Troisième Leçon. »

Quand il eut fini sa lecture, Richard se détourna de ses compagnons, le regard rivé sur la fenêtre. Il avait été dans ces tours, où tant de sorciers s'étaient immolés pour alimenter et activer les sortilèges. Jusqu'à cet instant, il n'avait jamais pensé à eux comme à des êtres de chair et de sang. Partager l'angoisse de l'auteur de ces lignes, mort depuis des millénaires, lui nouait l'estomac. Comme si chaque mot ramenait à la vie ses pathétiques ossements…

Le Sourcier réfléchit à la Troisième Leçon, tentant d'en tirer seul la substantifique moelle. Pour la Première et la Deuxième, Zedd, puis Nathan, l'avaient aidé à déduire des implications pratiques. Aujourd'hui, il devrait se débrouiller seul.

Récemment, il était allé à la périphérie d'Aydindril pour parler avec les gens qui quittaient la cité à la hâte. Désireux de connaître le motif de leur exil, il avait entendu des hommes morts de peur lui assurer qu'ils connaissaient la vérité : il était un monstre qui les étriperait pour se divertir.

Afin d'appuyer leur thèse, ces malheureux répétaient de vagues rumeurs avec l'assurance de témoins de première main. Richard Rahl avait réduit des enfants en esclavage, les arrachant à leurs parents. Véritable vipère lubrique, il changeait de compagne plusieurs fois par nuit, jetant ensuite ses victimes à la rue sans même leur rendre leurs vêtements. Pire encore, selon des sources bien informées, les fruits de ces viols étaient immanquablement des bébés difformes et pervers à jamais contaminés par la semence du démon.

Certains, parmi les plus exaltés, étaient allés jusqu'à lui cracher dessus, dégoûtés par ses crimes.

S'il était un tel monstre, avait argué Richard, pourquoi osaient-ils lui parler si franchement ?

Parce qu'il ne leur ferait jamais de mal en public, bien entendu ! Soucieux de passer pour un être doux et compatissant, il se gardait bien de commettre ses turpitudes devant témoins. Eh bien, en ce qui les concernait, il avait perdu, car leurs femmes et leurs enfants seraient bientôt hors de portée de ses manigances !

Toute tentative pour rétablir la vérité encourageait ces fuyards à

s'accrocher à leurs fadaises. Comme ils le clamaient, des faits rapportés par tant de personnes ne pouvaient pas être faux. Un ou deux individus pouvaient se tromper, pas des centaines !

Enfermés dans leur prison d'angoisse et de mensonge, ces gens n'étaient plus accessibles à la logique. Un seul désir les animait encore : fuir Aydindril, devenue un enfer, et courir se réfugier sous l'aile de l'Ordre Impérial, universellement connu pour sa bienveillance.

Leur passion les conduirait à leur perte, comme l'écrivait le sorcier mort. Était-ce en cela qu'il était dangereux d'ignorer la Troisième Leçon ? À partir d'un seul exemple, il semblait difficile de tirer des conclusions définitives.

En tout cas, il y avait un lien évident avec la Première Leçon. Les gens, stupides par nature, étaient prêts à gober n'importe quel mensonge – parce qu'ils avaient envie qu'il soit vrai, ou parce qu'ils le redoutaient.

Il pouvait s'agir d'un mélange de ces deux leçons, oubliées l'une comme l'autre. Quant à savoir où s'arrêtait la première et où commençait la troisième, c'était au-delà des compétences de Richard…

Il se souvint d'un drame survenu pendant son enfance, en Terre d'Ouest. Bien qu'elle ne sût pas nager, maîtresse Rencliff avait échappé aux hommes qui essayaient de la retenir. Refusant d'attendre l'arrivée d'un canot, elle avait plongé dans la rivière en crue où son jeune fils était tombé. Quelques minutes plus tard, le canot avait repêché l'enfant, encore vivant.

Chad Rencliff dut grandir sans sa mère, dont on ne retrouva jamais le cadavre…

La peau du Sourcier le picota comme si elle avait été en contact avec de la glace. Cette fois, il comprenait la Troisième Leçon !

La passion domine la raison – la source de toutes les catastrophes !

Morose, le Sourcier passa près d'une heure à recenser les différentes façons dont la passion pouvait nuire aux êtres humains. Très troublé, il se demanda si la magie, à l'occasion, n'aggravait pas les choses. La réponse – affirmative – lui fit froid dans le dos.

Par bonheur, l'arrivée d'Ulic et du général le tira de sa méditation.

— Seigneur Rahl, lança le militaire après un rapide salut, Ulic affirme que c'est urgent !

Richard saisit Reibisch par les pans de son uniforme.

— Combien de temps vous faut-il pour lancer un détachement à la recherche de quelqu'un ?

— Seigneur Rahl, mes hommes sont des D'Harans, toujours prêts à l'action. Il suffira que je donne l'ordre.

— Parfait. Vous connaissez ma future femme, Kahlan Amnell ?

— La Mère Inquisitrice ?

— Elle-même, oui…, soupira Richard. Elle voyage en direction d'Aydindril, depuis le sud-ouest. Elle devrait déjà être là, et ce retard m'inquiète. Jusqu'à très récemment, un sort dissimulait son identité, afin que ses ennemis ne puissent pas la traquer. Pour une raison que j'ignore, cette magie n'est plus active. Ce n'est peut-être rien, mais je ne veux pas courir de risque. Car ses adversaires, désormais, sauront qu'elle est vivante.

— Je vois…, fit Reibisch en se grattant la barbe. Qu'attendez-vous de moi, seigneur ?

— Deux cent mille D'Harans sont cantonnés en Aydindril, et cent mille de plus campent autour de la ville. Je ne peux pas dire où est exactement Kahlan. Mais je sais d'où elle vient, et où elle va. Nous devons la protéger, général ! Je veux qu'une centaine de milliers d'hommes ratissent le terrain pour la retrouver.

— Une force rudement importante, seigneur. Et qui risque de manquer, s'il faut défendre la ville…

— Si nous lésinons, général, nous risquons de ne pas la trouver ! Cent mille hommes, intelligemment déployés, ne laisseront pas passer une épingle à cheveux entre eux.

— Vous viendrez avec nous, seigneur ?

Richard aurait volontiers tout abandonné pour voler au secours de ses amis. Jetant un coup d'œil à la table où Berdine travaillait toujours, il pensa à la Troisième Leçon et aux avertissements lancés par un sorcier mort depuis trois mille ans.

La passion domine la raison.

Berdine avait besoin d'aide pour traduire le journal. En savoir plus sur l'Antique Guerre, les tours et ceux qui marchent dans les rêves était vital pour sauver le monde.

S'il partait, et ne trouvait pas Kahlan lui-même, il la verrait beaucoup plus tard que s'il l'attendait en Aydindril.

Il pensa aussi à la Forteresse. Il s'y passait quelque chose, et il devait défendre la magie qu'elle contenait.

La passion du jeune homme le poussait à partir. Mais l'image de maîtresse Rencliff refusait de quitter son esprit. Il la voyait sans cesse plonger dans les eaux noires, refusant d'attendre le canot.

Les soldats d'harans étaient *son* canot de sauvetage, et il devait leur faire confiance.

Pour trouver Kahlan et la protéger, ces hommes n'auraient pas besoin de lui. Bref, la raison lui dictait de rester, aussi angoissant que cela fût.

Que ça lui plaise ou non, il était désormais un chef. Si un dirigeant cédait à la passion, tous ceux qui se fiaient à lui en payeraient tôt ou tard le prix.

— Non, général, je resterai en Aydindril. Allez organiser le départ, et choisissez les meilleurs éclaireurs. Il est inutile, je crois, de vous dire que cette mission est essentielle à mes yeux.

— J'ai très bien compris, seigneur, ne vous inquiétez pas… Nous la trouverons, je vous le jure ! Je partirai avec les hommes, et j'agirai exactement comme vous l'auriez fait, croyez-moi. (Reibisch se tapa du poing sur le cœur.) Pour toucher à un cheveu de votre reine, il faudra d'abord passer sur cent mille corps !

— Merci, général Reibisch, dit Richard. (Il posa une main sur l'épaule de l'officier.) Je sais que je n'aurais pas fait mieux que vous… Puissent les esprits du bien vous accompagner !

Chapitre 44

Je vous en prie, sorcier Zorander…

Sans daigner lever les yeux, le vieux sorcier continua à se goinfrer de haricots au lard. Comment cet homme pouvait-il manger autant, se demanda Anna. Et rester aussi décharné ?

— Vous m'écoutez, sorcier Zorander ?

La Dame Abbesse élevait rarement la voix, mais elle avait épuisé sa patience. Cette affaire était encore plus compliquée que prévu. Elle devait se comporter durement, pour alimenter l'hostilité du vieil homme, mais là, ça commençait à bien faire…

Avec un soupir satisfait, Zedd laissa tomber son assiette en fer-blanc sur la petite pile de vaisselle.

— Bonne nuit, Nathan.

Le Prophète, un sourcil levé, regarda son nouvel ami se glisser dans un sac de couchage.

— Bonne nuit, Zedd.

Depuis la capture du vieux sorcier, un compère qui lui donnait brillamment la réplique, Nathan était encore plus difficile à gérer que d'habitude.

— Sorcier Zorander, je vous implore de m'aider !

S'abaisser ainsi enrageait Annalina. Hélas, utiliser le Rada'Han pour contraindre Zedd à coopérer donnait des résultats catastrophiques. Avec le blocage de pouvoir que lui imposait le collier, comment parvenait-il à lui jouer tous ces mauvais tours ? En théorie, c'était impossible. Pourtant, il réussissait, et Nathan s'amusait comme un petit fou des déboires de sa geôlière.

Qui ne trouvait pas ça drôle du tout…

— Je vous en supplie, sorcier Zorander ! gémit Anna, au bord des larmes.

Zedd tourna la tête, son profil d'aigle nettement découpé par les flammes de leur feu de camp.

— Si vous ouvrez encore une fois ce livre, vous mourrez.

Aussi insaisissable qu'un fantôme, et attendant toujours le moment le plus surprenant, le sorcier lançait des sortilèges qui contournaient les boucliers d'Anna. Comment s'était-il débrouillé pour envelopper le livre de voyage d'un sort de lumière ? Anna l'ignorait, mais le résultat était là. Un peu plus tôt dans la soirée, elle avait ouvert le carnet et pris connaissance du message de Verna lui annonçant sa capture –

avec un Rada'Han à la clé !

À partir de là, tout avait très mal tourné.

L'ouverture du livre activant le sort, une étincelle crépitante avait jailli d'entre les pages pour aller léviter dans les airs au-dessus de la tête d'Anna. Très calme, comme s'il s'agissait d'un jeu, le sorcier Zorander avait annoncé que la Dame Abbesse brûlerait vive si elle ne refermait pas le carnet avant que le feu follet magique soit retombé sur le sol.

Suivant du coin de l'œil la descente de plus en plus rapide de l'étincelle, Annalina avait à peine eu le temps de griffonner quelques mots à l'attention de Verna.

« *Il faut t'évader et faire quitter le palais aux sœurs.* »

Puis elle avait refermé le carnet juste à temps ! Et le vieil homme, elle le savait, ne plaisantait pas en la menaçant d'une combustion instantanée.

Le sortilège brillait faiblement autour du livre de voyage. Anna n'en avait jamais vu de semblable, et ce fichu Zedd était parvenu à le lancer alors qu'un Rada'Han bloquait ses pouvoirs ! Incompréhensible !

Nathan n'avait pas d'explication non plus, mais ce phénomène l'intéressait au plus haut point. Et pour cause !

Incapable d'ouvrir le livre sans y laisser la vie, Annalina avait dû se résoudre à supplier le vieil homme.

— Sorcier Zorander, insista-t-elle en s'agenouillant près de lui, vous avez de très bonnes raisons de m'en vouloir, je le concède. Mais c'est une question de vie ou de mort ! Je dois communiquer avec Verna ! La survie de toutes les Sœurs de la Lumière est en jeu. Vous ne voudriez pas qu'elles périssent, n'est-ce pas ?

Zedd sortit un index du sac de couchage et le pointa sur la Dame Abbesse.

— En me réduisant en esclavage, vous avez attiré le malheur sur votre tête, et sur celles des Sœurs. Combien de fois devrais-je vous le répéter ? En violant la trêve, vous avez condamné à mort les femmes que vous dirigez. Dame Abbesse, vous mettez en danger la vie des gens que j'aime. Ils risquent de mourir parce que vous m'empêchez de les aider. En m'interdisant de protéger la magie de la Forteresse, c'est l'avenir de tous les peuples des Contrées que vous menacez. À cause de vous, des multitudes d'innocents périront…

— Sorcier Zorander, pourquoi refusez-vous de comprendre que nos destins sont liés ? Nous nous battons tous contre l'Ordre Impérial. Je ne suis pas l'adversaire, admettez-le ! Mon but n'est pas de vous nuire, mais d'obtenir votre aide.

— Très beau discours…, grogna Zedd. Au fait, n'oubliez pas mon

conseil : ne vous endormez pas en même temps que Nathan. Sinon, vous ne vous réveillerez jamais. Alors, lequel des deux prendra le premier tour de garde ?

Sur ces mots, Zedd se tourna sur le côté et se recroquevilla en position fœtale.

Cher Créateur, pensa Anna, *les événements suivent-ils la voie tracée par la prophétie ? Ou dérivons-nous lentement vers un désastre ?*

— Nathan, fit Anna en approchant du feu, tu as une idée pour lui remettre un peu de plomb dans la cervelle ?

— Combien de fois t'ai-je dit que cette partie du plan était idiote ? Imposer un collier à un jeune homme est un jeu d'enfant. Mais s'attaquer à un sorcier du Premier Ordre tient du crétinisme congénital. Cela dit, c'est toi qui as eu cette idée brillante, pas moi.

Furieuse, Anna saisit le Prophète par le devant de sa chemise.

— Verna risque de mourir dans une cellule, un collier autour du cou. Et si elle disparaît, les Sœurs de la Lumière périront avec elle.

Nathan se dégagea et prit une cuillerée de haricots.

— Ne t'ai-je pas mise en garde contre ce plan ? Tu as déjà failli mourir dans la Forteresse, et cette partie de la prophétie est encore plus délicate. J'ai parlé à Zedd. Anna, il ne te ment pas. De son point de vue, tu mets ses amis en danger de mort. S'il en a l'occasion, il te tuera pour pouvoir s'échapper et voler à leur secours. Je n'ai pas l'ombre d'un doute à ce sujet.

— Nathan, après tant d'années passées ensemble, comment peux-tu dire aussi froidement des choses pareilles ?

— Tu t'étonnes, après une vie de captivité, que j'aie encore l'audace de me rebeller ?

Anna détourna la tête pour que le Prophète ne voie pas ses larmes. Non sans difficulté, elle ravala la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Depuis que tu me connais, m'as-tu vue être gratuitement cruelle ? Ai-je jamais combattu pour une autre cause que la préservation de la vie et de la liberté ?

— Je suppose que tu exclues *ma* liberté de ce joli programme ?

— Un jour, je le sais, il me faudra en répondre devant le Créateur. Mais j'ai agi ainsi parce que c'était obligatoire. Et pour ton bien, mon ami. Nous savons tous les deux ce qui t'arriverait si on te lâchait dans le monde. Les gens te traqueraient et te tueraient parce qu'ils ne te comprendraient pas.

— Tu prends le premier tour de garde, ou le deuxième ? lâcha Nathan en posant son assiette sur les autres.

— Si tu brûles tant d'être libre, qui t'empêche de t'endormir au lieu de veiller sur moi ? Ton ami Zedd sera ravi d'éliminer ta geôlière.

— Je veux me débarrasser de ce collier, grogna le Prophète. Pour ça, je suis prêt à tout, sauf à te tuer. Dans le cas contraire, voilà longtemps que tu n'arpenterais plus ce monde.

— Désolée, Nathan… Je sais à quel point tu es bon, et combien tu m'as aidée à préserver la vie. Devoir te forcer à m'accompagner me brise le cœur.

— Me forcer ? Anna, tu es la femme la plus amusante que j'aie connue ! Bon sang, je n'aurais manqué ça pour rien au monde ! Qui d'autre m'aurait acheté une épée ? Et donné l'occasion de m'en servir ?

» Cette maudite prophétie affirme que tu dois rendre Zedd fou de rage, et tu t'en tires admirablement bien. Peut-être même un peu trop… Bon, je prendrai le premier tour de garde. Avant de dormir, vérifie ton sac de couchage. Qui sait ce qu'il a pu y introduire, ce soir ? Je n'ai toujours pas compris comment il a réussi son coup, avec les puces des neiges.

— Moi non plus, et ça me démange encore. (Anna se gratta distraitement le cou.) Nous sommes presque à destination, Nathan. Au rythme où nous voyageons, nous arriverons bientôt chez nous.

— Foyer, doux foyer…, railla Nathan. Et là, tu nous tueras !

— Créateur vénéré, murmura Anna, si seulement j'avais le choix…

Fatigué au point de ne plus pouvoir garder les yeux ouverts, Richard s'adossa à son siège et bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Assise à côté de lui, Berdine ne put s'empêcher de l'imiter. Gagnée par la contagion, Raina aussi se mit de la partie.

Entendant frapper à la porte, le Sourcier se leva d'un bond.

— Entrez !

— Il y a un messager pour vous, seigneur, annonça Egan.

Sur un geste de son maître, le colosse s'écarta pour laisser passer un soldat d'haran vêtu d'un lourd manteau de voyage qui empestait le crottin.

— Assieds-toi, proposa Richard quand l'homme l'eut salué. On dirait que le chemin était difficile…

Avec un regard méprisant pour la chaise, le soldat se contenta de rectifier la position de la hache glissée à sa ceinture.

— Je suis en pleine forme, seigneur Rahl. Hélas, je n'ai rien de nouveau à vous raconter.

— Je vois…, soupira Richard. Aucun indice ? Vraiment rien de neuf ?

— Non, seigneur. Le général Reibisch m'a chargé de vous dire que ses hommes ne lambinent pas. Ils sondent chaque pouce de terrain, et

aucun détail ne leur échappe. Mais quand il n'y a rien à trouver…

— Je comprends, soldat. Merci d'avoir parcouru tout ce chemin. Avant de repartir, va donc manger un morceau.

L'homme se tapa du poing sur le cœur et sortit.

Depuis deux semaines – soit sept jours après le départ de la troupe – des messagers venaient faire leur rapport quotidien à Richard. Le « détachement » s'étant, depuis, scindé par compagnies, c'était le cinquième de la journée.

En écoutant ces rapports, nécessairement vieux de plusieurs jours, le Sourcier avait le sentiment de remonter dans le temps. Alors même qu'un homme l'informait des « derniers » développements, ses compagnons pouvaient avoir trouvé Kahlan et être déjà sur le chemin du retour. Pour ne pas craquer, il devait garder cet espoir en tête chaque fois qu'on venait lui annoncer un nouvel échec.

Sinon, il fuyait son angoisse en travaillant sans relâche à la traduction du journal. Là aussi, il avait le sentiment de reculer dans le temps, spectateur impuissant d'une histoire depuis longtemps accomplie.

Au fil de leurs recherches, Richard en était venu à comprendre mieux que Berdine ce dialecte du haut d'haran.

Ils continuaient à s'appuyer sur *Les Aventures de Bonnie Day*, se composant lentement un glossaire qui leur servait de guide dès qu'ils revenaient au journal. À mesure qu'il enrichissait son vocabulaire, le Sourcier comprenait de mieux en mieux la version d'harane du roman. Aidé par sa connaissance de l'intrigue, il progressait vite et apprenait un grand nombre de mots.

Souvent, il trouvait plus simple de traduire lui-même le journal que de transmettre ses nouveaux acquis à la Mord-Sith. Commençant à rêver en haut d'haran, il lui arrivait de plus en plus fréquemment de le parler par réflexe à l'état de veille.

Le sorcier auteur du journal ne mentionnait jamais son propre nom. Une démarche logique, puisqu'il s'agissait d'écrits intimes, pas d'un rapport officiel. Berdine et Richard avaient décidé de le surnommer « Kolo ». Les deux premières syllabes du mot *koloblicin*, qui signifiait « conseiller avisé ».

À mesure que Richard comprenait le texte de Kolo, une image terrifiante se dessinait devant ses yeux. Le sorcier avait rédigé son journal à l'époque de l'Antique Guerre, responsable de l'apparition des Tours de la Perdition. Selon Verna, ces tours avaient monté la garde pendant trois mille ans sur la vallée des Âmes Perdues. Grâce à elles, le monde avait échappé à un conflit dévastateur.

Sachant désormais combien ces édifices tenaient à cœur aux sorciers de l'époque, Richard se sentait de plus en plus mal à l'aise à l'idée de les avoir détruits.

Au début de son journal, Kolo mentionnait qu'il tenait la chronique de sa vie depuis l'aube de son adolescence. Un livre, précisait-il, exposait environ une année de son existence. Celui-ci portant le numéro quarante-sept, il avait dû le remplir alors qu'il avait entre cinquante-sept et soixante ans. Quand il aurait percé à jour tous les secrets de ce carnet, Richard s'était promis de retourner dans la Forteresse pour trouver les autres.

À l'évidence, les sorciers écoutaient avidement les conseils de Kolo. En majorité, ces hommes maîtrisaient les deux variantes de magie. Les rares qui se limitaient à la Magie Additive avaient droit à la compassion et à la sollicitude de Kolo. Ces « frères malchanceux », comme il les appelait, étaient souvent tenus pour des ratés par leurs collègues. Le « conseiller avisé », lui, estimait qu'ils pouvaient être utiles, à leur façon, et militait pour qu'on leur accorde un plein statut au sein de la Forteresse.

À cette époque, des centaines de sorciers résidaient dans l'imposant édifice. Les couloirs désormais déserts grouillaient de vie, car les épouses, les enfants et les amis de ces hommes y vivaient avec eux. Kolo parlait souvent de Fryda, sans doute sa compagne, de son fils et de sa fille cadette.

Bien entendu, les gamins n'avaient pas accès à tous les niveaux du bâtiment. Mais ils disposaient de salles de classe où ils apprenaient à lire, à écrire, à compter, à utiliser leur don et même à déchiffrer les prophéties.

Mais une menace planait sur ce lieu bruissant de vie et plein d'amour, car le monde était en guerre.

Entre autres missions, Kolo devait régulièrement monter la garde auprès de la sliph…

Dans la Forteresse, un mriswith avait demandé au Sourcier s'il était venu réveiller la sliph. Indiquant la salle où les attendait le journal, le monstre avait ajouté qu'elle « était enfin accessible ». Kolo aussi utilisait le féminin quand il se référait à la sliph. Parfois, il mentionnait en passant qu'elle le regardait écrire dans son journal…

Le haut d'haran étant terriblement difficile à traduire, Richard et Berdine avaient décidé de ne plus sauter de page en page en quête des passages importants. Avec cette méthode, s'étaient-ils avisés, ils se compliquaient la tâche pour un résultat plus que douteux. En commençant au début, ils avaient très vite assimilé les tics stylistiques de Kolo – un excellent moyen de « naviguer » dans sa prose d'une densité quelque fois décourageante. S'ils en étaient seulement au premier quart du texte, le processus s'accélérait à mesure que la maîtrise du haut d'haran de Richard s'affirmait.

Alors que son seigneur recommençait à bâiller, Berdine se pencha vers lui, le front plissé de perplexité.

— Que veut dire ce mot ? demanda-t-elle en lui poussant le journal devant les yeux.

— « Épée », répondit Richard sans l'ombre d'une hésitation.

Dans *Les Aventures de Bonnie Day*, on en parlait assez fréquemment pour qu'il s'en souvienne !

— Seigneur, je crois que Kolo parle de votre arme…

Sa fatigue oubliée, le Sourcier s'empara du journal et de la feuille où la Mord-Sith avait consigné sa traduction. Il parcourut d'abord cette version, puis se força à s'imprégner du texte tel que Kolo l'avait rédigé.

« Ce jour marque l'échec de la troisième tentative pour forger une Épée de Vérité. Les épouses et les enfants des cinq frères qui y ont perdu la vie errent dans les couloirs, hébétés et inconsolables. Combien de compagnons périront avant que nous réussissions ? Ou que nous renoncions à relever un défi impossible ? L'enjeu est capital, sans doute, mais le prix à payer devient insupportable. »

Richard frémit en pensant que des hommes étaient morts pour fabriquer l'arme qu'il portait au côté. Il en eut même une vague nausée…

Jusque-là, il tenait l'Épée de Vérité pour un « simple » objet magique – voire une lame banale ensorcelée par quelque lointain collègue de Zedd. Savoir qu'elle avait coûté des vies le rendit honteux de lui accorder si peu d'attention, la plupart du temps. Et il préférait ne pas penser à l'époque où il aurait donné cher pour en être débarrassé.

Pressé de lire la suite, Richard se remit au travail. Après une heure d'efforts, Berdine et lui eurent traduit le paragraphe suivant.

« *La nuit dernière, nos adversaires ont envoyé des assassins par l'intermédiaire de la sliph. Sans la vigilance de nos sentinelles, ce coup de force aurait réussi. Heureusement, quand les tours seront activées, l'Ancien Monde sera coupé du Nouveau, et la sliph s'endormira. Alors, chacun pourra se reposer en paix, à part le malheureux chargé de la surveiller. Conscients que nous n'aurons aucun moyen de savoir que les sorts sont activés – si cela se produit un jour –, et que nous ignorerons si la sliph est seule ou non, le garde ne pourra en aucun cas sortir de la salle avant qu'il ne soit trop tard. Ainsi, quand les Tours de la Perdition naîtront à la vie, ce malchanceux sera emmuré avec la sliph. »*

— Voilà l'explication ! dit Richard. Au moment de la séparation de l'Ancien et du Nouveau Monde, la salle de la sliph fut scellée. Et notre pauvre Kolo ne savait pas encore qu'il serait le « malchanceux » en question.

— Pourquoi avons-nous trouvé la salle ouverte ? demanda Berdine.

— Parce que j'ai détruit les Tours de la Perdition. Tu te souviens,

j'ai dit que l'explosion était récente… À cause de la moisissure, par exemple. Au moment où les tours se sont désactivées, le tombeau de Kolo s'est ouvert pour la première fois depuis trois mille ans.

— Mais pourquoi ont-ils condamné cette pièce ?

Épuisé, Richard dut se forcer à cligner des yeux.

— Parce que la sliph vit dans le puits qu'elle abrite…

— Le mriswith en a parlé, c'est vrai… Seigneur, qu'est-ce qu'une sliph ?

— Je n'en sais rien… À l'évidence, elle servait à voyager. Kolo parle d'assassins qu'on leur a envoyés par son intermédiaire. Et n'oublie pas que ces sorciers étaient en guerre contre l'Ancien Monde.

— Dois-je comprendre qu'il existait un moyen d'aller secrètement d'un monde à l'autre ?

— C'est ce qu'il semble, mais là encore, je n'en sais rien, mon amie, avoua Richard en se grattant la nuque.

Toujours cette fichue démangeaison !

— Seigneur Rahl, comment est-ce possible ? demanda la Mord-Sith.

Pour la première fois depuis des semaines, elle paraissait de nouveau douter de la santé mentale de son maître.

— Au nom de quoi le saurais-je ? (Le jeune homme jeta un coup d'œil à la fenêtre.) Il se fait tard… Que dirais-tu de quelques heures de sommeil ?

— Beaucoup de bien, seigneur !

Richard ferma le journal de Kolo et le glissa sous son bras.

— Voilà longtemps que je n'ai pas lu au lit…, fit-il en bâillant de plus belle.

Tobias Brogan regarda le mriswith assis près du cocher, puis jeta un coup d'œil à l'intérieur du véhicule, pour repérer le monstre qui surveillait les prisonniers.

Les autres avançaient parmi ses hommes.

Aucun d'eux n'étant invisible, Brogan ne risquait pas qu'une oreille indiscrète entende ce qu'il avait à dire.

Apercevant le profil de la Mère Inquisitrice, assise sur la banquette du coche, le seigneur général serra les poings de colère. Cette chienne était encore vivante et en possession de ses deux mamelons ! Tout ça parce que le Créateur lui avait interdit de la travailler au couteau…

Tobias tourna la tête vers Lunetta, qui chevauchait aujourd'hui à ses côtés.

— Cette histoire commence à m'inquiéter…, souffla-t-il juste assez fort pour qu'elle l'entende.

Lunetta s'arrangea pour rapprocher son cheval de celui de Brogan. Elle ne tourna pas la tête vers lui, soucieuse de ne pas attirer

l'attention des mriswiths. Émissaires du Créateur ou non, ces monstres lui déplaisaient souverainement.

— Seigneur général, nous obéissons aux ordres que le Créateur vous a donnés dans vos rêves… Vous devriez vous réjouir qu'il vienne vous parler. Et vibrer de bonheur à l'idée d'accomplir son œuvre.

— Je crois que le…

Brogan ne termina pas sa phrase.

— Regardez ! cria le mriswith assis près du cocher.

Au pied de la colline dont il venait d'atteindre la crête s'étendait une immense cité portuaire coupée en deux par un fleuve aux reflets d'argent. Érigé sur une île, au centre de la ville, un immense palais brillait lui aussi de tous ses feux sous le soleil ardent.

Brogan avait vu bien des villes et une multitude de palais. Pourtant, pareil spectacle ne s'était jamais offert à ses yeux. Même s'il aurait donné cher pour être ailleurs, il ne put s'empêcher d'admirer tant de majesté et de beauté.

— C'est fantastique ! s'écria sa sœur.

— Lunetta, souffla Tobias, le Créateur est revenu me voir cette nuit.

— Vraiment, seigneur général ? C'est merveilleux ! Ces derniers temps, Ses visites se font de plus en plus fréquentes. Il a sûrement de grands desseins pour vous…

— Ses propos deviennent de plus en plus malsains !

— Le Créateur ? Malsain ?

Brogan tourna discrètement les yeux pour croiser le regard de sa sœur.

— Lunetta, j'ai peur que nous ayons un gros problème… À mon avis, le Créateur est en train de devenir fou.

Chapitre 45

Dès que le coche s'arrêta, le mriswith se leva de la banquette et sortit en laissant la portière ouverte.

Par la fenêtre, Kahlan vit qu'il était allé conférer avec ses semblables. Adie et elle avaient enfin quelques instants de paix.

— Où sommes-nous, d'après vous ? demanda la Mère Inquisitrice à sa compagne.

Adie tendit le cou pour regarder par la fenêtre.

— Esprits du bien vénérés…, souffla-t-elle, incrédule. Nous voilà en plein cœur du territoire ennemi !

— Que voulez-vous dire ?

— Tanimura… Au loin, j'aperçois le Palais des Prophètes.

— Adie, vous êtes sûre ?

— Absolument ! J'y ai séjourné quand j'étais plus jeune, il y a une cinquantaine d'années.

— Vous êtes allée dans l'Ancien Monde ?

— Ça ne date pas d'hier, mon enfant, et c'est une très longue histoire. Je n'aurai pas le temps de te la raconter, mais c'était juste après que le Sang de la Déchirure eut tué mon cher Pell…

La colonne voyageait depuis des semaines. S'arrêtant bien après le coucher du soleil, elle repartait avant l'aube, laissant bien peu de repos aux cavaliers. Au moins, Kahlan et Adie pouvaient dormir dans le véhicule…

Toujours surveillées par un mriswith, et parfois par Lunetta, les deux femmes ne s'étaient pratiquement pas parlé depuis leur capture. Si le mriswith ne les empêchait pas de sommeiller, il avait été clair sur le sort qui les attendait en cas de bavardage.

À mesure qu'ils approchaient du Sud, le temps s'adoucissait. Désormais, Kahlan ne grelottait plus sans arrêt, même si elle appréciait toujours de se serrer contre Adie pour se réchauffer.

— Je me demande pourquoi ils nous ont amenées ici…, souffla-t-elle.

— Moi, je m'étonne plutôt qu'ils ne nous aient pas tuées.

Par la fenêtre, Kahlan vit qu'un mriswith était en grande conversation avec Brogan et sa sœur.

— C'est pourtant simple : nous avons plus de valeur pour eux vivantes que mortes.

— Quelle valeur ?

— Vous ne devinez pas ? Quand je suis revenue pour rallier les Contrées du Milieu à ma cause, mes ennemis ont chargé un sorcier de m'éliminer. Il a raté son coup, mais j'ai dû fuir Aydindril, tombée entre les mains de l'Ordre Impérial. Qui tente désormais de lancer les Contrées dans la guerre ?

— Richard ?

— Oui, Richard… L'Ordre avait entrepris la conquête des Contrées, et certains royaumes semblaient prêts à se ranger dans son camp. Richard a ruiné ce plan avec son histoire de reddition… (L'Inquisitrice jeta un rapide coup d'œil par la fenêtre.) Même si je déteste le reconnaître, il aura peut-être sauvé les peuples des Contrées, au bout du compte…

— Tu crois que l'Ordre veut nous utiliser pour piéger Richard ? C'est absurde… (Adie tapota gentiment le genou de sa compagne.) Je sais qu'il t'aime, mon enfant, mais il n'est pas idiot.

— Et l'Ordre Impérial non plus…

— Alors, quel est son plan ?

— Sais-tu comment les Sanderiens chassent le lion des montagnes ? Ils attachent un tout jeune agneau à un arbre et le laissent appeler sa mère. Alors, il ne leur reste plus qu'à attendre.

— Selon toi, nous serions des « agneaux » ?

— Les soudards de l'Ordre Impérial sont vicieux et cruels, mais pas stupides. Ils savent que Richard ne sacrifiera pas la liberté de tous en échange d'une vie, même si c'est la mienne. Cela dit, il leur a souvent prouvé qu'agir ne lui fait pas peur. S'il pense pouvoir voler à mon secours sans mettre notre cause en danger… À mon sens, c'est ça, le plan de l'Ordre.

— Et tu crois qu'il fonctionnera ?

— Qu'en penses-tu ?

— Richard restera toujours Richard… Pour te sauver, il dégainerait son épée pendant que la foudre fait rage.

Du coin de l'œil, Kahlan vit que Lunetta descendait de cheval. Les mriswiths s'éloignaient, gagnant l'arrière de la colonne d'hommes en cape pourpre.

— Adie, si nous ne nous évadons pas, Richard tombera dans le piège. L'Ordre en est convaincu, sinon, nous ne serions plus de ce monde.

— Mon enfant, avec ce collier autour du cou, je ne réussirais même pas à allumer une bougie.

Par la fenêtre, Kahlan vit les mriswiths marcher vers un bois obscur. Sans s'arrêter, ils s'enveloppèrent dans leur cape et devinrent invisibles.

— Je sais… Je suis également coupée de mon pouvoir.

— Alors, comment s'enfuir ?

Alors que la magicienne en haillons multicolores approchait du coche, Kahlan souffla :

— Lunetta… Si nous la gagnons à notre cause, elle nous aidera.

— Elle ne se retournera jamais contre son frère, objecta Adie. Cette femme est étrange, Kahlan. Je n'ai jamais rien vu de tel…

— Que voulez-vous dire ?

— Elle est sans cesse en contact avec son pouvoir.

— Tout le temps ?

— Oui. En principe, une magicienne ou un sorcier l'invoquent uniquement quand ils en ont besoin. Lunetta en est enveloppée en permanence, comme de son étrange tenue. C'est curieux…

Les deux femmes se turent dès qu'elles entendirent Lunetta haleter en grimpant dans le coche. Après s'être laissée tomber sur la banquette opposée, elle leur fit un sourire amical. Ravies qu'elle soit bien disposée, Kahlan et Adie le lui rendirent de bon cœur.

Quand le coche s'ébranla, l'Inquisitrice fit mine de chercher une meilleure position sur son siège. En profitant pour jeter un coup d'œil par la fenêtre, elle ne repéra plus aucun mriswith. Bien entendu, ça ne voulait rien dire…

— Ils sont partis, fit Lunetta.

— Vous dites ? demanda Kahlan, jouant les innocentes.

— Les monstres… Ils nous ont ordonné de continuer sans eux.

— Continuer jusqu'où ? lança l'Inquisitrice.

Si elle pouvait entraîner Lunetta dans une conversation, leurs chances s'amélioreraient…

— Jusqu'au Palais des Prophètes ! répondit joyeusement la sœur de Brogan. Il paraît qu'on y trouve des centaines de *streganicha* !

— Nous ne sommes pas des agents du mal…, grogna Adie.

— Tobias dit que oui. C'est le seigneur général, vous savez. Un grand homme !

— Nous ne sommes pas maléfiques, insista Adie. À la naissance, le Créateur nous a conféré un don, et il nous appartient de le mettre au service du bien. Tu crois qu'Il nous aurait fait un cadeau empoisonné ?

Lunetta n'hésita pas un instant.

— D'après Tobias, c'est du Gardien que nous tenons notre ignoble magie. Et il ne se trompe jamais.

Adie sourit de l'air indigné de sa compatriote.

— Bien sûr que non… Ton frère est un grand homme, intelligent et puissant, tout le monde sait ça. Mais dis-moi, te sens-tu maléfique ?

Cette fois, Lunetta eut besoin de réfléchir avant de répondre.

— Tobias affirme que je le suis. Il essaye de me remettre sur le droit chemin, et de me laver de la souillure du Gardien. Moi je l'aide à arracher le mal à la racine, pour la gloire du Créateur.

Certaine que la dame des ossements n'arriverait à rien, à part énerver Lunetta, Kahlan jugea plus prudent de changer de sujet. Après tout, la sœur de Brogan contrôlait leurs colliers…

— Tu es souvent allée au Palais des Prophètes ?

— Non ! C'est la première fois… Mais Tobias m'a prévenue que c'est le repaire du mal.

— Alors, pourquoi y allons-nous ?

— Parce que les émissaires nous l'ont ordonné.

— Les émissaires ?

— Les mriswiths, si tu préfères… Le Créateur nous les a envoyés pour nous guider.

Kahlan et Adie en restèrent sans voix un moment.

L'Inquisitrice fut la première à se ressaisir.

— Si c'est le repaire du mal, je trouve étrange que le Créateur nous y envoie. Et ton frère, mon amie, a l'air de se méfier des « émissaires », comme tu dis.

Par la fenêtre, Kahlan avait surpris les regards noirs que le seigneur général lançait aux monstres, alors qu'ils s'éloignaient.

— Tobias a dit que je ne devais pas parler d'eux, admit Lunetta.

— Tu ne crois pas que les émissaires lui nuiraient ? Si le palais est vraiment le repaire du mal, il est possible que…

— Personne ne touchera à Tobias ! s'écria Lunetta. Ma mère m'a fait jurer de le protéger, parce qu'il est plus important que moi. C'est l'Élu, vous comprenez ?

— Pourquoi ta mère… ? commença Kahlan.

— Il faut nous taire, maintenant, lâcha Lunetta, soudain menaçante.

Kahlan s'adossa à la banquette et regarda par la fenêtre. Apparemment, il n'en fallait pas beaucoup pour énerver la sœur de Brogan…

Mieux valait la laisser tranquille pour le moment. Sur l'insistance de son frère, Lunetta s'était livrée à quelques expériences sur l'étendue du pouvoir des colliers. Et le résultat donnait à réfléchir…

Kahlan regarda les bâtiments de Tanimura défiler derrière les fenêtres. Richard était venu ici, et il avait contemplé les mêmes merveilles qu'elle. Se sentant soudain plus proche de lui, grâce à cette expérience commune, la jeune femme eut le cœur un tout petit peu moins serré.

Richard, ne te jette pas dans ce piège pour me sauver ! Laisse-moi mourir et assure l'avenir des Contrées du Milieu !

La Mère Inquisitrice avait visité toutes les cités des Contrées. Celle-

là leur ressemblait beaucoup. À la périphérie, des bâtisses miteuses, parfois de simples assemblages de planches, s'adossaient à des immeubles ou à des entrepôts délabrés. Dès qu'on s'enfonçait vers le cœur de la ville, l'architecture s'améliorait, des dizaines de boutiques ajoutant de la couleur et de la vie au décor. Comme de juste, ils passèrent devant plusieurs marchés en plein air qui grouillaient de badauds. Un monde de cris, de rires et d'éternelles discussions de marchands de tapis…

Des roulements de tambour lents et rythmés montaient de tous les coins de la cité. Ce bruit de fond tapait vite sur les nerfs. Voyant Lunetta regarder nerveusement à droite et à gauche, pour repérer les « musiciens », Kahlan comprit qu'elle n'était pas la seule à détester ça. Son frère, qui chevauchait sur un flanc du coche, semblait très nerveux aussi.

Le véhicule traversa en cahotant un grand pont de pierre qui conduisait au palais. Les grincements et les craquements des roues couvrant un instant le bruit des tambours, Kahlan fut reconnaissante à Ahern de n'avoir pas ralenti.

Le coche s'arrêta dans une cour entourée de magnifiques pelouses et de bosquets d'arbres impeccablement taillés. Immobiles comme des statues sur leurs montures, les hommes en cape pourpre ne semblaient pas pressés de mettre pied à terre.

— Dehors ! lança soudain Brogan, arrêté à côté du véhicule.

Kahlan fit mine de se lever.

— Pas toi ! cria le seigneur général. Je parlais à Lunetta. Vous deux, ne bougez pas jusqu'à ce qu'on vous l'ordonne. (Brogan se lissa la moustache.) Tôt ou tard, vous serez à moi. Alors, vous payerez vos ignobles crimes.

— Les mriswiths ne confieront jamais une prise de valeur à leur petit chien de salon. Et le Créateur ne permettra pas qu'un type tel que vous pose ses sales mains sur moi. Brogan, vous n'êtes qu'un peu de crasse sous les ongles du Gardien, et le Créateur le sait. Ne comprenez-vous pas qu'Il vous déteste ?

À travers le collier, Lunetta paralysa les jambes de la Mère Inquisitrice et lui comprima la trachée-artère pour la réduire au silence.

Sous l'effort, les yeux de Lunetta brillaient comme des phares dans la nuit. Mais Kahlan avait eu le temps de dire l'essentiel.

Si Brogan, fou de rage, oubliait ses ordres et la tuait, Richard n'aurait plus aucune raison de se jeter dans le piège.

Plus rouge que sa cape, le seigneur général, les yeux exorbités, tendit une main à travers la fenêtre, visant la gorge de l'Inquisitrice. Lunetta saisit son poignet au vol et fit mine de s'être méprise sur le sens de son geste.

— Vous m'aidez à descendre, seigneur général ? Comme c'est galant de votre part ! Avec le mal de reins que j'ai récolté sur ce fichu cheval, ce ne sera pas du luxe. Le Créateur a été très généreux de vous conférer tant de force et de santé. Fasse le ciel que ça continue !

Kahlan tenta de provoquer de nouveau Brogan, mais ses cordes vocales refusèrent de lui obéir. Le collier, toujours…

Tobias se ressaisit un peu et aida sa sœur à descendre du coche. Toujours furieux, il sembla vouloir revenir vers sa proie, mais une femme approcha et le congédia d'un geste méprisant. L'Inquisitrice ne comprit pas les quelques mots qu'elle lâcha, mais ils suffirent pour que le seigneur général s'éloigne sans demander son reste.

La femme ordonna à Ahern de quitter son siège et d'aller rejoindre les soldats du Sang de la Déchirure. En passant, il osa tourner la tête pour encourager du regard les deux prisonnières. Kahlan implora les esprits du bien qu'on ne l'exécute pas, maintenant qu'il avait conduit sa « cargaison » à bon port.

La colonne de cavaliers se mit en branle, emboîtant le pas à Brogan et Lunetta.

Dès que la vieille femme se fut éloignée, le collier cessa d'étouffer Kahlan. Rouge de honte, elle se rappela avoir forcé Richard à en accepter un, le jour où les Sœurs de la Lumière l'avaient capturé. Avait-il enfin compris qu'elle voulait lui sauver la vie, puisque son don « sauvage » menaçait de le tuer ?

Les colliers que portaient Adie et l'Inquisitrice n'étaient pas là pour les protéger. Ce n'étaient rien de plus que des fers, sous une forme moins visible.

La femme qui venait de chasser Brogan monta sur le marchepied pour jeter un coup d'œil dans le coche. Les cheveux et les yeux noirs, elle portait une robe rouge qui mettait admirablement en valeur ses courbes voluptueuses. Devant tant de beauté, Kahlan, dans sa tenue sale et froissée, eut le sentiment d'être à peine plus présentable qu'un épouvantail.

— Une magicienne, fit-elle après un rapide examen d'Adie. Avec un peu de chance, tu nous seras utile. (Elle posa à peine les yeux sur Kahlan.) Suivez-moi !

La femme se détourna sans ajouter un mot.

Comme si on venait de lui flanquer un coup de pied dans les reins, Kahlan fut propulsée hors du coche et manqua s'étaler dans la cour. Restée debout par miracle, elle se retourna juste à temps pour retenir Adie, qui venait de suivre le même chemin qu'elle.

Craignant que la femme en rouge les « frappe » de nouveau, elles se hâtèrent de lui emboîter le pas.

Kahlan se sentit ridicule de trottiner ainsi, animée par le collier comme une marionnette, alors que leur tortionnaire avançait d'une

démarche royale.

Adie semblait un peu plus libre de ses mouvements que l'Inquisitrice.

Une maigre consolation qui n'empêcha pas Kahlan de s'imaginer en train de tordre le cou à la garce en robe rouge.

D'autres femmes et quelques hommes en tunique allaient et venaient dans la cour. Leurs tenues rutilantes rappelèrent à la jeune femme qu'elle était sale comme un peigne. Malgré son dégoût, elle espéra qu'on lui interdirait de prendre un bain. Sous toute cette crasse, Richard ne la reconnaîtrait peut-être pas. D'ailleurs, aurait-il envie de sauver une telle souillon ?

Je t'en prie, occupe-toi des Contrées du Milieu et oublie-moi !

Les deux prisonnières remontèrent des couloirs couverts aux murs ornés de vignes en fleur. Quand elles arrivèrent devant un grand portail, des gardes les étudièrent de la tête aux pieds. Intimidés par la femme en rouge, ils ne firent pas mine de leur barrer le passage.

Au bout d'un chemin ombragé qui serpentait entre des arbres bourgeonnants, elles entrèrent dans un immense bâtiment sans l'ombre d'un rapport avec le sinistre donjon où Kahlan s'attendait à être conduite. À l'évidence, il s'agissait plutôt de l'aile où on logeait les invités d'honneur du palais.

La femme en rouge s'arrêta devant une grande porte sculptée, l'ouvrit et entra. Les deux prisonnières la suivirent.

La pièce, fort élégante, était dotée d'une haute fenêtre protégée par des tentures brodées de fils d'or. En plus du lit à baldaquin, une table en chêne, un bureau et quelques superbes fauteuils complétaient l'ameublement.

La femme en rouge se tourna vers Kahlan.

— Ce sera votre chambre, dit-elle avec un petit sourire. Inquisitrice, tu bénéficieras de tout le confort possible. Tant que nous n'en aurons pas fini avec toi, considère-toi comme notre invitée. Mais ne tente pas de traverser les champs de force qui défendent la porte et la fenêtre. Tu te retrouverais à genoux, à vomir jusqu'à l'évanouissement. Et ce serait la punition pour ta *première* infraction ! À mon avis, ça t'enlèverait toute envie de découvrir les joies de la deuxième…

Sans quitter Kahlan des yeux, la femme désigna Adie.

— Ose me poser des problèmes, et c'est ton amie qui payera les pots cassés. Même si tu crois avoir l'estomac bien accroché, ce spectacle te le retournera, tu peux me croire ! C'est bien compris ?

Craignant de n'avoir pas le droit de parler, Kahlan préféra hocher la tête.

— Quand je pose une question, on me répond poliment ! lâcha froidement la femme.

Sans qu'elle ait bougé un cil, Adie s'écroula sur le sol en criant de douleur.

— Oui ! Oui, j'ai compris ! Arrêtez de lui faire du mal !

L'Inquisitrice s'agenouilla près d'Adie, qui tentait de reprendre son souffle.

— Laisse la vieille se remettre debout toute seule ! ordonna la femme en rouge.

Kahlan se releva. Le cœur brisé elle regarda la dame des ossements l'imiter péniblement.

— Inquisitrice, sais-tu qui je suis ? demanda la femme avec un sourire arrogant qui fit bouillir le sang de Kahlan.

— Non…

— Eh bien, quel petit coquin, ce Richard ! Cela dit, je ne devrais pas m'étonner qu'il ait omis de parler de moi à sa future femme. C'est assez normal, dans ce genre de cas…

— Quel genre de cas ? explosa Kahlan.

— Je me nomme Merissa, éluda la femme en rouge. À présent, tu me remets ?

— Toujours pas…

Merissa lâcha un petit rire aussi élégant et sensuel que le reste de sa personne. De quoi donner à l'Inquisitrice l'envie de lui écraser le visage à coups de botte !

— Quel vilain garçon, décidément ! Cacher de tels secrets à la femme dont on prétend vouloir partager la vie…

— Quels secrets ? demanda Kahlan.

Elle s'en voulut aussitôt de n'avoir pas su tenir sa langue. Mais le mal était fait.

— Quand ton fiancé résidait ici, j'étais chargée de sa formation. Bien entendu, travailler ensemble nous a rapprochés. (Merissa sourit mélancoliquement.) Si tu savais comme je me languis des nuits passées entre ses bras ! Sur ce plan-là aussi, j'ai su lui apprendre bien des choses. Et il s'est montré un très bon élève, vigoureux et attentif… Si tu as jamais partagé sa couche, tu vois certainement ce que je veux dire, puisque tu as bénéficié de mes plus tendres et intimes leçons.

Sur un dernier rire de gorge, Merissa se détourna, gagna la porte, fit un clin d'œil faussement complice à Kahlan et sortit.

La Mère Inquisitrice ne bougea pas, les poings tellement serrés qu'elle sentait ses ongles lui lacérer les paumes.

Pour convaincre Richard d'accepter le collier qui lui sauverait la vie, elle avait dû le malmener et l'insulter. Persuadé qu'elle ne l'aimait plus et ne voulait jamais le revoir, au nom de quoi aurait-il résisté à une beauté comme Merissa ?

— Ne crois pas un mot de ses mensonges, souffla Adie.

Elle prit Kahlan par les épaules et la força à se tourner vers elle.

— Mais, je…

— Richard t’aime, mon enfant ! Te tourmenter amuse cette garce, parce qu’elle est cruelle de nature. Tu te souviens du vieux proverbe ? « Ne laisse jamais une fille choisir ton chemin à ta place quand il y a un homme dans son champ de vision. » Merissa convoite Richard. Mais pas de la façon qui t’inquiète. C’est son sang qu’elle désire, pas son corps et encore moins son âme.

— Mais…

— Ne lui fais pas le plaisir de perdre ta foi en lui. Il t’aime, comprends-tu ?

— Et cet amour le conduira à sa perte…, murmura Kahlan avant de se jeter dans les bras d’Adie.

Où elle pleura très longtemps…

Chapitre 46

Richard se frotta les yeux. Le journal devenant passionnant, il aurait voulu pouvoir lire plus vite, mais ce n'était pas possible. Encore contraint de s'arrêter sur quelques mots, et de consulter de temps en temps son glossaire, il faisait pourtant de rapides progrès. Depuis quelques jours, il n'avait plus le sentiment de traduire, mais simplement de lire. Hélas, chaque fois qu'il prenait conscience de son nouveau talent – déchiffrer sans effort du haut d'haran – il recommençait à trébucher sur le vocabulaire.

Les références récurrentes à Alric Rahl le fascinaient. Apparemment, son lointain ancêtre avait trouvé une solution pour neutraliser ceux qui marchent dans les rêves. Si d'autres que lui travaillaient à les empêcher de voler l'esprit des gens, il était persuadé d'avoir résolu le problème.

De D'Hara, il avait envoyé un message annonçant qu'il venait de tisser une Toile de protection autour de ses sujets. Pour en bénéficier, les autres sorciers devaient lui prêter un serment d'allégeance indéfectible. Alors, leurs peuples n'auraient plus rien à craindre.

C'était donc cela, l'origine du lien entre le seigneur Rahl et les D'Harans ? Alric ne l'avait pas inventé pour soumettre les gens, mais pour les défendre. Cet acte généreux emplit Richard d'une étrange fierté.

Passionné comme s'il lisait un roman, le Sourcier passait de page en page en espérant – contre toute logique, puisqu'il connaissait la fin de l'histoire – que la proposition d'Alric serait acceptée. Kolo montrait un intérêt prudent pour d'éventuelles preuves, mais il restait sceptique. À l'en croire, la majeure partie de ses collègues pensaient à un piège plus ou moins subtil. Que pouvait vouloir un Rahl, arguaient-ils, sinon régner sur le monde ?

Richard grogna de déception quand il en arriva au passage qu'il redoutait. En réponse à son offre, Alric avait reçu un message de refus à peine poli…

Dérangé par un bruit insistant, Richard leva les yeux, jeta un coup d'œil par la fenêtre et constata qu'il faisait nuit noire. Jusque-là, il ne s'était même pas aperçu que le soleil avait tiré sa révérence ! La chandelle, qu'il aurait juré avoir allumée à l'instant, agonisait. Le bruit, découvrit-il, venait de la fonte des petits stalactiques qui pendaient à la fenêtre. Ce goutte-à-goutte, aussi énervant fût-il, symbolisait les premières notes de la symphonie annonciatrice du

printemps.

Comme toujours, dès qu'il cessait de lire, Richard fut repris par ses angoisses au sujet de Kahlan. Quotidiennement, des soldats venaient l'informer qu'il n'y avait rien de nouveau. Pourtant, la jeune femme n'avait pas pu se volatiliser !

— Aucun messager n'attend de me voir ?

— Bien sûr que si ! répondit Cara, agacée par cette question stupide. Il y en a une dizaine dehors, mais je leur ai dit que vous étiez trop occupé à me conter fleurette pour les recevoir.

— Excuse-moi, Cara… Je sais que tu m'aurais prévenu, s'il y en avait eu. Surtout, n'oublie pas : il *faut* me déranger, même si je dors !

— Même si vous dormez, seigneur… Je sais.

Richard regarda autour de lui et plissa le front.

— Où est passée Berdine ?

— Seigneur, voilà des heures qu'elle est partie se reposer un peu. Vous lui avez même souhaité une bonne nuit.

— Oui, je m'en souviens vaguement, fit Richard en baissant de nouveau les yeux sur le journal.

Il relut un passage des plus curieux. Selon Kolo, les sorciers redoutaient que la sliph leur ramène un ennemi qu'il ne pourrait pas vaincre. Cette guerre était un effrayant mystère pour Richard. Chaque camp imaginait des menaces magiques spécifiques, et son adversaire s'acharnait à les parer, si c'était possible. Non sans dégoût, Richard avait découvert que certaines de ces armes vivantes étaient à l'origine de simples humains – souvent même des sorciers. Quel désespoir fallait-il éprouver pour en arriver là ?

Au fil du temps, les sorciers avaient de plus en plus peur que la sliph, avant l'activation des tours, introduise dans la Forteresse une menace qu'ils ne sauraient pas enrayer. Cette créature née de leur magie leur permettait de franchir de fantastiques distances. Idéale pour lancer des attaques surprises, elle s'était hélas révélée une arme à double tranchant. Dès que les tours seraient opérationnelles, affirmaient-ils, il faudrait que la sliph s'endorme.

Richard aurait donné cher pour en savoir plus. À quoi ressemblait la sliph ? Comment pouvait-elle « dormir » ? Et de quelle façon les sorciers la réveilleraient-ils, après la guerre, puisque telle semblait être leur intention ?

À cause des risques de « retour de bâton » liés à la sliph, ils avaient décidé que les trésors les plus précieux, importants ou dangereux de la Forteresse devaient être mis en sécurité ailleurs. Après avoir annoncé que les derniers objets avaient enfin rallié le « sanctuaire », Kolo écrivait :

« *Aujourd'hui, grâce au travail acharné et génial d'une centaine de braves, notre plus cher désir est finalement exaucé. Si nous sommes*

vaincus, nos inestimables possessions seront hors de portée de l'autre camp. À l'annonce de ce succès, des cris de joie ont retenti dans toute la Forteresse. Malgré le scepticisme de certains, le miracle est accompli : le Temple des Vents s'en est allé. »

Comment un temple pouvait-il partir ? Et où ? Le journal de Kolo ne fournissait aucune explication, et pas davantage de précisions sur la nature de cet édifice.

Richard bâilla en se grattant la nuque. Aussi passionnante que fût sa lecture, il ne parvenait plus à garder les yeux ouverts.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Vous allez au lit pour rêver de moi, seigneur ? le taquina Cara.

— Comme toutes les nuits, oui… Réveille-moi si…

— … un messager se présente, acheva la Mord-Sith. C'est drôle, mais il me semble avoir déjà entendu ça.

Quand il passa devant elle, Cara retint le jeune homme par le bras.

— Seigneur, ils la trouveront et tout ira bien. Dormez sur vos deux oreilles. Des D'Harans cherchent votre reine, et nous sommes un peuple qui ignore l'échec.

— J'ai laissé le journal sur la table, dit Richard en tapotant l'épaule de son amie. Dès son réveil, Berdine pourra travailler dessus.

Il sortit, remonta le couloir et entra dans sa chambre. Trop las pour se déshabiller, il se contenta d'enlever ses bottes et son baudrier. Une fois au lit, et malgré son inquiétude pour Kahlan, il s'endormit comme une masse.

Des coups frappés à sa porte le réveillèrent au milieu d'un rêve tourmenté où sa bien-aimée jouait le premier rôle.

Quand la porte s'ouvrit, le Sourcier dut cligner des yeux, ébloui par la lumière de la lampe que brandissait Cara.

— Seigneur Rahl, réveillez-vous !

— C'est déjà fait, mon amie… (Richard s'assit dans son lit.) Que se passe-t-il ? Et combien de temps ai-je dormi ?

— Environ quatre heures… Depuis son réveil, Berdine travaille sur le journal. Elle a découvert quelque chose, je ne sais pas trop quoi. En tout cas, je l'ai empêchée de venir vous déranger.

— Pourquoi as-tu changé d'avis ? Un messager est arrivé ?

— Oui, seigneur…

Richard se laissa retomber sur ses oreillers. Ces soldats n'avaient jamais rien de neuf à dire.

— Seigneur, levez-vous ! Cet homme a des nouvelles.

Le Sourcier se leva d'un bond et enfila ses bottes.

— Où est-il ?

— On vous l'amène…

À cet instant, Ulic entra, soutenant un soldat qui semblait avoir

chevauché sans relâche pendant des semaines. À bout de force, le pauvre ne tenait plus sur ses jambes.

— Seigneur Rahl, j'ai un message pour vous…

Richard fit signe au jeune militaire de s'asseoir au bord du lit. Tenant à rester debout, il déclina l'offre et tenta même de bomber le torse.

— Nous avons découvert quelque chose, seigneur. Le général Reibisch vous prie de n'avoir aucune inquiétude, puisque nous n'avons pas trouvé le cadavre de la reine…

— Au fait, mon ami ! s'impatienta Richard, qui tremblait comme une feuille.

Le soldat tira quelque chose de sous son plastron. Le Sourcier prit le morceau de tissu et le déplia. Une cape pourpre !

— Il y a eu une bataille, seigneur. Le terrain était jonché de cadavres en cape pourpre. Beaucoup de cadavres !

L'homme tira un autre morceau de tissu de sous son plastron.

Richard reconnut aussitôt une des bandes colorées qu'affectionnait la sœur de Brogan. Celle-là était bleue, avec des broderies en fil d'or.

— Lunetta… C'est à elle…

— Dans cette bataille, seigneur, le Sang de la Déchirure a perdu beaucoup de ses membres. Nous avons vu des arbres carbonisés, comme si on avait utilisé la magie. Certains cadavres aussi étaient brûlés. Un seul mort n'appartenait pas au Sang de la Déchirure. Un colosse borgne à la paupière cousue…

— Orsk ! C'était le garde du corps de Kahlan.

— Le général Reibisch pense que la reine et ses autres compagnons sont encore vivants. Après avoir vaillamment lutté, ils ont dû être capturés…

— Les éclaireurs savent-ils dans quelle direction on les a emmenés ? demanda Richard, une main sur le bras du soldat.

Quel fou il avait été ! Être resté ici lui coûterait des semaines de retard. D'ici là, la piste serait peut-être effacée.

— Vers le sud, seigneur, répondit le jeune guerrier. C'est une quasi-certitude.

— Le sud ?

Richard aurait pourtant parié que Brogan, une fois Kahlan entre ses mains, se réfugierait à Nicobarese. Pour qu'il y ait autant de morts, Gratch avait dû se battre héroïquement. Était-il prisonnier aussi ?

— Les éclaireurs ont un petit doute, parce que les événements remontent à trop longtemps. Il a neigé depuis, et avec le début de la fonte, les pistes sont difficiles à suivre. Mais le général Reibisch pense que les ravisseurs sont partis vers le sud. Tous ses hommes se sont lancés à la recherche de votre reine.

— Le sud…, répéta Richard.

Pour s'aider à réfléchir, il se passa une main dans les cheveux. Brogan avait quitté Aydindril plutôt que de se joindre à lui pour combattre l'Ordre Impérial. Bref, le Sang de la Déchirure s'était rallié à l'Ordre. Dont le fief, il le savait, était l'Ancien Monde. Au sud…

Dans la Forteresse, que lui avait dit le mriswith au sujet de la reine ?

« *Elle a besoin de toi, frère de peau. Il faut que tu l'aides.* »

Les mriswiths essayaient de l'assister. Ils étaient ses amis.

Richard saisit son baudrier et l'enfila.

— Je dois partir.

— Pas sans moi ! lança Cara.

Ulic la soutint d'un hochement de tête.

— Vous ne pouvez pas m'accompagner, dit Richard. Prenez les choses en main pendant mon absence. (Il se tourna vers le messager.) Où est ton cheval ?

— Dans la cour, seigneur. Mais ma pauvre jument est épuisée.

— Il lui suffira de me conduire à la Forteresse.

— Quoi ? s'écria Cara. Qu'allez-vous faire là-bas ?

— Trouver le seul moyen de gagner l'Ancien Monde avant qu'il ne soit trop tard.

La Mord-Sith aurait voulu protester, mais son seigneur courait déjà dans le couloir.

Elle lui emboîta le pas, bientôt imitée par plusieurs soldats.

Richard ne ralentit pas et ne prêta plus l'oreille aux arguments de la jeune femme.

Comment allait-il s'y prendre ? Son plan était-il réalisable ? Bon sang, il fallait qu'il réussisse !

Le Sourcier sortit dans la cour, repéra la jument et repartit au pas de course. Prenant à peine le temps de flatter l'encolure de la bête, il sauta en selle et partit au galop.

— Seigneur Rahl ! cria une voix familière derrière lui. Enlevez votre cape !

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Richard aperçut Berdine, qui agitait frénétiquement le journal de Kolo.

Il talonna la jument, car ce n'était vraiment pas le moment !

— Seigneur Rahl, insista la Mord-Sith, vous devez enlever votre cape !

Une idée stupide. Les mriswiths étaient ses amis.

— Seigneur, arrêtez-vous ! Richard, enlevez la cape !

Le Sourcier talonna de nouveau sa monture. Après des semaines d'attente accablante, la perspective d'agir l'exaltait. Passionnément désireux de rejoindre Kahlan, il n'avait plus de place, dans sa tête, pour d'autres pensées.

Le fracas des sabots et les hurlements du vent couvrirent bientôt la

voix de Berdine.

Sa cape volant au vent, le Sourcier s'enfonça dans la nuit.

— Que faites-vous ici ? lança une voix.

Brogan se retourna vivement. Il n'avait pas entendu la sœur approcher dans son dos.

Il foudroya du regard la vieille femme aux longs cheveux blancs.

— En quoi ça vous regarde ?

Impassible, la sœur croisa les mains sur son ventre.

— Eh bien, ce palais est à nous, et vous y êtes invité. Que faites-vous quand un invité, chez vous, fouine dans un endroit où vous lui avez spécifiquement interdit d'aller ?

Brogan en plissa le front d'indignation.

— Sais-tu à qui tu parles, femme ?

— Un officier insignifiant qui se gonfle d'importance, je suppose… Le genre de crétin trop vaniteux pour savoir qu'il s'aventure sur un terrain dangereux. (La vieille femme inclina la tête, malicieuse.) J'ai bien répondu ?

— Je suis Tobias Brogan, le seigneur général du Sang de la Déchirure !

Croyant impressionner la sœur, Tobias fit un pas en avant.

— Mazette ! railla la vieille femme, imperturbable. J'en ai le souffle coupé ! Pourtant, je ne me souviens pas avoir dit que personne n'avait le droit de rendre visite à la Mère Inquisitrice, à part le seigneur général du Sang de la Déchirure. Avec un titre aussi pompeux, je n'aurais pas oublié… (La sœur passa de l'ironie à la menace.) Tu n'as aucune valeur pour nous, simplement une vague utilité. Et tes seules missions sont celles que nous te confions !

— Que *vous* me confiez ? Femme, le Créateur en personne me donne ses ordres.

— Le Créateur, rien que ça ? Pour qui te prends-tu, espèce d'imbécile ? Désormais, tu appartiens à l'Ordre Impérial, et ton seul droit est d'obéir.

— Quel est ton nom ? demanda Brogan, à un cheveu de tailler la vieille harpie en pièces.

— Sœur Leoma… Tu crois pouvoir stocker cette information dans le petit pois qui te tient lieu de cerveau ? On t'a dit d'attendre avec tes bouffons de soldats, dans les baraquements. File les rejoindre et ne reviens jamais ici, compris ? Sinon, tu n'auras bientôt plus *aucune* utilité pour l'Ordre Impérial.

Avant que Brogan explose, Leoma lui coupa ses effets en se tournant vers Lunetta, qui avait suivi en silence la brève altercation.

— Bonsoir, ma chère…

— Bonsoir…, répondit la sœur de Brogan, vaguement inquiète.

— Il faut que nous ayons une longue conversation, Lunetta. Comme tu le sais, ce palais est le foyer des magiciennes. Ici, les femmes qui ont le don sont respectées. Ton ridicule seigneur général ne nous intéresse pas, mais toi… Quelqu'un d'aussi doué aurait sa place parmi nous. Au palais, on t'estimerait et tu ne gaspillerais plus ton talent. (Leoma étudia son interlocutrice de pied en cap.) Et tu n'aurais plus besoin de porter ces haillons.

Lunetta saisit une poignée de « mignons » et s'approcha de Brogan.

— Je resterai fidèle au seigneur général. C'est un grand homme !

— Bien sûr…, lâcha Leoma. Ça se voit au premier coup d'œil !

— Et vous êtes de mauvaises femmes, continua Lunetta d'un ton soudain étrangement menaçant. Ma mère me l'a dit il y a longtemps…

— Sœur Leoma…, marmonna Brogan. Voilà un nom que je n'oublierai pas. (Il tapota son étui à trophées.) Dis au Gardien que ces trois syllabes sont à jamais gravées dans ma mémoire. Je me souviens toujours de l'identité d'un messager du fléau.

— La prochaine fois que je parlerai à mon maître, dans le royaume des morts, sois certain que je lui rapporterai tes propos.

Brogan prit Lunetta par le bras et se dirigea vers la porte. Il reviendrait. Et il ne repartirait pas bredouille.

— Nous devons parler à Galtero, dit-il dès qu'ils furent sortis. J'en ai assez de ces obscénités ! Nous avons nettoyé des nids de messagers du fléau bien plus grands que celui-là !

— Seigneur général, le Créateur vous a ordonné d'obéir à ces femmes. Et de leur livrer la Mère Inquisitrice.

— Que te disait notre mère au sujet de ces « sœurs » ?

— Qu'elles étaient maléfiques, seigneur.

— Ce sont des messagères du fléau, ma chère !

— Seigneur général, je ne comprends plus… La Mère Inquisitrice aussi en est une. Pourquoi le Créateur vous aurait-il dit de la leur livrer, si elles sont ses complices ?

À la pâle lumière de la lune, Brogan vit que sa sœur semblait très troublée. La pauvre n'avait pas un intellect assez développé pour comprendre de telles choses.

— N'est-ce pas évident, Lunetta ? Par cette trahison, le Créateur m'a montré son vrai visage. C'est lui qui a inventé la magie, pas vrai ? Il a essayé de me piéger, mais c'est raté ! À présent, je suis le seul à même de purifier le monde. Tous ceux qui ont le don doivent mourir. Car le Créateur est un messager du fléau !

Lunetta en resta bouche bée d'admiration.

— Mère a toujours dit qu'un grand destin t'attendait, Tobias…

Richard posa sa boule lumineuse sur la table et vint se camper devant le grand puits, au centre de la pièce.

Et maintenant, que fallait-il faire ? Qui était la sliph ? Et comment la réveiller ?

Il fit le tour du muret puis sonda en vain le gouffre obscur.

— Sliph ! cria-t-il en se penchant.

Seul l'écho de sa voix lui répondit.

Le Sourcier entreprit de tourner en rond, plongé dans une réflexion qui, il le devinait, ne le mènerait à rien. Sentant une présence dans son dos, il s'immobilisa, fit volte-face et vit un mriswith debout près de la porte.

— La reine a besoin de toi, frère de peau. Il faut l'aider. Appelle la sliph.

— Je sais qu'elle a besoin de moi ! cria Richard en avançant vers le monstre. Mais comment appeler la sliph ?

La bouche sans lèvres du mriswith dessina ce qui pouvait passer pour un sourire.

— Depuis trois mille ans, tu es le premier homme venu au monde avec le pouvoir de la réveiller. Frère de peau, tu as déjà brisé le bouclier qui nous séparait d'elle. Utilise ton pouvoir ! Invoque la sliph avec ton don !

— Mon don ?

— Oui. Lui seul peut la réveiller…

Richard se détourna du mriswith et revint près du puits.

Chaque fois qu'il avait recouru à son don, l'instinct l'avait guidé. Selon Nathan, c'était normal pour un sorcier de guerre. Le *besoin* éveillait le don par l'intermédiaire de l'instinct.

Il devait procéder ainsi.

Laissant son désir de sauver Kahlan couler librement en lui, il lui permit de s'infiltrer au centre de son être, là où tout était éternellement calme. Il ne s'agissait pas d'invoquer le pouvoir, simplement de brûler d'envie qu'il s'éveille.

Le Sourcier leva les poings et inclina la tête en arrière. S'immergeant dans son besoin, il brisa une à une les digues érigées par son inconscient qui le séparaient du pouvoir. Réfléchir à ce qu'il fallait faire n'avait aucun sens. Il devait simplement exiger.

Il avait besoin de la sliph !

Viens à moi ! cria-t-il intérieurement.

Puis il libéra le pouvoir, comme on expire à fond, et ordonna que son désir soit satisfait.

De la lumière jaillit entre ses poings. C'était cela, l'appel, il le devinait, le sentait et le comprenait. Et à présent, il savait ce qu'il avait à faire.

La sphère lumineuse tournait entre ses poignets, constamment alimentée par les étincelles brillantes qui remontaient le long de ses bras. Quand le pouvoir eut atteint son zénith, il les baissa. Avec un rugissement, l'orbe brillant plongea dans le puits et s'enfonça dans ses ténèbres.

Au fil de sa descente, il illumina les parois de pierre brute. Devenant de plus en plus petit, il finit par disparaître, son cri désormais inaudible.

Richard se pencha vers l'abîme, de nouveau silencieux et obscur. Du coin de l'œil, il vit que le mriswith, dans son dos, le regardait sans esquisser un geste pour l'aider.

Lui seul pouvait réussir. Et s'il n'était pas à la hauteur, tout serait perdu.

Des entrailles de la montagne s'éleva soudain un cri qui déchira le silence pesant de la Forteresse.

Un cri primal, tel celui d'un nouveau-né.

Richard se pencha encore et ne vit rien. Pourtant, il sentait quelque chose. Sous ses pieds, le sol tremblait et de la poussière tourbillonnait dans l'air.

Cette fois, le Sourcier aperçut un reflet au fond du puits. Il se remplissait ! Pas d'eau, mais d'une étrange matière qui montait à une vitesse incroyable le long de ses parois.

Le cri se fit de plus en plus fort.

Richard plongea à l'écart et atterrit contre le mur de la salle. La masse indéfinissable, il en était certain, allait jaillir du gouffre et traverser la voûte. À cette vitesse, rien ne pouvait s'arrêter instantanément.

Ce fut pourtant ce qui arriva.

Le silence revenant, Richard se mit à genoux.

Une masse métallique brillante émergea lentement du gouffre et recouvrit le muret comme une coulée de lave. Se repliant sur elle-même pour former une grande sphère, elle lévita dans les airs, comme une impossible boule d'eau. Tel le métal d'une armure, sa surface polie reflétait tout ce qu'il y avait autour d'elle – avec le même effet de distorsion qu'un miroir déformant.

On eût dit du vif-argent… n'était qu'il pulsait de vie.

La boule, reliée par une sorte de cou au corps demeuré dans le puits, fut parcourue d'ondulations qui sculptèrent lentement les contours puis les détails d'un visage de femme.

Richard s'avisa qu'il en avait oublié de respirer. À présent, il comprenait pourquoi Kolo parlait de « la » sliph.

La créature aperçut enfin l'homme qui l'avait réveillée.

Un sourire se dessina sur son visage d'argent liquide.

— Maître, dit-elle d'une voix grave et sinistre qui retentit dans

toute la salle.

Ses lèvres n'avaient pas bougé pour former ce mot. Pourtant, son sourire s'élargit.

— Tu m'as appelée, maître ? demanda-t-elle, le front plissé, comme si cela l'étonnait. Veux-tu voyager ?

— Oui, répondit Richard en se relevant. C'est ça, je veux voyager…

— Alors, viens à moi, et nous partirons ensemble.

— Comment ? Je veux dire… de quelle façon allons-nous voyager ?

La sliph fronça ses sourcils d'argent.

— Tu n'es jamais venu avec moi ?

— Non… Mais il faut que j'aille dans l'Ancien Monde.

— Vraiment ? J'y ai été souvent, sais-tu ? Viens à moi, et nous y serons vite.

— Que dois-je faire ? Qu'attends-tu de moi ?

Une main jaillit de la sphère et vint frôler le mur, au-dessus de la tête du Sourcier.

— Viens à moi, répéta la voix. Je t'emmènerai.

— Ce sera long ?

— Long ? Je connais l'Ancien Monde, et je suis assez longue. Juste ce qu'il faut, je crois…

— Je parlais de la durée. Des heures ? Des jours ? Des semaines ?

— Les autres voyageurs n'ont jamais mentionné ces choses…

— Alors, ça ne prendra sûrement pas longtemps. Kolo n'a pas évoqué ce point non plus, maintenant que j'y pense.

Très logiquement, le sorcier ne prenait jamais la peine d'expliquer ce qui était, en son temps, de notoriété publique. Pour ses lecteurs actuels, ça se révélait parfois horriblement frustrant.

— Qui est Kolo ?

— J'ignore son vrai nom, répondit Richard en désignant le squelette. Alors, je l'ai baptisé Kolo.

Le visage géant se pencha sur les ossements.

— Je n'ai jamais vu cette… chose.

— Eh bien, il est mort. Avant que tu t'endormes, il ne ressemblait pas à ça.

Le Sourcier décida d'en rester là. S'il se perdait en explications, la sliph risquait de se souvenir et d'être bouleversée. Il n'était pas là pour consoler une femme d'argent, mais pour rejoindre Kahlan au plus vite.

— Je suis pressé, dit-il. Nous ne pourrions pas aller un peu plus vite ?

— Approche, afin que je sache si tu peux voyager.

Richard fit un pas en avant et s'immobilisa quand la main de vif-argent lui toucha le front. S'attendant à un contact glacé, il recula, surpris par la chaleur de la peau métallique.

Il avança de nouveau et laissa les doigts liquides explorer son visage.

— Tu peux voyager, déclara la sliph, car tu maîtrises les deux facettes requises. Mais tu mourras, si tu restes comme ça…

— Comme quoi ? demanda Richard.

La main d'argent désigna l'Épée de Vérité en prenant garde à ne pas la toucher.

— Cet objet magique interdit que tu vives en moi. S'il t'accompagne, toute vie que j'abriterai sera détruite.

— Tu veux dire que je dois laisser mon épée ici ?

— Pour arriver vivant à destination, oui…

Abandonner l'arme sans surveillance n'enthousiasmait pas Richard. Hésitant, il pensa aux nombreux pères de famille qui s'étaient sacrifiés pour la forger.

Hélas, il n'avait pas le choix. Après avoir retiré son baudrier, il baissa les yeux sur le fourreau ornementé. Puis, du coin de l'œil, il regarda le mriswith toujours campé près de la porte. Et s'il lui demandait de veiller sur son bien ?

Non… Il ne pouvait pas confier à un ami un objet si dangereux et si convoité. L'Épée de Vérité était sous son unique responsabilité.

Il la dégaina, puis écouta sa note métallique reconnaissable entre mille se répercuter longuement entre les murs de pierre.

La fureur de la magie le submergea, comme chaque fois qu'il brandissait son arme.

Sentant les lettres du mot « Vérité » s'imprimer dans sa paume, Richard contempla la lame qui lui avait si souvent sauvé la vie. Que faire ? Il devait voler au secours de Kahlan. Et s'assurer que l'épée resterait en sécurité pendant son absence.

Comme toujours, son instinct lui souffla la solution.

Il orienta l'arme vers le sol, saisit la garde à deux mains, et appuya de toutes ses forces.

Des éclats de pierre volèrent autour de sa tête tandis que la lame s'enfonçait lentement dans un fourreau dont nul autre que lui ne pourrait jamais la sortir.

Quand il lâcha la garde, Richard sentit la magie continuer de couler en lui. Même sans l'épée, le pouvoir demeurait, car il était un authentique Sourcier.

— Je suis toujours lié à mon arme, dit-il. Sa magie reste en moi. Cela me tuera-t-il ?

— Non. L'objet qui génère la magie sème la mort en moi. Pas celui qui la reçoit…

Richard sauta sur le muret.

Soudain, sa détermination faiblit. N'allait-il pas commettre une folie ? Non, il devait aller de l'avant. Coûte que coûte !

— Frère de peau ! appela le mriswith.

Richard se tourna vers son ami.

— Tu n'as plus d'arme. Prends donc une des miennes.

Le monstre lança doucement un de ses couteaux à trois lames. Richard tendit le bras et le rattrapa par le manche. Les fixations latérales s'adaptant aussitôt à ses poignets, il eut le sentiment que la garde avait été faite pour sa paume.

Il brandit l'arme, devenue comme une extension de son bras.

— Le *yabree* chantera bientôt pour toi, frère de peau.

— Merci, mon ami.

Le mriswith eut un de ses étranges sourires.

— J'ignore si je pourrais retenir mon souffle le temps qu'il faudra si c'est long, dit Richard en se retournant vers la sliph.

— Ne t'ai-je pas affirmé que je suis assez longue pour atteindre notre destination ?

— Je parlais de ma respiration… (Le Sourcier inspira et expira à fond.) J'ai besoin d'air.

— Je serai ton air, maître.

— Quoi ?

— Pour survivre pendant le voyage, tu devras me respirer comme si j'étais de l'air. La première fois, tu auras peur, mais c'est obligatoire. Ceux qui refusent meurent en moi. Mais ne crains rien : si tu te fies à moi, je te maintiendrai en vie. Quand nous serons arrivés, il faudra me chasser de tes poumons et les remplir de nouveau d'air. À ce moment-là, cela t'effrayera autant que l'idée de me respirer. Pourtant, il faudra le faire, sinon, la mort t'emportera.

Richard ne put s'empêcher de frémir. Respirer du vif-argent ? Comment se forcer à une horreur pareille ? Aucun être vivant ne pouvait…

Assez ! Kahlan était en danger, et il n'y avait pas d'autre moyen de la secourir.

Le jeune homme prit l'inspiration la plus profonde de sa vie.

— Je suis prêt, dit-il. Que dois-je faire ?

— Rien. C'est moi qui agirai.

Un bras de vif-argent jaillit du puits et s'enroula autour du torse de Richard, lui comprimant lentement mais inexorablement la poitrine. Puis il le souleva du muret et l'entraîna avec lui dans une insondable profondeur d'argent liquide.

À cet instant, une vision s'imposa à l'esprit du Sourcier : maîtresse Rencliff, avalée par les eaux déchaînées d'une rivière en crue parce qu'elle avait refusé d'attendre un canot.

Chapitre 47

Quand la porte s'ouvrit, Verna cligna des yeux, éblouie par la lumière de la lampe. L'estomac retourné, elle pensa qu'il était quand même un peu tôt pour que sa tortionnaire revienne déjà. Des larmes aux yeux, la recluse tremblait de terreur. Pourtant, Leoma n'avait pas encore relancé l'épreuve de douleur.

— Avance ! cria-t-elle à quelqu'un, dans le couloir.

Une vieille femme ratatinée apparut sur le seuil de la chambre.

— Pourquoi moi ? gémit une voix familière. Nettoyer cette auge à cochon ne fait pas partie de mon boulot.

— Je dois travailler avec Verna, dit Leoma, et l'odeur me donne la nausée. Rends cette porcherie à peu près vivable, et vite ! Sinon, je t'y enfermerai aussi, histoire de t'apprendre à respecter les sœurs !

Sans cesser de grommeler, Millie avança, son seau d'eau savonneuse à la main.

— Ça empeste vraiment ! lâcha-t-elle. Maudites Sœurs de l'Obscurité ! (Elle posa son seau.) Elles sont pires que du fumier !

— Nettoie et épargne-nous tes commentaires ! lança Leoma. J'ai du pain sur la planche…

Verna leva les yeux sur la vieille femme de ménage.

— Millie…

La Dame Abbesse déchue tourna la tête – pas assez vite pour éviter le crachat que lui expédia Millie.

Du dos de la main, elle essuya sa joue souillée.

— Ignoble vermine ! Dire que je te faisais confiance ! Et que je te respectais ! Une servante de Celui Qui N'A Pas De Nom ! Pour moi, tu peux pourrir sur pied dans cette pièce ! Espèce de cadavre ambulant, je sens déjà la puanteur de ta décomposition ! J'espère qu'on t'écorchera vive, et…

— Assez ! intervint Leoma. Fais le ménage, et tu pourras te soustraire à la présence de cette chienne !

— Le plus vite sera le mieux…, marmonna Millie.

— Personne n'aime être dans la même pièce qu'une zélatrice du mal, concéda Leoma. Mais je dois l'interroger, et ma tâche sera plus agréable si elle ne dégage plus cette odeur de charogne.

— Je comprends, ma sœur. Eh bien, je vais le faire pour vous, dans ce cas. Une authentique championne de la Lumière mérite de ne pas avoir envie de vomir pendant qu'elle accomplit l'œuvre du Créateur.

Millie cracha de nouveau en direction de Verna.

La recluse manqua éclater en sanglots, humiliée que la femme de ménage pense des horreurs sur elle. Hélas, tous les résidents du Palais des Prophètes partageaient cette vision des choses. D'ailleurs, avaient-ils vraiment tort ? L'esprit troublé par l'épreuve de douleur, Verna commençait à douter de sa propre innocence. Avoir une telle foi en Richard n'était-il pas un péché ? Après tout, il s'agissait d'un mortel comme les autres…

Dès que Millie aurait fini, Leoma recommencerait à la torturer. À cette idée, la recluse ne put étouffer un sanglot.

Leoma sourit en entendant ce qui était pour elle une douce musique.

— Surtout, vide le pot de chambre ! ordonna-t-elle.

— D'accord, d'accord…, grogna Millie, dégoûtée. Je vais le faire, mais j'espère que vous avez le cœur bien accroché.

Elle poussa le seau vers la paillasse de Verna, puis s'empara du pot de chambre. Se pinçant le nez, elle sortit de la pièce, l'ignoble récipient tenu à bout de bras.

— Tu n'as rien remarqué de nouveau ? dit Leoma dès que la vieille femme fut dans le couloir.

— Non, ma sœur…

— Les tambours se sont arrêtés.

Verna constata que c'était exact. Mais ça devait s'être produit pendant son sommeil…

— Tu sais ce que ça signifie ?

— Non, ma sœur…

— L'empereur sera bientôt là. Peut-être arrivera-t-il demain. Et il voudra que notre petite expérience ait porté ses fruits. Si tu ne renies pas Richard cette nuit, tu en répondras devant Jagang. Le temps t'est compté, Verna. Réfléchis pendant que Millie nettoie ton auge…

Jurant comme un charretier, la femme de ménage revint avec le pot vide. Dès qu'elle l'eut posé dans un coin, elle entreprit de laver le sol. La serpillière imbibée d'eau, elle commença à frotter, approchant peu à peu de la recluse.

Les yeux rivés sur le seau, Verna passa la langue sur ses lèvres gercées. Même le savon ne l'aurait pas empêchée de boire. Pourrait-elle prendre une gorgée avant que Leoma l'arrête ? Probablement pas…

— On ne devrait pas m'obliger à faire ça…, marmonna Millie, assez fort pour que les autres femmes l'entendent. Il est déjà assez moche de devoir m'occuper des quartiers du Prophète. Bon sang, je croyais en avoir fini avec ça ! Nettoyer les saletés d'un cinglé ! On devrait me remplacer par une jeunette, sinon, je finirai par en crever. J'en ai marre des dingues, et Warren ne vaut pas mieux que son prédécesseur !

En entendant ce prénom, Verna eut le cœur serré. Son ami lui manquait tellement. Le traitait-on bien, au moins ?

Leoma répondit à sa question informulée.

— C'est vrai, il est bizarre. Mais nos petites séances, avec le collier, le remettront dans le droit chemin. J'en fais mon affaire.

Verna tourna la tête pour ne plus voir la Sœur de l'Obscurité. Ainsi, elle torturait aussi son cher Warren…

D'un coup de genou, Millie poussa son seau plus près de la paillasse.

— Ne me fixe pas comme ça, vermine ! Je déteste sentir ton regard peser sur moi. Ça me fiche la chair de poule, comme si Celui Qui N'A Pas De Nom me reluquait…

Verna baissa les yeux.

Millie trempa sa serpillière dans le seau et l'essora.

— J'aurai bientôt fini, ma sœur, dit-elle à Leoma. Après, cette traîtresse sera à votre disposition. Et j'espère que vous ne la cajolerez pas !

— N'aie crainte, elle aura ce qu'elle mérite.

— J'espère bien ! ricana la vieille femme. (D'une main calleuse, elle poussa la cuisse de Verna.) Écarte tes pieds de là, que je puisse travailler !

Quand Millie eut retiré sa main, la recluse sentit un objet cylindrique presser contre sa cuisse.

— Warren aussi est immonde ! Ses quartiers sont pires qu'une écurie. J'y suis allée ce matin, et ça puait presque autant qu'ici !

Verna glissa les mains sous ses jambes pour les soulever et laisser le passage à la serpillière. Dans le même mouvement, elle referma les doigts sur l'objet que Millie lui avait discrètement remis. Cylindrique, avec une partie beaucoup plus fine et une sorte de poignée…

Un dacra !

L'espoir coupa le souffle de Verna, comme une bouffée d'air frais inespérée.

Sans crier gare, Millie lui cracha de nouveau au visage.

— Ne me regarde pas, t'ai-je dit ! Tourne la tête !

La recluse obéit. La vieille femme avait dû voir qu'elle écarquillait les yeux de surprise… et elle redoutait que Leoma s'en aperçoive.

— J'ai fini, annonça-t-elle en se relevant péniblement. Sauf si vous voulez que je lui donne un bain. Pour ça, il faudrait me payer cher, parce que je refuse de toucher cette infâme chienne !

— Prends ton seau et fiche le camp ! s'impatienta Leoma.

Verna serrait si fort le dacra qu'elle en avait mal aux phalanges. Le cœur battant la chamade, elle savait que son destin se jouerait au cours des quelques minutes suivantes.

Millie sortit sans jeter un regard en arrière et Leoma referma la porte.

— C'est ta dernière chance, Verna. Si tu t'entêtes, tu finiras entre les griffes de l'empereur, et tu regretteras les heures agréables passées en ma compagnie. Ça, je peux te l'assurer.

Approche, pensa la recluse. *Allez, approche !*

Quand la première vague de douleur lui déchira les entrailles, elle se recroquevilla sur sa paillasse, le dos tourné à Leoma.

Approche, te dis-je !

— Assieds-toi et regarde-moi quand je te parle !

Verna gémit mais ne broncha pas. Il fallait que Leoma approche ! Si elle lui plongeait dessus, elle n'aurait aucune chance. Avec le Rada'Han, sa tortionnaire la propulserait en arrière avant qu'elle ait pu agir.

Viens ! Allez, un peu de courage !

— Assise ! cria Leoma en avançant.

Créateur bien-aimé, par pitié, fais-lui faire deux pas de plus !

— Verna, tu vas me regarder et renier Richard ! Alors, l'empereur s'infiltrera dans ton esprit. Ne songe pas à tricher, car il connaîtra tes pensées les plus intimes. (La Sœur de l'Obscurité fit un nouveau pas en avant.) Lève les yeux quand je te parle !

Une main saisit les cheveux de Verna et lui souleva la tête.

Leoma était à la bonne distance, à présent, mais la douleur empêchait sa proie de lever la main.

Cher Créateur, empêche-la de commencer l'épreuve par mes bras ! Qu'elle s'en prenne à mes jambes, je m'en fiche ! Mais pas les bras !

Hélas, Leoma n'en fit qu'à sa tête, et attaqua d'abord les membres supérieurs. Verna mobilisa en vain sa volonté. Sa main refusait de bouger, comme si un poids énorme l'écrasait.

Vaincus par la douleur, ses doigts s'ouvrirent et laissèrent échapper le dacra.

— Par pitié, Leoma, épargne mes jambes, cette fois ! Je t'en supplie, je ne supporterai pas qu'elles souffrent encore !

La Sœur de l'Obscurité tira en arrière la tête de Verna et la gifla à la volée.

— Que m'importent tes jambes ou tes bras ? Quoi qu'il advienne, tu finiras par craquer !

— Tu n'y arriveras pas, Leoma. Et si tu échoues, tu sais que…

Une nouvelle volée de gifles empêcha Verna de terminer sa phrase. La douleur quitta enfin ses bras et fondit sur ses jambes comme une meute de rats affamés.

Encore engourdis, les membres supérieurs de la recluse n'étaient plus paralysés. Tendant la main, elle tâtonna sur la paillasse, à la

recherche du dacra.

Là ! Elle le sentait du bout des doigts ! Au prix d'un effort qui lui sembla surhumain, elle réussit à les refermer sur la garde de l'arme.

Mobilisant ce qu'il lui restait de forces, Verna enfonça le dacra dans la cuisse de Leoma.

Qui hurla de douleur et lui lâcha les cheveux.

— Ne bouge plus ! haleta Verna. Je t'ai planté un dacra dans la chair. Plus un geste !

Leoma posa une main sur sa cuisse, au-dessus de l'endroit où l'arme transperçait le muscle. Elle tentait de bloquer la souffrance…

— Tu n'imagines pas pouvoir t'en sortir comme ça ?

— Nous n'allons pas tarder à le savoir…, souffla Verna. De toute façon, je n'ai rien à perdre. Toi, en revanche…

— Réfléchis bien, Verna. La punition sera terrible, tu le sais. Retire cette arme, et je fermerai les yeux sur ta rébellion. Obéis !

— Conseillère, je ne suis pas sûre de devoir t'écouter, sur ce point-là…

— N'oublie pas que je contrôle ton collier. Il me suffit de neutraliser ton Han. Si tu me forces à le faire, tu le regretteras !

— Tu en es sûre ? Pendant mon long voyage, très chère, j'ai appris pas mal de choses sur la façon de manier un dacra. S'il est vrai que tu peux neutraliser mon Han, je dois porter à ton attention deux points qui ont leur importance…

» D'abord, tu n'agiras pas assez vite pour m'empêcher d'*effleurer* mon Han, ne serait-ce qu'une fraction de seconde. Selon mon expérience, ce sera suffisant pour que tu tombes raide morte.

» Ensuite, afin de me couper de mon Han, tu devras te lier à lui à travers le collier. C'est obligatoire pour l'influencer. D'après toi, toucher mon Han ne risque-t-il pas d'alimenter le dacra et de te coûter la vie ? Franchement, je ne connais pas la réponse, et la découvrir m'intéresserait. Bien entendu, tenter l'expérience est plus facile pour la personne qui tient l'arme et ne risque rien. Alors, tu as envie d'essayer, très chère ?

Il y eut un long silence. Alors que du sang chaud coulait sur sa main, Verna retint son souffle.

— Non, répondit enfin Leoma. Qu'attends-tu de moi ?

— Avant tout, enlève-moi ce Rada'Han ! Ensuite, nous aurons une longue conversation. Puisque je t'ai nommée conseillère, eh bien… tu vas me conseiller !

— Quand j'aurai ouvert le collier, tu retireras le dacra de ma chair et je te dirai tout ce que tu veux savoir.

Verna leva les yeux pour croiser le regard paniqué de sa tortionnaire.

— Tu n'es pas en position d'exiger, très chère. Ma naïveté m'a

conduite dans ce trou à rats, et je ne referai pas la même erreur. Le dacra restera en place jusqu'à ce que nous ayons fini. Sauf si tu m'obéis, ta vie n'a aucune valeur à mes yeux. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui…

— Alors, entrons dans le vif du sujet.

Comme une flèche, Richard filait à la vitesse du vent. En même temps, il glissait avec la grâce majestueuse d'une tortue de mer qui flotte sur des eaux paisibles, par une belle nuit de pleine lune. Pour lui, le froid et le chaud n'existaient plus. Ses yeux embrassant la lumière et l'obscurité dans une unique vision fantomatique, il s'enivrait de la délicieuse présence de la sliph, qu'il respirait avec ses poumons et avec son âme.

Un moment de pure extase…

… Qui cesse abruptement.

Des images explosèrent autour de lui. Des arbres, des rochers, des étoiles, la lune… Un spectacle qui le terrifia.

Respire, dit la créature d'argent dans sa tête.

Non ! répondit-il, horrifié par cette idée.

Respire, répéta la voix.

Richard se souvint de Kahlan, qui avait besoin de lui. Chassant de ses poumons le vif-argent aussi délectable qu'un nectar, il se résigna à se vider de l'extase. Puis il aspira à fond un air qui lui parut atrocement *étranger*.

Des sons retentirent autour de lui, douloureux après une si reposante immersion dans le silence. Le bourdonnement des insectes, les cris des oiseaux, les croassements des grenouilles, le murmure des feuilles agitées par le vent…

La symphonie de la nature, disait-on. Pour la première fois de sa vie, elle sonnait à ses oreilles comme une cacophonie.

Un bras amical le déposa sur le muret de pierre. Autour de lui, le monde nocturne reprit des formes plus familières. Plusieurs mriswiths – ses amis ! – allaient et venaient dans un bois obscur, un peu au-delà des ruines qui abritaient le puits. D'autres étaient assis sur de grands blocs de pierre renversés ou marchaient entre des vestiges de colonnes. Quel fabuleux bâtiment se dressait jadis ici ? Et quel cataclysme l'avait ravagé ?

— Merci, sliph, dit le Sourcier.

— Nous sommes là où tu voulais aller, répondit la créature magique.

— Seras-tu là, mon amie, quand je voudrai repartir ?

— Réveillée, je suis toujours prête à voyager.

— Et quand dors-tu ?

— Quand vous me l'ordonnez, maître.

Déconcerté par ces propos énigmatiques, Richard acquiesça à tout hasard. Puis il s'éloigna du puits et regarda autour de lui. Il reconnaissait cet endroit, même s'il n'y était jamais allé. La *sensation* qu'on y éprouvait ne ressemblait à rien d'autre. Il marchait dans le bois de Hagen, bien plus profondément enfoncé dans ses entrailles que lors de ses visites précédentes, puisqu'il n'avait jamais vu ces ruines.

Se repérant à la position des étoiles, il prit la direction de Tanimura.

De plus en plus de mriswiths sortaient des bois pour aller se joindre à leurs semblables, autour du puits. En le croisant, beaucoup lancèrent à Richard un « bienvenue, frère de peau », qui lui fit chaud au cœur. Certains frappèrent leurs couteaux à trois lames contre le sien, faisant retentir une série de notes métalliques.

— Ton *yabree* chantera bientôt, frère de peau, affirmèrent tous ceux qui se livrèrent à ce curieux rituel.

Ignorant la réponse requise, le Sourcier se contenta d'un « merci » parfaitement sincère.

À chaque fois, la note qu'émettaient les armes durait plus longtemps et emplissait son bras d'une agréable sensation de chaleur. Du coup, il fit volontairement des détours pour que de nouveaux mriswiths puissent frapper son *yabree*.

À voir la lueur rose, dans le ciel, on était en début de soirée. Richard ayant quitté Aydindril en pleine nuit, il ne pouvait pas s'agir de la même journée. Le voyage aurait donc duré un jour ?

Ou deux. Ou un mois. Ou un an.

Le Sourcier n'avait aucun moyen de le déterminer. Sa seule certitude ? Vingt-quatre heures au moins étaient passées. À en juger par la lune, rigoureusement identique à celle qu'il avait admirée la veille entre deux séances de travail, l'hypothèse d'une seule journée de voyage semblait la bonne.

Richard s'arrêta pour laisser un nouveau mriswith percuter son *yabree* avec le sien. Derrière lui, les créatures entraient une à une dans la sliph et une longue file d'attente s'était formée devant le puits. Au rythme où les mriswiths sautaient dans le vif-argent, elle se résorberait très vite.

Richard s'arrêta pour mieux écouter le doux bourdonnement de son *yabree*. Il sourit de plaisir, charmé par ce qui ressemblait de plus en plus à un chant.

Un sentiment d'urgence dérangeant l'arracha à sa béatitude.

— Où dois-je aller ? demanda-t-il à un mriswith.

— Par là, répondit la créature en tendant son *yabree*. Elle te guidera, car elle connaît le chemin.

Le Sourcier suivit les indications de son frère de peau. Dans la

pénombre, près d'un mur en ruine, il distingua une silhouette immobile. Le chant de son *yabree* l'incita à la rejoindre au plus vite. Ce n'était pas un mriswith, mais une femme. Et il crut bien la reconnaître.

— Bonsoir, Richard…

— Merissa ? C'est vraiment toi ?

— Comment va mon élève préféré ? Il y a si longtemps qu'on ne s'est vus… J'espère que ton *yabree* chantera bientôt pour toi.

— Oh, je crois qu'il a commencé…

— La reine…

— Oui ! La reine a besoin de moi !

— Es-tu prêt à l'aider, Richard ? À tout faire pour la libérer ?

Quand il eut acquiescé, Merissa tourna les talons et le guida à travers les ruines. Au moment où ils franchissaient une arche délabrée, plusieurs mriswiths leur emboîtèrent le pas.

Filtrant par les brèches des murs couverts de lierre, la lumière de la lune éclaira leur chemin. Dès que les parois devinrent plus denses, Merissa invoqua une flamme de poing.

Sur ses talons, Richard descendit un escalier, puis longea des couloirs où nul ne semblait s'être aventuré depuis des milliers d'années.

Quand ils entrèrent dans une immense salle, la lumière de la flamme de poing ne suffit plus. Ingénieuse, Merissa l'envoya allumer les torches accrochées le long des murs. À leur lueur, le Sourcier vit que les balcons envahis de poussière et de toiles d'araignée dominaient un grand bassin carrelé. Jadis blancs – cela se voyait encore par endroits – les carreaux noirâtres convenaient bien à l'eau boueuse qui croupissait au fond du bassin. Le plafond, voûté au centre, portait une ouverture dont jaillissait une structure difficile à distinguer dans l'obscurité.

Deux mriswiths vinrent se camper près de Richard. Chacun le gratifia du rituel du *yabree*, dont les notes retentirent en harmonie avec le centre éternellement serein de son être.

— La reine réside ici, dit un des mriswiths. Nous pouvons venir la voir, et ceux qui naissent en ces lieux ont le droit de les quitter. Mais elle n'en a pas la possibilité.

— Pourquoi ? demanda Richard.

L'autre mriswith avança et tendit un bras. Dès qu'il entra en contact avec ce que le Sourcier supposa être un champ de force, un dôme lumineux se matérialisa. De la même taille que celui du plafond, il lui était en tout point identique, à part l'ouverture, au sommet.

Le mriswith replia le bras, dissipant le phénomène.

— Le temps de la vieille reine est révolu, dit-il, et elle agonise enfin. Nous nous sommes repus de sa chair. Alors, une nouvelle

souveraine, sa dernière-née, est venue au monde. Depuis, par l'intermédiaire des *yabree,* elle chante un hymne à la gloire de sa fertile jeunesse. L'heure est venue qu'elle parte d'ici pour fonder notre nouvelle colonie…

» La grande barrière a disparu et la sliph s'est réveillée. Frère, tu dois aider la reine à nous gagner de nouveaux territoires.

— J'y suis prêt, dit Richard. Frère, je sens son besoin de liberté m'emplir en même temps que le chant. Pourquoi ne l'avez-vous pas libérée ?

— Parce que ça nous est impossible. Toi seul pouvais détruire la barrière et réveiller la sliph. Avec la reine, il en va de même. Et cela doit être accompli avant que tu brandisses les deux *yabree* qui chanteront pour toi.

Se fiant à son instinct, Richard approcha de l'escalier qui prenait naissance sur un côté de la salle. Le champ de force, il le sentait, était plus résistant à la base du dôme. Par conséquent, il fallait attaquer le sommet.

Il entreprit de gravir les marches, *yabree* serré contre sa poitrine. En détenir deux, songea-t-il, serait merveilleux. Le chant réconfortant du premier engourdissait sa volonté, mais le désir de liberté de la reine lui donnait la force d'aller de l'avant.

Merissa le suivit dans l'escalier. Pas les mriswiths…

Richard avançait comme s'il avait parcouru des dizaines de fois ce chemin. L'escalier le conduisit à l'air libre, puis continua à monter en colimaçon près d'une rangée de colonnes en ruine.

Ils arrivèrent au sommet d'une petite tour d'observation circulaire. De grands piliers la flanquaient, reliés au sommet par les vestiges d'une passerelle ornée de gargouilles. Jadis, déduisit Richard, cet ouvrage devait faire le tour du dôme pour connecter une série de tours semblables à celle où ils se trouvaient.

De sa position, le jeune homme put se pencher et étudier d'en haut l'ouverture du dôme, surmonté de plusieurs cercles concentriques hérissés de colonnes pointues comme des pieux.

Vêtue d'une robe rouge, la seule couleur qu'il l'ait jamais vue porter, Merissa se plaça près de Richard et se pencha pour observer le dôme obscur.

Sous la surface noire du bassin, le jeune homme sentit que la reine l'implorait de la libérer.

Le *yabree* de Richard chanta et sa mélodie s'infiltra jusque dans la moelle de ses os.

Une main baissée, il laissa jaillir de lui le *besoin* qui l'habitait. Puis il baissa l'autre bras, orientant vers le dôme les trois lames vibrantes de pouvoir. Elles émirent un son aigu qui gagna en intensité jusqu'à

donner le sentiment que la nuit elle-même criait. Aussi douloureux que fût ce hurlement pour ses tympans, Richard ne l'autorisa pas à décroître, l'incitant au contraire à devenir encore plus fort. Les mains sur les oreilles, Merissa se détourna.

En bas, le dôme magique apparut, tremblant comme si un séisme le secouait. Des craquelures crépitantes lézardèrent sa surface de plus en plus brillante. Soudain, avec un vacarme de fin du monde, il explosa. Des myriades de fragments d'énergie, tels des éclats de verre, tombèrent en pluie sur le bassin aux eaux noires.

Le *yabree* se tut enfin.

En bas, une forme encore indéfinissable s'arracha de sa gangue de boue. Elle déploya ses ailes, éprouva leur force, les fit battre plus vite et s'éleva dans les airs.

La reine venait de prendre son envol !

Sans cesser de battre des ailes, elle escalada un des murs, ses serres grinçant contre la pierre, et se hissa jusqu'à l'ouverture du plafond. Puis elle entreprit une autre ascension, le long d'une des colonnes qui flanquaient la tour où Richard et Merissa ne bronchaient plus, fascinés par ce spectacle.

La reine s'arrêta au niveau de la plate-forme circulaire, accrochée au pilier comme une salamandre à une souche couverte de limon. À la lueur de la lune, Richard vit que la créature était aussi rouge que la robe de Merissa. Venait-il d'assister à la libération d'une lointaine cousine d'Écarlate, la femelle dragon devenue son amie ? Un examen plus approfondi lui apprit que ce n'était pas le cas.

Les membres de la reine, bien plus musclés que ceux d'un dragon, étaient couverts de petites écailles qui rappelaient davantage celles des mriswiths. Une crête chitineuse courait du bout de sa queue à la base de son crâne, entouré d'une couronne de piques. Sur sa tête, supportant un cercle d'épines plus souples – presque des antennes –, un bulbe de chair nue pulsait au rythme de sa respiration.

La reine regarda autour d'elle en battant doucement des ailes. À l'évidence, elle s'attendait à voir quelque chose.

— Que cherches-tu ? demanda Richard.

Les yeux baissés sur lui, la créature exhala une haleine qui l'enveloppa d'une curieuse senteur. Bizarrement, il la *capta* avec une étonnante acuité, et put transcrire en paroles les parfums épicés qui caressaient ses narines.

« Je veux aller là-bas… »

Sur ces « mots », la souveraine rouge tourna la tête vers un endroit obscur, bien au-delà des colonnes. Puis elle émit un grondement sourd qui sembla onduler dans les airs comme un serpent immatériel.

Ce son sortait du bulbe de chair qu'elle portait sur la tête. Agitées par l'air qu'elle expulsait, de minuscules vibrisses produisaient une

gamme de notes qui s'unissaient en un étrange harmonique.

Toujours enveloppé de l'étrange odeur, Richard regarda dans la direction que fixait la reine rouge.

L'air miroita. Une image se forma devant ses yeux et se précisa à mesure que la créature émettait des sons modulés.

Richard reconnut les contours d'Aydindril, flous comme s'il les voyait à travers un rideau de brouillard ocre. Il distingua des bâtiments familiers, le Palais des Inquisitrices et enfin, la masse imposante de la Forteresse du Sorcier, plus brillante que dans la réalité.

La reine se tourna vers lui et exhala une nouvelle phrase composée de fragrances subtilement différentes des précédentes.

« Comment faire pour y aller ? »

Richard sourit, émerveillé de communiquer par l'intermédiaire d'un bouquet d'odeurs. Son cœur s'enfla de joie, car il connaissait la réponse à cette question.

Il tendit un bras. Une vive lumière en jaillit et fila vers le puits de la sliph.

— Ma servante vous y conduira…

La reine se laissa glisser le long de la colonne, sauta quand elle fut à mi-hauteur, ralentit sa chute en battant des ailes et vola en rase-mottes jusqu'à la sliph. Richard comprit que ses compétences aériennes, des plus limitées, lui interdisaient d'aller seule jusqu'en Aydindril. Elle aurait besoin d'aide, et il venait de lui en fournir.

La sliph enlaça la voyageuse et l'entraîna dans les insondables profondeurs de son corps de vif-argent.

Extatique, Richard tendit l'oreille pour mieux entendre le chant du *yabree*, qui coulait en lui comme un sang nouveau.

— On se retrouve en bas, Richard, dit soudain Merissa.

Sans crier gare, elle le saisit par le col de sa chemise, et, avec la force que lui conférait son Han, le fit basculer de la tour.

D'instinct, Richard tendit les bras et réussit à refermer les mains sur la bordure de l'ouverture du dôme. Glissant aussitôt, il se retrouva suspendu par le bout des doigts au-dessus d'un gouffre d'une centaine de pieds. En bas, son *yabree* percuta le sol de pierre avec un bruit métallique qui le fit grincer des dents. Paniqué, le jeune homme se demanda s'il n'évoluait pas dans un cauchemar éveillé.

Sans le chant du couteau à trois lames, le brouillard qui flottait dans son esprit se dissipa. Alors, il comprit que l'arme l'avait privé de sa lucidité le temps qu'il fallait…

Penchée dans le vide, Merissa lui envoya une lance de feu rougeoyant qu'il évita de justesse en balançant les jambes sur le côté. La femme en rouge avait manqué sa cible, mais elle saurait rectifier le

tir.

Richard chercha frénétiquement un point d'appui qui lui permettrait de se mettre en sécurité. Sentant sous ses doigts les cannelures d'un pilier de soutènement, il s'y agrippa d'une main, se lâcha de l'autre, se laissa aller, enlaça littéralement sa « bouée de sauvetage » et, comme s'il s'était accroché à un tronc d'arbre, descendit jusqu'à être assez protégé par le dôme pour ne plus faire une cible immanquable.

Une nouvelle lance de feu le frôla puis alla percuter l'eau noire, soulevant une gerbe de limon à l'odeur écœurante.

Craignant que Merissa finisse par l'atteindre, et terrorisé par la hauteur, Richard continua à glisser le long du pilier. Du coin de l'œil, il vit son ennemie se précipiter vers l'escalier. Et le fichu pilier, en approchant du bord inférieur du dôme, tendait de plus en plus vers la verticale.

Les doigts en sang, le Sourcier parvint à ne pas lâcher prise.

En descendant, il repensa aux derniers événements et faillit mourir de honte. Comment avait-il pu être aussi stupide ? Bon sang, qu'avait-il dans le crâne ?

Quand il comprit, il ne se sentit pas plus fier de lui.

La cape de mriswith !

Lorsqu'il avait quitté le Palais des Inquisitrice, se souvint-il, Berdine, le journal de Kolo à la main, lui avait crié de s'en débarrasser. Et il avait lu un passage qui parlait des objets magiques ! Au fil de la guerre, les sorciers des deux camps avaient créé des artéfacts qui conféraient de nouveaux pouvoirs aux êtres humains. Une force et une résistance multipliées par cent, l'aptitude de focaliser la lumière pour lancer des rayons, une vue dix fois plus perçante, même la nuit…

La cape faisait partie de ces vecteurs de magie. Grâce à elle, les sorciers avaient acquis le pouvoir de se rendre invisibles. Mais selon Kolo, ces « armes » avaient des effets secondaires dévastateurs. Sans oublier que les mriswiths étaient peut-être nés de l'imagination perverse du camp ennemi…

Par les esprits du bien, quelle catastrophe avait-il provoquée ? Dès que possible, il se débarrasserait de sa cape. Berdine avait pourtant tenté de le prévenir…

La Troisième Leçon du Sorcier : la passion domine la raison.

Obsédé par l'idée de sauver Kahlan, il s'était cru en droit de ne plus réfléchir ni écouter ses amis. Comment vaincrait-il l'Ordre Impérial, à présent qu'il l'avait aidé par sa très grande bêtise ?

Arrivé au bout de son pilier, il estima la distance qui le séparait du sol – environ dix pieds – et n'hésita pas à sauter quand il vit Merissa débouler de l'escalier en lâchant une nouvelle lance de feu.

Richard tomba assez vite pour ne pas être foudroyé en plein vol, même si le projectile magique lui frôla le crâne.

Il devait fuir le plus loin possible de cette femme !

— J'ai eu le plaisir de rencontrer ta fiancée, Richard !

Le jeune homme cessa de courir et se jeta derrière une colonne.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

— Montre-toi, et nous en parlerons. Je veux que tu saches combien j'adorerais l'entendre crier !

— Où est-elle ? répéta Richard.

— À Tanimura, mon pauvre garçon ! Où voudrais-tu qu'elle soit ?

Fou de rage, Richard lâcha un éclair qui alla percuter le mur à l'endroit où se tenait Merissa la dernière fois qu'il l'avait vue.

— Pourquoi veux-tu lui faire du mal ? cria-t-il.

Dans un coin de son esprit, il se demanda comment il avait réussi à lancer l'éclair. Mais la réponse était évidente : parce qu'il le fallait !

— Richard, je me fiche de cette oie blanche ! À travers elle, c'est toi que j'entends tourmenter. Elle est un simple moyen de t'atteindre, et de faire couler ton sang.

— Pourquoi rêves-tu de me saigner à mort ?

Sa question aussitôt posée, le Sourcier se plia en deux et courut vers une nouvelle cachette.

— Parce que tu as saboté tous mes plans ! cria Merissa. À cause de toi, mon maître est prisonnier du royaume des morts et je n'obtiendrai jamais la récompense suprême : l'immortalité, Richard ! J'ai fait ce qu'il fallait, mais tu as tout gâché.

Un rayon noir désintégra une partie d'un mur, près de lui. Merissa contrôlait la Magie Soustractive. Dotée d'un incroyable pouvoir, elle n'avait pas besoin de le voir pour sentir où il était. Alors, pourquoi le manquait-elle régulièrement ?

— Mais ça n'est pas tout ! ajouta Merissa en tapotant du bout de l'index l'anneau d'or qui ornait désormais sa lèvre inférieure. À cause de toi, je dois servir ce porc de Jagang ! Tu n'imagines pas les horreurs qu'il m'a infligées. Et c'est ta faute, Richard Rahl ! Heureusement, je saurai te le faire payer. Sais-tu que j'ai juré de me baigner dans ton sang ?

— Qu'en pensera Jagang ? Si tu me tues, il ne sera pas content du tout.

Un rayon s'écrasa derrière Richard, le forçant à quitter sa cachette pour se mettre à l'abri d'une autre colonne.

— Tu te trompes, pauvre idiot ! Maintenant que tu as accompli ta mission, tu n'as plus aucune valeur pour celui qui marche dans les rêves. En récompense de mes… services… il m'a autorisée à disposer de toi. Et j'ai de grands projets te concernant, mon garçon…

Richard comprit qu'il ne parviendrait pas à échapper à Merissa par des moyens classiques. Même derrière un mur épais, elle n'aurait aucun mal à le localiser avec son Han.

Repensant au conseil de Berdine, il saisit les pans de sa cape pour s'en débarrasser. Mais il se pétrifia, frappé par une idée qui pouvait lui valoir le salut.

S'il s'enveloppait dans la magie du vêtement, le Han de Merissa ne serait plus d'aucune utilité. Et dès qu'elle ne pourrait plus le détecter, il lui échapperait.

Il y avait un seul problème : la magie de la cape *créait* les mriswiths !

Kahlan était prisonnière et Merissa avait juré de la faire souffrir pour se venger de lui. Bref, il n'avait pas le choix.

Le Sourcier s'enveloppa dans la cape et disparut.

Chapitre 48

C’est la dernière, je te le jure…

Verna sonda le regard d’une femme qu’elle connaissait depuis quelque cent cinquante ans. Malade de dégoût, elle rectifia : qu’elle *croyait* connaître !

Comme beaucoup d’autres, hélas.

— Pourquoi Jagang s’intéresse-t-il au Palais des Prophètes ?

— À part marcher dans les rêves, il n’a aucun pouvoir… Alors, il utilise d’autres personnes, surtout celles qui ont le don, pour accomplir sa volonté. Il compte sur nous pour lui indiquer les Fourches qui le conduiront à la victoire, et influencer les événements en conséquence.

» C’est un homme patient, Verna. Il lui a fallu près de vingt ans pour conquérir l’Ancien Monde. En attendant, il a perfectionné son pouvoir, sondé l’esprit des gens et accumulé les informations dont il avait besoin.

» Les prophéties ne sont pas le seul appât qui le pousse à convoiter le palais. Il veut y vivre, parce qu’il sait qu’un sort ralentit le vieillissement de ses résidents. Pour être sûr qu’il agit sur des humains ordinaires, il nous a détaché quelques-uns de ses propres soldats. Assuré qu’il n’y a pas d’effets secondaires néfastes, il s’installera chez nous et dirigera à distance sa conquête du monde.

» Grâce au sort, il régnera sur l’univers pendant des siècles, peut-être des millénaires. Un accomplissement qui n’a pas d’égal dans l’histoire. Il sera le premier tyran quasiment immortel !

— Que peux-tu me dire d’autre ?

— Rien. Je t’ai révélé tout ce que je sais. Me laisseras-tu partir, Verna ?

— D’abord, embrasse ton annulaire et implore le pardon du Créateur.

— Quoi ?

— Renie le Gardien. Sinon, tu mourras.

— Je ne peux pas ! Et je ne veux pas !

N’ayant pas de temps à perdre, Verna toucha son Han. Aussitôt, la Sœur de l’Obscurité s’écroula, raide morte.

Verna sortit dans le couloir désert et gagna la porte de la cellule où croupissait Simona. Ravie d’avoir de nouveau librement accès à son Han, elle désactiva le bouclier. Puis elle frappa doucement au battant, pour ne pas effrayer la recluse, et entra.

La pauvre sœur alla se réfugier dans un coin.

— Simona, c'est Verna. N'aie pas peur, mon amie.

— Il arrive ! Il arrive !

— Je sais, dit Verna en invoquant une flamme de poing assez petite pour ne pas éblouir la prisonnière. Tu n'es pas folle. Il arrive vraiment.

— Nous devons fuir ! Il faut partir avant qu'il soit là ! Il vient se moquer de moi dans mes rêves. J'ai si peur…

Simona s'agenouilla et embrassa son annulaire gauche.

Verna la prit dans ses bras.

— Écoute-moi, mon amie. Je sais comment t'arracher aux griffes de celui qui marche dans les rêves. Nous pouvons fuir, et être en sécurité.

Simona cessa de trembler.

— Tu me crois ?

— Oui. Mais tu dois aussi me faire confiance. Simona, je connais une magie qui te protégera de Jagang.

— Vraiment ? Comment feras-tu ?

— Tu te souviens de Richard ? Le jeune homme que j'ai ramené ?

Se serrant contre Verna, Simona eut un petit sourire.

— Qui pourrait l'oublier ? Un saint et un voyou qui cohabitent dans le même corps !

— Écoute-moi, mon amie. En plus du don, Richard détient une magie léguée par ses ancêtres, qui combattaient déjà ceux qui marchent dans les rêves. Ce sort protège toute personne qui lui jure fidélité. C'est même pour cela qu'il fut inventé…

— C'est impossible, Verna. La loyauté n'a pas un tel pouvoir.

— Leoma m'avait enfermée, comme toi, et mis un Rada'Han autour du cou. Pour que je renie Richard, elle m'a infligé l'épreuve de douleur pendant des jours. Celui qui marche dans les rêves voulait s'introduire dans mon esprit, mais ma loyauté l'en empêchait. Ça fonctionne, Simona ! J'ignore comment, mais j'en ai la preuve. Et tu peux en bénéficier aussi.

Simona écarta de son front une mèche de cheveux gris.

— Verna, je ne suis pas folle. Je veux qu'on me retire ce collier. Ensuite, j'espère fuir très loin de Jagang. Que dois-je faire ?

— Aideras-tu les autres Sœurs de la Lumière ? Leur permettras-tu de survivre ?

Simona embrassa de nouveau son annulaire.

— Je le jure sur mon serment au Créateur.

— Alors, prête allégeance à Richard, pour être liée à lui.

Simona se dégagea des bras de Verna, s'agenouilla et plaqua le front contre le sol.

— Je jure fidélité à Richard. Je lui livre ma vie et mon âme, sur

mon espoir d'être accueillie par le Créateur après ma mort.

Verna ordonna à sa compagne de se redresser. Les mains sur le collier, elle laissa son Han l'envahir et s'unir à lui. Alors que le sol vibrait, ébranlé par la puissance mise en œuvre, le Rada'Han s'ouvrit et glissa du cou de Simona.

Les deux sœurs s'étreignirent, partageant la joie d'être débarrassées de cet atroce instrument de domination.

— Simona, nous devons y aller. Il y a beaucoup à faire, et le temps presse. Tu devras m'assister, sais-tu ?

— Tout ce que tu voudras ! Merci, Dame Abbesse.

La porte de l'infirmerie étant défendue par une Toile complexe, les deux femmes durent unir leur Han. Même si elle ne manquait pas de pouvoir, Verna aurait eu du mal à neutraliser une protection tissée par trois sœurs. Avec l'aide de Simona, ce fut presque un jeu d'enfant.

Les deux gardes postés devant la porte sursautèrent en voyant les prisonnières crasseuses. Puis ils brandirent leurs lances pour les empêcher de passer.

Verna reconnut un des soldats.

— Walsh, tu sais qui je suis… Alors, baissez ces armes !

— Pas devant une Sœur de l'Obscurité ! Vous avez été condamnée pour ça !

— Et tu as conscience que c'est un mensonge.

— Comment le saurais-je ? grogna Walsh, la pointe de son arme dangereusement proche du visage de Verna.

— Si c'était vrai, ton compagnon et toi seriez déjà raides morts…

Walsh prit un court moment de réflexion.

— Continuez…

— Nous sommes en guerre, mon ami. L'empereur veut conquérir et dominer le monde. Pour ça, il a engagé de vraies Sœurs de l'Obscurité, comme Leoma et Ulicia, la nouvelle Dame Abbesse. Tu les connais, et tu *me* connais. Qui as-tu envie de croire ?

— Eh bien… Si je le savais…

— Alors, tirons les choses au clair. Tu te souviens de Richard ?

— Évidemment ! C'est un ami.

— Il est en guerre contre l'Ordre Impérial, Walsh. À toi de choisir ton camp. Décide à qui être loyal, ici et maintenant ! Alors, l'Ordre Impérial ou Richard ?

Walsh serra les mâchoires et plissa le front, en proie à un terrible conflit intérieur. Puis il posa l'embout de sa lance sur le sol.

— Richard…

— L'Ordre Impérial ! cria l'autre soldat en chargeant Verna.

Avec son Han, la sœur l'envoya voler en arrière avant que son arme la touche. Il percuta si violemment le mur que sa tête éclata comme une noix.

— Je crois que j'ai bien choisi…, soupira Walsh.

— Ça, tu peux le dire ! Nous devons réunir les vraies Sœurs de la Lumière et les jeunes sorciers loyaux, puis ficher le camp d'ici. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Allons-y, dit simplement Walsh avant d'ouvrir la marche.

Dehors, ils aperçurent une petite silhouette assise sur un banc. Dès qu'elle reconnut Verna, la vieille femme se leva d'un bond.

— Dame Abbesse ! cria-t-elle.

Verna étreignit si fort Millie qu'elle manqua l'étouffer.

— Dame Abbesse, pardonnez les horreurs que j'ai dites. Je n'en pensais pas un mot, vous savez ?

— Millie, je ne te serai jamais assez reconnaissante. Tu es une digne fille du Créateur. Je n'oublierai pas ce que tu as fait pour moi et pour les autres Sœurs de la Lumière. À présent, nous devons fuir. L'empereur s'emparera bientôt du palais. Pour être en sécurité, il faudra que tu nous accompagnes.

— Une vieille peau comme moi, en cavale avec à ses trousses des Sœurs de l'Obscurité et des monstres magiques ?

— Oui, Millie…

— À vrai dire, ça paraît plus amusant que de briquer des sols et de vider des pots de chambre !

— Écoutez-moi bien, toutes les deux…, commença Verna.

Elle se tut, car une grande silhouette sortit soudain des ombres et approcha lentement.

— Verna, on dirait que tu as trouvé le moyen de filer… Je l'aurais parié. (La sœur approcha encore. C'était Philippa, l'autre conseillère de la Dame Abbesse par intérim.) Que le Créateur en soit remercié ! (Elle embrassa son annulaire gauche.) Contente de vous revoir, Dame Abbesse.

— Philippa, nous devons partir d'ici cette nuit, avant l'arrivée de Jagang. Sinon, il nous capturera et se servira de nous.

— Que faut-il faire, Dame Abbesse ?

— Nous dépêcher sans jeter la prudence aux orties. Si on nous arrête, nous finirons toutes avec un collier autour du cou.

Épuisé d'avoir traversé au pas de course le bois de Hagen, Richard ralentit pour reprendre son souffle. Des sœurs allaient et venaient dans le parc du palais, mais elles ne le voyaient pas. Même enveloppé dans sa cape, il ne pourrait pas fouiller tout le complexe, une tâche qui lui prendrait des jours. Il devait découvrir où étaient détenus Kahlan, Zedd et Gratch et les ramener en Aydindril. Ensuite, son grand-père saurait que faire… Il lui passerait sans doute un savon, l'accusant de stupidité congénitale. Mais ce serait mérité.

Le jeune homme était toujours malade à l'idée du désastre qu'il avait provoqué. Et il ne pouvait même pas se rengorger de s'en être tiré vivant. Combien de vies avait-il mises en péril en agissant comme un imbécile ?

Kahlan aussi serait furieuse contre lui. Et il la comprendrait.

Une meute de mriswiths fondait sur Aydindril ! Qu'allait-il arriver à ses amis ? Les monstres voulaient peut-être simplement installer une « colonie », comme dans le bois de Hagen. Un endroit où vivre sans ennuyer quiconque…

Une petite voix intérieure se moqua de son optimisme imbécile ! Il devait retourner dans le Nouveau Monde, et le plus vite possible !

Arrête de penser au problème, se morigéna le Sourcier. *Réfléchis à la solution !*

D'abord, il s'agissait de libérer ses amis.

Qu'ils soient détenus dans le palais l'étonnait. Pourtant, il ne doutait pas de la parole de Merissa. Le croyant à sa merci, elle n'avait eu aucune raison de lui mentir. Mais pourquoi les Sœurs de l'Obscurité cachaient-elles leurs proies dans un endroit si dangereux pour elles ?

Richard s'immobilisa. Un petit groupe traversait la pelouse sous la pâle lumière de la lune. Incapable d'identifier ces promeneurs, il hésita à s'en approcher, puis décida de suivre son plan d'origine : aller voir Anna. La Dame Abbesse l'aiderait. À part sœur Verna et elle, il ignorait à qui se fier au palais.

Il attendit que les promeneurs se soient éloignés, puis reprit son chemin.

Lors de son départ du palais, quelques semaines plus tôt, le Sourcier savait que des Sœurs de l'Obscurité pouvaient encore s'y cacher. Elles avaient sans doute un rapport avec l'enlèvement de Kahlan. Hélas, il ignorait leur identité. Quant à Verna, le hic était de savoir où la trouver. Le problème ne se posant pas pour la Dame Abbesse, il devait commencer par là.

S'il le fallait, il démonterait le palais pierre après pierre pour trouver ses amis. Redoutant d'oublier une nouvelle fois la Troisième Leçon du Sorcier, il préférait commencer par écouter la voix de la raison.

Comme souvent, Kevin Andellmere montait la garde devant les quartiers de la Dame Abbesse. Richard connaissait ce soldat et le jugeait raisonnablement fiable. Cette estimation ne suffisant pas, il resta invisible et se glissa dans le petit complexe au nez et à la barbe du pauvre Kevin.

Au loin, il entendit des rires d'hommes résonner dans un couloir couvert. Mais ils n'arriveraient pas avant un bon moment.

Le Sourcier connaissait les anciennes administratrices d'Annalina. L'une avait été tuée, et l'autre, Ulicia, s'en était prise à la Dame

Abbesse. Après l'avoir attaquée, elle avait fui par la mer avec cinq de ses complices.

Dans la pièce attenante au fief d'Annalina, les bureaux des administratrices étaient inoccupés. Richard ouvrit sa cape et relâcha sa concentration. Anna devrait le reconnaître au premier coup d'œil…

Par la porte entrouverte du fief de la Dame Abbesse, Richard aperçut une silhouette assise au bureau, la tête inclinée. Anna faisait un petit somme.

— Dame Abbesse, dit-il doucement pour ne pas la réveiller en sursaut. (Elle s'étira et releva la tête.) Il faut que je vous parle. C'est moi, Richard…

Une flamme de poing apparut dans la paume de la femme.

Ulicia releva les yeux et sourit.

— Tu veux me parler ? Voilà qui est fascinant ! Eh bien, je t'écoute, mon garçon…

Richard recula et porta la main à la garde de son épée.

Hélas, il n'en portait pas !

Derrière lui, il entendit la porte se fermer.

Se retournant, il vit que Cecilia, Tovi, Armina et Merissa venaient d'entrer. Toutes portaient un anneau d'or à la lèvre inférieure…

Où était donc Nicci ?

Les sœurs avancèrent vers le Sourcier avec un sourire d'enfant affamé qui vient de repérer une confiserie.

Richard sentit le *besoin* s'embraser en lui.

— Avant d'agir à la légère, mon garçon, tu devrais écouter attentivement. Sinon, tu tomberas raide mort.

Le jeune homme regarda fixement Merissa.

— Comment as-tu fait pour arriver avant moi ?

— Je suis rentrée à cheval, mon cher…

Le Sourcier se retourna vers Ulicia.

— C'était un plan, n'est-ce pas ? Pour me piéger ?

— Exactement ! Et tu as joué ton rôle à merveille.

Du pouce, Richard désigna Merissa.

— Comment saviez-vous qu'elle ne me tuerait pas en me jetant du haut de cette tour ?

Le regard d'Ulicia se voila. Ainsi, cette partie des réjouissances n'avait pas été prévue.

— Qu'importe, puisque tu es là…, répondit la « Dame Abbesse ». À présent, je t'ordonne de te calmer, sinon, il y aura du vilain. Tu es né avec les deux facettes du don, c'est vrai, mais nous contrôlons également toutes les magies. Même si tu abats une ou deux d'entre nous, tu ne vaincras pas, et ta chère Kahlan mourra.

— Kahlan… (Richard foudroya du regard la Sœur de l'Obscurité.)

Je vous écoute.

— Eh bien, Richard, tu as un problème. Ta chance, c'est que nous en avons un aussi.

— De quel genre ?

— Du genre… Jagang.

Les autres sœurs se placèrent autour du bureau, aux côtés d'Ulicia. Elles ne souriaient plus. Depuis que le nom de l'empereur avait été prononcé, même Tovi et Cecilia, d'habitude si bienveillantes, semblaient assez furieuses pour pouvoir faire fondre de la pierre avec leurs yeux.

— L'ennui, Richard, continua Ulicia, c'est qu'il est presque l'heure de dormir…

— Pardon ?

— L'empereur ne vient pas se promener dans tes rêves. En revanche, il rôde souvent dans les nôtres. Et c'est devenu très gênant.

Au ton mesuré qu'elle employait, Richard comprit que cette femme ne voulait pas simplement le tuer.

— Celui qui marche dans les rêves te harcèle, Ulicia ? Moi, je dors comme un nourrisson…

En règle générale, quand un détenteur du don touchait son Han, Richard le sentait. Autour des cinq femmes, l'air grésillait. Il y avait assez de pouvoir, derrière leurs yeux, pour carboniser une montagne. Apparemment, cela ne suffisait pas. Jagang devait être un formidable adversaire…

— Jouons cartes sur table, Ulicia. Je veux Kahlan et vous attendez quelque chose de moi. De quoi s'agit-il ?

La Sœur de l'Obscurité tapota l'anneau accroché à sa lèvre.

— Tout doit être réglé avant que nous nous endormions. Je viens d'informer mes amies du plan que j'ai imaginé. Hélas, nous n'avons pas pu contacter Nicci. Si nous dormons sans avoir trouvé une solution, et que nous rêvons…

— Assez de bavardage ! coupa Richard. Je veux Kahlan. Qu'attendez-vous de moi ?

— Eh bien, nous voulons te jurer fidélité…

Richard écarquilla les yeux, certain d'avoir mal entendu.

— Vous êtes des Sœurs de l'Obscurité, acharnées à avoir ma peau. Et vous voudriez renier votre serment au Gardien ? Je doute que ce soit possible…

— Ai-je dit ça ? demanda Ulicia, l'air gêné. Nous voudrions te prêter serment dans *ce monde*, Richard. À mon avis, les deux allégeances ne sont pas incompatibles.

— Pardon ? Vous avez perdu la tête ?

— Et toi ? Veux-tu mourir ? Et avant, voir agoniser ta bien-aimée ?

— Non…, répondit le Sourcier, se forçant au calme – non sans

difficulté.

— Alors, tais-toi et écoute ! Nous détenons quelqu'un que tu aimes. Et tu peux nous donner quelque chose en échange. Bien entendu, il y a des conditions dans les deux cas. Par exemple, tu veux Kahlan, mais elle doit être saine et sauve. Je me trompe ?

— Pas du tout, lâcha Richard en retournant à la sœur son regard menaçant. Mais qu'est-ce qui vous fait croire que je conclurai un pacte avec vous ? Des femmes qui ont tenté d'assassiner la Dame Abbesse Annalina…

— Pas *tenté*, Richard, *réussi !*

— Vous avouez ça, et vous espérez que je…

— Ma patience atteint ses limites, jeune homme, et ta promise n'a pas beaucoup de temps devant elle… Si elle est encore ici quand Jagang arrivera, tu ne la reverras jamais vivante. Et n'espère pas la trouver seul dans les délais qui te sont impartis.

— D'accord… Je vous écoute.

— Tu as fermé le portail qui permettait au Gardien d'avoir accès au monde des vivants. Bref, tu as saboté notre plan. Du coup, tu as rétabli l'équilibre des forces entre notre maître et le Créateur. Jagang a profité de ce *statu quo* pour se lancer à la conquête de l'univers. Désormais, mes cinq collègues et moi sommes à sa merci. Il peut nous atteindre où que nous soyons, à travers nos rêves. Être entre ses mains n'a rien de plaisant, et il nous l'a amplement démontré. Pour nous affranchir de lui, il n'y a qu'un moyen.

— Vous lier à moi.

— Oui. Bien sûr, si nous obéissons à l'empereur, prêtes à tout pour le satisfaire, il nous gardera à ses côtés. Ce n'est pas très… agréable…, mais au moins nous vivrons. Et nous tenons à ne pas mourir. L'avantage, en nous liant à toi, c'est que Jagang n'aura plus aucune emprise sur nous. Alors, nous lui échapperons.

— Bref, vous avez l'intention de le tuer, crut comprendre Richard.

— Non. Ne jamais le revoir nous suffira. Qu'importe ce qu'il fait, si nous ne sommes plus entre ses griffes ! Richard, je ne te mentirai pas. Dès que nous serons libres, nous travaillerons de nouveau pour le Gardien. Si nous lui offrons ce monde, la récompense sera grande… Je ne suis pas sûre que nous puissions vaincre, mais tu dois courir le risque.

— Quel risque ? Si vous êtes liées à moi, vous devrez combattre dans mon camp, contre Jagang et contre le Gardien.

Ulicia eut un sourire rusé.

— Non, mon garçon. J'ai bien réfléchi à tout ça. Voilà ma proposition : nous te jurons fidélité, tu apprends où est Kahlan, et les choses s'arrêtent là. Tu ne nous demanderas rien de plus, et nous partirons sur-le-champ. Ensuite, nous ne nous reverrons plus.

— Si vous servez le Gardien, contre mes convictions, le lien se brisera. Donc, votre plan ne marchera pas.

— C'est ta façon de voir les choses, Richard. Pas la mienne. À mon avis, le lien protège toute personne qui s'unit à toi, sans pour autant la contraindre à adopter toutes tes positions. Tu me suis ?

— Pas vraiment…

— Prenons un exemple. Tu veux régner sur le monde, convaincu que ce sera bénéfique pour ceux qui y vivent. Tous les gens que tu as tenté de convaincre se sont-ils rangés sous ta bannière ?

Le jeune homme repensa aux citadins qui avaient fui Aydindril.

— Maintenant, je vous suis, mais…

— Notre conception de la loyauté ne correspond pas à tes critères moraux. En cette matière, nous avons nos propres critères. Pour des Sœurs de l'Obscurité, ne pas te nuire *directement* suffira à maintenir le lien. Parce qu'éviter de te combattre est déjà une façon de te servir.

Les mains posées sur le bureau, Richard se pencha vers Ulicia.

— Vous voulez libérer le Gardien. Et cela me nuira.

— Encore une affaire de point de vue, mon garçon. Nous voulons le pouvoir, comme toi, quelles que soient les justifications morales que tu t'inventes.

» Nous ne lutterons pas contre toi, c'est l'essentiel. Et si nous assurons la victoire du Gardien, Jagang aussi sera vaincu. Alors, qu'importe, à ce moment-là, que nous perdions ta protection ? Cette façon de voir ne correspond sans doute pas à ton éthique, mais elle convient à la nôtre. Donc, le lien agira.

» Enfin, il est possible – même si ce serait un miracle – que tu terrasses l'Ordre Impérial. Si tu élimines Jagang, nous n'aurons plus besoin du lien. Richard, nous sommes assez patientes pour attendre l'issue de ce conflit. En gage de bonne foi, laisse-moi te donner un conseil. Ne sois pas assez stupide pour retourner en Aydindril. Jagang va reconquérir la cité, et tu ne pourras pas l'en empêcher.

Richard se redressa, dévisagea la femme et tenta de réfléchir calmement.

— Ce marché me contraindra à vous laisser libres de partir et de servir le mal.

— Ce que tu tiens pour le mal ! En fait, tu nous donneras une chance d'*essayer* de le servir, sans aucune garantie de succès. En échange, tu auras Kahlan, une possibilité d'arrêter l'Ordre Impérial et tout loisir de nous mettre des bâtons dans les roues. Souviens-toi que tu as déjà déjoué nos plans, il n'y a pas si longtemps… Le marché est honnête, Richard. Kahlan pour toi, la liberté pour nous. Les enjeux se valent…

Le Sourcier réfléchit à ce pacte délirant. Fallait-il qu'il soit désespéré pour envisager de le conclure…

— Admettons que j'accepte. Après m'avoir juré fidélité, vous me direz où est Kahlan, puis vous partirez. Quelle assurance aurai-je que vous ne m'avez pas menti ?

Ulicia eut un sourire malicieux.

— Parfois, je me demande si tu es si malin que ça… La réponse est simple. Nous prêterons serment, puis tu poseras la question. Si nous mentons, le lien sera brisé, et adieu la protection ! Alors, Jagang nous aura de nouveau en son pouvoir.

— Et si je vous demande autre chose ? Vous serez obligées de m'obéir, sinon le résultat sera le même.

— C'est pour ça que j'ai parlé de conditions, tout à l'heure. Tu auras droit à une seule question. Si tu ne t'en tiens pas là, nous te tuerons, comme nous le ferons si tu refuses le pacte. Après tout, notre sort n'en deviendra pas pire que maintenant. Toi, tu seras mort, et Kahlan finira entre les sales pattes de Jagang. Il s'amusera beaucoup avec elle, tu peux me croire. Et ce porc a des goûts très pervers. (Elle se tourna vers Merissa.) Demande à notre jeune amie…

La Sœur de l'Obscurité se décomposa, sa soudaine pâleur accentuée par la couleur de sa robe.

Sans un mot, elle la déboutonna assez pour montrer au Sourcier la moitié de sa poitrine.

Là, ce fut Richard qui blêmit.

— Il me permet de guérir mes plaies au visage. Les autres doivent rester à vif, pour le… divertir. Et ces stigmates ne sont pas ce qu'il m'a infligé de pire. Loin de là… Tout ça à cause de toi, Richard Rahl !

Le Sourcier eut une vision de Kahlan, un anneau d'or à la lèvre et le corps zébré de marques.

Il sentit ses genoux se dérober mais parvint à se ressaisir.

— Ulicia, dit-il, vous n'êtes pas la vraie Dame Abbesse. Donnez-moi la bague. (Sans hésiter, la Sœur de l'Obscurité retira le bijou de son doigt et le lui tendit.) Vous me prêtez serment, je vous pose une question, et vous partez. C'est bien ça ?

— Exactement.

— Marché conclu !

Quand Richard eut fermé la porte derrière lui, Ulicia soupira d'aise. Le jeune homme était pressé, mais elle s'en fichait, puisqu'elle avait ce qu'elle voulait. La liberté ! La prochaine fois qu'elle s'endormirait, elle ne craindrait pas que Jagang vienne la persécuter dans le rêve qui n'en était pas un.

Leurs cinq vies contre une seule. Une bonne affaire !

De plus, elle n'avait pas dû tout dire à Richard, même s'il en savait désormais un peu plus qu'elle l'aurait voulu.

Oui, une très bonne affaire !

— Ulicia, dit Cecilia, avec dans la voix une assurance qu'elle ne lui avait plus entendue depuis longtemps, tu as réussi l'impossible ! Jagang est battu ! Nous sommes libres, et ça ne nous a rien coûté.

— Je n'en suis pas si sûre…, modéra Ulicia. Nous nous engageons sur un terrain inconnu, mes sœurs, au cœur d'un territoire hostile. Mais pour l'instant, plus rien ne nous entrave. Ne poussons pas trop loin notre chance. Il faut partir sur-le-champ.

Ulicia leva les yeux en entendant la porte s'ouvrir.

Le capitaine Blake entra dans le bureau, deux marins sur les talons. Quand le plus grand flanqua une main aux fesses à Armina, elle ne broncha pas.

— Eh bien, les filles, comme on se retrouve !

— Et combien ça tombe à pic…, lâcha Ulicia.

— Le *Dame Sefa* vient d'accoster, plein de pauvres marins solitaires qui auraient besoin d'un peu de compagnie. Mes gars ont trouvé ça si chouette, la dernière fois, qu'ils aimeraient recommencer.

— J'espère qu'ils seront plus gentils…, fit Ulicia, jouant les timorées.

— En fait, ils ont regretté de n'être pas allés plus loin, cette nuit-là. (Blake se pencha, saisit Ulicia par un sein, la força à se lever et sourit de l'entendre crier.) À présent, les putains, suivez-moi avant que je m'énerve ! Mes matelots vous attendent à bord, pour une petite fête…

Ulicia leva un bras et planta un couteau dans la main que le capitaine avait posée sur le bureau. Passant un index sur l'anneau passé à sa lèvre, elle le fit disparaître d'une « pichenette » de Magie Soustractive.

— Bonne idée, capitaine Blake ! Allons sur le *Dame Sefa*, histoire de prendre du bon temps !

Utilisant son Han pour invoquer un poing d'air, Ulicia poussa le marin vers la porte. Le couteau resta planté dans le bureau et lui déchira la main en deux.

Un bâillon d'air lui obstrua la bouche quand il voulut crier.

Chapitre 49

Quelque chose se passe dehors, souffla Adie. Ça doit être eux. (Elle riva ses yeux blancs sur Kahlan.) Tu es sûre de vouloir faire ça ? Je suis décidée, mais…

— Nous n'avons pas le choix ! (L'Inquisitrice jeta un coup d'œil aux flammes, dans la cheminée.) Il faut nous échapper, Adie ! Si nous échouons, et qu'on nous abat, Richard n'aura plus besoin de foncer tête baissée dans ce piège. En Aydindril, avec l'aide de Zedd, il protégera les peuples des Contrées du Milieu.

— Très bien, dit la dame des ossements, tentons le coup ! Je suis sûre de ne pas me tromper au sujet de Lunetta, mais j'ignore pourquoi elle fait ça.

Selon Adie, la sœur de Brogan était en permanence enveloppée dans son pouvoir, un exploit hors du commun. Pour obtenir ce résultat, il fallait détenir un talisman investi de magie. Dans le cas de Lunetta, ça ne pouvait être qu'une chose…

— Adie, même si vous ne savez pas pourquoi elle agit ainsi, ça doit être important. C'est votre propre conclusion, ne l'oubliez pas !

Kahlan posa un doigt sur ses lèvres quand elle entendit grincer le parquet, dans le couloir. Adie éteignit la lampe et alla se poster derrière la porte. Le feu illuminait toujours la pièce, mais ses flammes crépitantes faisaient virevolter les ombres, un détail qui ajouterait encore à la confusion.

Quand la porte s'ouvrit, Kahlan, campée en face d'Adie, prit une grande inspiration et mobilisa tout son courage. Elle espéra que ses visiteurs neutraliseraient le champ de force, sinon, il y aurait beaucoup de grabuge pour pas grand-chose.

Deux silhouettes entrèrent dans la chambre.

C'étaient bien eux…

— Que viens-tu faire ici, sale petit voyou ? cria la Mère Inquisitrice.

Lunetta derrière lui, Brogan se tourna vers Kahlan, qui lui cracha au visage. Rouge de fureur, il voulut l'empoigner, mais elle lui flanqua un coup de genou dans l'entrejambe. Quand Lunetta voulut voler à son secours, Adie lui abattit une bûche sur le crâne.

Brogan se jeta sur l'Inquisitrice, la ceintura et lui martela les côtes de coups de poing.

Alors que Lunetta s'écroulait, Adie avait saisi au vol une poignée

de haillons multicolores. L'étrange tenue se déchira et la dame des ossements, animée par l'énergie du désespoir, eut déshabillé la magicienne une fraction de seconde avant qu'elle reprenne connaissance.

Lunetta hurla quand Adie jeta les bandes de tissu dans le feu.

Du coin de l'œil, alors que Brogan et elle basculaient sur le sol, Kahlan les vit s'embraser. Stimulée par cette réussite, elle se dégagea de l'étreinte de son adversaire, se reçut souplement et se releva aussitôt. Quand Brogan l'imita, plus hésitant, elle lui flanqua un bon coup de pied à la tête.

Tandis que Lunetta gémissait de détresse, Kahlan se prépara à une nouvelle charge du seigneur général, toujours combatif malgré le sang qui coulait de son nez.

Mais il vit quelque chose, derrière l'Inquisitrice, qui le pétrifia de stupeur.

Kahlan jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Une femme avait plongé les mains dans le feu, tentant en vain de récupérer les bandes de tissu.

Et ce n'était pas Lunetta !

Bien qu'un peu plus vieille, l'inconnue en robe droite blanche avait un charme indéniable.

Kahlan n'en crut pas ses yeux. Que se passait-il ?

— Lunetta ! hurla Brogan, fou de rage, comment oses-tu lancer un sort de séduction en public ? Tu utilises ta magie pour leur faire croire que tu es jolie, et c'est une honte ! Arrête immédiatement ! Le mal est laid !

— Seigneur général, gémit Lunetta, mes mignons brûlent. Aide-moi, mon frère, je t'en prie !

— Infâme *streganicha* ! Arrête ça, te dis-je !

— Sans mes mignons, c'est impossible…

Brogan écarta Kahlan et bondit vers la cheminée. Saisissant Lunetta par les cheveux, il la frappa. La malheureuse bascula en arrière et entraîna Adie avec elle.

Quand sa sœur tenta de se relever, Tobias la renvoya au sol d'un coup de pied.

— J'en ai assez de ta désobéissance, engeance du démon !

Kahlan ramassa une bûche et la lança sur le seigneur général. Il l'esquiva et contre-attaqua, son poing s'enfonçant dans l'estomac de l'Inquisitrice.

Kahlan en eut le souffle coupé.

— Sale porc ! cria-t-elle quand elle eut récupéré. Arrête de frapper ta sœur. Elle est tellement jolie !

— Elle est folle ! Lunetta la cinglée !

— Ne l'écoute pas, Lunetta ! C'est lui, le dément ! Ne l'écoute pas !

Fou de rage, Brogan tendit les bras vers Kahlan. Avec un bruit assourdissant, un éclair jaillit, illumina la pièce et rata largement sa cible. Trop furieux, Tobias avait manqué de précision. Une chance, considérant la manière dont le mur explosa quand le projectile magique le toucha.

Kahlan en fut paralysée de stupeur. Chef d'un groupe de fanatiques déterminés à détruire la magie, Tobias Brogan, seigneur général du Sang de la Déchirure, avait… le don.

Un poing d'air frappa Kahlan à la poitrine et l'envoya valser contre une cloison. Elle glissa sur le sol, sonnée…

— Non, Tobias ! cria Lunetta. Tu ne dois pas te souiller ainsi !

Le seigneur général bondit sur sa sœur et tenta de l'étrangler tout en lui cognant la tête contre le sol.

— C'est toi qui as fait ça ! Tu as lancé un sort de séduction, puis invoqué un éclair et un poing d'air. Tu es la souillure de notre famille !

— Tobias, tu t'es servi de la magie ! C'est mal ! Maman m'a ordonné de t'en empêcher.

Brogan saisit sa sœur par le devant de sa robe.

— Que racontes-tu, maudite *streganicha ?* Que t'a dit maman ?

— Que tu seras l'Élu, mon frère, souffla la superbe femme. Celui qui atteindrait la grandeur ultime. Elle m'a ordonné de me rendre laide, pour que les gens ne remarquent que toi. Toi seul devais compter ! Mais il fallait que je t'empêche d'utiliser ton don.

— Menteuse ! Maman ne savait rien de ces choses ! Elle ne t'a jamais rien dit !

— Tu te trompes, Tobias… Elle avait une fragile étincelle de don. Un jour, les Sœurs de la Lumière sont venues te chercher. Nous t'aimions trop pour les laisser faire. Personne ne devait nous prendre notre petit Tobias…

— Je ne suis pas souillé !

— Hélas, si, mon cher frère. Les sœurs ont dit que tu avais le don, et qu'elles te conduiraient au Palais des Prophètes. Si elles étaient revenues sans toi, maman était sûre qu'on en enverrait d'autres. Alors, nous les avons tuées. Maman et moi ! C'est de là que vient la cicatrice, sur ta bouche – tu as été blessé pendant notre combat. Nous avons tué ces femmes pour toi ! Et maman m'a ordonné de t'empêcher d'utiliser ton don, afin que d'autres sœurs ne viennent pas te prendre.

— Des mensonges ! beugla Brogan. Tu as lancé cet éclair ! Et jeté un sort de séduction pour quelqu'un d'autre que moi !

— Non, gémit Lunetta. Ces femmes ont brûlé mes mignons… Maman était sûre que tu aurais un extraordinaire destin, mais il fallait

te protéger. Elle m'a appris à utiliser les mignons pour modifier mon apparence et t'interdire de recourir à ton don. Nous voulions toutes les deux que tu deviennes un grand homme ! Mes mignons ont brûlé, et tu as lancé cet éclair…

Brogan écarquilla les yeux, comme s'il contemplait quelque chose que lui seul pouvait voir.

— Ce n'est pas une souillure…, fit-il. C'est moi. Le mal est ailleurs. Ça, ce n'est que moi…

Il recouvra sa lucidité à l'instant où Kahlan tentait de se relever. Un autre éclair frôla le crâne de l'Inquisitrice, heureusement assez rapide pour s'être jetée à plat ventre.

— Tobias, arrête ! Tu ne dois pas utiliser ton don !

Étrangement calme, Brogan se tourna vers sa sœur.

— C'est un signe… L'heure a sonné. Et j'ai toujours su que ce moment arriverait. (Il leva devant son visage une main où crépitaient encore des étincelles bleues.) Ce n'est pas une souillure, Lunetta, mais un pouvoir divin. Le mal est laid. Ça, c'est magnifique.

» Le Créateur a perdu le droit de me donner des ordres. C'est un messager du fléau ! À présent, je détiens le pouvoir, et il est temps de m'en servir. (Il regarda Kahlan.) L'humanité doit comparaître devant moi, et entendre ma sentence. Car je suis le Créateur !

— Tobias, je t'en prie ! implora Lunetta.

Brogan baissa les yeux sur elle, des volutes d'énergie mortelle dansant autour de ses doigts.

— Désormais, je vivrai dans la gloire et dans la lumière ! Tes mensonges et tes obscénités ne blesseront plus jamais mes oreilles. Maman et toi êtes des messagères du fléau !

Il dégaina son épée, qui crépita d'énergie bleue, et la brandit devant ses yeux.

— Tu ne dois pas utiliser ton pouvoir, Tobias ! (Lunetta se concentra, le front plissé.) Il ne faut pas !

Autour des mains de Brogan, les étincelles moururent.

— Pourquoi n'userais-je pas de ce qui m'appartient ! (Ses doigts et la lame crépitèrent de nouveau d'énergie.) Je suis le Créateur ! Et je décrète que tu dois mourir !

Les yeux fous, il contempla les étincelles qui virevoltaient au bout de ses doigts.

— Tobias, murmura Lunetta, tu n'es pas le Créateur, mais le vrai messager du fléau. Je dois t'arrêter, comme tu m'as appris à le faire.

Une lance de lumière rose jaillit de la main de Lunetta pour aller transpercer le cœur de Tobias Brogan.

Sur un dernier petit cri, le seigneur général tomba raide mort.

Ignorant ce que Lunetta allait faire, Kahlan ne bougea pas plus qu'une biche réfugiée dans de hautes herbes pour échapper à un

chasseur.

Adie tendit la main et murmura à la magicienne des mots de réconfort dans leur langue maternelle.

Lunetta ne parut pas entendre. Rampant jusqu'au cadavre de son frère, elle le prit dans ses bras et le berça comme un enfant.

Kahlan en eut le cœur si serré qu'elle redouta de s'évanouir.

Alors, Galtero entra dans la pièce.

Sans voir Kahlan, derrière lui, il tira Lunetta par les cheveux et lui renversa la tête en arrière.

— *Streganicha*…, souffla-t-il comme s'il crachait du venin.

La sœur de Brogan ne fit pas mine de résister, comme si elle n'était déjà plus de ce monde.

Kahlan se leva et bondit vers l'épée du seigneur général. Hélas, elle ne fut pas assez rapide.

Galtero coupa la gorge de Lunetta.

Kahlan lui passa l'épée à travers le corps avant que sa victime ait touché le sol.

— Adie, vous êtes blessée ? demanda-t-elle en dégageant la lame.

— Le corps va bien, mon enfant. Pour le cœur, ne pose pas la question…

— Je comprends, mais ce n'est pas le moment de pleurer !

L'Inquisitrice prit Adie par la main. Après s'être assurées que Lunetta avait bien neutralisé le champ de force, les deux femmes sortirent dans le couloir.

Les cadavres de leurs gardes y gisaient. Des sœurs que Lunetta avait exécutées.

Kahlan entendit des bruits de bottes, dans l'escalier. Enjambant un des corps ensanglantés, elle tira la dame des ossements vers l'escalier de service.

Les deux femmes sortirent par la porte de derrière et regardèrent autour d'elles. Personne. Mais dans le lointain, des épées s'entrechoquaient…

Main dans la main, elles coururent comme des bêtes traquées.

Alors, l'Inquisitrice sentit des larmes ruisseler sur ses joues…

La tête baissée pour qu'on ne la reconnaisse pas, Anna avançait dans les couloirs obscurs des catacombes. Derrière elle, Zedd traînait les pieds, toujours aussi peu coopératif.

La femme assise derrière un bureau se leva et approcha, l'air méfiant.

— Qui est-ce ? demanda sœur Becky d'une voix dure. Les catacombes sont un endroit interdit. Tout le monde a été prévenu.

Anna sentit une poussée de Han percuter ses épaules pour la forcer à s'arrêter. Quand elle releva la tête, Becky n'en crut pas ses yeux.

Anna la frappa avec son dacra. Les yeux de sa victime brillèrent un instant, puis elle s'écroula.

— Vous l'avez tuée, espèce de vieille folle ! Une femme enceinte !

— Sorcier Zorander, c'est vous qui l'avez condamnée à mort. J'espère que vous aurez provoqué l'exécution d'une Sœur de l'Obscurité, pas d'une servante du Créateur.

Zedd prit la Dame Abbesse par le bras et la força à se tourner vers lui.

— Avez-vous perdu l'esprit ?

— J'ai ordonné aux Sœurs de la Lumière de quitter le palais. De fuir, si vous préférez. Combien de fois vous ai-je imploré de me laisser utiliser le livre ? Je devais savoir si mes consignes avaient été suivies. Puisque vous m'en avez empêchée, j'ai dû supposer que c'était le cas.

— Ce n'était pas une raison pour la tuer ! La neutraliser aurait suffi.

— Si on a exécuté mes ordres, c'était une Sœur de l'Obscurité. Contre ces femmes, je n'ai pas une chance, lors d'un combat loyal. Nous ne pouvons pas courir ce genre de risques.

— Et si elle n'était pas une servante du Gardien ?

— Comment jouer tant de vies sur une supposition ?

— Vous êtes cinglée !

— Vraiment ? Vous mettriez en danger des milliers d'innocents pour épargner un ennemi potentiel qui menace de vous abattre ? Êtes-vous devenu membre du Premier Ordre en faisant ce genre de choix ?

Zedd lâcha le bras de la Dame Abbesse.

— N'en parlons plus… Bon, vous m'avez amené ici. Que faisons-nous ?

— D'abord, assurons-nous qu'il n'y a plus personne.

Ils partirent chacun d'un côté. Anna longea les rangées d'étagères, histoire de garder un œil sur le vieux sorcier. S'il essayait de filer, le Rada'Han l'en empêcherait, et il le savait…

Elle aimait bien le grand-père de Richard. Mais elle avait mission d'alimenter sa haine. Car il devrait être furieux, et saisir volontairement l'occasion qu'elle lui laisserait.

Ils atteignirent le fond des catacombes sans apercevoir âme qui vive. Anna embrassa son annulaire et remercia le Créateur.

Refusant de céder à la culpabilité, après le meurtre de Becky, elle se répétait sans cesse que la sœur aurait refusé de garder les catacombes si elle n'avait pas été une servante du Gardien et une marionnette de l'empereur. Quant à l'enfant innocent qu'elle portait, mieux valait ne pas y penser…

— Et maintenant ? demanda Zedd, agressif, lorsqu'ils se retrouvèrent devant une des petites salles « interdites »

— Nathan fera sa part du travail. Je vous ai amené ici pour

accomplir l'autre moitié. Le palais est enveloppé par un sort lancé il y a trois mille ans. J'ai pu déterminer qu'il s'agissait d'une Toile en Spirale.

Sa curiosité en éveil, Zedd oublia pour un temps son indignation.

— Rien que ça ? Je n'ai jamais entendu parler d'un détenteur du don capable de tisser ce genre de Toile. Vous êtes sûre ?

— C'est impossible aujourd'hui, mais les anciens sorciers en étaient capables.

Pensif, Zedd se gratta le menton.

— Oui, ils auraient pu, je suppose… Dans quel but ?

— Le premier cercle agit sur le périmètre du palais. Le sortilège extérieur, là où nous avons laissé Nathan, est une sorte de coquille. Il génère l'environnement dans lequel la seconde partie de la Toile peut exister. Sur l'île, elle est reliée aux autres mondes. Une de ses caractéristiques est d'altérer le temps. C'est pour ça que nous vieillissons plus lentement que les autres.

— Oui, c'est une explication possible…

— Nathan et moi sommes nés il y a près de mille ans. Et voilà quasiment huit siècles que je dirige le palais.

Zedd tira nerveusement sur les pans de sa tunique.

— J'ai entendu parler du sort qui prolonge vos vies pour vous donner tout loisir de faire votre répugnant travail.

— Zedd, quand les anciens sorciers, jaloux de leurs secrets, ont commencé à refuser de former les jeunes garçons, les Sœurs de la Lumière ont pris le relais pour sauver des vies innocentes. Je sais que ce point de vue dérange certains beaux esprits, mais c'est la vérité.

» Sans sorcier pour les guider, nous étions la seule chance de ces jeunes hommes. Le Han féminin étant différent de celui des mâles, il nous faut beaucoup de temps pour former un sorcier. Les Rada'Han protègent ces garçons de leur don. Ils les empêchent de devenir fous, et leur laissent le temps d'assimiler notre enseignement.

» Le sort nous fournit les années dont nous avons besoin. Il y a trois mille ans, quelques sorciers gagnés à notre cause l'ont lancé pour nous aider. Et ils étaient assez puissants pour tisser une Toile en Spirale.

De plus en plus perplexe, Zedd en oublia de tempêter.

— Oui… Oui… Je vois ce que vous voulez dire. Ce système oriente la force vers l'intérieur. Comme si on enroulait une longueur de boyau pour créer une spirale dont le centre aura une résistance extraordinaire. Les anciens sorciers avaient des capacités dont je ne peux même pas rêver…

— En procédant ainsi, dit Anna, toujours aux aguets au cas où quelqu'un viendrait, on crée un cercle extérieur et un cercle intérieur.

Comme dans votre exemple, avec les boyaux, il y a deux « nœuds » à l'endroit où les cercles se chevauchent. Un sur le champ de force extérieur, et un sur l'intérieur.

— Mais celui de l'intérieur, fit Zedd, pensif, là où se déroulent les événements, serait très vulnérable aux brèches. Bien qu'indispensable, il deviendrait le point faible du dispositif. Savez-vous où il est situé ?

— Nous sommes dedans, sorcier Zorander.

Le vieil homme regarda autour de lui.

— Oui, je comprends le raisonnement qui a conduit à cette décision… Le placer au cœur de la roche, sous le complexe, lui assurait une sécurité maximale.

— Voilà pourquoi, craignant une catastrophe, nous interdisons formellement l'utilisation du feu de sorcier sur l'île de Kollet.

— Une précaution inutile, très chère, fit Zedd, un rien pédant. Le feu de sorcier n'endommagerait pas ce type de nœud… (Il regarda soudain Anna, l'air soupçonneux.) Que fichons-nous ici ?

— Je vous offre la possibilité de réaliser un de vos rêves : détruire la Toile.

Zedd dévisagea durement la Dame Abbesse, battit des paupières et fixa de nouveau son interlocutrice.

— Non, dit-il enfin. Ce ne serait pas juste…

— Sorcier Zorander, je doute que ce soit le moment de céder à des impératifs moraux…

Entêté, le vieil homme croisa ses bras squelettiques.

— Ce sort a été jeté par des sorciers plus puissants que je ne le serai jamais. C'est un chef-d'œuvre qui dépasse jusqu'à mon imagination, pourtant fertile. Ne comptez pas sur moi pour le détruire.

— J'ai brisé la trêve !

— Un crime qui condamne à mort toutes les Sœurs de la Lumière qui s'aventureront dans le Nouveau Monde. Ici, nous sommes dans l'Ancien. Le pacte ne mentionne nulle part que je devrais venir détruire le Palais des Prophètes. Dans cet accord, rien ne m'y autorise.

Annalina foudroya le vieux sorcier du regard.

— Vous aviez juré, si je ne vous libérais pas, de raser le Palais des Prophètes. Je vous en donne l'occasion, sorcier Zorander !

— J'ai cédé à la colère, comme ça arrive à n'importe qui. Mais c'est fini, à présent. (Il se rembrunit, serrant les poings.) Vos efforts pour me convaincre que vous êtes un être méprisable, vil, immoral et malfaisant ont échoué, très chère. Vous n'avez rien de maléfique.

— Je vous ai enlevé, puis enchaîné !

— Je ne détruirai pas votre foyer, et encore moins votre vie. Désactiver le sort modifierait la trame de l'existence des Sœurs de la Lumière, et les conduirait à une fin prématurée. Ces femmes et leurs

jeunes sorciers vivent dans une temporalité qui me semble étrange, mais c'est leur élément naturel.

» L'existence est une affaire de perception. Si une souris, dotée d'une espérance de vie de quelques années, pouvait altérer la durée de la mienne, histoire d'égaliser les chances, je l'accuserais à juste titre de m'assassiner. À ses yeux, pourtant, elle m'aurait gratifié d'un nombre normal d'années. C'est ce que voulait dire Nathan, l'autre soir, quand il a lancé : « Et là, tu nous tueras ! »

Anna en blêmit de confusion. Comment avait-elle pu oublier qu'on ne devait jamais se fier à un sorcier qui dort ?

— En détruisant le sort, continua Zedd, je ramènerai les sœurs dans le giron de l'humanité normale. Mais pour elles, cela reviendrait à les tuer au berceau. Ne comptez pas sur moi…

— S'il le faut, sorcier Zorander, je vous torturerai jusqu'à ce que vous m'obéissiez.

— Surtout, ne vous gênez pas ! Si vous saviez ce qu'il faut subir pour accéder au Premier Ordre, vous seriez moins confiante.

— Vous *devez* être furieux ! explosa Anna. J'ai osé vous affubler d'un Rada'Han ! Puis, je n'ai pas cessé de vous harceler, pour alimenter votre colère. La prophétie affirme que la fureur d'un sorcier est indispensable pour raser notre foyer.

— Vous avez voulu me faire danser au son de votre flûte, Dame Abbesse. Mais je ne marche jamais dans ces affaires-là, sauf quand je connais la partition.

— Alors, la voilà ! L'empereur Jagang veut s'emparer du palais. Cet homme marche dans les rêves et il contrôle l'esprit des Sœurs de l'Obscurité. Grâce aux prophéties, il saura quelles Fourches favoriser pour gagner la guerre. Le sort temporel lui conférera une quasi-immortalité qu'il passera à opprimer des innocents.

— Voilà qui me fait bouillir le sang ! lâcha Zedd. C'est une excellente raison de détruire cette Toile ! Fichtre et foutre, femme, pourquoi n'avez-vous pas commencé par là ?

— Nathan et moi avons travaillé pendant des siècles sur cette Fourche. La prophétie affirme qu'un sorcier livré à la fureur détruira le palais. Les conséquences d'un échec étant épouvantables, j'ai procédé de la manière qui semblait la plus sûre. À savoir, vous rendre fou furieux ! (Anna frotta ses yeux gonflés de fatigue.) Un plan désespéré dans une situation désespérante !

Contre toute attente, le vieux sorcier sourit.

— Un plan désespéré… J'aime beaucoup ça… Chez une femme, savoir reconnaître les moments où de telles mesures s'imposent est un gage de qualité. Et de courage.

— Alors, vous le ferez ? dit la Dame Abbesse en tirant sur la manche de Zedd. Il n'y a pas de temps à perdre, sorcier Zorander. Les

tambours se sont arrêtés. Jagang ne tardera plus…

— Je vais agir, oui… Mais nous devrions nous approcher de la sortie.

Quand ils furent à côté de l'arche des catacombes, Zedd fourra une main dans sa poche et en sortit une pierre qu'il jeta sur le sol.

— Que faites-vous ?

— Je suppose que vous avez demandé à Nathan de tisser une Toile de Lumière ?

— Oui. À part lui, quelques sœurs et moi, personne ici n'en est capable. Le Prophète est assez puissant pour briser le nœud extérieur, dès que l'intérieur aura commencé à céder. Mais aucun d'entre nous n'a le pouvoir de s'attaquer au cercle intérieur. Voilà pourquoi je vous ai amené ici. Seul un sorcier du Premier Ordre est à la hauteur de cette tâche.

— Je ferai de mon mieux, marmonna Zedd. Mais sachez-le, Anna, aussi vulnérable que soit ce sort, il a été lancé par des sorciers dont le pouvoir me dépasse.

Il fit tourner son index de plus en plus vite. La petite pierre, soudain agitée de « convulsions », devint rapidement un gros rocher plat.

Le sorcier sauta sur ce perchoir.

— Allez m'attendre dehors, Anna ! Et mettez Holly en sécurité pendant que je travaille. Si je ne parviens pas à contrôler le torrent de lumière, vous n'auriez pas le temps de sortir d'ici.

— Un plan désespéré, Zedd ?

Le vieil homme répondit d'un grognement. Puis il tourna le dos à la salle, et leva les bras. Des volutes de lumière colorée jaillirent du rocher, enveloppant le sorcier d'une aura tourbillonnante qui émettait un étrange bourdonnement.

Anna avait entendu parler de ces rochers très spéciaux. C'était cependant le premier qu'elle voyait, et elle n'aurait su dire comment ils fonctionnaient. Mais elle avait senti le pouvoir dont vibrait le corps de Zedd, quand il avait sauté sur son perchoir.

Anna sortit des catacombes, comme il le lui avait ordonné. Voulait-il vraiment la protéger, ou tenait-il à préserver ses secrets ? Les sorciers répugnaient à dévoiler leurs mystères. Et Zedd semblait encore plus dissimulateur que Nathan – un exploit que la Dame Abbesse aurait jugé impossible quelque temps plus tôt.

Quand Anna s'accroupit devant l'alcôve où ils avaient laissé Holly, la petite lui jeta les bras autour du cou.

— Tu as vu quelqu'un ?

— Non, Anna…

— Parfait ! En attendant que le sorcier Zorander ait fini, cachons-nous toutes les deux là-dedans.

— Zedd crie beaucoup, il dit souvent des gros mots, et il agite les bras comme s'il voulait déchaîner une tempête sur nous. Pourtant, je crois qu'il est gentil…

— On voit que ces maudites piqûres de puces ne te démangent pas, répondit Anna. Mais je crois que tu as raison…

— Ma grand-mère se mettait parfois en colère, quand des gens menaçaient de nous nuire. C'était une vraie colère, crois-moi ! Lui, on voit bien qu'il fait semblant !

— Tu as été plus observatrice que moi, mon enfant. Un jour, tu seras une formidable Sœur de la Lumière.

Anna serra Holly contre elle et se tut.

Elle espéra que le sorcier n'en aurait pas pour une éternité. Si on les surprenait ici, il n'y aurait pas moyen de fuir, et un combat contre les Sœurs de l'Obscurité, aussi puissant que fût Zedd, risquait de ne pas tourner à leur avantage.

Le temps passa avec une lenteur horripilante. À sa respiration régulière, la Dame Abbesse comprit que l'enfant s'était endormie. La pauvre petite n'avait guère pu se reposer, ces derniers temps. À vrai dire, ils étaient tous épuisés.

Anna sursauta quand quelqu'un la tira par l'épaule.

— Filons d'ici, souffla Zedd.

Avec Holly dans les bras, la Dame Abbesse sortit de sa cachette.

— Vous avez réussi ?

À l'air grognon du vieil homme, c'était peu probable.

— Je n'ai pas trouvé d'angle d'attaque. C'est pire que d'essayer d'allumer un feu sous l'eau !

— Zedd, nous devons réussir !

— Je sais… Mais ceux qui ont tissé cette Toile contrôlaient la Magie Soustractive. Pas moi. J'ai tout essayé, Anna ! Ce sort me résiste, et il en serait ainsi si je m'acharnais pendant mille ans. Désolé…

— J'ai déjà lancé un sort de lumière au palais. C'est tout à fait possible.

— Ai-je dit que je ne l'ai pas tissé ? L'ennui, c'est que je n'ai pas pu l'embraser. Près du nœud, il n'y a pas moyen…

— L'embraser ? Avez-vous perdu la tête ?

— Qui a parlé d'un plan désespéré ? J'avais des doutes sur l'efficacité de cette méthode, donc, je devais vérifier. Et j'ai bien fait ! Sinon, nous serions partis en pensant que ça marcherait. Mais c'est fichu, Anna ! La Toile s'embrasera au contact de la vie, comme prévu, mais elle ne consumera pas le sort, faute de puissance.

— Au moins, elle tuera ceux qui entreront les premiers dans les catacombes. Si Jagang est du nombre, ce sera déjà ça. Sauf si nos

ennemis découvrent le sort et le vident de son énergie avant d'entrer… Dans ce cas, les prophéties seront à leur disposition.

— Ce ne sera pas si facile, Anna. J'ai semé quelques chausse-trappes de mon cru à des endroits judicieux. Ce lieu est un piège mortel.

— Nous ne pouvons rien faire d'autre ?

— Ma Toile est assez puissante pour souffler le palais, mais je ne peux pas l'activer. Si les Sœurs de l'Obscurité contrôlent vraiment la Magie Soustractive, nous pourrions leur demander de le faire pour nous.

— Inutile de rêver, Zedd… Espérons que vos pièges tueront nos ennemis. Ça suffira peut-être, même si j'aurais préféré raser le palais. (Anna prit Holly par la main.) Sortons d'ici ! Nathan doit nous attendre, et je n'aimerais pas être là quand Jagang arrivera. Ni tomber sur une meute de Sœurs de l'Obscurité.

Chapitre 50

Quand elle vit une lame briller à la lumière de la lune, Verna se cacha derrière un banc. Apparemment, on se battait partout dans le parc du Palais des Prophètes. Officiellement, les soldats en cape pourpre étaient venus à Tanimura pour se rallier à l'Ordre Impérial. Ayant dû changer d'avis, ils étripaient tous ceux qui croisaient leur chemin.

Deux hommes jaillirent de l'obscurité. Sortant de l'endroit où Verna avait vu luire de l'acier, quelqu'un leur bondit dessus et les tailla proprement en pièces.

— Deux membres du Sang de la Déchirure, souffla une voix familière. Venez, Adie…

Une autre silhouette émergea des ombres.

La première femme s'était servie d'une épée. Verna, elle, pouvait combattre avec son Han. Jugeant le risque acceptable, elle sortit de derrière son banc.

— Qui va là ? Montrez-vous ! lança la voix familière.

Espérant qu'elle ne commettait pas une erreur fatale, Verna avança, son dacra fermement serré.

— C'est Verna !

— Sœur Verna ? C'est vraiment vous ?

— Oui ! Qui êtes-vous ?

— Kahlan Amnell…

— Kahlan ! C'est incroyable ! (Verna courut rejoindre les deux silhouettes.) Créateur bien-aimé, c'est pourtant vrai ! (Elle enlaça la jeune femme.) J'ai eu si peur que vous soyez morte…

— Verna, quelle joie de voir enfin un visage amical !

— Qui est avec vous, Kahlan ?

— Cela fait longtemps, sœur Verna, dit Adie en avançant, mais je me souviens encore de vous.

Verna essaya de mettre un nom sur le visage de la vieille femme.

— Désolée, mais je ne vous reconnais pas…

— Je suis Adie… J'ai vécu au palais un moment, quand j'étais jeune, il y a cinquante ans.

— Adie ! Bien sûr, je me rappelle !

La sœur préféra taire qu'elle gardait le souvenir d'une superbe jeune femme. Depuis longtemps, elle avait appris à ravaler ce genre de remarque, car les gens normaux ne vivaient pas dans le même cadre temporel qu'elle.

— Le nom vous est familier, plus le visage… Beaucoup de temps a passé… (Adie prit Verna dans ses bras.) Je ne vous ai jamais oubliée, car vous avez été si bonne avec moi…

Kahlan jugea opportun d'interrompre ces effusions.

— Verna, que se passe-t-il au palais ? Nous y avons été amenées par le Sang de la Déchirure, et notre évasion remonte à quelques minutes. Nous voudrions sortir, mais des gens se battent un peu partout.

— C'est une longue histoire, et je n'ai pas le temps de la raconter. À vrai dire, je ne suis pas sûre de tout savoir… Mais tu as raison, nous ne devons pas traîner ici. Les Sœurs de l'Obscurité tiennent le palais, et l'empereur Jagang peut arriver d'un instant à l'autre. Je suis chargée de faire partir toutes les Sœurs de la Lumière. Vous venez avec nous, toutes les deux ?

— D'accord, mais je dois aller chercher Ahern. Il a été d'une grande loyauté, donc pas question de l'abandonner. Comme je le connais, il voudra récupérer son coche et ses chevaux avant de filer.

— En ce moment, mes alliées rassemblent tous les résidents du palais qui n'ont pas trahi. Nous devons nous retrouver là-bas, de l'autre côté de ce mur. Le garde en faction devant le portail est fidèle à Richard. Les hommes qui surveillent les autres issues le sont aussi. Celui-là se nomme Kevin, et on peut lui faire confiance. Quand tu reviendras, dis-lui que tu es une amie de Richard. C'est un code. Il te laissera entrer…

— Cet homme est *loyal* à Richard ?

— Oui. À présent, dépêche-toi ! Je dois retourner au palais pour libérer un ami. Mais ton Ahern ne pourra pas passer par ce chemin avec son coche. Le parc est devenu un champ de bataille. Il se ferait étriper.

» Les écuries sont à l'extrémité nord du complexe. C'est par là que nous partirons, et des Sœurs de la Lumière gardent déjà le petit pont secondaire. Que ton ami se dirige vers le nord et s'arrête à la première ferme qu'il verra sur sa droite. Un mur de pierre entoure le jardin, il ne pourra pas se tromper. C'est notre second point de ralliement. Un endroit sûr, en tout cas pour le moment.

— Je ferai le plus vite possible, promit Kahlan.

— Si tu n'es pas là à temps, nous ne pourrons pas t'attendre, dit Verna. Dès que j'aurai récupéré mon ami, nous ficherons le camp d'ici.

— Je comprends très bien… Et je n'ai aucune raison de m'attarder. En fait, je suis un appât, pour attirer Richard.

— Richard ?

— Là encore, c'est une très longue histoire… Pour faire court, je dois disparaître au plus vite afin qu'il ne se jette pas dans un piège.

La nuit s'illumina soudain, comme si la foudre se déchaînait en

silence. Se tournant vers le sud-est, les trois femmes virent d'énormes boules de feu monter dans le ciel nocturne. Une épaisse fumée noire obscurcissait l'horizon, comme si le port était en flammes. Soulevés par d'incroyables colonnes d'eau, de grands navires volaient dans les airs tels de vulgaires jouets.

Le sol trembla. Au même instant, l'écho de lointaines explosions atteignit les oreilles des trois fugitives.

— Par les esprits du bien, souffla Kahlan, que se passe-t-il ? (Elle regarda autour d'elle.) Il faut faire vite ! Adie, reste avec les Sœurs de la Lumière. J'espère revenir très vite.

— Je peux t'enlever ton Rada'Han ! lança Verna.

Trop tard. La Mère Inquisitrice s'était déjà enfoncée dans la nuit.

— Viens, dit la sœur en prenant Adie par le bras. Je te laisserai avec mes amies qui attendent derrière le mur. L'une d'elles t'enlèvera ce collier pendant que j'accomplirai ma mission.

Dès qu'elle eut remis la dame des ossements entre de bonnes mains, Verna courut vers les quartiers du Prophète, s'y glissa en silence et remonta une enfilade de couloirs en se préparant au pire. Car Warren, il ne fallait pas se le cacher, risquait de ne plus être de ce monde. Après l'avoir torturé, qui pouvait jurer que les Sœurs de l'Obscurité n'avaient pas décidé de l'éliminer ?

Supporterait-elle de découvrir son cadavre ?

Non, ça ne risquait pas d'arriver ! Jagang avait besoin d'un Prophète pour interpréter les prédictions. Et dire qu'Anna lui avait ordonné, quelques jours plus tôt, de faire quitter le palais à son ami !

Avait-elle voulu l'éloigner de peur que les servantes du Gardien le tuent parce qu'il en savait trop long ? Essayant de chasser cette idée angoissante de son esprit, Verna sonda le couloir, à l'affût d'une Sœur de l'Obscurité qui s'y serait réfugiée pour fuir la bataille.

Arrivée devant la porte des appartements du Prophète, Verna prit une grande inspiration puis traversa les boucliers qui avaient emprisonné Nathan pendant près d'un millénaire.

Quand elle entra dans la chambre, aucune lumière n'y brillait, n'était le pâle rayon de lune que laissaient entrer les portes intérieures, entrouvertes sur le petit jardin. Une petite bougie brûlait sur la table, sa minuscule flamme aussi perdue qu'une étincelle dans un océan de ténèbres.

Le cœur de Verna bondit dans sa poitrine lorsqu'elle vit une silhouette se lever d'une chaise.

— Warren ?

— Verna ! (Le futur Prophète courut vers son amie.) Le Créateur soit loué, tu as pu t'enfuir !

Verna résista à l'envie de se jeter dans les bras du « jeune »

homme. Comme toujours, ses espoirs et ses désirs venaient de réveiller ses vieilles angoisses. Pour se donner une contenance, elle brandit un index accusateur sur son ami.

— Encore une folie signée Warren ! lança-t-elle. Au lieu de me faire parvenir ce dacra, tu aurais dû t'en servir pour te libérer. Ton plan était stupide ! S'il avait mal tourné, tu te serais privé pour rien de ta seule arme. Et je n'aurais pas été plus avancée. Quelle idée t'est passée par la tête ?

— Moi aussi, je suis content de te voir, Verna…

Fidèle à sa nature, la sœur dissimula son émotion derrière une réplique cinglante.

— Réponds à ma question !

— *Primo*, n'ayant jamais utilisé un dacra, j'avais peur de mal m'y prendre et de saboter notre dernière chance. *Secundo*, avec un Rada'Han autour du cou, pas question de franchir les boucliers. Bien sûr, j'aurais pu tenter de forcer Leoma à me l'enlever. Mais si elle avait préféré mourir plutôt qu'obtempérer, nous en aurions été pour nos frais.

Warren marqua une pause et fit un pas vers son amie.

— *Tertio*, si un seul de nous deux devait s'en sortir, je voulais que ce soit toi !

Verna dévisagea un long moment l'homme qu'elle avait cru intelligent d'éconduire, jadis. Une boule dans la gorge, elle ne put plus se retenir de lui jeter les bras autour du cou.

— Warren, je t'aime ! D'amour, je veux dire…

Le futur Prophète posa un petit baiser sur les lèvres de sa bien-aimée.

— Si tu savais combien de temps j'ai rêvé de t'entendre dire ces mots ! Verna, je t'aime aussi !

— Et mes rides ?

— Quand tu en auras, je parie que je les adorerai aussi !

Pour cette dernière phrase, et tout le reste, Verna jeta aux orties ses angoisses et embrassa passionnément le successeur de Nathan.

Quelques hommes en cape pourpre jaillirent de l'angle d'un bâtiment, décidés à le tuer. Richard bondit et frappa un des soldats au genou. Simultanément, il enfonça son couteau dans les tripes d'un autre imbécile. Une seconde plus tard, il avait tranché la gorge d'un troisième type, et, d'un coup de coude, fracassé le nez d'un quatrième.

Livré à la fureur de la magie qui coulait en lui, le jeune homme était livide comme la mort.

Même sans son épée, la magie restait sienne. Le véritable Sourcier de Vérité n'avait pas besoin d'un objet pour rester lié à son pouvoir. Avide de vengeance, la colère de l'arme continuait à l'animer par-delà

la distance. Dans les prophéties, n'était-il pas nommé *fuer grissa ost drauka* ? En haut d'haran, cela voulait dire « le messager de la mort ». Et face à ces hommes, il se comportait bien comme le fidèle émissaire de la Faucheuse. Désormais, le sens de ces quelques mots ne faisait plus de doute pour lui.

Il virevolta parmi les membres du Sang de la Déchirure comme s'ils étaient des statues renversées par une tempête.

Bientôt, il n'y en eut plus un seul debout.

Richard contempla les cadavres, furieux d'avoir simplement taillé en pièces les sbires des cinq Sœurs de l'Obscurité. Mais leur tour viendrait bientôt…

Suivant leurs indications, il avait couru jusqu'à l'endroit où Kahlan était détenue. Pour découvrir une pièce ravagée par la magie où dansait encore une fumée noire. À part les cadavres de Brogan, de Galtero et d'une femme qu'il ne connaissait pas, il n'avait vu personne.

Kahlan s'était peut-être enfuie. Mais ça n'était pas sûr. Ulicia et ses complices avaient pu l'enlever, avec l'intention de la torturer – ou de la livrer à Jagang.

Il devait trouver Kahlan. Et mettre la main sur les Sœurs de l'Obscurité, pour les forcer à parler.

Dans le parc, une bataille confuse faisait rage. Apparemment, elle opposait les membres du Sang de la Déchirure aux autres forces présentes sur les lieux. En chemin, il avait vu des dépouilles de gardes, de membres du personnel et de sœurs…

Les soldats en cape pourpre avaient également payé un lourd tribut, car les Sœurs de l'Obscurité les massacraient à tour de bras. Il avait vu une centaine d'hommes, en pleine charge, être fauchés par les éclairs noirs d'une seule servante du Gardien. Inversement, l'une d'elles, submergée par le nombre, avait été réduite en charpie comme un renard piégé par une meute de chiens.

La sœur victorieuse ayant filé avant qu'il ait pu la rejoindre, il en cherchait une autre. Une de ces maudites garces finirait par lui dire où était Kahlan. Même s'il devait les tuer toutes de ses mains, la dernière lui révélerait ce qu'il voulait savoir.

Deux hommes du Sang de la Déchirure l'aperçurent et coururent vers lui. Richard attendit sans broncher, esquiva leurs coups maladroits et les étripa pratiquement sans y penser. Se fichant de ces bouffons, il daignait les combattre uniquement quand ils l'attaquaient. Bref, s'ils venaient s'embrocher sur sa lame, c'était leur choix, pas le sien. Car il traquait les Sœurs de l'Obscurité, et rien d'autre ne l'intéressait.

Alors qu'il longeait un mur, le Sourcier se cacha soudain derrière un pilier. Une silhouette courait à sa rencontre, sur le chemin pavé. À voir les cheveux qui flottaient dans son dos, et ses courbes

caractéristiques, il s'agissait d'une femme.

Enfin, il tenait une proie !

Quand il se campa devant la Sœur de l'Obscurité pour lui barrer le chemin, une lame à la lueur argentée s'abattit sur lui. Esquivant le coup, il recula, informé que toutes les sœurs étaient armées d'un dacra. Bien plus dangereuse qu'un couteau, cette arme devenait dévastatrice entre des mains entraînées à les manier depuis l'enfance.

Un danger qu'il ne pouvait pas se permettre de négliger.

D'un coup de pied sauté, il arracha son dacra à la servante du Gardien. Dans son élan, il lui aurait volontiers brisé la mâchoire, pour qu'elle ne puisse pas appeler à l'aide, mais il fallait qu'elle soit en état de parler. Et s'il se montrait assez rapide, elle ne donnerait pas l'alarme.

Il lui saisit un poignet au vol, lui retourna le bras dans le dos, bloqua le coup de poing qu'elle lui tira avec l'autre, et lui fit subir le même sort. Lui serrant les deux poignets d'une seule main, il lui plaqua son couteau sur la gorge, se laissa tomber en arrière, et, dès qu'ils furent au sol, enroula ses jambes autour des siennes pour l'empêcher de ruer comme une jument énervée.

En un clin d'œil, sa proie avait été réduite à l'impuissance.

— Je suis de très mauvaise humeur, souffla le Sourcier en appuyant un peu plus sur la lame de son couteau. Si tu ne me dis pas où est la Mère Inquisitrice, je te saignerai à blanc.

— La Mère Inquisitrice n'est pas loin… Mais tu vas finir par lui couper la gorge, Richard !

Une petite éternité durant, le Sourcier, l'esprit brouillé par sa fureur, tenta de comprendre le sens de paroles qui lui semblaient plus énigmatiques qu'une prophétie.

— Alors, tu m'embrasses ou tu m'égorges ?

C'était la voix de Kahlan !

Lui lâchant les poignets, il la retourna, son visage à quelques pouces du sien.

— Esprits du bien vénérés, mille mercis…, murmura-t-il.

Avant d'embrasser la jeune femme.

À son contact, la colère s'apaisa comme l'eau d'un lac après une tempête. Avec une extase presque douloureuse, il serra Kahlan contre lui. Puis il lui caressa le visage, doutant encore qu'elle soit réelle. Elle fit de même en silence, car les mots n'avaient aucun poids en un moment pareil.

Un instant, le monde s'arrêta. Puis il reprit son absurde course avec un indestructible entêtement.

— Kahlan, je sais que tu es furieuse contre moi…

— Si je n'avais pas cassé mon épée, tu ne t'en serais pas sorti si facilement, jeune homme ! Mais je ne suis pas furieuse…

— Je ne parlais pas de notre petit duel… Kahlan, je peux tout t'expliquer…

— Inutile, Richard ! Je ne t'en veux pas, parce que je te fais confiance. Tu me devras effectivement quelques explications, mais ça n'ira pas plus loin. Cela dit, éloigne-toi de moi de plus de dix pas, jusqu'à la fin de notre vie, et tu verras à quoi ressemble une Mère Inquisitrice folle furieuse !

— Je doute de te donner une raison de t'énerver, dans ce cas… (Le sourire de Richard s'effaça et il laissa retomber sa tête sur le sol.) Je crains d'avoir parlé trop vite… Quand tu sauras ce que j'ai fait, tu voudras m'étrangler à mains nues. Kahlan, je…

La jeune femme lui coupa la parole en l'embrassant. Un long moment, il s'abandonna à sa tendresse, caressant ses magnifiques cheveux jusqu'à s'enivrer de leur parfum.

La réalité revenant à la charge, il prit l'Inquisitrice par les épaules et l'écarta un peu de lui.

— Kahlan, nous devons partir d'ici. Sinon, tout ça finira mal.

L'Inquisitrice roula sur le côté et s'assit.

— Je sais… L'Ordre Impérial approche, et il n'y a plus de temps à perdre.

— Où sont Zedd et Gratch ? Ils doivent nous accompagner.

— Zedd et Gratch ? Ils n'étaient pas avec toi ?

— Bien sûr que non ! Je croyais qu'ils te protégeaient ! J'ai envoyé Gratch avec une lettre. Par les esprits du bien, ne me dis pas que tu ne l'as jamais reçue ? Dans ce cas, il est normal que tu ne sois pas en rage contre moi. Je disais que…

— J'ai lu ton message. Zedd a lancé un sort pour être plus léger, et Gratch l'a conduit en Aydindril par la voie des airs. Il y a des semaines de ça…

L'estomac retourné, Richard se souvint des mriswiths taillés en pièces, sur les remparts de la Forteresse du Sorcier.

— Je ne les ai pas vus…

— Tu es sans doute parti avant qu'ils arrivent. Venir ici a dû te prendre du temps.

— Kahlan, j'ai quitté Aydindril hier.

— Quoi ? C'est…

— La sliph m'a amené en moins d'un jour. Enfin, je crois. Peut-être deux… Mais la lune était pareille, alors…

Conscient qu'il racontait n'importe quoi, le Sourcier se tut.

En regardant le visage de Kahlan brouillé par les larmes qui perlaient à ses yeux, il s'entendit parler comme si sa voix sortait de la gorge d'un autre.

— Sur les remparts de la Forteresse, j'ai trouvé les restes d'un grand nombre de mriswiths. Sur le coup, j'ai pensé que ça pouvait être

l'œuvre de Gratch. En me penchant aux créneaux, j'ai vu une traînée de sang, le long du mur. Celui des mriswiths pue, et j'ai recueilli aussi du sang normal…

Kahlan prit le jeune homme dans ses bras.

— Zedd et Gratch… Ils ont basculé dans le vide…

— Richard, je suis navrée…

Le Sourcier se dégagea, se leva d'un bond et tendit une main à sa compagne pour l'aider à se remettre debout.

— Il faut partir d'ici ! À cause de moi, Aydindril est en danger. Je dois y retourner. (Soudain, il vit le Rada'Han, autour du cou de l'Inquisitrice.) Pourquoi t'a-t-on mis ce collier ?

— C'est une longue histoire, Richard. J'ai été capturée par Tobias Brogan…

Sans laisser finir sa compagne, le Sourcier glissa les doigts autour du collier. Invoqué par le besoin et la colère, le pouvoir jaillit du centre éternellement serein de son être et se déversa dans son bras.

Le collier éclata entre ses doigts.

Kahlan en gémit de soulagement.

— C'est fini, soupira-t-elle. (Elle prit la main de Richard et la posa sur son plexus solaire.) Mon pouvoir est revenu, et je peux de nouveau le toucher.

— Partons, Kahlan…

— Quand nous nous sommes « rencontrés », je venais de libérer Ahern. C'est là que j'ai cassé mon épée, dans le corps d'un soldat du Sang de la Déchirure. (Voyant Richard froncer les sourcils, la jeune femme précisa :) Ce n'est pas ma faute, il est mal tombé, et… Bref, j'ai dit à Ahern d'aller au nord avec les sœurs.

— Quelles sœurs ?

— Celles que Verna a rassemblées pour les sauver. Il y a aussi de jeunes sorciers, des novices et des gardes… Je dois retrouver Verna, et Adie est avec elle. En nous dépêchant, nous arriverons avant qu'elles partent. Ce n'est pas loin.

Quand il surgit de derrière le mur pour barrer le chemin aux deux intrus, Kevin en resta bouche bée.

— Richard ! C'est vraiment toi ?

— En chair et en os, mon ami ! Mais sans chocolats, cette fois…

Le soldat serra la main du Sourcier.

— Je te suis fidèle, Richard. Et presque tous les gardes aussi.

— Eh bien… j'en suis très honoré, Kevin.

Le garde se retourna et souffla :

— C'est Richard !

Dès que Kahlan et son compagnon eurent franchi le portail, une petite foule se massa autour d'eux. À la lueur des explosions, dans le

ciel, Richard repéra Verna et courut la serrer dans ses bras.

— Ma sœur, je suis si content de vous revoir ! (Il poussa doucement Verna à une distance raisonnable de ses narines.) Désolé de vous dire ça, mais vous avez rudement besoin d'un bain !

Verna éclata de rire. Un son rare et très agréable à entendre.

Warren vint à son tour donner l'accolade au jeune homme.

Quand il se fut dégagé, Richard prit la main de Verna et lui posa dans la paume la bague de la Dame Abbesse.

— J'ai appris la mort d'Anna. C'est une grande perte… Gardez sa bague, vous saurez mieux que moi ce qu'il faut en faire.

Verna leva la main pour étudier le bijou.

— Où l'as-tu eue, Richard ?

— J'ai convaincu sœur Ulicia de me la remettre. Elle n'a aucun droit de la porter.

— Tu l'as quoi ?

— Verna est la nouvelle Dame Abbesse, Richard, intervint Warren en tapotant gentiment l'épaule du jeune homme.

— Je suis fier de vous, Verna. Alors, remettez la bague à votre doigt.

— Richard, Anna n'est pas… On m'a retiré la bague… Un tribunal m'a condamnée et destituée.

Sœur Dulcinia sortit de la foule et vint se camper devant Verna.

— Vous êtes toujours la Dame Abbesse ! Au procès, toutes les sœurs ici présentes ont voté pour vous.

— Vraiment ?

— Sans exception ! La position de la présidente et de ses assistantes a prévalu, mais nous n'avons jamais perdu foi en vous. Annalina vous a nommée, et nous avons besoin d'une Dame Abbesse. Remettez la bague !

Un concert d'approbation monta de la foule de sœurs. Les remerciant d'un regard brouillé de larmes, Verna glissa le bijou à son annulaire et l'embrassa.

— Nous devons partir, dit-elle. L'Ordre Impérial s'emparera bientôt du palais.

Richard prit son amie par le bras et la tira vers lui.

— Que voulez-vous dire ? Quel intérêt a le palais pour les soudards de l'Ordre ?

— Jagang veut connaître les prophéties. Il espère influencer les événements à son avantage. Autrement dit, leur faire emprunter les bonnes Fourches – pour lui !

Les sœurs sursautèrent, consternées. Warren lui-même en grogna de rage.

— Ce n'est pas tout, continua Verna. Il veut vivre au palais, pour vieillir moins vite et régner plus longtemps…

— Pas question de le laisser faire ça ! déclara Richard. (Il lâcha le bras de son amie.) Chaque Fourche serait un piège pour nous et nous serions impuissants. Des siècles de tyrannie s'ensuivraient…

— Nous n'y pouvons rien, soupira Verna. Si nous ne partons pas, nous mourrons aussi, et les cadavres ne peuvent plus réfléchir à la meilleure façon de vaincre un despote…

Richard regarda les sœurs qui les écoutaient, accablées, et en reconnut quelques-unes. Puis ses yeux se posèrent de nouveau sur Verna.

— Dame Abbesse, que diriez-vous si je détruisais le palais ?

— Quoi ? Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je n'en sais rien… Mais ça a marché avec les Tours de la Perdition. Pourtant, elles aussi étaient l'œuvre des anciens sorciers. Que penseriez-vous si je trouvais un moyen ?

Verna baissa les yeux et se mordilla les lèvres. Dans un silence de mort, Phoebe sortit à son tour de la petite foule.

— Verna, tu ne peux pas autoriser ça !

— Même si c'est la seule façon d'arrêter Jagang ?

— Tu ne dois pas ! cria Phoebe, au bord des larmes. Le Palais des Prophètes est notre foyer !

— Ce temps-là est révolu, mon amie. Si nous ne faisons rien, il deviendra le fief de celui qui marche dans les rêves.

— Verna, implora Phoebe, sans le sort, nous vieillirons plus vite. Notre jeunesse passera en un éclair, puis nous mourrons avant même d'avoir vécu.

Du bout du pouce, Verna écrasa une larme sur la joue de son administratrice.

— En ce monde, Phoebe, tout est mortel, même le palais… Comme le reste, il n'est pas éternel. Jusque-là, il a accompli sa mission. Si nous le livrons à Jagang, il deviendra un lieu maléfique.

— Tu ne peux pas faire ça ! Je refuse de vieillir !

Verna prit la jeune femme dans ses bras.

— Phoebe, nous sommes des Sœurs de la Lumière, au service du Créateur pour améliorer la vie des gens. Le seul moyen de continuer cette œuvre, aujourd'hui, est de devenir comme tous Ses enfants, et de vivre parmi eux. Je comprends ton angoisse, mon amie, mais ça ne sera pas aussi terrible que tu l'imagines. Au palais, notre perception du temps est différente. Nous ne sentons pas le lent passage des siècles, comme le croient les gens de l'extérieur, mais le rythme rapide et tourbillonnant de la vie. Ce n'est pas très différent de ce qu'on éprouve dans le monde normal.

» Nous avons juré de servir, pas de vivre plus longtemps que les autres. Si tu désires mener une existence très longue et parfaitement

vide, reste avec les Sœurs de l'Obscurité. Mais si tu rêves d'accomplissement, de joie et d'utilité, accompagne les Sœurs de la Lumière sur le nouveau chemin qui s'ouvre devant elles.

Phoebe ne répondit pas et continua à pleurer. Dans le lointain, des colonnes de flammes illuminaient le ciel et des explosions retentissaient à intervalles réguliers. Les cris des combattants se faisaient de plus en plus proches.

— Je suis une Sœur de la Lumière, dit enfin Phoebe. Je vous suivrai, où que ce chemin nous mène. Car le Créateur continuera à veiller sur nous.

Verna caressa la joue de son amie, finalement pas si écervelée que ça.

— Quelqu'un d'autre a des objections ? demanda-t-elle. Dans ce cas, c'est le moment ou jamais de parler. Ne venez pas vous plaindre, plus tard, d'avoir été privées du droit d'expression. Car vous l'avez, ici et maintenant !

Toutes les sœurs secouèrent la tête, puis annoncèrent qu'elles étaient prêtes à partir.

— Tu crois pouvoir détruire le palais et le sort ? demanda Verna en se tournant vers Richard.

— Je n'en sais rien… Vous vous souvenez de notre rencontre, chez les Hommes d'Adobe ? Kahlan vous a combattue avec la Rage du Sang… Les sorciers qui ont créé le pouvoir des Inquisitrices y ont instillé un peu de Magie Soustractive. Si j'échoue, elle pourra tenter quelque chose.

Kahlan tapota le dos du Sourcier et approcha la bouche de son oreille.

— Richard, ça ne fonctionnera pas… Cette magie sert exclusivement à te défendre. Je ne parviendrai pas à l'invoquer pour une autre raison.

— Il faudra quand même essayer. Si rien n'y fait, nous mettrons le feu aux prophéties. Tous les grimoires brûleront, et Jagang ne pourra pas les utiliser contre nous.

Un petit groupe composé de quelques femmes et d'une demi-douzaine de jeunes sorciers se présenta devant le portail. Dès qu'ils se furent identifiés comme des « amis de Richard », Kevin les laissa entrer.

Verna se précipita vers une des sœurs.

— Philippa, tu as trouvé tous nos alliés ?

— Oui… (La grande femme marqua une pause afin de reprendre son souffle.) Il faut partir sur-le-champ ! L'avant-garde de Jagang est en ville. Des soldats traversent déjà le pont sud. Les hommes du Sang de la Déchirure les retarderont un peu, mais ils n'ont pas la moindre chance.

— As-tu vu ce qui se passe dans le port ?

— Ulicia et ses complices le mettent à feu et à sang. On dirait que le royaume des morts l'a envahi. (Philippa porta des doigts tremblant à sa bouche et ferma les yeux.) Les Sœurs de l'Obscurité ont capturé l'équipage du *Dame Sefa*. Vous n'imaginez pas ce qu'elles font subir à ces malheureux…

Philippa se détourna, tomba à genoux et vomit. Deux de ses compagnes l'imitèrent, blanches comme la mort.

— Par le Créateur, dit Philippa entre deux hoquets, c'est au-delà de tout. J'en aurai des cauchemars jusqu'à la fin de mes jours.

— Verna, vous devez partir ! intervint Richard. Les combats se rapprochent. Il n'y a pas de temps à perdre !

— Tu as raison… Kahlan et toi, vous nous rattraperez.

— Non. Nous devons aller en Aydindril. Je n'ai pas le temps de vous expliquer, mais nous disposons d'une magie qui nous y conduira très vite. J'aimerais vous emmener tous, mais c'est impossible. Partez et dirigez-vous vers le nord. Cent mille D'Harans ratissent le terrain pour retrouver Kahlan. Vous serez plus en sécurité avec eux – et eux avec vous. Dites au général Reibisch que la reine est en sécurité, à mes côtés.

Adie avança et prit la main du jeune homme.

— Comment va Zedd ?

Richard sentit une boule se former dans sa gorge.

— Adie, je ne l'ai pas vu… Mais je crains qu'il soit mort sur les remparts de la forteresse.

— Richard, ton grand-père était un homme de bien, et je l'aimais beaucoup. Mais il prenait trop de risques. Pourtant, je l'avais averti…

Le Sourcier serra la dame des ossements dans ses bras et la laissa pleurer contre sa poitrine.

— On doit partir ! cria Kevin en accourant, l'épée au poing. Sinon, il faudra nous battre !

— Allez-y ! dit Richard. Si vous mourez tous ici, nous ne gagnerons pas cette guerre. Il est important de combattre selon nos règles, pas celles de Jagang. Dans son armée, il n'y a pas que des soldats. Certains sorciers le soutiennent…

Verna se tourna vers ses fidèles et prit la main de deux novices qui semblaient sur le point de craquer.

— Écoutez-moi bien ! Jagang peut marcher dans les rêves. La seule protection possible est de se lier à Richard. En plus du don, il est né avec une magie très spéciale transmise par ses ancêtres. Ce pouvoir neutralise celui qui marche dans les rêves. Leoma a voulu me forcer à renier Richard pour que Jagang ait accès à mon esprit. Avant de partir, inclinez-vous tous devant le Sourcier et jurez-lui fidélité.

— Si vous voulez le faire, intervint Richard, il faudra respecter le

rituel imaginé par Alric Rahl, l'homme qui créa ce lien et la protection qui l'accompagne. Ainsi, l'antique dévotion reprendra le sens qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Il leur répéta les mots qu'il avait naguère prononcés, puis attendit en silence, écrasé par le poids de ses responsabilités. Des milliers de gens, en Aydindril, dépendaient déjà de lui. Et des centaines d'autres venaient les rejoindre.

Les sœurs, les novices et les futurs sorciers s'agenouillèrent et déclamèrent d'une seule voix le texte qui les lierait à lui.

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Chapitre 51

Richard poussa Kahlan contre le mur suintant d'humidité d'un couloir. Dès que les soldats en cape pourpre eurent franchi l'intersection, l'Inquisitrice se dressa sur la pointe des pieds et souffla :

— Je déteste cet endroit. Tu crois qu'on en sortira vivants ?

— Bien entendu, répondit le jeune homme en posant un rapide baiser sur le front de sa compagne. Je te le jure, Kahlan ! (Il la prit par la main et se pencha pour passer sous une poutre basse.) Viens, les catacombes sont juste devant nous.

En plus des parois moisies, la voûte était constellée de minuscules stalactites d'où gouttait une eau jaunâtre qui s'écrasait sur les dalles. Au-delà des deux torches accrochées aux murs, le couloir s'élargissait, le plafond s'élevant pour ménager de la place à la grande arche d'entrée des catacombes.

Dès qu'ils furent devant l'épaisse porte de pierre, Richard sentit que quelque chose clochait. Une lueur inquiétante filtrait du battant ouvert, et tous les poils de la nuque du Sourcier se hérissèrent, comme balayés par le souffle léger du vent de la magie.

Richard se massa les bras en frissonnant.

— Tu ne sens rien d'étrange ? demanda-t-il à Kahlan.

— Non… Mais cette lumière n'est pas naturelle.

L'Inquisitrice s'immobilisa si brusquement qu'elle manqua trébucher. Devant eux, sous l'arche, une femme gisait sur le sol en position fœtale, comme si elle dormait.

Richard ne s'y trompa pas un instant. La malheureuse était déjà froide comme la pierre.

Au-delà de l'entrée, sur la droite, le sang d'une dizaine d'autres cadavres rougissait le sol de pierre. Des membres du Sang de la Déchirure, tous coupés en deux, y compris leur cape et leur armure.

Richard eut du mal à ne pas vomir devant ce spectacle. À chaque pas qui les rapprochait de l'arche, son angoisse lui serrait de plus en plus la gorge.

— Kahlan, dit-il, je dois aller chercher quelque chose là-dedans. Attends-moi ici, je ne serai pas long.

L'Inquisitrice le retint par la manche de sa chemise.

— Tu as oublié la règle ?

— Quelle règle ?

— Pas plus de dix pas de distance, jusqu'à la fin de nos jours !

— Possible, mais je te préfère furieuse plutôt que morte.

Kahlan plissa le front, l'air menaçant.

— Tu dis ça maintenant, jeune homme ! Après une si longue séparation, pas question de te lâcher d'un pouce ! Quelle raison absurde te pousse à entrer dans ces catacombes ? Agissons d'ici, en lançant des torches pour brûler tous les grimoires, par exemple. Ces parchemins feront un beau feu de joie ! Inutile de prendre des risques.

— T'ai-je déjà informée que je t'aime comme un fou ? demanda Richard avec un grand sourire.

Kahlan lui flanqua une tape sur le bras.

— Et bla-bla-bla ! Dis-moi pourquoi nous allons risquer nos vies.

Le Sourcier capitula avec un soupir résigné.

— Une des petites salles du fond contient un grimoire vieux de plus de trois mille ans. Des prophéties y parlent de moi. Ces prédictions m'ont été très utiles. Donc, j'aimerais emporter cet ouvrage.

— Que dit-il à ton sujet ?

— On m'y surnomme *« fuer grissa ost drauka »*.

— Traduction ?

— Le messager de la mort.

— Je vois… Comment allons-nous entrer ?

Richard étudia un moment les cadavres des soldats.

— Sûrement pas en marchant normalement ! Quelque chose a coupé ces pauvres types en deux un peu au-dessus des hanches. Donc, pas question de rester debout.

Devant eux, à la hauteur indiquée par Richard, telle une fine colonne de fumée horizontale et stratifiée, une ligne aux reflets verts brillait faiblement. Mais d'où venait la lumière que reflétait cet obstacle ? Une énigme, y compris pour le Sourcier…

Sa compagne et lui entrèrent dans les catacombes à quatre pattes. Restant près du mur jusqu'à ce qu'ils aient atteint les rangées d'étagères, ils évitèrent de traverser les flaques de sang.

Vue de l'autre côté, la barrière flottante semblait encore plus curieuse. En fait de fumée ou de brouillard, elle paraissait composée de lumière.

Un grincement pétrifia les deux jeunes gens. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Richard vit que la porte se fermait. Aussi rapides soient-ils, ils n'auraient pas le temps de l'atteindre avant qu'elle en ait terminé.

— Nous sommes piégés ? demanda Kahlan. Ou il y a une autre sortie ?

— Non. C'est la seule, mais je peux rouvrir la porte. Elle est reliée à un champ de force. Pour sortir, il suffira que j'appuie sur la plaque métallique fixée au mur.

— Richard, tu en es sûr ? demanda l'Inquisitrice, ses yeux verts sondant ceux du jeune homme.

— Quasiment, oui. En tout cas, ça a toujours marché jusque-là.

— Richard, après ce que nous avons traversé, je détesterais que nous ne sortions pas vivants *tous les deux* de cet endroit.

— Nous y arriverons, c'est une obligation. Des gens ont encore besoin de nous.

— En Aydindril ?

Richard acquiesça. Comment trouver les mots pour parler à la Mère Inquisitrice du sujet qui risquait de creuser entre eux un abîme dont il serait le seul responsable ?

— Kahlan, je n'ai pas agi par intérêt personnel, je t'implore de me croire. Je sais que tu es blessée, mais je n'ai rien trouvé de mieux à faire avant qu'il ne soit trop tard. Et je pense toujours que c'était notre seule chance d'éviter aux Contrées du Milieu de tomber sous la coupe de l'Ordre Impérial.

» Je sais que l'objectif des Inquisitrices n'est pas le pouvoir pour le pouvoir, mais la protection des peuples. Kahlan, tu dois comprendre que je poursuis le même but en usant de moyens différents. Je veux aider les gens, pas les opprimer. Mais j'ai eu le cœur brisé de devoir agir ainsi.

Un silence de mort régna un long moment dans les catacombes.

— Richard, quand j'ai lu ta lettre, ça m'a d'abord assommée. J'ai hérité d'une mission sacrée, comprends-tu ? Entrer dans l'histoire comme l'Inquisitrice qui a perdu les Contrées du Milieu me terrorisait. Mais sur le chemin de Tanimura, un collier autour du cou, j'ai eu tout le temps de réfléchir.

» Ce soir, les Sœurs de la Lumière se sont comportées très noblement. Au nom de leur mission – aider les gens, justement –, elles ont sacrifié un héritage vieux de trois mille ans. Je ne suis pas ravie de ce que tu as fait, et il te reste pas mal de détails à m'expliquer. Mais je t'écouterai avec un cœur plein d'amour – pour toi, bien sûr, et pour les peuples des Contrées.

» Pendant mon voyage forcé, j'ai compris que nous devions vivre pour l'avenir, pas dans le passé. Je veux que le futur soit paisible et sûr, et ça compte plus que tout au monde. Te connaissant, je sais que tu n'as pas agi pour des raisons égoïstes.

Richard tendit une main et caressa la joue de sa compagne.

— Je suis fier de toi, Mère Inquisitrice.

— Plus tard, dit Kahlan en lui embrassant les doigts, quand personne ne tentera de nous tuer, je te foudroierai du regard, les bras croisés, et je taperai du pied comme il se doit pour une Mère Inquisitrice agacée. Tremblant de peur, tu balbutieras des justifications qui me feront plisser le front. En attendant ces jours

heureux, on ne pourrait pas se dépêcher de sortir d'ici ?

Rassuré, Richard sourit et recommença à ramper le long des rangées d'étagères. La barrière de lumière, au-dessus de leurs têtes, semblait couvrir toutes les catacombes. Et le Sourcier, à présent, avait une petite idée sur sa nature.

Kahlan avançant près de lui, il s'arrêta au bout de chaque étagère, humant l'air en quête d'un danger. Mû par son instinct, il fit un détour chaque fois qu'un sentiment de péril imminent l'enveloppait. Même si ces intuitions étaient le fruit de son imagination, le jeune homme préférait en tenir compte. Avec le temps, il avait appris à se fier à ses pressentiments, y compris et surtout en l'absence de preuves.

Quand ils entrèrent dans la petite salle du fond, il ne lui fallut pas longtemps pour repérer le grimoire qu'il cherchait. Hélas, il était rangé en hauteur, au-dessus du niveau de la barrière lumineuse. Après ce qui était arrivé aux hommes du Sang de la Déchirure, tendre la main ne lui parut pas une idée très judicieuse.

Avec l'aide de Kahlan, il secoua l'étagère jusqu'à ce qu'elle tombe à la renverse. Quand le vieux meuble percuta la table, les livres en dégringolèrent. Hélas, celui que visait Richard atterrit au seul endroit qui ne l'arrangeait pas : sur la table, justement – et à quelques pouces sous la barrière lumineuse.

Richard leva un bras et passa sa main bien à plat le long du plateau de la table, les poils hérissés par la proximité de la magie. Du bout des doigts, il parvint à ramener le grimoire vers lui.

— Richard, quelque chose ne va pas…, murmura Kahlan.

Le jeune homme s'empara du grimoire et le feuilleta rapidement pour s'assurer que c'était le bon. Malgré ses nouvelles compétences en haut d'haran, il n'eut pas le temps de s'attarder sur le sens des phrases.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Regarde la barrière lumineuse ! Quand nous sommes entrés, elle était à la hauteur de tes hanches. Maintenant, constate par toi-même !

En moins de deux minutes, l'étrange phénomène flottait désormais juste au-dessous du niveau de la table.

— Suis-moi et ne traîne pas ! dit Richard en glissant le livre dans sa ceinture.

Kahlan sur les talons, le Sourcier rampa vers la sortie de la grande salle. Si le phénomène lumineux les touchait, pas besoin d'une imagination débordante pour deviner ce qui se passerait.

Entendant sa compagne crier, Richard se retourna et la vit étendue à plat ventre sur les dalles.

— Que t'arrive-t-il ?

L'Inquisitrice tenta d'avancer en se propulsant sur les coudes. En vain.

— Quelque chose me retient par la cheville !

Richard rampa en arrière et saisit le poignet de la jeune femme.

— Je suis libre ! Dès que tu m'as touchée, cette… chose… m'a lâchée.

— Alors, accroche-toi à ma jambe et sortons d'ici !

— Richard, attention !

Dès que le Sourcier avait touché l'Inquisitrice, la barrière lumineuse avait recommencé à descendre, comme si la magie, grâce à ce contact, avait repéré sa proie et se lançait à sa poursuite.

Le menton touchant presque le sol, les deux jeunes gens continuèrent à avancer. Alors qu'ils atteignaient l'arche, la ligne brillante s'abaissa de nouveau.

— Aplatis-toi encore ! cria Richard, quand il sentit une étrange chaleur se diffuser sur sa nuque.

Collés au sol, ils repartirent et arrivèrent devant l'arche. Usant de mille précautions, Richard se plaça sur le dos, avec des gestes aussi lents et précis que ceux d'un équilibriste.

La barrière lui frôlait le front.

— Que faisons-nous, à présent ? demanda Kahlan.

Saisissant la chemise de Richard, elle se tira à son niveau à la force du poignet.

Le Sourcier regarda la plaque de métal. La ligne brillante lévitait désormais au-dessous du système d'ouverture. Pour l'actionner, il devrait passer à travers la lumière tueuse.

— Si nous ne sortons pas, nous finirons comme les soldats. Je vais me lever.

— Tu es fou ! Ne fais pas ça !

— J'ai toujours ma cape de mriswith… Si je m'enveloppe dedans, la lumière ne me repérera peut-être pas.

— Non ! cria Kahlan.

Pour le retenir, elle jeta un bras sur la poitrine du jeune homme.

— Si je ne tente rien, je mourrai, et toi aussi.

— Non !

— Tu as une meilleure idée ? Parce que nous n'avons pas la vie devant nous, au cas où ça t'aurait échappé.

Kahlan rugit de fureur et tendit un bras vers la porte. Un éclair bleu jaillit de son poing et percuta la pierre. Des filaments d'énergie crépitèrent sur toute sa surface, puis autour de l'arche.

Sans effet notable, sinon que la barrière lumineuse se rétracta, comme si le contact de la magie de l'Inquisitrice lui était douloureux.

Profitant de ce répit, Richard se leva d'un bond et abattit sa main sur la plaque de métal.

Aussitôt, la porte pivota sur ses gonds. Simultanément, les éclairs

bleus de Kahlan se dissipèrent.

La lumière tueuse avança de nouveau.

Le Sourcier prit sa compagne par la main, la tira derrière lui et parvint à se faufiler dans un entrebâillement minimal.

Une fois dehors, ils se laissèrent tomber sur le sol, à bout de souffle, et se serrèrent l'un contre l'autre.

— La Rage du Sang…, murmura Kahlan. Tu étais en danger, alors ma magie s'est éveillée.

Dès que la porte se fut entièrement ouverte, la ligne de lumière s'infiltra dans le couloir et flotta vers eux.

— Il faut sortir du bâtiment ! cria Richard en se relevant.

Ils avancèrent dans le couloir en surveillant du coin de l'œil leur étrange poursuivant. Un rude contact contre un bouclier invisible leur arracha à tous les deux un cri de surprise et de douleur. Tâtonnant désespérément, Richard ne parvint pas à trouver une brèche dans ce champ de force-là. Et derrière eux, la lumière flottante approchait toujours.

Sans réfléchir, Richard tendit les bras et s'abandonna à la fureur qui montait en lui.

Tels des fragments de vide faisant irruption dans un univers de vie et de lumière, des éclairs aussi noirs que la mort elle-même fusèrent de ses doigts. Un roulement de tonnerre assourdissant salua cette irruption de la Magie Soustractive dans le royaume des vivants. Les tympans à deux doigts d'exploser, Kahlan dut se couvrir les oreilles.

Au centre des catacombes, la ligne de lumière sembla s'embraser. Richard sentit sa poitrine vibrer en harmonie avec le sol.

Derrière eux, les étagères s'écroulèrent, les livres qu'elles contenaient furent dévorés par des flammes jaillies de nulle part avant même de toucher le sol. La barrière lumineuse hurlait maintenant comme si elle était vivante.

Immobile comme une statue, Richard sentait encore l'éclair noir qui avait explosé en lui pour créer dix filaments de lumière négative. Une puissance bien au-delà de son imagination, véhiculée par son corps, se déchaînait à présent dans les catacombes.

Désespérée, Kahlan le tira par la manche.

— Richard ! Richard ! Il faut partir ! Écoute-moi ! Cours !

Dans sa stupeur, le Sourcier se demanda qui l'appelait. Et pourquoi cette voix lui semblait-elle venir d'un autre monde ?

La voix de Kahlan !

Les éclairs noirs moururent comme la flamme d'une bougie soufflée par une bourrasque. Balayant le vide qui avait envahi sa conscience, la réalité s'imposa de nouveau dans l'esprit de Richard, redevenu un être vivant comme les autres.

Un pauvre mortel terrifié…

Le champ de force qui leur barrait le chemin ayant disparu, le Sourcier prit Kahlan par la main et courut. Derrière eux, la lumière hurlait de plus en plus fort et brillait comme une étoile dans un ciel dégagé.

Esprits du bien vénérés, pensa Richard, *qu'ai-je encore fait ?*

Ils remontèrent des corridors aux murs nus, gravirent plusieurs escaliers et traversèrent de longs couloirs et des halls de plus en plus luxueux à mesure qu'ils s'éloignaient des sous-sols.

Leurs ombres s'allongèrent comme sous un soleil de midi. Ce n'était pas à cause des lampes, omniprésentes dans les étages supérieurs, mais du raz-de-marée de lumière vivante qui déferlait sur leurs talons.

Une ultime porte franchie, ils déboulèrent dans une cour où des soldats en cape pourpre affrontaient d'étranges guerriers que Richard ne parvint pas à identifier. Le crâne le plus souvent rasé, des barbes broussailleuses leur mangeant le visage, tous ces hommes portaient un anneau à la narine gauche. Vêtus de peaux de bêtes, d'énormes ceintures hérissées de piques autour de la taille, ces combattants ressemblaient à des barbares, et leur façon de lutter ne démentait pas cette impression. Un sourire dément révélant leurs dents jaunâtres, ils chargeaient à l'aveuglette.

Taillant en pièces leurs adversaires avec leurs haches, leurs épées et leurs rondaches munies d'une pique centrale, ils semblaient prendre un plaisir fou à cette tuerie.

Bien qu'il n'en eût jamais vu, Richard comprit qu'il avait devant lui des soudards de l'Ordre Impérial.

Il zigzagua entre les belligérants, trop occupés pour s'intéresser à deux fuyards, et guida Kahlan jusqu'au pont le plus proche.

Les rares soldats de l'Ordre qui tentèrent de les arrêter ne pesèrent pas lourd face au Sourcier, même s'il ne brandissait pas son épée. À coups de pied, de poing ou de coude, il eut tôt fait de les mettre hors de combat.

Au centre du pont est, le plus court chemin vers le bois de Hagen, une demi-douzaine d'hommes du Sang de la Déchirure ferraillaient contre une poignée de guerriers de l'Ordre. Quand une épée vola vers lui, Richard se baissa pour l'éviter, faucha les jambes du soldat qui la maniait et l'envoya prendre un bain forcé dans le fleuve. La brèche ainsi ouverte lui suffit pour traverser la zone de combat.

Derrière les deux jeunes gens, le hurlement de la lumière parvenait déjà à couvrir le fracas de l'acier et les cris des agonisants.

Richard et Kahlan continuèrent à courir, certains de fuir un danger beaucoup plus terrible que des couteaux et des haches.

Alors qu'ils prenaient pied sur l'autre rive du fleuve, une lueur

aveuglante explosa au-dessus du palais, illuminant les rues de Tanimura comme en plein jour.

Accroupis derrière une boutique au rideau de fer tiré, les deux jeunes gens reprirent leur souffle un moment. Quand il jeta un coup d'œil à l'angle du bâtiment, Richard vit la lumière mortelle danser derrière toutes les fenêtres du palais, y compris celle des plus hautes tours. Les yeux plissés, il crut voir qu'elle s'insinuait déjà entre les jointures des murs de pierre.

— Tu peux encore avancer, Kahlan ?

— Si ça ne tenait qu'à moi, je ne me serais pas arrêtée.

Connaissant parfaitement le chemin à suivre pour gagner le bois de Hagen, le Sourcier guida sa compagne à travers les rues envahies de citadins qui couraient en tous sens, certains que la fin du monde approchait.

À mi-pente d'une des collines qui entouraient la ville, Richard sentit le sol trembler si fort, après une explosion, qu'il faillit s'écrouler, les jambes coupées. Sans regarder en arrière, il passa un bras autour des épaules de Kahlan et plongea avec elle dans la première crevasse qu'il repéra sur le sol rocheux. Trempés de sueur et morts de fatigue, les deux fugitifs se serrèrent l'un contre l'autre tandis que le séisme se déchaînait.

Ils relevèrent la tête à temps pour voir la lumière faire exploser les tours et les bâtiments du Palais des Prophètes. Puis l'île de Kollet entière sembla éclater comme un fruit trop mûr. Des arbres et des massifs de fleurs volèrent dans les airs en compagnie de blocs de pierre de toutes les tailles. Un terrible éclair propulsant devant lui une masse compacte de débris, les ponts furent fauchés comme des châteaux de cartes et l'eau du fleuve s'évapora plus vite que si elle bouillait dans un chaudron géant.

Le rideau de feu et de lumière s'étendit telle une couronne d'invincible destruction. Pourtant, la cité, autour de l'île, résista à sa fureur aveugle.

Au-dessus des ruines du palais, le ciel rougeoyait comme si la voûte céleste s'était également embrasée, gagnée par l'incendie qui ravageait le sol. Telle la queue d'une comète, des tentacules de lumière jaillissaient de ce dôme de feu pour aller s'écraser à des lieues de Tanimura. Richard reconnut les limites du grand champ de force qui l'avait empêché de fuir quand il portait un Rada'Han.

— Le messager de la mort…, souffla Kahlan. J'ignorais que tu pouvais déclencher de tels cataclysmes.

— Moi aussi…, avoua Richard.

Le souffle de l'explosion atteignit la colline et la balaya, arrachant au passage les buissons et les arbustes. Les deux jeunes gens baissèrent la tête pour laisser passer ce mur volant de sable et de poussière.

Quand le calme fut revenu, ils sortirent de leur refuge.

La nuit ayant repris ses droits, Richard ne parvint pas à distinguer grand-chose à l'endroit où aurait dû se dresser l'île de Kollet. Mais il savait que le Palais des Prophètes n'existait plus.

— Tu l'as fait, Richard…, dit Kahlan.

— *Nous* l'avons fait, rectifia le Sourcier, les yeux rivés sur la zone obscure qu'entouraient toujours les lumières de la ville.

— Tout bien pesé, je suis contente que tu aies récupéré ce livre. S'il raconte autre chose sur toi, je tiens à savoir quoi… (L'Inquisitrice eut un petit sourire.) Ce pauvre Jagang devra se trouver une autre résidence…

— Ça vaudrait mieux pour lui… Tu vas bien ?

— Aussi bien que possible. Mais je suis contente que ce soit fini.

— Hélas, j'ai peur que ça commence à peine… Viens, la sliph nous conduira en Aydindril.

— Richard, tu ne m'as toujours pas dit ce qu'est une sliph.

— Tu ne me croirais pas… Mais tu ne tarderas pas à la voir de tes yeux.

— Très impressionnant, sorcier Zorander, lâcha Anna avant de se détourner de la scène de désolation.

— Je n'y suis pour rien, très chère.

Soulagée que le vieil homme ne puisse pas la voir dans l'obscurité, la Dame Abbesse essuya les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Vous n'avez pas jeté la torche, c'est vrai, dit-elle d'une voix qu'elle parvint par miracle à contrôler, mais c'est vous qui avez préparé le bûcher. Je répète, c'était très impressionnant. J'ai déjà vu une Toile de Lumière dévaster une pièce, mais là…

— Anna, je suis désolé, fit Zedd, une main sur l'épaule de la vieille femme.

— Eh bien, on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs…

— Mais là, nous en avons cassé beaucoup… Je me demande qui a jeté la torche, comme vous dites ?

— Les Sœurs de l'Obscurité contrôlent la Magie Soustractive. L'une d'elle a dû embraser accidentellement la Toile.

— Accidentellement ? Voilà qui m'étonnerait.

— Il n'y a pas d'autre explication, sorcier Zorander.

— Ça, c'est vous qui l'affirmez !

Étonnée par le ton du vieil homme – où s'entendait un mélange de fierté et d'inquiétude –, Anna tenta d'en savoir plus.

— Vous pourriez être plus précis ?

— Nous ferions mieux de chercher Nathan, éluda Zedd.

— C'est vrai, dit Anna, se souvenant soudain du Prophète. (Elle

serra un peu plus fort la main de Holly.) Nous l'avons laissé ici. Il ne peut pas être loin.

Anna sonda les collines environnantes. Sur une route, une longue colonne de cavaliers se dirigeait vers le nord, ouvrant la voie à un coche et à des piétons. Malgré la distance, Anna sentit qu'il s'agissait des Sœurs de la Lumière. Grâce en soit rendue au Créateur, Verna avait réussi à les sauver !

— Vous ne pouvez pas le trouver avec votre foutu collier ? demanda soudain Zedd.

— Si, et ça m'apprend qu'il ne doit pas être loin. (Anna sonda les buissons, sur leur droite.) L'onde de choc l'a peut-être blessé. Pour que le sort soit détruit, il a dû accomplir sa part du travail, sur le bouclier extérieur. Aidez-moi à le chercher.

Holly participa à la battue, mais sans trop s'éloigner de sa protectrice. Intrigué par une piste de branches et de buissons cassés, Zedd se dirigea vers une sorte de clairière.

Il devait être au centre du « nœud », là où le pouvoir était concentré.

— Anna ! appela-t-il soudain avant de s'agenouiller.

Holly sur les talons, la Dame Abbesse le rejoignit.

Le vieux sorcier tendit un doigt.

Planté bien droit dans une fissure, au sommet d'une grosse pierre, un objet reconnaissable entre mille reflétait la douce lumière de la lune. Annalina se pencha pour le ramasser.

— C'est le Rada'Han de Nathan, souffla-t-elle, incrédule.

— Anna, il est peut-être mort, gémit Holly. Et si la magie l'avait tué ?

La Dame Abbesse examina le collier, hermétiquement fermé.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. S'il était mort, nous aurions trouvé son corps, ou au moins des traces de sang. Mais par le Créateur, qu'est-ce que ça signifie ?

— Vous voulez un dessin ? ricana Zedd. Ce bon Nathan s'est libéré, et il a laissé le collier en évidence pour vous faire un pied de nez ! Ce sacré Prophète s'est débarrassé tout seul de son Rada'Han, sans doute en le liant à l'énergie dégagée par le nœud. Très chère, je vous parie que ce vieux filou est déjà très loin d'ici. Bien, si vous me libériez, maintenant ?

— Il faut retrouver Nathan…, soupira Anna.

— Enlevez-moi ce maudit truc, et vous pourrez vous lancer à ses trousses. Sans moi, bien sûr. Mais est-il besoin de le préciser ?

— Vous m'accompagnerez, lâcha Anna, désormais plus furieuse que surprise.

— Fichtre et foutre, femme, il n'en est pas question !

— Vous venez, un point c'est tout !

— Vous vous parjureriez, Dame Abbesse ? Un joli exemple pour cette gamine !

— Je tiendrai parole, Zedd. Vous serez libre dès que nous aurons récupéré Nathan. Si vous saviez les troubles que cet homme peut provoquer…

— Et en quoi ça me regarde ?

— Pas de discussion ! Vous venez avec moi, que ça vous plaise ou non. Quand nous l'aurons trouvé, je vous libérerai. Ce n'est pas négociable !

Laissant le vieux sorcier à son indignation, Anna partit chercher leurs chevaux. Au loin, les Sœurs de la Lumière continuaient à avancer vers le nord.

Quand elles furent près des montures, Anna s'agenouilla devant Holly.

— Ma chérie, j'ai une première mission à te confier, et elle est très importante. Mais je sais que tu es une novice hors du commun.

— Que faut-il faire, Anna ? demanda l'enfant avec une gravité déconcertante.

— Zedd et moi devons retrouver Nathan. J'espère que ça ne sera pas long, mais nous allons partir avant qu'il ait trop d'avance.

— Trop d'avance ! ricana Zedd dans le dos de la Dame Abbesse. Voilà des heures qu'il a filé ! Et nous n'avons pas la moindre idée de la direction qu'il a prise. C'est fichu, ma chère !

— Il faut le rattraper, lâcha Anna en jetant un coup d'œil furibard au vieil homme. Holly, je n'ai pas le temps d'aller parler aux Sœurs de la Lumière qui avancent sur cette route, là-bas. Rejoins-les et raconte à sœur Verna tout ce que tu as vu et entendu depuis que nous sommes ensemble.

— Il ne faut rien lui cacher, Anna ?

— Pas le plus petit détail, non… Elle doit être informée de tout. Dis-lui que Zedd et moi sommes à la poursuite de Nathan. Nous les rattraperons plus tard, mais le Prophète est notre priorité. Surtout, ordonne-lui de continuer vers le nord, afin d'échapper à l'Ordre Impérial.

— J'ai compris, Anna.

— Pour les rattraper, prends la route qui longe la crête de cette colline. Comme elle débouche sur celle que suit Verna, tu ne risqueras pas de te tromper. Ton cheval t'aime bien, et il veillera sur toi. Dans deux heures, tu seras avec les sœurs, qui t'aimeront et te protégeront, comme moi. Verna saura que faire, n'aie aucune inquiétude.

— Rejoins-nous vite, Anna, dit Holly, des sanglots dans la voix. Tu me manqueras tellement !

Anna serra l'enfant dans ses bras.

— Toi aussi, tu me manqueras, ma chérie. J'aimerais t'emmener avec nous, pour que tu me soutiennes, mais nous devrons galoper à un train d'enfer. Les sœurs, et surtout la Dame Abbesse Verna, doivent savoir ce qui est arrivé. C'est une mission de confiance, mon petit cœur.

— Tu peux compter sur moi, Dame Abbesse, dit bravement Holly.

Anna l'aida à monter en selle et lui posa un baiser sur les doigts quand elle lui tendit les rênes. Puis, agitant la main, elle la regarda s'éloigner au petit trot.

— Zedd, dit-elle lorsque l'enfant eut disparu, il faut nous mettre en route. Allons, ne faites pas cette tête. Dès que nous aurons mis la main sur Nathan, je vous retirerai le collier. C'est juré, cette fois !

Chapitre 52

Même si le bois de Hagen lui parut aussi sombre et hostile qu'à l'accoutumée, Richard se consola en pensant qu'il ne risquait plus d'y rencontrer des mriswiths. Alors qu'ils cheminaient entre les arbres, il n'avait pas capté la présence d'un seul de ces monstres. Leur ancien fief, toujours aussi peu engageant, était désormais désert.

Le Sourcier frissonna en pensant à ce que cela impliquait pour Aydindril.

Kahlan, elle, soupirait nerveusement et se tordait les mains, peu à l'aise devant le visage pourtant souriant de la sliph d'argent.

— Richard, avant notre… voyage…, j'ai quelque chose à te dire, au cas où ça tournerait mal. Je sais ce qui est arrivé pendant que tu étais prisonnier au palais, et je ne t'en veux pas. Tu étais seul, et convaincu que je ne t'aimais plus. N'importe qui aurait agi comme toi.

— Je peux savoir de quoi tu parles ? Qu'ai-je donc fait, d'après toi ?

— Merissa m'a tout raconté…

— Merissa ?

— Oui. Je comprends, et je ne te blâme pas. Tu pensais ne jamais me revoir…

— Là, je ne te suis plus ! Merissa est une Sœur de l'Obscurité, et elle rêve de se baigner dans mon sang.

— À l'époque, elle était simplement ton professeur. Et elle a dit que… Tu sais, je l'ai trouvée très belle… Tu te sentais seul, et… Ces choses-là arrivent.

Richard prit Kahlan par les épaules et la força à se détourner de la sliph.

— J'ignore ce que Merissa t'a raconté, mais ouvre bien tes oreilles, parce que je vais te dire la vérité : depuis notre rencontre, je n'aime que toi ! C'est compris ? Quand tu m'as forcé à accepter un Rada'Han, et laissé partir loin de toi, je me suis senti seul, c'est vrai. Mais je n'ai jamais trahi ton amour, même quand j'ai cru l'avoir perdu. Ni avec Merissa, ni avec quelqu'un d'autre. C'est clair ?

— Vraiment ?

— Vraiment !

Ravie, Kahlan gratifia son compagnon du sourire « spécial Richard » qui le faisait fondre.

— Adie a essayé de me convaincre de la même chose… Richard, j'ai peur de ne pas survivre à ce voyage, et je voulais te répéter que je

t'aime, envers et contre tout. La sliph me terrifie. Je crains de me noyer dans ce puits.

— Elle a assuré que tu vivrais en elle… Ton pouvoir émarge un peu de la Magie Soustractive. C'est indispensable pour ne pas se noyer, comme tu dis. Tout ira bien, je te le jure ! Tu n'as rien à craindre, et c'est une expérience fabuleuse. On y va ?

— On y va…

Kahlan enlaça Richard et le serra si fort qu'il en eut le souffle coupé.

— Si je dois me noyer, n'oublie jamais à quel point je t'aimais !

Le Sourcier aida sa compagne à monter sur le muret, puis jeta un dernier coup d'œil aux arbres et aux bosquets qui entouraient les ruines. Était-ce son imagination, ou les épiait-on vraiment ? Dans une végétation si dense, voir briller des pupilles pouvait être une simple illusion d'optique. Ou non…

Cela dit, il ne sentait toujours pas la présence d'un seul mriswith. Allons, ses précédentes mésaventures dans le bois de Hagen devaient l'angoisser !

— Nous sommes prêts, sliph. Sais-tu si ce voyage sera long ?

— Je suis assez longue pour arriver à destination…

À question stupide, réponse idiote ! pensa Richard, résigné.

— Suis à la lettre nos instructions, dit-il à Kahlan avant de lui prendre la main. (La jeune femme prit une ultime inspiration et hocha la tête.) N'aie pas peur, je serai avec toi.

Un bras de vif-argent souleva les deux jeunes gens et les plongea dans une nuit plus noire que toutes celles qu'ils avaient connues.

Se souvenant du mal qu'il avait eu à prendre sa première inspiration, lors de son baptême de la sliph, Richard serra la main de sa compagne. Quand elle lui rendit cette tendre pression, il comprit que tout se passerait bien.

Dans le vide où n'existaient ni le temps ni l'espace, le Sourcier eut le sentiment étrange de plonger *et* de dériver. On eût dit que les quatre dimensions, étroitement mêlées, se confondaient par moments. Comme la première fois, il n'éprouva aucune sensation de chaleur, de froid ou d'humidité, bien qu'il évoluât dans le corps de vif-argent de la sliph. Ses yeux embrassant l'obscurité et la lumière dans le même battement de cils, il sentit ses poumons se délecter de son essence liquide plus douce que de la soie.

Ravi parce qu'elle continuait à lui serrer la main, le jeune homme comprit que sa bien-aimée partageait l'extase de cette expérience. Le voyage vers Aydindril, à la fois lent et rapide, aurait pu ne jamais finir sans qu'ils le regrettent vraiment…

Richard commença à nager dans le vif-argent, l'Inquisitrice accrochée à ses chevilles pour ne pas être séparée de lui.

Dans la sliph, la notion de durée n'avait aucun sens. Une seconde ou mille ans, quelle importance quand on était si bien ?

À la vitesse d'une flèche qui déchire l'air, Richard émergea soudain du puits.

La pièce ravagée, dans la Forteresse, tourna d'abord follement devant ses yeux. Sachant à quoi s'attendre, il ne s'inquiéta pas.

Respire, lui souffla mentalement la sliph.

Expirant à fond, Richard vida ses poumons de l'essence délicieuse de la créature. Puis il les emplit d'un air qui lui parut totalement étranger.

Kahlan creva la surface derrière lui. Dans le silence absolu de la dernière demeure du pauvre Kolo, il l'entendit se vider à son tour les poumons, puis respirer à fond.

Rassuré, Richard se propulsa vers le haut, referma les mains sur le bord du muret, se hissa dessus et sauta à terre. Là, il se retourna pour aider la Mère Inquisitrice.

Et vit Merissa lui sourire de toutes ses dents.

Un instant pétrifié, il recouvra vite sa lucidité.

— Où est Kahlan ? Merissa, tu es liée à moi ! Et tu as prêté serment.

— Kahlan ? répéta la Sœur de l'Obscurité de sa voix mélodieuse. Elle est là. (Elle plongea un bras dans le vif-argent.) Mais tu n'auras plus besoin d'elle, Richard Rahl ! Parce que je suis là à cause d'un serment – celui que je me suis fait à moi-même !

La tenant par le col de sa chemise, la servante du Gardien tira Kahlan du vif-argent. Avec son pouvoir, elle la fit léviter hors du puits et la laissa tomber sans douceur sur le sol.

La poitrine de la jeune femme ne se soulevait toujours pas.

Avant que Richard puisse courir à son secours, Merissa frotta contre la pierre les trois lames d'un *yabree*. Pétrifié par cette douce musique, le jeune homme fixa en silence le merveilleux visage de la servante du Gardien.

— Le *yabree* chante pour toi, Richard, et il t'appelle.

Merissa se laissa dériver près du muret, approchant le *yabree* de sa proie. Puis elle le brandit, tentatrice, devant les yeux du jeune homme, soudain submergé par un désir comme il n'en avait jamais éprouvé.

Le chant de l'arme envahit son corps, prélude à une métamorphose qu'il devina inéluctable.

Merissa lui tendit le *yabree*, garde en avant. Quand ses doigts se refermèrent dessus, Richard pensa qu'il avait vécu pour atteindre cet instant précis. Le reste n'avait aucune importance. Ivre d'extase, il serra plus fort le manche de l'étrange couteau.

Triomphante, Merissa sortit une seconde arme du vif-argent.

— Ce n'est que la première moitié du bonheur, Richard. Accepte

donc la seconde !

Avec un rire de gorge, la sœur frotta le nouveau *yabree* contre la pierre. Aveuglé de désir, Richard tendit un bras pour s'emparer du magnifique objet. Luttant pour empêcher ses genoux de se dérober, il avança, se pencha au-dessus du muret et tendit avidement la main.

Merissa lui fit un sourire moqueur, mais il s'en ficha, une seule idée dans la tête : s'emparer de l'autre *yabree*.

— Respire ! dit la sliph.

Arraché à sa concentration, Richard jeta un coup d'œil derrière lui. La créature de vif-argent s'adressait à une femme qui gisait sur le sol, près du muret. Le jeune homme voulut dire quelque chose, mais la Sœur de l'Obscurité frappa de nouveau l'autre *yabree* contre la pierre.

Richard tituba et dut se retenir au muret avec la main qui tenait le premier couteau à trois lames.

— Respire…, répéta la sliph.

Malgré le chant qui retentissait dans sa tête, Richard lutta pour se remémorer l'identité de la femme évanouie. C'était très important, lui semblait-il, mais pourquoi ?

Enfin, de qui s'agissait-il ?

Merissa fit de nouveau chanter le *yabree* et éclata d'un rire cristallin.

Richard gémit d'extase et de désir.

— Respire ! insista la sliph.

Alors, les deux syllabes d'un prénom, dans la tête du Sourcier, firent voler en éclats les notes de la mélodie de l'arme.

Kahlan !

La femme qu'il aimait ne respirait toujours pas. Une voix intérieure lui hurla de voler à son secours.

Mais le *yabree* chanta de plus belle, et il baissa les yeux, les muscles du cou devenus incapables de tenir sa tête droite.

Son regard se posa sur un objet enfoncé dans la pierre.

Animée par le besoin, sa main droite se tendit et se referma sur la garde d'une épée. À ce contact, un sentiment familier l'envahit.

Fou de colère, le Sourcier tira l'Épée de Vérité de sa gaine de pierre. Une nouvelle chanson retentit et couvrit la mélodie du *yabree.*

Merissa tenta de le faire tinter plus fort.

— Tu vas mourir, Richard Rahl ! J'ai juré de me baigner dans ton sang, et je tiendrai promesse !

Mobilisant jusqu'à sa dernière étincelle d'énergie, Richard se hissa sur le muret et plongea la lame de son épée dans le vif-argent.

Merissa hurla comme si elle était tombée dans un bain d'huile bouillante. Des veines d'argent saillirent sous sa peau. Sans cesser de crier, elle leva les bras et tenta de s'accrocher au muret pour échapper

à l'étreinte mortelle de la sliph. Mais il était trop tard. La métamorphose lancée, Merissa brilla soudain aussi vivement que sa geôlière, statue d'argent immergée dans une mare de liquide aux reflets gris acier. Puis son visage fondit, et ce qui avait été un être humain se liquéfia dans le puits de vif-argent.

— Respire ! lança la sliph à Kahlan.

Richard jeta le *yabree* au loin et courut s'agenouiller près de la jeune femme. La prenant dans ses bras, il la souleva du sol, alla la déposer sur le muret et lui appuya sur la poitrine.

— Respire ! Kahlan, respire ! Fais-le pour moi, je t'en prie !

La Mère Inquisitrice expira le vif-argent et prit une inspiration hésitante. Puis une autre, et une troisième…

— Richard, soupira-t-elle en se serrant contre lui, tu avais raison ! C'était si merveilleux, que j'ai oublié de respirer. Tu m'as sauvée !

— Mais il a tué l'autre femme, dit la sliph. Je l'avais prévenu, au sujet de son épée. Ce n'est pas ma faute.

— De quoi parlez-vous ? demanda Kahlan à la créature magique.

— L'autre femme est une part de moi, désormais…

— Merissa…, souffla Richard à sa compagne. Tu n'y es pour rien, sliph. J'ai dû l'exécuter, sinon elle nous aurait abattus tous les deux.

— Alors, ma responsabilité est dégagée. Merci, maître.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Kahlan, les yeux baissés sur l'Épée de Vérité. Et que vient faire Merissa dans cette histoire ?

Richard défit le lacet de la cape et se débarrassa à jamais du maudit vêtement.

— Elle nous a suivis dans la sliph. Elle a tenté de te tuer, et elle voulait… prendre un bain avec moi.

— Quoi ?

— Maître, corrigea la sliph, elle désirait se baigner dans ton sang.

— Et que s'est-il passé ? lâcha Kahlan, troublée.

— Elle est en moi, à présent, répondit la sliph. Pour l'éternité.

— Bref, elle est morte, dit Richard. Je t'expliquerai plus tard. (Il se tourna vers la créature magique.) Merci de ton aide, sliph. Maintenant, j'aimerais que tu dormes.

— Comme tu voudras, maître. Je vais me reposer…

Le visage de la sliph se brouilla puis se fondit dans le bain de vif-argent. Guidé par son instinct, Richard croisa les poignets. Le liquide brilla un peu plus fort, puis s'enfonça dans les entrailles du puits. Prenant de plus en plus de vitesse, il disparut bientôt dans les ténèbres.

— Richard, je crois que tu as beaucoup de choses à m'expliquer, fit Kahlan, l'air pas commode.

— Dès que nous aurons le temps, c'est promis…

— Et où sommes-nous ?

— Dans les sous-sols de la Forteresse, au pied d'une tour.

— Mais encore ?

— Sous les bibliothèques…

— Impossible ! Personne ne peut y aller. Depuis des millénaires, les champs de force empêchent les sorciers de passer !

— Pourtant, nous y sommes bien… Mais ce n'est pas le moment de nous étendre sur le sujet. Il faut aller en ville…

Ils sortirent du tombeau de Kolo… et se plaquèrent contre la paroi. Dans la mare d'eau croupissante, derrière la balustrade, la reine rouge des mriswiths, les ailes déployées sur des centaines d'œufs gros comme des melons, venait de hurler de rage en les apercevant.

À la chiche lumière qui filtrait de l'ouverture, dans la voûte, Richard devina qu'on était en fin d'après-midi. Il leur avait donc fallu moins d'une journée pour atteindre Aydindril. Et la reine trônait déjà sur une petite montagne d'œufs.

— C'est la souveraine des mriswiths, expliqua Richard en enjambant la balustrade. Je dois détruire les œufs !

Kahlan lui cria de rester où il était. Sans l'écouter, il sauta dans la vase, l'épée au poing, et, enfoncé dans le limon jusqu'à la taille, avança vers l'amas de rochers où s'était perchée l'abominable créature.

La reine se dressa sur ses pattes antérieures, tendit le cou et claqua des mâchoires. Richard frappa instantanément. Vive comme l'éclair, la reine rétracta le cou et lâcha à la figure du Sourcier un nuage d'haleine à l'odeur acide dont le sens profond ne lui parut pas difficile à comprendre.

Richard se força à avancer encore. Le monstre ouvrit la gueule sur une rangée de crocs acérés.

Le Sourcier ne pouvait pas livrer Aydindril aux mriswiths. Et s'il ne détruisait pas les œufs, il y en aurait davantage à tailler en pièces.

— Richard, j'ai essayé de lancer un éclair bleu ! cria Kahlan. Mais ça ne marche pas, ici !

La reine tendit de nouveau le cou et attaqua. Richard zébra l'air avec son épée. Il ne toucha pas sa cible, mais parvint à la tenir à distance alors qu'il se hissait sur les rochers glissants de vase.

L'Épée de Vérité brandie, il fit reculer la reine et profita d'un bref répit pour abattre sa lame sur les œufs. Une puanteur infernale lui agressa les narines dès que quelques coquilles eurent éclaté.

Folle furieuse, la reine battit des ailes et s'éleva dans les airs, juste assez pour être hors de portée de l'arme du Sourcier. Sa queue fouetta l'air, contraignant le jeune homme à délaisser un instant sa mission de destruction.

Décidée à sauver ses petits, la créature rouge plongea sur sa proie. Richard se fendit et perça la peau écailleuse de la pointe de son arme.

La blessure, bien que superficielle, fit hurler le monstre de douleur. Le vent généré par ses battements d'ailes frénétiques expédia le Sourcier à la renverse. Gardant son sang-froid, il roula sur le côté pour esquiver une attaque vicieuse de la reine, aux mâchoires grandes ouvertes.

Bombardé de coups de queue furieux, il oublia momentanément les œufs et se concentra sur son duel. S'il tuait la reine, la suite serait un jeu d'enfant…

Le monstre hurla de nouveau, enragé. Du coin de l'œil, Richard vit Kahlan, armée d'une planche – sans doute un morceau de la porte du tombeau de Kolo –, s'efforcer d'écrabouiller les œufs.

Il rampa sur la roche glissante et se plaça entre la jeune femme et la reine rouge. Une position qu'il devrait tenir malgré les assauts des mâchoires, de la queue et des pattes de son adversaire, résolue à le faire basculer dans l'eau.

— Tiens-la à l'écart, dit Kahlan, qui piétinait dans de la bouillie d'œufs jaunâtre. Je me charge du reste !

Richard détestait voir la jeune femme s'exposer ainsi. Mais elle défendait sa ville, et il n'avait pas le droit de l'en empêcher. De plus, il avait besoin de son aide. Dès qu'ils en auraient fini ici, il faudrait nettoyer les rues d'Aydindril.

— Dépêche-toi, souffla-t-il entre deux attaques.

La reine se jeta sur lui, décidée à l'écrabouiller contre le roc. Il s'écarta presque à temps, sans pouvoir éviter qu'elle s'écrase sur une de ses jambes. Hurlant de douleur, il flanqua dans l'air des coups d'épée désordonnés censés repousser la créature enragée qui remontait lentement le long de son corps.

La planche de Kahlan s'abattit soudain sur l'excroissance de chair qui couronnait le crâne grotesque du monstre.

Ivre de souffrance, la reine rouge lâcha sa proie et recula.

La Mère Inquisitrice glissa un bras sous l'aisselle de Richard pour l'aider à se relever. Ensemble, ils reculèrent dans la vase puante.

— Je les ai tous réduits en bouillie, annonça la jeune femme. Filons d'ici !

— Non ! Si je ne la tue pas, elle en pondra d'autres !

Hélas, la reine rouge, consciente que tous ses petits étaient détruits, opta pour la fuite. Elle battit des ailes, s'éleva dans l'air, s'accrocha au mur et, telle une salamandre, rampa verticalement en direction d'une grande ouverture, très haut au-dessus d'eux.

Richard et Kahlan sortirent de la vase et reprirent pied sur la passerelle circulaire. Le Sourcier étudia un moment l'escalier en colimaçon qui lui aurait permis de poursuivre sa proie. Hélas, quand il tenta de s'appuyer sur sa jambe blessée, elle refusa de le porter. Il s'écroula, foudroyé par la douleur.

— Tu ne peux rien faire pour le moment, dit Kahlan en l'aidant à

se relever. Les œufs sont détruits, et nous nous occuperons d'elle plus tard. Ta jambe est brisée ?

Les yeux rivés sur la reine rouge, qui continuait son ascension, le jeune homme se tâta prudemment le mollet.

— Non, juste un peu fracassée… Kahlan, nous devons aller en ville !

— Mais tu ne peux pas marcher !

— Ça ira, ne t'inquiète pas… La douleur se calme déjà. On y va ?

Le Sourcier s'empara d'un globe lumineux pour éclairer leur chemin. Kahlan le soutenant, ils sortirent des entrailles de la Forteresse et traversèrent des salles et des couloirs qu'elle n'avait jamais vus. Pour franchir les boucliers et déjouer les pièges, Richard dut tenir la jeune femme dans ses bras, lui répéter sans cesse de ne rien toucher, et lui indiquer où poser les pieds.

L'Inquisitrice accabla son compagnon de questions. Elle lui obéit néanmoins, non sans marmonner qu'elle n'avait jamais soupçonné l'existence de ces endroits dans le bâtiment.

Quand ils atteignirent le niveau supérieur, la jambe du jeune homme allait beaucoup mieux. Bien qu'elle fût encore douloureuse et un peu raide, il pouvait désormais marcher seul.

— Au moins, je sais où nous sommes, souffla Kahlan alors qu'ils longeaient les bibliothèques. J'avais peur que nous ne trouvions jamais la sortie.

Richard prit la direction qui les conduirait hors de la Forteresse. Kahlan affirmant que ce n'était pas la bonne, il l'assura avoir pris plus d'une fois ce chemin. À contrecœur, la jeune femme capitula.

Lorsqu'il fallut franchir l'ultime bouclier, ils se réjouirent d'avoir un prétexte pour se serrer l'un contre l'autre.

— C'est encore loin ? demanda Kahlan.

— Non. La porte est au bout de cette salle.

Lorsqu'ils débouchèrent dans la cour, l'Inquisitrice fit deux tours complets sur elle-même, stupéfaite.

Tirant sur la chemise de Richard, elle désigna la porte qu'il venait de franchir.

— Tu es entré par là ? Vraiment ? Plusieurs fois ?

— C'est là que conduit le chemin de pierre…

Furieuse, Kahlan désigna l'inscription, sur le linteau de la porte.

— Tu vois ce que ça dit ? Et tu es entré quand même ?

— Désolé, mais je ne déchiffre pas cette langue…

— *Tavol de ator Mortado*, lut la jeune femme à haute voix. Le Chemin de la Mort !

Richard jeta un coup d'œil aux autres portes, puis au sol, sous lequel avait rampé une créature inconnue.

— C'était la plus grande entrée, se justifia-t-il, et le chemin y

menait directement. J'ai supposé que c'était le plus simple… De toute façon, c'est assez logique, puisque les prophéties me surnomment « le messager de la mort ».

Kahlan n'en crut pas ses oreilles.

— Nous avions peur que tu t'aventures dans la Forteresse, et que tu y laisses la vie. Par les esprits du bien, je me demande comment tu t'en es sorti ! Aucun sorcier ne se serait risqué à passer par là. Le premier bouclier m'aurait déjà arrêtée, ou carbonisée, si tu n'avais pas été avec moi. C'est déjà une indication des périls que tu as bravés ! Je peux me jouer de tous les champs de force, sauf ceux qui défendent les endroits mortellement dangereux.

Richard entendit crisser les graviers. Puis il vit le sol onduler. Vif comme l'éclair, il poussa Kahlan au milieu de la rampe de pierre.

— Que se passe-t-il ?

— Quelque chose approche…

Nonchalante, l'Inquisitrice quitta leur refuge pour aller gambader dans les graviers.

— Tu n'as pas peur de *ça*, j'espère ? lança-t-elle en… caressant… les cailloux au moment où la créature passait sous ses pieds.

— Quelle mouche te pique ? s'étonna Richard.

Kahlan taquina joyeusement la monstruosité qui évoluait sous le sol. On eût dit qu'elle jouait avec un chaton.

— Ce n'est qu'un chien de pierre, mon pauvre Richard, soupira-t-elle. Le sorcier Giller l'avait invoqué pour décourager une bonne femme qui n'arrêtait pas de lui casser les pieds. Ainsi, elle avait peur de traverser les graviers, et aucune personne saine d'esprit ne se serait aventurée sur le Chemin de la Mort. (Kahlan se releva.) Richard, je t'en prie, dis-moi que tu n'as pas eu peur de cette inoffensive créature ?

— Pas vraiment, mais…

Agacée, l'Inquisitrice plaqua les poings sur ses hanches.

— Tu t'es engagé sur le Chemin de la Mort, puis tu as traversé tous ces boucliers, parce que tu redoutais un animal de compagnie ? Un chien magique, je veux bien, mais quand même… C'est pour ça que tu n'as pas emprunté les autres portes ?

— Kahlan, comment aurais-je su ? Je n'avais jamais vu le sol se soulever comme ça… (Le jeune homme se gratta le coude.) Bon, d'accord, j'ai eu peur de ton cabot de pierre. Pour une fois que je me suis montré prudent, tu ne vas pas m'en faire un plat ? En plus, je n'ai pas su lire l'inscription, sur le linteau…

Accablée, la Mère Inquisitrice leva les yeux au ciel.

— Richard, tu aurais pu…

— Je ne suis pas mort dans la Forteresse, j'ai déniché la sliph et je

suis venu à ton secours. Alors, n'en parlons plus ! Et allons en ville, par les esprits du bien !

Kahlan passa un bras autour de la taille du jeune homme.

— Tu as raison, concéda-t-elle. Je suis un peu nerveuse à cause de… (elle tendit un bras vers la porte)… ce qui s'est passé là-dedans. La reine des mriswiths m'a terrorisée. Merci d'avoir su faire face, Richard.

Enlacés, ils remontèrent le tunnel d'accès et s'apprêtèrent à franchir la herse.

À cet instant, une queue rouge jaillit de l'angle du mur et les frappa. Le souffle coupé, Richard vit des ailes battre au-dessus de lui. Puis des pattes s'abattirent sur lui et des griffes lui déchirèrent l'épaule. Un nouvel aller-retour expédia Kahlan au sol.

Alors que les griffes enfoncées dans sa chair l'attiraient inexorablement vers la gueule du monstre, le Sourcier dégaina son épée. Stimulé par la colère, il frappa une aile à la texture de cuir, la fendant sur presque toute sa longueur.

La reine rouge recula et lui lâcha l'épaule. La magie de son arme l'aidant à ignorer la douleur, Richard se releva d'un bond.

De la pointe de son épée, il tint en respect le monstre qui claquait des mâchoires, avide de le déchiqueter. Animée par une fureur au moins aussi aveugle que celle du Sourcier, la reine chargea, masse d'ailes, de crocs et de griffes qui eût été mortelle pour n'importe quel autre adversaire.

Richard abattit son arme sur le bras droit de la créature. Couinant de douleur, elle recula, se plaça de trois quarts et décocha un fabuleux coup de queue qui propulsa le jeune homme contre un mur. Bien que sonné, il parvint à riposter et coupa le bout de l'appendice rouge.

La reine recula encore, jusqu'à se placer sous la herse. Conscient que ce serait sa seule chance de l'emporter, Richard plongea sur le mécanisme de commande et abaissa le plus gros levier.

Dans un abominable bruit de ferraille, la grille garnie de piques sur sa partie inférieure sortit de son logement et tomba sur le monstre.

Rapide comme l'éclair, la reine rouge s'écarta. La herse lui frôla le dos, épinglant au passage une aile qui se retrouva clouée au sol.

Une sueur froide ruissela entre les omoplates de Richard quand il vit que Kahlan gisait… de l'autre côté de la herse. Dès qu'elle l'aperçut, la souveraine des mriswiths tira son aile de sous la grille. Même si elle la déchira en plusieurs endroits, elle semblait trop enragée pour se soucier de sa propre souffrance.

— Kahlan, cours ! cria Richard.

Encore sonnée, l'Inquisitrice tenta de ramper loin du danger. Mais la reine bondit et la retint par une jambe. Triomphante, elle souffla en direction de Richard un nuage d'haleine fétide. L'heure de la

vengeance avait sonné, et elle le manifestait sans ambiguïté.

Le jeune homme se précipita vers la roue qui actionnait la herse. Pouce après pouce, la grille s'éloigna du sol en grinçant.

Hélas, la bête monstrueuse s'éloignait déjà sur la route en tirant Kahlan par la jambe.

Richard lâcha la roue. Animé par la fureur de sa magie, il abattit l'Épée de Vérité sur les barreaux de la herse. Dans une gerbe d'étincelles et d'éclats de métal, il recommença, visant toujours le même point. Le troisième coup fut le bon. Le Sourcier écarta le barreau brisé d'un coup de pied et plongea par l'ouverture.

Il courut derrière la reine rouge, qui avait pris pas mal d'avance. Le ventre raclant le sol, Kahlan y enfonçait ses ongles avec l'espoir – futile – de se libérer.

Quand elle eut atteint le pont, la bête sauta sur le parapet et défia du regard le pauvre humain qui se ruait vers elle.

Histoire de lui rappeler qu'elle pouvait voler, elle battit légèrement des ailes.

Richard hurla de rage impuissante quand il la vit se préparer à sauter.

Lorsque le Sourcier s'engagea sur le pont, la queue rouge zébra l'air. Il en coupa six bons pieds de long d'un seul coup d'épée.

La reine se retourna, en prenant Kahlan par une jambe, comme une poupée de chiffon. Sa lucidité balayée par la rage, Richard abattit son épée au moment où la créature lui sautait dessus. Arrosé par un flot de sang puant, il trancha la moitié d'une aile, coupant l'os en même temps que la peau parcheminée.

La reine battit de son aile intacte et voulut lui faire exploser la tête d'un coup de son moignon de queue.

Kahlan s'étira au maximum, les mains tendues. Après avoir enfoncé sa lame dans le ventre rouge de la bête, Richard lança en avant son bras libre. Au moment où il allait saisir les poignets de Kahlan, la reine la tira violemment en arrière.

Le Sourcier trancha en deux l'autre aile du monstre. Derrière un rideau de sang, la souveraine se tortilla en tous sens pour essayer de blesser son adversaire. Ainsi occupée, elle ne céderait pas, pour l'instant, à son désir évident de déchiqueter Kahlan.

Dès qu'il en eut l'occasion, Richard coupa un autre morceau de la queue rouge qui s'agitait comme un serpent devenu fou. Enragée par cette nouvelle mutilation, la reine multiplia les attaques désordonnées et offrit de précieuses ouvertures à son adversaire – qui en profita pour la larder de coups.

Enfin, Richard plongea en avant, saisit le poignet de l'Inquisitrice, qui referma ses doigts sur le sien, et planta sa lame jusqu'à la garde dans la poitrine de la bête.

Une terrible erreur !

Même touchée à mort, la reine des mriswiths ne lâcha pas la jambe de Kahlan. Très lentement, comme dans un cauchemar, elle tituba puis bascula dans le vide.

Richard serra de toutes ses forces le poignet de l'Inquisitrice. Quand le monstre percuta le tablier du pont, la violence du choc faillit lui faire lâcher prise.

Certain qu'il ne soutiendrait pas longtemps un poids pareil, il passa son bras libre au-dessus du parapet et trancha net le membre rouge accroché à la jambe de Kahlan. Sans se soucier des hurlements du monstre, parti pour une chute de plusieurs milliers de pieds, il banda ses muscles et tenta de tirer sa bien-aimée en sécurité.

Leurs peaux poisseuses de sang glissaient l'une contre l'autre. Déséquilibré, le jeune homme força au maximum sur ses cuisses pour ne pas tomber à son tour dans l'abîme.

Enfin, il réussit à soulever un peu Kahlan.

— Accroche-toi au parapet ! cria-t-il. Ta main glisse dans la mienne !

La jeune femme réussit à passer un bras autour de la rambarde. Soulagé d'une partie de la traction, Richard jeta son épée sur le sol et réussit à saisir l'épaule de sa compagne. Luttant ensemble, ils parvinrent à grignoter pouce après pouce la distance qui les séparait de la sécurité.

Dès qu'elle fut revenue sur le pont, Kahlan hurla comme une possédée :

— Enlève-moi cette horreur ! Richard, je t'en prie !

Le Sourcier ouvrit une à une les griffes qui serraient encore le mollet de l'Inquisitrice, puis il jeta le bras rouge dans le vide.

Trop épuisée pour parler, Kahlan se blottit contre lui.

— Pourquoi n'as-tu pas recouru à la Rage du Sang ? demanda Richard quand ils eurent un peu récupéré.

— Près de la herse, j'ai essayé de lancer un éclair, mais ça n'a pas marché. Ici, j'étais trop étourdie par ma chute, et la suite de mes mésaventures. Et toi, pourquoi n'as-tu pas utilisé tes éclairs noirs ?

— Je n'en sais rien, avoua Richard après une courte réflexion. En fait, j'ignore comment influer sur mon don. C'est une affaire d'instinct, pas de volonté… (Les yeux fermés, il caressa les magnifiques cheveux de sa compagne.) Je donnerais cher pour que Zedd soit là ! Il m'aiderait à maîtriser ma magie. Et de toute façon, il me manque terriblement.

— Je sais, Richard…

Des cris et des cliquetis métalliques retentissaient au loin. Soudain, Richard s'avisa qu'une odeur de fumée planait dans l'air.

Malgré leurs blessures et leur fatigue, les deux jeunes gens

coururent jusqu'à un tournant qui offrait une vue plongeante sur la ville.

Quand ils s'arrêtèrent au bord du gouffre, Kahlan ne put s'empêcher de crier.

— Chers esprits du bien, gémit Richard, tombé à genoux, qu'ai-je donc fait ?

Chapitre 53

C’est le seigneur Rahl ! beuglèrent d’une seule voix une multitude de soldats. Il vient combattre avec nous ! C’est le seigneur Rahl !

Entendant l’appel malgré le vacarme de la bataille, des milliers d’hommes reprirent ce cri de ralliement.

— Seigneur Rahl ! Seigneur Rahl ! Seigneur Rahl !

La mine sombre, Richard se frayait un chemin à travers les lignes arrière d’haranes. Des blessés couverts de sang se relevèrent péniblement pour emboîter le pas à la colonne qui le suivait déjà.

À travers la fumée acide, Richard regarda loin devant lui, au pied de plusieurs rues en pente, où se déroulait l’essentiel de la bataille. Submergés par un raz-de-marée d’hommes en cape pourpre, les guerriers d’harans en uniforme noir reculaient vers le cœur de la cité. Les fanatiques du Sang de la Déchirure, déchaînés, évoquaient vraiment une déferlante de mort, de haine et de violence…

— Ils doivent être plus de cent mille, dit Kahlan – à haute voix, mais comme si elle se parlait à elle-même.

Richard avait envoyé une force équivalente à la recherche de la Mère Inquisitrice. À des semaines d’Aydindril, ces hommes ne reviendraient jamais à temps. Les défenses de la ville affaiblies, les fanatiques de feu Brogan tiraient parti d’une erreur stratégique de débutant.

Cela dit, il aurait dû rester assez de poitrines d’haranes pour repousser cette attaque. Quelque chose clochait terriblement.

Avec son escorte de blessés, le Sourcier gagna la zone arrière de ce qui semblait être le principal engagement. Ici, les guerriers du Sang de la Déchirure déboulaient de tous les côtés, et des colonnes de flammes illuminaient le ciel à l’aplomb de l’avenue des Rois. Apparemment, les défenseurs s’étaient regroupés autour du Palais des Inquisitrices, résolus à tenir le nouveau fief de leur seigneur.

Des officiers coururent à la rencontre de leur chef, la joie de le voir nettement atténuée par le désastre en cours.

À bout de nerfs à force d’entendre des cris d’agonie monter de tous les secteurs de la ville, Richard fut étonné de s’entendre parler avec un calme glacial.

— Que se passe-t-il ? Ces hommes sont des vétérans d’harans. Pourquoi reculent-ils ainsi ? Les forces étant à peu près équilibrées, nos adversaires ne devraient pas s’être autant enfoncés en ville.

— Les mriswiths…, répondit simplement un commandant aux cheveux blancs.

Richard serra les poings. Contre ces monstres, des soldats normaux n'avaient aucune chance. En une minute, un mriswith pouvait étriper dix guerriers sans récolter une égratignure. Et des centaines d'entre eux avaient plongé dans la sliph…

Les rangs des D'Harans s'éclaircissaient et le phénomène serait irréversible.

Les voix des esprits tapis dans l'Épée de Vérité retentissaient déjà aux oreilles du Sourcier, couvrant les cris de douleur des mortels. À voir la position du soleil, derrière le rideau de fumée, il ne ferait pas nuit avant deux heures.

— Vous, là, lança Richard à trois lieutenants, réunissez le nombre d'hommes que vous jugerez nécessaires et conduisez la Mère Inquisitrice, ma future reine, en sécurité entre les murs du palais !

L'expression de maître Rahl renseigna les trois officiers sur l'importance de la mission, et les sanctions que leur vaudrait un éventuel échec.

Kahlan s'apprêtant à protester, Richard dégaina son épée.

— Exécution !

Les lieutenants ne se le firent pas dire deux fois. Insensibles à ses cris, ils entraînèrent la Mère Inquisitrice loin de la boucherie en cours.

Richard ne regarda pas la jeune femme et ne chercha pas à comprendre ce qu'elle lui hurlait.

La rage de sa magie faisant bouillir son sang, ses yeux brillaient d'une détermination et d'un pouvoir qui n'étaient plus tout à fait humains. Impressionnés, les hommes qui l'entouraient reculèrent en silence.

Le Sourcier passa la lame de son épée sur le sang à demi coagulé qui couvrait toujours son bras gauche. Le contact du fluide vital décupla sa fureur.

Il regarda autour de lui – les yeux de la mort en quête de leurs prochaines victimes. Pris entre la rage primale de l'épée et sa propre colère, le Sourcier n'entendait plus rien, sinon le pouvoir qui lui hurlait son désir de se déchaîner. Conscient que ce n'était pas encore assez, il abattit les ultimes digues qui retenaient sa magie et s'unit aux esprits de tous ceux qui avaient manié son arme avant lui.

Il était le vrai Sourcier… et beaucoup plus que cela.

L'incarnation vivante du messager de la mort !

Un seul corps, mais tant d'esprits et tellement de haine…

En silence, il avança et vint se mêler aux vétérans d'harans occupés à ferrailler contre des tueurs en cape pourpre assez téméraires pour avoir tenté une percée. Dans l'invraisemblable mêlée, il vit du coin de l'œil d'honorables commerçants, épée au poing, s'efforcer de défendre

leur ville malgré leur estomac replet et leurs médiocres talents d'escrimeurs. À leurs côtés, de jeunes civils brandissaient des piques sans trembler. Prêts à tout pour les soutenir, des gamins, sans doute leurs petits frères, levaient péniblement des gourdins bien trop lourds pour eux.

Le regard rivé devant lui, le Sourcier daignait seulement étriper les fanatiques du Sang de la Déchirure qui tentaient de lui barrer le chemin. Ce menu fretin ne l'intéressait pas. Et les ennemis qu'il cherchait ne s'étaient pas encore montrés…

Il sauta par-dessus un chariot renversé, au milieu du champ de bataille. Autour de lui, des héros anonymes ferraillaient pour éloigner le danger de leur maître.

S'ils avaient su vers quelles proies il fondait ainsi !

Devant lui, un océan de capes pourpres se déversait aveuglément sur des centaines de cadavres en uniforme noir. Les pertes, dans son camp, étaient épouvantables. Mais ces visions d'horreur, loin de le décourager, ajoutaient de l'huile sur le feu qui dévorait de l'intérieur le messager de la mort.

Au fond de son esprit, un être qu'il ne reconnaissait plus – peut-être l'enfant qu'il était jadis – pleurait sur ces vies soufflées en un instant, comme la flamme d'une bougie à l'heure du coucher. Mais les vents de la colère hurlaient trop fort pour qu'il prêtât l'oreille à ces sanglots.

Il sentit la présence des mriswiths avant de les voir. Ouvrant la voie aux soldats du Sang de la Déchirure, les monstres étripaient les D'Harans sans leur laisser le temps d'esquisser un geste.

Richard leva son épée et plaqua contre son front la lame rouge de sang.

— Mon épée, murmura-t-il, combats pour la vérité, aujourd'hui !

Fuer grissa ost drauka…

— Viens danser avec moi, la mort, je suis prêt.

Les bottes du Sourcier martelèrent les pavés tandis qu'il courait vers ses proies. Désormais, les esprits de ses prédécesseurs ne faisaient plus qu'un avec le sien. Armé de leurs connaissances, de leur expérience et de leur talent, il n'était plus seulement un homme, mais le symbole vivant de toute l'histoire douloureuse de l'humanité.

Se laissant guider par la magie, elle-même chauffée au fer rouge de sa colère, et par sa volonté, le Sourcier céda à la soif de tuer pour se faufiler entre les grappes de soldats acharnés à s'étriper.

Dès qu'il eut repéré sa première cible, un mriswith mordit la poussière à tout jamais.

Ne gaspille pas ta force à abattre ceux que tes frères d'armes peuvent transpercer de leurs lames, soufflèrent les esprits dans sa tête. *Concentre-toi sur les proies qu'ils sont incapables d'éliminer.*

Suivant ce conseil, Richard se fia à l'étrange pouvoir qu'il s'était découvert dans le bois de Hagen, quelque temps plus tôt. Capable de localiser les mriswiths, y compris ceux qui recouraient à la magie de leur cape, il dansa avec la mort, parfois si rapidement que certains monstres moururent sans voir d'où venait le coup fatal.

Économe de ses efforts et soucieux de ne pas émousser sa lame, il fit en sorte que chacune de ses frappes soit définitive.

Se faufilant entre les combattants humains, il faucha une à une les ignobles créatures qui dirigeaient désormais les illuminés du Sang de la Déchirure.

Dans chaque rue qu'il traversa, l'impitoyable chasseur vit des bâtiments en feu qui renforcèrent sa détermination. Les oreilles pleines de leurs cris d'agonie, il finit par ne plus sentir que l'odeur immonde du sang de ses victimes.

Tuer. Traquer. Tuer et traquer encore… Passerait-il le reste de sa vie à étriper des monstres ?

Même si c'était le cas, ça ne suffirait pas. Aussi angoissante que fût cette idée, il dut l'accepter, bien que sa rage lui hurlât de ne pas en tenir compte. Il était le seul apte à éliminer les mriswiths. À la première erreur, aussi minuscule soit-elle, il n'y aurait plus personne, dans le camp d'haran, pour se charger de cette vitale besogne. Autant vouloir se débarrasser d'une colonie de fourmis en les écrasant une par une !

Des *yabree* sifflaient déjà plus près de lui qu'il ne l'aurait voulu. Deux fois, leur ignoble chant avait laissé dans sa chair de longs sillons rouges. Pire encore, ses hommes, autour de lui, tombaient comme des mouches. Et les soldats du Sang de la Déchirure ne laissaient aucune chance aux blessés, les achevant alors qu'ils rampaient dans la poussière pour se mettre à l'abri.

Richard jeta un coup d'œil au ciel et constata que la nuit tombait. Combien de D'Harans, demain, verraient le soleil se lever ? Une poignée, peut-être. Quelques survivants dont, à l'évidence, il ne ferait pas partie…

Sentant une lame frôler ses côtes, le Sourcier se tourna et décapita le mriswith qui venait de le manquer de peu. Comme c'était prévisible, il se fatiguait et ses ennemis en profitaient pour le serrer de près. Bientôt, il aurait également perdu de sa précision. Alors, la fin ne serait plus très loin.

En attendant, il ouvrit le ventre d'un mriswith et en égorgea un autre.

Kahlan… Pour elle comme pour lui, le soleil ne se lèverait pas demain. Ils étaient des morts en sursis, et la nuit se préparait à devenir leur linceul.

Non sans effort, Richard chassa de son esprit le souvenir de sa

bien-aimée. La moindre distraction, désormais, risquait de lui être fatale.

Tuer. Traquer. Tuer et traquer encore…

Dans sa tête, les voix continuaient à le guider, et il ne prenait plus le temps de réfléchir à leurs conseils avant de les appliquer.

Malgré quelques escarmouches victorieuses de-ci de-là, la bataille tournait au désastre. À force d'être poussés vers le cœur de la cité, ses hommes et lui – la première ligne de défense ! – n'étaient plus qu'à cinq cents pas du Palais des Inquisitrices. Dans moins d'une heure, les mriswiths l'investiraient. Alors, tout serait perdu.

Son attention attirée par un incroyable vacarme, le Sourcier tourna la tête et découvrit un spectacle aussi étrange que réconfortant. Jaillissant d'une série de rues en étoile, des centaines de D'Harans venaient de prendre en tenaille un gros détachement de soldats en cape pourpre. Coincés sur une grande place, et trop nombreux pour pouvoir manier efficacement leurs armes, les soudards de feu Brogan tombèrent d'abord comme des mouches.

Le commandant qui avait imaginé ce plan, et trouvé le moyen de piéger l'ennemi sur un terrain aussi défavorable, aurait mérité une décoration. Hélas, dans moins d'une demi-heure, il ne serait probablement plus vivant…

Dès qu'ils se seraient réorganisés, leurs rangs assez éclaircis pour leur restituer une bonne liberté de manœuvre, les piégés deviendraient les piégeurs, car ils conservaient, et de loin, l'avantage du nombre.

Le Sourcier se pétrifia quand il aperçut, déboulant d'une des rues, Kahlan à la tête d'une horde de domestiques des deux sexes armés de bric et de broc. À Ebinissia, se souvint-il, peu avant la fin, la population s'était jointe aux défenseurs.

Que fichait Kahlan ici ? Au palais, elle aurait au moins eu un sursis. Là, elle finirait encerclée par des soudards qui la déchiquetteraient comme une meute de chiens…

Non… Consciente du danger, elle ordonnait déjà à ses hommes de battre en retraite en laissant beaucoup de cadavres ennemis derrière eux. Un plan brillant, et génialement exécuté !

Une fraction de seconde avant que son *yabree* ne l'étripe, Richard décapita proprement un mriswith.

Bon sang, alors qu'il la croyait repartie vers le palais, voilà que Kahlan jaillissait d'une autre rue, son absurde régiment sur les talons.

Dès que les soldats du Sang de la Déchirure se furent tournés vers la nouvelle menace, un autre groupe vint les attaquer sur le flanc. Alarmés par le succès inattendu de ces manœuvres, les mriswiths coururent au secours de leurs alliés et éclaircirent aussitôt les rangs des attaquants.

Sans quitter la Mère Inquisitrice des yeux, Richard fonça dans la mêlée et s'ouvrit un chemin sanglant au milieu des fanatiques en cape pourpre. Après une interminable série de duels contre des mriswiths, affronter des humains lents et maladroits lui sembla presque reposant. Au début, en tout cas…

Quand il rejoignit enfin la jeune femme, ses bras lui faisaient mal et ses jambes menaçaient de ne plus le porter.

— Kahlan, tu es devenue folle ? cria-t-il en prenant la jeune femme par le poignet. Je t'avais envoyée au palais !

L'Inquisitrice se dégagea et brandit de nouveau son épée rouge de sang.

— Je ne mourrai pas égorgée après m'être cachée sous mon lit pendant la bataille ! Comme toi, j'ai le droit de combattre pour ma vie. Et ne t'avise plus jamais de me parler sur ce ton !

Sentant la présence d'un mriswith dans son dos, le Sourcier se retourna et frappa.

Kahlan se baissa pour éviter un flot de sang et d'entrailles. Dès qu'elle se fut relevée, elle ordonna à ses improbables guerriers de repasser à l'attaque.

— Alors, souffla Richard, assez bas pour qu'elle n'entende pas qu'il n'avait plus d'espoir, nous mourrons ensemble, ma douce reine…

Pressés par une horde de mriswiths et d'hommes du Sang de la Déchirure, les défenseurs étaient désormais acculés aux jardins du palais. Il y avait tant de monstres que le Sourcier ne parvenait plus à les distinguer individuellement. On eût dit qu'une masse compacte d'horreurs à la peau écailleuse avançait vers eux.

Dans le lointain, une étrange colonne de poussière aux reflets verts approchait de la ville. Mais de quoi pouvait-il s'agir ?

Richard poussa Kahlan à l'écart en plaquant une main entre ses omoplates. Les protestations de la jeune femme moururent quand son compagnon chargea la grappe de mriswiths qui venaient de se matérialiser devant eux. Comme un danseur, le Sourcier virevolta entre ses adversaires, les fauchant à une vitesse hallucinante.

Du coin de l'œil, sans cesser de frapper, il vit un autre phénomène qu'il ne parvint pas à s'expliquer. Le ciel était constellé de petits points noirs. S'il en était déjà à avoir ce genre de troubles de la vue, la fin de son aventure ne devait pas être loin.

Un *yabree* sifflant à un pouce de sa tête, il hurla de rage et trancha net le bras qui le maniait. Pour faire bonne mesure, dans le même élan, il décapita aussi le monstre. Évitant un nouveau coup, il enfonça son couteau dans le ventre d'un autre agresseur et dut en repousser un d'une ruade avant d'avoir pu dégager sa lame.

D'une lucidité glaciale, il comprit que les créatures avaient enfin identifié le seul ennemi menaçant pour eux. Ils l'encerclaient, décidés

à en finir. Hors de ce cercle de mort, il entendit Kahlan crier son nom.

Le Sourcier ne pouvait plus rien faire, et il n'aurait pas pu fuir, même s'il l'avait voulu. Des couteaux à trois lames chantèrent, certains laissant des zébrures rouges sur sa peau.

Les monstres étaient trop nombreux. Par les esprits du bien, nul ne pouvait vaincre autant d'adversaires !

Autour de lui, il n'apercevait plus l'ombre d'un D'Haran. Prisonnier d'une muraille de mriswiths, il devrait uniquement compter sur sa magie pour s'obtenir un ultime répit.

Au lieu de crier comme un crétin, pourquoi n'avait-il pas plutôt dit à Kahlan qu'il l'aimait ?

Du coin de l'œil, le Sourcier vit une masse sombre se déplacer à la vitesse de l'éclair.

Un mriswith hurla de douleur. Pourtant, il n'avait pas levé ses armes… Troublé, il se demanda s'il n'était pas en train de mourir sans le savoir, l'imagination et la réalité se mêlant dans son esprit. À force de pivoter comme un danseur et de trancher des chairs, la tête lui tournait…

Une énorme masse tomba sur le sol, non loin de lui. Une autre la suivit presque aussitôt. Pour voir ce qui se passait, le Sourcier essuya le sang de mriswith qui lui maculait le visage.

Partout, les monstres hurlaient à la mort.

Alors, Richard vit d'immenses ailes sombres et des pattes couvertes de fourrure. Déchaînées, de grandes bêtes ailées déchiquetaient impitoyablement les mriswiths. La puanteur de leur sang, pourtant insoutenable, caressait les narines du jeune homme comme un doux parfum.

Le Sourcier recula quand un énorme garn se posa devant lui, juste à temps pour égorger un mriswith qu'il n'avait pas vu venir.

Gratch !

Le champ de bataille grouillait de garns et d'autres continuaient d'arriver. Il y avait bien eu des points dans le ciel…

Gratch jeta sa première victime sur un petit groupe de soldats du Sang de la Déchirure, puis il se rua dans la mêlée. Les autres garns avaient déjà fait un massacre, et des renforts atterrissaient carrément sur le dos des porteurs de *yabree*.

Conscients de courir au désastre, les mriswiths s'enveloppèrent dans leurs capes. Une précaution inutile, car l'invisibilité n'empêchait pas les garns de les repérer.

Les monstres étaient piégés !

Son épée brandie à deux mains, Richard remercia les esprits du bien. Puis il éclata de rire, sa voix mêlée aux rugissements des garns et aux cris d'agonie des mriswiths.

Kahlan se serra contre son dos, les bras autour de sa taille.

— Je t'aime, souffla-t-elle. J'ai cru que ma dernière heure allait sonner, et je n'avais pas eu le temps de te le redire.

Richard tourna la tête et plongea son regard dans les yeux verts brouillés de larmes de la Mère Inquisitrice.

— Je t'aime aussi.

Des cris couvrirent presque le vacarme de la bataille. La « colonne de poussière aux reflets verts » qu'il avait vue un peu plus tôt était en réalité une armée de plusieurs milliers d'hommes qui chargeaient à présent les lignes arrière du Sang de la Déchirure. Les D'Harans qui entouraient Richard, débarrassés des mriswiths, se lancèrent spontanément à l'assaut. Pris en tenaille, les fanatiques de Brogan auraient bientôt rejoint leur chef dans le royaume des morts…

Une avant-garde de guerriers en uniforme vert se frayait un passage dans les rangs ennemis, se dirigeant vers Richard. Sur les flancs de ces braves, des dizaines de garns se chargeaient d'éliminer les mriswiths. Omniprésent, Gratch volait au-dessus des monstres pour les pousser vers ses semblables.

Afin de mieux suivre les événements, Richard sauta sur une fontaine. Quand il eut tendu une main à Kahlan pour l'aider à le rejoindre, des D'Harans formèrent autour d'eux un cercle défensif impénétrable.

— Ces soldats sont des Keltiens, dit la jeune femme.

Elle avait raison, et le général Baldwin en personne conduisait la charge. Quand il aperçut les deux jeunes gens, il se détacha du gros de ses forces, cria quelques ordres et se lança au galop, une petite escorte sur les talons.

Renversés par les destriers et hachés menus par les épées de ces braves – dont celle du général en personne –, les fanatiques du Sang de la Déchirure n'opposèrent qu'une résistance symbolique.

Baldwin prit de l'avance sur ses hommes et atteignit le premier la fontaine. Dès qu'il eut rengainé son épée, il s'inclina respectueusement sur sa selle. Puis il se redressa et se tapa du poing sur le cœur.

— Seigneur Rahl, je vous salue. Et vous aussi, ma reine.

— Votre quoi ? s'écria Kahlan.

Le général s'empourpra du cou jusqu'au sommet de son crâne chauve.

— Veuillez me pardonner… Ma glorieuse, estimée et vénérée reine, noble Mère Inquisitrice des Contrées du Milieu.

Avant qu'elle ait pu répliquer, Richard tira Kahlan par le dos de sa chemise.

— Au fait, j'ai oublié de te dire… Suite à une requête du général Baldwin, je t'ai nommée reine de Kelton.

— Reine de…

— Exactement ! s'exclama le général. C'était le seul moyen

d'assurer l'unité du royaume et de ne pas revenir sur notre reddition. Dès que le seigneur Rahl m'a informé que nous aurions l'honneur, comme Galea, d'être guidés par la Mère Inquisitrice en personne, j'ai décidé de ramener une armée en Aydindril pour vous protéger, mon seigneur et ma reine, et participer au combat contre l'Ordre Impérial. Il fallait bien vous montrer, convenez-en, que nous étions prêts à faire notre part du travail.

— Merci, général, dit Kahlan, un peu revenue de sa surprise. Vous êtes arrivé juste à temps, et je vous en félicite.

Baldwin retira ses longs gantelets noirs et les glissa dans sa ceinture.

— Si Sa Majesté veut bien m'excuser, je dois retourner près de mes hommes. La moitié du corps expéditionnaire attend à l'extérieur de la ville, au cas où ces salauds tenteraient de s'enfuir. (Baldwin s'empourpra de nouveau.) Ma reine, veuillez pardonner les écarts de langage d'un vieux militaire.

Alors que le général s'en retournait vers le combat, Richard jeta un regard circulaire sur le champ de bataille. Toujours en quête de mriswiths à déchiqueter, les garns en trouvaient de moins en moins. Et ils ne mettaient pas longtemps à s'en débarrasser.

Depuis leur séparation, Gratch avait encore grandi d'un bon pied. Désormais, il n'aurait plus à avoir de complexes devant les autres mâles de sa race. De fait, il semblait diriger les opérations. De quoi étonner encore plus le Sourcier…

Soulagé par la tournure des événements, il ne pouvait pourtant pas se réjouir, accablé par l'étendue du massacre.

— Tu m'as nommée reine de Kelton ? lança soudain Kahlan. Moi, la Mère Inquisitrice ?

— Sur le coup, ça semblait une bonne idée. Et le seul moyen de garder ce royaume dans notre giron…

— Très bien raisonné, seigneur Rahl, approuva la jeune femme avec un petit sourire.

Tandis qu'il rengainait son épée, Richard aperçut trois silhouettes vêtues de rouge dans la masse d'uniformes noirs d'harans. Agiel au poing, les Mord-Sith couraient vers la fontaine. Aujourd'hui, même leurs tenues rouges ne parvenaient pas à dissimuler qu'elles étaient couvertes de sang.

— Seigneur Rahl ! Seigneur Rahl !

Berdine bondit sur son maître comme un écureuil qui se jette d'une branche, le ceintura proprement et le fit basculer du muret. Déséquilibré, le Sourcier tomba comme une pierre dans le bassin plein de neige fondue.

— Seigneur Rahl, vous l'avez fait ! cria la Mord-Sith, assise sur l'estomac de son maître. Vous avez jeté la cape, comme je vous l'ai

conseillé ! Vous m'aviez donc entendue ?

Berdine se coucha sur la poitrine de Richard, l'enlaça et l'enfonça impitoyablement sous l'eau glacée. Bien qu'il eût préféré un bain chaud, le jeune homme se félicita d'avoir l'occasion de se laver. Le sang de mriswith empestait tellement !

Quand il manqua d'air, Berdine le tira par sa chemise, l'assit dans l'eau et se lova confortablement sur ses genoux.

— Mon amie, j'ai une épaule blessée… Essaye d'être plus délicate.

— Ce n'est rien du tout ! s'écria la jeune femme, fidèle au mépris de la douleur typique des Mord-Sith. Nous étions si inquiets, seigneur. Quand l'ennemi a attaqué la ville, nous avons cru ne jamais vous revoir. Nous pensions avoir échoué, puisque notre mission est de vous protéger.

Kahlan se raclant fort peu discrètement la gorge, Richard se décida à faire les présentations.

— Kahlan, ce sont mes gardes du corps, Cara, Raina et Berdine. Nobles dames, veuillez saluer Kahlan Amnell, ma future épouse.

Sans faire mine de quitter les genoux de son seigneur, Berdine sourit à la Mère Inquisitrice.

— Je suis sa préférée…

Le regard sombre, Kahlan croisa lentement les bras.

— Berdine, laisse-moi me lever…

— Vous puez plus qu'un mriswith, seigneur, dit la Mord-Sith. (Elle le plongea de nouveau dans l'eau, puis le tira vers elle pour le renifler.) C'est mieux… Seigneur, si vous filez de nouveau comme un voleur, sans m'écouter, je ne me contenterai pas de vous donner un bain !

— Richard, tu peux me dire pourquoi toutes les femmes veulent se baigner avec toi ? demanda Kahlan, dangereusement sereine.

— Désolé, mais je n'en sais rien… (Le Sourcier leva la tête pour suivre l'évolution de la bataille, qui faisait toujours rage. Puis, de son bras indemne, il serra la Mord-Sith contre lui.) J'aurais dû t'écouter, mon amie. Le prix de ma stupidité est trop élevé !

— Vous allez bien ? lui souffla Berdine à l'oreille.

— Je serai en pleine forme dès que tu ne me pèseras plus sur le ventre…

La jeune femme se laissa glisser sur le côté.

— Dans son journal, Kolo dit que les mriswiths sont des sorciers ennemis qui ont troqué leur pouvoir contre l'invisibilité.

— J'ai failli les imiter…, lâcha Richard en se relevant.

Il tendit une main à Berdine et l'aida à se remettre debout. Dressée sur la pointe des pieds, elle écarta le col du jeune homme et inspecta sa nuque.

— C’est parti… Seigneur, vous ne risquez plus rien. Kolo décrit la métamorphose étape après étape, et ces rougeurs en sont le premier signe. Il précise qu’un de vos ancêtres, Alric Rahl, a créé une arme pour affronter les mriswiths. (Elle tendit un bras vers le champ de bataille.) Les garns !

— Vraiment ?

— Il leur a conféré le pouvoir de les repérer, même quand ils sont invisibles. C’est ça qui fait briller leurs yeux… Tous les garns sont interconnectés par cette magie, et ceux qui traitent directement avec les sorciers dominent les autres. Comme des généraux nommés par un souverain, si vous voulez… Très respectés par leurs semblables, ces « intermédiaires » les ont poussés à combattre pour la cause du Nouveau Monde, et à refouler les mriswiths dans l’Ancien.

— Rien que ça ? Que dit d’autre notre ami Kolo ?

— Je n’ai pas pu aller plus loin… Nous avons été plutôt occupés, depuis votre départ.

— Combien de temps suis-je resté absent ? demanda Richard à Cara.

Les muscles raides, il sortit prudemment de la fontaine.

— Près de deux jours, seigneur. À l’aube, des sentinelles sont venues nous prévenir que l’armée du Sang de la Déchirure fondait sur la ville. L’attaque n’a effectivement pas tardé, et les combats durent depuis ce matin. Jusqu’à l’arrivée des mriswiths, tout se passait plutôt bien…

Kahlan approcha de Richard et lui passa un bras autour de la taille pour le soutenir.

— Je suis navré, Cara, dit le Sourcier. J’aurais dû être avec vous. Ce carnage est ma faute…

— J’ai tué deux monstres, annonça Raina sans tenter de cacher sa fierté.

Passant devant le cercle de défenseurs, Ulic et Egan ralentirent à peine.

— Seigneur Rahl, lança Ulic par-dessus son épaule, quelle joie de vous voir ! Nous avons entendu les acclamations, mais impossible de vous mettre la main dessus.

— Sans blague ? fit Cara, un sourcil levé. Beaucoup de muscles, mais pas de cervelle, je l’ai toujours dit !

Ulic roula de gros yeux et continua à courir vers le champ de bataille.

— Ils sont toujours comme ça ? demanda Kahlan à voix basse.

— Non… Mais ils donnent le meilleur d’eux-mêmes en ton honneur…

Des drapeaux blancs flottaient désormais au-dessus des lignes

ennemies. Apparemment, personne ne s'en souciait.

— Les D'Harans ne font jamais de quartier, expliqua Cara devant l'air troublé de son seigneur. Ces chiens tomberont jusqu'au dernier !

Richard partit à grandes enjambées, son escorte sur les talons.

— Que comptes-tu faire ? demanda Kahlan dès qu'elle l'eut rattrapé.

— Mettre un terme à cette tuerie.

— Tu ne peux pas ! Nous avons juré d'exterminer les soldats de l'Ordre Impérial et leurs alliés. N'interviens pas, je t'en prie. S'ils avaient vaincu, ces soudards ne nous auraient pas épargnés.

— Ce n'est pas la bonne façon de procéder, Kahlan. Si nous massacrons ces hommes, nos adversaires suivants ne se rendront jamais, puisqu'ils n'auront aucun espoir de survivre. Si nous faisons des prisonniers, ça encouragera les vocations. Face à des ennemis qui capitulent, chaque victoire nous coûtera un peu moins cher, et nous serons plus forts. Alors, nous triompherons !

Richard cria des ordres qui circulèrent rapidement de position en position. Le vacarme cessant peu à peu, des milliers d'yeux se tournèrent vers lui.

— Qu'ils approchent ! lança-t-il à un commandant.

Il retourna près de la fontaine, sauta sur le muret et regarda les officiers du Sang de la Déchirure conduire leurs hommes jusqu'à lui. Les rangs de D'Harans, armes toujours au poing, s'écartèrent pour laisser passer les vaincus.

— Acceptez-vous notre reddition ? demanda un officier en saluant Richard.

— C'est à voir… Me parlerez-vous à cœur ouvert ?

L'homme jeta un rapide coup d'œil à ses soldats couverts de sang.

— Oui, seigneur Rahl.

— Qui vous a ordonné d'attaquer la ville ?

— Les mriswiths, seigneur… Beaucoup d'entre nous ont été influencés par celui qui marche dans les rêves.

— Et voudriez-vous être libérés de lui ?

Tous les survivants hochèrent la tête ou murmurèrent leur assentiment. Ils acceptèrent aussi de révéler à Richard tout ce qu'ils savaient des plans de l'Ordre Impérial.

— Si vous voulez vous rendre et vivre sous les lois d'haranes, agenouillez-vous et jurez-moi fidélité.

Sous la pâle lueur du crépuscule, les anciens fanatiques de Brogan s'inclinèrent devant leur nouveau chef et récitèrent les dévotions que leur soufflaient des D'Harans venus les rejoindre.

D'une seule voix qui porta très loin dans la cité d'Aydindril, ils

firent allégeance à Richard.

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Tous les vaincus se débarrassèrent de leur cape pourpre et la jetèrent dans les flammes tandis que des D'Harans les guidaient hors de la ville.

— Tu viens de changer les règles de la guerre, Richard, dit Kahlan. Il y a déjà eu tant de morts…

— Beaucoup trop…, souffla le Sourcier en regardant les hommes du Sang de la Déchirure, désarmés, marcher au milieu des soldats qu'ils tentaient de tuer une demi-heure plus tôt.

Était-il fou de leur faire confiance ?

— « Dans sa bienveillance, nous nous réfugions », cita Kahlan. C'est peut-être mieux qu'il en soit ainsi, Richard. (Elle tapota tendrement le dos du jeune homme.) Moi, ça me semble… comment dire… un dénouement heureux et juste.

À quelques pas de là, maîtresse Sanderholt, un hachoir rouge de sang au poing, sourit pour manifester son approbation.

Des garns approchèrent de la fontaine, leurs yeux plus brillants que jamais. La morosité de Richard se volatilisa dès qu'il aperçut le sourire toujours aussi effrayant de Gratch.

Kahlan et lui sautèrent de la fontaine et coururent vers leur ami. Le garn enlaça son frère humain et le fit tournoyer dans les airs.

— Gratch, mon vieux, si tu savais comme je t'aime !

— Grrrratch aaaime Raaach aard.

Kahlan partagea le bonheur des deux amis, puis eut droit à des effusions spéciales.

— Gratch, je t'adore ! Tu as sauvé Richard ! Comment te rembourser un jour ma dette ?

Le garn couina de satisfaction tout en caressant les cheveux de la Mère Inquisitrice.

Richard sursauta quand il entendit une mouche bourdonner près de sa tête.

— Gratch, tu as des mouches à sang ? C'est formidable !

Le sourire du garn s'élargit. Les mouches aidaient ses semblables à débusquer leur proie. Jusque-là, il en avait été privé.

Richard n'aurait pour rien au monde écrasé une des petites compagnes de son ami. Mais elles devenaient plus qu'agaçantes, lui piquant sans cesse la nuque.

Gratch se pencha, passa une patte dans les entrailles d'un mriswith mort et se barbouilla l'abdomen de sang, à l'endroit où sa peau était

rose comme celle d'un bébé. Dociles, les insectes vinrent festoyer sur leur propriétaire.

L'air étonné, Richard jeta un regard circulaire sur les dizaines de garns massés autour de lui.

— Mon vieux Gratch, on dirait que tu as eu de sacrées aventures ! C'est toi qui as rassemblé cette armée ? (Le garn hocha fièrement la tête.) Et tu la diriges ?

Gratch se tapa fièrement sur la poitrine. Puis il se tourna vers ses guerriers et émit un grognement que tous reprirent en chœur. Alors, leur chef sourit, dévoilant ses crocs.

— Gratch, où est Zedd ?

Son sourire disparu, le garn baissa les épaules et regarda tristement la Forteresse.

— Je comprends… L'as-tu vu mourir ?

Gratch ébouriffa la fourrure de son crâne – une façon très imagée de décrire le vieil homme –, désigna la Forteresse et se posa les pattes sur les yeux, sa manière de décrire les mriswiths…

Grâce à ses mimiques, Richard reconstitua les événements. Après que le garn eut déposé Zedd sur les remparts, des mriswiths les avaient attaqués. Avant de basculer dans le vide, Gratch avait vu le vieux sorcier étendu sur le sol, le crâne ouvert.

Ses ailes lui évitant de s'écraser des milliers de pieds plus bas, il était allé chercher de l'aide pour affronter les mriswiths et protéger le Sourcier. Trouver ses semblables et les convaincre de le suivre lui avait pris pas mal de temps…

Les deux amis s'étreignirent de nouveau. Quand ils se séparèrent, Gratch recula un peu et se tourna vers ses guerriers.

— Vieux frère, tu restes avec moi, n'est-ce pas ? demanda Richard, une boule dans la gorge.

Gratch désigna son ami, puis Kahlan, et leur fit signe de se rapprocher. Après s'être frappé sur la poitrine, il tendit un bras vers un garn un peu plus petit que lui.

Quand son semblable l'eut rejoint, Richard comprit qu'il s'agissait d'une femelle.

— Gratch, tu es amoureux ? Comme moi de Kahlan ?

Le garn sourit et se martela la poitrine des deux poings.

— C'est formidable, vieux frère ! Tu as mérité de vivre avec celle que tu aimes, parmi tes nouveaux amis. Mais ça ne t'empêchera pas de venir nous voir, pas vrai ? Tes compagnons et toi serez toujours les bienvenus.

Gratch sourit de toutes ses dents.

— Mon vieux, tu peux faire une dernière chose pour moi ? C'est important ! (Le garn aplatit les oreilles, concentré au maximum.)

Demande à tes compagnons de ne plus dévorer les humains. Nous ne chasserons pas les garns et ils ne nous mangeront plus. Marché conclu ?

Gratch se tourna vers ses troupes et leur débita un petit discours dans une langue gutturale. Ils lui répondirent, puis commencèrent à marmonner entre eux.

Gratch haussa le ton et se martela la poitrine de coups de poing. Impressionnés, ses semblables cessèrent de protester.

Apparemment, le garn avait appris plus vite que Richard les ficelles du métier de chef…

Satisfait, il se tourna vers son ami humain et hocha la tête.

Kahlan avança et le prit dans ses bras.

— Prends garde à toi, et viens nous voir aussi souvent que possible. Gratch, je te serai éternellement reconnaissante. Je t'aime, mon ami. Nous t'aimons tous les deux !

Après une dernière étreinte silencieuse avec Richard, Gratch battit des ailes et s'envola, suivi par sa bien-aimée et ses guerriers.

Kahlan à ses côtés, Richard les regarda partir, entouré par ses gardes, son armée… et une accablante montagne de cadavres.

Chapitre 54

Richard se réveilla en sursaut. Kahlan dormait toujours, le dos contre sa poitrine. Son épaule blessée lui faisait un mal de chien malgré le bandage qu'un médecin militaire lui avait posé.

La veille, mort de fatigue, il s'était laissé tomber sur le lit de la chambre qu'il occupait depuis son arrivée au palais. Il n'avait même pas pris le temps d'enlever ses bottes. Une sensation très désagréable, à sa hanche, lui indiqua qu'il s'était endormi avec son épée.

Kahlan s'étira dans ses bras. Heureux de la sentir près de lui, il savoura sa présence jusqu'à ce que l'image des milliers de morts s'imposât à son esprit. Et tous ces hommes avaient péri à cause de lui !

En un éclair, sa joie se volatilisa.

— Bonjour, seigneur Rahl ! lança une voix guillerette.

Levant la tête, Richard aperçut Cara et lui répondit d'un grognement. Éblouie par la lumière du jour, Kahlan battit plusieurs fois des paupières.

— Vous savez, ça marche encore mieux quand on se déshabille, fit la Mord-Sith, malicieuse.

— De quoi parles-tu ? marmonna Richard.

— Eh bien… Certaines activités, si vous voyez ce que je veux dire, sont plus… divertissantes… quand on n'est pas vêtus. (Cara plaqua les poings sur ses hanches.) J'aurais cru que vous le saviez !

— Cara, que fiches-tu ici ?

— Ulic veut vous voir, mais il n'osait pas entrer. Alors, je m'y suis collée. Pour une brute épaisse, il est parfois d'une timidité…

— Tu devrais prendre des leçons auprès de lui, lâcha Richard, maussade. Que veut-il ?

— Il a trouvé un cadavre.

— Ça n'a pas dû être très difficile, fit Kahlan en s'asseyant dans le lit, comme son compagnon.

Cara sourit mais se reprit dès que Richard la foudroya du regard.

— Celui-là, il l'a découvert au pied de la montagne, juste à l'aplomb de la Forteresse.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? s'écria Richard en se levant d'un bond.

Kahlan sur les talons, il sortit dans le couloir, où Ulic l'attendait.

— C'était le corps d'un vieil homme ? demanda-t-il abruptement.

— Non, seigneur. Celui d'une femme.

— Une femme ? Laquelle ?

— Elle était en très mauvais état, après tout ce temps, mais j'ai reconnu sa vieille couverture et ses dents écartées. Il s'agit de Valdora, la vieille qui nous a vendu des gâteaux au miel.

— Valdora ? répéta Richard en massant son épaule endolorie. C'est étrange… Comment s'appelait la fillette, déjà ?

— Holly, seigneur. Nous ne l'avons pas trouvée. Il n'y avait aucun autre corps. Mais avec la neige, et les bêtes sauvages qui rôdent dans le coin… Nous ne dénicherons peut-être jamais rien de plus.

Incapable de parler, Richard se contenta de hocher la tête. Où qu'il aille, il sentait peser sur lui le linceul de la mort.

— Seigneur, dit Cara d'une voix compatissante, on allumera bientôt les bûchers funéraires. Voulez-vous être présent ?

— Quelle question idiote ! (Posant une main sur son dos, Kahlan lui fit comprendre qu'il devait se calmer un peu.) Je dois y être. Ces malheureux sont morts à cause de moi.

— Seigneur, ils ont été victimes du Sang de la Déchirure, et de l'Ordre Impérial. Je…

— Nous le savons, Cara, coupa Kahlan. Dès que j'aurai vérifié le bandage de Richard, et que nous aurons fait notre toilette, nous vous rejoindrons pour la cérémonie…

Il fallut des jours pour brûler les vingt-sept mille victimes de la bataille. Devant les flammes, Richard eut le sentiment qu'elles consumaient son âme en même temps que les défunts. Il resta tout le temps, récita les paroles rituelles avec l'assistance et monta la garde toutes les nuits devant les feux, jusqu'à ce que le dernier s'éteigne.

De la lueur de ces flammes jusqu'à la Lumière, bon voyage vers le royaume des esprits, mes amis…

Loin de guérir, l'épaule du Sourcier devint violacée, boursouflée et de plus en plus raide.

Son humeur non plus ne s'améliora pas.

Errant dans les couloirs du palais, il se campait parfois devant une fenêtre, mais ne parlait quasiment à personne. Le suivant comme son ombre, Kahlan le réconfortait de sa présence et attendait patiemment qu'il décide de revenir dans le monde des vivants.

Incapable de chasser l'image des cadavres de son esprit, Richard était obsédé par le nom que lui donnaient les prophéties : le messager de la mort.

Un jour, alors que son épaule commençait à guérir, il s'assit à la table qu'il utilisait comme bureau et entreprit de regarder dans le vide, ainsi qu'il le faisait de plus en plus souvent.

Une vive lumière le fit sursauter. Kahlan venait d'entrer, et il ne l'avait pas remarquée jusqu'à ce qu'elle tire les tentures de la fenêtre.

— Richard, je commence à m'inquiéter pour toi.

— Je sais, mais je n'arrive pas à oublier…

— Le manteau du pouvoir est toujours lourd à porter, Richard, mais tu ne dois pas lui permettre de t'écraser.

— Facile à dire… Ces hommes sont morts à cause de moi.

Kahlan s'assit en face du jeune homme. Du bout d'un index, elle lui releva le menton.

— Tu le penses pour de bon ? Ou pleures-tu seulement des milliers de malheureux ?

— Kahlan, j'ai été stupide ! Un crétin qui agit sans jamais réfléchir. Si j'avais utilisé mon cerveau, ces pauvres gens seraient peut-être toujours vivants.

— Tu as suivi ton instinct. Si je me souviens bien, c'est comme ça que fonctionne ton don, le plus souvent ?

— Mais je…

— Tu veux bien jouer un peu au jeu des « si » ? Que se serait-il passé si tu avais pris d'autres décisions ?

— Vingt-sept mille hommes verraient encore le soleil se lever.

— Tu es sûr ? Tu triches, Richard ! Le jeu des « si » demande plus de réflexion que ça. Si tu n'avais pas recouru à la sliph, comme ton instinct te le dictait, que serait-il arrivé ?

— Eh bien… (Richard caressa le genou de sa compagne.) Je n'en sais rien, mais les choses auraient été différentes.

— Bien vu, jeune homme ! Tu aimerais en savoir plus ? Allons-y ! Présent au palais dès le début de l'attaque, tu serais allé affronter les mriswiths beaucoup plus tôt, et ils auraient fini par te tuer avant l'arrivée des garns. Que feraient tes fidèles s'ils n'avaient plus leur cher seigneur Rahl ?

— C'est assez logique, admit Richard. (Il réfléchit un moment.) Et sans mon voyage dans l'Ancien Monde, Jagang vivrait paisiblement au Palais des Prophètes, assuré de régner des siècles sur le monde. En plus, il aurait les prophéties à sa disposition… (Il se leva, alla se camper devant la fenêtre et admira une splendide journée de printemps.) Et sans moi, personne ne serait plus protégé de l'influence de celui qui marche dans les rêves…

— Bref, depuis la bataille, tu laisses tes sentiments dominer ton intelligence.

Richard revint s'asseoir, prit les mains de sa compagne et remarqua de nouveau à quel point elle était belle.

— La Troisième Leçon du Sorcier : la passion domine la raison. Kolo dit que c'est une règle insidieuse. Je l'ai oubliée… simplement en pensant que je l'avais oubliée !

— Alors, tu te sens un peu mieux ? demanda Kahlan avant d'enlacer son bien-aimé.

— Tu m'as ouvert les yeux, avoua Richard avec son premier sourire depuis des jours. Zedd me faisait ce coup-là tout le temps. À présent, il faudra que je compte sur toi pour m'aider.

— J'espère bien, souffla Kahlan.

Richard lui donna un petit baiser. Il s'apprêtait à lui en offrir un autre, plus passionné, quand les trois Mord-Sith entrèrent en trombe dans la chambre.

— Elles ne frappent jamais ? gémit l'Inquisitrice.

— Rarement…, souffla Richard. Savoir jusqu'où aller est leur passe-temps préféré. Elles ne s'en lassent jamais.

Cara avança d'un pas et vint se camper devant les deux jeunes gens.

— On garde toujours ses vêtements, seigneur Rahl ?

— Vous semblez toutes en pleine forme, ce matin…

— On pète le feu, seigneur ! répondit Cara. C'est une chance, parce que nous avons du travail.

— Du travail ?

— Dès que vous aurez cinq minutes, il serait judicieux de recevoir les émissaires qui viennent d'arriver en Aydindril.

— Sans parler de ce travail-là ! dit Berdine en brandissant le journal de Kolo. Ce texte nous a déjà beaucoup servi, et la traduction est loin d'être finie. Vous devez m'aider.

— Une traduction ? répéta Kahlan. Je parle beaucoup de langues… De laquelle s'agit-il ?

— Du haut d'haran, précisa Berdine en mordant à belles dents dans une poire. Le seigneur Rahl est devenu bien meilleur que moi !

— Vraiment ? fit l'Inquisitrice. Je suis impressionnée… Peu de gens maîtrisent le haut d'haran, qu'on dit très compliqué…

— Nous y avons travaillé ensemble, lança Berdine. Toutes les nuits.

— Si nous allions voir les émissaires, proposa Richard, visiblement gêné.

Il prit Kahlan par les hanches et la força à se relever.

— Le seigneur Rahl a de grandes mains, dit Berdine avec un sérieux imperturbable. Elles conviennent parfaitement à mes seins.

— Sans blague ? demanda Kahlan, un sourcil levé.

— C'est prouvé ! confirma la Mord-Sith. Un jour, il nous a forcées à lui montrer nos poitrines.

— Vraiment ? Toutes les trois ?

Cara et Raina ne bronchèrent pas. Accablé, Richard se cacha le visage derrière un bras.

— Et ses mains étaient idéales pour mes seins, insista Berdine.

— Les miens sont plus petits que les tiens, lâcha Kahlan en se dirigeant vers la porte. (Elle ralentit en passant devant Raina.) À mon avis, les mains de Raina leur conviendraient à merveille.

Berdine s'étrangla avec la bouchée de poire qu'elle venait de prendre. Royale, l'Inquisitrice sortit sans se retourner.

Un petit sourire flotta sur les lèvres de Raina.

Cara éclata de rire et flanqua une grande claque dans le dos de Richard.

— Je l'adore, seigneur ! Vous pouvez la garder !

— Merci, Cara. Je m'estime chanceux d'avoir ton approbation.

— Et vous avez rudement raison, fit la Mord-Sith, le plus sérieusement du monde.

Richard sortit de la chambre et dut courir pour rattraper sa compagne.

— Comment as-tu su, à propos de Berdine et Raina ? demanda-t-il.

Kahlan le dévisagea, ébahie.

— N'est-ce pas évident ? Il suffit de voir comment elles se regardent. Tu ne t'en es pas aperçu tout de suite ?

— Hum… à vrai dire… (Richard jeta un coup d'œil derrière lui pour s'assurer que les trois femmes n'étaient pas déjà sur leurs talons.) Tu seras ravie d'apprendre que Cara t'apprécie. Elle m'a même autorisé à te garder.

— J'aime bien tes amies aussi, avoua Kahlan, un bras autour de la taille du Sourcier. Tu ne pourrais pas avoir des gardes du corps plus efficaces.

— Et c'est censé me réconforter ?

— Peut-être pas… Mais moi, ça me rassure.

Richard jugea judicieux de changer de sujet.

— Allons écouter ce que ces émissaires ont à nous dire. Notre avenir et celui du monde en dépendent.

Vêtue de sa robe blanche, Kahlan trônait sur le Prime Fauteuil. Richard avait pris place près d'elle, sous les images de Magda Searus, la première Mère Inquisitrice, et de son sorcier, le digne Merritt.

Escortés par le général Baldwin, plus rayonnant que jamais, les ambassadeurs Gartham de Lyfany, Theriaut d'Herjborgue et Dezancort de Sanderia avancèrent d'un pas assuré vers l'estrade. Tous parurent ravis de voir la Mère Inquisitrice à la droite du nouveau maître Rahl.

— Noble reine, seigneur Rahl…, salua Baldwin en s'inclinant.

— Bien le bonjour, général, fit Kahlan avec un grand sourire.

— Messires, dit Richard, j'espère que tout va pour le mieux dans vos royaumes. Qu'avez-vous décidé ?

— Après consultation de nos dirigeants, déclara Gartham en lissant sa barbe blanche, nous avons conclu, suivant en cela l'exemple de Galea et de Kelton, que vous incarnez l'avenir, seigneur Rahl. Nous vous apportons les documents signés. Comme requis, notre reddition sera inconditionnelle. Nous désirons rejoindre D'Hara et vivre sous

votre bienveillante coupe.

— Bien que cette décision soit irrévocable, intervint Dezancort, nous espérons que la Mère Inquisitrice l'approuvera.

Kahlan dévisagea un moment les trois hommes.

— Ce n'est pas dans le passé, mais dans l'avenir que vivront nos enfants. À leur époque, Magda Searus et son sorcier ont fait ce qu'ils jugeaient bénéfique pour leur peuple. La Mère Inquisitrice actuelle, et son sorcier, Richard, agiront de la même manière. Le monde a changé, nous imposant de prendre un nouveau chemin. Mais nous luttons pour la paix, comme ils le firent jadis. Le seigneur Rahl nous donnera la force indispensable pour la conquérir. Il nous ouvrira la voie, et nous le suivrons. La Mère Inquisitrice, partie prenante de cette nouvelle union, est heureuse de vous y accueillir.

Sentant la main de Kahlan serrer la sienne, Richard lui rendit cette douce pression.

— La Mère Inquisitrice continuera à veiller sur nous, dit-il. Car nous aurons toujours besoin de sa sagesse et de ses conseils…

Quelques jours plus tard, par un bel après-midi de printemps, Richard et Kahlan, main dans la main, allèrent se promener dans les rues d'Aydindril. Après le déblaiement des gravats, de courageux citadins s'attelaient déjà à la reconstruction.

Frappé par une idée, Richard se tourna vers sa compagne.

— J'ai exigé la reddition de tous les royaumes des Contrées… et j'ignore toujours leur nombre exact et leurs noms.

— Alors, il me reste encore pas mal de choses à t'apprendre. On dirait que tu vas devoir me garder…

— J'ai besoin de toi, Kahlan, aujourd'hui et jusqu'à la fin de mes jours. (Richard caressa la joue de la jeune femme.) J'ai du mal à croire que nous sommes enfin ensemble. (Il jeta un coup d'œil aux cinq D'Harans qui ne les quittaient pas d'une semelle.) Si on pouvait aussi être seuls, de temps en temps…

— Une façon subtile de nous congédier, seigneur Rahl ? demanda Cara, un sourcil levé.

— Non, c'est un ordre !

— Désolé, mais nous ne pouvons pas obéir. En ville plus qu'ailleurs, vous avez besoin de protection, seigneur. Mère Inquisitrice, savez-vous que nous devons parfois lui dire quel pied lever pour continuer à marcher ? De temps en temps, il a besoin de nous pour les choses les plus simples…

Kahlan ne put retenir un soupir résigné. Regardant derrière Cara, elle s'adressa à l'un des deux colosses.

— Ulic, tu as installé les verrous supplémentaires sur la porte de

notre chambre ?

— Oui, Mère Inquisitrice.

— Parfait… (Kahlan se tourna vers Richard.) On rentre ? Je suis épuisée…

— Désolée, mais il faudra vous marier d'abord ! lança Cara. Le seigneur Rahl a interdit sa chambre à toutes les femmes, à part son épouse.

— J'ai dit « à part ma *future* épouse », précisa Richard, le regard noir. Donc, nous pouvons rentrer !

Cara jeta un coup d'œil à l'Agiel accroché à une petite chaîne, autour du cou de Kahlan. C'était celui de Denna. Richard l'avait offert à sa bien-aimée dans l'étrange lieu entre les mondes où le spectre de la Mord-Sith les avait aidés à se retrouver. Pour la Mère Inquisitrice, l'arme était devenue une sorte de talisman. Cara, Berdine et Raina n'en avaient jamais parlé, mais elles s'en étaient aperçues dès leur rencontre avec Kahlan. À coup sûr, ce symbole était aussi important à leurs yeux que pour les deux jeunes gens.

— Seigneur, vous nous avez chargées de protéger la Mère Inquisitrice. Cela incluait sa vertu, je suppose ?

Kahlan sourit de voir que la Mord-Sith, pour une fois, avait réussi à agacer vraiment son seigneur.

Au point qu'il dut prendre une grande inspiration pour se calmer.

— Et vous vous en sortez très bien, il faut le dire. Pour sa vertu, pas d'inquiétude, je jure que nous serons bientôt mariés.

— Richard, tu te souviens de notre promesse aux Hommes d'Adobe ? Nous devions être unis chez eux, par l'Homme Oiseau. Et il y a la magnifique robe que Weselan m'a confectionnée… Tu serais d'accord pour que nous allions là-bas ?

Avant que le jeune homme puisse répondre que c'était son plus cher souhait, une bande de gamins fondit sur eux. Tirant Richard par ses manches, ils l'implorèrent de « venir voir », comme il le leur avait promis.

— De quoi parlent-ils ? demanda Kahlan, ravie d'être entourée d'enfants.

— Du Ja'La, répondit Richard. Petit, passe-moi ton ballon !

Quand l'enfant le lui eut lancé, le jeune homme le tendit à sa compagne. Intriguée, elle le fit tourner entre ses mains et contempla longuement la lettre *R* cousue dessus en fil d'or.

— Eh bien ?

— Avant, ils jouaient avec un ballon si lourd, le broc, qu'ils se blessaient tout le temps. J'ai demandé aux couturières du palais de leur en fabriquer de plus légers. Depuis, les gamins peuvent s'amuser sans risques. Parce que l'habileté compte désormais plus que la

force…

— Et que signifie le *R ?*

— J'ai annoncé que tous ceux qui se convertiraient à cette nouvelle forme du jeu recevraient un broc officiel, offert par le palais. Le *R* est l'initiale de mon nom, afin d'attester qu'il s'agit bien d'un ballon Rahl. Depuis que j'ai modifié les règles, tout le monde parle de « Ja'La Rahl ».

— Eh bien, fit Kahlan en lançant le broc aux gamins, puisque le seigneur Rahl tient toujours ses promesses…

— Il a juré de venir nous voir, si on utilisait son broc ! cria un des enfants.

— Il ne tardera pas à pleuvoir, dit le jeune homme après un rapide coup d'œil au ciel. Mais il reste assez de temps pour une petite partie…

Enlacés, les deux jeunes gens suivirent la petite bande d'enfants.

— Si Zedd était avec nous, tout serait parfait…, soupira Richard.

— Tu crois qu'il est mort sur les remparts de la Forteresse ?

— Tu sais ce qu'il disait toujours ? « Accepter une possibilité, c'est lui permettre de se réaliser. » Jusqu'à preuve du contraire, j'ai décidé de refuser l'idée qu'il n'est plus de ce monde. Kahlan, je crois en lui. Je parierais qu'il se porte comme un charme, et qu'il mobilise tout son talent pour casser les pieds à quelqu'un…

Une fois n'est pas coutume, l'auberge semblait confortable et paisible. Pas comme les établissements douteux qu'ils avaient fréquentés jusque-là, bruyants et infestés d'ivrognes…

Et la danse ? Pourquoi les gens tenaient-ils à se tortiller au son de la musique dès que le soir tombait ? Cette lamentable caractéristique de la nature humaine consternait le vieil homme. Hélas, la nuit et la gambille semblaient aller ensemble, comme les abeilles et les fleurs… ou les mouches et les étrons.

Des dîneurs occupaient les tables les plus proches du comptoir. Au fond de la salle, un groupe de vieux bonshommes jouaient aux dames en fumant la pipe et en sirotant de la bière. Peu concentrés sur leur partie, ils bavardaient comme des pies.

Le vieux sorcier entendit les mots « seigneur Rahl » revenir plusieurs fois dans leur conversation.

— Je parle, dit Anna, et vous n'ouvrez pas la bouche.

Un couple à l'air amical, campé derrière le comptoir, sourit aux deux nouveaux clients.

— Bien le bonsoir, amis.

— Bien le bonsoir, répondit Anna. Nous voudrions louer une chambre. Le garçon d'écurie affirme que vous en avez de très belles.

— Et il a raison, noble dame. C'est pour vous et votre…

Anna ouvrit la bouche, mais Zedd la battit sur le fil.

— … Frère, brave aubergiste. Je suis son frère… Ruben Rybnik, pour vous servir. Et voilà ma sœur, Elsie. (Le vieil homme agita théâtralement une main.) Je suis un célèbre devin qui lit dans les nuages. Peut-être avez-vous entendu parler de moi : Ruben Rybnik, le grand devin.

La femme de l'aubergiste ouvrit et ferma plusieurs fois la bouche, comme un poisson rouge.

— Eh bien… hum… à présent que vous le dites… ce nom ne m'est pas étranger.

— Tu vois, Elsie, fit Zedd en tapotant le dos d'Annalina, partout où nous passons, les gens me connaissent. (Il s'appuya au comptoir et baissa la voix.) Elsie croit que j'en rajoute, mais elle a été si longtemps coupée du monde, dans cet établissement bourré de malheureuses qui entendent des voix et qui parlent aux murs.

L'aubergiste et son épouse rivèrent des yeux ronds sur Anna.

— J'y travaillais, improvisa la Dame Abbesse. Je soignais ces malheureuses, pour tout dire…

— C'est ça, oui…, fit Zedd. Et tu t'en tirais à merveille. Je n'ai jamais compris qu'on t'ait laissé partir. (Il se tourna vers le couple muet de saisissement.) Depuis qu'elle a démissionné, je lui fais visiter un peu le monde, vous comprenez ?

— Oui, répondirent en chœur les aubergistes.

— Au fait, ajouta Zedd, nous prendrons plutôt deux chambres. Une pour ma chère sœur, et l'autre pour moi. (Il plissa le front.) Elle ronfle comme un sonneur, voyez-vous, et il me faut un sommeil paisible. Lire dans les nuages est un boulot épuisant.

— Nous avons de très belles chambres, dit la femme, qui reprenait un peu de couleurs. Je suis sûre que vous dormirez comme un bébé.

— Ne lésinez pas sur le prix, surtout ! Elsie a de quoi payer. Son défunt oncle lui a tout laissé, et il était plein aux as.

— Son oncle ? répéta l'homme, soupçonneux. N'était-il pas aussi le vôtre ?

— Évidemment, mais il ne pouvait pas me sentir. J'ai toujours eu des difficultés avec ce vieux schnock. C'était un fichu excentrique, vous comprenez ? Du genre à porter des bas de laine en plein été. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais Elsie était sa préférée.

— Les chambres…, marmonna Anna en foudroyant Zedd du regard. Ruben a besoin de se reposer. Pour bien lire les nuages, il faut se lever tôt. Et quand il ne dort pas assez, son cou le démange terriblement, le matin. Vous verriez ça, j'en ai le cœur serré…

La femme sortit de derrière le comptoir.

— Dans ce cas, je vais vous accompagner…

— Dites-moi, noble dame, lança Zedd, est-ce bien un fumet de canard rôti qui monte à mes narines ?

— Oui, c'est le plat de résistance, ce soir. Canard rôti, salsifis, oignons et sauce au jus de cuisson. Ça vous tente ?

— Par le ciel, cet arôme est ensorcelant. Pour rôtir convenablement un canard, il faut du talent, et mon nez m'affirme que vous l'avez, gente dame. Pas de doute là-dessus !

La femme rougit jusqu'aux oreilles.

— En fait, je suis célèbre pour mon canard rôti…

— C'est appétissant, reconnut Anna. Auriez-vous l'obligeance de nous servir en chambre ?

— Évidemment… Ce sera même un plaisir.

L'aubergiste s'engagea dans le couloir.

— Tout bien réfléchi, dit Zedd, monte donc toute seule, Elsie. Je sais que tu détestes manger en public… Gente dame, je dînerai en salle. Et je boirai volontiers du thé.

Avant de suivre l'aubergiste, Anna jeta un regard noir au vieux sorcier, qui sentit chauffer le collier, autour de son cou.

— Ne t'attarde pas, Ruben. Nous partirons tôt, demain.

— Pas d'inquiétude, Elsie. Le temps de manger, de faire une partie ou deux avec ces gentilshommes, et j'irai me coucher comme un brave garçon. À demain, très chère ! Je brûle de continuer à te montrer le monde.

— Bonne nuit, Ruben, lâcha Anna, sinistre.

— Surtout, n'oublie pas de payer notre charmante hôtesse ! Et ajoute un bon pourboire, pour l'énorme portion de canard rôti que je vais engloutir. (Zedd tendit le cou vers la Dame Abbesse, prit un air rusé et ajouta :) Avant de te coucher, pense à écrire dans ton journal.

— Mon journal ?

— Ton carnet noir de voyage ! Je sais que tu aimes consigner nos aventures, et tu ne l'as pas tenu à jour, ces derniers temps. Il serait judicieux de t'y remettre.

— Oui… Je n'y manquerai pas, Ruben.

Quand Anna eut disparu, non sans avoir averti plusieurs fois le sorcier du regard, les joueurs de dames, qui avaient entendu toute la conversation, invitèrent Zedd à leur table.

Le vieil homme s'empressa de les rejoindre.

— Comme ça, vous lisez dans les nuages ? demanda un des vieux types dès qu'il se fut assis.

— On ne trouve pas meilleur expert sur le marché, assura Zedd en agitant un index squelettique. Les rois ne jurent que par moi.

Des murmures admirateurs coururent autour de la table.

— Le feriez-vous pour nous, maître Ruben ? demanda un autre

joueur en retirant une pipe d'écume de sa bouche. On se cotisera pour vous payer.

— Désolé, mais c'est impossible. (Zedd marqua une pause, pour que ses interlocuteurs se désolent tout leur soûl.) Je ne puis accepter votre argent. Vous révéler ce que les nuages ont à dire sera un plaisir, mais je n'accepterai pas une pièce.

— C'est très généreux de votre part, Ruben, fit un des hommes.

— Et que disent les nuages ? demanda un grand costaud.

La femme de l'aubergiste vint poser une assiette fumante de canard devant le sorcier, détournant son attention.

— Le thé arrive, dit-elle avant de repartir vers la cuisine.

— Les nuages sont intarissables sur les vents du changement, mes amis. Les dangers, les améliorations possibles, le glorieux seigneur Rahl… Laissez-moi me délecter de ce canard, et je vous raconterai tout.

— Régalez-vous, Ruben, dit un autre joueur de dames.

Zedd prit une bouchée, la savoura et soupira de satisfaction sous le regard fasciné de ses nouveaux amis.

— Vous avez un curieux collier, Ruben, dit le fumeur de pipe.

— Ce modèle n'est plus fabriqué, hélas…

Les yeux plissés, l'homme pointa le tuyau de sa pipe sur le collier.

— On ne voit pas de système d'ouverture. Comment l'enlevez-vous ?

Zedd ouvrit le collier, le retira et fit fonctionner les deux parties articulées.

— Vous voyez, il y a bien un moyen de l'ouvrir ! Du joli travail, non ? On ne voit rien, tellement c'est bien fait. Du grand artisanat ! On ne trouve plus ça de nos jours !

— Je le répète tout le temps, fit le fumeur de pipe, le travail bien fait n'existe plus !

— Exactement, approuva Zedd en remettant le collier autour de son cou.

— Aujourd'hui, dit un homme aux joues creuses assis en face de lui, j'ai vu un étrange nuage. Il ressemblait à un serpent, et il ondulait dans le ciel.

— Vous l'avez vraiment vu ? demanda Zedd à voix basse.

Tous tendirent le cou vers lui.

— Qu'est-ce que ça signifie, Ruben ?

— Selon certains, il s'agit d'un nuage-espion, lié à un homme par un sorcier.

Les exclamations de son public sonnèrent comme une douce musique aux oreilles du vieil homme.

— Pour quelle raison ? demanda le grand costaud, les yeux

exorbités.

Avant de répondre, Zedd fit mine de s'assurer que les autres clients ne l'écoutaient pas.

— Pour le suivre partout et savoir où il va…

— Mais notre homme repérerait le nuage, surtout s'il ressemble à un serpent !

— On m'a dit qu'il y avait un truc, souffla Zedd. (Il leva sa fourchette pour illustrer son propos.) Le nuage baisse toujours la tête vers sa proie, qui aperçoit à peine un petit point noir. Comme quand on vous pointe une canne dessus. Mais ceux qui sont à droite ou à gauche la voient en entier…

Pendant que les joueurs de dames assimilaient ces révélations, Zedd s'attaqua sérieusement à son canard rôti.

— Ruben, vous en savez plus long sur les vents du changement ? demanda enfin le fumeur de pipe. Et sur le nouveau seigneur Rahl ?

— Lirais-je les nuages pour les rois, si ces choses-là m'échappaient ? (Zedd brandit de nouveau sa fourchette.) C'est une histoire fascinante, s'il vous chante de l'écouter.

Tous se penchèrent derechef en avant.

— Elle commence il y a très longtemps, à l'époque de l'Antique Guerre, souffla Zedd. Pour être plus précis, au moment où furent créés ceux qui marchent dans les rêves…

Remerciements

Comme d'habitude, tous mes remerciements à ceux qui m'ont aidé : mon directeur d'ouvrage, James Frankel, pour sa façon très subtile de mettre sans cesse la barre un peu plus haut ; ma directrice d'ouvrage anglaise, Caroline Oakley, et toute l'équipe d'Orion, pour leur engagement permanent sous la bannière de l'excellence ; James Minz, pour sa superbe contribution ; Linda Quinton et le département du marketing et des ventes de Tor, pour leurs passions et leurs triomphes ; Tom Doherty, pour sa confiance, qui m'aide à travailler comme un fou dès que j'y pense ; Jeri, pour son soutien indéfectible ; enfin, merci aux âmes de Richard et de Kahlan, qui continuent à m'inspirer.

Terry Goodkind

Le Temple des Vents

L'Épée de Vérité – livre quatre

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

À mon amie Rachel Kahlandt,
qui comprend

REMERCIEMENTS

Merci à mon directeur d'ouvrage, James Frankel, pour son aide et sa patience. À toute l'équipe de Tor, qui travaille très dur, à ma directrice d'ouvrage anglaise, Caroline Oakley, si pertinente, et à mon agent, Russel Galen, toujours prêt à me guider et à me soutenir. Sans oublier mon ami, le docteur Donald L. Schassberger, dont les conseils me sont si précieux, et Keith Parkinson, pour ses merveilleuses couvertures.

Chapitre premier

— Laissez-moi le tuer ! insista Cara.

Sur les dalles de marbre, ses grandes enjambées furieuses produisaient un vacarme épouvantable.

— Pas question ! répéta Kahlan.

Les bottes en cuir souple qu'elle portait sous sa longue robe blanche d'Inquisitrice bruissaient à peine tandis qu'elle s'efforçait de suivre le rythme de la Mord-Sith – sans pour autant courir. Une question d'amour-propre…

Cara ne dit plus rien, ses yeux bleus rivés sur le bout de l'interminable couloir qu'elles remontaient. Devant elles, une dizaine de soldats d'harans en uniforme de cuir et cotte de mailles traversaient une intersection. Même s'ils ne brandissaient pas leurs armes traditionnelles – des épées très simples ou des haches au tranchant en forme de croissant –, ils gardaient les mains près de leurs poignées. Tous les sens aux aguets, ils sondaient la pénombre, entre les colonnes et sous les embrasures de porte. Immergés dans leur concentration, ils gratifièrent la Mère Inquisitrice de hochements de tête à peine polis.

— Le tuer ne suffira pas, dit Kahlan. Il nous faut des réponses…

La Mord-Sith plissa le front, l'air étonné.

— Quand ai-je dit qu'il ne parlerait pas avant de mourir ? Attendez que je me sois occupée de lui, et vous verrez comme il sera volubile. (Cara eut un sourire sans joie.) C'est la définition même du travail d'une Mord-Sith : obtenir des réponses d'un sujet… (le sourire s'élargit, comme toujours quand elle évoquait ses compétences professionnelles)… avant de l'entendre pousser son dernier soupir.

— Cara, soupira Kahlan, combien de fois devrai-je te dire que ce n'est plus ton travail ? Ni ta vie… Aujourd'hui, ton devoir est de protéger Richard.

— C'est pour ça que cet homme doit mourir ! L'épargner mettrait en danger le seigneur Rahl.

— Tu te trompes ! Pour le bien de Richard, nous découvrirons ce qui se trame, mais pas en utilisant tes méthodes douteuses.

— À vos ordres, Mère Inquisitrice ! lâcha froidement la Mord-Sith, son sourire volatilisé.

Kahlan se demanda comment Cara avait pu se changer si vite. Dès que des ennuis se profilaient, une des trois Mord-Sith – au moins – jaillissait de nulle part, miraculeusement vêtue de son uniforme de cuir rouge.

Comme elles le précisaient volontiers, sur cette couleur, le sang ne se voyait pas…

— Tu es sûre que cet homme a dit ça ? Ce sont vraiment ses paroles ?

— Mot pour mot, Mère Inquisitrice. Je vous en prie, permettez-moi de le tuer avant qu'il tente de mettre ses menaces à exécution.

Occupée à ne pas se laisser distancer, Kahlan jugea inutile de gaspiller son souffle en répondant.

— Où est Richard ? demanda-t-elle.

— Vous voulez que j'aille le chercher ?

— Non, mais je désire savoir où le trouver, en cas de problème.

— Parce que selon vous, nous n'en avons pas déjà un ?

— À t'en croire, deux cents soldats pointent leurs armes sur cet homme. Avec autant de haches, d'épées et d'arcs prêts à le tailler en pièces, quel mal peut-il faire ?

— Darken Rahl, mon ancien maître, savait que l'acier ne suffit pas toujours à écarter le danger. C'est pour ça que nous étions toujours à ses côtés, prêtes à agir.

— Ce monstre faisait exécuter des gens sans prendre la peine de savoir s'ils en voulaient à sa vie. Richard n'est pas comme ça, et moi non plus. Quand une menace est réelle, tu sais que je n'hésite pas à l'éliminer. Mais si notre homme est plus puissant qu'il ne le paraît, pourquoi tremble-t-il devant de vulgaires armes ? Pour finir, souviens-toi que les Inquisitrices ne sont pas sans ressources face aux périls insensibles à l'acier…

» Gardons la tête froide, Cara. Quand on exerce le pouvoir, les jugements hâtifs sont dangereux.

— Si vous estimez que l'homme est inoffensif, pourquoi suis-je obligée de courir pour ne pas arriver dix minutes après vous ?

S'avisant qu'elle avait pris un demi-pas d'avance sur sa compagne, Kahlan ralentit l'allure.

— Parce qu'il s'agit de la sécurité de Richard, souffla-t-elle.

— Bref, vous êtes aussi inquiète que moi ! triompha Cara.

— Bien entendu ! Mais si cet homme est plus que ce qu'il semble être, le tuer risque d'amorcer un piège mortel.

— Peut-être… Et c'est justement pour ça que les Mord-Sith existent.

— Bon, où est Richard ?

Cara saisit l'extrémité de son gant renforcé de fer, près de sa manche, le remonta au maximum, plia le poing et fit osciller l'Agiel pendu à son poignet par une chaîne d'argent. Cette banale lanière de cuir d'un pied de long et d'un pouce de large était en réalité un instrument de torture. Sa copie conforme pendait autour du cou de Kahlan. Pour elle, il ne s'agissait pas d'une arme, mais d'un cadeau de

Richard, symbole de la douleur qu'ils avaient tous deux endurée – et des sacrifices qu'ils avaient consentis.

— Il est derrière le palais, dans un des jardins privés. (Cara lança une main derrière son épaule.) Celui qui se trouve par là… Raina et Berdine l'accompagnent.

Rassurée d'apprendre que les deux Mord-Sith veillaient sur son bien-aimé, Kahlan s'autorisa une question plus personnelle.

— C'est lié à la surprise qu'il me prépare ?

— Quelle surprise ?

— Allons, Cara, il t'en a sûrement parlé !

— Bien entendu, puisqu'il ne me cache presque rien…

— Alors, de quoi s'agit-il ?

— J'ai juré de me taire.

— Si tu me mets dans la confidence, je ne vendrai pas la mèche.

Comme les précédents, le sourire de la Mord-Sith n'exprima aucune joie.

— Le seigneur Rahl a le don de découvrir les choses qu'on préférerait lui cacher…

Pour l'avoir vérifié plusieurs fois par elle-même, Kahlan ne contesta pas cette affirmation.

— Dis-moi ce qu'il fait dehors !

— Des choses qu'on ne peut pas faire dedans, éluda Cara, les mâchoires serrées. Vous le connaissez, il adore ça !

D'un coup d'œil, Kahlan confirma ses soupçons : les joues de la Mord-Sith étaient plus rouges que son uniforme.

— Quel genre de choses ?

Une main gantée devant la bouche, Cara murmura :

— Il apprivoise des tamias.

— Pardon ? Tu ne peux pas parler un peu plus fort ?

— D'après lui, ces écureuils miniatures se sont montrés parce que le temps se radoucit. Et il a décidé de les apprivoiser. (Accablée, la Mord-Sith ajouta :) En leur donnant des graines.

Kahlan sourit en imaginant Richard, le nouveau maître de D'Hara – et depuis peu des Contrées du Milieu, qui venaient lui manger dans la main – occupé à convaincre des tamias de picorer également dans sa paume.

— Cara, voilà une activité qui semble bien innocente…

Alors qu'elles dépassaient deux gardes d'harans, la Mord-Sith s'assouplit de nouveau le poing droit.

— Il leur apprend à manger dans les mains de Berdine et de Raina ! précisa-t-elle, indignée. Si vous les entendiez glousser comme des oies parce que ça les chatouille ! (Désespérée, elle leva les bras au ciel.) Des Mord-Sith qui pouffent de rire !

Kahlan serra les dents pour ne pas en faire autant.

Cara tira en avant la longue natte blonde qui pendait dans son dos et la caressa nerveusement. La Mère Inquisitrice frissonna : ce geste lui rappelait la façon dont Shota, la voyante, flattait ses serpents.

— Tu sais, fit-elle pour apaiser l'ire de la Mord-Sith, elles n'aiment peut-être pas ça. N'oublie pas qu'elles sont liées à Richard. Quand il leur donne un ordre, elles n'ont pas le choix…

Cara en resta bouche bée de surprise. Voilà qu'on essayait de la calmer en lui faisant gober un pieux mensonge !

Si les trois Mord-Sith étaient prêtes à défendre Richard au péril de leur vie – comme elles l'avaient souvent prouvé – le lien magique ne les empêchait pas d'ignorer ses ordres quand elles les jugeaient sans importance, dictés par un caprice ou mal avisés. Et Kahlan le savait parfaitement !

À dire vrai, les trois femmes en rajoutaient dans l'insubordination. Ravies que Richard les ait affranchies des règles strictes de leur profession, elles usaient avec enthousiasme de leur liberté. Darken Rahl, le père de leur nouveau seigneur, les aurait abattues sur-le-champ s'il avait *soupçonné* qu'elles envisageaient de désobéir à un de ses ordres – aussi peu vital fût-il.

— Il faut que vous l'épousiez au plus vite, Mère Inquisitrice, dit enfin Cara. Quand il viendra vous manger dans la main, il n'aura plus le temps de forcer de pauvres Mord-Sith à se ridiculiser.

Kahlan rayonna à l'idée de ce que deviendrait sa vie quand elle aurait épousé Richard. À savoir, très bientôt…

— Il m'a demandé ma main, et il l'aura. Mais tu devrais te douter, comme tout le monde, qu'il ne viendra jamais y manger. Ce n'est pas son genre, et je ne voudrais pour rien au monde qu'il le fasse.

— Si vous changez d'avis, consultez-moi, et je vous dirai comment vous y prendre…

Cara regarda les soldats qui grouillaient à présent autour d'elles. Sur ses ordres, ils inspectaient tous les couloirs et ouvraient toutes les portes…

— Egan aussi est dans le jardin, continua la Mord-Sith. Le seigneur Rahl ne risquera rien pendant que nous nous occuperons de cet homme.

Kahlan oublia aussitôt ses rêves d'avenir.

— Au fait, comment est-il entré ? Il s'est infiltré avec les pétitionnaires ?

— Non, répondit Cara, revenue au ton glacial caractéristique de sa profession. Mais croyez-moi, je le découvrirai… Selon ce que j'ai compris, il a abordé une patrouille, près de la salle du Conseil, et demandé où il trouverait le seigneur Rahl. Comme si le maître de D'Hara tenait une boucherie ouverte à tous les badauds en quête d'un gigot de mouton !

— C'est là que les gardes lui ont demandé pourquoi il voulait voir Richard ?

— Oui… Mère Inquisitrice, nous devrions tuer ce type !

Un frisson glacé courut le long de l'échine de Kahlan. Cara n'était pas une garde du corps agressive qui se fichait d'étriper des innocents. Elle avait peur pour Richard, et cette seule idée suffisait à lui glacer les sangs.

— Je veux savoir comment cet homme est entré ! Il n'aurait jamais dû pouvoir se présenter à une patrouille *à l'intérieur* du palais. S'il y a une faille dans notre sécurité, il faut la découvrir avant qu'un intrus moins courtois en profite !

— Laissez-moi faire, et nous saurons tout.

— C'est trop risqué ! S'il meurt avant d'avoir parlé, nous n'apprendrons rien, et Richard sera encore plus en danger.

— Très bien, capitula Cara, nous agirons à votre manière. Mais n'oubliez pas que j'ai des ordres à exécuter.

— Des ordres ?

— Le seigneur Rahl nous a dit de vous protéger comme nous le protégerions. (D'un coup de tête, Cara renvoya sa natte blonde derrière son épaule.) Si vous êtes imprudente, Mère Inquisitrice – ou si vos scrupules mettent en danger la vie de mon maître – je serai contrainte de ne plus approuver votre union. Car vous savez, bien sûr, que je lui ai permis de vous garder…

Le rire de Kahlan s'étrangla dans sa gorge quand elle vit l'expression fermée de Cara. Avec les Mord-Sith, on ne savait jamais sur quel pied danser. Était-ce une plaisanterie, ou une menace ?

— Allons par là, dit la Mère Inquisitrice. C'est plus court, et après cette étrange intrusion, j'aimerais voir les pétitionnaires du jour. Notre homme peut être un leurre visant à détourner notre attention du véritable ennemi – caché parmi les visiteurs officiels.

— Comment avez-vous deviné que j'avais fait boucler et mettre sous bonne garde le hall des pétitions ?

— Tu as agi discrètement, au moins ? Inutile de terroriser d'innocents pétitionnaires, si ça n'est pas indispensable.

— J'ai dit aux officiers de ne pas les malmener gratuitement. Mais la protection du seigneur Rahl est prioritaire.

Kahlan ne trouva rien à objecter à cette profession de foi.

Imité par une vingtaine de collègues postés un peu à l'écart, un duo de gardes tout en muscles s'inclina devant les deux femmes avant d'ouvrir la lourde porte revêtue de bronze qui donnait sur les arcades du hall des pétitions. Une rampe de pierre, soutenue par des balustres en forme de vasque, courait derrière les colonnes de marbre blanc. Censée séparer les arcades de la salle où attendaient les pétitionnaires, cette barrière était en réalité symbolique.

Placées à trente bons pieds de haut, des lucarnes laissaient filtrer la lumière du jour dans la salle. Cette illumination ne les atteignant pas, les arcades étaient éclairées par la lueur diffuse des lampes pendues dans les petites niches du plafond.

Fidèles à une antique coutume, des requérants – appelés les pétitionnaires – se présentaient régulièrement au Palais des Inquisitrices pour exprimer des doléances de natures très diverses. Souvent, des citoyens venus se plaindre de l'envahissante présence des vendeurs à la sauvette dans les rues côtoyaient des ambassadeurs en quête d'aide militaire pour régler un conflit frontalier. Les affaires mineures, du ressort des fonctionnaires municipaux, étaient orientées vers les bureaux idoines. À condition d'être assez importantes, ou impossibles à traiter autrement, les requêtes politiques se réglaient devant le Conseil. Et le hall des pétitions servait en quelque sorte de centre de tri…

Lors de l'attaque de Darken Rahl, beaucoup d'officiels d'Aydindril avaient perdu la vie. Saul Witherrin, le chef du protocole, comptait au nombre des victimes avec la plus grande partie de ses collaborateurs.

Après avoir vaincu Darken Rahl, et pris sa place à la tête de D'Hara – une succession dont il se serait bien passé, mais qu'il était né pour assumer –, Richard avait mis un terme aux incessantes querelles des royaumes membres des Contrées du Milieu. Radical, il avait exigé leur reddition inconditionnelle afin d'en faire une force apte à affronter l'Ordre Impérial – une menace venue de l'Ancien Monde qui risquait de les balayer tous.

Kahlan s'était d'abord inquiétée. Serait-elle aux yeux de l'Histoire la Mère Inquisitrice responsable de la disparition des Contrées ? Alors que sa mission, justement, était d'assurer la pérennité de cette alliance de pays souverains ?

Une question sans importance, avait-elle conclu. Sauver les populations passait avant le respect et la défense des traditions. Si rien n'était fait, l'Ordre Impérial réduirait le monde entier en esclavage. Alors, les peuples qu'elle chérissait ne vaudraient guère mieux que du bétail. Comme son père, Richard s'était lancé à la conquête des Contrées du Milieu. À l'inverse de Darken Rahl, il avait réussi, mais ses motivations étaient totalement différentes. Car il avait pris le pouvoir pour le bien de tous – et quasiment contre son gré.

Leur mariage unirait à jamais D'Hara et les Contrées du Milieu. Ce n'était pas rien… et pourtant secondaire aux yeux de la jeune femme, qui y voyait surtout la consécration de leur amour et la réalisation de leur plus cher désir : ne plus faire qu'un.

Les compétences de Saul Witherrin manquaient cruellement à Kahlan. Après la mort violente de tous les conseillers, et l'annexion des Contrées par D'Hara, l'administration était à la dérive. Très mal à

l'aise, quelques officiers d'harans avaient pris place derrière la rampe, où ils tentaient de satisfaire les requêtes des pétitionnaires. Dès qu'elle fut entrée, Kahlan balaya la foule du regard pour se faire une idée de ce qui les attendait aujourd'hui. À leurs vêtements, ces hommes et ces femmes étaient pour l'essentiel des citoyens d'Aydindril. Une belle brochette d'ouvriers, de boutiquiers et de gros commerçants.

Dans un coin, la Mère Inquisitrice reconnut le petit groupe d'enfants que Richard et elle, la veille, avaient regardé jouer au Ja'La. Cette première expérience était positive : le jeu ne manquait pas d'intérêt, et voir des gosses s'amuser lui avait permis d'oublier ses problèmes pendant quelques heures.

Les gamins venaient sûrement demander à Richard d'assister à une autre partie. L'aimaient-ils autant parce qu'il avait soutenu les deux équipes avec le même enthousiasme ? Kahlan en doutait. Une attitude plus partisane n'aurait rien changé. Le jeune homme attirait les enfants, sensibles d'instinct à sa bonté naturelle.

La Mère Inquisitrice repéra aussi quelques représentants de royaumes dits « mineurs ». Sauf mauvaise surprise, ils étaient là pour prêter allégeance à D'Hara et à Richard. Connaissant les dirigeants de ces pays, il aurait été surprenant qu'ils refusent de se joindre au combat pour la liberté.

Il y avait aussi dans l'assistance des diplomates de royaumes très importants et militairement puissants. Leur visite était prévue. Dans quelques heures, Richard et Kahlan leur donneraient audience pour entendre leur décision. D'ici là, d'autres ambassadeurs seraient arrivés au palais…

Comme d'habitude, Richard n'accepterait pas de se changer pour les recevoir. Ses vêtements de laine n'avaient rien de critiquable, mais ils ne correspondaient plus à l'image que devait donner un homme dans sa position. Qu'il le veuille ou non, Richard Rahl n'était plus un simple guide forestier…

Nommée très tôt au poste de Mère Inquisitrice, Kahlan avait vite appris que tout allait mieux quand on correspondait aux attentes des gens. Naguère, les riches voyageurs auraient-ils engagé Richard pour les guider, s'il avait été vêtu comme un courtisan ? Aujourd'hui, des peuples attendaient de lui qu'il les aide à s'orienter dans un monde nouveau, né d'alliances fragiles et menacé par des ennemis inconnus.

Comme son bien-aimé lui demandait souvent son avis, Kahlan décida de lui parler au plus tôt de ce problème vestimentaire.

Dès qu'ils virent la Mère Inquisitrice sous les arcades, les pétitionnaires se turent et s'agenouillèrent les uns après les autres. Bien qu'elle fût très jeune pour sa charge, Kahlan détenait le pouvoir suprême dans les Contrées du Milieu. Les choses fonctionnaient ainsi depuis des lustres, et la personnalité ou l'aspect de la Mère Inquisitrice

n'avaient aucune importance. On ne s'inclinait pas devant une femme, mais face à l'antique autorité dont elle était investie.

Les affaires des Inquisitrices restaient une énigme pour les peuples des Contrées. Ils savaient néanmoins qu'elles nommaient la Mère Inquisitrice, et que l'âge ne comptait quasiment pas à leurs yeux.

Bien que la mission de Kahlan fût de défendre la liberté et les droits des peuples, fort peu de gens voyaient les choses ainsi. Pour eux, tous les dirigeants se ressemblaient. En réalité, il y en avait des bons et des mauvais, comme dans toutes les corporations. Plus puissante que les rois et les reines, la Mère Inquisitrice aidait les bons et surveillait les mauvais. S'ils se révélaient *très* mauvais, elle avait le pouvoir de les éliminer. Bref, sa fonction consistait plus à réguler qu'à régner. Mais pour les citoyens, ces affaires de gouvernement, totalement inaccessibles, passaient pour du « bla-bla de politiciens ».

Dans un silence total, Kahlan s'immobilisa et salua les visiteurs.

Une jeune femme, debout contre le mur du fond, n'avait pas bronché alors que tous s'agenouillaient. Après avoir regardé la Mère Inquisitrice, elle jeta un coup d'œil aux autres pétitionnaires puis s'empressa de les imiter.

Kahlan plissa le front, intriguée.

Dans les Contrées du Milieu, la longueur des cheveux d'une femme indiquait son statut et sa puissance. Et les questions d'étiquette, aussi anodines qu'elles paraissent, y étaient prises très au sérieux. Aucune reine n'avait jamais eu les cheveux plus longs que ceux des Inquisitrices – qui les gardaient elles-mêmes plus courts que ceux de la *Mère* Inquisitrice.

Cette femme arborait une crinière châtaine qui égalait quasiment celle de Kahlan !

La Mère Inquisitrice se devait de connaître tous les puissants des Contrées. Avec de tels cheveux, cette pétitionnaire occupait nécessairement une position élevée. Pourtant, Kahlan aurait juré ne l'avoir jamais vue. Étrange, puisqu'à part elle-même, il ne devait pas y avoir en ville un homme ou une femme d'un rang supérieur à celui de l'inconnue. Si elle était vraiment originaire des Contrées…

— Levez-vous, mes enfants, dit Kahlan, récitant mot pour mot la formule rituelle.

Les robes et les manteaux bruissèrent quand tous les pétitionnaires lui obéirent. Mais beaucoup gardèrent les yeux baissés en signe de respect – ou d'une crainte qu'ils n'avaient aucune raison d'éprouver. Les mains crispées sur son fichu sans ornement, la femme se redressa aussi et regarda autour d'elle. Comme pour la génuflexion, elle imita ses compagnons et riva les yeux sur le sol.

— Cara, souffla Kahlan, tu vois cette femme, là-bas, avec les

cheveux longs ? Pourrait-elle être d'harane ?

Vite familiarisée avec les coutumes des Contrées, la Mord-Sith avait déjà remarqué l'inconnue et sa chevelure « déplacée ». La sienne était presque aussi longue que celle de la Mère Inquisitrice, mais ça ne voulait rien dire, car elles ne venaient pas de la même culture.

— Son nez est trop mignon pour qu'elle soit de chez moi.

— Cara, c'est sérieux ! Est-elle originaire de D'Hara ?

— J'en doute… Nos femmes ne portent pas de robes imprimées, et surtout pas coupées ainsi. Mais on peut changer d'habitudes vestimentaires pour s'adapter à une mode locale…

La tenue de la fille aux cheveux châtains ne correspondait pas aux critères actuellement en vogue en Aydindril. Mais elle n'aurait pas choqué dans un lointain royaume des Contrées.

Kahlan fit signe d'approcher à un capitaine de la garde.

— Vous voyez cette femme, à ma gauche, avec de longs cheveux châtains ?

— La jolie fille en bleu ?

— Oui. Savez-vous pourquoi elle est ici ?

— Elle voudrait parler au seigneur Rahl.

Kahlan fronça les sourcils. Cara aussi, remarqua-t-elle.

— À quel sujet ?

— Elle cherche un homme, Cy… je-ne-sais-trop-quoi. Désolé, mais je n'ai pas mémorisé ce nom. Selon elle, il s'est volatilisé depuis l'automne dernier, et on lui a assuré que le seigneur Rahl pourrait l'aider.

— C'est bien possible…, répondit Kahlan. A-t-elle dit pourquoi elle s'intéresse à ce disparu ?

Le capitaine jeta un coup d'œil à la femme, puis il passa une main dans ses cheveux blonds.

— Elle devait l'épouser, Mère Inquisitrice…

— Je vois… C'est peut-être une personne importante. Mais dans ce cas, à ma courte honte, j'avoue ignorer son nom…

L'officier consulta une feuille de parchemin couverte de pattes de mouche.

— Elle s'appelle Nadine, et n'a pas précisé de titre.

— Assurez-vous que dame Nadine attende dans une chambre où elle sera à son aise. Dites-lui que je viendrai lui parler. Faites-lui apporter à manger, et tout ce qu'elle voudra d'autre. Enfin, transmettez-lui mes excuses en précisant qu'une affaire urgente me retient, mais que je ferai mon possible pour l'aider…

Si cette femme était vraiment séparée de son amoureux, Kahlan comprenait sa détresse mieux que quiconque, parce qu'elle avait connu cette situation.

— Je m'en occupe immédiatement, Mère Inquisitrice.

— Encore une chose, capitaine, fit Kahlan, les yeux rivés sur Nadine, qui tordait nerveusement son fichu. Dites-lui qu'en ces temps troublés, avec la guerre en cours contre l'Ancien Monde, il est vital pour sa sécurité de ne pas sortir de la chambre tant que je ne serai pas venue la voir. À tout hasard, postez un garde costaud devant la porte, et des archers aux deux extrémités du couloir.

» Si elle tente de partir, qu'on l'en dissuade poliment, en lui rappelant que l'ordre vient de moi. Au cas où elle voudrait s'enfuir… (Kahlan plongea son regard dans les yeux bleus du capitaine.) Tuez-la !

L'officier s'inclina alors que la Mère Inquisitrice s'éloignait déjà, Cara sur les talons.

— Eh bien, dit la Mord-Sith quand elles furent sorties du hall, la Mère Inquisitrice semble revenue à la raison. Je savais que je ne m'étais pas trompée en donnant mon autorisation. Vous serez une très bonne épouse pour le seigneur Rahl.

Kahlan s'engagea dans un couloir mal éclairé. La pièce où on gardait l'intrus n'était plus très loin.

— Je n'ai pas changé d'avis, Cara. Dans la situation présente, et malgré notre curieux prisonnier, je donne à Nadine toutes les chances de rester en vie – jusqu'à un certain point. Ne va surtout pas croire que j'hésiterais s'il faut protéger Richard. En plus d'être l'homme que j'aime, il tient entre ses mains l'avenir et la liberté des Contrées et de D'Hara. Pour l'éliminer, l'Ordre Impérial est capable de tout, et je le sais.

Cara eut enfin un vrai sourire.

— Il vous aime à la folie, dit-elle. C'est pour ça que je m'inquiète tant à votre sujet. S'il vous arrive malheur, le seigneur Rahl m'écorchera vive !

— Richard est né avec le don. Mais j'ai aussi des pouvoirs innés. Pour tuer les Inquisitrices, Darken Rahl a dû envoyer des *quatuors*. Un homme seul ne peut rien contre moi.

Kahlan sentait toujours l'angoisse liée à la mort de ses sœurs de pouvoir. Alors que le massacre datait d'un an, il lui semblait appartenir à un lointain passé. Au début, et pendant des mois, elle s'en était voulue de ne pas avoir péri avec les autres. Comme si échapper aux pièges tendus sur son chemin avait été une trahison. Aujourd'hui, elle acceptait d'être la dernière survivante…

D'un coup de poignet, Cara fit voler l'Agiel dans sa paume.

— Même un homme né avec le don, comme le seigneur Rahl ? Vous n'avez rien à craindre d'un sorcier ?

— Presque rien, y compris s'il sait se servir de son pouvoir – à l'inverse de Richard. Je maîtrise parfaitement le mien, et j'ai une

grande expérience. Voilà longtemps que j'ai perdu le compte des…

Alors que la voix de Kahlan mourait, Cara brandit fièrement son Agiel.

— Avec moi à vos côtés, le danger sera encore moins grand…

Quand les deux femmes trouvèrent enfin le couloir aux murs lambrissés qu'elles cherchaient, il débordait de soldats armés jusqu'aux dents et prêts à frapper. L'intrus était gardé dans un petit salon de lecture proche de celui où Richard aimait convoquer ses officiers et étudier le journal intime découvert dans la Forteresse du Sorcier. Pour lui interdire toute tentative d'évasion, les gardes avaient incarcéré l'intrus le plus près possible de l'endroit où il les avait abordés.

Kahlan prit doucement le coude d'un homme pour l'inciter à s'écarter. Son impressionnante musculature bandée, le soldat pointait vers la porte une pique qui ne tremblait pas d'un pouce. Une cinquantaine d'armes similaires visaient le battant fermé. À droite et à gauche des lanciers, des hommes d'épées et des porteurs de hache se tenaient prêts à intervenir.

— Laisse-moi passer, soldat, dit Kahlan quand l'homme se tourna vers elle.

Il obéit aussitôt et certains de ses camarades l'imitèrent. Sans hésiter à jouer des coudes, Cara ouvrit un chemin à la Mère Inquisitrice. Beaucoup de soldats se laissèrent pousser à contrecœur. Non par manque de respect, comprit Kahlan, mais parce qu'ils redoutaient le danger tapi derrière la porte aux superbes sculptures.

Une odeur de sueur et de cuir flottait dans le salon sans fenêtre. Assis sur un tabouret, l'intrus semblait trop maigre pour que toutes les armes braquées sur lui aient la place de s'enfoncer dans sa chair. Dès qu'il aperçut Kahlan au milieu d'une forêt de visages fermés et de lances, il leva vers elle un regard soudain brillant.

Le garde placé derrière lui vit aussi la Mère Inquisitrice.

— À genoux, vermine ! rugit-il, sa botte venant caresser les reins du prisonnier.

Ridicule dans un uniforme trop grand aux pièces dépareillées, le jeune homme aux cheveux noir en bataille s'écroula sur le sol et jeta un regard indifférent au soldat qui l'avait brutalisé. Puis il inclina la tête et leva un bras pour se protéger les yeux d'un nouveau coup.

— Arrêtez ça ! ordonna Kahlan. Cara et moi voulons parler au prisonnier. Allez tous attendre dehors.

Les soldats ne bronchèrent pas, leurs armes toujours braquées sur le jeune homme.

— Vous n'avez pas entendu ? demanda Cara. Dehors !

— Mais…, commença un officier.

— Tu penses qu'une Mord-Sith est en danger face à un gringalet

pareil ? Dehors, te dis-je !

Kahlan s'étonna que sa compagne n'ait pas élevé la voix. En général, les Mord-Sith n'en avaient pas besoin pour se faire obéir, mais Cara semblait nerveuse face au prisonnier recroquevillé sur le sol.

Les gardes se retirèrent, non sans se tordre le cou pour vérifier que le jeune homme ne bougeait pas. Les phalanges blanches sur la garde de son épée, l'officier sortit le dernier et referma doucement la porte derrière lui.

— Vous allez me faire exécuter ? demanda l'intrus sans baisser le bras.

— Nous sommes venues te parler, se contenta de répondre Kahlan. Je suis la Mère Inquisitrice, et…

— La Mère Inquisitrice ! s'écria le prisonnier. Vous êtes si belle ! Je ne m'attendais pas à ça !

Voyant qu'il faisait mine de se lever, Cara brandit son Agiel.

— Reste où tu es !

Le jeune homme étudia l'objet apparemment inoffensif tendu devant son visage, puis se laissa retomber lourdement sur le sol. À la lumière vacillante de deux petites lampes, Kahlan et Cara constatèrent qu'il sortait à peine de l'adolescence.

— Puis-je avoir mes armes ? demanda-t-il. Si vous ne voulez pas me rendre l'épée, j'aimerais au moins récupérer mon poignard.

Kahlan réussit à devancer la réponse mordante de Cara.

— Tu es dans une position délicate, mon garçon, dit-elle. S'il s'agit d'une blague, elle est de très mauvais goût, et ne t'attends pas à de l'indulgence de notre part.

— Je comprends… Mais ce n'est pas une farce, je vous le jure !

— Dans ce cas, répète-moi ce que tu as dit aux soldats.

Tout sourires, le jeune homme désigna la porte du bout d'un index.

— Eh bien, quand j'ai croisé ces gentilshommes, il m'a paru judicieux de…

Les poings sur les hanches, Kahlan avança d'un pas.

— Je t'ai dit qu'il ne s'agit pas d'un jeu ! C'est grâce à moi que tu as encore la tête sur les épaules, jeune crétin ! Je veux savoir ce que tu fiches ici, compris ? Répète-moi tes paroles !

Le prisonnier battit des paupières, comme s'il revenait à la réalité.

— Je suis un assassin envoyé par l'empereur Jagang pour abattre Richard Rahl. Pouvez-vous me dire où le trouver ?

Chapitre 2

— À présent, souffla Cara, je peux le tuer ? Kahlan ne daigna pas répondre. Incrédule, le cœur cognant contre les côtes, elle étudia l'invraisemblable jeune homme. Presque squelettique, l'air inoffensif, il était agenouillé sur un tapis rouge, au milieu d'un palais où grouillaient des milliers de soldats dévoués corps et âme à leur maître. Et il déclarait benoîtement vouloir abattre un certain Richard Rahl…

Personne ne pouvait être aussi fou !

— Et comment comptes-tu faire ? demanda l'Inquisitrice.

D'instinct, elle avait reculé d'un pas. Une réaction qui ne l'étonna pas quand elle en prit conscience.

— Eh bien, répondit le tueur, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps, je pensais utiliser mon épée. Ou mon poignard, si ça s'imposait. (Il souriait de nouveau, mais il n'avait plus du tout l'air d'un adolescent.) C'est pour ça qu'il faut me les rendre, vous comprenez ?

— N'espère pas revoir un jour tes armes, lâcha Kahlan.

— Tant pis ! Après tout, j'ai d'autres moyens de tuer Rahl.

— Tu ne lui feras jamais de mal, parole de Mère Inquisitrice ! Ta seule chance est de coopérer. Révèle-nous ton plan, et vite ! Pour commencer, comment es-tu entré ici ?

— Par la porte, tout simplement. Personne ne m'a remarqué. Vos hommes ne sont pas très malins, Mère Inquisitrice.

— Assez pour t'avoir arrêté, rappela Cara. Et copieusement caressé les côtes…

Le prisonnier ignora l'intervention, comme s'il était seul avec Kahlan.

— Si nous ne te rendons pas tes armes, que se passera-t-il ?

— Une catastrophe. Au bout du compte, Richard Rahl souffrira davantage. L'empereur m'a chargé de lui offrir une mort miséricordieuse. C'est un homme compatissant, vous savez ? Toute souffrance inutile le révulse. Celui qui marche dans les rêves est un pacifiste, croyez-moi. Mais il peut faire montre d'une détermination sans égale.

» J'ai peur de devoir vous tuer aussi, Mère Inquisitrice. Une faveur que je vous ferai, comme à Rahl… Mais j'avoue qu'exécuter une si jolie femme, même pour lui épargner des tourments, ne me plaît pas beaucoup. (Le sourire du tueur s'élargit.) Quel gaspillage !

Kahlan se demanda si elle pourrait en entendre davantage.

L'adjectif « compatissant », appliqué à Jagang, lui donnait envie de vomir.

— De quels tourments parles-tu ?

Le jeune homme écarta les mains en signe d'impuissance.

— Je suis un minuscule grain de sable, Mère Inquisitrice. Jagang ne me confie pas ses plans. Mais il me charge d'exécuter ses ordres. En l'occurrence, il veut que Richard Rahl et vous quittiez promptement ce monde. Si vous m'empêchez d'agir, sa fin et la vôtre seront abominables. Pourquoi vous condamner à une mort atroce ? Allons, laissez-moi faire, et tout sera pour le mieux.

— Tu peux toujours rêver…, grogna Cara.

Le prisonnier daigna enfin la regarder.

— Vous parlez de rêve ? Et si j'étais votre pire cauchemar ?

— Je n'en fais jamais, répondit la Mord-Sith. Mais j'en donne aux autres…

— Sans blague ? Avec cet accoutrement ridicule ? Qui croyez-vous être ? Vous a-t-on habillée ainsi pour éloigner les oiseaux des champs, au moment des semailles ?

À l'évidence, comprit Kahlan, cet homme ignorait tout des Mord-Sith. Mais comment avait-elle pu lui trouver des airs adolescents, au début ? Son comportement trahissait une grande maturité, et pas mal d'expérience. Ce n'était pas un « garçon » et une aura de danger l'enveloppait.

Assez bizarrement, Cara se contenta de sourire sous ce flot d'insultes fleuries.

Kahlan eut le souffle coupé quand elle s'aperçut que le prisonnier était debout. Elle ne se rappelait pas l'avoir vu bouger…

Le tueur tourna la tête vers une des lampes, qui s'éteignit aussitôt. La deuxième brilla plus fort et projeta une vive lumière sur une moitié de son visage.

Tout devint clair dans l'esprit de la Mère Inquisitrice. L'intrus était un sorcier !

Face au danger qui menaçait Richard, elle oublia son désir de ne pas brutaliser gratuitement un éventuel innocent. Le tueur avait eu une chance de s'en sortir indemne. Mais il allait lui dire tout ce qu'il savait, qu'il le veuille ou non. Car une Inquisitrice le forcerait à se confesser.

Pour ça, il lui suffirait de le toucher.

À Ebinissia, Kahlan avait vu les corps de milliers de pauvres gens taillés en pièces par les bouchers de l'Ordre Impérial. Devant les cadavres de femmes et d'enfants mutilés au nom de Jagang, elle avait promis de châtier ces criminels jusqu'au dernier. L'intrus se vantait d'appartenir à l'Ordre. Ennemi juré de la liberté, il obéissait aveuglément à celui qui marche dans les rêves.

Kahlan se concentra sur le pouvoir tapi au plus profond d'elle-même… et toujours prêt à en sortir. Pour qu'il frappe, il suffirait qu'elle cesse de le contenir, comme une digue qui cède devant l'océan. Cet acte était plus rapide que la pensée. Un éclair qui jaillissait d'un orage d'instinct…

Aucune Inquisitrice n'aimait détruire l'esprit d'une personne afin de la soumettre à sa volonté. Kahlan partageait cette réticence. À l'inverse de ses défuntes collègues, elle ne *détestait* pas sa magie, qui lui paraissait être une part d'elle-même à laquelle il fallait s'accoutumer. Elle ne l'invoquait jamais avec de mauvaises intentions, mais n'hésitait pas dès qu'il s'agissait de protéger les autres. Ainsi, elle était en paix avec elle-même face à ses actes, y compris les plus violents.

Richard avait su la voir comme un être humain, et l'aimer malgré le pouvoir. Ne redoutant pas l'inconnu, il n'avait jamais eu peur d'elle. Très vite, il l'avait acceptée totalement – avec sa magie et tout le reste. Et comme par miracle, ils avaient pu s'aimer sans qu'elle détruise sa personnalité au moment le plus intime de leur union.

Elle allait frapper pour défendre Richard, une perspective qui l'incitait – un événement rarissime – à remercier le ciel de l'avoir fait naître avec le don de ravager l'esprit de ses ennemis. Dès qu'elle aurait touché cet homme, la menace disparaîtrait. Et un sbire de Jagang aurait payé pour ses crimes.

Le regard rivé sur le prisonnier, Kahlan pointa un index impérieux vers Cara.

— Il est à moi. Ne t'en mêle pas.

Quand l'homme tourna la tête vers la dernière lampe, la Mord-Sith vint pourtant se placer devant la Mère Inquisitrice. À une vitesse incroyable, son poing ganté de fer s'écrasa sur la bouche du prisonnier.

Kahlan faillit hurler de rage face à cet acte d'insubordination.

Étendu sur le tapis, l'homme s'assit, l'air sincèrement surpris. Quand il sentit le sang de sa lèvre éclatée ruisseler sur son menton, il exprima un mécontentement tout aussi authentique.

Cara vint se camper au-dessus de lui.

— Quel est ton nom, chien ?

Kahlan n'en crut pas ses yeux. Alors qu'elle affirmait redouter la magie, la Mord-Sith provoquait délibérément un homme qui la contrôlait…

Le prisonnier recula en rampant sur le dos. Sans quitter la Mère Inquisitrice des yeux, il répondit à Cara :

— Je n'ai pas de temps à perdre avec les épouvantails de cour !

Puis il regarda de nouveau la lampe et plongea la pièce dans

l'obscurité.

Kahlan plongea vers l'endroit où il se tenait. Un bref contact, et tout serait terminé.

Elle rencontra… le vide… et s'écroula sur le sol. Dans l'obscurité, comment savoir de quel côté le sorcier s'était écarté ? Elle agita les bras avec l'espoir de le frôler. Ce serait suffisant, et ses vêtements, aussi épais fussent-ils, ne le protégeraient pas.

Quand ses doigts se refermèrent sur un bras, Kahlan faillit libérer son pouvoir. Mais elle reconnut à temps le cuir de l'uniforme de Cara.

— Où es-tu ? cria la Mord-Sith. Tu n'as pas une chance de t'échapper. Abandonne !

Kahlan entreprit de ramper sur le tapis. Pouvoir ou pas, il leur fallait de la lumière, ou les choses risquaient de tourner mal. Reconnaissant au toucher la bibliothèque qu'elle savait adossée au bon mur, elle la longea jusqu'à ce qu'un rai de lumière, au ras du sol, lui apprenne qu'elle avait trouvé la porte. Inquiets d'entendre des bruits de lutte, des soldats la martelaient de coups.

Kahlan se releva et chercha à tâtons la poignée. Hélas, elle se prit les pieds dans l'ourlet de sa robe, trébucha et s'étala de tout son long.

Un mal pour un bien, constata-t-elle quand un objet très lourd s'écrasa contre la porte et rebondit sur son dos.

Un rire masculin retentit dans le noir.

Non sans mal, Kahlan parvint à se libérer de la chaise que le tueur lui avait jetée dessus.

Puis elle entendit Cara crier de douleur quand elle percuta une autre bibliothèque, au fond de la pièce. Dans le couloir, les soldats essayaient d'enfoncer la porte, qui ne bougeait pas d'un pouce. Pourtant, elle n'était pas verrouillée…

Alors que des livres tombaient sur le sol, partout autour d'elle, la Mère Inquisitrice se leva d'un bond et tendit la main vers l'endroit où devait se trouver la poignée.

Au moment où elle posa les doigts dessus, un éclair l'envoya voler en arrière. Déséquilibrée, elle ne put se retenir et s'étala de nouveau, cette fois sur le dos. Autour de la serrure, l'air crépitait d'étincelles comme un feu de cheminée.

Le sorcier avait érigé un champ de force devant la porte ! Pas étonnant que les gardes ne parviennent pas à la défoncer…

Alors qu'elle se relevait, la main et le bras encore engourdis, Kahlan s'avisa que la tactique du prisonnier pouvait se retourner contre lui. Car à la lueur des étincelles, elle voyait ce qui se passait dans la pièce.

Et Cara aussi ! S'emparant d'un livre, elle le jeta sur l'homme, debout au centre du petit salon. Pour l'éviter, il se plia en deux.

La Mord-Sith bondit et lui décocha un coup de pied dans la

mâchoire. Pris par surprise, il vola dans les airs.

Avant que les étincelles s'éteignent, Kahlan estima l'endroit où il atterrirait et se prépara à lui sauter dessus.

— Tu vas crever, épouvantail ! cria l'homme, fou de rage. J'en ai assez que tu me mettes des bâtons dans les roues ! Maintenant, tu vas sentir la morsure de mon pouvoir.

Au bout des doigts du sorcier, des flammèches blanches dansèrent, annonciatrices d'une frappe mortelle. Si Kahlan n'intervenait pas vite, la Mord-Sith était perdue.

Hélas, elle ne fut pas assez rapide. Avec un ricanement haineux, l'homme tendit les mains vers Cara…

… Et hurla de douleur ! Titubant comme un ivrogne, il tenta de ne pas tomber, mais n'y parvint pas. En position fœtale sur le sol, il se prit le ventre à deux mains comme s'il venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

Puis les ultimes étincelles moururent, et la Mère Inquisitrice ne vit plus rien. Pariant que l'attaque de Cara – quelle que fût sa nature – avait brisé le champ de force du prisonnier, elle tendit de nouveau la main vers la poignée, les mâchoires serrées en prévision du nouveau choc qu'elle risquait d'encaisser.

Mais rien ne se produisit.

Soulagée, Kahlan ouvrit la porte et un flot de lumière se déversa dans le petit salon.

Les gardes avancèrent, arme au poing.

Il n'aurait plus manqué que ça : des dizaines de soldats s'offrant en sacrifice comme des agneaux pour la protéger d'une menace qu'ils ne comprenaient pas !

— Il a le don ! cria Kahlan en repoussant le premier homme. Restez dans le couloir !

Les D'Harans avaient une peur panique de la magie. Heureux d'être l'acier qui s'opposait à l'acier, ils laissaient à Richard le soin de les en protéger.

— Il me faut de la lumière !

Plusieurs hommes décrochèrent des lampes de leur support et firent la chaîne avec. Kahlan saisit la première qui arriva jusqu'à elle et referma la porte d'un coup de pied. Pas question qu'une bande de costauds hérissés d'armes vienne lui traîner dans les jambes en ce moment !

Cara était accroupie près du prisonnier, qui vomissait du sang en se tordant de douleur. Son Agiel à la main, la Mord-Sith attendait, les coudes appuyés sur les genoux.

Quand l'homme cessa d'avoir des haut-le-cœur, elle le saisit par les cheveux et se pencha vers lui.

— Tu as commis une grossière erreur, petit chien…, fit-elle, triomphante. Il ne faut jamais utiliser son pouvoir contre une Mord-Sith. Au début, tu t'es retenu, mais j'ai réussi à t'énerver assez pour que tu oublies la prudence. Et qui a l'air idiot, maintenant ?

— Qu'est-ce… qu'une… Mord-Sith ? parvint à demander l'homme entre deux hoquets.

Cara lui tira la tête vers le haut si violemment qu'il hurla de douleur.

— Ton pire cauchemar ! Notre mission est de neutraliser les ennemis dans ton genre. Désormais, je contrôle ta magie. Devenu mon petit chien, tu ne peux pas t'y opposer. Mais ça, tu le découvriras bien assez tôt…

» Tu aurais pu essayer de m'étrangler ou de me rouer de coups, mais surtout pas de me « faire sentir la morsure de ton pouvoir ». Quand on utilise la magie contre une Mord-Sith, elle se l'approprie.

Kahlan frissonna de terreur. C'était ainsi que Denna, par le passé, avait capturé Richard.

Cara appuya son Agiel contre les côtes de l'homme. Pris de convulsions, il cria quand du sang commença à imbiber sa tunique de laine.

— À partir de maintenant, quand je pose une question, j'entends obtenir une réponse. Tu as compris ?

L'homme crut malin de résister. Cara fit rouler l'Agiel sur son flanc jusqu'à ce qu'une de ses côtes éclate.

Le souffle coupé, le prisonnier ne parvint même pas à hurler.

Kahlan se tétanisa, incapable de lever un cil. Richard lui avait parlé du calvaire qu'il avait vécu entre les mains des Mord-Sith…

Denna adorait lui casser des côtes de cette façon. Respirer devenait une torture, et quand on s'acharnait ensuite à vous faire crier, chaque hurlement vous faisait souhaiter une mort rapide. Après une séance de ce type, le « sujet » n'avait plus une once d'énergie ou de volonté.

— Debout ! lâcha Cara en se levant.

L'homme obéit péniblement.

— Maintenant, tu vas découvrir pourquoi je porte un uniforme rouge.

Sans avertissement, mais avec un cri de rage, la Mord-Sith gifla le prisonnier. Il bascula en arrière tandis que son sang aspergeait la bibliothèque. Sans le laisser reprendre son souffle, Cara lui tira un coup de pied dans le flanc, puis un deuxième, de l'autre côté.

— Je vois les images qui défilent dans ta tête, petit chien. Quel méchant garçon ! Tu voudrais me faire si mal que ça ? (Cara écrasa son talon sur le sternum de l'homme.) C'est un avant-goût de ce que tu subiras pour avoir de si mauvaises pensées. À ta place,

j'abandonnerais toute idée de résistance. Tu as saisi ?

Elle se pencha et enfonça l'Agiel dans le ventre du tueur.

— Réponds !

Le cri de l'homme vit frissonner Kahlan. Ce spectacle la révoltait. Connaissant d'expérience – mais une seule fois – le mal que faisait un Agiel, comment pouvait-elle ne pas intervenir ? Alors que Richard lui-même avait subi ce genre de « séances »…

Elle avait donné une chance à cet homme. Libre de ses mouvements, il aurait tué le Sourcier. C'était pour ça, pas parce qu'il menaçait de l'abattre aussi, que l'Inquisitrice n'arrêterait pas Cara.

— Bien, fit la Mord-Sith en abattant son Agiel sur la côte cassée de sa victime, à présent, quel est ton nom ?

— Marlin Pickard…

Couvert de sueur, le prisonnier tentait en vain de refouler ses larmes.

Impitoyable, Cara lui plaqua son Agiel sur l'aine. Fou de douleur, il battit des jambes comme s'il se noyait.

— Quand je te poserai la prochaine question, réponds vite, et appelle-moi « maîtresse Cara ».

— Cara, intervint Kahlan, il n'est pas nécessaire de…

Malgré ses efforts, elle ne pouvait pas s'empêcher de voir Richard à la place de Marlin.

La Mord-Sith leva la tête et foudroya du regard l'inconsciente qui osait l'importuner. Après lui avoir tourné le dos, Kahlan écrasa la larme qui roulait sur sa joue. Puis elle alla retirer l'abat-jour en verre d'une lampe et l'alluma avec celle qu'elle tenait. Quand la mèche se fut enflammée, elle remit l'abat-jour et posa sa lampe sur un guéridon.

Les yeux de la Mord-Sith lui avaient glacé les sangs. Et Richard avait vécu des semaines sous un regard au moins aussi cruel…

— Nous voulons des réponses, rien de plus, dit la Mère Inquisitrice en se retournant.

— Et j'en obtiens !

— Peut-être, mais les cris ne sont pas nécessaires. Ici, on ne torture pas les gens.

— Qui parle de torture ? Je ne l'ai même pas encore vraiment bousculé… (Cara se leva et jeta un regard méprisant à Marlin.) Et s'il avait tué Richard, vous voudriez aussi que je lui fiche la paix ?

— Oui, parce que dans ce cas, c'est moi qui me serais chargée de lui. Et tes sévices, comparés à ce que je lui aurais infligé, sont de douces caresses. Mais il n'a pas fait de mal à Richard.

— Il en avait l'intention, c'est pareil ! Selon la loi des esprits du bien, penser à une mauvaise action suffit pour en être coupable. Échouer ne dédouane pas un criminel de sa responsabilité.

— C'est vrai, mais les esprits font quand même une différence

entre une intention et un acte. Je voulais m'occuper de cet homme. Pourquoi m'as-tu désobéi ?

— Parce que ma mission est de vous protéger, le seigneur Rahl et vous. Et j'ai réussi.

— Je t'ai dit de me laisser faire.

— Hésiter peut être fatal pour soi-même… ou signer la perte de ceux qu'on aime. (Une ombre passa sur le visage de Cara, mais elle se ressaisit très vite.) J'ai appris à ne jamais être indécise.

— L'as-tu provoqué pour qu'il t'attaque avec sa magie ?

Du dos de la main, Cara essuya le sang qui coulait sur sa joue. Une blessure récoltée quand Marlin l'avait propulsée contre la bibliothèque.

— Oui, répondit-elle en avançant d'un pas. (Avec un regard de défi pour Kahlan, elle lécha lentement le sang, sur ses doigts.) Pour les Mord-Sith, c'est la seule façon de voler la magie d'un adversaire.

— Je croyais que vous aviez toutes peur du pouvoir ?

— C'est exact, sauf quand on nous attaque avec. Dans ce cas, nous nous l'approprions.

— Tu prétends tout ignorer de la magie, et voilà que tu contrôles celle de Marlin ? Saurais-tu l'utiliser ?

Cara baissa les yeux sur le prisonnier.

— Non. Mais je peux la retourner contre lui, et le faire souffrir avec. Parfois, nous sommes effleurées par la magie. Hélas, nous ne parvenons pas à l'appréhender comme le seigneur Rahl sait le faire. Donc, elle nous est inaccessible, sauf pour tourmenter nos sujets.

— Comment est-ce possible ? demanda Kahlan, désorientée par tant de contradictions.

Le visage impassible de Cara achevait de la troubler. Cette expression ressemblait tant au masque de l'Inquisitrice que sa mère lui avait appris à adopter pour dissimuler ses sentiments…

— Un lien mental s'établit à travers la magie, expliqua la Mord-Sith. Je vois ce que pense mon sujet quand il envisage de me blesser, de résister ou de désobéir. Alors, il me suffit de *vouloir* qu'il souffre pour que ça se produise. (Elle baissa de nouveau les yeux sur Marlin, qui hurla aussitôt de douleur.) Vous voyez le principe ?

— Oui… Mais cesse de t'amuser avec lui. S'il refuse de répondre, je t'autorise à prendre les… mesures… nécessaires. Mais je ne cautionnerai aucune violence gratuite. C'est compris ?

Kahlan regarda Marlin, puis Cara, et ne put retenir la question qui lui brûlait les lèvres.

— Tu as connu Denna ?

— Bien entendu.

— Était-elle aussi douée que toi pour infliger de la souffrance ?

— Que moi ? répéta Cara avec un petit rire. Personne ne lui

arrivait à la cheville ! Sinon, pourquoi aurait-elle été la préférée de Darken Rahl ? Elle pouvait faire subir des choses incroyables à un sujet. Par exemple…

Ses yeux se posant sur l'Agiel pendu au cou de Kahlan – celui de Denna –, Cara comprit soudain le sens profond de cet interrogatoire.

— C'est du passé, à présent… Nous étions liées à Darken Rahl, et tenues de lui obéir. Aujourd'hui, Richard l'a remplacé. Nous ne lui ferons jamais de mal, et nous sommes prêtes à mourir pour lui. (Cara baissa le ton, à la limite du murmure.) Le seigneur Rahl n'a pas seulement tué Denna. Il lui a tout pardonné, Mère Inquisitrice…

— C'est vrai. Mais pas moi ! Je sais comment elle a été formée, et j'admets qu'elle ne pouvait pas désobéir. Son spectre nous a réconfortés et aidés, je l'avoue. Quant à son sacrifice final, il force l'admiration. Pourtant, je lui en veux toujours d'avoir tourmenté l'homme que j'aime.

— Je comprends, souffla Cara. Si vous faisiez du mal au seigneur Rahl, vous ne devriez pas compter sur mon pardon. Et encore moins sur ma clémence…

— J'en ai autant à ton service… Ne dit-on pas que le pire sort, pour une Mord-Sith, est d'être touchée par le pouvoir d'une Inquisitrice ?

— C'est ce qu'il paraît…, fit Cara avec l'ombre d'un sourire.

— Alors, réjouissons-nous d'être dans le même camp. Comme je l'ai déjà dit, il y a des choses que je refuse de pardonner. Parce que j'aime Richard plus que tout au monde.

— Toutes les Mord-Sith savent que la pire douleur nous est infligée par la personne qu'on aime.

— Sur ce plan, Richard n'a rien à craindre de moi.

Cara pesa soigneusement ses mots avant de répondre.

— Darken Rahl n'a jamais couru ce risque, parce qu'il n'a aimé aucune femme. Son fils est différent. Et quand l'amour est en jeu, le vent peut brutalement souffler dans une autre direction.

— Cara, je suis aussi incapable que toi de blesser Richard. Je préférerais mourir ! Parce que je l'adore, comprends-tu ?

— Moi aussi… D'une façon différente, mais pas moins… féroce. Le seigneur Rahl nous a rendu notre liberté. À sa place, n'importe qui nous aurait fait exécuter sans jugement. Lui, il nous a donné une chance de lui prouver notre valeur…

» Il est peut-être le seul d'entre nous qui comprenne vraiment un des préceptes essentiels des esprits du bien : on ne peut pas aimer pour de bon avant d'avoir pardonné à ceux qui nous ont fait vivre des horreurs.

Kahlan sentit qu'elle rosissait de honte. Elle n'aurait jamais cru qu'une Mord-Sith puisse comprendre aussi subtilement le concept de

« compassion ».

— Denna était ton amie ?

— Oui.

— Et tu as pardonné à Richard, qui l'a tuée ?

— Oui, mais c'est différent… Je comprends ce que vous éprouvez au sujet de Denna. À votre place, je réagirais de la même façon.

— Quand j'ai dit à Denna, ou plutôt à son fantôme, que je ne parvenais pas à lui pardonner, elle m'a répondu qu'elle comprenait. Et qu'elle avait déjà obtenu la seule absolution qui lui importait. Elle a ajouté qu'elle aimait Richard, même par-delà la mort.

Comme il avait vu la femme cachée derrière l'Inquisitrice, le Sourcier avait su reconnaître l'être humain prisonnier de l'apparence et du conditionnement d'une Mord-Sith. Et Kahlan était bien placée pour savoir ce que Denna avait dû ressentir…

— Le pardon de l'être aimé est la seule chose qui compte dans la vie. L'unique remède aux blessures de l'âme et du corps…

» Mais je ne pardonnerai jamais à quelqu'un qui s'attaque à Richard.

— Et moi, m'avez-vous pardonné ?

— Pardonné quoi ?

Cara baissa les yeux et serra très fort son Agiel. Une expérience atrocement douloureuse pour elle – et le prix paradoxal à payer quand on était un bourreau.

— D'être une Mord-Sith…

— Pourquoi devrais-je te pardonner ça ?

— Si Darken Rahl m'avait confié Richard, à l'époque, j'aurais été aussi impitoyable que Denna. Il en va de même pour Berdine, Raina et toutes les autres.

— Ne t'ai-je pas dit que les esprits font une différence entre les intentions et les actes ? Eh bien, moi aussi. Tu n'es pas responsable de ce que les autres t'ont imposé ou de ce qu'ils ont fait de toi. Je n'ai pas demandé à être une Inquisitrice, et Richard n'a pas à rougir parce que son père était un assassin.

— Mais vous fiez-vous vraiment à nous ? demanda Cara sans relever la tête.

— Aux yeux de Richard comme aux miens, vous avez amplement fait vos preuves. Tu n'es pas Denna, et ses choix ne doivent pas peser sur ta conscience. (Du bout d'un index, Kahlan essuya une traînée de sang sur la joue de la Mord-Sith.) Cara, si je ne me fiais pas à vous, aurais-je laissé Richard sous la garde de Raina et de Berdine ?

La Mord-Sith regarda de nouveau l'Agiel pendu au cou de la Mère Inquisitrice.

— Pendant notre combat contre le Sang de la Déchirure, dit-elle, j'ai vu avec quel courage vous vous êtes battue pour défendre Richard

et les citoyens d'Aydindril. Toutes les Mord-Sith savent qu'il faut parfois être impitoyable. Bien que n'étant pas des nôtres, je sens que vous en êtes également consciente. Mère Inquisitrice, vous êtes la protectrice dont le seigneur Rahl a besoin. Et la seule femme normale que je connaisse digne de porter un Agiel.

» Comprenez, je vous prie, qu'il s'agit d'un compliment. À mes yeux, c'est un honneur, car le but ultime de cette arme est de défendre le seigneur Rahl.

Kahlan sourit, heureuse de cerner un peu mieux Cara. Mais quel genre de personne était-elle avant qu'on l'arrache à sa famille pour la conditionner à devenir une Mord-Sith ? D'après Richard, cette « formation » était cent fois pire que tout ce qu'il avait pu subir.

— Je me sens honorée de porter un Agiel, Cara, parce que Richard me l'a donné. Ainsi, je suis son garde du corps, comme toi. Et en un sens, nous sommes toutes deux des Sœurs de l'Agiel.

Cara hocha la tête et sourit.

— Dois-je comprendre que tu obéiras à mes ordres et à ceux de Richard, pour changer un peu ?

— Les Mord-Sith vous obéissent toujours…

Avec un sourire désabusé, Kahlan décida de laisser tomber le sujet.

— Il répondra à vos questions, dit Cara en désignant le prisonnier. Et je jure de ne pas le… stimuler… plus que nécessaire.

Le cœur serré en pensant à l'atroce rôle que d'autres l'avaient contrainte à jouer, Kahlan serra gentiment le bras de la Mord-Sith.

— Merci, Cara. À présent, occupons-nous de nos problèmes… (L'Inquisitrice baissa les yeux sur Marlin.) Essayons encore… Quel était ton plan ?

Le tueur la foudroya du regard… et Cara lui titilla les côtes du bout du pied.

— Réponds honnêtement… Sinon, je chercherai un endroit bien doux et fragile où appliquer mon Agiel. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui.

La Mord-Sith se pencha et agita son instrument de torture devant les yeux de Marlin.

— On dit : « Oui, maîtresse Cara. »

Son ton menaçant, flagrante contradiction de tout ce qu'elle venait de promettre, fit frissonner jusqu'à Kahlan.

— Oui, maîtresse Cara.

— C'est beaucoup mieux… Maintenant, réponds à la Mère Inquisitrice.

— Eh bien, je prévoyais de tuer Richard, puis de vous abattre.

— Quand Jagang t'a-t-il donné ces ordres ?

— Il y a près de deux semaines…

Une bonne nouvelle. Après tout, l'empereur était peut-être mort

lors de la destruction du Palais des Prophètes. Car il avait envoyé Marlin en mission *avant* que Richard fasse sauter l'édifice.

— Et que peux-tu me dire d'autre ?

— Rien… Je devais m'introduire dans le palais et vous assassiner. C'est tout.

— Ne mens pas ! cria Cara.

Elle ponctua son avertissement d'un coup de pied qui fit craquer la côte cassée du prisonnier.

Kahlan l'écarta doucement et s'agenouilla près du jeune homme, qui luttait pour reprendre son souffle.

— Marlin, ne prends pas mon dégoût de la torture pour un manque de détermination. Si tu ne parles pas, je te laisserai seul avec Cara, le temps d'aller manger un morceau et de prendre un peu l'air. Je sais qu'elle est… excessive… mais ça ne m'arrêtera pas. À mon retour, si tu t'entêtes, j'utiliserai mon pouvoir sur toi. En comparaison, Cara est une gentille dame de compagnie. Elle contrôle ton esprit et ta magie. Moi, je peux les détruire. C'est ce que tu veux ?

Les mains pressées sur les côtes, Marlin secoua la tête.

— Non, par pitié… Je vous dirai tout, mais… je ne sais pas grand-chose. L'empereur est venu me voir dans mes rêves, et il m'a dit quoi faire. Connaissant le prix d'un échec, j'ai suivi ses instructions à la lettre. Mes ordres étaient de m'infiltrer au palais et de vous abattre tous les deux. Jagang m'a ordonné de me procurer un uniforme et des armes, puis de vous ôter la vie. Pour nous forcer à obéir, il utilise des sorciers et des magiciennes…

Kahlan se leva, étonné par les propos de Marlin, qui ressemblait de nouveau à un adolescent… Quelque chose lui échappait, et elle ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Superficiellement, l'histoire se tenait, car Jagang était tout à fait du genre à envoyer un tueur. En profondeur, ça ne collait pas.

L'Inquisitrice approcha de la table, s'y appuya, tourna le dos à Marlin et se massa les tempes.

— Vous allez bien ? demanda Cara.

— L'inquiétude me donne la migraine, c'est tout.

— Si le seigneur Rahl vous posait un baiser ou deux sur le front, ça irait sans doute mieux.

Kahlan sourit de l'air soucieux de la Mord-Sith.

— Je suis sûre que ça marcherait, oui… (Elle agita une main devant ses yeux, comme pour chasser un moucheron. En réalité, c'était ses doutes qu'elle tentait de conjurer.) Tout ça n'a aucun sens !

— Vous trouvez que l'empereur n'a pas de raisons de vouloir tuer ses ennemis ?

— C'est plus compliqué que ça…

L'Inquisitrice regarda Marlin, qui se tenait les côtes en se berçant

comme un enfant. Même écarquillés de terreur, ou lorsqu'ils n'étaient pas braqués sur elle, ses yeux la faisaient frissonner.

Elle se tourna vers Cara et baissa la voix.

— Jagang savait sûrement qu'un seul homme, fût-il un sorcier, ne réussirait pas. Richard reconnaît du premier coup d'œil ceux qui ont le don, et le palais grouille de soldats prêts à cribler d'acier les intrus.

— Il avait tout de même une chance, objecta Cara. Et celui qui marche dans les rêves se fichait qu'il soit tué. Il ne manque pas de serviteurs, vous savez…

C'était logique. Pourtant, il devait y avoir une raison aux doutes qui harcelaient Kahlan.

— Même si Marlin avait abattu quelques soldats grâce à sa magie, ils auraient été beaucoup trop nombreux. Une armée de mriswiths n'est pas parvenue à éliminer Richard. Et il réagit immédiatement aux menaces magiques. Comme toi, il ne contrôle pas son pouvoir, mais il aurait été alarmé, à tout le moins… Cette histoire est absurde ! Puisque Jagang n'est pas idiot, il doit y avoir autre chose. Un plan caché derrière le premier. Une ruse que nous ne voyons pas…

Cara croisa les mains dans son dos et inspira à fond avant de se tourner vers le prisonnier.

— Marlin ? (Il leva la tête, prêt à répondre.) Quel était le plan de Jagang ?

— Je devais tuer Richard Rahl et la Mère Inquisitrice…

— Et ensuite ? demanda Kahlan. Qu'y avait-il de plus ?

— Je n'en sais rien… Ma mission était de me procurer un uniforme et des armes, puis de vous abattre. Et j'ai tenté de l'accomplir.

— Nous ne posons pas les bonnes questions, soupira Kahlan.

— Que peut-il y avoir de plus ? Marlin nous a avoué le pire. Et nous connaissons ses cibles…

— Quelque chose me tracasse toujours. Richard trouvera peut-être… Après tout, c'est à ça que sert le Sourcier de Vérité. Il mettra le doigt sur la bonne question, et…

Kahlan sursauta comme si on l'avait giflée. Puis elle approcha de Marlin.

— Jagang t'a également soufflé la manière de te… hum… présenter ?

— Oui. Une fois dans le palais, je devais exposer les raisons de ma venue.

Plus blanche que sa robe, l'Inquisitrice tira Cara à l'écart sans quitter Marlin des yeux.

— Il ne faut peut-être pas parler de cette affaire à Richard. Le danger est trop grand.

— Marlin est sous mon contrôle. Il ne peut rien faire.

Comme si elle n’avait pas entendu, Kahlan regarda nerveusement autour d’elle.

— Nous devons trouver un endroit sûr où l’enfermer, dit-elle en se mordillant l’ongle d’un pouce. Cette pièce ne convient pas…

— Pourquoi ? demanda Cara. Il ne peut pas s’en échapper, ni communiquer avec l’extérieur.

Kahlan cessa de se grignoter l’ongle et étudia attentivement le prisonnier.

— Non. Il faut trouver un lieu plus sûr. Cara, nous venons de commettre une grave erreur. Et les ennuis ne font que commencer.

Chapitre 3

— Laissez-moi régler le problème, dit Cara. Un coup d'Agiel au bon endroit, et son cœur cessera instantanément de battre. Pour la première fois, Kahlan envisagea d'accéder à la requête de la Mord-Sith. Bien qu'elle eût déjà tué des gens et ordonné des exécutions, elle résista à la tentation. Il ne fallait pas se précipiter. La mort de Marlin faisait peut-être partie du plan de Jagang, même si elle ne voyait pas ce qu'il y gagnerait. Mais l'empereur avait sûrement une idée derrière la tête. Loin d'être idiot, il ne pouvait pas avoir ignoré que Marlin se ferait prendre.

— Non, il doit vivre, parce que nous n'en savons pas assez. L'éliminer pourrait être une énorme erreur. Nous nous sommes déjà engagées tête baissée sur un terrain marécageux. Cette fois, il convient de réfléchir…

— Que voulez-vous faire ? demanda Cara, résignée.

— Pour l'instant je n'en sais rien. Jagang savait que son assassin se ferait capturer ou tuer. Alors, pourquoi l'a-t-il envoyé ? C'est la question prioritaire. Tant que la réponse nous échappera, pas question d'exécuter Marlin. Mais il faut l'empêcher de nuire.

— Mère Inquisitrice, dit Cara avec une patience trop exagérée pour être sincère, il ne s'évadera pas. Je contrôle son pouvoir, et croyez-moi, j'ai de l'expérience en la matière. Marlin ne peut pas agir contre ma volonté. Laissez-moi vous montrer…

La Mord-Sith alla ouvrir la porte. Les soldats levèrent aussitôt leurs armes et sondèrent le petit salon avec une impassibilité hautement professionnelle. Grâce à la lumière venue du couloir, Kahlan put prendre toute la mesure du désastre. Du sang avait giclé sur les bibliothèques et le tapis en était imbibé. Le visage tuméfié, Marlin plaquait ses mains écorchées sur sa tunique trempée de sueur, de vomi et de fluide vital.

— Toi, dit Cara en désignant un homme, donne-moi ton épée ! (Le soldat obéit sans hésiter.) Maintenant, écoutez-moi tous ! La Mère Inquisitrice a besoin d'une petite démonstration, car elle doute des pouvoirs d'une Mord-Sith. Si vous ne m'obéissez pas, vous finirez tous comme ce chien. (Elle désigna le prisonnier.) C'est compris ?

Personne n'émit d'objections.

— S'il atteint la porte, vous le laisserez passer, parce qu'il sera libre. (Des murmures réprobateurs montèrent des rangs de gardes.) Ne mettez pas mes ordres en question !

Les D'Harans se turent. Les Mord-Sith n'étaient jamais une fréquentation recommandable. Mais quand elles contrôlaient la magie d'un sujet, mieux valait les fuir comme la peste. À moins de vouloir plonger la main dans un chaudron de sorcellerie remué par une folle furieuse !

Cara revint près de Marlin et lui tendit l'épée, garde en avant.

— Prends-la ! (Le tueur hésita, puis obéit quand sa maîtresse plissa le front, menaçante.) Mère Inquisitrice, nous laissons toujours leurs armes à nos sujets, pour souligner leur impuissance. Car leur acier ne peut rien contre nous…

— Je sais…, souffla Kahlan. Richard me l'a raconté…

Cara fit signe à Marlin de se lever. Jugeant qu'il n'obéissait pas assez vite, elle le gratifia d'un nouveau coup de pied dans les côtes.

— Qu'est-ce que tu attends ? Debout ! Maintenant, écarte-toi de ce tapis !

Quand Marlin eut obéi, la Mord-Sith saisit un coin du tapis et le tira sur le côté.

— Reviens où tu étais ! ordonna-t-elle.

Le tueur avança, chaque pas lui arrachant des gémissements de douleur.

— Crache ! ordonna Cara.

Elle le prit par la nuque pour l'obliger à se pencher.

Malgré sa gorge sèche, Marlin parvint à laisser tomber à ses pieds un peu de bave sanglante.

— Maintenant, écoute bien ! cria Cara en le forçant à se relever. Tu sais ce qui t'attend si tu me déplais. Ou as-tu besoin d'une autre démonstration ?

— Surtout pas, maîtresse Cara !

— Quel bon garçon ! Quand je t'ordonne quelque chose, je veux que tu le fasses, c'est compris ? Si tu te rebelles, ta magie te déchirera les entrailles. Et ça empirera jusqu'à ce que tu te plies à ma volonté. Hélas pour toi, le pouvoir ne te tuera pas, parce que j'y veillerai. Et ne perds pas ton temps à m'implorer de mettre fin à tes souffrances. Je ne donne jamais le coup de grâce à mes petits chiens.

Marlin blêmit et ne put s'empêcher de trembler.

— Bien… Viens te placer à l'endroit où tu as craché.

Le tueur posa les deux pieds sur la souillure rouge. Cara lui saisit la mâchoire de la main gauche et, de la droite, lui brandit son Agiel devant les yeux.

— Je veux que tu restes là, sans bouger d'un pouce, jusqu'à ce que je t'ordonne de te déplacer. À partir de maintenant, tu ne lèveras plus jamais la main sur moi ou sur quiconque d'autre. Je l'exige ! Tu as compris, petit chien ?

Marlin hocha la tête – non sans peine, puisqu'elle était prise dans

un étau.

— Oui, maîtresse Cara. Je jure de ne jamais vous faire de mal. Et de ne pas bouger tant que vous ne m'y autoriserez pas. (Des larmes perlèrent de nouveau aux paupières du tueur.) J'obéirai, c'est juré ! Par pitié, ne me faites plus souffrir !

— Tu me dégoûtes, petit chien ! lâcha Cara en détournant le regard. Les hommes aussi faciles à briser sont répugnants. J'ai connu des fillettes qui résistaient plus longtemps à mon Agiel. (Elle tendit un bras vers le couloir.) Ces hommes ne te feront rien. Si tu atteins la porte, contre ma volonté, la douleur cessera et tu seras libre. Vous m'entendez, guerriers d'harans ? S'il arrive sur le seuil, il n'aura plus rien à craindre. (Les soldats acquiescèrent.) Et il en ira de même s'il me tue.

Cette fois, la Mord-Sith dut répéter son ordre pour obtenir l'assentiment des soldats. Satisfaite, elle se tourna vers Kahlan.

— Ce que je viens de dire vaut pour vous, Mère Inquisitrice. S'il me tue, ou s'il atteint la porte, il aura gagné sa liberté.

— Pourquoi fais-tu ça ? demanda Kahlan, décidée à ne pas respecter les termes de ce marché.

Marlin voulait tuer Richard. Ce n'était pas un jeu…

— Parce qu'il faut que vous compreniez. Et que vous me fassiez confiance.

— Dans ce cas, tu peux continuer…

Une déclaration qui ne m'engage à rien…

Cara tourna le dos au prisonnier et croisa les bras.

— Tu sais ce que je veux, petit chien. Si tu rêves d'évasion, voilà ta chance ! Marche jusqu'à la porte, et tu seras libre. Et si tu désires me tuer pour te venger, là aussi, c'est le moment idéal !

Marlin ne bronchant pas, la Mord-Sith en rajouta un peu.

— Je ne t'ai pas encore vu saigner vraiment, petit chien. Quand cette histoire idiote sera finie, je te conduirai dans un endroit tranquille où la Mère Inquisitrice ne pourra pas intercéder en ta faveur. Aujourd'hui, je me sens d'humeur à te punir jusqu'à la tombée de la nuit, et même au-delà. À l'aube, tu regretteras d'être né… (Cara haussa les épaules.) Sauf si tu me passes cette épée à travers le corps. Ou si tu t'échappes.

Alors qu'un silence de mort régnait dans le salon et tout au long du couloir, Cara attendit, les bras toujours croisés. Marlin regarda autour de lui, dévisageant les soldats puis Kahlan.

Ses phalanges blanchirent sur la garde de l'épée tandis qu'il réfléchissait. Le dos vulnérable de la Mord-Sith semblait le fasciner. Avant de frapper, il fit un petit pas sur le côté, pour voir ce qui se passerait.

Kahlan eut l'impression qu'une massue invisible venait de le

frapper au ventre. Plié en deux, il gémit de douleur, mais tenta quand même de tituber jusqu'à la porte.

Avant d'avoir fait deux pas, il s'écroula, les mains plaquées sur l'abdomen. Avait-il déjà perdu la bataille ?

Non. Entêté, il tenta de ramper, ses ongles griffant désespérément le parquet. Mais la porte était encore si loin… Et chaque pouce gagné lui valait tellement de douleur.

Kahlan grimaça de dégoût devant ce spectacle.

Conscient qu'il n'atteindrait jamais la porte, Marlin mobilisa ses dernières forces pour se redresser et lever l'épée au-dessus de sa tête.

L'Inquisitrice se raidit. Même s'il ne pouvait pas ordonner à son bras de frapper, Marlin risquait de basculer en avant et de blesser Cara. Voire de la tuer.

Kahlan fit un pas au moment où l'assassin, en hurlant de rage, essayait d'abattre sa lame sur la Mord-Sith.

D'un index levé, Cara indiqua qu'elle ne voulait pas qu'on intervienne. Simultanément, Marlin lâcha son arme, se plia de nouveau en deux et s'effondra. Les mains sur le ventre, il haleta comme un poisson qu'un pêcheur vient de jeter sur la berge d'une rivière.

— Que t'ai-je dit, Marlin ? demanda doucement Cara. Qu'est-ce que je voulais ?

Le prisonnier comprit, comme s'il était en train de se noyer, et qu'un sauveteur crie qu'il allait lui envoyer une corde. Il balaya le sol du regard, repéra la tache rouge et rampa aussi vite que la douleur le lui permettait. Au prix d'un effort terrible, il se releva, les poings sur les hanches, et s'efforça de rester en position malgré ses tremblements et ses sanglots.

— Les deux pieds, petit chien…, souffla Cara.

Marlin baissa les yeux et vit que sa chaussure droite n'était pas sur la souillure. Il la rapprocha de la gauche, s'affaissa sur lui-même et cessa de pleurer.

Kahlan faillit vomir. Les yeux fermés, le souffle court, couvert de sueur, le tueur tremblait comme un enfant battu.

— Vous avez saisi ? lança Cara à la Mère Inquisitrice.

Puis elle ramassa l'épée, approcha de la porte et ne cilla pas quand les soldats reculèrent tous d'un pas. À contrecœur, le propriétaire de la lame tendit le bras pour récupérer son bien.

— Des questions, messires ? demanda la Mord-Sith d'une voix glaciale. Non ? Dans ce cas, n'osez plus jamais frapper à ma porte quand je suis occupée.

Sur ces mots, elle referma le battant…

… Et comme Kahlan le redoutait, revint se camper devant son petit chien.

— Je ne me rappelle pas t'avoir permis de fermer les yeux. M'as-tu entendue t'y autoriser ?

— Non, maîtresse Cara ! répondit Marlin en levant aussitôt les paupières.

— Alors, pourquoi les as-tu fermés ?

— Je suis navré, maîtresse Cara. Par pitié, pardonnez-moi ! Je ne le ferai plus !

— Cara…, souffla Kahlan.

La Mord-Sith se retourna, surprise comme si elle avait oublié qu'elle n'était pas seule avec le prisonnier.

— Quoi ?

— Nous devons parler… Viens près de la table.

— Vous avez vu ? demanda Cara quand elle eut obéi. Tout est clair pour vous, maintenant ? Marlin est inoffensif. Aucun homme ne s'est jamais soustrait à l'emprise d'une Mord-Sith.

— À part Richard…

— Le seigneur Rahl est différent… Ce minable n'a rien à voir avec lui. Nous avons prouvé des milliers de fois notre infaillibilité. Aucun autre sujet n'a tué sa maîtresse, récupéré sa magie et recouvré sa liberté.

— Statistiques ou pas, Richard a démontré que vous n'êtes *pas* infaillibles. Je me fiche que des milliers de Mord-Sith l'aient été. Une seule exception suffit à m'inquiéter. Cara, je ne mets pas en cause tes… compétences…, mais nous ne devons pas prendre de risques. Quelque chose cloche. Pourquoi Jagang aurait-il envoyé un agneau dans un repaire de loups ? Et en lui demandant de bêler pour mieux s'annoncer ?

— Mère Inqui…

— Je sais : l'empereur est peut-être mort. Dans ce cas, nous n'avons rien à redouter. Mais s'il a survécu, et si quelque chose tourne mal avec Marlin, c'est Richard qui en subira les conséquences. Mettrais-tu sa vie en danger pour satisfaire ton orgueil ?

La Mord-Sith réfléchit un moment, jeta un coup d'œil au prisonnier, toujours aussi misérable, et soupira.

— Que voulez-vous de plus ? Ce salon n'a pas de fenêtre et barder la porte de fer sera un jeu d'enfant. Quel endroit serait plus sûr ?

— Les oubliettes, répondit Kahlan, l'estomac noué par d'atroces souvenirs.

L'Inquisitrice s'immobilisa devant la porte rouillée et se tordit nerveusement les mains. Un peu derrière elle, dans le couloir chichement éclairé par des torches, une foule de soldats d'harans entouraient Marlin, qui haletait comme un chiot terrorisé.

— Que se passe-t-il ? demanda Cara.

— Pardon ?

— Je voudrais savoir ce qui vous arrive. Vous semblez craindre que la porte vous morde.

— Mais non, tout va bien…, mentit Kahlan.

Elle se détourna et décrocha l'anneau garni de clés pendu au mur, près de la porte.

— On dit toujours la vérité à une Sœur de l'Agiel, souffla Cara.

L'Inquisitrice eut un sourire contrit.

— Désolée… Les condamnés à mort attendent leur exécution dans ces oubliettes. J'ai une demi-sœur, Cyrilla, qui était à l'époque la reine de Galea. Présente en Aydindril quand l'Ordre Impérial en a pris le contrôle, elle fut jetée dans ce trou puant où croupissaient une dizaine de meurtriers.

— Vous avez dit « j'ai une demi-sœur »… Elle s'en est tirée vivante ?

— Oui, mais elle est restée des jours avec ces brutes. Le prince Harold, notre frère, l'a sauvée alors qu'on la conduisait vers le billot. Depuis, elle n'est plus la même, comme si elle s'était repliée au plus profond de son âme. Parfois, elle a quelques instants de lucidité. C'est ainsi que je suis devenue la nouvelle reine de Galea : son peuple, insistait-elle, avait besoin d'une souveraine apte à le guider. De guerre lasse, j'ai fini par céder. (Kahlan marqua une courte pause.) S'il y a des hommes autour d'elle quand elle reprend connaissance, Cyrilla hurle comme une possédée.

Les mains dans le dos, Cara attendit la suite.

— J'ai… séjourné… aussi dans cette oubliette. (La bouche trop sèche, Kahlan dut s'y reprendre à deux fois pour déglutir.) Avec les hommes qui l'ont violée… (S'arrachant à ses souvenirs, elle chercha le regard de Cara.) Mais ils ne m'ont pas eue, contrairement à elle.

L'Inquisitrice jugea inutile de préciser qu'il s'en était fallu de peu.

— Combien en avez-vous tué ? demanda la Mord-Sith avec un petit sourire.

— Je n'ai pas pris le temps de compter avant de m'évader… Mais cette expérience m'a terrorisée.

Encore maintenant, elle en avait le cœur qui battait la chamade.

— Dans ce cas, proposa la Mord-Sith, il vaudrait peut-être mieux choisir un autre endroit pour Marlin ?

— Non. Cara, je suis navrée de me comporter ainsi, mais ce sont les yeux de cet homme… Ils me semblent étranges, comprends-tu ? Et… Désolée, vraiment… Tu me connais depuis peu, mais crois-moi, d'habitude, je ne suis pas aussi froussarde. Tout allait peut-être trop bien, ces derniers jours. Après une longue séparation, retrouver

Richard était si délicieux. Et nous pensions que Jagang avait péri lors de la destruction du Palais des Prophètes…

— Rien ne dit que c'est faux. Marlin a reçu ses ordres il y a deux semaines. Selon le seigneur Rahl, l'empereur voulait conquérir le palais. Il devait être à la tête de ses hommes, et il sera mort avec eux.

— En toute logique, oui… Mais je m'inquiète pour Richard, et ça affecte mon jugement. Maintenant que tout semble arrangé, il serait tellement terrible de le perdre.

— Inutile de vous excuser, car je comprends ce sentiment. Depuis que le seigneur Rahl nous a libérées, mes sœurs et moi, l'expression « avoir quelque chose à perdre » ne nous semble plus vide de sens. C'est sans doute pour ça que je suis nerveuse, comme vous. (Cara désigna la porte.) Ce n'est pas la seule prison possible. Trouvons un endroit qui ne vous bouleverse pas ainsi.

— Non. La sécurité de Richard passe avant tout. Les oubliettes restent le meilleur choix. En ce moment, elles sont vides, et il est impossible d'en sortir. Ça ira, ne t'en fais pas…

— Impossible d'en sortir ? répéta Cara. Vous avez pourtant réussi !

Libérée de l'étau de ses souvenirs, Kahlan sourit et flanqua une tape amicale sur l'épaule de la Mord-Sith.

— Marlin Pickard n'est pas la Mère Inquisitrice… (Elle jeta un bref coup d'œil au prisonnier.) Mais il y a en lui quelque chose qui… Bon sang, c'est difficile à définir ! Il m'effraie, et ça paraît absurde, puisque tu contrôles sa magie.

— Un excellent résumé de la situation. Vous n'avez rien à craindre, parce qu'aucun sujet ne s'est jamais soustrait à mon emprise.

Cara prit l'anneau que tenait L'Inquisitrice et déverrouilla la porte. D'un coup d'épaule, elle la fit pivoter sur ses gonds rouillés qui grincèrent atrocement. La bouffée d'air moisi qui monta aux narines des deux femmes retourna l'estomac de Kahlan, de nouveau agressée par ses souvenirs.

Cara recula d'un pas.

— Il n'y a pas de… rats… là-dedans, n'est-ce pas ?

— Des rats ? (L'Inquisitrice se pencha et sonda l'oubliette obscure.) Non… Comment y entreraient-ils ? Regarde toi-même…

Derrière les deux femmes, les soldats attendaient toujours avec Marlin. Saisissant la longue échelle posée contre le mur de droite, Kahlan la mit en place avec l'aide de Cara. Quand elles eurent fini, la Mord-Sith claqua des doigts pour ordonner au prisonnier d'avancer.

Il trottina vers elle, terrorisé à l'idée de lui déplaire.

— Prends la plus petite torche accrochée au mur et descends dans le trou, lâcha Cara.

Marlin obéit sans l'ombre d'une hésitation.

Lorsque Kahlan lui fit signe de le suivre, la Mord-Sith fronça les

sourcils mais s'engagea à son tour sur l'échelle.

— Sergent Collins, vos hommes et vous nous attendrez ici.

— Vous êtes sûre, Mère Inquisitrice ?

— Vous brûlez d'envie d'être au fond de ce puits, en compagnie d'une Mord-Sith déchaînée ?

L'homme glissa un pouce dans son ceinturon et baissa les yeux sur le gouffre noir.

— Nous attendrons ici, selon vos ordres…

— Tout ira bien, assura Kahlan en commençant à descendre.

— Pourquoi l'avons-nous accompagné ? demanda Cara dès qu'ils furent tous les trois en bas.

Kahlan se frotta les mains pour les débarrasser de la rouille des barreaux. Après avoir pris sa torche à Marlin, elle approcha de la paroi, se dressa sur la pointe des pieds et la glissa dans un support en fer.

— En chemin, j'ai pensé à d'autres questions à lui poser, avant de le laisser seul ici.

Cara regarda Marlin et désigna le sol.

— Crache ! ordonna-t-elle. Puis prends ta position.

Le tueur obéit, attentif à placer ses deux pieds sur le crachat.

La Mord-Sith balaya la minuscule salle du regard en insistant sur les recoins sombres. Cherchait-elle à s'assurer de l'absence de rats ? se demanda Kahlan.

— Marlin, quand as-tu reçu les derniers ordres de Jagang ?

— Il y a deux semaines, comme je vous l'ai dit.

— Et depuis, il ne t'a plus contacté ?

— Non, Mère Inquisitrice.

— S'il était mort, le saurais-tu ?

— Je l'ignore. Il vient à moi ou non, selon ses désirs. Entre deux entrevues, je ne sais rien de lui.

— De quelle façon vient-il à toi ?

— Il s'introduit dans mes rêves.

— Et il ne les a plus visités depuis deux semaines ?

— C'est exact, Mère Inquisitrice.

Marchant d'un mur à l'autre, Kahlan poussa plus loin sa réflexion.

— Quand tu m'as vue, tu ne m'as pas reconnue… (Marlin acquiesça.) Aurais-tu identifié Richard ?

— Oui, Mère Inquisitrice.

— Comment est-ce possible ?

— Je l'ai vu au Palais des Prophètes, où j'étais étudiant. Un jour, sœur Verna l'y a amené, et elle nous l'a présenté à tous.

— Tu as vécu au Palais des Prophètes ? Dans ce cas… Marlin, quel âge as-tu ?

— Quatre-vingt-treize ans, Mère Inquisitrice.

Tout s'expliquait ! Si Marlin avait séjourné au palais, son air adolescent et son comportement mature n'avaient plus rien de contradictoire. Et l'étrange sagesse, dans ses yeux si juvéniles, perdait tout son mystère.

Le palais se chargeait de la formation des jeunes garçons doués pour la magie. Afin que les Sœurs de la Lumière disposent du temps nécessaire – très long, car elles n'avaient pas les compétences d'un sorcier aguerri –, un antique sort altérait l'écoulement du temps sur l'île Kollet.

Tout cela était terminé. Pour que Jagang ne s'en empare pas, Richard avait détruit le palais et les prophéties qu'on y conservait. Ces textes auraient aidé l'empereur à conquérir le monde et l'édifice ensorcelé lui aurait permis de régner pendant des siècles sur ses conquêtes…

— Maintenant, je sais pourquoi il me semblait étrange, souffla Kahlan, soulagée d'un lourd fardeau.

Cara ne sembla pas partager son optimisme.

— Pourquoi as-tu annoncé tes intentions aux soldats ? demanda-t-elle à Marlin.

— Maîtresse, l'empereur n'explique jamais ses ordres.

— Jagang venait de l'Ancien Monde, dit Cara à l'Inquisitrice. À l'évidence, il n'avait jamais entendu parler des Mord-Sith. Il a dû croire qu'un sorcier, en se présentant comme l'a fait Marlin, déclencherait une panique générale.

— C'est possible… Les Sœurs de l'Obscurité, dont il a brisé la volonté, ont dû l'informer que Richard ne maîtrisait pas vraiment son don. Lui envoyer un sorcier avait une chance de réussir. Et si l'homme échouait, quelle importance ? Celui qui marche dans les rêves a d'autres séides à sa disposition…

— Qu'en penses-tu, petit chien ?

— Je ne sais pas, maîtresse Cara, répondit Marlin, des larmes aux yeux. L'empereur ne m'a jamais confié ses secrets, je le jure ! Mais la Mère Inquisitrice a raison : il se fiche que ses agents meurent. Nos vies ne comptent pas pour lui.

— D'autres questions ? demanda Cara à Kahlan.

— Pas pour le moment… Tout ça se tient, dirait-on. Mais nous reviendrons quand j'aurai eu le temps de réfléchir.

La Mord-Sith brandit son Agiel sous les yeux de Marlin.

— Jusqu'à notre retour, je veux que tu restes debout sur ton crachat, sans bouger d'un pouce. Qu'il te faille patienter deux heures ou deux jours n'a aucune importance. Si tu t'assieds, ou si tu touches le sol autrement qu'avec tes semelles, tu te tordras de douleur en nous attendant. C'est compris ?

— Oui, maîtresse Cara.

— Est-ce vraiment nécessai…, commença Kahlan.

— Oui, coupa la Mord-Sith. Je connais mon travail, alors, ne vous en mêlez pas. Les enjeux sont trop importants pour courir le moindre risque.

— Très bien…

Kahlan agrippa un barreau et commença à gravir l'échelle. À mi-chemin, elle s'arrêta, regarda derrière elle et redescendit.

— Marlin, es-tu venu seul en Aydindril ?

— Non, Mère Inquisitrice.

Cara saisit le tueur par le col de sa tunique.

— Quoi ? D'autres t'accompagnaient ?

— Oui, maîtresse Cara.

— Combien de gens ?

— Une seule personne, maîtresse Cara. C'était une Sœur de l'Obscurité…

La main de Kahlan vola aussi vers le cou du prisonnier.

— Son nom, vite !

Terrorisé par ces deux furies, Marlin tenta de reculer, mais elles étaient trop fortes pour lui.

— Je ne le connais pas, gémit-il. Je le jure !

— Elle vivait au palais où tu as passé près d'un siècle, et tu ignores son nom ? rugit Kahlan.

— Des centaines de sœurs y séjournaient, sanglota Marlin. Les règles étaient très strictes, et nous avions chacun nos formatrices. Dans les endroits qu'on nous interdisait, des sœurs se chargeaient de l'administration. Celles-là, par exemple, on ne les voyait jamais. J'ai croisé cette femme au palais, mais sans connaître son nom, et elle ne me l'a pas dit pendant le voyage vers Aydindril.

— Où est-elle !

— Je n'en sais rien, jura Marlin. En arrivant en ville, nous nous sommes séparés, et je ne l'ai plus revue.

— Décris-la ! ordonna Kahlan.

— Je ne sais pas comment m'y prendre…, pleurnicha le tueur. Elle était jeune – sans doute assez récemment sortie du noviciat. Et assez jolie, comme vous, Mère Inquisitrice. Oui, très jolie, je crois… Et elle avait de longs cheveux châtains.

— Nadine ! s'écrièrent en chœur Kahlan et la Mord-Sith.

Chapitre 4

— Maîtresse Cara ? appela Marlin du fond de son oubliette.La Mord-Sith s'accrocha de la main droite à un barreau et se retourna, la torche dans la gauche.

— Quoi, encore ?

— Comment vais-je dormir, maîtresse Cara ? Si vous ne revenez pas ce soir, je n'aurai pas le droit de m'étendre, et…

— Je me fiche que tu dormes ou non ! N'as-tu pas compris ? Tu dois rester debout là où tu es ! Si tu désobéis, la douleur te tiendra compagnie dans le noir jusqu'à mon retour. Cette fois, tu as saisi ?

— Oui, maîtresse Cara…, souffla le prisonnier.

Dès qu'elle fut hors de l'oubliette, Kahlan se pencha pour prendre la torche à sa compagne, qui put ainsi grimper plus vite.

L'air soulagé, le sergent sourit quand la Mère Inquisitrice lui tendit la torche.

— Collins, j'aimerais que vos hommes et vous restiez ici. Mais ne déverrouillez pas la porte, et ne descendez sous aucun prétexte dans l'oubliette. Interdisez même qu'on y jette un simple coup d'œil.

— À vos ordres, Mère Inquisitrice. C'est si dangereux que ça ?

— Non. Cara contrôle la magie du prisonnier. Mais on ne sait jamais…

Kahlan sonda le couloir et estima qu'une centaine d'hommes y étaient entassés.

— Je ne suis pas sûre que nous revenions ce soir, ajouta-t-elle. Faites dire à vos autres hommes de descendre. Répartissez-les en escouades, et établissez des tours de garde. Je veux qu'il y ait au moins cent soldats ici à toute heure du jour et de la nuit. Verrouillez les portes et postez des archers devant, ainsi qu'aux deux extrémités de ce couloir.

— Je croyais qu'il ne pouvait pas recourir à son pouvoir ?

— Si quelqu'un vous attaque et permet l'évasion du prisonnier de Cara, aimeriez-vous en répondre devant elle ?

Collins regarda la Mord-Sith et gratta pensivement sa barbe de trois jours.

— Compris, Mère Inquisitrice. Personne n'approchera de cette porte.

— Vous doutez toujours de moi ? lança Cara à Kahlan quand elles furent hors de portée d'oreille des soldats.

— Mon père, le roi Wyborn, était un grand guerrier. Il m'a appris qu'on ne prend jamais assez de précautions avec les prisonniers.

— C'était un sage… N'allez pas croire que je suis vexée, mais Marlin est aussi inoffensif qu'un agneau.

— Je sais… Et je ne comprends toujours pas pourquoi tu crains la magie, alors que tu peux la contrôler ainsi.

— Pour ça, je vous l'ai dit, il faut qu'on m'attaque avec.

— Mais comment fais-tu ?

En marchant, la Mord-Sith fléchit le poignet pour faire osciller son Agiel.

— De quelle façon l'expliquer, alors que je n'en sais rien moi-même ? Le seigneur Rahl participait en personne à la formation des Mord-Sith. À ce moment-là, ce pouvoir nous était conféré. Il ne vient pas de nous, je crois, mais nous le *recevons*.

— Bref, vous ne savez pas ce que vous faites, et ça marche quand même !

— Pour que la magie fonctionne, inutile de savoir ce qu'on fait !

— Peux-tu préciser ta pensée ?

— Eh bien, le seigneur Rahl nous a dit qu'un enfant était le fruit d'une variante de magie. Celle de la Création ! Et pour tomber enceinte, il n'est pas indispensable de connaître le mode d'emploi !

» Je me souviens de la fille, très naïve, d'un employé du Palais du Peuple, en D'Hara. Un jour, cette gosse de quatorze ans m'a dit que le Petit Père Rahl – mon ancien maître adorait qu'on l'appelle comme ça –, lui avait donné un bouton de rose. Et quand il lui avait souri, la fleur s'était ouverte entre ses doigts. Selon elle, la magie du maître avait planté une graine dans son ventre…

Cara eut un sourire sans joie.

— Elle le croyait vraiment, vous comprenez ? Qu'il l'ait prise d'abord dans son lit ne lui a jamais paru lié à sa grossesse. Bref, elle a participé à la magie de la Création – sans savoir comment elle s'y était prise.

Kahlan s'arrêta sur un palier mal éclairé et prit le bras de Cara pour la forcer à l'imiter.

— Richard n'a plus de famille… Darken Rahl a tué son père adoptif, sa mère est morte quand il était jeune, et son demi-frère… Tu connais l'histoire, je crois ? Michael l'a livré à Denna. Après sa victoire sur Darken Rahl, Richard lui a pardonné ce crime-là, mais pas d'avoir provoqué la mort de milliers d'innocents. Le cœur brisé, il l'a condamné à la peine capitale…

» Je sais ce que la famille représente pour lui. Cara, il serait fou de joie d'apprendre qu'il a un autre demi-frère ! Tu crois que nous pourrions le faire venir de D'Hara, et…

— N'y pensez plus, coupa la Mord-Sith, son regard fuyant celui de Kahlan. Dès sa naissance, Darken Rahl a testé l'enfant pour savoir s'il avait le pouvoir. Il voulait un héritier né avec le don. Toute autre progéniture lui semblait monstrueuse… et inutile.

— Ce bébé n'avait pas le don…, devina Kahlan. Qu'est devenue la mère ?

Cara soupira, consciente que l'Inquisitrice ne la lâcherait pas avant de connaître toute l'histoire.

— Darken Rahl avait souvent des crises de colère. Après l'avoir forcée à le regarder tuer l'enfant, il a étranglé la pauvre fille de ses mains. Quand on lui présentait un fils né sans le don, ça le rendait fou de rage et il se défoulait à sa façon…

Kahlan lâcha le bras de Cara.

— Quelques Mord-Sith ont connu le même sort. Par bonheur, je ne suis jamais tombée enceinte quand il me choisissait pour égayer ses nuits.

L'Inquisitrice finit par briser le long silence qui suivit cette confession.

— Je suis heureuse que Richard vous ait libérées de ce monstre. Et qu'il en ait débarrassé l'univers.

Cara hocha la tête, les yeux plus froids que jamais.

— Pour nous, il est bien plus que le seigneur Rahl ! Quiconque voudra lui nuire devra en répondre devant les Mord-Sith. Moi la première…

Kahlan vit soudain sous un nouveau jour la fameuse « autorisation ». Lui permettre de garder sa bien-aimée, malgré les risques inhérents à l'amour, était ce que Cara pouvait faire de plus gentil pour Richard. Une authentique preuve d'affection…

— Il vous faudra d'abord attendre que j'en aie fini, dit simplement Kahlan.

— Implorons les esprits du bien de ne jamais devoir nous disputer à ce sujet…

— J'ai une meilleure idée : empêcher qu'on fasse du mal à Richard ! Cela dit, quand nous serons devant Nadine, n'oublie pas que nous ne savons pas qui elle est. Les Sœurs de l'Obscurité sont mortellement dangereuses, mais nous aurons peut-être affaire à une dignitaire animée de bonnes intentions. Ou à la fille d'une famille noble qui a banni le garçon de ferme dont elle est amoureuse. Je refuse que tu tourmentes une innocente. Alors, gardons la tête froide.

— Mère Inquisitrice, je ne suis pas un monstre…

— Je sais, et je ne l'ai pas insinué. J'ai dit : « *Gardons* la tête froide. » Ça me concernait aussi. La volonté de protéger Richard peut nous faire perdre notre bon sens. À présent, en route pour le hall des

pétitionnaires !

— Pourquoi ne pas aller directement dans la chambre de Nadine ?

Kahlan s'attaqua à la seconde volée de marches, les négociant deux par deux.

— Ce palais compte deux cent quatre-vingt-huit chambres d'invités réparties dans six ailes différentes. Comme j'ai omis de dire aux gardes où la loger, nous devons aller le leur demander.

D'un coup d'épaule, Cara ouvrit la porte palière et entra la première dans le couloir, pour s'assurer qu'il n'y avait aucun danger.

— Un étrange concept…, marmonna-t-elle. Pourquoi avoir séparé les chambres d'invités ?

— Ce sera plus court par là, dit Kahlan en désignant un corridor latéral.

Deux gardes s'écartèrent pour les laisser passer, puis reprirent aussitôt leur position.

— Quand le Conseil se réunit, beaucoup d'émissaires séjournent au palais. Si on leur donne les mauvais voisins, ils se montrent vite très peu *diplomates*, si tu vois ce que je veux dire. Préserver la paix entre des alliés est un jeu compliqué, tu peux me croire. Le moindre détail compte.

— Mais tous les ambassadeurs disposent de palais, dans l'avenue des Rois…

— Ça fait partie du jeu, ma chère !

Tout le monde s'agenouilla de nouveau quand les deux femmes déboulèrent sous les arcades. Avant de parler avec le capitaine, Kahlan dut respecter le délai de rigueur et autoriser les pétitionnaires à se lever.

Dès qu'elle sut où était Nadine, l'Inquisitrice se dirigea vers la sortie. Mais un des petits joueurs de Ja'La se détacha du groupe, enleva son bonnet de laine froissé et courut vers les arcades.

— Il est là pour voir le seigneur Rahl, dit le capitaine. (Il eut un sourire indulgent.) Je lui ai permis d'attendre, sans lui promettre qu'il obtiendrait une audience. Le moins que je pouvais faire, à vrai dire… J'ai regardé la partie, hier, avec mes hommes, et ce gamin m'a fait gagner trois pièces d'argent.

Serrant nerveusement son bonnet, le garçon s'agenouilla de l'autre côté de la rampe.

— Mère Inquisitrice, nous… voudrions, si ce n'est pas trop demander… que…

Il s'interrompit, à court de souffle.

— Ne crains rien, l'encouragea Kahlan. Quel est ton nom ?

— Yonick, Mère Inquisitrice.

— Eh bien, Yonick, je suis désolée, parce que Richard ne pourra pas venir vous voir jouer aujourd'hui. Nous sommes trop occupés,

mais ça ira sans doute mieux demain. La partie nous a beaucoup plu, crois-moi. Alors, un autre jour, ce sera de bon cœur…

— Il ne s'agit pas de ça, dit le gamin. Mon frère, Kip, est très malade. J'ai pensé que le seigneur Rahl pourrait l'aider avec sa magie.

Kahlan tendit le bras et serra gentiment l'épaule de Yonick.

— Richard ne sait pas faire ça, j'en ai peur. Tu devrais aller consulter un des guérisseurs de la rue Stentor. Décris-lui les symptômes de ton frère, et il te donnera des herbes qui le soulageront.

— Nous n'avons pas d'argent, Mère Inquisitrice… Kip va très mal, alors j'espérais…

Kahlan se redressa et dévisagea le capitaine.

Après une brève hésitation, l'officier s'éclaircit la gorge.

— Yonick, dit-il, je t'ai vu jouer, hier. Ton équipe est très bonne. (Regardant Kahlan du coin de l'œil, le militaire fourra la main dans sa poche et en sortit une pièce. Penché par-dessus la rampe, il la posa dans la paume du gosse.) Je connais ton frère, et il a marqué un but magnifique, hier… Va lui acheter des herbes, comme la Mère Inquisitrice te l'a conseillé.

Le gamin baissa les yeux sur la pièce d'argent.

— Il n'y a pas besoin d'autant…

Le capitaine agita négligemment une main.

— Je n'ai rien de plus petit… Avec le reste, offre quelque chose à ton équipe, pour fêter sa victoire. Et maintenant, file d'ici ! Nous avons des affaires urgentes à traiter.

Yonick se redressa et tapa du poing sur son cœur – le salut rituel des militaires.

— À vos ordres, messire !

— Et entraîne-toi un peu à tirer, mon garçon ! lança l'officier alors que le gamin courait déjà rejoindre ses amis. Tu manques parfois de précision.

— Merci beaucoup, capitaine… ? dit Kahlan.

— Harris, répondit l'homme avec une grimace. Merci à vous, Mère Inquisitrice.

— Cara, allons voir Nadine.

— Dame Nadine a-t-elle tenté de partir, capitaine Nance ? demanda Kahlan au chef des soldats qui montaient la garde dans le couloir.

— Non, Mère Inquisitrice, répondit l'homme après avoir dûment incliné la tête. Elle semble reconnaissante qu'on ait accordé de l'attention à sa requête. Quand je lui ai parlé de « problèmes en cours », et demandé de rester dans sa chambre, elle a promis de suivre mes instructions. (Il jeta un coup d'œil à la porte.) Elle a assuré qu'elle se tiendrait bien pour ne pas me « mettre dans la mouise ».

— Merci, capitaine. (Kahlan tendit la main vers la poignée de la porte.) Si elle sort sans nous, tuez-la. Ne perdez pas de temps à la menacer ou à l'interroger. (Voyant l'homme plisser le front, elle ajouta :) Si elle s'en va seule, c'est qu'elle nous aura tuées avec sa magie, comprenez-vous ?

Un peu verdâtre, le capitaine claqua des talons et se tapa du poing sur la poitrine.

Dans le salon, le rouge dominait. D'un cramoisi à donner le frisson, les murs étaient « mis en valeur » par des plinthes et des encadrements de porte roses ornés de moulures – de modestes couronnes blanches. Le parquet, très regardable, était hélas recouvert d'un grand tapis à friselis surchargé de motifs floraux. Comble du raffinement, les pieds sculptés de la table en marbre et des fauteuils revêtus de velours rouge reprenaient ce thème lourdement printanier. Dépourvue de fenêtre, l'étrange pièce était illuminée par une dizaine de lampes en cristal taillé d'un style aussi tape-à-l'œil que le reste.

Aux yeux de Kahlan, ce décor voyant, qu'on retrouvait dans d'autres chambres d'invités, était le pire du palais. Pourtant, certains diplomates le demandaient expressément. Sans doute parce que ça les mettait dans l'état d'esprit idoine pour négocier ferme.

L'Inquisitrice se méfiait toujours quand un locataire des chambres rouges prenait la parole…

Nadine n'étant nulle part en vue, elle déduisit qu'elle attendait dans la chambre, dont la porte était entrebâillée.

— J'aime beaucoup…, murmura Cara. On pourrait mettre à ma disposition une de ces suites ?

Kahlan lui fit signe de se taire. Elle n'eut pas besoin de demander pourquoi la Mord-Sith rêvait d'avoir des quartiers rouges…

Cara sur les talons, elle poussa la porte intérieure.

Aussi impossible que cela parût, la chambre était encore plus criarde que la pièce adjacente. Tapis rouge, dessus-de-lit écarlate, colonnes et cheminée en marbre rose… Avec son uniforme de « travail », en se tenant immobile, la Mord-Sith se serait à coup sûr fondue dans le décor.

Ici, seule la moitié des lampes brûlaient. Sur la table, le guéridon et le bureau, des coupes remplies de pétales de rose mêlaient leur odeur de jardin automnal à celle de la fumée.

Entendant la porte grincer, la femme étendue sur le lit ouvrit les yeux, reconnut Kahlan et se leva d'un bond. Prête à toucher Nadine avec son pouvoir, si elle tentait quoi que ce fût d'agressif, l'Inquisitrice tendit un bras pour interdire à Cara de prendre le même genre d'initiative qu'avec Marlin.

Si la visiteuse aux cheveux longs invoquait la magie, il faudrait agir très vite.

Nadine se frotta les yeux, lourds de sommeil, puis se fendit d'une révérence maladroite – la preuve irréfutable qu'il ne s'agissait pas d'une personne de haute naissance. Cela dit, ça ne l'empêchait pas d'être une Sœur de l'Obscurité…

Après avoir tiré sur sa robe, et dévisagé fort impoliment Cara, la jolie visiteuse s'adressa à Kahlan sans y avoir été invitée.

— Désolée, reine, mais le voyage a été long, et j'avais bien besoin d'une sieste. Du coup, je ne t'ai pas entendu frapper. Au fait, je m'appelle Nadine Brighton.

Profitant d'une deuxième révérence disgracieuse, Kahlan balaya la pièce du regard. Sur la table de toilette, la cuvette et l'aiguière n'avaient visiblement pas été utilisées. Les serviettes, encore pliées, étaient toujours à leur place. Au pied du lit, un vieux sac de voyage gisait misérablement. La visiteuse n'en avait sorti aucun objet personnel, à part la brosse à habits et le gobelet en fer-blanc posés sur la table.

Malgré la fraîcheur printanière, et l'absence de feu dans la cheminée, Nadine n'avait pas défait le lit. Pour ne pas s'entraver dans les draps en cas d'urgence ? se demanda Kahlan.

— On doit m'appeler « Mère Inquisitrice », dit-elle d'un ton subtilement menaçant, et sans s'excuser d'avoir omis de frapper. Je suis également reine, mais c'est… accessoire. Et je n'apprécie guère qu'on me tutoie ainsi…

Nadine s'empourpra, faisant quasiment disparaître les taches de rousseur qui constellaient le haut de ses joues et son joli petit nez. Bien qu'ils ne fussent pas en bataille, elle passa nerveusement une main dans ses épais cheveux châtains.

Moins grande que Kahlan, elle devait avoir à peu près son âge. Très belle, il fallait en convenir, elle semblait parfaitement inoffensive. Mais l'Inquisitrice avait appris à se méfier des apparences trop engageantes.

Au premier coup d'œil, Marlin le tueur passait pour un jeune homme mal dégrossi. Et pourtant…

Cela dit, il n'y avait pas, dans les yeux de Nadine, l'espèce d'*intemporalité* qui avait alarmé Kahlan.

Une raison insuffisante pour baisser sa garde…

Nadine tourna le dos à ses visiteuses et tapota le dessus-de-lit pour le défroisser.

— Veuillez me pardonner, Mère Inquisitrice, je ne voulais pas tout salir. Mais j'ai brossé mes vêtements, avant de m'étendre. J'avais d'abord pensé me coucher sur le sol, vous savez ? Et puis je n'ai pas résisté à la tentation d'essayer un si joli lit. J'espère que vous n'êtes

pas fâchée ?

— Bien sûr que non, puisque tu es mon invitée…

Alors que l'Inquisitrice finissait sa phrase, Cara la contourna et avança résolument vers Nadine.

Décidément, s'en tenir aux ordres n'était pas dans ses habitudes. Mais comment s'en étonner ? Bien qu'il n'y eût pas de hiérarchie visible entre les Mord-Sith, Raina et Berdine ne discutaient jamais les décisions de Cara. Quant aux soldats d'harans, ils lui obéissaient comme de gentils toutous…

— Cara ! cria Kahlan alors que Nadine écarquillait les yeux de terreur.

— Ton complice Marlin croupit dans une oubliette ! lança la Mord-Sith. Et tu le rejoindras bientôt.

Cara enfonça un index dans le creux du cou de Nadine, qui bascula en arrière et atterrit sur la chaise placée près du lit.

— Eh, mais ça fait mal ! protesta-t-elle, avant de se relever d'un bond.

Cara la saisit à la gorge et lui brandit son Agiel devant les yeux.

— Ce n'est rien à côté de ce qui t'attend !

— D'une façon ou d'une autre, rugit Kahlan en saisissant la natte de la Mord-Sith, tu apprendras à obéir aux ordres !

Sur ces mots, elle tira de toutes ses forces.

Sans abandonner sa proie, Cara se retourna, l'air incrédule.

— Fiche-lui la paix ! Je t'ai dit de me laisser faire. Tant que cette femme ne se montrera pas menaçante, tu n'as pas à la tourmenter. Alors, obéis, ou va attendre dehors.

La Mord-Sith lâcha Nadine – non sans lui flanquer une bourrade qui la réexpédia sur la chaise.

— Cette garce est dangereuse, je le sens. Vous devriez me laisser en finir avec elle.

Lèvres serrées, Kahlan foudroya Cara du regard jusqu'à ce qu'elle consente, pas de bon cœur, à s'écarter.

Nadine se releva très lentement et se massa la gorge en toussotant.

— Pourquoi m'avez-vous attaquée ? s'indigna-t-elle, des larmes aux yeux. Je ne vous ai rien fait ! Regardez, la chambre est aussi bien rangée qu'à mon arrivée ! Vous êtes très mal élevés, dans ce pays ! (Elle pointa un index accusateur sur l'Inquisitrice.) Rien ne justifie qu'on traite les gens comme ça !

— Détrompe-toi, dame Nadine…, fit Kahlan. Aujourd'hui, un jeune homme à l'air innocent s'est introduit dans le palais. Lui aussi voulait voir le seigneur Rahl. Pour le tuer, figure-toi ! Et grâce à Cara, nous l'en avons empêché.

— Vraiment ? souffla Nadine, son courroux presque oublié.

— Et ce n'est pas le pire, continua l'Inquisitrice. Il a avoué avoir

pour complice une jolie fille aux longs cheveux châtains.

Nadine cessa de se masser la gorge. Après un coup d'œil à Cara, elle s'adressa de nouveau à Kahlan.

— Avec tout ça, je comprends que vous vous soyez méprises, toutes les deux…

— Tu as demandé à voir le seigneur Rahl. Dans ce contexte, tout le monde s'est inquiété. Ici, la protection du maître est une sorte d'obsession, tu saisis ?

— Oui, et je ne vous en veux pas.

— Cara est une des gardes du corps du seigneur Rahl. Ça suffit à expliquer son agressivité, je crois…

— Bien sûr… Sans le vouloir, j'ai affolé tout le monde.

— L'ennui, c'est que rien ne prouve que tu n'es pas la complice de Marlin. Et les choses iront très mal pour toi si tu ne démontres pas vite ton innocence.

— Moi, un assassin ? s'écria Nadine. Mais je suis une femme !

— Moi aussi, lâcha Cara. Et pourtant, je répandrai ton sang dans toute la pièce jusqu'à ce que tu aies dit la vérité.

Nadine s'empara de la chaise et la brandit comme un bouclier, les pieds en avant.

— N'approchez pas ! Et faites bien attention ! Un jour, Tommy Lancaster et son copain Lester ont essayé de « s'amuser avec moi », comme ils disaient. Depuis, ils n'ont plus de dents de devant pour mâcher leur viande.

— Pose cette chaise, siffla Cara, ou tu n'auras plus de tête pour avaler la tienne !

Nadine lâcha son « arme » comme si elle lui brûlait les doigts.

— Laissez-moi ! implora-t-elle en reculant jusqu'au mur. Je n'ai rien fait !

Kahlan prit doucement le bras de la Mord-Sith et la tira en arrière.

— Si tu laissais ta Sœur de l'Agiel gérer cette affaire ? murmura-t-elle. J'ai dit « tant que cette femme ne se montrera pas menaçante », c'est exact, mais je ne pensais pas vraiment à une chaise…

— D'accord, grogna Cara. Pour le moment…

— Bien… Nadine, il me faut des réponses. Si tu n'as aucun rapport avec cet assassin, je te devrai des excuses, et je ferai mon possible pour que tu oublies notre manque d'hospitalité. Au cas où tu ourdirais de sombres desseins, sache une chose : les gardes ont l'ordre de t'abattre si tu sors seule de cette chambre. Tu as compris ?

La jeune femme hocha la tête.

— Parfait… Pourquoi veux-tu voir le seigneur Rahl ?

— Parce qu'il peut m'aider à rejoindre mon amoureux. Nous devions nous marier, mais il a disparu l'automne dernier… On m'a dit que je le retrouverais si j'allais voir le seigneur Rahl. C'est pour ça que

j'ai demandé une audience.

— Je vois…, dit Kahlan. Avoir perdu son bien-aimé est une terrible épreuve. Comment s'appelle ce jeune homme ?

— Richard, répondit Nadine.

Elle tira un mouchoir froissé de sa manche et s'essuya les yeux.

— Et son nom de famille ?

— Cypher… Richard Cypher.

Kahlan réussit à empêcher sa mâchoire inférieure de lui tomber sur la poitrine. En revanche, parler lui parut un effort insurmontable.

— Qui ? demanda Cara.

— Richard Cypher. Il était guide forestier à Hartland, où nous vivons. En Terre d'Ouest, bien sûr…

— Comment ça, vous deviez vous marier ? réussit enfin à dire Kahlan. Il te l'a promis ?

— Eh bien, pas vraiment… Mais il me courtisait, alors… Après sa disparition, une femme est venue me voir. Le ciel lui avait parlé, disait-elle, et mon destin était d'épouser Richard. C'était une sorte de devineresse, je crois. Elle connaissait un tas de choses sur Richard : sa gentillesse, sa force, sa beauté. Et sur moi aussi, d'ailleurs… Selon elle, nous sommes faits pour nous unir.

— Une femme ? s'étrangla l'Inquisitrice.

— Oui. Nommée Shota…

Les poings serrés, Kahlan retrouva soudain sa voix.

— Shota ! Y avait-il quelqu'un avec elle ?

— Oui, un petit… type… aux yeux jaunes. Il me faisait peur, mais il était inoffensif, selon elle. C'est Shota qui m'a conseillé d'aller voir le seigneur Rahl pour retrouver mon Richard.

La description de Nadine collait parfaitement à Samuel, l'inséparable compagnon de Shota…

Bouleversée d'avoir entendu les mots « mon Richard » sortir de la bouche de cette fille, Kahlan parvint par miracle à se maîtriser.

— Nadine, tu aurais l'obligeance d'attendre ici ?

— Oui – surtout si vous me le demandez gentiment. Tout est arrangé ? Vous me croyez, n'est-ce pas ? Chaque mot est la pure vérité.

Sans répondre, l'Inquisitrice tourna les talons et sortit de la chambre. Cara la suivit, prenant la précaution de fermer la porte derrière elle.

— Mère Inquisitrice, quelque chose ne va pas ? Vous êtes plus rouge que les murs, et… Au fait, qui est cette Shota ?

— Une voyante.

La Mord-Sith se raidit d'instinct.

— Et Cypher, vous le connaissez ?

— Richard Rahl a été élevé par un père adoptif. Avant de découvrir sa véritable filiation, il croyait se nommer Richard Cypher !

Chapitre 5

— Je la tuerai…, grogna Kahlan, le regard dans le vide. Oui, je l'étranglerai à mains nues, et très lentement. Cara se tourna vers la porte de la chambre.

— Je m'en chargerai. Ce sera mieux comme ça.

— Je parlais de Shota, souffla l'Inquisitrice en retenant la Mord-Sith par le bras. (Elle désigna la pièce attenante.) Cette pauvre fille est totalement dépassée. Comment se serait-elle méfiée de Shota ?

— Mais vous, vous la connaissez, n'est-ce pas ?

— Et comment ! Depuis le début, elle essaie de me séparer de Richard.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. Chaque fois, elle avance une raison différente. Parfois, je me dis qu'elle a des vues sur lui…

— Dans ce cas, pourquoi vouloir lui faire épouser cette catin de village ?

— Qui peut le dire ? Shota ourdit sans cesse des plans compliqués. Et elle adore nous mettre des bâtons dans les roues. (L'Inquisitrice serra les poings.) Mais cette fois, ça ne marchera pas. Je m'assurerai qu'elle ne fourre plus ses sales pattes partout. Après, Richard et moi pourrons nous marier. (Elle baissa le ton, comme si elle se faisait une promesse intime.) Si je la touche avec mon pouvoir avant de l'expédier dans le royaume des morts, elle nous fichera la paix.

Cara croisa les bras et plissa pensivement le front.

— Et Nadine ? Il vaudrait peut-être mieux s'en débarrasser aussi ?

— Elle n'y est pour rien, te dis-je ! Un simple pion sur l'échiquier de Shota…

— Un fantassin peut dans certains cas être plus dangereux qu'un général, et…

Cara se tut, décroisa les bras et tendit l'oreille comme si elle entendait le vent souffler dans le couloir.

— Le seigneur Rahl approche.

L'aptitude des Mord-Sith à sentir la proximité de Richard à travers leur lien avait quelque chose de troublant et… de franchement agaçant.

Dix secondes après l'affirmation de Cara, la porte du salon s'ouvrit pour laisser passer Berdine et Raina, en uniforme de cuir brun.

Plus petites que leur collègue, mais au moins aussi attirantes, les deux femmes arboraient la natte emblématique de leur profession. Les

yeux bleus, Berdine était un rien plus en chair que Cara, à la musculature longiligne. En dépit de ses cheveux noirs et de ses yeux sombres, Raina lui ressemblait beaucoup.

Elle leva un sourcil en voyant l'uniforme rouge de Cara, mais n'émit aucun commentaire. L'air impénétrable, les deux Mord-Sith se placèrent de chaque côté de la porte.

— Veuillez accueillir le seigneur Rahl, déclara sentencieusement Berdine, Sourcier de Vérité, légitime détenteur de l'Épée de Vérité, messager de la mort, maître de D'Hara, chef suprême des Contrées du Milieu, grand commandeur du peuple garn, champion de tous les hommes libres, fléau des méchants… (elle posa les yeux sur Kahlan) et futur époux de la Mère Inquisitrice.

D'un geste théâtral, elle désigna la porte.

Kahlan se demanda quelle mouche avait piqué les deux Mord-Sith. Enclines à une certaine espièglerie, quand elles ne s'acharnaient pas à faire mourir les gens de peur, ces femmes, jusque-là, ne s'étaient jamais comportées avec une telle pompe.

Richard entra, son regard d'aigle rivé sur Kahlan. Un instant, tout disparut autour des deux jeunes gens, comme s'ils étaient seuls au monde.

Le Sourcier sourit, les yeux pleins d'amour.

Oui, pensa Kahlan, ils étaient seuls au monde. Et ce sourire était l'incarnation même de *son* Richard.

Heureusement, parce que le reste de sa personne avait de quoi déconcerter !

Bouche bée de surprise, l'Inquisitrice se posa une main sur le cœur. Depuis leur rencontre, elle ne l'avait jamais vu porter autre chose que ses habits de forestier. Mais là…

Bien qu'on leur eût ajouté quelques ornements – des lanières de cuir cloutées de petits motifs géométriques en argent – la jeune femme reconnut les bottes noires du Sourcier. Tout le reste était nouveau…

En pantalon de laine noire, Richard avait opté pour une chemise de la même couleur et une jaquette, également sombre, bordée d'une large bande d'or décorée des mêmes motifs géométriques que ses bottes. À sa taille, une magnifique ceinture en cuir, elle aussi rehaussée d'argent, soutenait les deux bourses en fil d'or qui battaient sur ses hanches. Équipé de son bon vieux baudrier, où pendait le fourreau incrusté d'or et d'argent de l'Épée de Vérité, Richard s'était drapé les épaules d'une cape qui semblait elle aussi tissée en fils d'or. Décorés d'anneaux imbriqués où s'affichaient les mêmes motifs étranges, des serre-poignets d'argent rembourrés de cuir complétaient le tableau.

Ainsi vêtu, le Sourcier semblait à la fois noble et dangereux. Majestueux et terrifiant, tel le maître incontesté de tous les rois du

monde, il était devenu la vivante incarnation du surnom – le messager de la mort – que lui donnaient les prophéties.

Kahlan n'aurait jamais cru que Richard puisse paraître *encore plus* beau, fort, autoritaire et imposant.

Elle se trompait.

Alors qu'elle essayait de parler – en vain –, il traversa la pièce, se pencha sur elle et lui embrassa les tempes.

— Très bonne initiative, approuva Cara. La Mère Inquisitrice en avait besoin pour guérir une méchante migraine. (Elle regarda Kahlan.) Ça va déjà mieux ?

Le souffle coupé, l'Inquisitrice entendit à peine la question de la Mord-Sith… et ne daigna pas y répondre. Comme pour vérifier qu'elle ne rêvait pas, elle toucha du bout des doigts le torse du Sourcier.

— Ça te plaît ? demanda-t-il.

— Si ça me plaît ? Par les esprits du bien…

— Dois-je prendre ça pour un « oui » franc et massif ?

Disposée à lui montrer son enthousiasme par des actes, Kahlan regretta qu'ils ne soient pas seuls.

— Mais… Richard, comment as-tu eu tout ça ?

Incapable de retirer sa main de la poitrine du Sourcier, la jeune femme s'émerveilla de la sentir se soulever au rythme de sa respiration. Sous ses doigts, le cœur du jeune homme cognait plus fort que de coutume.

— Eh bien, dit-il, je savais que tu voulais me voir dans d'autres vêtements…

— Pardon ? T'ai-je jamais dit ça ?

— Non, mais tes magnifiques yeux verts parlaient pour toi. Quand ils se posaient sur mes vieilles nippes, aucun discours n'était nécessaire.

— Comment as-tu eu tout ça ? répéta Kahlan en reculant d'un pas.

Richard posa une main sous le menton de la jeune femme et le souleva pour la regarder dans les yeux.

— Tu es si belle… En t'imaginant dans ta robe de mariée bleue, j'ai compris que je devrais être à ta hauteur, le jour de notre union. Alors, pour ne pas retarder ce moment délicieux, j'ai passé une commande très urgente.

— Aux couturières du palais, précisa Cara. C'était ça, la fameuse surprise. Seigneur Rahl, je n'ai pas vendu la mèche. La Mère Inquisitrice s'est acharnée à me tirer les vers du nez, mais j'ai résisté.

— Merci, mon amie, dit le Sourcier. Je sais que ça n'a pas dû être facile.

— C'est un chef-d'œuvre, en tout cas ! s'écria Kahlan. Maîtresse Wellington et ses petites mains ont créé tout ça pour toi ?

— Presque tout, oui… J'ai décrit ce que je voulais, et elles ont travaillé jour et nuit. Sacrément bien, je crois…

— Je complimenterai maîtresse Wellington. Non, je la serrerai dans mes bras, parce que ça vaut bien ça ! (Kahlan prit la cape entre le pouce et l'index.) C'est son œuvre ? Je n'ai jamais rien vu de pareil. Comment s'y est-elle prise ?

— Pour tout dire, la cape et quelques autres… accessoires… viennent de la Forteresse du Sorcier.

— Tu y es encore allé ? s'inquiéta Kahlan.

— Lors de ma première visite, j'ai traversé les anciens quartiers des sorciers. J'y suis retourné pour voir de plus près leurs possessions.

— Quand ?

— Il y a quelques jours, pendant que tu recevais des émissaires de nos nouveaux alliés.

Les yeux baissés sur la cape, Kahlan fronça les sourcils.

— Les sorciers de cette époque portaient ce genre de vêtements ? Je croyais qu'ils s'habillaient très sobrement.

— Eh bien, il y avait au moins une exception.

— Laquelle ?

— Les sorciers de guerre…

Kahlan en tressaillit de surprise. Bien qu'il ignorât presque tout de son don, Richard était le premier sorcier de guerre à arpenter le monde depuis près de trois mille ans.

Désireuse de bombarder son compagnon de questions, l'Inquisitrice se rappela à temps que des problèmes plus urgents les attendaient.

Aussitôt, elle se rembrunit.

— Richard, il y a une visite pour toi.

À cet instant, la porte de la chambre grinça.

— Richard ? lança Nadine, figée sur le seuil. J'ai cru entendre sa voix…

— Nadine ?

— C'est bien toi ! s'écria la visiteuse, les yeux ronds comme des couronnes d'or sanderiennes.

— Bonjour, Nadine, dit le Sourcier avec un sourire poli.

Mais ses yeux restèrent d'une froideur mortelle.

Une expression que Kahlan ne lui connaissait pas. Elle l'avait vu en colère, enragé par la magie de l'Épée de Vérité… ou d'un calme plus effrayant que tout le reste – quand il faisait tourner au blanc la lame de son arme. Métamorphosé par l'action, ce jeune homme bon et doux pouvait glacer les sangs de n'importe qui.

Mais ce que la Mère Inquisitrice lisait sur son visage était pire que la fureur ou que la soif de sang induite par la magie. Un désintérêt si profond et définitif qu'on en pâlissait de terreur…

Qu'il la regarde un jour ainsi, pensa Kahlan, et son cœur exploserait instantanément dans sa poitrine.

Sans doute parce qu'elle le connaissait moins bien que l'Inquisitrice, Nadine n'y vit que du feu et sourit aux anges.

— Richard ! cria-t-elle avant de traverser la petite pièce au pas de course.

Elle jeta ses bras autour du cou du Sourcier et se retint de justesse de mêler ses jambes aux siennes.

D'un regard, Kahlan dissuada Cara d'intervenir.

Il lui fut moins facile de *se* persuader de rester à l'écart. Malgré la profondeur de leur relation, cette affaire ne la regardait pas. Et même s'ils s'étaient confié beaucoup de choses, le passé amoureux de Richard restait pour elle un territoire inconnu…

… Qui lui avait paru sans importance, jusqu'à ce moment précis.

Plutôt que de faire une gaffe, l'Inquisitrice se força à ne rien dire. Pour l'heure, son destin était entre les mains de Richard et de la fille qui se collait à lui.

Ou pire, entre celles de Shota…

Se fichant qu'il tourne la tête pour esquiver ses assauts, Nadine tenta désespérément d'embrasser le jeune homme. De guerre lasse, il la prit par les hanches et la repoussa sans trop de ménagement.

— Nadine, que fais-tu ici ?

— Je te cherche, espèce d'idiot…, souffla la jeune femme. Depuis ta disparition, tout le monde s'étonne et s'inquiète. Tu as manqué à mon père, tu sais ? Et je ne te parle même pas de moi… (Elle soupira.) Tu te volatilises, Zedd et Michael aussi, et pour finir, voilà que la frontière disparaît ! Il y a de quoi s'affoler, non ? Je sais que l'assassinat de ton père t'a bouleversé, mais de là à t'enfuir comme un voleur…

Profitant d'une pause dans la logorrhée de Nadine, Richard lâcha :

— C'est une longue histoire, et je doute qu'elle t'intéresse.

Son souffle repris, Nadine continua comme si elle n'avait rien entendu.

— J'ai dû m'occuper de tant de choses, avant de partir à ta recherche… D'abord, il m'a fallu convaincre Lindy Hamilton de procurer ses racines à papa. Tu sais, il a du mal à s'en sortir depuis que tu n'es plus là pour lui apporter les plantes spéciales que tu es le seul à trouver. J'ai fait mon possible, mais tu connais tellement mieux la forêt que moi. Espérons que Lindy se débrouillera jusqu'à ce que je t'aie ramené… Ensuite, j'ai dû boucler mes bagages et décider quelle direction prendre. Je te cherche depuis si longtemps, mon Richard. J'étais venue ici pour demander de l'aide au seigneur Rahl, et voilà que je te trouve avant même de l'avoir vu !

— Je suis le seigneur Rahl.

Là encore, parler à un mur eût été plus efficace. Après avoir reculé d'un pas, Nadine examina Richard de pied en cap.

— Que fiches-tu dans ces vêtements ? Et pour qui veux-tu te faire passer, jeune homme ? Va te changer, et rentrons chez nous. Tout ira bien, maintenant que je t'ai retrouvé. Dès que nous serons à la maison, tout rentrera dans l'ordre. Après notre mariage…

— Après quoi ? s'étrangla le Sourcier.

— Notre mariage, tu es sourd ? Tu construiras une nouvelle maison, bien mieux que ta vieille bicoque, et nous aurons des enfants. Une petite armée ! Des fils, grands et forts comme mon Richard. (Nadine eut un sourire béat.) Je t'aime tant, et nous allons enfin être unis.

— Qui t'a mis dans la tête une idée pareille ? demanda Richard, son sourire disparu – aussi vide fût-il.

Nadine gloussa bêtement puis se souvint enfin qu'ils n'étaient pas seuls. Après avoir regardé autour d'elle, et découvert des mines sombres, elle cessa de rire et implora Richard du regard.

— Toi et moi, nous sommes faits l'un pour l'autre, tu le sais bien. Et nous allons nous marier, comme il a toujours été prévu.

— Vous auriez dû me laisser l'égorger…, souffla Cara à l'oreille de Kahlan.

Un regard glacial de Richard effaça le rictus mauvais de la Mord-Sith, soudain blanche comme un linge.

— Nadine, où as-tu été pêcher ça ?

La jeune femme repassa à son sujet de prédilection.

— Richard, tu as l'air d'un pantin ! Parfois, je me demande si tu as une once de bon sens. À quoi ça t'avance, de jouer les rois ? Et où as-tu trouvé cette épée ? Je sais que tu ne l'as pas volée, parce que je te connais, mais tu n'as certainement pas pu la payer. Si c'est l'enjeu d'un pari, ou quelque chose dans ce genre, tu la vendras pour que nous…

Richard prit Nadine par l'épaule et la secoua sans douceur.

— Nous n'avons jamais été fiancés, ni même proches l'un de l'autre ! Pourquoi ce délire ? Et que fiches-tu dans ce palais ?

Nadine s'aperçut enfin que quelque chose clochait.

— Richard, je n'étais jamais sortie de Hartland, et le voyage fut si dur… Ça ne représente rien pour toi ? Tu t'en moques complètement ? Tu sais que je ne serais pas partie de chez moi, sauf pour te retrouver. Richard, je t'aime !

Ulic, un des deux colosses qui veillaient aussi sur le Sourcier, entra dans le salon et s'inclina respectueusement.

— Seigneur Rahl, si vous n'êtes pas trop occupé, le général Kerson voudrait vous parler d'un problème assez grave…

— Qu'il attende un peu ! répondit sèchement Richard.

Bien que ce maître-là n'ait pas pour habitude de le rudoyer ainsi, le garde du corps ne broncha pas.

— Je vais le lui dire, seigneur Rahl.

Perplexe, Nadine attendit que le colosse fût sorti pour recommencer à jacasser.

— Seigneur Rahl ? Richard, de quoi parlait cet homme ? Et dans quels ennuis t'es-tu fourré ? Tu étais pourtant si raisonnable, au pays… Pourquoi trompes-tu ces gens ? C'est un jeu dangereux, tu sais, parce qu'ils ne sont pas commodes…

— Nadine, soupira le Sourcier, un rien radouci, c'est une longue histoire, je te l'ai dit, et je ne suis pas d'humeur à te la raconter. Mais sache que je ne suis plus le même homme… Depuis mon départ de Terre d'Ouest, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Et des événements très complexes se sont produits. Désolé que tu aies fait un si long voyage pour rien, mais ce qu'il y avait jadis entre nous…

Richard ne termina pas sa phrase. Kahlan espéra qu'il lui jetterait un regard contrit, mais elle en fut pour ses frais.

Nadine regarda de nouveau autour d'elle et leva les bras au ciel.

— Vous êtes tous cinglés, dans ce palais ? s'exclama-t-elle. Pour qui le prenez-vous ? C'est Richard Cypher, un guide forestier sans valeur, sauf pour moi. Un garçon tout simple de Hartland qui joue les hommes importants. Mais il se moque de vous ! Seriez-vous aveugles ? C'est mon Richard, et nous allons nous marier !

Cara se décida à briser le long silence qui suivit.

— Nous savons tous qui est cet homme – à part toi, semble-t-il. Le seigneur Rahl règne sur D'Hara et sur ce qui fut naguère les Contrées du Milieu. En tout cas, sur les royaumes qui lui ont déjà juré allégeance. Dans cette pièce, et probablement partout en Aydindril, il n'est pas un être humain qui refuserait de donner sa vie pour lui. Car c'est grâce à lui que nous ne l'avons pas perdue.

— Nadine, souffla Richard, sais-tu ce que m'a dit un jour une femme très sage ? *« Nous sommes seulement ce que nous sommes, rien de plus ou de moins ! »*

Nadine marmonna entre ses dents des imprécations que Kahlan ne comprit pas.

Richard s'approcha de sa bien-aimée et lui passa un bras autour de la taille. Comprenant le sens profond de ce message d'amour et de réconfort, l'Inquisitrice eut soudain pitié de la pauvre fille de la campagne qui venait maladroitement de livrer les secrets de son cœur devant des étrangers.

— Nadine, reprit Richard, je te présente Kahlan, la femme qui m'a dit ces mots. Et celle que je vais épouser. Très bientôt, nous partirons

d'ici pour être unis par nos amis du Peuple d'Adobe. Et rien au monde ne nous en empêchera.

Nadine sembla avoir peur de détourner le regard du jeune homme, comme si elle refusait de voir la réalité.

— Le Peuple d'Adobe ? Au nom des esprits du bien, de quoi parles-tu ? Ça me fait froid dans le dos ! Richard, tu…

La jeune femme se concentra pour mobiliser ses dernières forces et lancer un ultime assaut qu'elle devait savoir perdu d'avance.

— Richard Cypher, je ne sais pas à quoi tu joues, mais je ne marche pas. (Elle brandit un index sur le Sourcier.) Écoute-moi, espèce de gros balourd ! Tu vas aller faire tes bagages, et nous rentrons chez nous !

— Je suis déjà chez moi, Nadine…

Cette fois, la belle visiteuse n'eut plus la force de continuer à s'aveugler.

— Qui t'a parlé de cette histoire de mariage ? demanda Richard.

— Une femme étrange nommée Shota…, répondit Nadine, vidée de toute son énergie.

Kahlan se raidit en entendant ce nom. Quoi qu'elle dise ou réclame, l'amie d'enfance du Sourcier n'était pas dangereuse. Mais Shota…

À cet instant, Richard réagit de la seule façon qu'elle n'aurait pas crue possible, considérant les drames qu'ils avaient vécus à cause de la voyante.

Sous les regards stupéfaits des cinq femmes, il éclata de rire. À s'en tenir les côtes !

Comme par magie, les angoisses de Kahlan se volatilisèrent. Cette façon de traiter les sombres manœuvres de Shota réduisait à néant la menace. Soudain, le cœur de l'Inquisitrice déborda de joie. Ils allaient se marier chez le Peuple d'Adobe, que Shota le veuille ou non, et c'était tout ce qui comptait.

Quand elle sentit Richard la serrer plus fort contre lui, Kahlan sourit pour la première fois depuis un long moment.

— Nadine, ce n'est pas de toi que je ris, précisa le Sourcier quand il se fut un peu calmé. Mais Shota n'en est pas à sa première tentative, et ses trucs minables ne m'impressionnent plus. Je suis navré qu'elle se soit servie de toi. Hélas, les voyantes ne reculent devant rien.

— Shota est vraiment une voyante…, murmura Nadine, accablée.

— Oui, confirma Richard. Par le passé, elle nous a entraînés dans ses machinations, mais c'est terminé. Je me moque de ce qu'elle dit. Et plus question d'entrer dans son jeu !

— Elle m'a manipulée avec sa magie ? demanda Nadine. Pourtant, elle a affirmé que le ciel lui avait parlé…

— Tant mieux pour elle ! Même si le Créateur en personne s'était adressé à elle, je n'en aurais rien à faire.

— Elle a dit que le vent te traque… Ça m'a inquiétée, et j'ai voulu t'aider.

— Voilà que le vent me traque, à présent ? Décidément, elle n'est jamais à court d'idées.

— Et qu'advient-il de nous deux dans tout ça, Richard ? souffla Nadine.

— Il n'y a pas de « nous deux », répliqua le Sourcier, redevenu glacial. Et tu devrais le savoir mieux que quiconque !

— Je ne vois pas de quoi tu parles ! s'indigna Nadine.

Richard la dévisagea un long moment, comme s'il voulait en dire plus. Mais il y renonça.

— Si tu préfères le prendre comme ça…

Pour la première fois, Kahlan se sentit gênée. Quoi qu'ait signifié ce dialogue énigmatique, elle en était exclue. Et Richard aussi semblait mal à l'aise.

— Désolé, Nadine, mais j'ai des affaires urgentes à régler. S'il te faut de l'aide pour rentrer chez toi, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. As-tu besoin d'un cheval, de vivres ou de je ne sais quoi d'autre ? Demande, et tu l'obtiendras. De retour à Hartland, salue tous mes amis de ma part et dis-leur que je vais bien.

Richard se tourna vers Ulic, revenu attendre sur le seuil de la porte avec son inséparable Egan.

— Le général Kerson est arrivé ?

— Oui, seigneur Rahl.

— Eh bien, je ferais mieux d'aller voir ce qu'il veut.

Le Sourcier fit un pas vers la porte, mais l'officier entra d'un pas décidé, car il avait entendu son nom. Grisonnant, musclé et en forme, il était du genre impressionnant, même si Richard le dépassait d'une bonne tête.

— Seigneur Rahl, il faut que je vous parle ! lança-t-il en se tapant du poing sur le cœur.

— Eh bien, je t'écoute.

— Je voulais dire « en privé », seigneur…

— Il n'y a pas d'espions ici, général. Tu peux t'exprimer sans crainte.

— C'est à propos de mes hommes, seigneur. Beaucoup sont malades.

— Et qu'ont-ils donc ?

— Hum, c'est un peu délicat…

— Au fait, général !

L'officier regarda les femmes, l'air gêné.

— Seigneur, plus de la moitié de mes soldats doivent passer leur temps… accroupis dans l'herbe pour satisfaire aux exigences de la… diarrhée.

— Vraiment ? Tu m'en vois navré, général. J'espère qu'ils se rétabliront vite, parce que c'est très pénible.

— Ce genre de maladie frappe souvent les armées en campagne, mais c'est le nombre qui m'inquiète. Seigneur, nous devons intervenir !

— Assure-toi qu'ils boivent beaucoup, et donne-moi de leurs nouvelles.

— Seigneur, il faut agir ! Et vite ! On ne peut pas rester comme ça.

— Voyons, ils n'ont pas la variole, général.

Kerson croisa les mains dans son dos et prit une grande inspiration.

— Seigneur Rahl, avant de partir pour le sud, le général Reibisch nous a dit que vous encouragiez les officiers supérieurs à vous parler de tout ce qui leur semblait important. Au cas où ça ne vous plairait pas, a-t-il ajouté, vous leur souffleriez peut-être dans les bronches, mais sans les punir de s'être exprimés franchement. Toujours selon Reibisch, nos opinions vous intéressent, parce que nous avons plus d'expérience que vous de la vie militaire.

— Tu as raison, général, reconnut Richard. En quoi ton problème est-il vital ?

— Seigneur, je suis un des héros qui matèrent la révolte de Shinavont, une province de D'Hara. À l'époque, j'étais lieutenant, et à trois mille, nous devions attaquer sept mille rebelles retranchés dans une forêt très dense. L'assaut commença à l'aube… La révolte fut enterrée à la tombée de la nuit. Et pour cause, puisqu'il ne restait pas un insurgé vivant !

— Très impressionnant, général.

— Pas vraiment… Presque tous ces types avaient le pantalon roulé sur les chevilles. Vous avez déjà essayé de combattre avec les intestins en feu, seigneur ?

Richard dut admettre qu'il n'avait jamais connu cette infortune.

— On nous a qualifiés de héros, mais croyez-moi, fendre le crâne d'un homme n'a rien de courageux, quand la diarrhée le force à se tordre de douleur sur le sol. Cet « exploit » ne m'a jamais rempli de fierté, mais c'était notre devoir, et en écrasant la rébellion, nous avons évité de verser davantage de sang, plus tard. Sans parler des massacres que les insurgés auraient perpétrés…

» Nous les avons taillés en pièces parce que la dysenterie les empêchait de tenir debout. La moitié de mes hommes sont malades, et nous sommes en sous-effectifs depuis le départ du général Reibisch. Il faut agir, seigneur. Si l'ennemi lance une attaque massive, nous risquons de perdre Aydindril. J'espérais que vous trouveriez une

solution.

— Pourquoi moi ? Vous n'avez pas de guérisseurs ?

— Ils soignent les blessures causées par l'acier, pas ce genre d'indispositions. Nous avons contacté les guérisseurs et les herboristes de la ville, mais ils ne peuvent pas traiter un tel nombre de malades. J'ai cru que le seigneur Rahl saurait quoi faire.

— Tu as encore raison, général, les herboristes ne peuvent pas fournir d'énormes quantités… (Richard se pinça le menton et réfléchit.) L'ail devrait tirer nos soldats d'affaire, s'ils en mangent beaucoup. Surtout associé à des airelles. Gave tes hommes d'ail, et finis de remplir leurs estomacs avec des airelles. Le problème des quantités ne se posera pas, avec ces produits-là.

— De l'ail et des airelles ? Ce n'est pas une blague ?

— Mon grand-père m'a révélé pas mal de secrets sur les plantes… N'aie pas d'inquiétude, ça marchera. Il faudra aussi leur faire boire de l'infusion d'écorce de chêne rouge, très riche en tanin. Oui, de l'ail, des airelles et cette infusion, et ils devraient guérir vite. Qu'en penses-tu, Nadine ?

— C'est une bonne prescription, mais de la poudre de bistorte agirait encore plus vite.

— J'y ai pensé… Hélas, on ne trouve pas de bistortes en cette saison, et les herboristes n'en auront pas assez.

— Sous cette forme, il n'en faut pas tant que ça, et ce sera plus efficace. Combien avez-vous de malades, messire général ?

— Cinquante mille, selon le dernier rapport en date. Mais ça a pu s'aggraver.

Nadine ne cacha pas sa surprise.

— Je n'ai jamais vu autant de bistortes de ma vie… Ces pauvres gars seront morts de vieillesse avant que nous en ayons cueilli assez. Allons-y pour l'ail, les airelles et l'écorce de chêne. De l'infusion de consoude marcherait aussi, mais ça repose le problème de la quantité. Cela dit, ces chênes sont difficiles à trouver. S'il n'y en a pas dans le coin, de l'écorce de cyprès serait mieux que rien.

— Ne t'inquiète pas, dit Richard, j'ai vu des chênes au nord-est, sur les hautes crêtes.

— Seigneur, fit Kerson en se grattant la barbe, j'ai un petit problème. C'est quoi, un chêne rouge ?

— Une variété d'arbre, général. Celle qui guérira tes hommes. Il faudra faire l'infusion avec l'intérieur de l'écorce, qui est jaune.

— Un arbre… Seigneur Rahl, je peux identifier toutes les sortes d'acier au toucher, les yeux bandés. Mais je ne distinguerais pas un saule pleureur d'un baobab !

— Il doit bien y avoir des paysans parmi tes hommes ?

— Richard, intervint Nadine, c'est le nom que nous donnons à ces arbres en Terre d'Ouest. En chemin, j'ai cueilli des racines et des plantes très familières qu'on appelle différemment ici. Si les malades ne boivent pas la bonne infusion, ils n'en mourront pas – avec un peu de chance – mais ça ne résoudra pas leur problème. Si l'ail et les airelles agiront sur leurs intestins, il leur faudra se réhydrater. L'infusion les empêchera de perdre davantage d'eau, et ils se rétabliront plus vite.

— Je sais…, soupira Richard. Général, il nous faut environ cinq cents chariots, et des chevaux, au cas où les sentiers seraient impraticables. Je sais où sont ces arbres, et je vous y conduirai. (Il eut un petit rire.) Guide un jour, guide toujours !

— Les hommes seront touchés que vous vous souciiez de leur santé, seigneur. Et sachez que j'apprécie aussi…

— Merci, général. Occupe-toi des préparatifs, et ne traîne pas. J'aimerais être là-haut avant le coucher du soleil. S'aventurer dans ces cols la nuit n'est pas recommandé, surtout avec des chariots. Et la pleine lune ne suffira pas à nous éclairer.

— Nous serons prêts avant que vous ayez gagné les écuries, seigneur ! assura le général.

Il salua et fila au pas de course.

— Merci de ton aide, dit Richard à Nadine avec un de ses sourires vides et froids…

Puis il se tourna vers la Mord-Sith vêtue de rouge.

Chapitre 6

Richard prit Cara par le menton et la força à lever la tête. — Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en étudiant la coupure qui barrait la joue de sa garde du corps.

— Un homme a refusé mes avances, répondit la Mord-Sith avec un regard en coin pour la Mère Inquisitrice.

— Il n'a pas dû aimer ton uniforme rouge…

Richard lâcha Cara et se tourna vers Kahlan.

— Que se passe-t-il ici ? Le palais grouille de soldats si nerveux qu'ils ont vérifié mon identité avant de me laisser entrer. Des archers sont postés dans tous les escaliers, et je n'ai plus vu autant d'armes dégainées depuis l'attaque du Sang de la Déchirure. Enfin, qui avez-vous jeté dans les oubliettes ?

— Je vous avais dit qu'on ne pouvait rien lui cacher, souffla Cara à Kahlan.

Le plan original – ne pas parler de Marlin à Richard, afin qu'il ne s'expose pas – ne valait plus rien depuis que le tueur avait parlé de sa complice. Le Sourcier devait savoir qu'une Sœur de l'Obscurité rôdait en ville.

— Un assassin s'est introduit au palais, et tu étais sa cible. (L'Inquisitrice désigna Cara.) Notre magicienne malgré elle l'a poussé à utiliser son pouvoir contre elle, afin de le capturer. Par souci de sécurité, nous avons incarcéré ce type dans une oubliette.

— Magicienne malgré elle ? répéta Richard. Pas mal trouvé… Mais pourquoi l'as-tu laissée faire ?

— L'homme proclamait son désir de te tuer. Cara a voulu l'interroger à sa façon.

— Était-ce vraiment nécessaire ? demanda le Sourcier à la Mord-Sith. Une armée entière me protège. Que pourrait un homme seul contre moi ?

— Il prévoyait aussi d'assassiner la Mère Inquisitrice.

— Dans ce cas, j'espère que tu ne lui as pas montré la face ensoleillée de ta personnalité…

— Ne vous inquiétez pas pour ça, seigneur Rahl…

— Richard, intervint Kahlan, c'est plus grave qu'il n'y paraît. L'homme est un sorcier venu du Palais des Prophètes. Il est arrivé en Aydindril avec une Sœur de l'Obscurité que nous n'avons pas encore

capturée.

— Rien que ça ? Vraiment génial… Comment avez-vous découvert les intentions de ce type ?

— Crois-le ou non, mais il les criait sur tous les toits. Jagang l'a envoyé, dit-il, et ordonné de faire connaître ses buts dès qu'il serait dans le palais.

— Alors, comme l'empereur n'est pas idiot, son plan n'était sûrement pas que l'homme nous tue. Pourquoi la Sœur de l'Obscurité est-elle en ville ? Le prisonnier l'a-t-il dit ?

— Marlin semble l'ignorer, répondit Kahlan. Et après ce que Cara lui a fait, j'ai tendance à le croire.

— Comment se nomme cette sœur ?

— Marlin n'en sait rien.

— Ce n'est pas invraisemblable… A-t-il séjourné longtemps à Aydindril avant d'entrer au palais ?

— Je ne le lui ai pas demandé, avoua Kahlan. Mais je suppose qu'il était là depuis quelques jours.

— Pourquoi n'est-il pas venu directement ici ?

— Encore une fois, je ne sais pas…

— Il est resté longtemps avec la sœur ? Qu'ont-ils fait pendant qu'ils étaient en ville ?

— Richard, je n'ai pas pensé à lui poser ces questions.

— Puisqu'elle était avec lui, elle doit bien lui avoir dit quelque chose. Ou lui avoir donné des ordres. Car elle dirigeait sans doute les opérations.

— Richard…, implora Kahlan, honteuse de n'avoir pas pensé à ces questions.

— Marlin a-t-il vu quelqu'un d'autre pendant son séjour ? D'ailleurs, où est-il descendu ?

Ce n'était plus Richard qui interrogeait l'Inquisitrice, mais le Sourcier de Vérité. Sans qu'il ait élevé la voix, ou pris un ton menaçant, Kahlan sentit qu'elle s'empourprait.

— Je… n'ai pas… demandé, souffla-t-elle.

— Qu'ont-ils fait ensemble ? La sœur avait-elle emporté un objet ? En a-t-elle acheté ou récupéré un ? A-t-elle contacté quelqu'un qui pourrait être un autre membre de l'équipe ? Devaient-ils s'en prendre à d'autres cibles ?

— Je… je…, balbutia Kahlan.

Fidèle à son vieux tic, Richard se passa une main dans les cheveux.

— Personne ne demande à un tueur d'annoncer poliment ses intentions aux protecteurs de sa cible. À moins de vouloir que l'assassin se fasse traverser le corps par une multitude d'épées. Jagang avait peut-être chargé votre homme d'une autre mission, hors du palais, et jugé malin de l'offrir en pâture à nos soldats, afin de le sortir

du jeu pendant que la sœur achevait le véritable travail… Une vie de plus ou de moins n'a aucune importance pour l'empereur, parce qu'il ne manque pas de serviteurs zélés…

Kahlan croisa les mains dans son dos et se les tordit nerveusement. Elle ne s'était jamais sentie aussi stupide. Et le regard irrité du Sourcier, sous son front plissé, ne l'aidait pas à reprendre confiance en elle.

— Richard, nous savions qu'une femme avait également demandé à te voir. Et personne ne connaissait Nadine, qui correspondait à la description de Marlin : jeune, séduisante, de longs cheveux châtains… Craignant qu'il s'agisse de notre ennemie, nous avons abandonné le prisonnier pour aller l'interroger. Aurions-nous dû laisser une Sœur de l'Obscurité en liberté dans le palais ? Nous poserons ces questions à Marlin plus tard. Il ne risque pas de partir…

Le regard du Sourcier s'adoucit.

— Vous avez bien agi, dit-il. Tu as raison, Kahlan, l'interrogatoire était moins urgent. Désolé, je n'aurais pas dû douter de toi… Mais à partir de maintenant, je m'occuperai de Marlin. (Il se tourna vers Cara.) Tu as compris ? Kahlan et toi ne devez plus aller le voir. Si un malheur arrivait…

Sans l'ombre d'une hésitation, la Mord-Sith aurait donné sa vie pour Richard s'il l'avait fallu. Mais elle semblait en avoir assez qu'on mette en doute ses compétences.

— Naguère, Denna promenait partout dans le Palais du Peuple un grand costaud qu'elle tenait au bout d'une laisse. Ce noble guerrier était-il dangereux pour les gens qu'ils croisaient ? Ou suffisait-il qu'elle tire un coup sec sur la longe pour que son petit chien obéisse ? A-t-il une seule fois tenté de s'échapper ?

L'homme en question était Richard…

Des éclairs crépitaient dans les yeux bleus de Cara, comme si un orage allait y éclater. Kahlan redouta que le Sourcier dégaine l'Épée de Vérité pour décapiter l'impudente. Mais il se contenta de la regarder, impassible, l'air d'attendre la suite.

L'Inquisitrice aurait été incapable de dire si les Mord-Sith redoutaient une mort violente… ou si elles l'imploraient en secret.

— Seigneur Rahl, je contrôle son pouvoir. Il ne peut rien arriver.

— Je n'en doute pas… Mais je refuse que Kahlan coure des risques, même minimes, quand ce n'est pas nécessaire. Si tu veux, nous interrogerons Marlin ensemble dès mon retour. Je te confierai ma vie les yeux fermés. Quand il s'agit de ma future épouse, c'est différent…

» Jagang a sous-estimé les Mord-Sith parce qu'il ne connaît pas assez bien le Nouveau Monde. Une grosse erreur… N'en commettons pas une aussi énorme, d'accord ? Quand je reviendrai, nous tirerons cette affaire au clair.

Dans les yeux de Cara, la tempête s'était calmée, vaincue par la tranquille assurance de Richard. On eût dit que rien ne s'était produit, au point que Kahlan se demanda si elle avait bien entendu la cruelle tirade de la Mord-Sith.

Avait-elle rêvé ? Hélas, non…

L'Inquisitrice regretta amèrement de ne pas être allée au bout de l'affaire Marlin quand elle en avait eu l'occasion. Trop inquiète pour Richard, elle n'avait pas réfléchi assez loin. Ça aussi, c'était une grossière erreur. On ne devait jamais se laisser aveugler par ses angoisses, car c'était le meilleur moyen qu'elles se réalisent…

Richard lui glissa une main sur la nuque et lui embrassa le front.

— Je suis soulagé que tu sois indemne. Ta tendance à faire passer ma sécurité avant la tienne me terrorise. Tu ne recommenceras plus ?

Kahlan sourit… mais ne promit pas.

— Te voir quitter le palais m'inquiète, dit-elle, pressée de changer de sujet. Surtout quand une Sœur de l'Obscurité rôde dans les environs.

— Il ne m'arrivera rien…

— Richard, l'ambassadeur de Jara et les émissaires de Grennidon sont là. Ces royaumes disposent de solides armées. Il y a aussi des représentants de plus petits pays : Mardovia, l'Allonge de Pendisan et Togressa. Tous espéraient te rencontrer ce soir.

— Ils peuvent annoncer leur reddition devant toi. Dans cette guerre, on est avec nous ou contre nous. Pour prêter allégeance, ils n'ont pas besoin de me voir.

— Peut-être, mais tu es le seigneur Rahl, maître de D'Hara. C'est toi qui leur as plaqué le couteau sur la gorge, et ils pensent que tu seras présent.

— Dans ce cas, ils attendront demain soir. Kerson a raison : les hommes passent avant tout. S'ils restent longtemps hors d'état de se battre, nous aurons des ennuis. L'armée d'harane est le principal argument qui persuade les royaumes de se rendre. Faisons montre de faiblesse, et ils penseront pouvoir reprendre leur parole.

— Je ne veux pas être séparée de toi…, souffla Kahlan.

— Moi non plus, mais c'est important.

— Jure d'être prudent !

— C'est promis. Et tu sais qu'un sorcier tient toujours parole.

— Bien… Mais reviens vite !

— Compte sur moi. Quant à toi, n'approche pas de Marlin. (Le Sourcier se tourna vers ses autres compagnons.) Cara, Raina et toi

resterez ici avec Egan. Ulic, je suis désolé de t'avoir rudoyé. Tu m'accompagneras pour me le faire regretter en me foudroyant du regard. Berdine, tu viendras aussi. Si je vous laissais toutes les trois ici, vous m'empoisonneriez la vie, à mon retour.

— Je suis la favorite du seigneur Rahl, minauda la Mord-Sith en regardant Nadine dans les yeux.

La jeune femme ne réagit pas, l'air perplexe, comme pendant la plus grande partie de la conversation. Enfin, elle se tourna vers Richard, croisa les bras et riva sur lui un regard peu amène.

— Tu vas aussi jouer les chefs avec moi ? Me dire que faire et où aller, comme à tous ces pauvres gens ? Et à un tas de royaumes ?

Le Sourcier n'explosa pas. On eût dit que tout ce qui venait de Nadine ne l'atteignait pas.

— Beaucoup de personnes luttent pour que l'Ordre Impérial n'envahisse pas les Contrées du Milieu, D'Hara et Terre d'Ouest. Je les dirige parce que les circonstances m'ont propulsé au pouvoir. Je n'aime pas l'exercer, et je n'y prends aucun plaisir. Mais c'est ma mission.

» À mes ennemis, avérés ou potentiels, j'adresse des exigences. Mes alliés, eux, reçoivent des ordres. N'étant ni l'une ni l'autre, Nadine, tu peux faire ce qui te chante.

La visiteuse s'empourpra de nouveau.

Richard s'assura que l'Épée de Vérité glissait bien dans son fourreau.

— Berdine, Ulic, rendez-vous aux écuries, dans une heure. (Il prit la main de Kahlan et la tira vers la porte.) Je veux parler à la Mère Inquisitrice. En privé !

Ils remontèrent le couloir bondé de soldats d'harans et s'engagèrent dans un passage latéral désert.

Richard tira sa compagne dans un coin sombre et la poussa doucement contre un mur lambrissé de lattes de merisier patinées par le temps.

— Je ne voulais pas partir sans t'embrasser…

— Et tu préférais ne pas le faire devant une ancienne petite amie ?

— Tu es la femme que j'aime, et la seule que j'aie jamais aimée. (Richard mima un profond chagrin.) Tu imagines ce que je ressentirais si un de tes anciens amoureux réapparaissait ?

— Non, je n'imagine pas. Et pour cause !

Le jeune homme blêmit puis s'empourpra jusqu'aux oreilles.

— Désolé, j'ai parlé sans réfléchir…

Les Inquisitrices n'avaient pas d'amour de jeunesse.

Toute personne touchée par le pouvoir devenait un pantin animé

par une seule obsession : plaire à celle qui s'était emparée de son esprit. Pour éviter de regrettables accidents, les femmes comme Kahlan devaient en permanence contenir leur magie. En général, c'était assez simple. Nées avec leur don, elles apprenaient à le contrôler en grandissant, comme on fait l'acquisition de la marche ou du langage.

Dans le feu de la passion – une expérience à laquelle rien ne pouvait préparer – aucune Inquisitrice n'était en mesure de maintenir cette emprise. Inéluctablement, au plus fort de son plaisir, elle détruisait l'esprit de son amant.

Même si elles désiraient qu'il en soit autrement, ces femmes n'avaient pas d'amis – à part leurs collègues – parce que les gens normaux les redoutaient. En particulier les hommes, qui s'en tenaient aussi loin que possible.

Oui, elles n'avaient pas d'amoureux…

Quand venait l'heure de choisir un compagnon, elles pensaient au père qu'il ferait, et aux qualités qu'il transmettrait à leur fille. L'amour n'entrait pas en ligne de compte, car l'élu était condamné à la destruction mentale. En l'absence de candidats à ce triste destin, les Inquisitrices volaient l'esprit de leur « promis » avant le mariage. Pour les hommes, celles qui étaient célibataires passaient à juste titre pour des prédatrices acharnées à leur perte.

Richard avait vaincu cette malédiction, et triomphé de la magie. Par amour, il avait neutralisé le pouvoir de Kahlan, devenue la seule Inquisitrice, à sa connaissance, qui ait pu être aimée d'un homme et l'aimer en retour. Et elle n'avait même jamais *rêvé* qu'un tel miracle soit possible.

Autour d'elle, on disait souvent qu'on avait un seul grand amour dans sa vie. En ce qui la concernait, plus qu'un charmant dicton, c'était la stricte et froide vérité.

L'essentiel restait qu'elle aimait Richard à la folie, et qu'il éprouvait la même chose pour elle. Un bonheur auquel elle avait parfois du mal à croire…

— Alors, tu n'as jamais pensé à Nadine ? demanda-t-elle enfin. Tu ne t'es jamais imaginé que…

— Non ! Kahlan, je la connais depuis que je suis haut comme trois pommes. Son père, Cecil Brighton, tient une herboristerie. À l'occasion, je lui rapportais des plantes rares. Quand une variété lui manquait, il me prévenait, et pendant mon travail de guide, je tentais de la trouver.

» Nadine a toujours voulu suivre les traces de son père et elle rêve de prendre un jour sa succession. Parfois, elle m'accompagnait pour apprendre à reconnaître les plantes.

— Elle te suivait seulement pour ça ?

— Eh bien, non… Il y avait un tout petit peu plus. Il m'arrivait de lui rendre visite chez ses parents, et de l'emmener avec moi, même quand son père ne m'avait pas passé de commande. L'été dernier, j'ai dansé avec elle pour la fête de la mi-été, avant de te rencontrer. Je l'aimais bien, mais je ne lui ai jamais laissé penser que je voulais l'épouser.

Kahlan sourit et décida d'abréger la pénible épreuve de son compagnon. Lui passant les bras autour du cou, elle l'embrassa passionnément. Dans un coin de sa tête, elle se souvint de l'énigmatique « ce qu'il y avait jadis entre nous » que Richard avait évoqué devant Nadine. Mais le contact des bras du jeune homme et de ses lèvres contre les siennes chassa très vite cette pensée désagréable.

Hélas, elle en eut une autre – si pénible qu'elle repoussa le Sourcier.

— Et Shota ? demanda-t-elle. Que ferons-nous si elle continue à nous harceler ?

Richard battit des paupières pour revenir à la réalité… et oublier le désir qui l'avait submergé.

— Qu'elle pourrisse dans le royaume des morts, cette harpie !

— Chaque fois, insista Kahlan, il y avait un fond de vérité dans ses machinations. Comme si elle essayait en même temps de nous aider.

— Elle ne nous empêchera pas de nous marier !

— Je sais, pourtant…

— Dès mon retour, nous célébrerons la cérémonie, un point c'est tout ! (Richard sourit, un spectacle qui aurait fait pâlir bien des levers de soleil.) Je veux… dormir… avec toi dans le grand lit dont tu me parles depuis si longtemps.

— Richard, comment nous marier avant d'en avoir terminé ici ? Le territoire du Peuple d'Adobe est très loin d'Aydindril. Oublies-tu que nous avons promis à l'Homme Oiseau, à Weselan, à Savidlin et à tous les autres de nous unir selon les rites de leur… de *notre*… peuple ? Chandalen m'a protégée sur le chemin d'Aydindril, et je lui dois la vie. Et Weselan, qui a sacrifié pour ma robe un rouleau de tissu qui lui a coûté des années de travail ? Ces hommes et ces femmes nous ont adoptés, et certains ont donné leur vie pour nous ou pour notre cause.

» Ce n'est pas le genre de mariage dont rêvent la plupart des femmes, je le sais. Des gens à demi nus qui dansent autour d'un feu pour implorer les esprits… Une fête qui dure des jours, avec ces étranges tambours et les danseurs qui miment de vieilles légendes… Sans parler du… reste. Pourtant, aucune cérémonie, aussi fastueuse fût-elle, ne sera plus *sincère* que celle-là…

» Mais pour l'instant, quitter Aydindril est hors de question. Il y a une guerre, et tout dépend de nous.

— Je sais, soupira Richard avant de poser un baiser sur le front de

la jeune femme. Je veux aussi que le Peuple d'Adobe nous unisse. Et il en sera ainsi. Et si tu me faisais confiance, pour changer ? Je suis le Sourcier, après tout. Sur cette question, ma réflexion est déjà bien avancée, et… (Il s'interrompit.) Il faut que j'y aille, à présent. Je te laisse le commandement, Mère Inquisitrice. Mais je serai de retour demain, c'est juré !

Kahlan le serra si fort qu'elle en eut mal au bras.

Quand il eut trouvé la force de se détacher d'elle, Richard la regarda dans les yeux.

— Je dois filer… Si la nuit nous surprend dans les cols, il risque d'y avoir des blessés. Kahlan, encore un détail… Si Nadine demande quelque chose, tu peux t'assurer qu'elle l'obtienne ? Ce n'est pas une mauvaise fille, et je ne lui veux pas de mal. Elle ne méritait pas que Shota la manipule ainsi…

Kahlan acquiesça et posa la tête contre la poitrine de Richard pour entendre battre son cœur.

— Merci d'avoir choisi de si superbes vêtements pour m'épouser. Tu es encore plus beau qu'avant. (L'Inquisitrice ferma les yeux et osa aborder le sujet qui lui donnait encore envie de pleurer.) Pourquoi es-tu si resté si calme quand Cara t'a dit ces horreurs ?

— Parce que je sais ce qu'on a fait à ces femmes… Kahlan, j'ai vécu dans leur monde, où régnait la folie. La haine m'aurait détruit, et un pardon sincère m'a sauvé. Je refuse que la haine *les* détruise, tu comprends ? Quelques mots ne doivent pas saboter ce que je tente de faire… Il faut qu'elles apprennent la confiance. Et pour l'inspirer aux autres, il est souvent indispensable de leur donner d'abord la tienne…

— Je crois que ta tactique a des résultats. Malgré son éclat de tout à l'heure, quand nous étions ensemble, Cara m'a dit quelque chose qui va dans ton sens. (Kahlan sourit.) J'ai cru comprendre que tu apprivoisais des tamias avec Raina et Berdine, aujourd'hui…

— Les tamias sont très sociables… En réalité, je m'attelais à une tâche bien plus délicate : apprivoiser des Mord-Sith. (Richard se rembrunit, comme s'il se replongeait dans de terribles souvenirs.) Si tu les avais vues rire comme des petites filles ! J'en ai eu les larmes aux yeux…

— Et moi qui pensais que tu perdais ton temps à des futilités ! Combien y a-t-il de Mord-Sith au Palais du Peuple, en D'Hara ?

— Des dizaines…

— Tant que ça… (Une idée terrifiante…) Heureusement que les tamias ne sont pas une espèce en voie de disparition !

Richard serra la jeune femme dans ses bras et lui caressa les cheveux.

— Je t'aime, Kahlan Amnell. Merci d'être si compréhensive.

— Je t’aime aussi, Richard Rahl… Mais j’ai peur de Shota. Promets que tu m’épouseras vraiment !

— Je t’aime plus que je ne saurais le dire, fit Richard avec un gentil petit sourire. Il n’y a personne d’autre, je le jure sur mon don ! Tu es la seule que j’aime, que j’ai aimée, et que j’aimerai…

Le cœur de Kahlan s’accéléra, affolé. Ce n’était pas ça qu’elle lui avait demandé de promettre…

— Je dois partir, dit le Sourcier en tournant les talons.

— Mais…

— Quoi ? Je vais finir par être en retard !

Kahlan le chassa d’un revers de la main.

— Alors, file, et reviens-moi vite !

Richard lui souffla un dernier baiser et s’en fut.

Appuyée au mur, l’Inquisitrice le regarda descendre le couloir, puis s’engager dans le suivant. Un cliquetis de cottes de mailles et un roulement de bottes ferrées lui apprirent qu’une horde de gardes venait de lui emboîter le pas.

Chapitre 7

Cara, Raina et Egan attendaient dans le salon rouge. Et la porte de la chambre était fermée. — Raina et Egan, je veux que vous partiez avec Richard, dit Kahlan dès qu'elle fut entrée.

— Le seigneur Rahl nous a ordonné de rester avec vous, Mère Inquisitrice, rappela la collègue de Cara.

— Depuis quand l'écoutez-vous lorsque sa sécurité est en jeu ?

Événement rare, Raina eut un sourire matois.

— Aucun problème pour nous… Mais il sera furieux que nous vous ayons laissée seule.

— Seule ? Avec Cara, dans un palais rempli de gardes et surveillé par une petite armée ? Le plus grand danger est qu'un de ces colosses me marche sur les pieds. Richard n'a que cinq cents hommes, et deux gardes du corps. Ça ne suffit pas.

— Et s'il nous renvoie ?

— Dites-lui… hum… un moment.

Kahlan s'approcha du bureau et prit de quoi écrire. Après une courte réflexion, elle trempa la plume dans l'encrier et rédigea un petit mot.

« N'attrape pas froid et couvre-toi bien pour dormir. En montagne, les nuits sont fraîches, même au printemps. Je t'aime, Kahlan. »

Elle plia la feuille et la tendit à Raina.

— Suivez la colonne à distance. Quand il fera noir, entrez dans le camp et remettez ce message à Richard. Dites-lui que c'est de ma part – et très important. Il n'osera pas vous renvoyer en pleine nuit.

Raina ouvrit deux boutons de sa tunique de cuir et glissa le message entre ses seins.

— Il sera quand même furieux, mais contre vous.

— Les grands costauds ne me font pas peur ! Et j'ai mes petits trucs pour le calmer…

— J'ai cru remarquer, souffla Raina. (Elle se tourna vers Egan, qui semblait positivement ravi.) Allons délivrer au seigneur Rahl le message vital de la Mère Inquisitrice. Il faudra trouver des chevaux très lents…

Dès que la Mord-Sith et son compagnon furent sortis, Kahlan jeta un coup d'œil à Cara, toujours sur ses gardes, puis frappa à la porte de la chambre.

— Entrez…, dit la voix étouffée de Nadine.

Cara emboîta le pas à l'Inquisitrice, qui ne prit pas la peine de lui dire d'attendre dehors. Dès que sa sécurité était en jeu, de près ou de loin, ces femmes ne la lâchaient pas d'un pouce, et aucun ordre ne pouvait les en dissuader.

Nadine tentait de ranger son misérable sac de voyage. La tête penchée, sa crinière châtaine dissimulant ses traits, elle se tamponnait régulièrement les yeux avec un mouchoir.

— Tu vas bien, Nadine ? lui demanda Kahlan.

La jeune femme ravala un sanglot et ne leva pas la tête.

— Pour la plus grande imbécile que les esprits aient jamais vue, je me porte comme un charme.

— Shota m'a aussi roulée dans la farine. Je comprends ce que tu ressens…

— C'est ça, oui…

— Tu as besoin de quelque chose ? Richard veut que je m'occupe de toi. Il s'inquiète à ton sujet.

— Et les poules ont des dents ! Il est pressé que je fiche le camp d'ici, oui !

— Tu te trompes. Il a dit que tu es une fille bien.

Nadine se releva et écarta des mèches châtaines de son visage. Après s'être essuyé les joues, elle fourra le mouchoir dans sa manche.

— Je suis désolée, Mère Inquisitrice. Vous me détestez, pas vrai ? Je ne voulais pas débouler ici et tenter de vous voler votre homme. Je ne savais pas, c'est juré ! Sinon, je n'aurais pas fait une chose pareille. Mais je pensais que Richard m'ai…

La deuxième syllabe du verbe « aimer » fut noyée sous un torrent de larmes.

Kahlan s'imagina à la place de Nadine, rejetée par Richard, et éprouva pour elle une sympathie inattendue. Après avoir serré la malheureuse dans ses bras, elle l'incita à s'asseoir sur le lit, où elle sortit derechef son mouchoir.

Kahlan s'assit à côté de la jeune amoureuse déçue.

— Si tu me parlais un peu de tout ça ? proposa-t-elle. Parfois, une oreille compatissante fait beaucoup de bien.

— Je me sens tellement idiote, avoua Nadine entre deux sanglots. Mais je suis la seule responsable. Comme tout le monde chez nous, j'adorais Richard. Il était si gentil… Je ne l'avais jamais vu aussi froid qu'aujourd'hui. On dirait qu'il a changé.

— Il est différent, oui, confirma Kahlan. Depuis notre rencontre, l'automne dernier, il a traversé tant d'épreuves. Sacrifier son ancienne vie n'a pas été facile, tu sais ? Et la nouvelle se résume souvent à lutter ou mourir… En plus, il a appris que George Cypher n'était pas son vrai père…

— George ? répéta Nadine, stupéfaite. Mais alors, de qui est-il le

fils ? Un homme nommé Rahl ?

— Darken Rahl, oui. L'ancien maître de D'Hara.

— Avant la disparition de la frontière, je pensais que ce pays était le royaume du mal…

— Et tu avais raison… Darken Rahl était un tyran avide de conquêtes. Pour arriver à ses fins, il ne reculait devant aucune horreur. Il a capturé Richard, et l'a fait torturer. Tout ça à cause de Michael, qui a trahi son propre frère…

— Michael… Enfin quelque chose qui ne me surprend pas ! C'était un homme important, et Richard l'adorait, mais il ne le méritait pas. Quand il voulait quelque chose, piétiner les autres ne le gênait jamais. Bien que personne n'ait eu le courage de le dire, sa disparition n'a pas brisé beaucoup de cœurs, chez nous.

— Il est mort pendant la guerre contre Darken Rahl.

Cette nouvelle ne sembla pas émouvoir Nadine. Kahlan jugea inutile de préciser que Richard avait fait exécuter son frère, complice de la mort de tant d'innocents.

— Darken Rahl essayait de s'approprier une antique magie qui lui aurait donné un pouvoir absolu sur le monde. Richard s'est évadé, il a tué son vrai père et sauvé tous les peuples de D'Hara, des Contrées et de Terre d'Ouest. Darken Rahl était un sorcier très dangereux.

— Un sorcier ? Et Richard l'a vaincu ?

— Oui. Nous lui devons tous beaucoup…

— Alors, Richard est également une sorte de sorcier ! lança Nadine, très fière de sa plaisanterie.

Kahlan n'esquissa pas un sourire et Cara se rembrunit davantage.

— Ce n'est pas… Ne me dites pas que…

— Si… Zedd est son grand-père, et lui aussi contrôle la magie, comme Darken Rahl. Richard est né avec le don, mais il ne sait pas trop quoi en faire…

— Zedd a également disparu…

— Au début, il était avec nous. Il a combattu à nos côtés, pour aider Richard, mais nous ne savons pas où il est, actuellement. J'ai peur qu'il ait été tué lors d'une bataille, dans la Forteresse du Sorcier qui domine Aydindril. Richard refuse de croire à sa mort. (L'Inquisitrice haussa les épaules.) À part lui, je n'ai jamais connu quelqu'un qui ait autant de ressources que ce vieil homme.

Nadine se tamponna une nouvelle fois les yeux.

— Richard et ce vieux fou étaient les meilleurs amis du monde. Maintenant, je comprends ce qu'il voulait dire, en parlant de son grand-père qui lui a tout appris sur les plantes. (La jeune femme bomba fièrement le torse.) Mon père est un grand herboriste, vous savez ? Je rêve d'avoir un jour la moitié de ses connaissances sur les

herbes médicinales. Pourtant, il affirme être un vulgaire amateur, comparé à Zedd. Le grand-père de Richard… Eh bien, je ne m'en suis jamais doutée !

— Personne ne le savait, y compris Richard. C'est une longue histoire, mais je peux essayer de la résumer. (Kahlan contempla ses mains, croisées sur son giron.) Après avoir vaincu Darken Rahl, Richard a été capturé par les Sœurs de la Lumière, qui vivent dans l'Ancien Monde. Pour le former à la magie, elles voulaient le garder au Palais des Prophètes, où un sortilège ralentissait le cours du temps. Normalement, Richard aurait dû y rester des siècles, et nous l'aurions perdu à jamais.

» Le palais était infesté de Sœurs de l'Obscurité qui complotaient pour libérer le Gardien du royaume des morts. Elles ont tenté de se servir de Richard, mais il s'est évadé, là encore, et a ruiné leur plan. Pour cela, il a dû détruire les Tours de la Perdition, qui séparaient l'Ancien Monde du Nouveau.

» N'étant plus confiné dans l'Ancien Monde, le chef de l'Ordre Impérial, Jagang, veut conquérir D'Hara, les Contrées et Terre d'Ouest. Son premier objectif est bien sûr de tuer Richard. L'empereur dispose d'une énorme armée. Contre notre volonté, nous sommes engagés dans une guerre pour la liberté et la survie. Et Richard est notre chef.

» Fort de son rang de sorcier du Premier Ordre, Zedd l'a nommé Sourcier de Vérité. C'est un très ancien titre, créé il y a trois mille ans, pendant l'Antique Guerre. En principe, on devrait l'accorder à des individus hors du commun, et seulement dans des situations extrêmes. Mais ça, c'est une autre histoire…

» Un vrai Sourcier est au-dessus des lois, et la magie de l'Épée de Vérité lui permet d'asseoir son autorité. Le destin nous touche parfois tous d'une manière qui nous dépasse. Dans le cas de Richard, son influence est permanente.

— Mais pourquoi lui ? s'écria Nadine. Comment s'est-il retrouvé au centre de tout ça ? Un simple guide forestier… Un garçon de Hartland, anonyme et insignifiant…

— Quand des chatons naissent dans un coffre à linge, ça ne fait pas d'eux des chaussettes… Où qu'ils aient vu le jour, leur destin est de grandir et de chasser les rats. Richard n'a rien d'un sorcier « ordinaire ». Depuis trois mille ans, il est le premier à contrôler les deux sortes de magie. L'Additive et la Soustractive, si ça te dit quelque chose. Il n'a pas choisi d'être un sorcier de guerre, et il se bat parce que nous avons tous besoin de lui pour rester libres. Tu l'imagines les bras ballants, pendant que des innocents souffrent ?

— Non…, souffla Nadine. (Elle froissa nerveusement son mouchoir.) Tout à l'heure, je vous ai un peu menti…

— À quel sujet ?

— Les dents de Tommy et de Lester… J'ai laissé entendre que je leur ai flanqué une raclée. En réalité, j'étais en chemin pour rencontrer Richard. Nous devions aller chercher des viornes à feuille d'érable. Mon père avait besoin d'un peu d'écorce, pour soigner les coliques d'un bébé. Évidemment, Richard savait où en trouver…

» Dans les bois, j'ai rencontré Tommy Lancaster et son copain Lester, de retour de la chasse. J'avais repoussé en public les avances de Tommy, le faisant passer pour un crétin. Je crois même l'avoir giflé et copieusement insulté…

» Tommy a voulu profiter de cette rencontre inattendue pour se venger. Pendant que Lester me tenait, il a… hum… Alors qu'il baissait son pantalon, Richard est apparu. Évidemment, ça a coupé tous les effets de Tommy. Très calmement, Richard leur a dit de filer… et qu'il en parlerait à leurs parents.

» Au lieu d'être raisonnables, Tommy et Lester ont voulu planter quelques fléchettes à oiseaux dans le ventre de Richard, histoire de lui apprendre à se mêler de ses affaires. C'est depuis ce jour qu'ils n'ont plus de dents de devant. Pour les punir de ce qu'ils avaient voulu me faire, a expliqué Richard. Et pour ce qu'ils entendaient *lui* faire, il a cassé en deux leurs précieux arcs en bois d'if. Enfin, il a menacé Tommy, s'il me touchait encore, de lui couper le… Enfin, vous voyez ce que je veux dire.

— Ça lui ressemble bien…, fit Kahlan avec un sourire. Au fond, il n'a pas tant changé que ça. Mais les Tommy et Lester qu'il affronte sont plus forts, et bien plus méchants.

— J'en ai peur, oui… (Surprise, Nadine prit le gobelet que Cara lui tendait après l'avoir rempli avec l'eau de l'aiguière.) Merci bien… (Elle but une gorgée.) Je ne peux pas imaginer que quelqu'un veuille tuer Richard. Même Tommy et Lester ne seraient pas allés jusque-là… (Elle posa le gobelet sur ses genoux.) Et dire que son propre père cherchait à l'abattre ! Et qu'il l'a fait torturer… Comment s'y est-il pris ?

Kahlan regarda Cara du coin de l'œil.

— C'est du passé… Inutile de réveiller les mauvais souvenirs.

— Désolée, fit Nadine, rouge comme une pivoine. J'ai failli oublier que vous… enfin, que vous deux… (Des larmes perlèrent à ses paupières.) C'est si injuste ! Vous avez déjà tout ! Ce palais, par exemple. Je n'aurais jamais cru qu'un lieu pareil existait. On dirait une vision venue du monde des esprits… Tous ces objets, ces vêtements magnifiques… Avec cette robe, vous ressemblez à un esprit du bien.

Nadine plongea son regard dans celui de Kahlan.

— Et vous êtes si belle ! C'est injuste, vraiment ! Prenez vos splendides yeux verts, comparés aux miens, bêtement marron. Les hommes doivent vous poursuivre de leurs assiduités depuis toujours. Une femme a-t-elle jamais eu plus de soupirants que vous ? Avec un tel choix, pourquoi avoir jeté votre dévolu sur un garçon de chez moi ?

— L'amour est rarement une affaire de justice, répondit Kahlan. Et tes yeux sont magnifiques. (Elle s'éclaircit la voix.) De quoi parlait Richard quand il a dit : « il n'y a pas de "nous deux", et tu devrais le savoir mieux que quiconque » ?

Nadine ferma les yeux et détourna la tête.

— Chez nous, beaucoup de filles avaient des vues sur lui. Ce n'était pas un garçon comme les autres, vous comprenez ? Un jour, alors qu'il avait onze ou douze ans, il a convaincu deux hommes de ne pas se battre. Il a toujours eu quelque chose de spécial. Après avoir ri ensemble, les deux costauds sont sortis de la boutique de mon père en se tenant par l'épaule. Oui, Richard a toujours été une personne comme on en rencontre rarement…

— La marque d'un sorcier, dit Kahlan. Si j'ai bien compris, il avait beaucoup de petites amies.

— Non… Il était gentil, poli et serviable avec tout le monde, mais il n'est jamais tombé amoureux. Et ça lui valait plus de succès encore auprès des femmes ! Il n'avait pas de promise, et toutes rêvaient d'occuper la première place dans son cœur. Après que Tommy et Lester eurent essayé de… me… de…

— De te violer, tu peux le dire.

— C'était vraiment ça, oui ! Je n'aime pas penser qu'on ait voulu faire une chose pareille. Me renverser sur le sol et… Mais il faut appeler les choses par leur nom, et c'était une tentative de viol.

» Beaucoup de gens refusent de voir la vérité en face… Souvent, quand un garçon viole une fille, il la considère comme sa propriété. Les parents disent qu'elle l'a provoqué, et ils arrangent un mariage avant que le ventre de la malheureuse soit trop rond. Je connais des jeunes femmes qui ont subi ça.

» Dans les campagnes, les unions sont généralement décidées longtemps à l'avance, sans le consentement des principaux intéressés. Quand un garçon n'aime pas sa promise, il peut s'en sortir en prenant de force une autre fille, dont on lui donnera la main pour éviter la naissance d'un bâtard ou étouffer un scandale. Tommy devait épouser Rita Wellington, mais il la détestait parce qu'elle était trop maigre à son goût…

» Il arrive que la fille encourage vraiment son violeur, afin d'échapper à une union qui la révulse. Mais le plus souvent, les jeunes gens obéissent à leurs parents.

» Les miens refusaient de décider à ma place. Selon eux, les arrangements sont le plus sûr moyen de faire le malheur d'un enfant. Et ils me savaient assez intelligente pour choisir toute seule. L'ennui, c'est que toutes les filles dans mon cas voulaient Richard ! Comme moi, certaines ont attendu longtemps après l'âge où elles auraient donné deux ou trois bambins à un époux…

» Après l'histoire avec Tommy, Richard s'est beaucoup occupé de moi, et j'ai commencé à croire que je l'intéressais. En tant que femme, si vous voyez ce que je veux dire ? Pas seulement comme une amie qu'on protège…

» Au festival de la mi-été, l'an dernier, je n'ai plus eu de doutes. Il a dansé avec moi plus qu'avec toutes les autres filles. Et vous auriez dû les voir verdir de jalousie quand il me serrait de près. Moi, je voulais passer ma vie avec lui, rien de plus ni de moins !

» Après, j'ai espéré qu'il se déclarerait, mais rien n'a changé…

Nadine recommença à torturer son pauvre mouchoir.

— J'avais d'autres soupirants, et je ne voulais surtout pas finir vieille fille. Alors, je me suis décidée à pousser un peu Richard aux fesses.

— Le pousser aux fesses ? répéta Kahlan, plus amusée que choquée.

— Michael, son frère, faisait partie de mes admirateurs. Sans doute parce qu'il était jaloux de Richard, mais je ne l'ai pas compris tout de suite. À l'époque, son intérêt me flattait, et je savais qu'il avait un grand avenir. Mon pauvre Richard, lui, semblait condamné à faire le guide forestier toute sa vie. Surtout, n'allez pas croire que ça me gênait. Je ne suis pas une grande dame non plus, et il adorait la forêt…

— Ça n'a pas changé, assura Kahlan. Si c'était possible, il reprendrait sa vie d'avant sans hésiter. Mais continue ton histoire, je t'en prie.

— En le rendant un peu jaloux, je pensais le forcer à franchir le pas. Ma grand-mère disait toujours que les hommes ont besoin qu'on les pousse aux fesses. Et pour pousser, j'ai poussé !

Nadine toussota pour se donner du courage.

— Je me suis arrangée pour qu'il me voie embrasser Michael. Sans qu'il puisse douter que ça me plaisait…

Kahlan eut un soupir accablé. Bien qu'elle eût grandi avec Richard, Nadine ne le connaissait pas…

— Il n'a pas été jaloux, furieux ou désespéré. Toujours gentil avec moi, il a continué à me protéger, comme un grand frère. Mais nous ne nous sommes plus jamais promenés ensemble, et il a cessé de venir me voir chez mes parents. Quand j'ai voulu lui expliquer mon

comportement, il n'a pas paru intéressé.

» Son regard était le même qu'aujourd'hui. Une indifférence totale… Jusqu'à ces dernières heures, je n'avais pas compris pourquoi il me traitait ainsi. À présent, c'est clair : je comptais à ses yeux, et il espérait que je me montre loyale pour lui prouver que je partageais ses sentiments. Mais je l'ai trahi.

Nadine se tut, le souffle court. Ce qu'elle venait de saisir était terrible – et tellement définitif !

— En entendant les « prédictions » de Shota, j'étais si heureuse que je me suis délibérément aveuglée. Tout à l'heure, je refusais de voir ce que signifiait ce regard. Et d'entendre ce que Richard me disait pourtant clairement…

— J'ai beaucoup de peine pour toi, Nadine, dit Kahlan.

La visiteuse se leva et posa le gobelet sur la table.

— Pardonnez-moi d'avoir semé la pagaille comme ça… C'est vous qu'il veut, pas moi. Et il ne m'a jamais aimée. Je suis heureuse pour vous, Mère Inquisitrice. Vous aurez un bon mari qui s'occupera de vous et vous protégera. Oui, je sais qu'il en sera ainsi…

L'Inquisitrice se leva aussi, prit la main de Nadine et la serra doucement.

— Kahlan, je m'appelle Kahlan…

— Kahlan… C'est joli… Dites-moi, il embrasse bien ? Je me suis toujours posé la question, la nuit, quand j'ai du mal à m'endormir.

— Quand on aime quelqu'un, ses baisers sont toujours délicieux.

— J'imagine… On ne m'a jamais bien embrassée. Pas comme dans mes rêves, en tout cas. (Nadine lissa sa robe, sans doute pour se donner une contenance.) J'ai choisi du bleu parce que c'est sa couleur préférée. Mais vous le savez sûrement.

— Oui…, murmura Kahlan.

Nadine tira son sac près d'elle.

— Je me demande où j'ai la tête ? Ressasser de vieilles histoires au point d'oublier mon métier…

Elle fouilla dans ses affaires et en sortit une demi-corne de bélier gravée de lignes et de cercles et fermée par un bouchon.

Après l'avoir ouverte, elle y plongea un index puis le tendit vers Cara.

— Quelle mouche te pique ? demanda la Mord-Sith en reculant d'un pas.

— C'est un onguent à base de feuilles d'aum – pour apaiser la douleur – de consoude et d'achillée, afin que la plaie cicatrise plus vite. La coupure de votre joue saigne toujours. Si ce produit ne suffit pas, j'ai aussi de la pourprée, mais je crois que ce ne sera pas nécessaire. Le secret d'un baume, comme dit toujours papa, ce n'est pas les ingrédients, mais les proportions !

— Je n'ai pas besoin de ton onguent !

— Avec un si joli visage, vous ne voudriez pas avoir une balafre ?

— Je suis couverte de cicatrices qu'on ne voit pas.

— Où sont-elles ? demanda Nadine, très professionnelle.

Cara la foudroya du regard, mais elle ne capitula pas.

— Bon, vas-y…, lâcha la Mord-Sith. Tartine-moi de ton truc, si ça peut me débarrasser de toi ! Mais je ne me déshabillerai pas pour te montrer mes cicatrices !

Nadine accepta le marché et appliqua l'onguent sur la joue de Cara.

— Avant de calmer la douleur, ça risque de piquer un peu, mais ce sera très vite fini.

Bien entendu, Cara ne cilla pas. Cela dut surprendre la guérisseuse, car elle la dévisagea un moment avant d'achever son intervention. Quand elle eut fini, elle reboucha la corne et la rangea dans le sac.

— Je n'avais jamais vu une si belle chambre, dit-elle. Merci de m'avoir laissée l'occuper.

— C'est bien naturel, répondit Kahlan. As-tu besoin de quelque chose ?

Nadine secoua la tête, se tamponna une dernière fois les yeux et le nez, puis glissa le mouchoir dans sa manche. Se souvenant du gobelet, elle alla le prendre, le vida et le rangea aussi dans le sac.

— C'est un long voyage, mais il me reste quelques pièces d'argent. Tout ira bien. (Elle baissa les yeux sur ses mains, qui tremblaient un peu.) Je n'aurais jamais cru que ça finirait comme ça. À Hartland, tout le monde se moquera de moi. Et que dira papa ?

— Shota lui a raconté que tu épouserais Richard ?

— Non. À Hartland, je ne l'avais pas encore rencontrée…

— Que veux-tu dire ? Ce n'est pas elle qui t'a conseillé de venir ici pour retrouver Richard ?

— Eh bien… Ce n'est pas arrivé exactement comme ça.

— Je vois… Si tu me racontais tout ?

— Je vais encore passer pour une idiote… Pire qu'une gamine de douze ans…

— Nadine, je t'en prie !

— Si vous y tenez… J'ai commencé à avoir des… Ma foi, je ne sais pas comment appeler ça. Je croyais avoir vu Richard du coin de l'œil, mais quand je tournais la tête, il s'était volatilisé. Un jour, dans la forêt, alors que je cherchais de jeunes pousses, j'ai pensé le voir adossé à un arbre, et il n'y était plus l'instant d'après.

» Chaque fois, je savais qu'il avait besoin de moi. Ne me demandez pas comment, mais j'en étais sûre ! Il avait des problèmes, et je devais l'aider. Je l'ai dit à mes parents, qui m'ont laissée partir.

— Ils ont cru à tes visions ? Sans chercher plus loin ?

— Je ne suis pas entrée dans les détails… J'ai prétendu que Richard m'avait envoyé un message. Le plus dur a été de faire semblant de savoir où j'allais.

À l'évidence, constata Kahlan, Nadine avait tendance à omettre une partie de la vérité dès que ça lui facilitait la vie.

— C'est là que tu as rencontré Shota ?

— Non. Richard avait besoin de moi, alors, je me suis mise en route.

— Seule ? Et sans savoir où commencer à le chercher ?

— La question ne m'a jamais effleurée. Je devais l'aider, c'était vital, et il n'y avait pas de temps à perdre. (Nadine sourit, comme si elle voulait rassurer Kahlan.) D'ailleurs, je l'ai trouvé sans coup férir. Tout a marché comme prévu. (Elle rosit.) Sauf à la fin…

— Nadine, as-tu fait des rêves étranges, ces derniers temps ?

— Non. En tout cas, pas plus que d'habitude. Vous savez, les rêves sont toujours bizarres…

— À quoi ressemblent les tiens ?

— Eh bien… Parfois, redevenue enfant, je suis perdue dans la forêt, et aucun chemin ne conduit là où il devrait. Ou alors, il me manque des ingrédients pour une tourte, et je vais les acheter dans une grotte à un ours qui parle. Des rêves, quoi ! Je peux aussi voler et respirer sous l'eau, par exemple. Des choses folles, mais qui reviennent tout le temps.

— Ces rêves ont-ils changé depuis que tu cherches Richard ?

— Non. Ceux dont je me souviens n'ont rien de nouveau.

— Eh bien, tout ça paraît très normal.

— Je ferais bien d'y aller, dit Nadine en tirant un manteau de son sac. Avec un peu de chance, je serai chez moi pour les fêtes du printemps.

— Si tu y arrives pour le solstice d'été, tu pourras t'estimer heureuse !

— Vous plaisantez ? Le retour ne peut pas être plus long que l'aller ! Il m'a fallu environ deux semaines. Quand je suis partie, la lune en était à son deuxième quart, et elle n'est toujours pas pleine.

— Deux semaines…, répéta Kahlan, décontenancée.

Le voyage aurait dû prendre des mois. Et traverser les monts Rang'Shada, en hiver, n'était pas un jeu d'enfant.

— Ton cheval doit avoir des ailes.

Nadine éclata de rire puis elle cessa et plissa le front.

— Excusez-moi, j'ai trouvé votre remarque amusante. Parce que je suis venue à pied…

— Quoi ?

— Oui… Mais depuis mon départ, dans mes rêves, je chevauche un étalon volant.

Kahlan comprit qu'il lui faudrait un moment pour reconstituer le puzzle que constituait l'histoire de Nadine. Quelles questions aurait posées Richard ? se demanda-t-elle, résolue à ne plus jamais se sentir ridicule devant lui. Même s'il l'avait consolée en assurant qu'elle s'était bien comportée, avoir saboté l'interrogatoire de Marlin continuait à l'embarrasser.

Les Inquisitrices n'avaient jamais besoin de questionner les gens. Une fois touchés par leur pouvoir, ils se confessaient d'eux-mêmes, avouant leurs crimes sans dissimuler le moindre détail.

L'exercice n'exigeait aucune compétence particulière. Mais c'était un moyen infaillible d'empêcher que les rois et les reines se débarrassent de leurs opposants en les accusant de crimes imaginaires passibles de la peine de mort.

— Quand Shota t'a-t-elle contactée ? demanda Kahlan, résolue à être presque aussi bonne que le Sourcier, cette fois. Tu ne me l'as toujours pas dit.

— Elle ne m'a pas vraiment contactée… En fait, je suis passée par chez elle en traversant les montagnes. Son château est très joli, mais je n'ai pas eu le temps de le visiter. Il fallait repartir à la recherche de Richard.

— Que t'a dit la voyante ? Au mot près, si tu t'en souviens ?

— Voyons… (Nadine se posa un index sur les lèvres pour s'aider à réfléchir.) Après avoir déclaré qu'elle m'attendait, elle m'a préparé du thé et s'est assise avec moi. Quand Samuel a voulu prendre mon sac, elle l'en a empêché, et m'a conseillé de ne pas avoir peur de lui. Puis elle m'a demandé pourquoi je voyageais. Je lui ai parlé de Richard… (Nadine se concentra.) Ensuite, elle m'a raconté des événements de son passé que je croyais être seule à savoir. Ça m'a étonnée, mais j'ai pensé qu'elle l'avait rencontré…

» Puis elle m'a dit, à mon sujet, des choses qu'elle n'avait aucun moyen de connaître. Mon ambition de devenir herboriste ou guérisseuse, par exemple. À ce moment-là, j'ai compris qu'elle avait un pouvoir. Désolée, mais je ne me souviens pas de ses paroles exactes.

» Enfin, elle a déclaré que Richard avait vraiment besoin de moi, et que nous allions nous marier. Le ciel le lui avait révélé, a-t-elle affirmé. (Nadine détourna le regard.) J'étais si heureuse ! Plus que jamais dans ma vie !

— Le ciel…, soupira Kahlan, accablée. Et après ?

— Elle a assuré qu'elle ne voulait pas me retarder… Le vent traquait Richard – quoi que ça puisse vouloir dire – et je devais me

hâter de le rejoindre pour l'aider. Enfin, elle m'a souhaité bonne chance.

— C'est tout ? Elle a dû dire autre chose !

— Non, répondit Nadine en fermant son sac. À part une prière pour Richard.

— Shota, une prière ? Qu'a-t-elle récité ?

— Quand elle s'est détournée de moi, pour regagner son château, je l'ai entendue murmurer : « Puissent les esprits avoir pitié de son âme. »

Le souffle coupé, Kahlan sentit la chair de poule remonter le long de ses bras, sous ses manches de satin blanc.

— Bon, je vous ai fait assez de peine, dit Nadine en soulevant son sac. Il vaut mieux que j'y aille.

— Et si tu restais un peu ici ? parvint à dire Kahlan.

— Pourquoi cette invitation ?

L'Inquisitrice chercha désespérément un prétexte.

— J'adorerais entendre des histoires sur la jeunesse de Richard. Tu me parlerais de tous les ennuis dans lesquels il s'est fourré. (Kahlan se força à sourire.) Ce serait si agréable !

— Richard n'aimera pas ça. S'il me trouve ici à son retour, il sera furieux. Vous n'avez pas vu son regard ?

— Il ne te renverra pas sans te permettre de prendre un peu de repos, voyons ! Tu sais bien qu'il n'est pas comme ça. Il m'a dit de te donner tout ce dont tu avais besoin. Eh bien, je crois qu'il te faut marquer une pause avant de repartir !

— Merci, mais c'est non. Vous m'avez déjà mieux traitée que je le méritais. Richard et vous êtes faits l'un pour l'autre. Je vous gênerais… Encore merci pour cette proposition. Je ne m'étonne plus qu'il vous aime, parce que vous êtes adorable. N'importe quelle femme, à votre place, m'aurait fait tondre puis sortir de la ville dans un chariot rempli d'ordures.

— Nadine, je voudrais que tu restes. S'il te plaît !

Implorer ainsi une rivale arrachait la gorge de Kahlan. Mais elle se consola en pensant que l'idée du chariot d'ordures pourrait toujours resservir.

— Et si ça créait des malentendus entre Richard et vous ? Je ne suis pas du genre à semer la zizanie, vous savez ?

— Si j'avais ce genre de craintes, je ne t'inviterais pas. Reste au moins quelques jours. Tu garderas cette chambre, puisque tu l'aimes tant. Ça me serait… tellement agréable.

— C'est vrai ? Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir ?

— Pas du tout, mentit l'Inquisitrice en s'enfonçant les ongles dans les paumes. C'est juré !

— Eh bien, pour être franche, je ne suis pas pressée d'aller avouer mon imbécillité à papa et maman. Si vous y tenez tant, c'est d'accord : je reste un moment ! Et merci encore…

Bien qu'elle ait des raisons sérieuses d'inviter Nadine, l'Inquisitrice se fit l'impression d'être un papillon qui approche d'une flamme.

Chapitre 8

— Parfait ! s'exclama joyeusement Kahlan, étonnée d'être si bonne comédienne. T'avoir au palais me ravit. Nous parlerons de Richard, et je me régalerai de ses aventures de jeunesse. Nadine, je m'en fais déjà une joie !

S'avisant qu'elle jacassait – la mauvaise influence de sa visiteuse, déjà – l'Inquisitrice s'arrêta net.

— Je pourrai dormir dans le lit ? demanda Nadine.

— Bien entendu ! Où coucherais-tu, sinon ?

— Par terre, enroulée dans ma couverture… Comme ça, je ne froisserais pas les draps.

— Pas question ! Tu es mon invitée, et je veux que tu te sentes comme chez toi.

— Dans ce cas, ce sera le sol ! À Hartland, j'ai une paillasse installée dans la petite pièce du fond, au-dessus de la boutique.

— Mais ici, tu auras droit à un lit. (Avant de continuer, Kahlan jeta un coup d'œil à la Mord-Sith.) Plus tard, si ça t'amuse, nous ferons le tour du propriétaire. En attendant, déballe tes affaires, installe-toi et prends un peu de repos. Cara et moi avons des problèmes urgents à régler.

— Lesquels ? demanda la Mord-Sith.

Elle avait tenu sa langue tout du long, pensa Kahlan, et voilà qu'elle posait la seule question qu'il ne fallait pas !

— Des problèmes *marlinesques*, si tu vois ce que je veux dire ?

— Le seigneur Rahl nous a interdit de l'approcher.

— On l'a envoyé tuer Richard. Pas question d'en rester là !

— Je viens aussi, déclara Nadine. Qu'on veuille assassiner quelqu'un me dépasse, alors, quand il s'agit de Richard… Il faut que je regarde ce tueur dans les yeux.

— Non. Nous devons interroger cet homme, et ce ne sera pas un spectacle plaisant.

— Vraiment ? demanda la Mord-Sith, pleine d'espoir.

— Qu'allez-vous lui faire ?

— N'insiste pas, Nadine ! fit Kahlan en levant un index menaçant. Je parle dans ton intérêt : Marlin est dangereux, et tu dois t'en tenir loin. Une invitée qui sait se comporter respecte la volonté de son hôte.

— C'est vrai… (Nadine baissa les yeux.) Veuillez m'excuser.

— Si tu as besoin de quelque chose – prendre un bain, manger, boire… – demande à un garde, qui t'enverra une domestique. À mon retour, nous dînerons tout en faisant la conversation.

Nadine se tourna vers son sac, qu'elle avait posé sur le lit.

— Je ne veux surtout pas déranger…, marmonna-t-elle.

L'Inquisitrice lui tapota doucement l'épaule.

— Je ne désirais pas te rudoyer, tu sais ? Mais la présence de cet assassin me rend très nerveuse. Navrée de t'avoir parlé durement. Profite de ton séjour au palais et de cette magnifique chambre.

— Je comprends que vous soyez énervée. Merci de votre gentillesse.

Nadine était vraiment jolie, et il y avait en elle une innocence que ne démentait pas, bien au contraire, sa tendance à modifier la réalité selon les besoins du moment. L'Inquisitrice comprenait très bien que Richard l'ait trouvée attirante.

Par quel caprice du destin le jeune homme avait-il fini avec elle, au lieu d'épouser son amie de jeunesse ? Quelle que fût la raison, Kahlan remerciait les esprits du bien de leur générosité. Et elle les implorait de ne pas reprendre ce qu'ils lui avaient donné.

Si elle l'avait pu, Kahlan aurait renvoyé à Hartland le cadeau empoisonné de Shota. Cette jeune femme séduisante, désirable et dangereuse aurait dû être le plus loin possible de Richard. Mais pour l'instant, ce n'était pas envisageable.

Après avoir ordonné aux gardes de traiter Nadine comme une invitée d'honneur, Kahlan et Cara remontèrent le couloir et s'engagèrent dans un escalier désert.

— Seriez-vous folle ? lâcha la Mord-Sith.

Elle s'arrêta sur un palier, et, la tirant par le bras, força l'Inquisitrice à l'imiter.

— De quoi parles-tu, Cara ?

— Une voyante offre une deuxième fiancée à votre homme, et vous l'invitez à rester au palais ?

— Il le fallait ! Ça ne te semble pas évident ?

— Une seule chose l'est pour moi : comme elle l'a suggéré, vous auriez dû faire tondre cette catin et l'expulser de la ville au fond d'un chariot plein d'ordures.

— Dans cette histoire, Nadine est une victime. La dupe de Shota…

— Cette fille ment comme elle respire ! Elle veut toujours Richard. Si vous ne l'avez pas lu dans ses yeux, c'est que vous êtes aveugle !

— J'ai confiance en lui, donc ça ne m'inquiète pas. La loyauté est une de ses vertus principales. Entre ses mains, mon amour sera toujours en sécurité.

» Si je cédais à la jalousie et renvoyais Nadine, qu'en penserait-il ? Ne pas se fier à lui revient à mettre en doute sa loyauté. Il en aurait le

cœur brisé, et à juste titre.

— Cette chanson ne marchera pas avec moi, Mère Inquisitrice. Je ne dis pas que vous mentez, mais vous avez invité Nadine pour d'autres raisons. En réalité, vous mourez d'envie de l'étrangler, comme moi – et peut-être plus encore ! Je le lis dans vos yeux…

— Abuser une Sœur de l'Agiel n'est pas facile…, soupira Kahlan. Tu as raison, Cara. J'ai invité Nadine parce que quelque chose de dangereux est en cours. Et la chasser n'éliminera pas la menace.

Du dos d'une main, Cara écarta une mèche blonde de son front.

— Quelle sorte de danger ?

— Tout le problème est là ! Je n'en sais rien… Et n'ose même pas *penser* à torturer cette pauvre fille pour en apprendre plus ! Je dois découvrir ce qui se trame, et elle peut m'être utile. La laisser partir et être obligée de la rattraper plus tard m'a semblé absurde.

» Cette comparaison t'aidera à comprendre. Aurait-il été bon de chasser Marlin du palais, après sa surprenante déclaration d'intentions ? Crois-tu que ça aurait résolu le problème ? En l'interrogeant, nous en apprendrons plus sur le plan de notre ennemi. Et il en va peut-être de même avec Nadine.

L'air dégoûté, la Mord-Sith essuya la traînée d'onguent, sur sa joue.

— À mon avis, vous avez convié le démon à votre table.

— Je sais…, souffla Kahlan. La solution évidente, que je brûle de mettre en application, serait de la renvoyer chez elle sur l'étalon le plus rapide du palais. Mais on ne règle jamais les problèmes aussi facilement. Surtout quand ils viennent de Shota.

— Vous pensez à ce que la voyante a dit au sujet du vent, qui traquerait le seigneur Rahl ?

— Entre autres choses, oui… J'ignore le sens de cette phrase, mais elle ne ressemble pas à une invention malveillante… Quand elle veut nuire, Shota se montre plus directe.

» De toute façon, il y a pire… La prière : « Puissent les esprits avoir pitié de son âme. » J'ignore pourquoi Shota a dit ces mots, et ils me terrifient. Surtout au moment où je commets peut-être la pire erreur de ma vie. Mais quel choix ai-je ? Deux intrus ont fait irruption au palais le même jour. Un pour tuer Richard, l'autre pour l'épouser… Quelle menace est la plus dangereuse ? Je n'en sais rien, et il ne faut en négliger aucune. Quand quelqu'un tente de t'enfoncer un couteau entre les omoplates, fermer les yeux n'éloigne pas le péril.

Cara cessa d'afficher son masque de Mord-Sith, redevenant une femme comme les autres – et pleine de compassion pour leurs angoisses communes.

— Je veillerai sur vous… Si cette vipère se glisse entre les draps du seigneur Rahl, je l'en expulserai avant qu'il se soit aperçu de sa présence.

— Merci. À présent, en route pour les oubliettes !

Cara ne bougea pas d'un pouce.

— Le seigneur Rahl vous a interdit d'y aller.

— Depuis quand obéis-tu à ses ordres ?

— Depuis que je le connais, Mère Inquisitrice. Et spécialement quand il est *très* sérieux. Comme dans ce cas.

— Très bien. Surveille donc Nadine pendant que je serai en bas.

Kahlan voulut s'éloigner, mais Cara la retint par le bras.

— Le seigneur Rahl ne veut pas que vous vous mettiez en danger !

— Et moi, j'entends qu'il ne lui arrive rien ! Quand il a énuméré les questions que j'aurais dû poser à Marlin, je me suis sentie tellement stupide… Je dois obtenir les réponses !

— Le seigneur Rahl a dit qu'il se chargerait de l'interrogatoire.

— Il ne sera pas de retour avant demain soir ! Et si c'était trop tard pour arrêter le complot en cours ? Imagine que Richard meure parce que nous n'avons rien fait, à part lui obéir bêtement ? Il s'inquiète pour moi, et ça l'empêche de réfléchir. Marlin nous livrera des informations précieuses. Cara, il ne faut jamais perdre de temps quand le danger rôde. Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure qu'hésiter pouvait être fatal pour soi-même… ou signer la perte de ceux qu'on aime ?

La Mord-Sith encaissa le coup mais ne riposta pas.

— Quand il s'agit de Richard, je n'hésite jamais, continua Kahlan. Marlin va parler, et tout de suite !

Cara s'autorisa enfin à sourire.

— J'aime votre façon de penser, Mère Inquisitrice. Vous êtes bien une Sœur de l'Agiel ! Les ordres du seigneur Rahl n'étaient pas très judicieux – voire totalement idiots. Les Mord-Sith se plient à ses exigences absurdes quand sa fierté masculine est en jeu. Jamais lorsqu'il est question de sa vie.

» Nous allons *bavarder* avec Marlin, et obtenir toutes les réponses aux questions que vous évoquiez, et à d'autres… À son retour, nous donnerons au seigneur Rahl les informations dont il a besoin. Si nous n'avons pas déjà éliminé la menace…

— Ça, c'est la Cara que je connais ! lança Kahlan.

Elles repartirent, quittèrent l'étage aux luxueux murs lambrissés et s'enfoncèrent dans des corridors obscurs où l'air empestait le moisi.

Kahlan aurait aimé ne pas connaître aussi bien ce chemin. Mais c'était là, dans les oubliettes, qu'elle venait très souvent recueillir les confessions des condamnés. Elle y avait détruit son premier esprit, celui d'un homme justement accusé d'avoir violé et tué les filles de ses voisins.

À l'époque, un sorcier l'accompagnait chaque fois qu'elle devait user de son pouvoir. Aujourd'hui, un sorcier l'attendait au fond du puits…

Quand elles eurent dépassé le détachement de gardes qui surveillait une intersection, un peu avant celle qui les conduirait au couloir de l'oubliette, bondé de soldats, Kahlan jeta un coup d'œil à sa compagne. Aussi jolie qu'elle fût, lorsqu'elle regardait ainsi autour d'elle, prête à tout, sa seule vue glaçait les sangs.

— Cara, je peux te poser une question personnelle ?

— Bien sûr, puisque vous êtes une Sœur de l'Agiel !

— Quand tu m'as parlé de l'hésitation et des risques qu'elle implique, tu te référais à ta propre expérience, n'est-ce pas ?

Cara ralentit le pas et s'arrêta. Même dans la pénombre, Kahlan vit qu'elle avait blêmi.

— Voilà une question *très* personnelle !

— Rien ne t'oblige à répondre. Je ne t'ai pas donné un ordre… C'est une simple preuve d'intérêt, de femme à femme. Tu sais tant de choses sur moi, alors que j'ignore tout de toi, à part que tu es une Mord-Sith.

— Et je ne l'ai pas toujours été…, souffla Cara.

À présent, elle ressemblait à une petite fille terrorisée. Comme si elle ne voyait plus les murs sinistres du couloir, autour d'elle, mais de très anciens souvenirs.

Affreux, hélas…

— Je n'ai aucune raison de vous cacher ça… Vous l'avez dit vous-même : je ne suis pas responsable de ce que d'autres m'ont imposé…

Cara prit une profonde inspiration.

— En D'Hara, chaque année, quelques fillettes sont sélectionnées pour suivre une formation de Mord-Sith. Le principal critère est qu'elles aient un cœur particulièrement tendre, parce que c'est de la bonté, dit-on chez moi, qu'on peut tirer la plus grande cruauté. Pour obtenir une liste de candidates, le Palais du Peuple offre des récompenses très stimulantes. J'étais fille unique, une autre condition requise, et j'avais l'âge voulu…

» Comme toujours, mes parents furent emmenés avec moi, car la mort de son père et de sa mère fait partie du conditionnement d'une Mord-Sith. Les miens ignoraient qu'on avait vendu nos noms aux « recruteurs »…

Cara était redevenue de marbre, comme si elle parlait de la pluie et du beau temps. Mais ses paroles, malgré un ton monocorde, exprimaient assez ses émotions.

— Mon père et moi étions dans la cour, derrière la maison, en train de tuer des poulets. Quand *ils* sont arrivés, je n'ai pas compris ce qui se passait. Mon père, lui, les avait repérés depuis un moment, sur la colline, et il savait ce qui nous attendait. Au début, sa résistance les a surpris, et il a même eu l'avantage. Mais ils étaient trop nombreux

pour lui…

» Il m'a crié de prendre le couteau, et j'ai obéi. Puis il m'a ordonné de frapper les trois hommes qu'il était parvenu à immobiliser. "Cari !", a-t-il hurlé, "poignarde-les, vite !"

Cara plongea son regard dans celui de Kahlan.

— Je n'ai pas bougé… Blesser un être humain, alors que je ne parvenais pas à égorger un poulet, lui laissant toujours cette partie du travail ? Bref, j'ai hésité…

La Mord-Sith se tut et Kahlan se demanda si elle allait continuer. Dans le cas contraire, décida-t-elle, elles en resteraient là sur ce sujet. À tout jamais…

— Quelqu'un s'est approché de moi… Aussi longtemps que je vivrai, jamais je n'oublierai cette superbe femme aux longs cheveux blonds nattés et aux yeux bleus plus limpides que le ciel. Ni la façon dont les rayons de soleil faisaient briller son uniforme de cuir rouge !

» En souriant, elle s'est penchée vers moi et m'a pris le couteau, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Mais son sourire, Mère Inquisitrice, n'avait rien de chaleureux. Il ressemblait plutôt au rictus d'une vipère. D'ailleurs, c'est ainsi que je l'ai surnommée ensuite. *Vipère*…

» Après s'être relevée, elle a sifflé, comme un serpent : "N'est-ce pas mignon ? La gentille petite Cari ne veut blesser personne avec son méchant couteau… Hésiter a fait de toi une Mord-Sith, très chère. Et ta nouvelle vie vient de commencer." »

Cara se figea, comme si elle se transformait en pierre.

— Ils m'ont enfermée dans une minuscule pièce, avec un soupirail en bas de la porte. Les barreaux étaient trop serrés pour que je puisse sortir, mais assez écartés pour laisser passer les rats. La nuit, quand je ne pouvais plus résister au sommeil, ils venaient me mordre les doigts et les orteils.

» Vipère m'a rouée de coups quand j'ai tenté d'obstruer le soupirail avec mes vêtements. Les rats adorent le sang…

» J'ai appris à dormir roulée en boule, les poings fermés et plaqués sur mon estomac, pour préserver mes doigts. Les orteils, c'était plus difficile. J'ai tenté de m'envelopper les pieds dans ma chemise, mais dès que je ne dormais plus sur le ventre, les rats venaient me mordre les tétons. Rester étendue la poitrine contre la pierre froide, et les mains sous les hanches, était une torture. Au moins, ça me gardait éveillée plus longtemps.

» Hélas, rien n'arrête les rats ! Ils s'en sont pris à mes oreilles, à mon nez et même à mes mollets. Réveillée par la douleur, je les chassais en criant et en gesticulant comme une folle…

» Bien entendu, j'entendais les autres filles hurler à chaque morsure. Ensuite, elles sanglotaient ou appelaient leur mère. Parfois,

c'était ma propre voix qui gémissait : "Maman… Maman…"

» Souvent, je me réveillais parce que les rats me griffaient le visage, leur museau glacial collé contre mes lèvres, à la recherche d'une miette de pain. À ces moments-là, leurs moustaches me chatouillaient les joues, et c'était pire que tout le reste.

» Un jour, je n'ai rien mangé, laissant sur le sol mon bol de gruau et ma tranche de pain dur. Avec un peu de chance, m'étais-je dit, ces horribles bêtes dévoreraient mon repas et me ficheraient la paix.

» Ça n'a pas marché, car l'odeur de la nourriture a attiré des hordes de rats, qui l'ont vite engloutie. Après, j'ai avalé tout ce que Vipère m'apportait, jusqu'à la dernière bouchée.

» Elle aimait se moquer de moi quand elle me donnait ma pitance. "N'hésite pas à manger, Cara, sinon tes petits amis se régaleront à ta place !" Bien entendu, elle employait à dessein le verbe "hésiter" – pour me rappeler ce que mon manque de détermination avait coûté à mes parents. Le jour où ils ont torturé maman à mort, devant mes yeux, elle a lancé : "Tu vois ce qui arrive parce que tu as été trop timide ? À cause de ton hésitation ?"

» On nous a enseigné très vite que Darken Rahl était le "Petit Père Rahl", notre seul véritable parent. Quand on m'a brisée pour la troisième fois, m'ordonnant de tuer lentement mon vrai père, Vipère m'a conseillé de ne pas hésiter, cette fois. Et je l'ai écoutée…

» Papa m'a suppliée. "Cari, par pitié ! Ne leur fais pas le plaisir de devenir un monstre !" Mais je n'ai pas failli. Ensuite, je n'ai plus eu qu'un père : Darken Rahl.

D'un coup de poignet, Cara fit voler son Agiel dans sa paume et le regarda longuement.

— C'est comme ça que je l'ai gagné… Celui avec lequel on m'a dressée… Oui, ce jour-là, j'ai enfin eu le droit de porter le titre de Mord-Sith.

Cara chercha de nouveau le regard de Kahlan, comme si elles étaient séparées par un gouffre infranchissable, non par deux ou trois pas. Le gouffre de la folie que d'autres lui avaient imposée…

L'Inquisitrice aussi crut se transformer en pierre.

— Plus tard, j'ai agi comme Vipère, face à des fillettes trop gentilles pour frapper quelqu'un avec leur couteau…

Depuis toujours, Kahlan détestait les serpents. Après cette histoire, ça ne risquait pas de s'arranger.

— Je suis désolée pour toi, Cara, dit-elle, les larmes aux yeux.

L'estomac noué, elle aurait tout donné pour pouvoir enlacer et consoler la jeune femme blonde en cuir rouge. Mais elle ne parvenait pas à bouger un cil.

Au loin, elle entendit l'écho étouffé de conversations. Les gardes plaisantaient pour tromper l'ennui – et peut-être aussi l'angoisse.

L'eau qui gouttait de la voûte formait une flaque de boue verdâtre au milieu du couloir.

— Le seigneur Rahl nous a libérées de tout ça, conclut Cara.

En voyant Raina et Berdine rire comme des gamines, avec les tamias, Richard aussi avait eu les larmes aux yeux. Et c'était normal, parce qu'il comprenait en profondeur la folie de ces femmes. Pour elles, il ne s'agissait pas seulement de se « décoincer », mais de revenir du bout d'une abominable nuit. Et même si elles se perdaient en chemin, il leur aurait donné une chance de s'en sortir…

— Allons voir comment Marlin prévoyait de tuer le seigneur Rahl, dit Cara, redevenue une Mord-Sith jusqu'au bout des ongles. Mais n'espérez pas que je sois clémente s'il… hésite… à répondre.

Sous le regard vigilant du sergent Collins, un soldat d'haran déverrouilla la porte bardée de fer et recula comme s'il s'était brûlé aux flammes du royaume des morts. Deux de ses camarades s'emparèrent sans effort apparent de la lourde échelle.

Alors que Kahlan allait ouvrir la porte, elle s'interrompit, troublée par des bruits de pas et des échos de voix. Toutes les têtes se tournèrent vers l'entrée du couloir…

Nadine approchait, flanquée de quatre solides D'Harans.

Après s'être frotté les mains, comme si elle avait froid, elle se fraya un chemin parmi les gardes éberlués.

Kahlan répondit par un rictus au grand sourire de sa rivale.

— Que fiches-tu là ?

— Je suis une invitée, non ? La chambre est magnifique, mais j'avais envie de me dégourdir les jambes. Alors, j'ai demandé à ces gentilshommes de me conduire aux oubliettes. Parce que je veux voir le tueur.

— Je t'ai dit d'attendre là-haut ! Venir ici t'était interdit !

— Peut-être, mais j'en ai assez d'être traitée comme une péquenaude ! (Nadine pointa fièrement le menton.) Chez moi, on respecte les guérisseuses, et on les écoute. Quand je donne un ordre, figurez-vous qu'on l'exécute ! Même les conseillers restent au lit et boivent leur potion trois fois par jour, lorsque je le leur prescris.

— Je me moque qu'on t'obéisse à Hartland ! explosa Kahlan. Ici, c'est moi qui claque des doigts et toi qui t'exécutes. C'est compris ?

Nadine plaqua les poings sur ses hanches et serra les lèvres.

— Ça ne se passera pas comme ça, siffla-t-elle. En chemin, j'ai crevé de peur, de froid et de faim, puis je me suis fait rouler dans la farine par des gens que je ne connaissais pas ! Je menais ma petite vie sans ennuyer personne, avant qu'on me force à faire ce stupide voyage. Et tout ça pour quoi ? Arriver ici, où on me traite comme une lépreuse, alors que je propose mon aide ? Dans votre beau palais, des

inconnus m'ont rudoyée, et un ami d'enfance m'a humiliée comme jamais !

» Je pensais épouser l'homme que j'ai toujours voulu, et mon monde s'est écroulé parce que c'est vous qu'il aime, Mère Inquisitrice. Me suis-je révoltée contre ce coup du sort ? Non. Mais quand on ose me dire que la sécurité de Richard ne me concerne pas…

Nadine brandit un index accusateur sur Kahlan.

— Richard Cypher m'a sauvé de Tommy Lancaster, qui m'aurait violée puis épousée de force. Aujourd'hui, il est marié à Rita, et sans Richard, c'est moi qui aurais les yeux au beurre noir à longueur d'année. Et qui croupirais dans sa cabane minable, le ventre lourd de sa foutue progéniture !

» Tommy se moquait de moi parce que je voulais devenir guérisseuse. Selon lui, une femme n'y connaissait rien, et mon père avait intérêt à avoir très vite un fils, s'il voulait que quelqu'un lui succède. Sans Richard, je n'aurais jamais pu *espérer* exercer un jour ce métier.

» Sous prétexte que je ne l'épouserai pas, devrais-je me désintéresser de lui ? C'est un ami d'enfance, et un garçon de chez moi. En Terre d'Ouest, nous nous serrons les coudes entre gens du pays, même quand on n'est pas parents ! J'ai le droit de savoir quel danger le menace. Et de connaître le monstre de *votre* pays qui veut tuer quelqu'un qui m'a tant aidée !

Kahlan n'était pas d'humeur à polémiquer – et encore moins à épargner des traumatismes à Nadine. Elle l'étudia, tentant de savoir si Cara avait raison. Espérait-elle encore récupérer Richard ? Peut-être, mais sonder son regard ne suffisait pas à le déterminer…

— Tu veux voir l'homme qui prévoyait de nous assassiner, Richard et moi ? (Kahlan saisit la poignée et ouvrit la porte.) Eh bien, que ton désir soit exaucé !

L'Inquisitrice fit signe aux deux hommes qui portaient l'échelle. Aussitôt, ils la mirent en place dans le trou.

— Que dame Nadine contemple ce qu'elle désire voir ! (Kahlan décrocha une torche de son support.) Prends ça, très chère, et ne te brûle pas avec !

Cara évalua du regard la détermination de l'Inquisitrice. La jugeant plus solide que le roc, elle entreprit de descendre au fond de l'oubliette.

— Viens donc ! lança Kahlan. Découvre mon univers, et celui de Richard !

Après une seconde d'hésitation, Nadine suivit la Mord-Sith dans le gouffre obscur.

— Sergent Collins, dit l'Inquisitrice, si cet homme passe la porte avant nous, assurez-vous qu'il ne sorte pas vivant du couloir. Sinon,

Richard mourra.

— Sur mon honneur de soldat d'haran, Mère Inquisitrice, personne ne touchera à un cheveu du seigneur Rahl.

Obéissant à un geste de leur chef, tous les gardes dégainèrent leurs armes. Plus loin, les archers armèrent leurs arcs.

Kahlan salua cette belle discipline d'un hochement de tête. Puis elle s'empara d'une autre torche et commença à descendre.

Chapitre 9

Une bouffée d'air putride monta aux narines de l'Inquisitrice tandis qu'elle suivait Nadine sur l'échelle. Obligée de tenir le cadre à deux mains pour se stabiliser, elle sentait la flamme de sa torche lui roussir la joue.

Mais pour une fois, elle apprécia l'odeur de la poix, tellement préférable à la puanteur de la fosse.

Au pied de l'échelle, la lueur des torches éclairait déjà les murs de pierre nue et la silhouette plantée au centre de la pièce.

Kahlan arriva au fond au moment où Cara plaçait sa torche dans un support mural. L'Inquisitrice fit de même, sur la paroi d'en face.

Pétrifiée, Nadine fixait l'homme couvert de sang debout devant elle. Kahlan la contourna pour venir se camper près de Cara.

Le front plissé, la Mord-Sith étudiait Marlin.

La tête posée sur la poitrine, les yeux fermés, la respiration lente et régulière…

— Il dort…, murmura Cara.

— Quoi ? souffla Kahlan. Debout, comme ça ? C'est impossible !

— Je… hum… je ne comprends pas… Les nouveaux prisonniers ont toujours droit à ce traitement, parfois pendant une semaine. Sans personne à qui parler, et rien à faire, sinon penser à ce qui les attend, ils perdent vite toute envie de résister. Nous les vidons de leur flamme, en quelque sorte. Une torture très insidieuse… Certains implorent qu'on les batte ou qu'on les écorche vifs, plutôt que de les laisser ainsi.

Et Marlin qui ronflait paisiblement !

— Il arrive souvent qu'ils s'endorment, comme lui ? demanda Kahlan.

— Quelques-uns piquent du nez, mais ils se réveillent vite ! Dès qu'ils s'éloignent d'un pouce du crachat, ou de tout autre repère, la douleur frappe à travers le lien magique. Même si nous sommes très loin du sujet… Je n'ai jamais entendu parler d'un prisonnier capable de dormir debout !

Kahlan leva les yeux et regarda en haut de l'échelle, où on apercevait le sommet du crâne de quelques soldats. Aucun n'avait eu le cran de se pencher pour regarder au fond de cette fosse où se tapissait la magie.

— C'est un sort, dit Nadine en tendant le cou entre les épaules des deux autres femmes. De la sorcellerie…

Foudroyée du regard par une Inquisitrice et une Mord-Sith, elle recula sans demander son reste.

Plus par curiosité que pour le réveiller, Cara tapota l'épaule de Marlin. Puis elle lui enfonça un index dans la poitrine et l'estomac.

— Plus dur que du marbre ! Tous ses muscles sont tétanisés.

— C'est pour ça qu'il peut rester debout. Un truc de sorcier, peut-être…

L'air peu convaincu, Cara plia le poignet et saisit son Agiel au vol. Comme toujours, la souffrance que cela lui valait ne s'afficha pas sur son visage.

— Inutile de recourir à ce moyen, dit Kahlan. Le réveiller suffira. Et n'utilise pas ton contrôle mental pour le faire souffrir, sauf si c'est absolument nécessaire. En fait, attends que je te l'ordonne.

La Mord-Sith ne cacha pas son mécontentement.

— Pour moi, le torturer est déjà indispensable. Et je refuse d'hésiter quand…

— Cara, il y a un gouffre entre la prudence et l'hésitation. Depuis le début, tout ce qui concerne Marlin est très étrange. Avançons pas à pas. Puisque tu le contrôles, inutile de nous précipiter. Car tu l'as en ton pouvoir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que oui ! Puisque vous insistez, j'utiliserai la manière douce, pour une fois…

Cara se pencha, glissa le bras gauche autour du cou de Marlin, lui releva la tête et l'embrassa doucement sur la bouche.

Kahlan sentit qu'elle s'empourprait. Denna réveillait parfois Richard ainsi, avant de le torturer plus durement que d'habitude.

La Mord-Sith s'écarta du prisonnier, qui ouvrit instantanément les yeux.

Kahlan y vit de nouveau l'indéfinissable sagesse – ou rouerie – qui la terrorisait tant. Mais cette fois, il y avait plus : le regard d'un homme qui n'a jamais connu la peur.

Comme pour défier les trois femmes, Marlin s'étira avec la grâce d'un félin ravi à la perspective d'une bonne journée de chasse.

— Eh bien, eh bien, fit-il avec un rictus obscène, mes deux petites chéries sont de retour ? Et elles m'ont amené une autre catin ?

Sa voix, naguère presque adolescente, était désormais grave et râpeuse, comme si elle sortait d'une poitrine deux fois plus large et musclée que la sienne. Sûre de sa puissance et de son autorité, elle exprimait une tranquille certitude d'invincibilité. Et une malveillance sans bornes…

Kahlan prit Cara par un bras et la fit reculer d'un pas avec elle.

Même si Marlin n'avait pas bougé, le félin pouvait bondir à tout instant.

— Cara, dis-moi que tu le contrôles ! souffla Kahlan, en tendant un

bras derrière elle pour pousser Nadine. Tu le domines, n'est-ce pas ?

— Quoi ? fit la Mord-Sith, surprise comme si on l'arrachait à une transe.

Elle frappa sans crier gare, son gant renforcé de fer percutant à la volée la joue de Marlin.

Sa tête bougea à peine. Pourtant, un coup pareil aurait dû l'envoyer valser dans les airs.

— Bien essayé, ma chérie, ironisa le prisonnier. Mais ton lien avec Marlin est désormais sous *mon* emprise.

Cara plaqua son Agiel sur le ventre de l'homme. Il se convulsa et battit des bras…

… Sans cesser de sourire, le regard toujours aussi dominateur.

La Mord-Sith recula de deux pas.

— Que se passe-t-il ? demanda Nadine. Je croyais qu'il ne pouvait rien faire ?

— Sortez d'ici, souffla Cara à Kahlan. Vite ! Je le retiendrai ! Une fois dehors, verrouillez la porte !

— On veut me quitter ? demanda Marlin de sa voix grave et râpeuse. Si vite ? Avant d'avoir eu une petite conversation ? Au fait, merci pour vos bavardages, devant moi. Très instructifs, vraiment… À présent, j'en sais long sur les Mord-Sith. Et sur d'autres choses…

— De quoi parlez-vous ? cria Kahlan.

— De votre amour poignant pour Richard Rahl, chacune à sa façon. Et de sa maîtrise incomplète du don… Me révéler son point faible était vraiment courtois, même si je m'en doutais un peu. Je soupçonnais aussi qu'il reconnaîtrait un autre détenteur du don, mais une petite confirmation ne fait jamais de mal. D'ailleurs, la Mère Inquisitrice aussi a vu que quelque chose clochait dans le regard de Marlin.

— Qui êtes-vous ? demanda Kahlan en poussant Nadine vers l'échelle.

« Marlin » éclata d'un rire de gorge.

— Rien de plus que votre pire cauchemar, mes petites chéries !

— Jagang ? s'écria Kahlan. Est-ce possible ? L'empereur en personne ?

Le rire du faux Marlin se répercuta contre les murs de pierre de l'oubliette.

— Damnation, je suis fait ! Oui, je l'avoue, celui qui marche dans les rêves se tient en face de vous. Pour vous rendre une petite visite, j'ai emprunté le corps de ce pauvre crétin.

Cara abattit son Agiel. Un bras raide comme celui d'un pantin se leva et dévia le coup.

La Mord-Sith ne renonça pas. Elle visa les reins du prisonnier, résolue à le faire tomber. Inébranlable, il tendit une main, saisit au vol

la natte blonde de la femme et l'envoya bouler contre un mur comme une poupée de chiffon.

Sonnée, du sang dans les cheveux, Cara s'écroula et ne bougea plus.

— Dehors ! cria Kahlan à Nadine. Par l'échelle, vite !

Puis elle avança vers Marlin/Jagang – ou qui que ce fût d'autre. Il fallait en finir…

Avec son pouvoir !

Hurlant de terreur, Nadine passa devant l'Inquisitrice, incapable de s'arrêter comme si elle glissait sur de la glace.

Le prisonnier attendit qu'elle soit à sa portée et la saisit à la gorge d'une seule main.

Kahlan s'immobilisa.

— Excellente réaction, approuva Jagang. Un pas de plus et je lui broie la trachée-artère.

L'Inquisitrice recula d'un pas. La pression se relâchant, Nadine parvint à aspirer un peu d'air.

— Sacrifier une vie pour sauver des multitudes d'innocents ? Vous croyez que la Mère Inquisitrice reculera devant ce choix ?

À ces mots, l'amie d'enfance de Richard se débattit comme une tigresse. En vain, bien entendu.

De toute façon, elle était fichue. Si Jagang ne l'étranglait pas, il ne la lâcherait pas avant que le pouvoir le touche, et son esprit disparaîtrait avec celui de l'empereur.

— Je sais que tu as des tripes, ma petite chérie ! Mais tu ne veux pas savoir d'abord ce que je fais ici ? Et ce que je prépare à ton cher amour, le grand seigneur Rahl ?

Kahlan tourna la tête et leva les yeux vers le puits d'accès.

— Sergent Collins, fermez la porte ! Et verrouillez-la !

Le sous-officier obéit instantanément. Avec un bruit métallique, le battant de fer occulta la lumière qui filtrait du couloir.

À la chiche lueur des torches, Kahlan se plaça face à Marlin. Sans le quitter des yeux, elle commença à faire lentement le tour de la pièce.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Quel genre de créature ?

— Une délicate question philosophique, très chère ! Saurai-je répondre en des termes qui te soient accessibles ? Bon, essayons toujours… Ceux qui marchent dans les rêves, comme moi, peuvent se glisser dans les minuscules interstices de temps qui séparent deux pensées. Un lieu où la personne – son essence même – n'existe pas. Ainsi, nous pouvons envahir l'esprit d'un sujet. Devant vous se dresse Marlin, un de mes chiots domestiques. Moi, je suis une puce nichée dans ses poils, et il m'a permis de m'introduire ici. Bref, c'est un hôte

que j'utilise pour certaines… missions.

Nadine se débattit de nouveau, contraignant Jagang à lui serrer plus fort le cou. Kahlan lui fit signe de se calmer. Si elle insistait, il finirait par l'étrangler.

Enfin consciente que sa vie en dépendait, la guérisseuse cessa de s'agiter et fut autorisée à aspirer quelques bouffées d'air.

— Votre hôte sera bientôt un cadavre…, lâcha Kahlan.

— Marlin est sacrifiable. Grâce à lui, les dégâts sont déjà faits, et c'est tout ce qui compte.

D'un bref coup d'œil sur le côté, Kahlan évalua la distance qui la séparait encore de Cara, toujours étendue sur le ventre.

— Quels dégâts ? demanda-t-elle.

— Marlin vous a abattus, Richard Rahl et toi. N'est-il pas un serviteur obligeant ? Bien sûr, il vous reste encore à subir le sort que j'ai imaginé pour vous, mais il a accompli sa mission. Et j'ai eu le privilège d'assister à son triomphe !

— De quoi parlez-vous ? Et qu'êtes-vous venu faire en Aydindril ?

— Prendre un peu de bon temps, très chère, ricana Jagang. Hier, j'ai même assisté à une partie de Ja'La. Tu y étais aussi, avec ton maudit Richard Rahl. De quel droit a-t-il remplacé le broc ? Ce nouveau modèle n'est plus dangereux du tout… Un jeu de fillettes, voilà ce qu'il a fait de mon spectacle favori ! Le broc doit être lourd, sinon, ce n'est plus drôle ! Et les vrais joueurs, ceux qui meurent d'envie de gagner, sont des brutes sans cervelle qui crèvent parfois pour de bon sur le terrain. Tu sais ce que veut dire le mot « Ja'La », ma petite chérie ?

Occupée à recenser les possibilités qui s'offraient à elle – et à définir sa liste de priorités – Kahlan secoua distraitement la tête.

L'urgence incontournable était d'utiliser son pouvoir pour empêcher Marlin et son « locataire » de sortir de l'oubliette. Mais d'abord, elle devait en apprendre plus sur le plan de l'empereur. Sinon, elle n'aurait aucun moyen de le saboter…

Ayant déjà échoué une fois, elle se jura que ça ne se reproduirait pas.

— Le nom complet est *Ja'La dh Jin*. Dans ma langue natale, cela signifie : « Le Jeu de la Vie ». J'abomine la façon dont Richard Rahl l'a corrompu.

— Si j'ai bien compris, fit Kahlan, qui avait presque atteint Cara, vous avez envahi l'esprit d'un homme pour venir voir jouer une bande de gamins ? J'aurais cru que l'empereur Jagang, futur maître du monde, avait mieux à faire…

— Mais c'était le cas, très chère, et tu ignores à quel point ! (Le sourire de Jagang s'élargit.) Vous m'avez cru mort, n'est-ce pas ? Eh

bien, sachez, Richard et toi, que votre tentative d'assassinat, au Palais des Prophètes, fut un lamentable échec. En fait, je n'y étais même pas, trop occupé à me régaler des charmes d'une jeune femme délicieuse. Une de mes nouvelles esclaves, si tu veux le savoir…

— Bref, vous êtes en pleine forme, ironisa Kahlan. Pour nous l'apprendre, il aurait suffi d'envoyer une lettre ou un messager. Jagang, vous êtes ici pour une autre raison. Et je sais qu'une Sœur de l'Obscurité accompagnait Marlin…

— Amelia avait une petite mission à remplir… Incidemment, elle n'est plus une Sœur de l'Obscurité. Pour m'aider à tuer Richard Rahl, elle a trahi son serment de fidélité au Gardien.

Du bout du pied, Kahlan tenta de réveiller Cara.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit de tout ça lors du précédent interrogatoire ? Ça semble vous amuser tellement…

— J'ai préféré attendre qu'Amelia revienne avec ce que je l'avais envoyée chercher. Je ne suis pas du genre à prendre des risques, très chère. Enfin, *plus* du genre…

— Et qu'a-t-elle volé en Aydindril pour vous plaire ?

— En Aydindril ? Tu n'y es pas du tout, ma petite chérie… Elle a fait un petit tour dans la Forteresse du Sorcier !

— Et son serment au Gardien, pourquoi l'a-t-elle renié ? demanda Kahlan en s'agenouillant près de la Mord-Sith. Cette nouvelle ne me brise pas le cœur, mais au nom de quoi aurait-elle fait ça ?

— Parce que je l'ai piégée dans un étau… En clair, je lui ai offert un choix truqué : rejoindre tout de suite son maître et subir son courroux jusqu'à la fin des temps – pour avoir échoué face à ton cher Richard –, ou le trahir et lui échapper pendant un temps, au risque de l'enrager encore plus quand elle arrivera dans le royaume des morts…

» Cela dit, ma petite chérie, tu *devrais* en avoir le cœur brisé, parce que la décision qu'elle a prise signe l'arrêt de mort de Richard Rahl.

— Une menace en l'air…, lâcha Kahlan, bien qu'elle en fût de moins en moins sûre.

— Je n'en lance jamais, répondit Jagang. D'après toi, pourquoi me suis-je donné tant de mal ? Pour être là à l'heure de ma victoire, et vous faire savoir que je vous ai écrasés. Si vous pensiez être victimes d'un coup du sort, ça me gâcherait la moitié du plaisir…

Kahlan se leva d'un bond et avança vers le prisonnier.

— Dis-moi tout, ordure ! Qu'as-tu fait ?

Marlin leva sa main libre, un index tendu. Au même instant, Nadine eut un râle terrifiant.

— Retiens-toi, Mère Inquisitrice, ou tu n'auras jamais l'occasion d'entendre la suite. (Kahlan recula et la proie de l'empereur fut de nouveau autorisée à respirer.) Gentille fille…

» En détruisant le Palais des Prophètes, Richard Rahl a cru me priver des connaissances qu'il contenait. L'imbécile ! Comme s'il n'y avait pas ailleurs des livres de prophéties ! La Forteresse du Sorcier, ici même, en est pleine ! Et je ne te parle même pas de l'Ancien Monde, où il suffit, quand on cherche un Prophète, de tirer un coup de pied dans une poubelle ! J'ai trouvé un gisement de textes de ce genre en fouillant les ruines d'une cité jadis florissante – à l'époque de l'Antique Guerre, pour être précis…

» Dans le lot, j'ai découvert un écrit qui condamne irrémédiablement Richard Rahl. Il appartient à une catégorie très rare : les prophéties à Fourche-Étau ! Tu vois le tableau ? Une prédiction à deux branches qui se referment sur leur proie comme les mâchoires d'un piège à loups !

» Sache que j'ai invoqué cette prophétie !

Aussi content de lui qu'ait paru l'empereur – par Marlin interposé – Kahlan n'aurait su dire de quoi il parlait.

Elle s'accroupit et souleva la tête de Cara, qui la foudroya du regard et murmura :

— Je vais bien, espèce d'idiote ! Lâchez-moi… Quand vous aurez vos réponses, faites-moi signe et j'utiliserai le lien magique pour le tuer.

Kahlan obéit à la Mord-Sith, se releva, et recula lentement vers l'échelle.

— Tu t'enivres de vaines paroles, Jagang !

L'Inquisitrice recula plus vite, comme si elle était terrifiée d'avoir constaté la mort de sa compagne. Battre en retraite vers l'échelle était une feinte, car elle n'avait aucune intention de fuir. Nadine ou pas Nadine, elle allait toucher Marlin avec son pouvoir !

— Je ne connais rien aux prophéties, dit-elle, et ton discours est incohérent !

— Serais-tu moins intelligente qu'on le dit ? Si tu as besoin d'un dessin, le voilà ! Si Richard ne tente pas d'éteindre l'incendie que j'ai allumé pour vous abattre, il brûlera vif, réalisant ainsi une des branches de la prophétie. S'il se bat, la deuxième branche deviendra son avenir, et il disparaîtra aussi. Sur celle-là, il est détruit, dois-je préciser…

» Tu comprends, maintenant ? Il ne peut pas gagner, quoi qu'il fasse ! Bien entendu, un seul des deux événements peut advenir. Richard Rahl déterminera lequel, mais il sera vaincu dans tous les cas.

— Tu délires, empereur ! Il ne choisira rien du tout…

— Grossière erreur, Mère Inquisitrice ! Par l'intermédiaire de Marlin, j'ai invoqué la prophétie. Quand c'est fait, il est impossible d'échapper à l'étau. Mais berce-toi d'illusions, si ça t'amuse. La chute n'en sera que plus dure !

— Je ne te crois pas, dit Kahlan en s'immobilisant.

— Tu changeras d'avis, fais-moi confiance !

— Des fanfaronnades ! Quelle preuve peux-tu avancer ?

— La lune rouge l'apportera…

— Là, tu sombres dans le ridicule ! Il n'existe pas de lune rouge, et tu es un menteur !

Sa peur balayée par la colère, l'Inquisitrice pointa un index sur son adversaire.

— À présent, écoute ma menace, Jagang, et sache qu'elle n'est pas vaine ! À Ebinissia, devant les cadavres de femmes et d'enfants innocents, j'ai juré de détruire l'Ordre Impérial. Et ta prophétie ne m'empêchera pas de réussir !

Toutes les provocations seraient bonnes pour forcer Jagang à révéler la double prédiction. Ainsi, ils pourraient la neutraliser…

— Voilà ma prophétie, Jagang ! Contrairement à la tienne – une minable mystification – je la prononce à haute voix !

— Une mystification ? ricana Marlin. Regarde bien, Mère Inquisitrice, et tu ravaleras tes insinuations !

La main libre de Marlin se leva et un éclair jaillit dans la geôle obscure. Kahlan se baissa pour l'éviter. Craignant que le bruit ne lui fasse exploser les tympans, elle se plaqua les mains sur les oreilles tandis que des éclats de pierre volaient dans les airs.

Un de ces projectiles lui ouvrit le bras gauche et un autre s'enfonça dans son épaule. Aussitôt, du sang ruissela sur la manche de sa robe.

Au-dessus de sa tête, l'éclair s'attaquait à la muraille, y gravant des lettres qu'elle ne parvenait pas à distinguer clairement avec cette lumière aveuglante. Puis le phénomène cessa, et laissa dans son sillage l'odeur de la poussière et de la fumée.

Des points blancs dansant devant les yeux, l'Inquisitrice attendit que les échos du vacarme meurent sous son crâne.

— Voilà ce que tu demandais, ma petite chérie…

Kahlan se redressa et tenta de déchiffrer la phrase gravée sur le mur.

— Encore un de tes trucs, Jagang ? Ça ne veut rien dire, mon pauvre ami…

— C'est du haut d'haran, femme ignorante ! Si on en croit les archives, lors de l'Antique Guerre, nous avons capturé un sorcier doublé d'un Prophète. Comme il était fidèle à la Maison Rahl, mes ancêtres ne purent pas s'infiltrer dans son esprit. Mais ils le torturèrent, et ceux qui marchent dans les rêves sont des maîtres en la matière !

» Dans son délire, la moitié des boyaux arrachée, il leur livra cette prophétie. Demande donc à Richard Rahl de la traduire ! (Jagang se pencha vers Kahlan, un rictus sur les lèvres.) Cela dit, je doute qu'il

veuille te révéler sa teneur…

Rayonnant, l'empereur posa un baiser sur la joue de Nadine.

— Ce voyage m'a beaucoup plu, mais il est temps que Marlin s'en aille. Dommage pour vous que le Sourcier n'ait pas été là avec son épée. Lui aurait pu abattre ma marionnette…

— Cara ! cria Kahlan en avançant vers le prisonnier.

Mentalement, elle implora la pauvre Nadine de lui pardonner ce qu'elle allait lui infliger. Malgré tous ses défauts, elle n'avait pas mérité ça.

La Mord-Sith se releva d'un bond.

Avec une force inhumaine, Jagang projeta Nadine dans les airs. Hurlant de terreur, elle percuta de plein fouet Kahlan, qui bascula en arrière, le souffle coupé.

La vision brouillée, elle ne sentait plus son corps. L'impact lui avait-il brisé la colonne vertébrale ? Par bonheur, le phénomène ne dura pas. La douleur revenant en même temps que le reste de ses sensations, elle haleta et lutta pour se dégager de Nadine.

De l'autre côté de la pièce, Cara tomba à genoux, se protégea le visage avec les bras et hurla à la mort.

Marlin sauta sur l'échelle et la gravit en s'aidant des bras et des jambes, comme un chat qui escalade un tronc d'arbre.

Alors qu'il riait à gorge déployée, toutes les torches s'éteignirent.

Cara continua à crier, comme si on la démembrait lentement.

Enfin libérée de Nadine, Kahlan rampa vers l'échelle en gémissant. À présent, sa manche était imbibée de sang…

Quand elle tendit un bras vers le premier barreau, la douleur, dans son épaule, lui arracha un cri rauque. L'éclat de pierre lui déchirait les chairs comme une lame.

De l'autre main, elle l'arracha, les dents serrées. Aussitôt, un geyser de sang jaillit de la plaie.

L'Inquisitrice se releva quand même, puis entreprit de gravir l'échelle. Il fallait arrêter Marlin, et personne d'autre ne pouvait le faire. En l'absence de Richard, n'était-elle pas la magie chargée de combattre la magie pour protéger les fidèles du Sourcier ?

Son bras blessé affaibli et tremblant, elle faillit lâcher le cadre de l'échelle.

— Vite ! cria Nadine, derrière elle. Il va s'enfuir !

Au fond de l'oubliette, les cris de Cara, qui augmentaient d'intensité, vrillaient les nerfs de Kahlan.

Un jour, elle avait brièvement expérimenté la douleur que générait un Agiel. Condamnées à souffrir chaque fois qu'elles refermaient la main sur leur arme, les Mord-Sith ne tressaillaient même pas. Un effet de leur formation, qui les conditionnait à ignorer la torture qu'elles s'infligeaient…

Pour que Cara hurle ainsi, que devait-elle endurer ? Quoi que ce fût, cela la tuerait, il n'y avait pas l'ombre d'un doute…

Kahlan glissa sur un barreau et son épaule blessée heurta celui du dessous. Résolue à rattraper Jagang, elle ramena violemment sa jambe vers le haut, s'aperçut trop tard qu'elle frottait contre le montant de l'échelle, et jura quand elle sentit le fer rouillé entailler la chair de son mollet.

Elle continua, atteignit par miracle l'ouverture circulaire du puits, en sortit, dérapa sur une bouillie de viscères et de sang et tomba à quatre pattes sur les dalles rougies.

Le sergent Collins était mort, le torse ouvert de la gorge jusqu'à l'aine. Une dizaine de ses hommes agonisaient sur le sol, et d'autres ne bougeaient déjà plus. Des épées et des haches étaient enfoncées dans le mur de pierre, aussi facilement traversé que du bois tendre.

Un sorcier avait massacré ces hommes, mais pas sans en payer le prix. Un avant-bras gisait sur les dalles, coupé net au niveau du coude. À la couleur du moignon de manche, l'Inquisitrice comprit que c'était le tribut acquitté par Marlin pour recouvrer sa liberté.

Les doigts de la main s'ouvraient et se fermaient avec une tranquille régularité…

Kahlan aida Nadine à sortir du puits. Blanche comme un linge, elle ne s'évanouit pas et ne beugla pas comme une possédée en découvrant le charnier.

Un point pour elle !

Dans la partie droite du couloir, au-delà de la porte défoncée, des soldats accouraient, les armes à la main. Sans hésiter, l'Inquisitrice tourna à gauche.

Ajoutant un deuxième point à son crédit, Nadine lui emboîta le pas. Au fond de l'oubliette, Cara continuait à crier comme si on l'écorchait vive.

Chapitre 10

Au-delà de la dernière torche, le couloir se perdait dans l'obscurité. Au milieu de l'ultime îlot de lumière, un soldat gisait sur le sol tel un vulgaire ballot de linge sale. Une épée à la lame carbonisée et brisée reposait au milieu du corridor, témoignage de son inutile bravoure.

Kahlan plissa les yeux et tendit l'oreille. Hélas, il n'y avait rien à voir ou à entendre. Marlin pouvait être tapi au fond de toutes les alcôves, l'horrible rictus de Jagang sur son visage de jeune homme.

— Nadine, tu restes ici…, souffla Kahlan.

— Non. Je vous l'ai dit : chez nous, les gens sont solidaires. Cet homme veut tuer Richard et je ne lui lâcherai pas les basques tant que j'aurai une chance de l'en empêcher.

— Et tu finiras par te faire tuer…

— Je viens avec vous !

L'Inquisitrice n'était pas d'humeur à polémiquer, et le temps pressait. Puisque Nadine voulait risquer sa vie, autant qu'elle se rende utile !

— Dans ce cas, prends la torche, dans ce support… Ne pas devoir la porter me donnera un petit avantage.

Nadine obéit et regarda sa compagne, l'air perplexe.

— Je dois le toucher…, daigna expliquer Kahlan. Si j'y parviens, il mourra.

— Qui ? Marlin ou Jagang ?

— Marlin, j'en ai peur… Si l'empereur a pu entrer dans son esprit, pourquoi aurait-il du mal à en sortir ? Mais sait-on jamais ? Au moins, Jagang quittera le palais, et son « hôte » sera mort. Dans l'immédiat, nos ennuis seront terminés.

— C'est ce que vous vouliez faire dans l'oubliette ? Quand vous avez dit qu'une seule vie – la mienne ! – ne vous arrêterait pas ?

L'Inquisitrice saisit à deux mains la tête de Nadine et lui appuya très fort sur les joues.

— Écoute-moi bien ! Nous ne sommes pas face à un Tommy Lancaster en quête d'une proie à violer. Notre ennemi veut nous tuer tous, et je dois l'en empêcher. Si quelqu'un est en contact avec lui quand je frapperai, il y aura *deux* victimes. C'est inévitable, et je n'hésiterai pas, même s'il s'agit de toi. Tu comprends ? L'enjeu est trop important pour qu'une seule vie compte. Y compris la mienne !

Nadine ayant hoché la tête, Kahlan la lâcha et focalisa de nouveau sa rage contre leur ennemi.

Avec son bras gauche quasiment inutilisable, attaquer vite serait plus facile si la guérisseuse jouait les porteuses de torches.

Encore que… N'était-ce pas de nouveau une erreur ? Et si elle ralentissait l'Inquisitrice, au contraire ?

Ou si… En frissonnant, Kahlan espéra qu'elle n'autorisait pas Nadine à l'accompagner pour une raison… inavouable.

Très sûre d'elle, l'amie d'enfance de Richard prit la main droite de l'Inquisitrice et la posa sur son épaule gauche.

— Je n'ai pas le temps de vous soigner… Tant que vous n'aurez pas besoin de votre main, serrez aussi fort que possible les lèvres de la plaie. Sinon, l'hémorragie vous affaiblira, et vous serez impuissante contre Jagang.

Un peu vexée de ne pas y avoir pensé toute seule, Kahlan obéit.

— Merci… Tant qu'il y aura du danger, reste derrière moi et contente-toi de m'éclairer le chemin. Si les soldats n'ont rien pu faire, ce n'est pas toi qui le terrasseras. Je refuse que tu sois blessée pour rien…

— Compris ! Je vous suivrai comme votre ombre.

— N'oublie surtout pas cette consigne, et ne viens pas traîner dans mes pattes ! (L'Inquisitrice se tourna vers les soldats qui attendaient en silence derrière les deux femmes.) Les ordres sont les mêmes pour vous. Si vous le voyez, utilisez vos arcs ou vos lances, mais ne passez jamais devant moi. Pour l'instant, allez chercher d'autres torches. Nous devons le mettre aux abois, comme un cerf pendant une chasse.

Quelques hommes firent demi-tour et s'éloignèrent.

Kahlan avança au pas de course, Nadine sur les talons. Ayant très vite trouvé des torches, les gardes d'harans leur emboîtèrent le pas.

Avec la lumière, le bruit des bottes, le cliquetis des cottes de mailles ou des armes et les échos de respirations haletantes, la colonne faisait un vacarme épouvantable. Pourtant, Kahlan croyait encore entendre les cris de Cara…

Elle s'arrêta à une intersection, eut quelque peine à reprendre son souffle, puis sonda le couloir latéral, sur sa droite, et l'obscurité qui semblait s'étendre à l'infini devant elle.

— Il est passé par là…, souffla Nadine en désignant des gouttes de sang, sur le sol.

Devant les chasseurs d'hommes, le couloir débouchait sur un escalier qui donnait accès au premier niveau du palais. Celui de droite, en revanche, s'enfonçait dans les entrailles de la terre à travers un labyrinthe de caves, de tunnels d'inspection et d'entretien – les fondations d'un bâtiment pareil exigeaient une surveillance régulière – et d'énormes biefs de drainage prévus pour dévier les eaux de pluie infiltrées et les cours d'eau souterrains. Au bout de ces conduites, d'imposantes grilles de pierre laissaient passer le liquide mais

interdisaient toute intrusion.

— Non, dit l'Inquisitrice, il faut aller à droite.

— Le sang indique qu'il est allé tout droit, protesta Nadine.

— Tu en as vu avant cette intersection ? C'est une ruse, rien de plus. Ce chemin mène au palais. Jagang a choisi l'autre, parce qu'il se doute qu'il n'y aura personne dans les sous-sols.

L'Inquisitrice s'engagea dans le couloir de droite. Nadine la suivit sans capituler pour autant.

— Pourquoi s'inquiéterait-il de rencontrer des gens ? insista-t-elle. Il a tué tant de soldats en sortant de l'oubliette !

— Mais ça lui a coûté un bras, rappela Kahlan. Marlin est blessé… Jagang se fiche qu'il soit tué, mais s'il parvient à fuir, il pourra encore l'utiliser pour nous nuire. Donc, il le conduit en sécurité.

— S'il retourne au palais, Marlin fera un massacre avant de succomber. N'est-ce pas un objectif satisfaisant pour Jagang ?

— Moins que la Forteresse du Sorcier, répondit Kahlan. L'empereur a le pouvoir de marcher dans les rêves, à part ça, il ne maîtrise pas la magie. Mais il peut tirer parti de quelqu'un qui la contrôle. Cela dit, il n'est pas très doué à ce jeu, d'après ce que j'ai vu. Des éclairs, un champ de force rudimentaire, quelques trucs classiques… Pour un sorcier, ce n'est pas très imaginatif ! Jagang se sert de ses marionnettes pour faire des choses très simples et brutales. Un avantage pour nous, je te l'assure…

» À sa place, j'irais dans la Forteresse et je tenterais d'exploiter la magie qu'elle contient pour provoquer un maximum de destruction.

Kahlan s'engagea dans un antique escalier taillé à même la roche et dévala les marches. Arrivée en bas, elle découvrit deux tunnels qui partaient dans des directions opposées.

— Soldats, séparez-vous ! ordonna-t-elle. Une moitié de chaque côté. Nous sommes au dernier niveau du palais. Explorez toutes les ramifications de ces boyaux, et mémorisez le chemin que vous empruntez. Sinon, vous risquez d'errer sous terre pendant des jours. Vous avez vu de quoi notre adversaire est capable. Si vous le repérez, ne tentez pas de le capturer ! Après avoir posté des sentinelles pour le coincer, envoyez-moi des messagers.

— Comment vous trouveront-ils ? demanda un des hommes.

— À chaque intersection, à partir d'ici, je prendrai à droite. Ainsi, vous n'aurez aucun mal à me rejoindre. À présent, mettons-nous en route ! Il cherche un moyen de sortir du palais. S'il entre dans la Forteresse, il pourra traverser des champs de force qui m'immobiliseront. N'oubliez pas : cet homme est un sorcier !

Avec Nadine et la moitié des D'Harans sur les talons, Kahlan s'engagea dans le tunnel de droite. Ils traversèrent une enfilade de

grottes, puis abordèrent une série d'intersections. À chacune, l'Inquisitrice ordonna aux hommes de se séparer.

— C'est quoi, la Forteresse du Sorcier ? demanda Nadine sans ralentir le pas.

— Le fief des sorciers de jadis… Elle existait bien avant le Palais des Inquisitrices. Il y a très longtemps, presque tout le monde naissait avec le don. Depuis trois mille ans, la magie se détourne de plus en plus de l'humanité…

— Et qu'y a-t-il dans ce *fief* ?

— Des quartiers d'habitation déserts depuis des lustres, des bibliothèques, des pièces de toute sorte… Des objets y sont entreposés : grimoires, armes, amulettes… Les champs de force interdisent l'accès de certaines zones à ceux qui ne contrôlent pas la magie. Étant née avec un pouvoir, certains ne m'arrêtent pas, mais d'autres risquent de me tuer.

» En comparaison, le palais est un modeste manoir. À l'époque de l'Antique Guerre, il y a trois mille ans, des sorciers et leurs familles vivaient dans la Forteresse. Selon Richard, c'était un lieu plein de vie et de joie. En ce temps-là, tous les sorciers contrôlaient les deux variantes de magie.

— Les deux variantes ? répéta Nadine, un peu perdue.

— L'Additive et la Soustractive, oui…

— Et c'est différent aujourd'hui ?

— Très différent ! Richard est le seul sorcier né avec les deux dons.

Kahlan hésita, puis décida que Nadine ne pourrait pas faire un mauvais usage de ce qu'elle allait lui révéler.

— À certains endroits, les champs de force sont si puissants que je ne peux pas les traverser. Et sache que les sorciers avec qui j'ai grandi n'y parvenaient pas non plus ! Sans parler des lieux protégés par les deux magies, où nul ne s'est plus aventuré depuis des millénaires.

L'Inquisitrice marqua une courte pause.

— À part Richard ! Et j'ai peur que Marlin en soit capable aussi…

— Cet endroit a l'air terrifiant…

— J'y ai passé une bonne partie de ma vie à suivre l'enseignement des sorciers et à étudier les langues. À mes yeux, c'est un second foyer…

— Et vos sorciers, où sont-ils ? Leur aide nous serait précieuse !

— Ils se sont suicidés au début de la guerre contre Darken Rahl.

— Quelle horreur ! Pourquoi ont-ils fait ça ?

Kahlan ne répondit pas tout de suite. Cela semblait si loin… Comme les lambeaux d'un rêve qu'elle aurait fait dans une autre vie.

— Nous devions trouver le Premier Sorcier, pour qu'il nomme le Sourcier de Vérité. Ce vieil homme, Zedd, vivait en Terre d'Ouest, de l'autre côté de la frontière. Cet obstacle étant lié au royaume des

morts, personne ne pouvait le traverser…

» Darken Rahl aussi cherchait Zedd. Les sorciers ont combiné leurs pouvoirs pour m'aider à franchir la frontière. Afin de ne pas me trahir si notre adversaire les capturait et usait sur eux de sa magie noire, ils se sont donné la mort…

» Darken Rahl a quand même réussi à m'envoyer des tueurs. Heureusement, j'ai rencontré Richard et il m'a défendue…

— La falaise du mont Dentelé ? s'écria Nadine, stupéfaite. Dans les rochers, on a découvert les cadavres de quatre colosses en uniforme de cuir. Ils étaient bardés d'armes, et personne n'avait vu des gens pareils avant ce jour.

— C'était bien eux…

— Qu'est-il arrivé ?

— Eh bien, c'est un peu comme ta mésaventure avec Tommy Lancaster…

— Richard a tué ces brutes ?

— Deux membres du *quatuor*, seulement… J'ai touché le troisième avec mon pouvoir, et il a éliminé le dernier. Richard n'avait jamais rencontré des hommes prêts à l'abattre parce qu'il entendait protéger quelqu'un. Depuis ce jour, sur la falaise, il a dû faire beaucoup d'autres choix difficiles…

Pendant une petite éternité – en réalité quinze ou vingt minutes – Kahlan et ses compagnons continuèrent à remonter des tunnels où l'air empestait de plus en plus. Ici, les blocs de pierre qui composaient les murs étaient bien plus gros et approximativement taillés que partout ailleurs dans le palais. Pourtant, remarqua distraitement l'Inquisitrice, ils semblaient être jointoyés au mortier avec la même précision que ceux des plus belles salles d'apparat.

Par endroits, de l'eau suintait de la pierre. Disposés au pied des murs à intervalles réguliers, des tuyaux d'évacuation la dirigeaient vers les biefs principaux. Certains de ces conduits étant bouchés par des débris, des flaques boueuses se formaient de-ci de-là.

Maîtres incontestés des lieux, les rats utilisaient ces tuyaux comme des tunnels. Dérangés par les intrus, ils détalaient devant eux en couinant d'indignation…

Kahlan repensa à Cara et se demanda si elle était encore vivante. Il semblait si injuste qu'elle meure avant d'avoir vraiment goûté à sa nouvelle vie.

D'intersection en intersection, le groupe qui accompagnait l'Inquisitrice se réduisit à deux soldats et Nadine. Engagés dans un passage étroit à la voûte très basse, Kahlan et sa suite progressaient en file indienne et quasiment pliés en deux.

N'ayant plus vu de sang, la jeune femme supposa que Jagang avait usé de son pouvoir sur l'esprit et le corps de Marlin pour enrayer

l'hémorragie. Cependant, à plusieurs endroits, elle remarqua que la moisissure qui couvrait les murs portait des égratignures horizontales. Quelqu'un était passé récemment, sans pouvoir éviter de se frotter aux parois…

Kahlan fit la même expérience. Le dos des phalanges de sa main droite, toujours pressée sur son épaule blessée, racla contre la pierre, la faisant gémir de douleur.

Oui, Jagang les avait précédés, et lui aussi s'était heurté aux murs. À l'idée d'être sur sa piste, l'Inquisitrice se sentit à la fois soulagée et… terrifiée. L'idée de l'affronter de nouveau lui glaçait les sangs…

Le passage rétrécit encore et la voûte, de plus en plus basse, les força à s'accroupir pour continuer d'avancer. Dans un environnement si exigu, la fumée de leurs torches devint vite incommodante.

Abruptement, le tunnel se transforma en un toboggan. Entraînés par la pente, les deux femmes et leurs compagnons s'écorchèrent les coudes et les genoux pour ralentir leur descente. Miraculeusement, Nadine parvint à ne pas lâcher sa torche, et un des soldats vint l'aider à se stabiliser.

Kahlan parvint à s'immobiliser près de la gueule ronde du passage. Non loin devant, elle entendit de l'eau couler.

Ils allaient déboucher dans un des biefs de drainage, où se déversait un petit torrent !

— Que faisons-nous, Mère Inquisitrice ? demanda un des soldats.

— On applique le plan… Nadine et moi allons prendre sur la droite, dans le sens du courant. Vous irez dans l'autre direction.

— S'il veut sortir du palais, objecta l'homme, il aura choisi d'aller à droite. C'est logique, puisque l'eau s'évacue par là. Nous devrions venir avec vous.

— Non, parce qu'il peut savoir que nous le poursuivons, et anticiper ce genre de raisonnement. Vous deux, sur la gauche ! Nadine, tu me suis ?

— Là-dedans, avec de l'eau jusqu'à la taille ?

— Et même un peu plus haut, j'en ai peur… D'habitude, il y en a moins, mais avec les fontes du printemps… Il y a un passage, de l'autre côté, mais il est immergé. Nous pourrons quand même l'emprunter. Bien sûr, il faudra d'abord traverser…

Kahlan fit un grand écart, et, du bout du pied, localisa très vite la pierre de gué centrale, juste sous la surface de l'eau. Elle y prit appui, ramena son autre jambe sur ce perchoir, tendit la main à Nadine et l'aida à la rejoindre. Puis elles sautèrent sur une sorte de corniche qui longeait l'autre mur. Ici, l'eau leur montait à peine jusqu'aux chevilles. Mais elle était glacée et s'infiltrait très vite dans les bottes souples de l'Inquisitrice – à travers les trous des lacets…

— Tu vois ? lança Kahlan à sa compagne. Prends garde où tu poses les pieds, parce que ce n'est pas une corniche régulière !

Elle sauta sur la pierre suivante et tendit de nouveau la main à Nadine. Puis elle fit signe aux soldats de traverser et de partir dans l'autre sens. Ils obéirent, l'obscurité engloutissant rapidement la lumière de leurs torches.

Kahlan espéra que celle de Nadine durerait assez longtemps…

— Sois prudente…, murmura-t-elle.

Nadine fit signe qu'elle n'avait pas entendu. Rien d'étonnant, avec le vacarme de l'eau ! L'Inquisitrice approcha la bouche de l'oreille de la guérisseuse et répéta son conseil. Pas question de crier et d'alerter l'empereur…

Même avec plusieurs torches, leur visibilité n'aurait pas été meilleure, car le bief tournait sans arrêt. Craignant de tomber, Kahlan s'appuya contre le mur pour assurer son équilibre.

L'exercice devint de plus en plus périlleux, car le conduit, d'abord en pente douce, prit une inclinaison plus abrupte. Un seul faux pas, dans des conditions pareilles, et on avait vite fait de se fouler une cheville – ou pire.

Avec Jagang dans les environs, être blessée ne souriait à aucune des deux femmes.

Le sang qui continuait d'imbiber sa manche rappela à l'Inquisitrice qu'elle était *déjà* blessée. Mais au moins, elle pouvait marcher.

À cet instant, Nadine bascula dans le vide en hurlant.

— Ne lâche pas la torche ! lui cria Kahlan.

De l'eau jusqu'aux épaules, l'amie d'enfance de Richard parvint à tenir son flambeau à bout de bras, pour le garder au sec. Kahlan lui saisit le poignet au vol, faillit ne pas pouvoir résister au courant, mais réussit à caler ses talons au bord de la pierre de gué, juste à temps pour ne pas être emportée.

De sa main libre, Nadine chercha la pierre suivante, la trouva et y monta avec l'aide de l'Inquisitrice.

— Par les esprits du bien, gémit-elle, cette eau est gelée !

— Je t'avais dit de faire attention !

— Quelque chose m'a attrapé la jambe… Un rat, je crois…

— Il était sûrement mort, et il t'a simplement heurté le mollet. J'en ai vu plusieurs flotter à côté de nous. À présent, sois prudente…

Honteuse de sa bévue, Nadine hocha la tête. Suite à sa mésaventure, elle ouvrait à présent la marche. Inverser leurs positions paraissant compliqué – et propice à déclencher une nouvelle polémique – Kahlan lui fit signe d'avancer.

Nadine allait obéir quand une silhouette massive jaillit de l'eau noire. Émergeant du cloaque, Marlin tendit son bras unique et saisit la

cheville de la jeune femme aux longs cheveux châtains.

Qui eut droit à son deuxième plongeon de la journée…

Chapitre 11

En tombant, les pieds en avant, Nadine abattit sa torche et toucha Marlin entre les deux yeux. Il grogna de douleur, la lâcha, porta une main à son front puis fut entraîné par le courant.

Kahlan sortit sa compagne de l'eau pour la dernière fois – au moins, elle l'espérait.

— Je te félicite de n'avoir pas lâché ta torche, dit-elle quand elles eurent repris leur souffle. Et au moins, maintenant, nous savons où il va…

— Je n'ai jamais appris à nager…, souffla Nadine en tremblant de froid. À présent, je comprends pourquoi. C'est très déplaisant…

— Il faut repartir ! L'attaque m'a surprise, et je n'ai même pas tenté de le toucher. Laisse-moi passer devant.

Comme prévu, la manœuvre, effectuée sur la pointe des pieds, fut très acrobatique. Contrainte de se serrer contre Nadine, Kahlan s'aperçut qu'elle était plus froide qu'un poisson dans un lac gelé.

Même sans plongeon, l'Inquisitrice elle-même frissonnait et ses orteils commençaient à s'ankyloser.

— Et s'il remontait le courant pour nous échapper ? lança soudain Nadine en claquant des dents.

— Avec un seul bras, il n'y arriverait pas… Il a dû s'accrocher à une pierre, s'immerger et attendre que nous passions.

— Et s'il recommence ?

— Je suis devant toi, désormais. S'il me fait le même coup, ce sera sa dernière erreur.

— Et s'il attend que j'arrive à sa hauteur ?

— Frappe-le plus fort que la première fois !

— J'ai fait ce que j'ai pu, vous savez…

Kahlan sourit et serra gentiment le bras de sa compagne.

— Tu t'en es très bien tirée, ne t'inquiète pas…

Elles repartirent et négocièrent une succession de coudes, un œil toujours rivé sur l'eau au cas où Marlin leur tendrait une nouvelle embuscade. Mais elles ne virent rien, à part des débris indéfinissables et quelques cadavres de rats.

La torche agonisait. Heureusement, le conduit ne devait plus être très long, après la distance qu'elles avaient déjà parcourue.

Enfant, Kahlan avait exploré de long en large les sous-sols du palais. Mais jamais à l'époque de la fonte. De plus, son estimation pouvait être faussée par la lenteur de leur progression. Et même en ce

temps-là, certains biefs lui avaient paru incroyablement longs.

À mesure qu'elles avançaient, le rugissement des eaux semblait… changer de ton, en quelque sorte. Était-ce un bon signe ? L'Inquisitrice dut admettre qu'elle n'en savait rien.

Devant elles, le tunnel tournait vers la droite – presque à quatre-vingt-dix degrés…

Alarmée par un bruit qu'elle sentit au creux de sa poitrine plus qu'elle ne l'entendit, Kahlan leva la main droite pour ordonner à Nadine de s'arrêter.

Devant elle, le mur humide reflétait une lumière blanc-bleu qui semblait provenir de la partie invisible du conduit, au-delà de l'angle droit. Et il y avait comme un sifflement, à peine audible…

Une boule de feu jaillit une seconde plus tard et vola vers les deux femmes en gémissant sinistrement.

Du feu de sorcier ! La mort assurée, s'il touchait ses cibles.

— Retiens ta respiration ! cria Kahlan en tirant Nadine par les cheveux.

Elle plongea une fraction de seconde avant l'impact. Le souffle coupé par le froid, elle faillit crier. Un réflexe mal avisé, dans l'eau…

Bien qu'il fût difficile de distinguer le haut et le bas, dans un tel torrent, l'Inquisitrice ouvrit les yeux et tenta de se repérer. Une lueur aveuglante, au-dessus de sa tête, lui indiqua la direction qu'il fallait à tout prix éviter.

Bien entendu, les bras et les jambes battant follement, Nadine se dirigeait droit vers le danger !

De la main gauche – et malgré la douleur – Kahlan s'arrima à une pierre de gué. Lançant le bras droit, elle ceintura sa compagne et l'empêcha de remonter à la surface. Terrorisée à l'idée de mourir noyée, Nadine se débattit comme une possédée.

Alors, l'Inquisitrice céda à la panique.

Un rideau de brouillard noir devant les yeux, elle se propulsa vers le haut et permit à sa tête de crever la surface. À côté d'elle, Nadine toussait tant qu'elle en oubliait d'essayer de respirer.

Leurs cheveux trempés collés sur les yeux, les deux femmes ne voyaient plus rien.

Mais Kahlan entendit le deuxième sifflement.

— Respire à fond ! cria-t-elle.

Après avoir suivi son propre conseil, elle replongea et entraîna Nadine avec elle.

Si on lui avait donné le choix, l'amie de Richard, à l'évidence, eût préféré mourir carbonisée plutôt que noyée. Mais l'eau était leur seule chance…

Au-dessus de leurs têtes, le feu de sorcier se déchaînait, fidèle reflet de la détermination de l'homme qui l'avait invoqué.

Ce jeu mortel ne pouvait pas continuer longtemps. Un séjour prolongé dans une eau si froide les tuerait aussi sûrement que la magie de Marlin. Il fallait contre-attaquer !

Séparées de Jagang par le feu de sa marionnette, elles devraient s'approcher de lui en nageant sous l'eau.

Kahlan chassa de son esprit l'angoisse de la noyade, assura sa prise sur la taille de Nadine et lâcha la pierre qu'elle avait jusque-là serrée comme une bouée de sauvetage.

Le courant les emporta aussitôt.

Ballottée par les eaux, Kahlan percuta plusieurs fois la paroi ou les pierres plates, le plus souvent avec son épaule blessée. Pour ne pas crier, elle se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Avec le manque d'oxygène, le rideau noir tomba de nouveau devant ses yeux. Danger ou pas, elle devait remonter à la surface. Sinon, tout était perdu.

Sans lâcher Nadine, elle soumit une nouvelle fois son bras gauche à la torture en s'agrippant à une pierre. Avec le poids de sa compagne en plus, elle eut un instant la certitude que le courant lui disloquerait l'épaule.

Au-dessus de l'eau, l'incendie magique faisait toujours rage. À moins de vingt pas de là, une grille de pierre laissait filtrer la lumière de la fin d'après-midi.

Le bout du tunnel…

Une expression très mal adaptée, quand on allait sûrement mourir !

Après avoir tiré la tête de Nadine hors de l'eau, Kahlan lui plaqua une main sur la bouche. Un seul cri, et tout serait terminé.

Sur une pierre de gué, près de la grille, Marlin avançait vers la liberté, le dos tourné aux deux femmes.

Une demi-douzaine de flèches plantées entre les omoplates, la marionnette de Jagang titubait d'une façon qui ne trompait pas. Poussé au-delà de ses limites, ce corps ne vivrait plus très longtemps. Mais son moignon de bras ne saignait toujours pas, prouvant qu'un autre esprit l'habitait toujours.

Escompter qu'il meure avant d'atteindre la Forteresse eût été irresponsable. Animé par la rage de Jagang – qui ne risquait strictement rien –, le pantin de chair pouvait fonctionner au-delà de l'imaginable. Gardé en vie par son maître, insensible au calvaire qu'il endurait, il restait une arme dévastatrice…

Doigts écartés, Marlin tendit une main vers la grille. Il allait lancer un poing d'air, comprit Kahlan, qui n'avait pas grandi pour rien au milieu d'un groupe de sorciers.

Une seconde plus tard, la moitié de la grille explosa vers l'extérieur

dans un nuage de poussière et d'éclats de pierre.

Confrontée à moins de résistance, l'eau jaillit vers l'ouverture à la vitesse d'un cheval au galop. Trahie par son bras gauche, Kahlan lâcha la pierre de gué et partit à la dérive.

Nadine aussi lui échappa, comme happée par une main invisible.

L'Inquisitrice chercha désespérément une prise et n'en trouva pas. Rudoyée par les eaux, les poumons toujours vides, elle mobilisa ses dernières forces pour contenir l'angoisse générée par l'asphyxie.

Au moment de jaillir hors du conduit, elle parvint à saisir une arête vive, au bord de la grille à demi brisée. Mécontente qu'on lui arrache sa proie, l'eau la poussa violemment vers le bas de l'obstacle. La tête et le haut de l'épaule émergeant miraculeusement, l'Inquisitrice aspira un mélange d'air et d'eau glacée qui lui brûla la trachée-artère comme de l'acide.

Quand elle leva les yeux, ce fut pour découvrir le rictus malveillant de Marlin. Debout à quelques pas d'elle, il rayonnait comme un prédateur certain que sa proie ne lui échappera plus.

Plaquée contre la grille par le courant, Kahlan n'avait plus assez de force pour se dégager. Alors, pour bondir sur son adversaire…

Elle jeta un coup d'œil derrière son épaule, et en perdit le peu de souffle qu'il lui restait. Ils se trouvaient sur le flanc est du palais, à l'endroit où les fondations étaient les plus élevées. Avant de s'écraser sur les rochers, l'eau qui se déversait du conduit dévalait un à-pic de quelque cinquante pieds.

— C'est très gentil à toi, ma petite chérie, ricana Jagang. Venir assister à ma glorieuse évasion, quelle délicatesse !

— Où comptes-tu aller ? parvint à articuler l'Inquisitrice.

— Je ferais bien un petit tour dans la Forteresse…

Kahlan voulut respirer et avala une immonde gorgée d'eau boueuse.

— Pourquoi… la… Forteresse… ? demanda-t-elle entre deux quintes de toux. Que comptes-tu… y… trouver ?

— Tu me crois assez bête pour te révéler des choses que tu ne dois pas connaître ?

— Qu'as-tu fait à Cara ?

L'empereur sourit et ne répondit pas. Forçant sa marionnette à lever une main, il lança un poing d'air qui arracha une nouvelle partie de la grille, à côté de Kahlan.

La pierre où elle se retenait se délogea. Le dos raclant contre l'arête vive de la pierre, l'Inquisitrice chercha une autre prise et la trouva une fraction de seconde avant d'être éjectée du conduit.

Pouce après pouce, et en se cassant les ongles, elle parvint à se hisser de nouveau derrière les vestiges de la grille. Mais le courant continuait à lui interdire de s'en écarter.

— Un problème, ma petite chérie ?

Kahlan voulut crier de rage, mais les sons s'étranglèrent dans sa gorge. À la merci de Jagang, incapable de bouger, il ne lui restait plus qu'à attendre la mort.

Au moment où Marlin tendit la main vers elle, les doigts écartés, elle pensa très fort à Richard.

Nadine jaillit de l'eau derrière l'empereur. Se retenant d'une main à une pierre de gué, elle leva l'autre, qui serrait encore la torche éteinte. Les yeux fous, elle arma son bras, frappa de toutes ses forces et atteignit Jagang à l'arrière des genoux.

Les jambes déjà mal assurées de Marlin cédèrent sous lui et il bascula dans l'eau, juste devant Kahlan. Accroché d'une main à la grille, il découvrit le gouffre qui l'attendait et tenta de reculer.

À l'évidence, il n'avait pas prévu que le conduit ne débouchait pas vraiment sur la liberté…

Nadine s'accrocha à sa pierre de gué et ne bougea plus.

Kahlan tendit le bras gauche derrière elle, enfonça ses doigts dans une anfractuosité, sous l'eau, et ferma le poing pour s'arrimer solidement. Puis, de sa main valide, elle saisit l'empereur à la gorge.

— Quelle pêche miraculeuse, ironisa-t-elle. Le grand Jagang en personne !

— Sans vouloir te décevoir, ma petite chérie, c'est ce minable de Marlin que tu tiens au bout de ta ligne !

Kahlan tira sa proie vers elle.

— Tu en es sûr ? Ignores-tu que la magie des Inquisitrices est plus rapide que la pensée ? Quand nous frappons, personne ne nous échappe. Et mon lien magique avec Richard t'interdit de contrôler mon esprit. Désormais, celui de Marlin est notre champ de bataille. Selon toi, lequel d'entre nous est le plus rapide ? Tu paries que je te détruirai en même temps que ton pantin ?

— Deux esprits d'un coup ? Tu te surestimes, ma petite chérie…

— Qui sait ? Et si la guerre contre l'Ordre Impérial s'arrêtait ici et maintenant ?

— Ta stupidité me déçoit, Mère Inquisitrice. L'homme est destiné à se libérer des chaînes de la magie. Même si tu réussis à me tuer, ce dont je doute, l'Ordre me survivra. Son sort n'est lié à la vie d'aucun homme, y compris la mienne, parce qu'il combat au nom de l'humanité tout entière !

— Tu veux me faire croire que tu n'agis pas dans ton seul intérêt ? Par goût du pouvoir ?

— J'aime le pouvoir, c'est vrai… Mais je tiens les rênes d'un cheval déjà lancé au galop. Il te piétinera, Mère Inquisitrice, parce que tu crois encore à la magie, cette religion agonisante !

— En attendant, je te tiens à la gorge, Jagang. Et tu vas crever ! Vaincu par la magie, dont tu prétends vouloir affranchir les hommes, mais que tu utilises pour arriver à tes fins !

— Provisoirement… Après sa disparition, je serai un maître assez audacieux et puissant pour régner sans elle.

La fureur submergea Kahlan. Elle tenait à sa merci le boucher d'Ebinissia, coupable de la mort de milliers d'innocents. Le tyran qui voulait réduire le monde en esclavage…

… Et qui rêvait d'assassiner Richard.

Au plus profond de son esprit, au cœur même du pouvoir, là où le froid, la fatigue et la peur n'existaient pas, l'Inquisitrice avait tout le temps du monde. Même s'il tentait de lui échapper, Jagang était perdu. Il lui appartenait.

Comme elle l'avait si souvent fait par le passé, elle cessa de contenir son pouvoir.

Une fraction de seconde, le phénomène fut différent de tout ce qu'elle avait connu. Quelque chose lui résistait, et c'était en principe impossible.

Une sorte de mur…

Tel de l'acier chauffé au rouge qui transperce du verre, sa magie se joua de l'obstacle.

Une tempête mortelle se déchaîna dans l'esprit de Marlin.

Il y eut un roulement de tonnerre silencieux…

Des gravats se détachèrent de la voûte et de la vapeur monta de l'eau bouillonnante.

Toujours accrochée à sa pierre, Nadine cria de douleur. Une réaction normale quand on était aussi près d'une Inquisitrice libérant son pouvoir.

La mâchoire de Marlin s'affaissa. Son esprit détruit par la magie, il n'aurait désormais plus qu'une obsession : obéir à Kahlan pour lui plaire…

En tout cas, il aurait dû en être ainsi. Le pantin de Jagang continua à lutter, et du sang jaillit de son nez et de ses oreilles. Puis ses yeux se révulsèrent et tout fut terminé.

Kahlan lâcha le cadavre et l'abandonna au courant et à une chute vertigineuse.

Une victoire pour rien ! Car Jagang, elle le sentait, s'en était tiré. Celui qui marche dans les rêves s'était montré trop vif pour la magie d'une Inquisitrice, pourtant plus rapide que la foudre !

— Kahlan, cria Nadine, un bras tendu, prenez ma main ! Je ne pourrai pas m'accrocher indéfiniment à cette pierre !

La vraie fiancée de Richard mêla ses doigts à ceux de la fausse. Après avoir frappé, une Inquisitrice était vidée de ses forces. Plus puissante que ses collègues, Kahlan avait besoin de quelques heures

pour reconstituer sa magie – un exploit incroyable qui en faisait une exception dans l'histoire des Contrées du Milieu. L'épuisement, lui, ne la quittait pas si vite. Incapable de lutter, sans aide, elle se serait fracassée sur les rochers, comme Marlin.

Avec l'assistance de Nadine, elle parvint à se hisser sur la pierre de gué. Transies de froid, toutes les deux se relevèrent.

La tension de la lutte retombée, l'amie d'enfance de Richard éclata en sanglots. Trop épuisée pour verser des larmes, Kahlan comprit néanmoins cette réaction.

— Quand vous avez utilisé votre pouvoir, je n'étais pas en contact physique avec Marlin. Pourtant, j'ai eu le sentiment que mes articulations se disloquaient. Ai-je été… touchée ? Vais-je mourir ?

— Rassure-toi, il ne t'arrivera rien. Tu as eu mal parce que tu étais trop près, c'est tout. Un simple contact, même du bout des doigts, et ton esprit n'y aurait pas résisté.

Nadine hocha sombrement la tête. Émue, Kahlan l'enlaça et lui murmura à l'oreille un « merci » venu du cœur. Un grand sourire chassa les dernières larmes de la jeune femme.

— Nous devons retourner auprès de Cara, dit l'Inquisitrice. C'est urgent.

— Comment faire ? La torche est fichue et il n'y a pas moyen de passer par l'extérieur. Rebrousser chemin sans lumière est exclu. Il faut attendre que des soldats viennent nous chercher.

— Ce n'est pas si compliqué que ça, affirma Kahlan. Nous avons toujours tourné à droite. Pour revenir, il suffira de poser une main sur le mur de gauche et de ne jamais s'en écarter.

— Ça marchera dans les couloirs… Avant, il faudra remonter ce conduit d'évacuation… et retrouver l'endroit où nous avons traversé. Et ça, c'est impossible.

— Tu te trompes. Quand elle passe sur la pierre de gué centrale, l'eau fait un bruit différent. Tu ne t'en souviens pas ? Moi, ça m'a frappée. (Kahlan prit la main de sa compagne.) Cara a besoin d'aide. Nous devons essayer !

Nadine ne parut pas convaincue. Pourtant, elle finit par lâcher :

— D'accord… Mais avant de partir, j'ai quelque chose à faire…

Déchirant l'ourlet de la robe de Kahlan, elle lui enveloppa l'épaule avec ce bandage improvisé et serra très fort pour fermer la blessure.

— En route, Mère Inquisitrice ! Mais restez prudente tant que je n'aurai pas recousu cette entaille et posé un cataplasme dessus.

Chapitre 12

Remonter le conduit leur prit un temps fou. L'obscurité, le froid et les pierres de gué glissantes s'unissant pour les terroriser, elles faillirent regretter le moment béni où Marlin était leur unique adversaire.

Quand le rugissement de l'eau s'altéra, Kahlan prit Nadine par la main, et, du bout du pied, chercha la pierre centrale.

Elle était bien là !

Stimulées par ce succès, les deux femmes reprirent leur route d'un pas plus assuré. À mi-chemin de leur point de départ, elles rejoignirent des soldats munis de torches qui proposèrent aussitôt de leur ouvrir la voie. Au bord de l'évanouissement, Kahlan avait du mal à mettre un pied devant l'autre. Aussi glacial que fût le sol, elle aurait donné cher pour pouvoir s'y étendre.

Devant l'oubliette et des deux côtés du couloir, une multitude de soldats montaient la garde, l'air sinistre. Tous brandissaient leurs armes, et les archers étaient prêts à tirer.

Des épées et des haches restaient plantées dans le mur. Existait-il une magie capable de les en arracher ? Aussi désagréable que ce fût, Kahlan dut s'avouer qu'elle en doutait.

Même si on avait évacué les morts et les blessés, des taches de sang, sur le sol, indiquaient qu'un drame venait de se dérouler en ces lieux.

Seul point positif – enfin, en principe… – Cara ne criait plus.

Kahlan reconnut le capitaine Harris, présent dans le hall des pétitions quelques heures plus tôt.

— Quelqu'un est descendu l'aider ? demanda-t-elle.

— Non, Mère Inquisitrice.

L'officier ne prit même pas la peine de paraître honteux. Les D'Harans avaient peur de la magie, et ils n'en faisaient pas mystère. Le seigneur Rahl se chargeait de ces menaces-là et eux maniaient l'acier contre des adversaires de chair et d'os. C'était aussi simple que ça.

Kahlan n'eut pas le cœur de reprocher à ces hommes d'avoir abandonné Cara. Durant le combat contre Marlin, ils avaient fait montre de bravoure, beaucoup le payant de leur vie. Mais à leurs yeux, descendre au fond de l'oubliette n'entrait pas dans leur mission. Aussi bizarre que ce fût pour des braves qui s'étaient dressés sans faillir contre la menace qui en sortait…

Face à l'acier, ils luttaient jusqu'à la mort. Contre la magie, ils s'en

remettaient au seigneur Rahl.

— Le tueur qui s'est évadé de l'oubliette est mort, annonça Kahlan. C'est terminé…

Des soupirs de soulagement montèrent du couloir. À l'expression toujours aussi anxieuse du capitaine Harris, l'Inquisitrice conclut qu'elle devait ressembler à une morte fraîchement déterrée.

— Mère Inquisitrice, dit l'officier, nous devrions aller chercher de l'aide… hum… pour vous.

— Plus tard ! (Kahlan se dirigea vers l'échelle et Nadine la suivit.) Depuis quand ne crie-t-elle plus, capitaine ?

— Environ une heure…

— Au moment où Marlin est mort, en somme… Venez avec nous et amenez deux ou trois costauds, pour que nous la sortions de là.

Cara était recroquevillée contre un mur, au fond de la salle. Apparemment, elle n'avait plus bougé depuis l'évasion de Marlin.

Kahlan et Nadine s'agenouillèrent de chaque côté de la Mord-Sith. Pour qu'elles voient mieux, les deux soldats brandirent leurs torches.

Cara tremblait comme une feuille. Pire encore, elle se convulsait, les yeux fermés, et ses membres s'agitaient comme ceux d'une marionnette manipulée par un gamin pervers.

Elle s'étouffait lentement dans son vomi…

Kahlan la prit par l'épaule et la fit rouler sur le flanc.

— Nadine, ouvre-lui la bouche !

La guérisseuse se pencha, saisit le menton de Cara d'une main, posa l'autre sous l'arête de son nez et tira. L'index et le majeur serrés, Kahlan les enfonça plusieurs fois au fond de la gorge de la Mord-Sith pour dégager ses voies respiratoires.

— Respire, Cara ! Je t'en prie, respire !

Nadine tapa plusieurs fois dans le dos de Cara, qui vomit de nouveau, toussa, manqua s'étrangler et prit enfin une inspiration hésitante.

Ses convulsions ne cessèrent pas pour autant.

— Je ferais mieux d'aller chercher mon sac…, souffla Nadine.

— Tu sais ce qu'elle a ?

— Pas vraiment… Mais nous devons faire cesser ces spasmes, et j'ai peut-être ce qu'il nous faut dans mon bagage.

Kahlan se tourna vers les deux soldats.

— Allez avec elle et montrez-lui le chemin. Mais laissez-moi une torche.

Un des D'Harans glissa son flambeau dans un support, puis il suivit Nadine et son compagnon le long de l'échelle.

— Mère Inquisitrice, dit Harris, un Raug'Moss est venu dans le hall des pétitions, peu après votre départ.

— Un quoi ?

— Un Raug'Moss qui arrivait de D'Hara.

— Je ne sais pas grand-chose de votre pays, capitaine. Qui sont ces gens ?

— Ils appartiennent à une secte très fermée. Pour être franc, je n'en sais guère plus que vous. Les Raug'Moss restent entre eux, et on les voit rarement…

— Pas de cours magistral, capitaine ! coupa Kahlan. Que fait cet homme ici ?

— C'est le grand prêtre des Raug'Moss, Mère Inquisitrice. On dit que ce sont de très bons guérisseurs. Ayant senti qu'un nouveau seigneur Rahl dirigeait D'Hara, celui-là est venu lui offrir ses services.

— Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ? Allez le chercher, bon sang ! S'il peut nous être utile, c'est maintenant !

Harris se tapa du poing sur le cœur et courut vers l'échelle.

Kahlan souleva la tête de Cara puis la posa sur ses genoux, avec l'espoir qu'un peu de chaleur humaine aurait un effet apaisant. À part ça, elle ignorait que faire. Si elle était experte dans l'art de blesser les autres, les soigner dépassait de loin ses compétences.

Une situation qui lui pesait de plus en plus. Quand pourrait-elle cesser de frapper pour apprendre à soulager ? Comme le faisait Nadine, par exemple…

— Accroche-toi, Cara, murmura-t-elle en berçant doucement la Mord-Sith. De l'aide arrive !

Levant les yeux, elle aperçut les mots gravés sur le mur, en face d'elle. Comme toute Inquisitrice, elle maîtrisait à la perfection les langages et dialectes en usage dans les Contrées du Milieu. Le haut d'haran était une autre affaire, car peu de gens le comprenaient…

Richard s'acharnait à l'apprendre. Avec l'aide de Berdine, il s'efforçait de traduire un texte – le journal de Kolo – découvert dans la Forteresse. Vieux de trois mille ans, il parlait de l'Antique Guerre.

Avec un peu de chance, le Sourcier déchiffrerait la prophétie écrite sur le mur.

De la chance, vraiment ? Kahlan ne tenait pas à connaître le sens de ces mots. Car les prophéties compliquaient toujours les choses – quand elles ne les aggravaient pas.

L'Inquisitrice refusait de croire que Jagang avait vraiment allumé l'incendie qui les détruirait tous. Mais c'était un acte de foi gratuit, puisqu'elle n'avait aucune raison logique de mettre en doute ses propos.

Elle baissa la tête, posa sa joue contre celle de Cara et ferma les yeux. Si elle ne la voyait plus, la prophétie disparaîtrait-elle, comme une ombre menaçante dans la chambre d'un enfant ?

Des larmes roulèrent sur les joues de Kahlan. Cara ne devait pas mourir ! Il fallait…

Dans un coin de son esprit, l'Inquisitrice se demanda pour quelle raison elle se souciait tant de la Mord-Sith. La réponse ne fut pas difficile à trouver : parce que tous les autres s'en fichaient !

Les soldats n'étaient pas venus voir pourquoi elle ne criait plus, et ils l'auraient laissé mourir dans son vomi, si personne ne s'en était mêlé. Une fin absurde, sans intervention de la magie, parce que des hommes pourtant braves avaient peur de Cara. Ou parce qu'ils se moquaient comme d'une guigne de son sort ?

— Accroche-toi, Cara ! Moi, je me soucie de toi. (Kahlan écarta du front de son amie une mèche de cheveux poisseuse de sueur.) Nous voulons que tu vives !

Serrant plus fort l'agonisante, la bien-aimée de Richard prit enfin conscience que Cara et elle n'étaient pas très différentes l'une de l'autre… Au fond, ne les avait-on pas toutes les deux formées à faire souffrir leurs victimes ?

Même si c'était pour la bonne cause, la magie de Kahlan détruisait des esprits. Les Mord-Sith, par d'autres moyens, arrivaient au même résultat. Protéger leur maître et la vie de tous les D'Harans ne semblait pas une motivation moins noble que celle des Inquisitrices…

Kahlan était-elle la sœur jumelle des femmes qu'elle prétendait vouloir arracher à la folie ?

Alors qu'elle serrait Cara, l'horrible instrument de torture de Denna appuyait sur sa poitrine comme un fer qui eût tenté de la marquer au rouge. Était-elle pour de bon une Sœur de l'Agiel ?

Avant de la connaître un peu mieux, aurait-elle sourcillé si Nadine avait été tuée ? Pourtant, la femme qu'elle tenait pour une rivale consacrait sa vie à aider les gens, pas à les détruire. Dans ces conditions, comment s'étonner que Richard ait été attiré par sa belle amie d'enfance ?

Kahlan essuya ses larmes, qui coulaient maintenant à flots.

Son épaule la torturait et tout son corps lui faisait mal. Pourquoi Richard n'était-il pas là pour la serrer contre lui ? Quand il saurait ce qu'elle avait fait, il serait furieux, mais ça ne l'empêchait pas de vouloir qu'il soit près d'elle – même pour tempêter comme un digne sorcier de guerre.

Tenir Cara sur ses genoux ne faisait rien pour soulager son bras gauche. Mais elle ne l'aurait lâchée pour rien au monde !

— Bats-toi, Cari ! Tu n'es pas toute seule, et je ne te laisserai jamais tomber. C'est juré !

— Elle va mieux ? demanda Nadine dès qu'elle fut au pied de l'échelle.

— Non. Elle n'a pas repris conscience, et ses spasmes sont toujours aussi violents.

La guérisseuse vint s'agenouiller près de Kahlan et laissa tomber son sac sur le sol.

— J'ai dit aux soldats d'attendre en haut. Ils ne serviraient à rien ici, parce que nous ne pouvons pas la transporter dans cet état.

Nadine sortit de son sac des sachets d'herbes, des bourses de cuir et des demi-cornes fermées par un bouchon et les posa devant elle.

— Du cohosh bleu, marmonna-t-elle en déchiffrant le marquage énigmatique d'une bourse. Non, ça ne marcherait pas, et de toute façon, elle devrait en boire des litres… (Elle prit un sachet.) De l'immortelle nacrée… Pas trop mal, mais il faudrait pouvoir lui en faire fumer. Dans son état, c'est impossible ! (Elle passa à une corne.) Alors, de l'armoise commune ? Non, ça n'est pas mieux ! De la grande camomille ? (Elle mit cette corne-là sur ses genoux.) Ce serait bien, associé à de la bétoine.

Kahlan ramassa une des cornes dont Nadine n'avait pas voulu et la déboucha. Les narines agressées par une puissante odeur d'anis, elle la referma et la reposa.

Sa curiosité éveillée, elle en prit une autre, marquée de deux cercles barrés par une ligne horizontale, et tenta de faire sauter le bouchon.

— Non ! cria Nadine en lui arrachant la corne des mains.

— Désolée… Je ne voulais pas fouiller dans tes affaires, mais…

— Le problème n'est pas là ! C'est de la poudre de poivre-chien. Si on ne fait pas attention en l'ouvrant, on risque de s'en mettre sur les mains, ou pire encore, sur le visage. Cette substance, très puissante, peut immobiliser momentanément une personne. Si je vous avais laissée faire, vous seriez couchée sur le flanc, aveugle, incapable de respirer et convaincue que votre dernière heure a sonné.

» J'ai envisagé d'utiliser cette substance sur Cara, pour qu'elle cesse de trembler. Mais ce n'est pas une bonne idée. La paralysie est en partie induite par des troubles de la respiration. On n'y voit plus, et on a l'impression d'avoir les organes en flammes. L'effet est impressionnant, quoi ! Et tenter de laver les zones atteintes est déconseillé, car la poudre mouillée devient huileuse et se répand d'autant mieux.

» Cela dit, ça ne laisse aucune séquelle, et on se remet très vite. Infliger un choc de ce genre à Cara me semble beaucoup trop risqué. Avec l'insuffisance respiratoire dont elle souffre déjà…

— Nadine, tu bavardes parce que tu ne sais pas comment l'aider ? C'est ça, pas vrai ?

— Non… J'ai une idée, mais son syndrome est très rare, et il me reste des doutes. Mon père m'a parlé d'une affection de ce genre. Hélas, il n'a pas approfondi le sujet.

Kahlan ne trouva pas cette déclaration rassurante.

Nadine sortit une fiole de son sac, l'étudia à la lueur de leur unique torche puis la déboucha.

— Soulevez-lui la tête…

— Que vas-tu lui donner ? demanda l'Inquisitrice en obéissant.

— De l'huile de lavande, répondit la guérisseuse. (Elle ne fit pas boire Cara, mais lui massa les tempes avec le médicament.) Au moins, ça calmera ses maux de tête.

— J'ai peur qu'elle ait bien plus qu'une simple migraine…

— Je sais… En attendant de trouver mieux, ça apaisera la douleur et il y aura une chance qu'elle se calme un peu. Une seule substance ne suffira pas à la guérir. Je dois imaginer un traitement qui en associe plusieurs.

» L'ennui, c'est que les spasmes nous interdisent de lui faire boire des décoctions ou des infusions. Le tilleul, par exemple, est un calmant connu, mais on doit en vider au moins une chope. Du marrube noir viendrait à bout des vomissements. Là, il faudrait au minimum cinq bols par jour. Tant qu'elle aura des convulsions, nous ne lui ferons rien avaler… à part un peu de grande camomille, qui ne suffira pas… Heureusement, j'ai un espoir.

Nadine se pencha sur son sac, fouilla dedans et en sortit une autre fiole.

— Oui, j'en ai amené !

— De quoi s'agit-il ?

— De la teinture de passiflore… Un sédatif très puissant, et un excellent antalgique. Mon père le prescrit aux gens qui font des crises de nerfs. Puisqu'il s'agit d'une teinture, nous pourrons en déposer quelques gouttes sur sa langue, et elle les avalera avec sa salive.

Cara tremblant de plus en plus fort, Kahlan la serra contre elle jusqu'à ce que la crise soit passée. Se fier aux tâtonnements de Nadine ne lui disait rien qui vaille, mais elle n'avait pas le choix. Et il fallait agir vite.

La guérisseuse allait ouvrir la fiole quand une ombre occulta la lumière qui filtrait de l'entrée de l'oubliette.

Kahlan et Cara, pétrifiées, regardèrent un homme en manteau à capuche descendre souplement l'échelle.

Chapitre 13

Nadine cessa de gratter du bout de l'ongle le bouchon de cire. — Qui est-ce ? demanda-t-elle. — Une sorte de guérisseur, répondit Kahlan. Il vient de D'Hara, m'a-t-on dit, pour offrir ses services à Richard. Je crois que c'est un personnage important.

— Et que compte-t-il faire sans herbes ni décoctions ? Apparemment, il n'a rien sur lui…

L'Inquisitrice fit signe à Nadine de se taire. L'homme approchait, sa grande silhouette masquant la lumière de la torche placée dans son dos. Incapable de voir ses traits, sous sa grande capuche, Kahlan constata qu'il était de la taille de Richard, avec des épaules aussi larges.

— Une Mord-Sith…, dit-il d'une voix douce et autoritaire qui rappelait celle du Sourcier.

Il tendit une main et fit signe à Kahlan de s'écarter. Elle obéit, convaincue que les présentations pourraient attendre qu'il ait fini d'examiner Cara.

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-il après quelques secondes.

— Elle contrôlait un homme qui…

— Un sorcier ? coupa le guérisseur. Et elle était liée à lui ?

— Oui. Elle s'était approprié son pouvoir… Mais celui qui marche dans les rêves possédait cet individu et…

— Celui qui marche dans les rêves ?

— Quelqu'un qui a le pouvoir de s'introduire dans l'esprit d'un individu en se glissant dans l'intervalle qui sépare ses pensées. L'homme que Cara contrôlait était une sorte de marionnette…

— Je vois… La suite ?

— Nous étions venues interroger le prisonnier…

— Bref, le torturer, coupa l'inconnu.

— Non ! J'avais prévenu Cara que nous n'aurions pas recours d'emblée à ses méthodes. Mais si ce tueur chargé d'éliminer le seigneur Rahl était resté muet, elle aurait fait ce qu'il fallait pour protéger son maître.

» Nous n'en sommes jamais arrivées là. Celui qui marche dans les rêves a utilisé le pouvoir du prisonnier pour graver une prophétie dans le mur, derrière vous.

Le guérisseur ne daigna pas tourner la tête.

— Et après ?

— Le tueur, Marlin, a tenté de s'évader. Bien entendu, Cara a

voulu l'en empêcher…

— En utilisant le lien magique ?

— Oui. Elle a poussé un cri inhumain et s'est écroulée, les mains plaquées sur les oreilles. Avec mon amie (Kahlan désigna Nadine) nous avons poursuivi Marlin. Désormais, il ne fera plus de mal à personne. Quand nous sommes revenues, Cara se convulsait toujours sur le sol.

— Vous n'auriez pas dû la laisser seule. Elle aurait pu s'étouffer dans son vomi.

Kahlan ne répondit pas. Parfaitement immobile, le guérisseur continua à observer la Mord-Sith.

L'Inquisitrice épuisa vite sa réserve de patience.

— Cette femme fait partie de la garde personnelle du seigneur Rahl. Elle est très importante. Vous avez l'intention de la secourir, ou de la regarder mourir ?

— Silence…, ordonna l'homme comme s'il s'adressait à un enfant turbulent. Avant d'agir, il faut analyser, sinon, le remède risque d'être pire que le mal.

Au terme d'une longue réflexion, l'inconnu daigna enfin s'accroupir. Assis sur les talons, il prit le poignet de Cara dans une de ses énormes mains et glissa un pouce entre la manche et le gant de la Mord-Sith.

De l'autre bras, il désigna les cornes, les sachets et les fioles de Nadine.

— Que sont ces objets ?

— Mes instruments de travail, répondit l'amie d'enfance de Richard. Je suis une guérisseuse.

Sans lâcher la Mord-Sith, l'inconnu ramassa une bourse de cuir, étudia son marquage et la reposa. Puis il saisit les deux cornes, sur les genoux de Nadine, les examina et grogna d'agacement.

— De la grande camomille ? marmonna-t-il. Et de la bétoine. (Il lâcha dédaigneusement les deux cornes.) Tu es une herboriste, pas une guérisseuse.

— Comment osez-vous…, commença Nadine.

— À part l'huile de lavande, lui as-tu donné quelque chose ?

— Comment savez-vous que… ? Non, je n'ai pas eu le temps.

— Un coup de chance. La lavande ne sert à rien. Au moins, elle ne l'achèvera pas.

— Je savais que ça n'arrêterait pas les convulsions. Mais c'est excellent contre la douleur. Pour faire cesser les spasmes, j'allais lui donner de la teinture de passiflore.

— Vraiment ? On peut dire que je suis arrivé à temps.

— Et pourquoi ça ? demanda Nadine.

— Parce que ce traitement l'aurait tuée.

— C’est un puissant sédatif ! L’idéal pour calmer des convulsions… Sans votre intervention, elle irait déjà mieux.

— Tu crois ça ? Lui as-tu seulement pris le pouls ?

— Non. Mais qu’est-ce que ça change ?

— Il est faible et irrégulier. Cette femme mobilise toutes ses forces pour empêcher son cœur de s’arrêter. Avec un sédatif, elle n’aurait plus pu lutter. Tu vois ce que je veux dire ?

— Non… je… comment… ?

— Face à la magie, il convient d’être prudent. Tout le monde devrait le savoir, même une vulgaire herboriste.

— La magie…, répéta Nadine. Je viens de Terre d’Ouest, où elle est inconnue. J’ignorais qu’elle modifiait l’action de mes herbes… Désolée…

L’homme ignora ses excuses et désigna la poitrine de Cara.

— Ouvre sa tunique !

— Pourquoi ?

— Obéis ! Tu préférerais la voir mourir ? Si on ne fait rien, elle ne tiendra plus longtemps.

Nadine entreprit de défaire la rangée de petits boutons. Quand elle eut fini, l’homme lui fit signe d’écarter le vêtement. Perplexe, la jeune femme consulta du regard Kahlan, qui hocha la tête.

— Puis-je connaître votre nom ? demanda l’Inquisitrice pendant que Nadine dévoilait la poitrine de Cara.

— Drefan…

Sans daigner s’enquérir de l’identité des deux femmes, le guérisseur plaqua une oreille entre les seins de la Mord-Sith. Puis il releva la tête, se déplaça, força Kahlan à se pousser davantage et étudia la plaie béante, au-dessus de l’oreille gauche de Cara. Semblant la juger sans gravité, il sonda soigneusement la base du cou de sa patiente.

L’Inquisitrice ne distinguait toujours pas les traits de Drefan, dissimulés par le capuchon. De toute façon, la torche ne dispensait pas assez de lumière…

Drefan se pencha et saisit les seins de Cara à pleines mains.

— Que faites-vous ? s’indigna Kahlan.

— Je l’examine…

— Moi, je dirais plutôt que vous la pelotez.

Impassible, Drefan se rassit sur les talons.

— Touche ses seins, femme…

— Pourquoi ?

— Pour savoir ce que j’ai découvert.

L’Inquisitrice laissa courir le bout de ses doigts sur le sein gauche de la Mord-Sith.

— Sa peau est brûlante de fièvre…

— Maintenant, essaie l’autre…

Kahlan obéit. Ce sein-là était froid comme de la glace.

Sur l'invitation de Drefan, Nadine se livra au même examen.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-elle.

— Pour le moment, je réserve mon diagnostic. Mais ce n'est pas très bon…

Drefan posa les doigts sur la carotide de Cara et reprit son pouls. Après avoir passé les pouces sur son front, il se pencha, plaqua une oreille sur celle de la Mord-Sith puis huma son haleine. Lui soulevant la tête, il la fit délicatement tourner – et eut une grimace peu encourageante.

Il écarta les bras de sa patiente, ouvrit davantage sa tunique et lui palpa doucement l'abdomen.

— Alors ? s'impatienta Kahlan.

Drefan semblait être un maître de l'examen. Soit, mais elle aurait préféré qu'il agisse !

— Son aura est très perturbée, souffla le guérisseur.

Sous le regard stupéfait de Kahlan, il glissa une main dans le pantalon de la Mord-Sith et descendit jusqu'à son entrejambe. Le cuir rouge se souleva quand il introduisit un index plié dans le sexe de Cara.

De toutes ses forces, l'Inquisitrice lui flanqua une manchette sur le haut du bras, visant le nerf.

Avec un cri de douleur, Drefan retira sa main et bascula à demi sur le flanc.

— C'est une femme importante, je vous l'ai dit ! De quel droit osez-vous la tripoter comme ça ? Je ne le tolérerai pas, c'est compris ?

— Je ne la tripotais pas…

— Alors, vous appelez ça comment ? cria Kahlan, toujours furieuse.

— Je cherche à savoir ce que lui a fait celui qui marche dans les rêves. Il a troublé son aura, dévié ses flux d'énergie et brisé la connexion entre son corps et son esprit.

» Il ne s'agit pas de convulsions, mais de contractions musculaires incontrôlables. J'ai vérifié qu'il n'avait pas stimulé la zone de son cerveau qui commande l'excitation sexuelle. Bref, s'il ne l'avait pas plongée dans une sorte d'orgasme ininterrompu. Pour la guérir, je dois savoir où il est intervenu, et quelles fonctions il a altérées.

— La magie peut faire ça ? demanda Nadine, les yeux écarquillés. Provoquer un… une réaction pareille ?

— Si le sorcier est doué, ça n'est pas très difficile, confirma Drefan en pliant et repliant son bras douloureux.

— Et vous avez ce genre de pouvoir ?

— Non, parce que je n'ai pas le don, ni aucune autre forme de magie. Mais je sais remettre les choses dans l'ordre, si les dégâts ne

sont pas trop graves. (Drefan se tourna vers Kahlan.) Je continue, ou nous la regardons mourir ?

— Continuez… Mais si vous lui touchez encore l'entrejambe, vous serez un guérisseur manchot !

— Cet examen m'a appris tout ce que je voulais savoir…

— Est-elle… hum… eh bien… ? demanda Nadine.

— Non. (Le guérisseur eut un geste agacé.) Enlève-lui ses bottes.

Nadine s'empressa d'obéir. Les traits toujours cachés par sa capuche, Drefan tourna un peu plus la tête vers Kahlan.

— C'était un coup de chance, ou tu visais le nerf ?

— J'ai suivi un entraînement très poussé, pour me défendre et protéger les autres.

— Eh bien, je suis impressionné. Avec des connaissances pareilles en anatomie, tu devrais apprendre à guérir les gens, pas à les malmener. (Il se concentra de nouveau sur Nadine.) Fais pression sur le troisième axe antérieur du méridien externe.

— Pardon ?

— Entre le tendon d'Achille et l'arrière de l'os rond de la cheville ! Appuie avec le pouce et l'index, sur les deux jambes.

Nadine s'exécuta pendant que Drefan glissait ses auriculaires derrière les oreilles de Cara, les pouces plaqués sur le haut de ses épaules.

— Appuie plus fort, femme ! dit-il en posant les deux paumes sur le sternum de la Mord-Sith. Et passe au deuxième méridien.

— Quoi ?

— Descends d'un demi-pouce et recommence. Sur les deux chevilles. (Très concentré, il déplaça ses doigts sur le crâne de la Mord-Sith.) Parfait. Premier méridien.

— Je descends encore d'un demi-pouce ? demanda Nadine.

— Oui. Dépêche-toi !

Drefan laissa retomber la tête de Cara et lui saisit les deux coudes entre le pouce et l'index, les soulevant légèrement.

Avec un soupir, il lâcha sa patiente et se rassit sur les talons.

— Je n'ai jamais rien vu de tel… Et ce n'est pas bon du tout !

— Vous ne pouvez rien faire ? demanda Kahlan.

Le guérisseur eut un geste irrité de la main et ne daigna pas répondre.

— J'ai posé une question ! insista l'Inquisitrice.

— Femme, quand je voudrai que tu me casses les pieds, je te le ferai savoir !

— Vous savez à qui vous parlez ? demanda Nadine, sincèrement indignée.

— À son allure, répondit Drefan en palpant les oreilles de Cara, à une femme de ménage du palais… qui aurait rudement besoin de

prendre un bain.

— Désolée, mais je sors de l'eau…, grogna Kahlan.

— Eh bien, messire guérisseur, vous vous fourrez le doigt dans l'œil ! triompha Nadine. Mon amie est la propriétaire du palais ! Bref, la Mère Inquisitrice en personne !

— Sans blague ? marmonna Drefan. J'en suis ravi pour elle. À présent, fichez-moi la paix !

— Elle est aussi la future épouse du seigneur Richard Rahl, ajouta Nadine.

Drefan se pétrifia.

— Le seigneur Rahl étant le maître de D'Hara, j'en déduis qu'il est aussi le vôtre. Si j'étais vous, je témoignerais plus de respect à sa future reine. Il est très pointilleux au sujet de la galanterie. Je l'ai déjà vu casser les dents de quelques malotrus…

Pendant ce discours, Drefan n'avait pas osé bouger un cil.

La présentation de Nadine, pensa Kahlan, ne péchait pas par sa subtilité. Cela dit, on pouvait difficilement être plus efficace.

— Et pour finir, c'est elle qui a éliminé le tueur. Avec sa magie !

Le guérisseur s'éclaircit péniblement la gorge.

— Veuillez me pardonner, Majesté…

— Mère Inquisitrice, corrigea Kahlan.

— J'implore votre clémence, Mère Inquisitrice. J'ignorais que… et je ne voulais pas…

— Oublions ça ! coupa Kahlan. Comme moi, soigner Cara vous semble plus important que le protocole. Vous pouvez l'aider ?

— Oui.

— Alors, faites-le !

Drefan se remit immédiatement au travail. Passant les mains au-dessus de la poitrine de sa patiente, il dessina dans l'air des arabesques complexes, les doigts crispés par un effort intense bien qu'invisible.

Agenouillée aux pieds de Cara, Nadine croisa agressivement les bras.

— Vous appelez ça des soins ? Mes herbes agiraient bien mieux que vos trucs de charlatan, et beaucoup plus vite !

— Des trucs de charlatan ? répéta Drefan en levant les yeux. C'est ce que tu penses, herboriste ? Des absurdités, selon toi ? As-tu la moindre idée de ce que nous affrontons ?

— Une crise de convulsions. Il faut y mettre un terme, et pas avec des incantations.

— Je suis le haut prêtre des Raug'Moss, et mes soins n'ont rien d'incantatoire. (Nadine ricana méchamment.) Tu persistes à douter ? Tu veux voir la vérité en face ? Avoir une preuve que ton minable cerveau d'herboriste peut comprendre ?

— Face à si peu de résultats, ce serait bienvenu, oui !

— Dans ton bric-à-brac, j'ai vu une corne d'armoise commune. Tu vas me la confier. Tu dois aussi avoir une bougie dans ce sac. Je la veux – allumée, bien entendu.

Pendant que Nadine s'exécutait en maugréant, Drefan ouvrit son manteau et sortit plusieurs petits objets de sa bourse. Quand la jeune femme lui eut tendu la bougie allumée, il fit couler un peu de cire sur le sol et la posa dessus. Puis il tira de sa ceinture un long poignard et pressa la pointe entre les seins de Cara. Lorsqu'une goutte rouge eut perlé, il rangea l'arme et récupéra le sang avec une cuillère à long manche.

Se relevant à demi, il ouvrit la corne et versa un peu de poudre d'armoise sur le sang.

— Tu oses appeler ça de l'armoise commune ? On doit prélever l'intérieur pelucheux de la feuille ! Tu as tout réduit en poudre, la tige avec !

— Et alors ? C'est toujours de l'armoise !

— De très mauvaise qualité… Un herboriste digne de ce nom utilise une poudre hautement concentrée. Je me demande où tu as appris ton métier…

— Ce produit est très efficace, répliqua Nadine, rouge de colère. Vous cherchez un prétexte pour excuser un échec inéluctable ? Accuser mon armoise me paraît un peu facile.

— La concentration est suffisante pour ce que je veux en faire, assura Drefan. Mais pas pour les objectifs que *tu* vises ! La prochaine fois, procède correctement, et tes malades s'en porteront beaucoup mieux.

Le guérisseur se pencha et maintint la cuillère au-dessus de la flamme jusqu'à ce que la poudre d'armoise s'embrase, dégageant une fumée noire et une odeur musquée.

Puis il passa la cuillère au-dessus de l'estomac de Cara, bientôt surplombé par un cercle de fumée.

— Tiens cet objet entre ses pieds, dit-il en tendant son étrange ustensile à Nadine.

Les doigts posés sur son front, il chantonna doucement.

— À présent, herboriste, dit-il en écartant les mains de sa tête, regarde bien et tu découvriras ce que je peux voir et sentir sans avoir besoin de cette fumée.

Les pouces sur les tempes de Cara, Drefan lui plaqua ses auriculaires de chaque côté du cou.

Le cercle de fumée noire se rida comme une flaque d'eau où on vient de jeter un caillou.

Les yeux ronds, Kahlan le regarda se diviser en une infinité de lignes qui formèrent un réseau complexe autour de Cara. Sur un geste

du guérisseur, cette toile d'araignée s'immobilisa. Un ensemble de lignes emmêlées, semblant jaillir de la poitrine de la Mord-Sith, reliait son sternum à ses seins, ses épaules, ses hanches et ses cuisses. Un autre, apparemment issu du haut de son crâne, le connectait à une multitude de points, tout au long de son corps.

Drefan suivit une ligne du bout du doigt.

— Vous voyez ce « chemin » qui conduit de sa tempe gauche à la jambe correspondante ? À présent, regardez bien ! (Il appuya sur le cou de Cara, du côté gauche. Aussitôt, la ligne de fumée alla se rattacher à sa jambe droite.) Voilà, c'est là qu'elle doit être…

— Je vois, mais je ne comprends pas, dit Kahlan. De quoi s'agit-il ?

— De ses lignes méridiennes, répondit Drefan. Le flux perpétuel de sa force et de sa vie. Son aura, en quelque sorte. C'est plus compliqué que ça, mais avec des profanes, il faudrait des heures d'explication… Pour être simple, la fumée a le même effet qu'un rayon de soleil sur la poussière en suspension dans l'air : révéler ce qu'on ne voit pas sinon…

— Mais vous avez fait bouger ces lignes…, murmura Nadine. Comment est-ce possible ?

— J'ai utilisé ma force vitale pour imposer une réorientation de l'énergie là où c'était nécessaire.

— Alors, vous êtes un sorcier !

— Non. C'est une affaire d'entraînement. Appuie sur ses chevilles, là où je te l'ai dit la première fois.

Nadine posa la cuillère et obéit. Les lignes entremêlées qui descendaient le long des jambes de Cara se dissocièrent et formèrent des parallèles impeccables reliant ses pieds à ses hanches.

— Et voilà, dit Drefan, tu as remis les choses en ordre. Tu vois, ses jambes ne tremblent plus.

— J'ai fait ça ? demanda Nadine, incrédule.

— Oui. Mais c'était le plus facile… Regarde par là… (Il désigna le réseau de lignes qui partait du crâne de Cara.) Voilà l'essentiel de l'œuvre destructrice de celui qui marche dans les rêves. Il faut démêler cet écheveau ! Pour le moment, la Mord-Sith ne peut pas contrôler ses muscles, elle est aveugle et ne parvient pas à parler. Tu vois la ligne qui sort de ses oreilles, décrit un demi-cercle et vient se connecter à son front ? Celle-là est en place. Mais c'est la seule ! Notre patiente entend ce que nous disons et comprend chaque mot. Mais elle ne peut pas communiquer avec nous.

— Elle nous entend…, répéta Kahlan, accablée.

— Oui, Mère Inquisitrice. Rassurez-vous, elle sait que nous tentons de l'aider. Maintenant, j'aurais besoin de me concentrer. Si je ne procède pas dans le bon ordre, nous la perdrons…

— Allez-y, souffla Kahlan. Et faites *tout* ce qui est nécessaire pour

l'aider.

Drefan se pencha et appuya du bout des doigts ou du plat de la paume sur différents points du corps de Cara. De temps en temps, il recourut de nouveau à son poignard, sans jamais faire perler plus d'une goutte de sang. À chacune de ses interventions, plusieurs lignes se dénouaient et changeaient de position. Certaines se collèrent aux flancs de la Mord-Sith tandis que d'autres ondulaient comme des serpents avant de rejoindre un nouvel emplacement.

Quand il comprima la chair, entre le pouce et l'index de Cara, les lignes qui couraient le long de son bras redevinrent impeccablement droites. La Mord-Sith gémit de soulagement, tourna plusieurs fois la tête et fit rouler ses épaules. Sa première réaction normale depuis que Jagang l'avait attaquée !

Lorsque Drefan lui perça délicatement le haut des chevilles avec son poignard, sa respiration redevint régulière, bien qu'un peu rapide.

Kahlan soupira de soulagement.

Drefan passa enfin à la tête de sa patiente. Comprimant des points très précis, le long de son nez puis sur son front, il élimina les ultimes spasmes. Aussitôt, la poitrine de Cara se souleva et s'abaissa à un rythme parfaitement normal.

— Et maintenant, la touche finale, murmura Drefan en appuyant la pointe du poignard entre les sourcils de la Mord-Sith.

Cara ouvrit les yeux et chercha le regard de Kahlan.

— J'ai tout entendu…, murmura-t-elle. Merci, ma Sœur de l'Agiel…

L'Inquisitrice comprit de quoi parlait la Mord-Sith. À l'évidence, elle l'avait entendue l'implorer de s'accrocher et de vivre, parce que quelqu'un se souciait d'elle.

— J'ai tué Marlin, mon amie.

— Je suis très fière de servir à vos côtés, Mère Inquisitrice. Et je regrette que vous vous soyez donné tant de peine pour me sauver, puisque ça ne servira à rien…

Kahlan plissa le front. Que voulait donc dire Cara ?

— Comment allez-vous ? demanda Drefan en se penchant sur la Mord-Sith. Tout est de nouveau normal ?

Cara tressaillit comme si elle venait de voir un fantôme.

— Seigneur Rahl, c'est vous ? demanda-t-elle.

— Non. Je me nomme Drefan…

Quand le guérisseur rabattit sa capuche, Kahlan et Nadine écarquillèrent les yeux.

— Darken Rahl était mon père. Bref, je suis le demi-frère de Richard Rahl.

Kahlan eut du mal à en croire ses yeux. De la même taille que le

Sourcier, Drefan était aussi musclé que lui. Mais il avait les cheveux blonds, comme leur père, et des yeux bleu acier presque identiques aux siens. Brun aux yeux gris, le Sourcier partageait avec son demi-frère le regard hypnotique caractéristique de la lignée Rahl.

Drefan avait hérité de la beauté parfaite de son géniteur – des traits qu'on eût dits ciselés dans le marbre par un sculpteur de génie. À bien le regarder, il ressemblait plus à Darken Rahl qu'à Richard…

Bien qu'ils n'aient rien de jumeaux, on ne pouvait douter que ces deux hommes étaient frères.

Comment Cara avait-elle pu prendre Drefan pour Richard ? se demanda Kahlan.

Voyant l'Agiel, dans le poing de la Mord-Sith, elle comprit enfin. L'esprit encore troublé, Cara n'avait pas pris le guérisseur pour son nouveau seigneur…

… Mais pour l'ancien !

La malheureuse avait cru que Darken Rahl était penché sur elle !

Chapitre 14

Le bras gauche appuyé sur la table soigneusement polie, un pouce sous le menton et l'index tendu le long de la tempe, Richard Rahl s'efforçait de garder son calme. Mais il était furieux…

Tapotant la garde de son épée du bout de l'ongle de son pouce droit – un bruit qui évoquait un roulement de tonnerre dans ce silence de mort – il contemplait quatre de ses fidèles gardes du corps, immobiles comme des statues.

Cette fois, Berdine, Raina, Ulic et Egan avaient dépassé les bornes, et ils le savaient.

Mais comment les punir ? Après avoir passé en revue une série de châtiments, le Sourcier les avait tous rejetés. Pas parce qu'ils lui semblaient trop sévères, loin de là. Mais ils ne serviraient à rien, alors que la vérité, plus cruelle que des tortures, les toucherait au cœur.

Sur les murs de son salon favori, de petits tableaux vantaient les merveilles d'une vie simple et idyllique à la campagne. Mais en face de lui, par la fenêtre ouverte, le Sourcier apercevait la silhouette massive de la Forteresse du Sorcier, qui semblait le foudroyer de son regard de pierre.

Revenu en Aydindril depuis une heure, Richard avait amplement eu le temps d'apprendre ce qui s'était passé en son absence. Ses quatre gardes du corps, eux, avaient regagné la ville à l'aube. Furieux de voir débouler Raina et Egan, il les avait renvoyés en pleine nuit, en dépit de ce qu'ils avaient prévu. Une terrible erreur de jugement de plus !

Le regard dur, Richard les avait dissuadés de jouer à leur petit jeu préféré. L'insubordination, ce soir-là, n'était pas de mise.

Le Sourcier aussi était rentré plus tôt que prévu. Après avoir montré les arbres idoines aux soldats, et rapidement décrit ce qu'ils devaient prélever, il était reparti seul bien avant le lever du soleil. Incapable de dormir, avec ce qu'il avait vu dans la nuit, il avait tenu à regagner la ville aussi vite que possible.

Toujours impassible, Richard étudia ses quatre gardes du corps.

En uniforme de cuir sombre, Berdine et Raina n'avaient pas pris le temps d'arranger leurs nattes mises à mal par la longue chevauchée.

Ulic et Egan, les deux colosses blonds, portaient leurs tenues de combat, également en cuir. Au centre de leurs poitrines, un « R » gravé sur deux épées croisées attestait de leur appartenance à la Maison Rahl. Autour de leurs bras, juste au-dessus du coude, des cercles de métal hérissés de pointes brillaient sous les rayons de soleil qui

pénétraient à flot par la fenêtre.

Seuls les gardes du corps du seigneur Rahl avaient le droit d'utiliser ces armes. Autant que de redoutables atouts, lors des corps à corps, c'étaient des insignes honorifiques que leur rareté rendait plus précieux encore. À cette heure, Richard ignorait toujours comment on obtenait le privilège de les arborer.

Devenu le maître d'un peuple qu'il ne connaissait pas, le Sourcier s'interrogeait sur ses coutumes – souvent énigmatiques – et ne savait quasiment rien de ses attentes ou de ses désirs.

Depuis leur retour, les quatre D'Harans avaient également appris ce qui s'était passé avec le nommé Marlin, la nuit précédente. Sachant très bien pourquoi ils comparaissaient devant leur maître, ils s'étonnaient qu'il n'ait encore rien dit.

Comment auraient-ils deviné qu'il tentait de contrôler sa fureur, pour ne pas aller trop loin ?

— Seigneur Rahl ?

— Oui, Raina ?

— Êtes-vous en colère parce que nous sommes venus, contre vos ordres, vous apporter le message de la Mère Inquisitrice ?

Le « message » en question était un foutu prétexte, et ils le savaient aussi bien que lui.

— Ce sera tout. Vous pouvez disposer. Tous les quatre.

L'air vaguement soulagé, aucun des gardes du corps ne fit mine de tourner les talons.

— Disposer ? répéta Raina. Sans recevoir de punition ? (La Mord-Sith se permit un sourire malicieux.) Du genre nettoyer les écuries pendant une semaine ?

Richard serra les dents et se leva. Aujourd'hui, il n'était pas d'humeur à supporter des plaisanteries oiseuses…

— Il n'y aura pas de punition, Raina. À présent, sortez d'ici !

Les deux Mord-Sith sourirent. Se penchant vers Raina, Berdine lui murmura quelques mots à l'oreille – assez fort pour que Richard entende.

— Il a compris que personne ne le protégerait mieux que nous…

Avec un bel ensemble, les quatre D'Harans tournèrent les talons et se dirigèrent vers la porte.

— Il y a quand même une chose que vous devez savoir ! lança Richard.

— Quoi donc ? demanda Berdine.

Le Sourcier contourna ses gardes du corps et les passa lentement en revue.

— Vous m'avez déçu…

— Quoi ? s'exclama Raina. Il n'y aura pas de cris, ni de punition, simplement de la… déception ?

— Exactement. Je pensais pouvoir me fier à vous, mais c'était une erreur. Voilà, vous pouvez sortir.

— Seigneur Rahl, osa rappeler Berdine, Ulic et moi étions avec vous sur votre ordre.

— C'est vrai… Donc, si je vous avais chargés de protéger Kahlan, vous auriez refusé de porter le message ? (La Mord-Sith ne répondit pas.) J'avais confiance en vous, et vous m'avez fait passer pour un imbécile ! (Tenté de hurler, Richard se contenta de serrer les poings.) Si j'avais su que vous n'étiez pas fiables, j'aurais pris d'autres dispositions pour assurer la sécurité de Kahlan !

S'accoudant au rebord de la fenêtre, le Sourcier contempla le paysage. Une matinée de printemps fraîche et grisâtre, comme son humeur…

— Seigneur Rahl, dit enfin Berdine, nous donnerions nos vies pour vous.

— En laissant mourir Kahlan ! cria Richard. (Il se retourna et baissa de nouveau la voix.) Donnez vos vies pour moi, si ça vous amuse ! Et continuez à vous gonfler d'importance parce que vous êtes mes gardes du corps. Je m'en fiche, à condition que vous ne traîniez plus dans mes pattes, ni dans celles des gens qui m'aident vraiment à combattre l'Ordre Impérial. À présent, dehors, et vite !

Les deux Mord-Sith se consultèrent brièvement du regard.

— Seigneur Rahl, si vous avez besoin de nous, dit Berdine, nous serons dans le couloir.

— Dans ce cas, vous risquez d'attendre longtemps, répondit Richard avec un regard si glacial qu'il fit blêmir les deux femmes. Il me faut des alliés de confiance, et vous n'êtes pas du lot.

— Mais…, commença Berdine.

— Quoi, encore ?

— Sans moi, comment traduirez-vous le journal de Kolo ?

— Je me débrouillerai… Une autre remarque de ce genre ? (Tous secouèrent la tête.) Alors, rompez !

Avant de passer la porte derrière ses trois compagnons, Raina se retourna, les yeux baissés.

— Seigneur Rahl, irons-nous nourrir les tamias, cet après-midi ?

— Je suis occupé, et ils s'en sortiront très bien sans nous.

— Et… et Reggie ?

— Qui ?

— Reggie, celui auquel il manque le bout de la queue. Vous savez, il vient s'asseoir dans ma main… Le pauvre risque de nous attendre.

Richard regarda un long moment la Mord-Sith, se demandant s'il devait la serrer dans ses bras ou l'agonir d'injures. Mais il avait déjà essayé de cajoler ces gens – à sa façon, bien sûr – et Kahlan avait failli y perdre la vie.

— Peut-être un autre jour. À présent, dehors !

— Oui, seigneur Rahl.

Après s'être essuyé le bout du nez du revers de la main, la Mord-Sith sortit et ferma la porte derrière elle.

Richard revint s'asseoir sur son fauteuil et fit distraitement tourner le journal de Kolo sur la table. Kahlan aurait pu mourir pendant qu'il était allé montrer une variété d'arbre à des soldats ! Tout ça parce que ses prétendus protecteurs n'en faisaient qu'à leur tête !

Il frémit en pensant à la fureur qui l'aurait submergé s'il avait dégainé l'Épée de Vérité, ajoutant la rage de la magie à la sienne. De sa vie, sans toucher l'arme, il n'avait jamais éprouvé une colère pareille. Qu'aurait-il fait, avec la lame au poing ? Heureusement pour eux, Raina et les autres n'avaient pas eu l'occasion de le découvrir…

La prophétie gravée sur le mur de l'oubliette retentit de nouveau dans son esprit, comme si elle se réjouissait de le harceler. Quelqu'un frappa à la porte, la réduisant pour un temps au silence.

C'était la visite que le Sourcier attendait. Il n'avait pas le moindre doute.

— Tu peux entrer, Cara.

La grande Mord-Sith blonde se glissa dans le salon et referma la porte d'un coup d'épaule. La tête baissée, l'air misérable, elle ne ressemblait plus à la femme dure et indomptable que Richard connaissait.

— Puis-je vous parler, seigneur Rahl ?

— Pourquoi portes-tu ton uniforme rouge ?

— C'est… eh bien… une affaire intime de Mord-Sith, seigneur.

Richard ne daigna pas demander une explication dont il n'avait en réalité rien à faire. Depuis son retour, il attendait de voir Cara, la véritable cause de sa fureur.

— Soit… Que veux-tu ?

La Mord-Sith approcha de la table. Elle avait la tête bandée, mais ce n'était rien de bien terrible, d'après ce qu'on avait dit au Sourcier. À ses yeux cernés, il devina qu'elle n'avait pas dormi de la nuit.

— Comment va la Mère Inquisitrice, ce matin ? demanda Cara.

— Quand je l'ai quittée, elle se reposait… Elle se remettra vite, parce que ses blessures ne sont pas aussi graves qu'elles auraient pu l'être. Après ce qui est arrivé, elle a de la chance d'être en vie, tu ne crois pas ? L'ennui, c'est qu'elle n'aurait jamais dû descendre dans l'oubliette, puisque je le lui avais interdit. À toi aussi, d'ailleurs, si ma mémoire ne me trompe pas…

— Seigneur Rahl, je suis la seule à blâmer. C'est moi qui l'ai entraînée dans cette aventure. Elle a tenté de me convaincre, mais je n'ai pas écouté. Alors, elle m'a suivie, répétant à chaque pas que je ne devais pas vous désobéir.

Moins furieux, Richard aurait éclaté de rire. Même si Kahlan ne lui avait pas déjà raconté la vérité, il connaissait assez sa bien-aimée pour ne pas gober les balivernes de la Mord-Sith. Cela dit, Cara n'avait pas fait beaucoup d'effort pour la convaincre de se tenir loin de Marlin.

— Je pensais contrôler le prisonnier, et je me trompais…

— N'ai-je pas dit que vous ne deviez pas interroger cet homme ?

Cara se voûta davantage et hocha la tête sans lever les yeux.

— Réponds ! cria Richard en tapant du poing sur la table. L'ai-je dit, oui ou non ?

— Oui, seigneur Rahl.

— Y avait-il une once d'ambiguïté dans cet ordre ?

— Non, seigneur Rahl.

— Ton erreur est là, Cara ! Tu comprends ce que je veux dire ? Ne pas avoir contrôlé Marlin est excusable, parce que c'était au-delà de ton pouvoir. Mais rien ne t'obligeait à descendre dans l'oubliette. Et ça, c'est une faute grave.

» J'aime Kahlan plus que tout au monde, tu le sais. Rien n'est plus précieux pour moi que sa vie, et je te l'avais confiée !

— Seigneur Rahl, je mesure la gravité de mon échec, et j'en assume les conséquences. Puis-je quand même formuler une requête ?

— Laquelle ?

Cara tomba à genoux, prit son Agiel à deux mains et le leva vers son maître comme une offrande.

— Choisir la façon dont je mourrai, seigneur.

— Pardon ?

— Pour son exécution, une Mord-Sith porte toujours son uniforme rouge. Quand elle a loyalement servi, jusqu'à sa disgrâce, on l'autorise à choisir l'arme qui lui ôtera la vie.

— Et à laquelle penses-tu ?

— Mon Agiel, seigneur Rahl. Je sais que je vous ai trahi, mais avant cette impardonnable transgression, vous n'avez jamais eu à vous plaindre de moi. Permettez-moi de mourir ainsi, je vous en supplie ! Berdine se chargera de m'exécuter. Ou Raina… C'est égal, puisqu'elles savent toutes les deux comment s'y prendre.

Richard contourna la table et vint se camper devant la Mord-Sith.

— Permission refusée, lâcha-t-il en croisant les bras.

— Seigneur, puis-je savoir quelle arme vous choisirez ?

— Cara, regarde-moi…, murmura Richard. (La Mord-Sith leva les yeux.) C'est vrai, je suis furieux. Mais je n'ordonnerai jamais ton exécution, ni celle des quatre autres…

— Vous le devez, seigneur ! Mon erreur est impardonnable.

— Tu crois vraiment qu'il existe des *erreurs* impardonnables ? Certaines trahisons le sont, je te le concède. Mais les bévues ? Si on exécutait les gens qui en commettent, voilà longtemps que je ne serais

plus de ce monde. Cara, dans ma vie, je les ai collectionnées. Et certaines n'étaient pas minces, tu peux me croire !

— Seigneur, une Mord-Sith sait quand elle mérite la peine capitale. C'est mon cas aujourd'hui. Si vous ne me condamnez pas, c'est moi qui serai le juge et le bourreau.

Certain de la détermination de Cara, Richard l'observa un long moment. Quelle était, dans son attitude, la part due au devoir et celle liée à la folie ? Tout dépendait de cette question…

— Tu as envie de mourir, Cara ?

— Non, seigneur Rahl. Pas depuis que je vous sers. Une raison de plus pour que je périsse ! Je vous ai trahi, et le code d'honneur des Mord-Sith ne m'autorise plus à vivre. Aucun de nous deux ne peut y changer quelque chose. Mon existence est terminée. Si vous ne me faites pas exécuter, je prendrai les choses en main…

Richard ne douta pas que la Mord-Sith tiendrait parole. Elle n'était pas du genre à tenter de l'attendrir, et encore moins à bluffer. S'il ne la convainquait pas qu'elle méritait de vivre, elle se suiciderait.

Soudain conscient qu'il n'avait qu'une solution, il surmonta la nausée que cette idée lui inspirait. Pour sauver Cara, il allait devoir franchir la frontière qui séparait la raison de la folie, ce territoire où errait une partie de l'esprit de la Mord-Sith. Et du sien, redoutait-il…

En une fraction de seconde, le Sourcier prit sa décision.

Il dégaina son épée, laissant la note métallique qu'il connaissait si bien retentir dans la petite pièce et pénétrer jusqu'à la moelle de ses os.

Alors, la rage de l'arme se déversa en lui, abattant la digue derrière laquelle bouillonnaient les flots dévastateurs de la mort. Un vent glacé parut souffler dans le salon, emportant avec lui la raison de Richard Rahl, Sourcier de Vérité et prétendument futur maître du monde.

— Dans ce cas, dit-il, la *magie* sera ton juge et ton bourreau.

Cara ferma les yeux.

— Regarde-moi ! cria Richard.

La furie de l'arme se déchaînait en lui, l'obligeant à lutter pour garder un lien avec la réalité, si ténu fût-il. Une fragile assurance qu'il ne basculerait pas à tout jamais dans la démence.

— Je veux que tu me regardes dans les yeux pendant que je te tue !

Cara obéit, les larmes aux yeux. Tout le bien qu'elle avait jamais fait, tout son courage, toute sa dévotion au devoir… Oui, tout avait été balayé par sa disgrâce !

Et son seigneur lui avait dénié le droit de mourir comme elle l'entendait. La seule punition au monde capable de lui arracher des sanglots…

Richard passa la lame sur son avant-bras pour lui donner un avant-goût du festin de sang qui l'attendait. Puis il se toucha le front avec l'acier glacé et murmura l'invocation qui n'appartenait qu'à lui :

— Mon épée, combats pour la vérité, aujourd'hui !

Devant lui se tenait la femme dont la présomption, sans une chance miraculeuse, aurait pu lui coûter Kahlan. À savoir bien plus que sa propre vie…

Cara le regarda lever la lame. Dans ses yeux, elle vit danser les flammèches de la magie et brûler une juste fureur.

Le messager de la mort… de *sa* mort !

Sur la garde de l'Épée de Vérité, les phalanges du Sourcier blanchirent.

S'il voulait avoir une chance, Richard savait qu'il ne devait pas tricher avec la magie. Au fond de son âme, il souhaita la mort de la femme qui avait failli à une mission sacrée : protéger Kahlan ! À cause de son arrogance, il aurait pu perdre sa bien-aimée, son avenir et toute raison de continuer à vivre. Il lui avait confié son bien le plus précieux, et elle s'était permise de manquer à son devoir.

Il s'imagina de retour en Aydindril pour découvrir le cadavre de Kahlan. Par la faute de Cara, et de personne d'autre !

Chacun lisant dans le regard de l'autre le reflet de sa propre folie, le bourreau et la victime comprirent qu'il n'y avait plus d'autre chemin pour eux. En un éclair, ils surent qu'ils avaient ensemble basculé dans la démence qui les suivait sans cesse comme leur ombre.

Richard se jura de couper la Mord-Sith en deux d'un seul coup.

La rage de l'épée l'exigeait.

Et il souscrivait à son désir !

Oui, il verrait jaillir le sang de la traîtresse !

Hurlant de rage il abattit son arme.

Comme si le temps ralentissait son cours, le Sourcier vit la lame briller en traversant un rayon de soleil.

En suspension dans l'air, il distingua les gouttes de sueur qui tombaient de son front, si nettes qu'il aurait pu les compter.

Au cœur de cette seconde dissociée de tout ce qui l'avait précédée – et de tout ce qui suivrait – Richard vit l'endroit précis où l'acier fendrait le crâne de sa victime.

Et Cara partageait sa vision, il le savait.

À moins d'un pouce de la chair, juste entre les yeux de la Mord-Sith, la lame s'arrêta comme si elle avait percuté un mur impénétrable.

Inondé de sueur, les bras tremblants, Richard hurla de frustration. Puis il écarta l'épée de Cara.

Les yeux écarquillés, le souffle court, la Mord-Sith gémit de détresse.

— Désolé, mais il n'y aura pas d'exécution…, lâcha Richard d'une voix étrangement rauque.

— Mais… comment… comment est-ce possible ? Une lame ne peut pas s'arrêter ainsi…

— La magie a choisi, et elle veut que tu vives. Que ça te plaise ou non, il faudra lui obéir.

Cara osa enfin croiser le regard de son seigneur.

— Vous l'auriez fait… Vous m'auriez tuée…

— Oui, dit simplement Richard en rengainant sa lame.

— Alors, pourquoi suis-je toujours vivante ?

— Parce que la magie n'a pas voulu de ton sang. Ses décisions sont sans appel, et nous devons les respecter.

Richard avait parié que l'Épée de Vérité ne le laisserait pas faire jaillir le sang de Cara. Elle ne l'autorisait pas à tuer un allié. Toute sa stratégie avait reposé là-dessus.

Pourtant, il avait eu un doute. Bien que ce ne fût pas intentionnel, la Mord-Sith avait mis en danger la vie de Kahlan. Dans ces conditions, la lame aurait pu prendre une autre décision. Car avec l'Épée de Vérité, il n'existait jamais de certitude absolue.

En lui remettant l'arme, Zedd l'avait prévenu que le danger était là. L'acier abattrait ses ennemis et épargnerait ses amis, mais la magie se fiait au jugement de celui qui la maniait, pas à une vérité objective. Ainsi, Richard risquerait toujours d'abattre un allié ou de laisser la vie à un adversaire.

Pour atteindre son objectif, il avait dû jouer le jeu à fond, sans garde-fou ni filet. Sinon, Cara aurait cru à une comédie, et mis fin à ses jours comme elle l'avait promis.

Les entrailles nouées, le jeune homme redouta un instant que ses jambes refusent de le porter davantage. Sans savoir s'il gagnerait son pari, il s'était immergé dans un monde de folie et de terreur.

Et maintenant, il n'aurait pas juré qu'épargner Cara n'était pas une erreur…

Il saisit le menton de la Mord-Sith et la força à relever la tête.

— L'Épée de Vérité a prononcé son jugement. Elle veut que tu vives et t'offre une seconde chance. Tu dois te plier à sa volonté.

— Je le ferai, seigneur Rahl.

Richard prit le bras de Cara et l'aida à se relever. Alors qu'il avait du mal à tenir debout, comment parvenait-elle à ne pas vaciller ? À sa place, il se serait écroulé.

— Je me rachèterai, seigneur Rahl !

Richard attira la Mord-Sith vers lui et la serra dans ses bras – une impulsion à laquelle il ne souhaitait plus résister. Elle s'abandonna contre lui, tremblante de reconnaissance.

— C’est tout ce que je demande, mon amie !

Cara s’écarta de lui, fit volte-face et se dirigea vers la porte.

— Encore une chose ! la rappela Richard. Il faut quand même que tu sois punie.

— C’est vrai, seigneur Rahl…

— Demain après-midi, tu iras apprendre à nourrir les tamias.

— Je vous demande pardon ?

— Tu as envie d’essayer ?

— Non, seigneur !

— Donc, ce sera ton châtiment. Emmène Raina et Berdine. Il serait injuste qu’elles s’en tirent comme ça !

Dès que la Mord-Sith fut sortie, Richard ferma la porte, s’y appuya et baissa les paupières. La rage de l’épée avait consumé sa colère, le laissant vide et épuisé. Et ces tremblements nerveux qui ne voulaient pas cesser !

Il faillit vomir au souvenir du regard de Cara, alors qu’il abattait son arme sur elle, certain qu’il allait lui ôter la vie. Oui, il avait accepté l’idée de tuer une personne qu’il aimait. Était-il tellement meilleur que Jagang et sa clique d’assassins ?

Probablement, puisqu’il avait agi pour sauver la Mord-Sith. Mais le prix restait élevé…

Quand la prophétie retentit de nouveau sous son crâne, il ne put plus résister et se laissa glisser sur le sol, malade de chagrin et de terreur.

Chapitre 15

Les soldats que Richard avait postés dans le couloir, autour des quartiers de la Mère Inquisitrice, le saluèrent et s'écartèrent pour le laisser passer. Puis ils reprirent leur position, piques levées, pour barrer le chemin aux trois Mord-Sith et aux deux colosses blonds qui suivaient leur seigneur à distance. En leur affectant cette mission, le Sourcier leur avait remis une liste – très courte – des personnes autorisées à franchir le barrage. Et les noms de ses gardes du corps n'y figuraient pas.

Richard se retourna et vit, comme il s'en doutait, que les trois femmes brandissaient déjà leurs Agiels. Il chercha le regard de Cara, le soutenant sans broncher jusqu'à ce qu'elle lâche son arme, vite imitée par Raina et Berdine.

Les cinq gardes du corps reculèrent et se campèrent à quelques pas des soldats pour improviser une seconde ligne de défense. Sur un geste de Cara, Raina et Ulic firent demi-tour et remontèrent le couloir. À l'évidence, leur « chef » entendait qu'ils trouvent un moyen de contourner l'obstacle, pour surveiller l'autre bout du corridor.

Au coin d'un couloir, juste avant celui qui donnait sur les quartiers de Kahlan, Richard eut la relative surprise de découvrir Nadine. Assise sur une chaise aux pieds dorés à la feuille, elle balançait les jambes comme une fillette qui meurt d'ennui en attendant qu'on l'autorise à aller jouer dehors.

Dès qu'elle aperçut le jeune homme, elle se leva d'un bond.

Sa belle crinière brillant de tous ses feux, Nadine avait l'air fraîche comme une rose.

Richard remarqua aussitôt que sa robe semblait plus moulante que la veille. Davantage serrée sur les hanches et les flancs, elle mettait en valeur ses formes épanouies. Bizarrement, ça ne correspondait pas à ce dont il se souvenait…

Encore un tour de son imagination ! C'était la même robe, et elle n'avait pas pu rétrécir par miracle.

Mais voir sa silhouette ainsi flattée – ou en avoir l'impression – lui rappela l'époque pas si lointaine où…

Contrôlant son enthousiasme, la jeune femme enroula coquettement une mèche châtaine autour de son index droit et eut un sourire timide. Quand le Sourcier s'arrêta devant elle, elle recula d'un pas, comme si elle avait vaguement peur de lui.

— Bonjour, Richard… J'ai entendu dire que tu étais déjà de

retour… Moi, je… (Du menton, Nadine désigna la porte, un peu plus loin – un excellent prétexte pour ne pas regarder son interlocuteur dans les yeux.) Eh bien, je viens voir comment va Kahlan. Tu comprends, il faut que je change son cataplasme. Mais je ne voulais pas la réveiller…

— Elle m'a dit que ton aide lui a été précieuse. Merci, Nadine. Ça me touche plus que tu ne l'imagines.

— Nous sommes de Hartland, et entre gens du pays, on se serre les coudes ! (En quête d'une excuse pour baisser les yeux, la jeune femme s'intéressa à un fil qui dépassait de sa robe.) Au fait, Tommy et Rita Wellington se sont mariés. Tu te souviens de Rita, la maigrichonne ?

— Ce n'est pas une surprise. Leurs parents avaient prévu leur union de longue date.

— Il la bat comme plâtre, dit Nadine sans relever la tête. Un jour, elle saignait tellement que j'ai dû lui poser un cataplasme… eh bien… tu devines où, je suppose ? Mais les gens disent que ce n'est pas leur affaire, et ils font comme s'ils ne savaient rien.

Où voulait en venir Nadine ? se demanda Richard. Espérait-elle qu'il retourne au pays pour sermonner ce voyou de Tommy Lancaster ?

— S'il continue, les frères de Rita finiront par lui fendre le crâne…

Nadine garda les yeux baissés.

— J'aurais pu être à sa place… Mariée à Tommy, et pleurant sur l'épaule de mes amies chaque fois qu'il m'aurait… Enfin, tu devines ce que je veux dire. Richard, j'aurais pu être enceinte, et morte d'angoisse à l'idée qu'une raclée provoque une nouvelle fausse couche !

» Je sais ce que je te dois, mon ami. En plus, nous sommes de la même ville, et… Enfin, j'étais venue pour t'aider, au cas où tu aurais eu des problèmes. (La jeune femme haussa une épaule, l'air désabusé.) Kahlan est très gentille. À sa place, la plupart des femmes auraient… Tu sais, je n'ai jamais vu une aussi belle fille ! Rien à voir avec moi…

— Tu ne me dois rien, assura Richard. Je serais intervenu pour sauver toute femme agressée par Tommy. En revanche, je te suis reconnaissant d'avoir aidé Kahlan.

— Quelle idiote j'ai été ! Penser que tu l'avais empêché de me violer parce que…

Conscient d'avoir été d'une maladresse rare, Richard posa une main sur l'épaule de Nadine, à l'évidence au bord des larmes.

— Nadine, tu es très jolie aussi, tu sais ?

— Vraiment ? C'est ce que tu penses ?

Après avoir tiré sur sa robe bleue, au niveau des hanches, la jeune herboriste leva enfin les yeux et sourit.

— Si tu étais un laideron, tu crois que j'aurais dansé avec toi, l'an

dernier ?

— J'ai adoré ça ! Tu sais quelles initiales j'ai gravées sur le tronc de l'arbre aux fiancés ? « N.C. », pour Nadine Cypher.

— Désolé, mon amie, mais Michael est mort.

— Michael ? Il n'était pas question de lui, mais de toi !

Se souvenant qu'il avait des soucis plus importants, Richard décida que cette conversation avait assez duré.

— Aujourd'hui, je suis Richard Rahl et le passé est mort. Quant à mon avenir, il est auprès de Kahlan.

Le jeune homme voulut tourner les talons, mais Nadine le retint par un bras.

— Ne te méprends pas, Richard. Je sais que tu l'aimes, et je reconnais avoir commis une grosse erreur, avec Michael.

Au dernier moment, Richard ravala la réplique mordante qui lui brûlait les lèvres. Comme il l'avait dit lui-même, le passé était mort et rouvrir les vieilles blessures ne rimait à rien.

— Encore merci d'avoir aidé Kahlan, conclut-il. À présent, je suppose que tu as hâte de retourner chez toi. Dis à tout le monde que je vais bien, et que je viendrai faire un tour dans le coin dès que…

— Kahlan m'a invitée à rester quelque temps, coupa Nadine.

Richard s'attendait à tout, sauf à ça. Un détail dont sa bien-aimée avait omis de l'informer.

— Vraiment ? Alors, tu comptes rester un jour ou deux ?

— J'aimerais bien, oui… Au fond, ce sont mes premières vacances loin de la maison. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, bien sûr. Je ne voudrais surtout pas…

— Aucun problème, assura Richard en dégageant doucement son bras. Si Kahlan t'a invitée, je n'ai rien à y redire.

Nadine rayonna, comme si elle n'avait pas remarqué que l'expression du jeune homme démentait ses paroles.

— Richard, tu as vu la lune, la nuit dernière ? demanda-t-elle soudain. Tout le monde ne parle que de ça ! C'était aussi fantastique qu'on le dit ?

— Absolument fabuleux…, grogna Richard, de plus en plus agacé.

Sans laisser à Nadine le temps de placer un mot, il se détourna et s'éloigna.

Après que Richard y eut frappé discrètement, une domestique rondelette au visage rubicond entrouvrit la porte des appartements de Kahlan.

— Seigneur Rahl, Nancy aide la Mère Inquisitrice à s'habiller. Elle sera prête dans quelques minutes.

— S'habiller ? s'écria le Sourcier alors que la servante lui claquait le battant au nez. (Il entendit le verrou se mettre en place.) Elle

devrait être au lit, bon sang !

En l'absence de réponse, il décida d'attendre plutôt que de faire un scandale. Jetant un coup d'œil sur le côté, il eut le temps de voir la tête de Nadine disparaître au coin du couloir. Savoir qu'elle jouait les espionnes ne le mit pas dans de meilleures dispositions à son égard.

Il faisait les cent pas depuis un moment quand la servante ouvrit en grand et lui fit signe d'entrer.

Le seuil franchi, il eut le sentiment de s'aventurer dans un autre monde. Le palais entier l'intimidait, avec sa splendeur, son aura de pouvoir et sa glorieuse histoire. Mais ici, dans le fief de Kahlan, c'était encore pire. Conscient d'être un simple guide forestier, il se sentait hors de son élément.

Les quartiers de la Mère Inquisitrice avaient tout d'un sanctuaire majestueux – un décor digne de la femme que tous les monarques recevaient en s'agenouillant. S'il avait connu ces lieux avant de rencontrer Kahlan, aurait-il eu le cran de lui adresser la parole ? Pour être franc, il en doutait…

Aujourd'hui encore, il rougissait de lui avoir appris à poser des collets et à déterrer des racines, à l'époque où il ignorait son identité.

Au souvenir de la soif d'apprendre de sa compagne, il eut un sourire émerveillé. Par bonheur, Kahlan Amnell – la *femme* – avait croisé son chemin avant qu'il découvre l'*Inquisitrice*, avec sa toute-puissance politique et sa redoutable magie. Les esprits du bien en soient loués, elle était entrée dans sa vie, et il priait pour qu'elle n'en sorte plus. Parce qu'elle était tout pour lui, désormais.

Des flammes crépitaient dans les trois cheminées en marbre du salon où il attendait. Filtrée par les somptueuses tentures qui protégeaient les immenses fenêtres, la lumière du jour était tout juste suffisante pour éviter qu'on allume des lampes. Une pénombre normale dans un sanctuaire, pensa Richard tout en se demandant combien de maisons, à Hartland, auraient été trop grandes pour ne pas tenir dans cette seule pièce.

Sur une table en acajou aux pieds dorés à la feuille reposait un plateau en argent lesté d'une théière, d'une tasse, d'un bol de soupe, d'un assortiment de biscuits, de poires au sirop et d'épaisses tranches de pain complet. Ce spectacle rappela à Richard qu'il n'avait rien avalé depuis près de vingt-quatre heures. Pourtant, il ne réveilla pas son appétit.

Le long d'un mur, trois servantes en robe grise, avec de la dentelle blanche aux manches et au col, regardaient le visiteur comme s'il s'apprêtait à mal se comporter – voire à entrer carrément dans la chambre de la Mère Inquisitrice !

— Elle est habillée ? demanda Richard.

— Dans le cas contraire, messire, répondit la domestique

rougeaude, je ne vous aurais pas laissé entrer.

— Ça va de soi… (Sous le regard des trois vieilles chouettes, le Sourcier avança vers la porte de la chambre, s'arrêta et se retourna.) Merci pour tout, nobles dames. Vous pouvez disposer.

À contrecœur, les servantes se retirèrent en lui jetant des coups d'œil assassins. Pour elles, comprit-il, il devait être indécent que le fiancé d'une jeune femme reste seul avec elle dans sa chambre. Et plus encore quand il s'agissait de la Mère Inquisitrice !

Richard eut un soupir agacé. Chaque fois qu'il s'aventurait dans les quartiers de Kahlan, les domestiques se relayaient pour venir demander toutes les trois minutes si leur maîtresse avait besoin de quelque chose. En la matière, leur imagination forçait son admiration, car aucune, à ce jour, n'était venue lui proposer *directement* de défendre sa vertu. Hors des limites du sanctuaire, les servantes ne lui battaient pas froid. Elles plaisantaient même avec lui quand il les taquinait, ou les aidait à porter quelque chose. En fait, très peu avaient peur de lui. Pourtant, elles se transformaient en mères chattes dès qu'il empiétait sur leur territoire.

Le grand lit à baldaquin de la Mère Inquisitrice était adossé au mur du fond richement lambrissé. L'épais couvre-lit, brodé de fil d'or, tombait sur ses flancs comme une cascade multicolore figée au milieu de sa chute. Paresseux, un rayon de soleil rampait sur le somptueux tapis et caressait voluptueusement la moitié inférieure des meubles.

Kahlan lui avait souvent décrit cette chambre – le nid d'amour où ils se réfugieraient après leur mariage – en insistant tout particulièrement sur la douceur des draps et le moelleux du matelas. Depuis la nuit, dans un lieu entre les mondes, qu'ils avaient *pleinement* passée ensemble, Richard rêvait de dormir avec sa bien-aimée. Mais ce lit l'intimidait, il devait l'admettre. Ne risquait-il pas de la perdre derrière quelque oreiller géant ?

Selon Kahlan, il n'y avait aucun danger, et elle voulait bien en mettre sa tête à couper !

Debout devant une grande baie vitrée, la jeune femme contemplait pensivement la Forteresse du Sorcier nichée à flanc de montagne. Dans sa magnifique robe blanche, ses longs cheveux bruns cascadant sur ses reins, Kahlan était d'une beauté à couper le souffle. De quoi oublier la taille du lit, les servantes acariâtres et bien d'autres tracas…

Quand Richard lui toucha doucement l'épaule, Kahlan sursauta.

— Je croyais que c'était Nancy, dit-elle en se retournant, un magnifique sourire sur les lèvres.

— Comment ça, Nancy ? Tu n'as pas senti que c'était moi ?

— Parce que j'aurais dû deviner, le dos tourné ?

— Bien sûr. Quand tu entres dans une pièce, je le sais sans avoir besoin de regarder.

— Voilà un mensonge, ou je ne m'y connais pas !

— C'est la pure vérité !

— Et à quoi m'identifies-tu ?

— Ton parfum, le bruit de tes pas, le rythme de ta respiration… Et même ta manière de t'immobiliser ! Tout ça est unique, que tu le saches ou non.

— Tu plaisantes ? (Richard secoua la tête.) Sérieusement ?

— C'est la stricte vérité ! Ça ne te fait pas pareil avec moi ?

— Non. Mais tu as passé ta vie dans les bois, à aiguiser tous tes sens… (Kahlan enlaça le jeune homme de son bras valide.) Pourtant, je n'y crois pas vraiment…

— Mets-moi à l'épreuve, à l'occasion, et tu verras ! Comment vas-tu ? Ton bras gauche te fait mal ?

— À peine… C'était bien pire quand Toffalar m'a poignardée, chez les Hommes d'Adobe. Tu te souviens ?

— Je ne risque pas d'oublier… Mais que fais-tu debout ? Ne t'a-t-on pas prescrit du repos ?

— Arrête ça ! lança Kahlan en repoussant gentiment le Sourcier. Je suis en pleine forme ! (Elle le détailla des pieds à la tête.) Et toi, tu es splendide ! Une telle métamorphose, rien que pour me plaire ! Vous êtes beau comme un dieu, seigneur Rahl !

Richard posa un petit baiser sur les lèvres de la jeune femme… et recula quand elle voulut l'entraîner dans une étreinte plus passionnée.

— J'ai peur de te faire mal…

— Richard, je vais bien, crois-moi ! Après avoir touché Marlin avec mon pouvoir, j'étais épuisée. Surtout après une poursuite aussi mouvementée. Du coup, on m'a cru plus grièvement blessée que je l'étais.

Le Sourcier étudia un moment sa compagne, puis décida qu'un baiser digne de ce nom n'était pas contre-indiqué dans son état.

— Voilà qui était beaucoup mieux…, souffla Kahlan quand ils s'écartèrent l'un de l'autre. (Elle repoussa doucement le jeune homme.) Tu as vu Cara ? Quand tu m'as quittée, tu avais ce regard qui me glace les sangs… Nous n'avons pas eu le temps de parler vraiment. Richard, elle n'y était pour rien !

— Je sais. C'est la première chose que tu m'as dite.

— Alors, tu ne t'en es pas pris à elle ?

— Nous avons eu une petite conversation, c'est tout…

— Une conversation ? Qu'a-t-elle avancé pour sa défense ? Elle n'a pas tenté de s'accuser de tout, j'espère ?

— Pourquoi as-tu invité Nadine au palais ? éluda Richard.

Comme si elle venait de voir enfin ce qui aurait dû lui crever les yeux, Kahlan saisit le poignet du Sourcier.

— Il y a du sang sur ton bras… Tu te l'es entaillé ? C'est ça ? Par les esprits du bien, qu'as-tu fait à Cara ? Pourquoi t'es-tu coupé le bras avec ton épée ? Tu… Comment va Cara ? Dis-moi que tu n'as pas…

— Elle voulait mourir, Kahlan. Sur mon ordre, ou de son propre fait. Alors, je m'en suis remis à mon épée, comme ce fameux jour, avec les anciens du Peuple d'Adobe.

— Elle va bien ? Jure-moi qu'elle va bien !

— Très bien, ne t'inquiète pas…

— Et toi ? Ne me mens pas, Richard !

— J'ai connu de meilleurs moments… Kahlan, pourquoi as-tu invité Nadine ?

— Ça m'a paru courtois, voilà tout… Tu as rencontré Drefan ?

— Ne change pas de sujet ! Pourquoi cette invitation ?

— Richard, il le fallait… Quand des ennuis viennent de Shota, on ne s'en débarrasse pas si facilement. Tu as payé pour le savoir, non ? Avant de riposter, nous devons découvrir ce que trame cette maudite voyante !

Le Sourcier se tourna vers la baie vitrée et regarda la Forteresse du Sorcier, qui semblait les toiser de haut, plus méprisante que jamais.

— Je n'aime pas du tout ça…

— Moi non plus, souffla Kahlan. Mais elle m'a aidée ! J'aurais juré qu'elle s'affolerait, et elle a su garder son sang-froid. Bien entendu, tout ça l'a perturbée… Quelque chose se prépare en sous-main, et nous devons réfléchir, au lieu de nous cacher la tête sous les couvertures.

— Je déteste toujours ça, mais tu as raison… Un coup de chance, parce que j'épouse exclusivement des femmes intelligentes !

Derrière lui, Richard entendit Kahlan tirer distraitement sur sa robe. Le délicieux parfum qui vint caresser ses narines l'apaisa un peu.

— Je comprends que tu aies… apprécié… Nadine, souffla l'Inquisitrice. Une guérisseuse doublée d'une jolie femme. Le coup a dû être dur à encaisser.

Alors que la pierre noire, à flanc de montagne, semblait absorber jusqu'aux rayons du soleil, Richard pensa qu'il devait à tout prix retourner dans la Forteresse.

— Quel coup ?

— L'avoir surprise en train d'embrasser Michael. Elle m'a tout raconté.

— Elle t'a raconté quoi ? s'écria Richard en se retournant.

Kahlan désigna la porte, comme si Nadine pouvait entrer et parler en son propre nom.

— Eh bien, que tu l'as vue embrasser ton frère.

— L'embrasser ?

— C’est ce qu’elle a dit, oui…

— Une drôle de façon de présenter les choses…

— Mais… Ils ne faisaient quand même pas… hum… ?

— Kahlan, seize hommes sont morts près des oubliettes, hier, et une dizaine d’autres ne passeront sans doute pas la journée. J’ai sur les bras des gardes du corps incapables de protéger la femme que j’aime, et une voyante consacre sa vie à empoisonner la mienne. Et si c’était tout ! Jagang nous envoie des messages par l’intermédiaire de pantins vivants, une Sœur de l’Obscurité rôde en ville, et la moitié de nos soldats, malades à en crever, ne sont pas en état de se battre. (Richard marqua une courte pause.) Tu en veux encore ? Des ambassadeurs attendent de nous voir, et j’ai hérité d’un demi-frère dont j’ignorais l’existence. Incidemment, je l’ai placé sous bonne garde… Alors, excuse-moi, mais la manière dont Nadine arrange la vérité à sa sauce ne me semble pas un sujet prioritaire.

— C’est moche…, soupira Kahlan. À présent, je comprends pourquoi tu avais ce regard.

— Tu te souviens du dicton que tu m’as cité un jour ? « Ne laisse jamais une fille choisir ton chemin à ta place quand il y a un homme dans son champ de vision… »

— Nadine ne choisit pas mon chemin… Je l’ai invitée avec une idée derrière la tête.

— Quand elle veut quelque chose, cette fille est plus entêtée qu’un chien lancé sur la piste d’un lièvre. Mais je parlais de Shota. Elle t’a indiqué une direction, et tu la suis aveuglément.

— Parce qu’il faut découvrir ce qu’il y a au bout du chemin. Et pourquoi la voyante désire que nous le suivions.

— Kahlan, je veux savoir tout ce qu’a dit Marlin – ou Jagang, si tu préfères. Essaie de te souvenir de chaque mot.

— Et si tu m’insultais un bon coup, avant de passer à autre chose ?

— Je n’ai aucune envie de t’infliger un sermon. Tu as failli me faire mourir de peur, en descendant dans cette oubliette. Je veux être près de toi, te protéger… et t’épouser. (Richard sourit.) À ce propos, j’ai eu une idée… Si ça marche, nous serons bientôt chez les Hommes d’Adobe.

— C’est vrai ? Comment ferons-nous ?

— D’abord, répète-moi les paroles de Jagang.

Le Sourcier se tourna de nouveau vers la Forteresse pendant que Kahlan lui racontait toute l’histoire. La présence de Jagang à la partie de Ja’La – le Jeu de la Vie dans sa langue natale –, son désir de voir ce que Marlin avait accompli, la mission d’Amelia dans la Forteresse du Sorcier, la découverte et l’invocation de la prophétie à Fourche-Étau…

— C’est tout, conclut-elle. Pourquoi fixes-tu la Forteresse comme

ça ?

— Je me demande ce que sœur Amelia est allée y faire. Et pourquoi Marlin voulait s'y rendre aussi. Tu as une idée ?

— Non. Jagang ne m'a pas donné d'indice. Tu as vu la prophétie, au fond de l'oubliette ?

— Oui, répondit le Sourcier, l'estomac noué.

— Que dit-elle ?

— Je ne l'ai pas encore traduite…

— Richard, je veux bien croire que tu me reconnais quand j'entre dans une pièce, même si tu me tournes le dos. Moi, je peux dire que tu mens sans avoir besoin de te regarder dans les yeux !

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire.

— Les prophéties sont ambiguës, et tu le sais très bien. Les mots n'y ont pas le même sens que dans les phrases normales. Et puis, même si Jagang en a trouvé une, rien ne dit qu'il ait pu l'invoquer.

— C'est vrai, et j'y ai déjà pensé. Selon lui, la preuve qu'il l'a fait sera apportée par une lune rouge. Ce n'est pas demain que…

— Qu'as-tu dit ? demanda Richard en se retournant. Tu ne m'as jamais parlé de ça…

— J'avais oublié… jusqu'à maintenant. Quand j'ai déclaré que je ne le croyais pas, au sujet de la prophétie invoquée, il a répondu que la preuve viendrait avec la lune rouge. Tu sais ce que ça signifie ?

— Hier, la lune était rouge… J'ai passé ma vie dans la nature, sans jamais rien voir de semblable. On aurait cru l'observer à travers un verre de vin rouge. Ça m'a donné la chair de poule, et c'est pour ça que je suis rentré plus tôt.

— Richard, révèle-moi la prophétie !

Le Sourcier réfléchit à un mensonge crédible… et il n'eut aucune idée.

— « L'incendie viendra avec la lune rouge. Celui qui est lié à l'épée verra mourir les siens. S'il n'agit pas, ceux qu'il aime périront avec lui dans la fournaise, car aucune lame, qu'elle soit en acier ou née de la magie, ne peut blesser cet ennemi-là. »

— Et la suite ? demanda Kahlan, pâle comme une morte. Jagang m'a parlé d'une Fourche-Étau… Dis-moi tout, Richard ! Et n'essaie pas de me mentir. Nous luttons ensemble depuis le début. Si tu m'aimes, il ne faut rien me cacher.

Esprits du bien, faites qu'elle entende seulement les mots, et pas mon angoisse. Aidez-moi à lui épargner ça !

La main gauche du Sourcier se posa sur la garde de son épée, et il sentit les lettres du mot « Vérité » s'enfoncer dans sa paume.

Ne montre pas ta peur !

— « Pour éteindre l'incendie, il devra trouver un remède dans le vent. Mais sur ce chemin, la foudre le frappera, car sa bien-aimée le

trahira dans son sang. »

Chapitre 16

— Richard…, souffla Kahlan, des larmes roulant sur ses joues, tu sais que jamais je… Tu ne penses pas que… ? Sur ma vie, je jure… Il faut me croire !

Alors qu'elle ne parvenait pas à contenir un gémissement d'angoisse, le Sourcier prit la jeune femme dans ses bras.

— Richard, dit-elle quand elle se fut un peu calmée, tu sais que je ne te trahirai jamais. Rien en ce monde ne me pousserait à agir contre toi. Et je refuserais, même si ça devait me valoir une éternité de tourments dans le royaume des morts, entre les mains du Gardien.

— Bien sûr, que je le sais… Souviens-toi qu'il ne faut jamais prendre une prophétie à la lettre. Si tu te laisses atteindre, Jagang aura gagné. Mais lui-même ignore ce que ça veut dire ! Il a gravé ces mots sur le mur parce qu'ils lui semblaient aller dans son sens.

— Mais… je…

— Calme-toi !

L'étreinte de Richard ne parvint pas à apaiser Kahlan. La terreur de la nuit précédente et l'horreur de la prophétie étaient plus qu'elle n'en pouvait supporter. Face au danger, quel qu'il fût, elle n'avait jamais versé une larme. Dans les bras de Richard – le seul endroit où rien de mal ne risquait de lui arriver – elle était incapable de se contrôler, emportée par un flot d'émotions au moins aussi puissant que le courant qui avait failli la tuer, dans les sous-sols du palais.

— Kahlan, ne crois pas à ces sornettes, je t'en prie !

— La prédiction… elle dit que…

— Écoute-moi un peu… Ne t'ai-je pas ordonné de rester loin de Marlin, parce que je m'occuperais de lui à mon retour ? N'ai-je pas souligné que c'était trop dangereux pour toi ?

— Oui, mais je m'inquiétais, et…

— Tu as agi contre ma volonté ! Tes raisons importent peu, parce qu'elles ne changent rien. (Kahlan hocha la tête.) C'est peut-être ça, la trahison dont parle la prophétie. De plus, ta blessure saignait beaucoup. Réfléchis ! Tu m'as trahi, et tu étais couverte de sang. Ça correspond, non ?

— Ce n'était pas une trahison, Richard. J'ai agi par amour pour toi, et pour te protéger.

— Les intentions non plus n'ont aucune importance ! C'est bien pour ça qu'il ne faut jamais se fier aux prophéties. Dans l'Ancien

Monde, Warren et Nathan m'ont mis en garde contre une interprétation trop littérale de ces textes. Les mots ont un lien très indirect avec leur signification profonde.

— Pourtant, je doute que mon comportement soit une trahison…

— Ce n'était qu'un exemple. Une façon de te montrer qu'il n'y a rien à craindre, si on ne perd pas son bon sens. Les prophéties sont redoutables quand on se laisse influencer par elles. Oppose ta logique à cette prédiction-là !

— Zedd pense la même chose que toi. Il a refusé de me révéler les prophéties qui me concernent, de peur que je les croie. Selon lui, tu as raison de ne pas te laisser impressionner. Mais là, c'est différent. Il est dit que je te trahirai.

— Ce sera peut-être un truc tout simple et sans conséquence. Comme manger mon petit déjeuner, par exemple !

— La foudre n'est pas un « truc simple et sans conséquence ». C'est une image de la mort… ou de la façon précise dont tu périras. La prophétie annonce que je te trahirai, et que ça entraînera ta fin.

— Eh bien, je n'y crois pas ! Je t'aime, et je sais que tu ne feras jamais rien pour me nuire.

Kahlan eut une nouvelle crise de larmes, plus longue à apaiser que la précédente.

— Richard… c'est pour ça que Shota a envoyé Nadine. Elle veut que tu épouses une autre femme, parce qu'elle sait que je provoquerai ta perte. Elle essaie de te protéger d'une ennemie mortelle – moi !

— Elle nous a déjà fait ce coup-là une fois, tu t'en souviens ? Et elle s'était trompée du tout au tout ! Si nous l'avions écoutée, Darken Rahl aurait vaincu, et nous vivrions sous son joug. Cette prophétie est de la même eau… (Richard écarta Kahlan de sa poitrine et la tint par les hanches pour la regarder dans les yeux.) M'aimes-tu vraiment ?

Bien que son bras et son épaule gauches la mettent à la torture, l'Inquisitrice ne tenta pas de se dégager.

— Plus que ma propre vie !

— Alors, fais-moi confiance. Cette prophétie ne nous détruira pas. Je te le jure ! Au bout du chemin, tout sera pour le mieux, tu verras. Quand on pense trop au problème, on oublie de se concentrer sur la solution.

Kahlan s'essuya les yeux et sourit. Le Sourcier était si confiant et sûr de lui ! Comment avait-elle pu douter de leur avenir ?

— Tu as raison. Et je m'excuse d'avoir craqué…

— Tu veux toujours m'épouser ?

— Bien sûr ! Mais comment faire ? Le voyage sera très long, et nos responsabilités, ici…

— La sliph ! coupa Richard.

— Pardon ?

— La sliph, dans la Forteresse du Sorcier ! Sa magie nous conduira dans l'Ancien Monde, puis nous ramènera ici. Deux jours pour faire l'aller-retour, Kahlan ! Il me suffira de la réveiller, et nous serons en route !

— Elle nous conduira à Tanimura, et Jagang doit encore y être…

— Possible, mais nous serons moins loin du territoire des Hommes d'Adobe qu'en partant d'Aydindril. De plus, la sliph doit pouvoir nous amener ailleurs. Quand je l'ai réveillée, elle m'a demandé où je voulais aller. Si elle n'avait pas d'autres destinations en réserve, cette question n'aurait eu aucun sens.

Son désespoir envolé, Kahlan tourna la tête vers la Forteresse.

— En quelques jours, nous serons mariés et de retour aux affaires… Nous pouvons nous permettre une courte absence, n'est-ce pas ?

— Évidemment !

— Comment fais-tu pour trouver des solutions à tous les problèmes ? demanda Kahlan, sincèrement émerveillée.

— Une affaire de motivation…, répondit Richard en désignant le lit.

Folle de joie, Kahlan sauta au cou du Sourcier. Elle allait lui proposer de prendre un peu d'avance sur leur programme – en matière de lit, justement – quand un importun frappa à la porte.

Une importune, plutôt – et qui n'attendit pas qu'on l'invite pour entrer.

— Vous allez bien, Mère Inquisitrice ? demanda Nancy, une des trois vieilles chouettes de mauvaise mémoire.

Histoire de préciser sa pensée, elle foudroya Richard du regard.

— Oui. Que se passe-t-il ?

— Dame Nadine veut savoir si elle peut changer votre cataplasme.

— Elle attend dehors ?

— Oui, Mère Inquisitrice. Mais si vous êtes… occupée…, je lui dirai de patienter jusqu'à ce que vous ayez… terminé.

— Qu'elle vienne ! lança le Sourcier.

— Mère Inquisitrice, fit Nancy, pour accéder à la blessure, il faudra ouvrir le haut de votre robe…

— Je vais filer…, souffla Richard à l'oreille de Kahlan. Il faut que je parle à Berdine. Un petit travail à lui confier…

— J'espère qu'il ne consiste pas à nettoyer une écurie.

— Non. Je veux qu'elle étudie le journal de Kolo.

— Pourquoi ?

Richard posa un chaste baiser sur le front de sa bien-aimée.

— La connaissance est une arme, et je tiens à être armé jusqu'aux dents. (Il se tourna vers Nancy.) Vous avez besoin d'aide, pour la

déshabiller ?

La servante réussit l'exploit de s'empourprer de honte tout en lui jetant un regard assassin.

— Je suppose que la réponse est « non »… (Richard gagna la porte et se retourna.) Quand Nadine aura fini, nous irons voir Drefan. J'ai aussi une mission pour lui. Et je voudrais que tu sois avec moi…

Dès que le jeune homme eut fermé la porte, Nancy vint se placer derrière sa maîtresse et entreprit de déboutonner sa robe.

— La tenue que vous portiez hier est tout juste bonne à devenir une serpillière, dit-elle d'un ton plein de reproches.

— Je m'en doutais un peu…

Kahlan avait une armoire pleine d'ensembles blancs – l'apanage de la Mère Inquisitrice, puisque toutes ses collègues portaient du noir.

De fil en aiguille, la jeune femme pensa à la robe de mariée bleue qu'elle mettrait bientôt.

— Nancy, tu te souviens de l'époque où ton mari te courtisait ?

— Oui, Mère Inquisitrice.

— Et tu aimais qu'on entre sans ton accord, quand tu étais seule quelque part avec lui ?

Nancy entreprit de faire glisser le tissu sur les épaules de Kahlan.

— Mère Inquisitrice, avant le mariage, je ne suis jamais restée seule avec lui ! Mes parents me l'interdisaient, et ils avaient raison, parce que j'étais jeune et ignorante.

— Moi, je suis adulte, et je dirige ce palais. Je veux que vous cessiez toutes de me déranger quand Richard est avec moi. C'est compris ? Ouille ! Ne tire pas si fort !

— Désolée de vous avoir fait mal, Mère Inquisitrice… Quant au reste, ce n'est pas convenable.

— Tu me permettras d'en juger.

— À votre guise…

— Exactement, fit Kahlan en tendant le bras droit pour que Nancy fasse glisser plus facilement la manche de sa robe.

— Vous avez été conçue dans cette chambre, dit la servante, sur un lit qui ressemblait beaucoup à celui-là. Des générations de Mères Inquisitrices furent fécondées ici, pour donner naissance à des filles souvent destinées à les remplacer. Le poids de la tradition pèse sur vos épaules. Avant d'accueillir un homme entre ses draps, une Mère Inquisitrice doit l'avoir épousé.

— Aucune des femmes dont tu parles ne s'est mariée par amour. Ma mère non plus… Ce ne sera pas mon cas, et mon enfant, si j'en ai un, sera le fruit de l'amour.

— Raison de plus pour qu'il soit conçu avec la bénédiction des esprits du bien, et dans les liens sacrés du mariage.

Kahlan ne jugea pas nécessaire de préciser que les esprits du bien,

dans le lieu mystérieux entre les mondes, avaient déjà béni leur union.

— Les esprits du bien savent ce qu'il y a dans nos cœurs. Richard et moi sommes faits l'un pour l'autre, et il en sera ainsi à jamais.

— Et vous êtes pressés de passer à l'acte, marmonna Nancy en commençant à défaire le bandage. Comme ma fille et son fiancé…

Pressés ? Par bonheur, la servante ne savait pas à quel point !

— Ce n'est pas du tout ça ! J'ai simplement dit que je ne voulais pas qu'on me dérange quand Richard est avec moi. Le mariage est pour bientôt, et notre engagement sera irréversible…

» L'amour ne se réduit pas à vouloir sauter dans un lit. On peut avoir envie d'être dans les bras l'un de l'autre, pour se cajoler. Tu peux comprendre ça ? Si tes collègues et toi entrez toutes les cinq minutes dans ma chambre, tu crois que je peux embrasser tranquillement mon futur époux, ou lui permettre de me consoler quand je suis blessée ?

— Non, Mère Inquisitrice…, concéda Nancy.

Juste avant qu'on frappe de nouveau à la porte… restée ouverte.

— Je peux entrer ? demanda Nadine.

— Bien sûr ! Pose donc ton sac sur une chaise. Nancy, tu peux nous laisser. Et merci pour tout.

Sans cacher sa désapprobation, la servante sortit et ferma la porte derrière elle. Nadine fit signe à Kahlan de s'asseoir sur le lit et finit de défaire le bandage.

— Dis-moi, fit Kahlan, pensive, tu portes bien la même robe qu'hier ?

— Oui.

— Elle semble plus… moulante.

Nadine baissa les yeux et s'examina.

— Vos dames de compagnie l'ont lavée, mais je doute qu'elle ait rétréci… Attendez, je sais ce qui s'est passé ! Les coutures se sont déchirées, hier, quand nous avons fait un peu de natation. J'ai dû les reprendre, et couper le tissu trop abîmé.

» Heureusement que je n'ai pas trop d'appétit, depuis mon départ de Hartland. Le souci fait maigrir, vous savez ce que c'est. Sinon, je n'aurais plus pu mettre cette robe. Mais elle ne me serre pas trop, pas vrai ?

— Pour te remercier de ton aide, je m'assurerai qu'on t'en procure une autre, plus confortable.

— Inutile. Celle-là ira très bien.

— Je vois…

— La plaie n'est pas plus infectée qu'hier, c'est encourageant… (Très délicatement, Nadine acheva de retirer le cataplasme.) J'ai croisé Richard, en entrant. Il avait l'air perturbé. Vous ne vous êtes pas disputés, j'espère ?

— Non, grogna Kahlan, de moins en moins bien disposée envers

l'amie d'enfance de Richard. Il était troublé par autre chose.

Nadine sortit une demi-corne de son sac, l'ouvrit et badigeonna l'épaule de Kahlan d'un produit à la forte odeur de poix. Quand elle eut terminé, elle entreprit de refaire le bandage.

— Inutile d'être gênée, dit-elle d'un ton léger. Les amoureux se chamaillent parfois. Et ils ne se séparent pas pour autant ! Richard finira par revenir à la raison.

— En fait, je lui ai parlé de ce qui s'est passé entre vous, en assurant que je le comprenais. C'est ça qui l'a bouleversé.

— Pourquoi donc ?

— Tu te souviens de l'histoire que tu m'as racontée au sujet de Michael ? Quand il t'a surprise en train de l'embrasser ?

— Oh, ça…, lâcha Nadine en achevant de nouer le bandage.

— Oui, ça…

Sans lever les yeux, Nadine aida Kahlan à renfiler sa robe, puis elle rangea vivement la demi-corne dans son sac.

— Et voilà ! Je referai le cataplasme ce soir.

Sur ces mots, la jeune femme récupéra son sac, fila vers la porte… et se pétrifia quand l'Inquisitrice la rappela.

— Tu m'as menti, dirait-on. Richard m'a tout raconté.

Nadine s'empourpra jusqu'aux oreilles.

— Si tu me donnais ta version des faits ? Va donc t'asseoir sur ce fauteuil, en face de moi.

Nadine hésita puis obéit à contrecœur.

— Eh bien, je voulais le stimuler un peu, dit-elle, les yeux baissés sur ses genoux.

— Tu appelles ça une « stimulation » ?

— Hum… Je savais que les garçons perdent souvent la tête quand ils… enfin, à cause du désir. J'estimais que c'était ma meilleure chance de le pousser à… se mettre dans l'obligation de m'épouser.

Kahlan ne comprit rien à cette déclaration, mais elle prit garde à ne pas le montrer.

— Ce n'était pas un peu tard pour ça ?

— Pas nécessairement… En principe, quand j'ai laissé Richard me surprendre nue sur Michael, et toute contente de ce que je faisais, j'aurais dû épouser à coup sûr un des deux. Car Michael en pinçait pour moi, je le savais.

— Et comment espérais-tu que…

— J'avais tout prévu. En me voyant chevaucher son demi-frère, folle de plaisir, il aurait dû me désirer à en mourir. Cette vision, plus mon ardeur à la tâche… Vous voyez ce que je veux dire ? J'espérais qu'il perde la tête et veuille me posséder aussi.

— Et en admettant, pourquoi t'aurait-il épousée après ?

— Parce qu'il aurait aimé ça, pardi ! Et croyez-moi, j'aurais fait ce qu'il fallait pour qu'il en redemande ! Ensuite, je lui aurais refusé de recommencer, et après avoir goûté à mes charmes, j'étais sûre qu'il serait disposé à tout pour m'avoir. Si Michael avait réagi comme lui, le choix me serait revenu, et j'aurais pris Richard.

» En cas de grossesse, s'il était resté sur sa réserve, je lui aurais dit que l'enfant était de lui. Tel que je le connais, il m'aurait épousée. Sans bébé ni demande de Richard, il me restait Michael. Un second choix est toujours mieux que rien…

Ignorant la fin de l'histoire, puisque le Sourcier ne lui avait rien raconté, Kahlan redouta que Nadine en reste là. En même temps, elle tremblait d'angoisse à l'idée de découvrir la suite. Et si ce plan bizarre avait marché, au moins jusqu'à un certain point ? Dans la version du simple baiser, Richard avait tourné les talons. Mais rien n'était vrai là-dedans…

L'Inquisitrice croisa les bras et attendit.

Nadine hésita puis se jeta à l'eau :

— En tout cas, c'était mon plan, et il semblait excellent. Au mieux, je récupérais Richard, et au pire, Michael…

» Hélas, ça n'a pas marché… Quand il est entré, Richard s'est pétrifié. Je me suis retournée pour lui sourire et l'inviter à participer aux réjouissances. Ou à venir me voir plus tard, s'il préférait un tête-à-tête.

Kahlan retint son souffle.

— C'est la première fois qu'il a eu ce regard, vous savez… Sans dire un mot, il est sorti de la pièce.

Nadine eut un soupir accablé.

— Je croyais pouvoir me consoler avec Michael, mais il m'a ri au nez quand je lui ai dit qu'il devait m'épouser. Oui, ri au nez ! Après, il n'a plus jamais voulu de moi. Ce porc avait eu ce qu'il désirait, et je ne l'intéressais plus. En revanche, les autres filles…

— Mais si tu visais… Par les esprits du bien, pourquoi n'as-tu pas séduit Richard, tout simplement ?

— Parce que j'avais peur qu'il s'y attende, et qu'il ait érigé ses défenses. Vous savez, il n'a pas dansé qu'avec moi, cet été-là. Je redoutais qu'il ne veuille pas s'engager. Au fond, il aurait pu vouloir s'amuser un peu, puis me laisser tomber après. Chez nous, on raconte que Bess Pratter a essayé la tactique dont vous parlez – et lamentablement échoué. Il me fallait une stimulation assez forte.

» La jalousie aurait dû lui faire perdre la tête. Avec la lubricité, c'est la principale motivation des hommes, à ce qu'on dit…

Nadine leva les mains et repoussa derrière sa tête son abondante chevelure.

— Je n'en reviens pas qu'il vous ait tout raconté. J'aurais juré qu'il

garderait ça pour lui.

— Et il l'a fait…, murmura Kahlan. Quand j'ai mentionné ton histoire de « baiser », il s'est fermé comme une huître. Mais j'ai prêché le faux pour savoir le vrai, et tu es tombée dans le panneau.

Accablée par sa propre bêtise, Nadine se prit la tête à deux mains.

— Tu as grandi avec Richard, continua Kahlan, mais tu ne sais rien de lui ! Rien du tout !

— Ça aurait pu marcher ! C'est vous qui ne le connaissez pas si bien que ça ! Richard est un petit gars de Hartland qui n'a jamais rien eu. Le luxe lui a tourné la tête, sans parler de tous ces gens qui lui obéissent. Mon plan était bon parce qu'il désire ce qu'il voit, tout simplement. Et je voulais lui montrer ce que j'avais à lui offrir !

Sentant poindre une migraine, Kahlan ferma les yeux et se massa le front.

— Nadine, avec les esprits du bien pour témoins, j'affirme que tu es la femme la plus stupide que j'ai rencontrée !

— Stupide ? (L'herboriste se leva d'un bond.) Vous aimez Richard et vous le voulez pour époux. (Elle se frappa la poitrine d'un index rageur.) Vous savez ce qu'on ressent, quand on aime cet homme ? Mes sentiments n'étaient pas moins forts que les vôtres ! Et si vous êtes un jour à ma place, vous agirez comme moi ! Aussi bien que vous pensiez le connaître, vous le feriez, si c'était votre seule chance ! Osez me dire le contraire !

— Nadine, tu ne connais rien à l'amour… Il ne s'agit pas de capturer une proie, mais de rendre heureuse la personne qu'on porte dans son cœur.

— S'il le faut, vous ferez comme moi ! siffla Nadine.

La prophétie retentit dans l'esprit de Kahlan.

Mais sur ce chemin, la foudre le frappera, car sa bien-aimée le trahira…

— Tu te trompes ! Je ne lui ferai du mal pour rien au monde, m'entends-tu ? Pour ne pas le blesser, je suis prête à mener une vie misérable et solitaire. Et plutôt que de le voir souffrir, je préférerais te le laisser !

Chapitre 17

Essoufflée mais rayonnante, Berdine s'arrêta près de Kahlan, qui regardait Nadine s'éloigner à grands pas dans le couloir.

— Mère Inquisitrice, s'exclama la Mord-Sith, le seigneur Rahl veut que je passe la nuit à travailler pour lui ! N'est-ce pas merveilleux ?

— Si tu le dis…

Enthousiaste, Berdine partit à la course dans la direction qu'avait empruntée Nadine. À l'autre bout du corridor, Richard parlait avec un petit groupe de soldats. Un peu plus loin, Cara et Egan montaient la garde.

Dès que le Sourcier vit Kahlan, il mit fin à sa conversation et s'empressa de la rejoindre. Quand il fut à sa portée, elle l'attrapa par sa chemise et le tira vers elle.

— J'ai une question, messire Richard Rahl ! siffla-t-elle.

— Laquelle, noble dame ?

— Pourquoi as-tu dansé avec cette putain de bas étage ?

— Kahlan, je n'avais jamais entendu un mot pareil dans ta bouche ! Comment as-tu réussi à lui faire avouer ça ?

— En la roulant dans la farine !

— Tu as prétendu que je t'avais tout raconté ?

— Exactement.

— Je savais bien que j'avais une mauvaise influence sur toi…

— Richard, je suis navrée de l'avoir invitée. Si Shota me tombe entre les mains, je l'étranglerai ! Pardonne-moi de t'imposer la présence de Nadine.

— Tu n'as pas à t'excuser. Mes émotions m'ont aveuglé. Heureusement, tu as pris la bonne décision.

— Tu es sûr ?

— Shota et la prophétie parlent du « vent »… Nadine est impliquée dans tout ça, donc, nous devons l'avoir à l'œil. Je vais la faire surveiller, pour qu'elle ne file pas en douce.

— Inutile, car elle ne bougera pas d'ici.

— Comment le sais-tu ?

— Les vautours n'abandonnent jamais. Ils tournent au-dessus de leur proie tant qu'ils espèrent pouvoir la becqueter. Cette garce a même eu le front de dire que j'agirais comme elle, si j'étais un jour dans sa situation…

— J'ai de la peine pour elle, avoua Richard. Elle ne manque pas de qualités, mais l'amour véritable lui passera toujours très au-dessus de

la tête, j'en ai peur.

— Et Michael ? Comment a-t-il pu te faire ça ? Dire que tu as réussi à lui pardonner…

— C'était mon frère, et aucun acte dirigé contre moi n'aurait pu briser ce lien. Un jour, je comparaîtrai devant les esprits du bien. Pas question de leur donner une raison de conclure que je n'étais pas meilleur que lui !

» Mais je n'ai pas pu l'absoudre du mal qu'il avait fait aux autres.

Kahlan posa une main sur le bras du Sourcier.

— Je comprends pourquoi tu veux que je sois à tes côtés quand tu rencontreras Drefan… Avec Michael, les esprits du bien t'ont mis à l'épreuve. Ce frère-là sera d'un autre calibre. Pour commencer, c'est un guérisseur, donc un homme qui aime aider les autres – comme toi. Cela dit, il est un peu arrogant, je te préviens. (L'Inquisitrice sourit tristement.) De toute façon, il aurait du mal à être aussi tordu que Michael !

— Tu sais, Nadine est une guérisseuse, et…

— Elle n'a aucun talent, comparée à Drefan. Son art n'est pas très éloigné de la magie.

— Tu crois qu'il a le don ?

— Non, mais je ne suis pas qualifiée pour le dire.

— Moi, je le saurai. S'il a un pouvoir, ça ne m'échappera pas.

Richard donna quelques ordres aux gardes postés devant les quartiers de la Mère Inquisitrice. Puis les deux jeunes gens remontèrent le couloir et s'arrêtèrent devant Cara et Egan.

Le colosse se mit au garde-à-vous. Kahlan trouva que la Mord-Sith avait l'air épuisée… et déprimée.

— Cara, dit Richard, je vais aller voir le guérisseur qui t'a sauvée. Il paraît que c'est un bâtard de Darken Rahl, comme moi. Tu veux bien m'accompagner ? Je serais content d'avoir une amie à mes côtés.

— Si c'est votre volonté, seigneur Rahl, répondit la Mord-Sith, au bord des larmes.

— C'est ma volonté, oui… Egan, tu viens aussi ! Au fait, j'ai dit aux soldats que vous étiez autorisés à passer – tous les cinq. Va chercher Raina et Ulic, et rejoignez-nous.

— À vos ordres, seigneur Rahl ! répondit Egan avec un grand sourire.

Le premier que Richard lui voyait depuis très longtemps.

— Où est Drefan ? demanda Kahlan.

— Dans une chambre d'invité de l'aile sud-ouest.

— À l'autre bout du palais ? Pourquoi ?

— Parce que c'est l'endroit le plus éloigné de tes quartiers…

Les gardes postés aux abords de l'aile sud-ouest du palais saluèrent

Richard, Kahlan, Egan, Ulic et Raina avant de les laisser passer. En voyant Cara, toujours vêtue de rouge, ils baissèrent les yeux et reculèrent d'un pas de plus que nécessaire. Aucun D'Haran ne tenait à attirer l'attention d'une Mord-Sith en « tenue de travail »…

Quand ils arrivèrent devant une porte gardée par plusieurs colosses armés jusqu'aux dents, le Sourcier vérifia d'instinct que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau.

— Je crois qu'il a plus peur que toi…, souffla Kahlan. C'est un guérisseur, et il dit être venu pour t'aider.

— En débarquant le même jour que Marlin et Nadine ? Tu sais bien que je ne crois pas aux coïncidences.

Dans les yeux de Richard, l'Inquisitrice vit qu'il puisait dans son arme – sans même la toucher – une réserve de magie mortelle. Toute son attitude montrait qu'il était prêt à tuer si cela s'imposait.

Sans frapper, il ouvrit la porte et entra dans la petite chambre dépourvue de fenêtres. Très modestement meublée, elle était réservée aux hôtes de moindre importance. Dans un coin, une petite cheminée dispensait juste assez de chaleur pour qu'on ne grelotte pas de froid.

Peu désireuse d'être sur l'éventuelle trajectoire de sa lame, Kahlan resta un demi-pas derrière le Sourcier. Ulic et Egan se campèrent de chaque côté de la porte, comme d'habitude. Cara et Raina se placèrent devant eux, prêtes à bondir au premier geste suspect.

Au fond de la pièce, Drefan était agenouillé devant une table basse où brûlaient des dizaines de chandelles. Sans précipitation, il se releva et se tourna vers ses visiteurs.

Son regard se riva dans celui de Richard, comme s'il était entré seul. Plongés dans des pensées que nul ne pouvait deviner, les deux hommes se toisèrent un long moment en silence.

Puis Drefan se prosterna, le front plaqué contre le sol.

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Les deux colosses et les Mord-Sith faillirent s'agenouiller pour se joindre aux dévotions de Drefan. Ce réflexe n'étonna pas Kahlan, qui voyait chaque jour une multitude de D'Harans se jeter à terre devant leur maître. Avec le Sourcier, c'était habituel, puisque les Sœurs de la Lumière, à Tanimura, avaient fait de même pour lui jurer fidélité…

Au Palais du Peuple, du temps de Darken Rahl, tout le monde devait passer quatre heures par jour – deux le matin et deux le soir – à répéter cette litanie dans les cours de dévotion.

Drefan se releva et adopta une position décontractée qui en disait long sur sa confiance en lui. Chaussé de cuissardes noires, il portait

son manteau à capuche, une chemise blanche à dentelle largement ouverte sur sa poitrine virile et un pantalon noir si serré sur l'entrejambe que l'Inquisitrice, consciente qu'elle rougissait, préféra s'intéresser à la large ceinture du guérisseur, où pendaient plusieurs bourses en cuir fermées par des épingles en os.

Aussi grand et musclé que Richard, sa peau mate mise en valeur par ses cheveux blonds, le deuxième fils de Darken Rahl était d'une beauté saisissante. Un étrange mélange entre le Sourcier et leur monstrueux géniteur…

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Richard en désignant les chandelles.

— Je priais, seigneur Rahl. Afin d'être en paix avec les esprits du bien, si je devais les rejoindre aujourd'hui.

Une simple exposition des faits, sans embarras ni timidité, comme s'il parlait à un vieil ami.

— Cara, dit Richard, tu restes avec nous. Raina, Ulic et Egan, veuillez nous attendre dehors. (Avant que les trois gardes du corps aient refermé la porte, il ajouta :) Moi le premier…

Un code bien rodé : si Drefan sortait seul de la pièce, il ne devrait pas faire trois pas avant d'être truffé d'acier. Le genre de précaution que Kahlan prenait aussi…

— Seigneur Rahl, je me nomme Drefan, et je suis votre serviteur, si vous voulez de moi. (Le guérisseur s'inclina devant Kahlan.) Mère Inquisitrice…

— Pourquoi as-tu parlé de rejoindre les esprits du bien ? demanda Richard.

— C'est une longue histoire, seigneur, répondit Drefan en glissant les mains dans les manches de son manteau.

— Si tu me la racontais ? Mais d'abord, sors tes mains de là !

— Désolé, seigneur, fit le guérisseur en obéissant aussitôt.

Il écarta un pan de son manteau pour dévoiler le long poignard pendu à sa ceinture. Après l'avoir dégainé entre le pouce et l'index, il le lança en l'air et le rattrapa par la pointe.

— Veuillez me pardonner… J'avais l'intention de m'en débarrasser avant votre arrivée.

Drefan jeta négligemment l'arme par-dessus son épaule – et ne parut pas étonné quand il l'entendit se planter dans le mur lambrissé. Se penchant, il sortit un couteau de sa botte droite et lui fit suivre le même chemin. La lame se ficha à cinq pouces de la première, et exactement à la même hauteur.

Enfin, glissant une main dans son dos, Drefan en sortit une dague qu'il propulsa, toujours sans regarder, entre les deux autres.

— Ce sont tes seules armes ? demanda Richard, imperturbable.

Le guérisseur tendit les bras.

— Oui, à part mon savoir et mes mains. Mais n'ayez aucune crainte, seigneur, elles ne seraient pas assez rapides pour vaincre votre magie. Désirez-vous me fouiller pour vérifier que je ne mens pas ?

Richard déclina l'offre d'un haussement d'épaules.

— Alors, ton histoire ?

— Je suis le fils illégitime de Darken Rahl.

— Moi aussi…

— Pas exactement, seigneur. Vous avez hérité de son don, et la différence n'est pas mince.

— Hérité, dis-tu ? Darken Rahl a violé ma mère. Plus d'une fois, j'ai tenu ma magie pour une malédiction…

— Si c'est ainsi que vous voyez les choses, seigneur… Mais Darken Rahl avait une autre conception de la paternité. À ses yeux, il y avait son héritier – vous – et des mauvaises herbes. Comme moi…

» L'ancien maître de D'Hara ne s'embarrassait pas d'amour courtois ni de respect. Les femmes devaient lui apporter du plaisir et accueillir sa semence. Celles qui lui donnaient des fruits pourris tels que moi ne valaient pas mieux, à ses yeux, que des terres stériles. Cela dit, il n'aurait pas traité votre mère avec plus d'égards, après votre précieuse naissance…

— Cara m'a raconté la même chose, souffla Kahlan à Richard. D'après elle, Darken Rahl éliminait ce que Drefan appelle des « fruits pourris ».

— Il tuait mes frères et mes sœurs ?

— Oui, seigneur, confirma Cara. Mais pas méthodiquement – plutôt au gré de ses caprices, ou de sa colère.

— Je ne sais rien de ses autres enfants, dit Richard. Il y a moins d'un an, j'ignorais même qu'il était mon père. Par quel miracle as-tu survécu, Drefan ?

— Ma mère n'a pas connu… (Le guérisseur marqua une pause, en quête d'une manière délicate de présenter les choses.) Eh bien, un sort aussi cruel que la vôtre, seigneur…

» Ambitieuse et cupide, elle a vu en notre père un moyen d'accéder au sommet de l'échelle sociale. D'après ce qu'on m'a dit, elle était assez belle pour que Darken Rahl la prenne régulièrement dans son lit. Une « fidélité » dont il n'était pas coutumier… Mais elle a dû savoir se l'attacher. Bref, c'était une putain très douée !

» Elle espérait lui donner un *héritier*, afin de devenir à ses yeux plus qu'un objet de plaisir. Hélas, elle a échoué, puisque je suis venu au monde.

— Un échec pour elle, dit Richard, mais pas aux yeux des esprits du bien. Pour eux, tu ne vaux pas moins que moi.

— Merci, seigneur Rahl… Peu d'hommes, dans votre position, reconnaîtraient une chose pareille. « Devant sa sagesse, nous nous

inclinons… » Ces mots ont rarement eu autant de sens.

Drefan s'efforçait de se montrer courtois et respectueux sans basculer dans la servilité. Aussi sincère qu'elle fût, sa déférence ne le contraignait pas à abdiquer sa noblesse naturelle. D'une politesse exquise – contrairement à sa première prestation, dans l'oubliette –, il restait fier et indomptable comme un Rahl digne de ce nom. Aucune allégeance ne le privait de sa confiance en lui : un autre point commun avec Richard.

— Qu'est-il arrivé ?

— Tout de suite après ma naissance, elle m'a montré à un sorcier, espérant que j'aurais le don. Dans ce cas, elle se voyait déjà régner aux côtés de Darken Rahl, mort d'amour pour elle. Ai-je précisé que c'était une parfaite idiote ?

Richard ne fit pas de commentaires.

— Le sorcier réduisit ses rêves absurdes à néant. Loin d'avoir donné le jour à un garçon né avec le don, elle avait accouché d'une calamité. Car Darken Rahl, c'était connu, adorait éviscérer lentement les mères de ses rejetons ratés.

— À l'évidence, tu es parvenu à ne pas attirer son attention. De quelle manière ?

— Grâce à une judicieuse initiative de ma mère… Elle aurait pu m'élever et sauver sa peau – à condition de cacher la vérité à son maître –, mais sursauter de terreur chaque fois qu'on frapperait à sa porte ne lui disait rien. Elle m'a donc confié à une communauté de guérisseurs – des gens très solitaires – avec l'espoir qu'ils préserveraient mon anonymat et interdiraient ainsi à mon père de s'en prendre à moi.

— Vous abandonner n'a pas dû être facile, compatit Kahlan.

Drefan se tourna vers elle.

— Pour soigner son chagrin, elle s'est prescrit un médicament imparable. Une dose massive de jusquiame noire que les guérisseurs se sont empressés de lui fournir.

— Un poison…, lâcha sombrement Richard.

— Oui. Très rapide, mais atrocement douloureux, à ce qu'on dit.

— Et des guérisseurs lui ont donné le moyen de se suicider ? s'indigna le Sourcier.

Le regard hypnotique de Drefan se riva de nouveau sur lui.

— Le devoir d'un guérisseur est de fournir le médicament adapté à la maladie. L'affection de ma mère étant de vivre, ils l'ont aidée à mourir.

— Ce n'est pas ma définition de ce métier…, dit Richard, les yeux aussi durs que ceux de son frère.

— La mort est le plus beau cadeau qu'on puisse faire à un malade condamné à une cruelle agonie…

— Ta mère n'était pas dans ce cas.

— Si Darken Rahl l'avait retrouvée, elle aurait atrocement souffert. Notre père, au cas où vous ne le sauriez pas, se montrait d'une remarquable inventivité en matière de tortures. À force d'angoisse, la pauvre femme risquait de devenir folle, et elle éclatait en sanglots chaque fois qu'une ombre bougeait dans sa chambre. Les guérisseurs ne pouvaient pas la soustraire à la fureur de Darken Rahl. Et s'ils l'avaient cachée parmi eux, ils auraient tôt ou tard fini étripés, comme elle. Alors, elle s'est sacrifiée pour me donner une chance…

Une bûche éclata dans la cheminée et Kahlan sursauta. Richard et Drefan, eux, ne bronchèrent pas.

— Je suis désolé, dit le Sourcier. Mon grand-père a amené ma mère en Terre d'Ouest, pour la mettre hors d'atteinte de Darken Rahl. Il savait ce qu'elle risquait – et moi avec !

— Décidément, nous nous ressemblons : deux enfants exilés pour fuir leur père. Mais vous, seigneur, il ne vous aurait jamais tué.

— Détrompe-toi, il a tout fait pour ça !

— Vraiment ? Après avoir tant rêvé d'un héritier, il a voulu l'assassiner ?

— À l'époque, il ne savait pas que j'étais son fils. Mais c'est une autre histoire… Pourquoi voulais-tu être en paix avec les esprits du bien, au cas où tu les rejoindrais aujourd'hui ?

— Les guérisseurs ne m'ont jamais menti sur mon identité. J'ai toujours su que j'étais le fils de Darken Rahl, et qu'il pouvait à tout moment venir me tuer. Depuis ma plus tendre enfance, chaque soir, je remercie les esprits du bien de m'avoir accordé un jour de plus loin de mon père et de ses sévices.

— Tes protecteurs n'avaient pas peur pour eux-mêmes ? Si Darken Rahl avait tout découvert, il les aurait taillés en pièces.

— Je n'ai jamais su s'ils s'inquiétaient… Devant moi, ils prétendaient ne rien risquer, parce que j'aurais pu être un enfant abandonné devant leur porte…

— Tu n'as pas eu une vie facile, Drefan, dit Richard.

Son demi-frère se tourna vers l'autel de fortune et le contempla un long moment en silence.

— Peut-être, mais c'est la seule que j'ai connue…, dit-il enfin. Avec le temps, redouter que chaque matin soit le dernier finit par devenir pesant…

— Darken Rahl est mort. Tu n'as plus rien à craindre de lui.

— C'est pour ça que je suis là… Quand j'ai senti le lien se briser, puis appris officiellement qu'il n'était plus de ce monde, j'ai décidé que mon cauchemar avait assez duré. Depuis mon arrivée au palais, on me surveille, et je connais la valeur des hommes dont vous vous

entourez, seigneur. Mais j'ai pris le risque d'être à leur merci…

» Rien ne m'assure que le nouveau seigneur Rahl ne voudra pas m'éliminer aussi. Si c'est le cas, tant pis ! Vivre avec la peur ne me dit plus rien. Si vous voulez de moi, je vous offre ma loyauté. Sinon, ma tête est prête à se poser sur le billot, pour expier le crime de ma naissance.

» L'essentiel, c'est que mon cauchemar se termine, d'une façon ou d'une autre.

Les yeux humides, Drefan se tourna vers Richard.

— Mon sort est entre vos mains, seigneur Rahl. Pardonnez-moi… ou prenez ma vie. Dans les deux cas, je serai enfin libre.

En silence, Richard étudia longuement son demi-frère. Kahlan imagina le conflit intérieur qui le déchirait : tuer serait facile, et se montrer clément risquait de se retourner contre lui. Devait-il écraser une bonne fois pour toutes le passé sous sa botte, ou parier une fois encore sur un avenir meilleur ?

Drefan le décevrait-il autant que Michael ?

— Appelle-moi Richard, Drefan. Et tutoie-moi. Bienvenue au sein de D'Hara, un pays qui combat désormais pour la liberté. Si nous gagnons, plus personne ne vivra dans la peur, comme tu y fus condamné.

Les deux hommes se prirent par les poignets. Leurs mains, remarqua Kahlan, étaient exactement de la même taille.

— Merci, *Richard*…, souffla Drefan.

Chapitre 18

— On m'a dit que tu as sauvé Cara, fit le Sourcier. C'est moi qui te remercie… Ça n'a pas dû être facile, sachant qu'il s'agissait d'une de mes gardes du corps, et qu'elle risquait de devoir te tuer, si les choses tournaient mal pour toi…

— Je suis un guérisseur, sei… Richard. Excuse-moi, mais j'aurai sûrement des difficultés à t'appeler par ton prénom. Je sens le lien, comprends-tu, et pour moi, tu es le seigneur Rahl.

— Moi, je n'ai pas encore l'habitude qu'on me donne ce titre à tout bout de champ. (Le Sourcier se gratta pensivement le menton.) Tu sais si nous avons… d'autres frères et sœurs ?

— Je le parierais ! Certains ont dû survivre, comme moi. Selon les rumeurs, nous avons au moins une petite sœur…

— Une sœur ? s'enthousiasma Richard. Tu sais où elle vit ? Et comment elle s'appelle ?

— Hélas, je ne connais rien d'elle, à part son prénom : Lindie. Si elle n'est pas morte, elle doit avoir quatorze ou quinze ans. La personne qui m'en a parlé ne savait rien de plus. Sinon qu'elle est née en D'Hara, au sud-ouest du Palais du Peuple.

— Rien d'autre ?

— Je t'ai communiqué tout ce que je sais, sei… Richard. (Drefan se tourna vers Kahlan.) Comment allez-vous ? L'herboriste dont j'ai oublié le nom vous a-t-elle soignée correctement ?

— Oui, *Nadine* s'en est très bien tirée. J'ai encore mal, et tout ça m'a déclenché une migraine – d'autant plus forte que j'ai très mal dormi, cette nuit. Mais ça pourrait être pire.

Drefan s'approcha de l'Inquisitrice. Vif comme l'éclair – et sans demander sa permission –, il lui prit le bras gauche, le leva, le fit tourner en tous sens et voulut savoir si ces mouvements étaient douloureux. Son examen terminé, il se plaça derrière sa patiente, lui posa quatre doigts sur la clavicule et lui comprima la nuque avec un pouce.

La douleur fit tressaillir Kahlan. Elle eut l'impression que la pièce tournait autour d'elle.

Drefan appuya très fort sous son bras et entre ses omoplates.

— Voilà… C'est mieux ?

L'Inquisitrice plia son bras et sourit.

— Je n'ai presque plus mal… Merci beaucoup.

Le guérisseur la prit par la main et la tira doucement jusqu'à un

fauteuil, près de la table. Quand elle fut assise, il se campa devant elle, l'empêchant de voir Richard.

Il lui saisit les deux mains, lui fit tendre les bras et appuya très fort sur la masse charnue, entre son pouce et son index.

Drefan avait des mains épaisses et puissantes, comme Richard, mais nettement moins calleuses. Son intervention faisait un mal de chien à Kahlan – mais elle ne se plaignit pas, convaincue qu'il savait ce qu'il faisait.

Avec la position adoptée par le guérisseur, elle dut détourner les yeux pour ne pas fixer le renflement, sur le devant de son pantalon moulant. Alors que des mains puissantes pétrissaient sa chair, elle se souvint de ce qui était arrivé à Cara.

Les doigts de Drefan se glissant sous le cuir rouge, puis s'introduisant en elle…

L'Inquisitrice se dégagea brutalement.

— Merci, je vais déjà beaucoup mieux, mentit-elle.

Le frère de Richard sourit à sa patiente, ses yeux bleus à la fois glaciaux et hypnotiques – comme ceux de tous les Rahl.

— Je n'ai jamais guéri une migraine aussi vite. Vous êtes sûre que ça va ?

— Ce n'était pas bien grave, et je ne sens plus rien… Encore merci…

— Ce fut un plaisir… (Drefan fixa un long moment Kahlan, puis il se tourna vers Richard.) Il paraît que tu vas épouser la Mère Inquisitrice ? Décidément, tu es un seigneur Rahl très différent de notre père… Il n'aurait jamais pensé à se marier, sais-tu ? Mais il n'a sûrement jamais eu sous les yeux une telle beauté ! Puis-je vous féliciter tous les deux ? Au fait, la cérémonie est pour quand ?

— Très bientôt ! répondit Kahlan en venant se placer près du Sourcier.

— Oui, confirma celui-ci, très bientôt. La date n'est pas fixée, parce que nous avons encore quelques détails à mettre au point.

» Drefan, tu as proposé de me servir, et j'accepte volontiers. Plusieurs soldats sont gravement blessés, victimes de l'homme qui s'en est pris à Cara. Si tu les examinais, je t'en serais très reconnaissant.

Le guérisseur récupéra ses lames et les remit en place sans même regarder ce qu'il faisait.

— Je suis venu pour aider ! lança-t-il en se dirigeant vers la porte.

— Tu ferais mieux de me laisser passer d'abord, lui conseilla Richard en le retenant par un bras. Tant que je n'aurai pas annulé cet ordre, mes hommes te tueront si tu sors d'ici avant moi. Ce serait dommage, non ?

Alors qu'elle suivait Richard, Kahlan croisa le regard de Cara. Selon Drefan, son ouïe n'avait pas été affectée par l'attaque de Marlin.

Incapable de réagir, elle avait néanmoins tout entendu pendant sa « crise ». Y compris quand l'Inquisitrice avait ordonné au guérisseur de ne plus toucher un certain endroit.

La Mord-Sith s'était sans doute aperçue de ce que faisait Drefan, mais sans pouvoir l'en empêcher. À ce souvenir, Kahlan sentit qu'elle s'empourprait.

Enlaçant Richard, elle sortit avec lui…

Le Sourcier jeta un coup d'œil à droite et à gauche. Constatant que le couloir était désert, il poussa doucement Kahlan contre le mur lambrissé, juste devant l'entrée de ses quartiers, et l'embrassa.

La jeune femme se réjouit que Drefan ait soulagé son épaule gauche, un peu plus tôt dans la journée. Désormais, jeter ses bras autour du cou de Richard ne lui faisait presque plus mal.

Elle eut un gémissement étouffé. Pas à cause de son épuisement, ni des vestiges de la douleur, mais parce que le désir la submergeait.

Richard la serra dans ses bras, la souleva presque du sol, et pivota sur lui-même pour se retrouver adossé au mur.

Leur étreinte se fit de plus en plus passionnée.

— Je n'arrive pas à croire que Nancy ou une autre servante ne va pas nous tomber sur le dos, dit le jeune homme quand ils s'écartèrent un peu pour reprendre leur souffle.

Il avait posté les gardes dans le corridor précédent, à bonne distance. Bref, ils étaient seuls – un luxe qui devenait de plus en plus rare.

Bien qu'elle eût grandi ainsi, Kahlan commençait à trouver horripilant qu'une foule de gens collent sans cesse à ses basques. Depuis sa rencontre avec Richard, la notion d'intimité avait pris une nouvelle valeur à ses yeux.

— Nancy ne nous dérangera pas…, souffla-t-elle.

— Vraiment ? Alors, Mère Inquisitrice, qui protégera ta vertu ?

— Personne, si les esprits du bien ont écouté mes prières !

— Que penses-tu de Drefan ? demanda soudain le Sourcier – un changement de sujet aussi abrupt que surprenant.

— Et toi ? fit Kahlan, prise de court.

— J'aimerais croire que j'ai hérité d'un frère digne de confiance… Le guérisseur militaire a été impressionné par son intervention auprès des blessés. Un de ces soldats, au moins, n'aurait pas survécu sans les soins de Drefan. Et Nadine est plus qu'intéressée par les produits que contiennent les bourses pendues à sa ceinture. Si mon demi-frère a vraiment pour vocation d'aider les gens, je m'en réjouirai. Car il n'y a rien de plus noble que ce métier…

— Tu crois qu'il a un pouvoir… magique ?

— Je n'en ai pas vu trace dans ses yeux… Ne me demande pas pourquoi, mais je vois le don crépiter autour d'une personne ou dans son regard. Selon moi, Drefan est un guérisseur doué, rien de plus.

» Je lui suis reconnaissant d'avoir sauvé Cara. Si c'est vrai… Imagine qu'elle se soit remise toute seule, après la mort de Marlin ? Parce que son lien avec lui était brisé…

— Donc, tu ne te fies pas à Drefan, conclut Kahlan, qui n'avait pas poussé aussi loin sa propre réflexion.

— Je n'en sais rien… Les coïncidences continuent à me laisser sceptique… (Richard soupira d'agacement.) Kahlan, je veux que tu sois franche et directe ! Ne me laisse pas m'aveugler parce qu'il est mon demi-frère. Sur ce sujet, j'ai déjà commis une dramatique erreur de jugement. Si tu as le moindre doute, n'hésite pas à m'en parler.

— Marché conclu !

— Alors, commence tout de suite, et dis-moi pourquoi tu lui as menti.

— Pardon ?

— Au sujet de ta migraine ! J'ai vu que son traitement ne t'avait rien fait. Mais tu as prétendu le contraire.

— Je voudrais que tu sois fier de ton frère, Richard. Mais ta remarque, au sujet des coïncidences, m'a rendue méfiante.

— Il n'y a rien d'autre ?

— Non. J'espère que Drefan t'apportera un peu d'amour fraternel… et que le fait qu'il arrive en même temps que Marlin et Nadine n'est qu'un hasard.

— Je l'espère aussi…

— Toutes les servantes sont folles de lui. À mon avis, il aura bientôt brisé beaucoup de cœurs… Cela dit, s'il me donne des raisons de le soupçonner, je t'en ferai part.

— Merci, répondit Richard.

La remarque sur les succès féminins de Drefan ne lui arracha pas un sourire.

Avec elle, pensa Kahlan, il ne s'était jamais montré jaloux, car elle ne lui donnait aucune raison – et il en serait allé ainsi même si elle n'avait pas été une Inquisitrice. Mais il restait cette douloureuse histoire, avec Michael et Nadine… Une plaie encore à vif, elle le devinait.

Richard voulut l'embrasser, mais elle le repoussa gentiment.

— Pourquoi as-tu amené Nadine avec toi, cet après-midi ?

— Qui ?

— Nadine ! Tu sais, la fille qui porte une robe moulante.

— Ah, celle-là…

— Donc, tu as remarqué sa tenue !

Richard se rembrunit.

— Tu penses qu'elle était différente, aujourd'hui ?

— Et comment ! Mais réponds à ma question !

— Je l'ai amenée parce qu'elle est une excellente guérisseuse. Tu sais, ce n'est pas un monstre, malgré ses défauts… Tant qu'elle est là, autant qu'elle se rende utile, non ? Je crois que ça l'aidera à se sentir mieux. Je l'ai chargée de superviser la fabrication de l'infusion d'écorce, pour s'assurer que nos hommes s'en sortaient bien. Elle a paru ravie de nous aider.

Kahlan se souvint du petit sourire de Nadine, quand Richard lui avait demandé de l'accompagner. Elle avait été ravie, certes, mais pas de soulager l'humanité souffrante. Ce sourire en disait long, comme la robe aux coutures reprises…

— Si j'ai bien compris, dit Richard, tu trouves Drefan très beau, et toutes les femmes partagent ton opinion.

Kahlan estimait surtout que le pantalon du guérisseur était trop moulant. Elle tira Richard vers elle et l'embrassa, espérant qu'il ne la verrait pas rougir – ou se méprendrait sur la cause de cette réaction.

— Qui est beau ? souffla-t-elle quand ils se furent écartés l'un de l'autre.

— Drefan. Tu sais, le type au pantalon serré ?

— Désolée, mais je ne vois pas de qui tu parles…

Ce n'était pas loin de la vérité. Kahlan avait envie de Richard, et rien d'autre ne comptait.

Dans son esprit, il n'y avait aucune place pour Drefan. Le souvenir de la nuit passée ensemble dans l'étrange lieu entre les mondes la poursuivait. Elle voulait connaître de nouveau ce sentiment d'union totale. Et tout de suite, si possible !

Mais Richard, elle le savait, se faisait un point d'honneur à ne pas ressembler à son père, pour qui les femmes étaient de vulgaires objets de plaisir. Voilà pourquoi il se laissait si facilement expulser par les servantes. Bien qu'il fasse mine de discuter, il n'usait jamais de son statut pour les empêcher de le jeter dehors.

Les trois Mord-Sith s'efforçaient aussi de préserver ce qu'elles appelaient la « réputation » de la Mère Inquisitrice. Dès que les deux jeunes gens songeaient à s'isoler, même pour parler en paix, Cara, Raina ou Berdine ne les lâchaient pas d'un pouce, posant des questions lourdes de sous-entendus qui leur coupaient tous leurs élans. Quand leur seigneur s'énervait, elles lui rappelaient ses ordres : protéger à tout prix la Mère Inquisitrice. Et il n'avait jamais songé à les modifier d'un iota…

Aujourd'hui, les trois femmes se montraient scrupuleusement obéissantes. Au point de ne pas avoir protesté quand il leur avait ordonné de ne pas les suivre jusqu'à la porte des quartiers de Kahlan.

Découragés par tous ces obstacles, et certains d'être bientôt mariés,

les deux jeunes gens avaient décidé d'attendre, même s'ils s'étaient déjà unis de cette manière-là. Cela semblait tellement irréel, en un lieu où n'existaient ni le temps ni l'espace. Un endroit qui ignorait la chaleur et le froid. Un refuge où ils avaient pu se voir malgré l'absence de source de lumière, et… s'allonger… bien qu'il semblât ne pas y avoir de sol.

Kahlan se souvenait de chaque instant de ce merveilleux interlude offert par les esprits du bien. Richard et elle, cette nuit-là, avaient été l'origine de la chaleur, de la lumière et des sentiments qui les avaient transfigurés.

Cette tempête se déchaînait de nouveau tandis que la jeune femme caressait la poitrine musclée de son compagnon. Le souffle court, elle voulait sentir sa bouche partout sur son corps, et lui rendre chacun de ses baisers.

Pour ça, il fallait qu'il consente à franchir cette fichue porte !

— Richard, reste avec moi, cette nuit. Je t'en prie !

— Kahlan, n'avons-nous pas décidé de…

— S'il te plaît ! Je veux t'avoir dans mon lit… et en moi.

Le jeune homme allait capituler de bon cœur quand une voix lança :

— J'espère que je ne vous dérange pas ?

Richard sursauta et Kahlan se retourna. Sur les épais tapis, ils n'avaient pas entendu la guérisseuse approcher.

— Nadine, souffla Kahlan, que veux-tu ?

Elle croisa les mains dans son dos, se demandant depuis combien de temps l'importune les espionnait. Les avait-elle vus s'abandonner au désir ? Probablement que oui…

De nouveau, l'Inquisitrice s'empourpra.

— Je ne voulais pas vous embêter. Mère Inquisitrice, je venais changer votre cataplasme… et m'excuser.

— De quoi ?

— De ce que je vous ai dit, ce matin. Comme j'étais bouleversée, mes paroles ont dépassé ma pensée, et j'en suis désolée. Vous comprenez ?

— Il n'y a pas de mal. Ce genre de chose nous arrive à tous.

— Et le cataplasme ? insista la guérisseuse.

— Mon bras ne me fait pas mal… Il suffira que tu interviennes demain matin. Drefan s'est occupé de ma blessure, et je vais beaucoup mieux.

— Je vois… Donc, vous allez filer au lit, tous les deux ?

— Nadine, intervint Richard, étrangement calme, merci d'être venue voir comment se portait Kahlan. Et bonne nuit !

— Tu n'attendras pas de l'avoir épousée ? siffla la guérisseuse. Tu

vas la jeter sur le matelas et la besogner, comme une vulgaire fille rencontrée dans les bois ? Pour le grand seigneur Rahl, voilà qui semble un peu brutal ! Et dire que tu te prétends meilleur que nous, les gens du peuple…

Nadine foudroya le Sourcier du regard puis se tourna vers Kahlan.

— Comme je vous l'ai dit ce matin, ce pauvre garçon veut tout ce qu'on lui fait miroiter… Shota m'a parlé de vous, et on dirait que vous en connaissez un bout, quand il s'agit de *stimuler* un homme. Au fond, c'est *vous* qui feriez n'importe quoi pour l'avoir. Bref, je retire mes excuses, parce que vous ne valez pas mieux que moi !

Sur ces mots, Nadine se détourna et s'éloigna.

— La vérité sort de la bouche des catins…, souffla Kahlan quand elle fut hors de vue.

— Cela dit, elle n'a pas totalement tort…

— C'est possible…, admit Kahlan à contrecœur.

— Dans ce cas, bonne nuit. Et dors bien, surtout.

— Toi aussi. Je t'imaginerai dans cette minuscule chambre d'invité…

— Je n'irai pas au lit tout de suite.

— Et que feras-tu ?

— Je ne sais pas trop… Un bain dans un abreuvoir à chevaux me remettrait peut-être les idées en place.

— Richard, je ne supporterai plus cette torture très longtemps ! Marions-nous avant qu'une nouvelle catastrophe nous en empêche.

— Je réveillerai la sliph dès que certains problèmes seront réglés. Par les esprits du bien, je te le promets !

— Quels problèmes ?

— D'abord, la santé de nos soldats. Avant de partir, je veux m'assurer que Jagang ne pourra pas tirer parti de la situation. Dans deux jours, nos hommes devraient être sur pied. Deux jours, pas davantage !

— Richard, je t'aime… Qu'il faille attendre deux jours ou une éternité, je suis à toi. Cérémonie ou pas, nous ne faisons qu'un.

— Nous sommes unis dans nos cœurs, et les esprits du bien le savent. Ils désirent que nous soyons ensemble, comme ils l'ont déjà prouvé. Ne t'inquiète pas, la cérémonie aura bientôt lieu, parce qu'ils ne nous abandonneront pas.

Richard fit volte-face, mais se retourna aussitôt, une ombre dans le regard.

— J'aimerais tant que Zedd assiste à notre mariage. Esprits du bien, rendez-le-moi ! J'aurais tellement besoin de ses conseils.

Quand il eut tourné l'angle, au bout du couloir, Kahlan entra dans ses quartiers, traversa le salon, passa dans la chambre et se jeta sur son lit.

Une phrase de Nadine tournait et retournait dans sa tête.

« *Shota m'a parlé de vous…* »

L'Inquisitrice en pleura de rage.

— Alors, vous n'allez pas dormir… hum… ici, cette nuit ? lança Cara quand le Sourcier passa devant elle.

— Qu'est-ce qui t'a fait penser le contraire ?

— L'ordre d'attendre dans ce couloir…

— Et si j'avais simplement voulu embrasser ma fiancée sans me soumettre au jugement de deux Mord-Sith ?

Pour la première fois de la journée, Cara et Raina sourirent.

— Seigneur, je vous ai déjà vu embrasser la Mère Inquisitrice. Considérant l'effet que ça lui fait, vous devez être très doué.

Bien qu'il ne fût pas d'humeur joyeuse, Richard sourit, ravi de voir que ses gardes du corps avaient repris du poil de la bête.

— Ça prouve qu'elle m'aime, pas que je suis doué.

— On m'a déjà embrassée, dit Cara, et je vous ai vu à l'œuvre. Je crois être assez qualifiée pour vous décerner une excellente note. D'autant plus que nous vous avons observés, il y a quelques minutes…

Richard s'empourpra et tenta de paraître indigné.

— Je vous avais ordonné de ne pas bouger d'ici !

— Notre mission est de vous protéger, seigneur. Pour ça, nous devons vous voir. Désolée, mais nous n'obéirons jamais à des ordres de ce genre.

Richard n'eut pas le cœur d'exploser de colère. Comment leur en vouloir de risquer sa fureur pour mieux le défendre ? Surtout quand leur insubordination ne mettait pas Kahlan en danger ?

— Cara, Raina, que pensez-vous de Drefan ?

— C'est votre frère, seigneur, répondit Raina. La ressemblance ne trompe pas.

— Je sais ! Mais je veux connaître votre opinion sur lui.

— Nous ne le connaissons pas, seigneur.

— Moi non plus, bon sang ! Je ne vous en voudrais pas si vous ne l'aimez pas, mais je désirerais le savoir. Cara, que dirais-tu de lui ?

— Je ne l'ai jamais embrassé, et vous non plus. Mais d'après ce que j'ai vu, si j'avais le choix, je vous préférerais…

— Ce qui signifie, en clair ?

— Il m'a aidée, hier, c'est vrai… Mais son arrivée ici, en même temps que Marlin et Nadine…

— Tu détestes ça aussi, pas vrai ? Bon sang, je demande aux gens de ne pas me juger à cause de mon père, et voilà que j'agis comme eux ! J'aimerais me fier à Drefan. Mais si vous avez des doutes ou des soupçons sur lui, ne me les cachez surtout pas.

— Eh bien, je n'aime pas ses mains, dit Cara.

— Pardon ?

— Elles me rappellent celles de Darken Rahl. Je l'ai vu lutiner des servantes énamourées. Votre père le faisait aussi…

— Quand a-t-il eu le temps de… ? Il était avec moi presque toute la journée.

— Il s'est débrouillé pour s'amuser pendant que vous parliez aux soldats, puis que vous supervisiez les opérations, avec Nadine. Les femmes lui fondent dessus comme une horde de loups sur une biche. Reconnaissez qu'il n'est pas désagréable à regarder.

— Je ne vois pas ce que vous lui trouvez, toutes…, grogna Richard. Ces femmes étaient-elles consentantes ?

— Oui, seigneur.

— J'ai vu d'autres hommes se comporter ainsi, et certains étaient mes amis. Ils aiment les femmes, et elles leur rendent bien. Tant qu'elles sont d'accord, je n'ai rien à dire… Mais d'autres choses m'inquiètent…

— Lesquelles ?

— Je donnerais cher pour le savoir !

— S'il n'a pas de mauvaises intentions, et désire seulement vous aider, vous pourrez être fier de lui, seigneur Rahl. Car Drefan est un homme important.

— Vraiment ? Quel genre d'importance ?

— Il dirige sa secte de guérisseurs.

— Ça alors ! Il ne m'en a pas parlé…

— Par respect, sans doute. Se montrer humble devant le seigneur Rahl est normal pour tout D'Haran. Et cette très ancienne secte prône aussi la modestie.

— Donc, Drefan est un chef ?

— Oui, répondit Cara. Le haut prêtre des Raug'Moss.

— Quel nom as-tu dit ?

— Les Raug'Moss, seigneur.

— Tu sais ce que ça signifie ?

— Eh bien, « guérisseur », je crois. Vous lui voyez un autre sens, seigneur ?

— Où est Berdine ?

— Dans son lit, je suppose…

Richard s'éloigna à grands pas en criant des ordres.

— Cara, organise une garde autour des quartiers de Kahlan. Raina, va chercher Berdine et dis-lui de me rejoindre dans mon bureau.

— À cette heure tardive ?

— Oui !

Le Sourcier accéléra encore le pas, pressé d'arriver dans le petit salon où attendait le journal de Kolo.

En haut d'haran, *Raug'Moss* voulait dire : « le vent divin ».

Shota avait affirmé à Nadine que le vent traquait le Sourcier. Et la prophétie, dans l'oubliette, annonçait qu'il chercherait le remède dans le vent.

Chapitre 19

— Cette fois, dit Annalina, c'est moi qui parlerai. Compris ? Elle plissa tellement le front que ses sourcils furent à deux doigts de se toucher. Puis elle se pencha vers Zedd – si près qu'il sentit la délicieuse odeur de saucisse, dans son haleine – et tapota son collier du bout d'un index. Un autre avertissement, mais muet, celui-là.

— Si ça peut te faire plaisir, chère dame, répondit le vieux sorcier, vivante incarnation de l'innocence. Mais sache que mes affabulations visent toujours à servir tes intérêts.

— Et vos fines plaisanteries me ravissent immanquablement l'âme, lâcha Anna avec un sourire forcé.

Zedd jugea l'effet redondant. L'ironie aurait amplement suffi. En matière de joute verbale, il y avait des règles, et cette fichue Dame Abbesse devrait un jour apprendre à ne pas dépasser les bornes.

Le vieil homme cessa de regarder son interlocutrice et s'intéressa de nouveau à l'entrée chichement éclairée de l'auberge. Sis de l'autre côté de la rue, entre deux entrepôts, le sinistre établissement était signalé par une minuscule pancarte qui annonçait sa raison sociale : *Le Fief de Jester*.

Zedd ignorait le nom de la grande ville où ils étaient entrés bien après la tombée de la nuit. À vrai dire, il s'en fichait, car il aurait volontiers sauté cette étape.

Et au moins choisi une autre auberge, si la décision avait dépendu de lui.

Le Fief de Jester ne tenait visiblement pas à se faire remarquer. Une démarche étonnante pour une affaire commerciale, sauf si ses propriétaires jugeaient préférable de ne pas attirer l'attention des honnêtes gens et des forces de l'ordre. À l'allure des clients que Zedd y avait vu entrer – exclusivement des hommes, du genre mercenaires ou bandits de grand chemin – cette hypothèse devait être la bonne.

— Je n'aime pas ça…, marmonna le vieux sorcier.

— Tout vous déplaît ! lâcha Anna, agacée. Vous êtes l'homme le plus désagréable dont j'ai eu le malheur de croiser le chemin.

— Pourquoi cette animosité ? s'étonna Zedd, sincèrement, pour une fois. On m'a souvent dit que j'étais un excellent compagnon de voyage. Au fait, il nous reste un peu de cette saucisse ?

— Non ! Qu'est-ce qui vous dérange, ce coup-ci ?

Avant de répondre, Zedd s'intéressa au quidam à l'air louche qui regarda plusieurs fois des deux côtés de la rue, hésita, et s'engouffra

enfin dans l'auberge.

— Pourquoi Nathan aurait-il choisi un endroit pareil ?

— Pour se restaurer et passer une nuit au chaud. S'il est là-dedans, bien entendu.

— Femme, je t'ai appris à reconnaître le lien magique qui l'unit à mon nuage-espion. Tu sais que Nathan est ici, parce que tu as senti sa présence.

— C'est vrai, reconnut Anna. Et alors que nous l'avons enfin rattrapé, vous faites la fine bouche ?

— Exactement…, grogna Zedd.

La Dame Abbesse se rembrunit, consciente que le vieil homme ne la gratifiait pas d'un caprice de plus.

— Qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Regarde la pancarte, gente dame. Juste après le nom…

— Vous voulez parler de ces deux jambes de femmes, si joliment… hum… levées et écartées ?

— Oui.

Anna se retourna et regarda le sorcier comme s'il était soudain frappé de sénilité.

— Zedd, Nathan n'est pas sorti du Palais des Prophètes depuis près de mille ans…

— Et pour cause ! fit le vieil homme en tapotant le Rada'Han qu'Anna lui avait mis autour du cou afin qu'il fasse ses quatre volontés. À mon avis, l'idée de porter de nouveau un collier ne l'enchante pas. Il a dû lui falloir des siècles de préparation pour mettre au point son évasion. Et une patience infinie, parce qu'il fallait encore que la bonne occasion se présente ! À moins qu'il ait utilisé ses prophéties pour orienter les événements dans le sens qui l'arrangeait. As-tu pensé à cette inquiétante possibilité, chère Anna ? T'es-tu demandé si Nathan ne nous avait pas tous manipulés ?

» Et tu veux me faire croire qu'il descendrait dans une maison de tolérance alors qu'il sait que tu lui colles aux basques ?

— Zedd, fit Anna, les yeux ronds, vous croyez qu'il a pu influencer le cours de l'histoire pour favoriser son évasion ?

— Je ne crois rien du tout… Mais tout ça ne me plaît pas.

— Tel que je le connais, la perspective d'une nuit de plaisir lui aura fait oublier le danger. Vous savez, il adore les femmes, et…

— Tu le fréquentes depuis plus de neuf siècles, dis-tu ? En quelques heures, j'en ai appris plus long que toi sur lui ! Nathan est un sorcier très doué, et il n'a rien d'un imbécile. Prends garde à ne pas le sous-estimer…

Anna réfléchit un court moment.

— Vous avez raison, il pourrait s'agir d'un piège. Il ne me tuerait

pas pour rester libre, mais à part ça, il est capable de tout…

— Tu vois que je ne raconte pas n'importe quoi ! triompha le vieux sorcier.

— Zedd, ce n'est pas un jeu ! Nous devons retrouver Nathan ! Même s'il m'a souvent aidée quand nous avons découvert des prédictions dangereuses, il reste avant tout un Prophète. Ces hommes sont redoutables, y compris quand ils n'ont pas l'intention de nuire. C'est lié à la nature même des prophéties, et…

— Inutile d'enfoncer des portes ouvertes ! coupa le vieil homme. Je sais tout ça.

— Depuis toujours, nous enfermons les Prophètes au palais pour les empêcher de provoquer des catastrophes. Et pour les protéger, même quand ils ne préparent aucun mauvais coup, parce que les gens s'en prennent souvent au messager, quand le message ne leur plaît pas. Comme si connaître la vérité vous en rendait responsable…

» Les prédictions ne sont pas conçues pour les profanes, vous le savez… Un jour, comme nous le faisions parfois, à son insistance, une femme fut autorisée à passer la nuit avec Nathan.

— Tu lui payais des catins ? s'indigna Zedd.

— Nous avions conscience de sa solitude, oui… Je sais que ce n'était pas une solution idéale, mais comment le priver de ce bonheur ? Les Sœurs de la Lumière ont du cœur, vous savez ?

— Je vois ça, oui !

Anna détourna la tête.

— L'enfermer était notre devoir, mais nous avions de la peine pour lui. Après tout, il n'a pas choisi de naître avec un don pour les prédictions.

» Bien entendu, il avait ordre de ne pas parler des prophéties à ses… compagnes. Ce jour-là, il a désobéi, et la femme s'est enfuie du palais en hurlant comme une possédée. Hélas, nous n'avons pas pu la retenir…

» Avant que nous l'ayons retrouvée, elle a répété un peu partout la prophétie. Peu après, une guerre civile a éclaté, faisant des milliers de victimes, y compris des femmes et des enfants…

» Parfois, Nathan semble comme fou, et je me dis qu'il est le déséquilibré mental le plus dangereux que je connaisse. Mais il ne voit pas le monde comme nous, et ça explique beaucoup de choses. Vu à travers le filtre des prophéties qui envahissent son esprit, l'univers doit être terrifiant.

» Quand je l'ai interrogé, il a prétendu n'avoir rien dit à cette femme – ou ne plus s'en souvenir. Beaucoup plus tard, en recoupant une série de prédictions, j'ai découvert qu'un des enfants morts aurait dû un jour régner par la torture et le meurtre. Des dizaines, voire des centaines de milliers d'innocents auraient péri s'il était devenu adulte.

Grâce à Nathan, cette Fourche de la prophétie ne s'est pas réalisée. Zedd, j'ignore l'étendue de tout ce que cet homme sait sans vouloir le révéler…

» Dans ce cas, il a agi pour le bien commun. Mais s'il lui prenait l'envie d'accéder au pouvoir, il aurait une bonne chance de régner sur le monde. Et la même chose vaut pour tous ses semblables.

— Et afin d'éviter ça, vous les emprisonnez.

— Exactement.

— Anna, je suis le Premier Sorcier. Si je ne comprenais pas tout ça, je ne serais pas là pour t'aider.

— Merci…, murmura la Dame Abbesse.

Zedd recensa mentalement les possibilités qui s'offraient à eux… et n'en trouva pas beaucoup.

— Si j'ai bien suivi ton discours, dit-il, Nathan est peut-être complètement cinglé. Et même s'il ne l'est pas, il reste mortellement dangereux.

— On peut résumer les choses comme ça… Pourtant, il m'a souvent aidée à épargner des souffrances aux innocents. Voilà des siècles, il m'a parlé de Darken Rahl, et annoncé qu'un sorcier de guerre viendrait au monde pour le combattre. Bien entendu, il s'agissait de Richard… Ensemble, nous nous sommes assurés qu'il grandirait en paix, pour que vous ayez le temps d'en faire un homme bon, juste et dévoué aux autres.

— Pour ça, ma gratitude t'est acquise, dit Zedd. Mais tu m'as affublé d'un collier, et ça m'énerve !

— Je vous comprends… N'allez pas croire que j'adore le faire, ou que j'en sois fière. Mais dans certaines situations, tous les mauvais coups sont permis. Au bout du chemin, les esprits du bien jugeront mes actes et prononceront la sentence requise…

» Dès que nous aurons retrouvé Nathan, je vous rendrai votre liberté. Utiliser la contrainte sur vous me répugne. Hélas, l'enjeu est trop important pour que j'écoute la voix de ma conscience.

Du pouce, Zedd désigna le ciel.

— Je n'aime pas beaucoup ça non plus…

Anna n'eut pas besoin de lever les yeux pour savoir de quoi il parlait.

— Quel rapport y a-t-il entre cette lune rouge et Nathan ? s'étonna-t-elle. C'est un événement étrange, mais où est le lien ?

— Ai-je dit qu'il y en avait un ? Je déteste ça, c'est tout…

Sous un ciel constamment plombé, Anna et Zedd n'avaient pas pu avancer très vite. Ralentis par l'obscurité, ils avaient également eu un mal de chien à localiser le nuage-espion que le sorcier avait connecté à Nathan. Par bonheur, ils étaient vite arrivés assez près de leur proie pour sentir le lien magique. Dans ce cas, voir ou pas le nuage n'avait

plus aucune importance.

À présent, ils étaient à moins de cent pas du Prophète. À cette distance, le lien magique affectait le pouvoir de Zedd, d'habitude considérable. Tel un chien lancé sur une piste, sa magie, trop concentrée sur la traque, ne lui permettait plus d'apercevoir autre chose, comme s'il portait des œillères. Et cette forme très particulière de cécité ne faisait rien pour apaiser son malaise.

Il aurait pu briser le lien, évidemment. Mais c'était trop risqué, avant d'avoir coincé Nathan, parce qu'il faudrait un contact physique pour le restaurer.

Ces derniers jours, des chutes de neige les avaient ralentis. Quelques heures plus tôt, les nuages s'étaient enfin éclaircis, chassés par un vent glacial qui avait fini de les épuiser. En approchant de Nathan, ils avaient prié pour que la lune, dans un ciel plus clément, se lève enfin et éclaire leur chemin.

Stupéfaits, ils avaient vu apparaître un astre nocturne rouge sang.

Au début, ils avaient pensé à une bizarrerie atmosphérique comme un brouillard persistant. Quand la lune avait atteint son zénith, ils avaient dû admettre que ce n'était pas le cas. Plus inquiétant encore, avec la couverture nuageuse des nuits précédentes, il ignorait depuis quand l'astre arborait cette couleur rubiconde.

— Zedd, demanda enfin Anna, vous savez ce que ça signifie ?

— Et toi, femme ? Après une si longue vie – en tout cas, bien plus longue que la mienne – tu devrais avoir ta petite idée.

— Devant de telles manifestations, je m'en remets volontiers à la science d'un sorcier du Premier Ordre.

— Tiens, je ne suis plus un vieux grincheux, tout d'un coup ?

— Zedd, arrêtez ça cinq minutes !

— Je n'ai jamais vu de lune rouge, mais je me souviens d'une référence, dans un texte qui remonte à l'époque de l'Antique Guerre. On n'y donnait pas de précision sur le sens de ce phénomène, sinon qu'il est très alarmant.

Zedd recula dans l'ombre du bâtiment où ils se cachaient et fit signe à Anna de l'imiter.

— Dans la Forteresse du Sorcier, continua-t-il, on trouve des bibliothèques au moins aussi grandes que celles de tes catacombes, au Palais des Prophètes. Et elles regorgent de grimoires truffés de prédictions.

Certains de ces ouvrages, jugés trop dangereux, étaient conservés derrière les champs de force qui défendaient l'entrée de l'enclave privée du Premier Sorcier. Du temps de la jeunesse de Zedd, ses vieux mentors n'avaient pas le droit de consulter ces textes. Devenu Premier Sorcier, il n'avait pas eu les tripes de les lire tous, car les plus anodins

lui avaient déjà valu d'atroces cauchemars.

— Il y a tant de livres, dans la Forteresse, que je n'ai même pas pu poser les yeux sur tous leurs titres. Chaque bibliothèque était gérée par plusieurs conservateurs, qui se répartissaient les rangées d'étagères. Il y a des lustres, bien avant mon époque, on les réunissait dès qu'une question exigeait une réponse. Tous connaissaient « leurs » livres sur le bout des doigts. En somme, ils servaient de thesaurus vivant.

» Dans ma jeunesse, il n'en restait que deux. Sorciers ou pas, comment auraient-ils pu recenser une telle quantité de connaissances ? Si ces ouvrages regorgent d'informations, localiser celles qu'on cherche est un défi, même lorsqu'on contrôle la magie.

» C'est un peu comme mourir de soif dans l'océan. Ou vouloir trouver un grain de sable particulier dans un désert… Pendant ma formation, on m'a appris à dénicher les principaux ouvrages d'histoire, les livres de sorts et les recueils de prophéties. Et je me suis limité à ces références…

— La lune rouge ! coupa Anna. Qu'en dit-on dans vos archives ?

— Je me souviens d'un seul petit texte, très énigmatique. J'aurais dû approfondir le sujet, mais je n'ai pas eu le temps, parce que ce livre traitait aussi de problèmes plus immédiats et…

— Que disait ce texte ? s'impatienta Anna.

— Si ma mémoire ne me trompe pas – et je n'en mettrais pas ma main au feu – il était question d'une faille entre les mondes. Si elle devait advenir, une lune rouge l'annoncerait. Trois nuits de suite, si je me souviens bien.

— Trois nuits…, répéta Anna. Avec les nuages de ces derniers temps, nous en sommes peut-être déjà à la dernière. Si le ciel ne s'était pas éclairci, nous n'aurions pas vu le signe.

Le front plissé de concentration, Zedd tenta de puiser davantage d'informations dans sa mémoire.

— Non… Celui à qui s'adresse l'avertissement est censé le voir dans tous les cas… et les trois nuits de suite…

— Quelle est la signification de cet oracle ? demanda Anna. Je ne vois pas de quelle « faille » il peut être question.

— Moi non plus, avoua le vieux sorcier. Quand Darken Rahl a ouvert les boîtes d'Orden, il n'y a pas eu de lune rouge. Et pas davantage lorsque la Pierre des Larmes est passée dans notre monde. Ni quand le Gardien a failli traverser le voile…

— Vous mélangez peut-être deux textes, avança Anna. L'un parlait de la faille, et l'autre de la lune rouge.

— C'est possible… Mais je me souviens très bien de ce que j'ai pensé à l'époque : « Grave l'image d'une lune rouge dans ton esprit, et si tu en vois une, un jour, sache que le danger est proche, et cherche

immédiatement à en savoir plus sur ce phénomène. »

Avec une compassion dont elle n'avait jamais fait montre jusque-là, Anna posa une main sur le bras du vieux sorcier.

— Zedd, nous capturerons le Prophète ce soir, j'en suis sûre. Dès que ce sera fait, je vous retirerai le Rada'Han et vous filerez en Aydindril consulter vos archives. En fait, nous irons tous ensemble. Nathan mesurera le péril, et il acceptera sans doute de nous aider.

Furieux que cette femme ait prétendu le contraindre à agir, Zedd avait pourtant vite compris qu'elle était vraiment effrayée par l'évasion de Nathan. Ayant conscience qu'elle avait besoin de son aide, il sentait parfois faiblir son indignation – une réaction qui l'amenait à se demander s'il ne se ramollissait pas avec l'âge.

Cela dit, Anna avait raison. Si Nathan répandait ses prophéties aux quatre vents, les conséquences seraient tragiques. Depuis sa plus tendre enfance, on lui avait rabâché de se méfier des prédictions.

— L'échange semble équitable… Je t'aide à récupérer le Prophète, et tu le convaincs de travailler avec nous sur la lune rouge.

— Marché conclu ! s'exclama Anna. Désormais, nous collaborerons de notre plein gré. J'avoue que ça m'est beaucoup plus agréable.

— Vraiment ? Dans ce cas, pourquoi ne pas m'enlever ce maudit collier ?

— Je le ferai… quand nous aurons capturé Nathan.

— Femme, ce Prophète t'est plus cher que tu veux l'admettre !

— Eh bien… Peut-être, oui… Voilà des siècles que nous travaillons ensemble. C'est le roi des casse-pieds, mais son cœur reste plein de noblesse. (Anna détourna la tête – trop lentement pour que Zedd ne la voie pas écraser une larme sur sa joue.) Oui, je tiens beaucoup à cet incorrigible enquiquineur ! Parce que c'est un homme merveilleux…

Zedd jeta un nouveau coup d'œil à l'auberge.

— Je déteste toujours ça…, marmonna-t-il. Quelque chose cloche, et je ne sais pas quoi.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Anna d'une petite voix.

— Tu ne voulais pas te charger de tout ?

— Zedd, vous m'avez convaincue que la prudence s'imposait. Quel plan proposez-vous ?

— J'entre seul et je demande une chambre. Si j'arrive à coincer Nathan, je le neutraliserai. S'il sort avant moi, pour une raison ou une autre, tu t'occuperas de lui.

— Nathan est un sorcier. Son pouvoir dépasse de beaucoup le mien, sauf quand il porte un Rada'Han.

Le vieux sorcier réfléchit quelques instants. Ils ne pouvaient pas courir le risque de laisser filer le Prophète – surtout s'il blessait Anna au passage.

Et même s'il ne lui faisait rien, continuer la traque prendrait trop

de temps, avec l'urgence de la lune rouge.

— Tu as raison, dit enfin Zedd. Je vais tisser une Toile de Sorcier devant la porte. S'il sort avant moi, il s'y empêtrera, et tu pourras lui mettre ton foutu collier autour du cou.

— Excellente idée… Quelle sorte de Toile utiliserez-vous ?

— Tu as dit toi-même qu'échouer est hors de question… Fichtre et foutre, je n'aurais jamais cru faire un truc pareil ! Donne-moi le collier de Nathan !

Anna glissa une main sous son manteau, ouvrit la bourse qu'elle portait à la ceinture et en sortit un Rada'Han qui brilla sinistrement à la lueur de la lune rouge.

— C'est vraiment le sien ? demanda Zedd.

— Oui, et il l'a porté pendant près de mille ans.

Le vieux sorcier saisit le détestable objet et laissa son pouvoir s'y déverser. Mélange de Magie Additive et Soustractive, cet artefact le fascinait… et le répugnait.

— Voilà, dit-il en rendant le collier à Anna, le sort est verrouillé à ton instrument de torture.

— Quel genre de sort ? demanda la Dame Abbesse, soupçonneuse.

— Une Toile de Lumière. Si Nathan sort de l'auberge avant moi, tu auras vingt secondes pour lui mettre le Rada'Han autour du cou. Après, le sort s'activera.

Si Anna n'agissait pas dans le délai imparti, Nathan serait carbonisé. Sans le collier, il mourrait. Avec, il redeviendrait un prisonnier condamné à perpétuité.

Un étau imparable !

Et pas de quoi être très fier de moi, pensa Zedd.

— Et si quelqu'un d'autre sort ? demanda Anna.

— J'ai lié la Toile au nuage-espion. Elle reconnaîtra sa cible, sans risque d'erreur. (Le vieux sorcier baissa la voix.) Si tu ne t'assures pas de Nathan, il brûlera, et tous ceux qui auront le malheur d'être près de lui seront blessés ou tués. En cas d'échec, ne reste surtout pas à ses côtés, c'est compris ? S'il préfère la mort à la servitude, ne le laisse pas t'entraîner dans le néant…

Chapitre 20

Alors qu'il entrait dans l'établissement obscur, Zedd s'avisa que sa tenue – une longue tunique bordeaux aux manches noires avec des broderies sur la poitrine, au col et aux poignets – n'était guère adaptée à la situation. La ceinture en satin rouge, avec sa boucle en or, ne faisait rien pour arranger les choses.

Zedd regrettait ses anciens vêtements, dont il s'était séparé sur l'insistance d'Adie, qui avait choisi son nouvel accoutrement. Pour un puissant sorcier, la sobriété vestimentaire était l'équivalent de l'uniforme d'un soldat. La vieille magicienne, à n'en pas douter, avait cédé à des penchants esthétiques douteux.

Adie lui manquait, et il se désolait qu'elle le croie mort, comme tous ses autres compagnons. Dès que ce serait possible, il demanderait à Anna d'écrire un petit mot dans son livre de voyage. Ainsi, ses amis sauraient que la nouvelle de sa fin était prématurée…

Le vieux sorcier s'inquiétait surtout pour Richard, qui avait terriblement besoin de lui. Né avec le don, il lui fallait un mentor compétent. Sinon, il risquait d'être aussi impuissant qu'un aiglon tombé du nid. Par bonheur, l'Épée de Vérité le protégerait jusqu'à leurs retrouvailles – imminentes si ce fichu Nathan voulait bien se laisser mettre la main dessus.

Le tenancier du bouge écarquilla les yeux dès qu'il aperçut son riche client. Sur la droite, dans une alcôve enfumée, quelques buveurs misérablement vêtus tournèrent la tête vers le noble visiteur. Au fond de la salle deux « tables » – en réalité, des planches posées sur des tréteaux – attendaient d'éventuels dîneurs.

— Une pièce d'argent la nuit, lâcha l'aubergiste d'un ton las. Et une de plus pour avoir de la compagnie.

— On dirait que mon bon goût vestimentaire me coûte cher, fit Zedd.

L'homme eut un sourire en coin et tendit une main, paume vers le plafond.

— Le prix est le même pour tout le monde. Alors, vous la voulez, cette chambre ?

Zedd laissa tomber une pièce d'argent dans la pogne du type.

— Troisième porte à gauche, au fond du couloir, derrière moi… Alors, vieil homme, on a envie de ne pas se coucher seul ?

— Si j'accepte votre proposition, vous devrez partager les bénéfices avec ma… dame de compagnie. Que diriez-vous d'une affaire

beaucoup plus rentable ?

L'aubergiste ferma le poing sur la pièce d'argent et plissa le front.

— De quel genre ?

— J'ai appris qu'un vieil ami à moi est descendu dans votre charmant établissement. Voilà un moment que je ne l'ai pas vu, ce chenapan ! S'il est là ce soir, et si vous m'indiquez sa chambre, je vous donnerai une pièce d'or. Pour un si petit service, avouez que c'est royal.

— Et il a un nom, cet ami ?

— Comme beaucoup de vos clients, les patronymes lui posent un problème. À croire qu'il a du mal à s'en souvenir. Du coup, le pauvre en change tout le temps. Mais je peux vous le décrire : grand, vieux, de longs cheveux blancs qui tombent sur ses épaules musclées…

— Je vois qui c'est, mais il est… hum… occupé.

Zedd exhiba la pièce d'or et retira la main quand l'aubergiste voulut s'en emparer.

— Ça, mon ami, c'est vous qui le dites. Je jugerai par moi-même s'il convient de le déranger.

— Dans ce cas, ça vous coûtera une pièce d'argent supplémentaire.

— En quel honneur ?

— Pour payer la dame.

— Je n'ai aucune intention de m'offrir ses services.

— On parie ? Quand vous la verrez, votre vieux corps rabougri se souviendra qu'il a été jeune un jour… La politique de la maison est très simple : on paie d'avance. Si la fille me dit que vous ne l'avez pas touchée, je vous rendrai la pièce d'argent.

Zedd ne crut pas un mot de ce joli discours. Pas née de la dernière pluie, la prostituée mentirait, et il ne reverrait jamais son « avance ». Aussi irritante que fût la méthode, l'argent n'avait aucune importance dans l'affaire en cours. Il tira donc de sa poche une nouvelle pièce.

— Dernière porte sur la droite, dit l'aubergiste en s'en emparant. Dans la chambre d'à côté, il y a une cliente qui ne veut pas être dérangée.

— Pas d'inquiétude, je serai très discret…

— Bien qu'elle soit assez ordinaire, je lui ai proposé de lui tenir compagnie – gratuitement, en plus. Mais elle a promis de m'écorcher vif si quelqu'un perturbait son repos. Quand une femme a assez de cran pour venir seule ici, on ne prend pas ses menaces à la légère… Si vous la réveillez, je devrai lui rembourser la chambre. Mais l'argent sortira de votre bourse. C'est compris ?

Zedd acquiesça distraitement et songea un instant à se commander un repas, car il avait l'estomac dans les talons. À regret, il renonça à ce projet.

— Avez-vous une porte de derrière, demanda-t-il, au cas où j'aurais envie de prendre l'air ? (Si Nathan n'empruntait pas la bonne issue, le plan tomberait à l'eau.) Si la réponse me coûte un supplément, je ne discuterai pas…

— L'auberge est adossée à l'atelier du forgeron, répondit le tenancier en s'éloignant. Désolé, mais il n'y a pas d'autre sortie.

La dernière porte à droite, et une seule issue… Quelque chose ne collait pas. Nathan n'était pas aussi stupide. Pourtant, Zedd sentait la magie du lien crépiter dans l'air.

Bien qu'il trouvât étrange que le Prophète se laisse aussi obligeamment coincer, il avança dans le couloir obscur, tous les sens aux aguets. Mais il ne capta rien, à part les gémissements de plaisir parfaitement imités d'une professionnelle aguerrie, dans la deuxième chambre sur la gauche.

Au bout du couloir, une chandelle anémique brûlait dans son support en bois. De la pièce attenante à celle qu'il visait montaient les ronflements légers de la dame qui ne voulait pas être dérangée. Si tout se passait bien, elle dormirait comme un bébé…

Zedd plaqua l'oreille contre le battant de la chambre où Nathan était censé prendre du bon temps. De fait, il entendit un rire de femme. Si ça tournait mal, la malheureuse risquait d'être blessée. Voire de rendre l'âme, en cas de catastrophe…

Devait-il attendre un peu ? Non, car surprendre le Prophète en pleine action lui donnerait un net avantage. Ce gaillard était un sorcier, et tout dépendait de l'horreur que lui inspirait l'idée d'être repris par sa geôlière.

S'imaginant comment il réagirait à sa place, le vieil homme décida de mettre toutes les chances de son côté.

Il ouvrit la porte à la volée, tendit une main et projeta dans la chambre un petit vortex de lumière et de chaleur.

Le couple nu sur le lit fut aveuglé, comme prévu. Invoquant un poing d'air, Zedd arracha Nathan à sa compagne d'une nuit et le fit basculer du lit. Alors que le Prophète grognait de douleur et de rage, il saisit la femme par un poignet et la tira hors de la couche. Au passage, elle eut le réflexe d'attraper un drap.

Alors que les éclairs continuaient à crépiter, Zedd lui jeta un sort de paralysie, la pétrifiant avant qu'elle ait eu le temps de couvrir sa jolie poitrine. Aussitôt après, il lança sur l'homme un sort similaire, mais bardé de toutes les protections idoines, au cas où il tenterait de s'en libérer. Nathan risquerait de se blesser gravement, mais l'heure n'était pas aux demi-mesures.

La chambre redevint aussi silencieuse et calme qu'un sanctuaire. Ravi d'avoir pu épargner la fille, Zedd fit le tour du lit pour observer l'homme pétrifié, la bouche ouverte sur un cri qu'il n'avait pas pu

pousser.

Une opération rondement menée…

… Sauf que ce gaillard n'était pas Nathan !

Zedd n'en crut pas ses yeux. Il sentait toujours le lien magique, et c'était bien celui qu'il avait imposé au Prophète.

Il se pencha sur l'inconnu.

— L'ami, je sais que tu peux m'entendre, alors, ouvre bien les oreilles. Je vais te libérer de mon sortilège. Mais si tu cries, je le lancerai de nouveau, et tu resteras figé jusqu'à la fin des temps. Alors, réfléchis bien avant d'appeler à l'aide. Comme tu l'as sans doute remarqué, je suis un sorcier. Si tu m'énerves, personne ne pourra t'arracher à mes griffes.

Zedd passa les mains au-dessus du type, qui recouvra aussitôt sa liberté de mouvement et se plaqua contre le mur – en silence, heureusement pour lui.

Âgé, mais l'air quand même plus jeune que Nathan, il arborait des cheveux bouclés notablement moins longs que ceux du Prophète. Mais l'aubergiste s'était sans doute mépris de bonne foi sur la description sommaire du sorcier.

— Qui es-tu, l'ami ?

— Je me nomme William… Vous êtes Zedd ?

— Comment sais-tu ça ?

— L'homme que vous cherchez me l'a dit. (William désigna une chaise bancale.) Je peux remettre mon pantalon ? Apparemment, je n'ai aucune chance de finir ce que j'ai commencé, cette nuit…

— Habille-toi, mais n'arrête pas de parler. Surtout, n'oublie pas qu'un sorcier devine quand on lui ment. Et sache que je suis de très mauvaise humeur.

Comme tout un chacun, un sorcier pouvait être abusé par un affabulateur doué. Mais comment William l'aurait-il su ? Quant à la mauvaise humeur, ce n'était absolument pas du bluff !

— J'ai rencontré l'homme que vous traquez, messire Zedd. Il ne m'a pas dit son nom, mais proposé… (Tout en enfilant son pantalon, William jeta un coup d'œil à la prostituée.) Elle m'entend ?

— Ne t'inquiète pas d'elle, l'ami. C'est moi, ton pire cauchemar. Parle !

— Il m'a offert une bourse bien pleine, si je consentais à lui faire une faveur…

— Laquelle ?

— Prendre sa place… (William regarda de nouveau la femme paralysée – et maintenant informée qu'il était plein aux as.) Jusqu'à cette ville, je devais chevaucher comme si j'avais le Gardien aux trousses. Ensuite, je pouvais ralentir, prendre un peu de repos ou

même m'arrêter. Il m'a prévenu que vous finiriez par me rattraper.

— Et que t'a-t-il dit d'autre ?

William finit de boutonner son pantalon, s'assit sur la chaise et entreprit d'enfiler ses bottes.

— Que je ne devais pas être pris avant d'arriver ici – au minimum. Comme j'ai filé plus vite que le vent, j'ai cru avoir le temps de dépenser un peu de mon argent. Je ne vous croyais pas si près de moi…

Il se leva et passa un bras dans la manche de sa chemise marron.

— Enfin, il m'a chargé de vous remettre un message.

— Quoi ?

William finit d'enfiler sa chemise, plongea une main dans la poche de son pantalon et en sortit une bourse effectivement rondelette.

— C'est là-dedans…

— Laisse-moi voir ça ! fit Zedd en s'emparant de la bourse.

Il l'ouvrit et découvrit une petite fortune en pièces d'or et d'argent. Quand il en saisit une entre le pouce et l'index, il sentit aussitôt le picotement caractéristique de la magie. À l'évidence, Nathan savait transformer le cuivre en or…

Une très mauvaise nouvelle. Cette « alchimie » était dangereuse, et le vieil homme lui-même y recourait exclusivement en cas d'extrême urgence.

Au milieu des pièces, Zedd découvrit une feuille de parchemin pliée et repliée. Il la sortit et la regarda attentivement, en quête de quelque piège magique.

— C'est le message que je devais vous remettre, confirma William.

— T'a-t-il confié autre chose ?

— Avant de me quitter, il m'a regardé dans les yeux et il a soufflé : « Dis à Zedd que ce n'est pas ce qu'il croit. »

— Et dans quelle direction est-il parti ?

— Je n'en sais rien… J'étais déjà en selle. Sans crier gare, il a flanqué une grande claque sur la croupe de mon cheval…

Zedd lança la bourse à William. Sans cesser de le surveiller du coin de l'œil, il déplia le message.

« *Désolé, Anna, mais j'ai une affaire urgente à régler. Une de tes sœurs s'apprête à faire une grosse bêtise, et je dois l'en empêcher – si je peux. Au cas où il m'arriverait malheur, je tiens à dire que je t'aime, mais je suppose que tu t'en doutes, depuis le temps. Évidemment, je préférais le taire tant que j'étais ton prisonnier…*

Zedd, si une lune rouge se lève, comme je le pense, c'est que nous sommes tous en danger de mort. Et si cela se produit trois nuits de suite, nous saurons que Jagang a invoqué une prophétie à Fourche-Étau. Dans ce

cas, tu dois à tout prix trouver le trésor des Jocopos. Ne perds surtout pas de temps à me poursuivre, car ça signerait notre arrêt de mort… et le triomphe absolu de Jagang.

Une prophétie à Fourche-Étau piège doublement sa victime, et dans ce cas, il s'agit de Richard. Puissent les esprits avoir pitié de son âme !

Si je comprenais cette maudite prédiction, je te dirais tout, mais les esprits du bien ne m'ont pas donné accès à cette terrible connaissance.

Anna, accompagne Zedd, car il aura besoin de ton aide. Que les esprits vous protègent tous les deux… »

Alors qu'il battait des cils pour éclaircir sa vision troublée par les larmes, Zedd sentit une étrange protubérance sous ses doigts, au verso de la feuille. La retournant, il s'avisa que c'était une traînée de cire. Le message avait été scellé, et…

Le vieux sorcier leva les yeux au moment où la matraque de William s'abattait sur lui. Il tenta d'esquiver le coup, mais n'y parvint pas et s'écroula comme une masse.

L'homme se jeta sur lui et lui plaqua un couteau sur la gorge.

— Où est le trésor des Jocopos, vieillard ! Parle, ou je te vide de ton sang !

Zedd tenta de focaliser sa vision, mais la nausée l'en empêcha.

— Parle ! beugla William. (Il enfonça sa lame dans le bras du sorcier.) Où est le trésor !

Une main jaillie de nulle part saisit le vieux bandit par les cheveux et l'envoya s'écraser contre le mur du fond.

Une femme d'âge moyen vêtue d'un long manteau noir se pencha sur Zedd.

— Laisser fuir Nathan était une grosse erreur, siffla-t-elle. En vous suivant, toi et ta vieille bique de compagne, je pensais bien trouver ma proie. Mais qu'y a-t-il au bout de ton prétendu lien magique ? Un vieux truand sans intérêt ! Du coup, je vais devoir te maltraiter, mon pauvre ami. Parce que je veux capturer le Prophète !

L'inconnue se tourna et tendit une main vers la prostituée paralysée. Un rayon noir fusa de ses doigts, traversa la chambre en grondant et coupa en deux la pauvre femme et le drap qu'elle tenait. Du sang macula les murs et le torse de la fille tomba sur le sol comme celui d'une statue qu'on vient de scier en deux. Alors que ses entrailles se répandaient sur le plancher, ses jambes et ses hanches restèrent debout, toujours pétrifiées.

La femme se plaça de nouveau face à Zedd.

— Tu veux savoir ce que la Magie Soustractive peut faire à un homme, vieillard ? C'est très instructif, surtout quand on traite un membre après l'autre… Donne-moi ce message !

Zedd tendit la main, comme s'il voulait obéir. Parvenant à se concentrer malgré sa nausée, il embrasa le parchemin, qui se consuma en une fraction de seconde.

Folle de rage, la femme se tourna vers William.

— Que disait ce message, vermine ?

Jusque-là tétanisé par la panique, le scélérat aux cheveux blancs se releva tant bien que mal et sortit de la chambre en boitillant.

— Quand je reviendrai, promit la femme à Zedd, tu me diras tout ce que tu sais, avant de mourir !

Alors qu'elle courait vers la porte, le vieux sorcier sentit une étrange combinaison de magie s'attaquer au bouclier qu'il avait érigé à la hâte.

La douleur explosa dans son crâne.

Il tenta en vain de la repousser et ne réussit pas davantage à la dominer. Sans être paralysé, il ne parvenait pas à ordonner à ses jambes de le remettre debout. Comme une tortue renversée sur le dos, il dut se contenter de battre stupidement des membres. Au bord de l'inconscience, il se prit la tête à deux mains et appuya très fort, espérant ainsi l'empêcher d'éclater.

Soudain, une explosion retentit, suivie par une onde de choc qui souleva à demi le vieil homme du sol.

Le toit de la chambre se désintégra et un éclair illumina la pièce. Alors que des échardes de bois et des gravats volaient en tous sens, Zedd s'aperçut qu'il ne souffrait plus.

La Toile de Lumière venait de s'activer.

Des débris embrasés tombèrent sur le vieux sorcier, qui se roula en boule pour limiter les dégâts. Le vacarme l'assourdissait comme s'il s'était réfugié sous un toit en tôle pendant une averse de grêlons.

Quand le silence revint, Zedd écarta les mains de sa tête et regarda autour de lui. À sa grande surprise, le bâtiment tenait encore debout – plus ou moins. Il ne restait plus rien du toit, et les murs étaient constellés de trous, comme une vieille couverture mangée aux mites. Les restes sanguinolents de la prostituée gisaient près du lit.

Après un rapide examen, Zedd s'étonna d'être en si bon état, toute chose égale par ailleurs. Sa tête saignait abondamment, suite au coup de matraque de William, et son bras le lançait à l'endroit où ce crétin l'avait poignardé. À part ça, il était indemne. De quoi se réjouir, étant donné les circonstances.

Quelque part, une femme poussait des cris hystériques. Plus loin, des sauveteurs déblayaient déjà les débris, cherchant sans doute les morts et les blessés.

Ce qui restait de la porte s'ouvrit à la volée pour laisser passer une silhouette heureusement familière.

— Zedd ! Vous êtes vivant ?

— Fichtre et foutre, femme, ai-je l'air d'un cadavre ?

— Non, admit Anna, mais il s'en faut de peu. Et votre crâne pisse le sang.

Zedd gémit de douleur quand la Dame Abbesse l'aida à s'asseoir.

— Ravi de te voir en pleine forme, chère amie, dit-il. C'est un coup de chance, quand on est si près du point focal d'un sort de lumière.

Anna écarta les cheveux poisseux de sang du vieil homme et étudia sa blessure.

— Ce n'était pas Nathan…, dit-elle. J'avais presque passé le collier au cou de cet homme, quand il a activé la Toile. Mais sœur Roslyn est sortie à son tour, et elle s'est jetée sur lui en hurlant je ne sais quoi au sujet d'un message.

» Roslyn est une Sœur de l'Obscurité… Mes vieilles jambes ne sont plus ce qu'elles étaient, pourtant, j'ai couru comme une gazelle quand je l'ai vue invoquer la Magie Soustractive pour neutraliser votre Toile.

— Apparemment, ça n'a pas marché, lâcha Zedd. Elle n'avait jamais dû se frotter à un sort lancé par un Premier Sorcier. Mais je n'avais pas prévu de faire un tel carnage. Hélas, la Magie Soustractive a renforcé ma Toile, et des innocents ont été blessés ou tués.

— Au moins, cette maudite Roslyn est morte avec eux.

— Anna, guéris-moi et allons aider les survivants !

— D'abord, dites-moi qui était cet homme ? Et pourquoi a-t-il activé la Toile ? Enfin, où est Nathan ?

Zedd tendit un bras et ouvrit le poing, révélant le petit tas de cendres qu'il contenait. Le front plissé par la concentration, il laissa sa magie déferler dans les résidus noirâtres qui changèrent de couleur puis se réunirent pour reconstituer la feuille de parchemin d'origine.

— Je n'aurais pas cru qu'on puisse faire une chose pareille…, souffla Anna.

— Par bonheur, sœur Roslyn ne le savait pas non plus. Sinon, nous serions sacrément dans la mouise… Être Premier Sorcier a ses avantages…

Anna prit le message et le lut. Quand elle eut fini, des larmes roulaient sur ses joues.

— Créateur bien-aimé…, soupira-t-elle.

— Ça, tu peux le dire, femme…, souffla Zedd, ses propres yeux embués.

— Le trésor des Jocopos… Vous savez ce que c'est ?

— J'espérais que tu me le dirais, gente dame ! Pourquoi Nathan n'a-t-il rien précisé ? C'est absurde !

Dehors, des gens criaient de douleur et appelaient au secours. Plus loin, un mur ou une partie du toit s'écroula sur le sol. Les hommes beuglaient toujours en fouillant les décombres.

— Nathan oublie souvent qu'il est différent des autres, dit Anna. S'il sait depuis des siècles ce qu'est le trésor des Jocopos, il a pu penser que c'était de notoriété publique.

— Possible, mais ça ne nous avance pas beaucoup.

— Nous trouverons, Zedd ! Il le faut, et je tiens déjà un début de piste. (Anna brandit un index vengeur sur le vieil homme.) Vous viendrez avec moi ! Nathan est toujours dans la nature, donc, votre collier restera là où il est ! Compris ? Et je ne veux entendre aucun argument oiseux !

Zedd leva les bras et ouvrit négligemment le Rada'Han.

La Dame Abbesse le regarda, les yeux ronds.

— Il faut trouver le trésor des Jocopos, dit-il en lançant le collier à sa compagne. Nathan ne me semble pas du genre à raconter n'importe quoi. L'affaire est grave, et nous sommes tous en danger. Bien sûr que je viendrai avec toi, femme ! Mais cette fois, nous brouillerons notre piste – magiquement, bien sûr…

— Co-comment avez-vous pu…, bredouilla Anna. Ouvrir un Rada'Han est impossible !

Zedd la foudroya du regard – un bon moyen pour cesser de pleurer à cause du danger qui rôdait autour de Richard.

— Comme je l'ai déjà mentionné, être Premier Sorcier a ses avantages.

— Alors vous…, commença Anna, rouge comme une pivoine. Depuis quand avez-vous compris comment faire ?

— Il m'a fallu deux jours pour saisir le truc. Depuis, je peux retirer le collier à volonté.

— Pourtant, vous ne m'avez pas quittée. Pourquoi ?

— J'aime les femmes qui optent pour des solutions désespérées. Selon moi, c'est une preuve de caractère. Anna, tu crois tout ce que Nathan dit dans son message ?

— J'aimerais répondre par la négative… Hélas, c'est impossible. (La Dame Abbesse soupira.) Avez-vous remarqué qu'il a écrit : « Puissent les esprits avoir pitié de son âme » ? Pas : *« les esprits du bien »*.

— Tous les esprits ne sont pas bienveillants, loin de là ! Anna, que sais-tu sur les prophéties à Fourche-Étau, celles qui piègent doublement les gens ?

— Contrairement à un Rada'Han – comme je viens de l'apprendre – il est impossible d'échapper aux griffes d'une de ces prédictions. Mais pour invoquer la Fourche-Étau, il faut que le cataclysme mentionné dans le texte soit advenu. Dans le cas qui nous occupe, cet événement, quel qu'il soit, s'est déjà produit, ou ne tardera plus, puisque nous avons vu la lune rouge. Une fois la prophétie invoquée, sa victime est condamnée à choisir une des deux branches

de la Fourche. Ou des deux mâchoires de l'étau, si vous préférez… Mais vous le saviez sûrement ? Un Premier Sorcier est informé de ces choses.

— J'espérais t'entendre dire que j'avais tout compris de travers, avoua Zedd. Bon sang, pourquoi Nathan n'a-t-il pas au moins recopié la prophétie dans son message ?

— Parce que c'est un homme de cœur…

Chapitre 21

Dans la tour de pierre de l'abbaye, Clarissa agrippa de la main droite le rebord craquelé de la fenêtre et le serra très fort pour tenter de faire cesser ses tremblements. La gauche posée sur son cœur affolé, elle battit des paupières, les yeux irrités par la fumée âcre qui montait de la ville, et continua à observer le tumulte, dans les rues et sur la place, juste au-dessous d'elle.

Le vacarme était abominable.

Des épées, des haches ou des fléaux d'armes au poing, les envahisseurs chargeaient en beuglant à tue-tête leur cri de guerre. Au-dessus du fracas de l'acier frappant l'acier et du sifflement des volées de flèches, les hennissements de panique des chevaux perçaient les tympans de Clarissa.

Venues des bois environnants, des boules de feu martelaient les murs de pierre de la cité. Dans le mugissement de leurs cornes de bataille, les envahisseurs s'engouffraient par toutes les brèches, terrifiante marée qui submergeait inexorablement les défenseurs. Partout, des colonnes de flammes rugissaient comme si elles voulaient dévorer les bâtiments et leurs occupants.

Sanglotant sans retenue ni pudeur, les citadins imploraient une pitié qu'on ne leur accordait jamais. À travers un rideau de fumée grise, Clarissa aperçut le corps ensanglanté d'un des membres du Conseil des Sept. Attaché à un cheval par une corde, le cadavre était exhibé comme un trophée de chasse…

Dans toute la ville, des femmes hurlaient de désespoir tandis qu'on assassinait devant elles leurs enfants, leurs maris, leurs frères et leurs pères.

Un vent chaud charriait la puanteur d'une cité incendiée, infâme mélange de poix, de bois, de tissu, de peau et de chair. Plus forte que tout le reste, l'odeur du sang agressait en permanence les narines de Clarissa.

Tout se passait comme *il* l'avait prédit. Et dire que Clarissa lui avait ri au nez ! Aujourd'hui, elle doutait d'être capable de rire de nouveau, aussi longue que soit sa vie.

De toute façon, pensa-t-elle, les jambes tremblantes, elle serait très courte !

Non, il ne fallait pas désespérer. Ici, elle était en sécurité, car l'ennemi ne s'en prendrait pas à l'abbaye. Sous ses pieds, dans la grande salle, la foule venue se placer sous la protection divine hurlait

de terreur. Mais dans ce sanctuaire dédié à l'adoration du Créateur et des esprits du bien, ces braves gens n'avaient rien à craindre. Même les bêtes sauvages qui attaquaient Renwold n'oseraient pas verser le sang en ce lieu.

Et pourtant, *il* lui avait dit le contraire.

Autour de l'abbaye, l'ultime ligne de défense venait d'être submergée. Jusqu'à ce jour, les défenseurs de Renwold n'avaient jamais laissé un envahisseur franchir le mur d'enceinte. On disait la cité inexpugnable, comme si le Créateur en personne se chargeait de sa sécurité. Au fil des siècles, combien de barbares venus du Pays Sauvage s'étaient cassé les dents sur un morceau trop gros à avaler pour eux ? Des multitudes, plongées dans l'oubli après leur piteuse déroute.

Et voilà, comme *il* l'avait prévu, que Renwold était tombée…

Payant sa résistance au prix fort, la population tombait sous les coups des vainqueurs, résolus à ne pas faire de quartier.

Quelques voix, peu nombreuses, s'étaient élevées pour prêcher la reddition. La lune rouge des trois dernières nuits, selon ces défaitistes, augurait d'une catastrophe. On ne les avait pas écoutés, car Renwold, mauvais présage ou pas, resterait imprenable jusqu'à la fin des temps.

Hélas, les esprits du bien et le Créateur s'étaient détournés de la ville et de ses habitants. Afin de les punir de quel crime ? Clarissa l'ignorait, mais il devait être affreux, pour leur valoir une telle disgrâce.

De son point d'observation, au sommet de l'abbaye, la femme avait vu l'ennemi regrouper des centaines de malheureux dans les rues, sur les esplanades de marché ou dans les cours d'immeubles. D'autres citadins, également traités comme du bétail, avaient été poussés vers la petite place, juste sous sa fenêtre. Avec leurs armures hérissées de piques, leurs ceinturons en cuir cloutés et leurs tuniques de fourrure, les envahisseurs correspondaient parfaitement à l'image que Clarissa se faisait des barbares venus du Pays Sauvage.

Depuis quelques minutes, ils avaient entrepris de faire le tri entre les prisonniers. Tous les hommes exerçant un métier intéressant – les forgerons, les armuriers, les boulangers, les brasseurs, les bouchers, les meuniers et les charpentiers – étaient enchaînés ensemble et serviraient d'esclaves à leurs vainqueurs. Les vieillards, les jeunes garçons et les travailleurs jugés non indispensables – tels que les valets, les secrétaires, les taverniers, les fonctionnaires ou les commerçants – mouraient sur place, abattus d'un coup d'épée, de lance, de poignard ou de fléau d'armes.

En matière d'exécution, les conquérants semblaient ne pas se soucier de la méthode, tant que le résultat les satisfaisait.

Clarissa vit un barbare abattre frénétiquement son gourdin sur le

crâne d'un homme qui ne se décidait pas à mourir. Un jour, devant ses yeux, un pêcheur s'était acharné ainsi sur une anguille plus résistante que la moyenne. Et le tueur au gourdin ne montrait pas plus de compassion pour sa victime que s'il s'était agi d'un poisson…

La tête de Gus le Débile, un simple d'esprit qui gagnait sa pitance en rendant de menus services aux boutiquiers et aux aubergistes, finit par exploser comme un fruit trop mûr.

Clarissa se plaqua une main sur la bouche pour ne pas vomir. Ravalant à grand-peine le contenu de son estomac, elle tenta désespérément de reprendre son souffle.

C'était un cauchemar, se dit-elle. Bientôt, elle se réveillerait.

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai…, se répéta-t-elle mentalement.

Hélas, ça l'était. Par le Créateur bien-aimé, elle ne rêvait pas !

À présent, les envahisseurs triaient leur butin vivant en fonction du sexe. Après avoir tué sur place les plus vieilles femmes, ils poussèrent les autres, apparemment en état de travailler, loin de leurs compagnons, et effectuèrent une nouvelle sélection, cette fois en fonction de l'âge et de la beauté.

Alors que des brutes hilares les ceinturaient, d'autres barbares passèrent devant ces prisonnières, leur tirèrent sur la lèvre inférieure, la traversèrent avec une aiguille, y passèrent un anneau et le refermèrent avec leurs dents plus solides que l'acier.

L'homme avait également décrit cette scène à Clarissa, qui s'était esclaffée de plus belle. Pourquoi aurait-elle cru ces absurdités, plus ridicules encore que les fadaises qu'aimait répéter feu Gus le Débile ?

Clarissa plissa les yeux pour mieux voir, et découvrit que la couleur des « marquages » différait selon les groupes de femmes. Les plus âgées portaient des anneaux couleur cuivre, alors que les plus jeunes, qui se débattaient en vain, étaient identifiées par des cercles d'argent.

Quand deux d'entre elles eurent été passées au fil de l'épée, les survivantes cessèrent de lutter.

Le plus petit groupe, composé de jeunes beautés, avait reçu des anneaux d'or. Terrorisées, ces malheureuses étaient entourées par une meute d'envahisseurs aux yeux lubriques. Le sang qui coulait de leurs lèvres maculait leurs jolies robes.

Clarissa connaissait la plupart de ces filles, parce qu'on oublie rarement le visage des gens qui vous humilient. Encore célibataire à plus de trente ans, elle était un objet de moquerie pour presque toutes les femmes. Mais rien n'égalait la cruauté de ces damoiselles-là, toujours prêtes à ricaner sur son passage et à l'affubler, assez fort pour qu'elle entende, de surnoms tels que « la vieille chouette » voire « la sorcière ».

Clarissa n'avait pas choisi de vivre seule, et elle rêvait d'avoir des enfants. Comment s'était-elle retrouvée ainsi, ballottée par le flot de la vie et du temps sans avoir eu la chance de se trouver un mari ?

À dire vrai, elle n'en savait rien.

Sans être laide, elle pouvait au mieux se qualifier d'« ordinaire ». Une silhouette banale, ni trop grosse ni trop maigre, et un visage qui ne la faisait pas hurler d'horreur quand elle se regardait dans la glace. Bien sûr, il n'y avait pas là de quoi inspirer un barde, mais rien non plus qui fût susceptible de repousser un honnête homme…

Hélas, quand l'offre était largement supérieure à la demande, être « ordinaire » ne suffisait plus. Les jolies donzelles, courtisées de toute part, ne pouvaient pas comprendre la détresse de Clarissa. Les femmes mûres, déjà délaissées, se montraient plus compréhensives. À leurs yeux, elle restait néanmoins un fruit sec qu'il valait mieux ne pas trop fréquenter. Peut-être parce qu'elles voyaient le défaut secret – une sorte de marque d'infamie congénitale – qui faisait fuir les hommes plus sûrement que les lésions de la petite vérole…

À présent, elle ne trouverait plus de mari, car elle était trop vieille pour faire une bonne « reproductrice ». Piégée par le temps, elle n'aurait plus aucune consolation que son travail, très prenant, mais loin de la rendre heureuse comme l'aurait pu une famille.

Blessée par les piques de ces arrogantes jeunettes, Clarissa avait souvent prié pour qu'elles connaissent un jour le sens du mot « humiliation ». Et le destin était allé bien au-delà de ses souhaits…

Hilares, les envahisseurs avaient entrepris d'examiner leurs proies. Déchirant les beaux chemisiers en soie, ils tâtaient les poitrines comme un marchand de fruits en quête de melons bien mûrs…

— Créateur bien-aimé, murmura Clarissa, faites qu'elles ne subissent pas ces horreurs parce que je rêvais qu'elles se sentent un jour aussi honteuses et dégradées que moi. Je ne pensais pas à un châtiment si cruel, veuillez le croire, par pitié ! Sur mon âme, je jure que c'est vrai !

Clarissa sursauta quand elle vit des barbares courir vers l'abbaye en portant un bélier. S'ils disparurent très vite sous une corniche, elle ne put pas douter longtemps de leurs intentions, car le bâtiment trembla au moment du premier impact contre la porte.

En bas, dans la grande salle, la foule hurla de plus belle.

Au troisième coup de boutoir, le battant de bois explosa.

Ces chiens osaient violer le sanctuaire du Créateur ! Exactement comme l'avait prédit le Prophète.

Clarissa serra à deux mains le devant de sa robe, juste à l'endroit du cœur. Sous ses pieds, le massacre commençait. Quand ce serait fini, les barbares monteraient à l'étage, et ils la trouveraient.

Quel sort lui réserveraient-ils ? Un anneau à la lèvre suivi d'une vie

d'esclavage ? Ou une exécution sommaire ?

Aurait-elle le courage de préférer la mort à la soumission ?

Non, inutile de se leurrer, elle le savait… Confrontée à ce choix, elle opterait pour la vie, aussi misérable fût-elle. Pas question de se laisser tailler en pièces, comme ces pauvres gens, sur la place. Ou d'avoir le crâne éclaté, comme Gus le Débile. Parce que la mort, à ses yeux, était plus terrifiante que la vie…

Elle cria quand la porte s'ouvrit à la volée.

— Clarissa ! cria le Père Supérieur en courant vers elle.

Plus tout jeune, et franchement enveloppé, le pauvre homme haletait après sa course dans l'escalier. Son visage rond, d'habitude rougeaud, était livide comme celui d'un cadavre de trois jours.

— Les livres… Nous devons fuir ! Mais il faut emporter les livres et les cacher…

Clarissa le regarda, incrédule. Pour emballer tous ces ouvrages, une semaine n'aurait pas suffi. Sans compter les dix chariots qu'il aurait fallu charger…

D'ailleurs, où fuir et où se cacher ? Comment fendre la masse grouillante d'envahisseurs et quitter la ville ?

Des ordres ridicules dictés par la terreur !

— Père Supérieur, il n'y a aucun moyen de s'échapper.

Le gros homme prit les mains de Clarissa.

— Ils ne nous remarqueront pas ! lança-t-il, les yeux fous. Si nous faisons semblant de vaquer à nos occupations, ils ne prendront même pas la peine de nous interroger.

Clarissa se demanda que répondre à ces divagations.

L'irruption de trois barbares aux vêtements couverts de sang lui évita de se creuser en vain la cervelle. Paraissant plus grands encore dans la minuscule pièce, ils bondirent sur le Père Supérieur.

Deux de ces hommes avaient des tignasses noires bouclées et collées par la crasse. Le troisième, totalement chauve, portait comme ses compagnons une barbe mal entretenue. Tous arboraient un anneau d'or à la narine gauche.

Le chauve saisit le Père Supérieur par sa tignasse blanche et lui renversa la tête en arrière.

— Ton métier, vermine ! Quel est ton métier ?

Les yeux rivés au plafond, le Père Supérieur écarta les mains, implorant.

— Je dirige cette abbaye, couina-t-il. Je prie pour le salut du monde, et… et celui des livres ! Oui, celui des livres !

— Des livres ? Et où sont-ils, tes livres ?

— Le cercle littéraire… Les archives sont là… Clarissa peut vous montrer. Elle aime aussi les livres, c'est même son travail…

— Bref, vieillard, tu n'as pas de métier ?

— Je suis un homme de prière, vous dis-je ! Vous verrez, je demanderai au Créateur et aux esprits du bien de veiller sur vous. Gratuitement, bien sûr ! Oui, vous n'aurez rien à donner, et…

Le chauve tira un peu plus en arrière la tête du Père Supérieur. Puis il dégaina un coutelas et lui trancha la gorge d'un coup sec.

— Nous n'avons rien à foutre des hommes de prière, grogna-t-il avant de lâcher négligemment sa victime.

Un flot de sang jaillit de la gorge du Père Supérieur et aspergea le visage de Clarissa.

Les yeux écarquillés d'horreur, elle regarda mourir un être qu'elle avait connu presque toute sa vie. Un homme qui l'avait prise en pitié, lui permettant de subsister tant bien que mal grâce au seul don que le Créateur lui eût consenti : savoir lire.

Ce talent ne courait pas les rues, heureusement pour elle.

Subir les assauts du Père Supérieur, avec ses doigts boudinés et ses lèvres molles, avait été le prix à payer pour conserver son travail de scribe. Au début, le gros homme ne s'était permis aucune privauté. Une fois bien formée à son poste, et certaine de ne plus risquer la misère, Clarissa avait découvert le revers peu glorieux de la médaille.

Des années plus tôt, alors qu'il refusait de la laisser en paix, elle l'avait menacé de rendre la chose publique…

Des accusations aussi scandaleuses, avait-il dit, et contre un Père Supérieur unanimement respecté, lui vaudraient à coup sûr le bannissement de Renwold. Dans une région si dure, quelles chances de survie aurait une vagabonde solitaire ? Et combien de fois se ferait-elle violer avant de finir égorgée dans un ravin ?

Clarissa s'était résignée, vaincue par ces arguments. La fierté n'avait jamais rempli un ventre vide, et beaucoup de femmes subissaient des compagnons bien pires que le Père Supérieur, qui se faisait un point d'honneur de ne jamais la battre.

Elle ne lui avait jamais voulu de mal, souhaitant seulement qu'il cesse de la lutiner. Au fond, alors que tant de gens se moquaient d'elle, cet homme l'avait recueillie et protégée…

Le chauve avança vers Clarissa, qui cessa de s'intéresser à l'agonie de son « bienfaiteur ».

Après avoir rengainé son coutelas, le barbare saisit sa prise par le menton, lui fit tourner la tête, puis l'étudia de la tête au pied, lui palpant les hanches au passage.

Clarissa sentit qu'elle s'empourprait sous ce regard de maquignon.

— Mets-lui un anneau, lâcha le chauve en se tournant vers un de ses compagnons.

Clarissa ne comprit pas tout de suite ce que ça signifiait. Mais ses jambes se dérobèrent quand un des colosses aux mains rouges de sang

vint se camper devant elle, et sortit une aiguille rouillée.

Si elle résistait, son sort serait vite réglé. Voulait-elle finir comme le Père Supérieur et Gus le Débile ? Non, surtout pas ! Chaque minute de survie était un inestimable trésor !

— Quel anneau, capitaine Mallack ?

— En argent…, répondit le chauve, le regard plongé dans celui de Clarissa.

De l'argent… Pas du cuivre… Créateur bien-aimé, pas du cuivre !

Un rire hystérique éclata dans la tête de Clarissa au moment où la brute lui prenait la lèvre inférieure entre le pouce et l'index. Ces hommes, passés maîtres en l'art d'évaluer la chair humaine, lui accordaient plus de valeur que les braves gens qu'elle avait côtoyés toute sa vie. Même s'ils entendaient faire d'elle une esclave, ils ne l'avaient pas classée dans la plus basse catégorie !

Clarissa parvint à ne pas crier quand l'aiguille s'enfonça dans sa chair. Les yeux embués de larmes, alors que le barbare forçait pour lui traverser la lèvre, elle battit des paupières, résolue à continuer de voir son tourmenteur.

Elle n'avait pas eu droit à un anneau d'or, bien entendu. Mais l'argent restait plus flatteur que le cuivre, pas vrai ?

Était-il admissible de se rengorger d'une telle « distinction », alors que tant d'innocents avaient péri ? Peut-être pas, mais que lui restait-il d'autre ?

Le barbare puant la sueur, le sang et la suie lui passa l'anneau d'argent à la lèvre et le ferma avec ses immondes dents jaunâtres.

Clarissa ne prit même pas la peine d'essuyer le sang qui ruisselait sur son menton.

— Tu es désormais la propriété de l'Ordre Impérial, annonça le capitaine Mallack en la regardant de nouveau dans les yeux.

Chapitre 22

Clarissa crut qu'elle allait s'évanouir. Comment une personne pouvait-elle appartenir à qui que ce fût ? À sa courte honte, elle dut aussitôt admettre que sa relation avec le Père Supérieur ne lui permettait pas de regarder les choses de haut. À sa façon, le gros homme avait été bon avec elle, mais il l'avait tenue pour sa propriété.

Les brutes qui l'avaient capturée ignoraient jusqu'à la notion de « bonté ». Ce que ces barbares lui feraient, elle n'en doutait pas, serait bien pire que les attouchements d'un Père Supérieur aviné et à demi impuissant. Et le regard du capitaine Mallack indiquait que ces hommes-là ne prenaient pas de gants lorsqu'ils désiraient une femme…

Au moins, elle portait un anneau d'argent. Aussi stupide que ce fût, cela comptait pour elle.

— Le vieillard a parlé de livres, dit Mallack. Contiennent-ils des prophéties ?

Le Père Supérieur aurait été inspiré de la fermer, pour une fois ! Mais le mal était fait, et Clarissa refusait de mourir pour préserver ces ouvrages. De toute façon, ils ne seraient pas difficiles à trouver, puisque Renwold avait la réputation d'être imprenable. Pourquoi cacher des trésors quand personne ne risquait de les voler ?

— Oui, ils en contiennent.

— L'empereur veut qu'on lui apporte tous les grimoires de ce genre. Nous montreras-tu où ils sont ?

— Bien entendu.

À cet instant, une voix, derrière les trois hommes, lança un « bonjour » amical.

— Comment ça va, les amis ? continua-t-elle. Tout est en ordre ? On dirait que vous avez les choses bien en main…

Mallack et ses deux hommes se retournèrent vers le vieillard étrangement vigoureux campé sur le seuil de la porte. Ses cheveux blancs lui tombant sur les épaules, il portait des bottes hautes, un pantalon marron, une chemise à jabot et une veste verte. L'ourlet de sa longue cape sombre frôlant le sol, il arborait sur la hanche gauche un élégant fourreau dont dépassait la garde ouvragée d'une épée.

C'était le Prophète !

— Qui êtes-vous ? demanda le capitaine Mallack.

D'un geste négligent, le vieil homme expédia sa cape derrière son épaule gauche.

— Un homme qui cherche une esclave…, dit-il.

Écartant du coude un des barbares, il approcha de Clarissa et lui prit le menton pour la forcer à tourner la tête.

— Celle-là fera l'affaire. Combien en voulez-vous ?

— Les esclaves appartiennent à l'Ordre Impérial ! cracha Mallack. (Il saisit le vieillard par les pans de sa chemise.) Ils sont la propriété exclusive de l'empereur !

Le Prophète baissa un regard furibond sur les mains de Mallack, puis il se dégagea vivement.

— J'aime cette chemise, mon ami, et tu as les mains sales.

— Bientôt, elles risquent d'être rouges de ton sang… Qui es-tu, vermine ? Et quel est ton métier ?

— Je crains que ma profession n'intéresse personne, en ces temps troublés… Combien pour l'esclave ? Je suis prêt à payer grassement. À votre place, les gars, je songerais à me remplir les poches, et pas seulement celles de l'empereur. Tout honnête travailleur mérite un salaire.

— Pour ramasser du butin, il suffit de nous baisser, grogna Mallack. (Il se tourna vers l'homme à l'aiguille.) Tue-le !

Le Prophète tendit une main apaisante, paume ouverte.

— Je ne vous veux pas de mal, les amis… (Il se pencha davantage vers les trois barbares.) Vous ne préférez pas repenser à ma proposition ?

Mallack ouvrit la bouche mais il se ravisa, comme si aucun mot ne consentait à en sortir.

Clarissa entendit les ventres des trois hommes gargouiller bizarrement, comme s'ils avaient les entrailles en ébullition.

— Un problème ? demanda le Prophète. Si je peux vous aider… Non ? Bon, et cette proposition, les gars ? Combien pour cette esclave ?

Les trois hommes grimacèrent de douleur et Clarissa eut les narines agressées par une odeur déplaisante.

— Eh bien…, fit Mallack. Je pense… (Il grimaça de nouveau.) Bon, je crois qu'on doit y aller…

— Merci de votre générosité, les gars, dit le Prophète en s'inclinant. Filez donc, s'il le faut ! Mais saluez mon ami Jagang de ma part, quand vous le verrez.

— Et ce type ? demanda un des soldats à Mallack alors que les trois hommes s'éloignaient.

— Quelqu'un finira tôt ou tard par lui trouer la peau, répondit le capitaine en franchissant la porte.

Le Prophète se tourna vers Clarissa. Son sourire évanoui, il riva sur elle son regard d'aigle.

— Alors, que penses-tu de tout ça ?

Clarissa sentit qu'elle tremblait de tous ses membres. Qui devait-elle redouter le plus ? Les envahisseurs, ou le Prophète ? Les barbares la feraient souffrir, c'était certain. Mais que lui infligerait ce vieillard ? Lui révélerait-il quand et comment elle perdrait la vie ?

Il l'avait prévenue qu'une cité entière serait rasée, et c'était arrivé. Tout ce qu'il racontait pouvait bel et bien advenir. Parce que les Prophètes contrôlaient la magie…

— Qui êtes-vous ? souffla-t-elle.

Le vieil homme se fendit d'une référence exagérée.

— Nathan Rahl, et je t'ai déjà dit que je suis un Prophète. Excuse-moi d'écourter les présentations, mais nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous.

— Pourquoi voulez-vous une esclave ? osa demander Clarissa malgré le regard bleu acier qui la terrorisait.

— Eh bien, pas pour la même raison que ces types…

— Je refuse de…

Nathan prit Clarissa par le bras et la força à se tourner vers la fenêtre.

— Regarde ce qui se passe dehors !

Incapable de se maîtriser plus longtemps, la femme éclata en sanglots.

— Créateur bien-aimé…

— Ne compte pas sur lui pour te tirer de là, ma fille ! Plus personne ne peut sauver ces malheureux, désormais. Moi, je suis venu t'aider, à condition que tu me rendes la pareille. Si tu es inutile, pas question de risquer pour toi ma vie et celle de dizaines de milliers d'innocents ! Je trouverai bien une femme qui préfère venir avec moi plutôt que d'être l'esclave de ces chiens.

— Ce sera dangereux ?

— Oui.

— Je mourrai en vous aidant ?

— Peut-être… Et peut-être bien que non. Mais si tu péris, tu seras tombée pour une noble cause : empêcher que des malheureux souffrent encore plus que les citadins de Renwold.

— Pouvez-vous les aider ? Arrêter ce massacre ?

— Non, parce que ce qui est fait ne saurait être défait. On peut lutter afin de modeler l'avenir, jamais pour modifier le passé.

» Tu as eu un aperçu des dangers qui nous guettent. Jadis, un Prophète a vécu ici, et il vous a laissé certaines prédictions. Ce n'était qu'un Prophète mineur, mais il vous a confié un trésor. Et comme des idiots, vous avez cru y voir l'expression de la volonté divine !

» Les prophéties n'ont rien de sacré, tas de crétins ! Elles parlent de ce qui pourrait être, tout simplement. Comme si je te disais que ton

destin est entre tes mains. Tu peux devenir une des putains de cette armée en campagne, ou m'accompagner et risquer ta vie pour une raison valable.

— J'ai… j'ai peur…, avoua Clarissa dans un souffle.

Le regard bleu de Nathan s'adoucit.

— Femme, ça t'aiderait de savoir que je suis terrifié ?

— Vraiment ? Vous semblez si confiant…

— Je sais ce que je peux faire pour aider les autres, et rien de plus. À présent, conduis-moi aux archives, avant qu'une de ces brutes les trouve.

Clarissa se détourna, heureuse d'avoir une excuse pour échapper au regard du Prophète.

— C'est par là… Je vais vous montrer le chemin.

Elle approcha de l'escalier en colimaçon, au fond de la pièce. Étroit et abrupt, ce passage était rarement emprunté, car on risquait à chaque pas de s'y casser le cou. Mais le Prophète qui avait fait construire l'abbaye était du genre filiforme, et ces marches devaient lui convenir à merveille.

Clarissa ayant du mal à passer, elle se demanda comment Nathan y arriverait, avec son imposante stature.

Contre toute attente, l'exercice ne lui posa aucun problème.

Au pied des marches, dans une alcôve obscure, le Prophète les éclaira avec une petite flamme de paume. Clarissa s'immobilisa, stupéfaite que sa peau ne brûle pas…

Nathan la pressa de continuer. Passant une porte basse en bois, ils débouchèrent dans un couloir très court. Au centre, un autre escalier donnait accès aux archives. Au fond, une nouvelle porte ouvrait sur la salle principale de l'abbaye, où le massacre des innocents continuait.

Clarissa dévala les marches et faillit s'étaler. La retenant par un bras, Nathan lui rappela plaisamment qu'une chute mortelle n'était pas le danger dont il l'avait avertie…

Dans la pièce sombre où ils arrivèrent, il leva nonchalamment une main. Toutes les lampes fixées sur des supports de bois s'allumèrent aussitôt. Le front plissé, il étudia les étagères alignées le long des murs. Au centre de la salle, deux grandes tables très simples permettaient de lire et de prendre des notes.

Alors que le Prophète longeait les étagères de gauche, Clarissa tenta de penser à un endroit où elle serait hors d'atteinte des assassins de l'Ordre Impérial. Il devait en exister un ! Tôt ou tard, les envahisseurs quitteraient la ville, et elle serait de nouveau en sécurité.

Nathan la terrorisait. Ce qu'il attendait d'elle, quoi que ce fût, lui semblait dépasser de loin ses aptitudes. Qu'on lui fiche la paix, voilà tout ce qu'elle désirait !

Le Prophète passait en trombe devant les rangées d'ouvrages, s'arrêtant une fraction de seconde pour en sélectionner un, qu'il arrachait brutalement à ses compagnons. Sans prendre le temps d'ouvrir ces volumes, il les jetait sur le sol, au milieu de la pièce, et continuait son inspection.

Tous ces livres sans exception contenaient des prophéties. Pourtant, il n'avait pas sélectionné la totalité des recueils de prédictions. Comment diantre faisait-il son choix, surtout à cette vitesse ?

— Pourquoi moi ? demanda Clarissa. Pour quelle raison me voulez-vous ?

Nathan s'immobilisa, l'index sur la tranche d'un énorme volume relié de cuir. Regardant la femme comme un oiseau de proie qui s'apprête à piquer sur un rongeur, il retira le livre de l'étagère, le jeta près des autres, se pencha sur sa « sélection », ramassa un ouvrage de plus petite taille et le feuilleta en approchant de sa compagne.

— Lis cette ligne, femme !

Clarissa prit le livre et obéit.

— *« Si elle vient librement, celle qui porte l'anneau pourra toucher ce qui de tout temps ne fut confié qu'aux vents. »*

Ce qui de tout temps ne fut confié qu'aux vents…

Le genre de phrase incompréhensible qui donnait à Clarissa une formidable envie de fuir à toutes jambes.

— « Celle qui porte l'anneau », c'est moi ? demanda-t-elle.

— Oui, si tu viens librement…

— Et si je choisis de rester et de me cacher, que se passera-t-il ?

— Je trouverai une autre candidate à la fuite, voilà tout. Tu es la première à se voir offrir cette chance pour… hum… des raisons qui me regardent. Et parce que tu sais lire. Mais tu n'es sûrement pas la seule, dans ce troupeau de pauvres filles.

— Et que pourrai-je « toucher », si je vous accompagne ?

Nathan arracha le livre à Clarissa et le referma.

— Ne cherche surtout pas à comprendre ces mots ! Je sais qu'un tas d'idiots passent leur vie à essayer, mais ils perdent leur temps ! Crois-moi, je suis le mieux placé pour le savoir… Quoi qu'on pense ou qu'on redoute, ce n'est jamais ce qui se passe.

Clarissa eut moins envie que jamais d'accompagner ce vieillard pompeux. Même s'il l'avait sauvée, dans la tour, il continuait de l'effrayer. Un homme bardé de tant de connaissances mystérieuses ne pouvait pas inspirer confiance.

Les barbares lui avaient mis à la lèvre un anneau d'argent, pas de cuivre. Une preuve qu'elle serait traitée un peu mieux que les esclaves moyennes ? Sans doute… En tout cas, ils ne la tueraient sûrement pas.

Convenablement nourrie, elle n'aurait pas à affronter des périls inconnus en compagnie d'un vieux fou.

— Clarissa, lâcha Nathan, la faisant sursauter, va chercher quelques soldats. Dis-leur que tu dois les conduire aux archives…

— Pourquoi voulez-vous… ?

— Obéis ! Raconte-leur que le capitaine Mallack t'a ordonné de les y amener. S'ils hésitent, ajoute que celui qui marche dans les rêves, selon leur chef, viendra leur rendre une désagréable visite, s'ils « ne se magnent pas les fesses ». Utilise cette expression, et ils sauront que le message vient vraiment de l'officier.

— Mais si je monte…

— Suis mes instructions, et tout ira bien.

Clarissa aurait voulu en savoir plus sur les motivations du Prophète. Mais la façon dont il la foudroya du regard la dissuada de l'interroger. Elle se précipita dans l'escalier, heureuse de s'éloigner de Nathan Rahl, même si elle se précipitait dans les bras des barbares.

Devant la porte de la salle principale, elle s'immobilisa. Pourquoi ne pas fuir, puisqu'elle en avait l'occasion ?

Moins d'une heure plus tôt, le Père Supérieur avait proposé la même tactique, et elle l'avait jugée stupide. Où se serait-elle cachée, dans cet enfer ? De plus elle portait un anneau d'argent, et ça lui vaudrait sûrement des égards…

Elle ouvrit le battant, avança d'un pas… et se pétrifia, les yeux écarquillés d'horreur. La double porte d'entrée était fracassée, et des dizaines de corps d'hommes mutilés gisaient sur les dalles de marbre de la salle.

Les envahisseurs fêtaient la victoire en violant toutes les femmes qui s'étaient réfugiées là avec leurs époux ou leurs pères.

En colonne par deux, les soudards attendaient leur tour – surtout quand il s'agissait de besogner les plus belles prises, affublées d'anneaux d'or. Ce qu'on infligeait à ces malheureuses fit monter dans la gorge de Clarissa un flot de bile qu'elle ravala avec peine.

Paralysée, elle ne pouvait détourner les yeux de Manda Perlin, une des jeunettes qui aimaient se moquer d'elle. Très séduisante, elle avait épousé un homme dans la force de l'âge qui s'était enrichi dans l'usure puis le transport de marchandises. La gorge tranchée, l'infortuné Rupert gisait à quelques pas de sa bien-aimée, qui hurlait de terreur et de souffrance tandis qu'un barbare la chevauchait comme une vulgaire pouliche.

Les hommes qui lui tenaient les bras et les jambes riaient à gorge déployée de sa détresse et se flanquaient de grands coups de coudes dans les côtes.

Des larmes aux yeux, Clarissa se corrigea mentalement. Ces

soudards n'étaient pas des « hommes » mais des bêtes sauvages !

Un barbare prit Clarissa par les cheveux, et un autre l'attrapa par la jambe et la fit basculer en arrière. Avant qu'elle atterrisse sur le dos, en hurlant de terreur, un troisième lui releva la robe jusqu'au menton.

— Non ! cria-t-elle.

Les soudards rirent d'elle comme ils se moquaient de la pauvre Manda.

— Non ! On m'a envoyée…

— Une excellente idée, en tout cas, dit un des violeurs. J'en avais marre d'attendre mon tour.

Clarissa tenta de l'empêcher de la lutiner. Il la gifla si fort que ses oreilles bourdonnèrent.

Par le Créateur, elle avait un anneau d'argent ! On ne pouvait pas la traiter ainsi…

À côté d'elle, une autre femme cria quand un colosse couvert de sang lui écarta de force les jambes. Celle-là aussi portait un anneau d'argent…

— Mallack ! Le capitaine Mallack m'a envoyée…

Le barbare prit sa proie par la nuque et tenta de l'embrasser. La plaie, à la lèvre de Clarissa, saigna de nouveau, et un liquide chaud coula sur son menton.

— Merci au capitaine ! lança l'homme avant de mordre l'oreille de sa « conquête ».

Clarissa ne put retenir un cri de douleur. Alors que des mains pressantes lui retiraient ses dessous, elle essaya de se rappeler ce que Nathan lui avait conseillé de dire.

— Le capitaine m'a chargée de vous livrer un message ! Je dois vous conduire aux archives. Et si vous ne vous magnez pas les fesses, celui qui marche dans les rêves vous rendra une visite désagréable !

Les soudards jurèrent d'abondance, puis ils relevèrent Clarissa en la tirant par les cheveux. Alors qu'elle lissait machinalement sa robe, un des soldats lui glissa une main entre les jambes.

— Ça te plaît, pas vrai, salope ? Allez, ne reste pas plantée là, et montre-nous le chemin !

Les genoux tremblants, Clarissa dut se tenir à la rampe pour ne pas tomber dans l'escalier. Tout le long du chemin, six brutes sur les talons, elle repensa à ce qu'elle avait vu dans la salle principale.

Le Prophète les accueillit devant la porte, comme s'il s'apprêtait à partir.

— Vous en avez mis, du temps ! grogna-t-il. Tout est là, les gars. Emportez ces livres avant qu'il leur arrive malheur. Sinon, l'empereur nous fera tous frire à petit feu.

Désorientés, les soldats inspectèrent la pièce. Au centre, là où Nathan avait entassé des livres, il ne restait plus qu'une petite pile de

cendres blanches. Sur les étagères, il avait réarrangé les ouvrages restants pour dissimuler les emplacements vides.

— Il y a comme une odeur de fumée…, dit un des soldats.

Le Prophète lui flanqua une solide tape sur le crâne.

— Espèce d'abruti ! La ville flambe, et tu t'étonnes que ça sente le roussi ? Au travail, tas de crétins congénitaux ! Moi, je vais faire mon rapport au capitaine…

Nathan indiqua à Clarissa de le suivre, mais un des types la retint par le bras.

— Laissez-nous la donzelle, dit-il. On a un truc à finir avec elle.

Le Prophète foudroya les six hommes du regard.

— Cette « donzelle » est un scribe, pauvre débile ! En clair, elle connaît tous ces ouvrages. Tu crois qu'elle n'a rien de mieux à fiche qu'éponger six idiots en rut ? Exécutez mes ordres, et trouvez-vous une autre femme. Pour en ramasser une, il suffit de se baisser ! Sinon, je devrai mentionner cet incident au capitaine Mallack…

Même s'ils ignoraient à qui ils avaient affaire, les soldats jugèrent plus prudent de ne pas insister. Les laissant à leur travail, Nathan sortit avec sa compagne et ferma la porte derrière eux.

Dans l'escalier, l'estomac retourné et les jambes comme du coton, Clarissa dut de nouveau s'accrocher à la rampe.

— Respire lentement et régulièrement, dit le Prophète. Sinon, tu vas t'évanouir.

— Dans la salle… j'ai… j'ai vu…

— Je sais…

Folle de rage, Clarissa gifla le vieil homme.

— Pourquoi m'avez-vous envoyée là-haut ? Vous n'aviez aucun besoin de ces hommes !

— Tu pensais pouvoir te cacher… À présent, tu sais que leur échapper est impossible. Ces monstres mettront la ville à sac, puis ils la raseront. Il ne restera rien de Renwold.

— Mais, je… Nathan, j'ai peur de vous accompagner. Je ne veux pas mourir.

— Tu préfères ce qui t'attend si tu restes ici ? Clarissa, tu es une très jolie jeune femme. Sais-tu ce que subiront les jolies femmes de Renwold ces trois prochains jours ? Imagines-tu ce que sera leur vie, au service de l'Ordre Impérial ? Crois-moi, ce destin est pire que la mort !

— Comment peuvent-ils commettre des horreurs pareilles ?

— C'est l'atroce réalité de la guerre, fillette. Il n'y a aucune règle, à part celles du vainqueur, qu'il soit du bon ou du mauvais camp. On peut lutter contre cette injustice, ou s'y soumettre…

— Et ces malheureux ? Pourquoi ne les aidez-vous pas ?

— Parce que j'en suis incapable… Toi, je peux te sauver, mais il

faut que tu en vailles la peine, parce que je n'ai pas de temps à perdre. (Nathan se radoucit un peu.) Ici, les innocents ont eu une mort rapide. Si l'Ordre Impérial l'emporte, des multitudes de pauvres gens connaîtront une longue et douloureuse agonie. Je ne peux rien pour tes concitoyens, mais aider les futures victimes est dans mes moyens. Essayer, en tout cas… Si je me dérobe à cette mission, à quoi bon être libre ?

» Choisis ton destin, fillette ! Veux-tu vivre à genoux, ou mourir debout ?

La tête pleine de visions d'horreur, Clarissa aurait juré qu'elle était déjà morte. Si combattre pour les autres pouvait lui permettre de « revivre », elle devait saisir cette chance. La seule qu'elle aurait, ça ne faisait pas de doute…

— Je viens, dit-elle en essuyant les larmes qui roulaient sur ses joues, puis le sang qui maculait son menton. Et je jure de vous obéir, si ça doit épargner des innocents, et me permettre de vivre libre !

— Même si je t'ordonne de risquer ta vie, sans grandes chances de t'en tirer ?

— Oui.

Le sourire chaleureux de Nathan réchauffa le cœur de Clarissa. Sans crier gare, il la tira vers lui et la serra tendrement dans ses bras. Depuis son enfance, plus personne ne l'avait consolée ainsi…

Le Prophète posa les doigts sur la lèvre blessée de sa compagne. Envahie par une douce chaleur, sa terreur presque apaisée, elle repensa à ce qu'elle avait vu dans la salle principale. Cette fois, cela renforça sa détermination d'arrêter les criminels de l'Ordre. Enfin, elle allait faire quelque chose d'important : lutter pour la liberté et défendre des innocents…

Quand Nathan la lâcha, Clarissa toucha doucement sa lèvre. Autour de l'anneau, les chairs s'étaient refermées, et elle ne souffrait plus.

— Merci, Prophète…

— Appelle-moi Nathan, tu veux bien ? À présent, filons d'ici. Plus nous restons dans cette ville, et moins nous avons de chances d'en sortir vivants !

— Je suis prête, Nathan…

— Pas encore ! (Le Prophète prit la tête de Clarissa entre ses mains.) Pour fuir, nous devrons traverser la ville, et tu as déjà vu trop d'atrocités. Je ne veux plus que tu supportes ça ! Et c'est une torture que je peux t'épargner…

— Nathan, comment échapperons-nous aux soldats de l'Ordre ?

— Ça, c'est mon problème, fillette ! Je vais te jeter un sort de surdité et de cécité. Ainsi, tu ne verras et n'entendras plus rien de ce

qui se passe dans ta ville dévastée par une meute de chiens.

Clarissa ne crut pas vraiment ce discours généreux. Selon elle, Nathan craignait qu'elle panique et les fasse prendre. Et elle n'aurait pas juré qu'il avait tort…

— Si vous croyez que c'est mieux, j'obéirai.

Le vieil homme sourit et se pencha sur sa compagne. Aussi âgé qu'il fût, il restait d'une beauté frappante…

— J'ai choisi la femme qu'il me fallait, dit-il. Tu ne me décevras pas, je le sais. Fassent les esprits du bien que la liberté et le bonheur t'attendent au bout de notre chemin !

Reliée au monde par la main du Prophète, où elle avait glissé la sienne, Clarissa n'entendait pas les cris de terreur et ne voyait pas le sang qui rougissait les caniveaux. Bizarrement, elle ne sentait même pas la fumée, autour d'elle. Pourtant, elle savait qu'ils avançaient dans un charnier.

Dans son univers de silence, elle implora les esprits du bien de protéger les âmes de tous ceux qui étaient morts aujourd'hui. Aux femmes survivantes, quelle que soit la couleur de leur anneau, elle les supplia de donner de la force et du courage…

Nathan la guida à travers les décombres et autour des foyers d'incendie. Chaque fois qu'elle trébuchait sur des gravats, il lui serra plus fort la main, comme si elle était une enfant qui apprend à marcher.

La traversée de la ville martyre sembla durer des heures. De temps en temps, le Prophète s'arrêtait, lâchait la main de sa protégée et la laissait seule dans sa bulle de silence et d'obscurité. Coupée de la réalité, Clarissa supposa que Nathan parlementait – de son inimitable façon – pour obtenir qu'on les laisse passer.

Ces pauses durèrent parfois si longtemps qu'elle frémit de peur à l'idée des périls que le vieux Prophète tentait de lui éviter. En une ou deux occasions, après un intermède de ce type, il la prit par la taille et l'aida à courir à ses côtés.

Clarissa s'abandonna à lui, certaine qu'il la mènerait à bon port.

Alors que ses jambes menaçaient de ne plus la porter, il lui posa les mains sur les épaules et l'aida à s'asseoir… sur une douce étendue d'herbe.

Ses sens revenus d'un seul coup, Clarissa découvrit les collines verdoyantes qui moutonnaient devant elle. Partout, elle ne vit qu'une nature souriante. Ils devaient être très loin de Renwold, puisqu'elle n'apercevait même plus les colonnes de fumée qui en montaient inévitablement.

Alors, l'ancienne esclave du Père Supérieur éprouva un immense

soulagement. Parce qu'elle avait échappé à la tuerie… et à son ancienne vie.

Dans son âme, la terreur avait brûlé si fort qu'elle avait le sentiment de sortir d'une forge d'angoisse, telle une tige de fer devenue assez tranchante et dure pour triompher de tout ce qui l'attendait.

Ce qu'elle devrait affronter, comprit-elle enfin pour de bon, ne pouvait pas être pire que le sort auquel elle avait échappé. En restant, elle se serait détournée à jamais de ses frères humains – qui avaient tant besoin d'aide – et… d'elle-même.

Que lui demanderait Nathan, avant qu'ils atteignent le bout de leur chemin ? Clarissa l'ignorait, mais une certitude ne quitterait plus jamais son esprit : elle lui devait chaque jour de liberté qu'il lui restait à vivre. Et au fond, que cela se compte en années, en mois ou en semaines importait peu.

— Nathan, merci de m'avoir choisie…, souffla-t-elle.

Perdu dans ses pensées, le Prophète sembla ne pas l'avoir entendue…

Chapitre 23

Alertée par un roulement de sabots, sœur Verna se retourna et vit un éclaireur sauter de son cheval avant même qu'il se fût tout à fait arrêté. Haletant, l'homme alla faire son rapport au général, qui se détendit à mesure qu'il écoutait. Soucieux de rassurer ses officiers, rassemblés non loin de là, il leur fit un geste apaisant et se fendit même d'un sourire.

Trop loin pour entendre le compte rendu de l'éclaireur, Verna imagina sans peine son contenu. Inutile d'être un Prophète pour savoir ce que le brave soldat avait vu.

Les pauvres idiots ! Elle le leur avait pourtant dit…

Rayonnant, le général Reibisch approcha du cercle de feux de camp et chercha Verna du regard.

— Dame Abbesse, je vous trouve enfin ! J'ai de très bonnes nouvelles !

Concentrée sur des sujets plus importants, la Sœur de la Lumière desserra un peu le châle drapé sur ses épaules.

— Laissez-moi deviner, général ! Les autres sœurs et moi n'aurons pas besoin de passer la nuit à calmer les angoisses de vos hommes ? Ni à jeter des sorts pour savoir où se sont cachés ceux qui préfèrent être seuls pour attendre la fin du monde ?

Gêné, l'officier tortilla sa barbe rousse.

— Eh bien, votre aide m'a été précieuse, Dame Abbesse, mais vous pourrez dormir tranquille. Vous avez vu juste, comme d'habitude.

— Ne vous l'avais-je pas dit, général ?

Monté au sommet de la colline, l'éclaireur avait vu l'astre nocturne se lever avant tous ses compagnons, cantonnés dans la vallée.

— Mon soldat a rapporté que la lune n'est pas rouge, ce soir. Vous m'aviez prévenu que le phénomène cesserait au bout de trois nuits, mais je me félicite quand même que les choses soient rentrées dans l'ordre.

Rentrées dans l'ordre ? pensa Verna. *S'il savait…*

— Général, je suis ravie qu'une bonne nuit de repos nous attende. À l'avenir, quand je dirai à vos hommes que le royaume des morts n'est pas sur le point de nous engloutir, j'espère qu'ils me feront confiance.

— Moi, je vous avais crue, fit Reibisch, penaud, mais certains de ces gaillards, aussi bons guerriers soient-ils, sont plus superstitieux que

des vieilles femmes. La magie les terrorise, vous comprenez…

— Ils ont bien raison…, souffla Verna.

— Hum… Oui, évidemment… Eh bien, je crois que c'est l'heure d'aller dormir.

— Vos messagers ne sont pas revenus, n'est-ce pas ?

— Non… (Mal à l'aise, le général passa un doigt sur la cicatrice qui courait de sa tempe droite à sa mâchoire.) À vrai dire, je doute qu'ils aient déjà atteint Aydindril.

Verna soupira de frustration. Si elle avait eu des nouvelles, prendre une décision serait devenu plus facile.

— Vous devez avoir raison…

— Alors, qu'en pensez-vous, Dame Abbesse ? Nous continuons vers le nord ?

Verna se perdit un moment dans la contemplation du feu, dont la chaleur lui caressait le visage. Elle avait un choix bien plus important à faire…

— Je ne sais pas trop… Voilà mot pour mot ce que Richard m'a dit : « Partez et dirigez-vous vers le nord. Cent mille D'Harans ratissent le terrain pour retrouver Kahlan. Vous serez plus en sécurité avec eux – et eux avec vous. Dites au général Reibisch que la reine est en sécurité, à mes côtés. »

— S'il avait été un peu plus précis, nous serions moins ennuyés…

— Il n'a pas dit clairement que nous devions rallier Aydindril, mais ça paraît évident. Et je suis sûre qu'il pensait que nous le ferions… Mais sur ce genre de sujets, je prends votre avis très au sérieux.

— Je suis un soldat, Dame Abbesse. Et je pense comme un soldat…

Venu à Tanimura pour sauver Kahlan, Richard avait réussi à détruire le Palais des Prophètes, catacombes comprises, avant que Jagang l'investisse. Puis il était reparti pour Aydindril, sans perdre de temps en explications – n'était que seuls Kahlan et lui disposaient de la magie requise pour un retour rapide. Désolé de ne pas pouvoir emmener avec lui tous ses compagnons, il leur avait conseillé de rejoindre le général Reibisch et son armée.

Le militaire répugnait à continuer vers le nord. Avec quelque cent mille hommes enfoncés si loin au sud, il jugeait préférable d'attendre sur place les envahisseurs venus de l'Ancien Monde. Ainsi, il pourrait les repousser avant qu'ils aient atteint les régions les plus peuplées du Nouveau Monde.

— Général, dit Verna, je ne conteste pas votre analyse, mais je crains que vous ne sous-estimiez la menace. D'après ce que je sais, les troupes de l'Ordre Impérial sont assez puissantes pour écraser votre armée quasiment sans ralentir le pas. Vous commandez de fiers guerriers, hélas, on ne peut rien contre la loi du nombre.

» Votre raisonnement se tient, je le concède. Mais vos soldats ne suffiront pas, et ils nous manqueront cruellement quand nous devrons réunir une force assez importante pour contenir les assauts de l'Ordre.

Reibisch eut un sourire un rien condescendant.

— Dame Abbesse, vos propos sont pleins de bon sens. Durant ma carrière, j'ai souvent entendu des arguments au moins aussi raisonnables. L'ennui, c'est que la guerre n'a rien de logique. Parfois, il faut tirer avantage de ce que vous offrent les esprits du bien, et se lancer bravement dans l'aventure.

— Ça paraît un excellent moyen de finir six pieds sous terre.

— J'ai toujours agi ainsi, et personne n'a dû creuser ma tombe. Aller à la rencontre de l'ennemi ne veut pas dire qu'on lui tendra la gorge, histoire qu'il la tranche plus facilement.

— Quel est votre plan ?

— Il me semble que nous sommes déjà en train de le mettre en application… N'oubliez pas, Dame Abbesse, que les messagers se déplacent plus vite qu'une armée entière. À mon avis, nous devons gagner une position plus facile à défendre, et la tenir coûte que coûte.

— À quoi pensez-vous ?

— Allons vers l'est, pour gagner les hautes régions méridionales de D'Hara. Là-bas, nous serons idéalement postés, et je connais très bien cette partie du pays. Si les forces de l'Ordre tentent de passer par mon pays pour envahir le Nouveau Monde, le plus court chemin sera de traverser la vallée du fleuve Kern. Sur un terrain pareil, nous serons moins désavantagés par le nombre. Avoir beaucoup d'hommes n'implique pas toujours qu'on puisse les lancer tous ensemble à l'assaut. La largeur d'une vallée n'est pas extensible, si vous voyez ce que je veux dire ?

— Et s'ils vont plus loin à l'ouest, pour contourner les montagnes et passer par le Pays Sauvage ?

— Le seigneur Rahl enverra une autre armée vers le sud, avec mission de les arrêter. Idéalement placés pour les prendre à revers, nous les obligerons à se diviser afin de lutter sur deux fronts. En plus, cette « tenaille » limitera leur liberté de mouvement.

Verna réfléchit un moment.

Ayant lu des récits de batailles, dans de vieux livres, elle avait quelques notions de stratégie, et comprenait donc celle de Reibisch. L'homme semblait plus prudent qu'elle ne l'avait cru. Courageux, certes, mais pas téméraire !

— Quand nos troupes seront sur place, continua-t-il, nous enverrons des messagers à Aydindril et au Palais du Peuple. Nous demanderons des renforts aux Contrées du Milieu et à D'Hara, et le seigneur Rahl nous transmettra ses ordres. Si l'ennemi attaque, nous

pourrons le prévenir très vite. Et l'information est souvent le nerf de la guerre…

— Richard risque de ne pas apprécier que vous négligiez la défense d'Aydindril.

— Le seigneur Rahl est un homme raisonnable, et…

— Richard, raisonnable ? Je n'en crois pas mes oreilles, général !

Reibisch foudroya Verna du regard.

— Le seigneur Rahl, un homme raisonnable, comme je l'ai déjà dit, m'a encouragé à donner mon avis quand ça me semblait important. C'est le cas aujourd'hui, et je sais qu'il tiendra compte de mon analyse. Des messagers sont en chemin pour Aydindril avec une lettre qui lui présente mon plan. S'il n'y souscrit pas, il me le fera savoir, et nous continuerons vers le nord. En attendant, notre devoir est de défendre le Nouveau Monde contre toute incursion de l'Ordre Impérial.

» Dame Abbesse, votre avis m'est utile parce que vous contrôlez la magie. Si vous ou vos sœurs avez quelque chose d'important à dire, j'écouterai, parce que nous combattons dans le même camp…

— Désolée, général, mais il m'arrive de l'oublier. (Verna se força à sourire.) Ces derniers mois ont bouleversé ma vie, et je suis un peu perdue.

— Le seigneur Rahl a bouleversé le monde entier et remis les choses en ordre…

— Ça, vous pouvez le dire… Général, votre plan est intéressant. Au pire, il ralentira l'Ordre Impérial, et c'est déjà très bien. Mais j'aimerais en parler à Warren. Parfois, il a des… intuitions… fulgurantes. Tous les sorciers sont comme ça.

— La magie n'est pas de mon ressort, Dame Abbesse. Pour ça, nous avons le seigneur Rahl. Et vous, bien entendu…

Verna eut du mal à ne pas éclater de rire. Richard, en grand maître de la magie ? Le pauvre garçon s'emmêlait les jambes dès qu'il était question de pouvoir et de sorts…

Non, elle se montrait injuste ! Richard se servait souvent de son don d'une manière surprenante. Hélas, il en était le premier étonné !

Pourtant, il restait le seul sorcier de guerre né depuis trois mille ans, et tous les espoirs des hommes et des femmes libres reposaient sur ses épaules.

Courageux et déterminé, il ferait de son mieux, elle n'en doutait pas.

Il revenait à ses compagnons de l'aider… et de le garder en vie.

— Dame Abbesse, dit Reibisch, l'Ordre Impérial prétend vouloir éliminer la magie du monde des vivants. Mais nous savons tous qu'il l'utilise pour mieux nous écraser.

— Pour ça, il ne se gêne pas, c'est vrai…

La plupart des Sœurs de l'Obscurité étaient désormais à la botte de Jagang, qui avait également capturé de jeunes sorciers et des Sœurs de la Lumière qu'il dominait grâce à son aptitude à marcher dans les rêves.

C'était cela qui hantait Verna. Dame Abbesse en titre – aussi intérimaire fût-elle – il lui revenait de protéger toutes les Sœurs de la Lumière. Et celles qui étaient entre les mains de Jagang avaient plus que jamais besoin de secours.

— Dame Abbesse, continua Reibisch, puisque nos ennemis auront des sorciers dans leurs rangs, je me demandais si… Eh bien, si nous pouvons compter sur vous et vos sœurs pour les affronter. Après tout, le seigneur Rahl a dit : « Vous serez plus en sécurité avec eux – et eux avec vous. » À mon avis, ça implique que vous devez utiliser votre pouvoir pour nous aider à combattre l'Ordre Impérial.

Verna aurait donné cher pour que le général se trompe. Les Sœurs de la Lumière, chargées d'accomplir la volonté du Créateur, n'auraient jamais dû être obligées de lever la main sur un être vivant. Car leur vocation était de les aider…

— Général Reibisch, je déteste cette idée, mais je devrai m'y faire. Si nous ne gagnons pas cette guerre, nous aurons tout perdu. Il ne s'agit pas seulement de batailles, mais du destin de nos peuples. Enfin, si Jagang l'emporte, toutes les Sœurs de la Lumière seront exécutées. Bref, il faut vaincre ou mourir ! L'Ordre Impérial ne foncera pas tête baissée dans notre piège. Il tentera peut-être de passer « discrètement », en contournant notre position par l'ouest, voire par l'est. Les Sœurs de la Lumière feront d'excellentes observatrices, si l'ennemi tente de contourner nos lignes.

» Nous détecterons toute magie visant à dissimuler les mouvements de l'Ordre. En somme, nous serons vos yeux et vos oreilles. En cas de combat, les troupes de Jagang auront recours à des sorciers pour tenter d'assurer leur victoire. N'ayez crainte, nous mobiliserons notre pouvoir pour neutraliser cette menace.

Le général contempla quelques instants le feu, puis il tourna la tête vers les hommes allongés tout autour d'eux.

— Merci, Dame Abbesse… Je sais ce que cette décision vous coûte. Depuis que vous êtes avec nous, j'ai compris que les Sœurs de la Lumière sont de braves femmes.

Verna éclata de rire.

— Général, vous nous connaissez très mal ! On peut nous accoler bien des adjectifs, mais certainement pas celui-là !

D'un coup de poignet, elle propulsa dans sa paume le dacra caché sous sa manche. Puis elle fit tourner entre ses mains l'étrange poignard qui évoquait vaguement un pic à glace.

— J'ai dû tuer des hommes lors de ma… carrière. Croyez-moi, ils

ne m'ont pas trouvée « brave » du tout, avant de rendre l'âme.

— Entre des mains habiles comme les vôtres, un couteau peut faire des dégâts. Mais face à des armes de guerre, il ne sert pas à grand-chose.

Verna eut un sourire poli.

— Cette arme est investie d'une magie meurtrière. Si quelqu'un en brandit une face à vous, fuyez à toutes jambes ! Une seule blessure, voire une égratignure, et vous tomberez raide mort…

Reibisch se redressa en soupirant.

— Merci de l'avertissement, Dame Abbesse. Je suis heureux de vous avoir à mes côtés.

— Je regrette que Jagang ait sous son contrôle tant de Sœurs de la Lumière. Elles vous auraient été aussi utiles que moi, et peut-être même davantage… (Voyant l'homme blêmir, Verna lui tapota gentiment l'épaule.) Bonne nuit, général Reibisch. Dormez en paix, surtout. Il n'y aura plus de lune rouge…

La sœur regarda le militaire slalomer entre ses officiers pour s'enquérir du moral de ses hommes et distribuer quelques ordres. Quand il ne fut plus en vue, elle regagna sa tente de campagne et alluma les bougies avec son Han. La lune s'étant levée, Annalina, la véritable Dame Abbesse, devait attendre de ses nouvelles.

Verna décrocha de sa ceinture le livre de voyage magique qui lui permettait de communiquer avec quiconque possédait son « jumeau ». Actuellement, c'était Anna…

Assise en tailleur sur sa couverture, la sœur ouvrit le petit volume.

Un message y figurait déjà. Verna s'empara d'une bougie et se pencha pour mieux le lire.

« Verna, nous avons de gros problèmes… Nous avons cru rattraper Nathan, mais il s'agissait d'un autre homme, et nous avons perdu la trace de notre Prophète. »

Verna ne fut pas étonnée. Le bel optimisme de la Dame Abbesse, persuadée qu'elle coincerait vite le vieil homme, lui avait toujours paru exagéré.

« Nathan nous a laissé un message qui m'inquiète encore plus que de le savoir en liberté. Il prétend avoir une mission urgente à remplir, parce qu'une de "nos sœurs" est sur le point de faire une grosse bêtise. À l'en croire, il va tenter d'empêcher ça… De plus, il a confirmé l'analyse de Warren que tu m'as transmise. La lune rouge signifie bien que Jagang a invoqué une prophétie à Fourche-Étau. Enfin, toujours selon Nathan, Zedd et moi, au lieu de le poursuivre, devons retrouver le trésor des Jocopos. Sinon, nous mourrons tous. Verna, je prends au sérieux les propos du Prophète. Dès que tu liras ce message, contacte-moi. »

Verna sortit le stylet glissé dans la tranche du livre de voyage.

Selon leur accord, la Dame Abbesse et elle devaient consulter leur volume respectif chaque soir, au moment où la lune se levait. Et ouvrir un dialogue si cela s'imposait.

« Je suis là, Anna. Que se passe-t-il ? Vous allez bien ? »

Quelques instants plus tard, la réponse apparut sur une page blanche.

« C'est une longue histoire, et je n'ai pas le temps de te la raconter. Sache que sœur Roslyn traquait aussi Nathan. Elle a été tuée en même temps qu'une vingtaine de personnes. Nous ignorons le nombre exact de victimes du sort de lumière… »

Verna voulut demander pourquoi Zedd et Anna avaient recouru à une Toile si dangereuse, mais elle s'en abstint et continua sa lecture.

« Le plus urgent, mon enfant, est de découvrir ce qu'est le trésor des Jocopos. Nathan n'a pas cru bon de nous l'expliquer. »

Verna ferma les yeux et se concentra. Où avait-elle entendu ce nom, pendant ses vingt années d'errance dans le Nouveau Monde ? Ah oui, ça lui revenait…

« Anna, ce peuple vivait quelque part dans le Pays Sauvage. Si ma mémoire ne me trompe pas, il a été exterminé au cours d'une guerre. En principe, il n'en reste aucune trace. »

« Le Pays Sauvage ? Tu en es sûre ? »

« Oui. »

« Attends quelques instants, je vais transmettre cette nouvelle à Zedd. »

D'interminables minutes plus tard, de nouvelles lignes apparurent dans le livre.

« Ce bon vieux Zedd a éructé un chapelet de jurons et gesticulé comme un possédé. Il réserve à Nathan une série de mauvais traitements dont la plupart ne me semblent pas humainement réalisables. Dire que je me suis si souvent plainte auprès du Créateur que Nathan soit incorrigible… Aujourd'hui, Il me donne une bonne leçon sur le véritable sens de ce mot ! Cela dit, le Pays Sauvage est immense. Aurais-tu des indications plus précises ? »

« Non, et j'en suis désolée. J'ai entendu parler une seule fois des Jocopos, au sud de Kelton, si mes souvenirs sont bons. J'admirais une vieille poterie, chez un antiquaire, et il m'a affirmé que cette relique venait d'un peuple du Pays Sauvage disparu depuis longtemps. Les Jocopos, a-t-il précisé. Voilà tout ce que je sais. À l'époque, je cherchais Richard, pas des civilisations éteintes… Mais j'interrogerai Warren. Il a peut-être lu quelque chose dans ses grimoires… »

« Merci, mon enfant. Si tu découvres quelque chose, informe-moi aussitôt. Encore une question : as-tu une idée de l'idiotie qu'une de nos sœurs s'apprête à commettre ? »

« Non. Nous sommes actuellement avec une armée d'harane. Le général Reibisch veut rester au sud, pour repousser une éventuelle invasion de

l'Ordre. Nous attendons que Richard approuve ou non cette stratégie. Mais Jagang a capturé certaines de nos sœurs. Qui sait ce qu'il peut les forcer à faire ? »

Verna réfléchit un instant puis continua à écrire.

« Nathan vous a-t-il donné des précisions sur la prophétie à Fourche-Étau ? S'il étudiait le texte, Warren pourrait peut-être vous aider. »

« Les esprits n'ont pas permis au Prophète d'accéder à cette prédiction. Mais il m'a confié que sa victime est… Richard. »

Verna eut l'impression d'étouffer, comme si ses poumons refusaient d'aspirer de l'air. Les yeux embués, elle se força à relire les deux dernières phrases d'Annalina.

« Notre Richard ? » écrivit-elle d'une main tremblante.

« Hélas, oui… »

« Il y a autre chose ? »

« Pas pour l'instant. Ton information au sujet des Jocopos nous permettra de limiter notre champ de recherche. Merci beaucoup. Dès que tu en sauras plus, contacte-moi. À présent, je vais te laisser. Zedd prétend qu'il sera bientôt mort de faim… »

« Anna, tout se passe bien entre le Premier Sorcier et vous ? »

« C'est idyllique, surtout depuis qu'il n'a plus son collier. »

« Vous le lui avez enlevé avant d'avoir retrouvé Nathan ? Pourquoi prendre ce risque ? »

« Je n'y suis pour rien. Il s'est libéré tout seul. »

Verna n'en crut pas ses yeux. Redoutant de connaître la réponse, elle s'abstint de demander comment le vieil homme s'y était pris. Au laconisme d'Anna, elle comprit sans mal que c'était un sujet délicat.

« Et il vous accompagne quand même ? »

« Mon enfant, je ne sais plus très bien qui accompagne qui ! En tout cas, nous prenons tous les deux au sérieux les avertissements de Nathan. Ce vieux fou ne raconte pas toujours n'importe quoi. »

« Je sais… Mais en ce moment, je parie qu'il déploie tout son charme pour convaincre une jeune beauté de l'accueillir dans son lit. Puisse le Créateur veiller sur vous, Dame Abbesse. »

Anna, l'authentique détentrice du titre, s'était arrangée pour que Verna le porte quand Nathan et elle, après s'être fait passer pour morts, étaient partis en mission. À ce jour, personne ne savait la vérité, et Verna restait officiellement la Dame Abbesse en exercice.

« Merci, Verna… Oh, encore une chose : Zedd s'inquiète pour Adie. Il voudrait que tu lui dises, en privé, qu'il se porte bien, mais qu'il est entre les mains d'une vieille cinglée. »

« Anna, voulez vous que j'informe les autres sœurs que vous n'êtes pas morte ? »

« Pas pour le moment… T'avoir pour Dame Abbesse est un précieux soutien pour elles, et ça te confère le pouvoir dont tu as besoin. Avec les

révélations de Nathan, et la mission qui m'attend, à quoi bon leur faire une fausse joie, puis leur annoncer, quelques jours plus tard, que j'ai quitté ce monde pour de bon ? »

Verna saisit parfaitement le message. Comme son nom l'indiquait, le Pays Sauvage n'était pas un endroit de tout repos et elle avait dû y tuer des gens pour la première fois de sa vie. Pas parce qu'elle cherchait à leur arracher des informations, mais simplement pour défendre sa peau. À l'époque, elle était jeune et vive. Anna avait presque l'âge de Nathan…

Par bonheur, elle contrôlait une variante mineure de magie, et un sorcier l'accompagnait. Bien que Zedd ne fût pas non plus un perdreau de l'année, il ne manquait pas de ressources. Sinon, il n'aurait pas pu se libérer seul d'un Rada'Han.

« Anna, ne parlez pas de malheur… Avec Zedd, protégez-vous mutuellement. Nous avons besoin de vous deux… »

« Merci, mon enfant. Prends soin des Sœurs de la Lumière, Dame Abbesse. Un de ces jours, je te demanderai peut-être de me les rendre… »

Verna sourit, paradoxalement rassurée par cette conversation avec Anna, et impressionnée par l'humour dont elle faisait montre en toutes circonstances. Que n'aurait-elle pas donné pour avoir un si heureux caractère ?

Elle se rembrunit en se rappelant que Richard était la victime désignée de la prophétie à Fourche-Étau…

Puis elle pensa à l'avertissement de Nathan, au sujet de la « grosse bêtise » qu'une sœur s'apprêtait à commettre. Fidèle à sa réputation, le Prophète avait choisi une formulation ambiguë qui pouvait vouloir dire tout et n'importe quoi. Verna avait tendance à ne pas accorder d'attention à de telles divagations, mais si Anna les prenait au sérieux…

Ses pensées dérivèrent vers le sujet qui la hantait : les Sœurs de la Lumière prisonnières de Jagang. Certaines étaient ses amies depuis l'époque de leur noviciat commun. En fait, Christabel, Amelia, Janet, Phoebe et elle avaient même grandi ensemble au Palais des Prophètes.

Verna avait bombardé Phoebe administratrice. C'était la seule du groupe qui restait à ses côtés. Christabel, sa plus chère amie, était passée dans le camp du Gardien. Devenue une Sœur de l'Obscurité, elle avait été capturée par Jagang, comme Amelia et Janet. Si cette dernière était toujours fidèle à la Lumière, la loyauté d'Amelia pouvait avoir changé. Mais si elle n'avait pas trahi…

Dans ce cas, deux de ses compagnes d'enfance, toujours des Sœurs de la Lumière, servaient d'esclaves à celui qui marche dans les rêves.

Cette insupportable idée l'aida à prendre enfin sa décision…

Verna jeta un coup d'œil dans la tente de Warren et ne put

s'empêcher de sourire quand elle distingua sa silhouette, recroquevillée sur une couverture. À n'en pas douter, loin de dormir, il devait mâcher et remâcher les profondes pensées dignes d'un Prophète en herbe.

Le sourire de la sœur s'élargit quand elle sentit à quel point elle aimait cet homme – qui le lui rendait bien, elle le savait.

Élevés ensemble au Palais des Prophètes, ils se connaissaient depuis toujours. Le pouvoir de Verna l'avait de tout temps destinée à former les jeunes sorciers. Celui de Warren faisait lentement de lui un Prophète…

Avant que Verna revienne avec Richard, ils ne s'étaient guère fréquentés. La présence du Sourcier ayant bouleversé leurs vies, ils avaient forgé une solide amitié au milieu de la tourmente. Après la nomination de Verna au poste de Dame Abbesse, alors qu'ils combattaient les Sœurs de l'Obscurité, Warren et elle s'étaient reposés l'un sur l'autre. Et ils étaient devenus beaucoup plus que des amis. Bien qu'ils se fussent côtoyés pendant des décennies, il leur avait fallu un drame pour se découvrir vraiment et s'aimer.

Le sourire de Verna s'effaça. Ce qu'elle allait dire à son compagnon lui briserait le cœur…

— Warren, tu dors ?

— Bien sûr que non…

Avant qu'il puisse se lever, la serrer dans ses bras et lui faire perdre la tête, Verna entra dans le vif du sujet.

— Warren, j'ai pris ma décision, et je ne veux pas que tu la contestes. C'est compris ? L'enjeu est trop important. (L'homme ne réagissant pas, elle continua :) Amelia et Janet ne sont pas seulement des Sœurs de la Lumière tombées entre les mains de l'ennemi. Je les aime comme des sœurs de sang, comprends-tu ? À ma place, elles agiraient comme moi, j'en suis certaine. Je vais aller à leur secours, Warren…

— Je sais…

Il sait ? Et c'est tout ce qu'il a à dire ?

Ce stoïcisme ne ressemblait pas au futur Prophète… Prête à affronter un torrent d'objections, Verna fut prise de court.

Avec son Han, la force vitale et spirituelle qui lui conférait son pouvoir, elle fit jaillir une petite flamme dans sa paume et alluma une bougie. Warren était assis sur sa couverture, les genoux contre la poitrine et la tête entre les mains.

Verna s'accroupit près de lui.

— Ça ne va pas ?

Warren leva la tête. Les yeux rouges, il était pâle comme un mort.

— Tu es malade ?

— Tout bien pesé, être un Prophète n'a rien de formidable…

Du même âge que Verna, Warren avait encore l'air d'un jeune homme, car il n'avait jamais vécu hors du Palais des Prophètes, placé sous un sortilège qui ralentissait le vieillissement de ses occupants. Après vingt ans de voyage à la recherche de Richard, la sœur avait été rattrapée par le temps…

Pourtant, ce soir, elle semblait la plus jeune des deux.

Warren avait récemment eu sa première vision – une combinaison d'images et de mots, avait-il expliqué. S'il consignait le texte, la véritable prédiction était contenue dans les images.

C'était pour ça qu'il fallait un Prophète pour interpréter les suites de phrases énigmatiques léguées par un de ses prédécesseurs.

Faute de le savoir, une foule de gens s'acharnaient à comprendre le sens des mots inscrits dans les grimoires. Une perte de temps, dans le meilleur des cas – et une voie royale vers le désastre, dans le pire.

Les prophéties étaient réservées aux Prophètes, et il n'y avait pas moyen d'en sortir.

— Tu as eu une vision ? Une nouvelle prophétie ?

Warren ignora la question.

— Nous avons emporté des Rada'Han ? demanda-t-il.

— Non, à part ceux que portent les futurs sorciers qui nous accompagnent. Je n'ai pas eu le temps d'en prendre des neufs. Pourquoi veux-tu le savoir ?

Le futur Prophète se reprit la tête à deux mains.

— Warren, fit Verna, le menaçant d'un index vengeur, si c'est un truc pour m'inciter à rester ici, il ne marchera pas. Tu m'entends ? Je pars, et tu ne m'accompagneras pas. Point final !

— Pourtant, il faut que je vienne…

— Non ! C'est trop dangereux, et je ne veux pas te perdre. Si c'est nécessaire, la *Dame Abbesse* t'*ordonnera* de ne pas bouger d'ici.

Warren leva de nouveau la tête.

— Verna, je vais bientôt mourir…

Un frisson glacé courut le long de l'échine de la sœur.

— Quoi ? Que…

— Les migraines… Celles que provoque le don… Elles me tueront.

Terrorisée par ce qu'elle venait d'entendre, Verna ne sut que dire.

Les Sœurs de la Lumière capturaient les jeunes sorciers… pour leur sauver la vie. Car le don, jusqu'à ce qu'ils l'aient apprivoisé, risquait de les tuer. Les migraines étaient le premier symptôme de ce dérèglement fatal. En plus d'aider les sœurs à contrôler leurs sujets, les Rada'Han enrayaient ce processus mortel, leur laissant le temps d'apprendre à maîtriser leur pouvoir.

Et Verna avait libéré Warren de son collier bien avant l'échéance prévue.

— Tu as étudié pendant très longtemps…, dit-elle. Avec ton savoir,

tu ne devrais plus avoir besoin d'un collier.

— Ce serait sans doute vrai pour un sorcier ordinaire. Mais je suis un Prophète, et depuis Nathan, le palais n'en a plus accueilli. Tu sais comment fonctionne le pouvoir d'un Prophète ? (Verna secoua la tête.) Moi non plus ! J'ai eu ma première vision récemment. Ça doit correspondre à l'éveil du don, pour un sorcier normal. Il est logique que les migraines aient suivi.

Incapable de contenir plus longtemps sa panique, Verna éclata en sanglots. Tremblant comme une feuille, elle enlaça son compagnon.

— Warren, je ne te quitterai pas ! Si je reste à tes côtés, nous surmonterons cette épreuve. Et si tu partageais son collier avec un des jeunes garçons ? Je crois que ça pourrait marcher ! Oui, nous allons essayer ça !

— C'est inutile, soupira Warren en serrant très fort sa compagne.

Comme un feu d'artifice, une idée explosa dans le cerveau de Verna, qui soupira de soulagement. La solution était si simple !

— Je sais ce que nous devons faire ! Ce n'est pas compliqué du tout, et…

— Verna, ça…

— Silence ! Ouvre tes oreilles, et ne dis plus un mot. (La sœur plongea son regard dans les magnifiques yeux bleus du futur Prophète.) Les Sœurs de la Lumière ont été créées pour aider les jeunes sorciers. Et les Rada'Han leur permettent d'avoir le temps de les former…

— Je sais tout ça !

— Écoute, te dis-je ! Quand un sorcier accepte de prendre le sujet en charge, les Sœurs de la Lumière et les colliers sont inutiles. Nous existons parce que les sorciers du passé, par égoïsme, ont refusé d'aider de futurs concurrents. Pour eux, toute l'affaire est beaucoup plus simple ! Un contact mental, et le tour est joué ! Pour tout arranger, il nous suffira de trouver un sorcier.

Verna sortit son livre de voyage et le brandit triomphalement.

— Zedd, voilà à qui je pense ! Je dirai à Anna que nous avons besoin de le voir, et il te remettra d'aplomb.

— Ça ne marchera pas…

— Pourquoi dis-tu ça alors que tu n'en sais rien ?

— Je le sais… à cause d'une prophétie.

— Tu as eu une autre vision ?

Warren s'appuya très fort sur les tempes.

Il souffrait atrocement, c'était visible. Les migraines de ce genre torturaient les jeunes sorciers livrés à eux-mêmes. Et si on ne faisait rien, elles finissaient par les tuer.

— Verna, si tu m'écoutais un peu, pour changer ? Les mots qui composent cette prophétie n'ont aucune importance. Mais son sens est

capital. (Warren écarta les mains de sa tête et regarda sa compagne dans les yeux. Il n'avait jamais eu l'air aussi vieux et usé…) Tu dois mettre ton plan à exécution, c'est une certitude. Ma vision ne dit pas si tu réussiras, mais il faut que je t'accompagne. Sinon, je mourrai. C'est une prophétie à Fourche, et la branche où je ne viens pas avec toi me conduit six pieds sous terre.

— Mais… il y a sans doute une…

— Non ! Si je reste ici, ou si je pars à la recherche de Zedd, je signerai mon arrêt de mort. La prophétie ne précise pas si je survivrai en t'accompagnant, mais c'est ma seule chance. Point final, comme tu disais tout à l'heure. Ordonne-moi de rester, et tu me condamneras. Force-moi à voir Zedd, et le résultat sera le même. Pour me garder en vie – peut-être… –, tu dois me permettre de partir avec toi. Le choix te revient, Dame Abbesse.

Avec sa longue expérience, Verna pouvait jurer que ce n'était pas une ruse. Warren souffrait vraiment des migraines provoquées par l'éveil sauvage du don.

De toute façon, il ne lui aurait pas menti au sujet d'une prophétie…

Les hommes comme lui ne vivaient que pour les prédictions.

Et parfois, ils en mouraient…

— Va nous choisir deux chevaux, et procure-toi des vivres et de l'eau. J'ai un message à transmettre à Adie, puis je dois voir mes conseillères, pour leur dire que faire pendant mon absence. (Verna embrassa la main de Warren.) Je ne te laisserai pas mourir, c'est juré ! Nous partirons dans une heure. Ce soir, je n'ai pas sommeil. Alors, inutile d'attendre l'aube.

Fou de reconnaissance, Warren attira la sœur contre lui et la serra de toutes ses forces.

Chapitre 24

Tapi dans l'ombre – sa vieille complice, si consolante – l'homme ouvrit grand les yeux quand le client, un gros type banal d'âge moyen, referma la porte derrière lui et s'arrêta un moment dans le couloir pour finir de glisser sa chemise dans son pantalon. Quand ce fut fait, il s'éloigna en gloussant d'une mâle satisfaction, s'engagea dans l'escalier et disparut très vite.

Il était tard, mais il restait encore des heures avant que le soleil apparaisse à l'horizon. Grâce aux murs peints en rouge, les bougies posées devant des réflecteurs en argent, à chaque extrémité du corridor, fournissaient une lumière diffuse agréablement inutile.

L'homme aimait ces atmosphères de clair-obscur permanent. Drapé dans le manteau apaisant des ténèbres, au cœur de la nuit, il adorait se sentir glisser inexorablement dans les tréfonds les plus noirs de son âme, où naissaient d'irrépressibles désirs.

La nuit était la plus loyale compagne de la débauche – un écrin délicat pour les pulsions qu'il étouffait si cruellement le reste du temps.

Immobile dans le couloir, il savoura un long moment le désir qui se déchaînait en lui. L'attente avait été si longue. La bride enfin sur le cou, sa passion lui infligeait une douleur délicieusement perverse. L'annonce d'un plaisir qui l'emporterait sur ses ailes jusqu'au bout de l'extase, où l'attendait la partie de lui-même qui ne se montrait jamais au grand jour.

La bouche fermée, il inspira par le nez pour s'enivrer d'une multitude de parfums à la fois éphémères et éternels – parce que cet instant, s'il était unique, ressemblait à tous ceux de ce genre qui l'avaient précédé, et à tous ceux qui le suivraient…

Forçant sur son diaphragme, il s'emplit les poumons de cette divine puanteur.

Il y avait d'abord celle que ces hommes, médiocres jusque dans leur lubricité, charriaient avec eux et remportaient quand ils s'en retournaient, gonflés de fatuité, vers leurs misérables petites existences. Les effluves de la vie : musc de cheval, odeur de terre et de poussière, senteurs plus subtiles de la lanoline que les soldats utilisaient pour entretenir le cuir de leur uniforme, ou de l'huile qui leur servait à aiguiser leurs lames…

Au sein de ce kaléidoscope olfactif, l'odorat acéré de l'homme

capta un soupçon d'odeur d'huile d'amande, presque étouffé par les relents de crasse et de moisissure qui flottaient dans le bâtiment.

Une sombre fête des sens qui commençait à peine !

Prudent, l'homme s'assura de nouveau que le corridor était désert. Tendant l'oreille, il ne capta plus aucun râle de plaisir. Il était vraiment tard, même pour un établissement de ce genre. À part lui, le gros type anonyme devait être le dernier visiteur de la journée.

L'homme tenait à être le *véritable* dernier. Les preuves visuelles de ce qui s'était déroulé avant qu'il entre en scène, ajoutées aux odeurs persistantes, lui fouettaient les sens. Déjà excité, il profitait pleinement de tous les détails que nul autre à sa place n'aurait remarqués.

Il ferma les yeux un instant, pour mieux sentir la force vitale et sauvage qui pulsait en lui. La femme qui l'attendait de l'autre côté de la porte l'aiderait. Oui, elle le rassasierait, car elle était ici pour ça. Et comme toutes ses semblables, elle se donnerait de son plein gré…

La plupart des mâles, tel le gros porc qui venait de partir, se jetaient sur la dispensatrice de délices, la besognaient en grognant et repartaient avec la sensation d'avoir conquis le monde. Se fichant de ce qu'éprouvaient leurs anonymes compagnes, ils ne se demandaient jamais comment les satisfaire. Pire que des animaux en rut, ils négligeaient les petits détails qui augmentaient le plaisir des *deux* partenaires. Concentrés sur l'aboutissement de l'acte, ils n'accordaient plus aucune importance au chemin qui y menait – d'autant plus délectable qu'il était lent.

Bref, ils ignoraient tout de la *transcendance*, cet art si difficile de transformer un instant en parcelle d'éternité. Doté de perceptions hors du commun, et d'un niveau de conscience à nul autre pareil, l'homme avait appris à recueillir ces moments évanescents dans sa mémoire, un sanctuaire où leur flamboyante gloire ne se ternirait jamais. Ainsi, il était parvenu à accomplir ce qu'il nommait l'« ultime alchimie » : transmuer la satisfaction par nature ponctuelle de l'étreinte en jouissance permanente.

Quelle chance il avait ! Pouvoir sentir et voir tant de choses, et, en plus, contribuer à l'épanouissement de ces femmes !

Après une dernière inspiration enivrante, il remonta lentement le couloir. Silencieux comme un félin sur la piste d'une proie, il longea la frontière entre l'obscurité et la ligne tremblante de lumière projetée par les deux réflecteurs. S'il y consacrait assez d'énergie, il espérait pouvoir un jour sentir le contact immatériel de la lumière et de l'obscurité…

Sans frapper, il ouvrit la porte que le gros type avait refermée derrière lui et entra dans la chambre, ravi d'y trouver la même pénombre complice que dans le couloir.

Du bout de l'index, il repoussa le battant de bois.

La femme était en train de remonter sa culotte le long de ses jambes fines. Écartant les genoux, elle se pencha un peu et fit glisser le sous-vêtement jusqu'à son entrejambe.

Quand elle leva ses yeux bleu clair et aperçut son visiteur, elle ne sursauta pas. Nonchalante, elle tira l'un vers l'autre les pans de sa robe boutonnée sur le devant et boucla la ceinture de soie autour de sa taille.

L'air charriait l'odeur du charbon chaud de la bassinoire glissée sous le lit, un lointain relent de savon, des effluves de poudres cosmétiques et l'entêtante senteur d'un parfum à quatre sous grossièrement capiteux.

En filigrane, tel un écrin d'obscurité enveloppant la pénombre, l'homme capta les émanations puissantes de la luxure et l'odeur si reconnaissable du sperme.

Dans la pièce sans fenêtre, le lit aux draps froissés et tachés était placé dans un coin, contre le mur du fond. Bien qu'il ne fût pas large, il occupait une grande partie de l'espace disponible. À côté, un petit coffre en bois blanc, très simple, servait sans doute à ranger les effets personnels de la femme. Au-dessus, un dessin à l'encre représentait – avec un grand réalisme – un couple au summum de la passion.

Sur la droite de la femme, une cuvette blanche ébréchée reposait sur un meuble bas en piteux état. Le chiffon posé sur bord du récipient dégoulinait encore, et l'eau, dans la cuvette, ondulait légèrement.

La femme venait de faire sa toilette intime.

Toutes avaient leurs petites habitudes. Certaines ne prenaient jamais la peine de se nettoyer. En général, c'étaient les plus vieilles, ou les moins attirantes, qu'on ne payait pas cher et qu'on traitait très mal. Les plus belles, avait remarqué l'homme, mettaient un point d'honneur à se laver après chaque client. Il préférait cette catégorie, même si sa dévorante passion, au bout du compte, finissait par balayer ce genre d'obstacles.

Les femmes qui ne faisaient pas commerce de leur corps pensaient-elles à ce type de détails ? Probablement pas… À son avis, elles n'accordaient aucune attention à ces choses-là. Sans doute parce qu'elles manquaient de minutie et de goût pour la perfection.

Les femmes en quête d'amour le satisfaisaient, mais pas de la même façon. Elles parlaient sans cesse et réclamaient qu'on les courtise. Las d'être harcelé, il finissait par leur donner ce qu'elles désiraient avant d'avoir pu assouvir ses propres besoins.

— Je croyais en avoir terminé, ce soir, dit la fille d'un ton qui se voulait accueillant.

Elle faisait des efforts, mais l'idée de se coucher sous un nouvel homme, si tard, ne semblait pas l'enthousiasmer.

— Je crois que je serai le dernier…, s'excusa-t-il, afin de ne pas l'irriter davantage.

Quand elles étaient en colère, il ne prenait pas autant de plaisir. Pour que ce soit parfait, il fallait qu'elles brûlent d'envie de le séduire.

— Bien, allons-y…, soupira la fille.

Qu'un inconnu soit entré dans sa chambre sans frapper ne l'inquiétait pas – même alors qu'elle était à moitié nue. Et comme prévu, elle ne lui demanda pas d'argent.

Au rez-de-chaussée de l'établissement, Silas Latherton, impressionnant avec son gourdin et le coutelas glissé à sa ceinture, s'assurait que ses pensionnaires n'aient rien à craindre. Et pour monter à l'étage, il fallait avoir payé d'avance. Une corvée de moins pour ces pauvres filles surmenées – et un moyen imparable de garder le contrôle du chiffre d'affaires puis de sa répartition.

Suite aux assauts virils du gros type, la jolie blonde avait les cheveux en bataille, mais l'homme trouva ce détail excitant. Témoignant de la vigueur de sa dernière étreinte tarifée, il soulignait l'érotisme pervers de la prostituée.

Ce qu'il avait vu de son corps, avant qu'elle referme la robe, augurait bien de la suite : de longues jambes, ce qu'il fallait de rondeurs et une poitrine admirablement bien moulée. Certain de revoir cette petite merveille de la nature, l'homme n'avait aucune intention de précipiter les événements.

L'attente ajoutait à son excitation. À l'inverse des autres mâles, toujours pressés de conclure, il savait prendre son temps. Une fois qu'on avait commencé, ces choses-là étaient toujours finies trop vite. Pour l'instant, il préférait se concentrer sur les détails apparemment sans importance, histoire de les graver à jamais dans sa mémoire.

Cette fille n'était pas simplement jolie, conclut-il après un examen attentif. Sa frappante beauté devait enflammer l'imagination des hommes, les condamnant à revenir régulièrement la voir pour se donner – ou plutôt se payer – l'illusion de la posséder. À la façon dont elle jouait de son corps, la femme le savait, et la fidélité de ses clients renforçait chaque jour son éclatante confiance en elle.

Pourtant, aussi parfait qu'il fût, son visage dépourvu de véritable douceur trahissait un caractère dominé par la dureté et le mépris. Les autres idiots, fascinés par la perfection de ses traits, ne l'avaient sans doute jamais remarqué.

L'homme ne ratait jamais ce genre de détail. Et ce n'était pas la première fois qu'il le voyait sur une de ces filles. Un point commun qu'elles ne pouvaient pas dissimuler à un aussi fin observateur.

— Tu es nouvelle ? demanda-t-il, bien qu'il connût déjà la réponse.

— C'est mon premier jour… En Aydindril, les clients ne manquent

pas, mais depuis l'arrivée de cette armée, les affaires marchent mieux que jamais. Ici, les yeux bleus sont rares, et les miens plaisent beaucoup aux soldats d'harans, parce qu'ils les font penser aux femmes de chez eux. Avec un tel afflux d'hommes seuls, les filles comme moi ne risquent pas de chômer…

— Et les revenus augmentent en conséquence…

La femme eut un sourire entendu.

— Si tu ne pouvais pas payer, on ne t'aurait pas laissé monter. Alors, évite ce genre de pleurnicheries…

L'homme s'en voulut. Il entendait converser poliment, pas l'offusquer. Décidément, elle avait un caractère acariâtre. À présent, voilà qu'il allait devoir l'amadouer.

— Les soldats sont parfois brutaux avec les jeunes femmes aussi séduisantes que toi. (Trop souvent entendu, le compliment n'avait pas fait mouche, il le lut dans les yeux bleus de la prostituée.) Je me réjouis que tu travailles avec Silas Latherton. Il interdit aux clients de frapper ses collaboratrices. Sous son toit, tu seras en sécurité, et ça me rassure.

— Merci… (Le ton était toujours aussi glacial, mais un peu moins agressif.) Je suis ravie que nos clients connaissent la réputation de Silas. Un jour, j'ai été rouée de coups. Une expérience détestable. En plus de la douleur, je n'ai pas pu gagner ma vie pendant un mois.

— C'était sûrement terrible… La douleur, je veux dire…

— Bon, tu te déshabilles, ou quoi ? fit la femme en lorgnant délibérément le lit.

L'homme ne répondit pas, mais lui fit signe d'enlever sa robe, puis la regarda défaire le nœud de sa ceinture.

— C'est toi qui paies…, soupira la fille en écartant assez les pans du vêtement pour inciter son client à passer aux choses sérieuses.

— J'aimerais… Eh bien, je voudrais que ça te plaise aussi.

— Mon chou, ne t'en fais pas pour moi… Je vais adorer ça ! Si tu savais comme tu m'excites ! Mais c'est toi qui investis de l'argent, alors, occupons-nous surtout de ton plaisir.

L'ironie de la fille plut beaucoup à l'homme. Dissimulée sous un ton rauque censé suggérer le désir, elle aurait échappé aux autres hommes. Mais lui guettait ce délectable instant d'insubordination qui précédait quasiment toujours une totale soumission.

L'une après l'autre, il posa quatre pièces d'or à côté de la cuvette blanche. Dix fois le prix que Silas Latherton facturait pour ses femmes. Et trente fois plus, sans doute, que ce qu'il devait leur donner pour une passe. La fille en écarquilla les yeux de surprise, comme si elle refusait d'y croire. De fait, c'était une petite fortune.

Troublée, elle interrogea son client du regard.

L'homme savoura la confusion de la catin. Les femmes de son genre étaient rarement déconcertées par l'argent. Mais vu son jeune âge, c'était sans doute la première fois qu'elle voyait un homme faire montre d'autant de générosité pour la stimuler.

Il se réjouit de l'avoir impressionnée, parce que ça ne devait pas arriver souvent.

— Je veux que ça te plaise. Et je suis prêt à payer plus cher pour que tu te laisses aller.

— Mon chou, à ce prix, tu te souviendras de mes cris jusqu'à la fin de tes jours.

Ça, ce n'était pas douteux…

Avec un superbe sourire, la catin finit d'enlever sa robe. Sans quitter son client des yeux, elle alla la suspendre à un crochet planté dans la porte.

Puis elle caressa le poitrail de l'homme, l'enlaça et lui pressa sa somptueuse poitrine contre le torse.

— Alors, c'est ça que tu veux, mon chou ? De jolies griffures sur tes reins, pour rendre jalouse ta petite amie ?

— Non. Mon seul désir, c'est que ça te plaise aussi. Tu as un si joli visage, et une silhouette tellement fine. En te payant bien, j'espère que ce sera agréable pour toi aussi. Et je veux le sentir, tu comprends ?

— Ce sera super pour moi, mon chou, c'est promis. Tu sais, je suis une putain très douée.

— Je n'en doutais pas…

— Ce sera si bon, mon chou, que tu crèveras d'envie de revenir me voir.

— Lirais-tu dans mes pensées ?

— Au fait, je m'appelle Rose…

— Un nom qui te va à ravir.

Et aussi banal que toi !

— Et toi ? Comment devrai-je t'accueillir quand tu viendras me voir régulièrement ?

— J'aime le surnom que tu me donnes. Il sonne très bien, sur tes jolies lèvres.

— Ravie de faire ta connaissance, mon chou.

L'homme glissa un doigt sous l'élastique de la culotte de Rose.

— Je peux l'avoir ?

La fille laissa courir ses doigts le long du ventre de son client, descendit un peu plus bas et feignit d'être impressionnée par ce qu'elle sentit sous sa braguette.

— La journée a été longue, tu sais… Cette culotte n'est pas vraiment… eh bien, propre. J'en ai des fraîches dans mon coffre. Avec

ce que tu paies, je t'en donnerai autant que tu voudras. Et même toutes, si ça te fait plaisir.

— Celle-là ira très bien. Et elle me suffira.

— Je vois… Mon chou aime collectionner des petits souvenirs.

L'homme ne répondit pas.

— Et si tu me l'enlevais ? Conquiers ton trophée, fier gentilhomme !

— Je préfère te regarder faire.

Rose fit glisser la culotte le long de ses jambes – sans hésiter à en rajouter, question spectacle. Puis elle se plaqua de nouveau contre l'homme, le regarda dans les yeux, et lui passa lentement le « trophée » sur une joue. Jugeant qu'un sourire lubrique était de mise, elle se fendit de son meilleur, puis glissa le sous-vêtement dans la main de son futur « régulier ».

— Et voilà ! Rien que pour toi ! Un joli souvenir qui sent la Rose !

L'homme pressa la culotte entre ses doigts, émoustillé par l'humide chaleur que conservait encore le tissu. Avec une ardeur parfaitement imitée, Rose se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser. S'il n'en avait pas su si long sur les filles de joie, il aurait pu croire qu'elle le désirait plus que tout au monde.

Mais il jouerait le jeu, par égard pour elle.

— Que veux-tu que je te fasse ? souffla-t-elle. Dis-le-moi, et je t'obéirai. Tu sais, je ne propose pas ça à mes autres clients. Mais tu me rends folle ! Allez, n'hésite pas, demande-moi tout ce que tu veux !

Sur la peau de Rose, l'homme sentait à présent l'odeur de tous ceux qui l'avaient besognée aujourd'hui. La puanteur de leur lubricité était pire encore que celle de la culotte.

— Et si on se laissait porter par les événements, ma petite chérie ?

— Comme tu voudras, mon chou…

Avec un clin d'œil lascif, Rose s'écarta de l'homme, ramassa les pièces, approcha du coffre en ondulant des hanches et s'agenouilla. Depuis le début, il se demandait si elle s'accroupirait ou se pencherait pour qu'il ait une vue imprenable sur sa croupe. À présent, il connaissait la réponse. Et il aimait bien la pudeur que ce comportement exprimait, vestige d'un passé de petite fille sage…

Alors qu'elle rangeait son trésor sous une pile de vêtements, il vit, sur le dessus, un petit coussin orné d'une broderie rouge.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, intrigué par un détail qui ne semblait pas coller avec le reste.

Conquise par les pièces d'or, la catin lui répondrait, il en était sûr.

Elle saisit le coussin et le lui montra. Purement décoratif, considérant sa taille, il semblait sorti d'une maison de poupée. Et la broderie représentait bien entendu une rose.

— Je l'ai fait quand j'étais petite. Il est rembourré d'écorce de

cèdre, pour sentir bon. (Elle passa un index sur la fleur rouge.) Le symbole de mon prénom. C'est mon père qui l'a choisi, tu sais ? Il disait toujours : « Tu es la petite rose qui a poussé dans le jardin de mon cœur. »

Pendant que la catin rangeait dans le coffre ce dérisoire souvenir, l'homme se demanda si son géniteur savait où elle était, à présent. L'avait-il reniée en découvrant la vérité ? La rose s'était-elle fanée dans son cœur ? Il y avait sûrement eu une scène tragique, le jour où était tombé le masque. Et la mère ? Avait-elle compris le choix de sa fille, ou pleuré sur sa déchéance ?

Désormais, lui aussi allait jouer un rôle important dans la vie de cette putain. Un rôle capital, même…

— Puis-je aussi t'appeler ma petite rose ? demanda-t-il. C'est un si joli surnom.

Rose se retourna et le regarda rouler en boule la culotte dans son poing.

— Tu es mon amant de cœur, à partir de maintenant. Je n'avais jamais raconté ça à un homme. Et je serai heureuse que tu me nommes ainsi…

Le cœur battant la chamade, l'homme vacilla, submergé par son insatiable désir.

— Merci, ma petite rose…, souffla-t-il, parfaitement sincère. J'ai tellement envie de te faire plaisir.

— Tes mains tremblent…

C'était toujours comme ça, avant qu'il passe à l'acte. Après, cela cessait. L'anticipation, encore et toujours…

— Désolé…

— Ne t'excuse pas ! Te savoir un peu nerveux m'excite.

L'idiote ! Il n'était pas nerveux, simplement fou de désir.

D'une main téméraire, Rose s'en assura.

— Je veux connaître le goût de ta peau, dit-elle en lui mordillant l'oreille. Ce soir, je n'ai personne d'autre. Nous pouvons prendre tout notre temps.

— Je sais… C'est pour ça que j'ai attendu d'être le dernier.

— Je veux que ça dure, tu comprends ? En es-tu capable, mon chou ?

— Oui ! Et je te promets que tu demanderas grâce avant que j'en aie fini.

Rose ronronna de satisfaction et se retourna dans les bras de son client pour presser les fesses contre son sexe. Le dos cambré, elle gémit comme si elle était déjà au bord de l'extase.

L'homme se tordit un peu le cou pour la regarder dans les yeux. Une putain très douée, vraiment, constata-t-il en étouffant le rictus méprisant qui luttait pour déformer ses lèvres.

Il posa une main sur la croupe de la catin, chercha le bas de sa colonne vertébrale et compta les vertèbres en faisant mine de les caresser.

Rose gémit de nouveau.

Gêné par sa façon d'onduler du croupion, il manqua le point qu'il visait.

La catin vacilla.

La seconde fois qu'il la poignarda, l'homme toucha sa cible, entre deux vertèbres, et lui sectionna la moelle épinière.

Il la prit par la taille pour l'empêcher de tomber. Son gémissement de douleur et de surprise n'était pas imité, cette fois. Mais les occupants des autres chambres ne le distingueraient pas des râles qu'elle poussait pour ses clients. Les gens ne remarquaient jamais les nuances…

Lui, il n'en perdait pas une miette !

Alors que Rose ouvrait la bouche pour crier, il lui enfonça dans la bouche la culotte sale roulée en boule. Comme d'habitude, sa coordination fut parfaite, et le hurlement s'étrangla dans la gorge de la catin. Tendant la main pour récupérer la ceinture de soie, l'homme l'enroula quatre fois autour de la bouche de sa proie, pour que le bâillon de tissu reste en place. De sa main libre, et avec les dents, il tira et fit un nœud serré.

Il aurait adoré écouter les cris de Rose, enfin venus du cœur. Mais cela l'aurait forcé à accélérer le mouvement. Dommage, car il se délectait de ces râles-là, toujours sincères…

Collant sa bouche à l'oreille de Rose, il sentit l'odeur de sueur masculine qui montait de ses cheveux.

— Ma petite rose, tu vas me donner tant de plaisir ! Aucun mâle n'aura autant joui de toi ! Mais je veux que tu aies ta part de bonheur. Sois honnête, tu as toujours rêvé que ça finisse comme ça. Je suis l'homme que tu attendais depuis si longtemps…

Il la laissa glisser sur le sol. Ses jambes devenues inertes, elle n'irait nulle part.

Rose tenta de lui tirer un coup de poing dans l'entrejambe. Il lui saisit le bras au vol, lui ouvrit les doigts de force, serra sa paume entre un pouce et un index et fit pression jusqu'à ce que les os du poignet se brisent avec un claquement sec.

Utilisant les manches de sa robe, il lui lia les mains pour qu'elle ne puisse pas retirer le bâillon. Le cœur cognant contre ses côtes, il se régala de ses implorations étouffées. S'il ne comprenait pas les mots, à cause de la culotte, la douleur qu'ils exprimaient lui faisait bouillir le sang.

Une tempête d'émotions se déchaîna dans sa tête.

Enfin, les voix s'étaient tues, le laissant seul avec sa débauche. Même s'il ignorait ce qu'étaient ces voix, une certitude demeurait : seul son intellect si singulier permettait qu'il les entende. Grâce à ses perceptions hors du commun, et à son goût des détails, il captait les messages venus du plus profond des éthers.

Des larmes roulaient sur les joues de Rose. Ses sourcils relevés se touchaient presque, creusant sur son front une série de rides. Minutieux jusqu'au bout, l'homme les compta.

Ses yeux bleus écarquillés de terreur, la catin le regarda retirer ses vêtements et les poser à l'écart. Il eût été fort mal avisé de les souiller de sang…

Le couteau ne tremblait pas dans sa main, redevenue aussi ferme et sûre que si elle était en marbre. Il se campa devant Rose, nu et en érection, pour lui montrer à quel point elle avait bien joué son rôle, jusque-là.

Puis il passa à l'acte.

Chapitre 25

Cara sur les talons, Kahlan arriva devant la porte du « bureau » de Richard en même temps qu'une jeune femme aux courts cheveux noirs. Portant un plateau lesté d'une théière fumante, la servante s'arrêta face à Raina, qui montait la garde devant la porte avec Ulic et Egan.

— Sarah, Richard a demandé du thé ?

Gênée par le plateau, la domestique fit une révérence maladroite.

— Oui, Mère Inquisitrice.

Kahlan s'empara du plateau.

— Je m'en occupe, Sarah. Tu peux disposer…

La jeune brune s'empourpra et tenta de récupérer son bien.

— Mère Inquisitrice, ce n'est pas à vous de faire ça !

— Ne sois pas stupide, ma fille ! Ça ne me tuera pas !

Ne sachant que faire de ses mains vides, la pauvre Sarah se fendit d'une nouvelle révérence – impeccable, cette fois.

— À vos ordres, Mère Inquisitrice, dit-elle avant de s'éloigner.

Loin d'être heureuse qu'on l'ait soulagée d'une corvée, elle semblait indignée, comme si on l'avait détroussée au coin d'une rue.

— Raina, Richard a veillé tard ? demanda Kahlan.

La Mord-Sith eut une moue désapprobatrice.

— Toute la nuit, Mère Inquisitrice. J'ai fini par aller me coucher, après avoir fait venir des gardes. Et Berdine ne l'a pas quitté une minute.

La raison de la moue désapprobatrice, à n'en pas douter…

— Je suis sûre que c'était important, mais il devrait quand même prendre le temps de se reposer. Ou au minimum, le laisser à Berdine…

— J'en serais ravie, marmonna Cara. Raina est d'une humeur de dogue, quand elle doit dormir seule.

— Berdine a besoin de repos ! se défendit Raina.

— Je suis sûre que c'était important, répéta Kahlan, mais vous avez raison toutes les deux. Si Richard épuise ses collaborateurs, ils deviendront moins efficaces. Je me charge de le lui rappeler. Parfois, muré dans sa concentration, il oublie que les autres existent…

— Merci, Mère Inquisitrice, fit Raina, sincèrement reconnaissante.

Kahlan lâcha le plateau d'une main et ouvrit la porte.

Cara se campa à côté de Raina, suivit l'Inquisitrice des yeux pour s'assurer qu'elle n'allait pas avoir de problèmes avec son « fardeau »,

puis referma le battant.

Debout devant la fenêtre, Richard contemplait le paysage. Dans la cheminée, un feu agonisant ne parvenait plus à réchauffer la petite pièce.

Kahlan ricana intérieurement, ravie d'avoir enfin l'occasion de faire ravaler ses vantardises à messire Richard Rahl !

Avant qu'elle ait pu poser le plateau sur la table – en faisant assez de bruit pour attirer son attention – le Sourcier parla sans daigner se retourner.

— Kahlan, c'est gentil de venir me voir.

Le front plissé, l'Inquisitrice se débarrassa du plateau.

— Tu me tournais le dos ! s'écria-t-elle. Comment as-tu su que c'était moi, et pas une servante venue t'apporter ton thé ?

Richard se retourna enfin, l'air intrigué.

— Comment aurais-je pu te confondre avec une domestique ? demanda-t-il.

— Richard, parfois, tu me fais peur…

Cela dit, l'expérience n'était pas concluante, décida Kahlan. Car il avait très bien pu voir son reflet dans la vitre.

— Je suis content que tu sois là… (Richard approcha, lui souleva le menton du bout d'un doigt et l'embrassa.) Sans toi, je me suis senti très seul.

— Tu as bien dormi ?

— Dormi ? À vrai dire, je n'ai pas fermé l'œil… Par bonheur, les émeutes ont cessé. Je me demande ce que nous aurions dû faire, si la lune avait encore été rouge, cette nuit ? Tu aurais cru que les gens deviendraient fous à cause d'un phénomène pareil ?

— Reconnais que c'est étrange et inquiétant.

— Certes… Mais pas au point de me faire descendre dans la rue pour casser des vitrines et mettre le feu partout.

— Parce que tu es le seigneur Rahl… Un chef raisonnable.

— Et attaché à l'ordre public, rappela le Sourcier. Je ne tolérerai plus de tels débordements, sans parler de tous ces innocents blessés. Si ça se reproduit, j'enverrai immédiatement la garde, au lieu d'attendre que la foule retrouve son bon sens. Céder ainsi à la superstition n'est pas digne d'un peuple prétendument civilisé ! Et j'ai des préoccupations plus importantes.

Au ton de son bien-aimé, Kahlan devina qu'il était à deux doigts d'exploser.

Le manque de sommeil minait la résistance nerveuse d'un individu, fût-il le maître de D'Hara. Si une nuit blanche pouvait passer, trois de suite ne pardonnaient pas.

— Tu veux parler de ton travail avec Berdine ? demanda Kahlan,

espérant que l'épuisement du Sourcier n'affectait pas son jugement.

Il se contenta d'acquiescer.

L'Inquisitrice lui servit du thé et lui tendit la tasse. Il la regarda un moment, indécis, puis la prit et but une gorgée.

— Richard, tu dois laisser à Berdine le temps de se reposer. Si elle ne dort jamais, elle perdra tous ses moyens.

— Je sais… (Le Sourcier se tourna vers la fenêtre et bâilla à s'en décrocher la mâchoire.) Je l'ai envoyée faire une sieste dans ma chambre. Elle commençait à se tromper tout le temps…

— Tu as également besoin de sommeil !

Comme à son habitude, Richard étudia la silhouette massive de la Forteresse, à flanc de montagne.

— Je crois avoir trouvé la signification de la lune rouge, dit-il d'une voix sinistre.

— Quoi ?

Le Sourcier se retourna et posa la tasse sur la table.

— J'ai demandé à Berdine de chercher les endroits où Kolo utilisait le mot *moss*, et ceux où il mentionnait éventuellement une lune rouge. Selon moi, ça pouvait nous aider.

Il saisit le journal et l'ouvrit.

Richard avait découvert ce texte dans la Forteresse, où il était muré depuis trois mille ans avec les ossements de son auteur. Kolo était chargé de veiller sur la sliph, l'étrange créature qui permettait de voyager très vite, au moment où les tours qui séparaient l'Ancien Monde du Nouveau avaient été activées. Piégé dans la salle de la sliph, il avait fini par y mourir.

Truffé d'informations précieuses, le journal était hélas rédigé en haut d'haran, une langue rarement comprise. Berdine la maîtrisait, mais cette antique variante dépassait ses compétences. Grâce à un roman pour enfants en haut d'haran, ils avaient pu progresser, car ce texte avait été – dans une autre langue – le livre de chevet du jeune Richard. Grâce à sa fabuleuse mémoire, ils parvenaient à croiser des références et à se créer peu à peu un glossaire.

Au fil de ce travail, le Sourcier s'était familiarisé avec le haut d'haran séculier, et avec le dialecte ancien. Mais il avançait trop lentement à son goût.

Après avoir ramené Kahlan en Aydindril, le jeune homme lui avait révélé qu'il s'était servi du journal pour trouver un moyen de la sauver. Par endroits, précisa-t-il, il parvenait à lire presque facilement le vieux récit intime. Deux paragraphes plus loin, Berdine et lui ne comprenaient plus rien.

S'il leur fallait parfois quelques heures à peine pour traduire une page, il arrivait souvent qu'une seule phrase les bloque un jour entier.

— *Moss ?* répéta Kahlan. Que veut dire ce mot ?

Richard prit la tasse, but une nouvelle gorgée, et la reposa sur la table.

— « Vent », en haut d'haran… (Il ouvrit le livre à une page marquée par un signet.) Pour économiser du temps, nous avons déterminé des mots clés, et nous nous concentrons sur les passages qui les contiennent.

— Je croyais que cette traduction était pour toi une façon d'apprendre le haut d'haran, et de mieux comprendre le style de Kolo…

— Au début, oui, mais je n'ai plus assez de temps… Alors, nous avons changé de méthode.

Kahlan fit la grimace. Elle n'aimait pas beaucoup toute cette histoire.

— Ton demi-frère est le haut prêtre d'une secte appelée *Raug'Moss*. C'est du haut d'haran ?

— Oui, et ça signifie : « Le Vent Divin ».

Richard tapota le journal, visiblement pressé de changer de sujet.

— Tu vois ce paragraphe ? Kolo y parle d'une lune rouge, et il semble dans tous ses états. En fait, toute la Forteresse était en ébullition. Notre ami écrit qu'ils ont été trahis par les « braves ». Il ajoute qu'ils seront jugés pour leurs crimes. Nous n'avons pas encore exploré cette piste, mais…

Dans le journal, Richard récupéra une feuille de parchemin où ils avaient consigné une de leurs traductions écrites.

— Écoute ça : *« Aujourd'hui, grâce au travail acharné et génial d'une centaine de braves, notre plus cher désir est finalement exaucé. Si nous sommes vaincus, nos inestimables possessions seront hors de portée de l'autre camp. À l'annonce de ce succès, des cris de joie ont retenti dans toute la Forteresse. Malgré le scepticisme de certains, le miracle est accompli : le Temple des Vents s'en est allé. »*

— S'en est allé ? répéta Kahlan. Qu'est-ce que le Temple des Vents ? Et où est-il parti ?

— Je n'en sais rien, avoua Richard en refermant le journal. Mais plus loin, Kolo écrit que les fameux « braves » les ont tous trahis. Le haut d'haran est un curieux langage, où les mots n'ont pas toujours le même sens.

— Ça n'a rien d'exceptionnel. Le nôtre est pareil…

— Sans doute, mais en haut d'haran, un même mot, dans une phrase, peut signifier plusieurs choses. Ça complique beaucoup la traduction.

» Par exemple, prenons le surnom qu'on me donne dans une prophétie : le messager de la mort. Il s'interprète de trois façons.

D'abord, que je suis celui qui unira le royaume des morts et le monde des vivants en déchirant le voile. Ensuite, que je peux ranimer les esprits des morts – et je le fais chaque fois que j'utilise la magie de mon arme. Enfin, plus simplement, que je suis un tueur…

» Cette prédiction figure dans le grimoire que nous avons ramené du Palais des Prophètes. Pour la traduire, Warren a dû attendre que je lui révèle que les trois variantes étaient justes. Grâce à moi, a-t-il dit, il a été le premier, en trois mille ans, à véritablement comprendre la prophétie.

— Quel rapport avec le Temple des Vents ?

— Quand Kolo utilise le mot « vent » au pluriel, il peut très bien parler du climat. Mais parfois, j'en suis sûr, c'est une référence au Temple – et une façon de le distinguer des autres lieux de culte.

— Veux-tu dire que Shota, en affirmant que le vent te traque, sous-entendait que ce Temple est à tes trousses ?

— Je n'en suis pas encore sûr…

— Richard, c'est tiré par les cheveux ! Kolo utilisait peut-être cette abréviation pour désigner le Temple. De là à croire que Shota en fait autant, il y a un monde !

— Quand Kolo parle des braves qui seront jugés, il s'exprime d'une façon bizarre, laissant penser que le vent a… hum… des capacités sensitives.

— Bref, le Temple des Vents serait une entité consciente ? résuma Kahlan, très inquiète.

À force de se priver de sommeil, Richard ne pensait plus clairement, c'était évident.

— Je t'ai dit que je n'en suis pas sûr.

— Mais c'est ce que tu crois ?

— Présenté de cette façon, ça semble idiot, je sais. En haut d'haran, c'est différent… Une question de nuance, si tu vois ce que je veux dire.

— Nuance ou pas, comment un Temple peut-il avoir des capacités sensitives ?

— Je l'ignore, mais je tente de comprendre. Tu crois que j'ai encore passé une nuit blanche pour m'amuser ?

— Richard, une chose pareille est impossible !

— La Forteresse du Sorcier est un bâtiment, pourtant elle sent qu'un intrus essaie d'entrer, et elle fait tout pour l'arrêter, y compris l'assassiner, si ça s'impose.

— C'est l'action des champs de force ! Des sorciers les ont mis en place il y a des lustres, voilà tout.

— Mais ils s'activent d'eux-mêmes, pas vrai ?

— Comme un piège à loups, quand on le déclenche ! Il n'est pas

conscient pour autant, que je sache ! Si tu veux dire que le Temple des Vents est protégé par des champs de force, j'admets que c'est bien possible.

— C'est plus compliqué que ça. Les champs de force montent simplement la garde. D'après ce qu'écrit Kolo, le Temple des Vents peut réfléchir et prendre des décisions, quand il le faut.

— Quel genre de décisions ?

— L'apparition de la lune rouge coïncide avec la trahison des « braves » qui ont chassé le Temple des Vents.

— Et alors ?

— Je pense que le Temple a fait changer la lune de couleur.

Kahlan regarda Richard dans les yeux, et frissonna en y lisant une conviction presque fanatique.

— Je ne vois pas comment c'est possible, mais admettons provisoirement que ce soit vrai. Pourquoi le Temple aurait-il agi ainsi ?

— Pour lancer un avertissement !

— À quel sujet ?

— Les champs de force de la Forteresse sont en principe impénétrables. Moi, je les traverse, parce que je contrôle la magie requise. Un individu mal intentionné pourrait faire de même, à condition d'avoir le même don. Que se passerait-il alors ?

— Ton individu passerait, tout simplement.

— Bonne réponse ! Selon moi, le Temple des Vents peut faire plus. Si on viole ses défenses, il envoie un avertissement.

— La lune rouge…, murmura Kahlan.

— Ça paraît logique.

L'Inquisitrice posa une main sur le bras de son bien-aimé.

— Richard, tu as besoin de repos. On ne peut pas déduire tout ça d'un journal écrit il y a trois mille ans.

Le Sourcier se dégagea.

— Je suis les pistes qui sont à ma disposition. Shota a dit que le vent me traque. Tu veux que j'aille au lit pour faire des cauchemars ?

À cet instant, Kahlan comprit que le message de la voyante n'était pas l'essentiel. Richard pensait à la prophétie gravée sur le mur de l'oubliette.

« L'incendie viendra avec la lune rouge. » C'était la première phrase de la prédiction, et sûrement pas la plus angoissante.

La fin avait de quoi glacer les sangs.

« Pour éteindre l'incendie, il devra trouver un remède dans le vent. Mais sur ce chemin, la foudre le frappera, car sa bien-aimée le trahira dans son sang. »

Richard était bien plus affecté qu'il ne l'admettait…

L'Inquisitrice ne put pas pousser plus loin son raisonnement, car quelqu'un frappa à la porte.

— Oui ? cria Richard.

Cara ouvrit le battant et passa la tête dans la pièce.

— Seigneur Rahl, le général Kerson aimerait vous voir.

— Fais-le entrer, Cara… (Le Sourcier posa une main sur l'épaule de Kahlan.) Tu as raison, il faut que je dorme. Mais je n'y arrive pas ! Nadine pourra peut-être me donner une de ses décoctions…

Kahlan aurait préféré que Shota soigne Richard. C'était tout dire ! Mais elle s'abstint de tout commentaire.

Souriant, le général entra, se campa devant le Sourcier et le salua en se tapant la poitrine du poing.

— Bonjour, seigneur Rahl. Une journée radieuse nous attend !

— Pourquoi cet enthousiasme, Kerson ? demanda Richard avant de boire une nouvelle gorgée de thé.

Le militaire flanqua une grande tape sur l'épaule de son seigneur.

— Les hommes vont beaucoup mieux ! Votre traitement est efficace, et ils sont de nouveau prêts à tout pour vous servir. Je ne puis dire à quel point je suis soulagé…

— Ton sourire l'exprime assez, général… Je suis content aussi.

— Les gars sont gonflés à bloc ! Leur nouveau seigneur Rahl est un grand sorcier qui a chassé la mort de leurs corps, et ça leur donne du cœur au ventre. Ils aimeraient tous vous payer une bière, et trinquer à votre santé.

— La magie n'a rien à voir là-dedans, mais… Remercie-les de vouloir me faire boire à l'œil, général. (Richard se rembrunit.) Et les émeutes, où en sommes-nous ?

— C'est quasiment terminé. Les gens sont redevenus normaux en voyant que la lune n'était plus rouge.

— Une bonne nouvelle de plus, Kerson ! Merci de ton rapport.

— Seigneur, il y a… hum… autre chose… (Le général jeta un coup d'œil à Kahlan.) J'ignore si je dois en parler devant… Eh bien, il y a eu un meurtre cette nuit. Et la victime est une femme.

— C'est triste… Quelqu'un que tu connaissais ?

— Non, seigneur… Cette personne acceptait de l'argent pour… hum…

— Si vous parlez d'une putain, général, intervint Kahlan, ne tournez pas autour du pot. J'ai déjà entendu ce mot, et je ne me suis pas évanouie.

— Je comprends, Mère Inquisitrice… Seigneur, on a découvert le cadavre ce matin.

— Comment a-t-on tué cette pauvre fille ?

Le général parut de plus en plus mal à l'aise.

— Dans ma chienne de vie, j'ai vu beaucoup de morts. Et il y a

longtemps que ça ne m'avait plus fait vomir…

— Que lui a-t-on fait, général ? insista Richard.

Kerson regarda Kahlan pour s'excuser, puis il prit le Sourcier par le bras, l'attira à l'écart, et lui murmura à l'oreille des mots que l'Inquisitrice ne comprit pas.

Mais le visage décomposé de Richard parlait de lui-même.

Quand le militaire eut fini, le jeune homme alla se camper devant la cheminée.

— Je suis navré, dit-il en contemplant les flammes. Mais pourquoi m'en avoir parlé ? Ce genre d'enquête n'est pas de mon ressort…

— Seigneur, l'ennui, c'est que la morte a été découverte par votre demi-frère.

Richard se retourna.

— Que faisait-il dans une maison de tolérance ?

— Je lui ai posé la question, seigneur, parce qu'il ne me paraît pas être le genre d'homme qui manque de succès auprès des femmes. Il m'a répondu que c'était son affaire, pas la mienne !

Kahlan vit que Richard serrait les mâchoires pour ne pas exploser de rage.

— Allons voir sur place, dit-il en prenant sa cape. Je veux voir cet endroit, et parler aux gens qui y… travaillent.

Dans le couloir, l'Inquisitrice tira son compagnon par la manche.

— Général, dit-elle, vous pouvez nous laisser seuls un moment ?

Quand le militaire se fut éloigné, Kahlan entraîna Richard dans la direction opposée, loin de Cara, Raina, Ulic et Egan.

À l'évidence, son bien-aimé n'était pas en état de voir des horreurs. Et il y avait autre chose…

— Richard, des émissaires attendent depuis des jours de nous rencontrer !

— Drefan est mon demi-frère.

— Peut-être, mais c'est aussi un grand garçon !

— Je dois m'occuper de cette histoire, et je ne suis pas d'humeur très diplomatique. Recevoir ces émissaires seule t'ennuierait ? Dis-leur qu'une affaire urgente me retient, et qu'ils peuvent tout aussi bien prêter serment d'allégeance devant toi.

— Je veux bien m'en charger… Ces gens seront ravis de m'avoir pour interlocutrice, parce que tu les terrorises.

— Ils n'ont rien à craindre de moi.

— Ben voyons ! Après tout, tu as seulement promis de les tailler en pièces, s'ils osaient s'allier à l'Ordre Impérial.

» Ils craignent que tu mettes ta menace à exécution, par pur caprice, même s'ils se rendent. La réputation du précédent maître de D'Hara te colle aux basques, et tu n'as rien fait pour qu'il en aille autrement. Ils se méfieront de toi encore longtemps, même s'ils ont

choisi ton camp.

— Pour les rassurer, dis-leur que je suis un type adorable…

— Je leur annoncerai que tu brûles de travailler avec eux pour assurer la paix et la prospérité à la nouvelle alliance. C'est beaucoup plus diplomatique, comme tu dis…

» Mais Tristan Bashkar, le ministre de Jara, est là aussi, tout comme deux membres de la maison royale de Grennidon. Ces royaumes sont puissants, et leurs armées également. Ces trois-là voudront négocier les termes de la reddition avec toi, pas avec moi.

— Tu sauras t'en débrouiller.

— Bashkar est un homme détestable doublé d'un âpre négociateur. Leonora et Walter Cholbane, de Grennidon, sont du même acabit.

— C'est en partie pour ça que j'ai décrété la fin des Contrées du Milieu. Trop de gens veulent discutailler interminablement. Ce temps-là est révolu. La reddition reste inconditionnelle ! Ce que je propose est équitable, et il n'y aura pas de passe-droit. Désormais, on est avec nous, ou contre nous !

Kahlan passa un index le long du bras musclé de Richard. Depuis qu'il se concentrait sur le journal de Kolo, il ne l'avait pas souvent serrée contre lui…

— Tu as besoin de mes conseils, ne l'oublie pas ! Je connais ces royaumes. Avoir leur reddition ne suffira pas. Ils doivent être prêts à lutter à nos côtés. Jusqu'à la mort, s'il le faut !

» Tu es le maître de D'Hara, celui qui leur a demandé de prêter allégeance – en promettant qu'ils seraient traités dignement. J'ai souvent rencontré ces trois émissaires. Ils espèrent te voir, et constater de leurs yeux que tu les respectes.

— Dans cette affaire, comme pour le reste, nous ne faisons qu'un. Tu guidais les Contrées bien avant mon intervention, et tu restes pour le moins mon égale. S'ils protestent, rappelle-leur tout ça.

Richard jeta un coup d'œil dans le couloir, où le général attendait en compagnie de Cara et des trois autres.

— Tout ce que fait Drefan me concerne, et je ne me laisserai pas abuser par un autre frère. D'après ce que tu m'as dit, et ce qu'on murmure, les femmes du palais sont folles de lui. S'il attrape une sale maladie et la leur transmet, je me sentirai responsable. Parce qu'il serait beaucoup moins populaire s'il n'était pas mon frère.

Sarah, la jeune et innocente servante, comptait au nombre des admiratrices éperdues du guérisseur…

— Je comprends ton point de vue, capitula Kahlan. Si tu me jures de dormir un peu, je recevrai ces émissaires. Pour te parler, ils attendront que tu aies le temps. Après tout, tu es le seigneur Rahl.

Richard se pencha et embrassa la jeune femme sur la joue.

— Je t'aime !

— Dans ce cas, épouse-moi !

— Bientôt… Nous irons réveiller la sliph dans quelques jours.

— Richard, sois prudent ! Marlin a dit que la Sœur de la Lumière – j'ai oublié son nom ! – a quitté Aydindril pour rejoindre Jagang. Mais il a pu mentir…

— Elle se nomme Amelia. Moi, je ne risque pas de l'oublier ! Quand je suis arrivé au Palais des Prophètes, c'est elle qui m'a « accueilli », avec Janet et Phoebe, deux autres amies de Verna. Amelia pleurait de joie en revoyant sa vieille complice de noviciat…

— À présent, elle sert Jagang.

— Si elle l'apprend un jour, Verna en aura le cœur brisé. Et ce sera pire encore si elle découvre qu'Amelia était une Sœur de l'Obscurité.

— Sois prudent, répéta Kahlan. Malgré ce qu'a dit Marlin/Jagang, elle est peut-être toujours ici.

— J'en doute, mais je ferai attention.

Richard se tourna et fit signe à Cara d'approcher. Bien entendu, la Mord-Sith accourut.

— Cara, je voudrais que tu restes avec Kahlan. Ne réveille pas Berdine. Raina, Ulic et Egan m'accompagneront.

— À vos ordres, seigneur. Je veillerai sur la Mère Inquisitrice, c'est juré !

— Je le sais, mon amie… Mais ne te crois pas pour autant exemptée de punition !

— Oui, seigneur Rahl, fit Cara, impassible.

— Quelle punition ? lui demanda Kahlan quand le Sourcier se fut éloigné.

— Un châtiment injuste, Mère Inquisitrice.

— C'est dur à ce point ? De quoi s'agit-il ?

— Je suis condamnée à nourrir des tamias.

— Ça ne semble pas si terrible…

D'un coup de poignet, la Mord-Sith fit voler son Agiel dans sa paume.

— C'est bien pour ça que c'est injuste, Mère Inquisitrice…

Chapitre 26

Assise sur le Prime Fauteuil, le plus grand et imposant de tous, sur l'estrade en demi-cercle, Kahlan contemplait la fresque peinte qui décorait le dôme de l'énorme salle du Conseil. On y voyait Magda Searus, la première Mère Inquisitrice, en compagnie de son sorcier, le noble Merritt.

De là-haut, Magda avait assisté à la longue histoire des Contrées du Milieu. Elle avait également vu Richard y mettre un terme brutal. Ses mânes comprenaient-elles pourquoi il s'était comporté ainsi ? Savaient-elles que les intentions du Sourcier, en dépit des apparences, étaient bienveillantes ?

Cara se tenait derrière l'épaule droite de Kahlan. Sur sa gauche attendaient les fonctionnaires, les juristes et les officiers d'harans chargés de régler les questions pratiques que soulèveraient les redditions en série.

Alors que les émissaires approchaient, Kahlan tenta de se concentrer sur ce qu'elle allait devoir dire. Mais les récents propos de Richard la déconcentraient. Il pensait que le Temple des Vents avait une sorte de conscience ! Le vent le traquait – ou le Temple ? Il n'existait rien de pire au monde qu'une menace indéfinie…

Le bruit des pas du groupe d'émissaires, et des soldats qui les escortaient, arracha la jeune femme à sa méditation. Alors que tout ce petit monde passait dans la flaque de lumière projetée par les hautes fenêtres rondes, Kahlan afficha ce que sa mère appelait un « masque d'Inquisitrice ». Un visage qui ne montrait rien de ce qu'elle éprouvait.

Autour de la salle, des escaliers donnaient accès aux balcons où se pressait une foule de spectateurs, les jours de réunions plénières. Aujourd'hui, ils étaient déserts.

Le groupe d'émissaires, toujours flanqué de soldats d'harans, s'arrêta devant le lutrin aux riches sculptures. Tristan Bashkar, de Jara, était au premier rang avec Leonora et Walter Cholbane, de Grennidon. Derrière eux, Kahlan reconnut les ambassadeurs Seldon, de Mardovia, Wexler, de l'Allonge de Pendisan, et Brumford, de Togressa.

Jara et Grennidon, deux royaumes prospères et militairement puissants, réclameraient à coup sûr le maintien de leurs privilèges en échange de leur reddition. Avant tout, Kahlan devrait ébranler leur confiance. Habituée à exercer l'autorité, d'abord comme simple Inquisitrice, puis comme Mère Inquisitrice, elle savait comment s'y

prendre. Ces gens, dont elle connaissait la manière de penser, seraient prêts à se soumettre à condition de conserver leur prédominance sur les autres royaumes – et si on les assurait qu'il n'y aurait pas d'ingérence dans leur politique intérieure.

Cette attitude risquait de compromettre la victoire finale contre l'Ordre Impérial. Kahlan avait mission de faire appliquer à la lettre le contrat imposé par Richard. L'avenir de tous les royaumes des Contrées en dépendait.

Face à un ennemi tel que l'Ordre, la notion de « souveraineté nationale » n'était plus de mise. Il fallait une union sans faille, sous la direction d'un seul chef, pas une coalition faite de bric et de broc qui risquait d'exploser à tout moment. Sinon, l'Ordre Impérial réduirait l'humanité en esclavage.

— Le seigneur Rahl est retenu par des affaires qui concernent notre sécurité à tous, dit Kahlan. Je suis venue prendre connaissance de vos décisions, et je les lui répéterai fidèlement. En ma qualité de Mère Inquisitrice, de reine de Galea et de Kelton, et de future épouse du maître de D'Hara, j'ai l'autorité requise pour m'exprimer au nom de l'empire d'haran. Et ce au même titre que le seigneur Rahl.

Les mots « empire d'haran » étaient sortis spontanément des lèvres de la jeune femme. Elle ne le regretta pas, car c'était bien de ça qu'il s'agissait. Un empire dont Richard était le chef suprême.

Les émissaires s'inclinèrent en murmurant leur assentiment.

— Ambassadeur Brumford, auriez-vous l'obligeance d'avancer ?

Tristan Bashkar et Leonora Cholbane ne ratèrent pas cette première occasion de protester. Il était inconvenant, dirent-ils, que le représentant d'un royaume mineur soit le premier à parler.

D'un regard noir, Kahlan les réduisit au silence.

— Quand je vous demanderai d'exposer la position de vos peuples, vous vous exprimerez. Jusque-là, je ne veux pas vous entendre. Tant qu'un royaume n'a pas rejoint l'alliance et abdiqué sa souveraineté, ses positions ne m'intéressent pas.

» N'attendez pas qu'on tolère votre arrogance, comme il était jadis d'usage dans les Contrées du Milieu. Cette confédération n'existe plus, et l'empire d'haran la remplace.

Un silence de mort accueillit cette déclaration.

En apprenant que Richard avait tenu un discours de ce type dans la salle du Conseil, Kahlan avait failli s'étrangler de rage. Aujourd'hui, elle comprenait qu'il n'existait pas d'autre solution.

Tristan Bashkar et les Cholbane, les destinataires de cette mise en garde, s'empourprèrent mais n'insistèrent pas.

Kahlan regarda Brumford, qui se souvint de son « invitation » à avancer et s'empressa d'y obéir.

L'ambassadeur, un homme affable et profondément honnête,

souleva sa toge violette d'une main et s'agenouilla devant le Prime Fauteuil.

— Mère Inquisitrice, dit-il en se relevant, Togressa se joindra à vous pour combattre la tyrannie.

— Merci, ambassadeur. Nous sommes heureux d'accueillir votre royaume au sein de l'empire d'haran. Votre peuple sera l'égal de tous ceux qui composent la nouvelle alliance. Et nous savons qu'il combattra dignement.

— Vous pouvez en être sûre, Mère Inquisitrice. Veuillez dire au seigneur Rahl que nous sommes heureux de nous unir à son empire.

— Le seigneur Rahl et moi partageons votre joie, ambassadeur Brumford.

Dès que l'émissaire se fut écarté, Kahlan fit signe à Wexler d'avancer. Petit et musclé, le représentant de l'Allonge de Pendisan s'agenouilla brièvement, se releva et tira sur sa tunique de cuir pour qu'elle ne plisse pas.

— Mère Inquisitrice, l'armée de Pendisan n'est pas bien grande, mais nous sommes des guerriers féroces, comme pourraient en attester tous ceux qui nous ont affrontés, s'ils étaient encore de ce monde.

» Vous avez toujours défendu nos intérêts avec opiniâtreté, Mère Inquisitrice. Ayant toujours été fidèles aux Contrées du Milieu et à votre personne, nous accordons une grande valeur à vos opinions. Puisque vous nous le conseillez, nous nous unirons à l'empire d'haran.

» Nos épées sont à votre service, et à celui du seigneur Rahl. Les combattants de Pendisan, qu'ils manient de l'acier ou qu'ils jettent des sorts, souhaitent être en première ligne quand il s'agira de repousser les hordes qui déferleront sur nous après avoir traversé le Pays Sauvage. Ainsi, ces chiens goûteront à notre férocité, et ils ne seront pas prêts d'oublier l'expérience. Si cela vous convient, nous entendons désormais être appelés les D'Harans de l'Allonge de Pendisan.

Touchée par tant d'enthousiasme, Kahlan salua l'émissaire de la tête. Les gens de Pendisan avaient l'art d'en rajouter en toutes circonstances, mais ça ne les rendait pas moins sincères. Aussi petit que fût leur royaume, il ne fallait pas les prendre à la légère, car la déclaration de Wexler, au sujet de leur férocité, n'était pas de la vantardise. S'ils avaient été plus nombreux, l'Ordre aurait eu du souci à se faire…

— Je ne puis vous promettre que vous lutterez en première ligne, ambassadeur, mais combattre à vos côtés nous honorera. Où qu'ils soient placés, vos guerriers nous seront d'une aide précieuse.

Kahlan reprit son masque d'Inquisitrice et se tourna vers le représentant de Mardovia. Un peuple aussi fier que celui de Wexler, et tout aussi redoutable au combat. Une nécessité quand il s'agissait de survivre dans le Pays Sauvage, surtout pour un petit royaume.

— Ambassadeur Seldon, veuillez avancer.

L'homme obéit en jetant un regard agressif aux autres émissaires. Il fit une impeccable révérence, sa crinière blanche cascadant sur les broderies d'or de son manteau pourpre.

— Mère Inquisitrice, le Conseil des Sept de Renwold m'a chargé, au terme d'un très long voyage, de vous annoncer sa décision. Nos dirigeants refusent de soumettre leur peuple bien-aimé à la volonté d'étrangers, qu'ils appartiennent à l'Ordre Impérial ou à ce que vous nommez l'empire d'haran.

» Cette guerre ne nous concerne pas. Mardovia restera souverain, et observera une stricte neutralité.

Dans le silence de mort qui suivit, un soldat placé derrière Kahlan toussa. L'écho se répercuta dans toute la salle, sinistre comme le son d'un glas dans une cathédrale.

— Ambassadeur Seldon, Mardovia est situé à l'est du Pays Sauvage, non loin de l'Ancien Monde. Vous serez très exposés, si l'Ordre Impérial attaque.

— Mère Inquisitrice, les murs de Renwold ont repoussé beaucoup d'invasions. Les peuples du Pays Sauvage, vous le savez, ont souvent tenté de conquérir notre capitale. Aucun n'est jamais parvenu à ouvrir une brèche dans sa muraille, et encore moins à submerger nos héroïques défenseurs. Aujourd'hui, nos voisins commercent avec nous, et Renwold est devenue la plaque tournante de l'économie régionale. Quant à nos anciens ennemis, veuillez croire qu'ils nous respectent…

— Ambassadeur, l'Ordre Impérial n'est pas une tribu indisciplinée et mal armée. Il vous écrasera ! Le Conseil des Sept devrait en avoir conscience…

Seldon eut un sourire condescendant.

— J'apprécie votre sollicitude, Mère Inquisitrice, mais je maintiens que Renwold est imprenable. La ville ne tombera pas face à l'Ordre Impérial… Et votre nouvelle alliance, si elle essaie, échouera aussi.

» Le nombre n'a aucune importance face à une muraille inexpugnable. De plus, nous sommes un pays minuscule, et les envahisseurs se lassent vite de se casser les dents sur un si petit os à rogner. Notre taille, notre situation géographique et nos murs nous protègent. Nous joindre à vous serait une erreur, car nous incarnerions la résistance aux yeux de l'Ordre.

» Ne voyez aucune hostilité dans notre position. Nous commercerons volontiers avec vous et avec l'Ordre Impérial. Sachez que nous ne voulons de mal à personne. Mais si on nous agresse, nous nous défendrons.

— Ambassadeur, votre femme et vos enfants sont restés à Renwold, je suppose ? Ne mesurez-vous pas les risques qu'ils courent ?

— Derrière les murs de la ville, ils n'ont rien à craindre. J'en

mettrais ma tête à couper !

— Votre muraille résistera-t-elle à la magie ? L'Ordre utilise des sorciers, ambassadeur ! Votre gloire passée vous empêche-t-elle de voir l'avenir qui vous attend ?

— La décision du Conseil des Sept est irrévocable, lâcha Seldon. Nos magiciens se joueront des sorciers de l'Ordre, s'il ose nous attaquer. Un royaume qui se déclare neutre ne menace personne. Mais vous devriez peut-être implorer les esprits du bien de vous prendre en pitié, car vous êtes les fauteurs de guerre ! Et ceux qui vivent par l'épée périssent par l'épée…

Tout en réfléchissant, Kahlan tapota sur les accoudoirs de son fauteuil. Même si elle convainquait Seldon, ça ne servirait à rien, puisque le Conseil des Sept avait tranché et ne reviendrait pas sur sa position.

— Ambassadeur Seldon, vous quitterez Aydindril avant la tombée de la nuit. De retour à Renwold, dites aux Sept que D'Hara ne reconnaît pas la neutralité. L'enjeu de ce combat est clair : vivre libre, ou souffrir sous le joug de la tyrannie. Le seigneur Rahl a précisé que personne ne pourrait se tenir à l'écart. Moi, j'ai juré de détruire l'Ordre Impérial. Sur ce point comme sur les autres, le maître de D'Hara et moi parlons d'une seule voix.

» Vous serez avec nous, ou contre nous. Et l'Ordre Impérial voit les choses de la même façon.

» Dites aux Sept que Mardovia est désormais notre ennemi. Un des deux camps envahira votre royaume, c'est inévitable. Implorez les esprits du bien que ce soit l'empire d'haran, pas les soudards de l'empereur Jagang. Si nous prenons le pouvoir chez vous, avoir résisté vous vaudra de terribles sanctions, mais vous continuerez à vivre. L'Ordre massacrera vos défenseurs et réduira votre peuple en esclavage. De Mardovia, il ne restera rien, à part des cendres.

Le sourire condescendant de Seldon s'élargit.

— N'ayez aucune crainte, Mère Inquisitrice, Renwold ne tombera pas.

Kahlan foudroya l'ambassadeur du regard.

— À Ebinissia, j'ai marché parmi les cadavres mutilés de gens qui se croyaient également invulnérables. Les bouchers de l'Ordre ne connaissent pas la pitié, et ils ne respectent ni les femmes ni les enfants. Ce soir, je prierai pour les innocents condamnés par l'aveuglement du Conseil des Sept.

D'un geste furieux, l'Inquisitrice fit signe aux soldats d'« escorter » Seldon hors de la salle. Si l'Ordre attaquait le premier, le destin des Mardoviens était scellé. Et Richard, à raison, ne risquerait pas la vie de ses alliés pour conquérir Renwold… afin de la protéger.

Ce royaume était trop loin de leurs bases. Si la question venait sur

le tapis, Kahlan déconseillerait un assaut, et tous les généraux seraient du même avis.

Mardovia était condamné. Sa neutralité attirerait les bouchers de l'Ordre comme l'odeur du sang attire une horde de loups.

Kahlan connaissait le mur d'enceinte de Renwold. Impressionnant, certes, mais pas invulnérable. Face aux sorciers de Jagang il ne tiendrait pas, aussi doués que fussent les « magiciens » dont avait parlé Seldon.

L'Inquisitrice se força à ne plus penser au sort de Mardovia et fit signe aux Cholbane d'avancer.

— Quelle est la position de Grennidon ? demanda-t-elle.

Walter s'éclaircit la gorge, mais sa sœur le devança.

— Grennidon est un royaume majeur dont les immenses champs produisent…

— Votre décision ! coupa Kahlan.

Leonora parut se ratatiner devant la détermination de son interlocutrice.

— La maison royale rejoint l'alliance, Mère Inquisitrice.

— Merci, Leonora. Nous nous en réjouissons pour vous et pour votre peuple. Veuillez donner à mes officiers, ici présents, les informations requises pour que l'armée de Grennidon passe au plus vite sous notre commandement.

— Ce sera fait, Mère Inquisitrice. Nos forces seront-elles chargées d'attaquer Renwold ?

Situé au nord de Mardovia, Grennidon était en position idéale pour cette mission. Mais guerroyer contre un partenaire commercial ne lui plairait pas, d'autant plus que beaucoup de parents des membres du Conseil des Sept avaient épousé des enfants de la Maison Cholbane.

— Non. Renwold est désormais une ville fantôme, et les vautours se chargeront de la nettoyer. En attendant, tout commerce avec Mardovia est interdit. Nous ne faisons pas d'affaires avec ceux qui se détournent de nous.

— À vos ordres, Mère Inquisitrice.

— Tout ça est bien beau, intervint Walter, mais nous entendons discuter de certains points avec le seigneur Rahl. Quand on dépose autant de trésors dans la corbeille de mariage, il est normal de vouloir préserver une part de ses intérêts.

— La reddition est inconditionnelle ! Il n'y a rien à négocier, et le seigneur Rahl m'a instamment chargée de vous le rappeler. Vous serez avec nous, ou contre nous. Le sachant, désirez-vous revenir sur votre décision avant la signature des documents ? Et partager le sort de Mardovia ?

— Non, Mère Inquisitrice, souffla Walter, les dents serrées.

— Vous m'en voyez ravie… Quand le seigneur Rahl sera moins occupé – très bientôt, j'espère – il se fera un plaisir de vous recevoir et d'entendre les suggestions des représentants d'un membre estimé de l'empire d'haran. Mais n'oubliez pas que vous êtes désormais ses vassaux…

Kahlan témoignait moins de respect à Grennidon qu'aux deux petits royaumes précédents. C'était délibéré. Trop de considération aurait encouragé les Cholbane à « discutailler », comme disait Richard. Walter et Leonora comptaient parmi les émissaires qui réclamaient systématiquement les chambres rouges…

Pour l'heure, ils semblaient plus détendus, maintenant que le pas décisif était fait. Si les Cholbane pouvaient se montrer opiniâtres, voire entêtés, ils ne revenaient jamais en arrière quand un pacte était conclu. Cette qualité compensant leurs nombreux défauts, ils étaient des partenaires acceptables.

— Nous comprenons, Mère Inquisitrice, conclut Walter.

— Oui, renchérit sa sœur. Et nous attendons impatiemment le jour où l'Ordre Impérial ne menacera plus notre peuple.

— Merci à tous les deux… Je sais que nos conditions peuvent vous paraître draconiennes, mais soyez assurés que nous vous accueillons avec joie.

Alors que Walter et Leonora s'écartaient, prêts à aller signer les documents et s'entretenir avec les officiers, Kahlan se tourna vers Tristan Bashkar.

— Ministre Bashkar, quelle est la position de Jara ?

Membre de la famille royale, Tristan portait un des titres les plus éminents et respectés dans son pays. Parmi les émissaires, c'était le seul assez puissant pour modifier la décision d'un royaume sans en référer à des supérieurs. S'il le jugeait bon, il lui était loisible d'aller contre la volonté de ses pairs.

La trentaine à peine dépassée, il semblait beaucoup plus jeune et jouait de cette ambiguïté pour désarmer ses interlocuteurs. Après quelques sourires, une série de regards profonds et un tombereau de flatteries, il leur arrachait des concessions avant qu'ils s'avisent d'être en train de négocier.

Il écarta une mèche rebelle de son front – un tic, sans doute, ou une façon d'attirer l'attention sur ses yeux marron si fascinants.

Puis il écarta théâtralement les mains.

— Mère Inquisitrice, je crains qu'il me soit impossible de répondre par « oui » ou par « non ». Cela dit, sachez que nous adhérons aux objectifs de l'empire d'haran, et admirons la sagesse du seigneur Rahl. Quant à la vôtre, cela va sans dire… Depuis toujours, vous êtes le phare qui éclaire notre chemin quand…

— Tristan, soupira Kahlan, je ne suis pas d'humeur à supporter vos

flagorneries et vos tactiques raffinées. Dans cette salle, nous nous sommes affrontés courtoisement des dizaines de fois. Aujourd'hui, ne me poussez pas à bout, pour votre propre bien.

Avec un statut aussi élevé, Tristan était bien entendu rompu à l'art de la guerre, qu'elle fût physique ou verbale. Grand, large d'épaules et d'une mâle beauté, il affichait volontiers un sourire charmeur qui dissimulait ses mauvaises intentions lorsqu'il en avait – à savoir assez souvent. Kahlan savait qu'il valait mieux ne jamais lui tourner le dos si on ne voulait pas se retrouver avec une lame – symbolique, en principe – entre les omoplates.

Il déboutonna nonchalamment son manteau bleu marine et posa une main sur sa hanche, près de la garde ornementée d'un couteau. À ce qu'on disait, quand il devait se battre, Tristan préférait dégainer cette arme-là plutôt que son épée. On murmurait aussi qu'il prenait un plaisir sadique à découper ses ennemis en morceaux.

— Mère Inquisitrice, par le passé, il m'est arrivé de ne pas dévoiler les positions de mon royaume afin de protéger son peuple de la cupidité des autres pays. En ces circonstances, ce n'est pas le cas. Notre point de vue sur la situation…

— Ne m'intéresse pas, coupa Kahlan. Je veux savoir si vous êtes avec nous ou contre nous. Tristan, si vous finassez, des troupes partiront dès demain matin pour Sandilar, et elles en reviendront avec la reddition inconditionnelle de Jara… ou les têtes de la famille royale, proprement rangées dans des paniers.

» Le général Baldwin est en Aydindril avec un régiment de l'armée keltienne. C'est lui que j'enverrai. Comme vous le savez, les Keltiens mourraient plutôt que de ne pas exécuter les ordres de leur reine. Incidemment, je porte la couronne de Kelton, depuis quelque temps… Aimeriez-vous affronter Baldwin ?

— Bien sûr que non ! Mais ce sera inutile, si vous consentez à m'écouter…

Kahlan tapa sur le lutrin pour imposer le silence à son interlocuteur.

— Quand l'Ordre Impérial tenait Aydindril, avant que Richard la libère, Jara siégeait au Conseil vendu à Jagang.

— D'Hara aussi, à l'époque, rappela Tristan.

— On m'a fait comparaître devant le Conseil, et accusée de crimes commis en réalité par l'Ordre Impérial. Le sorcier Ranson, à la botte de Jagang, a demandé la peine de mort, et le conseiller de Jara a voté pour.

— Mère Inquisitrice…

— Ici même, cet homme a choisi qu'on me décapite ! (Kahlan dévisagea Tristan.) Si vous regardez bien, vous verrez qu'il y a encore une trace de sang, sur le devant de l'estrade. Après avoir libéré la

ville, Richard a exécuté tous ces félons. Le sang est celui du conseiller jarien. On dit que le seigneur Rahl l'a coupé en deux, tant il était furieux qu'on m'ait trahie et qu'on ait voulu vendre à l'Ordre les peuples des Contrées du Milieu.

Tristan ne broncha pas, aussi impassible que s'il portait le même genre de masque que la Mère Inquisitrice.

— Ce conseiller n'avait pas été mandaté par la maison royale. C'était une marionnette dont l'Ordre tirait les ficelles.

— Dans ce cas, joignez-vous à nous.

— Nous en avons l'intention. Pour tout vous dire, on m'a chargé de le faire.

— Alors, qu'attendez-vous ? Même en insistant un siècle durant, vous n'obtiendrez aucune faveur. Notre offre est la même pour tous et il n'y aura pas de passe-droit.

— M'écouter quelques instants est un passe-droit, à vos yeux ?

— Pas vraiment, dut admettre Kahlan. Mais soyez bref, et n'oubliez pas que je suis insensible à votre charme.

Comme s'il ne croyait pas que ce fût possible, Tristan ne put s'empêcher de sourire.

— En ma qualité de ministre, j'ai l'autorité – et l'autorisation – de vous offrir la reddition de Jara au nom de la famille royale.

— Alors, faites-le, de grâce !

— La lune rouge est venue tout chambouler…

— Quel rapport avec la politique ?

— Javas Kedar, notre astrologue, a une grande influence sur la famille royale. Après avoir consulté les étoiles, il a conseillé que Jara s'unisse à vous.

» Avant mon départ, il m'a dit que le ciel m'adresserait un signe si quelque chose changeait. La lune rouge me force à ne pas me déclarer tout de suite.

— Tristan, la lune n'est pas une étoile !

— Mais elle brille dans le ciel, Mère Inquisitrice ! Javas Kedar l'inclut dans sa cosmogonie.

— Tristan, attirerez-vous le malheur sur votre pays à cause de telles superstitions ?

— Non, mais l'honneur m'impose de respecter les croyances de mon peuple. Le seigneur Rahl a dit qu'on ne nous forcerait pas à renier nos coutumes et nos pratiques religieuses.

— Tristan, vous avez l'art de tronquer les citations. Richard accepte que chaque royaume conserve ses traditions, *à condition* qu'elles soient inoffensives, et n'aillent pas contre les lois acceptées par tous les membres de l'alliance. Vous jouez avec le feu, ministre Bashkar.

— Mère Inquisitrice, je ne cherche pas à détourner les propos du seigneur Rahl, et encore moins à jouer avec le feu. J'ai simplement besoin de temps.

— Pourquoi ?

— M'assurer que la lune rouge ne veut pas dire que nous avons tort de rallier l'empire d'haran. Deux solutions s'offrent à moi : rentrer à Jara, pour consulter Javas Kedar, ou attendre ici d'avoir confirmation que ce phénomène astronomique n'est pas un avertissement.

Les Jariens, et tout particulièrement la famille royale, étaient connus pour croire aveuglément à l'astrologie. Bien qu'il fût un coureur de jupons invétéré, Tristan aurait refusé les avances de la plus belle femme du monde si les étoiles lui avaient interdit d'en profiter.

Pour retourner à Jara, consulter Kedar et revenir, il lui faudrait au minimum un mois…

— Combien de temps devrez-vous passer en Aydindril pour être rassuré, ministre ?

— Si la ville ne subit pas de catastrophe au cours des deux prochaines semaines, je saurai que la lune rouge n'était pas un mauvais augure.

— Je vous donne quinze jours, Tristan. Et pas un de plus.

— Merci beaucoup… J'espère, au terme de ce délai, que nous pourrons célébrer notre union avec D'Hara. (Il s'inclina.) Je vous salue, Mère Inquisitrice, et j'espère que les astres nous réserveront une bonne surprise.

Il fit mine de s'écarter, mais se ravisa.

— Sauriez-vous où je pourrais séjourner ? Lors des combats contre le Sang de la Déchirure, le palais de Jara a été ravagé. Aydindril ayant beaucoup souffert, je crains d'avoir du mal à me loger…

Kahlan ne goba pas un mot de ce discours. Bashkar voulait être invité au palais, pour rester près d'elle et de Richard, et voir si les astres leur étaient favorables ou non. Cet homme avait une trop haute opinion de lui-même. Bref, il se croyait plus intelligent qu'il ne l'était.

— Je connais un endroit parfait, ministre. Ici même, où nous pourrons vous garder à l'œil jusqu'à l'expiration du délai.

— Merci, dit Tristan en reboutonnant son manteau. J'apprécie beaucoup votre hospitalité.

— Encore une chose, dit Kahlan. Tant que vous serez sous mon toit, si vous levez un doigt – ou quoi que ce soit d'autre – sur une des femmes qui vivent ou travaillent ici, je m'assurerai qu'on vous coupe le doigt en question… ou le quoi que ce soit d'autre !

Tristan eut un sourire débonnaire.

— Mère Inquisitrice, je suis surpris que vous prêtiez foi à de telles calomnies. En réalité, j'ai souvent besoin de délier les cordons de ma bourse quand je suis en manque de… hum… compagnie. Mais je suis flatté que vous me preniez pour un bourreau des cœurs. Si je contrevenais à la règle que vous venez d'édicter, il serait juste que je sois jugé et puni selon votre bon plaisir.

Jugé…

Selon Richard, les « braves » qui avaient chassé le Temple des Vents avaient été passés en jugement. Et dans la Forteresse, une bibliothèque entière contenait les minutes des procès tenus en ces lieux. Si Kahlan n'avait jamais consulté ces ouvrages, on lui en avait souvent parlé. Pourraient-ils exhumer le compte rendu des audiences relatives au Temple des Vents ? Avec de l'acharnement, c'était possible…

Alors qu'elle regardait Bashkar s'éloigner, flanqué par deux soldats, l'Inquisitrice pensa à Richard. Qu'allait lui apprendre son enquête ? Était-il sur le point de perdre un nouveau frère ?

Kahlan connaissait presque toutes les femmes qui travaillaient au Palais des Inquisitrices. Le sachant un homme d'honneur, elles respectaient unanimement Richard. Si elles tombaient entre les griffes de Drefan parce qu'il se vantait de sa parenté avec lui, ce serait une abomination. Surtout s'il leur transmettait d'horribles maladies…

Pauvre Richard ! Il désirait tellement être fier du nouveau frère que le destin lui avait offert. Si Drefan le décevait, ce serait terrible…

Elle se souvint de la façon dont le guérisseur avait violé l'intimité de Cara.

Très mal à l'aise, elle se tourna vers la Mord-Sith.

— Trois nouveaux alliés, un royaume perdu, et un qui hésite…

Cara eut un sourire complice.

— Une Sœur de l'Agiel doit être capable de terroriser les gens. Mère Inquisitrice, vous feriez une très bonne Mord-Sith ! Dans cette salle, pendant que vous parliez, j'ai entendu beaucoup de genoux jouer des castagnettes !

Chapitre 27

Les armures et les épées des soldats qui escortaient Richard cliquetaient alors que la petite colonne avançait dans les rues pavées en pente raide. Les maisons étroites, au maximum de quatre étages, se serraient les unes contre les autres. Les niveaux supérieurs, décalés par rapport au rez-de-chaussée, touchaient quasiment ceux d'en face et occultaient le ciel. Bref, c'était le quartier le plus obscur et glauque de la cité.

En chemin, des dizaines de soldats avaient salué Richard, lui souhaitant longue vie et prospérité. Certains avaient proposé de lui payer un verre. D'autres, plus formels, s'étaient jetés à genoux devant lui pour déclamer leurs dévotions :

« Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Tous le tenaient pour un grand sorcier qui les protégeait et les avait guéris d'un mal pernicieux.

Cette avalanche de louanges mit Richard très mal à l'aise. Après tout, il s'était contenté de leur prescrire un traitement classique contre les troubles intestinaux.

Quand il tenta d'expliquer qu'il n'y avait rien de magique dans cette affaire, aucun des « miraculés » ne voulut l'écouter. À leurs yeux, le seigneur Rahl était un sorcier, et il venait de le démontrer brillamment. De guerre lasse, il avait renoncé à mettre les choses au point, et accepté leurs remerciements sans protester. S'ils étaient allés consulter un herboriste, ces hommes auraient guéri aussi vite… et râlé d'abondance contre le prix des potions.

Cela dit, avoir soulagé des gens, cette fois, plutôt que de les tailler en pièces, regonflait le moral du Sourcier. Et il comprenait mieux, du coup, ce que Nadine éprouvait quand elle soignait les petites ou grandes misères de ses contemporains.

Tout sorcier, il le savait, avait un besoin vital d'*équilibre*. Cela valait pour l'ensemble des facettes de l'existence, mais plus encore en matière de magie. Par exemple, il ne pouvait plus manger de viande – sauf à être malade comme un chien. Sans doute une compensation qu'exigeait le don en échange des vies qu'il avait été forcé de prendre. Et ses activités thérapeutiques, espérait-il, joueraient le même rôle par

rapport à son statut de sorcier de guerre.

Dans les rues bondées, des citoyens moroses allaient et venaient sans s'intéresser à ce qui se passait autour d'eux. En maugréant, certains durent piétiner dans les flaques de boue pour céder la place au Sourcier et à son escorte. Des bandes d'adolescents et de jeunes hommes à l'air peu commode se dispersèrent comme des volées de moineaux à l'approche des soldats. Ici, on préférait voir l'autorité de loin…

Richard tapota distraitement la bourse de cuir ornée de fil d'or qui pendait à sa ceinture. Il avait découvert ces accessoires dans la Forteresse, lors de sa dernière expédition. La bourse contenait du sable blanc de sorcier, une substance rare et précieuse.

En fait de « substance », il s'agissait en réalité des os cristallisés des sorciers morts pour activer les Tours de la Perdition – la barrière qui séparait l'Ancien Monde du Nouveau. Chargé de pouvoir, ce sable permettait de jeter des sorts bénéfiques ou maléfiques.

Et quand on dessinait les runes idoines dans une étendue de sable blanc, on pouvait invoquer le Gardien en personne.

Richard tapota l'autre bourse accrochée à sa ceinture. Celle-là était remplie de sable noir, collecté par ses soins dans une des tours. Depuis l'érection de la barrière, aucun sorcier, à part lui, n'avait pu en ramasser, car il fallait, pour le faire, contrôler la Magie Soustractive.

Le sable noir était le jumeau négatif du blanc, chacun neutralisant les effets de l'autre. Un seul grain noir pouvait détruire un sort dessiné dans du sable blanc – y compris celui qui invoquait le Gardien. Richard avait eu recours à cette méthode pour vaincre le fantôme de Darken Rahl et le renvoyer dans le royaume des morts.

La Dame Abbesse Annalina avait ordonné au Sourcier de conserver jalousement son sable noir – même au péril de sa vie – car une seule pincée avait plus de valeur que tout un royaume. Conscient de posséder l'équivalent des Contrées du Milieu, métaphoriquement parlant, Richard ne se séparait jamais de la petite bourse de cuir.

Courant de porte cochère en porte cochère, des gamins vêtus de plusieurs couches de haillons, une chiche protection contre un début de printemps peu clément, jouaient à cache-cache en riant aux éclats.

Les yeux écarquillés dès qu'ils apercevaient l'impressionnante colonne – à leur échelle – ils rayonnaient de bonheur à l'idée que des gens si importants daignent arpenter leurs misérables rues.

Aujourd'hui, même leurs sourires ne parvenaient pas à dérider le Sourcier…

— C'est ici, seigneur Rahl, dit le général Kerson.

Du pouce, il désigna, sur la droite, une porte peinte en rouge nichée dans la façade à bardeaux d'un bâtiment. Au-dessus, une petite pancarte annonçait : *« La Bonne Auberge de Latherton »*.

Richard, Raina et le général entrèrent.

Assis derrière la table miteuse qui tenait lieu de réception, le colosse aux yeux cernés et aux cheveux en bataille ne daigna pas lever les yeux de la bouteille et de la petite pile de biscuits secs qu'il regardait sans les voir. Une cage d'escalier béait derrière lui, et un étroit couloir, à côté, s'enfonçait dans les ténèbres.

— C'est fermé…, marmonna le type.

— Vous êtes Silas Latherton ? demanda Richard.

Dans un coin, des draps et des vêtements crasseux attendaient d'être lavés. Une demi-douzaine d'aiguières à moitié vides et une pile de gants de toilette leur tenaient compagnie.

— C'est moi, oui…, grogna l'homme. Qui êtes-vous ? Votre tête me dit quelque chose.

— Je me nomme Richard Rahl. Vous devez me confondre avec mon frère, Drefan.

— Drefan… ? (Le tenancier écarquilla les yeux.) Seigneur Rahl ? (Il se leva d'un bond, renversa sa chaise et esquissa une révérence maladroite.) Désolé, je ne vous avais pas reconnu. Mais c'est normal, puisque je ne vous ai jamais vu. En plus, j'ignorais que le guérisseur était votre frère.

Silas remarqua enfin la Mord-Sith aux cheveux noirs qui se tenait près de Richard, défendu sur l'autre flanc par un général aux pectoraux saillants. Derrière eux, deux montagnes de muscles surveillaient la porte ouverte, et un détachement de soldats attendait dans la rue.

Il ne s'agissait sûrement pas d'une visite de politesse !

— Montrez-moi la chambre où cette pauvre fille a été tuée, dit le Sourcier.

Silas s'inclina de nouveau, tenta de fourrer le pan de sa chemise dans son pantalon, et se précipita vers l'escalier. Regardant derrière lui pour s'assurer qu'on le suivait, il monta deux par deux les marches usées et grinçantes.

Arrivé sur le palier, il s'engagea dans un étroit couloir aux murs peints en rouge et s'arrêta au milieu, devant une porte craquelée. Avec deux bougies pour seul éclairage – une à chaque extrémité du corridor – l'atmosphère était encore plus glauque qu'au rez-de-chaussée.

— C'est ici, seigneur Rahl…

Richard avança vers la porte. Le tirant par le col, Raina l'écarta du chemin et le foudroya du regard, histoire qu'il reste là où il était. Quand la Mord-Sith prenait cet air-là, un garn affamé aurait hésité à bondir sur sa proie.

Elle ouvrit, Agiel au poing, et entra la première.

Richard attendit qu'elle ait eu le temps d'inspecter la pièce. Avec

ces femmes, il était souvent plus rentable d'acquiescer que d'objecter…

Laissant Silas dans le couloir, le Sourcier et le général franchirent enfin le seuil. Professionnels jusqu'au bout des ongles, Ulic et Egan vinrent se camper devant la porte, les bras croisés sur leurs puissantes poitrines.

Dans la chambre, il n'y avait pas grand-chose à voir : un lit, un petit coffre en bois blanc et une cuvette blanche ébréchée. Une flaque de sang séché couvrait quasiment tout le plancher.

Sa taille n'étonna pas Richard, puisque Kerson lui avait décrit le supplice de la pauvre fille.

Dans la cuvette, l'eau était rouge, comme le chiffon posé sur le rebord. Avant de partir, le tueur s'était consciencieusement lavé. Un maniaque de la propreté, ou un criminel désireux de ne pas repasser couvert de sang devant Silas ?

Richard ouvrit le coffre, qui contenait uniquement des vêtements de rechange. Après une brève inspection, il laissa retomber le couvercle.

— Personne n'a rien entendu ? demanda-t-il en se tournant vers Latherton. On ne mutile pas une femme comme ça en silence. Ce salaud lui a découpé les seins en tranches, puis il l'a lardée de coups de couteau. Ne me dites pas que toutes vos pensionnaires sont sourdes…

Richard s'aperçut que l'épuisement lui donnait un ton sec et coupant. Et son humeur ne devait rien arranger…

— Elle était bâillonnée, seigneur Rahl, dit Silas. Et elle avait les mains liées.

— Elle a dû taper des pieds sur le sol ! Il n'y a pas eu de bruits sourds ? Si j'avais un bâillon, et les mains attachées, j'utiliserais mes jambes. Pour appeler au secours, elle aurait pu tenter de renverser la cuvette, par exemple.

— Je n'ai rien entendu, et mes filles non plus, sinon, elles seraient venues me chercher, parce qu'elles savent que je ferais n'importe quoi pour les protéger.

Richard se frotta les yeux. La prophétie le hantait, et il sentait poindre une migraine.

— Faites venir les autres filles. Je veux leur parler.

— Elles m'ont toutes laissé tomber, après… (Silas fit un geste circulaire.) À part Bridget.

Il courut jusqu'au bout du couloir et frappa à la dernière porte. Une rousse aux cheveux en bataille lui ouvrit, l'écouta quelques instants, alla chercher de quoi s'habiller et sortit vêtue d'un peignoir crème crasseux dont elle noua la ceinture en suivant le tenancier.

Debout dans une chambre minable, au premier étage d'un bordel

puant, Richard était de plus en plus furieux contre lui-même. Malgré sa méfiance de principe, il s'était réjoui que le destin lui ait rendu un frère. Drefan lui était sympathique, et il approuvait son choix de carrière. Qu'y avait-il de plus noble qu'un guérisseur ?

Silas et Bridget s'inclinèrent devant le maître de D'Hara. Comme lui, tous les deux semblaient épuisés, sales et désespérés.

— Vous avez entendu quelque chose ? (Bridget secoua la tête.) La victime était votre amie ?

— Non… Rose était arrivée hier, et je l'ai à peine vue quelques minutes.

— Quelqu'un a une idée de l'identité du tueur ?

La prostituée et son employeur se regardèrent, étonnés.

— Nous savons qui c'était, seigneur, dit Silas. Harry la Bedaine…

— Qui est-ce ? Et où est-il ?

Pour la première fois, Latherton laissa transparaître sa rage.

— J'aurais dû lui interdire de revenir ! Les filles le détestaient.

— Nous aurions refusé sa clientèle, dit Bridget. Avec tant de beaux soldats en ville… (Elle s'interrompit, s'avisant soudain de la présence d'un général.) Nous avons assez de clients pour ne pas subir les ivrognes agressifs comme ce porc…

— Les filles m'avaient averti qu'elles ne le prendraient plus, précisa Silas. Hier soir, comme il insistait beaucoup et ne semblait pas trop saoul, j'ai demandé à Rose si elle voulait s'en occuper. Étant nouvelle, elle…

— … Ne connaissait pas le danger, acheva Richard.

— Ce n'est pas ça du tout ! se défendit Silas. Harry était quasiment à jeun, mais ça n'aurait pas suffi à convaincre les autres filles. Rose avait besoin d'argent… On l'a retrouvée peu après, et elle n'a pas eu d'autres clients…

— Où est Harry ? répéta Richard.

— Dans le royaume des morts, répondit Silas. À la place qui lui convient, en somme…

— Vous l'avez tué ?

— Personne n'a vu qui lui a tranché la gorge. Et je n'ai pas l'ombre d'un soupçon…

Richard baissa les yeux sur le coutelas glissé dans la ceinture du tenancier. En toute honnêteté, il ne pouvait pas blâmer Silas. Devant une cour, Harry la Bedaine aurait été condamné à mort. Après un procès équitable, certes, et en ayant la possibilité de se confesser, pour que sa culpabilité ne fasse plus de doute.

C'était l'utilité première des Inquisitrices : toucher les criminels avec leur pouvoir afin qu'ils avouent leurs atrocités. Kahlan étant la dernière, elle aurait dû entendre dans le détail ce que ce dément avait

infligé à Rose.

Finalement, Silas avait eu une très bonne idée…

Écœuré à l'idée que sa bien-aimée soit obligée de toucher un monstre pareil, Richard se demanda s'il n'aurait pas exécuté Harry de ses mains pour lui épargner cette épreuve.

Par le passé, elle avait été contrainte de confesser des hommes qui ne valaient guère mieux que l'assassin de Rose. Mais il ne voulait plus qu'elle recommence et soit hantée chaque nuit par des descriptions de crimes atroces.

— Pourquoi êtes-vous restée ? demanda-t-il à Bridget. Si j'ai bien compris, vos collègues ont quitté l'établissement.

— Certaines vivaient ici avec leurs enfants, et elles ont eu peur pour eux. Je ne les en blâme pas, même si je crois qu'elles se sont trompées. On m'a malmenée dans d'autres… maisons…, mais pas dans celle-là. Silas est un homme honnête et équitable. Quand nous refusions un client, il n'a jamais insisté. Est-ce sa faute si un tueur fou s'en est pris à Rose ?

Malgré sa nausée, Richard posa la question qu'il ne pouvait pas esquiver.

— Bridget, est-ce que vous… voyez… Drefan ?

— Bien sûr ! Comme toutes les autres filles.

— Toutes les autres…, répéta le Sourcier, sa colère prête à exploser.

— Oui. Toutes sauf Rose, parce que… eh bien, elle n'a pas eu le temps.

— Il n'avait donc pas une… favorite ?

Richard espérait que son frère s'en serait tenu à une femme qu'il aimait bien… et qui, avec un peu de chance, n'aurait pas été malade.

— Pourquoi un guérisseur aurait-il une favorite ?

— Parce que nous avons tous nos préférences, non ? Selon toi, il… hum… prenait celle qui était disponible ?

Bridget se gratta pensivement le crâne.

— Seigneur Rahl, vous faites fausse route. Drefan ne nous « voit » pas de cette façon-là. Il vient nous soigner, c'est tout.

— Vous soigner ?

— Oui. N'est-ce pas, Silas ? (Le tenancier acquiesça.) La moitié des filles sont malades. Des infections, des inflammations, des douleurs… Comme les herboristes et les guérisseurs refusent notre argent, nous apprenons à vivre avec nos misères.

» Drefan a insisté pour que nous nous lavions régulièrement. Il nous a aussi donné des onguents et des herbes spéciales. Avant cette nuit, il était venu deux fois, toujours très tard, pour ne pas nous empêcher de gagner notre vie. Il s'est occupé de nous, et aussi des gamins. Vous savez, il adore les enfants. Le fils d'une amie avait une

mauvaise toux, et il l'en a débarrassé en lui faisant boire une potion.

— Alors, il ne vient pas ici pour… et il n'a jamais…

— Il aurait pu m'avoir gratis, et les autres avec, tant nous lui sommes reconnaissantes. Mais il a refusé. Sa récompense, selon lui, c'est de soulager les gens.

» J'ai essayé de le… remercier… à ma façon, et j'y ai mis le paquet. La première fois qu'on me repousse ! Au fait, vous savez qu'il a un très joli sourire ? Tout à fait comme le vôtre, seigneur Rahl…

— Entrez ! lança Drefan quand Richard eut frappé à sa porte.

Agenouillé devant son autel de fortune, le guérisseur priait, la tête basse et les mains croisées.

— Que fais-tu ? demanda le Sourcier.

— Je recommande l'âme de quelqu'un aux esprits du bien.

— Et qui est le défunt ?

— C'est une défunte, soupira Drefan, l'air épuisé et misérable. Une pauvre femme dont personne ne se soucie.

— Une certaine Rose ?

— Oui… Comment le sais-tu ? Suis-je bête ! Le seigneur Rahl est informé de ce genre de choses.

— Exactement… (Richard repéra un ornement qui n'était pas là lors de sa première visite.) Tu améliores le décor ?

Drefan suivit le regard de son frère, approcha de la chaise, prit le petit coussin et caressa la rose brodée au milieu.

— C'était à la victime… Comme on ne lui connaissait pas de famille, Silas, le tenancier, a insisté pour que je le prenne. Un souvenir, et un petit cadeau, puisque je refuse de me faire payer. Si ces malheureuses étaient riches, elles n'exerceraient pas ce métier.

Bien qu'il ne fût pas un expert en la matière, Richard estima que la broderie témoignait d'un certain talent.

— Tu crois que Rose l'a fait elle-même ?

— Silas n'en sait rien, soupira Drefan. C'est possible, mais elle a pu aussi l'acheter, à cause de la fleur, qui porte le même nom qu'elle.

Mélancolique, le guérisseur baissa les yeux sur la précieuse relique d'une vie que personne ne connaîtrait jamais.

— Drefan, pourquoi vas-tu dans… ce genre d'endroits ? Les gens qui souffrent ne manquent pas. Par exemple les soldats blessés par Marlin… Avec autant de patients potentiels, pourquoi en chercher dans les bordels ?

— Je m'occupe des soldats, dit le guérisseur en suivant du bout d'un index la tige de la fleur. Je visite ces filles sur mon temps libre, avant le lever du jour.

— Mais pourquoi les prostituées ?

— Parce que ma mère en était une…, souffla Drefan, des larmes

aux yeux. Richard, je suis le fils d'une putain ! Certaines pensionnaires de Silas ont des enfants. J'aurais pu être l'un d'eux.

» Comme Rose, ma mère a couché avec l'homme qu'il ne fallait pas. Personne ne sait d'où venait cette fille, qui elle était et pourquoi elle vendait son corps. Moi, j'ignore le nom de ma mère, parce qu'elle a refusé de le dire aux guérisseurs. Tout ce que je sais, c'est qu'elle vivait de ses charmes.

— Drefan, je suis désolé. C'était une question stupide.

— Non, parfaitement logique, au contraire… Personne ne se soucie de ces femmes. Certains clients les battent, elles attrapent toute sorte de maladies, et les gens se moquent d'elles.

» Les herboristes ne veulent pas les voir dans leurs boutiques, pour ne pas faire fuir les dames comme il faut. De toute manière, elles souffrent souvent de maux qui dépassent jusqu'à mes compétences… Usées prématurément, elles meurent seules dans d'atroces souffrances. Beaucoup sont alcooliques, tu sais ? Des profiteurs les mettent sur le trottoir et les paient avec du mauvais vin. Saoules du matin au soir, elles ne se rendent plus compte de rien.

» Certaines rêvent de devenir la maîtresse d'un homme riche et puissant. Tout ce qu'elles y gagnent, c'est un bâtard dans mon genre. La descendance de foutus salauds !

Richard se serait bien giflé ! Dire qu'il avait été prêt à tenir Drefan pour un pilier de bordel sans conscience !

— Si ça peut te consoler, n'oublie pas que je suis le fils du même foutu salaud que toi !

— J'avais cru remarquer…, fit Drefan avec un pâle sourire. Mais ta mère t'aimait. Pas la mienne. Au point de ne pas me léguer son nom.

— Ne dis pas ça ! Elle t'a mis en sécurité, ce n'est pas rien.

— Et laissé avec des inconnus…

— Il le fallait, pour ta survie. Tu imagines combien elle a dû souffrir ? Pour se sacrifier ainsi, il faut éprouver beaucoup d'amour.

— De bien profondes paroles, mon frère. Avec un esprit comme le tien, tu pourrais faire ton chemin dans la vie, si la chance consent à te sourire.

Richard se détendit, ravi de voir Drefan reprendre un peu de poil de la bête.

— Parfois, pour sauver ceux qu'on aime, il faut se résigner à des actes désespérés. Mon grand-père admire beaucoup les gens qui en sont capables. Depuis que tu m'as parlé de ta mère, je commence à comprendre son point de vue.

— Ton grand-père ?

— Maternel, rassure-toi… (Richard passa un index le long du mot « Vérité » inscrit en fils d'or sur la garde de son épée.) Un des hommes

les plus fabuleux que j'aie eu l'honneur de connaître. Ma mère est morte quand j'étais enfant, et mon père adoptif, un marchand, était souvent absent. Zedd m'a quasiment élevé. En fait, je tiens plus de lui que de quiconque…

— Il est toujours de ce monde ?

Richard détourna la tête pour ne plus croiser les yeux bleus de Drefan – la copie conforme de ceux de Darken Rahl.

— Je refuse de croire le contraire. Je suis le seul, mais tant pis ! Si je cesse de l'imaginer vivant, j'ai peur qu'il meure pour de bon… Tu vois ce que je veux dire ?

— Très bien…, fit Drefan en posant une main sur l'épaule de son frère. Accroche-toi à ta conviction, et tu auras peut-être raison, au bout du compte. Richard, tu as de la chance d'avoir une famille. Et crois-moi, je sais de quoi je parle…

— Tu en as une aussi, désormais. Un frère, et bientôt une belle-sœur…

— Merci… Ce que tu viens de dire me touche beaucoup.

— Et toi ? Il paraît que la moitié des femmes du palais te font les yeux doux. Tu en as trouvé une qui te plaît ?

— Ce sont des gamines… Elles croient savoir ce qu'elles veulent, et se laissent impressionner par des âneries qui ne devraient pas compter. Tu sais, elles se pâment aussi sur ton passage. La séduction du pouvoir… Ma mère était comme ça.

— Sur mon passage ? Tu te fais des illusions, mon frère.

— Kahlan est superbe, dit Drefan, redevenant sérieux. Tu es un sacré veinard d'avoir trouvé une femme aussi intelligente et dotée d'une telle noblesse d'âme. On n'en rencontre pas deux comme ça dans sa vie, et encore, à condition que les esprits du bien y mettent du leur !

— Je sais… Ton frère est l'homme le plus chanceux du monde. (Richard marqua une pause, de nouveau hanté par la prophétie et ce qu'il avait lu dans le journal de Kolo.) Sans elle, vivre ne vaudrait pas la peine.

Drefan éclata de rire.

— Si tu n'étais pas mon frère, et un type formidable, je m'efforcerais de te la prendre. Tout bien réfléchi, fais attention, parce que je risque d'essayer quand même.

— Je me méfierai…, fit Richard, souriant.

Drefan pointa sur lui un index menaçant.

— Traite-la bien, surtout !

— Je suis incapable de lui faire du mal, Drefan… (Désireux de changer de sujet, le Sourcier désigna la petite pièce d'un geste

circulaire.) Que fiches-tu dans ce trou à rats ? Nous pouvons t'offrir de meilleurs quartiers.

— Comparée à ma chambre, c'est une suite royale ! Nous vivons très simplement, et le luxe de cette pièce est quasiment trop pour moi. (Drefan plissa le front.) La maison qu'on habite n'a aucune importance, car le bonheur est ailleurs. L'essentiel, c'est l'esprit, Richard ! Et la façon dont on se soucie de ses frères humains, surtout ceux que personne ne veut aider.

Le Sourcier déplaça un peu ses serre-poignets, car il transpirait sous le rembourrage en cuir.

— Tu as raison, Drefan.

Sans vraiment s'en apercevoir, s'avisa-t-il, il s'était habitué à la splendeur des palais. Depuis son départ de Terre d'Ouest, il en avait vu beaucoup, tous plus beaux les uns que les autres. Sa cabane, chez lui, était beaucoup moins raffinée que ce qu'il venait d'appeler un « trou à rats ». Pourtant, il y avait été heureux. Et son métier, guide forestier, l'avait comblé aussi.

Mais comme le disait Drefan, l'essentiel était d'aider les autres. Que ça lui plaise ou non, il resterait dans la peau du seigneur Rahl. Avec Kahlan comme précieuse compensation. Et un frère pour l'épauler…

S'il ne voulait pas tout perdre, il devait trouver au plus vite le Temple des Vents !

— Drefan, tu sais ce que veulent dire les mots *Raug'Moss* ?

— « Le Vent Divin », en haut d'haran, d'après ce qu'on m'a enseigné.

— Tu parles cette langue ?

Le guérisseur passa une main dans ses cheveux blonds.

— Non. Je ne connais que ces mots-là.

— On m'a dit que tu diriges ta communauté. Tu t'es fichtrement bien débrouillé, semble-t-il…

— Ce n'est pas si impressionnant que ça… Le haut prêtre est surtout là pour assumer les responsabilités quand quelque chose tourne mal. Si un malade ne se remet pas assez vite, mes « subordonnés » me l'envoient. « Voyez ça avec Drefan, c'est notre chef. » À part ça, je dois lire des tonnes de rapports, consulter d'assommantes archives, et expliquer à des gens désespérés que les guérisseurs n'ont pas le pouvoir d'arracher leurs proches aux griffes du Gardien, quand l'heure a sonné.

— Je parie que tu exagères ! Et je suis fier de ta réussite. Au fait, qui sont les Raug'Moss ? Et d'où viennent-ils ?

— Si on en croit la légende, ils furent fondés il y a des milliers d'années, par des sorciers doués pour la guérison. Puis la magie

commença à se faire rare parmi les hommes, et on trouva de moins en moins de sorciers…

Drefan résuma à Richard l'histoire de sa secte. À mesure que les sorciers disparaissaient, les Raug'Moss changèrent radicalement. Soucieux que leur art ne meure pas avec eux, les guérisseurs commencèrent à former des apprentis sans pouvoir magique. Au fil du temps, il y eut de moins en moins de sorciers dans la confrérie – jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus du tout.

Ce récit rappela à Richard le journal de Kolo, qui décrivait l'époque heureuse où la Forteresse abritait des dizaines de sorciers et leurs familles.

— Aujourd'hui, plus aucun d'entre nous n'a le don, conclut Drefan. Les Raug'Moss savent soigner, mais sans pouvoir, ils sont loin d'égaler leurs pères fondateurs. Bien sûr, nous faisons de notre mieux pour tirer parti de leur héritage. C'est une vie simple et dure, avec des satisfactions que la richesse ne peut pas apporter.

— Je comprends, dit le Sourcier. Il n'y a rien de plus gratifiant qu'aider les autres…

— Et toi ? De quel don as-tu hérité ? Que peux-tu faire ?

Richard se déroba de nouveau au regard bleu acier de son frère. D'instinct, sa main serra plus fort la garde de l'Épée de Vérité.

— Je suis un sorcier de guerre, murmura-t-il. En haut d'haran, on me nomme *fuer grissa ost drauka*. Le messager de la mort…

Un lourd silence suivit cette déclaration.

Gêné, Richard s'éclaircit la gorge.

— Au début, ça m'a déboussolé… Depuis, j'ai compris qu'un sorcier de guerre avait vocation de protéger les innocents de ceux qui cherchent à les réduire en esclavage. Bref, des monstres comme notre père…

— Je vois ce que tu veux dire… Parfois, tuer est le seul moyen de faire le bien. Pour abréger une horrible agonie, par exemple. Ou mettre hors d'état de nuire quelqu'un qui projette de faire souffrir les autres…

Richard passa un pouce le long des symboles gravés sur ses serre-poignets.

— J'ai mis longtemps à comprendre qu'il en était ainsi. Avant, ça me dépassait. Nous devons tous les deux commettre des actes qui nous révulsent, parce qu'ils sont indispensables.

— À part mes guérisseurs, très peu de gens voient les choses telles qu'elles sont. Frère, je me réjouis que tu sois du nombre. Tuer est parfois la plus haute expression de la charité. En général, j'évite de le dire devant n'importe qui. Pouvoir te parler librement me fait beaucoup de bien.

— C'est réciproque, Drefan.

Alors que Richard s'apprêtait à poser d'autres questions, on frappa à la porte.

— Oui ?

Raina ouvrit et passa la tête dans l'entrebâillement.

— Seigneur Rahl, vous avez un moment ?

— Pourquoi ?

La Mord-Sith roula des yeux pour indiquer qu'il y avait quelqu'un derrière elle.

— Nadine veut vous voir. Elle a l'air bouleversée, et refuse de parler à quiconque d'autre…

— Fais-la venir…

Dès que Raina eut ouvert un tout petit peu plus, Nadine se fraya un chemin d'un coup d'épaule, courut vers le Sourcier et lui prit les mains.

— Richard, il faut que tu viennes avec moi ! Quelqu'un a besoin de toi, et c'est urgent !

— De qui s'agit-il ?

L'air effectivement troublé, l'herboriste tira le jeune homme par la main.

— Je t'en prie, suis-moi !

— Ça t'ennuie que Drefan m'accompagne ? demanda Richard, toujours méfiant.

— Bien sûr que non ! J'allais même te le demander.

— Alors, si c'est vraiment important, dépêchons-nous !

Sans lâcher la main de son ami d'enfance, Nadine partit au pas de course.

Chapitre 28

Richard vit Kahlan, au bout du couloir, et ne s'étonna pas qu'elle fronce les sourcils en le surprenant main dans la main avec Nadine. Drefan, Raina, Ulic et Egan suivaient le Sourcier tandis qu'il se frayait un chemin entre les domestiques affairés et les soldats en patrouille.

En guise d'excuse, Richard haussa les épaules à l'attention de Kahlan.

Avant de s'engager dans un corridor latéral, en direction de ses quartiers, Nadine foudroya l'Inquisitrice du regard.

Gêné, le Sourcier dégagea sa main, mais il continua à suivre la jeune herboriste. Alors qu'elle contournait une table en noyer placée contre le mur, au-dessous d'une tapisserie où des daims à queue blanche broutaient paisiblement sur un fond de montagnes enneigées, elle regarda par-dessus son épaule pour s'assurer que Richard restait dans son sillage.

L'Inquisitrice et la Mord-Sith rattrapèrent le jeune homme.

— Eh bien…, souffla Cara alors que Kahlan se plaçait à côté de son futur mari, n'était-ce pas un spectacle… intéressant ?

Richard se retourna et jeta un regard peu amène à sa garde du corps.

— Tu as promis de venir ! lança Nadine, exaspérée. (Elle reprit la main du jeune homme.) Dépêche-toi !

— Je n'ai pas promis, mais *accepté* de venir ! Et pas à la course !

— Le puissant seigneur Rahl ne peut pas avancer à mon pas ? Le guide forestier que j'ai connu marchait deux fois plus vite que ça, même quand il était à moitié endormi !

— Je suis aux *trois quarts* endormi…, marmonna Richard.

— Les gardes m'ont annoncé que tu étais revenu au palais, dit Kahlan, mais que tu faisais un détour par les quartiers de Drefan. J'allais t'y retrouver. Que fiches-tu avec Nadine ?

Le ton de l'Inquisitrice ne laissait aucun doute sur son irritation. Richard remarqua en outre qu'elle avait les yeux rivés sur la main de Nadine, qui serrait jalousement la sienne.

— Kahlan, je n'y suis pour rien. Elle veut me montrer quelque chose, c'est tout ce que je sais…

Le Sourcier se dégagea de nouveau.

Kahlan tourna brièvement la tête vers Drefan, qui marchait derrière Cara et Raina.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-elle en glissant un bras

sous celui de Richard. Qu'as-tu découvert ?

— Tout va bien… Ce n'était pas ce que je croyais. Mais je te raconterai plus tard.

— Et le meurtrier ? On l'a identifié ?

— Quelqu'un l'a démasqué, puis égorgé pour le punir. Affaire classée… Et toi ? Les émissaires ne t'ont pas fait d'ennuis ?

— Grennidon, Togressa et l'Allonge de Pendisan se sont rendus. Jara y est disposé, mais l'ambassadeur désire attendre deux semaines, au cas où il y aurait un signe dans le ciel. (Richard ne cacha pas son mécontentement.) Mardovia refuse de faire allégeance. Le Conseil des Sept a opté pour la neutralité.

— Quoi ? s'écria le Sourcier en s'arrêtant net.

Tous ceux qui le suivaient manquèrent le percuter.

— Ce royaume ne désire pas nous rejoindre et il entend rester neutre.

— L'Ordre Impérial ne reconnaît pas la neutralité. Nous non plus, d'ailleurs. Tu ne l'as pas dit à l'émissaire ?

— Bien sûr que si…, répondit Kahlan, impassible.

Richard regretta d'avoir crié. Il en voulait aux Mardoviens, pas à elle.

— Le général Reibisch est dans le sud. Il pourrait conquérir Mardovia avant que Jagang fasse un massacre.

— Ces gens ont eu une chance. À présent, ce sont des morts en sursis. Perdre des hommes pour éviter une catastrophe à Mardovia serait absurde, et ça nous affaiblirait.

Nadine vint se placer entre les deux jeunes gens et regarda Kahlan comme si elle voulait la mordre.

— Vous avez parlé à ce maudit Jagang ! s'écria-t-elle. C'est un monstre. Ces pauvres gens mourront si vous les abandonnez entre les mains de l'Ordre. Mais vous vous fichez des innocents, pas vrai ? Parce que vous n'avez pas de cœur !

Du coin de l'œil, Richard vit l'Agiel de Cara voler jusqu'à sa paume.

Prudent, il poussa Nadine devant lui.

— Kahlan a raison. Il a fallu un moment pour que cette idée pénètre dans mon crâne épais, mais c'est ainsi. Les Mardoviens ont choisi leur chemin, et ils devront le suivre jusqu'au bout. Bon, que voulais-tu me montrer ? Je n'ai pas que ça à faire, tu sais ?

Boudeuse, Nadine repoussa sa crinière brune derrière son épaule et repartit au pas de course.

Sentait-elle peser sur sa nuque le regard noir de Cara et de Raina ? Richard espéra que non, parce que ce genre de réaction, chez des Mord-Sith, n'augurait jamais rien de bon. Pour le moment, il avait

épargné le pire à la jeune herboriste.

Pour le moment…

Un de ces jours, il devrait s'occuper du cas de Shota. Avant que Kahlan s'en mêle…

— Désolé…, souffla-t-il à sa compagne. La fatigue m'empêche de raisonner clairement.

— Tu m'as promis de dormir, il me semble ?

— Et je tiendrai parole, dès que nous en aurons fini avec Nadine, quoi qu'elle ait en tête.

Quand elle arriva devant sa porte, la jeune herboriste reprit la main du Sourcier, ouvrit et le tira avec elle dans la confortable suite.

Avant d'avoir eu le temps de protester, Richard vit le jeune garçon assis sur une chaise revêtue de velours rouge. À première vue, c'était un des joueurs de Ja'La qu'il avait applaudis.

Dès qu'il aperçut le Sourcier, le gamin se leva d'un bond et retira le bonnet froissé qui couvrait ses longs cheveux blonds. Des larmes roulant sur les joues, il attendit, l'air bouleversé comme si un miracle allait se produire.

Richard s'agenouilla devant le pauvre garçon.

— Je suis le seigneur Rahl. Comment t'appelles-tu ?

— Yonick, seigneur.

— Quel est ton problème, Yonick ?

— Mon frère…

À bout de nerfs, le gamin éclata en sanglots. Richard le prit dans ses bras, le cœur brisé par sa détresse.

— Essaie de m'expliquer, Yonick…

— Petit Père Rahl, Kip est très malade. Aidez-le, je vous en prie !

— Qu'est-ce qu'il a, mon enfant ?

— Je n'en sais rien ! Nous lui avons acheté des herbes, mais il va de plus en plus mal, depuis que je suis venu vous voir, la première fois…

— Parce que tu es déjà venu ?

— Oui, lâcha Nadine. Yonick a imploré ton aide, il y a quelques jours. (Elle désigna Kahlan.) Mais elle l'a envoyé sur les roses !

L'Inquisitrice s'empourpra. Quand elle tenta de répliquer, les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

— Tout ce qui l'intéresse, continua Nadine, c'est la guerre et les massacres. Qu'a-t-elle à faire d'un pauvre gamin malade ? Rien du tout ! Bien sûr, s'il s'agissait d'un ambassadeur, elle remuerait ciel et terre. Mais pourquoi s'alarmer pour un miséreux sans importance ?

D'un regard, Richard interdit à Cara de s'en mêler. Puis il se tourna vers Nadine.

— Ça suffit !

— Je suis sûr que vous aviez de bonnes raisons d'agir ainsi, dit Drefan à Kahlan. (Il lui posa sur l'épaule une main consolante.) Comment auriez-vous su que c'était grave ? Personne n'a le droit de vous blâmer.

— Yonick, dit Richard, mon frère, Drefan, que tu vois là, est un guérisseur. Conduis-nous jusqu'à Kip, et nous tenterons de l'aider.

— Je suis herboriste, ajouta Nadine, et mes infusions peuvent lui faire du bien. Il s'en remettra, je te le jure !

— Il faut faire vite ! Kip est vraiment très malade.

Voyant que Kahlan était au bord des larmes, Richard lui tapota gentiment le dos… et sentit qu'elle tremblait.

— Pourquoi n'attendrais-tu pas ici que nous ayons soigné ce petit ? proposa-t-il.

Craignant que l'enfant soit dans un état désespéré, Richard aurait voulu qu'elle ne le voie pas, afin qu'elle ne culpabilise pas davantage.

Mais sa stratégie ne fonctionna pas.

— Non, je vous accompagne !

Richard renonça vite à mémoriser le dédale de rues étroites et d'allées sinueuses qu'ils empruntèrent. Soucieux de se repérer quand même, il se contenta de noter la position du soleil pendant que Yonick le guidait dans un invraisemblable labyrinthe de maisons délabrées et de cours intérieures où ils devaient slalomer entre le linge mis à sécher.

Partout, des poules fuyaient sur leur passage en caquetant comme si on voulait les égorger – un destin qu'elles connaîtraient tôt ou tard. Dans certaines cours, des chèvres, des moutons ou des cochons faméliques s'entassaient les uns contre les autres.

En hauteur, des gens conversaient de fenêtre à fenêtre, penchés aux garde-corps pour mieux étudier l'étrange colonne conduite par un gamin. Dans ce quartier, comprit Richard, voir le seigneur Rahl, avec sa splendide tenue de sorcier de guerre, et la Mère Inquisitrice, toute de blanc vêtue, était un authentique événement. La seule présence des soldats, plus habituelle, et des Mord-Sith – que personne ne devait reconnaître – serait sans doute passée inaperçue.

Partout, les gens s'écartaient pour céder le passage à l'étrange procession qui leur faisait l'honneur d'arpenter les rues. Pressés contre les murs, ils regardaient passer les deux êtres dont dépendait leur destin, et qu'ils voyaient souvent pour la première fois.

Aux intersections, les soldats en patrouille saluaient leur seigneur et le remerciaient de leur « guérison miraculeuse ».

Richard tenait la main de Kahlan, qui n'avait plus desserré les lèvres depuis leur départ du palais. Nadine marchait derrière eux,

entre les deux Mord-Sith. Il espéra qu'elle serait assez maligne pour tenir sa langue…

— C'est là, annonça Yonick.

Ils le suivirent au milieu d'une double rangée de curieux bâtiments à deux étages, le premier en pierre et le second en bois. La neige fondue qui coulait des toits ayant transformé le sol en bourbier, Kahlan releva de sa main libre l'ourlet de sa robe blanche et s'engagea prudemment sur les planches vermoulues censées constituer un passage au « sec ».

Yonick s'arrêta devant une porte, ne prêta aucune attention aux curieux penchés aux fenêtres du bâtiment, et attendit Richard.

Dès qu'il l'eut rejoint, le gamin ouvrit et se précipita dans l'escalier en appelant sa mère.

— Maman, le seigneur Rahl est avec moi ! Il est venu, maman !

— Les esprits du bien en soient loués, soupira la femme qui s'était précipitée sur le palier.

Enlaçant son fils, elle désigna une embrasure de porte, au fond de la minuscule pièce qui servait de cuisine, de salle à manger et de salon.

— Venez avec moi, seigneur Rahl, dit Yonick.

Au passage, Richard tapota le bras de la femme pour la rassurer. Sans lâcher la main de Kahlan, il suivit le gamin dans la chambre obscure.

Nadine et Drefan entrèrent aussi, serrés de près par les deux Mord-Sith.

À la lueur d'une unique chandelle, Richard distingua trois lits branlants et une table usée où reposaient une cuvette et quelques chiffons. Dans les recoins, les ombres semblaient guetter la mort de la petite flamme, comme si elles étaient avides d'envahir de nouveau la chambre.

Une petite silhouette gisait sur le lit le plus éloigné. Sous le regard inquiet de Yonick et de sa mère, Richard, Kahlan, Nadine et Drefan s'en approchèrent.

Une odeur de viande pourrie leur agressa les narines.

— Ouvrez les volets, dit Drefan en rabattant la capuche de son manteau. J'ai besoin de lumière…

Cara obéit sans poser de question. À la lumière du jour, ils découvrirent un petit garçon blond couvert d'un drap blanc et d'un vieux dessus-de-lit. Son cou, à demi visible, était atrocement enflé, et chaque inspiration lui arrachait un râle caverneux.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Drefan à la mère.

— Kip…

— Nous sommes venus t'aider, Kip, dit le guérisseur en tapotant

l'épaule du gamin.

— Oui, mon petit, renchérit Nadine. Et tu seras remis en moins te temps qu'il n'en faut pour le dire.

Se penchant sur le petit malade, elle dut se plaquer une main sur le nez et la bouche pour supporter la puanteur.

Les yeux fermés et les cheveux collés sur le front par la sueur, Kip ne répondit pas.

Drefan tira le drap et le dessus-de-lit.

— Par les esprits du bien…, soupira-t-il en découvrant les mains de l'enfant, posées sur son ventre.

Le bout des doigts était noir comme du charbon !

Le guérisseur se tourna vers les deux Mord-Sith.

— Faites sortir Richard…, souffla-t-il. Vite !

Sans demander d'explications, Cara et Raina prirent le Sourcier par les bras et voulurent le tirer dehors.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en se dégageant sans douceur. Quel est le problème ?

Drefan regarda Yonick et sa mère, balaya la pièce du regard et baissa le ton.

— Cet enfant a la peste…

— Et tu peux le guérir ?

Un sourcil levé, comme si cette question le surprenait, Drefan souleva le bras gauche de Kip.

— Regarde le bout de ses doigts… (Il tira complètement le drap et le dessus-de-lit.) Et ses orteils… (D'une main sûre, il ouvrit le pantalon du malade.) Même le bout de son pénis est noir… La gangrène, Richard… Elle ronge toutes les extrémités. C'est pour ça qu'on parle souvent de « mort noire ».

— Et que pouvons-nous faire ?

— Mon frère, tu as entendu ce que j'ai dit ? La mort noire ! On s'en tire parfois, mais pas quand elle en est à ce stade.

— Si nous n'avions pas tant traîné…, murmura Nadine, accusatrice.

Étouffant un sanglot, Kahlan serra plus fort la main de Richard.

Glacée par le regard que lui jeta le Sourcier, Nadine détourna les yeux.

— Parce que tu sais guérir la peste, herboriste ? lança Drefan.

— Eh bien, je…

Rouge jusqu'aux oreilles, Nadine consentit enfin à se taire.

Kip ouvrit les yeux et tendit une main vers ses « sauveurs ».

— Seigneur… Rahl…

— Oui, c'est moi, Kip, répondit Richard, une main sur l'épaule du pauvre gosse. Je suis là pour toi.

— Je vous… attendais…, souffla l'enfant, la respiration de plus en

plus irrégulière.

— Comment le soigner ? demanda soudain la mère, debout sur le seuil. Quand va-t-il se rétablir ?

— Réconforte le petit, murmura Drefan à Richard. (Il ouvrit le col de sa chemise, comme s'il avait également du mal à respirer.) C'est tout ce que nous pouvons faire. De toute façon, il n'en a plus pour longtemps… (Il se releva.) Moi, je vais parler à la mère. C'est une partie de mon travail…

— Kip, dit Richard, tu seras bientôt sur un terrain de Ja'La. Dans un jour ou deux, tout ça ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Et dès que tu iras mieux, je promets de venir te voir jouer. Tu te débrouilles rudement bien, tu sais ?

Un sourire flotta sur les lèvres du mourant.

Les yeux mi-clos, il eut un dernier râle.

Le cœur battant la chamade, Richard attendit que sa poitrine se soulève de nouveau.

En vain.

Le silence tomba dans la chambre.

Dehors, les roues d'une charrette grinçaient sinistrement. Ponctués par les cris lointains des corbeaux, des rires d'enfants montaient de la cour.

Celui-là ne rirait plus jamais…

Kahlan posa la tête contre l'épaule de Richard et laissa libre cours à son désespoir.

Accablé, le Sourcier tendit une main pour relever le drap…

Et se pétrifia quand la main droite de Kip se souleva.

Flottant lentement vers la gorge du Sourcier, les doigts noircis se fermèrent sur le col de sa chemise.

Kahlan se figea aussi.

Ils savaient tous les deux que l'enfant était mort. Pourtant, il attirait Richard vers lui avec une force inouïe.

Puis sa poitrine se souleva.

La nuque hérissée, Richard colla son oreille contre la bouche du gamin.

— Les vents te traquent…, murmura le cadavre.

Chapitre 29

Abasourdi, Richard regardait Drefan envelopper Kip dans le drap.À part Kahlan et lui, personne n'avait rien vu ni entendu. Derrière eux, dans la cuisine, la mère gémissait de chagrin.

— Richard ? demanda Drefan. (En l'absence de réaction, il tapota le bras de son frère.) Richard !

— Euh… Oui ?

— Que veux-tu faire ?

— À… à quel sujet ?

Le guérisseur jeta un bref coup d'œil vers l'autre pièce.

— Que veux-tu dire aux gens ? Ce gamin est mort de la peste. Faut-il garder le secret ?

Richard ne répondit pas, comme si son cerveau refusait de fonctionner.

— Le secret ? demanda Kahlan. Pourquoi ?

— Empêcher une panique… C'est inévitable, dans ce genre de circonstances. Si nous ne faisons rien, tout le monde le saura avant notre retour au palais.

— Vous pensez qu'il y a d'autres cas ?

— Le contraire m'étonnerait… Il faut au plus vite enterrer ou brûler ce cadavre. Avec la literie, le lit et tout ce qu'il a pu toucher. Ensuite, on devra désinfecter la chambre en l'enfumant.

— Et tout ça n'éveillera pas l'attention des citadins ? demanda Richard.

— Probablement que si…

— Alors, pourquoi vouloir garder le secret ?

— Tu es le seigneur Rahl, et ta parole a force de loi. Mais il faudra étouffer les fuites possibles. D'abord, tu devras arrêter les membres de cette famille, les accuser d'un crime atroce, et les garder à l'ombre jusqu'à la fin de l'épidémie. Les soldats brûleront leurs biens, et condamneront leur maison…

Richard ferma les yeux et appuya dessus du bout des doigts. Il était le Sourcier de Vérité, pas le héraut du mensonge…

— Pas question d'infliger ça à une famille qui vient de perdre un enfant. D'ailleurs, pourquoi tromper les citadins ? N'ont-ils pas le droit de savoir qu'ils sont en danger ?

— Si la décision m'appartenait, dit Drefan, j'opterais pour la franchise. J'ai connu d'autres épidémies, dans des endroits isolés. La tactique du secret marche au début, mais elle ne résiste pas quand les

malades tombent par dizaines.

Accablé comme si son univers venait de s'écrouler, Richard tentait désespérément de réfléchir. Mais l'avertissement du cadavre résonnait plus fort qu'un tocsin sous son crâne.

Les vents te traquent…

— Si nous mentons aux citoyens, ils ne se fieront plus jamais à notre parole. Il faut leur dire la vérité, par honnêteté et par respect…

— Je suis d'accord avec Richard, dit Kahlan. N'essayons pas de tromper les gens, surtout quand leur vie est en jeu.

— Cette position me semble juste, acquiesça Drefan. Au moins, le climat joue pour nous. En été, la peste est encore plus contagieuse. Avec un printemps aussi frisquet, elle aura du mal à « prendre ». Si nous avons de la chance, l'épidémie sera limitée, et elle cessera vite.

— De la chance…, marmonna Richard. C'est bon pour les rêveurs, et moi, je fais seulement des cauchemars. Nous devons prévenir les citoyens d'Aydindril.

— D'un point de vue moral, je pense comme vous deux, dit Drefan. Mais sachez qu'il n'y aura pas grand-chose à faire, à part enterrer rapidement les morts et brûler leurs possessions. Les traitements disponibles ne sont pas très efficaces.

» Gardez cela à l'esprit : la nouvelle se propagera comme un incendie.

Richard en eut la chair de poule.

L'incendie viendra avec la lune rouge…

— Esprits du bien, protégez-nous…, murmura Kahlan.

À l'évidence, comprit Richard, elle venait de penser à la même chose que lui.

Le Sourcier se leva.

— Yonick ? appela-t-il en se dirigeant vers la cuisine – pour éviter au gamin de revenir près du corps de son frère.

— Oui, seigneur Rahl ?

Le voyant lutter vaillamment contre ses larmes, Richard s'agenouilla près du pauvre gosse.

— Yonick, j'ai beaucoup de peine. Au moins, Kip ne souffre plus, et les esprits du bien veilleront sur lui. Là où il est, en paix, il espère que nous nous souviendrons des bons moments passés avec lui, pour ne pas être trop tristes…

— Mais… je…

— Ne te sens pas coupable, surtout ! Il n'y avait rien à faire. Certaines maladies ne se guérissent pas, tout simplement. Personne n'aurait pu le sauver, même si tu m'avais ramené ici plus tôt.

— Et votre magie ?

— Elle ne peut rien contre ça…, murmura Richard, le cœur serré.

Il prit Yonick dans ses bras et le serra un long moment.

Dans la pièce adjacente, la mère pleurait sur l'épaule de Raina tout en écoutant Nadine lui expliquer comment utiliser les herbes qu'elle lui donnait.

— Yonick, dit Richard, j'ai besoin de ton aide. Je suppose que tu sais où vivent les membres de ton équipe de Ja'La. Tu veux bien nous conduire chez eux ?

— Pourquoi ? demanda le gamin en s'essuyant les yeux du revers de la manche.

— J'ai peur qu'ils soient malades… Et nous devons le savoir.

Le garçon, inquiet, interrogea sa mère du regard.

— Yonick, demanda Richard en faisant signe à Cara d'approcher, où est ton père ?

— Il travaille dans une fabrique de feutre, à trois rues d'ici. Tous les soirs, il rentre très tard…

— Cara, dit Richard, avec quelques soldats, va chercher le père de notre jeune ami. (Il se releva.) Il voudra sûrement être aux côtés de sa femme. Un de nos gars prendra sa place aujourd'hui et demain, afin qu'il ne perde pas son salaire. Dis à Raina de rester ici jusqu'à l'arrivée de ce brave homme. Ça ne devrait pas durer longtemps, et elle nous rejoindra après.

Ils sortirent, traversèrent la cuisine et s'engagèrent dans l'escalier.

Au pied des marches, Kahlan tira Richard par le bras, puis demanda à Drefan et Nadine d'attendre dehors avec Yonick pendant que Cara allait chercher son père.

L'Inquisitrice ferma ensuite la porte.

— Richard… Je ne savais pas ! Avec Marlin et la Sœur de l'Obscurité, je n'ai pas pensé que… Si j'avais su que le frère de Yonick était si gravement malade, je…

Le Sourcier leva un index pour intimer le silence à la jeune femme. De la peur passant dans ses yeux, il comprit que son regard furibond avait dû être plus convaincant que ce geste.

— Ne t'avise pas de te justifier ! grogna-t-il. Les mensonges de Nadine ne méritent pas cet honneur. C'est compris ? Tu me crois assez idiot pour gober des fadaises pareilles ?

Soulagée, Kahlan se blottit contre le Sourcier et ferma les yeux.

— Ce pauvre petit…, soupira-t-elle.

— Je sais, je sais…, murmura Richard.

— Tu as aussi entendu ce qu'a dit son cadavre, n'est-ce pas ?

— Une autre preuve qu'on a violé le Temple des Vents !

Kahlan s'écarta.

— Nous devons reprendre les choses à zéro, dit-elle. Ce que tu m'as dit au sujet du Temple vient d'une source peu fiable. Le journal d'un homme qui s'ennuyait en montant la garde auprès de la sliph ! De

plus, tu n'as pas tout lu, et les erreurs de traduction, avec le haut d'haran, sont très faciles à commettre. Bref, tu te fais peut-être une fausse idée du Temple des Vents.

— Eh bien, ça m'étonnerait, mais…

— Tu es mort de fatigue, et ta faculté de raisonnement s'en ressent. Le Temple ne t'envoie pas des avertissements. À présent, nous savons qu'il essaie de te tuer !

Avant de répondre, Richard dévisagea sa compagne et frémit en voyant à quel point elle s'inquiétait pour lui.

— À lire Kolo, ce n'est pas l'impression qu'on retire… La lune rouge annonce que le Temple des Vents a été violé. Quand elle est survenue…

— Kolo dit que la Forteresse était en émoi, mais il n'explique pas pourquoi. Et si le Temple avait tenté de les éliminer tous ? Le journal parle de la trahison des « braves » chargés de l'envoyer ailleurs…

» Richard, regarde les choses en face ! Le cadavre de Kip t'a transmis une menace du Temple : "Les vents te traquent." Quand on traque quelqu'un, c'est souvent pour le tuer. Que te faut-il de plus ?

— Alors, pourquoi Kip est-il mort, et pas moi ?

Kahlan ne sut que répondre à cette question.

Ils sortirent et remontèrent le chemin de planches sous le regard bleu acier de Drefan.

Il suffisait de sonder les yeux de cet homme pour avoir le sentiment de partager son intense et permanente méditation. Si les guérisseurs devaient avoir des dons d'observation pour bien exercer leur métier, Drefan faisait montre d'un tel talent en la matière que Richard se sentait parfois nu comme un ver quand il le dévisageait.

Nadine et Yonick attendaient dans un silence tendu. Après avoir soufflé à Kahlan de rester avec Drefan et le gamin, Richard prit la jeune herboriste par le bras et la tira à l'écart.

— Nadine, tu veux bien m'accorder quelques instants ?

— Avec plaisir !

Les deux jeunes gens retournèrent dans l'entrée de la maison.

Quand Richard ferma la porte, Nadine sourit aux anges.

Le voyant tendre les bras, elle se méprit sur ses intentions et eut le souffle coupé quand il la propulsa violemment contre le mur.

— Richard…, protesta-t-elle en s'écartant de la pierre froide.

Le Sourcier la prit par la gorge et la repoussa contre le mur.

— Nous n'avons jamais été fiancés ! rugit-il, submergé par la fureur de l'Épée de Vérité. Et nous ne nous marierons pas ! J'aime Kahlan, et elle partagera ma vie. Tu es toujours là à cause de ton rôle dans cette histoire. Dès que nous l'aurons élucidé, tu ficheras le camp !

» Je t'ai pardonné ce que tu m'as fait ! Mais si tu t'avises encore de blesser Kahlan, par des paroles ou des actes, tu croupiras dans les

oubliettes d'Aydindril jusqu'à la fin de tes jours. C'est compris ?

Nadine posa une main apaisante sur le bras du Sourcier et sourit avec une indulgence presque maternelle. Puis elle lui parla comme à un enfant qu'on tente de raisonner :

— Je sais que tu es bouleversé, comme tout le monde, mais je voulais juste te prévenir. Il faut que tu ouvres les yeux. Que tu saches comment elle se comporte…

— C'est compris ? répéta Richard en serrant un peu plus fort la gorge de la jeune femme.

— Oui…, souffla-t-elle quand il eut relâché sa prise.

À l'évidence, elle n'en pensait pas un mot, certaine de pouvoir le gagner à ses vues dès qu'il serait calmé.

Cette attitude décupla la rage du Sourcier. Il s'efforça de la contrôler, pour qu'elle n'enlève pas de poids à ses paroles.

— Je sais que tu n'es pas vraiment mauvaise, Nadine. Tu te soucies des gens, on ne peut pas t'enlever ça. Au nom de notre ancienne amitié, tu t'en tireras avec un avertissement, pour cette fois. À présent, écoute-moi bien ! Une catastrophe s'annonce, et beaucoup de malheureux auront besoin d'aide. Tu as toujours voulu soigner les autres, et je t'offre l'occasion de le faire, parce que toutes les bonnes volontés me seront utiles.

» Mais Kahlan est la femme que j'aime et ma future épouse ! N'essaie pas de te mettre entre nous, ou de lui faire du mal. Si tu recommences, je devrai avoir recours aux services d'une autre herboriste. Suis-je assez clair ?

— Oui, Richard. Comme tu voudras… Si tu veux Kahlan, je ne m'en mêlerai plus, même si tu te trompes sur…

— Tu viens de poser le bout d'un orteil sur la ligne rouge, Nadine ! Franchis-la, et il sera impossible de revenir en arrière.

— Oui, Richard… C'est toi qui commandes…

Loin d'être terrorisée, Nadine semblait ravie qu'il lui ait accordé autant d'attention. On eût dit une enfant qui multiplie les bêtises pour que ses parents s'intéressent à elle.

Richard la foudroya du regard jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'elle ne dirait plus rien. Puis il rouvrit la porte.

Une main sur l'épaule de Yonick, Drefan lui murmurait à l'oreille des paroles de réconfort. Kahlan blêmit un peu quand Nadine s'appuya sur le bras de Richard pour négocier les planches glissantes.

— Drefan, dit le Sourcier quand il eut rejoint ses compagnons, il faut que nous revenions sur certaines choses que tu m'as dites, dans la chambre.

— Lesquelles ? demanda le guérisseur.

— Par exemple, pourquoi tu as voulu que Cara et Raina me fassent sortir.

Drefan regarda son frère, puis le gamin, et hocha la tête.

Après avoir entrouvert son manteau, il décrocha une bourse de sa ceinture, l'ouvrit et versa un peu de poudre dans un petit carré de tissu qu'il plia soigneusement.

— Yonick, avant que nous partions, veux-tu aller apporter ce médicament à ta mère ? Dis-lui de laisser infuser la poudre deux heures dans de l'eau chaude, puis de la filtrer. Ce soir, toute ta famille devra en boire. Ça vous aidera à rester en bonne santé.

Yonick prit le petit paquet.

— J'y vais, et je reviens tout de suite.

— Inutile de te presser, nous t'attendrons le temps qu'il faut…

— Parfait, dit Richard quand le gamin eut franchi la porte. Je sais que tu voulais me faire sortir pour me protéger. Mais nous sommes tous en danger, n'est-ce pas ?

— Exact. Cela dit, j'ignore à quel point, et tu es le seigneur Rahl. Il semblait logique de te mettre à l'abri.

— Comment attrape-t-on la peste ?

Drefan jeta un coup d'œil à Kahlan et à Nadine. Puis il regarda Ulic, Egan et les soldats qui attendaient un peu plus loin.

— Personne ne le sait, mon frère. Certains pensent qu'il faut un contact avec le malade. D'autres croient que les esprits, quand ils sont en colère, choisissent les victimes. D'autres encore estiment que la peste circule dans l'air et menace tous les habitants d'une ville. Enfin, on dit aussi que la contagion passe par les vapeurs infectieuses qui montent du corps des malades, morts ou vivants.

» En l'absence de preuve, j'ai édicté une règle très simple : comme avec le feu, plus on est près, et plus le danger augmente. Je voulais t'éloigner du péril, voilà tout…

Fatigué au point d'en avoir la nausée, Richard frissonna de terreur. Kahlan aussi avait été en contact avec Kip…

— Donc, tous ceux qui sont entrés dans cette maison peuvent tomber malades.

— C'est possible, oui.

— Les autres membres de la famille ont pourtant l'air en bonne santé. La mère s'est occupée de Kip. Si tu avais raison, ne devrait-elle pas être infectée ?

Avant de répondre, Drefan prit le temps de la réflexion.

— J'ai assisté à plusieurs épidémies, toujours dans des endroits isolés. Quand j'étais encore en formation, un vieux guérisseur m'a amené dans une petite ville frappée par ce mal. La Croix de Castaglen, un nom que je n'oublierai jamais. C'est là que j'ai appris l'essentiel de

ce que je sais sur la peste.

» Tout a commencé par la visite d'un marchand itinérant. En arrivant, il toussait, vomissait, et se plaignait d'abominables maux de tête. En d'autres termes, il était déjà infecté. Comment, nous ne l'avons jamais su. Avait-il bu une eau contaminée, séjourné chez un fermier malade, ou été pris pour cible par les esprits ? Au fond, ça n'a aucune importance.

» Parce qu'ils l'aimaient bien, les citadins l'isolèrent dans une chambre où il mourut le matin suivant. Comme personne ne tomba malade tout de suite, ils se crurent hors de danger, et oublièrent vite le pauvre marchand.

» Quand nous sommes arrivés, la confusion régnait à Castaglen, où les gens mouraient les uns après les autres. Bien que les récits fussent divergents, nous avons déterminé que le premier cas s'était déclaré entre quinze et vingt jours après l'arrivée du marchand.

— Quand je l'ai regardé joué au Ja'La, il y a quelques jours, Kip se portait bien. En réalité, il devait avoir contracté la maladie depuis au minimum une semaine.

Bien que la mort de l'enfant lui brisât le cœur, Richard fut soulagé que ce qu'il soupçonnait ne paraisse pas possible. Si Kip avait attrapé la peste bien avant la partie de Ja'La, Jagang n'y était pour rien, et ça n'avait aucun rapport avec la prophétie.

Mais alors, que signifiait l'avertissement du cadavre ?

— Ce qui implique, dit Drefan, que la famille de Kip peut encore déclarer la maladie. Ces gens ont l'air en forme pour le moment, mais ça ne veut rien dire. Comme pour les citoyens de la Croix de Castaglen.

— Donc, intervint Nadine, nous allons peut-être tous tomber malades. Vous avez senti cette atroce odeur ? La respirer risque de nous avoir infectés, mais nous ne le saurons pas avant une semaine ou deux.

— C'est possible, oui, fit Drefan avec un sourire condescendant. Herboriste, veux-tu fuir à toutes jambes, et passer le peu de temps qu'il te reste à faire toutes les folies que tu t'es jusque-là interdites ?

— Non. Je suis une guérisseuse, et j'accomplirai mon devoir.

— Parfait. Un vrai guérisseur est moralement supérieur aux spectres démoniaques qu'il affronte.

— Si Nadine a raison, intervint Richard, nous sommes tous des morts en sursis.

— Ne nous laissons pas dominer par la peur, dit Drefan avec un geste de la main, comme s'il chassait pour de bon des fantômes. À Castaglen, je me suis occupé de malades aussi mal en point que le pauvre Kip. Mon collègue aussi, et nous n'avons rien eu.

» Je n'ai jamais trouvé de logique à la contagion. Nous avons touché tous les jours des patients, sans rien attraper. Peut-être parce que le contact avec la maladie a aidé nos corps à se défendre.

» Tout ça est incompréhensible. Parfois, quand une famille compte un malade, tous ses membres succombent, même ceux qui ne sont jamais entrés dans la chambre du mourant. Dans d'autres cas, un des enfants décède, voire plusieurs, et la mère, qui s'en est occupée tendrement, reste en parfaite santé, comme son mari et les autres adultes.

— Drefan, soupira Richard, tu ne nous aides pas beaucoup. Une fois oui, une fois non… On dirait une loterie du malheur !

— Je raconte ce que j'ai vu, mon frère. Certains charlatans n'hésiteraient pas à être catégoriques. Très bientôt, dans les rues d'Aydindril, des bonimenteurs vendront des potions miracles ou des recettes pour ne pas tomber malade. Ils se rempliront les poches, s'ils s'en sortent vivants…

» J'avoue ne pas connaître les réponses. Parfois, elles sont au-delà de notre compréhension limitée. Les guérisseurs apprennent à faire preuve d'humilité quand ils sont dépassés. Agir autrement aggrave toujours le mal.

— Tu as raison, dit Richard, honteux d'avoir exigé des réponses qui n'existaient pas. Il vaut mieux connaître la vérité que fonder son espoir sur des mensonges.

Il leva les yeux pour voir où était le soleil, mais des nuages l'occultaient. Un vent mordant se levait. Au moins, le temps ne jouerait pas contre eux.

— Drefan, existe-t-il des herbes, ou d'autres médications, pour lutter contre la peste ou empêcher qu'on la contracte ?

— Enfumer les maisons des malades est une précaution élémentaire. On dit que ça détruit les miasmes de la maladie. Certaines plantes sont, paraît-il, plus efficaces que d'autres. Je recommande de recourir à cette méthode, mais je ne garantis pas qu'elle est infaillible.

» D'autres herbes soulagent les symptômes : maux de tête, nausée, douleurs diverses… Mais aucune que je connais ne vient à bout du mal. Avec ces traitements, les malades meurent quand même, mais ils souffrent un peu moins.

— Toutes les personnes infectées sont condamnées ? demanda Kahlan. Sans exception ?

Drefan eut un sourire rassurant.

— Non, il y a des guérisons. Rares au début de l'épidémie, et de plus en plus nombreuses quand elle touche à sa fin. Parfois, lorsqu'on parvient à éliminer l'infection par la manière forte, le malade se remet. Mais il se souvient jusqu'à la fin de ses jours de la torture que

fut le traitement.

Alors que Yonick ressortait, Richard prit Kahlan par la taille et la serra contre lui.

— Donc, nous sommes peut-être infectés.

— C'est possible, mais je ne le crois pas, répondit Drefan, les yeux baissés.

Le cœur du Sourcier battait la chamade et la tête lui tournait. Mais ça n'avait rien à voir avec la peste. Le manque de sommeil et l'angoisse menaçaient de lui couper les jambes.

— Allons voir les autres gamins. Nous devons déterminer la gravité de cette épidémie.

Chapitre 30

Le premier garçon, Mark, était en pleine forme. Ravi de la visite de Yonick, il s'étonna de ne plus l'avoir vu depuis quelques jours, et lui demanda des nouvelles de Kip.

Sa mère, une très jeune femme, fut effrayée par la délégation de personnages importants venus s'enquérir de la santé de son fils.

Richard se réjouit que Mark n'ait aucun symptôme alarmant. Apparemment, ses craintes au sujet de Jagang n'étaient pas motivées, et il s'autorisa un certain soulagement.

Yonick révéla la mort de Kip à Mark, qui eut du mal à y croire. Après avoir conseillé à la mère d'envoyer chercher Drefan si un membre de sa famille se sentait mal, le Sourcier quitta la maison de bien meilleure humeur.

Le second garçon, Sidney, était mort le matin même.

Quand ils trouvèrent le troisième enroulé dans une couverture, au fond d'un « appartement » d'une pièce, l'espoir de Richard fondit comme neige au soleil.

Si Bert était très malade, ses extrémités n'avaient pas encore noirci, contrairement à celles de Kip. Sa mère les informa qu'il se plaignait de maux de tête et qu'il vomissait sans arrêt.

Pendant que Drefan examinait le garçon, Nadine donna des herbes à la jeune femme.

— Jetez ce mélange dans le feu. C'est de l'armoise commune, du fenouil et de l'hussuck. La fumée contribuera à éloigner la maladie. Posez du charbon chaud près du petit, saupoudrez d'herbes, et faites circuler la fumée vers lui, pour qu'il en inhale un maximum. Son état devrait s'améliorer…

— Tu crois que c'est vraiment efficace ? souffla Richard à Nadine, quand elle revint près de lui, au chevet de l'enfant. Drefan n'en est pas convaincu.

— On m'a enseigné que ça luttait contre les maladies graves, y compris la peste. Mais c'est la première épidémie que je combats, donc je n'ai aucune certitude non plus. Cela dit, essayer ne coûte rien, et ça ne peut pas aggraver le mal.

Malgré sa fatigue, et la migraine qui le torturait, Richard capta de la détresse dans la voix de la jeune herboriste. Elle voulait aider, et Drefan partageait son opinion : si ces choses-là ne faisaient pas de bien, elles ne risquaient pas de nuire.

Étonné, le Sourcier vit son demi-frère dégainer le couteau qu'il portait à la ceinture.

Drefan fit signe aux deux Mord-Sith, qui les avaient rejoints en chemin, de tenir le petit malade.

Raina saisit le menton de Bert d'une main et lui glissa l'autre sous la nuque. Cara se chargea de maintenir les épaules du garçon plaquées sur la couverture.

D'une main sûre, Drefan incisa la grosseur, sur la gorge de Bert, dont les hurlements de douleur vrillèrent les nerfs du Sourcier, comme si la lame tranchait sa propre chair. Se tordant les mains d'angoisse, la mère s'écarta, et riva sur l'affreux spectacle des yeux écarquillés.

Richard se souvint de ce que Drefan lui avait dit : les rescapés n'oubliaient jamais les souffrances dues au traitement. À présent, il comprenait pourquoi.

— Qu'as-tu donné à la mère de Kip ? demanda-t-il à Nadine.

— Le même mélange d'herbes qu'à l'autre femme, pour enfumer la maison. Plus une bourse pleine d'une poudre de cône de houblon, de lavande, de millefeuille et de citronnelle. En la glissant sous son oreiller, elle aura moins de mal à s'endormir, le soir. Mais même comme ça, je doute qu'elle trouve le sommeil. (Nadine baissa les yeux.) Moi, j'en serais incapable, ajouta-t-elle à voix basse.

— Tu as des herbes capables de prévenir la peste ? Si nous pouvions empêcher les gens de tomber malades…

Nadine tourna la tête vers Drefan, qui faisait jaillir de la gorge de Bert un mélange de sang et de pus.

— Désolée, mais je suis désarmée face à ce fléau. Ton frère, lui, semble savoir de quoi il parle. Je crains qu'il n'existe pas de traitement, ni de cure préventive.

Richard s'approcha du gamin et s'agenouilla près de Drefan pour le regarder travailler.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— C'est ce que j'appelais : « éliminer l'infection par la manière forte ». Avec Kip, il était trop tard. Là, je me dois d'essayer.

Le guérisseur fit signe aux Mord-Sith, qui immobilisèrent de nouveau le patient. Puis il enfonça plus profondément la lame dans la grosseur. Un flot de sang et de pus jaillit, accompagné d'une abominable puanteur.

Les esprits du bien en soient loués, Bert perdit connaissance.

Richard essuya la sueur qui ruisselait sur son front. Se sentir aussi impuissant le désespérait. L'Épée de Vérité pouvait pourfendre n'importe quel ennemi – à part celui-là… Bon sang, comme il aurait donné cher pour avoir quelqu'un à combattre !

Derrière lui, Nadine s'adressa à Kahlan. À voix basse, certes, mais assez forte pour qu'il entende.

— Je regrette d'avoir parlé ainsi… Soigner les gens est le but de ma vie, et je ne supporte pas de les voir souffrir. C'est ça qui m'a mise en colère, pas votre comportement. Le chagrin de Yonick m'a bouleversée, et je me suis défoulée sur vous. Mais vous n'y étiez pour rien. Nous n'aurions pas pu sauver l'enfant, de toute façon… Je suis désolée.

Richard ne se retourna pas. Il nota que Kahlan ne daigna pas répondre, et se demanda si elle avait accepté d'un sourire les excuses de l'herboriste.

Pour être franc, il n'aurait pas parié là-dessus.

Kahlan était aussi exigeante avec les autres qu'avec elle-même. Pour obtenir son pardon, le demander ne suffisait pas, et certaines transgressions ne recevraient jamais son absolution.

De plus, le petit discours de Nadine ne visait pas la Mère Inquisitrice, mais le Sourcier. Comme une enfant punie, la jeune herboriste se montrait sous son meilleur jour pour l'amadouer.

Bien qu'elle l'eût fait souffrir, dans un passé qui semblait si lointain, une part de Richard se sentait étrangement réconforté par la présence de Nadine. Un souvenir de sa terre natale et de son enfance heureuse… Oui, ce visage familier lui rappelait une époque insouciante de sa vie, où il croyait, absurdement, que le malheur ne frappait pas les braves gens…

En même temps, il se demandait pourquoi elle était venue en Aydindril. Quoi qu'elle en pense, cette décision lui avait été soufflée par quelqu'un, ou quelque chose, qui entendait la pousser dans une direction bien précise.

À vrai dire, une autre part du Sourcier l'aurait volontiers écorchée vive.

Quand ils eurent quitté la maison de Bert, Yonick les conduisit jusqu'à celle de Darby Anderson, un autre membre de son équipe de Ja'La. Au fond de la petite cour boueuse jonchée de copeaux de bois, dans l'atelier aux portes ouvertes qui occupait le rez-de-chaussée, les deux tables à découper, le poste de sciage et les planches entassées le long de la façade – certaines protégées par de la toile goudronnée – laissaient peu de doute sur l'occupation principale de la famille.

Darby reconnut immédiatement Kahlan et Richard. Qu'ils aient assisté à la partie de Ja'La, quelques jours plus tôt, l'avait déjà rempli de fierté. Mais qu'ils lui rendent visite, là, c'était extraordinaire !

Tout excité, il épousseta frénétiquement ses vêtements, puis passa une main dans ses courts cheveux noirs, eux aussi couverts de sciure de bois.

Selon Yonick, tout le « clan » Anderson – Darby, ses parents, ses

grands-parents, ses deux sœurs et une tante – vivait de la petite entreprise de menuiserie. Clive Anderson, le père, et Erling, le grand-père, fabriquaient des chaises. Attirés par le bruit, ils sortirent de l'atelier.

— Désolé, Mère Inquisitrice et seigneur Rahl, dit Clive après que Darby eut fait les présentations, mais nous ne vous attendions pas. Sinon, nous aurions préparé quelque chose. Ma femme aurait fait du thé, par exemple. Vous savez, nous sommes des gens très simples.

— N'ayez pas d'inquiétudes à ce sujet, maître Anderson, dit Richard. Nous sommes venus à cause de Darby…

— Qu'a-t-il fait ? demanda le grand-père, Erling, d'un ton peu commode.

— Rien du tout, répondit Richard. Votre petit-fils est un garçon sans histoire. Il y a quelques jours, nous l'avons regardé jouer au Ja'La. Un des membres de son équipe est malade. Pire encore, deux autres sont morts.

— Qui est mort ? demanda Darby, soudain blême.

— Kip…, répondit Yonick d'une toute petite voix.

— Et Sidney, ajouta Richard. Bert, lui, est très atteint.

Erling s'approcha du gamin et lui posa une main réconfortante sur l'épaule.

— Mon frère est un guérisseur. Ensemble, nous voulons examiner tous les joueurs de Ja'La. Drefan n'est pas sûr de pouvoir enrayer le mal, mais il est prêt à tout tenter.

— Je vais très bien, fit Darby d'une voix tremblante.

Décharné, les joues mangées par une barbe de trois jours, Erling avait des dents si crochues que Richard se demanda comment il parvenait à mâcher sa viande. S'avisant soudain qu'un vent mordant faisait voleter la robe de Kahlan et la cape de Richard, il désigna l'atelier.

— Si nous entrions ? proposa-t-il. Il fait plutôt frisquet, aujourd'hui. À l'intérieur, nous serons bien mieux pour parler. Avec ce ciel, il ne m'étonnerait pas qu'il neige, dans la nuit.

Ulic et Egan se campèrent devant le portail et les soldats prirent position dans l'allée.

Richard, Kahlan et Drefan entrèrent dans l'atelier. Les suivant comme leur ombre, Cara et Raina se placèrent sur les deux flancs de la porte.

De vieilles chaises et des ébauches de nouveaux modèles étaient accrochées un peu partout le long des murs poussiéreux. Des toiles d'araignées couvertes de sciure pendaient dans tous les coins. Au cœur d'une forêt, pensa mélancoliquement Richard, elles auraient été humides de rosée…

Sur un grand établi, au milieu d'une impressionnante collection

d'outils, trônait une série d'ossatures de sièges fraîchement encollées. Suspendus à un râtelier adossé au mur du fond, des rabots et des marteaux de toutes les tailles attendaient patiemment qu'on ait besoin d'eux. Partout sur le sol, des chaises à diverses étapes de la fabrication finissaient de sécher ou commençaient à recevoir leur habillage. Sur la table à découper où travaillait Erling à l'arrivée de ses visiteurs, une billette de frêne en était au premier stade du façonnage – au ciseau à bois.

— Qu'ont donc attrapé ces pauvres gosses ? demanda Erling à Drefan.

Solide gaillard aux larges épaules, Clive semblait ravi que son père ait pris les choses en main.

Drefan s'éclaircit la gorge, mais préféra laisser répondre son demi-frère.

Fatigué au point d'avoir du mal à tenir debout, Richard se demanda si tout ça n'était pas un cauchemar dont il se réveillerait d'un instant à l'autre.

— C'est la peste, dit-il. Heureusement, Darby n'a rien.

— Que les esprits du bien nous protègent ! s'écria Erling.

— Mes filles sont malades…, souffla Clive, blanc comme un linge.

Il se détourna et courut vers l'escalier.

— Maître Drefan, dit-il après s'être arrêté brusquement, vous voulez bien les examiner ?

— Évidemment. Montrez-nous le chemin.

À l'étage, la mère, la grand-mère et la tante préparaient des tourtes à la viande. Des navets cuisaient dans un chaudron pendu au-dessus du feu de cheminée, et la vapeur embuait toutes les fenêtres.

Alarmées par les cris de Clive, les trois femmes attendaient au centre de la grande cuisine. Perturbées par l'intrusion et l'allure de leurs visiteurs, elles s'inclinèrent dès qu'elles virent la robe blanche de Kahlan. Dans les Contrées du Milieu, et particulièrement en Aydindril, la Mère Inquisitrice n'avait pas besoin qu'un héraut annonce son identité.

— Hattie, dit Clive, maître Drefan est un guérisseur. Il vient voir les petites…

Ses courts cheveux blonds tenus par un foulard sommairement noué, Hattie s'essuya les mains sur son tablier.

— Merci, maître Drefan, dit-elle après avoir dévisagé tous les étrangers qui déboulaient chez elle. Si vous voulez me suivre…

— Que s'est-il passé ? lui demanda Drefan alors qu'ils se dirigeaient vers la chambre.

— Depuis hier, Beth a très mal à la tête. Avant, elle avait des troubles digestifs, comme ça arrive à tous les enfants. (Un jugement qui semblait plus incantatoire que réaliste, pensa Richard, de plus en

plus inquiet.) Pour la soulager, je lui ai fait boire une infusion de marrube blanc.

— Très bonne initiative, approuva Nadine. De la tisane de menthe pouliot serait très bien aussi. Je vous laisserai un sachet de cette herbe, au cas où…

— Merci de votre sollicitude, dit Hattie, de plus en plus inquiète.

— Et l'autre fillette ? demanda Drefan.

Hattie s'arrêta devant une porte.

— Lily n'est pas malade, juste… patraque. Je me demande si elle ne joue pas la comédie, pour avoir droit à du miel dans sa tisane, comme sa sœur aînée. Oh, j'allais oublier, elle a des petites irritations rondes à l'intérieur des cuisses.

En entendant ça, Drefan faillit manquer la dernière marche.

Il commença par examiner rapidement Beth, qui avait un peu de fièvre, une toux sèche et mal à la tête en permanence. Puis il observa Lily, assise dans son lit, où elle menait une conversation soutenue avec sa poupée de chiffon.

Debout sur le seuil, la grand-mère jouait nerveusement avec son col de dentelle en attendant le verdict du guérisseur. Pour s'occuper, Hattie entreprit de réarranger la literie de Beth pendant que la tante passait un chiffon humide sur le front de l'enfant.

Nadine approcha et lui murmura des paroles réconfortantes avec un réel talent de thérapeute.

Assez surprenant pour une garce pareille, pensa amèrement Richard.

Puis la jeune herboriste remit des petits sachets d'herbes à Hattie et lui donna les instructions correspondantes.

Richard, Kahlan et Drefan s'approchèrent de Lily. Afin qu'elle n'ait pas peur des deux hommes, l'Inquisitrice se pencha et la complimenta sur sa jolie poupée. Ravie qu'on lui accorde de l'attention, la petite jeta néanmoins un coup d'œil méfiant au Sourcier et à son frère. Pour lui montrer qu'elle n'avait rien à craindre, Kahlan passa un bras autour de la taille de Richard, qui parvint à sourire malgré son angoisse.

— Lily, dit Drefan avec un enjouement forcé, tu peux me montrer les bobos de ta poupée ?

L'enfant retourna le jouet et désigna des points imaginaires, dans la région de l'aine.

— Elle en a là, là et là !

— Et ça lui fait mal ?

— Oui, elle crie quand je les touche.

— Vraiment ? C'est malheureux, mais je parie qu'elle ira bientôt mieux.

Drefan s'agenouilla, pour que sa taille n'impressionne plus l'enfant,

prit l'Inquisitrice par les épaules et la força à se pencher davantage.

— Lily, je te présente mon amie Kahlan. Tu sais, ses yeux ne sont pas très bons, alors elle a du mal à voir les bobos, sur les cuisses de ta poupée. Tu serais d'accord pour lui montrer les tiens ?

Nadine parlait toujours de Beth avec Hattie. Lily leur jeta un regard inquiet.

Kahlan lui caressa les cheveux et répéta que sa poupée était magnifique. La petite étant visiblement fascinée par ses longs cheveux, elle l'encouragea à les toucher.

— Maintenant, tu me fais voir tes bobos ?

Lily remonta sa chemise de nuit blanche.

— Ils sont là, au même endroit que ceux de ma poupée.

La petite avait à l'aine plusieurs points noirs de la taille d'un sou. Quand Drefan les toucha, Richard devina qu'ils devaient être aussi durs que des cals.

Kahlan tira la chemise de nuit le long des jambes de Lily et remonta la couverture.

— Tu es une brave petite fille, dit Drefan. Demain matin, ta poupée n'aura plus rien, tu verras…

— Je suis contente, parce qu'elle n'aime pas ces bobos…

Quand ils redescendirent, Erling rabotait distraitement une planche destinée à devenir le plateau d'une chaise. Mal concentré, il sabotait le travail – sans doute pour la première fois de sa vie.

À la demande de Richard, Clive était resté à l'étage avec sa femme et ses filles.

— Elles ont la maladie ? demanda Erling sans relever les yeux de son établi.

— J'ai peur que oui…, répondit Drefan.

Erling donna un coup de rabot si maladroit qu'on aurait cru voir travailler un débutant.

— Dans ma jeunesse, j'ai vécu à Sparlville, une petite cité. Un été, la peste a emporté beaucoup de braves gens. J'avais espéré ne plus revoir ça…

— Je vous comprends, dit Drefan. J'ai également connu des villes ravagées par ce fléau.

— Ce sont mes seules petites-filles, maître guérisseur. Comment puis-je les aider ?

— Enfumer la maison serait une bonne idée.

— Nous l'avons fait, à Sparlville. On s'est aussi ruiné en médicaments et en cures préventives, et ça n'a sauvé personne.

— Je sais…, soupira Drefan. J'aimerais faire quelque chose, mais c'est au-delà de mes compétences. Si vous vous souvenez d'une méthode efficace, n'hésitez pas à y recourir. Je ne connais pas tous les traitements possibles, loin de là. Au pire, ça ne fera aucun mal…

Erling posa enfin son rabot.

— Certains citadins ont fait du feu en plein été, pour chasser le mal de leur sang. Convaincus que le climat et la fièvre le leur chauffaient déjà trop, d'autres ont passé des heures à rafraîchir leurs proches avec des éventails. Lesquels avaient raison, selon vous ?

— Désolé, je n'en sais rien… Les deux « thérapies » ont parfois sauvé des malades, et d'autres sont morts alors qu'on leur appliquait l'une ou l'autre. Les hommes sont impuissants contre certains maux, mon ami. Et aucun être vivant ne peut échapper aux mains du Gardien, quand il vient pour lui…

— J'implorerai les esprits du bien d'épargner les petites, dit Erling. Elles sont trop gentilles et trop innocentes pour que le Gardien pose ses sales pattes sur elles. Depuis leur naissance, elles font le bonheur de ma famille.

— Maître Anderson, je suis navré de vous l'apprendre, mais Lily a des bubons à l'intérieur des cuisses.

Les jambes d'Erling se dérobèrent. Vif comme l'éclair, Drefan, qui s'attendait à cette réaction, le retint par les aisselles et l'aida à s'asseoir sur la table à découper.

Quand le vieil homme se prit la tête à deux mains pour cacher ses larmes, Kahlan détourna le regard et se blottit contre Richard, qui eut soudain l'impression de ne plus sentir son propre corps.

— Grand-père, demanda Darby qui redescendait, que t'arrive-t-il ?

Erling réussit à se redresser.

— Rien du tout, mon petit. Je m'inquiète pour tes sœurs. Les vieux bonshommes sont tous un peu gâteux, tu sais…

Darby courut rejoindre Yonick.

— J'ai beaucoup de peine pour Kip, dit-il. Si ton père a besoin d'aide, le mien me permettra sûrement de délaisser un moment mon travail pour lui donner un coup de main.

Yonick hocha distraitement la tête, comme si son esprit était ailleurs.

Richard s'agenouilla devant les deux gamins.

— Pendant la partie de Ja'La, vous avez remarqué quelque chose de bizarre ?

— Bizarre comment ? demanda Darby.

Le Sourcier se passa une main dans les cheveux.

— Je n'en sais trop rien… Par exemple, vous avez parlé à des inconnus ?

— Bien sûr ! répondit Darby. Il y avait un tas de gens qu'on ne connaissait pas. Des soldats, et d'autres personnes qui s'intéressent au Ja'La. Après notre victoire, des hommes et des femmes que je n'avais jamais vus sont venus nous féliciter.

— Certains t'ont paru bizarres ? Au point que tu te souviennes

d'eux, peut-être ?

— Un homme et une femme ont parlé à Kip après la partie, dit Yonick. Ils sont restés un bon moment avec lui, et ils lui ont montré quelque chose.

— Par les esprits du bien, qu'est-ce que c'était ?

— Désolé, mais je n'ai pas pu voir. Avec tous ces soldats qui me tapaient dans le dos…

Bien qu'il répugnât à effrayer les gamins, Richard insista, car il devait obtenir des réponses.

— À quoi ressemblaient ces deux étrangers ?

— J'essaie de me souvenir… (Les yeux de Yonick se remplirent de larmes, sans doute parce qu'il revoyait Kip, vivant et en pleine forme.) L'homme était jeune et très mince. La femme semblait un peu plus âgée que lui. Elle était assez jolie, il me semble. Et elle avait des cheveux châtains. (Il désigna Nadine.) Comme ceux de cette dame, mais pas aussi longs, et moins épais.

Richard regarda Kahlan. À son expression, il comprit qu'elle redoutait la même chose que lui.

— Je me souviens de ces étrangers, dit soudain Darby. Ils ont aussi parlé à mes sœurs.

— Mais pas à toi, ni à Yonick ?

— Non…, répondit Darby. (Son ami secoua la tête.) Nous étions excités d'avoir gagné devant le seigneur Rahl, et une foule de gens nous entouraient. Ces deux-là ne se sont pas approchés.

Richard se releva.

— Drefan, dit-il, Kahlan et moi retournons voir les petites. Attends-nous ici.

Serrés l'un contre l'autre, pour se soutenir mutuellement, les deux jeunes gens gravirent les marches. Ce qu'ils allaient entendre les terrifiait d'avance…

— Tu parleras, dit le Sourcier. Elles ont peur de moi, ça se voit.

— Tu crois que c'étaient… *eux* ?

Richard n'eut pas besoin de demander de qui parlait Kahlan.

— Je n'en sais rien. Mais Jagang t'a dit qu'il avait suivi la partie de Ja'La à travers les yeux de Marlin. Sœur Amelia était avec le tueur, et ils avaient une mission à accomplir en Aydindril.

Richard ayant assuré qu'ils voulaient seulement poser une ou deux questions aux petites, les trois femmes restèrent dans la cuisine. De toute évidence, elles se souciaient autant de leurs tourtes que le pauvre Erling de sa chaise…

— Lily, dit gentiment Kahlan, tu te souviens de la partie de Ja'La, quand votre frère jouait ?

— Il a gagné ! Ça nous a vraiment fait plaisir. Papa a même dit qu'il avait marqué un but.

— C'est vrai, confirma l'Inquisitrice. Nous étions là aussi, et ça nous a fait plaisir. Tu te rappelles des gens qui t'ont parlé ? Un homme et une femme, je crois…

— Pendant que papa et maman applaudissaient ?

— Sûrement, oui… Tu peux me répéter ce que ces personnes t'ont dit ?

— Beth me tenait la main, et ils m'ont demandé si c'était notre frère que tout le monde félicitait.

— C'est vrai, confirma Beth. (Elle dut s'interrompre pour tousser. Quand ce fut fini, elle reprit :) Ils ont dit que Darby jouait très bien. Puis ils nous ont montré une jolie chose.

— Une jolie chose ? répéta Richard.

— Oui, elle brillait dans sa boîte, dit Lily.

— Exactement, assura Beth. Nous l'avons vue toutes les deux.

— Et c'était quoi ?

Beth plissa le front, comme si elle avait du mal à réfléchir à cause de sa migraine.

— Eh bien… eh bien… je ne sais pas trop. La boîte était si noire qu'on ne voyait pas vraiment ses côtés. Mais ce qui brillait dedans était très joli.

— Ma poupée l'a vu aussi, intervint Lily, et elle a beaucoup aimé.

— Vous savez de quoi il s'agissait ? demanda Kahlan.

Les deux fillettes secouèrent la tête.

— Mais c'était dans une boîte plus noire que la nuit, dit Richard. Comme si on regardait dans un puits très profond ?

— Oui ! s'écrièrent en chœur les deux sœurs.

— Ça me rappelle la pierre de nuit…, souffla Kahlan.

Richard connaissait bien cette noirceur-là. Le revêtement extérieur des boîtes d'Orden était ainsi. Une couleur si sinistre qu'elle semblait absorber toute lumière.

Pour lui, elle allait systématiquement de pair avec un danger mortel. La pierre de nuit pouvait invoquer des créatures venues du royaume des morts, et la magie des boîtes d'Orden, entre de mauvaises mains, risquait de détruire l'univers des vivants en ouvrant un portail entre leur monde et le domaine du Gardien.

— Dedans, quelque chose brillait, dit le Sourcier. C'était comme la flamme d'une bougie ou d'une lampe ? Quel genre de lueur ?

— Il y avait des couleurs, répondit Lily. Très jolies.

— Des lumières colorées, oui, fit Beth. Sur un lit de sable blanc.

Du sable blanc… Richard frissonna. Cette fois, il n'y avait plus de doutes.

— Et elle était grande comment, cette boîte ?

Beth écarta les mains d'une quinzaine de pouces.

— Longue comme ça, sur les côtés… Mais pas très épaisse. Comme

un livre… Quand ils l'ont ouverte, ça m'a fait penser à un livre.

— Et dans le sable blanc, vous avez vu des lignes ? Vous savez, du genre qu'on dessine dans la poussière avec un bâton ?

Beth voulut répondre, mais une quinte de toux l'en empêcha. Elle lutta pour reprendre son souffle, et finit par réussir.

— Oui, des lignes, qui formaient des dessins bien droits. C'est exactement ça. Une boîte, ou un grand livre, avec des dessins sur du sable blanc. Après, nous avons vu de jolies couleurs.

— Il y avait un objet dans le sable ? Et c'est lui qui a produit les lumières ?

Beth fit un effort pour se souvenir.

— Non… On aurait dit qu'elles jaillissaient du sable…

La fillette se laissa retomber sur son lit et se roula en boule, épuisée par la maladie.

La peste. La mort noire.

Sortie d'une boîte noire…

Richard tapota gentiment le bras de Beth et tira la couverture sur elle tandis qu'elle gémissait de douleur.

— Merci, ma chérie. Repose-toi, et tu iras vite mieux.

Le Sourcier n'osa pas remercier Lily, de peur d'éclater en sanglots.

La cadette des sœurs Anderson se rallongea.

— Je suis fatiguée, gémit-elle. Il faut dire à maman que je ne vais pas bien…

Elle aussi se roula en boule, un pouce dans la bouche.

Kahlan la recouvrit et lui promit une jolie surprise, dès qu'elle serait guérie. En réponse aux cajoleries de l'Inquisitrice, l'enfant réussit à esquisser un sourire.

Richard aurait voulu quitter ces deux gamines en leur laissant le souvenir de *son* sourire. Hélas, c'était au-dessus de ses forces.

Quand ils furent sortis de chez les Anderson, Richard tira Drefan à l'écart. Après avoir fait signe aux autres d'attendre, Kahlan alla rejoindre les deux frères.

— Que sont les bubons ? Tu as dit à Erling que Lily en avait à l'intérieur des cuisses…

— Tu as vu les lésions rondes et noires, je crois ?

— Oui. Mais j'ignore pourquoi le vieil homme a failli s'évanouir quand tu en as parlé.

Drefan détourna le regard.

— Il y a plusieurs façons de mourir de la peste. J'ignore pourquoi, mais ça doit avoir un rapport avec la constitution des malades. La force ou la vulnérabilité de l'aura diffèrent d'un individu à l'autre.

» Les épidémies étant heureusement rares, je n'ai pas été témoin de toutes ces formes de décès. Mais les archives des Raug'Moss m'ont beaucoup appris. Tu sais que j'ai vécu des épidémies dans des endroits

isolés et assez petits. Par le passé, il y a des siècles, la mort noire a ravagé de grandes villes. Et j'ai eu accès aux documents qui racontent ces horreurs…

» Certaines personnes sont frappées brutalement. Une très forte fièvre, des maux de tête atroces, des vomissements et des douleurs terribles dans le dos. Ces malades souffrent pendant des jours, voire des semaines, avant de mourir. Quelques-uns, très rares, se remettent sans qu'on sache pourquoi. Beth est dans ce cas. Son état s'aggravera encore, mais elle a une minuscule chance de s'en sortir.

» D'autres victimes présentent les mêmes symptômes que Kip, et pourrissent vivantes. D'autres encore sont torturées par d'énormes grosseurs, sur le cou, sous les aisselles ou à l'entrejambe. Là encore, l'agonie est longue et douloureuse. C'est ce qui attend Bert, si mon traitement de choc ne réussit pas.

— Et Lily ? demanda Kahlan. Que signifient ces bubons, comme vous les appelez ?

— Je n'en avais jamais vu…, soupira Drefan. Mais nos archives les décrivent longuement. Ils apparaissent dans la région de l'aine, et parfois sous les aisselles. Les malades s'aperçoivent rarement qu'ils ne vont pas bien – jusqu'à la fin. Un jour, ils découvrent des bubons sur leur corps, et ils meurent peu après.

» Le décès n'est pas douloureux, ou très peu. Mais il est inévitable. Aucun porteur de bubons n'a jamais survécu. Erling a dû en voir, puisqu'il le savait.

» Les épidémies que j'ai combattues, aussi violentes fussent-elles, n'étaient jamais buboniques. Mais les archives sont formelles : les grandes pestes du passé, qui firent des centaines de milliers de morts, appartenaient à cette catégorie. On dit même que les bubons sont les empreintes de doigts du Gardien.

— Lily est une petite fille innocente, gémit Kahlan, comme si sa protestation pouvait changer le cours des choses. Et elle ne semble pas très malade. N'a-t-elle pas une chance de…

— Lily se sent « patraque », comme dit sa mère. Ses bubons sont pleinement développés. Elle sera morte avant minuit.

— Ce soir ? s'écria Richard.

— Oui, au plus tard. En fait, il lui reste plutôt quelques heures. Et je crains même que…

Un cri de femme déchirant monta de la maison des Anderson.

Richard en frissonna, et les soldats qui parlaient à voix basse se turent. Au loin, un chien aboyait à la mort…

Un cri d'homme fit écho au précédent.

— Ce que je redoutais s'est produit…, souffla Drefan.

Kahlan se blottit contre Richard et ferma les poings sur les pans de sa chemise.

Le Sourcier eut l'impression que sa tête tournait comme une toupie.

— Ce sont des enfants…, sanglota Kahlan. Ce salaud tue des gamins !

— De quoi parle-t-elle ? demanda le guérisseur.

— Drefan, répondit Richard, nous pensons que ces gosses meurent parce qu'un sorcier et une magicienne ont assisté à une partie de Ja'La, il y a quelques jours. Ils ont déclenché l'épidémie.

— C'est impossible ! Il faut plus de temps que ça pour que la maladie se déclare !

— Le sorcier est celui qui a blessé Cara, le jour de ton arrivée. Il a laissé une prophétie gravée sur le mur de l'oubliette. Elle commence ainsi : *« L'incendie viendra avec la lune rouge.* »

— Comment la magie pourrait-elle provoquer une épidémie de peste ? insista Drefan.

— Je n'en sais rien, avoua Richard.

Il n'eut pas la force de prononcer à haute voix la suite de la prédiction.

« Celui qui est lié à l'épée verra mourir les siens. S'il n'agit pas, ceux qu'il aime périront avec lui dans la fournaise, car aucune lame, qu'elle soit en acier ou née de la magie, ne peut blesser cet ennemi-là. »

Sentant Kahlan trembler dans ses bras, il devina qu'elle se récitait mentalement la dernière partie du texte.

« Pour éteindre l'incendie, il devra trouver un remède dans le vent. Mais sur ce chemin, la foudre le frappera, car sa bien-aimée le trahira dans son sang. »

Chapitre 31

Aux abords des splendides jardins du palais, une patrouille de soldats d'harans reconnut Kahlan et Richard. Tous les hommes se mirent aussitôt au garde-à-vous. Derrière eux, dans la grande avenue et les allées latérales, des dizaines de citadins s'agenouillèrent également pour honorer la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl.

Bien que tout semblât normal en ville, Kahlan aurait juré que quelque chose avait déjà changé. Non loin de là, des ouvriers occupés à charger des tonneaux dans un chariot jetaient des regards soupçonneux aux badauds qui passaient trop près d'eux. Dans les boutiques, quittes à rater une vente, les commerçants restaient le plus loin possible de leurs clients. Et dans toutes les rues, les promeneurs faisaient de grands détours pour éviter les petits groupes d'hommes et de femmes qui parlaient à voix basse. Partout en Aydindril, on tenait des messes basses, et les gens paraissaient avoir désappris à rire.

Après le salut traditionnel – un coup de poing sur le cœur – les soldats oublièrent le règlement et sourirent comme des gamins.

— Vive le seigneur Rahl ! crièrent-ils en chœur. Longue vie au seigneur Rahl !

— Merci, seigneur Rahl ! lança un sous-officier en avançant d'un pas. Grâce à vous, nous sommes guéris ! Vive le grand sorcier Richard Rahl !

Le Sourcier s'immobilisa, les yeux rivés sur le sol.

— Longue vie au seigneur Rahl ! braillèrent les autres soldats. Vive le plus grand sorcier du monde !

Les poings serrés, Richard repartit sans tourner la tête vers ses admirateurs. Kahlan lui prit le bras, posa une main sur la sienne et le força à ouvrir les doigts. D'une pression, elle assura le jeune homme de son soutien. Comme elle comprenait ce qu'il éprouvait !

Du coin de l'œil, l'Inquisitrice vit Cara, derrière Drefan et Nadine, faire signe aux D'Harans de se taire et de ficher le camp.

Devant eux, le Palais des Inquisitrices offrait aux regards la frappante beauté de ses murs, de ses tourelles et de ses colonnes de marbre blanc. Dans le ciel, alors que le soleil se couchait, des amas de nuages noirs annonçaient un orage. Charriés par le vent, quelques flocons de neige venaient mourir aux pieds des jeunes gens. À l'évidence, le printemps devrait encore lutter ferme pour prendre le dessus sur l'hiver.

Kahlan s'accrocha à la main de Richard comme si sa vie en

dépendait. Dans sa tête, il n'y avait plus de place pour rien, sinon la maladie et la mort. Ils avaient rendu visite à une quinzaine d'enfants frappés par la peste. Six avaient déjà succombé, et le visage du Sourcier semblait à peine moins pâle que celui des cadavres.

Pour avoir trop retenu ses cris et ses larmes, l'Inquisitrice avait les muscles du ventre tétanisés. Mais comment aurait-elle pu perdre son contrôle devant des mères désespérées par le décès de leurs enfants ? Certaines culpabilisaient, comme si plus de vigilance eût suffi à sauver les pauvres gosses. D'autres refusaient toujours de croire l'horrible vérité, même face aux corps déjà noircis des petites victimes…

La plupart de ces femmes étaient à peine plus âgées que Kahlan. Confrontées à une menace qui les dépassait, elles tombaient à genoux pour implorer les esprits du bien d'épargner leur famille. À leur place, se dit l'Inquisitrice, elle aurait sûrement réagi de la même façon.

Certains parents, comme chez les Anderson, pouvaient s'appuyer sur les conseils de personnes plus âgées qui savaient également les réconforter. Hélas, beaucoup de jeunes mères vivaient seules avec des maris à peine sortis de l'adolescence. Celles-là ne pouvaient compter sur personne.

Kahlan posa sa main libre sur son ventre douloureux. Richard était abattu par ce nouveau drame, et tant de responsabilités pesaient sur ses épaules. Elle devait être forte pour lui !

Ils s'engagèrent dans une allée bordée d'érables qui ne tarderaient pas à bourgeonner. Au-delà de ce tunnel végétal, une large voie serpentait jusqu'au palais.

Derrière Richard et Kahlan, Nadine et Drefan passaient en revue les thérapies à leur disposition. En fait, l'herboriste proposait un traitement et le guérisseur donnait son avis, souvent négatif, sur ses chances de succès. De temps en temps, Drefan s'autorisait des digressions théoriques. À l'entendre, c'était la défaillance des défenses naturelles du corps qui permettait à la maladie de s'y enraciner.

Kahlan eut le désagréable sentiment qu'il méprisait les malades, coupables d'avoir trop négligé leur aura et leur flux d'énergie vitale. Ainsi, il semblait normal qu'ils périssent face à un fléau qui n'avait pas de prise sur les gens comme lui, beaucoup plus soigneux avec leur corps et leur esprit.

Cette réaction était peut-être normale chez un guérisseur de son talent, frustré de voir les autres attirer le malheur sur leur tête par insouciance. Comme s'y acharnaient par exemple les prostituées et leurs clients – dont elle avait été ravie d'apprendre qu'il ne faisait pas partie.

L'Inquisitrice se demanda ce qu'il y avait de vrai dans les théories du guérisseur. Pour être franche, elles lui semblaient un peu fumeuses, mais elle partageait son agacement face aux inconscients qui

s'ingéniaient à se rendre malades.

Quelques années plus tôt, elle avait connu un diplomate qui ne supportait pas les sauces particulièrement riches et épicées. En plus de problèmes intestinaux, elles lui valaient des troubles respiratoires de plus en plus graves chaque fois.

Un jour, après s'être goinfré d'un plat en sauce, il était tombé raide mort, la tête dans son assiette.

Incapable de comprendre pourquoi cet homme s'exposait à la maladie, Kahlan ne l'avait pas vraiment pleuré. Pour être honnête, à chaque banquet où elle l'avait vu, son mépris pour lui s'était confirmé…

Drefan réagissait-il simplement comme elle ? À la différence près qu'il en savait beaucoup plus long sur l'irresponsabilité des gens ? La façon dont il avait sauvé Cara prouvait que ce qu'il nommait l'« aura » existait bel et bien. Et on ne pouvait nier que l'esprit jouait un grand rôle sur la résistance du corps aux maladies.

L'Inquisitrice était souvent passée à Langden, une petite ville peuplée de gens peu évolués et très superstitieux. Leur guérisseur avait un jour décrété que les maux de tête dont ils souffraient leur étaient envoyés par les démons qui les possédaient. Radical, il avait ordonné qu'on applique des barres de fer chauffé au rouge sous les pieds des malades. Un traitement original, mais radical ! À Langden plus personne ne se plaignit d'être possédé par un démon, et les migraines disparurent du jour au lendemain.

Si la peste avait pu en faire autant…

Et Nadine aussi, par la même occasion ! Hélas, alors que tant de malades auraient bientôt besoin de soins, il était hors de question de la renvoyer avant la fin de l'épidémie. Le piège de Shota se refermait sur Richard…

Le jeune homme n'avait pas dit à Kahlan de quoi il avait parlé en privé avec son amie d'enfance. Mais deviner n'était pas sorcier… Les excuses de Nadine étaient hypocrites, cela ne faisait aucun doute. Elle avait voulu plaire à Richard, ou éviter qu'il l'écorche vive si elle ne retirait pas ses insultes.

À voir les regards que Cara jetait à la jeune herboriste, le plus grand danger, pour elle, ne venait pas du Sourcier.

Leurs compagnons sur les talons, les deux jeunes gens franchirent la porte sculptée flanquée de deux magnifiques colonnes. Dans le hall éclairé par des lampes et de grandes fenêtres aux vitraux bleu clair, Richard s'arrêta soudain.

Une silhouette familière marchait vers eux, pressant le pas sur les dalles en damier. Et une autre personne, sur la droite, remontait le couloir qui menait à l'aile des invités.

— Ulic, dit le Sourcier en se retournant, tu veux bien aller chercher

le général Kerson ? Il doit être au poste de commandement des forces d'haranes. Quelqu'un sait où on peut trouver le général Baldwin ?

— Sans doute au palais de Kelton, sur l'avenue des Rois, répondit Kahlan. Il n'en a pas bougé depuis qu'il nous a aidés à vaincre le Sang de la Déchirure.

Richard hocha la tête, l'air accablé. Kahlan se demanda si elle l'avait jamais vu dans un état pareil. Les yeux éteints, la peau grisâtre, les épaules voûtées…

En soupirant, il fit volte-face et chercha Egan du regard.

— Ah, te voilà ! s'exclama-t-il en plissant les yeux pour mieux voir son garde du corps, pourtant à trois pas de lui. J'aimerais que tu me ramènes le général Baldwin. On ne sait pas trop où il est, mais tu devrais y arriver…

Ayant entendu les précisions que Kahlan venait de donner, le colosse lui jeta un regard inquiet.

— Vous voulez voir d'autres personnes, seigneur Rahl ?

— D'autres personnes ? Hum… Oui, dites aux deux généraux d'amener leurs officiers supérieurs. J'attendrai dans mon bureau.

Egan et Ulic saluèrent et partirent au pas de course. Au passage, ils firent signe aux deux Mord-Sith de couvrir le flanc droit de Richard.

Cara et Raina exécutèrent la manœuvre juste à temps pour forcer Tristan Bashkar à s'arrêter net.

Plongée dans la lecture du journal de Kolo, Berdine arriva à grandes enjambées… et Kahlan dut la retenir par le bras pour qu'elle ne percute pas Richard.

— Bien le bonjour, Mère Inquisitrice, dit Tristan en s'inclinant. Et à vous aussi, seigneur Rahl.

— Qui êtes-vous ? demanda le Sourcier.

— Tristan Bashkar, de Jara. J'ai peur que nous n'ayons pas encore été présentés… officiellement.

— Avez-vous opté pour la reddition, ministre Bashkar ?

Pris de court, car il s'attendait à une entrée en matière plus protocolaire, Tristan releva la tête, s'éclaircit la gorge et afficha son fameux sourire.

— Seigneur Rahl, j'apprécie beaucoup votre patience. La Mère Inquisitrice m'a accordé deux semaines de délai. Cela me permettra de sonder le ciel, pour découvrir ce que les étoiles ont à dire.

— À ce petit jeu, votre peuple risque de voir des épées plutôt que des astres, ministre.

Tristan commença à déboutonner son manteau. Aussitôt, l'Agiel de Cara vola dans sa main, mais le Jarien ne s'en aperçut pas. Écartant les pans du vêtement, il plaqua les poings sur ses hanches, près du

couteau pendu à sa ceinture.

L'Agiel de Raina suivit le même chemin que celui de sa collègue.

— Seigneur Rahl, comme je l'ai dit à la Mère Inquisitrice, les Jariens sont impatients de se joindre à l'empire d'haran.

— L'empire d'haran ? répéta Richard, stupéfait.

— Tristan, intervint Kahlan, nous sommes très occupés. Nous en avons déjà parlé, et je vous ai accordé un répit. À présent, si vous voulez bien nous excuser.

— Dans ce cas, j'irai droit au but, dit le Jarien. Selon les rumeurs, il y aurait la peste en Aydindril !

— Ce n'est pas une rumeur, répondit Richard, ses yeux retrouvant soudain leur éclat. Hélas, la peste est bien là.

— Le danger est-il grand ?

Le Sourcier posa la main sur la garde de son épée.

— Si vous vous ralliez à l'Ordre Impérial, ministre, ce que je vous réserverai sera cent fois pire que ce fléau.

Kahlan n'avait jamais vu deux hommes se détester autant en moins de deux minutes. Épuisé et désespéré, après avoir découvert tant d'enfants morts, Richard n'était pas d'humeur à écouter un courtisan s'inquiéter pour sa propre vie. De plus, Jara avait voté la mort lors du simulacre de procès de la Mère Inquisitrice. Un peu plus tard, le Sourcier avait exécuté le conseiller jarien…

Et si tout cela ne suffisait pas, aux yeux de Tristan, Richard était le tyran qui exigeait la reddition de son royaume. À sa place, dut-elle s'avouer, elle n'aurait pas été bien disposée non plus.

Si rien ne se passait, ces deux-là auraient dégainé leurs armes dans moins de dix secondes.

— Je suis Drefan Rahl, le haut prêtre des Raug'Moss, une communauté de guérisseurs. (Prudent, Drefan vint se placer entre les deux hommes.) Ayant une certaine expérience de la peste, je vous conseille de rester dans votre chambre et d'éviter tout contact avec des inconnus. En particulier les prostituées. À part ça, nourrissez-vous sainement et dormez beaucoup. Ces mesures préventives devraient suffire. Il y en a quelques autres, cependant. Venez donc m'écouter donner une conférence au personnel de ce palais, et vous saurez tout…

Tristan inclina la tête pour remercier le guérisseur.

— Seigneur Rahl, dit-il, j'aime qu'on soit franc et direct avec moi. Un dirigeant de moindre envergure aurait sans doute tenté de m'abuser. Sachant pourquoi vous êtes occupé, je vais vous laisser en paix.

Dès que le Jarien eut tourné les talons, Berdine approcha de Richard. Toujours plongée dans sa lecture, et marmonnant parfois toute seule pour s'entraîner à prononcer le haut d'haran, la Mord-Sith

n'avait sûrement pas entendu un mot de ce qui venait de se dire.

— Seigneur Rahl, fit-elle, il faut que je vous parle.

— Attends une minute, veux-tu… Drefan, Nadine, l'un de vous sait faire passer une migraine ? Très forte, je précise.

— J'ai des herbes qui t'aideront, répondit la jeune femme.

— Moi, je connais un remède imparable, dit Drefan. On l'appelle le « sommeil ». Tu te rappelles peut-être en avoir fait usage, dans un lointain passé ?

— Drefan, je sais que je n'ai pas fermé l'œil depuis un moment, mais…

— Plusieurs nuits blanches de suite ! coupa le guérisseur. Les prétendus médicaments de cette jeune dame ne te feront aucun bien. Après une brève amélioration, la migraine reviendra, deux fois plus forte. Alors, tu ne seras vraiment plus bon à rien.

— Drefan a raison, intervint Kahlan.

Insensible à ce qui se passait autour d'elle, Berdine avait recommencé à feuilleter le journal.

— Je pense la même chose, dit-elle comme si elle venait de découvrir qu'elle n'était pas seule au monde. Depuis que je me suis reposée, mon cerveau fonctionne bien mieux.

— D'accord, d'accord…, soupira Richard. J'irai bientôt au lit… Berdine, que voulais-tu me dire ?

— Pardon ? demanda la Mord-Sith, de nouveau concentrée sur sa lecture. Ah, oui ! Eh bien, je sais où est le Temple des Vents.

— Quoi ? s'écria Richard.

— Après quelques heures de sommeil, j'ai repensé à notre méthode de travail. Chercher des mots clés, me suis-je dit, limitait notre champ d'investigation. Alors, j'ai changé d'approche. En me mettant à la place des sorciers de l'ancien temps, j'ai tenté de…

— Où est le Temple des Vents ? coupa Richard.

— Au sommet du mont des Quatre Vents, répondit la Mord-Sith.

Levant les yeux, elle remarqua enfin Raina et lui sourit tendrement.

— Berdine, dit Kahlan, j'ignore où est ce mont. Si tu ne le sais pas non plus, nous ne serons pas très avancés.

— Hum… Oui, désolée… Mais la traduction peut nous aider…

Elle feuilleta le journal.

— Voilà, j'y suis…

— Quel nom mentionne Kolo ? demanda Richard.

— Regardez vous-même, seigneur, dit la Mord-Sith en lui tendant le livre, un doigt sur la bonne ligne.

— *Berglendursch ost Kymermosst*, lut-il à voix haute. C'est bien ça : le mont des Quatre Vents.

— En fait, dit Berdine, *Berglendursch* peut avoir d'autres

traductions. *Berglen* signifie bien « mont », et *dursch* a souvent le sens de « roche ». Mais il peut aussi vouloir dire « volontaire » ou « résolu ». Dans le cas qui nous occupe, je penche plutôt pour la première possibilité.

— Bref, vous cherchez le mont Kymermosst ? résuma Kahlan.

— Pourquoi ? demanda Berdine. Vous le connaissez ?

— Oui, si c'est bien le vôtre…

— C'est sûrement lui ! s'exclama Richard, enfin tiré de son apathie. Tu sais où il est ?

— Oui, et je l'ai même escaladé. C'est un pic très rocheux, et le sommet est battu par les vents. On y trouve de très anciennes ruines, mais pas de temple.

— Sauf si ce sont les ruines du temple, avança Berdine. Nous ne savons rien de la taille de celui que nous cherchons. Il pourrait être très petit.

— Mais là, ça m'étonnerait…, souffla Kahlan.

— Pourquoi dis-tu ça ? demanda Richard. Et où est ce mont ?

— Il se dresse pas très loin d'ici, au nord-est. À environ une journée de cheval… Deux si tout se passe mal. Le chemin est très accidenté, mais traverser le mont, aussi difficile que soit la piste, économise beaucoup de temps et permet d'éviter des régions très peu hospitalières.

» Les ruines sont au sommet. À les voir, on dirait des vestiges de dépendances. Richard, n'oublie pas que je suis une experte en palais ! Il ne s'agit pas d'un temple, mais de simples dépendances, comme il y en a ici. Une route les traverse, et elle ressemble un peu à la promenade du Palais des Inquisitrices.

— Et où conduit-elle, ta route ? demanda le Sourcier, un pouce glissé dans son ceinturon.

— Au bord d'un précipice ! Trois ou quatre cents pieds de chute libre…

— Tu n'as pas vu de marches taillées dans la roche ? Un escalier qui mènerait au temple lui-même ?

— Richard, tu ne comprends pas ! Les ruines sont au bord du gouffre ! On voit bien que les bâtiments et la route allaient jadis plus loin… Une partie de la montagne s'est écroulée. Tu as entendu parler des avalanches et des glissements de terrain ? Ce qui se trouvait au-delà des vestiges a disparu pour toujours !

— Dans son journal, Kolo dit que le temple est parti…, soupira le Sourcier, accablé. Les sorciers ont utilisé leur pouvoir pour faire tomber une partie de la montagne et l'enfouir sous des tonnes de roche.

— Je vais continuer à lire le texte de Kolo pour voir s'il donne des précisions, dit Berdine, visiblement découragée.

— Bonne idée, approuva Richard. Ça nous fournira peut-être un début de piste.

— Seigneur, demanda la Mord-Sith, aurez-vous le temps de m'aider avant de partir vous marier ?

Un silence gêné suivit cette question faussement naïve.

— Berdine…, souffla le Sourcier, incapable d'en dire davantage.

— On m'a raconté que les soldats étaient guéris. (Berdine jeta un coup d'œil à Kahlan, puis dévisagea Richard.) Vous m'avez avertie que la Mère Inquisitrice et vous partiriez dès que ce problème aurait été résolu. (Elle sourit.) Je sais que je suis votre préférée, mais ça ne vous a pas fait changer d'avis, n'est-ce pas ? Vous en avez assez d'avoir les pieds glacés, le soir, dans votre lit ?

La Mord-Sith attendit, vaguement surprise que personne n'ait ri de sa plaisanterie.

Richard était comme pétrifié. Kahlan comprit qu'il refusait de dire à voix haute des mots qui risquaient de briser le cœur de sa future épouse. Elle prit sur elle de les prononcer.

— Berdine, Richard et moi allons rester en Aydindril. Le mariage est annulé. Provisoirement, en tout cas.

Voilà, c'était dit. Et ça lui brisait vraiment le cœur.

L'impassibilité forcée de Nadine agaça prodigieusement l'Inquisitrice. Pour ne pas risquer de réprimandes, l'herboriste s'interdisait de sourire, mais sa jubilation se sentait tellement…

— Annulé ? répéta Berdine. Pourquoi ?

— Parce que la peste frappe la ville, répondit Richard, les yeux rivés sur la Mord-Sith, comme s'il redoutait de croiser le regard de Kahlan. C'est ce qu'annonçait la prophétie, dans l'oubliette. Nous devons rester et aider la population. Si nous partions, plus personne ne nous ferait jamais confiance.

— Seigneur, je suis désolée…, souffla Berdine.

Pour la première fois depuis le début de la conversation, elle baissa la main qui tenait le journal de Kolo.

Chapitre 32

Campée devant une fenêtre, Kahlan regardait tomber la nuit. Comme prévu, il neigeait et un vent froid soufflait. Derrière elle, Richard était assis à son bureau, la magnifique cape pliée sur le bras de son fauteuil. En attendant l'arrivée des deux généraux et de leurs officiers, il travaillait sur le journal de Kolo avec Berdine.

La Mord-Sith émettait des propositions et il se contentait de grogner de temps en temps pour les valider. Dans son état, l'Inquisitrice doutait que le Sourcier fût très utile pour sa collaboratrice.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Kahlan vit que Drefan et Nadine étaient toujours assis ensemble près de la cheminée. Richard leur avait demandé de rester pour répondre aux questions des militaires. Tacticienne hors pair, l'herboriste se concentrait sur le guérisseur, comme s'ils étaient seuls au monde. Attentive à ne jamais croiser le regard du Sourcier, et surtout celui de sa fiancée, elle évitait de trahir son intense satisfaction.

Mais elle n'avait aucune raison de triompher, et Shota non plus. Le mariage était simplement différé, jusqu'à…

Jusqu'à quand ? Qu'ils aient enrayé la peste ? Que tous les citoyens d'Aydindril l'aient attrapée ? Qu'ils en soient eux-mêmes victimes, comme l'annonçait la prophétie ?

Kahlan approcha de Richard et lui posa une main sur l'épaule. Elle avait tant besoin de le toucher. Les esprits du bien en soient loués, il le sentit et posa une main sur la sienne.

— Ce n'est qu'un contretemps…, souffla l'Inquisitrice en se penchant un peu. Rien n'a changé, Richard, je te le jure. Notre bonheur est seulement remis à plus tard.

— Je sais…

À cet instant, Cara ouvrit la porte et passa la tête dans la pièce.

— Seigneur, ils arrivent.

— Merci, Cara. Laisse la porte ouverte et dis-leur d'entrer.

Raina se pencha vers la cheminée et embrasa un long tison. Prenant appui d'une main sur l'épaule de Berdine, elle s'étira au maximum pour allumer une lampe, à l'autre bout de la table. Quand sa longue natte noire lui caressa la joue, l'autre Mord-Sith se la gratta, comme si ça chatouillait, et sourit à sa compagne.

Entre les deux femmes, ces manifestations publiques d'affection étaient rarissimes. Mais Raina, après ce qu'elle venait de voir en ville,

avait besoin de tendresse et de consolation.

Aussi cruel qu'eût été leur conditionnement, ces femmes réapprenaient lentement à éprouver des sentiments humains. Face à des enfants malades ou morts, la carapace de Raina n'avait pas résisté, et c'était une très bonne nouvelle.

Dans le couloir, Cara invita les militaires à entrer.

Toujours aussi impressionnant, le général Kerson, un colosse aux tempes grisonnantes, franchit le seuil le premier.

Plus âgé, la moustache et les cheveux quasiment blancs, le général Baldwin, chef des forces keltiennes, le suivait comme son ombre. Bien plus distingué que son collègue, il n'en paraissait pas moins menaçant.

Pendant que leurs officiers entraient, les deux chefs s'inclinèrent devant Richard et Kahlan.

— Ma reine, seigneur Rahl, dit Baldwin, vous revoir est un honneur…

L'Inquisitrice salua le général d'un bref hochement de tête.

Richard se leva. Pour lui dégager le passage, Berdine se contenta de reculer un peu sa chaise. En bonne Mord-Sith, elle ne prit pas la peine de lever les yeux sur les fâcheux qui la dérangeaient en plein travail.

— Bonjour, seigneur Rahl, dit Kerson en se tapant du poing sur le cœur. Et à vous aussi, Mère Inquisitrice.

Derrière leurs chefs, tous les officiers firent la révérence. Sans montrer de signes d'impatience, Richard attendit qu'ils en aient fini avec le protocole. Cette réaction ne lui ressemblait pas, pensa Kahlan, mais il ne devait pas être pressé d'entrer dans le vif du sujet.

— Messires, dit-il simplement quand il ne put plus retarder l'échéance, j'ai le regret de vous informer qu'une épidémie fait rage en Aydindril.

— Une épidémie de quoi ? demanda Kerson. Encore ces foutues coliques ?

— Non. Cette fois, il s'agit de la peste.

— La Mort Noire, dit Drefan dans le dos de Richard.

Les militaires retinrent leur souffle, attendant la suite.

— Le fléau est récent, continua Richard. Une chance qui nous permettra de prendre toutes les précautions possibles. Pour le moment, on dénombre une vingtaine de cas. Mais qui sait ce que l'avenir nous réserve ? À ce jour, près de la moitié des malades ont succombé. Demain matin, ce nombre aura encore augmenté.

— De quelles précautions voulez-vous parler, seigneur Rahl ? demanda Kerson. Vous pensez pouvoir protéger les soldats et les citadins ?

— Hélas, non, général…

— Alors, qu'entendez-vous faire ?

— Avant tout, disperser nos hommes. Mon frère a affronté la peste, et il s'est renseigné sur les grandes épidémies du passé. Nous pensons que cette maladie se transmet comme la grippe ou le rhume. Quand une personne l'attrape, tous ceux qui entrent en contact avec elle risquent de l'avoir aussi.

— Moi, j'ai entendu dire qu'elle infecte l'air, dit un officier, derrière Baldwin.

— Une hypothèse répandue, oui. On accuse bien d'autres facteurs : l'eau empoisonnée, la nourriture pourrie, la chaleur qui augmente trop la température du sang…

— Ou encore la magie ! lança un autre officier.

— C'est possible, admit Richard. On prétend aussi qu'il s'agit d'une punition envoyée par les esprits, pour nous faire expier nos péchés. Mais je ne souscris pas à cette théorie. Cet après-midi, j'ai vu des enfants souffrir et mourir. Même furieux contre nous, les esprits ne frapperaient pas des innocents.

— Alors, d'où vient ce fléau, selon vous ? demanda Baldwin.

— Je ne suis pas un expert, mais l'explication de mon frère me convainc. Comme les autres infections, la peste est transmise par les premiers malades qui contaminent ceux qui les touchent ou qui les approchent. Cela semble logique, même si le mal est bien plus grave qu'une grippe. D'après ce que je sais, peu de gens y survivent…

» Si Drefan a raison, nous devons agir vite pour préserver notre armée. Bref, il faut que les hommes se séparent et forment de petites unités !

— Seigneur Rahl, intervint Kerson, pourquoi n'utilisez-vous pas la magie afin de nous débarrasser de cette calamité ?

Kahlan tapota le dos du Sourcier pour l'inciter à garder son calme.

— Désolé, répondit-il, sans une once de colère dans la voix, mais j'ignore comment m'y prendre. Et à ma connaissance, aucun sortilège n'a jamais vaincu une épidémie de peste.

» Garde une chose à l'esprit, général : quand l'heure a sonné, même le plus grand sorcier ne peut échapper au Gardien. Dans le cas contraire, les cimetières feraient faillite, faute de clients. Mais personne n'a des pouvoirs égaux à ceux du Créateur.

» Notre monde repose sur la notion d'équilibre. Tout être humain, et en particulier un soldat, peut aider le Gardien en semant la mort. Inversement, nous servons le Créateur chaque fois que nous protégeons la vie. Ne sommes-nous pas les mieux placés pour savoir que c'est la véritable mission des guerriers ? Parfois, nous devons tuer pour éliminer un ennemi acharné à détruire la vie. Hélas, on se souvient de nos victoires les plus meurtrières, jamais des jours où nous parvenons à ne pas verser le sang.

» Les sorciers aussi sont soumis à la loi de l'équilibre. Dans l'univers, le Créateur et le Gardien ont tous les deux un rôle à jouer. Aucun être vivant, quel que soit son pouvoir, n'est autorisé à leur dicter leurs actes. Un sorcier peut s'arranger pour qu'un événement se produise. Un mariage, par exemple. Mais il ne saurait contraindre le Créateur à donner un enfant à ce couple…

» Un sorcier doit se souvenir qu'il vit dans le même monde que les autres hommes. Son devoir est de les aider, comme un fermier qui donne un coup de main à un voisin au moment de la récolte – ou quand il doit lutter contre un incendie.

» Bien entendu, le pouvoir permet d'accomplir des actes hors de portée du commun des mortels. Un peu comme tes muscles, qui t'aident à manier des haches qu'un homme plus âgé pourrait à peine soulever. Mais la force ne peut pas tout, et un vieillard, parce qu'il a de l'expérience, peut parfois triompher d'un colosse…

» Aussi puissant qu'il soit, un sorcier est incapable de créer la vie. Alors qu'une jeune femme y parvient sans peine, même si elle n'a aucun pouvoir et manque d'expérience. Et cette magie-là, au fond, est peut-être supérieure à toutes les autres.

» En conclusion, s'il est vrai que je suis né avec le don, ça ne signifie pas que mon pouvoir suffise à enrayer la peste. La magie ne peut pas résoudre tous nos problèmes, mes amis. Comme vous connaissez les limites de vos troupes, je suis contraint d'admettre les miennes. Sinon, je serais plus dangereux encore que la peste !

» Beaucoup d'entre vous ont vu mon épée tailler en pièces nos ennemis. Hélas, elle ne peut pas frapper celui-là. Et d'autres magies sont également susceptibles d'échouer face à la peste…

— *Devant sa sagesse, nous nous inclinons…*, cita Kerson à mi-voix.

D'autres voix vinrent saluer la logique du discours de Richard. Kahlan se réjouit qu'il ait réussi à convaincre des hommes si durs. Mais s'était-il convaincu lui-même ?

— La sagesse n'a rien à voir là-dedans, marmonna-t-il. C'est une simple affaire de bon sens… (Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées.) Mais n'allez pas croire pour autant, messires, que j'ai l'intention de baisser les bras devant l'épidémie. Au contraire, je la combattrai de toutes mes forces. (Il posa une main sur l'épaule de Berdine.) Une amie m'aide à explorer les livres de l'ancien temps, à la recherche de l'antique sagesse des sorciers.

» Si la magie peut agir, je découvrirai comment. En attendant, nous devrons recourir à d'autres moyens pour protéger la population et la troupe. Les hommes doivent se disperser !

— Et que feront-ils après s'être divisés ? demanda Kerson.

— Ils quitteront Aydindril.

— Vous laisserez la ville sans défense, seigneur ?

— Non, général. Quand nos forces se seront séparées, elles prendront position autour de la cité. Elles contrôleront les voies d'accès, mais ne seront plus exposées à la peste. Aucun adversaire ne tirera parti de cette tactique.

— Et face à une attaque massive ? insista Kerson. Vos petits groupes seront submergés.

— Nous placerons des sentinelles, et des éclaireurs s'assureront que personne n'avance vers nous. N'hésitez pas à en envoyer beaucoup, parce que leur rôle sera essentiel. Je doute que des forces de l'Ordre Impérial se soient déjà enfoncées si loin au nord, mais si je me trompe, nous serons avertis largement à temps. Regrouper nos troupes ne sera pas difficile, puisqu'il n'est pas question de les expédier aux quatre coins du pays, mais simplement d'empêcher la propagation de l'épidémie.

» Messires, toutes les suggestions seront les bienvenues. C'est en partie pour ça que je vous ai convoqués. Alors, ne craignez pas de vous exprimer.

— Il faudra agir vite, dit Drefan en faisant un pas en avant. Ainsi, nous réduirons les risques que des soldats soient infectés.

Tous les militaires acquiescèrent.

— Les soldats et les officiers qui nous ont accompagnés aujourd'hui devront rester ici, parce qu'ils peuvent être déjà touchés. Il en ira de même pour tous ceux qui les ont côtoyés depuis.

— Nous nous en occuperons dès ce soir, dit Kerson.

— Parfait, approuva Richard. Les différents groupes devront communiquer, mais *oralement*, à l'exclusion de toute autre méthode. Pour ce que nous en savons, le parchemin transmet peut-être la maladie… Que les messagers se parlent de loin, surtout. Au moins dix pas, comme la distance qui nous sépare en ce moment.

— Ces précautions ne sont-elles pas exagérées ? demanda un des officiers

— Il paraîtrait, intervint Drefan, que les malades encore exempts de symptômes – et qui se croient donc en bonne santé – peuvent être repérés parce que leur haleine charrie l'odeur de la peste. (Les militaires tendirent l'oreille.) Mais pour la sentir, il faut approcher tellement qu'on est presque sûr d'être contaminé.

Des murmures coururent parmi les officiers.

— Voilà pourquoi les messagers devront respecter une distance de sécurité, précisa Richard. Ceux qui sont infectés ne risqueront pas de transmettre le mal à un autre groupe. Si on ne prend pas ce type de précautions, inutile de nous donner tant de mal…

» La peste est un poison mortel. En agissant vite, et prudemment, nous sauverons beaucoup de vies. Mais à la moindre négligence, tous les citoyens d'Aydindril et tous les soldats risqueront de mourir en

quelques semaines.

— Nous noircissons volontairement le tableau, dit Drefan, parce que minimiser le danger serait suicidaire. Par bonheur, il nous reste certains atouts. Comme le climat, par exemple. Selon ce que je sais, la peste est plus meurtrière en été. Avec ce printemps glacial, elle aura du mal à s'enraciner. C'est un bon point pour nous.

Les officiers soupirèrent de soulagement.

Mais pas Kahlan.

— Encore une chose, ajouta Richard. Les D'Harans sont des hommes d'honneur, et ils agiront en conséquence. Je refuse qu'on mente aux citadins pour éviter une panique. Bien entendu, ce n'est pas une raison pour en rajouter. Ces malheureux auront déjà assez peur comme ça…

» Messires, vous êtes des soldats, et l'ennemi qui nous attaque, bien qu'il soit invisible, n'est pas différent des autres. Le combattre est votre mission !

» Certains hommes devront rester en ville pour aider les habitants et contenir d'éventuelles émeutes. Ce qui est arrivé les nuits de lune rouge ne doit en aucun cas se reproduire. Montrez-vous fermes, mais évitez les violences inutiles. Ces gens sont de notre côté, ne l'oubliez jamais. Il s'agit de les protéger, pas de les mater.

» Nous aurons aussi besoin de fossoyeurs. Si l'épidémie se répand, il sera impossible de brûler tous les cadavres.

— Combien prévoyez-vous de victimes, seigneur Rahl ? demanda un officier.

— Des milliers, répondit Drefan. Peut-être des dizaines de milliers, si ça tourne mal. Voire plus… Jadis, dans une cité de près de cinq cent mille âmes, la peste a tué trois personnes sur quatre en un trimestre.

Au fond de la pièce, un militaire émit un long sifflement.

— Cela nous amène au dernier point, dit Richard. Certains citadins voudront fuir Aydindril pour échapper au danger. Ils ne seront pas très nombreux, parce qu'il est difficile de quitter son foyer et son travail…

» Ces fugitifs devront être arrêtés ! Sinon, la maladie se répandra dans les Contrées, puis elle gagnera D'Hara. Nous pourrons autoriser que des gens sortent de la cité et se réfugient dans les collines. Mais pas question qu'ils aillent plus loin ! C'est aussi pour ça qu'il faudra encercler la ville et sécuriser ses accès. Le périmètre ainsi établi devra être infranchissable.

» Ne vous fiez pas à l'allure des citadins. Ils peuvent avoir l'air en pleine forme et être déjà infectés. En dernier recours, utilisez la force pour empêcher que la peste gagne de nouveaux territoires. Là encore, n'oubliez pas que vous aurez affaire à des malheureux inquiets pour leur famille, pas à des ennemis.

» Ceux qui se réfugieront dans les collines risquent d'être vite à court de nourriture. Conseillez-leur d'en emporter, car ils ne trouveront pas grand-chose autour de la ville. Mourir de faim est guère plus agréable que périr de la peste. Faites-le-leur comprendre, et insistez sur un point : aucun pillage de ferme ne sera toléré ! L'anarchie ne régnera pas en maître !

» Messires, je crois avoir tout dit. Il y a des questions ?

— Ma reine, fit Baldwin, quand partirez-vous avec le seigneur Rahl ? Ce soir, ou demain matin ? Et où irez-vous ?

— Richard et moi ne bougerons pas d'ici, répondit Kahlan.

— Quoi ? Majesté, vous devez fuir le danger ! Que ferions-nous sans vous ?

— Quand nous avons compris de quoi il s'agissait, dit l'Inquisitrice, il était déjà trop tard. Général, nous sommes peut-être atteints…

— Mais c'est peu vraisemblable, précisa Richard, soucieux de rassurer les officiers. De toute façon, je dois rester et tenter de découvrir si la magie peut vaincre le mal. Dans les collines, nous serions inutiles. Ici, nous continuerons à commander…

» Drefan est le haut prêtre des Raug'Moss, des guérisseurs d'harans. La Mère Inquisitrice et moi sommes entre les meilleures mains possibles. Mon frère restera, comme Nadine, pour tenter de soulager les malades.

Alors que les militaires passaient à des questions sur la nourriture et l'intendance, Kahlan vint se placer devant la fenêtre et contempla les flocons de neige malmenés par le vent. Richard avait harangué ses hommes comme à la veille d'une bataille, leur donnant du cœur au ventre. Et comme dans toutes les guerres, la mort serait au bout du compte le seul vainqueur…

Malgré les assurances de Drefan au sujet du temps, l'Inquisitrice savait que le froid, cette fois, ne les sauverait pas. Car cette peste n'était pas comme les autres…

Jagang l'avait lancée sur eux par magie, et il entendait les tuer tous.

Dans l'oubliette, il avait évoqué le *Ja'La dh Jin* – le Jeu de la Vie –, indigné que Richard ait adouci les règles au point que des enfants puissent y jouer sans risques.

Ces gosses n'étaient pas morts les premiers par hasard. C'était un message.

Si Jagang l'emportait, les règles de la vraie vie ne changeraient pas. Sinon pour devenir plus sauvages encore.

Chapitre 33

Une heure durant, les militaires posèrent des questions qui s'adressaient surtout à Drefan. Les deux généraux firent à Richard quelques suggestions précieuses en matière de logistique et de commandement. On étudia les diverses possibilités, tira des plans plus précis et distribua leurs missions aux officiers.

L'armée se mettrait en mouvement la nuit même. Par prudence, les soldats du Sang de la Déchirure qui s'étaient rendus, jurant ensuite allégeance au Sourcier, seraient répartis dans plusieurs unités. Ainsi, on éviterait d'éventuelles mauvaises surprises.

Quand Kerson, Baldwin et leurs subordonnés se furent enfin retirés, Richard se laissa lourdement retomber sur son siège.

Pour un guide forestier, pensa Kahlan, très fière de lui, il s'en sortait rudement bien. Elle allait le lui dire, mais Nadine la devança.

— Merci…, lâcha-t-il, comme s'il avait à peine entendu.

L'herboriste approcha et tapota l'épaule de son ami d'enfance.

— Pour moi, dit-elle, tu as toujours été un simple garçon de chez nous… Un guide forestier, quoi ! Mais aujourd'hui, et surtout ce soir, parmi tous ces hommes importants, je t'ai vu avec d'autres yeux. Tu es vraiment le seigneur Rahl !

Richard posa les coudes sur la table et se prit la tête à deux mains.

— J'aimerais mieux être enfoui sous des tonnes de roche, avec le Temple des Vents…

— Ne dis pas de bêtises…

Kahlan approcha à son tour, forçant Nadine à s'écarter.

— Richard, tu as promis de te reposer. Nous avons besoin de ta force, et si tu ne dors pas…

— Je sais…, soupira le jeune homme. (Il se leva, puis se tourna vers Nadine et Drefan.) Vous avez de quoi m'assommer ? Quand je me couche, je reste les yeux grands ouverts, et l'esprit en ébullition.

— Des troubles du Feng San, diagnostiqua le guérisseur, catégorique. Tu t'es mis dans cet état tout seul, en poussant ton corps au-delà de ses limites. Chaque individu a un seuil de résistance, et quand on le dépasse…

— Mon frère, coupa gentiment Richard, je vois ce que tu veux dire, mais je ne peux pas faire autrement. Essaie de le comprendre ! Jagang cherche à nous tuer tous. Si je suis frais comme un gardon, mais qu'il finit par réussir, nous ne serons pas très avancés.

— Tu as raison. Hélas, ça ne résout pas ton problème.

— Je m'occuperai de ma santé plus tard. Pour l'instant, j'ai besoin de dormir.

— La méditation me semble un bon moyen. Une fois tes flux d'énergie apaisés, tu retrouveras une certaine harmonie, et…

— Drefan, des centaines de milliers de gens risquent de mourir si Jagang l'emporte. Ce salaud vient de nous montrer que rien ne l'arrête. (Richard serra les poings à s'en faire blanchir les phalanges.) Il a tué des enfants, simplement pour m'envoyer un message ! Et il espère me briser !

» Mais il se trompe ! Je ne lui livrerai jamais les innocents qui sont sous ma responsabilité. Pour commencer, j'enrayerai cette peste coûte que coûte. J'en fais le serment !

Un silence tendu suivit cette déclaration.

Kahlan n'avait jamais vu cette facette de la colère du Sourcier. Quand la rage de l'Épée de Vérité brillait dans son regard, il avait en général devant lui un ennemi qu'il pouvait frapper pour l'exorciser.

Cette fois, l'adversaire était invisible, et la menace se situait dans l'avenir, même si elle semblait inéluctable. Privé de cible, Richard n'était pas submergé par la fureur de la magie. Il exprimait sa propre colère – celle d'un homme confronté à l'inacceptable.

Inspirant à fond, il réussit à reprendre le contrôle de ses nerfs.

— Si j'essaie de méditer, Drefan, les visages des enfants morts défileront devant mes yeux. Ou dans mes cauchemars… Il me faut une nuit de sommeil paisible.

— Dois-je comprendre que de mauvais rêves te hantent, mon frère ?

— Ils me poursuivent. J'en ai aussi quand je suis réveillé, mais ceux-là sont réels ! Jagang ne peut pas entrer dans mon esprit. Pourtant, il a trouvé un moyen de pourrir mes nuits. Esprits du bien, quand je ferme les yeux, accordez-moi un peu de paix !

— Un symptôme qui confirme mon diagnostic, fit Drefan comme s'il parlait tout seul. C'est bien le méridien Feng San… Richard, tu ne seras pas facile à soigner, mais tu as de bonnes raisons d'être aussi mal en point.

Le guérisseur ouvrit une des bourses accrochées à sa ceinture et en sortit plusieurs petits sacs de cuir.

— Non, pas celui-là, marmonna-t-il en rangeant un des sachets. Ça calmerait la douleur, mais pour le sommeil, il faut plutôt… (Il étudia un autre sachet.) Celui-là te ferait vomir… (Il continua son manège, et finit par remettre tous les petits sacs dans sa bourse.) Désolé, je n'ai que des produits rares sur moi. Ils ne sont pas adaptés à un problème aussi simple.

— Merci quand même…, soupira Richard.

Drefan se tourna vers Nadine, qui fit un effort louable pour dissimuler sa jubilation.

— Les herbes que tu as données à la mère de Yonick ne seraient pas assez efficaces pour Richard. Tu as du houblon ?

— Bien sûr… De la teinture, évidemment.

— Excellent ! s'exclama Drefan. (Il tapa sur l'épaule de Richard.) Tu méditeras une autre fois, mon frère ! Ce soir, avec la petite décoction de Nadine, tu t'endormiras comme une masse. Bien, je vais aller voir les serviteurs et leur donner mes consignes…

— N'oublie pas de leur recommander de méditer…, marmonna le Sourcier quand son frère fut sorti.

Berdine resta dans le bureau, où elle continuerait à étudier le journal de Kolo. Nadine, Cara, Raina, Ulic, Egan et Kahlan accompagnèrent Richard jusqu'à sa chambre, non loin de là. Les deux colosses se postèrent devant la porte, et les quatre femmes entrèrent avec le Sourcier.

Il se débarrassa de sa cape, de son baudrier et de sa tunique, ne gardant qu'un tricot de peau noir sans manches.

En comptant les gouttes de teinture qu'elle versait dans un verre d'eau, Nadine ne perdit pas une miette du spectacle.

— Cara, dit Richard en se laissant tomber sur le lit, tu veux bien m'enlever mes bottes ?

— J'ai l'air d'une domestique, seigneur Rahl ? grogna la Mord-Sith.

Mais elle obéit dès que le jeune homme lui sourit.

— Il faut dire à Berdine de chercher toutes les références au mont des Quatre Vents. Le plus petit détail pourrait être vital.

— Quelle idée géniale ! railla Cara. Elle n'y aurait jamais pensé toute seule, ô puissant maître !

— D'accord, d'accord… Je crois que je ne manquerai à personne, ce soir. Où en est ma potion magique ?

— C'est prêt ! annonça Nadine.

— Maintenant que je vous ai enlevé vos bottes, soupira Cara, ouvrez votre pantalon, que je finisse le travail.

— Je m'en chargerai moi-même, merci, grogna Richard.

La Mord-Sith ricana, se leva et approcha de Nadine, qui lui tendit le verre. En plus de la teinture de houblon, elle avait ajouté d'autres composants.

— Ne bois pas tout, dit-elle à Richard. J'ai mis cinquante gouttes pour qu'il t'en reste un peu, au cas où… Prends-en un bon tiers, et avale une ou deux gorgées de plus si tu te réveilles au milieu de la nuit. Il y a aussi de la valériane, et de la scutellaire pour te calmer et éviter les cauchemars.

Richard vida la moitié de la potion et fit la grimace.

— Avec un goût pareil, si ça ne m'endort pas, je parie que ça me

tuera !

— Tu vas dormir comme un bébé…

— D'après ce que je sais, ils ont un sommeil plutôt agité.

— Tout se passera bien, Richard, je te le jure. Si tu te réveilles, bois encore un peu…

— Merci… (Le Sourcier regarda tour à tour les quatre femmes.) Je me débrouillerai avec mon pantalon, n'ayez crainte.

Cara ricana de nouveau, puis elle entraîna Nadine avec elle.

— Couche-toi, dit Kahlan en embrassant le Sourcier sur la joue. Quand j'aurai organisé la garde, je viendrai te dire bonne nuit.

Raina sortit avec l'Inquisitrice et referma la porte.

Nadine attendait dans le couloir.

— Comment va votre bras ? Il faudrait un nouveau cataplasme ?

— C'est inutile, mais merci de t'en soucier, répondit Kahlan.

Elle regarda l'herboriste sans dissimuler son impatience. Les deux Mord-Sith l'imitèrent, l'air agacé.

Ulic et Egan aussi se mirent de la partie.

— Bien, alors, je vais vous laisser. Bonne nuit.

— C'est ça, bonne nuit ! s'exclamèrent en chœur Kahlan, Cara et Raina.

Soulagées, elles regardèrent Nadine s'éloigner.

— Vous auriez dû me laisser la tuer…, souffla Cara.

— Ne désespère pas, je peux encore changer d'avis… (Kahlan frappa à la porte.) Richard, tu es au lit ?

— Oui.

L'Inquisitrice ouvrit le battant et Cara fit mine de la suivre.

— Je resterai une minute… Je doute qu'il ait le temps de me déshonorer.

— Avec le seigneur Rahl, il ne faut jurer de rien.

Raina eut un petit sourire et retint sa collègue par le bras.

— Il n'y a aucun danger, dit Kahlan. Après ce que nous avons vu aujourd'hui, nous ne serions pas d'humeur…

Sur ces mots, elle referma la porte.

À la lueur d'une unique chandelle, elle alla s'asseoir au bord du lit, prit la main du Sourcier et la posa sur son cœur.

— Tu es très déçue ?

— Richard, nous nous marierons un jour. Je t'ai attendu toute ma vie, et nous sommes ensemble. C'est la seule chose qui compte.

— Pas tout à fait, quand même… Si tu vois ce que je veux dire ?

Kahlan ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne voulais pas que tu t'endormes en pensant que j'avais le cœur brisé. Nous nous unirons quand ce sera possible…

Richard l'attira vers lui et l'embrassa chastement. Elle se blottit

contre lui, certaine que le désir l'aurait emportée s'ils ne venaient pas de vivre une journée aussi atroce.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

— Moi aussi…

Kahlan se leva et alla souffler la chandelle.

— Bonne nuit, mon amour.

— C'étaient deux minutes ! feignit de s'indigner Cara quand l'Inquisitrice ressortit.

Kahlan ignora la pique.

— Raina, tu monteras la garde devant cette porte. Quand tu seras fatiguée, va te coucher, mais fais-toi remplacer.

— Compris, Mère Inquisitrice.

— Ulic et Egan, avec cette potion, Richard risque de ne pas se réveiller s'il est en danger. J'aimerais qu'un de vous deux prenne le relais de Raina, quand elle ira au lit.

— Mère Inquisitrice, dit Ulic, nous ne bougerons pas d'ici tant que le seigneur Rahl dormira.

Egan désigna le sol, au pied du mur d'en face.

— Si ça s'impose, nous ferons la sieste à tour de rôle. Ne vous inquiétez pas, le seigneur Rahl sera en sécurité.

— Merci à vous tous… Encore une chose : Nadine n'a pas le droit d'entrer dans cette chambre. Sous aucun prétexte !

Les quatre gardes du corps acquiescèrent vivement.

— Cara, va chercher Berdine. Je file dans ma chambre prendre un manteau. Emportez aussi les vôtres, parce qu'il fait très froid dehors.

— Et où sommes-nous censées aller ?

— Je vous retrouverai dans les écuries.

— Vous voulez chevaucher à l'heure du dîner ?

La Mord-Sith n'étant pas du genre à négliger son devoir parce qu'elle avait faim, Kahlan devina qu'elle s'inquiétait.

— Va demander un en-cas aux cuisines, si tu veux…

— Mère Inquisitrice, où allons-nous ?

— La Forteresse du Sorcier…, souffla Kahlan.

Cara et Raina plissèrent le front.

— Le seigneur Rahl est au courant de vos intentions ?

— Bien sûr que non ! Si je le lui avais dit, il aurait voulu m'accompagner. Et il faut qu'il se repose.

— Et pourquoi cette excursion ?

— Parce que le Temple des Vents a disparu. Les sorciers qui l'ont fait « partir » furent traduits devant un tribunal. Les archives de la Forteresse contiennent les minutes de tous les procès qui s'y sont déroulés. Je veux les rapporter ici. Demain, Richard les consultera, et

ça l’aidera sans doute.

— Votre raisonnement se tient, concéda Cara. Même si aller là-bas en pleine nuit ne m’enthousiasme pas. Bien, je vais chercher Berdine et de quoi manger. Mais comme pique-nique, ça se pose un peu là !

Chapitre 34

Kahlan battit des paupières pour chasser le givre qui se déposait sur ses cils. En plaçant sur sa tête la capuche de son manteau, elle se maudit de nouveau de n'avoir pas troqué sa robe d'Inquisitrice contre une tenue plus adéquate. Debout sur les étriers, elle tira sur le tissu pour mieux protéger ses cuisses nues du contact glacial de la selle. Par bonheur, ses bottes montaient assez haut pour qu'elle n'ait pas froid aux mollets.

Chevaucher son bon vieux Nick, un cadeau de ses soldats galéiens, la réconfortait un peu. Sur cet étalon, elle avait mené des hommes à la victoire alors que toutes les chances étaient contre eux. Comparé à ça, le mauvais temps ne semblait pas grand-chose…

Cara et Berdine paraissaient aussi mal à l'aise qu'elle. Mais les frimas, dans leur cas, n'y étaient pour rien. Ces femmes redoutaient la magie, et elles avaient déjà fait dans la Forteresse un bref séjour qui ne leur donnait aucune envie d'y retourner.

Avant le départ, elles avaient tenté de dissuader l'Inquisitrice de se lancer dans l'aventure. Pour les faire taire, mentionner la peste avait suffi…

Nick aplatit les oreilles quand des soldats, à peine visibles à travers le rideau de neige, leur barrèrent le chemin. Elles venaient d'atteindre le pont de pierre qui marquait les limites de la ville, de ce côté.

Ravie de pouvoir passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un, Cara lança quelques aménités aux hommes, qui rengainèrent aussitôt leurs épées.

— Une drôle de nuit pour se promener, Mère Inquisitrice, dit un sous-officier, très content d'avoir une autre interlocutrice que les Mord-Sith.

— Et plus encore pour monter la garde ici, compatit Kahlan.

— Il n'y a jamais de bonne nuit quand on a la Forteresse du Sorcier dans le dos, répondit l'homme.

— Ce bâtiment semble sinistre, mon ami, mais il est inoffensif.

— Si vous le dites, Mère Inquisitrice… Moi, je préférerais être en poste à l'entrée du royaume des morts.

— Personne d'autre n'a essayé de passer, sergent ?

— Nous n'avons pas vu âme qui vive. Sinon, il y aurait des cadavres dans la neige !

Kahlan talonna Nick, qui s'engagea en renâclant sur la pente sinueuse et glissante. Sachant d'expérience qu'il négocierait à

merveille ces difficultés, sa cavalière le laissa avancer à sa guise. Derrière elle, les Mord-Sith semblaient très bien s'en sortir. Aux écuries, Cara avait pris sa jument par les naseaux et lui avait ordonné, les yeux dans les yeux, de ne pas lui « casser les pieds ». Bizarrement, l'animal paraissait avoir capté le message.

Avec autant de neige, l'Inquisitrice apercevait à peine les murs de la Forteresse. Avantage non négligeable, les chevaux, du coup, ne verraient pas le précipice qu'ils longeaient. Si Nick n'était pas du genre à s'affoler, elle ne connaissait pas les deux autres montures, et avec un à-pic pareil, tomber était un moyen imparable de ne plus risquer de mourir de la peste…

Hélas, à moins d'avoir des ailes, il n'y avait aucun autre chemin.

Dans ces tourbillons de flocons, la Forteresse semblait encore plus intimidante qu'à l'accoutumée. Pour ceux qui ne contrôlaient pas la magie – et ne la comprenaient pas non plus – ces lieux passaient facilement pour l'antichambre du royaume des morts.

Élevée en Aydindril, Kahlan y était venue un nombre incalculable de fois – seule, le plus souvent. Comme aux autres Inquisitrices, même enfant, on lui avait concédé un accès quasiment libre à ce haut lieu de la magie.

Quand elle était haute comme trois pommes, des sorciers l'avaient poursuivie dans les couloirs, menaçant de la chatouiller s'ils lui mettaient la main dessus. Pour elle, la Forteresse était un second foyer où elle se sentait en sécurité.

Devenue adulte, elle n'avait plus eu le droit d'y aller seule. Dès qu'elle prenait ses fonctions, une Inquisitrice ne courait plus le risque de se déplacer sans son sorcier, où qu'elle aille. Parce qu'elle s'était fait des ennemis, bien entendu. Les familles des criminels qu'elle « confessait » n'admettaient jamais qu'un des leurs ait pu commettre des atrocités. Pour se consoler, elles jetaient volontiers le blâme sur la femme qui avait confirmé la culpabilité du prévenu…

Les tentatives d'assassinat étaient le lot quotidien de Kahlan et de ses consœurs. Des mendiants aux monarques, une foule de gens rêvaient de les voir mortes.

— Sans le seigneur Rahl, demanda Berdine, comment traverserons-nous les champs de force ? Sa magie le lui permet, mais nous…

— Richard ne savait pas où il allait, coupa Kahlan. Ou il s'est fié à son instinct, ce qui revient au même. Moi, je connais les passages où on ne risque rien, même sans pouvoir particulier. Et si nous rencontrons des champs de force, ce seront des protections mineures qui ne m'arrêteront pas. En vous tenant la main, je vous permettrai de traverser, comme l'a fait Richard.

Cara ne cacha pas sa déception. À l'évidence, elle aurait préféré que les obstacles magiques les forcent à rebrousser chemin.

— Cara, j'ai passé mon enfance dans la Forteresse. Il n'y a aucun danger, et nous nous limiterons aux bibliothèques. Partout ailleurs, vous êtes mes protectrices. Entre ces murs, les rôles seront inversés. Nous sommes des Sœurs de l'Agiel, ne l'oublie pas. Je ne vous exposerai pas à une magie dangereuse. Tu me fais confiance ?

— Comment ne pas se fier à une Sœur de l'Agiel ? marmonna la Mord-Sith.

Les trois cavalières passèrent sous l'immense portail. Dans l'enceinte de la Forteresse, les flocons fondaient dès qu'ils touchaient le sol. Ici, il faisait agréablement tiède.

Kahlan abaissa sa capuche et secoua la neige qui couvrait son manteau. Puis elle s'emplit les poumons d'un air délicieusement printanier.

Nick hennit de satisfaction.

Kahlan guida les deux Mord-Sith jusqu'à une arche. Au-delà, elles s'engagèrent dans un long tunnel obscur.

— Pourquoi passons-nous par-là ? demanda Cara en sondant la pénombre que perçait à peine la lumière des lanternes accrochées à sa selle et à celle de Berdine. Le seigneur Rahl a choisi la grande porte, dans la cour…

— Je sais, et c'est en partie pour ça que la Forteresse vous effraie. Ce chemin-là est très dangereux. Moi, j'entre toujours par cette arche, et ça se passera beaucoup mieux, vous verrez.

» Cet accès était réservé aux résidents de la Forteresse. Les visiteurs passaient par une autre porte, où un guide s'enquérait de leurs intentions.

Au bout du tunnel, les trois femmes débouchèrent dans un splendide paddock verdoyant. Impatients d'en profiter, les chevaux accélérèrent le pas.

Une clôture délimitait le paddock, sauf sur la gauche, où il était adossé à un mur de la Forteresse.

Kahlan mit pied à terre et ouvrit la double porte des écuries. Après avoir dessellé leurs montures, les trois femmes les libérèrent dans le champ, où elles pourraient brouter et profiter de l'air pur et frais.

Cara et Berdine sur les talons, Kahlan gravit la dizaine de marches usées par le temps qui menaient à l'entrée proprement dite du bâtiment, défendue par une épaisse porte à deux battants.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda soudain Berdine. Je viens d'entendre une sorte de chuintement…

— Il n'y a pas de rats ici, n'est-ce pas ? souffla Cara.

— Berdine a entendu une fontaine, tout simplement… Pour être franche, il y a des rats dans la Forteresse, mais pas où nous allons. Je te le jure, Cara ! Donne-moi ta lanterne, que je vous fasse découvrir en

détail ce terrifiant donjon.

L'Inquisitrice aurait pu trouver son chemin sans lumière, mais elle avait besoin de la flamme de la lanterne. Quand elle eut repéré une des lampes-clés, fixée au mur sur sa droite, elle souleva le verre et l'alluma.

Dès que la flamme eut pris, des centaines de luminaires identiques s'allumèrent par paires – l'un en face de l'autre – dans un concert de sifflements et de crépitements. On eût dit que quelqu'un venait de tourner à fond la molette d'une lampe à huile géante.

Bouche bée, Cara et Berdine n'en crurent pas leurs yeux.

Une centaine de pieds au-dessus de leurs têtes, le toit vitré offrait une vue imprenable sur le ciel. Dans la journée, cette verrière géante laissait généreusement passer la lumière du soleil. La nuit, par beau temps, on pouvait éteindre les lampes et admirer le firmament, ou se dorer à la lumière de la lune.

Au centre du sol en mosaïque se dressait une fontaine en forme de feuille de trèfle. À travers un réseau de biefs, l'eau qui en jaillissait se répartissait dans une multitude de vasques disposées autour du bassin principal. Un muret de marbre assez large pour servir de banc entourait ce superbe ouvrage architectural.

— C'est magnifique…, souffla Berdine.

Un sourire sur les lèvres, Cara admirait les colonnes de marbre rouge qui soutenaient de splendides arches, sous la promenade qui courait tout au long du grand hall ovale.

— Ça ne ressemble pas à l'endroit où le seigneur Rahl nous a amenées… (La Mord-Sith se rembrunit.) Mais ces lampes… C'était de la magie, n'est-ce pas ? Et vous aviez promis de ne pas nous y exposer.

— J'ai parlé de magie *dangereuse*, Cara. Ces lampes sont un peu comme un champ de force, sinon qu'elles invitent les gens à entrer, au lieu de les repousser. C'est une magie *amicale*…

— Amicale ? répéta Cara. Ben voyons !

— À présent, avançons ! Nous ne sommes pas ici pour le plaisir…

Afin de rejoindre les bibliothèques, Kahlan emprunta une série de couloirs élégants et bien éclairés sans rapport avec les sinistres tunnels qu'avait suivis Richard. En chemin, trois champs de force seulement les arrêtèrent provisoirement. Tenant ses compagnes par la main, l'Inquisitrice les fit traverser sans encombre, même si elles se plaignirent d'une sensation de picotement dans tout le corps.

Ces obstacles magiques ne défendant pas des zones très sensibles, il suffisait d'un minimum de pouvoir pour les franchir. Dans d'autres secteurs, comme celui qui menait à la salle de la sliph, l'Inquisitrice aurait été carbonisée sur pieds si elle avait tenté de passer. Dans ce cas précis, elle pensait que des itinéraires plus sûrs pouvaient également conduire au puits où vivait l'étrange créature. Il n'en restait pas moins

que le Sourcier s'était joué de protections qu'aucun sorcier, à sa connaissance, n'avait jamais osé affronter.

À une intersection, Kahlan s'engagea dans un couloir aux murs rose pâle. Après être passée devant plusieurs grandes alcôves qui contenaient des bancs rembourrés – pour le confort des lecteurs et des visiteurs – elle ouvrit une double porte qui donnait sur une grande bibliothèque.

— Je suis venue ici…, dit Berdine. Je m'en souviens très bien.

— Tu as raison. Mais Richard t'a fait passer par un autre chemin…

L'Inquisitrice alluma de nouveau une lampe-clé. Aussitôt, la salle entière s'illumina.

Le parquet et les lambris, en chêne clair, brillaient comme si on les avait vernis la veille. Le jour, les grandes fenêtres, sur le mur du fond, laissaient entrer les rayons de soleil et offraient une vue panoramique sur Aydindril. Ce soir, à travers la neige, Kahlan apercevait à peine les lumières de la cité.

Elle avança entre les rangées de tables et d'étagères et chercha à se repérer. Si sa mémoire ne la trompait pas, on comptait, dans cette seule salle, cent quarante-cinq rayonnages lestés de livres. Et ils grimpaient jusqu'au plafond. Heureusement, les tables de lecture pourraient servir de surface de tri.

— C'est ça, la bibliothèque de la Forteresse ? s'étonna Cara. Au Palais du Peuple, en D'Hara, nous en avons de plus grandes.

— Possible, répondit Kahlan, mais ici, on en compte vingt-six de cette taille. Tu imagines combien ça fait de milliers de livres ?

— Dans ce cas, dit Berdine, comment trouver celui qui nous intéresse ?

— C'est plus facile qu'on pourrait le croire… Ces bibliothèques risquent de devenir un labyrinthe mortel, quand on est en quête d'une information. J'ai connu un sorcier qui a cherché un ouvrage toute sa vie – sans y parvenir.

— Et pour nous, ce serait « facile » ?

— Oui, parce que les textes consacrés à un sujet très précis sont conservés ensemble. Les manuels de langue, par exemple. Comme ils ne traitent pas de magie, ils sont rangés sur la même étagère, par ordre alphabétique. Mais j'ignore de quelle façon sont classés les grimoires et les recueils de prophéties. En admettant qu'ils le soient.

» Les archives judiciaires sont regroupées dans cette salle. Je n'ai jamais consulté les minutes des procès, mais on m'en a souvent parlé.

Kahlan s'engagea entre deux rangées d'étagères et s'arrêta après une dizaine de pas.

— Nous y voilà ! À voir les dos, ces textes sont dans une multitude d'idiomes. Comme je les connais presque toutes, à part le haut

d'haran, je m'en chargerai. Cara, occupe-toi des livres écrits dans notre langue. Berdine, concentre-toi sur les volumes en haut d'haran.

Elles commencèrent à sortir des livres des rayons, puis allèrent les poser sur les tables en formant trois piles distinctes. Leur moisson fut beaucoup moins abondante que Kahlan le redoutait. Quinze volumes pour Cara, onze pour elle et sept pour Berdine.

La Mord-Sith aurait besoin de temps pour déchiffrer le haut d'haran. L'Inquisitrice parlant couramment les langues de ses onze ouvrages, elle aurait terminé très vite et pourrait donner un coup de main à Cara.

Dès qu'elle eut commencé, Kahlan constata que le travail serait moins compliqué que prévu. Chaque procès s'ouvrant sur l'énoncé de l'accusation, éliminer ceux qui ne concernaient pas le Temple des Vents serait un jeu d'enfant.

Les délits allaient du vol de babioles au meurtre avec préméditation. Une envoûteuse soupçonnée de s'être jeté un sort de beauté avait été innocentée. Reconnu coupable d'avoir cassé le bras d'un camarade lors d'une bagarre, un apprenti-sorcier de douze ans s'était vu condamné à un an de suspension de sa formation. La peine semblait lourde, mais il avait utilisé la magie pour blesser son adversaire.

Un sorcier accusé pour la troisième fois d'ivrognerie et de violence avait été condamné à mort et exécuté deux jours plus tard, une fois son vin cuvé.

Fascinée par ces comptes rendus de jugements, Kahlan dut se forcer à accélérer le rythme. Elle n'était pas là pour découvrir les arcanes de la justice, mais pour trouver une référence au Temple des Vents ou à un groupe de sorciers accusés d'un crime.

Les Mord-Sith aussi avancèrent plus vite que prévu. Au bout d'une heure, Kahlan referma son dernier volume. Il en restait trois à Berdine et six à Cara.

— Toujours rien ? demanda l'Inquisitrice.

— Non, répondit Cara, mais j'ai lu l'histoire d'un sorcier qui aimait baisser son pantalon devant des femmes, sur la place du marché de la rue Stentor, et leur ordonner d'« embrasser son serpent ». J'ignorais que les sorciers pouvaient être aussi fous que les hommes normaux.

— Ce sont des gens comme les autres, mon amie…

— Non, parce qu'ils contrôlent la magie !

— Moi aussi, dans une certaine mesure. Me trouves-tu « anormale » ? Berdine, tu as déniché quelque chose d'intéressant ?

— Rien qui puisse nous servir… Seulement des crimes classiques…

Kahlan fit mine de prendre un livre, sur la pile de Cara, mais elle se ravisa.

— Berdine, tu as été dans la salle de la sliph ?

— Oui, mais je préférerais ne pas y repenser, si ça ne vous dérange pas…

Kahlan ferma les yeux et tenta de se représenter mentalement les lieux. Elle revoyait très bien les restes de Kolo et le puits de la sliph. Mais qu'y avait-il d'autre dans la pièce ?

— Tu te rappelles s'il y avait des livres, à part le journal de Kolo ?

La Mord-Sith se mordilla le bout d'un index, le front plissé par la concentration.

— Le journal était ouvert sur la table, à côté d'un encrier et d'une plume. Près de la chaise, le squelette de Kolo gisait sur le sol, ses vêtements en lambeaux. Mais sa ceinture de cuir et ses sandales avaient résisté au passage du temps…

Ce tableau correspondait au souvenir de Kahlan.

— Tu sais s'il y avait des livres, sur les étagères ?

— Non…

— Que veux-tu dire ? Il n'y en avait pas, ou tu es incapable de répondre ?

— La deuxième possibilité… Le seigneur Rahl était tout excité d'avoir trouvé le journal de Kolo. Depuis le début, il cherchait autre chose qu'un livre normal. Nous sommes partis peu après…

— Finissez de consulter ces ouvrages, dit Kahlan en se levant. Je vais jeter un coup d'œil dans la salle de la sliph. Juste au cas où…

— Je vous accompagne ! s'exclama Cara.

Elle se leva si vite qu'elle renversa sa chaise.

— Il y a des rats, en bas…

— J'en ai déjà vu, Mère Inquisitrice. Et ce n'est pas ça qui m'arrêtera !

De la pure bravade, comprit Kahlan, qui avait vu blêmir la Mord-Sith.

— Cara, c'est inutile. Dans la Forteresse, je n'ai pas besoin de votre protection. Partout ailleurs, elle m'est indispensable. Ici, vous êtes plus en danger que moi. Et j'ai promis de ne pas vous exposer à une magie dangereuse. Comme celle de cette salle-là…

— Dans ce cas, vous serez aussi menacée.

— Non, parce que je sais à quoi m'attendre. Pour vous, le péril serait grand. Moi, je suis née ici, et on m'a laissée courir en liberté dans la Forteresse dès que j'ai su marcher, ou quasiment. Parce qu'on m'avait appris à identifier le péril et à l'éviter…

» Reste avec Berdine, et finis-en avec ces livres. Dès que nous aurons trouvé le bon, nous retournerons auprès de Richard, qui a besoin de notre protection à toutes.

— Vous avez peut-être raison sur les deux points…, concéda Cara.

Je suis novice en magie, *et* nous aurions intérêt à rentrer au plus vite au palais. Parce qu'une certaine prédatrice risque de profiter de notre absence…

Chapitre 35

Au fil des couloirs, des salles et des escaliers qu'elle traversait, Kahlan tentait de se remémorer au mieux la configuration de la Forteresse. L'enjeu était de taille, car elle n'avait aucune chance d'arriver à bon port si elle suivait le chemin emprunté par Richard.

Bien qu'elle ait souvent vu la tour où se trouvait la salle de la sliph, elle ne s'y était jamais aventurée avant que le Sourcier l'y amène. Mais face aux champs de force dont il s'était joué, elle n'aurait aucune chance de passer.

Cela dit, il devait exister d'autres itinéraires pour rallier le fief de Kolo. Dans l'immense complexe, beaucoup de zones n'étaient pas protégées – ou défendues par des obstacles magiques qui ne lui poseraient pas de problèmes.

Si les endroits où l'avait entraînée Richard lui étaient inconnus – et pour cause ! – il existait une multitude de façons de les contourner.

Les champs de force « tueurs », comme les surnommaient les sorciers, servaient plus souvent à protéger ce qui se trouvait derrière qu'à barrer le passage à des intrus. Les salles que le Sourcier l'avait aidée à traverser abritaient une magie menaçante dont elle ne savait rien. À condition d'avoir le pouvoir requis, elles permettaient d'aller beaucoup plus vite d'un point à un autre.

Si elle analysait bien les choses, les champs de force dont Richard avait triomphé ne servaient pas *spécifiquement* à interdire l'accès de la tour de Kolo. Sinon, ils auraient été disposés dans le périmètre de la zone défendue, comme c'était l'usage. Conséquence logique, il devait exister un itinéraire sans danger pour y entrer.

Enfant, l'Inquisitrice avait surtout passé son temps à étudier dans les diverses bibliothèques. Elle avait exploré d'autres parties de la Forteresse, bien entendu, mais il lui aurait fallu bien plus d'une vie pour connaître comme sa poche un si grand complexe. Car l'édifice, non content d'être impressionnant vu de l'extérieur, s'enfonçait profondément dans les entrailles de la montagne. Sa partie visible, la dent, en quelque sorte, n'était rien comparée au reste – la racine, pour pousser la métaphore jusqu'au bout.

Kahlan traversa une salle taillée à même la roche et s'engagea dans un couloir obscur. Devant elle, une horde de rats détala en couinant.

Les salles vides abondaient dans la Forteresse du Sorcier. Certaines, comme celle qu'elle laissait derrière elle, n'étaient rien d'autre que des carrefours géants destinés à servir de points de repère.

Les murs du couloir, taillés avec une grande précision et soigneusement polis, étaient par endroits couverts de symboles gravés à l'intérieur d'un cercle. Chaque ensemble signalait la présence d'un champ de force « mineur » que Kahlan traversa sans encombre, n'était une désagréable sensation de picotement.

Devant elle, le passage se divisait en trois branches. Avant qu'elle ait atteint l'intersection, l'air bourdonna soudain autour d'elle. Le temps qu'elle s'arrête, soit deux ou trois pas, le son passa du bourdonnement à un sifflement aigu. Les cheveux soulevés de ses épaules par un vent invisible, Kahlan remarqua que le cercle gravé dans la pierre, sur sa droite, émettait une vive lueur rouge. Dès qu'elle recula, le son se fit moins agressif et ses cheveux retombèrent en place.

La jeune femme jura à voix basse. Un champ de force de ce type était une invitation pressante à rebrousser chemin. La lueur rouge signalait la position de la protection magique. Quant au bourdonnement, il indiquait qu'on s'aventurait dans une zone dangereuse.

Beaucoup de protections « tueuses » empêchaient les intrus de les approcher. À mesure qu'on avançait, l'air devenait épais comme de la boue, puis plus dur que de la pierre.

D'autres laissaient entrer les visiteurs indésirables… puis les écorchaient vifs.

Les champs de force mineurs évitaient que des profanes tombent dans ce genre de pièges mortels…

Sa lanterne brandie, Kahlan retourna sur ses pas et choisit un autre couloir. Avec ses murs et son plafond blanchis à la chaux, il lui sembla beaucoup plus convivial.

Aucun champ de force ne l'arrêtant, l'Inquisitrice remonta le tunnel blanc puis descendit un escalier qui s'enfonçait un peu plus dans les entrailles de la Forteresse. Le hall qu'elle traversa ensuite n'étant pas protégé non plus, elle s'arrêta devant une porte bardée de fer et prit le temps de faire le point.

La tour de Kolo ne devait pas être loin. Et si elle était arrivée ici sans rencontrer d'obstacles infranchissables – au prix de quelques détours insignifiants –, il n'y avait aucune raison que ça ne continue pas.

Elle ouvrit la porte et déboucha sur une passerelle circulaire munie d'une rambarde en fer. En fait, elle avait déjà atteint le pied de la tour ! Et elle se tenait juste au-dessus de l'étendue d'eau noire où Richard et elle avaient affronté la reine des mriswiths. Sur les rochers qui formaient un îlot au centre de la mare, les œufs écrasés pourrissaient en dégageant une odeur pestilentielle.

La salle de la sliph était juste en face de l'Inquisitrice. Dans la vase, les débris de la porte flottaient toujours, fournissant des perchoirs aux salamandres et aux énormes insectes qui avaient investi les lieux depuis des lustres.

Kahlan longea la passerelle jusqu'à la grande plate-forme suspendue devant l'entrée de la salle. La porte avait explosé, et les murs noircis témoignaient de la formidable puissance qui s'était déchaînée pour dégager l'accès du fief de Kolo, hermétiquement fermé depuis des millénaires.

En détruisant les Tours de la Perdition, Richard avait fait exploser les sceaux magiques qui avaient emprisonné Kolo au moment où une barrière infranchissable s'était dressée entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Victime du dernier rebondissement de l'Antique Guerre, vieille de trois mille ans, le pauvre homme, chargé de veiller sur la sliph, avait fini par mourir à côté d'elle.

Des gravats craquèrent sous les pieds de l'Inquisitrice quand elle entra dans la pièce silencieuse.

Richard avait tiré la sliph d'un sommeil de plusieurs millénaires. Après l'avoir conduit dans l'Ancien Monde, où il avait sauvé sa bien-aimée, la créature de vif-argent les avait ramenés tous les deux en Aydindril.

Puis le Sourcier lui avait ordonné de se rendormir…

Durant les années passées dans la Forteresse, l'Inquisitrice ne s'était jamais doutée de l'existence de la sliph. Aujourd'hui encore, la magie des sorciers de l'ancien temps dépassait son imagination. Comment avaient-ils pu invoquer une pareille créature ? Puis la contraindre à dormir si longtemps – en restant capable de se réveiller instantanément sur l'ordre de…

… de Richard ! Un jeune homme doté d'un pouvoir incroyable dont il ne contrôlait pas le centième !

De quoi devaient être capables les sorciers de guerre du passé, qui le maîtrisaient entièrement ? Quand ils s'affrontaient, quelles horreurs s'infligeaient-ils les uns aux autres ? Et à des milliers d'innocents ?

Tenter de l'imaginer terrorisait l'Inquisitrice.

La peste qui menaçait de dévaster Aydindril faisait sans doute partie de ces fléaux. Oui, ces hommes-là pouvaient lâcher la mort sur tout un peuple !

La lumière de la lanterne survola le squelette de Kolo, près de la chaise, puis éclaira l'encrier et la plume, toujours à leur place sur la table couverte de poussière.

Au centre de la pièce ronde surmontée par un dôme impressionnant, Kahlan reconnut le muret du « puits » où dormait la sliph. Se penchant pour y jeter un coup d'œil, elle ne vit qu'un gouffre

obscur et apparemment sans fond.

Les murs étaient noircis et fissurés comme si la foudre avait fait rage dans la salle. Un autre résultat de la magie libérée par Richard quand il avait détruit les Tours de la Perdition.

Kahlan fit rapidement le tour du tombeau de Kolo. Quand elle atteignit les étagères dont elle se souvenait, elle soupira de frustration.

Il n'y avait pas l'ombre d'un livre. Seulement une assiette craquelée, une cuillère en argent passé et trois espèces de saladiers munis de couvercles. À l'évidence, ils avaient dû contenir, trois mille ans plus tôt, le dernier repas du gardien de la sliph.

Quand elle toucha le carré de tissu brodé qui reposait à côté, soigneusement plié – une serviette ? – il s'effrita sous ses doigts comme du vieux parchemin.

Kahlan s'agenouilla et constata que l'étagère de dessous contenait simplement une lanterne et quelques chandelles de rechange. Elle était venue pour rien.

Soudain, sa déception disparut, balayée par une angoisse tétanisante.

Quelqu'un l'espionnait !

Elle retint son souffle et tenta de se convaincre qu'il s'agissait d'un tour de son imagination. La nuque hérissée, elle sentit pourtant la chair de poule remonter le long de ses bras.

Elle tendit l'oreille, en quête d'un indice, et entendit seulement le crissement de ses bottes tandis qu'elle se relevait, très lentement, pour ne pas signaler sa présence.

Mobilisant tout son courage, elle décida de se glisser derrière le puits de la sliph. De là elle pourrait déterminer si elle avait des hallucinations. Ou si un rat était entré sur ses talons…

L'Inquisitrice tourna la tête pour évaluer la distance qui la séparait du muret.

Ravalant un cri de terreur, elle recula, dérapa sur des gravats et manqua s'étaler de tout son long.

Chapitre 36

Sa tête émergeant du puits, la sliph dévisageait intensément Kahlan. Dès qu'on voyait ses traits, on ne se demandait plus pourquoi Kolo en parlait au féminin. La sliph avait tout d'une magnifique statue. N'était qu'elle bougeait avec une fluidité étrangement gracieuse.

Une main sur son cœur, qui battait la chamade, l'Inquisitrice s'accorda le temps de reprendre son souffle. La sliph ne la quitta pas des yeux, comme si elle attendait la suite.

Dans son récit, Kolo mentionnait souvent qu'*elle* le regardait.

— Sliph…, souffla Kahlan, pourquoi es-tu réveillée ?

Le front de vif-argent se plissa de perplexité.

— Veux-tu voyager ? demanda la créature.

Ses lèvres n'avaient pas bougé, affichant toujours le même sourire.

— Voyager ? Non… (Kahlan fit un pas vers le puits.) Mais Richard t'a endormie. J'étais là quand il l'a fait.

— Le maître… Le maître m'a réveillée…

— C'est vrai, il l'a fait. Puis il a voyagé en toi, et il est revenu ici avec moi…

L'expérience n'avait pas été désagréable, se souvint Kahlan. Pour voyager dans la sliph, il fallait se forcer à respirer du vif-argent. Au début, cette idée était terrifiante. Avec le soutien de Richard, Kahlan était parvenue à surmonter sa peur. Et elle avait éprouvé des sensations grisantes. S'emplir les poumons de vif-argent vous rendait euphorique.

— Je me rappelle que tu étais en moi, un jour, dit la créature.

— As-tu oublié que Richard t'a rendormie ?

— Il m'a tirée d'une très longue nuit, et ne m'y a pas renvoyée. Le maître voulait seulement que je me repose en attendant qu'il ait de nouveau besoin de moi.

— Nous pensions que tu dormirais jusqu'à son retour. Pourquoi t'es-tu réveillée ?

— J'ai senti que tu étais là, et ça m'a intriguée.

Kahlan fit un nouveau pas vers le puits.

— Sliph, à part Richard et moi, as-tu eu d'autres voyageurs ?

— Oui.

— Un homme et une femme, n'est-ce pas ? demanda Kahlan, certaine qu'elle devinait juste.

La sliph ne répondit pas, mais son sourire parut moins serein.

Kahlan posa le bout des doigts sur le muret.

— Qui étaient ces voyageurs ? insista-t-elle.

— Tu devrais savoir que je ne trahis jamais ceux qui m'utilisent.

— En quel honneur devrais-je le savoir ?

— Tu as voyagé en moi… Je ne te dirai rien, parce que je suis loyale de nature. Tu devrais le comprendre !

— Désolée, mais j'ai peur de très mal te connaître. Tu es née bien longtemps avant moi, dans une autre époque. Je sais qu'on peut voyager en toi – et que tu m'as aidée ce jour-là. Grâce à toi, nous avons vaincu de terribles ennemis.

— Ravie de t'avoir été agréable… Voudrais-tu que je recommence ? Un voyage te ferait plaisir ?

Kahlan frissonna d'angoisse rétrospective. À présent, elle comprenait pourquoi Marlin voulait retourner dans la Forteresse. Sœur Amelia et lui étaient venus de l'Ancien Monde grâce à la sliph !

Pour se dévoiler, Jagang avait attendu qu'Amelia ait accompli sa mission et soit de nouveau près de lui. Par quel autre moyen aurait-elle voyagé aussi vite ?

— Sliph, commença Kahlan, des gens très méchants…

Elle s'interrompit, soudain frappée par une idée.

— Naguère, tu m'as conduite dans l'Ancien Monde.

— C'est vrai… Je sais où c'est. Viens, je t'y amènerai…

— Non, je ne veux pas y retourner. Mais peux-tu aller ailleurs ?

— Bien sûr…

— Où ?

— À beaucoup d'endroits. Tu dois le savoir, puisque tu as voyagé avec moi. Nomme une destination, et nous partirons ensemble.

Kahlan se pencha vers le visage engageant de la créature.

— Je voudrais aller chez la voyante…

— Je ne connais pas ce lieu.

— Il ne s'agit pas d'un lieu, mais d'une personne. Elle vit dans les monts Rang'Shada. Dans l'Allonge d'Agaden, exactement. Tu pourrais m'y conduire ?

— Oui. J'y suis déjà allée.

Kahlan posa une main tremblante sur ses lèvres.

— Nous partons ? demanda la sliph de sa voix grave qui se répercutait dans toute la salle.

— Pas tout de suite, mais je reviendrai… Seras-tu encore là ?

— Si je me repose, il suffira que tu m'appelles. Nous voyagerons, et tu seras satisfaite.

— T'ai-je bien comprise ? Si je ne te vois pas, je crierai ton nom, tu viendras et nous voyagerons ?

— C'est ça, oui…

Kahlan recula lentement.

— Je ne serai pas absente longtemps. Dès mon retour, tu m'emmèneras dans l'Allonge d'Agaden.

— Oui, dès ton retour…

L'Inquisitrice reprit sa lampe, posée devant les étagères, et se dirigea vers la porte.

— À bientôt, dit-elle avant de sortir.

— Oui, tu reviendras et nous voyagerons…

L'esprit en ébullition, Kahlan courut dans les couloirs, les salles et les escaliers. Quand elle arriva en vue de la bibliothèque, elle n'avait pas encore pris sa décision.

À bout de souffle et sûrement rouge comme une pivoine, elle ne pouvait pas se présenter tout de suite devant Cara et Berdine. Autant débouler avec une pancarte annonçant qu'elle avait un problème !

L'Inquisitrice entra dans une alcôve, s'assit sur un banc et posa sa lampe sur le sol. Le dos contre le mur, elle étira ses jambes douloureuses et s'éventa le visage d'une main. Respirant à fond, elle tenta de convaincre son cœur qu'il battait trop fort.

Pendant ce répit forcé, elle poussa plus loin sa réflexion.

Shota en savait long sur la peste, c'était évident. Sinon, elle n'aurait pas prié les esprits d'avoir pitié de l'âme du Sourcier.

La voyante avait dirigé Nadine vers Aydindril pour qu'elle épouse Richard. Furieuse, l'Inquisitrice pensa à la robe moulante de l'herboriste, à ses sourires provocants et aux accusations qu'elle avait lancées contre elle. Et ce regard énamouré, chaque fois qu'elle parlait à Richard !

Kahlan essaya de mettre au point un plan. Tout le monde redoutait les voyantes, y compris les sorciers. Et même si elle ne lui avait rien fait, Shota s'acharnait à lui empoisonner la vie.

Un jour, cette femme finirait par la tuer.

Sauf si elle l'éliminait avant !

Estimant qu'elle devait s'être remise, la jeune femme se leva, tira sur sa robe, prit une grande inspiration et s'efforça d'afficher son masque d'Inquisitrice.

Puis elle entra dans la bibliothèque, où les deux Mord-Sith finissaient de ranger les livres à leur place.

— Vous en avez mis, du temps ! s'exclama Cara, pleine de reproche.

— Trouver un chemin sûr n'était pas si facile…

— Alors, vous avez déniché quelque chose ? demanda Berdine.

— De quoi parles-tu ?

— De livres, bien sûr ! C'est pour ça que vous êtes partie.

— Non, je reviens bredouille.

— Vous avez eu des ennuis ? lança Cara, de plus en plus soupçonneuse.

— Pas du tout, mais je suis bouleversée par… Enfin, vous savez bien, la peste et tout le reste… Être impuissante me mine le moral. Et vous, du nouveau ?

— Rien, répondit Berdine. Aucune référence au Temple des Vents ou au jugement de l'équipe de sorciers.

— C'est incompréhensible ! S'il y a eu un procès, comme le dit Kolo, les minutes devraient être ici.

— Mère Inquisitrice, nous avons fouillé d'autres rayonnages, au cas où des archives juridiques nous auraient échappé. Il n'y a rien ! Où pourrions-nous chercher ?

— Nulle part, répondit Kahlan. S'il n'y a rien dans cette salle, ça signifie que ces minutes n'existent pas. Ou que le livre qui les contient a été détruit. Dans son journal, Kolo dit que la Forteresse était en ébullition. Ils n'ont peut-être pas eu le temps de consigner le procès par écrit…

— On continue quand même à chercher ? proposa Berdine. Au moins jusqu'à l'aube…

— Non. Inutile de perdre notre temps. Il vaut mieux que tu retournes travailler sur le journal de Kolo. En l'absence d'autres sources d'informations, c'est notre seul espoir.

À la lumière vive de la bibliothèque, qui la ramenait à la réalité, la détermination de Kahlan faiblissait de seconde en seconde. Son plan était-il si bon que ça ?

— Dans ce cas, dit Cara, nous devrions partir. Qui sait ce que Nadine aura fait ? Si elle a réussi à entrer dans la chambre du seigneur Rahl, elle doit s'être usée les lèvres à force de l'embrasser dans son sommeil !

Berdine flanqua une claque sur l'épaule de sa collègue.

— Quelle mouche te pique ? La Mère Inquisitrice est une Sœur de l'Agiel !

— Désolée, j'essayais simplement d'être drôle… (Cara se tourna vers Kahlan.) Un mot de vous, et Nadine quittera ce monde. De toute façon, Raina ne l'aura pas laissée entrer dans la chambre…

L'Inquisitrice essuya la larme qui roulait sur sa joue.

— Je sais… Mais en ce moment, un rien me met dans tous mes états…

Cette fois, elle sut que sa décision était prise, et qu'elle serait irrévocable. Richard avait besoin d'aide pour vaincre la peste, et…

Non, c'était un prétexte ! Elle avait une raison bien plus personnelle de vouloir partir pour l'Allonge d'Agaden !

— Vous avez réussi ? demanda Raina dès qu'elle vit Cara, Berdine

et Kahlan s'engager dans le couloir.

— Non, répondit l'Inquisitrice. Il n'y a pas d'archives sur ce procès.

— Quel dommage…

— Quelqu'un a tenté de déranger Richard ?

— Elle est venue, bien entendu… Voir s'il dormait bien, à l'en croire.

Kahlan n'eut pas besoin de précisions pour deviner de qui il s'agissait.

— Et tu l'as laissée entrer ?

— J'ai entrouvert la porte, constaté que le seigneur Rahl se reposait, et dit à cette garce que tout allait bien. Elle n'a même pas aperçu un cheveu de votre futur mari.

— Bien joué ! Mais elle reviendra sûrement.

— Voilà qui m'étonnerait… En la renvoyant, je lui ai promis, si elle se remontrait, de poser mon Agiel entre ses seins nus. Et croyez-moi, elle a compris que je ne plaisantais pas !

Cara éclata de rire.

Kahlan n'en eut pas le cœur.

— Raina, il est tard. Berdine et toi devriez aller prendre un peu de repos. L'esprit plus clair, traduire le journal sera moins pénible… Nous sommes toutes épuisées. Ulic et Egan veilleront sur Richard.

— Vous y arriverez, les gars ? demanda Raina en tapant du dos de la main sur l'estomac d'Ulic. Sans moi, vous ne serez pas perdus ?

— Nous sommes les gardes du corps du seigneur Rahl, grogna le colosse, vexé. Si quelqu'un essaie d'entrer dans la chambre, on devra ramasser ses restes à la petite cuillère !

— Je vois que nos amis s'en sortiront, fit la Mord-Sith. Berdine, il est temps que tu te reposes un peu !

Cara à ses côtés, Kahlan regarda les deux femmes s'éloigner.

— Mère Inquisitrice, vous devriez filer dans votre chambre. Vous n'avez pas l'air en forme…

— Je… je veux d'abord m'assurer que Richard va bien. Je dormirai mieux si je suis rassurée à son sujet. (Elle foudroya Cara du regard, au cas où elle aurait l'intention d'entrer avec elle.) Pourquoi ne pas aller te coucher ?

— Désolée, mais je préfère attendre…

Dans la chambre obscure, Kahlan repéra le lit grâce aux rayons de lune qui filtraient par la fenêtre. Elle en approcha et tendit l'oreille pour écouter la respiration du dormeur.

Son bien-aimé, comme elle, était désespéré par l'épidémie. Combien de familles pleuraient un mort, cette nuit ? Et combien les imiteraient, demain ?

Kahlan s'assit au bord du lit, glissa un bras sous les épaules de

Richard et le souleva un peu. Dans son sommeil, il murmura son nom mais ne se réveilla pas.

L'Inquisitrice prit le verre de potion, toujours à demi plein. Elle l'approcha des lèvres du jeune homme et fit couler un peu de liquide entre ses lèvres.

— Bois, murmura-t-elle. Mon amour, ça t'aidera…

Elle continua jusqu'à ce qu'il n'y ait presque plus de potion. Puis elle reposa le verre et serra contre son ventre la tête de Richard.

— Je t'aime tellement… Quoi qu'il arrive, n'en doute jamais…

Le jeune homme murmura de nouveau son nom, puis une phrase qu'elle ne comprit pas, à part un mot : amour.

Kahlan remit la tête de Richard sur l'oreiller et retira son bras de sous ses épaules. Après avoir remonté la couverture jusqu'à son menton, elle lui embrassa le front et les lèvres et se leva.

Une fois sortie, elle se dirigea vers ses quartiers, Cara sur les talons.

— Tu devrais vraiment aller dormir, mon amie…

— Et vous laisser sans protection ?

— Cara, tu n'es pas indestructible !

— Peut-être, mais je ne décevrai pas deux fois le seigneur Rahl. Ne vous inquiétez pas : je posterai des gardes devant votre porte, et je ferai une sieste dans un coin, à même le sol. S'il y a du grabuge, on me réveillera…

Pour ce qu'elle devait faire, Kahlan n'avait surtout pas besoin qu'une Mord-Sith lui traîne dans les jambes.

— Tu as vu dans quel état s'est mis Richard, à force de ne pas dormir ?

— Les Mord-Sith sont bien plus résistantes que ces colosses aux pieds d'argile ! De plus, il a passé plusieurs nuits blanches. Moi, j'ai dormi, hier…

Sachant que polémiquer serait inutile, Kahlan se demanda comment se débarrasser de son encombrante garde du corps. Lui dire la vérité était hors de question. Sœur de l'Agiel ou pas, Cara répéterait tout à Richard…

Il fallait l'éviter à tout prix ! Il devait ignorer ce qu'elle se préparait à faire.

Elle décida d'aborder le problème sous un autre angle.

— J'ai trop faim pour aller me coucher, mentit-elle.

— Mère Inquisitrice, vous avez une mine épouvantable. Il vous faut du sommeil, pas de la nourriture. L'estomac plein, vous dormirez mal. Allez donc vous reposer ! Et cessez de vous inquiéter au sujet de Nadine. Après la tirade de Raina, elle ne se montrera plus, vous pouvez me croire. Ce soir, il ne se passera rien de mal…

— Cara, de quoi as-tu peur ? Je veux dire, à part de la magie et des

rats ?

— Je hais ces rongeurs, mais ils ne m'effraient pas !

Kahlan ne crut pas un mot de cette profession de foi. Une patrouille les croisant, elle attendit d'être de nouveau hors de portée d'oreille.

— Alors, de quoi as-tu peur ?

— De rien !

— Cara, tu parles à une Sœur de l'Agiel. Tout le monde a des angoisses…

— Je voudrais mourir au combat, pas dans un lit, vaincue par un ennemi invisible. Et je crains que le seigneur Rahl soit victime de la peste et nous laisse sans guide.

— Cette idée me terrorise aussi, avoua Kahlan. Je redoute que Richard tombe malade. Et je m'inquiète pour ceux que j'aime : toi, Berdine, Raina, Ulic, Egan et tous les résidents de ce palais.

— Le seigneur Rahl vaincra l'épidémie !

— As-tu également peur de ne pas trouver un homme qui t'aimera ?

— Pardon ? Pourquoi me ferais-je du souci pour ça ? Il suffit que j'autorise un homme à m'aimer pour qu'il tombe à mes pieds !

Kahlan attendit un moment avant de continuer.

— Moi, j'aime Richard. En principe, la magie des Inquisitrices détruit l'esprit de leurs partenaires quand… Enfin, tu vois ce que je veux dire. Grâce à son pouvoir, Richard est le seul compagnon que j'aurai jamais. Le perdre me terrifie ! Comprends-moi : je ne veux que lui, mais même si j'aimais quelqu'un d'autre, ce serait sans espoir. Lui seul peut me rendre mon amour. S'il disparaît, je resterai solitaire à jamais.

— Maître Rahl vaincra l'épidémie, répéta la Mord-Sith.

— Cara, j'ai peur que Nadine me le vole !

— Il n'a rien à faire d'elle ! On le lit dans ses yeux. Vous êtes la seule femme qu'il regarde vraiment.

— Peut-être, mais Nadine a été envoyée par une voyante !

La Mord-Sith ne répondit rien. Quand la magie entrait en jeu, elle ne savait plus que dire.

Devant la porte de ses quartiers, Kahlan s'arrêta et plongea son regard dans celui de Cara.

— Ma Sœur de l'Agiel consentirait-elle à me faire une promesse ?

— Si c'est possible…

— Tout va mal, et les choses peuvent encore s'aggraver. Si je faisais une erreur, la pire de ma vie, et que je perde Richard, peux-tu jurer que tu ne laisserais pas Nadine lui mettre la main dessus ?

— Que pourrait-il arriver ? Maître Rahl vous aime, et il se fiche de cette garce !

— Tout est possible, mon amie ! Shota, la peste, Jagang… L'idée de disparaître pour céder ma place à Nadine m'est insupportable. (Kahlan prit le bras de la Mord-Sith.) Je t'en supplie, jure-moi que ça n'arrivera pas !

Cara détourna le regard. Pour les Mord-Sith, un serment était une affaire de vie ou de mort. Et Kahlan savait jusqu'où elles allaient lorsqu'elles s'engageaient…

D'un coup de poignet, Cara fit voler son Agiel dans sa paume.

— Nadine ne prendra pas votre place aux côtés du seigneur Rahl, je le jure. Pour en attester, j'embrasse mon Agiel.

La gorge serrée, Kahlan ne parvint pas à dire un mot.

— Allez vous coucher, Mère Inquisitrice. Je veillerai sur votre sommeil, et rien ne vous dérangera. Nadine n'aura jamais le seigneur Rahl, je le promets sur ma vie. Reposez-vous en paix.

— Merci, Cara… Tu es une vraie Sœur de l'Agiel. Et si tu veux un jour que je te rende la pareille, il suffira de demander…

Chapitre 37

À force de répéter qu'elle était épuisée et rêvait de se mettre au lit, Kahlan parvint à se débarrasser de Nancy et de son assistante. Non, vraiment, elle ne voulait pas prendre un bain, ni manger et encore moins qu'on lui brosse les cheveux !

Pour que Nancy n'ait pas de soupçons, elle l'autorisa quand même à l'aider à se déshabiller.

Quand elle fut enfin seule, l'Inquisitrice frotta longuement ses bras nus, car il faisait très froid dans ses quartiers. Puis elle toucha sa blessure, sous le bandage. La cicatrisation devait bien se passer, puisqu'elle n'avait plus mal. L'intervention de Drefan avait accéléré la guérison déjà bien amorcée par le cataplasme de Nadine. Aussi peu de mérites qu'ait l'herboriste, il fallait bien les lui reconnaître !

Kahlan passa une robe de chambre et alla s'asseoir devant un bureau, près d'une des cheminées. Elle trouva agréable la chaleur des flammes, mais regretta qu'elle n'agisse que sur son côté droit…

Elle sortit d'un tiroir une feuille de parchemin et une plume, ouvrit l'encrier et tenta de mettre un peu d'ordre dans ses pensées avant de commencer à écrire.

Puis elle se lança.

« Mon très cher Richard,

J'ai une chose importante à faire, et je dois m'en occuper seule. Cette fois, rien ne me convaincra de changer d'avis. Par respect pour toi, et aussi parce que tu es le Sourcier, je m'incline souvent devant ta volonté, alors que je ne suis pas toujours d'accord avec ta façon de voir les choses. À plusieurs reprises, je t'ai laissé agir à ta guise, même si j'en souffrais. Mais n'oublie pas que je suis la Mère Inquisitrice, une femme qui doit savoir suivre son propre chemin. C'est le cas aujourd'hui. Si tu m'aimes autant que tu le dis, ne tente rien pour m'empêcher d'aller seule au bout de cette route.

J'ai dû mentir à Cara – par omission, mais ça revient au même – et je le regrette beaucoup. Richard, elle ignore tout de mon plan ! Si tu lui fais porter la responsabilité de mon départ, j'en serai très mécontente.

J'ignore quand je reviendrai… En principe, mon absence ne devrait pas être très longue. Sache que je pars pour améliorer notre situation. Comprends-le, ne t'en mêle pas et ne sois pas furieux contre moi. Parce que je n'ai pas le choix…

Signé : la Mère Inquisitrice, ta reine, et la femme qui t'aime pour toujours, dans ce monde et tous les autres.

Kahlan »

La jeune femme plia la feuille de parchemin et écrivit dessus le nom du destinataire. Puis elle déplia la lettre et la relut pour s'assurer qu'elle n'avait rien dévoilé de ses intentions.

« Sache que je pars pour améliorer notre situation » lui sembla une formulation parfaite. Idéalement vague, elle pouvait vouloir dire tout et n'importe quoi.

« *Ne t'en mêle pas* » était sans doute trop brutal, mais il n'existait pas mille façons d'exprimer ces choses-là.

Kahlan prit une chandelle, sortit du tiroir un bâtonnet de cire rouge et cacheta le pli. Ensuite, elle y imprima son sceau – deux éclairs –, souffla la bougie, embrassa la lettre et alla la poser sur un guéridon où Nancy le verrait du premier coup d'œil.

Jusqu'à ces derniers temps, elle ignorait pourquoi les Mères Inquisitrices avaient pour sceau ce curieux symbole. À présent, elle le savait. C'était à cause du Kun Dar, la Rage du Sang, une antique composante de leur magie. Ce pouvoir étant très rarement utilisé, elle n'avait jamais rien su de son existence, parce que sa mère était morte avant d'avoir pu lui apprendre à l'invoquer.

Tombée amoureuse de Richard, elle avait pu mobiliser d'instinct cette force. Quand elle entrait dans la Rage du Sang, un état qui la rendait insensible à tout raisonnement, les éclairs peints sur ses joues indiquaient qu'il valait mieux ne pas se mettre en travers de son chemin.

Cette facette *soustractive* de la magie des Inquisitrices en faisait des anges exterminateurs. Chez Kahlan, ce pouvoir s'était éveillé quand elle avait cru que Darken Rahl venait de tuer Richard. La Rage du Sang était destinée à protéger ou à venger une personne bien précise. Même si sa vie était en jeu, Kahlan ne pouvait pas y recourir pour se défendre elle-même.

Comme sa magie « normale » d'Inquisitrice, qu'elle avait toujours sentie tapie en elle, le Kun Dar était là en permanence, sous la surface, et prêt à se déchaîner. Dès que Richard était en danger, des éclairs bleus meurtriers jaillissaient de ses mains pour lui porter secours.

Afin de voyager avec la sliph – ou plus exactement, en elle – il fallait contrôler, aussi peu que ce fût, les deux variantes de magie. C'était le cas des Sœurs de l'Obscurité et des sorciers passés dans le camp du Gardien…

Kahlan alla dans sa chambre, se déshabilla, ouvrit le tiroir du bas de son armoire finement sculptée et fouilla dedans.

Elle y trouva ses vêtements de voyage, beaucoup mieux adaptés à

son plan qu'une robe d'Inquisitrice. Un pantalon vert foncé, une épaisse chemise de lin, un ceinturon de cuir et des bottes de marche… La tenue idéale pour une aventurière.

Au fond du tiroir, elle dénicha le dernier objet qu'elle cherchait. Le posant sur le sol, elle s'agenouilla et défit le nœud du carré de tissu blanc qui enveloppait la précieuse relique.

Même si elle savait à quoi s'attendre, revoir le couteau que lui avait offert Chandalen fit frissonner l'Inquisitrice. Cette arme était taillée dans un os du grand-père de l'Homme d'Adobe ! Avec elle, Kahlan avait tué Prindin, un chasseur qu'elle avait cru son ami, mais qui s'était vendu au Gardien.

En tout cas, elle *pensait* avoir tué le traître… L'esprit embrumé par le poison que lui avait fait boire Prindin, elle ne se souvenait plus clairement de ces événements. Était-ce le grand-père de Chandalen qui l'avait sauvée, en réalité ? Alors qu'elle gisait sur le sol, Prindin s'était jeté sur la lame qu'elle serrait dans sa main – sans savoir comment elle y était arrivée.

Des plumes de corbeau étaient attachées au pommeau de l'arme. Très importants dans la culture du Peuple d'Adobe, ces oiseaux étaient étroitement associés à la mort.

Pour sauver son peuple, menacé d'extermination par les Jocopos, des habitants du Pays Sauvage devenus fous, le grand-père de Chandalen avait demandé de l'aide aux esprits lors d'un conseil des devins. Les âmes de ses ancêtres lui avaient enseigné l'art de combattre un ennemi plus violent et plus féroce. Agneaux devenus des loups, les Hommes d'Adobe – un nom qu'ils avaient adopté à cette époque – avaient éliminé la menace.

Radicalement, puisqu'il ne restait plus un seul Jocopo !

Après la mort du premier protecteur du Peuple d'Adobe, le père de Chandalen avait repris le flambeau. Puis il l'avait transmis à son fils.

Kahlan connaissait peu d'hommes capables de défendre les leurs avec autant de bravoure. Lors des combats contre l'Ordre Impérial, Chandalen avait semé la mort sans pitié.

Comme l'Inquisitrice !

Ensuite, il lui avait offert le couteau, gardant celui qui était taillé dans un os de son père. L'arme avait déjà sauvé une fois la vie de Kahlan. Et elle recommencerait peut-être…

La jeune femme prit le couteau et le leva à hauteur de ses yeux.

— Grand-père de Chandalen, ton aide me fut naguère précieuse. Sois encore une fois à mes côtés !

Les yeux fermés, l'Inquisitrice embrassa la lame rituelle.

Si elle devait affronter Shota, pas question d'avoir les mains vides.

Et elle n'aurait pas pu rêver d'une meilleure arme.

Elle noua la bande de tissu autour de son bras gauche et glissa le couteau dedans. Ainsi placé, on pouvait le dégainer avec une étonnante rapidité. Même si la voyante lui faisait toujours peur, Kahlan se sentait bien mieux, ainsi équipée…

Dans l'armoire, elle prit un manteau ocre de demi-saison. Avec la tempête de neige, un vêtement plus épais aurait été mieux adapté. Mais elle ne resterait pas longtemps dehors en Aydindril, et le climat, dans l'Allonge d'Agaden, serait beaucoup plus clément.

De plus, un manteau sombre l'aiderait à ne pas se faire remarquer par les gardes, sur le chemin de la Forteresse. Et sortir sa lame serait plus facile avec un tissu léger.

Pourrait-elle brandir le couteau avant que Shota ait lancé un sort ? Et même si elle réussissait, une arme de ce type risquait de ne pas suffire contre une voyante.

À quoi bon s'interroger ? De toute façon, elle n'avait rien d'autre à sa disposition.

Sauf son pouvoir d'Inquisitrice, bien sûr ! Shota y serait vulnérable comme tout le monde, à part Richard. Si elle la touchait, le combat serait terminé. Mais par le passé, la voyante avait su utiliser sa magie pour l'empêcher d'approcher…

Cela n'aurait aucune importance si elle la frappait avec un éclair du Kun Dar. Hélas, ce serait impossible, puisqu'elle ne pouvait pas invoquer la Rage du Sang pour *se* défendre. Ce qui avait marché contre un grinceur, et quand les Sœurs de la Lumière étaient venues chercher Richard, ne fonctionnerait pas face à Shota.

À moins que… Le jeune homme l'aimait, il désirait l'épouser et vivre pour toujours avec elle. Se fichant de ce qu'il désirait, Shota lui avait envoyé Nadine, dont il ne voulait pas.

Même en oubliant l'amour du Sourcier pour l'Inquisitrice, Nadine l'avait fait souffrir et il aurait préféré qu'elle soit très loin de lui. Il acceptait sa présence pour garder un œil sur l'émissaire de Shota. Rien de plus…

Et l'idée d'avoir l'herboriste pour femme le révulsait !

Donc, la voyante menaçait Richard. Dans ce cas, le Kun Dar marcherait. Car le danger ne devait pas nécessairement être physique, puisque les Sœurs de la Lumière entendaient simplement emmener le jeune homme *contre sa volonté*.

Shota était fichue !

Ainsi fonctionnait la magie, et l'Inquisitrice était bien placée pour le savoir. Comme l'Épée de Vérité, le Kun Dar réagissait à des *perceptions*. Si Kahlan avait la certitude de défendre Richard, la Rage du Sang lui obéirait. Et le Sourcier, elle le savait, refusait que la voyante le manipule et décide de son destin à sa place. La justification

existait bel et bien : Shota voulait faire du mal à Richard. Donc, les éclairs la carboniseraient !

Kahlan s'accroupit et pria les esprits du bien de la guider. Elle n'agissait pas pour se venger, et ne préméditait pas un meurtre gratuit.

N'est-ce pas ?

Ou cherchait-elle, en évoquant une juste cause, à dissimuler son désir animal de tuer Shota ?

Non, elle ne partait pas avec l'intention d'exécuter la voyante. Mais il fallait tirer au clair l'histoire de Nadine, et découvrir ce que Shota savait sur le Temple des Vents.

Mais si ça s'imposait, l'Inquisitrice se défendrait. Et s'il s'agissait de protéger Richard, rien ne l'arrêterait. Depuis trop longtemps, la voyante s'amusait avec leurs vies, comme s'ils étaient des marionnettes dont elle tirait les ficelles. Qu'elle tente de la tuer, ou continue de torturer Richard, et c'en serait fini d'elle !

L'Inquisitrice soupira de frustration. Son bien-aimé lui manquait déjà. Ils s'étaient battus pour être enfin ensemble, et voilà qu'elle s'en allait ! Dans la situation inverse, se serait-elle montrée compréhensive, comme elle osait le lui demander ?

Bouleversée, Kahlan ouvrit le tiroir qui contenait son bien le plus précieux. Comme si elle touchait un trésor, elle sortit la robe de mariée bleue, caressa le tissu… et éclata en sanglots.

Craignant de mouiller la robe, elle la remit à sa place et resta un long moment immobile, une main posée sur ce symbole de son avenir.

Enfin, elle poussa le tiroir et s'ébroua. Elle avait une mission à accomplir. Que ça lui plaise ou non, elle était la Mère Inquisitrice. Et Shota, puisqu'elle résidait dans les Contrées du Milieu, faisait partie de ses sujets.

L'idée de mourir, et surtout de ne plus jamais revoir Richard, la révoltait. Mais il fallait en finir avec les manigances de la voyante. En somme, Nadine avait été l'agression de trop. Et pour ça, Shota paierait le prix fort.

Sa détermination plus ferme que jamais, Kahlan s'empara de la corde à nœuds pendue à un crochet, au fond de l'armoire. En cas d'incendie, cette précaution permettait à la Mère Inquisitrice de s'enfuir par le balcon.

Dès qu'elle eut ouvert la baie vitrée, un vent froid s'engouffra dans la pièce.

La jeune femme sortit sur le balcon et ferma derrière elle. Relevant sa capuche, elle s'assura que ses cheveux ne dépassent pas, afin qu'on ne la reconnaisse pas. Si elle croisait quelqu'un par une nuit pareille…

Après avoir attaché la corde à la balustrade, elle la lâcha, et ne parvint pas à voir, avec la nuit et la neige, si elle atteignait le sol. Mais la personne chargée de lui fournir ce moyen de sortir avait dû s'en

assurer.

En principe…

Kahlan enjamba la balustrade, saisit la corde à deux mains et commença à descendre.

L'Inquisitrice avait décidé de gagner la Forteresse à pied. Au fond, ce n'était pas si loin, et prendre un cheval risquait de la trahir, si elle le laissait dans le paddock, une fois arrivée à destination. Un moment, elle avait pensé à lâcher sa monture dans la nature, un peu avant d'arriver. Mais on la retrouverait, et Richard penserait qu'il lui était arrivé malheur. En ce moment, il n'avait pas besoin de ça…

Enfin, à cheval, elle aurait eu beaucoup plus de mal à ne pas se faire repérer par les gardes postés devant le pont.

Les esprits du bien l'avaient gratifiée d'une tempête de neige idéale pour se dissimuler. Il aurait été discourtois de ne pas en tirer avantage…

Après quelques minutes à patauger dans la neige, Kahlan se demanda si elle avait pris la bonne décision.

Bon sang, elle ne devait pas jouer à ce jeu-là ! Si elle commençait à douter de son plan dès la première étape, autant retourner tout de suite au palais !

En ville, elle croisa à peine dix personnes qui ne lui accordèrent aucune attention, bien trop pressées de rentrer se mettre à l'abri. En cas d'interrogatoire, ces « témoins » seraient incapables de dire s'ils avaient vu un homme ou une femme.

Une fois sortie d'Aydindril, Kahlan s'engagea sur le chemin de la Forteresse. Échapper aux gardes ne serait pas un jeu d'enfant. Les soldats d'harans n'avaient pas les yeux dans leur poche, et s'ils la reconnaissaient, tout son plan tomberait à l'eau.

Tuer les sentinelles aurait préservé le secret. Mais il n'en était pas question. Ces hommes luttaient désormais à ses côtés, aussi résolus qu'elle à écraser l'Ordre Impérial.

Alors, les assommer, peut-être ?

Non, ce n'était pas un moyen sûr de neutraliser quelqu'un. Souvent, quand on frappait un homme sur la tête, il ne s'évanouissait pas, mais criait de douleur et attirait sur les lieux des hordes de camarades prêts à tailler en pièce les intrus.

De plus, une fracture du crâne pouvait entraîner la mort, et elle refusait de courir ce risque. Ce genre d'attaque se justifiait contre des ennemis – pas des alliés.

Amelia et Marlin avaient sûrement jeté un sort pour ne pas être vus des gardes. Hélas, elle n'avait pas ce type d'atout dans sa manche. Si elle utilisait sa magie, les pauvres soldats y perdraient leur esprit. Il restait deux possibilités : la ruse ou une parfaite discrétion.

En matière de ruse, les militaires d'harans en savaient sûrement dix fois plus long qu'elle. Donc, il lui faudrait se faire toute petite…

Où était-elle exactement ? Elle l'ignorait, mais le poste de garde ne devait plus être loin.

Les bourrasques soufflant de la gauche, elle se plaça sur la droite de la route, et avança sous le vent. Pliée en deux, elle comprit qu'il lui faudrait ramper pour traverser les lignes… amies.

Avant, elle devrait rester un moment étendue sur le ventre, pour qu'une couche de neige se dépose sur son manteau. Ainsi, dès qu'elle verrait un soldat, il lui suffirait de s'immobiliser pour qu'il ne la distingue pas. Dans ce contexte, elle se maudit de ne pas avoir emporté de gants !

Estimant qu'elle était dangereusement près du poste de garde, elle réfléchit quelques instants au défi le plus délicat qu'elle devrait relever : traverser le pont ! Là, elle serait coincée dans un passage étroit, sans possibilités de changer d'itinéraire. Mais les soldats avaient peur de la magie *et* de la Forteresse. De nuit, ils devaient éviter de patrouiller trop près du pont.

Oui, elle avait une bonne chance de réussir. Quelle aubaine, cette neige !

Sauf quand on vous braquait une épée sur le ventre ! Parce qu'on la voyait au dernier moment…

L'Inquisitrice s'immobilisa, puis sursauta quand elle sentit le fer d'une lance venir lui chatouiller la nuque.

Pour la discrétion, elle repasserait !

— Qui va là ? demanda l'homme à l'épée.

C'était le moment d'improviser un nouveau plan !

Un mélange de vérité et de mensonge, avec un zeste d'angoisse de la magie ? Oui, ça avait une chance de marcher.

— Capitaine, j'ai failli mourir de peur ! C'est moi, la Mère Inquisitrice.

— Prouvez-le !

Kahlan rabattit sa capuche.

— Je pensais passer sans me faire remarquer. Mais les soldats d'harans sont encore meilleurs que je le croyais.

Les deux hommes baissèrent leurs armes. Ne plus sentir la lance contre sa nuque soulagea beaucoup Kahlan. Une seule petite poussée, et on pouvait dire adieu à son cerveau !

— Mère Inquisitrice, vous nous avez fichu une de ces trouilles ! Que faites-vous ici en pleine nuit ? Et à pied ?

— Réunissez tous vos hommes, soupira Kahlan, et je vous expliquerai.

Désormais, elle n'avait plus le choix.

— Allons dans notre refuge, un peu plus loin.

Ils traversèrent la route et approchèrent de l'abri improvisé – quelques planches hâtivement clouées – qui protégeait un peu les sentinelles du vent et de la neige. La cahute étant trop petite pour l'Inquisitrice et les six soldats, ils lui laissèrent galamment le recoin le plus sec et la moitié restèrent dehors.

En un sens, savoir que nul ne trompait les sentinelles était très satisfaisant. Mais ça compliquait les choses, et pas qu'un peu…

— Écoutez-moi bien, parce que je n'ai pas beaucoup de temps. Je suis en mission, et vous devez me faire confiance. Vous avez entendu parler de la peste ?

Les soldats acquiescèrent.

— Le seigneur Rahl cherche un moyen de l'enrayer. Personne ne sait si c'est possible, mais il ne baissera pas les bras pour autant. Vous le connaissez, pas vrai ?

— Bien sûr, répondit le capitaine, mais quel rapport avec… ?

— Pas de questions, je suis trop pressée ! Pour l'instant, le seigneur Rahl se repose. Chercher une solution l'épuise. Mais il espère que la magie l'aidera…

— Je sais de quoi il est capable, dit le capitaine. Il y a quelques jours, il m'a sauvé la vie !

— Comme à des milliers d'autres ! Mais s'il attrapait la peste ? Avez-vous pensé à ce qui arrivera s'il tombe malade et meurt avant d'avoir trouvé le remède ? Eh bien, nous le suivrons tous dans la tombe !

Les D'Harans se décomposèrent. Pour eux, perdre le seigneur Rahl était une calamité, même quand ils ne risquaient pas de périr avec lui.

— Que peut-on faire pour le protéger ? demanda le capitaine.

— Tout dépend de vous, mes amis !

— Que voulez-vous dire ?

— Le seigneur Rahl m'aime, et vous savez tous qu'il me couve comme une mère poule. Ses Mord-Sith ne me lâchent jamais et je ne peux pas faire un pas sans une escorte de gardes. Dans ces conditions, il faudrait la fin du monde pour me mettre en danger.

» Mais il s'expose sans cesse, et je ne veux pas qu'il lui arrive malheur. Sans lui, nous serions tous perdus. Heureusement, je connais un moyen de l'aider à arrêter l'épidémie avant qu'il en soit victime.

— Que pouvons-nous faire ? demanda le capitaine.

— Mon plan implique de manipuler une magie dangereuse. Si je réussis, Richard vivra, et nous tous avec ! Mais c'est très risqué…

» Pour agir, je dois partir quelques jours, et voyager avec l'aide de la magie. S'il l'apprend, il fera tout pour m'en empêcher, vous le savez. Quand il est question de ma sécurité, il ne raisonne plus clairement.

» Pour qu'il ne sache rien, j'ai menti aux Mord-Sith et à mes autres gardes. Au palais, personne ne sait où je vais. Si quelqu'un le découvre, Richard tentera de me rejoindre, et ce sera une catastrophe ! Si je meurs, il périra avec moi. Et si je réussis, à quoi bon l'exposer ?

» Je pensais vous tromper aussi, mais vous êtes trop forts pour moi. À présent, la suite est entre vos mains. Je vais risquer ma vie pour protéger le seigneur Rahl. Si vous voulez m'aider, il faut jurer de garder le secret. Même s'il vous regarde dans les yeux, vous devrez affirmer que vous ne m'avez pas vue.

Les soldats s'agitèrent, mal à l'aise.

— Mère Inquisitrice, dit le capitaine, s'il nous regarde dans les yeux, nous ne pourrons pas lui mentir.

— Alors, autant lui enfoncer vos armes dans le corps ! Parce que ça reviendra au même… Voulez-vous être responsables de sa mort ?

— Bien sûr que non ! Nous donnerions tous notre vie pour lui.

— C'est exactement ce que je veux faire ! Mais s'il le sait, il viendra me retrouver, et tout ça n'aura servi à rien. Refusez de mentir, et vous aurez sa fin sur la conscience !

Le capitaine regarda ses hommes, se gratta les joues et prit enfin sa décision.

— Vous voulez que nous jurions sur nos vies ?

— Non, sur la sienne !

Imitant leur chef, tous les soldats s'agenouillèrent.

— Sur la vie du seigneur Rahl, dit le capitaine, nous jurons de ne révéler à personne que nous vous avons revue cette nuit, après votre première visite en compagnie des Mord-Sith. Soldats, prêtez serment aussi.

Quand ce fut fait les six hommes se relevèrent.

— Mère Inquisitrice, déclara le capitaine, je ne connais rien à la magie, parce que c'est le domaine du seigneur Rahl. (Il posa une main paternelle sur l'épaule de Kahlan.) J'ignore aussi ce que vous comptez faire, mais nous ne voulons pas vous perdre non plus. Notre maître serait trop malheureux… Alors, soyez prudente.

— Merci, capitaine. Cette nuit, je ne risquerai rien. Demain, c'est une autre affaire…

— Si vous mourez, cela annulera notre serment. Nous dirons tout au seigneur Rahl, et il nous fera exécuter.

— Non, il n'est pas comme ça… C'est pour cette raison que nous devons le protéger. Sans lui, l'Ordre Impérial triomphera. Ces chiens n'ont aucun respect pour la vie. Ils sont responsables de la peste, qui a commencé par tuer des enfants.

— Je suis prête, annonça Kahlan à la créature de vif-argent. Que

dois-je faire ?

Une main brillante émergea du puits et tapota le muret.

— Viens, dit la sliph. Tu n'auras rien à faire. Tout dépend de moi.

L'Inquisitrice monta sur le muret.

— Tu es sûre de pouvoir me conduire dans l'Allonge d'Agaden ?

— Oui. J'y suis déjà allée, et tu seras contente.

Contente est peut-être un bien grand mot, pensa Kahlan.

— Ce sera long ?

— Long ? Je connais l'Allonge d'Agaden, et je suis assez longue. Juste ce qu'il faut, je crois…

Kahlan n'insista pas. La sliph ne semblait pas consciente d'avoir dormi pendant des millénaires. Alors, que signifiaient pour elle les heures et les jours ?

— Tu ne diras pas à Richard où je suis allée. Il ne doit pas le savoir.

La créature eut un étrange sourire.

— Ceux qui voyagent avec moi ne veulent jamais qu'on connaisse leur destination. Et je ne les trahis pas. N'aie aucune inquiétude, personne ne saura ce que nous avons fait ensemble. Ni que tu étais contente…

Kahlan ne cacha pas sa perplexité face à cette dernière remarque.

Un bras liquide l'enlaça lentement.

— N'oublie pas que tu dois me respirer, dit la sliph. N'aie pas peur, je te garderai en vie pendant que tu seras en moi. Quand nous arriverons, tu devras me rejeter et aspirer de l'air. Tu auras aussi peur que maintenant, mais il faudra le faire. Sinon, tu mourras.

— Je me souviendrai de tout ça, souffla Kahlan. (L'angoisse d'être privée d'air lui faisait tourner la tête.) Allons-y, je suis prête !

Sans un mot de plus, la sliph attira la voyageuse dans son corps de vif-argent.

Les yeux fermés et les poumons en feu, Kahlan retint son souffle comme si elle risquait d'inhaler un gaz mortel. Ce n'était pas son premier voyage. Pourtant, elle paniquait à l'idée de respirer du vif-argent.

La fois précédente, Richard était avec elle. Seule, elle ne parviendrait jamais à…

Elle pensa à Shota, qui avait envoyé Nadine épouser *son* Richard !

Après avoir expiré à fond, elle s'emplit les poumons de vif-argent.

Dans la sliph, les notions de froid et de chaud n'avaient plus cours. Quand elle leva les paupières, l'Inquisitrice découvrit un impossible mélange de lumière et d'obscurité.

Elle dérivait dans un vide qui n'en était pas un, comme si elle n'avait plus de poids ou de substance. Se déplaçait-elle vite, ou

lentement ?

Les deux à la fois, sans doute…

Elle aurait juré qu'elle ne respirait pas la sliph, mais l'accueillait dans son âme, comme une très ancienne amie.

Ici, le temps ne signifiait rien.

Seul comptait le plaisir.

Chapitre 38

Dans le tourbillon brûlant de couleurs, Zedd entendit Anna crier son nom. On eût dit qu'elle l'appelait de très loin, bien qu'elle fût à quelques pas de lui. Mais alors qu'il était perché sur son rocher-nuage, battu par une bourrasque de pouvoir, la voix aurait pu venir d'un autre monde.

Et en un certain sens, c'était le cas.

L'appel se répéta, énervant, insistant et… urgent. Zedd l'ignora superbement et continua d'agiter les bras dans les volutes de brume qui dansaient autour de son corps squelettique. Devant lui, des formes sans substance se précisaient. Il aurait bientôt traversé.

Soudain, le voile de pouvoir commença à se dissiper. Résolu à y instiller davantage de magie, il leva plus haut les mains et les manches de sa tunique glissèrent le long de ses bras décharnés. Mais il s'échinait, symboliquement, à remonter d'un puits un seau qui se révélait toujours vide.

Les étincelles multicolores crépitèrent. Puis le vortex de lumière tourna abruptement au gris avant de se dissiper.

C'était à n'y rien comprendre !

Avec un bruit qui fit vibrer le sol, la structure qu'il avait si péniblement invoquée se volatilisa.

Zedd battit des bras quand Anna le saisit par le col pour l'arracher à son rocher-nuage. Il bascula en arrière et entraîna la Dame Abbesse avec lui.

Privé de magie, le rocher-nuage redevint un vulgaire petit caillou. Le vieux sorcier n'y était pour rien. En principe, un artefact ne devait pas agir de son propre chef. Bref, c'était stupéfiant !

— Fichtre et foutre, femme, qu'est-ce que ça signifie ?

— Arrête de m'insulter, vieux croûton ! Je me demande bien pourquoi je me fatigue à te sauver la peau !

— Tu as tout gâché alors que j'y étais presque !

— Je n'ai rien gâché du tout…

— Si ce n'était pas toi… (Zedd sonda les collines obscures.) Explique-toi, femme !

— J'ai perdu d'un coup le contact avec mon Han. J'essayais de te prévenir, pas de t'arrêter.

— Voilà qui est très différent…, souffla Zedd. Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

Il ramassa le rocher-nuage et le fourra dans sa poche.

— Tu as découvert quelque chose, avant de perdre le contact ? demanda Anna, qui scrutait également la pénombre.

— Je ne l'ai jamais établi, ce fichu contact !

— Pardon… Qu'as-tu donc fait, tout ce temps ?

— J'essayais… (Zedd tendit la main pour prendre une couverture.) Mais quelque chose clochait. Impossible de traverser ! Ramasse tes affaires, on devrait filer d'ici.

Anna s'empara d'une sacoche de selle et remballa leur équipement.

— Zedd, tous nos espoirs reposaient sur cette tentative. Maintenant que tu as échoué…

— Ce n'est pas moi ! coupa le vieil homme. Si ça n'a pas marché, je n'y suis pour rien.

Il voulut pousser sa compagne vers les chevaux, mais elle écarta ses mains.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas réussi ?

— La lune rouge…

— Tu es sérieux ?

— Je ne tente pas souvent de contacter le monde des esprits. Et jamais sans une bonne raison. Dans ma vie, j'ai dû le faire cinq ou six fois. Quand il m'a donné le rocher-nuage, mon père m'a recommandé de ne pas en abuser. Le danger est d'attirer dans notre monde des esprits malveillants. Pire encore, on risque de déchirer le voile. Chaque fois que j'ai eu du mal à établir la liaison, un manque d'harmonie était en cause. Et la lune rouge annonçait une discordance…

— Nous serons bientôt à court de ressources, soupira Anna. Dis-moi ce qui s'est passé quand tu étais sur ton rocher.

— Si tu me parlais plutôt de la perte de contact avec ton Han ?

Anna tapota le flanc de son cheval pour lui annoncer qu'elle était près de son arrière-train et qu'il ne devait pas ruer. L'animal tapa du sabot gauche antérieur pour signifier qu'il avait compris.

— Pendant que tu… travaillais, j'ai lancé des sorts de détection pour être sûre qu'on ne nous épiait pas. Dans le Pays Sauvage, toute cette lumière aurait pu attirer des gens mal intentionnés. Soudain, alors que je voulais toucher mon Han, il s'est écroulé devant moi et j'ai eu l'impression de basculer en avant, comme si un mur se dérobait alors que je pensais m'y appuyer.

Zedd tendit les mains et lança un sort élémentaire pour faire léviter la pierre ronde qui gisait à ses pieds. Rien ne se passa. C'était bien ça : on voulait s'appuyer à quelque chose, et on découvrait trop tard que ce n'était pas là. Alors, comme le disait Anna, on basculait en avant.

Le vieux sorcier prit dans sa poche une pincée de poudre de

camouflage. Quand il la jeta dans les airs, elle ne crépita pas.

— Nous sommes très mal…, murmura-t-il.

— Être un peu plus précis te dérangerait ? susurra Anna.

— Nous allons abandonner les chevaux. (Zedd prit Anna par le bras.) Viens !

— Zedd, que t'arrive-t-il ? demanda la Dame Abbesse en trottinant à côté de lui.

— Nous sommes au milieu du Pays Sauvage. (Le sorcier s'arrêta, leva le nez et huma l'air.) Près du royaume des Nangtongs, si je ne me trompe pas. (Il tendit un bras.) Allons par là, dans ce ravin. Il faudra surtout rester hors de vue. J'espère que nous ne devrons pas nous séparer pour fuir dans des directions différentes.

Quand ils s'engagèrent sur la pente raide, Zedd aida Anna à ne pas glisser sur l'herbe et la terre humides.

— Qui sont les Nangtongs ?

Le sorcier arriva le premier en bas, passa un bras autour de la taille de sa compagne et la soutint quand elle voulut à son tour prendre pied sur le sol. Avec ses jambes courtes, la pauvre femme se sortait beaucoup moins bien que lui de cet exercice.

Sans l'aide de la magie, le poids de la Dame Abbesse faillit faire tomber le vieil homme. Pour le soulager, Anna s'accrocha à une racine le temps qu'il reprenne son équilibre.

— Les Nangtongs, femme, sont un peuple du Pays Sauvage. Ils contrôlent une magie qui ne leur sert à rien, mais qui neutralise celle des autres. Un peu comme la pluie éteint un feu de camp…

» C'est tout le problème, dans ce coin du monde. Beaucoup de gens peuvent perturber ou annuler notre pouvoir. Et on y trouve des créatures, ou des lieux, qui ont les effets les plus inattendus sur la magie classique. En général, il vaut mieux ne pas s'aventurer dans le Pays Sauvage.

» C'est pour ça que j'ai râlé comme un perdu quand Verna nous a dit où vivaient jadis les Jocopos. Nathan aurait aussi bien pu nous envoyer retirer des charbons ardents d'une forge ! Ici, le danger est partout. Les Nangtongs sont une nuisance parmi une multitude d'autres…

— Pourquoi es-tu si sûr qu'ils sont coupables ?

— Pas mal de peuples du Pays Sauvage peuvent nous empêcher de lancer un sort. Mais ma poudre de camouflage aurait dû rester active. Sauf face aux Nangtongs, les seuls en mesure de la neutraliser.

Comme un équilibriste, Anna écarta les bras quand ils durent passer sur un tronc d'arbre tombé en travers d'un fossé. Si ce petit jeu continuait, elle finirait par se briser les os.

Dans le ciel, la lune disparut derrière un banc de nuages. Zedd s'en réjouit, parce que l'obscurité serait leur meilleure alliée. Hélas, elle les

empêchait aussi de voir où ils mettaient les pieds. Et on n'était pas moins mort, la nuque rompue, qu'avec une flèche ou une pointe de lance dans le cœur.

— Nous devrions peut-être montrer que nous n'avons pas d'intentions hostiles, suggéra Anna alors qu'ils longeaient le lit d'un cours d'eau. Zedd, tu me demandes toujours de te laisser parler, comme si ta langue était une sorte de baguette magique. Pourquoi ne dis-tu pas aux Nangtongs que nous cherchons les Jocopos ? Avec ton génie oratoire, ils accepteraient peut-être de nous aider ? J'ai remarqué que beaucoup de gens inamicaux deviennent raisonnables quand tu leur parles.

— Excellente proposition, femme ! Hélas, je ne pratique pas le langage des Nangtongs.

— S'ils sont si dangereux que ça, pourquoi avoir traversé leur territoire ? Perdrais-tu la tête, vieillard ?

— Rassure-toi, elle est toujours sur mes épaules. J'ai fait un grand détour pour éviter leurs terres.

— Enfin, tu as essayé ! Et tu nous as perdus…

— Pas vraiment… Les Nangtongs sont des nomades, mais ils restent dans les limites de leur royaume. Et je suis sûr de ne pas les avoir franchies. Il doit s'agir d'une expédition de chasse dédiée aux esprits.

— Pardon ?

Zedd s'arrêta, s'agenouilla et étudia le terrain. Il ne vit personne – rien de très étonnant par une nuit sans lune – et sentit seulement une vague odeur de sueur. Cela dit, la brise pouvait l'avoir charriée sur des lieues.

— Je n'ai pas le temps de tout t'expliquer, mais le résultat est toujours un ou plusieurs sacrifices en l'honneur du monde des esprits. Les Nangtongs croient que les morts récents transmettront des salutations et des requêtes aux esprits de leurs ancêtres. Pour s'attirer leurs faveurs, les expéditions cherchent des proies à sacrifier.

— Des proies humaines ?

— Quand elles en trouvent… Les Nangtongs ne sont pas des foudres de guerre. Entre combattre et fuir, ils n'hésitent jamais. Mais ils s'en prennent volontiers aux gens sans défenses.

— Au nom de la Création, comment un endroit pareil peut-il exister ? Je croyais le Nouveau Monde plus civilisé que ça. Les Contrées du Milieu ne sont-elles pas censées assurer la prospérité et la paix partout sur leur territoire ?

— Les Inquisitrices ont tenté d'interdire les sacrifices humains. Mais le Pays Sauvage est si loin de tout… Les Nangtongs filent doux quand une Inquisitrice vient leur rendre visite, parce que ce pouvoir-là n'est pas altéré par le leur. Peut-être à cause de sa composante

soustractive…

— Seriez-vous idiots ? demanda Anna. Laisser ces sauvages sans surveillance alors que vous savez de quoi ils sont capables ?

— L'alliance des Contrées du Milieu a été créée en partie pour empêcher que les peuples « magiques » soient massacrés par les plus grands royaumes.

— Les Nangtongs, selon toi, ne peuvent rien faire avec leur magie. Donc, ils n'entrent pas dans cette catégorie.

— Neutraliser le pouvoir des autres est une forme de magie, que tu le veuilles ou non. Les gens normaux en sont incapables. En somme, il s'agit d'une arme défensive. Des sortes de « dents », qui leur permettent de repousser les assauts des sorciers de tout poil.

» Les Contrées fichent la paix aux peuples et aux créatures magiques, qui ont le droit de vivre, comme tout le monde. Bien entendu, l'alliance s'efforce d'empêcher qu'on sacrifie des innocents. Même si certaines formes de magie lui déplaisent, devrait-elle massacrer à tour de bras pour créer un monde à l'image des pays les plus puissants ?

Anna ne répondant pas, Zedd poussa plus loin son raisonnement.

— Certaines créatures, par exemple les garns, sont terriblement dangereuses. Est-ce une raison pour les exterminer ? Ou vaut-il mieux leur accorder le droit de vivre, ainsi que le Créateur l'a voulu ? Les hommes n'ont pas à juger la Création…

» Face à plus forts qu'eux, les Nangtongs sont des agneaux. Quand ils ont l'avantage, ils tuent sans pitié. En un sens, ce sont des charognards, comme les vautours, les loups ou les ours. Massacrer ces créatures serait une erreur, parce qu'elles ont un rôle à jouer dans notre monde.

— Et quel est celui des Nangtongs ? demanda Anna.

S'ils n'avaient pas dû parler à voix basse, elle aurait volontiers ricané de mépris.

— Anna, je ne suis pas le Créateur, et il ne me demande pas mon avis sur Ses choix… Par humilité, j'admets qu'Il peut avoir raison, même quand j'ai des doutes. Qui serait assez arrogant pour affirmer qu'Il se trompe ? Pas moi, en tout cas !

» Dans les Contrées du Milieu, nous respectons toutes les formes de vie. Quand elles nous menacent, il suffit de les éviter ! Avec ta conception très dogmatique du Créateur, tu devrais comprendre mieux que personne cette démarche.

— Notre devoir est d'enseigner aux méchants à ne pas nuire aux autres enfants du Créateur !

— Va dire ça à un loup, ou à un ours !

À la façon dont elle grogna, Anna aurait pu être l'un ou l'autre…

— Les sorciers et les magiciennes ont pour mission de protéger la

magie, comme des parents qui veillent sur leurs enfants. Ce n'est pas à nous de décider qui doit vivre ou mourir. Sinon, on en vient vite à adopter le point de vue de Jagang. Il juge la magie dangereuse, et veut éliminer tous ses pratiquants pour améliorer le monde. Partagerais-tu sa philosophie ?

— Quand une guêpe te pique, tu ne l'écrases pas ?

— Ai-je dit que nous ne devons pas nous défendre ?

— Alors, pourquoi ne pas en avoir fini avec tous vos ennemis ? Lors de la guerre contre Panis Rahl, on te surnommait le Vent de la Mort. Tu sais comment éliminer une menace.

— J'ai fait ce qu'il fallait pour qu'on arrête de massacrer des innocents. S'il le faut, je recommencerai contre Jagang. Les Nangtongs ne méritent pas qu'on les extermine. Ils ne tentent pas de réduire les autres en esclavage ou de régner par la terreur. Leurs croyances sont meurtrières uniquement quand on est assez idiot pour se faire prendre.

— Ils sont nuisibles ! Vous n'auriez pas dû les laisser vivre !

— Dans ce cas, pourquoi n'as-tu pas tué Nathan ? À sa manière, lui aussi est dangereux.

— Tu oses le comparer à des sauvages qui sacrifient des innocents au nom de croyances maléfiques ? En outre, dès que j'aurai retrouvé le Prophète, tu peux me faire confiance pour le remettre sur le droit chemin.

— Excellent programme ! En attendant, si nous arrêtions de discuter théologie ? Sauf si tu veux convertir les Nangtongs, nous aurions intérêt à agir selon mes convictions. À savoir, filer au plus vite de leurs territoires de chasse !

— Tu n'as pas tort sur toute la ligne, concéda Anna. Et tes intentions, à la base, ne sont pas malveillantes…

Elle fit signe au sorcier de se remettre en route. Il s'enfonça dans la gorge sinueuse en s'efforçant de ne pas marcher dans les flaques d'eau boueuse.

Le ravin les conduisait vers le sud-ouest, loin des terres des Nangtongs. S'ils ne se faisaient pas repérer, tout se passerait bien. Sinon, ceux qu'Anna appelait des sauvages étaient d'excellents archers, et des champions à la lance…

Quand la lune réapparut entre les nuages, le vieux sorcier leva une main pour indiquer à sa compagne de s'arrêter. Profitant de la lumière, qui ne durerait pas, il s'accroupit et sonda le terrain. Cette inspection ne lui apprit pas grand-chose. Au-delà des flancs du ravin, il aperçut des collines nues, et, un peu plus loin, quelques rares bosquets.

Devant eux, le cours d'eau s'enfonçait dans un bois très dense. Zedd se retourna pour indiquer qu'ils iraient par-là. Peureux comme

ils étaient, les Nangtongs craindraient de tomber dans un piège, et ils éviteraient cette zone.

Avec une grimace, le vieil homme constata qu'ils avaient laissé dans la boue une piste qu'un aveugle aurait pu suivre. Sa poudre magique n'étant plus bonne à rien, il ne pourrait pas la dissimuler.

Quand il montra leurs empreintes à Anna, elle lui signifia d'un geste qu'ils devaient sortir du ravin.

Deux cris déchirèrent soudain le silence.

— Les chevaux…, souffla Zedd.

Les hurlements cessèrent vite. Les pauvres bêtes venaient d'être égorgées.

— Fichtre et foutre, c'étaient d'excellentes montures ! Tu as une arme sur toi, femme ?

D'un coup de poignet, Anna fit jaillir un dacra de sa manche.

— Oui. Sa magie ne marchera pas, mais ça reste un très bon poignard. Et toi, sorcier ?

— J'ai mon génie oratoire…

— Et si on se séparait, dans ce cas ?

— Si tu préfères tenter ta chance seule, je ne te le reprocherai pas. Notre mission est importante. Il serait judicieux que l'un de nous survive.

Anna sourit.

— Tu voudrais que je manque le plus drôle, c'est ça ? Fuyons ensemble, c'est plus amusant. De toute façon, nous sommes déjà loin de ces malheureux chevaux.

— Et les Nangtongs sacrifient peut-être uniquement des vierges…

— J'espère que non. Être la seule à mourir me déplairait.

En riant sous cape, Zedd se remit en route et chercha un endroit, devant eux, où ils pourraient sortir du ravin. Il trouva vite une section de la paroi où des racines leur fourniraient des prises convenables.

Les nuages cachèrent de nouveau la lune, rendant l'escalade plus difficile, surtout quand on ne devait à aucun prix faire de bruit.

Autour d'eux, des insectes bourdonnaient, et un coyote hurlait dans le lointain. À part ça, la nuit semblait parfaitement paisible. Avec un peu de chance, les Nangtongs étaient toujours près des chevaux, occupés à piller les sacoches des deux voyageurs.

Quand il fut en haut, Zedd se retourna et tendit la main à Anna.

— Ne te relève pas. Je crois qu'il sera préférable de ramper.

La Dame Abbesse acquiesça et suivit son compagnon. Bien entendu, la lune choisit ce moment pour se remontrer.

Devant eux, déployés en demi-cercle, les Nangtongs attendaient patiemment leurs proies.

Zedd en compta une vingtaine. Mais il devait y en avoir d'autres

pas loin, si cette expédition de chasse ne se distinguait pas radicalement de la norme.

Plutôt petits, vêtus en tout et pour tout d'un pagne et d'une coquille qui protégeait leur virilité, ces guerriers au crâne rasé portaient autour du cou des colliers d'ossements. Des doigts humains, reconnut Zedd.

Les membres fins mais musclés, tous arboraient des bedaines joliment rebondies. Avec leurs corps et leurs visages couverts de cendre blanche et les cercles noirs peints autour de leurs yeux, ils ressemblaient à des squelettes animés.

Zedd et Anna étudièrent d'un œil morne les lances à pointe de fer braquées sur eux. Ils sursautèrent quand un des hommes leur cria un ordre. Même s'ils ne le comprirent pas, l'idée générale était facile à saisir.

— N'utilise pas ton dacra…, souffla le sorcier à sa compagne. Ils sont trop nombreux, et nous finirions taillés en pièce. Il faut rester en vie, et trouver une idée géniale. C'est notre seule chance.

Anna glissa le poignard dans sa manche.

— Messires, fit Zedd avec son plus beau sourire, sauriez-vous où nous pouvons trouver les Jocopos ?

Du bout de sa lance, un Nangtong leur ordonna de se relever. À contrecœur, les deux prisonniers obéirent. Environ de la taille d'Anna, qui arrivait aux épaules de Zedd, les chasseurs les encerclèrent et parlèrent tous en même temps. Puis ils les tâtèrent du bout des doigts, comme un boucher qui évalue la tendresse d'un quartier de viande.

Enfin, ils leur attachèrent les poignets dans le dos.

— Que disais-tu au sujet du droit à l'existence de ces sauvages ? souffla Anna.

— Un jour, une Inquisitrice m'a confié qu'ils cuisinaient très bien. Grâce à nous, ils inventeront peut-être une recette délicieuse…

Anna parvint à ne pas tomber quand un Nangtong la poussa en avant sans douceur.

— Cher Créateur, murmura-t-elle, je suis trop vieille pour battre la campagne avec un fou…

Après une heure de marche, ils atteignirent le village des Nangtongs. Composé d'une trentaine de tentes rondes et basses – pour offrir le moins de prise possible au vent –, il jouxtait une série d'enclos où du bétail attendait d'être passé au fil du couteau.

Zedd et Anna, une pointe de lance dans les reins, avancèrent au milieu d'une foule de Nangtongs excités à l'idée des sacrifices à venir. Comme l'exigeait la coutume, ils portaient de longues robes grises et des cagoules, afin de dissimuler leur identité aux heureux élus qui

partiraient bientôt pour le monde des esprits. Avec leur maquillage, les chasseurs n'avaient pas besoin de ces accessoires vestimentaires.

Ils forcèrent leurs prisonniers à s'arrêter devant un enclos dont l'un d'eux ouvrit aussitôt le portail fermé par une corde. Derrière eux, les villageois, qui avaient suivi le mouvement, braillaient à tue-tête dans leur langue gutturale. Apparemment, ils confiaient des messages destinés à leurs ancêtres aux futurs héros du sacrifice.

Les poignets toujours liés, Zedd et Anna s'étalèrent de tout leur long quand on les poussa en avant. Étendus dans la boue, ils entendirent des couinements indignés qui les renseignèrent sur l'identité de leurs colocataires. Des cochons ! À la façon dont ils avaient retourné le sol – et à l'odeur qui s'en dégageait – le village devait être installé ici depuis plusieurs mois.

Les membres de l'expédition de chasse, une cinquantaine en tout, comme Zedd l'avait supposé, se séparèrent. Certains partirent pour leurs tentes, où les attendait une épouse stoïque entourée d'enfants turbulents. Quelques-uns encerclèrent l'enclos, résignés à monter la garde malgré leur fatigue. Plus loin, les villageois continuaient de transmettre des messages aux mânes de leurs ancêtres.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda Zedd à leurs geôliers. (Il tourna la tête vers Anna.) Oui, pourquoi ?

Un des Nangtongs parut comprendre. Se passant le tranchant de la main sous la gorge, il mima le sang qui jaillissait de la blessure, puis il désigna la lune du bout de sa lance.

— La lune de sang ? souffla Anna.

— Non, la lune rouge ! La dernière fois que j'en ai entendu parler, les Inquisitrices avaient fait jurer à nos… hum… amis de renoncer aux sacrifices humains. Je n'ai jamais su s'ils avaient tenu parole, parce que tout le monde a continué à les éviter.

» La lune rouge a dû les effrayer. Pensant que les esprits étaient furieux, ils ont décidé de les apaiser à leur manière.

La Dame Abbesse se contorsionna dans la boue jusqu'à ce qu'elle puisse foudroyer Zedd du regard.

— J'espère seulement que Nathan est encore plus dans la mouise que nous !

— Que disais-tu, au fait, sur les vieilles biques qui battent la campagne avec un fou ?

Chapitre 39

— Qu'en pensez-vous ? demanda Clarissa. Très mal à l'aise, les mains dans le dos faute de savoir qu'en faire, elle tourna maladroitement sur elle-même.

Devant elle, Nathan se prélassait sur le plus beau fauteuil qu'elle ait jamais vu. Un siège couvert de velours tissé de fil d'or, rien que ça ! La jambe gauche posée sur un des accoudoirs sculptés, le Prophète, plus allongé qu'assis, contemplait sa protégée avec un ravissement évident.

Il sourit et se déplaça un peu. La pointe de son superbe fourreau suivit le mouvement et grinça en raclant sur le parquet ciré.

— Mon enfant, je te trouve magnifique !

— Vraiment ? Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir ? Je n'ai pas l'air idiote ?

— Bien sûr que non ! Plutôt… séduisante.

— Pourtant, je me sens… Comment dire ? Présomptueuse, je crois. Je n'avais jamais vu de vêtements aussi chics. Alors, les essayer !

— Il était plus que temps de combler cette lacune !

Petit, maigrichon et chauve comme un œuf, n'était une ridicule couronne de cheveux gris, le couturier choisit cet instant pour revenir dans le salon d'essayage. Les deux mains triturant le mètre à ruban passé autour de son cou, il regarda nerveusement sa cliente.

— Ma dame trouve cette robe à son goût ?

Avant d'entrer dans le magasin, Nathan avait donné des consignes très strictes à Clarissa. Décidée à les appliquer à la lettre, elle tira sur le tissu, autour de ses hanches.

— La coupe n'est pas parfaite…

Le commerçant se passa la langue sur les lèvres pour les humidifier.

— Ma dame, si vous m'aviez fait parvenir vos mesures avant de m'honorer de votre visite, j'aurais procédé aux retouches indispensables. (Il jeta un coup d'œil à Nathan.) Bien entendu, il est encore temps de le faire. Qu'en pensez-vous, messire ? Avec quelques modifications, ce sera parfait !

Les bras croisés, Nathan étudia Clarissa avec l'œil d'un sculpteur qui évalue une statue presque terminée. Puis il émit une série de grognements, comme s'il était incapable de se décider.

Tendu, le couturier s'acharna sur l'innocent maître à ruban.

— Comme l'a dit ma jeune amie, ça ne tombe pas très bien, sur les hanches…

— Messire, ce n'est pas un problème ! (L'homme se plaça derrière Clarissa et tira sur le tissu.) Vous voyez ? Il suffira de reprendre la robe à cet endroit. Ma dame a une silhouette exquise. Pour être franc, on voit rarement une femme aux proportions si parfaites. Adapter la robe prendra quelques heures, au maximum. Si cela vous convient, je suis prêt à travailler toute la nuit, et à vous livrer demain à la première heure. Au fait, où êtes-vous descendu, messire ?

— Je n'ai pas encore choisi… Auriez-vous un conseil à me donner ?

— L'*Auberge de la Bruyère* est le meilleur établissement de Tanimura, mon seigneur. Voulez-vous que j'envoie mon assistant réserver une chambre ?

Nathan se réinstalla plus classiquement et sortit une pièce d'or de sa poche. Il l'envoya au couturier, puis recommença l'opération deux fois.

— Ce serait très aimable, oui… (Le Prophète fit mine d'hésiter, puis il envoya une quatrième pièce à l'homme.) Il est tard, mais vous pourrez sans doute convaincre l'aubergiste de nous servir à dîner quand nous arriverons. Après une journée de voyage, rien de tel qu'un bon repas ! (Il brandit un index menaçant sur le couturier.) Je veux la meilleure suite, mon brave. Pas question qu'on nous relègue dans un trou à rats.

— Mon seigneur, il n'y a pas de chambre, à *La Bruyère*, qu'on puisse qualifier de trou à rats. Même quand on est habitué au plus grand luxe, comme vous. Combien de temps comptez-vous rester dans ce superbe établissement ?

Avec une nonchalance étudiée, Nathan chassa une poussière imaginaire du jabot de sa chemise.

— Jusqu'à ce que l'empereur Jagang me demande, bien entendu.

— Bien entendu… Et la robe, vous la prenez, messire ?

— Il faudra bien faire avec, pour la vie de tous les jours. Qu'avez-vous de plus élégant ?

— Puis-je vous montrer mes plus beaux modèles ? (Nathan acquiesça.) Ma dame essaiera ceux que vous préférez.

— Procédons comme ça, approuva le Prophète. Je suis un homme aux goûts raffinés, et, comme vous le voyez, je ne manque pas d'expérience. Étonnez-moi, mon brave, et vous ne serez pas déçu du résultat.

— Je reviendrai vite, seigneur, fit le couturier.

Il sortit au pas de course.

Dès qu'il fut parti, Clarissa eut un sourire incrédule.

— Nathan, c'est la plus jolie robe que j'aie jamais vue, et vous

voulez mieux ?

— Rien n'est trop beau pour la concubine de l'empereur. La femme qui portera son enfant !

Clarissa frissonna en entendant le Prophète lui répéter ces absurdités. Parfois, quand elle sondait ses yeux bleus, elle avait le sentiment, un court instant, qu'il était fou à lier. Mais dès qu'il lui souriait avec son extraordinaire sérénité, la confiance revenait, plus forte qu'avant.

Nathan était l'homme le plus audacieux qu'elle ait connu. Et il l'avait arrachée aux griffes d'une bande de brutes, à Renwold. Depuis, il l'avait tirée d'une multitude de situations apparemment désespérées.

Pour être aussi téméraire, ne fallait-il pas avoir un grain de folie ?

— Nathan, j'ai confiance en vous, et je ferai tout ce que vous voudrez. Mais dites-moi tout : est-ce une histoire que vous inventez pour tromper nos ennemis, ou ce que vous avez vu dans mon avenir ?

Nathan se leva. Avec une étrange délicatesse, presque féminine, il prit la main de Clarissa et la posa sur son cœur. Puis il regarda la jeune femme dans les yeux.

— Mon enfant, c'est une simple fable, dans l'intérêt de ma mission. Je n'ai rien vu de tel dans ton avenir. Me connaissant, tu sais que je ne te mentirais pas. Nous prendrons d'énormes risques, c'est une certitude. Mais pour l'instant, détends-toi et profite de la vie. Nous sommes forcés d'attendre, alors pourquoi ne pas nous amuser un peu ? Tu as juré de m'obéir en tout, et je sais que tu le feras. Jusque-là, je veux te choyer et te rendre heureuse.

— Mais ne devrions-nous pas nous cacher dans un endroit isolé, loin des regards ?

— Comme des criminels ou des fugitifs stupides ? C'est le meilleur moyen de se faire prendre ! Quand on traque quelqu'un, on ne le cherche jamais sur la place publique, au grand jour. Tant que nous devrons nous dissimuler, le plus efficace sera de rester en *pleine vue*.

» Mon histoire est trop grotesque pour que les gens aient des doutes. Comment soupçonner un homme d'avoir inventé une fable pareille ? L'invraisemblance est souvent le meilleur garant de la crédibilité.

» De toute façon, nous ne nous cachons pas vraiment, et personne ne nous poursuit. Le but du jeu est de ne pas éveiller les soupçons. Raser les murs serait le meilleur moyen de nous faire remarquer.

— Nathan, vous êtes incroyable…

Clarissa jeta un coup d'œil au corsage de la somptueuse robe. Elle ne vit pas grand-chose, car ses seins, généreusement exposés, remontaient si haut qu'ils pointaient presque vers son nez. Elle tapota les baleines du corset, sous le tissu, qui maintenaient sa poitrine dans une position franchement arrogante. De sa vie, elle n'avait jamais

porté de sous-vêtements aussi étranges et inconfortables. Tout ce fatras était-il vraiment utile ?

— Honnêtement, de quoi ai-je l'air ? Ne mentez pas, Nathan. Je suis une femme ordinaire. Cette tenue n'est-elle pas ridicule sur moi ?

— Ordinaire ? C'est comme ça que tu te vois ?

— Bien sûr ! Je suis lucide, et…

— Et rien du tout ! Si tu te regardais un peu ?

Le Prophète retira le drap posé sur le miroir en pied. Ce salon était réservé aux hommes désireux de gâter leurs compagnes. En lui faisant la leçon, avant d'entrer, il avait prévenu Clarissa que les glaces, en de tels endroits, étaient rarement utilisées. Sauf si on le lui demandait, elle ne devrait pas s'en servir. Dans les boutiques de ce niveau, c'était le regard de l'homme qui comptait, pas un vulgaire reflet.

Nathan poussa sa compagne devant le miroir.

— Oublie la façon dont tu te vois, dans ta tête, et découvre ce que les autres contemplent.

Clarissa joua timidement avec les volants qui pendaient à sa taille. Elle ne voulait pas relever les yeux et être déçue, comme chaque fois qu'elle se voyait.

Le Prophète eut un geste agacé.

Rose d'embarras, sa compagne osa enfin affronter la vérité. Et ce qu'elle découvrit la laissa bouche bée.

Elle ne se reconnaissait pas ! Enfin, elle n'avait pas l'air aussi jeune ! Une femme épanouie, au zénith de sa beauté – sans être pour autant une oie blanche – se dressait face à elle.

— Nathan, mes cheveux n'ont jamais été aussi longs. La coiffeuse de cet après-midi n'a pas pu faire ça…

— Pour tout te dire, elle n'y est pour rien. Je me suis permis d'user de ma magie. À la réflexion, je trouvais ta coupe un peu courte. Ça ne te déplaît pas, j'espère ?

— Non… C'est superbe !

Ses beaux cheveux châtains aux frisettes ornées de délicats rubans violets ondulaient dès qu'elle bougeait la tête. Un jour, une grande dame était venue à Renwold, et elle avait une coiffure comme celle-là. La plus belle qu'elle eût jamais vue… Et maintenant, elle arborait la même.

Quant à sa silhouette, elle n'en croyait pas ses yeux. Ce qu'elle prenait pour un « fatras » l'avait comme remodelée. Et ses seins ! Ainsi mis en valeur, ils étaient magnifiques, pensa-t-elle en s'empourprant.

Bien entendu, elle savait depuis toujours que les beautés comme Manda Perlin usaient d'artifices pour paraître parfaites. Une fois nu, leur corps ressemblait peu ou prou à celui de toutes les femmes. Mais elle n'avait jamais imaginé que les vêtements avaient une telle

influence.

Dans cette robe, coiffée et maquillée, elle n'avait rien à envier à Manda et à ses semblables. À part l'extrême jeunesse, mais sa maturité semblait surtout lui conférer du maintien et de la grâce. Finalement, comme elle l'avait toujours pensé, la plénitude n'était pas une qualité négligeable.

Soudain, elle vit l'anneau, à sa lèvre. Il n'était plus en argent, mais en or.

— Nathan, qu'est-il arrivé à mon anneau ?

— Tu aurais vu une concubine de l'empereur – la future mère de son enfant ! – avec un vulgaire anneau d'argent ? Tout le monde sait qu'il n'invite pas n'importe qui dans son lit.

» De plus, les soudards ont commis une erreur. Tu aurais toujours dû porter de l'or. Mais ces crétins sont aveugles… Moi, je suis un visionnaire. Tu saisis la différence ? (D'un geste théâtral, Nathan désigna le miroir.) Regarde ! Cette femme est trop belle pour porter un anneau d'argent !

Dans la glace, la « femme trop belle » avait les larmes aux yeux. Clarissa les essuya pour ne pas gâcher le maquillage de cette inconnue si familière.

— Nathan, je ne sais que dire… Vous avez fait un miracle ! Une femme ordinaire est devenue…

— Fabuleuse ! acheva le Prophète.

— Mais pourquoi avoir fait ça ?

— Serais-tu idiote ? Comment aurais-je pu te garder dans ton triste état ? (Nathan se tapota la poitrine.) Un homme aussi fringant que moi serait-il crédible au bras d'une compagne quelconque ?

Clarissa sourit. Depuis qu'elle le connaissait mieux, le Prophète lui semblait moins vieux. Et il était *vraiment* fringant. Sans parler de sa distinction…

— Nathan, merci d'avoir confiance en moi… de tant de façons.

— Ce n'est pas une affaire de confiance, mais de perspicacité. J'ai su voir ce que les autres ne remarquaient pas. Désormais, ça ne leur échappera plus.

Clarissa tourna la tête vers la porte du salon, fermée par un rideau.

— Mais tout ça représente tant d'argent… La robe seule équivaut à un an de mes gages. Sans parler du reste : les auberges, les diligences, les chapeaux, les souliers, les femmes qui me coiffent et me maquillent. Vous dépensez comme un prince en voyage d'agrément. Comment est-ce possible ?

— J'ai un talent inné pour me *faire* de l'argent. À tel point qu'il ne doit pas exister assez de choses à acheter en ce monde ! Ne t'inquiète pas à ce sujet. Pour moi, ça n'a pas d'importance.

— Dans ce cas, je comprends mieux…, fit Clarissa, visiblement

déçue.

— Non, tu ne comprends rien du tout ! Tu comptes plus pour moi que l'or et l'argent. Les gens, en général, sont plus importants que les biens matériels. Pour toi, j'aurais dépensé jusqu'à mon dernier sou sans le moindre regret.

Sur ces entrefaites, le couturier revint avec une sélection de robes belles à donner le tournis. Nathan en choisit quelques-unes d'un œil de spécialiste. Clarissa passa dans la cabine et les enfila les unes après les autres avec l'aide de l'épouse du couturier. Une assistance bienvenue, car elle se serait mal vue seule face à une telle horde de boutons, de lacets et de fixations bizarres.

Nathan déclara chaque fois qu'il était preneur. En moins d'une heure, il eut acheté six tenues, et rempli d'or les poches du couturier.

Clarissa n'aurait jamais cru qu'on puisse avoir tant d'argent – voire trouver un endroit aussi merveilleux pour le dépenser. Depuis qu'elle était avec Nathan, sa vie avait changé du tout au tout. De telles robes, jusque-là, lui semblaient réservées aux reines, ou pour le moins aux épouses de nobles.

— Je vais m'atteler aux retouches, mon seigneur, puis je vous livrerai ces merveilles à l'*Auberge de la Bruyère*. (Il jeta un regard en coin à Clarissa.) Voulez-vous que je laisse de la doublure, pour le jour où cette noble dame portera l'enfant de l'empereur ?

— Inutile, mon brave. Une couturière du palais s'en chargera. Ou nous renouvellerons sa garde-robe…

Les joues rouges, Clarissa comprit enfin que le couturier la prenait aussi pour la « concubine » de Nathan. L'anneau, même s'il était en or, soulignait son statut d'esclave. Et future mère ou non, l'empereur était connu pour n'avoir rien à faire des femmes qu'il recevait dans son lit.

Le Prophète se présentait comme le « plénipotentiaire » de Jagang. Bien entendu, ce titre lui valait une cohorte de courbettes et de révérences. Dans ce jeu, elle était seulement la propriété de l'empereur et de son homme de confiance.

Pour le couturier, malgré ses superbes tenues, elle ne valait pas mieux qu'une putain. Qu'elle n'ait pas choisi son destin ne changeait rien. On l'habillait à prix d'or, elle descendait dans les meilleures auberges, et un homme très important lui tenait compagnie…

Se sentant humiliée comme jamais, elle eut envie de s'enfuir à toutes jambes.

Quelle idiote elle était ! pensa-t-elle aussitôt. Cette mascarade avait pour but de la protéger. Sans la mise en scène imaginée par Nathan, tous les soldats qu'ils croisaient auraient voulu la violer. Le mépris du couturier était un prix dérisoire, comparé à ce que Nathan avait fait pour elle. Et au respect qu'il lui témoignait. La seule chose qui importait vraiment…

De plus, n'avait-elle pas l'habitude des regards désapprobateurs ? Au mieux, on lui témoignait une commisération vaguement écœurée. Au pire… Elle ne voulait plus y penser ! Que les gens croient ce qui leur chante ! Elle accomplissait une mission importante pour un homme de valeur.

Le menton fièrement levé, elle se dirigea vers la porte.

Le couturier lui emboîta le pas, presque accroché au bras du Prophète, et les raccompagna jusqu'à leur fiacre.

— Mille fois merci, seigneur Rahl ! Je suis honoré de servir l'empereur à ma modeste manière. Les robes vous seront livrées demain matin, je le jure sur ma vie.

Nathan congédia le flagorneur d'un geste distrait, comme s'il avait déjà oublié son existence.

Dans la somptueuse salle à manger de l'auberge, assise à une petite table en face de Nathan, Clarissa décida soudain de ne pas se laisser impressionner par les regards goguenards des serveurs. Bien droite sur sa chaise, elle bomba le torse pour leur offrir une vue imprenable sur ses seins. Avec la lumière tamisée, et la couche de maquillage qu'elle portait, ils ne verraient sûrement pas qu'elle rougissait de sa propre audace.

Le vin la réchauffa et le canard rôti finit par venir à bout de sa faim dévorante. On continua pourtant à leur apporter de la nourriture. De la volaille, du cochon et du bœuf, avec des sauces, des condiments et toutes sortes d'accompagnements. Soucieuse de ne pas passer pour une goinfre, elle se contenta de goûter une partie de ces délices et fut rapidement rassasiée.

Nathan mangea de bon appétit, mais sans dévorer. Avide d'expériences culinaires, il fit honneur à tous les plats. Autour de lui, les serveurs coupaient la viande, versaient les sauces et faisaient valser les assiettes comme s'il avait été manchot. Il dirigeait ce ballet avec sa grâce naturelle, marquant bien qu'il était un homme important et eux une horde de larbins.

Exactement la bonne façon de jouer la partie ! Le seigneur Rahl, plénipotentiaire de l'empereur, n'était pas le genre d'individu qu'on devait se mettre à dos. Et s'il entendait qu'on soit aux petits soins avec sa compagne, il n'était pas question qu'on le contrarie.

Clarissa fut soulagée quand on les conduisit enfin à leur suite. Une fois la porte fermée, elle se détendit tout à fait. Jouer les grandes dames – ou les prostituées de haut vol – lui pesait, parce qu'elle ne maîtrisait pas toutes les subtilités de ce rôle. Ici, loin des regards moqueurs ou méprisants, elle pourrait redevenir elle-même.

Nathan inspecta les deux pièces aux murs ornés de moulures et au sol couvert de tapis si épais qu'on avait le sentiment de s'y enfoncer.

Ici, les fauteuils et les sofas auraient suffi pour une vingtaine de personnes. Dans l'antichambre, une table et un bureau brillaient de tous les feux de leur bois poli. Sur l'écritoire, des feuilles de parchemin, des plumes et des encriers attendaient le bon vouloir des clients.

Dans la chambre, le lit à baldaquin avait de quoi couper le souffle. Comment pouvait-on utiliser tant de fil d'or pour décorer un couvre-lit et un ciel de lit ? Et pourquoi le matelas était-il si large ? Pour dormir, personne n'avait besoin de tant de place !

— Bon, fit Nathan, son inspection terminée, il faudra bien faire avec…

— Nathan, un roi serait ravi de dormir ici !

— Peut-être, mais je suis bien plus qu'un monarque. Un Prophète, mon enfant, voilà ce que je suis !

— C'est vrai, souffla Clarissa, parfaitement sincère, vous valez beaucoup plus qu'un souverain…

Le Prophète fit le tour de la pièce et souffla toutes les bougies, à part celles de la table de nuit et de la coiffeuse.

— Je dormirai à côté, sur un sofa, dit-il.

— Non, prenez le lit ! Je m'y sentirais mal à l'aise. C'est beaucoup trop pour une femme simple comme moi. Vous, en revanche…

— Pas question ! Je ne dormirais pas en paix en sachant qu'une jolie femme a mal au dos sur un sofa. Mon enfant, je suis un homme du monde, et ce genre de chose va de soi. (Nathan se dirigea vers la porte communicante, s'arrêta et fit une révérence.) Bonne nuit, mon enfant ! (Il s'immobilisa, la main sur la poignée.) Clarissa, je suis navré des regards que tu dois supporter à cause de mon histoire de concubine…

Décidément, elle avait affaire à un gentilhomme.

— Inutile de vous excuser. Je me suis amusée, un peu comme une actrice sur une scène.

Le Prophète sourit, des étincelles dans ses yeux bleus.

— C'est drôle à mourir, n'est-ce pas, tous ces gens qui nous prennent pour ce que nous ne sommes pas ?

— Merci pour tout, Nathan. Grâce à vous, je me suis sentie jolie, aujourd'hui.

— Tu l'es, Clarissa !

— Non, mais l'habit fait le moine.

— La vraie beauté vient de l'intérieur ! Repose-toi, mon enfant. Avec le champ de force que j'ai placé sur la porte, personne ne viendra nous ennuyer.

Sur ces mots, Nathan referma doucement le battant.

Le vin lui montant toujours agréablement à la tête, Clarissa fit le tour de son royaume. Elle passa le doigt sur les incrustations d'argent

des tables de nuit, caressa les lampes en cristal taillé et s'émerveilla du contact des draps quand elle défit le lit.

Campée devant la coiffeuse, elle entreprit de délacer son corsage. L'idée de retirer cette robe la révulsait, comme si elle redoutait de redevenir une femme quelconque. En même temps, respirer un peu plus facilement ne lui ferait pas de mal !

Elle fit glisser le haut de la robe sur ses épaules, mais le corset l'empêcha d'aller plus loin. Assise au bord du lit, elle tenta d'atteindre les boutons, dans son dos. À part se tordre les mains, elle n'obtint aucun résultat probant. Frustrée, elle se consola en enlevant ses chaussures, puis ses bas, et se réjouit de revoir ses orteils à l'air libre.

Elle pensa à sa chambre, à Renwold. Aussi petit qu'il fût, son lit lui avait toujours paru confortable. Avoir le mal du pays, comprit-elle, ne voulait pas dire qu'on y avait été heureux. Mais tout être humain avait besoin d'un foyer, et elle n'en avait jamais connu d'autre. Malgré son luxe, cet endroit était glacial à ses yeux. Et effrayant…

Désormais, il en irait de même partout, et elle ne rentrerait jamais plus chez elle.

Soudain, elle se sentit atrocement seule. Avec Nathan, elle ne pensait pas à toutes ces choses tristes. Il savait toujours où aller, que faire et que dire. Un homme fort, qui ne connaissait pas le doute. Contrairement à sa compagne, à présent qu'elle était seule dans la chambre.

Étrangement, le Prophète lui manquait beaucoup plus que son pays natal. Mais il était dans la pièce d'à côté, pas à des lieues de distance.

Clarissa se leva, se réjouit de la douceur du tapis sous ses pieds nus et approcha de la porte. Elle commença par y gratter, puis frappa quand elle n'obtint pas de réponse.

— Nathan ? Vous dormez ?

Après quelques hésitations, la jeune femme ouvrit et jeta un coup d'œil dans l'antichambre. À la lumière d'une unique bougie, elle aperçut Nathan, assis sur un fauteuil, le regard dans le vide.

Clarissa s'était affolée la première fois qu'elle l'avait vu dans une de ses transes, comme il disait. Mais à l'en croire, c'était normal, et il pratiquait ce type de méditation depuis très longtemps.

Ce jour-là, quand elle l'avait secoué, il ne s'était pas mis en colère. Avec elle, il ne perdait jamais son calme. Toujours respectueux et tendre, il lui donnait ce qu'elle avait si longtemps attendu des gens qui la côtoyaient. Et il avait fallu qu'un étranger comble ses désirs…

Quand elle redit son nom, il cligna des yeux et tourna la tête vers elle.

— Tout va bien, mon enfant ?

— Oui. Je ne vous dérange pas, au moins ?

— Non, non…

— Je me demandais si vous pouviez m'aider à… déboutonner ma robe. Les boutons, dans le dos, sont trop loin, et je me sens… eh bien… coincée. Mais si je me couche habillée, le tissu sera froissé.

Nathan suivit sa protégée dans la chambre. Par souci de pudeur, elle avait éteint la bougie, sur la coiffeuse. Celle de la table de nuit suffirait-elle pour qu'il voie les boutons ?

Clarissa souleva ses cheveux afin qu'il puisse travailler plus facilement. L'avoir près d'elle était un enchantement.

— Nathan…, soupira-t-elle alors qu'il s'attaquait au dernier bouton, sur ses reins.

Il répondit d'un grognement. Allait-il s'étonner d'entendre un bruit sourd ? Elle avait si peur de lui révéler que c'était celui de son cœur.

Elle se retourna pour se débarrasser de la robe, maintenant qu'elle n'en était plus prisonnière.

— Nathan, dit-elle, mobilisant tout son courage, je me sens seule.

— Tu ne devrais pas, répondit-il en lui posant une main sur l'épaule. Je suis dans la pièce à côté.

— Je sais… Mais je ne parlais pas de ce genre de solitude. C'est plutôt que… vous me manquez. Sans vous, je pense à ce que je devrai faire pour aider les innocents dont vous avez parlé, et des idées terrifiantes me viennent à l'esprit. Alors, je tremble de tous mes membres.

— Il est souvent plus inquiétant de penser à un acte que de l'accomplir. Oublie tout ça, et profite du luxe, si tu le peux. Un de ces quatre, nous serons peut-être obligés de dormir dans un caniveau.

Clarissa baissa la tête pour ne plus croiser le regard du Prophète. Sinon, elle n'aurait pas le courage de continuer.

— Nathan, je sais que je suis quelconque, mais avec vous, je me sens jolie et… désirable.

— Eh bien, comme je te l'ai déjà dit…

— Non, taisez-vous ! Nathan, je suis vraiment… (Levant la tête, elle croisa de nouveau le regard du Prophète et préféra exprimer les choses autrement.) Nathan, je crois que vous êtes trop… fringant… pour qu'une femme comme moi vous résiste. Vous voulez bien passer la nuit en ma compagnie dans ce grand lit ?

— Fringant ? répéta le Prophète, avec un petit sourire.

— Très fringant, même !

Le cœur de Clarissa s'affola quand Nathan lui passa un bras autour de la taille.

— Mon enfant, tu ne me dois rien…, dit-il. À Renwold, je t'ai sauvée, mais en échange, tu as promis de m'aider. Sache que je ne te demande rien d'autre.

— Je l'ai compris, mais ce n'est pas…

Comprenant qu'elle s'embrouillait, Clarissa décida de changer

d'approche. Hissée sur la pointe des pieds, elle passa les bras autour du cou du Prophète et posa ses lèvres sur les siennes.

Quand il la serra plus fort, elle s'abandonna à son étreinte.

Hélas, il la repoussa.

— Clarissa, je suis un vieux bonhomme, et toi une jeunesse. Que ferais-tu d'un type décati comme moi ?

Combien de temps avait-elle souffert parce qu'elle se jugeait trop vieille pour intéresser un homme ? Des torrents de larmes avaient coulé de ses yeux quand elle pensait à son âge. Et aujourd'hui, cet homme merveilleux, fantastiquement beau et vibrant de passion refusait de l'aimer parce qu'elle était *trop jeune* !

— Nathan, je veux que tu me jettes sur le lit, tu entends ? Débarrasse-moi de cette foutue robe, et fais-moi l'amour jusqu'à ce que j'entende chanter les esprits du bien.

Sans un mot, le Prophète regarda longuement sa compagne. Puis il lui glissa un bras sous les jambes, la souleva du sol et la porta jusqu'au lit. Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, il l'y déposa doucement, à l'inverse de ce qu'elle avait suggéré.

Allongé près d'elle, il lui caressa le front, les yeux plongés dans les siens. Puis il l'embrassa avec une tendresse qu'elle n'aurait pas soupçonnée.

La plus grande partie du travail étant faite, la robe ne fut pas longue à enlever. Ses doigts courant dans les cheveux de Nathan, Clarissa, émerveillée, le regarda lui couvrir la poitrine de baisers. Ses lèvres étaient si douces et si chaudes ! Sans trop savoir pourquoi, elle s'en étonna et eut le sentiment qu'il s'agissait d'un miracle.

Quand il lui mordilla délicatement un téton, elle ne put retenir un gémissement de plaisir.

Bien qu'il fût né longtemps avant elle, Nathan, à ses yeux, n'avait rien d'un vieillard. Fringant et audacieux, il lui donnait l'impression d'être la plus belle femme du monde.

Aucun homme ne l'avait jamais touchée avec autant de tendresse… et de *compétence*.

Chaque baiser ou caresse augmentait son désir.

Quand il vint enfin en elle, Clarissa se laissa emporter par une tempête curieusement douce et paisible. Comme si elle avait été blottie dans ce lit somptueux *et* au creux de sa passion pourtant tumultueuse.

Après un long voyage vers le zénith du plaisir, elle entendit vraiment le chant des esprits du bien.

Chapitre 40

Comme un faucon qui pique vers le sol, Kahlan se sentit propulsée vers l'avant et vers le bas. En même temps, tel un aigle qui prend son envol, elle eut l'impression de monter à toute vitesse vers les cieux. Et malgré tout cela, elle aurait juré qu'elle ne bougeait pas d'un pouce.

Dans la sliph, la lumière, l'obscurité, le froid, le chaud, le temps et la distance n'avaient aucun sens – ou tous les sens possibles et imaginables. Cette merveilleuse confusion des sensations, augmentée par la douce présence de la sliph, chaque fois que l'Inquisitrice respirait, était plus grisante que tout ce qu'elle avait connu.

L'extase absolue !

Hélas, cette délicieuse expérience cessa abruptement.

Avec une détestable violence, la lumière blessa de nouveau les yeux de Kahlan. À ses oreilles, le chant des oiseaux, le murmure de la brise et le bourdonnement des insectes résonnaient comme des roulements de tambours. Tout la terrifiait : les arbres couverts de mousse, les rochers brillant d'humidité, la brume qui flottait autour d'elle…

Respire, dit la sliph.

Non ! répondit mentalement l'Inquisitrice, horrifiée à cette seule idée.

Respire ! répéta la créature de vif-argent.

Pas question ! pensa Kahlan. Pourquoi aurait-elle renoncé à se recroqueviller dans le ventre chaud de la sliph ? Dehors, le monde qui l'attendait était plein de couleurs criardes et de bruits assourdissants.

Mais il y avait Richard, et la menace qui pesait sur lui : Shota !

L'Inquisitrice expira un flot de vif-argent qui coula sur le devant de sa chemise sans la mouiller. Puis, à contrecœur, elle s'emplit les poumons d'un air qui lui parut étranger et acide.

Quand la sliph la posa sur le bord du muret, elle se boucha les oreilles et ferma les yeux.

— Te voilà où tu voulais être, dit la créature.

Kahlan ouvrit les yeux et écarta les mains de ses oreilles. Autour d'elle, le monde ressemblait un peu plus à ce qu'elle avait l'habitude de voir.

— Merci, sliph, c'était un… plaisir, dit l'Inquisitrice quand la main de vif-argent la lâcha.

— J'en suis ravie…

— Je reviendrai vite, et nous repartirons.

— Quand tu auras besoin de moi, je serai prête. Réveillée, je ne refuse jamais de voyager.

Kahlan sauta sur le sol et tenta de se repérer. Des ruines se dressaient devant elle, à demi avalées par la forêt. Plissant les yeux, elle aperçut des vestiges de colonnes, des murs à moitié écroulés et un chemin pavé envahi par la végétation.

Kahlan comprit qu'elle était dans la forêt dense et obscure qui entourait le château de la voyante. Elle l'avait traversée quand elle était prisonnière de Shota. Un appât intelligemment conçu pour attirer Richard dans l'Allonge d'Agaden…

Comme une couronne d'épines, les pics effilés des monts Rang'Shada encerclaient cette jungle menaçante. La voyante n'aurait pas pu choisir une meilleure protection pour sa demeure. À la seule idée de devoir traverser ces bois, les voyageurs faisaient demi-tour et s'éloignaient aussi vite que possible de l'Allonge d'Agaden.

Des cris, des craquements et des bourdonnements d'insectes retentissaient dans l'air moite. Bien qu'il fît étouffant, Kahlan frissonna et se frotta les bras. Un froid qui venait de l'intérieur, comprit-elle.

À travers les rares trouées de la frondaison, la jeune femme aperçut le ciel coloré de rose. L'aube approchait. Mais même quand le soleil serait à son zénith, il n'illuminerait pas ce lieu sinistre. À midi, en plein été, il y faisait aussi sombre qu'au cœur de la nuit.

Kahlan avança prudemment, attentive aux pièges que pouvait dissimuler le sol, aux lianes qui pendaient des arbres, au brouillard où semblaient se tapir des meutes de prédateurs et aux mares d'eau stagnante aux ondulations suspectes.

Après quelques minutes, l'Inquisitrice s'arrêta. Dans ce labyrinthe végétal, s'avisa-t-elle, elle n'avait pas la première idée de la direction à suivre. Comment distinguer les quatre points cardinaux, quand on ne disposait d'aucun point de repère ?

Une autre question s'imposa à son esprit, lui glaçant les sangs. Savait-elle seulement si Shota était là ? La dernière fois qu'elle l'avait vue, avec Richard, la voyante, chassée de chez elle par un sorcier loyal au Gardien, avait dû gagner le village du Peuple d'Adobe. Elle avait pu s'absenter de nouveau…

C'était peu probable, tout bien réfléchi. Nadine était venue ici récemment, et Shota l'y attendait.

Kahlan se remit en mouvement.

Elle s'étala sur le dos quand quelque chose s'accrocha à sa cheville puis lui faucha les jambes.

Une silhouette noire lui sauta sur la poitrine. Le souffle coupé, la jeune femme reconnut son agresseur quand il lui exhala au visage son haleine fétide.

— Bonjour, jolie dame !

— Samuel, pousse-toi de là ! parvint à crier l'Inquisitrice.

Une main puissante se referma sur son sein gauche. Jubilant, Samuel s'autorisa un rictus qui dévoila ses dents jaunâtres luisantes de bave.

— Moi peut-être manger jolie dame !

Kahlan dégaina son couteau, plaqua la pointe sur un repli de graisse, dans le cou du monstre, et, de l'autre main, lui saisit l'index et le plia jusqu'à ce qu'il hurle de douleur… et consente à la lâcher.

— Et si je t'égorgeais, maintenant ? lança-t-elle. Tu aimerais finir dans le ventre des horreurs qui nagent sous ces mares ? Après tout, chacun a droit à un festin. Alors, tu t'écartes, ou je te saigne comme un goret ?

Samuel leva sa tête chauve grisâtre et riva sur Kahlan des yeux brillants de haine. Puis il roula sur le côté pour la laisser se relever, le couteau toujours braqué sur lui.

— Maîtresse vouloir te voir, dit-il en tendant un bras démesurément long.

— Comment sait-elle que je suis ici ?

— Maîtresse savoir tout. Suis Samuel, jolie dame. (Il s'éloigna de quelques pas puis se retourna.) Quand maîtresse en aura fini avec toi, Samuel te mangera !

— Je réserve à Shota une surprise dont elle risque de ne pas se remettre. Cette fois, elle a commis une erreur. Quand *j'*en aurai fini avec elle, tu risques d'être seul au monde.

Le compagnon de Shota eut un rictus et siffla de colère.

— Dépêche-toi ! Ta maîtresse attend.

Le monstre simiesque qui était jadis un homme se mit en route. Faisant des détours pour éviter des dangers invisibles – en tout cas aux yeux de Kahlan – il désigna plusieurs plantes dont il valait mieux, pour elle, ne pas approcher.

Assez grotesque dans son pantalon tenu par des bretelles tendues sur ses épaules nues, Samuel guida très rapidement l'Inquisitrice hors de la forêt.

Ils débouchèrent au bord d'une falaise vertigineuse. À ses pieds s'étendait le royaume verdoyant de la voyante – un des plus beaux sites des Contrées du Milieu, il fallait le reconnaître. Pourtant, Kahlan aurait donné cher pour ne jamais le revoir.

Descendre semblait impossible, quand on ignorait l'existence de l'escalier géant taillé à même la roche. Seule, l'Inquisitrice n'aurait jamais retrouvé l'endroit où il commençait, dissimulé par des buissons touffus. Avec Samuel, ce fut un jeu d'enfant.

— Maîtresse, dit le monstre, un bras tendu vers la vallée.

— Je sais. Avance !

Ils s'engagèrent dans l'escalier qui serpentait au point de faire parfois un tour complet sur lui-même. En bas, au centre de la vallée, dans un environnement enchanteur semé de champs, de ruisseaux et de bosquets majestueux, le château de Shota brillait de tous ses feux. Avec ses tourelles couronnées de drapeaux battant au vent, on eût dit quelque demeure seigneuriale, un jour de festival.

Cette beauté n'abusa pas l'Inquisitrice. En réalité, le palais était le cœur d'une toile d'araignée. Un lieu maudit où naissait une partie des menaces qui pesaient sur Richard.

Samuel gambadait devant l'Inquisitrice, ravi à l'idée de retrouver sa maîtresse. Et sans doute en pensant au bon repas qu'il s'offrirait, une fois la « jolie dame » morte.

Kahlan ne prêta pas attention aux regards haineux qu'il lui lançait régulièrement. Car elle aussi était plongée dans ses pensées.

Shota voulait nuire à Richard ! C'était le fil rouge de sa réflexion, et elle ne devait jamais le perdre de vue. La voyante s'acharnait à faire du mal au Sourcier. Elle refusait qu'il soit heureux !

Mais un pouvoir qu'elle ne parviendrait pas à neutraliser mettrait fin à ses agissements. Le Kun Dar était la clé, parce que Shota serait impuissante face à la Magie Soustractive. Aucun de ses sorts ne résisterait à cette tourmente-là.

Kahlan avait réussi à atteindre la magie destructrice tapie en elle, et elle la mobiliserait à volonté. Le Kun Dar, à l'instar de certains endroits de la Forteresse, était protégé par un champ de force – mais de nature éthique, celui-là. Comme un peu plus tôt, dans le fief des sorciers, l'Inquisitrice avait su trouver le chemin qui conduisait à la Rage du Sang. Une affaire de motivation, finalement assez simple, à condition d'adopter la bonne approche intellectuelle.

Une antique magie attendait ses ordres. Autour de ses poignets, des étincelles bleues crépitaient déjà.

Concentrée, presque en transe, la jeune femme évoluait dans un monde bien à elle où plus rien ne pouvait l'atteindre.

Pour la première fois, elle n'avait plus peur de la voyante. Si Shota ne jurait pas de ficher la paix à Richard, elle ne verrait pas le soleil se lever le lendemain.

Au pied de la falaise, Kahlan continua à suivre Samuel sur la route qui serpentait entre les arbres. Au-dessus des pics enneigés, dans le lointain, le soleil montait lentement vers son zénith.

L'Inquisitrice se sentait assez puissante pour raser ces monts d'un simple geste. Si Shota commettait le moindre impair, c'en serait fini d'elle !

À travers les arbres, les tours et les tourelles du château apparurent enfin. Samuel jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que la jolie dame le suivait toujours. Mais elle n'avait plus besoin de

lui pour savoir où aller. Comme à son habitude, la voyante l'attendrait dans son bosquet favori, un peu avant le palais.

Si elle avait eu le choix, l'Inquisitrice n'aurait jamais revu Shota. Une nouvelle rencontre étant inévitable, elle entendait en dicter les conditions.

Samuel s'arrêta et pointa vers Kahlan un index ridiculement long.

— Maîtresse ! (Ses yeux jaunes plus brillants que jamais, le monstre tapa du pied.) Maîtresse veut te voir.

L'Inquisitrice aussi tendit un doigt. Mais des étincelles bleues dansaient autour…

— Si tu t'en mêles, je me ferai un rôti de Samuel !

Le compagnon de Shota regarda le doigt qui le menaçait, croisa un bref instant le regard de la jeune femme, siffla de rage et déguerpit comme s'il avait vu le Gardien en personne.

Dans son cocon de magie destructrice, Kahlan avança à la rencontre de Shota. Avec un ciel bleu, une douce brise et un soleil radieux, la journée promettait d'être magnifique. Mais elle n'était pas d'humeur à s'en réjouir.

Dans le bosquet, au centre d'une petite clairière, l'Inquisitrice vit d'abord une table couverte d'une nappe blanche et lestée de ce qui semblait être un succulent petit déjeuner. Derrière, sur une estrade de marbre, elle reconnut l'inimitable trône de Shota, avec ses lianes, ses serpents et ses divers animaux délicatement taillés.

Le dos bien droit, les jambes croisées, la voyante regarda approcher sa visiteuse. Sous ses mains, les gargouilles de marbre sculptées sur les accoudoirs tendaient la tête comme si elles quêtaient des caresses. Abritée du soleil par un dais brodé de fil d'or, Shota arborait comme une aura sa splendide chevelure auburn.

Kahlan s'arrêta à quelques pas du trône. En elle, la Rage du Sang bouillait d'envie de se déchaîner.

La voyante pianota du bout des ongles sur les accoudoirs, puis eut un sourire désarmant.

— Eh bien, susurra-t-elle, la tueuse juvénile est enfin là !

— Je ne suis pas une tueuse, répondit Kahlan. Et je n'ai rien de juvénile. Cela dit, j'en ai assez de tes petits jeux !

Le sourire de la voyante s'effaça. Jusque-là, Kahlan l'avait toujours vouvoyée. Ce passage au « tu » en disait long sur l'état d'esprit de sa visiteuse. Sans la quitter du regard, Shota se leva avec grâce et descendit souplement les trois marches du dais.

— Tu es en retard, dit-elle en désignant la table. Le thé refroidit.

Kahlan sursauta quand un éclair, jaillissant d'un ciel sans nuage, vint percuter la théière. Bizarrement, elle ne se brisa pas en mille morceaux.

Shota baissa un instant les yeux sur les mains de l'Inquisitrice.

— Je crois qu'il est de nouveau chaud, dit-elle. Tu veux bien prendre un siège ? Nous bavarderons en faisant la dînette.

Sachant que la voyante avait remarqué les étincelles bleues, autour de ses doigts, Kahlan soutint son regard sans broncher.

Shota s'assit lentement.

— Mets-toi à l'aise, je t'en prie. J'imagine que tu veux parler d'une foule de choses.

Pendant que Kahlan s'installait, son hôtesse servit le thé. À voir fumer les tasses, on ne pouvait pas douter qu'il était chaud.

— N'hésite pas à te servir, dit Shota en s'emparant d'un plateau d'argent qu'elle tendit à son invitée. Il y a du pain, du cake, du beurre au miel et toute sorte de confitures.

L'Inquisitrice prit prudemment un morceau de pain qu'elle lorgna soupçonneusement.

— Eh bien, fit Shota, je vois que la confiance règne !

— Le jour où je me fierai à toi ne s'est pas encore levé, répondit Kahlan, amusée malgré elle par l'aplomb de son interlocutrice.

Imperturbable, Shota se beurra une tranche de pain puis but délicatement un peu de thé.

— Mange, mon enfant. On assassine mieux le ventre plein.

— Je ne suis pas venue t'assassiner, Shota !

— Bien sûr que non ! Comment appelles-tu ça ? Une exécution méritée ? De la légitime défense ? Un châtiment digne de moi ? Un acte de justice ? Ou veux-tu me punir de mes mauvaises manières ?

— Tu as jeté Nadine dans les bras de Richard. Pour qu'elle l'épouse !

— La jalousie est donc le mobile du crime ? Un motif très noble, quand il est justifié. Mais qui peut aussi, j'espère que tu le sais, pousser à des extrémités regrettables.

Avant de répondre, Kahlan mordit du bout des lèvres sa tranche de pain.

— Richard et moi nous aimons. Bientôt, nous nous unirons pour la vie.

— Je sais… Mais j'aurais cru, l'aimant autant, que tu ferais preuve de plus d'ouverture d'esprit.

— Que veux-tu dire ?

— En principe, on veut le bonheur des gens qu'on aime. Oui, on désire que leur vie se passe du mieux possible.

— Richard est heureux avec moi. Il me veut, et je suis ce qui peut lui arriver de *mieux*, justement…

— Hélas, on n'a pas toujours ce qu'on veut, c'est la vie…

— Shota, arrête ce jeu ! Et dis-moi pourquoi tu veux tellement nous nuire.

— Vous nuire ? répéta la voyante, l'air sincèrement surpris. C'est ce que tu penses ? Tu me crois malveillante ?

— Sinon, pourquoi t'acharnerais-tu à nous séparer ?

Cette fois, ce fut Shota qui mordit sa tranche de pain avant de répliquer.

— La peste s'est-elle déclarée ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Comment sais-tu ça ?

— Les femmes comme moi voient couler devant leurs yeux le flot du temps… Puis-je te poser une question, mon enfant ? Si tu allais rendre visite à un enfant frappé par la peste, et que sa mère te demande quand il se rétablira, répondrais-tu la vérité ? Et dans ce cas, parce que tu l'as prédite, serais-tu coupable de la mort du gamin ?

— Bien sûr que non !

— Je vois… Mais moi, tu me juges selon des critères différents.

— Qui parle de jugement ? Je veux que tu cesses de te mêler de ma vie et de celle de Richard. C'est tout.

— Quand on n'aime pas le message, on accuse souvent le messager…

— Shota, la dernière fois que nous t'avons vue, tu as promis de nous devoir une faveur, si nous arrêtions le Gardien. Tu m'as aussi demandé d'aider Richard. Le Gardien a été vaincu, et j'ai assisté de mon mieux le Sourcier. Tu as une dette envers nous.

— Je sais… C'est pour ça que j'ai envoyé Nadine.

Kahlan sentit la Rage du Sang prête à se répandre dans ses veines.

— Une étrange façon de nous récompenser. Nadine risque de ruiner nos vies, ne me dis pas que tu l'ignores !

— Tu te trompes, mon enfant. Tes yeux regardent, mais ils ne voient pas…

Venue avant tout pour aider Richard à vaincre la peste, Kahlan était effectivement prête à tuer pour défendre leur amour. Tant que ça ne s'imposait pas, elle devrait supporter cette conversation absurde, avec l'espoir qu'elle débouche sur quelque chose.

— Que veux-tu dire, Shota ?

— As-tu fait l'amour avec Richard ?

Déconcertée par cette question, l'Inquisitrice se reprit pourtant très vite.

— Oui.

— Tu mens !

— Non ! Cette fois, c'est toi qui blâmes le messager parce que tu n'aimes pas la nouvelle qu'il t'apporte !

Shota plissa le front et dévisagea Kahlan comme si elle guettait le meilleur moment pour lui planter une flèche en plein cœur.

— Où, Mère Inquisitrice ? Dans quel lieu t'es-tu donnée à lui ?

Kahlan but comme du petit lait l'évidente frustration de la voyante.

— En quoi est-ce important ? Tu veux abandonner la divination et te reconvertir dans le commérage ? Nous avons été… intimes… et c'est tout ce qui importe, que ça te plaise ou non. Depuis ce jour, je ne suis plus vierge…

— Où ? répéta Shota, une lueur dangereuse dans le regard.

— Dans un lieu mystérieux entre les mondes, répondit Kahlan, embarrassée de révéler ce genre de détails. Les esprits du bien nous y ont conduits… Ils voulaient notre bonheur…

— Je vois, fit Shota, rayonnante. Ma chère, j'ai bien peur que ça ne compte pas.

— Que veux-tu dire ? explosa l'Inquisitrice. Nous avons été ensemble, et c'est tout ce qui importe ! Mais ça te déplaît, parce que tu es jalouse.

— Navrée, mais tu te trompes ! Vous n'étiez pas dans ce monde, mon enfant, celui où nous vivons ! Le seul où nos actes ont un sens. Ici, tu es toujours vierge.

— C'est absurde !

— Pense ce que tu voudras… Moi, je me réjouis que vous n'ayez pas fait l'amour.

— Ce monde ou un autre, quelle importance ? s'entêta Kahlan. Ce qui est fait ne peut être défait.

— Admettons que vous ayez été intimes, comme tu dis, dans ce lieu entre les mondes. (Les sourcils froncés, Shota avait visiblement du mal à contenir sa colère.) Pourquoi n'avez-vous pas recommencé, puisque tu n'es plus vierge, de toute façon ?

— Nous avons… hum… jugé préférable d'attendre jusqu'au mariage. C'est tout…

La voyante éclata de rire.

— Tu vois ? En fait, tu sais que je dis la vérité !

Prenant sa tasse avec une distinction de princesse, Shota but quelques gorgées de thé en ricanant entre chacune.

Furieuse, Kahlan dut pourtant reconnaître que son interlocutrice avait marqué un point. L'air faussement dégagé, elle leva sa tasse et but aussi, pour se donner une contenance.

— Si couper les cheveux en quatre te console, dit-elle, ne te gêne pas ! Je sais ce que nous avons fait. Et je ne vois pas en quoi ça te regarde.

— Là, tu mens pour de bon ! Les Inquisitrices donnent naissance à des Inquisitrices, c'est obligatoire. Mais dans ton cas, l'enfant sera un garçon. Je vous ai déjà avertis. Hélas la luxure brouille votre jugement…

» Votre fils sera un Inquisiteur né avec le don, comme son père. Un mélange inédit et dramatiquement explosif, tu peux me croire.

Malgré la terreur que lui inspirait cette prédiction, Kahlan répondit d'un ton serein. Autant pour se rassurer que pour convaincre Shota, dut-elle s'avouer.

— Tu es une grande voyante, je ne l'ai jamais nié. Donc, tu as sans doute raison sur le sexe de l'enfant. Mais tu ne peux pas savoir s'il ressemblera aux Inquisiteurs du passé. N'oublie pas qu'ils ne furent pas tous des criminels ! La dernière fois, tu as reconnu n'avoir aucune certitude. Le Créateur seul sait ce genre de choses. S'Il décide de nous donner un fils, nous verrons bien…

— Ce n'est pas une affaire de divination, Kahlan… Presque tous les Inquisiteurs furent nuisibles. Des bêtes sans âme ni conscience ! Ma mère a vécu à l'époque où un de ces monstres semait le chaos. Et toi, tu veux lâcher sur le monde un Inquisiteur né avec le don ? As-tu idée de l'ampleur du cataclysme que tu déclencheras ?

» C'est pour ça que les femmes comme toi ne sont pas censées aimer leur partenaire. Si elle accouche d'un fils, une Inquisitrice doit ordonner à son mari de l'exécuter. Bien entendu, tu ne demanderais jamais une chose pareille à ton Richard adoré ! Tu sais, si cela arrive, que j'aurai la force d'agir à votre place. Et je t'ai déjà dit qu'il n'y aurait rien de personnel là-dedans.

— Tu parles d'un lointain avenir comme s'il était déjà acquis, mais ce n'est pas le cas. Les événements ne te donnent pas toujours raison, loin de là ! Sans Richard, tu serais morte, Shota ! Et tu as juré, si nous parvenions à refermer le voile, de nous être éternellement reconnaissante. Grâce à nous, tu as pu échapper au Gardien !

— Ai-je dit que ma gratitude ne vous était pas acquise ?

— Tu as une étrange manière de me la témoigner. À t'entendre, tu tueras mon fils si j'en ai un, et tu tentes de me faire abattre quand je viens te demander de l'aide…

— Te faire abattre ? Je n'ai jamais…

— Tu as envoyé Samuel avec l'ordre de m'assassiner, et tu oses t'indigner parce que je ne viens pas à toi désarmée ? Ton monstre m'a attaquée ! Si je n'avais pas eu mon couteau, le Créateur seul sait comment ça aurait fini. C'est ça, ta *gratitude ?* Ton serviteur m'a prévenue : quand tu en auras fini avec moi, il me mangera. Et tu voudrais que je te fasse confiance ?

— Samuel ! cria Shota. Viens ici, et vite !

Le monstre jaillit des arbres. S'aidant de ses longs bras pour aller plus vite, il courut se lover aux pieds de la voyante.

— Maîtresse…, soupira-t-il, extatique.

— Samuel, que t'ai-je dit au sujet de la Mère Inquisitrice ?

— D'aller la chercher…

— Et quoi d'autre ?

— De la ramener ici.

— Samuel !

— Et de ne pas lui faire de mal.

— Tu m'as sauté dessus ! intervint Kahlan. Et tu as menacé de me manger !

— C'est vrai, Samuel ? demanda Shota.

— Jolie dame pas blessée…, grogna le compagnon.

— L'as-tu attaquée ? insista Shota.

Samuel regarda Kahlan et siffla haineusement. D'un coup sur la tête, la voyante le dissuada de continuer.

— Répète les ordres que je t'ai donnés !

— Samuel guider Mère Inquisitrice jusqu'ici. Sans faire de mal et sans blesser. Et même pas menacer.

— As-tu désobéi ?

Le compagnon glissa sa tête sous la jupe de Shota.

— Réponds ! La Mère Inquisitrice dit-elle la vérité ?

— Oui, maîtresse…

— Tu me déçois beaucoup !

— Samuel désolé, maîtresse…

— Nous en reparlerons ! À présent, laisse-nous !

Le compagnon de la voyante fila se réfugier dans un bosquet.

— Je lui avais dit de ne pas te maltraiter. Kahlan, je comprends ta réaction, et je te prie de m'excuser. (Shota prit la théière et resservit son invitée.) Maintenant, tu me fais confiance ?

— L'attaque de Samuel est secondaire. Tu veux toujours empoisonner la vie de Richard, et la mienne, mais je n'ai plus peur de toi. Et tu ne peux plus m'atteindre.

— Tu en es si sûre que ça ?

— Je te déconseille d'utiliser ton pouvoir contre moi…

— Mon pouvoir ? Comme toutes les créatures vivantes, je m'en sers à chaque instant. Ne serait-ce que pour respirer.

— Je parle d'une attaque. Si tu t'y risques, tu ne survivras pas.

— Mon enfant, je ne te veux pas de mal.

— Facile à dire, puisque tu sais que c'est impossible !

— Sans blague ? Et si ce thé était empoisonné ?

Voyant Kahlan se raidir, la voyante sourit.

— Tu as… ?

— Bien sûr que non, puisque je ne te veux pas de mal ! Mais dans le cas contraire, les moyens ne me manqueraient pas. Par exemple, poser une vipère derrière tes pieds. Ces serpents détestent les mouvements brusques…

L'Inquisitrice haïssait les serpents. Et son interlocutrice le savait…

— Détends-toi, il n'y a pas de vipère sous ta chaise…

Shota mordit délicatement sa tranche de pain.

— Mais tu as voulu me faire peur !

— Non, te prouver que ta confiance était excessive. Si ça peut te faire plaisir, sache que je t'ai toujours jugée très dangereuse. Même quand tu n'avais pas encore trouvé un moyen de contrôler le Kun Dar !

» Pourtant, ce n'est pas ça qui m'inquiète. J'ai peur de ce qui sortira un jour de ta matrice… et de tes arrogantes certitudes.

De fureur, Kahlan faillit se lever d'un bond. Mais elle repensa aux enfants malades d'Aydindril. Combien d'entre eux luttaient contre la mort, désormais ? Les mensonges et les insultes de Shota n'avaient aucune importance. Pour en apprendre plus sur la peste, et sur les vents qui traquaient Richard, l'Inquisitrice pouvait oublier pour un temps sa fierté.

Elle se souvint d'un passage de la prophétie : *« Aucune lame, qu'elle soit en acier ou née de la magie, ne peut blesser cet ennemi-là. »*

Livrer une joute verbale contre Shota ne serait pas beaucoup plus efficace. En réalité, c'était une perte de temps, et ça ne résoudrait rien.

Kahlan dut s'avouer que la vengeance l'avait conduite ici. Son véritable devoir étant d'aider les malades de la peste, elle devait ravaler son orgueil. Comment pouvait-elle faire passer ses angoisses avant la vie de milliers d'innocents ? Un pareil égoïsme n'était pas tolérable.

— Shota, je suis venue le cœur blessé, à cause de Nadine. Je voulais que tu nous laisses en paix, Richard et moi. Tu affirmes ne pas vouloir nous nuire et désirer nous aider. Moi, je veux secourir des malheureux qui souffrent. Pourquoi ne pas nous faire confiance, au moins provisoirement ? Si je crois en ta sincérité, croiras-tu en la mienne ?

— Voilà une perspective bien choquante, lâcha la voyante.

Kahlan lutta pour contrôler son angoisse et sa fureur. Pensant que Nadine était la marionnette de Shota, elle avait résolu de frapper la voyante. Mais si elle n'y était pour rien ? L'herboriste agissait peut-être de son propre chef, comme Samuel, un peu plus tôt. Si Shota ne mentait pas, lui nuire serait d'une profonde injustice.

Aussi pénible que ce fût, l'Inquisitrice dut admettre qu'elle avait agi par jalousie, et simplement cherché un prétexte pour invoquer le Kun Dar. Aveuglée par ses sentiments, elle n'avait rien voulu voir ou entendre.

Kahlan posa les mains sur la table. Impassible, Shota but son thé en regardant l'aura et les étincelles bleues se dissiper.

Si la voyante profitait de cet instant pour attaquer, l'Inquisitrice serait sans défense. Mais tant pis ! Trahir ceux qui souffraient était hors de question. Et pour les secourir, il fallait prendre des risques. Celui-là était le seul susceptible de sauver son avenir, Richard et la

population d'Aydindril.

Comme aimait à le répéter le Sourcier, il fallait réfléchir à la solution, pas au problème. Donc, elle se fierait à la voyante.

— Shota, j'ai toujours pensé du mal de toi, et pas seulement parce que tu me faisais peur. Comme tu l'as dit, la jalousie m'aveuglait. Me pardonneras-tu mon entêtement et mon insolence ?

» Je sais qu'il t'est arrivé d'aider des innocents. Shota, il me faut des réponses ! Des vies en dépendent… Parle-moi, je t'en prie ! J'écouterai sans me braquer, consciente que tu es le messager, pas le fléau qu'il annonce.

— Félicitations, Mère Inquisitrice ! Tu as gagné le droit de m'interroger. Si tu as le courage d'entendre mes réponses, elles te seront très utiles.

— Je ferai de mon mieux…, souffla Kahlan.

Chapitre 41

— Que veux-tu savoir ? demanda Shota quand elle eut resservi du thé.

— Que sais-tu au sujet du Temple des Vents ?

— Rien.

— Pourtant, tu as dit à Nadine que le vent traquait Richard.

— C'est vrai.

— Qu'est-ce que ça signifiait ?

— Comment expliquer ça à quelqu'un qui n'a pas mon don ? Essaie d'imaginer… Je vois le flot du temps, et les événements qu'il charrie vers le futur. Un peu comme des souvenirs, mais ces choses ne se sont pas encore produites. Quand on pense au passé, on évoque des images de lieux ou de personnes. Mais toutes ne sont pas aussi nettes et détaillées. Parfois, on ne se rappelle rien.

» Une voyante peut se livrer à cet exercice avec l'avenir. Pour moi, il y a peu de différence entre le passé, le présent et le futur. Je peux *nager* dans le flot du temps – vers l'amont comme l'aval. Voir ce qui se produira est aussi facile, pour moi, qu'évoquer un souvenir pour toi.

— Il arrive que ma mémoire me trahisse, dit Kahlan.

— Moi aussi, elle me fait parfois défaut. Je ne me souviens pas de tout au sujet de l'oiseau que ma mère aimait appeler, quand j'étais enfant. Je le revois encore, posé sur le bout de son doigt, tandis qu'elle lui parlait gentiment. Mais j'ignore s'il est mort, ou s'il a fini par s'en aller…

» En revanche, je n'ai rien oublié de certains événements, comme la fin d'un être cher. Je revois parfaitement la robe que portait ma mère le jour de sa mort. Et je pourrais te dire la longueur précise de l'ourlet de ses manches.

— Je comprends, souffla Kahlan. Le jour où ma mère est morte est également gravé dans ma mémoire. Aucun détail ne manque, même les plus horribles, que j'aurais préféré oublier.

Shota s'accouda à la table et croisa les mains.

— Le futur me joue le même mauvais tour. Parfois, je suis incapable de voir les événements agréables, et les drames s'imposent à moi contre ma volonté. Je les vois avec une atroce netteté, alors que des images qui me combleraient de joie restent floues.

— Et le vent qui traque Richard ?

— C'était très troublant… On eût dit que la mémoire d'un étranger s'imposait à la mienne. Comme si on se servait de moi pour

transmettre un message.

— Ou un avertissement ?

— Je me suis posé la question, sans trouver la réponse. Alors, j'en ai parlé à Nadine, pour que Richard soit prévenu, à tout hasard.

— Shota, la peste a commencé par frapper des enfants qui avaient participé ou assisté à un jeu.

— Le Ja'La…

— Exactement… L'empereur Jagang…

— Celui qui marche dans les rêves !

— Tu le connais ?

— Il est parfois présent dans mes souvenirs du futur, comme je les appelle. Il tente de s'introduire dans mes rêves, toujours par la ruse, mais je le repousse.

— Tu crois que c'est lui qui t'a transmis le message au sujet du vent ?

— Non. Crois-moi, il n'est pas assez malin pour m'avoir. Ce n'est pas un message de Jagang ! Mais quel rapport entre la peste et une partie de Ja'La ?

— Jagang s'est glissé dans l'esprit du sorcier chargé d'assassiner Richard. Cet homme assistait aussi à la partie, et l'empereur l'a suivie à travers ses yeux.

» Il était furieux que le Sourcier ait changé les règles pour que les enfants puissent jouer sans risque. La peste a frappé ces gamins-là. Comme si l'empereur avait voulu se venger. Le premier gosse malade que nous avons vu agonisait. (Kahlan frémit à ce souvenir.) Il est mort devant nos yeux. C'était un gentil petit garçon, et la peste avait rongé son corps. J'ose à peine imaginer les souffrances qu'il a endurées !

— Je suis désolée…, murmura Shota.

Kahlan prit une grande inspiration avant de continuer.

— Après sa mort, il a levé les mains et attrapé Richard par les pans de sa chemise. Puis il l'a tiré vers lui alors que ses poumons se remplissaient d'air. Et il a dit : « Les vents te traquent. »

— Alors, j'avais raison, soupira Shota. Ce n'était pas une vision de l'avenir, mais un message transmis par mon intermédiaire.

— Richard pense que le Temple des Vents le traque. Dans un journal écrit il y a trois mille ans, à l'époque de l'Antique Guerre, il a lu que les sorciers entreposaient leurs biens les plus précieux dans cet édifice. Et un jour, ils l'ont envoyé ailleurs…

— Où ça, ailleurs ?

— Nous l'ignorons. À l'origine, le Temple était au sommet du mont Kymermosst.

— J'y suis allée… Il n'y a plus que des ruines.

— Les sorciers ont peut-être provoqué un éboulis, pour enfouir le Temple sous des tonnes de roche. Quoi qu'il en soit, il n'est plus là !

Toujours d'après le journal, Richard a déduit que la lune rouge était un avertissement lancé par le Temple. Il pense aussi que l'auteur du journal s'y référait parfois en disant « le vent », ou « les vents »…

— Si je comprends bien, ce serait un message du Temple ?

— Tu crois que c'est possible ? Un lieu peut-il faire ça ?

— Le pouvoir des sorciers de jadis nous dépasse… Pense à la sliph, par exemple. D'après mon expérience, et ce que tu m'as dit, Jagang a dû voler dans le Temple un artefact qui lui a permis de lancer la peste sur Aydindril.

Un frisson glacé courut le long de l'échine de l'Inquisitrice.

— Comment aurait-il réussi cet exploit ?

— Il marche dans les rêves… Cela lui donne accès à de mystérieuses connaissances. Jagang est brutal, mais pas stupide. Dans mon sommeil, j'ai senti son esprit, alors qu'il chassait au cœur de la nuit. Il ne faut surtout pas le sous-estimer.

— Shota, il veut que la magie disparaisse !

— J'ai déjà promis de répondre à tes questions. Inutile de me rappeler que c'est aussi dans mon intérêt. Comme le Gardien, Jagang est une menace pour moi. Et s'il entend éliminer la magie, il n'hésite pas à l'utiliser pour arriver à ses fins.

— Et tu crois possible qu'il ait… trouvé… la peste dans le Temple des Vents ?

— Cette épidémie ne s'est pas déclarée toute seule. Richard et toi avez raison d'accuser Jagang. La magie est responsable.

— Comment enrayer la maladie ?

— On ne connaît aucun remède à la peste… Mais jusque-là, elle frappait au hasard, sans que rien ne la déclenche.

— La magie… Selon toi, si la magie est coupable, elle pourrait arrêter le fléau ? C'est bien ça ?

— J'ignore comment on lance une épidémie, et encore plus de quelle façon on la stoppe. *Logiquement*, si la magie l'a provoquée, elle devrait pouvoir y mettre fin.

— Alors, il nous reste un espoir…

— C'est bien possible… Toute cette histoire laisse penser que Jagang a volé dans le Temple des Vents un moyen de rendre malade tes concitoyens. Depuis, l'étrange édifice tente de prévenir Richard.

— Pourquoi lui ?

— À ton avis ? demanda la voyante avec un petit sourire. Pourquoi est-il unique ?

— Parce qu'il est un sorcier de guerre. Grâce à la Magie Soustractive, il a vaincu Darken Rahl puis le Gardien. Seul Richard a assez de pouvoir pour agir !

— C'est ça, et ne l'oublie jamais…

Kahlan eut soudain le soupçon qu'on la guidait sur une certaine voie, pas nécessairement bonne. Mais elle chassa cette idée. Shota s'efforçait de l'aider.

— Pourquoi as-tu envoyé Nadine ? osa-t-elle enfin demander.

La voyante plongea son magnifique regard dans celui de l'Inquisitrice.

— Pour qu'elle épouse Richard.

— Et pour quelle raison l'as-tu choisie ?

Shota eut un sourire mélancolique. À l'évidence, elle s'était préparée à cette question.

— Parce que je me soucie de Richard. Je voulais qu'il ait à ses côtés une personne capable de le réconforter un peu.

— Ne suis-je pas là pour le faire ?

— Si… Mais il épousera quelqu'un d'autre.

— Tu l'as découvert dans le flot du temps ? (La voyante hocha la tête.) Ce n'était pas ton idée ? Une machination de ton cru ?

— Non… (Shota s'adossa à son siège et tourna la tête vers la forêt.) J'ai vu qu'il ne se marierait pas avec toi, et qu'il en souffrirait beaucoup. Alors, j'ai usé de mon influence pour qu'il s'agisse d'une femme qu'il connaît, et qui le consolera un peu. Bref, j'ai cherché à lui épargner le plus de douleur possible.

Kahlan ne sut que dire. Comme dans les sous-sols de la Forteresse, accrochée aux vestiges de la grille, alors qu'elle affrontait Marlin, elle se sentait écrasée par la puissance des flots qui se déversaient sur elle.

— J'aime Richard…, parvint-elle à dire.

— Je sais… Kahlan, je n'ai pas choisi de vous séparer, mais seulement sélectionné la femme qui te remplacera.

L'Inquisitrice détourna le regard de celui de la voyante, de nouveau rivé sur elle.

— En revanche, ajouta Shota, je n'ai aucune idée de l'identité de ton futur époux.

— Pardon ?

— Tu te marieras, mais pas avec Richard. Sur cet événement, je n'ai aucune influence. Et ce n'est pas bon signe…

— Pardon ? répéta l'Inquisitrice.

— Les esprits sont impliqués dans cette affaire, et ils ne me laissent pas les coudées franches. Ils ont des raisons d'agir, et ils refusent que je les découvre.

— Shota, que puis-je faire ? demanda Kahlan, des larmes aux yeux. Je vais perdre mon seul amour ! Même si je le voulais, aimer quelqu'un d'autre serait impossible. Les Inquisitrices détruisent l'esprit de leurs partenaires !

La voyante regarda longuement son interlocutrice.

— Les esprits du bien se sont montrés généreux. Grâce à eux, j'ai

pu choisir la femme qui partagera la vie de Richard. Nadine est la seule dont il se sente proche, aussi vaguement que ce soit. Désolée, mais je n'ai pas trouvé mieux.

» Si tu aimes le Sourcier, console-toi en pensant qu'il sera avec une amie d'enfance qu'il aimait bien jadis. Au fil du temps, il finira peut-être par l'aimer tout court.

Voyant que ses mains tremblaient, Kahlan les posa sur ses genoux. L'estomac noué, elle se résigna à sa défaite. Contredire Shota n'aurait mené à rien, puisqu'elle n'était pas responsable du malheur qui la frappait. Et contre la volonté des esprits, nul ne pouvait se défendre.

— Mais pourquoi cette union ? Quel bien lui fera son mariage avec Nadine ? Et pourquoi dois-je avoir pour partenaire un homme que je n'aime pas ?

— Je n'en sais rien, mon enfant… Beaucoup de parents choisissent les conjoints de leurs enfants. Les esprits ont agi ainsi avec vous.

— Pourquoi désireraient-ils notre malheur ? Ne nous ont-ils pas conduits dans ce lieu merveilleux, entre les mondes ? Et maintenant, ils voudraient nous faire souffrir ? Pourquoi ?

— Peut-être parce que tu trahiras Richard, avança Shota sans quitter l'Inquisitrice des yeux.

L'Inquisitrice repensa à la prophétie.

Mais sur ce chemin, la foudre le frappera, car sa bien-aimée le trahira dans son sang.

— Non ! cria-t-elle en se levant d'un bond. (Elle serra les poings.) Je ne lui ferai jamais de mal !

Impassible, Shota but une gorgée de thé.

— Assieds-toi, Mère Inquisitrice…

Kahlan obéit et fit de son mieux pour étouffer ses sanglots.

— Je n'ai aucun contrôle sur les images qui m'arrivent du futur. Pareillement, il m'est impossible de modifier le passé. Ne t'ai-je pas prévenue qu'il te faudrait du courage pour entendre mes réponses ? Pas seulement dans ta tête, mais surtout en ton cœur ?

— Désolée… Ce n'est pas ta faute, et je le sais.

— Excellent, Mère Inquisitrice ! Apprendre à accepter la vérité est le premier pas, quand on entend avoir la maîtrise de son destin.

— Shota, ne sois pas vexée, mais voir l'avenir ne fournit pas toutes les réponses. Un jour, tu m'as dit que je toucherais Richard avec mon pouvoir. Pensant que ça le détruirait, j'ai tenté de me suicider pour le sauver.

» Il m'en a empêchée. Au bout du chemin, ta prédiction était juste, mais incomplète, et le résultat fut très différent de ce que je redoutais. Quand j'ai touché Richard, sa magie l'a protégé, et il n'en a pas souffert.

— Avais-je dit que tu le détruirais ? Jamais ! J'avais vu que tu le toucherais avec ton pouvoir, et c'est arrivé. Tu saisis la différence ? Depuis, je vous ai vus mariés tous les deux, mais pas ensemble.

— Qui épouserai-je ? demanda Kahlan, accablée.

— J'aperçois une vague silhouette… Désolée, mais je ne peux pas te répondre.

— Shota, on m'a dit que les visions des femmes telles que toi étaient des sortes de prophéties.

— Qui t'a raconté ça ?

— Un sorcier. Zedd…

— Les sorciers ignorent tout des voyantes ! Mais ils se croient omniscients.

— Nous avons décidé de nous faire confiance, tu t'en souviens ?

— Oui, soupira Shota. Dans ce cas, ils n'ont peut-être pas tout à fait tort…

— Les prophéties ne se réalisent pas toujours. On peut éviter le péril, ou le modifier. Dans ce cas, penses-tu que je puisse altérer la prophétie ?

— Quelle prophétie ?

— Celle qui dit que je trahirai Richard.

— Parce qu'il en existe une qui confirme ma vision ?

Kahlan détourna les yeux, incapable de supporter plus longtemps le regard de la voyante.

— Par la bouche de Marlin, Jagang a prétendu avoir invoqué une prophétie qui piégerait Richard. Elle affirme également que je le trahirai.

— Tu te rappelles les mots exacts ?

— C'est un de ces souvenirs dont nous parlions tout à l'heure. Ceux qu'on préférerait oublier.

» *L'incendie viendra avec la lune rouge. Celui qui est lié à l'épée verra mourir les siens. S'il n'agit pas, ceux qu'il aime périront avec lui dans la fournaise, car aucune lame, qu'elle soit en acier ou née de la magie, ne peut blesser cet ennemi-là. Pour éteindre l'incendie, il devra trouver un remède dans le vent. Mais sur ce chemin, la foudre le frappera, car sa bien-aimée le trahira dans son sang.*

Shota s'adossa à son siège, l'air abattu.

— Tu as raison : les événements prédits par une prophétie peuvent être altérés. Mais pas quand il s'agit d'une Fourche-Étau. Là, il s'agit d'un piège mortel. Et la lune rouge prouve qu'il est amorcé.

— Pourtant, il doit y avoir un moyen… Shota, que dois-je faire ?

— Épouser un autre homme, et laisser Richard à Nadine. Je ne vois pas ce qui arrivera ensuite, mais le chemin de l'avenir passe par là.

— Je sais que tu dis la vérité, mais comment pourrais-je jamais

trahir Richard ? S'il le fallait, je préférerais mourir.

— Réfléchis, Mère Inquisitrice, et tu verras que c'est faux. Pense à ma petite démonstration, avec le thé empoisonné…

— Comment pourrais-je le trahir, alors que tout en moi s'y refuse ?

— Ce n'est pas aussi compliqué que tu le crois… Par exemple, imagine que ce soit le seul moyen de lui sauver la vie. Sachant que tu y perdrais son amour, le trahirais-tu afin qu'il ne meure pas ? Réponds franchement, je t'en prie.

Kahlan avala la boule qui lui obstruait la gorge.

— Pour cette raison, je le trahirais…

— Donc, tu vois bien que c'est possible !

— Je l'admets…, souffla l'Inquisitrice. Mais quel est le but de tout cela ? Pourquoi allons-nous être séparés ? Il doit y avoir une raison. C'est la dernière chose que nous voulons. Quelle force veut nous y contraindre ?

— Le Temple des Vents traque Richard. Et les esprits tirent les ficelles…

À bout de nerfs, Kahlan se prit la tête entre les mains.

— Que signifie la phrase que tu as dite à Nadine ? « Puissent les esprits avoir pitié de lui. »

— Le royaume des morts n'est pas seulement le fief des esprits du bien. Ceux du mal sont aussi impliqués dans cette affaire.

Kahlan aurait voulu que cette conversation s'arrête là. Évoquer la fin de tous ses espoirs lui déchirait les entrailles. Mais elle devait aller jusqu'au bout.

— À quoi servira notre malheur ? demanda-t-elle.

— Probablement à vaincre la peste.

— Quoi ?

— C'est lié à l'épidémie, et à l'artefact que Jagang a volé dans le Temple.

— Ces mariages auraient un rapport avec notre lutte contre l'épidémie ?

— C'est mon avis, oui… Richard et toi voulez vaincre la maladie coûte que coûte. Et je vous vois unis chacun de votre côté. Pour quelle autre raison consentiriez-vous un sacrifice pareil ?

— Mais pourquoi faudrait-il que…

— Ne me demande pas des réponses que j'ignore. Il m'est impossible de changer l'avenir, et de savoir pourquoi il doit en être ainsi. Nous n'avons que des hypothèses à notre disposition. (Shota réfléchit quelques instants.) Pour sauver ces innocents, si Richard et toi deviez vous séparer, par exemple afin de prouver votre détermination, le feriez-vous ?

Kahlan glissa de nouveau ses mains sous la table. Elle avait vu la souffrance de Richard, au moment de la mort de Kip. Elle aussi en

avait eu le cœur brisé. D'autres gamins innocents périraient s'ils ne faisaient rien. Par centaines, sans doute…

Si elle refusait de sacrifier son amour pour les sauver, elle ne pourrait plus jamais se regarder en face.

— Comment pourrions-nous ne pas accepter ? Même si ça nous tuait, il faudrait s'y résoudre. Mais pourquoi les esprits exigeraient-ils un tel prix ?

Kahlan se souvint soudain de Denna. Pour effacer de la poitrine de Richard la marque du Gardien, elle s'était condamnée à une éternité de tourments, à la place du jeune homme. Qu'elle ait échappé à ce destin n'importait pas. Certaine qu'un enfer l'attendait, elle avait néanmoins sacrifié son âme pour l'homme qu'elle aimait.

L'Inquisitrice eut l'impression d'entendre retentir un glas. Et elle n'eut pas besoin de demander pour qui il sonnait.

— Dans ce cas, fit Shota, sa voix semblant venir de très loin, comme si elle l'écoutait au fond d'un puits de désespoir, je vais te dire une autre chose. Les vents vous adresseront un autre message, toujours lié à la lune. Et il s'agira d'une communion indirecte.

» N'ignore pas ce message, et ne le rejette pas non plus. Ton avenir, celui de Richard et celui de milliers d'innocents dépendront de cet événement. Ton bien-aimé et toi devrez mobiliser toutes vos ressources pour saisir au vol la chance qui vous sera offerte.

— Une chance de quoi ?

— D'accomplir votre mission la plus solennelle : sauver des malheureux en accomplissant un acte qui sera hors de leur portée.

— Quand cela arrivera-t-il ?

— Très bientôt, c'est tout ce que je sais…

Kahlan se demanda pourquoi elle ne pleurait pas. Perdre Richard était le pire drame qui pouvait lui arriver. Et pourtant, elle avait les yeux secs.

Ses larmes couleraient un jour, mais pas maintenant, et surtout pas ici.

— Shota, tu ferais tout pour nous empêcher d'avoir un enfant, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et si c'était un fils, tu le tuerais ?

— Oui.

— Alors, comment puis-je être sûre que tu n'as pas inventé tout ça pour arriver à tes fins ?

— Ton esprit et ton cœur devront évaluer ma sincérité…

Kahlan se souvint des derniers mots de Kip et de la prophétie. En un sens, elle savait depuis longtemps qu'elle n'épouserait pas Richard. Ce mariage était un rêve impossible, rien de plus…

Enfant, elle avait demandé à sa mère ce qui lui arriverait quand elle serait grande. Aurait-elle un mari, un foyer, des enfants ?

Les Inquisitrices ne connaissent pas l'amour, Kahlan. Seulement le devoir…

Une réponse dite d'un ton doux et serein. Mais sa mère, à cet instant, affichait son masque d'Inquisitrice…

Richard était un sorcier de guerre. Lui aussi avait pour mission de servir.

Sur la table, le vent fit voleter quelques miettes de pain.

— Je te crois, souffla Kahlan. J'aimerais penser que tu mens, mais ce n'est pas le cas…

Il n'y avait plus grand-chose à dire. Kahlan se leva et dut serrer les genoux pour ne pas vaciller sur ses jambes tremblantes. Elle tenta de se rappeler où était le puits de la sliph, mais son cerveau refusait de fonctionner.

— Merci pour le thé, dit-elle. Un moment charmant…

Si la voyante répondit, l'Inquisitrice ne l'entendit pas.

— Shota ? (Kahlan dut se retenir au dossier de la chaise pour ne pas perdre l'équilibre.) Tu peux me dire par où je dois aller ? J'ai oublié…

La voyante parut se matérialiser à côté d'elle.

— Je vais faire un bout de chemin avec toi, mon enfant, murmura-t-elle en prenant le bras de son invitée. Ainsi, tu retrouveras ton chemin.

Les deux femmes remontèrent la route en silence. Kahlan tenta de se consoler en savourant la jolie matinée de printemps. En Aydindril, il faisait encore si froid. À son départ, il neigeait ! Hélas, le beau temps ne lui apporta aucun réconfort.

Alors qu'elles gravissaient l'escalier taillé dans la falaise, l'Inquisitrice essaya de se raisonner. Si Richard et elle parvenaient à enrayer la peste, ce serait merveilleux. Nul ne se soucierait du sacrifice qu'ils auraient consenti, mais ils auraient quand même une récompense : entendre rire un enfant arraché à la mort, ou voir sa mère se réjouir qu'il soit toujours de ce monde.

Il y aurait encore des raisons de vivre ! La joie qu'elle lirait dans les yeux des miraculés remplirait le vide de son âme. Oui, avec Richard, elle aurait réalisé un exploit que personne d'autre n'aurait pu réussir : empêcher Jagang de massacrer des innocents.

Près du sommet de la falaise, Kahlan s'arrêta, se retourna et contempla l'Allonge d'Agaden. Cette vallée nichée entre des pics était vraiment un endroit fabuleux.

Le Gardien y avait envoyé un sorcier et des grinceurs, chargés de

tuer la voyante, qui s'en était tirée de justesse.

— Je suis contente que tu aies pu rentrer chez toi, Shota. Vraiment. L'Allonge d'Agaden est ton foyer.

— Merci, Mère Inquisitrice.

— Qu'as-tu fait au sorcier qui t'en avait chassée ?

— Ce que j'avais dit : je l'ai pendu et je l'ai écorché vif. Ensuite, je me suis assise devant lui, et j'ai regardé sa magie couler de son corps dépecé. (Elle désigna son bosquet, dans la vallée.) Puis j'ai tapissé mon trône avec sa peau.

C'était mot pour mot ce qu'elle avait juré de faire, à l'époque. Si les sorciers s'aventuraient rarement dans l'Allonge d'Agaden, ce n'était pas par hasard. La voyante faisait amplement le poids, face à eux. Et l'un d'eux s'en était aperçu un peu tard.

— Je ne peux pas t'en blâmer, puisque le Gardien lui avait ordonné de te tuer. Et je sais combien tu redoutes de tomber entre ses mains.

— C'est pour ça que je vous suis redevable. Sans vous, il m'aurait eue, et tous les autres avec.

— Je suis heureuse que ce sorcier ait échoué, Shota.

Kahlan était sincère. La voyante restait dangereuse, elle ne se leurrait pas, mais elle venait de lui découvrir une compassion qu'elle n'aurait pas soupçonnée.

— Tu sais ce que m'a dit le sorcier ? Qu'il me pardonnait ! Tu en crois tes oreilles ? Il m'a accordé son absolution, puis il a imploré la mienne.

Le vent faisant voleter des mèches de cheveux devant les yeux de l'Inquisitrice, elle les chassa d'un revers de la main.

— Une étrange façon d'agir, si on y réfléchit…

— À l'en croire, il se référait à la Quatrième Leçon du Sorcier. On y parle de la magie contenue dans le pardon. Une magie qui guérit. Absoudre, c'est donner aux autres. Mais aussi recevoir d'eux plus que ce qu'on leur a offert.

— Je crois que cet homme aurait dit n'importe quoi pour ne pas subir un juste châtiment. Mais si j'ai bien compris, tu n'étais pas d'humeur à pardonner.

Toute lumière parut s'éteindre dans les yeux sans âge de Shota.

— Il a oublié d'ajouter l'adjectif « sincère » derrière le mot « pardon »…

Chapitre 42

Kahlan regarda la voyante s'enfoncer dans la forêt obscure. Sur le passage de leur maîtresse, les lianes se tendirent pour lui caresser les cheveux, et les racines se dressèrent afin de se frotter contre ses jambes. Très vite, Shota disparut derrière un rideau de brume. Des créatures invisibles sifflèrent ou bourdonnèrent pour saluer son arrivée.

L'Inquisitrice avança vers le rocher couvert de mousse que Shota lui avait indiqué. Derrière, elle découvrit le puits de la sliph. Le visage de vif-argent de la créature en émergea pour regarder approcher sa voyageuse.

Kahlan fut presque déçue de la voir. Si elle lui avait fait faux bond, l'empêchant de rentrer chez elle, tout ce qu'elle venait d'apprendre sur le futur ne se serait jamais réalisé.

Comment pourrait-elle regarder Richard dans les yeux sans hurler d'angoisse ? Était-il possible de continuer à vivre et à combattre quand on avait tout perdu ? Il suffisait de si peu pour que tout s'arrête. Cesser la lutte et baisser les bras…

— Tu veux voyager ? demanda la sliph.

— Non, mais j'y suis obligée.

Perplexe, la créature plissa le front.

— Si tu le désires, je suis prête…

Kahlan se laissa glisser sur le sol, s'adossa au muret et plia les jambes sous elle. Allait-elle abandonner si facilement ? Se soumettre au destin comme un agneau promis au sacrifice ? Hélas, elle n'avait pas le choix.

Pense à la solution, pas au problème ! se dit-elle.

Ici, la situation lui semblait moins désespérée que dans le bosquet, face à Shota. Il devait y avoir une solution, et Richard n'aurait pas renoncé si aisément. Pour elle, il était toujours prêt à se battre. Il fallait qu'elle lui rende la pareille. Ils s'aimaient et c'était le plus important.

L'Inquisitrice tenta de s'éclaircir les idées et d'affermir sa détermination. Abandonner était hors de question. Face à ce drame, elle devait faire appel à toute sa résolution. Ce courage obstiné dont elle avait toujours fait montre…

Les voyantes ensorcelaient les gens, c'était connu. Pas toujours pour leur nuire, mais parce qu'elles ne pouvaient pas faire autrement.

Comme une personne normale qui n'a aucun moyen de modifier sa taille, la couleur de ses cheveux ou la forme de son visage. Shota et ses compagnes envoûtaient les autres parce que leur magie fonctionnait ainsi.

Elle avait failli réussir avec Richard, mais le pouvoir de l'Épée de Vérité l'avait tiré de ce mauvais pas.

L'Épée de Vérité…

Richard était le Sourcier. Un homme dont l'utilité première restait de résoudre des problèmes. Elle l'aimait, et il ne renoncerait pas à elle sans lutter.

Kahlan ramassa une feuille et entreprit de la déchiqueter pendant qu'elle réfléchissait à ce que lui avait dit Shota. Dans quelle mesure devait-elle y croire ? Tout cela commençait à ressembler à un cauchemar dont elle venait de se réveiller. Et qui paraissait moins inquiétant, avec un peu de recul.

Son père lui avait répété de ne jamais abdiquer. Il fallait combattre jusqu'au bout, quitte à y laisser la vie. Richard avait toujours vécu selon cette règle. Rien n'était joué ! Quoi qu'en dise Shota, l'avenir restait ouvert.

Une sensation étrange, sur son épaule, perturba sa réflexion. D'un geste distrait, elle la chassa et recommença à découper sa feuille en petits morceaux. Il fallait bien qu'il y ait un moyen de sortir de cette impasse !

Quand elle dut tapoter de nouveau son épaule, ses doigts se posèrent sur le manche du couteau en os. Elle le trouva étrangement chaud, le dégaina et le posa sur ses genoux. Ce n'était pas une illusion. L'arme était chaude et elle vibrait légèrement. Bientôt, son contact devint si brûlant qu'elle dut la lâcher.

Les yeux écarquillés, l'Inquisitrice vit les plumes noires se dresser et danser au gré de la brise. Mais il n'y avait pas un souffle de vent !

Kahlan se leva d'un bond.

— Sliph !

La créature de vif-argent était toujours là, attendant avec une infinie patience.

— Sliph, je dois voyager.

— Alors, viens avec moi. Où puis-je te conduire ?

— Je veux rejoindre le Peuple d'Adobe !

— Hélas, j'ignore où est ce lieu…

— Ce n'est pas un lieu ! Il s'agit d'êtres humains, comme moi. Des hommes et des femmes…

— Je connais beaucoup d'« êtres », comme tu dis, mais pas ceux-là.

L'Inquisitrice repoussa ses cheveux en arrière et tenta de réfléchir.

— Ils vivent dans le Pays Sauvage.

— Oui, j'y suis déjà allée ! Dans quel endroit veux-tu que je

t'emmène ? Dis-le, je le ferai, et tu seras contente.

— Je ne connais pas le nom de ce territoire… Il est très plat, avec des plaines verdoyantes. Sans montagnes, contrairement à ici.

— Beaucoup de lieux sont ainsi…

— Lesquels ? Fais-moi des propositions, et je reconnaîtrai peut-être le bon.

— Il y a une plaine, au bord du fleuve Callisidrin…

— Non ! Le Peuple d'Adobe vit beaucoup plus à l'ouest.

— Dans cette direction, il y a le val de Tondalen, la faille de Harja, les plaines de Kea ou de Sealan, la crevasse d'Herkon… et aussi Anderith, Pickton, le trésor des Jocopos…

— Quoi ? Répète le dernier nom !

Kahlan connaissait la plupart des territoires que la sliph venait de citer. Aucun n'était proche du village des Hommes d'Adobe.

— Le trésor des Jocopos. C'est là que tu veux aller ?

L'Inquisitrice reprit le couteau en os. Par le passé, les Jocopos avaient attaqué le Peuple d'Adobe. Grâce aux esprits des ancêtres, le grand-père de Chandalen avait pu les combattre et les vaincre. Avant ce conflit, les deux peuples s'entendaient bien et commerçaient régulièrement. Donc, ils ne devaient pas vivre très loin l'un de l'autre.

— Dis-moi encore ce nom !

— Le trésor des Jocopos.

Les plumes de corbeau ondulèrent de nouveau. N'ayant pas besoin d'en savoir plus, Kahlan remit l'arme à sa place. Puis elle sauta sur le muret.

— C'est là que nous allons ! Tu peux m'y amener, sliph ?

Un bras liquide émergea du puits.

— Viens. Je te conduirai au trésor des Jocopos, et tu seras contente.

Kahlan prit une dernière inspiration avant de plonger dans le vif-argent. Puis elle chassa l'air de ses poumons, et les remplit de l'étrange substance. Hantée par l'idée qu'elle perdrait Richard – et qu'il épouserait Nadine –, elle n'éprouva aucune extase, cette fois…

Gloussant comme un attardé mental, Zedd tira la langue à Anna, qu'il voyait à l'envers. Puis il émit un long grognement.

— Inutile de vouloir passer pour un fou, dit la Dame Abbesse, puisque c'est ton état naturel.

Le vieux sorcier bougea les jambes comme s'il tentait de marcher alors que ses pieds ne touchaient pas le sol. Avec tout le sang qui lui descendait dans la tête, il était rouge comme une pivoine.

— Tu préfères mourir dignement, ou vivre en te ridiculisant ?

— Je ne jouerai pas les crétines !

— C'est le bon verbe : « jouer » ! Ne reste pas assise dans la boue.

Amuse-toi dedans !

Anna se pencha pour approcher sa tête de celle du sorcier, qui faisait le poirier depuis un moment.

— Zedd, tu ne crois pas sérieusement que ton truc marchera ?

— Tu dis toi-même que tu bats la campagne avec un fou. En somme, c'est ton idée.

— Je n'ai rien proposé de tel !

— Peut-être, mais l'inspiration m'est venue de toi. Quand nous raconterons cette histoire, je veux bien t'attribuer tout le mérite.

— Raconter, dis-tu ? *Primo*, ça ne marchera pas. *Secundo,* j'imagine le plaisir que tu prendrais à ruiner ma réputation devant un auditoire. C'est bien pour ça que je ne t'en donnerai pas l'occasion.

Zedd hurla comme un coyote, raidit le dos et les jambes et se laissa tomber tel un arbre fauché par la hache du bûcheron.

Aspergée de boue, Anna s'essuya le nez sans chercher à dissimuler son indignation.

De l'autre côté de l'enclos, les Nangtongs, toujours aussi sinistres, ne quittaient pas des yeux les deux sacrifiés en puissance. Pour se libérer les poignets, Zedd et Anna s'étaient mis dos à dos. Les gardes les avaient laissés faire, puisqu'ils n'avaient aucun moyen de s'évader.

Dès l'aube, des villageois étaient venus se camper devant l'enclos. Au fil de la matinée, la foule avait grossi. Désireux de mieux examiner les prisonniers, et de bavarder un peu avec leurs geôliers, les Nangtongs s'étaient levés tôt.

Avoir des sacrifices à offrir aux esprits les mettait d'excellente humeur. Une fois apaisé le courroux de l'autre monde, leur vie serait plus agréable et plus sûre.

Depuis que Zedd faisait l'andouille, tous semblaient beaucoup moins ravis. Nerveux, ils s'assuraient sans cesse que le morceau de tissu qui leur dissimulait le visage était bien ajusté. Quant aux gardes, ils s'affairaient à s'enduire le corps et les traits de davantage de cendre blanche. À l'évidence, toutes les précautions étaient bonnes pour que les esprits ne les reconnaissent pas.

Zedd se roula en boule et se vautra dans la boue autour d'Anna, toujours assise avec une dignité résignée.

— Tu vas arrêter ça ! cria-t-elle quand le sorcier, en plus de ses cabrioles, poussa des cris hystériques qui lui déchirèrent les tympans.

Le vieil homme se coucha sur le dos, près de sa compagne. Les bras et les jambes toujours rigides, il balaya la boue avec pour bien s'en enduire.

— Anna, souffla-t-il, il nous reste une mission importante à accomplir. À mon avis, nous avons plus de chances de réussir ici, dans notre monde, qu'au sein du royaume des morts, après notre trépas.

— Je sais : une fois transformés en succulente recette, nous ne servirons plus à rien.

— Donc, il semblerait raisonnable de filer d'ici, ne crois-tu pas ?

— Bien sûr que oui ! Mais je doute que…

Quand Zedd se coucha à demi sur ses genoux, la Dame Abbesse fit la grimace. Et elle plissa le nez lorsqu'il lui passa ses bras gluants de boue autour du cou.

— Gente dame, si nous ne faisons rien, nous sommes cuits, dans tous les sens du terme. Sans notre magie, impossible de nous évader ! La seule solution est qu'ils nous laissent partir. Mais nous ne parlons pas leur langue. Et même dans le cas contraire, nous aurions du mal à les convaincre.

— Oui, mais…

— Selon moi, nous n'avons qu'une chance : les persuader que nous sommes cinglés. Ils veulent nous sacrifier pour honorer les mânes de leurs ancêtres. Jette un coup d'œil aux gardes, derrière moi. Ils ont l'air ravi ?

— Eh bien, non, mais…

— S'ils nous croient fous, ils hésiteront à nous sacrifier. Avec deux illuminés en guise d'offrande, les esprits ne risquent-ils pas de s'offusquer ? Si les Nangtongs ont peur d'insulter leurs ancêtres, ils nous ficheront la paix.

— C'est une idée… folle.

— Tout dépend de la façon dont on voit les choses. Un sacrifice fonctionne un peu comme un mariage arrangé, entre deux tribus. La jeune épouse est l'offrande qu'un groupe fait à l'autre. Un ajout à la lignée du mari, au nom d'un avenir paisible et prospère. Le nouveau clan de la femme la traite avec respect. Et l'ancien fait de même avec son époux et tous les membres de sa tribu. Ces liens de sang symbolisent un désir d'unité, de collaboration et d'entraide.

» Pour les Nangtongs, nous sommes des « fiancées » offertes aux esprits de leurs ancêtres. De quoi auraient-ils l'air si leurs cadeaux étaient sans valeur ? Deux vieilles peaux totalement dérangées ? À la place des esprits, ça ne t'énerverait pas ?

— Sûrement, si tu faisais partie du lot de « présents » !

Zedd poussa un hurlement à faire tomber les oiseaux du ciel. Gênée, Anna s'écarta de lui.

— C'est notre seule chance, Dame Abbesse. Sur mon honneur de Premier Sorcier, je jure de ne jamais parler à quiconque de ce que tu vas faire.

» Cela dit, c'est très amusant. Tu n'aimais pas jouer dehors, quand tu étais petite ? Surtout dans la boue ? Moi, j'adorais ça…

— Et si ça ne marche pas ?

— Tu préfères passer tes dernières heures à crever de froid et de peur ? Ne vaut-il pas mieux, pour dire adieu à ce monde, rire aux éclats comme une petite fille ? Laisse-toi aller, Dame Abbesse, et ranime le souvenir d'une enfant nommée Anna. Fais tout ce qui te passe par la tête et redeviens une gamine !

— Tu n'en parleras à personne, c'est vrai ?

— Parole d'honneur ! Amuse-toi comme une gosse. Personne ne le saura, à part moi – et les Nangtongs, évidemment.

— Un de tes fameux actes désespérés, Zedd ?

— Quoi de plus logique, en des temps désespérés ? Allez, faisons les fous !

Anna s'autorisa un petit sourire. Puis elle plaqua les mains sur la poitrine du sorcier et le renvoya prendre un bain de boue.

Riant aux éclats, elle sauta sur sa malheureuse victime.

Ils se battirent comme des garnements et firent plusieurs tours complets dans la boue. Très vite, Anna ressembla à un golem gluant aux yeux brillants de malice. Son masque de boue se fissura quand elle ouvrit la bouche pour hurler de concert avec Zedd.

Ils firent des boules de gadoue et prirent les cochons pour cibles. Ensuite, ils les poursuivirent, leur sautèrent sur le dos et volèrent plusieurs fois dans les airs quand leurs « montures » parvinrent à les désarçonner. Le vieux sorcier paria que la Dame Abbesse n'avait jamais été aussi sale malgré ses neufs siècles d'existence.

Quand ils firent un concours de sauts à cloche-pied, et s'étalèrent plusieurs fois dans la gadoue, Zedd s'avisa que le rire d'Anna avait changé. Aussi incroyable que cela parût, elle s'amusait pour de bon !

Ils se laissèrent tomber dans des flaques, harcelèrent de nouveau les cochons et coururent en rond dans leur prison en faisant grincer des petits bâtons contre la clôture.

Soudain, ils eurent simultanément la même idée, et entreprirent de faire des grimaces à leurs gardes. Avec leurs visages couverts de boue, le résultat les déçut, et ils décidèrent de dessiner sur leurs masques gluants des expressions moqueuses ou terrifiantes. Devant les pauvres chasseurs, ils dansèrent, sautèrent et cabriolèrent en riant aux éclats, comme pour mieux se moquer des gardes, des villageois et de la nation nangtong tout entière.

La foule se rembrunit et grogna.

Anna s'enfonça les pouces dans les oreilles, leva et baissa ses autres doigts et gratifia leur public d'une série de cris d'animaux plus ou moins bien imités.

Morts de rire, les deux prisonniers se laissèrent tomber dans la boue, où ils continuèrent leur comédie.

Zedd fit de nouveau le poirier et brailla à tue-tête les quelques chansons paillardes qu'il connaissait. L'entendant mal prononcer les

mots clés de ces œuvres admirables – une facétie délibérée – Anna se tordit les côtes de rire.

Quand ils se lancèrent dans un concours de chatouillis, des seaux d'eau, jetés par les gardes, tentèrent en vain de doucher leur enthousiasme. Mécontents d'être vaguement propres, ils se roulèrent derechef dans la boue.

Des chasseurs entrèrent dans l'enclos, les forcèrent à se relever et les menacèrent de leurs lances tandis qu'on les aspergeait de nouveau.

Zedd et Anna se regardèrent, se jugèrent d'un ridicule soigneusement achevé, et se firent allégrement des grimaces.

Les Nangtongs hurlèrent d'indignation. Jugeant le moment venu de cesser de rire, Zedd retint sa respiration, devint tout rouge, et recommença à rigoler quand un garde, pour le forcer à avancer, lui titilla les reins avec la pointe de sa lance. Anna eut la même réaction. Du coup, elle tituba comme un ivrogne.

L'hilarité les frappait comme une maladie contagieuse. Quelle importance, si on les conduisait au supplice ? Une ultime pirouette, avant de tirer leur révérence…

Les villageois masqués s'écartèrent pour laisser passer les deux prisonniers indignes. En verve de facéties, Zedd les salua comme un bouffon après son numéro.

— Fais comme moi, Anna ! lança-t-il.

La Dame Abbesse préféra opter pour des grimaces. Conquis par sa tactique, le vieil homme l'imita. Comme s'ils voyaient un horrible spectacle, les villageois reculèrent. Quelques femmes sanglotaient en se tordant les mains, telles des veuves devant le lit de mort de leur cher disparu. Impitoyables, Anna et Zedd les montrèrent du doigt en ricanant. Elles s'enfuirent à toutes jambes pour échapper au couple de fous dangereux.

Aiguillonnés par des lances, la Dame Abbesse et le sorcier sortirent du village et gambadèrent à travers bois. Une quarantaine de chasseurs les escortaient, armés jusqu'aux dents. À part quelques-uns, nota Zedd, qui portaient des sacs de vivres et des outres d'eau.

Toujours aussi joyeux, le Premier Sorcier Zeddicus Zu'l Zorander et la Dame Abbesse Annalina Aludurren continuèrent à avancer en pariant sur le nombre d'oignons crus que chacun pourrait manger sans avoir les larmes aux yeux.

Zedd ignorait où on les conduisait. Mais c'était une matinée idéale pour se promener, y compris vers le lieu de son exécution.

— C'est assez drôle…, dit le lieutenant Crawford.

— Que trouves-tu d'amusant là-dedans ? demanda Richard en étudiant l'éboulis.

Le lieutenant leva la tête pour sonder la falaise.

— Je voulais dire que c'est étrange… J'ai grandi dans des montagnes rocheuses, et je n'ai jamais rien vu de pareil. (Il se tourna et désigna un pic.) Vous voyez ce mont ? Il y a aussi un éboulis à son pied.

Richard mit une main en visière pour ne pas être ébloui par le soleil. Le pic rocheux que désignait Crawford était couvert d'arbres, sauf au sommet. Sur le flanc qu'ils observaient, une partie de la roche s'était affaissée, laissant une sorte de cicatrice où ne poussait aucune végétation.

— Et alors ? demanda le Sourcier.

— Regardez les rochers sur lesquels nous nous tenons. Ce sont des fragments du pan de la montagne qui nous domine. Mais la hauteur de l'éboulis ne semble pas coller…

Un soldat approcha, salua en se tapant du poing sur le cœur et jeta un regard méfiant à Ulic et Egan, debout près de Richard, les bras croisés.

— Du nouveau ? demanda le Sourcier.

— Rien de spécial, seigneur Rahl. Nous avons simplement trouvé un éclat de pierre qui a visiblement été arraché par un outil.

— Continuez les recherches. Concentrez-vous sur la périphérie de l'éboulis, et tentez de vous glisser sous les plus gros rochers, pour voir ce qu'ils cachent.

Le soldat fila au pas de course. Le crépuscule approchait, et Richard avait annoncé qu'il voulait repartir le soir même. Kahlan ne tarderait plus à rentrer en Aydindril, et il entendait être là pour l'accueillir.

Si elle revenait…

À l'idée qu'il lui soit arrivé malheur, Richard sentit ses genoux se dérober. Mais il chassa de son esprit cette idée terrifiante. Sa bien-aimée reviendrait, ça ne faisait pas de doute. Au lieu de s'angoisser pour rien, il ferait mieux de s'occuper du problème en cours…

— Vos conclusions, lieutenant Crawford ?

L'officier jeta un caillou qui rebondit d'un rocher à l'autre, jusqu'au pied de l'éboulis qu'ils avaient escaladé.

— Le flanc de notre montagne s'est peut-être écroulé il y a très longtemps. Au fil des siècles, avec la sédimentation, la roche évolue, et elle peut même être recouverte de terre.

Richard comprit de quoi parlait le lieutenant. Avec le temps, un éboulis pouvait même être dissimulé sous une forêt. En creusant au pied d'une falaise, on découvrait souvent des rochers qui s'en étaient détachés en des temps immémoriaux.

— Je doute que ce soit le cas ici…

— Puis-je vous demander pourquoi, seigneur Rahl ?

Richard tourna la tête vers le pic voisin.

— Regarde le flanc de cette montagne-là. Il est beaucoup plus lisse que celui de la nôtre, à l'endroit où il y a eu un éboulis. Ça indique que les intempéries ont très lentement usé la roche. Il reste des irrégularités, à cause des cascades qui gèlent en hiver et font éclater la pierre. Mais il semble évident que ce pic-là s'est éboulé longtemps avant le nôtre, dont le flanc reste assez déchiqueté. Pourtant, à son pied, les rochers sont beaucoup plus à nu qu'ici.

— C'est peut-être dû à la position des deux montagnes, avança Egan. (Il déplia les bras et lissa ses cheveux blonds.) La face de notre pic est orientée vers le sud, donc très bien ensoleillée. L'autre, orientée au nord, est moins exposée à la lumière. Il est logique que la végétation y soit moins vivace.

Le garde du corps raisonnait logiquement, il fallait le reconnaître.

— Bien vu, dit Richard, mais ce n'est pas tout. (Il leva les yeux pour étudier l'à-pic vertigineux.) La moitié de cette montagne s'est éboulée. Sur l'autre, il s'agit d'une avalanche moyenne, en comparaison…

» Observez notre pic, et tentez d'imaginer à quoi il ressemblait avant le glissement de terrain. Selon moi, il s'est fendu en deux du sommet à la base, comme une bûche coupée dans le sens de la longueur. Tous les autres monts, dans le coin, ont une forme conique. Celui-là est un *demi*-cône.

» Même si mon hypothèse est fausse, parce que le pic avait cet aspect à l'origine, il devrait y avoir beaucoup plus de rochers à son pied. Conique ou pas, si une partie du flanc s'est écroulée, du sommet à la base, sur la largeur que nous voyons, l'éboulis n'est pas assez haut, c'est une évidence.

» Récapitulons : le phénomène géologique est récent, puisque la roche "dénudée" n'est pas encore lisse. Sédimentation ou pas, nous devrions être au sommet d'une butte beaucoup plus haute. Voire d'une petite montagne.

— C'est exact, dit Crawford. Nous sommes quasiment au niveau du pied de la faille. Et il n'y a ni tertre ni butte dans la forêt, en bas.

Richard regarda les soldats affairés à chercher des vestiges du Temple des Vents. Dans les bois comme sur le périmètre de l'éboulis, ils continuaient à ne rien découvrir.

— À croire, conclut Richard, que le pic a perdu beaucoup moins de roche qu'on pourrait le penser. Ou qu'elle n'est pas tombée à son pied…

Egan et Ulic croisèrent de nouveau les bras. Pour eux, la question était réglée, car elle dépassait désormais leurs compétences.

— Seigneur Rahl, si la moitié de montagne qui s'est éboulée n'est pas ici, où est-elle passée ?

— Je donnerais cher pour le savoir ! Puisqu'elle n'est pas là, comme tu dis, elle doit être ailleurs…

L'officier aux cheveux blonds eut du mal à cacher sa surprise.

— Seigneur, elle n'a pas pu s'en aller toute seule !

Pour qu'il ne racle pas contre la roche, Richard releva le fourreau de son épée. Puis il entreprit de descendre de l'éboulis. Avec son hypothèse, il avait effrayé le D'Haran, aussi rétif à la magie que tous ses compatriotes.

— C'est peut-être simplement l'effet de la sédimentation, dit-il pour le rassurer. Surtout s'il y avait une énorme crevasse au pied du mont. En la comblant, l'éboulis a dû perdre beaucoup de hauteur.

Crawford accueillit cette explication rationnelle avec un soulagement évident.

Richard n'y croyait pas le moins du monde. Si le flanc de montagne était encore déchiqueté, comme il l'avait souligné, le demi-cône avait été coupé beaucoup trop régulièrement à son goût. On eût dit une immense motte de beurre partagée en deux par un couteau géant. En réalité, comprit-il, la plupart des irrégularités semblaient *postérieures* à la séparation du pic. L'effet des cascades, comme il l'avait dit au lieutenant. Dans ce cas, la hauteur insuffisante de l'éboulis n'était plus inexplicable. Parce qu'il était uniquement composé des fragments de roche arrachés à la montagne *après* qu'on eut « coupé la motte ».

— Je crois que vous avez raison, seigneur Rahl, dit le lieutenant. Dans ce cas, le temple que vous cherchez doit être au fond de la crevasse en question.

Ses deux gardes du corps sur les talons, Richard atteignit le pied de l'éboulis et se dirigea vers leurs chevaux.

— Je veux aller jeter un coup d'œil au sommet, pour voir les ruines.

Andy Millett, leur guide, attendait près des montures. D'âge moyen, les cheveux châtains mi-longs, il portait de simples vêtements de laine vert et marron, comme ceux que Richard avait l'habitude de mettre. Andy était très fier que le seigneur Rahl lui ait demandé de lui servir de guide. Le Sourcier en était un peu gêné, car il avait engagé le premier forestier qui savait où était le mont Kymermosst.

— Andy, annonça-t-il, je voudrais aller voir les ruines, en haut…

Le guide tendit à Richard les rênes de son grand cheval rouan.

— Vos désirs sont des ordres, seigneur. Il ne reste pas grand-chose, mais je serai ravi de vous y conduire.

Egan et Ulic sautèrent souplement en selle. Leurs montures ne bronchèrent pas malgré le poids qui leur atterrit soudain sur l'échine.

Richard se hissa aussi sur son cheval et glissa sa botte droite dans l'étrier correspondant.

— Nous arriverons avant la nuit ? demanda-t-il. Avec la fonte des neiges, tous les chemins devraient être ouverts.

Andy regarda le soleil, qui frôlait déjà le plus haut pic de la chaîne de montagnes.

— Avec vos talents de cavalier, seigneur, ça ne prendra pas longtemps. D'habitude, les gens importants que je guide me ralentissent. Là, j'ai l'impression que vous iriez plus vite sans moi !

Richard ne put s'empêcher de sourire. Il aurait pu signer la déclaration de son « collègue ». Plus les voyageurs étaient riches et puissants, moins ils avançaient vite !

Le ciel se parait de rouge et d'or quand ils atteignirent le sommet. Déjà, les monts environnants disparaissaient dans l'ombre. À la pâle lumière du crépuscule, les ruines semblaient briller faiblement.

Richard repéra des structures qui avaient dû être élégantes dans un lointain passé. Aujourd'hui dévastées, elles faisaient sans doute à l'origine partie d'un complexe beaucoup plus vaste, comme le supposait Kahlan. Par endroits, des pans de murs subsistaient. À une altitude si élevée, ils n'étaient pas couverts de végétation, mais simplement de lichen.

Richard confia ses rênes à Crawford et sauta à terre. Selon les critères de Hartland, sa ville natale, l'atrium qui se dressait à gauche de la large route était très grand. À l'aune des châteaux et des palais dont Kahlan était familière, il pouvait effectivement être qualifié de « dépendance ».

Sur le portail, le Sourcier identifia les restes d'un cadre de porte doré à l'or fin. Quand il entra, le bruit de ses pas se répercuta longuement dans la structure à ciel ouvert. Dans une alcôve, un banc attendait des visiteurs qui ne viendraient plus jamais. Dans une autre, le bassin d'une fontaine avait recueilli de la neige fondue.

Longeant un couloir sinueux dont la voûte en berceau n'était pas entièrement détruite, Richard passa devant une série de salles. Puis il atteignit une intersection, s'arrêta un instant, s'engagea dans le corridor de gauche et le suivit jusqu'à la dernière pièce.

Comme toutes celles de cette face de l'atrium, elle donnait sur la falaise. Approchant d'une des fenêtres, désormais réduites à de simples rectangles sans ornement ni vitrail, le Sourcier aperçut le bord de la montagne, et, au-delà, les pics auréolés de bleu foncé par le crépuscule.

Il était à l'endroit où les visiteurs attendaient qu'on les autorise à entrer dans le Temple des Vents. En patientant, ils pouvaient admirer

l'édifice. Et si on les déboutait, ils emportaient au moins ce souvenir avec eux.

Richard parvint presque à imaginer ce qu'avaient vu ces gens, trois mille ans plus tôt.

C'était son don, comprit-il, qui le lui permettait. Un peu comme ce qui arrivait lorsqu'il dégainait l'Épée de Vérité, et recevait l'aide des esprits de tous ceux qui l'avaient maniée avant lui.

Le Temple des Vents avait dû être un endroit dont la splendeur et la puissance dépassaient tout ce qu'il avait jamais vu. Les sorciers de jadis y puisaient sans doute la plus grande partie de leur pouvoir. Et beaucoup d'entre eux – dont certains de ses ancêtres – s'étaient sûrement tenus au même endroit que lui, plongés dans la contemplation du bastion de la magie.

Richard sortit de la salle, passa entre des colonnes flanquées de postes de garde et avança dans les vestiges d'un antique jardin. Même si les murs s'effritaient au toucher, il n'avait aucune difficulté à se représenter la majesté de ces lieux, en d'autres temps.

Il revint sur la grande route qui traversait les ruines. Sa cape flottant au vent, il tenta de mieux visualiser le Temple des Vents. Dehors, et sur la large voie, sa présence immatérielle lui semblait encore plus forte. Au bout de cette route s'étaient un jour dressées les portes de l'édifice qu'il cherchait.

Il avança, imaginant qu'il serait bientôt pour de bon devant le Temple des Vents – ces vents dont on disait qu'ils le traquaient. Un instant, il sentit la vie qui grouillait jadis dans ces vestiges abandonnés aux outrages du temps. Au sommet du mont Kymermosst, on éprouvait une impression d'éternité… là où ne régnait pourtant plus que la désolation.

On ? Non, lui, Richard Rahl, le premier sorcier de guerre qui arpentait le monde depuis trois mille ans !

Mais où était le Temple ? Comment le retrouverait-il, sans savoir où il devait commencer à chercher ?

Il s'était dressé ici. Et ce soir, le Sourcier captait toujours sa présence, comme si son don le poussait à avancer et avancer encore. À rentrer à la maison, en somme…

Soudain, il s'arrêta net, et pas de sa propre volonté. Ulic et Egan, chacun le tenant par un bras, venaient de l'empêcher de basculer dans le vide. Un pas de plus, et il serait allé rejoindre les vautours qui voletaient dans le gouffre. À la différence près qu'il n'avait pas d'ailes…

Comme s'il s'était tenu au bord même du monde, Richard fut pris de vertige. Sur sa nuque, ses cheveux se hérissèrent.

Il y aurait dû y avoir autre chose qu'un gouffre devant lui. Il le savait et en aurait mis sa tête à couper. Pourtant, il venait d'échapper

à une chute mortelle.

Parce que le Temple des Vents s’était volatilisé !

Chapitre 43

Respire. Kahlan obéit, recracha la sliph pour aspirer un air râpeux et frais. Elle entendit le crépitement d'une torche, et le son de sa propre respiration lui parut heurté et douloureux. Habituée à voyager dans la créature de vif-argent, elle ne s'affola pas et attendit que le monde, autour d'elle, redevienne normal.

À un détail près : il n'avait rien de normal ! En tout cas, il ne correspondait pas à ce qu'elle pensait découvrir.

— Sliph, où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— Là où tu voulais aller, au trésor des Jocopos. Tu devrais être contente. Si ce n'est pas le cas, je peux essayer encore.

— Non, je suis surprise, pas mécontente…

L'Inquisitrice était dans une grotte. La torche ne ressemblait pas à celles qu'elle connaissait : un bâton avec de la poix au bout. Celle-là était composée de roseaux séchés et liés ensemble.

Lorsque Kahlan enjamba le muret de la sliph puis se redressa, elle manqua heurter la voûte, tant elle était basse.

La jeune femme avança et retira la torche de la fissure où elle était plantée.

— Je vais revenir, sliph, dit-elle. Quand j'aurai exploré, et si je ne trouve pas de sortie, nous repartirons. (Elle s'avisa qu'il devait y en avoir une. Sinon, la torche ne serait jamais arrivée jusque-là.) De toute façon, quand j'en aurai terminé ici, nous voyagerons de nouveau ensemble.

— Je t'attendrai, et tu viendras avec moi…

Kahlan salua la créature de vif-argent, dont le visage reflétait la lumière de la lampe. Puis elle avança dans la grotte. L'unique issue qu'elle découvrit, un tunnel large mais bas, serpentait dans les entrailles de la terre. Ne croisant aucune intersection ni pièce, elle le remonta d'un pas de plus en plus vif.

Elle déboucha dans une grande salle et comprit au premier coup d'œil pourquoi cet endroit se nommait le trésor des Jocopos. La deuxième caverne était pleine d'or !

Il y avait des lingots irréguliers et de simples sphères, comme si le métal précieux avait été fondu dans des ustensiles de cuisine qu'on avait ensuite brisés. Des caisses remplies de pépites s'entassaient dans tous les coins. Kahlan en remarqua d'autres, munies de poignets, où des bijoux et d'autres objets étaient fourrés en vrac.

Sur une demi-douzaine de tables, les tas de disques d'or montaient

presque jusqu'à la voûte. Le long des murs, des étagères croulaient sous le poids de statuettes et de rouleaux de parchemin. Se fichant de la fortune des Jocopos, Kahlan ne prit pas le temps d'étudier cette collection de merveilles. Sans hésiter, elle se dirigea vers le tunnel qui s'ouvrait de l'autre côté de la salle.

Elle voulait sortir d'ici au plus vite et retrouver le Peuple d'Adobe. Même dans le cas contraire, elle ne se serait pas attardée, car l'air empestait beaucoup trop. Respirant avec peine, elle avait des vertiges et une migraine la menaçait.

Dans le tunnel, l'atmosphère s'améliora sans devenir pour autant idéale. Une main posée sur son épaule, Kahlan toucha le couteau en os et constata qu'il était toujours chaud. Mais plus brûlant, comme un peu plus tôt.

Sous ses pieds, le sol commença à monter. Puis la roche noire devint plus friable et grisâtre, et l'Inquisitrice vit que des poutres soutenaient la voûte. Elle ne rencontra pas d'intersection jusqu'au moment où de l'air beaucoup plus frais caressa ses narines. Comme il venait de devant elle, elle négligea les tunnels qui partaient vers la droite et la gauche.

La flamme de sa torche oscilla au gré du vent quand elle émergea à l'air libre, sous un ciel nocturne constellé d'étoiles. Voyant une silhouette se lever vivement, juste devant elle, elle recula de deux ou trois pas et regarda à droite et à gauche pour voir si quelqu'un d'autre l'attendait dehors.

— Mère Inquisitrice ? demanda une voix familière.

Kahlan avança de nouveau et brandit sa torche.

— Chandalen, c'est toi ?

L'Homme d'Adobe courut vers l'Inquisitrice. Son torse nu enduit de boue, il portait le camouflage typique des chasseurs de son peuple : des feuilles et des branches attachées sur la tête et les bras. Malgré les cheveux plaqués sur son crâne par la boue, et son visage « maquillé », Kahlan reconnut son vieil ami dès qu'il lui sourit.

— Chandalen, dit-elle en soupirant de soulagement. Je suis si contente de te voir !

— C'est réciproque, Mère Inquisitrice.

Le guerrier avança et leva un bras pour gifler sa visiteuse – le salut traditionnel de son peuple, destiné à montrer son respect pour la force d'un ami.

— Non ! cria Kahlan, les mains tendues. Ne m'approche pas !

— Pourquoi ? demanda Chandalen avant d'obéir.

— Je viens d'Aydindril, et une maladie y fait rage. Je ne voudrais pas que mon peuple l'attrape à cause de moi.

Les Hommes d'Adobe étaient réellement le peuple de Kahlan. Même s'ils vivaient loin du village, Richard et elle avaient été adoptés

par l'Homme Oiseau et les autres anciens.

— La maladie frappe également ici, Mère Inquisitrice.

— Quoi ? s'écria Kahlan en baissant sa torche.

— Beaucoup de choses se sont passées. Notre peuple a peur, et je ne peux pas le protéger. Nous avons tenu un conseil des devins. L'esprit de mon grand-père est venu nous prévenir d'un grand danger. Il veut te parler et il t'a envoyé un message pour que tu viennes.

— Le couteau…, souffla Kahlan. L'arme m'a communiqué son appel, et je suis partie aussitôt.

— Oui, il l'a lancé un peu avant l'aube. Un ancien est sorti de la maison des esprits, et il m'a dit de venir t'attendre ici. Mais pourquoi es-tu sortie de sous la terre ?

— C'est une trop longue histoire, mon ami… Hélas, je n'ai pas le temps d'attendre un autre conseil des devins afin de communiquer avec l'esprit de ton grand-père. Le danger est trop grand pour que je reste trois jours ici.

Chandalen sourit et prit la torche que tenait Kahlan.

— Ce ne sera pas nécessaire. Mon grand-père t'attend dans la maison des esprits.

L'Inquisitrice écarquilla les yeux de surprise. En principe, un conseil des devins ne durait pas plus d'une nuit.

— Comment est-ce possible ?

— Les anciens sont toujours assis en cercle, parce que mon grand-père leur a ordonné de t'attendre. Et il est resté avec eux.

— Combien avez-vous de malades ?

Chandalen leva les deux mains, puis une seule.

Quinze victimes de la peste…

— Ces malheureux ont très mal à la tête, et ils vomissent même quand ils n'ont rien mangé depuis des jours. Ils brûlent de fièvre, et certains ont les doigts et les orteils noirs.

— Par les esprits du bien…, soupira Kahlan. Y a-t-il déjà eu des morts ?

— Un petit garçon, aujourd'hui, juste avant qu'on m'envoie ici. Il est tombé malade le premier…

Prise de nausée, Kahlan lutta pour assimiler ce qu'elle venait d'entendre. Le Peuple d'Adobe accueillait très rarement les étrangers, et il s'aventurait encore moins souvent hors de son territoire. Comment la peste était-elle arrivée jusque-là ?

— Chandalen, vous avez reçu des étrangers ?

— Non. Tu sais bien qu'ils apportent presque toujours du malheur. (L'Homme d'Adobe plissa le front.) Quelqu'un est venu. Mais nous avons interdit l'entrée du village à cette femme.

— Une femme ?

— Oui. Quelques enfants jouaient à la chasse, dans la plaine. Cette

femme est venue leur demander si on l'accepterait dans le village. Bien entendu, les petits ont couru nous prévenir. Avec mes chasseurs, nous sommes allés voir, mais elle n'était plus là. J'ai dit aux enfants que les esprits de leurs ancêtres seraient furieux s'ils continuaient à mentir comme ça.

Kahlan hésita à poser la question logique, dont elle redoutait la réponse.

— L'enfant qui est mort faisait partie de ce groupe, n'est-ce pas ?

— Tu es une voyante, Mère Inquisitrice !

— Non, mon ami. Simplement une femme morte de peur… Une visiteuse est passée en Aydindril. Elle a parlé à des enfants, et eux aussi sont tombés malades. Le petit garçon a-t-il dit qu'elle lui avait montré une sorte de livre ?

— Quand j'ai voyagé avec toi, tu m'as fait découvrir ces étranges objets. Ici, les enfants n'en ont jamais vu. Nous leur apprenons la vie avec des paroles, comme nos parents l'ont fait avec nous. Le petit garçon a dit qu'elle lui avait montré des lumières colorées. Ça ne ressemble pas aux livres que j'ai vus…

Kahlan posa une main sur le bras de Chandalen. Jadis, il aurait frémi d'angoisse à l'idée qu'elle le touche avec son pouvoir. Aujourd'hui, ce contact le terrifiait pour une autre raison.

— Tu m'as dit de ne pas t'approcher, rappela-t-il.

— Ça n'a plus d'importance, maintenant. Vous souffrez de la même maladie que les citoyens d'Aydindril.

— Désolée que la mort frappe ton pays natal, mon amie.

L'Inquisitrice et le chasseur s'étreignirent, cherchant un peu de consolation dans ce contact.

— Chandalen, où sommes-nous ? Et cette grotte…

— Je t'en ai parlé, coupa l'Homme d'Adobe. Tu sais, l'endroit où l'air sent mauvais, et où on trouve beaucoup de métal jaune inutile ?

— Donc, nous sommes au nord du village ?

— Au nord-ouest, exactement.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour y aller ?

Chandalen se tapa du poing sur la poitrine.

— Je suis fort et je cours bien. Pour venir, deux heures ont suffi. Même la nuit, j'irai aussi vite dans l'autre sens.

Kahlan jeta un coup d'œil à la plaine, brillamment illuminée par la pleine lune.

— Voir où on met les pieds ne sera pas difficile. Et tu sais que je suis aussi forte que toi !

L'Inquisitrice sourit, et le chasseur lui rendit la pareille. Même dans ces circonstances, cela réchauffa le cœur de la jeune femme.

— Je n'ai pas oublié ta force, Mère Inquisitrice… Allez, mettons-

nous en route !

Au clair de lune, ils aperçurent de loin les contours du fief des Hommes d'Adobe, dressé sur une petite butte, au milieu de la plaine. De très rares lumières brûlaient derrière les étroites fenêtres des maisons en brique d'adobe. À cette heure tardive, peu de villageois étaient dehors. Kahlan en fut soulagée, car elle n'avait aucune envie de voir les visages dévastés par l'angoisse de ces pauvres gens, dont la plupart étaient condamnés à mourir.

Chandalen la conduisit directement à la maison des esprits, un peu à l'écart du groupe d'habitations. Sur son toit de tuiles, une innovation due à Richard, les reflets des rayons de lune dessinaient de mystérieuses figures géométriques.

Les chasseurs de Chandalen entouraient la bâtisse sans fenêtre.

Devant la porte, ses longs cheveux argentés lui faisant comme une aura, l'Homme Oiseau était assis sur un banc. Nu comme un ver, il avait le corps couvert d'un mélange de boues noire et blanche. Sur son visage, ce même matériau lui dessinait un masque composé de lignes droites et de courbes. Lors d'un conseil des devins, c'était obligatoire, pour que les esprits voient ceux qui les avaient invoqués.

Deux pots étaient posés aux pieds de l'Homme Oiseau. Dès qu'elle vit son regard, Kahlan renonça à lui parler. Quand il était en transe, rien ne pouvait l'atteindre. De plus, elle savait ce qu'on attendait d'elle.

— Chandalen, dit-elle en débouclant sa ceinture, tu voudrais bien me tourner le dos ? Et ordonner à tes hommes de m'imiter ?

Ce soir, l'Inquisitrice le savait, ce serait la seule concession qu'on accorderait à sa pudeur. Et c'était mieux que rien…

Dans sa langue natale, Chandalen transmit la consigne à ses hommes.

— Nous surveillerons la maison des esprits tant que tu y seras avec les anciens, dit-il.

Lorsque Kahlan se fut déshabillée, l'Homme Oiseau ramassa les deux pots, se leva et entrepris de l'enduire de boue noire et blanche. Sur le muret, qui portait encore les traces d'un coup d'épée de Richard, des poules dormaient, indifférentes aux malheurs des hommes.

L'Inquisitrice devait aller parler aux esprits. Elle ne se déroberait pas, même si cette idée ne l'enthousiasmait guère. Réservés aux circonstances exceptionnelles – et dramatiques – les conseils des devins apportaient parfois les réponses qu'on cherchait. Mais on n'en sortait jamais le cœur joyeux.

Quand l'Homme Oiseau en eut fini avec Kahlan, il la fit entrer dans

la salle où les six anciens étaient disposés en rond autour des crânes de leurs ancêtres. Dès que son mentor se fut assis en tailleur, l'Inquisitrice prit place en face de lui et à la droite de son ami Savidlin. Lui aussi étant en transe, elle ne lui parla pas, certaine qu'elle verrait bientôt l'esprit qu'il contemplait déjà.

La jeune femme plongea la main dans le panier posé à côté d'elle et en sortit une grenouille-esprit rouge. Non sans réticence, elle frotta le batracien gluant entre ses seins, le seul endroit de son corps vierge de boue.

Frissonnant à ce contact hautement désagréable, elle sacrifia au rituel le temps requis, puis reposa la grenouille et prit la main des anciens assis à ses côtés. Très vite, sa conscience se brouilla.

La pièce commença à tourner. Arrachée à son monde familier, Kahlan plongea dans un vortex tourbillonnant de lumière, d'ombre, d'odeurs et de sons. Devant elle, les crânes aussi faisaient la ronde.

Le temps se distordit – un peu comme dans la sliph, mais d'une manière moins agréable et réconfortante.

Soudain, l'esprit apparut, silhouette brillante jaillie de nulle part à un instant que Kahlan n'aurait su préciser. Il était là, et rien d'autre ne comptait.

— *Bonjour, grand-père…*, murmura la jeune femme dans la langue du Peuple d'Adobe.

Chandalen l'avait avertie qu'elle parlerait à son grand-père. Même sans cela, elle l'aurait reconnu d'instinct, car il était devenu son protecteur. Et elle sentait le lien immuable qui existait entre lui et l'os qui lui avait jadis appartenu.

— *Bonjour, mon enfant…*, répondit l'esprit par la bouche de l'Homme Oiseau. *Je te remercie d'avoir répondu à mon appel.*

— *Qu'attendent de moi les esprits de nos ancêtres ?*

— *Ce qui nous a été en partie confié a été violé !*

— *De quoi parles-tu ? Que vous a-t-on confié ?*

— *Le Temple des Vents !*

Kahlan en eut la chair de poule.

Confié aux esprits, le Temple des Vents ? Les implications de cette révélation lui donnaient le tournis. Les esprits, bon ou mauvais, résidaient dans le royaume des morts. Comment un bâtiment, fait de pierre inerte, pouvait-il être envoyé là-bas ?

— *Le Temple est chez vous ?*

— *Il existe en partie dans le monde des morts, et en partie dans celui des vivants. En même temps, il est présent dans les deux univers.*

— *Comment est-ce possible ?*

Ombre composée de lumière, la silhouette brillante leva une main.

— *Un arbre est-il une créature de la terre, comme les vers ? Ou de l'air, tels les oiseaux ?*

Kahlan aurait préféré une réponse directe. Mais avec les esprits, on ne discutait pas !

— *Honorable grand-père, il n'est ni l'une ni l'autre, mais il appartient aux deux.*

— *Il en est bien ainsi, mon enfant… Et cela vaut pour le Temple des Vents.*

— *Veux-tu dire qu'il a, comme un arbre, ses racines dans notre monde, et ses branches dans le vôtre ?*

— *Oui, il est présent dans les deux.*

— *Et où peut-on le trouver, dans l'univers des vivants ?*

— *Là où il a toujours été, au sommet du mont des Quatre Vents. Celui que vous appelez Kymermosst.*

— *Honorable grand-père, je connais cet endroit, et le Temple n'y est plus. Il est… parti.*

— *Tu dois le trouver !*

— *Comment ? Il reste quelques ruines, mais une partie de la montagne s'est écroulée. Le Temple n'est plus là, c'est une certitude. Je suis navrée, honorable grand-père, mais les racines qu'il avait dans notre monde ont été arrachées.*

L'esprit ne répondit pas. Kahlan redouta qu'il explose de colère.

— *Mon enfant*, dit-il enfin, mais pas par la bouche de l'Homme Oiseau. (Ce son était pénible à entendre, comme s'il faisait brûler la chair sur les os de l'Inquisitrice.) *On a volé dans le Temple quelque chose qui est désormais dans votre monde. Si tu n'aides pas Richard, tous les nôtres mourront…*

Kahlan frissonna. Comment un objet – ou quoi que ce fût d'autre – avait-il pu être volé dans le royaume des morts et apporté dans celui des vivants ?

— *Honorable grand-père, peux-tu me donner un indice ? M'indiquer par où commencer mes recherches, par exemple ?*

— *Je ne t'ai pas fait venir ici pour ça ! La lune t'indiquera le chemin des vents… Si je t'ai appelée, c'est pour te montrer l'étendue de la catastrophe qui vous menace. Vois ce qui arrivera à ton monde si tu la laisses frapper !*

L'esprit écarta les bras. De la lumière s'en déversa, comme de l'eau qui déborde d'un bassin. Éblouie, Kahlan ne vit plus qu'une immense flaque de lueur blanche.

Quand elle se dissipa, le visage ricanant de la mort la remplaça. Des cadavres, partout, gisant telles des feuilles d'automne. Tombés dans les rues et laissés à pourrir comme des carcasses de rats. Des morts sur les escaliers, appuyés à des balustrades, recroquevillés sous des portes cochères ou entassés sur des chariots.

Kahlan put voir à l'intérieur des maisons, comme si elle était un

oiseau passant de fenêtre en fenêtre. Des corps se décomposaient dans les cuisines, les couloirs, les chambres, certains couchés les uns sur les autres.

La puanteur lui coupa la respiration.

L'« oiseau » la fit passer de ville en ville. Partout, elle découvrit la même abomination. Les victimes se comptaient par centaines de milliers, et les rares survivants, hébétés, erraient dans les rues en attendant la fin.

Elle survola le village du Peuple d'Adobe et reconnut les dépouilles de gens qu'elle aimait. Près des feux de cuisson, des cadavres d'enfants finissaient de pourrir dans les bras de leurs mères, elles aussi rongées aux vers. Des époux, les mains et les pieds noirs et ratatinés, serraient contre eux leurs bien-aimées aux lèvres bleues et aux yeux déjà dévorés par les corbeaux. Autour des maisons, des orphelins pleuraient sur le corps de leurs parents. Et cette puanteur, omniprésente comme la signature du mal…

Kahlan étouffa un sanglot et ferma les yeux. Cela ne servit à rien, car la vision de cauchemar s'insinua dans son esprit.

— *Voilà ce qui se passera*, dit l'esprit, *si tu laisses se répandre ce qui a été volé au Temple des Vents.*

— *Que puis-je faire ?* gémit Kahlan entre deux sanglots.

— *Le Temple a été profané, et on a pris ce qui nous fut confié. Les vents ont décidé que tu serais le chemin qui mène au succès. Je t'ai appelée pour te montrer ce qui attend le monde des vivants. Et te supplier, au nom de mes descendants, de jouer ton rôle quand on te le demandera.*

— *Quel prix devrai-je payer ?*

— *Je l'ignore. Mais sache que tu n'auras aucun moyen de te dérober. Si tu ne te plies pas à la lettre à ce qui te sera révélé, rien ne sauvera nos peuples. Quand les vents te montreront le chemin, tu devras t'y engager. Sinon, ce que je t'ai montré adviendra.*

— *Je le ferai, honorable grand-père*, répondit l'Inquisitrice sans prendre le temps de réfléchir – à quoi bon, puisqu'elle n'avait pas le choix ?

— *Merci, mon enfant… Il me reste une chose à te dire. Dans notre monde, où résident les âmes de tous ceux qui ont quitté le tien, certaines sont baignées par la Lumière du Créateur. D'autres resteront pour toujours confinées dans l'ombre par le Gardien.*

— *Tu veux dire que des esprits du bien et du mal sont impliqués dans cette affaire ?*

— *À force de simplifier, mon enfant, on dénature la vérité. Mais dans ton monde, il est impossible de comprendre plus finement ce qui se passe au sein du royaume des morts. Dans cette affaire, comme tu dis, tous les esprits ont le droit d'intervenir. Les vents les autorisent tous à te baliser le chemin.*

— Peux-tu me dire comment la magie meurtrière fut volée au Temple ?

— Une trahison est la cause de cette forfaiture.

— Qui en fut victime ?

— Le Gardien.

Kahlan pensa immédiatement à Amelia, la Sœur de l'Obscurité présente en Aydindril en même temps que Marlin. Il devait s'agir d'elle !

— La Sœur de l'Obscurité a trahi son maître ?

— Le destin de cette âme fut d'entrer dans le Temple par le Corridor de la Trahison. C'était la seule façon de parachever la brèche initiale. Tu dois comprendre qu'il s'agit à l'origine d'une précaution…

» Pour traverser le Corridor de la Trahison, il faut renier à jamais toutes ses convictions et ses loyautés. Ainsi, le visiteur qui y est admis ne peut plus servir les intérêts de personne…

» Celui qui marche dans les rêves a trouvé un moyen de forcer cette âme à trahir son premier maître – le Gardien –, mais pas son second, à savoir lui-même. Il a commencé par l'autoriser à rester fidèle au Gardien, en se contentant de la dominer uniquement dans votre monde. Ensuite, grâce à une Fourche-Étau, il l'a contrainte à renier celui qui la contrôlait dans le royaume des morts. Alors, elle a pu s'engager dans le Corridor de la Trahison sans *devoir se détourner de son second maître, ni renoncer à remplir la mission dont il l'avait chargée. Grâce à cette ruse, celui qui marche dans les rêves a pu violer le Temple et y prendre ce qu'il voulait.*

» Mais ceux qui ont envoyé le Temple dans les vents avaient prévu une parade, au cas où un événement pareil se produirait. La lune rouge est la première phase de la contre-offensive.

— Pour avoir accès au Temple, demanda Kahlan, *devrons-nous emprunter le même chemin que la Sœur de l'Obscurité ?*

L'esprit la regarda comme s'il cherchait à déterminer le poids de son âme.

— Après une intrusion, le chemin se referme et il faut en prendre un autre. Mais tu ne dois pas te soucier de cela : les vents te communiqueront leurs exigences en accord avec les principes fondamentaux de l'équilibre. Les cinq esprits qui veillent sur eux t'imposeront le chemin en fonction de ces mêmes préceptes.

— Honorable grand-père, comment un Temple peut-il me donner des ordres ? Tu en parles comme s'il était conscient !

— Dans le monde des vivants, je n'existe plus depuis longtemps. Pourtant, quand on m'invoque, je peux transmettre des informations à travers le voile.

Kahlan avait mal à la tête à force d'essayer de comprendre ce discours alambiqué. Craignant de ne pas avoir posé les bonnes

questions, elle regretta que Richard n'ait pas été là pour le faire.

— *Honorable grand-père, tu peux agir ainsi parce que tu es un esprit. Jadis, tu étais vivant, et tu as une âme.*

La silhouette commença à se dissiper.

— *Le voile a souffert de ces événements, et je ne puis rester plus longtemps. Les skrins qui patrouillent le long de la frontière, entre nos deux mondes, me tirent en arrière. Mon enfant, l'intrusion dans le Temple a brisé l'équilibre. Tant qu'il ne sera pas rétabli, les esprits ne pourront plus se manifester lors d'une réunion du conseil des devins.*

La silhouette se brouilla, devenant quasiment invisible.

— *Grand-père, j'ai encore une question ! La peste est-elle magique ?*

— *La magie libérée par l'intruse est très puissante*, répondit l'esprit d'une voix à peine audible. *Pour l'utiliser, il faut un grand savoir. Et celui qui s'en est servi ne sait pas la contrôler, ni mesurer ses effets. La peste a été provoquée par cette magie. Mais garde une image à l'esprit : quand un sorcier lance une boule de feu dans une plaine, l'incendie qu'il allume n'est* pas *magique, même si sa cause l'est. Il en va de même pour la peste. Née de la magie, elle est à présent une épidémie comme les autres, qui frappe au hasard et dont il est impossible de prévoir l'évolution.*

— *Pour le moment, elle a touché Aydindril et ce village. S'en tiendra-t-elle là ?*

— *Non.*

Jagang n'avait pas mesuré la portée de ses actes. Si l'épidémie se répandait, il finirait peut-être par en être victime.

— *Dans les autres endroits que tu m'as montrés, la maladie est-elle déjà présente ?*

La silhouette disparut comme la flamme agonisante d'une lampe.

— *Oui…*, répondit la voix dans un ultime murmure.

Ils avaient espéré contenir la peste, mais il était déjà trop tard. Les Contrées du Milieu, puis le Nouveau Monde tout entier, risquaient d'être consumés par l'incendie qu'une étincelle de magie, volée au Temple des Vents, avait allumé.

Au centre du cercle où s'était tenu l'esprit, l'air tourbillonnait encore. Venu du royaume des morts, Kahlan entendit l'écho des ricanements d'une autre entité. La malveillance qu'ils exprimaient lui glaça les sangs.

Quand elle émergea de sa transe, Kahlan constata que les anciens s'étaient déjà levés. Alors que la tête lui tournait encore, les Hommes d'Adobe, mieux habitués aux conseils des devins, avaient déjà récupéré.

L'un d'eux, Breginderin, lui tendit la main. Alors qu'elle se redressait, la jeune femme, sous la boue blanche et noire, vit des

bubons sur ses jambes. Cet homme qui la regardait avec un sourire rassurant serait mort avant la fin de la journée…

Savidlin approcha pour tendre ses vêtements à l'Inquisitrice. Elle commença à s'habiller, vaguement gênée. Mais comment pouvait-elle se soucier de pudeur face à une telle catastrophe ? Lors d'un conseil des devins, l'important était d'invoquer les esprits des ancêtres, et le sexe des participants ne comptait plus. Cela dit, elle était la seule femme au milieu de sept mâles.

— *Merci d'être venue, Mère Inquisitrice*, dit l'Homme Oiseau. *Hélas, ce retour n'est pas placé sous de joyeux auspices.*

— *C'est vrai*, souffla Kahlan. *Vous revoir m'emplit le cœur d'allégresse, mais la tristesse l'étouffe aussitôt. Soyez assurés, honorables anciens, que Richard et moi nous battrons jusqu'au bout de nos forces contre ce fléau.*

— *Et que croyez-vous pouvoir faire contre un ennemi tel que la fièvre ?* demanda un ancien nommé Surin.

Alors qu'elle boutonnait sa chemise, Savidlin posa une main sur l'épaule de son amie.

— *Kahlan et Richard Au Sang Chaud nous ont aidés par le passé. Nous connaissons leur vaillance ! Selon l'esprit de notre ancêtre, la magie a provoqué cette fièvre. La Mère Inquisitrice et le Sourcier ont de grands pouvoirs. Ils feront ce qui s'impose.*

— *Savidlin a raison*, dit Kahlan. *Nous ferons ce qui doit être fait.*

— *Ensuite, vous reviendrez et nous vous marierons, comme prévu. Weselan a hâte de voir la Mère Inquisitrice dans la robe qu'elle a confectionnée pour elle.*

— *Rien ne me ferait plus plaisir*, souffla Kahlan en ravalant un sanglot. *À part savoir tous les membres de mon peuple en bonne santé…*

— *Ici, tout le monde t'aime, mon enfant,* dit l'Homme Oiseau. *Dès que Richard et toi en aurez fini avec les affaires de magie et d'esprits, nous organiserons le plus beau mariage de l'histoire du Peuple d'Adobe.*

Kahlan regarda les amis qui l'entouraient. À l'évidence, ils n'avaient pas partagé la vision que lui avait infligée le grand-père de Chandalen. La vraie nature de l'épidémie leur échappait encore. Aucune maladie qu'ils avaient dû combattre ne pouvait se comparer à la peste.

— *Honorables anciens, si nous échouons… et si…*

Sentant son trouble, l'Homme Oiseau vola au secours de la jeune femme.

— *Si ça devait arriver, mon enfant, nous saurons que vous avez fait votre possible, et même plus. S'il existe un chemin vers la solution, nous ne doutons pas que vous le suivrez. Parce que nous vous faisons confiance.*

— *Merci*, murmura Kahlan.

Malgré les larmes qui lui brouillaient la vue, elle se força à relever le menton. Si elle montrait sa peur, elle effraierait ces pauvres gens,

qui n’avaient pas besoin de ça.

— *Kahlan, tu dois épouser Richard Au Sang Chaud !* affirma l’Homme Oiseau. (Il sourit pour consoler son amie.) *Il a déjà réussi une fois à ne pas s’unir à une Femme d’Adobe, alors que je le voulais. Tant que j’aurai mon mot à dire, pas question qu’il recommence. Il sera marié à une enfant de mon peuple, j’en fais mon affaire !*

Kahlan n’eut pas la force de rendre son sourire à ce vieil ami.

— *Resteras-tu cette nuit ?* demanda Savidlin. *Weselan sera très contente de te voir.*

— *Pardonnez-moi, honorables anciens, mais pour sauver notre peuple, je dois partir au plus vite et répéter à Richard ce que je viens d’apprendre grâce à vous.*

Chapitre 44

Dans la ruelle déserte, une femme sortit de sous une porte cochère. L'homme dut s'arrêter net pour ne pas la percuter. Sous son châle, la fille portait une robe très fine. À voir comment ses tétons tendaient le tissu – une réaction normale, par un froid pareil – il devina qu'elle n'avait rien d'autre dessous.

Elle crut qu'il lui souriait, mais elle se trompait. L'homme se réjouissait de la bonne fortune qui croisait son chemin au moment où il s'y attendait le moins. En réalité, ce n'était pas un hasard, mais une juste récompense pour un être aussi exceptionnel que lui.

Même pris par surprise, il ne manquait jamais de tirer parti des coups de chance.

La fille sourit, tendit une main et, du bout d'un index, lui caressa le torse puis le menton.

— Eh bien, mon chéri, aimerais-tu sentir la morsure du plaisir ?

Cette gourgandine n'avait rien d'attirant. Mais son désir s'éveilla, parce qu'il ne devait jamais rater une occasion de le satisfaire, même médiocre. Il savait ce que voulait cette femme. Depuis qu'elle s'était quasiment jetée sur lui, il ne doutait plus que la chance lui souriait. Ce n'était pas la première rencontre de ce genre qu'il faisait. Pour être franc, il s'efforçait même de les provoquer. En profiter était un véritable défi. Et le risque augmentait sa satisfaction.

La situation n'avait rien d'idéal. Par exemple, il ne devrait pas permettre que ses cris attirent l'attention d'éventuels badauds. Mais même dans ces conditions, il éprouverait du plaisir. Déjà, ses sens s'aiguisaient et il absorbait tous les détails comme une terre desséchée enfin nourrie par une averse.

Il se laissa envahir par l'ivresse de *sa* luxure.

— Tu as une chambre ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Il connaissait déjà la réponse – négative, bien entendu. Il avait tant de fois vécu ces moments-là.

— Qui a besoin d'une chambre, mon chéri ? susurra la fille en lui posant une main sur l'épaule. Une demi-couronne d'argent suffira.

Aussi discrètement que possible, l'homme étudia les bâtiments alentour. Il n'y avait pas de lumière aux fenêtres, et seules quelques lueurs lointaines troublaient l'obscurité. Dans ce quartier commerçant, des entrepôts s'alignaient le long des rues, et personne n'y habitait. À part les promeneurs nocturnes, comme lui, on ne devait pas y croiser grand-monde. Pourtant, il ne devait pas jeter la prudence aux orties.

— Il fait un peu froid pour se déshabiller au milieu de la rue, non ?

D'une main, la fille le força à tourner la tête pour la regarder. De l'autre elle lui caressa l'entrejambe et gémit de satisfaction quand elle découvrit sa virilité.

— Ne t'inquiète pas, mon chéri. Pour ce prix, je fournis aussi un endroit chaud.

L'homme aimait tant ce petit jeu ! Et il s'était retenu si longtemps… Taquin, il afficha son expression la plus innocente.

— Eh bien, j'hésite encore… Tout ça est si… brutal. En général, je préfère que mes partenaires aient le temps d'apprécier aussi.

— Ne t'en fais pas pour ça ! Tu crois que l'argent est ma seule motivation ? Je fais ça parce que ça me plaît. Le paiement est un simple bonus.

La fille recula vers la porte cochère, et il la laissa l'entraîner avec elle.

— Je n'ai pas de si petite monnaie sur moi, dit l'homme.

Aussitôt, il vit briller les yeux de la prostituée. Un riche client était toujours une aubaine. Pour elle, ce serait une chance très particulière, mais elle ne le savait pas encore.

— Vraiment ? dit-elle, prête à faire mine de retirer son offre, maintenant qu'elle le tenait au bout de sa ligne. Tu sais, une dame doit gagner sa vie. Bon, je vais te laisser et voir plus loin si…

— Je n'ai rien de plus petit qu'une pièce d'argent. Mais je veux bien te la donner, si tu consens à prendre ton temps et à aimer ce que nous ferons. Je veux que les jeunes dames comme toi aient du plaisir avec moi. C'est ça qui me rend heureux.

— Tu es un amour…, souffla la fille en prenant la pièce que sa conquête lui tendait.

Cette garce puait. Même quand elle souriait, son visage restait quelconque, avec des yeux trop petits, une bouche molle et un nez vaguement tordu. En principe, un homme de son statut ne s'accommodait pas de partenaires si vulgaires. Mais tous ne cherchaient pas la même extase que lui.

Il étudia la prostituée et tendit l'oreille, à l'affût du moindre bruit. S'il voulait retirer un maximum de plaisir de cette expérience, tous les détails étaient capitaux.

La fille recula encore et s'assit sur une chaise. La porte cochère était juste assez large pour les contenir tous les deux, le dos de l'homme dépassant un peu dans la ruelle.

Il s'indigna qu'elle le juge si ignorant, idiot et impétueux. Mais elle découvrirait bientôt à quel point c'était faux.

Tout en débouclant sa ceinture, elle embrassa distraitement le renflement, sur le devant de son pantalon. Cette garce était pressée.

Dès qu'elle en aurait fini avec lui, elle entendait partir en quête d'un autre gogo, pour se faire autant d'argent que possible pendant la nuit.

Avant qu'elle ait ouvert son pantalon, il lui immobilisa doucement les poignets d'une seule main. Quand ça commencerait, avoir les fesses à l'air ne serait pas adéquat. Non, pas adéquat du tout…

La fille lui sourit, un rien étonnée, mais sûre de l'ensorceler en lui montrant ses dents jaunies. Par bonheur, il ne devrait pas supporter ça longtemps. On allait bientôt passer aux choses intéressantes.

Il faisait trop sombre pour que cette idiote voie ce qu'il préparait. De toute manière, les gens étaient aveugles et sourds.

Avant qu'elle lui pose une question, il tendit une main et la prit par le cou. Elle ne s'inquiéta pas, pensant qu'il désirait la tenir pendant qu'elle s'occuperait de lui.

La façon dont elle inclinait la tête était idéale.

D'un pouce, et en grognant à peine sous l'effort, il lui écrasa la trachée-artère.

L'homme sourit – une juste revanche. Les bruits qu'elle émettait en s'étouffant n'éveilleraient pas immédiatement les soupçons. Et de toute manière, qui s'en soucierait, dans cette ville au cœur glacé ?

Prudent, l'homme se pencha un peu vers la prostituée, pour entretenir l'illusion qu'elle lui faisait sentir la « morsure du plaisir ». Si quelqu'un passait derrière eux, la scène aurait l'air tristement banale.

— Surprise ? demanda-t-il à la catin aux yeux écarquillés.

Quand elle ne bougea plus, il lui lâcha les poignets, la prit par les cheveux et lui inclina la tête pour continuer à donner l'impression qu'elle lui dispensait du plaisir.

Quelques secondes plus tard, il entendit des bruits de pas furtifs, dans son dos. Deux hommes, comme il s'y attendait. Car il avait compris tout de suite à quoi il avait affaire : un traquenard classique.

Bientôt, les voleurs l'attaqueraient. Le temps s'étira délicieusement, lui permettant de s'enivrer d'images, de sons et d'odeurs. Oui, il était un homme exceptionnel. Le maître du temps, de la vie… et de la mort.

À présent, il allait vraiment prendre du plaisir.

D'un coup de genou, il repoussa le cadavre et se retourna. Son couteau fendit l'air et s'enfonça dans les intestins du type qui se tenait derrière lui. La lame remonta, fendant les chairs avant de s'arrêter sous le sternum du crétin, dont les tripes se déversèrent sur les pavés.

Les voleurs n'étaient pas deux, mais trois. D'habitude, ce genre de fille se contentait d'un duo de complices. Le danger qui vint s'ajouter au défi augmenta son extase.

Le deuxième voleur, placé sur la droite, leva un bras. L'homme s'écarta et le couteau de son agresseur fendit le vide.

Le troisième larron avançant, l'homme le repoussa d'un formidable

coup de pied au plexus solaire. Après avoir percuté le mur, le bandit tomba à genoux, le souffle coupé.

L'autre type se pétrifia. Combattre à un contre un ne lui disait rien. De plus, à voir son visage, ce détrousseur d'imbéciles venait à peine de sortir de l'adolescence. Effrayé comme un petit garçon, il tourna les talons et s'enfuit.

L'homme sourit. Dans ces conditions, la tête du fugitif faisait une cible idéale. À l'inverse des bras et des jambes, elle ne bougeait presque pas, et chaque coup au but était mortel.

L'homme lança son couteau. Le voleur accéléra encore, comme s'il avait senti le danger. Mais l'acier fut plus rapide et se planta dans son crâne avec un bruit sourd. Comme prévu, le jeune idiot s'écroula, raide mort.

Le troisième type était en train de se relever. Plus âgé, musclé et puissant, il semblait furieux. Un adversaire intéressant.

Un coup de pied latéral lui brisa le nez. Hurlant de douleur et de rage, le voleur bondit en avant. L'homme s'écarta de la trajectoire de son couteau et lui fit un croc-en-jambe.

Tout cela n'avait duré qu'un instant, mais quel merveilleux moment ! La charge de ce taureau humain avait quelque chose de glorieux, même si elle venait d'échouer lamentablement.

Son vainqueur savoura les détails : les vêtements miteux, la déchirure dans le dos du manteau, la peau blanche du voleur, ses cheveux bouclés crasseux, son oreille droite où manquait le lobe, la façon dont ses omoplates s'écrasèrent quand une botte se plaqua dessus.

Alors qu'il lui ramenait les bras dans le dos, l'homme remarqua le sang. Un précieux liquide qu'il adorait contempler. Mais celui-là le surprit. Il n'avait pas encore blessé sa proie, et ce sang-là ne venait pas de son nez cassé.

L'homme avait rarement été aussi étonné que par cette découverte.

Il s'avisa que le type hurlait de douleur. Et ce fut pire encore quand la jointure de ses épaules craqua sous la pression. Pour le calmer, l'homme s'accroupit sur son dos, le prit par les cheveux et lui cogna plusieurs fois le visage contre les pavés.

Puis il lui tira la tête en arrière, à la limite de résistance de sa nuque.

— Voler est une occupation dangereuse. Il est temps pour toi d'en payer le prix.

— Nous ne t'aurions pas fait de mal…, gargouilla le bandit. Simplement détroussé, espèce de bâtard !

— Bâtard, c'est bien ce que tu as dit ?

L'homme dégaina un autre couteau et ouvrit la gorge de sa proie avec une délicieuse lenteur. Décidément, cette nuit avait tenu bien

plus que ses maigres promesses ! Levant les mains, il plia les doigts et aspira à pleins poumons l'odeur de la mort qui planait dans l'air. Lui interdisant de se dissiper, il l'attira en lui, et se laissa submerger par cet extraordinaire nectar.

Grâce à lui, ces quatre miteux n'auraient pas vécu pour rien. Il était l'équilibre et la mort incarnée. Le lire dans les yeux de ceux qu'il *transcendait*, juste avant la fin, était le plus grand moment de son existence. Cette conscience aiguë mêlée de terreur lui donnait le sentiment d'être enfin complet.

Il se leva et s'enivra encore de l'odeur du sang.

Dommage que tout cela soit allé si vite ! Dans d'autres circonstances, il se serait délecté des cris de ses partenaires. Son désir, il le savait, était centré autour de ces hurlements. Grâce à eux, il devenait *entier* et connaissait le bonheur. Ce n'était pas une affaire de sons, puisqu'il bâillonnait souvent ses victimes. Il suffisait de les entendre monter dans leur gorge pour exprimer une terreur qui dépassait tout.

Ce soir, il n'était pas entièrement satisfait.

Remontant la ruelle, il constata qu'il n'avait pas perdu la main, au lancer de couteau. Le jeune voleur était couché sur le flanc, la garde de l'arme enfoncée dans le crâne. De l'autre côté, la lame dépassait entre ses yeux, centrée au quart de pouce. Un très joli spectacle, vraiment !

Dans le flot de sensations qui l'envahissait, l'homme en identifia une qui ne lui était pas familière. La douleur !

Étonné, il baissa les yeux sur son bras et découvrit d'où venait le sang qui l'avait tant surpris, un peu plus tôt. Une plaie de six pouces de long béait sur son avant-bras droit. Elle était profonde et nécessiterait des points de suture.

Devant un tel surcroît de plaisir, il gémit d'extase.

Le danger, la mort et une blessure… Tout cela en une nuit, au gré d'une rencontre de hasard. C'était presque trop !

Les voix avaient eu raison de le pousser à venir en Aydindril.

Pourtant, il lui manquait encore l'essentiel : la terreur, les incisions précises, la lame qui tranche les organes, le flot de sang… Faire mal pendant longtemps, avec une lenteur calculée, puis terminer en crescendo, en lardant de coups de couteau une carcasse scientifiquement écorchée.

Les voix venues de l'éther lui promirent que cela arriverait bientôt. Encore un peu de patience, et il recevrait l'ultime récompense. La grande conquête de sa vie, qui affermirait à jamais son équilibre. L'étreinte qui ferait de lui plus qu'un homme.

Un feu d'artifice de débauche et de perversité !

Oui, très bientôt, la partenaire dont il rêvait serait à lui. Son heure

de gloire approchait. Et celle de la Mère Inquisitrice aussi, bien entendu.

Parce qu'il faudrait qu'elle ait sa part de plaisir.

Quand Verna retira le tissu humide du front de Warren, son compagnon ouvrit les yeux et elle soupira de soulagement.

— Comment te sens-tu ?

Le futur Prophète tenta de s'asseoir. D'une main douce mais ferme, Verna lui plaqua une main contre la poitrine et le maintint sur son lit de paille.

— Reste étendu et repose-toi.

— J'ai soif…

Verna se tourna, sortit la louche du seau et l'approcha de la bouche de Warren. Il but avidement, les deux mains sur la partie ronde de l'ustensile.

— Encore…, souffla-t-il quand il eut fini.

La Sœur de la Lumière replongea la louche dans le seau et le laissa se désaltérer autant qu'il voulait.

— Contente que tu sois réveillé…, fit-elle lorsqu'il cessa de boire.

— Pas autant que moi ! Combien de temps ça a duré, cette fois ?

— Quelques heures…

Warren leva la tête pour étudier son environnement. Verna prit la lampe et la tendit à bout de bras, afin d'illuminer la petite étable. Avec la pluie qui martelait le toit, cet abri de fortune se révélait très confortable.

— Ce n'est pas une auberge de première classe, dit Verna en reposant la lampe, mais au moins, on y est au sec.

Warren était à demi inconscient quand ils avaient enfin trouvé la ferme. Touchée par la gentillesse des paysans, Verna avait refusé de prendre leur chambre. Elle n'allait quand même pas les exiler dans leur propre étable !

Durant ses vingt années d'errance, elle avait souvent dormi dans des endroits semblables. À la longue, elle s'y était habituée, même si le confort laissait à désirer.

Pendant deux décennies, elle avait pesté contre la mission qui la contraignait à voyager. De retour au Palais des Prophètes, où on vivait cloîtré, elle n'avait pas tardé à regretter les grands espaces, avec la délicieuse odeur de l'herbe, de la terre et même de la poussière.

— Verna, dit Warren en lui tapotant les mains, je suis navré de te ralentir comme ça.

La sœur sourit. À une époque, elle aurait effectivement bouilli d'agacement, tel un animal en cage. L'amour de Warren l'avait apaisée, l'incitant à manifester une douceur et une patience qu'elle n'aurait pas soupçonnées chez elle. Cet homme lui faisait du bien.

Désormais, il était tout pour elle.

Elle écarta ses cheveux blonds bouclés et lui posa un baiser sur le front.

— Ne dis pas de bêtises ! De toute façon, il aurait fallu s'arrêter pour la nuit. À quoi bon avancer sous une pluie pareille ? Après quelques heures de repos, nous progresserons plus vite. Crois-moi sur parole : j'ai l'expérience de ce genre de situations.

— Mais je me sens si… inutile.

— Warren, tu es un Prophète ! Grâce à toi, nous obtenons des informations vitales ! Sinon, nous aurions voyagé des jours dans la mauvaise direction.

— Les migraines deviennent de plus en plus fréquentes… Chaque fois que je m'endors, j'ai peur de ne plus me réveiller.

Pour la première fois de la nuit, Verna foudroya son compagnon du regard.

— Je ne veux plus entendre ces sottises ! Nous réussirons, c'est une certitude !

— Si tu le dis… (Il hésita, peu désireux de se disputer avec sa bien-aimée.) Mais je te ralentis chaque jour un peu plus.

— J'ai réglé ce problème.

— Comment ?

— Je nous ai trouvé un moyen de transport. Sur une partie du chemin, en tout cas.

— Verna, tu ne voulais pas d'une diligence louée, pour ne pas attirer l'attention sur nous. Tu avais peur qu'on te reconnaisse, ou que des fouineurs posent trop de questions.

— Il ne s'agit pas d'une diligence. Surtout, ne gaspille pas ta salive en objections, parce que je n'en tiendrai pas compte. Le fermier nous conduira vers le sud dans son chariot. On se couchera derrière, et il nous couvrira de foin, pour que personne ne nous ennuie.

— Pourquoi ferait-il ça pour nous ?

— En partie parce que je le paie bien. Mais surtout parce que sa famille et lui sont fidèles à la Lumière. Il respecte les femmes comme moi…

— Eh bien, ça me paraît parfait. Tu es sûre qu'il était volontaire ? Ou tu l'as un peu… poussé ?

— Il doit partir de toute façon.

— Pourquoi ?

— Sa fille est malade. Elle n'a que douze ans, tu comprends… Il veut lui acheter un tonique.

Warren se rembrunit.

— Pourquoi ne l'as-tu pas soignée ?

— J'ai essayé, mais ça n'a pas marché. Elle est brûlante de fièvre et elle vomit sans arrêt. J'aurais donné cher pour la soulager, mais c'était

au-delà de mes compétences.

— Et comment expliques-tu cet échec ?

— Le don n'est pas une panacée universelle, Warren. Tu le sais très bien. Un membre fracturé ne me poserait aucun problème. D'autres affections non plus, d'ailleurs. Mais la fièvre est une autre affaire…

— C'est injuste. Ces gens nous aident, et nous ne pouvons rien pour eux.

— Je sais… Au moins, j'ai traité ses crampes intestinales. Elle pourra se reposer, maintenant.

— Une bonne nouvelle… (Warren ramassa un brin de paille et joua distraitement avec.) Tu as communiqué avec Annalina ? Au moins, t'a-t-elle laissé un message dans le livre de voyage ?

— Non, répondit Verna en tentant de dissimuler son inquiétude. Je n'ai pas eu de réponse aux miens, et elle ne m'en a pas envoyé de nouveaux. Elle doit être très occupée, et se ficher de nos petits problèmes. Nous entendrons parler d'elle quand elle aura un peu de temps.

Trop las pour converser, Warren se contenta de hocher la tête. Verna souffla la lampe, s'allongea près de lui et posa la tête sur son épaule.

— Il faudrait dormir… Demain, nous partirons à l'aube.

— Je t'aime, Verna. Si je meurs dans mon sommeil, je veux que tu le saches.

En guise de réponse, la sœur caressa la joue du futur Prophète.

Réveillée par la lumière de l'aube qui filtrait des magnifiques rideaux vert sombre, Clarissa se frotta les yeux puis s'assit dans le lit. S'était-elle jamais sentie aussi bien un matin ? Elle n'en avait pas le souvenir…

Tendant la main pour réveiller Nathan et l'en informer, elle découvrit qu'il était déjà debout.

La jeune femme se leva et s'étira. Fatigués par une nuit tumultueuse, les muscles de ses jambes protestèrent. En repensant à la cause de cette douleur, Clarissa eut un sourire ravi. Elle n'aurait jamais cru que des courbatures puissent être une source de joie.

Elle enfila la robe de chambre rose que lui avait offerte Nathan, ajusta le col de fourrure et noua la ceinture. Puis elle s'aventura avec délices sur le tapis si doux sous ses pieds nus.

Assis au bureau, Nathan écrivait une lettre. Dès qu'il l'aperçut dans l'encadrement de la porte, il sourit, les yeux pétillants de malice.

— Bien dormi ?

Les yeux mi-clos, Clarissa soupira d'aise.

— Comme un bébé ! Même si la nuit n'a pas été longue…

Nathan fit un clin d'œil complice à sa compagne. Puis il trempa sa plume dans l'encrier et reprit ses travaux d'écriture. Clarissa vint se camper derrière lui et lui posa les mains sur les épaules. Le torse nu, il avait simplement remis son pantalon.

Du bout des pouces, la jeune femme lui massa la nuque. Comme il ronronna de satisfaction, elle continua. Elle aimait l'entendre soupirer de plaisir, surtout quand elle en était la cause.

Alors qu'elle passait à ses épaules, elle jeta un coup d'œil à ce qu'il écrivait. La lettre commençait par ordonner des déplacements de troupes dans des endroits dont elle ignorait l'existence. Ensuite venait un sermon, adressé à un général, sur l'importance du lien avec le seigneur Rahl, et les risques qu'on courait quand on le négligeait. Le ton du texte était celui, plein d'autorité, que Nathan prenait face aux gens censés le traiter avec déférence. Un respect qu'il méritait, d'ailleurs, car il était vraiment un homme hors du commun.

Le Prophète mit un point final à la missive et la signa : « seigneur Rahl ».

Clarissa se pencha et lui mordilla l'oreille.

— Nathan, cette nuit était fantastique ! Je suis la femme la plus heureuse du monde, et tu as été… magique.

— Il y avait un peu de ça, je l'avoue, fit le Prophète avec un sourire coquin. Un vieil homme ne doit négliger aucun de ses atouts.

— Un vieil homme ? répéta Clarissa en lissant les cheveux en bataille de son amant. Tu n'as rien d'un vieillard. J'espère avoir été à moitié aussi délicieuse que toi…

— Moi, je me demandais si j'avais été à ta hauteur… (Le Prophète sourit, plia la lettre, puis glissa une main sous la robe de chambre de sa compagne et lui pinça un sein, la faisant sursauter.) Avoir été en compagnie d'une femme aussi belle et passionnée restera un des grands moments de ma vie.

Clarissa blottit la tête du Prophète contre sa poitrine.

— Nous ne sommes pas encore morts, que je sache ? Pourquoi ne pas recommencer tant que nous en avons l'occasion ?

Nathan glissa de nouveau sa main sous la robe de chambre de la jeune femme et lui caressa la poitrine.

— Dès que j'en aurai fini avec ce travail, nous nous assurerons de rentabiliser au maximum cet excellent lit.

Avec une petite cuillère de cuivre, il prit dans une boîte en étain des petits morceaux de cire rouge et en saupoudra la feuille de parchemin pliée.

— Nathan, il faut faire fondre la cire sur la lettre, sinon…

— Tu devrais être bien placée pour savoir, très chère, que mes méthodes sont toujours les meilleures.

Le Prophète passa sur la lettre un index dont jaillit une minuscule étincelle. La cire fondit docilement pour former un cachet parfaitement rond.

Clarissa eut un petit cri ravi. Avec Nathan, on passait d'une surprise à une autre, et toutes étaient agréables. Elle rosit en pensant que la magie de ses doigts ne se limitait pas à produire des étincelles…

— Seigneur Rahl, j'aimerais beaucoup que vous retourniez dans ce lit avec moi. En emportant votre magie, bien sûr…

— Je suis à vos ordres, gente dame. Laissez-moi seulement le temps d'envoyer cette lettre vers son destin.

Il plia l'index droit. Sous le regard stupéfait de Clarissa, la feuille de parchemin se souleva toute seule et vola devant lui tandis qu'il se dirigeait vers la porte. D'un geste théâtral de la main gauche, Nathan l'ouvrit sans toucher à la poignée.

Le soldat assis dans le couloir se leva d'un bond et salua en se tapant du poing sur le cœur.

Vêtu de son seul pantalon, ses longs cheveux blancs ébouriffés, Nathan devait avoir l'air d'un vieux fou dangereux. Clarissa savait qu'il n'en était rien, mais dans cette situation, aussi grand et autoritaire qu'il fût, on ne devait pas pouvoir s'empêcher de le prendre pour un illuminé.

Les gens avaient peur du Prophète, cela se voyait dans leurs yeux. Et c'était compréhensible. Avant de le connaître, elle aussi était terrorisée. Et elle avait failli s'évanouir la première fois qu'il s'était campé devant elle. À présent, cette réaction lui semblait ridicule.

Mais quand il plissait le front, ses yeux bleus exprimant tout son mécontentement, il y avait de quoi mettre une armée entière en déroute.

Il tendit le bras et la lettre vola jusqu'à la main droite du soldat.

— Tu te souviens de tous mes ordres, Walsh ?

L'homme tendit la main, s'empara de la feuille de parchemin et la glissa dans sa tunique. Bien que très respectueux, il ne semblait pas intimidé par le Prophète.

— Bien sûr, Nathan. Tu me connais trop bien pour en douter.

Perdant un peu de son attitude hautaine, le Prophète se gratta la tête.

— Pour te connaître, ça, je te connais…

Clarissa se demanda où Nathan avait déniché ce soldat, et quand il avait eu le temps de lui donner des ordres. Il était sans doute sorti pendant qu'elle dormait.

Ce militaire ne ressemblait pas à ceux qu'elle avait l'habitude de voir. Portant un manteau de voyage, avec des sacoches de cuir à la

ceinture, il était bien mieux vêtu que les hommes de troupes qu'on croisait un peu partout. Armé d'une épée courte, il était en revanche équipé d'un couteau plus long que la moyenne. De très haute taille, il n'avait pas besoin de lever les yeux pour croiser ceux de Nathan. Mais le Prophète, avec son maintien princier, paraissait plus grand que tout le monde – aux yeux de la jeune femme, en tout cas.

— Remets cette lettre au général Reibisch, Walsh. Et n'oublie pas : si les Sœurs de la Lumière te posent des questions, rappelle-leur que le seigneur Rahl t'a ordonné de ne pas répéter ce que tu sais. Ça leur rabattra le caquet.

— Compris… seigneur Rahl, fit le soldat avec un sourire entendu.

— Parfait. Où en sont les autres ?

— Bollesdun viendra bientôt vous informer de ce qu'il a découvert. Je suis presque sûr qu'il s'agit seulement du corps expéditionnaire de Jagang, mais il vaut mieux vérifier. même si ce détachement est impressionnant, son armée entière compte beaucoup plus d'hommes. Rien n'indique qu'elle ait quitté le port de Grafan pour se diriger vers le nord. D'après ce que j'ai entendu dire, Jagang se contente d'attendre les bras croisés. Je ne sais pas pourquoi, mais il ne semble pas pressé d'envoyer ses troupes dans le Nouveau Monde.

— L'armée que j'ai vue s'y était enfoncée profondément.

— Je maintiens qu'il s'agit d'un corps expéditionnaire. Jagang est patient. Il lui a fallu des années pour conquérir l'Ancien Monde et affermir son pouvoir. Et il a recouru à la même tactique : une avant-garde pour prendre une cité importante, ou s'emparer d'informations vitales, essentiellement des archives et des grimoires. Ses soudards sont brutaux, ça fait partie de leur mission, mais ils s'intéressent surtout aux livres. Ils font parvenir leur butin à l'empereur, puis attendent ses prochains ordres. Bollesdun et certains de nos hommes enquêtent sur ce sujet, mais ils doivent être prudents. Alors, en attendant, profite de cette belle chambre.

Pensif, Nathan se gratta le menton.

— Oui, je comprends que Jagang ne voie aucune urgence à envoyer ses troupes dans le Nouveau Monde… Walsh, tu devrais y aller !

Le soldat acquiesça. Puis il aperçut Clarissa, et se tourna vers Nathan, tout sourires.

— Tu es un homme selon mon goût, Nathan.

— Ah, les mystères insondables de l'amour ! Une des merveilles du monde, mon ami !

À ces mots, la jeune femme sentit son cœur battre un peu plus vite.

— Tu seras prudent, dans l'antre des rats, Nathan ? demanda Walsh. Je n'aimerais pas apprendre que tu n'avais pas un œil derrière

la tête, finalement. (Il tapota la lettre, sous sa tunique.) Surtout après avoir délivré ce message…

— Ne t'inquiète pas, mon garçon. Mais ne manque pas d'apporter ce pli à son destinataire.

— Compte sur moi, Nathan !

Quand le Prophète eut fermé la porte, en finissant avec le travail, il se tourna vers sa compagne.

— Enfin seuls, très chère, dit-il avec une lueur de désir dans les yeux.

Jouant à merveille la terreur, Clarissa alla se réfugier dans le grand lit.

Chapitre 45

— Que se passe-t-il, selon toi ? demanda Anna. Zedd tendit le cou pour mieux voir, mais il ne parvint pas à percer le mur de jambes qui les entourait. Les chasseurs nangtongs lui crièrent des ordres qu'il ne comprit pas. Quand des lances lui taquinèrent les épaules, il saisit néanmoins le sens général du message. S'il ne se tenait pas tranquille, il finirait proprement embroché.

Sous l'œil vigilant des chasseurs, Anna et lui étaient assis en tailleur sur le sol. Quelques Nangtongs les surveillaient pendant que les autres discutaient ferme avec un groupe de Si Doaks.

— Ils sont trop loin pour que j'entende. De toute façon, je connais à peine trois mots de si doak.

Anna arracha une haute herbe et l'enroula autour de son index droit en ricanant bêtement. Depuis qu'ils étaient là, elle évitait de regarder le sorcier. Si leurs ravisseurs s'apercevaient qu'ils étaient sains d'esprit, et capables de comploter, ils ne les laisseraient sûrement pas ensemble.

Anna ricana encore un peu, afin d'entretenir l'illusion. Puis elle souffla :

— Que sais-tu des Si Doaks ?

Le vieil homme battit des bras comme s'il était un oiseau sur le point de s'envoler.

— Une chose essentielle : ils ne pratiquent pas les sacrifices humains.

Un garde tapota la tête du sorcier, comme pour le décourager de s'envoler. Zedd éclata de rire – alors qu'il aurait eu envie d'agonir l'imbécile d'injures.

— Tu commences à changer d'opinion sur les Nangtongs ? demanda Anna. Par exemple, sur leur droit à vivre comme ils l'entendent ?

— Si je refusais de les contrarier, nous serions dans le royaume des morts depuis un moment. On peut tolérer l'existence des loups sans vouloir leur servir de dîner.

La Dame Abbesse concéda le point d'un grognement.

Assez loin de là, à côté d'une petite butte, les négociations s'éternisaient. Assis en cercle, une dizaine de Nangtongs et autant de Si Doaks palabraient à l'infini. Les chasseurs gesticulaient en désignant Zedd et Anna, puis ils se lançaient dans des discours enflammés, sans

doute pour vanter la qualité de la marchandise. Impassibles, leurs interlocuteurs faisaient non de la tête avec une belle régularité.

— D'après ce que je sais, souffla Zedd, les Si Doaks sont pacifiques dans l'âme. On ne les a jamais vus guerroyer contre un voisin, même plus faible qu'eux. Mais en matière de commerce, ils sont impitoyables. Dans cette région du Pays Sauvage, on dit qu'il vaut mieux essayer de traiter avec un chacal… Les autres peuples apprennent la guerre à leurs enfants. Les Si Doaks leur enseignent l'art de négocier.

— Et qu'est-ce qui les rend si redoutables ? demanda Anna.

Zedd jeta un coup d'œil à leurs gardes. Fascinés par les débats, ils accordaient un minimum d'attention aux prisonniers.

— La capacité, très rare, de renoncer à une affaire… La plupart des commerçants veulent à tout prix conclure, et ils finissent par céder sur le prix. Les Si Doaks ne font jamais ça. Ils ne se soucient pas d'avoir perdu du temps, et vont voir quelqu'un d'autre.

Un des Si Doaks, une superbe peau de lapin sur la tête, jeta une pile de couvertures au centre du cercle. Puis il désigna un petit troupeau de chèvres et proposa visiblement d'en ajouter deux à son paiement.

Cette offre insulta les Nangtongs. Leur négociateur en chef se leva et pointa frénétiquement sa lance vers le ciel pour exprimer son indignation devant un prix aussi ridicule. Zedd nota avec intérêt qu'il ne faisait pas mine de s'en aller. L'honneur des chasseurs était en jeu. Ils devaient se débarrasser des deux cinglés qu'ils avaient ramenés au village. Mais sans revenir les mains vides…

Le sorcier donna un petit coup de coude à Anna. Puis il leva la tête et hurla à la mort comme un coyote. Ayant compris le message, la Dame Abbesse l'imita.

Des coups de lances sur la tête firent taire les deux fous. Quand ce fut fait, les discussions reprirent, et un Nangtong alla examiner de plus près les chèvres.

Zedd se gratta une épaule. La boue séchée commençait à l'indisposer. Cela dit, avoir le cœur arraché ou la tête coupée, selon la méthode qu'employaient les Nangtongs, aurait quand même été beaucoup plus inconfortable.

— J'ai faim, marmonna-t-il. Nous sommes au milieu de l'après-midi, et ils ne nous ont toujours rien donné.

Il beugla comme un veau pour manifester son mécontentement. Toutes les têtes se tournèrent vers les prisonniers, qui venaient encore d'interrompre les débats. Les Si Doaks croisèrent les bras et regardèrent froidement leurs interlocuteurs.

Les chasseurs reprirent la parole les premiers, une grossière erreur tactique dans ce genre de circonstances. D'un ton soudain plus

conciliant, ils émaillèrent même leur discours de gloussements assez ridicules. Sentant qu'ils les tenaient, les Si Doaks se contentèrent de réponses laconiques. Le type à la peau de lapin désigna le soleil, qui commençait à descendre plus vite vers l'ouest, et tendit un bras derrière lui pour indiquer qu'il avait hâte de rentrer chez lui.

Le porte-parole des Nangtongs ramassa une couverture et l'étudia sans dissimuler son admiration. Puis il la fit passer à ses collègues, qui s'ébaubirent à leur tour. Simultanément, le spécialiste des chèvres revint avec deux spécimens qui arrachèrent des cris ravis à ses compagnons. À croire qu'ils n'en avaient jamais vu de plus belles !

À bout de nerfs, les Nangtongs étaient résolus à casser les prix pour ne pas retourner chez eux avec les deux vieux fous. Les couvertures et les chèvres pourraient toujours servir. En tout cas, c'était mieux que d'envoyer deux débiles ruiner leur réputation dans le royaume des morts. Les Si Doaks semblant prêts à en rester là, ce n'était plus le moment de faire les difficiles.

Suprêmement rusés, les champions du troc restèrent impénétrables. Face à des vendeurs pressés de se débarrasser de leurs camelotes, il leur suffisait d'attendre pour remporter le cocotier.

L'affaire fut soudain conclue et les deux négociateurs en chef se levèrent en même temps. Se prenant par les coudes, ils firent trois tours complets sur eux-mêmes pour signer le contrat. Quand ils se furent séparés, les deux groupes se lancèrent dans de joyeux bavardages. Conclure une affaire était toujours une occasion de se réjouir.

Les Nangtongs entreprirent de ramasser les couvertures et passèrent des longes aux chèvres. Les Si Doaks approchèrent de leurs acquisitions. Histoire qu'ils ne sabotent pas la transaction, les gardes gratifièrent leurs prisonniers de solides coups de lance sur le crâne.

Zedd n'avait aucune intention de faire rater la vente. Les Si Doaks n'égorgeaient pas leurs contemporains, et ils avaient la réputation d'être doux et courtois. Chez eux, la pire punition, pour une faute grave, était le bannissement. Le cœur brisé d'avoir été chassé de son foyer, il arrivait que l'individu ainsi châtié se laisse mourir de faim. Mais ça, c'était son problème…

Quand un enfant si doak se comportait mal, il était mis à l'écart. Et cela suffisait à en faire un petit ange pendant des mois.

Zedd et Anna n'appartenant pas à cette riante communauté, il était peu probable, hélas, que la loi du bannissement s'applique à leur cas.

— Ces gens ne nous feront pas de mal, souffla Zedd à sa compagne. Surtout, garde ce point à l'esprit. S'ils ne veulent pas de nous, les Nangtongs risquent de nous couper la gorge pour ne pas revenir au village avec deux débiles mentaux.

— D'abord, je dois me vautrer dans la boue, et maintenant, il me

faut jouer les petites filles sages ?

— Exactement. En tout cas, jusqu'à ce que nos nouveaux propriétaires aient pris livraison de nous.

L'ancien des Si Doaks, celui à la peau de lapin, s'agenouilla devant ses récents achats. Tendant un bras, il tâta les muscles de Zedd et fit une moue désapprobatrice. Quand il répéta l'examen sur Anna, il parut beaucoup plus satisfait.

— J'ai l'air de lui plaire plus qu'un vieil homme squelettique, triompha la Dame Abbesse.

— À mon avis, il te trouve parfaite comme animal de somme. C'est toi qui auras le travail pénible…

— Que veux-tu dire ? s'inquiéta Anna, sa jubilation envolée.

Le sorcier lui fit signe de se taire. Un autre Si Doak venait de s'accroupir à côté de l'ancien. Celui-là portait des cornes de chèvre sur la tête, et des dizaines de colliers pendaient à son cou. De toutes les largeurs, ils étaient composés de dents, de perles, d'éclats d'os, de plumes, de fragments de poterie, d'anneaux de métal, de pièces d'or, de minuscules bourses de cuir et d'amulettes sculptées. Sauf erreur grossière, c'était le chaman des Si Doaks.

Il prit doucement la main de Zedd, lui fit tendre le bras et le lâcha. Quand le sorcier laissa mollement retomber son membre supérieur, le chaman fit la grimace. Zedd comprit qu'il aurait dû garder le bras en l'air. Ne voulant pas faciliter la tâche à son nouveau geôlier, il attendit qu'il répète l'opération et lui fasse signe de rester en position.

Alors que les Nangtongs braquaient toujours leurs lances sur les prisonniers, le chaman ouvrit la sacoche qu'il portait à la ceinture. Il en sortit de longs brins d'herbe séchés qu'il enroula autour du poignet de Zedd en incantant. Quand il se fut occupé de l'autre bras du sorcier, il passa à Anna.

— Tu sais ce qu'il fiche ? demanda-t-elle.

— Il neutralise notre magie. Les Nangtongs le faisaient naturellement. Les Si Doaks, eux, ont besoin de recourir à une variante de sortilège. Ce type a le don. C'est un peu le sorcier de son peuple. (Zedd foudroya sa compagne du regard.) Ou un collègue des Sœurs de la Lumière… Tu sais, ces femmes qui mettent des colliers aux gens pour les emprisonner ? Évidemment, comme avec les Rada'Han, nous ne pourrons pas enlever ces étranges bracelets.

Quand le chaman eut terminé, les Nangtongs s'écartèrent, se distribuèrent les couvertures, prirent les deux chèvres par la longe et filèrent sans demander leur reste.

L'ancien s'agenouilla de nouveau devant Zedd et lui débita un discours enflammé. Quand le sorcier, le front plissé, lui montra qu'il ne comprenait pas un mot, le Si Doak improvisa brillamment un langage par signes. Énumérant les corvées qui attendaient les

nouveaux esclaves, il fit mine de labourer, de semer, de récolter… et continua par une multitude d'autres activités que Zedd n'identifia pas toutes. Puis il fit un cercle avec ses doigts, imita des rayons de soleil du bout d'un index, leva et baissa plusieurs fois les mains et désigna les deux prisonniers.

— Anna, ces honnêtes commerçants nous ont sauvé la vie, mais ça ne sera pas gratuit. Si j'ai bien compris, nous devrons les servir pendant deux ans, pour rembourser notre prix et leur permettre de faire un bénéfice substantiel.

— Nous sommes des esclaves ?

— On dirait bien, oui… Mais seulement pendant deux ans. C'est très généreux, si on pense que les Nangtongs nous auraient occis.

— Et si nous achetions notre liberté ?

— Pour les Si Doaks, il s'agit d'une dette d'honneur, et ça ne se monnaie pas. Selon leur point de vue, ils nous ont rendu nos vies, et nous devons les mettre à leur service en signe de gratitude. J'espère que tu n'as rien contre les tâches ménagères ?

— Il faudra balayer et laver pour payer notre dette ?

— J'ai cru comprendre, en plus des travaux agricoles, qu'ils nous chargeraient de cuisiner, de coudre, de s'occuper de leurs animaux, de charrier des objets, de…

Comme pour confirmer les propos du sorcier, les Si Doaks se débarrassèrent des outres qu'ils portaient en bandoulière et les tendirent à leurs nouveaux serviteurs.

— Que veulent-ils ? demanda Anna.

— Des porteurs d'eau…, soupira Zedd.

Trois autres Si Doaks apportèrent les couvertures restantes, en firent deux tas et les confièrent aux prisonniers.

— Dois-je comprendre, souffla Anna, que le Premier Sorcier des Contrées du Milieu et la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière ont été *échangés* contre des couvertures mitées et deux chèvres ?

Sentant qu'on le poussait dans le dos, le vieux sorcier se mit en route avec ses nouveaux maîtres.

— Je comprends ta pensée, souffla-t-il par-dessus son épaule. Pour la première fois de leur histoire, ces pauvres gens ont fait une mauvaise affaire !

Titubant sous la charge, le vieux sorcier lâcha la moitié de ses outres. Quand il se pencha pour les ramasser, il marcha sur la première, qui avait atterri sur un buisson de baies rouges, et la fit exploser en l'enfonçant sur les épines. Comme de juste, ses couvertures lui échappèrent et tombèrent dans la flaque de boue qu'il venait de créer à ses pieds. Mettant un genou en terre, il écrasa les baies et leur jus gicla sur les couvertures.

— Eh bien… (Zedd fit un vague geste d'excuse aux Si Doaks.)

Désolé…

Les fiers commerçants gesticulèrent pour lui ordonner de tout ramasser en même temps. Le propriétaire de l'outre éventrée trépigna d'indignation et fit comprendre au coupable qu'il lui faudrait s'acquitter d'une réparation adéquate.

— J'ai dit que j'étais désolé, grogna Zedd, même si les Si Doaks ne pouvaient pas le comprendre.

Il ramassa les couvertures, les examina et soupira.

— Misère de misère… On ne pourra jamais enlever ces taches…

Chapitre 46

— Seigneur Rahl, dit Berdine, vous avez chevauché longtemps. Il vous faut du repos. Nous devons retourner au palais, pour que vous dormiez. À la lueur du soleil couchant, le chemin de ronde s'étendait comme une large avenue devant le Sourcier, Raina et Berdine. Richard tenait à être sorti de la Forteresse avant la nuit. Même si la lumière du jour ne l'aurait pas immunisé contre une magie dangereuse, rester en ces lieux après le crépuscule semblait plus effrayant encore.

— C'était ton idée, Berdine ! rappela Raina.

— Pardon ? Je n'ai jamais rien suggéré de pareil !

— Silence, vous deux…, souffla Richard.

Il tentait d'analyser la sensation que provoquait le contact de la magie contre sa peau. Ils étaient à mi-chemin de l'enclave privée du Premier Sorcier quand un picotement caractéristique l'avait alarmé. Les deux Mord-Sith, derrière lui, s'étaient arrêtées, hésitantes.

Kahlan avait parlé de l'enclave au Sourcier, précisant qu'elle se promenait souvent le long du chemin de ronde, à cause de la superbe vue qu'il offrait sur Aydindril. Elle n'avait pas menti – ni omis de mentionner les puissants champs de force qui interdisaient l'accès de cette zone de la Forteresse. De sa vie, avait-elle même précisé, elle n'avait jamais entendu parler d'un sorcier capable de les franchir. Certains s'y étaient essayés – sans succès. Ceux qui résidaient dans la Forteresse pendant son enfance n'avaient tout simplement pas assez de pouvoir. Depuis le départ de Zedd – le *Premier* Sorcier – avant la naissance du Sourcier et de la Mère Inquisitrice, plus personne n'était entré dans l'enclave.

Toujours selon Kahlan, ces champs de force devenaient de plus en plus actifs à mesure qu'on en approchait. Et si on ne disposait pas d'assez de magie, insister pouvait être mortel. Loin de mettre en doute la parole de sa bien-aimée, Richard avait quand même décidé de tenter sa chance. Parce qu'il le fallait !

Pour passer la porte, avait ajouté Kahlan, on devait poser la main sur une plaque de métal, à côté du chambranle. Pas un sorcier de sa connaissance, à supposer qu'il arrive jusque-là, ne s'y serait aventuré. Au Palais des Prophètes, Richard avait été confronté à des protections de ce type. Mais aucune n'était mortelle. Ayant été capable de les franchir, puis de répéter cet exploit dans la Forteresse, il se donnait une bonne chance de réussir.

— Seigneur, insista Berdine, mal à l'aise à cause de la magie, vous

êtes sûr de ne pas être fatigué, après cette chevauchée ?

— Elle n'était pas si difficile, et je suis en pleine forme.

En réalité, il était trop inquiet pour se reposer. Kahlan aurait dû être de retour. En revenant du mont Kymermosst, il était certain de la trouver. Mais il s'était trompé. Et si elle n'était pas là le lendemain matin, il partirait à sa recherche.

— On devrait rebrousser chemin, marmonna Berdine. Comment va votre pied, seigneur ? Vous ne devriez pas forcer dessus.

Richard baissa enfin les yeux sur la Mord-Sith, collée à son flanc gauche. Raina protégeait le droit, et toutes deux brandissaient leurs Agiels.

— Mon pied va très bien, merci ! (Il écarta les bras afin qu'elles lui laissent un peu plus d'espace pour respirer.) Une seule d'entre vous doit m'accompagner. Berdine, personne ne t'en voudra si tu attends ici. Raina me suivra.

— Ai-je dit que je voulais me dérober ? C'est vous qui ne devriez pas y aller !

— Il le faut. Ce que nous cherchons ne peut être que là. Les choses importantes – et à ne pas mettre sous les yeux de tout le monde – ont toujours été conservées dans l'enclave du Premier Sorcier.

Berdine s'assouplit les épaules, tendues au maximum.

— Si vous continuez, je viens aussi. Pas question de vous laisser entrer seul là-dedans !

— Que veux-tu faire, Raina ? Une seule me suffira. Tu préfères attendre ici ?

Un regard noir de Mord-Sith répondit à cette question stupide.

— Compris… À présent, écoutez-moi. Tout ce que je sais sur ces champs de force, c'est qu'ils sont dangereux. Ils peuvent être très différents de ceux que nous avons déjà traversés. Pour entrer, je devrai toucher la plaque de métal, près de la porte. Je veux que vous restiez ici pendant que j'irai m'assurer que ma magie me permettra d'ouvrir. Si j'y arrive, vous me rejoindrez.

— Ce n'est pas encore un de vos trucs ? demanda Raina. Lors de notre première visite, vous nous avez coincées devant un champ de force. Pour nous protéger, je sais, mais les Mord-Sith n'ont pas peur du danger.

— Raina, ce n'est pas une ruse. Je connais votre courage, mais pourquoi risquer inutilement vos vies ? Si j'ouvre la porte, vous viendrez avec moi, c'est juré. Ça vous va ?

Les deux femmes acquiescèrent.

Richard leur tapota l'épaule, ajusta machinalement ses serre-poignets et regarda l'imposant bastion qui se dressait au bout du chemin de ronde.

Un vent glacial lui cingla le visage quand il avança. Il sentit

augmenter la pression du champ de force, comme celle de l'eau quand on nage vers le fond d'un bassin. Les poils de sa nuque se hérissèrent, et il eut de plus en plus de mal à respirer. Kahlan lui ayant décrit ce phénomène, il ne s'en inquiéta pas trop.

De chaque côté de la porte revêtue d'or, six colonnes soutenaient un imposant fronton de pierre noire. Sur les plaques de laiton qui ornaient l'encadrement, le Sourcier reconnut les symboles gravés sur ses serre-poignets, sa ceinture et les clous de ses bottes. Tout au long de la frise, sur le fronton, des disques de métal reprenaient les motifs circulaires qu'il portait sur ses accessoires vestimentaires. Les autres, plus linéaires, se distinguaient aussi sur la pierre du fronton.

Reconnaître ces figures géométriques le rassura, même s'il ignorait leur signification. Il s'était approprié ces ornements par devoir, et parce que c'était son droit – de naissance, semblait-il. Pourquoi en était-il ainsi ? Il n'aurait su le dire. Que ça lui plaise ou non, il était un sorcier de guerre.

Distrait par la pression et le picotement dus au champ de force, Richard fut surpris d'atteindre la porte si vite. Haute d'une dizaine de pieds, et large de quatre, elle arborait sur ses dorures les mêmes symboles que le fronton et l'encadrement.

Au centre, en relief, il reconnut un des motifs : deux triangles pas tout à fait réguliers qu'une double ligne sinueuse entourait et traversait. La main droite sur la garde de son épée, le Sourcier suivit de l'index gauche le tracé de la figure géométrique.

Alors, il comprit. Les esprits de tous les précédents porteurs de l'Épée de Vérité le faisaient profiter de leur expérience quand il utilisait l'arme. Dans le feu de l'action, ils n'avaient pas toujours le temps de recourir à des mots. Parfois, ils lui envoyaient des images. Des symboles, en fait.

Ces symboles !

Celui de la porte, également gravé sur un de ses serre-poignets, évoquait une sorte de ballet indispensable pour combattre quand on était en présence d'un trop grand nombre d'ennemis. La danse avec les morts !

C'était logique, puisqu'il portait la tenue d'un sorcier de guerre. Dans le journal de Kolo, il avait appris que Baraccus, le Premier Sorcier de cette époque, en était un aussi. Pour les hommes comme eux, ces symboles avaient un sens. Après tout, un tailleur faisait peindre des ciseaux sur sa vitrine, un tavernier choisissait une chope pour emblème, un forgeron optait pour un fer à cheval, et un armurier pour des couteaux. Ces figures géométriques étaient l'enseigne de sa profession : messager de la mort !

Richard s'avisa qu'il n'éprouvait plus une once d'angoisse. Alors qu'il avait toujours eu les nerfs à vif, dès qu'il entrait dans la

Forteresse, il se sentait d'un calme souverain. Pourtant, il se tenait devant le lieu le plus secret et le mieux protégé de l'immense complexe.

Sur la porte, il caressa l'image d'un soleil entouré d'un halo, presque comme s'il venait d'exploser. Ce symbole-là était un avertissement.

Ne focalise jamais ta vision sur un seul point, voilà ce qu'il signifiait. Pour survivre, il fallait regarder partout à la fois, et ne jamais se laisser fasciner par un détail. Et surtout, ne pas laisser un adversaire décider de ce qu'on devait voir. Sinon, on entrait dans son jeu, le laissant approcher jusqu'à l'instant où il était trop tard pour parer son attaque.

Les yeux devaient être sans cesse en mouvement et ne jamais rien fixer, même lorsqu'on portait un coup. Et c'était l'instinct, pas la vue, qui permettait d'anticiper les intentions de l'ennemi. Pour danser avec les morts, il fallait *prévoir* la trajectoire des épées adverses, sans attendre de la capter visuellement. Dans cet état de concentration, on s'identifiait à ses opposants, les gardant tous dans son champ de vision pour mieux les pourfendre. Tuer devenait alors une obsession à laquelle on s'abandonnait corps et âme. Véritable incarnation de la mort, le Sourcier se transformait en machine à fendre les chairs, les muscles et les os.

— Seigneur Rahl ? appela Berdine dans le dos de Richard.

— Que se passe-t-il ? répondit le jeune homme en se retournant à demi.

— Tout va bien ? Vous êtes immobile depuis si longtemps, à contempler cette porte…

D'un revers de la main, Richard essuya la sueur qui ruisselait sur son front.

— Ne t'inquiète pas, je… j'étudiais les symboles gravés sur le fronton et l'encadrement, c'est tout.

Le Sourcier se campa de nouveau devant l'entrée de l'enclave. Sans réfléchir, il posa la main sur la plaque de métal enchâssée dans le mur de granit noir. Selon Kahlan, on affirmait que la toucher revenait à serrer dans son poing le cœur glacé et mort du Gardien en personne.

Le métal se réchauffa et la porte s'ouvrit vers l'intérieur.

Quand Richard franchit le seuil, l'intensité de la pâle lumière qui brillait dans l'enclave augmenta un peu, comme celle d'une lampe à huile dont on tourne lentement la molette. Dès qu'il fit un nouveau pas, le phénomène se répéta.

Il indiqua aux Mord-Sith de venir et sonda prudemment les lieux.

Les protections magiques étant désactivées, Berdine et Raina le rejoignirent sans difficulté.

— Ce n'était pas si terrible, dit Raina. Je n'ai rien senti…

— Pour le moment, tout va bien, confirma Richard.

La lumière provenait de petites sphères de verre posées sur des piédestaux en marbre vert, tout au long des murs. Richard en avait déjà vu dans les entrailles de la Forteresse, lors de ses précédentes visites.

L'enclave du Premier Sorcier était une immense caverne aux murs soigneusement finis et ornés de moulures. Devant le dôme central percé de hautes fenêtres, quatre colonnes de marbre noir poli, disposées en carré et d'un diamètre de dix bons pieds, soutenaient des arches majestueuses. Chaque duo de colonnes donnait accès à un couloir qui devait conduire à une aile du bâtiment. Sur les arches, flanquant de grandes lettres capitales dorées à l'or fin, les feuilles de palmier décoratives reprenaient les motifs récurrents des moulures. Le marbre était si poli qu'il reflétait les images aussi précisément qu'un miroir.

Des chandeliers en fer forgé, parés des mêmes figures végétales, attendaient qu'on les allume pour briller de tous leurs feux. Le sol de la partie centrale, légèrement en contrebas, était entouré d'une balustrade également en fer forgé, et tout aussi délicatement ouvragée.

Richard s'attendait à découvrir un antre sinistre. Et voilà qu'il avançait dans un lieu dont la splendeur n'avait rien à envier aux palais qu'il connaissait. Un moment, il en resta bouche bée.

Le hall d'entrée, où ils se tenaient, semblait être la plus petite aile des quatre. Protégé des deux côtés par des piédestaux de marbre blanc de six pieds de haut, un corridor au sol couvert d'un tapis rouge conduisait au cœur de l'enclave.

Richard n'aurait pas pu faire avec ses bras le tour de ces piédestaux. Pourtant, sous la voûte en berceau à nervures, à trente pieds de haut, ils paraissaient minuscules.

Des objets trônaient au sommet de ces colonnes. Richard identifia la plupart : des dagues de cérémonies, des broches et des pendentifs incrustés de diamants, un calice d'argent, des coupes à filigrane d'or et des coffrets en bois précieux ou en ivoire… Certains de ces trésors reposaient sur des carrés de velours tissé de fil d'or, d'autres sur des présentoirs sculptés dans des essences de bois rares.

Plusieurs piédestaux exhibaient des artefacts que le Sourcier reconnut d'autant moins qu'ils semblaient changer sans cesse de forme sous ses yeux. Jugeant plus prudent de ne pas les contempler trop longtemps, il conseilla aux Mord-Sith d'éviter de les regarder.

L'aile qui s'étendait devant eux, sous l'énorme dôme, se terminait sur une fenêtre à ogives haute d'une bonne vingtaine de pieds. Devant, sur une grande table, d'autres trésors s'offraient aux regards. Des jarres de verre, des coupes et des tuyaux d'alambic côtoyaient un

grand candélabre de fer très simple aux branches couvertes de cire figée. Près d'une pile de rouleaux de parchemins encadrée par des crânes humains, le Sourcier aperçut une multitude de petits objets qu'il ne put pas identifier de si loin. Sur le sol, autour de la table, d'autres articles s'entassaient comme dans un bazar.

L'aile droite était plongée dans l'obscurité. Dès qu'il tournait la tête dans cette direction, Richard éprouvait un malaise qui n'augurait rien de bon. Tenant compte de l'avertissement, il étudia l'aile gauche et découvrit qu'elle contenait des milliers de livres.

— Par là, indiqua-t-il à ses compagnes. C'est pour ça que nous sommes venus. Surtout, souvenez-vous de ne rien toucher ! Je suis sérieux, mes amies ! Si vous vous mettez en danger en tripotant un de ces objets, je doute fort de pouvoir vous aider.

Les deux femmes cessèrent de regarder autour d'elles avec des yeux brillants de curiosité.

— Nous n'oublierons pas, souffla Berdine.

— Nous ne sommes pas assez stupides pour nous frotter à la magie, renchérit Raina. Mais ça n'interdit pas de jeter un petit coup d'œil, pas vrai ?

— Je crains que si… Le mieux est de ne rien examiner du tout, à part les livres. Pour ce que j'en sais, poser les yeux sur un de ces artefacts peut déclencher un piège magique.

— Vraiment ? s'étonna Raina.

— Je n'en sais rien, mais il vaut mieux éviter de le découvrir à nos dépens. Allez, mettons-nous au travail, pour sortir d'ici au plus vite.

Bizarrement, bien que sa déclaration fût logique et sincère, Richard n'avait aucune envie de s'en aller. Aussi dangereux que parût cet endroit, il s'y sentait comme chez lui.

— Le seigneur Rahl redoute la magie presque autant que nous, railla Berdine.

— Tu te trompes, mon amie, dit le Sourcier. Avec le peu que j'en sais, je la crains *beaucoup plus* que vous !

Au bout du corridor, dix grandes marches conduisaient à la zone centrale au sol dallé de marbre couleur crème bordé d'un liseré plus sombre. Quand le Sourcier eut atteint la dernière marche, il posa un pied sur le dallage, qui bourdonna et brilla faiblement. Dès que l'intrus eut battu en retraite sur le tapis rouge, le phénomène cessa.

— Que se passe-t-il encore ? demanda Raina.

Richard écarta la main qu'elle avait posée sur son bras.

— Vous avez essayé de marcher sur ce sol ? (Les deux femmes firent signe que non.) Eh bien, allez-y !

Berdine rejoignit le Sourcier sur la dernière marche. Elle tenta de tester une dalle du bout de sa botte, et dut replier la jambe.

— Je n'y arrive pas. Quelque chose m'empêche de poser le pied.

Richard répéta son essai. Aussitôt, le sol bourdonna et brilla.

— Il doit s'agir d'un champ de force… Prends-moi la main et recommence.

La Mord-Sith obéit et réussit à franchir l'obstacle magique. Raina tenant l'autre main du Sourcier, ils avancèrent ensemble.

— Très bien, dit-il. Puisqu'il s'agit d'un champ de force, ne me lâchez pas tant que nous serons dans cette zone. Pour ce que j'en sais, vous risqueriez de griller comme du bacon dans une poêle.

Les deux femmes s'accrochèrent à lui comme à une bouée de sauvetage. Quand ils s'engagèrent sur les marches qui menaient à l'aile gauche, le sol cessa de bourdonner et de luire. Sans Richard pour leur servir de sauf-conduit, les Mord-Sith n'auraient aucune chance de revenir sur leurs pas.

L'aile des livres ne ressemblait pas aux autres bibliothèques de la Forteresse, impeccablement rangées. Ici, il y avait bien des rayonnages, mais les ouvrages y étaient entassés en désordre, et dans n'importe quel sens. Des cailloux tenaient lieu de serre-livres à ceux, très rares, qui tenaient encore debout.

Les piles étaient irrégulières, comme après le passage d'une personne très pressée. Sur les tables de lecture, certains volumes restaient ouverts. Mais les trois visiteurs n'étaient pas au bout de leurs surprises.

On avait aussi entassé des livres sur le sol. Parfois sur trois ou quatre pieds de haut, mais ce n'était pas le cas le plus fréquent. De véritables piliers de volumes se dressaient un peu partout, culminant souvent à quelque quinze pieds de hauteur. Ils semblaient si branlants que souffler dessus aurait pu suffire à les faire s'écrouler.

Ces colonnes de parchemin et de cuir composaient un labyrinthe angoissant. Incapable de comprendre la raison de ce désordre, le Sourcier aurait juré qu'il n'augurait rien de bon.

Il prit chaque Mord-Sith par un bras.

— Mon grand-père m'a prévenu que certains livres, dans la Forteresse, sont très dangereux. Et Kahlan m'a confirmé qu'on gardait dans l'enclave, inaccessible aux sorciers qu'elle a connus, les objets les plus puissants et potentiellement nuisibles.

— Seigneur, dit Berdine, vous pensez que les ouvrages eux-mêmes nous font courir des risques ? Pas seulement les informations qu'ils renferment ?

Richard repensa à la « boîte » qu'Amelia avait utilisée pour déclencher l'épidémie de peste.

— Je ne peux pas le jurer, mais faisons comme si c'était le cas. Bref, on regarde, mais on ne touche rien !

— Seigneur, fit Berdine, il y a des milliers d'ouvrages, et aucun système de classement. Pour trouver celui qu'on cherche, il peut nous

falloir des semaines. S'il est vraiment là.

Richard dut admettre que la Mord-Sith avait raison. Convaincu que le gros de la collection se trouvait dans les bibliothèques, il ne s'était pas attendu à trouver autant de volumes dans l'enclave.

— Si vous voulez être sorti avant la nuit, dit Raina, ça ne nous laisse pas beaucoup de temps. Nous devrions revenir demain, très tôt, et chercher toute la journée.

— Tant pis pour la nuit, répondit Richard, accablé par l'ampleur de la tâche qui les attendait. Nous la passerons ici, s'il le faut.

— C'est vous qui commandez, seigneur…, souffla Raina, avant de faire voler son Agiel dans la paume de sa main.

Le Sourcier contempla sinistrement la forêt de livres. Il entendait chercher une information, pas une aiguille dans une meule de foin. Un peu mieux formé, il aurait pu recourir à sa magie pour accélérer les choses…

Il ajusta machinalement ses serre-poignets et ses doigts frôlèrent le motif qui représentait un soleil.

Ne focalise jamais ta vision sur un seul point !

— J'ai une idée. Attendez-moi là, je ne serai pas long.

Il revint près des piédestaux et s'arrêta devant celui qui exposait une coupe de verre craquelée sur un carré de velours noir.

— Et c'est censé servir à quoi ? demanda Raina quand il revint… avec le morceau de tissu.

— Il y a trop de choses à voir. Je vais me mettre un bandeau sur les yeux, pour ne plus être distrait par les détails.

— Seigneur, fit Berdine, incrédule, si vous êtes aveugle, comment repérerez-vous ce que nous cherchons ?

— La magie, bien sûr ! Je serai guidé par mon don. Parfois, quand je veux quelque chose, il me suffit de le laisser faire… Cette multitude de volumes me déconcentre. Avec un bandeau sur les yeux, je ne les verrai plus, et je me dirigerai vers celui que nous cherchons. Enfin, j'espère…

Raina regarda autour d'elle et soupira.

— Après tout, vous êtes le seigneur Rahl, un grand sorcier… Si ça peut nous éviter de passer la nuit ici, allez-y !

Richard se posa le bandeau sur les yeux et le noua.

— Guidez-moi, assurez-vous que je ne touche rien, et n'oubliez surtout pas de garder vos mains loin de tout !

— N'ayez pas d'inquiétude, seigneur Rahl, dit Raina. Nous serons prudentes.

Le Sourcier tourna plusieurs fois la tête pour s'assurer qu'il ne voyait vraiment rien. Puis il passa un doigt sur le soleil de son serre-poignet.

Plongé dans l'obscurité, il chercha l'endroit paisible, au fond de

lui-même, où se nichait son don.

Si la peste avait vraiment pour cause la magie du Temple des Vents, il pourrait peut-être l'arrêter. S'il ne faisait rien, des milliers de gens mourraient… Pour agir, il lui fallait ce livre !

Il repensa à Kip, mort devant ses yeux. Puis à la petite Lily, qui lui avait parlé d'Amelia et de Marlin. La peste avait commencé ainsi, il l'aurait juré !

Lily avait des bubons sur les cuisses. Elle aussi était morte, quelques minutes après qu'il l'eut quittée…

Oui, il lui fallait ce livre !

— Tapotez-moi les bras si je risque de percuter quelque chose, dit-il aux Mord-Sith. Et ne parlez pas, sauf en cas d'urgence.

Il sentit les mains des deux femmes, doigts tendus, se poser près de ses poignets. Ce contact l'empêcherait de renverser les piles de livres ou de se cogner aux étagères.

À présent, se demanda-t-il, à quoi devait-il prendre garde ? Allait-il se fier à la magie ou à son intuition ? Ou se laissait-il simplement emporter par son imagination ? À la façon dont il frôlait sans cesse les obstacles – qu'il aurait renversés sans l'intervention des Mord-Sith –, il redouta d'être tout simplement en train de se ridiculiser.

Bon sang, il devait interdire à ses pensées de vagabonder ainsi ! Pour trouver le livre, il lui fallait se concentrer !

Penser aux enfants malades l'aida à ne plus se laisser distraire. Sans lui, ces pauvres petits étaient perdus. Ils avaient besoin de son aide.

Richard s'immobilisa sans l'avoir décidé. Puis il tourna vers la gauche, alors qu'il prévoyait d'aller à droite. Seul le don pouvait le manipuler ainsi comme une marionnette. Mais s'il continuait à *penser*, au lieu de s'*abandonner*, il n'arriverait à rien. Une nouvelle fois, il fit l'effort de se vider l'esprit.

Ses compagnes le tirèrent vivement en arrière. Un pas de plus, comprit-il, et il aurait percuté une pile ou un rayonnage. Alors qu'il se demandait de quel côté contourner l'obstacle, il sentit ses genoux plier sous lui. Son bras droit, comme animé d'une volonté propre, se leva et se tendit.

— Attention…, souffla Berdine. C'est une pile très haute et très instable. Allez-y doucement, ou elle s'écroulera.

Richard répondit d'un hochement de tête. Parler l'aurait déconcentré, et ce n'était pas le moment. Il devait *sentir* la présence de l'objet qu'il cherchait. Et il brûlait, c'était évident ! Toujours sans qu'il le leur ait ordonné, ses doigts coururent le long des livres. Comme ils étaient empilés dans tous les sens, il sentit indifféremment des reliures et des tranches.

Sa main s'arrêta sur le dos de cuir d'un volume.

— Celui-là, dit-il. Regardez le titre !

S'appuyant d'une main sur la cuisse de son seigneur, Berdine s'accroupit et plissa les yeux.

— C'est du haut d'haran… Je crois que ça parle du Temple des Vents… *Tagenricht ost fuer Mosst Verlascendreck Gresclechten…*

— *Enquête et procès sur l'affaire du Temple des Vents*, traduisit Richard. Nous avons réussi !

Chapitre 47

Respire, dit la sliph. Kahlan expira le vif-argent et s'emplit les poumons d'air. Autour d'elle, elle distingua les contours brouillés de la salle du puits, dans les tréfonds de la Forteresse. Puis sa vision se stabilisa, et le dôme, au-dessus de sa tête, cessa de tourner comme une toupie.

L'Inquisitrice découvrit que quelqu'un l'attendait. Confortablement assise, les pieds sur la table, une femme en cuir rouge patientait en faisant distraitement osciller son Agiel.

Kahlan s'assit sur le muret, le temps de reprendre ses esprits.

— Eh bien, on dirait que les Mères Inquisitrices vagabondes sont de retour ! lança la Mord-Sith en se levant.

Kahlan sauta sur le sol et faillit tomber quand il parut tanguer sous ses pieds comme le pont d'un bateau.

— Cara, que fiches-tu ici ?

La Mord-Sith prit l'Inquisitrice par un bras.

— Vous devriez vous asseoir, et vous reposer un peu.

— Je vais très bien ! (Kahlan tourna la tête vers la créature de vif-argent.) Merci, sliph.

— Veux-tu encore voyager ? demanda la voix puissante dont l'écho se répercuta longuement dans la salle.

— Non, j'ai vu assez de pays pour un bon moment. Rester ici me fera du bien…

— Si tu changes d'avis, appelle-moi et nous repartirons. Alors, tu seras contente.

— Plus ou moins…, marmonna Kahlan alors que la sliph s'enfonçait de nouveau dans son puits.

— Une compagnie plutôt inquiétante, dit Cara. Elle m'a invitée à voyager, puis elle a décrété que je ne contrôlais pas la magie requise. Je détestais qu'elle me regarde avec cet étrange sourire…

— Cara, que fiches-tu ici ? répéta Kahlan.

La Mord-Sith aida l'Inquisitrice à s'asseoir le dos contre le muret. Puis elle la regarda avec une lueur bizarre dans les yeux.

— Quand le seigneur Rahl a lu votre lettre, il a tout de suite compris ce que vous aviez fait. Berdine lui a parlé de votre visite ici, pour retrouver les minutes du procès. Il est venu, mais la sliph a refusé de lui dire où elle vous avait conduite.

» Sachant que la créature était réveillée, il a jugé imprudent de la

laisser sans surveillance, au cas où des gens comme Marlin et la Sœur de l'Obscurité tenteraient de l'utiliser.

Kahlan avait songé à cette possibilité. N'ayant apparemment aucun sens de la loyauté, la sliph voyageait avec quiconque possédait la combinaison de magie adéquate.

— Richard t'a laissée ici ?

— Il ne pouvait pas rester lui-même, alors il m'a choisie. Une Mord-Sith était idéale pour ce poste, a-t-il dit, parce que nous pouvons contrôler les sorciers… Le seigneur Rahl a toujours compté sur nous pour le défendre contre la magie.

Les sorciers de jadis avaient eu le même problème avec la sliph. Et ils avaient opté pour une solution identique. Kolo, un des gardiens de la créature, mentionnait que des ennemis risquaient de sortir du puits à tout moment. S'il réagissait vite, le gardien en titre était à même d'éviter une catastrophe.

— Richard t'a amenée ici et il t'a abandonnée ? s'indigna Kahlan.

— Non. Il a passé des heures à chercher un chemin sans champ de force. Pour que je ne sois pas piégée, et qu'on puisse me remplacer. Berdine, Raina et moi prenons des tours de garde. Je n'aime pas ça, parce que nous devrions être aux côtés du seigneur Rahl, pour le protéger. Mais en surveillant cette… créature… nous le défendons indirectement. Sinon, je n'aurais pas accepté.

Kahlan se leva et découvrit avec plaisir qu'elle ne vacillait plus.

— Si nous avions su que la sliph était réveillée, une mesure de ce genre aurait arrêté Marlin et Amelia…

L'Inquisitrice en eut le cœur serré. Avec un peu plus de vigilance, ils auraient pu tout empêcher. Et rien de ce qui menaçait son monde, son peuple et Richard ne serait advenu. Avoir gâché une chance pareille lui donnait envie de vomir.

— Le seigneur Rahl voulait aussi que l'une d'entre nous soit là, à votre retour de l'Allonge d'Agaden. Au cas où vous auriez besoin d'aide.

— Il connaissait ma destination ?

— La sliph n'a rien dit, mais il avait deviné.

— Et il n'est pas parti à ma recherche.

D'un coup d'épaule, Cara rejeta en arrière sa longue natte blonde.

— Ça m'a étonnée aussi. Quand je lui ai demandé pourquoi, il a répondu que vous étiez sa bien-aimée, pas sa propriété.

— Vraiment ? Il a dit ça ?

— Oui. (Cara eut un petit sourire.) Vous l'avez bien dressé, Mère Inquisitrice, et j'apprécie… Après, il a flanqué un grand coup de pied dans une chaise. Je crois qu'il s'est fait mal, mais il l'a nié.

— Donc, il est en colère contre moi.

— Mère Inquisitrice, nous parlons d'un certain Richard Rahl, qui

vous aime à la folie. Il ne vous en voudrait pour rien au monde, même si vous lui disiez d'épouser Nadine.

Cette remarque raviva la détresse de Kahlan.

— Pourquoi as-tu choisi cet exemple ?

— C'était une image, rien de plus. Vous auriez dû sourire, pas sursauter comme si je vous avais taquinée avec mon Agiel. Mère Inquisitrice, il vous aime. L'inquiétude le rend malade, mais il n'est pas furieux.

— Et la fameuse chaise ?

— Il prétend qu'elle lui a manqué de respect.

— Je vois…, fit Kahlan, insensible au sens de l'humour de Cara. Combien de temps suis-je restée absente ?

— Un peu moins de deux jours. À présent, j'aimerais savoir comment vous avez trompé la vigilance des gardes d'harans, devant la Forteresse.

— Avec la neige, ils ne m'ont pas vue.

Cara n'en crut pas un mot, et elle ne le cacha pas.

— Au fait, vous avez tué la voyante ?

— Non. (Kahlan préféra ne pas s'étendre sur le sujet.) Pendant mon absence, qu'a donc fait Richard ?

— D'abord, il a demandé à la sliph de le conduire au Temple des Vents. Mais elle ne connaissait pas cet endroit. Après, il a chevauché jusqu'au mont Kymermosst, et…

— Qu'y a-t-il découvert ? coupa Kahlan.

— Rien. Si le Temple des Vents y était, voilà beau temps qu'il a disparu.

— Il a fait ce long voyage, et il est déjà de retour ?

— Vous le connaissez : quand il a une idée en tête, il ne perd pas son temps. Les hommes qui l'accompagnaient ont eu du mal à soutenir le rythme. Le seigneur Rahl espérait que vous seriez de retour hier soir. Quand il a vu que ce n'était pas le cas, il s'est mis à marcher de long en large, comme un garn en cage. Mais il ne vous a pas suivie. Chaque fois qu'il était sur le point de changer d'avis, il relisait votre lettre… et continuait à faire les cent pas.

— J'y suis peut-être allée un peu fort…, fit Kahlan, les yeux baissés.

— Il m'a montré la missive… Parfois, il faut secouer les hommes, sinon, ils se prennent vite pour des seigneurs et maîtres. Avec vos menaces, vous lui avez remis les idées en place.

— Je ne l'ai pas menacé, fit Kahlan sur un ton qui lui sembla beaucoup trop défensif pour être honnête.

— Vous avez raison… C'est la chaise, comme il l'a dit lui-même !

— Cara, j'ai agi selon ma conscience. Richard devra le comprendre. Et ce serait mieux si j'allais le lui expliquer.

— Vous l'avez raté de peu, dit Cara en désignant la porte. Il n'est pas sorti depuis très longtemps.

— Il est venu m'attendre ? Cara, il doit être mort d'angoisse.

— Berdine lui a parlé des minutes du procès. Il est venu, et il a trouvé le livre.

— Comment ? Nous avons passé au peigne fin cette section de la bibliothèque.

— Il a découvert l'ouvrage dans un lieu appelé l'enclave du Premier Sorcier…

— Il y est entré ? Sans moi ? C'est de la folie ! Cet endroit est terriblement dangereux.

— Incontestablement. Alors que l'Allonge d'Agaden est connue pour être un coin paisible. Quelqu'un d'aussi prudent que vous est parfaitement qualifié pour passer un savon au seigneur Rahl quand il se montre téméraire.

L'ironie de Cara cachait une réalité que l'Inquisitrice n'eut aucun mal à percer à jour. Si Richard avait respecté son souhait de ne pas être suivie, la Mord-Sith, elle, avait tenté de voler à son secours. Malgré sa sainte horreur de la magie, elle l'aurait affrontée pour protéger la future épouse du seigneur Rahl. Mais la sliph n'avait pas voulu d'elle.

— Cara, je suis désolée de t'avoir menti…

— Je suis une garde du corps, Mère Inquisitrice, vous ne me devez rien.

— C'est faux ! Ta mission est de nous protéger, mais je te considère comme une amie. Et nous sommes des Sœurs de l'Agiel. J'aurais dû te révéler mes intentions. Mais je craignais que Richard t'en veuille si tu ne m'avais pas retenue…

Cara ne dit rien et ne se départit pas de son impassibilité naturelle.

— Mon amie, j'avoue avoir eu peur que tu m'empêches de partir. Alors, je t'ai menti. C'était une erreur, je le reconnais. Pardonne-moi, je t'en prie.

La Mord-Sith sourit enfin.

— C'est oublié, ma Sœur de l'Agiel.

— Et… hum… tu crois que Richard sera aussi compréhensif que toi ?

— Vous avez les armes qu'il faut pour l'y inciter. Entre nos mains, les hommes sont des jouets.

— J'aimerais avoir de bonnes nouvelles, pour l'amadouer. Hélas, ce n'est pas le cas. (Kahlan approcha de la porte, fit mine de l'ouvrir, se ravisa et se retourna.) Qu'a fait Nadine pendant que je n'étais pas là ?

— J'ai passé le plus clair de mon temps ici, mais d'après ce que j'ai vu, elle a activement lutté contre la peste. Essentiellement en

distribuant des herbes aux domestiques, pour renforcer leurs défenses naturelles et pour qu'ils enfument le palais. Heureusement qu'il est en pierre, sinon, il ne resterait plus que des cendres ! Nadine a aussi parlé avec Drefan, et elle l'a aidé à répondre aux questions d'une foule de serviteurs.

» Le seigneur Rahl lui a demandé d'aller voir les herboristes, pour qu'ils n'escroquent pas les gens en leur vendant à prix d'or des faux médicaments miracles. Un tas de charlatans tentent de profiter de la situation. Mais nous veillons au grain.

» Enfin, Nadine est allée une ou deux fois faire son rapport au seigneur Rahl. Mais il n'a pas été souvent là, et comme notre… amie… est très occupée, leurs entretiens furent très courts.

— Merci, Cara, dit Kahlan, en tapant du tranchant de la main sur le chambranle de la porte. Tu sais qu'il y a des rats, ici. J'espère que ça va ?

— Il existe de bien pires menaces que ces bestioles.

— Ça, tu peux le dire…

Chapitre 48

À la faveur de la nuit, les rares passants ne reconnurent pas la Mère Inquisitrice. Avec la tenue qu'elle portait, et sans son escorte de gardes, ce fut à peine s'ils lui accordèrent un regard. Elle s'en félicita, car beaucoup de gens ne portaient pas les Inquisitrices dans leur cœur. Par bonheur, sachant la peste en ville, les citoyens avaient plutôt tendance à s'écarter du chemin des inconnus, histoire d'éviter la contagion.

Comme l'avait dit Cara, à tous les coins de rues, des charlatans proposaient des potions préventives ou des remèdes miracles. D'autres escrocs arpentaient la cité, portant sur le ventre des paniers pleins d'amulettes accrochés à leurs épaules par des harnais de cuir. Quelques jours auparavant, ces gris-gris étaient censés aider les célibataires à trouver un conjoint, ou permettre aux maris trompés de châtier l'infidèle. Aujourd'hui, subitement promus, ils devenaient une parade infaillible contre l'épidémie. Les exposant dans de petits chariots, ou sur de simples planches, des vieilles femmes proposaient des plaques de porte magiques qui interdisaient à coup sûr que la maladie entre dans une maison. Même si tard, cet atroce commerce battait son plein. Et les vendeurs à la sauvette de viande ou de légumes s'étaient mis de la partie ! Si on consommait régulièrement leurs produits, formidablement sains, affirmaient-ils, on ne risquait plus rien…

Kahlan aurait volontiers envoyé la troupe mettre fin aux agissements de ces escrocs. Mais leurs clients se seraient indignés. Désespérés, ils auraient vite inventé d'affreux complots visant à les rendre vulnérables, pour qu'ils attrapent la mort. Jetant le bon sens aux orties, et quoi qu'on fasse pour leur prouver le contraire, beaucoup de gens voyaient leurs dirigeants comme des monstres toujours prêts à comploter pour leur nuire. S'ils avaient su la vérité…

Si Kahlan interdisait quand même la vente de ces « traitements », ils se négocieraient sous le manteau, et pour beaucoup plus cher. Aussi absurdes que soient les prétentions thérapeutiques des charlatans, il se trouverait toujours des naïfs pour y croire.

La Première Leçon du Sorcier : les gens sont prêts à gober n'importe quoi parce que ça les arrange, ou parce qu'ils ont peur que ce soit vrai. Abattus, les citoyens d'Aydindril *voulaient* s'accrocher à un espoir, aussi fallacieux fût-il. Et ça ne s'améliorerait pas quand l'épidémie exploserait.

Soudain, l'Inquisitrice fut terrifiée par sa façon de voir les choses de haut. Si Richard tombait malade, ne céderait-elle pas aussi à ce besoin dévorant d'espérer, même s'il fallait avaler des fadaises ? Dans certaines situations, il ne restait plus que l'espoir. Qu'il soit fondé ou non, de quel droit en priverait-elle ces malheureux ? C'était leur seul refuge, et tout ce qu'ils pouvaient faire…

Mais Richard et elle avaient un chemin à suivre pour les sauver.

Dans le palais, en chemin pour retrouver son bien-aimé, Kahlan s'arrêta devant la double porte ouverte d'une grande salle réservée aux réceptions officielles. Avec son sol en damier, ses murs bleus et sa lumière volontairement tamisée, cet endroit était un sanctuaire de calme et d'harmonie. Sur la table où on dressait d'habitude le buffet, des dizaines de bougies brûlaient.

Kahlan tendit l'oreille et constata qu'elle ne s'était pas trompée : elle avait bien reconnu la voix de Drefan. Debout devant la table, il parlait à une soixantaine de personnes assises en tailleur sur le sol. Fasciné, son auditoire l'écoutait expliquer comment on pouvait garder son corps en bonne santé en étant sans cesse en accord avec son moi intérieur.

En souillant son corps avec des pensées et des actes malsains, affirma-t-il, on ouvrait la voie par laquelle la maladie s'engouffrait. Le Créateur, ajouta-t-il, avait donné aux êtres humains la capacité de repousser des fléaux comme la peste. Mais pour cela, il ne fallait pas se détourner de la nature. Une alimentation saine renforçait l'aura qui protégeait le corps. Et la méditation permettait d'orienter les flux d'énergie vitale dans le bon sens – celui de l'harmonie de tout individu avec le tout dont il était une partie.

En dépit d'une rhétorique que Kahlan jugeait un peu fumeuse, le guérisseur prodiguait de bons conseils. Éviter les aliments qu'on savait générateurs de migraines, afin de ne pas diminuer le contrôle de l'esprit sur le corps. Fuir également ceux qu'on digérait mal, pour ne pas réduire son aptitude à assimiler les nutriments bénéfiques. Ne pas s'endormir sur un repas trop lourd, qui troublerait le repos indispensable au corps pour demeurer robuste… Ces comportements, martelait-il, et d'autres de ce type, perturbaient gravement l'aura protectrice dont bénéficiait chaque être vivant.

L'auditoire de Drefan s'émerveilla qu'il lui expose des théories si compliquées dans un langage accessible. Comme des aveugles auxquels on aurait rendu la vue, ces gens tenaient le guérisseur pour un demi-dieu. L'esprit, assura-t-il, était assez puissant pour contrôler le corps, et la maladie frappait seulement quand on l'autorisait à le faire. Grâce à certaines herbes, et à des aliments bien choisis, on pouvait se purger de tous les poisons et se sentir véritablement en bonne santé

pour la première fois de sa vie.

Ces domestiques, comprit Kahlan, n'écoutaient pas un discours du frère de Richard Rahl. Ils buvaient les paroles de Drefan Rahl, le haut prêtre des Raug'Moss.

Tous obéirent quand il leur demanda de fermer les yeux, puis d'inspirer profondément le souffle de la vie et les vapeurs de la santé en utilisant à fond les muscles de leur ventre. C'était ainsi, expliqua-t-il, qu'on alimentait la source de puissance de son aura, unique pour chaque être vivant. En expirant, on chassait ensuite les poisons tapis dans les coins sombres de l'être, les crachant par la bouche pour les remplacer, en respirant avec le nez, par ce qu'il appelait le souffle bienfaisant de la vie.

Il valait mieux que ces hommes et ces femmes s'adressent à Drefan, pensa Kahlan, qu'aux escrocs qui grouillaient dans les rues. S'ils ne les sauveraient pas de la peste, ses conseils, frappés au coin du bon sens, ne risquaient pas de leur faire du mal.

Pendant que son public respirait, Drefan tourna la tête vers Kahlan et riva sur elle ses yeux si semblables à ceux de Darken Rahl. Comme s'il avait remarqué sa présence depuis le début, il eut un petit sourire qui fit également pétiller son regard. Le voyant déployer ainsi son charme, Kahlan ne se demanda plus pourquoi son public le regardait avec adoration. Et elle ne s'étonna pas de sentir qu'elle lui rendait d'instinct son sourire.

Avec Shota, elle avait parlé de la difficulté d'oublier les mauvais souvenirs. Pourquoi pensait-elle toujours à la main de Drefan violant l'intimité de Cara ?

Le frère de Richard combattait courageusement l'épidémie. Pour devenir le haut prêtre des Raug'Moss, il avait dû faire montre de talents de guérisseur hors du commun. Ne valait-il pas mieux le revoir en train de réconforter les pauvres petits malades ? Et bannir cette terrible scène avec Cara ?

Drefan avait expliqué les raisons de son « examen ». Appelé au chevet d'une Mord-Sith tombée dans le coma après avoir hurlé de douleur, il l'avait ramenée à la vie.

Et comme tout le monde, Richard était réconforté par la présence de son frère.

Kahlan détourna la tête et reprit son chemin.

Alors qu'elle passait sous un balcon intérieur, Tristan Bashkar, l'ambassadeur jarien en quête d'un nouveau signe des étoiles, s'y accouda pour la regarder passer. Fidèle à son habitude, il écarta un pan de son manteau et posa la main droite sur sa hanche, près du couteau qu'il portait à la ceinture. Pendant une conversation, assis en face de son interlocuteur, il se débrouillait toujours pour poser le pied droit sur le barreau d'une chaise – et dévoiler la seconde lame glissée

dans sa botte.

Chaque fois qu'elle le croisait, et qu'il posait sur elle ses yeux de fouine, l'Inquisitrice regrettait de l'avoir invité à séjourner au palais. Existait-il un homme plus fat et puéril ? C'était possible, mais elle en doutait…

Alors qu'elle pressait le pas, Kahlan se félicita qu'il ne soit pas en position, sur son balcon, de l'entraîner dans une absurde joute verbale.

Debout devant la porte du « bureau » de Richard, Ulic et Egan regardèrent bizarrement la jeune femme quand elle les salua.

La tête entre les mains, le Sourcier était plongé dans la lecture d'un gros volume relié de cuir. Dans la cheminée, une petite flambée de bûches de bouleau embaumait l'atmosphère et ajoutait un peu de lumière à celle des deux bougies et de la lampe posées sur la table de travail.

Le Sourcier avait abandonné sa cape sur le dossier d'une chaise. Mais Kahlan remarqua qu'il ne s'était pas défait de son baudrier.

Se levant d'un bond, il courut vers sa bien-aimée. Sans sa cape d'or, on eût dit qu'une ombre aussi noire que la nuit traversait la pièce. Avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, la jeune femme se jeta dans ses bras.

— Je t'en prie, Richard, ne crie pas ! S'il te plaît, serre-moi contre toi et ne dis rien. Oui, serre-moi fort !

Le retrouver était toujours un moment d'extase. Dès qu'elle l'apercevait, elle s'étonnait de l'aimer à ce point et d'avoir autant besoin de lui. Un tel amour, avant de le connaître, lui aurait paru impossible. Et pourtant…

Il l'enveloppa dans ses bras. Un instant, Kahlan put encore imaginer que tout allait bien et qu'il leur restait un avenir.

Alors, elle se souvint des paroles de sa mère.

Les Inquisitrices ne connaissent pas l'amour, Kahlan. Seulement le devoir…

Les poings fermés sur la chemise du jeune homme, elle éclata en sanglots pendant qu'il lui caressait les cheveux. Comme elle l'avait demandé, il se contentait de la serrer contre lui en silence. Et cela rendait les choses plus difficiles encore.

Il devait bouillir d'envie de la bombarder de questions. De lui dire combien il était soulagé de la revoir. D'apprendre ce qu'elle avait découvert. De lui parler de sa précieuse trouvaille, dans l'enclave. Au lieu de cela, sans se plaindre, il comblait ses désirs et faisait passer les siens au second plan.

Sans lui, comment continuerait-elle à vivre ? Ou simplement à respirer ? Par quel miracle se forcerait-elle à exister jusqu'à ce que la vieillesse l'empêche d'accomplir son devoir puis lui permette de

mourir enfin ?

— Richard, je suis désolée du ton de ma lettre. Je ne voulais pas te menacer, crois-moi. C'était… pour que tu restes en sécurité. Si je t'ai blessé, pardonne-moi !

Il la serra un peu plus fort et l'embrassa sur le front. À cet instant, elle aurait tout donné pour mourir dans ses bras, libérée du devoir et de l'avenir qui la condamneraient à vivre sans lui.

— Comment va ton pied ? demanda-t-elle soudain.

— Pardon ?

— Cara m'a dit que tu t'étais fait mal en maltraitant une chaise.

— Eh bien, le pied est en forme. La chaise n'a pas survécu, mais je crois qu'elle n'a pas souffert.

Aussi étrange que ce fût, Kahlan éclata de rire à travers ses larmes.

— Tu vois, un petit séjour dans tes bras m'a requinquée. Maintenant, tu peux crier, si tu veux.

Richard préféra l'embrasser. Une extase cent fois plus forte que de voyager dans la sliph. Et ce n'était pas peu dire…

— Alors, que t'ont raconté les esprits de nos ancêtres ? demanda le Sourcier quand ils s'écartèrent un peu l'un de l'autre.

— Nos ancêtres… Comment sais-tu que j'ai rendu visite au Peuple d'Adobe ?

— Kahlan, tu as encore des traînées de boue sur les joues. Tu crois que je suis aveugle ?

L'Inquisitrice se passa une main sur le visage.

— J'étais si pressée que j'ai oublié de me nettoyer. Pauvres domestiques, maintenant, je comprends leur réaction.

Sur le chemin du bureau de Richard, trois servantes lui avaient demandé si elle voulait prendre un bain. Les malheureuses avaient dû croire qu'elle était devenue folle.

— Alors, ces esprits, qu'ont-ils dit ? répéta Richard.

Du menton, Kahlan désigna le couteau, sur le haut de son bras.

— Le grand-père de Chandalen m'a convoquée par l'intermédiaire de cette arme. Richard, la peste ne frappe pas qu'Aydindril. Elle s'est répandue dans toutes les Contrées du Milieu.

— Tu en es sûre ?

— L'ancien Breginderin avait des bubons sur les jambes. À cette heure, il n'est sûrement plus de ce monde. Des enfants ont vu une femme, près du village. Elle leur a montré des lumières colorées, comme à Lily et à sa sœur. Un petit garçon a déjà succombé. C'était Amelia, j'en mettrais ma tête à couper !

— Par les esprits du bien…

— Il y a pire ! Dans une vision, j'ai découvert que l'épidémie frappe d'autres régions des Contrées. Si nous ne faisons rien, ce sera une hécatombe. L'esprit m'a fait voir la catastrophe…

» Il sait que la magie volée au Temple des Vents est responsable de l'épidémie. Mais le fléau en lui-même n'a rien de surnaturel. Jagang a manipulé un pouvoir qui le dépasse. Si rien ne l'arrête, le mal finira par frapper l'Ancien Monde.

— Une mince consolation… L'esprit t'a dit comment Jagang a volé la magie du Temple des Vents ?

Kahlan hocha la tête et baissa les yeux pour ne plus croiser le regard du Sourcier.

— Tu avais raison au sujet de la lune rouge. C'était un avertissement, parce qu'on a violé le Temple.

L'Inquisitrice parla du Corridor de la Trahison, et de la façon dont Amelia avait pu l'emprunter. Puis elle relata aussi fidèlement que possible sa conversation avec le grand-père de Chandalen, sans omettre un point crucial : le Temple semblait au moins en partie conscient, comme Richard l'avait soupçonné.

En l'écoutant, le jeune homme s'appuya contre le manteau de la cheminée et contempla les flammes.

L'Inquisitrice rapporta qu'ils devaient, pour arrêter la peste, entrer dans le Temple des Vents. Elle ajouta qu'il existait en même temps dans deux mondes, et que les esprits du bien et du mal avaient leur mot à dire dans cette affaire.

— L'esprit ne t'a pas dit comment trouver le Temple ?

— Non. Ce sujet ne semblait pas l'intéresser… Selon lui, le Temple nous révélera ce qui doit être fait. Shota a affirmé la même chose.

Perdu dans ses pensées, Richard hocha distraitement la tête. En se tordant les doigts, Kahlan attendit la question qui allait inévitablement suivre.

— Et Shota ? Comment ça s'est passé avec elle ?

L'Inquisitrice hésita. Elle devait révéler une partie de la vérité, c'était indispensable. Mais fallait-il tout dire à Richard, au risque de lui briser le cœur ?

— Eh bien, je crois qu'elle ne cherche pas à nous nuire.

— Elle a envoyé Nadine pour qu'elle m'épouse, et ça ne te semble pas une mauvaise action ?

Le front plissé, le Sourcier se tourna vers sa compagne.

Kahlan s'éclaircit la gorge en toussotant derrière son poing fermé.

— Shota n'a pas vraiment envoyé Nadine. (Sous le regard d'aigle du Sourcier, la jeune femme se jeta à l'eau.) Le message au sujet des vents qui te traquent n'était pas son idée. Le Temple s'est servi d'elle pour te le transmettre, comme il a utilisé Kip, un peu plus tard. La voyante ne veut pas nous faire du mal.

— Et que t'a-t-elle raconté d'autre ?

Se sentant transpercée par le regard du Sourcier, Kahlan détourna la tête.

— Je suis allée dans l'Allonge d'Agaden pour que Shota nous fiche enfin la paix. Si elle t'avait menacé, ou si elle avait tenté de m'attaquer, j'étais prête à la tuer. Tu sais ce que je pense d'elle depuis le début… Je la voyais comme une ennemie, mais nous avons parlé, et j'ai découvert qu'elle est moins malveillante que nous le pensons. Elle veut toujours nous empêcher d'avoir un enfant, mais ce n'est pas pour tenter de nous séparer.

» Shota voit l'avenir, et elle en parle pour nous aider. Considère-la comme une messagère, rien de plus. Richard, elle ne contrôle pas les événements ! Comme l'esprit, chez le Peuple d'Adobe, elle m'a dit que la peste avait une origine magique.

En trois enjambées, Richard rejoignit Kahlan et la prit par les épaules.

— Elle a chargé Nadine de nous séparer ! Cette femme complote contre nous, et tu t'es laissé abuser par ses beaux discours ?

Kahlan recula d'un pas.

— Tu te trompes, comme je me trompais… Les esprits t'ont envoyé une épouse. Shota est intervenue pour que ce soit Nadine, parce que tu la connais. Comme tu seras obligé de t'unir à une autre que moi, elle voulait adoucir un peu ta peine.

— Et tu as cru ces âneries ? Aurais-tu perdu l'esprit ?

— Richard, tu me fais mal !

— Désolé…

Après avoir lâché sa compagne, le jeune homme recula jusqu'à la cheminée. Les muscles du cou tendus à craquer, il serrait les dents pour ne pas exploser.

Kahlan tenta de faire le tri entre ce qu'elle devait lui dire et ce qu'elle préférait passer sous silence. Lui cacher des informations n'était pas facile, elle le savait. Mais en cas de besoin, elle pourrait tout lui révéler plus tard. Et si ça ne s'imposait pas, elle serait la dernière à s'en plaindre…

— Shota a dit que nous n'avions pas prêté l'oreille au dernier message des vents. Nous en recevrons un autre, toujours lié à la lune.

— Lié à la lune ? De quelle façon ?

— Je l'ignore. Comme l'esprit, Shota ne semble pas accorder d'importance à ce genre de détails. Elle a simplement dit que ce message de la lune serait une « communion indirecte ». Et que nous ne devrons pas nous y dérober.

— A-t-elle précisé pourquoi ?

— Selon elle, notre avenir, et celui de milliers d'innocents, dépendront de cet événement. Et ce sera notre seule chance d'accomplir notre devoir en sauvant de pauvres gens qui dépendent de

nous parce qu'ils sont impuissants.

Richard se tourna vers Kahlan, et riva sur elle des yeux qui ressemblaient à ceux de Drefan – et de Darken Rahl. On eût dit que la mort venait de poser une main sur l'épaule du jeune homme, et qu'elle souriait dans son dos.

— Shota t'en a raconté plus, et tu me caches la vérité, grogna-t-il. De quoi s'agit-il ?

Ce n'était plus Richard qui parlait, mais le Sourcier de Vérité. À cet instant, Kahlan comprit pourquoi on le redoutait tant. Il n'incarnait pas la loi, il l'*était*. Et ses yeux gris vous transperçaient l'âme.

— S'il te plaît, n'insiste pas…

— Que t'a dit Shota ?

Des larmes perlant à ses paupières, l'Inquisitrice frissonna de terreur.

— Elle a vu l'avenir, s'entendit-elle souffler alors qu'elle aurait tout donné pour garder le silence. Tu épouseras une autre que moi, et elle s'est arrangée pour que ce soit Nadine. (Sous ce regard d'acier, ne pas aller jusqu'au bout était désormais impossible.) Hélas, elle n'a pas pu influencer le choix de mon futur mari. Car j'en aurai un, et ce ne sera pas toi.

Richard se pétrifia, les poings serrés de rage. Puis il fit passer le baudrier au-dessus de sa tête et le jeta sur une chaise, avec le fourreau de l'Épée de Vérité.

— Que fais-tu ? demanda Kahlan.

Sans un mot, le Sourcier avança vers la porte. Mais l'Inquisitrice lui barra le chemin – et tant pis s'il lui sembla se placer sur la trajectoire d'une avalanche meurtrière.

— Où comptes-tu aller ?

— Dans l'Allonge d'Agaden, pour tuer cette chienne !

Richard prit Kahlan par la taille, la souleva du sol et la reposa un pas plus loin, comme il l'eût fait avec un enfant.

Elle lui passa les bras autour du torse et tenta de l'arrêter. Il ne ralentit même pas, comme si elle était un vulgaire moucheron.

Sa résolution était inébranlable. Sinon, il n'aurait pas pris la précaution de se défaire de l'épée, dont la magie l'aurait empêché de voyager dans la sliph.

— Richard, arrête-toi ! Si tu m'aimes vraiment, arrête-toi !

Il obéit, se retourna et riva sur la jeune femme un regard brillant de fureur.

— Quoi, encore ? rugit-il.

— Tu me prends pour une imbécile ?

— Bien sûr que non !

— Crois-tu sérieusement que je voudrais épouser un autre

homme ?

— Non !

— Alors, écoute-moi ! Shota a vu l'avenir. Ce n'est pas elle qui en décide ! Elle m'a parlé pour nous aider.

— Je sais ce que vaut son « assistance », et je n'en veux plus ! Cette fois, elle est allée trop loin. Ce sera sa dernière erreur.

— Richard, nous devons trouver une solution ! Il faut enrayer la peste ! Tu as vu ces enfants agonisants. L'esprit du grand-père de Chandalen m'en a montré des milliers d'autres, plus des victimes de tous les âges. Si tu cèdes à ta colère, cet avenir se réalisera. Veux-tu que des innocents meurent parce que tu es incapable d'utiliser ta cervelle ?

Kahlan remarqua que le Sourcier avait fermé le poing sur l'amulette d'un collier qu'elle ne l'avait jamais vu porter. Même s'il ne tenait pas l'Épée de Vérité, sa magie coulait en lui. Bouillant de rage, il avait soif de sang.

— Je me fiche des visions de Shota ! Nadine ne sera jamais ma femme, et je ne resterai pas les bras ballants pendant que tu…

— Richard, je sais ce que tu ressens. Tu crois que je saute de joie à cette idée ? Mais réfléchis, je t'en prie ! Tuer Shota ne modifiera pas l'avenir. Pourtant, tu m'as toujours dit qu'il n'est pas prédéterminé, et qu'on ne peut pas se fier à ses prédictions. Ai-je prétendu qu'il fallait la croire béatement et agir en fonction de ses visions ?

— Non, mais tu as gobé une montagne de mensonges !

— Pas du tout ! Je pense seulement qu'elle voit pour de bon le futur. Tu te souviens, elle a prédit que je te toucherais avec mon pouvoir ? La suite lui a donné raison, mais cet événement ne fut pas une catastrophe, bien au contraire. Sans cela, nous n'aurions jamais pu être ensemble.

— Si tu épouses quelqu'un d'autre, comment voudrais-tu que ce ne soit pas une catastrophe ?

Kahlan comprit soudain que la magie n'avait rien à voir avec la fureur de Richard. Pour la première fois depuis leur rencontre, il était fou de jalousie.

— Je ne connais pas la réponse, je l'avoue… (Kahlan prit son bien-aimé par les épaules.) Richard, je t'aime, et tu sais que c'est vrai. Personne ne prendra jamais ta place dans mon cœur. Tu me crois, n'est-ce pas ? Moi, je te fais confiance, et j'ai la certitude que Nadine te laisse indifférent. Doutes-tu de moi ?

— Bien sûr que non, souffla le jeune homme, un peu plus calme. (Il lâcha l'amulette qu'il serrait.) Mais…

— « Mais » rien du tout ! Nous nous aimons, point final. Quoi qu'il arrive, nous devons nous fier l'un à l'autre. Sinon, nous perdrons la

bataille.

Richard la prit enfin dans ses bras. Comme elle comprenait son angoisse ! Et comme elle la partageait… Mais pour elle, c'était pire, car elle ne croyait pas, malgré ses propos, qu'il y eût un moyen d'échapper à la prédiction de Shota.

Elle saisit l'étrange collier qui pendait au cou de Richard. Au centre de l'amulette, enchâssé dans un entrelacs complexe de lignes en fil d'or et d'argent, un gros rubis rouge en forme de larme brillait sinistrement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

Richard lui prit le bijou des doigts et le contempla un moment.

— Un symbole, comme ceux que je porte sur moi. Je l'ai trouvé dans la Forteresse.

— Dans l'enclave du Premier Sorcier ?

— Oui. Cette amulette faisait partie de sa tenue, mais contrairement au reste, elle était conservée dans l'enclave. L'homme qui la portait se nommait Baraccus. À l'époque de Kolo, il était le Premier Sorcier.

— Cara m'a dit que tu as retrouvé les minutes du procès… À quoi ressemble l'enclave ?

— C'est un endroit merveilleux. J'aurais voulu ne jamais en partir.

— Tu as découvert quelque chose dans le livre ?

— Non. Il est rédigé en haut d'haran. Berdine continuera à travailler sur le journal de Kolo. Moi, je me chargerai du procès. Mais j'ai à peine commencé la traduction. Avec le souci que je me faisais pour toi, me concentrer était impossible.

Kahlan caressa de l'index la curieuse amulette.

— Tu sais ce que signifie ce symbole ?

— Le rubis représente une goutte de sang. Il incarne la philosophie du Premier Édit.

— Le… Premier Édit ?

La voix de Richard se fit lointaine, comme s'il se parlait à lui-même.

— Il pourrait se résumer par un mot : frapper. Une fois engagé dans un combat, tout le reste est secondaire. Frapper devient un devoir, un but et un désir. Aucune règle n'est plus importante que celle-là, et rien ne permet de la violer. Frapper !

Glacée de terreur, Kahlan attendit que le Sourcier continue.

— Les lignes sont une représentation abstraite de la *danse*. Frappe l'ennemi aussi vite et directement que possible. Frappe d'une main ferme, décisive et résolue. Détruis la force de ton adversaire, et profite du premier défaut de sa cuirasse. Ne le laisse pas respirer, taille dans

sa chair et écrase-le ! Puis dévaste son esprit impitoyablement !

» Sans la mort, il n'y aurait pas d'équilibre, et la vie en souffrirait. Cela s'appelle danser avec les morts. Un sorcier de guerre obéit aveuglément à cette loi – ou il meurt !

Chapitre 49

Lovée sur une chaise, Clarissa cousait l'ourlet de la nouvelle robe que Nathan venait de lui acheter. Il aurait préféré qu'une petite main s'en charge, mais elle avait insisté pour s'en occuper. Rester inactive lui pesait. Avec un sourire, le Prophète s'était plié à la volonté de sa compagne. Un peu inquiète, Clarissa se demandait ce qu'elle allait faire de tous les vêtements qu'il lui offrait. Bien qu'elle lui eût demandé d'arrêter, il n'en tenait aucun compte.

Après une longue conversation avec un soldat nommé Bollesdun, au sujet des mouvements du corps expéditionnaire de Jagang, Nathan referma la porte et revint près de la jeune femme.

Les troupes en question avaient attaqué Renwold. Autant que possible, Clarissa tentait de ne pas écouter quand un des amis du Prophète venait lui faire son rapport. Le cauchemar qu'elle avait vécu dans sa ville la hantait, et elle s'efforçait de le chasser de sa mémoire. Nathan voulait arrêter le massacre, afin qu'il n'y ait pas d'autres cités mises à sac. Les « gaspillages de vie », comme il les appelait, le révulsaient.

Clarissa lui tapota la jambe quand il passa près d'elle.

— Je peux faire quelque chose pour t'aider ?

Les yeux bleus du Prophète restèrent un long moment posés sur elle.

— Non, c'est encore trop tôt. Je dois écrire une lettre, et j'attends de la visite. Ne va pas ouvrir la porte de la chambre quand on frappera. Et reste ici ! Je ne veux pas que ces personnes te voient. Comme tu ne contrôles aucune magie, elles ne sentiront pas ta présence.

La jeune femme ne se méprit pas sur le ton de son amant. Il était inquiet.

— Tu crains des ennuis ? Ces « personnes » ne voudront pas te nuire, j'espère ?

— Ce serait une grosse erreur – la dernière qu'elles commettraient ! Il y a tant de pièges dans la suite et autour que le Gardien lui-même n'oserait pas s'en prendre à moi. (Il fit un clin d'œil rassurant à Clarissa.) Espionne par le trou de la serrure, si ça t'amuse. Mémoriser les visages de mes interlocuteurs pourrait t'être utile. Mieux vaut savoir qui est dangereux…

L'estomac noué, Clarissa continua à broder des petites feuilles de vignes sur l'ourlet de la robe. Elle les trouvait seyantes, et ça l'aiderait

à passer le temps pendant que Nathan rédigerait sa lettre.

Quand il eut fini, il entreprit de faire les cent pas, les mains croisées dans le dos. Lorsque des coups retentirent dans la pièce attenante, il se tourna vers sa protégée et posa un index sur ses lèvres pour lui signifier de se taire. Elle indiqua qu'elle avait compris. Satisfait, il passa dans la chambre et ferma la porte communicante. Comme il le lui avait conseillé, sa compagne alla s'agenouiller devant le trou de la serrure.

Nathan ouvrit pour laisser entrer deux très jolies femmes, environ de l'âge de sa protégée. Deux jeunes hommes attendaient derrière elles. Le regard dur de ces visiteuses aurait pu fendre un rocher… Comme Clarissa, chacune portait un anneau d'or à la lèvre inférieure.

— Eh bien, lâcha la plus grande, méprisante, voilà le Prophète en chair et en os ! Nous nous doutions que c'était toi, Nathan. Tu as l'art de fourrer ton nez dans les affaires qui ne te regardent pas.

Le vieil homme sourit et esquissa une révérence.

— Sœur Jodelle et sœur Willamina, je suis ravi de vous revoir ! Mais on doit m'appeler « seigneur Rahl », désormais. Même toi, Jodelle…

— Seigneur Rahl, répéta la sœur, comme si c'était une grossièreté. Nous l'avons entendu dire, oui…

D'une main nonchalante, Nathan salua les deux hommes toujours debout dans le couloir.

— Vincent et Pierce, quelle joie de retrouver de si brillants sorciers en herbe ! Vous essayez toujours de déchiffrer les prophéties ? Si vous avez besoin d'un avis, je suis votre homme. Une petite leçon vous dirait ?

— Toujours aussi cinglé, vieil homme ! lança un des deux jeunes types.

Très mécontent, Nathan tendit un index. Aussitôt, l'insolent cria de douleur et s'écroula comme une masse.

— Pierce, je viens de dire qu'on doit m'appeler « seigneur Rahl », lâcha Nathan d'un ton dur que Clarissa ne lui avait jamais entendu. Ne t'avise plus de me contrarier…

Willamina foudroya Pierce du regard et lui murmura une mise en garde pendant qu'il se relevait.

— Venez vous installer, mes dames, fit Nathan, faussement jovial. Vos gamins peuvent entrer aussi, bien entendu.

Aux yeux de Clarissa, les deux sorciers n'avaient rien de « gamins ». Vus de plus près, ils approchaient de la trentaine, au minimum.

Les quatre visiteurs entrèrent, les mains croisées sur le ventre. Nathan leur fit signe de s'installer et referma la porte.

— Na… seigneur Rahl, fit Jodelle, tu aimes vivre dangereusement.

Nous recevoir tous les quatre n'est pas très prudent. Je pensais que tu serais plus sage, maintenant qu'une sœur imbécile t'a pris en pitié et débarrassé de ton Rada'Han.

Nathan se tapa sur les cuisses et éclata de rire. Aucun de ses visiteurs ne partagea son hilarité…

— Vivre dangereusement ? répéta-t-il quand il se fut calmé. Qu'ai-je à craindre de minables comme vous ? Jodelle, sache que je me suis libéré seul de mon Rada'Han. Pendant que vous me gardiez en cage, me tenant pour un vieux fou, j'ai acquis des connaissances dont vous ne soupçonnez pas l'existence. Pauvres Sœurs de…

— Viens-en aux faits ! coupa Jodelle.

— Puisque tu le veux… (Le Prophète leva un index.) Chers amis, je n'ai aucun grief contre vous ou votre maître. Mais si vous me cherchez, je peux tisser des Toiles qui dépasseront vos pathétiques imaginations, et vous écrabouilleront en un clin d'œil. Bien entendu, vous avez détecté les protections élémentaires que j'ai placées çà et là. Mais il y a plus, derrière ces champs de force, que ce que vos perceptions vous soufflent. Si par hasard…

À bout de patience, Jodelle interrompit de nouveau le Prophète.

— Nous ne sommes pas venus écouter les délires d'un vieux crétin ! Nous crois-tu stupides ? Nous avons localisé tes ridicules pièges magiques, et il n'y en a pas un qui nous résisterait une seconde, si l'envie nous en prenait. Nous pourrions les neutraliser tout en mangeant un bol de soupe !

— J'ai assez entendu ce vieillard ! intervint Vincent. Il a toujours eu la tête enflée de sa propre importance. Il est temps de lui montrer à qui il a affaire.

Quand le jeune coq leva les mains, Nathan n'esquissa pas un geste pour se défendre. Terrifiée, Clarissa vit des étincelles crépiter autour des doigts du sorcier.

Des rayons en jaillirent et volèrent vers Nathan. Par le Créateur, il allait mourir !

Un gémissement déchira l'air. Les rayons explosèrent et le sol vibra jusque dans le salon. Quand le calme fut revenu, la jeune femme ne vit plus trace de… Vincent. À part un petit tas de cendres blanches, à l'endroit où il se tenait.

Nathan alla prendre le balai caché derrière une tenture. En sifflotant, il ouvrit la porte et poussa les restes du sorcier vers le couloir.

— Ravi de ta visite, mon cher Vincent. Quel dommage que tu sois obligé de partir. Non, je te jure, te raccompagner est un plaisir !

Avec un salut nonchalant, le Prophète propulsa dans le couloir les cendres de son adversaire malheureux. Puis il referma le battant et se tourna vers les trois visiteurs survivants.

— Vous voyez ? Me sous-estimer serait la pire erreur de votre vie ! Si je vous montrais l'étendue de mon pouvoir, vos intellects atrophiés seraient incapables de comprendre. (Nathan fronça les sourcils d'une manière qui effraya même Clarissa.) À présent, témoignez votre respect au seigneur Rahl.

À contrecœur, tous obéirent.

— Que veux-tu ? demanda Jodelle, la première à se relever.

Son ton, remarqua Clarissa, était beaucoup moins méprisant.

— Tu peux dire à Jagang que je cherche la paix…

— La paix ? répéta la sœur en ramenant en arrière une mèche de ses épais cheveux noirs. À quel titre lui demandes-tu ça ?

— Je suis le seigneur Rahl, futur maître de D'Hara. Du coup, je dirigerai le Nouveau Monde. C'est bien contre lui que se bat ton empereur ?

— Comment ça, tu seras le nouveau maître de D'Hara ?

— Dis à Jagang que son plan portera bientôt ses fruits. Le seigneur Rahl actuel n'en a plus pour longtemps. Hélas, l'empereur a commis une erreur : m'oublier !

— Mais… mais…, bafouilla Jodelle, tu n'es pas le seigneur Rahl !

— Si Jagang réussit, ce que je prédis en ma qualité de Prophète, je remplacerai l'actuel maître de D'Hara. Je suis un Rahl né avec le don. Tous les D'Harans seront liés à moi. Comme tu le sais, à cause de ce lien, celui qui marche dans les rêves ne pourra pas conquérir le Nouveau Monde grâce à ses… talents si particuliers. Bref, Jagang s'est trompé ! (Nathan tapota le crâne de Pierce.) Il n'aurait pas dû recourir à des Prophètes de bazar comme ce têtard abruti !

— Je ne suis pas un Prophète de bazar ! s'indigna Pierce.

Nathan le regarda comme s'il était effectivement un têtard.

— Sans blague ? Alors, pourquoi n'as-tu pas averti ton maître que tuer Richard, par le biais de cette prophétie, ne le mènerait à rien ? Ou plutôt, à affronter un autre seigneur Rahl, bien plus redoutable ? As-tu évoqué avec lui ce détail ? Richard est déterminé, mais il ne connaît rien à la magie. Moi, c'est différent… (Nathan défia Pierce du regard.) Demande à ton ami Vincent ! Un vrai Prophète aurait vu, derrière une protection banale, la force prête à repousser ses attaques. Toi, tu t'en étais aperçu ?

Willamina tira Pierce en arrière. Juste à temps, pensa Clarissa, parce que Nathan semblait disposé à carboniser un second imbécile.

— Que veux-tu, seigneur Rahl ? demanda la sœur.

— Jagang a le choix : accepter mes conditions, ou être dans la mouise jusqu'au cou. Il regrettera très vite Richard, tu peux me croire.

— Tes conditions ? répéta Jodelle comme si elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Le seigneur Rahl actuel, un jeune idéaliste, ne se rendra jamais

à Jagang. Je suis bien plus sage, heureusement. Les guerres sont des folies qui coûtent des centaines de milliers de vies. Et tout ça pour quoi ? Décider qui régnera sur des ruines ?

» Richard est un jeune idiot incapable de contrôler son don. Je suis un vieux renard, et quant au don, je suppose que ma petite démonstration suffira. Par bonheur, l'idée que Jagang dirige l'Ancien Monde ne me dérange pas.

— Que veux-tu en échange ?

— Une part du gâteau… En clair, le pouvoir en D'Hara – sous l'aile de l'empereur, bien entendu. Je serai son homme de confiance dans le Nouveau Monde, et personne d'autre que lui ne me donnera d'ordres. Un marché équitable, non ?

Toujours blanc comme un linge, Pierce tentait de paraître invisible derrière les deux femmes. En revanche, celles-ci semblaient beaucoup moins accablées.

— Comment Jagang sera-t-il sûr de ta loyauté ?

— Pourquoi en douterait-il ? Sauf s'il me juge aussi faible d'esprit que l'actuel seigneur Rahl… Si ma façon de régner lui déplaît, ou ne lui rapporte pas assez de bénéfices, je sais ce qui arrivera. Le nom « Renwold » vous dit quelque chose ? Moi, j'y étais. Si Jagang attaque, les dégâts seront énormes. Je préfère profiter de ce qu'il me concédera.

— En attendant que tu prennes le pouvoir en D'Hara, au nom de quoi te ferions-nous confiance ?

— Vous voulez des garanties, c'est ça ? (Nathan se massa le menton.) Une armée d'harane de cent mille hommes fait mouvement au nord d'ici. Sans mon aide, vous ne la localiserez pas avant qu'elle attaque le corps expéditionnaire de Jagang. Quand votre maître aura tué Richard Rahl, les soldats d'harans seront liés à moi. À ce moment, je confierai ces troupes à l'empereur, pour augmenter sa force de frappe. Les D'Harans ont une longue habitude des sièges et des pillages. Ils compléteront à merveille les forces de l'Ordre Impérial.

— Une armée pour sceller le pacte…, souffla Jodelle, impressionnée.

— Mes chères sœurs, Jagang tente d'utiliser une prophétie pour gagner la guerre. Mais il s'est entouré d'abrutis qui se prennent pour des Prophètes. Je peux lui offrir les services d'un véritable expert. Sinon, il aura contre lui un maître de cet art, et des amateurs pour le soutenir. Ces idiots l'ont déjà mis dans une situation délicate… Vous suivez mon raisonnement ?

» Pour une insignifiante part du gâteau, j'arracherai cette épine du flanc de l'empereur. Ensuite, après tant d'années passées sous la surveillance des Sœurs de la Lumière, vous comprendrez que je serai ravi de prendre du bon temps jusqu'à la fin prochaine de mes jours.

» Si je vous aide, le Nouveau Monde tout entier ne résistera pas plus farouchement que Renwold. Que Jagang se montre déraisonnable, et ses adversaires, avec le soutien d'un vrai Prophète, finiront peut-être par l'emporter.

— Je vois ce que tu veux dire…, souffla Jodelle.

Nathan lui tendit la lettre qu'il venait d'écrire.

— Remets-lui cette missive. Elle expose mon offre et détaille mes conditions. N'oubliez pas : je suis beaucoup plus raisonnable que Richard Rahl, parce que guerroyer ne me dit rien. Qu'importe le nom du maître du monde ? L'essentiel, c'est que des centaines de milliers d'innocents ne meurent pas.

Les deux sœurs balayèrent du regard la superbe suite et sourirent au Prophète.

— Tu es rudement malin, vieil homme ! lança Jodelle. Dire que nous t'avions pris pour un vieux fou qui croupissait dans des appartements minables… Seigneur Rahl, nous transmettrons ton message à l'empereur. J'ose croire qu'il le jugera intéressant. Si Richard Rahl avait été aussi raisonnable, il ne serait pas au bord du gouffre.

— J'ai eu tout le temps du monde pour réfléchir, Jodelle…

La sœur se tourna vers la porte.

— Je ne peux pas parler au nom de l'empereur, seigneur Rahl, mais je crois qu'il appréciera ton plan. La guerre sera bientôt finie, et Jagang régnera sur le monde.

— Moi, je veux simplement que la boucherie s'arrête. Nous en profiterons tous, ma sœur… Au fait, dis à Jagang que je suis désolé, pour Vincent. Mais de toute façon, ce débile ne lui servait pas à grand-chose.

— Oui, seigneur Rahl, c'était une bouche inutile…

Chapitre 50

Le front reposant sur ses paumes, Richard se passa les doigts dans les cheveux. Quand elle entra dans le bureau, il releva les yeux et fut comme toujours émerveillé par la beauté de Kahlan. Ses magnifiques yeux verts, ses longs cheveux, son sourire si doux…

Dire que cette femme l'aimait ! Et il en éprouvait une sensation de… sécurité… qu'il n'aurait pas crue possible. S'il avait toujours rêvé d'être amoureux, la paix et la sérénité que cela lui valait dépassaient ses espoirs les plus fous. Si Shota s'avisait de menacer son bonheur…

— J'ai pensé que tu aurais faim, annonça la jeune femme, un bol de soupe fumant entre les mains. Tu travailles d'arrache-pied depuis plusieurs jours, et tu ne dors pas assez.

— Merci pour la soupe…, souffla le Sourcier.

— Richard, que se passe-t-il ? s'exclama Kahlan. Tu es pâle comme un mort !

— Je ne me sens pas très bien, je l'avoue…

— Tu es malade ? Ne me dis pas que…

— Non, ne t'inquiète pas ! Mais les minutes du procès me dépriment. J'en viens à regretter d'avoir trouvé ce livre…

— Allez, mange un peu, dit Kahlan en posant le bol sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Richard, plus intéressé par le mouvement de la robe de sa compagne – qui laissait voir la naissance de ses seins – que par la nourriture.

— De la soupe aux lentilles. Goûte, elle est délicieuse. Qu'as-tu découvert ?

Richard prit une cuillerée de soupe et souffla dessus pour la refroidir.

— Je n'ai pas traduit grand-chose, parce que ça prend un temps fou. Mais d'après ce que j'ai compris, les sorciers de jadis ont condamné à mort tous leurs collègues chargés d'« envoyer ailleurs » le Temple des Vents. L'« équipe du Temple », comme ils les appelaient. Une centaine d'hommes…

Kahlan s'assit en face du Sourcier.

— Qu'ont-ils fait pour mériter ça ?

— D'abord, ils ont laissé un accès au Temple, comme on le leur avait ordonné, mais très difficile à emprunter. Quand les autres ont essayé, pour récupérer leur magie de guerre, ils n'y sont pas parvenus.

— Kolo raconte que le Temple a lancé un avertissement par

l'intermédiaire de la lune rouge. Tu veux dire que les anciens sorciers n'ont pas réussi à y répondre ?

— Ça ne s'est pas passé de cette façon. Ils sont retournés dans le Temple. Et c'est pour ça que la lune rouge est apparue. C'est le deuxième essai qui a échoué. Après qu'une première personne, en violant le sanctuaire, eut provoqué l'avertissement… Tu me suis ?

— Je crois…, fit Kahlan pendant que le jeune homme avalait un peu de soupe. Et cette première personne avait été dans le temple ?

— Oui, cet homme avait réussi. Et c'était bien le problème.

— Là, je perds pied…

Richard posa la cuillère et se radossa à son siège.

— L'équipe du Temple a également entreposé de la magie dans l'édifice, avant de l'envoyer ailleurs. Tu as entendu parler des horribles créatures qui virent le jour à l'époque de l'Antique Guerre ? Comme les mriswiths ou ceux qui marchent dans les rêves ?

— Bien sûr…

— Le Nouveau Monde affrontait l'Ancien, qui voulait éradiquer la magie, comme Jagang aujourd'hui. Les sorciers qui ont laissé des artefacts dans le Temple comprenaient les motivations de leurs adversaires. À leurs yeux, utiliser des êtres humains pour fabriquer des armes vivantes était maléfique et finirait par souiller l'âme du Nouveau Monde.

— Tu veux dire qu'ils sont passés dans le camp ennemi ? demanda Kahlan, fascinée. Ils se sont mis au service de l'Ancien Monde, afin d'anéantir la magie ?

— Non. Ils ne complotaient pas contre leur camp, ni contre la magie. Mais à l'inverse de leurs chefs, ils voyaient au-delà de la guerre en cours, et cherchaient à instaurer un équilibre viable. Ils pensaient que le conflit et son cortège de drames étaient dus à un mauvais usage de la magie. Et un jour, ils décidèrent d'agir.

— Comment ?

— À l'époque, la Forteresse grouillait de sorciers qui contrôlaient les deux facettes de la magie. Comparé au leur, le pouvoir de Zedd n'est rien, tout Premier Sorcier qu'il soit. Mais à partir d'un certain moment, ceux qui naissent avec le don sont devenus de plus en plus rares…

» À mon avis, l'équipe du Temple a profité de sa mission pour retirer de ce monde une partie de la magie. Ces sorciers l'ont enfermée dans le royaume des morts, où elle ne pourrait plus nuire aux êtres vivants.

— Par les esprits du bien, soupira Kahlan, de quel droit ont-ils pris une telle décision ? Ils se sont crus les égaux du Créateur, qui nous donne tout, y compris le pouvoir…

— L'homme qui a mené l'enquête partageait ton opinion, fit

Richard avec un petit sourire. Il voulait savoir exactement ce qu'ils avaient fait…

— Tu as trouvé la réponse ?

— J'en suis au début de la traduction, et tu sais que la magie me dépasse, mais j'ai ma petite idée. Selon moi, l'équipe du Temple a retiré de ce monde la variante soustractive de la magie. Celle qui transformait des êtres humains en armes monstrueuses… Les sorciers leur enlevaient les caractéristiques qui ne les intéressaient pas, puis, avec la Magie Additive, ils en développaient d'autres pour fabriquer des machines à tuer.

— Mais qu'en est-il de toi, dans ce cas ? Tu es né avec le don, et tu contrôles les *deux* variantes. Si la Magie Soustractive était inaccessible, comment pourrais-tu exister ? La même question vaut pour moi, puisque le Kun Dar a pour source le pouvoir soustractif. Il y a aussi Darken Rahl, et les Sœurs de l'Obscurité… Bref, il existe encore des êtres qui maîtrisent plus ou moins les deux variantes.

— J'ignore la réponse à ces questions, avoua Richard. (Du revers de la main, il essuya son front lustré de sueur.) Et je ne suis pas sûr que mon hypothèse soit la bonne. Il me reste des centaines de pages à traduire. Quand j'aurai fini, rien ne dit que je saurai tout. Ce texte relate une enquête et un procès, ce n'est pas un cours d'histoire. À l'époque, tout le monde savait des choses aujourd'hui oubliées. Il n'y avait pas besoin d'explications…

» Pourtant, je crois que l'équipe s'est arrangée pour que la Magie Soustractive ne soit plus transmise aux descendants des sorciers. Le Kun Dar ne t'a pas été légué par un homme, c'est peut-être pour ça qu'il n'a pas été altéré. Quant à Darken Rahl, il a *appris* à utiliser la variante soustractive. Il n'est pas né avec, et ça fait peut-être toute la différence. Ces sorciers n'avaient sûrement pas prévu que leurs actes modifieraient l'équilibre et conduiraient à la quasi-disparition des enfants nés avec le don…

— Ou était-ce ce qu'ils voulaient ? C'est possible, et on les a peut-être exécutés pour cette raison. Et l'histoire de la lune rouge, dans tout ça ?

— Quand les chefs des sorciers ont tout découvert, ils ont envoyé quelqu'un réparer les « dégâts ». Pour avoir une chance de succès, il leur fallait un homme très puissant et déterminé. Ils ont choisi le plus grand zélateur de la magie qu'ils connaissaient. Un fanatique, pour tout dire. Leur procureur en chef, nommé Lothain, fut chargé de s'introduire dans le Temple des Vents.

— Et que s'est-il passé ?

— Il a emprunté le Corridor de la Trahison, comme Amelia. Pour

ça, il a renié ses maîtres et ses convictions. Je ne saurais dire ce qu'il a fait précisément, parce que la description est trop « technique » pour moi. Mais si j'ai bien compris, il a parachevé l'œuvre de l'équipe du Temple, aggravant encore les choses.

» Lothain a trahi ses compagnons du Nouveau Monde. Comme il a modifié la manière dont le Temple retenait cette magie, un avertissement fut lancé. La lune rouge !

» Un autre sorcier fut envoyé. Sachant qu'il répondait à un appel, ses chefs se réjouirent, puisqu'il n'aurait pas besoin de passer par le Corridor de la Trahison. Ils pensaient qu'il réussirait sa mission, mais il n'est jamais revenu. L'homme qui prit sa suite, plus puissant et expérimenté, ne se remontra pas non plus.

» Devant la gravité de la situation, le Premier Sorcier décida d'y aller en personne. (Richard souleva son amulette.) Baraccus !

— A-t-il réussi ?

— Les autres sorciers ne le surent jamais. Il est revenu, mais son esprit semblait ne plus être là. Sans répondre aux questions de ses collègues, il alla dans son enclave privée, y déposa l'amulette, ressortit, se débarrassa de sa tenue – celle que je porte aujourd'hui – monta sur les remparts et se jeta dans le vide.

Les nerfs à vif, Kahlan attendit que le Sourcier continue.

— Après, les sorciers renoncèrent à s'introduire dans le Temple. Les « dégâts » provoqués par l'équipe, puis par Lothain, ne furent jamais réparés.

— Comment les enquêteurs ont-ils appris tout ça ? demanda Kahlan.

Richard referma un poing sur l'amulette.

— Ils ont recouru aux services d'une Mère Inquisitrice. Magda Searus, la première de toutes.

— Elle vivait à l'époque de l'Antique Guerre ? Je l'ignorais…

— Sans cela, Lothain n'aurait jamais parlé… Les sorciers qui siégeaient au procès sont les créateurs de l'ordre des Inquisitrices. Incapables d'arracher une confession à Lothain, même par la torture, ils ont créé le pouvoir qui est aujourd'hui le tien et en ont investi Magda Searus. Dès qu'elle eut touché Lothain, il avoua tout sur les agissements de l'équipe et sur les siens…

Richard baissa les yeux pour ne pas croiser ceux de Kahlan.

— Le sorcier qui a transformé Magda Searus en Inquisitrice s'appelait Merritt. Très satisfait du résultat, le tribunal a ordonné qu'on fonde un nouvel ordre, le tien, dont les membres seraient protégés par des sorciers.

» Merritt devint le sorcier de Magda. Ce n'était que justice, considérant la vie à laquelle il la condamnait, ainsi que toutes ses descendantes.

Dans un silence de mort, Richard remarqua que Kahlan affichait son masque d'Inquisitrice. Mais il n'avait pas besoin, pour deviner ses sentiments, que son visage les trahisse…

Il reprit la soupe, à moitié froide, et finit presque le bol.

— Richard…, souffla enfin Kahlan, si ces sorciers si puissants et si sages n'ont pas réussi à entrer dans le Temple…

— Comment pourrais-je y parvenir ? acheva le Sourcier.

Alors que le silence retombait, il avala les dernières cuillerées de soupe.

— Mais si nous échouons aussi, dit Kahlan, ce que m'a montré l'esprit adviendra. La mort fauchera des centaines de milliers d'innocents…

Richard aurait voulu se lever d'un bond, crier qu'il le savait et lui demander ce qu'elle attendait de lui, au juste. Mais il avala sa colère avec les dernières lentilles.

— Je sais…, se contenta-t-il de souffler.

Il racla soigneusement le bol, histoire de se calmer, puis reprit son compte rendu.

— Un des membres de l'équipe, Ricker, a fait une déclaration avant son exécution. (Il tira une feuille de parchemin d'une pile et lut sa traduction à haute voix :) « Je ne supporte plus ce que nous faisons avec le don. Les sorciers ne sont ni le Créateur ni le Gardien. Même une prostituée, aussi critiquable fût-elle, a le droit de vivre. »

— À quoi faisait-il allusion ?

— Les sorciers de ce temps-là utilisaient des gens pour se doter d'armes magiques terrifiantes. En réalité, ils détruisaient ces malheureux. Je suppose qu'ils choisissaient des cobayes qui leur paraissaient indignes d'exister. Les prostituées, les voleurs, les mendiants… On m'a déjà dit qu'un sorcier doit savoir se servir des autres. J'espère que mon interlocuteur ignorait l'origine ignoble de cet aphorisme.

— Richard, demanda Kahlan d'une voix tremblante, as-tu tiré de ta lecture la conclusion que nous avons perdu la partie ? Tu penses que nous sommes battus ?

Ne sachant que dire, le jeune homme tendit un bras et prit la main de l'Inquisitrice.

— Avant d'être exécutés, les membres de l'équipe ont fait une déclaration pour se justifier. Au lieu de sceller à jamais le Temple, un sort très simple pour eux, ils ont laissé une entrée accessible afin de pouvoir répondre à un avertissement. Selon eux, si la situation est assez grave, il reste possible de pénétrer dans l'édifice. Kahlan, je jure que j'y parviendrai !

Un instant, la jeune femme parut soulagée. Mais très vite, son regard se voila de nouveau. Richard devina sans peine ses pensées.

Comme lui, lors de sa lecture, elle était horrifiée par la folie de la guerre, et le mal que les êtres humains pouvaient se faire les uns aux autres.

— Kahlan, nous n'utilisons pas la magie pour en tirer un bénéfice personnel. Ensemble, nous combattons un ennemi qui assassine de pauvres gosses. Au nom de la liberté, nous voulons en finir avec la terreur et les massacres.

Un petit sourire renaissant sur ses lèvres, l'Inquisitrice serra la main du Sourcier.

Tous les deux sursautèrent quand on frappa à la porte restée entrouverte.

— Puis-je entrer ? demanda Drefan. Ou êtes-vous trop occupés ?

— Non, tu ne nous déranges pas, répondit Richard.

Le guérisseur approcha du bureau.

— Je venais te dire que j'ai ordonné qu'on s'occupe des charrettes, comme tu le voulais. Hélas, nous en sommes déjà à ce point…

— Combien de morts, mon frère ?

— Un peu plus de trois cents, la nuit dernière… Et tous les rapports ne me sont pas encore parvenus. Comme tu l'avais prévu, les citadins ne peuvent pas s'occuper de tant de cadavres, et le nombre augmente chaque jour…

— Il est hors de question de les laisser se décomposer à l'air libre. Pour que l'épidémie se propage moins vite, il faut les enterrer rapidement. Dis aux hommes d'organiser le ramassage avec les charrettes. Je leur donne jusqu'au coucher du soleil.

— J'ai déjà précisé ce délai… Tu as parfaitement raison, au sujet des cadavres. Ce sont des foyers d'infection. Et il faut éviter que la situation s'aggrave.

— Parce qu'elle pourrait être pire ?

Le guérisseur ne répondit pas.

— Désolé, soupira Richard, c'était une question idiote. Tu as découvert quelque chose d'utile ?

— Mon frère, il n'y a pas de traitement contre la peste. En tout cas, je n'en connais aucun. Le seul espoir, c'est de rester en bonne santé ! À ce propos, être enfermé jour et nuit dans un bureau n'est pas sain. Et tu recommences à te priver de sommeil, je le vois dans tes yeux. Ne t'ai-je pas déjà averti ? Tu devrais te promener, prendre un peu l'air…

Fatigué de traduire ce maudit livre, et de se rendre malade à cause de ce qu'il y trouvait, Richard le referma et se leva.

— De toute façon, ça ne mène à rien. Allons faire quelques pas, comme tu le suggérais. (Il bâilla à s'en décrocher les mâchoires.) Kahlan, pendant que je moisissais dans cette pièce, qu'as-tu fait pour t'occuper ?

L'Inquisitrice jeta un regard furtif au guérisseur.

— J'ai aidé Drefan et Nadine…

— À faire quoi, exactement ?

— Ta future femme soigne les domestiques avec nous. Certains sont… touchés.

— La peste est dans le palais ?

— J'en ai bien peur, oui… Il y a seize malades. Quelques-uns ont des affections bénignes. Les autres…

— Je vois…

Quand Richard sortit, Raina s'écarta du mur où elle s'était adossée. À force de monter la garde, elle aussi semblait épuisée.

— Raina, nous allons faire un tour. Tu devrais nous accompagner. Sinon, Cara m'en parlera jusqu'à la fin des temps…

La Mord-Sith écarta une mèche noire de ses yeux. Elle savait que le seigneur Rahl avait raison, au sujet de Cara. Et elle se réjouissait qu'il prenne le pli, avec ses gardes du corps.

— Seigneur, dit-elle, je n'ai pas voulu vous déranger en plein travail… Mais le capitaine de la garde communale est venu me faire son rapport, et…

— Je sais, coupa le Sourcier, il y a eu trois cents morts cette nuit.

— Il me l'a dit, seigneur, mais ce n'est pas tout. Hier, on a trouvé une autre femme assassinée. Écorchée vive, comme les quatre autres.

Richard se massa le menton et constata qu'il avait oublié de se raser.

— Par les esprits du bien… La peste ne suffit pas ? Il nous faut aussi un fou qui éventre les gens ?

— C'était une prostituée, comme les précédentes victimes ? demanda Drefan.

— Le capitaine n'en est pas certain, mais il parierait que oui.

— S'il n'a pas peur de se faire prendre, le tueur devrait au moins se méfier de la peste. La maladie fait des ravages parmi ces femmes.

Du coin de l'œil, Richard aperçut Berdine au bout du couloir.

— J'aimerais m'occuper de cette affaire, mais il y a plus urgent. Raina, quand nous serons de retour, tu iras dire au capitaine de faire prévenir les prostituées. Si elles savent qu'un tueur les a prises pour cibles, ça les convaincra peut-être de se mettre au vert un moment.

» Je suis certain que tous les soldats savent où trouver ces… professionnelles. Qu'ils les avertissent au plus vite. Si elles continuent à vendre leur corps, elles tomberont tôt ou tard sur le mauvais client. Et ce sera le dernier…

Le Sourcier se tut et attendit que Berdine les ait rejoints.

— Tu ne devrais pas être en train de surveiller la sliph ? demanda-t-il quand elle arriva.

— Je suis allé relever Cara, mais elle a insisté pour assurer mon tour de garde.

— Pourquoi cet acharnement ?

— Elle ne l'a pas dit, seigneur.

— Richard, intervint Kahlan, c'est à cause des rats.

— Pardon ?

— Cara tente de se prouver quelque chose… Elle déteste les rats.

— Je ne peux pas l'en blâmer…, souffla Raina.

— Ce sont d'ignobles créatures, renchérit Drefan.

— Si vous vous moquez d'elle à cause de ça, prévint l'Inquisitrice, vous en répondrez devant moi… quand elle en aura fini avec vous. Ça n'a rien d'amusant.

Personne ne semblait d'humeur à défier Kahlan. Ni à s'amuser de quoi que ce fût, d'ailleurs…

— Où allez-vous ? demanda Berdine.

— Faire une promenade. Si tu es fatiguée d'être assise, comme moi, viens avec nous.

Au moment où ils se mettaient en mouvement, Nadine tourna le coin du couloir et les aperçut.

— Que se passe-t-il ? cria-t-elle.

— Rien de spécial…, répondit Richard. Et toi, ça va ?

— Très bien, merci. J'ai passé mon temps à enfumer des chambres, comme Drefan me l'a demandé.

— Nous allions marcher un peu, annonça Kahlan. Tu as travaillé dur, Nadine. Une petite pause te dirait ?

Richard foudroya l'Inquisitrice du regard, mais elle détourna la tête.

— Bien sûr, répondit l'herboriste, un peu surprise. J'adorerais faire quelques pas.

Les six compagnons se dirigèrent vers les portes du palais. Tous les soldats qu'ils croisèrent les saluèrent, imités par les domestiques, qui semblaient en état de choc. Richard remarqua que beaucoup avaient les yeux rouges à force de pleurer.

Juste avant les portes, ils eurent la mauvaise fortune de tomber sur Tristan Bashkar. Bien qu'il n'eût aucune envie de parler avec l'ambassadeur jarien, le Sourcier dut se résigner. Cette fois, il n'avait aucune possibilité de l'éviter.

— Mère Inquisitrice, seigneur Rahl, vous me voyez ravi de vous rencontrer.

— Que voulez-vous, Tristan ? demanda Kahlan d'un ton volontairement peu engageant.

L'ambassadeur cessa d'admirer le décolleté de son interlocutrice et se tourna vers Richard.

— Je veux savoir…

— Êtes-vous venu m’annoncer la reddition de Jara ? coupa le Sourcier.

Bashkar écarta le pan de son manteau et plaqua le poing sur sa hanche droite.

— Mon délai court encore, et je m’inquiète au sujet de la peste. Seigneur Rahl, vous dirigez tout ici. Que comptez-vous faire contre ce fléau ?

— Mon possible, répondit Richard, se forçant au calme.

Tristan jeta un nouveau coup d’œil sur le décolleté de Kahlan.

— Vous comprendrez, j’espère, que j’ai besoin d’en savoir plus. (À regret, il regarda de nouveau son interlocuteur.) En toute conscience, puis-je remettre la destinée de mon pays entre les mains du responsable d’une telle catastrophe ? Pour ce que j’en sais, ce sera peut-être la pire de l’histoire des Contrées du Milieu. N’y voyez aucune offense, mais le ciel m’a dit la vérité, et vous admettrez que ma position se défend.

— Vous serez bientôt à court de temps, ambassadeur, répondit Richard. Si Jara ne me prête pas bientôt allégeance, je m’assurerai à ma manière de sa docilité. À présent, si vous voulez bien nous excuser, nous allons respirer un peu d’air frais. Dans ce hall, je sens une puanteur qui m’indispose.

Bashkar blêmit sous l’injure. Alors qu’il tournait de nouveau les yeux vers Kahlan, le Sourcier, rapide comme l’éclair, lui subtilisa son couteau et le lui plaqua sur la poitrine.

— Si je vous reprends à reluquer la Mère Inquisitrice, soyez assuré que je vous arracherai le cœur !

Richard se tourna et lança l’arme qui alla se ficher dans une poutre, au-dessus d’une entrée d’escalier.

Alors que la lame vibrait encore, il prit Kahlan par le bras et s’éloigna, sa cape jaune ondulant derrière lui comme une traîne.

L’Inquisitrice, rouge comme une pivoine, se laissa entraîner sans protester. Un grand sourire aux lèvres, les deux Mord-Sith emboîtèrent le pas à leur seigneur.

Drefan suivit le mouvement. Lui aussi souriait.

Pas Nadine.

Chapitre 51

Un chien aboyait dans le lointain à l'instant où Richard et ses cinq compagnons s'arrêtèrent devant la petite cour de la maison des Anderson. Le sol était toujours jonché de copeaux et personne ne travaillait sur les tables à découper.

Le Sourcier avança, tapa à la porte de l'atelier et attendit un moment. En l'absence de réponse, il ouvrit un des deux battants et demanda s'il y avait quelqu'un.

Là encore, il n'obtint aucune réaction.

— Clive ! cria-t-il. Darby ! Erling ! Où êtes-vous ?

Dans un silence pesant, les six visiteurs traversèrent l'atelier et montèrent à l'étage. La dernière fois, de bonnes odeurs de cuisine leur avaient caressé les narines. Aujourd'hui, la puanteur de la mort les accueillait.

Assis sur une des chaises qu'il avait fabriquées avec tant de soins, Clive Anderson serrait contre lui le cadavre de sa femme. Lui aussi ne respirait plus.

Richard se pétrifia. Derrière lui, Kahlan gémit de désespoir.

Drefan alla inspecter les chambres. Il revint très vite et secoua tristement la tête.

Incapable de bouger, le Sourcier tenta d'imaginer l'agonie de Clive. Sa femme morte dans les bras, malade au point de ne pas pouvoir se lever, il avait eu tout le temps de voir son avenir et ses rêves tomber en poussière devant ses yeux.

— Mon frère, souffla Drefan, il n'y a plus rien à faire. (Il prit Richard par le bras et le tira en arrière.) Il vaudrait mieux sortir et faire venir une charrette…

Un bras autour des épaules de Kahlan, qui sanglotait sans retenue, Richard vit Berdine et Raina, elles aussi décomposées, se frôler furtivement le bout des doigts. Un peu à l'écart, Nadine évitait de regarder les deux couples.

Le jeune homme eut soudain pitié d'elle. Parmi eux, elle était si seule… et si vulnérable. Comme s'il avait capté les pensées de son frère, Drefan alla poser une main réconfortante sur le bras de l'herboriste.

Ils redescendirent l'escalier en silence. Une fois dans l'atelier, Richard cessa de bloquer sa respiration. La puanteur, là-haut, avait failli le faire vomir.

Erling entra quelques instants plus tard et sursauta en

reconnaissant ses visiteurs.

— Désolé, Erling, dit le Sourcier, nous ne voulions pas violer votre intimité, mais… Enfin, nous sommes venus vérifier que…

— Mon fils est mort, souffla le vieil homme. Hattie aussi… J'ai dû sortir, vous comprenez. Seul, je ne pouvais pas les porter.

— Une charrette viendra bientôt, mon ami. Mes soldats vous aideront.

— C'est très gentil, merci…

— Et les autres… ?

Erling leva ses yeux injectés de sang.

— Tous morts… Ma femme, Clive, Hattie, Darby, Lily… En revanche, Beth s'est rétablie. Oui, elle va bien, la pauvre petite chérie. Je l'ai conduite chez la sœur de Hattie. Pour le moment, sa maison est épargnée par la peste.

— Erling, je suis navré, dit Richard en tapotant l'épaule du vieil ébéniste. Par les esprits du bien, j'ai tant de chagrin…

— Merci… Mais pourquoi suis-je encore là, seigneur ? À mon âge, on peut mourir… Les esprits ont été injustes ! Ils n'auraient pas dû frapper les jeunes.

— Je sais… À présent, ils sont en paix dans un endroit où nous irons tous un jour. Tôt ou tard, vous les retrouverez.

Après s'être assurés qu'Erling n'avait besoin de rien, Richard et ses compagnons sortirent, traversèrent la cour et firent une pause dans la ruelle pour reprendre leurs esprits.

— Raina, dit Richard, va chercher des soldats. Dis-leur de venir avec une charrette et d'emporter les corps.

— À vos ordres, seigneur ! lança la Mord-Sith avant de partir au pas de course.

— Je ne sais que faire…, soupira le Sourcier. Comment aider un homme qui vient de perdre tous ceux qu'il aimait ? Bon sang, j'ai balbutié des platitudes, au lieu de…

— C'étaient les mots justes, mon frère, coupa Drefan. Personne n'aurait fait mieux.

— Tu l'as réconforté, renchérit Nadine. C'est tout ce qui était en ton pouvoir…

— Tout ce qui était en mon pouvoir, oui…, répéta Richard, le regard dans le vide.

Kahlan lui serra plus fort la main, et Berdine lui prit l'autre. En silence, ils formèrent un cercle de chagrin et de désespoir.

Puis Richard se dégagea et fit les cent pas en attendant le retour de Raina. Le soleil disparaissait déjà à l'horizon. À leur retour au palais, il ferait nuit noire. Mais le Sourcier refusait de partir tant que les soldats ne seraient pas venus enlever les cadavres de la maison des Anderson.

Kahlan et Berdine s'adossèrent au muret de la cour. Les mains dans le dos, Drefan, plongé dans une sombre méditation, fit quelques pas dans la ruelle. Seule comme à l'accoutumée, Nadine resta à l'entrée de la propriété, près du portail.

Richard repensa au Temple des Vents, et à la magie qu'Amelia y avait volée sur l'ordre de Jagang. Comment arrêter cette boucherie ? Malgré ses efforts, il n'imaginait aucune solution.

Revoyant le regard libidineux de Bashkar posé sur Kahlan, il sentit le sang bouillir dans ses veines.

Soudain, le Sourcier s'immobilisa. Il était juste devant Nadine, et une sensation étrange l'avait envahi.

Tous les poils de sa nuque se hérissèrent.

Il se retourna au moment où un sifflement retentit.

Le temps parut s'arrêter et les sons s'étirèrent interminablement. Dans l'air devenu aussi épais que de la boue, Richard eut l'impression de dériver au ralenti. À ses yeux, ses compagnons semblaient figés comme des statues.

Le temps lui appartenait !

Il tendit un bras et se jeta en avant. Fendant la « boue » sans difficulté, il se fia au sifflement de l'acier et attendit l'instant où tout se jouerait.

Nadine battit des paupières. Un mouvement qui parut durer une éternité.

Maître du temps et de l'espace, Richard referma le poing sur le carreau d'arbalète, l'interceptant à trois pouces du front de l'herboriste.

Comme la marée qui déferle sur une plage, le monde redevint normal, avec son flot d'images et de sons.

À une fraction de seconde près, Nadine aurait eu le crâne éclaté. Mais pour Richard, la scène avait semblé s'étirer sur une heure…

— Richard, souffla l'herboriste, comment as-tu pu attraper ce carreau ? Te voir faire m'a fichu une de ces frousses ! Même si je ne m'en plains pas, évidemment…

— Je n'ai jamais assisté à un tel prodige…, souffla Drefan, les yeux écarquillés.

— N'oublie pas que je suis un sorcier, mon frère, lâcha Richard.

Il tourna la tête vers l'endroit d'où venait le projectile. Avait-il vraiment capté un mouvement du coin de l'œil ?

— Ça va ? demanda Kahlan à Nadine, qui tremblait comme une feuille.

L'herboriste hocha la tête, gémit de terreur et ne résista pas quand l'Inquisitrice la prit dans ses bras pour la consoler.

Désormais certain d'avoir vu quelque chose, Richard partit au pas

de course, Berdine sur les talons.

— Trouve des soldats ! lui cria le Sourcier. Il faut boucler la zone. Je veux coincer ce salaud !

La Mord-Sith s'engagea dans une ruelle latérale. Fou de rage, Richard continua tout droit. On avait tenté de tuer Nadine, et c'était intolérable !

Oubliant qu'elle était un pion dans le jeu de Shota – et un caillou dans sa chaussure – il ne voyait plus la jeune femme comme une menace, mais sous l'aspect d'une vieille amie venue lui rendre visite. Dans ces conditions, la rage de sa magie le submergea.

Les bâtiments défilèrent sous ses yeux et des chiens aboyèrent sur son passage. Devant lui, les passants s'écartaient en criant de terreur. Blême de peur, une femme se plaqua contre le mur d'un petit entrepôt.

Richard sauta la clôture basse derrière laquelle il avait perçu un mouvement. Sans ralentir, il dégaina l'Épée de Vérité.

Après un atterrissage en souplesse, il se mit en position de combat… et découvrit la chèvre blanche qui le dévisageait, à peine surprise par son intrusion. Le tireur s'était volatilisé. Mais son arbalète gisait sur le sol, entre la clôture et le petit abri de planches de la chèvre.

Le Sourcier regarda autour de lui. Sur un fil, des draps et des vêtements finissaient de sécher. Au-delà, une femme était penchée à son balcon, le cou tendu pour mieux voir.

Richard rengaina son arme.

— Vous avez vu quelque chose ? demanda-t-il, les mains en porte-voix.

— Un homme a filé vers la droite !

Dans cette direction, la ruelle devenait très étroite et serpentait entre des bâtiments pour déboucher sur une voie plus large. Quand il arriva à l'intersection, le Sourcier avisa une jeune femme et la prit par le bras.

— Un homme a débouché de cette ruelle. A-t-il tourné à droite ou à gauche ?

Terrorisée, la passante tenta de se dégager.

— Il y a des gens partout ! cria-t-elle. De quel homme parlez-vous ?

Richard lâcha ce témoin inutile et remarqua, en haut de la rue, à gauche, un marchand ambulant qui tentait de redresser une charrette chargée à ras bord de légumes frais. Quand le Sourcier s'arrêta près de lui, le type leva les yeux.

— À quoi ressemblait l'homme qui a renversé votre charrette ?

Le marchand ajusta machinalement son chapeau à larges bords.

— Je n'en sais rien… Je cherchais un bon coin où m'installer, et j'ai entendu un bruit sourd. Après avoir percuté ma charrette,

l'homme a continué tout droit. Mais je n'ai vu qu'une silhouette noire…

Richard repartit aussitôt. Ce secteur de la ville, un des plus anciens, était un labyrinthe de ruelles, de rues et d'étroits passages. Pour se repérer, le Sourcier devrait se fier à la pâle lueur du soleil couchant, à l'ouest. Mais ça ne l'aiderait pas à savoir quel itinéraire suivait sa proie, qui fuyait probablement au hasard, avec la seule intention de le semer.

Quand il croisa une patrouille de soldats, Richard ne leur laissa même pas le temps de le saluer.

— Vous avez dû croiser un homme qui courait. Quelqu'un peut me le décrire ?

— Seigneur, nous n'avons vu personne courir… À quoi ressemble votre fugitif ?

— Je n'en sais rien ! Il a tiré sur nous, puis il s'est enfui. Séparez-vous et quadrillez le coin.

Avant que les soldats aient eu le temps d'obéir, Raina déboula dans la rue, une cinquantaine d'hommes sur les talons.

— Vous savez par où il est parti ? haleta-t-elle.

— Non. J'ai perdu sa trace il y a quelques minutes. Déployez-vous et trouvez-le !

— Seigneur Rahl, dit un sergent, votre homme s'est probablement arrêté de courir. S'il n'est pas idiot, il sait que c'est le meilleur moyen de se faire remarquer.

Le sous-officier tendit un bras vers la rue, dans son dos. Des dizaines de passants allaient et venaient paisiblement ou observaient les événements de loin, intrigués par cet afflux de militaires. Le tireur pouvait être n'importe lequel de ces badauds.

— Sans une description, seigneur, autant chercher une aiguille dans une meule de foin.

— Je n'ai pas vu ce salaud ! grogna Richard, toujours furieux. Séparez-vous ! Une moitié du groupe continuera d'avancer avec moi, et l'autre rebroussera chemin. Interrogez tout le monde, pour savoir si quelqu'un a vu un type en train de courir. Il doit marcher, maintenant, vous avez raison. Mais avant de se sentir en sécurité, il n'a sûrement pas flâné.

Son Agiel au poing, Raina vint se camper près du Sourcier.

— À présent, continuons les recherches ! En chemin, nous alerterons d'autres soldats. Si le fugitif prend peur, il peut recommencer à courir et se trahir. Une dernière chose : je le veux vivant !

La nuit était bien avancée quand ils revinrent au Palais des

Inquisitrices. Alertés par des messagers, les gardes étaient sur le pied de guerre. D'autres soldats patrouillaient dans le complexe, et une souris ne leur aurait pas échappé.

Alors qu'ils entraient dans le grand hall, Kahlan, Berdine, Raina, Drefan, Nadine et Richard virent que Tristan Bashkar les y attendait. Les mains dans le dos, il marchait de long en large et s'arrêta dès qu'il les vit.

Le Sourcier s'immobilisa aussi. À part Kahlan, qui resta à ses côtés, les autres formèrent un cercle défensif autour de lui.

— Seigneur Rahl, dit le Jarien, puis-je vous parler ?

D'un coup d'œil, Richard constata que l'ambassadeur, contrairement à ses habitudes, n'avait pas écarté les pans de son manteau pour exhiber son arme.

— Un moment, messire Bashkar… (Le jeune homme tourna la tête vers ses compagnons – en gardant le diplomate dans son champ de vision.) Il est très tard, et nous aurons tous beaucoup de travail, demain. Allez vous reposer, mes amis. Sauf toi, Berdine. Désolé, mais je veux que tu files à la Forteresse pour monter la garde avec Cara.

— Toutes les deux ? s'étonna la Mord-Sith.

— N'ai-je pas été assez clair ? grogna Richard. Oui, toutes les deux ! Après cet attentat, je ne prendrai aucun risque.

— Dans ce cas, dit Raina, je surveillerai les quartiers de la Mère Inquisitrice.

— Non, tu te posteras devant la chambre de Nadine. C'est elle qu'on a voulu tuer.

— Bien, seigneur Rahl. Avant, je m'assurerai que des soldats soient en faction devant les appartements de votre future épouse.

— T'ai-je donné un ordre allant en ce sens ? demanda Richard sans dissimuler son agacement. (La Mord-Sith s'empourpra.) Tous les gardes devront patrouiller dans les jardins et autour du complexe, pour établir un périmètre de sécurité. Tous les hommes, m'entends-tu ? Le danger est dehors, pas dans le palais. Ici, Kahlan ne risque rien. Pas question que des soldats se tournent les pouces devant chez elle. C'est compris ?

— Mais, seigneur Rahl…

— Ne discute pas ! Je ne suis pas d'humeur à polémiquer.

— Richard, souffla Kahlan en lui tapotant le bras, tu es sûr que… ?

— Quelqu'un a tenté de tuer Nadine et a failli réussir ! Il vous en faut davantage pour conclure que tu n'es pas en danger ? Je ne veux plus courir de risques. Il faut protéger mon amie, point final. Drefan, à partir d'aujourd'hui, tu porteras une épée. Tous les guérisseurs sont peut-être menacés.

Les compagnons du Sourcier baissèrent les yeux et se turent.

— Parfait. (Richard se tourna vers Tristan.) Je vous écoute.

— Seigneur Rahl, je tenais à m'excuser. J'ai pu paraître insensible, mais en réalité, je m'inquiétais pour les citoyens d'Aydindril qui souffrent et meurent. Savoir des innocents dans le malheur me met hors de moi. Que cet incident, je vous en prie, ne creuse pas entre nous un fossé infranchissable. Seigneur, me ferez-vous la grâce d'accepter mes excuses ?

Richard sonda longuement le regard du diplomate.

— Bien entendu, ambassadeur. Sachez que je suis désolé de m'être laissé emporter. Moi aussi, j'ai du mal à supporter que des innocents soient frappés. (Il posa une main sur l'épaule de Nadine.) On a tenté de tuer une personne qui se sacrifie pour soigner les malades. En ville, certains en veulent aux guérisseurs parce qu'ils ne parviennent pas à enrayer l'épidémie. Il serait injuste que des thérapeutes dévoués tombent sous les coups de quelques illuminés.

— Vous avez tout à fait raison, seigneur. Accepter mes excuses est très généreux de votre part. Merci beaucoup.

— De rien, ambassadeur. N'oubliez pas que vous devez donner votre réponse demain.

— J'en ai conscience, et vous l'aurez, seigneur Rahl. En attendant, je vous souhaite une excellente nuit.

Richard salua son interlocuteur et se tourna vers ses compagnons.

— Allez, filons nous reposer ! Demain, nous aurons du pain sur la planche, et le sommeil, comme Drefan ne cesse de le rappeler, est indispensable à l'être humain. Vous avez vos ordres. Quelqu'un veut poser une question ?

Tous secouèrent la tête.

Deux heures après que Richard les eut tous envoyés au lit, Kahlan crut voir quelque chose bouger dans sa chambre.

La lampe murale, au fond de la pièce, était réglée au minimum. Les nuages voilant la lune, aucune lumière ne filtrait par la baie vitrée du balcon. Et si un tueur marchait vraiment vers le lit, l'épais tapis étouffait le bruit de ses pas. Sans la faible lueur de la lampe, il aurait été impossible d'apercevoir la silhouette. S'il y en avait bien une.

L'Inquisitrice crut de nouveau capter l'ombre d'un mouvement. Mais elle n'avait vu personne entrer, et ça pouvait être un tour de son imagination. Après une journée pareille, il était normal d'avoir les nerfs à vif.

N'était qu'on marchait vraiment dans la pièce ! Cette fois, impossible d'en douter : quelqu'un approchait de son lit. Dans le plus grand silence, et avec une rapidité remarquable.

Quand elle vit briller une lame, Kahlan retint son souffle et ne bougea pas un cil.

Un bras puissant s'abattit à plusieurs reprises avec une violence qui témoignait de la haine que l'assassin éprouvait pour sa victime.

Du bout d'un index, Richard poussa la baie vitrée qui s'ouvrit en silence. Sur un geste de son seigneur, Berdine se glissa dans la chambre et prit la position qu'il lui avait affectée. Quand elle entendit un coup discret sur la vitre – le signal convenu – elle tourna à fond la molette de la lampe.

Son couteau à la main, Tristan Bashkar se redressa, le souffle court à cause de l'effort qu'il venait de fournir.

— Lâchez votre arme, ambassadeur, dit calmement Richard.

Tristan fit tourner le couteau entre ses doigts, à l'évidence avec l'idée de le lancer.

L'Agiel de Berdine s'écrasa sur sa nuque, le forçant à tomber à genoux. Sans relâcher la pression, la Mord-Sith se baissa et lui arracha la lame. Tandis qu'il hurlait de douleur, elle le fouilla, se releva et brandit triomphalement trois couteaux.

— Tu avais raison, Richard, dit Drefan en avançant sous la lumière.

— Je n'en crois pas mes yeux, fit Nadine, debout derrière lui.

— Pourtant, ça ne fait aucun doute, déclara le général Kerson en franchissant le seuil du balcon. On dirait bien que messire Tristan Bashkar vient de perdre son immunité diplomatique.

Richard mit deux doigts devant sa bouche et siffla. Raina entra par la porte principale, un groupe de soldats d'harans sur les talons. Deux hommes se chargèrent d'allumer les autres lampes.

Debout près de Kahlan, le Sourcier, dans sa tenue de combat, regarda froidement les gardes relever sans douceur l'ambassadeur jarien.

— Tu avais deviné juste, dit l'Inquisitrice. L'attaque contre Nadine était un leurre, pour détourner l'attention de la véritable cible. Il en a toujours eu après moi.

Un instant, elle avait cru que Richard était devenu fou. Sa performance d'acteur avait convaincu tout le monde, y compris Bashkar.

— Merci de m'avoir fait confiance, dit-il.

Après qu'il lui eut révélé son plan, l'Inquisitrice avait pensé qu'il accusait Tristan à cause de leur dispute de l'après-midi. Sans le dire, elle s'était demandé si la jalousie ne finissait pas par brouiller son jugement.

Depuis qu'elle lui avait rapporté les propos de Shota, il s'était montré à deux reprises d'une extrême possessivité. Une réaction nouvelle chez lui. Même s'il n'avait aucune raison de douter de sa compagne, les prévisions de la voyante le hantaient.

Chaque fois qu'elle posait les yeux sur Nadine, Kahlan comprenait les sentiments de son bien-aimé. Dès que l'herboriste approchait de lui, elle sentait les griffes de la jalousie lui déchirer les entrailles.

Shota et l'esprit du grand-père de Chandalen n'avaient pas menti : elle n'épouserait jamais Richard. Même si elle essayait de se raisonner, parce qu'au fond, tout pouvait encore s'arranger, son cœur lui hurlait que les jeux étaient faits. Richard prendrait Nadine pour femme. Et elle devrait s'unir à un autre homme que lui.

Le Sourcier refusait d'y croire. En tout cas, il l'affirmait. Mais était-ce sincère ?

Kahlan revit Clive Anderson, mort avec le cadavre de sa femme dans les bras. Comparé à la tragédie qui avait frappé cette famille, et tant d'autres qu'elle ne connaissait pas, que pesait un mariage malheureux ? N'était-ce pas un faible prix à payer pour arrêter l'hécatombe ?

— Leurre ou non, dit Nadine en approchant de Richard, j'aurais pu y laisser la vie. Merci, Richard ! La façon dont tu as intercepté ce carreau… C'était vraiment extraordinaire !

— Mon amie, tu m'as assez remercié. (D'un seul bras, le jeune homme serra brièvement l'herboriste contre lui.) Tu aurais fait la même chose pour moi.

Kahlan étouffa une nouvelle montée de jalousie. Comme l'avait souligné Shota, si elle aimait vraiment Richard, elle devait lui souhaiter de vivre avec une femme qu'il connaissait et qu'il appréciait… un peu.

— S'il avait réussi à m'abattre, à quoi ça lui aurait servi ? Tu dis qu'il voulait détourner l'attention de sa véritable cible, mais…

— Il sait que j'ai le don, et il comptait là-dessus. S'il t'avait tuée, un attentat contre Drefan, peu après, aurait renforcé l'impression que les guérisseurs étaient visés.

— Et pourquoi n'a-t-il pas tiré directement sur Kahlan ?

Richard tourna les yeux vers le lit.

— Parce qu'il adore se servir de sa lame. Il voulait la sentir s'enfoncer dans les chairs de la Mère Inquisitrice.

Kahlan frissonna de terreur. Connaissant Tristan, elle ne pouvait contester cette analyse. Ce monstre aurait pris du plaisir à l'éventrer.

Près du lit, le Jarien se débattait en vain contre les soldats, qui lui ramenèrent sans douceur les bras dans le dos.

Kahlan détestait qu'il y ait autant de gens dans sa chambre. Jusque-là, elle l'avait tenu pour un sanctuaire. Et un lieu où elle ne risquait rien…

Un homme s'y était introduit, décidé à la poignarder à mort.

— Qu'est-ce ça signifie ? cria soudain Tristan.

— Rien de bien grave, lâcha Richard. Nous avions tous envie de

voir un immonde traître poignarder une chemise de nuit remplie d'étoupe. C'est tout…

Le général Kerson fouilla le prisonnier pour s'assurer que Berdine l'avait délesté de toutes ses armes. Quand il fut satisfait, il se tourna vers Richard :

— Que devons-nous faire de lui, seigneur Rahl ?

— Coupe-lui la tête, général.

— Richard, s'écria Kahlan, tu ne peux pas faire ça !

— Tu l'as vu de tes yeux : il voulait t'assassiner.

— Mais il n'a pas réussi ! Les esprits font une distinction entre les actes et les intentions. On n'exécute pas un homme parce qu'il a poignardé un lit vide !

— Il a également tenté d'abattre Nadine.

— C'est faux ! cria Tristan. Je n'y suis pour rien ! Bon sang, je ne suis même pas sorti du palais, aujourd'hui !

— Je vois des poils de chèvre sur vos genoux. Des poils blancs, ambassadeur… Ramassés quand vous vous êtes accroupi près de la clôture pour tirer à l'arbalète.

Kahlan jeta un coup d'œil au Jarien et constata que le Sourcier disait vrai.

— Vous perdez l'esprit ! Je n'ai rien fait de tel !

— Richard, insista l'Inquisitrice, Nadine n'est pas morte. Il lui a tiré dessus, mais sans succès. On ne doit pas décapiter un homme pour ses *intentions !*

Le Sorcier porta la main à sa poitrine et ferma le poing sur son amulette. La danse avec les morts… L'absence totale de pitié…

— Alors, seigneur ? demanda Kerson.

— Richard, ne fais pas ça !

— Tristan Bashkar, vous avez tué quatre femmes. Une vraie boucherie ! Dépecer les gens vous plaît, n'est-ce pas ?

— De quoi parlez-vous ? Je n'ai jamais tué personne, à part sur les champs de bataille.

— Bien entendu, lâcha le Sourcier. De même, vous n'avez jamais tenté d'assassiner Kahlan et Nadine. Et comme tout le monde peut le voir, il n'y a pas de poils de chèvre sur vos genoux.

— Mère Inquisitrice, implora le Jarien, vous êtes toujours vivante, et dame Nadine aussi. Ne venez-vous pas de dire que les esprits font une différence entre les intentions et les actes ? Je n'ai commis aucun crime. Ne le laissez pas exécuter un innocent !

Kahlan se souvint de ce qu'on murmurait au sujet de Tristan. Sur un champ de bataille, il préférait utiliser son couteau plutôt que son épée. Car il prenait un plaisir pervers à charcuter ses adversaires…

Les prostituées avaient succombé sous les coups d'un sadique.

— Tristan, ne m'avez-vous pas dit que vous deviez souvent ouvrir

votre bourse pour obtenir les faveurs d'une femme ? Et que vous accepteriez, si vous violiez nos lois, le châtiment que nous vous infligerions ?

— Et si on en décidait lors d'un procès équitable ? Je n'ai tué personne. L'avoir voulu ne revient pas à l'avoir fait !

— Pourquoi avez-vous attaqué Kahlan, Tristan ? demanda Richard. Dans quelle *intention*, puisque cela vous semble la clé de tout ?

— Je devais le faire, seigneur Rahl. Pas pour en tirer du plaisir, comme vous le pensez, mais pour sauver des vies.

— Selon vous, le meurtre est un moyen d'épargner des existences ?

— Vous avez pris des vies, seigneur ! Pas par sadisme, mais pour préserver des innocents. Voilà mon crime : avoir voulu sauver des milliers de malheureux.

» L'Ordre Impérial a envoyé des émissaires au palais de Sandilar. Ils nous ont menacés de mort si nous ne servions pas l'empereur. Javas Kedar, notre astrologue, m'a conseillé d'attendre un signe du ciel.

» Après les trois nuits de lune rouge, et le début de la peste, j'ai su ce qu'il me restait à faire. En tuant la Mère Inquisitrice, j'espérais me gagner les faveurs de l'Ordre, et éviter que la maladie frappe mon peuple. Je voulais sauver les miens, comprenez-vous ?

— Kahlan, demanda Richard, à quelle distance est Sandilar ?

— Il faut un mois pour faire l'aller-retour… Peut-être un peu moins.

— Général Kerson, envoyez des officiers prendre le commandement de l'armée et de la capitale jariennes. Qu'ils remettent à la famille royale la tête de Bashkar, en précisant qu'il a été exécuté pour avoir tenté de tuer la Mère Inquisitrice.

» Vos hommes devront proposer à Jara de se rendre selon les conditions pacifiques offertes aux autres royaumes. Dans un mois jour pour jour, le roi en personne me remettra les documents signés de sa main. Bien entendu, vos officiers l'accompagneront.

» S'il refuse de se rendre, et si nos hommes ne reviennent pas sains et saufs, le roi doit savoir que j'entrerai dans Sandilar à la tête de mon armée et que je décapiterai de mes mains *tous* les membres de sa famille. Une fois le royaume conquis, et la capitale soumise, l'occupation ne sera pas amicale. Qu'on ne manque surtout pas de le lui dire…

— Vos ordres seront exécutés, seigneur, promit Kerson en se tapant du poing sur le cœur.

— Richard, souffla Kahlan, et si Tristan disait la vérité ? Imagine qu'il n'ait pas assassiné ces femmes… Laisse-moi le toucher avec mon pouvoir, et nous saurons ce qu'il en est.

— Non ! Je refuse que ta main se pose sur lui ! C'est un monstre,

Kahlan ! Pas question que tu entendes les horreurs qu'il confesserait.

— Et s'il est innocent, comme il le dit ?

Le Sourcier ferma de nouveau le poing sur l'amulette accrochée autour de son cou.

— Ma sentence n'a rien à voir avec la mort de ces malheureuses. Il a tenté de te tuer, je l'ai vu de mes yeux. Pour moi, il n'y a aucune différence entre les intentions et les actes. Il paiera pour ce qu'il prévoyait de faire, exactement comme s'il y était parvenu.

Richard se tourna vers les soldats.

— La nuit dernière, la peste a fait trois cents victimes de plus. Bashkar se serait allié aux responsables de cette catastrophe. Notre délégation partira demain à l'aube, et la tête de ce chien voyagera avec elle. À présent, retirez cette vermine de ma vue !

Chapitre 52

Quand elle vit Drefan avancer vers elle, à l'autre bout du couloir, Kahlan posa le panier de pansements et de compresses propres qu'elle portait. Même si Richard lui avait donné cet ordre pour convaincre Tristan qu'il était tombé dans son piège, le guérisseur arborait toujours une épée. Et ce n'était peut-être pas une mauvaise idée. En ville, les vrais thérapeutes avaient très mauvaise réputation depuis qu'ils s'élevaient ouvertement contre les charlatans et leurs remèdes miracles.

— Comment vont-ils ? demanda la jeune femme quand le frère de Richard fut arrivé à sa hauteur.

— Nous avons eu un mort la nuit dernière. D'autres n'en ont plus pour longtemps. Et il y a six nouveaux cas.

— Chers esprits du bien, soupira Kahlan, que pouvons-nous faire ?

— Continuer la lutte, dit Drefan.

Tendant une main, il releva le menton de l'Inquisitrice.

— Oui, continuer… Drefan, puisqu'il y a tant de malades parmi les serviteurs, et de plus en plus de morts, est-il encore utile d'enfumer le palais ? Je ne supporte plus cette odeur.

— La fumée est totalement inefficace contre la peste…

— Alors, pourquoi continuer ?

— Les gens pensent que ça limite les dégâts, répondit le guérisseur avec un sourire désabusé. Agir les réconforte et leur donne de l'espoir. Si nous arrêtons, ils penseront que tout est fichu.

— Et ce n'est pas le cas ?

— Honnêtement, je n'en sais rien.

— Tu as entendu les derniers rapports ?

— Depuis une semaine, le nombre de morts augmente chaque jour. La nuit dernière, il y en a eu plus de six cents.

— Et nous sommes impuissants, soupira Kahlan.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Selon Shota et l'esprit du grand-père de Chandalen, une solution se présenterait à eux. Même si l'idée de perdre Richard lui brisait le cœur, il fallait que cette horreur s'arrête. À n'importe quel prix !

— Bon, soupira Drefan, je vais faire ma ronde quotidienne en ville.

D'instinct, Kahlan posa une main sur le bras du guérisseur. Le voyant sursauter, elle la retira, habituée à ce genre de réaction. Aucun homme n'appréciait qu'une Inquisitrice le touche…

— Je sais que tu ne peux pas faire grand-chose, mais je te remercie de te dévouer ainsi. Tes paroles sont une source d'espoir pour tout le monde.

— Les mots restent la meilleure arme des guérisseurs. Souvent, ils sont même la seule. Les gens pensent que mon métier consiste à les soigner. En réalité, on y arrive rarement. Je sais depuis longtemps que ma principale mission est de réconforter ceux qui souffrent. Et de partager leur douleur…

— Comment va Richard ? Tu l'as vu, ce matin ?

— Il est dans son bureau, en bonne forme. Hier, je l'ai aidé à dormir un peu.

— Excellent… Il a besoin de repos.

Les yeux bleus de Drefan se rivèrent dans ceux de l'Inquisitrice.

— Richard a pris la bonne décision au sujet de Bashkar, j'en suis sûr. Même s'il n'en a rien montré, ça n'a pas été facile pour lui. Tuer un homme, y compris quand il a mérité la sentence, le bouleverse toujours.

— Je sais… Prononcer une condamnation à mort est un fardeau qui pèse lourdement sur ses épaules. Il m'est arrivé de donner un tel ordre. En temps de paix, on a le temps de réfléchir longuement. Pendant une guerre, il faut agir vite. La moindre hésitation peut être mortelle.

— Tu as tenu ce discours à mon frère ?

— Bien entendu ! Il sait qu'il avait raison, et que ses proches l'ont compris. À sa place, j'aurais fait la même chose. Et je n'ai pas manqué de le lui dire.

— Un jour, j'espère rencontrer une femme qui ait la moitié de ta force. Sans parler de ta beauté… Bien, je dois y aller.

Kahlan regarda le guérisseur s'éloigner… et trouva que son pantalon était toujours trop moulant ! Rouge d'embarras, elle chassa cette pensée et retourna à son travail.

Dans l'infirmerie, Nadine s'occupait des malades couchés sur deux rangées de lits. Tous étant occupés, on avait installé quelques patients sur des couvertures étendues à même le sol. Et d'autres pièces avaient été reconverties en annexes hospitalières.

— Merci, dit l'herboriste quand Kahlan eut posé près d'elle son panier de pansements propres.

Nadine s'affairait à préparer des infusions. Les autres femmes volontaires s'occupaient de changer les draps, de nettoyer les lésions des malades ou de leur donner à boire.

Quand elle en eut fini avec ses décoctions, Nadine prit une compresse, la plongea dans une cuvette d'eau et alla humidifier le front d'une femme visiblement à l'article de la mort.

— C'est agréable, n'est-ce pas ? dit-elle en tapotant l'épaule de la

malheureuse, qui lui répondit d'un pauvre sourire.

Kahlan s'empara de plusieurs compresses et prit en charge une rangée de lits.

— Vous pourriez être une guérisseuse, lui souffla Nadine quand elle eut fini. La douceur est essentielle, et vous avez des doigts de velours.

— C'est tout ce que je sais faire, hélas. Je serais incapable de guérir quiconque…

— Je vous donne l'impression de faire mieux ?

Frappée par l'amertume de l'herboriste, Kahlan regarda autour d'elle. De fait, le spectacle n'avait rien d'encourageant.

— Je comprends ce que tu veux dire, mais toi, tu consacres ta vie à aider les autres. La mienne n'a qu'un but : le devoir. Et pour l'accomplir, je dois me battre.

— Que voulez-vous dire ?

— Je suis une guerrière, et rien d'autre. Ma mission est de blesser des gens pour en sauver d'autres. Les hommes et les femmes comme toi soignent les survivants quand mes semblables et moi rengainons nos armes.

— Parfois, confia Nadine, je rêve d'être une guerrière pour en finir avec la souffrance. Ainsi, les guérisseurs auraient moins de travail…

L'estomac retourné par la puanteur de la peste et l'odeur âcre de la fumée, Kahlan dut quitter la pièce. Sa résistance ayant aussi des limites, Nadine décida de l'accompagner pour s'octroyer un court répit dans le couloir.

— Je me sens impuissante, avoua-t-elle quand elles se furent assises à même le sol, dos contre le mur. Chez moi, si quelqu'un a une migraine, je lui prescris un médicament, et ça va tout de suite mieux. Lorsqu'une femme enceinte m'appelle, je soulage ses nausées, ou je l'aide à mettre son enfant au monde. Et ça me donne le sentiment d'être utile…

» Ici, je réconforte des agonisants avec l'idée que ce sera peut-être mon tour le lendemain. Mère Inquisitrice, je ne peux rien pour ces pauvres gens ! Les regarder mourir est une torture, quand on se sait impuissant à les soigner.

— Je comprends… Aider à donner la vie doit être beaucoup plus satisfaisant.

— Parfois, une future maman me confie que ça lui semble irréel, comme si ça n'avait jamais dû arriver. Elle attendait ce jour, mais sans vraiment y croire, terrorisée par les récits des autres femmes. La douleur est une telle source d'angoisse ! Certaines filles, surtout très jeunes, rêvent de se réveiller un beau matin, et de ne plus avoir le ventre rond, tout simplement !

» Quand le bébé arrive, plus moyen d'échapper à la réalité !

L'événement se produit, et rien ne l'arrêtera. Souvent, mes clientes crient de peur avant même d'avoir mal. C'est là que je peux vraiment les aider, les rassurer, leur jurer que tout se passera bien.

» Certaines comprennent seulement à cet instant-là que leur vie va irrémédiablement changer. Cette idée les terrifie, et je ne peux pas les en blâmer. Quelques femmes vivent toute leur grossesse dans l'angoisse. En général, ça s'arrange après l'accouchement.

Nadine se tut. Plongées dans leurs pensées, les deux femmes se reposèrent un peu, sursautant parfois quand un malade gémissait plus fort que d'habitude, derrière le mur.

— Nadine, dit enfin Kahlan, tu crois toujours que tu épouseras Richard, n'est-ce pas ?

L'herboriste jeta un coup d'œil à sa compagne, se gratta le nez, mais ne répondit pas.

— Ne t'inquiète pas, je ne cherche pas à t'agresser… Tout à l'heure, tu as dit que tu risquais de mourir dans un de ces lits. Imagine que ce soit moi ? Au fond, je pourrais attraper la peste, et…

— Non, ça ne se produira pas ! Ne dites pas des choses pareilles, je vous en prie !

— Si tu veux, mais ça reste une possibilité… Et s'il m'arrivait malheur, que deviendrait Richard ? Il serait si seul…

— Mère Inquisitrice, je ne vous suis pas vraiment…

— Alors, je serai claire : si tu prends ma place à ses côtés, pour quelque raison que ce soit, tu ne lui feras pas de mal, pas vrai ? Jure que tu serais gentille avec lui !

— Bien entendu… Quelle étrange question !

— Je suis sérieuse, Nadine ! Tant de choses peuvent advenir. Je veux être sûre que tu ne lui feras pas de mal.

— Lui nuire ne me viendrait jamais à l'esprit.

— Pourtant, il a souffert à cause de toi.

— C'était différent… (L'herboriste détourna le regard.) Pour le séduire, j'aurais fait n'importe quoi. Nous en avons déjà parlé, et c'est du passé.

— C'est vrai… Mais si tu finissais par… être avec lui…, je dois savoir que tu ne recommencerais pas à le torturer. Comprends-moi : il faut que je te l'entende dire, à haute et intelligible voix.

Nadine mobilisa son courage et regarda Kahlan dans les yeux. Puis elle baissa la tête.

— Si j'épouse Richard, il deviendra l'homme le plus heureux du monde. Il sera plus choyé que n'importe quel mari dans l'histoire, et je l'aimerai plus que… Bref, je ferai tout pour le rendre heureux.

Kahlan sentit les terribles griffes s'attaquer à ses entrailles. Ignorant sa douleur, elle continua d'avancer sur le chemin qu'elle s'était tracée.

— Tu jures que c'est la vérité ?

— Oui.

— Merci, Nadine. (Kahlan détourna la tête pour essuyer discrètement ses larmes.) À présent, je suis rassurée.

— Pas moi… Puis-je savoir à quoi rimait cet interrogatoire ?

— Je te l'ai déjà dit : la peste n'épargne personne. Si je devais disparaître, j'aime penser que quelqu'un s'occuperait de Richard.

— À mon avis, ce gaillard n'a besoin de personne ! Vous savez qu'il cuisine mieux que moi ?

Kahlan rit et Nadine l'accompagna de bon cœur.

— Une vraie fée du ménage, pas vrai ? plaisanta l'Inquisitrice. Avec ce garçon, tout ce qu'une femme peut espérer, c'est chevaucher aussi bien que lui !

— Seigneur Rahl !

Quand il entendit l'appel du général Kerson, Richard lâcha la main de Kahlan et se retourna. Derrière l'Inquisitrice, Cara s'arrêta net, évitant de justesse une collision.

— Que se passe-t-il, général ?

Kerson s'immobilisa, et agita la lettre qu'il tenait dans la main gauche. Derrière lui, au milieu de ses gardes du corps, le Sourcier remarqua un soldat aux traits tirés et à l'uniforme couvert de poussière.

— Nous avons reçu un courrier du général Reibisch, apporté par le soldat Grissom.

Richard étudia le jeune messager, encore occupé à reprendre son souffle. Le pauvre puait plus qu'un cheval !

S'il avait su combien son seigneur l'enviait ! Condamné à se cloîtrer dans un bureau, afin de traduire un texte délirant, le Sourcier aurait donné cher pour changer de place avec Grissom. D'autant plus que ce travail épuisant ne le menait apparemment à rien…

Il prit la lettre, brisa le cachet, la déplia et la lut. Quand il eut fini, il la tendit à Kahlan.

— J'ai besoin de ton avis… (Pendant que l'Inquisitrice lisait, il décida d'interroger le messager.) Comment s'en tire notre armée, dans le sud ?

— Quand je suis parti, tout allait bien, seigneur. Selon vos ordres, les Sœurs de la Lumière nous ont rejoints. Comme nous, elles attendent vos instructions.

C'était en gros le contenu de la lettre. Quand Kahlan eut fini de la lire, Richard la reprit et la passa à Kerson.

— Qu'en pensez-vous, seigneur Rahl ? demanda l'officier dès qu'il eut terminé sa lecture.

— Ça semble logique… Le moment paraît mal choisi pour rappeler ces hommes en Aydindril. Là-bas, comme le dit Reibisch, ils surveilleront les mouvements de l'Ordre Impérial. Et ils nous préviendront en cas d'attaque. (Richard reprit la lettre et la tendit à Cara.) Votre opinion, général Kerson ?

— Je suis d'accord avec Reibisch. À sa place, je voudrais appliquer la même stratégie. Puisqu'il est déjà si loin au sud, pourquoi ne pas en profiter ? Non content de nous avertir, si un assaut se profile, il mordra le cul de nos adversaires ! Hum… désolé, Mère Inquisitrice.

— Général, avant d'être roi, mon père fut un grand guerrier. Votre franc-parler me rappelle des souvenirs… (Kahlan ne précisa pas s'ils étaient bons ou mauvais.) Je trouve aussi que cette stratégie est judicieuse.

— Il a raison sur un autre point, dit Cara en rendant la lettre à Richard. S'il abandonne sa position, et que l'Ordre opte pour le nord-est, D'Hara sera sans défense, et nous apprendrons beaucoup trop tard la catastrophe. Cette région de mon pays est très peu peuplée. L'ennemi continuera vers le nord, et nous n'en saurons rien avant qu'il bifurque vers l'ouest, en direction des Contrées du Milieu.

— Sauf si Jagang s'en prend au Palais du Peuple, objecta Kerson.

— Attaquer le cœur de D'Hara serait une erreur grossière, dit la Mord-Sith. Le général en chef Trimack, qui commande la Première Phalange de la garde, écrasera ces chiens sous le talon de ses bottes. Et comme chaque fois qu'une armée a menacé le palais, aucun survivant ne pourra relater le désastre à ses supérieurs ! Dans les plaines d'Azrith, notre cavalerie taillera en pièces les bouchers de l'Ordre !

— Elle a raison, dit Kerson. Si l'ennemi s'aventure par là, les vautours feront un festin de roi – servi par le général Trimack ! Et s'il passe par le nord-est pour attaquer nos flancs, je serai rassuré de savoir que Reibisch est prêt à leur barrer la route.

Richard acquiesça d'autant plus volontiers qu'il avait une autre raison de conserver au sud l'armée de Reibisch.

— Seigneur Rahl, intervint Grissom, puis-je poser une question ?

— Bien sûr. Je t'écoute…

— Que se passe-t-il en ville, seigneur ? J'ai vu des soldats pousser des charrettes pleines de cadavres. Et j'en ai entendu d'autres, dans les rues, crier aux gens de sortir les morts des maisons.

— C'est aussi pour ça que le général Reibisch est très bien où il est, répondit Richard. La peste fait des ravages dans les Contrées du Milieu. Hier, en Aydindril, nous avons eu sept cent cinquante morts.

— Puissent les esprits du bien nous protéger…, souffla Grissom. Je craignais que ce soit un fléau de ce genre…

— Mon ami, tu vas aller donner ma réponse à Reibisch. Mais il ne

faut surtout pas que tu lui apportes la peste. Le message sera donc oral. N'approche aucun soldat, et personne d'autre, d'ailleurs, à moins de dix pas. Adresse-toi aux sentinelles, qui transmettront mes ordres à leur chef.

» Voilà ma décision : j'approuve son raisonnement, et tous mes collaborateurs partagent cette opinion. Qu'il mette son plan en application et nous tienne régulièrement informés.

» Grissom, après être passé ici, tu ne peux plus rejoindre ta compagnie. Pars avec une solide escorte, et revenez tous dès que tu auras délivré mon message.

Le soldat se tapa du poing sur le cœur.

— Vos ordres seront exécutés à la lettre, seigneur Rahl.

— J'aimerais t'autoriser à rejoindre tes camarades, mon ami, mais il faut éviter de répandre l'épidémie. Ici, pour limiter les risques, nous avons réparti les hommes autour de la ville. Tu peux également le faire savoir à Reibisch.

— Seigneur Rahl, intervint Kerson, je devais aussi vous parler à ce sujet. La nouvelle… hum… n'est pas très bonne.

— J'écoute, général !

— Seigneur, la peste a touché nos hommes.

— Quel groupe ? demanda Richard, une boule d'angoisse dans la gorge.

— Tous, seigneur… Les prostituées sont venues dans les camps. À cause des meurtres, elles ont dû juger plus sûr d'exercer leurs talents hors de la cité. Je ne sais rien du mode de propagation de la maladie, mais Drefan pense que ça s'est passé ainsi.

Richard se prit les tempes entre le pouce et l'index de la main gauche et appuya très fort dessus. Il aurait aimé s'asseoir sur le sol et abandonner le combat.

— J'aurais dû laisser la vie à Tristan Bashkar, et le remettre en liberté. Il aurait exterminé ces femmes, et des milliers d'innocents seraient toujours en vie. Si je m'étais douté de ce qui nous menaçait, j'aurais étripé moi-même ces catins !

Dans son dos, le Sourcier sentit le contact apaisant de la main de Kahlan.

— Par les esprits du bien, soupira-t-il, que nous arrive-t-il ? Sans le savoir, ces pauvres filles sont devenues des armes pour Jagang…

— Vous désirez que je les fasse exécuter, seigneur ? demanda Kerson.

— Non, répondit Richard. Le mal est fait, et ça ne servirait plus à rien. Elles n'ont pas voulu nous nuire, cherchant seulement à se protéger.

Richard se souvint de la déclaration d'un des membres de l'équipe

du Temple, avant son exécution.

« *Je ne supporte plus ce que nous faisons avec le don. Les sorciers ne sont ni le Créateur ni le Gardien. Même une prostituée, aussi critiquable fût-elle, a le droit de vivre.* »

— Grissom, repose-toi un peu, mange un morceau, puis réunis une patrouille et file vers le sud.

— À vos ordres, seigneur Rahl. Le repos n'est pas nécessaire. Dans une heure, je serai en chemin.

Le messager salua de nouveau et s'en fut.

— Seigneur, dit Kerson, si nous en avons terminé, le devoir m'appelle…

— Encore une minute, général. *Primo*, sépare les soldats malades des autres, et installe-les dans un camp spécial. Avec un peu de chance, nous limiterons la propagation de la maladie. *Secundo*, je ne veux plus voir de prostituées dans les cantonnements. Fais-les prévenir qu'elles risquent la mort en cas de désobéissance. Poste des archers avec les sentinelles. Qu'ils n'hésitent pas à tirer si elles continuent à approcher des hommes.

— Compris, seigneur Rahl. J'isolerai aussi les soldats encore sains qui ont couché avec ces filles. Ils s'occuperont de leurs camarades atteints par la peste…

— Excellente idée.

Une main autour de la taille de Kahlan, Richard regarda le général s'éloigner avec son escorte.

— Pourquoi n'ai-je pas prévu ce danger ? soupira-t-il. J'aurais pu éviter un désastre…

Kahlan ne sut que répondre.

— Seigneur, dit Cara, je vais aller relever Berdine dans le puits de la sliph.

— Je t'accompagne pour savoir si elle a découvert du nouveau dans le journal de Kolo. De plus, j'ai besoin de prendre l'air. Kahlan, tu viens avec nous ?

— Avec plaisir, messire Rahl.

Berdine étant concentrée sur sa lecture, la sliph vit Richard avant elle.

— Tu veux voyager, maître ? demanda-t-elle. Crois-moi, tu seras satisfait.

— Non, répondit Richard quand l'écho de la voix rauque se fut dissipé.

Berdine releva la tête, bâilla et s'étira.

— Ravie de te voir, Cara. Je n'arrivais plus à garder les yeux ouverts.

— On dirait effectivement que tu as besoin de sommeil…

— Du nouveau ? demanda Richard en désignant le journal ouvert sur la table.

Avant de se lever, Berdine jeta un regard furtif à la sliph. Puis elle ramassa le livre, le tendit à Richard et baissa la voix.

— Vous m'avez parlé de la déclaration d'un des membres de l'équipe, avant qu'on l'exécute. Vous savez, au sujet de la… femme… qui a le droit de vivre, aussi critiquable soit-elle ?

Richard saisit immédiatement l'allusion.

— Oui, c'est ce qu'a dit le sorcier Ricker.

— Exactement… Kolo le mentionne dans son texte. (Berdine désigna un paragraphe.) Lisez…

Richard étudia un moment la phrase de Kolo, puis il la traduisit mentalement.

« La prostituée critiquable de Ricker me regarde tandis que je suis assis à côté d'elle, tentant d'évaluer le mal qu'a fait l'équipe du Temple. Aujourd'hui, on m'a annoncé que nous avions perdu Lothain. Ricker a eu sa revanche… »

— Seigneur, vous savez qui est ce Lothain ?

— Il était procureur en chef, pendant le procès de l'équipe du Temple. Puis il a tenté de réparer les dégâts…

Richard leva les yeux et constata que la sliph le fixait. En approchant du muret, il se demanda comment il avait pu ne pas s'en douter plus tôt.

— Sliph ?

— Oui, maître ? Veux-tu venir en moi ?

— Pas pour le moment, non… Mais j'ai envie de te parler. Te souviens-tu de l'époque où une grande guerre faisait rage ? Une très longue période s'est écoulée depuis…

— Longue ? Je suis assez longue pour voyager… Viens, et tu seras satisfait.

— Non, je n'ai pas envie de voyager. Te rappelles-tu certains noms ?

— Des noms ?

— Oui. Il y avait un homme nommé Ricker…

— Je ne trahis jamais mes clients, maître.

— Sliph, tu étais jadis une personne, n'est pas ? Quelqu'un comme moi ?

— Non, maître, répondit la créature avec un petit sourire.

Richard posa une main sur l'épaule de Kahlan, qui l'avait rejoint.

— Une personne comme mon amie, alors ?

— Oui, j'étais une putain, comme elle.

— Sliph, intervint Kahlan, je crois que Richard voulait savoir si tu étais une femme.

— Eh bien, oui, évidemment…

— Et comment t'appelais-tu ? demanda Richard.

— Que veux-tu dire, maître ? Je suis la sliph.

— Et qui a fait de toi une créature de vif-argent ?

— Quelques-uns de mes clients.

— Pourquoi t'ont-ils choisie ?

— Parce que je ne les trahis jamais.

— Sliph, pourrais-tu être un peu plus précise ?

— Certains sorciers de la Forteresse avaient recours à mes services. C'étaient les plus puissants de tous, maître. J'étais une putain de haut vol – et très chère. Beaucoup de ces hommes luttaient pour le pouvoir. D'autres essayaient de m'utiliser pour supplanter certains de mes clients. D'autres encore venaient me voir pour prendre du plaisir, mais pas celui que je pouvais offrir. Parce que je ne trahis jamais mes clients.

— Tu veux dire qu'ils auraient aimé que tu leur révèles le nom des sorciers qui te fréquentaient ? Et peut-être d'autres détails sur leurs visites ?

— Oui. Mes clients ont eu peur que leurs ennemis se servent de moi, alors, ils m'ont transformée en sliph.

Richard se détourna et se passa une main dans les cheveux. Même au milieu d'une guerre, ces imbéciles s'étaient livrés à des querelles intestines ! Quand il eut étouffé sa colère, il se campa de nouveau face à la créature de vif-argent.

— Sliph, tous ces hommes sont morts, et plus personne ne les connaît. Aujourd'hui, les sorciers, devenus rares, ne combattent plus pour le pouvoir. Accepterais-tu de m'en révéler davantage ?

— Ils m'ont dit que je ne pourrais jamais prononcer leurs noms tant qu'ils seraient de ce monde. Leur pouvoir, ont-ils ajouté, m'en empêcherait. S'il est vrai que leurs esprits ont rejoint le royaume des morts, l'interdiction est levée et je peux parler librement.

— Lothain était un de tes clients, n'est-ce pas ? Et l'autre sorcier, Ricker, le tenait pour un hypocrite.

— Lothain… Oui, je me rappelle. Ricker est venu me prévenir que cet homme était le procureur en chef. Un être vil qui se retournerait un jour contre moi… Il voulait que je l'aide à miner sa position. Mais je ne trahis jamais mes clients.

— Ricker ne s'était pas trompé…, souffla Richard. Lothain t'a transformée en sliph pour que tu ne puisses jamais parler contre lui.

— Je lui ai pourtant dit qu'il n'avait rien à craindre. Mais pour lui, je n'étais qu'une putain, et le monde se remettrait très bien de ma disparition. Maître, il m'a fait mal, et il a pris son plaisir avec moi contre ma volonté. Après, il a éclaté de rire, et une lumière blanche a explosé dans mon esprit.

» Ensuite, Ricker est revenu, et il m'a promis de mettre fin aux agissements de Lothain et des sorciers de son genre. Debout près de mon muret, il a pleuré à cause du mal qu'on m'avait fait. Puis il a juré que la magie cesserait bientôt de détruire les gens.

— Étais-tu triste qu'on t'ait transformée ? demanda Berdine.

— Non, car ils m'ont privée de ce sentiment, en me métamorphosant.

— T'ont-ils aussi volé le bonheur ? intervint Kahlan.

— Ils ne m'ont laissé que le devoir…

En agissant ainsi, les sorciers avaient commis une erreur. Ce qui restait de la prostituée était prêt à se soumettre à quiconque payait le prix requis – la magie, évidemment. Piégés par la nature même de leur victime, ils avaient dû la surveiller pour qu'elle ne se vende pas à n'importe qui, y compris leurs pires ennemis.

— Sliph, dit Richard, je suis désolé que ces hommes t'aient fait du mal. Ils n'en avaient pas le droit.

La créature sourit.

— Ricker m'a prévenue qu'un de mes maîtres dirait un jour les mots que tu viens de prononcer. Et il m'a laissé un message pour ce client : *« Sentinelle gauche oui. Sentinelle droite non. Préserve ton cœur de la pierre. »*

— Sais-tu ce que ça signifie ?

— Il ne me l'a pas expliqué, maître…

Richard en eut la nausée. Allaient-ils tous mourir à cause d'un conflit de pouvoir vieux de trois mille ans ? Au fond, Jagang avait peut-être raison de vouloir bannir la magie du monde des vivants.

— Berdine, tu dois aller dormir, dit-il en se détournant du muret. Raina se lèvera tôt pour prendre le relais de Cara. Elle a également besoin de repos. Organisez une garde devant les appartements de Kahlan, et filez vous coucher. Moi aussi, je trouve que cette journée a assez duré !

Tiré du sommeil par la main qui secouait son épaule, Richard s'assit dans son lit, se frotta les yeux et tenta de s'éclaircir les idées.

— Que se passe-t-il ? croassa-t-il.

— Seigneur Rahl, dit une voix tremblante, vous êtes réveillé ?

Richard tenta de reconnaître la femme qui lui parlait.

— Berdine ?

Sans son uniforme de cuir, les cheveux défaits et vêtue d'une simple chemise de nuit, la jeune femme ne ressemblait pas à la redoutable Mord-Sith qu'il connaissait.

Le Sourcier sauta du lit et enfila son pantalon à la hâte.

— Que t'arrive-t-il, Berdine ? Un nouveau problème ?

— Seigneur Rahl, venez vite ! Raina est malade !

Chapitre 53

Aussi silencieusement qu'elle le put, Verna referma la porte dès que Warren eut tiré dans la pièce obscure la femme qui continuait à se débattre. Une main plaquée sur la bouche de sa proie, le futur Prophète neutralisait sa magie avec une Toile très puissante. Aussi douée qu'elle fût, Verna n'aurait pas pu faire aussi bien que son compagnon, car le pouvoir d'un sorcier était beaucoup plus fort que celui d'une magicienne.

Verna invoqua une petite flamme de paume. La femme écarquilla les yeux, puis éclata en sanglots.

— Oui, Janet, c'est moi… Si tu promets de ne pas crier, je dirai à Warren de te relâcher.

Janet hocha vigoureusement la tête. Au cas où il s'agirait d'une ruse, Verna fit glisser son dacra dans sa main droite, hors de vue de sa collègue. Puis elle indiqua à Warren de la libérer.

Dès qu'elle put bouger, Janet se jeta au cou de Verna et pleura de joie dans ses bras. Warren invoqua également une flamme de paume pour illuminer la scène. Comme le reste de la place forte, la petite pièce avait des murs de pierre noire. De l'eau suintait entre les joints des énormes blocs, y laissant de longues traces luisantes.

— Verna, je suis si contente de te voir ! Si tu savais à quel point…

La Dame Abbesse par intérim serra très fort la jeune femme qui continuait à pleurer. Mais elle garda son dacra au poing, dans le dos de Janet.

Souriante, elle essuya les larmes de son amie et caressa tendrement ses boucles noires.

Janet embrassa son annulaire gauche, un geste rituel pour demander la protection du Créateur. Même si elle ne doutait pas vraiment de sa loyauté à la Lumière, Verna fut rassurée par cette incontestable confirmation.

Inféodées au Gardien du royaume des morts, les Sœurs de l'Obscurité n'embrassaient jamais leur annulaire gauche. Cet acte hautement symbolique leur était interdit, sous peine de déchaîner la colère de leur véritable maître. Car il symbolisait le statut de « fiancées du Créateur » des Sœurs de la Lumière.

Tandis que Verna glissait le dacra dans sa manche, Janet et Warren se sourirent. Puis la sœur et son compagnon s'avisèrent de l'étrange accoutrement de la prisonnière. Pieds nus, elle portait une robe qui la couvrait du cou jusqu'aux chevilles — mais tellement transparente

qu'elle aurait aussi bien pu être nue.

Verna saisit l'étrange tissu entre le pouce et l'index.

— Que fiches-tu dans une tenue pareille ? lança-t-elle.

— Toutes les esclaves de Jagang doivent la porter. Au bout d'un moment, on n'y fait plus attention.

— Je vois…, fit Verna, ravie de constater que Warren s'efforçait de regarder ailleurs.

— Verna, que fais-tu ici ? demanda timidement Janet.

— Je suis venue te sauver, idiote ! Tu croyais que je t'abandonnerais ?

— Et la Dame Abbesse t'a laissée partir ?

Verna leva la main où brillait la bague jadis portée par Annalina.

— Sans aucune difficulté, puisque c'est moi qui occupe le poste.

D'abord bouche bée, Janet se jeta à genoux et embrassa l'ourlet de la robe de sa supérieure.

— Arrête ça ! s'écria Verna. (Elle prit son amie par les épaules et la força à se relever.) Nous n'avons pas le temps de faire des simagrées.

— Mais comment est-ce possible ? Qu'est-il arrivé pour que…

— Verna, coupa Warren, mes Toiles ne tiendront pas longtemps. Nous devrions filer…

— Janet, écoute-moi bien ! Nous bavarderons plus tard, une fois sortis d'ici. Pour entrer, nous avons dû recourir à des… moyens… qui nous laissent très peu de temps pour sortir. Nous attarder serait dangereux.

— Ça, on peut le dire… Dame Abbesse, tu… vous devriez…

— Appelle-moi Verna et continue de me tutoyer. Nous sommes toujours amies.

— Verna, comment t'es-tu introduite dans la place forte de Jagang ? Tu dois partir au plus vite. Si on te découvre…

Remarquant l'anneau passé à la lèvre inférieure de Janet, Verna fronça les sourcils.

— Qu'as-tu donc à la bouche ? demanda-t-elle.

— La marque qui me désigne comme une esclave de l'empereur. (Janet fut prise de tremblements.) Verna, sors d'ici tant que tu le peux encore ! Vite !

— Un très bon conseil, approuva Warren. Filons !

— D'accord, d'accord…, souffla Verna. Maintenant que nous avons trouvé Janet, on peut s'en aller.

— Au nom du Créateur bien-aimé, je donnerais tout pour partir avec vous ! Mais c'est impossible. Si tu savais ce que Jagang m'inflige… Par bonheur, c'est au-delà de ton imagination !

Voyant les yeux de la jeune femme se remplir de larmes, Verna la serra brièvement contre elle.

— Janet, une fois encore, écoute-moi ! Tu sais que je ne te mentirais pas ? (Verna attendit que la pauvre fille ait hoché la tête.) Il y a un moyen d'interdire l'accès de ton esprit à celui qui marche dans les rêves.

— Je t'en prie, ne me torture pas avec de faux espoirs ! J'aimerais te croire, mais je sais que…

— Je te dis la vérité ! Écoute la Dame Abbesse, c'est un ordre ! Tu crois que Jagang ne se serait pas emparé de mon esprit, s'il le pouvait ? Sans parler de ceux des autres Sœurs de la Lumière ? Mais il en est incapable, comprends-tu ?

Tremblant comme une feuille, Janet sanglota de plus belle.

— Ce que dit Verna est vrai, souffla Warren en tapotant le dos de la jeune femme. Sœur Janet, Jagang ne peut pas nous contrôler. Venez avec nous, et vous ne risquerez plus rien. Mais il faut faire vite !

— Comment me libérer de l'empereur ? Comment !

— Tu te souviens de Richard ? demanda Verna.

— Bien sûr. L'être le plus nuisible et le plus merveilleux du monde !

Verna sourit, charmée par cette judicieuse définition.

— Il a le don, c'est pour ça que je m'étais lancée à sa recherche. Mais il y a mieux ! Ce garçon est né avec le pouvoir de contrôler les deux facettes de la magie. Plus important encore, il appartient à la lignée Rahl.

» Il y a trois mille ans, lors de l'Antique Guerre, un de ses ancêtres a inventé un sort pour tenir ceux qui marchent dans les rêves loin de l'esprit des membres de son peuple. Et tous ses descendants dotés de magie ont hérité de ce pouvoir.

— Comment fonctionne-t-il ? demanda Janet, les poings serrés sur les pans du manteau de Verna.

— C'est si simple qu'on a du mal à y croire. Mais avec la magie, il en va souvent ainsi. Il suffit de lui prêter allégeance, et ce lien te protégera de l'empereur. Tant que Richard arpentera ce monde, ton esprit restera inviolable.

— Jurer fidélité à Richard me libérera de Jagang ?

— Exactement.

— Que faut-il faire ?

Verna leva un index pour étouffer les objections de Warren. Puis elle s'agenouilla et tira Janet par le bras afin qu'elle l'imite.

— Répète ce que je vais dire – avec une totale sincérité, bien entendu ! Richard est un sorcier de guerre et il nous conduit au combat contre Jagang. Nous croyons aveuglément en lui. Déclame les dévotions, crois en notre guide, et tu seras libre.

Janet croisa les mains avec une ferveur sincère.

— Maître Rahl nous guide ! récita Verna, marquant une pause

entre chaque phrase pour laisser le temps à sa compagne de la répéter. Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Quand elle eut fini, la Dame Abbesse par intérim embrassa sa collègue sur la joue.

— Et te voilà libre, mon amie ! À présent, sortons d'ici !

— Et les autres ? s'écria Janet.

— Je donnerais cher pour les sauver, mais c'est impossible, aujourd'hui. Nous essaierons plus tard. Sinon, Jagang nous capturera. Je suis venue à ton secours parce que tu es mon amie depuis toujours. Tu te souviens, la fameuse « bande des cinq » qui s'était juré loyauté et protection ? Phoebe est déjà avec nous. Tu es la dernière du groupe… Le sauvetage des autres sœurs doit être remis à plus tard. Je te jure de ne pas les abandonner, mais pour aujourd'hui, nous ne pouvons pas en faire plus.

— Jagang a tué Christabel…, soupira Janet. J'étais présente, et ses cris hanteront mes nuits jusqu'à la fin de mes jours.

Verna eut l'impression qu'on venait de lui tirer un coup de poing dans le ventre. Dans le groupe, Christabel avait toujours été sa meilleure amie. Mais elle s'était tournée vers le Gardien…

— C'est pour ça que je suis venue, Janet ! J'avais peur de ce que Jagang pouvait te faire.

— Et Amelia ? Elle appartenait à notre bande. Tu voudrais l'abandonner ?

— Maintenant, elle est une Sœur de l'Obscurité…

— Elle l'était, corrigea Janet. Mais c'est fini.

— Quoi ? s'écria Verna.

— Sœur Janet, intervint Warren, quand on a prêté serment au Gardien, on ne peut pas revenir en arrière. Amelia vous a menti. Elle est toujours loyale au maître du royaume des morts.

— Non ! Jagang l'a chargée d'une mission liée à la magie. Pour la remplir, elle a dû renier le Gardien.

— C'est impossible, affirma Verna.

— Tu te trompes ! Elle est revenue vers la Lumière. Son serment au Créateur renouvelé, elle passe son temps à s'embrasser l'annulaire gauche en priant pour son salut.

— Tu en es sûre ? demanda Verna. L'as-tu vue embrasser son annulaire gauche ? Janet, c'est capital ! As-tu été témoin de cet acte ? Sans aucun doute possible ? Et si elle s'était embrassé un autre doigt ?

— J'étais assise près d'elle, pour la réconforter. Je l'ai vue comme

je te vois.

Janet embrassa son propre annulaire et implora le Créateur de la foudroyer sur place si elle mentait.

— Elle s'est embrassée l'annulaire ? Comme tu viens de le faire ?

— Oui ! Elle pleurait et suppliait le Créateur de la tuer pour la punir.

— De quel crime ?

— Je n'en sais rien, mais elle a sûrement commis des horreurs. Quand j'ai posé la question, elle est devenue hystérique. Jagang contrôle son esprit, et il l'empêche de se suicider. Aucune de nous ne le peut. Ainsi, nous sommes condamnées à le servir.

» Verna, je refuse d'abandonner Amelia. Nous devons l'emmener avec nous. Sans moi, elle n'aurait plus aucun réconfort. Si tu savais ce que lui inflige Jagang…

Verna baissa les yeux, malade à l'idée de laisser Amelia en arrière, si elle avait vraiment renoncé au Gardien. Depuis cent cinquante ans, à l'époque de leur noviciat, les « cinq » avaient toujours été solidaires… La vie d'une Sœur de la Lumière n'étant pas un jardin de roses, les jeunes femmes s'étaient soutenues lors d'innombrables moments difficiles.

— Verna, elle est revenue vers la Lumière. De ce fait, elle a repris sa place parmi nous. Plutôt que l'abandonner, je préfère rester ici.

» Nous devons appeler Jagang "Son Excellence"… À la moindre incartade, il nous condamne à une semaine de service sous les tentes.

— Verna, il faut partir ! s'écria Warren.

Mais sa compagne lui fit signe de se taire.

— Les tentes ? Que veux-tu dire ?

— Il nous livre à ses soudards pendant sept jours. À cause de nos anneaux d'or, ces chiens ne nous tuent pas, parce que nous sommes la propriété de leur maître. Mais il y a des sorts pires que la mort, tu sais ? Dans les tentes, nous subissons… (La voix de Janet s'étrangla.) Même les sœurs âgées y ont droit. Jagang appelle ça une « indispensable leçon de discipline ».

Janet tomba à genoux, se prit la tête entre les mains et pleura comme une fontaine. Le cœur serré, Verna s'accroupit pour la prendre dans ses bras.

— Tu ignores ce que ces soldats nous font ! Oui, tu n'en sais rien du tout !

— Je comprends… Mais tout ira bien, désormais. Nous te sortirons de là.

— Pas sans Amelia ! Elle est tout ce qui me reste au monde… Si je l'abandonnais, le Créateur ne me le pardonnerait jamais. Ce serait pire que de le trahir en servant le Gardien. Amelia est mon amie, et elle est revenue vers nous.

» Jagang l'a renvoyée sous les tentes. Si je ne suis pas là à son retour, elle deviendra folle. Personne ne s'occupera d'elle ! Les Sœurs de l'Obscurité ne l'approchent plus, et les autres ne lui ont pas pardonné sa trahison. À part moi, elle n'a plus d'amie.

» Après une semaine sous les tentes, elle sera dans un état épouvantable. Verna, tu ne connais pas les soudards de Jagang… À l'exception des fractures, l'empereur nous interdit d'utiliser notre pouvoir pour soigner les malheureuses qui ont subi ce calvaire. Selon lui, ça fait partie de la leçon : nos âmes reviendront au Créateur après notre mort, mais dans ce monde, nos corps lui appartiennent.

» Si je ne suis pas là, on ne guérira même pas les os cassés d'Amelia. Et personne ne la réconfortera. Non, je ne partirai pas sans elle !

L'estomac retourné, de la bile dans la gorge, Verna crut qu'elle allait vomir.

— Comment supportez-vous ces horreurs ? demanda-t-elle.

— Nous sommes des Sœurs de la Lumière. Au nom du Créateur, nous devons tout endurer.

Verna se tourna vers Warren et l'interrogea du regard.

— Tu sais où elle est ? Nous pourrions aller la chercher, et fuir avec elle.

— Le camp s'étend sur des lieues, et il y a des milliers de tentes. Avec le nombre de femmes condamnées à ce « service », se fier aux cris de douleur ne mènerait à rien. Et si nous nous aventurons dans un cantonnement, nous finirons comme ces malheureuses…

— Quand reviendra Amelia ? demanda Verna.

— Dans cinq jours. Mais il en faudra deux de plus pour qu'elle puisse marcher…

— Sûrement pas, parce que rien ne m'interdit d'utiliser mon pouvoir pour la guérir !

— Tu as raison… Soyez ici dans cinq jours. Demain, ce sera la pleine lune. Rendez-vous quatre soirs plus tard.

— Sera-t-il possible de nous retrouver ailleurs ? Je doute que nous puissions entrer de nouveau ici.

— Je n'ai pas une grande liberté de mouvement… Et je me demande déjà comment vous avez pu entrer une seule fois.

Verna eut un sourire sans joie.

— La Dame Abbesse a quelques atouts dans sa manche. Et Warren m'a donné un coup de main. Marché conclu, nous reviendrons quatre soirs après la pleine lune.

— Verna, il y a un problème. Si Jagang ne peut plus s'introduire dans mes rêves, il comprendra que quelque chose ne va pas.

— Tu viens de prêter serment, et on ne peut pas retourner en arrière sans annuler à jamais le lien. Ton cœur appartient désormais à Richard.

— Alors, je devrai être prudente.

— Tu penses pouvoir t'en sortir ?

— Il faudra bien, puisque je n'ai pas le choix.

Verna fit glisser son dacra hors de sa manche et le tendit à Janet.

— Avec ça, tu pourras au moins te défendre.

— Non ! Si on me prend avec cette arme sur moi, je serai condamnée à servir un an sous les tentes.

— Alors, utilise ton pouvoir, puisque Jagang ne peut plus influencer ton esprit.

— Ici, ce serait sans effet. L'empereur contrôle la magie des sœurs et des sorciers qu'il a capturés. Ce serait aussi absurde que vouloir éteindre un incendie avec un dé à coudre d'eau.

— Je sais… C'est pour ça que nous ne pouvons pas libérer tout le monde. Les Sœurs de l'Obscurité auraient recours à la Magie Soustractive, et elles nous tailleraient en pièces. Janet, tu es sûre de vouloir rester ?

— Si je n'aide pas une sœur dans la détresse, à quoi rime mon serment au Créateur ? Amelia est revenue vers la Lumière. Elle pourra peut-être montrer le chemin aux autres…

Verna dut s'avouer qu'elle n'avait pas pensé à cet élément essentiel. Du coin de l'œil, elle vit que Warren ne tenait plus en place.

Janet s'en aperçut aussi. Prenant sa collègue par les épaules, elle l'embrassa sur les joues puis étreignit brièvement le futur Prophète.

— Partez avant qu'il soit trop tard ! Cinq jours, ce n'est pas une éternité, et je sais comment donner le change à Jagang. Avec un peu de chance, il sera occupé, et je ne le verrai pas…

— Très bien… Où nous retrouverons-nous ? Nous avons longé la côte jusqu'au port de Grafan, et je ne connais pas la région.

— La côte, dis-tu ? Vous avez dû voir le poste de garde, près des docks ?

— Oui, mais il est plein de soldats.

— Comme tu l'as dit, personne ne t'interdit d'utiliser ton don. La relève a lieu un peu avant le coucher du soleil. Attends jusque-là, puis neutralise les sentinelles. Vous serez en sécurité jusqu'à l'aube. Mais j'arriverai avant, avec Amelia…

— Le poste de garde, quatre soirs après la pleine lune…

— Oui. Dans cinq jours, nous serons libres ! À présent, allez-vous-en !

Warren prit Verna par le bras et fonça vers la porte.

Chapitre 54

Peu après son réveil, à l'aube, Richard sortit de sa chambre et alla consulter les rapports du matin. Pour la première fois, le nombre de morts dépassait la barre des mille. Un millier de drames en une nuit…

Debout près de la porte, les bras croisés, Ulic voulut savoir combien il y avait de victimes. Quasiment la première fois qu'il posait une question à son seigneur… Incapable de parler, Richard lui tendit la feuille. Événement encore plus rare, le garde du corps soupira quand il eut fini de la lire.

La cité allait à la dérive. Avec la désorganisation du commerce, il devenait de plus en plus dur de trouver à manger. Le bois de chauffe et de cuisson se faisait rare, et les autres marchandises suivaient le même chemin. Beaucoup de boutiquiers ayant fui dans les collines ou succombé à la peste, les choses ne risquaient pas de changer.

Désormais, seuls les charlatans prospéraient.

Richard s'arrêta devant une grande tapisserie qui représentait la place du marché d'Aydindril. Derrière lui, son garde du corps l'imita en silence.

L'idée de s'enfermer dans son bureau pour traduire le livre révulsait le Sourcier. De toute façon, ça ne servait à rien. Le long passage sur lequel il travaillait relatait une enquête pointilleuse sur les accords passés entre Ricker et les Andoliens, un mystérieux peuple magique. Ennuyeux à mourir, ce texte ne lui apportait rien de neuf.

Non, il ne travaillerait pas ce matin ! D'ailleurs, l'état de Raina l'empêcherait de se concentrer. En une semaine, la Mord-Sith avait vieilli de trente ans. Et on ne pouvait rien pour elle, comme pour les mille morts de la veille.

Selon Shota, le Temple des Vents enverrait tôt ou tard un nouveau message. Et le grand-père de Chandalen avait affirmé la même chose à Kahlan. Mais si ça n'arrivait pas très vite, ils seraient tous morts, et s'en ficheraient royalement.

Richard jeta un coup d'œil par une fenêtre orientée vers l'est. Entre deux pics, les premiers rayons de soleil faisaient une timide apparition. Avec les nuages qui s'accumulaient à l'ouest, il devina que la pleine lune ne serait pas visible, cette nuit.

Le Sourcier se dirigea vers les quartiers de Kahlan. La voir, il en était sûr, lui remonterait le moral.

Quand il arriva, Ulic se posta au coin du couloir près d'Egan, affecté toute la nuit à la garde de l'Inquisitrice.

— Kahlan est levée ? demanda Richard à Nancy alors qu'elle sortait de chez sa maîtresse.

La servante ferma la porte derrière elle. Puis elle s'assura qu'Ulic et Egan étaient trop loin pour l'entendre, et souffla :

— Oui, seigneur Rahl. Mais elle n'est pas en très bonne forme. Pour tout dire, elle ne se sent pas bien.

Richard agrippa le bras de la domestique. Depuis deux ou trois jours, il s'inquiétait pour la jeune femme, qui ne semblait pas dans son assiette. Mais elle lui avait dit de ne pas s'en faire. Et si… ?

— Elle est malade ? Ne me dites pas que…

— Non, non, assura Nancy, consciente d'avoir terrorisé son interlocuteur. Ce n'est pas… ça.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Les joues roses, Nancy se posa une main sur le bas-ventre et baissa encore le ton.

— Toutes les femmes souffrent de ce mal une fois par mois. Dans deux jours, il n'y paraîtra plus. D'habitude, je ne parle pas de ces choses-là, mais avec la peste, il vaut mieux être précis. Ne lui répétez pas mes propos, elle serait capable de me faire décapiter !

Richard soupira de soulagement et serra gentiment le bras de Nancy.

— Je serai muet comme une tombe ! Merci, mon amie. S'il devait arriver malheur à Kahlan, je…

— Je sais, seigneur. C'est pour ça que j'ai vendu la mèche…

Quand la servante se fut éloignée, le Sourcier frappa à la porte. Sur le point de l'ouvrir pour sortir, Kahlan fut surprise de le découvrir.

— Je me trompais, dit-elle en souriant.

— À quel sujet ?

— Tu es encore plus beau que dans mon souvenir.

Richard sourit. Comme prévu, la retrouver lui avait remonté le moral. Voyant qu'elle s'était dressée sur la pointe des pieds, il lui donna le baiser qu'elle attendait impatiemment.

— J'allais rendre visite à Raina… Tu m'accompagnes ?

Toute joie envolée, Kahlan hocha simplement la tête.

Aux abords de la chambre des deux Mord-Sith, ils rencontrèrent Berdine. Les yeux cernés et les traits tirés, elle portait son uniforme rouge. Bien qu'étonné, Richard ne demanda pas pourquoi.

— Seigneur, je vous cherchais, justement… Raina voudrait vous voir.

— Nous venions chez vous. (Le jeune homme posa un bras sur les épaules de la Mord-Sith.) Allons-y !

» Berdine, je vois que tu es morte d'inquiétude. Mais tous les malades ne meurent pas, tu le sais… Raina est solide comme un roc. Une Mord-Sith ne se laisse pas abattre comme ça !

Berdine acquiesça sans conviction.

Dans la chambre, Raina reposait sur le grand lit. Elle aussi était sanglée dans son uniforme rouge.

Immobile sur le seuil, Richard se pencha vers Berdine pour lui parler à l'oreille.

— Pourquoi est-elle habillée ? demanda-t-il.

— Seigneur, elle m'a demandé de lui passer son uniforme rouge… pour livrer sa dernière bataille.

Quand Richard s'agenouilla près du lit, Raina ouvrit à demi les yeux et tourna vers lui un visage ruisselant de sueur.

— Seigneur Rahl…, souffla-t-elle en lui prenant la main, je voudrais aller voir Reggie…

— Qui ?

— Le tamia… celui qui a perdu le bout de sa queue… J'aimerais lui donner à manger…

Le cœur brisé, Richard parvint encore à sourire.

— T'y conduire sera un honneur, mon amie.

Quand il la prit dans ses bras, étonné qu'elle ait perdu tant de poids, Raina lui passa un bras tremblant autour du cou et blottit la tête contre son épaule.

Dans le couloir, Berdine vint se placer sur la gauche du Sourcier et tint la main de sa compagne. Kahlan marcha sur sa droite, suivie par Ulic et Egan, plus silencieux que jamais.

En chemin, tous les soldats s'écartèrent, la tête basse, et se tapèrent du poing sur le cœur.

Un ultime salut pour la Mord-Sith.

Dans le jardin, Richard s'assit à même le sol, Raina sur les genoux. Berdine et Kahlan s'accroupirent près de lui, les yeux baissés sur l'agonisante.

Ulic et Egan restèrent un peu en arrière, les mains croisées dans le dos. Sur leurs joues, Richard vit rouler de grosses larmes qu'ils ne cherchèrent même pas à écraser.

— Sous ce banc, dit le Sourcier à Kahlan. Donne-moi la boîte…

L'Inquisitrice tendit le bras, prit la boîte et l'ouvrit.

Richard y puisa une poignée de graines et en jeta une partie devant lui. Puis il fit tomber le reste dans la paume de Raina.

Habitués à associer la présence des humains à un bon repas, deux tamias sortirent d'un buisson, la queue frétillante. Tout en se disputant, chacun désireux de chasser l'autre, ils picorèrent les graines jusqu'à ce que leurs joues soient comiquement gonflées.

Les yeux mi-clos, Raina les regarda sans réagir.

À son poignet, près de la main de Berdine refermée sur ses doigts, son Agiel oscilla faiblement.

Leur récolte terminée, les tamias filèrent entreposer leur butin dans un terrier invisible, au cœur du buisson.

Raina tendit son bras libre et le posa sur le sol, la main ouverte. Le souffle atrocement heurté, elle parvint à déplier les doigts.

Les mâchoires serrées, Berdine lui caressa le front.

Un nouveau tamia sortit du buisson. Il avança en sautillant, s'immobilisa, en quête d'une menace, puis courut vers la main de la Mord-Sith.

Richard vit qu'il lui manquait le bout de la queue.

— Reggie…, souffla Raina.

Elle sourit quand le minuscule écureuil lui grimpa dans la paume. Les pattes calées sur les doigts de la Mord-Sith, il s'assit et entreprit de récupérer les graines du bout de la langue. Quand sa bouche fut pleine, il se leva, secoua la tête pour mieux répartir sa cueillette, et se laissa retomber afin de continuer à stocker de délicieux petits trésors.

Raina eut un petit rire de gamine chatouillée.

— Je t'aime, Raina, murmura Berdine en l'embrassant sur le front.

— Moi aussi, Berdine.

Alors que Reggie lui mangeait dans la main, Richard sentit le corps de la Mord-Sith se détendre.

Sa dernière bataille livrée, elle venait de mourir dans ses bras.

Chapitre 55

Dans le bureau, Kahlan vint se placer derrière Richard, assis sur son fauteuil. Lui passant les bras autour du cou, elle posa une joue sur le sommet de sa tête et pleura sans retenue.

Le Sourcier garda les yeux baissés sur l'Agiel de Raina qu'il faisait tourner entre ses doigts. Selon les vœux de sa compagne, Berdine le lui avait solennellement remis.

La Mord-Sith avait demandé l'autorisation de rejoindre Cara dans la Forteresse, pour lui annoncer la triste nouvelle. Elle s'était aussi déclarée prête à relayer sa collègue, qui n'avait pas quitté la salle de la sliph depuis trois jours.

Richard lui avait permis de faire ce qu'elle voulait, sans limitation de temps. Si elle désirait qu'il assume la garde à sa place, ou qu'il lui tienne compagnie, un mot d'elle suffirait.

Berdine l'avait remercié. Pour le moment, avait-elle soufflé, elle préférait rester seule.

— Pourquoi le Temple ne nous a-t-il pas envoyé son message ? soupira Richard.

— Je n'en sais rien, murmura Kahlan en lui caressant les cheveux.

— Qu'allons-nous faire ? (Une question théorique, qui, hélas, n'appelait pas de réponse.) Je voudrais tant avoir un chemin à suivre…

— Tu n'espères plus rien des minutes du procès ? Aucune piste ?

— La solution pourrait se trouver dans le dernier paragraphe. Avant que j'en arrive là, nous serons tous morts.

Richard accrocha l'Agiel de Raina à son cou, près de l'amulette. Le rouge du rubis s'harmonisait parfaitement à la couleur de l'arme.

— Jagang va gagner…, dit-il après un long silence.

— Ne dis pas ça ! s'exclama Kahlan. (Elle prit la tête du jeune homme entre ses mains et le força à la regarder.) Surtout, ne baisse pas les bras !

— Tu as raison… Nous finirons par vaincre…

Ponctuant cette profession de foi dépourvue de conviction, un coup à la porte fit sursauter l'Inquisitrice.

— Qui est-ce ? demanda Richard.

— Ulic, seigneur Rahl. (Le colosse entrouvrit le battant et passa la tête dans la pièce.) Le général Kerson voudrait vous parler.

— Richard, dit Kahlan, je vais prévenir Nadine et Drefan, pour

Raina…

Le Sourcier accompagna sa bien-aimée jusqu'à la porte. Dans le couloir, Kerson attendait, une pile de rapports sous le bras.

— Kahlan, je te rejoins dans quelques minutes…

L'Inquisitrice s'éloigna, Egan sur les talons. Ne pas voir une Mord-Sith leur emboîter le pas glaça le sang de Richard. D'habitude, il y en avait toujours une pas très loin…

— Mère Inquisitrice, dit Egan, des visiteurs sont venus au palais. Ils voulaient vous voir, le seigneur Rahl et vous. J'ai répondu que vous étiez trop occupés. Le seigneur a un tel fardeau sur les épaules…

— Avec tous ces problèmes, le hall des pétitions doit être plein à craquer de citoyens qui réclament un entretien.

— Ces gens-là ne sont pas dans le hall. Les gardes les ont interceptés alors qu'ils tentaient d'entrer dans une des salles de réception. Ils ne sont pas arrogants, comme beaucoup de pétitionnaires ou d'émissaires, mais ils ont une étrange façon d'insister.

Kahlan tourna la tête vers le colosse blond.

— T'ont-ils dit qui ils étaient, au moins ?

— Des Andoliens, Mère Inquisitrice.

La jeune femme s'immobilisa et prit le bras musclé du D'Haran.

— Des Andoliens ? Et les gardes les ont laissés entrer ? Des Andoliens, au palais ?

— J'ignore comment ils s'y sont introduits, Mère Inquisitrice. C'est un problème ?

La main sur la garde de son épée, Egan semblait prêt à bondir.

— Non, ils ne sont pas dangereux. L'ennui c'est que… Par les esprits du bien, comment t'expliquer ? En fait, ils ne sont pas vraiment humains…

— Ce qui veut dire ?

— Dans les Contrées du Milieu, il existe des créatures et des *peuples* magiques. Parfois, il est difficile de faire la différence entre ces catégories. Certains êtres, comme les Andoliens, sont un mélange des deux.

— La magie, encore et toujours…, marmonna Egan. Sont-ils dangereux ?

En soupirant, Kahlan s'engagea dans un couloir qui menait à l'aile des réceptions. Elle verrait Nadine et Drefan plus tard.

— Pas véritablement, si on sait s'y prendre avec eux. Personne n'en sait long à leur sujet, parce que nous préférons les éviter. Beaucoup de peuples des Contrées ne les aiment pas. Il faut dire que ce sont des voleurs patentés. Pas par cupidité, mais parce que les beaux objets les fascinent. Surtout ceux qui brillent. Entre un morceau de verre, une pièce d'or et un bouton de culotte, ils ne font aucune différence.

» On ne les aime pas parce qu'ils ressemblent à des êtres humains "normaux". On s'attend à ce qu'ils se comportent comme tel, mais c'est une erreur, puisqu'ils sont… eh bien… différents.

» En général, ils déboulent quelque part poussés par la simple curiosité. Nous leur interdisons l'accès du palais à cause du désordre qu'ils sèment partout où ils vont. C'est la solution la plus simple. Avec leur magie, dès qu'on tente de les discipliner, ils peuvent se montrer très méchants.

— Je devrais aller dire aux soldats de les expulser.

— Non, ça risquerait d'être pire. Pour traiter avec eux, il faut recourir à un protocole très spécial. Par bonheur, je le connais, et nous en débarrasser sera un jeu d'enfant.

— Comment ferez-vous ?

— Les Andoliens adorent livrer des messages. Ça les fascine encore plus que les objets brillants. Sans doute parce que s'impliquer dans nos affaires les rapproche de leur côté humain. Dans les Contrées, on les emploie souvent comme courriers. Ils sont plus fiables que tout autre moyen de communication, et en guise de paiement, ils se contentent d'un peu de verroterie. Parfois, ils travaillent même gratuitement, pour le plaisir… Je leur parlerai d'une missive urgente à livrer, et ils proposeront de s'en charger. C'est la meilleure façon de congédier un Andolien sans qu'il s'en aperçoive.

— Et ça marche avec une *bande* d'Andoliens ? demanda Egan, dubitatif.

— Par les esprits du bien, ne me dis pas qu'ils sont plus de deux ?

— Il y en a sept, Mère Inquisitrice. Six femmes qui se ressemblent toutes et un homme.

De surprise, Kahlan faillit s'emmêler les pieds et s'étaler.

— Je n'en crois pas mes oreilles. Il doit s'agir du légat Rishi et de ses six épouses, des sœurs issues de la même… portée.

Selon les Andoliens, il ne fallait pas moins de six femelles, nées en même temps, pour servir de compagnes au légat. Mais au fond, chaque peuple n'avait-il pas ses coutumes plus ou moins étranges ?

La tête tournant comme une toupie, Kahlan tenta de se concentrer malgré son chagrin. Après tant de décès, celui de Raina était comme un coup de grâce. Mais elle devait trouver un endroit où envoyer les Andoliens avec un message qui paraisse digne d'être livré.

Peut-être quelque chose lié à la peste… Oui, elle pouvait les expédier à l'autre bout des Contrées, avec un avertissement au sujet de la Mort Noire. Et pourquoi pas dans le Pays Sauvage ? Là-bas, les Andoliens étaient mieux acceptés que partout ailleurs dans l'Alliance.

Des gardes armés jusqu'aux dents surveillaient les portes de la salle de réception où on avait consigné les Andoliens. Deux d'entre eux

poussèrent les lourds battants pour laisser entrer Kahlan et Egan.

Cette salle sans fenêtre était une des plus petites parmi celles où on accueillait les visiteurs de marque. Le long des murs en pierre noire, sur des piédestaux également sombres, des sculptures de toute sorte, exposées sur un fond de tentures bordeaux, s'offraient à la curiosité des visiteurs. Des bustes de monarques côtoyaient de magnifiques éphèbes aux muscles saillants, des dames majestueuses… et la représentation d'un fermier et de son bœuf.

Quatre ensembles de lampes en cristal taillé tentaient en vain de dissiper la pénombre, inévitable dans un décor à dominante noire.

Les Andoliens attendaient près d'une des trois imposantes tables en bois foncé. Les six femmes, grandes et minces, se ressemblaient effectivement comme des gouttes d'eau. Dans leurs cheveux orange vif – une teinture obtenue à partir des baies d'un arbuste très répandu dans leur pays natal – une multitude de décorations témoignaient du goût de leur peuple pour les objets brillants. Ce fatras de boutons, d'éclats de métal ou de verre, de piécettes d'or ou d'argent et de copeaux d'obsidienne devait constituer à leurs yeux un trésor inestimable.

Vêtues de robes blanches d'une élégante simplicité, les six épouses du légat ne manquaient pas de noblesse. Une qualité logique pour des femmes de leur statut, même si elles appartenaient à un peuple assez couard pour se terrer au fond d'une crevasse dès qu'un orage éclatait dans le ciel.

Plus vieux que ses compagnes, le légat, un petit homme râblé aux yeux noirs étonnamment ronds, ressemblait à un diplomate classique. Entouré d'une couronne de cheveux blancs, son crâne lisse luisait comme du bois poli. Pour obtenir ce résultat, on l'avait sans doute copieusement enduit de graisse, une pratique courante dans le lointain pays des Andoliens.

Ses robes blanches brodées de fil d'or étaient ornementées de petits objets aussi bizarres que la quincaillerie arborée par ses épouses. De loin, cet attirail lui donnait un air d'opulence. Vu de près, il ressemblait à un mendiant un peu fou qui aurait fouillé dans une décharge publique pour se parer de détritus dont les gens normaux ne voulaient plus.

Les yeux injectés de sang, il affichait un sourire idiot et semblait avoir du mal à tenir debout. Bien qu'elle ne l'eût pas vu souvent, Kahlan ne se le rappelait pas sous cet aspect…

Les six sœurs se placèrent en ligne devant lui, se redressèrent et bombèrent le torse.

— Nous sommes des filles du cycle de la lune, déclara l'une d'elles.

— Nous sommes des filles du cycle de la lune, répéta Kahlan.

Chez les Andoliens, c'était le salut traditionnel entre les femmes.

Son ventre douloureux lui rappela que cette phrase avait un sens caché… et pourtant évident.

Leurs grands yeux noirs rivés sur l'Inquisitrice, les cinq autres épouses la saluèrent à tour de rôle. Quand ce fut fini, elles se séparèrent en deux groupes de trois et vinrent se camper aux côtés de leur mari.

Le légat leva une main, tel un souverain qui salue la foule. Puis il se fendit d'un grand sourire d'idiot du village.

Devant ce curieux comportement, l'Inquisitrice plissa le front. Mais avec les Andoliens, savait-on jamais ce qui était bizarre ou pas ?

— Nous sommes des enfants du cycle du soleil, dit-il d'une voix pâteuse.

Kahlan répéta aussi cette formule rituelle, mais il l'ignora, distrait par un bruit de pas, dans son dos.

Richard approchait à grandes enjambées, l'air pas commode du tout.

— Qu'ont dit ces femmes au sujet de la lune ? grogna-t-il.

Quand il s'arrêta près d'elle, Kahlan prit la main du Sourcier.

— Richard, dit-elle, espérant qu'il sentirait la tension, dans sa voix, je te présente le légat Rishi et ses épouses. Ce sont des Andoliens. Tu as dû nous entendre échanger le salut traditionnel des femmes de ce peuple, c'est tout.

— Je vois… Désolé de ma brusquerie. Quand j'ai entendu le mot « lune », ça m'a…

Le jeune homme devint soudain blanc comme un linge.

— Des Andoliens… Le sorcier Ricker était en rapport avec ce peuple… Mais…

— Nous sommes des enfants du cycle du soleil, dit le légat Rishi, le regard de plus en plus vitreux. Les deux sexes sont unis au soleil. Mais seules les femmes ont un lien avec la lune.

Richard se massa le front, à la fois confus et pensif. Kahlan lui serra la main, espérant qu'il capterait le message : pour le bien de tous, mieux valait qu'il la laisse régler cette affaire.

Elle se tourna vers l'Andolien.

— Légat Rishi, j'aimerais que…

— Notre mari a bu des nectars qui l'ont rendu heureux, annonça une des épouses, comme si c'était une nouvelle retentissante. Pour ça, il a dû se séparer de ses trophées. (L'Andolienne se rembrunit.) Il nous a un peu ralentis, il faut l'avouer. Sinon, nous serions arrivés plus tôt.

— Merci de me confier ces informations, dit Kahlan.

Quand un Andolien parlait de lui-même, il convenait de lui témoigner de la reconnaissance. Car aux yeux de cet étrange peuple, cela revenait à faire un cadeau à ses interlocuteurs.

— Légat Rishi, reprit l'Inquisitrice, je voudrais que vous livriez un

message très important à…

— Désolé, coupa l'Andolien, mais ce ne sera pas possible.

Kahlan n'en crut pas ses oreilles. Depuis des temps immémoriaux, aucun membre de ce peuple n'avait refusé ce type de mission.

— Pourquoi cette réponse négative, légat Rishi ?

Une des femmes se pencha vers Kahlan.

— Parce qu'on nous a déjà confié un message très important.

— Vraiment ?

— Oui. C'est un si grand honneur, Mère Inquisitrice. Notre mari est porteur d'un message de la lune.

— Quoi ? rugit Richard.

— La lune vous transmet un message des vents, dit le légat en gloussant comme un débile mental.

Kahlan se pétrifia.

— Nous aurions pu être là plus tôt, continua l'Andolienne, mais notre mari a dû s'arrêter très souvent pour boire.

Un frisson glacé courut le long de l'échine de l'Inquisitrice.

— Être là plus tôt…, répéta Richard. Pendant que des milliers de gens mouraient, ce crétin se saoulait ? Raina est morte parce qu'il s'arrêtait dans des tavernes ?

Le poing de Richard vola vers le menton de l'Andolien. Propulsé dans les airs par l'impact, le pauvre légat atterrit le dos sur la grande table.

— Des innocents agonisent, et tu levais le coude en chemin ? rugit le Sourcier.

Fou de rage, il bondit vers la table.

— Non ! cria Kahlan. Il a un pouvoir magique !

Une silhouette rouge passa devant les yeux de l'Inquisitrice. Se jetant sur son seigneur, Cara l'écarta de sa cible et l'envoya bouler avec elle sur le sol.

Du sang sur le menton, le légat Rishi se remit péniblement en position debout. Des éclairs blancs et des volutes noires remontèrent le long de ses bras et convergèrent vers sa poitrine. Il invoquait sa magie, prêt à la déchaîner contre Richard, qui fit mine de dégainer son épée.

Cara le bouscula de nouveau, se campa devant l'Andolien et lui décocha un fantastique revers de la main sur la bouche.

Fou furieux, il parut vouloir changer de cible.

Cara le frappa de nouveau, pour qu'il oublie tout à fait le Sourcier.

Tombant dans le piège, il libéra sa magie sur la Mord-Sith.

Aussitôt, il s'affaissa en gémissant de douleur. Toujours aussi vive, Cara le prit par les pans de sa chemise avant qu'il touche le sol et lui plaqua son Agiel sur la gorge.

— Tu es en mon pouvoir ! triompha-t-elle. Ta magie m'appartient !

— Cara, cria Kahlan, ne le tue pas !

Serrées les unes contre les autres, les six sœurs tremblaient comme des poules menacées par un renard. Compatissante, l'Inquisitrice leur fit signe que tout allait bien, et qu'elles n'avaient rien à craindre.

— Cara, ne lui fais pas de mal ! Il nous apporte un message du Temple des Vents.

— Je sais, dit la Mord-Sith. On le lui a transmis par magie. Son pouvoir est à moi, et les paroles des vents y sont comme écrites sur une feuille de parchemin.

— Tu les connais, c'est ça ? demanda Richard en laissant retomber l'Épée de Vérité dans son fourreau.

Des larmes aux yeux, Cara hocha la tête.

— Je partage la magie de cet homme, et ce message en fait partie.

— Ulic et Egan, dit le Sourcier, faites sortir tous les soldats, puis fermez les portes, et assurez-vous que plus personne n'entre.

Pendant que les deux colosses obéissaient, Richard prit le légat par le col, le souleva du sol, le porta jusqu'à une chaise et l'y laissa tomber.

Un poing serré sur l'amulette et l'Agiel de Raina, il se pencha vers l'Andolien, comme s'il allait le mordre.

— Récite ce message mot pour mot, et sans chercher à jouer au plus fin. Des milliers de gens ont perdu la vie parce que tu traînais en chemin pour te saouler !

— Le message des vents concerne deux personnes…

Surpris, Richard tourna la tête. En même temps que de la bouche du légat, les mots avaient jailli des lèvres de Cara.

— C'est donc vrai, tu connais les mots, comme lui ?

— Seigneur, ils sortent tous seuls de ma gorge. Cet homme savait uniquement qu'il devait délivrer un message. Sa teneur lui était inconnue avant qu'il le récite. Et à ce moment-là, j'ai parlé en même temps que lui…

— Qui sont les deux destinataires ?

Une question que Kahlan n'aurait pas eu besoin de poser.

— Le sorcier Richard Rahl et la Mère Inquisitrice Kahlan Amnell, déclamèrent en chœur Cara et Rishi.

— Et que leur dit le Temple ?

Là aussi, Kahlan n'aurait pas eu besoin de demander. Elle vint se placer près de Richard et lui prit la main.

À part elle, Richard, Cara, le légat Rishi et les six épouses – désormais réfugiées sous une table –, il n'y avait personne dans la salle. La lumière avait baissé, comme si une main invisible était venue tourner la molette des lampes.

Le légat, blême comme un mort, semblait en transe. Du sang coulant toujours sur son menton, il se leva de sa chaise et tendit un

bras vers Richard.

Cette fois, les mots sortirent de sa seule bouche.

— Les vents t'appellent, sorcier Richard Rahl. La magie qu'on leur a volée fait des ravages dans ce monde. Pour entrer dans le Temple, tu devras te marier.

» Ton épouse se nommera Nadine Brighton.

Incapable de parler, Richard posa la main de Kahlan sur son cœur et la serra entre les siennes.

Cara leva un bras et le pointa sur Kahlan. D'une voix glaciale, elle déclama seule la suite du message.

— Les vents t'appellent, Mère Inquisitrice Kahlan Amnell. La magie qu'on leur a volée fait des ravages dans ce monde. Pour aider le sorcier Richard Rahl à entrer dans le Temple, tu devras te marier.

» Ton époux se nommera Drefan Rahl.

Richard tomba à genoux et sa compagne l'imita.

Elle aurait dû éprouver quelque chose, pensa-t-elle. Mais elle se sentait engourdie, comme dans un cauchemar.

Elle avait fini par se dire que ça n'arriverait jamais. À présent, le couperet était tombé. Et tout cela allait bien trop vite pour qu'elle réagisse, comme si elle basculait d'une falaise, trop surprise pour avoir le réflexe de chercher une racine à laquelle s'accrocher.

Tout était fini. Sa vie, ses rêves, son avenir, son bonheur… Il ne lui restait plus qu'à accomplir son devoir jusqu'à ce que la mort l'en délivre.

Le teint cendreux, Richard leva les yeux vers la Mord-Sith.

— Cara, je t'en prie, ne nous inflige pas ça ! Par pitié, pas ça !

— Je ne vous inflige rien, répondit la Mord-Sith. Tel est le message des vents. Si vous voulez entrer dans le Temple, il faudra en passer par là.

— Pourquoi Kahlan doit-elle se marier ?

— Les vents exigent une épouse vierge !

Richard jeta un bref regard à l'Inquisitrice, puis plongea ses yeux gris dans ceux de Cara.

— Elle n'est pas vierge !

— C'est faux.

— Non ! Elle ne l'est plus !

Kahlan passa les bras autour du cou de taureau du Sourcier et l'attira contre elle.

— Richard, tu te trompes… Ici, je le suis encore. Pour les esprits, m'a dit Shota, c'est tout ce qui compte. Dans notre univers, celui des vivants, je suis vierge. Nous nous sommes aimés dans un autre monde, et ça ne compte pas.

— C'est de la folie ! De la folie…

— Mais cela satisfait aux exigences des vents, dit Cara.

— Ce sera votre seule chance, ajouta le légat. Si vous ne la saisissez pas, les vents ne seront plus tenus de réparer les dégâts.

— Cara, par pitié, pas ça… Il doit y avoir un autre moyen.

— Désolée, mais c'est le seul… Il dépend de vous d'arrêter le fléau. Si vous vous dérobez, l'occasion ne se présentera plus jamais, et la magie volée accomplira son œuvre jusqu'au bout.

— Les vents veulent entendre votre réponse, dit le légat. Vous devez tous les deux consentir librement à ce sacrifice. Et vos unions seront sincères et authentiques sur tous les plans. Seule la mort les brisera, et il faudra être dévoués et fidèles à vos partenaires.

— Cet homme dit la vérité telle que les vents la conçoivent, confirma Cara. Quelle est votre décision ?

À travers ses larmes, Kahlan regarda Richard. Quelque chose en lui était en train de mourir, elle le voyait comme sur le visage de Raina, dans le jardin…

— C'est notre devoir, souffla-t-elle. Et la seule façon de sauver des multitudes d'innocents. Mais si tu le désires, je refuserai.

— Combien d'autres Raina mourront dans mes bras ? Être ensemble à ce prix-là nous détruirait de toute façon.

— Et s'il y avait… un autre moyen d'arrêter l'épidémie ?

— Kahlan, je n'en ai pas trouvé. Pour la première fois, j'ai trahi ta confiance.

— C'est faux, Richard. Ensemble, nous allons arrêter l'hécatombe. (La jeune femme se blottit contre son compagnon.) Je t'aime tellement !

D'une main, le Sourcier releva le menton de l'Inquisitrice.

— Alors, nous sommes d'accord… Il n'y a pas le choix.

Les deux jeunes gens se relevèrent.

Kahlan aurait eu tant de choses à dire… Les mots coincés dans sa gorge, elle regarda Richard dans les yeux et comprit que ça n'aurait servi à rien.

Ils se tournèrent vers Cara et Rishi.

— J'accepte d'épouser Nadine.

— J'accepte d'épouser Drefan.

En larmes, Kahlan se jeta dans les bras de Richard, qui la serra au point de lui couper le souffle.

La Mord-Sith et l'Andolien les séparèrent.

— Vous êtes liés à d'autres personnes, désormais, dit Cara. Ces étreintes sont interdites, parce que vous devez être fidèles à vos partenaires.

Kahlan et Richard se regardèrent, conscients qu'ils s'étaient enlacés pour la dernière fois.

Alors, le monde de la jeune femme s'écroula.

Chapitre 56

Séparée de Richard par Cara et le légat Rishi, Kahlan tourna la tête quand elle entendit la porte s'ouvrir. Dès qu'il eut fait entrer Nadine et Drefan, Ulic la referma.

Le Sourcier se leva et se passa une main dans les cheveux. Craignant que ses jambes se dérobent, Kahlan ne bougea pas. Sa vie lui coulait entre les doigts comme de l'eau. Le devoir l'avait finalement dévorée.

Nadine regarda toutes les personnes présentes dans la salle, puis riva les yeux sur Richard, campé devant elle, la tête baissée.

— Nadine, Drefan, dit-il, vous savez que la peste a pour origine une magie volée dans le Temple des Vents. Désormais, je sais que faire pour y entrer et enrayer l'épidémie.

» Le Temple exige que Kahlan et moi nous mariions, mais pas ensemble. Désolé de vous impliquer dans ce drame, mais c'est vous deux qu'il a choisis. J'ignore pourquoi, et je doute d'obtenir un jour une explication. Mais une certitude demeure : c'est notre seule chance de vaincre la peste. Bien entendu, je ne peux pas vous forcer à jouer vos rôles. Si vous refusez, personne ne vous blâmera.

Richard toussota pour que sa voix cesse de trembler. Puis il prit la main de Nadine – sans se résoudre à la regarder dans les yeux.

— Nadine, veux-tu devenir ma femme ?

L'herboriste jeta un coup d'œil à Kahlan, qui affichait son masque d'Inquisitrice, comme le lui avait appris sa mère.

Le devoir, encore et toujours…

— M'aimes-tu, Richard ? demanda Nadine.

— Non. Je suis désolé, mais je ne t'aime pas.

La jeune femme ne parut pas étonnée. Kahlan aurait parié qu'elle s'attendait à cette réponse.

— Je serai ta femme, Richard, et je te rendrai heureux. Tu verras, avec le temps, tu finiras par m'aimer.

— Non, Nadine, ne te berce pas d'illusions. Si tu acceptes, nous serons unis, et je te resterai fidèle, mais mon cœur appartiendra toujours à Kahlan. J'ai honte de dire cela alors que je te demande en mariage, mais je refuse de te mentir.

L'herboriste réfléchit un instant.

— Beaucoup de mariages de raison finissent très bien, dit-elle. (Elle sourit, et Kahlan trouva qu'il y avait beaucoup de tendresse sur son visage.) Le nôtre aura été arrangé par les esprits, et ce n'est pas

rien. J'accepte ta proposition, Richard.

Le jeune homme regarda Kahlan, dont le tour était venu. Dans ses yeux, elle vit briller une rage mortelle.

Le chagrin lui rongeait les entrailles. Comme à elle.

Sans trop savoir comment, elle se retrouva devant Drefan. Au début, les mots ne voulurent pas sortir. Mais elle lutta de toutes ses forces.

— Drefan… veux-tu… être mon mari ?

Les yeux bleus si semblables à ceux de Darken Rahl étudièrent froidement la jeune femme. Sans l'avoir voulu, elle repensa à la main du guérisseur, dans le pantalon de Cara, et faillit vomir.

— Comme l'a dit Nadine, on peut imaginer pire qu'un mariage arrangé par les esprits. Bien entendu, il n'y a aucune chance que tu m'aimes un jour ?

Incapable de répondre, Kahlan se contenta de hocher la tête.

— Eh bien, tant pis… Nous aurons quand même de bons moments. Kahlan, je t'épouserai, puisque tu me le demandes.

La jeune femme se félicita de n'avoir jamais raconté l'épisode de l'« examen » de Cara, dans l'oubliette. Sinon, le Sourcier aurait pu perdre le contrôle de ses nerfs et dégainer sa lame.

Cara et Rishi avancèrent d'un pas.

— C'est réglé, dirent-ils en même temps. Les vents sont satisfaits que toutes les parties concernées aient donné leur accord.

— Quand… ? demanda Richard d'une voix tremblante. Quand est-ce prévu ? Il faut que j'entre au plus vite dans le Temple, pour l'aider à arrêter la peste.

— Ce soir, répondirent la Mord-Sith et l'Andolien. Nous allons partir pour le Temple des Vents. Vous serez unis dès que nous arriverons.

Kahlan ne demanda pas comment ils atteindraient un endroit qui n'était plus nulle part. Pour elle, ça ne comptait pas. Ils seraient mariés dès ce soir, et ses entrailles se nouaient à cette seule idée.

— Je suis désolée pour Raina, dit Nadine à Richard. Comment réagit Berdine ?

— Très mal. Elle est seule dans la Forteresse… (Le jeune homme se tourna vers Cara.) Pouvons-nous y faire halte en passant ? Je veux la tenir au courant des derniers événements, et lui dire de monter la garde près de la sliph jusqu'à mon retour.

— J'en profiterai pour lui donner un calmant, dit Nadine.

— Permission accordée, lâcha Cara d'une voix glaciale.

Quand Richard lui annonça la nouvelle, Berdine blêmit et se jeta dans ses bras pour pleurer avec lui. L'air intrigué, la sliph les regarda, la tête hors de son puits.

Nadine sortit des fioles et des sachets de son sac, fit de savants mélanges, et indiqua à la Mord-Sith dans quel ordre et à quel moment prendre ces médicaments censés l'aider à supporter son chagrin.

Richard tenta de transmettre à sa garde du corps toutes les informations dont elle pouvait avoir besoin.

Kahlan resta à l'écart, avec le sentiment de sombrer de plus en plus vite dans un gouffre sans fond.

— Il faut partir ! lança soudain Cara. Pour arriver avant le lever de la pleine lune, nous devrons chevaucher à bride abattue.

— Comment trouverai-je le Temple des Vents ? demanda Richard.

— Vous n'aurez pas à le chercher, répondit la Mord-Sith. Quand les conditions seront remplies, c'est lui qui vous trouvera.

— Je peux laisser mon sac ? lança Nadine. Il est très lourd, et je suppose que nous repasserons par ici.

— Pas de problème, lâcha Richard d'une voix atone.

Alors qu'ils retournaient vers leurs chevaux, Kahlan dut marcher derrière le Sourcier, avec Drefan à ses côtés. En chemin, Nadine ne put s'empêcher de poser une main dans le dos de son futur mari. Même si elle avait le triomphe remarquablement modeste, ce geste était sans équivoque : à présent, cet homme lui appartenait !

Au pied du chemin qui menait à la Forteresse, alors qu'ils s'éloignaient de la ville, Kahlan entendit les hommes chargés des charrettes crier aux habitants de sortir leurs morts. Bientôt, tout cela n'aurait plus lieu d'être. La seule consolation de la jeune femme : grâce à eux, des centaines de familles survivraient.

Le miracle s'était produit trop tard pour sauver Raina. Berdine n'en avait pas parlé, mais cette atroce idée devait tourner et retourner dans sa tête.

Richard avait refusé d'emmener une escorte. En voyant son expression, même Ulic et Egan n'avaient pas discuté. Seuls le Sourcier, Kahlan, Nadine, Drefan, Cara, le légat et ses six femmes graviraient ce soir le mont Kymermosst.

L'Inquisitrice ignorait de quelle façon Richard entrerait dans le Temple des Vents. Et cette question ne l'intéressait pas. Une seule chose comptait : bientôt, son bien-aimé épouserait Nadine. Et elle s'unirait à Drefan. Une idée qui obsédait sûrement Richard…

En chemin, sans doute pour alléger l'atmosphère, le guérisseur se montra très volubile. Kahlan n'écouta pas ce qu'il racontait. Les yeux rivés sur le dos de Richard, elle s'efforçait de ne pas manquer les rares occasions où il pouvait se retourner pour lui jeter un coup d'œil.

Chaque fois, croiser son regard lui avait fait plus mal qu'un coup de poignard.

Accablée, elle ne s'intéressa pas au splendide paysage et nota avec

un parfait détachement que le temps se réchauffait un peu, même si des nuages noirs s'accumulaient au-dessus des montagnes. Un orage se préparait, c'était évident. Fidèles à leur réputation de couardise, les Andoliens gémissaient dès qu'ils levaient les yeux vers le ciel…

Kahlan resserra les pans de son manteau. Depuis un moment, elle pensait à la robe de mariée bleue que Weselan lui avait amoureusement préparée. Et qu'elle ne porterait jamais.

Insensiblement, elle commençait à en vouloir à Richard. À cause de lui, elle avait fini par croire qu'elle pourrait être heureuse comme les autres femmes. Gagnée par son enthousiasme, elle avait espéré se libérer en partie de son devoir. Peu à peu, il l'avait incitée à l'aimer…

Tout ça pour un tel désastre !

Non, elle devenait injuste ! Lui aussi était frappé par le malheur. Sa vie lui coulait également entre les doigts.

Elle repensa à leur rencontre, qui semblait remonter à une éternité. Alors qu'elle fuyait les tueurs de Darken Rahl, Richard était venu à son secours. Depuis, ils avaient vécu tant de choses ! Combien de fois l'avait-elle regardé dormir en rêvant d'être une femme normale capable d'aimer et d'être aimée ? Pas une Inquisitrice prisonnière de son devoir et interdite de sentiments…

Richard avait réussi l'impossible : être son partenaire en restant lui-même. Mais ce beau rêve était réduit en cendres.

Pourquoi les esprits les torturaient-ils ainsi ? Au fond, la réponse était simple. Comme Shota et le grand-père de Chandalen l'avaient souligné, il n'existait pas que des esprits du bien. À l'évidence, c'étaient ceux du mal qui exigeaient un tel prix pour arrêter la peste.

Et ils étaient pires que Darken Rahl, le Gardien et Jagang réunis !

En fin de matinée, ils s'arrêtèrent pour manger et laisser souffler les chevaux.

En se restaurant, Nadine et Drefan menèrent une longue conversation de spécialistes. Assis sur une souche, le légat se laissa nourrir par ses épouses. Avec sa lèvre éclatée, ce ne fut pas très facile, mais les Andoliennes s'en tirèrent très bien, transformant la corvée en une sorte de jeu érotique.

Cara s'installa dans un coin et mangea en silence.

Kahlan et Richard ne purent rien avaler. Assis chacun sur un rocher, les yeux dans le vide, ils n'échangèrent pas un mot.

Quand ils eurent fini leur repas, Cara et les autres remontèrent en selle. Le Sourcier les regarda un long moment avant de se lever. Dans ses yeux, Kahlan vit briller une rage comme elle ne lui en avait jamais connu. Les esprits avaient choisi Drefan, son frère, pour lui porter un coup terrible. Ils n'auraient pas pu lui infliger de pire tourment…

— Comment va votre bras, Drefan ? demanda Nadine quand ils se furent remis en route.

Le guérisseur leva une main et plia souplement le poignet.

— Presque aussi bien que s'il était neuf !

Kahlan se désintéressa de la conversation des deux thérapeutes. Ils jacassaient depuis le départ, parvenant à peine à troubler son silence intérieur.

— Que vous est-il arrivé, maître Drefan ? demanda une Andolienne.

— Un mécréant opposé à ma manière de lutter contre les maladies qui rongent le monde…

— Et que vous a-t-il fait ?

— Ce chien m'a donné un coup de couteau. Il m'aurait bien tué, s'il avait pu.

— Pourquoi n'a-t-il pas réussi ?

— Quand je lui ai montré *mon* couteau, il a jugé préférable de détaler. Mais oublions cette affaire sans importance !

— J'ai recousu la plaie, annonça fièrement Nadine. Et elle était rudement profonde.

Drefan foudroya du regard l'herboriste, qui se recroquevilla sur sa selle.

— Ce n'était rien, je te l'ai dit cent fois. Inutile de s'apitoyer sur moi. Des milliers de malheureux souffrent beaucoup plus.

Drefan s'adoucit quand il vit l'expression penaude de la jeune femme.

— Cela dit, tu as fait du très bon travail, digne de mes meilleurs guérisseurs. Tu t'en es très bien tirée, et je te remercie.

Nadine sourit du compliment.

Comme pour s'isoler, Drefan releva la capuche de son manteau.

Esprits du bien, pensa Kahlan, *cet homme sera bientôt mon époux. Et je devrai le supporter jusqu'à la fin de mes jours.*

Après, elle pourrait retrouver Richard.

L'idée de mourir ne lui avait jamais paru aussi douce.

Agenouillée devant le trou de la serrure, Clarissa suivait la conversation de Nathan avec les sœurs, dans la pièce attenante. Inquiète, elle frotta l'une contre l'autre ses paumes humides de sueur.

— Je suis sûre que tu comprendras, seigneur Rahl, dit Jodelle. C'est également bon pour ta sécurité.

— L'empereur est vraiment un homme prévenant, ricana le Prophète.

— Si Richard Rahl disparaît ce soir, comme tu l'affirmes, tu n'as aucun souci à te faire. Et tu obtiendras ce que tu demandes. N'est-ce pas un marché satisfaisant pour toutes les parties ?

— Je t'ai dit que le plan de Jagang avait fonctionné ! grogna

Nathan. Ce soir, Richard Rahl sera anéanti. Quand les événements m'auront donné raison, j'espère que tu n'oseras plus douter de ma parole.

Clarissa dut tendre le cou pour continuer à voir le Prophète, qui s'était écarté des deux sœurs afin de prendre le temps de réfléchir.

— A-t-il accepté mes autres propositions ? demanda-t-il soudain.

— Jusqu'à la dernière, assura Willamina. Il est impatient que tu deviennes son plénipotentiaire en D'Hara. Et ravi que tu veuilles l'aider à déchiffrer les recueils de prophéties qu'il a accumulés au fil des ans.

— Où sont-ils ? demanda Nathan, agacé. Je n'ai pas envie de traverser l'Ancien Monde pour consulter des ouvrages sans valeur. En D'Hara, j'aurai du pain sur la planche pour prendre les choses en main. Le nouveau seigneur Rahl devra consolider au plus vite son autorité.

— L'empereur a pensé à ce problème. Pour te faciliter les choses, ses sorciers trieront les ouvrages et te feront parvenir ceux qu'ils jugent intéressants.

Clarissa ne fut pas étonnée par le discours de la sœur. Avant l'arrivée des visiteuses, Nathan l'avait prévenue que Jagang ne l'autoriserait pas à consulter tous ses volumes de prophéties, et qu'il ne lui révélerait pas leur localisation. Par prudence, il tiendrait à lui présenter une « sélection » soigneusement expurgée.

— Le moment venu, dit le Prophète, nous procéderons ainsi. Quand notre collaboration aura porté ses fruits, une fois le Nouveau Monde conquis, nous nous ferons pleinement confiance. À cet instant-là, je serai disposé à voir les fichus toutous de l'empereur. En attendant, je préfère éviter que des sorciers, même minables, sachent où me trouver. C'est pour ça que je ne m'attarderai pas ici.

— Comme je te l'ai dit, l'empereur aurait été ravi de te faire parvenir ce livre. Voire de te le remettre en personne. Mais il s'inquiète qu'un sorcier aussi puissant que toi, et dont l'esprit lui est impénétrable, l'approche de si près. S'il est enthousiasmé par ta proposition, il n'en reste pas moins prudent.

— Comme moi, lâcha Nathan. C'est pour ça que je refuse qu'on sache où je suis. Notre rendez-vous de ce jour est le dernier risque que je suis disposé à prendre. Pourtant, il me faut cet ouvrage. Sans lui, impossible de savoir si aller en D'Hara n'est plus dangereux pour moi !

— Son Excellence comprend, et il veut bien accéder à ta requête. Dès qu'il aura atteint son but, ce volume ne lui sera plus d'aucune utilité. En outre, un monde où il n'y aurait plus personne pour le servir ne lui semble pas très souhaitable…

» Ce livre agit seulement lorsqu'il est entre les mains de sœur

Amelia, qui est allée le chercher dans le Temple des Vents. Il te propose d'avoir l'ouvrage… ou la femme. Si tu le désires, il te l'enverra.

— Ainsi, il saura où je suis ? Désolé, Jodelle, mais je choisis le livre.

— Son Excellence n'y verra aucun inconvénient. Nous pouvons te le faire apporter à l'endroit que tu décideras. Pour des raisons de sécurité, Jagang refuse seulement que tu viennes le chercher dans son fief.

Pensif, Nathan se gratta le menton.

— Et si j'envoyais quelqu'un avec vous ? Une personne de confiance, qui aura mes intérêts à cœur. Oui, un émissaire lié à moi, afin que je ne redoute pas que Jagang fouille dans son esprit pour apprendre où je me trouve… Une personne qui n'a pas le don, bien sûr, pour que lui non plus n'ait rien à craindre.

— Un intermédiaire privé du don ? (Jodelle réfléchit quelques instants.) Et tu baisserais tes protections, pour que nous puissions nous assurer que c'est vrai ?

— Bien sûr. Je veux que mon partenariat avec Jagang bénéficie à chacun des contractants. Me vois-tu tout ficher à l'eau en essayant de le tromper ? J'entends instaurer la confiance, pas la détruire. (Nathan hésita un peu, puis s'éclaircit la gorge.) Mais cet intermédiaire, comme tu dis, est… hum… très cher à mon cœur. S'il devait lui arriver malheur, je ne le prendrais pas bien du tout. Cette femme a beaucoup de valeur à mes yeux.

Les deux sœurs sourirent.

— Une femme…, répéta Willamina. Venant de toi, ça ne nous étonne pas.

— Nathan, lança Jodelle, je suis ravie d'apprendre que tu profites pleinement de ta nouvelle liberté !

— Je suis sérieux… Si on lui fait du mal, plus question de partenariat ! Je l'envoie pour montrer que je me fie à Jagang. Ce premier pas attestera de ma sincérité.

— Nous comprenons, Nathan, dit Jodelle. Ton intermédiaire n'aura rien à craindre.

— Quand elle aura le livre, je veux qu'on l'escorte jusqu'à ce qu'elle soit hors de portée des soldats de l'Ordre. Ensuite, il faudra la laisser continuer seule. Si on la piste, je le saurai, et je tiendrai cette initiative pour un acte d'hostilité contre moi.

— Tes conditions sont raisonnables, dit Jodelle. Cette femme nous accompagnera, elle récupérera le livre et retournera auprès de toi sans être suivie. Après, tout le monde sera content.

— Parfait, conclut Nathan. Demain, Jagang sera débarrassé de Richard Rahl. Et dès que j'aurai l'ouvrage entre les mains, l'armée

d'harane du sud se placera sous les ordres du corps expéditionnaire de l'empereur, comme je l'ai promis.

— Tout est clair entre nous, seigneur Rahl, dit Jodelle. (Elle esquissa une révérence.) Son Excellence sera ravi d'accueillir dans l'empire un commandant en second d'une telle qualité.

Nathan tourna la tête vers la porte du salon. Comprenant le message, Clarissa se leva et courut vers la fenêtre du fond. Tirant le rideau, elle fit mine de regarder dehors et ne broncha pas quand le battant s'ouvrit.

— Clarissa ! appela Nathan.

La jeune femme se retourna. Derrière le Prophète, debout sur le seuil, elle aperçut les deux sœurs, visiblement impatientes de s'en aller.

— Oui, Nathan ? Tu as besoin de moi ?

— J'aimerais que tu fasses une course pour moi. Il faudrait que tu accompagnes mes deux amies…

Gênée par sa robe, Clarissa slaloma entre le bureau et les chaises et suivit le Prophète dans la chambre, où il la présenta aux visiteuses.

Elles lorgnèrent son décolleté, puis échangèrent des regards entendus. Une nouvelle fois, Clarissa passait pour une putain. Bizarrement, elle commençait à ne plus s'en soucier.

— Ma chère, tu vas sortir avec ces gentes dames, qui te donneront un livre quand vous aurez atteint votre destination. Puis tu me rejoindras. Tu te souviens où nous sommes censés aller, demain ?

— Oui.

— Ce sera notre point de rendez-vous. Bien entendu, tu ne le révéleras à personne. C'est bien compris ?

— Oui, Nathan.

— Je me chargerai de lui trouver un cheval, dit Willamina.

— Quoi ? s'écria Clarissa. Je n'ai jamais fait d'équitation. Il est hors de question que…

— Aucun problème, coupa Nathan. Je dispose d'un carrosse. Il viendra prendre Clarissa ici, et vous suivra, mes chères amies. Quelqu'un a une objection ?

— En carrosse ou à cheval, quelle importance ? lâcha Jodelle. Mais avant de partir, nous devons nous assurer que cette fille n'a pas le don.

— Prenez votre temps, gentes dames. Pendant que vous œuvrez, j'irai chercher le carrosse. Et Clarissa en profitera pour emballer quelques affaires.

— Un bon programme, concéda la sœur.

— Parfait… (Nathan tourna le dos à ses visiteuses et se pencha vers sa compagne.) Ce ne sera pas long, et nous nous retrouverons vite. (Du bout d'un index, il déplaça le médaillon qui pendait au cou

de la jeune femme, pour qu'il tombe exactement entre ses seins.) Je t'attendrai avec impatience. Et j'ai prévenu mes vieilles amies : s'il t'arrive malheur, leur maître le regrettera.

— Merci, Nathan. Je te ramènerai le livre, c'est promis.

— C'est moi qui te remercie, mon enfant. (Le Prophète embrassa chastement sa protégée sur la joue.) Bon voyage !

Chapitre 57

Bien que le ciel fût de plus en plus lourd de nuages, un calme irréel régnait au sommet du mont Kymermosst. Redoutant toujours une averse, les Andoliens levaient de plus en plus souvent les yeux. Quand Richard sauta de cheval, Kahlan remarqua qu'aucun souffle de vent ne fit onduler sa cape. Galant, Drefan tendit une main à sa future femme, mais elle fit mine de ne pas s'en apercevoir et descendit seule de sa monture.

À la lumière du crépuscule, les ruines, à peine visibles, évoquaient l'épine dorsale de quelque créature monstrueuse prête à ressusciter pour dévorer ses proies. Pleine lune ou pas, les nuages occulteraient toute lumière. Bientôt, une nuit d'encre tomberait sur le pic abandonné des hommes et des esprits.

Nadine vint se placer près de Richard quand il se perdit dans la contemplation du bord de la falaise. Drefan s'éloigna un peu de Kahlan, sans doute pour ne pas donner l'impression de la harceler, mais il lui jeta assez de regards pour qu'elle ne se sente pas négligée – ce qu'elle aurait cent fois préféré. Comme Nadine, il ne semblait pas tenir son mariage forcé pour une catastrophe.

Cara et le légat s'occupèrent des chevaux, puis les attachèrent aux vestiges de la clôture de ce qui devait avoir été un jardin d'agrément.

Malgré la pénombre, l'Inquisitrice apercevait encore l'arête à vif de la falaise, et la forme fantomatique des montagnes qui se dressaient dans le lointain. Jadis, son regard aurait été arrêté par le Temple des Vents, mais il avait disparu, comme volatilisé…

Cara et Rishi ordonnèrent que Kahlan prenne place sur un banc effrité, dans le jardin, et firent signe à Drefan de s'asseoir à côté d'elle. À vingt pas de là, Richard et Nadine s'installèrent aussi sur un siège rongé par le passage du temps.

L'Inquisitrice tendit le cou et vit que le Sourcier tentait également de la regarder. Hélas, Drefan se pencha en avant et obstrua son champ de vision.

La Mord-Sith et l'Andolien, ses six épouses derrière lui, se mirent en position face aux deux futurs couples.

— Nous sommes réunis, dirent ensemble Cara et Rishi, pour unir Richard Rahl à Nadine Brighton, et Kahlan Amnell à Drefan Rahl. La cérémonie les engagera à se devoir loyauté et fidélité jusqu'à ce que la mort les sépare. Conclus sous le regard des esprits, et avec leur bénédiction, ces mariages seront indissolubles.

Kahlan n'écouta pas le reste du discours, qui énonçait les droits et les devoirs des époux. Ici, il faisait si chaud, qu'elle parvenait à peine à respirer. Trempée de transpiration, sa robe blanche lui collait à la peau, et elle sentait un filet de sueur ruisseler entre ses seins.

— Quoi ? Que se passe-t-il ? demanda-t-elle quand Drefan lui prit la main pour la forcer à se lever.

— Le moment est venu, répondit le guérisseur. Suis-moi.

Comme dans un cauchemar, Kahlan se retrouva face à Cara et Rishi, son futur époux près d'elle, et trois Andoliennes en guise de témoins. Sur sa droite, entouré des autres Andoliennes, Richard, raide comme une statue, se tenait près de Nadine, qui souriait aux anges.

— Si quelqu'un a des objections à formuler contre ces unions, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais.

— J'ai une objection ! lança aussitôt Richard.

— Laquelle ? demanda Rishi.

— Les vents ont dit que nous devions consentir librement à ces mariages. Ce n'est pas le cas. Kahlan et moi agissons contre notre volonté, parce que des innocents mourront si nous nous dérobons. Je n'ai pas choisi d'épouser Nadine, seulement de sauver des malheureux…

— Veux-tu vraiment qu'ils soient épargnés ? demanda l'Andolien. Ou est-ce un objectif qu'on te force à viser ?

— Je le veux de toute mon âme, bien entendu !

— Cette double cérémonie est indispensable pour neutraliser la magie volée au Temple des Vents. Tu aspires à secourir ces gens. Aux yeux des esprits, cela suffit pour juger que tu agis selon ta volonté. Si tu entends changer d'avis, fais-le avant de prononcer les mots qui te lieront à Nadine. Après, tu n'en auras plus la possibilité.

Un lourd silence tomba sur la scène.

Avec le sentiment d'être une noyée qui lance une dernière fois les bras hors de l'eau, Kahlan trouva la force de parler.

— Avant de me décider, je veux parler à Richard. En privé.

— Alors, fais vite, répondirent Cara et Rishi. La lune se lèvera bientôt, et le temps presse.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent jusqu'à ce qu'ils soient sûrs d'être hors de portée d'oreille.

Le Sourcier allait trouver une solution ! Kahlan ne pouvait imaginer que ce piège se referme à jamais sur eux. Jusque-là, aucune situation n'avait été trop désespérée pour son bien-aimé.

— Richard, c'est maintenant ou jamais ! Tu as une idée qui nous

permettrait de sauver les malades sans avoir à briser nos vies ?

— Désolé, j'ai essayé, mais rien ne m'est venu. Pardonne-moi, parce que je t'ai trahie…

— C'est faux ! Ne pense jamais ça ! Les esprits nous ont bloqué toutes les issues. Personne ne peut échapper à une Fourche-Étau. Ils le savent bien…

» Au moins, Jagang sera vaincu. Et il y a plus important encore. Ce soir, des milliers de couples retrouveront un avenir. Grâce à notre sacrifice, ils seront heureux et élèveront leurs enfants dans la tendresse et l'amour.

— Tu sais pourquoi je t'aime tant ? demanda Richard avec le sourire qui faisait immanquablement fondre le cœur de sa compagne. À cause de ta passion de vivre ! Même si je ne te revois jamais, à tes côtés, j'aurai connu le véritable bonheur. Et le véritable amour. Combien de personnes ont eu cette chance, depuis que le monde existe ?

— Richard, si nous acceptons… (Kahlan hésita.) Nous devrons respecter nos vœux, n'est-ce pas ? Il sera impossible de… d'être ensemble… de temps en temps ?

Le Sourcier ne répondit pas. Mais les larmes qui perlèrent à ses paupières étaient assez éloquentes.

Cara s'interposa à l'instant où les deux jeunes gens allaient se jeter dans les bras l'un de l'autre.

— L'heure est venue… Quels sont vos souhaits ?

— J'en ai beaucoup ! cracha Richard. Lequel désires-tu entendre ?

— Les vents veulent savoir si vous vous plierez à leur volonté.

— Nous le ferons, lâcha Richard. Mais que les esprits ne s'illusionnent pas : ils me le paieront cher !

— Les vents n'ont que ce moyen pour neutraliser la magie qu'on leur a volée, dit la Mord-Sith avec une étrange compassion. (À son ton, Kahlan comprit pourtant que ce n'était pas *Cara* qui parlait, mais les vents eux-mêmes.) Ils ne veulent pas vous nuire.

— Un homme très sage m'a dit un jour que la manière de quitter ce monde n'importe pas. Quand on est mort, on est mort !

Richard prit la main de Kahlan – une pure provocation – et ils retournèrent dans le jardin pour se camper près de leurs « promis ».

Kahlan afficha aussitôt son masque d'Inquisitrice. Son cœur se serra quand elle pensa à Richard, si désarmé face au malheur. Après une enfance passée à apprendre à étouffer ses sentiments et ses désirs au nom du devoir, elle ne pouvait être mieux préparée à cette ultime catastrophe. Depuis sa naissance, Richard aspirait au bonheur, un état qu'il jugeait légitime. Un court moment, il lui avait fait partager cette conviction.

L'Inquisitrice n'écouta pas le discours que Cara et Rishi débitèrent

à Nadine, puis à Drefan. Des mots vides de sens sur l'amour et la loyauté… Dans une bulle de solitude, elle se concentra sur Richard, avec l'espoir de lui transmettre un peu de force. Bientôt, il devrait entrer dans le Temple des Vents, et leur sacrifice n'aurait servi à rien s'il était trop affaibli pour accomplir son devoir.

Bientôt, la cérémonie serait terminée, et ils retourneraient en Aydindril. Au pire, avant de repartir, ils devraient attendre que le Sourcier ait rempli sa mission. Dans les deux cas, ce ne serait pas long, et elle rentrerait bientôt chez elle, où on l'avait conditionnée à mener la vie sans espoir qui l'attendait désormais.

— Alors, c'est oui, ou c'est non ? s'impatienta le légat.

— Pardon ? souffla Kahlan.

L'Andolien jeta un coup d'œil au ciel, de plus en plus menaçant, et prit une grande inspiration.

— Jures-tu d'honorer cet homme, de lui obéir, de t'en occuper qu'il soit en bonne santé ou malade, et de lui être fidèle jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

Kahlan regarda le guérisseur et se demanda s'il avait promis la même chose.

— Je jure tout ce qu'on veut, pourvu que la peste cesse !

— Oui ou non ?

— Dois-je le faire pour que la magie volée au Temple cesse de tuer des innocents ?

— Oui !

Kahlan se prépara à prêter serment. Dans son cœur, ce ne serait pas à Drefan qu'elle parlerait, mais à Richard. Et ça, personne ne pouvait le lui enlever.

— Alors, oui, je jure de faire tout ce qu'il faut pour enrayer l'épidémie. Mais sachez-le, je n'irai jamais au-delà, même d'un pouce, de ce qu'on exige de moi.

— Alors, avec les esprits pour témoin, et au nom de leur pouvoir, je vous déclare mari et femme.

L'Inquisitrice se plia soudain en deux, les entrailles comme déchirées de l'intérieur. Le souffle coupé, elle tenta en vain de respirer, et vit des points colorés danser devant ses yeux.

— Que t'arrive-t-il ? demanda Drefan en la prenant par la taille.

Elle faillit tomber, mais il la retint de justesse.

— Les esprits ont fait ce qu'il fallait, déclarèrent en chœur Cara et Rishi. Son pouvoir entravé, elle pourra mener une vie normale avec son époux, comme toutes les autres femmes. Sinon, Drefan aurait été en danger…

— Ils ne peuvent pas lui infliger ça ! cria Richard. Sans sa magie, elle sera vulnérable !

— Son pouvoir n'a pas disparu. Il est simplement *emmuré* en elle,

afin de ne pas menacer son mari lors de leurs moments d'intimité. Ainsi l'ont voulu les esprits, et ce qui est fait ne peut être défait. (Cara et Rishi foudroyèrent le Sourcier du regard.) À présent, prononce tes vœux, ou tu perdras ta seule chance d'aider les vents…

Les yeux baissés, terrorisée par le vide qui séparait désormais son esprit de sa magie, Kahlan écouta la Mord-Sith et l'Andolien répéter leur discours à Richard. Elle n'entendit pas sa réponse, mais il dut donner la bonne, puisque les deux émissaires du Temple le déclarèrent uni pour la vie à Nadine Brighton.

Le prix dont avait parlé Shota était plus élevé que prévu. Privée de l'homme qu'elle aimait, l'Inquisitrice avait aussi perdu le libre usage de son pouvoir. Une partie d'elle-même, que cela lui plaise ou non… Et cette amputation emplissait son âme de ténèbres bien plus noires que la nuit.

— Il faut te reposer, dit Drefan en lui prenant le bras. Même dans la pénombre, je vois que tu ne vas pas bien du tout.

Le guérisseur la guida jusqu'à un banc et l'aida à s'asseoir.

— Ne t'inquiète pas, Drefan Rahl, dit le légat, ta femme n'a rien de grave. (Nerveux, il jeta un coup d'œil au ciel de plus en plus tumultueux.) Richard et Drefan, venez avec moi !

— Où ? demanda le Sourcier.

— Là où nous vous préparerons à consommer vos unions.

L'Inquisitrice leva les yeux. En dépit de l'obscurité, elle vit que Richard, la main sur la garde de son épée, était à deux doigts d'exploser de rage.

— Tout va bien se passer, dit Drefan en tapotant le dos de la jeune femme. Ne t'inquiète pas, je m'occuperai de toi, comme je l'ai juré…

— Merci…, parvint à souffler Kahlan.

Le guérisseur approcha de son frère, lui prit le bras droit et lui parla à l'oreille. Hochant de temps en temps la tête, le Sourcier parut se calmer un peu.

Quand les deux frères se séparèrent, Rishi et Cara tournèrent la tête vers les jeunes mariées.

— Vous attendrez ici ! dirent-ils ensemble.

Alors que la Mord-Sith et l'Andolien entraînaient Richard et Drefan vers le bord de la falaise, en direction des deux bâtiments qui se dressaient encore de chaque côté de la route, Kahlan se recroquevilla sur son banc comme une enfant effrayée.

Il faisait si noir qu'elle distinguait à peine le visage de Nadine, quand elle vint s'asseoir à côté d'elle.

Près des chevaux, les six Andoliennes se rongeaient les ongles d'angoisse en sondant le ciel.

— Je suis désolée, dit Nadine. Au sujet de votre pouvoir, bien sûr… Je ne me doutais pas que les esprits vous infligeraient ça. À

présent, on dirait que vous êtes une femme comme les autres.

— On dirait, oui…

— Kahlan, je mentirais en prétendant que je suis navrée d'avoir épousé Richard. Mais croyez-moi, je ferai de mon mieux pour le rendre heureux.

— Décidément, tu ne comprends rien à cet homme ! Que tu sois douce comme du miel ou plus amère que du vinaigre ne changera rien pour lui. Avec la douleur qu'il éprouve, ta pire méchanceté lui fera l'effet d'une piqûre de guêpe sur un condamné qu'on vient de décapiter.

— Eh bien, fit Nadine, très mal à l'aise, j'ai un onguent qui marche à tous les coups sur les piqûres de guêpes. Richard changera d'avis, quand je…

— Tu m'as promis d'être gentille avec lui, et je t'en remercie. Mais si tu avais la bonté de m'épargner les détails, je te serais encore plus reconnaissante.

— Je comprends… (Nadine pianota sur la pierre froide du banc.) Bon sang, je n'imaginais pas mon mariage comme ça !

— Moi non plus…

— Pourtant, la suite pourrait ressembler à ce que j'ai prévu ! (Sa compassion oubliée, l'herboriste laissa libre cours à la frustration qu'elle accumulait depuis des semaines.) À cause de vous, je me suis sentie idiote d'aimer Richard et de vouloir vivre à ses côtés. Vous avez saboté le jour de mon mariage, mais il me reste une vie entière pour me rattraper. Et vous ne serez plus là pour me gâcher le plaisir.

— Nadine, ne crois pas que…

— Maintenant qu'il est à moi, je lui montrerai comment une femme peut vraiment satisfaire un homme. Un jour, il verra que je suis une aussi bonne compagne que vous, au minimum. Vous refusez d'y croire, mais je m'en fiche !

» Avant demain matin, je l'aurai rendu fou de plaisir ! Alors, nous verrons qui est la meilleure des deux, et s'il vous regrette toujours autant. Quand vous serez couchée avec son frère, tendez l'oreille, et vous entendrez mes cris d'extase ! Les hurlements que m'arrachera Richard ! Pas à vous, mais à moi !

L'herboriste se leva d'un bond et s'éloigna, les bras croisés et la tête rentrée dans les épaules.

Kahlan se demanda quand son calvaire cesserait. Non contents de la détruire, les esprits prenaient un malin plaisir à retourner le couteau dans la plaie.

Et ils insistaient, puisque Cara et Rishi choisirent cet instant pour revenir.

— Il est temps, annoncèrent-ils avec un bel ensemble.

L'Inquisitrice se leva lentement et attendit qu'on lui donne ses

ordres.

— L'orage éclatera bientôt, dit l'Andolien à la Mord-Sith. Mes épouses et moi voulons descendre au plus vite de cette montagne. (Il prit Cara par le bras.) Les vents parlent par votre bouche autant que par la mienne. Vous voulez bien en terminer seule ?

— Oui. De toute façon, ce sera bientôt fini… Partez, je serai la messagère des vents…

Le légat détala sans demander son reste.

— Mère Inquisitrice, venez avec moi, dit la Mord-Sith d'une voix qui n'était pas vraiment la sienne.

— Cara, s'il te plaît, je ne pourrai pas…

— Vous le ferez, sinon la peste se répandra, et tout cela n'aura servi à rien.

— Tu ne comprends pas… Ce sont mes… mauvais jours du mois… Tu vois ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Ce soir, il m'est impossible de…

— Cela ne vous empêchera pas de consommer votre union avec Drefan Rahl ! Obéissez, ou la Mort Noire continuera de frapper. Vous devez jouer votre rôle, qui consiste à vous donner ce soir à votre mari. Et à en tirer un peu de plaisir.

» Ou préférez-vous condamner à mort d'autres innocents ?

Nadine sur un flanc et Kahlan sur l'autre, Cara remonta la route qui menait au bord de la falaise.

Debout au bord du gouffre, par une nuit sans lune, Kahlan perdit vite le sens du temps. Partie amener Nadine à Richard, dans le bâtiment de droite, Cara était-elle absente depuis cinq minutes ou une heure ? Elle n'aurait su le dire…

Puis elle sentit le bras de la Mord-Sith se glisser sous le sien.

— Suivez-moi, dit la voix glaciale des vents.

Guidée par le Temple, Cara n'eut aucune difficulté à rejoindre le bâtiment de gauche, pourtant invisible dans l'obscurité.

Arrivée devant la porte, Kahlan reconnut l'épée de Drefan, appuyée contre un mur, dans l'entrée. Un instant, elle posa la main sur la garde enveloppée d'une bande de cuir. L'arme de l'homme qu'elle avait épousé…

À l'intérieur, un rectangle moins sombre lui indiqua la présence d'une fenêtre, ou au moins de ce qu'il en restait. Au-delà, après le bord de la falaise, s'ouvrait le gouffre où s'était jadis dressé le Temple des Vents.

— Voilà votre épouse, annonça Cara dans l'obscurité. Et femme, votre mari vous attend. Il est temps de consommer votre union. C'est votre devoir, et les vents y ont mis des conditions. D'abord, il vous est interdit de poser des questions. Ensuite, ne vous parlez surtout pas !

Les actes des vents ont des raisons qu'il ne vous appartient pas de connaître. Obéissez, si vous voulez mettre un terme à l'hécatombe.

» À présent, confirmez par la chair les vœux que vous avez prononcés. Un seul mot, de l'un ou de l'autre, et l'épreuve ultime prendra fin. Entrer dans le Temple des Vents deviendra impossible, et vous n'aurez pas de seconde chance. Impossible à arrêter, la magie meurtrière se déchaînera et la mort submergera le monde.

» Les vents se montreront lorsque vous aurez uni intimement vos corps. Après leur venue – qui ne passera pas inaperçue – il vous sera de nouveau permis de parler.

Cara força Kahlan à se tourner et l'aida à se déshabiller. N'ayant rien à dire, la jeune mariée n'eut aucun mal à tenir sa langue, comme on le lui avait ordonné.

Des frissons courant sur sa peau nue, l'Inquisitrice regarda du coin de l'œil l'épée de Drefan. Dès que ce serait fini, elle pourrait se transpercer le cœur avec. Et s'il l'en empêchait, il lui resterait toujours la falaise…

Cara la prit par un poignet, la tira en avant, la força à s'agenouiller puis la poussa jusqu'à ce qu'elle sente le bord de la paillasse.

— Votre mari vous attend. Couchez-vous près de lui.

Quand le bruit des pas de la Mord-Sith ne retentirent plus à ses oreilles, Kahlan comprit que les dés étaient jetés.

Elle était seule avec Drefan.

Chapitre 58

Tâtonnant autour d'elle pour se repérer, Kahlan effleura la jambe de Drefan. Après s'être un peu écartée, elle s'allongea sur la paillasse et sentit le contact d'une couverture. Au moins, elle ne se ferait pas mal au dos en s'étendant sur le sol nu.

Les yeux écarquillés, elle sonda l'obscurité et ne distingua rien, à part le rectangle de la fenêtre, devant eux. Incapable de contrôler les battements affolés de son cœur, elle se força au moins à réguler sa respiration.

Ce n'était pas un drame, tenta-t-elle de se convaincre. Au fond, il pouvait lui arriver de pires choses. Et de loin ! En tout cas, il ne s'agissait pas d'un viol. Enfin, pas tout à fait…

Après un long moment, Drefan lui posa sur le ventre une main qu'elle chassa en étouffant un cri.

Une réaction absurde, pensa-t-elle. Qu'était ce contact, comparé à la peste ? Et combien de malades et d'agonisants, ce soir, auraient volontiers échangé leur place contre la sienne ?

Drefan lui prit les poignets dans une main et les serra doucement pour la rassurer. Une fois encore, elle le repoussa comme si un serpent l'avait touchée. Sa « tendresse » lui était indifférente. Avait-elle juré de lui tenir la main ? D'accepter qu'il la console ? Absolument pas ! Son serment l'engageait uniquement à être sa femme, et à se donner à lui. Elle le laisserait faire s'il respectait ce contrat, dont les sentiments, y compris amicaux, étaient exclus.

Peut-être, mais il fallait quand même qu'elle se raisonne. Richard devait entrer dans le Temple, et ce qui se passerait ce soir était le prix à payer. L'esprit du grand-père de Chandalen l'avait implorée de jouer son rôle quand on le lui demanderait.

Elle se souvenait mot pour mot de cette partie de leur conversation :

« — Quel prix devrai-je payer ?

— Je l'ignore. Mais sache que tu n'auras aucun moyen de te dérober. Si tu ne te plies pas à la lettre à ce qui te sera révélé, rien ne sauvera nos peuples. Quand les vents te montreront le chemin, tu devras t'y engager. Sinon, ce que je t'ai montré adviendra. »

Les scènes de désolation étaient toujours présentes à son esprit. Et si elle ne se pliait pas à la volonté des vents, ces horreurs se réaliseraient.

Elle devait laisser Drefan remplir… son office. Résister ne rimait à rien, puisque l'issue était inévitable.

Apparemment, comme son comportement le montrait, ce ne devait pas être facile pour lui non plus. Une délicatesse qui la mettait en rage, car elle ne voulait surtout pas de sa prévenance !

Mais que désirait-elle au juste ? Qu'il soit brutal ? Qu'il la viole ? Dans tous les cas, il faudrait bien qu'elle lui permette de la toucher. Comment consommeraient-ils leur union, sans contact physique ? Et Richard devait entrer dans le Temple des Vents. Pour ça, il n'y avait qu'une solution…

Kahlan prit le poignet du guérisseur, lui souleva le bras, et reposa sa main là où il avait tenté de la mettre – sur son ventre. Puis elle le lâcha, l'invitant à continuer son exploration.

Il n'en fit rien, ses doigts inertes comme s'ils étaient en pierre. Qu'attendait-il donc ? S'ils n'avaient pas été condamnés à se taire, elle lui aurait crié d'en finir au plus vite. Et de prendre ce qui appartenait à son frère, puisque les esprits l'y autorisaient.

Elle resta étendue, la main du guérisseur sur sa peau, et tendit l'oreille, comme si elle avait dû entendre quelque chose.

Des bruits montant du bâtiment où se trouvaient Richard et Nadine, voilà ce qu'elle guettait ! Accablée, elle ferma les yeux.

La main de Drefan remonta jusqu'à ses seins. Les poings serrés, elle se força à ne pas bouger. Et si elle pensait à autre chose, pour se calmer ? Par exemple à ses cours de langue, lorsqu'elle était enfant ? Hélas, cette ruse minable ne marcha pas, et elle continua à sentir les doigts du guérisseur sur sa poitrine.

Il se montrait toujours aussi délicat, mais ce n'était pas une consolation. Qu'il la frôle était déjà une agression ! Qu'il soit doux ou non n'y changeait rien, et ne justifiait pas l'acte que les vents la forçaient à commettre. Les liens du mariage n'adoucissaient pas davantage son sort. Dans son cœur, ils restaient une imposture, et cette étreinte serait bien une forme de viol.

Kahlan eut envie de se gifler, écœurée d'être aussi égoïste et infantile. Au nom des esprits du bien, elle était la Mère Inquisitrice, pas une oie blanche débile ! Au cours de sa « carrière », elle avait connu bien pire que la perspective de commettre l'acte de chair avec un homme qui l'indifférait. Et elle avait triomphé de tous ces obstacles.

Hélas, elle n'était plus vraiment la Mère Inquisitrice. Le Temple des Vents et les esprits lui avaient également arraché son pouvoir…

Elle retint son souffle quand la main de Drefan redescendit jusqu'à son ventre puis se glissa entre ses cuisses. Comme il l'avait fait à Cara,

il entreprit de violer son intimité.

Elle le haïssait, comprit-elle ! On l'avait contrainte à épouser un homme qui la révulsait.

Cara avait vécu la même humiliation, et elle n'en faisait pas toute une affaire. À sa place, elle ne se serait pas comportée comme une dinde sans cervelle.

Kahlan laissa la main du guérisseur explorer son sexe. Elle était là pour sauver les victimes de la peste lancée par Jagang. C'était son devoir.

Soudain, Drefan se souleva sur les bras. Après s'être placé au-dessus d'elle, il glissa un genou entre ses cuisses et poussa doucement, pour l'inciter à écarter les jambes. Ce serait bientôt fini, pensa Kahlan alors qu'elle les sentait céder.

Drefan se coucha sur elle. Un instant, elle eut peur qu'il l'écrase, car il était aussi massif que Richard. Mais il resta en équilibre sur les coudes, pour ne pas lui faire mal. Toujours cette délicatesse dont elle ne voulait pas… Mais lui compliquer les choses était absurde. Il devait la prendre, et elle n'avait pas le droit de refuser.

Kahlan faillit gémir de douleur, car elle n'était pas prête. Mais ça n'avait plus d'importance, puisqu'il était déjà en elle, trop tendu pour sentir qu'elle souffrait.

De sa vie, elle ne s'était jamais sentie aussi impuissante. Devenue la femme de Drefan, elle venait de se donner à lui, et pas à Richard. Désormais, tout était perdu.

Les yeux fermés, les poings serrés sur les épaules, elle se pétrifia tandis qu'il allait et venait en elle. Des larmes perlèrent bientôt à ses paupières. Le nez obstrué à cause de ses sanglots, elle dut respirer par la bouche. Même ainsi, elle eut du mal à continuer à emplir d'air ses poumons. Comme si elle ne pouvait pas s'empêcher de bloquer son diaphragme.

L'acte dura plus longtemps qu'elle l'espérait, mais beaucoup moins qu'elle le redoutait.

Quand il en eut fini, Drefan s'écarta et s'étendit près d'elle. Sa mission accomplie, il ne paraissait pas particulièrement satisfait. Et elle en fut un peu soulagée.

Alors qu'il reprenait son souffle, elle s'autorisa enfin à relâcher le sien. C'était fini…

Et ça n'avait pas été si grave que ça. En réalité, ce n'était pas grand-chose. Et elle n'avait rien senti. Après tant d'hésitations stupides, elle avait franchi le pas, et l'épreuve était déjà derrière elle. Une épreuve ? Même pas, en réalité. Un non-événement…

Non, elle se trompait. Il restait quelque chose de cette étreinte forcée. Le sentiment d'être souillée !

Drefan tendit un bras et écrasa une larme, sur la joue de sa compagne. Vomissant sa compassion, elle le chassa violemment. Il n'avait toujours pas le droit de la toucher. Les caresses n'étaient pas comprises dans leur contrat.

Elle se souvint de sa nuit avec Richard. Brûlante de désir, elle s'était laissé emporter par la passion et avait crié d'extase.

Pourquoi était-ce si différent, cette fois ?

Parce qu'elle n'aimait pas Drefan, tout simplement. Pour être franche, il lui répugnait. Depuis le début, quelque chose en lui la gênait. Et la façon dont il avait traité Cara n'expliquait pas tout. Cet homme ne montrait qu'une facette de sa personnalité, et ce qui restait dans l'ombre ne devait pas être beau à voir. Sans en avoir conscience, jusqu'à ce soir, elle avait toujours lu de la fourberie dans ses yeux bleus.

Pourquoi s'en avisait-elle maintenant ? Pour consommer leur union, il avait fait montre de toute la délicatesse possible dans une telle situation. Puisqu'elle ne contrôlait plus son pouvoir, il aurait pu abuser d'elle à volonté, sans qu'elle ait la force de l'arrêter. Mais il avait été tendre et patient.

Comment le même acte pouvait-il être si différent ? Avec Richard, elle avait connu un tel plaisir. Ce soir, elle aurait donné presque n'importe quoi pour l'éprouver de nouveau. La plénitude, l'épanouissement, la volupté du désir assouvi…

Alors que la respiration de Drefan s'apaisait, Kahlan resta couchée près de lui, figée dans une attente qui semblait devoir être interminable. Pourquoi les vents ne venaient-ils pas ? Elle avait joué son rôle…

Et si Richard n'y était pas parvenu ? Au fond, pour elle, il avait suffi de subir. Mais lui, il devait être excité. Comment forcer son corps à réagir, alors qu'il savait que son frère possédait la femme qu'il aimait ?

À l'idée qu'elle épouse un autre homme, il était devenu fou de jalousie. Elle ne l'avait jamais vu ainsi, et à l'époque, il s'agissait d'une virtualité. Aujourd'hui, ce n'était plus le cas.

Mais Nadine brûlait de consommer son mariage, et elle avait assez d'expérience pour y parvenir, même dans ces circonstances. Devant une belle femme comme elle, avide de le sentir en elle, Richard n'avait sûrement pas pu résister. Forcé de passer à l'acte pour vaincre la peste, il aurait été stupide de ne pas se laisser aller. D'autant plus qu'il prendrait ainsi une revanche posthume sur Michael, qui lui avait volé Nadine. Cette motivation avait peut-être suffi à le débloquer.

La garce devait vivre le plus grand moment de sa vie. Un rêve devenu réalité. Et un cauchemar pour Kahlan…

Par la fenêtre, elle vit que le ciel était toujours tumultueux.

Pourtant, il n'y avait pas un souffle de vent et l'air restait lourd et gluant. L'orage menaçait, mais il n'éclaterait pas.

L'Inquisitrice se posa une main sur le front. À force de serrer les genoux, s'avisa-t-elle, ses jambes lui faisaient mal. Elle ouvrit les cuisses, se jugeant ridicule à présent que Drefan en avait terminé. Le mauvais moment passé, elle pouvait se détendre.

Elle ferma les yeux quand le rire de Nadine retentit dans le lointain. L'herboriste mettait visiblement du cœur à l'ouvrage. Mais Richard était-il obligé de la faire rire ? Accomplir son devoir n'aurait-il pas suffi ?

Non, ce n'était pas lui qui déclenchait son hilarité ! La chienne riait pour se moquer de sa rivale vaincue.

La nuit s'étirait interminablement. Où était donc le Temple des Vents ? Drefan n'avait plus essayé de la toucher, et Kahlan lui en était reconnaissante. Cette attente n'en restait pas moins une torture.

Les heures s'ajoutèrent aux heures. Chaque fois qu'elle parvint à somnoler, l'épouse de Drefan fut tirée du sommeil par le rire rauque de Nadine.

Combien de temps Richard comptait-il faire durer cette infamie ? Depuis qu'il était avec cette garce, ils pouvaient avoir « consommé leur union » trois fois, au minimum. Et si c'était le cas ? Le Temple des Vents se faisant attendre, Richard avait peut-être décidé de patienter agréablement. Et Nadine ne s'était sûrement pas fait prier.

Respectant la volonté des vents, Drefan n'avait toujours pas desserré les lèvres. Kahlan supposa que les rires de Nadine ne comptaient pas, car elle n'utilisait aucun mot. Hélas, le message était assez éloquent comme ça.

Puisqu'ils avaient tous joué leur rôle, les vents viendraient tôt ou tard. Il fallait se résigner à attendre.

Soudain, Kahlan se demanda si elle avait vraiment rempli sa part du marché. Qu'avait dit Cara, au juste ?

« Vous devez jouer votre rôle, qui consiste à vous donner ce soir à votre mari. Et à en tirer un peu de plaisir. »

Même s'il n'avait pas paru enthousiasmé, Drefan avait retiré une satisfaction physique de leur étreinte. Nadine vivait la plus belle nuit de sa vie, et Richard ne devait pas s'ennuyer, pour y mettre autant d'ardeur.

Kahlan, elle, n'avait rien éprouvé.

Était-ce pour ça que les vents tardaient ? Non, cela semblait impossible. En revanche, ils attendaient peut-être que Nadine demande grâce. Une démarche qui correspondait à la façon d'agir du Temple : planter ses banderilles dans la chair du Sourcier et de la Mère Inquisitrice, et retourner la pointe dans la plaie pour mieux les faire souffrir.

Repenser à la phrase de Cara ramena à l'esprit de Kahlan sa merveilleuse nuit avec Richard. Dans ses bras, elle avait brûlé d'amour mais aussi, comme toutes les autres femmes, de plaisir purement charnel.

Depuis, elle se languissait de cette extase, qu'ils avaient décidé – assez stupidement – de se refuser jusqu'au mariage. Un soir, ils s'étaient presque laissé emporter par la tempête du désir, et sa frustration avait encore augmenté.

Aujourd'hui, libérée de son pouvoir d'Inquisitrice, elle était pour la première fois en mesure de prendre du plaisir avec un homme. Sans l'incendie de l'amour, mais avec toute la ferveur de la chair. Une fête des sens que les autres femmes s'offraient à volonté. Couchée près de son mari, un homme loin d'être repoussant, elle se consumait de désir pour Richard, qui serait à jamais hors de sa portée. Devait-elle se priver jusqu'à la fin de ses jours d'une des joies de la vie ?

Mais elle n'aimait pas Drefan. Et sans amour, la passion n'était qu'une coquille vide.

Et le corps, dans tout cela ? Même si les conditions n'étaient pas idéales, n'avait-il pas droit au plaisir ? Dépossédée par les esprits du seul être qui comptait pour elle – et de son pouvoir –, devait-elle se laisser priver de l'ultime joie encore à sa disposition ?

Oui, la dernière, car plus rien d'autre ne la réconforterait.

Drefan était son époux, et elle vivrait à ses côtés jusqu'à ce que la mort les sépare. Devait-elle renoncer à adoucir un peu son sort en relâchant de temps en temps sa tension ? Après tant de sacrifices, ne conservait-elle pas ce droit-là ? On lui avait pris tout le reste, et…

« Vous devez jouer votre rôle, qui consiste à vous donner ce soir à votre mari. Et à en tirer un peu de plaisir. »

Et si les vents ne venaient pas à cause d'elle ? Parce qu'elle était restée de marbre…

Drefan se tourna sur le ventre et soupira. L'attente devait l'exaspérer. À moins qu'il fût en train de s'occuper de son aura…

Kahlan pensa à la façon dont le pantalon moulant du guérisseur attirait immanquablement son regard. Copie quasiment conforme de Richard, Drefan était un très bel homme. Et elle l'avait épousé.

Furieuse contre les esprits qui l'avaient dépouillée de tout, la jeune femme sentit une digue se briser en elle. La passion était tout ce qui lui restait. Et elle avait le droit de relâcher sa tension.

Drefan sursauta quand elle lui toucha le dos. Dès qu'elle commença à le masser, il se détendit, et elle se réjouit de sentir sous sa paume des muscles puissants comme ceux de Richard.

Kahlan prit une grande inspiration, se déconnecta de sa conscience et se laissa emporter par ses sens.

Sa main descendit le long du dos de Drefan.

Quand elle découvrit ses fesses, aussi fermes qu'elles en avaient l'air dans le fameux pantalon, Kahlan dut serrer les dents pour ne pas gémir d'excitation. Au fond, pensa-t-elle, elle avait de la chance. Pour mieux la torturer, les esprits auraient pu lui imposer un avorton en guise de mari. Mais ils avaient choisi Drefan, dont toutes les femmes étaient folles. Et pas sans raison…

Bien entendu, il était moins beau que Richard, comme le reste de la gent masculine, à ses yeux. Cela dit, son succès auprès des dames n'avait rien d'immérité. À présent, mari et femme, ils s'étaient juré fidélité.

L'ultime plaisir que les esprits lui concédaient… Pourquoi le dédaigner ? Dans le contrat qui lui brisait le cœur, rien ne stipulait que son corps dût également souffrir.

Elle prit Drefan par la hanche, le força à se tourner vers elle et enroula ses jambes autour des siennes. Il ne réagit pas, même quand elle lui caressa la poitrine.

Ce revirement devait le désorienter. Eh bien, dans ce cas, elle se chargerait de lui remettre les idées en place ! Par exemple en lui taquinant un téton, puis en laissant glisser une main sur son ventre… et encore plus bas.

Déçue, elle découvrit qu'il n'était pas en condition de répondre à ses attentes. Si elle voulait du plaisir, elle devrait remédier à cette défaillance.

Elle embrassa la poitrine de Drefan, puis son ventre, mais sa respiration ne s'accéléra pas. Comme s'il ne comprenait pas où elle voulait en venir.

Kahlan aurait voulu hurler de frustration. Elle en avait assez d'être brimée, alors que tous les autres ne l'étaient pas !

Pour une fois, elle allait dominer le jeu. Elle voulait du plaisir ? Eh bien, elle l'aurait, quitte à l'obtenir de force, si on refusait de lui en donner. Et pour commencer, cet homme aurait intérêt à lui montrer un peu plus de… considération.

Elle laissa glisser sa bouche jusqu'au bas-ventre du guérisseur. Quand ses lèvres se refermèrent sur un sexe paresseux, elle sentit le goût de son propre sang, et s'obligea à l'ignorer pour arriver à ses fins.

Au début, elle redouta un fiasco. Mais quand elle se concentra vraiment sur la nature érotique de la caresse qu'elle lui dispensait, la virilité de Drefan retrouva sa vigueur en quelques instants.

Avant même qu'il fût prêt, Kahlan haletait de désir. Maintenant qu'elle était décidée à jouir, il n'était plus question que le guérisseur se dérobe. Un mari devait satisfaire sa femme, même s'il avait déjà eu son plaisir.

L'envie de relâcher d'un coup sa tension lui faisant tourner la tête, Kahlan oublia l'identité de son partenaire. Libre d'imaginer qu'il s'agissait de Richard, elle gémit de plaisir, enfourcha le bel étalon qui la conduirait à l'extase et lui saisit les hanches.

Cette fois, elle était prête à accepter l'étreinte. Mieux encore, elle la *désirait*. Chassant l'idée désagréable qu'elle était avec Drefan, elle décida de le remplacer par Richard. Comme elle ne pouvait pas voir les yeux bleus du guérisseur, ce petit tour de prestidigitation fut d'une simplicité enfantine. Ces deux hommes se ressemblaient tant…

Se souvenant de la merveilleuse nuit, dans le lieu entre les mondes, elle refit les mêmes gestes, et se crut ramenée dans le passé. Le souffle court, en sueur, elle accéléra les mouvements de ses hanches.

À présent, Drefan haletait aussi.

Euphorique, Kahlan comprit qu'elle allait enfin expulser la frustration qui grandissait en elle depuis des semaines. Tous ces baisers que Richard lui avait donnés, prologues à un épanouissement qui n'était jamais venu ! Toutes ces caresses trop tôt arrêtées…

Ce soir, ils iraient jusqu'au bout !

Quand sa partenaire se pencha pour l'embrasser, Drefan détourna la tête. Lui passant un bras sous la nuque, elle l'attira vers sa poitrine et savoura le contact, entre ses seins, de ses joues glabres.

Elle voulut lui crier de la caresser, mais se souvint à temps qu'ils n'avaient pas le droit de parler. Entêtée, elle prit les mains du guérisseur et le força à les poser sur ses reins, comme l'avait fait Richard, cette nuit-là. Pendant qu'elle ondulait de plus en plus vite, il fallait qu'il la serre très fort, pour lui donner envie d'aller au bout de l'extase.

Enfin, elle éprouvait de nouveau du plaisir, et pour son corps, c'était comme une renaissance. Drefan ou pas Drefan, rien ne comptait plus que le zénith dont elle approchait.

La jouissance vint comme un éclair dans un ciel sans nuages. Un long cri sortant de sa gorge, Kahlan sentit ses jambes se raidir et ses doigts se contracter. Submergée par l'orgasme, elle se laissa tomber sur la poitrine de son partenaire et cria de nouveau, comme si plus rien au monde ne devait pouvoir l'arrêter. Puis la marée du plaisir reflua, et elle retrouva peu à peu sa lucidité.

Un court moment, Kahlan Amnell avait été libre. Plus de peste, d'agonisants, de responsabilités, de mission, de mariage avec Drefan et de Nadine… Seulement le plaisir, et le droit absolu de ne penser qu'à elle. Ces quelques minutes durant, son cœur et sa chair s'étaient entièrement offerts à Richard.

Elle se laissa glisser à côté de Drefan, écarta de son front des mèches noires trempées de sueur, et tenta de reprendre son souffle. Cette fois, s'avisa-t-elle soudain, le guérisseur n'avait pas connu la

plénitude. Eh bien, tant pis pour lui ! Elle s'en fichait, puisqu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait : un moment de liberté en compagnie de Richard – au moins en imagination. Stupéfaite, elle s'aperçut qu'elle en pleurait de joie.

Elle tourna le dos à Drefan, essuya ses larmes de bonheur, et sentit monter en elle, comme pour remplacer le plaisir, une inexplicable culpabilité.

Par les esprits du bien, qu'avait-elle fait de si atroce ? S'autoriser un moment de bonheur était-il un crime ? De toute façon, il lui fallait exorciser sa frustration. Alors, pourquoi ce sentiment d'être comme salie ?

Soudain, l'orage éclata et la foudre se déchaîna dans le ciel. Dans l'autre bâtiment, comme en réponse aux éclairs, Nadine cria à gorge déployée.

Toujours aussi agacée par ses hurlements, Kahlan n'eut plus l'impression qu'ils se moquaient d'elle et aiguillonnaient sa frustration. C'était déjà ça de gagné…

L'herboriste continua ses vocalises, braillant maintenant comme si on l'écorchait vive. Furieuse, l'Inquisitrice se plaqua les mains sur les oreilles. Tout le monde avait compris que cette fille vivait une nuit fabuleuse. Était-elle obligée d'insister à ce point pour faire passer le message ?

Les vents arrivèrent enfin, comme si on venait de leur ouvrir en grand une porte géante. Sous les bourrasques, les murs tremblèrent et la montagne entière vibra comme si elle allait s'écrouler.

Kahlan se souleva sur les coudes et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Les éclairs jaillissaient du ventre noir des nuages, approchant inexorablement du sommet du mont Kymermosst.

Le Temple des Vents arrivait, l'Inquisitrice en aurait mis sa tête à couper. Cette idée la fit repenser à Richard, puisque l'ancien sanctuaire était là pour lui.

La honte revint. Comment avait-elle pu s'égarer ainsi ? Et chercher le plaisir dans les bras d'un autre homme ? Avait-elle perdu l'esprit ?

Elle ne s'était jamais sentie aussi misérable de sa vie. Avec Richard, après l'amour, elle avait eu l'impression de voler. Ce soir, il lui semblait s'être écrasée au fond d'un gouffre. S'il apprenait ce qu'elle avait fait, il ne comprendrait jamais.

Mais comment l'aurait-il su ? C'était impossible, sauf si Drefan le lui disait. Et avec la fourberie qu'elle avait lue dans ses yeux, tout était possible.

Non, il n'irait pas jusque-là ! N'est-ce pas… ?

Quand un éclair jaillit près du sommet de la montagne, l'Inquisitrice se leva d'un bond. Par la fenêtre, elle distinguait à présent la silhouette d'un bâtiment. Les vents étaient bien venus – et

on ne pouvait pas en douter, comme ils l'avaient annoncé. Donc, elle avait de nouveau le droit de parler.

Kahlan se tourna vers Drefan. Il fallait qu'elle s'assure de son silence. À tout prix…

Dehors, une tempête faisait rage.

— Drefan, écoute-moi. (L'Inquisitrice posa une main sur le bras du guérisseur.) Tu dois jurer de ne jamais raconter ce que je viens de faire avec toi. (Elle enfonça ses ongles dans la chair de l'homme.) Jusqu'à la fin de mes jours, je ferai tout ce que tu voudras, mais promets-moi de ne jamais parler de cette nuit à Richard.

Un éclair zébra le ciel, juste devant la fenêtre, et illumina la pièce comme en plein jour.

Les yeux gris rivés sur Kahlan ne cillèrent pas.

— Je crains qu'il le sache déjà, lâcha une voix glaciale.

Kahlan cria d'horreur.

Chapitre 59

Comment était-ce possible ? Alors que son cri couvrait jusqu'aux roulements du tonnerre, Kahlan se répétait inlassablement cette phrase, son esprit incapable de produire une autre pensée.

Les yeux écarquillés, elle fixait Richard sans comprendre. Le monde venait de basculer sur son axe, et plus rien n'avait de sens. Face à pareille folie, aucun esprit sain ne pouvait fonctionner. Une seule chose était sûre : à la lueur des éclairs, ce n'était pas Drefan qu'elle voyait, mais Richard.

Et son expression la terrifiait. Parce qu'il n'y avait rien dans son regard. Ni colère, ni soif de sang, ni calme mortel, ni jalousie… Et même pas d'indifférence, aussi impossible que cela parût.

Les yeux d'un homme qui n'avait plus d'âme. Et plus de cœur.

Kahlan se plaqua les mains sur la bouche et recula jusqu'à ce que son dos percute le mur.

Richard avait su que c'était elle dès que Cara l'avait poussée dans la pièce ! Pour la reconnaître quand elle entrait quelque part, il affirmait ne pas avoir besoin de la voir. Et c'était vrai ! Oui, il avait tout deviné dès le début !

Pour qu'elle comprenne, il lui avait serré la main et s'était montré rassurant. Mais elle l'avait repoussé. Y compris quand il voulait essuyer ses larmes, après… En le rejetant, elle l'avait empêché de lui faire comprendre qu'il n'était pas Drefan.

— Non ! Par les esprits du bien, non ! cria-t-elle en tombant à genoux.

Richard ne se précipita pas vers elle pour la réconforter. Et il n'explosa pas non plus. Très calme, il ramassa ses habits, près de la porte, et commença à se vêtir.

Kahlan se pencha pour récupérer ses propres effets. Soudain honteuse de sa nudité, elle enfila ses sous-vêtements, puis passa sa robe à la hâte.

Des larmes roulant sur ses joues, elle approcha de l'épée posée contre le mur, s'en empara et la regarda comme si elle ne parvenait pas à en croire ses yeux. C'était l'arme de Drefan, avec une garde en cuir toute simple. Pas l'Épée de Vérité…

— Richard, c'est la lame de Drefan, pas la tienne ! Tu m'entends ? Comment est-ce possible ?

Richard récupéra l'arme et la reposa contre le mur.

— Sans ton pouvoir, je te savais incapable de te défendre. Comme

Drefan devait prendre ma place à tes côtés, je lui ai donné l'Épée de Vérité. Mais pour aller au fond des choses, celle-là ne semble pas mal non plus…

— Richard, ne comprends-tu pas ? C'était toi, pas Drefan ! Entre les intentions et les actes, les esprits font une différence ! Ce n'était pas lui, et ça compte !

Hélas, pour le Sourcier, cette distinction n'existait pas, comme Tristan Bashkar l'avait appris à ses dépens.

— Richard, tu ne comprends pas ! Ce n'était pas ce que tu crois !

Le regard d'acier du Sourcier coupa les jambes de la jeune femme. Impassible, il attendit la suite, mais elle ne parvint plus à articuler un mot. Comme si ça n'avait aucune importance, il entreprit de boucler son ceinturon.

Kahlan tira sur les plis de sa robe blanche. Dehors, à la faveur des éclairs, elle voyait très nettement un immense complexe là où s'ouvrait un peu plus tôt un gouffre vertigineux. Quand la lumière de la foudre se dissipait, le Temple des Vents disparaissait, et on voyait de nouveau les pics environnants, dans le lointain.

— Richard, arrête de mettre tes bottes et parle-moi ! Demande des explications ! Dis qu'il n'y en a aucune, si tu le penses ! Injurie-moi ! Traite-moi de catin, frappe-moi, hurle-moi ta haine ! Mais ne m'ignore pas, je t'en prie !

Le jeune homme se détourna et enfila son tricot de peau noir. Pour qu'il cesse de se vêtir, Kahlan tendit un bras, lui arracha des mains sa tunique et la serra contre ses seins.

— Richard, par pitié ! Je t'aime !

Renonçant à la tunique, le Sourcier reprit l'épée de Drefan et la fixa à son ceinturon.

— Richard, parle-moi ! Les esprits se sont joués de nous, essaie de le comprendre ! Le grand-père de Chandalen me l'a dit : *« Les vents ont décidé que tu serais le chemin qui mène au succès. »* Tout est de leur faute !

Richard leva sur l'Inquisitrice des yeux de nouveau vides. Comprenant qu'elle ne lui rendrait pas sa tunique, il noua la cape d'or sur ses épaules.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte, Kahlan le prit par le bras, à deux mains, et le força à se tourner vers elle.

— Richard, je t'aime, tu dois le croire ! Je t'expliquerai tout plus tard, mais pour l'instant, fais-moi confiance ! Dans mon cœur, il n'y a pas de place pour un autre homme. C'est la vérité, je te conjure de le croire !

Le Sourcier prit la jeune femme par le menton et lui passa le pouce sur la bouche. Puis il le tint à la lumière de l'orage, pour qu'elle voie

bien la traînée rouge.

— *« Mais sur ce chemin »*, cita-t-il, *« la foudre le frappera, car sa bien-aimée le trahira dans son sang. »*

Des mots qui déchirèrent le cœur de Kahlan…

Elle plaqua la tunique contre sa bouche pour étouffer un nouveau cri. Alors que Richard sortait, il lui vint enfin à l'esprit qu'elle avait commis le seul acte dont elle se fût jamais affirmée incapable : le trahir. Et elle avait choisi la pire façon possible. Celle qui le briserait à coup sûr…

En larmes, elle courut derrière son bien-aimé, ignorant la morsure du vent et les menaces de cette nuit de folie. Elle devait mettre du baume sur la blessure qu'elle venait de lui infliger. Alors qu'elle l'aimait plus que tout, elle l'avait poignardé dans le dos.

À la lueur de l'orage, elle aperçut la silhouette sombre de Richard, sur la grande route. Au moment où il atteignait le bord de la falaise, elle se jeta sur lui et le retint par un bras.

Le ciel se déchaînait et les roulements de tonnerre se répercutaient jusque dans les os de l'Inquisitrice. Devant eux, là où aurait dû béer le gouffre, le Temple des Vents apparaissait par intermittence, à la faveur des éclairs les plus violents. Entre ces explosions de lumière, il n'y avait rien.

— Richard, que comptes-tu faire ?

— Arrêter la peste, bien entendu !

— Quand reviendras-tu ? Tu sais que je serai là pour t'attendre ?

Le Sourcier plongea son regard mort dans celui de la jeune femme.

— Il n'y a plus rien, dans ce monde, pour me donner envie d'y revenir.

— Non, tu devras ressortir du Temple ! Je t'attendrai, et tu sais que je t'aime. Si tu ne reviens pas, que vais-je devenir ?

— Tu as un mari. Vous êtes liés par un serment… et une certaine étreinte.

— Tu ne peux pas me laisser seule ! Si tu ne reviens pas, je ne te pardonnerai jamais !

Méprisant, Richard se tourna vers le bord du gouffre.

— N'oublie pas que tu as une femme ! cria Kahlan. Pour honorer *ton* serment, tu dois revenir.

Un coup de tonnerre plus fort que les autres fit trembler la montagne.

— Nadine est morte, lâcha Richard par-dessus son épaule. Mon serment est nul et non avenu. Pas le tien ! Plus rien ne me retient ici.

Une gerbe d'éclairs zébra le ciel, illuminant le Temple des Vents. Le Sourcier sauta dans le vide qui n'en était plus un.

— Richard, je suis toujours là pour toi ! Nous trouverons une solution ! Reviens-moi, je t'en prie !

Quand le ciel redevint sombre, le Temple disparut. Un nouvel éclair illumina brièvement ses tours jumelles, puis il se volatilisa encore.

Kahlan tomba à genoux et serra contre son cœur la tunique noire de Richard. Elle avait détruit l'homme qu'elle aimait…

Du coin de l'œil, elle aperçut une silhouette vêtue de rouge. Courant vers le gouffre, Cara bondit au moment où un éclair ramenait pour une fraction de seconde le Temple dans le monde des vivants. Elle se réceptionna sur la route, dans le ciel, et disparut en même temps que le bâtiment et Richard.

Kahlan sonda le vide, prête à bondir dès que la foudre lui révélerait les contours du Temple. Chaque fois, il ne lui parut pas assez… matériel… et ses jambes refusèrent de bouger. Pourquoi restait-elle là ? En temps normal, elle aurait pris le risque sans même s'en soucier.

Soudain, elle comprit. Richard ne voulait pas d'elle ! Parce qu'elle l'avait trahi…

Comment pouvait-il lui faire ça ? Il lui avait juré un amour éternel, même par-delà la mort. Plus que d'une promesse, il s'était agi d'un serment…

Qu'elle avait prêté aussi. Avant de le trahir.

Au cœur de l'orage, l'Inquisitrice entendit soudain les échos d'un rire malveillant qui lui glaça les sangs.

Drefan déboula près d'elle. Seul.

— Où est Nadine ?

— Quand elle a vu que c'était moi, elle est devenue folle. Un peu plus tard, elle s'est jetée dans le vide.

Richard lui avait dit qu'elle était morte, pensa Kahlan. Il le savait, parce qu'il était un sorcier. Dans ses yeux, juste avant qu'il plonge vers la lumière, elle avait vu la lueur de la magie.

— Et Richard ? demanda Drefan.

— Il est parti, répondit l'Inquisitrice, le regard toujours rivé sur le gouffre obscur.

Sur la route du Temple des Vents, dans un silence irréel, Richard dégaina son épée. Surpris par le contact du cuir, il se souvint qu'il ne s'agissait pas de l'arme qu'il portait d'habitude.

Oui, il n'était plus le Sourcier de Vérité ! Et il s'en félicitait, car en matière de *vérité*, justement, il venait d'en prendre plus que pour son compte.

Ici, ce n'était ni le jour ni la nuit. Pourtant, une lumière

crépusculaire lui permettait de s'orienter. Tournant la tête, il chercha l'endroit où le soleil aurait dû finir de disparaître, et ne le trouva pas. Rien de surprenant, car il n'y en avait pas, c'était évident. Parce qu'il n'était plus dans le monde des vivants…

Ce lieu appartenait au royaume des morts. Une niche isolée, obscure et ignorée de tous, y compris du Gardien. Les sorciers de jadis avaient trouvé l'endroit idéal pour dissimuler le Temple. L'équivalent du mont Kymermosst, dans le monde des vivants…

Les murs noirs de l'immense édifice se dressaient devant lui, ses tours jumelles perdues dans des tourbillons de brume. La moitié manquante du mont était ici depuis trois mille ans. Introuvable, sauf pour quelques élus…

Désormais, Richard savait où il allait. Dans son esprit, des flots de connaissance se déversaient – le cadeau de bienvenue du Temple à un sorcier de guerre.

Tout ce qu'il avait besoin de savoir, et beaucoup plus encore, se gravait dans son esprit. Une nouvelle naissance… ou au moins, la première fois de sa vie qu'il s'éveillait vraiment à la conscience. Une juste récompense, pour le prix qu'il avait dû payer.

— Seigneur Rahl !

À bout de souffle, Cara déboula près de son seigneur. Agiel au poing, elle sonda les alentours. Mais son arme, ici, ne lui servirait à rien. Incidemment, elle n'aurait pas davantage de pouvoir dans le monde des vivants, désormais.

Richard évalua la distance qui le séparait encore du Temple. Presque rien, en réalité. Et il savait comment entrer, maintenant…

— Retourne d'où tu viens, Cara. Tu n'as rien à faire ici.

— Seigneur Rahl, que se passe-t-il ?

— Rentre chez toi.

Comme si elle n'avait pas entendu, la Mord-Sith dépassa son seigneur pour s'assurer qu'aucun danger ne le guettait. La pauvre ne savait rien des périls qui abondaient en ces lieux. C'était bien au-delà de sa compréhension.

— Mon devoir est de protéger le seigneur Rahl…, marmonna-t-elle, furieuse.

— Je ne suis plus le seigneur Rahl, Cara, souffla Richard.

Toujours sourde à ce qu'il disait, la Mord-Sith étudia les piliers noirs qui marquaient la naissance d'un corridor menant à l'entrée du Temple. À côté, sur des murs tout aussi sombres, taillés dans de l'obsidienne, trônaient deux skrins, les gardiens affectés à la frontière entre le monde des morts et celui des vivants. Pour Cara, il s'agissait de simples statues. Pas pour Richard, qui les voyait frémir d'impatience…

La Mord-Sith leva une main pour interdire à son seigneur

d'avancer. Puis, tous les sens en alerte, elle sonda le passage, son regard s'attardant sur les ossements qui gisaient aux pieds des skrins…

— Seigneur Rahl, quel est cet endroit ?

— Tu ne pourras pas y entrer, Cara.

— Pourquoi ?

Richard se retourna, contempla le chemin qu'il avait parcouru et pensa à tout ce qu'il laissait derrière lui.

Absolument rien, en réalité !

— Parce que c'est le Corridor de la Déloyauté…

Richard regarda les deux skrins jumeaux, puis les os des deux sorciers qui avaient tenté d'emprunter ce chemin, des millénaires plus tôt. Le message de Ricker transmis par la sliph ne s'était jamais effacé de son esprit. Et à présent, il le comprenait.

« Sentinelle gauche oui. Sentinelle droite non. Préserve ton cœur de la pierre. »

Il leva son bras gauche, le poing fermé, en direction du skrin perché sur le mur de droite. La première phrase de Ricker lui indiquait quel bras utiliser et quel skrin *libérer*. S'il avait choisi le mauvais bras, ou l'autre gardien, il n'aurait jamais pu entrer dans cette enclave du royaume des morts. Un des pièges tendus par Ricker à ses ennemis…

Son serre-poignet chauffa, mais le rembourrage de cuir protégea sa peau du pouvoir qui s'accumulait dans le cercle de métal. Bientôt, une lueur verte enveloppa son poing. Le skrin de droite, soumis à l'autorité dont tout sorcier de guerre héritait à la naissance, se mit à briller aussi. Momentanément immobilisé, il ne bloquerait plus le chemin du visiteur.

Richard regarda le gardien de gauche et l'appela par son nom, un son guttural qui le tira de sa rigidité minérale. L'obsidienne craqua et s'effrita un peu tandis que la créature se tournait vers son maître, avide d'entendre ses ordres.

— La femme en rouge n'appartient pas à ce monde, dit Richard. Escorte-la jusqu'au monde des vivants, sans lui faire de mal. Après, reviens prendre ton poste.

Le skrin sauta du mur et enveloppa Cara de ses ailes.

— Seigneur Rahl, s'écria la Mord-Sith, quand rentrerez-vous chez vous ?

— Je suis chez moi…, répondit simplement Richard.

Dans une explosion de lumière, le skrin disparut, en route pour le monde des vivants avec la Mord-Sith.

Richard se retourna vers le Temple. Au sommet du fronton, les quatre vents et le devin montaient la garde sur le fief de la magie. Sur les murs qui servaient de perchoirs aux skrins, des runes d'or composaient les messages et les avertissements laissés là par les sorciers de jadis. Comme il s'en doutait, Richard les déchiffra sans

l'ombre d'une difficulté.

Dans ce monde où ne soufflait jamais aucune bourrasque, sa cape battit sur ses épaules quand il s'engagea dans le Corridor de la Déloyauté. Un phénomène normal, en un lieu où se déchaînaient continuellement des tourbillons de pouvoir dont la puissance dépassait l'imagination.

Un éclair explosant soudain devant elle, Kahlan leva un bras pour se protéger les yeux. Un instant, elle vit la route qui conduisait au Temple des Vents. De très loin, elle aperçut le dos de Richard, qui s'engageait résolument dans une sorte de corridor. Puis Cara s'écrasa sur le sol, à ses pieds. Au même moment, le tonnerre gronda et le Temple s'évanouit de nouveau.

La Mord-Sith se releva souplement, bondit sur Kahlan et la prit par les épaules.

— Qu'avez-vous fait ? cria-t-elle.

La gorge serrée par le chagrin, l'Inquisitrice baissa les yeux.

— Bon sang, qu'avez-vous fichu ? explosa Cara. Richard a le cœur brisé. Pourtant, j'avais tout arrangé.

— Que dis-tu ? lança Kahlan en relevant la tête.

— Vous êtes ma Sœur de l'Agiel, et je vous avais promis, quoi qu'il arrive, d'empêcher Nadine de mettre la main sur Richard.

— Cara, explique-toi ! Qu'as-tu fait ?

— Ce que vous vouliez, bien entendu ! Je devais répéter fidèlement les paroles des vents, mais rien ne m'obligeait à *agir* selon leur volonté. Alors, j'ai conduit Nadine jusqu'à Drefan, et je vous ai dirigée vers le bâtiment où Richard attendait. Vous n'avez pas compris ? Il fallait me faire confiance. Oui, il le fallait…

Kahlan se jeta dans les bras de la Mord-Sith.

— Mon amie, pardonne-moi ! J'aurais dû croire en toi. Comment ai-je pu me tromper à ce point ?

— Le seigneur Rahl a dit qu'il allait remonter le Corridor de la Déloyauté. Et qu'il ne reviendrait jamais. Comment lui avez-vous brisé le cœur ?

— Le Corridor de la Déloyauté ? (Kahlan se laissa tomber à genoux.) J'ai accompli la prophétie… Grâce à moi, Richard a pu entrer dans le Temple, et il arrêtera la peste. Mais pour cela, je l'ai détruit. Et moi avec…

— Vous ne vous êtes pas limitée à ça…, souffla Cara.

— Que veux-tu dire ?

La Mord-Sith brandit son Agiel.

— Il n'a plus aucun pouvoir… Sans son lien avec le seigneur Rahl, une Mord-Sith redevient une femme comme les autres. Nous existons

pour protéger le seigneur. Quand il quitte ce monde, nous ne sommes plus rien.

— Jusqu'à ce qu'un nouveau seigneur Rahl le remplace, dit Drefan dans le dos de Kahlan. Et me voilà !

— Vous, le seigneur Rahl ? Pour ça, il faudrait que vous ayez le don !

— Don ou pas, je suis le dernier de la lignée. Et il faut bien que quelqu'un tienne les rênes de l'empire d'haran.

— La Mère Inquisitrice s'en chargera, dit Kahlan en serrant contre son cœur la tunique noire du Sourcier.

— Oublies-tu que tu as perdu ton pouvoir, très chère ? Tu n'es même plus une Inquisitrice, alors la *Mère* Inquisitrice ! (Drefan tendit un bras, prit Kahlan par le poignet et la força à se relever.) En revanche, tu es mon épouse, et tu m'obéiras au doigt et à l'œil, comme tu l'as juré.

Cara voulut s'interposer pour qu'il lâche sa proie. D'un revers de la main, il l'envoya bouler sur le sol.

— Mord-Sith, tu es désormais une vipère sans venin. Si tu veux survivre, obéis-moi. Sinon, disparais de ma vue ! Pour l'instant, nous sommes les seuls à savoir que ton Agiel est redevenu une banale lanière de cuir. Gardons le secret, et tu pourras faire mine de me protéger, comme n'importe quel seigneur Rahl.

— Vous n'avez pas droit à ce titre, grogna Cara en essuyant le sang qui coulait de sa bouche.

— Tu crois ça ? (Drefan dégaina à demi l'Épée de Vérité puis la laissa retomber dans son fourreau.) En tout cas, je suis le Sourcier.

— C'est faux ! rugit Kahlan. Richard est le seul véritable Sourcier.

— Richard ? Quel Richard ? Puisqu'il a quitté ce monde, me voilà maître de D'Hara et Sourcier de Vérité ! (Drefan tira Kahlan vers lui et posa sur elle les yeux brûlants de haine de Darken Rahl.) Et tu es mon épouse, Kahlan Amnell. Je sais qu'il nous reste encore à consommer cette union, mais ce n'est ni le lieu ni l'endroit. Il faut rentrer au palais, où des tâches importantes nous attendent.

— Drefan, tu ne poseras jamais les mains sur moi ! Essaie, et je te couperai la gorge.

— Tu as prêté serment devant les esprits, et tu devras tenir parole. (Le guérisseur sourit.) De toute façon, tu es une putain, et tu adoreras ça. Je veux que tu aimes ce que nous ferons ensemble. À mes yeux, c'est très important.

— Comment oses-tu m'insulter ainsi ? Je ne suis pas une catin, et surtout pas la tienne !

— Vraiment ? Alors, comment as-tu trahi Richard ? Et si tu ne l'as pas fait, pourquoi est-il parti ainsi, sans un regard en arrière ? À mon avis, pendant que tu croyais être avec moi, tu as dû faire montre d'un

bel enthousiasme. Et Richard t'a vue sous ton vrai jour, celui d'une putain ! Quand ce sera moi pour de bon, tu auras également du plaisir. J'y tiens beaucoup…

Chapitre 60

— Warren, réveille-toi ! dit Verna en secouant doucement son compagnon. Quelqu'un vient.

— Je suis réveillé, marmonna le futur Prophète avant de se frotter les yeux.

Verna jeta un coup d'œil aux fenêtres, pour s'assurer que les cadavres des gardes ne s'étaient pas affaissés. De loin, ainsi installés, ils donneraient l'impression de sonder les environs. La lumière de la lampe posée sur la table suffisait à peine pour qu'on aperçoive les silhouettes des morts. Afin qu'elles ne les trahissent pas, Verna et Warren évitaient de passer devant les fenêtres.

— Comment vas-tu ? demanda la sœur.

— Beaucoup mieux. Pour le moment, en tout cas.

Un peu plus tôt, Warren avait encore perdu conscience. Les crises étaient de plus en plus rapprochées, et Verna ne pouvait rien faire. Dans combien de temps les migraines le tueraient-elles ? Incapable de répondre, elle s'en tenait à leur plan. Selon une prophétie, la seule chance de Warren était de rester avec elle. Dans tous les autres cas, il ne survivrait pas.

Osant regarder par une fenêtre, Verna constata que deux silhouettes avançaient toujours vers le poste de garde. Dans le lointain, sur les collines, des myriades de feux de camp brillaient comme des lucioles. L'armée de Jagang attendait toujours l'ordre de passer à l'action.

Des centaines de milliers de soudards dormaient sous ces tentes. Impatiente de partir loin de ce nid de tueurs, Verna se réjouit qu'ils n'aient pas eu la possibilité de retourner dans la place forte de l'empereur. Le type de magie qu'ils avaient utilisé ne fonctionnait pas deux fois. Et les gardes ne se seraient pas laissé abuser de nouveau par les sortilèges de Warren.

Par bonheur, une seule intrusion avait suffi. Janet et Amelia seraient bientôt là. Ensuite, ils fuiraient tous ensemble.

Étaient-ce bien les amies de Verna qui approchaient ?

Bien sûr que oui ! On était la quatrième nuit après la pleine lune, comme convenu. Amelia avait dû terminer son « service » sous les tentes, comme l'avait dit Janet.

Dans quel état serait la pauvre fille ? À coup sûr, il faudrait la soigner, et ça risquait d'être long, alors que l'aube ne tarderait plus à se lever.

En attendant, Warren et Verna avaient dormi à tour de rôle. Pour rejoindre le général Reibisch, ils devraient faire un long chemin, et ne pas se reposer eût été absurde. D'autant plus que le voyage commencerait au pas de course. Quand l'alarme sonnerait dans la place forte, il vaudrait mieux en être le plus loin possible.

Verna aurait donné cher pour voler au secours des autres sœurs prisonnières de Jagang. Mais elle avait appris que le mieux était l'ennemi du bien. En vingt-deux ans d'errance dans le Nouveau Monde, elle avait eu largement le temps d'apprécier les vertus de la prudence. Libérer toutes les sœurs était impossible. Et si elle se faisait prendre en tentant un absurde pari, la situation de ces malheureuses serait encore pire. Un individu conscient de ses limites savait avancer pas à pas. En temps voulu, les sœurs échapperaient au joug de celui qui marche dans les rêves. La patience aussi était une qualité vitale.

Pour l'heure, il convenait de filer d'ici, d'obtenir des informations utiles auprès de Janet et d'Amelia et de trouver de l'aide pour Warren. Sans lui, leur cause serait en danger. En herbe ou pas, un Prophète était un sacré atout dans leur manche. À condition que les migraines ne finissent pas par le tuer.

Avancer pas à pas, se répéta Verna. *Sois prudente, réfléchis et tu auras toutes les chances de réussir.*

Quand on frappa à la porte, elle alla l'entrouvrir pendant que Warren lançait le « qui va là » que tout garde normal aurait beuglé.

— Deux esclaves de Son Excellence, les sœurs Janet et Amelia.

Verna ouvrit en grand la porte, tira la première femme par son manteau, fit de même avec l'autre et leur indiqua de ne pas approcher des fenêtres.

— Merci, Créateur bien-aimé, soupira-t-elle. J'ai cru que vous n'arriveriez jamais !

Les deux sœurs tremblaient de tous leurs membres. Amelia avait le visage tuméfié, et elle semblait tenir debout par miracle.

Warren approcha et prit la main de Verna. Comme elle, il s'étonna de la terreur qui brillait dans les yeux des deux femmes. En principe, elles étaient sauvées…

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Verna.

— Tu nous as menti, souffla Janet.

— Pardon ?

— J'ai fait prêter à Amelia le serment censé la protéger de Jagang. Mais ça n'a pas fonctionné.

— Quoi ?

— Non, Verna, ça n'arrête pas celui qui marche dans les rêves. Il a libre accès à mon esprit, à celui d'Amelia, au tien et à celui de Warren.

— Tu te trompes, mon amie. Mais pour être protégée, il faut y

croire.

— Avant que je répète les dévotions, Jagang était dans mon esprit. Il a entendu tout ce que tu m'as dit, et il lisait mes pensées.

Verna blêmit. Elle n'avait pas envisagé cette possibilité…

— Avant, je veux bien ! Depuis, tu es protégée.

— Au début, oui… Mais la nuit de la pleine lune, Jagang s'est de nouveau introduit dans mon esprit. À mon insu, malheureusement. Ne me doutant de rien, j'ai fait prêter serment à Amelia, et j'ai cru que nous étions hors de danger. Oui, j'ai pensé que nous pourrions fuir…

— Et c'est la vérité, coupa Verna. Nous partirons très bientôt.

— Personne ne s'évadera, mon amie. Jagang te contrôle, tout comme Warren. Il s'est glissé dans vos esprits dès la nuit de la pleine lune. (Des larmes perlèrent aux paupières de Janet.) Je suis désolée, Verna. Vous n'auriez pas dû venir à mon secours. Hélas, ça vous coûtera la liberté…

— Janet, insista Verna, de plus en plus inquiète, c'est impossible ! Le lien nous protège.

— Ce serait vrai si Richard Rahl vivait toujours. Mais il a quitté ce monde pendant la nuit de pleine lune…

Alors que des larmes coulaient sur ses joues, Janet eut un rire malveillant.

— Richard est mort ? demanda Verna.

— Non ! Non ! cria soudain le futur Prophète en se prenant la tête entre les mains.

— Warren, que se passe-t-il ?

— Son Excellence veut me charger d'une mission…

— De quoi parles-tu, bon sang ?

— L'empereur a un nouveau Prophète à son service… Moi ! Maître, par pitié, cessez de me torturer ! J'obéirai !

Warren se laissa tomber sur le sol et se recroquevilla comme un enfant malade. Agenouillée près de lui, Verna n'eut pas le loisir de l'aider. Sans crier gare, une douleur comme elle n'en avait jamais connu explosa dans son crâne. La vue brouillée, vidée de ses forces, elle bascula en avant et s'écrasa sur le sol.

Un rire moqueur retentit dans sa tête. Jagang jubilait, et il ne le cachait pas.

Verna implora le Créateur de lui faire perdre conscience. Hélas, il resta sourd à ses prières.

— Je suis navrée, dit Janet. Vous n'auriez pas dû venir. Désormais, vous serez les esclaves de l'empereur.

La Mord-Sith blonde, Cara, suivit Drefan dans la salle d'audience. Lui obéissant, elle portait en permanence son uniforme rouge. Il

adorait voir ces femmes ainsi vêtues, comme si elles ondulaient dans un fourreau de sang. Leur présence lui permettait de penser sans cesse au feu d'artifice de débauche qui l'attendait.

Jetant un coup d'œil à Cara, il eut un sourire mauvais. Elle restait uniquement pour Kahlan, il ne se faisait pas d'illusions. Et il s'en fichait, l'important étant qu'elle soit là. Bien qu'elle fût aussi inoffensive qu'un agneau, l'avoir parmi sa suite confirmait le statut du seigneur Rahl.

Et il détenait le titre, désormais, comme les voix venues des éthers le lui avaient promis. Grâce à son intelligence et à sa sagesse, il avait pu les entendre, et se laisser guider vers un fabuleux triomphe. Comme toujours, l'attention qu'il accordait aux détails avait fait la différence. Porté au pouvoir par la seule force de son esprit supérieur, il avait le génie en guise de « don », et aucune magie n'aurait pu le servir aussi bien que son extraordinaire intellect.

Il était au-dessus du commun des mortels, et pour de bonnes raisons. Un homme à l'esprit vif, à l'instinct infaillible et au sens moral surdéveloppé, comme en témoignait son dédain des misérables prétextes qu'affectionnaient les femmes pour laisser libre cours à leur bestialité.

Parfois, sa propre vertu le grisait comme un vin capiteux.

Kahlan leva les yeux quand elle le vit entrer. Depuis la fameuse nuit, sur le mont Kymermosst, elle affichait un masque qu'elle croyait sûrement indéchiffrable. Quelle idiote ! Pour lui, ce visage prétendument fermé était un livre ouvert où il lisait une infinité d'émotions inavouables.

Il avait capté les regards furtifs qu'elle lui jetait depuis le premier jour. Comme toutes les autres, elle le désirait, avide qu'il consente à lui donner du plaisir.

Qu'elle tente de le cacher l'excitait au plus haut point. Les insultes dont elle l'accablait témoignaient de l'intensité de sa lubricité. Et plus elle prétendait être dégoûtée à sa seule vue, plus il savait qu'elle brûlait d'envie d'être sa chose.

Quand elle ne pourrait plus résister, la récompense serait à la hauteur de l'attente et de la frustration qu'il avait résolu d'endurer. Ce jour-là, il lui donnerait tout ce qu'elle voulait – et il entendrait enfin ses cris.

— Bien le bonjour… seigneur Rahl, dit le général qui parlait avec sa future… partenaire.

— Que se passe-t-il ? grogna Drefan.

Il détestait que des soldats s'adressent à Kahlan sans tenter de le contacter d'abord.

— Le général Kerson me fait son rapport matinal, c'est tout, lâcha

Kahlan, glaciale.

— Pourquoi n'est-il pas venu me voir ? Toutes les informations doivent être transmises en priorité au seigneur Rahl !

— Comme vous voudrez, seigneur, fit Kerson en échangeant un regard dubitatif avec Kahlan. Mais j'avais pensé…

— Faites la guerre, général, et laissez-moi le soin de réfléchir.

— À vos ordres, seigneur !

— Alors, ce rapport ?

Kerson regarda de nouveau Kahlan, qui hocha légèrement la tête. Ces deux imbéciles le croyaient-ils assez stupide pour ne pas voir leur manège ? Comme toujours, il ne releva pas, ravi de les abuser. Qu'ils continuent donc à le penser aveugle !

— Eh bien, seigneur Rahl, la peste est presque terminée…

— Auriez-vous l'obligeance d'être plus précis, général ? Pour un guérisseur, « presque terminée » ne veut pas dire grand-chose.

— En une semaine, le nombre de décès a beaucoup baissé. Ce matin, je n'en ai que trois à annoncer. Presque toutes les personnes malades au moment du départ du seigneur… de Richard Rahl… se sont remises. J'ignore ce qu'il a fait, mais…

— Mon frère est mort, général, voilà le seul exploit qu'il a accompli ! C'est Drefan Rahl, le plus grand guérisseur du monde, qui a terrassé l'épidémie.

Le masque de Kahlan se craquela, mis à mal par une fureur difficile à contrôler. Bientôt, la terreur et la douleur le fissureraient. Oui, très bientôt…

— Richard est entré dans le Temple des Vents ! cria l'Inquisitrice déchue. Il s'est sacrifié pour sauver les malades ! C'est lui le héros, pas toi !

— Foutaises ! lâcha Drefan avec un petit rire. Que savait-il de l'art de guérir ? Moi, c'est mon métier. Le seigneur Rahl a sauvé le monde de la Mort Noire. À ce propos, général, vous feriez bien de ne laisser personne l'ignorer…

Kahlan fit de nouveau un signe de tête « discret ».

— Je n'y manquerai pas, seigneur. Tout le monde saura que le seigneur Rahl en personne a vaincu l'épidémie.

Kahlan parut ravie de la réponse ambiguë du militaire. Une fois encore, Drefan ne releva pas. Pour le moment, lui apprendre à respecter son mari n'était pas une priorité. Mais elle ne perdrait rien pour attendre.

— Avez-vous autre chose à me dire, général ?

— Eh bien, seigneur, il semble qu'une de nos unités ait… disparu.

— Quoi ? Comment des soldats peuvent-ils se volatiliser ? Retrouvez-les, Kerson. L'armée doit être au complet pour affronter

l'Ordre Impérial. Je détesterais devoir déposer les armes devant Jagang à cause de l'incurie de mes officiers.

— Je comprends, seigneur Rahl. Des éclaireurs sont déjà partis à la recherche de ces… hum… hommes du rang vagabonds.

— C'est à cause du lien, Drefan, dit Kahlan. Les D'Harans ne te sont pas loyaux. L'armée se débande parce qu'elle ne se sent plus unie à son chef. Sans seigneur Rahl, ces hommes…

Une gifle magistrale fit tomber l'Inquisitrice à la renverse.

— Debout, femme ! cria Drefan. (Il attendit qu'elle se soit relevée, et ajouta :) J'interdis à mon épouse de se monter insolente. C'est compris ?

Une main sur le nez, la jeune femme tenta en vain de l'empêcher de saigner. La vue du précieux liquide qui coulait entre ses doigts faillit arracher un cri d'extase à Drefan. Comme il était impatient de fendre scientifiquement sa chair, pour l'entendre hurler à s'en casser les cordes vocales. Bientôt, elle serait couverte de sang !

Mais il attendrait jusqu'à ce qu'elle l'implore de s'occuper de lui. Comme Nadine. La perversité de cette garce l'avait vraiment diverti. Et il s'était délecté de sa surprise, puis de sa terreur, avant de la jeter dans le vide. Quasiment écorchée vive, mais encore consciente, pour qu'elle puisse se repentir de sa mauvaise nature pendant sa chute. Ces merveilleux instants avaient provisoirement rassasié sa faim.

Pour agir, il attendrait que la corruption de Kahlan, un être pourri jusqu'à la moelle, remonte à la surface, comme lors de cette fabuleuse nuit. Pauvre idiot de Richard ! Qu'avait-il pensé en découvrant que sa bien-aimée, une putain aussi impure que les autres, rêvait de se faire besogner par son frère ? Le fantastique crétin ! Assez abruti pour ne jamais surveiller son dos quand il le fallait. À savoir à chaque instant !

Oui, Drefan attendrait. La catin aurait besoin d'un peu de temps pour se remettre d'avoir provoqué la mort de Richard. Mais ça irait vite, à cause du désir qui lui rongeait les entrailles.

Suprêmement pervers, il la prit dans ses bras.

— Pardonne-moi, mon épouse, je ne voulais pas te faire mal. Mais je m'inquiète tant pour ta sécurité. Apprendre que des soldats ont abandonné leur poste m'a fait perdre mon sang-froid.

— Je comprends…, souffla Kahlan en se dégageant.

Quelle piètre menteuse !

Du coin de l'œil, Drefan vit que Cara était prête à bondir. Si elle attaquait, il la taillerait en pièces. Sinon, elle pouvait encore lui servir.

Kahlan leva un index à l'attention de la Mord-Sith, qui renonça à contrecœur à ses intentions belliqueuses.

L'ancienne Inquisitrice devait se croire terriblement intelligente.

Comment pouvait-elle penser qu'il ne la voyait pas donner des ordres dans son dos ? Mais pour l'instant, ça n'avait pas d'importance.

— Général Kerson, dit Drefan, je veux qu'on retrouve ces soldats indignes. Sans discipline, l'Ordre Impérial nous écrasera. Dès que vous aurez mis la main sur ces déserteurs, faites exécuter tous leurs officiers.

— Quoi ? Je devrais tuer mes hommes parce qu'ils n'ont plus de lien avec…

— Je veux qu'ils soient décapités pour crime de haute trahison. Avec cet exemple, leurs camarades réfléchiront à deux fois avant de se décider à rejoindre l'ennemi.

— Seigneur Rahl, ils n'ont…

— Silence, général ! En refusant de servir D'Hara, sans même parler du seigneur Rahl, ces hommes sont passés dans le camp adverse. Leur trahison met en danger la vie de ma femme, et de tous mes sujets.

Fier de sa tirade, Drefan passa l'index sur les lettres du mot « Vérité » qui ornait la garde de *son* épée. Une arme qu'il détenait de plein droit.

— D'autres nouvelles, général ?

Kerson et Kahlan échangèrent encore un de leurs absurdes regards de conspirateurs.

— Non, seigneur Rahl.

— Dans ce cas, vous pouvez disposer. (Drefan se tourna vers Kahlan et lui tendit le bras.) Viens, ma chérie. Je meurs d'envie de prendre le petit déjeuner avec toi.

Chapitre 61

L'esprit embrumé, Richard descendit de l'estrade où se dressait le trône du sorcier, à l'entrée du Corridor des Vents. Alors qu'il s'éloignait, l'écho de ses pas retentit à l'infini. Sur ce siège, il s'était senti à sa place. Après tout, n'était-il pas le seul sorcier de guerre ? L'unique détenteur du don capable de maîtriser les deux variantes de magie ?

Comparée au Temple des Vents, la Forteresse du Sorcier était une vulgaire cabane. La taille de ce complexe dépassait la compréhension humaine. Et pas un bruit n'y résonnait, à part ceux qu'il produisait, ou qu'il désirait entendre, les tirant ainsi du néant.

Dans chaque arche du plafond, très haut au-dessus de sa tête, des aigles auraient pu voler sans jamais se douter qu'ils étaient prisonniers. Et les majestueux faucons des montagnes, s'ils s'étaient aventurés en ces lieux, y auraient décrit sans entraves leurs fantastiques acrobaties aériennes.

Sur les côtés, soutenus par d'énormes piliers, des murs plus impressionnants que des falaises se perdaient dans les incroyables altitudes de la voûte. À intervalles réguliers, des fenêtres géantes laissaient entrer la lumière diffuse omniprésente dans le sanctuaire de la magie.

Au moins, Richard pouvait voir ces invraisemblables cloisons. Le bout du Corridor, lui, restait invisible, trop lointain et comme protégé par un rideau de brume.

Ici, presque tout était de la couleur d'un brouillard de fin d'après-midi : le sol, les colonnes, les murs et le plafond. En réalité, on les eût dits composés de brume solidifiée.

Richard se fit l'effet d'être une puce égarée dans un des grands canyons de son pays natal. Mais aussi immense qu'il fût, ce lieu avait des limites. Une notion inconnue à l'extérieur de ses murs, où s'étendait le royaume des morts.

Naguère, le jeune homme aurait été angoissé et émerveillé par le Temple des Vents. Aujourd'hui, il n'éprouvait rien, à part une étrange torpeur.

Ici, le temps n'avait pas de sens, sinon celui qu'il voulait bien consentir à lui donner. Que signifiaient les minutes, les heures et les jours au cœur même de l'éternité ? S'il était arrivé un siècle plus tôt, pas quelques semaines, Richard aurait à peine remarqué la différence – et encore, à condition de le vouloir. En ces lieux, la vie aussi était

dépourvue de signification – un concept *étranger*, comme l'idée que l'éternité puisse avoir une fin. Pourtant, le jeune homme vivait, contrevenant à toutes les règles en vigueur depuis trois mille ans dans le Temple. Doté d'une sensibilité malgré sa non-vie, l'édifice conservait son unique visiteur dans l'écrin de pierre de sa magie.

Le long du corridor, sous chaque arche, entre deux colonnes, Richard étudia les niches murales où dormaient des objets magiques arrachés au monde des vivants pour assurer sa sauvegarde. L'esprit plein d'un savoir nouveau, il aurait pu les utiliser tous, aussi dangereux qu'ils fussent. Détenteur de la sagesse des vents, il comprit sans peine pourquoi les sorciers des temps passés avaient voulu soustraire ces armes à la férocité des hommes.

Avec les connaissances offertes par les vents, arrêter la peste avait été facile. Le livre responsable du fléau n'était plus là, mais pour le neutraliser, il ne fallait pas nécessairement l'avoir entre ses mains. Volé dans le Temple, il restait lié au pouvoir des vents. Et nourri par leur énergie. Afin de le rendre inoffensif, il avait suffi de couper le cordon qui lui transmettait cette puissance.

En réalité, c'était si simple que Richard s'en voulait de ne pas avoir compris beaucoup plus tôt. Des milliers de morts, à cause de son ignorance… Moins ignare, il aurait eu l'idée de tisser une Toile investie des deux facettes de son don. Aussitôt, le livre aurait cessé d'obéir à Jagang. Une atroce hécatombe, alors que la solution était si évidente…

Par bonheur, il avait pu utiliser son pouvoir thérapeutique pour guérir la plupart des innocents frappés par le mal avant qu'il ait neutralisé le livre. La Mort Noire ne ferait plus de victimes.

Cette victoire lui avait tout coûté. Le prix fixé par les esprits en échange de centaines de milliers de vie. À la fois dérisoire et exorbitant…

Nadine était morte avant la fin de ce combat, et il la pleurait sincèrement.

S'il l'avait pu, Richard aurait éliminé Jagang et la menace que l'Ancien Monde continuait à faire peser sur le Nouveau. Mais d'ici, c'était impossible. L'Ordre Impérial, partie prenante du monde des vivants, n'avait plus rien à craindre de lui. De sa nouvelle résidence, il pouvait seulement agir contre la magie volée au Temple pour ravager l'univers de la vie. Et cette mission-là était remplie…

Car plus personne n'entrerait dans le sanctuaire, il s'en était assuré, connecté au cœur même du pouvoir de l'antique édifice. Le Corridor de la Trahison à jamais fermé, Jagang ne répéterait pas son monstrueux forfait.

Richard s'immobilisa et dégaina son arme. Non, celle de Drefan ! La garde qu'il serrait n'était pas celle de l'Épée de Vérité. Du noyau

même de son âme, il laissa sa volonté couler comme un torrent, charriant avec elle le pouvoir qu'il avait reçu à la naissance. Alors qu'il avait toujours dû lutter pour invoquer une ridicule étincelle de magie, son don lui obéit comme un cheval docile. À travers son bras, il se déversa dans l'épée de son frère.

Guidé par l'esprit de Richard, le pouvoir altéra les éléments de l'arme jusqu'à ce qu'elle devienne la copie conforme de celle que Zedd lui avait remise, dans un passé qui semblait si lointain. Désormais, il tenait l'Épée de Vérité, investie de la même magie que le modèle original – au détail près qu'elle n'était pas, comme la vraie, habitée par les mânes de tous ceux qui l'avaient maniée avant lui.

Des sorciers étaient morts en tentant de fabriquer l'Épée de Vérité. Ceux qui avaient réussi, prudents, avaient confié au Temple le secret de leur succès. Un sortilège à la disposition de Richard, comme tout le savoir que contenait le sanctuaire…

Il brandit l'arme et, pour le simple plaisir d'éprouver quelque chose, se laissa envahir par sa fureur. Mieux valait la colère que rien, au point où il en était…

Conscient qu'il n'aurait plus besoin d'une épée, désormais, Richard expulsa d'un coup toute sa rage. Le vide revint, accablant et stérile.

Il jeta l'épée en l'air, la maintint en lévitation, la regarda tourner lentement sur elle-même, puis la pulvérisa d'une simple pensée. Avant qu'il le renvoie au néant, le nuage de poussière métallique sembla vouloir retomber sur lui comme pour l'ensevelir.

De nouveau vide et seul, Richard reprit son chemin vers le bout du corridor.

Sentant une présence dans son dos, il se retourna lentement. Un esprit, encore…

Ils venaient de temps en temps, toujours pour l'implorer de rentrer chez lui avant qu'il soit trop tard. Car un jour, le chemin du retour lui serait interdit.

Ce spectre-là lui glaça les sangs.

Était-ce vraiment celui de Kahlan ?

En tout cas, il flottait devant lui, diffusant la même lumière brumeuse que le reste du décor, mais peut-être avec un peu plus d'intensité. Et c'était bien Kahlan ! Pour la première fois depuis des semaines, le cœur de Richard s'affola dans sa poitrine.

— Kahlan, tu es morte ? Te voilà devenue un esprit, à présent ?

— Non, répondit l'apparition. Je suis la mère de Kahlan.

Le cœur de Richard se calma aussitôt. Se détournant, il continua à avancer dans le corridor.

— Que veux-tu ? demanda-t-il, sans dissimuler son agacement.

L'esprit le suivit, comme ses semblables le faisaient parfois, intrigués par l'étrange créature qui errait dans leur monde.

— Je t'ai apporté quelque chose…

— Quoi ? s'écria Richard en faisant volte-face.

L'esprit lui tendit une rose. Dans ce monde sans couleur, le vert soutenu de la tige et le rouge vif des pétales furent une fête pour les yeux du jeune homme. Et ses poumons s'emplirent d'un parfum qui manqua le faire soupirer de bonheur.

Des sensations qu'il avait déjà oubliées – ou volontairement biffées de sa mémoire.

— Et que suis-je censé en faire ?

Le spectre insista pour qu'il prenne la fleur.

Ces esprits ne l'effrayaient pas, car même ceux de ses anciens ennemis ne pouvaient pas lui nuire. Désormais, il savait comment se défendre.

— Merci, dit-il en saisissant la rose.

Distraitement, il glissa la tige dans sa ceinture.

Puis il reprit son chemin. Mais le spectre de la mère de Kahlan le suivit encore. Il détestait regarder ce fantôme en face. Bien qu'il n'eût pas vraiment de traits, les contours de son visage lui rappelaient trop celui de la femme qui lui avait brisé le cœur.

— Richard, puis-je m'entretenir avec toi ?

— Si tu y tiens…

— Je voudrais te parler de ma fille.

Le jeune homme s'arrêta et se retourna.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est une part de moi. La chair de ma chair, comme tu es celle de ta mère. Kahlan est mon seul lien avec le monde des vivants, où j'ai autrefois résidé. Et où tu dois retourner !

Richard reprit de nouveau sa route.

— Je suis enfin chez moi, sans aucun désir de revenir en arrière. Le monde dont tu parles est un enfer, j'ai payé pour le savoir. Si tu espérais que je transmette un message à ta fille, excuse-moi, mais ça m'est impossible. À présent, laisse-moi en paix.

Il leva une main pour chasser l'esprit du corridor.

La mère de Kahlan écarta les bras, l'implorant de ne pas déchaîner son pouvoir.

— Il n'est pas question de message… Kahlan sait que je l'aime. Mais tu dois m'écouter !

— En quel honneur ?

— À cause de ce que j'ai fait à ma fille.

— De quoi parles-tu ?

— Du sens du devoir que je lui ai inculqué. *« Les Inquisitrices ne connaissent pas l'amour, Kahlan. Seulement le devoir… »* Voilà ce que je lui ai répété, sans jamais lui expliquer ce que j'entendais par là ! Richard, je l'ai emprisonnée dans sa mission, sans lui laisser d'espace

pour vivre.

» Plus que toutes les Inquisitrices que j'ai connues, elle aspirait à connaître le bonheur. Le devoir a étouffé ses désirs, et à cause de ce conflit, elle est devenue une formidable protectrice pour son peuple. Comprends-tu ce que je veux dire ? Consciente d'être privée de toute joie, elle s'est battue corps et âme pour que les *autres* soient heureux. Et elle a appris à se contenter de minuscules plaisirs, quand sa mission la laissait un peu en paix.

— Où veux-tu en venir ?

— N'aimes-tu pas la vie, jeune homme ?

Richard accéléra le pas.

— Je sais tout du devoir, parce que je suis né pour servir. Mais j'en ai fini avec ça, comme avec tout le reste.

— Toi aussi, tu comprends mal le sens du mot « devoir ». Quand on est né pour servir, comme tu dis, le devoir est une forme d'amour qui s'exprime d'une infinité de façons. Il ne consiste pas à renoncer au bonheur, mais à l'offrir aux autres. Richard, ce n'est pas un fardeau, quand on le voit ainsi, mais un cadeau du ciel.

» Retourne près de Kahlan, je t'en prie. Elle a besoin de toi.

— Elle est mariée, à présent. Dans sa vie, il n'y a plus de place pour moi.

— Et dans son cœur ? Crois-tu qu'un autre t'en ait chassé ?

— Quand je suis parti, elle a crié qu'elle ne me pardonnerait pas.

— N'as-tu jamais lancé, par désespoir, des choses que tu ne pensais pas ? Et que tu aurais tout donné pour n'avoir jamais dites ?

— Je ne peux pas retourner auprès d'elle. Un autre homme partage sa vie, et elle lui a juré fidélité. En plus, elle a… Non, je ne rebrousserai pas chemin !

— Même si elle est l'épouse d'un autre, et que ne pas l'avoir te brise le cœur, ne l'aimes-tu pas assez pour vouloir apaiser son chagrin ? Cet amour dont tu parles tant serait-il égoïste ? Réfléchis bien, Richard, avant de répondre à cette question !

— En mon absence, elle a trouvé le bonheur. Qui parle d'égoïsme ? Kahlan n'a plus besoin de moi.

— Richard, ma rose t'a-t-elle fait plaisir ?

— Oui, répondit le jeune homme en pressant le pas. Elle est très jolie, merci.

— Dans ce cas, envisageras-tu de revenir en arrière ?

Agacé, Richard se retourna vers l'esprit.

— Merci pour la rose ! En échange, en voilà un millier, pour t'éviter de penser que je te dois quelque chose.

Il tendit une main. Une pluie de fleurs tomba de la voûte, tourbillon rouge battu par un vent venu de nulle part.

— Mon cœur saigne, Richard, parce que je ne suis pas parvenue à

te convaincre, seulement à te blesser. Je vais te quitter, à présent…

L'apparition se volatilisa, laissant sur le sol un tapis de pétales semblable à une mare de sang.

Les jambes tremblantes, Richard se laissa tomber à genoux. Bientôt, devenu un esprit, il n'aurait plus à errer dans ces limbes où il se sentait écartelé entre deux mondes. Bien qu'il pût se nourrir à volonté, et dormir dès qu'il en éprouvait le besoin, il ne resterait pas en vie éternellement. Dans le royaume des morts, c'était impossible.

Bientôt, spectre parmi les spectres, il serait délivré du vide qui l'avait envahi.

Naguère, Kahlan avait comblé ce vide. Oui, elle était tout pour lui. Entre ses mains, il avait cru son cœur en sécurité. Comment avait-il pu se tromper à ce point ? Quel pauvre idiot ! Un gamin qui se berçait d'illusions…

Soudain, il leva la tête et regarda autour de lui. Puis, mentalement, il fit l'inventaire des artefacts entreposés dans ce corridor. La fontaine de claire vision ! Elle était quelque part, et il savait comment l'utiliser.

Il se leva, traversa le couloir et, entre deux colonnes, découvrit la fontaine de pierre aux deux bassins rectangulaires superposés. Le plus bas était au niveau de ses hanches, l'autre placé un peu plus haut que sa tête. Sur la pierre gris anthracite, des runes ornementées donnaient le mode d'emploi de l'artefact.

Le bassin inférieur était rempli à ras bord d'un liquide argenté qui rappelait beaucoup la sliph. Mais ce n'était qu'une illusion d'optique, il le savait.

Prenant l'aiguière d'argent posée au pied de la fontaine, Richard la plongea dans le premier bassin, la vida dans celui du haut et répéta la manœuvre jusqu'à ce qu'il soit plein.

Penché en avant pour poser les mains sur les symboles requis, assez largement écartés, il lut à haute voix les antiques mots de pouvoir gravés dans la pierre, devant lui. Quand ce fut fait, il se concentra sur la personne qu'il désirait observer et, d'une pensée, ordonna au liquide de couler devant ses yeux.

Comme de l'eau bouillante qui déborde d'une marmite, le fluide forma devant son visage un fin rideau d'argent où apparut, comme dans un miroir, l'image de Kahlan.

Un étau lui comprimant la poitrine, Richard faillit crier le nom de la femme qu'il avait tant aimée.

Vêtue de sa robe blanche d'Inquisitrice, elle approchait de la porte de ses quartiers. Quand elle s'immobilisa, les doigts sur la poignée, le jeune homme crut que son cœur allait exploser dans sa poitrine.

Drefan apparut derrière Kahlan, lui posa les mains sur les épaules et se pencha pour lui murmurer à l'oreille :

— Kahlan, mon épouse, mon cher amour, es-tu prête à aller au lit ? Je brûle d'envie de serrer dans mes bras ton corps brûlant de désir !

Richard écarta ses mains de la pierre, ferma les poings et recula en titubant. Dans une gerbe de flammes, la fontaine explosa, et des éclats de pierre volèrent dans les airs, trop violemment propulsés pour retomber sur le sol à portée de vue du sorcier de guerre ivre de fureur. Les plus gros fragments sifflèrent à ses oreilles, décrivirent de larges ellipses et se fracassèrent en percutant les dalles de marbre.

Le fluide magique retomba en pluie aux pieds de Richard.

Dans chaque flaque, et jusqu'au cœur de la plus petite goutte, il voyait toujours le visage de Kahlan.

Il se détourna et détala comme un voleur pris sur le fait. Dans son dos, des flammes léchèrent le sol, faisant s'évaporer le maudit liquide. Dans la vapeur qui envahit l'air, il continua à voir le visage de celle qui l'avait trahi. Fermant de nouveau les poings, il renvoya au néant l'immonde brume qui le torturait.

Au centre du couloir, hébété, il se laissa tomber à genoux, les yeux vides.

Quand un ricanement monta à ses oreilles, il n'eut aucune peine à le reconnaître. Une fois de plus, son père revenait le tourmenter !

— Un problème, mon fils ? railla Darken Rahl. Tu n'aimes pas le mari que j'ai choisi pour ton grand amour ? Drefan, la chair de ma chair, uni à la Mère Inquisitrice ? Désolé de te contrarier, mais elle n'aurait pas pu trouver mieux. C'est un bon garçon, et elle semble l'apprécier. Mais tu le sais déjà, pas vrai ? Franchement, tu devrais te réjouir de son bonheur. Ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre !

Le rire de Darken Rahl se répercuta dans tout le corridor.

Richard ne prit pas la peine de bannir le spectre qui le narguait. Quelle importance, désormais ?

— Alors, tendre épouse, que dis-tu de ma proposition ? Une nuit torride te tente ? Comme celle que tu as passée avec mon frère, en croyant te donner à moi ?

De toutes ses forces, Kahlan propulsa son coude dans le plexus solaire du guérisseur. Pris de court, il se plia en deux de douleur, le souffle coupé.

— Je t'ai prévenu, Drefan : si tu me touches, je t'égorgerai !

Avant qu'il ait assez récupéré pour prétendre que sa colère cachait un désir dévorant, ou pour la menacer d'user de sa force, Kahlan se glissa dans le salon, referma la porte et mit le verrou en place.

Elle resta immobile dans la pénombre, tremblant de tous ses membres. Un instant, elle avait cru… Oui, elle aurait juré que Richard était avec elle ! Au point de crier son nom, de l'implorer de revenir, de

lui hurler son amour…

Kahlan plaqua les mains sur ses entrailles, douloureuses comme si on les déchirait de l'intérieur. Quand cesserait-elle de penser à lui ?

Richard ne reviendrait jamais ! Jamais !

Traversant le salon, l'Inquisitrice se dirigea vers la chambre… et se ramassa sur elle-même, prête à combattre, quand une silhouette lui barra la route.

— Désolée…, souffla Berdine. Je ne voulais pas vous faire peur.

Kahlan soupira, se redressa et ouvrit les poings.

— Mon amie… (Elle enlaça la Mord-Sith.) Je suis si contente de te voir ! Et toi, tu te remets un peu ?

En quête de réconfort, Berdine posa sa tête sur l'épaule de l'Inquisitrice.

— Je sais que des semaines ont passé, mais la mort de Raina… On dirait que c'était hier, vous comprenez ? Je lui en veux tellement de m'avoir abandonnée ! Quand la colère retombe, je pleure parce qu'elle me manque tellement… Si elle avait tenu quelques jours de plus, elle s'en serait sortie. Oui, quelques jours…

— Je sais…, souffla Kahlan. (Elle s'écarta de la Mord-Sith et murmura :) Que fais-tu ici ? Je croyais que tu étais allée relever Cara, dans la salle de la sliph.

— D'abord, je devais vous parler.

— Dois-je comprendre qu'il n'y a personne pour surveiller la sliph ? (La Mord-Sith acquiesça.) Berdine, il ne faut pas la laisser seule ! Si un ennemi s'introduit à notre insu en Aydindril…

— C'est vrai, mais ce que j'ai à vous dire est important. Et à quoi servons-nous, là-haut ? Sans notre pouvoir, Cara et moi sommes incapables d'arrêter un sorcier… Il faut que je vous parle, Mère Inquisitrice, et c'est impossible dans la journée, parce que Drefan traîne toujours dans vos jambes.

— Berdine, sois prudente ! S'il t'entend l'appeler autrement que « seigneur Rahl », il…

— Drefan n'est pas le seigneur Rahl, Mère Inquisitrice !

— Tu as raison, mais nous n'avons pas mieux, pour l'instant…

— Cara et moi avons décidé de le tuer, annonça soudain Berdine. Et il nous faut votre aide.

— Nous ne pouvons pas l'assassiner…

— Détrompez-vous ! Nous nous cacherons sur le balcon et vous l'attirez dans cette chambre. Une fois qu'il se sera déshabillé, ses couteaux hors de portée, nous passerons à l'action.

— Berdine, nous ne pouvons pas faire ça.

— Si ce plan vous déplaît, nous en imaginerons un autre. L'essentiel est qu'il meure.

— Non, il doit vivre, au contraire.

— Vous voulez partager la couche de ce porc ? Tôt ou tard, il décidera de faire valoir ses droits d'époux.

— Berdine, écoute-moi bien ! Si ça devait arriver, j'en passerais par là. Pour sauver des vies, je supporterais un viol. Drefan est le seul seigneur Rahl que nous ayons. Tant que nous n'aurons pas trouvé une solution, lui seul empêchera l'armée de se débander. Pour le moment, sa manière agressive de commander désoriente les militaires. Mais ils ont l'habitude d'obéir au seigneur Rahl. Il agit en tant que tel, et les soldats, dubitatifs, se demandent s'il n'est pas vraiment leur maître.

— Il ne l'est pas ! insista la Mord-Sith.

— Bien sûr, mais tout l'édifice repose quand même sur lui. Si nous le tuons, l'armée se disloquera, et l'Ordre Impérial envahira les Contrées du Milieu. Sur ce point précis, Drefan a raison.

— Vous êtes la Mère Inquisitrice, rappela Berdine. Le général Kerson vous est loyal. C'est pour ça qu'il reste ici, même après la disparition du lien. Beaucoup d'officiers réagissent comme lui. C'est vous qu'ils suivent, pas Drefan. S'il disparaît, ils vous demeureront fidèles, et leurs hommes ne leur désobéiront peut-être pas.

— *Peut-être*, dis-tu ? On ne risque pas tout sur un tel pari. De plus, même si je ne l'aime pas, Drefan ne mérite pas la mort. Sa façon d'agir me révulse, mais il tente sincèrement de maintenir l'unité dans notre camp. Avec mon aide, il réussira sans doute.

— Pas durablement, et vous le savez.

— Berdine, Drefan est mon mari, et j'ai juré de lui être loyale.

— Alors, pourquoi lui refusez-vous votre lit ?

Kahlan voulut répondre, mais elle ne trouva pas ses mots.

— C'est à cause du seigneur Rahl, n'est-ce pas ? Vous pensez toujours qu'il reviendra. Et vous l'espérez !

— Non… (L'Inquisitrice détourna la tête.) S'il avait dû revenir, il serait déjà là…

— Et s'il n'avait pas fini de neutraliser la magie qui a provoqué la peste ? Ça expliquerait son retard…

Glacée, mais pas de froid, Kahlan enroula les bras autour de son torse. Berdine se trompait, elle était bien placée pour le savoir.

— Mère Inquisitrice, vous voulez qu'il revienne, n'est-ce pas ?

— Je suis mariée à Drefan…

— Ce n'était pas ma question ! Vous voulez quand même le revoir !

Kahlan secoua la tête.

— Il disait qu'il m'aimerait toujours, et que son cœur était à moi. Il avait juré de… Berdine, il m'a abandonnée ! Je sais que je l'ai blessé, mais s'il m'aimait vraiment, il m'aurait donné une chance…

— Pourtant, vous désirez toujours son retour.

— Non ! Je ne veux plus souffrir de cette façon-là, sous son regard vide et froid. L'aimer était une erreur depuis le début ! Je ne l'attends

plus, et je le fuirais, même s'il revenait !

— Je ne vous crois pas… Vous êtes bouleversée, comme moi depuis la mort de Raina. Mais si elle revenait, je lui pardonnerais d'être morte, et je lui ouvrirais les bras.

— Ce n'est pas comparable… Je n'aurai jamais plus confiance en Richard. Quoi que j'aie fait, il n'avait pas le droit de me traiter ainsi. Après tant de promesses, s'en aller de cette façon… Il a trébuché sur le premier obstacle, et je n'aurais pas cru cela possible. Avec lui, je me sentais en sécurité, mais c'était une illusion.

— Mère Inquisitrice, vous ne pensez pas un mot de ces bêtises ! La confiance est une affaire de réciprocité ! Si vous l'aimez, fiez-vous à lui, quoi qu'il arrive, comme vous voudriez qu'il le fasse.

— J'en suis incapable, Berdine, sanglota Kahlan. C'est trop douloureux. Je ne m'exposerai plus jamais à une telle souffrance. De toute façon, c'est fini. La peste est vaincue depuis des semaines, et il ne reviendra pas.

— Mère Inquisitrice, j'ignore ce qui s'est passé sur cette montagne, mais posez-vous cette question : si la situation était inversée, comment auriez-vous réagi ?

— Crois-tu que je ne me le demande pas à chaque instant ? À sa place, je me serais sentie trahie, et incapable de pardonner. Oui, s'il m'avait fait ça, je le haïrais, comme il me hait !

— Là, vous vous trompez…, souffla Berdine. Le seigneur Rahl peut être blessé et ne plus savoir où il en est. Mais vous détester, c'est impossible !

— Tu as tort ! Il m'abomine, et c'est aussi pour ça que je n'ai aucune chance de le reconquérir. Je lui ai fait trop mal ! Comment pourrais-je le regarder de nouveau dans les yeux ? Ou lui demander de me faire de nouveau confiance ?

Berdine passa un bras autour du cou de Kahlan et l'attira vers elle.

— Kahlan, ne fermez pas votre cœur, je vous en prie ! Une Sœur de l'Agiel vous en conjure !

— Ça ne changera rien… Quoi que je pense ou que j'espère, je ne vivrai pas avec lui. L'oublier est la seule issue. Pour sauver des milliers de vies, les esprits m'ont forcée à épouser Drefan. Je dois respecter mon serment, et Richard n'a pas le droit de m'en détourner.

Chapitre 62

Réveille-le ! ordonna la voix dans la tête de Verna. La Sœur de la Lumière cria de douleur comme si des milliers de guêpes, grouillant sur son corps, la piquaient toutes en même temps. Elle tapa frénétiquement sur ses jambes, ses bras, ses épaules et son visage, mais n'écrasa bien sûr aucun insecte.

Réveille-le ! répéta la voix.

Celle de Son Excellence Jagang.

Verna prit le chiffon, dans la cuvette, et releva la tête de Warren, écroulé sur la table. Lui humidifiant les joues puis le front, elle lui caressa les cheveux et le secoua doucement. Sa perte de conscience était très récente. En principe, elle devait pouvoir le ranimer.

— Warren ! Warren, je t'en supplie, reviens à toi !

Le futur Prophète gémit dans son délire. Verna lui passa le chiffon sur les lèvres, lui frotta le dos de l'autre main, puis l'embrassa sur la bouche. Le voir terrassé par la douleur lui brisait le cœur. Entre les tourments infligés par l'empereur et les migraines dues à l'éveil de son don, il vivait un calvaire.

Verna posa les doigts sur la nuque de son compagnon et libéra un flot de Han chaud et réconfortant. Avec un peu de chance, ça lui donnerait la force d'émerger de son gouffre mental.

— Warren ! Réveille-toi, s'il te plaît ! Sinon, Son Excellence perdra patience, et tu souffriras davantage. Je t'en prie !

Sans se soucier des larmes qui ruisselaient sur ses joues, Verna secoua de nouveau Warren. S'il ne se réveillait pas, Jagang les torturerait tous les deux. Contre lui, toute résistance se révélait inutile. Dès qu'il se faisait insistant, trahir ses convictions les plus profondes devenait étrangement facile.

Pour protéger ceux qu'elle aimait, Verna avait tenté de mettre fin à ses jours. Celui qui marche dans les rêves l'en avait empêchée. Désireux d'exploiter les talents de ses nouveaux prisonniers, il les garderait en vie jusqu'à ce qu'ils ne lui servent plus à rien.

Richard était sûrement mort, puisque le « lien Rahl » ne les défendait plus contre les intrusions mentales de Jagang.

Sans le moindre effort, l'empereur forçait Verna à faire ce qu'il voulait, comme si elle avait perdu le contrôle des gestes et des pensées les plus simples. Quand son maître désirait qu'elle lève un bras, le membre obéissait de lui-même. Pire encore, Jagang contrôlait son

Han. Sans le lien, la sœur n'était plus qu'une marionnette dont il tirait les fils.

Warren gémit de nouveau et bougea une main. Quand le don le plongeait dans l'inconscience, seule Verna parvenait à l'en arracher. Une chance, sinon l'empereur l'aurait déjà envoyée servir sous les tentes…

Leur connexion affective lui permettait d'atteindre le futur Prophète, même quand il était en transe. Le réveiller à ces moments-là – induits par le don pour améliorer sa résistance en attendant de trouver une aide adéquate – pouvait être très dangereux. Verna le savait, mais elle n'avait pas le choix. Contrainte de le ranimer avec son amour, elle le poussait chaque fois un peu plus vers la mort. Jagang s'en fichait, pourvu que le Prophète lui obéisse.

— Désolé…, marmonna Warren, je ne… pouvais… pas…

— Je sais, souffla Verna. Réveille-toi complètement, à présent. Son Excellence veut que nous nous remettions au travail.

— C'est impossible… Ma tête me fait si mal…

— Je t'en prie, Warren !

Verna aurait tout donné pour cesser de pleurer et de gémir. Mais la morsure de milliers de dards invisibles le lui interdisait.

— Warren, tu sais comment il nous punit quand nous n'obéissons pas. Il faut que tu recommences à consulter les livres. Je les prendrai sur l'étagère, ne t'inquiète pas. Dis-moi lesquels il te faut, et je me chargerai du reste.

Le futur Prophète hocha la tête et se redressa, l'air un peu plus alerte. Verna poussa la lampe vers lui et tourna à fond la molette. Puis elle tapota le volume qu'il lisait avant de sombrer dans le néant.

— Tu en étais à ce passage, dit-elle. Son Excellence veut apprendre ce qu'il signifie.

— Je n'en sais rien ! (Warren se plaqua les poings sur les tempes.) Par pitié, maître, cessez de me torturer ! Les prophéties ne se révèlent pas encore à moi dès que je le leur ordonne. Je suis un Prophète débutant, et…

Il hurla de douleur et se contorsionna sur sa chaise.

— Je vais essayer ! Oui, essayer ! Laissez-moi en paix un instant.

Soudain libéré de la douleur, Warren, encore haletant, se pencha sur le recueil de prophéties.

— *« Mépriser le passé »,* lut-il à haute voix, *« ranime la même disgrâce modelée pour un nouvel usage et un nouveau maître… »* Créateur bien-aimé, j'ignore ce que ça signifie ! Envoyez-moi une vision, je vous en supplie !

Alors que le carrosse s'immobilisait, Clarissa jeta un coup d'œil dehors. Malgré la pénombre et la poussière qui tourbillonnait dans

l'air, elle distingua les contours d'une place forte de pierre si sinistre que son cœur s'affola dans sa poitrine.

Se tordant les doigts, elle attendit que le soldat vienne lui ouvrir la portière.

— Clarissa, souffla-t-il, nous y sommes.

La messagère de Nathan prit la main que l'homme lui tendait et descendit du véhicule.

— Merci, Walsh.

L'autre ami du Prophète, Bollesdun, perché sur le banc du cocher, tirait sur les rênes pour empêcher les chevaux de détaler.

— Ne traînez pas surtout, dit-il. Nathan ne veut pas que vous restiez là-dedans plus de quelques minutes. Si ça tourne mal, à deux, nous ne pourrons pas faire grand-chose.

Clarissa n'en doutait pas un instant. Ils étaient passés devant une forêt de tentes qui lui avait donné le tournis. Comparée à cette armée, la meute de loups qui avait rasé Renwold était une goutte d'eau dans l'océan.

— Ne vous inquiétez pas, dit Clarissa en relevant la capuche de son manteau. Ma visite sera très brève, et Nathan m'a dit comment me comporter.

Malgré son angoisse, elle devait accomplir sa mission, parce qu'elle l'avait promis au Prophète. Cet homme l'avait sauvée, puis rendue plus heureuse que jamais. Pour lui, et afin d'épargner des innocents, elle irait jusqu'au bout.

Aussi terrifiée qu'elle fût, elle ne reculerait pas. En ce monde, il n'existait pas d'homme plus doux, plus compatissant et plus courageux que le Prophète. Et il avait besoin d'elle…

Walsh à ses côtés, Clarissa passa sous une arche à la grille de fer relevée puis s'engagea dans un tunnel d'accès à la voûte en berceau. Au bout, deux colosses vêtus de manteaux de fourrure et armés jusqu'aux dents montaient la garde près de quatre torches crépitantes.

Walsh désigna Clarissa, le visage soigneusement dissimulé par sa capuche.

— L'émissaire du seigneur Rahl, lâcha-t-il d'une voix lasse, comme s'il s'acquittait d'une corvée, le plénipotentiaire officiel de Son Excellence Jagang.

— On nous a prévenus…, grogna un des deux types. (Il tendit un pouce vers une porte bardée de fer.) Allez-y, quelqu'un vous attend, à ce qu'il paraît.

— Très bien, fit Walsh en rajustant son ceinturon. Il faut que je ramène cette dame ce soir. Vous vous rendez compte, les gars ? Pas moyen de passer la nuit ici. Le seigneur Rahl est foutrement exigeant.

Le soldat grogna, comme s'il compatissait, habitué aux exigences du service nocturne.

— Au fait, le seigneur Rahl voulait aussi savoir si son émissaire aurait l'honneur de saluer l'empereur en son nom.

— Désolé, il est parti ce matin, avec presque toute sa suite. Il ne reste que quelques personnes, pour s'occuper des affaires courantes.

Clarissa faillit soupirer de déception. Nathan avait espéré que Jagang serait là, mais sans trop y croire, car il le jugeait trop malin pour prendre des risques face à un sorcier aussi puissant que lui.

Walsh tapa sur l'épaule du garde.

— Merci, mon gars, dit-il en prenant le bras de la jeune femme.

— Passez la porte et continuez tout droit. Au fond du couloir, une femme vous attend. La dernière fois que je l'ai vue, elle marchait de long en large à côté du deuxième carré de torches.

Soldats de l'Ordre Impérial, Walsh et Bollesdun s'entendaient à merveille avec les autres membres de l'armée. Sans eux, Clarissa ne s'en serait sûrement pas sortie aussi bien, lors des nombreux contrôles qu'avait subis le carrosse. Très décontractés, les deux hommes avaient franchi sans difficulté tous ces obstacles.

Clarissa se souvenait trop bien du calvaire enduré par les femmes de Renwold. Toutes les nuits, elle rêvait de Manda Perlin, livrée à la lubricité des soudards près du cadavre de son mari.

Comme le garde l'avait annoncé, une femme les attendait près du second carré de torches.

Quand elle s'immobilisa devant leur « hôtesse », Clarissa vit du premier coup d'œil qu'on l'avait récemment battue. Le visage tuméfié, les yeux rouges, la lèvre inférieure gonflée… Devant ce spectacle, même Walsh eut un mouvement de recul.

— Je viens voir la sœur Amelia, au nom du plénipotentiaire de Son Excellence.

— Enfin…, soupira la femme. Je suis Amelia, et j'ai le livre. Croyez-moi, j'espère ne jamais le revoir !

— Le plénipotentiaire de l'empereur m'a également chargée de présenter ses respects à sœur Verna, une de ses connaissances. Est-elle ici ?

— Je ne suis pas sûre que…

— Si on ne m'autorise pas à la voir, Son Excellence ne sera pas ravi d'apprendre qu'une esclave a refusé d'accéder aux requêtes de son plénipotentiaire. Étant moi-même au service de l'empereur, sachez que je m'assurerai de ne pas porter le blâme, dans cette affaire.

Clarissa se sentit ridicule d'employer un langage aussi pompeux. Mais comme Nathan l'avait prévu, ce petit discours fit des miracles.

Amelia fixa longuement l'anneau d'or passé à la lèvre de son interlocutrice. Puis elle capitula.

— Loin de moi l'idée de déplaire à Son Excellence… Veuillez me

suivre, je vous prie. De toute façon, le livre est par là aussi.

Toujours flanquée de Walsh, la main sur la garde de son épée courte, Clarissa suivit Amelia dans les entrailles de la sinistre place forte. Au bout d'un long couloir, ils tournèrent à droite. Comme Nathan le lui avait conseillé, Clarissa grava soigneusement l'itinéraire dans sa mémoire, au cas où elle devrait battre en retraite précipitamment.

Amelia s'arrêta devant une porte, jeta un bref coup d'œil à l'émissaire du Prophète, ouvrit et fit signe aux deux visiteurs d'entrer. Dans la pièce, une femme debout lisait par-dessus l'épaule d'un homme assis à une table devant un épais grimoire.

La femme leva les yeux. Un peu plus âgée que Clarissa, encore très séduisante, elle semblait ployer sous le poids d'une humiliation insupportable pour une personne plus habituée à commander qu'à obéir. Sa détresse était-elle physique, ou mentale ? À première vue, c'était impossible à dire.

— Je vous présente sœur Verna, dit Amelia.

Comme les deux autres femmes, Verna portait un anneau à la lèvre.

Plongé dans sa lecture, l'homme à la tignasse blonde en bataille ne daigna pas lever la tête.

— Enchantée de vous connaître, dit Clarissa.

Sans répondre, Verna se pencha de nouveau sur son compagnon.

— Où est le livre ? demanda l'émissaire de Nathan en abaissant sa capuche.

— Je vous le donne tout de suite…, souffla Amelia.

Elle approcha d'une étagère où reposaient une centaine de volumes. Nathan serait déçu d'apprendre qu'il y en avait si peu. Cela dit, il se doutait que Jagang ne conservait pas tous ses trésors au même endroit.

Amelia tira un livre d'une rangée et le posa sur la table en grimaçant comme si son contact la dégoûtait.

— Le voilà…

La couverture noire qui semblait absorber toute la lumière ambiante correspondait à la description de Nathan. Du bout d'un index, Clarissa la souleva.

— Que faites-vous ? cria Amelia.

— Je sais comment m'assurer qu'il s'agit du bon ouvrage. S'il vous plaît, ne vous en mêlez pas.

— Comme vous voudrez… Mais croyez-moi, c'est le livre que vous venez chercher, et que Son Excellence m'a autorisée à vous remettre.

Sous le regard angoissé d'Amelia, Clarissa tourna délicatement la page de garde. Puis elle sortit de sous son manteau la petite bourse

que Nathan lui avait remise, l'ouvrit, et versa un peu de poudre sur la page de titre blanche.

Aussitôt, des mots apparurent. *Confié aux vents par le sorcier Ricker*.

C'était le bon livre. À part le nom du sorcier, qu'il ne connaissait pas, Nathan lui avait cité mot pour mot cette phrase.

— Sœur Amelia, dit Clarissa en refermant le volume, auriez-vous l'obligeance de nous laisser quelques instants ?

Sans protester, l'esclave de Jagang se retira.

— Puis-je savoir ce qui se passe ? demanda Verna.

— D'abord, montrez-moi votre bague.

— Pourquoi donc ?

— Pardonnez-moi, mais j'insiste.

Verna capitula et tendit la main. Sur sa chevalière, Clarissa reconnut le motif solaire que Nathan lui avait longuement décrit.

— Je ne comprends toujours pas…, commença Verna. (Posant pour la première fois les yeux sur le garde du corps de la visiteuse, elle sursauta, puis tapota l'épaule de son compagnon.) Walsh ?

En entendant ce nom, Warren releva enfin la tête.

— Bonjour, Dame Abbesse, dit le soldat. Salut, Warren ! Comment allez-vous, tous les deux ?

— Pas très bien…

— Le seigneur Rahl m'a chargée de récupérer ce livre, dit Clarissa. (Elle plissa les yeux à l'attention de ses interlocuteurs.) Je suis… liée… à lui.

— Richard est mort…, soupira Verna.

— Je sais. Mais c'est Nathan Rahl, le nouveau maître de D'Hara, qui m'a chargée de vous transmettre ses salutations.

Verna en resta bouche bée et Warren se leva si vite qu'il renversa sa chaise.

— Vous avez compris ? demanda Clarissa. Dans ce cas, je vous conseille de vous décider vite.

— Mais Nathan ne…

— S'il en est ainsi, veuillez m'excuser, mais le *seigneur Rahl* m'attend. Et vous savez qu'il a tendance à s'impatienter pour un rien…

Verna regarda Walsh, qui l'encouragea d'un signe de tête.

Se jetant à genoux, la sœur prit Warren par la manche de sa tunique violette et l'obligea à s'accroupir près d'elle.

— Fais comme moi ! lança-t-elle au futur Prophète. (La tête basse et les mains croisées, elle récita :) « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Warren répéta les dévotions avec un petit temps de retard sur sa compagne.

Après quelques secondes de recueillement, Verna se leva d'un bond, cria de joie puis éclata de rire.

— Le Créateur en soit loué, je suis libre ! Jagang a été chassé de mon esprit ! Et il n'y reviendra plus !

Clarissa soupira de soulagement. Si Verna n'avait pas obtempéré, ç'aurait été la dernière erreur de sa vie.

Enlacés, les deux anciens prisonniers pleuraient de joie. Clarissa les tira par le bras pour les ramener à la réalité.

— Nous devons partir d'ici, mais d'abord, j'ai une autre mission à accomplir pour le seigneur Rahl. Il veut que je cherche certains livres.

— Lesquels ? demanda Warren.

— *Le Jumeau de la montagne*, *Le Septième travail de Selleron*, *Le Livre de l'inversion et du double* et *Les Douze mondes accessibles à la raison*.

— *Les Douze mondes* sont là, dit Warren en désignant la table. Et je crois avoir vu les autres dans cette pièce.

Clarissa approcha de l'étagère.

— Aidez-moi à les trouver. Nathan veut absolument savoir s'ils sont ici.

Ils vérifièrent les titres sur le dos des volumes, et sortirent ceux dont elle était vierge. Quand ils eurent terminé, seul le *Livre de l'inversion et du double* manquait à l'appel.

— Nous nous contenterons de cette moisson, dit Clarissa en se frottant les mains pour les débarrasser de la poussière. Nathan m'a prévenue qu'il en manquerait peut-être. Notre résultat n'est pas si mauvais que ça.

— Que veut-il faire avec ces ouvrages ? demanda Warren.

— Il tient surtout à ce que Jagang ne les ait pas. Selon lui, ce serait dangereux.

— Tous les grimoires peuvent l'être, dit Verna.

— Laissez-moi me charger de ça, éluda Clarissa. (Elle remit à sa place le volume qu'étudiait Warren.) Nathan voulait savoir où étaient ceux-là. À présent nous pouvons partir. Un carrosse m'attend, et…

— Un carrosse ? répéta Verna. Deux de mes amies sont prisonnières ici. Puisque vous avez un véhicule, pourquoi ne pas les emmener avec nous ?

— De qui s'agit-il ? demanda Walsh.

— Janet et Amelia.

Le soldat hocha la tête. Apparemment, il soutenait la motion.

— Mais Nathan a dit…, commença Clarissa.

— Si elles jurent fidélité au… seigneur Rahl…, elles aussi seront libres, insista Verna. (Elle toucha du bout d'un index l'anneau passé à

la lèvre de Clarissa.) Vous ignorez ce qu'ils font aux femmes, ici… Mais vous avez vu le visage d'Amelia, n'est-ce pas ?

— Je sais très bien comment ces brutes traitent les femmes. (Des images de la mise à sac de Renwold revinrent à l'esprit de la protégée du Prophète.) Prêteront-elles serment ?

— Bien sûr ! Que refuseriez-vous de faire, pour pouvoir partir d'ici ?

— Rien…, avoua Clarissa.

— Dans ce cas, il faut nous dépêcher, dit Walsh. Il y a assez de place dans le carrosse, mais si nous tardons trop, nous finirons tous dans un donjon.

Verna acquiesça et sortit au pas de course.

En attendant qu'elle revienne avec ses amies, Clarissa ouvrit le fermoir de la superbe chaîne en or qu'elle portait autour du cou. Perplexe, Warren la regarda tirer un livre de l'étagère et le poser sur la table.

La jeune femme glissa le médaillon à la place du volume. Du bout d'un doigt, elle le poussa au fond de l'étagère, reprit le livre et le remit en place.

— Qu'est-ce que vous fichez ? demanda Warren.

— J'obéis aux ordres de Nathan.

Verna revint à cet instant, flanquée d'Amelia et d'une autre femme. Toutes les trois rayonnaient de joie.

— Elles ont prêté serment, souffla la compagne de Warren. Désormais, le seigneur Rahl les protège. Filons d'ici !

— Il était temps ! lança Walsh avec un petit sourire à l'attention de Verna.

À l'évidence, pensa Clarissa, ces deux-là se connaissaient depuis longtemps.

Walsh à ses côtés, elle prit la tête de la petite colonne qui se mit en chemin vers la sortie. Alors que l'odeur de moisissure des murs leur donnait une vague nausée, ils avancèrent en silence et croisèrent très peu de gardes. Comme le leur avait annoncé la première sentinelle, Jagang et sa cour s'étaient absentés, prenant sans doute leurs quartiers provisoires dans les pavillons de l'empereur.

Selon Nathan, Jagang se déplaçait toujours avec une horde de gens. Pour les loger, il disposait d'énormes tentes presque aussi confortables que des palais. À part quelques soldats, et une poignée d'esclaves de sexe féminin, Son Excellence n'avait laissé personne dans la place forte, aujourd'hui.

Au détour d'un couloir, ils virent avancer vers eux une des pauvres filles affublées d'un anneau à la lèvre. Portant deux lourdes casseroles fumantes – à l'odeur, il devait s'agir d'un ragoût de mouton – elle était vêtue comme toutes les autres esclaves, à part Verna. Bref, à l'instar

d'Amelia et Janet, elle aurait tout aussi bien pu être nue comme un ver.

Quand elle les aperçut, la pathétique créature se plaqua d'instinct contre le mur pour les laisser passer.

Clarissa s'arrêta devant elle et la dévisagea.

— Manda ? Es-tu Manda Perlin ?

— C'est bien moi, maîtresse…

— Tu ne me reconnais pas ? Je suis Clarissa, de Renwold. Clarissa !

Manda étudia la robe, les bijoux et la splendide coiffure de son interlocutrice. Puis elle la regarda en face, et écarquilla les yeux.

— Clarissa, c'est vraiment toi ?

— Puisque je te le dis !

— J'ai peine à te reconnaître… Tu sembles si différente, et… Mais tu portes un anneau ! Alors, ces brutes t'ont également capturée à Renwold ?

— Non.

— Je suis si contente pour toi ! Si tu savais ce qui s'est passé…

Clarissa prit dans ses bras la jeune femme, qui ne lui avait jamais autant parlé depuis qu'elles se connaissaient. Et surtout pas sans chercher à l'humilier ! Longtemps, elle avait haï cette fille égoïste et cruelle. Aujourd'hui, elle lui faisait pitié.

— Manda, nous allons partir d'ici. Veux-tu nous accompagner ?

— C'est impossible…, souffla Verna en tirant Clarissa par sa manche.

— Je vous ai libérées, et j'ai accepté que vos collègues viennent avec nous. À mon tour de sauver une amie !

— Si vous présentez les choses comme ça…, capitula Verna.

— Une amie ? répéta Manda, des larmes aux yeux.

— Oui. Et je vais te sortir d'ici.

— Tu ferais ça pour moi, après tout ce que je… (Manda se jeta au cou de Clarissa.) Oh oui, je t'en supplie, amène-moi avec toi !

Clarissa saisit la jeune beauté par les poignets et la repoussa.

— Ouvre bien tes oreilles, parce que je ne te donnerai qu'une chance. La magie de mon maître peut te protéger de celui qui marche dans les rêves. Pour ça, tu dois jurer fidélité au seigneur Rahl. Sincèrement, je précise…

— Je promets de lui être loyale ! cria Manda en se jetant à genoux.

— Alors répète ces mots, et pénètre-toi de leur sens, sinon, ça ne marchera pas.

Clarissa récita les dévotions en laissant des silences pour que Manda puisse les déclamer à son tour. Dès que ce fut terminé, Verna et elle l'aidèrent à se relever.

Comme les choses pouvaient changer ! À Renwold, terrorisée par l'épouse du riche Rupert, Clarissa avait souvent baissé la tête ou fait

un détour pour ne pas attirer son attention. Et aujourd'hui…

— À présent, on se dépêche ! lança Walsh. Nathan nous a dit de ne pas traîner ici.

À l'entrée, le soldat dut improviser une histoire pour expliquer la présence à ses côtés d'une petite colonie de femmes. Le plénipotentiaire de Son Excellence, affirma-t-il, avait des appétits insatiables. Le chef des gardes lorgna les esclaves quasiment nues, eut un sourire obscène et flanqua une grande claque dans le dos de Walsh.

Pendant que le soldat s'installait sur le banc du cocher, à côté de Bollesdun, les autres fuyards s'entassèrent dans le carrosse. Alors qu'il démarrait, Clarissa poussa Janet et Manda entre les deux sièges, souleva le couvercle du sien, qui servait aussi de coffre, et en sortit un manteau. S'attendant à libérer Verna et Warren, et pas un petit régiment d'esclaves, elle n'en avait emporté qu'un. Verna étant habillée normalement, elle donna le vêtement à Manda puis distribua des couvertures à Janet et Amelia, qui parurent soulagées de pouvoir enfin dissimuler leurs charmes.

Clarissa s'assit près de la portière droite, le livre noir sur les genoux. En quête de réconfort, Manda prit place à côté d'elle et Amelia s'installa près de l'autre portière. En face, Verna, Warren et Janet se disposèrent selon la même configuration.

Manda continuant à murmurer des remerciements entre ses sanglots, Clarissa lui passa un bras autour des épaules et tenta de la convaincre qu'elle avait suffisamment exprimé sa gratitude. Pourtant, elle ne trouvait pas désagréable que Manda Perlin en personne la traite comme une reine, au lieu de l'insulter. Encore un miracle de Nathan ! L'homme qui avait changé sa vie, et qui sauverait le monde !

Ils durent s'arrêter trois fois pour subir des contrôles peu amicaux. Au dernier poste de garde, on les fit tous sortir du carrosse pour mieux les examiner. Sans manteau ni couvertures, Janet, Manda et Amelia firent leur petit effet.

Appelant un chat un chat, Walsh expliqua que ces esclaves étaient destinées à partager la couche du plénipotentiaire de l'empereur. Impressionnés, les soudards les laissèrent passer.

Le port atteint, ils tournèrent à droite et longèrent la côte. Quand ils eurent dépassé les dernières tentes, Clarissa soupira de soulagement.

Pendant qu'ils gravissaient une colline, plus d'une heure après avoir aperçu le dernier soldat de l'Ordre, une gerbe de feu illumina le ciel derrière eux.

Des vivats éclatèrent sur le siège du cocher. Walsh se pencha, se retint d'une main au banc et, la tête à l'envers, sourit à Clarissa à travers la fenêtre.

— Bien joué, gente dame ! Vous avez réussi !

Clarissa sourit de satisfaction. Alors que Walsh réintégrait sa place, et continuait à brailler de joie avec son camarade, l'écho d'une formidable explosion fit sursauter Manda et ciller les autres passagers.

Une petite flamme brûlant dans sa paume, Verna se pencha vers la protégée de Nathan.

— De quoi parlait-il ? Qu'avez-vous réussi ?

— Nathan m'a envoyée chercher le livre qui repose sur mes genoux. Il voulait aussi que les autres disparaissent, parce qu'ils étaient dangereux. Surtout si Warren et vous étiez obligés d'interpréter les prophéties pour Jagang, lui fournissant des informations qu'il aurait sûrement utilisées à des fins contestables…

— Je vois… Nous avons été bien inspirés de prêter serment au… seigneur Rahl…, si je comprends bien ?

— Nathan voulait que je vous donne une chance. Mais dans tous les cas, je devais laisser le médaillon avant de partir. Avec Warren et les prophéties, Jagang aurait pu finir par l'emporter, et ça justifiait tous les sacrifices…

Maussade, Verna se contenta de soupirer. Puis elle regarda Warren, dont le sourire béat la surprit.

— Après tant d'années, dit-il, je vais enfin rencontrer le Prophète. Il y a quelques jours, je me croyais fichu, et me voilà sur le point de voir en face le grand Nathan !

— Ce qui s'appelle aller de mal en pis…, marmonna Verna. Dire que j'ai juré allégeance à ce vieux fou !

— Nathan n'est pas vieux ! s'insurgea Clarissa. Il est plus fringant que bien des jeunots !

— Si tu savais, ma pauvre enfant…, ricana Verna.

— Et il n'est pas fou non plus ! C'est l'homme le plus gentil, généreux et génial que j'aie connu !

Verna jeta un coup d'œil au décolleté de Clarissa. Quand elle releva les yeux, ils exprimaient un mépris vaguement condescendant.

— Je te crois sur parole, mon enfant…

— Vous avez juré loyauté à un homme digne de confiance ! insista Clarissa. En plus d'être doux et compatissant, c'est un puissant sorcier. Je l'ai vu réduire en cendres un de ses jeunes collègues.

— Un autre sorcier ? s'étonna Verna.

— Oui, Vincent ! Il était venu voir Nathan avec un second sorcier et deux sœurs nommées Jodelle et Willamina. Ils ont tenté de nuire au seigneur Rahl, et il leur a donné une petite leçon.

Perplexe, Verna plissa le front.

— Après, les survivants se sont montrés très polis, et Jagang a accepté de remettre le livre à Nathan. Il lui a même proposé un choix : l'ouvrage ou Amelia. À présent, il a les deux ! Nathan a des projets fantastiques, vous savez ? Un jour, il régnera sur le monde.

Après avoir échangé un regard inquiet avec Warren, Verna se tourna vers Amelia.

— Pourquoi ce livre est-il si important ?

— Je l'ai volé dans le Temple des Vents…, répondit la sœur d'une voix tremblante. Étant la seule à pouvoir l'utiliser, j'ai lancé la peste sur les ennemis de l'empereur. Par ma faute, des milliers d'innocents sont morts. Et Jagang a pu se débarrasser de Richard Rahl.

» Le Créateur en soit loué, Nathan Rahl l'a remplacé, et sa magie nous a arrachées aux griffes de l'empereur.

— Créateur bien-aimé, murmura Verna, j'espère que tu as aussi prévu quelque chose pour nous protéger de Nathan ! Sinon, nous aurons reculé pour mieux sauter…

Chapitre 63

Dès qu'il reconnut l'esprit qui flottait vers lui, Richard se leva d'un bond du trône du sorcier. S'il ne pouvait pas invoquer les spectres qu'il désirait voir – et recevait parfois la visite de parfaits étrangers – il aurait identifié cette âme parmi des centaines de milliers. Parce qu'il avait un lien profond avec elle.

Dans un passé récent, il avait haï et redouté la personne dont il contemplait à présent les mânes. Pour s'en libérer, il avait dû la comprendre, lui pardonner de l'avoir torturé, et la tuer afin de l'affranchir de ses propres tourments.

Plus tard, cet esprit lui avait permis de retrouver Kahlan dans le lieu mystérieux entre les mondes où ils s'étaient aimés.

— Bonjour, Richard…, souffla l'apparition avec ce qui semblait être un sourire.

— Bonjour, Denna…

— Je vois que tu portes toujours un Agiel, mais ce n'est plus le mien.

— Il appartient à une autre Mord-Sith morte à cause de moi.

— Oui, Raina. Je l'ai connue dans le monde des vivants, et je la connais ici. Comme elle est arrivée dans le royaume des morts après la violation du Temple des Vents, elle ne peut pas venir te voir. Car elle ne compte pas parmi ceux qui contrôlent les forces impliquées dans cette affaire… Sache quand même que son esprit est en paix. Dans l'autre monde, tu l'as libérée de ses chaînes, et c'est pour ça qu'elle m'a envoyée à toi.

— J'ai offert ton Agiel à Kahlan, dit Richard. Comme je te l'ai juré un jour, elle est la seule capable de me faire souffrir plus que toi.

— Tu te trompes. C'est toi, Richard, et toi seul, qui peux t'infliger une plus grande douleur que celle dont je t'ai fait l'offrande.

— Pense ce que tu veux, et présente les choses comme ça te chante. Je ne me sens pas d'humeur à polémiquer. Et je suis content de te revoir.

— Tu risques de changer d'avis, quand j'en aurai fini avec toi.

Richard sourit. Même morte, Denna restait fidèle à elle-même.

— Ici, tu ne peux rien contre moi.

— Tu en es sûr ? Ton corps ne risque rien, c'est vrai, mais tu n'es pas à l'abri pour autant.

— Et comment t'y prendrais-tu ?

L'esprit leva un bras.

— Les souvenirs, Richard… Je peux les ramener à ta mémoire, et les rendre réels. N'oublie pas que nous avons un passé commun.

— Et dans quel but le ferais-tu ?

— C'est à toi de le décider, mon petit chien…

Un éclair explosa dans la tête de Richard. Autour de lui, les contours du Temple des Vents disparurent, remplacés par un décor qu'il connaissait trop bien : le château de Tamarang.

Voilà qu'il retournait en enfer !

Après l'avoir capturé, Denna l'avait torturé pendant des jours dans le fief de la reine Milena…

Plus faible qu'un enfant, l'esprit embrumé, il suivait sa maîtresse dans la grande salle du banquet. Les poignets à vif à cause des fers qu'elle utilisait pour l'attacher à une poutre, il avait aussi les pieds en sang, et chaque pas était une torture. Quand Denna s'arrêtait pour parler à des invités, il attendait derrière elle, les yeux rivés sur sa natte.

La Mord-Sith contrôlait sa vie et son destin. Livré à sa volonté, il n'avait plus rien mangé depuis le jour de sa capture. Et il aurait tout donné pour avaler quelque chose.

Elle ne l'avait pas nourri entre les séances de dressage. Pour survivre encore un peu, il lui fallait manger…

Une fois assise à table, Denna claqua des doigts et désigna le sol, derrière sa chaise. Richard se laissa tomber sur le parquet, soulagé de ne pas devoir rester debout.

Quelle soirée merveilleuse ! Il n'était pas suspendu par les poignets, Denna ne le torturait pas et il avait le droit de s'asseoir…

Autour de lui, les convives s'empiffraient. Les narines caressées par de délicats arômes, il crevait de faim. Ces porcs se goinfraient, et il devait les regarder, assis comme un chien, se régaler de tout ce qui lui était interdit.

Il pensa à l'époque où il était sur les routes avec Kahlan. Le soir, près d'un feu de camp, ils se régalaient d'un lapin rôti ou de bouillie de flocons d'avoine additionnée de délicieuses baies rouges. Imaginant une succulente cuisse de lapin croustillante, il se passa la langue sur les lèvres. Ces dîners avec Kahlan étaient les meilleurs moments de sa vie. Une nourriture simple mais délicieuse, et la plus douce compagnie qui soit.

Désormais, ces joies lui étaient interdites, et il appartenait à une autre femme.

Longtemps après le début du repas, un serviteur lui apporta une assiette de gruau. La tenant entre ses mains, il couva du regard l'infâme mixture qu'il aurait refusé de goûter en toute autre circonstance. Mais il n'avait que ça…

Forcé de poser l'assiette sur le sol, il dévora sa pitance comme un chien, se fichant comme d'une guigne du rire des invités.

Il se remplissait l'estomac, et cela seul importait !

On ne lui donna rien d'autre que l'ignoble gruau. Pourtant, il s'en régala, trop affamé pour faire le difficile. Et trop heureux, aussi, d'être libéré de la pire des tortures : voir les autres se faire exploser le ventre pendant que le sien restait désespérément vide et douloureux. La satisfaction d'un besoin des plus simples, mais devenu intolérable à force de ne pas être comblé…

Il lécha jusqu'à la dernière miette de nourriture. Pour survivre, bien sûr, et se laisser une chance d'échapper un jour à sa prison. Mais aussi, et peut-être surtout, parce qu'il avait décidé de se contenter – non, de se réjouir ! – du peu qu'on lui concédait. Désormais, ce serait sa manière de se révolter contre l'injustice d'un sort sur lequel il n'avait aucune influence…

L'éclair explosa de nouveau dans la tête de Richard.

Presque douloureusement, les couleurs de Tamarang s'effacèrent pour céder la place aux pâles brumes du Temple des Vents.

À genoux, haletant de terreur, il leva les yeux sur le spectre de Denna. Son ancienne maîtresse avait raison : elle pouvait encore le torturer. Mais aujourd'hui, elle l'avait fait par amour.

Il se leva péniblement, les jambes encore mal assurées. Comment avait-il pu croire qu'il était un ignorant, avant que le Temple des Vents lui dispense sa science ? Il avait acquis des connaissances, mais perdu le contact avec son cœur. Tout au long de sa vie, il aurait pu voir, mais il avait choisi d'être aveugle.

Il repensa au message de Ricker, transmis par la sliph, qu'il avait stupidement ignoré.

« Sentinelle gauche oui. Sentinelle droite non. Préserve ton cœur de la pierre. »

Il n'avait pas su protéger son cœur de la pierre, et cela avait failli tout lui coûter.

— Denna, merci pour le don que fut cette douleur.

— As-tu appris quelque chose, Richard ?

— Oui, qu'il est temps de rentrer chez moi.

— Merci d'avoir été à la hauteur de ce que j'attendais de toi…

— Si tu n'étais pas un esprit, je t'embrasserai.

— L'intention suffit, Richard…, soupira mélancoliquement Denna.

Un moment, le jeune homme resta les yeux dans les yeux avec une femme qui n'aurait pas dû exister pour lui. Et pour laquelle il n'aurait pas dû exister non plus.

— Denna, dis à Raina que nous l'aimons tous.

— Elle le sait. Les vrais sentiments traversent toutes les frontières.

— Alors, tu as compris à quel point nous t'aimons aussi.

— C'est pour ça que j'ai plaidé ta cause, lorsque tu t'es lancé à la recherche des vents.

Richard tendit un bras vers le spectre.

— M'accompagneras-tu jusqu'à la sortie ? Près de toi, avant de quitter ces lieux où règne le vide, je connaîtrai quelques instants de paix. Car le pire est encore devant moi.

Denna flotta au côté du jeune homme alors qu'il arpentait le Corridor des Vents pour la dernière fois. Ils ne parlèrent plus, car les mots manquaient de puissance pour exprimer ce qu'ils éprouvaient.

Le spectre de Darken Rahl attendait non loin de la porte du Temple.

— Tu vas quelque part, mon fils ? demanda-t-il d'une voix dont l'écho se répercuta dans tout le corridor.

— Chez moi, oui…

— Là-bas, il n'y a plus rien pour toi ! Ta chère Kahlan appartient à un autre homme. Et elle s'est unie à lui devant les esprits.

— Même si j'essayais de te l'expliquer, tu ne comprendrais pas pourquoi je rentre à la maison.

— Kahlan est la femme de Drefan, mon autre fils ! Tu ne la récupéreras pas !

— Ce n'est pas pour ça que je rebrousse chemin…

Richard passa froidement devant le spectre de son père. Pourquoi se justifier devant le responsable de tant de malheurs ?

Denna l'accompagna encore un peu.

Juste devant les portes, Darken Rahl réapparut, lui barrant le chemin.

— Tu ne peux pas partir !

— Et comment m'arrêterais-tu ?

— Il vaudrait mieux que tu n'en fasses pas l'expérience, mon fils…

— Tu dois le laisser passer, intervint Denna.

— S'il accepte les exigences…

— Denna, de quoi parle-t-il ?

— Les esprits ont déterminé les conditions requises pour que tu pénètres dans notre monde. Puisqu'il n'existait qu'un seul chemin possible pour toi, ils ont fait venir Darken Rahl et lui ont demandé de décider quel prix tu devrais payer. En d'autres termes, quel sacrifice il te faudrait consentir. C'est lui qui a eu l'idée du mariage de Kahlan avec Drefan. Et cela lui donne le droit de fixer un prix si tu entends partir.

— Le bannir sera plus simple, dit Richard. À présent, je sais comment faire. Je l'expulserai du Temple, puis je m'en irai.

— Hélas, ce n'est pas si facile, soupira Denna. Parti du monde des vivants, tu as dû traverser le royaume des morts pour atteindre les vents, qui sont le domaine des âmes. Pour retourner chez toi, il te faudra retraverser le territoire du Gardien. Les esprits ont le droit de

t'imposer un paiement. Cependant, il devrait être honnête, considérant les forces et les mondes impliqués, et te laisser la possibilité de t'en acquitter.

— Il n'y a pas d'échappatoire ? demanda Richard en se passant une main dans les cheveux.

— Si Darken Rahl choisit un prix raisonnable, tu devras jouer le jeu.

Arborant son ignoble rictus, l'ancien maître de D'Hara flotta vers son fils.

— J'ai deux conditions insignifiantes, dit-il. Si tu y souscris, tu retrouveras ton cher frère et sa nouvelle épouse.

— Je t'écoute ! Mais prends garde à ce que tu diras. Si tu m'imposes un prix trop élevé, et que je décide de rester ici, je tourmenterai ton âme jusqu'à la fin des temps. Tu sais que ce n'est pas une menace en l'air, car les vents m'ont conféré ce pouvoir.

— À toi de dire si le jeu en vaut la chandelle, mon fils. Moi, je parie que tu accepteras.

Richard préféra ne pas montrer qu'il était prêt à tout. Sinon, Darken Rahl aurait mis la barre encore plus haut.

— Donne-moi ton prix, et ma décision suivra. À un moment, je voulais rester ici. Changer de nouveau d'avis ne m'effraie pas.

Darken Rahl approcha encore. Le contact de son âme corrompue faillit faire reculer Richard. Mais il résolut de ne pas bouger d'un pouce – et sans invoquer un champ de force protecteur.

— En fait, il sera assez élevé, mais ça ne t'arrêtera pas. Je te connais bien, Richard : un héros au cœur pur. Et pour cette femme, tu ferais n'importe quoi.

Darken Rahl ne se vantait pas. Pour l'avoir presque détruit, il connaissait parfaitement son fils.

— Parle ou ôte-toi de mon chemin !

— Pour commencer, parlons du savoir que le Temple t'a offert. Tu ne le détenais pas avant ton arrivée, et tu repartiras sans lui. De retour chez toi, tu seras tel que tu étais avant ton séjour ici.

— J'accepte, dit Richard, que cette demande n'étonna pas.

— Mon fils, quelle grandeur d'âme ! Décidément, tu es un bon garçon. Une honte pour ma lignée, si Drefan n'avait pas survécu. Venons-en au second point. Celui-là, je me demande s'il passera aussi facilement…

D'une voix sifflante, Darken Rahl énonça sa deuxième exigence.

— Il en a le droit ? demanda Richard, les jambes tremblantes. Peut-il m'imposer ça ?

— Oui, souffla Denna.

Richard tourna le dos aux deux spectres. La tête baissée, il posa une main sur ses yeux et appuya très fort.

— Le jeu en vaut la chandelle, dit-il. Je paierai le prix.

— Je le savais ! triompha Darken Rahl. Pour elle, tu ne reculerais devant rien.

Richard se concentra pour reprendre ses esprits. Puis il se tourna vers le spectre de son ancien ennemi.

— Ton choix m'a permis de voir ton esprit dans toute sa nudité. C'était une erreur grossière, très cher père. À présent, je vais retourner contre toi le vide glacial qui t'habite.

— Tu as accepté le prix que j'ai édicté en vertu du pouvoir dont on m'a investi, mon fils. À part me bannir du Temple, tu ne peux rien contre moi. Mais ça ne changera rien, car le monde des âmes reprendra à son compte les conditions que j'ai posées.

— C'est vrai, concéda Richard. Mais ça ne m'empêchera pas de me venger de tout le mal que tu m'as fait, y compris aujourd'hui. En t'en tenant à la première exigence – que je juge équitable – tu aurais échappé à mon courroux.

Richard libéra un ruisselet de Magie Soustractive pure, sans une once de pouvoir additif. Un sortilège qui revenait à déchaîner une tempête de néant. Une sorte d'anti-Lumière absolue aspira le spectre de Darken Rahl.

Un cri monta des insondables ténèbres où il venait de plonger, livré aux tourments du Gardien en un royaume où ne brillait pas une seule étincelle de la Lumière du Créateur.

Cette privation totale de « clarté » était la pire torture que pouvait infliger le maître du royaume des morts. Et Darken Rahl la subirait pour l'éternité.

Richard se retourna vers la porte.

— Je suis désolée, souffla tendrement Denna. À part lui, personne ne t'aurait demandé une telle chose.

— Je sais…, lâcha Richard avant d'invoquer l'éclair qui le ramènerait chez lui. Par les esprits du bien, je sais !

Chapitre 64

Faisant osciller les deux Agiels pendus à son cou, Drefan glissa une main sous le bras de Kahlan et l'attira vers lui.

— N'est-il pas temps d'en finir avec cette comédie, mon épouse ? Cède enfin à ta passion, et avoue que tu brûles de désir pour moi.

L'Inquisitrice soutint le regard du fils de Darken Rahl.

— Es-tu vraiment fou, Drefan ? Ou fais-tu semblant pour une raison qui me dépasse ? J'ai accepté ce mariage afin de sauver des innocents, pas parce que j'en avais envie. Quand ouvriras-tu les yeux ? Je ne t'aime pas, et je ne t'aimerai jamais !

— Ai-je parlé d'amour ? C'est ta lubricité qui m'intéresse.

— N'imagine pas que je…

— Tu l'as déjà fait ! Et tu en redemanderas !

Kahlan enrageait qu'il ait si aisément deviné ce qui s'était passé avec Richard, cette nuit-là. Il y faisait sans cesse allusion, conscient de la blesser plus cruellement chaque fois. Sa « faute » la poursuivrait jusqu'à la fin de ses jours, comme une tache impossible à effacer.

Dehors, l'orage s'éloignait déjà de la ville. À sa fenêtre, la jeune femme avait longtemps contemplé les éclairs, qui lui rappelaient Richard… et des souvenirs qu'elle aurait préféré oublier.

— N'y compte pas ! cria-t-elle.

— Tu es ma femme, et tu as juré devant les esprits.

— C'est vrai, Drefan, et je ne reviendrai pas sur ma parole. Mais les esprits semblent satisfaits par ce que je leur ai donné. S'ils demandaient plus, la peste ne serait pas terminée. (Kahlan se dégagea.) Si tu me veux, il faudra me violer. Je ne partagerai pas ton lit de mon plein gré, et m'y forcer ne sera pas facile.

— J'attendrai que tu cèdes à ta passion, dit Drefan avec l'assurance tranquille des véritables fous. Il faut que ça te plaise, comprends-tu ? Je suis impatient de t'entendre m'implorer d'éteindre ta flamme.

Il se détourna, s'éloigna, mais fit volte-face quand l'Inquisitrice le rappela.

— Que font à ton cou les Agiels de Berdine et de Cara ?

Le contact d'un Agiel était douloureux uniquement quand une Mord-Sith le maniait – ou quand on avait été dressé par une de ces femmes, comme c'était le cas de Richard, devenu « sensible » à celui de Denna. Pour Drefan, il s'agissait d'objets décoratifs, et ce choix témoignait de son obscénité.

De toute façon, il n'aurait rien risqué : en l'absence de lien avec le

seigneur Rahl, la magie des lanières de cuir rouge ne fonctionnait plus.

— Eh bien, très chère, je suis le seigneur Rahl, à présent… (Drefan souleva les deux Agiels pour mieux les examiner.) Bref, ce sont des symboles de mon autorité. Après tout, Richard en arborait un, et tu as toujours le tien.

— Pour nous, ce ne sont pas des symboles d'autorité, mais un témoignage de respect pour les femmes qui les détenaient.

— Que veux-tu que ça me fiche ? Les soldats sont impressionnés de me voir avec ces colifichets autour du cou. Que demander de plus ? Bonne nuit, très chère. Et si tu as besoin de quelque chose, n'hésite surtout pas à m'appeler.

En marmonnant un juron bien senti, Kahlan ouvrit d'un coup d'épaule la porte de ses quartiers. Morte de fatigue, elle ne rêvait plus que de son lit. Hélas, son esprit en ébullition l'empêcherait de trouver le sommeil. Comme chaque soir…

Berdine l'attendait dans le salon.

— Il est enfin allé au lit ? demanda-t-elle.

— Oui, et je ne tarderai pas à l'imiter.

— Désolée, mais c'est impossible, parce que vous devez venir avec moi.

— Où ? demanda Kahlan, angoissée par l'air sinistre de la Mord-Sith.

— À la Forteresse.

— Que se passe-t-il ? C'est la sliph ? Quelqu'un a tenté de s'introduire en Aydindril ?

— Non, aucun rapport avec cette étrange créature…

— Quoi d'autre, alors ?

— Rien de spécial… Je me sens seule, et je veux que vous me teniez compagnie.

— Berdine, je sais ce que tu traverses, mais il est tard, j'ai mal à la tête et je suis épuisée. Depuis le début de l'après-midi, j'ai tenu un conseil de guerre avec Drefan, le général Kerson et une kyrielle d'officiers. Le nouveau « seigneur » veut que nous nous repliions en D'Hara. Abandonner les Contrées à l'Ordre ne le dérange pas, tant qu'il conserve son fief. Tu te doutes que les débats furent houleux…

» J'ai besoin de repos pour repartir à l'assaut demain matin. Kerson n'est pas certain que Drefan soit dans l'erreur. Moi, je le sais !

— Vous dormirez plus tard ! En route pour la Forteresse !

Kahlan sonda les yeux de la Mord-Sith et vit qu'elle ne s'adressait pas à la femme devenue son amie, mais à « maîtresse » Berdine. Une professionnelle froide, efficace… et dangereuse.

— Je ne bougerai pas, sauf si tu me dis pourquoi nous y allons.

— En route pour la Forteresse ! répéta Berdine. (Elle prit le bras de

l'Inquisitrice.) Vous pouvez chevaucher ou, si vous préférez, voyager ligotée en travers de votre selle. Mais vous viendrez !

Dans les yeux de Berdine, Kahlan n'avait jamais lu une telle détermination. Pour la première fois, la Mord-Sith la terrorisait.

— Si c'est tellement important, allons-y. Mais j'aimerais savoir pourquoi il le faut.

Sans daigner répondre, Berdine serra plus fort le bras de l'Inquisitrice et la tira vers la porte.

— Pas de danger…, souffla-t-elle après avoir entrouvert le battant pour inspecter le couloir. Suivez-moi !

— Berdine, tu me fais peur ! Que se passe-t-il ?

Toujours muette, la Mord-Sith tira sa compagne dans le couloir et l'entraîna vers l'escalier de service.

Elles traversèrent les entrailles du palais, où les patrouilles étaient beaucoup moins nombreuses. Les rares qu'elles rencontrèrent, sans doute prévenues par Berdine, firent mine de n'avoir rien vu.

Deux grands hongres harnachés attendaient devant les écuries.

— Enfilez ça, souffla la Mord-Sith en lançant un manteau militaire à Kahlan. Avec votre robe blanche, tout le monde vous reconnaîtrait, et il ne faut pas que Drefan ait vent de cette histoire.

— Pourquoi ne doit-il rien savoir ?

Agacée, Berdine se pencha, saisit une cheville de l'Inquisitrice et lui glissa de force le pied dans un énorme étrier conçu pour une botte d'homme.

— En selle ! siffla-t-elle en flanquant une claque sur les fesses de l'Inquisitrice.

Kahlan décida de capituler. Même sous la torture, Berdine ne lui aurait rien dit. Alors, autant en finir le plus vite possible.

Elles chevauchèrent en silence jusqu'à la Forteresse, laissèrent leurs montures dans le paddock et traversèrent au pas de course les salles et les couloirs déserts.

Juste avant le corridor qui menait au repaire de la sliph, elles aperçurent Cara, occupée à monter la garde devant une porte. Comme sa collègue, elle affichait une impassibilité de mauvais augure.

Berdine s'immobilisa devant la porte. Saisissant d'une main la poignée, elle prit de l'autre le bras de Kahlan.

— Ne vous avisez pas de me décevoir, Mère Inquisitrice, dit-elle d'un ton effrayant de sobriété. Sinon, vous découvrirez pourquoi les gens ont tellement peur des Mord-Sith. Cara et moi serons dans la salle de la sliph…

Sans un regard en arrière, Cara s'éloigna à grandes enjambées.

Berdine ouvrit la porte, poussa l'Inquisitrice en avant et referma derrière elle.

Kahlan leva les yeux… et croisa le regard de Richard. Le souffle

coupé, elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

La lumière des bougies dansant dans ses yeux gris, il était en tout point semblable à l'homme dont le souvenir restait gravé dans sa mémoire. Seule l'Épée de Vérité manquait au tableau.

Déchirée par des sentiments contradictoires, Kahlan se demanda si elle réussirait à dire un mot.

— La peste est finie, lâcha-t-elle finalement.

— Je sais.

La pièce semblait si petite. Comment respirer avec un air tellement lourd ?

Malgré la fraîcheur ambiante de la Forteresse, le front de Richard ruisselait de sueur. Une goutte roula sur sa joue, y laissant un sillon humide.

— Si tu le sais, que fais-tu ici ? Cette visite est inutile, Richard. Je suis mariée, et nous n'avons plus rien à nous dire. Après ce qui s'est passé, être seuls ainsi n'est pas convenable.

Le jeune homme baissa les yeux, accablé par le ton glacial de son ancienne compagne.

Le contraire du résultat qu'elle espérait obtenir.

Esprits du bien, faites qu'il le dise ! Oui, je veux entendre qu'il me pardonne.

— J'ai demandé à Cara et à Berdine de t'amener ici, parce que je voulais te parler. M'accorderas-tu une entrevue ?

— Bien sûr, Richard…

Le jeune homme hocha la tête en guise de remerciement. Il semblait souffrir, de l'angoisse dans son regard d'habitude si serein.

Kahlan voulait son pardon, l'unique chose qui mettrait du baume sur son cœur brisé. Et les seuls mots qui gardaient encore un sens pour elle…

Mais elle restait là, les bras ballants, désespérée qu'il fixe le mur au lieu de la regarder.

Il ne dirait rien, elle le devina. Sauf si elle lui forçait la main.

— Tu es venu pour me pardonner, Richard ?

— Non, Kahlan. Ce n'est pas la raison de ma visite.

L'Inquisitrice se détourna, les poings plaqués sur le ventre. Ainsi, au moins, elle n'aurait plus les bras ballants.

— Je vois…

— Kahlan, je ne suis pas là pour te pardonner, parce que ce serait mal ! Veux-tu que je te pardonne d'être humaine ? De boire quand tu as soif ? De manger lorsque ton estomac gronde ? D'aimer la caresse du soleil sur ton visage ?

Kahlan s'essuya les yeux avant de se retourner.

— De quoi parles-tu ?

Richard prit la rose passée à sa ceinture et la tendit à la jeune femme.

— Ta mère me l'a donnée…

— Ma mère ?

— Oui. Elle m'a demandé si cette fleur me plaisait. Quand j'ai répondu par l'affirmative, elle a voulu savoir si je comptais revenir vers toi. Il m'a fallu longtemps pour comprendre son raisonnement.

— Et que signifie-t-il ?

— Que nous sommes faits pour apprécier la vie. Est-il critiquable que tu aimes une fleur quand ce n'est pas moi qui te l'ai offerte ? Au nom de quoi devrais-je te pardonner cela ?

— Richard, je ne me suis pas contentée de respirer une rose…

Mettant un genou en terre, Richard posa un poing sur son ventre.

— Kahlan, jadis, j'ai eu un lien charnel avec une femme – celle qui m'a mis au monde. Et tu as partagé la même connexion avec ta mère. Dans cette vie, c'est le seul lien de chair que nous ayons.

Il déplaça son poing, le posant sur son cœur.

— Après, c'est là que se tissent tous les autres. Et que se prêtent les serments de loyauté. Tu n'as pas donné ton cœur à celui que tu croyais être Drefan. Il est resté à moi, à cet instant et pour toujours.

» Le Temple et les esprits t'ont presque tout volé. Tu as choisi de faire avec le peu qu'ils te laissaient, et de continuer à vivre. Pour ne pas tourner le dos à ton humanité, tu as tiré le meilleur parti de ce qu'on te concédait. C'était un combat pour la vie, et pour affirmer ton droit à une part de bonheur.

» Kahlan, tu n'es pas à moi, et encore moins mon esclave. Je n'ai rien à te pardonner, parce que ton cœur ne m'a pas trahi. Te proposer mon absolution pour un crime inexistant serait d'une ignoble arrogance.

— Tu m'as blessée, Richard, dit l'Inquisitrice, les mains tremblantes. Avec toi, je croyais que mon cœur était en sécurité, quoi qu'il arrive. Et tu es parti sans même écouter mes explications.

— Je sais…

Son autre genou s'écrasant sur le sol, Richard baissa la tête.

— Et c'est la raison de mon retour. Je viens implorer *ton* pardon, parce que je suis le vrai coupable, et le responsable de l'authentique douleur. La trahison fut de mon fait, et je n'aurais pas pu commettre une pire faute. Il n'y a rien à dire pour ma défense, je le sais…

» Je suis navré de t'avoir abandonnée, Kahlan. Je t'ai frappée en plein cœur, et pour expier ce crime, je m'agenouille devant toi. Accorde-moi ton pardon. Ne le méritant pas, je ne puis l'exiger. Mais permets-moi de l'implorer.

— Me pardonneras-tu, Richard ?

— Dans mon cœur, il n'y a que de l'amour pour toi, même si nous ne vivrons jamais ensemble. Si la mort de Nadine m'a libéré, tu portes toujours des chaînes, et je dois m'y résigner. Mais qu'on ne me demande pas de cesser de t'aimer. Si tu le veux, je te pardonnerai…

» Pourtant, le seul bien qu'il me reste à gagner dans cette vie, si tu veux bien me l'offrir, c'est *ton* pardon.

Déchirée par le doute quelques instants plus tôt, Kahlan sentit déferler en elle un raz-de-marée de certitudes.

Elle s'agenouilla près de Richard, posa les mains sur ses épaules et le força à la regarder.

— Je te pardonne, Richard. De tout mon cœur, je t'aime et je te pardonne !

— Merci…, souffla le jeune homme avec un sourire mélancolique.

Kahlan ferma les yeux, émerveillée par le miracle qui se produisait en elle. Chassé par la joie, le vide refluait, comme si elle redevenait enfin elle-même.

— Sur le mont Kymermosst, quand je prononçais mes vœux à côté de Drefan, c'était à toi qu'ils s'adressaient, dans le secret de mon cœur.

— Les miens t'étaient destinés, Kahlan…

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— Rien, parce que tu es liée à Drefan.

Du bout des doigts, Kahlan caressa les joues de son bien-aimé.

— Mais que deviendras-tu ? Et qu'en sera-t-il de nous deux ?

— La suite n'a aucune importance. J'ai eu ce que j'étais venu chercher. Kahlan, tu m'as rendu mon cœur.

— La vie qui nous attend est insupportable… De plus, le monde a encore besoin de nous, et c'est urgent. Drefan veut se retirer en D'Hara avec son armée et attendre l'Ordre sur son terrain.

— Non ! explosa Richard. Tu ne peux pas le laisser faire ça ! Si le Nouveau Monde se divise, Jagang s'en emparera morceau après morceau, et D'Hara sera sa dernière prise. Jure que tu empêcheras mon frère de tout gâcher !

— Je n'ai pas besoin de jurer… Tu es le seigneur Rahl, et moi la Mère Inquisitrice. À nous deux, nous réussirons.

— Tu devras agir seule, Kahlan. Hélas, je ne pourrai pas t'aider…

— Pourquoi ? Tu es revenu, et tout s'arrangera. Nous trouverons une solution. Le Sourcier est là pour ça, après tout !

— Kahlan, je suis à l'agonie…

— Quoi ? Que veux-tu dire ? Richard, tu ne mourras pas, voyons ! Pas après… Non, je sens que tout va bien. Avec ton retour, plus rien de mal ne peut arriver.

Mais il y avait cette douleur, dans les yeux de Richard. Et les difficultés qu'il avait à ne pas vaciller, même à genoux…

— Pour me laisser repartir, les esprits ont exigé un paiement.

Une quinte de toux interrompit le jeune homme.

— Quel paiement ? Richard, réponds !

— Le Temple des Vents m'a offert tout le savoir qu'il contient. J'ai compris comment utiliser mon pouvoir, et arrêter l'épidémie fut un jeu d'enfant. Il suffisait de couper le flot d'énergie qui alimentait le livre maudit et rendait sa magie active dans notre monde…

— Si je comprends bien, ce savoir t'a été repris, et la peste frappera de nouveau ?

— Non, la Mort Noire est vaincue. Mais pour rentrer chez moi, j'ai effectivement dû renoncer à mes nouvelles connaissances.

— En somme, tu es le même homme qu'avant ?

— Non… Il y avait une autre condition. Pour revenir, j'ai dû prendre en moi la magie du livre volée, afin qu'elle épargne le monde des vivants.

— Quoi ? Ne me dis pas que…

— Oui, j'ai la peste, Kahlan.

Retirant une main de ses épaules, l'Inquisitrice tâta le front du jeune homme. Il était brûlant de fièvre !

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Je suis venu chercher ton pardon. Mais je voulais qu'il soit sincère, pas dicté par la pitié.

— Richard, il ne faut pas que tu meures ! Esprits du bien, protégez-le !

— Les esprits du bien ne sont pour rien dans tout ça… C'est Darken Rahl qui a eu l'idée de nous marier à Drefan et à Nadine, et c'est encore lui qui a posé les conditions de mon retour.

— Richard, tu es revenu en sachant que ça te tuerait ? Pourquoi avoir commis cette folie ?

— Dans le Temple des Vents, je serais mort un jour ou l'autre, mais sans ton pardon. Alors, j'ai choisi de partir, avec l'espoir qu'il te resterait encore assez d'amour pour me donner ton absolution. Comment aurais-je continué à vivre en sachant que je t'avais blessée à mort ?

— Et tu crois que ton agonie ne me brisera pas à jamais ? Richard, nous devons trouver une solution ! Tu as sûrement une idée, comme d'habitude.

Les mains sur l'estomac, le jeune homme se laissa tomber sur le flanc.

— Je suis désolé, mais c'est irréversible. J'absorbe la magie du livre volé. Quand je mourrai, son pouvoir disparaîtra avec moi.

— Richard, je t'en supplie, accroche-toi ! Ne te laisse pas mourir !

— Je ne peux pas lutter, Kahlan… Mais je ne regrette rien, parce que je suis en paix, à présent. (Il tendit une main et caressa l'Agiel pendu au cou de l'Inquisitrice.) Quand j'ai compris, avec l'aide de

Denna, je n'ai plus eu une once d'hésitation.

Richard roula sur le dos, prêt à accueillir la fin.

— Il y a une solution ! s'écria Kahlan. Avant qu'on te reprenne ces connaissances, tu as dû savoir que faire. Essaie de t'en souvenir, je t'en prie.

— Il faut… que je… me repose… Navré, mais… je suis à bout de… forces.

Kahlan prit la main gauche de Richard entre les siennes et éclata en sanglots. Le voir revenir pour le perdre aussitôt était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

Elle déplia les doigts du jeune homme, pour poser une joue contre sa paume, et vit une marque noire sur sa chair. À travers ses larmes, elle reconnut des mots.

Trouver le livre, et le détruire pour vivre.

L'Inquisitrice saisit la main droite de Richard. Là aussi, il avait écrit quelque chose.

Une pincée de sable blanc sur troisième page. Puis un grain de noir.

Il y avait trois autres mots, dans une langue qu'elle ne connaissait pas.

Conscient qu'il oublierait la solution, Richard s'était laissé un message – dont il n'avait pas gardé le souvenir.

Le livre ! Elle devait le trouver !

Kahlan se leva et sortit en trombe.

— Cara ! Berdine ! Au secours !

Les deux Mord-Sith sortirent du repaire de la sliph au moment où l'Inquisitrice déboulait de la passerelle circulaire.

Elle les agrippa par leurs uniformes, luttant pour parler malgré sa gorge serrée. Quand elle réussit, un discours incompréhensible jaillit de ses lèvres.

— Plus lentement ! cria Berdine.

Les Mord-Sith saisirent Kahlan par les bras et la plaquèrent contre un mur.

— On ne comprend pas un mot, renchérit Cara. Respirez, arrêtez de pleurer et calmez-vous !

— Richard… Richard… Il a la peste… Je dois trouver le livre !

— Le seigneur Rahl… a la peste ? répéta Berdine.

— Oui ! Il faut retrouver le livre qui a été volé au Temple des Vents. Sinon, il mourra. (Kahlan se dégagea de la prise des deux femmes.) Par pitié, aidez-moi ! Richard a la peste !

— Que devons-nous faire ? demanda Cara.

— Je vais aller dans l'Ancien Monde. C'est la seule solution !

— L'Ancien Monde ? s'étrangla Berdine. Vous savez où est le

livre ? Le seigneur Rahl vous l'a dit ?

Kahlan secoua la tête. Elle n'avait pas le temps de parler. Il fallait agir, et vite !

— J'ignore où est ce livre, mais c'est la seule chance de Richard. Pour revenir dans ce monde, et obtenir mon pardon, il a absorbé la magie maléfique. Si nous ne faisons rien, il sera mort pour avoir voulu me dire qu'il regrettait… Je dois partir !

— Mère Inquisitrice, souffla Berdine, l'Ancien Monde est vaste. S'il se meurt de la peste, comment espérez-vous trouver le livre ?

Trop émue, la Mord-Sith avait oublié une précision vitale. *À temps !* Comment dénicher l'artefact avant que Richard ait rendu le dernier soupir ?

— Je dois essayer ! Ne dites pas à Drefan que Richard est de retour. Il serait capable de l'achever !

— Ne vous inquiétez pas pour ça, fit Cara. Drefan ne saura rien, et nous nous occuperons de Richard en votre absence. Dans la Forteresse, il sera en sécurité. Mais faites vite ! Et si vous ne trouvez rien, revenez avant…

Kahlan entra dans la salle de la sliph et courut vers le muret du puits.

— Veux-tu voya…, commença la créature.

— Oui, et tout de suite !

— Où dois-je te conduire ?

— Dans l'Ancien Monde !

— Où, exactement ? Je connais beaucoup d'endroits, là-bas. Dis-moi lequel, nous voyagerons, et tu seras contente.

Folle de frustration, Kahlan écouta la créature de vif-argent réciter une liste de noms qui ne lui disaient rien.

— Amène-moi à l'endroit où tu as conduit ton maître, quand il est venu me chercher. Juste avant mon premier voyage en toi.

— Je connais ce lieu.

Kahlan releva sa robe et sauta sur le muret.

— Partons ! cria-t-elle. La vie de ton maître est en jeu. (Elle tourna la tête vers la porte.) Cara, Berdine, protégez Richard !

— Que devons-nous dire à Drefan quand il s'étonnera de votre absence ? demanda Berdine.

— Je n'en sais rien ! Inventez une histoire !

— Nous veillerons sur Richard jusqu'à votre retour, dit Cara. Puissent les esprits du bien être avec vous !

— Dites-lui que je l'aime ! S'il… dites-lui que je l'aime !

Les dernières paroles de l'Inquisitrice résonnaient encore dans la salle quand la sliph, un bras autour de sa taille, la plongea dans son corps de vif-argent. S'étouffant à demi avec l'étrange liquide, Kahlan pria les esprits du bien de l'aider à trouver ce qu'elle cherchait.

Battant des bras, elle s’enfonça dans le corps liquide de la sliph. Cette fois, il n’y eut pas d’extase. Seulement une terreur plus noire que la nuit.

Chapitre 65

— C’est ta faute, et tu le sais ! dit Anna en se tordant le cou pour regarder son compagnon. Assis avec elle sur le sol, au centre de la pièce, Zedd leva des yeux furibards.

— C’est toi qui as cassé le miroir hors de prix de cette gente dame.

— Ça, c’était un accident ! Mais qui a détruit leur autel ?

— J’essayais de le nettoyer… Comment aurais-je pu prévoir qu’il prendrait feu ? C’est la faute de ces idiots, après tout. Qui aurait l’idée de semer des fleurs séchées autour d’un lieu sacré ? Mais dis donc, il me semble bien que c’est toi qui as renversé du jus de myrtille sur la plus belle robe de la femme du chef ?

La Dame Abbesse releva le menton.

— La carafe était trop pleine, et c’est un sorcier de ma connaissance qui l’avait remplie. Et qui a cassé la poignée fétiche du couteau de notre maître ? Le pauvre homme ne trouvera jamais une aussi jolie racine pour la remplacer. Il était furieux, et je le comprends.

— Tu crois que je m’y connais en couteaux ? s’indigna Zedd. Je suis un sorcier, pas un rémouleur. Et encore moins un maréchal-ferrant !

— Voilà qui explique ce malheureux incident, avec le cheval de l’ancien.

— Une accusation montée de toutes pièces ! Je suis sûr de ne pas avoir laissé ouvert le fichu portail. Enfin, presque sûr… De toute façon, le vieux hibou est assez riche pour s’acheter un étalon aussi fringant et rapide. Cela dit, je comprends qu’il n’ait pas digéré le coup que tu as fait à sa troisième épouse. Comment t’es-tu débrouillée pour lui teindre les cheveux en vert ?

— Le mieux est souvent l’ennemi du bien… Je pensais que son crâne, avec ces herbes, sentirait merveilleusement bon. J’ai voulu lui faire une surprise, et… hum… c’était raté. (Ne voulant pas en rester là, Anna repassa à l’attaque.) Mais la toque en peau de lapin du chef, qui l’a bousillée ? Et par pure paresse, en plus ? Tu n’aurais pas pu aller voir de temps en temps, pendant qu’elle séchait sur le feu ? Ce couvre-chef incrusté de perles était une œuvre d’art irremplaçable. Et il ne te l’a pas envoyé dire !

— Avons-nous jamais prétendu être de bons domestiques ? Au moins nous ne les aurons pas pris en traître.

— Tu as raison, ils se sont mis dans le pétrin tous seuls. S'ils avaient demandé, nous leur aurions dit la vérité sur nos talents de serviteurs.

— Absolument ! approuva Zedd.

Après un court silence, Anna s'éclaircit la gorge.

— Et maintenant, que vont-ils faire de nous, selon toi ?

Ligotés dos à dos, les bracelets anti-magie toujours autour des poignets, la Dame Abbesse et le Premier Sorcier attendaient le résultat du débat houleux qui se déroulait dans un coin de la pièce.

Le chef à la toque calcinée, sa première épouse, le chaman et plusieurs notables de la tribu si doak se plaignaient amèrement des deux esclaves achetés à prix d'or aux Nangtongs. S'il ne comprenait pas tout, Zedd avait en gros suivi les délibérations.

— Pour limiter leurs pertes, dit-il, ils ont décidé de se débarrasser de nous.

— Que vont-ils faire ? demanda Anna alors que les Si Doaks se taisaient enfin. Tu crois qu'ils nous libéreront ?

Sous les regards furibards des esclavagistes dépités, Zedd baissa d'un ton.

— Nous aurions dû mettre un peu plus de cœur à l'ouvrage, souffla-t-il. Je crois que nous sommes dans la mouise, gente dame.

— Pourquoi, railla Anna, ils vont nous rendre aux Nangtongs et récupérer leurs couvertures miteuses ?

Les Si Doaks se levèrent, l'air très peu commode.

— Si ce n'était que ça… Ces excellents commerçants espèrent rentrer dans leurs frais, voire obtenir une petite compensation pour les dégâts que nous avons occasionnés. Du coup, ils vont nous emmener en voyage. Mais je crains, chère amie, que l'excursion se termine mal. Afin de tirer le maximum de nos carcasses, ils ont résolu de nous vendre à des cannibales.

— Des cannibales ?

— C'est exactement ce qu'ils ont dit.

— Zedd, tu as réussi à te débarrasser d'un Rada'Han. Ces ridicules bracelets ne devraient pas t'arrêter. Si tu peux nous les enlever, c'est le moment ou jamais…

— J'ai bien peur qu'on nous fasse rôtir avec ces détestables babioles aux poignets. Anna, nous nous sommes bien amusés, avouons-le. Mais je crains que la suite soit moins drôle…

Verna passa un bras autour de la taille de Warren, qui titubait comme un ivrogne. De l'autre côté du futur Prophète, Janet le soutenait également de son mieux. Suivie par Walsh et Bollesdun, Clarissa ouvrait courageusement la marche. Avec quelques pas de

retard, Amelia et Manda la fermaient.

— Walsh, souffla Verna, tu es sûr que Nathan voulait nous rencontrer ici ? Dans le bois de Hagen ?

— Oui, répondit le soldat par-dessus son épaule.

— C'est bien le nom qu'il m'a dit, confirma Clarissa.

Verna soupira d'agacement. Le choix du lieu était du Nathan tout craché ! Même sans les mriswiths, éliminés par Richard, elle continuait à détester ce bois. Selon elle, le Prophète n'avait pas toute sa tête. Et l'endroit du rendez-vous confirmait son diagnostic.

Des filaments de mousse pendaient un peu partout, tels les haillons d'un cadavre géant. S'enroulant autour de leurs chevilles, des racines à demi pourries manquaient sans cesse de les faire trébucher. Et la puanteur devenait de plus en plus ignoble à chaque pas.

Verna ne s'était jamais enfoncée aussi loin dans le bois de Hagen. À présent, elle savait pourquoi !

— Comment vas-tu, Warren ? souffla-t-elle.

— Je me porte comme un charme…, marmonna le futur Prophète d'une voix pâteuse.

— Ce ne sera plus long, je te le jure… Bientôt, Nathan s'occupera de toi.

— Nathan… Il faut le prévenir…

Ils approchaient d'une clairière où se dressaient d'antiques ruines envahies par la végétation. Près des vestiges d'un mur, une série de colonnes décrépites évoquaient irrésistiblement l'épine dorsale de quelque monstre géant fossilisé depuis des lustres.

Alors que Walsh et Bollesdun écartaient les dernières branches pour leur faciliter le passage, Verna aperçut un feu de camp, au milieu d'un cercle de pierres irrégulier. À côté des flammes, elle crut reconnaître le muret d'un puits. Elle ignorait qu'un tel endroit existât dans le bois de Hagen. Sachant que fort peu de gens s'y aventuraient, et qu'aucun n'en revenait vivant, cela ne la surprit pas.

Vêtu comme un noble de haut rang, Nathan se leva pour accueillir ses visiteurs. Verna le trouva étrangement grand, hors de son environnement habituel, et plus impressionnant que d'habitude, sans un Rada'Han autour du cou.

Quand il eut accueilli le petit groupe d'un sourire – ce fameux sourire Rahl, confiant jusqu'à l'arrogance –, Walsh et Bollesdun éclatèrent de rire et continuèrent lorsqu'il leur flanqua de grandes claques dans le dos.

Clarissa se jeta au cou du Prophète et le serra si fort qu'il dut grogner pour qu'elle ne l'étouffe pas. S'écartant un peu, elle brandit fièrement le livre noir, dont il s'empara vivement.

Puis il fit à la jeune femme un sourire libidineux qui indigna

Verna.

— Content de te revoir, chère amie, dit-il en avançant vers la sœur. Je suis ravi que tu t'en sois tirée.

— Honorée de vous rencontrer, *seigneur Rahl*…

— Verna, tu devrais cesser de foudroyer les gens du regard. Sinon tu finiras plus ridée qu'une pomme reinette. (Il étudia les autres visiteurs.) Janet, je suis content que tu te sois jointe à nous. (Il plissa le front.) Et toi aussi, Amélia ? (Il regarda la troisième femme restée un peu à l'écart.) Et qui avons-nous là ?

Clarissa fit signe à son amie d'avancer. Les mains serrant le col de son manteau, pour qu'il ne bâille pas, la jeune femme obéit.

— Nathan, dit Clarissa, c'est Manda, une amie de Renwold.

— Seigneur Rahl, fit la jeune beauté en s'agenouillant, ma vie vous appartient.

— Renwold ? répéta Nathan avec un regard perplexe pour Clarissa. Tu as de la chance de t'être libérée des griffes de Jagang, mon enfant.

— C'est grâce à Clarissa, déclara Manda en se relevant. La femme la plus courageuse que j'aie connue !

— C'est gentil, mais très exagéré, dit la protégée du Prophète. Si les esprits du bien ne t'avaient pas mise sur mon chemin, je n'aurais même pas su que tu étais là.

Nathan sourit et regarda de nouveau Verna.

— Et ce jeune homme est le fameux Warren, je suppose ?

— Nathan, commença Verna, en tentant sans grand succès d'adoucir son expression, je…

— En principe, on dit « seigneur Rahl ». Mais eu égard à notre vieille amitié, je t'autorise à continuer à m'appeler par mon prénom.

— Nathan, reprit Verna, sa patience déjà bien entamée, c'est bien Warren, et je te supplie de l'aider. Il commence à avoir des visions, et je lui ai retiré son collier il y a quelque temps. Plus rien ne le protège de son don. Les migraines le tueront bientôt, si tu n'interviens pas. Sauve-le, et je ferai tout ce que tu voudras !

— Le sauver ?

— Oui, je t'en prie !

— Inutile de m'implorer, très chère, je me ferai un plaisir de donner un coup de main à ce pauvre garçon. Qu'il vienne donc devant le feu.

Warren tenta de se présenter et parvint seulement à marmonner des phrases sans suite. Verna et Janet l'aidèrent à s'asseoir à l'endroit que Nathan désignait, puis elles restèrent près de lui pour l'empêcher de s'effondrer.

Nathan retroussa ses jambes de pantalon et s'assit en tailleur sur le

sol de pierre. Posant le livre à côté de lui, il plissa le front pour mieux examiner son « jeune » collègue. D'un geste nonchalant, il indiqua aux deux femmes de s'écarter. Tissant une Toile élémentaire, il maintint Warren en équilibre, puis avança vers lui jusqu'à ce que leurs genoux se touchent.

— Warren ! tonna-t-il de sa voix profonde et autoritaire. (Le futur Prophète ouvrit les yeux.) Lève les bras !

Quand Warren eut obéi, Nathan l'imita et leurs doigts entrèrent en contact.

— Laisse ton Han couler dans mes mains, souffla Nathan. Ouvre le septième portail, et ferme tous les autres. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui…

— Très bien, mon garçon. Allez, fais-le ! Ce sera plus facile si tu m'aides un peu.

Une douce aura enveloppa les deux hommes. Autour d'eux, l'air bourdonna de pouvoir.

Verna écarquilla les yeux. Ce que le vieux Prophète était en train de faire la dépassait complètement. Pourtant, elle ne manquait pas d'expérience. À ses yeux, Nathan avait toujours été une énigme. Déjà blanchi sous le harnais alors qu'elle était une fillette, il était tenu pour un… original…, y compris par les sœurs les plus enclines à l'indulgence.

Certaines femmes, au palais, pensaient qu'il était exclusivement doué pour les prophéties. D'autres le soupçonnaient de cacher délibérément l'étendue de son pouvoir. Enfin, un autre groupe, non négligeable, le redoutait au point de ne jamais s'aventurer dans les quartiers où il était incarcéré.

Verna l'avait toujours tenu pour une source de problèmes.

Et voilà que ce vieux fou s'efforçait de sauver l'homme qu'elle aimait !

À intervalles réguliers, la lumière brillait plus fort autour d'un des deux Prophètes. Puis elle s'éloignait, attendait un peu et revenait sur ses « pas » comme si elle avait oublié quelque chose.

À part Walsh et Bollesdun, qui rêvassaient près du puits, tous les autres regardaient la scène avec des yeux ronds. Et Verna ne comprenait pas mieux ce qui se passait que cette petite dinde de Manda !

Elle trépigna de frustration quand les deux hommes, sans bouger un cil, lévitèrent à quelques pouces du sol. Lorsqu'ils se reposèrent sur la pierre, elle respira un peu mieux…

— Et voilà ! annonça Nathan en tapant des mains. Tu devrais être tiré d'affaire.

Des vantardises de vieux fou ! pensa Verna. En si peu de temps, nul n'aurait pu stabiliser le don de Warren.

— Nathan, s'exclama pourtant le futur Prophète, c'est incroyable ! Je n'ai plus mal à la tête, et je me sens si… vivant.

Le vieil homme ramassa le livre noir et se leva.

— Ce fut un plaisir pour moi aussi, très cher. Ces idiotes de Sœurs de la Lumière ont mis trois cents ans à me libérer de mes migraines ! Mais comme toujours, elles pataugeaient dans l'ignorance. (Il jeta un coup d'œil en coin à Verna.) Désolé, Dame Abbesse, je ne voulais pas vous offenser.

— Il n'y a pas de mal, marmonna la sœur. (Elle vint se camper près de Warren.) Merci, Nathan. Je me rongeais les sangs pour lui. Tu n'imagines pas à quel point je suis soulagée.

— Nathan, dit Warren, soudain décomposé, maintenant que j'ai l'esprit plus clair, je m'aperçois que nous avons, sans le vouloir, révélé à Jagang le sens d'une prophétie qui…

Entendant Nathan et Clarissa crier, Verna voulut bondir, mais elle sentit un objet pointu se plaquer entre ses omoplates.

Amelia venait d'enfoncer un dacra dans la cuisse gauche du Prophète. Manda plaquant un couteau sur la gorge de Clarissa, c'était logiquement Janet qui menaçait Verna.

— Ne bouge pas, vieil idiot, lâcha Amelia, ou je libérerai mon Han, et tu tomberas raide mort. (Elle regarda les deux soldats.) Pas un geste, ou je le tue !

— Warren a vu juste, dit Janet. Il a bien fourni à Son Excellence de très précieuses informations.

— Mes amies, cria Verna, que faites-vous ?

— Nous obéissons aux ordres de Son Excellence, bien sûr, répondit Amelia.

— Mais vous avez juré fidélité au seigneur Rahl…

— Pas sincèrement, à ce qu'on dirait…

— Vous pourriez être libres et ne plus servir Jagang !

— Si ça avait marché la première fois, qui sait ? Mais quand le lien fut brisé, après la mort de Richard, Son Excellence nous a punies. Nous ne prendrons plus ce risque…

— Ne faites pas ça ! implora Verna. Nous sommes amies, et je suis venue vous sauver. Prêtez serment, et vous ne risquerez plus rien de Jagang.

— Ma petite chérie, j'ai peur que ça lui soit impossible…

La voix sortait de la bouche d'Amelia, mais ce n'était pas la sienne. Pour l'avoir entendue dans sa tête, Verna la reconnut sans peine. Jagang s'était offert une nouvelle marionnette.

— À présent, mon loyal et fidèle plénipotentiaire, rends-nous le livre. Amelia et moi en avons encore besoin.

Nathan tendit le bras droit. De sa main libre, Amelia s'empara de l'ouvrage.

— Et maintenant, lâcha le vieux Prophète, tu me tues ou nous restons là jusqu'à la fin des temps ?

— Ne t'impatiente pas, ta fin est proche. Tu n'as pas tenu parole, seigneur Rahl. De toute façon, je déteste les subordonnés qui m'interdisent l'accès à leur esprit.

» Avant d'en finir avec toi, je veux te montrer comment les véritables esclaves obéissent. Regarde bien, car je vais égorger ta chère petite protégée !

Respire !

Kahlan expulsa le vif-argent de ses poumons et aspira frénétiquement un air qui lui parut amer et étranger.

Refusant de prendre le temps de stabiliser ses sens, elle enjamba le muret, sauta sur le sol et regarda autour d'elle.

À la lueur d'un feu de camp, elle découvrit la scène inquiétante que de sinistres paroles, entendues alors qu'elle émergeait de la sliph, lui avaient fait redouter.

Dès qu'elle le vit, l'Inquisitrice reconnut Nathan, même si elle ne l'avait jamais rencontré. Richard le lui avait décrit, et il ressemblait tellement à un Rahl !

Une femme lui avait enfoncé un dacra dans la cuisse. Dans le puits, Kahlan avait entendu son nom : Amelia, le monstre responsable de la peste.

Kahlan repéra aussi Verna, menacée par une deuxième femme. À ses côtés, un homme assez jeune semblait paralysé d'effroi. Un peu plus loin, une superbe fille tenait un couteau sur la gorge d'une dame vêtue de splendides atours.

Avant d'être libérée par la sliph, l'Inquisitrice avait suivi une bonne partie de la conversation. La voix qui sortait de la bouche d'Amelia ressemblait à s'y méprendre à celle de Marlin, le tueur venu éliminer Richard. Et c'était celle de Jagang !

L'image de l'amulette du Sourcier explosa dans la tête de Kahlan.

Une fois engagé dans un combat, tout le reste est secondaire. Frapper devient un devoir, un but et un désir. Aucune règle n'est plus importante que celle-là, et rien ne permet de la violer. Frapper !

Son père l'avait élevée dans le même esprit : tuer ou être tuée. Ne jamais hésiter ni attendre : frapper !

Richard était aux portes de la mort. Ce n'était plus le moment de réfléchir, mais d'agir !

Kahlan plongea en avant, s'empara au passage de l'épée courte d'un des soldats postés près du puits et bondit sur Amelia.

Elle avait une fraction de seconde pour arrêter la tueuse avant

qu'elle libère son Han dans le dacra. À la vitesse de l'éclair, sa lame s'abattit et trancha le bras de la sœur au niveau du coude.

Ensuite, tout se déroula au ralenti devant les yeux de l'Inquisitrice.

Alors qu'Amelia s'écroulait, Verna se retourna et planta son dacra dans le ventre de la femme qui la menaçait, trop surprise pour réagir. Pendant que le jeune homme, sortant de sa torpeur, bondissait sur la fille au couteau, Nathan tendit les mains vers la belle dame, qui tenta de se dégager pour courir vers lui.

Le vieux Prophète cria de rage quand la superbe fille, une main refermée sur les cheveux de sa proie, lui coupa la gorge avec une joie sauvage.

Kahlan vit le geyser de sang une seconde avant que des éclairs jaillissent des mains du Prophète et de l'autre homme.

Son épée tenue à deux mains, Kahlan l'enfonça dans le cœur d'Amelia, clouée au sol comme un papillon sur une planche.

La femme qui avait menacé Verna s'écroula, foudroyée par la magie du dacra. La meurtrière de la belle dame, frappée par les deux éclairs, explosa avant que le cadavre de sa victime ait touché le sol.

Tout fut fini si vite que le deuxième soldat n'eut pas le temps de dégainer son épée.

Hébété, Nathan avança vers le cadavre de la dame aux si beaux atours. Le dépassant, Kahlan s'agenouilla près de la morte et manqua vomir devant l'atroce spectacle de sa gorge béante.

Elle se releva et barra le chemin au Prophète.

— C'est trop tard, Nathan, elle n'est plus de ce monde. Ne regardez pas, je vous en supplie ! J'ai vu dans ses yeux combien elle vous aimait. Ne gâchez pas tous vos souvenirs ! Conservez l'image de ce qu'elle était vivante !

— Elle s'appelait Clarissa…, souffla le vieux Prophète. C'était une femme courageuse, qui a sauvé beaucoup de gens. Oui, une femme courageuse…

Il tendit les bras, les mains tournées vers le cadavre. Une lumière aveuglante entoura la dépouille de Clarissa, la dissimulant à la vue.

— Des flammes de ce feu jusqu'à la Lumière, bon voyage vers le monde des esprits, murmura Nathan.

Quand la lumière disparut, il ne restait plus que des cendres à l'endroit où était tombée sa protégée.

— Les autres nourriront les vautours, lâcha Nathan en guise d'oraison funèbre pour les trois séides de Jagang.

Verna reglissa son dacra dans sa manche. Alors qu'un des soldats rengainait son arme, le deuxième alla récupérer la sienne dans la poitrine d'Amelia.

— Nathan, dit le jeune homme, je suis désolé. J'ai interprété pour Jagang une prophétie qui lui a été très utile. Je ne voulais pas, mais il

m'a forcé. Et…

— Je comprends, Warren… Tu n'as rien fait de mal. Celui qui marche dans les rêves contrôlait ton esprit, et tu n'avais pas le choix. Mais il n'a plus de pouvoir sur toi, désormais.

Le vieux Prophète arracha le dacra de sa cuisse et regarda Verna.

— Tu m'as ramené des traîtresses, Sœur de la Lumière. Des meurtrières, même… Mais je sais que ce n'était pas intentionnel. Parfois, les prophéties se jouent de nous, et nous les servons sans le savoir. Il arrive à tout le monde de se surestimer, et de se croire maître du destin, alors qu'il n'en est rien.

— Je voulais les tirer des griffes de Jagang. Il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'elles pouvaient te jurer fidélité sans engager vraiment leur cœur et leur âme.

— Je comprends…, répéta le Prophète.

— Cela dit, je me demande ce qui t'est passé par la tête, Nathan ? Toi, le seigneur Rahl ? (Verna baissa les yeux sur les cendres de Clarissa.) Au moins, tu n'as pas changé sur un point. Avec toi, les petites catins ne font pas long feu !

Le poing de Nathan jaillit, percuta le menton de Verna, qui craqua sinistrement, et l'envoya voler dans les airs.

Du sang coulant de sa bouche, la Sœur de la Lumière s'écrasa sur le sol et ne bougea plus.

Warren courut s'agenouiller à côté d'elle.

— Nathan, cria-t-il, tu lui as brisé la mâchoire ! Un coup pareil aurait pu la tuer !

— Si j'avais voulu sa mort, dit le vieil homme en s'assouplissant le poignet, elle ne respirerait déjà plus. Puisque tu tiens tant à elle, guéris-la ! J'ai entendu dire que tu étais doué pour ça. Maintenant que ton don est stabilisé, ça ne devrait te poser aucun problème. Pendant que tu y es, mets-lui un peu de plomb dans la cervelle…

Warren posa les mains sur le visage de la sœur inconsciente.

Kahlan ne fit aucun commentaire. Dans les yeux de Nathan, elle avait également vu de l'amour, quand il regardait Clarissa. Et de la fureur, lorsque Verna avait insulté la morte…

Le Prophète se baissa et ramassa le livre noir qui gisait à côté d'Amelia. Puis il le tendit à l'Inquisitrice.

— Tu te nommes Kahlan, n'est-ce pas ? Je t'attendais… Toujours les prophéties, bien sûr… Je suis content d'avoir été exact au rendez-vous. Maintenant, dépêche-toi, car le temps presse ! Donne le livre au seigneur Rahl, j'espère qu'il parviendra à le détruire.

— Dans le Temple des Vents, il aurait su que faire. Mais pour en partir, il a dû renoncer à ses nouvelles connaissances. Heureusement, il a écrit un message dans sa main : *« Une pincée de sable blanc sur troisième page. Puis un grain de noir. »* Il y avait trois autres mots, mais

j'ignore ce qu'ils signifient.

Nathan posa une main sur l'épaule de l'Inquisitrice.

— Ce sont les trois Carillons : Reechani, Sentrosi, Vasi. Je n'ai pas le temps de t'en dire plus, mais sache qu'il faut les réciter après le sable blanc, et avant le grain noir. C'est essentiel !

— Reechani, Sentrosi, Vasi…, répéta Kahlan.

Il fallait qu'elle les mémorise, car dans leur graphie originale, elle aurait du mal à les prononcer.

— Richard a du sable blanc et du noir, n'est-ce pas ?

— Oui, il me l'a dit.

Nathan secoua la tête, comme s'il réfléchissait en silence.

— Les deux sables…, marmonna-t-il. (Il haussa les épaules.) Grâce aux prophéties, je sais en partie ce qu'il a enduré. Reste à ses côtés. L'amour est un don trop précieux pour qu'on… l'égare.

— Je sais… (Kahlan sourit.) Puissent les esprits du bien le ramener un jour dans votre cœur, Nathan. Je ne vous remercierai jamais assez de votre aide. Vous savez, à part venir ici, j'ignorais que faire…

Nathan serra la jeune femme dans ses bras. Probablement plus pour se consoler, pensa-t-elle, que pour la réconforter.

— Tu as bien agi. Qui sait, les esprits du bien t'ont peut-être guidée… Retourne chez toi, à présent, ou nous perdrons notre seigneur Rahl.

— La boucherie est terminée…, souffla Kahlan.

— Non. Elle vient à peine de commencer.

Nathan se détourna et leva les poings. Un éclair en jaillit, déchira le ciel nocturne et fila vers le nord-ouest.

Du coin de l'œil, l'Inquisitrice vit que Verna se relevait avec l'aide de Warren, qui essuyait le sang maculant encore sa mâchoire redevenue comme neuve.

— Nathan, qu'avez-vous fait ?

— Jagang va avoir une mauvaise surprise… Je viens de donner au général Reibisch l'ordre de passer à l'attaque.

— À l'attaque de qui ?

— Du corps expéditionnaire de l'empereur. Ces chiens ont rasé Renwold. Ils se préparent à frapper encore le Nouveau Monde, mais ils n'en auront pas l'occasion. La prophétie affirme que cette bataille sera courte. Féroces comme à l'accoutumée, les D'Harans auront écrasé leurs ennemis avant demain. Et selon leur excellente habitude, ils ne feront pas de prisonniers.

Verna approcha, l'air penaud. Une expression que Kahlan ne lui avait jamais vue.

— Nathan, j'implore ton pardon…

— Je n'ai rien à faire de tes…

— Nathan, coupa Kahlan, une main posée sur le bras du vieil

homme, écoutez-la, pour votre propre bien.

Le Prophète hésita un long moment avant de capituler.

— Je t'écoute…

— Nathan, je te connais depuis toujours, et parfois, j'ai dû mal comprendre tes actes. Là, j'ai cru que tu voulais prendre le pouvoir, et… Pardonne-moi de t'avoir agressé parce que je me sentais coupable à cause de la trahison de mes amies. Parfois, j'ai tendance à juger un peu vite. À présent, je sais que ta relation avec Clarissa était… Eh bien, elle t'adorait, et tu… S'il te plaît, excuse-moi, Nathan.

— Te connaissant, Verna, ce petit discours a dû t'arracher la gorge ! Je te pardonne, puisque tu y tiens tant !

— Merci, soupira la sœur.

Le Prophète se pencha et embrassa Kahlan sur la joue.

— Puissent les esprits du bien veiller sur toi. Dis à Richard que je lui rends son titre. Un de ces jours, nous nous reverrons peut-être…

Une main sur sa taille, il poussa Kahlan vers le puits de la sliph.

— Merci, Nathan. Maintenant, je comprends pourquoi Richard vous aime bien. Et pourquoi Clarissa vous *aimait*. Je crois qu'elle a vu le vrai Nathan Rahl.

Nathan sourit, puis il se rembrunit.

— Quand tu seras de retour, pour sauver Richard, tu devras donner à son frère ce qu'il désire vraiment…

— Tu veux voyager ? demanda la sliph.

— Oui. Vers Aydindril.

— Richard est vraiment vivant ? demanda Verna.

— Il est malade, mais il se rétablira quand il aura détruit le livre.

— Walsh, Bollesdun, dit Nathan en se détournant, mon carrosse attend. Partons d'ici.

— Mais…, commença Warren. Si tu t'en vas… Je voulais étudier avec toi.

— On naît Prophète, jeune homme, on ne le devient pas.

— Où iras-tu ? demanda Verna. Tu ne peux pas… Enfin, il faut que… Je veux dire, nous devons savoir où te trouver, si nous avons besoin de toi.

Sans se retourner, le Prophète tendit un bras vers le nord-ouest.

— Tes Sœurs de la Lumière sont par là, Dame Abbesse. Va les rejoindre, et épargne-toi la peine de me suivre, puisque tu n'y arriverais pas, de toute façon. Les sœurs n'ont rien à craindre de celui qui marche dans les rêves. Pendant l'absence de Richard, j'ai transféré le lien sur moi. S'il survit, la magie vous unira tous à lui. Adieu, Verna et Warren…

Kahlan se pressa un poing sur le ventre.

S'il survit…

— Sliph, dit-elle, partons vite !
Un bras de vif-argent s’enroula autour de sa taille.

Chapitre 66

L'homme sourit, réjoui par la manière dont sa proie se débattait. Il adorait cette combativité vouée à l'échec – une occasion d'enseigner à la femme qu'elle ne pouvait rien contre un être physiquement et intellectuellement supérieur. Fasciné, il admira le fluide vital qui coulait de la bouche et du nez de la pauvre garce. Sur sa mâchoire, une entaille pissait le sang.

— Continue à te tortiller, et tes poignets seront à vif, dit-il. Tu ne casseras pas cette corde, mais essaie encore, si ça t'amuse.

Elle lui cracha dessus et il la gifla de nouveau. Puis il enfonça son pouce dans la blessure, sur sa mâchoire, et contempla avec ravissement la traînée de sang qui maculait un côté de son cou.

Pour l'avoir déjà manipulée, il connaissait son aura, et savait quel filament stimuler pour la priver de ses ressources. Prendre le contrôle de cette idiote n'avait pas été long. Non, pas long du tout…

Elle continua à lutter contre ses liens, et ses dents grincèrent sous l'effort. Cette catin-là était forte, mais pas assez. Sans son pouvoir et son arme, elle redevenait un être humain comme les autres. Et aucune personne normale ne pouvait s'opposer à lui.

Quand il commença à déboutonner l'uniforme rouge, le long de son flanc, la femme tira violemment sur les cordes qui lui immobilisaient les poignets et les chevilles.

Ce spectacle enchanta son tortionnaire. Les voir combattre et saigner ajoutait à sa plénitude. Pour parfaire l'extase, il lui décocha une autre gifle.

Mais pourquoi ne criait-elle pas ? Elle l'aurait dû l'implorer, gémir, hurler… Pas d'impatience, elle y viendrait tôt ou tard.

La dernière gifle l'ayant sonnée, elle roula des yeux, manqua perdre conscience, mais parvint à s'en empêcher. Très lentement, il ouvrit la tunique pour dévoiler ses seins et le haut de son torse.

Glissant les doigts sous la ceinture du pantalon de cuir, il le tira vers le bas – juste assez pour ce qu'il entendait faire.

À présent, tout l'abdomen de la femme était découvert. Il le tâta, impressionné par la fermeté de ses muscles. Cette catin était couverte de merveilleuses cicatrices. Où les avait-elle récoltées ? Bien qu'elles ne fussent pas récentes, à voir leur aspect, les plaies avaient dû pisser le sang.

— On m'a déjà violée, lâcha-t-elle, et trop de fois pour que j'en aie tenu le compte. Désolé de te décevoir, mais tu n'es pas très doué, espèce de porc stupide ! Si tu ne descends pas plus mon pantalon, tu n'arriveras à rien ! Allez, dépêche-toi, je n'ai pas que ça à faire !

— Cara, je ne songe pas un instant à te violer ! Ce serait très mal, sais-tu ? De ma vie, je n'ai jamais pris une femme de force. J'aime que mes partenaires me désirent.

— Espèce de bâtard pervers ! ricana la Mord-Sith.

Elle osait se moquer de lui ! Levant une main, il s'apprêta à la frapper, mais se ravisa. Quand ça commencerait, très bientôt, il faudrait qu'elle soit consciente.

— Bâtard ? répéta-t-il, fou de rage. Oui, à cause d'une gourgandine comme toi !

Il la cogna entre les seins, simplement afin de lui couper le souffle. Les dents serrées pour ne pas crier, la Mord-Sith tenta de se rouler en boule, mais ses liens, conçus pour la garder en extension maximale, le lui interdirent.

Drefan prit une grande inspiration pour retrouver son calme. Il ne devait pas se laisser déconcentrer par la langue de vipère de cette femme.

— Je vais te donner une dernière chance…, susurra-t-il. Où est Richard ? Les soldats ne parlent plus que de son retour, et du lien qu'ils sentent de nouveau. Où l'avez-vous caché, toi et ta foutue putain de collègue ?

Les voix venues des éthers l'avaient également averti du retour de son frère. Pour rester à la place qui lui revenait de droit, il devait l'éliminer.

— Et mon épouse adorée, où est-elle partie ?

Selon les voix, elle voyageait avec la sliph. Mais la maudite créature de vif-argent ne trahissait jamais ses clients.

Cara cracha de nouveau sur le guérisseur.

— Je suis une Mord-Sith, espèce de crétin ! Si tu savais ce qu'on m'a infligé, tu n'insisterais pas. Comparée à ma formation, ta petite séance est une partie de plaisir, et tu ne m'arracheras pas un mot.

— Cara, tu fais erreur. Face à un homme de ma compétence, tu ne résisteras pas longtemps.

— Fais ce que tu veux de moi, Drefan ! Bientôt, le *vrai* seigneur Rahl te taillera en pièces.

— Et comment s'y prendra-t-il, d'après toi ? (Drefan tira à moitié l'Épée de Vérité de son fourreau.) C'est moi qui le découperai en morceaux. Où est Richard, j'ai hâte de commencer !

La Mord-Sith lui crachant de nouveau au visage, il ne put s'empêcher de lui expédier un revers de la main sur les lèvres. Déjà éclatées, elles lâchèrent un nouveau flot de sang.

Puis il se détourna pour récupérer un des « ustensiles » dont il avait eu la sagacité de se munir. Une simple marmite de fer qu'il posa à l'envers sur le ventre de sa proie.

— Tu crois me faire cuire là-dedans, abruti ? Je suis bien trop grosse, et tu devras me débiter d'abord en quartiers. Faut-il donc que je t'explique tout ?

La stratégie de la Mord-Sith n'était pas idiote. En l'insultant, elle espérait le pousser à la tuer. Il finirait par le faire, bien entendu, mais pas avant qu'elle ait parlé.

— Te faire cuire ? Cara, tu te trompes du tout au tout ! Me prendrais-tu pour un tueur fou ? Quelle erreur ! Je ne suis pas un meurtrier, mais la main de la justice. Cette marmite n'est pas pour toi, mais pour les rats…

Attentif à tous les détails, Drefan vit les yeux bleus de sa proie s'écarquiller une fraction de seconde. Exactement la réaction qu'il guettait.

— Des rats ? Serais-tu stupide au point de croire que j'en ai peur, comme les autres femmes ? Petit bâtard, je suis d'une autre trempe qu'elles ! Chez moi, j'adorais apprivoiser ces rongeurs !

— Vraiment ? Tu mens très mal, ma chère. Mon épouse m'a raconté que tu craignais ces bestioles plus que tout au monde.

Cara ne répondit pas, afin de ne pas trahir sa peur. Mais elle se lisait dans ses yeux.

— J'ai un sac plein de rats, bien gras et féroces.

— Si tu me violais, qu'on s'amuse un peu ? Ne te vexe pas, mais je commence à m'ennuyer.

— Combien de fois devrai-je te répéter que je ne viole pas les femmes ? Elles me désirent et m'implorent de m'occuper d'elles ! (Drefan remonta les manches ornées de dentelle de sa tunique.) Cara, j'ai d'autres projets pour toi. Il faut que tu me dises où est mon cher frère.

— Jamais ! (La Mord-Sith détourna la tête.) Torture-moi avant que je m'endorme, accablée d'ennui. Je ne voudrais pas manquer ça !

— Tu vois ? Je disais bien que vous finissiez toujours par me supplier !

Drefan appuya sur la marmite, passa une chaîne autour du ventre de Cara pour fixer l'ustensile, puis, glissant un doigt sous le bord, s'assura de l'étanchéité de son montage.

Desserrant la chaîne, il souleva la marmite, prit un rat dans le sac et le glissa dessous.

La Mord-Sith ne broncha pas.

Le deuxième rongeur tenu par la peau du cou, il le brandit devant le visage de Cara, le laissant se débattre et couiner tout son saoul.

— Tu vois, je ne t'avais pas menti. Ils sont gras à souhait !

— C’est assez agréable, souffla Cara, le front ruisselant de sueur. Il me réchauffe le ventre, et ça me donne sommeil.

Drefan poussa le deuxième rat sous la marmite, et en ajouta un troisième. Par manque de place, il en resta là, tira de nouveau sur la chaîne et la noua.

— Ils te donnent sommeil, dis-tu ? railla-t-il. À mon avis, ils te tiendront plutôt éveillée, et tu auras une envie folle de parler, et de trahir Richard. Les putains comme toi n’ont pas d’honneur, c’est bien connu !

— Berdine sera bientôt là, et elle t’écorchera vif !

— Tu viens de la relever, je t’ai vue faire. Et je suis passé à l’attaque après son départ. Nous avons du temps devant nous, chère Cara. De toute façon, quand elle reviendra, je lui réserve une petite surprise.

Avec des pinces, Drefan alla récupérer un des boulets de charbon placés dans une poêle, au-dessus d’une multitude de chandelles. Puis il le posa sur le fond de la marmite.

— Tu veux connaître la suite, chère amie ? Le charbon fera chauffer la marmite, et les rats détesteront ça. Du coup, ils voudront sortir…

Le souffle court, la Mord-Sith ne lança pas une de ses cinglantes reparties. Où était son ironie, maintenant ? Elle se taisait, morte de peur.

— Et comment sortiront-ils, d’après toi, quand ils commenceront à cuire ?

— Égorge-moi et finissons-en, bâtard !

— Quand la chaleur leur roussira le nez, les rongeurs paniqueront. Pour s’enfuir, ils seront prêts à n’importe quoi. Tu devines où ils se creuseront un tunnel, Cara ?

Cette fois, la Mord-Sith ne trouva rien à dire.

Drefan dégaina son couteau et, avec la poignée, tapota le fond de la marmite.

— Comment ça se passe, là-dedans, mes petits amis à moustache ?

Cara tressaillit. Désormais, constata Drefan, très satisfait, elle ne parvenait plus à cacher son angoisse. Et elle contrôlait de moins en moins bien son corps.

Avec une lenteur délibérée, il posa six boulets de charbon supplémentaires sur la marmite.

— Où est Richard ?

La Mord-Sith ne répondant pas, d’autres boulets chauffés au rouge vinrent rejoindre les premiers, formant un cercle bien régulier.

Drefan se pencha sur Cara. Blanche comme un linge, elle était inondée de sueur.

— Où l’avez-vous caché, sales putains ?

— Tu es fou, Drefan ! Je déteste ce que tu me fais, mais si je dois mourir comme ça, tant pis ! N'espère pas que je trahirai le seigneur Rahl.

— Je suis le seigneur Rahl ! Après la mort de Richard, personne ne me disputera plus ce titre. Le dernier fils vivant de Darken Rahl sera le maître légitime de D'Hara.

La Mord-Sith détourna la tête, mais il la vit déglutir péniblement. Son souffle s'affolait de plus en plus, et elle tremblait un peu.

— Tout ça évolue très bien, on dirait… Je te reposerai la question quand les rats commenceront à te dévorer les entrailles. Tu imagines, leurs dents et leurs griffes déchirant ta chair, puis s'attaquant à tes intestins ? Au cas où tu l'ignorerais, très chère, ce sont les viscères les plus sensibles à la douleur du corps humain. Intéressant, non ?

Cara se contorsionna, ses yeux écarquillés rivés sur le plafond. Elle ne criait pas encore, mais Drefan devina que ça ne tarderait plus. D'un bref coup d'œil, il s'assura que du sang suintait déjà de sous la marmite.

— Eh bien, on dirait qu'ils ont déjà chaud aux pattes… Prête à parler, Cara ?

La Mord-Sith cracha une dernière fois, puis elle reprit difficilement son souffle. Désormais, elle tremblait de tous ses membres. Soudain, elle se raidit, tous les muscles tétanisés, haleta comme un petit chien, et ne parvint plus à contenir les larmes qui perlaient à ses paupières.

Enfin, elle poussa son premier cri.

Extatique, Drefan se frotta les mains. Ce n'était qu'un début, et ça promettait beaucoup. Même si elle parlait, il n'avait aucune intention de la libérer des rats. Car elle risquait d'arrêter de crier, et ce serait une grande perte.

Soucieuse de le satisfaire, Cara hurla à gorge déployée.

Aussi délicieux que ce fût, Drefan prêta pourtant attention à un nouveau détail. Comme toujours, sa vigilance de tous les instants se révélait payante.

Souriant, il se tourna vers le puits de la sliph.

Respire !

Kahlan expulsa le vif-argent de ses poumons. Avant même de les remplir d'air, elle sentit que quelque chose clochait.

Un cri atroce se répercuta dans toute la salle. Ses sens encore amplifiés par le voyage dans la créature, l'Inquisitrice crut que ses tympans allaient exploser.

Alors qu'elle prenait appui sur le muret, encore trop désorientée pour réagir, des mains puissantes la saisirent et la tirèrent en avant.

Étourdie par les sons et la lumière, elle tenta en vain de comprendre ce qui se passait.

Son agresseur lui arracha le livre noir. Puis il entreprit de lui lier les poignets avec une corde.

Alors que sa vision se stabilisait, elle tenta de résister quand l'homme la tira loin du puits. D'un coup de poing dans le ventre, il lui coupa le souffle et la vida de ses forces.

Elle tomba à genoux, incapable de résister lorsque son agresseur lui tira les bras dans le dos avant de finir de lui ligoter les poignets.

Kahlan tenta de libérer son pouvoir. Hélas, les esprits l'en avaient privée afin qu'elle puisse épouser Drefan.

Elle n'avait aucune défense. Et c'était le frère de Richard, justement, qui l'attaquait !

Cara gisait sur le sol, les poignets liés au-dessus de sa tête, les bras tenus en extension par la corde nouée à un anneau, dans le mur. Les chevilles entravées de la même façon, elle avait sur le ventre une marmite renversée d'où montait une odeur de charbon chauffé au rouge et de chair calcinée.

Drefan enfonça un genou dans les reins de l'Inquisitrice pour la forcer à se pencher en avant. Alors qu'il peaufinait le nœud de sa corde, elle tenta de lui mordre la jambe. Furieux, il la gifla si fort que sa vision se brouilla. Consciente d'être perdue si elle s'évanouissait, Kahlan lutta pour rester aussi lucide que possible.

Avec les bras liés dans le dos, elle ne put conserver son équilibre et s'étala sur le sol, face contre terre. Drefan s'agenouilla sur son dos, lui coupant de nouveau le souffle, et commença à lui ligoter les chevilles. Le nez en sang, l'Inquisitrice sentit ses doigts s'engourdir, tant la corde lui serrait les poignets.

Cara hurla à lui en percer les tympans. Comment un son pareil pouvait-il sortir d'une gorge humaine ? On eût dit des cris de bête prise au piège… ou dévorée vivante.

Du sang ruisselait de sous la marmite. Était-il possible que…

— Où est Richard ? demanda Drefan.

Il saisit Kahlan par les cheveux et lui releva la tête.

— Richard ? Il est mort, tu le sais bien.

Un coup de genou dans les reins coupa de nouveau le souffle de l'Inquisitrice. En attendant qu'elle puisse parler, Drefan se tourna vers Cara.

— Alors, ta langue se délie ? Où as-tu caché Richard ?

La Mord-Sith cria à s'en casser les cordes vocales. Les poumons vides, elle se tut, et haleta pour reprendre sa respiration.

— Mère Inquisitrice, gémit-elle quand ce fut fait, pourquoi lui avez-vous parlé des rats ? Au nom des esprits du bien, pourquoi lui avoir fourni cette arme ?

Kahlan comprit qu'elle avait deviné juste. Elle se pétrifia, horrifiée.

Un sang épais, presque noir, maculait les flancs de la Mord-Sith. Sous la marmite de plus en plus chaude, une griffe se fraya un passage, laissant un sillon rouge sur la chair de Cara. Saisissant la situation en détail, Kahlan réussit par miracle à ne pas vomir.

Cara cria de plus belle et tira sur les cordes qui l'immobilisaient.

L'Inquisitrice rampa sur le ventre, approcha de son amie et tenta de défaire la chaîne avec ses dents. Mais Drefan la tira en arrière par les cheveux.

— Ton tour viendra bientôt, délicieuse épouse !

Sur ces mots, il la propulsa en arrière.

Kahlan percuta un mur, glissa lentement vers le sol et atterrit sur un objet dur. Des larmes de douleur roulant sur ses joues, elle comprit qu'elle était tombée sur le sac de Nadine, rempli de demi-cornes et de fioles. Avec peine, elle roula sur le côté pour s'en écarter, puis tenta de réguler sa respiration.

Drefan braqua sur elle le regard froid de Darken Rahl.

— Dis-moi où est Richard, et je libérerai Cara.

— Taisez-vous, Mère Inquisitrice ! cria la Mord-Sith. Surtout, ne lui révélez rien !

— Même si je le voulais, ce serait impossible, parce que j'ignore où vous avez caché Richard.

L'œil attiré par un détail, comme toujours, Drefan alla ramasser le livre qu'il avait arraché à Kahlan.

— Tu es partie si loin chercher de la lecture ? ironisa-t-il. (Remarquant que Kahlan regardait fixement l'ouvrage, il haussa les épaules.) Là où tu vas, tu n'en auras plus besoin.

— Non ! cria l'Inquisitrice quand elle comprit ce qu'il allait faire.

Drefan approcha du puits de la sliph et tendit le bras au-dessus du vide.

— Dis-moi où est Richard. Sinon, adieu le joli grimoire !

Une Fourche-Étau, pensa Kahlan. Si elle sauvait le livre en implorant Cara de parler, Drefan tuerait Richard. Et si elle ne disait rien, la disparition de l'ouvrage signerait également la perte du jeune homme.

— Tant pis…, soupira le guérisseur.

Il lâcha le livre noir. Alors que la sliph, d'habitude, adorait observer les gens qui venaient dans sa salle, elle semblait s'être réfugiée dans les profondeurs de la terre. Sans doute parce que les cris l'avaient effrayée.

— Drefan, laisse partir Cara. Je t'en supplie ! Fais de moi ce que tu veux, mais relâche-la !

— Ne t'inquiète pas, dit le guérisseur avec un sourire que l'Inquisitrice avait déjà vu sur un visage – celui de Darken Rahl. Le

moment venu, je m'occuperai très bien de toi. (Il se tourna vers la Mord-Sith.) Alors, les rats s'en sortent bien ? Toujours rien à me dire, très chère ?

Cara l'insulta entre ses dents serrées.

Drefan fouilla dans le sac et en sortit un énorme rongeur. Le tenant par la peau du cou, il l'agita devant les yeux de la Mord-Sith, qui secoua follement la tête, puis il baissa lentement le bras. Furieux d'être prisonnier, l'animal battit des pattes en couinant. Ses griffes laissèrent des sillons sanglants sur les joues, les lèvres et le menton de Cara.

— Par pitié, éloigne-le de moi !

— Où est Richard ?

— Esprits du bien, je vous en prie, aidez-moi, aidez-moi, aidez-moi !

— Où est Richard ?

— Maman ! cria soudain Cara. Au secours ! Sauve-moi des rats ! Maman !

L'esprit brisé par la terreur, la Mord-Sith, redevenue une fillette, implorait la protection de la femme qui lui avait donné le jour. Comme le disait Richard, le seul lien charnel qui existât vraiment en ce monde…

Kahlan éclata en sanglots. C'était sa faute ! Elle avait parlé à Drefan de la phobie des rats de son amie.

— Cara, pardonne-moi ! Je ne savais pas !

Coupée du monde, la redoutable Mord-Sith continua à appeler sa mère.

L'Inquisitrice mobilisa toutes ses forces pour se libérer une main. Si elle y parvenait, elle aurait une petite chance de renverser la situation. Mais la corde était si serrée… À force de tirer, elle réussit simplement à s'entailler les poignets.

Elle appuya ses mains contre le sac de Nadine, avec l'espoir de trouver un moyen de couper ses liens. Mais le bagage lui-même était en tissu, et sa poignée en bois poli.

Alors, le contenu, peut-être ? Penchée sur le côté, elle chercha la fermeture du sac. Un simple bouton, qu'elle trouva assez vite, et tenta aussitôt d'ouvrir. Mais avec les bras dans le dos, et les doigts engourdis, ce geste si simple devenait une terrible épreuve. Grattant le bouton avec l'ongle de son pouce, elle tenta de le faire sortir de sa fente, puis essaya de couper le fil qui l'attachait au tissu. Hélas, il était prévu pour résister à une charge considérable et à des utilisations très fréquentes. Alors que la jeune femme se désespérait, le bouton consentit enfin à s'ouvrir normalement.

Kahlan entreprit de vider le sac en jetant les fioles et les demi-

cornes à un endroit où elle pourrait les voir.

Si elle n'agissait pas vite, Cara allait mourir en appelant sa mère.

Un jour, se demanda l'Inquisitrice, quand viendrait sa propre fin, implorerait-elle l'aide de la femme qui l'avait mise au monde ?

Du coin de l'œil, elle vit que Drefan agitait un nouveau rat devant le visage de la Mord-Sith. Après avoir brisé la nuque du précédent, il le lui avait posé sur la gorge, comme une étole de fourrure.

Les dents serrées, Kahlan continua à vider le sac. Sa Sœur de l'Agiel avait besoin d'assistance, et elle devait voler à son secours. Sinon, elle n'en aurait plus pour longtemps.

Elle se tordit le cou pour étudier les marquages, sur les demi-cornes. Celle qu'elle cherchait n'était pas là.

Elle ramassa une à une celles qui gisaient derrière elle, et, du bout des doigts, s'efforça d'identifier les symboles. Oui, elle y était : deux cercles barrés d'une ligne horizontale !

Non, il y avait *trois* cercles. Elle devait chercher encore.

Enfin, elle trouva la demi-corne marquée de deux cercles barrés d'une ligne horizontale. À présent, il allait falloir l'ouvrir sans renverser son contenu. Du bout des doigts, elle tira sur le bouchon.

Nadine l'avait prévenue qu'un contact avec du poivre-chien, sur les mains, ou encore mieux le visage, tétanisait momentanément le patient. Et Drefan avait d'urgence besoin d'un traitement de ce genre.

Très enfoncé, pour éviter un accident, le bouchon lui résista un long moment. Quand elle sentit qu'il allait céder, elle cessa d'insister. Pour l'heure, elle ne voulait pas encore ouvrir la demi-corne.

Avec les mains dans le dos, la lancer sur Drefan était impossible. Si elle ne trouvait pas très vite une idée, Cara serait bientôt morte, et le guérisseur, comme il l'avait promis, s'occuperait de sa « chère épouse ».

— Maman, enlève les rats de sur Cari, je t'en prie, gémit Cara. S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît !

Kahlan comprit que la fin ne tarderait plus. Elle devait agir, même si elle n'avait pas encore de plan, et improviser au fur et à mesure.

— Drefan ! appela-t-elle.

Le fils de Darken Rahl tourna la tête.

— Tu veux bien me dire où est Richard ?

L'Inquisitrice se souvint soudain d'une phrase de Nathan. *« Quand tu seras de retour, pour sauver Richard, tu devras donner à son frère ce qu'il désire vraiment… »*

— Richard ? Qu'ai-je à faire de cet imbécile ? C'est toi que je veux, et tu le sais depuis le début.

— Ne t'impatiente pas, mon épouse, fit Drefan avec un sourire satisfait. Je m'occuperai bientôt de toi.

— Non, je refuse d'attendre ! Je te veux, et tout de suite ! Jouer

cette comédie m'est insupportable. J'avoue que tu avais raison. C'est toi que je désire.

— J'ai dit que tu devais…

— Je suis comme ta mère ! lança Kahlan. (À ces mots, le guérisseur se figea.) J'ai autant envie de toi que cette putain désirait Darken Rahl !

Drefan fit volte-face, prêt à charger comme un taureau qu'on provoque avec une cape rouge.

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sais très bien ! Je brûle d'envie que tu me possèdes, comme il possédait ta mère. Toi seul peux me prendre ainsi ! Fais-le maintenant, je t'en supplie !

Drefan se releva, fit jouer son impressionnante musculature et sourit.

— Je savais que tu finirais par céder à ta nature profondément pervertie, jubila-t-il.

Hésitant, il jeta un coup d'œil à Cara.

— Oui, tu avais raison, Drefan, comme toujours. Tu es tellement plus intelligent que moi ! J'ai essayé de te tromper, mais c'était sans espoir. Tu as lu la vérité en moi. À présent, viens, je t'en conjure !

Toute sa folie s'afficha enfin sur le visage du guérisseur. Après s'être passé la langue sur les lèvres, il avança vers l'Inquisitrice.

Qu'avait-elle donc réveillé en lui ? Son visage et ses expressions corporelles avaient radicalement changé. Ce n'était plus un homme, mais un monstre qui approchait d'elle. Et ses yeux désormais bestiaux brillaient de haine. Oui, il la vomissait !

Paniquée, Kahlan tira sur le bouchon de la demi-corne. Qu'avait-elle fait, au nom des esprits du bien ? Avec les talons, elle tenta de se propulser en arrière, mais elle était déjà contre le mur.

Comment allait-elle lui jeter au visage la poudre de poivre-chien ?

Esprits bien-aimés, qu'ai-je fait ?

Entre ses doigts, le bouchon sortit de son logement.

— Dis-moi à quel point tu veux que je te fasse jouir !

— Je te désire à en mourir ! Donne-moi le plaisir que tu es le seul à pouvoir me dispenser !

Drefan se pencha et leva son couteau.

Kahlan plongea vers lui, se retourna sur le ventre, et lui jeta au visage la poudre paralysante. Enfin, elle *espéra* la lui avoir lancée au visage…

Face contre le sol, il lui était impossible de savoir si elle avait réussi. Mais elle l'apprendrait très vite. En cas d'échec, une lame s'enfoncerait bientôt dans sa chair, et ce serait le début de son calvaire. Où Drefan frapperait-il en premier ? Sûrement pas au cœur, ou dans un autre organe vital, puisqu'il entendait prendre son temps

pour la tuer…

L'Inquisitrice parvint à tourner la tête et vit qu'il titubait en arrière, battant des bras pour ne pas tomber. Mais il perdit ce combat-là, et s'écroula sur le dos, le souffle court.

Kahlan roula sur le côté et rampa vers Cara. Elle aurait voulu passer très loin de Drefan, mais dans ce coin de la pièce, il n'y avait pas assez de place. Alors qu'elle était presque hors de sa portée, il tendit un bras et lui saisit la cheville. Elle rua pour se dégager, mais il ne lâcha pas prise, et commença à la tirer vers lui.

De l'autre bras, il tâtonnait autour de lui. Il n'y voyait plus, comprit Kahlan.

De la poudre jaune maculait une de ses joues et son cou. Elle avait raté ses yeux, son nez et sa bouche, et la plus grande partie du poivre-chien avait manqué la cible. Avec une si petite dose, il ne serait pas affecté longtemps.

Esprits du bien, faites que ça suffise !

La corne était tombée de l'autre côté du guérisseur, hors de portée de l'Inquisitrice.

Quand Drefan tira de nouveau sur sa jambe, elle ne résista pas, pour profiter de la force d'inertie, et lui décocha à la tête un fabuleux coup de pied. La botte ripa sur sa tempe, lui arrachant à demi une oreille. Fou de douleur, il lâcha sa proie.

Kahlan rampa et sentit les doigts du guérisseur frôler de nouveau sa cheville. Cette fois, elle était trop loin pour qu'il parvienne à les refermer dessus.

Quand elle percuta Cara, Kahlan s'assit et se pencha sur son amie.

— Accroche-toi, je t'en prie ! Je suis là, et je vais chasser les rats, c'est juré !

— Oui, maman, chasse-les ! J'ai si mal…

L'Inquisitrice s'assit sur les talons pour être à la hauteur de la marmite. Se tordant le cou, elle réussit à voir ce qu'elle faisait. Mais la chaîne, quand elle la saisit, lui brûla les doigts, la forçant à la lâcher. Elle la reprit, serra les dents et s'attaqua au nœud.

Un premier maillon glissa, et les autres suivirent. Du coin de l'œil, Kahlan regarda où en était Drefan. S'il luttait toujours pour respirer, il avait tendu les jambes et plaqué les bras le long de ses flancs. Que fichait-il donc ?

Le nœud presque défait, la chaîne se détendit un peu. Consciente que ça ne suffirait pas, Kahlan insista, quitte à laisser la peau de ses doigts sur le métal brûlant.

Le souffle redevenu régulier, Drefan ne bougeait plus. Que préparait-il ?

L'Inquisitrice cria de joie quand la chaîne glissa le long de la marmite. Tournant toujours le dos à la Mord-Sith, elle glissa les doigts

sous le bord de l'ustensile et le renversa.

Trois rats couverts de sang et affolés s'écrasèrent sur le sol, se contorsionnèrent pour se remettre sur leurs pattes et détalèrent en couinant.

— Je l'ai fait, Cara ! Je t'ai débarrassée des rats !

Les yeux révulsés, la Mord-Sith délirait. Quand elle aperçut son ventre dévasté, par-dessus son épaule, Kahlan dut détourner le regard pour ne pas vomir.

Elle rampa jusqu'aux mains de son amie et tenta de la dégager. Tendu au maximum par les tractions de Cara, le nœud résista. Dans l'impossibilité de la défaire, l'Inquisitrice devrait le couper.

Le couteau de Drefan gisait près de son propriétaire. Aussi immobile qu'un cadavre, le guérisseur semblait inoffensif.

Kahlan rampa vers l'arme. Avant que son ennemi se réveille, elle devrait avoir tranché ses liens et ceux de Cara. Sinon, tout ça n'aurait servi à rien.

Au moment où elle allait saisir la garde du couteau, Drefan se redressa, la ceintura, et la souleva du sol comme si elle ne pesait rien. Puis il lui plaqua sur la gorge l'arme qu'il avait ramassée dans le même mouvement.

— Bien joué, le coup de la poudre de poivre-chien ! Par bonheur, j'ai appris à utiliser mon aura pour neutraliser ses effets. À présent, ma petite catin d'épouse, tu vas payer le prix de ta perversité naturelle !

Chapitre 67

Richard titubait en direction de la salle de la sliph. De la chambre où Berdine et Cara l'avaient caché, pas très loin de là, il avait entendu des cris. Depuis combien de temps gisait-il sur un lit, inconscient ? Il n'aurait su le dire, mais les hurlements l'avaient tiré de son hébétude.

Quelqu'un avait besoin d'aide. Et le dernier cri, il le savait, était sorti de la gorge de Kahlan.

Sa tête semblait sur le point d'exploser. La vue brouillée, il se cognait partout. Un instant, il avait douté de pouvoir marcher. Mais il avait réussi, parce qu'il le fallait.

Pieds nus, sans chemise, il portait seulement son pantalon. Malgré la fraîcheur ambiante, dans les sous-sols de la Forteresse, il ruisselait de sueur et brûlait de fièvre.

Sa volonté animait un corps qui n'appartenait déjà plus vraiment au monde des vivants.

Arrivé devant la salle de Kolo, il se stabilisa en agrippant le chambranle de la porte, puis entra.

Un couteau dans une main, Drefan avait ceinturé Kahlan de l'autre bras. Un peu plus loin, chevilles et poignets liés, Cara gisait sur le sol. Le ventre en charpie, elle respirait encore, mais ça ne durerait plus longtemps.

Que se passait-il donc ici ?

— Drefan, peux-tu me dire ce que ça signifie ?

— Richard ! s'exclama le guérisseur. Exactement l'homme que je cherchais !

— Eh bien, me voilà. Tu peux lâcher Kahlan.

— Ne t'inquiète pas, cher frère, j'en aurai vite fini avec elle. C'est toi qui m'intéresses.

— Pourquoi ?

— Serais-tu idiot ? Pour récupérer le titre de seigneur Rahl, bien entendu ! Il me revient de droit. Les voix me l'ont dit, et mon père aussi. Je suis né pour être le seigneur Rahl !

Dans le corps et l'esprit de Richard, la peste paraissait ne plus être qu'une très vague réalité. Étrangement, cette scène aussi ressemblait à un mauvais rêve.

— Lâche ton arme, Drefan, oublie tout ça, et laisse partir Kahlan.

Le guérisseur éclata de rire. Son hilarité calmée, il plissa les yeux et parla avec une conviction de dément.

— Elle crève d'envie de moi, et tu es bien placé pour le savoir, cher

frère. Tu as vu sa vraie nature. Une putain, comme toutes les autres ! Nadine, ma mère, les filles des bordels… Pour expier, elle doit mourir.

Richard croisa le regard de Kahlan. Que se passait-il vraiment, et comment allait-il la tirer de là ?

— Tu te trompes, mon frère. Ta mère t'aimait, et elle l'a prouvé en se sacrifiant pour que tu survives. S'il te plaît, laisse partir Kahlan. Veux-tu que je te supplie ?

— C'est mon épouse ! Je ferai d'elle ce qui me chante !

Drefan enfonça sa lame dans le bas du dos de l'Inquisitrice. Quand l'acier percuta l'os, Richard frémit comme s'il venait d'encaisser le coup. La jeune femme gémit de douleur et écarquilla les yeux.

Lorsque le guérisseur la lâcha, elle s'écroula mollement et ne bougea plus.

Richard tenta de s'éclaircir les idées. Était-ce un rêve, ou la réalité ? Depuis son retour, il avait fait tant de cauchemars. Celui-là ressemblait aux autres. Enfin, presque… Parce qu'il ne savait même plus s'il était encore vivant ! Autour de lui, la pièce tournait follement.

Drefan dégaina l'Épée de Vérité. La note métallique familière résonna dans la salle comme le tintement d'un carillon qui arrache un dormeur au sommeil en plein milieu d'un cauchemar.

Richard vit la fureur de la magie briller dans les yeux de son frère.

— Je vais bien, mon amour, souffla Kahlan en levant les yeux vers son bien-aimé. Tu n'as pas d'arme… Va-t'en d'ici ! Fais-le pour moi, je t'en prie ! Sors de cette pièce !

La rage qui faisait luire le regard de Drefan sembla soudain dérisoire, comparée à la fureur qui se déchaînait dans le cœur du Sourcier.

— Lâche cette épée, Drefan. Sinon, je te tuerai.

— Comment ? (Le guérisseur cisailla l'air avec sa lame.) À mains nues, contre de l'acier ?

Richard se souvint des paroles de Zedd, le jour où il lui avait remis l'Épée de Vérité. La lame n'était qu'un outil. Un authentique Sourcier n'en avait pas besoin.

— Exactement, mon frère. Et avec la haine qui brûle dans mon cœur.

Richard avança.

— Te tuer sera un plaisir, même si tu n'as pas d'arme.

— Je suis l'arme, Drefan Rahl !

Richard bondit, avalant la distance qui le séparait de son adversaire. Kahlan lui cria de fuir, mais il l'entendit à peine.

Frapper, voilà tout ce qui comptait !

Drefan leva l'épée avec l'intention de fendre le crâne de son frère.

L'ouverture rêvée ! Un mouvement vers l'avant était toujours plus rapide qu'un coup porté de haut en bas.

Prêt à danser avec les morts, Richard redevint l'authentique Sourcier de Vérité.

Il se laissa tomber sur le genou gauche, passa sous la garde de Drefan, et tira profit de sa vitesse acquise pour augmenter la puissance de son coup. Les doigts tendus et raidis, il propulsa son bras vers sa cible.

Avant que la lame ait pu le toucher, sa main percuta le ventre de Drefan, déchira la chair et les muscles, se referma sur la colonne vertébrale et la brisa comme une vulgaire brindille.

Le guérisseur recula, percuta le puits de la sliph et s'écroula dans un geyser de sang.

Richard se pencha sur Kahlan, qui haletait de douleur. Refusant de la souiller avec le sang de Drefan, il lui prit le visage de la main gauche.

Du coin de l'œil, il vit bouger le bras de son frère.

— Richard, souffla sa bien-aimée, je ne sens plus mes jambes ! Que m'a-t-il fait, par les esprits du bien ? Je ne peux plus les bouger !

Richard se concentrait déjà. Pour sortir du Temple, il avait dû renoncer à un trésor de connaissances. Mais il restait un sorcier, et il avait déjà utilisé son pouvoir pour guérir.

Sa tête tournait et son estomac menaçait de se vider. Il ignora sa souffrance, parce que rien ne devait l'arrêter, même pas la mort.

Grâce à Nathan, il avait appris que son pouvoir s'éveillait quand il en avait vitalement besoin. Et lorsque sa colère brisait toutes les digues. De sa vie, il n'avait jamais eu autant besoin de la magie. Et ses fureurs précédentes lui semblaient à présent des caprices d'enfants…

— Richard, je t'aime ! Je veux que tu le saches, si nous… si nous…

— Ne parle pas…, souffla le Sourcier. (Voir le visage tuméfié de Kahlan, et sentir son angoisse lui serrait le cœur, mais il devait lutter, pas se laisser abattre par l'adversité.) Je vais te soigner. Laisse-moi faire, et tout ira bien. Tu retrouveras l'usage de tes jambes, je te le jure.

— Richard, j'avais le livre, et je l'ai perdu. J'ai tant de peine. Échouer si près du but…

Avec le sentiment de sombrer dans un gouffre sans fond, Richard comprit ce que Kahlan voulait dire. Il n'y avait plus rien à faire, et il allait mourir. Tout était joué.

— S'il te plaît, Richard, occupe-toi de Cara.

— Non. Il ne me reste pas assez de force pour vous guérir toutes les deux.

Pour soigner une personne, un sorcier devait absorber sa souffrance. Et tuer Drefan avait quasiment épuisé toutes ses réserves d'énergie.

— Je t'en prie, fais ce que je te demande ! Si tu m'aimes, commence par Cara. Ce qui lui arrive est ma faute ! Oui, ma faute ! (L'Inquisitrice ravala un sanglot.) J'ai perdu le livre qui t'aurait permis de survivre. Comme ça, nous serons ensemble pour toujours.

Elle avait raison. S'ils mouraient tous les deux, ils se retrouveraient dans le monde des esprits. Et elle n'avait pas envie de continuer à vivre sans lui.

Le Sourcier se pencha pour embrasser sa compagne sur le front.

— Accroche-toi, je t'en conjure ! Ne baisse pas les bras, et n'oublie pas que je t'aime.

Il se tourna vers la Mord-Sith. Alors qu'il était déjà malade comme un chien, voir son ventre déchiqueté lui retourna à peine un peu plus l'estomac. Mais il capta sa souffrance, et la sentit déchirer ses propres entrailles.

— Cara, je suis là… Surtout continue à lutter, pour que je puisse t'aider.

Richard passa les mains au-dessus de l'abdomen de la Mord-Sith. Elle ne semblait pas l'avoir entendu, perdue dans un monde affreux qui n'appartenait qu'à elle.

Le Sourcier ferma les yeux. Ouvrant en grand son âme et son cœur, il se laissa emporter par un torrent de compassion. Son seul désir, en cet instant, était de rendre son intégrité physique à Cara. Même s'il doutait d'en avoir la force, il essaierait jusqu'à son dernier souffle.

Immergé dans le tourbillon de souffrance de la Mord-Sith, il partagea toutes ses atroces sensations. Les dents serrées, le souffle bloqué, il attira le mal en lui, sans ériger de digue pour lui interdire de le submerger entièrement. Tous ses membres tremblèrent, et son esprit menaça de basculer dans la folie. Le premier raz-de-marée de douleur absorbé, il en aspira un deuxième, puis un troisième, les défiant de venir à lui comme s'ils étaient des bêtes sauvages lancées dans une charge mortelle.

Le monde devint un océan de douleur où il dérivait comme un fétu de paille. Dans ces eaux plus brûlantes que de la lave, on eût dit que l'essence même de son être était condamnée à fondre lentement.

Le temps cessa d'exister et l'univers se réduisit à cette éternelle seconde d'agonie.

Quand il fut certain d'avoir absorbé toute la douleur de Cara, il libéra son pouvoir. Un contre-courant de bonté, d'amour et de désir de soulager…

Ignorant où diriger cette rivière bienfaisante, il la laissa couler à sa guise, et eut le sentiment d'être aspiré tout entier dans l'esprit et le corps de Cara. Comme une terre longtemps privée de pluie, elle s'imbibait de cette déferlante de tendresse et de bienveillance.

La force essentielle de toute guérison !

Quand Richard rouvrit les yeux et releva la tête, il vit que ses bras reposaient sur la peau redevenue lisse du ventre de la Mord-Sith. Même si elle ne semblait pas s'en apercevoir, toujours prisonnière de l'horreur, il lui avait rendu un corps intact.

Se retournant, le Sourcier vit que Kahlan, couché sur le flanc, respirait de plus en plus mal. Le visage couleur de cendre sous la sueur et le sang, elle avait fermé les yeux.

— Richard, souffla-t-elle quand il revint à ses côtés, libère-moi les mains. Je veux pouvoir te serrer contre moi quand…

Quand elle mourrait. Des mots qu'elle n'avait plus la force de prononcer.

Richard ramassa le couteau qui gisait près de l'Inquisitrice et s'attaqua aux cordes. Sa colère était revenue, constata-t-il, mais elle lui semblait lointaine, comme un phare perdu dans une nuit brumeuse. Autour de lui, il ne distinguait plus les contours de la pièce.

Le souffle de Kahlan parvenait à ses oreilles comme s'ils avaient été à cent pas l'un de l'autre. Et il ne la voyait presque plus…

Dès qu'il lui eut libéré les poignets, elle lui passa un bras autour du cou et l'attira vers elle. Par un miracle de volonté, il réussit à ne pas s'écrouler sur son corps martyrisé.

— Richard, je t'aime, je t'aime…, murmura-t-elle.

Quand il se pencha pour l'embrasser, le Sourcier vit la mare de sang, sous les reins de l'Inquisitrice.

Sa colère se réveilla, plus impérieuse que jamais.

Prenant Kahlan dans ses bras, il implora les esprits de l'épargner.

— Par pitié, donnez-moi la force de sauver la femme que j'aime, sanglota-t-il. Ne me suis-je pas plié à toutes vos exigences ? M'avez-vous vu reculer devant un sacrifice ? Assister à la mort de cette femme n'a jamais fait partie de notre pacte. Avant de quitter ce monde, aidez-moi à la sauver.

C'était son seul désir, et l'unique chose qui comptât, alors qu'il vivait ses derniers moments. Savoir que Kahlan renaîtrait, délivrée du mal que lui avait fait Drefan.

Il la serra contre lui et se laissa de nouveau emporter par le torrent de compassion. Irrésistiblement attirée, la douleur de Kahlan se déversa en lui comme des eaux soudain libérées par la rupture d'un barrage.

Une seconde fois – la dernière de sa vie – il laissa couler dans un autre corps son amour, sa chaleur et sa bonté.

Kahlan eut un petit cri.

Richard vit que ses bras brillaient, comme si un esprit était entré dans son corps pour le soutenir.

Où était-il *déjà* un spectre ?

Et alors ? Qu'en avait-il à faire, si cela l'aidait à arracher Kahlan aux griffes de la mort ? Pour accomplir cet ultime miracle, il était prêt à payer n'importe quel prix.

Kahlan cria quand elle sentit le pouvoir circuler en elle. Ses jambes picotèrent, leur première sensation depuis le coup de couteau de Drefan.

Richard la tenait dans ses bras, et la lumière qui émanait de son corps l'enveloppait comme une brume apaisante.

En comparaison, l'extase que prodiguait la sliph n'était rien. De sa vie, elle n'avait jamais connu d'expérience comparable. La magie du jeune homme guérissait son corps et remplissait son esprit d'une paix qu'elle n'aurait pas cru possible.

Plus d'angoisse, de douleur, d'inquiétude… Une nouvelle naissance, aussi fabuleuse que la première – non, davantage, car elle était consciente et en garderait le souvenir jusqu'à l'ultime seconde de sa vie.

Réfugiée dans les bras de Richard, tandis que sa magie se répandait en elle, l'Inquisitrice pleura de joie et implora les esprits du bien que le temps et la terrible histoire du monde consentent à s'arrêter là.

Lorsque le Sourcier s'écarta un peu d'elle, Kahlan essaya de bouger les jambes et les sentit aussi vigoureuses qu'avant. Son intégrité physique revenue, elle était guérie !

Richard essuya le sang, sur ses lèvres, et la regarda dans les yeux.

S'agenouillant à son tour, elle l'embrassa, ivre de bonheur de mêler ses larmes aux siennes.

Puis elle s'écarta de lui et le regarda comme si elle le voyait pour la première fois. Ce qu'ils venaient de partager, impossible à décrire avec des mots, semblait au-delà de toute compréhension.

L'Inquisitrice se leva et tendit les mains au Sourcier, l'invitant à renaître avec elle.

Il bougea une main, vacilla et tomba face contre terre.

— Richard !

Kahlan s'accroupit, fit rouler le jeune homme sur le dos et constata que sa poitrine se soulevait à peine. Brûlant de fièvre, les yeux fermés, chaque inspiration lui coûtait un effort surhumain.

— Richard, je t'en prie, ne me quitte pas ! Ne me quitte pas !

» Richard, j'ai perdu le livre ! Pardonne-moi, je t'en supplie ! Après m'avoir rendu un avenir, tu ne peux pas mourir et me laisser seule !

— Le voilà ! lança une voix rauque qui se répercuta dans toute la salle.

Kahlan leva la tête, terrorisée. Qui lui parlait ? Drefan mort, Cara inconsciente, il…

Soudain, elle comprit.

Se retournant, elle vit le visage de la sliph penché sur elle. Puis un bras de vif-argent lui tendit le livre noir.

— Mon maître en a besoin, dit la créature. Prends-le.

— Merci ! cria Kahlan en s'emparant du volume.

Consciente qu'il lui restait peu de temps pour agir, elle se pencha sur Richard… et faillit éclater en sanglots. Il ne portait pas le ceinturon où étaient accrochées les deux bourses de sable de sorcier.

L'Inquisitrice courut vers Cara. Toujours attachée, elle secouait la tête en marmonnant, encore prisonnière de sa terreur, comme si elle ignorait que Richard venait de la guérir.

Un jour, Zedd avait confié à l'Inquisitrice que le don était impuissant contre les maladies de l'esprit.

— Cara, où aviez-vous caché Richard, Berdine et toi ? Et où sont ses affaires ?

La Mord-Sith ne répondit pas. Après que Kahlan eut récupéré le couteau, et tranché ses liens, elle resta étendue sur le dos, coupée du monde.

L'Inquisitrice lui prit la tête entre ses mains et la força à la regarder.

— Cara, tout va bien, à présent ! Les rats sont partis, et Richard t'a guérie. Tu n'as plus rien à craindre.

— Les rats… Maman, chasse-les, je t'en prie…

— Cara, ils sont partis. (Kahlan prit la Mord-Sith dans ses bras.) Je suis ta Sœur de l'Agiel, et il me faut de l'aide. Reviens à toi, par pitié !

Pas de réaction.

— Cara, Richard mourra si tu ne m'aides pas. Il y a des milliers de pièces dans la Forteresse. Si tu ne me dis pas où sont ses affaires, je ne les trouverai jamais. Richard t'a soignée, et maintenant, il a besoin de toi pour survivre. Tu m'entends ? Richard a besoin de toi !

Comme si elle venait de se réveiller en sursaut, le regard de la Mord-Sith se riva sur Kahlan.

— Richard ?

— Oui ! Dépêche-toi ! Il me faut son ceinturon. Sinon, il mourra !

Cara se massa les poignets, aussi lisses qu'avant son inutile combat contre les cordes. Puis elle se tâta le ventre. Même ses anciennes cicatrices avaient disparu.

— Je n'ai plus rien…, souffla-t-elle. Le seigneur Rahl m'a guérie !

— Oui, mais nous nous réjouirons plus tard ! Richard agonise. J'ai le livre, et il me manque encore les bourses qu'il porte à son ceinturon.

La Mord-Sith s'assit comme si un ressort l'avait propulsée, tira sur sa tunique de cuir et ferma deux boutons pour qu'elle ne batte pas sur sa poitrine.

— Son ceinturon ? Compris ! Restez avec le seigneur Rahl, je vais le chercher.

— Fais vite, surtout !

Cara se leva, vacilla un peu, puis sortit en trombe de la salle. Le livre noir serré contre son ventre, Kahlan se pencha sur Richard. Désormais, chaque inspiration pouvait être la dernière. Pour les sauver, il avait consumé le peu de forces qu'il lui restait.

— Esprits du bien, aidez-le ! Donnez-lui encore du temps, par pitié ! Il a tellement souffert… Laissez-moi détruire cet atroce livre avant qu'il…

Incapable d'achever sa phrase, Kahlan se pencha et embrassa Richard sur les lèvres.

— Accroche-toi ! Bats-toi pour moi, s'il te plaît ! Si tu m'entends, sache que nous avons de nouveau le livre. Et j'ai découvert comment le détruire ! Alors, ne baisse pas les bras…

L'Inquisitrice approcha de la porte, posa le livre sur le sol et l'ouvrit à la troisième page. Ainsi, tout serait prêt lorsque Cara reviendrait.

Étudiant la page, elle comprit ce que Lily et Beth avaient voulu dire avec leurs mots d'enfants. Le « dessin » représentait un désert où des dunes s'alignaient à l'infini. Comme il s'agissait d'un ouvrage magique, on avait l'impression – mais en était-ce vraiment une ? – d'une véritable profondeur qui donnait le vertige. Et des runes couvraient bien l'impossible surface blanche.

Plissant les yeux, Kahlan distingua, dans l'enchevêtrement de lignes, une minuscule lueur qui grossit devant ses yeux pour devenir un vortex multicolore…

— Mère Inquisitrice ! cria Cara, en la secouant par l'épaule. Vous ne m'entendez pas ? Voilà cinq fois que je le répète : j'ai le ceinturon !

Kahlan battit des paupières, puis secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Prenant le ceinturon, elle ouvrit le rabat de la pochette où Richard gardait ses bourses de sable. Cara debout derrière elle, une main sur son épaule, elle ouvrit la première et saupoudra la page d'une pincée de sable blanc.

Les couleurs bouillonnèrent comme du sang dans un chaudron. L'Inquisitrice détourna les yeux, prit l'autre bourse et l'ouvrit délicatement.

Elle s'immobilisa, désorientée. Avant le grain de sable noir, elle devait faire autre chose. Mais quoi ?

Les mots ! Nathan lui avait parlé de trois Carillons, à prononcer avant d'utiliser le sable noir. Trois mots, oui, mais lesquels ?

Impossible de s'en souvenir ! Son esprit les poursuivait, et quand il allait les rattraper, ils se réfugiaient dans un coin sombre de son

cerveau, puis disparaissaient comme par magie. Malgré tous ses efforts, ces trois mots se refusaient à elles.

Richard les avait écrits dans la paume de sa main ! Les voir réveillerait sans doute sa mémoire !

L'Inquisitrice se retourna, fit un pas en avant et se pétrifia.

Appuyé contre le muret du puits, là où il était tombé, miraculeusement vivant malgré son atroce blessure, Drefan brandissait l'Épée de Vérité. Richard gisait près de là, à portée d'un coup mortel. Et son frère allait le tuer.

— Non ! cria l'Inquisitrice.

Avec un rire de dément, Drefan baissa son bras droit.

Kahlan tendit une main et invoqua le Kun Dar.

Aucune lueur bleue ne crépita autour de ses doigts. Coupée de son pouvoir, elle ne pouvait plus protéger Richard.

Cara bondit, mais elle était trop loin, et la lame approchait du cou de son seigneur.

Un bras de vif-argent jaillit du puits, saisit au vol le poignet de Drefan et l'immobilisa. Un deuxième bras s'enroula autour de la tête du guérisseur.

— Respire ! susurra la sliph d'une voix aguichante. Je veux que tu me donnes du plaisir. Respire !

La poitrine de Drefan se gonfla quand il s'emplit les poumons de vif-argent.

Il s'immobilisa et n'exhala pas. Lorsque la créature le lâcha, il glissa sur le côté et poussa son dernier soupir.

Un liquide rouge coula de sa bouche et de son nez.

Kahlan eut l'impression qu'un voile se déchirait au plus profond d'elle-même. En une fraction de seconde, elle retrouva le contact avec son pouvoir et eut la sensation euphorisante d'être de nouveau entière.

Drefan mort, les esprits la libéraient.

Jusqu'à ce que la mort les sépare… Les mots prononcés lors de la cérémonie. Son serment devenu sans objet, les vents lui avaient rendu sa magie.

L'Inquisitrice revint à la réalité quand elle entendit le râle de Richard. Paniquée, elle rampa vers lui, s'agenouilla, lui prit la main droite et lui ouvrit les doigts.

Les mots n'étaient plus là ! Le sang de Drefan les avait effacés !

Kahlan cria de rage, puis elle retourna près du livre ouvert. Elle ne se souvenait plus des trois Carillons ! Et plus elle insistait, plus ils se dérobaient à elle, comme pour la narguer.

Que faire ? Ajouter le grain de sable noir, en sautant une étape ?

Non ! Pour négliger les indications d'un sorcier comme Nathan, il

fallait être totalement idiot.

Elle se pressa les poings sur les tempes, comme pour expulser les mots de sa tête.

Cara s'agenouilla près d'elle et la prit par les épaules.

— Mère Inquisitrice, que faites-vous ? Le seigneur Rahl ne respire presque plus. Dépêchez-vous !

— Cara, je ne me souviens plus des mots ! Nathan me les a dits, mais ils ont disparu de ma mémoire !

Kahlan retourna près de Richard et lui caressa le visage.

— Réveille-toi, par pitié ! Les mots ! Il faut prononcer les mots ! Tu dois les connaître !

Le jeune homme lutta pour respirer et sa poitrine se souleva à peine. Il n'allait pas se réveiller, mais partir très bientôt pour le royaume des morts.

Kahlan retourna à côté du livre et ramassa la bourse de sable noir. Elle devait essayer quand même ! Après tout, ça marcherait peut-être. Il y avait une chance…

Elle ne parvint pas à faire bouger ses doigts. C'était idiot ! Sans les Carillons, Richard ne serait pas sauvé, et qui savait quelle catastrophe elle provoquerait. Élevée au milieu de sorciers, elle avait appris qu'on ne violait pas impunément leurs exigences. Ce que Nathan avait dit était incontournable.

Folle de rage, elle tapa du poing sur le sol.

— Je ne me souviens pas !

— Mère Inquisitrice, calmez-vous, souffla Cara. (Elle passa un bras autour des épaules de Kahlan.) Inspirez à fond. Voilà, c'est très bien. Encore une fois… À présent, imaginez ce… Nathan. Pensez au moment où il vous a révélé les mots, et à votre joie, en apprenant que vous pouviez sauver Richard.

Kahlan se concentra… et hurla de rage.

— Inutile, rien ne vient ! Richard va mourir parce que j'ai oublié trois mots ridicules. Les foutus Carillons de Nathan !

— Les trois Carillons ? répéta Cara. Reechani, Sentrosi, Vasi ? Ceux-là ?

— Oui, c'est ça ! Reechani, Sentrosi, Vasi ! Je me souviens ! Merci, mon amie.

Kahlan saisit un grain de sable noir entre le pouce et l'index.

— Reechani, Sentrosi, Vasi, répéta-t-elle, à toutes fins utiles.

Puis elle jeta le grain de sable sur la page.

Un bourdonnement retentit dans l'air, qui sembla danser et vibrer devant les yeux des deux femmes. Des lumières colorées y tourbillonnèrent, gagnant en intensité à mesure que le son devenait plus fort. Éblouie, Kahlan dut détourner le regard.

Des rayons de lumière zébrèrent les murs de pierre. Cara se

protégea les yeux avec une main. L'Inquisitrice l'imita, car baisser la tête ou la tourner ne suffisait plus.

Puis une masse d'obscurité apparut, aussi noire qu'une pierre de nuit ou que la couverture du livre. Forçant les lumières colorées à retourner dans l'ouvrage, elle aspira toute la lumière de la salle jusqu'à ce qu'elle soit plongée dans l'obscurité.

Alors retentirent des gémissements affreux. Soulagée de ne pas voir qui les poussait, Kahlan eut envie de se boucher les oreilles pour ne plus les entendre. Mais les hurlements des âmes, elle le savait, continueraient d'éclater sous son crâne.

Dans ce vacarme d'un autre monde, elle entendit les échos d'un rire atrocement familier mourir sur un cri qui semblait promis à durer jusqu'à la fin des temps.

Quand le silence revint, la lumière des bougies réapparut. À l'endroit où reposait le livre, un petit tas de cendres restait le seul témoignage de son existence.

Kahlan et Cara coururent vers Richard, qui venait d'ouvrir les yeux. Encore mal en point, il ne semblait plus aux portes de la mort, et sa respiration s'améliorait chaque fois qu'il reprenait son souffle.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Je respire bien, et ma tête ne paraît plus sur le point d'exploser.

— La Mère Inquisitrice vous a sauvé, annonça Cara. Comme je vous l'ai souvent dit, les femmes sont bien plus fortes que les hommes !

— Cara, souffla Kahlan, par quel miracle connaissais-tu les trois Carillons ?

La Mord-Sith haussa les épaules.

— Ils faisaient partie du message confié par les vents au légat Rishi. Quand vous avez parlé des « trois Carillons », ils me sont venus à l'esprit, sans doute par le biais de la magie de Rishi, comme les autres paroles des vents.

Pour lui montrer sa gratitude, Kahlan posa la tête sur l'épaule de la Mord-Sith, qui lui tapota tendrement le dos.

Richard battit des paupières, se frotta les yeux et s'assit sans trop de difficulté. Voyant que Kahlan entendait l'enlacer, Cara la retint.

— Mère Inquisitrice, puis-je passer la première ? Si je vous laisse commencer, je serai morte de vieillesse avant de le serrer dans mes bras.

— Tu as raison, mon amie. Je t'en prie, ne te prive pas !

Alors que la Mord-Sith étreignait son seigneur et lui soufflait à l'oreille des mots qui ne regardaient qu'eux, l'Inquisitrice se tourna vers la sliph.

— Je ne te remercierai jamais assez d'avoir sauvé Richard. Désormais, je te considère comme une amie, et ma gratitude te sera

acquise jusqu'à mon dernier souffle.

Le visage de vif-argent s'éclaira d'un magnifique sourire. Puis la sliph baissa les yeux sur le cadavre de Drefan.

— Il n'avait pas de pouvoir, mais il utilisait son talent de guérisseur pour enrayer l'hémorragie et se donner le temps de tuer mon maître. Quand on ne contrôle aucune magie, me respirer est mortel. Je suis heureuse de l'avoir emmené en voyage… vers le royaume des morts.

Richard se leva, attendit que ses jambes cessent de trembler, et passa un bras autour de la taille de Kahlan.

— Sliph, ma gratitude t'est également acquise. J'ignore ce que je pourrais faire pour toi, mais si tu as une requête à ma portée, il te suffit de la formuler.

— Merci, maître. Je serais contente que tu voyages avec moi. Et ça te satisferait aussi.

Même s'il ne tenait pas très bien debout, Richard avait de nouveau cette lueur, dans le regard, qui rassurait Kahlan depuis leur rencontre.

— J'ai très envie de voyager, mon amie. Dès que j'aurai repris des forces, nous repartirons ensemble, je te le jure.

— Tu vas bien ? demanda Kahlan à Cara. Je veux dire… *vraiment* bien ?

— Les fantômes du passé me collent toujours aux basques… Par bonheur, je sais comment les combattre. Ma Sœur de l'Agiel, merci de m'avoir aidée. Les Mord-Sith ont rarement besoin de secours, mais avec un seigneur Rahl comme Richard, et une Mère Inquisitrice telle que vous, tout devient possible… (Cara se tourna vers le Sourcier.) Pendant que vous soigniez la Mère Inquisitrice, votre corps brillait, comme si un spectre guidait vos mains.

— Je crois que les esprits du bien m'ont soutenu. J'en mettrais même ma tête à couper !

— J'ai reconnu celui qui vous assistait. C'était Raina.

— Oui, tu as raison… Dans le Temple des Vents, Denna m'a confié qu'elle est en paix. Et qu'elle sait que nous l'aimons.

— Il faudra le dire à Berdine…, murmura Cara.

Richard passa son bras libre autour de la taille de la Mord-Sith. Lentement, les trois survivants se dirigèrent vers la porte.

— Oui, il faudra le lui dire, répéta le Sourcier.

Chapitre 68

Quelques jours plus tard, alors que Richard était quasiment rétabli, l'oncle de Tristan Bashkar, le roi Jorin de Jara, entra en Aydindril avec une compagnie de cent lanciers, chacun exhibant une tête coupée fichée sur la pointe de son arme.

Derrière une fenêtre, Kahlan regarda ces soldats, sous l'œil vigilant des D'Harans, se déployer pour former une haie d'honneur devant l'entrée du Palais des Inquisitrices. Quand ils eurent terminé, les porte-étendards en position près des portes, le souverain, l'astrologue Javas Kedar sur les talons, remonta lentement cette avenue improvisée.

— Cara, va chercher Richard, souffla Kahlan sans se retourner. Qu'il me retrouve dans la salle du Conseil.

La Mord-Sith sortit aussitôt, au pas de course, comme à son habitude.

Kahlan Amnell, Mère Inquisitrice des Contrées du Milieu, gagna la salle du Conseil. Sous les images géantes de Magda Searus et de Merritt, elle prit place sur son Prime Fauteuil et attendit l'arrivée de son sorcier.

Elle leva les yeux quand il entra. Sa cape d'or sur les épaules, l'amulette au rubis autour du cou, ses serre-poignets brillant comme de petits soleils, il avança vers sa bien-aimée, l'Épée de Vérité de nouveau présente sur sa hanche.

— Bonjour, ma reine ! lança-t-il d'une voix qui se répercuta dans toute la salle. Comme te sens-tu, pour ton dernier jour de liberté ?

Kahlan riait rarement lorsqu'elle trônait sur le Prime Fauteuil. En ces lieux sacrés, cela lui semblait franchement incongru. Elle s'esclaffa pourtant comme une enfant, et eut quelques difficultés à reprendre son sérieux. Surtout quand elle vit les gardes, rayonnants, mobiliser toute leur énergie pour ne pas pouffer à leur tour.

— Je me porte à merveille, seigneur Rahl !

— Qui attendons-nous ? demanda Richard. Il paraît qu'un roi est arrivé en ville avec des têtes piquées sur les lances de son escorte ?

— Tu te souviens du monarque de Jara ? Celui à qui tu as envoyé la tête de Tristan, et une demande de reddition ?

— C'est ce roi-là ? (Richard prit place sur un plus petit fauteuil, près de l'Inquisitrice.) De qui nous apporte-t-il les crânes, à ton avis ?

— Nous n'allons pas tarder à le savoir…

Les gardes ouvrirent les doubles portes pour laisser passer Jorin et son astrologue.

Quand il fut devant l'estrade, le roi rejeta sur son épaule gauche sa cape violette ourlée de fourrure de renard blanche et s'agenouilla. Derrière lui, telle son ombre, l'astrologue l'imita à la hâte.

— Relève-toi, mon enfant, dit Kahlan, ainsi que l'exigeait le protocole.

— Mère Inquisitrice, vous revoir est une joie pour moi.

Tiré à quatre épingles, sa chevelure grisonnante coupée en brosse, ce souverain était l'un des plus impressionnants des Contrées. Majestueux sans verser dans la pompe, il portait à la hanche une épée élégante mais sobre sans rapport avec les armes d'apparat qu'affectionnaient trop de têtes couronnées. Et contrairement à ces guerriers de cour, Kahlan le savait capable de la dégainer lorsque ça s'imposait.

— Cette joie est réciproque, roi Jorin, répondit-elle. Puis-je vous présenter le seigneur Richard Rahl, maître de l'empire d'haran et… mon futur époux ?

— Je l'ai entendu dire, oui… Toutes mes félicitations.

— Roi Jorin, intervint Richard, quelle est votre réponse à mon ultimatum ?

Soupirant intérieurement, Kahlan pensa à la tâche harassante qui l'attendait : faire du Sourcier un diplomate aguerri. À première vue, elle en aurait pour un moment.

Jorin éclata de rire.

— Appartenir à un empire dont le maître ne m'assomme pas avec ses bavardages sera un plaisir, seigneur Rahl. (Le roi tendit un pouce vers l'astrologue, dans son dos.) Pour les longs discours, j'ai ce qu'il me faut à la maison…

— Dois-je comprendre que Jara m'offre sa reddition ? insista Richard.

— C'est exactement ça, seigneur Rahl. Il y a quelque temps, une délégation est venue à Sandilar pour nous « inviter » à nous joindre à l'Ordre Impérial. Sur les instances de Javas Kedar, ici présent, nous attendions un signe du ciel. Tristan a décidé de prendre les choses en main, et de conclure avec l'Ordre un pacte avantageux pour nous.

» Quand la peste a frappé, je dois avouer que nous avons pris ce fléau pour une preuve de la puissance de Jagang. De quoi avoir peur, vous me le concéderez. Après votre victoire sur la Mort Noire, seigneur Rahl, j'ai décidé que nous avions assez attendu. À n'en pas douter, ce bon Javas lira bientôt dans le ciel quelque signe qui étaiera ma décision. Sinon, il y a d'autres astrologues dans mon royaume.

Rouge comme une pivoine, Kedar s'inclina de nouveau.

— Majesté, soyez sûr que le ciel nous apportera bientôt l'éclatante confirmation de votre sagesse. Comme je vous l'ai dit, j'en fais mon affaire.

— J'y compte bien, Javas, j'y compte bien…

— Et les têtes ? demanda Richard.

— La délégation de l'Ordre Impérial, bien entendu ! Un petit cadeau, pour vous prouver ma bonne foi. Et ma détermination, tant que nous y sommes. J'estime qu'il s'agit d'un traitement adéquat pour des monstres qui lancent la peste contre un ennemi, et tuent des innocents. Ce crime révèle leur véritable nature, et montre ce qui se cache sous une avalanche de beaux discours.

— Merci, roi Jorin, dit Richard en inclinant la tête.

— Au fait, qui a ordonné l'exécution de mon neveu ?

— Moi, répondit le Sourcier. Caché sur le balcon, en compagnie de la Mère Inquisitrice, je l'ai vu entrer dans sa chambre et larder de coups de couteau une chemise de nuit bourrée d'étoupe. Il pensait tuer Kahlan, roi Jorin.

Le monarque haussa les épaules.

— La justice est la même pour tous, qu'on soit puissant ou miséreux. Je ne vous chercherai pas querelle pour ça, seigneur Rahl. De toute façon, Tristan ne servait plus dignement son peuple. Moi, j'attends avec impatience le jour où nous serons débarrassés de l'Ordre Impérial.

— Avec votre aide, Majesté, cet instant béni viendra plus vite encore.

Jorin s'inclina, puis il alla signer les documents officiels et parler de logistique avec les officiers d'harans.

Richard et Kahlan voulurent se lever, mais un garde approcha au pas de course.

— Quoi, encore ? demanda l'Inquisitrice.

— Trois hommes demandent à parler au seigneur Rahl.

— Et qui sont-ils ?

— Ils n'ont pas donné leurs noms, Mère Inquisitrice. À les en croire, ils représentent les Raug'Moss.

— Qu'on les fasse entrer, ordonna Richard.

Kahlan lui prit discrètement la main et la serra quand trois hommes en longs manteaux à capuchon, les mains croisées sur la poitrine, se présentèrent devant l'estrade.

— Je suis le seigneur Rahl, annonça simplement Richard.

— Oui, répondit l'homme qui se tenait un pas devant ses compagnons, nous sentons le lien. Je vous présente les frères Kerloff et Houck. (Il baissa sa capuche, révélant un visage ridé entouré d'une couronne de cheveux gris.) Je suis Mardsen Taboor.

— Bienvenue en Aydindril, dit Richard en étudiant les trois hommes avec une méfiance non dissimulée. Que puis-je faire pour vous ?

— Nous cherchons Drefan Rahl, répondit Taboor.

— Désolé, mais votre haut prêtre est mort.

Kerloff et Houck échangèrent un regard surpris.

— Notre haut prêtre, dites-vous ? Je suis le haut prêtre des Raug'Moss, et je portais ce titre bien avant la naissance de Drefan.

— Pourtant, il prétendait diriger votre confrérie.

— Seigneur Rahl, j'ai peur que votre frère ait eu tendance… (Taboor hésita, cherchant ses mots) à distordre la réalité. S'il vous a dit cela, c'est qu'il entendait vous abuser pour des raisons que je crains d'imaginer…

» Sa mère nous l'a confié alors qu'il marchait à peine. Nous l'avons élevé, conscients de ce que ferait son père s'il se découvrait un fils né sans le don. Drefan était un être… potentiellement dangereux. Dès que nous nous en sommes aperçus, nous l'avons… hum… consigné… dans notre communauté, pour l'empêcher de nuire.

» C'était un guérisseur de talent, seigneur Rahl. Avec le temps, nous espérions qu'il trouverait la paix. En soignant les autres, il aurait pu finir par se convaincre de sa propre valeur.

» Il y a quelque temps, Drefan a disparu, juste après que nous eûmes découvert les cadavres mutilés de plusieurs de nos frères. Depuis, nous le cherchons. Partout où il a été, de pauvres filles sont mortes sous d'horribles tortures…

» Comme son père, Drefan a toujours eu une attitude très malsaine envers les femmes. Darken Rahl aussi aimait les faire souffrir. S'il a physiquement échappé à son géniteur, j'ai peur que votre frère ait hérité d'une partie de sa perversité. Ici, j'ose espérer qu'il n'a blessé personne.

Richard attendit un long moment pour répondre.

— La peste a frappé cette ville et fait des milliers de victimes. Sans se soucier de sa propre survie, Drefan, fidèle à l'idéal des Raug'Moss, a lutté contre ce fléau. Sans lui, l'hécatombe aurait été pire. À sa manière, il a contribué à enrayer l'épidémie, et cela lui a coûté la vie.

— Est-ce ainsi que vous voulez qu'on se souvienne de lui ? demanda Mardsen Taboor, le front plissé.

— C'était mon frère… En partie grâce à lui, j'ai appris la puissance du pardon.

Kahlan serra de nouveau la main de son bien-aimé.

— Merci de nous avoir reçus, seigneur Rahl. À votre lumière, nous nous épanouissons.

— Merci, souffla Richard.

Les trois guérisseurs firent mine de s'en aller, mais leur haut prêtre se ravisa.

— J'ai connu votre père, seigneur. Vous n'avez rien pris de lui, à l'inverse de Drefan. Comme pour Darken Rahl, bien peu de gens pleureront sa mort. Dans vos yeux, je vois briller la flamme d'un

guerrier, et celle d'un authentique guérisseur. Pour un sorcier, comme pour nous, l'équilibre est essentiel, sinon il est perdu. D'Hara est entre de bonnes mains, seigneur. En cas de besoin, n'hésitez jamais à faire appel à nous.

Quand les portes se furent refermées sur les trois Raug'Moss, Ulic poussa un soupir à fendre l'âme.

— Seigneur Rahl, d'autres émissaires veulent vous voir.

— Si vous vous sentez assez bien, se hâta d'ajouter Cara.

— On nous sollicite sans cesse, et les journées n'ont que vingt-quatre heures. (Richard se leva et tendit la main à Kahlan.) Le général Kerson s'en occupera. N'avons-nous pas plus urgent à faire, ma douce reine ?

— Tu es sûr d'être assez remis ? demanda l'Inquisitrice.

— Je ne me suis jamais porté aussi bien ! Tu n'as pas changé d'avis, j'espère ?

— Sûrement pas ! Si le seigneur Rahl se sent d'attaque, qu'attendons-nous ? Mes bagages sont prêts.

— Il était temps, marmonna Berdine.

Alors qu'elles attendaient l'arrivée de Richard dans la salle de la sliph, Kahlan tapota gentiment le bras de Cara.

— Elle ne nous aurait pas menti, mon amie. Si elle dit que tu peux voyager, tu n'as rien à craindre.

Les quatre gardes du corps du seigneur Rahl affirmant qu'ils devaient accompagner Richard et Kahlan pour les protéger, la sliph les avait tous soumis à une épreuve.

La Mord-Sith blonde était la seule à pouvoir les suivre. Sans doute, selon le Sourcier, parce qu'elle avait été liée au légat Rishi, qui devait maîtriser, aussi vaguement que ce fût, les deux variantes de la magie. Effrayée par tout ce qui touchait au don, Cara voyait d'un mauvais œil cette immersion forcée dans le vif-argent.

— Dans cette pièce, ajouta Kahlan, tu as surmonté des obstacles bien plus périlleux. Et une Sœur de l'Agiel te tiendra la main pendant tout le trajet.

Dubitative, la Mord-Sith jeta un bref regard au puits.

— Tu dois le faire, dit Berdine. Il faut qu'une Mord-Sith, au moins, assiste au mariage du seigneur Rahl et de la Mère Inquisitrice.

Le front plissé, Cara se pencha vers sa collègue.

— Le seigneur Rahl t'a guérie, il y a quelque temps. Depuis, te sens-tu un lien… spécial… avec lui ?

— Oui, et c'est pour ça que je veux que tu y ailles. Ne t'inquiète pas pour moi, je me porte mieux. Et Raina aussi aurait voulu que tu les accompagnes… (Berdine flanqua une claque sur l'estomac d'Ulic.)

De toute façon, il faut que quelqu'un reste ici pour garder un œil sur ces garnements !

Les deux colosses roulèrent de gros yeux.

Cara posa une main sur le bras de Kahlan.

— Depuis que Richard vous a guérie, souffla-t-elle, vous sentez aussi ce lien particulier ?

— Je le sentais avant, mon amie ! Ce dont tu parles a un nom : l'amour. Se soucier d'un être à cause de ce qu'on partage avec lui, pas seulement parce que la magie vous y force. Depuis qu'il t'a soignée, tu sais à quel point il t'aime.

— Je le savais avant, Mère Inquisitrice.

— Mais sans doute pas avec autant d'intensité.

Cara saisit son Agiel et le fit tourner entre ses doigts.

— Vous voulez dire qu'il est un Frère de l'Agiel ?

— Avec tout ce que nous avons traversé, je pense que nous sommes une famille, oui…

Richard choisit cet instant pour arriver.

— Je suis prêt ! lança-t-il. On se met en route ?

Pour voyager, il devrait se séparer de l'Épée de Vérité, dont la magie était incompatible avec celle de la sliph. Il était allé déposer l'arme dans l'enclave du Premier Sorcier, où personne ne pourrait s'en emparer. À part Zedd, évidemment.

Mais le vieux sorcier, même s'il refusait de le croire, n'était sûrement plus de ce monde.

— Alors, Cara, tu t'es décidée ? J'aimerais tant que tu sois là. Pour nous, c'est très important.

— Ai-je le choix ? grogna la Mord-Sith. Sans l'une d'entre nous à vos côtés, vous seriez aussi vulnérable qu'un nouveau-né. Un jour, il faudra apprendre à vous protéger tout seul.

Souriant, Richard se tourna vers la créature de vif-argent.

— Sliph, je t'avais demandé de dormir, mais tu t'es réveillée. Peux-tu me dire pourquoi ?

— Maître, tu ne m'as pas plongée dans le sommeil dont toi seul sais me tirer. J'étais au repos, et d'autres que toi ont le droit de m'appeler lorsque je dors ainsi.

— Si un de nos ennemis te demande de voyager, ne peux-tu pas refuser ? Ou simplement ne pas répondre à son appel ? Nous ne pouvons tolérer que tu aides les sorciers de Jagang à nous nuire.

Pensive, la sliph plissa son front argenté.

— Ceux qui m'ont créée voulaient que je sois ainsi. S'ils ont le pouvoir requis, je dois prendre en moi tous les voyageurs qui le demandent. Mais si je dormais vraiment, maître, toi seul aurais la

possibilité de me réveiller.

— J'ai essayé, et ça n'a pas marché !

— Parce que tu n'avais pas sur toi l'argent indispensable…

— L'argent ? répéta Richard.

La sliph tendit un bras et toucha un de ses serre-poignets.

— Cet argent-là…

— Veux-tu dire que… ? Quand j'ai croisé les poignets, pour t'endormir, ça n'a pas fonctionné parce que je ne portais pas ces ornements ? Ai-je bien compris ?

— Oui, maître.

Richard réfléchit un long moment.

— Et quand tu dors ainsi, est-ce douloureux ou désagréable ?

— Non, maître, c'est un délice, parce que je retrouve le reste de mon âme.

— Quoi ? Lorsque tu dors, tu vas dans le monde des âmes ?

— Oui, maître. On m'a interdit de révéler cela à quiconque, sauf à toi. Comme tu m'as posé la question, tu ne seras pas en colère que je t'aie répondu.

— Merci, sliph, tu viens de nous donner le moyen d'empêcher qu'on t'utilise contre nous. Et j'ai plaisir à savoir que dormir te sera agréable…

Richard s'approcha de Berdine et la prit dans ses bras.

— Jusqu'à notre retour, assure-toi que tout se passe bien.

— C'est moi qui commande ? demanda la Mord-Sith.

Richard fronça les sourcils, méfiant.

— Avec Ulic et Egan, bien entendu…

— Vous êtes sûre de bien avoir entendu, maîtresse Berdine ? demanda Ulic. Vous ne prétendrez pas que le seigneur Rahl ne vous a jamais donné un ordre de ce genre ?

Pendant que Richard aidait Kahlan à grimper sur le muret, la Mord-Sith fit une grimace au colosse.

— Je ne suis pas sourde ! *Nous* commandons…

Après avoir ajusté le couteau fixé sur son épaule et la bandoulière de son sac à dos, Kahlan prit la main de Cara et la tira sur le muret.

— Sliph, dit Richard, un grand sourire sur les lèvres, nous voulons voyager !

Chapitre 69

Respire. Kahlan s'arracha à l'extase de la sliph et se remplit les poumons d'air. Alors qu'ils s'asseyaient sur le muret du puits, elle flanqua une grande claque dans le dos de Cara.

— Respire ! Exhale la sliph et prends une grande goulée d'air.

À contrecœur, la Mord-Sith expulsa le vif-argent et inspira à fond. Kahlan se souvint qu'il avait été très dur, pour elle, de se réaccoutumer à l'oxygène. Tout au long du voyage, la pauvre Cara n'avait pas lâché la main de ses deux compagnons.

— C'est là que vous vouliez aller, annonça la sliph. Le trésor des Jocopos…

Richard baissa la tête, car la voûte était beaucoup trop basse pour lui, et sonda la grotte.

— Je ne vois pas l'ombre d'un trésor…

— Il est dans la salle suivante, dit Kahlan. On doit nous attendre, puisqu'on nous a laissé une torche.

— Sliph, demanda le Sourcier, es-tu prête à dormir ?

— Oui, maître. J'ai hâte d'être avec mon âme.

Penser à ce que les sorciers avaient infligé à la créature de vif-argent fit frissonner Kahlan.

— Seras-tu malheureuse quand je te réveillerai pour voyager de nouveau ?

— Non, maître. Je suis toujours disposée à faire plaisir à mes clients.

— Tant mieux… Merci pour ton aide, que nous n'oublierons jamais. À présent, dors bien…

La créature sourit tandis que Richard, les yeux fermés, croisait les poignets pour invoquer la magie requise.

Le visage de vif-argent se détendit, puis se fondit dans la masse de liquide brillant. Les poings de Richard émirent une vive lueur et les serre-poignets brillèrent si fort que l'Inquisitrice put voir les muscles et les os à travers la chair de son bien-aimé. Les deux faces des ornements parurent se rapprocher et former une boucle pour dessiner le symbole de l'infini.

Le vif-argent refléta l'aveuglante lumière. Puis la sliph s'enfonça dans son puits et disparut au sein d'insondables ténèbres.

Richard prit la torche et ouvrit la marche jusqu'à la salle suivante.

— Le trésor des Jocopos, annonça Kahlan avec un geste circulaire.

Richard leva la torche, dont la lumière fit briller des montagnes

d'objets en or.

— Maintenant, je comprends pourquoi on l'appelle comme ça. (Le Sourcier désigna des étagères à demi vides.) On dirait qu'il manque quelque chose…

— Tu as raison… Lors de ma première visite, à côté des objets précieux, il y avait des piles de rouleaux de parchemin. (Kahlan huma l'air.) Une autre chose a changé : l'odeur pestilentielle a disparu.

La dernière fois, elle avait eu du mal à respirer, tant la puanteur l'avait prise à la gorge.

Baissant les yeux, l'Inquisitrice remarqua que le sol était couvert d'une fine couche de cendres.

— Je donnerais cher pour savoir ce qui s'est passé ici…

Ils reprirent leur chemin et débouchèrent à l'air libre alors qu'un soleil somptueux émergeait à l'horizon oriental.

Une prairie verdoyante s'étendait devant eux à perte de vue.

— On dirait les plaines d'Azrith, au printemps, dit Cara. Avant que le plein été les carbonise.

Main dans la main, Kahlan et Richard avancèrent parmi les hautes herbes semées de fleurs des champs. Une matinée magnifique pour une petite promenade à travers le Pays Sauvage.

Et une journée parfaite pour se marier.

Longtemps avant d'atteindre le village, ils entendirent l'écho de roulements de tambour, de chants et de rires.

— On dirait que les Hommes d'Adobe festoient, fit Richard. En quel honneur, selon toi ?

Kahlan capta le malaise, dans la voix du Sourcier. Elle le partageait, car les banquets, en général, servaient à invoquer les esprits en vue d'un conseil des devins.

Chandalen vint à leur rencontre à quelques centaines de pas du village. Portant sur les épaules la peau de coyote d'un ancien, il avait enduit ses cheveux de boue et arborait ses plus belles armes.

Tout sourires, il avança vers ses amis et gifla d'abord Kahlan.

— Que la force accompagne la Mère Inquisitrice, dit-il.

— Du calme, souffla Richard en saisissant au vol le poignet de Cara. Nous t'en avons parlé : c'est leur façon de saluer les gens.

Kahlan rendit sa claque à l'Homme d'Adobe afin de signifier qu'elle respectait sa force.

— Que la force accompagne Chandalen et son peuple. Bonjour, mon ami. Rentrer chez soi est toujours un grand moment. (Elle désigna la peau de coyote.) Te voilà devenu un ancien ?

— Je remplace Breginderin, qui est mort de la fièvre.

— L'Homme Oiseau et les autres ont fait un très bon choix.

Chandalen vint se camper devant Richard et l'étudia un moment.

Naguère, les deux hommes s'étaient violemment opposés. Finalement, le chasseur gifla le Sourcier – nettement plus fort que Kahlan.

— Que la force accompagne Richard Au Sang Chaud, dit-il. Content de te revoir, mon ami. Et je suis ravi que tu veuilles épouser la Mère Inquisitrice. Comme ça, elle ne sera plus tentée de me choisir.

Richard rendit sa gifle et son salut rituel à l'Homme d'Adobe.

— Chandalen, ajouta-t-il, merci d'avoir protégé Kahlan lorsque vous voyagiez ensemble. (Il tendit un bras vers la Mord-Sith.) Je te présente Cara, notre amie, et notre protectrice.

Chandalen étant le protecteur de son peuple, ce mot avait un sens très profond pour lui. Menton levé, il regarda la Mord-Sith et la gratifia d'une gifle encore plus forte que celle qu'il avait décochée à Richard.

— Que la force accompagne la protectrice Cara.

Richard se félicita que la Mord-Sith ne porte pas son gant renforcé de fer. Sinon, le « salut » qu'elle rendit à Chandalen lui aurait brisé la mâchoire.

Bien qu'un peu sonné, le chasseur sourit de bon cœur.

— Que la force accompagne Chandalen, dit Cara. Seigneur Rahl, j'adore cette coutume. (Elle tendit une main et suivit du bout de l'index quelques-unes des cicatrices qui couvraient le torse du chasseur.) Celle-là est très jolie… La douleur a dû être exquise.

— *Mère Inquisitrice*, demanda Chandalen dans sa langue natale, *que veut dire le dernier mot ?*

— *Il signifie… hum… que cette blessure t'a fait très mal.*

Formé par Kahlan en personne, l'Homme d'Adobe maîtrisait très bien son langage, mais quelques subtilités lui échappaient encore.

— Oui, confirma-t-il, j'ai beaucoup souffert. Au point d'appeler ma mère en pleurant.

— Cet homme m'est très sympathique, fit Cara en levant un sourcil à l'attention de Kahlan.

Chandalen examina la Mord-Sith des pieds à la tête, appréciant ses courbes sous l'uniforme de cuir rouge.

— Tu as de très beaux seins, dit-il.

L'Agiel de Cara vola dans sa paume.

— Ne t'emballe pas ! lança Kahlan en lui prenant le poignet. Les coutumes du Peuple d'Adobe sont parfois déconcertantes. Il voulait dire que tu es une très belle femme, assez forte et saine pour élever de magnifiques enfants. Bref, c'était un compliment. (Elle se pencha vers la Mord-Sith et ajouta à voix basse :) Ne lui dis surtout pas que tu aimerais le voir sans boue dans les cheveux. Sinon, il se sentira autorisé à te faire les enfants en question…

Cara réfléchit un moment, consciente que ces informations étaient d'une grande importance. Puis elle se retourna, se pencha un peu,

souleva sa tunique et dévoila une vilaine cicatrice, sur son omoplate, que le pouvoir thérapeutique de Richard avait épargnée.

— Celle-là m'a fait un mal de chien, comme la tienne. (Chandalen eut un grognement approbateur.) J'en avais d'autres, sur le torse et le ventre, mais le seigneur Rahl les a toutes effacées. Plutôt dommage, avec le mal que je me suis donné pour les récolter.

Richard et Kahlan emboîtèrent le pas au chasseur et à la Mord-Sith. Après une longue conversation sur les armes, ils se lancèrent dans un débat passionné au sujet du pire endroit où être blessé. Visiblement, Cara était impressionnée par l'étendue des connaissances de son nouvel ami.

— Chandalen, demanda Kahlan, pourquoi avez-vous organisé un banquet ?

— Pour ton mariage, bien entendu, répondit le chasseur par-dessus son épaule, comme si l'Inquisitrice le dérangeait.

— Mais… comment savez-vous que nous venons célébrer notre union ?

— L'Homme Oiseau nous l'a dit, évidemment…

Dès qu'ils entrèrent dans le village, une foule exubérante les entoura. Passant entre les jambes des adultes, les gamins venaient toucher l'« Homme et la Femme d'Adobe vagabonds », ainsi qu'ils les surnommaient. Comme de juste, tous leurs amis proches les giflèrent de bon cœur.

Savidlin accourut, tapa dans le dos de Richard et sourit à Kahlan, que sa femme, Weselan, étreignait à lui en couper le souffle. Le fils du couple, Siddin, se jeta au cou de l'Inquisitrice et lui débita un long discours auquel Cara et Richard ne comprirent pas un mot.

— *Nous sommes venus nous marier*, dit Kahlan à Weselan. *Bien entendu, j'ai apporté la merveilleuse robe que tu m'as confectionnée. Tu te souviens que je t'ai demandé d'être mon témoin ?*

— *Comment aurais-je pu oublier ?*

Avisant un homme aux longs cheveux argentés, Kahlan le désigna à Cara.

— C'est le chef du Peuple d'Adobe, souffla-t-elle.

Splendide dans son pantalon et sa tunique en peau de daim, l'Homme Oiseau gifla gentiment ses visiteurs puis serra l'Inquisitrice dans ses bras.

— *La fièvre est terminée*, dit-il. *L'esprit du grand-père de Chandalen t'a certainement beaucoup aidée.* (Kahlan acquiesça.) *Je suis content de te voir, mon enfant. T'unir à Richard Au Sang Chaud sera une joie. Tout est déjà prêt pour la cérémonie.*

— Qu'a-t-il dit ? demanda le Sourcier.

— Qu'ils ont tout préparé pour notre mariage, traduisit Kahlan.

— Je déteste que des gens sachent des choses qu'on ne leur a pas dites…

— *Richard Au Sang Chaud est mécontent de nos préparatifs ?*

— *Pas du tout, bien au contraire ! Mais il s'étonne que vous nous ayez attendus. Moi aussi, pour être franche, car nous avons fixé la date il y a deux jours.*

L'Homme Oiseau désigna une des aires surélevées délimitées par quatre poteaux et couvertes d'un toit de chaume où les gens de son peuple cuisinaient, dînaient ou travaillaient l'argile.

— *C'est cet homme, là-bas, qui nous l'a dit.*

— Vraiment ? grogna Richard quand Kahlan eut fini de traduire. Eh bien, je crois qu'il est temps d'aller voir ce type qui en sait aussi long que nous sur nos vies.

Alors qu'ils se détournaient, Kahlan vit l'Homme Oiseau se gratter le nez pour dissimuler un sourire.

Se frayer un chemin dans la foule ne fut pas facile. Le village entier – adultes, enfants et vieillards mélangés – imitait les évolutions des danseurs costumés qui se déhanchaient au rythme d'une musique endiablée.

Presque tous ces braves gens saluèrent Richard et Kahlan sur leur passage. D'habitude réservées à l'extrême, des jeunes filles vinrent bravement les féliciter et leur souhaiter tout le bonheur du monde. La fête commençait à peine, et elle promettait d'être somptueuse.

Autour des cuisinières, affairées sous leurs structures à toit de chaume, des légions de gourmands, attirés par de délicieuses odeurs, imploraient qu'on le laisse goûter les merveilles gastronomiques en préparation. Les bras chargés de plateaux et de paniers, une horde de jeunes filles distribuaient les diverses spécialités à mesure qu'elles sortaient du feu.

Autour d'un feu de cuisson, à l'écart des autres, des femmes mitonnaient un plat très spécial réservé aux conseils des devins et aux fêtes exceptionnelles. Prudemment laissées en paix par les villageois, elles présenteraient elles-mêmes ce mets à quelques convives triés sur le volet.

Pas vraiment ravie que des gens s'agglutinent ainsi autour du Sourcier et de la Mère Inquisitrice, Cara parvint à ne pas trop montrer son hostilité. Prête à bondir si besoin était, elle s'abstint judicieusement de brandir son Agiel sous le nez de tout le monde. Mais une simple flexion du poignet suffirait pour qu'il vole dans sa paume…

Voyant que des femmes apportaient des tombereaux de nourriture sous l'aire désignée par l'Homme Oiseau, Richard prit Kahlan par la main et accéléra le pas.

Quand ils atteignirent leur objectif, les deux jeunes gens se

pétrifièrent de surprise.

— Zedd…, souffla Richard.

Resplendissant dans une tunique du dernier chic, le sorcier aurait pu en remontrer à bien des souverains en matière de majesté. N'était son éternelle tignasse blanche en bataille, on lui eût sans hésiter décerné le titre d'empereur.

Assis près d'une femme replète en robe noire, le grand-père de Richard piochait allégrement dans le panier de nourriture qu'une jeune beauté lui présentait.

— Zedd ! cria Richard en sautant sur la plate-forme de bois.

— Te voilà enfin, mon garçon, fit le vieil homme, presque distraitement.

— Tu es vivant ! Je savais bien que tu avais survécu !

— Bien sûr que je suis viv…

Écrabouillé par les bras puissants du Sourcier, Zedd ne put jamais terminer sa phrase.

— Richard, cria-t-il en tapant sur l'épaule de son petit-fils, tu m'étrangles ! Fichtre et foutre, tu veux me briser les côtes ? Vas-tu me lâcher, à la fin ?

Richard consentit à laisser un peu d'air à son grand-père. Hélas, Kahlan en profita pour se jeter sur lui et l'enlacer.

— Richard ne voulait pas croire à votre mort, mais je pensais qu'il se berçait d'illusions !

Alors que le sorcier tentait de se dégager de cette nouvelle étreinte, la femme en noir se leva.

— Contente de te voir, Richard…

— Anna ! Vous êtes vivante aussi !

— Et ce n'est pas grâce à ton vieil idiot de grand-père ! (Annalina désigna Kahlan.) Je suppose qu'il s'agit de la Mère Inquisitrice ?

Après avoir enlacé la vieille dame, Richard fit les présentations sous le regard de Zedd, qui en profita pour engloutir un énorme morceau de gâteau.

Quand le Sourcier en arriva à la Mord-Sith, elle ne lui laissa pas le loisir de parler.

— Je suis la garde du corps du seigneur Rahl ! fit-elle, vibrante de défi et de fierté.

— Elle se nomme Cara, corrigea Richard, et c'est notre amie, bien avant d'être notre protectrice. Cara, voici Zedd, mon grand-père, et Annalina Aldurren, la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière.

— L'ancienne Dame Abbesse, précisa Anna. Ravie de rencontrer une amie de Richard.

— Zedd, dit le jeune homme, je n'en crois pas encore mes yeux ! Quelle merveilleuse surprise ! Mais comment as-tu su la date de notre mariage ?

— Rien de plus simple, mon garçon : je l'ai lue.

— Où ça ?

— Dans le trésor des Jocopos, bien sûr !

— Ils écrivaient sur l'or ? s'étonna Kahlan.

— Mais non ! s'impatienta le vieux sorcier en agitant un nouveau morceau de gâteau. Je ne parle pas de la quincaillerie, mais du véritable trésor des Jocopos. Les rouleaux de parchemin truffés de prophéties ! Avec Anna, nous les avons brûlés pour que l'Ordre ne mette pas la main dessus. Mais avant, j'en ai lu quelques-unes, et j'ai appris que votre mariage était pour bientôt. Anna a pu calculer le jour exact. Elle a l'air de rien, comme ça, mais elle est très douée pour interpréter les prédictions.

— Ce n'était pas bien difficile, dit modestement la Dame Abbesse. Toutes étaient très simples à comprendre, et ça les rendait plus dangereuses encore. Si Jagang se les était appropriées…

— Donc, vous êtes venus dans le Pays Sauvage pour détruire ces parchemins, résuma Richard.

— Oui, confirma Zedd. Mais si tu savais quel calvaire nous avons vécu !

— Un cauchemar…, confirma Anna.

Le sorcier braqua un index squelettique sur son petit-fils.

— Pendant que tu te tournais les pouces en Aydindril, nous en avons bavé, tu peux me croire !

— Que vous est-il arrivé ?

— En parler est déjà une torture, gémit Anna.

— J'en ai des frissons en ce moment même, renchérit Zedd. Nous avons été capturés, et détenus dans d'ignobles conditions. C'était horrible ! Je me demande comment nous nous en sommes sortis vivants.

— Qui vous a capturés ? demanda Richard.

— Les Nangtongs, mon garçon, rien que ça !

— Pourquoi diantre vous ont-ils emprisonnés ? demanda Kahlan, perplexe.

— Afin de nous sacrifier ! révéla le vieil homme en tirant sur sa tunique pour la défroisser. Nous avons failli finir saignés à blanc par ces sauvages. À chaque seconde, la mort rôdait autour de nous.

— Les Nangtongs ont recommencé à se livrer à leurs rites barbares ? demanda Kahlan, pas vraiment convaincue.

— C'est à cause de la lune rouge, dit Zedd. Pour être franc, ils crevaient de peur et tentaient seulement de se protéger.

— Quoi qu'il en soit, j'irai les voir, et il leur en cuira, parole de Mère Inquisitrice.

— Vous auriez pu être tués…, souffla Richard, accablé

d'inquiétude rétrospective.

— Foutaises ! s'exclama Zedd. Un Premier Sorcier et une Dame Abbesse sont plus futés qu'une bande de sauvages errants ! Pas vrai, Anna ?

— Eh bien, à dire vrai…

— La gente dame a raison, coupa le vieux sorcier, c'est un rien plus compliqué que ça. Et absolument affreux ! Après, nous avons été vendus comme esclaves, et…

— Comment ? s'écria Richard. On a osé vous…

— Aussi vrai que verrue de verrat, mon garçon ! Les Si Doaks nous ont achetés, et forcés à travailler comme des bêtes de somme. Mais nous ne leur avons pas plu – à cause de l'incompétence d'Anna, je crois. Du coup, ils nous ont revendus à des cannibales.

— Des mangeurs de chair humaine ? s'exclama Richard, blanc comme un linge.

— Eh oui, mon garçon ! Par bonheur, il s'agissait du Peuple d'Adobe, et nos propriétaires ont contacté Chandalen. Me connaissant, il a joué le jeu, et nous a achetés pour nous libérer des Si Doaks.

— Pourquoi ne pas vous être enfuis ? demanda Kahlan. Avec vos pouvoirs, ça aurait dû être facile.

Zedd désigna ses poignets nus.

— Ils les avaient neutralisés avec des bracelets magiques. Mes enfants, nous étions impuissants. De pauvres esclaves sous le joug de maîtres sans pitié !

— Ça paraît affreux, concéda Richard. Comment vous êtes-vous débarrassés des bracelets ?

— Nous ne nous en sommes *pas* débarrassés, mon garçon !

Très las, Richard se prit la tête d'une main et leva l'autre.

— Alors, pourquoi ne les avez-vous plus ?

— Comment t'expliquer… Contre ce genre de blocage, je… nous… n'étions pas assez stupides pour tenter d'utiliser notre pouvoir. Sans entrer dans les détails, ça aurait simplement renforcé le sort de neutralisation. La seule solution était d'attendre que ces bracelets perdent leur pouvoir. Une fois loin des Si Doaks, alors que nous brûlions les parchemins, ils sont tombés d'eux-mêmes.

— Si je comprends bien, c'était votre plan depuis le début ?

— Évidemment, tu nous prends pour des abrutis ?

— C'était même un plan *génial*, si on réfléchit bien, souffla Anna avec une étrange amertume.

— Mon garçon, pontifia Zedd, la magie est dangereuse. Comme tu l'apprendras un jour ou l'autre, le plus difficile, pour un sorcier, est de savoir quand il ne doit pas recourir à son pouvoir. Et c'était une de ces occasions…

» Nous devions trouver le trésor des Jocopos. Dans un contexte si défavorable, j'ai jugé qu'il fallait nous passer de la magie. (Il croisa fièrement les bras.) Le succès prouve que j'avais raison, comme d'habitude.

— Des soldats sont venus par ici, dit soudain Chandalen. (Il tendit un bras vers le sud-est.) Une grande colonne, chargée de récupérer ce que Zedd et Anna ont brûlé. Pendant qu'ils s'en occupaient, mes hommes et moi avons repoussé les envahisseurs.

» À l'ouest, il y a eu une terrible bataille contre le corps expéditionnaire de Jagang. Cette armée est maintenant détruite. Quand j'étais là-bas, j'ai parlé à un homme appelé Reibisch. Selon lui, un certain Nathan l'a envoyé écraser nos ennemis.

— J'avoue ne pas tout comprendre, pour le coup…, soupira Richard.

— Tu finiras par apprendre, mon garçon, le consola Zedd. Les affaires des sorciers sont très complexes. Un jour, quand tu te décideras à faire quelque chose de ton don, au lieu de rester assis avec tes petits copains pendant que je risque ma peau, tu comprendras de quoi je parle. Au fait, qu'as-tu fichu pendant que je me chargeais du travail important ?

— Ce que j'ai fichu ?

Attendrie, Kahlan posa une main sur l'épaule du jeune homme, très occupé à trouver par quel bout commencer.

— Eh bien, je suis le seigneur Rahl, désormais. Le maître de D'Hara, et tout le tremblement…

Zedd se rassit et s'empara d'un poivron rôti.

— Le seigneur Rahl, hein ? Évidemment, tu dois être débordé par la paperasserie…

Alors qu'Anna reprenait place auprès de son compagnon d'aventures, le Sourcier se gratta pensivement la tête.

— Zedd, tu peux sans doute éclairer ma lanterne… Pourquoi les livres, dans l'enclave du Premier Sorcier, sont-ils dans un tel désordre ?

— C'est une sorte de protection, mon garçon. Je sais exactement comment ils sont rangés, et si quelqu'un y touche, je m'en aperçois du premier coup d'œil. Malin, non ? (Le vieux sorcier sursauta comme si on venait de lui enfoncer une aiguille dans les fesses.) Qu'ai-je entendu, au juste ? Fichtre et foutre, Richard, qu'es-tu allé faire dans l'enclave ? C'est un endroit dangereux. Et d'abord, comment y es-tu entré ? (Il braqua un index sur la poitrine du jeune homme.) Cette amulette, tu l'as prise dans l'enclave ? Richard, quand cesseras-tu de faire n'importe quoi ? Et l'Épée de Vérité, où l'as-tu laissée ? Bon sang, je te l'ai confiée, et tu ne devais jamais t'en séparer ! Tu ne l'as pas donnée à quelqu'un, j'espère ?

— Hum… Donnée ? Sûrement pas ! Je l'ai laissée dans l'enclave, puisque je ne pouvais pas voyager avec dans la sliph.

— La quoi ? Qu'es-tu encore allé dénicher ? Richard, tu es le Sourcier, un homme inséparable de son arme. Tu ne peux pas la déposer ici ou là, comme une vulgaire paire de bottes.

— Le jour où tu me l'as remise, tu as dit qu'elle n'était qu'un outil. La véritable arme, c'est le Sourcier lui-même.

— J'ai dû raconter un truc dans ce genre, parce que je pensais que tu n'écoutais pas ! Dis-moi, tu n'as pas farfouillé dans les livres, au moins ? Ces textes-là ne sont pas pour tes yeux, il s'en faut de loin !

— J'en ai pris un seul. *Tagenricht ost fuer Mosst Verlascendreck Gresclechten…*

— C'est du haut d'haran, fit Zedd avec un geste nonchalant. Plus personne n'est capable de le déchiffrer. Même avec ton incroyable talent pour te fourrer dans le pétrin, tu ne risquais rien d'un texte que tu n'es pas fichu de lire. Cela dit, tu ne m'as toujours pas expliqué comment tu es entré dans l'enclave !

— Ce n'était pas très difficile… (Richard se rembrunit, hanté par de pénibles souvenirs.) Un jeu d'enfant, même, comparé à ce que j'ai dû faire pour accéder au Temple des Vents.

Zedd et Anna se levèrent d'un bond.

— Le Temple des Vents ! s'écrièrent-ils en chœur.

— *Enquête et procès sur l'affaire du Temple des Vents*, c'est la traduction du titre de ce livre. Incidemment, j'ai appris à lire le haut d'haran, depuis notre séparation. (Richard posa un bras sur les épaules de Kahlan.) Jagang y a envoyé sœur Amelia. Pour emprunter le Corridor de la Trahison, elle a dû renier le Gardien.

» Avec la magie volée dans le Temple, elle a provoqué une épidémie de peste qui a fait des milliers de victimes. Selon les ordres de Jagang, les premières furent des enfants. Impuissants, nous avons regardé ces pauvres gosses mourir. Puis nos amis furent frappés…

» Je n'avais pas le choix : il fallait que j'arrête la Mort Noire. Sinon, cet incendie aurait consumé le monde.

Une des femmes chargées du plat spécial approcha, les bras lestés d'un plateau de lanières de viande séchée joliment disposées. Elle le présenta d'abord à Chandalen, qui était désormais un ancien. L'Homme d'Adobe se servit, mordit sa viande et se tourna vers Richard.

Conscient du défi implicite, le Sourcier prit un très gros morceau.

Jusque-là, Kahlan avait toujours refusé de goûter ce « mets ». Cette fois, elle accepta et en prit une bouchée sous le regard perçant de Chandalen.

Zedd piocha à son tour dans le plateau, que la femme présenta ensuite à Anna. Kahlan voulut intervenir, mais le vieux sorcier la fit

taire d'un regard glacial.

Ils mangèrent en silence un moment.

— C'était qui ? demanda Richard quand il eut terminé.

— Le chef des hommes qui ont tenté de s'approprier le Trésor des Jocopos.

— Pardon ? s'étrangla Anna.

— Nous luttons pour la survie, dit Richard. En cas de défaite, nous mourrons tous, et le monstre qui a lancé la peste contre des enfants régnera sur les ruines du monde. La magie disparaîtra, et tous les survivants seront réduits en esclavage. Les Hommes d'Adobe font cela pour mieux connaître leurs ennemis, et préserver leurs familles. Mangez, Anna, ça vous aidera à mieux combattre.

Ce n'était pas Richard, mais le seigneur Rahl qui venait de prononcer cette dernière phrase.

Anna le regarda un moment en silence, puis elle recommença à mâcher.

— Sœur Amelia…, souffla-t-elle après avoir avalé sa dernière bouchée. Si elle est vraiment entrée dans le Temple des Vents, elle sera plus dangereuse que jamais.

— Elle est morte, lâcha Kahlan, encore hantée par les horreurs de ces dernières semaines.

— Tu en es sûre ? demanda Anna.

— Certaine, puisque je lui ai transpercé le cœur avec une épée. Elle avait planté un dacra dans la cuisse de Nathan, pour le tuer.

— Nathan…, grogna Anna. Où était-il ? Nous devrons bientôt repartir sur sa piste.

— Nous ? répéta Zedd en foudroyant la Dame Abbesse du regard.

— Ça s'est passé à Tanimura, dans l'Ancien Monde, juste après que Richard fut revenu du Temple des Vents. Nathan m'a aidée à lui sauver la vie, grâce aux trois Carillons.

Le souffle coupé, Zedd et Anna se regardèrent.

— Les trois Carillons…, répéta la Dame Abbesse. Tu veux dire qu'il t'en a parlé, sans te les révéler ?

— Pas du tout. Il m'a cité Reechan…

— Tais-toi ! crièrent ensemble Zedd et Anna.

— Nathan ne t'a pas précisé qu'il faut avoir le don pour prononcer ces mots à voix haute ? demanda Anna, empourprée du cou jusqu'au front. Ce vieux fou ne t'a pas prévenue ?

— Ce n'est pas un vieux fou ! s'indigna Kahlan. Sans les trois Carillons, Richard serait mort peu après son retour. Nous avons tous une dette envers Nathan…

— Je m'en acquitterai en lui offrant un beau collier, marmonna Anna. Avant qu'il provoque davantage de catastrophes. Zedd, nous

devons le trouver, c'est urgent. (La vieille dame se rassit et ajouta dans un murmure :) Et nous occuper de cette… délicate affaire.

— Kahlan, lorsque tu as dit les trois Carillons, c'était dans ta tête, pas à voix haute ?

— Bien sûr que si ! Comme je les avais oubliés, Cara me les a remis en mémoire. Puis je les ai répétés deux ou trois fois.

— Tant que ça ? soupira Zedd, accablé.

— Qu'allons-nous faire, à présent ? souffla Anna.

— Si vous nous disiez où est le problème ? intervint Richard.

— Cette histoire ne te concerne pas, mon garçon. Contente-toi de ne jamais prononcer ces trois mots à voix haute. C'est compris, tout le monde ?

— Zedd, gémit Anna, si Kahlan a libéré…

Le vieux sorcier fit signe à sa compagne de se taire.

— Qu'aurais-je dû faire ? demanda Kahlan, sur la défensive. Richard avait absorbé la magie mortelle du livre volé aux vents par Amelia. Frappé par la peste, il agonisait. Si je n'avais pas agi, il serait mort quelques minutes plus tard… Il fallait le laisser quitter ce monde ?

— Bien sûr que non, mon enfant, dit Zedd. Tu as fait ce qu'il fallait. (Il leva un sourcil à l'attention d'Anna.) Nous reparlerons de ça plus tard.

— Tu n'as rien à te reprocher, Kahlan, renchérit Anna. Et nous te sommes tous très reconnaissants.

— Fichtre et foutre, Richard, grommela Zedd, le Temple des Vents est dans le royaume des morts. Comment y es-tu entré ?

— C'est une longue histoire, et nous vous la raconterons un autre jour. (Richard sourit, mais Kahlan ne fut pas dupe un instant, consciente qu'il était très mal à l'aise.) Pour le moment, nous préférerions penser à notre mariage.

— C'est tout à fait normal, mon garçon, assura Zedd. Le reste peut attendre. Mais le Temple des Vents… (Il leva un index, incapable de ravaler la question qui lui brûlait les lèvres.) Qu'as-tu dû sacrifier pour en sortir ?

— Le savoir…

— Et qu'en as-tu ramené ?

— La compréhension…

Le vieux sorcier enlaça les deux jeunes gens.

— C'est excellent pour toi, mon garçon. Excellent. Et très bien pour vous deux. Vous avez mérité de savourer cette journée. Oublions les… hum… complications qui nous attendent, et célébrons votre union dans la joie.

Chapitre 70

Toute la journée, ils rirent, parlèrent et dansèrent avec leurs amis du Peuple d'Adobe. Les joues toujours un peu roses, Kahlan fit de son mieux pour ne pas penser sans cesse au décolleté vertigineux de sa robe bleue. Ce ne fut pas vraiment facile, face à la horde de gens qui défilèrent devant elle pour la féliciter de sa splendide poitrine.

Quand Richard lui demanda de quoi il retournait, elle jugea préférable de mentir et affirma qu'on couvrait sa tenue de compliments.

Puis le soleil sombra à l'horizon, sonnant l'heure de la cérémonie.

Kahlan saisit la main de Richard comme si rien d'autre au monde n'aurait pu l'aider à rester sur ses jambes. La trouvant splendide dans sa robe bleue, le jeune homme ne l'avait pratiquement pas quittée des yeux un instant.

Kahlan se réjouit qu'il apprécie à ce point le chef-d'œuvre de Weselan. Elle rêvait depuis si longtemps de porter cette robe… et d'épouser Richard. Souvent retardée, leur union, quelques jours plus tôt, avait paru impossible. Mais les obstacles avaient disparu de leur chemin – non sans qu'ils en paient le prix – et ce soir, rien ne viendrait leur gâcher la fête.

Persuadé qu'ils s'adressaient à la tenue de sa compagne, Richard répéta les compliments des Hommes et des Femmes d'Adobe. Délicieux malentendu, tous l'approuvèrent avec enthousiasme, ravis qu'il partage leur avis sur les seins de sa future épouse.

Magnifique dans son costume de sorcier de guerre, Richard faisait battre plus fort le cœur de l'Inquisitrice chaque fois qu'elle posait les yeux sur lui. Elle allait enfin l'épouser ! Comme si elle avait du mal à y croire, ses genoux tremblaient sous le superbe tissu bleu de la robe.

Derrière elle, Cara lui tapota gentiment l'épaule. Debout à ses côtés, Weselan rayonnait de fierté. Témoin de Richard, Savidlin semblait au moins aussi heureux que sa femme. Placé derrière le Sourcier, avec Anna, Zedd grignotait discrètement une énième part de gâteau.

Kahlan implora les esprits du bien qu'aucune catastrophe, cette fois, ne vienne gâcher la fête. Aussi irrationnel que ce fût, elle continuait à s'inquiéter, comme s'il n'était pas possible que tout se passe sans accrocs.

L'Homme Oiseau se campa devant les deux fiancés et joignit les mains. Dans son dos, le village entier s'était massé pour entendre le

Sourcier et la Mère Inquisitrice prononcer leurs vœux.

Quand tout le monde eut fait silence, l'angoisse de Kahlan céda la place à une joyeuse anticipation.

L'Homme Oiseau parla et Chandalen se chargea de la traduction pour Richard et ses invités.

— *Ces deux enfants ne sont pas nés au sein du Peuple d'Adobe, mais leur force et leur courage les ont rendus dignes d'y être admis. Ils se sont liés à nous, et nous nous sommes unis à eux. Depuis, ils sont nos amis et nos protecteurs. Leur volonté de se marier devant nous prouve la sincérité de leur engagement.*

» Comme les autres membres de notre peuple, ils n'entendent pas seulement s'unir devant les vivants. Ainsi qu'ils le souhaitent, les esprits de nos ancêtres seront parmi nous, aujourd'hui, pour bénir leurs épousailles. Accueillons-les en nos cœurs, afin qu'ils partagent notre joie.

Richard serra plus fort les mains de Kahlan. Comme elle, comprit-elle, il avait eu du mal à y croire jusqu'au dernier moment. Mais c'était bien réel, et plus merveilleux encore que tout ce qu'elle avait imaginé.

— *Les mots que vous allez prononcer, Richard et Kahlan du Peuple d'Adobe, vous engageront devant tous les membres de cette communauté, et au plus profond de vos cœurs. Ce sont des paroles très simples, mais d'un très grand pouvoir.*

L'Homme Oiseau regarda le Sourcier.

— *Richard, veux-tu prendre cette femme pour épouse, puis l'aimer et l'honorer jusqu'à la fin des temps ?*

— Oui, répondit le jeune homme d'une voix qui porta jusqu'au dernier rang de villageois.

Quand l'Homme Oiseau la regarda, Kahlan eut soudain le sentiment qu'il ne parlait pas seulement au nom de son peuple. Les esprits du bien s'exprimaient par sa bouche, et elle aurait juré entendre les échos de leurs voix dans chacun de ses mots.

— *Kahlan, veux-tu prendre cet homme pour époux, puis l'aimer et l'honorer jusqu'à la fin des temps ?*

— Oui, répondit l'Inquisitrice, d'un ton aussi assuré que celui du Sourcier.

— *Alors, devant votre peuple et devant les esprits, je vous déclare unis pour l'éternité.*

Pas un murmure ne monta de la foule avant que Richard ait pris Kahlan dans ses bras pour l'embrasser. Un geste salué par un joyeux vacarme que la jeune femme entendit à peine.

Elle aurait juré évoluer dans un rêve si familier qu'il en était devenu réel. Être avec Richard, vivre à ses côtés et l'aimer jusqu'à la fin des temps.

Une marée humaine déferla sur les époux pour les féliciter. Zedd et

Anna. L'Homme Oiseau et les anciens. Weselan et toutes les femmes du village.

Des larmes dans les yeux, Cara étreignit Kahlan.

— Merci d'avoir tous les deux porté un Agiel le jour de votre mariage. Ainsi, Hally, Raina et Denna ont été avec nous. Encore merci de rendre grâces au sacrifice des Mord-Sith.

Du bout d'un pouce, Kahlan écrasa une larme, sur la joue de son amie.

— Ma Sœur de l'Agiel, merci d'avoir affronté la magie de la sliph pour être avec nous.

Avec la foule qui se pressait autour d'eux, Kahlan redouta un instant que Richard et elle finissent par ne plus pouvoir respirer. On leur offrit de la nourriture, des fleurs et une multitude d'autres présents aussi simples que venus du fond du cœur.

Alors que les festivités reprenaient, l'Inquisitrice s'efforça de dire un petit mot gentil à tous. Un peu à l'écart, Richard entreprit d'interroger les chasseurs de Chandalen sur la bataille dont ils avaient été témoins.

Soudain, la cape d'or se gonfla sur ses épaules. Et il n'y avait pas un souffle de vent.

Richard se redressa de toute sa taille et sonda les environs, au-delà de la foule. Une main volant vers la garde de son épée, il découvrit, à sa grande déconvenue, qu'il ne la portait pas.

Les villageois se turent. Sans se concerter, Zedd et Anna vinrent se camper à côté des deux jeunes mariés. Agiel au poing, Cara joua des coudes et se posta devant son seigneur, qui la tira doucement derrière lui.

Dans un silence de mort, la foule s'écarta pour laisser passer les deux étrangers qui approchaient. Certaines mères prirent leurs enfants dans leurs bras et reculèrent, imitées par quelques hommes.

Une grande silhouette et une petite qui lui tenait la main… Sans savoir encore si elle devait être soulagée, Kahlan reconnut Shota et Samuel.

Superbe comme à son habitude, la voyante se dirigea vers l'Inquisitrice, ses yeux sans âge rivés sur elle. Puis elle lui prit la main et l'embrassa sur la joue.

— Je suis venue te féliciter de ton triomphe, Mère Inquisitrice, et de ton mariage.

Jetant la prudence aux orties, Kahlan étreignit Shota.

— Merci de ta visite, mon amie.

Souriante, la voyante se dégagea, chercha le regard de Richard et lui caressa la joue du bout d'un index.

— Tu t'es bien battu, et tu as mérité ta récompense.

Kahlan se tourna vers les villageois. Shota les effrayait tellement

qu'ils n'osaient même pas prononcer son nom. Et comment les en blâmer, puisque la jeune femme avait pendant longtemps réagi comme eux ?

— *Shota est venue nous présenter ses vœux de bonheur*, dit-elle. *Elle nous a aidés à combattre l'Ordre, et elle est désormais une amie. J'espère que vous l'accueillerez en tant que telle, parce qu'elle le mérite, et que je me réjouis de sa présence.*

Son petit discours terminé, l'Inquisitrice se tourna vers l'invitée de dernière minute.

— Je leur ai dit que…

— J'ai compris, ne t'inquiète pas…

— *Bienvenue chez le Peuple d'Adobe, Shota*, dit l'Homme Oiseau.

— *Merci de ton hospitalité, honorable ancien. Je te donne ma parole que Samuel et moi ne vous ferons aucun ennui, aujourd'hui.* (Shota se tourna vers Zedd.) Une trêve de vingt-quatre heures ?

— Une trêve, oui, acquiesça le vieux sorcier.

Samuel tendit un bras interminable pour refermer la main sur le sifflet en os pendu au cou de l'Homme Oiseau.

— C'est à moi ! Donne !

— Samuel, tiens-toi bien ! grogna Shota en flanquant une claque sur la nuque de son compagnon.

L'Homme Oiseau retira le sifflet de son cou. Puis il le tendit à Samuel.

— *Un cadeau pour un ami du Peuple d'Adobe*…

Le compagnon de Shota prit délicatement cet inestimable trésor et sourit, dévoilant ses dents pointues.

— *Merci, Homme Oiseau*, dit Shota.

Samuel souffla dans le sifflet. Apparemment capable d'entendre le son qu'il produisait, inaudible pour une oreille humaine, il sembla satisfait.

Alors que les conversations reprenaient, Kahlan fut soulagée de ne pas voir fondre sur eux un vol de vautours. Par bonheur, Samuel ne savait pas se servir de son nouveau jouet. Ravi, il se le passa autour du cou et reprit la main de Shota.

La voyante riva ses yeux de feu sur Richard et Kahlan. Un instant, la foule et le village disparurent, comme si les deux jeunes gens avaient été seuls avec leur ancienne ennemie.

— N'allez pas croire, à cause de mes félicitations, que j'ai oublié ma promesse…

— Shota…, commença Kahlan.

Le regard brillant, la maîtresse de Samuel leva un index pour la faire taire.

— Vous avez mérité ce beau mariage, et je suis heureuse pour vous. Je respecterai votre union, et je vous protégerai autant que

possible, parce que je vous dois beaucoup. Mais n'oubliez pas mon avertissement : si vous avez un fils, je ne le laisserai pas vivre. N'ayez aucun doute là-dessus.

— Shota, rugit Richard, je ne permettrai pas qu'on nous menace le jour de…

L'index de la voyante se leva de nouveau.

— Ce n'est pas une menace, mais une promesse. Je ne la fais pas pour vous nuire, mais afin de protéger le reste du monde. Un long combat nous attend. La victoire finale ne sera pas compromise par le fléau que vous risquez de lâcher sur l'univers. Sur ce plan, Jagang suffit amplement…

Pour une raison inconnue, Kahlan ne parvenait pas à parler. Et Richard aussi semblait réduit au silence.

Mais l'Inquisitrice croyait Shota : elle n'agissait pas ainsi par méchanceté.

La voyante lui prit la main et déposa un objet sur sa paume.

— Voilà mon cadeau de noce. Une preuve d'amour pour vous deux, et pour tous les êtres vivants. (Elle eut un étrange sourire.) Une curieuse profession de foi, pour une voyante, n'est-ce pas ?

— Shota, dit Kahlan, j'ignore si tu as raison, à propos de notre fils, mais je suis sûre que la haine ne te motive pas.

— Tant mieux… Ne te sépare jamais de mon cadeau, et tout ira bien. Surtout, obéis-moi : garde-le sur toi quand vous êtes ensemble, et vous serez heureux pour toujours. Sinon, vous souffrirez parce que je devrai tenir ma promesse.

Kahlan baissa les yeux et découvrit un très joli collier. Une pierre noire pendait à la délicate chaîne en or.

— Qu'est-ce que…

D'un index, Shota releva le menton de Kahlan et la regarda dans les yeux.

— Tant que tu porteras ce collier, vous n'aurez pas d'enfant.

— Et si nous…, commença Richard d'une voix bizarrement douce.

Shota lui intima de nouveau le silence.

— Vous vous aimez. Profitez l'un de l'autre, après avoir si durement combattu pour être ensemble. Savourez les moments qui sont devant vous. Depuis toujours, vous désirez être unis. Ne gâchez pas tout.

Richard et Kahlan hochèrent tous les deux la tête.

À sa grande surprise, l'Inquisitrice n'éprouvait pas de colère, tant elle était soulagée que la voyante n'ait pas l'intention de saboter leur union. Tout cela semblait irréel. On eût dit la conclusion d'un traité, entre deux nations, au sujet d'une obscure querelle territoriale. Le genre de situation qu'elle avait vécue cent fois dans la salle du Conseil

– un pacte signé sans regret ni émotion.

Shota pivota sur les talons et fit mine de s'éloigner.

— Shota, l'appela Richard, pourquoi ne resterais-tu pas ? (La voyante se retourna.) Tu as fait un long voyage…

— Oui, renchérit Kahlan, nous serions contents que tu restes.

La voyante eut un sourire énigmatique en regardant l'Inquisitrice passer le collier autour de son cou.

— Votre invitation me comble de joie, mais nous devons rentrer chez nous, et ce n'est pas la porte à côté…

Kahlan approcha d'un plateau et le délesta d'une pile de morceaux de pain de tava qu'elle enveloppa dans un napperon récupéré sur une table.

— Prends ça pour la route, en remerciement de ta visite… et de ton cadeau.

Shota embrassa la jeune femme sur la joue et accepta le paquet. Pour une fois, sans doute parce qu'il était content, Samuel ne tenta pas de s'en emparer.

Richard vint se placer près de Kahlan et lui prit la main. Avec une curieuse lueur dans le regard, la voyante embrassa également le jeune homme sur la joue.

— Merci à tous les deux, souffla-t-elle.

Puis elle se volatilisa. Littéralement.

— Qu'est-il arrivé à Shota ? demanda Zedd, toujours à l'endroit où l'Homme Oiseau avait célébré le mariage.

À côté de lui, Anna et Cara ne cachaient pas leur perplexité.

— Nous avions conclu une trêve, continua le vieux sorcier, puis elle est partie sans dire un mot.

— Elle nous a parlé…, souffla Kahlan.

— Quand ? demanda Zedd. Elle a filé trop vite pour avoir pu s'adresser à vous.

— C'est dommage, ajouta Anna, parce que j'aurais aimé avoir une petite conversation avec elle.

Kahlan regarda Richard, qui tourna la tête vers son grand-père.

— Elle nous a dit de très gentilles choses. La connaissant, elle ne tenait pas à ce que d'autres les entendent.

— Ça, je n'en doute pas, ricana le vieil homme.

Tapotant d'un index la pierre noire du collier, Kahlan enlaça Richard et le tira vers elle.

— Qu'en penses-tu ? murmura-t-elle.

— Pour l'instant, elle a raison : nous sommes ensemble, et c'est tout ce qui compte. Réjouissons-nous que notre rêve se soit réalisé, et remettons le reste à plus tard. J'ai eu mon compte d'ennuis, et nous n'en avons pas terminé avec Jagang. Dans les temps qui viennent, je

voudrais simplement être près de toi et t'aimer.

— Motion adoptée, seigneur Rahl. Les choses étant ce qu'elles sont, ne nous compliquons pas la vie.

— Elle se compliquera bien assez toute seule, j'en ai peur. Alors, marché conclu ?

— Marché conclu ! fit Kahlan, oubliant instantanément Shota, l'avenir et tous les obstacles qu'il leur restait à franchir.

La fête se prolongea après la tombée de la nuit, et elle durerait probablement jusqu'à l'aube. Quand Kahlan souffla à Richard qu'elle était fatiguée, il se leva et demanda à l'Homme Oiseau la permission de se retirer avec son épouse.

Ils avaient décidé de dormir dans la maison des esprits, un endroit très spécial pour eux, depuis une certaine nuit.

— La journée a été longue, dit l'Homme d'Adobe. Reposez-vous bien.

Les deux jeunes gens saluèrent tout le monde et s'en furent. Dans la maison des esprits, enfin seuls, ils n'éprouvèrent pas le besoin de se parler.

Pour exprimer leur amour, les mots seraient superflus.

Le dos bien droit et le torse bombé, Berdine regarda les portes du Palais des Inquisitrices s'ouvrir pour laisser passer douze Mord-Sith en uniforme rouge.

Soucieux de ne pas paraître inquiets, mais trahis par leur précipitation brouillonne, les gardes d'harans se placèrent en configuration défensive, à bonne distance des redoutables furies.

Les Mord-Sith ne leur accordèrent aucune attention. Pour elles, tant qu'ils ne les ennuyaient pas, les soldats réguliers ne comptaient pas plus que des moustiques.

Le petit groupe s'immobilisa devant Berdine.

— Contente de te voir, dit Rikka, une femme dont l'autorité était reconnue par toutes ses collègues.

— Bienvenue à vous toutes… Mais que fichez-vous ici ? Le seigneur Rahl avait ordonné que vous attendiez son retour au Palais du Peuple.

Prudente, Rikka sonda les environs avant de continuer la conversation.

— Nous avons appris qu'il était ici, et décidé de le rejoindre, pour mieux le protéger. Les autres sont restées au palais, au cas où il finirait par y revenir. Nous le suivrons lorsqu'il rentrera chez lui.

— Je crois que c'est ici, « chez lui »…

— Comme il lui plaira ! Où est-il ? Nous voudrions nous présenter, et commencer à le protéger.

— Il est parti vers le sud, pour se marier.

— Pourquoi n'es-tu pas avec lui ?

— Il m'a ordonné de rester ici et de m'occuper de tout en son absence. Mais Cara l'accompagne.

— Cara ? Excellent. Avec elle, il ne lui arrivera rien. (Rikka réfléchit un moment, l'air maussade.) Tu dis qu'il va se marier ?

— C'est normal, puisqu'il est amoureux.

Toutes les Mord-Sith se regardèrent, stupéfaites.

— Amoureux ? Un seigneur Rahl ? J'ai du mal à y croire. (Rikka ricana.) À mon avis, il mijote quelque chose. Mais nous le découvrions bien assez tôt. Où sont les autres ?

— Hally est morte en tentant de protéger le seigneur Rahl.

— Une noble fin. Et Raina ?

— Elle aussi est morte, il y a peu de temps. (Berdine força sa voix à ne pas trembler.) Tuée par l'ennemi…

— Désolée pour toi, souffla Rikka.

— Le seigneur Rahl l'a pleurée, comme Hally.

Muettes de saisissement, les Mord-Sith écarquillèrent les yeux.

— Cet homme finira par nous poser des problèmes, marmonna Rikka.

— À mon avis, fit Berdine, il dira la même chose de toi.

Un idiot tapait à la porte, et l'ignorer ne semblait pas suffire à le décourager. Agacée, Kahlan embrassa Richard, s'enveloppa dans une couverture et se leva.

— Ne bougez pas, seigneur Rahl, dit-elle, je me charge de cet importun.

Pieds nus, elle traversa la pièce sans fenêtre, ouvrit la porte, plissa les yeux et reconnut l'« importun ».

— Zedd, que se passe-t-il ?

Cessant un instant de grignoter une part de gâteau, le vieux sorcier tendit à l'Inquisitrice un panier rempli de morceaux de pain de tava.

— J'ai pensé que vous auriez faim…

— C'est très gentil, merci.

Zedd recommença à manger et jeta un regard critique sur les cheveux de la jeune femme.

— Tu n'arriveras jamais à les démêler, mon enfant.

— Merci pour vos conseils cosmétiques, Zedd.

Kahlan voulut fermer la porte, mais il s'y accrocha d'une main.

— Les anciens s'inquiètent. Ils aimeraient savoir quand vous libérerez la maison des esprits.

— Rassurez-les : dès que nous en aurons terminé, nous ne manquerons pas de le leur dire.

L'air pas commode, Cara approcha et saisit Zedd par le col de sa

tunique.

— Mère Inquisitrice, je vais m'assurer qu'il ne vous dérange plus.

— Merci, mon amie.

Kahlan claqua la porte sur le visage hilare du sorcier.

Puis elle rejoignit Richard, posa le panier, s'allongea auprès du jeune homme et l'enveloppa dans sa couverture.

— Un grand-père par alliance casse-pieds, expliqua-t-elle.

— J'ai entendu. Le coup de l'estomac vide et des cheveux emmêlés… Un grand classique !

— Bon, où en étions-nous ?

Quand il l'embrassa, Kahlan se souvint. Richard lui faisait une – longue – démonstration de magie…

Terry Goodkind

L'Âme du Feu

L'Épée de Vérité – livre cinq

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Pour James Frankel, un homme talentueux d'une infinie patience,d'un grand courage et d'une parfaite intégrité.

« Craignez les heures étranges où la lumière et les ténèbres se rencontrent. Méfiez-vous des carrefours où rôdent de terribles créatures qui se tapissent dans les flammes et voyagent sans peine au cœur des étincelles. Restez loin des failles obscures dans la roche, des trous au cœur de la terre, des cavernes et des puits. Redoutez les falaises et les berges des lacs et des rivières, car ces monstres se glissent partout où une frontière sépare les éléments.

Certains sont d'une beauté glaciale et d'autres adoptent les formes les plus fantaisistes. Souvent, ils désirent être vénérés, mais cela ne suffit jamais à les apaiser. Soyez attentifs à ne pas les provoquer, parce qu'ils sont très dangereux et capables de dévastations au-delà de l'imaginable. Chasseurs inlassables, ces voleurs de magie dépourvus d'âme ignorent la pitié.

N'oubliez jamais mes paroles : prenez garde aux Carillons, et, si l'urgence est extrême, dessinez trois fois une Grâce mortelle sur la terre nue avec du sable, du sel ou du sang. »

Traduction du journal de Kolo

Chapitre premier

— Je me demande pourquoi les poulets sont aussi énervés, dit Richard.

Kahlan se serra plus fort contre son épaule.

— Ton grand-père leur casse peut-être autant les pieds qu'à nous, avança-t-elle.

Son compagnon ne répondant pas, elle leva les yeux vers lui, l'étudia à la faible lueur du feu et vit qu'il regardait fixement la porte.

— Ou ils sont peut-être grognons parce que nous les avons empêchés de dormir toute la nuit…

Richard sourit et embrassa le front de la jeune femme. Dehors, les caquètements venaient de cesser. Kahlan supposa que les enfants du village, toujours occupés à fêter dignement le mariage, avaient chassé les volailles de leur perchoir favori, à savoir le muret qui se dressait devant la maison des esprits. Elle fit part au Sourcier de sa déduction.

De lointains échos de conversations, d'éclats de rire et de chansons pénétraient dans leur sanctuaire. Le parfum du bois aromatique qui brûlait en permanence dans la cheminée de la maison sacrée se mêlait à celui de la sueur née de la passion amoureuse et à l'odeur épicée des poivrons et des oignons frits.

Un moment, Kahlan regarda la lueur des flammes se refléter dans les yeux gris de son mari. Puis elle s'abandonna de nouveau entre ses bras, bercée par le son étouffé des tambours et des boldas.

En frottant des palettes de bois le long des arêtes sculptées de ces instruments creux en forme de cloche, les musiciens du Peuple d'Adobe produisaient une mélodie mystérieuse et lancinante. Sur le chemin qui la conduisait vers les plaines, cette musique s'infiltrait dans le refuge des deux jeunes gens, invitant les esprits des ancêtres à se joindre aux festivités.

Richard tendit un bras et prit un morceau de pain de tava sur le plateau que Zedd, son grand-père, leur avait apporté.

— Il est encore chaud, dit-il. Tu en veux ?

— Le seigneur Rahl a faim ou il s'est déjà lassé de sa nouvelle épouse ?

— Nous sommes vraiment mariés ? lança Richard avant d'éclater de rire. Ce n'était pas un rêve ?

Kahlan frissonna de bonheur. Ces derniers temps, elle avait si souvent imploré les esprits du bien de rendre à Richard la capacité de

rire. De la leur rendre à tous les deux, à vrai dire…

— C'est un rêve devenu réalité…, souffla-t-elle.

Vexée qu'il lui préfère un morceau de pain, elle l'en détourna en exigeant un baiser… qu'il ne lui refusa pas. Alors qu'il la serrait dans ses bras, elle sentit s'accélérer le souffle du jeune homme.

Rassurée, Kahlan fit remonter ses mains le long des épaules et du cou musclés de Richard et laissa ses doigts fins vagabonder dans ses cheveux emmêlés par la sueur.

Une nuit comme celle-là, dans un passé qui lui semblait très lointain – mais qui ne l'était pas –, près de la cheminée de la maison des esprits, Kahlan avait compris qu'elle était désespérément amoureuse de Richard – et condamnée, avait-elle cru, à garder ses sentiments secrets jusqu'à la fin de sa vie. Au terme de dures batailles et de déchirants sacrifices, le Sourcier et la Mère Inquisitrice avaient été « adoptés » par le Peuple d'Adobe, pourtant connu pour ne pas porter les étrangers dans son cœur. Bien plus tard, toujours dans la maison des esprits, après qu'il eut réussi l'exploit réputé impossible d'aimer une Inquisitrice sans y perdre sa personnalité et son âme, Richard l'avait demandée en mariage. En toute logique, ils avaient choisi de passer leur nuit de noces – si longtemps attendue – dans ce lieu chargé de tant de souvenirs.

Bien que l'amour et lui seul en fût la raison, leur mariage scellait aussi l'alliance officielle des Contrées du Milieu et de D'Hara. Célébrée dans une capitale des Contrées, la cérémonie aurait été aussi somptueuse qu'un couronnement, avec le faste, la splendeur et le luxe que cela impliquait. Bref, toute l'histoire de la vie de l'Inquisitrice, avant sa rencontre avec Richard. Parce qu'ils étaient « candides », aux yeux des gens « civilisés », les Femmes et les Hommes d'Adobe comprenaient les raisons – tellement simples – du mariage des deux jeunes gens, et ils ne doutaient pas un instant de leur sincérité. Aux yeux de Kahlan, une union joyeusement fêtée avec de vrais amis – et même un peu plus que cela : des *parents* – valait cent fois les mascarades protocolaires qu'on lui aurait infligées chez elle.

Pour ces braves gens, qui menaient une vie pénible et périlleuse dans les plaines du Pays Sauvage, une fête comme celle-là était une occasion de se réjouir, de danser, de chanter et de raconter des histoires. Aucun autre étranger n'ayant jamais été adopté par le Peuple d'Adobe – sans parler de deux ! –, ce mariage était sans précédent. Kahlan devinait qu'il aurait un jour sa place parmi les légendes que les danseurs aux visages couverts de boue blanche et noire, splendides dans leurs costumes de fourrure et d'herbe, aimaient à faire revivre en prélude aux conseils des devins.

— Sourcier de Vérité, souffla-t-elle, taquine, quand Richard la

laissa respirer, je crois que tu utilises ta magie pour abuser d'une jeune fille innocente…

S'il continuait encore un peu, elle finirait par oublier à quel point les muscles de ses cuisses lui faisaient mal…

— Tu préférerais qu'on sorte voir ce que traficote Zedd ? demanda Richard.

Ayant également besoin de reprendre un peu d'air, il roula sur le dos.

— Seigneur Rahl, dit Kahlan en lui flanquant une petite claque sur les côtes, je crois que ta nouvelle épouse t'ennuie vraiment… D'abord les volailles, puis le tava, et maintenant ton grand-père !

— Je sens l'odeur du sang, souffla soudain Richard, les yeux de nouveau rivés sur la porte.

Kahlan s'assit et s'étira.

— Une proie ramenée par des chasseurs, sans aucun doute… Richard, s'il y avait des problèmes, nous le saurions. As-tu oublié que des amis montent la garde dehors ? Un village entier veille sur notre sécurité ! Personne ne peut tromper la vigilance des chasseurs du Peuple d'Adobe. Au minimum, ils auraient donné l'alarme, et tout le monde serait sur le pied de guerre.

Kahlan se demanda si Richard l'avait entendue. Plus immobile qu'une statue, il fixait la porte, tous les sens aux aguets. Quand la jeune femme lui posa sur l'épaule une main un rien impatiente, il se détendit et se tourna vers elle :

— Tu as raison, s'excusa-t-il. On dirait que j'ai du mal à ne pas être en permanence sur les dents…

Toute sa vie, Kahlan avait évolué dans les hautes sphères du pouvoir et de l'autorité. Dès l'enfance, on lui avait inculqué le sens du devoir et appris à assumer ses responsabilités. Formée à reconnaître le danger, qui rôdait sans cesse autour d'elle, elle n'avait eu aucun mal, malgré son jeune âge, à se glisser dans la peau de la Mère Inquisitrice – la dirigeante suprême des Contrées du Milieu, plus puissante que les rois et les reines.

Après une jeunesse très différente, Richard, amoureux fou de la nature, était devenu guide forestier dans sa Terre d'Ouest natale. Le chaos, les épreuves et le destin l'avaient forcé à endosser des habits qu'on aurait pu croire trop larges pour lui. Devenu le maître de l'empire d'haran, il restait persuadé que la méfiance était sa principale alliée. Et les récents événements ne lui donnaient pas tort…

Il fouilla dans ses vêtements épars, en quête de son épée. Hélas, pour atteindre plus vite le village du Peuple d'Adobe, il avait dû se résigner à ne pas l'emporter.

Kahlan l'avait vu des dizaines de fois chercher, sans même y penser, à s'assurer de la présence de son arme. Tout au long des mois

où il avait tellement changé – comme le monde autour de lui – l'Épée de Vérité s'était révélée sa meilleure protectrice. En retour, il se consacrait corps et âme à la défense de cette lame hors du commun et de ce qu'elle représentait.

Pourtant, l'épée n'avait qu'une valeur symbolique. En réalité, la main qui la maniait détenait le véritable pouvoir. Bref, le Sourcier *était* l'arme, et sa lame, comme la robe blanche de la Mère Inquisitrice, servait surtout à signaler au monde qu'on l'avait chargé d'une extraordinaire mission.

Kahlan se pencha et embrassa Richard, qui l'enlaça de nouveau. Tentatrice, elle se laissa tomber sur le dos, l'entraînant avec elle.

— Alors, ça fait quoi d'être l'époux de la Mère Inquisitrice ?

Se dégageant, Richard s'allongea à côté d'elle et se redressa sur un coude.

— C'est merveilleux ! Une expérience fabuleuse, stimulante… et épuisante. Et avoir le seigneur Rahl pour époux, qu'est-ce que ça fait ?

— Ça colle, parce qu'il est poisseux de sueur…, répondit Kahlan avec un rire de gorge.

Richard sourit, fourra un morceau de tava dans la bouche de sa malicieuse épouse, s'assit et tira entre eux le plateau lesté de nourriture. Le pain de tava – une racine – était l'aliment de base du Peuple d'Adobe. Accompagnant presque tous les plats, il pouvait se consommer seul, être fourré de viande ou de légumes ou servir de cuiller pour la dégustation des bouillies et des ragoûts. Séché, il assurait la subsistance des chasseurs, souvent absents du village pendant des semaines.

Kahlan s'étira de nouveau et bâilla. Ravie que son bien-aimé ne se soucie plus de ce qui se passait dehors, elle lui posa un petit baiser sur la joue.

Sous une couche de tranches de tava, Richard trouva des oignons et des poivrons frits, des champignons aussi larges que la main de Kahlan, des navets, un assortiment de légumes verts et plusieurs petits gâteaux de riz. Il goûta un navet, le trouva délicieux, puis fourra un morceau de tava de légumes, en fit un rouleau et le tendit à sa compagne.

— J'aimerais rester ici à jamais, souffla-t-il, pensif.

Kahlan tira la couverture sur ses genoux. La dernière phrase de Richard résumait parfaitement la situation. Dehors, le monde les attendait, et il ne leur réservait rien de bon.

— Eh bien, dit-elle en battant des cils, Zedd est venu nous dire que les anciens veulent récupérer la maison des esprits… Est-ce une raison pour déguerpir avant d'en avoir terminé avec nos… hum… leçons de magie ?

— Zedd se fiche des exigences des anciens, répondit Richard avec

un petit sourire. Il veut me voir, voilà tout. Cela dit, je suis très heureux d'avoir pour épouse une élève appliquée… et studieuse.

Kahlan mordilla le rouleau de tava, les yeux levés vers son compagnon, occupé à casser en deux un petit gâteau de riz. En pensée, comprit-elle, il était déjà ailleurs…

— Vous avez été séparés pendant des mois, rappela-t-elle. (Du bout d'un doigt, elle essuya le jus de légumes qui coulait sur son menton.) Il a hâte de savoir ce que tu as fait, et de découvrir ce que tu as appris. Il t'aime, Richard, et il a des choses à t'apprendre. D'urgence, je crois…

— Ce vieil enquiquineur me donne des leçons depuis que je suis sorti du ventre de ma mère ! Mais je l'aime aussi, tu sais…

Richard fourra un autre morceau de tava de légumes frits et bouillis et entreprit de le dévorer. En grignotant le sien, Kahlan écouta le crépitement des flammes et les lointains échos de la musique.

Quand il eut fini, le Sourcier tira un pruneau de sous le tas de tranches de tava.

— Je le connais depuis toujours, et je ne me suis jamais douté qu'il était bien plus que mon meilleur ami. Mon grand-père, rien que ça ! Et un homme très supérieur aux autres…

Il mordit la moitié du pruneau et tendit l'autre à Kahlan.

— Il te protégeait, Richard… Savoir qu'il était ton ami te suffisait.

La jeune femme accepta le fruit et le savoura en admirant le superbe profil de son mari. Puis, du bout des doigts, elle le força à tourner la tête pour la regarder.

— Je sais ce qui t'inquiète, Richard. Mais Zedd est de nouveau avec nous. Ses conseils nous réconforteront au moins autant qu'ils nous aideront…

— Tu as raison… Qui éclairerait mieux notre chemin que ce bon vieux Zedd ? (Richard tira ses vêtements vers lui.) Il doit bouillir d'impatience, en attendant mon rapport…

Alors que le Sourcier enfilait son pantalon noir, Kahlan mordilla un gâteau de riz, le garda entre ses lèvres pendant qu'elle sortait quelques objets de son sac, puis l'en retira et cessa de s'affairer.

— Nous avons été séparés de Zedd pendant des mois, et je l'ai même vu plus souvent que toi. Anna et lui voudront tout savoir, et il faudra leur répéter vingt fois notre histoire pour qu'ils nous laissent tranquilles. Mais avant, j'aimerais prendre un bain. Il y a des sources chaudes, pas très loin d'ici…

Richard cessa soudain de boutonner sa chemise.

— Hier, avant la cérémonie, Anna et Zedd étaient dans tous leurs états. Tu as compris pourquoi ?

— Hier soir ? (Kahlan sortit un chemisier de son sac et le déplia.) C'était au sujet des Carillons, je crois… Quand j'ai dit les avoir

prononcés à voix haute et à plusieurs reprises… Mais Zedd a affirmé qu'Anna et lui s'occuperaient du problème, quel qu'il puisse être.

L'Inquisitrice détestait repenser à ces événements, dont le souvenir suffisait à la faire frissonner. Les entrailles nouées, elle songea à ce qui serait arrivé si elle avait hésité à dire ces trois mots. Quelques secondes de plus, et le Sourcier n'aurait plus été de ce monde. Des instants qu'elle préférait bannir de sa mémoire.

— C'est bien ce que j'avais cru comprendre, fit Richard avec un clin d'œil malicieux. Mais j'étais trop occupé à t'admirer dans ta jolie robe bleue pour me préoccuper de questions aussi secondaires. Les trois Carillons ne sont sûrement pas susceptibles de donner du fil à retordre à Zedd. C'est le genre de domaine où il excelle.

— Alors, ce bain ?

— Pardon ?

Kahlan vit que Richard fixait de nouveau la porte.

— Un bain ! Pouvons-nous aller nous laver dans les sources chaudes avant de passer des heures à raconter notre histoire à Zedd et à Anna ?

Richard enfila sa tunique noire dont les broderies d'or, autour du cou et des manches, reflétèrent la lueur des flammes.

— Tu me laveras le dos ? demanda-t-il avec un regard en coin.

Kahlan regarda Richard boucler la large ceinture de cuir où étaient accrochées, à droite et à gauche, deux sacoches qui contenaient, entre autres choses, deux bourses ornées de fil d'or et remplies de substances dotées d'un terrifiant pouvoir.

— Seigneur Rahl, je laverai tout ce que tu voudras…

Richard sourit en enfilant ses serre-poignets d'argent rembourrés de cuir et gravés d'antiques symboles.

— On dirait que ma nouvelle épouse peut transformer de banales ablutions en un événement inoubliable…

Kahlan passa son manteau et glissa sous le col sa longue chevelure emmêlée.

— Allons prévenir Zedd que nous le verrons plus tard, et attends-toi à un bain que tu n'oublieras pas de sitôt !

Du bout d'un index, la jeune femme taquina les côtes de son compagnon, qui gloussa bêtement puis lui saisit le poignet pour qu'elle arrête.

— Si tu veux vraiment te laver, il vaudrait mieux éviter Zedd… Tu le connais : il posera une question, puis une autre, et encore une autre… (Richard mit sa cape couleur or et noua le lacet autour de sa gorge.) La journée sera finie avant qu'on s'en aperçoive, et il continuera de nous interroger jusqu'à l'aube suivante. Où sont tes sources d'eau chaude ?

— Vers le sud, à une heure de marche, peut-être un peu plus. (Kahlan mit dans une sacoche quelques morceaux de pain de tava, une brosse, un morceau de savon parfumé aux herbes et quelques autres petits objets.) Si Zedd bout d'impatience de nous voir, je crains que nous défiler comme ça le mette dans une colère noire.

— Tu veux ton bain, ou non ? Si c'est oui, nous nous excuserons de lui avoir faussé compagnie… en revenant ! De toute façon, ce n'est pas loin, et il n'aura pas le temps de trop se languir.

— Richard, dit Kahlan, soudain sérieuse, je sais que tu as très envie de lui parler. Si tu ne veux pas attendre, remettons le bain à plus tard. Je ne t'en voudrais pas… Pour être franche, j'avais surtout envie d'être seule avec toi un peu plus longtemps.

— Nous le verrons dans quelques heures, et patienter ne le tuera pas. Moi aussi, j'aimerais être encore un peu seul avec toi.

Alors qu'il ouvrait la porte, Richard tendit de nouveau la main pour tapoter la garde de son épée. Bien entendu, il ne la trouva pas, et cela sembla le perturber. Au soleil, sa cape brillait tellement que Kahlan dut plisser les yeux pour ne pas être éblouie. Dès qu'elle fut sortie, de délicieuses odeurs de nourriture lui caressèrent les narines. Tôt le matin, les villageoises s'affairaient déjà autour des feux de cuisson…

Richard sonda rapidement le ciel, puis se livra à un examen plus attentif des étroits passages qui serpentaient entre les bâtiments, devant eux.

Dans cette partie du village, on ne trouvait que des édifices publics, dont la maison des esprits. Certains servaient de sanctuaires aux anciens, d'autres abritaient les rituels des chasseurs, avant leur départ pour de longues expéditions. Et aucun homme ne s'était jamais aventuré à franchir le seuil de la maison réservée aux femmes…

Dans une de ces bâtisses, on préparait les morts à leur séjour sous terre, car le Peuple d'Adobe inhumait ses défunts.

Si loin des forêts, où le bois abondait, en gaspiller pour des bûchers funéraires eût été absurde. Par souci d'économie, les feux de cuisson, allumés avec des bûchettes, étaient alimentés avec de la bouse séchée ou des fagots très serrés d'herbe également séchée. Les joyeuses flambées, comme celles de la nuit précédente, pour le mariage, restaient réservées aux grandes occasions.

Avec ses bâtiments inhabités, cette partie du village avait quelque chose de surréaliste et d'un peu inquiétant. Ce matin, le son des tambours et des boldas accentuait encore cette impression. Et les échos de voix charriés par la brise semblaient être les rires de fantômes trop distraits pour retourner sous terre après le lever du soleil. À la lumière du jour, sous un ciel dégagé, les ombres, entre les bâtiments, paraissaient plus impénétrables que jamais.

Sans cesser de les sonder, Richard fit signe à Kahlan de jeter un coup d'œil derrière le muret, où le cadavre ensanglanté d'un poulet gisait sur un lit de plumes déchiquetées.

Chapitre 2

L'hypothèse de Kahlan était fausse. Les enfants n'avaient rien fait aux volailles.

— Un faucon ? demanda-t-elle.

Richard sonda de nouveau le ciel.

— C'est possible… Peut-être une belette, ou un renard. En tout cas, le prédateur a dû filer avant de dévorer sa prise. Quelqu'un l'aura effrayé…

— Eh bien, ça devrait te rassurer. Il s'agissait seulement d'un carnivore affamé.

Sanglée dans son uniforme rouge, Cara approchait déjà des deux jeunes gens, qu'elle avait immédiatement repérés. Son Agiel – une tige de cuir rouge d'un pied de long apparemment inoffensive – pendait à son poignet au bout d'une chaînette. En cas de danger, il lui suffisait de lever la main pour que cette arme terrifiante vienne se loger dans sa paume en un éclair.

Kahlan lut du soulagement dans les yeux bleus de la Mord-Sith. Sans doute parce qu'elle se félicitait que ses protégés n'aient pas été enlevés par des forces invisibles dès leur sortie de la maison des esprits…

S'il n'avait tenu qu'à elle, la Mord-Sith blonde n'aurait pas quitté d'un pouce le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice. Dans des circonstances aussi exceptionnelles, elle avait consenti à leur laisser un peu d'intimité – et à faire tout son possible pour que personne ne vienne les déranger. Sachant à quel point Cara prenait sa mission de protectrice au sérieux, Kahlan appréciait à sa juste valeur qu'elle leur ait offert un moment de solitude, loin des fâcheux de tout poil.

Loin des fâcheux…

L'Inquisitrice regarda le Sourcier. Voilà pourquoi il s'était inquiété ! Il savait que les enfants ne pouvaient pas être coupables, parce que Cara ne les aurait jamais laissés approcher autant de la maison des esprits, dont la porte n'avait pas de serrure.

— Tu as vu qui a tué le poulet ? demanda Richard avant que la Mord-Sith ait eu le temps de dire un mot.

— Non, seigneur. Quand j'ai accouru, alertée par le bruit, j'ai dû effrayer le prédateur.

D'un coup de tête, Cara renvoya sa tresse blonde dans son dos. Toutes les Mord-Sith portaient leurs cheveux ainsi. En plus de leur

uniforme, cela permettait de les reconnaître au premier coup d'œil – et de passer son chemin, si on avait été assez fou pour traîner dans leurs pattes…

— Zedd a-t-il tenté de revenir nous voir ?

— Non, seigneur… Après vous avoir apporté de la nourriture, il a dit qu'il aimerait vous parler, dès que vous seriez… hum… prêts.

— Eh bien, souffla Richard sans cesser de scruter les ombres, nous ne sommes *pas* prêts. Avant de le voir, nous prendrons un bain. Il y a des sources chaudes, pas très loin d'ici…

— Quelle charmante idée ! rayonna Cara. Je me ferai un plaisir de vous laver le dos.

Richard se pencha pour foudroyer la Mord-Sith du regard :

— Pas question ! Tu te contenteras de le surveiller, compris ?

— Vous voulez que je me rince l'œil, seigneur ? C'est très aimable à vous.

Le Sourcier devint plus rouge que l'uniforme de sa garde du corps.

Kahlan sourit sous cape. La Mord-Sith adorait faire tourner Richard en bourrique. Ses collègues et elle étaient les protectrices les plus irrévérencieuses que l'Inquisitrice eût jamais connues. Les plus efficaces, aussi…

Toutes ces femmes, membres d'une antique secte dévouée à la défense du seigneur Rahl de D'Hara, affichaient une confiance qui faisait bien plus que « friser » l'arrogance. Dès l'adolescence, leur entraînement était d'une incroyable sauvagerie. Ce conditionnement impitoyable faisait d'elles des tueuses qui ignoraient jusqu'à la notion de « remords ».

Jusqu'à très récemment, l'Inquisitrice ignorait presque tout de D'Hara, un mystérieux pays situé à l'est des Contrées du Milieu. Né en Terre d'Ouest, soit beaucoup plus loin de D'Hara, Richard en savait encore moins long qu'elle. Quand Darken Rahl avait lancé ses troupes à l'assaut des Contrées, le Sourcier s'était trouvé mêlé au conflit. Après avoir tué l'ignoble maître de D'Hara, il était parvenu à mettre un terme à la guerre.

Ignorant que Darken Rahl était son père – parce qu'il avait violé sa mère –, le futur Sourcier avait grandi en pensant que George Cypher, le brave homme qui l'avait élevé, était l'auteur de ses jours. Pendant des années, Zedd avait gardé le secret pour protéger sa fille et son petit-fils. Mais après avoir vaincu Darken Rahl, Richard avait enfin tout découvert sur sa filiation.

À présent, il ne savait toujours pas grand-chose de l'empire dont il avait hérité. Et il n'aurait sûrement pas accepté de prendre le pouvoir sans la menace imminente d'une guerre. Car si personne ne l'arrêtait, l'Ordre Impérial réduirait le monde entier en esclavage…

Devenu le nouveau maître de D'Hara, le Sourcier avait

immédiatement rendu leur liberté aux Mord-Sith. Aussitôt, elles avaient décidé, qu'il le veuille ou non, de devenir ses fidèles gardes du corps. Autour du cou, attachés à une lanière de cuir, Richard portait les Agiels des deux femmes – à ce jour – qui avaient sacrifié leur vie pour défendre la sienne.

Les Mord-Sith vénéraient le nouveau seigneur Rahl. Pourtant, avec lui, elles se permettaient l'impensable : plaisanter à ses dépens. Ravies de le taquiner, elles rataient rarement une occasion de le mettre en boîte.

Pour ce « crime », Darken Rahl les aurait fait torturer à mort. Selon Kahlan, leur irrévérence était une façon de rappeler à Richard qu'il les avait affranchies et qu'elles le servaient parce qu'elles le voulaient bien. Privées de jeunesse par les monstres qui les avaient brisées, avaient-elles développé un curieux sens de l'humour que plus rien, aujourd'hui, ne les empêchait de manifester ? Si l'Inquisitrice ignorait la réponse, elle aurait volontiers parié sur cette hypothèse.

Quand il s'agissait de protéger Richard – et Kahlan, depuis qu'il le leur avait ordonné –, ces femmes bravaient la mort avec une telle insouciance qu'on aurait pu croire qu'elles la recherchaient. Mourir dans leur lit, vieilles et édentées, proclamaient-elles, était la seule éventualité qui les effrayât vraiment. Bien entendu, le Sourcier voyait les choses autrement, et il entendait les protéger au moins autant qu'elles le protégeaient.

Plein de compassion pour les Mord-Sith, victimes depuis des siècles de la cruauté de ses ancêtres, il parvenait très rarement à les réprimander. La plupart du temps, il ne se formalisait pas de leurs facéties et encaissait stoïquement leurs piques. Bien entendu, son indulgence les encourageait à aller toujours plus loin dans l'insolence.

Qu'il se soit empourpré à l'idée que Cara joue les voyeuses pendant qu'il prendrait un bain témoignait de son excellente éducation… et lui promettait un bel avenir de victime entre les mains de ses malicieuses protectrices.

Dominant son exaspération, il roula de grands yeux menaçants.

— Puisque c'est ainsi, tu ne verras rien, parce que tu attendras ici !

Kahlan ne douta pas un instant de la suite. Comme elle le prévoyait, Cara éclata de rire et leur emboîta le pas. L'insubordination ne lui posait pas l'ombre d'un problème dès qu'un ordre de Richard lui semblait dangereux pour sa sécurité. À l'instar de ses collègues, elle obéissait quand les directives du Sourcier paraissaient importantes – à condition de ne pas l'exposer plus que de raison.

Quelques pas plus loin, le seigneur Rahl et les deux femmes furent rejoints par une demi-douzaine de chasseurs qui surgirent de l'ombre comme des fantômes. Musclé et très bien proportionné, le plus grand du lot restait plus petit que Kahlan, et Richard les dominait tous de

deux bonnes têtes. La poitrine et les jambes enduites de boue, pour mieux passer inaperçus, tous étaient armés d'un arc, d'un long couteau et d'une ou plusieurs lances.

Dans leurs carquois, Kahlan reconnut des flèches « dix-pas ». Il s'agissait donc d'hommes de Chandalen, les seuls, chez le Peuple d'Adobe, qui fussent en permanence équipés de projectiles trempés dans du poison. Plus que de simples chasseurs, ces guerriers d'élite étaient les protecteurs des villageois.

Ils sourirent quand l'Inquisitrice les gifla les uns après les autres – le salut traditionnel, dans leur culture, quand on entendait manifester son respect à quelqu'un.

Kahlan les remercia d'avoir monté la garde si longtemps, puis elle traduisit ses propos à Cara et Richard.

— Tu savais qu'ils s'étaient postés dans les allées pour veiller sur nous ? demanda-t-elle au Sourcier quand ils se furent remis en route.

— J'en avais repéré quatre, souffla Richard. À ma courte honte, les deux autres m'avaient échappé.

Comment les aurait-il vus, pensa Kahlan, *puisqu'ils venaient de derrière la maison des esprits ?*

La jeune femme frissonna. Elle n'avait pas remarqué un seul de leurs anges gardiens. Les chasseurs parvenaient à se rendre invisibles partout, et c'était encore plus impressionnant dans les plaines !

Tant de gens se donnaient du mal pour assurer leur sécurité… Un jour, il faudrait qu'elle prenne le temps de les remercier.

Cara leur ayant dit que Zedd et Anna étaient quelque part dans le secteur sud-est du village, ils prirent garde à sortir par le côté ouest avant de se diriger plein sud. Sachant qu'ils auraient du mal à passer inaperçus avec leur escorte, ils évitèrent les zones dégagées, où les villageois se rassemblaient déjà, et slalomèrent dans un labyrinthe d'étroites ruelles.

Les rares personnes qu'ils croisèrent les saluèrent, leur tapotèrent le dos ou leur flanquèrent de grandes gifles affectueuses.

Occupés à courir derrière de petites balles de cuir, à se poursuivre ou à traquer des ennemis imaginaires, les enfants grouillaient sans cesse dans les jambes des adultes. Très souvent, de pauvres volailles affolées – promues au rang de proies dans la fièvre du jeu – détalaient en caquetant sur le passage des chasseurs en herbe.

Emmitouflée dans son manteau, Kahlan se demanda comment ces gosses pouvaient courir ainsi dans l'air mordant de la matinée. La plupart étaient torse nu et les plus petits ne portaient pas l'ombre d'un vêtement…

Chez les Hommes d'Adobe, les enfants – même si on veillait sur eux – étaient libres d'aller et venir, et on leur demandait rarement des

comptes sur leur comportement. Plus tard, leur formation serait intense, dure et stricte. Alors, on ne leur passerait plus rien…

Libres de vivre leur enfance comme ils l'entendaient, les gamins traînaient partout, et on pouvait compter sur eux pour accourir dès que quelque chose d'inhabituel se produisait. Comme tous les gosses du monde, ils s'émerveillaient d'à peu près tout, et les volailles semblaient les fasciner plus encore que le reste.

Alors que la petite colonne traversait la lisière sud du village, son passage n'échappa pas à l'œil de lynx de Chandalen, le chef des féroces chasseurs. Vêtu de sa plus belle tenue en peau de daim, les cheveux enduits de boue, selon la coutume en vigueur parmi les siens, le guerrier portait sur les épaules la peau de coyote qui témoignait de son nouveau statut. Car il était désormais un des six anciens – un titre honorifique sans rapport avec l'âge – qui présidaient à la destinée du village.

Après un chaleureux échange de gifles, il flanqua une formidable claque sur l'épaule de Richard.

— Comment va mon meilleur ami ? lança-t-il joyeusement. Si tu ne l'avais pas épousée, la Mère Inquisitrice m'aurait sûrement voulu, et je ne pourrai jamais te remercier assez !

Avant que Kahlan traverse la frontière pour aller chercher de l'aide en Terre d'Ouest – et y rencontrer Richard – Darken Rahl avait fait assassiner toutes les autres Inquisitrices. Ultime survivante de cet ordre très ancien, la jeune femme se devait de prendre un époux et d'avoir un enfant. Mais jusqu'à ce que Richard et elle aient trouvé un moyen d'échapper à cette malédiction, aucune Inquisitrice ne s'était jamais mariée par amour. Car son simple contact, au plus fort de la passion, aurait suffi à détruire l'esprit de son bien-aimé.

Pendant des siècles, les femmes comme Kahlan avaient choisi leurs compagnons pour la santé et la force qu'ils pouvaient transmettre à leurs filles. Ensuite, elles les touchaient avec leur pouvoir, les transformant en marionnettes éperdues d'amour. Chandalen n'avait pas voulu offenser la Mère Inquisitrice, mais simplement manifester sa satisfaction d'avoir échappé à ce triste sort.

Dans un éclat de rire, Richard assura qu'il était ravi d'avoir rendu service à un ami… et d'avoir épousé une femme extraordinaire. Puis il jeta un coup d'œil aux six chasseurs et reprit très vite son sérieux.

— Tes hommes ont vu qui a tué le poulet, devant la maison des esprits ?

Seul parmi son peuple à parler la langue du Sourcier et de la Mère Inquisitrice, Chandalen traduisit la question et écouta attentivement les réponses de ses chasseurs. Depuis qu'ils avaient pris leur tour de garde – le troisième et dernier de la nuit – rien de notable ne s'était produit.

Un des plus jeunes hommes, nommé Juni, raconta quand même qu'il avait armé son arc, cherchant à repérer et à tuer l'animal qui venait de massacrer un poulet. L'insultant pour qu'il se montre, au point même de cracher sur son honneur, il n'avait obtenu aucun résultat.

Richard écouta avec intérêt la traduction de Chandalen, qui laissa de côté les plates excuses de Juni. Pour un chasseur, surtout quand il servait sous ses ordres, ne pas voir un intrus, même à quatre pattes, était une faute impardonnable. Et le pauvre Juni, devina l'Inquisitrice, n'avait pas fini d'entendre parler de cette histoire.

Alors qu'ils repartaient, Richard et Kahlan aperçurent l'Homme Oiseau, assis sur une des étranges plates-formes qui servaient entre autres choses de lieu de réunion aux Hommes d'Adobe. Chef des six anciens, et par conséquent de son peuple, ce sage parmi les sages avait présidé au mariage des deux jeunes gens.

Aux yeux de Kahlan, partir pour les sources chaudes sans le saluer et le remercier aurait été de la dernière impolitesse. Partageant sans doute cet avis, Richard guida ses compagnons jusqu'à la structure au toit d'herbe séchée où siégeait l'Homme Oiseau.

Non loin de là, des enfants jouaient bruyamment. Plusieurs femmes en robes bleues, rouges et marron croisèrent la petite colonne sans cesser de bavarder comme des pies. Près des gamins, deux chèvres brunes cherchaient dans la poussière les miettes de nourriture que les humains auraient pu avoir laissées tomber. Même quand elles parvenaient à échapper au harcèlement des enfants, les pauvres bêtes ne semblaient pas parties pour faire un festin. Entre leurs pattes, des volailles picoraient ou s'égaillaient avec force caquètements.

Dans la clairière, les feux de joie agonisaient. Des villageois se massaient encore autour, fascinés par la chaleur et la lueur des braises. Pour eux, ces généreuses flambées étaient une extravagance réservée aux fêtes hors du commun et aux conseils des devins, où il convenait d'accueillir dignement les esprits des ancêtres. Certains de ces Hommes et de ces Femmes d'Adobe avaient dû passer la nuit à contempler les feux. Pour les enfants, ces flammes avaient été une inépuisable source d'émerveillement.

Tous les villageois portaient leurs plus beaux atours, et ils les garderaient jusqu'au coucher du soleil, qui mettrait un terme aux festivités. La veille, en riant aux éclats, des jeunes femmes avaient bombardé Kahlan de questions coquines. Les jeunes hommes, eux, s'étaient contentés de coller aux basques de Richard, ravis de lui sourire et de côtoyer un personnage aussi important.

L'Homme Oiseau portait la tunique et le pantalon en peau de daim dont il semblait ne jamais se séparer. Sa crinière grise cascadant sur

ses épaules, il avait autour du cou le fidèle sifflet en os qui lui permettait d'appeler toutes sortes d'oiseaux, selon les sons qu'il modulait. Après une tentative des plus infructueuses, Richard était toujours stupéfait, et admiratif, de voir les volatiles les plus farouches venir se poser docilement sur le bras tendu du vieux sage.

L'Homme Oiseau se fiait aux signes que lui communiquaient ses amis ailés. Selon Kahlan, il les appelait pour savoir ce qu'ils avaient à lui « dire » ou à lui montrer. Cela posé, il savait aussi déchiffrer les signaux émis par les êtres humains. Au point que l'Inquisitrice se demandait parfois s'il ne lisait pas dans les esprits.

Dans les mégalopoles des Contrées, on tenait les habitants du Pays Sauvage pour des barbares adorateurs de faux dieux et totalement ignorants. La jeune femme, bien au contraire, admirait la sagesse pleine de simplicité de ces populations, parfaitement capables d'interpréter les signaux subtils venus de la nature et de toutes les créatures vivantes. Plus d'une fois, elle avait vu des Hommes d'Adobe prédire le temps du lendemain en observant la façon dont le vent faisait onduler les herbes.

Deux anciens, Hajanlet et Arbrin, étaient assis au fond de la plate-forme. Les paupières mi-closes, ils regardaient vaguement leur peuple aller et venir dans le village. Arbrin avait posé une main protectrice sur l'épaule du petit garçon roulé en boule à côté de lui, qui suçait encore son pouce en dormant.

Des chopes et des assiettes, presque toutes vides, gisaient un peu partout sur le sol de la plate-forme. Même si certaines boissons étaient corsées, les Hommes et les Femmes d'Adobe savaient s'arrêter avant qu'une fête dégénère en beuverie.

— *Bonjour, honorable ancien,* dit Kahlan dans la langue de l'Homme Oiseau.

— *Bonjour à toi, mon enfant, et fassent les esprits que le soleil, ce matin, se soit levé pour saluer ton bonheur…*

L'Homme d'Adobe sourit et tourna de nouveau la tête vers le groupe de villageois qu'il observait. Du coin de l'œil, Kahlan vit Chandalen lorgner les chopes vides, puis adresser à ses hommes un sourire crispé.

— *Honorable ancien,* dit-elle, *Richard et moi voulons vous remercier pour ce merveilleux mariage. Si vous n'avez pas besoin de nous, nous ferions volontiers un tour jusqu'aux sources d'eau chaude.*

— *Allez-y, mais ne traînez pas trop, sinon la pluie chassera la chaleur que vous auront apportée les sources…*

Kahlan regarda le ciel, où on ne voyait pas un nuage. Puis elle consulta du regard Chandalen, qui confirma d'un hochement de tête la prédiction de l'Homme Oiseau.

— Si nous restons trop longtemps près des sources, traduisit

l'Inquisitrice pour Richard, il pleuvra avant notre retour.

Perplexe, le Sourcier regarda à son tour le ciel.

— Eh bien, dit-il, écoutons son avis, et ne nous attardons pas là-bas.

— *Nous ferions bien de partir au plus vite*, dit Kahlan à l'Homme Oiseau.

D'un index, le chef des anciens fit signe à l'Inquisitrice d'approcher. Quand elle se pencha en avant, elle vit qu'il observait attentivement les volailles qui grattaient le sol du bout du bec, non loin de là. Alors qu'elle l'écoutait respirer lentement, elle crut qu'il avait oublié ce qu'il voulait lui dire.

Mais il désigna les volailles et lui murmura une phrase à l'oreille.

Kahlan se redressa et regarda également les poules et les poulets.

— Alors, demanda Richard, que t'a-t-il dit ?

D'abord, la jeune femme douta d'avoir bien entendu. Voyant le front plissé de Chandalen et de ses chasseurs, elle comprit qu'elle ne s'était pas trompée.

Devait-elle traduire une chose pareille ? S'il avait un peu trop forcé sur les boissons rituelles, l'Homme Oiseau risquait d'être très embarrassé quand il aurait repris ses esprits.

Richard attendait toujours, sa patience mise à rude épreuve.

Kahlan regarda de nouveau l'Homme Oiseau, qui fixait toujours les volailles en inclinant la tête au rythme de la musique des boldas et des tambours.

Elle s'approcha de Richard et souffla :

— Il dit que celui-là, fit-elle en désignant une volaille, n'est pas un poulet…

Chapitre 3

Kahlan donna de petits coups de talons dans les cailloux qui tapissaient le fond du bassin et glissa lentement jusqu'à ce qu'elle soit dans les bras de Richard. Allongés sur le dos dans une eau peu profonde, ils étaient immergés jusqu'au cou. Pour la première fois de sa vie, la jeune femme voyait l'élément liquide sous un nouveau jour, extrêmement excitant…

Ils avaient trouvé l'endroit parfait dans le réseau de cours d'eau qui traversaient la plaine en serpentant autour de gros rochers. Les ruisseaux qui coulaient un peu plus loin au nord rafraîchissaient l'eau des sources chaudes, dont la température, sans cela, aurait été insupportable. On trouvait peu de bassins aussi profonds dans le coin, et ils en avaient testé plusieurs avant de découvrir celui qui leur conviendrait.

De hautes herbes entouraient leurs thermes improvisés, leur offrant toute l'intimité souhaitable pour profiter de leur bain sous la douce chaleur du soleil. Confirmant la prédiction de l'Homme Oiseau, des nuages se profilaient à l'horizon, et une brise pas si chaude que ça faisait onduler de plus en plus violemment la végétation.

Dans les plaines, les conditions climatiques pouvaient changer très vite. Le temps radieux de la veille tournait au maussade, mais cela ne durerait pas, car le printemps ne se laisserait pas chasser aussi facilement. Toujours aussi facétieux, l'hiver leur envoyait un glacial baiser d'au revoir, et l'eau de leur tiède sanctuaire frissonnait sous ses ultimes caresses gelées.

Au-dessus d'eux, un faucon en quête d'un repas décrivait de grands cercles dans le ciel. Kahlan en eut le cœur serré. Alors que Richard et elle savouraient leur bonheur, des serres impitoyables mettraient bientôt un terme à une vie. Ces derniers temps, elle avait appris ce qu'on ressentait quand on était pris pour cible par des carnassiers – une bonne raison pour se sentir solidaire de toutes les proies de la Création.

Invisibles comme à leur habitude, les six chasseurs montaient la garde à une distance raisonnable du bassin. Cara devait patrouiller dans le périmètre, histoire de s'assurer que les Hommes d'Adobe faisaient bien leur travail. Même s'ils ne se comprenaient pas, la Mord-Sith et les hommes de Chandalen s'entendaient à merveille, car ils étaient tous des protecteurs. Aux yeux de Cara, ce travail était un sacerdoce, et elle aimait savoir que les chasseurs partageaient sa

vision des choses.

— Même si nous ne l'avons pas fêté longtemps, dit Kahlan en aspergeant d'eau les bras de Richard, je n'aurais pas pu rêver d'un plus beau mariage. Et je suis si contente de te faire découvrir cet endroit charmant…

— Je n'oublierai rien de tout ça, souffla Richard en posant un baiser sur la nuque de sa compagne. La cérémonie, la maison des esprits, ces sources…

— Je compte bien que tu te souviennes de tout, seigneur Rahl. Sinon, tu auras intérêt à numéroter tes abattis !

— J'ai toujours rêvé de te montrer mon pays natal. Et j'espère pouvoir le faire un jour…

Le Sourcier retomba dans son mutisme. Il ne boudait pas, comprit Kahlan, mais réfléchissait à des sujets qui ne devaient pas l'enchanter. Aussi fort qu'ils en aient envie, à certains moments, ils ne pouvaient pas oublier leurs responsabilités. Partout, des armées attendaient des ordres, et en Aydindril, une horde de diplomates réclamaient à cor et à cri une audience avec la Mère Inquisitrice ou le seigneur Rahl.

Tous ne se rallieraient pas à la cause de la liberté, car la tyrannie exerçait sur certaines personnes une étrange attirance.

L'empereur Jagang et son Ordre Impérial ne feraient qu'une bouchée de ces imbéciles !

— Oui, un jour, Richard…, murmura Kahlan en caressant la pierre noire du splendide collier en or qu'elle portait autour du cou.

Un cadeau de Shota, qui s'était invitée au mariage, la veille. Selon la voyante, le bijou empêcherait les jeunes mariés de concevoir un enfant. Shota avait un don pour voir l'avenir, même si les événements tournaient rarement comme elle le prévoyait. Depuis qu'ils la connaissaient, elle affirmait que le fruit de l'union du Sourcier et de la Mère Inquisitrice serait un fléau pour le monde. Et s'il s'agissait d'un garçon, elle avait juré de le tuer de ses mains.

Au cours de leur périlleuse quête du Temple des Vents, Kahlan avait révisé à la baisse ses préjugés contre la voyante, et les deux femmes avaient conclu un pacte de non-agression. Le collier était même une offre de paix, puisqu'il éviterait à Shota d'étrangler l'enfant des deux jeunes gens. Mais pour l'instant, on pouvait seulement parler d'une trêve…

— Tu crois que l'Homme Oiseau était sérieux ? demanda soudain Richard.

— On dirait bien, en voyant arriver tous ces nuages…

— Au sujet du poulet, pas de la pluie !

Kahlan se retourna dans les bras de son compagnon.

— Le poulet ? Celui qui n'en serait pas un ? À mon avis, notre ami

a un peu trop forcé sur les libations.

Avec tout ce qui le tourmentait, comment Richard pouvait-il se soucier d'une histoire aussi idiote ? Il sembla reconnaître que l'argument de l'Inquisitrice se tenait, mais continua à méditer en silence.

De grandes ombres s'étendaient dans la plaine à mesure que le soleil disparaissait derrière le banc de nuages au cœur grisâtre ourlé de franges cotonneuses. La brise charriait maintenant une odeur d'ozone annonciatrice d'orage.

Sur le petit rocher où Richard l'avait posée, sa cape battait au vent – un mouvement qui attira l'attention de Kahlan.

Soudain, le Sourcier la serra plus fort – et cela n'avait rien à voir avec le désir.

Quelque chose bougeait dans l'eau !

Une sorte de serpent de lumière…

Un reflet sur les écailles d'un poisson ? En tout cas, dès qu'il regarda directement ce phénomène, qu'il avait capté du coin de l'œil, Richard ne vit plus rien.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan alors qu'il la tirait en arrière. Ce n'était pas seulement un poisson, ou quelque chose dans ce genre ?

— Ou quelque chose dans ce genre…, répéta sombrement Richard.

Sa compagne dans les bras, il se releva, la sortant de l'eau. Trempée, elle frissonna sous la morsure de la brise pendant qu'il sondait le bassin.

— De quoi parles-tu ? Et qu'as-tu vu ?

— Je n'en sais rien… (Richard déposa Kahlan sur la berge.) Au fond, c'était peut-être un poisson…

— Dans ce bassin, ils ne peuvent pas être assez gros pour me dévorer un orteil ! Et je doute qu'il y ait des tortues d'eau douce par ici ! Repose-moi dans l'eau, je meurs de froid !

À contrecœur, Richard dut admettre qu'il n'avait rien vu de menaçant. Il tendit une main à sa compagne pour l'aider à redescendre dans l'eau.

— C'était peut-être un jeu d'ombre et de lumière, à cause des nuages qui cachent le soleil.

Kahlan s'immergea jusqu'au cou et soupira de satisfaction quand une douce chaleur l'enveloppa. Alors que ses dents cessaient de claquer, elle sonda l'eau, si claire qu'on distinguait nettement le fond. Il n'y avait pas l'ombre d'un endroit où une tortue aurait pu se cacher. Pourtant, malgré ses propos rassurants, Richard regardait toujours l'onde paisible comme si un dragon allait en sortir.

— Tu crois que c'était un poisson ? Ou tu essaies de me faire peur ? Richard, tu deviens une pire mère poule que Cara ! Ce n'est pas

mon idée d'un bain agréable… Si tu as vu quelque chose, dis-moi ce qui t'inquiète.

» Ce n'était pas un serpent, au moins ?

— Je n'ai rien vu du tout…, soupira le Sourcier. (Il inspira à fond et passa une main dans ses cheveux mouillés.) Désolé…

— Tu es sûr ? On peut s'en aller, si tu préfères.

— Non, inutile… Je crains que me baigner avec des femmes nues, dans un endroit étrange, ait tendance à me rendre nerveux.

— Et tu te baignes souvent avec des dames dans le plus simple appareil, seigneur Rahl ?

Kahlan n'appréciait pas vraiment ce genre d'humour. Des réserves qui ne l'empêchèrent pas de vouloir se jeter dans les bras de Richard quand il la rejoignit dans l'eau.

Mais il se releva d'un bond.

— C'était quoi ? cria Kahlan en tentant de l'imiter. Un serpent ?

Le Sourcier la repoussa dans le bassin. Alors qu'elle recrachait de l'eau, elle le regarda se précipiter vers leurs vêtements.

— Reste où tu es ! ordonna-t-il en dégainant le couteau accroché à son ceinturon.

Il s'accroupit, regarda autour de lui, puis se releva lentement.

— C'est Cara…

Kahlan leva la tête et vit une silhouette rouge fendre les hautes herbes. La Mord-Sith courait sans se soucier des éclaboussures qui jaillissaient autour d'elle quand elle traversait un ruisselet.

En la regardant approcher, Richard lança à Kahlan une petite couverture.

Cara accéléra encore sa course, Agiel au poing.

Cette arme magique fonctionnait seulement pour la Mord-Sith qui la détenait. Dans ces conditions, elle infligeait d'atroces souffrances et pouvait même tuer, si sa propriétaire le désirait. Chaque Mord-Sith utilisant l'Agiel qui avait servi à briser sa personnalité, le prendre en main était aussi une torture pour elle. Une illustration frappante du « paradoxe du bourreau », à un détail près : la douleur ne s'affichait jamais sur le visage de ces femmes.

— Il est passé par là ? demanda Cara, haletante, quand elle s'arrêta devant le Sourcier.

Sur sa tempe droite, du sang maculait ses cheveux blonds et ruisselait le long de sa joue.

— Qui ? répliqua Richard, surpris de voir que les jointures de la Mord-Sith avaient blanchi, tant elle serrait fort son Agiel. Nous n'avons vu personne.

— Je parle de Juni ! rugit Cara.

— Que s'est-il passé ? demanda le Sourcier en lui prenant le bras.

Du dos de sa main libre, la Mord-Sith écarta de ses yeux une

mèche blonde rouge de sang.

— Je n'en sais rien, mais j'aurai ce salopard ! (Elle se dégagea, repartit et lança par-dessus son épaule :) Habillez-vous !

Richard aida Kahlan à sortir du bassin. Dès qu'elle eut enfilé son pantalon et ramassé une partie de ses affaires, la jeune femme se lança sur les talons de la Mord-Sith. Encore occupé à se battre contre son propre pantalon, qui refusait de glisser sur ses jambes humides, le Sourcier lança un bras et la retint par la ceinture.

— Quelle mouche te pique ? grogna-t-il en tentant toujours de s'habiller, de l'autre main. Reste derrière moi !

Kahlan se libéra d'une torsion des hanches.

— Tu n'as pas ton épée, et je suis la Mère Inquisitrice. Pour une fois, le seigneur Rahl fermera la marche !

Une Inquisitrice n'avait rien à craindre d'un homme seul. Contre son pouvoir, il n'existait pas de parade. Privé de son arme, Richard était plus vulnérable que sa compagne…

À part une flèche ou une lance, rien ne pouvait empêcher une femme comme Kahlan de s'emparer de sa proie lorsqu'elle en était assez près. Et sa magie emprisonnait la « victime » dans des rets impossibles à briser.

Ce destin était aussi irréversible que la mort. En réalité, c'était une forme de mort…

Un être touché par le pouvoir d'une Inquisitrice perdait son libre arbitre et son esprit, qui appartenaient pour toujours à sa nouvelle maîtresse.

À l'inverse du Sourcier, Kahlan contrôlait sa magie. Sa nomination au poste de Mère Inquisitrice en attestait amplement.

Richard ramassa sa ceinture, grogna de frustration… et emboîta le pas à son épouse. Quand il l'eut rattrapée, il tint les manches de son chemisier pour qu'elle puisse l'enfiler sans cesser de courir. Toujours torse nu, il boucla sa ceinture aussitôt qu'il le put.

Après avoir pataugé dans une sorte de marécage – n'était une eau limpide – ils se frayèrent un chemin à travers les hautes herbes, les yeux rivés sur le dos de Cara, qui zigzaguait assez loin devant eux. Kahlan faillit trébucher en traversant un ruisseau, mais elle se rétablit de justesse. En lui plaquant une main dans le dos, Richard lui évita de basculer en arrière.

L'Inquisitrice savait que courir comme une dératée, les pieds nus, sur un terrain aussi accidenté, n'était pas une idée de génie. Mais depuis qu'elle avait vu du sang sur le visage de Cara, rien au monde n'aurait pu la contraindre à ralentir. La Mord-Sith, plus que leur protectrice, était leur amie !

Ils traversèrent des ruisseaux séparés par des étendues de hautes herbes qu'ils piétinèrent sauvagement. Le voyant trop tard pour

pouvoir encore changer de direction, Kahlan sauta par-dessus le bassin qui apparut soudain devant ses pieds. Elle faillit manquer la berge d'en face et évita la chute grâce à Richard. Rassurée par le contact de sa main, elle repartit de plus belle.

Alors qu'ils sortaient des hautes herbes et traversaient une série de cours d'eau en terrain découvert, l'Inquisitrice, du coin de l'œil, vit un chasseur qui courait sur leur gauche. Mais ce n'était pas Juni… Au même moment, elle sentit que Richard n'était plus derrière elle et l'entendit siffler.

Kahlan voulut s'arrêter net, glissa, posa une main sur le sol humide pour ne pas tomber et se retourna. Vingt pas derrière elle, Richard s'était immobilisé dans un ruisseau.

Deux doigts entre les lèvres, il émit un nouveau sifflement perçant et impérieux. Devant l'Inquisitrice, Cara et le chasseur tournèrent les talons et foncèrent vers le Sourcier.

Le souffle court, Kahlan rebroussa chemin à petits pas.

Agenouillé dans l'eau, Richard venait de saisir par les épaules le jeune Juni, qui gisait sur le ventre dans le ruisseau, pas assez profond pour le recouvrir totalement. Alors que l'Inquisitrice s'accroupissait près de lui, le Sourcier retourna le chasseur sur le dos. En passant, Kahlan ne l'avait pas vu, sans doute à cause de son camouflage de boue et de broussailles…

Quand Richard le prit dans ses bras, sans précipitation inutile, pour le tirer de l'eau glaciale, le cadavre de Juni, très petit et encore relativement frêle, ressembla un instant à celui d'un enfant. Lorsqu'elle l'examina, Kahlan ne vit ni sang ni blessure. Les membres du chasseur paraissaient intacts et son cou, à première vue, n'était pas brisé.

Même dans la mort, son regard voilé exprimait un étrange… désir charnel.

Cara déboula, fit mine de bondir sur Juni et s'immobilisa quand elle vit qu'il ne respirait plus.

Aussi essoufflé que la Mord-Sith, le chasseur que Kahlan avait aperçu arriva à son tour, une flèche encochée sur son arc armé. Avec les doigts libres de sa main droite, qui tendait la corde, il serrait un couteau contre sa paume.

Juni, lui, n'avait plus ses armes.

— *Que lui est-il arrivé ?* demanda l'Homme d'Adobe en regardant autour de lui, en quête d'une éventuelle menace.

— *Il doit être tombé*, répondit Kahlan. *Et si sa tête a heurté un rocher…*

— *Et la femme en rouge ?*

— *Pour le moment, nous n'en savons rien. Nous venons de trouver*

Juni…

— Il semble être là depuis un moment, dit Cara en regardant Richard fermer les yeux du cadavre.

Kahlan tira sur la manche de la Mord-Sith, qui consentit à s'asseoir sur les talons pour la laisser examiner sa blessure.

Par bonheur, l'Inquisitrice estima qu'elle n'était pas très grave.

— Cara, que s'est-il passé ?

— Tu es gravement touchée ? demanda Richard.

La Mord-Sith fit un geste nonchalant de la main, mais elle ne protesta pas quand Kahlan, après avoir recueilli de l'eau entre ses mains, entreprit de nettoyer la plaie.

— Sers-toi plutôt de ça, conseilla Richard en tendant à sa compagne la poignée d'herbe qu'il venait d'arracher et de tremper dans le ruisseau.

— Je vais très bien…, marmonna Cara, pourtant très pâle.

Kahlan n'en crut pas un mot. La Mord-Sith vacillait, et il lui sembla même qu'elle tressaillit quand elle lui passa la compresse improvisée dans les cheveux.

— Qu'est-il arrivé ?

— Je n'en sais rien… Je venais m'assurer que Juni était à son poste, et je l'ai vu marcher dans un ruisseau, plié en deux comme s'il cherchait quelque chose. Après l'avoir appelé, je lui ai demandé où étaient ses armes – par gestes, bien entendu, en mimant un archer qui arme son arc.

» Il a continué à scruter l'eau comme s'il ne m'avait pas vue. Au début, j'ai cru qu'il avait quitté son poste pour pêcher, mais je n'ai pas repéré de poisson dans le ruisseau. Soudain, il a bondi en avant, comme si sa proie tentait de lui échapper. (La Mord-Sith reprit un peu de couleur – l'effet bénéfique de la fureur.) Cet idiot m'a bousculée alors que j'avais la tête tournée pour inspecter les environs. Je suis tombée et ma tête a heurté un rocher. Ne me demandez pas combien de temps je suis restée inconsciente, parce que je n'en sais rien. Mais j'ai eu tort de me fier à cet homme.

— Non, tu n'as pas eu tort, intervint Richard. Nous ignorons ce qu'il traquait…

Les quatre derniers chasseurs venant d'arriver, Kahlan leva une main pour qu'ils ne la bombardent pas de questions. Puis elle leur traduisit le récit de Cara.

Ils écoutèrent, les yeux ronds de surprise. Comme eux, Juni était un homme de Chandalen. Ces chasseurs-là ne quittaient pas leur poste pour aller à la pêche !

— Je suis désolée, seigneur Rahl, souffla Cara. Bon sang, comment a-t-il pu me surprendre de cette façon ? Et tout ça pour un absurde poisson !

— Je suis content que tu t'en tires bien, mon amie, dit Richard en tapotant l'épaule de la Mord-Sith. Mais tu devrais peut-être t'allonger, parce que tu as l'air un peu patraque…

— J'ai des nausées, rien de plus. Un peu de repos et ce sera fini. Comment est mort Juni ?

— Il a dû tomber en courant, dit Kahlan. Comme j'ai failli le faire… Assommé par le choc, il a eu la malchance de basculer en avant, et il s'est noyé.

— J'en doute…, lâcha Richard alors que l'Inquisitrice allait traduire sa théorie aux Hommes d'Adobe.

— Tu vois une autre explication ?

— Regarde ses genoux… Ils ne sont pas écorchés. Idem pour ses coudes et ses mains. (Le Sourcier fit tourner la tête du cadavre.) Pas de sang, aucune contusion… S'il s'est assommé en tombant, pourquoi n'a-t-il pas de bosse sur le crâne ? Son camouflage de boue est seulement éraflé sur son nez et son menton, qui reposaient contre les cailloux du ruisseau.

— Tu penses qu'il ne s'est pas noyé ?

— Quand ai-je dit ça ? Mais je doute qu'il soit tombé… (Richard examina de nouveau le cadavre.) La mort semble bien due à une noyade. Mais dans quelles circonstances ? Toute la question est là.

Kahlan s'écarta pour que les compagnons de Juni puissent s'agenouiller près de sa dépouille et lui manifester leur tristesse.

Soudain, la plaine semblait être devenue un lieu sinistre…

— Même s'il a abandonné son poste pour pêcher, dit Cara, ce que j'ai du mal à croire, pourquoi aurait-il laissé toutes ses armes derrière lui ? (Elle appuya un peu plus fort la « compresse » sur sa tempe.) Et s'il ne s'est pas assommé en tombant, comment a-t-il pu se noyer dans si peu d'eau ?

Richard s'agenouilla près des chasseurs, qui caressaient en pleurant le visage de leur frère d'armes. Très tendrement, il se joignit à cet ultime hommage.

— Je donnerais cher pour savoir ce qu'il chassait…, dit-il. Quelle proie a pu faire briller un tel désir dans son regard ?

Chapitre 4

Quand Richard, Cara et Kahlan sortirent du bâtiment où on préparait le corps de Juni pour ses funérailles, les échos du tonnerre qui se déchaînait dans la plaine se répercutaient jusque dans les étroits passages du village.

La maison des morts n'était pas différente des autres bâtisses : des murs d'adobe recouverts d'argile et un toit en herbe séchée. Grâce au Sourcier, seule la maison des esprits avait un toit en tuiles. Toutes les fenêtres, y compris celles des habitations, étaient dépourvues de vitres, souvent remplacées par d'épais rideaux.

Avec les couleurs ternes de ses édifices, on aurait aisément pu prendre le village pour un amas de ruines abandonnées. Dans la ruelle qu'empruntaient les trois jeunes gens, des herbes aromatiques – une offrande pour apaiser les mauvais esprits – poussaient dans trois pots posés sur un muret. Un « ornement » qui n'égayait pas beaucoup ce sinistre endroit battu par le vent et fréquenté aussi peu souvent que possible par les villageois.

Alors que deux poulets détalaient devant eux, Kahlan tint ses cheveux pour que les bourrasques ne les fassent pas voler devant ses yeux. Des Hommes et des Femmes d'Adobe, souvent en pleurs, croisèrent sans les voir l'Inquisitrice et ses compagnons. Très dignes, ils allaient rendre un dernier hommage au chasseur. Le cœur serré, Kahlan pensa au cadavre de Juni, qu'ils avaient dû abandonner dans une salle qui puait la paille détrempée et moisie.

Ils avaient attendu que Nissel, la vieille guérisseuse, ait fini d'examiner le mort. Son diagnostic confirmait celui de Richard : Juni n'avait pas la nuque brisée et il ne portait aucune trace de blessure. En revanche, il s'était bien noyé.

Quand le Sourcier avait demandé comment c'était arrivé, la vieille Femme d'Adobe avait paru le prendre pour un attardé mental, tant c'était évident. Pour elle, Juni avait été tué par les mauvais esprits.

En plus des spectres de leurs ancêtres, qu'ils invoquaient lors des conseils des devins, les Hommes d'Adobe croyaient que des démons venaient parfois réclamer une vie pour les punir de leurs péchés. La victime pouvait périr d'un accident, d'une maladie… ou d'une manière plus surnaturelle. Pour Nissel, une noyade dans aussi peu d'eau, et sans blessure visible, semblait aussi surnaturelle que possible. Chandalen et ses chasseurs partageaient son avis.

La guérisseuse n'avait pas perdu de temps à spéculer sur le type de transgression responsable de la colère des esprits. Une femme accoucherait sous peu, et ce travail-là lui semblait beaucoup plus gratifiant.

Ainsi que l'exigeait sa mission de Mère Inquisitrice, Kahlan avait souvent rendu visite au Peuple d'Adobe, comme aux autres populations des Contrées du Milieu. Aucun royaume de l'ancienne Alliance, si puissant, méfiant ou isolationniste fût-il, n'aurait osé fermer ses frontières aux Inquisitrices. Que cela plaise ou non aux têtes couronnées, ces femmes assuraient l'impartialité de la justice.

Elles se chargeaient aussi de défendre devant le Conseil les intérêts de tous ceux qui étaient trop faibles pour se faire entendre. Certains membres de l'Alliance, à l'instar des Hommes d'Adobe, se méfiaient des étrangers et désiraient simplement qu'on leur fiche la paix. Kahlan faisait en sorte qu'on respecte leur volonté. Car sa parole, au Conseil, avait force de loi.

Depuis peu, tout cela avait changé…

Pour mieux accomplir son devoir, Kahlan avait étudié la langue et la culture du Peuple d'Adobe et de tous les autres membres des Contrées du Milieu. Dans la Forteresse du Sorcier, en Aydindril, des centaines d'ouvrages traitaient du langage, des croyances, du système politique, de l'art et des habitudes alimentaires de chaque royaume de l'Alliance.

Kahlan savait donc que les Hommes d'Adobe déposaient souvent, en guise d'offrandes, des gâteaux de riz et des bouquets d'herbes aromatiques aux pieds de figurines en argile conservées dans deux bâtiments vides, au nord du village. Ces maisons étaient réservées aux mauvais esprits, représentés par les statuettes.

Quand ces esprits prenaient une vie parce qu'on avait éveillé leur courroux, l'âme de la victime était censée gagner le royaume des morts, où elle retrouvait les bons esprits qui veillaient sur le Peuple d'Adobe, luttant sans cesse pour contrecarrer les plans de leurs homologues maléfiques. L'équilibre était ainsi maintenu, voire amélioré, et le mal, selon ce système de croyance, restait contenu dans d'étroites limites.

Bien qu'on fût au début de l'après-midi, Kahlan, Richard et Cara auraient juré que le crépuscule tombait. De gros nuages noirs semblaient tutoyer les toits des maisons et la foudre frappait aux abords du village, chaque éclair ponctué par un roulement de tonnerre qui faisait trembler le sol.

Propulsées par le vent, de grosses gouttes de pluie s'écrasaient sur la nuque de l'Inquisitrice. En un sens, l'orage qui menaçait ne la dérangeait pas, car il finirait d'éteindre les feux de joie – devenus si choquants depuis qu'un membre de la communauté avait perdu la vie.

Une averse épargnerait à quelqu'un la déprimante mission d'étouffer les ultimes flammes qui célébraient l'union de Richard Au Sang Chaud et de la Mère Inquisitrice.

Pour lui témoigner son respect, le Sourcier avait porté Juni jusqu'à la maison des morts. Les chasseurs ne s'en étaient pas offusqués, car leur frère d'armes avait péri alors qu'il assurait la protection des deux jeunes mariés.

Cara ne partageait pas cette analyse. Pour elle, le chasseur avait changé de camp. La raison de ce revirement ne comptait pas. L'essentiel, à ses yeux, était de réagir à temps la prochaine fois qu'un Homme d'Adobe se transformerait en ennemi.

Richard et la Mord-Sith s'étaient brièvement querellés à ce sujet. Sans pouvoir comprendre ce qu'ils disaient, les chasseurs ne s'étaient pourtant pas trompés sur le ton de leur dialogue, et ils n'avaient pas réclamé de traduction.

Le Sourcier n'avait pas insisté. Selon lui, Cara se sentait coupable d'avoir été surprise par Juni, et cela faussait son jugement. Main dans la main avec son épouse, il laissa la Mord-Sith ouvrir la marche et regarder autour d'elle en quête de danger, comme s'ils n'étaient pas dans un village amical.

Prête à frapper, Cara les guida dans le dédale de ruelles qui les conduisait vers Zedd et Anna.

Même si elle n'adhérait pas à la théorie de la Mord-Sith, Kahlan se sentait inexplicablement mal à l'aise. Le voyant jeter sans cesse des coups d'œil derrière lui, elle devina que Richard partageait son trouble.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? souffla-t-elle.

Le Sourcier sonda le passage désert, devant eux, et soupira de frustration.

— Tous les poils de ma nuque sont hérissés comme si on nous épiait, mais je ne vois personne…

Déjà perturbée, Kahlan ne sut dire si elle sentit vraiment des yeux peser sur elle, à partir de cet instant, ou si elle était influencée par Richard. Quoi qu'il en soit, elle se mit aussi à regarder sans cesse derrière elle et des frissons coururent le long de sa colonne vertébrale.

La pluie devenait plus drue au moment où Cara trouva l'endroit qu'elle cherchait. Agiel au poing, elle examina les deux côtés de l'étroit passage avant d'ouvrir une porte en bois toute simple. Bien entendu, elle entra la première.

Alors que le vent faisait voler les cheveux de Kahlan, un poulet effrayé par les éclairs et le tonnerre lui passa entre les jambes et fonça se réfugier à l'intérieur.

Un feu brûlait faiblement dans la cheminée de l'humble pièce où

ils pénétrèrent. Près du manteau de l'âtre, sur une étagère encastrée dans le mur, plusieurs chandelles fournissaient une lumière vacillante. Dessous, on avait rangé la réserve de bûchettes et de fagots d'herbe séchée. Posée à même le sol, devant la cheminée, une peau de daim invitait les visiteurs à s'asseoir – de toute façon, c'était ça ou rien, puisqu'il n'y avait pas de chaises. Le rideau qui tenait lieu de vitre à la fenêtre battait au vent, ajoutant à l'atmosphère étrange de la pièce.

Richard ferma la porte et rabattit le loquet pour que les bourrasques ne risquent pas de la rouvrir. L'odeur de la cire brûlée, de l'herbe séchée en train de se consumer et de la fumée – que l'évent du toit ne parvenait pas à évacuer totalement – monta aux narines des trois jeunes gens.

— Ils doivent être dans les pièces de derrière, dit Cara.

Du bout de son Agiel, elle désigna la tenture qui pendait devant un encadrement de porte.

Tout content d'être à l'abri, le poulet caquetait en trottinant autour du symbole dessiné du bout d'un doigt – ou peut-être d'un bâton – dans la poussière qui couvrait le sol.

Dès sa plus tendre enfance, Kahlan avait vu des sorciers et des envoûteurs tracer cet antique symbole qui représentait le Créateur, la vie, la mort, le don et le royaume des esprits. Ils le faisaient machinalement, pendant qu'ils méditaient, ou quand ils étaient très nerveux. Une façon de se réconforter en évoquant leur connexion avec tous les êtres vivants et les objets inanimés de l'univers…

Ou une manière d'invoquer la magie !

Pour l'Inquisitrice, ces symboles incarnaient l'époque heureuse de sa jeunesse où les sorciers jouaient avec elle, la chatouillaient et la poursuivaient dans les couloirs de la Forteresse du Sorcier. Parfois, alors qu'elle était assise sur les genoux d'un de ces hommes, en parfaite sécurité, il lui racontait des histoires qui la laissaient bouche bée de surprise et de douce terreur.

Avant sa formation, elle avait eu le droit – très peu de temps – d'être une enfant comme les autres…

À présent, les sorciers qui s'occupaient jadis d'elle étaient morts. Presque tous s'étaient sacrifiés pour l'aider à traverser la frontière afin de trouver de l'aide contre Darken Rahl. Et l'unique survivant l'avait trahie…

Mais dans un passé désormais lointain, ces hommes avaient été ses amis, ses compagnons de jeu, ses oncles et ses professeurs. Sans doute les êtres qu'elle respectait et aimait le plus au monde…

— J'ai déjà vu ce symbole, dit Cara. Darken Rahl le dessinait parfois…

— On l'appelle une « Grâce », souffla Kahlan.

Une bourrasque souleva le rideau de la fenêtre au moment où un

éclair déchirait le ciel. À sa lumière, ils virent plus clairement le dessin.

Richard ouvrit la bouche, mais il se ravisa avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres. Soupçonneux, il lorgnait le poulet qui picorait la poussière, au pied de la porte intérieure.

— Cara, tu veux bien ouvrir la porte d'entrée ?

Pendant que la Mord-Sith obéissait, le Sourcier agita les bras pour chasser le poulet. Mais l'intrus ne l'entendait pas de cette oreille, et il refusa de traverser la pièce, même quand son tourmenteur le poursuivit en criant : « Ouste, ouste ! »

Perplexe, Richard s'immobilisa, les poings sur les hanches, et étudia plus attentivement le volatile récalcitrant. Les marques noires, sur ses plumes blanc et marron, composaient des rayures qui donnaient le tournis si on les regardait trop longtemps. Indigné, le poulet caqueta comme une vieille oie quand le Sourcier, à grands coups de pied, entreprit de l'expulser de la salle.

Lorsqu'il arriva au bord du dessin, le poulet couina, battit plus fort des ailes, fit un bond sur le côté, fila le long du mur et consentit enfin à sortir. Mais comment un animal pouvait-il être terrifié au point de ne pas fuir en droite ligne vers une porte ouverte qui promettait de le soustraire à la cruauté d'un éventuel bourreau ?

Cara referma promptement la porte.

— S'il existe des animaux plus stupides que les volailles, marmonna-t-elle, il me reste encore à les découvrir.

— C'est quoi, ce vacarme ? lança une voix familière.

La tenture s'écarta pour laisser passer Zedd. Plus grand que Kahlan, mais beaucoup moins que Richard, le vieil homme était à peu près de la taille de Cara, une fois déduite la crinière blanche hérissée d'épis qui lui faisait gagner une bonne demi-tête. Dans sa tunique bordeaux aux manches noires et au col ornés de broderie d'or et d'argent, il semblait un peu moins émacié qu'en réalité. Autour de sa taille, une ceinture de satin rouge munie d'une boucle d'or achevait de lui conférer une allure de bouffon.

Zedd avait toujours porté une tunique longue d'une totale sobriété. Pour un sorcier de son rang, mettre des vêtements voyants était d'une rare incongruité. Les tenues clinquantes, lorsqu'on contrôlait le don, restaient l'apanage des apprentis. Pour le commun des mortels, au contraire, elles étaient un signe de noblesse ou à tout le moins de richesse. Autant qu'il détestât ce déguisement, le vieux sorcier devait reconnaître qu'il s'était montré très efficace…

Richard et son grand-père s'étreignirent, fous de joie d'être de nouveau réunis après une si longue séparation.

— Zedd, dit le Sourcier, je n'ai pas eu le temps de te le demander hier, mais où as-tu été pêcher ces vêtements ?

— C’est la boucle en or qui te choque, pas vrai ? Un rien ostentatoire, je l’avoue…

Anna écarta à son tour la tenture et avança dans la pièce. Petite et râblée, pour ne pas dire plus, elle portait la robe en laine noire de rigueur pour la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière. Originaire de l’Ancien Monde, elle avait fait croire à ses subordonnées qu’on l’avait tuée, histoire de s’éclipser et de s’occuper en paix d’une affaire de la première importance. Infiniment plus vieille que Zedd, elle paraissait pourtant avoir son âge.

— Zedd, grogna-t-elle, arrête de plastronner ! Nous avons du travail.

Le vieux sorcier foudroya du regard la Dame Abbesse, qui lui rendit froidement la politesse. À les voir s’affronter ainsi, Kahlan se demanda comment ces deux vieillards avaient pu voyager ensemble sans s’entre-égorger. Si elle connaissait Anna depuis la veille, celle-ci était une « vieille » connaissance de Richard, qui la respectait beaucoup – de quoi être impressionné, sachant dans quelles circonstances il l’avait rencontrée.

— Mon garçon, s’exclama Zedd, permets-moi de te dire que tu n’es pas mal non plus, dans ton nouveau costume ! Des bottes avec des lanières de cuir cloutées d’argent, une jaquette, une chemise et un pantalon noirs, des ornements d’argent un peu partout, des serre-poignets qui doivent valoir une fortune ! Et cette ceinture, mazette ! Presque aussi tape-à-l’œil que la cape dorée !

Guide forestier de son état, Richard avait toujours manifesté une préférence marquée pour les tenues très simples. Le « costume », dixit Zedd, qu’il portait depuis peu provenait pour l’essentiel de la Forteresse du Sorcier. Remontant à une époque où les magiciens n’hésitaient pas à paraître flamboyants – peut-être pour mettre en garde leurs adversaires –, c’était celui d’un sorcier de guerre de jadis. Bref, un des prédécesseurs de Richard…

Même sans son épée, le Sourcier, ainsi vêtu, paraissait à la fois noble et sinistre. Un guerrier sans pitié qui semblait destiné à dominer toutes les têtes couronnées de l’univers. Et la vivante incarnation du surnom – le messager de la mort – que lui donnaient les prophéties.

Sous cette carapace, se souvint Kahlan, non sans soulagement, battait toujours le cœur pur et généreux de l’ancien guide forestier. Et sa bonté profonde, totalement sincère, loin de contredire son apparence de chef suprême du monde libre, lui conférait plus d’authenticité encore.

Car Richard était tout entier contenu dans cette dualité. Impitoyable avec ses ennemis, qu’il était prêt à combattre jusqu’à son dernier souffle, il restait un jeune homme doux, compréhensif et

bienveillant. De sa vie, l'Inquisitrice n'avait jamais rencontré un être plus loyal ni plus patient. Depuis leur rencontre, elle savait qu'il était une personne telle qu'on en croise rarement…

Anna sourit à Kahlan et lui tapota gentiment la joue, comme une adorable grand-mère face à sa petite-fille. Dans ce geste, il n'y avait aucune affectation, et elle parut tout aussi sincère quand elle en fit bénéficier Richard.

Après avoir remis en place les mèches de cheveux gris qui s'échappaient de son chignon, elle se tourna vers le feu, jeta dedans un fagot d'herbe séchée et lança :

— J'espère que votre premier jour de mariage se passe bien.

— Nous revenons des sources chaudes, répondit Kahlan, où nous avons pris un bain. (Elle jeta un rapide coup d'œil à Richard.) Un des chasseurs qui veillaient sur nous est mort.

Cette annonce valut à l'Inquisitrice l'attention immédiate du sorcier et de la Dame Abbesse.

— Comment a-t-il péri ? demanda Anna.

— Il s'est noyé, répondit Richard. (D'un geste, il invita tout le monde à s'asseoir.) Le ruisseau n'était pas profond, et le chasseur ne semble pas s'être assommé en tombant. (Alors qu'il prenait place autour de la Grâce avec Kahlan, Zedd et Anna, il ajouta :) Nous l'avons ramené dans la maison des morts…

Zedd regarda la porte comme s'il pouvait voir à travers et examiner le cadavre de Juni, au-delà des murs de la sinistre bâtisse.

— J'irai voir le corps plus tard, dit-il. (Il dévisagea Cara, qui montait la garde, le dos contre la porte.) Qu'est-il arrivé, selon toi ?

— Le chasseur nommé Juni était devenu dangereux pour le seigneur Rahl. Je pense qu'il a fait une chute en le cherchant, avec l'intention de lui nuire, et qu'il s'est noyé.

— Avec l'intention de te nuire ? répéta Zedd en regardant Richard. Pourquoi un Homme d'Adobe se retournerait-il contre toi ?

— Cara se trompe, et je le lui ai déjà dit ! Juni ne nous voulait pas de mal. (Soulagé que la Mord-Sith n'insiste pas, le Sourcier continua :) Quand nous avons trouvé son cadavre, il y avait une lueur étrange dans son regard. Avant de mourir, il a vu quelque chose qui a laissé sur son visage une expression de… eh bien, de désir, ou quelque chose comme ça…

» La guérisseuse Nissel a examiné le corps. Elle n'a découvert aucune blessure. Et selon elle, Juni s'est bien noyé. Dans six pouces d'eau, Zedd ! Nissel pense que les mauvais esprits l'ont tué…

— Les mauvais esprits, mon garçon ?

— Les Hommes d'Adobe croient que des démons viennent de temps en temps prendre la vie d'un villageois, expliqua Kahlan. Dans quelques bâtiments vides, au nord du village, ils déposent des

offrandes aux pieds de figurines en argile. Apparemment, ils pensent que des gâteaux de riz apaiseront les mauvais esprits. Comme s'ils pouvaient manger, ou s'ils étaient faciles à corrompre.

Dehors, l'orage se déchaînait. De l'eau s'infiltrait par la fenêtre et gouttait du toit. Remplaçant les tambours et les boldas, le tonnerre grondait en permanence.

— Oui, je vois, dit Anna avec un demi-sourire qui étonna l'Inquisitrice. Tu ne tiens pas ces « sauvages » en haute estime, et tu regrettes d'avoir eu un mariage au rabais, comparé au faste auquel tu aurais eu droit en Aydindril. C'est bien ça ?

— Pas du tout ! répliqua Kahlan, déroutée. Nous n'aurions pas pu rêver d'une plus belle cérémonie.

— Vraiment ? insista Anna. Avec une assistance vêtue de robes minables et de peaux de bêtes ? Des gens qui s'enduisent les cheveux de boue ? Des enfants nus qui courent, chahutent et crient pendant une cérémonie si solennelle ? Des danseurs aux masques terrifiants qui miment des histoires de chasse et de guerre ? C'est ça, pour toi, un beau mariage ?

— Ces choses-là ne comptent pas ! s'écria Kahlan. L'important, c'est ce qu'ils ont dans le cœur. Le Peuple d'Adobe a partagé notre joie, et c'était essentiel pour nous. D'ailleurs, quel rapport avec les offrandes que ces gens font à des esprits imaginaires ?

Du bout d'un index, Anna suivit le cercle de la Grâce qui délimitait le royaume des morts.

— Quand tu demandes aux esprits du bien de veiller sur l'âme de ta mère, tu crois qu'ils vont accourir pour exaucer ton souhait ? Simplement parce que tu l'as formulé dans une prière ?

Kahlan sentit qu'elle s'empourprait. Il lui arrivait très souvent de recommander l'âme de sa mère aux esprits. Tout compte fait, elle comprenait pourquoi la Dame Abbesse tapait sur les nerfs de Zedd…

— Les prières ne sont pas des requêtes au sens strict du terme, intervint Richard, désireux de voler au secours de son épouse. Kahlan sait que ça ne marche pas comme ça. Elle veut simplement transmettre un message d'espoir et d'amour à sa mère, qu'elle aimerait savoir en paix dans l'autre monde. (Il passa un doigt sur le cercle qu'Anna avait suivi de l'index.) Quand je prie pour ma mère, c'est avec la même intention…

— Et tu as bien raison, Richard, souffla Anna avec un sourire qui fit gonfler ses joues déjà rondes. Mais ne crois-tu pas que les Hommes d'Adobe, avec leurs gâteaux de riz, agissent comme Kahlan et toi ? Pourquoi les penserions-nous assez stupides pour vouloir corrompre les esprits qui les terrorisent ?

— C'est l'acte d'offrir qui compte, pas ce qu'on offre…, dit Richard.

Le voyant aussi calme face à la Dame Abbesse, Kahlan se félicita

qu'il ait enfin appris à apprécier une rose sans s'arrêter à ses épines…

— En implorant les forces qu'ils redoutent, dit-elle, ils espèrent apaiser le courroux d'une entité inconnue…

— Exactement ! approuva Anna. L'offrande n'est qu'un symbole – une façon d'honorer leurs « mauvais esprits ». Et de les inciter à la clémence… Parfois, une courtoise reddition suffit à calmer un ennemi fou furieux. Vous n'êtes pas d'accord avec ça ?

Kahlan et Richard durent admettre qu'il en allait bien ainsi.

— Le plus simple, grogna Cara, toujours adossée à la porte, c'est de tuer cet ennemi. Il n'y a pas de meilleur remède à la folie furieuse !

— Mon amie, dit Anna avec un sourire, ta solution n'est pas toujours dépourvue d'intérêt, je veux bien en convenir…

— Et tu t'y prendrais comment pour tuer des « mauvais esprits » ? demanda Zedd d'une voix fluette qui couvrit pourtant le vacarme de la pluie.

Faute d'avoir la réponse, Cara foudroya le vieil homme du regard.

Depuis un moment, comme hypnotisé par la Grâce, Richard ne suivait plus vraiment la conversation.

— Dans cette logique, dit-il, un comportement ou un geste irrespectueux pourrait éveiller la colère des mauvais esprits, ou de toute entité équivalente.

Kahlan allait demander au Sourcier pourquoi il prenait soudain au sérieux les superstitions des Hommes d'Adobe, mais Zedd lui tapota discrètement le genou pour l'inciter à se taire.

— Certaines personnes pensent qu'il en va ainsi, Richard, dit-il.

— Pourquoi as-tu dessiné cette Grâce ? demanda le Sourcier.

— Anna et moi nous en servions pour… hum… évaluer quelques problèmes. Parfois, ce symbole est très utile…

» Il n'y a rien de plus simple qu'une Grâce… et rien de plus complexe. Il faut une vie pour commencer à comprendre, pourtant, comme un enfant qui apprend à marcher, tout débute par un premier pas. Puisque tu es né avec le don, nous estimons qu'il est temps de t'initier à ce mystère.

Pour l'essentiel, ce que Zedd appelait son « don » restait une énigme aux yeux de Richard. Maintenant qu'il avait retrouvé son grand-père, il espérait en résoudre au moins une partie et entreprendre la lente exploration d'un territoire – son pouvoir – qui restait pour lui inconnu. Kahlan avait un moment espéré qu'il aurait le temps dont il avait besoin, mais ce n'était hélas pas le cas.

— Zedd, il faudrait que tu voies le cadavre de Juni.

— Dès qu'il ne pleuvra plus, nous irons ensemble.

Du bout de l'index, Richard suivit la ligne qui représentait le don – à savoir la magie.

— Si c'est un premier pas très important, dit-il en regardant Anna, pourquoi les Sœurs de la Lumière ne m'en ont-elles pas parlé, quand j'étais prisonnier au Palais des Prophètes ? Elles auraient eu amplement le temps de me former.

Kahlan ne s'étonna pas de la soudaine agressivité du Sourcier. Dès qu'on voulait lui passer une bride autour du cou, même avec les meilleures intentions du monde, il voyait rouge. Et les Sœurs de la Lumière l'avaient bel et bien obligé à porter un collier.

Avant de répondre, Anna jeta un petit coup d'œil à Zedd.

— Nous n'avions jamais tenté d'éduquer un garçon comme toi, né avec le don des deux magies, Additive et Soustractive. La plus grande prudence était de mise.

Avec sa question, Richard venait de retourner la situation. Désormais, Kahlan et lui n'étaient plus sur la sellette, et Anna se retrouvait dans la position de l'accusée.

— Et maintenant, vous pensez qu'il faut m'enseigner ce qu'est une Grâce ?

— Oui, souffla Anna, parce que l'ignorance aussi est dangereuse.

Chapitre 5

— Anna a une fâcheuse tendance à dramatiser, dit Zedd en ramassant d'une main distraite une poignée de poussière. Je t'aurais parlé de la Grâce il y a longtemps, mon garçon, mais nous avons été séparés, voilà tout…

Ses craintes dissipées par les propos rassurants de son grand-père – plus diplomate qu'Anna, un comble quand on le connaissait ! –, Richard se détendit, et les muscles de son cou et de ses épaules cessèrent de saillir sous sa tunique.

— Si simple que puisse sembler une Grâce, elle représente l'infini et le tout. Voilà comment on la dessine…

Le vieux sorcier se pencha. Avec une précision née de l'habitude, il laissa la poussière couler de ses doigts pour former la copie conforme du symbole déjà tracé sur le sol.

— Le cercle extérieur représente la lisière du royaume des morts. Au-delà, il n'y a rien, sinon une éternité où le temps et l'espace n'existent pas. Voilà pourquoi la Grâce est délimitée ainsi. Jaillie du néant – le domaine du « rien » – naquit un jour la Création…

Un carré était enchâssé dans le cercle extérieur, ses quatre coins le touchant. Il contenait un deuxième cercle, juste assez grand pour chevaucher ses limites intérieures. Au centre s'étendait une étoile à huit branches. Des lignes droites, tracées en dernier, en partaient et traversaient les deux cercles. Toutes les autres lignes du dessin passaient par un des coins du carré.

Celui-ci symbolisait le voile qui séparait le royaume des morts – le cercle des esprits – du monde des vivants, beaucoup plus petit. L'étoile centrale incarnait la Lumière – le Créateur – dont les rayons (qu'on pouvait aussi appeler le don ou la magie) traversaient toutes les frontières.

— J'ai déjà vu ce dessin, dit Richard.

Il tourna ses mains vers le plafond et les posa sur ses genoux. Ses serre-poignets étaient constellés de symboles énigmatiques. Mais au centre brillait une petite Grâce, facile à reconnaître quand on savait de quoi il s'agissait. Les symboles étant *sous* les poignets du Sourcier, Kahlan ne les avait jamais remarqués.

— La Grâce est une image du continuum du don, dit Richard, que les rayons symbolisent. Venant du Créateur, ils illuminent la vie, puis, par l'intermédiaire de la mort, traversent le voile pour s'unir aux esprits, dans l'éternité, au sein du royaume du Gardien. (Il passa le

pouce droit sur la Grâce de son serre-poignet gauche.) Bien entendu, c'est le symbole de l'espoir suprême de tout être vivant : rester sous la Lumière du Créateur avant sa naissance, puis toute sa vie, et enfin dans le séjour des morts.

— Excellent, mon garçon ! s'exclama Zedd, visiblement surpris. Mais comment sais-tu tout ça ?

— J'ai appris à déchiffrer le charabia des symboles, et j'ai lu quelques textes qui parlaient de la Grâce.

— Le charabia des symboles ? répéta Zedd. (Kahlan vit qu'il faisait un gros effort pour ne pas exploser.) Jeune homme, sache qu'une Grâce peut avoir de terribles conséquences, dans certains cas. Par exemple, si on la dessine avec une substance dangereuse comme du sable de sorcier… Selon la manière dont on l'utilise, elle a des effets dramatiques comme…

— Altérer la façon dont le monde des vivants et celui des morts interagissent pour atteindre un objectif, acheva Richard. J'ai lu deux ou trois choses à ce sujet…

— Un peu plus que deux ou trois, dirait-on, marmonna le vieux sorcier. Mon garçon, tu vas me raconter tout ce que tu as fait depuis notre séparation ! Sans omettre un détail !

— Dis-moi d'abord ce qu'est une Grâce mortelle ! lança abruptement Richard.

— Une quoi ? s'étrangla Zedd.

— Une Grâce mortelle, répéta le Sourcier, le regard rivé sur le dessin tracé dans la poussière.

Comme Zedd, Kahlan n'avait pas la moindre idée de ce que voulait dire Richard. Mais elle était habituée au phénomène. De temps en temps, elle avait vu le jeune homme dans cet état : étrangement absent, ou plongé dans une profonde méditation, il posait des questions apparemment sans queue ni tête. La façon d'agir d'un authentique Sourcier de Vérité, semblait-il. Et l'indice qu'il se passait quelque chose de vraiment grave ! De quoi avoir aussitôt des frissons dans le dos…

Kahlan vit Anna plisser le front de perplexité et d'inquiétude. S'il avait cédé à sa nature, Zedd aurait posé un millier de questions à son protégé. Mais lui aussi, et pour cause, connaissait le cheminement tortueux des pensées d'un Sourcier.

Le vieux sorcier se massa le front et prit une longue inspiration. À l'évidence, il faisait de louables efforts pour se contenir.

— Fichtre et foutre, mon garçon, je n'ai jamais entendu parler d'une Grâce mortelle ! Où as-tu été pêcher ça ?

— Un truc que j'ai lu quelque part…, marmonna Richard. Zedd, tu ne pourrais pas ériger une nouvelle frontière ? En invoquer une,

comme avant ma naissance ?

— Et pourquoi le ferais-je ? demanda le vieil homme, de plus en plus dérouté.

— Pour nous séparer de l'Ancien Monde et mettre un terme à la guerre.

De surprise, Zedd resta bouche bée. Mais il se reprit vite et sourit de toutes ses dents.

— Bravo, mon garçon ! Continue à vouloir utiliser la magie pour éviter la violence et la souffrance, et tu feras un très bon sorcier ! (Le vieil homme se rembrunit.) Très bien raisonné, vraiment. Hélas, c'est impossible…

— Pourquoi ?

— Ce sortilège est limité à trois utilisations, pas une de plus. Les sorts très puissants ont toujours une « sécurité » de ce type, pour éviter qu'il soit trop facile de déchaîner une magie dangereuse. Bien entendu, il existe une infinité de protections, mais je n'ai pas le temps de m'étendre sur ce sujet… J'ai trouvé le rituel d'invocation de la frontière dans un grimoire qui datait de l'époque de l'Antique Guerre. Et il était verrouillé de cette manière…

» Mon garçon, on dirait que tu tiens de ton grand-père, quand il s'agit de fouinasser dans les vieux livres… La curiosité n'est pas toujours un vilain défaut, mais moi, après une vie d'études, je sais ce que je fais. Bref, je connais les risques et les moyens de les réduire. En outre, j'ai conscience de mes capacités et de mes limites. Ça fait une sacrée différence !

— Tu n'as invoqué que deux frontières, insista Richard.

— En ce temps-là, les Contrées du Milieu et D'Hara se livraient une guerre sans merci… (Zedd s'assit plus confortablement pour raconter son histoire.) J'ai eu besoin d'une première utilisation pour savoir comment fonctionnait le sort et m'entraîner à le lancer. La deuxième m'a servi à séparer les Contrées de D'Hara, afin d'arrêter le massacre. La troisième m'a permis d'isoler Terre d'Ouest, pour créer un havre destiné à ceux qui voulaient vivre loin de la magie et qui ne supportaient plus la présence des sorciers.

Kahlan avait eu beaucoup de mal à imaginer un monde sans magie. Pour elle, ce concept semblait absurde et d'un insondable ennui. Mais chacun pouvait vivre comme il l'entendait, et Terre d'Ouest – un petit royaume – avait longtemps été un refuge pour les hommes et les femmes allergiques à la magie. Aujourd'hui, c'était terminé, qu'on le regrette ou s'en réjouisse…

— Plus de frontière ! conclut Zedd en levant au ciel ses bras décharnés. Un point, c'est tout !

Près d'un an plus tôt, Darken Rahl avait abattu les frontières pour

réunir les trois pays. Aujourd'hui, il était dommage que l'idée de Richard soit inapplicable. Séparer l'Ancien Monde du Nouveau par une barrière infranchissable aurait sauvé un nombre incalculable de vies…

— L'un de vous deux, demanda Anna, sait-il ce qu'il est advenu du prophète nommé Nathan ?

— Je l'ai vu récemment, répondit Kahlan. Il m'a aidée en me donnant le livre volé dans le Temple des Vents, puis en me révélant les mots qui m'ont permis de détruire ce grimoire et d'arracher Richard à la peste qui le tuait.

— Sais-tu où il est ? lança la Dame Abbesse avec le regard brillant d'un loup qui vient de repérer une proie.

— Tout ça s'est passé quelque part dans l'Ancien Monde. Sœur Verna était présente… Nathan venait de voir mourir une femme qu'il aimait beaucoup. Il a dit que les prophéties se jouent parfois de nous, et que nous les servons sans le savoir. Il a ajouté qu'il arrive à tout le monde de se surestimer et de se croire maître du destin alors qu'il n'en est rien.

Kahlan laissa distraitement courir son index gauche dans la poussière.

— Il est parti avec deux hommes à lui, Walsh et Bollesdun. Avant, il m'a demandé d'informer Richard qu'il lui rendait son titre de seigneur Rahl. Et il a conseillé à Verna de ne pas perdre son temps à tenter de le suivre, parce qu'elle n'y arriverait pas. (Kahlan leva les yeux et croisa le regard soudain mélancolique d'Anna.) Je crois qu'il s'en est allé pour oublier cette terrible nuit, et la femme qui s'est sacrifiée pour lui. À mon avis, vous ne le trouverez pas tant qu'il n'aura pas décidé de vous le permettre…

Un long silence suivit. Pour le briser, Zedd se tapa du plat des mains sur les genoux.

— Richard, dit-il, je veux savoir ce qui est arrivé depuis notre séparation, au début de l'hiver dernier. Toute l'histoire, dans les moindres détails ! Surtout, n'en omets aucun, parce que le plus insignifiant peut être capital. Même si tu ne comprends pas pourquoi je te demande ça, obéis, parce que je dois tout savoir !

Richard leva la tête juste assez longtemps pour voir l'expression de son grand-père. Zedd ne plaisantait pas, et pourtant, il allait être obligé de le décevoir.

— J'aimerais tout te raconter, mais nous n'avons pas le temps. Kahlan, Cara et moi devons retourner en Aydindril.

Anna jouait nerveusement avec un bouton de sa robe. Rose ou pas, se dit l'Inquisitrice, il valait mieux, avec cette femme, ne jamais oublier les épines.

— Nous pouvons commencer maintenant, et continuer de parler en

chemin.

— J'aimerais que vous veniez avec nous, dit Richard, mais voyager ensemble nous prendrait trop longtemps, et nous devons nous presser. Tous les trois, nous rentrerons avec la sliph. Zedd, Anna et toi devrez retourner dans les Contrées par vos propres moyens. Quand vous nous aurez rejoints, nous parlerons…

— Tu recommences avec ta sliph ? grogna Zedd. Vas-tu enfin nous donner quelques explications ?

Les yeux rivés sur le rideau de la fenêtre, le Sourcier ne répondit pas, à croire qu'il n'avait pas entendu. Kahlan décida de s'en charger à sa place.

— La sliph est…

Elle hésita. Comment décrire une créature pareille ?

— Eh bien, c'est une femme de vif-argent, vivante comme vous et moi. Elle peut communiquer avec nous. Par la parole, je veux dire…

— Du vif-argent qui parle…, marmonna Zedd. Et elle raconte quoi, cette sliph ?

— Ses propos ne sont pas le plus important… (Sans cesser de gratouiller du bout d'un doigt la couture de son pantalon, Kahlan leva les yeux et soutint le regard du vieil homme.) Elle a été créée par des sorciers, à l'époque de l'Antique Guerre. Ils modifiaient des gens pour en faire des armes, et ils ont pris la vie d'une femme afin qu'elle devienne la sliph. Avec elle, ou plutôt en elle, on peut voyager très vite sur de très grandes distances. Par exemple, il faut moins d'une journée pour aller d'ici en Aydindril…

Zedd parut avoir du mal à assimiler cette information. L'Inquisitrice comprit d'autant mieux sa réaction qu'elle avait eu la même au début. En principe, il fallait des semaines pour gagner Aydindril en partant du village des Hommes d'Adobe.

— Je suis désolée, reprit Kahlan, mais Anna et vous ne pouvez pas venir avec nous. (Elle tapota gentiment le bras du vieil homme.) La sliph aussi a ce que vous appeliez tout à l'heure des « sécurités ». C'est pour ça que Richard a dû laisser son épée, dont la magie n'est pas compatible avec celle de la sliph.

» Pour survivre au voyage, il faut contrôler un peu de Magie Soustractive, en plus de l'Additive. Anna et vous n'arriveriez pas vivants. Il y a une composante soustractive dans le pouvoir des Inquisitrices, et Cara s'est emparée du don d'un Andolien, également « mixte ». Sinon, elle n'aurait pas pu nous accompagner. Quant à Richard, vous savez qu'il contrôle les deux formes de magie.

— « Contrôler » est un bien grand mot, marmonna Zedd. (Puis il comprit vraiment ce que venait de dire Kahlan.) Vous avez recouru à la Magie Soustractive ? Mais comment… où… que… ?

Voyant qu'il s'emmêlait la langue avec ses questions, l'Inquisitrice vint à son secours.

— La sliph vit dans des puits de pierre. Richard l'a réveillée, et elle accepte de nous transporter. Mais nous devons être prudents, parce que Jagang pourrait s'en servir pour nous envoyer des tueurs. (Kahlan joignit ses poignets, les paumes des mains vers l'intérieur.) Quand nous n'avons pas besoin d'elle, Richard la rendort en plaquant ses serre-poignets l'un contre l'autre. En fait, en mettant en contact les deux Grâces qui y sont gravées. Alors, la sliph rejoint son âme, dans le royaume des morts.

— Zedd, s'écria Anna, soudain blanche comme un linge, je t'ai prévenu ! Nous ne pouvons pas le laisser seul ! Il est trop important, et il finira par se faire tuer.

Le vieux sorcier semblait de nouveau sur le point d'exploser.

— Tu t'es servi des Grâces gravées sur tes serre-poignets ? Fichtre et foutre, Richard, quand cesseras-tu de faire n'importe quoi ? En agissant ainsi, sais-tu que tu joues avec le voile ?

Toujours absent, le Sourcier claqua des doigts puis désigna les bûchettes, sous l'étagère. Voyant qu'il agitait impatiemment les doigts, Zedd lui passa une des solides branches émondées puis découpées en plusieurs morceaux.

Sans quitter la fenêtre des yeux, Richard la cassa en deux sur son genou.

À la lueur d'un éclair, Kahlan distingua la silhouette d'un poulet perché sur le rebord de la fenêtre, à droite, derrière le rideau. Alors que le tonnerre grondait, l'animal se déplaça vers l'autre coin.

Richard lança son arme improvisée. Elle percuta le bréchet du poulet, qui battit des ailes, caqueta de surprise et tomba de son perchoir.

— Pourquoi as-tu fait ça ? cria Kahlan en tirant sur la manche de son mari. Ce poulet ne dérangeait personne. Il essayait simplement de se protéger de la pluie.

Une nouvelle fois, le Sourcier parut ne pas entendre.

— Anna, dit-il en se tournant vers la Dame Abbesse, vous avez vécu dans l'Ancien Monde avec celui qui marche dans les rêves. Que savez-vous de lui ?

— Eh bien, pas mal de choses, je suppose.

— Vous êtes informée qu'il peut s'introduire dans l'esprit des gens, dans l'intervalle qui sépare leurs pensées, et s'y installer sans qu'ils s'en aperçoivent ?

— Bien sûr, répondit la Dame Abbesse, indignée qu'on lui pose une question aussi simple sur son pire ennemi. Mais tu es à l'abri de ces intrusions, et tous ceux qui sont liés à toi aussi… L'empereur ne peut pas violer l'esprit d'un fidèle du seigneur Rahl. Nous ne savons pas

pourquoi, mais ça fonctionne.

— C'est à cause d'Alric, souffla Richard.

— Qui ? demanda Zedd, de plus en plus perdu.

— Alric Rahl, un de mes ancêtres. Au cours de mes lectures, j'ai appris que ceux qui marchent dans les rêves sont des armes fabriquées il y a trois mille ans, lors de l'Antique Guerre. Alric Rahl a lancé un sortilège – le lien – qui empêchait ceux qui marchent dans les rêves de violer mentalement ses sujets d'harans et les gens qui lui prêtaient allégeance. Tous les Rahl qui ont le don transmettent cette protection à leurs alliés.

Zedd voulut poser une question, mais Richard lui coupa la chique en se tournant de nouveau vers Anna.

— Jagang est entré dans l'esprit d'un sorcier et il l'a envoyé en Aydindril pour nous tuer, Kahlan et moi.

— Un sorcier ? s'exclama la Dame Abbesse. Lequel ?

— Marlin Pickard, répondit Kahlan.

— Marlin… Le pauvre garçon… Que lui est-il arrivé ?

— La Mère Inquisitrice l'a tué, annonça froidement Cara. C'est une authentique Sœur de l'Agiel.

Anna croisa les mains sur ses genoux et se pencha vers Kahlan :

— Mais comment avez-vous découvert que…

— Nous pensions que Jagang recommencerait, coupa Richard. Mais peut-il s'introduire dans l'esprit… eh bien, d'une autre créature qu'un être humain ?

Anna réfléchit à la question avec plus d'attention et de patience que Kahlan lui en aurait soupçonné.

— Non, je ne pense pas…

— Vous ne *pensez* pas ? C'est tout ce que vous pouvez dire ? Anna, il me faut une certitude !

— Alors, je réponds que l'empereur est incapable de faire ce que tu suggères !

— Elle a raison ! intervint Zedd. J'en sais long sur les aptitudes de notre adversaire. Il lui faut une âme qui ressemble à la sienne. Sinon, ça ne marche pas. Dans le même ordre d'idées, il ne pourrait pas envahir l'esprit d'un rocher pour savoir ce qu'il pense.

— Alors, ce n'est pas Jagang…, marmonna Richard en se tapotant pensivement la lèvre inférieure.

— Que veux-tu dire ? grogna Zedd, exaspéré.

Kahlan soupira de lassitude.

Parfois, suivre les raisonnements de Richard était aussi simple qu'essayer de retrouver une aiguille dans une meule de foin.

Chapitre 6

Au lieu de répondre à la question de Zedd, Richard passa à autre chose, comme s'il avançait à grands pas sur une route qu'il était seul à connaître… et à emprunter.

— Les Carillons… Anna et toi vous en êtes occupés ? En principe, ce n'est pas une affaire compliquée. Vous l'avez réglée ?

— Pas compliquée ? répéta Zedd, rouge comme une pivoine sous sa crinière blanche. Qui t'a raconté ça ?

— Je l'ai lu quelque part, répondit Richard, qui sembla étonné par cette question. Alors, le problème est résolu ?

— Nous avons déterminé qu'il n'y avait rien à résoudre, dit Anna, un peu agacée.

— C'est exact, confirma Zedd. Que veux-tu dire avec ton « affaire pas compliquée » ?

— Kolo raconte que ce sujet a inquiété tous les sorciers, au début. Mais après une enquête minutieuse, ils ont découvert que les Carillons étaient des armes très simples et faciles à désamorcer. (Richard leva nerveusement les mains.) Comment avez-vous su qu'il n'y avait rien à résoudre ? Pour commencer, en êtes-vous sûrs ?

— Kolo ? Fichtre et foutre, Richard, de quoi parles-tu ? Qui est ce Kolo ?

Richard agita une main, comme s'il implorait qu'on cesse de l'importuner. Puis il se leva, approcha de la fenêtre et écarta un peu le rideau. Le poulet n'était nulle part en vue.

Alors que le Sourcier se penchait en avant pour regarder dehors, Kahlan répondit une nouvelle fois à sa place.

— Richard a trouvé dans la Forteresse un journal intime rédigé en haut d'haran. Avec l'aide de Berdine, une des Mord-Sith, il a travaillé dur pour le traduire.

» Son auteur était un sorcier qui vivait dans la Forteresse à l'époque de l'Antique Guerre. Ignorant son nom, Richard et Berdine l'ont surnommé « Kolo », d'après un mot haut d'haran qui signifie « conseiller avisé ». Ce texte fourmillait d'informations précieuses.

Zedd jeta un coup d'œil soupçonneux à Richard, puis, d'un ton méfiant, posa une question à l'Inquisitrice :

— Et où ton Sourcier a-t-il trouvé ce journal ?

Comme si tout cela ne le concernait pas, Richard commença à faire les cent pas dans la petite pièce.

— La salle de la sliph…, répondit Kahlan. Tout en bas de la grande tour.

— La grande tour…, répéta Zedd sur le ton d'un procureur qui lit un acte d'accusation. Bien entendu, tu ne parles pas de la salle condamnée depuis des lustres ?

— J'ai bien peur que oui… Quand Richard a détruit les Tours de la Perdition, qui séparaient l'Ancien et le Nouveau Monde, la porte de cette salle a explosé… C'est là qu'il a trouvé les ossements de Kolo, le journal et la sliph.

Richard s'immobilisa devant son grand-père.

— Zedd, nous parlerons de tout ça plus tard ! Pour le moment, dis-moi pourquoi tu penses que les Carillons ne sont pas ici.

— Ici ? répéta Kahlan, déroutée. Que veux-tu dire ?

— Dans notre monde… Zedd, comment peux-tu en être certain ?

D'un index, le vieux sorcier désigna la place vide, autour du dessin.

— Assieds-toi, mon garçon ! Te voir marcher comme un lion en cage me donne le tournis.

Avant d'obéir, le Sourcier alla jeter un dernier coup d'œil par la fenêtre.

— Zedd, demanda Kahlan, que sont les Carillons ?

— Des créatures contrariantes, rien de plus…

— Contrariantes ? s'écria Anna en se flanquant une claque sur le front. Tu veux dire catastrophiques !

— Et c'est moi qui les ai invoquées ? demanda Kahlan, accablée.

Elle avait prononcé à voix haute les trois Carillons – des noms de créatures, semblait-il – pour activer la magie qui sauverait Richard. Sur le moment, elle ignorait ce que signifiaient ces mots. Mais si elle ne les avait pas dits, son bien-aimé serait mort quelques secondes plus tard.

— Ne t'en fais donc pas, souffla Zedd, apaisant. Comme le souligne Anna, ces créatures peuvent être des sources de perturbation, mais…

Après s'être assis, Richard remonta jusqu'à ses genoux les jambes de son pantalon.

— Zedd, réponds à ma question, je t'en prie ! Comment sais-tu qu'ils ne sont pas dans notre monde ?

— Les Carillons obéissent à ce qu'on pourrait appeler une « règle de trois ». Sans doute parce qu'ils sont un trio : Reechani, Sentrosi, Vasi…

Kahlan faillit en bondir sur ses pieds.

— Je croyais qu'il ne fallait jamais prononcer ces mots à voix haute !

— *Tu* ne dois pas le faire ! Une personne ordinaire peut les clamer sur tous les toits sans conséquences désastreuses… J'en ai le droit, tout

comme Anna et Richard. Ce n'est pas le cas pour les êtres comme toi, extrêmement rares, il faut le préciser.

— Pourquoi moi ?

— Parce que ta magie est assez puissante pour les appeler au secours au profit d'une tierce personne. Mais comme tu n'as pas le don, qui protège le voile, les Carillons peuvent aussi voler sur les ailes de ta magie pour parvenir jusque dans notre monde. C'est pour ça que leurs noms sont en principe secrets.

— Alors, ils sont peut-être ici…

— Oui, c'est possible…, soupira Richard, soudain pâle comme un mort.

— Non, non et non ! s'exclama Zedd. Il y a une multitude de protections et un nombre incroyable de conditions à remplir. (Zedd brandit un index osseux pour intimer le silence à Richard, qui allait poser une question.) Par exemple, il faudrait que Kahlan soit ta troisième épouse. Ça te coupe la chique, pas vrai, messire Je Sais Tout Parce Que Je L'Ai Lu Dans Un Livre ?

— Nous l'avons échappé belle…, soupira Richard. Kahlan n'est que ma seconde épouse…

— Quoi ? (Zedd leva si haut les bras qu'il manqua basculer en arrière.) Que veux-tu dire, mon garçon ? Je t'ai vu naître, puis grandir, et je sais que tu n'as jamais aimé quelqu'un d'autre que Kahlan. Pourquoi diantre aurais-tu épousé quelqu'un avant elle ?

Richard échangea un regard peiné avec sa femme, puis il s'éclaircit la gorge.

— C'est une longue histoire, mais tu devras te contenter de la fin. Pour entrer dans le Temple des Vents, et arrêter la peste, j'ai dû prendre Nadine pour femme. Donc, Kahlan est bien ma seconde épouse.

— Nadine ? répéta Zedd en se gratouillant la joue. Nadine Brighton ?

— Oui, répondit Richard. (Il tapota le sol.) Elle est morte peu après la cérémonie…

— C'était une brave petite, soupira Zedd, et qui voulait devenir guérisseuse. La pauvre chérie… Ses parents seront désespérés.

— La pauvre chérie, oui…, marmonna Kahlan.

Nadine voulait Richard, et rien n'avait semblé en mesure de l'arrêter. Inlassablement, le Sourcier lui avait répété qu'il n'y avait rien entre eux, qu'il en serait toujours ainsi et qu'il désirait la voir rentrer chez elle au plus vite. La jeune femme faisait mine d'avoir compris, jurait qu'elle n'insisterait plus, puis recommençait son manège. Très vite, ce comportement avait tapé sur les nerfs de Kahlan.

Même si elle n'aurait pas sérieusement souhaité qu'il lui arrive malheur – et encore moins qu'elle connaisse une fin atroce –

l'Inquisitrice n'avait aucune intention de s'apitoyer hypocritement sur la fin de cette « garce », comme l'appelait à juste titre Cara.

— Kahlan, pourquoi es-tu rouge comme une tomate ? demanda Zedd.

— Eh bien… (Gênée par les regards… inquisiteurs… du sorcier et de la Dame Abbesse, Kahlan jugea urgent de changer de sujet.) Attendez une minute ! Quand j'ai prononcé les trois Carillons, Richard et moi n'étions pas encore mariés. Donc, il n'avait même pas de seconde épouse, à ce moment-là.

— C'est encore mieux, dit Anna. Une pierre de gué de moins pour ces trois affreuses créatures !

— Ne vous réjouissez pas trop vite, intervint Richard en prenant la main de sa bien-aimée. Quand nous avons prononcé des vœux pour me permettre d'entrer dans le Temple des Vents, ils s'adressaient à d'autres personnes, mais dans nos cœurs, nous nous les disions l'un à l'autre. En un sens, nous sommes mariés depuis cet instant-là. Il arrive que la magie, celle du monde des esprits, en tout cas, obéisse à des règles ambiguës de ce genre…

— Tu as raison, malheureusement…, soupira Anna.

— Peut-être bien, dit Zedd, mais dans tous les cas, cela te fait deux épouses, pas trois ! (Il riva sur les deux jeunes gens un regard soupçonneux.) Chaque fois que vous ouvrez la bouche, votre histoire devient de plus en plus compliquée. Je dois tout entendre !

— Avant de partir, nous pouvons t'en raconter des bribes. En Aydindril, nous aurons le temps d'entrer dans les détails. Mais il nous faudra bientôt filer…

— Pourquoi es-tu si pressé, mon garçon ?

— Jagang rêve de mettre la main sur la magie dangereuse conservée dans la Forteresse du Sorcier. S'il réussit, ce sera un désastre ! Zedd, tu es le plus qualifié pour défendre ton fief, je le sais. Mais en attendant, nous serons mieux que rien, Kahlan et moi. Si nous avions été absents quand Jagang a envoyé Marlin et sœur Amelia…

— Amelia ! s'écria Anna. (Elle ferma les yeux et se prit la tête à deux mains.) Elle est donc une Sœur de l'Obscurité… Savez-vous où elle est ?

— La Mère Inquisitrice l'a également tuée, lâcha Cara, toujours adossée à la porte.

Kahlan foudroya du regard la Mord-Sith, qui lui sourit comme une grande sœur fière de sa cadette.

— Tu es très efficace, mon enfant, dit Anna en ouvrant un œil pour dévisager l'épouse de Richard. D'abord un sorcier possédé par celui qui marche dans les rêves, puis une femme investie des sombres pouvoirs du Gardien…

— L'énergie du désespoir, rien de plus…

— Les actes désespérés sont parfois l'expression d'une puissante magie ! lança Zedd avec un petit rire approbateur.

— Invoquer les Carillons était aussi un acte désespéré, dit Kahlan. Et toujours pour sauver la vie de Richard… Zedd, que sont les Carillons ? Et pourquoi étiez-vous si inquiet ?

Le vieux sorcier changea de position pour soulager un peu ses fesses insuffisamment rembourrées.

— Si la mauvaise personne les invoque pour empêcher quelqu'un de franchir cette ligne… (Sur le dessin, il désigna la frontière du royaume des morts.) Eh bien, elle risque, sans le vouloir, de les amener dans le monde des vivants, où ils rempliront la mission pour laquelle ils furent créés. À savoir détruire la magie !

— Ils l'absorbent, précisa Anna, comme la terre desséchée, en été, boit goulûment une averse. Ce sont des créatures, en un sens, mais pas vivantes. En réalité, les Carillons n'ont pas d'âme.

Zedd approuva gravement du chef.

— Ce sont des êtres nés de la magie du royaume des morts. Ils neutraliseraient la nôtre…

— En éliminant tous ceux qui la contrôlent ? demanda Kahlan. Leur contact est mortel, comme celui des ombres que nous avons affrontées en traversant la frontière, puis dans le village du Peuple d'Adobe ?

— Non, répondit Anna. Ils peuvent tuer, et ils ne s'en privent pas quand l'occasion s'offre à eux, mais leur seule présence en ce monde, si elle se prolongeait, suffirait à détruire la magie. Au bout du compte, tous ceux qui survivent grâce au pouvoir périraient. D'abord les plus faibles, puis les plus forts, à la fin…

— Ne perdez pas de vue, dit Zedd, que nous ne savons pas grand-chose à leur sujet. Ce sont des armes créées pendant l'Antique Guerre, par des sorciers dont le pouvoir me dépasse. Le don n'est plus ce qu'il était, mes enfants…

— Si les Carillons venaient dans notre monde et détruisaient la magie, que se passerait-il ? demanda Richard. Sans l'Homme Oiseau et les anciens, le Peuple d'Adobe, par exemple, serait-il simplement incapable de contacter les esprits de ses ancêtres ? J'ai compris que toutes les créatures magiques disparaîtraient, mais qu'en serait-il des autres ? Les gens sans pouvoir, les animaux, les plantes ? Resteraient-ils vivants, comme en Terre d'Ouest, où il n'y avait pas de magie ?

Kahlan sentit le sol trembler sous elle. Dehors, l'orage se déchaînait. Dans la cheminée, le feu semblait crépiter haineusement pour tenir à distance l'eau, son ennemie de toujours…

— Désolé, mon garçon, mais nous ignorons la réponse. Il n'y a pas de précédent, comprends-tu ? Le monde est trop complexe pour notre pauvre compréhension. Le Créateur seul sait comment interagissent

ses multitudes de composants. (À la lueur des flammes, le visage du vieux sorcier parut soudain sinistre.) Mais je crains que ce soit bien pire que ce que tu viens de décrire.

— Dans quelle mesure ? demanda Richard.

Tirant minutieusement sur les plis de sa tunique, le long de ses jambes, Zedd prit le temps de la réflexion avant de répondre.

— À l'ouest de ce village, dans les hautes terres qui dominent la vallée de Nareef, jaillissent les multiples sources de la rivière Dammar, qui, beaucoup plus loin, vient se jeter dans le fleuve Drun. En traversant les hautes terres, dont le sol est empoisonné, ces eaux se chargent de substances mortelles.

» Ces hautes terres, mes enfants, sont un désert. On n'y trouve rien, à part les os blanchis des animaux qui y sont restés trop longtemps et ont souvent bu l'eau meurtrière.

Le vieil homme écarta les bras pour communiquer à ses interlocuteurs un sentiment d'immensité.

— Des milliers de ruisselets et de ruisseaux dévalent les pentes des montagnes pour se déverser dans un grand lac puis continuer leur route vers la vallée. Sur la berge de ce réservoir naturel, surtout au sud, où descendent les eaux, le paka, une plante rare, pousse en abondance. Ce végétal ne résiste pas seulement au poison, il s'en nourrit ! Et les chenilles d'une certaine espèce de papillons consomment ses feuilles et filent leur cocon au milieu de ses tiges charnues.

» Les oiseaux-nettoyeurs nichent à l'entrée de la vallée de Nareef, sur les falaises qui bordent les hautes terres où s'étend le lac. Ils se délectent des baies de paka, qui poussent juste au-dessus d'eux. En conséquence, ils comptent parmi les rares animaux qui s'aventurent dans les hautes terres. Mais ils ne boivent pas l'eau empoisonnée…

— Les baies ne sont pas dangereuses ? demanda Richard.

— Non. Par un miracle de la Création, le paka pousse grâce à des substances mortelles, mais ses fruits restent inoffensifs. Et les eaux qui descendent de la montagne, filtrées par le paka, sont pures, limpides et parfaitement potables.

» Une autre créature vit dans les hautes terres : le papillon-gambit, peut-être ainsi nommé parce que sa façon de voler attire irrésistiblement les oiseaux-nettoyeurs, qui se nourrissent pourtant surtout de graines et de baies. Bien entendu, sur son territoire dévasté, ce papillon n'a pas beaucoup d'autres prédateurs.

» Mais revenons au paka. Bizarrement, cette plante ne peut pas se reproduire seule. J'ignore si c'est un effet du poison, mais la cosse de ses graines est très dure et refuse obstinément de s'ouvrir. Pour l'y forcer, il faut le soutien de la magie…

Le vieil homme plissa les yeux, et écarta les bras comme pour

annoncer le moment dramatique de son récit. Kahlan se souvint de ses émerveillements de petite fille, quand elle avait entendu pour la première fois l'histoire du papillon-gambit, assise sur les genoux d'un sorcier, dans une mystérieuse salle de la Forteresse.

— Le papillon détient cette magie, continua Zedd. Savez-vous d'où elle lui vient ? Eh bien, simplement de la poussière qui se dépose sur ses ailes ! Quand un oiseau-nettoyeur mange un papillon, alors qu'il s'est déjà gavé de baies de paka, la poussière magique, dans son ventre, s'attaque aux cosses des minuscules graines et les fissure. Plus tard, avec leurs fientes, les oiseaux ensemencent la berge du lac, et de nouvelles pousses de paka voient le jour.

» Pour boucler la boucle, des papillons-gambit viendront un jour y pondre leurs œufs, et leurs chenilles, une fois écloses, se nourriront des feuilles avant d'être assez fortes pour filer des cocons… qui donneront naissance à de nouveaux papillons-gambit !

— Je vois où tu veux en venir…, intervint Richard. Si la magie disparaissait, les papillons perdraient la leur. Alors, le paka ne se reproduirait plus, les oiseaux-nettoyeurs crèveraient de faim, et les chenilles, également affamées, ne fileraient plus de cocon. Bref, la plante et les deux espèces animales seraient condamnées à l'extinction.

— Réfléchis un peu, mon garçon. Ça ne s'arrête pas là !

— Tu as raison… Sans paka pour les filtrer, les eaux qui traversent la vallée de Nareef seraient toujours empoisonnées.

— Exactement, fiston ! Elles tueraient tous les animaux qui s'abreuvent à la rivière Dammar, en aval du lac. Les daims, les cerfs, les porcs-épics, les campagnols, les hiboux, les oiseaux… Sans parler de tous les prédateurs qui dévoreraient leurs cadavres : les loups, les coyotes, les vautours… Tous mourraient ! (Zedd se pencha en avant et brandit théâtralement un index.) Même les vers !

— Oui, approuva Richard. Les troupeaux qui paissent dans la vallée seraient sûrement affectés aussi, tout comme les terres cultivées. Une catastrophe pour les habitants, humains compris, de la vallée de Nareef.

— Tu n'y es pas encore tout à fait, dit Anna. Pense à ce qui se passerait si la viande de ces troupeaux était vendue avant qu'on sache qu'elle est contaminée.

— Ou les récoltes…, ajouta Kahlan.

— Oui, insista Zedd, imagine toutes les conséquences !

— La rivière Dammar se jette dans le fleuve Drun, dit Richard, qui serait également contaminé. Le poison ferait des ravages bien plus loin en aval que je le pensais…

— Le fleuve traverse un pays appelé « Toscla », des centaines de fois plus grand que la vallée de Nareef. Les champs de ce royaume fournissent de la nourriture à une multitude de gens dans les Contrées. Les Toscliens, des commerçants dans l'âme, envoient sans cesse des caravanes vers le nord.

On voyait bien, pensa Kahlan, que Zedd avait quitté les Contrées depuis longtemps. Toscla était un nom obsolète. Ce royaume était situé très loin au sud-ouest, et le Pays Sauvage, comme une grande mer, le séparait des autres membres de l'Alliance. La population dominante, qui se donnait actuellement le nom d'« Anderiens », adorait changer d'appellation et modifier en conséquence celle de son pays. Au fil du temps, le royaume que Zedd nommait « Toscla » était devenu Vengren, puis Vindice, puis Turslan. Aujourd'hui, il s'appelait Anderith.

— Si les Toscliens vendaient leurs récoltes sans avoir conscience du danger, continua Zedd, un nombre incalculable de gens périraient. Et s'ils s'en apercevaient à temps, ils suspendraient leur négoce et n'auraient plus rien pour acheter de la nourriture. Leurs troupeaux ayant succombé, ils tenteraient de pêcher, mais les eaux côtières seraient sûrement empoisonnées par celles du fleuve Drun. Et à cause de leur système d'irrigation, leurs champs seraient sans doute inexploitables pendant très longtemps.

» Sans pouvoir se reposer sur l'élevage ni la pêche, et privés de leur principale source de revenus, les Toscliens n'auraient pas beaucoup de chances de survivre. Mais là encore, nous ne sommes pas à la fin de l'histoire…

» Dans les autres royaumes, les récoltes toscliennes manqueraient cruellement. Cela ouvrirait des temps très difficiles, puisque le commerce de tous ces pays pâtirait d'avoir perdu un partenaire qui achetait beaucoup de biens manufacturés. Dans ces conditions, tous les prix grimperaient dans ces royaumes, et les gens, aux quatre coins des Contrées, auraient de plus en plus de mal à nourrir leur famille.

» Des troubles civils seraient alors inévitables. Avec la famine, la panique risquerait de tout submerger. Et les émeutes pourraient dégénérer en conflits militaires, quand les habitants des régions touchées par le poison tenteraient de se réfugier dans des pays encore sains. Avec le désespoir pour attiser l'incendie, le désordre se généraliserait.

— Ce sont des spéculations, n'est-ce pas ? demanda Richard. Tu n'es pas certain que ça se passerait ainsi si la magie disparaissait ?

— Comme ça n'est jamais arrivé, nous en sommes réduits aux hypothèses. Il se peut que le poison, dilué dans les eaux de la rivière Dammar puis du fleuve Drun, ne provoque pas de désastre, ou fasse

des ravages plus localisés. Ou encore que la mer ne soit pas affectée, toujours à cause du phénomène de dilution, et qu'il reste au moins des poissons comestibles. Dans ce cas, la situation ne serait pas désespérée…

À la faible lueur du feu, s'avisa Kahlan, les cheveux de Zedd ressemblaient à des flammes blanches.

— Cela dit, continua le vieil homme, la disparition de la magie des papillons-gambit pourrait bien, par le biais d'une cascade d'événements, entraîner la disparition de toute vie sur notre monde…

Richard réfléchit quelques instants et hocha sombrement la tête. C'était une possibilité, il devait l'admettre.

— Tu commences à comprendre ? lança Zedd. (Il marqua une pause, puis brisa le silence de mort.) Et ce n'est qu'un exemple parmi des milliers d'autres…

— Les Carillons viennent du royaume des morts, dit Richard, et ils seraient très contents que ça se déroule ainsi. (Nerveux, il se passa une main dans les cheveux.) Tout à l'heure, tu as dit que les plus faibles périraient d'abord. Tu crois que la magie des papillons-gambit serait parmi les premières à mourir ?

— Qui peut savoir si elle est faible ou forte ? répliqua Zedd. Nous l'ignorons, et elle pourrait tout aussi bien être la dernière à succomber.

— Et Kahlan ? Perdrait-elle son pouvoir ? C'est lui qui la protège. Elle en a besoin !

Richard était la première personne qui eût jamais accepté et aimé l'Inquisitrice telle qu'elle était, avec son pouvoir et tout le reste. Il avait ainsi découvert le seul moyen de vivre physiquement leur amour sans que le contact de sa compagne le détruise.

— Fichtre et foutre, Richard, m'as-tu écouté ? Bien entendu qu'elle le perdrait ! Il est magique, comme le mien, le tien et celui d'Anna. Mais alors que ta femme et toi seriez simplement privés de vos pouvoirs, le monde entier agoniserait autour de vous !

— Pour moi, dit le Sourcier, ce ne serait pas un drame, puisque je ne sais pas utiliser mon don. Mais beaucoup d'autres personnes s'en servent pour faire le bien. Il faut empêcher ce drame !

— Par bonheur, rappela Zedd, il ne peut pas se produire. Ce n'était que des spéculations, comme tu disais, pour passer le temps en attendant la fin de l'orage.

Richard releva les genoux, les entoura de ses bras et replongea au plus profond de lui-même, comme si ses compagnons n'existaient plus.

— Zedd a raison, dit Anna. Nous ne risquons rien de ce côté-là, puisque les Carillons ne sont pas passés dans notre monde. Mais Jagang nous menace toujours.

— Si la magie disparaissait, demanda Kahlan, l'empereur perdrait-

il le pouvoir de marcher dans les rêves ?

— Bien sûr, répondit Anna. Mais il n'y a aucune raison de croire que…

— Si les Carillons étaient ici, coupa Richard, comment les neutraliseriez-vous ? Il paraît que ce ne serait pas difficile. Mais comment procéderiez-vous ?

Zedd et Anna échangèrent un regard interloqué.

Avant que l'un ou l'autre puisse répondre, Richard tourna la tête vers la fenêtre. Puis il se leva d'un bond et traversa la salle en trois enjambées. Quand il écarta le rideau et se pencha dehors pour regarder à droite et à gauche, le vent lui propulsa au visage des gouttes de pluie curieusement froides pour la saison. Les éclairs continuaient à zébrer le ciel, et le tonnerre les accompagnait comme un tambour géant.

— Tu as idée de ce qui se passe sous le crâne de ce garçon ? demanda Zedd à Kahlan.

— J'ai ma petite hypothèse, mais vous ne me croiriez pas…

Richard avait incliné la tête, les oreilles aux aguets. Kahlan se concentra pour tenter d'entendre ce qui avait attiré l'attention de son mari.

Dans le lointain, elle capta les gémissements terrifiés d'un enfant.

— Vous m'attendez tous ici ! ordonna Richard en se ruant vers la porte.

Bien entendu, ses quatre compagnons lui emboîtèrent le pas.

Chapitre 7

En pataugeant dans la gadoue, Zedd, Anna, Cara et Kahlan tentèrent de suivre le Sourcier le long du dédale d'étroits passages qui serpentaient entre les bâtiments.

L'Inquisitrice dut plisser les yeux pour mieux voir à travers le rideau de pluie. L'averse était si glaciale que la jeune femme, en sortant, avait crié de surprise.

Des chasseurs, leurs protecteurs omniprésents, les rejoignirent et coururent à leurs côtés. Les bâtiments qu'ils dépassèrent étaient pour l'essentiel des maisons à pièce unique qui partageaient au minimum un mur, et parfois jusqu'à trois, quand il s'agissait de la même bâtisse séparée par une cloison centrale. Disposées sans logique apparente, ces habitations composaient un labyrinthe où il n'était pas difficile de se perdre.

À la grande surprise de Kahlan, qui ne l'aurait pas crue si véloce, Anna collait aux talons de Richard. Bien qu'elle ne parût pas taillée pour courir, elle suivait le rythme sans difficulté, comme Zedd, dont les bras rachitiques se balançaient d'avant en arrière à une cadence régulière. Avec ses longues jambes, Cara aurait pu facilement dépasser l'Inquisitrice, mais elle restait délibérément à ses côtés. Les chasseurs, eux, avançaient avec une grâce féline, comme s'il s'était agi d'une simple promenade. En tête de la colonne, le Sourcier était impressionnant avec la cape dorée qui battait dans son dos. Comparé aux Hommes d'Adobe, petits et élancés, on eût dit qu'une montagne d'homme dévalait les rues étroites à la vitesse d'une avalanche.

Il tourna à droite sous le regard curieux de trois chèvres, une noire et deux marron, et de plusieurs enfants réfugiés sous les auvents de minuscules cours où poussait du colza destiné à nourrir les volailles. Debout sur le seuil flanqué de jardinières de leur maison, quelques femmes, bouche bée, virent passer la petite colonne sans en croire vraiment leurs yeux.

À l'intersection suivante, Richard prit à gauche. Dès qu'elle remarqua le groupe de fous furieux qui courait sous la pluie, une jeune femme debout sous un porche prit un enfant en larmes dans ses bras, le serra contre elle et se plaqua à tout hasard contre sa porte. Bien qu'elle s'efforçât de le faire taire, le petit garçon continua à gémir.

Richard s'arrêta si abruptement, mais avec une souplesse de chat,

que ses compagnons manquèrent le percuter. Les yeux écarquillés de terreur de la pauvre femme volèrent sur les visages ruisselants de pluie de la dizaine de personnes qui l'entouraient.

— *Que se passe-t-il ?* demanda-t-elle. *Que nous voulez-vous ?*

Richard demanda une traduction avant qu'elle ait fini de poser sa question. En se frayant un passage pour le rejoindre, Kahlan remarqua que le petit garçon saignait de plusieurs coupures qui ressemblaient à des marques de griffes… ou d'ergots…

— *Nous avons entendu les cris de votre fils*, dit-elle. (Elle tendit une main et caressa les cheveux trempés de l'enfant.) *Inquiets pour ce pauvre petit, nous avons couru à son secours.*

Soulagée, la mère laissa glisser son fils le long de ses hanches et le reposa par terre. Passant un morceau de tissu rouge de sang sur ses blessures, elle lui murmura quelques mots de réconfort.

— *Ungi va très bien*, dit-elle aux « sauveteurs ». *Merci d'être venus, mais c'est un petit garçon, et comme tous les autres, il n'arrête pas de faire des bêtises…*

Kahlan transmit à ses compagnons les explications de la Femme d'Adobe.

— Qui l'a griffé ? demanda Richard.

— *Ka chenota*, répondit la mère quand l'Inquisitrice eut traduit.

— Un poulet, lâcha le Sourcier, qui semblait avoir au moins appris un mot de la langue du Peuple d'Adobe. C'est un poulet qui a attaqué le petit ? *Ka chenota ?*

Lorsque Kahlan lui posa la question, la femme éclata de rire.

— *Attaqué par un poulet ? Vous n'êtes pas sérieux ? Ungi se prend pour un grand chasseur, alors il piste les poulets ! Ce soir, il en a coincé un, qui a eu peur et l'a blessé en tentant de s'échapper.*

Richard s'accroupit devant Ungi et lui caressa à son tour les cheveux.

— Tu chassais des poulets ? demanda-t-il. *Ka chenota ?* Tu les énervais ? Ce n'est pas ce qui est arrivé, je parie…

Au lieu de traduire, Kahlan s'assit sur les talons.

— Richard, si tu me disais ce qu'il se passe ?

Pendant que la mère nettoyait sa plaie, le Sourcier posa une main compatissante sur le bras de l'enfant.

— Regarde les coupures, dit-il. Elles sont presque toutes autour de son cou.

— Parce qu'il a essayé de ramasser le poulet et de le serrer contre lui, soupira Kahlan. En se débattant, le pauvre animal l'a blessé…

À contrecœur, Richard sembla admettre que c'était une explication possible.

— Ce n'est rien de bien grave ! lança Zedd. Laissez-moi guérir ce

petit, puis nous irons nous mettre à l'abri et manger quelque chose. Des dizaines de questions se bousculent toujours sur ma langue, et…

Richard leva un index pour clouer le bec au vieux sorcier. Puis il regarda Kahlan dans les yeux.

— Traduis ma question, je t'en prie !

— Dis-moi d'abord de quoi il s'agit ! C'est à cause de ce qu'a raconté l'Homme Oiseau ? Richard, il avait un peu trop forcé sur la boisson…

— Jette donc un coup d'œil derrière moi…

Kahlan obéit. De l'autre côté du passage, sous un avant-toit luisant de pluie, un poulet ébouriffait ses plumes. Comme la plupart des volailles du Peuple d'Adobe, il appartenait à la même espèce – les Rock Barrés – que l'intrus chassé un peu plus tôt par Richard.

Trempée et gelée, Kahlan sentit qu'elle perdait patience.

— Un poulet qui cherche à s'abriter de la pluie ? C'est ça que je dois contempler ?

— Je sais ce que tu penses, mais…

— Richard, écoute-moi !

Kahlan se ressaisit. Pour rien au monde, elle ne se serait disputée avec son bien-aimé. Comme toujours, se dit-elle, il s'inquiétait pour sa sécurité. Mais là, il se trompait. Après une profonde inspiration, elle posa une main sur l'épaule de son mari et la serra très fort.

— Tu es bouleversé à cause de la mort de Juni. Moi aussi, mais ce n'est pas la fin du monde pour autant. Il a pu mourir d'épuisement, pour avoir trop longtemps couru. Parfois, ça arrive à de très jeunes personnes. Tu dois admettre que les gens quittent parfois ce monde sans qu'on sache pourquoi.

Le Sourcier regarda Anna et Zedd, occupés à admirer la musculature naissante d'Ungi. Un bon moyen de faire mine d'ignorer ce qui ressemblait de plus en plus à une querelle d'amoureux. Ou plutôt, désormais, à une scène de ménage… Un peu à l'écart, Cara montait la garde. Pour distraire le gamin, pendant que sa mère le soignait, un chasseur lui proposa de tenir un moment sa lance.

Peu désireux de se disputer, Richard lissa nerveusement ses cheveux trempés.

— Je crois que c'est le même poulet…, murmura-t-il. Celui que j'ai pris pour cible tout à l'heure…

— Tous les poulets du village se ressemblent ! s'écria Kahlan, exaspérée. (Elle jeta un nouveau coup d'œil sous l'avant-toit.) En plus, il est parti.

Richard vérifia puis sonda le passage du regard.

— Demande au petit s'il chassait ce poulet !

En soignant son fils, la Femme d'Adobe avait également suivi la

conversation – qui l'inquiétait même si elle ne la comprenait pas.

Kahlan passa sa langue sur ses lèvres humides de pluie. Si c'était aussi important pour Richard, elle pouvait bien faire un petit effort.

— *Ungi,* demanda-t-elle en tapotant le bras du gamin, *tu as essayé d'attraper le poulet ? Parce que tu le chassais ?*

— *Non, il m'a attaqué !* (Ungi désigna le toit de sa maison.) *Il m'a sauté dessus !*

La Femme d'Adobe se pencha et flanqua une tape sur les fesses de son fils.

— *Cesse de mentir ! Avec tes amis, vous n'arrêtez pas de harceler les volailles !*

Ungi regarda Kahlan et Richard, accroupis à sa hauteur, comme s'ils appartenaient au même monde que lui.

— *Un jour, je serai un aussi grand chasseur que mon père… Il est très courageux, comme ses cicatrices le prouvent.*

Richard sourit dès que Kahlan eut traduit. Puis il toucha délicatement une des plaies du petit garçon.

— Ici, tu auras une vraie cicatrice de chasseur, comme celles de ton père. Alors, tu embêtais le poulet, comme le dit ta mère ? C'est ça, la vérité ?

— *Non… J'avais faim et je voulais rentrer à la maison. Mais le poulet m'a attaqué.*

— *Ungi !* s'écria la Femme d'Adobe, exaspérée.

— *Ils se perchent souvent sur notre toit… Je l'ai peut-être effrayé, parce que je courais, et il m'a sauté dessus.*

La mère ouvrit sa porte et poussa le petit garçon à l'intérieur de sa demeure.

— *Il faut l'excuser,* dit-elle, *à son âge, tous les enfants aiment inventer des histoires. Il passe son temps à harceler les volailles, et ce n'est pas la première fois qu'il se fait griffer. Un jour, il a eu l'épaule entaillée par les ergots d'un coq. Il pense que les coqs sont des aigles ! C'est un bon petit, simplement un peu trop imaginatif. Quand il trouve une salamandre sous un rocher, il court me chercher pour me montrer son « nid de dragons ». Et il veut que son père tue les monstres avant qu'ils nous dévorent…*

À part Richard, tout le monde eut un petit rire indulgent. Alors que la femme, après avoir salué tout le monde de la tête, se tournait pour rentrer chez elle, il la retint gentiment par un bras.

— Kahlan, dis-lui que je suis navré, pour les blessures du petit. Ajoute que ce n'était pas la faute d'Ungi, cette fois… Oui, dis-lui que je suis désolé.

Craignant que la Femme d'Adobe les comprenne de travers, Kahlan modifia un peu les propos du Sourcier lorsqu'elle traduisit.

— *Nous sommes navrés qu'Ungi ait été blessé. S'il ne se remet pas très vite, ou si les plaies sont très profondes, prévenez-nous et Zedd interviendra*

avec sa magie.

La Femme d'Adobe remercia ses visiteurs, leur souhaita une bonne journée et rentra chez elle. Kahlan aurait parié qu'elle n'avait guère envie qu'un sorcier s'occupe de son fils…

— Alors, seigneur Rahl, tu es soulagé ? Ce n'était pas ce que tu redoutais… Une affaire à oublier très vite !

Richard sonda un long moment le passage battu par la pluie.

— Eh bien, admit-il avec un sourire contrit, je pensais que… Je m'inquiétais pour ta sécurité, c'est tout.

— Maintenant que nous sommes tous trempés, grommela Zedd, autant aller voir le cadavre de Juni… Si vous voulez vous réconcilier en roucoulant comme des tourtereaux, ne comptez pas sur moi pour vous regarder faire sous ce déluge !

Visiblement impatient, il fit signe à Richard de lui montrer le chemin. Quand le Sourcier eut obéi, le vieux sorcier prit le bras de Kahlan et laissa passer tous les autres. Pour se mettre en chemin, il attendit qu'ils aient un peu d'avance.

— Maintenant, mon enfant, si tu me disais ce que je suis selon toi censé ne pas croire…

Du coin de l'œil, Kahlan vit que le vieil homme était très sérieux. Et il attendait fermement une réponse.

— Ce n'est rien…, tenta pourtant d'éluder l'Inquisitrice. Il a eu une idée bizarre, mais je la lui ai sortie de la tête. C'est fini, maintenant…

Zedd plissa les yeux pour mieux foudroyer la jeune femme du regard. Une expérience pas très agréable, face à un sorcier.

— Je sais que tu n'es pas stupide au point de croire ce que tu dis. Alors, pourquoi me prends-tu pour un idiot ? Richard n'a pas enterré cet os et il continue de le ronger.

Kahlan jeta un coup d'œil aux autres, qui étaient assez loin devant. Même si le Sourcier était censé ouvrir la marche, Cara, toujours aussi protectrice, lui avait soufflé la première place de la colonne.

Anna bavardait gaiement avec Richard, histoire de détourner son attention du petit jeu de Zedd. Malgré leurs incessantes prises de bec, la Dame Abbesse et le sorcier faisaient une sacrée bonne équipe, quand ils s'y mettaient.

Les doigts décharnés du vieil homme serrèrent plus fort le bras de l'Inquisitrice. Lorsqu'il s'agissait de ne pas lâcher un os, Richard avait de qui tenir !

— Si j'ai bien deviné, soupira l'Inquisitrice, Richard pense qu'un poulet monstrueux rôde dans le village…

Les narines agressées par une odeur nauséabonde, Kahlan se couvrit la bouche et le nez, mais elle baissa les mains quand les deux femmes qui s'occupaient du défunt tournèrent la tête vers les visiteurs

trempés comme des soupes qui venaient d'entrer dans la maison des morts.

Les femmes ornaient le corps de Juni de motifs complexes en boue noire et blanche. Elles avaient déjà enroulé autour de ses chevilles et de ses poignets les bandes d'herbe qui faisaient partie du camouflage classique d'un chasseur. Et elles s'apprêtaient à lui poser sur la tête des broussailles tenues par un filet de cuir.

Juni reposait sur une plate-forme en briques d'adobe. Les trois autres de la salle étaient vides et constellées de taches sombres. De la paille moisie couvrait le sol. Quand on amenait un cadavre, on en poussait au pied de la plate-forme occupée pour absorber les fluides corporels du défunt.

Une ignoble vermine grouillait dans cette paille puante. Lorsqu'il n'y avait pas de cadavre, on laissait la porte ouverte pour que les poulets viennent dévorer une partie des insectes.

La seule fenêtre se trouvait à droite de la porte. Quand personne ne veillait le ou les morts, on la fermait avec un rideau en peau de daim, pour offrir un peu d'obscurité et de paix aux disparus. Aujourd'hui, le rideau était écarté.

Les Hommes d'Adobe ne préparaient jamais les cadavres la nuit, afin de ne pas déranger le repos des âmes qui s'apprêtaient à partir pour l'autre monde. Le respect des morts était une donnée essentielle dans la culture de ce peuple. Un jour, tout nouvel esprit pourrait être invoqué lors d'un conseil des devins pour aider ses compatriotes encore vivants.

Les deux femmes étaient très âgées. Elles souriaient, comme s'il leur était impossible, même dans de si tristes circonstances, de dissimuler leur nature fondamentalement ensoleillée. Kahlan supposa qu'elles étaient spécialisées dans l'art de parer les corps avant leur inhumation – une mission de confiance, et sans doute aussi un honneur…

Aux endroits qui n'étaient pas encore couverts de boue, la peau de Juni était enduite d'une huile aromatique brillante qui ne parvenait pas à masquer la puanteur ambiante. Kahlan se demanda pourquoi on ne remplaçait pas la paille plus souvent. Mais au fond, on le faisait peut-être sans que ça change grand-chose, car la décomposition postmortem était un processus impossible à enrayer. Sans doute pour cette raison, le Peuple d'Adobe inhumait ses défunts le jour de leur disparition, ou au maximum le lendemain. Juni n'aurait pas à attendre longtemps avant de reposer sous la terre. Alors son esprit, satisfait que tout soit en ordre, pourrait partir pour le royaume des morts, où l'attendaient ses semblables.

Kahlan se pencha vers les deux femmes. Par respect pour le cadavre, elle parla à voix basse.

— *Zedd et Anna,* dit-elle en les désignant, *voudraient examiner Juni.*

Les femmes firent une révérence et s'écartèrent, non sans reprendre les pots de boue noire et blanche qu'elles avaient posés sur la plate-forme. Sous les yeux intéressés de Richard, Zedd et Anna passèrent les mains au-dessus du mort. Pendant cet examen de toute évidence magique, ils échangèrent des remarques à voix basse.

Kahlan se tourna vers les deux femmes, leur dit combien elle était navrée par la mort du jeune homme et les félicita de l'avoir si bien préparé pour son dernier voyage. Ne tenant pas à regarder le cadavre trop longtemps, Richard approcha, prit son épouse par la taille et lui demanda d'exprimer également ses condoléances. L'Inquisitrice les ajouta aux siennes.

Dès qu'ils en eurent terminé, Zedd et Anna rejoignirent les deux jeunes gens. Avec un sourire plein de compassion, ils firent signe aux Femmes d'Adobe qu'elles pouvaient retourner auprès de Juni.

— Comme tu le pensais, souffla le vieux sorcier, il n'a pas la nuque brisée. Et pas de blessures à la tête. Et je dirais aussi qu'il s'est noyé.

— Et dans quelles circonstances ? demanda le Sourcier, un rien de raillerie dans la voix.

— Tu te souviens du jour où tu étais si malade que tu as perdu connaissance ? T'es-tu fracturé le crâne en tombant ? Pas le moins du monde ! Quand je t'ai découvert sur le sol, tu ne t'étais même pas fait une bosse. La même chose peut être arrivée à Juni.

— Mais il n'avait aucun signe de…

Richard s'interrompit et tous les regards se tournèrent vers Nissel, qui venait d'entrer, un petit ballot de linge dans les bras. Étonnée de voir tant de monde, elle s'immobilisa un instant puis alla poser son fardeau sur une plate-forme libre. Quand elle la vit sortir le cadavre d'un bébé de son « ballot », Kahlan porta une main à son cœur.

— *Qu'est-il arrivé ?* demanda-t-elle.

— *Pas l'heureux événement que j'espérais…* (La guérisseuse leva sur Kahlan des yeux voilés par la tristesse.) *L'enfant était mort-né…*

— *Par les esprits du bien,* soupira Kahlan, *je suis désolée…*

— Qu'est-il arrivé au bébé ? demanda Richard en chassant de sur l'épaule de Kahlan un insecte verdâtre brillant.

Quand l'Inquisitrice eut traduit la question, Nissel haussa les épaules, fataliste.

— *J'ai suivi la mère depuis le début de sa grossesse. Tout semblait annoncer une naissance sans problème. Il n'y avait aucun signe inquiétant, mais l'enfant est mort…*

— *Comment va la mère ?*

La guérisseuse baissa les yeux.

— *Pour l'instant, elle verse toutes les larmes de son corps. Mais elle se remettra vite. Ces choses-là arrivent. Tous les bébés ne sont pas assez forts*

pour vivre. Elle en aura d'autres.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda Richard.

Kahlan tapa deux fois du pied pour déloger un mille-pattes qui grimpait le long de sa jambe.

— L'enfant n'était pas assez fort pour vivre… Il ne respirait pas quand il est sorti du ventre de sa mère.

— Pas assez fort pour vivre…, répéta le Sourcier en regardant le poignant petit cadavre.

L'Inquisitrice tourna les yeux vers Richard tandis qu'il fixait le minuscule corps inerte et exsangue qui n'avait pas vraiment l'air réel. Un nouveau-né était en principe un merveilleux spectacle. Privée de l'âme que sa mère aurait voulu lui donner, cette dépouille qui n'avait même pas fait un bref séjour dans le monde était horrible à voir.

Kahlan demanda aux deux femmes quand Juni serait enterré.

— *Nous devons préparer l'autre cadavre*, répondit l'une d'elles. *Demain, ils seront conduits ensemble dans leur dernière demeure.*

Quand ils furent sortis, Richard se retourna et leva les yeux. Sur le toit de la maison des morts, un poulet ébouriffait ses ailes. Le Sourcier le regarda un long moment sous la pluie battante. Puis il cessa de réfléchir – Kahlan n'avait pas besoin d'être voyante pour deviner à quoi –, et une farouche détermination s'afficha sur son visage.

Il sonda le passage, devant eux, et fit de grands signes. Les chasseurs approchèrent au pas de course, s'arrêtèrent devant lui et attendirent ses ordres.

— Kahlan, dit-il en serrant le bras de la jeune femme, dis-leur d'aller chercher des renforts. Je veux qu'ils rassemblent tous les poulets, et…

— Pardon ? s'écria l'Inquisitrice en se dégageant. Ne compte pas sur moi pour leur demander ça ! Ils te croiraient fou !

— Que se passe-t-il encore ? demanda Zedd derrière les deux jeunes gens.

— Il veut que les hommes réunissent tous les poulets ! Simplement parce qu'il y en a un perché sur ce toit…

— Il n'y était pas quand nous sommes arrivés. J'ai regardé.

— Quel poulet ? lança Zedd.

Il se retourna, leva les yeux et soupira.

Quand Richard et Kahlan vérifièrent, ils ne virent plus le volatile.

— Il est sûrement allé se chercher un perchoir moins humide, marmonna Kahlan. Ou plus tranquille…

— Richard, grogna Zedd, vas-tu enfin me dire ce qui te travaille ?

— Un poulet a été tué devant la maison des esprits. Juni a craché sur l'honneur de son « assassin ». Peu après, lui aussi était mort. J'ai lancé un morceau de bois sur le poulet perché au bord de la fenêtre, et

il s'est vengé en attaquant un pauvre gosse. Ungi a été blessé à cause de moi. Je refuse de faire deux fois la même erreur.

À la grande surprise de Kahlan, le vieux sorcier parvint à garder son calme.

— Mon garçon, tu tisses tes raisonnements avec des fils de la vierge ! Prends garde à ne pas t'y empêtrer !

— L'Homme Oiseau a dit qu'un des poulets n'en était pas un…

— Vraiment ? fit Zedd, troublé.

— Après avoir fait la fête toute la nuit, rappela Kahlan.

— Zedd, c'est toi qui m'as nommé Sourcier de Vérité. Si tu veux revenir sur ta décision, c'est le moment ou jamais. Sinon, laisse-moi faire mon travail. Si je me trompe, tu pourras me passer un savon après…

Prenant le mutisme du vieil homme pour un consentement, Richard saisit de nouveau le bras de Kahlan.

— S'il te plaît, fais ce que je te demande ! Si je me trompe, je passerai pour un crétin, c'est vrai. Mais j'aime mieux ça que ne rien tenter alors que j'ai raison…

L'« assassin » du poulet avait agi devant la porte de la maison des esprits pendant qu'ils y étaient. C'était pour ça que Richard tissait des raisonnements délirants, comme l'avait souligné Zedd. Kahlan se fiait aveuglément au Sourcier, sauf quand sa sécurité était en jeu de près ou de loin. À force de vouloir la protéger, il en perdait son bon sens.

— Que veux-tu que je dise aux chasseurs ?

— Ils devront rassembler les poulets et les enfermer dans les deux bâtiments vides réservés aux mauvais esprits. Qu'ils n'en ratent pas un, surtout ! Encore une chose : qu'ils ne soient pas irrespectueux avec les volailles. Sous aucun prétexte !

— Irrespectueux ? Avec des volailles ?

— Exactement. Dis-leur qu'un des poulets est possédé par le démon qui a tué Juni.

Kahlan ne put déterminer si Richard pensait sérieusement ce qu'il disait. Mais les Hommes d'Adobe, eux, y croiraient dur comme fer.

Elle regarda Zedd, en quête d'un conseil, mais il ne broncha pas. Anna ne se montra pas plus coopérative, et Cara était dévouée corps et âme au seigneur Rahl. Même si elle ne se gênait pas pour ignorer ses ordres, quand elle les jugeait ineptes, dès qu'il insistait, elle aurait sauté d'une falaise pour lui obéir.

Richard n'abandonnerait pas. Si Kahlan ne traduisait pas, il irait chercher Chandalen. Et s'il ne le trouvait pas, il rassemblerait les poulets tout seul.

S'obstiner à refuser lui laisserait penser – pas totalement à tort – que sa femme ne lui faisait pas confiance. Ce dernier argument la convainquit.

Tremblant de froid sous la pluie glacée, l'Inquisitrice sonda une dernière fois les yeux gris de son mari puis se tourna vers les chasseurs.

Chapitre 8

— Alors, vous avez trouvé le poulet maléfique ? demanda une voix dans le dos de Kahlan.

Elle regarda derrière elle et vit Chandalen se frayer avec précaution un chemin au milieu d'une mer de poulets. La faible illumination de la grande salle aidait les volailles à supporter leur incarcération avec un certain calme. Hélas, elle ne les empêchait pas de caqueter. À part quelques poulets rouges, et de rares spécimens d'autres espèces, les Hommes d'Adobe élevaient surtout des Rock Barrés, une race connue pour sa très grande docilité. Une chance, car sinon, l'enfer n'aurait pas été uniquement sonore…

L'Inquisitrice resta bouche bée quand elle entendit Chandalen s'excuser platement auprès des oiseaux de basse-cour qu'il écartait du bout de ses bottes. Sur le point d'éclater de rire devant ce comportement ridicule, Kahlan en perdit toute envie quand elle remarqua la façon dont le chasseur était équipé. Le visage couvert de boue, il portait un coutelas sur la hanche gauche et un couteau sur la droite. Un carquois plein de flèches sur une épaule, il avait accroché à l'autre son grand arc bandé.

Plus inquiétant encore, un *troga* enroulé pendait à sa ceinture. Cette arme très simple mais terrible était composée d'une longueur de fil de fer – ou de cordelette – raccordée à deux poignées en bois. Quand on attaquait une sentinelle par-derrière, il suffisait de lui passer le fil autour du cou, puis de croiser violemment les bras. Avec une cordelette, on broyait la glotte d'un homme. Avec le fil de fer, on le décapitait.

Lors de leur combat contre l'armée de l'Ordre Impérial, qui avait mis à sac Ebinissia – en massacrant les femmes et les enfants –, Kahlan avait vu Chandalen tuer des dizaines d'adversaires avec cette arme. Et il ne l'aurait sûrement pas emportée, surtout la version « fil de fer », pour affronter des poulets, même maléfiques.

De plus, il serrait dans sa main gauche cinq lances dont les pointes acérées, à voir leur couleur brunâtre, devaient être enduites de poison. Quand elles étaient préparées ainsi, il valait mieux les manipuler prudemment…

Dans la sacoche pendue à sa ceinture, Chandalen portait sans doute une petite boite en os pleine d'une pâte noire obtenue en mâchant puis en faisant cuire des feuilles de *bandu*. Cette substance était le secret des flèches « dix-pas », qui tuaient un homme avant,

justement, qu'il ait fait dix pas. Le chef des chasseurs devait aussi avoir quelques feuilles de *quassin doe*, le seul antidote efficace. Si on se blessait par erreur avec une flèche ou une lance, on avait une chance de survivre, à condition d'agir très rapidement.

— Non, répondit enfin Kahlan. L'Homme Oiseau n'a pas encore trouvé le poulet qui n'en est pas un. Pourquoi t'es-tu enduit le visage de boue ? Et que signifient toutes ces armes ?

Chandalen enjamba prudemment un poulet qui semblait décidé à ne pas bouger d'un pouce.

— Un messager est venu me dire que les chasseurs qui patrouillent loin du village ont des ennuis. Je dois y aller…

— Quel genre d'ennuis ?

— Je n'en sais trop rien… Des hommes avec des épées, et…

— Des soldats de l'Ordre Impérial qui auraient fui la bataille, au nord ? Ou peut-être des éclaireurs… Nous devrions faire parvenir un messager au général Reibisch. Son armée ne doit pas être loin, et il nous enverra des renforts.

Chandalen leva une main apaisante.

— Inutile ! Ensemble, nous avons combattu les troupes de l'Ordre. Ces intrus n'en font pas partie, tu peux me croire. Mes hommes pensent qu'ils n'ont pas d'intentions belliqueuses. Mais ils sont très bien armés et ils affichent tous ce calme qui en dit long sur les talents d'un guerrier. Comme je parle ta langue, et ces étrangers aussi, mes chasseurs ont besoin que je les aide à régler le problème.

— Richard et moi t'accompagnerons, dit Kahlan en levant un bras pour attirer l'attention du Sourcier.

— Non ! Beaucoup de gens traversent nos terres, et nous les rencontrons souvent dans les plaines. Les tenir loin du village est ma mission. Restez donc ici, et profitez de votre première journée de couple marié.

Sans émettre de commentaires, Kahlan foudroya Richard du regard, toujours occupé à trier et à inspecter les poulets.

Chandalen s'éloigna pour aller parler à l'Homme Oiseau.

— *Honorable ancien, je dois rejoindre mes chasseurs. Des étrangers approchent…*

Le vieux sage dévisagea l'homme qui, en somme, était le général en chef de son armée.

— *Sois prudent. Des esprits maléfiques rôdent partout…*

Chandalen acquiesça gravement. Alors qu'il repassait devant elle, Kahlan le retint par un bras.

— J'ignore s'il y a vraiment des démons dans les plaines, dit-elle, mais d'autres dangers nous menacent. Sois *très* prudent, mon ami. Richard s'inquiète, et même si je ne comprends pas pourquoi, je me fie à son instinct.

— Nous avons combattu côte à côte, Mère Inquisitrice. Tu sais bien que je suis indestructible !

Les yeux rivés sur le dos de Chandalen, qui recommençait à slalomer entre les poulets, Kahlan lança à l'Homme Oiseau :

— Vous avez vu quelque chose… d'étrange ?

— Le poulet qui n'en est pas un se cache bien, mais je finirai par le débusquer.

Kahlan chercha un moyen subtil et poli de demander à l'ancien s'il était toujours soûl. N'en trouvant pas, elle essaya une autre approche :

— Comment savez-vous que c'est un faux poulet ?

— Eh bien… je l'ai senti, répondit l'Homme d'Adobe, le front plissé de perplexité.

L'Inquisitrice jeta la diplomatie aux orties.

— Après de si longues libations, vous vous faites peut-être des idées…

Cette fois, l'Homme Oiseau sourit.

— Ou la boisson m'a assez détendu pour que mes perceptions soient plus aiguës que jamais.

— Et vous êtes… hum… toujours « détendu » ?

Pendant que son interlocuteur réfléchissait en se grattant le nez, Kahlan regarda Richard courir entre les poulets comme s'il cherchait un animal de compagnie perdu.

— Lors des grandes fêtes, comme ton mariage, nos hommes rejouent les légendes de notre peuple. Les femmes ne dansent pas ; pourtant, il y a beaucoup de personnages féminins dans ces pantomimes. Tu en as suivi une, hier soir ?

— Oui, celle qui raconte l'histoire du premier Homme et de la première Femme d'Adobe. Nos ancêtres à tous…

L'Homme Oiseau sourit comme si la mention de cette légende lui allait droit au cœur. Il était si fier de son peuple…

— Si tu étais venue chez nous pour la première fois, sans rien connaître de nos coutumes, aurais-tu deviné que la Mère de notre peuple était interprétée par un homme ?

Kahlan prit le temps de la réflexion. Le Peuple d'Adobe confectionnait des costumes très sophistiqués qu'on utilisait uniquement pour la danse.

Pour les villageois, assister à ces spectacles était un grand moment et une source de crainte respectueuse. Les hommes qui jouaient les personnages féminins ne lésinaient sur aucun détail pour être crédibles.

— Je ne peux pas le jurer, mais je crois que j'aurais vu qu'il s'agissait d'un homme.

— Comment ? Quels indices t'auraient mise sur la voie ?

— Je crains de ne pas pouvoir l'expliquer. J'aurais vu que quelque chose n'allait pas. Oui, devant ce danseur déguisé en femme, ou d'autres

comme lui, je me serais doutée de la vérité.

— *Eh bien pour moi, il en va ainsi avec les poulets,* dit l'Homme Oiseau.

Pour la première fois, il posa sur Kahlan ses yeux brillants.

— *Demain matin, après une bonne nuit de sommeil, un poulet vous semblera sans doute être simplement… un poulet.*

L'Homme d'Adobe eut un vague sourire, comme si l'impertinence de la jeune femme ne le touchait pas.

— *Si tu allais manger ? Et emmène ton nouveau mari. Je vous ferai appeler quand j'aurai trouvé le poulet qui n'en est pas un…*

L'idée semblait excellente, et Richard approchait justement d'elle. Ravie, Kahlan serra le bras de l'Homme Oiseau pour le remercier de sa suggestion.

Rassembler les volailles leur avait pris l'après-midi. Les deux maisons réservées aux mauvais esprits étaient pleines d'oiseaux de basse-cour, et il avait fallu réquisitionner un troisième bâtiment vide. Le village entier s'était uni pour accomplir cette mission capitale. Et tout le monde avait travaillé dur.

Les enfants s'étaient révélés très précieux. Fiers de participer à une tâche aussi importante, ils avaient montré aux adultes tous les endroits où les poulets aimaient à se percher ou à se cacher. Avec toute la révérence requise, les chasseurs s'étaient chargés de guider les hordes de volailles vers leurs résidences provisoires. Bien que l'Homme Oiseau et Richard aient semblé faire une fixation sur un Rock Barré, ils avaient ratissé large, et tout ce qui portait des plumes était désormais en état d'arrestation.

Au terme d'une rigoureuse battue, on pouvait être certain que pas un poulet n'avait échappé à la rafle.

Quand il arriva, Richard sourit pour saluer l'Homme Oiseau, mais ses yeux restèrent glaciaux. Dès que leurs regards se croisèrent, Kahlan posa une main sur le bras musclé de son mari, heureuse de le toucher même s'il lui tapait franchement sur les nerfs, aujourd'hui.

— L'Homme Oiseau n'a pas trouvé le poulet monstrueux, mais il continue son enquête, et il y a encore deux maisons pleines à passer au peigne fin. Il nous suggère d'aller manger un morceau, et il enverra un messager dès qu'il aura repéré le volatile suspect.

— Il ne le dénichera pas ici, marmonna Richard en se dirigeant vers la porte.

— Que veux-tu dire ? Et comment le sais-tu ?

— Je vais inspecter les deux autres endroits…

Si Kahlan était simplement agacée de perdre du temps en futilités, le Sourcier semblait fou furieux de ne pas avoir mis la main sur ce qu'il cherchait. Sans doute parce que sa crédibilité était en jeu dans

cette absurde affaire…

Près de la porte, Zedd et Anna observaient les opérations sans intervenir. Ils laissaient Richard agir comme il l'entendait, puisqu'il estimait nécessaire de passer en revue les volailles.

Le Sourcier s'arrêta et se passa une main dans les cheveux.

— L'un de vous connaît un livre intitulé *Le Jumeau de la montagne ?*

Le menton entre le pouce et l'index, Zedd leva les yeux vers le toit et se plongea dans une intense réflexion.

— Désolé, souffla-t-il, mais ça ne me dit rien.

— À moi non plus, ajouta Anna, après avoir également fouillé dans sa mémoire.

Richard jeta un dernier coup d'œil à la salle bondée de poulets et marmonna un juron dans sa barbe.

— Il parle de quoi, ce livre ? demanda Zedd en se gratouillant l'oreille.

Richard n'entendit-il pas la question à cause du vacarme des oiseaux ? Ou jugea-t-il inutile de répondre ?

— Je file inspecter les autres poulets…

— Si c'est important, dit Anna, je peux poser la question à Warren et à Verna. (Elle sortit de sa poche un petit livre noir.) Je suis sûr que Warren saura…

Richard avait expliqué à Kahlan que le petit carnet noir, appelé un « livre de voyage », était investi d'une antique magie. Ces artefacts fonctionnaient par paire. Quand on écrivait un message dans l'un, il apparaissait aussitôt sur une page de son double. Les Sœurs de la Lumière se servaient de ces livres pour communiquer quand elles voyageaient. Pendant quelque vingt ans, Verna et ses deux compagnes, parties dans le Nouveau Monde pour capturer Richard, n'avaient eu que ce lien avec le Palais des Prophètes.

— Vous feriez ça ? demanda Richard, enthousiaste. C'est vraiment important ! (Il repartit au pas de course.) Je dois filer…

— Moi, annonça Zedd, je vais passer voir la femme qui a perdu son bébé. Pour l'aider à se reposer un peu…

— Richard, appela Kahlan, tu n'as pas faim ?

Le Sourcier lui fit signe de l'accompagner, si ça lui chantait, mais il était déjà loin avant qu'elle ait fini de poser sa question. Avec un haussement d'épaules impuissant, Zedd emboîta le pas à son petit-fils.

Furieuse, Kahlan suivit le vieil homme.

— Tu dois avoir l'impression qu'un conte de fées s'est réalisé, lança Anna sans bouger de l'endroit où elle se tenait depuis une heure. Un mariage d'amour, pour une Inquisitrice…

— Oui, c'est tout à fait ça…, dit Kahlan en se retournant.

— Je suis si contente pour toi, mon enfant ! continua Anna avec un adorable sourire. Avoir dans ta vie quelque chose d'aussi merveilleux

qu'un mari que tu aimes vraiment !

Kahlan saisit la poignée de la porte que Zedd venait de refermer.

— Parfois, je me demande si je ne rêve pas…

— Bien entendu, on doit être terriblement déçue quand un mari, surtout si récent, a mieux à faire que s'occuper de sa femme, et l'ignore complètement. (Le sourire d'Anna s'élargit.) Surtout le lendemain des noces…

— Je vois…, murmura Kahlan. (Elle lâcha la poignée et croisa les mains dans son dos.) C'est pour ça que Zedd s'est éclipsé, n'est-ce pas ? Nous sommes censées avoir une conversation entre femmes…

— J'adore que les hommes que je respecte épousent des femmes intelligentes ! C'est la preuve qu'ils ont du caractère… et du goût.

En soupirant, Kahlan s'adossa au mur.

— Je connais Richard, et je sais qu'il ne met pas ma patience à rude épreuve sans raison… Mais pour notre premier jour de mariage, je ne rêvais pas d'une chasse au poulet monstrueux imaginaire ! Il veut tellement me protéger qu'il invente des problèmes, comme si nous n'en avions pas déjà assez !

— Richard t'aime plus que tout. J'ai vu qu'il était inquiet, même si je ne comprends pas pourquoi. Il a tellement de responsabilités… (Le sourire d'Anna disparut.) Quand il s'agit de lui, nous devons tous être prêts à faire des sacrifices.

La Dame Abbesse tourna la tête vers les poulets, comme s'ils la fascinaient.

— Dans ce village, il y a quelques mois, dit Kahlan d'un ton mesuré, j'ai livré Richard aux Sœurs de la Lumière avec l'espoir qu'elles lui sauveraient la vie. Pour qu'il accepte de partir, j'ai dû lui faire croire que je l'avais trahi, et ç'aurait pu compromettre à jamais notre avenir commun. Avez-vous seulement idée de…

Kahlan se tut, refusant d'évoquer dans le détail des souvenirs douloureux. Finalement, tout s'était arrangé. Richard et elle étaient ensemble, et rien d'autre ne comptait.

— Je sais…, soupira Anna. Tu n'as pas à te justifier devant moi, mon enfant. Mais puisque j'ai donné l'ordre qu'on amène Richard au Palais des Prophètes, me permettras-tu de *me* justifier devant toi ?

Bien que piquée au vif, l'Inquisitrice parvint à rester courtoise.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a des millénaires de cela, des sorciers ont créé le Palais des Prophètes. Protégée par un sort extraordinaire, j'y ai vécu pendant plus de neuf cents ans. C'est là, cinq siècles avant la naissance de Richard, que Nathan m'a annoncé qu'un sorcier de guerre viendrait un jour au monde.

» Ensemble, nous avons travaillé sur les livres de prophéties, dans les catacombes, pour comprendre qui était le « caillou » qui tomberait

inévitablement dans la mare. Et pour prévoir comment sa chute en riderait la surface…

— D'expérience, je dirais que les prophéties ont davantage le talent de brouiller les pistes que de les éclairer…

— Excellent, mon enfant ! Je connais des Sœurs de la Lumière âgées de plusieurs siècles qui n'ont toujours pas compris ça ! (Anna eut un sourire mélancolique.) J'ai voyagé pour voir Richard quand il est né, fragile étincelle dont la lueur éclairait pourtant déjà le monde. Sa mère était stupéfaite, et pleine de gratitude, d'avoir reçu un si beau cadeau pour compenser les infamies que lui avait fait subir Darken Rahl. Cette manifestation de l'équilibre qui régit l'univers l'émerveillait… C'était une femme remarquable, pas du genre à transmettre à un enfant son amertume et sa haine. Elle était tellement fière de Richard, le cœur débordant de rêves et d'espoir pour lui !

» Quand il tétait encore sa mère, Nathan et moi avons engagé son père adoptif, George Cypher, pour retrouver le *Grimoire des Ombres Recensées*. Ainsi, pensions-nous, il aurait les connaissances nécessaires pour échapper au monstre qui lui avait donné la vie en violant sa mère. (Anna eut un sourire désabusé.) Une histoire de prophéties, encore et toujours…

— Richard m'a raconté, dit Kahlan.

Elle tourna la tête vers l'Homme Oiseau, qui se débattait toujours avec ses poulets.

— Richard est le sorcier de guerre que nous attendions ! continua Anna. Les prophéties ne disent pas s'il vaincra, mais il est né pour la bataille dont le but ultime est de garder la Grâce intacte. Mais croire en lui demande parfois de gros efforts spirituels…

— Pourquoi ? S'il est celui que vous attendiez, et que vous désiriez voir naître…

Anna s'éclaircit la gorge pour se donner le temps d'organiser ses idées. Un instant, Kahlan crut voir des larmes dans ses yeux.

— Il a détruit le Palais des Prophètes… À cause de lui, Nathan s'est échappé, et c'est un homme dangereux. Qui t'a révélé les noms des Carillons ? Cet acte irresponsable aurait pu provoquer notre perte à tous.

— Mais il a sauvé Richard, rappela Kahlan. Sans Nathan, votre « caillou » serait au fond de la mare, hors de votre portée et incapable d'aider quiconque.

— Ce n'est pas faux, admit Anna, visiblement à contrecœur.

Tout en jouant nerveusement avec un bouton de son chemisier, l'Inquisitrice tenta de se mettre à la place de son interlocutrice.

— Le voir détruire le palais, votre foyer, n'a pas dû être facile.

— D'autant plus qu'il a aussi détruit le sort ! Désormais, les Sœurs de la Lumière vieilliront au même rythme que le commun des mortels.

Au palais, il me serait sans doute encore resté un siècle. Et les sœurs plus jeunes ne seraient pas mortes avant des centaines et des centaines d'années. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'une vieille femme proche du terme de son existence. Richard nous a volé un petit bout d'éternité !

Ignorant que dire, Kahlan garda le silence.

— Un jour, l'avenir de tout ce qui vit peut dépendre de lui, reprit Anna. Son destin est plus important que le nôtre, il faut l'accepter. C'est pour ça que je l'ai aidé à raser le Palais des Prophètes. Pour ça que je suis fidèle à l'homme qui a apparemment détruit l'œuvre de ma vie. Parce que, en réalité, c'est son combat qui donne un sens à mon existence, pas mes petits intérêts personnels.

Kahlan repoussa derrière son oreille une mèche de cheveux humides.

— Vous parlez de Richard comme s'il était un outil fabriqué pour vous servir… Il veut être utile, c'est vrai, mais il a sa propre volonté et des désirs bien à lui. Sa vie lui appartient. Personne, même pas vous, n'a le droit de lui imposer un destin à partir d'antiques textes sortis de grimoires poussiéreux.

— Tu m'as mal comprise, mon enfant. Son instinct, sa curiosité naturelle et la pureté de son cœur font toute sa valeur. (La vieille femme se tapota la tempe.) Son esprit, voilà ce qui compte ! Notre but n'est pas de lui indiquer un chemin, mais de lui emboîter le pas, si accidentée que soit la route qu'il emprunte.

Kahlan ne pouvait rien opposer à cette analyse. Richard venait de faire exploser l'Alliance qui assurait depuis des millénaires l'unité des Contrées du Milieu. Étant la Mère Inquisitrice, elle dirigeait le Conseil, donc les Contrées dans leur ensemble. Pendant son « règne », l'Alliance était passée sous la coupe du Sourcier, devenu le seigneur Rahl de D'Hara. Dans le processus, les Contrées avaient perdu des membres anciens et respectés qui refusaient de faire allégeance à Richard. Sans douter du bien-fondé des actes de son mari, toujours motivé par le bien commun, l'Inquisitrice avait eu un certain mal à le suivre sur cette voie-là.

Si radicale qu'elle fût, la politique du Sourcier était le seul moyen de créer une force capable d'affronter l'Ordre Impérial avec des chances de victoire. Désormais, Kahlan et Richard marchaient main dans la main sur cette route et ils iraient jusqu'au bout.

L'Inquisitrice jeta de nouveau un coup d'œil sur l'absurde concentration de poulets.

— Si vous vouliez me culpabiliser au sujet de mon égoïsme, dit-elle, c'est réussi ! Mais je ne peux pas m'empêcher de regretter que notre première journée de mariage soit consacrée à la chasse aux volailles.

— Mon enfant, dit Anna, ce n'était pas mon intention… (Elle posa

une main sur le bras de Kahlan.) J'ai payé pour savoir que les actes de Richard ont parfois le don d'exaspérer les autres. Je te demande simplement d'être patiente, et de le laisser agir comme il l'entend. Il ne t'ignore pas volontairement, mais parce qu'il doit faire ce que son instinct lui dicte.

— Je sais, soupira Kahlan. Mais des poulets, tout de même…

— La magie ne fonctionne pas comme il faudrait, annonça abruptement Anna.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas trop, hélas… Zedd et moi pensons avoir détecté des… altérations… de notre pouvoir. C'est très subtil et presque imperceptible. As-tu constaté la même chose ?

Soudain paniquée, Kahlan plongea au plus profond d'elle-même. À quoi pouvait ressembler une « altération subtile » de son pouvoir d'Inquisitrice ? Pour elle, il avait toujours été présent, et impossible à analyser. En ce moment même, elle le sentait, contenu comme la plupart du temps par ce qu'elle nommait sa « digue intérieure ». Oui, tout semblait normal. Et pourtant…

La jeune femme refusa de se laisser entraîner sur cette pente. Très récemment, un ennemi avait réussi, par la ruse, à la convaincre qu'elle avait perdu son pouvoir. En réalité, il ne l'avait jamais quittée, mais *croire* qu'elle en était privée avait failli lui coûter la vie. Par bonheur, elle s'était aperçue juste à temps qu'elle détenait toujours sa magie et l'avait utilisée pour échapper à la mort.

— Tout est comme d'habitude, annonça-t-elle. Il est très facile d'imaginer qu'on ne contrôle plus son pouvoir, ou qu'il faiblit sans raison. Ce n'est sûrement rien, Anna. Un effet secondaire de l'inquiétude qui nous ronge tous, rien de plus…

— Tu as sans doute raison, mais Zedd juge plus sage de laisser agir Richard à sa guise, juste au cas où… Le Sourcier n'a pas nos connaissances magiques, mais son instinct lui souffle que quelque chose cloche, et cela confirme nos soupçons. S'il a raison, Richard a de l'avance sur nous dans cette affaire, et nous devons lui permettre de nous ouvrir la voie.

» Mon enfant, je t'implore de ne pas le détourner de sa tâche à cause de ton désir, très compréhensible, de le voir aux petits soins pour toi. Laisse-le accomplir sa mission, je t'en conjure !

« Aux petits soins »… Quelle façon d'exprimer les choses ! Kahlan désirait tenir la main de Richard, le serrer dans ses bras, l'embrasser et obtenir simplement un sourire en réponse.

Dès le lendemain, ils devraient repartir pour Aydindril. Là-bas, l'énigme de la mort de Juni serait rapidement repoussée au second plan par des préoccupations plus importantes. La guerre contre Jagang les attendait et elle mobiliserait toute leur attention. Vouloir passer un

jour paisible avec Richard était-il trop demander ?

— Je comprends, dit l'Inquisitrice avec un regard noir pour l'armée de poulets sans cervelle qui lui empoisonnait la vie. Soyez sans crainte, je ne détournerai pas Richard de sa mission…

Pour une personne qui venait d'obtenir ce qu'elle voulait, Anna hocha la tête bien tristement…

Alors que le crépuscule tombait, Cara faisait nerveusement les cent pas devant la maison. À voir son expression maussade, Kahlan supposa que Richard lui avait ordonné de ne pas le suivre et de veiller sur son épouse. L'unique instruction de son seigneur que la Mord-Sith n'aurait pas osé négliger, et la seule dont Kahlan elle-même ne pouvait pas la libérer.

— Viens avec moi, dit l'Inquisitrice en passant près de sa protectrice et amie. Allons voir comment le seigneur Rahl se couvre de gloire face à des poulets.

Pour ne rien arranger à l'humeur de l'épouse délaissée, il pleuvait toujours – un peu moins fort, peut-être, mais l'eau était toujours aussi froide, et il ne faudrait pas longtemps pour que l'Inquisitrice soit de nouveau trempée jusqu'aux os.

— Il n'est pas parti par là, dit Cara.

Kahlan et Anna se tournèrent vers la Mord-Sith.

— Pourtant, il voulait aller voir les autres poulets, et les deux maisons sont dans cette direction.

— Il l'a d'abord prise, puis il a changé d'avis. (La Mord-Sith tendit un bras.) Il a filé par ici…

— Pourquoi ?

— Le seigneur Rahl n'a pas daigné me le dire. Il m'a ordonné de vous attendre, et c'est tout. Venez, je vais vous conduire à lui.

— Tu sais où il est ? demanda Kahlan, aussitôt consciente que c'était une question stupide.

— Bien entendu, puisque je suis liée à lui. À tout moment, je sais où le trouver.

Kahlan trouvait perturbant que la Mord-Sith, comme une poule avec ses poussins, puisse en toute occasion sentir la présence de Richard. Une aptitude, pour être honnête, qu'elle lui enviait.

Une main dans le dos d'Anna, elle la poussa afin que Cara, avec ses longues jambes, ne les sème pas dans la nuit.

— Depuis quand avez-vous l'impression que quelque chose cloche dans la magie ? demanda-t-elle à la vieille femme.

Les yeux baissés pour voir où elle mettait les pieds, Anna ne les releva pas.

— Ça date de la nuit dernière… Même si c'est un phénomène difficile à confirmer, sans parler d'évaluer son étendue, nous avons fait

quelques essais très simples. Les résultats ne sont pas probants. C'est aussi compliqué que de tenter de savoir si on y voit aussi loin que la veille, à un dixième de pouce près.

— Tu lui as parlé de nos craintes au sujet de la magie ? lança soudain une voix familière dans le dos des deux femmes.

— Oui, dit Anna sans se retourner. (Si Kahlan avait sursauté, la soudaine apparition du vieux sorcier ne la perturbait pas.) Comment allait ta patiente ?

— Terriblement mal… J'ai essayé de la calmer et de la réconforter, sans obtenir, et de loin, les mêmes résultats que d'habitude.

— Zedd, intervint Kahlan, dois-je comprendre que vous êtes sûr que quelque chose ne va pas ? Si c'est ce que vous affirmez, la situation est grave.

— Je n'affirme rien, mais…

Pris par leur conversation, l'Inquisitrice et ses interlocuteurs percutèrent Cara, qui s'était arrêtée en plein milieu du chemin. Sans même vaciller sous l'impact, la Mord-Sith continua à sonder l'obscurité à travers le rideau de pluie. Soudain, elle marmonna un juron, prit un à un ses compagnons par les épaules et leur fit faire demi-tour.

— Je me suis trompée, grogna-t-elle. On revient sur nos pas.

Les poussant comme un petit troupeau d'oies, la Mord-Sith les fit retourner jusqu'à une intersection et prit la direction opposée à celle qu'ils venaient de suivre. Entre l'averse et l'obscurité, on ne voyait plus à trois pas devant soi.

Kahlan chassa du revers de la main les cheveux collés à son front par la pluie. Sans une âme qui vive alentour, avec Cara qui ouvrait de nouveau la marche et Zedd dans son dos, occupé à tenir une messe basse avec Anna, l'Inquisitrice se sentit étrangement seule et abandonnée.

L'orage et l'obscurité avaient dû perturber l'aptitude de Cara à retrouver Richard grâce à leur lien. De plus en plus agacée, la Mord-Sith fut contrainte de rebrousser chemin plusieurs fois.

À force de patauger dans la gadoue, de la boue s'était infiltrée dans les bottes de l'Inquisitrice. Dégoûtée, elle sentait une substance collante bouger entre ses orteils à chaque pas. Et si leur errance continuait, elle n'aurait pas avant longtemps l'occasion de retirer ses chaussures pour les nettoyer ! Trempée, gelée, épuisée et sale – tout ça parce que Richard redoutait qu'un poulet maléfique rôde dans le village !

Kahlan repensa au bain chaud de la matinée. Bon sang, elle aurait donné cher pour revenir à ce délicieux moment !

Enfin, « délicieux » était peut-être un grand mot, considérant la triste fin de Juni. Et tout bien pesé, ses problèmes actuels n'étaient

rien, comparés à ce qui les menaçait. Si Zedd et Anna ne se trompaient pas au sujet de la magie…

Quand ils atteignirent la grand-place, au centre du village, l'ombre à peine visible qu'était devenue Cara s'immobilisa. L'eau qui s'abattait sur les toits formait des torrents miniatures qui se déversaient sur le sol, désormais très proche d'un marécage…

— Là ! annonça la Mord-Sith.

Kahlan plissa les yeux pour mieux voir à travers le rideau de pluie. Zedd et Anna vinrent se camper près d'elle, le cou tendu pour tenter d'apercevoir quelque chose. Grâce au lien, Cara distinguait le seigneur Rahl, mais elle était bien la seule !

Puis un minuscule feu attira l'attention de l'Inquisitrice. De très petites flammes, qui oscillaient sous la pluie… Les voir brûler encore tenait du miracle. Apparemment, c'était un poignant vestige des feux de joie qui avaient célébré le mariage. Contre toute logique, après qu'un déluge fut tombé du ciel, ce symbole fragile de la cérémonie s'accrochait à l'existence envers et contre tout.

Debout sous la pluie, Richard contemplait la fragile flambée. Kahlan le reconnut surtout à sa silhouette, et à la cape dorée qui battait dans son dos et reflétait la pâle lueur des flammes.

Elle vit d'énormes gouttes d'eau s'écraser sur la pointe de ses bottes pendant qu'il les utilisait pour attiser le feu de joie survivant. Soudain, malgré la pluie qui redoublait de violence, les flammes bondirent jusqu'à ses genoux. Fouettées par le vent, elles tourbillonnèrent follement, tels des bras rouge et jaune levés vers le ciel pour défier l'averse. Leur danse était si fascinante que la jeune femme en oublia jusqu'aux poulets mille fois honnis.

Puis Richard étouffa le feu à grands coups de pied.

Kahlan manqua le maudire.

— Sentrosi, murmura le Sourcier en finissant d'écraser les braises sous ses semelles.

Le vent fit voler une ultime étincelle qui brillait comme un petit soleil. Richard tenta de la rattraper au vol, mais la luciole survivante, emportée par une bourrasque, lui échappa et disparut dans la nuit.

— Fichtre et foutre ! maugréa Zedd. Ce garçon trouve un morceau de poix qui brûle encore dans une bûche, et le voilà prêt à croire l'impossible.

— Vieil homme, dit Anna d'une voix très dure, nous avons mieux à faire que regarder un jeune inculte se livrer à des fantaisies contestables.

Furieux et parfaitement d'accord, Zedd se passa le dos d'une main sur le visage.

— Ça pourrait être un millier de choses, mais il se focalise sur la plus improbable, parce qu'il n'a même pas idée des autres possibilités.

— L’ignorance de ce garçon, renchérit Anna, devrait te faire honte, Premier Sorcier.

— C’est le nom d’un des trois Carillons, dit simplement Kahlan, pas dupe du petit numéro des deux vieillards. Qu’est-ce que ça signifie ?

Zedd et Anna se tournèrent vers l’Inquisitrice et la dévisagèrent comme s’ils avaient oublié jusqu’à son existence.

— Ce n’est pas important, grogna la Dame Abbesse. Nous avons des problèmes urgents à régler, et ce garçon perd son temps à s’occuper des Carillons.

— Que signifie le mot Sen…, commença Kahlan.

Zedd toussota pour lui rappeler qu’elle ne devait surtout pas prononcer le nom du deuxième Carillon.

— Que signifie-t-il ? redemanda l’Inquisitrice en se penchant vers le vieux sorcier, le front plissé de colère.

— « Feu », finit par soupirer Zedd.

Chapitre 9

Kahlan s'assit et se frotta les yeux. Dehors, le tonnerre se déchaînait et la tempête semblait plus violente que jamais.

La jeune femme s'habitua peu à peu à la pénombre et vit que Richard n'était pas étendu près d'elle. Bien qu'elle n'eût aucune idée de l'heure, ils s'étaient couchés tard, et elle n'avait pas le sentiment d'avoir dormi longtemps. Bref, l'aube était encore loin, et son mari devait être sorti pour satisfaire un besoin naturel.

Avec la pluie qui martelait le toit, l'Inquisitrice aurait juré être sous une cascade. Lors de leur première visite, Richard avait choisi la maison des esprits pour apprendre au Peuple d'Adobe à fabriquer des toits en tuiles qui ne fuyaient pas. En conséquence, leur résidence actuelle devait être la plus sèche de tout le village.

Les Hommes et les Femmes d'Adobe avaient été séduits par l'idée de vivre au sec. Très bientôt, supposait-elle, toutes les habitations seraient équipées de ces nouveaux toits. Par une nuit comme celle-là, elle-même se félicitait d'avoir choisi un refuge bien défendu contre les trombes d'eau.

Dans un tout autre ordre d'idées, elle espérait que Richard se calmerait, maintenant qu'il était établi que la mort de Juni n'avait rien de surnaturel. Comme l'Homme Oiseau, le Sourcier avait regardé dans le blanc de l'œil chaque poulet du village sans en trouver un qui fût autre chose qu'un… poulet. L'absence d'un monstre à plumes et à bec au village étant démontrée, cette absurde affaire allait s'arrêter là. Dès l'aube, les villageois procéderaient à la levée d'écrou des innocentes volailles.

Zedd et Anna étaient très mécontents de Richard. S'il avait vraiment cru que le morceau de poix qui brûlait encore était un Carillon – bref, une créature du royaume des morts –, pourquoi diantre avait-il essayé de refermer le poing sur la dernière étincelle ? Le Sourcier n'avait donné aucune explication, sans doute pour ne pas fournir au vieux sorcier plus de raisons de le croire fou à lier.

Au moins, au cours de son long sermon sur les multiples causes possibles des derniers événements, Zedd ne s'était pas montré cruel ni vexant. Il préférait visiblement éduquer que réprimander, même s'il y avait un peu de ça, en filigrane.

Richard Rahl, le maître de l'empire d'haran que les rois et les reines saluaient humblement – un homme qui avait contraint à la reddition de puissantes nations –, n'avait pas ouvert la bouche

pendant que le vieil homme, en marchant de long en large devant lui, lui faisait doctement la morale. Jouant de son prestige de Premier Sorcier, de son autorité de grand-père et de l'influence que lui conférait son statut de meilleur ami de Richard, Zedd n'avait rien épargné à son protégé.

Paralysé par le respect qu'il éprouvait pour son mentor, le jeune homme n'avait pas tenté de se défendre. Si le vieux sage était déçu, eh bien, il devait avoir raison.

Avant que tous aillent se coucher, Anna avait annoncé qu'une réponse était arrivée dans son livre de voyage. Verna et Warren connaissaient *Le Jumeau de la montagne*, ce livre qui semblait tant intéresser Richard. Apparemment, il s'agissait d'un recueil de prophéties, jusqu'à très récemment en possession de Jagang. Sur l'ordre de Nathan, Verna et Warren avaient détruit ce grimoire comme tous ceux qui figuraient sur une liste établie par le prophète – à part *Le Livre de l'inversion et du double*, qu'ils n'avaient pas trouvé dans le palais de l'empereur.

Quand les deux jeunes gens s'étaient enfin couchés, Richard, trop morose, ou en tout cas trop plongé dans ses pensées, n'avait pas manifesté l'envie de faire l'amour avec sa femme. Pour être honnête, après une journée pareille, Kahlan ne s'en était pas désolée outre mesure.

Cela dit, ce n'était pas bien gai… Leur deuxième nuit ensemble, et ils n'avaient pas été d'humeur à s'aimer. Comment était-ce possible, après s'être si longtemps langui l'un de l'autre ?

L'Inquisitrice se rallongea et pressa une main sur ses yeux douloureux. Elle espérait que Richard revienne avant qu'elle se rendorme, afin de pouvoir l'embrasser, au moins, et lui dire qu'elle savait qu'il tentait toujours d'agir pour le mieux. Oui, même pour les poulets, elle ne lui en voulait pas vraiment. Il avait eu raison d'écouter son instinct, et elle ne l'avait pas trouvé idiot pour de bon. Simplement, elle aurait voulu être avec lui, pas sous la pluie, à traquer des oiseaux de basse-cour.

Surtout, elle voulait lui dire qu'elle l'aimait.

Elle se tourna du côté où il aurait dû être et attendit. Quand ses paupières se fermèrent toutes seules, elle les obligea à se rouvrir. Presque endormie, elle voulut poser une main sur la couverture, sous laquelle Richard reviendrait bientôt se glisser.

Elle sursauta. Avant de partir, il avait tiré sur elle sa moitié de la couverture. Pourquoi agir ainsi, s'il prévoyait de revenir vite ?

La jeune femme se rassit et se frotta de nouveau les yeux. À la chiche lueur du feu, elle vit que les vêtements de Richard n'étaient plus là.

La journée avait été longue, et ils ne s'étaient pas beaucoup reposés, la nuit précédente… Que fichait Richard dehors, sous une averse ? Il avait au moins autant besoin de sommeil qu'elle. Dès le lendemain, ils devaient partir pour Aydindril.

Oui, ils s'en iraient très tôt. Richard s'était-il dit qu'il lui restait la nuit pour résoudre son absurde énigme ?

En grognant d'exaspération, l'Inquisitrice se leva et courut jusqu'à leurs sacs de voyage. En digne Sourcier de Vérité, l'homme qu'elle venait d'épouser était sorti au milieu de la nuit pour trouver des preuves qu'il ne s'était pas trompé. Il devait leur montrer à tous qu'il n'avait pas déraisonné ! Elle aurait dû s'attendre à quelque chose comme ça…

Kahlan fouilla dans son sac et en sortit une petite veilleuse de voyage fermée qui lui fournirait de la lumière même sous la pluie. Prenant un morceau de bois, près de la cheminée, elle le plongea dans les flammes puis alluma la chandelle avec. Enfin, elle ferma la petite porte de verre qui protégerait la flamme. Sa lanterne improvisée ne l'éclairerait pas beaucoup, mais par une nuit d'encre pluvieuse, ça vaudrait toujours mieux que rien.

L'Inquisitrice récupéra son chemisier encore humide sur le bâton où Richard l'avait mis à sécher. Quand elle l'enfila, le contact du tissu mouillé la fit frissonner de la tête aux pieds – une sensation qui n'améliora pas son humeur.

Après celui de Zedd, Richard allait avoir droit à un sermon signé Kahlan Amnell ! Et gare à lui s'il refusait de revenir se coucher et de l'enlacer jusqu'à ce qu'elle cesse de trembler de froid ! Après tout, ce type d'intervention faisait partie des devoirs d'un époux. Surtout quand la jeune mariée était gelée à cause de lui !

Frissonnant de plus belle, Kahlan mit son pantalon, encore plus glacé que le chemisier.

Quelles preuves Richard était-il allé chercher ? En toute logique, ça devait avoir un rapport avec les poulets.

En se séchant les cheveux près du feu, avant de se coucher, elle avait demandé à son bien-aimé s'il pensait avoir vu plusieurs fois le même animal. Le poulet qu'ils avaient trouvé mort le matin devant la maison des esprits, avait-il répondu, portait une marque noire sur le côté droit du bec, juste sous la crête. Celui que l'Homme Oiseau avait repéré arborait le même signe particulier.

En réfléchissant, Richard s'était aperçu que l'oiseau de basse-cour perché sur la maison des morts avait une marque identique sur le bec. Aucun des poulets qu'il avait examinés ensuite ne présentait cette particularité.

Peu convaincue, Kahlan lui avait rappelé que les volailles passaient leur temps à chercher de la nourriture dans le sol. Avec la boue qui

s'étalait partout, ces « marques » devaient être tout simplement des taches. D'autres poulets en avaient sûrement, mais la pluie s'était chargée de les effacer pendant qu'on les conduisait vers leurs différents centres de détention.

Les Hommes d'Adobe étaient sûrs d'avoir mis la main sur toutes les volailles du village. En conséquence, le poulet que cherchait Richard était nécessairement dans une des trois maisons.

Le Sourcier n'avait rien trouvé pour contredire ce raisonnement.

Poussant son avantage, Kahlan lui avait demandé pourquoi le poulet qui l'obsédait – revenu d'entre les morts – aurait passé la journée à les suivre. Dans quel but aurait-il agi ainsi ? Là encore, Richard n'avait su que répondre…

Avec du recul, l'Inquisitrice dut reconnaître qu'elle n'avait pas été d'un grand soutien pour son mari. Elle savait pourtant qu'il n'était pas enclin à avoir des lubies, ni du genre à s'entêter pour agacer les autres – et surtout pas elle.

Elle aurait dû l'écouter avec plus d'ouverture d'esprit et… de tendresse. S'il ne pouvait pas s'appuyer sur son épouse, qui était susceptible de l'aider ? Pas étonnant qu'il n'ait pas eu envie de faire l'amour, après tout ça…

Mais un poulet, tout de même !

Kahlan ouvrit la porte et claqua des dents quand un vent glacial lui cingla le visage. Très fatiguée aussi, Cara avait consenti à dormir un peu, cette nuit. Mais les chasseurs qui montaient la garde autour de la maison des esprits aperçurent l'Inquisitrice et accoururent. Ils l'entourèrent, les yeux rivés sur la flamme de la petite bougie. À la faveur des éclairs, la jeune femme apercevait par intermittence leurs silhouettes élancées.

— *Vers où est parti Richard ?* demanda-t-elle.

Les Hommes d'Adobe la regardèrent sans comprendre.

— *Richard ! Il est sorti il y a un moment ! Quel chemin a-t-il pris ?*

Avant de répondre, un des chasseurs consulta du regard ses compagnons, qui secouèrent tous la tête.

— *Nous n'avons vu personne… Même la nuit, nous ne l'aurions pas raté s'il était sorti.*

— *Hélas, ce n'est pas si sûr que ça… Richard était un bon guide forestier, et l'obscurité est sa plus fidèle alliée. Quand il fait noir, il peut disparaître aussi facilement que vous vous dissimulez dans les plaines.*

Les chasseurs accueillirent cette information avec une moue éloquente.

— *Dans ce cas, il est quelque part dans les environs, et nous ignorons où. Parfois, Richard Au Sang Chaud se comporte comme un esprit. Nous n'avons jamais connu un homme comme lui…*

Kahlan eut un petit sourire. Richard était une personne comme on

en rencontre rarement – la marque de fabrique d'un sorcier !

Lors d'une de leurs visites, les chasseurs l'avaient invité à une compétition de tir à l'arc. Stupéfaits, ils l'avaient vu ficher sa première flèche au centre de la cible… puis fendre sa hampe avec la deuxième. Et il avait réussi cet exploit plusieurs fois de suite !

Même s'il n'y croyait pas, persuadé que c'était une affaire de concentration et d'entraînement, le don du Sourcier guidait ses projectiles. Il avait trouvé une expression pour définir cet exercice : « Appeler la cible ». Selon lui, quand il appelait sa cible, tout ce qui était autour de lui disparaissait, et il lâchait sa flèche dès qu'il sentait qu'elle trouverait d'elle-même le point précis de l'espace qu'il visait. Dans les cas d'urgence, le processus entier pouvait ne durer qu'une fraction de seconde…

Lorsqu'il lui avait donné une leçon de tir, Kahlan, elle devait l'avouer, avait plus ou moins compris ce qu'il voulait dire. Plus tard, cela lui avait même sauvé la vie. Mais elle restait convaincue que la magie, dans le cas de Richard, jouait un rôle capital.

Les chasseurs respectaient beaucoup le Sourcier, et pas seulement pour son habileté à l'arc. Car ne pas l'admirer était vraiment difficile… Alors, si elle affirmait qu'il pouvait se rendre invisible, ils n'avaient aucune raison d'en douter.

Pourtant, tout avait très mal commencé entre Richard et le Peuple d'Adobe. Se méprenant sur le sens de la gifle que lui avait flanquée Savidlin – un salut rituel – il lui avait décoché un coup de poing assez fort pour tuer un bœuf. En réagissant ainsi, et sans l'avoir vraiment voulu, il s'était fait un nouvel ami – ravi qu'on respecte autant sa force – et avait gagné le surnom « Richard Au Sang Chaud » que le chasseur avait utilisé un peu plus tôt.

— *Je veux le retrouver !* lança Kahlan aux Hommes d'Adobe. *Séparez-vous et partez à sa recherche. Si vous le dénichez, dites-lui que je veux le voir. Sinon, revenez ici, attendez les autres, puis recommencez un quadrillage. Même s'il faut fouiller tout le village, il ne nous échappera pas !*

Les chasseurs voulurent émettre des objections – sans doute liées à la sécurité de Kahlan – mais elle leur annonça qu'elle était épuisée et pressée de retourner au lit, à condition que son mari soit avec elle. Alors, s'ils ne voulaient pas l'aider, elle se débrouillerait sans eux.

Exactement ce qu'a fait Richard, pensa-t-elle, honteuse. *Puisque personne ne consentait à le croire, il est parti seul dans la nuit…*

À contrecœur, les chasseurs capitulèrent et se dispersèrent pour mener les recherches. Sans lourdes bottes aux pieds, remarqua Kahlan, ils se déplaçaient dans la boue bien plus facilement qu'elle.

Elle retira les siennes et les jeta dans la maison des esprits, dont

elle avait omis de refermer la porte. Puis elle eut un petit sourire, très fière d'avoir remporté une épreuve d'intelligence contre la gadoue.

En Aydindril, beaucoup de grandes dames – des duchesses ou des épouses de notable – se seraient évanouies en voyant la Mère Inquisitrice, pieds nus, patauger jusqu'aux chevilles dans la boue…

En marchant, elle tenta de reconstituer la méthode de recherche qu'avait sûrement adoptée Richard, qui agissait très rarement à la légère. Pour fouiller tout un village dans la nuit, par où aurait-il commencé ?

Et d'abord, s'intéressait-il toujours autant aux poulets, après tout ce que Zedd, Anna et elle lui avaient dit ? Au fond, il avait peut-être renoncé à la chasse aux monstres à plumes. Mais dans ce cas, que faisait-il dehors en pleine nuit ?

Les gouttes d'eau qui s'écrasaient sur le crâne de l'Inquisitrice dégoulinaient le long de sa nuque puis de son dos, la glaçant sur pieds. Alors qu'elle avait passé un temps fou à les sécher puis à les peigner, ses cheveux étaient de nouveau trempés et emmêlés. Et son chemisier collait à son torse comme une seconde peau… froissée et glaciale.

Où était allé Richard ?

Kahlan s'arrêta et leva sa bougie.

Juni !

Oui, il pouvait avoir voulu revoir le chasseur. Ou – une idée qui lui serra le cœur – le bébé mort-né. Afin de les pleurer tous les deux…

Tout à fait le genre de chose que Richard faisait… Recommander aux esprits du bien deux âmes en partance pour le royaume des morts, parce que l'idée qu'il leur arrive malheur l'avait empêché de dormir.

Kahlan passa sous un avant-toit d'où coulait une cascade miniature atrocement froide. Elle poussa un petit cri quand l'eau lui cingla le visage, puis mouilla le devant de son chemisier. Sans cesser d'avancer, elle écarta des mèches trempées de son front et recracha le liquide glacial qu'elle avait avalé. Avec le vent mordant, devoir tenir en hauteur la veilleuse lui engourdissait les doigts.

Elle regarda autour d'elle, tentant de se repérer. Oui, elle allait bien dans la bonne direction, comme semblait l'indiquer le muret qu'elle reconnut à cause des trois pots de fleurs posés dessus. Personne n'habitait dans ce coin, et les herbes qui poussaient dans les pots étaient réservées aux mauvais esprits. À partir d'ici, trouver son chemin serait un jeu d'enfant.

Après avoir tourné à gauche, quelques minutes plus tard, elle arriva devant la porte de la maison des morts. Malgré ses doigts gourds, elle localisa le loquet, le souleva et poussa le battant, qui s'ouvrit avec un grincement sinistre.

L'Inquisitrice entra et referma derrière elle.

— Richard ? Richard, tu es là ?

Pas de réponse… Kahlan leva sa chandelle. De l'autre main, elle se couvrit le nez pour lutter contre la puanteur dont elle sentait déjà le goût moisi sur sa langue.

La chiche lueur de la chandelle passa sur la plate-forme où reposait le cadavre du bébé. Kahlan avança et fit la grimace quand un gros insecte à la carapace dure explosa sous un de ses pieds. Mais la vision du petit mort lui fit très vite oublier ce désagrément mineur.

Pétrifiée, elle ne parvint pas à détourner le regard du nourrisson. Les petits bras tendus, rigides comme ceux d'une statue… Les jambes raides encore pliées, le visage sans couleur…

Les mains du bébé étaient ouvertes. Comment pouvait-il exister des doigts aussi minuscules ? Et dire qu'un jour, ceux de Richard, si puissants, avaient été comme ceux-là…

Le cœur serré, Kahlan plaqua sa main libre sur sa bouche pour étouffer un sanglot. *Quel homme serait devenu cet enfant ?* se demanda-t-elle. Et pourquoi pleurait-elle ainsi un être qui n'avait jamais vraiment existé ? Par sympathie pour sa mère ? Ou parce qu'il y avait quelque chose de plus ? Un potentiel qu'elle sentait, même s'il ne se réaliserait jamais. Et un terrible sentiment d'injustice…

Dans son dos, Kahlan entendit un étrange bruissement rythmique. Sans détourner les yeux de l'enfant mort-né, elle tenta distraitement de déterminer sa nature. Il s'arrêtait, recommençait, cessait de nouveau… Sans doute des gouttes d'eau qui s'infiltraient par le toit.

Cédant à une impulsion, Kahlan tendit un bras et posa doucement un index sur la paume du bébé – tout ce qu'il tiendrait jamais ! Absurdement, elle espéra sentir les petits doigts se refermer sur le sien. Bien entendu, il n'en fut rien…

Elle ravala de nouveaux sanglots et sentit une larme rouler sur sa joue. La mère devait tellement souffrir…

Mais après avoir vu tant de cadavres, pourquoi celui-ci lui faisait-il un tel effet ? Qu'avait-il de si particulier, comparé aux femmes et aux enfants martyrs d'Ebinissia ?

L'Inquisitrice ne put plus retenir ses larmes. Dans la solitude de la maison des morts, elle pleura le défunt qui n'aurait jamais de nom, le cœur brisé devant cette vie qui ne serait jamais vécue et ce corps venu au monde sans qu'on lui eût donné une âme…

Derrière elle, le bruit devint assez dérangeant pour la forcer à se retourner. Qui osait la perturber alors qu'elle priait les esprits du bien ?

Dans sa gorge, un cri se mêla à ses sanglots.

Un poulet s'était perché sur la poitrine de Juni.

Et il lui dévorait les yeux !

Chapitre 10

Kahlan aurait voulu chasser le poulet loin du cadavre, mais une étrange paralysie l'en empêchait. Sans cesser de picorer, le volatile roulait des yeux pour observer celle qu'il semblait tenir pour une intruse.

L'horrible son continuait. Un bruit mou écœurant…

— File ! cria l'Inquisitrice en agitant les bras. Fiche le camp d'ici !

Le poulet avait dû être attiré par les insectes. C'était la seule explication possible. Oui, les insectes…

Une théorie rassurante que Kahlan ne parvenait pas à croire…

— Ouste ! Laisse-le en paix !

Le poulet releva la tête, les plumes du cou hérissées.

L'Inquisitrice recula.

Les serres enfoncées dans la chair déjà décomposée, le poulet se tourna pour la dévisager. Il inclina la tête, faisant pencher sa crête et osciller ses caroncules.

Dans la pénombre, Kahlan ne vit pas s'il avait une tache sombre sur le côté de son bec souillé d'immondices, tout près de la crête. Mais elle n'avait pas besoin d'une confirmation visuelle pour en être sûre.

— Esprits du bien, souffla-t-elle, aidez-moi…

Le poulet caqueta agressivement. On aurait juré qu'il s'agissait des cris d'une volaille, mais Kahlan ne fut pas dupe. Elle avait devant elle une créature maléfique.

Dès cet instant le concept de « poulet qui n'en est pas un » cessa de lui paraître ridicule. Cet animal ressemblait à tous ceux qu'élevaient les Hommes d'Adobe. Et pourtant, il était tout à fait autre chose…

Le mal incarné !

Cette certitude venait de ses tripes, pas de son cerveau. Cette créature était aussi répugnante que le sourire de la mort elle-même.

De sa main libre, Kahlan resserra le col de son chemisier autour de sa gorge. Acculée à la plate-forme où gisait l'enfant mort-né, elle se demanda si elle pourrait sauter par-dessus assez vite pour surprendre son « adversaire ».

Son instinct lui criait de bondir et de toucher le monstre à plumes avec son pouvoir, qui détruisait à tout jamais l'essence même d'un individu, condamné à être la marionnette de sa nouvelle maîtresse. Devenus les jouets dociles de l'Inquisitrice qui les frappait ainsi, les condamnés à mort avouaient leurs crimes, si horribles fussent-ils. Plus rarement, ils prouvaient leur innocence au prix de leur âme et de leur

avenir. Hélas, il n'existait aucun autre moyen de s'assurer de l'équité d'une sentence, lorsqu'il n'existait pas de preuves incontestables…

Nul n'échappait au pouvoir d'une Inquisitrice, et le résultat était irréversible. L'assassin le plus ignoble avait une âme, et cela suffisait à le rendre vulnérable…

Le pouvoir de Kahlan était aussi une arme défensive. Mais il fonctionnait uniquement face à des humains. Sur un poulet, il n'aurait pas d'effet notable. Et pas davantage sur un démon, pour ce qu'elle en savait…

La jeune femme évalua la distance qui la séparait de la porte. La fuite restait une solution, mais était-elle possible ?

Le poulet fit un petit bond vers Kahlan. Ses serres toujours plantées dans le bras de Juni, il se pencha en direction de sa nouvelle proie.

Les muscles des jambes de l'Inquisitrice se raidirent tellement qu'elle les sentit trembler.

Le poulet recula, couina de haine et lâcha une fiente sur le visage de Juni.

Puis il eut un caquètement très semblable à un rire méprisant.

L'Inquisitrice aurait donné cher pour croire qu'elle perdait la tête et imaginait des absurdités. Mais ce n'était pas le cas, et elle le savait.

Comme son pouvoir, comprit-elle, sa taille et sa force supérieures ne lui serviraient pas contre ce monstre. S'enfuir était la seule solution. Et elle ne désirait rien d'autre que cela : sortir de cet endroit infernal !

Un gros insecte brunâtre rampait sur son bras. Avec un cri étranglé, elle l'en délogea et fit un pas vers la sortie.

Le poulet sauta de la poitrine de Juni et atterrit devant la porte.

Alors qu'il caquetait agressivement, l'Inquisitrice tenta désespérément de réfléchir.

Rapide comme l'éclair, le poulet goba l'insecte qu'elle avait chassé de son bras. Puis il leva la tête comme s'il voulait défier la jeune femme d'avancer.

Sans quitter la porte des yeux, Kahlan tenta de déterminer le meilleur moyen de sortir. Devait-elle chasser le poulet à coups de pied ? Essayer de lui faire peur ? L'ignorer et tenter de le contourner ?

Les paroles de Richard lui revinrent à l'esprit :

« Un poulet a été tué devant la maison des esprits. Juni a craché sur l'honneur de son "assassin". Peu après, lui aussi était mort. J'ai lancé un morceau de bois sur le poulet perché sur la fenêtre, et il s'est vengé en attaquant un pauvre gosse. Ungi a été blessé à cause de moi. Je refuse de faire deux fois la même erreur. »

Kahlan non plus ne voulait pas commettre cette erreur. Le monstre pouvait lui sauter au visage et lui arracher les yeux. Avec ses ergots, il était également capable de lui couper la carotide. Une blessure de ce

type, et elle saignerait à mort… Nul ne savait quelle était la force du poulet, et encore moins jusqu'où il irait.

Richard avait ordonné que tout le monde soit respectueux avec les volailles. En cet instant, la vie de l'Inquisitrice dépendait de la consigne du Sourcier. Quelques heures plus tôt, elle l'avait trouvée absurde. Et voilà que son salut viendrait peut-être de là !

— Richard, pardonne-moi de m'être moquée de toi, je t'en supplie…

Kahlan sentit ses orteils la démanger. Avec si peu de lumière, un bref coup d'œil vers le bas ne lui suffit pas pour en être sûre, mais il semblait bien que des insectes grouillaient sur ses pieds. Plus téméraire que les autres, l'un d'eux avait grimpé le long de sa cheville et s'infiltrait sous son pantalon. Elle secoua la jambe, mais il ne lâcha pas prise.

Se penchant, Kahlan frappa la vermine qui avait entrepris de ramper vers son genou – un rien trop fort, puisqu'elle l'écrasa contre son tibia.

L'Inquisitrice se redressa en sursaut pour chasser l'immondice qui grouillait dans ses cheveux. Puis elle cria quand un mille-pattes lui piqua le dos de la main – et secoua le bras pour l'en décrocher.

L'insecte s'écrasa sur le sol, près du poulet, qui tendit le cou et le goba.

Battant des ailes, il ressauta sur la poitrine de Juni, la laboura de ses serres afin de se retourner et riva de nouveau ses yeux noirs sur l'Inquisitrice, qui posa sa veilleuse sur la plate-forme, pour avoir les mains libres, puis fit un pas prudent vers la porte.

— Mère ! caqueta le poulet.

Kahlan sursauta et ne put retenir un cri.

Le cœur affolé, elle tenta de respirer lentement et se stabilisa en agrippant dans son dos le rebord de la plate-forme, dont la pierre rugueuse lui écorcha les phalanges.

Elle devait avoir entendu un son qui ressemblait au mot « Mère ». Habituée à s'entendre appeler ainsi, puisqu'elle était la Mère Inquisitrice, elle avait imaginé que…

Elle sursauta de nouveau quand quelque chose lui piqua la cheville. En agitant le bras pour déloger un insecte qui courait sous la manche de son chemisier, elle fit tomber accidentellement la veilleuse, qui s'écrasa sur le sol avec un bruit métallique.

Aussitôt, la salle fut plongée dans l'obscurité.

Kahlan se contorsionna pour tenter de se débarrasser de la créature qui rampait entre ses omoplates, sous ses longs cheveux. À en juger par son poids, et le couinement qui retentit, il devait s'agir d'une souris – qui finit par lâcher prise et vola dans les airs.

L'Inquisitrice s'immobilisa et tenta, en tendant l'oreille, de déterminer si le poulet avait changé de position. S'il marchait de nouveau sur la paille, elle l'entendrait. Mais il n'y avait pas un bruit dans la maison des morts.

Kahlan avança lentement vers la porte. En piétinant la paille moisie, elle se maudit d'avoir eu l'idée d'enlever ses bottes. La puanteur la faisait suffoquer, et elle doutait de se sentir de nouveau propre un jour. Mais elle se fichait de puer jusqu'à sa mort, si celle-ci n'était pas pour ce soir…

Dans l'obscurité, le poulet… ricana. Et le son ne venait pas de l'endroit où elle croyait qu'il était. Désormais, il se trouvait dans son dos.

— Je ne vous veux pas de mal…, souffla-t-elle. (Par les esprits du bien, comment pouvait-on en arriver à vouvoyer une volaille ?) Et je n'ai pas l'intention de vous manquer de respect. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais partir, maintenant, et vous laisser à vos… occupations.

Kahlan fit un pas de plus vers la porte, avec mille précautions, au cas où le monstre à plumes aurait encore changé de position. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu le percuter et le mettre en colère. Après avoir pris cette affaire à la légère, elle ne surestimerait plus l'ennemi que Richard avait traqué en vain.

Plus d'une fois, elle s'était jetée sur un ennemi apparemment invincible. Les attaques de ce genre se révélaient souvent payantes, sauf face à un adversaire capable de vous tuer aussi facilement qu'un fermier tord le cou à un véritable poulet. Si elle déclenchait un affrontement, elle n'aurait pas le dessus, c'était une certitude.

Quand une de ses épaules entra en contact avec le mur, elle laissa courir sa main sur l'adobe séché et chercha frénétiquement la porte. En vain ! Le battant de bois n'était ni à droite ni à gauche.

Impossible ! Bon sang, elle était entrée par une porte, et elle devait bien être quelque part !

Le poulet ricana de nouveau.

Retenant ses larmes de terreur, l'Inquisitrice se retourna et plaqua le dos contre le mur. En se débattant contre la souris, elle avait dû pivoter sur elle-même sans s'en apercevoir. C'était la seule explication, puisque aucune porte ne changeait de place toute seule. Oui, Kahlan était partie dans la mauvaise direction, ça ne faisait pas de doute.

Très bien, mais où était la sortie par rapport à sa position actuelle ?

Les yeux écarquillés, la jeune femme tenta de percer les ténèbres. Puis elle frissonna, frappée par une idée terrifiante. Et si le poulet prenait ses yeux pour cibles ? C'était peut-être la partie du corps humain qu'il préférait…

Quand quelques gouttes d'un liquide glacé lui tombèrent sur le sommet du crâne, Kahlan sursauta et gémit de terreur avant de se souvenir que le toit fuyait, tout bêtement. Si elle ne reprenait pas vite le contrôle de ses nerfs, la fin risquait de ne plus tarder.

Lorsque la foudre s'abattit à l'extérieur, pour la première fois depuis longtemps, Kahlan crut un instant que sa lueur traversait le mur d'adobe. Puis elle comprit qu'elle s'infiltrait par l'encadrement de la porte. Désormais, elle savait où était la sortie !

Comme si un roulement de tonnerre lui avait donné le signal, l'Inquisitrice, toute prudence oubliée, courut vers le salut. Au passage, elle se heurta la hanche contre la plate-forme dont son pied droit percuta rudement le coin inférieur. Par réflexe, elle leva la jambe et saisit à deux mains ses orteils douloureux. Sautant sur son pied indemne pour ne pas perdre l'équilibre, elle marcha sur un objet dur, cria de douleur et bascula en avant. La plante du pied en feu, elle lança une main pour se retenir, s'écarta d'instinct quand elle sentit sous sa paume la chair glaciale du bébé mort et s'étala de tout son long.

Folle de rage, elle comprit qu'elle avait marché sur la veilleuse métallique. En touchant son pied, elle constata qu'il n'était pas brûlé, comme elle l'avait redouté dans un accès de panique. Mais l'autre saignait à cause du choc contre la plate-forme.

Kahlan prit une profonde inspiration. Elle ne devait pas s'affoler, se rappela-t-elle, sinon elle ne s'en tirerait pas, et personne ne viendrait lui porter secours. Pour sortir vivante de la maison des morts, il lui faudrait toute sa lucidité.

Elle expira et se remplit une deuxième fois les poumons. Si elle atteignait la porte, sortir ne serait pas difficile, et elle ne risquerait plus rien.

Elle rampa vers la porte, les bras tendus pour sonder le sol. Le contact de la paille humide la fit grimacer de dégoût. Était-ce dû à l'eau qui s'infiltrait par le toit, ou aux fluides qui dégoulinaient des cadavres ? Tout compte fait, elle préférait ne pas le savoir. Le Peuple d'Adobe, se souvint-elle, respectait ses morts. À coup sûr, on devait changer régulièrement la paille. Alors, pourquoi empestait-elle autant ?

Et où était le poulet ? S'il était retourné picorer les yeux de Juni… Eh bien, si choquant que ce fût, l'Inquisitrice s'en féliciterait.

À la lueur d'un nouvel éclair, elle vit des pattes de volaille, entre la porte et elle. Le monstre était à moins d'un pied de son visage.

Kahlan leva une main tremblante pour se protéger les yeux. À tout instant, le poulet pouvait décider d'attaquer, et ils seraient sa première cible, c'était certain. S'imaginant énucléée, du sang ruisselant de ses orbites vides, la jeune femme eut le souffle coupé par la terreur.

Aveugle, elle serait à tout jamais impuissante. Et elle ne verrait plus les beaux yeux gris de Richard briller d'amour pour elle.

Un insecte se tortillait dans ses cheveux mouillés, où il devait être pris comme dans une toile d'araignée. Elle tenta de le chasser d'un revers de la main, mais n'y parvint pas.

Un objet dur heurta soudain sa tête. Kahlan hurla, puis s'aperçut que l'intrus ne se débattait plus entre ses mèches. Le poulet avait tendu le cou pour le gober. Le choc avait été si violent qu'elle aurait sûrement une bosse, si elle sortait vivante de ce piège.

— Merci beaucoup, se força-t-elle à dire au monstre. Vraiment, c'était très gentil, et j'apprécie l'attention.

Le bec se tendit de nouveau et lui percuta le bras. Encore un insecte… Le poulet n'avait pas voulu la blesser, simplement attraper une autre proie. Mais elle avait de nouveau crié, et il risquait de ne pas aimer ça.

— Désolée de ma réaction… J'ai été surprise, c'est tout. Une fois encore, merci de vous occuper de moi…

Le bec s'abattit sur le sommet de son crâne avec une violence inouïe. Cette fois, il n'y avait pas d'insecte dans ses cheveux. La créature aviaire avait-elle cru en voir un, ou était-elle passée à l'attaque ? En tout cas, la douleur était atroce.

Kahlan se remit une main devant les yeux.

— S'il vous plaît, arrêtez ! Ça fait très mal !

Le bec se referma sur la veine saillante de la main que l'Inquisitrice avait plaquée sur ses yeux. Le poulet tira, comme s'il voulait extirper un ver de la terre.

C'était un ordre, comprit Kahlan. Il voulait qu'elle écarte sa main.

Le bec frappa de nouveau, à la naissance de l'annulaire. Le message était on ne peut plus clair : « Obéis vite, ou tu le regretteras ! »

Si elle énervait le monstre, qui savait ce qu'il pouvait lui faire ? Le cadavre de Juni, qui gisait non loin de là, prouvait que tout était possible.

Kahlan improvisa très vite un plan. Si elle faisait ce que le monstre exigeait, et qu'il essayât de lui crever les yeux, elle tenterait de l'attraper et de lui tordre le cou au moment où il lancerait son premier coup de bec. À condition d'être assez rapide, elle ne deviendrait pas aveugle, mais borgne. Oui, elle se battrait, mais seulement si le monstre s'attaquait à ses yeux.

Son instinct lui cria qu'agir ainsi serait idiot et dangereux à l'extrême. Richard et l'Homme Oiseau avaient tous les deux affirmé que ce poulet n'en était pas un, et elle ne doutait plus de leur parole.

Hélas, elle n'aurait peut-être pas le choix…

Si elle commençait, ce serait un combat à mort, et elle se donnait peu de chance d'en sortir vivante. Pourtant, elle allait peut-être devoir lutter – et jusqu'à son dernier souffle, comme le lui avait appris son père.

Le monstre lui pinça de nouveau la veine et tira plus fort. Le dernier avertissement…

Kahlan écarta lentement sa main. Le poulet en caqueta de satisfaction.

Un nouvel éclair illumina la scène. Mais la jeune femme n'avait plus besoin de lumière pour savoir que son tourmenteur était à un pouce d'elle. À présent, elle sentait son souffle sur sa peau.

— Je vous en prie, ne me faites pas de mal !

Le tonnerre explosa avec une telle violence que Kahlan sursauta. Avec un couinement indigné, le poulet se retourna.

Ce n'était pas le tonnerre, comprit l'Inquisitrice. Simplement la porte, que quelqu'un venait d'ouvrir…

— Kahlan ! cria Richard. Où es-tu ?

La jeune femme se releva.

— Richard, fais attention ! C'est le poulet ! C'est le poulet !

Alors que le Sourcier tendait la main vers son épouse, le monstre lui passa entre les jambes et se précipita dehors.

Kahlan voulut enlacer son sauveur, mais il se détourna, sortit de la salle et s'empara de l'arc du chasseur qui attendait dehors. Avant que l'Homme d'Adobe ait pu réagir, Richard tira une flèche du carquois qu'il portait dans le dos, l'encocha et arma l'arc.

Le poulet courait dans la boue vers l'extrémité du passage, où il pourrait s'engouffrer dans une voie latérale et être hors de portée de tir du Sourcier. À la lueur intermittente des éclairs, le monstre apparaissait, disparaissait et réapparaissait un peu plus loin, comme s'il se matérialisait et se dématérialisait sans cesse.

Une cible difficile à toucher…

La corde de l'arc vibra et la flèche fendit la nuit.

Kahlan entendit la pointe de fer se ficher dans quelque chose de dur.

Un éclair zébrant le ciel, elle vit le poulet se retourner pour les regarder. Le projectile s'était planté à l'arrière de sa tête, et le premier tiers de la hampe émergeait de son bec ouvert. Du sang en ruisselait, maculant de rouge les caroncules du monstre.

Le chasseur salua ce coup de maître d'un sifflement admiratif.

Puis le tonnerre gronda, et l'obscurité revint. Quelques secondes plus tard, l'éclair suivant illumina le dos du volatile, qui tournait sur la gauche, au bout du passage.

Richard se lança à sa poursuite et Kahlan lui emboîta le pas. L'Homme d'Adobe les suivit, dépassa la jeune femme et tendit une flèche au Sourcier. Sans ralentir, il l'encocha, arma de nouveau l'arc et s'engouffra dans la voie latérale.

Les deux jeunes gens et l'Homme d'Adobe s'arrêtèrent net. La flèche ensanglantée gisait dans la boue, au milieu du chemin, et le poulet avait disparu.

— Richard, haleta Kahlan, je te crois, maintenant…

— Pour ne rien te cacher, je m'en doutais un peu…

Un bruit étrange, comme si un géant chassait tout l'air de ses poumons, retentit derrière eux.

Ils retournèrent sur leurs pas, revinrent dans le premier passage et constatèrent que le toit de la maison des morts avait pris feu. La porte étant restée ouverte, Kahlan vit que la paille du sol brûlait aussi.

— J'avais une veilleuse, dit-elle, et elle est tombée par terre. Mais la flamme était éteinte, j'en suis sûre !

— C'est peut-être la foudre…, avança Richard en regardant les flammes.

À leur lumière, les bâtiments alentour semblaient danser au rythme d'une musique… crépitante. Malgré la distance, l'Inquisitrice sentit la chaleur sur ses joues. Même trempée, l'herbe du toit brûlait comme un feu de joie.

Des chasseurs accoururent et se massèrent autour des deux jeunes gens. L'homme à qui le Sourcier avait emprunté son arc circula dans les rangs et raconta comment Richard Au Sang Chaud avait transpercé le crâne du démon, le contraignant à s'enfuir.

Deux autres silhouettes apparurent, jetèrent un bref coup d'œil aux flammes puis approchèrent du petit groupe. Le feu faisant danser des reflets orange dans sa chevelure blanche, Zedd s'immobilisa et tendit la main. Un chasseur se baissa, ramassa la flèche et la lui posa sur la paume. Il l'examina rapidement puis la passa à Anna, qui soupira comme si le projectile, poisseux de sang, confirmait ses pires craintes.

— Les Carillons sont dans notre monde, dit Richard. Vous me croyez, maintenant ?

— Zedd, j'ai vu le poulet, souffla Kahlan. Richard avait raison : ce n'en est pas un… Dans la maison des morts, il dévorait les yeux de Juni. Et il parle ! Il a crié mon titre : « Mère Inquisitrice ».

— Tu avais vu juste, mon garçon…, soupira le vieux sorcier. En partie, en tout cas. Nous avons de très gros problèmes, c'est vrai. Mais il ne s'agit pas des Carillons.

— Zedd, insista Kahlan en désignant la maison des morts, je vous dis que c'était…

Elle se tut quand Zedd leva une main et retira de sa chevelure une

plume striée. La faisant tourner entre ses doigts, il l'étudia un moment, et ne sembla pas surpris quand elle se transforma en une volute de fumée qui se dissipa une fraction de seconde plus tard.

— C'était un Cabrioleur, murmura le sorcier.

— Un Cabrioleur ? répéta Richard. Qu'est-ce que c'est, et comment le sais-tu ?

— Anna et moi avons lancé des sorts, pour vérifier. Tu nous as fourni l'indice final dont nous avions besoin. Les traces de magie, sur cette flèche, confirment nos soupçons. Les choses vont très mal…

— Le monstre a été invoqué par des femmes dévouées au Gardien et capables d'utiliser la Magie Soustractive, dit Anna. Les Sœurs de l'Obscurité.

— Jagang…, souffla Richard. Il a capturé des Sœurs de l'Obscurité.

— La dernière fois, confirma Anna, l'empereur t'a envoyé un sorcier, mais tu as survécu. Alors, il a voulu frapper plus fort.

— Eh oui, mon garçon ! lança Zedd. Tu as eu raison d'insister, mais tes conclusions sont erronées. Anna et moi sommes sûrs de pouvoir neutraliser le sort qui a invoqué le Cabrioleur. Ne t'inquiète pas : nous nous occupons du problème, et la solution ne tardera plus.

— Tu ne m'as toujours pas dit ce qu'est un Cabrioleur. Qu'avait-il mission d'accomplir ?

Avant de répondre à la place de Zedd, Anna le consulta du regard.

— Ce monstre vient du royaume des morts, et c'est la Magie Soustractive qui l'a amené chez nous. Son but est de perturber la magie du monde des vivants.

— Comme les Carillons…, dit Kahlan, angoissée.

— C'est grave, confirma Zedd, mais bien moins que si les Carillons étaient là. Anna et moi ne sommes pas des novices, et nous ne manquons pas de ressources.

» Grâce à Richard, le Cabrioleur est parti, pour le moment. Étant démasqué, il ne reviendra pas de sitôt. Allez dormir, mes enfants. Jagang s'y est mal pris, et son monstre s'est trahi avant d'avoir pu nous nuire. Une chance pour nous…

Pensif, Richard regarda l'incendie, dans son dos, puis se retourna.

— Comment Jagang a-t-il pu…, commença-t-il.

— Anna et moi avons besoin d'un peu de repos, coupa Zedd. Après, nous nous intéresserons aux manigances de l'empereur et aux moyens de les combattre. C'est compliqué, mon garçon, alors, laisse-nous faire !

Richard passa un bras autour de la taille de Kahlan – enfin ! –, l'attira contre lui et hocha la tête à l'attention de son grand-père. Avant de partir pour la maison des esprits avec son épouse, il tapota même gentiment l'épaule du vieillard.

Chapitre 11

Kahlan se réveilla en sursaut. Le dos contre celui de Richard, elle écarta un voile de cheveux de ses yeux et tenta de s'éclaircir les idées. À côté d'elle, son mari s'assit vivement, la privant d'une présence chaude et réconfortante. Quelqu'un frappait à la porte, et c'était sans doute cela qui avait tiré les deux jeunes gens du sommeil.

— Seigneur Rahl ! appela une voix étouffée. Seigneur Rahl !

C'était Cara. En finissant d'enfiler son pantalon, Richard courut lui ouvrir.

— Que se passe-t-il ?

Dehors, le soleil était levé et le flot de lumière qui pénétra dans la maison des esprits força Kahlan à plisser les yeux.

— C'est la guérisseuse qui m'envoie. Zedd et Anna sont malades. Je n'ai pas saisi tous les détails, mais Nissel veut que vous veniez.

— Ils sont très malades ? demanda le Sourcier en ramassant ses bottes.

— La guérisseuse ne semblait pas inquiète, donc ça ne doit pas être grave. Mais je ne connais rien à la médecine, vous savez… J'ai pensé que vous voudriez venir voir.

— Et tu as eu raison. Nous arrivons.

L'Inquisitrice s'habillait déjà. Encore humides, ses vêtements, par bonheur, n'étaient plus gorgés d'eau.

— Richard, tu as une idée de ce qui leur arrive ?

— Pas la moindre, répondit le Sourcier en finissant d'enfiler sa tunique noire sans manches.

Jugeant inutile de s'équiper entièrement, il boucla tout de même son ceinturon. Il ne laissait jamais sans surveillance les objets ô combien dangereux rangés dans ses sacoches et dans ses bourses.

— Tu crois que c'est lié à la magie ? demanda Kahlan en sautillant pour enfiler ses bottes. Une perturbation due à la présence du Cabrioleur ?

— Ne nous angoissons pas pour rien… On le saura très bientôt.

Dès qu'ils furent sortis, Cara partit au pas de course et ils la suivirent.

La matinée était grisâtre, et il pleuvait toujours – un crachin glacial qui, combiné au ciel plombé, annonçait une journée maussade. Au moins, l'orage avait cessé.

La tresse blonde de Cara, emmêlée et trempée, pendait

misérablement dans son dos.

Mes cheveux doivent avoir l'air encore plus minables…, pensa Kahlan, d'une humeur aussi morose que le temps.

En revanche, l'uniforme de la Mord-Sith étincelait. Cette tenue était la fierté de Cara et de ses collègues. Comme un étendard rouge sang, il annonçait la couleur d'emblée, et bien mieux qu'un long discours : ces femmes étaient dangereuses, et elles tenaient à ce qu'on le sache.

Voyant les gouttes de pluie rouler sur le cuir sans y pénétrer, l'Inquisitrice supposa que Cara l'avait traité avec des huiles spéciales ou de la lanoline. L'uniforme était si moulant que les Mord-Sith, quand elles se déshabillaient, devaient avoir le sentiment de retirer une couche de peau…

— Vous en avez fait des choses, cette nuit ! lança Cara.

Par-dessus son épaule, elle foudroya du regard les deux jeunes gens.

À voir ses mâchoires serrées, on devinait qu'elle était furieuse qu'on l'ait laissée dormir pendant que ses deux protégés erraient dans la nuit comme des gamins idiots qui cherchent les ennuis avec une lanterne, histoire de s'amuser un peu.

— J'ai trouvé le poulet qui n'en est pas un, annonça Kahlan.

Épuisés, crottés et trempés jusqu'aux os, les deux époux n'avaient pas beaucoup parlé sur le chemin de la maison des esprits. L'Inquisitrice ayant voulu savoir comment il l'avait retrouvée, Richard lui avait expliqué en quelques mots qu'il avait entendu sa voix monter de la maison des morts, alors qu'il était lui-même parti traquer le monstre à plumes. À la grande surprise de sa femme, il n'avait émis aucun commentaire sur le scepticisme mal inspiré dont elle avait fait preuve depuis le début de cette affaire.

Kahlan avait pris les devants et s'était excusée de lui avoir compliqué la tâche en ne lui faisant pas confiance.

Richard l'avait serrée dans ses bras. L'essentiel, avait-il dit, c'était que les esprits du bien, qu'il remerciait profusément, aient veillé sur elle. Curieusement, la jeune femme avait eu l'impression qu'elle se serait sentie mieux s'il lui avait fait des reproches.

Morts de fatigue, les deux jeunes gens s'étaient aussitôt glissés sous leurs couvertures. Malgré sa lassitude, Kahlan avait redouté de ne pas pouvoir fermer l'œil, hantée par le souvenir de son combat contre le poulet démoniaque. Enveloppée par la chaleur de Richard et le contact rassurant de sa main sur son épaule, elle s'était en fait endormie comme une masse.

— Personne ne m'a encore expliqué cette histoire de poulet, marmonna Cara en s'engageant dans un passage latéral.

— Je ne peux pas dire ce qui m'a alarmé, répondit Richard.

Quelque chose clochait, c'est tout… Une intuition. Quand je voyais cet animal, tous les poils de ma nuque se hérissaient.

— Cara, si tu l'avais vu, ajouta Kahlan, tu comprendrais. Quand il m'a regardée, le mal brillait dans les yeux de ce monstre.

— Si c'était une poule, elle allait peut-être pondre un œuf, railla Cara, ouvertement sceptique.

— Il m'a appelée par mon titre.

— Vraiment ? Ça m'aurait secouée aussi, je dois l'avouer. Il a vraiment dit « Mère Inquisitrice » ?

Kahlan nota que la Mord-Sith était sincèrement inquiète.

— En réalité, il s'est contenté de « Mère ». Mais je n'ai pas attendu poliment qu'il finisse sa phrase.

Quand les trois jeunes gens entrèrent dans la petite maison où résidaient Zedd et Anna, Nissel se leva de la fourrure étendue à même le sol, devant la cheminée. Une infusion d'herbes aromatiques chauffait sur un petit feu et une miche de tava, posée sur une tablette, près de l'âtre, restait au chaud en attendant qu'on veuille bien la consommer.

— *Bonjour, Mère Inquisitrice,* dit la vieille Femme d'Adobe avec le petit sourire entendu qu'elle affichait presque en permanence. *Vous avez bien dormi ?*

— *Oui, comme un loir… Nissel, quel est le problème, avec Zedd et Anna ?*

La vieille femme se rembrunit et regarda la tenture qui tenait lieu de porte à la pièce du fond.

— *Je n'en suis pas sûre…*

— Quels sont leurs symptômes ? demanda Richard quand l'Inquisitrice lui eut traduit ce bref dialogue. De la fièvre ? Des maux d'estomac ? Une migraine ? Allons, c'est facile à dire, pour une professionnelle ! La tête leur est-elle tombée des épaules ?

Nissel dévisagea le Sourcier pendant que Kahlan lui traduisait la question.

— *Votre tout nouveau mari ignore la patience, Mère Inquisitrice,* dit-elle, son petit sourire revenu.

— *Il s'inquiète pour son grand-père. Vous savez, il l'adore ! Alors, que pouvez-vous nous dire ?*

Nissel se détourna un instant pour remuer son infusion. Depuis qu'elle la connaissait, Kahlan était frappée par les étranges manies de la guérisseuse. Comme son habitude de marmonner sans cesse en travaillant, ou, plus étonnant encore, la bizarre méthode qui consistait à poser des pierres sur le ventre d'un blessé pour le distraire pendant qu'elle recousait ses blessures. Cela dit, Nissel avait une intelligence acérée et elle était une thérapeute d'exception. Une vie d'expérience et des trésors de connaissances se cachaient dans son petit corps voûté

par l'âge.

D'une main, la guérisseuse ajusta son fichu sur ses épaules, puis elle s'agenouilla devant la Grâce toujours dessinée dans la poussière, au centre de la salle. Tendant un bras, elle laissa courir un index sur une des lignes droites qui jaillissaient de l'étoile – celle qui représentait la magie.

— *Tout vient de là, je crois…*

Richard et Kahlan échangèrent un regard inquiet.

— Vous en sauriez davantage, et plus vite, grogna Cara, si vous alliez jeter un coup d'œil par vous-mêmes !

— Si ça ne te dérange pas, dit Richard, cassant, nous aimerions savoir ce qui nous attend.

Kahlan se détendit un peu. La Mord-Sith ne se serait pas montrée aussi insolente si elle avait pensé qu'une bataille pour la vie ou la mort faisait rage derrière la tenture. Cela posé, elle ne savait pas grand-chose de la magie, à part qu'elle l'abominait.

À l'instar des soldats d'harans, pourtant féroces et courageux, les Mord-Sith redoutaient la magie. Comme elles le répétaient souvent, elles étaient l'acier qui affronte l'acier, et leur seigneur devait se charger des menaces surnaturelles. Le lien entre le seigneur Rahl et son peuple reposait sur ce contrat tacite. Alors que les guerriers et les femmes telles que Cara protégeaient son corps, il devait, en quelque sorte, se charger de défendre leur âme…

Paradoxalement, ce même lien – en d'autres termes, une relation symbiotique – conférait aux Agiels leur terrifiante puissance et permettait aux Mord-Sith, par un usage indirect de la magie, de contrôler le pouvoir de toute personne ayant le don. Jusqu'à ce que Richard les ait libérées, la mission de ces femmes ne s'était pas limitée à défendre leur maître. Souvent chargées d'arracher des informations aux ennemis du seigneur Rahl dotés de pouvoirs magiques, elles étaient devenues expertes dans l'art de les torturer à mort – et de les faire parler avant qu'ils expirent.

À part celui des Inquisitrices, aucun pouvoir ne pouvait résister au don de « captation » des Mord-Sith. Même si elles redoutaient la magie, elles étaient un véritable fléau pour ceux qui la contrôlaient. Mais les gens ne disaient-ils pas depuis toujours à Kahlan que les serpents, qui la terrorisaient, étaient sûrement morts de peur devant elle ?

Les mains dans le dos, Cara entreprit de monter la garde face à l'entrée.

Kahlan se baissa pour passer sous la petite porte intérieure pendant que Richard, très galant, lui tenait la tenture écartée.

Des bougies brûlaient dans l'arrière-pièce sans fenêtre au sol couvert de runes magiques. Du premier coup d'œil, l'Inquisitrice vit

qu'il ne s'agissait pas de symboles didactiques, comme la Grâce de la première salle. Ceux-là étaient dessinés dans du sang.

— Attention, ne marche pas dessus ! dit la jeune femme en retenant le Sourcier par un bras. Ces runes sont là pour piéger des intrus imprudents.

Richard fit signe qu'il avait compris. Prudemment, les deux jeunes gens se frayèrent un chemin dans un incroyable fouillis d'étranges ustensiles. Des couvertures tirées jusqu'au menton, Zedd et Anna étaient allongés côte à côte sur une paillasse posée contre le mur du fond.

— Zedd, murmura Richard en s'agenouillant, tu es réveillé ?

Kahlan s'accroupit près de son mari, lui prit la main et s'assit sur les talons comme lui. Quand Anna ouvrit les yeux et la regarda, elle lui saisit également la main.

— Te voilà enfin, Richard ? souffla le vieux sorcier en battant des paupières comme si la lumière des bougies, pourtant chiche, lui blessait les yeux. Parfait… Nous devons parler.

— Tu es malade ? Que pouvons-nous faire pour t'aider ?

Les cheveux blancs du sorcier semblaient encore plus en bataille que d'habitude. Avec si peu de lumière, on voyait à peine ses rides, mais il paraissait avoir vieilli de dix ans en une nuit.

— Anna et moi sommes un peu… fatigués… c'est tout. Nous avons…

Zedd sortit une main tremblante de sous sa couverture et désigna les runes tracées sur le sol. La peau du vieil homme pendait lamentablement sur ses os, plus flasque que jamais…

— Dis-lui tout, souffla Anna, ou je m'en chargerai à ta place.

— Me dire quoi ? lança Richard. Que se passe-t-il encore ?

Zedd posa sa main osseuse sur la cuisse musclée de son petit-fils. Avant de parler, il prit plusieurs inspirations laborieuses.

— Tu te souviens de notre conversation au sujet de la magie ? Et de nos suppositions, si elle disparaissait…

— Bien sûr.

— Mon garçon, ça commence…

— Les Carillons ?

— Non, répondit Anna, les Sœurs de l'Obscurité. (Du dos de la main, elle essuya la sueur qui ruisselait sur ses yeux.) Elles ont lancé un sort pour appeler dans notre monde… le poulet monstrueux.

— Le Cabrioleur, dit Zedd, rafraîchissant la mémoire de la Dame Abbesse. En l'invoquant, elles ont déclenché, volontairement ou non, un processus de dégénérescence de la magie.

— C'était volontaire, affirma Richard. Un ordre de Jagang, que les sœurs ont exécuté…

Zedd ferma les yeux et hocha la tête.

— Je pense que tu as raison, mon garçon.

— Et vous n'avez rien pu faire pour empêcher ça ? demanda Kahlan. À vous entendre, c'était un jeu d'enfant !

— Les sorts de vérification nous ont coûté beaucoup d'énergie, souffla Anna, aussi amère que l'Inquisitrice l'aurait été à sa place. Nous sommes à bout de forces…

Zedd leva le bras puis le laissa aussitôt retomber sur la cuisse de Richard.

— Anna et moi avons beaucoup plus de pouvoirs que d'autres sorciers ou magiciennes. Il est normal que l'entropie nous frappe les premiers.

— Selon vous, les plus faibles devaient être touchés d'abord, dit Kahlan, déroutée.

Anna secoua vigoureusement la tête.

— Pas dans ce cas…, souffla-t-elle.

— Pourquoi ne sommes-nous pas affectés, Kahlan et moi ? intervint Richard. Entre mon don et son pouvoir, nous devrions…

Zedd leva le bras et agita la main.

— Non, non ! Ça ne marche pas ainsi. Nous sommes les premières cibles. Enfin, davantage moi qu'Anna…

— Ne leur embrouille pas les idées, dit la Dame Abbesse. C'est bien trop important ! (La voix de la vieille dame reprit un peu d'assurance.) Richard, le pouvoir de Kahlan lui fera bientôt défaut. Et le tien aussi. Comme vous n'en dépendez pas entièrement, ce ne sera pas une catastrophe. Pour nous, en revanche…

— Kahlan aura bientôt perdu son pouvoir d'Inquisitrice, confirma Zedd. Tous ceux qui contrôlent la magie subiront le même sort. Et les créatures magiques ne seront pas épargnées. Sans son pouvoir, Richard, ta femme sera sans défense et il te faudra la protéger.

— Je ne suis pas sans défense…, marmonna Kahlan.

— Anna et toi êtes de taille à neutraliser la menace, dit Richard. Hier soir, tu as rappelé que vous n'étiez pas sans ressource. (Il serra les poings.) Bon sang, vous devez faire quelque chose !

Anna leva un bras et tapota le crâne du vieux sorcier – très doucement, comme si elle n'avait pas la force de faire mieux.

— Tu te décides à parler, vieil homme ? lança-t-elle. Sinon, ce pauvre garçon aura une attaque, et il ne nous sera plus d'aucune utilité.

— Je peux vous aider ? Comment ? Dites-le-moi, et je ferai n'importe quoi !

— J'ai toujours pu compter sur toi, mon garçon, murmura Zedd avec un petit sourire. Toujours…

— Que devons-nous faire ? demanda Kahlan. Zedd, vous pouvez

compter sur nous deux !

— Eh bien… Anna et moi connaissons la solution, mais sans aide, nous ne parviendrons pas à la mettre en application.

— Nous sommes là ! rappela Richard. Que faut-il faire ?

Zedd dut lutter pour prendre une inspiration haletante.

— Dans la Forteresse du Sorcier…

L'Inquisitrice éprouva un intense soulagement. Si ce n'était que ça, Richard et elle, grâce à la sliph, seraient à pied d'œuvre en moins d'une journée.

Zedd exhala un profond soupir, comme s'il venait de perdre connaissance. Accablé, Richard se prit les tempes entre le pouce et l'index et appuya très fort. Puis il inspira à fond, posa une main sur l'épaule du sorcier et le secoua doucement.

— Zedd, Zedd ! Que devons-nous faire dans la Forteresse ?

Le vieil homme déglutit péniblement.

— La Forteresse, oui…

Richard respira de nouveau à fond. Il devait garder son calme et parler d'un ton rassurant.

— Oui, j'ai compris, nous devons y aller. Mais que voulais-tu me dire de plus, Zedd ? Que devrai-je y faire ?

Le vieil homme tenta en vain de s'humecter les lèvres.

— De l'eau…

Kahlan posa une main sur l'épaule de Richard, comme pour l'empêcher de se relever d'un bond et de se fracasser le crâne contre le plafond.

— J'y vais…

Nissel était déjà devant la porte. Mais au lieu d'un verre d'eau, elle tendit à l'Inquisitrice une tasse fumante.

— *Faites-lui boire cette infusion. Elle lui donnera des forces.*

— *Merci, mon amie…*

Kahlan retourna près de la paillasse, se baissa et approcha la tasse de la bouche de Zedd, qui avala quelques gorgées. Puis elle la tendit à Anna, qui la vida.

Nissel vint rejoindre l'Inquisitrice et lui donna un morceau de pain de tava couvert d'une substance semblable à du miel qui sentait vaguement la menthe, comme si on y avait ajouté un médicament. La guérisseuse souffla à Kahlan d'en faire manger un peu aux deux malades.

— Zedd, vous voulez un peu de tava au miel ?

D'une main tremblante, le sorcier écarta la nourriture de sa bouche.

Richard et Kahlan se regardèrent, de plus en plus inquiets. Zedd, refuser de manger ? Un événement sans précédent ! Le calme de Nissel avait dû induire Cara en erreur, sinon elle n'aurait jamais cru que ce

n'était pas grave.

— Zedd, dit le Sourcier, parle-moi de la Forteresse.

Le vieil homme rouvrit les yeux. Rassurée, Kahlan les trouva un peu plus brillants – oui, plus limpides, et plus proches de leur couleur noisette habituelle.

— L'infusion me fait du bien, dit le sorcier en prenant le poignet de Richard. J'en veux encore !

— *Nissel*, appela Kahlan, *la boisson l'aide à se sentir mieux. Il en redemande.*

— *Bien sûr qu'elle l'aide*, marmonna la vieille Femme d'Adobe. *Pourquoi croit-il que je la lui ai donnée ?*

En maugréant, elle passa dans l'autre pièce pour remplir la tasse. Kahlan aurait juré que son imagination ne lui jouait pas des tours : Zedd était un peu ragaillardi.

— Ouvre bien les oreilles, mon garçon, dit-il, un index brandi pour souligner la gravité de ses propos. Dans la Forteresse, tu trouveras un sort d'une incroyable puissance. Dans une bouteille, il y a un antidote imparable pour nous débarrasser de la souillure qui envahit notre monde…

— Et tu veux que je te l'apporte ? supposa Richard.

— Nous avons tenté de lancer des contre-sorts, dit Anna, qui semblait elle aussi un peu plus alerte, mais nos pouvoirs avaient déjà trop faibli. Hélas, nous n'avons pas découvert assez tôt ce qui se passait…

— Mais le sortilège de la bouteille aura sur la souillure l'effet que celle-ci a sur nous, précisa Zedd.

— L'équilibre des forces rétabli, acheva Richard, tu pourras lancer tes contre-sorts et nous débarrasser de la menace.

— Exactement ! dirent en chœur Zedd et Anna.

— Alors, conclut Kahlan, tout est arrangé. Nous irons en Aydindril, et adieu les ennuis !

— Avec la sliph, nous serons sur place demain. Le temps de trouver la bouteille et de revenir, et l'affaire sera réglée !

Accablée, Anna étouffa un juron et plaqua une main sur ses yeux.

— Zedd, tu n'as donc rien appris à ce garçon ?

— Pourquoi ? s'écria Richard. J'ai dit une bêtise ?

Nissel entra, une tasse d'infusion dans chaque main. Elle tendit la première à Kahlan, et l'autre à Richard.

— *Faites-leur tout boire.*

— La guérisseuse dit que vous devez les vider, annonça Kahlan.

Anna obéit sans discuter. Zedd plissa les narines, mais son petit-fils lui plaqua la tasse contre les lèvres et le força à avaler jusqu'à la dernière goutte.

— Maintenant, qu'on me dise où est le problème, lâcha Richard alors que le vieux sorcier toussait comme s'il avait avalé de travers.

— Pour commencer, dit Zedd entre deux hoquets, il est inutile de rapporter la bouteille ici. Il suffira de la briser. Le sort étant déjà créé, il n'a pas besoin de mon intervention.

— Casser une bouteille devrait être dans mes cordes, maugréa Richard.

— Peut-être, mais cette bouteille-là est spécialement conçue pour protéger la magie. Il y a un protocole à respecter. Si tu ne la brises pas avec un objet doté du pouvoir approprié, le sort s'évaporera et n'aura aucun effet.

— Quel objet ? Dis-moi ce que je dois faire !

— Utilise l'Épée de Vérité. Elle détruira le contenant sans altérer le contenu.

— Ce n'est pas un problème… J'ai laissé mon arme dans ton enclave, à la Forteresse. Mais ne sera-t-elle pas privée de sa magie ?

— Non. Elle a été fabriquée par un sorcier qui savait protéger ses artefacts des assauts comme celui que nous subissons.

— Si je comprends bien, mon épée pourrait détruire un Cabrioleur ?

— Mes connaissances sur ce sujet sont très lacunaires, mais je crois que cette arme seule aura le pouvoir de te protéger. (Zedd agrippa Richard par le devant de sa tunique et le tira vers lui.) Tu dois récupérer l'Épée de Vérité !

Le regard du vieil homme s'illumina quand le Sourcier hocha gravement la tête. Il tenta de se redresser sur un coude, mais son petit-fils, une main plaquée sur sa poitrine, le força à se rallonger.

— Repose-toi. Après, tu gambaderas comme un gamin. À présent, dis-moi où est cette bouteille !

Zedd plissa le front et désigna quelque chose, derrière Richard et Kahlan. Les deux jeunes gens se retournèrent… et ne virent rien, à part la tenture écartée et Cara, qui montait toujours la garde devant la porte d'entrée. Mais quand ils regardèrent de nouveau le vieil homme, ils le découvrirent en appui sur un coude, et tout fier de ce petit triomphe.

Richard le foudroya du regard, ajoutant à sa jubilation.

— Écoute bien, mon garçon. J'ai cru entendre que tu étais allé dans l'enclave privée du Premier Sorcier ? (Richard hocha la tête.) Tu te souviens de la configuration des lieux ?

— Parfaitement, oui.

— Excellent. Tu revois le long couloir de l'entrée ?

— Il y a un tapis rouge, et de chaque côté, des colonnes de marbre d'environ ma taille. Dessus, des objets sont exposés, et…

— C’est ça ! coupa Zedd. Les colonnes de marbre. Tu te rappelles ce qu’il y avait dessus ?

— En partie… Des broches et des pendentifs incrustés de gemmes, des chaînes en or, un calice en argent, des dagues de cérémonie, des coupes, des coffrets…

Richard ferma les yeux et se concentra. Puis il claqua des doigts.

— J’y suis ! Cinquième colonne sur la droite ! Il y a une bouteille dessus. Je la revois très bien, parce que je l’ai trouvée jolie. Une bouteille noire avec un bouchon à filigrane d’or.

— Exactement, mon garçon ! C’est elle !

— Et que devrai-je faire ? La casser avec mon épée, c’est tout ?

— C’est tout.

— Rien de plus ? Pas d’incantation ? Inutile de la placer à un endroit précis, selon un protocole spécial ? Pas besoin d’attendre une phase de la lune ou une heure particulière de la journée ? Tu ne me demandes même pas de tourner autour en gesticulant ?

— Non, sauf si tu as envie de passer pour un idiot. Casse-la avec l’épée, voilà tout. À ta place, je la poserais sur le sol, pour ne pas risquer de rater mon coup. Si tu la renverses simplement, et qu’elle se brise en tombant, ça ne vaudrait pas. Mais c’est le conseil d’un vieil homme pas très adroit avec une lame entre les mains.

— Je ferai comme tu dis. (Richard se releva.) Et j’en aurai fini avant demain matin !

Zedd prit le poignet de son petit-fils et le força à s’accroupir de nouveau.

— Non, Richard, ce ne sera pas possible…

— Quoi donc ?

— Voyager avec la sliph !

— Mais il le faut ! Grâce à elle, nous serons à destination en moins d’un jour. Sinon, ça prendra des semaines…

Le vieux sorcier braqua un index menaçant sur le visage du Sourcier.

— La sliph est une créature magique. Si tu voyages avec elle, tu mourras avant d’atteindre Aydindril, noyé par le vif-argent que tu respireras, parce qu’il sera privé de sa magie. Tu périras, mon garçon, et personne ne retrouvera jamais ton corps.

Richard s’humidifia les lèvres puis laissa courir une main dans ses cheveux.

— Tu en es sûr ? Je n’aurais pas une chance de passer avant la défaillance de la magie ? Zedd, c’est important ! S’il faut prendre un risque, je n’hésiterai pas. Mais je laisserai Kahlan et Cara ici.

L’Inquisitrice frémit à l’idée que Richard s’abandonne à l’étreinte de la sliph au moment où la magie disparaissait. S’il était perdu à

jamais dans le vif-argent, elle ne s'en remettrait pas. Alors qu'elle tirait sur la manche de son mari pour manifester son désaccord, Zedd reprit la parole.

— Richard, écoute-moi ! Le *Premier Sorcier* te dit que la magie ne fonctionne plus bien ! Si tu entres dans la sliph, tu mourras. C'est une certitude ! Tu dois voyager par un autre moyen.

— Compris, capitula le Sourcier. S'il le faut, nous le ferons… Mais ça prendra beaucoup plus de temps. Qu'adviendra-t-il d'Anna et de toi si…

— Mon garçon, nous sommes trop faibles pour voyager, sinon, nous vous accompagnerions. Mais nous vous ralentirions inutilement. Cela dit, nous nous remettrons, n'aie aucun souci. Accomplis ta mission, et tout ira bien. Dès que tu auras cassé la bouteille, les runes que nous avons dessinées sur le sol nous en avertirons. Alors, je lancerai les contre-sorts…

» Jusque-là, la Forteresse sera vulnérable. Quand le bouclier magique qui la défend s'écroulera, des objets très puissants et dangereux risquent d'être volés. Et lorsque j'aurai restauré la magie, nos ennemis s'empresseront de les retourner contre nous.

— Tu sais quelle sera l'étendue de la défaillance, dans le cas de la Forteresse ?

— Rien de semblable ne s'est jamais produit, répondit Zedd, furieux de sa propre impuissance. Je ne peux pas décrire les étapes, mais si nous n'agissons pas, toute la magie disparaîtra. Donc, tu devras rester dans la Forteresse et la défendre jusqu'à ce qu'Anna et moi t'ayons rejoint. Nous comptons sur toi, mon garçon. Tu veux faire ça pour moi ?

Richard hocha la tête et prit la main de son grand-père.

— Bien entendu.

— Promets-le, Richard ! Jure que tu gagneras la Forteresse le plus vite possible !

— Je le jure.

— Si tu ne tiens pas parole, intervint Anna, l'optimisme de Zedd au sujet de notre rétablissement sera… très exagéré.

— Anna, grogna le vieux sorcier, tu dramatises et…

— Si ce n'est pas vrai, ose me traiter de menteuse !

Zedd posa le dos de sa main sur ses yeux et ne dit rien.

— Ai-je été claire ? demanda Anna à Richard.

— Oui, ma dame…

— C'est important, Richard, ajouta Zedd, mais ne va pas te briser le cou pour arriver plus vite !

— Compris… Qui veut voyager loin ménage sa monture… Ne t'inquiète pas, je ne confondrai pas vitesse et précipitation.

— Finalement, dit le vieil homme avec un petit sourire, il semble

que tu écoutais mes sermons, quand tu étais jeune.

— Toujours, Zedd !

— Alors, en voilà un nouveau. (Le sorcier leva un index rachitique.) Autant que possible, évite d'avoir recours au feu. Le Cabrioleur risquerait de te retrouver à cause des flammes.

— Comment ?

— Le sort est lié au feu, et le monstre a été conçu pour te traquer. Nous pensons qu'il peut te chercher en se servant de la lumière des flammes. Donc, reste loin de tout ce qui brûle.

» Méfie-toi aussi de l'eau. Si tu dois traverser une rivière, passe par un pont, même si ça te contraint à un long détour. Pour les ruisseaux, marche sur un tronc, saute ou sers-toi d'une corde.

— Tu penses que nous risquons de finir comme Juni, si nous approchons de l'eau ?

— Oui. Désolé de vous compliquer les choses, mais ce voyage ne sera pas une promenade. Le Cabrioleur te poursuit. Tu seras en sécurité – comme Cara et Kahlan – si tu atteins la Forteresse et casses la bouteille avant que le monstre t'ait trouvé.

En ayant vu d'autres, Richard eut un sourire confiant.

— Sans devoir ramasser du bois pour le feu, et en ne nous lavant pas, nous gagnerons du temps.

Zedd trouva la force de sourire une nouvelle fois.

— Bon voyage, Richard. Toi aussi, Cara. Veille bien sur ton seigneur Rahl. (Le vieil homme prit la main de Kahlan.) Bonne chance à toi aussi, ma nouvelle petite-fille. N'oublie jamais que je t'aime beaucoup. Prenez soin de vous, mes enfants, et nous nous reverrons bientôt en Aydindril. Surtout, protégez la Forteresse !

Kahlan serra la main osseuse du sorcier entre les siennes et ravala ses sanglots.

— Nous le ferons, et nous vous attendrons impatiemment.

— Bonne route à tous, dit Anna. Puissent les esprits du bien vous accompagner. Nos prières vous suivront pas à pas, n'en doutez pas.

Richard remercia les deux vieillards d'un hochement de tête, puis il fit mine de se lever, mais se ravisa.

— Zedd, dit-il, en grandissant près de toi, je ne me suis jamais douté que tu étais mon grand-père. Je sais que tu as gardé le secret pour me protéger, mais… Eh bien, je n'ai jamais rien su de ma grand-mère. Ma mère n'en parlait presque jamais, et maintenant que je sais qu'elle était ta femme…

Zedd se détourna pour que personne ne voie les larmes qui perlaient à ses paupières. Puis il s'éclaircit la gorge.

— Erilyn était une personne… hors du commun. Comme toi aujourd'hui, j'ai eu une épouse extraordinaire.

» Un jour, elle a été capturée par nos ennemis – un *quatuor* envoyé

par ton autre grand-père, Panis Rahl. Ta mère a vu tout ce que ces chiens ont fait à Erilyn. Quand je l'ai retrouvée, elle agonisait, mais j'ai quand même tenté de la guérir. Ma magie a activé un sort que nos adversaires lui avaient jeté. Un piège ignoblement pervers ! Ma magie de guérison a achevé ta grand-mère, mon garçon ! Avec tout ça, ta pauvre mère avait beaucoup de mal à parler d'Erilyn.

Après un long silence tendu, le vieux sorcier se retourna et sourit, comme s'il se souvenait des temps heureux.

— Richard, elle était magnifique, avec les mêmes yeux gris que ceux de ta mère. Et que les tiens. Aussi intelligente que toi, elle adorait rire. N'oublie jamais ça : elle aimait la vie !

Richard sourit et dut se racler la gorge pour pouvoir parler.

— Dans ce cas, elle a épousé l'homme qu'il lui fallait.

— Je crois bien oui… À présent, filez préparer vos affaires et partez sans tarder ! Plus vite vous arriverez, plus tôt nous récupérerons la magie…

» Quand nous vous aurons rejoints, je te raconterai tout ce que je n'ai jamais pu te dire sur Erilyn. (Zedd eut un adorable sourire de grand-père.) Nous parlerons de la famille, si tu veux bien…

Chapitre 12

— Fichtre ! Oui, toi, mon garçon ! Tu t'appelles bien Fichtre ? Les hommes éclatèrent de rire et les femmes gloussèrent. Fitch se maudit intérieurement. Pourquoi fallait-il que ses joues deviennent aussi rouges que ses cheveux chaque fois que maître Drummond faisait ce – mauvais – jeu de mot sur son nom ? Il laissa tomber sa brosse dans le chaudron noirci qu'il tentait de nettoyer et courut voir ce que voulait le chef de cuisine.

Alors qu'il longeait une des grandes tables, il percuta du coude une cruche en verre bleu cobalt que quelqu'un avait posée trop près du bord. Par bonheur, il la rattrapa juste avant qu'elle s'écrase sur le sol. Avec un soupir de soulagement, il la remit sur la table et la poussa plus près de la pile de flûtes de pain.

— Fichtre, tu te magnes un peu ?

Fitch courut, s'immobilisa devant maître Drummond et baissa les yeux. Ici, la servilité était de mise. S'il faisait mine de s'insurger parce qu'on se moquait de son nom, il récolterait une bosse sur le crâne, et rien de plus.

— Oui, maître Drummond ?

Le chef de cuisine grassouillet s'essuya les mains sur le torchon blanc glissé en permanence dans sa ceinture.

— Fichtre, tu es le plongeur le plus maladroit que j'ai jamais vu !

— Si vous le dites, maître…

Drummond se hissa sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil à travers la fenêtre de derrière. Dans le dos de Fitch, un homme cria parce qu'il venait de se brûler en attrapant une poêle. En reculant, il renversa des ustensiles qui produisirent un vacarme de fin du monde. Personne ne lui passant de savon, Fitch comprit que ce maladroit-là n'était pas un Haken.

Maître Drummond désigna la porte de service de la gigantesque cuisine.

— Va chercher du bois ! Il faut du chêne et un peu de pommier, pour donner du goût aux côtelettes.

— Du chêne et du pommier. À vos ordres, maître !

— Avant, repends au râtelier le chaudron à quatre poignées que tu vois là-bas. Puis dépêche-toi de ramener le bois.

— Oui, maître !

Les grosses bûches fendues en deux qui alimentaient la rôtisserie étaient lourdes et Fitch récoltait toujours des échardes plein les mains. Celles de chêne étant les pires de toutes, il en aurait pour des jours à souffrir. Au moins, le pommier était inoffensif…

— Et guette l'arrivée de la charrette du boucher. Elle devrait être là d'un moment à l'autre. Si elle a du retard, je tordrai le cou de cet imbécile d'Inger.

Fitch osa relever les yeux.

— Le boucher, maître ? (Il n'osa pas poser la question qui lui brûlait les lèvres.) Vous voulez que je l'aide à décharger ?

Maître Drummond se plaqua les poings sur les hanches.

— Ne me dis pas que tu commences à réfléchir ? (Non loin de là, les filles de cuisine qui préparaient les sauces ricanèrent bêtement.) Bien sûr que tu dois l'aider à décharger, pauvre abruti ! Et si tu laisses tomber un quartier de viande, comme la dernière fois, je ferai griller une de tes fesses à la place !

— Oui, maître Drummond, dit Fitch en s'inclinant deux fois – à tout hasard.

Il recula puis s'écarta pour céder la place à la fille de laiterie qui apportait un morceau de fromage pour le faire goûter au chef de cuisine.

Alors qu'il s'éloignait, une des préparatrices de sauce l'attrapa par la manche.

— Où sont les écumoires que je t'ai demandées ?

— Gillie, je te les apporterai dès que j'aurai…

— Ne me prends pas de haut, Fitch ! (Gillie saisit le pauvre garçon par l'oreille et la lui tordit.) Vous adorez ça, toi et tes semblables, pas vrai ?

— Gillie, je ne voulais pas… Je… Crois-moi, je n'ai que du respect pour les Anderiens. Chaque jour, je lutte contre ma vile nature afin qu'il n'y ait plus de place, dans mon cœur et dans mon esprit, pour la haine ni le mépris. Je prie le Créateur de me donner la force de transformer mon âme imparfaite, et je l'implore de la faire brûler pour l'éternité dans le royaume des morts si je n'y parviens pas. (À force de la répéter, il connaissait cette tirade par cœur.) Je vais chercher les écumoires, Gillie. Si tu veux bien me lâcher…

— D'accord, mais dépêche-toi !

En massant son oreille douloureuse, Fitch courut jusqu'à l'égouttoir où il avait mis les écumoires à sécher. Il en prit une poignée et les apporta à Gillie avec autant de révérence qu'il l'osa, sachant que maître Drummond ne le quittait pas du regard. Connaissant le personnage, il préméditait sans doute de lui flanquer une bonne raclée pour le punir de ne s'être pas occupé plus tôt des ustensiles de Gillie – une négligence qui retardait le rangement du chaudron, la collecte de

bois pour la rôtisserie… et le déchargement de la viande.

Il se fendit quand même d'une révérence en tendant les écumoires à Gillie.

— J'espère que tu daigneras assister à une réunion de repentance supplémentaire, cette semaine, dit l'Anderienne en lui arrachant les ustensiles. Quand je pense aux humiliations que nous devons supporter des gens de ton espèce…

— Tu as raison, Gillie, j'ai besoin d'une séance de repentance de plus. Merci de me le rappeler.

Gillie eut un rictus méprisant et retourna à la préparation de sa sauce. Honteux d'avoir cédé à sa perversité héréditaire et humilié une pauvre Anderienne – même involontairement – Fitch courut chercher un autre garçon de cuisine pour qu'il l'aide à soulever l'énorme chaudron. Il débaucha Morley. Les bras plongés dans de l'eau bouillante, son collègue se montra ravi d'avoir une bonne excuse pour les en retirer – même si le chaudron pesait rudement lourd.

Alors qu'ils s'attaquaient à la tâche, Morley jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il pouvait parler sans se faire enguirlander. Avec sa musculature, soulever le chaudron serait moins difficile pour lui. Maigre comme un clou, Fitch haletait déjà sous l'effort.

— Ce sera le grand jeu, ce soir, souffla Morley avec un petit sourire. Et tu sais ce que ça signifie !

Fitch hocha la tête. Avec autant d'invités, il y aurait un boucan infernal : les rires, les chants, les conversations, le bruit des couverts et celui des chopes… Dans cette confusion, avec des gens un peu partout, on servirait d'énormes quantités de vin et de bière, et les bouteilles et les verres encore à demi pleins ne seraient pas perdus pour tout le monde.

— C'est un des rares avantages, quand on travaille au ministère de la Civilisation, souffla Fitch.

Les muscles du cou tendus à craquer, Morley se pencha un peu plus sur le chaudron qu'ils faisaient glisser sur le sol.

— Si tu penses ça, dit-il, manifeste plus de respect aux Anderiens. Sinon, tu n'en profiteras plus longtemps. N'oublie pas non plus que nous sommes logés, et pas trop mal nourris.

Fitch acquiesça. Il n'avait pas voulu se montrer insolent. Conscient de tout devoir aux Anderiens, les vexer était la dernière chose qu'il désirait au monde. Mais parfois – oh, très rarement ! – ils prenaient la mouche un peu trop facilement. Bien entendu, son insensibilité et son ignorance étaient la cause première de ces déplorables malentendus. Comme toujours, il n'avait personne d'autre que lui à blâmer, dans cette affaire…

Dès que le chaudron fut suspendu, Fitch roula de grands yeux et fit jaillir sa langue d'un coin de sa bouche. Une façon de confirmer à Morley qu'ils boiraient à s'en rendre malades, ce soir.

Requinqué par cette idée, Fitch sortit dans la cour pour aller s'occuper du bois. Après des pluies torrentielles, les nuages avaient consenti à filer vers l'est, laissant derrière eux l'odeur agréable de la terre détrempée. La journée de printemps qui se levait à peine promettait d'être chaude. Dans le lointain, les champs de blé, verdoyants en cette saison, s'étendaient à l'infini. Quand le vent venait du sud, l'odeur iodée de la mer montait jusque dans les plaines. Ce n'était pas le cas aujourd'hui, même si quelques mouettes tournaient dans le ciel.

Fitch sonda l'avenue chaque fois qu'il venait chercher une brassée de bois, mais il n'aperçut pas l'ombre de la charrette du boucher. Avant qu'il en ait terminé avec le chêne, sa tunique imbibée de sueur lui collait à la peau. Par miracle, il avait réussi à s'en tirer avec une seule écharde – très longue, elle s'était fichée dans le gras de son pouce.

Alors qu'il prélevait des bûchettes sur le tas de bois de pommier, il entendit le grincement caractéristique des roues d'une charrette. Abandonnant son travail en cours, il suçota sa blessure, tentant en vain d'emprisonner entre ses dents la partie la plus profondément enfouie de l'écharde. Dans la grande avenue bordée de chênes qui menait au domaine, il aperçut du coin de l'œil la silhouette massive de Farfadet, le cheval de trait du boucher. La personne qui se chargeait de la livraison étant à demi cachée par le cheval, la distance l'empêcha de l'identifier.

Une foule de gens approchaient du grand domaine en même temps que le brave Farfadet. Des érudits qui désiraient consulter les trésors de la bibliothèque d'Anderith, des messagers qui apportaient des lettres ou des rapports, et une foule de livreurs à pied, en chariot ou à cheval. Fitch remarqua aussi plusieurs visiteurs en riches atours qui venaient pour des raisons qui le dépassaient.

Les premiers temps, après avoir été engagé comme garçon de peine, Fitch avait tout trouvé immense : le domaine, bien sûr, mais aussi la cuisine, où on aurait pu loger, selon lui, un village entier. Intimidé par tout ce qu'il voyait, et par tous les gens qu'il rencontrait, il avait vite compris qu'il lui faudrait s'adapter, s'il voulait rester dans son nouveau « foyer », où on lui offrait un travail non payé, une paillasse et de quoi manger.

Sa mère lui avait conseillé de trimer dur, pour continuer à mériter tout ça jusqu'à la fin de ses jours. Il devrait en toutes circonstances faire de son mieux, obéir à ses supérieurs – à savoir quasiment tout le monde – et se plier aux règles en vigueur, même s'il les trouvait

pesantes. Et si durs qu'ils soient, avait-elle ajouté, il aurait intérêt à exécuter promptement tous les ordres qu'on lui donnait.

Fitch n'avait pas de père – qu'il eût jamais rencontré, en tout cas. Pourtant, certains hommes, par le passé, lui avaient paru susceptibles d'épouser sa mère. Mais elle vivait toujours dans la chambre que lui louait son employeur, maître Ibson, un marchand prospère. Le bâtiment, entièrement occupé par des travailleurs, était en ville, près de la demeure de maître Ibson. Cuisinière hors pair, sa mère régalait le riche négociant et sa famille.

Toujours trop occupée pour nourrir son propre fils, elle n'avait pas pu se consacrer vraiment à l'élever. Quand il ne participait pas à une réunion de repentance, elle l'amenait souvent dans la cuisine de son patron, où elle pouvait garder un œil sur lui en travaillant. En grandissant, il avait appris à faire tourner les broches, à transporter diverses choses, à laver la vaisselle – les petites pièces, surtout – à balayer la cour… et même à nettoyer l'écurie où maître Ibson gardait son carrosse et un magnifique attelage.

Quand il parvenait à la voir, sa mère était toujours très gentille avec lui. Contrairement aux hommes qu'elle fréquentait de temps en temps, elle se souciait de lui et de son avenir. Ses « galants », au contraire, le voyaient comme une nuisance. Souvent, désireux de rester seuls avec leur conquête, ils l'expulsaient de la modeste petite chambre.

Sa mère se tordait les mains, mais elle était bien trop timide – et habituée à obéir – pour intervenir.

Ces soirs-là, Fitch dormait sous le porche de l'immeuble, dans une cage d'escalier, ou dans un bâtiment voisin, quand les gens étaient d'humeur accueillante. Parfois, quand il pleuvait, le palefrenier de nuit de maître Ibson l'autorisait à se réfugier dans l'écurie. Il aimait bien la compagnie des chevaux, mais supporter toutes ces mouches était difficile…

Mieux valait cela, cependant, que d'être surpris seul le soir par des gamins anderiens…

Le matin, sa mère s'en allait au travail avec son nouvel ami, qui faisait presque toujours partie des employés de maison de maître Ibson. Alors, Fitch pouvait retourner dans la chambre. En général, quand sa mère rentrait, après qu'il eut passé la nuit dehors, elle lui ramenait une gâterie subtilisée dans la cuisine de son employeur.

Elle aurait voulu qu'il entre dans le commerce. Quatre ans plus tôt, faute d'avoir trouvé quelqu'un qui l'accepte comme apprenti – voire comme homme à tout faire – elle avait demandé de l'aide à maître Ibson. Jugeant Fitch en âge de gagner sa vie, il lui avait trouvé une place de garçon de cuisine dans le grand domaine du ministère de la

Civilisation, un peu à l'extérieur de Fairfield, la cité voisine.

Dès son arrivée, un des nombreux responsables du personnel avait fait un sermon au jeune Haken et à un petit groupe d'employés fraîchement embauchés comme lui. Il dormirait avec les autres garçons de cuisine, avait-il appris, et devrait se plier aux règles strictes de la maison. En gros, obéir sans poser de question était la principale…

D'un ton solennel, l'homme avait expliqué aux nouveaux serviteurs qu'ils travaillaient dans l'administration la plus importante du pays. Depuis son magnifique palais, le ministre de la Civilisation, un poste d'une importance capitale, avait une influence sur presque tous les domaines de la vie en Anderith. Et il ne rendait des comptes qu'au pontife en personne…

Fitch pensait avoir été engagé pour travailler dans les cuisines d'un riche marchand. Comment sa mère avait-elle fait pour lui trouver une place dans un endroit aussi prestigieux ? Il n'en savait rien, mais il n'en pouvait plus de fierté.

Très vite, il s'aperçut qu'il s'agissait d'un labeur harassant et ingrat, comme partout ailleurs. Même s'il n'y avait pas de quoi se rengorger, il continua à se réjouir qu'un Haken de plus soit parvenu à intégrer le personnel du domaine.

Le ministère, avait-il peu à peu découvert, avait pour mission d'édicter des lois et des décrets afin d'assurer que la société anderienne reste un modèle d'exemplarité où les droits de chacun étaient équitablement défendus. Fitch ne comprenait pas pourquoi cette activité exigeait que tant de gens entrent et sortent chaque jour du palais. À vrai dire, il ignorait pourquoi on avait besoin d'une telle profusion de lois. Après tout, le bien était le bien, et le mal était le mal ! Quand il avait demandé des explications à un Anderien, la réponse l'avait déconcerté. Selon ce fonctionnaire, on découvrait chaque jour de nouvelles manifestations du mal, et il convenait de les étouffer dans l'œuf. Si abscons que lui parût ce concept, Fitch n'avait pas insisté, car l'Anderien avait déjà semblé s'offusquer de sa première question.

L'écharde toujours solidement fichée dans la chair, il se pencha pour ramasser une bûchette de pommier. Dans l'avenue, la charrette du boucher approchait toujours. Un des visiteurs qui marchaient à côté – un colosse vêtu d'un uniforme que Fitch ne reconnut pas – portait une étrange cape de fourrure qui semblait fabriquée avec des cheveux plutôt que des poils.

L'homme arborait à chaque doigt une bague où était attachée une lanière de cuir qui courait le long des phalanges et venait se raccorder aux bracelets de force – anormalement longs, puisqu'ils lui couvraient

aussi les avant-bras – qui enserraient ses poignets. Déjà étonné par les bottes cloutées d'argent du personnage, Fitch fut stupéfait de voir briller des anneaux de métal à ses oreilles et à son nez.

Des armes terrifiantes pendaient à la ceinture du visiteur. Sur sa hanche droite, glissée dans une boucle de cuir, une hache à deux tranchants si recourbés qu'ils se touchaient presque luisait sinistrement. Une masse d'armes à l'antique manche de bois noirci par l'âge – mais à l'embout muni d'un ergot acéré – oscillait sur son autre flanc. La boule de fer reliée au manche par une chaîne était hérissée de piques assez longues pour traverser le crâne d'un homme.

Avec ses épais cheveux noirs, l'inconnu aurait pu être un Anderien, mais ses sourcils broussailleux démentaient cette hypothèse. Et à voir son cou de taureau, presque aussi large que sa propre taille, Fitch sentit ses entrailles se nouer.

Le genre d'homme qu'on préférait ne pas rencontrer dans une ruelle, par une nuit sans lune…

En dépassant la charrette, le guerrier géant laissa longtemps errer son regard sur la personne qui tenait Farfadet par la longe. Puis il accéléra et se concentra sur les fenêtres du palais, comme s'il cherchait à en repérer une en particulier.

Chapitre 13

Conscient des ennuis qu'il risquait de s'attirer s'il attendait les bras ballants l'arrivée de la charrette, Fitch prit une brassée de bûchettes de pommier et courut la déposer dans la cuisine. Dans sa hâte de ressortir, il laissa bruyamment tomber sa cargaison dans le coffre à bois. Avec le vacarme des conversations et des disputes, le crépitement des légumes et des viandes dans les poêles, le souffle des flammes d'une myriade de feux, le tintement des cuillers dans les coupes, le martèlement des pilons contre les mortiers et le grincement des brosses de fer sur les chaudrons, personne n'entendit le bruit pourtant incongru qu'il produisit. Quelques morceaux de bois s'écrasèrent à côté du coffre. Fitch songea un moment à les laisser où ils étaient, mais quand il vit maître Drummond, non loin de là, il jugea plus prudent de les ramasser.

Quand il eut fini, il sortit en trombe et eut le souffle coupé lorsqu'il vit qui tenait la longe de Farfadet.

C'était… elle.

En se tordant les mains de nervosité, Fitch regarda la jeune fille entrer dans la cour à côté du cheval. Son manège ayant enfoncé plus profondément l'écharde, il fit la grimace, jura à voix basse puis referma la bouche en espérant que Beata n'ait rien entendu. En secouant la main pour apaiser la douleur, il approcha de la charrette.

— Bonjour, Beata.

La jeune fille leva à peine les yeux.

— Fitch…

Le garçon chercha quelque chose à dire. Ne trouvant rien d'intéressant, il se tut pendant que Beata, d'un claquement de langue, ordonnait à Farfadet de reculer. La longe dans une main, elle posa l'autre sur le poitrail du cheval pour le rassurer pendant qu'il lui obéissait.

Fitch aurait donné tout l'or du monde pour qu'elle le touche avec autant de tendresse !

Les courts cheveux roux de Beata, si doux et lustrés, ondulaient doucement sous la caresse de la brise.

Fitch attendit près de la charrette en silence. S'il disait quelque chose d'idiot, comme ça lui arrivait souvent quand il était intimidé, Beata le prendrait pour un crétin congénital. Et s'il passait une bonne partie de son temps à penser à elle, il aurait parié qu'elle ne lui consacrait jamais une seconde de réflexion. Bien obligé de se résigner

à n'être pas grand-chose pour elle, il refusait qu'elle garde de lui l'image d'un attardé mental. Pourquoi n'avait-il pas une nouvelle intéressante à lui révéler pour l'impressionner ? Des potins auraient suffi, mais aucun ne lui venait à l'esprit.

L'air absent, Beata revint près de la charrette.

— Tu t'es fait mal à la main ? demanda-t-elle.

La sentir si près de lui paralysa le pauvre Fitch. Au gré de la brise, sa longue robe bleu marine ondulait sur ses hanches d'une manière qui lui donnait des frissons dans le dos. Une série de boutons en bois usé courait sur le devant du vêtement, dont une épingle à la tête en spirale tenait le col fermé.

Une vieille robe à l'ourlet effiloché, passée de mode et ternie… Après tout, Beata était une Hakenne, comme lui, et elle ne méritait pas mieux. De toute façon, même mal fagotée, elle gardait un port de reine.

Avec un soupir agacé, elle prit la main de Fitch pour l'examiner.

— Ce n'est rien…, marmonna-t-il. Juste une écharde…

Beata lui retourna la main, paume vers le haut, puis pinça la peau pour déterminer à quelle profondeur était l'écharde. Submergé par la douceur de ce contact, Fitch s'aperçut avec terreur que ses mains, à force de tremper dans de l'eau savonneuse, étaient plus propres que celles de la jeune fille. En voyant ça, elle risquait de croire qu'il tirait sans arrêt au flanc.

— J'étais de corvée de vaisselle, expliqua-t-il. Puis j'ai dû aller chercher du bois. Des bûches très lourdes… C'est pour ça que je suis en sueur.

Sans dire un mot, Beata s'empara de l'épingle de son col, qui s'ouvrit assez pour dévoiler la naissance de ses seins. N'en croyant pas ses yeux, Fitch en resta bouche bée. C'était la première fois qu'il apercevait ce que la jeune fille cachait d'habitude, et il y avait de quoi défaillir. Mais il ne méritait pas qu'elle s'occupe de lui, et encore moins qu'elle lui montre, même involontairement, de telles merveilles. Honteux, il détourna les yeux.

Fitch ne put s'empêcher de crier quand l'épingle s'enfonça dans sa chair. Concentrée à l'extrême, Beata marmonna de vagues excuses et continua à traquer impitoyablement l'écharde. Pour ne pas grimacer de douleur, Fitch plia et déplia frénétiquement ses orteils nus en attendant la fin de l'intervention.

Il tressaillit quand il eut le sentiment qu'on venait de le piquer… à l'envers. Beata examina un court instant l'écharde qu'elle avait retirée de sa chair, puis elle la jeta dans la poussière. Après avoir refermé son col, elle y repiqua l'épingle.

— Et voilà…, dit-elle en se tournant vers la charrette.

— Merci, Beata. C'était très gentil à toi. Maintenant, je vais t'aider

à décharger.

Fitch s'empara d'un quartier de bœuf et se baissa pour le hisser sur son épaule. Sous le poids, ses genoux manquèrent se dérober. Quand il eut réussi à se redresser, il vit Beata, devant lui, se diriger vers la porte de la cuisine avec un gros filet rempli de poulettes dans une main et un demi-mouton sur l'autre épaule. Maigre consolation, elle ne devait pas l'avoir vu se ridiculiser pour soulever son quartier de bœuf…

Quand ils furent à l'intérieur, Judith, la responsable des achats, ordonna à Fitch de dresser une liste de tout ce que le boucher avait fait livrer. Il s'inclina, promit qu'il n'y manquerait pas, mais frémit intérieurement.

Lorsqu'ils furent retournés près de la charrette, Beata fit l'inventaire de la commande à la place du jeune garçon. Bien entendu, informée qu'il ne savait ni lire ni écrire, elle tapota chaque article en prononçant son nom à haute et intelligible voix. Comme il devrait apprendre tout ça par cœur, autant lui faciliter la tâche. Il y avait un porc, un mouton, un bœuf, un castor, trois pots de moelle, huit outres de sang frais, un demi-tonneau d'estomacs de cochon à farcir, deux douzaines d'oies, un plein panier de pigeons et trois filets remplis de poulettes, en comptant celui qui était déjà à l'intérieur.

— Je sais que je l'ai mis quelque part… (Beata écarta un panier, comme si elle cherchait quelque chose.) Voilà ! Un moment, j'ai cru les avoir oubliés. Un sac de bons moineaux bien gras ! Le ministre de la Civilisation en veut toujours quand il donne un banquet.

Fitch sentit qu'il s'empourprait. Les hommes mangeaient la chair de ces oiseaux, ou leurs œufs, pour stimuler leur virilité défaillante. Il se demandait bien pourquoi, car la sienne aurait plutôt eu besoin du traitement inverse.

Quand Beata le regarda dans les yeux pour voir s'il avait ajouté les moineaux à sa liste mentale, il se sentit obligé de dire quelque chose – n'importe quoi – pour changer de sujet.

— Beata, tu crois que nous serons un jour absous des crimes de nos ancêtres ? Oui, aurons-nous jamais le cœur aussi pur que les Anderiens ?

La jeune fille fronça les sourcils.

— Nous sommes des Hakens, Fitch. La perfection des Anderiens est hors de portée de nos âmes corrompues. Eux, ils sont si purs que le mal ne saurait les souiller. Nos crimes ne seront jamais vraiment lavés. Mais nous pouvons espérer contrôler notre méprisable nature.

Fitch connaissait la réponse aussi bien que la jeune fille. En posant une question aussi basique, il venait de se donner l'image d'un parfait ignorant. Dès qu'il tentait d'exprimer ses pensées, il était incapable de les formuler sans se ridiculiser.

Il désirait s'acquitter de sa dette – en d'autres termes, obtenir l'absolution – et gagner le droit de porter un nom d'honneur. Peu de Hakens pouvaient se vanter d'avoir gagné ce privilège, et cela lui semblait pourtant indispensable s'il voulait un jour être libre. Alors qu'il réfléchissait à la manière de nuancer sa question, il baissa humblement la tête.

— Je voulais dire… Eh bien, après tellement de temps, n'avons-nous pas fini d'apprendre des erreurs de nos ancêtres ? Ne voudrais-tu pas avoir un jour plus d'emprise sur ta propre vie ?

— Je suis une Hakenne, donc un être indigne de décider de sa destinée. Tu devrais savoir que le mal t'attend au bout de ce chemin…

Fitch massa pensivement la petite plaie dont Beata venait de retirer l'écharde.

— Mais certains Hakens se sont engagés sur des voies qui mènent à l'absolution. Leur abnégation leur vaudra un jour le salut. Il y a quelque temps, tu m'as dit que tu voudrais entrer dans l'armée. J'aimerais bien le faire aussi…

— Tu es un mâle. Porter des armes t'est interdit. Encore une chose que tu devrais savoir !

— Je ne voulais pas dire que… Je le sais, bien entendu ! C'est juste que… Bon sang, je n'arrive pas à m'exprimer ! (Fitch glissa les mains dans les poches de son pantalon.) Je voudrais pouvoir devenir soldat, agir pour le bien et prouver que je vaux quelque chose. Bref, aider ceux que nous avons tant fait souffrir.

— Je comprends… (Beata désigna les fenêtres des étages supérieurs.) Le ministre de la Civilisation a promulgué lui-même la loi qui autorise les Hakennes à servir dans l'armée comme les Anderiennes. Cette loi précise aussi que tout le monde doit respecter ces Hakennes-là. La compassion du ministre n'exclut personne, et mes sœurs et moi lui devons beaucoup.

Fitch enrageait intérieurement. Comme d'habitude, il ne parvenait pas à exprimer sa pensée.

— Mais ne voudrais-tu pas te marier et…

— Le ministre, coupa Beata, a également imposé que les Hakennes aient un travail, afin qu'elles puissent subvenir à leurs besoins et ne soient pas contraintes de devenir, à travers le mariage, les servantes des hommes de leur race. Car il est dans leur nature de réduire les autres en esclavage, y compris leur épouse. Pour les Hakennes, le ministre Chanboor est un héros.

» Il devrait l'être aussi pour les Hakens comme toi, car il vous a apporté la civilisation. Grâce à lui, vous avez abandonné vos comportements belliqueux pour vous intégrer à une communauté de gens pacifiques. Je m'engagerai peut-être dans l'armée parce que c'est

un moyen, pour une Hakenne, de devenir digne de respect. C'est la loi. La loi du ministre Chanboor !

Fitch se serait cru à une réunion de repentance.

— Je te respecte, Beata, même si tu n'es pas dans l'armée. Et je sais que tu feras le bien, avec ou sans uniforme, parce que ton cœur déborde de bonté.

La jeune fille haussa modestement les épaules. Quand elle reprit la parole, ce fut d'une voix beaucoup plus douce.

— C'est pour ça que je veux servir dans l'armée : aider les autres et faire le bien ! Tu vois, nous avons au moins un point commun.

Fitch aurait aimé être à la place de Beata. Dans l'armée, elle aiderait la communauté à affronter toutes les difficultés imaginables, des inondations jusqu'aux famines. Les soldats assistaient tous ceux qui étaient dans le besoin. Voilà pourquoi on les respectait.

Et ce n'était plus du tout comme par le passé, où être militaire pouvait se révéler dangereux. Les Dominie Dirtch avaient changé tout ça. Si on les déchaînait contre un ennemi, elles pouvaient le vaincre sans que les soldats aient besoin de se battre. Par bonheur, les Dominie Dirtch étaient sous le contrôle des Anderiens, désormais, et ils les utilisaient pour préserver la paix, pas pour nuire intentionnellement à d'autres peuples.

Les Dominie Dirtch étaient la seule création hakenne à laquelle les Anderiens recouraient. Sans doute parce qu'ils n'auraient jamais pu fabriquer eux-mêmes un tel fléau. Dotés de cœurs trop purs, comment se seraient-ils abaissés à avoir les ignobles idées requises pour imaginer une arme de ce type ? Seuls les Hakens étaient assez pervers pour le faire…

— Je peux aussi espérer être engagée ici, comme toi, ajouta Beata.

Fitch leva les yeux et constata qu'elle regardait les fenêtres du deuxième étage. Il faillit dire quelque chose, mais se ravisa.

— Il est venu chez Inger, un jour, continua Beata sans lever les yeux, et je l'ai vu comme je te vois ! Bertrand – je veux dire, le ministre Chanboor – est bien plus séduisant que mon patron.

Fitch ignorait comment on déterminait le charme d'un homme. En tout cas, il ne comprenait pas que les femmes fassent la roue devant des types qu'il trouvait quelconques. Le ministre était grand, et il avait dû être beau, mais ses cheveux noirs d'Anderien commençaient à grisonner. Aux cuisines, toutes les femmes n'en avaient que pour lui. Quand il lui arrivait d'y faire un tour, elles s'empourpraient et certaines s'éventaient le visage en soupirant. Pour Fitch, ce vieil avantageux avait quelque chose de répugnant…

— Tout le monde dit que le ministre est un homme formidable, s'extasia Beata. Tu l'as déjà vu ? Tu lui as parlé ? Il paraît qu'il s'adresse aux Hakens comme s'ils étaient des gens normaux. Partout,

on le couvre de louanges. Certains Anderiens disent même qu'il sera le prochain pontife.

— Je l'ai vu une ou deux fois, répondit Fitch en s'adossant à la charrette.

Il ne jugea pas utile de préciser que le ministre, lors d'une de ses visites, l'avait giflé parce qu'il venait de laisser tomber sur ses belles chaussures un couteau à la lame poisseuse de beurre. Une punition méritée, il en convenait…

Il regarda Beata, qui contemplait toujours les fenêtres. Pour sa part, il préféra baisser les yeux sur les ornières que la charrette avait laissées dans la boue.

— Tout le monde aime et respecte le ministre de la Civilisation. Je me réjouis de travailler pour lui, même si j'en suis indigne. Donner du travail aux Hakens, pour qu'ils ne crèvent pas de faim, est une preuve indéniable de sa noblesse d'âme.

Beata regarda soudain timidement autour d'elle, puis s'essuya les mains sur sa robe.

Inlassable, Fitch tenta une nouvelle fois de la convaincre de ses bonnes intentions.

— J'espère faire le bien, un jour. Contribuer au salut de la communauté et aider les autres !

La jeune Hakenne approuva gravement du chef.

Encouragé, Fitch leva le menton.

— Je voudrais payer ma dette et avoir le droit de porter un nom d'honneur. Alors, j'irai dans la Forteresse du Sorcier, en Aydindril, et je demanderai qu'on me nomme Sourcier de Vérité. Armé de l'Épée de Vérité, je reviendrai pour défendre les Anderiens et faire le bien autour de moi.

Beata battit des paupières puis éclata de rire.

— Tu ne sais même pas où est Aydindril, et combien de temps il faut pour y arriver !

— On doit d'abord aller au nord, marmonna Fitch, puis à l'est.

— On dit que l'Épée de Vérité est une arme magique. Tu ignores donc que la magie est impure et maléfique ? Au fait, que sais-tu à son sujet ?

— Eh bien, à peu près rien, je crois…

— Tu es ignare en matière de magie, et si tu tenais une épée, tu te couperais les doigts de pied !

Beata se pencha, prit un filet de poulettes et le panier de pigeons et se dirigea vers la cuisine sans cesser de rire.

Fitch aurait voulu mourir. Il lui avait confié son rêve le plus secret, et elle s'était esclaffée ! Il baissa la tête, accablé. Beata avait raison : étant un Haken, il n'aurait jamais l'occasion de prouver sa valeur.

Il garda les yeux rivés sur le sol et ne dit plus un mot pendant

qu'ils déchargeaient la charrette. Quel idiot il était ! Il n'aurait pas dû trahir son secret. Mais il n'y avait aucun moyen d'effacer des paroles…

Soudain, Beata lui prit le bras et s'éclaircit la gorge. Il baissa de nouveau les yeux, certain qu'elle allait encore se moquer de lui.

— Je suis désolée, Fitch. Ma maudite nature de Hakenne m'a poussée à te blesser. J'ai eu tort de te dire des choses aussi cruelles.

— Non, tu avais raison de rire…

— Fitch, nous avons tous des rêves impossibles. Cela fait partie de notre souillure héréditaire. Nous devons apprendre à être meilleurs que ces songes creux.

Le jeune Haken releva les yeux.

— Tu as aussi des rêves secrets ? Des choses que tu voudrais voir se réaliser ?

— Comme ton désir idiot de devenir le Sourcier de Vérité ? (Fitch hocha la tête.) Eh bien, il serait juste que je t'en parle, pour que tu puisses rire à ton tour.

— Je ne rirai pas…, souffla Fitch.

Mais Beata ne le regardait plus, et il n'aurait pas juré qu'elle l'avait entendu.

— J'aimerais apprendre à lire.

Elle jeta un coup d'œil au jeune Haken, pour voir s'il s'esclaffait.

— J'en ai rêvé aussi, dit simplement Fitch.

Il regarda autour de lui, craignant qu'on les épie. Mais il ne vit personne. Se penchant en avant, il traça du bout de l'index un étrange dessin dans la poussière qui tapissait le fond de la charrette.

La curiosité de Beata fut plus forte que sa désapprobation.

— Tu as écrit ?

— Un mot, oui. Je l'ai appris… C'est le seul que je connais, mais je peux l'écrire et le lire. Lors d'un banquet, j'ai entendu dire qu'on le voyait sur la garde de l'Épée de Vérité. (Fitch traça une ligne sous son mot.) L'homme du banquet l'avait gravé dans du beurre, pour le montrer à une invitée. Il veut dire « vérité ».

» Il a raconté que les Sourciers étaient jadis des hommes de bien que tout le monde respectait. Aujourd'hui, affirmait-il, ils ne sont plus que des criminels de droit commun, au mieux, et des assassins, dans le pire des cas. Comme nos ancêtres.

— Comme tous les Hakens, corrigea Beata. Nous compris…

Fitch ne protesta pas, car elle avait raison.

— C'est aussi pour ça que je veux devenir le Sourcier. Je rétablirai sa réputation, pour que les gens puissent de nouveau croire à la vérité. Oui, je leur montrerai à tous qu'un Haken peut être honorable et servir le bien. Tu ne trouves pas que ce serait positif ? Une manière de compenser nos crimes ?

Beata regarda nerveusement autour d'elle.

— Ton rêve est absurde et enfantin, dit-elle. (Elle baissa le ton pour appuyer son effet.) Apprendre à lire est un crime. Tu ne dois jamais recommencer.

— Je sais, mais n'as-tu pas dit que…

— Et la magie est une abomination ! Toucher une de ses créations serait aussi grave qu'un crime !

Après avoir jeté un coup d'œil à la façade de brique, derrière elle, Beata effaça le mot écrit par Fitch. Il voulut s'en indigner, mais elle ne lui en laissa pas l'occasion.

— Il faut finir de décharger, maintenant.

Du coin de l'œil, Beata incita Fitch à lever les yeux sur les fenêtres du deuxième étage. Le jeune Haken le fit… et sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale. Derrière une vitre, le ministre de la Civilisation en personne les observait.

Fitch s'empara d'un panier et se dirigea vers le garde-manger de la cuisine. Beata le suivit avec une demi-douzaine d'oies dans une main et le sac de moineaux dans l'autre.

Ils finirent le travail en silence.

Le jeune Haken regrettait d'en avoir trop dit… et il déplorait que Beata ne lui ait pas ouvert davantage son cœur.

Quand ils eurent terminé, il voulut retourner près de la charrette, sous prétexte de vérifier qu'ils n'avaient rien oublié. Mais maître Drummond interrogea Beata, qui lui confirma que tout était là. Tapotant la poitrine de Fitch d'un index méprisant, le chef de cuisine le renvoya à la plonge. Les côtes douloureuses, le garçon trottina jusqu'au grand baquet d'eau savonneuse. Avant d'y replonger les mains, il tourna la tête pour regarder sortir Beata. Avec un peu de chance, elle le remarquerait et lui ferait un petit sourire en guise d'au revoir.

Mais l'assistant du ministre Chanboor, Dalton Campbell, venait d'entrer dans la cuisine. Si Fitch ne lui avait jamais parlé – au nom de quoi un homme si important se serait-il intéressé à lui ? – il avait une très bonne opinion de ce haut personnage qui semblait, selon les rumeurs, n'avoir jamais fait de tort à quiconque.

Récemment promu au poste d'assistant, Campbell était un gaillard plutôt bien bâti qui arborait les signes particuliers typiques des Anderiens : un nez très droit, des cheveux et des yeux noirs et une mâchoire carrée. Les femmes, et surtout les Hakennes, paraissaient trouver attirantes ces caractéristiques physiques. Et l'assistant faisait forte impression avec le pourpoint bleu foncé qu'il portait sur une tunique de la même couleur – un écrin parfait pour une série de boutons en étain.

Un fourreau orné de fil d'argent pendait au splendide ceinturon de

Campbell. L'épée qu'il contenait ne devait pas être uniquement ornementale, si on en jugeait par sa garde enveloppée de cuir rouge foncé – un petit truc de guerrier expérimenté, pour avoir une meilleure prise. Fitch aurait donné cher pour porter une arme pareille. À son avis, toutes les femmes étaient folles d'un homme ainsi équipé.

Avant que Beata ait pu sourire à Fitch – ou passer la porte – Campbell approcha d'elle et la prit par un bras. Alors que la jeune fille blêmissait, le jeune Haken sentit ses entrailles se nouer. De gros problèmes s'annonçaient, et il en connaissait la cause. Si le ministre l'avait vu écrire sur le bois poussiéreux de la charrette…

Dalton Campbell, sourire aux lèvres, parla avec la tranquille assurance des hommes de pouvoir. Voyant Beata se détendre, Fitch se sentit tout de suite mieux. S'il n'entendait pas tout, il capta les mots « ministre Chanboor » et vit l'assistant tourner la tête vers l'escalier, au fond de la cuisine.

Beata écarquilla les yeux de surprise, rosit… puis eut un sourire éclatant.

Campbell ne lui lâcha pas le bras et la guida jusqu'au pied des marches. À l'évidence, la jeune Hakenne n'aurait pas eu besoin de cet encouragement, car elle semblait enthousiaste. Sans un regard en arrière, elle s'engagea dans l'escalier et disparut de la vue de Fitch.

Qui reçut sur la nuque une claque magistrale.

— Fichtre, tu as fini de bayer aux corneilles ? Va me nettoyer ces poêles !

Chapitre 14

La porte d'entrée claqua, réveillant Zedd en sursaut. Alors qu'une main écartait la tenture, il ouvrit un œil pour voir qui venait. Il se détendit un peu en reconnaissant Nissel, qui approchait lentement des paillasses.

— *Ils sont partis*, annonça-t-elle.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda Anna, les paupières encore mi-closes.

— *Tu es sûre ?* souffla le vieux sorcier à la guérisseuse.

— *Ils ont emballé leurs affaires et pris des provisions pour le voyage. Certaines femmes du village les ont aidés, et je leur ai donné des herbes, pour soigner diverses petites maladies. Les chasseurs leur ont fourni des outres et des armes. Après avoir rapidement dit au revoir à leurs amis, ils m'ont fait promettre de tout tenter pour vous garder en bonne santé…*

La vieille Femme d'Adobe se gratta le menton.

— *Une mission pas trop compliquée, dirait-on…*

— *Tu les as vus partir ?* insista Zedd. *Tu es sûre qu'ils ne sont plus là ?*

— *Combien de fois devrai-je le dire ? Ils s'en sont allés, tous les trois ! Je les ai regardés s'éloigner, selon vos instructions. J'étais à la lisière du village, comme tout le monde, mais beaucoup d'Hommes et de Femmes d'Adobe les ont accompagnés un moment dans les plaines, pour rester un peu plus longtemps avec eux. Puisqu'on me le demandait, j'ai suivi le mouvement, même si mes vieilles jambes ne sont plus ce qu'elles étaient. Mais elles ont consenti à me porter jusqu'à l'endroit où nous nous sommes séparés.*

» Après une assez longue marche, Richard nous a conseillé de rebrousser chemin, plutôt que de nous tremper pour rien. Je crois qu'il voulait surtout que je retourne à votre chevet. Ses deux compagnes et lui devaient aussi penser qu'une escorte de femmes, d'enfants et de vieillards les ralentissait, mais ces jeunes gens sont bien trop respectueux pour dire à voix haute des choses pareilles.

» Richard et Kahlan m'ont serrée dans leurs bras et m'ont souhaité bonne chance. La femme en cuir rouge ne m'a pas étreinte, mais elle m'a saluée de la tête, et la Mère Inquisitrice m'a traduit ses paroles. Cara a répété qu'elle veillerait sur Richard et Kahlan. Même si elle n'appartient pas au Peuple d'Adobe, cette guerrière est une personne de valeur. Bien entendu, je leur ai souhaité un bon voyage à tous.

» Nous sommes restés sous la pluie, à agiter les mains pour leur dire au revoir, pendant qu'ils s'éloignaient vers le nord-est. Quand ils n'ont plus été visibles, l'Homme Oiseau nous a demandé d'incliner la tête. Avec lui, nous

avons imploré les esprits de nos ancêtres de protéger nos nouveaux enfants tout au long de leur périlleux voyage. Puis l'Homme Oiseau a appelé un faucon, et il l'a chargé de les suivre un moment, pour qu'ils sachent que nos cœurs seront jusqu'au bout avec eux. Nous avons attendu jusqu'à ce qu'il soit impossible de voir l'oiseau qui volait au-dessus d'eux, puis nous sommes rentrés chez nous. Ce long discours vous satisfait-il plus que la simple annonce de leur départ ?

Certain que la vieille guérisseuse s'entraînait à l'ironie mordante dès qu'elle n'avait personne à soigner, Zedd toussota nerveusement.

— Qu'a-t-elle dit ? répéta Anna.

— Ils sont partis…

— Elle en est sûre ?

Le vieux sorcier repoussa sa couverture d'un geste vif.

— Comment le saurais-je ? Cette vieille peau est bavarde comme une pie. Mais je crois qu'ils ont filé, oui…

Anna aussi se débarrassa de sa couverture.

— J'ai cru que j'allais mourir de chaud, sous ce fichu truc !

Le sorcier et sa compagne n'avaient pas osé se lever, craignant un retour inopiné de Richard, avec une question oubliée ou une nouvelle idée brillante. Sachant que son petit-fils était coutumier des fausses sorties, Zedd avait refusé de risquer de se trahir et de saboter leur plan.

Pendant qu'ils attendaient, Anna avait ronchonné, furieuse de transpirer à grosses gouttes. Lui, il en avait profité pour faire un somme…

Flattée que le Premier Sorcier lui ait demandé de l'aide, Nissel avait promis de venir l'avertir dès que les trois jeunes gens seraient partis. Selon elle, les vieillards devaient se tenir les coudes, et l'intelligence était la seule défense possible contre l'impétuosité des jeunes. Zedd aurait signé cette déclaration des deux mains. Il adorait la malice qui pétillait dans les yeux de Nissel. Anna, elle, semblait moins enthousiaste…

Zedd se frotta les mains pour les débarrasser de la paille, puis il tira sur sa tunique longue. À force d'être resté allongé, son dos lui faisait un mal de chien.

— *Merci de ton aide, Nissel,* dit-il en enlaçant la Femme d'Adobe. *J'ai beaucoup apprécié…*

— *Vous savez bien que je ne peux rien vous refuser,* gloussa la guérisseuse contre l'épaule du vieil homme.

Avant de se dégager, elle lui pinça les fesses.

— *Tu as encore de ce délicieux pain de tava au miel, mon petit cœur ?* demanda Zedd avec un clin d'œil coquin.

Nissel rougit et Anna détourna la tête, décidant qu'elle en avait

assez vu.

— Que lui racontes-tu ? grogna-t-elle.

— Je l'ai remerciée, et j'ai voulu savoir si elle pouvait nous donner quelque chose à manger.

— Je n'ai jamais vu des couvertures si rugueuses ! grogna la Dame Abbesse en se grattant les bras. Dis à Nissel qu'elle a aussi toute ma gratitude. Mais si ça ne dérange personne, j'aimerais mieux qu'elle ne me pince pas les fesses…

— *Anna te remercie aussi*, traduisit Zedd. *Et elle est beaucoup plus vieille que moi…*

Pour le Peuple d'Adobe, l'âge ajoutait du poids aux paroles d'une personne.

Nissel sourit et pinça affectueusement la joue du sorcier.

— *Je vais vous chercher de l'infusion et du tava…*

— Elle semble t'aimer beaucoup, grogna Anna en regardant la guérisseuse passer dans l'autre pièce.

— Et pourquoi ne lui plairais-je pas, femme ?

Anna foudroya le vieux séducteur du regard puis entreprit de chasser la paille de ses cheveux.

— Quand as-tu appris la langue du Peuple d'Adobe ? demanda-t-elle. Tu n'as jamais dit à Richard et à Kahlan que tu la pratiquais.

— Oh, je la parle depuis très longtemps. Je sais beaucoup de choses – trop pour pouvoir les mentionner toutes. De plus, un sorcier avisé se garde toujours un jardin secret, au cas où ça lui servirait un jour. Mais je ne mens jamais vraiment…

— Même si tu ne mens pas pour de bon, c'est quand même une sorte de mystification, grogna Anna, qui avait payé pour connaître la conception très élastique de la vérité de son compagnon.

— En parlant de mystification, fit Zedd avec un sourire, j'ai trouvé ta performance très brillante. J'ai failli marcher…

— Eh bien, merci beaucoup, souffla Anna, déroutée par le compliment. J'étais convaincante, je crois…

— Ça, tu peux le dire ! renchérit le vieux sorcier en tapotant l'épaule de sa compagne.

Qui devint aussitôt soupçonneuse.

— Tu n'essaierais pas de m'amadouer, vieil homme ? Tu sais que je ne suis pas née de la dernière pluie. Les trucs de ce genre ne marchaient plus avec moi il y a huit siècles ! (Anna agita un index devant le nez de Zedd.) Tu as parfaitement compris que j'étais furieuse contre toi !

— Furieuse ? répéta le vieil homme. (Incrédule, il se martela la poitrine du bout d'un doigt.) Contre moi ? Qu'ai-je donc fait, gente dame ?

— Tu te fiches de moi ? Dois-je te rappeler ta géniale improvisation, le terrifiant Cabrioleur ? (Anna tourna sur elle-même, les bras levés, les poignets pliés et les doigts recourbés comme des serres, pour imiter un ennemi.) Oh, je meurs de peur ! Un Cabrioleur m'attaque ! Oui, je tremble de tous mes membres !

— Qu'est-ce qui te gêne dans ce nom ? s'exclama Zedd, indigné.

— Qu'est-ce qui me gêne ? répéta Anna, les poings sur les hanches. Tu trouves que « Cabrioleur » est un nom approprié pour un monstre imaginaire ?

— Eh bien oui, absolument, pour être franc !

— Sans blague ? J'ai failli avoir une attaque quand tu as sorti ça ! J'aurais parié que Richard allait éclater de rire et comprendre que nous le menions en bateau. Pour ne pas m'esclaffer moi-même, j'ai dû faire un effort surhumain.

— T'esclaffer ? Pourquoi Richard aurait-il ri en entendant ce nom ? Il convient parfaitement. Il évoque d'emblée une créature menaçante.

— Aurais-tu perdu la tête, vieil homme ? J'ai vu des gamins de dix ans, pris en flagrant délit de grosses bêtises, essayer de se justifier en racontant des histoires de monstres qui les persécutaient. Au moment même où je leur tirais l'oreille, ils inventaient de meilleurs noms que « Cabrioleur » pour leurs prétendus démons.

» Tu sais combien de temps j'ai dû garder l'air sinistre alors que le fou rire me menaçait ? Si la situation n'était pas si grave, je n'aurais jamais tenu. Et quand tu es revenu à l'assaut avec ton nom idiot, aujourd'hui, j'ai cru que notre ruse machiavélique était fichue…

— Tu as vu quelqu'un rigoler ? demanda Zedd, les bras croisés. Nos trois jeunes amis en ont eu des frissons dans le dos. J'ai même cru entendre les genoux de Richard jouer des castagnettes, au début…

Exaspérée, Anna se flanqua une tape sur le front.

— Un coup de chance, rien de plus ! Avec tes âneries, tu aurais pu tout fiche en l'air. Un Cabrioleur ! Bon sang de bonsoir, un Cabrioleur !

Estimant qu'Anna se focalisait sur ce thème pour exorciser son angoisse et ses frustrations, Zedd la laissa faire les cent pas en fulminant. Au bout d'un moment, elle s'immobilisa et foudroya le vieil homme du regard.

— Où as-tu été pêcher un tel nom pour un monstre ? grogna-t-elle. Par la Création, je donnerais cher pour le savoir.

— Eh bien…, commença Zedd. (Il se gratta le menton et s'éclaircit la gorge.) Dans ma jeunesse, juste après mon mariage, j'ai ramené un chaton à mon épouse. Erilyn l'adorait et riait de bon cœur de toutes ses facéties. Quand je la voyais se réjouir grâce à cette petite boule de fourrure, j'en avais les larmes aux yeux…

» Lorsque je lui ai demandé comment elle voulait baptiser le

chaton, Erilyn a réfléchi un peu. Puis elle a proposé « Cabrioleur » parce qu'elle adorait le voir bondir derrière des feuilles mortes ou des papillons en faisant des acrobaties incroyables. Voilà d'où me vient ce nom – et je l'ai toujours aimé à cause de ce souvenir…

Anna roula de gros yeux puis soupira, touchée par la mélancolie du vieux sorcier. Ouvrant la bouche pour le consoler, elle se ravisa et, avec un autre soupir, se contenta de lui tapoter le bras.

— Bon, dit-elle enfin, ce n'est pas si grave… Non, pas si grave… (Elle se baissa, ramassa sa couverture du bout d'un doigt et entreprit de la plier.) Et la bouteille que Richard doit casser dans l'enclave privée du Premier Sorcier ? Quel effet aura vraiment ce sortilège ?

— Aucun. J'ai acheté cette bouteille sur un marché, lors d'un voyage. Au premier coup d'œil, j'ai été conquis par le talent qu'avait déployé le souffleur pour créer une aussi jolie pièce. Après de rudes négociations avec le marchand ambulant, j'ai pu m'offrir cette petite fantaisie pour un très bon prix.

» De retour chez moi, j'ai exposé mon trophée sur une des colonnes, par simple souci d'esthétique. Et un peu, je l'avoue, en hommage à mon génie du marchandage. Je prenais plaisir à voir la bouteille, et c'était également excellent pour mon ego…

— Vraiment, tu es un type génial…

— N'est-ce pas ? Peu après, j'ai trouvé la même bouteille en ville, à la moitié de mon « très bon prix », et sans avoir besoin de négocier. J'ai laissé la mienne où elle était, histoire de me souvenir de ne pas attraper la grosse tête sous prétexte que j'étais le Premier Sorcier. Tu vois, Richard ne risquera rien quand il la cassera, à part se couper, mais il est bien trop malin pour ça…

Anna ne put s'empêcher de sourire.

— Si tu n'avais pas le don, je préfère ne pas penser à ce que tu serais devenu…

— Moi, c'est ce que nous allons découvrir qui me terrorise.

Depuis que sa magie faiblissait, Zedd avait mal jusque dans les os et ses muscles le torturaient. Et ce n'était que le début.

Le sourire d'Anna s'effaça.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Tu n'as pas menti à Richard : pour amener les Carillons dans notre monde, Kahlan aurait dû être sa troisième épouse. Or, nous sommes sûrs qu'ils sont ici, même si c'est impossible !

» Je sais que la magie a parfois d'étranges façons d'interpréter les événements, surtout quand il s'agit des conditions requises pour l'activation d'un sort… Mais par quelque bout qu'on prenne les choses, Kahlan ne peut être que la deuxième épouse de Richard. Nadine et elle… Elle et Nadine… Un et un font toujours deux !

— Nous sommes sûrs que les Carillons ont investi notre monde. Le

« pourquoi » ne compte plus. Ce qu'il faut, désormais, c'est les combattre.

— Assez bien raisonné…, concéda Anna. Tu crois que ton petit-fils t'obéira et filera en ligne droite jusqu'à la forteresse ?

— Il a juré.

— Oui, mais c'est de Richard qu'il s'agit, et tu sais comment il est…

— Je ne vois pas ce que nous aurions pu faire de plus pour l'envoyer dans la Forteresse, avoua Zedd. Après notre petite comédie, il a toutes les motivations possibles, nobles et égoïstes, pour nous obéir. Anna, nous ne lui avons pas laissé de marge de manœuvre. Les catastrophes que nous avons évoquées, s'il ne remplissait pas sa mission, ne peuvent pas lui avoir échappé.

— C'est vrai, dit Anna en lissant la couverture posée sur son bras, nous avons tout fait, à part lui dire la vérité.

— La description de ce qui arrivera s'il ne gagne pas la Forteresse était exacte. Nous ne lui avons rien caché, sinon que la situation est mille fois plus grave qu'il le pense.

» Je connais ce garçon… Kahlan ayant invoqué les Carillons pour lui sauver la vie, il aurait sans cesse traîné dans nos pattes pour remettre les choses dans l'ordre. Et il les aurait encore aggravées. Tu sais que nous ne pouvons pas nous permettre de le laisser jouer avec le feu. Maintenant, il a un os à ronger, puisqu'il croit être en route pour sauver le monde.

» La Forteresse est le seul endroit où il sera en sécurité. Les Carillons ne peuvent pas lui nuire à l'endroit où ils ont été invoqués, et l'Épée de Vérité est l'unique artefact dont la magie a une chance de continuer à fonctionner. En tout cas, nous ferons tout pour qu'il en soit ainsi. Qui sait, si les Carillons ne s'emparent pas du Sourcier, la menace se dissipera peut-être d'elle-même ?

— Un espoir bien mince, quand il s'agit de la survie du monde. Mais je suppose que tu as raison… De plus, Richard est un homme déterminé, comme son grand-père.

Anna jeta la couverture sur la paillasse.

— Zedd, il faut le protéger à tout prix ! Il dirige D'Hara et il fédère les royaumes des Contrées pour qu'ils résistent à l'Ordre Impérial. En Aydindril, il sera en sécurité et il continuera son œuvre. Ton petit-fils est un grand meneur d'hommes. Selon les prophéties, lui seul a une chance de gagner cette bataille. Si nous le perdons, nous serons fichus.

Nissel revint avec un plateau de tranches de pain de tava tartinées de miel et de menthe. Elle sourit à Zedd pendant qu'Anna la débarrassait des trois tasses d'infusion – une simple boisson chaude – qu'elle avait également apportées. Puis la Femme d'Adobe posa le

plateau sur le sol, près des paillasses, et s'assit sur celle où le vieux sorcier avait brillamment joué les agonisants. Anna lui tendit une tasse et prit place sur la couverture pliée, à la tête de la deuxième paillasse.

Nissel tapota la paille, à côté d'elle.

— *Venez vous asseoir. Avant de partir, vous devez manger et boire…*

Plongé dans de profondes et sombres pensées, le vieil homme eut un vague sourire et s'exécuta. Consciente qu'il était morose, la guérisseuse prit le plateau et le lui présenta.

Voyant qu'elle compatissait à sa mélancolie, même si elle en ignorait les causes, Zedd lui passa un bras autour des épaules. De l'autre main, il prit un morceau de tava.

— J'aimerais en savoir plus sur le livre dont a parlé Richard, dit-il après avoir passé une langue gourmande sur le miel. *Le Jumeau de la montagne…* Tu crois qu'il l'a consulté ?

— J'en doute fort… Mais Verna m'a seulement dit que cet ouvrage a été détruit…

Anna connaissait la réponse avant que Richard ait posé la question. L'histoire du message, dans le livre de voyage, était de la poudre aux yeux, pour que le Sourcier continue d'ignorer que la magie s'altérait à une vitesse folle.

— J'aurais aimé y jeter un coup d'œil avant qu'il brûle…

La Dame Abbesse mordilla sa tranche de tava puis demanda :

— Zedd, que se passera-t-il si nous n'arrêtons pas les Carillons ? Nos pouvoirs déclinent déjà, et ils nous auront bientôt quittés… Sans eux, comment mener ce combat ?

— J'espère toujours trouver des réponses à l'endroit où les Carillons étaient ensevelis, quelque part dans le royaume de Toscla. Ou quel que soit le nom qu'on lui donne aujourd'hui… J'y dénicherai peut-être des ouvrages sur l'histoire ou la culture de ce pays. Bref, les indices dont j'ai besoin…

Zedd faiblissait d'heure en heure. En l'abandonnant, son pouvoir le vidait de ses forces, comme une hémorragie. Voyager serait pénible, et il n'avancerait pas vite. Pour ne rien arranger, Anna avait le même problème.

Nissel se serra contre lui, heureuse d'être avec un homme qui l'appréciait en tant qu'être humain – et en tant que femme – sans lui demander d'interventions thérapeutiques. Même si elle ne pouvait rien pour lui, il l'aimait bien. La plupart des gens, dans le village, ne la comprenaient pas. Être différente se révélait parfois difficile…

— Tu as une théorie sur la meilleure façon de bannir les Carillons de notre monde ? demanda Anna.

Avant de répondre, Zedd coupa en deux son morceau de pain de tava.

— Aucune, à part celle que nous avons élaborée ensemble. Si Richard reste dans la Forteresse, les Carillons, incapables de l'atteindre, repartiront peut-être d'eux-mêmes dans le royaume des morts. Je sais que c'est un espoir ténu. S'il ne se réalise pas, je devrai trouver un moyen de les y renvoyer. Et toi, tu as une idée ?

— Non.

— Tu penses toujours à ton plan ? Tirer les Sœurs de la Lumière des griffes de Jagang ?

— La magie de l'empereur disparaîtra, comme toutes les autres. Alors, celui qui marche dans les rêves aura perdu son emprise sur mes sœurs. Plus le danger est grand, plus il offre d'occasions. Je dois saisir celle-là au vol.

— Jagang aura toujours une puissante armée. Même si tu critiques tout le temps mes plans, tu n'es guère plus douée que moi.

— La récompense est à la hauteur des risques… Je ne devrais pas le reconnaître, mais puisque nous allons nous séparer, ça n'a plus d'importance… Tu es très intelligent, Zeddicus Zu'l Zorander. Bien que tu sois un casse-pieds de première, tu me manqueras. Avec tes ruses bizarres, tu nous as sauvé la mise plus d'une fois. J'admire ta persévérance, et je ne me demande plus d'où Richard tient la sienne.

— Vraiment ? Eh bien, je n'aime toujours pas ton plan, et la flatterie n'y changera rien.

Anna se contenta de sourire.

Sa stratégie n'avait rien pour forcer l'admiration, mais Zedd, elle le savait, comprenait pourquoi elle irait jusqu'au bout. Sauver les Sœurs de la Lumière était capital, et pas seulement parce que l'empereur les brutalisait. Si les Carillons étaient vaincus, Jagang pourrait de nouveau contrôler ses captives, et tirer parti de leurs pouvoirs.

— Anna, la peur peut être une maîtresse exigeante. Si certaines sœurs refusent de croire que Jagang ne peut plus rien contre elles, elles ne te suivront pas, et tu ne pourras pas leur permettre de rester une menace pour notre cause, même à leur corps défendant.

— Je sais…, souffla la Dame Abbesse.

Zedd venait de lui rappeler qu'elle devrait libérer les sœurs… ou les éliminer.

— Vieil homme, dit-elle d'un ton compatissant, je déteste parler de ça, mais si ce que Kahlan a fait…

— Moi aussi, je sais ! coupa Zedd.

L'Inquisitrice avait invoqué les Carillons pour qu'ils sauvent Richard. Hélas, il y avait un prix.

En leur demandant de garder le Sourcier en vie jusqu'à ce qu'il ait guéri de la peste, Kahlan, sans le vouloir, leur avait fourni l'unique chose dont ils avaient besoin pour rester également dans le monde des

vivants. Une âme ! Celle de Richard…

Mais il ne risquerait rien entre les murs de la Forteresse. Pour celui qui leur était promis, l'endroit où on avait invoqué les Carillons devenait un sanctuaire.

Zedd offrit son demi-morceau de tava à Nissel. Ravie, elle mordit dedans, puis proposa au vieil homme de mordre dans sa propre tranche – après l'avoir légèrement touchée avec le bout de son nez. Voir la vieille guérisseuse se comporter comme une gamine espiègle fit sourire le sorcier et lui mit du baume au cœur.

— Qu'est-il arrivé à ton chat, le fameux Cabrioleur ? demanda soudain Anna.

Le front plissé, Zedd tenta de se souvenir.

— Pour être franc, j'ai oublié. Tellement de choses se sont passées, à l'époque. La guerre contre D'Hara – dirigée par Panis Rahl, l'autre grand-père de Richard – commençait à peine, et la vie d'une multitude d'innocents était en jeu. Je n'étais pas encore le Premier Sorcier, et Erilyn attendait notre fille…

» Dans tout ça, nous avons perdu ce pauvre chat. Dans la Forteresse, il ne manque pas d'endroits où les souris abondent. Il a dû trouver leur compagnie plus amusante que la nôtre… (Zedd serra les poings, remué par de pénibles souvenirs.) Après m'être exilé en Terre d'Ouest, pour y élever Richard, j'ai toujours eu un chat. Un moyen de ne jamais oublier Erilyn et ma terre natale.

Anna sourit. Elle comprenait…

— J'espère qu'il n'y a pas eu de « Cabrioleur » dans le lot, dit-elle. Sinon, Richard risque de faire le rapprochement.

— Je n'ai plus jamais baptisé un chaton comme ça…, souffla Zedd.

Chapitre 15

— Fichtre ! cria maître Drummond. Fitch serra les lèvres avec l'espoir – futile, il le savait – de ne pas rougir jusqu'à la pointe des oreilles. En passant près des cuisinières, qui ne se privèrent pas de ricaner, il se força à sourire poliment.

— Oui, maître ?

— Va encore chercher du bois de pommier. Et que ça saute !

— À vos ordres, maître !

Le jeune Haken s'inclina puis fila vers la porte de derrière. Même si de délicieuses odeurs de beurre frit, d'oignons, d'épices et de viande rôtie flottaient dans la cuisine, il se réjouit d'avoir un prétexte pour laisser tomber ses chaudrons sales. À force de frotter et de brosser, il avait mal aux mains, et maître Drummond, cerise sur le gâteau, ne lui avait pas demandé de ramener du chêne. Lors de sa précédente intervention, il avait agi comme il fallait, et ça ferait une raison de moins de recevoir une engueulade.

En approchant de la pile de bois, dans la cour, il se demanda pour la centième fois pourquoi le ministre Chanboor avait voulu voir Beata. La jeune fille s'en était réjouie. Mais elles frétillaient toutes dès qu'elles avaient l'occasion d'être en présence du ministre.

Pourquoi un vieil homme grisonnant leur plaisait-il tant ? Fitch ne pouvait pas imaginer vivre assez longtemps pour que ses cheveux blanchissent. Et cette seule idée lui faisait plisser le nez de dégoût.

Quand il fut devant le tas de bois, quelque chose attira son attention. Non loin de là, Farfadet attendait toujours sa maîtresse. Oui, Fitch ne se trompait pas : c'était bien la charrette du boucher, pas celle d'un autre fournisseur.

Beata n'était donc pas partie ? Débordé de travail, comme toujours, il ne l'avait pas vue sortir, mais il existait tellement d'autres issues… Jusque-là, il ne s'était même pas posé la question.

Beata était montée depuis plus d'une heure chez le ministre, qui voulait sûrement lui transmettre une commande spéciale pour le banquet. À coup sûr, il devait l'avoir renvoyée depuis un bon moment.

Dans ce cas, pourquoi la charrette était-elle encore là ?

Fitch prit une brassée de bûchettes de pommier. Puis il soupira d'agacement. Le ministre racontait sûrement des histoires à la jeune Hakenne. Pour une raison qui lui échappait, les femmes adoraient l'écouter, et il ne manquait jamais une occasion de leur parler.

Chanboor passait le plus clair de son temps avec des femmes. Pendant les banquets ou les réceptions, elles s'agglutinaient autour de lui et gloussaient comme des oies. Par simple politesse, peut-être. Après tout, c'était un homme important.

Avec lui, les femmes ne faisaient montre d'aucune courtoisie, et elles n'écoutaient jamais ses histoires…

De plus en plus maussade, Fitch se dirigea vers la cuisine avec sa cargaison de bois. Ses récits de beuveries étaient drôles à mourir – selon lui – mais les filles ne partageaient pas cet avis.

Morley et ses autres compagnons de dortoir les appréciaient, en tout cas. Ils lui racontaient aussi les leurs, et ils adoraient se soûler, comme lui. Quand le travail et les réunions de repentance leur en laissaient le temps, il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire pour s'amuser.

Après les réunions, lorsqu'ils ne devaient pas retourner aux cuisines, ils pouvaient parler un peu aux filles. Mais comme ses camarades, Fitch trouvait ces séances déprimantes. Entendre toutes ces horreurs vous sapait le moral. Alors, quand on pouvait voler un peu de vin ou de bière, boire pour oublier était une bonne solution.

Quand il eut rapporté une dizaine de brassées de bois, maître Drummond le tira par la manche et lui fourra une feuille de parchemin dans la main.

— Cours donner ça au brasseur !

Comme toujours, avant d'obéir, Fitch se fendit d'une révérence et d'un « À vos ordres, maître ! » Bien qu'il fût illettré, il devina qu'il devait livrer une liste de commandes urgentes pour le banquet. Cette mission, qui ne lui demanderait pas des efforts surhumains, n'avait rien de désagréable. Elle lui donnait l'occasion de s'éclipser de la cuisine, où les délicieuses odeurs lui torturaient l'estomac. Même s'il les goûtait à l'occasion, en toute illégalité, les mets de choix étaient pour les invités, pas pour les garçons de cuisine. Parfois, être un peu loin du vacarme et de la cohue était comme de petites vacances.

Le vieux brasseur, un Anderien aux cheveux rares et grisonnants, marmonna dans sa barbe en lisant la note que Fitch lui avait remise. Au lieu de le renvoyer, il lui demanda de transporter plusieurs gros sacs de houblon – une nouvelle variété qu'il voulait essayer. Chacun savait que le jeune Haken était taillable et corvéable à merci… Tout le monde pouvait lui donner des ordres, et il n'avait pas à discuter.

Eh bien, il n'avait pas vraiment couru pour venir jusqu'ici, et il ne se presserait pas pour retourner aux cuisines ! Il fallait bien payer un prix, lorsqu'on s'offrait un petit moment de calme…

Quand il sortit par la grande porte par où arrivait la plus grande partie des livraisons, il constata que la charrette du boucher était

toujours là. Par bonheur, dix sacs de houblon seulement attendaient sur le quai de déchargement.

Il s'attaqua à la corvée, ne traîna pas trop et fut renvoyé aux cuisines dès qu'il eut fini.

Un peu haletant, il remonta les couloirs de service, où il croisa essentiellement des Hakens – sauf à une occasion, ce qui le força quand même à s'incliner bien bas.

Quand il fut remonté au rez-de-chaussée, il s'immobilisa devant la porte de la cuisine.

L'escalier qui conduisait aux étages supérieurs était désert. Il n'y avait personne non plus dans le couloir, et maître Drummond le croirait quand il lui raconterait son histoire de sacs à transporter jusqu'à la brasserie. Occupé par la préparation du banquet, il ne penserait pas à demander combien il y en avait eu. Et même s'il posait la question, il ne perdrait pas son temps à vérifier auprès du brasseur.

Fitch s'engagea dans l'escalier avant même d'avoir pris la décision consciente d'aller jeter un coup d'œil « là-haut ». Sans trop savoir ce qu'il escomptait trouver, pour être franc.

Il était allé quelques fois au premier étage, et une seule fois au deuxième, la semaine précédente, pour monter à Dalton Campbell un repas qu'il avait directement commandé à la cuisine. Un domestique – anderien, tout de même – lui avait ordonné de poser le plateau de tranches de viande sur la table, dans l'antichambre vide du bureau.

Dans l'aile ouest du palais, où se trouvaient les cuisines, les étages supérieurs comptaient beaucoup de bureaux. Celui du ministre était censé être au deuxième étage. Mais selon les rumeurs, il en avait plusieurs. Fitch ne voyait pas pourquoi on pouvait avoir besoin de plus d'un bureau, et personne ne le lui avait expliqué.

C'était aussi dans l'aile ouest, au rez-de-chaussée et au premier étage, que s'étendait la grande bibliothèque d'Anderith. Contenant tous les trésors de la riche et exemplaire civilisation anderienne, elle attirait au palais une foule d'érudits et de gens très importants. La civilisation anderienne, disait-on, était une source de fierté pour ses membres… et un objet d'envie pour tous les autres.

Les appartements privés du ministre étaient au deuxième étage, comme son bureau. Plus jeune que Fitch de deux ou trois ans, sa fille – franchement quelconque, affirmait-on – n'y habitait plus depuis qu'elle était partie pour il ne savait trop quelle académie culturelle. De vieux serviteurs racontaient parfois les mésaventures d'un garde anderien qui avait fini en prison parce que Marcy – ou Marcia, selon le narrateur – avait lancé contre lui une accusation pas très bien définie. D'après certaines versions, l'homme n'avait rien fait du tout, sinon être à son poste dans un couloir. D'autres affirmaient qu'il avait espionné – voire violé – la fille du ministre.

Entendant des voix dans l'escalier, Fitch s'immobilisa, en équilibre entre deux marches. Il tendit l'oreille, le souffle court, puis s'avisa que le bruit montait du couloir du rez-de-chaussée. Et il s'éloignait déjà…

Par bonheur, dame Hildemara Chanboor, l'épouse du ministre, venait rarement dans l'aile ouest. Cette femme comptait parmi les Anderiennes qui faisaient trembler jusqu'à leurs compatriotes. Dotée d'un caractère de cochon, elle n'était jamais contente de rien ni de personne. Des employés avaient perdu leur poste pour avoir simplement osé lever les yeux sur son passage.

Des gens bien informés avaient confié à Fitch que l'aspect physique de dame Chanboor allait avec son détestable caractère. Bref, elle était abominablement laide. Les malheureux qu'elle avait fait renvoyer pour « insolence » étaient devenus des mendiants, faute de retrouver du travail ailleurs.

Les filles de cuisine racontaient qu'Hildemara ne se montrait pas pendant des semaines parce que son mari, excédé, se laissait souvent aller à lui faire un œil au beurre noir. Selon d'autres sources, elle était un peu trop portée sur la boisson. Enfin, une vieille servante murmurait qu'elle s'éclipsait de temps en temps avec un amant.

Fitch déboucha sur le palier et constata que les couloirs du deuxième étage étaient déserts. À travers les rideaux, très fins et richement brodés, la lumière du soleil faisait briller le parquet impeccablement ciré. Fitch s'immobilisa et regarda alentour. Deux couloirs s'ouvraient devant lui, et il n'était plus très sûr d'avoir envie de s'y engager.

Que dirait-il si des gardes ou des messagers l'interceptaient ? Pour être franc, se reconvertir dans la mendicité ne lui paraissait pas un destin souriant…

S'il détestait travailler, le jeune Haken adorait manger. Et comme son estomac criait en permanence famine, ce n'était pas une petite affaire. La nourriture qu'on lui donnait n'était pas aussi savoureuse que les délices servis aux hauts fonctionnaires ou aux invités, mais elle se laissait manger, et il y en avait toujours assez. En prime, quand tout le monde avait le dos tourné, ses amis et lui sifflaient joyeusement du vin et de la bière. Non, décidément, il n'avait aucune envie qu'on le jette dehors.

Il avança d'un pas, très lentement, et faillit hurler de douleur quand quelque chose piqua la plante de son pied droit. En plus des repas, une paire de chaussures n'aurait pas été du luxe, mais ce n'était pas prévu dans le budget…

Fitch baissa les yeux et vit qu'il venait de marcher sur une épingle. Celle que Beata utilisait pour fermer son col…

Il la ramassa sans trop savoir ce qu'il devait conclure de cette trouvaille. Et encore moins ce qu'il allait en faire.

La garder et la rendre plus tard à la jeune fille, qui serait sûrement ravie ? Ou la remettre où elle était pour ne pas avoir à expliquer – par exemple à Beata – où et comment il l'avait trouvée ? Que dirait-il si elle apprenait qu'il était monté au deuxième ? Lui, personne ne l'avait invité, et elle croirait peut-être qu'il l'espionnait.

Il se baissait pour reposer l'épingle quand il capta un mouvement – plus précisément, une ombre – dans l'encadrement d'une des premières portes du couloir de droite. Il inclina la tête, tendit l'oreille et crut reconnaître la voix de Beata. Mais il n'aurait pas pu le jurer. En revanche, il identifia à coup sûr des rires étouffés.

Fitch regarda de nouveau autour de lui. Il n'y avait personne. Après tout, il était seulement sur le palier… Si on le surprenait, il prétendrait être monté pour admirer de loin les superbes parquets du deuxième étage. Et pour contempler de haut, à travers une fenêtre, les champs de blé – la fierté d'Anderith – qui entouraient Fairfield.

Une explication plausible… On lui passerait un savon, sans nul doute, mais il ne finirait pas à la porte. Pas pour avoir voulu regarder par une fenêtre. Enfin, en principe…

Le cœur battant la chamade et les genoux tremblants, il avança jusqu'à la porte et crut entendre un gémissement de femme. Il lui sembla aussi capter un rire rauque et le halètement d'un homme.

Des milliers de petites bulles étaient pétrifiées pour l'éternité dans le bouton en verre de la porte. Dessous, il n'y avait pas de serrure, donc aucun trou pour regarder. Se mettant à quatre pattes, Fitch se laissa doucement tomber sur le ventre.

Plus il approchait du bas de la porte, mieux il entendait. L'homme qui haletait semblait se livrer à un exercice violent. Les rires sortaient de la gorge d'un autre type. La voix féminine gémissait et sanglotait, mais le son était étouffé, comme si elle ne parvenait pas à reprendre entièrement sa respiration.

Ce devait être Beata…

Fitch plaqua la joue droite sur le parquet de chêne et approcha son visage du pas de la porte. À travers l'interstice, d'environ un pouce, il aperçut les pieds d'une chaise, un peu sur la gauche, et devant eux, une botte noire cloutée d'argent. Puisqu'il n'en voyait qu'une, déduisit-il, l'homme avait dû croiser les jambes.

Le jeune Haken sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale. Il avait vu l'homme qui portait ces bottes, un peu plus tôt, dans la cour. Le colosse avec une étrange cape, des bagues à tous les doigts et autant d'armes qu'une patrouille entière. En dépassant la charrette, il avait longuement regardé Beata…

Ne localisant pas la source des autres bruits, Fitch se tortilla en silence pour inverser sa position, utiliser son œil gauche et regarder

vers la droite de la pièce.

Il se plaqua au battant jusqu'à ce que son nez s'écrase contre le bois…

… et écarquilla les yeux, d'abord d'incrédulité, puis d'horreur.

Beata était allongée sur le sol, sa robe bleue relevée jusqu'à la taille. Les fesses nues d'un homme montaient et descendaient sauvagement entre ses jambes écartées.

Fitch se releva d'un bond, révulsé, et recula de quelques pas. Le souffle coupé, il crut qu'il allait vomir, mais se retint de justesse. L'image des jambes de Beata et des fesses du ministre gravée dans sa mémoire, il se détourna et courut vers l'escalier, des larmes aux yeux. La bouche ouverte, il aspirait de l'air comme une carpe jetée hors de l'eau. Et pourtant, il avait l'impression d'étouffer.

Des bruits de pas le pétrifièrent. Quelqu'un montait. À dix pieds de la porte, et trois des marches, Fitch se demanda ce qu'il pouvait faire, maintenant qu'il était coincé.

Deux femmes montaient en bavardant. Devait-il filer dans le couloir de droite ou de gauche ? Ou était-il déjà perdu, parce que tous les deux étaient des culs-de-sac ?

Allait-il finir en prison, couvert de chaînes, comme le garde de la fameuse histoire ?

Les deux femmes s'arrêtèrent sur le palier du dessous. Des Anderiennes, reconnut-il au son de leur voix. Elles évoquaient le banquet prévu pour le soir, recensant les personnes invitées et celles qui ne l'étaient pas. Même si elles ne parlaient pas très fort, dans son état de surexcitation, il les entendait très clairement. Et s'il leur prenait la fantaisie de monter au deuxième, il était fichu…

Elles discutaient à présent de ce qu'elles porteraient pour attirer l'attention du ministre Chanboor. Fitch en crut à peine ses oreilles. Il espionnait la conversation de deux femmes qui, glosant sur la profondeur de leur décolleté, se demandaient s'il devait suggérer ou laisser apercevoir leurs tétons. Dans d'autres circonstances, des images plus que plaisantes auraient germé dans l'esprit de Fitch. Mais il était coincé en haut d'un escalier, après avoir surpris une scène qu'il n'aurait jamais dû voir. Si les Anderiennes montaient, il était bon pour la mendicité. Et peut-être pis…

Une des femmes, moins audacieuse que sa compagne, déclara vouloir être remarquée, certes, mais rien de plus.

L'autre eut un petit rire et affirma qu'elle désirait beaucoup plus que cela. Elle conseilla ensuite à son interlocutrice de ne pas s'en faire, puisque leurs maris seraient ravis de savoir qu'elles… retenaient… l'attention du ministre.

Fitch tourna la tête en direction de la porte. Quelqu'un avait déjà eu cet honneur douteux. La pauvre Beata…

Quand il fit un pas prudent vers la gauche, le parquet grinça, et il s'immobilisa de nouveau, tous les sens aux aguets. Sur le palier du dessous, les deux Anderiennes se moquaient de leurs époux. Le front inondé de sueur, Fitch recula son pied…

Les Anderiennes choisirent cet instant pour s'éloigner. Entendant une porte s'ouvrir, le jeune Haken comprit qu'elles ne monteraient pas, et il eut envie de leur crier de se dépêcher d'aller potiner ailleurs.

Avant que la porte se referme, une des femmes prononça le prénom du mari de l'autre. Dalton…

Fitch allait soupirer de soulagement quand la porte du ministre s'ouvrit, droit devant lui.

Le grand étranger tenait Beata par un bras, la manipulant comme un ballot de linge sale. Puis il la poussa si violemment qu'elle tomba sur les fesses, toujours sans avoir remarqué que le jeune Haken était derrière elle.

Le regard impassible de l'étranger croisa celui de Fitch. Sa longue chevelure noire crasseuse tombant sur ses épaules, il était entièrement vêtu de noir et portait sur la poitrine de larges bandes de cuir croisées. Les armes que Fitch avait vues accrochées à sa ceinture étaient à présent posées sur le sol de la pièce, comme s'il n'en avait pas eu besoin, si l'envie lui en prenait, pour arracher le cœur de quiconque aurait le malheur de lui déplaire.

Quand il se tourna de nouveau vers la porte, Fitch, horrifié, s'aperçut que la curieuse cape était composée de scalps. Il s'agissait bien de cheveux, pas de poils, et il y avait toutes les couleurs possibles, du blond clair au brun foncé.

— Stein ! appela le ministre, toujours dans la pièce.

Le colosse rattrapa au vol une boule de tissu blanc – la culotte de Beata – la déplia entre ses doigts charnus, l'étudia un moment puis la jeta sur les genoux de la jeune fille, qui retenait sa respiration pour ne pas éclater en sanglots.

Stein croisa de nouveau le regard du Haken et lui sourit, ses dents jaunâtres brillant au milieu de sa barbe en broussaille. Puis il fit un clin d'œil complice au pauvre garçon de cuisine.

Comment pouvait-il ne pas s'inquiéter que quelqu'un ait assisté à cette ignoble scène ?

Le ministre sortit, encore occupé à reboutonner son pantalon. Lui aussi sourit, puis il ferma la porte derrière lui et s'engagea dans le couloir.

— Une visite de la bibliothèque vous tente ? demanda-t-il, délicieusement courtois.

— Je te suis, cher ministre, répondit Stein.

Beata resta assise où elle était, la tête baissée, pendant que les deux hommes s'éloignaient en bavardant comme de vieux amis. Brisée par

son supplice, elle semblait incapable de se lever, de quitter ce lieu et de retrouver la vie qu'elle menait un peu plus d'une heure avant.

Toujours pétrifié, Fitch espéra qu'un miracle se produirait. Si elle ne se retournait pas, mais se levait et avançait droit devant elle, Beata ne saurait jamais qu'il avait été là, témoin impuissant de son humiliation.

Oui, elle pouvait ne pas le voir, et ce serait un peu comme si rien ne s'était jamais passé.

En étouffant toujours ses sanglots, Beata se releva péniblement, se retourna, aperçut Fitch et eut un petit cri de détresse. Le jeune Haken resta paralysé, accablé d'avoir eu l'idée stupide de monter jusqu'au deuxième pour voir ce qui se passait. Pour avoir vu, il avait vu, et il n'en aurait jamais exigé autant !

— Beata…, souffla-t-il.

Il faillit lui demander si elle allait bien, mais se ravisa à temps. Comment aurait-elle pu aller bien ? Quant à la réconforter, c'était son plus cher désir, mais il ne trouvait pas les mots. Devait-il la prendre dans ses bras et la serrer très fort ? Dans des circonstances pareilles, elle pouvait tout à fait se méprendre sur ses intentions…

Passant du désespoir à la fureur, Beata lui décocha sans crier gare une gifle qui lui fit voler la tête sur le côté, comme si elle avait une envie folle de se détacher de ses épaules. La vue brouillée, Fitch crut apercevoir une silhouette, au fond du couloir, mais il n'aurait pas juré que ce n'était pas une illusion. Alors qu'il tentait de se rattraper à la rambarde, il bascula en arrière, puis se réceptionna sur un genou et la paume d'une main. Voyant un éclair bleu passer devant lui, il conclut que Beata s'était engagée dans l'escalier, qu'elle dévalait à toute vitesse, à en juger par le martèlement de ses pieds sur le parquet.

Un côté de la mâchoire en feu, et l'oreille correspondante bourdonnant comme s'il avait été trop près d'une cloche au moment où elle sonnait le tocsin, Fitch n'en revenait pas que Beata ait pu cogner aussi fort. Alors que son estomac menaçait de se retourner, il battit des paupières pour s'éclaircir la vue.

Il sursauta quand une main se posa sur son bras, puis le tira vers le haut. Une fois debout, il reconnut Dalton Campbell.

Contrairement à Stein et au ministre, il ne souriait pas, mais dévisageait Fitch à la manière dont maître Drummond inspectait un flétan à l'odeur douteuse livré par le poissonnier.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Fitch, messire. Je travaille aux cuisines.

Avec la gifle de Beata et l'angoisse qui lui nouait les entrailles, les genoux du pauvre Haken menaçaient de se dérober sous lui.

— Tu es bien loin de tes bases, dirait-on…

— J'ai dû apporter une commande au brasseur… (Fitch inspira à

fond pour empêcher sa voix de trembler.) Je retournais aux cuisines, messire…

Dalton Campbell serra plus fort le bras de Fitch et le tira vers lui.

— Puisque tu revenais de la brasserie, au sous-sol, pour regagner les cuisines, qui sont au rez-de-chaussée, tu dois être un jeune homme travailleur et sérieux. Du coup, je n'ai aucune raison de t'avoir rencontré au deuxième étage, pas vrai ? (Campbell lâcha le bras de Fitch.) Donc, nous nous sommes croisés dans le couloir du rez-de-chaussée, où tu courais vers les cuisines. Et bien entendu, tu ne te serais pas permis de faire un détour pour tirer au flanc…

Sa compassion pour Beata oubliée, Fitch entrevit un espoir de ne pas finir à la rue…

— Oui, messire, c'est bien au rez-de-chaussée que nous nous sommes rencontrés.

Dalton Campbell posa nonchalamment une main sur la garde de son épée.

— N'étant jamais monté au deuxième, tu n'as rien pu y voir…

Fitch manqua s'étrangler de terreur.

— Cela va sans dire, messire ! Mais au rez-de-chaussée, je peux avoir, si vous voulez, croisé le ministre, qui m'a gentiment souri… C'est un grand homme, vous savez ! Je ne lui serai jamais assez reconnaissant de donner du travail à un misérable Haken tel que moi.

Les lèvres de Campbell dessinèrent une esquisse de sourire suffisante pour exprimer qu'il était satisfait de ce qu'il entendait. Puis il tapota distraitement la garde de son épée, une arme magnifique dont Fitch ne parvenait pas à détourner le regard.

— Je veux bien agir et être un membre utile du personnel de ce palais, messire. Un employé qui ne rechigne pas à la tâche… et garde son poste jusqu'à la fin de ses jours.

Le sourire de Campbell s'élargit.

— Je suis ravi de te l'entendre dire… Tu m'as l'air d'un garçon intelligent. Si tu tiens tant à servir, puis-je croire que je pourrais compter sur toi, le cas échéant ?

Sans imaginer ce que l'assistant du ministre voulait dire par « compter sur toi », Fitch se fendit à tout hasard d'un « Oui, messire ! » plein de conviction.

— En jurant que tu n'as rien vu ni entendu, sur le chemin de la cuisine, tu me prouves ton potentiel, mon garçon. Et quand on mérite la confiance de ses supérieurs, on finit tôt ou tard par se voir confier de plus grandes responsabilités.

— Des responsabilités, messire ?

Dans les yeux de Campbell, Fitch vit briller l'intelligence matoise que les musaraignes et les rats, avant de périr, devaient contempler dans les yeux d'un souricier.

— Nous avons parfois besoin, parmi le personnel, de jeunes gens avides de gravir les échelons de la hiérarchie. Mais nous verrons plus tard… Continue à te méfier des mensonges qui visent à salir la réputation du ministre, et tu iras sans doute loin…

— Oui, messire. Je déteste entendre dire du mal du ministre. C'est un grand homme, je ne le répéterai jamais assez. Si ce qu'on murmure est vrai, le Créateur nous fera bientôt la grâce de nous doter d'un nouveau pontife, et personne d'autre que lui n'est mieux qualifié pour s'asseoir sur le trône.

— Oui, tu as un sacré potentiel, mon garçon, dit Campbell, de plus en plus souriant. Si tu entends des calomnies au sujet du ministre, je serais touché que tu m'en informes. (Il désigna l'escalier.) À présent, tu devrais retourner à ton poste…

— Messire, si j'entends des mensonges, comptez sur moi pour vous les rapporter. (Fitch fit un pas vers l'escalier.) Je ne tolérerai pas qu'on salisse la réputation du ministre. Ce serait très mal.

— Attends un peu, Fitch ! lança Campbell.

— Oui, messire ?

L'assistant croisa les bras et baissa les yeux sur le jeune Haken.

— Pendant les réunions de repentance, qu'as-tu appris au sujet de la protection du pontife ?

— Le pontife ? (Fitch essuya ses paumes moites sur le devant de son pantalon.) Que tout ce que nous faisons pour le défendre est vertueux.

— Très bien… (Sans décroiser les bras, Dalton se pencha vers le jeune Haken.) Puisque tu as entendu dire que le ministre Chanboor devait remplacer le pontife actuel, quelles conclusions en tires-tu ?

Campbell attendait fermement une réponse. Fitch se creusa la cervelle, puis il s'éclaircit la gorge, pour gagner encore un peu de temps.

— Eh bien… S'il doit être nommé pontife, il convient de le protéger de la même façon ?

Voyant Dalton Campbell se redresser et sourire, Fitch devina qu'il avait mis dans le mille.

— Décidément, tu as le potentiel pour grimper dans la hiérarchie, mon garçon !

— Merci, messire. Puisqu'il sera bientôt pontife, je ferai dès aujourd'hui tout ce qui est en mon possible pour défendre le ministre.

— Parfait…, dit Campbell d'une voix étrangement traînante. (Il inclina la tête comme un chat qui suit du regard une proie déjà condamnée.) Si tu nous aides à le protéger, quelles que soient les circonstances, et… hum… le contexte…, ça t'aidera à t'acquitter de ta dette.

— Ma dette, messire ?

— Comme je l'ai dit à Morley, s'il sert bien le ministre, il pourrait obtenir assez vite un nom d'honneur, et un certificat de pureté signé par le pontife en personne. Tu es malin, mon garçon. Je te prédis le même avenir, si tu sais y faire.

Fitch en resta bouche bée. Porter un nom d'honneur était un de ses rêves. Et le certificat prouverait à tous les Anderiens qu'un Haken avait pu se laver de sa souillure originelle et méritait désormais le respect.

Soudain, il se souvint de la première phrase de l'assistant.

— Morley, messire ? Le garçon de cuisine Morley ?

— Oui. Il ne t'a pas dit que je lui avais parlé ?

Fitch se gratta l'oreille, surpris que son ami ait réussi à lui cacher une chose pareille.

— Il ne m'en a pas soufflé mot, messire. Et pourtant, c'est mon meilleur ami.

— Je lui avais conseillé de se taire, et j'apprécie qu'il m'ait écouté. Voilà le genre de loyauté qui pèse lourd dans la balance, quand on veut aller loin… J'attends la même chose de toi. Tu comprends ce que je veux dire, Fitch ?

— Je n'en parlerai à personne, comme Morley. N'ayez pas d'inquiétude, maître Campbell, j'ai saisi.

— Parfait, fit l'assistant avec un petit sourire énigmatique. (Il posa de nouveau la main sur la garde de son épée.) Fitch, quand un Haken a payé sa dette, et obtenu un nom d'honneur, tu sais que la possession d'un certificat l'autorise à porter une lame ?

— Vraiment ? On ne me l'avait jamais dit…

Le grand Anderien fit au jeune Haken un sourire d'adieu, puis il se détourna avec une grâce à la fois féline et aristocratique et s'éloigna dans le couloir.

— Au travail, Fitch ! lança-t-il par-dessus son épaule. Je suis ravi d'avoir fait ta connaissance. À mon avis, nous nous reparlerons un de ces jours…

Peu désireux que quelqu'un d'autre le surprenne au deuxième, Fitch dévala les marches. Des idées contradictoires tourbillonnaient dans sa tête, lui donnant le tournis.

Dès qu'il pensait à Beata, il n'avait plus qu'une envie : voir arriver le soir au plus vite, se repentir avec zèle et prendre la cuite de sa vie.

Ce qu'avait subi la jeune fille lui brisait le cœur.

Mais c'était le ministre – un homme qu'elle admirait, et qui serait un jour pontife – qu'il avait vu entre ses jambes écartées. De plus, elle l'avait frappé, un crime abominable pour un Haken, y compris quand

il visait un de ses semblables. Même s'il n'aurait pas juré que cette interdiction s'appliquât aux femmes, il ne s'en sentait pas moins triste et blessé.

Pour une raison inexplicable, Beata le détestait, alors qu'il n'était pour rien dans ses malheurs.

Décidément, il devenait urgent qu'il se soûle !

Chapitre 16

— Fichtre, viens ici ! Eh, Fichtre, tu m'entends ? En général, quand maître Drummond l'appelait par ce nom, Fitch rougissait jusqu'à la racine des cheveux. Bouleversé par ce qu'il venait de voir et d'entendre au deuxième étage, il ne réagit pas à cette humiliation vénielle. Le chef de cuisine lui parlait comme à un chien. Et après ? Beata le haïssait et elle l'avait frappé. Rien ne pouvait être pire que ça.

Ces événements remontaient à plus de deux heures, mais sa mâchoire lui faisait toujours mal, incontournable témoignage de la haine que lui vouait désormais la jeune fille. Pourtant, elle aurait dû être furieuse contre le monde entier… à part lui, logiquement.

En colère contre elle-même, pour commencer, puisqu'elle avait accepté de monter. Cela dit, il ne voyait pas trop comment elle aurait pu se dérober à l'invitation du ministre. Dès qu'il aurait appris que son employée hakenne refusait d'aller chercher une commande spéciale, Inger l'aurait mise à la porte sans hésiter. Non, elle n'aurait pas eu le loisir d'opter pour cette solution.

Sans compter qu'elle rêvait de rencontrer le grand Bertrand Chanboor. Bien entendu, elle n'avait jamais imaginé qu'il la traiterait ainsi. De plus, ce n'était peut-être pas lui qui l'avait traumatisée le plus. Le grand étranger, Stein, avait fait un clin d'œil complice à Fitch. Et Beata était restée un long moment au deuxième étage…

Quoi qu'il en soit, elle n'avait aucune raison d'en vouloir à un garçon de cuisine, et encore moins de le frapper.

Fitch s'arrêta devant maître Drummond. Les mains douloureuses à force d'avoir trempé dans l'eau savonneuse pour frotter des chaudrons, il se sentait bizarrement anesthésié, comme si le reste de son corps – à part un côté de son visage – n'existait plus.

— Oui, maître ?

— Qu'est-il arrivé à ta joue ?

— Je me suis blessé en ramassant des bûchettes de pommier, maître.

Drummond s'essuya les mains à son chiffon blanc et secoua la tête.

— Un crétin…, marmonna-t-il. (Il haussa le ton, pour que tout le monde entende.) Oui, il faut vraiment être idiot pour se faire frapper par un morceau de bois mort !

— Vous avez raison, maître.

Le chef de cuisine allait en remettre une couche quand Dalton

Campbell, les yeux rivés sur une feuille de parchemin couverte de pattes de mouche, passa à côté de Fitch. Le texte qu'il lisait était le premier d'une impressionnante pile de documents en désordre qu'il avait du mal à ne pas laisser tomber.

— Drummond, dit-il, les yeux toujours baissés sur la feuille dont il pointait les lignes du bout d'un index, je viens pour vérifier certains détails.

Le chef de cuisine finit de s'essuyer les mains et se redressa, presque au garde-à-vous.

— Je suis à votre disposition, messire Campbell.

L'assistant souleva sa première feuille pour consulter celle de dessous.

— Tu as pensé à faire dresser les tables d'honneur avec notre plus belle vaisselle ? Et surtout, nos plus élégants rince-doigts ?

— Oui, messire Campbell.

Dalton marmonna dans sa barbe que quelqu'un devait être venu changer tout ça après qu'il fut allé regarder. Il parcourut sa liste rapidement, puis passa à la troisième feuille.

— Au fait, il devra y avoir deux places de plus à la table du ministre…

— Deux de plus, messire Campbell… Ce sera fait. Mais à l'avenir, si vous aviez la bonté de me prévenir plus tôt de ces changements, je vous en serais éternellement reconnaissant.

Campbell revint à la deuxième page.

— Oui, oui… Je n'y manquerai pas, si le ministre consent à ne pas m'avertir à la dernière minute. (Pour la première fois, il leva les yeux de ses feuilles.) Dame Chanboor déteste que l'estomac des musiciens gargouille pendant qu'ils jouent. Cette fois, nourris-les correctement. Surtout la harpiste, qui sera très près de l'épouse du ministre.

— Je m'en occuperai, messire Campbell, dit Drummond en s'inclinant.

Très discrètement, Fitch recula de deux ou trois pas. La tête baissée, pour ne pas donner l'impression qu'il écoutait la conversation, il se serait volontiers éclipsé, afin de ne pas passer pour un fouineur. Mais s'il partait sans qu'on l'ait renvoyé, il se ferait incendier par Drummond dès que l'assistant aurait quitté les lieux. Il avait donc décidé de couper la poire en deux en restant à disposition, mais aussi invisible que possible.

— Quant au vin aux épices, il faudra qu'il y en ait de différentes sortes, ce soir. La dernière fois, certaines personnes ont trouvé le choix trop limité. Prévois du vin chaud et du froid, ce coup-ci…

Maître Drummond pinça les lèvres.

— Bien compris, messire. Mais si vous pouviez, à l'avenir…

— Oui, si je suis informé plus tôt, tu le seras aussi… (Campbell passa à une autre feuille.) Les délicatesses, à présent… Il faut les servir uniquement aux tables d'honneur, jusqu'à ce que les convives en soient rassasiés. Lors du dernier banquet, le ministre a été très embarrassé, car certains invités de marque en voulaient encore, et il n'y en avait plus. Si tu n'as pas pu te procurer un stock suffisant, laisse les autres tables sur leur faim…

Fitch se souvenait de cet incident. Pour ce soir, le chef de cuisine avait prévu beaucoup plus de testicules de cerf frits. Fitch en avait subtilisé une tranche alors qu'il allait chercher des poêles à laver. Même s'il avait dû la manger sans la sauce aigre-douce, il s'était régalé.

Dalton Campbell posa d'autres questions sur le sel, le beurre et le pain et communiqua à Drummond quelques modifications à apporter au dîner. Pour ne pas donner le sentiment qu'il épiait les deux hommes, Fitch regarda travailler les femmes qui transformaient les estomacs de cochon farci de viande hachée, de fromage, d'œufs et d'épices en hérissons recouverts d'amandes en guise d'épines.

Sur une autre table, deux filles « rhabillaient » des hérons rôtis avec des plumes trempées dans du safran et diverses épices jaunes. Avec leur bec et leurs serres également colorés, les oiseaux ressemblaient à des statues en or si réalistes qu'on s'attendait à les voir bouger.

Quand il en eut fini avec sa liste de questions, Dalton Campbell baissa les bras, sa main libre soutenant celle qui tenait la liasse de documents.

— Tu as quelque chose à me dire, Drummond ? demanda-t-il.

Le chef de cuisine sembla ne pas comprendre à quoi l'assistant faisait allusion.

— Non, messire.

— J'en déduis que tu es content de tous tes collaborateurs, déclara Campbell.

Fitch vit presque tous les regards se tourner vers les deux hommes. L'activité devint soudain un peu moins fébrile, et beaucoup d'oreilles curieuses se tendirent.

Fitch eut l'impression que Dalton Campbell, même s'il tournait autour du pot, avait l'intention d'accuser maître Drummond de mal diriger son équipe en laissant des employés paresser. À l'évidence, le chef de cuisine avait le même sentiment…

— Messire, dit-il, ils travaillent tous bien, parce que je les garde à l'œil. Pas question que des flemmards sabotent le travail ! Il est trop important, aux yeux du ministre, pour que des minables gâchent tout. Croyez-moi, je ne leur en laisse pas la possibilité…

L’assistant parut ravi par ce discours.

— Très bien parlé, Drummond ! Moi aussi, je détesterais qu’il y ait de mauvais éléments dans le personnel. (Campbell fit du regard le tour de la cuisine, où tout le monde s’affairait en silence.) Très bien… Merci, Drummond. Je reviendrai juste avant le service, pour voir si tout se passe bien.

— C’est moi qui vous remercie, messire, dit le chef de cuisine en s’inclinant obséquieusement.

Alors que l’assistant se détournait pour sortir, son regard se posa sur Fitch, qui se fit aussitôt tout petit, comme s’il envisageait de disparaître en s’enfonçant entre deux dalles.

— Drummond, appela Campbell, quel est le nom de ce garçon de cuisine ?

— Fitch, messire.

— Fitch ? Oui, je vois, à présent… Depuis combien de temps travaille-t-il chez nous ?

— Environ quatre ans, messire.

— Si longtemps que ça… (Campbell se retourna pour faire face au chef de cuisine.) Et c’est un tire-au-flanc qui sabote le travail, je suppose ? Un mauvais élément qu’on aurait dû jeter à la rue, mais qu’on garde pour de mystérieuses raisons ? Drummond, tu n’as quand même pas négligé tes responsabilités en te montrant trop clément ? Sais-tu ce que tu risques, si tu as vraiment laissé un parasite vivre aux crochets du ministre ?

Fitch en fut pétrifié de terreur. Avant de le mettre à la porte, allait-on le rouer de coups ? Ou se retrouverait-il « simplement » à la rue, sans un sou en poche et rien à manger ?

Le regard affolé de Drummond ne cessait de voler entre l’assistant et le garçon de cuisine. Comment allait-il se tirer de ce mauvais pas ?

— Messire, il n’y a pas de problème avec Fitch, qui fait largement sa part du travail. Croyez que je m’en assure. Aucun « parasite » ne vit sous le toit du ministre, en tout cas, pas à cause de moi.

Dalton Campbell regarda Fitch avec perplexité, puis ses yeux se rivèrent de nouveau sur le chef de cuisine.

— Alors, s’il t’obéit et ne rechigne pas à la tâche, pourquoi l’humilies-tu en l’appelant « Fichtre » ? Ne crois-tu pas que ça donne, en fin de compte, une mauvaise image de toi ? On juge un chef à ses subordonnés, quand on a un peu d’expérience…

— Eh bien, je…

— Ravi de voir que tu es d’accord avec moi, Drummond. Dans cette maison, à partir d’aujourd’hui, les comportements de ce genre ne seront plus tolérés…

Tous les regards étaient de nouveau braqués sur les deux hommes,

et le chef de cuisine ne manqua pas de s'en apercevoir.

— Si vous me permettez, messire… Ma petite plaisanterie n'est pas méchante, et le garçon n'en souffre pas. Fitch, dis à l'assistant que…

L'attitude de Dalton Campbell changea si brusquement que Drummond en eut la chique coupée. De la colère dans ses beaux yeux noirs d'Anderien, l'assistant semblait soudain plus grand, plus large d'épaules et plus musclé sous son pourpoint.

Son ton distant mais courtois de grand fonctionnaire disparu, il parla d'une voix aussi menaçante que l'épée qui pendait à sa hanche.

— Puisqu'il le faut, je vais être plus précis, Drummond. Nous ne voulons pas de ce genre de chose ici ! Et j'entends que tu m'obéisses ! Si je te surprends encore à humilier tes employés en utilisant des surnoms insultants, je te ficherai à la porte, et il nous faudra un nouveau chef de cuisine. Me suis-je bien fait comprendre ?

— C'est très clair, messire… Oui, très clair.

Campbell fit mine de partir, mais il se retourna de nouveau, l'air plus dangereux que jamais.

— Encore une chose… Le ministre Chanboor me donne des ordres, et je les transmets à ceux qu'ils concernent. C'est mon travail. J'ordonne, et les gens comme toi exécutent. Sans discutailler, si tu vois ce que je veux dire…

» Si ce garçon travaille mal, jette-le dehors ! Mais si tu le fais, Drummond, tu auras intérêt à avoir des preuves solides qu'il ne convenait plus, après quatre ans de bons et loyaux services. Et si tu le harcèles à cause de ce qui vient de se passer, je le saurai, n'en doute pas un instant. Dans ce cas, il ne sera plus question de licenciement, parce que je te viderai comme un vulgaire poulet avant de te faire rôtir à la broche ! C'est bien compris ?

Fitch n'avait jamais vu le maître de cuisine écarquiller ainsi les yeux. Le front ruisselant de sueur, il dut déglutir avant de répondre.

— C'est compris, messire Campbell. Il en sera fait selon vos volontés, vous pouvez compter sur moi.

Dalton Campbell sembla revenir à sa taille et à ses proportions habituelles, qui n'étaient déjà pas négligeables. Son visage redevint celui d'un fonctionnaire toujours courtois et souriant, même quand il s'apprêtait à vous enfoncer un couteau entre les omoplates.

— Merci, Drummond. À présent, retourne à ton travail.

Pendant son dialogue avec le chef de cuisine, Dalton Campbell n'avait plus posé les yeux sur Fitch, et il ne lui accorda pas un regard avant de quitter la cuisine.

Comme Drummond et une bonne moitié des employés, Fitch relâcha son souffle.

Puis il repensa à la scène qui venait de se dérouler et comprit à retardement ce qu'elle signifiait. Maître Drummond ne l'appellerait

plus jamais « Fichtre » !

Maître Drummond tira le chiffon blanc de sa ceinture et s'épongea le front. Puis il remarqua que tout le monde le regardait.

— Au travail ! cria-t-il en remettant le chiffon à sa place. Fitch, approche !

Un ordre lancé sur le ton qu'il employait avec toute son équipe. Ni plus, ni moins…

— Oui, maître ?

— Il nous faut encore du chêne. Moins que la dernière fois. En fait, la moitié devrait suffire. Dépêche-toi d'aller en chercher !

— Bien, maître !

Fitch courut vers la porte, pressé d'accomplir sa mission – et tant pis pour les échardes qu'il récolterait !

Il n'entendrait plus jamais le surnom qui lui avait empoisonné la vie. Les autres ne se moqueraient plus de lui à tout bout de champ. Tout ça grâce à Dalton Campbell !

À cet instant, le jeune Haken aurait porté du charbon incandescent à mains nues, si l'assistant le lui avait demandé.

Chapitre 17

Après avoir ouvert le bouton du haut de son pourpoint, Dalton Campbell referma la lourde porte en acajou de ses appartements privés. Un instant, il savoura la tranquillité des lieux. La journée avait été longue, et elle n'était pas près de se terminer. Il restait le banquet, qui durerait jusqu'aux petites heures de la nuit…

— Teresa, appela-t-il en entrant dans le salon, c'est moi ! Je te rejoins dans la chambre dans une minute.

Dalton aurait aimé ne plus avoir à sortir et pouvoir faire l'amour avec sa femme. Il fallait qu'il se débarrasse de sa tension. Plus tard, peut-être, si ses obligations – ou ses affaires – ne l'en empêchaient pas…

Il défit un autre bouton, écarta son col et bâilla. Une douce odeur de lilas vint lui caresser les narines. Dans la suite aux fenêtres voilées par de délicates tentures, des lampes en cristal taillé et des bougies parfumées diffusaient une lumière apaisante. Un petit feu crépitait dans la cheminée, davantage pour égayer l'atmosphère que pour la réchauffer.

Dalton remarqua que le tapis violet aux franges couleur de blé mur avait été récemment brossé. Autour des tables élégantes où trônaient de superbes compositions florales, les chaises aux pieds dorés à l'or fin étaient disposées pour inciter les invités à s'y asseoir – oui, aucune ne « tournait le dos » comme si elle boudait ! Sur les sofas, les coussins artistiquement arrangés ajoutaient à l'impression d'intimité et de luxe.

Dalton avait chargé sa femme de superviser les domestiques. À tout moment, leurs appartements devaient être prêts à accueillir des invités, qu'ils viennent pour parler de travail ou se distraire. Car les affaires et le plaisir, même s'ils procédaient d'une approche différente, étaient les deux faces d'une seule pièce. Teresa savait que son mari, après le banquet, ramènerait sans doute chez eux une personne très importante. Un haut dignitaire, un noble, voire un anonyme placé au bon endroit pour ouvrir grand ses yeux et ses oreilles…

Pour Dalton Campbell, tous ceux qui l'aidaient à tisser sa toile étaient « importants ». Car chaque fil, même le plus fin, renforçait la solidité de l'ensemble. Avec leur joyeuse confusion et leurs flots de conversations et de vin, les banquets étaient l'endroit idéal où forger de nouvelles alliances et consolider les anciennes. Bref, une occasion de continuer à tisser sa toile…

Teresa passa la tête par la porte de la chambre et sourit à son mari.

— Et voilà mon adoré ! s'exclama-t-elle.

Malgré la fatigue qui lui était tombée dessus dès qu'il avait refermé la porte, s'isolant pour un moment des tracas de la journée, Dalton, totalement subjugué, rendit son sourire à sa superbe épouse aux grands yeux noirs pétillants de vie.

— Teresa, ma chérie, ta coiffure est magnifique !

Ornés sur le dessus d'un peigne en or, les cheveux de la jeune femme étaient artistiquement tressés avec une multitude de rubans pailletés d'or qui les faisaient paraître encore plus longs. Dès qu'elle bougeait la tête, les franges de ce voile naturel s'écartaient pour révéler son cou gracieux et la naissance de ses épaules.

Avec ses vingt-cinq ans tout juste passés, Teresa était plus jeune que son mari de près d'une décennie. Son éblouissante beauté, incomparable aux yeux de Dalton, n'avait d'égale que son acharnement à atteindre ses objectifs. Six mois plus tôt – aujourd'hui encore, il avait du mal à y croire – elle était devenue sa femme. Beaucoup d'autres prétendants avaient tenté leur chance. Mais si certains pouvaient se targuer d'un statut supérieur à celui de Campbell, aucun n'avait eu plus d'ambition que lui…

Dalton n'était pas un homme à prendre à la légère. Presque tous ceux qui l'avaient sous-estimé s'étaient un jour ravisés, très souvent pour sauver leur peau. Et les autres avaient tôt ou tard fini par regretter leur erreur.

Un an plus tôt, quand il lui avait demandé sa main, Teresa l'avait surpris en répliquant par une question posée du ton charmant qui dissimulait si bien sa volonté de fer. Était-il vraiment décidé à atteindre le sommet de la hiérarchie, comme elle ? Car elle avait bien l'intention de s'élever, et aucune barre ne lui semblait être placée trop haut…

En ce temps-là, Dalton était le bras droit du juge suprême de Fairfield. Un poste important qu'il tenait pour un tremplin et rien de plus. Un moyen de nouer des contacts utiles et d'étendre son réseau d'influence…

Refusant d'entrer dans le jeu de Teresa – qui faisait mine de le taquiner, mais tentait en réalité de le jauger – il lui avait assuré, avec une remarquable sobriété, qu'il en était au début de son ascension. Aucun homme qu'elle fréquentait, si puissant fût-il aujourd'hui, n'avait une chance de le rejoindre sur les sommets d'où il contemplerait bientôt le monde.

Surprise par cette déclaration, Teresa avait cessé de sourire et de minauder. Sous le charme de sa conviction et de l'authenticité presque palpable de sa détermination, elle avait accepté de l'épouser.

Et elle ne l'avait jamais regretté. Avant leur union, célébrée six

mois plus tard, Dalton avait déjà accédé à un poste plus important. Les premiers temps de leur mariage, ils avaient déménagé trois fois, toujours pour de plus belles résidences, à cause de nouvelles promotions.

Tous ceux qui connaissaient Dalton – de réputation, ou parce qu'ils avaient affaire au gouvernement – appréciaient sa connaissance approfondie des lois du royaume. Dalton Campbell était un expert reconnu et admiré de la complexe juridiction anderienne. N'ignorant rien de ses solides fondations, aussi résistantes que celles d'une forteresse, il comprenait en profondeur sa sagesse parfois déconcertante – étayée par une multitude de précédents – et savait à quel point l'épaisseur de ses « murs » pouvait fournir une protection à qui en avait besoin d'urgence.

Les hommes pour qui il travaillait se félicitaient de son savoir encyclopédique. Et plus encore de son aptitude à emprunter, dès que c'était utile, les passages secrets, les tunnels et les ouvertures obscures si pratiques pour éviter certaines réalités gênantes ou échapper à des pièges apparemment inextricables. Car Dalton savait contourner la loi de toutes les façons possibles. Et quand ça ne suffisait pas, il n'hésitait jamais à la jeter aux orties pour trouver une solution qu'aucun texte ne prévoyait. À ces moments-là, et cela faisait peut-être sa valeur, il se montrait aussi imaginatif et efficace que dans sa pratique plus « traditionnelle ».

À chaque promotion, Teresa s'était adaptée en un clin d'œil à sa nouvelle position, immanquablement synonyme de plus d'opulence et de pouvoir. Jouant à merveille son nouveau rôle de maîtresse de maison – voire de palais – elle dirigeait les domestiques avec l'aplomb et la fermeté d'une personne qui aurait passé sa vie à le faire.

Quelques semaines plus tôt, Dalton avait été nommé premier assistant du ministre Chanboor. Heureuse de devenir une grande dame qui n'aurait plus rien à envier à l'élite féminine de la nation, Teresa avait sauté de joie en apprenant qu'ils résideraient désormais au palais du ministère de la Civilisation.

Le jour où il lui avait appris la nouvelle, elle s'était jetée sur Dalton, lui arrachant ses vêtements dans sa hâte de faire l'amour. Mais en réalité, elle ne s'était jamais attendue à moins que cela…

Car elle était – au minimum – aussi ambitieuse que son mari.

— Dalton, me diras-tu enfin quels dignitaires sont invités, ce soir ? Je ne peux plus supporter cette attente !

Campbell s'étira et bâilla de nouveau. Sa fascinante épouse, il le savait, avait aussi une toile à tisser.

— Un régiment de vieux barbons ennuyeux…, répondit-il.

— Le ministre sera là ?

— Bien entendu.

— Alors, que me chantes-tu là ? Il est tout sauf ennuyeux ! Tu sais, j'ai rencontré quelques-unes des femmes qui vivent au domaine. Une kyrielle de grandes dames, comme je l'espérais. Et toutes mariées à des hommes très puissants !

Teresa se passa la pointe de la langue sur la lèvre supérieure – une des délicieuses provocations dont elle avait le secret.

— Mais pas aussi puissants que mon mari…

— Tess, ma chérie, dit Dalton avec un petit sourire, tu pourrais donner des envies de puissance à un cadavre.

Teresa fit un clin d'œil à son mari, recula et disparut de sa vue.

— Il y avait plusieurs messages glissés sous la porte, lança-t-elle de la chambre. Ils sont dans le secrétaire…

Dans un coin du salon, le superbe meuble brillait comme une gemme noire. Chaque panneau en bois d'orme poli de son placage était encadré d'une frise composée de petits morceaux d'érable – brut et verni en alternance – taillés en forme de diamant. Au centre des « diamants » noirs, un petit clou d'or reflétait la lumière des flammes. Contrairement à ceux des autres meubles de la suite, les pieds de celui-là n'étaient pas dorés à l'or fin, mais simplement lustrés – avec un tel soin qu'on aurait pu se regarder dedans.

Derrière un des tiroirs du haut, dans un compartiment secret, Dalton trouva une petite pile de messages scellés. Il les ouvrit, les parcourut puis les classa par ordre d'importance. Certains étaient intéressants, mais il n'y avait rien d'urgent. Leur but principal restait de transmettre des informations – ou, en d'autres termes, les infimes vibrations répercutées par tous les fils de sa toile d'araignée.

Dalton lut un rapport sur une noyade apparemment accidentelle survenue dans une fontaine publique tenue pour une des curiosités de Fairfield. L'événement s'était produit en début d'après-midi, alors que des centaines de gens se promenaient sur la place des Martyrs. En plein jour, personne ne s'était aperçu de rien avant qu'il soit trop tard ! Ayant reçu récemment d'autres comptes rendus de décès inexplicables, Dalton n'eut aucun mal à saisir le sens caché du message : il fallait se méfier, parce qu'une vengeance était peut-être en cours. En recourant à la magie, des tueurs maquillaient en accident des exécutions pures et simples…

Campbell s'intéressa à un autre rapport, qui parlait d'une « dame perturbée » dont l'agitation pouvait devenir gênante. Le jour même, elle avait demandé par lettre une audience privée à un directeur – pendant le banquet ! – en insistant pour qu'il n'en parle à personne. Connaissant la dame en question, Dalton devina sans peine l'identité du destinataire de la lettre : le directeur Linscott. Par bonheur, ses informateurs n'étaient pas assez stupides pour coucher des noms sur le

papier…

Il avait sa petite idée sur les motifs de l'« agitation » de la femme. Mais cette histoire d'audience privée l'ennuyait. Par un malheureux hasard, précisait le message, la missive de la dame s'était égarée et n'arriverait jamais entre les mains du directeur.

Dalton rangea de nouveau les rapports dans le compartiment secret, puis il remit en place le tiroir. Il devrait faire quelque chose au sujet de cette femme, même s'il ignorait quoi, pour le moment.

La précipitation était souvent aussi dangereuse que l'immobilisme. Au fond, il lui suffirait peut-être d'accorder un entretien à la dame et de l'écouter exprimer son ressentiment, comme l'aurait fait Linscott. Après tout, le premier assistant du ministre était là pour écouter les doléances des uns et des autres…

Bientôt, un de ses contacts, il n'en doutait pas, lui fournirait l'information qui lui manquait pour prendre une décision. Sinon, tenir un discours rassurant à la dame la calmerait sans doute assez longtemps pour qu'il puisse arrêter un plan d'action.

Bien qu'il fût en poste depuis peu de temps, Dalton s'était déjà familiarisé avec tous les aspects de la vie du domaine. Devenu un collègue utile pour certains hommes, un confident pour d'autres – et un bouclier pour quelques heureux élus – il avait encore rallongé sa liste de contacts. Car le but du jeu, quelle que soit la méthode employée, était de se gagner de nouveaux alliés. Avec l'aide des personnes très douées qui lui prêtaient leur concours, sa toile d'araignée, en continuelle expansion, vibrait aussi harmonieusement qu'une harpe.

Mais son objectif principal, depuis le premier jour, était de devenir indispensable aux yeux du ministre. Dès sa deuxième semaine au palais, un des directeurs du bureau de l'Harmonie culturelle avait envoyé un « chercheur » – quel joli nom pour un espion ! – consulter certains ouvrages dans la bibliothèque du domaine. Bien entendu, Bertrand Chanboor n'avait pas apprécié. À vrai dire, comme souvent face aux nouvelles désagréables, même mineures, il avait explosé de rage.

Deux jours après l'arrivée du chercheur, Dalton était allé informer le ministre qu'on venait d'arrêter le type, ivre mort, dans le lit d'une prostituée de Fairfield. Évidemment, l'ivrognerie et la luxure n'étaient pas des crimes, même si certains directeurs les regardaient d'un très mauvais œil. Mais on avait trouvé, dans la poche du manteau de l'homme, un livre extraordinairement rare et précieux.

Circonstance aggravante, ce volume portait la signature de Joseph Ander en personne. La disparition de ce trésor irremplaçable avait d'ailleurs été signalée le soir où l'« érudit » de l'Harmonie était parti faire la tournée des grands-ducs.

Sur l'ordre de Campbell, le bureau des directeurs avait été informé du vol probable des heures avant l'arrestation du coupable. Dans son rapport, Dalton assurait les directeurs qu'il ne connaîtrait pas le repos avant d'avoir résolu cette affaire. Il les informait aussi de son intention d'ouvrir une enquête publique pour découvrir si ce crime contre la civilisation était le signe précurseur d'un vaste complot. Le silence des directeurs, à cette occasion, avait été assourdissant.

Le juge suprême de Fairfield – et ancien supérieur de Dalton – était un grand admirateur du ministre Chanboor. Toujours pressé de lui plaire, il fit grand cas de cette affaire et reconnut le vol pour ce qu'il était vraiment : un acte de sédition. En conséquence, le chercheur avait été promptement mis à mort, car on ne plaisantait pas, en Anderith, avec les atteintes au patrimoine culturel du peuple.

Loin de mettre un terme au scandale, l'exécution avait servi de terreau à une foule de rumeurs. La plus intéressante évoquait les aveux du coupable, passés juste avant qu'il soit confié aux bons soins du bourreau. Une ultime confession, murmurait-on, où il avait livré les noms de ses complices.

Pour ne pas être associé à un crime contre la civilisation, le directeur dont dépendait le « chercheur » avait donné sa démission. Ayant suivi l'affaire dès le premier jour, Dalton fut également chargé de la conclure. Après avoir accepté « à contrecœur » la démission du directeur, il avait rendu public un communiqué qui niait l'existence des aveux du chercheur. Un point final dont il avait été très fier…

Par le plus grand des hasards, un vieil ami de Campbell avait hérité du poste soudainement vacant, qu'il lorgnait en vain depuis des décennies. Premier à l'en féliciter, Dalton s'était réjoui de le savoir aussi joyeux… et plein de reconnaissance. À ses yeux, il n'y avait rien de plus beau que de voir un homme méritant recevoir enfin son dû. Surtout quand il s'agissait d'une personne qu'il appréciait et qui ne trahirait jamais sa confiance.

Après cette affaire, le ministre avait décidé d'avoir avec son assistant une relation professionnelle encore plus étroite. Désireux de lui laisser autant de latitude que possible, il l'avait également nommé chef du personnel du domaine. Désormais, Dalton n'avait plus de compte à rendre à personne, à part Bertrand Chanboor. Cette promotion avait bien entendu impliqué un déménagement dans la plus belle suite du palais, après celle du ministre.

Dalton soupçonnait que Teresa en avait été encore plus contente que lui – si c'était possible. Leurs nouveaux appartements, symboles d'une autorité presque suprême, lui plaisaient beaucoup, et elle adorait frayer avec les membres les plus éminents du ministère de la Civilisation. Sans parler des foules de visiteurs, tous plus importants les uns que les autres, qui prenaient chaque jour d'assaut le domaine.

Ces dignitaires, comme les officiels du palais, la traitaient avec la déférence due à l'épouse du bras droit de Chanboor. Comme son mari, elle était de bonne naissance, mais ne détenait pas de titre de noblesse. Voir toute l'aristocratie du pays la flatter lui ravissait l'âme…

Campbell, lui, ne s'était jamais soucié de ces affaires de lignée. Tout cela, en réalité, comptait moins qu'on le pensait, car les véritables loyautés, quelle que fût la façon dont on se les attirait, étaient bien plus utiles, dans la vie politique, qu'un arbre généalogique brillant…

Quand il entendit Teresa s'éclaircir la gorge dans son dos, Dalton se retourna et découvrit qu'elle se tenait sur le seuil de la chambre. Le menton fièrement levé, elle avança, plus gracieuse que jamais, afin qu'il admire sa nouvelle robe.

Dalton en eut le souffle coupé. Ce soir, sans nul doute, il ne serait pas le seul à avoir cette réaction.

Le tissu noir orné de motifs floraux brodés en fil d'or brillait presque irréellement à la lueur du petit feu de cheminée. Également rehaussées de fil d'or, les manches et les coutures de la robe attiraient l'attention sur la taille de guêpe et les courbes voluptueuses de Teresa. Comme un champ de blé qui épouse toutes les ondulations d'une plaine vallonnée, la soie noire, en se déversant majestueusement jusqu'au sol, révélait le galbe enchanteur des jambes et des chevilles de la jeune femme.

Mais tout cela n'était rien, comparé au décolleté, auquel l'adjectif « vertigineux » n'eût pas suffi à rendre hommage ! Voir les seins somptueux de son épouse ainsi révélés emplit Campbell d'un mélange d'excitation et d'embarras.

Teresa tourna sur elle-même pour donner du piquant à son exhibition. N'y tenant plus, Dalton traversa le salon et la prit dans ses bras au terme de sa pirouette.

Teresa eut un petit rire de gorge, comme si elle adorait être ainsi prisonnière de son seigneur et maître. Mais quand il se pencha pour l'embrasser, elle le repoussa sans trop de douceur.

— Attention ! J'ai passé des heures à me maquiller ! Ne va pas tout gâcher !

Dalton l'embrassa quand même, lui arrachant un gémissement de plaisir étouffé. Elle semblait ravie de faire un tel effet à son mari, qui n'en paraissait pas mécontent non plus.

Puis elle se dégagea, leva une main et tira sur les rubans d'or attachés à ses cheveux.

— Mon chéri, tu crois qu'ils ont poussé ? demanda-t-elle d'un ton accablé. Attendre qu'ils veuillent bien s'allonger est une torture !

Avec ses nouvelles fonctions, et le déménagement dans la superbe

suite, Dalton Campbell était devenu un authentique homme de pouvoir. Sur la longue liste de ses privilèges figurait le droit pour sa femme de porter des cheveux beaucoup plus longs.

Les autres épouses du domaine laissaient les leurs cascader jusqu'à leurs épaules. Il en serait de même pour Teresa, n'était qu'ils descendraient un peu plus bas encore. Et bientôt, aucune femme, en Anderith, voire dans toutes les Contrées du Milieu, n'en aurait de plus longs. Car elle était unie à un homme dont l'ascension ne faisait que commencer.

Cette idée remplit Dalton d'une joie qui n'avait rien d'enfantine. Cela lui arrivait souvent, ces derniers temps, quand il pensait au chemin qu'il avait parcouru. Et pourtant, si incroyable que cela paraisse, il s'agissait effectivement d'un début. Il avait déjà des plans pour aller plus loin – et toute l'attention d'un homme qui appréciait les esprits imaginatifs.

Entre autres choses… Mais il se faisait fort de contrôler ces dérives sans conséquences. Le ministre tirait parti de sa position, et nul n'aurait pu l'en blâmer.

— Tess, tes cheveux poussent très vite, ne t'inquiète pas. Si une femme te regarde de haut parce que les siens sont plus longs, grave son nom dans ta mémoire pour l'humilier en retour quand la situation sera inversée.

Teresa se hissa sur la pointe des pieds, jeta les bras autour du cou de son mari et soupira de bonheur.

Les mains nouées dans le dos de Dalton, elle leva vers lui un regard faussement timide.

— Tu aimes ma robe ? minauda-t-elle.

Histoire de souligner le sérieux de sa question, elle se serra contre lui, le regarda dans les yeux et ne détourna pas pudiquement la tête quand ils plongèrent dans son fabuleux décolleté.

En guise de réponse, Dalton glissa une main sous la robe, la fit remonter lentement le long de ses cuisses, atteignit la chair nue, au-dessus des bas noirs, et recouvrit d'une paume possessive la partie la plus intime du corps de sa femme.

Joueuse, Teresa lâcha un cri d'indignation parfaitement imité.

Dalton l'embrassa de nouveau. L'amener au banquet de ce soir ne l'intéressait plus le moins du monde. La pousser jusqu'au lit lui suffirait amplement.

Hélas, elle se dégagea avec la souplesse et la vivacité d'une anguille.

— Mon maquillage, Dalton ! Et ma robe ! Tout le monde verra qu'elle est froissée !

— Personne ne s'intéressera à ta robe, ma chérie. Seulement à ce qu'elle révèle ! Tout bien réfléchi, je t'interdis de porter cette… hum…

tenue ailleurs qu'ici, pour attendre le retour de ton mari.

— Dalton, ne dis pas des choses pareilles, même pour plaisanter !

— Je ne plaisante pas… (Campbell sonda une nouvelle fois le faramineux décolleté.) Teresa, cette robe est… trop révélatrice, pour ne pas dire plus.

— Dalton, ne fais pas l'enfant ! (Boudeuse, Teresa se détourna.) De nos jours, toutes les grandes dames s'habillent comme ça. (Elle fit volte-face et eut un sourire aguichant.) Ne me dis pas que tu es jaloux ? Tu n'aimes pas que d'autres hommes admirent ton épouse ?

Teresa était la seule chose que Dalton eût jamais désirée plus que le pouvoir. Et l'unique bien qu'il n'était pas prêt à céder, ni même à partager, pour arriver à ses fins. Le domaine grouillait d'hommes admirés et enviés parce qu'ils avaient su entrer dans les bonnes grâces du ministre à cause de l'extrême… disponibilité… de leur épouse. Campbell n'était pas de ce bois pourri-là. Pour arriver où il était, il avait compté sur son talent et son intelligence, pas sur le corps de sa femme. Et cela aussi lui conférait un avantage sur les autres.

Son excitation évaporée, il reprit la parole d'un ton dur.

— Et comment sauront-ils que tu es ma femme, puisqu'ils ne regarderont jamais ton visage ?

— Dalton, arrête ! Ton insistance frise la muflerie ! Toutes les dames porteront ce genre de robe. C'est la mode, figure-toi ! Ton nouveau poste t'occupe tellement que tu ne vois plus ce qui se passe autour de toi. Moi, je n'ai pas d'œillères.

» Que tu le croies ou non, cette tenue est pudique, comparée à ce que tu verras ce soir. Te connaissant, je n'aurais jamais choisi une robe aussi provocante que celles des autres femmes. Mais je ne veux pas non plus passer pour une provinciale. En me voyant, les gens ne penseront rien de spécial, sinon peut-être que l'épouse du bras droit de Chanboor est un peu prude.

« Prude » ! Aucun être sensé ne pouvait se faire une telle réflexion. En revanche, il semblerait évident que la femme de l'assistant était ouverte à toutes les propositions…

— Teresa, tu peux en mettre une autre. Par exemple, la rouge avec le col en « v ». Ce décolleté-là sera… eh bien… largement suffisant. On ne risque pas de te trouver prude.

Teresa se détourna et croisa les bras, sincèrement fâchée.

— J'imagine que tu seras heureux de me voir dans une tenue toute simple, et tant pis si les autres femmes murmurent dans mon dos que je m'habille comme l'épouse d'un vulgaire sous-secrétaire. La robe rouge date de l'époque où tu n'étais personne ! Moi qui pensais te faire plaisir en montrant à tous que ta femme n'avait rien à envier aux autres en matière d'élégance. Mais c'est fichu ! À partir de ce soir, je serai cataloguée, et plus personne ne m'adressera la parole. « L'épouse

pudibonde de l'assistant du ministre », voilà comment on parlera de moi. Je n'aurai plus la moindre chance de me faire des amies.

Dalton prit une grande inspiration et la relâcha lentement.

— Tess, tu es sûre que toutes les femmes seront habillées comme ça ?

Teresa se retourna et lui sourit comme une petite fille. Exactement la réaction qu'avait eue la jeune Hakenne, aux cuisines, quand il était venu lui transmettre l'« invitation » du ministre…

— Bien entendu, que j'en suis sûre ! Mais comme je suis moins audacieuse qu'elles, ma robe n'en montre pas autant que les leurs. Dalton, tu seras si fier de moi ! Je veux être une épouse parfaite pour l'assistant du ministre ! Parce que moi aussi, je suis fière de toi ! Et de toi seul, mon chéri !

» Un homme aussi important que toi a besoin d'une femme parfaite. Quand tu n'es pas là, je te défends comme une tigresse. Si tu savais comment sont les femmes ! Mesquines, jalouses, ambitieuses, comploteuses, déloyales, infidèles… Il suffit qu'elles soufflent une vilenie à leur mari pour qu'elle se retrouve sur toutes les lèvres. Si on disait du mal de toi, sache que j'interviendrais, et que personne n'oserait en faire des gorges chaudes.

Dalton ne trouva rien à objecter. Il savait pertinemment que les épouses étaient pour leurs maris d'intarissables sources d'informations et de potins cruels.

— J'espère bien…

— Tu dis toujours que nous sommes des partenaires. Ne sais-tu pas à quel point je te protège ? N'as-tu pas remarqué mes efforts pour que tu te sentes bien partout où nous habitons ? Crois-tu que je mettrais en danger ce que tu as tant combattu pour obtenir ? Avant notre mariage, tu as juré de m'amener dans le grand monde, où je serais l'égale de toutes les autres femmes.

» Tu as tenu ta promesse, Dalton. Je n'en ai jamais douté, et c'est pour ça que j'ai accepté de t'épouser. Même si je t'ai toujours aimé, je n'aurais pas lié mon destin au tien si je n'avais pas cru en ton avenir. Nous sommes tout l'un pour l'autre, mon chéri. T'ai-je jamais fait honte chaque fois que tu gravissais un nouvel échelon ?

— Non, Tess. Jamais…

— Et tu crois que je commencerais ici ? Alors que tu es sur le seuil de la véritable grandeur ?

Teresa était la seule personne au monde à qui Dalton avait confié *toutes* ses ambitions et révélé *tous* ses plans. Elle savait où il voulait aller, et ne s'était jamais moquée de lui. Parce qu'elle le croyait capable de tout.

— Tess, je sais que tu ne saboteras pas mes efforts. (Dalton eut un soupir résigné.) Mets cette robe, si tu penses que c'est bien. Je me fie à

ton jugement.

Le débat terminé, Teresa poussa son mari vers la pièce attenante à la chambre.

— Va te changer, à présent ! Tu seras le plus beau, ce soir, j'en suis sûre. Si quelqu'un doit être jaloux, c'est moi ! Toutes les femmes crèveront d'envie parce que je serai au bras de l'homme le plus séduisant de la soirée. Et c'est à toi, mon chéri, qu'elles feront de l'œil !

Dalton se retourna, prit sa femme par les épaules et attendit qu'elle lève les yeux vers lui.

— Reste loin de l'invité d'honneur de Bertrand, un homme appelé Stein. Surtout, ne va pas parader devant lui dans ta nouvelle robe ! Compris ?

— D'accord, mais comment le reconnaîtrai-je ?

— C'est facile : il porte une cape composée de scalps humains.

Dalton lâcha les épaules de sa femme.

— Vraiment ? C'est affreux… C'est l'émissaire dont tu m'as parlé ? Celui qui vient de l'Ancien Monde pour négocier notre future allégeance ?

— Oui. Évite-le comme la peste.

Teresa battit des paupières, encore bouleversée par cette étonnante nouvelle.

— Intéressant… Je doute que quelqu'un, ici, ait déjà rencontré un étranger aussi… particulier. Ce doit être un homme très important.

— Il l'est, et nous devrons parler de politique avec lui. Je détesterais devoir le tailler en pièces parce qu'il a tenté de t'entraîner dans son lit. De plus, ce serait une perte de temps, car il faudrait attendre que l'empereur nous envoie un autre émissaire.

Ce n'était pas des menaces en l'air, et Teresa le savait. Avec une épée, Dalton pouvait décapiter une mouche sur une pêche sans faire frémir le duvet du fruit.

— Il ne s'en prendra pas à moi, ne t'en fais pas, et il ne dormira pas seul ce soir non plus. Je connais des femmes qui se battront pour partager la couche d'un aussi féroce barbare. Des scalps humains… (Teresa secoua la tête comme si elle ne parvenait pas à y croire.) Celle qui couchera avec lui sera invitée pendant des mois à tous les thés des grandes dames…

— En compagnie d'une jeune Hakenne qui confirmera qu'il s'agit d'une expérience inoubliable ? siffla Dalton.

— Une Hakenne ? Que racontes-tu là ? Ces pauvres filles ne comptent pas aux yeux des femmes dont je parle. Mais revenons-en aux choses sérieuses… Si j'ai bien compris, aucune décision n'a été prise. Nous ne savons toujours pas si Anderith restera avec les Contrées du Milieu ou rejoindra l'empereur Jagang ?

— Exact, ce n'est toujours pas décidé… Les directeurs sont divisés. Stein est là pour plaider la cause de l'Ancien Monde.

Teresa se hissa de nouveau sur la pointe des pieds pour poser un baiser sur la joue de son mari.

— Je me tiendrai loin de lui, pendant que tu aideras à déterminer le destin d'Anderith. Bien entendu, je surveillerai tes arrières, comme d'habitude, et j'ouvrirai grand les yeux et les oreilles… (Teresa fit mine de retourner dans la chambre, mais elle se ravisa.) Dalton, si Stein est là pour parler au nom de l'empereur, ça veut dire que… le pontife sera présent ce soir, n'est-ce pas ? Il participera au banquet ?

Dalton prit tendrement le menton de son épouse.

— Une femme intelligente est le meilleur allié qu'un homme puisse avoir…

Souriant, il laissa Teresa le tirer vers le dressing.

— Je l'ai toujours vu de loin… Dalton, quel homme merveilleux tu es ! Grâce à toi, je serai assise ce soir à quelques pas du pontife ! C'est incroyable !

— N'oublie surtout pas ce que je t'ai dit, et reste loin de Stein, sauf quand je suis avec toi. Puisque nous y sommes, cette recommandation vaut pour Bertrand, même si je doute qu'il oserait s'en prendre à mon épouse. Si ta prestation est bonne, je te présenterai au pontife.

Teresa en resta muette de saisissement… mais pas longtemps.

— Quand nous irons nous coucher, ce soir, tu verras à quel point mes « prestations » sont bonnes ! J'espère que les esprits me donneront la force d'attendre aussi longtemps pour te prouver mes qualités… Le pontife ! Dalton, tu es vraiment formidable !

Assise à sa coiffeuse, Teresa s'examinait dans le miroir pour déterminer l'étendue des dégâts consécutifs aux baisers de son mari.

Dans son dos, Dalton ouvrit la grande armoire.

— Alors, Tess, quels commérages as-tu entendus ?

Il passa en revue ses chemises, en quête de celle dont le col lui plaisait le plus. Pour être assorti à sa femme, qui portait du noir et de l'or, il modifia ses plans et décida de mettre sa veste rouge. Un excellent choix, de toute façon, pour avoir l'air suprêmement sûr de lui.

Tout en se repoudrant, Teresa lui raconta les derniers potins qui circulaient dans le palais. N'en trouvant aucun digne d'intérêt, Dalton cessa très vite d'écouter et pensa aux problèmes urgents qu'il lui restait à régler. Certains directeurs demandaient encore à être convaincus, et manipuler Bertrand Chanboor exigerait beaucoup de doigté…

Le ministre était un homme intelligent dont il comprenait en profondeur les motivations. Si Chanboor avait des ambitions

comparables aux siennes, ils ne visaient pas tout à fait la même cible. Car Bertrand voulait tout, d'une jeune Hakenne qu'il remarquait dans la cour au trône du pontife. Et si Dalton avait son mot à dire – ce qui était le cas – le ministre obtiendrait tout ce qu'il désirait.

Campbell, lui, aurait le pouvoir et l'autorité qu'il convoitait. Le trône du pontife ne l'intéressait pas. Devenir ministre de la Civilisation suffirait…

En Anderith, le vrai pouvoir était entre les mains de ce ministre, qui promulguait la plupart des lois et nommait les magistrats chargés de les faire respecter. De son poste, il avait une influence sur toutes les affaires du pays et quasiment sur chacun de ses habitants. Il régnait sur le commerce, les arts et les institutions. Bref, c'était lui qui « faisait l'opinion », d'autant plus qu'il avait la haute main sur l'armée et supervisait tous les grands projets publics. Enfin, il détenait aussi l'autorité en matière de religion. Le nouveau pontife, lui, passerait son temps à présider des cérémonies pompeuses, à baiser la main de femmes en robe du soir couvertes de bijoux, à s'empiffrer à des tables de banquet et à se demander quelle pouliche partagerait son lit.

Dalton se contenterait parfaitement du poste de ministre de la Civilisation. Surtout si le pontife était englué dans sa toile…

— J'ai fait cirer tes plus belles bottes, annonça Teresa.

Elle désigna le bas de l'armoire, et Dalton se pencha pour retrouver les chaussures.

— Mon chéri, quelles nouvelles avons-nous d'Aydindril ? Tu dis que Stein parlera au nom de l'Ancien Monde et de l'Ordre Impérial. Mais qu'en est-il d'Aydindril ? Que nous disent les Contrées du Milieu ?

Aydindril… Si quelque chose pouvait saboter les plans de Campbell, c'étaient bien les événements en cours dans cette cité.

— Les ambassadeurs qui en reviennent racontent que la Mère Inquisitrice a remis son destin et celui des Contrées entre les mains du seigneur Rahl, le maître de l'empire d'haran. En plus de ça, elle a décidé d'épouser cet homme ! D'ailleurs, leur union doit déjà avoir été célébrée…

— La Mère Inquisitrice, mariée ? (Teresa se concentra de nouveau sur son reflet, dans le miroir.) Tu imagines la fête que ça a dû être ? De quoi ridiculiser les plus belles cérémonies d'Anderith. (Elle marqua une courte pause.) Quand une Inquisitrice choisit un compagnon, son pouvoir le prive de toute personnalité. Le seigneur Rahl n'est sûrement plus qu'une marionnette dont elle tire les ficelles.

Dalton secoua la tête.

— Non, parce qu'il a le don, ce qui semble l'immuniser contre la magie des Inquisitrices… Épouser ce Rahl-là est une manœuvre très intelligente. La Mère Inquisitrice est rusée, pleine de détermination et

experte en tactique. L'alliance entre D'Hara et les Contrées a donné naissance à un empire redoutable avec lequel il faut compter. La décision ne sera pas facile…

Selon les ambassadeurs, le seigneur Rahl semblait être un homme intègre, sincère et résolu à défendre la tranquillité et la liberté de ceux qui se joignaient à lui.

Cela dit, il exigeait de tous les pays une reddition immédiate et sans conditions. On se pliait aux règles de l'empire d'haran, ou on devenait son ennemi…

Les hommes qui raisonnaient ainsi n'étaient pas fiables. Avec eux, les problèmes n'avaient jamais de fin…

Dalton prit une chemise et la brandit pour la montrer à Teresa, qui approuva d'un hochement de tête.

— Stein va nous transmettre l'offre de l'empereur Jagang, qui nous propose une place dans le nouvel ordre mondial qu'il a l'intention d'instaurer, dit-il en enfilant la chemise impeccablement lavée et repassée. Nous l'écouterons, c'est la moindre des politesses…

Si Stein était représentatif de son camp, l'Ordre Impérial avait une fine compréhension des subtiles réalités du pouvoir. À l'inverse des émissaires d'Aydindril, celui de l'Ancien Monde entendait négocier les points importants avec Dalton et Chanboor, pas avec le pontife…

— Et les directeurs ? demanda Teresa. Qu'en pensent-ils ?

Dalton grogna de mépris.

— Les directeurs attachés aux anciennes coutumes et à la prétendue liberté des peuples des Contrées sont de moins en moins nombreux. Et de plus en plus isolés, parce que les gens en ont assez de leurs sermons ennuyeux et de leur archaïsme.

Teresa posa sa brosse et fronça les sourcils.

— Dalton, tu crois qu'il y aura une guerre ? Et dans ce cas, dans quel camp combattrons-nous ? Car nous serons obligés de nous impliquer, n'est-ce pas ?

Campbell posa une main rassurante sur l'épaule de sa femme.

— La guerre sera longue et sanglante… Je n'ai aucune envie qu'Anderith s'en mêle. Et je ferai tout ce qu'il faut pour que ça n'arrive pas.

L'essentiel restait de déterminer quel camp serait le plus fort. Car se rallier à des perdants potentiels n'avait aucun sens.

— S'il le faut, nous aurons recours aux Dominie Dirtch. Aucune armée, même celle de Rahl ou de Jagang, ne peut leur résister. Mais il serait quand même préférable de nous allier au camp qui propose les meilleures conditions… et les plus solides perspectives d'avenir.

— Peut-être, fit Teresa, dubitative, mais le seigneur Rahl est un sorcier, si j'ai bien compris. Comment savoir de quoi il est capable ?

— Une bonne question… Ça pourrait même être une raison de

nous joindre à lui. Mais l'Ordre Impérial veut éradiquer la magie. Donc, Jagang doit avoir un moyen de neutraliser le pouvoir de Rahl.

— S'il est vraiment un sorcier, insista Teresa, il risque de lancer sur nous des horreurs comme les Dominie Dirtch. Si nous refusons de lui prêter allégeance et qu'il utilise sa magie…

Dalton tapota la main de sa femme, puis recommença à s'habiller.

— Ne t'inquiète pas, Tess. Je ne laisserai personne raser Anderith. N'oublie pas ce que je viens de dire : l'Ordre Impérial veut éliminer la magie. S'il y parvient, aucun sorcier ne pourra plus rien contre nous. Attendons de savoir ce que Stein est venu nous dire.

Dalton ignorait comment l'Ordre entendait en finir avec la magie, qui existait depuis l'aube des temps. Jagang prévoyait peut-être simplement d'abattre tous les sorciers. Même s'il ne s'agissait pas d'une idée très originale, elle avait selon lui d'excellentes chances de succès.

Il existait déjà un mouvement qui prônait de conduire au bûcher tous ceux qui contrôlaient la magie. En Anderith, ses principaux chefs étaient derrière les barreaux. Charismatique, fanatique et enragé, Serin Rajak comptait parmi les plus dangereux. S'il avait survécu à la prison, où il croupissait depuis des mois.

Rajak croyait dur comme fer que les sorciers étaient des démons. Avant son arrestation, il avait levé une petite armée de fous furieux qui dévastaient tout sur leur passage.

Les hommes de cet acabit étaient des fléaux. Pourtant, Dalton avait tout fait pour qu'on ne l'exécute pas. Car les fléaux, à l'occasion, pouvaient se révéler très utiles…

— Tu n'en croiras pas tes oreilles ! lança soudain Teresa.

Elle continuait à égrener des potins que son mari, préoccupé par des sujets plus importants, n'avait pas vraiment écoutés.

— La femme dont je te parlais, celle qui a une si haute opinion d'elle-même, ne s'est pas arrêtée là. Désormais, elle prétend que le ministre l'a violée ! Décidément, cette Claudine Winthrop est impayable !

Dalton écoutait toujours à moitié. Mais il savait que l'histoire était vraie. Claudine était la « dame perturbée » dont parlait le message qu'il avait lu un peu plus tôt. Celle qu'il devait neutraliser et qui avait envoyé au directeur Linscott une lettre fort opportunément égarée.

Claudine faisait la roue devant le ministre chaque fois que l'occasion s'en présentait. Sourires, battements de cils, fines allusions… Tout y était passé ! Que croyait-elle obtenir ainsi ? Elle avait eu ce qu'elle cherchait, et maintenant, elle se plaignait ?

— Elle est tellement furieuse d'avoir été traitée ainsi qu'elle a l'intention, à la fin du banquet, d'informer dame Chanboor et tous les invités que le ministre a abusé d'elle.

Dalton tendit soudain l'oreille.

— Un viol est un viol, voilà ce qu'elle dit ! continua Teresa. Et c'est comme ça qu'elle a l'intention de présenter les choses à la femme du ministre. (Elle se retourna et agita devant le nez de son mari son petit pinceau à cils en poil d'écureuil.) Et aux directeurs de l'Harmonie culturelle, s'ils sont là. Dalton, si le pontife vient, ça peut très mal tourner. Imagine qu'il lève une main pour demander le silence, afin que tout le monde entende.

Dalton était à présent pendu aux lèvres de sa femme. Ce soir, les douze directeurs étaient invités. Désormais, il savait ce que mijotait Claudine.

— Elle a vraiment l'intention de faire ça ? demanda-t-il. Tu le lui as entendu dire ?

— Oui ! Tu ne trouves pas ça inouï ? Elle devrait savoir que le ministre est un chaud lapin ! Il a attiré dans son lit la moitié des femmes du domaine. Et maintenant, elle veut semer le désordre ? L'ennui, c'est qu'elle risque de réussir. Crois-moi, Dalton, elle peut remuer le panier de crabes !

Alors que Teresa s'apprêtait à cancaner sur un autre sujet, Dalton l'interrompit.

— Que disent les autres femmes du plan de Claudine ?

— Nous pensons toutes que c'est affreux… (Teresa posa son pinceau sur la coiffeuse.) Le ministre est un homme important. Le pontife ne rajeunit pas, et on dit qu'il le remplacera peut-être. Bertrand pourrait monter sur le trône très bientôt. C'est une terrible responsabilité…

Teresa regarda de nouveau dans le miroir et élimina quelques sourcils indisciplinés avec une pince à épiler. Puis elle se retourna, son petit outil doctement brandi.

— Le ministre travaille comme un forçat. Je trouve normal qu'il s'offre de temps en temps d'inoffensives distractions. Les femmes sont consentantes, et ça ne regarde personne. La vie privée n'influe pas sur les compétences politiques d'un homme. Et Claudine ne peut pas dire qu'elle a tout fait pour échapper aux assiduités de Bertrand.

Dalton ne pouvait rien objecter à cela. Sur sa vie, il n'aurait pas su dire pourquoi les femmes appâtaient éhontément un poisson comme Bertrand, puis s'étonnaient qu'il morde à l'hameçon. Pourtant, toutes agissaient ainsi, de la plus grande dame à la dernière souillon hakenne.

Pour Beata, la jeune employée du boucher, c'était différent. Naïve et inexpérimentée, elle n'avait sûrement pas prévu ce qui se passerait au deuxième étage. Et encore moins la présence de Stein. Même s'il s'agissait seulement d'une Hakenne, Dalton avait un pincement au cœur quand il pensait à elle. À l'évidence, elle n'avait pas vu derrière

l'arbre Chanboor la forêt appelée « Stein ».

Mais les autres femmes du domaine ou les visiteuses venues de la cité pour festoyer savaient comment se comportait le ministre, et elles n'avaient aucune raison de crier au scandale après qu'il fut passé à l'acte.

Certaines s'indignaient seulement quand il s'avérait qu'elles n'obtiendraient aucune récompense pour avoir courageusement consenti au sacrifice de leur corps. Celles-là couraient après une sorte de « compensation ». À ce moment-là, Dalton prenait l'affaire en main. Il leur proposait un petit cadeau approprié, et faisait de son mieux pour qu'elles l'acceptent. La plupart s'y résignaient d'autant plus facilement qu'elles ne voulaient que ça depuis le début.

Campbell ne doutait pas un instant que les femmes du domaine s'inquiétaient du plan de Claudine. Séduites par sa prestance et son aura de pouvoir, presque toutes avaient eu une liaison avec le ministre. Et celles qui n'avaient pas encore fréquenté son lit rêvaient que ça se produise un jour, il en aurait mis sa tête à couper.

Bertrand n'en était tout simplement pas encore arrivé à elles… Car il n'y avait quasiment pas une femme, dans le domaine, qu'il aurait jugée indigne de son intérêt.

Une politique délibérée : en poste depuis peu, Dalton avait déjà dû refuser la candidature d'un régisseur parfaitement compétent, mais dont l'épouse paraissait trop ordinaire à Bertrand.

Oui, toutes les femmes aspiraient à succomber au charme du ministre, et son appétit, en la matière, n'avait pas de limites. Pourtant, il accordait une attention sourcilleuse à certains critères. En particulier la jeunesse, comme tous les séducteurs vieillissants.

Dans sa position, Chanboor pouvait assouvir son goût des beautés juvéniles sans être obligé, comme beaucoup d'hommes de son âge, de fréquenter les prostituées. À vrai dire, ils les évitaient même comme la peste, à cause des maladies qu'elles risquaient de lui transmettre.

La cinquantaine passée, les mâles moins puissants devaient se résigner aux amours tarifées, et ils réduisaient de beaucoup leur espérance de vie. Un juste retour des choses, puisque celle des filles de joie était plus courte encore…

Bertrand, lui, disposait d'un vivier de pouliches en pleine santé avides d'approfondir leur expérience de l'amour. De leur plein gré, ces papillons se frottaient à une flamme qui leur brûlait parfois les ailes. Pour quelle raison aurait-on pleuré sur leur sort ?

Du bout d'un doigt, Dalton caressa la joue de Teresa. Quelle chance il avait ! Sa femme partageait ses ambitions, mais à l'inverse de beaucoup d'autres, elle savait être regardante sur les moyens de les réaliser.

— Je t’aime, Tess…

Surprise par sa soudaine tendresse, Teresa prit la main de son époux entre les siennes et la couvrit de baisers.

Depuis leur mariage, Dalton se demandait ce qu’il avait bien pu faire pour mériter un trésor pareil. Dans son passé, plutôt sombre, tout compte fait, rien ne présageait qu’il ait un jour une épouse aussi belle et loyale que Teresa. Le seul bien qu’il n’eût pas obtenu par la force, en éliminant sans pitié ses adversaires et tous les obstacles qui se dressaient sur son chemin. Avec elle, il lui avait suffi d’être amoureux fou…

Pourquoi les esprits du bien, lui pardonnant ses exploits discutables, lui avaient-ils fait un si fabuleux cadeau ? Il n’aurait su le dire, mais il était résolu à le conserver jusqu’à la fin de ses jours.

Alors qu’il plongeait son regard dans les yeux pleins d’adoration de sa femme, le devoir arracha Campbell à son exaltation romantique.

Il fallait s’occuper de Claudine au plus vite. Elle devait être réduite au silence avant qu’il soit trop tard.

Dalton passa en revue les différentes « compensations » qu’il pouvait lui proposer afin qu’elle se taise. Dans les hautes sphères, personne, même dame Chanboor, ne se formalisait des aventures amoureuses du ministre. Mais une accusation de viol, lancée par une femme de haut rang, pouvait faire des ravages.

Certains directeurs du bureau de l’Harmonie culturelle croyaient à l’idéal de pureté et de rectitude qu’ils prêchaient aux autres. Et c’étaient eux, en dernière instance, qui choisissaient le pontife. Quelques-uns souhaitaient sincèrement qu’il soit un homme moralement irréprochable… Un candidat qu’ils regardaient d’un mauvais œil n’avait aucune chance d’accéder au trône.

Après la nomination de Bertrand, ce qu’ils pensaient ou ne pensaient pas n’aurait plus aucune importance. Avant, c’était essentiel.

Claudine ne devait pas parler !

— Dalton, où vas-tu ? demanda Teresa en voyant son mari sortir avant d’avoir fini de s’habiller.

— Je dois écrire un message puis le faire porter d’urgence à sa destinataire. Mais ce ne sera pas long.

Chapitre 18

Nora bâilla et s'étira, certaine que le jour était déjà levé. Pas encore véritablement réveillée, elle n'avait qu'un désir : se rendormir au plus vite. Sous son ventre, la paille épousait à la perfection les courbes de son corps. Toujours la même histoire ! Dès qu'on se sentait bien sur ces fichues paillasses, c'était l'heure de se lever !

Mais Julian ne tarderait pas à lui flanquer une claque sur la croupe. Son mari ouvrait toujours l'œil dès les premières lueurs de l'aube. Il y avait tant de travail à abattre ! Si elle ne bougeait pas, il lui ficherait peut-être la paix un petit moment de plus…

Le matin, Nora détestait son époux. La claque rituelle, l'ordre de se lever et de se mettre au plus vite au labeur… En plus, il sifflait dès qu'il était debout, alors qu'elle avait encore la tête lourde de sommeil.

Nora se tourna sur le dos et fit l'effort surhumain d'entrouvrir les paupières.

Julian n'était pas étendu à côté d'elle !

Un frisson glacé courut le long de son échine, la réveillant instantanément. Elle s'assit en sursaut, morte d'angoisse sans savoir pourquoi. Après tout, l'absence de Julian pouvait avoir une multitude d'explications anodines.

Était-ce le matin ? L'approche de l'aube ? Ou était-on encore en pleine nuit ? Il fallait à tout prix qu'elle s'éclaircisse les idées.

Elle se pencha en avant et examina les braises, dans la cheminée. Elles rougeoyaient toujours avec autant de vigueur que la veille au soir. Et ce n'était pas normal. À leur chiche lueur, Nora vit que Bruce, son fils, la regardait, assis sur sa paillasse.

— Maman, que se passe-t-il ? demanda Bethany, la sœur aînée du jeune garçon.

— Pourquoi êtes-vous réveillés, tous les deux ?

— Maman, souffla Bruce, on vient à peine de se mettre au lit !

Voilà qui expliquait la vigueur des braises, dans la cheminée. Épuisée d'avoir passé la journée à retirer des cailloux et des pierres du champ, pour le préparer aux semailles, Nora s'était endormie comme une masse dès qu'elle avait posé la tête sur la paille. Revenue à la maison bien après le coucher du soleil – soit trop tard pour s'attaquer à d'autres corvées – la petite famille avait mangé en vitesse avant de filer au lit. Nora sentait encore sur sa langue le goût de la viande d'écureuil de la tourte, et les radis lui remontaient toujours. Bruce ne se trompait pas : ils venaient juste de se coucher.

— Où est votre père ? demanda Nora, de plus en plus angoissée.

— Il est allé se soulager, je crois, répondit Bethany. Maman, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu es malade ? s'inquiéta Bruce.

— Silence, tous les deux ! Ce n'est rien. Recouchez-vous, maintenant !

Les deux enfants continuèrent à regarder leur mère, les yeux écarquillés. Nora était folle d'angoisse, sans savoir pourquoi, et les gamins le voyaient sur son visage. Ce n'était pas bon pour eux, mais elle ne parvenait pas à se ressaisir.

Incapable d'identifier le problème, elle le sentait pourtant jusque dans la moelle de ses os.

Le mal !

Le mal planait dans l'air comme la fumée d'un feu de bois. Il lui montait aux narines, l'empêchant de respirer librement. Quelque part dans la nuit, le mal rôdait…

Nora jeta un nouveau coup d'œil à la place vide, à côté d'elle. Julian était aux toilettes. Il devait y être, il n'y avait pas d'autre explication possible.

Pourtant, se souvint-elle, il y était allé juste après le repas, comme d'habitude. Bien entendu, cela n'excluait pas qu'il ait eu besoin d'y retourner. Mais il n'avait pas mentionné avoir un problème de ce côté-là, avant de se coucher…

L'angoisse déchirait les entrailles de Nora, comme si elle était confrontée au Gardien en personne.

— Créateur bien-aimé, protège-nous…, implora-t-elle. Veille sur cette maison et sur ses humbles habitants et éloigne le mal qui rôde autour d'eux. Je vous en supplie, esprits du bien, prenez soin de nous !

Nora avait fermé les yeux pour prier. Quand elle les rouvrit, ce fut pour constater que ses enfants la dévisageaient toujours. Bethany devait sentir aussi qu'il se passait quelque chose, car elle était très éveillée. Le genre de gamine qui posait sans cesse des questions – souvent très pertinentes. Pour plaisanter, Nora l'avait surnommée « Damoiselle Pourquoi ». Bruce, lui, tremblait de tous ses membres.

Nora écarta vivement sa couverture de laine. Son geste effraya les volailles qui s'étaient agglutinées dans un coin de l'unique pièce de la fermette. Elles battirent des ailes et caquetèrent comme si elles venaient de voir entrer un renard.

— Rendormez-vous, les enfants !

Bruce et Bethany se rallongèrent, mais ils regardèrent leur mère passer une robe sur sa chemise de nuit. Frissonnant sans savoir pourquoi, Nora s'accroupit devant la cheminée et y posa quelques bûches de bouleau. Même s'il ne faisait pas froid – les braises auraient

amplement suffi pour la nuit – elle avait besoin de voir crépiter un bon feu dont la lumière, espérait-elle, chasserait ses inquiétudes.

Près de l'âtre, elle repéra leur unique lampe à huile. Elle l'alluma avec un morceau d'écorce de bouleau et remit en place le verre. Dans son dos, les petits ne la quittaient toujours pas des yeux.

Nora approcha de leurs paillasses. Se penchant, elle embrassa Bruce sur la joue, puis lissa les cheveux de Bethany et lui posa un baiser sur le front. Sur la peau de l'enfant, elle reconnut le goût de la poussière où elle s'était traînée toute la journée pour aider ses parents à déblayer le champ. Elle n'avait pu porter que les petites pierres, mais c'était mieux que rien…

— Rendormez-vous, mes chéris… Papa est allé aux toilettes. Je lui apporte la lampe, pour qu'il y voie bien sur le chemin du retour. Vous savez qu'il crie très fort quand il se cogne les doigts de pied dans l'obscurité ! Allez, rendormez-vous ! Tout va bien. Je vais chercher papa, et je reviens…

Quand elle eut atteint la porte, Nora récupéra ses bottes, posées à côté, et les enfila. Elles étaient glacées, encore humides et gluantes de boue. Mais elles protégeraient les pieds de la paysanne, qui ne tenait pas à s'échiner dans le champ en boitillant, par-dessus le marché. Puis elle prit un châle, le drapa sur ses épaules et le noua lentement.

Nora retardait autant que possible le moment où elle ouvrirait la porte. À l'idée de sortir dans la nuit, elle avait des larmes aux yeux et son cœur battait la chamade.

Le mal l'attendait dehors. Elle le savait. Le sentait jusqu'au plus profond de son être…

— Sois maudit, Julian ! marmonna-t-elle. M'obliger à sortir en pleine nuit… Oui, sois maudit !

Si elle trouvait son mari dans les toilettes, allait-il la maudire à son tour ? Parfois, il tempêtait contre ses « foutues réactions de bonne femme ». Selon lui, elle s'inquiétait pour un oui ou pour un non. Comme ça ne servait à rien, pourquoi continuait-elle ?

Sûrement pas pour le plaisir de se faire crier dessus, en tout cas… Mais les hommes ne comprenaient jamais ce genre de chose.

Alors qu'elle soulevait le loquet, elle mesura à quel point elle avait envie que Julian soit pour de bon aux toilettes. S'il en était ainsi, il pourrait lui reprocher ses angoisses de « bonne femme » autant qu'il voudrait. Puis il lui passerait un bras autour des épaules, lui murmurerait de ne plus pleurer, et ils rentreraient ensemble se coucher.

Quand elle ouvrit la porte, Nora dut donner de la voix pour calmer les volailles, plus affolées que jamais.

Le ciel sans lune, lourd de nuages, était aussi noir que l'ombre du Gardien. Nora descendit très vite le sentier en terre battue qui

conduisait à la cabane des commodités. D'une main tremblante, elle gratta à la porte.

— Julian ? Julian, tu es là ? Réponds-moi, s'il te plaît ! Je t'en supplie, ne me taquine pas, ce soir !

Pas de réponse… Alentour, aucun insecte ne bourdonnait et les grenouilles elles-mêmes se taisaient. Pas un oiseau ne chantait. Et les criquets non plus. Un silence de mort régnait partout, comme si le monde, au-delà du cercle lumineux de la lampe à huile, avait cessé d'exister. Si elle posait sa chiche source de lumière et avançait dans les ténèbres, Nora risquait d'y tomber comme dans un puits. Arrivée au fond, elle ne serait plus qu'une très vieille femme, bientôt condamnée à une nouvelle chute dans un gouffre d'une tout autre nature… Celui qui s'ouvrait sous les pieds de chaque être vivant, au terme de son existence ! Si idiote que fût cette idée – autour d'elle, il n'y avait qu'un jardinet ! –, Nora en tremblait de terreur.

Elle tira la porte des toilettes, qui s'ouvrit en grinçant. Une peine qu'elle aurait pu s'épargner, parce qu'elle savait que Julian n'était pas derrière. Avant même de sortir du lit, elle avait la certitude de ne pas le trouver là. Même si elle ignorait pourquoi, c'était ainsi.

Et bien entendu, elle ne s'était pas trompée.

Parfois, ses intuitions, même si elles semblaient absurdes, se confirmaient. Julian se moquait souvent d'elle à ce sujet. Croyait-elle avoir un don de voyance, comme la vieille folle qui vivait dans les collines et en descendait de temps en temps, quand elle avait eu une « révélation » qu'elle jugeait urgent de répéter à tout le monde ?

Pourtant, à certains moments, Nora avait vraiment des prémonitions. Comme celle qui lui hurlait depuis son réveil que Julian n'était pas aux toilettes.

Pis encore, elle savait où le trouver.

Comment le savait-elle ? Elle n'aurait pas pu le dire, et encore moins l'expliquer. Mais c'était ainsi, et cette certitude la faisait trembler de tous ses membres. Venir vérifier ici n'avait été qu'un moyen de retarder le terrible moment où elle découvrirait son mari, à l'endroit qu'elle aurait donné cher pour éviter.

À présent, elle devait y aller.

Nora leva sa lampe, plissa les yeux, et ne vit rien à plus de cinq pas devant elle. Se retournant, elle aperçut la silhouette sombre de la ferme et un petit carré très lumineux – la fenêtre, éclairée par les flammes de la cheminée. Le bouleau avait pris, et une belle flambée devait crépiter dans l'âtre.

Entre la ferme et elle, dans l'obscurité, une entité maléfique semblait sourire de la terreur de la jeune femme…

Nora pivota de nouveau, resserra les pans de son châle et leva plus haut sa lampe. Avoir laissé les enfants seuls l'inquiétait. Ce n'était pas

bon, quand elle avait ses « intuitions ». Mais quelque chose la poussait à s'aventurer plus loin sur le sentier.

— Esprits du bien, je vous en supplie, permettez-moi de rester une « bonne femme » avec des idées idiotes. Faites que Julian soit indemne ! Nous avons tous besoin de lui ! Oui, tellement besoin…

En descendant la colline, Nora ne put retenir ses sanglots. Elle *savait* ce qu'elle allait découvrir, alors pourquoi continuait-elle à avancer ? Pour quelle raison ne rebroussait-elle pas chemin vers son foyer, loin de l'horreur ?

Elle entendit bientôt les clapotis de l'eau et en fut un peu soulagée, car la nuit lui parut ainsi un peu moins vide et menaçante. Dans ces ténèbres qu'elle devinait étrangères et glaciales, un petit son familier la reliait à sa vie quotidienne, pénible mais finalement heureuse. Comment avait-elle pu penser, quelques minutes plus tôt, que le monde cessait d'exister au-delà de la lumière de sa lampe, comme si elle avait été sur le seuil du royaume des morts ? Encore ses idées idiotes ? Quand elle raconterait ça à Julian, il lui ferait de gros yeux et la comparerait à la vieille folle !

Elle essaya de siffler, comme son mari, pour se réconforter un peu. Mais ses lèvres étaient aussi sèches que du pain rassis. Dommage, parce que Julian l'aurait entendue, et qu'il serait venu à sa rencontre. Bien sûr, elle aurait pu l'appeler, mais la peur de ne pas obtenir de réponse l'en empêchait. Il valait mieux continuer d'avancer en silence, le retrouver… et l'entendre hurler comme un fou parce qu'elle s'angoissait pour rien.

Une douce brise faisait onduler l'eau, au bord du lac. C'était ce son qu'elle avait entendu, avant même d'arriver sur la berge. Si ses intuitions n'étaient qu'un tissu d'absurdités, Julian serait assis sur sa souche favorite, sa canne à pêche à la main. Sorti en pleine nuit – le moment idéal pour que ça morde ! – afin d'attraper une carpe pour sa famille, il se lèverait et la couvrirait d'injures parce qu'elle avait effrayé les poissons.

Mais il n'y avait personne sur la souche. Et la canne reposait à côté…

D'un bras tremblant, Nora leva sa lampe et entra dans le lac. Elle marcha jusqu'à ce que l'ourlet de sa robe soit trempé, ne vit toujours rien, avança encore, de l'eau jusqu'aux genoux, et se pétrifia.

Julian flottait sur le ventre, les bras le long du corps et les jambes légèrement écartées. Les vaguelettes venaient mourir contre sa nuque, faisant danser comme des algues ses cheveux mouillés. Son mari dérivait dans l'eau tel un poisson mort…

Depuis le début, Nora redoutait de le trouver ainsi. Sans doute à cause de cela, elle ne cria pas et n'eut pas de véritable choc. Immobile dans l'eau, elle continua à regarder le cadavre de Julian, à moins de

dix pas d'elle. Là où il était, elle n'aurait plus pied, et elle n'avait jamais été une bonne nageuse.

Que faire ? Julian se chargeait toujours des choses qu'elle ne pouvait pas faire. Comment allait-elle le tirer jusqu'à la berge ?

Et ensuite, que serait sa vie ? Sans lui, ses enfants et elle crèveraient de faim. Julian travaillait dur, s'acquittait des tâches les plus pénibles et savait une foule de choses dont elle ignorait tout. C'était lui qui subvenait aux besoins de la famille.

Nora se sentit engourdie et désorientée, comme au moment de son réveil. Ce qu'elle voyait ne pouvait pas être vrai. Un cauchemar…

Julian, mort ? Voyons, c'était impossible ! Pas lui !

Un bruit étrange retentit dans le dos de la jeune femme. Un hurlement, comme celui du vent, par les nuits de tempête… Ou le souffle d'une explosion lointaine.

Nora se retourna et vit que des flammes jaillissaient de la cheminée de la ferme. Le toit avait déjà pris feu…

Un cri déchira la nuit. Comme les flammes, il montait de la maison, si puissant qu'il semblait vouloir emplir le monde de son écho. Un son pareil ne pouvait pas sortir d'une gorge humaine.

Pourtant, c'était le cas. Bruce appelait au secours.

Hurlant à son tour, Nora lâcha sa lampe dans l'eau et courut vers son foyer. Alors qu'elle en approchait, le son de sa voix et de celle de son fils se mêlèrent, comme s'ils s'unissaient pour briser ensemble l'ignoble silence de la mort.

Les enfants étaient dans la maison ! Et le mal venait d'y entrer !

Nora cria de rage et de terreur en pensant à ce qu'elle avait fait. Par le Créateur, elle avait laissé son fils et sa fille seuls face au démon !

Elle faillit se casser la voix en implorant les esprits du bien de l'aider, puis en appelant Bruce et Bethany pour qu'ils sachent qu'elle venait à leur secours.

Paniquée, elle avait quitté le sentier et courait maintenant à travers des buissons dont les épines déchiraient ses vêtements et lui lacéraient la peau. À un moment, elle se tordit une cheville, sans doute à cause d'une racine – ou d'un trou –, faillit tomber, mais se rétablit de justesse.

Le petit Bruce criait toujours. Mais Bethany ? Pourquoi n'appelait-elle pas à l'aide ? Que lui était-il arrivé ?

Nora trébucha de nouveau. Cette fois, elle s'étala de tout son long. Quand elle se fut péniblement relevée, elle sentit que du sang coulait de son nez. La douleur manquant la faire retomber, elle tenta de reprendre sa respiration, s'étrangla avec un mélange de sang et de poussière, puis crut qu'elle allait vomir.

Elle repartit quand même vers la ferme où le mal s'attaquait à ses enfants.

Quand elle ouvrit la porte, des volailles sortirent en battant furieusement des ailes. Bruce s'était adossé au mur, près de l'entrée. Fou de terreur, il hurlait comme si le Gardien en personne le tirait par les chevilles vers le royaume des morts.

Quand il vit sa mère, il voulut se jeter dans ses bras, mais recula, effrayé par son visage dégoulinant de sang.

Nora le prit par les épaules.

— C'est moi ! C'est maman ! Je suis tombée et je me suis cassé le nez ! N'aie pas peur !

Le garçonnet s'accrocha à elle de toute la force de ses petites mains.

— Où est Bethany ? Bruce, où est ta sœur ?

D'un bras si tremblant que Nora eut peur qu'il se détache de son épaule, l'enfant désigna la cheminée.

Le cri de Nora couvrit le rugissement des flammes. Horrifiée, elle voulut lever les mains pour se voiler les yeux, mais ses bras refusèrent de lui obéir.

Bethany était dans la cheminée. Alors que les flammes dévoraient son petit corps, elle avait les bras levés… comme un baigneur, par un bel après-midi d'été, qui s'offre aux caresses du soleil après être sorti de l'eau.

L'odeur de la chair brûlée agressa les narines de Nora. La gorge serrée, elle eut l'impression d'étouffer, à croire que ses poumons refusaient de s'emplir d'un air qui charriait l'horrible puanteur de la mort inéluctable de sa fille. Un goût ignoble dans la bouche, incapable de croire ce qu'elle voyait, la veuve de Julian resta un long moment immobile à regarder Bethany brûler vive.

Puis elle avança vers les flammes, un bras tendu pour leur arracher l'enfant. Au fond de sa tête, une petite voix encore vaguement lucide lui souffla que c'était trop tard. Si elle ne sortait pas au plus vite avec Bruce, le feu ferait simplement deux victimes de plus.

Les doigts de Bethany étaient déjà carbonisés. Son visage fondait comme celui d'une poupée de cire, et ses cheveux lui faisaient comme une couronne de lumière rouge.

Elle hurla soudain, si fort que Nora pensa que son âme aussi venait de s'embraser.

Les genoux de Bethany cédèrent et elle sombra lentement dans l'étreinte des flammes, qui la dissimulèrent bientôt à la vue de sa mère. Des étincelles jaillirent de la cheminée, suivies par des flammèches dont certaines vinrent lécher l'ourlet encore humide de la robe de Nora.

La jeune femme prit son fils par le bras et sortit de la maison – son foyer ! –, où le mal achevait de consumer sa fille.

Chapitre 19

Fitch s'assit en tailleur dans l'herbe, son dos poisseux de sueur appuyé contre la pierre agréablement fraîche d'un mur, près de la pile de bois de pommier. Il respira à pleins poumons l'air nocturne tout aussi frais, captant au passage les délicieuses senteurs de viande rôtie qui s'échappaient par les fenêtres ouvertes du fief de maître Drummond.

Comme ils devraient travailler jusqu'à l'aube pour tout nettoyer après le banquet, les garçons de cuisine avaient droit à une pause fort bienvenue.

Morley tendit la bouteille à son ami. Ce n'était pas encore le moment de se soûler, mais ils pouvaient quand même s'offrir un petit coup. Fitch but une généreuse gorgée, crut que sa bouche prenait feu, s'étrangla lamentablement et recracha presque tout l'alcool.

— Je t'avais dit que c'était fort, ricana Morley.

— Et tu avais sacrément raison ! lança Fitch en s'essuyant la bouche du dos de la main. Où as-tu déniché cette bouteille ? Une sacrée bonne gnôle !

Fitch n'avait jamais rien goûté d'aussi dévastateur. Et, à en croire les anciens, un alcool qui vous brûlait le gosier était nécessairement de toute première qualité. Le genre qu'il fallait être fou pour refuser de boire, si on en avait l'occasion…

Possible, mais sa gorge le torturait, et il aurait volontiers vidé une barrique d'eau pour éteindre l'incendie.

— Un type important l'a refusée, sous prétexte qu'elle avait un goût bizarre. Ces nobles font toujours des manières, quand ils sont ensemble. Pete, le gars qui s'occupe des boissons, l'a remportée en cuisine. Pendant qu'il en prenait une autre, je l'ai subtilisée et je l'ai glissée sous ma tunique.

Habitué à vider les fonds de verres ou de bouteilles de vin – et tant pis pour le dépôt ! –, Fitch n'avait jamais eu l'occasion de goûter les alcools qu'on servait exclusivement aux invités de marque.

Morley appuya sur le culot de la bouteille pour l'approcher des lèvres de son ami, qui prit une gorgée plus raisonnable et parvint à l'avaler sans en gaspiller une goutte. Cette fois, ce fut au tour de son estomac de s'embraser. Mais Morley salua son exploit d'un hochement de tête qui le fit sourire de fierté.

Assez loin de là, un brouhaha de conversations et de la musique

sortaient des fenêtres également ouvertes de la salle des fêtes. Les invités attendaient le début du banquet, qui ne devait plus trop tarder.

Déjà un peu grisé, Fitch pensa avec enthousiasme au moment où Morley et lui, le travail terminé, pourraient enfin s'enivrer en paix.

Sentant qu'il avait la chair de poule, il se frotta les bras et frissonna. La musique lui faisait toujours cet effet-là. Dès qu'il en entendait, il avait le sentiment exaltant d'être né pour accomplir de grandes choses. Et tant pis s'il ignorait lesquelles !

Morley tendant la main, il lui passa la bouteille et regarda sa glotte monter et descendre tandis qu'il buvait avidement.

Dans la salle des fêtes, les musiciens atteignaient des sommets de rythme et d'émotion. Combinés à l'alcool, des morceaux aussi martiaux donnaient au jeune Haken le sentiment qu'il serait un jour le maître du monde.

Derrière Morley, Fitch aperçut une grande silhouette qui approchait d'eux d'une démarche décidée. Ce n'était pas un promeneur, ni un ivrogne précoce sorti prendre un peu d'air frais. À la lumière jaune qui jaillissait des fenêtres, Fitch vit briller un fourreau d'argent qui lui disait quelque chose. Puis, à son allure aristocratique, il reconnut l'homme à qui il devait de ne plus jamais risquer d'être appelé « Fichtre ».

Dalton Campbell… Et il marchait vers eux.

Fitch flanqua un coup de coude à Morley. Puis il se releva, tituba quelque peu, se stabilisa et tira sur sa tunique abondamment tachée d'alcool. Après avoir lissé ses cheveux en y passant une main, il flanqua un discret coup de pied à son ami, qui réagit enfin, et, du pouce, lui fit signe de se lever.

Dalton Campbell contourna sans hésiter la pile de bois, comme s'il savait exactement où il allait. Pourtant, Morley et Fitch, quand ils s'éclipsaient pour boire ensemble, ne confiaient jamais à personne où ils se cacheraient.

— Bonsoir, mes jeunes amis, dit l'assistant du ministre en s'immobilisant devant les deux Hakens.

— Bonsoir, messire Campbell, répondit Fitch, une main levée pour accueillir son « nouvel ami ».

Avec toute cette lumière, Campbell n'avait pas dû avoir beaucoup de mal à les repérer. Surtout s'il était devant une fenêtre au moment où ils avaient traversé la cour.

— Bonsoir, messire Campbell, dit à son tour Morley, la bouteille prudemment cachée dans son dos.

L'assistant examina les deux garçons de cuisine comme s'il passait en revue des soldats. Puis il tendit une main.

— Je peux voir ce que tu dissimules si soigneusement ?

Piégé, Morley dut obtempérer.

— Nous étions…, bredouilla-t-il. C'est-à-dire que…

Dalton Campbell porta la bouteille à ses lèvres et but une bonne gorgée.

— Excellent ! dit-il en rendant son bien à Morley. Pour avoir une bouteille de cet alcool, et pleine, par-dessus le marché, il faut être rudement verni ! (Il croisa les mains dans son dos.) Je ne vous dérange pas, j'espère ?

Stupéfaits que l'assistant ait bu au goulot devant eux – en leur rendant ensuite la bouteille ! –, les deux Hakens secouèrent frénétiquement la tête.

— Pas du tout, messire Campbell, assura Morley.

— Vous m'en voyez ravi… Je vous cherchais, parce que j'ai un petit problème.

— Un problème, messire ? répéta Fitch sur un ton de conspirateur. Et nous pourrions vous aider ?

— À vrai dire, c'est pour ça que je voulais vous voir. Il me semble que c'est l'occasion idéale de faire vos preuves. Quand on a du potentiel, comme c'est votre cas, il faut bien le réaliser un jour ! Je pourrais régler seul cette affaire, mais si elle peut vous donner l'occasion d'être utiles…

Fitch eut le sentiment que les esprits du bien eux-mêmes venaient de lui demander s'il voulait saisir une chance de montrer qu'il pouvait être un héros.

Morley posa la bouteille et se mit au garde-à-vous.

— Messire Campbell, je suis votre homme !

— Moi aussi, dit Fitch en bombant également le torse. Dites-nous ce qu'il faut faire, et vous verrez que nous sommes taillés pour assumer des responsabilités.

— Parfait… Parfait… (Campbell étudia de nouveau les deux Hakens.) C'est important, mes amis. Et même *très* important ! J'ai d'abord pensé à m'adresser à des hommes plus expérimentés, mais si je ne vous mets jamais à l'épreuve, comment savoir un jour si je peux vous faire confiance ?

— Nous sommes à votre service, messire, affirma Fitch, tout à fait sincère. Ordonnez, et nous obéirons !

Le jeune Haken tremblait d'excitation à l'idée de prouver sa valeur au grand Dalton Campbell. Et la musique stimulait son désir d'accomplir de nobles actions.

— Le pontife ne va pas très bien, annonça Campbell.

— C'est affreux, soupira Morley.

— Et très triste, ajouta Fitch.

— Oui, un crève-cœur…, renchérit l'assistant. Mais il est très vieux. Le ministre Chanboor, un homme encore jeune et solide, le

remplacera sûrement, et ça ne devrait pas trop tarder. Ce soir, les directeurs sont venus pour débattre avec nous de la succession. Ils veulent surtout jauger le ministre. Le connaître mieux, pour voir quel type d'individu il est. Et décider s'ils le soutiendront, le moment venu.

Fitch regarda Morley et vit qu'il avait les yeux rivés sur l'assistant. C'était incroyable ! Un ponte du royaume parlait des secrets de la politique avec deux jeunes Hakens. Oui, un Anderien de premier plan se confiait à eux en toute amitié.

— Que le Créateur soit loué, murmura Fitch. Le ministre obtient enfin la reconnaissance publique qu'il mérite.

— Espérons-le, en tout cas, modéra Campbell. Bertrand Chanboor a aussi des ennemis, et ils feront tout pour lui nuire.

— Lui nuire ? répéta Morley, stupéfait.

— Exactement ! Vous vous rappelez vos leçons, n'est-ce pas ? Protéger le pontife est le devoir de tout citoyen, et c'est un acte vertueux.

— Oui, messire, je m'en souviens, répondit Morley.

— Moi aussi, s'empressa d'ajouter Fitch. Le ministre étant le prochain pontife, nous devons le défendre aussi.

— Très bien, mon garçon !

Le jeune Haken rayonna de fierté. Une seule chose le défrisait : avec l'alcool, il avait du mal à ne pas loucher.

— Messire Campbell, dit Morley, nous voulons vous aider. Il est temps de vous prouver notre valeur !

— Oui, messire, il est temps, répéta Fitch.

— Alors, je vais vous donner votre chance. Si vous vous en sortez bien, et si vous gardez le silence sur cette affaire – jusqu'à la fin de vos jours – je serai sûr d'avoir bien placé ma confiance.

— Nous ne dirons rien jusqu'à notre dernier souffle, messire ! s'écria Fitch. C'est juré !

Le jeune Haken entendit un sifflement métallique. Puis il s'aperçut, horrifié, que la pointe d'une épée appuyait sur sa trachée-artère.

— Si vous n'êtes pas à la hauteur, ça me décevra beaucoup, parce que le ministre sera en danger à cause de vous. C'est bien compris ? Je détesterais que des hommes de confiance me laissent tomber. Et qu'ils abandonnent le futur pontife ! Vous comprenez ce que je dis ?

— Oui, messire ! parvint à crier Fitch, malgré la pression de l'acier sur sa gorge.

L'épée vola dans les airs et se plaqua sur la glotte de Morley.

— Oui, messire ! lança-t-il à son tour.

— Avez-vous dit à quiconque où vous vous cacheriez pour boire en douce ? demanda Campbell.

— Non, messire ! répondirent en chœur Fitch et Morley.

— Et pourtant, je vous ai trouvés sans peine… Ne l'oubliez pas, s'il vous venait l'idée de me trahir. Où que vous soyez, je vous dénicherai, parce que personne ne peut m'échapper.

— Messire Campbell, dit Fitch, expliquez-nous ce que vous voulez, et nous le ferons. Nous sommes loyaux et nous ne vous décevrons pas, croyez-le !

— Fitch a raison ! approuva Morley.

L'assistant rengaina son épée et sourit.

— Je suis déjà fier de vous, les gars ! Vous ferez un sacré chemin, n'en doutez pas ! Je mettrai ma tête à couper que vous me servirez bien.

— Oui, messire, dit Fitch, vous pouvez compter sur nous.

Campbell prit chacun des deux jeunes Hakens par une épaule.

— Alors, ouvrez grand vos oreilles…

— La voilà…, souffla Morley à l'oreille de Fitch.

Le jeune Haken regarda dans la direction qu'indiquait son ami, puis il hocha la tête. Morley se dissimula dans l'embrasure d'une porte de service ouverte, et Fitch s'accroupit derrière des tonneaux empilés sur le côté du quai de déchargement. Un peu plus tôt, se souvint-il, la charrette du boucher avait stationné un long moment pas très loin de là. Décidément, cette journée fourmillait d'événements importants.

Les deux amis avaient discuté de leur mission, et ils étaient arrivés à la même conclusion. Bien qu'elle leur déplût, ils ne pouvaient pas décevoir Dalton Campbell.

La musique qui se déversait des fenêtres ouvertes, de l'autre côté de la pelouse – un concert d'instruments à cordes et de cornes accompagnant une harpe – stimulait Fitch, décuplant sa fierté d'être devenu l'homme de confiance de l'assistant du ministre.

Bertrand Chanboor, le futur pontife, devait être protégé.

D'une démarche légère et tranquille, la femme gravit les quatre marches qui donnaient accès au quai. Dans la pénombre, elle tendit le cou pour regarder autour d'elle. Voyant à quel point elle était belle, Fitch eut du mal à déglutir. Même si elle approchait des trente ans – ou quelque chose comme ça – Claudine Winthrop restait une superbe femme.

Et Fitch n'avait jamais osé reluquer ainsi une Anderienne.

— Claudine Winthrop ? lança Morley en maquillant sa voix pour qu'elle ressemble à celle d'un homme bien plus âgé que lui.

L'Anderienne se tourna vers l'entrée obscure.

— C'est moi… Vous avez reçu ma lettre ?

— Oui.

— Grâce en soit rendue au Créateur ! Directeur Linscott, je dois

vous parler du ministre Chanboor. Il affirme défendre la civilisation anderienne, mais il est en réalité son pire ennemi. Avant d'envisager de le nommer pontife, vous devez tout savoir sur sa profonde corruption. Ce porc m'a violée ! Mais ce n'est pas tout, directeur, car il y a bien pis. Pour le salut de notre peuple, vous devez m'écouter.

Fitch ne parvenait pas à détourner les yeux du joli visage de l'Anderienne. Dalton Campbell n'avait pas précisé qu'il en serait ainsi. Bien entendu, elle était plus vieille que lui, et il ne s'agissait pas du genre de personne – une grande dame ! – qu'il avait l'habitude de trouver désirable. À vrai dire, il s'étonnait de penser de cette façon-là à une femme de cet âge.

Il respira à fond pour affermir sa détermination. Mais ne pas regarder la robe de Claudine, extraordinairement révélatrice, n'avait rien de facile.

Fitch se souvint des deux Anderiennes qui parlaient de décolletés, dans l'escalier. Avant ce jour, il n'avait jamais eu une telle vue plongeante sur la poitrine d'une femme. La façon dont ses seins bougeaient à chacun de ses gestes lui donnait le tournis…

— Directeur, vous ne voulez pas sortir de l'ombre ? demanda Claudine. S'il vous plaît ? J'ai un peu peur…

Fitch s'avisa que c'était le moment de jouer son rôle dans cette sombre affaire. Sortant de sa cachette, il avança sur la pointe des pieds, pour que sa victime ne l'entende pas approcher.

L'estomac noué, il dut essuyer la sueur qui ruisselait sur son front et lui tombait dans les yeux. Il s'efforçait de respirer à fond, mais son corps semblait en avoir décidé autrement. Il devait accomplir sa mission. Cela dit, il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie.

— Directeur Linscott ? insista Claudine.

Fitch bondit, la prit par les coudes et lui tira les bras dans le dos. La femme cria, mais il fut surpris d'avoir si peu de mal à la maintenir, alors qu'elle se débattait de toutes ses forces. Cela dit, elle était peut-être affaiblie par le choc, après une attaque aussi inattendue.

Morley sortit de sa cachette et approcha de Claudine. Pour qu'elle cesse de crier, il lui flanqua dans le ventre un formidable coup de poing. L'impact faillit la faire basculer en arrière, et Fitch avec.

Claudine se plia en deux et vomit tout ce qu'elle avait dans l'estomac. Dès que Fitch lui eut lâché les bras, elle les plaqua sur son abdomen, tomba à genoux et cracha de la bile sur le devant de sa magnifique robe. Pour éviter d'être tachés, Morley et Fitch reculèrent d'un pas.

Quand il ne lui resta plus rien à régurgiter, l'Anderienne tenta de se relever en haletant comme si elle s'étouffait. Morley la souleva par les aisselles, la fit tourner sur elle-même et lui tira de nouveau les bras dans le dos.

Fitch comprit que c'était l'instant de montrer sa valeur. S'il ne faiblissait pas, il contribuerait à la défense du ministre, et Dalton Campbell serait fier de lui.

Il frappa Claudine au ventre aussi fort qu'il l'osa.

Il n'avait jamais cogné personne, excepté ses amis, pour s'amuser. Là, il avait voulu faire mal à la femme. Son ventre était si doux et si mou… Le coup de poing, après celui de Morley, avait dû lui donner l'impression que ses entrailles implosaient.

Fitch en eut la nausée et crut un instant qu'il allait vomir à son tour. Ses ancêtres hakens se comportaient ainsi, jadis. Ils avaient la violence dans le sang… et lui aussi.

Les yeux écarquillés de peur, Claudine tentait de reprendre son souffle. Son regard rappela à Fitch celui d'un cochon amené devant un boucher armé d'un couteau. Et pendant des siècles, les Anderiens avaient levé des yeux terrifiés vers ses ancêtres hakens…

— Nous avons un message à te délivrer, dit Fitch.

Il avait opté d'instinct pour le tutoiement. Une incroyable transgression, pour un Haken s'adressant à une Anderienne.

Les deux garçons avaient décidé que Fitch se chargerait de la partie verbale de la mission. Une excellente solution, puisque le pauvre Morley ne se souvenait déjà plus très bien de ce qu'ils devaient dire à Claudine… Depuis qu'ils se connaissaient, Fitch avait toujours eu une meilleure mémoire que son ami.

Voyant que l'Anderienne avait repris son souffle, il la frappa trois fois au ventre. Très fort, avec une haine dont il ne soupçonnait pas l'existence dans son cœur.

— Tu m'écoutes ? lança-t-il.

— Sale petit bâtard de Haken, je…

Fitch frappa une quatrième fois, si violemment qu'il se fit mal à la main. Et Morley, plutôt du genre solide, fut obligé de reculer d'un pas sous l'impact.

Claudine vomit un mélange de bile et de sang. Fitch aurait voulu la cogner au visage, mais les instructions de Campbell étaient strictes : pas de traces visibles !

— Si j'étais toi, garce, grogna Morley, je n'appellerais plus mon copain comme ça !

Il saisit l'Anderienne par les cheveux et la força à se redresser.

Le mouvement, très brutal, fit jaillir ses seins hors de leur décolleté. Pétrifié, Fitch se demanda s'il devait remonter la robe sur cette fort jolie poitrine, histoire de ménager la pudeur de leur victime. Mais avait-il vraiment envie de se priver d'un tel spectacle ?

Morley se pencha par-dessus l'épaule de l'Anderienne pour jeter un coup d'œil à ses appas. Puis il sourit à son complice.

Claudine baissa les yeux, vit le désastre et renonça à toute velléité

de résistance.

— Je vous en prie, haleta-t-elle, ne me faites plus de mal.

— Tu es décidée à écouter ?

— Oui, messire.

Cette réponse surprit Fitch davantage encore que la vision des seins nus de l'Anderienne. Depuis sa naissance, personne, même pour plaisanter, ne l'avait appelé « messire ». Ce mot était tellement stupéfiant qu'il en resta bouche bée, les yeux ronds. Puis il se demanda si Claudine se moquait de lui. Quand il sonda son regard, il constata que ce n'était pas le cas.

La musique continuait à l'exalter d'une curieuse manière. Il n'avait jamais été aussi important, et personne ne lui avait donné du « messire ». Ce matin encore, un chef de cuisine le surnommait « Fichtre ». Et voilà qu'une grande dame anderienne l'appelait « messire ». Tout ça grâce à Dalton Campbell !

Fitch frappa de nouveau. Simplement parce que ça lui sembla adéquat.

— Par pitié, messire ! implora Claudine. Ne me frappez plus ! Dites-moi ce que vous voulez, et j'obéirai. Si vous me désirez, je ne résisterai pas. Mais plus de coups, je vous en supplie !

Bien qu'il eût toujours envie de vomir, Fitch se sentit plus important que jamais. Une Anderienne, la poitrine nue, l'appelait « messire » et s'offrait à lui…

— Maintenant, écoute-moi, sale petite pute !

L'insulte surprit autant le jeune Haken que Claudine. Il n'avait pas prémédité de parler ainsi. C'était venu tout seul – mais il était assez fier de sa trouvaille.

— Oui, messire, gémit l'Anderienne, je vais vous écouter.

Elle avait l'air si pitoyable et impuissante. Une heure plus tôt, si une Anderienne, même Claudine Winthrop, lui avait ordonné de se mettre à genoux et de laver le parquet avec sa langue, il aurait obéi en tremblant de peur. Alors qu'il était si facile, en réalité, d'échapper à la soumission. Quelques coups de poing, et les maîtres se transformaient en esclaves ! Finalement, être important et obéi n'était pas très compliqué.

À présent, il devait répéter ce que Dalton Campbell l'avait chargé de dire à Claudine.

— Tu faisais la coquette devant le ministre, n'est-ce pas ? Tu t'offrais impudiquement à lui ?

Son ton suffit à Claudine pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une question.

— Oui, messire.

— Si tu racontes encore qu'il t'a violée, tu le regretteras. Proférer

de tels mensonges est de la haute trahison ! Tu as compris ? Et le châtiment, pour les traîtres, est la peine de mort. Quand on retrouvera ton cadavre, personne ne te reconnaîtra. Pigé, salope ? Et ta langue de vipère sera clouée à un arbre !

» Le ministre ne t'a pas violée. C'est une ignoble calomnie. Répète-la, et tu souffriras beaucoup avant de mourir.

— Oui, messire. Je ne mentirai plus jamais. Vous voulez bien me pardonner ? Je dirai la vérité, c'est promis !

— Tu t'exhibais devant le ministre pour l'exciter. Mais il n'est pas le genre d'homme à se compromettre avec une catin dans ton genre. Il t'a rejetée, et tu lui en as voulu.

— C'est vrai, messire…

— Rien d'immoral n'est arrivé, compris ? Le ministre ne fait jamais de mal à quiconque, parce que c'est un grand homme.

— Je comprends, messire, sanglota Claudine.

Fitch tira le mouchoir qu'elle avait glissé dans sa manche et lui tamponna les yeux. Malgré la pénombre, il vit que le maquillage de l'Anderienne, après qu'elle eut vomi et pleuré, ne ressemblait plus à rien.

— Arrête de pleurnicher, maintenant ! Tu as l'air d'une souillon ! Tu ferais mieux de retourner dans ta chambre pour te refaire une beauté, avant d'aller rejoindre les autres invités.

Claudine renifla grotesquement pour ravaler ses sanglots.

— Je ne peux pas me remontrer au banquet… Ma robe est souillée d'immondices. Je ne peux pas…

— Tu le feras, et très vite, en plus de ça ! Cours arranger ton maquillage et passer une autre robe ! Dans la salle des fêtes, quelqu'un attend ton retour pour voir si tu as bien compris le message. Si tu recommences à bavasser, cet homme est prêt à t'embrocher avec son épée.

— Un homme ? Lequel ?… demanda Claudine, terrorisée.

— Ça ne te regarde pas, chienne ! L'important, c'est que tu aies compris ce qui t'arrivera si tu recommences à mentir.

— J'ai compris…

— Messire, lâcha Fitch. On dit : « J'ai compris, *messire.* »

— J'ai compris, messire, répéta Claudine. (Elle recula, le dos plaqué contre le ventre de Morley.) Oui, messire, je ne recommencerai plus !

— Très bien, approuva Fitch.

L'Anderienne baissa les yeux sur son torse, frémit de tout son corps et éclata en sanglots.

— S'il vous plaît, messire, puis-je aller nettoyer ma robe ?

— Quand j'aurai fini de parler.

— Bien entendu, messire.

— Tu es sortie prendre l'air et tu n'as rencontré personne ! C'est compris ? Personne ! À partir de maintenant, tu ne diras plus rien de désobligeant sur le ministre. Et si tu désobéis, tu finiras la gorge tranchée par une épée. Tu as saisi ?

— Oui, messire.

— Parfait. (Fitch congédia l'Anderienne d'un geste méprisant.) Remonte ta robe sur tes seins et va-t'en !

Morley se rinça l'œil pendant que Claudine se rhabillait. Fitch doutait qu'elle soit moins indécente une fois harnachée, mais il ne voyait pas pourquoi il se serait privé d'un spectacle aussi réjouissant. Reluquer une femme pendant qu'elle réajustait ses vêtements ! Il n'aurait jamais cru voir ça, surtout avec une Anderienne dans le rôle principal !

À la façon dont Claudine cria en s'écartant de Morley, Fitch devina qu'il avait dû s'autoriser une privauté, par exemple en glissant une main sous la robe de la jeune femme. Il aurait volontiers imité son ami, mais les consignes de Dalton Campbell l'en empêchèrent.

Il prit Claudine par un bras et la tira en avant.

— Fiche le camp, maintenant !

L'Anderienne jeta un rapide coup d'œil à Morley, puis esquissa une révérence.

— Je m'en vais, messire. Merci beaucoup… Oui, merci de votre clémence.

Elle releva l'ourlet de sa robe, dévala les marches et disparut dans la nuit.

— Pourquoi l'as-tu laissée filer ? s'insurgea Morley. On aurait pu s'amuser un peu avec elle. Et d'après ce que j'ai vu, il y avait de quoi se régaler !

— As-tu entendu messire Campbell nous autoriser à abuser d'elle ? demanda Fitch. Nous avions une mission à remplir. C'est fait, et ça suffit amplement.

— Je suppose que tu as raison, admit Morley. (Il tourna la tête vers le tas de bois.) Heureusement, il reste la bouteille pour nous consoler.

Fitch repensa à la terreur qu'il avait vue sur le visage de Claudine Winthrop. Cette grande dame avait pleurniché comme une enfant. Bien entendu, il savait que les Hakennes pleuraient de temps en temps. Mais une Anderienne ? Assez stupidement, il devait le reconnaître, il n'avait jamais imaginé qu'elles sanglotaient aussi.

Le ministre étant un Anderien, il doutait qu'il puisse commettre une mauvaise action. Claudine avait dû le provoquer avec son décolleté et des pauses suggestives. Beaucoup de femmes faisaient ça devant Bertrand Chanboor. Comme si elles se réjouissaient à l'idée

qu'il leur saute dessus.

Il revit Beata, dans le couloir du deuxième étage. Elle semblait si misérable après que le ministre l'eut fait jeter dehors, une fois qu'il en avait terminé avec elle.

Puis il se souvint que la jeune Hakenne l'avait giflé.

Tout ça était bien trop compliqué pour lui. S'il ne se soûlait pas très vite, il finirait par avoir mal à la tête.

— Tu as raison, Morley, allons boire un coup ! Nous avons des choses à fêter, vieux frère. Ce soir, nous sommes devenus des hommes importants.

Bras dessus, bras dessous, les deux Hakens allèrent retrouver leur précieuse bouteille.

Chapitre 20

— Eh bien, murmura Teresa, voilà autre chose… Dalton suivit son regard et vit Claudine Winthrop tenter de se frayer un chemin dans la foule d'invités surexcités. Elle portait une robe qu'il avait déjà vue quand il était en poste à Fairfield. Une ancienne coupe, étonnamment pudique. Bref, une tenue très différente de celle qu'elle arborait au début de la soirée. Sous la couche de poudre rose, soupçonna Dalton, son visage devait être couleur de cendre. La belle confiance de cette empêcheuse de tourner en rond venait de se volatiliser…

Les convives venus de Fairfield, les yeux écarquillés, tentaient de mémoriser le décor pour n'épargner à leurs amis aucune information sur leur extraordinaire soirée chez le ministre de la Civilisation. Une invitation au domaine était un grand honneur, et s'imprégner des détails comptait beaucoup, quand on avait l'intention de se vanter.

Entre les riches tapis placés à intervalles réguliers sur le sol, les curieux avaient tout loisir d'admirer le superbe parquet en chêne verni. Pareillement, il aurait fallu être aveugle pour ne pas remarquer que les tentures, devant les fenêtres à vitraux, étaient brodées de fil d'or. En passant, plus d'une femme les pinçait entre le pouce et l'index pour s'assurer que le tissu couleur de blé mûr était aussi épais et moelleux qu'il le semblait. Les hommes, eux, s'émerveillaient plutôt devant les colonnes de marbre nervurées qui soutenaient la galerie taillée à même la pierre, qui faisait tout le tour de la salle au somptueux plafond en berceau rehaussé de boiseries en acajou.

Dalton leva sa coupe en étain et but une gorgée d'un des meilleurs vins de la vallée de Nareef. La nuit, avec toutes les lampes et les chandelles allumées, la salle des fêtes avait une sorte d'aura mystique. Lors de ses premières soirées, il lui avait fallu beaucoup de discipline pour ne pas s'ébaubir comme un vulgaire visiteur venu de Fairfield.

Un long moment, il regarda Claudine Winthrop se faufiler entre les invités en superbes atours. Serrant une main ici, tapotant un coude là, elle ne manquait pas de saluer toutes ses connaissances et de répondre courtoisement à leurs questions. Après ce qu'elle venait de vivre – une expérience que Campbell imaginait très bien – cette diablesse de femme trouvait les ressources de faire bonne figure en société.

Épouse d'un riche homme d'affaires choisi par les marchands et les négociants pour les représenter au ministère, Claudine n'était pas un membre négligeable de la petite communauté qui vivait et travaillait

au domaine. Quand ils constataient que son mari semblait assez vieux pour être son grand-père, les non-initiés pensaient qu'il s'était acheté une jeune beauté pour adoucir ses vieux jours. Mais ils se trompaient du tout au tout.

Edwin Winthrop avait commencé en bas de l'échelle : un simple fermier qui cultivait du sorgho, une plante qui poussait en abondance dans le sud d'Anderith. Produisant lui-même de la mélasse avec ses récoltes, il s'était peu à peu enrichi. Économe par nature, il avait fait son petit bonhomme de chemin sans jamais céder à la tentation de vivre dans le luxe. Une demeure modeste mais confortable, des vêtements agréables sans être voyants et une épouse… Ses ambitions s'arrêtaient là, et il les avait comblées au-delà de ses espérances.

Avec l'argent qu'il ne gaspillait pas, Edwin avait acheté des troupeaux qu'il nourrissait en recyclant le sorgho qui ne lui servait pas à fabriquer de la mélasse. En vendant une partie de ses bêtes, il avait pu moderniser ses étables et acheter une distillerie où il produisait son propre rhum au lieu de vendre sa mélasse à des bouilleurs de cru. Avec les bénéfices de cette activité, il avait loué davantage de terres, acquis de nouveaux troupeaux et ajouté plusieurs distilleries à son patrimoine. Toujours soucieux de se développer, il avait ensuite acheté des entrepôts et des chariots pour assurer lui-même le transport de sa production. Le rhum Winthrop était connu de Renwold à Nicobarese, et on en dégustait de Fairfield jusqu'en Aydindril. En faisant tout lui-même – ou plutôt en chargeant ses employés du travail –, Edwin Winthrop avait créé une formidable machine qui réduisait tous les coûts de production et lui rapportait une fortune.

Resté très simple et d'une scrupuleuse honnêteté, il était universellement apprécié. Son succès assuré, il s'était autorisé à prendre femme. Fille d'un marchand prospère qui lui avait assuré une excellente éducation, Claudine était encore une adolescente lorsqu'elle l'avait épousé, une quinzaine d'années plus tôt.

Douée pour la comptabilité, elle veillait sur chaque sou avec autant de soin que son mari. Se révélant un bras droit talentueux – un peu comme Dalton pour le ministre –, elle avait aidé Edwin à doubler sa fortune. Même dans sa vie privée, cet homme avait fait le choix de la prudence et de la sagesse. Après une existence passée à cultiver l'austérité, il s'était offert la rare satisfaction d'avoir une compagne à la fois séduisante et compétente.

Après l'élection d'Edwin au poste de représentant des marchands, Claudine s'était révélée une juriste de première qualité. Dans l'ombre, elle participait à la rédaction des lois sur le commerce que son mari proposait au ministre. En réalité, soupçonnait Dalton, ce devait même être elle qui les soufflait à l'oreille d'Edwin. Et quand il n'était pas disponible, elle n'hésitait pas à négocier à sa place avec le ministre ou

ses collaborateurs. Au palais, personne n'aurait commis l'erreur de la tenir pour la « danseuse » d'un vieil homme riche à ne plus savoir qu'en faire.

À part Bertrand Chanboor, bien entendu. Mais il tenait toutes les jolies femmes pour des objets de plaisir…

Dalton avait souvent vu dame Winthrop rougir, battre des cils ou sourire timidement quand elle était face au ministre. Une aubaine pour Bertrand, qui pensait que la pudeur, chez les femmes, était un signe de coquetterie. Claudine avait-elle innocemment joué de sa séduction devant un homme important ? Ou cherchait-elle des… attentions… que son vieux mari ne pouvait plus lui prodiguer ? Après tout, elle n'avait pas d'enfant, un signe qui ne trompait guère.

Avait-elle cherché à s'attirer quelque avantage en ayant une liaison avec Bertrand ? Et découvert, comme beaucoup d'autres avant elle, qu'il ne fallait rien attendre de lui ?

Claudine Winthrop n'était pas une oie blanche, et encore moins une idiote. Pour être franc, Dalton ignorait ce qui s'était passé. Bertrand avait tout nié en bloc, comme d'habitude, et ça ne voulait strictement rien dire. Mais en demandant une entrevue au directeur Linscott, Claudine avait dépassé le stade de courtoises négociations autour de l'une ou l'autre prébende. La force était à présent le seul moyen de la contrôler.

Dalton désigna l'épouse d'Edwin avec sa coupe de vin.

— On dirait que tu avais tort, Tess, murmura-t-il. Certaines femmes, ce soir, n'ont pas décidé de montrer leurs appas à tout le monde. Claudine serait-elle pudibonde ?

— Non, il y a autre chose, répondit Teresa, perplexe. Mon chéri, elle ne portait pas cette robe tout à l'heure. Mais pourquoi se serait-elle changée pour enfiler une vieillerie ?

— Si nous allions le découvrir ? proposa Dalton. Il vaut mieux que tu parles. Venant de moi, ce serait un peu… déplacé.

Teresa interrogea son mari du regard. Le connaissant assez, elle devina que sa dernière phrase n'était pas anodine. Un plan compliqué était en cours, et elle ne manquerait pas d'y jouer le rôle que Dalton entendait lui assigner.

Avec un sourire, elle plia une main et tendit le bras à son époux. Claudine n'était pas la seule femme de tête du domaine…

Elle sursauta quand Teresa lui tapota l'épaule, se retourna et eut un sourire nerveux.

— Bonsoir, Teresa. (Claudine esquissa une révérence à l'intention de Dalton.) Messire Campbell…

Le front plissé, Teresa se pencha vers son « amie ».

— Claudine, que t'arrive-t-il ? Tu n'as pas l'air bien du tout. Et ta

robe ? Il me semble que tu t'es changée ?

— Ne t'inquiète pas… Avec tout ce monde, j'étais nerveuse. Parfois, la foule me rend un peu malade. En sortant prendre l'air, j'ai glissé sur je ne sais quoi et je suis tombée.

— Par les esprits du bien, vous voulez vous asseoir, dame Winthrop ? demanda Dalton. (Il prit Claudine par le bras, comme s'il voulait la soutenir.) Allons, je vais vous chercher une chaise !

— Non, je me sens très bien. Mais merci quand même. En m'étalant dans la boue j'ai sali ma robe, et j'ai dû aller en mettre une autre. C'est tout…

Alors que Dalton s'écartait d'elle, il vit que Claudine avait les yeux rivés sur son épée. Depuis son retour, elle regardait bizarrement toutes les armes, avait-il remarqué.

— On dirait quand même que…

— Non, il n'y a rien d'autre ! En tombant, je me suis cogné la tête contre quelque chose, c'est pour ça que j'ai l'air un peu confuse. Mais ce sera vite oublié. Cet incident a… comment dire… un peu ébranlé ma confiance.

— Je comprends, dit Dalton, plein de compassion. Ce genre d'avanie nous rappelle combien la vie est courte. On se croit éternel, et on peut disparaître d'un instant à l'autre !

Les lèvres tremblantes, Claudine dut déglutir avant de répondre.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire. Mais je me sens mieux maintenant. Et mon assurance revient.

— Vraiment ? Je n'en serais pas si sûr…

— Dalton, intervint Teresa, tu ne vois pas que notre pauvre amie est bouleversée ? (Elle poussa son mari du coude.) Va t'occuper de politique pendant que je prends soin d'elle !

Dalton inclina la tête et s'éclipsa pour laisser tout loisir à sa femme de cuisiner Claudine. Il était très content des deux jeunes Hakens. À l'évidence, ils avaient terrorisé leur victime, comme si elle avait été entre les mains du Gardien en personne. Et à la voir tituber, ils n'avaient pas dû lésiner sur les coups. Excellent ! La violence aidait souvent à mettre du plomb dans la tête des gens.

Dalton était surtout ravi d'avoir bien jugé Fitch. Pour ça, il lui avait suffi de voir comment il regardait son épée. Claudine avait peur de l'arme, alors que le Haken brûlait d'en posséder une. Une preuve d'ambition ! Morley pouvait également se révéler utile, mais il n'était qu'une montagne de muscles sans cervelle. Fitch comprenait les ordres en profondeur, et son envie de s'élever dans la hiérarchie en ferait un très bon serviteur. À cet âge, on ne savait pas encore que c'était une chimère – en tout cas, pour la majorité des gens.

Dalton serra la main d'un homme qui le félicita chaudement de sa promotion. Incapable de se rappeler le nom du type, il sourit et ne

l'écouta qu'à moitié, pressé de lui fausser compagnie.

Le directeur Linscott venait de terminer une conversation au sujet des impôts qu'un négociant devait payer sur le blé qu'il gardait dans ses granges. Un sujet d'importance, quand on connaissait les réserves de céréales que détenait Anderith.

Dalton salua l'inconnu qui le flagornait, s'éloigna et s'approcha de Linscott.

Quand le directeur se retourna, il lui sourit et s'empara de sa main avant qu'il ait le temps de la retirer.

— Je suis si content que vous soyez venu, directeur Linscott ! J'espère que vous appréciez la soirée. Le ministre a tant de choses à discuter avec vous.

Élancé mais robuste, Linscott affichait sur son visage bronzé l'expression d'un homme qui souffre perpétuellement d'une rage de dents. Comme Dalton s'y attendait, il ne lui rendit pas son sourire.

Les quatre directeurs les plus âgés étaient des maîtres de guilde. Le premier appartenait à celle des tisserands, très importante. Le deuxième dirigeait l'association des fabricants de parchemin. Le troisième était un maître armurier, et Linscott présidait la guilde des maçons. Parmi les autres directeurs, on trouvait des prêteurs sur gages et des marchands respectés, un conseiller juridique et plusieurs avocats.

La jaquette de Linscott était franchement démodée, mais en excellent état, et sa couleur, marron clair, s'harmonisait très bien avec ses fins cheveux gris. Son épée devait être une antique arme de famille. Cela dit, les décorations en laiton du fourreau brillaient comme des diamants, encadrant l'emblème en argent des maçons – le compas de l'architecte – fixé sur le cuir noir. Et la lame de l'épée, à n'en pas douter, devait être aussi affûtée que l'esprit de son propriétaire.

Linscott ne faisait aucun effort pour impressionner les autres. Cela semblait lui venir naturellement, comme une maman ours qui sait s'occuper spontanément de ses petits. Et à ses yeux, le peuple d'Anderith tout entier était une immense portée d'oursons !

— Oui, répondit-il, j'ai entendu parler des grands desseins du ministre. On murmure qu'il envisage d'ignorer les conseils de la Mère Inquisitrice et de rompre avec les Contrées du Milieu.

— Directeur, je suis sûr de ne pas outrepasser mes fonctions en affirmant que le ministre cherche à assurer un avenir prospère à son peuple. Rien de plus, et rien de moins.

» Prenons votre cas personnel… Qu'arrivera-t-il si nous nous allions à l'empire d'haran ? Le seigneur Rahl exige que tous les royaumes renoncent à leur souveraineté. Cela signifierait, je suppose, que nous n'aurions plus besoin de directeurs de l'Harmonie

culturelle…

— Il ne s'agit pas de moi, Campbell ! lâcha Linscott, inhabituellement prompt à s'emporter. L'enjeu, c'est la liberté de tous les peuples des Contrées du Milieu. Et leur avenir ! Il n'est pas question que notre pays ploie sous le joug de l'Ordre Impérial et lui serve de base avancée pour conquérir les Contrées !

» L'ambassadeur d'Anderith nous a transmis les propos exacts du seigneur Rahl. Les pays devront lui prêter allégeance et se placer sous son commandement, mais ils conserveront leurs spécificités culturelles, si elles ne sont pas contraires aux lois communes. La Mère Inquisitrice a donné sa parole qu'il en serait ainsi.

Dalton inclina respectueusement la tête.

— Vous comprenez mal la position du ministre Chanboor, j'en ai peur… Il proposera au pontife de suivre le conseil de la Mère Inquisitrice, s'il croit sincèrement que c'est dans l'intérêt du peuple. Notre civilisation est en jeu, après tout ! Le ministre ne se précipitera pas pour choisir un camp. L'Ordre Impérial peut nous offrir de meilleures perspectives de paix. Et c'est tout ce qui intéresse mon supérieur.

— Les esclaves vivent en paix…, lâcha Linscott, le regard noir.

Dalton fit mine de n'avoir pas compris.

— Votre esprit est trop vif pour le mien, directeur.

— Campbell, vous semblez prêt à vendre votre pays et sa culture sur la foi des promesses d'une horde de sauvages obsédés par l'idée de conquérir de nouveaux territoires. Pour quelle autre raison seraient-ils ici, selon vous ? Et comment pouvez-vous annoncer tranquillement votre intention d'enfoncer un couteau dans le cœur des Contrées du Milieu ? Quel genre d'homme êtes-vous pour tourner le dos à la Mère Inquisitrice, après tout ce qu'elle a déjà fait pour nous ?

— Directeur, j'ai peur que…

Linscott leva un poing rageur.

— Ceux de nos ancêtres qui ont combattu les hordes hakennes – alors qu'ils auraient dû les accueillir à bras ouverts, selon vous – se retournent sûrement dans leurs tombes en vous entendant jeter aux orties leur sacrifice et notre héritage !

Dalton attendit un assez long moment avant de répondre, pour laisser à Linscott le temps d'entendre l'écho de ses paroles résonner dans la salle. C'était pour obtenir une tirade de ce genre qu'il avait provoqué le directeur…

— Je sais que vous êtes sincère, messire Linscott, dit-il. Vous aimez notre peuple et brûlez de le défendre, personne n'en doute. Désolé de constater que *vous* doutez de la sincérité de mes convictions… (Il s'inclina.) En espérant que vous apprécierez la suite de la soirée…

Accepter aussi gracieusement une telle insulte était le summum de

la courtoisie. En filigrane, cela soulignait que celui qui venait de porter un coup aussi bas à son interlocuteur était indigne de l'antique code d'honneur anderien.

Seuls les Hakens, dans l'histoire, avaient traité aussi vilement les Anderiens.

Manifestant un respect absolu envers l'homme qui venait de le souffleter symboliquement, Campbell se détourna comme si on l'avait congédié. La réaction d'un humble Anderien bafoué par un grand seigneur haken…

Bien entendu, Linscott rappela l'assistant, qui se retourna sans hâte.

Le directeur se tordit la bouche, comme pour la forcer à se livrer à un exercice rare : sourire à un adversaire politique.

— Dalton, je me souviens de votre passage chez le juge suprême, à Fairfield. À l'époque, je vous tenais pour un homme d'une haute moralité. Et je n'ai pas changé d'avis.

Dalton écarta légèrement les bras, comme s'il était prêt à encaisser une nouvelle insulte, selon le bon vouloir de son interlocuteur.

— Merci, directeur… Venant d'un homme aussi respecté que vous, ce jugement est des plus flatteurs.

Linscott hésita un moment, à croire qu'il s'agaçait d'avoir déjà épuisé sa réserve d'amabilités.

— Dans ces conditions, dit-il enfin, j'ai du mal à comprendre que la femme de ce parangon de vertu exhibe ainsi ses appas…

Dalton sourit. Si les mots pouvaient sembler à double sens, le ton était conciliant. En approchant de Linscott, il prit une coupe de vin sur le plateau d'un serviteur puis la tendit au directeur, qui l'accepta de bonne grâce.

Campbell oublia son ton officiel et parla à Linscott comme s'ils avaient usé leurs fonds de culotte ensemble sur les bancs de l'école.

— Pour être franc, je me le demande aussi. Teresa et moi avons eu une dispute à ce sujet. Elle prétend que ces tenues légères sont à la mode. Étant son seigneur et maître, je lui ai formellement interdit de porter la robe en question.

— Alors, pourquoi l'a-t-elle sur le dos ?

— Parce que je ne la trompe pas, directeur, soupira Dalton.

Linscott en plissa le front de perplexité.

— Je suis ravi d'apprendre que vous ne cédez pas au laxisme moral en vogue dans les plus hautes sphères du royaume. Mais quel rapport avec ma question ?

Dalton but une gorgée de vin et Linscott l'imita.

— Eh bien, puisque je ne la trompe pas, si j'avais toujours le dernier mot, mes nuits risqueraient d'être très ennuyeuses…

Pour la première fois, le directeur eut un petit sourire.

— Je vois ce que vous voulez dire…

— Les femmes, ici, s'habillent d'une façon choquante. Dès mon arrivée, j'en ai été indigné. Mais Teresa est très jeune, et elle ne veut pas se singulariser, afin de se faire des amies. Elle craint d'être mise à l'écart par ces dames…

» J'ai abordé ce sujet avec le ministre, qui partage mon opinion sur la décence. Hélas, dans notre culture, les femmes disposent d'une grande liberté vestimentaire. Mais Bertrand Chanboor et moi travaillons à un plan pour les orienter sur une meilleure voie…

— Eh bien, approuva Linscott, j'ai aussi une épouse, et je ne la trompe pas non plus. Ravi de vous compter dans les rangs de ceux qui croient qu'un serment est sacré, en particulier dans le cadre du mariage.

La culture anderienne reposait pour l'essentiel sur un code d'honneur où la parole donnée était une valeur fondamentale. Respecter ses engagements, voilà ce qui comptait ! Hélas, Anderith changeait. Beaucoup de gens s'inquiétaient de voir les tabous tomber les uns après les autres. Dans le grand monde, la débauche n'était plus seulement tolérée, mais encouragée.

Dalton regarda Teresa, puis le directeur, et de nouveau Teresa.

— Messire Linscott, puis-je vous présenter mon adorable épouse ? Ne refusez pas, je vous en prie. Un homme de votre stature devrait avoir une influence bénéfique sur elle. Comparé à vous, qui suis-je pour donner des leçons de décence ? Quand j'aborde ce sujet, elle croit que la jalousie me dicte mes propos.

— Si cela peut vous faire plaisir, je consens volontiers à faire sa connaissance.

Quand Dalton et le directeur rejoignirent les deux femmes, Teresa tentait de convaincre Claudine de boire un peu de vin pour se requinquer.

— Teresa, dame Winthrop, puis-je vous présenter le directeur Linscott ?

Très souriante, Teresa regarda Linscott dans les yeux pendant qu'il lui baisait la main. Lorsqu'il lui rendit le même hommage, Claudine baissa la tête. On eût dit qu'elle mourait d'envie de se jeter dans les bras de cet homme pour qu'il la protège. Ou de tourner les talons et de s'enfuir à toutes jambes. Posant une main rassurante sur son épaule, Dalton l'aida à ne pas céder à la panique.

— Tess, ma chérie, le directeur et moi parlions de la mode féminine, parfois un peu frivole, selon nous…

Teresa inclina une épaule vers le directeur, comme si elle voulait lui parler en privé.

— Mon mari est tellement vieux jeu ! Qu'en pensez-vous, directeur

Linscott ? Approuvez-vous mon choix ? (Elle eut un sourire rayonnant.) Trouvez-vous ma robe jolie ?

Linscott étudia brièvement la tenue de dame Campbell.

— Très seyante, ma chère… Très seyante.

— Tu vois, Dalton, je te l'avais bien dit ! Ma tenue est bien plus pudique que les autres. Je suis ravie qu'une aussi haute autorité morale en convienne, directeur.

Alors que son épouse se tournait vers un domestique pour prendre un nouveau verre, Dalton lança un regard troublé à Linscott.

L'homme soupira et lui souffla à l'oreille :

— Votre épouse est adorable, messire Campbell. Je n'ai pas eu le cœur de l'humilier et de la décevoir.

— L'histoire de ma vie, répliqua Dalton.

Très souriant, Linscott se redressa.

— Directeur, reprit Dalton sur un ton plus sérieux, Claudine Winthrop vient d'avoir un terrible accident. Alors qu'elle prenait l'air, elle a glissé et fait une mauvaise chute.

— Par les esprits du bien ! (Linscott prit la main de la jeune femme.) Vous êtes-vous fait mal, très chère ?

— Ce n'était rien, marmonna Claudine.

— Je connais Edwin depuis des années. À coup sûr, il ne se formaliserait pas que je vous raccompagne dans vos appartements. Prenez mon bras, et allons-y !

Dalton leva sa coupe et but une gorgée. Du coin de l'œil, il vit Claudine hésiter à accepter l'invitation du directeur. Si elle le faisait, se plaçant sous l'aile d'un homme très puissant, elle avait une bonne chance d'être en sécurité.

La réaction de dame Winthrop permettrait à Campbell de prendre une décision finale à son sujet. Le petit jeu qu'il jouait n'était pas très risqué. Après tout, beaucoup de gens disparaissaient sans qu'on retrouve jamais leurs traces. Cela dit, sa petite mise en scène n'était pas totalement sans danger…

Il attendit, laissant Claudine décider seule de son destin.

— Merci de vous soucier de moi, directeur, mais je vais très bien. J'attends cette fête depuis si longtemps ! Si je m'absentais, je ne me pardonnerais pas d'avoir manqué le discours du ministre de la Civilisation.

— Depuis que ses pairs ont élu Edwin représentant, il a travaillé dur à promulguer de nouvelles lois. Avec votre aide, si je ne m'abuse. Vous avez donc souvent vu le ministre. Puis-je avoir votre opinion sur lui ? En toute franchise, bien entendu.

Claudine but une gorgée de vin, reprit son souffle et parla sans

regarder son interlocuteur.

— Bertrand Chanboor est un homme d'honneur. Sa politique est excellente pour Anderith, et il fait grand cas des lois que lui propose mon mari. (Claudine sirota une nouvelle gorgée de vin.) Nous avons de la chance d'avoir un serviteur de l'État de cette trempe à la tête du ministère de la Civilisation. Je doute que quelqu'un d'autre puisse faire mieux que lui…

— Un jugement d'une grande valeur, venant d'une femme comme vous. Nul n'ignore le rôle capital que vous jouez auprès d'Edwin.

— Vous êtes trop bon, directeur…, dit Claudine en baissant les yeux sur sa coupe. Je suis simplement l'épouse d'un homme important. Si je m'étais brisé la nuque en tombant ce soir, on ne m'aurait pas pleurée longtemps… et oubliée très vite ! Edwin, lui, laissera un souvenir durable à ceux qui l'ont connu.

Intrigué, Linscott attendit en vain que la jeune femme relève les yeux.

— Claudine a une fâcheuse tendance à se sous-estimer, dit Dalton.

Du coin de l'œil, il vit le majordome ouvrir la double porte de la salle à manger. Juste derrière, sur une table basse, des rince-mains où flottaient des pétales de roses attendaient les dîneurs.

— Directeur, je suppose que vous connaissez l'identité de l'invité d'honneur ?

— Quel invité d'honneur, Campbell ?

— Un émissaire de l'Ordre Impérial. Nommé Stein, cet officier de haut rang vient nous délivrer un message de l'empereur Jagang. Le pontife sera là aussi pour l'écouter…

Linscott parut soudain accablé par le poids de cette nouvelle. Désormais, il savait que ses onze collègues et lui n'avaient pas été conviés à une fête ordinaire. Pour d'évidentes raisons de sécurité, le pontife annonçait rarement sa présence longtemps à l'avance. Il devait déjà être là avec sa garde personnelle et une petite armée de serviteurs.

Trépidante d'excitation, Teresa sourit à son mari. Claudine continua à fixer obstinément le parquet.

— Messires et mes dames, annonça le majordome, si vous voulez bien vous donnez la peine, le dîner est servi.

Chapitre 21

La chanteuse écarta ses ailes et, d'une voix profonde, fit vibrer les notes d'une légende plus ancienne que des mythes pourtant millénaires :

— Du royaume des morts où ils étaient tapis
Vinrent des visiteurs à la beauté glacée.
En quête de butin, ivres de dévaster
Vinrent les trois voleurs de la sorcellerie.
Les campanes sonnent trois fois
Et voilà la mort aux abois !

» D'une noble splendeur, bien que dissimulée
Ils volaient dans le vent, portés par l'étincelle,
Certains offrant du bois à leur reine nouvelle,
Tandis que d'autres envahissaient l'obscurité.
Les campanes sonnent trois fois,
Et voilà la mort aux abois !

» Au fil de l'onde, sur la mer ou les rivières

Ils lançaient leur appel, prodiguaient leur étreinte
Avec pour leitmotiv une atroce complainte
Qui résonnait la nuit au cœur des cimetières.
Les campanes sonnent trois fois,
Et voilà la mort aux abois !

» Ensemble pour danser et seuls pendant la chasse
Pour que leurs noirs désirs enfin se satisfassent
Ils jetèrent des sorts dont naquit l'entropie

Avant d'alimenter de nouveaux incendies.
Les campanes sonnent trois fois,
Et voilà la mort aux abois !

» Mais un jour vint celui qui fit s'ouvrir les eaux
Alors que les cloches trois fois carillonnaient.
Celui qui sut lancer l'appel bien au-delà des mots
Et exiger le prix qu'on ne peut refuser.

Les campanes sonnent trois fois,
Et la mort court vers la Montagne !

» Les trois voleurs alors, désireux qu'il se calme
Se firent séducteurs, amicaux et gracieux.
Mais il ne faiblit pas, insensible à leur jeu,
Les maudit sans pitié et exigea une âme.
Les Carillons se turent et la Montagne,
Devenue leur tombeau, les étouffa.

Sur une ultime note qu'elle tint incroyablement longtemps, la jeune femme conclut son ensorcelante chanson. Aussitôt, les invités l'applaudirent à tout rompre.

Il s'agissait d'un antique poème de Joseph Ander, et cela suffisait à en faire un chant universellement adoré. Dalton avait un jour consulté de vieux textes pour tenter de comprendre le sens profond de ces vers. En vain. Bien au contraire, il s'était embrouillé l'esprit, car il existait plusieurs versions du texte, toutes plus alambiquées les unes que les autres. Bref, il fallait se résoudre à rester dans l'ignorance – mais continuer à vénérer la chanson, puisqu'elle célébrait à l'évidence le mystérieux triomphe d'un des vénérables pères fondateurs du pays. Par respect des traditions, cette mélodie fascinante était interprétée à un moment ou à un autre de toutes les grandes fêtes.

Sans savoir pourquoi, Dalton eut l'étrange sentiment que ces vers, ce soir, avaient pour lui une plus grande signification qu'à l'accoutumée. À un moment, il s'était même cru sur le point de percer leur secret. Mais il avait vite pensé à autre chose, et cette sensation fugace l'avait abandonné.

Quand la chanteuse s'inclina pour saluer le pontife, les bras écartés, les longues manches de sa robe frôlèrent le parquet. Le phénomène se reproduisit lorsqu'elle fit une révérence devant la table du ministre, placée à côté de celle du pontife. Soutenu aux quatre coins par des lances beaucoup plus hautes et lourdes que celles des soldats anderiens, un imposant pavillon de soie brodée de fil d'or entourait sur trois côtés les deux tables d'honneur. Avec cette configuration, on aurait juré que le ministre et ses invités de marque dînaient sur une scène de théâtre.

Et c'est le cas, en un certain sens, pensa Dalton Campbell.

La chanteuse alla s'incliner devant chaque table des deux interminables rangées qui s'étendaient jusqu'au bout de la salle à manger. Les manches de sa robe étant couvertes de plumes tachetées de chouette blanche, on avait l'impression, quand elle écartait les bras en chantant, d'admirer une femme ailée directement sortie des légendes où elle puisait l'essentiel de son répertoire.

Placé à côté du ministre et de sa femme, qui applaudissaient avec conviction, Stein se tapait dans les mains d'un air absent. À l'évidence, il aurait préféré plumer cette colombe-là plutôt que de l'écouter roucouler.

Dès que la chanteuse se fut retirée sous une ultime salve d'applaudissements, quatre serviteurs entrèrent par la porte du fond, un imposant plateau sur les épaules. Sur une mer démontée en pâte d'amandes, un grand bateau, également en pâte d'amandes, déployait fièrement ses voiles en barbe à papa.

Une manière spectaculaire d'annoncer que le prochain service proposerait un choix de poissons. Pour celui des viandes rouges, les convives avaient pu admirer, sur un plateau encore plus grand, un cerf en pâte à biscuit poursuivi par une meute de chiens en sucre occupés à sauter au-dessus d'une haie d'aubépine où se cachait un sanglier en gelée. En toute simplicité, pour annoncer les volailles, on avait exhibé un aigle farci qui survolait une maquette en sucre de Fairfield.

Dans la galerie, des trompettes et des tambours jouaient une musique martiale pour saluer le passage d'un service à un autre.

Il y en avait déjà eu cinq, chacun comptant une dizaine de spécialités. Il en restait donc sept, tout aussi fournis. Au cours des pauses, des musiciens, des jongleurs, des acrobates et des troubadours divertissaient les convives pendant qu'on faisait circuler entre les tables un arbre aux branches lestées de fruits confits.

Les plats de viande avaient particulièrement plu à Teresa. Elle avait repris trois fois du lapereau et goûté à tout le reste : de la biche, du porc, du bœuf et même… un ours présenté debout, comme s'il était vivant. Devant chaque table, on avait écarté sa fourrure, replacée sur sa carcasse rôtie, pour découper de délicieuses tranches de viande devant les yeux ébahis des invités. Lors du service des volailles, en plus des moineaux aphrodisiaques dont le ministre raffolait, il y avait eu du pigeon, de la tourte au cou de cygne, de l'aigle farci et des hérons rôtis dont on avait reconstitué le plumage. Grâce à un ingénieux système de filins, ces oiseaux-là étaient arrivés dans la salle à manger sous la forme d'un vol qui semblait plus vivant que nature.

Personne n'était censé manger tout ça. Le choix faramineux visait à plaire aux convives, mais surtout à les impressionner. Une soirée au ministère de la Civilisation devait être mémorable. Pour beaucoup d'invités, surtout les moins huppés, ce banquet deviendrait un souvenir qu'ils évoqueraient toujours des années plus tard.

Pendant qu'ils goûtaient les plats, les dîneurs gardaient un œil sur la table où le ministre siégeait avec ses hôtes de marque. Ce soir, il avait convié deux de ses principaux bailleurs de fonds, mais ce n'étaient pas eux qu'on regardait à la dérobée. Depuis son arrivée

remarquée, avec son allure de barbare et sa cape composée de scalps humains, l'émissaire de l'Ordre Impérial était la sensation de la soirée. Et la coqueluche, à en juger par les regards énamourés que lui jetaient une multitude de femmes, émoustillées à l'idée d'attirer un tel homme dans leur lit.

En digne parangon de civilisation, face à la brute venue de l'Ancien Monde, Bertrand Chanboor resplendissait dans son pourpoint rembourré violet sans manches orné de délicates broderies, de fil d'or et de torsades d'argent. Dessous, il portait une veste courte d'une facture plus simple. Avec ces vêtements, décorés de volants blancs au col, aux poignets et à la taille, il semblait plus musclé qu'il l'était en réalité – un effet volontaire, puisqu'il devrait passer la soirée à côté d'un colosse.

Avec d'impressionnants galons sur les épaules – des ornements fantaisistes, puisqu'il n'était pas militaire, mais comment Stein l'aurait-il su ? – son superbe manteau pourpre au col et aux manches ourlés d'hermine achevait de lui donner la prestance requise.

Toujours souriant, avec ses yeux brillants donnant immanquablement à son interlocuteur du moment l'impression qu'il ne voyait que lui dans la salle, Bertrand en imposait vraiment. Avec l'aura de pouvoir que lui conférait en plus son titre de ministre de la Civilisation, comment s'étonner des regards admiratifs que lui jetaient la plupart des hommes ? Et des œillades humides qu'il collectionnait du côté des femmes ?

Quand ils ne regardaient pas la table du ministre, les convives tentaient d'observer discrètement celle où avait pris place le pontife, son épouse, ses trois fils et ses deux filles. Nul n'aurait osé fixer cet homme-là avec insistance. Après tout, n'était-il pas le représentant du Créateur dans le monde des vivants ? Un chef religieux quasiment saint, et pas seulement le maître suprême du pays ? En Anderith, qu'ils fussent anderiens ou hakens, des multitudes de gens idolâtraient le pontife au point de se rouler sur le sol en gémissant – voire en confessant leurs péchés – quand son carrosse passait devant eux.

Toujours vif et perspicace malgré ses ennuis de santé, le pontife portait une jaquette bordeaux sur une tunique et des hauts-de-chausses jaune brillant. Une longue écharpe de soie multicolore richement brodée reposait sur ses épaules, sans doute pour éviter qu'il attrape froid. Bien entendu, il arborait à chaque doigt des bagues qui étincelaient comme de minuscules étoiles.

La tête du vieil homme était sans cesse inclinée entre ses épaules voûtées par l'âge. À croire que le poids du gros médaillon qui pendait sur sa poitrine – un bijou où était gravée une montagne incrustée de diamants – avait fini, au fil du temps, par déformer son dos et son cou. Et de fait, des taches de vieillesse presque aussi grosses que ses bagues

constellaient ses mains…

Le pontife avait enterré quatre épouses. La cinquième, qui ne devait pas encore avoir vingt ans, tamponnait tendrement les filets de sauce qui coulaient sur son menton.

Même s'ils avaient amené leur conjoint, les fils et les filles du grand homme avaient laissé leurs rejetons à la maison. Le Créateur devait en être loué, car les petits-enfants du pontife étaient d'insupportables garnements. Les choses étant ce qu'elles étaient, tout le monde devait se résigner à sourire avec indulgence devant les méfaits de ces « petits chéris », capables de dévaster un palais en moins d'une journée.

Les plus âgés, certains étant bien plus vieux que leur dernière belle-mère, ne valaient guère mieux, même si leurs exactions étaient d'une tout autre nature.

À la droite du ministre, à partir de la position de Dalton Campbell, dame Hildemara Chanboor paradait dans une élégante robe plissée couleur argent au décolleté aussi vertigineux que celui des autres femmes. Lorsqu'elle leva un index, la harpiste placée devant les tables d'honneur, mais en contrebas, puisque celles-ci trônaient sur une estrade, cessa immédiatement de jouer.

La femme du ministre était le véritable maître de cérémonie du domaine. Ou plutôt, elle se plaisait à le croire…

Personne n'avait besoin de ses directives pour faire son travail. Mais elle tenait à passer pour la maîtresse des lieux chaque fois qu'une fête somptueuse se déroulait au palais. Incapable de se rendre vraiment utile, elle avait imaginé son petit jeu avec la malheureuse harpiste, tenue de lui obéir au doigt et à l'œil. Grâce à ce subterfuge, les invités repartaient convaincus que dame Chanboor tirait avec une admirable discrétion toutes les ficelles de la soirée.

La musicienne savait bien entendu quand il convenait d'arrêter de caresser son instrument. Le front en sueur, elle guettait pourtant du début à la fin du banquet le mouvement fatidique de l'index dominateur d'Hildemara.

Bien que tout le monde s'extasiât sur sa rayonnante beauté, dame Chanboor avait des traits d'une désagréable lourdeur et des membres bien trop épais. Depuis qu'il la connaissait, Dalton la voyait comme une statue de femme sculptée par un artiste certes enthousiaste mais doté d'un minimum de talent. Sûrement pas le genre d'œuvre d'art qu'on avait envie de contempler pendant longtemps !

Profitant de sa pause, la harpiste se pencha pour ramasser la coupe de vin posée au pied de sa harpe. Bertrand Chanboor ne rata pas cette occasion d'avoir un aperçu plongeant sur son décolleté. Histoire qu'il ne manque pas le spectacle, il flanqua un discret coup de coude dans les côtes de Campbell.

Dame Chanboor remarqua le manège de son mari, mais elle resta impassible. Comme toujours… Amoureuse du pouvoir de Bertrand, sinon de sa personne, elle avait depuis longtemps accepté d'en payer le prix.

En privé, il lui arrivait de le bombarder avec tous les objets qui lui tombaient sous la main. Mais jamais à cause de ses escapades extraconjugales. Non, ce qu'elle ne supportait pas, c'était qu'il lui inflige en public l'ombre d'un traitement indigne de son statut…

À dire vrai, elle n'était pas très bien placée pour reprocher ses incartades à Bertrand. Dotée d'un sens très élastique de la fidélité, elle s'éclipsait de temps en temps en compagnie de l'un ou l'autre de ses amants – dont Dalton tenait mentalement la liste avec une scrupuleuse précision.

Selon lui, comme les maîtresses de Bertrand, les galants d'Hildemara étaient fascinés par son pouvoir et nourrissaient l'espoir d'en tirer quelque bénéfice.

Ignorant ce qui se passait vraiment dans le domaine, la plupart des gens la tenaient pour une épouse aimante et fidèle – une image qu'elle cultivait avec un soin maniaque. Dans sa naïveté, le peuple d'Anderith l'adorait comme si elle était l'équivalent d'une reine.

Sur bien des points, elle détenait le véritable pouvoir au ministère de la Civilisation. Habile politicienne, bien informée et déterminée, elle distribuait souvent les ordres dans l'ombre pendant que Bertrand se consacrait à ses galipettes. Se fiant aux compétences de sa femme, il lui laissait la bride sur le cou sans se soucier des coups de pouce qu'elle donnait à des scélérats ni des désastres politiques qu'elle provoquait.

Quelle que fût son opinion personnelle sur l'homme qu'elle avait épousé, Hildemara se consacrait corps et âme à préserver et à renforcer son pouvoir. Car s'il tombait, elle chuterait avec lui. À l'inverse de Bertrand, dame Chanboor se soûlait rarement en public et presque personne n'était au courant de ses aventures amoureuses, qu'elle menait avec une discrétion remarquable.

Dalton n'était pas assez stupide pour la sous-estimer. Cette araignée-là aussi tissait sa toile…

Les convives crièrent de surprise quand le « marin » caché derrière le bateau en pâte d'amandes se leva d'un bond et, en tapant joyeusement sur le tambourin accroché à sa ceinture, joua sur son fifre une chanson de vieux loup de mer.

Comme tout le monde, Teresa éclata de rire et applaudit.

Sous la table, elle serra doucement la cuisse de son mari.

— Dalton, as-tu imaginé que nous vivrions un jour dans un endroit si merveilleux, avec des gens formidables ?

— Bien sûr…

Teresa rit de plus belle et appuya un instant son épaule contre celle de son mari.

Campbell ne détourna pas le regard de Claudine, placée à une des premières tables du « commun », sur la droite.

Assis à gauche de l'assistant, Stein se coupa un morceau de viande, le piqua au bout de son couteau et entreprit de le manger comme s'il était assis autour d'un feu de camp. Le regard errant sur l'assemblée, il mâcha la bouche ouverte. À l'évidence, ce n'était pas le genre de fête qu'il appréciait.

Les serviteurs entrèrent avec les plateaux de poisson et les posèrent sur les tables à dresser pour ajouter les sauces et parachever la découpe. Un peu plus loin, les domestiques privés du pontife s'affairaient à goûter puis apprêter sa nourriture. Pour toutes ces opérations, ils utilisaient les couverts qu'ils avaient apportés – en particulier une kyrielle de couteaux, dont chacun servait à une tâche bien précise. Contrairement aux autres invités, après chaque service, le pontife et sa famille avaient droit à de nouvelles assiettes, et on changeait aussi leurs couverts.

Une tranche de rôti de porc entre le pouce et l'index, le ministre la trempa dans la moutarde puis se pencha pour parler à l'oreille de son assistant.

— On murmure qu'une certaine dame aurait l'intention de répandre de méchantes calomnies. Vous devriez tenter d'en savoir plus…

Sur le plateau qu'il partageait avec Teresa, Dalton préleva délicatement une tranche de poire macérée dans du sirop parfumé aux amandes.

— C'est déjà fait, messire ministre, répondit Campbell. La dame n'a plus de mauvaises intentions.

Avec beaucoup de grâce, Dalton croqua sa tranche de poire.

— Eh bien, bravo, dans ce cas…, souffla Bertrand.

Il se pencha en avant, tendit le cou et fit un clin d'œil amical à Teresa. Rayonnante, la jeune femme inclina la tête pour lui rendre son salut.

— Très chère Teresa, lança Bertrand, vous ai-je déjà dit que vous étiez divine, ce soir ? Quelle somptueuse coiffure ! On jurerait qu'un esprit du bien me fait l'honneur de s'asseoir à ma table ! Si vous n'étiez pas mariée à mon bras droit, c'est avec vous que j'ouvrirais le bal, ce soir.

Le ministre dansait rarement avec quiconque d'autre que sa femme, sauf quand il s'agissait d'honorer l'épouse d'un ambassadeur ou d'un dignitaire de passage.

— Ministre, j'en serais très fière, répondit Teresa. (Après une brève

hésitation, elle ajouta :) Et mon époux aussi, j'en suis sûre. Je ne pourrais pas être entre de meilleures mains sur la piste de danse – et n'importe où ailleurs…

Malgré son excellente éducation, qui lui permettait de rester maîtresse d'elle-même en toutes circonstances, Teresa s'empourpra légèrement. Consciente que tous les regards étaient braqués sur elle, parce que le ministre daignait lui adresser la parole, elle joua distraitement avec les rubans dorés qui tenaient ses cheveux.

Quand il vit Hildemara foudroyer du regard son époux, Dalton sut qu'il n'avait aucun souci à se faire. Bertrand n'aurait pas l'occasion de presser sa mâle poitrine contre les seins à demi nus de sa femme. Dame Chanboor ne tolérerait pas qu'il se livre en public à une telle démonstration de frivolité extraconjugale.

Campbell réorienta la conversation sur le sujet qui le préoccupait.

— Un des notables de Fairfield pourrait se montrer très inquiet à propos de l'affaire dont nous venons de parler…

— Qu'a-t-il dit ? demanda Bertrand.

Il savait pertinemment à quel directeur Dalton faisait allusion. Malgré la colère qui brillait dans ses yeux, il eut la sagesse de ne pas citer de nom.

— Rien de spécial, répondit Dalton. Mais cet homme ne lâche pas facilement son os. Il pourrait lancer une enquête et exiger des explications. Ceux qui conspirent contre nous seraient trop contents d'avoir un prétexte pour nous attaquer. Nous défendre contre d'absurdes accusations serait une tragique perte de temps, à l'heure où nous devons nous concentrer sur le salut d'Anderith…

— Tout ça est ridicule, dit Bertrand, assez prudent pour continuer la conversation à mots couverts. Vous ne pensez pas vraiment, n'est-ce pas, que des personnes malintentionnées s'opposent à notre œuvre salvatrice ?

Des propos que Bertrand pouvait débiter sans y penser, tant il les avait souvent répétés. En public, il convenait d'être habile, au cas où quelque espion, doué de pouvoirs magiques, se soit mis en tête d'épier des conversations qui n'étaient pas pour toutes les oreilles.

Campbell lui-même employait une femme dotée de telles aptitudes.

— Nous nous consacrons à la défense du peuple d'Anderith, dit Dalton, mais les séditieux, le plus souvent par cupidité, aimeraient nous empêcher d'aller jusqu'au bout de notre mission.

Sur le plat qu'il partageait avec sa femme, Bertrand prit une tranche d'aile de cygne rôtie et la trempa dans une petite saucière remplie de jus de cuisson.

— Donc, vous pensez que des conspirateurs mijotent quelque chose ?

N'ayant pas perdu une miette de la conversation, dame Chanboor

se pencha en avant pour s'adresser directement à Dalton.

— Les subversifs sauteront sur n'importe quelle occasion de détruire l'œuvre de Bertrand. Pour réussir, ils sont prêts à soutenir le premier trublion venu… (Elle tourna la tête vers le pontife, que sa jeune femme faisait manger avec une exquise délicatesse.) Avec les responsabilités qui nous attendent, il n'est pas question de nous laisser mettre des bâtons dans les roues…

Bertrand était en tête sur la liste des candidats à la succession. Mais la partie n'était pas gagnée. Une fois nommé, le chef suprême du pays gardait son poste jusqu'à la fin de ses jours. Mais à ce stade, le moindre dérapage pouvait ruiner les chances du ministre. Bien entendu, ses ennemis n'attendaient que ça, et ils ne reculeraient devant rien pour lui savonner la planche.

S'il s'asseyait sur le trône, Bertrand ne risquerait plus rien. Jusque-là, la plus grande prudence était de rigueur.

— Dame Chanboor, dit Dalton, vous évaluez la situation avec une grande pertinence.

— Et je parie que vous avez un plan à nous proposer, fit Bertrand avec un petit sourire.

— Exactement, confirma Dalton. (Il baissa le ton, un comportement d'une impolitesse rare, en public. Mais il y avait urgence, et tant pis pour les conventions !) Je crois qu'il est temps d'inverser radicalement le rapport de force. Ce que j'ai en tête ne reviendra pas seulement à arracher les mauvaises herbes : cela empêchera la chienlit de repousser !

En regardant du coin de l'œil la table du pontife, Dalton exposa son plan. Quand il eut terminé, dame Chanboor se redressa avec un sourire ravi. Le projet lui convenait à merveille. Impassible, Bertrand approuva du chef, le regard rivé sur Claudine, qui picorait plus qu'elle mangeait.

Sans crier gare, Stein passa la lame de son couteau sur la table, entaillant la délicate nappe brodée.

— Pourquoi ne me demandez-vous pas de trancher la gorge à tous ces chiens ? lança-t-il.

Le ministre regarda autour de lui, anxieux de découvrir si quelqu'un d'autre avait entendu cette déclaration incongrue. Hildemara s'empourpra de rage et Teresa blêmit. De tels propos, tenus par un homme qui portait une cape en scalps humains…

Stein avait pourtant été prévenu. Si elles étaient entendues et répétées, ses provocations risquaient d'attirer l'attention sur Anderith. Et si la Mère Inquisitrice venait enquêter sur les affaires du pays, elle ne renoncerait pas avant d'avoir découvert toute la vérité. Dans ce cas, elle n'hésiterait pas à utiliser son pouvoir pour « démissionner » de force Bertrand Chanboor. Et sans aucun espoir de retour…

Campbell foudroya Stein du regard.

— Une simple plaisanterie…, dit le colosse avec un sourire qui dévoila ses dents jaunâtres.

— Je me fiche de la puissance de l'armée de Jagang ! lança le ministre, assez fort pour que tous ceux qui avaient pu entendre Stein captent aussi sa réplique. Sauf si nous les invitons chez nous, ce qui n'est pas encore décidé, ces soldats ne pèseront rien face aux Dominie Dirtch. L'empereur le sait, sinon il ne nous demanderait pas de réfléchir à sa généreuse offre de paix. Je suis sûr, en revanche, qu'il s'indignerait qu'un de ses représentants insulte notre culture et foule au pied nos lois.

» Vous êtes un émissaire de Jagang venu nous transmettre son point de vue et ses propositions. Rien de plus ! Si besoin est, un autre diplomate pourrait s'acquitter de cette tâche…

Stein ricana comme si avoir provoqué tant de remous l'amusait.

— Je plaisantais, c'est tout… Chez nous, on aime bien ce genre de blague. Pour mon peuple, ça ne tire pas à conséquence. Croyez-moi, je voulais détendre un peu l'atmosphère.

— J'espère que vous serez plus inspiré lorsque le moment viendra de tenir votre discours devant mon peuple. C'est une affaire grave, et les directeurs n'apprécieraient pas du tout votre humour… provocateur.

— Désolé, lâcha Stein avec un rire gras. Messire Campbell m'a expliqué que les plaisanteries de ce type n'étaient pas de mise dans votre culture. Mais que voulez-vous, un barbare reste un barbare, et ma nature profonde a repris le dessus. Veuillez excuser cette incartade. Vraiment, je ne pensais pas à mal…

— N'en parlons plus, dans ce cas, conclut Bertrand. (Il se radossa à son siège et balaya l'assistance du regard.) Le peuple d'Anderith méprise la brutalité, et il n'est pas habitué à des propos – et encore moins à des actes – aussi belliqueux.

Stein inclina poliment la tête.

— Il me reste encore à assimiler les us et coutumes exemplaires de votre grande civilisation… J'espère avoir bientôt l'occasion de les étudier à fond, veuillez me croire…

Cette déclaration conciliante, et pourtant hautement ironique, incita Dalton à réviser son opinion sur Stein. Il ne fallait pas se fier à sa chevelure en bataille : le cerveau qui se cachait dessous était beaucoup plus ordonné.

Dame Chanboor capta peut-être le double sens de la profession de foi du colosse. Mais elle ne le montra pas, et afficha de nouveau sa coutumière expression douce-amère.

— Nous vous comprenons, émissaire, et nous admirons votre volonté de saisir en profondeur des coutumes qui doivent vous

paraître étranges. (Du bout des doigts, elle poussa la coupe de vin de Stein vers ses énormes mains.) S'il vous plaît, savourez ce nectar de la vallée de Nareef que nous aimons tant…

Si la femme du ministre était passée à côté du véritable message de Stein, Teresa l'avait pleinement saisi. À l'inverse d'Hildemara, elle fréquentait depuis la fin de son adolescence l'impitoyable cercle des femmes de la bonne société, où les mots, plus que des moyens de communiquer, étaient des armes meurtrières. Et plus on s'élevait sur l'échelle sociale, plus ces lames-là devenaient affûtées. À un certain niveau, il était vital de savoir quand on vous avait blessé, et à quel point on saignait. Sinon, la moindre entaille risquait d'avoir, aux yeux des témoins, la largeur et la profondeur d'une plaie mortelle.

Hildemara n'avait pas besoin de recourir à cette violence verbale, car le pouvoir brut qu'elle détenait la mettait à l'abri des attaques. Et les généraux du pays étaient rarement enclins à se lancer dans des coups d'État.

Alors que Stein vidait son gobelet, Teresa, sans le quitter des yeux, but une délicate gorgée.

— Délicieux ! s'exclama l'émissaire. C'est même le meilleur vin que j'ai jamais goûté !

— Un tel compliment, dans la bouche d'un homme qui a tant voyagé, nous va droit au cœur, déclara le ministre.

Stein reposa bruyamment son gobelet sur la table.

— J'ai l'estomac plein, à présent. Quand pourrai-je parler ?

— Lorsque les convives auront fini de manger, répondit Bertrand, un sourcil levé.

Avec un sourire de carnassier, Stein piqua un autre morceau de viande sur la pointe de son couteau et entreprit de le dévorer. En mâchant, il soutint sans frémir le regard de toutes les femmes qui le couvaient langoureusement des yeux.

Chapitre 22

Dans la galerie, les musiciens jouèrent une chanson de marins pour saluer l'arrivée des porteurs de bannières qui entraient dans la salle à manger. Imitant les vagues d'un océan, les deux hommes firent aussitôt onduler leurs grands drapeaux bleus en rythme avec la mélodie. Sur les étendards, les bateaux de pêche peints parurent chevaucher bravement une mer démontée.

Alors que les serviteurs privés du pontife s'affairaient autour de sa table, des domestiques en livrée du ministère de la Civilisation défilèrent devant celle de Bertrand Chanboor pour lui présenter sur des plateaux d'argent une somptueuse sélection de produits de la mer.

Le ministre choisit des pattes de crabe, des filets de saumon, de la friture d'alevins, une petite portion de brème et de l'anguille à la sauce au safran. Quand ils eurent garni le plateau que Chanboor partagerait avec sa dame, les serviteurs passèrent aux autres convives.

Bertrand trempa un morceau d'anguille dans la sauce et le tendit à Hildemara. Avec un tendre sourire, elle le prit délicatement du bout des ongles, mais le posa dans son assiette sans le goûter. Comme prise d'une inspiration soudaine, elle se tourna vers Stein et l'interrogea sur les habitudes alimentaires de son lointain pays natal.

Bien qu'il fût depuis peu au domaine, Dalton savait que dame Chanboor abominait l'anguille !

Lorsqu'un serviteur leur présenta un plateau d'écrevisses, Dalton lut dans le regard de sa femme qu'elle avait très envie d'en goûter une. Sur un geste de l'assistant, le domestique fendit la carapace, retira le corail, dégagea la chair et inséra dessous un peu de beurre et une lamelle de toast.

Dalton préféra se couper une tranche de marsouin sur le plateau que lui présentait un serveur à la tête humblement inclinée. Quand il eut fini, l'homme lui fit une révérence, comme l'exigeait le protocole, et s'éloigna d'un pas gracieux de danseur.

À voir le nez plissé de Teresa, Dalton devina qu'elle n'appréciait pas l'anguille. Il en prit un peu, mais uniquement sur l'instance de Bertrand.

— Allez-y, mon ami ! l'encouragea-t-il. Ce serpent de mer est excellent pour celui que nous portons entre les jambes !

Dalton sourit comme s'il trouvait hilarant ce mot d'esprit.

Concentré sur son travail – en particulier la tâche qu'il devait mener à bien au plus vite – il ne se souciait guère du « serpent » en question, pour le moment…

Alors que Teresa goûtait de la carpe au gingembre, Dalton savoura une bouchée de hareng au caramel salé. Devant ses yeux, les domestiques hakens, telle une armée d'envahisseurs, déferlaient sur les autres tables. En guise d'armes, ils brandissaient des plateaux lestés de filets frits de brochet, de bar, de flétan et de truite. Sans parler des tronçons de lamproie et de diverses préparations à base de haddock et de merlu.

Certains présentaient aux convives des perches, des saumons et des esturgeons entiers. D'autres proposaient des crabes, des crevettes et des bulots sur un lit de glace et d'œufs de cabillaud. De pleines soupières de bisque de homard circulaient entre les tables en même temps qu'un assortiment de sauces multicolores.

Cette incroyable quantité de nourriture, présentée avec tellement de recherche, ne visait pas seulement à souligner le pouvoir et la prospérité du ministre de la Civilisation. Afin de le protéger des accusations d'excessive prodigalité, cette exhibition gastronomique avait aussi une profonde signification religieuse. Cette manne, puisqu'il fallait bien l'appeler ainsi, témoignait de la splendeur du Créateur et louait Son infinie bonté – la pieuse vérité dissimulée sous une abondance à première vue arrogante !

Le banquet n'était pas organisé pour plaire à quelques invités triés sur le volet. Des convives, effectivement sélectionnés, avaient été priés d'y assister. Une différence subtile, mais fondamentale. Puisque aucun motif ne justifiait les festivités – par exemple un mariage, ou l'anniversaire d'une grande victoire militaire – elles *devaient* avoir un sens religieux, si peu apparent fût-il. La présence du pontife, ce messager du Créateur dans le monde des vivants, en attestait indubitablement.

Si les invités admiraient au passage la fortune, la puissance et la noblesse du couple Chanboor, c'était un effet secondaire hélas inévitable. Très incidemment, Dalton remarqua que cet épiphénomène n'épargnait personne…

La salle à manger bourdonnait d'éclats de rire et de bribes de conversation. Alors que les invités buvaient, goûtaient les plats ou trempaient les doigts dans les saucières pour avoir tout essayé, la harpiste avait recommencé à jouer afin de stimuler leurs ardeurs. Aux places d'honneur de la table principale, Bertrand Chanboor se gavait d'anguille en parlant avec sa femme, l'émissaire Stein et les deux bailleurs de fonds.

Dalton posa ses couverts et s'essuya les lèvres. L'atmosphère se détendait de minute en minute, lui offrant l'ouverture qu'il guettait.

Après avoir bu une gorgée de vin, il se pencha vers sa femme :

— En as-tu appris davantage sur le sujet dont nous avons parlé un peu plus tôt ?

Teresa coupa en deux un morceau de brochet puis saisit la plus petite moitié entre le pouce et l'index et la trempa dans une sauce au vin rouge.

Bien entendu, elle avait compris que son mari évoquait Claudine.

— Rien de spécial… Mais je soupçonne que notre vipère n'a pas encore décidé d'avaler sa langue.

Si Teresa ignorait les détails de l'affaire, elle savait que Claudine menaçait de faire du grabuge à cause de son « rendez-vous galant » avec le ministre. Et bien qu'il ne se soit jamais étendu sur le sujet, elle avait conscience de ne pas être assise à la table d'honneur, ce soir, à cause des seuls talents de juriste de Dalton.

— Pendant que j'étais avec elle, continua Teresa en baissant la voix, elle n'a pas cessé de regarder le directeur Linscott. Mais à la dérobée, comme si elle voulait que personne ne s'en aperçoive.

Les « rapports » de la jeune femme étaient toujours concis, sans les fioritures ni les suppositions que la plupart des gens croyaient de rigueur. Dalton appréciait aussi cette qualité, chez son épouse.

— Selon toi, pourquoi a-t-elle raconté à toutes les autres femmes que le ministre avait été… indélicat… avec elle.

— Pour se protéger. Et pour qu'il devienne inutile qu'on tente de la réduire au silence, puisque l'information était déjà connue. Sans raison apparente, elle semble s'être convertie à la discrétion. Mais elle regardait le directeur Linscott avec une insistance que je trouve suspecte…

Teresa laissa à son mari le soin de tirer les conclusions qui s'imposaient.

Dalton se leva puis se pencha vers elle.

— Merci, ma chérie. Si tu veux bien m'excuser un moment, j'ai une affaire urgente à régler.

— N'oublie pas ta promesse de me présenter au pontife, souffla Teresa en le retenant brièvement par la main.

Dalton embrassa son épouse sur la joue puis chercha le regard du ministre. Les informations de Teresa venaient de lui confirmer qu'il était temps d'agir. Avec un enjeu pareil, mieux valait être prudent. Si on le lançait sur une piste, le directeur Linscott serait aussi acharné qu'un chien de chasse. En principe, le message délivré par les deux jeunes Hakens avait dû convaincre Claudine de se taire. Si ce n'était pas le cas, le prochain mouvement tactique de Dalton empêcherait définitivement la « chienlit » de pousser.

Il fit un signe de tête presque imperceptible à Bertrand.

En se déplaçant dans la salle, il s'arrêta devant plusieurs tables, salua les convives, rit des plaisanteries qu'on lui lançait, écouta avec un sérieux affecté une ou deux propositions de loi qui l'indifféraient et promit des rendez-vous à quelques fâcheux plus insistants que les autres. Ainsi, tout le monde penserait que le bras droit du ministre passait de table en table pour s'assurer que chacun était satisfait.

Quand il eut atteint sa véritable destination, Campbell afficha un sourire chaleureux.

— Claudine, j'espère que vous vous sentez mieux. Teresa m'a suggéré d'aller m'en enquérir. Elle se désole qu'Edwin ne soit pas à vos côtés, comprenez-vous…

Dame Winthrop parvint à sourire avec une candeur et une sincérité parfaitement imitées.

— Votre femme est adorable, messire Campbell. Je me porte comme un charme, merci. La bonne chère et la compagnie m'ont requinquée. Dites-lui de ne plus s'inquiéter.

— Je suis ravi d'entendre de si bonnes nouvelles… (Dalton se pencha pour parler à l'oreille de Claudine.) Je venais vous transmettre une proposition qui concerne au plus haut point votre mari. Et vous aussi, bien entendu. Mais en l'absence d'Edwin, et après votre malencontreuse chute, j'ai des scrupules à vous parler de travail. Auriez-vous l'obligeance de m'accorder un rendez-vous, lorsque vos malheurs ne seront plus que de mauvais souvenirs ?

— Merci de votre délicatesse, mais elle est sans objet. Si votre proposition est liée à Edwin, il m'en voudrait de ne pas l'avoir écoutée. Mon mari et moi travaillons ensemble, messire Campbell, et il n'y a pas de secret entre nous. Mais vous le savez très bien…

Évidemment que je le sais ! pensa Dalton. *C'est même là-dessus que je compte pour te piéger, pauvre idiote !*

Alors que Claudine reculait un peu sa chaise, il s'assit sur les talons et baissa la voix.

— Veuillez me pardonner ma présomption, chère amie… Voici le fond de l'affaire, puisque vous y tenez. Le ministre est plein de compassion pour les hommes qui doivent mendier afin de nourrir leur famille. Car même s'ils réussissent à se procurer de quoi acheter à manger, il reste le problème des vêtements, du logement et d'autres biens de première nécessité. Malgré la charité dont fait montre la population d'Anderith, trop d'enfants se couchent encore avec l'estomac vide. Des Hakens et des Anderiens subissent ce sort cruel, et le ministre les plaint tous, car il ne fait pas de discrimination.

» Il a travaillé fébrilement à l'élaboration d'une nouvelle loi qui permettra de remettre au travail une grande partie des malheureux

qui ont perdu tout espoir de s'en sortir…

— Une très bonne initiative, murmura Claudine. Bertrand Chanboor est un homme de bien. Nous avons de la chance qu'il soit ministre de la Civilisation.

— Comme vous le savez sûrement, il ne manque pas une occasion de rappeler combien il admire Edwin et le travail qu'il accomplit dans l'ombre. Je lui ai suggéré qu'il était temps d'offrir à votre mari la notoriété qu'il mérite.

» Le ministre a jugé mon idée excellente. Dans cet esprit, il voudrait que la nouvelle loi soit présentée comme une proposition d'Edwin Winthrop en personne. Il aimerait même l'appeler la « Loi Winthrop pour l'Emploi Équitable », afin qu'il n'y ait pas d'équivoque possible. Un moyen d'honorer votre époux, et vous aussi, bien entendu… Tout le monde sait à quel point vous enrichissez la réflexion d'Edwin.

Claudine leva pour la première fois les yeux sur Dalton et elle posa modestement une main sur son cœur.

— Messire Campbell, le ministre et vous êtes très généreux, et je ne sais que dire. À ma place, Edwin aussi en resterait sans voix. Nous lirons le texte de loi le plus vite possible, afin d'accélérer sa promulgation.

— Hélas, il y a un petit ennui… Le ministre vient de m'informer qu'il veut annoncer la grande nouvelle dès ce soir. J'avais prévu de vous faire parvenir la première mouture du projet, pour qu'Edwin et vous puissiez l'amender à votre guise. Mais tous les directeurs étant là, le ministre, en conscience, a jugé qu'il ne devait plus tarder. Pourquoi priver de pauvres gens de travail un jour de plus ? Leurs familles ont besoin de manger.

— Eh bien, je comprends, mais… Vraiment, c'est…

— Merci de nous donner votre accord, dame Winthrop ! C'est si gentil à vous !

— Avant, je voudrais quand même jeter un coup d'œil à la loi. Il le faut ! Edwin n'agirait pas autrement.

— C'est évident, ma dame ! Je vous comprends, et soyez assurée que vous recevrez une copie dans les meilleurs délais. Dès demain matin, en fait.

— Je parlais d'avant le…

— Le ministre a décidé de faire son annonce ce soir. Il ne veut plus perdre de temps, car le sujet est trop important. Cela dit, il serait peiné de devoir changer le nom de la nouvelle loi… Mais il tient à ce que le pontife, dont les visites sont si rares, entende parler sur-le-champ de la Loi Winthrop pour l'Emploi Équitable. Une révolution juridique au bénéfice de tous ceux qui souffrent. Le pontife connaît bien Edwin. Il serait ravi que cette innovation vienne de lui…

Claudine regarda brièvement le vieux dirigeant du pays.

— Je sais, mais…

— Vous voulez que je demande au ministre de tout retarder ? Il sera déçu que le pontife n'ait pas été le premier à découvrir sa loi, et plus encore que des milliers d'enfants crient toujours famine alors qu'il aurait pu mettre un terme à ce scandale. Car vous avez bien compris, n'est-ce pas, qu'il s'agit du bien-être de ces pauvres petits ?

— Oui, mais pour…

— Claudine, dit Dalton en prenant la main de son interlocutrice entre les siennes, vous n'avez pas d'enfants. Je comprends que vous ayez du mal à vous mettre à la place de parents dans l'incapacité de nourrir les leurs parce qu'on leur refuse un emploi. Tentez d'imaginer combien ce doit être terrifiant !

Claudine ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Dalton enchaîna pour ne pas lui laisser le temps de se ressaisir :

— Pensez à ce qu'éprouvent un père et une mère qui attendent en vain une raison d'espérer ! Un emploi, n'importe lequel, pour avoir le droit de croire de nouveau en l'avenir ! Pouvez-vous un instant vous mettre à la place d'une mère qui ignore comment elle nourrira ses enfants ?

— Bien sûr que je le peux, murmura Claudine, le teint grisâtre. Je comprends, et je désire faire mon possible pour aider ces malheureux. Edwin sera fier que son nom soit associé à cette loi, mais…

— Merci, Claudine ! coupa Dalton. (Il souleva la main de la pauvre femme et y posa un baiser.) Le ministre sera heureux d'avoir votre soutien. Et les pauvres gens qui bénéficieront de ces mesures béniront votre nom. Vous avez loyalement servi la cause des enfants. À l'instant même, je suis sûr que les esprits du bien vous sourient…

Quand Dalton eut regagné sa place près de Teresa, il constata que les serviteurs avaient recommencé leur manège, posant une grosse tourte à la tortue au milieu de chaque table.

Les convives s'étonnèrent de la présentation de ces tourtes, dont on avait entaillé la croûte sans la découper totalement.

Penchée en avant, Teresa étudiait attentivement celle qui trônait devant le ministre et son épouse.

— Dalton, murmura-t-elle, cette tourte bouge toute seule !

— Tu dois te tromper, ma chérie, répondit Campbell en réprimant un sourire. Les tourtes ne marchent pas…

— Mais je suis sûre que…

Avant que Teresa ait terminé sa phrase, la croûte se fissura puis se souleva. Une tortue passa la tête par le trou, regarda le ministre, prit appui sur la croûte avec ses pattes griffues et sortit de la tourte. Une autre la suivit presque aussitôt.

Dans toute la salle, les invités applaudirent tandis que des tortues

jaillissaient de leur cachette devant leurs yeux ébahis.

Bien entendu, elles n'avaient pas cuit avec la pâte. Avant de les mettre au four, on avait fourré les tourtes de haricots blancs. Une fois la croûte bien dorée, on les avait mises à refroidir, puis on avait creusé un trou, au fond, pour retirer les haricots et les remplacer par des tortues. La croûte ayant été entaillée, les animaux s'étaient évadés de leur prison sans trop de difficultés.

Ces tourtes « magiques » furent un des grands succès de la soirée. Certaines contenaient des oiseaux, également dressés pour sortir de leur cachette sous le regard émerveillé des convives.

Quand tout le monde se fut bien amusé, des serviteurs munis de seaux firent le tour des tables pour récupérer les tortues baladeuses. Dame Chanboor appela le chambellan et lui demanda d'annuler les numéros censés faire patienter les gens jusqu'au prochain service.

Quand elle se leva, un lourd silence tomba soudain sur la salle.

— Messires et mes dames, puis-je vous demander votre attention ? (Hildemara s'assura que tout le monde la regardait. Avec sa robe qui scintillait comme une colonne d'argent, il n'aurait guère pu en être autrement.) Notre plus grand devoir est d'aider nos concitoyens lorsqu'ils en ont besoin. Ce soir, nous espérons faire un grand pas pour améliorer le sort des enfants d'Anderith. C'est une avancée audacieuse, qui exigeait du courage. Par bonheur, le chef qui préside à nos destinées n'en manque pas.

» J'ai l'honneur de vous présenter le plus grand homme qu'il m'ait été donné de connaître. Un serviteur de l'État intègre qui travaille inlassablement pour le bien de tous et n'oublie jamais les plus démunis. Un dirigeant qui place notre avenir au-dessus de tout : le ministre de la Civilisation, Bertrand Chanboor.

Hildemara sourit, applaudit puis désigna son époux.

Alors que la salle entière l'acclamait, Bertrand se leva et passa un bras autour de la taille de sa femme, qui tourna vers lui des yeux humides d'adoration. Quand il lui rendit son regard énamouré, l'assistance cria de joie, heureuse qu'un couple aussi uni et désintéressé dirige hardiment Anderith.

Dalton se leva et applaudit, les mains au-dessus de la tête. Voyant que tout le monde l'avait imité, il sourit et tourna vers le couple ministériel des yeux débordants d'affection.

Dans sa carrière, il avait travaillé pour beaucoup d'hommes. Certains étaient si balourds qu'ils n'auraient pas été crédibles en annonçant qu'ils payaient une tournée générale. D'autres se montraient assez malins pour appliquer les plans qu'il concevait, mais sans vraiment les comprendre jusqu'à ce qu'ils aient porté leurs fruits. Aucun ne jouait dans la même catégorie que Bertrand Chanboor.

Lui avait saisi en un éclair l'idée fulgurante de son assistant. À

présent, il allait la reprendre à son compte et l'enrichir comme il se devait. Personne n'était plus souple et adaptable que le ministre de la Civilisation.

Bertrand leva une main pour remercier la foule et lui demander le silence.

— Bonnes gens d'Anderith, dit-il d'une voix à la sincérité vibrante, et assez forte pour atteindre le fond de la salle, ce soir, je vous demande de réfléchir à l'avenir. Le temps est venu de reléguer notre vieille tendance au favoritisme là où elle mérite de l'être : dans le passé ! Oui, nous devons penser au futur – le nôtre, et celui de nos enfants et petits-enfants !

Bertrand dut marquer une pause pour laisser crépiter les applaudissements. Dès qu'il reprit la parole, le silence revint.

— Notre avenir est condamné si nous permettons aux partisans de l'immobilisme de brider nos imaginations. Car il faut laisser s'exprimer l'inventivité audacieuse dont nous a dotés le Créateur !

Une nouvelle fois, l'orateur dut laisser son auditoire exprimer un enthousiasme débordant.

Dalton s'émerveilla de l'art avec lequel Bertrand savait improviser une sauce appétissante pour faire avaler un morceau de carne à son public.

— Dans cette salle, nous assumons tous des responsabilités pour l'entière population d'Anderith, et pas seulement une élite. Il est temps que notre civilisation, dont nous sommes si fiers, bénéficie à tous, et cesse de favoriser les riches. Nos lois doivent servir le peuple dans son ensemble, pas quelques privilégiés.

Dalton se releva pour applaudir. De nouveau, tout le monde l'imita. Toujours aussi rayonnante et pleine d'amour pour son héros, Hildemara se remit également debout et l'acclama.

— Quand j'étais jeune, reprit Bertrand lorsque le calme fut revenu, j'ai connu la torture de la faim. À cette époque, Anderith vivait des temps difficiles, et mon père n'avait pas de travail. Chaque soir, j'entendais ma petite sœur sangloter en s'endormant parce que son estomac criait famine. Et j'ai vu mon père pleurer en silence, honteux de ne pas avoir un emploi à cause de son absence de qualifications. (Il marqua une pause pour s'éclaircir la gorge.) C'était un homme fier, mais ce drame a bien failli le briser.

Dalton tenta de se rappeler si Bertrand avait bien une sœur. À sa connaissance, ce n'était pas le cas…

— Aujourd'hui, il y a dans ce pays des hommes fiers qui ne demandent qu'à travailler. En même temps, combien de grands projets publics traînent en longueur ? Plusieurs bâtiments gouvernementaux sont depuis des années en construction et d'autres attendent de sortir de terre. Nous devons développer notre réseau routier pour faciliter le

commerce, ériger des ponts pour franchir les rivières et les cols des montagnes… Pour ces tâches essentielles, mes amis, Anderith a besoin de bras !

» Mais aucun des hommes dont je parlais ne peut se mettre à l'ouvrage, parce qu'il manque de qualifications. Comme mon père, jadis…

Bertrand sonda la foule, suspendue à ses lèvres, dont allait jaillir une solution miraculeuse.

— Nous pouvons fournir un emploi à ces pères de famille. Et c'est à moi, le ministre de la Civilisation, d'assurer qu'ils aient les moyens de nourrir leurs enfants, qui incarnent notre avenir ! J'ai demandé aux cerveaux les plus brillants du pays d'imaginer un remède à notre mal, et ils ont répondu « Présents ! » pour le salut du peuple d'Anderith. Pour être franc, j'aimerais m'attribuer le mérite de ces nouvelles mesures, mais c'est impossible.

» Les idées de ces érudits sont si fulgurantes que je me félicite de pouvoir, dans ma modeste mesure, contribuer à leur mise en application. Par le passé, les génies qui ont tenté d'imposer des réformes aussi radicales sont souvent morts oubliés de tous, dans des chambres misérables. Il n'en sera pas de même cette fois, car je ne tolérerai pas que des intérêts particuliers menacent l'avenir de nos enfants.

Bertrand laissa sa colère – toute virtuelle – s'afficher sur son visage. Quand il prenait cette expression, peu de gens parvenaient à ne pas blêmir et trembler de peur.

— Jadis, il y eut des égoïstes qui souhaitaient le meilleur pour leurs semblables et ne laissaient aucune chance aux autres de réaliser leur potentiel.

L'allusion était limpide. Le temps ne refermerait jamais les blessures que les grands seigneurs hakens avaient infligées aux Anderiens. Surtout si les dirigeants, parce que ça les arrangeait, faisaient tout pour qu'elles restent béantes.

Bertrand reprit son expression bienveillante habituelle – encore plus agréable après sa manifestation de colère.

— Ce nouvel espoir a un nom, messires et mes dames ! La Loi Winthrop pour l'Emploi Équitable. (Il tendit une main en direction de Claudine.) Dame Winthrop, auriez-vous l'obligeance de vous lever ?

Rouge comme une pivoine, Claudine regarda autour d'elle et vit que tout le monde lui souriait. Des applaudissements l'encouragèrent à se mettre debout. Avec l'air d'une biche prise au piège, elle hésita un peu, puis se résigna à accéder au désir de la foule.

— Bonnes gens, reprit Bertrand, c'est Edwin, le mari de dame Winthrop, qui est le père de cette nouvelle loi. Comme beaucoup

d'entre vous le savent, sa femme lui est d'une aide précieuse dans son travail. Je suis sûr qu'elle a joué un rôle éminent dans l'élaboration du texte que je vais vous soumettre. Edwin est absent, pris par ses affaires, mais je tiens à saluer la contribution de son épouse à son œuvre. Et j'espère qu'elle lui transmettra notre humble admiration, dès qu'il sera de retour.

Imitant Bertrand, la foule applaudit Claudine et son mari. L'héroïne de la soirée, de plus en plus rouge, répondit d'un sourire prudent à ce feu d'artifice d'adoration.

Dalton remarqua que les directeurs, ignorant encore le contenu de la loi, l'acclamaient poliment, mais restaient sur leur quant-à-soi. Tout le monde voulant féliciter Claudine, lui serrer la main ou lui sourire, il fallut un moment avant que le calme revienne.

Quand chacun se fut rassis, Bertrand passa à l'exposé des mesures que son auditoire venait de plébisciter sans les connaître.

— La Loi Winthrop pour l'Emploi Équitable est exactement ce que son nom laisse penser, expliqua-t-il enfin. Libérer les forces du travail et non les entraver, voilà son but ultime ! Avec tous les projets publics en cours ou à l'étude, nous avons assez d'ouvrage pour rendre leur dignité à des milliers de malheureux.

Le ministre promena un regard plein de détermination sur l'assistance.

— Mais une confrérie s'accroche à des prérogatives dépassées, entravant ainsi le progrès. Ne me comprenez pas mal : ces hommes sont d'une haute moralité, et ils travaillent dur. Mais il est temps d'ouvrir les portes de cette archaïque institution trop encline à défendre les privilèges d'une minorité.

» En conséquence, dès l'entrée en vigueur de la nouvelle loi, l'emploi, dans les travaux publics, sera accessible à tous ceux qui veulent bien relever leurs manches, et plus aux seuls membres de la guilde des maçons !

L'auditoire cria de surprise, mais Bertrand enchaîna sans marquer de pause.

— Il y a pis, messires et mes dames ! À cause de cette organisation très fermée, dont il est difficile de satisfaire les exigences obscures et inutilement strictes, le coût des constructions publiques est beaucoup plus élevé que si on les confiait à de simples travailleurs désireux de bien faire. (Le ministre brandit le poing.) Nous nous faisons tous détrousser, mes amis !

Le directeur Linscott, empourpré jusqu'aux oreilles, semblait sur le point d'exploser de rage.

Bertrand déplia l'index de son poing fermé et le braqua sur l'assistance.

— Le savoir-faire des maçons nous sera toujours précieux, mais à

partir de maintenant, sous leur supervision, tous ceux qui ont besoin de travailler le pourront. Ainsi, aucun enfant n'aura plus faim parce que son père est sans emploi.

Le ministre se frappa dans la paume pour souligner l'importance de ce qu'il allait ajouter.

— Je demande aux directeurs de l'Harmonie culturelle de nous montrer, à main levée, qu'ils soutiennent cet effort visant à rendre l'espoir aux miséreux. Qu'ils se rangent derrière un gouvernement enfin capable d'achever ou d'entreprendre des ouvrages publics à un coût raisonnable. Un gouvernement assez courageux pour ne plus se laisser imposer des prix par une société secrète qui prospère sur le dos de tous les citoyens ! Oui, que les directeurs montrent qu'ils sont prêts à lutter pour le bonheur des enfants ! Bref, qu'ils approuvent la Loi Winthrop pour l'Emploi Équitable !

Linscott bondit sur ses pieds.

— Je proteste contre ce vote à main levée ! Nous n'avons pas encore eu le temps de…

Il se tut quand le pontife leva un bras.

— Si les autres directeurs souhaitent manifester leur soutien à cette loi, dit-il d'une voix haute et claire, les personnes présentes dans cette salle ont le droit de le savoir, afin qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Une approbation à main levée n'est pas un vote, mais la simple expression d'une opinion personnelle. Cela n'interdira pas qu'on débatte de la loi avant de l'adopter, comme le prescrit notre constitution.

L'intervention du vieil homme venait d'épargner une épreuve de force au ministre. Bien qu'il eût raison sur le fond – une approbation à main levée ne suffirait pas à faire adopter la loi –, dans ce cas précis, où les intérêts des guildes et des diverses professions convergeaient, cela reviendrait quasiment au même.

Dalton ne doutait pas de la position que prendraient les autres directeurs. La nouvelle loi condamnait une guilde à mort, et le ministre avait bien fait comprendre que la hache du bourreau pourrait s'abattre sur d'autres têtes, si nécessaire.

Sans en connaître la raison, les directeurs savaient désormais qu'un de leurs pairs était tombé en disgrâce. Bien que quatre d'entre eux seulement fussent des maîtres de guilde, les autres n'étaient pas à l'abri. Qu'arriverait-il si les prêteurs sur gage subissaient une baisse brutale de leurs taux d'intérêt ? Voire si on déclarait l'usure illégale ? Et que deviendraient les marchands, si on les obligeait à baisser leurs marges ou à s'acquitter de droits de passage exorbitants sur les routes publiques ? Quant aux conseillers juridiques et aux avocats, il était enfantin de fixer par décret leurs honoraires à un niveau assez bas pour qu'un mendiant puisse s'offrir leurs services. Si elle déplaisait au ministre, aucune profession n'était hors de portée d'une loi assassine.

Bref, si les onze directeurs ne soutenaient pas Bertrand, leurs guildes ou leurs corps de métier sentiraient sur leur « cou » le tranchant de la hache du bourreau. Une approbation à main levée, plutôt qu'un scrutin secret, assurait ceux qui obtempéreraient que leur tête ne risquait rien.

Claudine se laissa tomber sur sa chaise. Elle aussi avait saisi toutes les implications de cette « révolution ». Pour travailler comme maçon, il était obligatoire d'appartenir à la guilde, qui décidait de la formation à suivre, des critères d'excellence et des prix à pratiquer. Elle arbitrait les différends, affectait les travailleurs sur les chantiers, prenait soin de ses adhérents blessés ou malades et aidait les veuves des ouvriers victimes d'accidents du travail. Quand des employés non qualifiés leur feraient concurrence, les membres de la guilde ne pourraient plus prétendre à des salaires proportionnés à leurs compétences. Et cela seul suffirait à détruire leur organisation.

Linscott pouvait d'ores et déjà faire une croix sur sa carrière. Ayant perdu la protection de la guilde alors qu'il la dirigeait, les maçons le chasseraient de son poste en moins de vingt-quatre heures. Les ouvriers non qualifiés auraient du travail, et lui se retrouverait au ban de la société.

Bien entendu, les projets publics, au bout du compte, coûteraient beaucoup plus cher. Après tout, les compétences avaient une certaine valeur. Un homme qu'on payait bien, mais qui connaissait son métier, finissait par être plus économique, et le produit fini se révélait meilleur.

Un directeur leva la main pour manifester son soutien – certes informel, mais bel et bien acquis – à la nouvelle loi. Les autres regardèrent son bras se tendre comme s'il s'agissait d'une flèche volant vers la poitrine d'un homme pour lui traverser le cœur. La cible de ce projectile se nommait Linscott, et personne ne voulait partager son sort. L'une après l'autre, des mains se levèrent, et on put bientôt en compter onze.

Linscott foudroya Claudine du regard avant de sortir en trombe de la salle.

Vaincue, dame Winthrop baissa la tête.

Dalton choisit ce moment pour applaudir le « courage » des directeurs. Son initiative détendit l'atmosphère, et toute l'assistance l'imita. Les convives proches de Claudine continuèrent à la congratuler, assurant que son mari et elle venaient de sauver les enfants d'Anderith. Des voix s'élevèrent pour stigmatiser le comportement égoïste des maçons. Bientôt, une véritable file d'admirateurs se forma devant Claudine et des centaines de mains se levèrent pour manifester leur soutien au ministre de la Civilisation, si courageux quand il s'agissait de lancer des réformes.

Un pâle sourire sur les lèvres, Claudine répondit poliment à ses laudateurs.

Le directeur Linscott n'accepterait plus jamais de l'écouter, quoi qu'elle ait à dire…

Stein gratifia Dalton d'un sourire entendu. Hildemara fit de même, avec un rien d'autosatisfaction, et Bertrand lui tapa amicalement sur l'épaule.

Quand tout le monde se fut rassis, la harpiste tendit les mains vers les cordes de son instrument, mais le pontife leva de nouveau un bras.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Avant le prochain service, dit-il, je propose que nous écoutions ce que l'émissaire d'un très lointain pays veut nous dire.

À son âge, le pontife avait du mal à veiller tard. Avant de s'endormir à table, il tenait à entendre l'exposé de Stein.

Bertrand se releva et s'adressa à l'assistance :

— Bonnes gens d'Anderith, comme vous le savez, une guerre fait rage hors de nos frontières. Les deux camps ont des arguments pour nous convaincre de les rejoindre. Mais Anderith n'aspire qu'à la paix. Voulons-nous voir nos jeunes hommes et nos jeunes femmes se vider de leur sang sur un champ de bataille ? Certes non ! Notre pays est dans une situation unique au monde, parce que les Dominie Dirtch le protègent. Grâce à cela, nul ne peut nous menacer. Mais il y a d'autres enjeux, dont le moindre n'est pas la pérennité de nos échanges commerciaux avec le monde qui nous entoure.

» Nous écouterons bien entendu ce que le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice veulent nous dire. Ils ont décidé de se marier, comme vous l'avez sûrement appris de la bouche des diplomates de retour d'Aydindril. Ces épousailles uniront D'Hara et les Contrées du Milieu, qui deviendront une force impressionnante. Nous attendons avec respect le point de vue de cette nouvelle alliance.

» Ce soir, c'est l'Ordre Impérial qui s'adressera à nous. L'empereur Jagang nous a envoyé un émissaire venu de l'Ancien Monde, au-delà de la vallée des Âmes Perdues. Depuis des millénaires, nul n'avait pu emprunter ce passage, qui est désormais rouvert. (Bertrand tendit un bras.) J'ai l'honneur de vous présenter maître Stein, le porte-parole de l'empereur Jagang.

Les convives applaudirent poliment, mais cessèrent dès que le colosse se leva. Imposant, terrifiant et fascinant, il glissa les pouces dans son ceinturon où ne pendait aucune arme.

— Nous luttons pour notre avenir, dit-il, comme vous, mais sur une plus grande échelle.

Il prit un morceau de pain et le broya dans son énorme main.

— L'humanité, et le peuple d'Anderith ne fait pas exception, est écrasée par une force inique. On nous exclut et on nous condamne à

l'étouffement. Oui, nous sommes privés de notre avenir, de notre destin et de la vie elle-même.

» Chez vous, une guilde égoïste interdit à d'honnêtes pères de famille de travailler et les empêche de subvenir aux besoins de leurs enfants. Mais partout, la magie tient les hommes et les femmes sous son emprise !

Des murmures de surprise coururent dans l'assistance, désorientée et vaguement inquiète. Si certaines personnes, en Anderith, détestaient la magie, beaucoup d'autres la respectaient.

— La magie décide de notre destin sans se soucier de nos désirs, continua Stein. Ceux qui détiennent le pouvoir nuisent à des innocents parce qu'ils les craignent, les haïssent ou les envient. Ou simplement pour garder les masses sous leur domination. Ces gens-là gouvernent notre vie, que nous le voulions ou non. Sans eux, l'esprit de l'homme pourrait se développer librement.

» L'heure est venue pour nous de décider de ce que nous sommes et de notre avenir. Sans que l'ombre de la magie plane sur tous nos actes…

Stein tira sa cape sur le côté et la souleva.

— Ce sont les scalps des sorciers que j'ai tués de mes propres mains ! Ainsi, j'ai empêché ces jeteurs de sorts d'influencer en mal la vie des gens ordinaires.

» Nous devons vivre dans la crainte du Créateur, pas des magiciens ! Et c'est le Créateur, personne d'autre, qui mérite notre vénération !

Des murmures approbateurs commencèrent à courir dans la salle.

— L'Ordre Impérial vous débarrassera de la magie, comme il a éliminé celle qui séparait depuis des millénaires l'Ancien Monde du Nouveau. L'Ordre vaincra, et l'humanité décidera librement de son destin.

» Même sans notre intervention, il naît de moins en moins de monstres doués pour la magie, parce que le Créateur, malgré son infinie patience, s'est lassé de cette engeance maudite. L'antique religion de la magie agonise. Le Créateur Lui-Même nous a fait savoir, par un signe sans équivoque, qu'il était temps de bannir les pouvoirs surnaturels de notre existence.

Cette fois, les murmures approbateurs furent plus nombreux.

— Nous ne voulons pas combattre le peuple d'Anderith, ni le contraindre à prendre les armes pour lutter à nos côtés. Mais nous avons juré d'écraser les forces conduites par le bâtard qui dirige désormais D'Hara. Tous ceux qui s'allieront à lui tomberont sous nos coups… (Stein leva de nouveau sa cape) comme les sorciers dont j'ai pris la vie.

Tenant la cape d'une main, il braqua l'index de l'autre sur

l’assistance.

— Ne vous méprenez pas : tous ceux qui se dresseront contre nous périront !

» Pour en finir avec la magie, nous avons d’autres moyens que les armes. Comme celle qui nous séparait de vous, toutes les formes de pouvoir disparaîtront. L’ère de l’humanité commence, peuple d’Anderith !

Le ministre leva une main faussement nonchalante.

— Si ce ne sont pas les épées de notre glorieuse armée qui l’intéressent, que nous veut donc l’Ordre ?

— L’empereur Jagang vous donne sa parole : si vous ne vous rangez pas du côté de nos ennemis, nous ne vous attaquerons jamais. Il veut simplement établir des relations commerciales avec vous, comme vous en avez avec plusieurs pays.

— Certes, dit Bertrand, jouant le rôle du sceptique au bénéfice exclusif de l’assistance, mais des accords antérieurs nous amènent à céder la plus grosse partie de nos produits aux Contrées du Milieu.

— Nous proposons de doubler tous les prix, si élevés soient-ils !

Le pontife leva une main, réduisant au silence la foule.

— Et quel pourcentage de notre production désirez-vous acheter ?

Stein riva son regard de prédateur sur l’assistance.

— Cent pour cent ! Notre armée compte des centaines de milliers d’hommes… Vous n’aurez pas à vous battre, parce que c’est notre travail, et si vous concluez un traité avec nous, vous serez en sécurité et plus prospères que jamais !

Le pontife se leva et balaya la salle du regard.

— Merci de nous avoir rapporté les propos de l’empereur, maître Stein, dit-il. Nous n’arrêterons pas là ce dialogue, soyez-en assuré. En attendant, nous devons réfléchir… (Le vieil homme tendit un bras vers les convives.) Que la fête continue !

Chapitre 23

Fitch n'avait jamais eu aussi mal à la tête de sa vie, et la pâle lumière de l'aube lui blessait les yeux. Même en mâchant un petit morceau de gingembre, il ne parvenait pas à se débarrasser du goût amer qui lui empoisonnait la bouche. La veille, Morley et lui avaient fait un sort à tous les restes de vin et de rhum qu'ils avaient pu trouver. Les indispositions dont le jeune Haken souffrait devaient venir de là… En dépit de cet état de santé médiocre, il était d'excellente humeur et souriait en briquant ses chaudrons.

Malgré la lenteur de ses gestes, calculée pour ne pas aggraver sa migraine, maître Drummond ne l'engueulait pas à tout bout de champ. Il semblait content, le banquet désormais derrière lui, de revenir à son travail routinier. Et s'il avait accablé Fitch de corvées, il ne s'était pas permis une seule fois de l'appeler « Fichtre ».

Le jeune Haken entendit des pas dans son dos et se retourna pour découvrir le chef de cuisine.

— Fitch, essuie-toi les mains !

— Oui, maître.

Le jeune Haken sortit ses avant-bras de l'eau savonneuse et les secoua.

En s'emparant d'une serviette, il se souvint de la grande dame qui, la nuit précédente, l'implorait en lui donnant du « messire ». Ce rustre de Drummond n'en serait pas revenu…

Le chef de cuisine s'épongea le front avec son sempiternel chiffon blanc. À la façon dont il transpirait, il ne devait pas avoir lésiné sur la boisson, la veille, et sa tête n'allait sûrement pas mieux que celle de Fitch. Préparer le banquet ayant été une tâche écrasante, le jeune Haken estimait, un peu à contrecœur, que Drummond méritait de s'être fait plaisir, une fois la fête terminée.

— Monte en vitesse dans le bureau de messire Campbell !

— Pardon, maître ?

Drummond remit son chiffon blanc à sa ceinture. Les femmes qui travaillaient dans ce coin de la cuisine lorgnaient la scène. Gillie, les poings sur les hanches, guettait sûrement l'occasion de tirer l'oreille de Fitch pour le punir de sa perversité congénitale de Haken.

— Dalton Campbell a envoyé un messager me dire qu'il veut te voir. À mon avis, Fitch, ce n'est pas le genre d'homme qui aime attendre. Donc, tu ferais mieux de te dépêcher.

— Oui, maître, j'y vais sur-le-champ, dit le jeune Haken en

s'inclinant.

Prudent, Fitch fit un détour pour passer le plus loin possible de Gillie, puis il détala à toute allure. Il était ravi que messire Campbell l'ait convoqué, et il n'avait pas envie que cette insupportable matrone le retarde.

Alors qu'il gravissait les marches deux par deux, sa migraine passa soudain au second plan. Et dès qu'il eut atteint le deuxième étage, il se sentit beaucoup mieux. Passant devant l'endroit où Beata l'avait giflé, il descendit le couloir jusqu'au bureau de messire Campbell, où il était venu un soir déposer un plateau de viande.

La porte de l'antichambre était ouverte. Fitch retint son souffle et entra, la tête inclinée en signe de respect. N'étant venu qu'une fois, il ne savait pas trop comment on devait se comporter dans le fief du bras droit de Bertrand Chanboor.

Il y avait deux tables dans la pièce. La première était couverte de feuilles de parchemin, de sacoches de cuir et de boules de cire rouge servant à sceller les messages. Sur la seconde, bien moins chargée, Fitch ne vit que quelques livres et une lampe éteinte. La lumière du soleil qui entrait par la grande fenêtre était amplement suffisante…

Assis sur un banc, sur la gauche, face à la fenêtre, quatre jeunes hommes bavardaient à voix basse. Tendant l'oreille, Fitch crut comprendre qu'ils discutaient de l'état des routes reliant les villes et les villages. Comme ces gaillards étaient des messagers, un poste très envié par tout le personnel du domaine, qu'ils débattent de ce sujet semblait assez logique. Mais le jeune Haken aurait cru qu'ils évoquaient plutôt entre eux les choses extraordinaires qu'ils voyaient à longueur de journée…

Tous portaient l'uniforme des employés sous les ordres de l'assistant du ministre : des bottes noires, un pantalon marron foncé, une chemise blanche au col ouvert et un pourpoint à manches matelassé orné d'un motif brodé en forme de corne d'abondance. Avec les bandes bordeaux et noir imitant des épis de blé qui décoraient les pans de leur pourpoint, tous les messagers, aux yeux de Fitch, ressemblaient à des aristocrates. Et ceux qui travaillaient pour Dalton Campbell étaient les plus impressionnants.

On comptait au palais une multitude d'estafettes qui dépendaient de personnes ou de services différents. Tous arboraient une tenue distincte. Fitch savait reconnaître ceux qui étaient au service du ministre, de dame Chanboor, des bureaux du chambellan et du grand huissier. Le capitaine de la garde en employait aussi beaucoup. Certains vivaient au domaine mais délivraient leurs missives à l'extérieur. D'autres en apportaient sans cesse au palais mais n'y résidaient pas. Même les cuisines avaient un corps de messagers ! Et parfois, le jeune Haken en croisait sans parvenir à déterminer pour qui

ils couraient comme des fous, des rouleaux de parchemin sous les bras…

À quoi servaient ces légions de courriers ? Les hauts responsables du pays passaient-ils leur temps à échanger des notes ou des rapports ?

La plus grosse horde de garçons de course appartenait, et de loin, au service de Dalton Campbell.

Les quatre jeunes hommes assis sur le banc – rembourré, s'il vous plaît ! – regardaient Fitch avec des sourires plutôt amicaux. Deux le saluèrent même de la tête, une marque de sympathie que lui avaient témoignée d'autres membres de leur profession, quand il lui arrivait d'en croiser. Il s'en était toujours émerveillé, car ces hommes, même s'ils étaient des Hakens, lui avaient toujours paru… eh bien… supérieurs. Des Anderiens d'honneur, en quelque sorte…

Fitch rendit poliment leur salut aux deux messagers. Le plus jeune – peut-être un an ou deux de plus que lui – désigna d'un pouce la porte du bureau.

— Messire Campbell t'attend, Fitch. Entre donc !

— Merci, répondit le jeune Haken, surpris de s'entendre appeler par son nom.

Il approcha de l'impressionnante porte, la franchit et s'immobilisa, mal à l'aise. Il n'était jamais allé au-delà de l'antichambre et supposait que le bureau de l'assistant était à peu près configuré de la même façon. Mais il était beaucoup plus grand et luxueux, avec ses trois fenêtres voilées par de superbes tentures bleu et or. Sur un mur, une bibliothèque en chêne contenait plusieurs rangées de livres épais aux tranches multicolores. En face, des étendards de guerre anderiens, magnifiques avec leurs lignes rouges et bleues sur fond jaune, composaient une sorte de tableau encadré par de terrifiantes hallebardes.

Assis derrière un beau bureau en acajou aux pieds incurvés sculptés, Dalton Campbell leva les yeux sur son visiteur. Puis il posa le document qu'il consultait sur l'une des trois écritoires en cuir – deux petits sur les côtés et un grand au centre – placés dans des logements carrés creusés dans le bois.

— Ah, Fitch, te voilà ! Parfait. Entre et ferme la porte, s'il te plaît.

Le jeune Haken obéit, traversa la pièce et se campa devant l'assistant.

— Vous avez besoin de quelque chose, messire ?

Campbell s'adossa à sa chaise de cuir marron. Près d'un guéridon, son fourreau digne d'un prince et son épée reposaient sur un support spécial en argent martelé qui imitait un rouleau de parchemin. Des signes étaient gravés sur le luxueux objet. Fitch étant illettré, il ne put

pas déterminer s'il s'agissait de mots ou de simples ornements.

L'assistant du ministre se balança sur son siège, suçota le bout de la plume qu'il tenait et dévisagea longuement le jeune Haken.

— Tu t'en es très bien tiré, avec Claudine Winthrop…

— Merci, messire. J'ai fait de mon mieux pour me rappeler ce que je devais lui dire… et lui faire.

— Et c'était très réussi ! Je connais des hommes, trop sensibles, qui auraient reculé au dernier moment. Les garçons comme toi, qui vont jusqu'au bout et se souviennent de mes ordres, ne courent pas les rues. En conséquence, j'aimerais te proposer un nouveau poste. Voudrais-tu travailler dans mon équipe de messagers ?

Fitch crut d'abord qu'il avait mal compris. Dalton Campbell avait déjà une petite armée d'estafettes…

— Moi, messire ?

— Tu as bien rempli ta mission. J'apprécierais de t'avoir à mes côtés.

— Vraiment, messire ?

— C'est moins pénible que trimer aux cuisines, et on touche un salaire en plus du gîte et du couvert. En économisant, tu te prépareras un avenir agréable. Et si tu obtiens un jour le droit de porter un nom d'honneur, tu auras les moyens de t'offrir un beau cadeau. Une épée, par exemple…

Fitch en resta pétrifié. Il n'avait jamais envisagé d'atteindre une position aussi enviable. Et avec un salaire, par-dessus le marché ! Avoir à manger, un toit sur la tête, de quoi se soûler et un sou de temps en temps lui semblait déjà si confortable…

Bien sûr, il rêvait de posséder une épée et d'apprendre à lire. Mais c'étaient des songes éveillés, des fantaisies d'adolescent… Et voilà que s'offrait à lui une chance de les réaliser !

— Alors, ta réponse, Fitch ? Tu acceptes ? Bien entendu, tu ne pourras plus porter ces frusques. Il te faudra une tenue… (L'assistant se pencha en avant pour regarder par-dessus le bureau et baissa les yeux sur les pieds nus du garçon.) Tu devras aussi mettre des bottes.

» En plus, tu déménageras, parce que les messagers ont un dortoir à part. Avec des lits, pas des paillasses ! Et de vrais draps, évidemment. Tu devras faire ton lit et tenir bien rangé ton coffre personnel, mais tes vêtements et ta literie seront lavés à la buanderie du palais.

» Qu'en penses-tu, Fitch ? Mon offre te tente ?

— Et Morley, messire ? Il a été très bon, lui aussi. Sera-t-il dans votre équipe avec moi ?

Campbell remit sa chaise sur ses quatre pieds, recommença à suçoter sa plume, pensif, puis la posa sur l'écritoire.

— J'ai besoin d'un seul messager, pour le moment. Il est temps d'apprendre à penser à toi-même, Fitch. Veux-tu rester le larbin de gens comme Drummond jusqu'à la fin de ta vie ? Si tu désires réussir, c'est maintenant qu'il faut prendre les bonnes décisions. Voilà ta chance de quitter les cuisines, et tu n'en auras peut-être pas d'autre.

» Je t'offre ce poste, mon garçon. À toi de décider. Alors, ta réponse ?

— Messire, Morley est mon ami, et je l'aime bien. Mais faire partie de vos messagers est le rêve de ma vie ! Si vous voulez de moi, j'accepte avec joie !

— Dans ce cas, bienvenue dans l'équipe, Fitch ! (Campbell eut un sourire amical.) Tu as tenu à être loyal envers ton ami, et c'est admirable. J'espère que tu seras aussi fidèle à ce service… Pour l'instant, j'ai un poste… hum… à mi-temps… pour Morley, et il y a une bonne chance, dans un avenir proche, qu'il vienne travailler avec toi.

Fitch fut soulagé par cette nouvelle. Il aurait détesté perdre son ami, mais c'était un prix acceptable pour échapper aux cuisines de maître Drummond.

— Je vous remercie pour lui, messire. Morley vous donnera satisfaction, j'en suis sûr.

— Dans ce cas, l'affaire est réglée… (Campbell poussa une feuille de parchemin pliée vers Fitch.) Cours porter ce message à Drummond. Il l'informe que tu ne dépends plus de lui, parce que tu as intégré mon équipe. J'ai pensé que tu aimerais commencer ton travail en livrant cette missive-là…

Fitch aurait voulu sauter de joie, mais il resta impassible, tel un digne messager. En revanche, il s'avisa qu'il se tenait déjà beaucoup plus droit.

— Messire, ce sera un plaisir.

— Après, Rowley, un de tes nouveaux collègues, te conduira à l'intendance afin qu'on te remette un uniforme à peu près à ta taille. Quand tu reviendras, la couturière prendra tes mesures pour que tes nouveaux habits t'aillent parfaitement.

» Tous mes messagers doivent être bien mis, parce qu'ils me représentent aux yeux du monde extérieur. Cela signifie que tes vêtements devront être propres en permanence, et toi aussi ! Cire tes bottes, brosse-toi les cheveux et comporte-toi dignement en toutes circonstances. Rowley te donnera plus de détails… Tu seras à la hauteur, Fitch ?

— Oui, messire. Je vous en donne ma parole.

En pensant à sa future tenue, le jeune Haken eut soudain honte de son apparence actuelle. Une heure plus tôt, il se trouvait très bien comme ça, mais c'était du passé. Il brûlait d'envie de se débarrasser de

ses haillons de garçon de cuisine.

Que penserait Beata, quand elle le verrait dans son nouvel uniforme ?

Dalton Campbell fit glisser sur le bureau une sacoche de cuir dont le rabat était fermé par un sceau de cire au milieu duquel s'affichait en creux une gerbe de blé.

— Quand tu te seras lavé et changé, tu iras porter cette sacoche au bureau de l'Harmonie culturelle, à Fairfield. Tu sais où c'est ?

— Oui, messire Campbell. J'ai grandi en ville, et je la connais comme ma poche.

— C'est bien ce que j'avais cru comprendre… Mes messagers viennent de toutes les régions d'Anderith, et nous nous efforçons de les affecter aux endroits qu'ils connaissent. Puisque la ville t'est familière, c'est là que tu accompliras la plupart de tes missions.

Dalton Campbell se pencha en avant pour glisser une main dans sa poche.

— C'est pour toi, attrape !

Fitch saisit l'objet au vol et découvrit, stupéfait, qu'il s'agissait d'un écu d'argent. La plupart des riches, pensa-t-il, ne portaient pas une telle somme sur eux.

— Messire, je n'ai pas encore commencé à travailler…

— Ce n'est pas ton salaire, Fitch… Cet argent-là, tu le toucheras à la fin de chaque mois. Il s'agit d'une prime, pour ton petit… travail… d'hier soir.

Claudine Winthrop… Dalton Campbell parlait de la femme que Morley et lui avaient convaincue de se taire.

Celle qui l'avait appelé « messire ».

Fitch posa la pièce sur le bureau, et, à contrecœur, cependant, la poussa vers son nouvel employeur.

— Messire Campbell, pour ça, vous ne me devez rien. Vous ne m'aviez pas promis de récompense, et j'ai librement choisi de vous aider et de protéger le futur pontife. Je n'accepterai pas un argent qui ne m'est pas dû.

L'assistant eut un sourire énigmatique.

— Prends cette pièce, Fitch, c'est un ordre ! Quand tu auras livré la sacoche, tu seras libre jusqu'à demain. Dépense un peu de ta fortune – ou tout, si ça t'amuse – pour ton plaisir. Amuse-toi, paie-toi des confiseries, ou va boire un bon verre. C'est ton argent, alors, fais-en ce qui te chante !

— Oui, messire, dit Fitch en dissimulant tant bien que mal sa joie. Je vous obéirai, c'est promis.

— Excellent ! Une petite chose, quand même… (L'assistant posa un coude sur le bureau et se pencha en avant.) Ne va pas voir une fille de

joie, en ville… Ce printemps, une méchante épidémie frappe les putains de Fairfield. Et c'est une façon très déplaisante de mourir. Si tu choisis la mauvaise prostituée, tu ne vivras pas assez longtemps pour devenir un bon messager.

Même si les femmes l'obsédaient, Fitch savait qu'il n'aurait pas le cran d'aller en payer une pour se mettre nu devant elle. Il aimait regarder les jolies filles, comme Beata ou Claudine Winthrop, et les imaginer sans vêtements, mais comment réagiraient-elles en le voyant déshabillé, sa virilité dressée entre les jambes ? Même avec son pantalon, la dissimuler quand il était face à une femme désirable lui posait des problèmes sans fin. Il désirait connaître l'amour, mais se ridiculiser ainsi lui couperait tous ses moyens. Avec une fille qu'il connaissait, qu'il appréciait et qu'il aurait courtisée longtemps – par exemple en l'embrassant d'abord – il pourrait envisager d'aller plus loin. Mais comment les autres hommes faisaient-ils pour se dévêtir devant une inconnue qu'ils avaient payée ?

Peut-être dans le noir… Oui, s'il n'y avait pas de lumière, dans les chambres des filles de joie, et que les deux personnes ne se voyaient pas…

— Fitch, tu rêves ?

Le jeune Haken se racla la gorge.

— Messire, je jure de ne pas aller voir les prostituées de Fairfield. Parole de messager !

Chapitre 24

Quand le garçon fut sorti, Dalton bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Levé à l'aube, il avait convoqué ses collaborateurs les plus proches pour faire le point sur le banquet de la veille, au cas où ils auraient surpris des conversations intéressantes, et mettre au point la préparation et la distribution des messages. Son équipe de copistes – triés sur le volet, et capables à l'occasion de lui rendre d'autres services – avait investi les six pièces placées en enfilade derrière son bureau, dans le couloir. Mais pour tout faire en si peu de temps, elle avait également dû s'installer dans l'antichambre de son fief.

Alors que le soleil se levait, des dizaines de messagers étaient partis pour les quatre coins d'Anderith, où ils remettraient le texte qu'il avait rédigé à des hérauts. Dans quelques heures, quand le ministre aurait quitté le lit de sa conquête de la veille, Dalton l'informerait de la teneur de la proclamation. Rien de plus normal, puisqu'elle était signée de son nom.

Les hérauts la liraient dans les salles de réunion des guildes et des organisations de marchands, sur le parvis des mairies des villes et des villages, dans les tavernes et les auberges, dans les casernes, dans les temples, devant les Hakens rassemblés pour leurs séances de repentance, dans la cour des brasseurs et des fabricants de parchemin et sur toutes les places de marché. D'un bout à l'autre d'Anderith, le message rédigé par Dalton, au mot près, se répandrait comme une traînée de poudre.

Les hérauts qui ne lisaient pas scrupuleusement le texte qu'on leur confiait perdaient vite cette intéressante source de revenus supplémentaires. Et les candidats désireux de les remplacer se pressaient au portillon…

Afin de contrôler les hérauts, Dalton faisait parvenir les proclamations à un certain nombre de citoyens heureux de gagner un peu d'argent de poche en allant s'assurer qu'elles étaient lues correctement. Bien entendu, il ne pouvait pas procéder ainsi partout en même temps, mais il avait ses réseaux, et il organisait des rotations qui lui permettaient de balayer large. Une autre façon de tendre sa toile…

Peu de gens comprenaient l'importance d'une fidélité absolue au texte de base, quand on s'adressait ainsi à toute une population. À la grande satisfaction de Dalton, qui l'avait mesuré depuis longtemps, la plupart des personnes qu'il connaissait, même très haut placées, sous-

estimaient le pouvoir des mots. Lorsqu'on s'exprimait de la bonne façon, les gens croyaient ce qu'ils entendaient, quel que soit le sens réel du discours. L'art de déformer subtilement l'information était une arme redoutable, mais bien peu d'hommes politiques savaient en tirer le meilleur parti.

Une nouvelle loi venait d'être promulguée. Elle interdisait le favoritisme dans les métiers du bâtiment, et imposait l'embauche de tous les travailleurs qui demanderaient un emploi. Deux jours plus tôt, une telle agression contre la toute-puissance d'une guilde aurait été impensable. Suprêmement subtile, la proclamation de Dalton exhortait le peuple à rester fidèle aux idéaux de la culture anderienne. Même si de telles réactions étaient compréhensibles, elle proscrivait toutes représailles contre les maçons, en partie responsables du malheur de tant d'enfants. Bien au contraire, elle les adjurait de se conformer aux nouveaux critères, moralement plus élevés, de la Loi Winthrop pour l'Emploi Équitable. Pris à contre-pied, les maçons, au lieu d'attaquer les nouvelles mesures, s'efforceraient de prouver qu'ils n'avaient jamais intentionnellement affamé les gamins de leurs voisins.

Bientôt, pour ne pas être lapidés par des foules en colère, ils deviendraient les plus ardents défenseurs de la loi, comme s'ils étaient à l'origine de son adoption.

Dalton avait pour règle d'envisager toutes les possibilités, et de trouver une parade avant qu'on tente de lui porter un mauvais coup. Quand Fitch partirait avec la sacoche qui contenait le texte de loi, après que Rowley l'eut fait se laver et passer à l'intendance, il serait trop tard pour que le bureau de l'Harmonie culturelle réagisse, même si les onze directeurs avaient changé d'avis. Les hérauts auraient fait connaître la nouvelle loi dans toute la ville, et d'autres seraient sur le point de s'en charger un peu partout dans le pays. Après leur approbation à main levée du banquet, les directeurs seraient pieds et poings liés.

Fitch ferait une excellente recrue pour l'équipe de messagers. Tous ces hommes, qu'il avait sélectionnés au fil des dix dernières années, venaient de trous perdus où les aurait attendus une vie de labeur ingrat, d'humiliation et de désespoir. Pour faire court, ils étaient la lie de la civilisation anderienne. Et aujourd'hui, en délivrant des messages aux hérauts, ils contribuaient à la manipuler.

De plus, leur rôle ne se limitait pas à jouer les coursiers pour Dalton. En réalité, ils étaient son armée privée, payée par l'argent public, et il n'aurait pas atteint son poste actuel sans leur soutien. Ces hommes lui vouaient une indéfectible loyauté et la plupart étaient prêts à mourir pour lui, s'il le demandait. Et cela était parfois arrivé…

Dalton laissa ses pensées aborder des rivages plus agréables.

Teresa…

Extatique d'avoir été présentée au pontife, elle avait tenu sa promesse, lorsqu'ils s'étaient couchés après le banquet. Et bon sang, elle ne mentait pas quand elle affirmait être « bonne » ! Il en avait encore eu la preuve, lorsqu'elle s'était attelée à le récompenser.

Transfigurée par sa rencontre avec le pontife, elle avait décidé de consacrer sa matinée à la prière. Face au Créateur en personne, Dalton doutait qu'elle aurait été plus émue. Et il était ravi de lui avoir fourni l'occasion de vivre un moment si exaltant.

Au moins, elle ne s'était pas évanouie, au contraire des nombreuses femmes – et même d'un des hommes – qui avaient eu la veille l'honneur de voir le pontife en face. Cette réaction, si elle n'avait pas été tellement courante, aurait pu être embarrassante pour ces convives. Mais tout le monde avait compris et accepté ce qui était, au fond, un touchant témoignage de foi. Et de fidélité au Créateur, bien entendu, puisque le pontife le représentait en ce monde…

Dalton prenait le vieil homme pour ce qu'il était : un être humain. Très puissant, certes, mais tout de même fait de chair et de sang…

Beaucoup de gens ne partageaient pas cet avis et le tenaient pour un saint épargné par les contingences de la vie. Quand Bertrand Chanboor, déjà considéré comme le plus grand ministre de la Civilisation de l'histoire, le remplacerait, lui aussi serait l'objet d'une vénération aveugle.

Comme souvent, Dalton regardait les choses avec une lucidité peu répandue. À ses yeux, les femmes qui s'étaient évanouies, loin d'être d'admirables dévotes, auraient mille fois préféré se coucher sous le pontife que de gésir à ses pieds. Une expérience quasi mystique dont l'idée les excitait plus encore que celle de passer la nuit entre les bras d'un homme de pouvoir aussi éminent que le ministre de la Civilisation. Et les maris, il l'aurait juré, se seraient enorgueillis que leur épouse, prête à se sacrifier sur l'autel de la foi, ait connu une aussi parfaite communion avec le saint qui présidait à la destinée d'Anderith.

Entendant frapper à la porte, Dalton ouvrit la bouche pour crier : « Entrez ! », mais sa visiteuse ne jugea pas utile d'attendre une invitation et fit sans complexe irruption dans son bureau.

C'était Franca Gowenlock, bien entendu…

Campbell se leva pour l'accueillir.

— Franca, quel plaisir de vous voir ! Le banquet vous a-t-il plu ?

Pour une raison connue d'elle seule, Franca était d'une humeur plus que morose. Avec ses cheveux et ses yeux noirs, et son art très particulier de toujours paraître tapie dans l'ombre, même en plein soleil, cela lui donnait un air franchement sinistre. Quand Franca déboulait quelque part, la température semblait toujours chuter de quelques degrés, et un grand silence se faisait autour d'elle…

Elle s'empara d'une chaise au passage, la tira jusque devant le bureau, s'assit et croisa agressivement les bras sans daigner saluer Dalton. Surpris et troublé, il se laissa retomber sur sa chaise.

De petites lignes se formèrent autour des yeux de Franca quand elle les plissa.

— Je n'aime pas l'émissaire de l'Ordre. Ce Stein… Oui, il me répugne !

Dalton se radossa à sa chaise. Franca laissait ses longs cheveux noirs cascader librement sur ses épaules, qu'ils touchaient presque. Pourtant, ils restaient tirés en arrière, comme s'ils avaient été gelés par un vent glacial.

Si la touche de gris qui courait sur ses tempes ne la vieillissait pas vraiment, elle ajoutait à la gravité un rien sinistre de son visage.

Sa robe ocre, toute simple, était boutonnée jusqu'au col. Juste au-dessus, une large bande de velours noir enveloppait sa gorge. Parfois, la couleur changeait, mais Dalton n'avait jamais vu Franca sans cet étrange accessoire vestimentaire. Évidemment, ce détail l'intriguait, et il aurait donné cher pour savoir ce qui se cachait sous le velours. Franca étant ce qu'elle était, il n'avait jamais osé lui poser la question.

Il la connaissait depuis près de quinze ans et cela faisait une bonne décennie qu'il recourait à ses services. De temps en temps, il imaginait qu'elle avait jadis été décapitée puis avait toute seule recousu sa tête sur son cou…

— Vous m'en voyez navré, Franca, répondit-il enfin. Vous a-t-il fait quelque chose ? Il ne vous aurait pas insultée, quand même ? Ou accablée de ses assiduités ? S'il a osé, je me chargerai de le lui faire regretter, vous avez ma parole !

Franca ne douta pas un instant de la sincérité de son interlocuteur. Très lentement, elle croisa ses longs doigts élégants sur ses genoux et lâcha :

— Avec le nombre de femmes qui lui couraient après, il n'a pas eu besoin de s'intéresser à moi.

— Alors de quoi s'agit-il ? demanda Dalton, totalement perdu, mais toujours sur ses gardes.

Franca s'accouda au bureau et appuya son menton sur ses mains croisées.

— Il s'en est pris à mon pouvoir… En le brouillant, ou quelque chose comme ça…

Dalton tressaillit, sa perplexité balayée par l'inquiétude.

— Vous pensez qu'il a des pouvoirs magiques ? Il vous aurait jeté un sort ?

— Je n'en sais rien, mais je suis sûre qu'il s'est passé quelque chose.

— Comment le savez-vous ?

— Pendant le banquet, j'ai voulu espionner les conversations grâce à mon don, comme d'habitude. Je n'ai rien capté, Dalton ! Le noir total.

— Dois-je comprendre que votre pouvoir ne vous a été d'aucun secours pour entendre de loin les invités ?

— Seriez-vous sourd ? C'est exactement ce que je viens de dire !

Dalton pianota nerveusement sur la table, puis il tourna la tête vers une fenêtre. Après une brève hésitation, il se leva, écarta la tenture et entrouvrit le battant vitré pour laisser entrer un peu d'air frais. Enfin, il fit signe à Franca de le rejoindre.

— Ces deux-là, dit-il en désignant des hommes qui conversaient au pied d'un arbre, sur la pelouse. Répétez-moi ce qu'ils se racontent…

Franca prit appui sur le rebord de la fenêtre et se pencha un peu en avant, les yeux rivés sur ses cobayes. À la lumière du soleil, Dalton vit à quel point le temps avait ridé et creusé un des plus jolis visages qu'il lui eût été donné de voir. Et malgré l'âge, la beauté de Franca demeurait fascinante.

Les deux hommes gesticulaient d'abondance en parlant, et Campbell n'entendait rien de ce qu'ils disaient. Avec son pouvoir, Franca aurait dû être en mesure de capter jusqu'au moindre mot.

La femme blêmit, son visage aussi figé que ceux des personnages de cire de l'exposition ambulante qui faisait étape deux fois par an à Fairfield. On aurait juré qu'elle ne respirait plus.

— Je n'entends rien, soupira-t-elle enfin. De si loin, je ne peux pas lire sur leurs lèvres, mais mon don devrait me permettre de les entendre. Oui, il le devrait…

Dalton se pencha pour jeter un coup d'œil au pied du bâtiment.

— Et ces deux hommes-là ?

Franca baissa aussi les yeux. Campbell parvenait à capter un vague écho de la conversation des domestiques, sans réussir à la comprendre, mais tout juste.

Franca se concentra, puis soupira de nouveau – rageusement, cette fois.

— Rien ! Et pourtant, ils sont si près que j'entends leurs exclamations et leurs rires avec les vulgaires oreilles que m'a données le Créateur !

Dalton referma la fenêtre. Sur le visage de Franca, que la colère désertait déjà, il lut un sentiment qu'il n'y avait jamais vu. De la peur !

— Dalton, vous devez vous débarrasser de Stein ! Il doit être un sorcier, ou je ne sais quelle variante de magicien ! Ce chien m'a privée de mon pouvoir !

— Comment savez-vous que c'est lui ?

— Eh bien… Qui d'autre pourrait être coupable ? Il crie sur tous

les toits qu'il veut éliminer la magie, et mes problèmes ont commencé il y a quelques jours, au moment de son arrivée.

— Avez-vous eu des difficultés avec les autres… talents… que vous confère votre don ?

Franca se détourna et se tordit nerveusement les mains.

— Il y a deux ou trois jours, j'ai jeté un sort mineur pour une femme qui voulait avoir son flux menstruel plus tôt, afin de ne pas tomber enceinte. Ce matin, elle est venue se plaindre, parce que ça n'avait pas fonctionné.

— Ce que vous appelez un « sort mineur » ne me semble pas si simple que ça. Il y a tellement de paramètres en jeu qu'un échec est toujours possible.

— Dalton, c'est la première fois que ça rate.

— Dans ce cas, une maladie vous diminue peut-être… Vous avez des symptômes inhabituels, ces derniers temps ?

— Je me porte à merveille, et j'ai l'impression que mon pouvoir est aussi puissant que d'habitude. Pourtant, ce n'est pas le cas. J'ai lancé d'autres sorts, pour vérifier, et tous ont fait long feu.

— Franca, je ne suis pas expert en magie, mais c'est peut-être une question de confiance en vous-même. Pour que tout rentre dans l'ordre, s'il suffisait que vous y croyiez de nouveau ?

— Où avez-vous été pêcher des idées aussi idiotes sur la magie ? demanda la femme, excédée.

— C'était simplement une hypothèse… D'accord, je n'y connais pas grand-chose, mais je doute que Stein ait le don, voire même un pouvoir mineur. Ça ne colle pas avec sa personnalité… De plus, aujourd'hui, il n'est pas au domaine, mais quelque part dans la campagne, en « visite touristique ». Et il est parti depuis des heures…

Franca contourna Dalton pour aller se rasseoir. La voir aussi effrayée, sans qu'elle paraisse moins terrifiante pour autant, fit frissonner l'assistant.

— Dans ce cas, murmura-t-elle, j'ai perdu mon pouvoir, et je ne peux rien y faire…

— Franca, je suis sûr que…

— Vous détenez Serin Rajak, n'est-ce pas ? S'il s'est évadé pour rejoindre les fanatiques qui ont épousé sa cause…

— Il est toujours en prison, je vous l'assure ! Ou mort, ce qui serait encore mieux… Depuis le temps qu'il croupit dans un donjon, Rajak n'est plus une menace pour personne. Et sans lui, ses sbires sont impuissants.

Franca détourna le regard et hocha la tête, à moitié convaincue.

— Votre pouvoir reviendra, dit Dalton en lui tapotant le bras. Ne vous laissez pas abattre.

— Je suis terrifiée…, souffla la femme, des larmes aux yeux.

Campbell la prit dans ses bras pour la consoler. Après tout, cette redoutable magicienne était aussi et avant tout son amie.

Soudain, il se souvint de l'antique chanson qu'il avait entendue au banquet.

« Vinrent les trois voleurs de la sorcellerie. »

Chapitre 25

Roberta leva le menton et tendit le cou pour regarder au-delà du bord du gouffre, non loin devant elle, et apercevoir les terres fertiles de sa chère vallée de Nareef, qui s'étendait des centaines de pieds plus bas. Au milieu des champs d'un vert soutenu où paissaient des bovins qui lui semblaient à peine plus grands que des fourmis, des taches brunes signalaient les parcelles récemment labourées. Les nouvelles pousses, elles, formaient des carrés d'un vert beaucoup plus vif à la beauté saisissante. La rivière Dammar serpentait à travers ce magnifique paysage, ses eaux scintillantes bordées des deux côtés par de grands arbres qui, de loin, semblaient être des spectateurs venus admirer le courant.

Chaque fois qu'elle s'aventurait dans les bois, près de la falaise des Nids, Roberta s'arrangeait pour jeter au moins un coup d'œil à la vallée. Après s'être offert le plaisir d'admirer cette vue vertigineuse, elle baissait toujours les yeux sur le sol de la forêt, couvert d'un lit de feuilles et de mousse, pour empêcher sa tête de tourner.

Elle rajusta le sac accroché à son épaule et se remit en route. Alors qu'elle se faufilait entre les buissons de myrtilles et d'aubépines, marchant sur des pierres plates qui ressemblaient à des îlots de stabilité perdus au milieu d'un océan de trous et de crevasses, ou se baissait pour éviter les branches basses des pins et des aulnes, elle écartait du bout de son bâton de marche les fougères et les balsamines qui se dressaient sur son chemin.

Son regard ne cessait de sonder les environs, éternellement à l'affût.

Remarquant une tache jaune ronde, elle se baissa et constata avec ravissement qu'il s'agissait d'une chanterelle, et pas d'un « feu follet » vénéneux. Beaucoup de gens raffolaient des chanterelles à cause de leur délicieux goût de noisette. Elle cueillit délicatement le champignon, et, avant de le glisser dans son sac, caressa l'intérieur du chapeau, doux comme de la soie.

La montagne qu'elle sillonnait en quête de champignons était très petite, comparée à celles qui se dressaient tout autour. En réalité, c'était plutôt une colline traversée par des pistes créées par l'homme – très rarement – et par une multitude d'animaux. Le genre de terrain assez facile que ses vieux muscles, de plus en plus douloureux, appréciaient au plus haut point.

Du sommet des plus grandes montagnes, disait-on, il était parfois possible d'apercevoir l'océan, très loin au sud. Une vue magnifique… Des « pèlerins » s'imposaient de pénibles escalades, une fois tous les ans, pour admirer les splendeurs offertes au monde par le Créateur.

Certaines pistes conduisaient jusqu'à la crête des falaises, et des bergers téméraires s'y aventuraient parfois avec leurs troupeaux. Roberta n'était jamais allée jusque-là, sauf une fois, dans sa lointaine enfance, quand son père – que son âme repose en paix ! – avait amené toute la petite famille à Fairfield. Trop jeune à l'époque, la ramasseuse de champignons ne gardait aucun souvenir précis de ce voyage, et encore moins des raisons qui l'avaient motivé.

Roberta préférait rester près des terres alluviales. Les montagnes ne l'avaient jamais fascinée – d'autant plus qu'elle était facilement sujette au vertige.

Plus en altitude encore, dans ce qu'on nommait les « hautes terres », s'étendait un territoire dangereux – comme par exemple le désert où se nichaient les oiseaux-nettoyeurs.

Rien ne poussait sur ce plateau, sinon le paka qui prospérait grâce aux eaux empoisonnées du lac. À part l'étrange plante, on y trouvait uniquement de grandes étendues noires de sol rocheux ou sablonneux, dont la monotonie était brisée çà et là par des ossements blanchis au soleil. De quoi se croire dans un autre monde, selon les dires des explorateurs qui avaient osé s'y aventurer.

Un silence de mort régnait sur ces terres désolées, sauf quand le vent s'y déchaînait, créant des dunes qui changeaient sans cesse de place, comme si elles étaient à la recherche d'un mystérieux endroit qu'elles ne trouvaient jamais.

Les montagnes plus basses, comme celle où Roberta cherchait des champignons, étaient luxuriantes, agréablement arrondies et très peu rocheuses. Seule la falaise des Nids faisait exception à cette règle, et Roberta ne se risquait jamais à en approcher.

Elle aimait avoir autour d'elle une infinie variété d'arbres, d'animaux et de plantes. Les pistes qu'elle écumait ne conduisaient jamais vers les crêtes, qui lui faisaient froid dans le dos, et surtout pas en direction de la falaise des Nids – ainsi baptisée parce que les faucons aimaient y nidifier.

Roberta était à l'aise au cœur des bois, là où poussaient les champignons qu'elle cueillait pour les vendre au marché. Elle les proposait sous toutes les formes – frais, séchés, au vinaigre ou préparés selon des recettes connues d'elle seule –, et la plupart des gens, qui ignoraient son nom, se contentaient de l'appeler la « Dame aux Champignons ».

Avec le produit de ses ventes, Roberta améliorait l'ordinaire de sa famille. Au fil des ans, elle avait pu acheter toutes sortes de choses qui

facilitaient la vie : des aiguilles et du fil, des vêtements, des boucles de ceinture, des boutons, une lampe, de l'huile, du sucre, de la cannelle, des noisettes…

Une kyrielle de merveilles qui ajoutaient au confort des siens, en particulier ses quatre petits-enfants encore vivants. Grâce au commerce des champignons, la famille ne devait pas exclusivement compter sur ses récoltes et son maigre cheptel.

En plus de tout, les champignons faisaient un mets de roi. Pour sa propre consommation, Roberta préférait de loin ceux qui poussaient sur les flancs des montagnes. Dans la vallée, ils étaient insipides. En altitude, sous un ciel le plus souvent couvert, et avec une humidité quasi permanente, les chanterelles, par exemple, prenaient un goût inimitable.

Partageant son avis, sa clientèle lui payait à un prix très avantageux les délices qu'elle ramenait de ses excursions vers les « endroits secrets » où elle était la seule à savoir trouver des spécimens délectables. Aujourd'hui, les grandes poches de son tablier en débordaient, et son sac était presque plein.

À cette période de l'année, elle avait surtout déniché d'impressionnantes colonies de pleurotes. Ces champignons étant délicieux frits, par exemple dans une omelette, Roberta irait les vendre – frais – dès le lendemain. Comme elle en avait également trouvé beaucoup, elle ferait de même avec la moitié des chanterelles et mettrait le reste à sécher. Quant aux polypores squameux, dont sa cueillette avait été excellente, il vaudrait mieux les laisser mariner dans du vinaigre, si elle voulait en tirer le meilleur prix.

On était bien trop tôt dans l'année pour que les polypores tomenteux abondent un peu partout, ce qui serait le cas en été, mais dans un de ses coins secrets, semé de souches de pin, elle avait découvert un petit « gisement » de la variété ocre dont on se servait pour fabriquer de la teinture. Au pied d'un bouleau pourrissant, elle avait même déniché un carré de champignons brunâtres en forme de rognons. Ils n'étaient pas comestibles, mais les cuisiniers les utilisaient pour alimenter leurs feux et ils pouvaient aussi être très utiles pour aiguiser les rasoirs.

S'appuyant à son bâton de marche, Roberta se pencha pour étudier un champignon brunâtre à l'aspect parfaitement inoffensif. Sur sa tige blanc cassé, elle remarqua un petit anneau. Sous le chapeau, les lames jaunes commençaient à prendre une teinte rouille. Cette variété aussi foisonnait dans la forêt à cette période de l'année. Avec une grimace de dégoût, Roberta s'éloigna de la galérine vénéneuse.

Sous les branches basses d'un chêne aussi large que ses deux bœufs, quand ils étaient attelés côte à côte, elle cueillit trois énormes chanterelles jaunissantes – une variété qui poussait très souvent au

pied des chênes. Ces trois-là étant déjà d'une belle couleur orange, elles seraient délicieuses.

Roberta savait parfaitement où elle était, mais elle n'avait jamais exploré ce sentier auparavant, et ne connaissait pas l'arbre géant. En apercevant sa cime, de loin, elle avait supposé que les champignons devaient prospérer autour de son pied très ombragé. Et bien entendu, elle ne s'était pas trompée.

En plus des chanterelles, elle découvrit, à ras de terre, un amas de langues de bœuf. Certaines personnes les surnommaient « sanguins » parce que ces champignons, souvent rouge vif, semblaient composés d'un faisceau de veines et d'artères. Ceux-là, un phénomène normal au printemps, étaient plus roses que rouges. Roberta préférait leur nom officiel. Culinairement, elle ne les trouvait pas fabuleux, mais certaines personnes appréciaient leur goût acide. Comme ils étaient plutôt rares, elle parviendrait à en tirer un prix raisonnable.

Dans une dépression qui ne devait jamais voir la lumière du jour, au pied du chêne, Roberta découvrit un petit cercle de clochettes de sorcière, ainsi nommées à cause de la forme de leur chapeau. Ces champignons n'étaient pas vénéneux, mais avec leur goût amer et leur texture spongieuse, personne ne courait après. Selon une vieille superstition, quiconque mettait le pied dans un cercle de clochettes était aussitôt envoûté. Du coup, les promeneurs passaient leur chemin dès qu'ils en apercevaient. Roberta se fichait de cette antique croyance : elle entrait dans ces cercles depuis qu'elle était haute comme trois pommes, à l'époque où sa mère l'amenait parfois dans les bois avec elle…

Certaine qu'elle n'avait rien à craindre des champignons – ses meilleurs amis depuis toujours – elle entra dans le cercle pour ramasser les langues de bœuf.

Une branche du chêne étant assez basse pour faire un siège confortable, même quand on était plutôt enveloppé, comme Roberta, elle s'y installa et constata, ravie, que le bois était assez sec pour que son contact ne soit pas désagréable.

Elle laissa glisser son sac à terre et s'adossa à une autre branche, placée à la hauteur idéale pour doter sa « chaise » d'un « dossier » et d'un « repose-tête ». Dans cette position, elle eut le sentiment d'être nichée dans la main végétale de l'arbre.

Alors qu'elle rêvassait, bien à l'abri sous le feuillage, elle crut entendre un murmure qui ressemblait très vaguement à son nom. Une illusion, certainement…

Ou un son tendre, réconfortant et stimulant pour l'imagination qui évoquait de très loin une succession de syllabes…

Quand elle l'entendit une deuxième fois, Roberta fut certaine qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination. Quelqu'un prononçait bien son

nom – mais avec une… intimité… qui lui donnait des résonances bien plus subtiles que celles d'un simple mot.

Ce son faisait vibrer jusqu'aux cordes les plus secrètes de son cœur. On eût dit qu'elle entendait le chant même des esprits, plein de bonté, de compassion et de chaleur.

Elle en soupira d'aise, heureuse comme elle l'était parfois quand elle sentait les rayons du soleil, par une journée frisquette, réchauffer un peu sa peau.

La troisième fois, elle se redressa dans son cocon végétal pour tenter de localiser la source de cette mélodie. Sous la chaude lumière du soleil matinal, la forêt étincelait comme si elle était un écrin rempli de minuscules gemmes.

Roberta poussa un petit cri quand elle vit l'homme, non loin d'elle. Bien qu'elle ne l'ait jamais rencontré, il lui sembla qu'elle le connaissait depuis toujours. Quasiment sans qu'elle en ait conscience, cet ami l'accompagnait et la réconfortait depuis sa plus tendre enfance, présent dans son esprit comme un fidèle partenaire. Oui, c'était l'homme qui ne la quittait jamais et qui envahissait ses pensées dès qu'elle s'autorisait à les laisser vagabonder. Un visage sans traits bien précis, mais qu'elle aurait pourtant reconnu parmi des milliers d'autres.

Et aujourd'hui, voilà qu'elle le découvrait bien réel, vivante incarnation du prince charmant qu'elle embrassait dans ses rêves depuis le jour, très lointain, où elle avait compris qu'un baiser pouvait être beaucoup plus que la petite cajolerie dont la gratifiait sa mère avant de la coucher !

Ceux de cet homme, ardents et brûlants, se posaient sur sa bouche et son corps une fois qu'elle était au lit…

L'idée qu'il existât pour de bon ne l'avait jamais effleurée. Pourtant, à cet instant précis, elle aurait juré l'avoir toujours su. Alors qu'il était debout devant elle, la regardant dans les yeux, comment aurait-il pu être une fantaisie de son esprit ? Ses longs cheveux noirs mettant en valeur sa peau très blanche, il souriait avec la chaleur et la tendresse qu'elle lui avait toujours vues. Mais pourquoi ne parvenait-elle pas à distinguer ses traits, alors qu'elle avait le sentiment, en même temps, de les connaître aussi bien que son propre visage ?

Et les pensées de cet homme, s'avisa-t-elle soudain, lui étaient aussi familières que celles qui tourbillonnaient depuis toujours dans son esprit. Était-ce cela, une âme sœur ?

Avec une pareille intimité, ignorer le nom de son amoureux ne lui semblait pas gênant. Au contraire, cela prouvait qu'ils étaient liés à un tel point – spirituellement – que les mots ne servaient plus à rien.

À présent, il s'était évadé du monde de l'imaginaire parce qu'il désirait être avec elle. Une envie dévorante qu'elle éprouvait depuis

toujours…

L'homme tendit vers Roberta une main aussi parfaite que le reste de son corps. Son sourire exprimait une telle tendresse ! Et il la comprenait si bien, capable de sentir et d'accepter des choses dont personne au monde ne soupçonnait simplement l'existence. Qu'on puisse ainsi l'aimer jusqu'aux tréfonds de son âme la fit pleurer de joie.

Il l'appela à lui avec ses bras ouverts et son désir plus tumultueux qu'une tempête.

Les mains tendues, elle avança, si légère que ses pieds paraissaient ne pas toucher le sol, comme s'ils étaient des feuilles mortes portées par la brise. Alors qu'elle dérivait vers lui, une image s'imposa à son esprit : un grand lys, sur un lac aux eaux limpides, flottait vers son destin…

À mesure qu'elle approchait, une douce chaleur envahit le corps de Roberta. Pas celle que procuraient les caresses du soleil, mais plutôt celle qui montait en elle quand un enfant lui passait les bras autour du cou. La même qu'elle éprouvait jadis au contact de sa mère, et, plus tard, quand elle voyait le sourire ou sentait les tendres baisers d'un amant.

En réalité, comprit Roberta, elle n'avait jamais vécu que pour ce moment. Le long chemin qu'elle avait parcouru, souvent semé d'embûches, conduisait à l'instant ultime où elle serait face à lui, avec l'irrésistible désir de se jeter dans ses bras pour lui confier à voix basse toutes les aspirations secrètes qu'il était le seul à pouvoir comprendre.

Et combien elle serait heureuse quand elle l'entendrait murmurer à son tour, contre sa joue, qu'il la comprenait !

Roberta brûlait d'envie de lui chuchoter qu'elle l'aimait, et de recevoir, comme une offrande, le doux aveu des sentiments tout aussi forts qu'il éprouvait pour elle. Plus rien ne comptait, sinon se jeter dans ses bras.

Ses vieux muscles ne la torturaient plus et ses os la laissaient enfin en paix. Libérée du fardeau de l'âge, elle se dépouillait des années qui pesaient sur ses épaules comme on se débarrasse d'une robe, face à un amant dont on brûle de sentir la peau nue contre la sienne.

Grâce à lui, et à lui seul, elle retrouvait l'éblouissante vigueur de la jeunesse, cet âge de la vie où tout est encore possible.

Il tendit de nouveau les bras, pressé de la serrer contre lui. Roberta voulut lui saisir les mains, mais il semblait plus loin d'elle qu'une seconde plus tôt – une absurdité, puisqu'ils avançaient l'un vers l'autre !

Paniquée, Roberta redouta qu'il disparaisse avant qu'elle ait pu au moins le toucher. Mais elle avait l'impression de nager dans un miel très épais où elle ne parvenait plus à avancer. Toute sa vie, elle avait

rêvé de toucher cet homme, de lui crier son amour et de ne plus faire qu'un avec lui.

Et maintenant qu'elle l'avait trouvé, il s'éloignait d'elle !

Malgré ses jambes de plomb, Roberta bondit en avant, sortant de l'ombre du chêne, en quête des bras de son amoureux.

Mais il semblait de plus en plus inaccessible.

Pourtant, il lui tendait toujours les bras, et elle sentait à quel point il la désirait. Elle se consumait d'envie de le réconforter, de le protéger du mal, de lui apporter la paix…

Conscient des sentiments qui la torturaient, il cria son nom pour l'encourager à avancer encore. Entendre ces trois syllabes sortir de sa bouche manqua faire exploser son cœur d'allégresse. Elle devait lui rendre la passion qu'elle avait entendue vibrer dans sa voix, c'était un devoir sacré !

Si elle avait connu son nom, elle aurait pu au moins le crier aussi, tout l'amour du monde jaillissant de sa gorge comme un torrent tumultueux.

Roberta mobilisa toute sa volonté et sa force pour tendre vers lui son corps désormais si lourd et étrangement raide. En elle, plus rien n'existait que le désir de le rejoindre. Tout ce qui avait fait sa vie jusque-là ne comptait plus…

Alors qu'elle allait enfin pouvoir toucher le bout des doigts de son bien-aimé, Roberta poussa un cri – qui aurait dû être un nom – qui exprimait tout son amour et son désir. Voyant qu'il écartait les bras, avide de les nouer autour de son torse, elle fit un dernier effort pour avancer. Autour d'elle, les rayons du soleil brillaient comme des gemmes tandis qu'un vent venu de nulle part faisait danser ses cheveux et sa robe.

L'homme cria son nom d'une voix si belle qu'elle lui serra le cœur et fit exploser en elle une douleur terrible mais délicieuse. Les bras également écartés, pour l'enlacer enfin, elle eut le sentiment qu'elle flotterait ainsi vers lui jusqu'à la fin des temps, le visage caressé par le soleil et les cheveux ébouriffés par le vent. Mais elle ne s'inquiéta pas de ce plongeon dans l'éternité, puisqu'elle arrivait enfin là où elle avait toujours voulu être. Avec lui !

De sa vie, elle n'avait pas connu d'instant plus parfait ni éprouvé de sensations plus complètes. Aucun amour pareillement total et sincère n'existait ailleurs dans le monde. Elle était arrivée au port…

Telles les notes d'un carillon, cette plénitude nouvellement découverte faisait résonner toutes les fibres de son corps et de son âme.

Elle crut que son cœur allait exploser quand elle se serra enfin contre la poitrine de l'homme en hurlant d'amour et de désir. Une dernière chose lui manquait : connaître son nom, afin de pouvoir

s’abandonner à lui.

Le sourire éclatant de son bien-aimé n’appartenait qu’à elle, et ses lèvres, vibrantes d’impatience, attendaient de se poser sur les siennes.

Roberta combla la minuscule distance qui séparait encore leurs bouches. Enfin, elle allait embrasser l’amour de sa vie, son âme sœur, objet de l’unique passion authentique qu’elle eût éprouvée depuis le jour de sa naissance.

Soudain, leurs lèvres se touchèrent, comme elles étaient destinées à le faire depuis la première minute de la Création.

En ce merveilleux instant, alors que leurs bouches étaient sur le point de se découvrir, Roberta vit à travers son amoureux – juste derrière lui – le sol impitoyablement dur de la vallée monter vers elle à une vitesse vertigineuse.

En un dernier éclair de lucidité, elle comprit que c’était en réalité elle qui tombait.

Puis elle sut avec certitude le nom de son merveilleux amoureux.

Le néant.

Chapitre 26

— Là, dit Richard en tendant un bras et en se penchant un peu pour que Kahlan puis se regarder en droite ligne dans la direction qu'il indiquait. Tu vois cet amas de nuages noirs ? (Il attendit que l'Inquisitrice hoche la tête.) Eh bien, c'est juste au-dessous, et très légèrement sur la droite.

Debout dans une étendue de hautes herbes qui semblait sans fin, l'Inquisitrice se hissa sur la pointe des pieds et mit une main en visière pour sonder l'horizon sans être éblouie par le soleil.

— Je ne le vois toujours pas, soupira-t-elle, excédée. Mais je n'ai jamais eu une vue aussi perçante que la tienne…

— Et moi non plus, dit Cara.

Richard jeta un nouveau coup d'œil derrière lui, au cas ou un ennemi se glisserait dans leur dos pendant qu'ils surveillaient l'approche d'un homme seul, devant eux. Mais il ne vit aucune autre menace.

— Vous l'apercevrez bien assez tôt…, souffla-t-il.

Machinalement, il voulut vérifier que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau, puis se souvint qu'elle n'était pas sur sa hanche, parce qu'il avait dû la laisser en Aydindril. Il saisit donc l'arc pendu à son épaule et y encocha une flèche.

Combien de fois avait-il souhaité être débarrassé de l'épée et de sa magie, qui faisaient naître en lui des sentiments répugnants ? Sous l'emprise du pouvoir de l'arme, il éprouvait une soif de tuer qui lui laissait à chaque fois dans la bouche un goût un peu plus amer. En lui donnant la lame, Zedd l'avait prévenu qu'elle était seulement un outil. Au fil du temps, il avait de mieux en mieux compris cet avertissement.

Mais utiliser cet « outil » n'en restait pas moins terrifiant.

Celui qui maniait l'épée devait la contrôler… et *se* contrôler lui-même. Comprendre ce point-là était essentiel pour utiliser l'artefact de la bonne manière. Et pour cela, il fallait être un authentique Sourcier de Vérité.

Richard frissonnait à la seule idée que cette magie puisse tomber entre de mauvaises mains. Les esprits du bien en soient loués, s'il n'avait pas l'arme avec lui, elle était hors d'atteinte de quiconque.

Sous les nuages noirs striés de jaune foncé et de violet – le signe que des orages se préparaient dans leurs entrailles – l'homme continuait d'approcher. Inaudibles à cette distance, des éclairs zébraient les nuées plus obscures que la nuit.

Bien qu'il eût pas mal voyagé, surtout ces derniers temps, Richard n'avait jamais vu un ciel qui parût plus immense que celui qui dominait ces plaines. Sans doute, supposait-il, parce qu'il n'y avait rien, aux quatre points cardinaux, pour briser l'écrasante monotonie de cette voûte céleste menaçante. Pas de montagnes, d'arbres ni de buissons… Des terres aussi planes qu'un océan quand aucun souffle de vent ne vient ourler d'écume ses eaux.

Un peu après l'aube, la brise avait poussé les nuages vers l'est, emportant la pluie qui avait harcelé les trois jeunes gens à la fin de leur séjour chez les Hommes d'Adobe, puis tout au long de leur premier jour de voyage – sans parler de la nuit qui avait suivi, glaciale alors qu'ils n'avaient pas le droit de faire du feu. Après plus de vingt-quatre heures à macérer dans des vêtements humides, Richard et ses deux compagnes avaient les nerfs à vif.

Comme le Sourcier, Kahlan s'inquiétait pour Zedd et Anna, et elle se demandait quel mauvais tour leur préparait le Cabrioleur. Pour ne rien arranger, penser qu'ils devraient marcher pendant des semaines pour rejoindre Aydindril – où une mission vitale attendait Richard – au lieu d'y être en un éclair en voyageant avec la sliph, avait de quoi miner l'équanimité de n'importe qui.

Richard regrettait presque de n'avoir pas pris ce risque. Mais il résistait à l'envie de rebrousser chemin, conscient que Zedd, en matière de magie, savait ce qu'il disait…

Cara était encore plus irritable que ses deux compagnons. Une vraie chatte en furie, prête à griffer tous ceux qui l'approchaient. Peu désireux de la provoquer, le Sourcier ne s'était pas aventuré à l'interroger. Si ce qui l'énervait avait été important, elle lui en aurait déjà parlé…

Comme si tout ça ne suffisait pas, Richard enrageait de ne pas avoir son arme alors que le danger rôdait. Si le Cabrioleur s'en prenait à Kahlan, serait-il capable de la protéger ? Même sans les sombres manigances des Sœurs de l'Obscurité, une Inquisitrice n'était jamais vraiment en sécurité. S'ils apprenaient qu'elle était vulnérable, beaucoup de gens voudraient faire payer à Kahlan ce qu'ils tenaient pour des « injustices ».

Avec le sortilège qui dévorait inexorablement la magie, la jeune femme perdrait tôt ou tard son pouvoir, et elle ne serait plus en mesure de se défendre. Richard devrait le faire à sa place, mais il doutait d'en être capable sans son arme.

Chaque fois qu'il voulait s'assurer de sa présence, et découvrait qu'elle n'était pas là, il éprouvait un sentiment de vide si abyssal que les mots les plus forts n'auraient pas suffi à le décrire. Comme s'il avait perdu une part de lui-même…

Pourtant, et même s'il y retrouverait son arme, il n'aimait pas

vraiment l'idée de retourner en Aydindril. Comme si quelque chose clochait dans le processus censé l'y contraindre. Était-ce parce qu'il s'inquiétait pour Zedd, qu'il aurait donné cher pour avoir à ses côtés ? Peut-être, mais le vieil homme n'était pas en état de voyager, et nul n'y pouvait rien.

Jusqu'à ce que Richard ait aperçu le voyageur solitaire, la deuxième journée de voyage, ensoleillée et sèche, s'était déroulée sans anicroches.

Le Sourcier arma à demi son arc. Après leurs mésaventures avec le poulet maléfique – ou plutôt, le « Cabrioleur » – il ne laisserait personne approcher avant d'avoir la certitude qu'il s'agissait d'un ami.

— Tu sais, dit-il soudain à Kahlan, je crois que ma mère m'a jadis parlé d'un chat appelé « Cabrioleur ».

— C'est étrange… Tu en es sûr ? demanda la jeune femme sans lâcher ses cheveux, que le vent menaçait de lui envoyer voler dans les yeux.

— Pas totalement… J'étais si petit quand elle est morte… Je me fais peut-être des idées, ou je confonds avec un autre nom.

— De quoi te souviens-tu ? Ou crois-tu te souvenir ?

Richard arma l'arc à fond, pour éprouver sa souplesse, puis le détendit.

— Je m'étais écorché les genoux en tombant, ou quelque chose comme ça… Pour me consoler, elle m'a raconté une histoire. Quand elle était petite, sa mère lui avait parlé d'un chat qui faisait d'incroyables acrobaties quand il poursuivait une mouche ou un papillon. Du coup, il avait été baptisé « Cabrioleur », et je suis presque sûr que ma mère riait de bon cœur quand elle m'a demandé si je ne trouvais pas ce nom amusant.

— Drôle à mourir, grogna Cara, toujours aussi morose.

Du bout d'un index, elle releva la pointe de la flèche du Sourcier et l'orienta vers l'inconnu qui approchait toujours. Comme si elle lui reprochait muettement de l'avoir oublié…

— Pourquoi cette histoire t'est-elle revenue maintenant ? demanda Kahlan.

— En voyant cet homme marcher vers nous, j'ai pensé à tous les dangers qui menaçaient de nous bondir dessus.

— Et cette idée vous a incité à les attendre les bras ballants, seigneur Rahl ? lança Cara, sarcastique.

Ignorant la Mord-Sith, Richard inclina la tête en direction de l'homme.

— Tu le vois, à présent ? demanda-t-il à Kahlan.

— Non, toujours pas… Attends ! (Remettant une main en visière, l'Inquisitrice se hissa de nouveau sur la pointe des pieds.) Oui, je

l'aperçois !

— Je suggère que nous nous cachions dans les hautes herbes pour pouvoir lui sauter dessus, lâcha Cara. Sans faire de cabrioles, si possible…

— Il nous a vus au moment où je l'ai repéré, dit Richard. Nous n'aurions aucune chance de le surprendre.

— Après tout, marmonna la Mord-Sith en bâillant, il est seul, et ne peut pas nous faire grand-chose…

Cara s'était chargée du deuxième tour de garde, et elle avait réveillé son seigneur plus tard que prévu, pour le laisser se reposer. Grâce à elle, Richard avait eu une bonne heure de sommeil supplémentaire. Et de toute façon, la deuxième garde était la plus épuisante…

— Vous ne voyez que lui, mais notre homme n'est pas tout seul. Il a une dizaine de compagnons, au minimum.

— Où ça ? demanda Kahlan. Je n'aperçois personne. Tu es sûr de ce que tu dis ?

— Certain ! Quand il m'a vu, ce type a laissé les autres derrière lui, et il a avancé vers nous. Depuis, ses compagnons n'ont pas bougé.

Cara ramassa son sac, l'air décidé.

— Filons d'ici ! Nous avons encore le temps d'être trop loin pour qu'ils nous voient. Alors, nous nous cacherons, et s'ils nous suivent, nous leur tomberons dessus par surprise.

— Tu veux bien te calmer ? lança Richard à la Mord-Sith. Cet homme approche seul pour ne pas nous inciter à tirer. S'il avait de mauvaises intentions, ses amis seraient avec lui. Nous attendrons, c'est un ordre !

Furieuse, Cara croisa les bras et pinça les lèvres. Bien qu'elle eût toujours tendance à couver les deux jeunes gens, ils ne l'avaient jamais vue aussi nerveuse. Qu'elle veuille parler ou non, ils devraient l'interroger et savoir de quoi il retournait. Bien plus diplomate que Richard, Kahlan réussirait peut-être à lui tirer les vers du nez.

Devant eux, l'homme agitait les bras pour les saluer.

Richard lâcha la corde de son arc et l'imita.

— C'est Chandalen, dit-il simplement.

— Tu as raison, fit Kahlan.

Puis elle joua également les sémaphores.

— Je me demande ce qu'il fiche ici, souffla Richard en rangeant sa flèche dans le carquois accroché à sa ceinture.

— Pendant que tu inspectais les poulets mis aux arrêts, expliqua Kahlan, il est parti rejoindre une patrouille qui avait croisé des hommes armés et s'inquiétait de leur comportement.

— Ils étaient agressifs ?

— Non. Bien trop calmes, au contraire…

Richard hocha la tête, comme s'il n'avait pas besoin qu'on lui en dise plus pour comprendre. Chandalen n'étant plus très loin, il vit qu'il ne portait pas d'arme, à part le couteau glissé à sa ceinture. En accord avec les coutumes de son peuple, il ne souriait pas. Chez les Hommes d'Adobe, même quand on rencontrait des amis, il fallait d'abord échanger le salut rituel.

L'air sinistre, Chandalen gifla presque distraitement les trois jeunes gens. Bien qu'il ait marché très vite, et même couru sur une bonne partie du chemin, il était à peine essoufflé.

— La force soit avec la Mère Inquisitrice et Richard Au Sang Chaud, dit-il.

Il salua Cara de la tête. Un signe de respect pour une guerrière qui accomplissait la même mission que lui : protéger les autres.

Le Sourcier et les deux femmes giflèrent le chasseur et lui souhaitèrent que la force l'accompagne aussi.

— Où allez-vous ? demanda l'Homme d'Adobe.

— Il y a eu des… problèmes, répondit Richard en lui tendant son outre d'eau. Nous devons retourner en Aydindril.

— Le poulet qui n'en était pas un ? devina Chandalen.

— C'est ça, oui, dit Kahlan. En réalité, c'était un monstre invoqué par les Sœurs de l'Obscurité prisonnières de Jagang.

— Le seigneur Rahl lui a réglé son compte avec sa magie, précisa Cara.

Rassuré par cette nouvelle, Chandalen s'autorisa à boire un peu.

— Dans ce cas, pourquoi devez-vous rentrer en Aydindril ?

Richard posa la pointe de son arc sur le sol et s'appuya dessus.

— Le sort lancé par les sœurs menace tous ceux qui contrôlent la magie et tous les artefacts. Zedd et Anna sont malades et ils ont dû rester au village. En Aydindril, nous neutraliserons momentanément le sort. Zedd se rétablira, puis il remettra les choses dans l'ordre.

Chandalen rendit l'outre au Sourcier.

— Alors, dit-il, vous devriez repartir au plus vite. (Il regarda derrière lui. À présent qu'il s'était fait reconnaître, ses hommes aussi approchaient.) Mais il faudra d'abord aller voir les étrangers que mes hommes ont rencontrés.

— Qui sont-ils ?

Avant de répondre à Richard, l'Homme d'Adobe jeta un regard inquiet à Kahlan.

— Chez nous, il y a un proverbe : « Si on ne veut pas finir dans la casserole avec le poulet qui a mangé les légumes verts qu'elle réservait pour le dîner, il vaut mieux ne pas énerver la cuisinière. »

Richard aurait juré que Chandalen s'efforçait de ne pas croiser le regard de Kahlan. Si bizarre qu'il fût – peut-être à cause d'une

traduction imprécise – le dicton était assez explicite…

Les hommes de Chandalen approchaient, sans doute en compagnie des étrangers. Après que le Cabrioleur eut tué un de ses chasseurs, le protecteur du village n'aurait pas retardé l'Inquisitrice et le Sourcier, en route pour régler le problème, sans une très bonne raison.

— S'ils veulent absolument nous voir, marchons à leur rencontre.

— Ils n'ont parlé que de toi, Richard Au Sang Chaud. Tu préfères peut-être y aller seul ?

— Pourquoi ne voudrait-il pas de moi ? demanda Kahlan, irritée.

Dans la langue des Hommes d'Adobe, elle ajouta une remarque que le Sourcier ne comprit pas.

Chandalen leva les mains, paumes ouvertes, pour montrer qu'il ne cherchait pas le conflit. À l'évidence, il tenait à rester à l'écart de cette affaire.

— Je devrais peut-être…, commença Richard.

Il n'alla pas plus loin, car Kahlan le foudroyait déjà du regard.

— Chandalen, dit-il, feignant l'indignation, je n'ai pas de secret pour ma femme ! Sa présence ne me dérange jamais, et nous n'avons pas de temps à perdre en vaines discussions. Allons-y !

L'Homme d'Adobe haussa les épaules – une façon de dire qu'il se dégageait de toute responsabilité – puis fit volte-face pour conduire Richard et Kahlan vers leur destin, qu'il ne semblait pas juger très souriant.

Dix chasseurs suivaient les sept étrangers, et six autres, en formation par trois, marchaient le long de leurs flancs, à bonne distance. S'ils semblaient escorter paisiblement les visiteurs, les Hommes d'Adobe, en réalité, étaient prêts à les tailler en pièces au premier geste suspect. Voir des inconnus en armes sur leur territoire avait le don d'énerver les chasseurs, comme s'ils sentaient venir un orage.

Richard espéra que cette tempête-là n'éclaterait pas et céderait vite la place à un ciel sans nuages…

Les Hommes de Chandalen étaient la première ligne de défense du Peuple d'Adobe. Et leur réputation de férocité incitait la plupart des voyageurs à faire de grands détours pour ne pas croiser leur chemin.

Pourtant, les six hommes en tunique longue couleur paille qu'ils escortaient ne semblaient pas le moins du monde inquiets. Cette suprême indifférence éveilla un vague souvenir dans la mémoire du Sourcier…

… Qui faillit trébucher sur une racine quand il reconnut les étrangers.

Lorsqu'il en crut enfin ses yeux, il ne s'étonna plus que la présence de treize chasseurs ne les perturbe pas plus que ça. Mais que faisaient ces gens si loin de chez eux ?

Les six hommes étaient vêtus de la même façon et portaient des armes identiques. Richard les connaissait tous, même s'il ignorait leur nom, à part celui du guerrier qui marchait en tête. Le peuple auquel ils appartenaient luttait depuis des millénaires pour récupérer sa terre natale. À l'époque de l'Antique Guerre, des sorciers l'en avaient chassé pour créer la vallée des Âmes Perdues et séparer l'Ancien Monde du Nouveau.

Sur la hanche gauche, les six hommes portaient un fourreau d'où dépassait la garde caractéristique de leur épée à la lame recourbée. Une corde attachée au pommeau venait se nouer autour du cou du guerrier pour éviter qu'il perde son arme dans le feu de la bataille. Une hache et un bouclier rond sans ornement complétaient l'équipement de ces féroces combattants. Richard avait vu des femmes vêtues et armées de la même façon. Mais aujourd'hui, le détachement martial était exclusivement masculin.

Pour ces guerriers, s'entraîner à l'épée était une forme d'art. Jugeant que la journée ne leur laissait pas assez de temps pour se perfectionner, ils continuaient à s'exercer la nuit, à la lumière de la lune. Il y avait quelque chose de religieux dans leur passion pour l'escrime et ils ferraillaient et tuaient avec une pieuse dévotion.

Le septième « visiteur » était une visiteuse. En plus de sa tenue très différente de celle de ses gardes du corps, elle ne portait pas d'arme – au sens habituel du terme, en tout cas.

Bien qu'il ne fût pas expert en la matière, Richard estima, au terme d'un rapide calcul, qu'elle devait être enceinte de six bons mois.

Sur son joli visage encadré par une crinière de cheveux noirs, ses yeux très sombres pétillaient d'une vitalité brute qui pouvait parfois sembler menaçante. Superbe dans sa robe mi-longue en toile de lin teinte en ocre brillant, elle portait en guise de ceinture une large bande de peau de daim aux deux extrémités incrustées de pierres précieuses grossièrement taillées.

Sur ses bras et sur ses épaules pendaient des petites franges de tissu multicolores. Chacun de ces ornements passé dans un petit trou et tenu par un nœud avait été ajouté à la robe par un membre de son peuple qui désirait implorer les dieux.

C'était une robe de prière, et les bandelettes de tissu, quand le vent les agitait, devaient censément transmettre un message aux esprits du bien. Seule la femme-esprit de cet étrange peuple avait le droit d'arborer une telle tenue.

Richard se demanda de nouveau pourquoi ces gens s'étaient aventurés si loin de chez eux. Il formula plusieurs hypothèses, toutes plus déplaisantes les unes que les autres.

Il s’arrêta soudain. Kahlan se plaça sur sa gauche, Cara sur sa droite, et Chandalen prit position à côté d’elle.

Comme s’ils ne voyaient que lui, les six guerriers, après avoir posé leurs lances, s’agenouillèrent devant le Sourcier puis s’inclinèrent, le front touchant le sol.

La visiteuse resta debout et riva sur Richard ses yeux noirs où brillait la sagesse sans âge qu’il avait vue dans le regard de quelques autres femmes, dont sœur Verna, Shota, Annalina et Kahlan. La marque indélébile de la magie…

Alors qu’elle dévisageait le Sourcier, la femme-esprit s’autorisa l’ombre d’un sourire. Sans un mot, elle avança, dépassa les six guerriers et se prosterna à son tour devant Richard. Puis elle releva un peu la tête et lui baisa le bout d’une botte.

— *Caharin*, souffla-t-elle, pleine de révérence.

Richard se pencha, la saisit par l’épaule et tira sur sa robe pour qu’elle se relève.

— Du Chaillu, dit-il, je suis ravi de voir que tu vas bien, mais que fais-tu ici ?

La jeune femme se releva et eut un sourire éclatant. Puis elle se hissa sur la pointe des pieds et embrassa le mari de Kahlan sur la joue.

— Je suis venue te voir, Richard le Sourcier. Car tu es le *Caharin*… et mon époux.

Chapitre 27

— Son époux ? s'exclama Kahlan sur un ton qui n'augurait rien de bon.

Non sans sursauter – si violemment qu'il faillit tomber à la renverse –, Richard se souvint soudain de ce que Du Chaillu lui avait raconté sur les anciennes lois de son peuple. Et ce que cela impliquait lui glaçait les sangs.

À l'époque, il n'avait pas pris au sérieux les affirmations péremptoires de la femme-esprit. Un fatras de certitudes irrationnelles, ou une interprétation erronée de sa culture ! Aujourd'hui, ce fantôme pas si vieux que ça venait de nouveau le hanter…

— Son époux ? répéta Kahlan, de moins en moins commode.

Avec une grimace, comme si les détourner de Richard lui brisait le cœur, Du Chaillu daigna poser ses beaux yeux noirs sur la Mère Inquisitrice.

— Oui, mon époux ! Je suis Du Chaillu, la femme de Richard le Sourcier, notre *Caharin*. (Elle caressa d'une main son ventre arrondi et eut un sourire triomphant.) Et je porte son enfant !

— Je m'en charge, Mère Inquisitrice ! lança Cara d'un ton qui ne laissait pas de doute sur ses intentions. Cette fois, vous ne m'empêcherez pas de régler le problème dès le début !

La Mord-Sith s'empara du couteau glissé dans la ceinture de Chandalen et bondit sur sa proie.

Richard fut plus rapide. Interceptant Cara, il la repoussa en lui enfonçant dans la poitrine le bout des doigts tendus de sa main droite. Non content de l'arrêter, le coup expédia la Mord-Sith trois pas en arrière.

Le Sourcier avait déjà assez de problèmes comme ça pour que sa garde du corps n'en rajoute pas. Il la fit encore reculer de trois pas, puis de trois autres, jusqu'à ce qu'elle soit à une distance raisonnable de Du Chaillu.

Puis il lui arracha le couteau.

— Et maintenant, tu vas m'écouter ! cria-t-il. Tu ne sais rien de cette femme !

— Je…

— Silence ! Et ouvre grand tes oreilles. Tu es en retard d'une guerre. Du Chaillu n'a rien à voir avec Nadine ! Rien du tout !

Lâchant la bonde à sa colère, Richard hurla pour se défouler et jeta

le couteau sur le sol, avec tant de force qu'il traversa le tapis d'herbe et s'enfonça dans la terre.

Kahlan approcha et lui posa une main sur l'épaule.

— Richard, calme-toi ! Que se passe-t-il ? Vas-tu enfin m'expliquer ?

Le Sourcier se passa une main dans les cheveux. Puis il regarda derrière lui, vit que les guerriers se prosternaient toujours et serra les mâchoires pour ne pas exploser de nouveau.

— Jiaan relève-toi ! Et les autres aussi !

Tous les guerriers obéirent. Du Chaillu resta où elle était, impassible. À toutes fins utiles, Chandalen et ses chasseurs reculèrent un peu. L'ayant surnommé Richard Au Sang Chaud, les Hommes d'Adobe ne s'étonnaient pas de l'éclat du Sourcier. Mais ce n'était pas une raison pour négliger de prendre quelques précautions…

Chandalen et ses hommes ne pouvaient pas comprendre que la colère du Sourcier était dirigée contre l'abomination qui avait déjà fait une victime parmi leur peuple. Non, deux, probablement, comprit soudain Richard. Et ce n'était qu'un début…

— Richard, souffla Kahlan, reprends-toi et dis-moi de quoi il retourne. Qui sont ces gens ?

Le jeune homme semblait ne pas pouvoir ralentir sa respiration, apaiser son cœur affolé ou discipliner les pensées qui tourbillonnaient dans sa tête.

Les événements échappaient à son contrôle et des angoisses qu'il croyait reléguées dans le passé revenaient le harceler, comme si elles s'étaient libérées de leurs chaînes pour lui sauter dessus. Bon sang, il aurait dû y penser plus tôt ! Il se maudissait d'avoir été si aveugle !

Mais il devait y avoir un moyen d'arrêter ça. Il devait réfléchir et cesser d'avoir peur de catastrophes qui ne s'étaient pas encore produites.

Sa mission était de les empêcher !

Soudain, il dut se rendre à l'évidence : le pire était déjà arrivé, et il lui fallait maintenant se concentrer sur la solution.

— Richard, insista Kahlan, réponds-moi ! Qui sont ces gens ?

— Les Baka Ban Mana. Ça veut dire « ceux qui n'ont pas de maître »…

— Maintenant que le *Caharin* nous a été envoyé, intervint Du Chaillu, dans le dos des deux jeunes gens, notre nom a changé. Nous sommes les Baka Tau Mana.

Ignorant l'explication de la femme-esprit, de toute façon des plus obscures, Kahlan continua d'interroger Richard. Et cette fois, sa voix fut coupante comme une lame.

— Pourquoi dit-elle que tu es son époux ?

Engagé dans une réflexion qui dépassait de loin le moment présent,

Richard eut besoin de quelques secondes pour comprendre la question de sa femme.

Kahlan ne saisissait pas les implications de cette histoire de *Caharin* et de mariage. Elle se souciait de détails insignifiants alors qu'un gouffre s'ouvrait sous leurs pieds.

— Ce n'est pas ce que tu penses, marmonna-t-il, agacé.

— Une bonne nouvelle… Dans ce cas, si tu me disais de quoi il s'agit ?

Ce n'était pas vraiment une question… Plutôt le dernier rayon de soleil qu'on aperçoit avant un orage.

— Tu ne comprends donc pas ? cria Richard en désignant Du Chaillu. C'est l'ancienne loi ! Selon ses termes, elle est ma femme ! En tout cas, elle le pense.

Le Sourcier se pressa les mains sur les tempes, car sa tête menaçait d'exploser.

— Nous sommes dans la mélasse…, murmura-t-il.

— Vous, c'est certain ! lança la Mord-Sith.

— Cara, ça suffit ! siffla Kahlan. Richard, de quoi parles-tu ?

Des passages du journal de Kolo revinrent à la mémoire du Sourcier.

Il ne parvenait pas à mettre de l'ordre dans ses idées. Le monde s'écroulait, et sa compagne lui posait des questions sur un passé sans importance. Depuis qu'il avait mesuré toute l'étendue du désastre, il ne réussissait pas à comprendre comment elle pouvait être aussi aveugle.

— Tu ne vois donc pas ? s'écria-t-il.

Les solutions défilaient dans son esprit, et aucune ne semblait satisfaisante. Le temps leur coulait entre les doigts, et il était peut-être déjà trop tard.

— Moi, je vois que vous avez engrossé cette femme, lâcha Cara.

Richard foudroya la Mord-Sith du regard.

— Après tout ce que nous avons traversé ensemble, c'est ce que tu penses de moi ?

Outragée, Cara croisa les bras et ne daigna pas répondre.

— Fais le calcul, mon amie, intervint Kahlan. Quand cette femme a été fécondée, Richard était prisonnier des Mord-Sith, au Palais du Peuple. Donc, il ne la connaissait même pas !

Alors que le Sourcier portait les Agiels des deux femmes qui étaient mortes en tentant de le protéger, Kahlan avait autour du cou celui de Denna, la Mord-Sith au service de Darken Rahl qui avait quasiment torturé Richard à mort. Elle l'avait aussi pris pour… partenaire…, mais cela n'avait jamais rien eu d'un mariage. En réalité, c'était une autre façon d'humilier son cobaye…

À la fin, Richard avait pardonné Denna. Sachant qu'il allait la tuer pour pouvoir s'évader, elle lui avait offert son Agiel et demandé de se souvenir qu'elle n'avait pas été seulement une Mord-Sith, mais aussi un être humain. Puis elle avait voulu qu'il partage son dernier souffle.

Sa relation avec Denna avait aidé Richard à comprendre les Mord-Sith, et à éprouver pour elles une curieuse compassion – grâce à laquelle il avait été le premier homme à se tirer vivant de leurs griffes.

Pour l'heure le Sourcier était surpris, et très déçu, que Kahlan ait si vite « fait le calcul ». Il n'aurait pas cru qu'elle douterait de lui, et il se trompait.

— C'était un réflexe, tout simplement, dit-elle comme si elle avait lu ses pensées. Maintenant, dis-moi ce qui se passe !

— Puisque tu as dirigé les Contrées, tu sais sûrement que le mariage est une institution très différente selon les cultures. Pense aux Inquisitrices, qui choisissent un homme pour des raisons sans rapport avec l'amour, puis lui volent son âme et son esprit. Et bien entendu, le malheureux n'a pas son mot à dire…

Une Inquisitrice sélectionnait son partenaire pour ses qualités de « reproducteur », et rien de plus. Comme leur union détruirait l'esprit du malheureux, à quoi aurait-il servi qu'elle l'aime ? L'essentiel était qu'il lui donne un enfant sain et vigoureux – à condition, bien entendu, qu'il s'agisse d'une fille.

— Chez moi, continua Richard, les parents arrangent très souvent les mariages. Et parfois même dès la naissance des futurs époux. Tous les peuples ont des coutumes et des lois différentes.

Kahlan jeta un coup d'œil furtif et peu amical à Du Chaillu.

— Si tu me parlais des siennes ? demanda-t-elle d'une voix glaciale.

Richard aurait juré que sa femme caressait sans vraiment s'en apercevoir la pierre noire du joli collier que Shota lui avait offert le jour de leurs noces.

La voyante s'était invitée à la fête… et il n'oublierait jamais ses paroles :

« Voilà mon cadeau de noce. Une preuve d'amour pour vous deux, et pour tous les êtres vivants. (La voyante s'était tournée vers Kahlan.) *Tant que tu porteras ce collier, vous n'aurez pas d'enfant. Vous vous aimez. Profitez l'un de l'autre, après avoir si durement combattu pour être ensemble. Savourez les moments qui sont devant vous. Depuis toujours, vous désirez être unis. Ne gâchez pas tout.*

» Mais n'oubliez pas mon avertissement : si vous avez un fils, je ne le laisserai pas vivre. N'ayez aucun doute là-dessus. »

Shota n'était pas une adversaire à négliger, et Richard avait payé pour le savoir. Chez elle, dans l'Allonge d'Agaden, sont trône était

recouvert de la peau d'un sorcier qui avait eu le tort de chercher à lui nuire.

Richard ignorait s'il transmettrait le don à son fils, faisant de lui le fléau lâché sur le monde que prévoyait Shota. Mais pour l'instant, Kahlan et lui avaient décidé de ne pas s'attirer les foudres de la voyante. De toute façon, ils n'avaient pas vraiment le choix… Car affronter Shota pouvait être aussi dangereux que de se frotter au Gardien en personne.

Sentant les doigts de son épouse se poser sur sa joue, il se souvint qu'elle attendait une réponse.

Il fit un effort pour parler lentement et clairement.

— Du Chaillu vient de l'Ancien Monde, au-delà de la vallée des Âmes Perdues. Je l'ai aidée quand sœur Verna m'a conduit de force au Palais des Prophètes.

» Les Majendies avaient enlevé Du Chaillu pour en faire la victime d'un sacrifice rituel. Elle était entre leurs mains depuis des mois, et ses geôliers abusaient d'elle.

» Parce que j'ai le don, ils voulaient que je la tue. En échange, Verna et moi aurions pu traverser leur pays en toute sécurité. Selon leur religion, il faut qu'un sorcier tienne le couteau sacrificiel… Mais j'ai libéré la prisonnière, avec l'espoir qu'elle nous guiderait dans les marécages, puisque le territoire des Majendies nous était interdit.

— J'ai fourni à Richard et à la sorcière une escorte qui les a aidés à trouver le chemin de la grande maison des magiciens.

— La sorcière ? répéta Kahlan. Et la maison des magiciens ? De quoi parle-t-elle ?

— De Verna et du Palais des Prophètes, répondit Richard. Mais ses hommes ne nous ont pas guidés parce que j'ai libéré Du Chaillu. En fait, c'est à cause d'une ancienne prophétie…

La Baka Tau Mana avança et vint se camper près du Sourcier, comme si c'était sa place et son droit.

— Richard est venu à nous et il a dansé avec les esprits, prouvant qu'il était le *Caharin*. Selon l'ancienne loi, cela fait de lui mon mari.

Richard ne s'étonna pas de voir Kahlan se dresser sur ses ergots.

— Et qu'est-ce que ça signifie, exactement ? demanda-t-elle.

Le Sourcier tarda un peu à répondre, car il avait du mal à trouver ses mots. Du Chaillu en profita pour lui brûler la politesse :

— Je suis la femme-esprit des Baka Tau Mana et la gardienne de leurs lois. Il est dit dans les textes que le *Caharin* prouverait son identité en dansant avec les esprits et en versant le sang de trente Baka Ban Mana. Un exploit que seul l'élu peut accomplir, et uniquement avec l'aide des esprits.

» Depuis que Richard le Sourcier y est parvenu, nous ne sommes

plus un peuple libre, mais ses esclaves. Nos maîtres de la lame se sont toujours entraînés à cette seule fin : avoir l'honneur de révéler le *Caharin* à lui-même, afin qu'il puisse combattre le mal. En les affrontant, Richard a montré qu'il était l'élu venu pour nous rendre notre terre, comme nos ancêtres nous l'avaient promis.

Alors que la brise faisait voleter ses cheveux, la femme-esprit continua, le regard toujours aussi froid. Mais un tremblement, dans sa voix, trahit son trouble :

— Le Sourcier a tué les trente guerriers, comme l'ancienne loi l'annonçait. Pour notre peuple, ces maîtres de la lame et leur mort glorieuse sont désormais entrés dans la légende.

— Je n'avais pas le choix, souffla Richard entre ses dents serrées. Sinon, ils m'auraient abattu. Je les ai implorés d'arrêter, et j'ai supplié Du Chaillu d'empêcher un massacre. Avais-je sauvé une Baka Ban Mana pour en étriper des dizaines ? Hélas, à la fin, j'ai dû me défendre.

Kahlan jeta un regard peu amène à Du Chaillu, puis elle riva de nouveau les yeux sur Richard.

— Tu as sauvé cette… femme-esprit, puis tu l'as rendue aux siens. Ensuite, elle a demandé à trente guerriers de te tailler en pièces. Ai-je bien compris la situation ? Si oui, voilà une étrange façon de te remercier.

— C'était plus compliqué que ça…, marmonna le Sourcier, gêné de devoir prendre la défense des Baka Ban Mana.

Le souvenir de ce bain de sang lui donnait encore la nausée.

— Mais tu lui as bien sauvé la vie ?

— Oui !

— Alors, si tu m'expliquais en quoi c'est « plus compliqué » ?

Plongé dans de pénibles réminiscences, Richard réfléchit un instant à la meilleure façon de plaider une cause… à laquelle il n'adhérait pas vraiment.

— C'était une sorte d'épreuve, avec la vie ou la mort comme enjeu. Ce test m'a forcé à utiliser la magie de l'épée d'une manière que j'aurais crue impossible. Pour survivre, j'ai dû puiser dans l'expérience de tous ceux qui ont manié l'Épée de Vérité avant moi.

— Que veux-tu dire ? Comment peut-on « puiser dans l'expérience » des morts ?

— La magie de l'arme a en quelque sorte stocké toutes les connaissances martiales de mes prédécesseurs, qu'ils aient eu le cœur pur ou perverti. J'ai trouvé un moyen de m'approprier ce savoir en laissant les fantômes qui résident dans l'épée parler dans mon esprit. Mais au milieu d'un combat, il est souvent difficile de comprendre des mots.

» Parfois, les informations me viennent sous la forme d'images – des symboles, pour être précis. C'est un point essentiel, si on veut comprendre pourquoi les prophéties me surnomment « fuer griss ost drauka » : le messager de la mort.

Richard posa une main sur l'amulette qu'il portait autour du cou. Le rubis symbolisait une goutte de sang, et les lignes qui l'entouraient représentaient allégoriquement la danse avec les morts. Pour un sorcier de guerre, ces énigmatiques entrelacs de lignes avaient un sens très particulier.

— Voilà la danse avec les morts, dit Richard en tapotant l'amulette. Mais je ne l'ai pas compris avant de devoir affronter les trente guerriers de Du Chaillu.

» Une prophétie annonçait ma venue aux Baka Ban Mana. Et leur ancienne loi leur ordonnait de m'apprendre à danser avec les morts. Ils ne comprenaient sûrement pas comment l'épreuve pouvait m'apporter ces connaissances, mais ils avaient une certitude : si je survivais, ils sauraient que j'étais l'élu.

» Pour vaincre Darken Rahl et le renvoyer chez le Gardien, j'avais besoin de savoir danser avec les morts. (Richard regarda Kahlan.) Tu te souviens que je l'avais invoqué sans le vouloir, pendant un conseil des devins, juste avant que les sœurs me capturent ?

— Bien entendu… Donc, les Baka Ban Mana t'ont contraint à lutter à un contre trente, quasiment sans une chance de t'en sortir, pour que tu fasses appel à toute la puissance de ton don. Et tu as tué tous ces guerriers…

— C'est ça… Ils obéissaient à une prophétie, comprends-tu ? (Richard chercha le regard de sa seule et unique épouse – dans son cœur, en tout cas.) Tu sais que ces prédictions peuvent être d'une atroce cruauté…

Kahlan détourna la tête, soudain plongée dans ses propres souvenirs douloureux. Les prophéties leur avaient valu à tous les deux bien des drames, et c'était un miracle qu'elles n'aient pas fini par les séparer. La dernière épreuve en date, nommée Nadine, leur avait également été imposée par une prophétie.

— Parmi les trente guerriers, dit Du Chaillu, de la fierté dans la voix, il y avait mes cinq maris. Oui, les pères de mes enfants…

— Ses cinq maris…, répéta Kahlan. Par les esprits du bien !

— Du Chaillu, grogna Richard, tu ne m'aides pas beaucoup !

— Attends ! lança Kahlan. Si je comprends bien, tuer ses cinq époux te forçait à devenir le sixième ?

— Absolument pas ! En triomphant des trente guerriers, j'ai prouvé que j'étais le *Caharin*. Et la femme-esprit, selon les anciens mots, est l'épouse de l'élu. J'aurais dû y penser plus tôt !

— Ben voyons ! railla Kahlan.

— Je sais que ça paraît absurde, tenta de se justifier Richard, mais…

— Non, non, je comprends très bien, coupa Kahlan, au bord des larmes. Par noblesse d'âme, tu l'as épousée. Quelle jeune mariée ne comprendrait pas ça ? Et comme tu es très occupé, tu as oublié de m'en parler avant de t'unir à moi. Quoi de plus normal ? Un homme ne peut pas se souvenir de toutes les épouses qu'il a prises lors de ses voyages ! (Elle croisa les bras et se détourna.) Richard, comment oses-tu…

— Tu n'as rien compris du tout ! s'écria le Sourcier. Je n'étais pas d'accord, et il n'y a jamais eu de cérémonie. Kahlan, je n'ai pas prononcé de vœux ! Il ne s'est rien passé !

» Avec tout ce que nous avons traversé, j'ai oublié de t'en parler, parce que cette histoire que je tenais pour absurde m'est sortie de l'esprit. Je n'ai rien fait pour que Du Chaillu veuille être ma femme. Mais elle pense l'être parce que j'ai tué trente des siens.

— Elle l'est, corrigea Du Chaillu.

— Donc, si je dois te croire, tu n'as jamais seulement envisagé de l'épouser ?

— Voilà un moment que j'essaie de te le dire ! C'est simplement une prophétie des Baka Ban Mana.

— Baka Tau Mana, rectifia Du Chaillu.

Richard ignora cette interruption.

— Je sais que tu es troublée, dit-il à Kahlan, mais je crois que nous devrions en reparler plus tard. J'ai peur que nous ayons un grave problème.

L'Inquisitrice fronça les sourcils. Conscient qu'il venait de faire une gaffe, Richard tenta de la rattraper.

— Un *autre* grave problème, plutôt…

Sa femme le remercia de sa « délicatesse » d'un regard mi-figue, mi-raisin.

Il se détourna, arracha une poignée de hautes herbes pour se défouler, et se demanda s'il pouvait y avoir pis, dans la vie, que s'attirer les foudres de Kahlan.

— Tu sais beaucoup de choses sur la magie, dit Richard. Après tout, tu as été élevée par des sorciers, et tu as étudié beaucoup de grimoires dans la Forteresse. Bref, tu es la Mère Inquisitrice, et…

— Peut-être, coupa Kahlan, mais je n'ai pas le don, en tout cas au sens classique du terme. Mon pouvoir est différent de celui d'un sorcier ou d'une magicienne. Cela dit, tu as raison, j'ai suivi une formation assez poussée.

— Alors, voici ma question : en magie, lorsqu'il y a une condition, peut-elle être remplie indirectement, au nom d'une règle tortueuse,

sans que le rituel en principe requis ait eu lieu ?

— Oui. C'est ce qu'on nomme l'« effet réflecteur ».

— Et ça marche comment ?

Pendant qu'elle méditait sur sa réponse, Kahlan enroula distraitement une mèche de cheveux encore humides autour de son index.

— Imagine une pièce dotée d'une seule fenêtre… Du coup, la lumière du soleil n'atteint jamais les coins. Existe-t-il un moyen pour qu'elle en éclaire un ?

— Avec le nom que porte ce processus, je suppose qu'il suffit d'utiliser un miroir ?

— Exactement ! (Kahlan laissa les cheveux se dérouler, puis elle brandit son index.) Avec un miroir, on peut modifier l'ordre naturel des choses. Eh bien, la magie fonctionne parfois comme ça. Bien entendu, c'est beaucoup plus compliqué, mais je ne parviens pas à trouver une meilleure image…

» Si une condition, même oubliée depuis longtemps, est remplie selon les anciennes lois, le sortilège peut la « refléter » pour qu'elle active la magie dont elle est censée être le déclencheur. Comme l'eau qui détermine toute seule sa profondeur, un sort improvise souvent la solution qui lui convient. Dans les limites que lui impose sa nature même, évidemment.

— C'est bien ce que je craignais…, souffla Richard.

Il jeta les herbes qu'il venait d'arracher, soupira, puis leva les yeux vers les éclairs qui déchiraient le ciel.

— Le sortilège qui nous occupe tient sa « nature », comme tu dis, des magiciens qui ont rédigé les prophéties au sujet du *Caharin*. Et c'est bien ce qui m'inquiète…

Kahlan prit le bras de Richard et le força à se tourner vers elle.

— Mais Zedd a dit que…

— Il nous a menti ! Ce vieux filou a recouru à la Première Leçon du Sorcier : les gens gobent un mensonge parce qu'ils ont envie d'y croire, ou parce qu'ils redoutent que ce soit la vérité.

» J'avais envie de croire Zedd, et il m'a roulé dans la farine !

— Que voulez-vous dire ? demanda Cara.

Richard eut un soupir accablé. Ces derniers temps, il passait à côté de tout avec une belle régularité.

— Le Cabrioleur est une histoire à dormir debout inventée par Zedd !

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Parce qu'il ne voulait pas nous dire que les Carillons rôdent dans le monde des vivants. Ne me demande surtout pas pourquoi. Hélas, je n'en sais rien !

Comment avait-il pu oublier Du Chaillu ? Une telle stupidité était

impardonnable !

Kahlan avait raison d'être furieuse. Sur tous les points, il s'était montré d'un incurable crétinisme. De quel droit prétendait-il être le seigneur Rahl, un homme qui exigeait que tout le monde lui obéisse ?

— Richard, pas de précipitation, dit Kahlan. Réfléchissons encore un peu, et…

— Zedd a été très clair : pour nous envahir, les Carillons avaient besoin que tu sois ma troisième femme.

— *« Il y a un nombre incroyable de conditions »*…, rappela Kahlan. Souviens-toi de ce qu'il a dit !

— Du Chaillu ! (Richard leva un doigt.) Nadine… (Il en leva un deuxième.) Et toi ! Tu es bien ma troisième épouse, qu'on le veuille ou non !

» Je ne vois pas les choses comme ça, mais les sorciers qui ont jeté le sort se fichaient de ce que je penserais des millénaires plus tard. Et si les conditions sont remplies, il est logique qu'il soit activé !

— Tu oublies un détail capital, dit Kahlan. Quand j'ai invoqué les Carillons, nous n'étions pas encore mariés !

— C'est faux, et tu le sais très bien ! Lorsque j'ai dû épouser Nadine pour entrer dans le Temple des Vents, les vœux que je prononçais t'étaient adressés. Et les tiens étaient pour moi, pas pour Drefan. Aux yeux des esprits, nous sommes mariés depuis ces instants-là. Anna elle-même l'a reconnu…

» L'effet réflecteur, Kahlan ! Mes unions avec Du Chaillu et Nadine, si théoriques soient-elles, ont fait de toi ma troisième épouse. Et le miroir a envoyé la lumière vers le coin sombre où se tapissait le danger…

— Mais…, commença Kahlan.

— Je suis désolé de ne pas avoir compris ça plus tôt, coupa Richard. Maintenant, il faut regarder la vérité en face : les Carillons rôdent dans notre monde !

Chapitre 28

Si logique que fût son raisonnement, Richard vit qu'il n'avait pas suffi à convaincre Kahlan. Toujours furieuse, elle ne semblait pas disposée à mener un débat courtois sur le sujet.

— Tu as parlé à Zedd de cette… femme ? demanda-t-elle en désignant hargneusement Du Chaillu. Allons, réponds ! Tu dois lui en avoir touché un mot…

Richard comprenait parfaitement la réaction de Kahlan. Même si elle avait été innocente dans l'affaire, il aurait détesté découvrir qu'elle avait oublié de lui parler d'un précédent mari. Son lien avec Du Chaillu était des plus ténus, mais il y avait de quoi perturber sa seule véritable épouse.

Il y avait beaucoup plus grave que cela… Un danger mortel planait sur eux et menaçait le monde. Kahlan devait le comprendre ! Il fallait qu'elle mesure à quel point leur situation était périlleuse.

Et ils avaient déjà perdu trop de temps !

Richard implora les esprits du bien de l'aider à ouvrir les yeux de sa femme – et si possible, sans qu'il soit contraint de lui révéler tout ce qu'il venait de comprendre.

— Crois-moi, dit-il, je ne me souvenais même plus de cette histoire ! Alors, par quel miracle en aurais-je parlé à Zedd ? Et quand ? La mort de Juni nous a empêchés d'avoir une véritable conversation, puis il a inventé son « Cabrioleur » pour nous envoyer accomplir une mission fantaisiste !

— Alors, comment savait-il, pour ton premier mariage ? S'il l'ignorait, pourquoi aurait-il voulu nous monter un bateau ? J'insiste : comment Zedd savait-il que j'étais en réalité ta troisième épouse ? Même en vertu d'une ancienne loi que tu t'es astucieusement empressé d'oublier ?

— Quand il pleut en pleine nuit, as-tu besoin de voir les nuages pour savoir que de l'eau tombe du ciel ? Zedd a senti ses pouvoirs décliner, il en a tiré la conclusion qui s'imposait, et il s'est aussitôt lancé à la recherche d'une solution. C'est comme ça qu'il fonctionne.

— Tu n'envisages même pas qu'il ait été sincère, au sujet du Cabrioleur ? Tout simplement parce que c'est la vérité ?

— Pas un instant ! Kahlan, il faut cesser de nous voiler la face. Refuser de voir la vérité aggrave les choses, parce qu'on fonde ses espoirs sur des mensonges. Et des gens sont déjà morts !

— La triste fin de Juni ne prouve pas que les Carillons sont dans notre monde.

— Il n'y a pas eu que Juni ! Les Carillons ont aussi provoqué la mort du bébé !

— Quoi ?

Hors d'elle, Kahlan recommença à jouer nerveusement avec ses cheveux. Richard ne lui en voulait pas de s'accrocher à la fumeuse théorie du Cabrioleur. Contre le monstre imaginé par Zedd, il semblait y avoir une solution. Face aux Carillons, en revanche…

— Pour commencer, tu oublies ta première femme ! Et maintenant, tu imagines je ne sais quelle catastrophe. Richard, comment peux-tu dire que les Carillons ont tué ce pauvre bébé ?

— Parce qu'ils sont là pour détruire la magie. Et les Hommes et les Femmes d'Adobe ont des pouvoirs !

Bien qu'il menât une vie très simple et très isolée, le Peuple d'Adobe ne ressemblait à aucun autre. Car il était le seul capable de convoquer un conseil des devins pour parler aux morts. Même s'ils ne pensaient pas être des magiciens, l'Homme Oiseau et les anciens avaient l'incroyable aptitude d'appeler un esprit exilé dans le cercle extérieur de la Grâce, de lui faire traverser le voile et de le garder un instant, même très bref, dans le cercle de la vie.

Si l'Ordre Impérial gagnait la guerre, le Peuple d'Adobe, comme tant d'autres, serait massacré parce qu'il contrôlait une forme de magie. À condition que les Carillons le laissent vivre assez longtemps pour ça…

Richard remarqua que Chandalen, à quelques pas de là, les écoutait très attentivement.

— Le Peuple d'Adobe peut communiquer avec ses ancêtres. L'Homme Oiseau et les anciens sont la focale de la magie, mais je suis sûr qu'elle est présente chez chaque membre de la communauté. Tous les villageois risquent d'être victimes des Carillons.

» Zedd a dit que les faibles sont touchés les premiers. J'ai lu la même chose dans le journal de Kolo. Et qui est plus faible qu'un bébé le jour de sa naissance ?

Kahlan caressa la pierre de son collier et baissa les yeux. Elle prit une grande inspiration pour se calmer, concentrée comme si elle tentait de retrouver un peu de logique au milieu de toute cette folie.

— Je sens toujours mon pouvoir, aussi fort que d'habitude. Si tu avais raison, il faiblirait. Et crois-moi, je m'en apercevrais ! Nous n'avons aucune preuve de ce que tu avances. Richard, il ne faut pas tirer de conclusions hâtives. Il y a chaque jour des dizaines de bébés mort-nés. Ça ne prouve rien.

Le Sourcier se tourna vers Cara qui les écoutait toujours en gardant un œil sur la plaine, sur les chasseurs et plus particulièrement sur les

Baka Tau Mana.

— Depuis combien de temps ton Agiel a-t-il perdu son pouvoir ? lui demanda-t-il.

La Mord-Sith sursauta comme s'il l'avait giflée. Elle ouvrit la bouche, la referma, puis releva le menton, résolue à jouer la comédie jusqu'au bout.

— Seigneur Rahl, qu'est-ce qui vous permet de dire…

— Pour attaquer Du Chaillu, tu as pris le couteau de Chandalen. Je ne t'ai jamais vue préférer une autre arme à ton Agiel. Et aucune Mord-Sith ne le ferait. Alors, depuis quand ?

— Ces deux derniers jours, seigneur, j'ai commencé à avoir du mal à vous sentir à travers le lien. Au début, j'ai cru que c'était passager, mais c'est devenu de plus en plus grave. Et c'est le lien, vous le savez, qui confère leur pouvoir à nos Agiels.

La nervosité de Cara s'expliquait enfin. Pour une Mord-Sith, sentir le lien disparaître devait être pis que tout. Car ces femmes vivaient pour leur seigneur, dont elles captaient la présence à distance, tant qu'il n'était pas vraiment très loin d'elles.

Les yeux rivés sur les nuages, Cara se racla la gorge. Richard vit des larmes perler à ses paupières.

— Seigneur, quand je touche mon Agiel, je ne sens plus rien.

Il fallait être une Mord-Sith pour pleurer la disparition d'une magie aussi cruelle. Chaque fois qu'elle touchait son arme, Cara souffrait atrocement. Hélas, le sens du devoir et l'impitoyable formation de ces femmes en avaient fait des êtres à part.

— Mais je vous reste loyale, et je ne reculerai devant rien pour vous protéger ! La perte de son pouvoir ne change rien pour une Mord-Sith !

— Et l'armée d'harane ? soupira Richard, accablé par l'étendue du désastre. Le lien est le garant de la fidélité de mes soldats. Jagang approche, et sans nos forces…

Le lien, un pouvoir qu'il avait hérité de son ascendance Rahl, avait été créé pour protéger les D'Harans de ceux qui marchent dans les rêves. Si Jagang perdait sa magie quelque temps *après* que celle de Richard eut disparu, la catastrophe serait encore pire.

Le Cabrioleur de Zedd était d'ailleurs lui aussi censé s'attaquer à la magie. Quand il voulait faire gober un mensonge à quelqu'un, le vieux sorcier inventait toujours une histoire assez proche de la réalité…

Il fallait que Kahlan comprenne. Mais elle ne semblait pas en prendre le chemin.

— Richard, même si les soldats ne sentent plus le lien, ils te resteront loyaux. Dans les Contrées du Milieu, la plupart des gens sont depuis toujours fidèles à la Mère Inquisitrice, et ils n'ont aucune connexion magique avec elle. Les D'Harans croient en toi parce que tu

leur as prouvé ta valeur, et qu'ils savent que tu reconnais la leur.

— C'est exact, confirma Cara. L'armée ne vous abandonnera pas, parce que vous êtes son vrai chef. Comme moi, les soldats sont prêts à mourir pour vous.

— Ce que tu dis me touche, Cara, mais…

— Vous êtes le seigneur Rahl : la magie qui combat la magie. Nous, nous sommes l'acier qui affronte l'acier. Et il en sera toujours ainsi.

— Tout le problème est là, justement ! Je ne serai plus en mesure d'affronter la magie. Que ce soit à cause du Cabrioleur ou des Carillons, elle cessera de fonctionner !

— Dans ce cas, vous trouverez un moyen de la restaurer. Le seigneur Rahl est capable de tout.

— Richard, intervint Kahlan, selon Zedd, les Sœurs de l'Obscurité ont invoqué le Cabrioleur, et c'est lui la cause du problème. Tu n'as aucune preuve que les Carillons soient impliqués. Accomplissons la mission dont nous a chargés ton grand-père, et tout rentrera dans l'ordre. Pour ça, nous devons regagner au plus vite Aydindril.

— J'aimerais que ce soit si simple, mais hélas, il en va autrement.

Même si c'était la seule solution pour qu'elle comprenne, Richard ne pouvait toujours pas se résoudre à tout dire à son épouse.

Dont la patience commençait à s'épuiser !

— Si Zedd dit que c'est le Cabrioleur, pourquoi t'accroches-tu à ton idée au sujet des Carillons ?

— Tu veux le savoir ? Alors, réfléchis un peu à ça ! Ma grand-mère, la femme de Zedd, a un jour raconté à sa fille l'histoire d'un chat nommé « Cabrioleur ». Des années plus tard, ma mère m'a parlé de ce chaton acrobate pour me consoler d'un bobo sans gravité. Zedd ne l'a jamais su, bien entendu, parce que je ne lui racontais pas tout ce qui m'arrivait, surtout quand ça avait aussi peu d'importance.

» Quand il a voulu nous cacher la vérité, ce nom, « Cabrioleur », est sans doute le premier qui lui soit passé par la tête. Lorsque tu l'as entendu pour la première fois, tu ne l'as pas trouvé un peu saugrenu, pour un monstre ?

Kahlan croisa les bras et eut une moue qui en disait long.

— J'ai cru être la seule à trouver ça bizarre, avoua-t-elle. Mais ça ne prouve rien. Et ton histoire de chat peut être une coïncidence.

Richard était sûr qu'il s'agissait des Carillons. Exactement comme il avait su, pour le poulet qui n'en était pas un. Et il aurait donné cher pour que Kahlan le croie sur parole.

— Que sont ces « Carillons » ? demanda soudain Cara.

Richard détourna la tête et contempla sombrement l'horizon. Il ne savait pas grand-chose, mais le peu qu'il avait appris lui glaçait les

sangs.

— L'Ancien Monde voulait en finir avec la magie, comme Jagang aujourd'hui, et sans doute pour la même raison : régner plus facilement par l'épée. Le Nouveau Monde, lui, entendait que la magie survive. Pour vaincre, les sorciers des deux camps ont fabriqué des armes abominables.

» Certaines, comme les mriswiths, étaient à l'origine des hommes et des femmes comme vous et moi. En utilisant la Magie Soustractive pour leur retirer des caractéristiques, et l'Additive pour leur en ajouter d'autres, les sorciers ont donné naissance à des monstres. Chez d'autres cobayes, ils ont simplement instillé des pouvoirs très particuliers.

» Je crois que ceux qui marchent dans les rêves appartiennent à la deuxième catégorie : des êtres humains normaux avec des capacités hors du commun. Jagang est le descendant direct de ces « armes vivantes » imaginées pendant l'Antique Guerre. Mais aujourd'hui, il n'est plus un simple outil…

» Contrairement à lui, qui cherche à éliminer notre magie pour mieux imposer la sienne, les habitants de l'Ancien Monde désiraient sincèrement éradiquer toutes les formes de pouvoir. Les Carillons furent conçus pour cette unique tâche. Ils viennent du royaume des morts, où règne le Gardien. Comme l'a dit Zedd, un fléau pareil, lâché sur notre monde, ne menace pas seulement la magie. La vie elle-même est en danger !

— Il a ajouté qu'Anna et lui régleraient le problème, rappela Kahlan.

— Dans ce cas, pourquoi nous a-t-il menti ? Il aurait pu nous faire confiance, non ? S'il peut résoudre le problème, dire la vérité ne lui aurait rien coûté. Non, ce n'est pas si simple, j'en suis sûr…

— Nos guerriers auront vite fait d'égorger ces vermines, et…, intervint Du Chaillu après un long, et plutôt miraculeux, moment de silence.

— Tais-toi ! coupa Richard en lui plaquant deux doigts sur la bouche. Du Chaillu, pas un mot de plus sur ce sujet ! Tu ne sais pas de quoi tu parles, ni quel désastre tu risques de provoquer !

Quand il fut sûr que la femme-esprit lui obéirait, le Sourcier se détourna de nouveau pour contempler le ciel qui s'éclaircissait vers le nord, en direction d'Aydindril. Certain d'avoir compris ce qui se passait, il n'avait plus envie de débattre, mais de réfléchir. Pour affronter les Carillons, il devait fourbir ses armes.

Alors qu'il parcourait le journal de Kolo, à la recherche d'informations bien précises, il était tombé sur des passages qui évoquaient les Carillons – au milieu d'un flot d'autres phénomènes. À l'époque, les sorciers envoyaient sans cesse des rapports à la Forteresse

sur les menaces qui apparaissaient chaque jour, toutes plus inquiétantes les unes que les autres.

Quand il les trouvait particulièrement intéressantes, Kolo commentait certaines de ces nouvelles sans jamais en faire un compte rendu exhaustif. Après tout, il s'agissait de son journal intime, pas d'une œuvre destinée à être lue. Il se bornait donc à mentionner telle ou telle information – souvent très allusivement – et à ajouter des commentaires pas toujours évidents à comprendre. Du coup, Richard devait se contenter de données lacunaires et d'opinions forcément très subjectives…

Lorsque quelque chose l'effrayait, Kolo donnait davantage d'informations, car il couchait sur le papier les raisonnements qui lui semblaient devoir mener à une solution. À un moment, les Carillons l'avaient beaucoup inquiété, et il s'était montré inhabituellement prolixe à leur propos.

Richard se souvint qu'il mentionnait même le nom du sorcier chargé de régler le problème. Un certain Ander, dont le prénom lui échappait.

Ce sorcier était surnommé « la Montagne », certainement parce qu'il était très grand. À l'évidence, Kolo ne l'aimait pas, et il se référait souvent à lui en l'appelant « la Taupinière ». Entre les lignes, Richard avait cru comprendre qu'Ander n'était pas vraiment du genre modeste.

Dans un passage, Kolo s'indignait que les gens soient incapables d'appliquer la Cinquième Leçon du Sorcier : « Fiez-vous aux actes des autres, pas seulement à leurs paroles, parce que leurs actes les trahissent, chaque fois qu'ils mentent. »

Kolo déplorait qu'on ait omis de passer la personnalité d'Ander au crible de cette Cinquième Leçon. Ainsi, il aurait été facile de voir que cet homme se souciait exclusivement de lui-même et n'accordait aucune importance au bien-être de la communauté.

— Vous ne nous avez toujours pas dit ce que sont les Carillons, seigneur, insista Cara.

Richard sentit la brise faire voleter ses cheveux et gonfler sa cape, comme si elle voulait l'inciter à se remettre en chemin. Mais vers où ? Une question capitale… dont il ne connaissait pas la réponse.

Des insectes tourbillonnaient dans l'air autour des hautes herbes. Très loin à l'est, des vols d'oies – reconnaissables à leur formation en « v » – filaient vers le nord.

Richard n'avait jamais pensé sérieusement aux Carillons avant le jour du mariage. Zedd ayant affirmé que c'était un problème secondaire, il ne s'était pas appesanti dessus.

Plus tard, après avoir trouvé le poulet déchiqueté, devant la maison des esprits, il s'était posé de nouveau des questions sur ce sujet. La mort de Juni, puis les apparitions répétées du poulet

maléfique l'avaient incité à puiser dans sa mémoire toutes les informations qu'il avait pu y stocker. Même s'il n'avait jamais prêté une attention particulière aux passages du journal qui traitaient des Carillons, ils devaient être en partie gravés dans son esprit – l'effet d'une concentration intense parfois très proche d'une transe.

— Les Carillons, dit-il enfin, sont de très anciennes créatures nées dans le royaume des morts. Pour les invoquer dans notre monde, il faut déchirer le voile – ou leur faire traverser le cercle extérieur de la Grâce, si vous préférez. Étant originaires du royaume des morts, les Carillons sont issus de la Magie Soustractive, et leur présence dans notre univers est un facteur immédiat de déséquilibre. La magie a un besoin vital d'équilibre. Pour exister dans notre monde, les Carillons doivent se gorger de Magie Additive, justement pour établir cet équilibre. Ce faisant, ils volent les pouvoirs de tous nos sorciers et des créatures magiques.

Très loin de se voir comme une adepte de la magie – qu'elle abominait –, Cara parut encore plus perplexe qu'avant d'avoir posé sa question. Richard n'aurait su l'en blâmer. Il n'était pas sûr de comprendre lui-même ce qu'il venait de dire, et il n'aurait pas juré que c'était exact…

— Comment s'y prennent-ils ? demanda la Mord-Sith.

— Imagine que le monde des vivants est une barrique d'eau. Les Carillons sont un trou d'où on vient de retirer le bouchon. Quand toute l'eau se sera écoulée, le bois séchera, la douelle rétrécira, et tu n'auras plus qu'une sorte de coquille vide. Bref, quelque chose qui aura l'air d'une barrique, mais qui n'en sera plus une.

» Par leur simple présence, les Carillons vident notre monde de sa magie. Mais ils ne sont pas un simple « trou ». Ce sont aussi des créatures, avec une volonté propre, et une soif de sang inextinguible.

» Leur pouvoir, conféré par le Gardien, leur offre la possibilité de prendre l'apparence de ceux qu'ils assassinent. Comme le poulet, par exemple. Sous leur nouvelle forme, ils conservent hélas toute leur magie. Quand j'ai tué le poulet avec une flèche, le Carillon qui le possédait a simplement fui ce faux corps devenu inutile. Le véritable oiseau de basse-cour gisait depuis le début derrière le muret. Le Carillon avait emprunté son apparence pour nous épier et nous défier.

— Dois-je comprendre que n'importe lequel d'entre nous pourrait être un Carillon ? demanda Cara, de plus en plus inquiète.

— D'après ce que je sais, ces créatures n'ont pas d'âme. Donc, elles ne peuvent pas se « déguiser » en être humain. À l'inverse, Jagang, qui a une âme, doit prendre possession d'un être pensant. Lui, il ne peut pas se faire passer pour un animal…

» Quand les sorciers de jadis ont transformé des personnes pour en

faire des armes, le résultat de leurs manipulations conservait une âme – un moyen de le contrôler, au moins jusqu'à un certain point. Les Carillons, une fois lâchés dans notre monde, échappent à toute surveillance. C'est pour ça qu'ils sont si dangereux. Autant vouloir parlementer avec la foudre !

— Au moins, dit Cara, nous n'avons pas à nous méfier des êtres humains. (Elle leva les yeux vers le ciel.) Mais une des alouettes qui volent au-dessus de nous pourrait-elle être un Carillon ?

— J'en ai peur, répondit Richard. Tous les animaux sont susceptibles d'être possédés. Mais il y a pis… (Le Sourcier désigna le sol.) Tu vois cette flaque d'eau, à tes pieds ? Un Carillon pourrait s'y cacher, car l'un d'entre eux est très lié à l'élément liquide.

Cara étudia la flaque puis recula d'un pas.

— Vous pensez que le Carillon qui a tué Juni était caché dans l'eau ? Pour mieux le traquer ?

Richard regarda brièvement Chandalen, puis il hocha la tête.

— Les Carillons se tapissent dans les coins obscurs. Ils aiment les fissures de rocher, la surface des cours d'eau… Enfin, c'est ce que j'ai déduit des écrits de Kolo. Tout ce qui ressemble à une frontière entre deux éléments leur est propice. L'un d'eux, ou peut-être plusieurs, se cache dans le feu et peut se déplacer par le biais des étincelles.

Le Sourcier regarda Kahlan, qui devait se souvenir comme lui de la manière dont la maison des morts où reposait le corps de Juni avait pris feu.

— Quand ils sont en colère, ou dépités, il leur arrive d'incendier un endroit pour se défouler.

» On dit que certains sont si beaux qu'ils vous en coupent le souffle – définitivement ! Ils sont à peine visibles, jusqu'à ce qu'on les regarde, leur conférant ainsi de la substance. Kolo affirme que la victime, à ce moment-là, les modèle en partie en fonction de ses désirs les plus profonds, ce qui les rend irrésistibles. C'est sans doute comme ça qu'ils parviennent, par la séduction, à pousser les gens au suicide.

» C'est peut-être ce qui est arrivé à Juni. Fasciné par une apparition incroyablement belle, il a abandonné ses armes, oublié jusqu'à son bon sens et poursuivi une chimère jusque dans l'eau où il s'est noyé.

» Les Carillons veulent aussi être adorés. Venant du royaume des morts, ils partagent le désir de vénération du Gardien. On dit même qu'ils protègent parfois ceux qui leur vouent une foi aveugle. Mais cela revient à marcher sur une corde raide. Selon Kolo, cela les apaise. Hélas, dès qu'on cesse de se prosterner devant eux, ils redeviennent agressifs.

» La chasse, voilà ce qu'ils préfèrent ! Ils prennent des humains pour cibles et se montrent impitoyables. Pour tuer, le feu est leur arme favorite.

» La traduction littérale du nom qu'on leur donne en haut d'haran serait les « Carillons de l'apocalypse », ou, plus simplement, « de la mort ».

Du Chaillu fulminait en silence. Les autres Baka Tau Mana parvenaient à rester impassibles et presque décontractés, mais une ombre de tension, dans tout leur corps, indiqua à Richard que c'était de la comédie.

— Les deux expriment très bien l'idée générale, soupira Cara.

— Mère Inquisitrice, intervint Chandalen, tu ne crois pas à cette théorie, n'est-ce pas ? Pour toi, c'est Zedd qui a raison, et pas Richard Au Sang Chaud ?

Kahlan croisa le regard du Sourcier avant de répondre.

— L'explication du sorcier est très similaire à celle de Richard, dit-elle, son agressivité envolée. Elle paraît plus logique, mais le danger n'en est pas moins grand pour autant. La seule différence, c'est qu'il existe une solution, et qu'elle nous impose de retourner au plus vite en Aydindril. Je regrette de donner tort à Richard, mais je pense que Zedd a dit la vérité.

— Si tu savais comme j'aimerais être de ton avis ! s'exclama le Sourcier. Parce que dans ce cas, il suffirait de casser une bouteille pour régler le problème ! Kahlan, ce sont bien les Carillons, et Zedd a voulu nous mettre à l'abri pendant qu'il tenterait de les renvoyer dans le royaume des morts.

— Le seigneur Rahl est la magie qui affronte la magie, rappela Cara. S'il dit que ce sont les Carillons, il doit avoir raison.

La Mère Inquisitrice soupira de frustration.

— Richard, tu es certain d'être dans le vrai, et Cara est tentée de te croire parce qu'elle a peur que ce que tu dis soit exact. Puisque cette éventualité te terrorise, tu lui accordes plus d'attention qu'elle n'en mérite.

Une référence évidente à la Première Leçon du Sorcier… Kahlan suggérait que Richard gobait ses propres mensonges…

Le Sourcier frissonna en voyant une inébranlable certitude briller dans les yeux verts de sa femme.

Il avait besoin de son aide. Sans elle, il ne triompherait pas de cette épreuve-là.

Bref, il n'avait plus le choix. Faisant signe aux autres d'attendre, il passa un bras autour des épaules de Kahlan et l'entraîna un peu à l'écart, hors de portée d'oreilles de leurs compagnons.

Kahlan devait le croire ! Et pour cela, il ne pouvait plus reculer.

Oui, il allait tout lui dire.

Chapitre 29

Kahlan se laissa entraîner loin des autres avec un soulagement visible. S'il lui fallait se disputer avec Richard, elle préférait ne pas le faire en public. Pour sa part, le Sourcier n'avait aucune envie de dire certaines choses devant leurs compagnons…

Jetant un coup d'œil derrière lui, il vit que les chasseurs de Chandalen s'appuyaient à leurs lances aux pointes trempées dans du poison. Quand on ne les connaissait pas, on aurait pu croire qu'ils attendaient nonchalamment que le Sourcier et la Mère Inquisitrice finissent leur conversation et reviennent. Mais il ne fallait surtout pas se fier à cette impression. Sans en avoir l'air, les Hommes d'Adobe avaient choisi la meilleure position pour surveiller les Baka Tau Mana. Que ces étrangers connaissent Richard ne changeait rien : ils étaient sur le territoire du Peuple d'Adobe, et le moindre geste suspect leur coûterait la vie.

Les maîtres de la lame, également sur leurs gardes, faisaient mine d'ignorer les chasseurs. Certains bavardaient amicalement tandis que d'autres sondaient le ciel menaçant d'un air ennuyé. Là encore, croire qu'aucun feu ne couvait sous les braises eût été une erreur tragique.

Pour les avoir combattus, Richard savait à quel point ces guerriers pouvaient être redoutables. Habitués à vivre entourés d'ennemis acharnés à les abattre, ils étaient prêts à tuer à chaque instant.

Lors de leur rencontre avec les Baka Ban Mana, Richard avait demandé à Verna s'ils étaient vraiment dangereux. En guise de réponse, la sœur lui avait raconté une histoire édifiante.

Quand elle était jeune, elle avait vu un maître de la lame affronter la garnison de Tanimura et tuer une cinquantaine de soldats aguerris avant de succomber. Ces hommes, avait-elle ajouté, combattaient comme s'ils étaient des esprits invincibles, et bien des gens les considéraient ainsi.

Richard priait pour qu'aucun malentendu ne pousse les Hommes d'Adobe et les Baka Tau Mana à en découdre. Avec de tels guerriers, un massacre en résulterait…

Dans son coin, Cara promenait inlassablement un regard brillant de fureur sur les deux groupes d'hommes.

Comme les trois pointes d'un triangle, les chasseurs, les maîtres de la lame et la Mord-Sith étaient indéfectiblement unis. Si différentes que fussent leur culture et leurs coutumes, ils étaient tous des alliés du

Sourcier et de la Mère Inquisitrice, et partageaient des valeurs essentielles : l'amour des leurs, la loyauté envers leurs amis, le goût du labeur… plus un sens très élevé du devoir, de la rectitude et de la fidélité. Sans parler d'une passion sans limite pour la liberté.

— Richard, dit Kahlan en posant une main à plat sur la poitrine de son mari, même si je suis très énervée par tes propos, je sais que tu parles avec ton cœur, et qu'il bat toujours pour la bonne cause. Mais tu t'égares sur une voie sans issue. Le Sourcier de Vérité doit savoir ne pas insister quand il se trompe. Zedd nous a dit ce qu'il fallait faire pour neutraliser le Cabrioleur. Ensuite, Anna et lui s'occuperont de mettre hors d'état de nuire les Sœurs de l'Obscurité. Pourquoi t'obstines-tu ainsi ?

— Kahlan, le poulet était un Carillon, j'en suis sûr !

Une nouvelle fois, l'Inquisitrice caressa distraitement la pierre de son collier.

— Tu sais que je t'aime et que je te fais confiance, dit-elle. Mais cette fois…

— Laisse-moi parler ! coupa Richard.

Conscient de ce qu'elle pensait, il devinait sans peine ce qu'elle allait dire. Mais à présent, il voulait qu'elle écoute. Et il attendit jusqu'à ce qu'il lise dans ses yeux qu'elle y était disposée.

— Kahlan, tu as fait venir les Carillons dans notre monde. Ce n'était pas intentionnel, et encore moins malveillant, bien entendu. J'agonisais et j'avais besoin de ton aide. Par conséquent, nous partageons les responsabilités. Si je ne m'étais pas mis dans une situation périlleuse, tu n'aurais pas eu besoin d'agir…

— Puisque tu t'engages sur cette voie, n'oublie pas tes ancêtres et les miens. S'ils ne s'étaient pas reproduits, nous ne serions pas venus au monde pour commettre des erreurs. Je suppose que tu les juges également coupables ?

Richard posa tendrement une main sur l'épaule de la jeune femme.

— Je voulais souligner que c'est ton désir de m'aider qui a provoqué ces événements. Et cela suffit à te laver de tout soupçon de malveillance. Il faut que tu te mettes ça dans la tête ! Cela dit, en prononçant leurs noms, tu as attiré les Carillons dans le monde des vivants, même si tu ne le voulais pas.

» Pour une raison que j'ignore, Zedd n'a pas voulu que nous le sachions. Je regrette qu'il ne se soit pas fié à nous, mais c'est ainsi. Le connaissant, je pense qu'il a cru avoir de bonnes raisons de nous mentir. Et pour ce que j'en sais, c'était peut-être le cas.

Kahlan se prit le front entre le pouce et le majeur, ferma les yeux et soupira.

— Je veux bien admettre que le comportement de Zedd est étrange et que des points restent à éclaircir. Mais ça ne signifie pas que nous

devons tirer nos propres conclusions sans tenir compte de son avis. Le Premier Sorcier nous a confié une mission, et nous devons la remplir.

Richard caressa la joue de son épouse. S'il avait été vraiment seul avec elle, il aurait pu tenter de se faire pardonner sa négligence, au sujet de Du Chaillu. Mais c'était impossible, et il avait encore à lui dire des choses très désagréables.

— S'il te plaît, écoute-moi et décide ensuite. Si tu savais à quel point j'aimerais me tromper ! Quand j'aurai parlé, ce sera à toi de juger…

» Lorsque nous étions dans la maison des esprits, protégés par des chasseurs, les Carillons attendaient dehors. Et l'un d'eux a tué un poulet par pur sadisme. Quand Juni a entendu le bruit – celui que j'ai capté aussi – il a cherché le coupable sans rien trouver. Alors, il a insulté le « tueur » pour l'inciter à se montrer. Le Carillon a relevé le défi, et il a pris la vie du pauvre chasseur.

— J'ai défié le poulet monstrueux, dit Kahlan, fatiguée d'argumenter en vain. Pourquoi ne m'a-t-il pas tuée ? Réponds à cette question, Richard !

Le Sourcier prit une grande inspiration pour se donner du courage.

— Le Carillon te l'a dit, Kahlan…

— Quoi ? Que racontes-tu là ?

— Ce monstre n'était pas un Cabrioleur mais un Carillon ! Et il ne t'a pas appelée « Mère » en se référant à ton titre. Il a simplement dit ce qu'il pensait de toi, en un seul mot…

» Pour les Carillons, tu es l'équivalent d'une mère !

Kahlan en resta bouche bée.

— Ils te respectent, continua Richard, au moins jusqu'à un certain point, parce que tu leur as donné accès au monde des vivants. À leurs yeux, tu es celle à qui ils doivent la vie. Leur mère, en somme… Tu as pensé que le poulet allait ajouter « Inquisitrice » parce que tu as l'habitude qu'on t'appelle ainsi. Mais tu t'es trompée : le Carillon n'avait pas l'intention d'en dire plus.

Richard crut voir se lézarder la forteresse de rationalité que Kahlan avait érigée autour d'elle. Parfois, la vérité pouvait faire plus mal qu'une gifle, et on souffrait jusqu'au plus profond de ses entrailles.

Des larmes aux yeux, Kahlan se jeta dans les bras du Sourcier, ravala un sanglot puis s'essuya rageusement les joues.

— C'est ce qui t'a sauvé la vie, dans la maison des morts, dit Richard. Et j'espère ne plus jamais devoir me fier à leur clémence pour te garder en ce monde…

— Il faut les arrêter ! Au nom des esprits du bien, nous devons les vaincre !

— Je sais…

— Et tu as un plan pour les renvoyer dans le royaume des morts ?

— Pas encore… Avant de trouver une solution, il faut formuler correctement le problème. Voilà au moins une chose de faite !

Kahlan acquiesça. Bouleversée par une terrible révélation, elle avait déjà récupéré tous ses moyens.

— Pourquoi les Carillons rôdaient-ils autour de la maison des esprits ?

Alors qu'ils étaient ensemble, célébrant l'amour et la vie, la mort attendait qu'ils sortent de leur sanctuaire. Cette seule idée donnait encore la nausée à Richard.

— Je n'en sais rien… Peut-être parce qu'ils voulaient être près de toi.

Kahlan hocha la tête. Oui, elle comprenait. Les Carillons entendaient rester à côté de leur mère.

Richard se souvint du désarroi de sa bien-aimée, quand Nissel avait posé le bébé mort sur la plate-forme. Les Carillons étaient coupables de ce crime. Et bien d'autres suivraient.

— Hier, quand nous sommes allés voir Zedd et Anna, tu as parlé d'une Grâce mortelle. De quoi s'agit-il exactement ?

— Tout ce que je sais sur les Carillons vient du journal de Kolo. Quand il était effrayé, le gardien de la sliph se montrait plus prolixe que d'habitude. Le rapport qu'il citait presque intégralement se terminait ainsi : *« N'oubliez jamais mes paroles : prenez garde aux Carillons, et si l'urgence est extrême, dessinez trois fois une Grâce mortelle sur la terre nue avec du sable, du sel ou du sang. »*

— Et tu sais ce que ça veut dire ?

— Hélas, non… J'espérais que Zedd et Anna auraient une idée. Mon grand-père n'ignore rien de la Grâce. Et pourtant, il n'a su que dire…

— Tu penses qu'une Grâce mortelle pourrait arrêter les Carillons ?

— Là encore, j'ignore la réponse. Au fond, c'est peut-être une invitation au suicide, dans le cas où tout serait perdu.

— Oui, c'est possible… Quand j'étais seule avec le Carillon, dans la maison des morts, j'ai senti à quel point il était malveillant. C'était affreux, tu sais ? Ce monstre picorait les yeux de Juni. Il s'acharnait encore sur sa victime, même si elle était morte !

Richard reprit Kahlan dans ses bras.

— Oui, je comprends…

L'Inquisitrice s'écarta, sa détermination revenue.

— Hier, tu as dit à Zedd et à Anna que Kolo, après avoir été très inquiet, a appris que les Carillons étaient une arme facile à neutraliser.

— C'est vrai, mais Kolo parle uniquement du soulagement des sorciers. Il ne mentionne pas la solution. Tout ce qu'il raconte, c'est qu'un sorcier surnommé « la Montagne » a été chargé de régler le problème. Et à l'évidence, il a réussi.

— Tu crois que des armes classiques peuvent être efficaces contre les Carillons ? Juni en portait, et ça ne lui a servi à rien. Mais il les avait laissées derrière lui, alors…

— Kolo ne précise rien à ce sujet. Mes flèches n'ont pas vraiment tué le poulet monstrueux, et nous pouvons être certains que le feu serait inefficace.

» Mais Zedd voulait que j'aille récupérer l'Épée de Vérité. Son histoire de Cabrioleur était un mensonge pour nous forcer à regagner la Forteresse. Cela dit, je doute qu'il ait menti au sujet de mon arme. Elle est sûrement investie de la seule magie encore en mesure de nous protéger. Il n'aurait pas triché sur ce point-là…

— Pourquoi le Carillon déguisé en poulet ne t'a-t-il pas attaqué ? demanda Kahlan. Puisqu'ils me prennent pour leur mère, je comprends que ces monstres hésitent à me faire du mal. Mais s'ils sont si puissants que ça, pourquoi fuir devant toi ? Tu n'avais qu'un arc et des flèches, et ça ne suffisait pas pour blesser le faux poulet. Il n'avait aucune raison de filer.

— Je ne cesse de me poser cette question. Une seule réponse m'est venue à l'esprit, et je ne suis pas sûr que ce soit la bonne. Depuis des millénaires, je suis le premier à naître avec le don de la Magie Soustractive. Comme tu le sais, les Carillons en sont issus. Ils ont peut-être peur que mon pouvoir soit en mesure de leur nuire. C'est ce que j'espère, en tout cas.

— Et le feu ? Le dernier feu de joie de notre mariage, celui qui brûlait sous la pluie… C'était un Carillon, n'est-ce pas ?

Richard frémit à ce souvenir. Il avait fallu que ces monstres souillent jusqu'aux flambées qui célébraient leur union.

— Oui. Le nom du deuxième, Sentrosi, signifie « feu ». Reechani, le premier, se traduit par « eau ». Et Vasi veut dire « air ».

— Tu as éteint ce feu ! Et le Carillon n'a rien fait pour t'en empêcher. Juni est mort pour avoir insulté un de ces monstres. Le « feu » aurait dû être furieux contre toi. Mais il a fui, comme le poulet.

— Kahlan, je ne peux pas répondre à ça…

— Et s'ils t'avaient épargné pour la raison qui les a poussés à me laisser la vie ?

— Ils me prendraient pour leur mère ?

— Non, leur père ! (Une fois encore, Kahlan caressa la pierre noire de son collier.) J'ai prononcé leurs noms pour te sauver la vie, et cela leur a permis de traverser le voile. Nous étions ensemble, et tu étais autant impliqué que moi, même involontairement. Ils pensent peut-être que nous sommes leurs parents…

— C'est possible… Mais il y a plus que cela. Quand ils sont près de moi, je sens quelque chose qui me révulse.

— Quoi donc ?

— Une incroyable lubricité mêlée à un dégoût monstrueux !

Kahlan se frotta les bras, glacée par l'idée que des créatures si obscènes rôdaient autour d'eux. Puis un sourire amer s'afficha sur ses lèvres.

— Shota a toujours dit que notre descendance serait monstrueuse…

— Tu verras bientôt que c'est faux, Kahlan, murmura Richard. (Il prit doucement le menton de la jeune femme.) Je te le jure !

De nouveau au bord des larmes, Kahlan se dégagea, détourna la tête et regarda dans le vide. Puis elle s'éclaircit la gorge, comme pour se donner du courage.

— Si la magie disparaît, Jagang perdra une de ses armes. Des sorciers tombés en son pouvoir aident ses troupes. Ils ne lui obéiront plus, et c'est déjà ça de gagné.

» Il a envoyé Marlin nous tuer, et il a forcé une Sœur de la Lumière à voler dans le Temple des Vents le sort qui a provoqué la peste. Sans la magie, il ne pourra plus recourir à des manœuvres de ce genre.

— J'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet, souffla Richard. Jagang perdra son pouvoir, ça semble évident. Mais si les Carillons me redoutent vraiment parce que je contrôle la Magie Soustractive, il se peut que…

— Par les esprits du bien ! coupa Kahlan. Tu penses aux Sœurs de l'Obscurité ? Elles ne sont pas nées avec le don de la Magie Soustractive, mais elles savent l'utiliser.

— Exactement… J'ai peur que Jagang continue à avoir leur magie à sa disposition.

— Dans ce cas, Zedd et Anna sont notre seul espoir. S'ils parviennent à bannir les Carillons, nous serons sauvés !

— Comment s'y prendront-ils ? Aucun des deux ne contrôle la Magie Soustractive. Comme tous les autres, leurs pouvoirs disparaîtront et ils seront aussi impuissants que ce pauvre bébé mort-né. À l'heure qu'il est, je suis sûr qu'ils ont quitté le village. Mais pour aller où ?

Kahlan leva vers Richard un regard qui n'était plus celui d'une simple femme, mais de la Mère Inquisitrice.

Le jeune homme en frémit malgré lui.

— Si tu t'étais souvenu à temps de ta première épouse, nous en aurions parlé à Zedd, et ç'aurait pu tout changer. Maintenant, cette chance est passée. Tu as choisi un très mauvais moment pour avoir un trou de mémoire.

Richard aurait voulu répliquer que ça n'avait aucune importance, puisque cette information n'aurait rien modifié. Mais c'était impossible, parce que Kahlan avait raison. À présent, Zedd devait être

parti affronter seul les Carillons, et ils n'avaient pas de grandes chances de retrouver sa piste, même s'ils retournaient au village.

Kahlan prit la main de Richard, la tapota gentiment, puis tira doucement son bien-aimé vers l'endroit où attendaient Cara et les autres. La tête bien droite, la Mère Inquisitrice affichait le masque d'autorité glacé qui avait forcé des têtes couronnées à s'agenouiller devant elle.

— Nous ne savons pas encore que faire, annonça-t-elle quand ils eurent rejoint la Mord-Sith, les Hommes d'Adobe et les sept Baka Tau Mana. Mais je suis convaincue au-delà de tout doute possible : les Carillons rôdent dans le monde des vivants !

Chapitre 30

Pour les chasseurs de Chandalen, Kahlan répéta sa déclaration dans la langue du Peuple d'Adobe.

Une dernière fois, Richard regretta que son épouse n'ait pas eu raison. S'il s'était agi du Cabrioleur, ils auraient su comment agir.

Entendre l'Inquisitrice revenir sur sa position après l'avoir défendue si fermement inquiéta tout le monde – à juste titre, il fallait l'avouer.

Le Sourcier dévisagea leurs compagnons et ne lut plus le moindre doute dans leurs yeux. La « conversion » de Kahlan venait de bouleverser leur vision du monde.

Un lourd silence tomba sur la plaine.

Richard devait mettre au point un plan, mais il ne savait pas par où commencer. Au village, face à Zedd, il avait eu une chance d'infléchir les événements. Obsédé par le danger qui rôdait autour d'eux, il n'avait pas su la saisir.

Il était très loin de ses bois adorés, et il aurait donné cher pour y retourner. Là-bas, il ne s'était jamais perdu et n'avait pas une seule fois guidé un groupe de voyageurs tout droit vers un… gouffre.

— Du Chaillu, dit-il en se tournant vers la femme-esprit, pourquoi as-tu fait un si long chemin ?

— Le *Caharin* daigne enfin s'intéresser à moi ? lança agressivement la Baka Tau Mana.

Elle était furieuse, et Richard n'aurait su dire pourquoi. En toute franchise, il n'en avait pas grand-chose à faire.

— Alors, pourquoi es-tu venue ?

— Nous avons voyagé pendant des semaines, surmonté de terribles épreuves et laissé en chemin les tombes de plusieurs de nos compagnons. Pour arriver jusqu'à toi, Richard le Sourcier, il nous a fallu combattre et verser beaucoup de sang.

» Afin de prévenir notre *Caharin*, nous avons abandonné nos familles, puis voyagé sans relâche, souvent sans manger ni dormir. Certaines nuits, dans des abris de fortune, nous avons pleuré ensemble, terrorisés par ce qui nous attendait le lendemain, le cœur serré à cause du mal du pays…

» J'ai fait tout cela avec dans mon ventre l'enfant que tu m'as demandé de garder, alors que je serais allée voir une femme-médecine pour m'en débarrasser, et effacer de ma mémoire d'affreux souvenirs. À présent, le *Caharin* refuse d'assumer la responsabilité de la naissance

à venir, et il ne m'est pas reconnaissant d'avoir agi comme il me le demandait.

» Sait-il au moins que mon ventre rond me rappelle chaque jour les mois que j'ai passés entre les mains des Majendies, enchaînée nue dans une cellule puante ? Et l'horrible façon dont cet enfant fut conçu ? Et les rires de ces porcs, quand ils se congratulaient, après avoir abusé de moi ?

» *Caharin*, imagines-tu que j'avais peur, chaque soir, que mon exécution soit pour le lendemain ? Penses-tu à ce que j'éprouvais à l'idée que mes enfants – ceux que j'ai voulus – grandiraient sans moi ?

» Pourtant, j'ai gardé la graine semée par ces porcs, parce que Richard le Sourcier me l'avait demandé !

» Aujourd'hui, quand son peuple brave la mort pour le rejoindre, daigne-t-il lui accorder plus d'attention qu'aux piqûres de puce qu'il doit parfois gratter sur ses bras ? Nous a-t-il demandé des nouvelles de notre terre natale ? Daigne-t-il s'asseoir avec nous un moment pour que nous fêtions nos retrouvailles ? Veut-il simplement savoir si nous vivons en paix ? Allons, il n'a même pas pensé que nous avions peut-être faim ou soif !

» Depuis qu'il nous a revus, il est brutal, il crie et il affirme que nous ne sommes pas son peuple ! Dans son arrogance, il foule aux pieds les lois sacrées que nous respectons depuis des siècles, parce que son ignorance, croit-il, l'autorise à les tenir pour des superstitions sans importance. Sait-il combien de Baka Ban Mana sont morts pour qu'il puisse un jour apprendre des maîtres de la lame l'art du combat qui lui a si souvent sauvé la vie ?

» En vérité, il se soucie autant de son peuple que de la poussière que soulèvent les semelles de ses bottes. Quant à son épouse légitime, selon des lois ancestrales, il est allé jusqu'à l'oublier, comme si elle était un vulgaire chiffon qu'il aurait jeté dans un coin en attendant d'en avoir de nouveau besoin !

» Les anciens mots nous annonçaient la venue d'un *Caharin*. Ont-ils jamais dit qu'il respecterait son peuple et les coutumes qui l'ont aidé à survivre loin de sa terre natale et entouré d'ennemis ? Bien entendu que non ! Mais j'avais espéré qu'un homme d'honneur aurait quelques égards pour ceux qui ont tant souffert en son nom !

» Tu as tué mes cinq maris, et j'ai sangloté en secret afin que mon chagrin ne te bouleverse pas. Mes enfants sont devenus des orphelins, et je ne les ai jamais entendus se plaindre ou te maudire ! Mais le soir, avant de s'endormir, ils pleurent parce les hommes qui venaient les embrasser et leur souhaiter de rêver à leur terre natale ne sont plus là pour les cajoler. T'es-tu jamais demandé, Richard le Sourcier, comment mes enfants et moi supportions la solitude et le désespoir ?

» Pourquoi te serais-tu donné cette peine ? Mon nouveau mari,

selon les anciens mots, épouse d'autres femmes, et il délaisse la première ! Il la méprise même tellement qu'il oublie d'en parler à sa nouvelle compagne !

Du Chaillu leva fièrement le menton.

— Ainsi, tu t'intéresses enfin à moi, disposé à m'écouter raconter notre terrible voyage ? Te serais-tu avisé que j'avais peut-être des choses intéressantes à dire ?

La femme-esprit cracha aux pieds de Richard.

— Tu me fais honte !

Du Chaillu croisa les bras et tourna le dos au Sourcier.

Non loin de là, les maîtres de la lame regardaient le ciel comme s'ils n'avaient rien entendu, trop occupés à admirer les nuages…

— Du Chaillu, grogna Richard, à bout de patience, ne m'accuse pas de la mort des trente guerriers ! J'ai tout tenté pour ne pas les affronter, tu le sais très bien ! Ne t'ai-je pas suppliée d'empêcher un massacre ? Tu en avais le pouvoir, et tu ne l'as pas fait. Cette tuerie m'a dégoûté, mais je n'avais pas le choix.

La femme-esprit tourna la tête et foudroya son « mari » du regard.

— C'est faux ! Tu aurais pu décider de mourir au lieu de tuer ! Parce que tu m'avais sauvée des Majendies, je m'étais engagée, si tu ne résistais pas, à ce que ta fin soit rapide. Un mort au lieu de trente ! Si tu étais vraiment noble et soucieux de préserver la vie, tu aurais opté pour cette solution !

Richard serra les mâchoires et braqua un index vengeur sur Du Chaillu.

— Tu aurais voulu que je me laisse tailler en pièces ? Alors que tu me devais la vie ? Si j'étais mort, ce jour-là, des milliers d'innocents ne seraient plus de ce monde aujourd'hui. Tu sais que j'ai évité une série de massacres ! Et tu ne comprends rien à tout ce que j'ai fait ensuite !

— Tu te trompes, mon mari, lâcha Du Chaillu. Je comprends bien plus de choses que tu le penses… et le souhaites.

— Seigneur Rahl, intervint Cara, excédée, si vous n'apprenez pas à mieux gérer vos épouses, nous n'aurons plus un moment de tranquillité. (Elle avança vers la femme-esprit, et, au passage, souffla à Richard :) Je vais lui parler de femme à femme. En principe, je devrais pouvoir retirer ce caillou de votre chaussure…

La Mord-Sith prit Du Chaillu par le bras pour l'entraîner à l'écart. Aussitôt, six épées jaillirent hors de leur fourreau, et les maîtres de la lame avancèrent vers leur femme-esprit en faisant voler leur arme d'une main à l'autre à une vitesse presque trop élevée pour un œil humain.

Les chasseurs de Chandalen vinrent leur barrer le chemin. En une fraction de seconde, on était passé d'une paix armée au prélude d'une

boucherie.

— Arrêtez ça ! cria Richard. (Il se plaça devant les deux femmes.) Cara, lâche-la ! C'est la femme-esprit des Baka Tau Mana, et tu n'as aucun droit de la toucher. Après des millénaires à subir les persécutions des Majendies, nos amis détestent qu'un étranger pose la main sur l'un d'entre eux. Et on peut les comprendre…

La Mord-Sith obéit, mais aucun des deux groupes de guerriers n'entendait être le premier à reculer. Les Hommes d'Adobe estimaient que des étrangers venaient de se montrer agressifs sur leur territoire, et les Baka Tau Mana pensaient devoir défendre leur femme-esprit. La tension étant à son maximum, il suffirait d'un rien pour que le premier coup parte. Ensuite, il ne resterait plus qu'à compter les cadavres.

— Écoutez-moi ! cria Richard, une main levée.

Il tendit l'autre et, sur le cou de Du Chaillu, chercha la lanière de cuir qui devait être cachée par le col de sa robe. À son grand soulagement, il la trouva.

Les chasseurs écarquillèrent les yeux quand il exhiba le petit objet en os qui pendait au bout de la lanière.

— L'Homme Oiseau m'avait donné ce sifflet…

Le Sourcier se tourna vers Kahlan et lui souffla de traduire ses propos.

— Vous vous souvenez du jour où il m'a fait ce cadeau, en gage d'amitié ? Du Chaillu, comme Chandalen, a pour mission de défendre son peuple. Certain que l'Homme Oiseau approuverait, parce qu'il est épris de paix, je lui ai donné le sifflet afin qu'elle puisse appeler des oiseaux et leur ordonner de dévorer les semailles de ses ennemis. Quand ils comprirent qu'ils risquaient de mourir de faim, les Majendies consentirent enfin à signer un traité. Ces deux peuples ont cessé de se massacrer, et ils le doivent à l'Homme Oiseau !

» Les Baka Tau Mana ont une dette envers le Peuple d'Adobe. Et vous, fiers chasseurs, vous devez leur être reconnaissants d'avoir utilisé le sifflet pour faire le bien, pas le mal. Car ce fut une manière d'honorer l'Homme Oiseau et tous les siens ! Grâce à vous, les enfants des Baka Tau Mana vivent en paix !

» Deux peuples peuvent-ils avoir des liens plus amicaux ?

Dans un silence de mort, les guerriers prirent le temps de réfléchir à la tirade du Sourcier.

Puis Jiaan posa son épée sur son épaule, la lâcha et la laissa pendre dans son dos au bout de la corde passée autour de son cou. Enfin, il écarta sa tunique et montra sa poitrine nue à Chandalen.

— Nous remercions le Peuple d'Adobe de nous avoir aidés avec sa puissante magie. Nous ne nous battrons pas aujourd'hui, et si vous voulez verser notre sang, nous ne ferons pas un geste pour nous défendre.

Chandalen releva sa lance puis posa l'embout sur le sol sacré de sa terre natale.

— Richard Au Sang Chaud a bien parlé ! Nous sommes heureux que vous ayez utilisé notre cadeau pour faire la paix. Soyez les bienvenus sur notre territoire.

De la voix et du geste, Chandalen ordonna à ses chasseurs de reculer.

Richard soupira de soulagement et remercia les esprits du bien d'être venus à son secours.

— Je vais avoir une petite conversation avec Du Chaillu, annonça Kahlan.

À son tour, elle prit le bras de la femme-esprit.

Les Baka Tau Mana n'apprécièrent pas ce geste, mais ils semblèrent ne pas trop savoir comment réagir.

Richard aussi avait quelques doutes sur l'initiative de sa femme, car cela risquait de rouvrir les hostilités. Mais à voir l'expression de l'Inquisitrice, il comprit qu'essayer de la faire changer d'avis serait une perte de temps.

— Mes amis, dit-il aux maîtres de la lame, Kahlan, mon épouse, est la Mère Inquisitrice que tous les peuples du Nouveau Monde respectent et écoutent. Le *Caharin* vous donne sa parole que Du Chaillu n'a rien à craindre. Et si je me trompe, j'en répondrai sur ma vie.

Les six guerriers hochèrent la tête. Richard ignorait s'il était à leurs yeux plus ou moins puissant que la femme-esprit. Mais son ton assuré paraissait les avoir convaincus. Et de toute façon, les maîtres de la lame le respectaient. Pour avoir vaincu trente de leurs frères d'armes, bien entendu. Mais surtout parce qu'il leur avait rendu leur terre natale…

Campé près de Cara, le Sourcier regarda Kahlan s'éloigner dans les hautes herbes en compagnie de Du Chaillu.

— Seigneur Rahl, souffla la Mord-Sith, vous pensez que c'est prudent ?

— J'ai confiance en Kahlan… Et avec tous ces problèmes, nous ne pouvons plus nous permettre de perdre du temps.

Cara saisit son Agiel et le contempla un long moment en silence.

— Seigneur Rahl, si la magie est défaillante, la vôtre est-elle déjà touchée ?

— Espérons que non !

Cara suivit Richard comme son ombre tandis qu'il approchait des maîtres de la lame.

— Jiaan, dit-il, Du Chaillu m'a parlé des compagnons que vous avez perdus en chemin. Combien avez-vous eu de morts ?

— Trois guerriers, répondit le Baka Tau Mana en rengainant son

épée.

— Au combat ?

L'air gêné, Jiaan écarta une mèche de cheveux noirs de son front.

— Un seul… Les deux autres ont eu des accidents.

— Liés au feu ou à l'eau ?

— Pas l'eau, non… Mais alors qu'il montait la garde, un homme est tombé dans le feu de camp, et il a brûlé vif avant que nous ayons le temps de réagir. Ce soir-là, nous avons supposé qu'il avait trébuché et s'était assommé dans sa chute. À présent, je me demande s'il n'a pas été victime d'un Carillon.

Richard hocha tristement la tête et murmura le nom du Carillon lié au feu : Sentrosi.

— Et l'autre accident ?

— Sur une corniche, un guerrier a soudain cru qu'il pouvait voler.

— Voler ?

— Mais il est tombé dans le vide comme un rocher.

— Il n'aurait pas glissé, tout simplement ?

— J'ai vu son visage, juste avant son « envol ». Il souriait comme le jour où il a revu notre terre natale.

Accablé, Richard murmura le nom du troisième Carillon : Vasi… Reechani, Sentrosi, Vasi – l'eau, le feu et l'air – avaient fait de nouvelles victimes.

— Les Carillons ont également tué des Hommes d'Adobe. J'ai cru un moment qu'ils ne s'éloigneraient pas de Kahlan et de moi, mais je me trompais. À l'évidence, ils frappent partout.

Derrière les six maîtres de la lame, Richard vit que les Hommes d'Adobe, après avoir aplani un carré d'herbe, s'apprêtaient à allumer un feu de cuisson.

— Chandalen ! appela le Sourcier. Pas de flammes !

— Pourquoi ? demanda le chef des chasseurs tandis que Richard le rejoignait. Si nous devons camper ici, il est temps de faire à manger et d'inviter nos nouveaux amis.

— Les mauvais esprits qui ont tué Juni sont liés à l'eau et au feu. Désolé, mais tu devras empêcher les tiens de faire cuire leur nourriture. Sinon, ils risquent d'attirer les monstres…

— Tu en es sûr ?

Richard posa une main sur l'épaule de Jiaan.

— Les Baka Tau Mana sont aussi forts et résistants que les Hommes d'Adobe. Pendant leur voyage, un guerrier a été tué par un mauvais esprit tapi dans un feu.

— Il a brûlé avant que nous ayons compris ce qui arrivait, confirma Jiaan. Cet homme était courageux et aguerri. Pas du genre à succomber sans résister face à un ennemi. Mais il est mort sans avoir le temps de dire un mot…

Les mâchoires serrées, Chandalen sonda un instant la plaine avant de se tourner vers Richard.

— Sans feu, comment mangerons-nous ? Nous devons faire cuire le tava et la viande. Crue, la pâte à pain n'est pas consommable, et nous détestons la chair sanguinolente. Nos femmes ont besoin des fours pour cuire les poteries, et les chasseurs, pour forger leurs armes. Richard Au Sang Chaud, nous ne pourrons plus vivre !

— Je sais, et malheureusement, je ne puis te dire que faire… Mais le feu attirera de nouveau les Carillons chez vous. Je te donne le seul conseil qui, à ma connaissance, soit susceptible de protéger les tiens.

» Si vous êtes contraints de faire du feu, n'oubliez jamais que c'est dangereux. En étant très prudents, vous vous en tirerez peut-être sans trop de dégâts.

— Et si l'eau aussi est dangereuse, devrons-nous cesser de boire ?

— Chandalen, j'aimerais connaître les réponses à toutes ces questions. (L'air accablé, Richard se passa une main sur le front.) Nous savons que l'eau, le feu et tous les endroits qui dominent des gouffres sont dangereux. Les Carillons peuvent s'en servir pour nous nuire, et il est plus prudent d'en rester aussi loin que possible.

— Même si nous prenons ces précautions, les Carillons continueront à tuer, n'est-ce pas ?

— Là encore, j'ignore la réponse. Je te dis tout ce que je sais, pour que tu protèges les tiens. Mais il peut y avoir d'autres dangers dont je n'ai pas connaissance…

Chandalen plaqua les poings sur les hanches, sonda la plaine du regard et se plongea dans une intense méditation. Respectant son silence, Richard attendit qu'il reprenne la parole.

— Tu es sûr qu'un de nos enfants est mort-né à cause des Carillons ?

— Hélas, oui…

— Et comment ces mauvais esprits sont-ils arrivés dans notre monde ?

— Sans le vouloir ni le savoir, Kahlan les a invoqués quand elle a prononcé leurs noms pour me sauver la vie. Donc, on peut considérer que tout est ma faute.

Chandalen prit le temps d'assimiler cet aveu de Richard.

— La Mère Inquisitrice n'a jamais voulu nuire à personne, et toi non plus. Pourtant, c'est à cause de vous que les Carillons sont là ?

Son inquiétude évaporée, Chandalen parlait à présent avec l'autorité d'un chef. Après tout, il était un protecteur et un ancien – donc responsable de la sécurité des siens à plus d'un titre.

Les Hommes d'Adobe et les Baka Tau Mana avaient un grand nombre de valeurs en commun. Pourtant, ils étaient passés près de

s'entre-tuer. Au début, Chandalen et Richard avaient eu une relation franchement conflictuelle. Mais ils avaient enfin compris que leurs désaccords comptaient moins que les idéaux qui les unissaient.

Richard regarda un moment les nuages noirs, dans le lointain. Là-bas, il avait commencé à pleuvoir dru…

— J'ai peur que ta façon de présenter la chose soit la bonne, dit-il. En plus de tout, j'ai négligé de fournir à Zedd des informations qui auraient pu lui être précieuses. Et maintenant, il s'est certainement lancé sur la piste des Carillons…

— La Mère Inquisitrice et toi faites partie de mon peuple, et vous avez combattu pour le défendre. Nous savons que vous n'avez pas agi pour nous nuire.

Chandalen se hissa sur la pointe des pieds pour se grandir – car il n'arrivait pas à l'épaule du Sourcier – et prononça le verdict de son tribunal personnel.

— Vous n'êtes pas coupables, et je ne doute pas que vous ferez tout ce qu'il faut pour remettre les choses dans l'ordre.

Richard comprenait parfaitement le code d'honneur de Chandalen, où les notions de « responsabilité », d'« obligation » et de « devoir » jouaient un rôle prépondérant. Même si le chasseur et lui venaient de cultures très différentes, le Sourcier avait été élevé pour respecter ces critères moraux.

Au fond, leurs philosophies étaient-elles si éloignées que cela ? Ils portaient des vêtements qui ne se ressemblaient pas, c'était certain, mais n'avaient-ils pas le même cœur, les mêmes désirs, des espoirs identiques… et des angoisses très similaires ?

George Cypher, le père adoptif de Richard, et Zedd lui avaient enseigné bien des choses que les Hommes d'Adobe tenaient aussi pour des vérités premières. Par exemple, quand on faisait du mal, il convenait de le réparer coûte que coûte…

S'il était normal d'avoir peur – et nul n'aurait eu l'audace de s'en moquer ! –, fuir ses responsabilités était la pire attitude possible. Si involontaire que fût un acte, on l'avait commis, et il n'était pas question de se dérober devant ses conséquences. Il fallait combattre, et résoudre le problème…

Sans Richard, les Carillons n'auraient jamais envahi le monde des vivants. En le sauvant, Kahlan avait déjà provoqué la mort de plusieurs autres personnes. Elle non plus ne reculerait devant rien pour vaincre les Carillons. Ce n'était même pas la peine de lui poser la question.

— Chandalen, honorable ancien, je jure de ne pas avoir de repos tant que les Hommes d'Adobe et tous les autres peuples ne seront pas débarrassés des Carillons. Je renverrai ces monstres dans le royaume

des morts, ou je mourrai en essayant.

Le chasseur eut un sourire plein de chaleur.

— Je savais qu'il serait inutile de te rappeler que tu as promis de protéger ton peuple. Mais te l'entendre dire me met du baume au cœur.

Exalté, Chandalen flanqua une formidable gifle au Sourcier.

— Que la force soit avec Richard Au Sang Chaud ! Puisse sa colère faire mourir de peur nos ennemis !

Alors qu'il massait sa mâchoire douloureuse, Richard vit du coin de l'œil que Kahlan et Du Chaillu revenaient. Aussitôt, il tourna le dos à Chandalen pour aller les rejoindre.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un guide forestier aussi doué pour se mettre dans le pétrin, souffla Cara, qui marchait à ses côtés. Maintenant qu'elles ont fini de converser, vous pensez avoir toujours deux mariages sur les bras, ou deux divorces ?

— Un seul mariage me suffira, répondit Richard sans se formaliser de l'arrogance de la Mord-Sith.

Elle le taquinait pour alléger l'atmosphère, il le savait très bien.

— Si elles vous laissent toutes les deux tomber, je serai toujours là…

— Merci, mais je n'ai surtout pas besoin d'une quatrième épouse…

Kahlan et Du Chaillu marchaient côte à côte dans les hautes herbes. Au moins, Richard ne vit pas de sang sur leurs visages…

— Ton autre femme m'a convaincue de te parler, annonça la Baka Tau Mana.

» Richard le Sourcier, tu as de la chance de nous avoir !

L'heureux époux préféra ne pas ouvrir la bouche, histoire de se laisser le temps de ravaler les répliques mordantes qui brûlaient d'en sortir.

Chapitre 31

Du Chaillu alla voir les maîtres de la lame pour leur dire de s'asseoir et de prendre un peu de repos pendant qu'elle parlerait avec le Caharin.

Kahlan profita de ce répit pour enfoncer un index dans les côtes de Richard et le pousser en direction de leurs affaires.

— Va chercher une couverture, pour que Du Chaillu prenne place dessus…, souffla-t-elle.

— Pourquoi une des nôtres ? Ils en ont avec eux. Et quel besoin a-t-elle de s'asseoir pour me parler ?

— Vas-y, c'est tout ! chuchota Kahlan afin que personne d'autre ne l'entende. (Elle « caressa » de nouveau les côtes du Sourcier.) Au cas où tu n'aurais pas remarqué, elle est enceinte et rester debout doit lui être pénible.

— Et alors ? Je ne…

— Richard, tais-toi ! Quand tu veux imposer ta volonté à quelqu'un, lui accorder une petite victoire d'abord lui permet de conserver sa dignité et tout devient plus facile. Si tu préfères, j'irai prendre la couverture…

— Non, non… Je m'en charge…

— Tu vois, je viens de te faire le coup, et ça a marché ! Maintenant, file chercher cette fichue couverture !

— Du Chaillu aura sa petite victoire, et moi, rien du tout ?

— Toi, tu es un grand garçon ! Elle veut une marque d'attention pour te raconter son histoire. Le prix à payer est dérisoire. Ne relance pas une guerre que nous avons déjà gagnée pour le seul plaisir d'écraser ton adversaire.

— Mais elle…

— Je sais, ses propos étaient injustes. Nous en avons tous les deux conscience, et elle aussi. Mais elle se sentait blessée, et pas tout à fait à tort. Nous faisons tous des erreurs…

» Elle n'avait pas mesuré la gravité des menaces qui pèsent sur nous. Grâce à moi, elle veut bien faire la paix, si tu lui proposes une couverture… Cette femme aimerait que tu te montres courtois. Lui concéder ce petit plaisir ne te tuera pas !

Quand ils furent à côté de leurs affaires, Richard jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Du Chaillu parlait toujours aux autres Baka Tau Mana.

— Tu l'as menacée ? demanda le Sourcier pendant qu'il sortait une

couverture de son sac.

— Oh que oui ! Sois gentil avec elle. Et ne crie pas, surtout ! Après notre petit entretien, ses oreilles doivent bourdonner.

Richard retourna sur ses pas, aplatit ostensiblement un carré d'herbe, déplia la couverture et la lissa avec une application qui arracha un sourire à Kahlan. Puis il posa une outre d'eau au milieu et tendit une main en direction de la femme-esprit.

— Du Chaillu, dit-il, incapable de l'appeler « mon épouse » – mais à peu près certain que ça ne gâcherait pas tout –, veux-tu venir t'asseoir et parler avec moi ? Ce que tu as à me dire est important, et le temps est précieux.

La femme-esprit étudia la façon dont Richard avait aplati l'herbe, puis examina la couverture. Apparemment satisfaite, elle s'assit en tailleur à un bout, le dos bien droit, le menton levé et les mains croisées sur les genoux. L'image même de la noblesse dont Richard savait qu'elle ne manquait pas.

Il repoussa sa cape couleur or derrière son épaule et prit place à l'autre bout de la couverture. Comme elle n'était pas bien grande, leurs genoux se touchaient presque…

Le Sourcier eut un galant sourire, saisit l'outre et la tendit à son interlocutrice. Alors qu'elle l'acceptait avec une grâce étudiée, il se souvint de leur rencontre. Un collier de fer autour du cou, Du Chaillu, nue et couverte de crasse, était enchaînée à un mur. Après des mois d'incarcération, elle empestait. Pourtant, elle lui avait paru d'emblée aussi « distinguée » qu'aujourd'hui, dans sa splendide robe de prière.

Alors qu'il tentait de la libérer, elle l'avait mordu, certaine qu'il voulait la tuer. À ce souvenir, il lui sembla sentir encore ses dents lui déchirer la chair…

Cette femme avait le don, il l'aurait juré, et cette idée le troublait profondément. Incapable de déterminer l'étendue de son pouvoir, il le voyait briller dans ses yeux. Ce regard sans âge, d'une infinie sagesse, ne le trompait jamais…

Verna avait tenté de tester Du Chaillu, mais tous ses sorts, au contact de la femme-esprit, avaient disparu comme des cailloux qu'on jette dans un puits. Consciente d'être mise à l'épreuve, la Baka Ban (à l'époque) Mana avait neutralisé les « sondes » de la Sœur de la Lumière.

Richard avait depuis longtemps compris que le pouvoir de Du Chaillu était plus prophétique que « pratique ». Si elle avait été capable d'influer magiquement sur le monde extérieur, les Majendies n'auraient pas pu la garder si longtemps en captivité. Et elle n'aurait pas eu besoin de mordre pour se défendre. Cela dit, elle pouvait neutraliser les sortilèges des autres, une forme de protection très répandue parmi toutes les variétés de magiciens…

Avec l'irruption des Carillons, le pouvoir de Du Chaillu était condamné à disparaître, si ce n'était pas déjà fait.

Avant de l'interroger, Richard attendit qu'elle ait fini de boire et lui ait rendu l'outre.

— Du Chaillu, j'ai besoin de…

— Demande d'abord des nouvelles de notre peuple !

Richard consulta du regard Kahlan, qui roula de gros yeux.

— Du Chaillu, je suis content de voir que tu te portes bien, et je te remercie d'avoir gardé cet enfant, comme je te l'avais conseillé. Élever un petit est une grande responsabilité, mais je suis sûr que celui-là te comblera de joie, et que ton enseignement fera de lui un être humain de qualité. Je sais aussi que mes paroles ont beaucoup moins influencé ta décision que celles qui montaient de ton cœur.

Richard n'eut pas besoin de se forcer pour paraître sincère, car il l'était jusqu'au fond de l'âme.

— Je regrette que tu aies dû abandonner tes autres enfants pour te lancer dans un long voyage, avec le seul but de me faire bénéficier de ta sagesse. Si ce n'était pas important, j'ai conscience que tu n'aurais pas couru de tels risques pour me retrouver.

Toujours insatisfaite, la femme-esprit attendit la suite. Décidé à jouer le jeu jusqu'au bout, Richard posa la question qu'elle exigeait d'entendre :

— Du Chaillu, me diras-tu comment vont les Baka Tau Mana, maintenant qu'ils sont enfin retournés chez eux ?

— Notre peuple est heureux de vivre sur sa terre natale, *Caharin*. Et c'est grâce à toi ! Mais nous en parlerons plus tard. À présent, tu dois savoir pourquoi je suis ici.

— Je suis impatient d'entendre ton récit, fit Richard avec un effort – qu'il espéra invisible – pour ne pas exploser.

Du Chaillu ouvrit la bouche, mais elle la referma et se rembrunit soudain.

— Où est ton épée ?

— Je ne l'ai pas avec moi…

— Pourquoi ?

— J'ai dû la laisser en Aydindril. Mais c'est une longue histoire, et…

— Sans ton arme, comment peux-tu être encore le Sourcier ?

— Le Sourcier de Vérité est une personne, expliqua – plus ou moins – patiemment Richard. Son arme est un outil, comme le sifflet dont tu t'es servie pour imposer la paix aux Majendies. Sans ma lame, je reste ce que je suis, comme toi, qui ne cesserais pas d'être une femme-esprit si tu perdais mon cadeau.

— Je n'aime pas beaucoup ça… Ton épée me plaisait beaucoup.

Elle a coupé le collier qui me retenait prisonnière sans me détacher la tête des épaules. Tu devrais avoir ton arme.

Jugeant qu'il avait assez joué le jeu, surtout dans une situation aussi grave, Richard se pencha en avant et foudroya la femme-esprit du regard.

— Je la retrouverai dès que je serai en Aydindril ! Et j'étais en chemin quand nous nous sommes rencontrés. Moins je perdrai de temps à rester assis sur une couverture, et plus vite je serai à destination !

» Du Chaillu, je suis navré, mais le temps presse ! Ne t'offense pas, car j'ai peur que des innocents périssent. Oui, je crains pour la vie de personnes qui me sont chères ! Et les Baka Tau Mana en font partie. Alors, dis-moi au plus vite pourquoi tu es venue ! Des gens meurent, et nous avons déjà perdu des amis. Je dois tenter de bannir les Carillons, et l'Épée de Vérité peut m'y aider. Pour la retrouver, il me faut retourner en Aydindril. Peux-tu avoir la grâce d'accélérer un peu le mouvement ?

Du Chaillu eut un petit sourire, sans doute parce qu'elle appréciait les précautions oratoires de son mari. Puis elle se rembrunit, perdit toute son assurance et ressembla soudain à une petite fille effrayée.

— Mon époux, j'ai eu une vision de toi… Les femmes-esprit en ont parfois, et…

— Tant mieux pour toi, coupa Richard, mais je ne veux rien entendre !

— Quoi ?

— Tu as bien parlé d'une « vision » ?

— Oui.

— Eh bien, ça ne m'intéresse pas.

— Mais… tu… je… Enfin, c'est important !

— Les visions sont une forme de prophétie. Depuis toujours, les prédictions me mettent des bâtons dans les roues, et certaines ont failli avoir ma peau. Alors, merci beaucoup, mais tu peux garder ta vision pour toi !

— Les prédictions nous aident…

— Absolument pas !

— Si, parce qu'elles nous montrent la vérité.

— Pas plus que les rêves !

— Eux aussi peuvent montrer la vérité.

— C'est faux ! Les rêves et les visions ne veulent rien dire.

— Mais tu étais dans ma vision…

— Je m'en fiche, et je refuse d'en entendre parler !

— Tu brûlais, mon époux !

— J'ai parfois rêvé que je volais. Ça ne m'a pas fait pousser des ailes !

Du Chaillu écarquilla les yeux.

— Que tu volais, vraiment ? Comme un oiseau ? Je n'avais jamais entendu une chose pareille…

— Une fantaisie, comme ta vision… Rien de plus !

— Non, la mienne est vraie !

— Pas plus que mon rêve ! Et ce n'est pas pour ça que je monterais au sommet d'une falaise pour me jeter dans le vide en battant des bras. Je ne peux pas voler, Du Chaillu !

— Mais tu peux brûler.

Richard posa les mains à plat sur ses genoux et prit une grande inspiration.

— N'en parlons plus… Qu'y avait-il d'autre dans ta vision ?

— Rien.

— Rien ? Tu as rêvé que je brûlais, c'est tout ?

— Pas « rêvé », *vu* !

— Et tu as fait tout ce chemin pour me raconter ça ? Eh bien, c'était très gentil à toi, mais je dois partir, maintenant. Dis à ton peuple que le *Caharin* lui souhaite bonne chance. Et sois prudente sur le chemin du retour, surtout.

Richard fit mine de se lever.

— Tu n'as rien d'autre à me dire, je suppose ?

— Voir brûler mon mari m'a effrayée, avoua Du Chaillu d'une toute petite voix.

— Brûler ne m'amuserait pas beaucoup non plus…

— Et je détesterais que les flammes dévorent le *Caharin*.

— Il partage ton opinion, n'en doute pas. Ta vision disait-elle comment éviter ça ?

La femme-esprit baissa les yeux.

— Non…

— Tu vois, ces trucs-là ne servent à rien !

— Ils nous aident en nous prévenant…

Richard se gratouilla le front. À l'évidence, Du Chaillu cherchait à lui dire quelque chose de plus important… et de plus inquiétant. La vision était un prétexte, il l'aurait juré.

— Merci d'être venue me prévenir, dit-il d'un ton beaucoup plus doux. Je garderai ta vision en mémoire, au cas où elle pourrait m'aider.

La Baka Tau Mana releva les yeux, croisa le regard du Sourcier et hocha la tête.

— Comment m'as-tu trouvé ? demanda Richard.

— Tu es le *Caharin*, répondit Du Chaillu, son assurance et sa noblesse en partie retrouvées. Et moi, je suis la femme-esprit de mon

peuple, la gardienne des anciens mots… et ton épouse.

Richard comprit sans peine. Du Chaillu était liée à lui, comme les D'Harans – et Cara. À l'instar de la Mord-Sith, la femme-esprit pouvait sentir où il était.

— Hier, j'étais à une journée de marche d'ici. Tu as bien failli me manquer. Commencerais-tu à avoir du mal à me localiser ?

Du Chaillu détourna le regard et baissa les yeux.

— Au début, il me suffisait de sonder l'horizon, le jour comme la nuit, pour pouvoir tendre un bras et dire : « Le *Caharin* est par là ! » Ces derniers jours, c'est devenu de plus en plus difficile.

— Avant de venir ici, il y a peu de temps, nous étions en Aydindril. Tu as dû entreprendre ce voyage il y a des semaines…

— Oui. Quand nous sommes partis, tu étais très loin au nord-est d'ici.

— Alors, pourquoi es-tu venue par là ?

— Quand j'ai commencé à te « sentir » de moins en moins bien, j'ai su que quelque chose de grave se passait. Ma vision m'incitait à te retrouver au plus vite, avant que tu sois perdu pour moi. Si j'avais continué vers le nord-est, tu n'aurais plus été là à mon arrivée. J'ai fait appel à mon pouvoir, quand il était encore presque intact, et suivi la direction que m'indiquaient mes visions.

» Vers la fin du voyage, j'ai senti que tu étais ici. Puis j'ai définitivement perdu le contact. Que devais-je faire, sinon continuer sur le même chemin ? Les esprits du bien ont exaucé ma prière, et nos routes se sont croisées…

— Je suis content qu'ils t'aient aidée. Tu es une femme de qualité qui mérite leur soutien.

— Et pourtant, mon mari ne croit pas à mes visions !

Richard prit de nouveau une grande inspiration.

— Mon père adoptif me répétait tout le temps de ne pas manger les champignons que je trouvais dans la forêt. Il me « voyait » choisir une espèce vénéneuse, m'empoisonner et mourir. Bien entendu, il ne voyait rien du tout, mais c'était une façon d'exprimer son inquiétude. Et de m'avertir de ce qui risquait d'arriver si je ne l'écoutais pas.

— Je comprends…, souffla Du Chaillu avec un petit sourire.

— As-tu eu une authentique vision ? C'est impossible à dire, tu le sais bien. Souvent, il s'agit de possibilités… Des choses qui risquent d'arriver, si on est imprudent…

— Tu as raison… Parfois, les visions montrent des événements qui pourraient se produire, mais qui ne sont pas inscrits dans l'avenir.

Richard prit la main de la femme-esprit entre les siennes.

— Maintenant, dis-moi la véritable raison de ta venue.

Comme pour se rappeler des prières que son peuple transmettait

aux esprits à travers elle, la Baka Tau Mana caressa les petites bandes de tissu qui pendaient sur sa robe.

— Mon peuple est heureux d'avoir retrouvé sa terre natale après si longtemps. C'est un pays merveilleux, comme le promettaient les antiques paroles. Le sol est fertile, le climat agréable, et c'est un endroit merveilleux où élever nos enfants. Un sanctuaire où nous pouvons être libres ! Nos cœurs se réjouissent à cette seule idée.

» Tous les peuples devraient avoir ce que tu nous as offert, *Caharin* ! Le droit de vivre comme on l'entend est la chose la plus précieuse du monde !

Une profonde tristesse passa dans les yeux de Du Chaillu.

— Tu n'as pas ce bonheur, dit-elle. Et les peuples du Nouveau Monde ne sont pas en sécurité. Parce qu'une grande armée avance vers eux…

— Jagang ! Tu as eu une vision ?

— Non, mon époux… Nous avons vu cette armée de nos yeux ! J'avais honte de te le dire, parce que nous avons eu si peur… Tu sais qu'il nous est difficile d'admettre que quelque chose nous effraie.

» Quand j'étais enchaînée dans ce trou puant, à attendre que les Majendies viennent me tuer, j'avais moins peur, parce qu'il s'agissait seulement de moi. Mon peuple ne risquait pas de mourir, et une nouvelle femme-esprit prendrait tôt ou tard ma place. Et si les Majendies avaient attaqué, je savais que les maîtres de la lame les auraient repoussés. En ce temps-là, je serais morte en pensant que les Baka Ban Mana me survivraient…

» Tu sais que nous nous entraînons chaque jour au combat, pour que personne ne puisse venir nous massacrer. Fidèles aux anciens mots, nous sommes prêts à lutter contre n'importe quel adversaire. Et aucun homme, à part le *Caharin*, n'est assez fort pour vaincre un de nos maîtres de la lame.

» Face à une armée pareille, même nos guerriers ne pourront rien. Quand elle fondra sur nous, ce sera la fin !

— Je comprends, Du Chaillu. Dis-moi ce que tu as vu.

— Je ne connais pas de mots pour décrire cela… Il y avait tant d'hommes, de chevaux, de chariots, d'armes… D'un bout à l'autre de l'horizon, on ne voyait que ces troupes, et elles sont passées devant nous pendant des jours et des jours. Trop d'hommes pour qu'on puisse les compter, comme il y a trop de brins d'herbe dans une plaine…

— Ta description est parfaite, hélas…, soupira Richard. Ces soldats n'ont pas attaqué ton peuple, si j'ai bien compris ?

— Non. Ils n'ont pas traversé notre terre natale. Mais nous savons qu'ils le feront un jour, parce que des hommes comme ceux-là ne laissent personne en paix. Ils prennent tout, c'est dans leur nature !

» Nos guerriers mourront, nos enfants seront égorgés, et nos femmes deviendront des objets de plaisir. Contre ces adversaires-là, nous n'avons aucune chance.

» Tu es le *Caharin* et les anciens mots imposent que tu saches les choses de ce genre. Devant toi, la femme-esprit des Baka Tau Mana a honte de montrer sa peur et d'avouer que son peuple est terrorisé. J'aimerais te dire que nous affronterons bravement la mort, mais c'est faux ! Nous tremblons, Richard le Sourcier !

» Tu ne peux pas comprendre, parce que le *Caharin* ignore la peur.

— Du Chaillu, il m'arrive souvent d'avoir peur ! s'écria Richard, stupéfait.

— Toi ? Jamais ! (La femme-esprit baissa de nouveau les yeux.) Tu dis ça pour que j'aie moins honte… Tu as combattu trente maîtres de la lame sans frémir, et tu les as vaincus. Seul le *Caharin* pouvait réussir cet exploit. Et il ne connaît pas la peur.

Richard prit Du Chaillu par le menton et la força à relever les yeux.

— J'ai combattu les trente maîtres de la lame, mais pas sans frémir, tu peux me croire ! J'étais terrifié, comme aujourd'hui, quand je pense aux Carillons et à la guerre qui nous attend. Reconnaître sa peur n'est pas une faiblesse, mon amie…

Du Chaillu sourit, touchée par ce qu'elle continuait à prendre pour de la délicatesse.

— Merci, *Caharin*…

— Donc, l'Ordre Impérial n'a pas tenté de vous attaquer ?

— Pour l'instant, nous sommes en sécurité… Je suis venue t'avertir, parce que cette armée se dirige vers le Nouveau Monde. Nous sommes trop insignifiants pour intéresser Jagang, et vous êtes la cible !

Richard acquiesça. Les soldats de l'Ordre allaient vers le nord pour attaquer les Contrées du Milieu.

L'armée du général Reibisch, forte d'une centaine de milliers d'hommes, marchait vers l'est pour surveiller les frontières des Contrées. L'officier avait demandé à Richard l'autorisation de ne pas retourner en Aydindril. Il entendait bloquer les cols et les passes qui menaient aux Contrées et sécuriser les voies de retraite vers D'Hara.

Le Sourcier avait jugé ce plan judicieux. Et voilà que les forces de Reibisch se trouvaient désormais sur le chemin de celles de Jagang. Cent mille hommes ne suffiraient peut-être pas à vaincre l'Ordre Impérial, mais les D'Harans, de féroces guerriers, seraient en mesure de ralentir l'avance de l'ennemi. D'autant plus qu'on pouvait envoyer des renforts à Reibisch, maintenant qu'on savait qu'il devrait se battre.

Jagang avait dans son armée des sorciers, des Sœurs de la Lumière et des Sœurs de l'Obscurité. Reibisch, lui, pouvait compter sur un fort

contingent de Sœurs de la Lumière. Verna – la Dame Abbesse Verna, désormais – avait juré à Richard que ses subordonnées restées fidèles à la Lumière combattraient l'Ordre et ses alliés dotés de pouvoirs. Bien entendu, la magie faiblissait, mais celle du camp adverse ne serait pas épargnée par le phénomène. À part celle des Sœurs de l'Obscurité et de quelques sorciers capables d'invoquer la Magie Soustractive.

Comme Richard et les autres généraux en poste en Aydindril, Reibisch comptait sur la magie des Sœurs de la Lumière pour le renseigner sur les mouvements de l'armée ennemie. Avec cet avantage, les forces d'haranes auraient pu choisir leurs positions en ayant toujours un coup d'avance sur le camp adverse. Hélas, la magie disparaissait, et cette source d'informations devait être déjà tarie.

Du Chaillu et ses Baka Tau Mana étaient tombés à pic pour empêcher l'Ordre de lancer une attaque surprise…

— Ces nouvelles sont importantes, dit Richard, et elles nous aideront beaucoup. À présent, nous savons ce que fait Jagang. Cette armée n'a pas traversé ton pays, me disais-tu ?

— La colonne aurait dû faire un détour pour nous attaquer. Mais elle était si large qu'un de ses flancs nous a frôlés. Comme un hérisson qui plante ses épines dans le ventre d'un chien, nos maîtres de la lame ont fait en sorte que se frotter à nous soit très douloureux…

» Nous avons capturé quelques officiers chargés de conduire ces bêtes sauvages à l'assaut des Contrées. Pour le moment, nous ont-ils confirmé, les petits pays n'intéressent pas l'empereur, qui se concentre sur le gros gibier. Mais la horde maudite reviendra un jour pour balayer les Baka Tau Mana de la surface du monde.

— Ces hommes vous ont révélé leurs plans ?

— Tout le monde peut être loquace, quand on sait comment poser les questions. (Du Chaillu eut un petit sourire.) Les Carillons ne sont pas les seuls à utiliser le feu. Nous…

— Pas de détails ! s'écria Richard. J'ai compris l'idée générale…

— Nous avons aussi appris, en interrogeant ces hommes, que leur armée se dirige vers un pays où elle pourra se réapprovisionner.

Richard prit le temps de réfléchir à cette nouvelle de la plus haute importance.

— C'est logique… Jagang a dû lever cette armée il y a un moment, dans l'Ancien Monde, et les réserves ne sont jamais inépuisables… Ces soldats ont besoin de se nourrir, et piller le Nouveau Monde doit leur paraître une excellente idée. (Le Sourcier regarda Kahlan, debout derrière lui.) Selon toi, vers où vont-ils ?

— Il y a beaucoup de possibilités, répondit l'Inquisitrice. Ils peuvent piller tous les royaumes qu'ils traversent, et s'enfoncer ainsi de plus en plus profondément dans les Contrées. Comme une chauve-

souris qui gobe des insectes en plein vol, en quelque sorte…

» Ils ont bien sûr une autre solution, qui consisterait à attaquer un pays aux immenses réserves. Les silos de Lifany, par exemple, regorgent de grain. Avec ses énormes troupeaux de moutons, Sanderia pourrait leur fournir toute la viande dont ils ont besoin. S'ils choisissent bien leurs cibles, leur approvisionnement sera assuré pour longtemps, et ils passeront à des objectifs plus directement stratégiques. Bien entendu, ce serait très mauvais pour nous… À leur place, j'opterais pour ce plan, parce qu'il leur permettrait de prendre l'initiative, et de nous forcer à adapter nos mouvements aux leurs.

— Le général Reibisch aura un rôle important à jouer…, dit Richard, réfléchissant tout haut. S'il barrait le chemin aux troupes de l'Ordre… Ou même s'il parvenait à les ralentir… Cela nous laisserait le temps d'évacuer les populations et les réserves avant l'arrivée de Jagang.

— Déplacer de tels stocks ne serait pas facile…, souffla Kahlan, qui pensait elle aussi tout haut. Si Reibisch surprend les troupes de Jagang et les ralentit, et que nous puissions envoyer des renforts pour attaquer sur les flancs…

— Quand nous fûmes bannis de notre terre natale par les sorciers, coupa Du Chaillu, nous avons dû vivre dans les marécages. Quand il pleuvait au nord pendant des jours, la crue du fleuve inondait notre misérable territoire. Ces flots emportaient tout avec eux, et nous ne pouvions rien faire pour les en empêcher. On croit que c'est possible, mais on change d'avis quand on les voit déferler. Alors, il ne reste plus que deux options : se réfugier dans les collines ou mourir.

» C'est exactement pareil avec cette armée. Vous n'imaginez pas combien elle est puissante…

La terreur qui faisait vibrer la voix de la femme-esprit et celle qui voilait ses yeux firent frissonner le Sourcier. La Baka Tau Mana n'était pas en mesure de donner un chiffre, mais ça n'avait aucune importance. Il voyait la horde de soldats, comme s'il avait puisé cette image directement dans la tête de Du Chaillu.

— Merci de nous avoir apporté ces informations, mon amie. Tu as sans doute contribué à sauver des milliers de vies. Au moins, nous ne serons pas pris par surprise. Et c'est un très grand avantage.

— Le général Reibisch se dirige déjà vers l'est, rappela Kahlan, et cet élément-là joue plutôt en notre faveur. Mais il faut l'avertir au plus vite des derniers événements.

— Si nous suivons un chemin détourné pour rejoindre Aydindril, nous le rencontrerons, et nous déciderons avec lui de la marche à suivre. En plus, nous pourrons lui emprunter des chevaux. Au bout du compte, cela nous fera gagner du temps. Mais il est loin de nous, et le temps presse !

Après la terrible bataille contre le corps expéditionnaire de Jagang, que les D'Harans avaient écrasé, Reibisch avait décidé de filer vers l'est, pour bloquer les chemins d'accès aux Contrées du Milieu, voire à D'Hara. Car tout laissait penser que l'invasion commencerait là…

— Si nous prévenons le général de l'arrivée de Jagang, dit Cara, il enverra des messagers en D'Hara pour demander des renforts.

— Il contactera aussi Kelton, Jara, Grennidon et d'autres royaumes qui se sont déclarés prêts à combattre avec nous, ajouta Kahlan.

— Un très bon plan, approuva Richard, maintenant que nous savons où des renforts seront utiles. Mais j'aimerais que le voyage jusqu'en Aydindril ne soit pas aussi long !

— Tu es sûr que c'est si important que ça ? demanda Kahlan. Souviens-toi : nous n'avons pas affaire au Cabrioleur, mais aux Carillons.

— La mission dont nous a chargés Zedd ne sert sans doute à rien. Hélas, nous ne pouvons pas en être certains. Il a menti sur le monstre, mais peut-être pas sur les mesures urgentes à prendre…

— Nous risquons de succomber face à Jagang avant que les Carillons nous aient tués, soupira Kahlan. Et quand on est mort, qu'importe la manière dont on est passé de vie à trépas ? J'ignore pourquoi Zedd a voulu nous embrouiller l'esprit, mais la vérité nous aurait été plus utile.

— Nous devons aller en Aydindril ! trancha Richard. Il n'y a pas d'autre solution.

Car son épée l'attendait dans la Forteresse.

Comme Cara et Du Chaillu, qui étaient liées à lui, il avait avec l'Épée de Vérité une connexion qui ne cesserait pas tant qu'il resterait le Sourcier. Loin de l'arme, il avait l'impression d'être coupé d'une partie de lui-même.

— Du Chaillu, dit-il, quand cette armée est passée devant vous, en direction du nord…

— Quand ai-je dit qu'elle allait vers le nord ?

— Mais… Où pourraient se diriger ces soldats, sinon vers les Contrées, voire D'Hara ? Quel que soit leur objectif, ils doivent avancer vers le nord.

— Non, mon époux. Ils ont longé notre terre natale par son flanc sud, en restant le long du rivage. Puis ils ont continué à le suivre en direction de l'ouest.

— L'ouest ? répéta Richard, stupéfait.

— Du Chaillu, tu es sûre de ce que tu dis ? demanda Kahlan en s'agenouillant près du Sourcier.

— Certaine. Nous les avons espionnés, parce que ma vision

indiquait que ces hommes étaient dangereux pour le *Caharin*. Certains prisonniers nous ont parlé de « Richard Rahl ». C'est pour ça que je suis venue te prévenir, mon époux. Ces chiens connaissent ton nom ! Tu as contrarié leurs plans, et ils te haïssent ! Voilà ce que nous avons appris.

— Quand tu m'as vu brûler, dans ta vision, les flammes pouvaient-elles symboliser la haine de ces soldats ?

Avant de répondre, Du Chaillu prit le temps de réfléchir à cette possibilité.

— Tu sais ce qu'est une vision, mon époux… Et tu as peut-être raison, car ces images ne doivent pas toujours être prises pour ce qu'elles semblent être. Parfois, elles nous avertissent d'un danger bien réel, et d'autres fois, elles le « symbolisent », comme tu as dit.

Kahlan tendit une main et tira sur la manche de la femme-esprit.

— Où vont ces soldats, Du Chaillu ? Tu crois qu'ils cherchent un endroit où bifurquer vers le nord, pour fondre sur les Contrées ? Des milliers de vies sont en jeu ! Sais-tu à quel moment ils prendront la direction du nord ?

— Ils ne bifurqueront pas ! insista la femme-esprit, surprise par le trouble de ses interlocuteurs. Ils suivront le rivage du lac dont les berges ne sont pas visibles.

— Tu veux dire l'océan ?

— Oui, je crois que c'est ce nom-là… Ils le suivront pour aller vers l'ouest. Les prisonniers ne savaient pas comment s'appelle le pays qu'ils devaient rallier, mais on leur a dit qu'ils y trouveraient beaucoup de nourriture.

— Par les esprits du bien ! soupira Kahlan. (Elle lâcha la manche de Du Chaillu.) Richard, nous avons de gros problèmes…

— Tu peux le dire, oui ! Le général Reibisch est très loin à l'est, et il avance dans la mauvaise direction.

— C'est encore pis que ça…, souffla Kahlan.

Elle tourna la tête vers le sud-ouest, comme si elle pouvait voir la destination finale de l'armée impériale.

— Bien sûr ! s'exclama Richard. L'Ordre avance vers le pays dont nous a parlé Zedd, près de la vallée de Nareef. Un royaume isolé dont l'agriculture est florissante. C'est ça ?

— Hélas, oui…, répondit Kahlan. Jagang fonce vers le grenier à blé des Contrées du Milieu.

— Toscla, se souvint Richard.

— Je n'aurais jamais cru que Jagang ferait un détour pareil, avoua Kahlan. Je le voyais foncer droit devant lui, pour ne pas nous laisser le temps d'organiser nos défenses.

— Je pensais comme toi, et le général Reibisch aussi. Le pauvre court monter la garde devant une porte que Jagang ne franchira pas !

» Au moins, ça nous laisse un répit, et nous savons où va l'Ordre Impérial. C'est déjà ça… Toscla !

— Zedd connaît un des anciens noms de ce royaume, qui en a changé souvent. Il s'est appelé Vengren, Vindice, Turslan, et je ne sais quoi encore. « Toscla » est tombé en désuétude depuis pas mal de temps…

— Vraiment ? demanda Richard, qui écoutait à moitié, trop préoccupé à dresser mentalement la liste des données dont ils devaient tenir compte. Et comment se nomme-t-il, aujourd'hui ?

— Anderith…

Le Sourcier sursauta.

— Anderith ? Pourquoi ? D'où vient ce nom ?

— D'un des pères fondateurs du royaume… Un certain Ander.

— Joseph Ander ? demanda Richard, blanc comme un linge.

— C'est ça, oui. Mais comment le sais-tu ?

— Tu te souviens du sorcier surnommé « la Montagne » ? Celui qui fut chargé de régler le problème des Carillons, selon Kolo… (Kahlan hocha la tête.) Eh bien, son vrai nom était Joseph Ander !

Chapitre 32

Richard avait le sentiment que sa tête allait exploser. Alors qu'il cherchait une solution contre la menace venue du royaume des morts, il voyait défiler devant lui les hordes de soldats assoiffés de sang sortis de l'Ancien Monde.

— Du calme ! lança-t-il, une main levée pour empêcher tout son petit monde de parler en même temps. Un peu de discipline ! Et essayons de réfléchir sainement.

— Les Carillons risquent d'avoir dévasté le monde avant que Jagang ait conquis les Contrées du Milieu, dit Kahlan. Donc, ce sont eux le problème prioritaire. Richard, tu viens juste de m'en convaincre ! Le monde des vivants a besoin de la magie pour survivre *et* se défendre contre Jagang. Si nous n'avions plus que nos épées pour l'affronter, l'empereur adorerait ça !

» Nous devons aller en Aydindril. Comme tu l'as dit toi-même, Zedd n'a peut-être pas menti au sujet de la mission à accomplir dans la Forteresse. Si nous ne cassons pas la fameuse bouteille, nous risquons d'aider les Carillons à détruire la magie. Et si nous ne nous dépêchons pas, nous arriverons peut-être trop tard !

— Il faut que mon Agiel retrouve son pouvoir ! s'écria Cara. Sinon, je ne pourrai plus vous protéger efficacement. Donc, je vote aussi pour gagner Aydindril le plus vite possible.

Richard dévisagea tour à tour les deux femmes.

— Je crois que j'ai compris le message… Mais si Zedd nous a raconté des bobards du début à la fin, histoire de se débarrasser de nous, casser la bouteille ne servira à rien. N'oubliez pas qu'il a pu vouloir nous mettre en sécurité, tout simplement, avant de s'occuper seul du problème.

» Vous savez ce que fait un père quand il voit des étrangers à l'air hostile approcher de sa maison ? Il dit aux enfants de rentrer et d'aller compter les bûches dans le coffre à bois !

L'Inquisitrice et la Mord-Sith grimacèrent de frustration. Cette hypothèse ne pouvait pas être écartée…

— Cela dit, nous avons appris quelque chose d'important : Joseph Ander, le sorcier chargé de combattre les Carillons, fut aussi un des fondateurs d'Anderith. Zedd ignore cette information, qui change peut-être beaucoup de choses. Ça ne veut pas dire que nous devons aller en Anderith. Moi aussi, je brûle d'envie de rentrer en Aydindril.

Mais j'ai peur, en le faisant, de laisser passer une chance… (Le Sourcier se massa le front.) Bref, je ne sais pas ce qu'il faut faire…

— Alors, choisissons Aydindril ! insista Kahlan. Là-bas, nous avons au moins une tâche à accomplir.

— Tu as sans doute raison… Joseph Ander peut avoir vaincu les Carillons à l'autre bout des Contrées, puis fondé Anderith des années plus tard, sans qu'il y ait un rapport entre les deux événements.

— Bien raisonné, approuva Kahlan. Alors, en route pour Aydindril, et espérons que nous vaincrons les Carillons !

— Une minute ! fit Richard. Je suis d'accord, mais à quoi bon obéir à Zedd, si sa « mission » est une fumisterie, comme son Cabrioleur ? Dans ce cas, nous n'aurons rien fait contre les *deux* menaces ! Il ne faut pas négliger cette possibilité…

— Seigneur Rahl, dit Cara, aller en Aydindril est utile dans tous les cas. En plus de casser la bouteille de Zedd, vous récupérerez votre épée… et le journal de Kolo. Berdine vous aidera à le traduire. Depuis notre départ, elle a dû avancer dans son travail, et des réponses nous attendent peut-être déjà. Sinon, vous aurez le journal, et vous saurez quoi chercher…

— Bien vu…, approuva Richard. Et je pourrai consulter d'autres ouvrages. Selon Kolo, les Carillons se sont révélés plus faciles à neutraliser que prévu…

— Mais tous les sorciers de cette époque contrôlaient la Magie Soustractive, rappela Kahlan.

Richard aussi avait le don soustractif, mais il le maîtrisait si peu que ça ne comptait pas. À part le pouvoir de l'épée, qu'il comprenait, il était un parfait ignare en magie.

— Les grimoires de la Forteresse contiennent probablement la solution au problème des Carillons, intervint Cara. Et qui sait, elle n'est peut-être pas si compliquée que ça ? Et s'il ne fallait même pas recourir à la Magie Soustractive ? (Elle croisa les bras, visiblement écœurée de devoir évoquer un sujet qu'elle abominait.) Il vous suffira peut-être de claquer des doigts, et tout s'arrangera !

— C'est vrai, dit Du Chaillu, qui n'avait pas saisi l'ironie de la Mord-Sith, tu es un grand magicien, Richard le Sourcier. Ce sera très facile, pour toi !

— Je crains que tu me surestimes, mon amie…

— Quoi qu'il en soit, trancha Kahlan, la meilleure solution est de rentrer en Aydindril.

Toujours hésitant, Richard ne fit pas de commentaires. Il aurait donné cher pour que prendre une décision ne soit pas si difficile. Mais il hésitait entre deux possibilités, et rien ne faisait pencher la balance d'un côté ni de l'autre.

Parfois, conscient que les habits du seigneur Rahl étaient trop

grands pour lui, il rêvait d'en finir avec cette imposture et de rentrer chez lui. Après tout, il n'était qu'un guide forestier. Alors, pourquoi aurait-il dû tout savoir ? Quelqu'un ne pouvait-il pas venir et donner les réponses à sa place ?

Et il fallait en plus que Zedd ait menti comme un arracheur de dents ! Des milliers de vies étaient en danger parce qu'il avait cru malin de laisser les deux « jeunots » dans le brouillard !

Mais le vieux sorcier n'était pas le seul responsable. Si Richard s'était souvenu de Du Chaillu et lui en avait parlé, tout aurait pu être différent.

— Pourquoi ne veux-tu plus aller en Aydindril ? demanda Kahlan.

— Si seulement je le savais… Mais grâce à Du Chaillu, nous connaissons le plan de Jagang. Et s'il conquiert les Contrées du Milieu, nous serons fichus, Carillons ou pas !

» Imaginez qu'ils soient une menace moins grave que nous le pensons ! À long terme, je ne doute pas qu'ils seront nuisibles, mais combien de temps leur faudra-t-il pour affaiblir gravement la magie ? Des jours ? Des mois ? Des années ? Des siècles, peut-être !

— Richard, je ne te comprends plus ! Les Carillons font déjà des victimes. As-tu oublié Juni ? Le bébé mort-né ? Les deux Baka Tau Mana ? Nous devons les arrêter coûte que coûte ! Et c'est toi qui m'as forcée à regarder la réalité en face !

— Seigneur Rahl, dit Cara, je suis d'accord avec la Mère Inquisitrice. Continuons sur le chemin d'Aydindril !

— *Caharin*, demanda Du Chaillu en se levant, puis-je parler ?

— Bien entendu…, marmonna Richard, perdu dans ses pensées.

La femme-esprit ouvrit la bouche, sursauta, la referma, réfléchit quelques instants puis demanda :

— Cet empereur, Jagang, est-il un magicien ?

— En un sens, oui… Il a le pouvoir de s'introduire dans l'esprit des gens pour les contrôler. On l'appelle « celui qui marche dans les rêves ». À ma connaissance, son don se limite à ça.

— Une armée ne peut pas guerroyer longtemps sans le soutien de la population de son pays. Tu crois qu'il contrôle tous ceux qui combattent à ses côtés ou participent à l'effort de guerre ?

— Non, il ne peut pas manipuler autant de monde. Comme un maître de la lame pendant un combat, il doit choisir les cibles les plus importantes. Il s'en prend surtout à des magiciens, afin qu'ils mettent leur pouvoir à son service…

— Pour soumettre le peuple, je suppose ? Les sorciers et les sorcières tiennent à la gorge des milliers d'innocents, qui…

— Non, coupa Kahlan. La population soutient librement Jagang.

— Veux-tu dire que ces gens ont choisi d'avoir pour chef un homme aussi vil ?

— Pour régner, les tyrans ont besoin du consentement de leurs sujets.

— Alors, ceux que tu appelles des « sujets » sont aussi maléfiques que leur maître ?

— Non, ce sont des gens ordinaires. Comme des chiens lors d'un banquet, ils se massent autour de la table de la tyrannie et espèrent récupérer les miettes qui en tombent. Tout le monde n'est pas prêt à faire le beau pour plaire à un despote, mais les candidats ne manquent pas, s'il sait les faire saliver en leur instillant de la haine – et en leur donnant un noble prétexte pour assouvir leurs plus infâmes pulsions. La plupart des gens préfèrent voler ce qu'ils convoitent plutôt que de le mériter…

— Des chacals ! s'écria Du Chaillu.

— Exactement ! approuva Kahlan.

De plus en plus perturbée par ces révélations, la femme-esprit baissa les yeux.

— C'est encore plus horrible comme ça ! dit-elle. J'aurais préféré penser que ces gens étaient victimes de Jagang. Ou même possédés par le Gardien ! Mais savoir qu'ils suivent délibérément un tel monstre…

— Tu voulais dire quelque chose, rappela Richard à la Baka Tau Mana. Et j'aimerais l'entendre…

Du Chaillu croisa les mains et fit un effort pour se ressaisir. Sur son visage, le désarroi céda la place à une extrême gravité.

— Comme je l'ai déjà dit, nous avons épié cette armée pendant des jours, et fait des prisonniers. Bien entendu, cette colonne avance lentement, et nous avons eu tout le temps de voir comment se passent les choses.

» Chaque soir, le chef fait ériger pour ses catins et lui de grandes tentes très confortables. Les autres officiers supérieurs y ont également droit. Toutes les nuits, ces hommes festoient, et l'empereur se comporte comme un puissant monarque en voyage d'agrément.

» Des chariots pleins de femmes, consentantes ou non, suivent la troupe. À chaque halte, on laisse les soldats se repaître de leurs corps. Cette horde a soif de luxure autant que de conquête ! Même en campagne, les militaires de l'Ordre n'oublient pas le plaisir.

» Ils ont tout l'équipement possible, des centaines de chevaux de rechange et des troupeaux accompagnent la colonne, histoire de lui fournir de la viande à volonté. Une grande caravane de chariots transporte de la nourriture et une multitude de fournitures, des moulins à grain jusqu'à des ateliers complets de forgeron. Ils emportent avec eux des tables, des chaises, des tapis et même de la

vaisselle fine qu'ils rangent dans des caisses pleines de copeaux de bois. Chaque soir, ils déballent tout ça et font de la tente de Jagang un véritable palais ambulant.

» Avec les pavillons et le reste, on dirait qu'une ville entière se déplace.

Du Chaillu fit un geste circulaire dans l'air, la main bien à plat.

— Cette armée coule dans les plaines comme un fleuve majestueux. Elle ne va pas vite, mais rien ne peut l'arrêter, et elle approche chaque jour un peu plus de sa destination. Oui, comme une ville en mouvement, pas très rapide, et pourtant toujours plus menaçante…

» Nous avons cessé d'espionner l'Ordre Impérial, parce que je voulais avertir rapidement le *Caharin*. Quand il le faut, les Baka Tau Mana vont aussi vite, à pied, que des messagers sur des étalons.

Pour avoir voyagé avec la femme-esprit, Richard savait que c'était de la vantardise – mais à peine ! Et quand il avait forcé Du Chaillu à monter sur un cheval, elle s'était indignée comme s'il s'agissait d'un animal maléfique…

— Alors que nous traversions la plaine, continua la Baka Tau Mana, en direction du nord-ouest, nous sommes arrivés devant les hautes murailles d'une grande cité.

— Renwold, dit Kahlan. C'est la seule ville importante du Pays Sauvage, dans les environs. Et ses murs d'enceinte sont immenses.

— Renwold, sûrement…, soupira Du Chaillu. En tout cas, cette cité avait reçu la… visite… des soldats de l'Ordre. (La femme-esprit blêmit, comme si d'horribles images lui revenaient en mémoire.) Je n'aurais jamais cru que des êtres humains puissent être aussi cruels avec leurs semblables. Même les Majendies ne feraient pas des choses pareilles…

Des larmes roulèrent sur les joues de Du Chaillu.

— Une boucherie ! Les vieillards, les enfants, les bébés… Et les femmes, livrées pendant des jours à…

La Baka Tau Mana éclata en sanglots. Quand Kahlan lui passa un bras autour des épaules, elle se blottit contre elle comme une enfant terrorisée.

— Je sais…, souffla l'Inquisitrice. J'ai traversé une ville aussi grande que Renwold, après le passage des bouchers de Jagang. Tout ce que tu as vu, je l'ai vu aussi…

» À Ebinissia, les soldats de l'Ordre ont tué tout le monde, mais ils se sont d'abord « amusés » avec les vivants. C'était atroce…

La femme qui dirigeait les Baka Tau Mana avec fermeté et courage – celle-là même qui avait supporté des mois d'indigne captivité, puis provoqué par devoir la mort de ses maris, et enfin pris tous les risques pour aider Richard à détruire les Tours de la Perdition – s'abandonna

entre les bras de Kahlan et pleura comme une enfant.

Pudiques, les maîtres de la lame détournèrent le regard. Tout aussi délicats, Chandalen et ses chasseurs les imitèrent.

Richard aurait pourtant parié que rien au monde n'aurait pu contraindre Du Chaillu à pleurer en public.

— Nous n'avons trouvé qu'un survivant…, dit-elle entre deux sanglots. Un homme…

— Comment s'en est-il tiré vivant ? demanda Richard, très sceptique. Il vous l'a dit ?

— Le pauvre délirait… Il implorait les esprits du bien de lui rendre sa famille, et criait sans cesse que tout ça était sa faute. Oui, il demandait pardon à tout le monde, et surtout à la tête décomposée d'un enfant, dont il refusait de se séparer. Il lui parlait, vous comprenez, comme si elle avait encore pu l'entendre…

— Cet homme avait-il de longs cheveux blancs ? demanda Kahlan d'une voix étranglée par l'émotion. Et portait-il un manteau rouge avec des galons d'or sur les épaules ?

— Tu le connais ? s'étonna Du Chaillu.

— C'est l'ambassadeur Seldon. Il n'a pas survécu à l'attaque, parce qu'il était en Aydindril quand elle a eu lieu. (L'Inquisitrice se tourna vers son mari.) Je lui ai demandé de se joindre à nous, et il a refusé, car il pensait, comme le Conseil des Sept, que son pays, Mardovia, deviendrait vulnérable s'il s'alliait à l'un des deux belligérants. Pour lui, la neutralité était un gage de sécurité.

— Et que lui as-tu dit ? demanda Richard.

— Qu'il n'y aurait pas de spectateurs dans cette guerre. Tes propres mots, en somme. J'ai ajouté que j'avais décidé d'écraser l'Ordre Impérial, et que je pensais comme toi : Mardovia serait avec nous, ou contre nous. Enfin, je l'ai prévenu que l'Ordre verrait les choses de la même façon.

» Richard, je lui ai prédit le destin de Renwold, sa capitale, mais il n'a rien voulu entendre, même quand je l'ai imploré de penser à sa famille. Pour lui, les siens ne risquaient rien à l'abri des murailles de la ville…

— Je ne souhaite à personne de recevoir une telle leçon, dit le Sourcier.

— Et moi, gémit Du Chaillu, j'espère que ce n'était pas la tête d'un de ses enfants…

Richard posa une main réconfortante sur le bras de son amie.

— Nous comprenons ta réaction, lui assura-t-il. L'Ordre sème la terreur pour démoraliser ses futurs adversaires, et les inciter à se rendre. Voilà pourquoi nous le combattons sans merci.

La femme-esprit releva les yeux.

— Alors, va aider le peuple d'Anderith ! Ou au moins, envoie

quelqu'un le prévenir ! Que tous les gens fuient avant l'arrivée des bouchers, pour échapper au massacre que j'ai vu à Renwold. Ces malheureux doivent savoir, et fuir le plus loin possible !

Du Chaillu se dégagea de l'étreinte de Kahlan et s'éloigna pour aller pleurer loin de tous les regards.

— Anderith ne nous a pas encore juré allégeance, je crois ? demanda Richard à sa femme. Mais ce pays a des représentants en Aydindril, et ils connaissent notre position ?

— Oui, répondit Kahlan. Les émissaires anderiens ont été prévenus, comme ceux des autres pays. Ils savent que les Contrées du Milieu ont vécu, et qu'ils doivent abdiquer leur souveraineté en faveur de l'empire d'haran.

« L'empire d'haran »… Ces mots semblaient si terribles. Et un guide forestier convaincu d'être un imposteur le dirigeait au moment où une guerre totale se préparait…

— Il y a peu, dit Richard, je redoutais que D'Hara sème la terreur dans tout le Nouveau Monde. Et aujourd'hui, ce royaume est notre seul espoir !

— Richard, ton empire n'a rien de commun avec celui de Darken Rahl, à part le nom. Beaucoup de gens savent que tu luttes pour leur liberté, pas pour les réduire en esclavage. À présent, c'est l'Ordre Impérial qui incarne la tyrannie…

» Anderith connaît les conditions, comme tous les autres pays. En cas de ralliement volontaire, ce peuple deviendra un égal parmi des égaux, et il sera gouverné par des lois équitables. Les émissaires savent qu'il n'y aura pas d'exception, et il n'ignore rien des sanctions et des conséquences auxquelles s'expose tout pays qui nous tourne le dos.

— Les dirigeants de Renwold étaient également informés. Et ils ne nous ont pas crus…

— Tout le monde ne désire pas voir la vérité en face. Nous devons nous y résigner, et nous concentrer sur les royaumes qui partagent nos convictions et sont désireux de combattre pour la liberté. Richard, tu ne peux pas compromettre une juste cause – et sacrifier des innocents – pour sauver ceux qui désirent rester sourds et aveugles. Cela reviendrait à trahir tous ceux qui t'ont fait confiance, et dont tu es responsable.

— Tu as raison…, souffla le Sourcier. (Il pensait la même chose, mais l'entendre de la bouche de Kahlan le réconfortait.) Anderith a une armée puissante ?

— Oui, mais ce n'est pas l'élément central de sa défense. Les Dominie Dirtch protègent ce pays.

Bien que ce nom évoquât du haut d'haran, Richard ne parvint pas à le traduire, sans doute parce qu'il était trop préoccupé par d'autres problèmes.

— C’est une arme ? Qui pourrait nous servir contre l’Ordre ?

— Une arme magique, oui… Grâce à elle, Anderith est depuis toujours invincible. Ce peuple s’était allié aux Contrées pour trouver des débouchés commerciaux, pas pour des raisons militaires. De ce point de vue, il a toujours été autonome.

» Tu te doutes que les relations n’ont pas toujours été faciles… Mais j’ai réussi, comme les Mères Inquisitrices précédentes, à forcer ces gens à respecter mon autorité et celle du Conseil. Pour ça, il a fallu de temps en temps les menacer d’acheter du grain ailleurs… Cela dit, les Anderiens, très fiers par nature, continuent à se sentir différents des autres… et supérieurs.

— C’est leur avis, mais pas le mien, et encore moins celui de Jagang ! Alors, qu’en est-il de cette arme ? Pourra-t-elle arrêter l’Ordre Impérial ?

— Depuis des siècles, elle n’a jamais été utilisée à grande échelle. Mais je crois pouvoir répondre par l’affirmative. En principe, elle décourage tous les agresseurs. Au moins, en temps normal… Depuis le dernier grand conflit, elle a surtout servi à aplanir des différends mineurs.

— Comment fonctionne-t-elle ? demanda Cara.

— Les Dominie Dirtch forment une ligne défensive le long de la frontière qui sépare Anderith du Pays Sauvage. Ce sont de grosses cloches, disposées loin les unes des autres, mais à portée de vue. Elles veillent sur toute la zone frontalière…

— Des cloches ? répéta Richard, très surpris. Comment peuvent-elles protéger un pays ? Tu veux dire qu’elles sonnent pour avertir la population ? Et appeler les troupes au combat ?

Kahlan brandit un index professoral, histoire d’empêcher son mari de s’engager sur une mauvaise voie. Zedd avait le même tic, avec en plus un sourire supérieur qui donnait à son petit-fils le sentiment de retomber en enfance. L’Inquisitrice ne le reprenait pas comme un vulgaire garnement – elle l’éduquait pour de bon, parce que sa connaissance des Contrées était des plus lacunaires.

— Ce n’est pas ce genre de cloche…, dit Kahlan. Mais on les appelle ainsi à cause de leur forme. Ce sont d’énormes blocs de pierre couverts de mousse au fil des siècles. D’antiques monuments, si tu préfères… Mais terriblement dangereux.

» Quand on les voit de loin, elles évoquent l’épine dorsale de quelque monstre géant dont le squelette a blanchi au soleil.

— Elles sont si grandes que ça ?

— Elles reposent sur des socles de pierre larges de neuf ou dix pieds et hauts de six ou sept. Quelques marches conduisent à la Dominie Dirtch, qui mesure environ dix pieds. La face arrière de ces cloches est ronde comme un bouclier, ou comme le déflecteur d’une

lampe murale. Quand un ennemi approche, les soldats placés derrière chaque Dominie Dirtch la frappent avec un marteau spécial au manche très long. Elles émettent alors un son très profond, un peu comme un glas. En tout cas, c'est ce que disent les hommes postés derrière. Car aucun agresseur n'a jamais survécu pour décrire ce qu'on entend de l'autre côté…

— Et que fait ce « glas » aux soldats adverses ? demanda Richard, de plus en plus étonné.

— Il les pulvérise !

— C'est une légende, d'après toi ? J'ai peine à croire que…

— J'ai vu le résultat, le jour où des primitifs venus du Pays Sauvage ont lancé une attaque pour se venger du mal qu'un militaire anderien avait fait à une de leurs femmes. (Kahlan secoua tristement la tête.) C'était affreux… Des ossements ensanglantés au milieu d'une bouillie rougeâtre où on distinguait encore des cheveux et des lambeaux de vêtements. J'ai reconnu un bout de phalange, parce qu'il portait toujours un ongle, mais c'est tout. Sans ça, j'aurais eu du mal à savoir si j'avais vraiment les restes d'un être humain devant les yeux.

— Maintenant, il n'y a plus de doute, ces armes sont magiques ! dit Richard. Quelle est leur portée ? Et leur puissance ?

— Une fois activées, les Dominie Dirtch tuent tous ceux qui se dressent devant elles, aussi loin qu'un œil humain peut voir. Et les envahisseurs n'ont pas le temps de faire plus de deux pas avant que leur peau explose. Puis leurs muscles se détachent de leurs os et leurs organes se déversent de leur cage thoracique. Il n'y a pas de défense, et aucun moyen de fuir.

— Et si l'ennemi tente une attaque de nuit ?

— Dans ces plaines, les sentinelles peuvent voir à des lieues devant elles, et, la nuit, des torches brûlent le long de toute la frontière. De plus, une tranchée, devant la ligne de défense, interdit toute intrusion furtive. Tant que des sentinelles surveillent le terrain, il est impossible de passer. En tout cas, il en est ainsi depuis des millénaires.

— Et si une énorme force attaquait ?

— Pour ce que j'en sais, les Dominie Dirtch ne se soucient pas du nombre tant qu'il y a derrière elles des soldats pour les faire « sonner ».

— Alors, si l'Ordre…, commença Richard.

— Je sais à quoi tu penses, coupa Kahlan, mais n'oublie pas que la magie se délite. Compter sur les Dominie Dirtch pour arrêter Jagang serait de la folie !

Richard tourna la tête vers Du Chaillu, qui pleurait toujours, à demi dissimulée dans les hautes herbes.

— Tu m'as dit qu'Anderith a une armée puissante…

— Richard, tu as promis à Zedd d'aller en Aydindril !

— C’est vrai, mais je n’ai pas précisé quand !

— C’était sous-entendu…

— Faire un petit détour ne reviendrait pas à avoir menti.

— Richard…

— Et si Jagang avait décidé d’envahir Anderith parce qu’il sait que la magie faiblit ?

— Ce serait une mauvaise nouvelle pour nous, mais les Contrées ont d’autres sources d’approvisionnement…

— Imagine que l’empereur n’ait pas choisi ce pays uniquement à cause de problèmes d’intendance ? Comme Zedd et Anna, ses sorciers ont sûrement remarqué la défaillance de la magie. Rien ne nous dit qu’ils n’en ont pas identifié la cause. Dans ce cas, Jagang entend peut-être saisir l’occasion de conquérir une terre réputée invincible. Ensuite, s’il parvient à bannir les Carillons…

— Comment saurait-il qu’ils sont responsables ? Et même s’il l’avait découvert, les vaincre ne sera pas plus simple pour lui que pour nous.

— Il a dans ses rangs des sorciers formés au Palais des Prophètes. Des hommes, et des femmes aussi, puisqu’il détient des Sœurs de la Lumière et de l’Obscurité, qui ont étudié les grimoires, dans les catacombes. Des centaines d’années de lecture, Kahlan ! Comment mesurer l’étendue de leurs connaissances ?

— Tu crois qu’ils pourraient venir à bout des Carillons ?

— Je n’en sais rien… Mais s’ils en sont capables, voire s’ils trouvent la solution après avoir envahi Anderith, pense aux conséquences ! L’armée de Jagang, infiltrée dans les Contrées et protégée par les Dominie Dirtch ! Nous n’aurions aucun espoir de la déloger.

» L’empereur lancerait à son gré des raids ou des attaques massives que nous ne pourrions pas anticiper, faute d’avoir la possibilité de surveiller les frontières d’Anderith. En revanche, les espions de l’Ordre auraient beau jeu d’épier les mouvements de nos troupes.

» Jagang nous harcèlerait sans relâche, certain de ne rien risquer dès que ses forces se replieraient derrière les Dominie Dirtch. Avec un peu de stratégie et beaucoup de patience, il lui suffirait de guetter l’instant propice pour lancer un assaut décisif, à l’instant où nos troupes seraient trop dispersées pour réagir. Ensuite, il s’enfoncerait dans les Contrées, et nous en serions réduits à lui coller aux basques, comme une meute de chiens.

» S’il parvient à se réfugier derrière les Dominie Dirtch, le temps jouera pour lui. Qu’importe s’il doit attendre une semaine, un mois ou un an ? Et même une décennie, s’il faut cela pour que nous ayons relâché notre vigilance…

— Par les esprits du bien !…, soupira Kahlan. Mais ce sont des hypothèses, Richard ! Et elles ne valent rien si Jagang n'est pas en mesure de bannir les Carillons.

— Je sais, mais il faut tenir compte de toutes les possibilités. Nous devons prendre une décision – et risquer de tout perdre si nous nous trompons !

— Sur ce point, tu as absolument raison…

Richard regarda de nouveau la femme-esprit, qui semblait prier, désormais.

— Il y a des livres en Anderith ? Par exemple une grande bibliothèque ?

— Oui. On l'appelle « la grande bibliothèque de la Civilisation ».

— S'il existe une réponse, pourquoi serait-elle nécessairement en Aydindril, dans le journal de Kolo ? Et si elle nous attendait dans cette bibliothèque ?

— En admettant que la solution soit mentionnée dans un livre… Richard, je sais que tout cela est troublant, mais nous avons des responsabilités à assumer. L'avenir de nations entières est en jeu. S'il faut en sacrifier une pour sauver les autres, ça ne me plaira pas, mais je le ferai sans hésiter.

» Zedd nous a ordonné d'aller en Aydindril pour résoudre le problème. Je sais qu'il a arrangé la vérité à sa sauce, mais, fondamentalement, ça ne change rien. Si lui obéir peut neutraliser les Carillons, nous devons le faire ! C'est notre devoir, parce que des milliers d'innocents dépendent de nous.

— Je sais…

Parfois, le fardeau des responsabilités devenait écrasant. En réalité, ils auraient dû pouvoir aller à deux endroits différents en même temps.

— Kahlan, il y a dans cette affaire quelque chose qui me perturbe, et je ne parviens pas à définir quoi. Et je deviens fou en pensant aux morts que nous aurons sur la conscience, si nous nous trompons.

— Je partage ton angoisse, souffla Kahlan en posant une main sur le bras du Sourcier.

Mais il se dégagea et se détourna.

— Il faudrait que je puisse consulter ce fichu livre, *Le Jumeau de la montagne* !

— Anna nous a répondu qu'il a été détruit… Verna le lui a dit dans son livre de voyage.

— Et du coup, je suis coincé… (Richard se retourna.) Tu as dit « livre de voyage » ? Tu sais que ces carnets noirs permettent aux sœurs de communiquer quand elles sont séparées de leurs collègues ?

— Bien entendu !

— Des sorciers ont fabriqué ces artefacts pour elles, à l'époque de l'Antique Guerre.

— Exact. Et alors ?

— Les livres de voyage fonctionnent par paire. On peut uniquement envoyer des messages au *jumeau* de celui qu'on possède.

— Richard, je ne vois pas…

— Imagine que les sorciers en aient eu aussi ? La Forteresse en envoyait sans cesse aux quatre coins du monde. Comment ceux qui restaient en Aydindril étaient-ils informés si vite de tout ce qui se passait ? Comment coordonnaient-ils les différentes missions ? Et s'ils avaient tout bêtement utilisé des livres de voyage ? Après tout, ces sorciers-là ont jeté le sort qui protégeait le Palais des Prophètes et créé les carnets noirs pour les sœurs !

— Je ne comprends toujours pas.

— *Le Jumeau de la montagne,* Kahlan ! Et si c'était un livre de voyage ? Et justement, le « jumeau » de celui de Joseph Ander !

Chapitre 33

Kahlan en resta sans voix. Richard lui posa une main sur l'épaule et la serra très fort.

— Et si l'autre carnet, celui de Joseph Ander, n'avait pas été détruit ?

— On peut supposer qu'il serait pieusement conservé en Anderith…

— Et comment ! Ces gens vénèrent Ander au point d'avoir utilisé son nom pour baptiser leur pays. S'il existe encore, ils doivent tenir ce livre de voyage pour une relique !

— C'est possible, mais pas certain…

— Que veux-tu dire ?

— Parfois, une personne n'est pas appréciée à sa juste valeur de son vivant. La reconnaissance peut venir beaucoup plus tard, et uniquement pour servir les intérêts de dirigeants sans scrupules. Dans ces cas-là, tout ce qui peut donner accès à la véritable pensée du « grand homme » devient gênant, et il n'est pas rare qu'on s'en débarrasse plus ou moins discrètement.

» Même si je me trompe, et que les Anderiens vénèrent pour de bon ton sorcier, le pays a changé de nom après que Zedd eut quitté les Contrées. C'est très récent, Richard ! J'ai connu des cas où le « penseur fondamental » était un objet d'adoration parce qu'il ne restait aucun témoignage de sa philosophie. Adorer un symbole est beaucoup moins exigeant que se référer à une pensée structurée et contraignante. Crois-moi, toutes les traces du passage de Joseph Ander en ce monde doivent être effacées depuis des lustres.

Déconcerté par cette impeccable logique, Richard se frotta pensivement le menton.

— Il y a une autre inconnue, dit-il après une assez longue réflexion. Les messages qui s'inscrivent dans un livre de voyage peuvent être effacés pour faire de la place aux nouvelles communications. Même si j'ai raison, et qu'Ander ait vraiment envoyé à la Forteresse un compte rendu contenant la solution du problème des Carillons, ça risque de ne pas nous être utile, si ce passage a été supprimé pour permettre l'envoi d'un autre texte. Cela dit, c'est la seule piste que nous ayons, alors…

— Non, ce n'est pas la seule ! rappela Kahlan. Un autre chemin, beaucoup plus sûr, conduit en Aydindril, où une mission nous attend

dans la Forteresse du Sorcier.

Richard se sentait pourtant irrésistiblement attiré par l'éventuel héritage de Joseph Ander. S'il avait eu une preuve qu'il s'agissait d'un mauvais tour de son imagination, il aurait volontiers renoncé. Mais là…

— Kahlan, je sais que…

Il se tut, tous les poils de la nuque hérissés et la peau douloureuse comme si on y enfonçait des centaines d'aiguilles de glace. Doucement gonflée par la brise, sa cape claqua soudain comme un fouet, sans raison apparente. Sur ses bras, il sentit monter la chair de poule.

Un frisson glacé courut le long de son échine. Celui qu'il sentait chaque fois que le mal rôdait autour de lui…

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan.

Sans répondre, Richard se détourna et sonda la plaine, les entrailles nouées par l'angoisse. À perte de vue, les hautes herbes ondulaient sous la caresse du vent. Dans le lointain, des éclairs zébraient toujours les profondeurs des nuages noirs. Même s'il n'entendait pas le tonnerre, le Sourcier sentait vibrer la terre sous ses pieds.

— Où est Du Chaillu ? demanda-t-il.

— Je l'ai vue partir par là il y a quelques minutes, dit Cara, qui montait la garde à quelques pas des deux jeunes gens.

Richard plissa les yeux, mais il ne vit rien.

— Pourquoi s'est-elle éloignée ?

— Elle avait tant pleuré… Je suppose qu'elle voulait s'isoler pour se ressaisir, ou pour prier…

Jusque-là, le Sourcier avait vu la femme-esprit. Depuis…

Il appela Du Chaillu, sa voix se perdant dans l'immensité de la plaine. La deuxième fois, il cria plus fort, et n'obtint pas davantage de réponse.

Alarmés, les maîtres de la lame se levèrent et improvisèrent une battue.

Richard partit dans la direction où il avait vu pour la dernière fois la Baka Tau Mana. Kahlan et Cara le suivirent à travers les hautes herbes. Affolés par le silence de leur femme-esprit, les guerriers couraient à présent en tous sens.

Comme si elles cherchaient à se moquer d'eux, les hautes herbes ondulaient pour leur donner de l'espoir, mais ce devait être le vent, ou des animaux, puisque Du Chaillu restait introuvable.

Puis Richard aperçut sur sa droite une forme sombre qui l'intrigua. Il bifurqua dans cette direction, pataugea dans un marécage puant, retrouva la terre ferme un instant, traversa une nouvelle flaque d'eau boueuse…

… Et aperçut Du Chaillu, étendue sur le ventre comme si elle dormait, sa robe de prière remontée jusqu'aux genoux.

Son visage reposait dans une flaque profonde d'à peine quelques pouces.

Richard courut, sauta par-dessus la Baka Tau Mana pour ne pas la piétiner, fit demi-tour, la saisit par les épaules et la retourna sur le dos.

Les yeux morts de la femme-esprit se rivèrent sur le ciel. Dans son regard, Richard reconnut l'étrange convoitise qu'exprimait celui de Juni, quand il avait découvert son cadavre.

— Non ! cria Richard en secouant la Baka Tau Mana. Du Chaillu, je t'ai vu vivante il y a quelques minutes ! On ne meurt pas comme ça ! Tu m'entends ! On ne meurt pas comme ça !

La femme-esprit ne répondit pas. Elle ne dirait jamais plus rien, car elle n'appartenait plus à ce monde.

Quand Kahlan lui posa sur l'épaule une main réconfortante, le Sourcier sursauta, s'écarta et hurla de rage.

— Elle était vivante il n'y a pas dix minutes, dit Cara. J'en suis sûre !

— Je sais ! rugit Richard. Par les esprits du bien, je le sais ! Si j'avais compris ce qui se passait !

Accablé, il se prit le visage à deux mains. Mais la Mord-Sith lui saisit les poignets et le força à écarter les bras.

— Seigneur Rahl, son esprit est peut-être encore dans son corps…

Autour des trois jeunes gens et du cadavre, les maîtres de la lame et les Hommes d'Adobe tombaient à genoux les uns après les autres.

— Cara, souffla Richard, il n'y a plus rien à faire. C'est fini…

— Seigneur Rahl…

— Elle ne respire plus, mon amie. Du Chaillu est morte.

— Denna ne vous a donc rien appris ? Pourtant, les Mord-Sith enseignent toujours à leurs prisonniers la façon de partager le souffle de la vie.

Richard détourna la tête pour ne plus croiser le regard de sa protectrice. Prendre la douleur d'une personne de cette manière-là était un cauchemar. Le souvenir que Cara venait d'éveiller en lui le terrorisait presque autant que la mort brutale de Du Chaillu.

Les Mord-Sith partageaient le souffle de leurs « petits chiens » quand ils étaient aux portes de la mort. Un rituel sacré qui leur permettait de jouir de l'angoisse du moribond, et de jeter un coup d'œil sans danger, mais parfaitement illicite, sur le royaume glacé qui s'étendait de l'autre côté du voile. Quand le moment d'exécuter un prisonnier venait, les Mord-Sith en profitaient pour s'offrir par procuration une excitante expérience de la mort.

Avant que Richard tue Denna, elle lui avait demandé de recueillir en lui son dernier soupir. Pour lui rendre hommage, il avait accepté…

— Cara, ça n'a aucun rapport avec…

— Rendez-le-lui !

— Pardon ? De quoi parles-tu ?

La Mord-Sith écarta sans ménagement son seigneur, s'agenouilla près de Du Chaillu et lui posa sa bouche sur les lèvres.

Richard la regarda, horrifié. N'avait-il donc pas réussi à instiller plus de respect pour la vie dans le cœur de ces femmes ?

Le spectacle lui souleva le cœur. Contraint de revivre le plus atroce moment de son existence, il crut vomir en voyant Cara, qu'il croyait avoir aidée à changer, retomber dans les ignominies de son passé. Son avidité à entrer en contact avec la mort prouvait qu'elle ne s'était pas détachée de son conditionnement – et qu'elle ne s'en libérerait probablement jamais. Ainsi, il avait échoué, même sur ce terrain-là ?

La Mord-Sith pinça le nez de Du Chaillu et lui souffla dans la bouche.

Fou furieux, Richard tendit les bras pour l'écarter du cadavre.

Mais il n'alla pas jusqu'au bout de son geste. Quelque chose dans le comportement de Cara – peut-être sa fébrilité, si peu typique chez les femmes comme elle – lui suggéra qu'il interprétait les choses de travers. Une main sous la tête de la femme-esprit, et l'autre lui pinçant toujours le nez, Cara continuait à souffler, et la poitrine de la morte se soulevait, puis retombait dès que la Mord-Sith inspirait.

Rouge de colère, un maître de la lame se leva pour intervenir, puisque le *Caharin* semblait y avoir renoncé.

Richard saisit le poignet de Jiaan, le retint et secoua lentement la tête. À contrecœur, le Baka Tau Mana recula de quelques pas.

— Richard, souffla Kahlan, que croit-elle donc faire ? C'est grotesque ! Obscène, même ! Tu crois que c'est un rituel funéraire d'haran ?

Cara continuait, inlassable.

— Je n'en sais rien… Mais en tout cas, ce n'est pas ce que je pensais.

— Et à quoi pensais-tu donc, par les esprits du bien ?

Richard ne répondit pas. Pour rien au monde, il n'aurait décrit avec des mots l'atroce moment qu'il avait vécu près de Denna, quand il lui avait traversé le torse avec son épée.

Devant eux, Cara s'acharnait toujours sur le cadavre.

Le Sourcier détourna les yeux. Quoi que la Mord-Sith fasse – ou s'imagine faire – il n'était pas décent de regarder…

Au fond, Kahlan avait peut-être raison, avec son hypothèse d'un rituel funéraire… Au moins, il l'espérait !

Le voyant tituber, Kahlan prit la main de son mari.

À cet instant, quelqu'un toussa, puis émit d'étranges gargouillis, comme quand on recrache de l'eau.

Richard leva les yeux et vit que Cara tournait Du Chaillu sur le côté. Alors que la femme-esprit s'étranglait toujours, elle lui tapa plusieurs fois entre les omoplates – comme pour faire roter un bébé, mais beaucoup plus violemment.

Du Chaillu vomit. S'agenouillant, Richard écarta sa longue crinière noire pour qu'elle ne la souille pas.

— Cara, comment as-tu fait ça ? Bon sang, elle était morte !

La Mord-Sith tapa de nouveau dans le dos de la Baka Tau Mana, qui cracha encore de l'eau.

— Seigneur, Denna ne vous a pas appris à partager le souffle de la vie ?

— Oui, mais ce n'était pas…

La femme-esprit s'accrocha au bras du Sourcier et continua à se vider les poumons. Richard lui caressa les cheveux, afin de lui indiquer qu'ils étaient tous solidaires de son combat. Une pression sur son bras lui apprit que Du Chaillu le savait.

— Cara, demanda Kahlan, comment l'as-tu ressuscitée ? C'est de la magie ?

— De la magie, moi ? ricana la Mord-Sith. Sûrement pas ! Son esprit n'avait pas encore quitté son corps. Parfois, ça laisse une chance de sauver une personne. Mais il faut agir vite, quand on veut rendre à quelqu'un le souffle de la vie.

Autour de la miraculée, les maîtres de la lame parlaient en gesticulant comme des marionnettes. Ils venaient d'assister à un événement qui donnerait sans doute naissance à une légende. Leur femme-esprit était revenue du royaume des morts !

— Tu peux… rendre… le souffle de la vie à quelqu'un ? demanda Richard, stupéfait.

Kahlan s'agenouilla près de Du Chaillu et lui murmura des paroles d'encouragement. Même si elle continuait à cracher de l'eau et à tousser, la femme-esprit, si blême fût-elle, respirait de mieux en mieux.

L'Inquisitrice prit la couverture que lui tendait un chasseur et la posa sur les épaules de Du Chaillu, qui tremblait comme une feuille.

Cara se pencha pour chuchoter à l'oreille de Richard :

— Quand Denna vous a torturé, comment vous a-t-elle gardé en vie si longtemps, d'après vous ? Pour ça, elle n'avait pas d'égale, vous savez ? Je devine ce qu'elle vous a infligé, et si elle ne vous avait pas aidé, vous seriez mort avant qu'elle ait estimé en avoir fini avec vous. Mais vous deviez cracher du sang, pas de l'eau…

Richard se souvint des flots de sang qu'il avait régurgité, comme

s'il s'était noyé dans un fleuve de fluide vital. Darken Rahl appréciait Denna parce qu'elle était la meilleure. Une Mord-Sith capable de garder en vie un « sujet » bien plus longtemps que toutes ses collègues. Et il venait de découvrir comment elle s'y prenait.

— Mais je n'aurais jamais cru…

— Cru quoi, seigneur ?

— Qu'une chose pareille soit possible après la mort d'une personne.

Considérant la merveille qu'elle venait d'accomplir, Richard n'eut pas le cœur de dire à la Mord-Sith qu'il l'avait crue reprise par ses anciens démons.

— Tu as fait un miracle, mon amie, et je suis très fier de toi !

— Seigneur, arrêtez de me regarder comme si j'étais un esprit du bien en visite dans notre monde. Toutes les Mord-Sith savent faire ça. Toutes ! (Elle prit Richard par le col et le tira tout près d'elle.) Et vous aussi ! Denna vous l'a appris, j'en suis sûre ! Vous auriez réussi aussi bien que moi !

— J'en doute, Cara. Si j'ai pris le souffle de la vie, je ne l'ai jamais… donné.

Cara lâcha le col de son seigneur.

— C'est la même chose, en sens inverse…

Du Chaillu posa sa tête sur les genoux de Richard, qui recommença à lui caresser les cheveux.

La Baka Tau Mana s'accrocha à sa ceinture, à sa chemise, puis à sa taille, comme s'il était une bouée de sauvetage.

— Mon époux, dit-elle entre deux quintes de toux, tu m'as arrachée à l'étreinte de la mort.

Kahlan tenant déjà une main de la femme-esprit, il lui prit l'autre et la posa sur la jambe gainée de cuir rouge de la Mord-Sith.

— C'est à Cara que tu dois ton retour parmi nous, Du Chaillu. Elle t'a rendu le souffle de la vie.

La main de la Baka Tau Mana remonta lentement le long du cuir et vint serrer celle de la Mord-Sith.

— L'enfant du *Caharin* est sauvé… Je te dois deux vies, Cara. Merci ! Le petit de Richard vivra grâce à toi !

Le Sourcier estima que ce n'était pas le moment de polémiquer sur une affaire de paternité.

— Ce n'était rien… Le seigneur Rahl aurait pu s'en charger, mais j'étais plus près, alors…

Cara serra brièvement la main de Du Chaillu, puis elle la lâcha et s'écarta pour laisser les maîtres de la lame, éperdus de gratitude, entourer leur femme-esprit.

— Merci, Cara, répéta Du Chaillu.

La Mord-Sith parut vaguement ennuyée que tant de gens s'ébaubissent de l'avoir vue agir avec altruisme.

— Nous sommes tous contents que ton esprit n'ait pas quitté ton corps. Ainsi, tu as pu revenir parmi nous, et l'enfant du seigneur Rahl aussi…

Chapitre 34

Les maîtres de la lame et presque tous les chasseurs s'occupaient de Du Chaillu. Après son bref séjour dans le royaume des morts, ou au moins sur son seuil, la femme-esprit des Baka Tau Mana était glacée jusqu'à la moelle des os. Les couvertures ne suffisant pas à la réchauffer, Richard avait autorisé les hommes à faire un feu, s'ils restaient groupés pour réduire les risques.

Pendant que deux chasseurs creusaient un trou dans un carré de terre qu'ils avaient débroussaillé, les autres confectionnaient des gerbes d'herbe très serrées. Après les avoir essorées à mains nues, ils en enduisirent quatre d'une poix résineuse dont ils emportaient toujours quelques pots avec eux, puis les disposèrent en pyramide. Dès que le feu eut pris, ils passèrent les autres gerbes dessus pour les sécher, puis les jetèrent dans les flammes.

Plus blême qu'un cadavre, Du Chaillu était toujours très malade. Mais au moins, elle vivait, et sa respiration s'améliorait de minute en minute. Ses guerriers lui avaient fait boire une infusion de plantes médicinales et les Hommes d'Adobe, aux petits soins pour la miraculée, lui préparaient une bouillie à base de tava. Selon toute probabilité, la femme-esprit se remettrait et resterait encore longtemps dans le monde des vivants.

Richard s'émerveillait de penser qu'un être humain pût ressusciter. S'il n'avait pas été témoin de cette scène, il aurait sans doute refusé d'y croire. Cet événement extraordinaire avait bouleversé sa façon de voir le monde – sans parler de ses croyances.

À présent, il n'avait plus aucun doute sur ce que ses compagnes et lui devaient faire…

Les bras croisés, Cara regardait les hommes qui s'occupaient de Du Chaillu. Kahlan faisait de même, aussi stupéfaite que son mari et les autres témoins, à l'exception de la Mord-Sith. Pour elle, voir une morte revenir à la vie n'avait rien de stupéfiant. Décidément, ces femmes avaient une façon bien à elles de considérer l'existence.

Richard prit le bras de Kahlan et la tira doucement vers lui.

— Tout à l'heure, quand tu parlais des Dominie Dirtch, tu as dit : « En tout cas, il en est ainsi depuis des millénaires. » Faut-il comprendre que quelqu'un a pu jadis traverser la frontière malgré la ligne de défense ?

— C’est un sujet très controversé, et personne n’a de certitude. Enfin, à l’extérieur d’Anderith…

Depuis que Du Chaillu avait évoqué ce royaume, Richard aurait juré qu’il ne comptait pas parmi les préférés de la Mère Inquisitrice.

— Que veux-tu dire ?

— C’est une longue histoire…

Richard sortit trois morceaux de pain de tava et en distribua deux à ses compagnes.

— Je t’écoute.

Pour se donner le temps de structurer son exposé, Kahlan grignota distraitement son tava.

— Le pays actuellement nommé « Anderith » fut jadis envahi par les Hakens. Les Anderiens affirment aujourd’hui que leurs agresseurs utilisèrent les Dominie Dirtch pour les vaincre.

» Les sorciers de la Forteresse m’ont raconté une version très différente de ce conflit. Mais c’est normal, puisqu’il remonte à des millénaires. Et comme tu le sais, l’histoire change en fonction de celui qui la raconte. Par exemple, l’Ordre Impérial ne verrait pas le massacre de Renwold de la même façon que nous…

— J’aimerais entendre parler du passé d’Anderith, dit Richard. Vu par les sorciers, de préférence…

— Eh bien, allons-y, dans ce cas ! Il y a deux ou peut-être trois mille ans, les Hakens ont surgi du Pays Sauvage pour envahir Anderith. On suppose qu’ils venaient d’une terre très lointaine où ils ne pouvaient plus vivre pour des raisons que nul ne connaît. Parfois, il suffit qu’un fleuve change de cours à cause d’une inondation ou d’un tremblement de terre. Ou qu’une sécheresse s’installe et rende les champs improductifs…

» Quoi qu’il en soit, et selon ce qu’on m’a enseigné, les Hakens réussirent à franchir la ligne de Dominie Dirtch. Ne me demande pas comment, parce que personne ne le sait ! Ils essuyèrent de lourdes pertes, mais ils réussirent à traverser la frontière puis à conquérir le pays.

» Les Anderiens étaient des nomades dont les nombreuses tribus passaient leur temps à guerroyer les unes contre les autres. Ils ignoraient l’écriture, la métallurgie et l’architecture, et leurs structures sociales se réduisaient à un minimum. Bref, comparé aux envahisseurs, il s’agissait d’un peuple primitif. N’en déduis pas qu’ils manquaient d’intelligence ! Mais les Hakens étaient beaucoup plus développés qu’eux sur presque tous les plans.

» Leurs armes aussi se révélèrent supérieures. Par exemple, ils avaient une cavalerie, et faisaient montre d’une bien meilleure compréhension des impératifs stratégiques. Quant à leur hiérarchie,

elle était clairement déterminée, alors que les Anderiens se disputaient pour savoir qui commanderait leurs forces. C'est en partie pour ça que les Hakens, quand ils eurent franchi la ligne de défense, écrasèrent sans peine leurs adversaires.

— Un peuple guerrier et conquérant, dit Richard en tendant une outre à Kahlan. Des prédateurs, en quelque sorte…

L'Inquisitrice but, puis essuya l'eau qui avait dégouliné sur son menton.

— Non, les Hakens n'agissaient pas pour s'approprier un butin et réduire les vaincus en esclavage. Ils n'étaient pas des rapaces !

» Ils ont apporté avec eux des trésors de connaissances techniques et scientifiques. Pour l'époque, ils étaient hautement cultivés, avec une compréhension très avancée des mathématiques, qu'ils utilisaient dans des domaines pratiques comme l'architecture.

» L'agriculture était leur point fort, et ils faisaient déjà tirer leurs charrues par des bœufs ou des chevaux alors que les Anderiens, des chasseurs, complétaient leur alimentation en recourant à la cueillette ou, au mieux, à ce qu'on pourrait appeler du « jardinage ». Les Hakens ont mis en place un système d'irrigation et introduit le riz dans leur nouvelle patrie. Pour tirer parti du climat et de la nature du sol, ils savaient sélectionner les meilleures sortes de céréales – par exemple le blé – et rationaliser la production. Experts en croisement et en élevage de races de chevaux, ils appliquaient ces techniques au bétail…

Kahlan rendit l'outre à Richard et mangea encore un peu de tava.

— Comme c'est souvent le cas après une conquête, les Hakens régnèrent en vainqueurs, et leur mode de vie supplanta celui des Anderiens. Sous la domination des grands seigneurs hakens, le pays connut enfin la paix. Très durs mais pas sanguinaires, les nouveaux maîtres ne massacrèrent pas la population d'origine, comme le font trop de conquérants. Au contraire, ils accordèrent une place dans leur société aux Anderiens. Tout en bas de l'échelle, pour commencer – mais ça, tu t'en serais douté tout seul.

— Si je comprends bien, tu affirmes que les Anderiens ont bénéficié des lois et des coutumes hakennes ?

— Sur beaucoup de plans, oui… Sous le règne des grands seigneurs hakens, l'agriculture et l'élevage se développèrent à pas de géant, et les deux peuples prospérèrent. Les Anderiens, qui n'avaient jamais été très nombreux – et presque toujours menacés d'extinction – purent croître et se multiplier.

Entendant Du Chaillu tousser comme une perdue, les deux jeunes gens se retournèrent. Richard se baissa, fouilla dans son sac et en sortit un des sachets que Nissel leur avait donnés. Il contenait des feuilles séchées de la variété qu'elle lui avait fait mâcher pour qu'il souffre moins d'une blessure.

Kahlan désigna un autre sachet, rempli de feuilles broyées censées lutter contre la nausée.

Richard le prit et le donna à Cara.

— Dis aux hommes d'en mettre dans sa tisane, et de laisser infuser un moment. Ça calmera ses maux d'estomac. Précise à Chandalen que c'est un médicament de Nissel. Il l'expliquera aux maîtres de la lame, et ils ne s'inquiéteront pas. (Il posa l'autre sachet dans la paume de la Mord-Sith.) Ensuite, qu'elle mâche une de ces feuilles. Si elle continue de souffrir, elle pourra en prendre une autre, mais pas avant deux ou trois heures.

Cara courut vers le cercle d'hommes qui entouraient la Baka Tau Mana. Même si elle ne l'aurait pas reconnu, y compris sous la torture, la Mord-Sith était ravie de porter secours à une personne en détresse – et qui lui devait la vie, par-dessus le marché !

— Si tu me racontais la suite ? dit Richard à Kahlan. Tout s'est bien passé entre les Hakens et les Anderiens, heureux de se convertir à la civilisation ? Un monde d'amour et de fraternité ?

Il avait de sérieux doutes, mais sa femme ne parut pas capter son ironie.

— C'est à peu près ça, oui… Avec l'arrivée des Hakens, les conflits tribaux cessèrent. Et ils faisaient plus de victimes parmi les Anderiens que n'en causa la guerre de conquête… En tout cas, c'est ce qu'affirmaient les sorciers qui m'ont raconté cette histoire.

Et qui semblaient la tenir des Hakens, ne put s'empêcher de penser Richard.

— De plus, les Hakens apportèrent aux Anderiens un système juridique cohérent, continua Kahlan. Ne t'y trompe pas, je ne prétends pas qu'il était parfait, voire authentiquement équitable, mais il valait mieux que la loi du plus fort en vigueur jusque-là dans le pays. Et quand ils eurent en somme « converti » les Anderiens à leur mode de vie, les Hakens leur apprirent à lire.

» Sans doute primitifs, mais pas idiots pour autant, les Anderiens surent tirer parti de cette situation. On peut même dire qu'ils firent montre d'une remarquable aptitude à s'adapter.

— Alors, pourquoi ce pays ne s'appelle-t-il pas Terre des Hakens, ou quelque chose dans ce genre ? Si j'ai bien suivi, la majorité de la population est hakenne.

— J'y arrive, un peu de patience… Selon les sorciers, une fois que les Hakens se furent installés en Anderith, leur système juridique s'améliora nettement.

— Des envahisseurs qui amènent avec eux la justice ? s'étonna Richard.

— Les civilisations se développent lentement, Richard. C'est un

phénomène très progressif, et le mélange des ethnies y joue un rôle prépondérant. Les conquêtes ont souvent des résultats que les envahisseurs eux-mêmes n'attendaient pas. Quand on raisonne sur des siècles – voire des millénaires – il faut tenir compte d'une multitude de paramètres qui…

— N'empêche, coupa le Sourcier, prendre la terre d'un peuple et le forcer à…

— Pense à D'Hara ! l'interrompit à son tour Kahlan. Sous le joug de Darken Rahl, la torture et le meurtre étaient monnaie courante. Depuis qu'un conquérant – toi ! – a pris le pouvoir, la justice est de retour dans le pays !

Richard ne pouvait guère contredire Kahlan sur ce point. Cependant, il n'était pas à court d'arguments.

— D'accord, mais c'est un cas très particulier. Je continue de trouver injuste qu'un peuple en envahisse un autre et détruise sa civilisation. Le monde ne peut pas fonctionner systématiquement comme ça.

— Qui a parlé de « systématiquement » ? Mais toutes les civilisations ne se valent pas, hélas. Défendrais-tu le droit à l'existence de l'Ordre Impérial ?

— Là, tu marques un point ! Cela dit, il ne me semble pas que les Anderiens aient eu, à l'époque, l'intention de conquérir le monde pour le réduire en esclavage…

— Richard, nous ne parlons pas de morale ! Tu veux connaître l'histoire d'un pays, et je te la raconte telle qu'on me l'a transmise. Au cas où tu l'aurais oublié, ce n'est pas moi qui l'ai faite !

— Un point de plus…, concéda le Sourcier.

Cependant, il continuait à estimer injuste – d'instinct sans doute – l'idée qu'une civilisation dotée de sa propre histoire et de ses traditions soit ainsi balayée d'un revers de la main. Mais, comme le soulignait Kahlan, ce n'était pas vraiment leur propos, aujourd'hui…

— Pour résumer, la culture anderienne cessa d'exister, conclut-il. Que disais-tu, au sujet du système juridique haken ?

— Bien qu'ils fussent des conquérants, les Hakens accordaient une grande valeur à la notion d'« équité ». Pour eux, elle était le fondement de toute société prospère et paisible.

» Au fil des siècles, les générations successives d'« envahisseurs » concédèrent de plus en plus de droits aux Anderiens. Un jour, comme c'était souhaitable, les deux peuples devinrent de parfaits égaux. Puis la tendance s'inversa – au moins psychologiquement – parce que les Hakens, ayant développé une vision du monde très semblable à la nôtre, commencèrent à se sentir coupables de ce que leurs ancêtres avaient infligé aux Anderiens…

Kahlan marqua une courte pause.

— Un sentiment très noble, mais peut-être un peu facile, quand des siècles ont passé, et que le contexte a radicalement changé. Pour comprendre les actes de ceux qui nous ont précédés, ne faut-il pas essayer de se représenter les conditions dans lesquelles ils vivaient ?

Une question dont Richard aurait été incapable de donner la réponse…

— Quoi qu'il en soit, ce fut le début de la chute des Hakens. N'ayant jamais cessé de rêver de vengeance, les Anderiens prirent le pouvoir, et les anciens maîtres devinrent les nouveaux esclaves.

Un des chasseurs vint apporter aux jeunes gens deux morceaux de pain de tava chaud fourrés de bouillie. Richard et Kahlan les acceptèrent avec reconnaissance, et l'Inquisitrice remercia l'Homme d'Adobe dans sa langue.

— Maintenant, fit Richard quand il eut fini de manger, dis-moi comment le système juridique des Hakens, en devenant plus équitable, les a conduits à l'esclavage. Désolé, mais quelque chose m'échappe…

Enveloppée dans une couverture, Du Chaillu, vit-il du coin de l'œil, refusait obstinément de manger. Agenouillée à côté d'elle, Cara s'efforçait de lui faire boire un peu d'infusion.

— Ce n'est pas la seule cause de la dégringolade des Hakens. Il y en eut bien d'autres, mais celle-là fut probablement décisive, et c'est pour ça que je la mentionne. Pour que des rapports de force s'inversent ainsi dans une société, il faut des centaines d'années.

» L'essentiel est de savoir que les Anderiens, assoiffés de pouvoir comme presque tous les autres peuples, réussirent un jour à s'en emparer.

— Les Hakens étaient des conquérants – dominateurs par nature ! Comment ont-ils basculé soudain dans la soumission ?

— Il n'y eut pas de « soudain », Richard ! Quand les Anderiens eurent acquis un statut d'égalité, ils s'en servirent pour miner de l'intérieur le pouvoir des Hakens.

» Une fois intégrés à la société, ils y firent leur chemin. Au début, en participant activement à la vie économique, puis en créant des guildes professionnelles qui devinrent de plus en plus puissantes. Quand ils passèrent à la politique, ce fut bien entendu en commençant dans les conseils de petites communes… Une étape après l'autre, sans jamais se précipiter…

» Surtout, ne me comprends pas mal ! Les Anderiens travaillaient dur, eux aussi ! Mais sans les lois hakennes, ils n'en auraient pas tiré les mêmes fruits que leurs anciens maîtres.

» Très doués pour les affaires, ils devinrent vite une puissance financière incontournable. Les Hakens, eux, avaient tendance à vivre sur leurs acquis, comme si leur domination devait durer jusqu'à la fin

des temps…

» Les Anderiens prirent aussi une place prépondérante dans l'éducation. Quasiment dès le début, les Hakens avaient jugé qu'ils pouvaient se décharger de cette tâche sur les vaincus, et se concentrer sur des affaires plus importantes. Les Anderiens s'occupèrent d'abord de la formation des enfants, puis ils passèrent à celle des futurs professeurs et en vinrent très vite à déterminer le contenu des cours.

— Une tragique erreur des Hakens, je parie ?

— Et tu ne te trompes pas ! En plus de la lecture et des mathématiques, les enfants du pays, comme ceux de tous les autres, suivaient des cours d'histoire et acquéraient une culture générale, afin de mieux comprendre leur place dans leur patrie.

» Les Hakens voulaient que tous les futurs citoyens apprennent un mode de vie d'où seraient exclues la guerre et la conquête. En insistant sur la brutalité des anciens envahisseurs, aux dépens des nobles Anderiens, ils espéraient que les professeurs formeraient des individus hautement civilisés capables de respecter les autres. Au contraire, la culpabilité instillée dans la tête des jeunes mina la cohésion de la société hakenne – et l'autorité du gouvernement, bien entendu.

» Puis survint une catastrophe naturelle qui accéléra les choses. Une sécheresse terrible, longue de plus de dix ans… Et les Anderiens saisirent cette occasion pour chasser les Hakens du pouvoir.

» Toute l'économie reposait sur la production de blé. Les fermes périclitèrent, et les paysans furent incapables de délivrer aux exportateurs les récoltes qu'ils leur avaient déjà payées. Pour survivre en ces temps difficiles, les marchands exigèrent le remboursement de ces avances. Dans le processus, beaucoup de fermiers perdirent leurs terres et leurs résidences…

» Si le gouvernement avait exercé un certain contrôle sur la vie économique, la panique aurait pu être évitée. Mais les dirigeants hakens ne voulaient surtout pas déplaire aux financiers anderiens, devenus leurs bailleurs de fonds.

» Bientôt, la situation s'envenima. Il y eut des émeutes provoquées par la famine, et la ville de Fairfield fut même entièrement brûlée. Les Anderiens et les Hakens cédant à une violence aveugle, le chaos s'installa dans le pays. À cette époque, pas mal de gens s'exilèrent, convaincus que ça ne pouvait pas être pis ailleurs.

» Les Anderiens, souvent très riches, achetèrent de la nourriture à l'étranger. Étant les seuls à en avoir les moyens, ils devinrent rapidement le seul espoir de survie de la nation.

» Ils achetèrent à bas prix les fermes et les entreprises en faillite. Leur argent – et bien entendu les vivres qu'ils payaient avec – évita que des familles entières meurent faim.

» Alors, les Anderiens jugèrent que l'heure de leur vengeance avait

sonné.

» Dans les rues, les émeutiers accusaient le gouvernement de tous les malheurs qui frappaient le pays. Comme tu t'en doutes, les Anderiens jetaient de l'huile sur le feu partout où ils le pouvaient, allant jusqu'à soutenir financièrement les insurgés. Des dirigeants hakens furent plus d'une fois mis à mort en pleine rue devant des foules que ce spectacle ravissait.

» La colère de la population se focalisa sur les élites intellectuelles et politiques hakennes. Et ce phénomène n'épargna pas les Hakens « du commun », qui étaient souvent de simples ouvriers ou des paysans. Durant les émeutes, toute la classe dirigeante hakenne fut impitoyablement éliminée.

» Et ce que les foules ne parvinrent pas à saccager, les Anderiens le sabotèrent en usant de leur puissance financière. En peu de temps, il ne resta rien de l'ancienne prospérité des Hakens.

» Les Anderiens prirent alors le pouvoir et ramenèrent l'ordre en distribuant des vivres aux émeutiers affamés, qu'ils appartiennent à l'une ou l'autre ethnie. Quand la sécheresse cessa, ils régnaient d'une main de fer sur le pays. Et avec les mercenaires qu'ils avaient pris la précaution d'engager, nul n'était plus en mesure de contester leur domination.

Depuis un moment, Richard en avait oublié de manger. Incapable d'en croire ses oreilles, il écoutait Kahlan lui raconter l'histoire la plus invraisemblable qu'il eût jamais entendue. Et pourtant, elle devait être plus ou moins vraie…

— Les Anderiens inversèrent tout. Sous leur joug, le blanc devint le noir, et réciproquement. En vertu du comportement indigne de leurs ancêtres, ils décrétèrent que les Hakens n'auraient plus le droit de juger leurs anciens esclaves. En revanche, après des siècles et des siècles de souffrance, les Anderiens, annoncèrent-ils, étaient hautement qualifiés pour décider de ce qui était juste ou injuste.

» Plus personne n'osa mettre en doute les histoires qui dénonçaient la cruauté des antiques conquérants. Afin de prouver qu'ils avaient changé – et d'éviter d'être taillés en pièces par les mercenaires – les Hakens se soumirent volontairement à l'autorité des Anderiens.

» Privés de pouvoir depuis longtemps, ceux-ci se montrèrent impitoyables.

» D'abord, on interdit aux Hakens l'accès à toute fonction importante. Puis on leur retira le droit de porter un nom de famille – ou « nom d'honneur », selon la terminologie encore en vigueur – sauf s'ils se montraient assez utiles ou valeureux pour obtenir une dérogation.

— Ces populations ne s'étaient donc pas mélangées ? demanda

Richard pendant que l'Inquisitrice reprenait son souffle. Après si longtemps, elles auraient dû devenir un seul et même peuple.

— Depuis le début, les Anderiens, tous très grands et dotés de cheveux noirs, tenaient les unions avec les Hakens – reconnaissables à leur tignasse rousse – pour un crime contre le Créateur. Selon eux, dans Sa grande sagesse, il a donné la vie à des êtres différents les uns des autres… et qui doivent le rester. Si tu préfères, s'ils acceptent qu'on croise les animaux, il n'est pas question, pour eux, qu'on fasse de même avec les êtres humains. Il a bien dû y avoir quelques exceptions à cette règle, mais elles ne furent pas nombreuses…

Richard finit de manger son morceau de tava, désormais aussi froid que le précédent.

— Et aujourd'hui, demanda-t-il quand il eut avalé, comment vont les choses en Anderith ?

— Puisque seuls les opprimés – autrement dit, les Anderiens – peuvent être vertueux, ils se sont réservé le droit de régner. Ils affirment que l'oppression hakenne n'a toujours pas cessé, et un seul regard de travers, selon eux, prouve que la haine des anciens maîtres du pays est toujours aussi vivace. Et bien qu'ils soient aujourd'hui franchement malmenés, les Hakens ne peuvent pas être d'authentiques opprimés, puisqu'ils sont corrompus de naissance.

» La loi interdit qu'ils apprennent à lire, car se cultiver pourrait les aider à reprendre le pouvoir, au risque qu'ils brutalisent, voire massacrent de nouveau les Anderiens. Ce qu'ils ne manqueraient pas de faire, selon ces derniers, à cause de leur nature irrémédiablement corrompue. Pour ne pas perdre de vue qu'ils sont des monstres, les Hakens, toute leur vie, assistent à des « réunions de repentance ». En Anderith, il est désormais gravé dans le marbre que les Anderiens doivent régner sur les Hakens et les traiter durement.

» Mais ne perds pas de vue un détail, Richard ! Je te répète ce que m'ont enseigné les sorciers. La version des Anderiens est radicalement différente. D'après eux, après des siècles de tyrannie, leur noble peuple, grâce à son courage et à sa probité, est parvenu à reprendre le pouvoir à des usurpateurs. Et pour ce que j'en sais, ils ont peut-être raison…

Les poings sur les hanches, Richard n'en croyait toujours pas ses oreilles.

— Le Conseil des Contrées a permis qu'un peuple en réduise un autre en esclavage ? demanda-t-il.

— Les Hakens ne se sont pas révoltés. Sans doute parce que leurs professeurs, tous anderiens, les avaient convaincus qu'ils ne méritaient pas un meilleur sort.

— Et le Conseil s'est accommodé de ce déni de justice ?

— N'oublie pas que les Contrées étaient une alliance de pays *souverains* ! Les Inquisitrices intervenaient pour interdire les dérives trop flagrantes des gouvernements. Par exemple, nous n'avons jamais toléré les assassinats politiques ou les coups d'État. Mais si une population, comme les Hakens, ne voyait rien à redire à la façon dont fonctionnait son pays, le Conseil n'intervenait jamais. Dans l'Alliance, la brutalité était proscrite. Pas la bizarrerie, par bonheur…

— Les Hakens se sont soumis parce qu'on les avait conditionnés ! s'insurgea Richard. S'ils avaient su la vérité, ils n'auraient pas marché ! Exploiter l'ignorance des gens est une forme de brutalité !

— De ton point de vue, sans doute… Les Hakens pensent différemment. Pour eux, leur soumission garantit la paix en Anderith. Et ils ont le droit de le croire !

— On les a éduqués à grands coups de mensonges, pour qu'ils gobent des infamies ! C'est incontestablement de la brutalité !

— N'est-ce pas toi qui viens de dire que les Hakens n'avaient pas le droit de détruire la civilisation anderienne ? Et maintenant, tu prétends que le Conseil aurait dû imposer sa vision des choses à un pays souverain ?

Richard eut une grimace de frustration. Oui, rien n'était simple, et pourtant…

— Si tu m'en disais un peu plus sur la façon dont fonctionnait le Conseil, à l'époque ?

— Il y a des siècles, aucun royaume n'était assez fort pour faire respecter une loi unique dans les Contrées. Le Conseil a toujours été une assemblée d'hommes et de femmes de bonne volonté, pas une institution coercitive. Et les Inquisitrices intervenaient uniquement quand des souverains exerçaient un pouvoir proche de la tyrannie…

» Si nous avions tenté d'imposer un mode de vie, ou une constitution commune, le Conseil aurait explosé et les conflits sanglants se seraient multipliés. Je ne prétends pas que ce système était parfait. Cela dit, il a assuré la paix pendant des millénaires.

— Je ne suis pas un expert en politique, admit Richard. Et il semble bien, en effet, que l'Alliance ait longtemps été bénéfique pour les peuples.

— Sais-tu pourquoi je soutiens les positions que tu as prises – et imposées – face au Conseil ? Eh bien, en partie à cause de ce qui s'est passé dans des pays comme Anderith ! Jusqu'à ton arrivée, avec la puissance de D'Hara pour peser dans la balance, aucun membre des Contrées n'aurait pu faire appliquer une loi commune. Contre un adversaire du calibre de Jagang, l'Alliance telle qu'elle existait n'aurait eu aucune chance.

Richard avait du mal à imaginer combien Kahlan, la Mère Inquisitrice, avait dû souffrir de le voir détruire une institution qu'elle

avait passé sa vie à défendre.

Darken Rahl était à l'origine de la série d'événements qui avait ébranlé le monde. Dans le chaos, Kahlan avait su faire preuve de discernement et saisir au vol les rares occasions qui s'offraient à elle…

— Merci de ton cours d'histoire, dit le Sourcier. Maintenant, j'en sais davantage sur le passé d'Anderith. Si je connaissais celui de D'Hara, je le trouverais sûrement plus sordide encore. Pourtant, si étrange que ça me paraisse, les D'Harans luttent aujourd'hui avec moi au nom de la justice et de la liberté. Mais au fond, je ne devrais pas m'en étonner. Personne n'est responsable des crimes de ses ancêtres. Et je bous de colère chaque fois qu'on tente de me mettre sur le dos les atrocités de mon père !

» De ton exposé, j'ai déduit que les Anderiens ne sont pas du genre à se soumettre à un tyran comme Jagang. Tu crois que nous pourrions les convaincre de s'allier à nous ?

Kahlan réfléchit un moment à la question. Richard en fut un peu déçu, car il avait espéré qu'elle répondrait spontanément par l'affirmative.

— Le pays est dirigé par le pontife, qui est également la plus haute autorité religieuse. Comme tu as dû le comprendre, les Anderiens sont très dévots. Le pontife est nommé à vie, essentiellement par les directeurs du bureau de l'Harmonie culturelle. Ces hommes choisissent le nouveau chef en fonction de ses qualités morales. En théorie, en tout cas… Un peu comme le Premier Sorcier, quand il nomme un Sourcier…

— Donc, c'est le pontife que nous devrons convaincre ?

— En partie, oui… Mais il ne règne pas au sens séculier de ce verbe. C'est une figure de proue, vénérée par son peuple, qui le tient pour l'émissaire du Créateur en ce monde. Une sorte de saint, si tu veux… De nos jours, les Anderiens représentent à peine vingt pour cent de la population, mais les Hakens aussi vénèrent le pontife.

» Il est assez puissant pour imposer ses choix au gouvernement. Pourtant, le plus souvent, il se contente d'approuver ceux des véritables dirigeants. En fait, le maître d'Anderith est le ministre de la Civilisation. C'est lui qui détermine la politique du pays. Aujourd'hui, un certain Bertrand Chanboor occupe ce poste…

» C'est au ministère de la Civilisation, près de Fairfield, que sera prise la décision finale. Les diplomates auxquels j'ai parlé en Aydindril transmettront nos propositions à Bertrand Chanboor.

» Quelle que soit sa véritable histoire, Anderith est aujourd'hui une puissance qui compte. Et les Anderiens n'ont plus aucun rapport avec leurs ancêtres primitifs. Ce sont de riches marchands et des

gouvernants avisés qui contrôlent parfaitement leur pays…

Richard sonda la plaine pour la énième fois. Depuis qu'il avait eu la chair de poule, en sentant approcher le Carillon venu tuer Du Chaillu, il était sur ses gardes, au cas où une telle alerte se reproduirait.

Du coin de l'œil, il vit que Cara faisait manger de la bouillie à la Baka Tau Mana. Avec l'enfant qu'elle portait, la femme-esprit devait rentrer chez elle, pas battre la campagne…

— Les Anderiens sont des marchands, continua Kahlan, mais pas du genre mou, obèse et paresseux. À part dans l'armée, où il existe un semblant d'égalité, eux seuls ont le droit de porter des armes, et ils savent s'en servir ! Même si tu n'as plus une très bonne opinion d'eux, ce ne sont pas des imbéciles, et les vaincre n'aura rien d'un jeu d'enfant, y compris pour l'Ordre Impérial.

Pensif, Richard continua à sonder la plaine.

— À Ebinissia et à Renwold, dit-il, Jagang a montré ce qu'il fait à ceux qui lui résistent. Si Anderith ne s'allie pas à nous, les Anderiens connaîtront la défaite face à une nouvelle horde de conquérants. Et ceux-là n'ont aucun sens de la justice !

Chapitre 35

Alors qu'il tentait d'assimiler ce que Kahlan venait de lui dire – et ce que les Carillons, avec une atroce brutalité, lui avaient également appris –, Richard sondait la plaine, en direction d'Aydindril. Ses nouvelles lumières sur l'histoire d'Anderith confirmaient la décision qu'il avait prise d'instinct.

— Je savais que nous suivions le mauvais chemin…, dit-il.

— Tu peux m'expliquer ce que ça signifie ? demanda Kahlan, qui scrutait aussi l'horizon, au nord-est.

— Zedd me le disait toujours : « Si la route est facile, c'est sûrement parce que tu n'as pas emprunté la bonne ! »

— Richard, nous avons déjà débattu de ce sujet, soupira l'Inquisitrice, très lasse. Il faut aller en Aydindril ! Et tu devrais le comprendre, maintenant plus que jamais !

— La Mère Inquisitrice a raison, seigneur, dit Cara en approchant des deux jeunes gens. (Elle avait enfin abandonné Du Chaillu, qui se reposait, entourée de ses guerriers.) Il faut renvoyer les Carillons d'où ils viennent ! Et pour ça, le meilleur moyen est d'aider Zedd à restaurer la magie.

Richard remarqua que la Mord-Sith serrait son Agiel à s'en faire blanchir les phalanges.

— Vraiment ? lança-t-il. Cara, je suis ravi de voir que tu t'es transformée en une fanatique de la magie ! (Il se tourna vers l'endroit où ils avaient posé leurs paquetages.) Désolé, mais moi, je pars pour Anderith.

— Richard, intervint Kahlan, si tu fais ça, le sort qui pourrait vaincre les Carillons ne sera pas activé, et…

— Je suis le Sourcier, au cas où tu l'aurais oublié ! coupa le jeune homme.

Très attentif aux conseils de sa femme, il lui était reconnaissant de se donner autant de peine pour lui. Après l'avoir écoutée et analysé les différentes possibilités, il s'était décidé, et polémiquer ne conduirait plus à rien. Désormais, l'heure d'agir avait sonné.

— S'il te plaît, ajouta-t-il, laisse-moi remplir ma mission !

— Richard c'est…

— Il n'y a pas si longtemps, devant Zedd, tu as juré de te sacrifier, s'il le fallait, pour défendre le Sourcier. Tu jugeais que c'était important, n'est-ce pas ? Aujourd'hui, je ne te demande pas de mourir

pour moi, simplement de comprendre que j'agis selon ma conscience.

Kahlan prit une profonde inspiration. Devant tant d'obstination, rester calme et compréhensive commençait à devenir difficile.

— Zedd nous a chargés d'une mission, rappela-t-elle en tirant sur la manche de son mari. Nous ne pouvons pas aller tous les trois en Anderith.

— Tu as raison.

— Vraiment ? C'est ce que tu penses ?

— Et nous n'irons pas tous les trois, confirma le Sourcier en se baissant pour ramasser sa couverture. Comme tu le dis, Aydindril compte aussi beaucoup…

Kahlan prit son mari par les pans de son gilet et le tira vers elle.

— Non, tu ne me feras pas ce coup-là ! s'écria-t-elle. N'y pense même pas ! Nous venons de nous marier après avoir traversé de terribles épreuves. Pas question de nous séparer maintenant ! Et surtout pas parce que je suis en colère contre toi à cause de la première épouse dont tu as oublié de parler à Zedd. Je ne veux pas de ça, tu m'entends !

— Kahlan, ça n'a rien à voir avec…

— Je refuse de te quitter ! Pour être ensemble, nous avons dû tellement lutter !

Richard jeta un regard en coin à Cara.

— Il suffira qu'un de nous trois aille en Aydindril, dit-il.

Il détacha les mains de l'Inquisitrice de son gilet et les lui serra gentiment, pour la rassurer.

— Nous irons tous les deux en Anderith…

— Mais si…

Kahlan fronça les sourcils et regarda aussi Cara.

— Vous voulez mon portrait ? lança la Mord-Sith, soudain soupçonneuse.

Richard approcha de Cara et lui passa un bras autour des épaules. Se doutant qu'il y avait anguille sous roche, elle se dégagea sans douceur.

— Mon amie, tu vas devoir aller en Aydindril.

— Comme tout le monde !

— Non. Kahlan et moi partons pour Anderith. Ce pays a une puissante armée, et les Dominie Dirtch pour le défendre. Nous nous efforcerons de le rallier à notre cause, puis de préparer la population à une attaque de l'Ordre Impérial. Dans ce royaume, je trouverai peut-être aussi un moyen de lutter efficacement contre les Carillons. Anderith n'est pas loin d'ici, et je perdrais trop de temps si je passais d'abord par Aydindril…

» Imagine que Kahlan et moi découvrions une arme pour bannir les Carillons *et* convainquions ce royaume de nous jurer allégeance ? Grâce aux Dominie Dirtch, nous pourrions arrêter ou peut-être même anéantir l'armée de l'empereur. Les enjeux sont trop élevés pour négliger une possibilité pareille. Cara, c'est important, et tu vois bien que je n'ai pas le choix !

— Si, vous l'avez ! Aller en Aydindril ! Vous êtes le seigneur Rahl. Mon devoir de Mord-Sith est de vous protéger !

— Tu préfères que j'envoie Kahlan ?

Cara serra les lèvres et ne répondit pas.

— Richard, dit l'Inquisitrice, tu es le Sourcier, comme tu me l'as rappelé. Et à ce titre, tu as besoin de ton arme. L'épée est en Aydindril, comme la bouteille que tu dois casser, le journal de Kolo et des montagnes d'autres livres qui peuvent contenir la solution de notre problème. Nous devons gagner Aydindril ! Si tu n'avais pas promis à Zedd, ce serait peut-être différent. Là, nous n'avons pas le choix.

Kahlan croisa les bras, décidée à camper sur sa position.

— Je suis le Sourcier de Vérité, et porter ce titre m'oblige à faire ce que j'estime juste. J'avoue avoir commis une erreur en oubliant Du Chaillu, et ça me désole, mais ce n'est pas une raison pour me détourner de mon devoir.

» Le Sourcier ira en Anderith ! La Mère Inquisitrice, comme c'est son droit, agira selon ce que son cœur et son sens des responsabilités lui dictent. J'aimerais que tu m'accompagnes, mais si tu dois suivre une autre route, je ne t'en voudrai pas. À toi de choisir !

Kahlan resta un long moment immobile – le calme qui précède une tempête ! Puis elle se détendit, hocha simplement la tête et jeta un bref coup d'œil à Cara.

Comme si elle jugeait que cette partie-là de l'affaire ne la concernait pas, elle se détourna, et, avant de s'éloigner, souffla à Richard :

— Je vais voir comment se porte Du Chaillu.

Dès que Kahlan fut hors de portée d'oreilles, Cara explosa.

— Ma mission est de protéger le seigneur Rahl, et je n'accepterai pas de…

Richard leva une main pour ordonner le silence à la Mord-Sith.

— Cara, je t'en prie, écoute-moi ! Kahlan, toi et moi avons traversé tant d'épreuves ! Chacun de nous a failli mourir, et il doit sa survie aux deux autres. Et plutôt dix fois qu'une, tu le sais bien ! Pour nous, tu représentes beaucoup plus qu'une simple garde du corps.

» Kahlan est ta Sœur de l'Agiel. Moi, je te considère comme une amie. À tes yeux, je n'en doute pas, je suis beaucoup plus qu'un simple seigneur Rahl. Sinon, le lien ayant disparu, tu ne serais pas restée avec

moi. Plus que la magie, c'est l'amitié qui nous soude !

— C'est pour ça que je ne peux pas vous abandonner, seigneur Rahl. Je continuerai à vous protéger, que vous le vouliez ou non !

— Comment te sens-tu, sans le pouvoir de ton Agiel ? demanda soudain Richard.

La Mord-Sith ne répondit pas. Comme si ce qu'elle risquait de dire la terrorisait…

— Si je te confie que j'éprouve la même détresse, sans l'Épée de Vérité, me croiras-tu ? On dirait parfois que j'ai un trou à la place de l'estomac… Je souffre sans cesse, comme si je n'avais qu'un seul désir : serrer dans ma main la poignée de cette arme terrifiante. C'est pareil pour toi, n'est-ce pas ?

Cara hocha la tête.

— Mon amie, je déteste cette épée ! Et je suis sûr, même si tu ne l'avouerais pas, que tu maudis souvent ton Agiel. Un jour, Berdine, Raina et toi m'avez remis ces armes. Et je vous ai demandé pardon de vous implorer de les garder pour m'aider à combattre le mal. Tu t'en souviens ?

— Bien sûr…

— Je donnerais cher pour ne plus avoir besoin de l'Épée de Vérité. Si le monde était en paix, je la laisserais dans la Forteresse du Sorcier jusqu'à la fin de mes jours.

» Hélas, j'ai besoin de ma lame, comme toi de ton Agiel ! Sans ces armes, nous nous sentons vides, vulnérables, effrayés et… honteux de notre propre faiblesse. Tu veux que ton Agiel retrouve son pouvoir pour me protéger et défendre Kahlan. Moi, j'ai besoin de mon épée afin d'assurer la sécurité de ma femme. S'il lui arrivait malheur parce que je ne l'ai pas, je ne m'en remettrais pas…

» Cara, je me soucie vraiment de toi, il faut que tu le comprennes ! Tu n'es plus une simple Mord-Sith chargée de veiller sur nous. Aujourd'hui, tu dois dépasser ta formation et réfléchir par toi-même. Si tu veux m'aider, c'est indispensable !

» Pour continuer à jouer un rôle important dans le combat que nous menons, j'ai besoin que tu ailles en Aydindril à ma place.

— Désolée, mais je n'obéirai pas à cet ordre.

— Il ne s'agit pas d'un ordre, Cara ! Je te demande de l'aide.

— Vous trichez, seigneur… Ce…

— Ce n'est pas un jeu ! Je te supplie de m'aider, parce que tu es la seule sur qui je peux compter.

Le regard rivé sur l'orage qui se déchaînait dans le lointain, Cara tira rageusement sa natte blonde de derrière son épaule et la serra aussi fort qu'elle serrait son Agiel, quand la fureur la submergeait.

— Si vous le présentez comme cela, seigneur Rahl, j'irai seule en Aydindril.

Richard passa de nouveau un bras autour des épaules de la Mord-Sith. Et cette fois, elle ne se dégagea pas.

— Seigneur, que devrai-je faire là-bas ?

— En revenir le plus vite possible avec mon épée !

— Je comprends…

Voyant que Kahlan les regardait, la Mord-Sith lui fit signe d'approcher.

— Le seigneur Rahl m'a ordonné d'aller seule en Aydindril, annonça-t-elle quand l'Inquisitrice eut accouru.

— Ordonné, vraiment ?

Cara ricana, puis elle saisit entre le pouce et l'index l'Agiel pendu au cou de Kahlan.

— Pour un guide forestier, votre mari a un talent fou dès qu'il s'agit de se fourrer dans la mouise. Si je ne savais pas qu'elle le fera d'elle-même, je demanderais à ma Sœur de l'Agiel de veiller sur lui à ma place.

— Je ne le quitterai pas des yeux, rassure-toi !

— Commence par rejoindre l'armée du général Reibisch, dit Richard. Il te donnera des chevaux, et tu arriveras plus vite à destination.

» Par la même occasion, dis-lui ce que Kahlan et moi faisons, et raconte aussi toute l'histoire à Verna et aux Sœurs de la Lumière. Parle-leur des Carillons. Qui sait, elles auront peut-être une idée…

» Pour aller au sud-ouest, j'aurai besoin d'une solide escorte…

— Seigneur Rahl, j'avais déjà l'intention de dire à Reibisch de vous envoyer des hommes. Ils ne seront pas aussi efficaces qu'une Mord-Sith, mais ce sera mieux que rien.

— Il me faudra un détachement important… Quand nous entrerons en Anderith, Kahlan et moi ne devrons pas être accompagnés d'une poignée de soldats. Sinon, ces gens ne nous prendront pas au sérieux quand nous leur demanderons de se rendre. Il faut que nous les impressionnions.

— Je vois que vous n'avez pas perdu votre bon sens, seigneur, souffla Cara.

— Un millier de soldats devraient suffire, dit Kahlan. Des hommes d'épée, des lanciers, des archers – d'élite ! – et des chevaux de rechange, bien entendu. Il nous faudra aussi des messagers, pour transmettre régulièrement à nos forces des nouvelles au sujet de Jagang et des Carillons. Dans une guerre, l'information est capitale. Il se peut que nous soyons obligés d'envoyer au sud toutes nos armées cantonnées dans divers pays.

— Je choisirai en personne les soldats qu'on vous enverra, promit Cara. La crème des troupes de Reibisch !

— Très bien, dit Richard, mais ne l'affaiblis quand même pas trop. Dis au général d'envoyer des hommes surveiller les routes d'invasion, au nord, comme il en avait l'intention. Mais le gros de ses forces devra faire demi-tour et venir jusqu'ici.

— Aura-t-il carte blanche pour lancer une attaque ?

— Non. Je ne veux pas qu'il affronte la horde de Jagang dans ces plaines. Les pertes seraient trop importantes. Tant que des renforts ne l'auront pas rejoint, il n'aura aucune chance contre une telle armée. De plus, il sera beaucoup plus utile, le cas échéant, si Jagang ignore sa présence.

» Reibisch devra marcher vers l'ouest, sur les basques de Jagang, mais sans se faire repérer. Dis-lui d'utiliser aussi peu d'éclaireurs que possible – juste ce qu'il faudra pour ne pas perdre la piste de l'Ordre, et pas un de plus. L'empereur ne doit pas se douter qu'il est suivi. S'il décide quand même de bifurquer vers le nord, ces D'Harans seront le dernier obstacle qui se dressera entre l'Ordre et les Contrées. Et tant que les renforts ne seront pas arrivés, la surprise sera la seule alliée de Reibisch. Je refuse qu'il risque la vie de ses soldats si ce n'est pas absolument nécessaire. Mais si les choses tournaient mal, ils seront notre ultime rempart !

» Si Anderith se rend, ses forces soutiendront les nôtres. À condition de vaincre les Carillons, d'avoir l'armée anderienne à nos côtés, et de recevoir assez de renforts, nous aurons une chance d'acculer l'armée de Jagang à l'océan. Ou même de la pousser dans le rayon d'action des Dominie Dirtch. Ces armes se chargeront du travail, et nous perdrons un minimum d'hommes…

— Et que devrai-je faire en Aydindril ? demanda Cara.

— Tu as entendu ce que m'a dit Zedd ?

— Oui. Dans l'enclave du Premier Sorcier, sur la cinquième colonne, à droite, est exposée une bouteille qui doit être brisée avec l'Épée de Vérité. Berdine et moi vous avons accompagné dans l'enclave, et je m'en souviens très bien…

— Parfait ! Sers-toi de l'épée, et remplis cette mission à ma place. Pose la bouteille sur le sol, comme l'a dit Zedd, et casse-la !

— Je crois que c'est dans mes cordes…

Richard savait à quel point Cara détestait la magie. Et il se souvenait que Berdine et elle avaient été atrocement mal à l'aise, lors de cette fameuse visite dans l'enclave privée.

Il y avait aussi le problème des champs de force protecteurs…

— Si la magie de la Forteresse est neutralisée par les Carillons, tu pourras traverser sans risques les diverses protections, puisqu'elles seront désactivées.

— Sinon, je m'apercevrai qu'il y a du danger, seigneur. Je n'ai pas oublié ce qu'on éprouve quand ces champs de force sont dangereux.

— Dis à Berdine tout ce que nous savons sur les Carillons. Elle a peut-être déjà découvert des informations précieuses. Si ce n'est pas le cas, qu'elle continue à travailler sur le journal de Kolo.

» Mais avant tout, occupe-toi de l'épée et de la bouteille ! Il ne faudrait pas qu'elles tombent entre de mauvaises mains… Si les Carillons savent que la bouteille est dangereuse pour eux, ils tenteront de t'attaquer. Sois vigilante, reste aussi loin que possible du feu et de l'eau, et ne te fie à rien ni à personne.

» Avant que tu partes, nous parlerons à Du Chaillu, pour tenter de savoir comment les Carillons entraînent une personne à sa perte. Si elle s'en souvient, ça nous aidera tous.

Cara hocha simplement la tête. Si elle avait peur, elle le dissimulait à merveille.

— Dès que j'aurai vu le général Reibisch, je ferai galoper ventre à terre ma monture. J'irai d'abord dans la Forteresse, pour récupérer votre épée et casser la bouteille. Ensuite, je vous rejoindrai avec Berdine… et le journal de Kolo. Mais où serez-vous, seigneur ?

— À Fairfield, répondit Kahlan, cantonnés avec nos hommes pas très loin du domaine du ministère de la Civilisation. Si nous devons partir, nous te laisserons quelques hommes, ou au minimum un message. En cas d'impossibilité, nous tenterons de prévenir le général Reibisch.

— Cara… (Richard hésita quelques instants.) Pour briser la bouteille, tu devras sortir l'épée de son fourreau…

— C'est évident.

— Sois prudente ! C'est une arme magique, et Zedd pense qu'elle n'aura pas perdu son pouvoir.

— Et que m'arrivera-t-il quand je la dégainerai ? demanda la Mord-Sith, visiblement inquiète.

— Je n'en sais trop rien, avoua Richard. Elle réagit sans doute différemment selon les personnes, en fonction de l'effet qu'elles font à sa magie. Je suis toujours le Sourcier, mais elle peut avoir une influence sur toi. Laquelle, je suis bien incapable de le dire. Mais elle éveille la colère de quiconque tient sa poignée. Méfie-toi, car elle voudra t'utiliser, au moins autant que tu désireras te servir d'elle. Elle influera sur tes émotions – surtout la fureur, en principe.

— Pour ça, elle n'aura pas besoin de faire grand-chose !

Richard sourit, heureux de retrouver sa bonne vieille Cara.

— Sois prudente quand même… Après avoir cassé la bouteille, ne dégaine plus l'épée, sauf si tu es en danger de mort. Mais si tu tues quelqu'un avec cette arme…

— Que se passera-t-il ? demanda Cara, surprise que le seigneur Rahl se soit interrompu.

— Tu souffriras…

— Comme quand j'utilise mon Agiel ?

— Oui, et ce sera peut-être pire… (Alors que de pénibles souvenirs lui revenaient en mémoire, Richard baissa la voix.) Pour bloquer la douleur, il faut être fou de rage. Un juste courroux te protégera pendant un combat, mais ce sera pire après…

— Je suis une Mord-Sith, seigneur. La douleur est ma compagne depuis toujours.

Richard se tapota la poitrine.

— Ça te déchirera le cœur, mon amie. Crois-moi, tu détesterais cette souffrance-là. Celle que t'inflige ton Agiel est encore préférable…

— Il vous faut votre épée, dit Cara, et je vous l'apporterai.

— Merci, mon amie.

— Mais je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir forcée à vous laisser sans protection.

— Il ne sera pas privé de défenseurs, dit soudain une voix derrière les trois jeunes gens.

Tous se retournèrent pour découvrir Du Chaillu. Très pâle, les cheveux emmêlés, elle ne tremblait plus et avait recouvré toute sa détermination.

— Tu dois retourner auprès de ton peuple, dit Richard.

— Non, les Baka Tau Mana accompagneront mon mari. Ils ont mission de veiller sur le *Caharin*.

Richard décida de ne pas polémiquer, pour le moment, sur les prétentions matrimoniales de la femme-esprit.

— Des soldats nous rejoindront bientôt, mon amie.

— Ce ne sont pas des maîtres de la lame ! Mes guerriers et moi prendrons la place de Cara.

La Mord-Sith s'inclina devant Du Chaillu.

— C'est une bonne nouvelle, dit-elle. Je serai plus tranquille en sachant que tes hommes et toi protégez le seigneur Rahl.

Richard foudroya sa garde du corps du regard. Puis il se concentra sur une autre tigresse, venue de très loin pour le voir.

— Du Chaillu, je refuse que tes guerriers et toi risquiez vos vies ! Tu as failli mourir, et il est temps que tu retournes dans ton pays. Un peuple entier a besoin de toi.

— C'est faux, parce que nous sommes des morts vivants, désormais !

— Que racontes-tu, bon sang ?

La femme-esprit tapa dans ses mains. Aussitôt, les six maîtres de la lame vinrent se placer derrière elle. Un peu à l'écart, les Hommes d'Adobe ne perdaient pas une miette du spectacle.

Malgré sa pâleur et sa mine défaite, Du Chaillu paraissait plus noble que jamais.

— Avant de partir, dit-elle, nous avons prévenu les nôtres que nous étions morts. Perdus pour l'univers des vivants, nous ne reviendrions pas avant d'avoir trouvé le *Caharin* pour l'avertir du danger et veiller sur lui. Notre peuple nous a pleurés, ce jour-là, parce que nous ne sommes plus vraiment de ce monde. Et pour obtenir le droit de revenir chez nous, il faudra avoir accompli notre mission…

» Il y a moins d'une heure, j'ai entendu sonner le glas de la mort, et Cara, la protectrice du *Caharin,* m'a arrachée au monde des spectres. Dans leur sagesse, les esprits m'ont permis de rebrousser chemin pour accomplir mon devoir. Quand Cara sera revenue avec ton épée, mon époux, et que tu seras en sécurité, les Baka Tau Mana rentreront chez eux. Jusque-là, ils resteront des morts vivants.

» Je ne te demande pas l'autorisation de t'accompagner, Richard le Sourcier. Simplement, je t'informe que nous le ferons. Et quand une femme-esprit a parlé, elle ne change jamais d'avis.

Furieux, Richard leva une main pour braquer sur son interlocutrice un index vengeur. Mais Kahlan lui saisit au vol le poignet.

— Du Chaillu, dit-elle, je sais de quoi tu parles… Après le massacre d'Ebinissia, j'ai juré de châtier l'Ordre Impérial. En chemin, Chandalen et moi avons croisé des jeunes soldats qui étaient également entrés dans leur ville natale après la boucherie. Eux aussi rêvaient de vengeance.

» Comme toi, je suis devenue une morte vivante, et j'ai juré de ne pas renaître tant que les hommes coupables de ces atrocités ne seraient pas couchés dans la poussière, le ventre ouvert. Mes soldats ont prêté le même serment. Cinq d'entre eux seulement survécurent aux combats que nous avons livrés. Mais quand ce fut terminé, il ne restait plus un assassin vivant dans les rangs de cette armée de l'Ordre.

» Je connais la valeur du serment que tu as prêté, Du Chaillu. Un tel engagement est sacré, et il serait indigne de ne pas en tenir compte. Tes maîtres de la lame et toi viendrez avec nous.

La femme-esprit s'inclina devant l'Inquisitrice.

— Merci de respecter les coutumes de mon peuple. Tu es une femme pleine de sagesse, et digne d'être l'épouse de mon mari.

— Kahlan…, grogna Richard.

— Les Hommes d'Adobe auront besoin de Chandalen et de ses chasseurs. Et tu viens d'envoyer Cara au loin. Tant que Reibisch ne nous aura pas expédié des renforts, nous serons vulnérables. Du Chaillu et ses guerriers ne seront pas de trop pour veiller sur nous. Avec l'importance des enjeux, ta fierté est la dernière chose qui compte, Richard ! Les Baka Tau Mana viendront avec nous !

Richard regarda Cara et comprit qu'elle soutiendrait cette motion. Du Chaillu ne céderait pas, et Kahlan non plus, à voir la détermination qui brillait dans ses yeux.

— Très bien, capitula-t-il, jusqu'à l'arrivée des soldats, vous pouvez nous accompagner.

Intriguée, Du Chaillu se tourna vers Kahlan.

— Il passe aussi son temps à te dire des choses que tu sais déjà ?

Chapitre 36

La tête baissée, Fitch voyait seulement les jambes et les pieds de maître Spink, qui faisait les cent pas devant son auditoire. Dans la pièce, quelques personnes, pour l'essentiel des femmes âgées, ravalaient plus ou moins discrètement leurs sanglots.

Le jeune Haken ne pouvait pas les en blâmer. Au cours des réunions de repentance, il lui arrivait parfois de pleurer. S'ils voulaient combattre leur vile nature, les Hakens devaient entendre inlassablement d'atroces histoires. Mais si noble que fût le but, ça ne rendait pas plus agréables ces récits d'horreur.

Quand maître Spink parlait, Fitch préférait contempler le sol plutôt que de risquer de croiser son regard. Oser dévisager un Anderien lorsqu'il évoquait les souffrances de ses ancêtres – infligées par ceux du jeune Haken – aurait été d'une arrogance impie.

— Ce fut donc par hasard, rappela maître Spink, que les hordes hakennes déferlèrent sur ce malheureux village de fermiers. Inquiets pour leurs familles, les hommes de cette communauté s'étaient unis à d'autres Anderiens des environs pour tenter de repousser l'envahisseur. Ah, si vous les aviez entendus implorer le Créateur que leurs femmes et leurs enfants, au moins, soient épargnés !

» Désespérés, ils avaient déjà offert toutes leurs réserves de nourriture aux conquérants, avec l'espoir de les apaiser. Des messagers étaient allés proposer ces humbles offrandes aux Hakens, mais aucun n'était revenu…

» Un plan très simple avait alors germé dans l'esprit des malheureux Anderiens. Se masser au sommet d'une colline et brandir des armes improvisées en criant comme des fous. Pas pour inciter les Hakens à combattre, bien sûr, mais pour les pousser à faire un détour et éviter le village. Ces hommes étant des paysans, non des soldats, ils levaient au-dessus de leurs têtes des outils, pas de véritables armes. Car n'oubliez jamais qu'ils voulaient simplement la paix.

» Imaginez-les sur leur colline, ces braves gens qui ignoraient tout de la guerre. Shelby, Willan, Camdem, Edgar, Newton, Kenway… et tous les autres. Ces pères de famille dont je vous raconte l'histoire depuis des semaines, pour que vous compreniez leurs sentiments, leurs espoirs et leurs rêves si purs et si humbles. Oui, ils étaient là, avec au cœur le futile désir de convaincre les Hakens de passer leur chemin. Voyez-vous les faux, les faucilles, les fléaux et les houes qu'ils serraient entre leurs mains calleuses pour protéger les femmes et les

enfants dont je vous ai également raconté la vie et révélé les noms ?

Ses bottes martelant le plancher, maître Spink passa devant Fitch.

— Les Hakens ne décidèrent pas de faire un détour. Hurlant de rire et assoiffés de sang, ils lancèrent leurs abominables Dominie Dirtch sur ces innocents Anderiens.

Quelques jeunes filles crièrent de terreur ou gémirent d'angoisse. Fitch lui-même sentit ses tripes se nouer, et il dut lutter pour ne pas pleurer en imaginant la mort horrible de ces hommes valeureux qu'il connaissait désormais aussi bien que s'ils avaient fait partie de sa famille.

— Pendant que les Hakens riaient, continua maître Spink, les Dominie Dirtch réduisirent en bouillie d'héroïques résistants qui cherchaient uniquement à défendre leurs proches. Oui, en bouillie, tandis que les bouchers hakens paradaient dans leurs beaux uniformes étincelants !

Bien qu'il n'eût pas levé les yeux, Fitch sentit peser sur sa nuque le regard de maître Spink. Derrière lui, il entendait des hommes et des femmes sangloter.

— Les cris des fermiers innocents montèrent dans le ciel du pays qui ne s'appelait pas encore « Anderith ». Ce furent les derniers qu'ils poussèrent, alors que leur chair éclatait, transpercée par leurs os !

Une des vieilles femmes hurla de terreur.

Maître Spink était toujours debout devant Fitch, qui se sentit soudain beaucoup moins fier de sa belle tenue de messager, qui lui avait pourtant valu des murmures admiratifs quand il était entré dans la salle.

— Je vois que tu portes maintenant un bel uniforme, Fitch, lâcha maître Spink d'un ton qui glaça le sang du jeune Haken.

Mais il devait répondre, s'il ne voulait pas que les choses tournent encore plus mal pour lui.

— Oui, maître… J'étais un humble garçon de cuisine, mais messire Campbell, dans sa grande bonté, m'a proposé un poste dans son équipe de messagers. Il veut que je porte cet uniforme pour que tous les Hakens voient qu'ils peuvent s'améliorer, s'ils acceptent l'aide des Anderiens. Il tient aussi à ce que ses courriers présentent bien, puisqu'ils sont chargés de dispenser la bonne parole du ministère de la Civilisation, qui fait tant de choses pour le peuple d'Anderith.

Maître Spink flanqua à Fitch une claque qui le fit tomber de son banc.

— N'ose plus jamais me parler ainsi ! Tes minables excuses de Haken ne m'intéressent pas !

— Je suis désolé, maître, souffla Fitch.

Sachant qu'il risquait de se faire battre comme plâtre, il n'eut pas l'arrogance de tenter de se relever.

— Les Hakens sont intarissables quand il s'agit de justifier leurs crimes ! Tu t'exhibes dans un bel uniforme, comme aimaient à le faire les grands seigneurs du passé, et tu te rengorges comme eux, même si tu essaies de le cacher, en digne vermine vicieuse que tu es ! Encore de nos jours, les Anderiens souffrent de la haine qu'ils lisent dans le regard des chiens comme toi ! Tous les Hakens nous méprisent, et ce calvaire nous sera imposé jusqu'à la fin des temps. Sans parler de ceux qui osent se montrer en uniforme, pour nous rappeler les horreurs que nous avons subies…

» Ta vile nature de Haken a repris le dessus, et tu as tenté de justifier l'indéfendable : ton arrogance, et la jubilation malsaine que tu tires de cet uniforme. Vous voudriez tous redevenir les grands seigneurs de jadis ! Et chaque jour, de pauvres Anderiens comme moi doivent avaler de telles insultes !

— Pardonnez-moi, maître Spink ! J'ai eu tort de parader dans cette tenue ! Mon indignité congénitale m'a poussé à commettre un nouveau crime contre les Anderiens !

Maître Spink eut un grognement méprisant, mais il reprit son exposé. Conscient qu'il aurait mérité un châtiment plus dur, Fitch estima s'en être tiré à bon compte.

— Les hommes ayant été massacrés, les femmes et les enfants du village restèrent sans défense.

Les bottes de l'Anderien recommencèrent à marteler le plancher. Comprenant qu'il circulait entre les bancs où étaient assis les « repentants », Fitch osa se relever et reprendre place sur son siège. Une de ses oreilles bourdonnait atrocement, comme quand Beata l'avait giflé. Mais il entendait quand même les terribles paroles de maître Spink.

— Mis en appétit par cette boucherie, les Hakens décidèrent d'aller s'« amuser un peu » dans le village.

— Non ! cria une femme, au fond de la salle.

Puis elle éclata en sanglots.

Les mains croisées dans le dos, maître Spink ignora cette interruption. Les manifestations de ce genre étaient si fréquentes…

— Les Hakens avaient envie de festoyer, et ils rêvaient de viande grillée…

Les repentants tombèrent à genoux, tremblant de peur pour les villageoises et leurs enfants, qu'ils avaient si bien appris à connaître ces dernières semaines. Peu désireux de se singulariser, Fitch imita ses compatriotes.

— Comme vous le savez, continua maître Spink, c'était un minuscule village. Quand ils eurent abattu tout le bétail, les Hakens s'avisèrent qu'il n'y aurait pas assez de viande. Bien entendu, il ne leur fallut pas longtemps pour trouver une solution.

» Ils capturèrent les enfants…

Fitch aurait donné n'importe quoi pour que la réunion de repentance s'arrête là. Il doutait de pouvoir en entendre davantage, et la plupart des femmes semblaient partager son angoisse. Prostrées sur le sol, le visage contre le plancher, elles imploraient les esprits du bien de veiller sur les âmes toujours meurtries des pauvres Anderiens innocents de jadis et d'aujourd'hui.

— Vous connaissez les noms de ces enfants, continua maître Spink, impitoyable. À présent, je vais faire le tour de la salle, et chacun d'entre vous me dira comment s'appelait une de ces malheureuses petites victimes. Et gare à vous si vous les avez oubliés, monstres de Hakens ! Oui, je veux entendre sortir de vos lèvres impures les noms de ces fillettes et de ces garçonnets qui furent grillés vifs devant leurs mères !

L'Anderien commença par la rangée du fond. Chaque repentant murmura le nom d'une des victimes et implora les esprits du bien de prendre à jamais soin d'elle. Avant d'autoriser les Hakens à sortir, maître Spink décrivit par le détail l'agonie des gamins, lentement dévorés par les flammes, parla de leurs cris de souffrance, et précisa avec une minutie toute didactique combien de temps il avait fallu pour qu'ils soient cuits à point.

Devant des évocations si sinistres, Fitch se demanda – un bref moment et pour la première fois de sa vie – si ce récit était vrai. Il semblait difficile d'imaginer que quelqu'un, y compris les Hakens de jadis, soit capable de telles atrocités.

Mais maître Spink était un Anderien, et il ne leur aurait pas menti, surtout sur un sujet tel que l'histoire de leur pays. Qu'on puisse inventer de pareilles horreurs pour influencer des gens semblait inimaginable. Et de plus, à quoi cela aurait-il servi ?

— Puisqu'il se fait tard, dit l'Anderien quand il en eut fini, nous garderons pour la prochaine réunion le récit de ce que les Hakens firent subir aux villageoises, quand ils eurent le ventre plein. Alors, vous penserez peut-être que les enfants, en fin de compte, ont eu de la chance de ne pas assister à cet ignoble spectacle.

Comme tous les autres, Fitch courut vers la porte, soulagé d'échapper jusqu'au lendemain à la suite du récit.

L'air frais de la nuit lui fit un bien fou, comme s'il brûlait de fièvre. L'estomac retourné, il ne parvenait pas à chasser de son esprit l'image des enfants embrochés comme des cochons de lait.

Alors qu'il s'appuyait à un érable, attendant que ses jambes cessent de trembler, il vit que Beata sortait à son tour de la salle de repentance. Avec la lumière qui jaillissait de la porte ouverte et des fenêtres sans rideaux, elle ne pouvait pas ne pas l'avoir vu. Il espéra que son bel uniforme de messager ne lui ferait pas le même effet qu'à

maître Spink…

— Bonsoir, Beata…, dit-il.

La jeune Hakenne s'arrêta et étudia Fitch de pied en cap.

— Bonsoir, Fitch…

— Tu es en beauté, ce soir…

— Je suis exactement comme d'habitude ! (Beata plaqua les poings sur ses hanches.) Toi, en revanche, tu parades dans un uniforme extravagant. Tu te pavanes comme un coq de village, Fitch !

Le pauvre Haken en perdit aussitôt tous ses moyens. Depuis toujours, il admirait la tenue et l'allure des messagers, et il aurait juré que Beata éprouvait le même sentiment. Mais au lieu de lui sourire, elle le foudroyait du regard. Bon sang, pourquoi n'était-il pas rentré directement au domaine ?

— Messire Campbell m'a offert du travail, et…

— … Et tu attends impatiemment la prochaine réunion de repentance, pour apprendre ce que nos ancêtres, aussi joliment attifés que toi, ont fait à ces pauvres villageoises. (Beata se pencha vers Fitch.) Tu apprécieras beaucoup – presque autant que si tu avais été là pour te réjouir du spectacle !

Bouche bée, Fitch regarda la jeune fille tourner les talons et s'éloigner à grandes enjambées.

Quelques promeneurs avaient été témoins de la leçon méritée que venait de recevoir un misérable Haken. Ils en sourirent de satisfaction, certains se moquant ouvertement de lui.

Fitch fourra les mains dans ses poches et tourna le dos à ces rieurs. Tant que ces gens ne seraient pas partis, décida-t-il, il ne bougerait pas !

Pour regagner le domaine, il devrait marcher une bonne heure. Raison de plus pour ne pas partir tout de suite ! S'il leur laissait assez d'avance, il ne rattraperait pas les autres repentants hakens qui s'en retournaient au palais, et ça lui éviterait de devoir leur parler. Et si, pour passer le temps, il allait se payer un coup à boire ? Grâce à messire Campbell, il en avait largement les moyens, et se soûler lui semblait une très bonne idée.

L'air se rafraîchit soudain, et Fitch sentit un étrange frisson courir le long de sa colonne vertébrale. Puis il faillit s'évanouir quand une main se posa sur son épaule.

Se retournant, il découvrit une vieille Anderienne dont les longs cheveux grisonnants trahissaient le statut élevé. Même s'il n'y avait pas assez de lumière pour qu'il voie son visage, qui devait être sacrément ridé, Fitch estima qu'elle était très âgée.

Il s'inclina devant l'Anderienne en priant pour qu'elle n'ait pas l'intention de reprendre le sermon là où Beata s'était arrêtée. Ou pis

encore, de lui ordonner d'accomplir une quelconque corvée.

— Cette fille compte pour toi ? demanda la femme.

— Je n'en sais trop rien…, répondit Fitch, troublé par cette étrange question.

— Elle a été très dure avec toi.

— Je le méritais, ma dame.

— Et pour quelle raison ?

— Si seulement je le savais…

Que voulait donc cette Anderienne ? Et pourquoi l'étudiait-elle comme une cuisinière qui choisit le meilleur poulet à faire rôtir pour le dîner ?

Elle portait une robe toute simple de couleur sombre et boutonnée jusqu'au col. Rien à voir avec la mode provocante en vigueur chez les Anderiennes. Mais si sa tenue était plutôt celle d'une femme du peuple, la longueur de ses cheveux indiquait qu'elle appartenait à l'élite du pays.

Elle semblait différente des autres Anderiennes, surtout à cause de la bande de tissu noir enroulée autour de sa gorge, juste au-dessus du col de la robe.

— Parfois, continua-t-elle, quand une fille ne veut pas admettre qu'elle aime beaucoup un garçon, elle lui dit des méchancetés pour mieux cacher ses sentiments.

— Et d'autres fois, elle l'insulte parce que c'est exactement ce qu'elle pense de lui !

— Voilà qui n'est pas mal vu…, reconnut l'Anderienne avec un petit sourire. Ton « amie » vit-elle au domaine, ou en ville ?

— En ville… Elle travaille pour Inger, le boucher.

L'Anderienne sembla trouver ce détail amusant.

— Dans ce cas, plaisanta-t-elle, elle préfère peut-être qu'il y ait plus de chair sur les os de ses galants ! Quand tu te seras étoffé, elle te trouvera sûrement à son goût.

— C'est possible…, marmonna Fitch.

Il n'en croyait pas un mot. De toute façon, il doutait de « s'étoffer » un jour. À son âge, on était déjà trop vieux pour espérer prendre du coffre.

L'Anderienne le dévisagea un long moment, puis elle lui posa une nouvelle question :

— Tu voudrais qu'elle t'aime ?

— Eh bien, ça ne me déplairait pas, je crois… Ou au moins qu'elle ne me déteste pas.

La femme eut un petit sourire entendu dont Fitch ne comprit pas la signification.

— Je peux arranger ça…

— Je vous demande pardon, ma dame ?

— Si tu l'apprécies, et si tu désires que ce soit réciproque, ça peut se faire…

— Comment ?

— En ajoutant quelque chose dans ce qu'elle boit ou ce qu'elle mange.

Fitch comprit soudain qu'il était face à une sorte de magicienne. Maintenant, il ne s'étonnait plus qu'elle lui semble si étrange. Tous ceux qui détenaient ne serait-ce qu'une once de pouvoir avaient l'air bizarre, disait-on.

— Vous voulez parler d'un philtre d'amour ? Ou de quelque chose dans ce genre ?

— Quelque chose dans ce genre, oui…

— Je travaille pour messire Campbell depuis ce matin, ma dame. Navré, mais je ne peux pas m'offrir vos services.

— Je vois… (La magicienne se rembrunit.) Et si tu en avais les moyens ? (Sans laisser Fitch répondre, elle enchaîna :) Mais ça pourrait venir très vite, dès que tu auras touché ta première paie ! (Elle baissa le ton, comme si elle se parlait à elle-même.) Voilà qui me laisserait le temps de voir si je peux résoudre mon problème, et être de nouveau efficace. Qu'en penses-tu, mon garçon ?

Fitch hésita avant de répondre. Il ne voulait pour rien au monde vexer une Anderienne – douée pour la magie, en plus ! –, mais tout ça ne lui disait rien qui vaille.

— Ne le prenez surtout pas mal, ma dame, mais si une fille devait m'aimer, je préférerais que ce soit pour ce que je suis, et rien de plus. Je vous remercie de cette offre. Hélas, je crois que je ne me sentirais pas très fier, si je devais recourir à un philtre d'amour pour qu'une femme s'intéresse à moi.

L'Anderienne éclata de rire – de bon cœur, pas pour se moquer de lui – et lui tapota le dos. De sa vie, Fitch n'avait jamais entendu un Anderien rire de cette façon-là alors qu'il s'adressait à lui !

— Tant mieux pour toi, mon garçon ! Il y a très longtemps, un sorcier m'a répondu exactement la même chose.

— Ce devait être effrayant ! D'être face à un sorcier, je veux dire…

— Pas vraiment, parce que celui-là était très gentil. À l'époque, j'étais toute petite. Je suis née avec mon pouvoir, comprends-tu ? Ce sorcier m'a conseillé de ne pas oublier une règle très importante : la magie ne doit jamais se substituer aux véritables sentiments des gens.

— Je ne savais pas qu'il y avait des sorciers en Anderith.

— Il n'y en a pas ! Cette histoire s'est passée en Aydindril.

— Aydindril ? Au nord-est ?

— Dis-moi, tu connais beaucoup de choses, jeune Haken ! Oui, au nord-est, dans la Forteresse du Sorcier, pour être plus précise. Je me

nomme Franca. Et toi ?

Le jeune Haken prit la main que lui tendait la magicienne et s'inclina bien bas.

— Fitch, ma dame.

— Franca !

— Pardon ?

— Je t'ai dit mon nom pour que tu l'utilises, Fitch !

— Désolé, ma da… Franca.

— Fitch, te rencontrer fut un plaisir. À présent, je dois retourner au domaine. Toi, tu vas sans doute aller te soûler. Les garçons de ton âge adorent ça !

Le jeune Haken n'aurait pu nier que l'idée d'aller vider quelques verres le séduisait. Mais s'il partait avec l'Anderienne, elle lui parlerait peut-être de la Forteresse du Sorcier.

— Je ferais mieux de rentrer aussi… Si ça ne vous dérange pas, hum… Franca…, nous pourrions faire le chemin ensemble.

L'Anderienne dévisagea de nouveau Fitch, qui en frissonna de la tête aux pieds.

— J'ai un pouvoir, mon garçon. Ça signifie que je suis différente des gens normaux. Les Anderiens et les Hakens ne m'aiment pas, et ils me tiennent à l'écart. Un peu comme mon peuple méprise le tien.

— Les Anderiens ? répéta Fitch. Comment est-ce possible, puisque vous êtes des leurs ?

— Cela ne suffit pas à effacer ma tache originelle : être une magicienne. Je sais ce qu'on éprouve quand on doit supporter le mépris et la haine de gens qui ne savent rien de ce qu'on est vraiment. Tout ça pour dire, jeune Fitch, que je serai ravie que tu m'accompagnes !

Fitch eut un sourire hésitant. Ces derniers temps, sa vie était sens dessus dessous ! Voilà qu'il menait une conversation normale avec une Anderienne, ce qu'il n'aurait pas cru possible. Et pour le désorienter un peu plus, il venait d'apprendre que Franca était tenue à l'écart par les siens à cause de son pouvoir.

— Les Anderiens ne vous respectent donc pas ? demanda-t-il. Votre magie devrait les impressionner.

— Ils me craignent, et c'est très différent. D'un côté, je ne m'en plains pas, parce que les gens hésitent à maltraiter ceux qu'ils redoutent. Mais ça les incite aussi à les frapper en traître…

— Je n'avais jamais vu les choses comme ça…, avoua Fitch.

Il se rappela le plaisir qu'il avait éprouvé en entendant Claudine Winthrop l'appeler « messire ». Elle avait agi ainsi parce qu'elle mourait de peur, bien entendu, mais ça restait quand même agréable. En revanche, il ne comprenait pas vraiment ce que signifiait la dernière phrase de Franca.

— Vous êtes très sage, dit-il. C'est grâce à la magie ?

Franca rit de nouveau, comme si elle le trouvait aussi amusant et exotique qu'un poisson doté de jambes.

— S'il en allait ainsi, on parlerait de la Forteresse « du Philosophe », pas « du Sorcier ». À mon avis, certaines personnes seraient au contraire beaucoup plus sages si elles ne pouvaient pas se reposer sur la magie.

Fitch n'avait jamais rencontré quiconque qui fût allé en Aydindril, et encore moins dans la Forteresse du Sorcier. Et il n'aurait jamais imaginé qu'une magicienne consentirait à lui parler.

Cela dit, il s'inquiétait un peu. Ignorant tout de la magie, il craignait que Franca lui fasse beaucoup de mal s'il la mettait involontairement en colère.

Pourtant, il la trouvait fascinante malgré son âge.

Ils s'engagèrent sur le chemin du domaine. Sans dire un mot, ce qui ne manqua pas d'angoisser un peu plus le jeune Haken. Parfois, le silence le mettait mal à l'aise. De plus, il se demandait si sa nouvelle « amie » pouvait lire ses pensées pendant qu'il marchait.

Il la regarda à la dérobée et conclut qu'elle n'avait pas l'air de quelqu'un qui fouine dans le cerveau d'autrui.

— Je peux vous poser une question, Franca ? dit-il en désignant la bande de tissu noir. Pourquoi portez-vous ça autour du cou ? C'est lié à la magie ?

L'Anderienne eut un rire de gorge.

— Fitch, sais-tu que tu es le premier, depuis de longues années, qui ose me demander ça ? Bien sûr, c'est parce que tu n'en sais pas assez long pour avoir peur d'interroger une magicienne sur un sujet aussi intime.

— Désolé, Franca. Je ne voulais pas vous manquer de respect.

Et voilà, il avait déjà fait une gaffe ! Pour se mettre à dos une Anderienne douée pour la magie, il fallait vraiment être le dernier des idiots !

Franca ne desserra plus les lèvres pendant un long moment. Très inquiet, Fitch glissa dans ses poches ses mains moites de sueur.

— Tu ne m'as pas vexée, Fitch, dit enfin Franca. Mais ta question a réveillé en moi de très mauvais souvenirs.

— Pardonnez-moi… J'aurais dû me taire, mais parfois, je ne peux pas m'empêcher de dire des bêtises.

Bon sang, pourquoi n'était-il pas allé se soûler ?

L'Anderienne s'arrêta et se tourna vers lui.

— Fitch, ce n'était pas une bêtise… Regarde plutôt !

Franca se pencha et tira sur la bande de tissu pour qu'il voie ce qu'elle cachait. À la lumière de la lune, Fitch aperçut les chairs

violacées du cou de la magicienne. Une cicatrice courait autour de sa gorge, juste sous son menton.

— Des gens ont tenté de me tuer simplement parce que je suis une magicienne. Serin Rajak et ses fanatiques !

— Des fanatiques ? Désolé, mais je ne connais pas ce mot.

— Rajak abomine la magie. (Franca lâcha la bande de tissu.) Les fous qui pensent comme lui font tout pour monter les foules contre les personnes comme moi. Fitch, il n'y a rien de plus horrible que des hommes excités qui décident de lyncher quelqu'un. Individuellement, ils n'auraient pas le courage de le faire, mais ils se stimulent les uns les autres. N'oublie jamais ça : une foule en colère devient une bête sauvage dotée d'une conscience collective perverse. On croirait voir une meute de chiens lancés aux trousses d'une biche…

» Rajak en personne m'a passé un nœud coulant autour du cou. J'avais les mains attachées dans le dos, et ils m'ont pendue à une branche d'arbre.

— Par les esprits du bien, ce devait être atrocement douloureux !

Franca sembla ne pas avoir entendu ce cri du cœur.

— Ils entassaient du petit bois sous mes pieds, pour me faire brûler. Pendant qu'ils tentaient d'allumer leur feu, j'ai réussi à m'échapper.

Fitch se massa nerveusement la gorge, mal à l'aise comme si c'était autour de son cou qu'une corde se resserrait.

— Serin Rajak est un Haken ? demanda-t-il.

— Non. On peut être un monstre sans appartenir à ta race, mon garçon.

Ils se remirent en route en silence. Supposant qu'elle était plongée dans ce terrible passé, Fitch n'osa plus déranger Franca. Mais par quel miracle ne s'était-elle pas étouffée ? Sans doute parce que le nœud coulant n'était pas assez serré. Et comment avait-elle réussi à fuir ? Sur ce sujet, il n'avait pas l'ombre d'une hypothèse, mais il estimait avoir posé assez de questions « intimes » comme ça.

Pour se distraire, il écouta les cailloux grincer sous les semelles de leurs bottes. Chaque fois qu'il regarda Franca, il constata qu'elle n'avait plus l'air joyeux, comme au début. Quand apprendrait-il à tenir sa langue ?

Mobilisant tout son courage, il décida d'interroger l'Anderienne sur un sujet qui la dériderait peut-être. De plus, c'était pour ça qu'il avait proposé de rentrer avec elle…

— Franca, à quoi ressemble la Forteresse du Sorcier ?

Voyant la magicienne sourire, Fitch se félicita d'être un si bon stratège.

— Elle est immense, et il n'existe pas de mots assez forts pour la décrire. La Forteresse se dresse à flanc de montagne, au-dessus d'Aydindril. Pour y accéder, il faut traverser un pont de pierre qui surplombe un gouffre de plusieurs milliers de pieds. Une partie du complexe est taillée à même la montagne, et les murailles sont plus hautes que des falaises. Des remparts plus larges que l'avenue qui mène au domaine relient les divers bâtiments. Partout, des tours gigantesques tutoient les cieux. C'est un spectacle magnifique.

— Avez-vous rencontré un Sourcier ? Ou vu l'Épée de Vérité ?

— Serais-tu devin, mon garçon ? J'ai vu cette arme, oui… Ma mère, une magicienne, était allée en Aydindril pour rencontrer le Premier Sorcier. Ne me demande pas pourquoi, parce que je ne l'ai jamais su ! Dans l'enclave privée, il y avait des dizaines d'objets extraordinaires, dont une épée qui scintillait comme un petit soleil.

Franca semblant ravie de répondre à ces questions-là, Fitch décida d'en poser une autre :

— Comment était l'enclave du Premier Sorcier ? Et l'Épée de Vérité ?

— Eh bien, laisse-moi rassembler mes souvenirs…

Avant de reprendre la parole, Franca se concentra un moment, le front plissé et les yeux dans le vague.

Chapitre 37

Alors que Dalton Campbell allait plonger sa plume dans un encrier, il aperçut les jambes de la femme qui entrait dans son bureau sans prendre la peine de se faire annoncer. À l'épaisseur des chevilles, il reconnut Hildemara Chanboor avant même d'avoir levé les yeux. S'il existait des jambes féminines moins séduisantes que celles de l'épouse du ministre, il n'avait jamais eu le déplaisir de les voir.

Dalton posa sa plume, se leva et sourit.

— Dame Chanboor, entrez, je vous en prie.

Dans le premier bureau, Rowley était déjà sur le pied de guerre malgré l'heure matinale, au cas où Campbell aurait besoin de convoquer d'urgence les messagers. Il n'en avait pas l'intention jusque-là, mais la visite d'Hildemara risquait de le faire changer d'avis.

Pendant qu'elle fermait la porte, Dalton alla tirer une chaise confortable qu'il installa devant son bureau. Dans sa robe en laine couleur paille, Hildemara semblait d'une pâleur un rien maladive.

Elle jeta un coup d'œil à la chaise mais ne s'assit pas.

— Je suis ravi de vous voir, dame Chanboor !

— Dalton, ne pouvez-vous pas oublier un peu le protocole ? Nous nous connaissons assez pour que vous m'appeliez « Hildemara ». (Campbell ouvrit la bouche pour remercier sa visiteuse, mais elle ajouta :) En privé, bien entendu.

— Cela va sans dire, Hildemara…

Dame Chanboor n'entrait jamais dans un bureau pour parler de sujets triviaux tels que le travail. Son arrivée annonçait toujours une tempête, et il avait bien l'intention de ne pas se laisser emporter.

Malgré l'entrée en matière engageante d'Hildemara, il jugea plus prudent de ne pas s'aventurer davantage sur la voie de l'« intimité ». Un ton courtois mais formel ferait parfaitement l'affaire.

Hildemara fronça les sourcils, comme si elle venait de remarquer quelque chose de troublant. Puis elle tendit la main pour chasser sur l'épaule de Dalton un grain de poussière très probablement imaginaire. Dans les rayons de soleil qui filtraient de la fenêtre, les bagues et le collier de rubis de dame Chanboor étincelaient à en devenir aveuglants. S'il n'était pas aussi vertigineux que ceux des invitées du banquet, le décolleté de la femme de Bertrand en montrait déjà beaucoup trop au goût de l'assistant.

Avec une légèreté toute féminine, Hildemara élimina le grain de

poussière – ou fit parfaitement semblant – puis lissa le tissu du pourpoint de Dalton. Satisfaite du résultat, elle serra doucement l'épaule de l'assistant et retira sa main.

— Dalton, vos épaules sont magnifiques ! Fermes, musclées et pourtant si douces. Votre femme a beaucoup de chance…

— Merci, Hildemara, répondit Campbell, bien trop prudent pour s'aventurer sur ce terrain-là.

— Oui, beaucoup de chance, répéta dame Chanboor, rêveuse.

Sa main vola jusqu'à la joue de l'assistant, qu'elle frôla langoureusement.

— Votre mari aussi peut se féliciter, Hildemara.

L'épouse de Bertrand gloussa stupidement.

— Il collectionne les bonnes fortunes, c'est exact. Mais comme il le dit lui-même, ce qu'on tient pour de la chance est souvent le résultat d'un entraînement rigoureux…

— De profondes et sages paroles, Hildemara.

Dame Chanboor repassa à l'assaut, cette fois sous prétexte d'arranger le col de l'assistant. Dans le même mouvement, elle lui effleura la nuque puis le lobe d'une oreille.

— J'entends dire partout que votre femme vous est fidèle.

— J'ai ce bonheur, ma dame.

— Et que vous lui faites la même grâce.

— Je tiens à elle et respecte les vœux que nous avons prononcés.

— Comme c'est pittoresque !

Avec un sourire enjôleur, Hildemara pinça la joue de Dalton, qui trouva l'expérience plus douloureuse qu'érotique.

— Un de ces jours, très cher, j'espère vous convaincre d'être un peu moins rigoriste. Si vous voyez ce que je veux dire…

— Si une femme pouvait me faire changer d'avis, ce serait vous, n'en doutez pas.

— Dalton, quel homme hors du commun vous êtes ! s'écria Hildemara.

Ravie, elle tapota la joue de l'assistant.

— Venant de vous, le compliment me va droit au cœur…

Dame Chanboor se rembrunit soudain. Après son petit numéro, elle entendait passer aux choses sérieuses.

— Vous avez frisé le génie, en ce qui concerne Claudine Winthrop et le directeur Linscott. Cette façon de faire d'une pierre deux coups m'a éblouie !

— Je m'efforce toujours de satisfaire le ministre et sa charmante épouse.

— Une épouse, Dalton, qui fut plus qu'humiliée par les calomnies de cette langue de vipère.

— C'est du passé, et je doute que…

— Débarrassez-moi d'elle, Dalton !

— Pardon ?

— Vous êtes sourd ? Qu'elle disparaisse !

Campbell se redressa et croisa les mains dans son dos.

— Puis-je savoir pourquoi vous me demandez de prendre des mesures si radicales ?

— Les galipettes de mon mari le regardent. Il est ainsi fait, et rien ne le changera, sinon la castration. Mais je ne permettrai pas qu'une garce me fasse passer pour une idiote aux yeux de tout le ministère. Fermer les yeux est une chose. Être l'objet de moqueries en est une autre.

— Hildemara, Claudine n'avait pas l'intention de vous nuire, j'en suis certain. D'ailleurs, comment y serait-elle parvenue, quand on vous connaît comme je vous connais ? Elle visait Bertrand, et lui seul. Quoi qu'il en soit, soyez assurée qu'elle ne parlera plus. Et de toute façon, aucun directeur ne l'écoutera.

— Dalton, vous tentez de me rassurer, et c'est d'une rare galanterie.

— C'est la vérité, Hildemara, et vous devez comprendre que…

Dame Chanboor saisit de nouveau le col de Dalton. Sans douceur, cette fois.

— Des tas d'imbéciles vénèrent Claudine parce qu'ils ont gobé qu'elle s'était penchée sur le sort des hommes privés d'emploi et de leurs enfants affamés. Ils font la queue devant sa porte pour quémander l'une ou l'autre faveur.

» Cette popularité est dangereuse, car elle donne du pouvoir à cette garce. Souvenez-vous qu'elle a accusé Bertrand de l'avoir prise de force. Violée, pour appeler un chat un chat !

Dalton savait où Hildemara voulait en venir. Mais il tenait à la forcer à dire clairement les choses. Ainsi, le cas échéant, il aurait davantage d'armes contre elle, s'il lui prenait l'envie de nier, voire de le jeter en pâture aux loups pour atteindre plus facilement l'un ou l'autre de ses objectifs. Ou pis encore, s'il tombait en disgrâce pour avoir heurté sa susceptibilité.

— Une accusation de viol n'aurait aucun effet sur la population, dit-il, jouant l'avocat du diable. Présenter cet acte comme la prérogative d'un homme de pouvoir sans cesse sous pression serait un jeu d'enfant. Personne ne tiendrait rigueur à Bertrand d'une incartade qui, somme toute, n'a pas vraiment fait de victime. Et je n'aurais aucun mal à démontrer que le ministre est au-dessus des lois qui s'appliquent au commun des mortels.

Hildemara serra plus fort le col de Campbell.

— Et si Claudine était invitée à témoigner devant le bureau de

l'Harmonie culturelle ? Les directeurs redoutent le talent et le pouvoir de Bertrand, et ils sont également jaloux de moi. S'ils sont malins, ils prendront la défense de Claudine en arguant que ce viol, s'il échappe à la loi, est une offense à la face du Créateur.

» Cela suffira pour barrer à Bertrand la route du trône. Si les directeurs s'unissent, ils peuvent nous mettre à genoux ! Nous devrons tous nous chercher de nouveaux appartements avant d'avoir compris ce qui se passe !

— Hildemara, vous…

— Dalton, je veux qu'on la tue !

Campbell pensait depuis toujours que les qualités d'âme d'une femme ordinaire pouvaient compenser ses défauts physiques. Avec Hildemara, c'était exactement l'inverse. Son despotisme et sa haine de tous ceux qui faisaient obstacle à ses ambitions occultaient ce qu'elle pouvait avoir de – plus ou moins – attirant.

— Si c'est ce que vous voulez, Hildemara, ce sera fait, n'ayez aucune crainte. (Dalton écarta doucement de son col les mains de la tigresse.) Vous avez des… hum… exigences particulières ?

— Oui, pas de faux accident, cette fois ! Je veux que cet assassinat ressemble à un assassinat ! La leçon ne servira à rien si les autres conquêtes de mon mari ne la comprennent pas. Il faut que ce soit sanglant, Dalton ! Une boucherie qui force ces gourgandines à ouvrir les yeux ! Pas de poison qui la fera mourir paisiblement dans son sommeil !

— Je vois…

— Bien entendu, nous devrons paraître plus innocents que l'agneau qui vient de naître. Pas question que les soupçons se portent sur les services du ministère ! Mais il faut que tous ceux qui voudraient calomnier Bertrand reçoivent clairement le message.

Dalton avait déjà à l'esprit un plan parfait. Personne ne songerait à un accident, l'affaire serait des plus sanglantes, et il savait déjà quels coupables désigner du doigt, si ça s'imposait.

Les arguments d'Hildemara, il devait l'admettre, ne manquaient pas de poids. Le ministre avait montré le tranchant de sa hache aux directeurs, qui pouvaient être tentés de se défendre…

Claudine n'était pas totalement neutralisée. La laisser en vie ne serait pas raisonnable. Il le regrettait, mais ça ne souffrait pas de contestation.

— Il en sera fait selon vos désirs, Hildemara.

Dame Chanboor en retrouva aussitôt le sourire.

— Vous n'êtes pas avec nous depuis longtemps, Dalton, mais je respecte déjà vos compétences et votre… souplesse. Si Bertrand a une qualité, c'est bien l'art de choisir ses collaborateurs. Sans ce talent-là, le pauvre serait obligé de se charger lui-même du travail, et cette

corvée l'éloignerait tragiquement des croupes féminines qu'il convoite à longueur de journée.

» Quant à vous, je me doute que vous n'avez pas réussi une carrière aussi fulgurante sans recourir de temps en temps à des mesures extrêmes…

Hildemara savait tout de son passé, c'était évident. Sinon, elle ne se serait pas adressée à lui pour cette mission si… particulière. Et elle n'était pas à court d'hommes de main.

En même temps, elle lui donnait l'occasion d'ajouter un nouveau fil à sa toile.

— Vous m'avez demandé une faveur, Hildemara, et elle est parfaitement dans mes cordes.

Il ne s'agissait pas d'une « faveur », mais d'un ordre, et aucun des deux n'était dupe. Mais il entendait impliquer autant que possible dame Chanboor dans la… liquidation… de Claudine.

Avoir commandité un meurtre était bien plus grave qu'un viol, si méprisable fût-il. Et un jour, Dalton pouvait bien avoir besoin qu'elle lui rende un « service » d'une nature tout aussi exceptionnelle.

Hildemara sourit et prit entre ses mains le visage de l'assistant.

— Je savais que vous étiez l'homme de la situation ! Merci beaucoup, Dalton.

Campbell hocha humblement la tête.

L'expression de dame Chanboor s'assombrit comme si un banc de nuages venait de passer devant le soleil de son sourire.

Ses mains glissèrent jusqu'au menton de Campbell, qu'elle souleva d'un seul index.

— N'oubliez pas un détail, très cher : s'il n'est pas en mon pouvoir de castrer Bertrand, je peux vous faire subir ce sort dès que ça me chantera !

— Ma dame, croyez que je me garderai de vous donner une raison de sortir votre couteau, lâcha Campbell avec un sourire.

Chapitre 38

Fitch se gratta le bras à travers le tissu crasseux de ses anciennes frusques de garçon de cuisine. Avant de porter son nouvel uniforme, il ne s'était jamais aperçu qu'il s'agissait de haillons. Depuis, il savourait le respect que lui valait son nouveau poste de messager. Bien entendu, il n'était pas quelqu'un d'important, mais la plupart des gens avaient de l'estime pour les courriers, parce qu'ils assumaient de véritables responsabilités. En revanche, personne au monde n'admirait les larbins chargés de récurer les chaudrons.

En remettant ses anciens habits, il avait eu l'impression de revenir à sa vie d'*avant*, et cette seule idée lui donnait envie de vomir. Il aimait travailler pour Dalton Campbell, et il ferait tout pour continuer.

Et pour ça, ce soir, il fallait qu'il soit vêtu comme un traîne-misère.

La douce mélodie d'un luth montait des fenêtres ouvertes d'une auberge, assez loin de l'endroit où il attendait. Il s'agissait de la taverne du *Bonhomme Jovial*, dans la rue Wavern. Un troubadour venait souvent y chanter…

Les trilles plus aigus d'un chalumeau se mêlaient parfois aux accords du luth. Puis ils cessaient, et le troubadour entonnait une ballade dont le jeune Haken, à cause de la distance, ne comprenait pas les paroles. Mais les airs entraînants et harmonieux faisaient battre son cœur un peu plus vite.

Fitch jeta un coup d'œil derrière lui et, à la lueur du clair de lune, vit les visages tendus des autres messagers. Eux aussi avaient revêtu les tristes haillons qu'ils portaient dans leur ancienne vie. Solidaire de ses nouveaux amis, le jeune Haken était résolu à ne pas les laisser tomber, quoi qu'il arrive.

Ainsi attifés, ils ressemblaient à une bande de vagabonds, et personne n'aurait pu les distinguer des centaines de Hakens loqueteux aux cheveux roux qu'on croisait dans les rues de Fairfield.

Ces pauvres bougres erraient en ville en quête d'une bonne âme qui voudrait bien leur proposer du travail. Souvent, la garde venait les disperser, parce qu'ils troublaient l'ordre public. Certains sortaient de la ville pour aller offrir leurs services à des paysans. D'autres se cachaient derrière des bâtiments pour se soûler, et une poignée se tapissaient dans l'ombre afin d'attaquer les passants et de les détrousser. S'ils étaient capturés, ces ruffians-là finissaient sur l'échafaud. Et on n'échappait en général pas longtemps aux patrouilles

de la garde…

Les chaussures de Morley grincèrent quand il s'accroupit à côté de Fitch. Comme tous les autres membres de l'équipe, le jeune Haken avait gardé ses belles bottes, même si elles faisaient partie de son nouvel uniforme. Les éventuels témoins n'en tireraient aucune conclusion, en supposant qu'ils remarquent ce détail curieux…

Bien que Morley ne fût pas encore un messager, messire Campbell lui avait demandé de se joindre au petit groupe chargé d'une mission délicate. Déçu que l'assistant ne l'ait pas enrôlé à « temps plein » comme son ami, Morley s'était consolé en apprenant de la bouche de Fitch que l'assistant du ministre ferait appel à lui de temps en temps et l'intégrerait un jour ou l'autre dans le corps de messagers. Pour l'instant, avoir des raisons d'espérer suffisait à le combler de bonheur…

Les nouveaux collègues de Fitch étaient plutôt sympathiques, il le reconnaissait volontiers. Pourtant, il se réjouissait d'avoir à ses côtés un vieil ami avec qui il avait trimé dans la cuisine de maître Drummond. Leur passé commun comptait beaucoup. D'autant plus que se soûler ensemble pendant des années forgeait de sacrés liens ! Morley semblait partager les sentiments de Fitch, et il était heureux d'avoir une nouvelle occasion de montrer sa valeur.

Même s'il était mort de peur, Fitch, comme tous les autres, tenait à ne pas décevoir Dalton Campbell. De plus, et à l'inverse de leurs compagnons, Morley et lui avaient des raisons personnelles de vouloir mener à bien cette mission.

Pourtant, les paumes de Fitch étaient si moites qu'il devait les essuyer sans arrêt sur ses genoux.

Morley flanqua un petit coup de coude à Fitch, qui plissa les yeux pour sonder la rue mal éclairée où s'alignaient des bâtiments de pierre de deux ou trois étages. Claudine Winthrop venait d'apparaître sous le porche d'une de ces demeures. Comme messire Campbell l'avait prévu, il y avait avec elle un Anderien en riches atours qui portait sur la hanche gauche une longue épée fine. Une lame très maniable et hautement dangereuse, supposa Fitch, non sans frissonner.

Dans sa tenue de courrier, Rowley alla à la rencontre du grand Anderien, qui finissait de descendre les marches, et lui tendit un message. Pendant qu'il en brisait le sceau, le compagnon de Claudine échangea avec Rowley quelques mots que Fitch ne comprit pas à cause de la distance.

Dans le lointain, le troubadour continuait à jouer du luth et du chalumeau. Des passants des deux sexes montaient et descendaient la rue, souvent en bavardant joyeusement. Quelque part dans un couloir,

des hommes riaient de plaisanteries qui ne devaient pas être d'une extraordinaire subtilité. Des carrosses décapotés passaient de temps en temps, amenant de riches passagers vers on ne savait quelles festivités. Des charrettes et des chariots cahotaient sur les pavés, ajoutant au vacarme ambiant.

L'Anderien rangea le message dans la poche de son pourpoint, se tourna vers Claudine Winthrop et lui dit quelques mots que Fitch, une fois encore, ne parvint pas à comprendre.

L'Anderienne jeta un coup d'œil vers la rue qui s'enfonçait dans la cité, puis elle hocha la tête et désigna l'avenue qui menait au domaine, où Fitch et ses compagnons se cachaient. Très souriante, Claudine semblait d'excellente humeur.

L'homme lui serra la main, sans doute pour lui dire bonsoir. Elle le regarda s'éloigner, le saluant de temps en temps d'un geste amical.

Dalton Campbell avait chargé Rowley de délivrer le message. Maintenant que c'était fait, l'homme de confiance de l'assistant s'éloigna à son tour, comme prévu.

Rowley avait très exactement décrit ce qu'ils devaient faire aux Hakens déguisés. C'était toujours lui qui donnait les ordres, et, en l'absence de messire Campbell, il savait invariablement ce qu'il convenait de faire.

Fitch l'aimait déjà beaucoup. Pour un Haken, ce jeune homme affichait une confiance en lui-même hors du commun. Messire Campbell se montrait très courtois avec lui – comme avec tout le monde –, mais il paraissait lui témoigner un peu plus de respect. S'il avait été aveugle, Fitch aurait pu le prendre pour un Anderien. À un détail près : s'il restait toujours très professionnel, Rowley ne se montrait jamais méprisant avec les autres Hakens.

Claudine Winthrop s'engagea dans l'avenue qui conduisait au domaine. Deux gardes qui passaient par là, des colosses armés de gourdins, la regardèrent un moment marcher d'un pas décidé.

Pour atteindre sa destination, il lui faudrait à peine une heure. Et ce soir, la nuit était d'une tiédeur parfaite pour faire un peu d'exercice sans transpirer à grosses gouttes. Avec la pleine lune, toutes les conditions d'une agréable promenade vespérale étaient réunies.

Claudine resserra son châle blanc sur ses épaules. De toute façon, constata Fitch, un peu déçu, la robe qu'elle portait ce soir ne révélait pas grand-chose de ses charmes.

Dame Winthrop aurait pu s'asseoir sur un banc et attendre un des carrosses qui faisaient la navette entre la ville et le domaine. Mais elle n'opta pas pour cette solution. Si elle se sentait fatiguée en chemin, il lui suffirait d'attendre qu'un de ces véhicules la rattrape.

Rowley était allé s'assurer que le prochain carrosse aurait du retard à cause d'un message de la première importance à délivrer d'urgence à

l'autre bout de la ville.

Fitch et ses compagnons restèrent à l'endroit où on leur avait ordonné d'attendre leur proie. Claudine approchait vite, et les lointains échos de la musique faisaient à présent cogner le cœur de Fitch contre ses côtes.

Il regarda Claudine avancer vers lui tandis que ses doigts pianotaient sur ses genoux, marquant la cadence de l'air que le troubadour jouait au chalumeau. *La Poursuite autour du puits* racontait l'histoire d'un homme amoureux d'une belle qui l'ignorait superbement. À bout de nerfs, le galant courait derrière sa bien-aimée autour d'un puits, finissait par l'attraper, la plaquait au sol et lui demandait de l'épouser. Quand elle disait enfin « oui », il se relevait d'un bond et c'était elle qui devait le poursuivre autour du puits…

À mesure qu'elle avançait, Claudine paraissait de moins en moins sûre que se promener seule en pleine nuit fût une idée judicieuse. Inquiète, elle jeta un coup d'œil aux champs de blé, sur sa droite, et aux plantations de sorgho, sur sa gauche. Puis elle accéléra la cadence et sortit bientôt du cercle de lumière que la cité projetait quelques centaines de pas hors de ses limites.

Assis sur les talons, Fitch sentit son cœur battre la chamade, et il commença à se balancer nerveusement d'avant en arrière. Bon sang, que n'aurait-il pas donné pour être ailleurs et ne pas avoir à accomplir cette mission ! Après, il le savait, plus rien ne serait jamais pareil pour lui…

Et d'ailleurs, serait-il à la hauteur de la tâche ? Aurait-il le cran d'agir ? Après tout, les autres étaient assez nombreux pour faire le sale boulot pendant qu'il détournerait le regard…

Non, c'était impossible ! Dalton Campbell voulait qu'il participe à l'action et découvre le châtiment promis à ceux qui ne tenaient pas parole. Et c'était une façon de l'intégrer davantage encore à son équipe de messagers.

Pour en faire vraiment partie, le jeune Haken devait aller jusqu'au bout. Les autres n'avaient sûrement pas peur, et il ne devait pas trahir sa faiblesse devant eux.

Pétrifié, il regarda l'Anderienne approcher, ses chaussures grinçant sur les graviers de la route. La seule idée de ce qui allait suivre le terrorisait. Pourquoi Claudine ne faisait-elle pas demi-tour ? Elle avait encore une chance d'échapper à son destin.

Quelques heures plus tôt, quand messire Campbell lui avait donné ses ordres, tout semblait si simple. Et maintenant…

Dans le bureau de l'assistant, à la lumière du jour, l'affaire paraissait pourtant d'une grande limpidité. Il avait essayé d'aider Claudine en la prévenant, et elle n'en avait pas tenu compte. À présent, elle devait payer.

Oui, à la lumière du jour, cela avait semblé logique. Mais dans le noir, en pleine campagne, il en allait tout autrement.

Une femme seule, une bande de jeunes hommes… L'horreur absolue !

Fitch serra soudain les mâchoires. Il ne devait pas décevoir les autres ! S'il se montrait aussi dur qu'eux, ils seraient fiers de lui et le considéreraient vraiment comme l'un des leurs.

Voulait-il abandonner sa nouvelle vie et retourner travailler sous les ordres de maître Drummond ? Avait-il envie que Gillie le tire de nouveau par l'oreille et l'insulte parce qu'il était un « vil Haken » ? Désirait-il redevenir « Fichtre », comme avant que messire Campbell lui donne une chance de montrer sa valeur ?

Le jeune Haken manqua crier de terreur quand il vit Morley bondir sur Claudine Winthrop.

Puis il suivit son ami, comme si ses jambes l'avaient décidé d'elles-mêmes.

Claudine voulut crier, mais Morley lui plaqua une main sur la bouche pendant que Fitch et lui la faisaient tomber dans la poussière.

En se réceptionnant, Fitch se fit très mal au coude et il entendit leur proie gémir quand Morley s'écrasa sur elle.

Elle battit des bras et des jambes, puis tenta encore de crier. Cette fois, un son étouffé sortit de ses lèvres, mais ils étaient bien trop loin de la ville pour que quelqu'un l'entende.

Frappant des coudes et des genoux, Claudine se battait rageusement pour sa vie. Fitch parvint à lui saisir un bras et le lui retourna dans le dos. Faisant de même avec l'autre bras de leur victime, Morley la força ensuite à se relever.

Sortant la corde qu'il avait emportée, Fitch attacha les poignets de l'Anderienne pendant que son ami lui enfonçait une boule de tissu dans la bouche puis la bâillonnait.

Les deux Hakens prirent Claudine par les aisselles et la tirèrent sur la route, se fichant qu'elle enfonce ses talons dans le sol pour tenter de résister. Deux des autres messagers approchèrent, la prirent par les jambes et la soulevèrent du sol. Un troisième lui saisit les cheveux et tira très fort.

Suivis par leurs compagnons, les cinq « porteurs » s'éloignèrent de la cité tandis que leur victime, folle de terreur, tremblait de tous ses membres et tentait de hurler malgré le bâillon.

Après ce qu'elle avait fait, Claudine avait raison de mourir de peur…

Quand ils furent hors de vue de la ville, les Hakens tournèrent sur la droite et s'enfoncèrent dans un champ de blé. Pour œuvrer en paix, ils préféraient être loin de la route, où une diligence risquait à tout

moment de les déranger. S'ils avaient dû lâcher leur proie et fuir, Dalton Campbell ne le leur aurait pas pardonné.

Quand ils furent au creux d'une petite dépression, au milieu du champ, ils jetèrent Claudine sur le sol. Ici, personne ne les verrait et on ne risquerait pas de les entendre.

L'Anderienne leva sur Fitch un regard terrorisé. L'agneau se retrouvait devant le couteau du boucher, et, cette fois, il n'y aurait pas de remise de peine.

Fitch haletait – moins d'épuisement que parce que la suite des événements le bouleversait. Le cœur affolé, il sentait ses genoux jouer des castagnettes.

Morley releva Claudine et la ceintura, comme la première fois.

— Je t'avais prévenue, grogna Fitch. Tu es donc stupide ? Je t'ai dit de ne plus répéter tes ignobles accusations contre le ministre de la Civilisation ! Il ne t'a pas violée, et tu as juré de ne plus rien dire à ce sujet. Mais tu n'as pas tenu parole !

Claudine secoua frénétiquement la tête. Voir qu'elle essayait encore de mentir enragea Fitch.

— Tu avais promis de ne plus salir la réputation du ministre ! cria-t-il. Et tu as recommencé dès que j'ai eu le dos tourné !

— C'est vrai, Fitch, dit un des messagers, tu l'avais avertie !

— Oui, renchérit un autre, elle savait ce qu'elle risquait.

— Et tu lui as donné une chance, ajouta un troisième Haken.

Plusieurs messagers tapèrent amicalement dans le dos de Fitch, qui se sentit soudain plus apprécié – et plus important – que jamais dans sa vie.

Claudine continua à secouer la tête, le front tellement plissé que ses sourcils se touchaient presque.

— Nos amis ont raison, grogna Morley. J'étais là, et j'ai tout entendu. Fitch t'a donné une chance, et tu aurais dû l'écouter.

Voyant que l'Anderienne voulait parler malgré le bâillon, Fitch le tira sur son menton et elle cracha la boule de tissu.

— Je n'ai pas recommencé, messire, je le jure ! Après vous avoir vu, je n'ai plus rien dit ! Par pitié, croyez-moi ! Je n'ai pas manqué à ma parole !

— C'est faux ! cria Fitch, les poings serrés. Messire Campbell nous a affirmé le contraire. Oserais-tu le traiter de menteur ?

Claudine secoua la tête.

— Non, messire ! Mais par pitié, vous devez me croire ! (L'Anderienne éclata en sanglots.) Je vous jure que j'ai obéi à vos ordres !

Fitch était furieux que cette garce s'entête à mentir. Il lui avait donné une chance – non, messire Campbell lui avait fait cette grâce ! –, et elle avait continué à trahir le ministre.

S’entendre appeler « messire » ne lui faisait même plus plaisir. Mais ça impressionnait les hommes qui se tenaient derrière lui et qui l’encourageaient à agir.

Et il en avait assez que Claudine se moque de lui.

— Je t’ai ordonné de te taire, et tu ne l’as pas fait !

— Si, gémit l’Anderienne. J’ai tenu ma parole, et…

Fitch lui expédia son poing dans la figure. Bien au milieu, et sans retenir son coup.

Des os craquèrent sous l’impact.

Le jeune Haken avait frappé si fort qu’il s’était fait mal à la main. Il s’en aperçut à peine, fasciné par le sang qui maculait le visage de l’Anderienne au nez éclaté.

— Dans le mille, mon vieux ! cria Morley, qui avait un peu vacillé sous le choc.

— Continue, Fitch ! crièrent quelques messagers.

Heureux qu’on apprécie ses initiatives, le jeune Haken lâcha la bonde à sa fureur. Cette chienne essayait de nuire à Dalton Campbell et au ministre Chanboor – le futur pontife ! Elle méritait son châtiment !

Son deuxième coup arracha des bras de Morley l’Anderienne, qui tomba comme une masse et se reçut sur un côté. Fitch vit qu’il lui avait déboîté la mâchoire. Avec le sang, son nez écrasé et son menton désormais de travers, il ne reconnaissait plus vraiment Claudine.

C’était horrible, mais d’une étrange façon, comme s’il avait été le simple spectateur de ses propres actes.

Comme une meute de chiens, les autres hommes se jetèrent sur l’Anderienne. De loin le plus costaud, et le plus féroce, Morley la releva et tous entreprirent de la tabasser. Ils visèrent d’abord la tête, puis s’acharnèrent sur son ventre. Quand elle fut pliée en deux de douleur, ils s’en prirent à ses reins. Sous ce déchaînement de violence, elle échappa de nouveau à l’étreinte de Morley et s’écrasa face contre terre.

Alors, ils l’achevèrent à coups de pied. Morley visa sa nuque, et un autre messager la lui piétina sauvagement. Leurs compagnons se concentraient sur ses flancs, frappant si fort que le corps de l’Anderienne se soulevait comme une marionnette dont on tire les ficelles.

De très loin, dans un cocon où rien de mal ne se passait, Fitch se vit décocher dans le flanc de la moribonde un coup de pied qui lui fit éclater les côtes. Cette boucherie l’écœurait et l’excitait tout à la fois.

En compagnie d’autres hommes courageux et bons, il accomplissait une mission vitale pour la sécurité de Dalton Campbell et du ministre de la Civilisation. Le prochain pontife, que tout citoyen d’Anderith avait le devoir de protéger !

Une part de lui-même restait révulsée par cette ignoble exécution. Oui, dans un coin de sa tête, il aurait voulu s'enfuir en pleurant – ou mieux, n'avoir jamais vu Claudine Winthrop s'engager sur la route qui la conduirait à sa mort.

Mais l'exaltation refoulait ces sentiments au second plan. Parce qu'il était enfin un messager, admis et même admiré par ses pairs !

Après ce qui lui parut une éternité, la meute cessa enfin de se déchaîner sur sa proie, morte depuis longtemps.

Couverts de sang, y compris les cheveux et le visage, les messagers se regardèrent avec la satisfaction du travail accompli.

L'odeur du sang dans les narines et au fond de la gorge, comme s'il en avait avalé, Fitch éprouva une sensation d'unité telle qu'il n'en avait jamais connu. Ces hommes étaient ses frères, et il n'y avait rien de plus beau au monde que la camaraderie qui les poussait à éclater de rire devant la dépouille désarticulée de Claudine Winthrop.

Quand ils entendirent le grincement caractéristique des roues d'une diligence, tous se pétrifièrent, l'oreille tendue. Les yeux écarquillés, ils attendirent, le souffle bloqué comme si le temps venait de s'arrêter.

La diligence s'immobilisa.

Sans se demander qui passait sur la route à une heure aussi tardive, les messagers détalèrent, en quête de la mare où ils plongeraient pour se débarrasser du sang qui trahissait leur culpabilité.

Chapitre 39

Quand il entendit frapper à sa porte, Campbell leva les yeux du texte qu'il lisait.

— Oui ? Rowley ouvrit le battant et entra.

— Messire Campbell, quelqu'un demande à vous voir. Un certain Inger. Boucher de son état, dit-il…

Très occupé, Dalton n'était pas d'humeur à discuter de problèmes d'intendance. Il avait assez de questions plus ou moins graves à résoudre pour ne pas s'ennuyer avec ça.

L'assassinat de Claudine Winthrop avait mis en ébullition la cité et le domaine. Cette femme importante, connue et appréciée, n'était pas une victime comme les autres. Cela dit, quand on savait y faire, ce genre de situation ouvrait une foule de perspectives. Et l'assistant du ministre était dans son élément…

Au moment du meurtre, Stein tenait une conférence devant les directeurs de l'Harmonie culturelle. Dalton avait minuté les choses ainsi, pour que les soupçons ne se portent pas sur l'émissaire de l'Ordre Impérial. Quand on s'affichait avec une cape faite de scalps – même prélevés sur des champs de bataille – on risquait toujours d'être accusé d'une multitude d'« indélicatesses ».

Deux gardes affirmaient avoir vu Claudine sortir de Fairfield pour regagner le domaine. Même après le coucher du soleil, il n'était pas rare que des gens s'aventurent ainsi sur une route très fréquentée et jusque-là tenue pour parfaitement sûre. Selon les mêmes gardes, de jeunes Hakens, un peu avant le meurtre, s'étaient réunis pour boire en cachette. Le lien étant facile à faire, tout le monde pensait que la pauvre Claudine avait été attaquée par ces voyous – une nouvelle preuve que la haine des Hakens pour les Anderiens ne s'éteindrait jamais.

Désormais, tous les notables qui s'aventuraient la nuit hors de la cité bénéficiaient d'une escorte.

Les bonnes âmes demandaient à cor et à cri que le ministre prenne des mesures. Abattu par la mort horrible de son épouse, Edwin Winthrop avait dû s'aliter. Mais, sous ses couvertures, lui aussi demandait justice pour Claudine.

Quelques jeunes Hakens avaient fait sous les verrous un séjour brusquement écourté quand on avait découvert qu'ils travaillaient chez un fermier la nuit du meurtre. La veille, les clients d'une taverne, stimulés par le rhum, avaient lancé une grande chasse aux « assassins

roux ». Plusieurs Hakens, certains à peine sortis de l'adolescence, avaient été battus à mort sous les yeux de spectateurs enthousiastes.

Dalton avait écrit des discours pour le ministre et décrété en son nom une série de mesures d'urgence qui lui seraient bien utiles par la suite. Dans ses allocutions, Bertrand avait saisi l'occasion de jeter l'opprobre sur tous ceux qui s'opposaient à sa nomination au poste de pontife. Avec leurs discours enflammés, affirmait-il, ces inconscients encourageaient le mépris de la justice et l'explosion de la violence. Il prônait en conséquence l'adoption de nouvelles lois contre les « incitations à la subversion ». Cette harangue, subtilement adressée aux directeurs de l'Harmonie culturelle, avait de bonnes chances de doucher un peu plus leurs ardeurs contestatrices.

Devant les foules massées pour l'écouter, Bertrand avait promis de nouvelles mesures – sans les décrire – pour en finir avec l'insécurité. Les initiatives de ce type étaient toujours très vagues et débouchaient rarement sur des actions concrètes. Mais pour convaincre les citoyens que le ministre prenait les choses à bras-le-corps, les mots suffisaient amplement. L'essentiel, dans cette affaire, était le « sentiment » qu'on parvenait à instiller à la population. Car donner l'impression qu'on agissait était facile, peu fatigant, et n'exposait jamais au risque d'être démenti par la réalité.

Bien entendu, pour financer cette grande campagne d'assainissement, il faudrait lever de nouveaux impôts. Une formule vraiment magique ! Toute opposition à ces ponctions supplémentaires passerait pour un plaidoyer en faveur de la violence, et ses tenants seraient automatiquement identifiés aux barbares hakens de jadis. Avec ce tour de passe-passe, le ministre et Campbell renforceraient leur contrôle sur l'économie d'Anderith. Et leur pouvoir, par la même occasion…

Bertrand jouait avec enthousiasme son rôle de « chef de guerre » qui donnait des ordres, dénonçait le mal, rencontrait inlassablement des délégations de citoyens inquiets et les rassurait sans coup férir.

Mais ce tumulte durerait peu. Dès que les gens auraient oublié le meurtre, ils passeraient à autre chose, et il ne resterait plus que les nouvelles lois, fort pratiques pour Bertrand et ses alliés.

Hildemara ronronnait, et c'était le plus important aux yeux de Dalton.

— Rowley, dit-il, envoie ce boucher aux cuisines, et conseille-lui de s'adresser à Drummond. Les commandes de viande sont de son ressort.

— Compris, messire.

Rowley referma la porte, et le silence retomba dans le bureau, à peine troublé par le bruit d'une douce pluie printanière. Si le ciel restait si coopératif, les récoltes seraient excellentes, et les paysans se

plaindraient moins de devoir payer de nouveaux impôts.

Dalton s'adossa à sa chaise et reprit sa lecture.

L'auteur du rapport avait vu des guérisseurs entrer dans le palais du pontife. Il n'avait pas pu leur parler, mais il précisait qu'ils y avaient passé la nuit.

Une nouvelle intéressante qu'il convenait de relativiser. Rien n'indiquait que le pontife était malade. Après tout, son domaine était presque aussi vaste que celui du ministère de la Civilisation, et il s'agissait seulement de sa résidence privée. Pour le « travail » – si ce mot avait un sens en ce qui le concernait – il disposait de locaux à part où il donnait également ses audiences.

Au ministère, il arrivait fréquemment qu'un ou deux guérisseurs passent la nuit au chevet d'un malade. Et ça ne voulait pas dire que Bertrand se portait mal !

Les maris jaloux représentaient le plus grand danger pour sa santé, et ce n'était pas très inquiétant. Quand le galant était un homme de pouvoir, les cocus faisaient aisément profil bas. Dans ces conditions, un excès d'indignation pouvait vous attirer tellement d'ennuis…

Dès que Bertrand aurait été nommé pontife, ce risque déjà minime serait réduit à zéro. Pour une femme, partager la couche du grand homme était un honneur et pratiquement une expérience mystique. On prétendait même que ces ébats-là se déroulaient sous l'œil approbateur du Créateur en personne.

Aucun mari n'aurait hésité à pousser sa femme dans le lit du pontife, s'il en manifestait le désir. En plus d'en retirer par la bande une aura de sainteté, l'époux complaisant pouvait escompter en tirer des bénéfices des plus concrets. Et quand l'heureuse élue était assez jeune, ses parents aussi profitaient indirectement de la « bénédiction » du saint homme.

Dalton passa au rapport suivant. L'épouse du pontife, signalait-il, ne s'était plus montrée en public depuis des jours. Et elle s'était même fait excuser alors qu'elle devait visiter un orphelinat. Parce qu'elle était malade ? Ou parce qu'elle ne quittait pas le chevet de son mari ?

Attendre la mort du vieil homme était aussi excitant que jouer les funambules sur une corde raide. Le cœur battait la chamade, et on avait vite le front inondé de sueur. Pour Dalton, ce jeu était le plus excitant qu'il connût, car le décès du vieux chef était un des rares événements sur lesquels il n'avait aucune prise. Avec la horde de gardes du corps qui veillaient sur lui, prendre le risque de hâter son départ pour l'autre monde eût été inutilement dangereux. Surtout quand sa vie ne tenait plus qu'à un fil…

Dalton devait attendre… et tout gérer afin d'être prêt quand l'occasion se présenterait.

Il passa au message suivant, sans grand intérêt. Un type qui se

plaignait parce qu'une femme, selon lui, jetait des sorts pour qu'il soit affligé de la goutte. Ne reculant devant rien, le personnage avait publiquement demandé l'aide d'Hildemara Chanboor, connue pour sa bonté et la pureté de son cœur. Si elle consentait à coucher avec lui, affirmait-il, son contact chasserait sans nul doute les esprits malins…

Dalton ne put s'empêcher de sourire en imaginant cette improbable union. En plus de n'avoir aucun goût en matière de femmes, cet individu était fou à lier. Il ajouta son nom à la liste des suspects que la garde devrait surveiller de près, puis soupira d'agacement. Dire qu'il devait perdre son temps avec des idioties pareilles !

Alors qu'il allait passer au prochain rapport, on frappa de nouveau à sa porte.

— Quoi, encore ?

C'était Rowley, bien entendu.

— Messire Campbell, j'ai transmis votre réponse au boucher, mais il prétend qu'il ne s'agit pas d'une affaire d'intendance. (Le messager baissa le ton.) Il est question de… hum… problèmes qui auraient pour cadre le domaine. Il veut vous en parler, mais si ça ne vous intéresse pas, il ira voir les directeurs de l'Harmonie culturelle.

Dalton ouvrit un tiroir et y rangea la pile de messages. Avant de se lever, il ferma plusieurs dossiers restés ouverts sur ses écritoires.

— Fais-le entrer !

Du genre costaud, et plus vieux que Dalton d'une bonne dizaine d'années, Inger passa la porte et inclina humblement la tête.

— Merci de me recevoir, messire Campbell.

— C'est tout à fait normal. Si vous voulez bien approcher…

Inger se frotta les paumes sur son pantalon, sans doute parce qu'elles étaient moites, et inclina de nouveau la tête. Pour un boucher, pensa Dalton, ce type était étonnamment propre sur lui. En fait, il ressemblait davantage à un marchand. Mais pour être devenu le fournisseur du domaine, il devait avoir une affaire importante, et ne plus jamais mettre la main à la pâte.

— Prenez un siège, je vous en prie, maître Inger…

Inger balaya la pièce du regard et ne put retenir un sifflement admiratif. Un marchand, certes, corrigea Dalton, mais de tout petit niveau.

— Merci, messire Campbell, dit le boucher. (Il tira la chaise plus près du bureau et s'assit.) Appelez-moi « Inger » tout court, je vous en prie. J'en ai tellement l'habitude… (Il eut un petit sourire.) Mon vieux professeur est le seul qui m'ait jamais donné du « maître Inger », toujours avant de me taper sur les doigts. En général, parce que je n'avais pas lu un texte, la veille… En calcul, j'étais bon, et il n'avait jamais besoin de me punir. J'adorais ça, et j'avais raison, parce que ça m'a rudement servi, dans mon boulot !

— Je vois ce que vous voulez dire, mon ami…

Inger jeta un coup d'œil aux étendards, puis il se lança :

— Mon affaire marche très bien, vous savez ? Et le ministère est mon plus gros client. Savoir compter est important, quand on dirige un commerce. J'ai de très bons employés, et tous maîtrisent le calcul, histoire de ne pas se faire escroquer lorsqu'ils livrent la marchandise.

— Eh bien, le domaine est satisfait de vos services, je peux vous l'assurer. Sans votre contribution, nos banquets ne seraient pas si réussis. À la qualité de vos viandes, rouges ou blanches, on voit que vous êtes un grand professionnel.

Inger sourit.

— Merci, messire Campbell. Vos compliments me touchent… C'est vrai, je fais mon travail avec amour. Mais peu de gens me font la grâce de s'en apercevoir. Vous êtes bien le gentilhomme que tout le monde décrit.

— Je fais de mon mieux pour aider les autres, c'est tout… Un humble serviteur du peuple… (Dalton eut un sourire engageant.) Que puis-je pour vous, Inger ? Y a-t-il au domaine une difficulté que je pourrais aplanir pour vous faciliter le travail ?

Le boucher approcha encore sa chaise, posa un coude sur le bureau et appuya le menton dessus. Son bras était aussi gros qu'un tonnelet de rhum…

Le front plissé, il adopta un ton moins timide et maniéré.

— Voici le problème, messire Campbell. Vous ne le savez sûrement pas, mais je suis très strict avec mes employés, et je ne tolère pas la moindre bêtise. C'est moi qui leur apprends à couper et à préparer la viande, et quand ils ne savent pas compter, je leur donne des cours. Avec moi, les gens qui prennent leur travail à la légère ne font pas long feu. Le secret du commerce, quand on veut prospérer, c'est la satisfaction du client ! Ceux qui ne voient pas les choses comme ça se font caresser les côtes, et ils ne tardent pas à prendre la porte. On prétend que je suis dur, mais c'est dans ma nature, et je ne suis plus en âge de changer.

— Une attitude qui me paraît raisonnable, Inger…

— D'un autre côté, je respecte mon personnel. Si on me fait du bien, j'en fais en retour, et ce n'est que justice. Je sais comment certains patrons traitent leurs employés, surtout les Hakens, mais je ne joue pas ce jeu-là. Quand on est honnête, je le suis aussi, et c'est normal.

» Dans ces conditions, on devient vite ami avec les gens qui vivent et travaillent près de soi. Vous voyez ce que je veux dire ? Au fil des ans, ils sont comme une seconde famille. On s'en soucie, et c'est logique, si on a un cœur dans la poitrine.

— Je comprends, mais…

— Messire, certains de mes employés sont les enfants des hommes et des femmes qui m'ont aidé à devenir un commerçant respecté. (Inger se pencha davantage en avant.) J'ai deux fils, et ce sont de bons garçons. Mais parfois, j'ai l'impression de m'occuper moins d'eux que des membres de mon équipe… Dans le lot, il y a une très jolie jeune Hakenne nommée Beata.

Une alarme retentit dans la tête de Dalton Campbell. Puis il se souvint de la petite rousse que Bertrand et Stein avaient fait monter au deuxième étage pour « s'amuser un peu ».

— Beata… Ce nom ne me dit rien, Inger.

— Et c'est normal, messire. Elle n'a de rapport qu'avec les cuisines du palais. Entre autres tâches, elle se charge des livraisons de ma boucherie. Je me fie à elle comme si elle était ma fille, et elle est très douée pour le calcul. C'est très important, parce que les Hakens ne savent pas lire, et qu'il est donc impossible de leur confier une liste. Beata a une très bonne mémoire. Avec elle je n'ai pas besoin de superviser le chargement, elle prend toujours les commandes sans se tromper, et aucun client ne réussirait à l'escroquer.

— Je ne vois toujours pas ce que…

— Et tout d'un coup, voilà qu'elle ne veut plus venir au domaine !

Dalton remarqua que le boucher serrait les poings.

— Aujourd'hui, nous avions une grosse livraison pour vous. Sûrement en vue d'un nouveau banquet. Je lui ai dit d'atteler Farfadet à la charrette et de s'en charger. Figurez-vous qu'elle a refusé !

Inger tapa du poing sur le bureau.

— Refusé, oui, comme je vous le dis !

Le boucher se radossa à son siège et redressa la bougie éteinte qu'il venait de faire tomber.

— Quand mes employés ne veulent pas travailler, ça me met hors de moi ! Mais Beata… Eh bien, c'est un peu ma fille, alors… Bref, au lieu de lui flanquer une correction, j'ai voulu savoir pourquoi elle réagissait comme ça. Je me disais que c'était peut-être à cause d'un garçon qu'elle n'avait plus envie de voir, ou un truc comme ça. Vous savez, il n'est pas toujours facile de deviner ce qui se passe dans la tête d'une femme…

» Je l'ai interrogée patiemment, et elle s'entêtait à dire qu'elle ne voulait plus aller au domaine. Bien sûr, cette réponse ne me satisfaisait pas. Mais elle était prête à travailler deux fois plus, et même à parer les volailles pendant la nuit, si j'acceptais de ne plus la faire travailler pour le domaine.

» J'ai insisté, certain qu'on lui avait fait du mal, sans parvenir à lui tirer les vers du nez. Elle refusait, un point c'est tout ! Furieux, je l'ai menacée de la forcer à livrer le palais, qu'elle en ait envie ou non. À ce moment-là, messire, elle a éclaté en sanglots.

Inger serra de nouveau le poing.

— Je connais Beata depuis qu'elle suce son pouce, et je ne l'ai jamais vue pleurer, même quand elle s'entaillait la main en découpant une pièce de viande. Et, croyez-le ou pas, elle ne versait pas une larme lorsque je recousais la plaie ! Oui, messire, je l'ai vue grimacer, mais jamais pleurnicher. À part quand sa mère est morte, mais ça, on peut le comprendre.

» Et aujourd'hui, à l'idée de venir ici, elle sanglotait comme une fillette. Du coup, j'ai décidé de m'occuper de la livraison…

» Messire Campbell, je ne sais pas ce qui est arrivé, mais ça devait être grave, pour que Beata craque de cette manière. Jusqu'à aujourd'hui, elle sautait de joie à l'idée de venir chez vous. Je l'ai toujours entendue dire du bien du ministre, qui se dévoue tellement pour Anderith. En réalité, elle était fière de livrer le palais… Mais c'est fini, et, la connaissant, je suppose que quelqu'un a pris son plaisir avec elle contre sa volonté. N'oubliez pas, messire, que je la considère comme ma fille.

— Pourtant, c'est une Hakenne, rappela froidement Dalton.

— C'est vrai, lâcha Inger sans cesser de soutenir le regard de l'assistant. Messire Campbell, je veux qu'on me livre le jeune salaud qui a violenté Beata, histoire de le pendre à un croc de boucher. Ou de *les* pendre, s'ils sont plusieurs, ce que je crois… Pour venir à bout de cette petite, il a dû falloir plus d'un seul homme !

» Messire, je sais que vous êtes très occupé, surtout depuis le meurtre de dame Winthrop, que le Créateur ait pitié de son âme ! Mais si vous consentiez à enquêter sur cette affaire, je vous en serais très reconnaissant. Parce que je n'ai pas l'intention d'en rester là !

Dalton se pencha en avant et posa les mains sur le bureau.

— Inger, sachez que je ne tolérerai pas que de telles infamies se produisent au domaine. Pour moi, c'est une affaire de la première importance. Le ministère de la Civilisation est au service du peuple d'Anderith. Si un ou des hommes ont abusé de Beata, ils le paieront cher !

— Oubliez le « si », messire. Je suis sûr que la pauvre petite a été violée.

— Et je vous crois ! Inger, je m'occuperai de cette affaire, parce que aucune personne, qu'elle soit anderienne ou hakenne, ne doit subir de mauvais traitement au domaine. Ici, tout le monde est en sécurité ! Et les coupables, quelle que soit leur race, n'échapperont pas à la justice, soyez-en assuré !

» Cela dit, vous comprendrez que l'assassinat d'une femme importante, et le danger qui menace d'autres femmes, y compris des Hakennes, soient ma priorité. La ville ne parle que de ça, et nos

citoyens attendent que justice soit faite.

Inger inclina la tête.

— Je saisis votre point de vue, messire. Avoir votre parole que l'affaire sera résolue me suffit pour l'instant. L'essentiel, c'est que ces jeunes violeurs me tombent un jour sous la main… (Le boucher se leva.) Idem s'ils ne sont pas si jeunes que ça…

Campbell se leva aussi.

— Jeunes ou vieux, nous les démasquerons, je vous le promets sur mon honneur.

Inger tendit la main et l'assistant la serra.

Le boucher avait une sacrée poigne !

— Je suis heureux de m'être adressé à l'homme de la situation, messire Campbell.

— Mon ami, vous n'auriez pas pu mieux choisir !

— Oui ? lança Dalton quand on frappa à sa porte.

Devinant l'identité de son visiteur, il continua à rédiger des ordres au sujet des gardes supplémentaires qu'il voulait faire affecter au domaine. Ces hommes n'avaient pas de lien avec l'armée, et c'étaient tous des Anderiens. Pour la protection du palais, il ne se serait pas fié à des soldats réguliers.

— Messire Campbell ?

— Approche, Fitch, dit Dalton en relevant les yeux de son écritoire.

Le jeune Haken avança et se mit au garde-à-vous devant le bureau. Depuis qu'il portait un uniforme – et qu'il s'était occupé du cas Claudine Winthrop – l'ancien garçon de cuisine se tenait beaucoup plus droit. Ayant écouté le rapport détaillé de quelques autres membres de l'équipe spéciale, Dalton se réjouissait que Fitch et son ami Morley aient suivi à la lettre ses instructions.

L'assistant posa sa plume sur le bureau.

— Fitch, tu te souviens de notre première conversation ?

Cette question surprit le jeune Haken.

— Euh… Oui, messire, je crois…

— Sur un palier, au deuxième étage…

— Oui, messire ! Je vous suis reconnaissant de… Eh bien, de m'avoir traité si gentiment.

— Parce que je n'ai dit à personne que tu traînais à un endroit où tu n'avais pas à être ?

— Oui, messire. Vous avez été très indulgent…

— Ce jour-là, tu m'as dit que le ministre était un homme de bien et que tu détesterais qu'on le calomnie.

— Oui, messire, et je le pensais.

— Plus tard, tu m'as prouvé que ce n'étaient pas de vaines paroles. Te rappelles-tu ce que je t'ai dit sur ce palier ?

— Au sujet du nom d'honneur que je pourrais obtenir, messire ?

— Exactement ! Et c'est toujours vrai, si tu ne me déçois pas. (Dalton marqua une courte pause.) Dis-moi, tu te souviens de ce qui s'est passé sur ce palier avant notre rencontre ?

L'assistant était sûr que Fitch n'avait rien oublié. Un événement pareil ne s'effaçait pas facilement d'une mémoire…

Fitch chercha désespérément une façon d'exprimer les choses sans utiliser de mots trop précis.

— Eh bien, messire, il y avait…

— Fitch, tu te souviens de la fille qui t'a giflé ?

— Oui, messire…

— Tu la connais, mon garçon ?

— Elle s'appelle Beata, et elle travaille pour Inger, le boucher. Elle appartient à mon groupe de repentance.

— Tu as compris ce qu'elle faisait là-haut, n'est-ce pas ? Le ministre et Stein t'ont vu. Bien entendu, tu t'es aperçu qu'elle était avec eux ?

— Ce n'était pas la faute du ministre, messire ! Beata a eu ce qu'elle cherchait, rien de plus ! Elle n'arrêtait pas de dire que messire Chanboor était un homme fantastique, et de s'extasier sur sa beauté. Si vous l'aviez entendue soupirer, chaque fois qu'elle parlait de lui ! Je la connais, et je peux vous dire qu'elle n'est pas à plaindre !

Dalton eut un petit sourire énigmatique.

— Tu l'aimes bien, pas vrai, Fitch ?

— À vrai dire, je n'en sais trop rien… Il est difficile d'aimer quelqu'un qui vous déteste. Au bout d'un moment, ça devient lassant.

Dalton reconnut en Fitch un amoureux éconduit. Ça se lisait sur son visage, malgré tous ses efforts pour le cacher.

— Voilà toute l'affaire, mon garçon : cette fille risque d'avoir envie de nous faire des ennuis. Les femmes réagissent parfois comme ça, après avoir obtenu ce qu'elles veulent. Un jour ou l'autre, tu paieras pour l'apprendre. Ne cède pas trop facilement à leurs désirs, sinon, elles se débrouilleront pour faire croire que tu les as forcées…

— Je ne savais pas qu'elles étaient comme ça, messire, dit Fitch, éberlué. Merci du conseil.

— Comme tu l'as si bien dit, elle a eu ce qu'elle cherchait ! Et personne ne l'a brutalisée. À présent, elle semble s'être ravisée et vouloir crier au viol. Comme Claudine Winthrop… Et sans doute pour les mêmes raisons : obtenir quelque chose en échange de son silence.

— Messire Campbell, je suis sûr que Beata…

— Inger est venu me voir il y a moins d'une heure !

— Elle lui en a parlé ?

— Non. Pour le moment, elle s'est contentée de refuser d'aller

livrer de la viande au domaine. Mais le boucher n'est pas idiot, et il se doute de ce qui s'est passé. Cet imbécile réclame justice ! S'il force Beata à désigner un coupable, le ministre pourrait être l'objet d'accusations mensongères. (Dalton se leva.) Tu as été l'ami de cette fille, et il sera peut-être nécessaire de s'occuper d'elle comme tu as si bien su le faire avec Claudine Winthrop. Beata te connaît, et elle ne se méfiera pas de toi…

Fitch blêmit et sentit ses genoux trembler.

— Messire Campbell, je… il… je…

— Quoi donc, Fitch ? Porter un nom d'honneur ne t'intéresse plus ? Tu veux démissionner de mon équipe de messagers ? Et rendre à l'intendance ton nouvel uniforme ?

— Bien sûr que non, messire !

— Alors, où est le problème ?

— Nulle part, messire. Beata a eu ce qu'elle méritait, et il serait injuste qu'elle accuse le ministre d'un acte dont il n'est pas coupable.

— Exactement comme Claudine ! C'est bien ce que je disais…

— Et vous aviez raison…

Dalton se rassit.

— Je suis ravi que nous nous comprenions. Si elle devient menaçante, je te ferai signe. Avec un peu de chance, ce ne sera pas nécessaire. Qui sait, elle renoncera peut-être à son méchant projet. Surtout si quelqu'un lui met un peu de plomb dans la cervelle avant qu'il soit indispensable de protéger le ministre. Le mieux serait qu'elle renonce à la boucherie pour aller travailler dans une ferme, très loin d'ici.

Dalton ramassa sa plume et en mordilla pensivement le bout tandis qu'il regardait Fitch sortir et refermer derrière lui.

Comment le garçon allait-il se sortir de cette situation ? S'il échouait, Rowley se chargerait de la fille, et on n'en parlerait plus.

Mais s'il réussissait, toutes les pièces d'un puzzle compliqué s'emboîteraient à la perfection.

Et une certaine toile d'araignée s'étendrait encore un peu plus…

Chapitre 40

Les bottes de maître Spink martelaient le plancher tandis qu'il circulait entre les rangées de bancs, les mains croisées dans le dos. Beaucoup de repentants sanglotaient encore à cause de ce que les sauvages Hakens avaient infligé aux pauvres villageoises. Fitch croyait avoir deviné ce qu'il apprendrait pendant cette séance, mais il s'était trompé. L'horreur dépassait tout ce qu'il avait imaginé.

Il sentait que ses joues étaient aussi rouges que ses cheveux. Ce soir, maître Spink avait grandement comblé ses lacunes en matière d'éducation sexuelle. Cependant, cet exposé n'avait rien eu d'agréable. Des actes dont il rêvait depuis toujours lui semblaient maintenant répugnants.

Et être assis entre deux femmes ne lui avait pas facilité les choses !

Sachant ce qu'allait être la séance, les Hakennes avaient tenté de s'asseoir d'un côté de la salle, laissant les hommes entre eux de l'autre. En principe, maître Spink ne se souciait pas de ce genre de détail.

Ce soir, il avait insisté pour que chaque banc soit mixte. Connaissant tous les repentants de son groupe, il s'était arrangé pour qu'ils soient assis auprès de gens qu'ils ne connaissaient pas.

C'était volontaire, pour augmenter le trouble des Hakens pendant qu'il décrivait par le menu le calvaire de chaque villageoise. Il n'avait épargné aucun détail, et son auditoire, trop choqué et honteux, était resté étrangement silencieux.

Fitch n'avait jamais entendu parler de telles pratiques sexuelles. Pourtant, les autres garçons de cuisine et, depuis peu, les messagers n'étaient pas avares d'histoires salaces. Mais les violeurs dont parlait maître Spink étaient des guerriers hakens, connus pour leur cruauté. Ils avaient tout fait pour humilier les Anderiennes et les blesser. Voilà à quelle engeance maudite Fitch appartenait !

— Je suppose, dit maître Spink, que vous vous faites tous la même réflexion : « C'était à l'époque des grands seigneurs hakens, en des temps désormais révolus. Aujourd'hui, nous ne sommes plus comme ça. »

L'Anderien se campa devant Fitch.

— C'est ce que tu penses, misérable ? Tout fier dans ton bel uniforme, tu te consoles en songeant que tu n'as rien à voir avec les Hakens du passé ? Bien entendu, tu es sûr que ceux d'aujourd'hui sont différents !

— Non, maître Spink. Je sais qu'ils n'ont pas changé.

L'Anderien haussa les épaules et recommença à arpenter la salle.

— L'un d'entre vous croit-il que les Hakens d'aujourd'hui sont meilleurs que leurs ancêtres ? demanda-t-il.

Fitch osa regarder autour de lui. La moitié des repentants avaient timidement levé la main.

— C'est bien ce que je craignais ! rugit maître Spink. Vous pensez que votre peuple s'est amendé, tas de chiens arrogants ?

Toutes les mains se baissèrent.

— Vous ne valez pas mieux que vos ancêtres ! Et vos exactions sont toujours aussi ignobles !

Dans un silence de mort, l'Anderien passa entre les bancs et foudroya les repentants du regard.

— Vous n'avez pas changé…, soupira-t-il enfin. Pas le moins du monde…

Fitch n'avait jamais entendu une telle lassitude dans la voix de maître Spink. On eût dit qu'il allait éclater en sanglots…

— Claudine Winthrop était une femme connue et respectée. Jusqu'à sa mort, elle a œuvré pour le peuple d'Anderith, sans faire de distinction entre les Anderiens et les Hakens. Une des dernières lois dont elle est à l'origine permettra à des malheureux, hakens pour la plupart, de retrouver du travail et leur dignité.

» Mais le dernier jour de sa vie, elle a appris que vous n'êtes pas différents des barbares qui ont jadis conquis ce pays.

» Claudine Winthrop a connu le même sort que les femmes dont je viens de parler.

Fitch tiqua intérieurement. Il savait que c'était faux : au moins, Claudine avait eu une fin rapide.

— Comme les villageoises, elle a été violée par une bande de Hakens.

Fitch sentit qu'il fronçait les sourcils, et il s'empressa de cesser. Par bonheur, maître Spink ne s'en aperçut pas, car il était occupé à foudroyer du regard de pauvres garçons parfaitement étrangers à cette affaire.

— Nous ignorons combien de temps la malheureuse a dû subir les assauts dégradants de ses agresseurs. Mais sachez que selon les autorités, qui ont étudié les empreintes dans le champ de blé, ces monstres étaient entre trente et quarante !

L'assistance cria d'horreur.

Fitch l'imita, mais de surprise. Ses compagnons et lui n'étaient même pas quinze ! Il aurait voulu se lever, dire que Claudine n'avait pas subi de sévices sexuels, et qu'elle méritait la mort pour avoir voulu nuire au ministre de la Civilisation. Le futur pontife, que tout citoyen se devait de défendre ! Et qu'il était fier d'avoir protégé !

Au lieu de cela, il baissa la tête.

— Mais ces voyous ne sont pas les seuls coupables, continua maître Spink. Car vous l'êtes tous ! Oui, tous les Hakens ont violé et assassiné Claudine Winthrop ! Parce que la haine brûle toujours dans vos cœurs, vous êtes complices de ce crime abominable !

L'Anderien tourna le dos aux repentants.

— Maintenant, sortez d'ici ! Votre seule vue me répugne ! Et penser à vos crimes me donne envie de vomir ! Dehors ! Et jusqu'à la prochaine réunion, essayez d'imaginer un moyen de vous améliorer.

Fitch bondit vers la porte. Il ne devait pas rater Beata ! Et il ne fallait pas qu'elle s'aventure seule dans la rue, ce soir.

Il la perdit de vue dans la cohue, mais parvint à ne pas se laisser dépasser par trop de gens. Une fois dehors, il jeta un coup d'œil derrière lui, pour s'assurer que Beata n'était pas dans son dos, puis il sonda la rue et ne la vit pas non plus.

Tapi dans l'ombre, il attendit qu'elle sorte.

Dès qu'il la vit, il l'appela à voix basse.

La jeune fille s'immobilisa et regarda autour d'elle. Les repentants la bousculant, elle s'écarta et, du coup, se rapprocha de Fitch.

Elle ne portait plus la robe bleue qu'il aimait tant, mais une jupe longue couleur de blé mûr et un corsage marron foncé étroitement lacé.

— Beata, il faut que je te parle !

— Fitch ? C'est toi, Fitch ?

— Oui…

Beata fit mine de partir, mais il lui saisit le poignet et la tira dans les ombres, près de lui. Les derniers Hakens, pressés de rentrer chez eux, n'accordaient pas la moindre attention à deux jeunes gens désireux de passer un peu de temps ensemble après la réunion.

Beata tenta de se dégager, mais Fitch ne lâcha pas prise et la tira vers un petit bosquet d'arbres et de buissons, sur le côté de la salle de repentance.

— Lâche-moi, ou je hurle !

— Je veux te parler, c'est tout ! Viens !

La jeune Hakenne se débattit. Fitch résista et continua à la tirer vers un coin tranquille où personne ne les entendrait, si elle consentait à ne pas crier.

— Fitch, ne pose pas tes sales pattes de Haken sur moi !

Fitch lâcha le poignet de Beata et se tourna vers elle. Aussitôt, elle voulut le gifler. Mais il s'y attendait – cette fois ! – et lui saisit le bras au vol. Acharnée, elle le frappa de l'autre main.

Fitch lui rendit sa gifle. Pas très fort, mais elle en resta pétrifiée de surprise. Pour un Haken, frapper quelqu'un était un crime !

Mais il y était allé doucement, pour la calmer et la forcer à se taire.

Ce ne pouvait pas être très grave…

— Tu dois m'écouter, grogna-t-il. Beata, tu as de gros ennuis.

Au clair de lune, Fitch vit la colère qui brillait dans les yeux de la jeune fille.

— C'est toi qui en as ! Je dirai à Inger que tu m'as tirée dans les broussailles puis frappée, et…

— Tu en as assez raconté à Inger comme ça ! explosa Fitch.

Déroutée, Beata ne répondit pas tout de suite.

— Je ne vois pas de quoi tu parles…, dit-elle enfin. Maintenant, je m'en vais ! Je n'ai pas envie qu'un sale Haken, aussi monstrueux que ses ancêtres, me frappe puis me violente !

— Tu m'écouteras, même si je dois te plaquer au sol et m'asseoir sur toi pour t'empêcher de bouger !

— Essaie un peu, espèce d'avorton !

Fitch serra les dents et tenta d'avaler l'insulte sans réagir.

— Beata, écoute-moi, je t'en supplie ! J'ai des choses importantes à te dire.

— Importantes pour toi, peut-être ! Moi, ça ne m'intéresse pas ! Je sais quel genre de garçon tu es, et ce que tu…

— Tu veux que tous les employés d'Inger souffrent ? Tu aimerais que ton boucher soit ruiné ? Cette histoire n'a rien à voir avec moi. J'ignore pourquoi tu me méprises, mais ce n'est pas le sujet, ce soir. C'est de toi qu'il est question !

Beata croisa les bras, l'air pas commode du tout, et elle réfléchit quelques instants. Fitch en profita pour jeter un coup d'œil autour d'eux, histoire de s'assurer que personne ne les épiait depuis la rue.

— Bon…, soupira la jeune Hakenne. Tant que tu n'essaieras pas de me convaincre que tu es magnifique dans ton nouvel uniforme, comme les brutes hakennes de jadis, je consens à t'écouter. Mais fais vite, parce que Inger a encore du travail pour moi.

— Ton patron est venu au domaine aujourd'hui, pour effectuer la livraison que tu refusais de faire.

— Comment le sais-tu ?

— J'entends beaucoup de choses…

— Et comment…

— Vas-tu enfin m'écouter ? Tu as de gros ennuis, et ta vie est en danger. (Beata plaqua les poings sur ses hanches mais se tut enfin.) Inger pense que quelqu'un a abusé de toi, au palais, et il veut que justice soit faite. Il entend qu'on lui livre le ou les coupables.

— Comment le sais-tu ? répéta Beata.

— Je te l'ai dit, j'entends beaucoup de choses…

— Je n'ai pas parlé à Inger de cette… histoire.

— Qu'importe ! Il a dû deviner, ou je ne sais quoi d'autre ! Mais il

t'aime bien, et il ne veut pas laisser ce crime impuni. Tu le connais, il n'est pas du genre à renoncer ! Et il va provoquer une catastrophe.

— Je n'aurais pas dû refuser de faire la livraison. Et tant pis pour ce qui me serait arrivé…

— Je te comprends, Beata. À ta place, j'aurais refusé aussi.

— Fitch, je veux savoir qui t'a raconté tout ça !

— Je suis un messager, maintenant, et je fréquente des gens importants qui évoquent devant moi les affaires du domaine. J'étais là au bon moment, c'est tout ! Et je sais une chose : si tu parles de ton… histoire…, ces gens importants penseront que tu veux nuire au ministre Chanboor.

— Fitch, ne dis pas n'importe quoi ! Comment une pauvre Hakenne pourrait-elle faire du tort au ministre ?

— Tu me l'as dit toi-même : on murmure qu'il sera le prochain pontife. As-tu jamais entendu quelqu'un dire du mal de notre chef suprême ? Eh bien, tu avais raison, Bertrand Chanboor est le premier sur la liste des successeurs possibles…

» Comment réagiront les gens si tu parles ? Tu imagines qu'ils te prendront pour une brave fille qui dit la vérité ? Et qu'ils soupçonneront le ministre de mentir pour se défendre ? Les Anderiens ignorent la fourberie, tout le monde le sait. Si tu accuses le ministre, c'est toi qui passeras pour une menteuse. Et pis encore, pour quelqu'un qui veut détruire la réputation d'un grand homme d'État !

Beata plissa le front comme si elle ne comprenait pas un mot du discours de Fitch.

— Eh bien… je n'ai pas l'intention de parler, mais si je changeais d'avis, le ministre ne nierait pas, parce que les Anderiens, justement, sont incapables de mentir. Les Hakens seuls naissent corrompus. Si je racontais tout, Bertrand Chanboor admettrait que c'est vrai.

Fitch en soupira d'agacement. Il savait que les Anderiens étaient meilleurs que les Hakens. Mais de là à les croire parfaits, il y avait un gouffre qu'il ne franchissait plus.

— Beata, ce qu'on nous enseigne n'est pas toujours totalement vrai. Et il y a même dans le lot d'énormes mensonges. Il ne faut pas tout croire !

— Si, tout est vrai ! déclara la jeune fille, catégorique.

— C'est ce que tu penses, mais tu te trompes.

— Vraiment ? Je crois surtout que tu ne veux pas reconnaître que les mâles hakens sont des monstres. Tu refuses de regarder en face ta propre perversion ! Et tu fais mine de ne pas voir comment vous traitez les femmes depuis l'aube des temps. Regarde ce que des Hakens ont fait à la pauvre Claudine Winthrop !

Du revers de la main, Fitch essuya la sueur qui ruisselait sur son front.

— Beata, réfléchis un peu ! Comment maître Spink peut-il savoir en détail ce qui est arrivé à chacune de ces femmes ?

— Parce qu'il l'a appris dans des livres, espèce d'idiot ! Au cas où tu l'aurais oublié, les Anderiens savent lire. Et la bibliothèque est pleine d'ouvrages qui…

— Tu crois que des barbares violeurs auraient pris le temps de rédiger leurs *Mémoires* ? Et qu'ils se seraient donné la peine de noter les noms de leurs victimes pour la postérité ?

— Bien sûr ! Ils ont adoré faire du mal à ces femmes, et ils ont consigné leurs crimes par écrit, afin de ne jamais les oublier. Tout le monde sait ça. Ces livres existent !

— Et dans lequel est-il écrit qu'une bande de jeunes Hakens ont violé Claudine Winthrop avant de la tuer ?

— Qui a besoin de le lire ? Il est évident qu'ils l'ont violée. Des Hakens l'ont tuée, et on connaît le sort qu'ils réservent aux femmes. Tu devrais savoir comment sont les mâles hakens, espèce de sale…

— Claudine Winthrop, coupa Fitch, voulait accuser à tort le ministre Chanboor. Elle n'arrêtait pas de le provoquer et de lui faire des avances. Après s'être donnée à lui, elle a changé d'avis, et prétendu qu'il l'avait violée. Comme ce qui t'est vraiment arrivé ! Pour avoir raconté trop de mensonges, elle a perdu la vie, et ce n'est pas étonnant…

Beata ne trouva rien à objecter. Fitch tenait de Dalton Campbell en personne que Claudine voulait ruiner la réputation du ministre. En revanche, Beata avait vraiment été violentée, et elle ne cherchait pas à semer le trouble…

À présent, elle le regardait fixement, sans savoir que dire. Fitch regarda de nouveau alentour pour s'assurer que personne ne les épiait. À travers les buissons, il vit que des gens passaient toujours dans la rue, mais ils ne tournaient même pas la tête dans leur direction.

Beata parla enfin – d'un ton beaucoup moins agressif :

— Inger ne sait rien de précis, et je n'ai pas l'intention de lui parler de tout ça…

— Hélas, ça ne change rien ! Il est déjà allé au domaine, où il a attiré l'attention sur toi. Des hommes importants connaissent ton histoire. Inger réclame justice, il embête tout le monde, et il finira par te forcer à lui confier le nom de tes agresseurs.

— Il n'y arrivera pas !

— C'est un Anderien, ne l'oublie pas ! Et toi, tu n'es qu'une Hakenne… S'il veut t'obliger à parler, tu devras céder. Et même s'il renonce à élucider cette affaire, effrayé d'avoir tiré un coup de pied dans un nid d'abeilles, les notables du domaine peuvent décider de te faire comparaître devant le juge suprême, qui t'ordonnera de parler.

— Je nierai tout ! (Beata eut une courte hésitation.) On ne peut pas

forcer les gens à dire ce qu'ils veulent cacher, n'est-ce pas ?

— Peut-être pas, mais si tu refuses de témoigner, on te considérera comme complice des violeurs ! Tout le monde pense que des Hakens sont coupables ! Inger est un Anderien, et il affirme qu'on a abusé de toi. Si tu te tais, on te jettera en prison jusqu'à ce que tu changes d'avis. Et même si tu ne finis pas en cellule, tu perdras ton travail, et tu deviendras une traîne-misère.

» Beata, tu voulais entrer dans l'armée ! C'était ton rêve, me disais-tu ! La carrière militaire est interdite aux criminels ! Ton rêve ne se réalisera jamais, et tu devras mendier pour ne pas mourir de faim.

— Je trouverai un travail. Tu sais que je suis dure à la peine.

— Une Hakenne qui résiste à un magistrat devient une proscrite. Personne ne t'engagera, et tu devras te prostituer.

— Sûrement pas !

— Tu n'auras pas le choix ! Quand tu auras trop faim, ou que tu mourras de froid, il faudra te résigner à vendre ton corps. Et tes clients seront vieux et dégoûtants. Messire Campbell m'a dit que les filles de joie attrapent de terribles maladies. Tu agoniseras lentement, et…

— Non, Fitch ! Non, non et non ! Je ne ferai pas ça !

— Dans ce cas, comment vivras-tu ? Si on jette l'anathème sur toi parce que tu as défié un magistrat, qui te tendra la main ?

» Et si tu parles, qui te croira ? On t'accusera de mentir, et tu deviendras une criminelle pour t'être moquée d'un juge anderien. Lancer de fausses accusations est très grave, tu sais !

— Fitch, elles ne sont pas fausses, et tu pourrais en attester… Tu voudrais devenir le Sourcier de Vérité, non ? C'est ton rêve, comme l'armée pour moi. Quelqu'un qui a cette ambition doit pouvoir se lever et crier la vérité à la face du monde !

— Tu vois ? Il y a un instant, tu jurais de ne jamais parler. Et maintenant, tu me demandes de témoigner ?

— Si tu me soutiens, nous pourrons…

— Beata, je suis un Haken ! Tu crois que nous ferons le poids face au ministre de la Civilisation ? Aurais-tu perdu la tête ? Personne n'a cru Claudine Winthrop, une Anderienne de la haute société ! Elle a voulu nuire au ministre, et tu as vu comment elle a fini ?

— Mais quand il s'agit de la vérité…

— C'est quoi, la vérité, Beata ? Ce que tu me disais du ministre, quand tu le tenais pour un grand homme ? Tu te souviens que tu le trouvais beau, et que tu soupirais dès que tu apercevais « Bertrand » derrière une fenêtre ? Quand il t'a invitée au deuxième étage, j'ai vu combien tu rayonnais. Dalton Campbell devait te tenir par un bras pour que tu ne t'envoles pas d'allégresse ! Tu pensais que le ministre voulait te charger de féliciter Inger pour la qualité de sa viande ?

» Que sais-je de tout ça, à part que le ministre et toi avez… Au

fond, tu l'as peut-être aguiché ! D'après ce qu'on m'a dit, les femmes accusent parfois de viol les hommes de pouvoir, histoire d'obtenir une « compensation ». Il paraît même que c'est très fréquent…

» Je n'étais pas là, Beata ! Qui peut m'affirmer que tu n'as pas cherché à le séduire ? Au fond, tu ne m'as rien raconté. Et tu t'es contentée de me gifler, peut-être pour me punir d'avoir vu que tu prenais du bon temps avec le ministre. Qui m'assure que ce n'est pas ça, la vérité ?

Beata tenta de retenir les larmes qui perlaient à ses paupières. Vaincue par le chagrin, elle se laissa tomber à genoux, s'assit sur les talons et éclata en sanglots.

Fitch resta un moment planté là, ne sachant que faire. Puis il s'agenouilla en face de son amie. Ses larmes le déroutaient. Depuis qu'il la connaissait, il ne l'avait jamais vue ainsi, à la différence des autres filles. Et voilà qu'elle pleurnichait comme un bébé !

Il lui posa une main sur l'épaule, mais elle se dégagea sans douceur.

Puisqu'elle ne voulait pas qu'il la console, le jeune Haken n'esquissa plus un geste et garda le silence. Un moment, il envisagea de s'éclipser pour la laisser pleurer en paix, mais il jugea plus prudent de rester, au cas où elle aurait besoin de quelque chose.

— Fitch, dit-elle entre deux sanglots, que vais-je faire ? J'ai tellement honte ! En cédant à ma vile nature de Hakenne, j'ai poussé un noble Anderien à commettre un acte immoral. Ce n'était pas mon intention, mais c'est pourtant la vérité. Tout est ma faute !

» Comment prétendre que j'étais consentante, alors que c'est faux ? J'ai tenté de résister, mais ils étaient trop forts. Si tu savais combien j'ai honte ! Par les esprits du bien, que vais-je faire ?

Fitch avala la boule qui se formait dans sa gorge. Il aurait donné cher pour ne rien dire, mais il devait parler, sinon Beata finirait comme Claudine Winthrop. Et ce serait à lui qu'on demanderait de faire le sale boulot !

Il refuserait, et sa carrière de messager s'arrêterait là. Au mieux, il retournerait nettoyer des chaudrons sous les ordres de maître Drummond. Même si cette idée lui répugnait, il ne ferait pas de mal à Beata…

Il prit la main de la jeune fille et l'ouvrit doucement. Puis il sortit un petit objet et le lui posa dans la paume.

L'épingle qui servait à fermer le col de la robe bleue… Celle qu'elle avait perdue au deuxième étage.

— Beata, tu as vraiment de gros problèmes. Et je ne vois qu'un moyen de t'en tirer…

Chapitre 41

— Oui, avec plaisir…, dit Teresa, très souriante. Dalton prit deux testicules de veau à l'aneth dans le plat que lui tendait un serviteur. Quand il eut terminé, le Haken s'agenouilla, recula d'un pas et s'éloigna de sa démarche de danseur.

Campbell posa la viande sur le plateau qu'il partageait avec sa femme, qui, pour l'instant, se délectait d'une portion de lapereau.

L'assistant trouvait ce banquet interminable. Du travail urgent l'attendait, et il était obligé de faire le joli cœur à une table. Bien entendu, s'occuper du ministre était son devoir, mais il aurait bien mieux rempli sa mission dans son bureau. Et là, il perdait son temps à manger sans faim et à rire des blagues salaces de son chef.

Bertrand brandissait une saucisse pendant qu'il racontait une histoire drôle à une demi-douzaine de marchands prospères assis à l'autre bout de la table d'honneur. Aux rires de son auditoire – et à la façon dont le ministre maniait sa saucisse – Dalton ne se fit pas trop d'illusions sur la teneur de la plaisanterie que Stein semblait apprécier tout particulièrement.

Dès que les rires se furent tus, Bertrand demanda courtoisement à sa femme de l'excuser d'avoir offensé ses chastes oreilles. Hildemara gloussa stupidement, eut un geste de la main nonchalant et s'écria que son mari était incorrigible. Bien entendu, les marchands sourirent de cette manifestation d'indulgence conjugale.

— Qu'a donc raconté le ministre ? souffla Teresa à son mari. J'étais trop loin pour entendre…

— Remercie le Créateur de ne pas avoir de meilleures oreilles ! C'était une blague signée « Bertrand », si tu vois ce que je veux dire !

— Tu me la répéteras quand nous serons rentrés ? demanda Tess, coquine.

— Non, mais je te ferai une petite démonstration pratique…

Teresa eut un délicieux rire de gorge. Dalton prit un des testicules de veau et le trempa dans une sauce au vin et au gingembre. Il fit mordre sa femme avant de savourer le morceau d'abat.

En mâchant, il se concentra sur les trois directeurs, à l'autre bout de la salle, qui semblaient mener une conversation des plus sérieuses. Ils gesticulaient, se penchaient les uns vers les autres, brandissaient le poing pour ponctuer leurs arguments…

Dalton devina de quoi ils parlaient. Ce soir, un seul sujet

préoccupait les convives : l'assassinat de Claudine Winthrop.

Splendide dans son pourpoint jaune or et sa jaquette bordeaux, le ministre passa un bras autour des épaules de Campbell et l'attira vers lui. Les dentelles de ses manches tachées de vin rouge donnaient l'impression qu'il saignait des bras sous ses vêtements étroitement ajustés.

— Tout le monde est bouleversé par la triste fin de Claudine, Dalton…

— Et c'est compréhensible, répondit l'assistant. (Il prit un petit morceau de mouton et le trempa dans la sauce à la menthe.) C'est une affreuse tragédie !

— Oui, et cela nous montre à quel point nos idéaux sont fragiles. La civilisation, mon cher, ne tient qu'à un fil ! Et nous avons encore du pain sur la planche pour que les Anderiens et les Hakens vivent enfin en harmonie !

— Sous votre tutelle, dit Teresa avec un enthousiasme non feint, nous y arriverons, j'en suis sûre !

— Merci de votre soutien, ma dame, répondit Bertrand. (Il baissa le ton et se pencha davantage vers Dalton.) On raconte que le pontife est malade…

— Vraiment ? (L'assistant finit de mâcher son morceau de mouton, puis il lécha la sauce à la menthe, au bout de ses doigts.) Et ce serait grave ?

— Hélas, nous n'en savons rien, souffla le ministre avec une affliction parfaitement imitée.

— Nous prierons pour lui, dit Teresa avant de choisir avec soin une fine tranche de steak au poivre. Et pour le pauvre Edwin Winthrop !

— Teresa, s'extasia Bertrand, vous êtes décidément une femme de cœur. (Il sonda le décolleté de la jeune femme, comme s'il cherchait à voir battre cet organe si délicat.) Si je devais tomber malade, je me réjouirais qu'un ange tel que vous implore le Créateur d'avoir pitié de moi. À vous entendre, je suis sûr que son cœur fondrait…

Teresa rayonna. Hildemara lui ayant posé une question, Bertrand se détourna du couple Campbell. Stein se pencha sur le côté pour se lancer dans une mystérieuse conversation avec le ministre et sa femme. Mais ils durent s'écarter les uns des autres quand un serviteur leur présenta un plateau de tranches de bœuf croustillantes.

Alors que Stein se servait, Dalton jeta un nouveau coup d'œil aux trois directeurs, qui continuaient à débattre avec passion. Assise à la table d'en face, Franca Gowenlock se concentrait, mais il devina, à son visage fermé, qu'elle n'« entendait » rien. Quel que soit le problème avec ses pouvoirs, ça commençait à devenir gênant.

Un serviteur tendit au ministre un nouveau plateau d'où il préleva

plusieurs tranches de rôti de porc. Un autre présenta à Hildemara du ragoût d'agneau aux lentilles, un plat dont elle raffolait. Un troisième fit le service du vin, puis s'éclipsa discrètement.

Bertrand passa un bras autour des épaules de sa femme et lui parla à l'oreille.

Un serviteur entra dans la salle avec un grand panier d'osier rempli de petites tranches de pain de seigle qu'il posa sur une desserte afin qu'on transfère le chargement sur des plateaux d'argent. De si loin, Dalton ne put pas déterminer s'il y avait un problème avec ce pain. Plusieurs fournées avaient été jugées trop imparfaites pour être servies au banquet. Comme les autres restes, en général très fournis, elles seraient distribuées aux pauvres.

Plus tôt dans la journée, Drummond avait eu de gros ennuis avec ses fours. Selon le chef de cuisine, ils étaient « devenus fous », et une femme avait été grièvement brûlée. Ayant en tête des soucis bien plus graves, Campbell n'avait pas eu le temps d'enquêter sur cet accident.

— Dalton, dit le ministre en se tournant vers son bras droit, avez-vous réuni des indices au sujet de la mort de notre pauvre Claudine ?

— Je suis sur plusieurs pistes prometteuses, répondit Campbell, prudent. J'espère aboutir bientôt…

Comme d'habitude, les deux hommes devaient parler à mots couverts, par peur des oreilles indiscrètes. Si d'autres espions comme Franca étaient présents, rien ne garantissait que leur pouvoir soit également défaillant. Comme Bertrand et sa femme, Dalton ne doutait pas que les directeurs aient recours à des magiciens quand ça s'imposait.

— Selon Hildemara, continua Bertrand, certaines personnes s'inquiètent parce que nous ne semblons pas prendre cette affaire suffisamment au sérieux.

Dalton voulut se justifier, mais le ministre leva une main pour l'en empêcher.

— Bien sûr, ce n'est pas vrai, et je sais que vous travaillez sans relâche pour arrêter les assassins.

— Nuit et jour ! intervint Teresa. Depuis ce drame, Dalton prend à peine le temps de dormir, et il n'aura pas de repos tant que les meurtriers de Claudine ne seront pas sous les verrous.

— J'en suis témoin ! s'écria Hildemara. (Elle se pencha et tapota ostensiblement le poignet de l'assistant.) Dalton s'occupe à merveille de cette affaire, et nous lui sommes tous reconnaissants. Nous savons qu'il a déjà fait interroger un grand nombre de témoins…

» Mais des esprits chagrins se demandent s'il parviendra à trouver les coupables. Les gens craignent pour leur sécurité, et ils voudraient que la question soit réglée au plus vite.

— C'est exact, approuva Bertrand, et, plus que quiconque, ma

femme et moi désirons que nos concitoyens retrouvent la paix de l'esprit.

— Oui, renchérit Hildemara, le regard glacial. Il ne faut pas que ça traîne !

C'était un ordre, et Campbell ne s'y trompa pas. Il ignorait si Hildemara avait parlé à Bertrand de son implication dans la triste fin de Claudine, mais de toute façon, le ministre devait s'en fiche comme de sa première chemise. Il en avait fini avec dame Winthrop, et il se souciait déjà de ses futures conquêtes. Si Hildemara avait la bonté de nettoyer les saletés qu'il laissait derrière lui, il ne pouvait pas s'en plaindre…

Dalton avait prévu que le couple Chanboor s'inquiéterait de l'agitation provoquée par la mort de Claudine. Pourtant, l'un comme l'autre auraient dû savoir que les gens se lasseraient vite d'en parler. Toujours prudent, il avait prévu un plan d'urgence, et il semblait qu'il allait devoir le mettre en application.

Libre de choisir, il aurait opté pour l'attente, parce que ce tumulte n'avait pas vocation à durer. Bientôt, personne ne penserait plus à Claudine, sinon pour s'apitoyer entre la poire et le fromage, voire s'exciter perversement à bon compte. Mais Bertrand aimait qu'on le voie comme un ministre compétent et efficace. Les « dégâts collatéraux » le laissaient de marbre, et Hildemara n'y pensait même pas.

Leur impatience, cependant, risquait de se révéler dangereuse.

— Plus que quiconque, dit Dalton, je souhaite que nous découvrions les coupables. Mais je suis un homme de loi, et le serment que j'ai prêté m'incite à la prudence. Il n'est pas question, je n'en démordrai pas, de mettre en prison des innocents parce que nous sommes trop pressés de faire justice. (Au cas où un espion écouterait, il ajouta un mensonge qui ne pouvait pas faire de mal :) Quand vous m'avez engagé, Bertrand, je me souviens vous avoir entendu insister sur ce point !

Voyant qu'Hildemara s'apprêtait à émettre des objections, l'assistant se hâta d'enchaîner :

— Désigner des faux coupables serait injuste, mais ce n'est pas tout… Imaginez que la Mère Inquisitrice veuille recueillir leur confession après le procès ? Si elle prouvait l'innocence d'un groupe de condamnés à mort, elle ne se priverait pas de nous accuser d'incompétence. Et soyez assurés que le pontife et les directeurs hurleraient avec les loups !

Il insista, histoire que ses interlocuteurs saisissent bien son raisonnement :

— Et s'il nous prenait l'envie d'exécuter ces hommes avant l'intervention de la Mère Inquisitrice, elle pourrait décider de se mêler

de nos affaires avec assez d'ardeur pour renverser le gouvernement. Dans ce cas, je n'exclus pas que certains personnages très haut placés, en guise de punition, soient victimes de son pouvoir.

Les yeux ronds, Bertrand et Hildemara prirent le temps d'assimiler la tirade de Dalton.

— Bien entendu, mon ami, vous avez mille fois raison ! s'écria enfin Bertrand. J'espère ne pas vous avoir donné le sentiment qu'une éventuelle erreur judiciaire m'indifférait. Comment le ministre de la Civilisation permettrait-il qu'on accuse un innocent ? Ce serait atroce, sans parler des vrais coupables, qui demeureraient libres, et pourraient recommencer n'importe quand !

— Cela précisé, dit Hildemara d'un ton subtilement menaçant, je suppose que vous êtes sur le point d'appréhender les tueurs ? Avec tout le bien que j'entends dire de vous, Dalton, il m'étonnerait que votre enquête piétine. Si le bras droit de Bertrand échouait lamentablement, les conséquences seraient dramatiques. Le peuple attend du ministre de la Civilisation qu'il soit un modèle de compétence. Et beaucoup de choses, dans le cas qui nous occupe, dépendent de vous.

— C'est exact, approuva Bertrand. (Il foudroya sa femme du regard jusqu'à ce qu'elle consente à se radosser à son siège.) Nous exigeons que ce meurtre soit élucidé rapidement. En toute équité, bien entendu…

— Et n'oubliez pas, ajouta Hildemara, qu'il y a l'affaire de cette pauvre gamine hakenne qui aurait été violée. Des rumeurs se répandent à la vitesse du vent, et beaucoup de gens pensent que les deux enquêtes sont liées.

— J'en ai entendu parler, souffla Teresa. C'est abominable !

Dalton aurait dû se douter qu'Hildemara aurait aussi vent de cette « indélicatesse »-là, et qu'elle voudrait faire le ménage. Il s'était préparé à cette éventualité, d'ailleurs, mais il n'aurait pas été mécontent de pouvoir passer la main.

— Une Hakenne ? Et qui nous dit qu'elle ne ment pas ? Si son petit ami l'a mise enceinte, elle crie peut-être au viol pour profiter du tumulte actuel, et ne pas perdre sa réputation…

Bertrand trempa lentement une tranche de rôti de porc dans une coupe de moutarde.

— Personne ne connaît son nom, pour le moment, dit-il, mais son histoire semble crédible. À ce qu'on raconte, certaines personnes tentent de découvrir son identité pour la faire comparaître devant un juge.

Le ministre fronça les sourcils et jeta un regard entendu à Dalton. On parlait de la livreuse du boucher, et il voulait s'assurer que son bras droit avait compris !

— On pense même que cette fille a été victime des agresseurs de Claudine, ajouta-t-il. Les citoyens redoutent qu'ils aient frappé deux fois – et surtout, qu'ils soient sur le point de recommencer !

Bertrand inclina la tête pour gober avec grâce son morceau de viande. Assis près d'Hildemara, Stein dévorait son bœuf croustillant tout en écoutant la conversation avec un mépris de plus en plus évident. À la place de ses hôtes, il aurait réglé le problème très vite avec son épée. Dalton n'aurait rien eu contre cette solution, mais l'affaire n'était pas aussi simple que ça.

— C'est bien pour ça, dit Hildemara, que ce crime doit être élucidé. (Elle se pencha de nouveau en avant.) Le peuple doit savoir qui est coupable !

Ayant donné ses ordres, elle se rassit normalement.

Bertrand posa une main sur l'épaule de Campbell.

— Dalton, je vous connais bien, et je sais que vous ne voulez pas aller trop vite par souci de justice. Mais je devine que vous tenez déjà la solution, et que nous la connaîtrons bientôt ! Ainsi, nous éviterons qu'une pauvre Hakenne soit traînée devant un tribunal. Avec ce qu'elle a déjà souffert, elle ne mérite pas ça !

Personne ne le savait, mais Dalton avait déjà dit à Fitch de mettre en branle le mouvement qui les débarrasserait de Beata. Les choses s'accélérant, il allait cependant devoir donner un petit coup de pouce au jeune Haken. Pour le pousser dans une direction imprévue !

— Ce pain est carbonisé ! cria soudain Stein en jetant sa tranche sur la table.

Dalton soupira de lassitude. Leur invité adorait être le centre d'intérêt. Comme un enfant, quand on ne s'occupait pas de lui, il faisait un esclandre. Et depuis un moment, ils l'avaient exclu de la conversation.

— Il y a eu un problème aux cuisines, dit Campbell. Si vous n'aimez pas le pain trop cuit, grattez la croûte.

— Des sorcières sévissent dans le palais, rugit l'émissaire, et vous me parlez de gratter la croûte ? Vous ne trouvez pas mieux, comme solution ?

— Les fours ont mal fonctionné, lâcha Dalton.

Il jeta un coup d'œil dans la salle pour voir si des convives avaient remarqué l'éclat de Stein. Apparemment, personne ne le regardait, à part les quelques femmes, assises trop loin pour entendre, qui lui faisaient de l'œil sans relâche.

— Maître Stein, tout ça vient sûrement d'un tuyau de cheminée bouché. Dès demain, ce sera réparé !

— Des sorcières ! répéta Stein. Elles ont jeté un sort pour faire brûler le pain ! Tout le monde sait qu'elles adorent ça, dès qu'elles sont à proximité d'une cuisine !

— Dalton, souffla Teresa, cet homme connaît bien la magie. Il sait peut-être quelque chose que nous ignorons.

— Il est superstitieux, c'est tout ! (Campbell sourit à sa femme.) Ou alors, c'est encore une de ses blagues.

— Je peux vous aider à les débusquer ! cria l'émissaire. (Il se balança sur sa chaise et entreprit de se curer les ongles avec son couteau.) Je connais bien les sorcières ! Ce sont sans doute elles qui ont tué la femme et violé la jeune fille. (Comme s'il n'avait pas conscience de l'énormité qu'il venait de dire, il ajouta :) Laissez-moi enquêter, si vous en êtes incapables. Quelques scalps de plus iraient très bien sur ma cape !

Dalton posa sa serviette sur la table et pria sa femme de bien vouloir l'excuser de la quitter. Puis il se leva, contourna le ministre et son épouse et se pencha vers Stein. Ce rustre, constata-t-il, empestait plus que toute une écurie !

— J'ai des raisons de mener les choses à ma façon, murmura Campbell. Avec ma méthode, le « cheval » dont je m'occupe tirera notre charrue, tractera notre carrosse et portera notre eau. Et si je voulais simplement de la viande d'équidé, je n'aurais pas besoin de vous, parce que j'égorgerais la bête moi-même. Puisque mes avertissements n'ont pas suffi, dirait-on, laissez-moi remettre les choses au point avec des mots que vous comprendrez.

Stein eut un rictus qui dévoila ses dents jaunâtres.

— Sans vous, maître Stein, le problème de la jeune Hakenne ne se poserait pas. Avec tout ce que nous mettons à votre disposition, pourquoi avez-vous voulu prendre de force une des rares femmes qui ne se pâmaient pas devant vous ? Changer le passé est impossible, mais si vous nous gratifiez d'une nouvelle sortie incongrue, je vous trancherai la gorge de ma main, et je vous renverrai à l'empereur dans un panier à linge sale. Ensuite, je lui demanderai de nous envoyer un émissaire qui ne porte pas son cerveau entre les jambes.

Dalton pressa sur la carotide de Stein la pointe du couteau qu'il venait de tirer discrètement de sa botte.

— Vous êtes en présence d'êtres qui vous sont supérieurs ! Maintenant, annoncez aux convives de cette table que vous plaisantiez. Surtout, soyez convaincant ! Sinon, je jure que vous ne survivrez pas à cette nuit !

Stein eut un rire gras.

— Je vous aime bien, Campbell ! Au fond, nous nous ressemblons. Le ministre et vous adorerez l'Ordre Impérial, et je suis sûr que nous sommes faits pour travailler ensemble. Malgré vos ridicules manières de table, vous êtes un sauvage, comme moi.

Dalton se tourna vers le couple ministériel.

— Maître Stein a une déclaration à faire. Dès qu'il en aura terminé,

je devrai m’absenter pour vérifier certaines informations. Car je crois bien avoir découvert les noms des assassins.

Chapitre 42

Fitch courait dans le couloir faiblement éclairé. Selon Rowley, c'était très important !

Les pieds nus de Morley, qui l'accompagnait, produisaient un son mat sur le parquet. À présent, Fitch trouvait ce bruit bizarre. Après avoir passé sa vie sans chaussures, il avait eu du mal à s'habituer à porter des bottes, dont le vacarme l'annonçait à des lieues à la ronde. Maintenant, c'était entendre des pieds nus marteler le sol qui le déconcertait. Pis encore, cela lui rappelait l'époque où il était un minable garçon de cuisine. Une partie de sa vie qu'il voulait tout faire pour oublier…

Être un messager lui semblait encore un rêve éveillé.

À travers les fenêtres ouvertes, le jeune Haken entendait les lointains échos de la musique du banquet. La harpiste chantait en s'accompagnant avec son instrument. Il adorait le timbre très pur de sa voix, quand elle interprétait ainsi un solo dépouillé.

— Tu as idée de ce qui se passe ? demanda Morley.

— Non, mais je doute qu'il s'agisse d'un message à livrer, surtout un soir de banquet.

— J'espère que ça ne nous prendra pas trop longtemps…

Fitch comprit ce que voulait dire son ami. Morley ayant récupéré une bouteille de rhum presque pleine, ils avaient décidé de se soûler ensemble. Cerise sur le gâteau, une des filles de la buanderie avait accepté de boire avec eux. Morley avait suggéré qu'ils la laissent s'enivrer avant eux, histoire qu'elle soit disposée à la gentillesse.

Fitch en salivait d'avance…

De plus, il avait un urgent besoin d'oublier sa conversation avec Beata, et le rhum l'y aiderait.

Le premier bureau était vide et silencieux. Dès qu'ils y entrèrent, Dalton Campbell sortit de son fief pour les accueillir.

— Vous voilà enfin ! Parfait !

— Que pouvons-nous faire pour vous, messire Campbell ? demanda Fitch.

— Venez dans mon bureau, nous serons plus tranquilles…

Les deux jeunes Hakens suivirent l'assistant dans la pièce où une douce brise pénétrait par les fenêtres ouvertes. Sous sa caresse, les étendards ondulaient doucement.

— Nous avons des ennuis, soupira messire Campbell. Au sujet de la mort de Claudine Winthrop…

— Quel genre d'ennuis ? voulut savoir Fitch. Et que devons-nous faire pour arranger ça ?

L'assistant se passa une main sur le menton.

— On vous a vus…

— Que voulez-vous dire ? s'écria Fitch, soudain glacé de terreur.

— Vous avez entendu une diligence s'arrêter, n'est-ce pas ? Après, vous avez couru vers une mare pour vous débarrasser du sang ?

— C'est ça, messire… Et alors ?

Dalton Campbell soupira de nouveau puis pianota sur son bureau pendant qu'il cherchait ses mots.

— Le cocher de la diligence qui a découvert le corps est aussitôt reparti en ville pour prévenir la garde.

— Oui, vous nous l'avez déjà dit, messire Campbell, fit Morley.

— Mais je viens d'apprendre qu'il avait laissé son assistant sur les lieux. Et ce type a suivi vos traces dans le champ de blé – jusqu'à la mare…

— Malédiction ! souffla Fitch. Il nous a vus nous nettoyer ?

— Vous deux, oui ! En tout cas, vous êtes les seuls dont il ait cité le nom. « Fitch et Morley, a-t-il dit, deux garçons de cuisine du domaine. »

Le cœur de Fitch cognait follement dans sa poitrine. Il tenta de réfléchir, mais la panique lui embrouillait les idées.

Que l'exécution de Claudine ait été justifiée ou non, Morley et lui finiraient pendus.

— Mais pourquoi cet homme n'a-t-il pas parlé plus tôt ?

— Pardon ? Eh bien, parce qu'il était sous le choc, et qu'il avait peur… Mais ne perdons pas notre temps à pleurer sur le lait renversé. De toute façon, nous n'y pouvons plus rien.

L'assistant ouvrit un tiroir de son bureau.

— Je suis accablé par cette affaire… Vous m'avez fidèlement servi, et Anderith vous doit beaucoup, mais le mal est fait. On vous a vus !

Campbell sortit une bourse pansue du tiroir et la posa sur le bureau.

— Que va-t-il nous arriver ? demanda Morley.

Il était plus pâle qu'un mort, et Fitch comprenait très bien sa réaction. À l'idée de finir sur la potence, ses genoux se dérobaient et il craignait de se faire dessus.

Il faillit crier quand il se souvint de la description de Franca. On l'avait pendue par le cou, puis on avait allumé un feu pour l'achever. Mais elle avait eu sa magie pour la sauver. Morley et lui devraient subir le supplice jusqu'à son terme.

Dalton Campbell poussa la bourse vers les deux Hakens.

— Je veux que vous preniez ça…

Fitch dut se concentrer pour comprendre le sens de ces quelques

mots.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des pièces d'argent, et quelques-unes en or. Les gars, je me sens terriblement coupable. Vous m'avez aidé, et vous vous êtes montrés dignes de ma confiance. Mais quelqu'un vous a vus, et vous risquez une condamnation à mort.

— Mais vous pouvez dire que…, commença Fitch.

— Je ne peux rien dire du tout ! coupa l'assistant. Mon devoir est de protéger le ministre, au nom de l'avenir du pays. Le pontife est très malade, et Bertrand Chanboor sera bientôt appelé à le remplacer. Je ne peux pas laisser le chaos ravager Anderith à cause de Claudine Winthrop. Vous êtes comme des soldats, pendant une guerre. Sur le champ de bataille, on perd des hommes valeureux. De plus, en ce moment, les citoyens sont bouleversés, et personne ne m'écouterait. Une foule déchaînée s'emparerait de vous, et…

Fitch crut qu'il allait s'évanouir.

— Nous mettrait à mort, c'est ça que vous voulez dire ?

— Quoi ? s'écria Campbell, comme si cette remarque venait de le tirer d'une profonde réflexion. Non, ça n'arrivera pas ! (Il poussa de nouveau la bourse.) Il y a beaucoup d'argent là-dedans ! Prenez-le et fuyez ! Vous ne comprenez pas ? Si vous restez ici, vous serez morts avant le prochain coucher de soleil.

— Mais où irons-nous ? demanda Morley.

— Très loin d'ici… Quelque part où on ne vous retrouvera jamais.

— Mais si vous expliquiez un peu les choses, les gens sauraient que nous avons châtié une traîtresse, et…

— … Et violé Beata ? L'avenir d'Anderith ne vous forçait pas à faire ça !

— Quoi ? s'écria Fitch. Je jure que je ne l'aurais jamais touchée, messire ! Je vous en prie, croyez-moi !

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre ! Les gens qui vous traquent pensent que vous êtes coupables, et ils ne me laisseront pas le temps de leur prouver le contraire. Ils ne m'écouteront pas ! Pour eux, les assassins de Claudine sont aussi les violeurs de Beata, et ils n'en démordront jamais. Que ce soit vrai ou non ne compte pas ! Et l'homme qui vous a vus est un Anderien.

— On nous poursuit dé-déjà ? bredouilla Morley. Des gens nous cherchent ?

— Oui. Et si vous ne filez pas, on vous pendra pour les deux crimes. Votre seule chance est de fuir au plus vite !

» Pour vous récompenser d'avoir été loyaux, et de vous être battus pour sauver la civilisation anderienne, j'ai tenu à vous prévenir. Et je vous offre toutes mes économies pour vous permettre de partir.

— Vos économies ? répéta Fitch. Messire, nous ne pouvons pas les prendre. Vous avez une épouse, et…

— J'insiste ! Et si c'est nécessaire, je vous l'ordonnerai ! Comment pourrais-je dormir en paix, si je n'ai pas le sentiment d'avoir fait au moins ça pour vous aider ? J'ai toujours eu à cœur de ne pas laisser tomber mes hommes ! Et je vous dois tellement… (Campbell désigna la bourse.) Prenez cet argent, partagez-le, et utilisez-le pour partir loin d'ici. Il vous aidera à recommencer une nouvelle vie.

— Une nouvelle vie ?

— Exactement ! Vous pourrez même vous acheter des épées.

— Des épées ? répéta Morley, stupéfait.

— Bien sûr ! Il y a assez pour vous en payer dix chacun. Dans un autre pays, on se fichera que vous soyez des Hakens, et vous vivrez comme des hommes libres. Changez de travail, d'habitudes, de rêves ! Avec autant d'argent, vous pourrez même courtiser des femmes comme il faut.

— Mais nous ne sommes jamais sortis de Fairfield, gémit Morley.

Campbell posa les mains à plat sur son bureau et se pencha vers les deux Hakens.

— Si vous restez, vous serez pendus. Les gardes connaissent vos noms, et ils vous cherchent déjà. J'implore le Créateur qu'ils ne fassent pas irruption dans ce bureau ! Si vous voulez vivre, prenez l'argent et filez ! Offrez-vous une nouvelle existence, les gars !

Fitch regarda nerveusement derrière lui. Il ne vit rien, et n'entendit pas de bruit, mais leurs poursuivants pouvaient arriver d'un moment à l'autre. S'il ne savait pas où aller, suivre le conseil de messire Campbell lui semblait la seule solution.

Il ramassa la bourse.

— Messire, dit-il, vous êtes l'homme le plus formidable que j'ai connu. J'aurais aimé travailler pour vous jusqu'à la fin de mes jours. Merci de nous avoir prévenus, et… Eh bien, pour vos économies !

Dalton Campbell tendit la main et Fitch la serra. C'était la première fois qu'il échangeait un tel salut avec un Anderien. Et il trouva ça agréable, comme s'il avait enfin le droit de se sentir un homme digne de ce nom.

Messire Campbell serra aussi la main de Morley.

— Bonne chance à vous deux… À votre place, je me procurerais des chevaux. Mais ne les volez pas, surtout ! Vous mettriez vos poursuivants sur votre piste. Achetez-les, et comportez-vous en toutes circonstances comme si de rien n'était. Je sais que c'est difficile, mais sinon, vous éveilleriez des soupçons.

» Ne gaspillez pas votre argent avec des putains ou pour vous soûler, parce qu'il vous filera entre les doigts. Si vous faites des

bêtises, on vous capturera et vous ne vivrez pas assez longtemps pour mourir des maladies que vous auront refilées les filles de joie.

» Si vous êtes économes, cet argent vous permettra de survivre jusqu'à ce que vous ayez trouvé un endroit où vous installer.

Fitch serra de nouveau la main de son bienfaiteur.

— Merci de vos conseils, messire Campbell. Nous les suivrons à la lettre. Pour commencer, nous allons acheter des chevaux et partir au triple galop. Ne vous en faites pas pour nous, surtout ! Nous avons déjà vécu dans les rues, et nous savons échapper à des Anderiens qui veulent nous faire du mal.

Dalton Campbell eut un petit sourire.

— Pour ça, je vous fais confiance ! Que le Créateur veille sur vous !

Quand il retourna dans la salle à manger, Dalton trouva Teresa en grande conversation avec le ministre. Assise sur la chaise de Bertrand, sa femme riait et il l'accompagnait de bon cœur, ravi de s'attirer les grâces d'une si jolie femme.

Hildemara, Stein et les marchands placés à l'autre bout de la table tenaient à voix basse un conciliabule qui paraissait passionnant.

Dès qu'elle le vit, Teresa tendit un bras et prit la main de son mari.

— Te voilà enfin, mon chéri ! Tu vas rester, j'espère ? Bertrand, dites-lui qu'il travaille trop. Il doit prendre le temps de manger.

— Elle a raison, Dalton ! Je n'ai jamais vu quelqu'un mettre autant d'ardeur à la tâche ! Sans vous, votre femme est perdue ! J'ai essayé de la distraire, hélas, mes histoires n'ont pas eu l'heur de l'intéresser. Elle s'est montrée très polie, mais elle tenait surtout à me répéter que vous êtes un homme hors du commun. Comme si je ne le savais pas !

Bertrand et Teresa implorèrent Dalton d'aller se rasseoir à sa place pour se restaurer. Pendant que sa douce épouse regagnait sa chaise, il la supplia du regard d'avoir patience quelques minutes de plus. Puis il prit Hildemara par une épaule, fit de même avec Bertrand et leur parla à l'oreille.

— Les informations que je mentionnais ont confirmé mes soupçons. Comme je m'en doutais, les premiers rapports sur la mort de Claudine étaient exagérés. Elle a été victime de deux hommes, et pas un de plus ! (Dalton tendit à son chef un message cacheté.) Voici leurs noms.

Bertrand sourit comme un enfant à qui on donne des sucreries.

— Maintenant, veuillez m'écouter attentivement… J'étais sur leur piste, mais ils se sont enfuis après avoir volé une grosse somme d'argent dans la caisse des cuisines. Mais une chasse à l'homme a déjà commencé…

Dalton plissa le front pour faire comprendre à ses interlocuteurs

qu'il inventait une histoire abracadabrante pour une raison bien précise. Sans se poser de questions, le ministre et sa femme hochèrent simplement la tête.

— Demain, à l'heure qui vous plaira, vous pourrez rendre publics les noms des coupables. Ces deux garçons de cuisine ont violé et tué Claudine Winthrop. Avant, ils avaient abusé d'une pauvre Hakenne qui travaille pour Inger, notre boucher. Ce soir, ils ont volé de l'argent et se sont enfuis.

— La Hakenne en question confirmera cette histoire ? demanda Bertrand, inquiet qu'elle veuille disculper ses compatriotes et pointer un index accusateur sur sa poitrine.

— Après une épreuve pareille, la malheureuse n'a plus supporté de vivre à Fairfield. Nous ignorons où elle est allée, et elle ne reviendra probablement jamais. Dans le cas contraire, j'ai communiqué son nom aux gardes, qui l'intercepteront et me l'amèneront, afin que je… l'interroge.

— Si elle ne risque pas d'innocenter les deux garçons, dit Hildemara, peu amène, pourquoi leur laisser une nuit entière d'avance ? C'est idiot ! Le peuple rêve d'une exécution publique, et nous pouvons bien lui offrir ça ! Rien ne satisfait plus les gens qu'un spectacle de ce type.

— Nos concitoyens veulent connaître les coupables, et Bertrand va leur révéler leur identité. Tout le monde croira que les services du ministre ont élucidé l'affaire. Et en fuyant avant d'être démasqués, les Hakens auront en somme signé leurs aveux. Si nous avions procédé autrement, la Mère Inquisitrice s'en serait mêlée, et c'est un… inconvénient… que nous ne pouvons pas nous permettre.

» Une exécution serait inutile et dangereuse. Le peuple sera content que nous ayons trouvé les coupables, et ravi d'apprendre qu'ils sont très loin de Fairfield. C'est suffisant. Pourquoi prendre des risques alors que Bertrand n'est plus qu'à quelques pas du trône du pontife ?

Hildemara ouvrit la bouche pour protester.

— Dalton a raison, dit son mari.

— Sans doute, souffla à contrecœur sa femme.

— J'annoncerai la grande nouvelle demain, ajouta Bertrand, avec Edwin à mes côtés, s'il est assez rétabli. Bien joué, Dalton ! Encore un coup de maître ! Vous avez mérité une récompense, pour cette manœuvre de génie !

— J'ai prévu ça aussi, Bertrand, ne vous inquiétez pas…

— Pourquoi ne suis-je pas étonné ? lança le ministre avant d'éclater de rire.

Si curieux que cela paraisse, sa femme l'imita.

Alors qu'il marchait dans les couloirs avec Morley, Fitch dut

essuyer les larmes qui lui brouillaient la vue.

Les deux Hakens avançaient aussi vite qu'il était possible sans courir. Dalton Campbell leur avait conseillé d'agir normalement, et il savait de quoi il parlait. Dès qu'ils apercevaient des gardes, les fugitifs bifurquaient sans hâte excessive dans un couloir latéral. De loin, Fitch était un messager parmi tant d'autres, et Morley ressemblait à des dizaines d'employés du domaine.

Mais si des gardes tentaient de les interpeller, ils devraient courir. Par bonheur, le vacarme du banquet couvrirait celui de leurs pas sur le parquet.

Fitch eut soudain une idée qui favoriserait leur fuite. Sans daigner l'expliquer à Morley, il le tira par la manche et le guida jusqu'à un escalier qui menait au sous-sol.

Quand ils l'eurent descendu, Fitch trouva sans trop de difficultés la pièce qu'il cherchait. Ils entrèrent, s'assurèrent qu'elle était vide, allumèrent une lampe et refermèrent la porte.

— Fitch, tu deviens fou ? Pourquoi nous enfermer là-dedans ? Nous pourrions être déjà loin d'ici !

— Morley, ils cherchent qui, d'après toi ?

— Nous !

— Non, essaie de te mettre à leur place ! Ils traquent un messager et un garçon de cuisine. Je me trompe ?

— Eh bien… Tu as raison, je suppose, mais…

— C'est la salle où on garde les uniformes et beaucoup d'autres fournitures. J'y suis venu il n'y a pas longtemps, pour qu'on me donne une tenue, en attendant d'en avoir une sur mesure.

— D'accord, mais que fichons-nous ici ?

— Déshabille-toi !

— Pourquoi ?

— Tu es abruti, ou quoi ? Ils cherchent un messager et un garçon de cuisine ! Si tu portes une tenue comme la mienne, nous deviendrons *deux* messagers !

— Oh… Voilà une bonne idée !

Morley commença à se déshabiller. La lampe au poing, Fitch longea les étagères en quête d'un uniforme comme le sien. Quand il eut trouvé, il envoya un pantalon marron foncé à son ami.

— C'est ta taille ?

Morley enfila le vêtement.

— Oui, à peu près…

— Maintenant, essaie cette chemise blanche.

Morley passa la chemise, mais il ne parvint pas à la boutonner.

— Replie-la pendant que je t'en cherche une autre, dit Fitch.

— Pourquoi devrais-je m'embêter à la replier ?

— Tu veux qu'on se fasse attraper ? Personne ne doit se douter que

nous sommes venus ici. Si nos poursuivants ignorent que tu as changé de tenue, ça augmentera nos chances.

— Oui, bien sûr…, souffla Morley, penaud.

Il enleva la chemise et entreprit maladroitement de la plier.

Fitch lui en tendit une autre, qui fit l'affaire, même si elle était un rien trop large. Très vite, il découvrit un pourpoint semblable au sien, mais de plusieurs tailles plus grand.

Morley l'essaya, et il lui allait presque parfaitement.

— De quoi ai-je l'air ? demanda-t-il.

Fitch leva sa lampe et émit un sifflement admiratif. Bien plus costaud que lui, son ami, ainsi vêtu, avait une allure quasiment aristocratique. Des habits suffisaient-ils donc à transformer un homme ? Une éventualité que le jeune Haken n'avait jamais vraiment envisagée…

— Mon vieux, dit-il, tu en jettes encore plus que Rowley !

— Sans blague ? lança Morley, rayonnant. (Il se rembrunit aussitôt.) Et maintenant, fichons le camp d'ici !

— Non, il te faut d'abord des bottes. Les pieds nus, tu serais ridicule. Tiens, mets des chaussettes, sinon tu récolteras des ampoules.

Morley obéit, puis il enfila les bottes que lui tendait son compagnon.

— La pointure convient ?

— On dirait, oui…

— Emporte tes anciennes frusques, pour que personne ne sache que nous sommes venus. Le temps qu'on s'aperçoive qu'un uniforme a disparu, nous serons très loin d'ici !

Des bruits de pas retentissant dans le couloir, Fitch souffla sa lampe. Pétrifiés, les deux Hakens attendirent, trop terrifiés pour oser respirer. Ils étaient coincés, et plusieurs hommes approchaient…

Des gardes, sans doute deux. Et ils faisaient sûrement leur ronde, rien de plus.

Fitch manqua pourtant s'évanouir. La seule idée de finir pendu par une foule déchaînée lui retournait les entrailles, et il suait à grosses gouttes.

La porte de la réserve s'ouvrit.

Une silhouette se découpa sur le seuil, illuminé par la faible lumière qui brûlait dans le couloir. Il s'agissait bien d'un garde, à voir le fourreau qui pendait à sa hanche.

Fitch et Morley étant au fond de la pièce, entre deux rangées d'étagères, le rectangle de lumière qui jaillissait de la porte vint seulement lécher la pointe de leurs bottes. Paralysés, ils ne bougèrent plus un cil.

Le garde ne les vit pas, peut-être parce que ses yeux n'étaient pas accoutumés à la pénombre. Son inspection terminée, il referma la

porte et repartit avec son camarade. Fitch les entendit ouvrir d'autres battants, de plus en plus loin dans le couloir. Puis le silence revint.

— Fitch, souffla Morley, il faut que je pisse, ou je vais exploser ! On peut sortir d'ici ?

— Je crois, oui…

Ils sortirent et découvrirent, avec une intense satisfaction, que le couloir était désert. Quand Morley se fut soulagé, ils coururent vers l'issue la plus proche, pas très loin de la brasserie. En chemin, ils jetèrent les vieilles frusques de Morley dans une poubelle.

En passant, ils entendirent le vieux brasseur fredonner une chanson à boire. Morley proposa qu'ils fassent une courte halte pour se payer un petit coup. Fitch fut d'abord séduit par cette idée, car il avait le gosier atrocement sec. Mais il ne se laissa pas tenter.

— Non, je ne voudrais pas finir pendu à cause d'une chope de bière. Nous avons assez d'argent pour nous offrir à boire plus tard. Je ne veux pas rester ici une seconde de plus que nécessaire !

Morley acquiesça à contrecœur.

Ils sortirent sur les quais et descendirent les marches que Claudine avait gravies quand elle pensait venir retrouver le directeur Linscott. Si elle les avait écoutés, ce jour-là, bien des malheurs auraient été évités.

— On ne va pas chercher nos affaires ? demanda Morley.

Fitch se retourna et dévisagea son ami.

— Tu possèdes quelque chose d'assez précieux pour risquer ta vie ?

— Euh… non… À part un joli jeu de jonchet que mon père m'avait offert. Et quelques vêtements, mais cet uniforme est bien plus beau que mes frusques, y compris celles que je mets pour les réunions de repentance.

Les réunions de repentance… Au moins, ils n'auraient plus jamais à supporter ça !

— Je n'ai rien à aller chercher non plus. Il doit me rester quelques pièces de cuivre, mais c'est du toc comparé à notre trésor de guerre. Nous devrions aller à Fairfield et acheter des chevaux.

— Tu sais monter ? demanda Morley, dubitatif.

Fitch sonda les environs pour s'assurer qu'il n'y avait pas de gardes. Puis il flanqua à son compagnon une amicale bourrade.

— Non, mais je parie que nous apprendrons vite !

Alors qu'ils s'éloignaient, les deux Hakens se retournèrent pour jeter un dernier regard sur le domaine.

— Je suis content de m'en aller, dit Morley. Surtout après ce qui est arrivé aujourd'hui aux cuisines.

— Que veux-tu dire ?

— Tu n'en as pas entendu parler ?

— De quoi ? Tu sais, j'ai passé la journée en ville, à livrer des

messages…

Morley prit le bras de son ami et le força à s'arrêter.

— Il y a eu un incendie.

— Où ?

— Dans la cuisine. Les fours et la cheminée… Un vrai délire !

— Comment ça, un délire ?

Morley émit un profond bruit de gorge, pour imiter le rugissement d'un feu, puis il écarta les bras et les agita frénétiquement.

— Il y avait des flammes partout ! Le pain a brûlé, et un chaudron a éclaté, tellement il faisait chaud.

— Sans blague ? s'écria Fitch. Et il y a eu des blessés ?

Morley eut un rictus mauvais.

— Gillie a été salement brûlée. (Il tapa du coude dans les côtes de Fitch.) Elle s'occupait de ses sauces quand le feu est devenu fou. Ses cheveux ont pris feu, et sa sale gueule d'Anderienne aussi.

Morley éclata de rire comme s'il attendait ça depuis des années.

— Elle ne survivra pas, d'après les guérisseurs. Mais avant de crever, tu peux me croire, elle dégustera sacrément !

Fitch ne partagea pas l'enthousiasme de son ami. Même s'il n'avait aucune sympathie pour Gillie, ce n'était pas une raison pour se réjouir de ses malheurs.

— Morley, tu ne devrais pas être content qu'une Anderienne souffre. Ça montre que nous restons des barbares hakens…

Morley se contenta de ricaner.

Ils continuèrent à marcher vers la ville, se dissimulant dans les champs dès qu'ils entendaient les grincements des roues d'un carrosse ou d'un chariot. À chaque fois, ils attendirent un long moment avant de sortir de leur cachette.

Bizarrement, Fitch trouvait cette expérience assez amusante. Loin du domaine, il avait moins peur d'être capturé. Pendant la nuit, en tout cas.

— Morley, je crois qu'on devrait voyager après le coucher du soleil, et se cacher durant la journée. Au début, en tout cas. Il faudrait trouver des endroits sûrs, d'où nous pourrions voir arriver nos poursuivants. Si nous chevauchons de nuit, personne ne nous verra. Ou au moins, on ne nous reconnaîtra pas.

— Et si on nous tombe dessus pendant notre sommeil ?

— Nous monterons la garde à tour de rôle, comme des soldats en campagne.

— Je n'aurais pas pensé à ça, souffla Morley, émerveillé par la vivacité d'esprit de son compagnon.

Ils ralentirent le pas dès qu'ils furent dans Fairfield, toujours avec l'idée de ne pas se faire remarquer. Ici, ils savaient où se dissimuler, en cas de danger, aussi efficacement que dans les champs, sur la route

du domaine…

— Nous allons acheter des chevaux, dit Fitch, et partir dès ce soir.

— D'accord, mais comment sortirons-nous d'Anderith ? Messire Campbell nous a dit de trouver un pays où les gens se ficheront que nous soyons des Hakens. Mais à la frontière, il y a les sentinelles qui montent la garde près des Dominie Dirtch.

— Nous sommes des messagers, mon vieux, au cas où tu l'aurais oublié !

— Et alors ?

— Il suffira de prétendre que nous sommes en mission.

— Hors des frontières du pays ?

Fitch réfléchit à cette question.

— Qui pourrait nous contredire ? Si nous parlons d'une mission urgente, personne ne prendra le risque de nous retarder pour demander confirmation au domaine. Ça demanderait trop de temps…

— Et si quelqu'un veut voir le message ?

— Un courrier ne montre pas les plis secrets à n'importe qui ! Il suffira de dire qu'il s'agit d'un secret d'État, et que nous ne pouvons même pas révéler où nous allons.

— Je crois que ça marchera… Mon vieux, on va s'en tirer !

— Bien sûr ! Tu en as jamais douté ?

Morley tira sur la manche de Fitch, qui s'arrêta de marcher.

— Mais où irons-nous ? Tu as une idée ?

Le jeune Haken se contenta de sourire.

Chapitre 43

Beata plissa les yeux pour ne pas être éblouie par le soleil, puis elle posa son sac sur le sol et écarta les mèches de cheveux que le vent faisait voler sur son front. Ne sachant pas lire, elle ignorait le sens de l'inscription gravée sur la grande porte. Mais les mots étaient précédés d'un nombre, et grâce à Inger, elle savait reconnaître les chiffres.

« 23 »… Elle était arrivée à destination.

La jeune Hakenne étudia le mot gravé sur la porte, afin de le mémoriser. Ainsi, si elle le voyait ailleurs, elle pourrait le reconnaître. Mais savoir ce qu'il signifiait était au-delà de ses possibilités. Pour elle, les lettres avaient aussi peu de sens que les arabesques qu'un poulet dessinait dans la poussière. Pourtant, certaines personnes parvenaient à identifier ces marques mystérieuses et à savoir quel mot elles composaient. Un talent qui l'émerveillait depuis toujours.

Beata ramassa le sac qui contenait ses possessions. Le porter sur un si long chemin n'avait pas été facile, parce qu'il ne cessait pas de rebondir contre sa hanche, mais il n'était pas atrocement lourd, et elle l'avait changé de côté dès qu'un de ses bras fatiguait.

En fait, ses « trésors » se limitaient à peu de choses : une paire de chaussures faites sur mesure qu'elle avait héritées de sa mère (et qu'elle portait pour les grandes occasions, afin de ne pas les user), un peigne en corne, un peu de savon, quelques souvenirs que lui avaient offerts des amis, un peu d'eau, un rouleau de dentelle et un nécessaire de couture.

Inger lui avait donné des vivres pour dix personnes. Des saucisses de toutes sortes, certaines plus grosses que son bras, certaines très longues et très fines, d'autres encore enroulées comme des serpents. Et plusieurs morceaux de délicieuse viande fumée… En fait, ce viatique était ce qui alourdissait le plus son paquetage. Et même si elle en avait distribué en route à des vagabonds affamés – sans parler du fermier et de sa femme qui lui avaient fait faire un bout de chemin dans leur chariot – il lui restait assez de saucisses pour une bonne année !

Inger lui avait également remis une lettre d'introduction, qu'il lui avait lue avant son départ.

À chaque pause, le long du chemin, Beata avait déplié la feuille sur ses genoux et fait mine de la déchiffrer. Ayant mémorisé le texte, elle pensait pouvoir au moins reconnaître certains mots. Mais ces pattes de mouche ne lui disaient décidément rien !

Elle se souvint du mot que Fitch avait dessiné au fond du chariot.

« Vérité »…

Évoquer le jeune Haken la déprimant, elle secoua la tête pour le chasser de ses pensées.

Inger avait essayé de la retenir. Qu'allait-il faire sans elle ? avait-il gémi. Beata lui avait répondu que les candidats à l'embauche ne manqueraient pas. Et avec un peu de chance, il trouverait même un gaillard qui serait deux fois plus costaud qu'elle.

Le boucher avait insisté, affirmant que la force n'était pas tout, et qu'il avait besoin de ses « compétences ». De plus, il l'aimait presque comme une fille. Quand ses parents étaient venus travailler pour lui, lui avait-il rappelé, elle n'était pas plus haute que trois pommes…

Les yeux rouges, il l'avait suppliée de rester. Au bord des larmes elle-même, Beata n'avait pas cédé. Elle l'aimait comme s'il était son oncle préféré, et c'était justement pour ça qu'elle devait partir ! Sinon, elle lui attirerait à coup sûr de gros ennuis…

Inger avait affirmé qu'il saurait faire face. Mais il risquait d'être blessé, voire tué, et cela la terrifiait.

Et là, le boucher n'avait trouvé aucun argument à lui opposer…

S'il l'avait fait travailler dur, l'Anderien s'était toujours montré équitable. Chez lui, elle n'avait jamais eu faim, et il ne s'était pas une seule fois permis de lever la main sur elle. Bien qu'il n'hésitât pas à corriger les garçons, quand ils se montraient insolents, il ne frappait pas les filles. Cela dit, elles ne lui manquaient jamais de respect non plus…

Une fois ou deux, Inger s'était mis en colère contre elle, mais ça n'avait jamais dépassé le stade des cris. Pour la punir, quand il la jugeait en faute, elle était condamnée à vider et à désosser des volailles pendant toute la nuit. Par bonheur, elle n'avait pas écopé souvent de cette corvée. Peut-être parce qu'elle essayait toujours de faire de son mieux et de ne pas poser de problèmes dans le cadre du travail.

Obéir sans jamais se révolter était pour elle une sorte d'obligation morale. Quand on était souillé de naissance, parce qu'on avait la malchance d'être haken, il fallait à chaque instant s'efforcer d'agir honnêtement, pour ne pas être victime de sa nature impie.

De temps en temps, Inger lui faisait un clin d'œil et la félicitait d'avoir particulièrement bien travaillé. Pour ces moments-là, Beata aurait été prête à faire n'importe quoi !

Avant son départ, il l'avait longuement serrée dans ses bras. Puis il s'était assis à son bureau pour rédiger la fameuse lettre. Alors qu'il la lisait à haute voix, Beata avait cru voir des larmes briller dans les yeux de son patron. Là encore, elle avait dû lutter pour ne pas éclater en sanglots.

Son père et sa mère lui avaient appris à ne jamais pleurer en

public. Sinon, elle risquait de passer pour une personne faible ou peu intelligente. Depuis, elle prenait garde à lâcher la bonde à son chagrin la nuit, quand nul ne pouvait l'entendre.

Inger était un brave homme et il lui manquerait beaucoup, même s'il la forçait souvent à se tuer au travail. De toute façon, le labeur ne lui avait jamais fait peur.

Beata s'écarta soudain pour laisser passer un chariot qui se dirigeait vers la grande porte. La citadelle semblait énorme. En même temps, elle paraissait triste et perdue, perchée au milieu de nulle part sur une colline battue par les vents. À moins d'escalader les murs immenses, la porte géante était le seul moyen d'entrer ou de sortir de l'ouvrage fortifié.

Dès que le chariot fut passé, Beata le suivit et pénétra dans la cour intérieure du bâtiment. Elle grouillait de monde, comme si la citadelle avait abrité une petite ville derrière ses murs. D'ailleurs, il y avait des multitudes de bâtiments reliés par d'étroites ruelles…

Le garde posté à l'entrée cessa de parler au cocher du chariot et lui fit signe d'avancer. Puis il se tourna vers Beata, l'examina de la tête aux pieds, très rapidement, et la salua avec une impassibilité impressionnante.

— Bonjour, jeune dame.

Un ton courtois mais strictement professionnel. Avec les autres chariots qui attendaient dehors, l'homme n'avait pas de temps à perdre, et il tenait à le faire savoir aux visiteurs.

— Bonjour, répondit poliment Beata.

Les cheveux noirs de l'Anderien étaient humides de sueur. Dans son uniforme, le pauvre devait mourir de chaud.

— Par là, dit-il en tendant un bras. Deuxième bâtiment sur la droite. Et bonne chance !

Beata remercia le soldat de la tête et se faufila entre deux cavaliers, histoire d'arriver plus vite. Dans sa hâte, elle faillit marcher dans du crottin frais… Une expérience peu recommandable, quand on était pieds nus.

Des hommes et des femmes couraient dans toutes les directions, parvenant par miracle à ne pas se faire écraser par les chariots ou piétiner par les chevaux. Une odeur de sueur, de fumier, de cuir, de poussière et de bouse de vache montait aux narines de la jeune Hakenne, couvrant celle du blé nouveau qui poussait tout autour de la citadelle.

Beata n'était jamais sortie de Fairfield. Ce nouveau décor l'intimidait, mais il avait aussi quelque chose d'excitant.

Elle trouva sans trop de mal le bâtiment que lui avait indiqué le garde. Dans le hall d'accueil, elle approcha du bureau où une Anderienne, assise sur une simple chaise, écrivait soigneusement sur

une feuille de parchemin jauni. Sur sa droite, Beata remarqua une pile de documents similaires, certains très anciens et d'autres plus récents.

Quand l'Anderienne releva les yeux, Beata fit une gracieuse révérence.

— Bonjour, mon enfant… (La femme étudia Beata de pied en cap, comme l'avait fait le garde.) Tu viens de loin ?

— De Fairfield, ma dame.

L'Anderienne posa sa plume.

— Fairfield ! C'est rudement loin ! Pas étonnant que tu sois couverte de poussière !

— J'ai marché six jours de suite, ma dame.

L'Anderienne fronça les sourcils. Elle semblait du genre à le faire à la moindre occasion.

— Pourquoi es-tu venue ici, si tu es de Fairfield ? Il y a des postes bien plus proches de cette ville.

Beata le savait, mais elle avait tenu à fuir le plus loin possible de sa cité natale, où ne l'attendaient plus que des ennuis. Et Inger lui avait conseillé de choisir le Poste 23.

— Je travaillais pour un boucher nommé Inger, ma dame. Quand je lui ai parlé de mes intentions, il m'a dit qu'il avait servi ici, et que j'y trouverais des personnes de valeur. Bref, je suis là parce qu'il m'a recommandé ce poste…

L'Anderienne eut un sourire en coin.

— Je ne me souviens pas d'un boucher appelé Inger, mais il a vraiment dû servir ici, parce que son jugement sur le personnel est exact.

Beata posa son sac et tira la lettre de sa ceinture.

— Comme je vous l'ai déjà dit, ma dame, il m'a recommandé cette garnison.

Trop timide pour approcher plus du bureau, Beata se pencha en avant et posa la lettre devant l'Anderienne.

La femme déplia et la lut – les sourcils froncés, bien entendu !

Beata tenta de se souvenir du texte. Hélas, il s'effaçait déjà de sa mémoire. Bientôt, elle se rappellerait seulement le sens général de la lettre de recommandation d'Inger.

— Eh bien, jeune dame, dit la femme en posant la feuille, maître Inger semble penser beaucoup de bien de toi ! Pourquoi as-tu quitté un emploi où tu étais si performante ?

Beata n'avait pas prévu qu'on lui poserait cette question. Après une courte réflexion, elle décida de répondre honnêtement – mais sans trop entrer dans le détail.

— J'ai toujours rêvé de m'engager, ma dame. Parfois, on doit essayer de réaliser ses rêves. Sinon, à la fin de ses jours, on est amer et

déçu.

— Et pourquoi cette envie de t'engager ?

— Pour faire le bien, ma dame. Et parce que le mini… le ministre a fait en sorte que les femmes soient respectées dans l'armée. À égalité avec les hommes, je crois…

— Bertrand Chanboor est un grand homme.

Beata ravala sa fierté. Souvent, c'était plus un obstacle qu'un moyen d'aller de l'avant.

— C'est vrai, ma dame, et tout le monde le respecte. Il a permis aux Hakennes de servir avec des Anderiens des deux sexes. Et la loi précise que tout le monde doit respecter les femmes de ma race qui décident de protéger Anderith. Nous lui devons beaucoup, et pour nous, Bertrand Chanboor est un héros !

— En plus, tu avais un sale type sur le dos…, dit l'Anderienne, toujours aussi impassible. Je me trompe ? Un salopard qui te harcelait, pas vrai ? Un jour tu en as eu assez, et tu as trouvé le courage de partir.

— C'est vrai, ma dame. Mais je n'ai pas menti en parlant de mon rêve. Cet homme m'a poussée à le réaliser plus tôt que prévu, voilà tout. Et j'y suis toujours prête, si vous voulez de moi.

— Bien parlé ! Comment t'appelles-tu ?

— Beata.

— Parfait, Beata. Ici, nous essayons de suivre l'exemple du ministre Chanboor, donc de toujours nous comporter dignement.

— C'est pour ça que je suis là, ma dame.

— Je suis le lieutenant Yarrow. « Lieutenant », pour toi…

— Bien ma… lieutenant ! Alors, vous m'engagez ?

Yarrow désigna un gros sac en toile.

— Ramasse-le !

Sans poser de question, Beata obéit. Assez lourd, le sac semblait à moitié rempli de bois de chauffage. La jeune Hakenne glissa une main dessous, le souleva et, d'un seul bras, le tint plaqué contre sa hanche.

— Maintenant, hisse-le sur ton épaule !

Beata procéda comme avec un quartier de viande. Levant un bras, elle le tendit en avant, le plia à demi, banda ses muscles et fit reposer dessus la partie pleine du sac afin que la charge ne repose pas sur sa clavicule.

Puis elle attendit la suite.

— Très bien, dit Yarrow. Remets-le où il était.

Beata obéit.

— Félicitations, tu fais désormais partie de l'armée. Tu peux te réjouir, parce que ton rêve vient de se réaliser. Les Hakens

n'échappent jamais complètement à leur héritage impie, mais avec nous, tu pourras agir dignement et être appréciée à ta juste valeur.

Beata éprouva un sentiment de fierté comme elle n'en avait jamais connu. C'était peut-être une réaction suspecte, pour une Hakenne, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher.

— Merci, lieutenant.

— Quand tu sortiras d'ici, dit Yarrow, descend l'allée jusqu'aux remparts, où tu verras une décharge d'ordures. Jette ton sac dessus !

Beata en resta sans voix. Les chaussures de sa mère avaient coûté une petite fortune, et ses parents s'étaient privés pendant des années pour les acheter. Et les souvenirs offerts par ses amis avaient tant de valeur à ses yeux !

Pourtant, elle parvint à retenir ses larmes.

— Je dois aussi jeter la nourriture que m'a donnée Inger, lieutenant ?

— Oui.

Puisqu'une Anderienne le lui demandait, conclut Beata, il devait y avoir une raison, et elle ne discuterait pas.

— Lieutenant, puis-je disposer, afin d'accomplir la mission dont vous m'avez chargée ?

Yarrow dévisagea un moment la jeune recrue.

— C'est pour ton bien, Beata, dit-elle d'un ton un peu plus doux. Ces objets appartiennent à ton ancienne vie, et rien ne doit te la rappeler. Plus vite tu l'oublieras – la nourriture comprise – et mieux ce sera.

— Je comprends, lieutenant, dit bravement la jeune Hakenne. Mais puis-je au moins garder la lettre de mon ancien patron ?

Yarrow étudia la feuille, la replia et la tendit à Beata.

— C'est une lettre de recommandation, pas un souvenir de ton existence passée. Oui, tu peux la conserver. Au fond, tu l'as méritée pour avoir bien servi cet homme pendant des années.

Beata porta une main à son cou et posa un index sur l'épingle toute simple qui fermait son col. Celle que Fitch lui avait rendue une semaine plus tôt. Peu de temps avant de mourir d'une mauvaise fièvre, son père la lui avait offerte. Elle l'avait perdue quand le ministre et la brute nommée Stein l'avait retirée de son col et jetée dans le couloir, histoire de pouvoir ouvrir sa robe et découvrir si ses appas étaient aussi prometteurs qu'ils le pensaient.

— Lieutenant, je peux garder cette épingle ?

Pendant que son père la fabriquait de ses mains, il lui avait expliqué qu'un objet, même aussi simple, pouvait avoir un sens profond. La tête en spirale, par exemple, symbolisait le monde, où tout était connecté, même si on ne s'en apercevait pas, de son point de vue limité d'être humain. Mais si on avait pu suivre tous les chemins de

l'univers, on se serait aperçu, au bout du compte, qu'ils menaient tous au même point.

Il avait ajouté qu'elle ne devait jamais renoncer à ses rêves. Si elle se comportait bien, ils reviendraient un jour vers elle, même s'il lui fallait attendre pour cela d'être dans l'autre monde, où les esprits du bien accéderaient enfin à ses désirs. Une histoire idiote, pour faire plaisir à une enfant ! Beata le savait, mais elle l'aimait quand même…

Sourcils froncés, Yarrow étudia l'épingle.

— Oui. À partir de maintenant, le peuple d'Anderith te fournira tout ce dont tu as besoin.

— J'ai compris, lieutenant. Pour en être digne, je le servirai de mon mieux en toutes circonstances.

L'Anderienne sourit.

— Beata, tu es plus intelligente que la plupart de nos recrues, filles et garçons confondus. Tu comprends vite, et tu ne discutes pas les ordres. Deux qualités précieuses. (Yarrow se leva.) Bien entraînée, tu feras une excellente meneuse d'hommes. Je te verrais bien sergent. La formation est plus dure que celle d'un simple soldat, mais si tu travailles bien, dans une semaine ou deux, tu seras à la tête d'une petite section.

— Moi ? En si peu de temps ?

— Servir dans l'armée n'est pas si difficile que ça… Je suis sûre qu'apprendre à devenir un bon boucher est bien plus ardu.

— Et le combat ? Ce doit être un art compliqué à maîtriser ?

— Bien sûr, mais si ça reste important, parce que c'est la base du métier de soldat, ce n'est pas l'essentiel, loin de là, dans l'armée anderienne. Jadis, elle était un refuge pour les extrémistes, et le fanatisme des militaires étouffait la société qu'ils étaient censés protéger. (Yarrow sourit de nouveau.) De nos jours, c'est l'intelligence qui compte, et sur ce point-là, les femmes sont bien plus que les égales des hommes. Avec les Dominie Dirtch, les muscles ne servent plus beaucoup ! Ces armes combattent pour nous, et elles sont invincibles !

» Les femmes ont naturellement la compassion requise pour faire de bons officiers. Pense à la façon dont je t'ai expliqué pourquoi tu devais jeter tes objets personnels. Les hommes ne s'embarrassent jamais d'explications, même quand ce serait indispensable pour stimuler leurs troupes. Un chef doit éduquer ses subordonnés. Les femmes ont transformé l'armée, qui n'est plus un instrument de destruction aveugle et sauvage. Celles qui défendent Anderith ont droit à la considération qu'elles méritent. Grâce à nous, l'armée contribue à la civilisation anderienne, au lieu de la menacer, comme autrefois.

Beata baissa les yeux sur l'épée qui pendait à la hanche de Yarrow.

— J'en porterai aussi une ? demanda-t-elle. Et tout ce qui va avec ?

— Oui, Beata. Les armes sont conçues pour blesser afin de décourager d'éventuels agresseurs, et nous t'apprendrons à le faire. Tu deviendras un membre estimé du 23e régiment. Sache que nous sommes tous fiers de servir sous les ordres de Bertrand Chanboor, un très grand ministre de la Civilisation !

Le 23e régiment… Le nom que lui avait donné Inger, et l'inscription qui figurait sur la grande porte.

Ce régiment avait pour mission de s'occuper des Dominie Dirtch. Selon Inger, c'était la meilleure affectation qu'on pouvait avoir dans l'armée, et la plus respectée. Il avait même parlé de « soldats d'élite ».

Penser au boucher fit une impression étrange à la jeune Hakenne. Comme s'il appartenait à une existence qui n'était déjà plus la sienne…

Juste avant qu'elle parte, Inger l'avait prise par le bras et forcée à se retourner. Certain qu'un homme du domaine l'avait violentée, il voulait en avoir la confirmation.

Beata avait acquiescé. Et quand il avait voulu savoir le nom de ce « salaud », elle n'avait pas eu le cœur de lui mentir.

D'une voix tremblante, le boucher lui avait dit qu'il comprenait, maintenant, pourquoi elle voulait partir. C'était probablement le seul Anderien susceptible de la croire. Et d'être touché par ce qu'on lui avait fait.

Alors qu'elle s'éloignait, il lui avait souhaité d'être heureuse.

— Encore une fois ! ordonna le capitaine Tolbert.

Étant la première de la file, Beata leva son épée, avança et frappa le mannequin en paille accroché au bout d'une corde. Cette fois, elle lui transperça la jambe.

— Parfait, Beata ! s'exclama le capitaine.

Il ne manquait jamais de la féliciter quand elle le méritait. Pour une Hakenne, c'était une expérience inédite.

En s'écartant, elle faillit ne pas réussir à retirer sa lame du guerrier ennemi factice. Elle réussit de justesse, et assez maladroitement. Parfois, ses camarades n'y parvenaient pas.

Par bonheur, elle maniait des lames depuis des années. Plus petites, sans doute, mais cela lui donnait quand même un avantage sur les autres.

Bien qu'elle fût hakenne, et n'eût donc pas l'autorisation d'utiliser des couteaux, elle avait travaillé sous les ordres d'un boucher anderien, et donc obtenu une sorte de passe-droit. Chez Inger, seules les femmes de sa race étaient affectées au découpage, en compagnie d'employés anderiens. Les mâles hakens se chargeaient essentiellement du transport et du nettoyage, des activités où ils n'avaient pas besoin de couteaux.

Trois des autres filles du groupe – Carine, Emmeline et Annette – étaient également hakennes, et elles n'avaient jamais rien tenu de plus dangereux qu'un couteau à pain émoussé. Les quatre garçons anderiens – Turner, Norris, Karl et Bryce – venaient de familles modestes où on ne portait pas d'épée. Mais au moins, enfants, ils s'étaient entraînés en se battant en duel avec des bâtons.

Consciente que les Anderiens étaient en tout point supérieurs aux Hakens, Beata s'efforçait de ne pas ridiculiser les quatre garçons. Mais ils étaient plus doués pour rire bêtement que pour se battre. Et ils passaient le plus clair de leur temps à se vanter d'exploits parfaitement imaginaires.

Les deux Anderiennes – Estelle Ruffin et Marie Fauvel – n'avaient aucune expérience de l'escrime. Pourtant, comme leurs camarades, elles aimaient ça et s'en sortaient plutôt mieux que les garçons. À vrai dire, même les trois Hakennes semblaient plus douées qu'eux pour le métier des armes.

Turner et ses copains frappaient plus fort, mais ils étaient beaucoup moins précis. Le capitaine Tolbert le leur avait fait remarquer, histoire qu'ils cessent de se croire supérieurs aux filles. Comme il le disait, la violence d'un coup ne signifiait rien, quand il passait à côté de sa cible.

Karl s'était blessé à la jambe, le premier jour, et on avait dû recoudre la plaie. Depuis il plastronnait : un fier soldat, paré d'une cicatrice récoltée pendant le service !

Emmeline avança et visa aussi la jambe du mannequin. Hélas, elle rata son coup, car le capitaine faisait bouger la corde, et la pointe de son épée se coinça dans le nœud coulant passé autour du torse de la cible. Déséquilibrée, elle s'étala de tout son long.

Les quatre Anderiens s'esclaffèrent. Pas les cinq autres filles. Et elles blêmirent quand un des garçons traita leur camarade de « grosse vache maladroite ». Toujours prêts à se singulariser, les trois autres Anderiens ajoutèrent quelques moqueries de leur cru.

Fou de colère, le capitaine saisit par le col le garçon le plus proche – Bryce.

— Je vous l'ai dit cent fois ! beugla-t-il. Dans votre ancienne vie, vous pouviez vous moquer des autres ! Ici, c'est terminé ! On ne rit pas d'un frère d'armes, même s'il est haken. Chez nous, il n'y a que des égaux ! (Il lâcha Bryce, le poussant en arrière sans ménagement.) Un tel manque de respect mérite une punition ! Je vais demander à chacun d'entre vous d'en proposer une…

Tolbert interrogea d'abord Annette, qui suggéra que les garçons s'excusent. Carine et Emmeline soutinrent cette proposition.

Estelle Ruffin rejeta en arrière ses longs cheveux noirs d'Anderienne et déclara que les quatre coupables devaient être chassés

de l'armée. Marie Fauvel trouva que c'était une bonne idée, à condition de les laisser revenir dans un an.

Les garçons, eux, jugèrent que l'éclat du capitaine était déjà un juste châtiment.

— Beata, dit Tolbert, tu as l'ambition de devenir sergent. Si tu l'étais, pour quelle punition opterais-tu ?

La jeune Hakenne avait déjà préparé sa réponse.

— Si nous sommes tous égaux, nous devons être traités comme tels. Puisque Turner et les autres ont cru malin de ricaner, toute la section, au lieu d'aller dîner, devra creuser de nouvelles latrines. (Elle croisa les bras.) Et si nos estomacs crient famine pendant que nous manions la pelle et la pioche, nous saurons qui il faut remercier !

Le capitaine eut un sourire satisfait.

— Beata a trouvé la bonne solution. J'adopte sa motion. Si certains d'entre vous ne sont pas contents, qu'ils retournent dans les jupes de leur mère ! De toute façon, ils n'auront jamais le courage nécessaire pour devenir de bons soldats et être sans cesse solidaires de leurs frères d'armes.

Les deux Anderiennes foudroyèrent du regard leurs compatriotes mâles, qui baissèrent les yeux et contemplèrent les pointes de leurs bottes. Les Hakennes aussi leur en voulaient, mais ils parurent s'en soucier beaucoup moins.

— Reprenons l'exercice ! ordonna Tolbert. Je ne voudrais pas que vous soyez en retard pour aller creuser, quand sonnera la cloche du repas.

Personne ne protesta. Tous avaient déjà compris que se plaindre ne servait à rien…

La sueur dégoulinait dans le dos de Beata alors que la section marchait en colonne par deux sur une « route » défoncée juste assez large pour laisser passer un petit chariot d'approvisionnement. Alors que le capitaine ouvrait la marche, Beata avançait dans l'ornière de droite, quatre soldats derrière elle. Sur la gauche, Marie Fauvel guidait les quatre autres.

Beata était fière de marcher à la tête de sa section ! Après deux semaines de classes épuisantes, elle avait été nommée sergent, comme le prévoyait le lieutenant Yarrow. Sur ses épaules, des galons signalaient son grade. Marie Fauvel, une des Anderiennes, avait été promue caporal, et elle seconderait la jeune Hakenne. Les huit autres avaient reçu le « titre » de simples soldats.

Cette « promotion-là » signifiait simplement qu'on n'avait pas été chassé de l'armée avant la fin des classes. Et sur les dix recrues de départ, toutes étaient parvenues à s'accrocher.

Même si Beata commençait à s'y habituer, porter un uniforme sous

la chaleur de l'après-midi n'était pas très agréable.

Au-dessus de leur pantalon vert, les militaires anderiens portaient une longue tunique rembourrée serrée à la taille par une fine ceinture. Dessus, le règlement les obligeait à mettre une cotte de mailles.

Pour ne pas souffrir du poids excessif de cet équipement, les femmes étaient munies d'une cotte de mailles sans manches. Mais celle des hommes, plus longue, était intégrale et un capuchon, également de mailles, leur couvrait la tête et les épaules. Lors des marches, ils le rabattaient en arrière. Au combat, ils devaient le relever et poser dessus le casque de cuir qui faisait partie des accessoires communs aux soldats des deux sexes.

Beata se félicitait que les femmes bénéficient d'une tenue réglementaire allégée. Lors des inspections, il lui était arrivé de soulever les cottes de mailles des hommes, et elle ne s'imaginait pas marcher toute une journée avec un tel poids sur les épaules. Ce qu'elle devait trimbaler lui suffisait ! Et la lourde épée dont elle était si fière au début lui semblait à présent un pénible fardeau.

Les soldats étaient également affublés d'une cape. Quand il faisait chaud, comme aujourd'hui, ils l'attachaient simplement sur leur épaule droite, la laissant pendre sur le côté. À leur ceinturon d'armes étaient accrochés une épée et un couteau. Et en plus de leur incontournable paquetage, chacun devait porter deux lances…

Beata trouvait que sa section avait de l'allure. Cependant, les piquiers restaient les plus beaux soldats du 23e. Splendides dans leurs uniformes spéciaux, ces hommes-là, elle devait l'avouer, la faisaient souvent rêver. Bien qu'elles aient des tenues similaires, les femmes de ce corps d'élite étaient beaucoup moins impressionnantes.

Devant elle, la jeune Hakenne aperçut une forme sombre qui dominait les hautes herbes. En approchant, elle vit qu'il s'agissait d'une grande structure en pierre. Derrière et un peu à côté, elle aperçut trois casemates aux toits d'ardoise en bardeaux.

La gorge nouée, Beata comprit que la « structure » était une Dominie Dirtch.

Ces armes terrifiantes restaient l'unique création hakenne que les Anderiens continuaient à utiliser. Lors des séances de repentance, la jeune fille avait appris que des multitudes d'Anderiens avaient été réduits en bouillie par ces abominations. Celle-là semblait très vieille – exactement ce qu'elle était –, et sa surface, au fil des siècles, avait été polie par les intempéries et les soins minutieux des soldats chargés de s'en occuper.

Sous le règne des Anderiens, les Dominie Dirtch ne servaient plus qu'à préserver la paix !

Le capitaine Tolbert fit signe à la section de s'arrêter à côté des casemates. De là, Beata vit que plusieurs sentinelles étaient postées sur

le socle de pierre de la terrible Dominie Dirtch en forme de cloche.

Il y avait aussi des hommes dans les casemates. Cette section était en poste depuis des mois, et celle de Beata venait la relever.

— Voilà vos quartiers, déclara le capitaine Tolbert. Une casemate pour les hommes et une autre pour les femmes. Je compte sur vous pour qu'il n'y ait pas de mélange, sergent Beata. La troisième vous servira de cantine, de salle de réunion, et de tout ce que vous voudrez d'autre. Le bâtiment carré, là-bas, est un entrepôt.

Tolbert leur fit signe de se remettre en marche. Toujours en colonne par deux, ils dépassèrent la Dominie Dirtch sous le regard curieux des trois femmes et de l'homme perchés sur le socle.

Un peu devant la cloche de pierre, le capitaine s'arrêta et ordonna à la section de se déployer derrière lui.

— Voilà la frontière d'Anderith, soldats. (Tolbert désigna une plaine verdoyante qui semblait n'avoir pas de limite.) Au-delà, c'est le Pays Sauvage. On y trouve des royaumes dont les peuples ont parfois l'intention de nous voler nos terres. Et vous êtes là pour les en empêcher.

Beata rayonna de fierté. On l'avait choisie pour défendre Anderith. Enfin, elle agissait pour le bien commun !

— Pendant deux jours, la section que vous relevez et moi vous expliquerons tout ce qu'il faut savoir sur les Dominie Dirtch et la surveillance d'une frontière.

Le capitaine passa la section en revue puis s'arrêta devant Beata, la regarda dans les yeux et lui sourit, visiblement fier d'elle.

— Ensuite, vous serez sous les ordres du sergent Beata, dont vous connaissez tous les compétences. Obéissez-lui aveuglément et, si elle n'est pas disponible, remettez-vous-en au caporal Marie Fauvel. (Il désigna les casemates, derrière la section.) Le chef des hommes que je ramène à la citadelle me fera un rapport détaillé. S'il a eu à souffrir d'insubordination, je châtierai durement les coupables. Soldats, gardez cela à l'esprit ! Et n'oubliez pas non plus que le sergent Beata doit se montrer à la hauteur de sa tâche. Si elle échoue, je compte sur vous pour me le dire quand vous retournerez à l'arrière.

» Des chariots vous ravitailleront toutes les deux semaines. Prenez soin de vos provisions, et économisez-les.

» Votre mission essentielle est de prendre soin de cette Dominie Dirtch. En cela, vous êtes les fiers défenseurs de notre grand pays. Quand vous serez en poste sur le socle, vous apercevrez les deux autres Dominie Dirtch de ce secteur, sur votre droite et sur votre gauche. Il y en a tout au long de la frontière. Les sections ne sont pas toutes relevées en même temps, donc vous trouverez des soldats aguerris sur les deux autres positions de ce secteur.

» Sergent Beata, après notre départ, vous devrez vous assurer que

vos soldats montent la garde à côté de la Dominie Dirtch, et vous irez rencontrer les deux autres sections, pour mettre au point avec elles une étroite collaboration.

— À vos ordres, capitaine ! cria Beata, au garde-à-vous.

— Soldats, je suis fier de vous. Vous êtes de solides militaires anderiens, et je sais que vous ne me décevrez pas.

Beata pensa à l'arme terrible qui se dressait dans son dos. Et maintenant, elle allait en avoir la responsabilité, pour le bien de son pays.

La gorge nouée, elle comprit qu'elle était enfin lavée de sa souillure originelle. Son rêve se réalisait, et il se révélait aussi merveilleux qu'elle l'avait toujours imaginé.

Chapitre 44

Le grand soldat décocha un coup de pied à la vieille mendiante. En le voyant armer sa jambe, la femme avait tenté de s'écarter, mais ses réflexes n'étaient plus assez rapides. Elle serra les dents pour ravaler son humiliation et bloquer la douleur.

Si ses pouvoirs avaient été intacts, le gaillard aurait vu de quel bois elle se chauffait ! Un instant, elle envisagea de le rosser avec sa canne, mais considérant sa mission en cours, elle jugea plus prudent de n'en rien faire. Autant qu'elle en eût envie, ce n'était pas le moment de dispenser la justice.

Annalina Aldurren, Dame Abbesse à la retraite des Sœurs de la Lumière – et, à ce titre, femme la plus puissante de l'Ancien Monde pendant sept siècles –, fit tinter les trois pièces de cuivre qu'elle avait récoltées dans sa sébile et approcha des soldats réunis autour du feu de camp suivant.

Comme tous les autres, ces soudards lui accordèrent d'abord une certaine attention, au cas où elle aurait été une fille de joie en quête de clients. Bien entendu, leur intérêt se volatilisa dès qu'elle entra dans le cercle de lumière et les gratifia d'un grand sourire édenté.

Une habile illusion, réalisée en enduisant de suie quelques-unes de ses dents encore aussi blanches que de l'ivoire. Un « déguisement » très efficace, comme les haillons qu'elle avait enfilés sur sa robe, le fichu puant qui dissimulait ses cheveux – au cas où un « galant » n'aurait pas été découragé par son sourire écœurant – et la canne de marche sur laquelle elle s'appuyait. Ce dernier accessoire était à double tranchant : s'il donnait l'impression qu'elle était bossue, il lui valait d'abominables douleurs dans les reins.

En manque de compagnie féminine, deux soldats, jusque-là, lui avaient fait des avances malgré son allure volontairement peu engageante. Bien qu'ils aient été plutôt beaux, dans le genre barbare, Anna les avait très poliment éconduits. Comme ça n'avait pas suffi, elle avait dû recourir à des mesures plus radicales. Par bonheur, dans un camp de l'Ordre Impérial, découvrir des cadavres avec la gorge ouverte n'était pas rare, et personne n'en faisait une affaire. Les règlements de compte étaient légion, et il arrivait qu'on s'étripe pour une miche de pain.

Anna ne prenait jamais une vie d'un cœur léger. Mais connaissant la mission finale de ces soldats, et ce qu'ils lui auraient fait subir, elle

avait surmonté sans trop de peine sa répugnance.

Comme tous les autres hommes réunis autour des feux pour manger en se racontant des histoires guerrières ou salaces, ceux-là ne s'étonnèrent pas de voir une mendiante circuler dans le camp. Après lui avoir jeté un vague regard, ils se concentrèrent de nouveau sur le ragoût douteux et le pain dur comme du bois qui constituaient leur ordinaire, et qu'ils faisaient descendre à grand renfort de chopes de bière.

Quelques-uns émirent de vagues grognements pour inciter la vieille femme à aller tendre sa sébile ailleurs.

Une armée de cette taille était toujours accompagnée par une foule de civils. Des centaines de marchands suivaient la troupe dans leurs chariots, toujours prêts à fournir aux soldats les services que l'Ordre Impérial ne jugeait pas utile d'assurer. Anna avait même vu un peintre occupé à immortaliser un groupe d'officiers au torse fièrement bombé. Désireux d'être payé, et de ne pas se faire briser les doigts par des clients mécontents, l'homme n'avait pas hésité à flatter outrageusement ses modèles, dont la musculature, la beauté et même l'intelligence – exprimée par leur regard – avaient été multipliées par deux ou trois.

Des vendeurs ambulants proposaient toutes sortes de délices, en particulier des fruits et des légumes « du pays ». Anna elle-même avait salivé devant ces souvenirs hautement comestibles de l'Ancien Monde. Quand un soldat n'appréciait pas le rata distribué par l'Ordre Impérial, il pouvait s'offrir un véritable festin, à condition d'avoir de quoi le payer.

Le marché des amulettes et des porte-bonheur en tout genre était tout aussi florissant.

Avec son déguisement, Anna pouvait se déplacer librement dans le camp. À part quelques coups de pied dans les fesses, elle ne risquait rien. Mais explorer un cantonnement de cette taille n'était pas une petite affaire. Depuis une semaine qu'elle s'attelait à la tâche, elle n'avait pas avancé beaucoup, et ses jambes lui faisaient un mal de chien. Quant à sa patience, une qualité qui n'avait jamais été son fort, elle commençait à s'épuiser sérieusement.

Depuis le début de ses recherches, le fruit de sa mendicité lui aurait permis de subsister. À condition, bien entendu, qu'elle se contentât de viande truffée d'asticots et de légumes pourris. Mais après avoir accepté gracieusement les « dons » des soldats, elle s'empressait de s'en débarrasser discrètement. Lui donner des détritus était naturellement un moyen – fort cruel – de se moquer d'elle. Cela dit, elle connaissait certains mendiants qui auraient dévoré de bon cœur ces immondices.

Chaque soir, quand il était trop tard pour continuer à chercher,

Anna retournait dans le camp des civils. Là, sur ses propres fonds, elle s'achetait de quoi ne pas mourir de faim. Considérant la modicité de ses emplettes, tout le monde supposait qu'elle dépensait la « recette » de sa journée. Hélas, la Dame Abbesse n'était pas très douée pour tendre la main, et elle ne se voyait pas un grand avenir dans cette profession – car c'en était bien une, avec ses techniques et son savoir-faire spécifiques. Touchés par sa maladresse, des « collègues » plus aguerris avaient même tenté de lui donner des conseils.

Pour ne pas se trahir, Anna les écoutait avec une concentration parfaitement imitée. Certains de ces mendiants se faisaient de jolis revenus. Et pour arracher une pièce à des soudards de cet acabit, il fallait être rudement doué !

C'était souvent un destin cruel qui poussait les gens, contre leur volonté, à aller tendre la main dans les rues. Après des siècles passés à tenter de les aider, Anna savait que la majorité de ces épaves, malgré leur infortune, s'accrochaient âprement à la vie.

Dans le camp, elle ne se fiait à personne, et surtout pas aux mendiants, souvent plus dangereux que les soldats, qui avaient l'avantage d'ignorer l'hypocrisie. Quand ils ne voulaient pas de quelqu'un, ils n'hésitaient pas à jouer de la botte, voire à dégainer leur épée. Et lorsqu'ils en avaient après la vie d'une personne, cela se voyait au premier coup d'œil.

Les mendiants, eux, mentaient de la minute où ils se réveillaient à celle où ils se couchaient – après avoir adressé au Créateur une prière truffée de contrevérités.

Les menteurs figuraient en tête de la liste des créatures que la Dame Abbesse abominait. Et elle n'avait pas une plus haute opinion des crétins qui se laissaient régulièrement abuser par ces chacals.

Il pouvait arriver qu'une légère distorsion de la réalité s'impose au nom d'une noble cause. Mais mentir pour des raisons égoïstes revenait à faire le lit où viendrait tôt ou tard s'allonger le mal absolu.

Les victimes des menteurs, quand elles se laissaient prendre à répétition, ne valaient guère mieux que leurs « bourreaux ». La bêtise en plus, évidemment !

Cela dit, les menteurs en question, comme n'importe qui, étaient les enfants du Créateur, et il convenait, pour une Dame Abbesse, de leur accorder l'indulgence dont elle était censée faire preuve en toute occasion. Hélas, c'était plus fort qu'elle ! Anna ne pouvait pas souffrir cette engeance-là, et elle accepterait, dans l'autre monde, le châtiment qu'on lui réserverait à cause de ce péché.

La mendicité se révélant une activité prenante, Anna consacrait aussi peu de temps que possible à sa pratique, afin d'avancer plus vite dans ses recherches. Le camp étant chaque soir dressé d'une manière différente, et dans le plus grand désordre, appliquer une méthode

rigoureuse se révélait impossible. Par bonheur, à cause de sa taille, et en dépit de sa désorganisation, la troupe s'arrêtait grosso modo dans la même configuration – un peu comme une caravane de chariots qui s'immobilise le long d'une route pour camper.

Le matin, il fallait largement plus d'une heure après le départ de la tête de colonne pour que la queue se mette en mouvement. Le soir, le phénomène s'inversait, et les derniers hommes s'arrêtaient alors que les premiers avaient déjà avalé leur repas.

Anna s'étonnait de la direction suivie par cette armée, qui s'était formée aux alentours du port de Grafan, dans l'Ancien Monde. Après avoir filé tout droit vers le Nouveau Monde, les troupes avaient suivi la côte vers l'ouest, où la Dame Abbesse avait eu la surprise de les rencontrer.

Sans être une experte en stratégie, Anna trouvait bizarre le comportement de l'Ordre Impérial. Une attaque massive au nord eût semblé logique. Alors, pourquoi ce voyage vers l'ouest, une direction qui ne menait à aucune cible importante ? Connaissant Jagang, la Dame Abbesse savait qu'il ne faisait jamais rien sans une excellente raison. Si brutal, arrogant et cruel qu'il fût, l'empereur n'était pas un imbécile.

Et il savait faire montre de patience.

Les peuples de l'Ancien Monde n'avaient jamais formé une société homogène. Après quasiment un millénaire passé à les observer, Anna les aurait – charitablement – qualifiés de « divers », « turbulents » et « incontrôlables ». Jusqu'à ces derniers temps, elle n'avait jamais entendu parler de deux régions de l'Ancien Monde qui fussent parvenues à se mettre d'accord sur un minimum de choses.

En vingt ans, Jagang avait réussi l'impossible exploit d'unifier des peuples indisciplinés et égoïstes. Sa brutalité, sa corruption et son goût de l'injustice n'entrant pas en ligne de compte dans cette affaire-là, il fallait lui concéder ce mérite, si douteux fût-il. Et ce faisant, il avait levé une armée d'une puissance jamais vue dans l'histoire des deux mondes…

À l'inverse de leurs parents, attachés uniquement à leur minuscule bout de terre, les jeunes hommes qui composaient l'armée de l'Ordre Impérial servaient ce qu'il fallait bien appeler une « nation ». Ces soldats et ces officiers étaient pour la plupart des enfants quand Jagang avait pris le pouvoir. Élevés dans le culte de sa personnalité, ils avaient, comme tous les gamins du monde, assimilé l'enseignement de leurs aînés et adopté la morale et les valeurs qu'il véhiculait.

Les Sœurs de la Lumière, en revanche, n'avaient pas vocation à s'impliquer dans les affaires séculières. Au cours de sa vie, Anna avait vu naître et disparaître des dizaines de rois et de dirigeants de tout poil, parfois même démocratiquement élus. Protégés par un antique

sort qui altérait le cours du temps, le Palais des Prophètes et ses occupants étaient un îlot de stabilité dans un monde en perpétuel changement. Et si les sœurs travaillaient sans relâche à améliorer l'humanité, elles utilisaient la magie, pas le pouvoir politique…

N'étant pas née de la dernière pluie, la Dame Abbesse avait toujours gardé un œil sur les dirigeants séculiers, de peur qu'il leur prenne l'idée de se mêler de ce qui ne les regardait pas. En décidant d'éliminer la magie, Jagang avait violé toutes les règles non écrites, et Anna n'avait pas pu se réfugier dans son habituelle neutralité.

Et maintenant, l'Ordre s'enfonçait dans le Nouveau Monde pour détruire impitoyablement le pouvoir conféré à quelques personnes par le Créateur Lui-Même.

À chaque fois qu'il avalait un royaume, Jagang s'y installait pour préparer l'annexion du suivant. De son nouveau fief, il s'adressait à sa prochaine victime, et l'incitait à affaiblir ses propres défenses. Très au point, sa propagande consistait à corrompre les bonnes personnes en leur faisant miroiter une généreuse part du gâteau à venir. Ainsi, ces « taupes », qui affichaient le masque de la vertu et prêchaient apparemment pour la paix, minaient subtilement les défenses de leur propre pays.

Vidés de leur substance, certains royaumes déroulaient carrément un tapis rouge sur le chemin des troupes de Jagang. D'autres nations, leurs fondations minées par ces terribles « termites », tentaient quand même de résister, mais étaient submergées dès que l'Ordre Impérial augmentait sa pression.

Depuis qu'elle savait que l'armée de Jagang se dirigeait vers l'ouest, Anna, très inquiète, se demandait si l'empereur n'avait pas réussi un exploit quasiment impensable : envoyer des émissaires en mission secrète en leur faisant contourner par la mer la grande barrière, et ce des années avant que Richard eût détruit les Tours de la Perdition. Ce voyage était extraordinairement dangereux. Pour l'avoir fait en son temps, la Dame Abbesse savait de quoi elle parlait.

Jagang avait-il eu entre les mains des recueils de prophéties qui prédisaient la disparition de la grande barrière ? Ou des sorciers très doués l'en avaient-ils averti des décennies à l'avance ? Après tout, Nathan avait décrit cet avenir-là à Anna très longtemps avant la naissance de Richard.

S'il en était ainsi, Jagang ne s'était pas seulement mis en marche pour explorer, conquérir et exploiter. À voir comment il avait patiemment conquis l'Ancien Monde, il semblait évident qu'il n'était pas homme à s'engager sur un chemin qu'il n'avait pas d'abord déblayé, aplani et élargi.

Anna s'arrêta dans l'obscurité, entre deux groupes de soldats, et

regarda autour d'elle. Si incroyable que cela paraisse, elle n'avait pas encore réussi à voir les tentes de l'empereur et de ses officiers supérieurs. Un problème d'autant plus gênant que les Sœurs de la Lumière étaient probablement gardées à proximité du pavillon de l'empereur.

Anna ne vit rien d'autre que des feux de camp et des soldats. Exaspérée, elle serra les poings pour ne pas crier de rage. Avec l'obscurité et la totale désorganisation du cantonnement, elle pouvait n'être pas loin des tentes et passer quand même à côté sans les repérer.

Et le pire, dans tout ça, restait de ne pas être en mesure de recourir à son pouvoir ! Avec lui, elle aurait pu espionner des conversations à distance et lancer de petits sorts qui se seraient chargés des recherches à sa place. Sans sa magie, elle avait l'impression d'être sourde et aveugle…

Comment pouvait-elle être si près des Sœurs de la Lumière et ne pas les sentir ?

Et il y avait pis que cela… Pour Anna, être privée de magie équivalait à avoir perdu l'amour du Créateur. Après une – très longue – vie passée à Le servir et à sentir en elle la présence de son Han, la source de sa magie, cette double absence était une torture. Par le passé, tout n'avait pas été rose, loin de là, mais s'ouvrir à son Han l'avait toujours aidée à surmonter les épreuves, si graves fussent-elles.

Pendant plus de neuf siècles, ce compagnon invisible ne l'avait jamais quittée. Depuis qu'il ne répondait plus à ses appels, elle avait plusieurs fois failli éclater en sanglots.

Tant qu'elle ne pensait pas à l'« amputation » qu'elle venait de subir, la Dame Abbesse ne se sentait pas vraiment différente. Dès qu'elle tentait de toucher sa « lumière intérieure », sa détresse devenait intolérable.

Aussi longtemps qu'elle ne cherchait pas à l'utiliser, elle aurait pu jurer que son Han était là, comme un ami sûr et solide qu'on voit toujours du coin de l'œil dans le tumulte d'une bataille. Mais dès qu'elle tentait de s'y appuyer, elle basculait en avant et plongeait dans un gouffre obscur terrifiant, comme si le sol venait de s'ouvrir sous ses pieds.

Sans son pouvoir, privée de l'amour du Créateur et de la protection du sort qui enveloppait le Palais des Prophètes, Annalina Aldurren redevenait une personne strictement comme les autres.

Non, en réalité, elle était *moins* que les autres ! Le plus minable mendiant valait presque autant qu'elle !

Une vieille femme, que l'âge frappait comme toutes ses semblables, et qui n'avait pas plus de force qu'elles !

L'expérience, les connaissances et la sagesse qu'elle avait accumulées au fil des siècles lui conféraient cependant un petit avantage sur une mortelle normale. Hélas, elle doutait que ce fût suffisant…

Tant que Zedd n'aurait pas banni les Carillons, elle serait pratiquement impuissante. Oui, tant que Zedd ne les aurait pas bannis… S'il réussissait un jour !

Anna s'engagea entre deux chariots et se retrouva coincée, car quelqu'un arrivait dans l'autre sens. Avec l'humilité que devait manifester tout mendiant conscient de son statut, même s'il abominait les gens normaux, la vieille dame s'excusa et recula pour dégager le passage au promeneur nocturne.

Au son de sa voix, il s'agissait plutôt d'une promeneuse. Et ce qu'elle lança eut le don de pétrifier Anna.

— Dame Abbesse ? C'est vraiment vous ?

Anna leva les yeux sur le visage stupéfait de la sœur Georgia Cifaro, une femme qu'elle connaissait au bas mot depuis cinq cents ans.

Le souffle coupé, la pauvre Georgia ne trouvait plus ses mots. Anna tendit un bras et tapota la main de la sœur, qui portait un seau rempli de bouillie de flocons d'avoine fumante.

— Sœur Georgia, le Créateur soit loué, je te retrouve enfin !

Georgia tendit son bras libre et toucha du bout des doigts le visage de la Dame Abbesse, comme si elle doutait de sa réalité.

— Vous êtes morte, gémit-elle. J'étais à vos funérailles, et j'ai vu votre cadavre brûler avec celui de Nathan. Pendant que vos âmes s'envolaient vers la Lumière, j'ai prié toute la nuit en compagnie des autres sœurs et des apprentis sorciers…

— Tout le monde était là ? Et tu es restée jusqu'à l'aube, chère Georgia ? J'ai toujours su que tu étais une femme de qualité. Oui, implorer le Créateur de m'accueillir à ses côtés, et jusqu'au lever du soleil, voilà qui te ressemble bien ! Sache que je t'en suis très reconnaissante…

» Au détail près que ce n'était pas mon cadavre !

— Pourtant… Eh bien, je veux dire… Verna a été choisie pour vous remplacer, alors…

— Je sais, c'est même moi qui l'ai ordonné dans ma dernière lettre ! Et j'avais d'excellentes raisons pour ça ! Cela dit, je suis toujours vivante, comme tu le vois !

Georgia posa enfin son seau et se jeta dans les bras de la Dame Abbesse.

— Vivante ! Oui, vivante !

Sur ses mots, la sœur éclata en sanglots comme une fillette.

Anna la calma rapidement en usant de toute son autorité – et en la

secouant un peu, pour faire bonne mesure. Dans le camp de l'ennemi, faire une crise de nerfs était peu judicieux, et il n'était pas question que toutes les Sœurs de la Lumière soient condamnées parce que l'une d'elles perdait son sang-froid.

— Dame Abbesse, s'écria Georgia dès qu'elle fut remise, que vous est-il arrivé ? Vous empestez la bouse de vache, et vous ressemblez à une mendiante !

— Je n'ai pas voulu courir le risque d'exposer mon arrogante beauté devant ces soudards ! Qu'aurais-je fait, à mon âge, de centaines de demandes en mariage ?

Georgia ne put s'empêcher de sourire, mais ça ne dura pas, et elle recommença vite à sangloter.

— Dame Abbesse, ce sont des bêtes sauvages ! Du premier au dernier !

— Je sais, Georgia, je sais… (Anna prit le menton de la sœur et la força à relever la tête.) Allons, tiens-toi bien droite, comme il sied à une Sœur de la Lumière ! Ce que subit le corps ne compte pas ! L'important, c'est ce qu'il advient de nos âmes éternelles. Ces bêtes, comme tu dis, ont pu souiller ta chair en ce monde, mais elles ne peuvent rien contre ton âme !

» Alors, comporte-toi dignement, comme une vraie Sœur de la Lumière.

Georgia sourit à travers ses larmes.

— Dame Abbesse, merci ! Pour me souvenir de ma vocation, il me fallait entendre des mots comme ceux-là. Parfois, il est si facile d'oublier sa mission…

Anna passa au sujet qui la préoccupait depuis une semaine.

— Où sont les autres sœurs ?

— Par là, sur votre droite.

— Vous êtes toutes ensemble ?

— Non, Dame Abbesse. Certaines d'entre nous ont prêté allégeance à Celui Qui N'A Pas De Nom. Il y avait des Sœurs de l'Obscurité parmi nous…

— Je sais…

— Vraiment ? Jagang les garde ailleurs… Toutes les Sœurs de la Lumière sont ensemble, mais j'ignore où sont les… autres. Et d'ailleurs, je m'en fiche !

— Grâce en soit rendue au Créateur, souffla Anna. C'est ce que j'espérais, et Jagang a eu l'obligeance de séparer pour moi le bon grain de l'ivraie !

Georgia regarda nerveusement autour d'elle.

— Dame Abbesse, vous devez partir ! Sinon, vous vous ferez tuer ou capturer.

La sœur tenta de pousser Anna, pour qu'elle s'en aille au plus vite.

La Dame Abbesse lui saisit le poignet et lui secoua le bras pour la forcer à l'écouter.

— Je suis venue sauver les Sœurs de la Lumière ! Grâce à un événement, eh bien… imprévu…, il va leur être possible de s'évader.

— On ne peut pas…

— Silence ! Et écoute-moi ! Les Carillons rôdent dans notre monde !

— C'est impossible !

— Tu crois ? Moi, je t'assure que c'est vrai ! Si tu doutes encore, dis-moi pour quelle raison tu as perdu ton pouvoir ?

Georgia ne répondit pas. Pas très loin de là, Anna entendit les rires gras de soudards qui devaient avoir entamé une partie de dés.

— Alors ? insista la Dame Abbesse. Pourquoi es-tu coupée de ton Han, d'après toi ?

— Nous n'avons pas le droit de le toucher, sauf quand Jagang nous l'ordonne. Il peut s'introduire dans nos esprits, Dame Abbesse. Et s'il découvre que nous lui avons désobéi, la punition nous enlève toute envie de recommencer.

» Jagang contrôle notre pouvoir. Et s'il est mécontent de ce que nous faisons, il nous torture tellement que… (Georgia éclata de nouveau en sanglots.) Dame Abbesse, c'est horrible !

Anna prit la sœur dans ses bras.

— Allons, allons, c'est fini… Calme-toi, à présent. Tout va s'arranger. Bientôt, nous partirons toutes ensemble loin de ce monstre.

Georgia se dégagea violemment.

— Partir ? C'est impossible ! Celui qui marche dans les rêves contrôle nos esprits. À l'instant même, il nous espionne peut-être. Il en a la possibilité, vous savez ?

— Tu te trompes ! As-tu oublié les Carillons ? Notre magie a disparu, et la sienne aussi. Tu es libre désormais. Et les autres également !

Georgia voulut protester, mais Anna la tira sans douceur en avant.

— Conduis-moi aux autres sœurs. Ne comprends-tu donc rien à ce que je dis ? Nous avons une chance, et il faut la saisir avant qu'il soit trop tard !

— Dame Abbesse, nous ne…

Anna prit entre le pouce et l'index l'anneau qui perçait la lèvre inférieure de la sœur.

— Tu veux rester l'esclave de cet ignoble salaud ? Continuer à lui offrir ton corps, et en faire profiter aussi ses sbires ? (Elle tira un peu sur l'anneau.) C'est ça que tu désires ?

— Non, Dame Abbesse, gémit Georgia.

— Alors, conduis-moi jusqu'à la tente où sont enfermées les Sœurs

de la Lumière ! L'évasion est prévue pour ce soir.

— Dame Abbesse, je…

— En route, avant qu'on nous surprenne !

Georgia ramassa le seau de bouillie et avança. Anna la suivit et remarqua qu'elle regardait sans cesse derrière elle, comme si on les avait suivies. Marchant d'un bon pas, elles s'efforcèrent de toujours passer le plus loin possible des feux de camp.

Même ainsi, des soldats les remarquèrent et lancèrent sur leur passage des remarques salaces. Quelques-uns tentèrent d'attraper au vol la jupe de Georgia et éclatèrent de rire en la voyant se tortiller comme une anguille pour leur échapper.

Quand un des soudards parvint à saisir le poignet de la plus jeune des deux sœurs, Anna se campa devant lui et sourit de toutes ses dents. De surprise, l'homme lâcha sa proie.

— Vous allez nous faire tuer…, soupira Georgia quand elles furent assez loin de l'ignoble type.

— J'ai pensé que tu n'étais pas d'humeur à tenir compagnie à ce gaillard.

— Quand un soldat insiste, nous devons nous soumettre. Sinon, Jagang nous donne une petite… leçon.

— Je sais… Mais tout ça sera bientôt fini. Dépêche-toi, maintenant ! Si nous partons très vite, nous serons loin, demain matin, et Jagang ne saura pas où nous chercher.

Georgia voulut encore argumenter, mais Anna la poussa en avant.

— Le Créateur m'en soit témoin, ma fille, en cinq cents ans, je ne t'avais jamais vu hésiter autant que ces dix dernières minutes. Maintenant, conduis-moi aux autres sœurs ! Sinon, je m'occuperai de toi, et les punitions de Jagang te sembleront de douces caresses !

Chapitre 45

Anna surveilla les alentours pendant que Georgia écartait le rabat de la tente. Ayant constaté que personne ne les épiait, elle entra à la suite de sa compagne.

Des dizaines de femmes se pressaient dans leur prison de toile. Certaines couchées, d'autres assises, les bras autour des genoux, et d'autres encore serrées épaule contre épaule comme des volailles terrorisées.

Presque aucune ne leva les yeux quand la Dame Abbesse entra. De sa vie, elle n'avait jamais vu une telle bande de poules mouillées !

Elle s'en voulut aussitôt de sa dureté. Ces femmes avaient subi d'indicibles tortures.

— Dehors ! souffla sœur Rochelle. (Assise près du rabat, elle non plus n'avait pas levé les yeux.) Pas de mendiante ici !

— Bravo pour ta charité, mon enfant ! railla Anna. Tu as bien raison de ne pas vouloir partager ton humble demeure avec des traîne-misère !

Dès qu'elles entendirent la voix de la Dame Abbesse, la moitié des femmes relevèrent la tête. À la pâle lueur des chandelles, Anna les vit écarquiller les yeux comme si elles venaient d'apercevoir un fantôme. Certaines tirèrent sur la manche de leurs compagnes encore avachies, ou leur flanquèrent un coup de coude dans les côtes.

Une partie des sœurs portaient des tenues d'une invraisemblable indécence. Leur robe les couvrait du cou aux chevilles, mais avec un tissu aussi transparent, elles auraient pu être nues sans que ça ne change rien. Les autres avaient encore leurs vêtements habituels, si déchirés qu'on les reconnaissait à peine. Quelques privilégiées arboraient autre chose que des haillons.

— Fionola, dit Anna, étant donné les circonstances, tu n'as pas l'air si mal que ça. Kerena, Aubrey et Cherna, on dirait que vos cheveux grisonnent. C'est un sort qui nous guette toutes, mais ça vous sied particulièrement bien.

Toutes les sœurs étaient pétrifiées de stupéfaction.

— C'est vraiment elle, annonça Georgia. Bien vivante, croyez-moi ! Elle n'est pas morte, comme nous le pensions. La Dame Abbesse Annalina Aldurren est toujours de ce monde !

— Ancienne Dame Abbesse, corrigea Anna. Verna m'a remplacée, mais je…

Toutes les sœurs bondirent sur leurs pieds. Anna eut l'impression de voir un troupeau de moutons quand un loup se montre dans les environs. Encore un effort, et elles détaleraient à toutes jambes.

Les Sœurs de la Lumière étaient des femmes fortes, intelligentes et capables de tout affronter sans faillir. Qu'avait-il fallu leur infliger pour les transformer en une bande de donzelles effarouchées ?

— Lucy, dit Anna, te revoir me met du baume au cœur. (Elle ébouriffa les cheveux d'une jeune sœur terrorisée.) Vous revoir toutes est un grand bonheur ! Oui, mes enfants, je remercie le Créateur de m'avoir conduite jusqu'à vous !

Les sœurs s'agenouillèrent pour saluer leur supérieure et remercier à leur tour le Créateur de l'avoir gardée en vie.

— Allons, allons, relevez-vous ! (La Dame Abbesse essuya les larmes qui ruisselaient sur les joues de Lucy.) Pleurer et prier fait toujours du bien, mais nous n'avons pas de temps à perdre. Je sais combien vous avez souffert, et nous en parlerons plus tard, pour tenter de refermer vos blessures. À présent, l'heure est à l'action !

Des sœurs vinrent embrasser l'ourlet de la robe d'Anna. L'air désespéré, d'autres les imitèrent. Devant ces brebis perdues enfin retrouvées, la Dame Abbesse crut que son cœur allait se briser.

Elle afficha son plus doux sourire, leur caressa la tête et les bénit en les appelant chacune par leur nom. Puis elle remercia le Créateur d'avoir préservé leurs corps et jalousement veillé sur leurs âmes. Dans cette misérable tente, au milieu du camp ennemi, la Dame Abbesse prit le temps – et trouva le courage – d'offrir à ses sœurs une audience des plus formelles… à quelques détails protocolaires près.

Devant leur détresse, Anna jugea inutile de rappeler qu'elle n'était plus en poste depuis qu'elle avait transmis le flambeau à Verna. À ce moment précis, alors qu'un peu de joie venait illuminer le cœur ravagé de ces femmes, des sujets aussi triviaux n'avaient aucune importance.

Après quelques minutes, Anna se força à mettre un terme à l'émouvante cérémonie.

— Maintenant, taisez-vous, et écoutez-moi ! Bientôt, nous aurons tout le temps de célébrer nos retrouvailles. À présent, laissez-moi vous dire pourquoi je suis venue.

» Un événement terrible s'est produit. Mais comme vous le savez mieux que quiconque, l'équilibre est présent en chaque chose. Car le drame dont je parle va vous permettre de fuir cet enfer, mes enfants.

— La Dame Abbesse m'a dit que les Carillons rôdent dans notre monde, annonça Georgia. (Toutes les sœurs crièrent d'horreur.) Et elle le croit dur comme fer.

Le sens de cette dernière phrase était limpide : Georgia restait inflexiblement sceptique, et toutes celles qui goberaient cette histoire

seraient des idiotes !

— Écoutez-moi ! répéta Anna. (Elle plissa le front, les yeux brillants de colère. Une expression que ces femmes connaissaient assez bien pour en avoir des frissons dans le dos.) Vous vous souvenez de Richard ?

Toutes les sœurs hochèrent la tête.

— Je m'en doutais ! Eh bien, c'est une longue histoire, mais pour la résumer, sachez que Jagang a provoqué une peste qui a fait des milliers de victimes. D'innombrables malheureux ont agonisé dans d'atroces souffrances, et beaucoup d'enfants sont morts. Parmi les survivants, la plupart sont désormais orphelins…

» Sœur Amelia…

— Elle a juré fidélité au Gardien ! s'écrièrent quelques femmes, dans les derniers rangs.

— Je sais, dit Anna. C'est elle qui est allée dans le royaume des morts chercher le sort dont Jagang avait besoin pour déclencher la peste. Elle est responsable de la fin de tant d'innocents !

» Par bonheur, Richard a pu arrêter l'épidémie en recourant à sa magie.

Les sœurs échangèrent des regards surpris et murmurèrent entre elles. Consciente de leur fournir trop d'informations à la fois, Anna décida pourtant de continuer, afin qu'elles mesurent l'importance des enjeux.

— Mais il a attrapé la peste… Pour le sauver, la Mère Inquisitrice a dû lancer un sort… (La Dame Abbesse leva un index pour intimer le silence à son auditoire.) En réalité, c'est Nathan qui le lui a fourni. Car il s'est évadé, vous devez le savoir… (Une fois encore, elle coupa court à un concert d'exclamations.) Le Prophète a révélé à la Mère Inquisitrice les noms des trois Carillons. C'était le seul moyen d'arracher Richard à la mort, et je suis sûre que Nathan avait conscience du danger. Mais il a pris un risque pour sauver Richard, et nous ne devons pas l'en blâmer.

» La Mère Inquisitrice a prononcé à voix haute les noms des trois Carillons. Le Sourcier s'est rétabli, mais les monstres rôdent désormais dans notre monde. Je le sais parce que je les ai vus. Et ils ont déjà fait plusieurs victimes…

Cette fois, personne ne protesta, et sœur Georgia elle-même parut convaincue.

— Dois-je vous rappeler quel cataclysme nous guette ? En réalité, il a déjà commencé et la magie se délite. Nos pouvoirs sont tellement affaiblis qu'ils en deviennent inutiles. Mais par la grâce de l'équilibre dont je parlais tout à l'heure, il en va de même pour celui de Jagang.

» Et dans ces conditions, nous pouvons toutes partir d'ici.

— Je ne comprends pas ce que les Carillons viennent faire là-dedans ! lança une sœur.

Anna dut inspirer à fond pour ne pas perdre son calme.

— Ils provoquent une défaillance de la magie. Celle de Jagang n'échappant pas à la règle, vous n'êtes plus sous l'emprise de celui qui marche dans les rêves…

— Et que se passera-t-il quand les Carillons retourneront dans le royaume des morts ? demanda Georgia. Cela risque d'arriver n'importe quand. Dame Abbesse, vous ne pouvez même pas être sûre que l'empereur ne nous espionne pas en ce moment !

» S'ils n'ont pas réussi à s'approprier une âme, les Carillons sont sûrement déjà de retour chez Celui Qui N'A Pas De Nom, pour bénéficier de sa protection. Dans ce cas, Jagang a déjà retrouvé son pouvoir, et je parierais qu'il entend tout ce que nous disons ! Peut-être parce qu'il s'est introduit dans ma tête !

Anna prit les bras de la sœur.

— Non, je suis sûre que c'est impossible ! Comme la vôtre, ma magie s'est volatilisée. Et si elle était revenue, je le saurais ! Comme vous, d'ailleurs… Je ne peux toujours pas toucher mon Han, et Jagang est tout aussi impuissant que moi.

— Nous n'avons pas le droit d'utiliser notre pouvoir sans la permission de l'empereur, rappela une sœur. S'il nous était rendu, nous ne le saurions pas.

— Personne ne m'interdit de toucher mon Han ! Donc, vous pouvez vous fier à moi pour vous le dire…

— Mais si les Carillons retournent chez eux, dit Kerena en avançant d'un pas, Son Excellence retrouvera ses…

— Non ! Il y a un moyen d'interdire à Jagang de s'introduire dans vos esprits.

— C'est impossible ! s'écria Cherna. (Elle regarda autour d'elle, comme si l'empereur, tapi dans les ombres, les espionnait déjà.) Dame Abbesse, vous devez fuir ! Sinon, ils vous captureront. Si des soldats vous ont vue, ils doivent être en train d'en informer Jagang.

— Oui, partez d'ici ! insista Fionola. Oubliez-nous, et sauvez votre vie ! De toute façon, nous sommes condamnées. Si vous restez, ça n'apportera rien de bon.

— Écoutez-moi, à la fin ! explosa Anna. Je peux vous libérer de celui qui marche dans les rêves ! Ensuite, nous fuirons ensemble.

— Je ne vois pas de quelle façon…, commença Georgia, visiblement reprise par son scepticisme naturel.

— Pourquoi pensez-vous que Jagang n'entre pas dans mon esprit ? Vous croyez que la Dame Abbesse ne l'intéresse pas ? S'il le pouvait, hésiterait-il à me contrôler ?

Les sœurs se turent et réfléchirent un moment.

— Je suppose que non, concéda Aubrey, le front plissé. Qu'est-ce qui l'en empêche ?

— Quelqu'un me protège, voilà ce que je tente de vous dire depuis une éternité ! Richard est un sorcier de guerre, et vous savez toutes ce que ça signifie : il contrôle les deux facettes de la magie.

Les sœurs battirent des cils de surprise, puis recommencèrent à murmurer entre elles.

— Et en plus de ça, ajouta Anna, les réduisant au silence, il est un Rahl !

— Parce que ça fait une différence ? demanda Fionola.

— Ceux qui marchent dans les rêves virent le jour à l'époque de l'Antique Guerre. Un sorcier de ce temps-là, Alric Rahl, lança un sort appelé le « lien » qui mettait son peuple et ses alliés à l'abri des armes vivantes comme Jagang. Tous ses descendants doués pour la magie ont le même pouvoir.

» Les D'Harans sont naturellement liés à Richard parce qu'il est leur seigneur Rahl. Ainsi, ils échappent aux intrusions mentales de l'empereur…

— C'est bien beau, dirent en chœur plusieurs femmes, mais nous ne sommes pas d'haranes.

— N'ai-je pas parlé de « ses alliés » ? Si vous jurez allégeance à Richard, du fond du cœur, Jagang ne pourra plus vous utiliser comme de vulgaires marionnettes.

» Il y a un moment que j'ai prêté serment à Richard, l'homme qui a pris la tête du combat que nous livrons contre l'Ordre Impérial. Jagang veut détruire la magie, mais en attendant, il s'en sert pour arriver à ses fins. Grâce au lien, je suis insensible à son pouvoir.

— Si les Carillons sont bien dans notre monde, dit une sœur, le lien n'agira plus, et nous serons vulnérables.

Anna soupira d'agacement. Ne pas perdre patience se révélant difficile, elle dut se rappeler que ces malheureuses étaient depuis longtemps entre les mains de l'ennemi.

— Dans cette histoire, les effets s'annulent, ne le comprenez-vous pas ? Tant que les Carillons seront là, Jagang sera privé de son pouvoir. Dès qu'ils partiront, le lien redeviendra actif, et vous ne risquerez rien non plus. Dans les deux cas, vous serez libres !

» Vous saisissez ? Jurez allégeance à Richard, le Sourcier qui combat pour la Lumière, et vous n'aurez plus rien à craindre de l'empereur. Mes sœurs, nous pouvons fuir dès ce soir ! Plus rien ne vous retient ici !

Toutes les femmes écarquillèrent les yeux, comme si ce raisonnement ne parvenait pas à s'imprimer dans leur cerveau.

Puis Rochelle prit la parole.

— L'ennui, c'est que nous ne sommes pas toutes ici…

— Où sont les autres ? demanda Anna. Avant de partir, nous irons les chercher.

Personne n'osa répondre. Anna claqua des doigts à l'attention de Rochelle, qui sursauta comme si on venait de la tirer d'un rêve éveillé.

— Elles sont sous les tentes, Dame Abbesse.

Toutes les sœurs baissèrent la tête. À la lueur des bougies, les anneaux d'or passés à leurs lèvres supérieures brillèrent faiblement.

— Les tentes ? répéta Anna.

Rochelle s'éclaircit la gorge et lutta pour refouler les larmes qui perlaient à ses paupières.

— Quand il veut nous punir, ou nous « donner une bonne leçon », Jagang nous oblige à « servir sous les tentes ». Tous les soldats y ont le droit de s'amuser avec nous.

— Dame Abbesse, gémit Cherna en se jetant à genoux, nous sommes devenues les catins de ces brutes !

— Eh bien, c'est terminé à partir de ce soir ! lança Anna. Désormais, vous êtes libres, et je veux vous voir agir comme des Sœurs de la Lumière ! C'est compris ? Vous n'êtes plus les esclaves de ces porcs !

— Et nos compagnes ? demanda Rochelle.

— Vous ne pouvez pas aller les chercher ?

— Attendez ici, Dame Abbesse, dit Georgia, la tête bien haute. Rochelle, Aubrey, Kerena et moi allons régler ce problème. (Elle regarda les trois autres sœurs.) N'est-ce pas ? Nous savons ce qu'il nous reste à faire.

Les trois sœurs acquiescèrent. Puis Kerena posa une main sur le bras d'Anna.

— Vous voulez bien nous attendre ici ?

— C'est d'accord, mais dépêchez-vous ! Nous devons partir le plus vite possible pour ne pas éveiller les soupçons en traversant le camp alors que presque tout le monde dort. Nous ne…

— Attendez-nous, c'est tout, dit Rochelle, très calme. Nous nous chargerons de tout, et il n'y aura pas de problèmes.

Georgia se tourna vers les autres sœurs.

— Assurez-vous que la Dame Abbesse reste ici. C'est très important.

Les femmes hochèrent la tête.

— Si vous tardez trop, dit Anna, nous partirons sans vous ! C'est compris ?

— Nous serons de retour très vite, dit Rochelle. Ne vous inquiétez pas.

— Dans ce cas, que le Créateur veille sur vous…

La Dame Abbesse s'était assise parmi les sœurs, de nouveau

plongées dans leurs pensées sans nul doute sinistres. La joie des retrouvailles dissipée, elles étaient redevenues tristes et apathiques.

Pour détendre l'atmosphère, Anna tenta de raconter les épisodes les plus amusants de ses récentes aventures. Espérant que quelqu'un daignerait sourire, elle insista sur les moments où elle n'avait pas vraiment été à son avantage.

Personne ne réagit. On ne lui posa même pas de questions, et aucune sœur ne chercha à croiser son regard. Comme des animaux en cage, ces malheureuses cherchaient uniquement à échapper à la terreur… au moins en esprit.

Anna se sentit de plus en plus mal à l'aise. Au milieu de ces femmes qu'elle connaissait si bien, elle eut soudain l'impression d'être prise au piège. Comme si elle ne les connaissait pas si bien que ça, justement !

Parfois, se souvint-elle, les animaux en cage étaient trop effrayés pour fuir, même quand on laissait la porte ouverte…

Quand le rabat de la tente s'écarta, toutes les femmes s'éloignèrent d'Anna, qui se leva d'un bond.

Quatre colosses en cuirasse et lestés d'assez d'armes pour équiper tout un régiment entrèrent et sondèrent la tente, les yeux plissés sous leur tignasse crasseuse emmêlée.

À leur allure, Anna devina qu'il ne s'agissait pas de simples soldats.

Georgia, Rochelle, Aubrey et Kerena entrèrent à leur tour.

— C'est elle ! lança Rochelle en désignant Anna. Voilà la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière !

— Rochelle, grogna Anna, qu'est-ce que ça veut dire ? Que penses-tu…

L'homme qui devait être le chef du petit groupe approcha, saisit le menton de la Dame Abbesse et, comme un maquignon, la força à tourner et retourner la tête.

— Tu es sûre ? demanda-t-il à Rochelle. On dirait une mendiante comme les autres.

— C'est la Dame Abbesse, croyez-moi ! intervint Georgia. (Le soudard la regarda, l'air méprisant.) Elle s'est simplement déguisée pour entrer dans le camp.

L'homme fit signe à ses compagnons d'approcher. Voyant qu'ils avaient apporté des chaînes munies de fers, Anna tenta de se débattre, mais un des soudards la ceintura sans mal puis lui saisit les poignets et lui tira sur les bras pour qu'un autre colosse lui mette les fers.

Pendant que deux brutes la plaquaient sur le sol, le dernier homme posa à côté d'elle une petite enclume.

Le chef des soudards plaça les fers sur l'enclume et son compagnon entreprit d'enfoncer des goujons dans les trous de fixation. Quand ce

fut fait, il tordit à grands coups de marteau les pointes des goujons, pour fermer de manière permanente les fers. Comme il avait calculé trop juste, le métal rouillé blessa les poignets d'Anna, mais ses tourmenteurs n'accordèrent aucune attention à ses cris de douleur.

Assez expérimentée pour savoir que lutter ne servait à rien dans certaines circonstances, la Dame Abbesse se tint tranquille. Sans son Han, elle était impuissante contre ces quatre brutes.

Réfugiées au fond de la tente, les sœurs n'osaient pas contempler le résultat de leur trahison.

Les soudards fermèrent à coups de marteau les maillons ouverts des chaînes qu'ils venaient de fixer aux fers. Face contre terre, Anna rugit de colère quand ils recommencèrent toute l'opération sur ses chevilles, puis s'occupèrent de sa taille et de son cou.

Lorsque ce fut terminé, des mains brutales la relevèrent. Les poignets plaqués le long des flancs – puisque les fers étaient reliés à la chaîne qui lui ceignait la taille – Anna serait désormais entravée au point de ne pas pouvoir s'alimenter seule.

— Il n'y avait personne avec elle ? demanda un des hommes en grattouillant sa barbe emmêlée.

Georgia et Rochelle secouèrent la tête.

— Si elle est si idiote, comment a-t-elle réussi à devenir la Dame Abbesse ? ricana l'homme.

— Nous n'en savons rien, messire, répondit Georgia. (Elle s'inclina humblement devant le guerrier.) Mais elle l'est, je vous le garantis.

L'homme haussa les épaules, comme s'il se fichait de tout ça, au fond, puis il fit mine de partir. Mais il se ravisa, étudia un moment les femmes massées au fond de la tente et désigna une de celles qui portaient une robe transparente.

— Toi, tu viens avec nous !

Sœur Theola tressaillit, ferma les yeux et murmura une prière qui ne lui servirait à rien.

— Allez, bouge-toi ! lança l'homme.

Theola se leva et avança d'une démarche vacillante vers ses bourreaux. Ravis du choix de leur chef, les trois autres soudards la tirèrent vers eux.

— Vous aviez promis de ne pas faire ça…, protesta timidement Georgia.

— Sans blague ? Eh bien, j'ai changé d'avis !

— Alors, permettez-moi au moins de prendre sa place…

— Quelle noblesse, pour une si belle pouliche ! (Le colosse prit Georgia par un bras et l'entraîna avec lui.) Puisque ça te tente tellement, je te permets d'accompagner ta très chère amie !

Après le départ des brutes avec leurs proies du jour, un lourd silence régna dans la tente. Alors qu'aucune sœur n'osait la regarder,

Anna s'assit lourdement sur le sol. Avec ces chaînes, elle trouva miraculeux de ne pas s'être étalée de tout son long…

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Bien qu'elle n'eût pas crié, ce simple mot retentit comme un coup de tonnerre. Quelques sœurs en tremblèrent de peur, et d'autres éclatèrent en sanglots.

— Nous savons qu'il est impossible de fuir, osa répondre Rochelle. Au début, nous avons toutes essayé. C'est la vérité, Dame Abbesse ! Certaines d'entre nous ont payé ces tentatives d'une mort lente et douloureuse.

» Son Excellence nous a montré que nos rêves d'évasion étaient vains. Et aider quelqu'un à fuir est tout aussi grave que s'échapper soi-même. Nous ne voulons plus recevoir de « leçons » de ce genre.

— Vous auriez pu être libres ! explosa Anna.

— C'est faux, dit Rochelle. Désormais, nous appartenons à Son Excellence. Nous ne serons plus jamais libres !

— Au début, je veux bien croire que vous étiez les victimes de Jagang, lâcha Anna. À présent, vous êtes ses complices ! J'ai risqué ma vie pour voler à votre secours. Et vous avez choisi de rester des esclaves !

» Mais il y a encore pis ! Vous m'avez menti, toutes autant que vous êtes ! Et pour servir le mal, qui plus est ! (Devant la colère d'Anna, les sœurs se voilèrent le visage.) Vous savez ce que je pense des menteurs, n'est-ce pas ? Et comment les juge le Créateur, dans Son infinie sagesse !

— Mais, Dame Abbesse…, gémit Cherna.

— Silence ! Vos propos ne m'intéressent plus, et vous n'avez aucun droit de me forcer à les entendre. Si je dois être un jour débarrassée de ces chaînes, ce sera avec l'aide de gens qui servent pour de bon la Lumière. Vous ne valez pas mieux que les Sœurs de l'Obscurité. Au moins, elles ont l'honnêteté de dire ouvertement qui est leur maître !

Anna cessa sa diatribe, car un homme venait d'entrer sous la tente.

De taille moyenne, mais solidement bâti, il avait en particulier une poitrine et des bras énormes. Sa veste de fourrure, grande ouverte, laissait voir les multiples chaînes d'or incrustées de diamants qui pendaient à son cou de taureau. Des bagues dignes d'un roi brillaient à tous ses doigts…

La lueur des bougies se reflétant sur son crâne rasé, il avançait lentement, ravi par la terreur qu'il provoquait chez les prisonnières.

Accrochée à l'anneau d'or qui perçait sa narine gauche, une chaînette le reliait à la boucle qu'il portait à l'oreille, du même côté du visage. Les joues glabres, Jagang arborait une moustache en demi-lune et un triangle de poils drus à l'aplomb de sa lèvre inférieure.

Mais c'étaient ses yeux, surtout, qui glaçaient les sangs.

Dépourvus de blanc, ils étaient uniformément gris. Pourtant, on aurait juré que des taches d'obscurité tourbillonnaient dans leurs profondeurs hypnotiques.

Le regard terrifiant des hommes capables de marcher dans les rêves. Quand il se posa sur elle, Anna douta que celui du Gardien en personne fût plus impressionnant.

— Nous avons de la visite, je vois ! lança-t-il d'une voix aussi puissante que le reste de sa personne.

— Un porc qui parle ? lâcha Anna. Comme c'est fascinant !

Jagang éclata de rire. Un son qui n'avait rien d'agréable.

— Eh bien, ma petite chérie, quelle arrogance ! Georgia prétend que tu es la Dame Abbesse. C'est vrai ?

Du coin de l'œil, Anna remarqua que toutes les femmes s'étaient jetées à genoux, le visage plaqué dans la poussière. Malgré sa colère, elle aurait difficilement pu les blâmer de vouloir se soustraire au regard de cet homme.

Décidée à jouer le jeu jusqu'au bout, elle se fendit d'un charmant sourire.

— Annalina Aldurren, Dame Abbesse à la retraite des Sœurs de la Lumière – pour ne pas vous servir, empereur !

Les pectoraux de Jagang se gonflèrent quand il croisa les mains et s'inclina avec une révérence feinte devant sa prisonnière.

— Empereur Jagang, à ton service, très chère !

— Et que me réservez-vous, empereur ? La torture ? Le viol ? La pendaison ? La décapitation ? Ou le bûcher, peut-être…

— Ma petite chérie, tu t'y connais pour donner des idées coquines à un homme, on dirait !

Jagang tendit une main, saisit Cherna par les cheveux et la força à se relever.

— Mon problème, c'est que j'ai une foule de sœurs « régulières », et une multitude de « traîtresses » qui ont juré allégeance au Gardien. Entre nous, c'est celles-là que je préfère, mais tu devais t'en douter un peu… D'autant plus qu'elles n'ont pas totalement perdu leur pouvoir.

Jagang lâcha les cheveux de Cherna et la saisit à la gorge.

— En revanche, je n'ai qu'une Dame Abbesse dans mon cheptel !

L'empereur souleva la malheureuse Cherna du sol. Bien qu'elle ne pût plus respirer, la sœur ne tenta pas de se débattre. Quand il lui serra davantage la gorge, elle écarquilla les yeux de terreur et ses lèvres s'ouvrirent sur un cri muet.

— Mes petites chéries, dit Jagang en se tournant vers les autres sœurs, la Dame Abbesse vous a tout dit sur les Carillons ? Vraiment tout dit ?

— Oui ! s'écrièrent plusieurs femmes, sans doute avec l'espoir que l'empereur lâche Cherna.

Pas tout, salopard ! pensa Anna.

Si Zedd devait réussir une seule chose dans sa vie, elle priait pour que ce soit son combat contre les Carillons.

— Parfait, dit Jagang.

Et il lâcha effectivement Cherna.

Elle s'écroula et se griffa la gorge, comme si elle espérait encore y faire entrer de l'air. Mais Jagang lui avait écrasé la trachée-artère, et son visage bleuissait déjà.

Elle réussit à ramper jusqu'à Anna et posa la tête sur ses genoux. Débordant d'une vaine compassion, car nul ne pouvait plus rien pour la malheureuse, la Dame Abbesse lui caressa les cheveux. Elle lui souffla qu'elle l'aimait et la pardonnait, puis implora le Créateur et les esprits du bien de veiller sur elle.

Juste avant de mourir, Cherna trouva la force d'enlacer Anna. Impuissante, celle-ci la regarda agoniser en priant le Créateur de l'absoudre aujourd'hui et jusqu'à la fin des temps.

Quand ce fut terminé, Jagang écarta le cadavre de Cherna d'un coup de pied nonchalant. Puis il saisit Anna par la chaîne qui lui enserrait le cou et la remit sur ses pieds sans effort apparent. Les ombres qui dansaient dans les yeux du maître de l'Ordre Impérial donnèrent la nausée à la Dame Abbesse.

— Tu pourrais m'être utile, tu sais ? Si je t'arrachais les bras pour les envoyer à Richard ? Une facétie qui lui donnerait des cauchemars, tu ne crois pas ? À moins que je t'échange contre quelque chose de précieux ? Bah, ne t'inquiète pas ! Tu es ma propriété, et je te trouverai bien un usage.

— Vous pouvez détruire mon corps dans ce monde, mais pas souiller mon âme. Ce don du Créateur n'appartient qu'à moi !

— Quel joli discours ! Dommage qu'il sente tellement le réchauffé ! Toutes les sœurs qui se pressent autour de nous m'ont tenu le même. Mais on dirait bien que c'était du vent, après ce qui s'est passé aujourd'hui !

» Au lieu de s'évader, ces chiennes t'ont trahie ! Pourtant, elles auraient au moins pu te sauver sans courir le moindre risque ! Mais elles ont choisi de rester des esclaves. Et tu n'en es toujours pas revenue, je parie ?

» Dame Abbesse, on dirait bien que je possède aussi leurs âmes !

— En mourant, Cherna s'est réfugié dans mes bras, pas dans les vôtres ! Même après m'avoir vendue à un porc, elle cherchait le réconfort de mon amour. Et cela venait de son âme, empereur !

— Aurions-nous une divergence d'opinion ? Rien que de très

normal… Mais j'ai une idée, ma petite chérie ! Nous allons les tuer l'une après l'autre, et voir à qui s'adresse leur ultime acte de dévotion. Ensuite, nous ferons le compte, et on verra bien qui aura gagné. Pour que le jeu soit loyal, je ne dois pas être le seul à les étrangler. J'ai tué la mienne. À ton tour, maintenant !

Anna foudroya Jagang du regard. Tout ce qu'elle pouvait faire, dans sa situation peu glorieuse…

— Tu refuses de jouer ? Aurais-tu peur de perdre ? (Jagang se tourna vers les sœurs, toujours agenouillées.) C'est votre jour de chance, mes chéries ! La Dame Abbesse vient de me céder vos âmes sans combattre !

L'empereur plongea de nouveau ses yeux de cauchemar dans ceux d'Anna.

— Tu espères que les Carillons s'en retourneront chez eux, je suppose ? Eh bien, moi aussi, figure-toi ! Pour l'instant, la magie m'est très utile. Cela dit, je saurai gagner sans elle, s'il le faut.

» Pour toi, le départ des Carillons ne changerait rien. Pour ta gouverne, sache que mes autres sœurs, celles qui servent l'Obscurité, ont jeté un sort sur les fers et les chaînes qui t'entravent. Il s'agit de Magie Soustractive, évidemment. Et celle-là n'est pas affectée…

» Tu vois comme je suis délicat ? Je t'informe, histoire que tu ne sois pas déçue en nourrissant de vains espoirs.

— Très gentil à vous, vraiment…

— Mais ne te réjouis pas trop vite, parce que je trouverai un moyen imaginatif de me servir de toi.

Jagang arma son bras, faisant saillir les muscles de ses épaules sous sa veste de fourrure. Les biceps de cet homme étaient plus larges que la taille de la plupart des femmes prisonnières sous cette tente.

— Pour l'instant, je préférerais que tu ne sois pas consciente.

Anna invoqua son pouvoir, mais elle ne parvint pas à toucher son Han.

Elle vit l'énorme poing de Jagang voler vers elle… et ne put rien faire pour l'éviter…

Chapitre 46

Zedd regarda autour de lui en se grattant le menton. Il n'y avait personne dans l'étrange ruelle très étroite et fort mal éclairée. Tout au bout, sur une petite place, la sinistre résidence semblait abandonnée.

Et c'était un très bon signe.

Le vieux sorcier flatta les naseaux d'Araignée.

— Tu vas m'attendre ici. C'est compris ? Tu ne bouges pas de là, et tu m'attends !

La jument secoua la tête et hennit de satisfaction. Ravi, Zedd lui caressa l'oreille. En réponse, Araignée pressa les naseaux contre sa poitrine et les y laissa, histoire de signifier à son maître qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il la cajole ainsi jusqu'à la fin de l'après-midi.

Baptisée « Araignée » à cause des taches noires en forme de pattes qui s'étendaient sur sa croupe blanc cassé, la jument, malgré son prix élevé, s'était révélée une excellente acquisition. Jeune, solide et débordante d'enthousiasme, elle adorait avancer au trot et ne répugnait pas, par moments, à se lancer dans un galop effréné. Du coup, Zedd avait rallié Toscla en un temps record.

Depuis son arrivée, il avait appris que le pays s'appelait maintenant Anderith. Pour tout dire, il avait failli être arraché de sa selle par un type qui l'accusait d'utiliser le nom obsolète pour insulter les Anderiens. Par bonheur, Araignée, insensible aux querelles sémantiques des hommes, s'était joyeusement lancée au galop avant que la situation dégénère.

Privé de son pouvoir, vulnérable et rattrapé par son âge, Zedd s'était résigné à un long voyage à pied à travers le Pays Sauvage. Mais une magie qui n'avait rien de surnaturel – la chance ! – s'était portée à son secours. Trois jours après son départ du village des Hommes d'Adobe, il avait rencontré un homme qui gagnait sa vie en jouant les intermédiaires commerciaux entre différents peuples. Faisant sans cesse la navette entre ses clients, il se déplaçait avec plusieurs chevaux de rechange. Convaincu par le prix que proposait le vieux sorcier, il avait consenti à se séparer d'Araignée.

Le long et difficile voyage de Zedd s'était transformé en une promenade de santé – tant qu'il ne pensait pas aux raisons qui le poussaient à gagner Toscla… ou plutôt, Anderith.

À la frontière, il avait dû faire la queue en compagnie d'une foule de marchands et de colporteurs aux chariots remplis de biens divers.

Avec sa magnifique tunique bordeaux aux manches noires et au col ornés de broderie d'or et d'argent – sans parler de sa ceinture de satin rouge à boucle d'or – il n'avait eu aucun mal à se faire passer pour un riche négociant. Se présentant comme le propriétaire d'un grand verger, quelque part dans le nord, il avait raconté aux soldats qu'il allait à Fairfield pour négocier un accord commercial.

Au comportement nonchalant des gardes frontaliers, Zedd avait conclu qu'Anderith se fiait trop aveuglément aux Dominie Dirtch. Lors de sa précédente visite à Toscla, des décennies plus tôt, la frontière était surveillée par des soldats d'élite lourdement armés. Au fil du temps, la vigilance des Anderiens s'était relâchée, et cette confiance injustifiée risquait tôt ou tard de leur coûter cher.

Zedd remarqua qu'Araignée, soudain tendue à craquer, avait pointé les oreilles vers la maison apparemment déserte. Quand il s'agissait de sentir le danger, l'instinct de la jument semblait agir un peu comme la magie.

Le vieux sorcier trouva cette idée vexante et désagréable. Vivre sans son pouvoir commençait à lui taper sérieusement sur les nerfs.

Après avoir tapoté les naseaux de la jument pour la rassurer, il s'engagea dans la ruelle, entre deux rangées de hauts murs qui occultaient la lumière du jour. Pourtant, toute une variété de plantes poussait sur les côtés de l'étroit passage. Parmi ces végétaux, dont certains étaient extraordinairement rares, un bon nombre préféraient de loin l'obscurité à la lumière. Mais aujourd'hui, ils avaient l'air maladif, même dans leur pénombre adorée. L'effet des Carillons sur leur magie, sans nul doute…

En sorcier aguerri, Zedd prit soin de gravir l'une après l'autre les marches qui menaient à la porte de la maison. S'il ne se trompait pas sur cet endroit, les monter d'un seul coup pour aller plus vite – ou pour tenter de passer inaperçu – aurait été une grossière erreur.

Jetant un coup d'œil par les fenêtres, car les rideaux n'étaient pas totalement tirés, il vit qu'aucune lumière ne brillait à l'intérieur de la résidence. Sans le soutien de son pouvoir, il n'aurait su dire si quelqu'un l'épiait, mais son bon sens lui souffla que ce devait être le cas.

Zedd regarda une dernière fois par-dessus son épaule. À l'entrée de la ruelle, Araignée le regardait, les oreilles toujours pointées vers la maison. Voyant que son maître s'était à demi tourné vers elle, la jument tendit le cou et poussa un hennissement plaintif.

Zedd frappa résolument à la porte… qui s'ouvrit toute seule.

— Entrez, lança une voix profonde, et dites ce que vous me voulez !

Le vieux sorcier obéit et avança d'un pas dans une minuscule pièce

obscure. La lumière qui filtrait des rideaux et de la porte, bizarrement, s'arrêtait d'un coup, comme si elle n'avait pas voulu s'aventurer trop loin dans ces sinistres lieux.

Le vieux sorcier n'aperçut pas l'ombre d'un meuble. Devant lui, le plancher s'étendait jusqu'aux ombres où se tapissait la maîtresse de maison.

Zedd se retourna, étudia la porte et braqua un index osseux sur le haut de l'encadrement.

— Très ingénieux ! dit-il. On voit à peine la corde qui sert à ouvrir à distance. Et l'effet est réussi !

— Qui ose venir éveiller mon courroux ?

— Ton courroux ? Très chère, tu te méprends sur mes intentions ! Je suis ici pour parler amicalement avec une magicienne.

— Étranger, prends garde à ce que tu souhaites ! Parfois, nos désirs se réalisent d'une manière des plus déplaisantes. Pour commencer, dis-moi ton nom !

Zedd s'inclina bien bas.

— Zeddicus Zu'l Zorander, annonça-t-il en inclinant la tête pour regarder du coin de l'œil la femme dissimulée dans le noir. Et pour être plus précis, le *Premier Sorcier* Zeddicus Zu'l Zorander.

La magicienne avança vers la lumière.

— Le Premier Sorcier…, répéta-t-elle, l'air effaré.

— Franca Gowenlock, je présume ? lança Zedd avec un sourire désarmant.

Soufflée, la femme parvint seulement à hocher la tête.

— Eh bien, ce que tu as grandi, petite ! s'extasia le vieux sorcier. (Il tendit une main à hauteur de sa ceinture.) La dernière fois que je t'ai vue, tu n'étais pas plus haute que ça. Et tu es devenue une splendide jeune femme !

Empourprée, Franca écarta coquettement une mèche de cheveux de son front.

— Premier Sorcier, j'ai déjà des cheveux gris…

— Les pétales d'une fleur superbement épanouie, je te l'assure !

Zedd ne mentait pas. Franca était très séduisante et la belle crinière noire qui cascadait sur ses épaules mettait en valeur son visage parfait. La touche de gris, sur ses tempes, ajoutait juste ce qu'il fallait de maturité à sa beauté.

— Et vous, Premier Sorcier…

— Oui, je sais, coupa Zedd. J'ignore quand c'est arrivé exactement, mais me voilà un authentique vieillard !

Franca sourit, avança de quelques pas, saisit gracieusement l'ourlet de sa robe et se fendit d'une révérence.

— Vous recevoir dans mon humble demeure est un honneur,

Premier Sorcier.

— Oublie les salamalecs ! lança Zedd en agitant une main nonchalante. Nous sommes de vieilles connaissances, après tout ! Appelle-moi Zedd, ça ira très bien !

Franca se releva.

— Eh bien, Zedd, j'ai du mal à croire que le Créateur ait répondu si promptement à mes prières ! J'aimerais tant que ma mère soit encore de ce monde, pour qu'elle ait la joie de vous revoir.

— Elle aussi était une femme superbe, dit le vieux sorcier. Puissent les esprits du bien veiller sur son âme délicate…

Profondément touchée, Franca prit entre ses mains le visage de son visiteur.

— Malgré vos dires, vous êtes aussi beau que dans mon souvenir.

— Vraiment ? (Par réflexe, Zedd bomba le torse.) Eh bien, merci, Franca. J'essaie de prendre soin de moi. Des bains réguliers, avec des herbes et des huiles spéciales… C'est sans doute pour ça que ma peau est toujours aussi lisse.

— Zedd, je suis tellement heureuse de vous voir ! Le Créateur soit loué ! (Le visage du sorcier toujours entre les mains, Franca éclata en sanglots.) J'ai besoin d'aide, Premier Sorcier ! C'est vital !

— Eh bien, voilà qui est étrange, parce que…

— Vous avez secouru ma mère, jadis ! coupa Franca. Par pitié, ne m'abandonnez pas ! Mon pouvoir m'a quittée, et je ne sais que faire. Pourtant, j'ai tout essayé ! Mais les dizaines de grimoires que j'ai consultés ne m'ont servi à rien ! Pour que personne ne s'aperçoive que je n'étais plus moi-même, j'ai dû recourir au truc minable de la corde accrochée à la porte ! Zedd, l'inquiétude me ronge, et je ne dors plus. J'ai tenté de…

— Les Carillons rôdent dans notre monde, Franca !

La magicienne regarda le vieux sorcier, les yeux ronds comme des soucoupes.

— Qu'avez-vous dit ?

— Les Carillons rôdent dans notre monde.

— Non, ce n'est pas ça… Je crois plutôt que c'est un poison, dans mon sang… Peut-être à cause d'un sort jeté par une femme moins douée que moi, mais plus ambitieuse. Une rivale jalouse désireuse de se venger… J'ai toujours tenté de ne nuire à personne, mais il y a des circonstances où…

Zedd prit Franca par les épaules.

— Mon amie, je suis venu te demander de l'aide ! La Mère… hum, ma petite-fille adoptive… a invoqué les Carillons pour sauver la vie de mon petit-fils. Et les conséquences sont terribles. Franca, j'ai besoin de toi ! Mes pouvoirs m'ont également abandonné, et le monde des vivants est en danger. Une magicienne de ton envergure n'a pas besoin

de longues explications ! Il faut bannir les Carillons de notre univers, et je n'y arriverai pas seul !

— Et votre petit-fils ? A-t-il survécu ?

— Oui. Grâce à la femme qu'il était sur le point d'épouser, il a échappé aux griffes de la mort.

Franca réfléchit un moment, le bout d'un index sur les lèvres.

— Au moins, c'est une bonne chose ! Mais en échange de leur aide, les Carillons ont pu franchir le voile, et… (La magicienne sursauta.) Votre petit-fils ? A-t-il le don ?

Même si un millier d'idées traversèrent à cet instant son esprit, Zedd répondit de la façon la plus simple qui soit :

— Oui.

Franca sourit poliment, indiquant qu'elle était ravie pour Zedd qu'il ait un descendant doué pour la magie. Puis elle passa sans crier gare à l'action.

Après avoir tiré les rideaux, elle prit Zedd par le bras et le guida vers une table, au fond de la pièce.

Lorsque Franca eut écarté la lourde tenture qui voilait la petite fenêtre arrière, Zedd vit qu'une Grâce en argent était incrustée sur le plateau du meuble en chêne sombre.

La magicienne fit signe à son visiteur de s'asseoir. Pendant qu'il prenait place sur une chaise, elle saisit la théière qu'elle gardait au chaud sur une grille, dans la cheminée, remplit deux tasses, en posa une devant son invité et s'assit en face de lui.

Après une infime hésitation, elle se jeta à l'eau :

— Zedd, je crois que vous ne m'avez pas tout dit !

— C'est exact, mais le temps presse.

— Trop pour que vous éclairiez un peu ma lanterne ?

— Eh bien, pas vraiment… Surtout si tu insistes ! (Le vieux sorcier but une gorgée de thé.) Tu te souviens de D'Hara, je suppose ?

La magicienne se pétrifia, sa tasse fumante à un pouce de ses lèvres.

— Comment pourrait-on oublier ce nom maudit ?

— Oui, oui… Mon petit-fils, Richard, est l'enfant de ma fille. Hélas, il est le fruit d'un viol.

— C'est navrant, dit Franca, sincèrement émue, mais quel rapport avec D'Hara ?

— Son géniteur se nommait Darken Rahl.

Prenant conscience qu'elle tremblait, Franca posa sa tasse pour ne pas se renverser du thé brûlant sur les genoux.

— Ai-je bien compris ? demanda-t-elle. Votre petit-fils est l'héritier de deux lignées de sorciers ? Et c'est lui, le seigneur Rahl qui exige la reddition de tous les royaumes des Contrées du Milieu ?

— Eh bien, c'est ça, oui…

— Et c'est également lui qui doit épouser la Mère Inquisitrice ?

— Exactement, à part que cela s'est fait, entre-temps… Une très jolie cérémonie. Un peu spéciale, peut-être, mais somptueuse, à sa façon…

— Par les esprits du bien, que de nouvelles stupéfiantes en si peu de temps !

— Oh, j'allais oublier : ce garçon est un sorcier de guerre. Il est né avec le don – pour les deux variantes de magie !

— Quoi ?

— Tu sais, l'Additive et la Soustractive…

— Oui, oui, je n'ai pas besoin d'un dessin !

— Bien sûr…

— Une minute ! Si j'ai bien tout suivi, c'est la Mère Inquisitrice qui a invoqué les Carillons ?

— Elle ne pouvait pas faire autrement, et…

Franca se leva d'un bond, manquant renverser sa chaise.

— C'est donc le seigneur Rahl que… Par les esprits du bien ! La Mère Inquisitrice a promis aux Carillons l'âme du seigneur Rahl, un sorcier de guerre doué pour les deux sortes de magie ?

— C'est moins moche que c'en a l'air, Franca… Kahlan ignorait les conséquences de ses actes. Cette jeune femme de qualité ne commettrait jamais délibérément un acte aussi vil.

— Délibérément ou non, si les Carillons trouvent Richard…

— Ne t'en fais pas, il est en sécurité, et sa nouvelle épouse aussi. Je les ai envoyés en lieu sûr, hors de portée des Carillons. Sur ce point-là, nous sommes tranquilles.

— C'est déjà ça… Le Créateur en soit loué !

— Mais nous sommes privés de nos pouvoirs, dit Zedd après avoir bu une nouvelle gorgée de thé, et la magie déserte le monde, qui est peut-être à deux doigts de sa destruction. Bref, quand je disais avoir besoin d'aide, ce n'était pas une figure de style. Si tu te rasseyais, chère petite ?

Prise au dépourvu, Franca se laissa retomber sur sa chaise. Onctueux et charmant, Zedd la félicita de la qualité de son thé et lui conseilla d'en boire un peu elle-même.

— Premier Sorcier, c'est l'assistance du Créateur qu'il vous faut ! Que pourrais-je faire ? Je suis une magicienne parmi des milliers d'autres, dans un pays presque oublié du monde ! Pourquoi êtes-vous venu me voir ?

Zedd plissa les yeux et désigna la bande de tissu noir, autour du cou de Franca.

— Que caches-tu derrière ce foulard ?

— Une cicatrice. Vous n'avez pas oublié le Sang de la Déchirure, je

suppose ? (Zedd fit signe que non.) Dans tous les pays, des fanatiques pensent que la magie est responsable de tout ce qui ne va pas dans leur vie.

— Oui, les illuminés sont légion…

— Chez nous, leur chef se nomme Serin Rajak. Comme tous ses semblables, il est vicieux et plein de haine. Très bon orateur, dans son registre, il a l'art d'exciter les foules pour qu'elles l'aident à faire le sale boulot.

— Et en te tuant, il pensait libérer le monde du mal ?

— Comment avez-vous deviné ? railla Franca. (Elle tira sur la bande de tissu pour dévoiler la peau ravagée de sa gorge.) Il m'a pendue à un arbre, et ses sbires ont allumé un feu sous mes pieds. Ce fou pense que les flammes débarrassent définitivement le monde des magiciens. Bref, qu'elles les empêchent de le hanter après leur mort.

— Ça ne finira donc jamais…, soupira Zedd. Apparemment, tu l'as « convaincu » de te laisser en paix.

— Ce qu'il m'a fait lui a coûté un œil !

— Je ne saurais t'en blâmer…

— Mais tout ça est arrivé il y a longtemps.

Zedd estima qu'il était temps de changer de sujet.

— Tu sais que nous sommes en guerre contre l'Ancien Monde ?

— Bien sûr. Un émissaire de l'Ordre Impérial est actuellement en Anderith pour négocier avec nos dirigeants.

— Quoi ? L'empereur vous a envoyé un ambassadeur ?

— C'est exactement ce que je viens de dire ! Certains membres du gouvernement sont très attentifs à ses propositions. J'ai peur que l'Ordre ait depuis longtemps des contacts avec nos élites politiques.

Franca prit sa tasse, but une gorgée puis dévisagea le vieux sorcier. Après une courte réflexion, elle sembla se décider à jouer cartes sur table.

— Certains Anderiens ont envisagé d'envoyer un message secret à la Mère Inquisitrice, pour qu'elle vienne enquêter sur cette affaire.

— C'est bien beau, mais à cause des Carillons, elle sera impuissante, comme toi et moi. Tant que le problème ne sera pas réglé, elle ne pourra rien faire.

— Je vois ce que vous voulez dire… La priorité est donc de bannir les Carillons de notre monde.

— En attendant, quelqu'un d'autre pourrait fourrer son nez dans cette histoire.

— Qui pourrait mettre sur la sellette le ministre de la Civilisation ? demanda Franca, accablée.

— Les directeurs, par exemple.

— Oui, peut-être…

Zedd ne disant rien, Franca tenta de meubler le silence.

— En Anderith, on essaie toujours d'éviter les conflits.

— Partout, des gens tentent de passer entre les gouttes…, soupira Zedd. Mais ça ne sert à rien. Pour résister à l'Ordre Impérial, qui l'attaquera tôt ou tard, ton pays devra se rallier à Richard et à l'empire d'haran. (Il but un peu de thé.) Au fait, t'ai-je dit que Richard était aussi le Sourcier de Vérité ?

— Non, vous avez négligé ce « détail ».

— Mon petit-fils ne laissera pas les dirigeants d'Anderith fricoter avec l'Ordre Impérial. La Mère Inquisitrice et lui ne tarderont pas à mettre un terme à ces manœuvres. C'est en partie pour ça que Richard a été forcé de prendre le pouvoir. Il veut unifier tous ceux qui résistent à l'Ordre, mais il tient à ce que ses lois soient justes et équitables.

— Des lois justes et équitables…, répéta Franca, ironique comme si c'était un rêve irréalisable. Zedd, nous sommes un pays riche et les Anderiens tiennent le haut du pavé. Si les Hakens étaient séduits par l'Ordre Impérial, je pourrais le comprendre, parce qu'ils ont des raisons d'être mécontents. Mais les Anderiens ont déjà tout, et ils tendent l'oreille à la propagande d'un esclavagiste !

— Certaines personnes détestent savoir que les autres sont libres… Comme Serin Rajak, qui abomine les magiciens, les élites dirigeantes – ou ceux qui aimeraient en faire partie – ont une sainte horreur de la liberté. Leur plus grand plaisir est de voir perdurer le malheur et la misère…

Conscient que l'atmosphère s'alourdissait, Zedd décida de l'alléger un peu.

— Franca, as-tu un mari ? Ou ton cœur est-il encore libre pour tous les hommes fringants qui arpentent ce monde ?

Avant de répondre, la magicienne eut un énigmatique petit sourire.

— Désolée, mais mon cœur appartient à quelqu'un.

Zedd tendit un bras à travers la table et tapota la main de sa nouvelle amie.

— Tant mieux pour toi !

— Non, pas vraiment, parce que cet homme est marié… Je dois taire mes sentiments, Zedd ! S'il quittait sa jeune et belle épouse pour une vieille fille comme moi, je m'en voudrais jusqu'à la fin de mes jours. Alors, je fais tout pour qu'il ne se doute de rien.

— Je suis navré, Franca, dit Zedd du fond du cœur. La vie – et surtout l'amour ! – semble souvent injuste. Mais les choses changent, et…

D'un geste, Franca implora le vieux sorcier de ne pas continuer sur

cette voie. Une manière de se protéger, comprit-il.

— Zedd, je suis flattée que vous soyez venu me voir. Et pour commencer, que vous vous rappeliez simplement mon nom ! Mais que puis-je pour vous ? Vos pouvoirs sont infiniment supérieurs aux miens. Enfin, ils l'étaient…

— Pour être honnête, je n'ai pas besoin de ton aide au sens où on l'entend d'habitude… Je suis ici parce que j'ai appris, lors d'une précédente visite – qui ne remonte pas à hier ! – que les Carillons étaient enterrés en Toscla… ou Anderith, si tu préfères.

— Vraiment ? Je l'ignorais ! Et où sont-ils enfouis ?

— J'espérais que tu le saurais… Comme tu étais ma seule connaissance dans ce pays, j'ai frappé à ta porte pour demander ton soutien.

— Hélas, je n'ai pas la réponse à votre question. Mais si vous êtes certain que les Carillons ne peuvent pas s'approprier l'âme de Richard, ils seront obligés de retourner dans le royaume des morts. Dans ce cas, nous n'aurons rien à faire, car le problème se réglera tout seul.

— C'est vrai, mais n'oublie pas la nature même du royaume des morts !

— Pouvez-vous préciser votre pensée ?

Le vieux sorcier désigna le cercle extérieur de la Grâce incrustée sur la table.

— Ici commence le royaume des morts, et c'est par là que nous passons, quand sonne l'heure… Au-delà, c'est l'éternité !

» Dans le royaume des morts, le temps n'existe pas. Oh, il y a bien un début, quand nous traversons ! Mais la notion de « fin » telle que nous la connaissons n'a aucun sens en ce lieu. Dans le monde des vivants, où tout a un début et un terme – autrement dit, où on dispose de points de repère – le temps peut être mesuré. Là-bas, c'est un concept inconnu…

» Les Carillons viennent de l'éternité, et c'est d'elle qu'ils tirent leur pouvoir. En conséquence, le temps ne signifie rien pour eux.

» Tu as raison : s'ils n'obtiennent pas l'âme de l'être qu'ils sont venus aider, ils devront retourner dans le royaume des morts. L'ennui, c'est qu'ils peuvent décider d'attendre un « instant », pour voir s'ils ont une chance de réussir, ou afin de s'amuser un peu en semant la destruction et la mort. Un « instant », chère Franca, qui peut être pour nous l'équivalent d'un millénaire ! Voire de dix, pour ce que j'en sais ! N'oublie pas que les Carillons n'ont pas d'âme et qu'ils ne vivent pas vraiment. Peux-tu imaginer ce que représente un « instant » pour des créatures pareilles ?

Franca buvait les paroles du vieux sorcier. À l'évidence, elle n'avait plus tenu depuis très longtemps le genre de conversation que seuls les gens comme Zedd ou elle pouvaient *réellement* comprendre.

— Je vois ce que vous voulez dire… Mais l'inverse est tout aussi vrai. S'ils trouvent désagréable de rôder dans un monde où le temps leur impose des contraintes intolérables, ils peuvent décider de rentrer chez eux demain, ou dans dix minutes. Après tout, l'âme qu'ils convoitent n'a qu'une durée limitée à passer en ce monde. Sans véritable notion de la durée, ils croiront peut-être qu'il est déjà trop tard, et renonceront à leur quête.

— Un contre-raisonnement brillant ! concéda Zedd. Mais qui peut dire combien de temps ils attendront ? Au-delà d'un certain point, il sera trop tard pour que la magie renaisse de ses cendres. Certaines créatures magiques sont déjà gravement touchées, j'en mettrais ma tête à couper ! Quand disparaîtront-elles à jamais ?

» Dans la ruelle, j'ai vu que tes plantes dépérissaient déjà. Que se passera-t-il lorsque les papillons-gambit, par exemple, perdront leur magie ? Combien d'animaux et d'humains périront si les récoltes sont empoisonnées ?

De plus en plus blême, Franca détourna la tête. Ne la connaissant pas très bien, Zedd répugna à l'accabler davantage. Mais sans la magie, il le savait, Jagang et l'Ordre Impérial seraient encore plus puissants. Sans soutien magique, ceux qui le combattaient risquaient de tomber comme des mouches, et pis encore, d'avoir versé leur sang pour rien.

— Franca, nous sommes chargés de veiller sur le voile, de protéger les créatures magiques sans défenses et d'assurer que la magie continue de servir l'humanité comme il lui fut toujours promis. À ce titre, nous devons agir au plus vite. Car nous ne savons pas à quel moment il sera trop tard pour empêcher la catastrophe !

— Vous avez raison, bien entendu… Mais pourquoi voulez-vous savoir où ont été enterrés les Carillons ? En quoi cela vous aidera-t-il ?

— Le sort qui les a jadis bannis – en annulant l'invocation qui les avait attirés dans le monde des vivants – doit nécessairement avoir ouvert une autre brèche dans le voile. Un tel contre-sort devait être équilibré par un charme secondaire permettant leur retour chez nous. Tu sais que la magie a toujours besoin d'équilibre ! Le charme dont je parle était bardé d'une infinité de protections – par exemple ce que nous appelons la « règle de trois » – mais ce n'est pas ce qui compte aujourd'hui. Son existence était requise pour servir de « contrepoids » au sort principal.

» D'après ce que je sais, la nature même des Carillons leur impose de revenir dans le monde des vivants par la brèche qui a servi à les bannir. Le charme secondaire ayant été activé, c'est sûrement ce qu'ils ont fait, et voilà pourquoi je suis ici !

— Oui, murmura Franca, c'est logique. Le « portail », où qu'il soit, sera ouvert.

— Puisque tu ignores où ont été ensevelis les Carillons, accepteras-tu de m'aider à trouver cet endroit ?

Franca tourna de nouveau la tête vers Zedd.

— Mais où chercherons-nous ? Savez-vous seulement par où commencer ?

Le vieux sorcier vida sa tasse et la posa.

— Eh bien, si tu m'aidais à entrer dans la bibliothèque, ce sera déjà un début…

— La grande bibliothèque du ministère de la Civilisation ?

— Exactement. Lors de ma dernière visite, on y conservait de très anciens textes. Puisque les Carillons ont été bannis en Anderith, j'espère trouver des informations sur le lieu où cela s'est passé. Avec un peu de chance, j'apprendrai d'autres choses utiles.

— Quels sont les titres des livres qui vous intéressent ? J'en connais peut-être certains.

— Si seulement je le savais ! Franca, ces livres n'existent peut-être pas ! Et s'ils existent, rien ne m'assure qu'ils ne sont pas gardés ailleurs qu'en Anderith. Je veux consulter les ouvrages de votre bibliothèque, et voir si j'y trouve quelque chose…

— Zedd, il y en a des milliers !

— Je sais, je les ai vus, il y a très longtemps…

— Et même si vous trouvez, que ferez-vous ensuite ?

— Une chose après l'autre, très chère, éluda le vieux sorcier.

S'il ne découvrait pas comment bannir les Carillons, il avait un plan en tête, à condition de dénicher leur « tombe ». Et même s'il entrait en possession du sort idoine, et qu'il fût des plus simples à lancer, il risquait de ne pas y parvenir, puisque ses pouvoirs déclinaient.

Dans tous les cas, Zedd semblait condamné à prendre des mesures radicales… et désespérées.

— Alors, Franca, peux-tu m'aider à entrer dans la bibliothèque ?

— Je crois, oui… Étant anderienne, et introduite au ministère de la Civilisation, on m'en permet l'accès. Ce n'est pas le cas de tout le monde, sachez-le ! Nos dirigeants ont tellement dénaturé l'histoire du pays que les livres, même les plus insignifiants, sont devenus dangereux pour eux.

Franca se tut, plongée dans des pensées qui n'appartenaient qu'à elle. Puis elle en émergea et sourit bravement.

— Quand voulez-vous y aller ?

— Le plus vite possible !

— Vous pourrez vous faire passer pour un érudit étranger en visite ?

— Très chère, si c'est indispensable, je veux bien jouer n'importe

quel rôle, y compris celui d’un crétin congénital incapable de se rappeler son propre nom !

Chapitre 47

— Oh, que c'est gentil à vous ! s'exclama Zedd, vivante incarnation de la gratitude, quand la femme posa un lourd volume devant lui. Maintenant, je n'ai plus le moindre doute ! Dame Firkin, vous êtes en réalité un esprit du bien venu en ce monde pour m'aider !

Timide comme une jeune fille en fleur, la femme rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— C'est mon travail, maître Rybnik !

Zedd se pencha vers son interlocutrice et murmura, enjôleur :

— J'aime mieux que les jolies femmes m'appellent Ruben…

Dès qu'il avait besoin d'un pseudonyme, le vieux sorcier optait pour « Ruben Rybnik », un nom qu'il jugeait flamboyant. Quand on menait une vie simple et austère, on avait parfois besoin de la pimenter un peu. La fantaisie, pour un homme sérieux comme lui, était une nécessité : le seul moyen de préserver l'équilibre. De plus, utiliser ce patronyme le remplissait d'une joie enfantine.

La femme parut ne pas comprendre qu'il lui contait subtilement fleurette. Une réaction étonnante, puisqu'elle était assez jolie pour avoir eu une horde de prétendants à ses pieds depuis son adolescence.

Soucieux de bien marquer le coup, il précisa sa pensée :

— En conséquence, dame Firkin, j'insiste pour que vous m'appeliez Ruben.

La belle Anderienne saisit soudain toutes les implications de la dialectique raffinée de l'« érudit ». Quand elle s'autorisa un charmant rire de gorge, les savants penchés sur d'austères ouvrages, quelques tables plus loin, levèrent les yeux, surpris par cette manifestation incongrue dans un tel temple du savoir. Un des gardes postés à l'entrée, remarqua Zedd, avait également tourné la tête. Confuse, dame Firkin mit une main devant sa bouche pour cacher son sourire.

— Eh bien, dit-elle, ce sera donc Ruben ! (Elle baissa le ton.) Et moi, c'est Vedetta…

— Vedetta ? s'extasia Zedd. Quel joli nom !

En gloussant bêtement, Vedetta repartit vers son petit bureau, au fond de la grande salle, au premier niveau de l'impressionnante bibliothèque. À travers la fenêtre, face à la table où il était assis, Zedd avait un moment contemplé le coucher du soleil. Partout, des lampes diffusaient une chaude lumière pour permettre aux intellectuels plus avides de savoir que de bonne chère de continuer à lire.

Zedd ouvrit le volume que Vedetta lui avait apporté. Un simple

coup d'œil lui indiqua qu'il ne lui servirait à rien. Il fit cependant mine de s'y plonger avec passion.

Le livre qu'il lisait en réalité était posé sur sa droite, un peu plus haut que l'autre. Même la tête baissée, il pouvait tourner assez les yeux pour le consulter sans que personne ne s'en aperçoive. Une précaution, au cas où quelqu'un l'aurait épié…

Il avait déjà fait sensation, dès son entrée dans la bibliothèque, en proclamant qu'il venait vérifier une hypothèse révolutionnaire en matière de droit commercial. À l'en croire, la responsabilité des sous-traitants vis-à-vis du client final était annulée par des clauses non écrites dans les contrats mais implicitement valides en vertu des lois dites d'« usage » telles qu'appliquées dès les origines du commerce, en des temps immémoriaux. Pour le prouver, il entendait découvrir des précédents dans les archives juridiques d'Anderith, dût-il pour cela remonter jusqu'à l'aube des temps.

Aucun employé de la bibliothèque n'ayant eu envie d'attraper une migraine en tentant de le contredire, on lui avait assuré qu'il pourrait se livrer à toutes les recherches possibles et imaginables. Pour être franc, avoir eu Franca à ses côtés l'avait aidé à obtenir tout ce qu'il voulait.

À cette heure tardive, les employés mouraient d'envie de rentrer chez eux, mais ils hésitaient à éveiller le courroux d'un juriste aussi pointu. Le voyant s'incruster, d'autres érudits en avaient profité pour rester plus longtemps. Histoire de travailler, ou pour espionner le curieux expert en juridiction commerciale ?

Assise à côté de Zedd, mais à bonne distance, pour laisser de la place aux livres entassés entre eux, Franca participait aux recherches. De temps en temps, elle montrait au vieil homme un passage qu'elle jugeait pertinent. Très intelligente, elle remarquait des détails qui auraient échappé à la plupart des gens. Mais pour l'instant, rien de ce qu'elle avait déniché ne présentait d'intérêt pratique. S'il ignorait toujours ce qu'il cherchait, Zedd avait au moins la certitude… de ne l'avoir pas trouvé !

Immergé dans sa concentration, il sursauta quand quelqu'un lui tapota l'épaule.

— Désolée de vous avoir effrayé, minauda Vedetta.

— Il n'y a pas de mal, très chère ! Mais pourquoi cette si charmante interruption ?

— Eh bien…

L'Anderienne fouilla dans la poche de sa blouse. Sous le regard brillant du vieux séducteur, elle s'empourpra de nouveau.

— Voilà, s'écria-t-elle, je l'ai trouvé !

Elle se pencha et baissa la voix. Du coin de l'œil, Zedd nota que Franca faisait semblant de lire, mais qu'elle ne perdait pas une miette

du spectacle.

— En principe, nous ne devons le montrer à personne, car il est rare et précieux. Mais vous êtes un homme tellement hors du commun ! (Vedetta vira à l'écarlate.) Je suis allée le chercher dans les catacombes, exprès pour vous…

— Vraiment ? C'est très gentil, Vedetta ! Mais de quoi s'agit-il ?

— Je n'en sais trop rien… Ce livre appartenait à Joseph Ander en personne.

— Voilà qui est inouï !

— Oui, la Montagne !

— Plaît-il ?

— La Montagne… On le surnommait parfois ainsi. Quand je n'ai rien à faire, je lis les anciens textes, pour en apprendre plus sur notre vénéré père fondateur. En son temps, on l'appelait « la Montagne ».

Très intéressé, Zedd regarda l'Anderienne sortir enfin la main de sa poche. Voyant que l'objet qu'elle en tirait était trop petit pour qu'il s'agisse d'un grimoire, il soupira de déception. Mais son moral remonta en flèche dès que Vedetta lui tendit un petit carnet noir très caractéristique.

Un livre de voyage ! Avec sa plume spéciale glissée dans la tranche !

Vedetta ne semblait pas disposée à lâcher le carnet, et encore moins à le lui confier, même si elle tenait « Ruben » pour un des plus grands érudits de tous les temps. Postés près de la porte, les deux gardes continuaient à surveiller les visiteurs, mais Zedd ne s'en inquiéta pas.

— Je peux y jeter un coup d'œil, Vedetta ? demanda-t-il.

— Eh bien… Je suppose que ça ne risque pas de faire de mal…

L'Anderienne ouvrit délicatement le carnet. Il était en parfait état, ce qui n'avait rien d'étonnant. Celui d'Anna, tout aussi vieux, paraissait aussi avoir été fabriqué la veille. Il en allait presque toujours ainsi avec les artefacts, protégés du passage du temps par la magie.

Zedd plissa soudain le front.

La Montagne !

C'était clair comme de l'eau de roche ! *Le Jumeau de la montagne*, était le « double » de ce livre de voyage. Ce carnet-là ayant été détruit, les informations vitales qu'il contenait peut-être étaient perdues à jamais.

Mais celui de Joseph Ander en gardait sans doute les traces – sauf s'il les avait effacées plus tard.

Fasciné, Zedd regarda Vedetta tourner la page de garde. Un sorcier mort depuis quelque trois mille ans allait bientôt s'adresser à lui !

Il étudia les mots qui figuraient sur la première page… et ne parvint pas à les déchiffrer. Un sort de garde, sûrement, pour

décourager les regards indiscrets.

Non, ce n'était pas ça ! Et, de toute façon, après la défaillance de la magie, un sortilège de ce type n'aurait plus fonctionné.

Zedd eut une seconde illumination : c'était du haut d'haran ! Une langue que presque personne ne parlait… Richard prétendait l'avoir apprise, et il ne doutait pas un instant de sa parole. Mais le Sourcier était en chemin pour Aydindril…

Et même si Zedd avait eu une chance de le retrouver, les employés de la bibliothèque ne le laisseraient jamais emporter le livre de voyage.

— Fascinant…, souffla le vieil homme pendant que Vedetta tournait les pages devant ses yeux.

— N'est-ce pas ? Je vais souvent dans les catacombes, pour admirer les textes écrits par Joseph Ander. Parfois, je crois voir ses doigts se poser sur les pages, et ça me donne des frissons…

— J'en ai moi-même la chair de poule…, souffla Zedd.

— Hélas, nous n'avons jamais pu traduire ces écrits-là… Personne ne sait de quelle langue il s'agit ! Certains de nos érudits pensent qu'il s'agit d'un code spécial réservé aux sorciers.

» Joseph Ander en était un… Peu de gens le savent, mais c'est la vérité. Un si grand homme !

Un instant, Zedd se demanda comment les Anderiens pouvaient évaluer la « grandeur » de leur père fondateur, s'ils ignoraient ce qu'il avait bien pu raconter. Puis il se souvint que les légendes reposaient la plupart du temps sur l'ignorance.

— Un sorcier…, répéta-t-il. En principe, il aurait dû vouloir qu'on comprenne ses pensées.

Vedetta eut un rire de gorge.

— Ruben, vous n'y connaissez rien, dirait-on ! Ces hommes adorent le mystère !

— Hélas, vous avez raison très chère, marmonna Zedd, les yeux rivés sur les mots qui défilaient devant ses yeux.

Aucun ne lui parut familier, même très vaguement.

Vedetta regarda autour d'elle puis baissa encore le ton.

— À part ces deux mots-là, dit-elle en tapotant une page, pas loin de la fin du carnet. Par le plus grand des hasards, j'ai réussi à les comprendre…

— Vraiment ? *« Fuer Owbens »* ? Vedetta, vous savez ce qu'ils signifient, ou vous *pensez* le savoir ?

— J'en suis sûre… Dans un autre livre, intitulé *L'Emprise du feu*, j'ai trouvé ces deux mots et leur traduction. Cet ouvrage parlait de…

— Donc, vous êtes sûre de vous ! coupa Zedd. Que veulent dire ces mots ?

— La Fournaise.

Zedd leva la tête et regarda l'Anderienne dans les yeux.

— La Fournaise ?

— C'est ça, oui…

— Et vous savez à quoi ça fait allusion ?

Vedetta referma le livre de voyage.

— Non, je n'en ai pas la moindre idée. Ruben, il se fait tard… Les gardes veulent fermer la bibliothèque. Ils m'ont permis de vous montrer le… trésor…, mais j'ai promis de les libérer tout de suite après.

Le vieux sorcier ne fit pas l'effort de cacher sa déception.

— Je comprends… Tout le monde veut rentrer dîner puis filer au lit.

— Vous pouvez revenir demain, Ruben. Je serai ravie de vous aider encore.

Zedd entendit à peine ces dernières phrases. Occupé à récapituler les informations qu'il avait glanées, il s'aperçut vite qu'elles ne menaient à rien.

— Pardon ? demanda-t-il. Qu'avez-vous dit ?

— J'espère que vous reviendrez demain, pour que je puisse vous aider encore. (Vedetta eut un sourire timide.) Vous êtes bien plus intéressant que les autres érudits, qui n'accordent aucun intérêt aux livres très anciens. Moi, je pense que c'est une honte ! De nos jours, plus personne ne respecte le savoir des époques passées.

— Non, plus personne, répéta Zedd, parfaitement sérieux. Revenir demain sera un plaisir pour moi, Vedetta.

L'Anderienne s'empourpra pour la énième fois.

— Si ça vous tente, vous pourriez venir dîner chez moi…

— J'adorerais ça, très chère, et je vous remercie de votre gentillesse. Hélas, ce ne sera pas possible. Je dois rentrer à Fairfield avec dame Franca, pour faire le point sur nos recherches. Mon grand projet, vous savez… La loi que je veux faire promulguer.

Vedetta se rembrunit.

— Eh bien, tant pis… À demain, dans ce cas.

L'Anderienne se détourna, mais Zedd la retint par une manche.

— Demain, si elle tient toujours, je pourrais peut-être accepter votre invitation.

— Vraiment ! Ce serait encore mieux, en fait, car ça me laisserait le temps de… Eh bien, ce serait parfait ! Demain, ma fille sera sûrement partie, et nous dînerons en tête à tête. (Vedetta joua nerveusement avec le col de sa robe.) Mon mari est mort il y a six ans,

vous comprenez… Un homme merveilleux…

— Je n'en doute pas un instant, à voir la femme qu'il avait choisie. (Zedd se leva et s'inclina poliment.) Alors, c'est entendu pour demain ! Et merci de m'avoir montré votre… trésor. Ce fut un grand honneur.

— Bonne nuit, Ruben, dit Vedetta en s'éloignant.

Dès qu'elle eut disparu, Zedd fit signe à Franca de se lever.

— On y va !

La magicienne referma tous les livres puis fit le tour de la table. Acceptant le bras que lui tendait galamment le vieux sorcier, elle se laissa guider jusqu'au grand escalier dont la rampe en chêne poli reflétait la lumière des lampes.

— Des résultats ? demanda-t-elle dès qu'ils eurent gravi la moitié des marches.

Zedd jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'aucun des érudits qui s'étaient attardés dans la bibliothèque ne les suivait. Il se méfiait tout particulièrement de trois individus, mais ils étaient encore en train de ranger leurs documents et leurs livres – trop loin pour pouvoir les entendre, sauf s'ils avaient un quelconque pouvoir.

La magie ne fonctionnant plus, ce risque était exclu. Les catastrophes avaient toujours de petits avantages…

— Non, soupira Zedd. Je n'ai rien trouvé d'utile.

— Et le petit livre noir que la femme est allée chercher ? Celui qu'elle refusait de lâcher ?

— Rien d'exploitable ! Il est en haut d'haran. Et je suppose que tu ne lis pas cette langue ?

— Hélas… Pour tout dire, j'ai dû voir une ou deux fois dans ma vie un texte ainsi rédigé.

— Vede… Dame Firkin connaît seulement le sens de deux mots qui veulent dire « la Fournaise ».

Franca s'arrêta net à quelques marches du palier.

— Vous avez dit : « la Fournaise » ?

— Tu sais ce que c'est ?

— Oui. Il s'agit d'un lieu secret, sauf pour ceux qui ont un pouvoir. Jadis, ma mère m'y emmenait.

— Et c'est quel genre d'endroit ?

— Une grotte où il fait terriblement chaud… Dedans, on sent la magie, et pourtant, il n'y a rien…

— Je ne saisis pas très bien.

— Moi non plus ! Il n'y a rien dans cette grotte, mais lorsqu'on a le don, on sent… une sorte de… Zedd, c'est difficile à décrire ! Les gens comme nous ont l'impression qu'un flot de pouvoir se déverse en eux. En revanche, les personnes normales ne remarquent rien.

Franca aussi regarda derrière elle pour s'assurer qu'on ne les épiait pas.

— Nous ne parlons jamais de cet endroit, sauf entre magiciens. Puisque nous ignorons ce qui se tapit dedans, nous gardons le secret.

— Il faut que je jette un coup d'œil dans cette grotte ! C'est possible dès ce soir ?

— Il faut grimper dans les montagnes, et il y a plusieurs jours de marche. Si vous voulez, nous partirons dès demain matin.

Zedd réfléchit quelques instants.

— Non, je préfère y aller seul.

Franca sembla blessée, mais si c'était bien ce qu'il pensait, le vieux sorcier préférait qu'elle reste aussi loin que possible de la Fournaise. De plus, il connaissait à peine cette femme. Comment savoir s'il pouvait se fier à elle ?

— Franca, ça risque d'être dangereux, et s'il t'arrivait malheur, je ne me le pardonnerais jamais. Tu m'as déjà beaucoup aidé, au mépris des risques que ça impliquait.

La magicienne parut un peu moins vexée.

— Il faut bien que quelqu'un prévienne Vedetta que vous ne dînerez pas avec elle demain soir ! La pauvre sera déçue. En tout cas, je le serais, à sa place…

Chapitre 48

Zedd faillit lâcher la selle quand il la retira du dos d'Araignée. Décidément, il devenait trop vieux pour ce genre d'idiotie, pensa-t-il avec une amertume mêlée de colère.

Il posa son fardeau sur une souche, puis débarrassa la jument de ses harnais. Enfin, il recouvrit le tout avec la couverture de selle. La bruine qui tombait depuis un moment ne tarderait pas à se transformer en averse, il en aurait mis sa tête à couper.

La souche se dressait à côté du tronc d'un très vieil épicéa. Donc, relativement à l'abri des intempéries. Pour mieux protéger son équipement, le vieux sorcier posa dessus quelques branches mortes de pin. Puis il se demanda pourquoi il prenait soin d'objets qu'il ne récupérerait probablement jamais.

Ravie d'être en liberté, Araignée alla brouter, mais sans jamais quitter son maître du regard. Le voyage de quatre jours avait été pénible. D'abord la traversée du fleuve Drun, puis une longue ascension le long de pistes de montagne…

À vrai dire, le cavalier avait plus souffert que sa monture, qui avait la chance d'être en pleine jeunesse. Voyant qu'Araignée s'occupait agréablement, Zedd passa à la suite des opérations.

Un rideau serré d'épicéas l'empêchait de voir très loin devant lui. Longeant la berge du lac, il contourna les arbres et s'engagea sur une étrange avancée rocheuse qui semblait être là pour servir de podium.

Les poings sur les hanches, le vieil homme sonda l'autre côté du lac.

L'endroit était vraiment charmant. Dans son dos, la forêt s'arrêtait à la lisière de l'eau, comme si elle avait redouté d'en approcher davantage. Ainsi, l'accès au lac était dégagé et facile. Si on oubliait les épicéas, la péninsule miniature était étonnamment dépourvue de végétation, à quelques buissons près. Mais des fleurs bleu et rose jaillissaient d'un beau tapis d'herbe rase.

Partout ailleurs, des falaises entouraient le lac de montagne dont Zedd ignorait le nom, à supposer qu'il en eût un. Pour l'atteindre sans se livrer à des acrobaties qui n'étaient plus de son âge, le seul chemin – indiqué par Franca – était celui qu'il avait suivi.

En face et sur la gauche, des montagnes déchiquetées aux flancs stériles se découpaient dans le lointain. Sur la droite, une falaise obstruait la vue, mais le vieil homme savait que d'autres pics se

dressaient derrière.

Sur l'autre berge du lac, une cascade se déversait d'une haute muraille rocheuse. Aux pieds de Zedd, l'onde paisible reflétait ce paysage idyllique.

Les eaux glacées qui alimentaient le lac venaient des hautes terres – très exactement de l'autre réservoir naturel où seuls les oiseaux-nettoyeurs s'aventuraient régulièrement. La rivière Dammar, qui se jetait plus loin dans le fleuve Drun, prenait en partie sa source ici. Après avoir traversé une région désolée et empoisonnée, ces eaux serpentaient dans la vallée de Nareef, beaucoup plus bas, où elles dispensaient la vie.

La gueule de la Fournaise béait juste sous la cascade.

C'était là, derrière un rideau liquide, que les Carillons, trois mille ans plus tôt, avaient été ensevelis.

À présent, ils étaient libres. Et ils attendaient l'âme qui leur revenait de droit.

À cette idée, Zedd frissonna comme si des milliers d'araignées venimeuses rampaient sur ses bras et ses jambes.

À tout hasard, il essaya d'invoquer son pouvoir. Cette fois, tenta-t-il de se convaincre, ça marcherait, et il pourrait rebrousser chemin sans remords.

Bien entendu, rien ne se passa. Témoins muets de son échec, les montagnes semblèrent un instant l'accabler de leur mépris.

Zedd se sentit seul et plus vieux que jamais. S'il avait souvent imaginé sa fin, cette variante-là ne lui avait à aucun moment traversé l'esprit.

Un sacrifice librement consenti, loin de tous ceux qu'il aimait, et dont personne ne saurait jamais rien.

Pour aller jusqu'au bout de son chemin, il avait dû mentir à Richard. S'il avait su, pour les Carillons, le Sourcier n'aurait jamais accepté la solution qui s'imposait.

S'ébrouant pour chasser sa mélancolie, le vieil homme sonda la surface trompeusement paisible du lac. Pour réussir, il devait rester concentré. Sinon, sa mort ne servirait à rien. Et s'il devait quitter ce monde, au moins, il entendait que cela serve à quelque chose ! Le travail bien fait était toujours une source de satisfaction, même quand on doutait d'avoir le temps de savourer le sentiment du devoir accompli.

À présent qu'il les observait d'un œil « professionnel », les eaux lui révélaient une partie de leur sinistre secret. De terribles prédateurs nageaient sous leur surface, prêts à fondre sur la première victime venue.

Les Carillons de la mort attendaient.

Zedd étudia de nouveau la cascade et aperçut l'entrée obscure de la grotte. Il allait devoir traverser le lac, si mortel fût-il, et atteindre la gueule noire qui le dévorerait.

— Sentrosi ! appela-t-il en écartant les bras. Je suis venu t'offrir l'âme que tu cherches. La mienne ! Et je te la livre de mon plein gré !

Des flammes jaillirent de la Fournaise, se mêlant à la colonne d'eau. Contre toute logique, elles ne s'éteignirent pas, et leur lueur colora d'orange la surface du lac. Un moment, de la vapeur monta de la cascade. Puis une fumée plus noire que la nuit vint l'avaler pour former une colonne verticale marquant l'emplacement où les mâchoires de la mort attendaient de se refermer sur leur proie.

L'écho d'un carillon se répercuta dans les montagnes environnantes. Sentrosi venait de répondre, et il acceptait l'offrande…

— Reechani ! lança Zedd à l'onde qui s'étendait à ses pieds. (Il leva la tête et s'adressa à l'air qui l'entourait.) Vasi ! Laissez-moi passer, car c'est à vous trois que je viens faire don de mon âme.

Les eaux tourbillonnèrent comme si elles étaient vivantes… et affamées. Et ce n'était pas qu'une illusion…

L'air s'épaissit autour du vieil homme, le poussant dans le dos pour qu'il avance.

Un bras d'eau jaillit du lac et désigna l'entrée de la Fournaise. Un concert de carillons faisait à présent bourdonner les oreilles du vieux sorcier, et l'air empestait le brûlé.

Comme il pleuvait depuis quelques minutes, Zedd songea que se mouiller un peu plus ne lui ferait pas de mal. Sans hésiter, il entra dans le lac.

Au lieu de devoir nager, comme il s'y attendait, il put continuer à marcher, car la surface était assez solide pour le soutenir. Un peu comme de la glace, n'étaient d'étranges ondulations. Chacun de ses pas ridait l'eau, comme s'il pataugeait dans des flaques de boue peu profondes. Mais il ne s'enfonçait pas, et c'était déjà ça.

Reechani le soutenait, le conduisant vers sa fin – et vers la « reine » des Carillons. Vasi, dont l'air était l'élément, l'escortait aussi, drapant sur ses épaules un manteau d'air qui était en réalité un linceul.

Partout, Zedd sentait l'imminence d'un contact avec le royaume des morts. Conscient que chacun de ses pas pouvait être le dernier, il eut le sentiment d'avancer dans un lac de sang.

Il se souvint de Juni, l'Homme d'Adobe noyé dans quelques pouces d'eau. Avant de mourir, le chasseur avait-il senti s'installer en lui la paix qu'il cherchait ? Ou, plus précisément, celle qu'on lui avait fait miroiter, avant de le tuer ?

Selon ce qu'il savait des Carillons, le sorcier en doutait. Après avoir séduit leur proie, et juste avant de l'exécuter, ces créatures ne devaient

pas résister au plaisir suprême de la terroriser.

Alors que Zedd approchait de la cascade, des mains invisibles écartèrent le rideau d'eau pour lui ouvrir un passage jusqu'à l'entrée de la grotte. Sentrosi, le Carillon du feu, préférait sans doute qu'il soit aussi sec que possible.

Avant d'entrer dans la Fournaise, le vieux sorcier entendit Araignée hennir comme si elle le suppliait de s'arrêter.

Zedd se retourna. La jument était au bord du lac, les oreilles aplaties et les yeux écarquillés. Sa queue battait nerveusement, lui fouettant les flancs.

— Tout va bien, Araignée ! lança le vieil homme à la pauvre bête. Je te rends ta liberté. Si je ne reviens pas, profite de la vie, mon amie ! Profite de la vie !

La jument hurla de colère. Quand Zedd la salua une dernière fois de la main, elle passa à un gémissement désespéré.

Le vieux sorcier se détourna et avança entre les deux colonnes d'eau. Dès qu'il fut passé, le rideau liquide se referma dans son dos.

Depuis le début, son plan était arrêté. Il allait livrer aux Carillons l'âme qu'ils réclamaient. Si c'était faisable sans y perdre la vie, il ne s'en priverait pas. Mais privé du soutien de sa magie, il ne se donnait pas beaucoup de chances d'accomplir sa mission et d'en sortir entier.

Le Premier Sorcier était bien placé pour avoir quelque lumière sur l'affaire en cours. S'ils voulaient rester dans le monde des vivants, les Carillons devaient s'approprier une âme. Ce « marché » était inclus dans le sortilège qui leur avait permis de traverser le voile. Et plus encore, ils devaient s'emparer de l'âme qui leur était promise lors de leur invocation.

Des créatures issues du royaume des morts devaient avoir une compréhension limitée du concept d'« âme ». En étant elles-mêmes dépourvues, elles ne pouvaient sûrement pas saisir ce qu'on éprouvait quand on en possédait une. Et si ce postulat était juste, il y avait une chance qu'elles aient un certain mal à identifier celle qu'on leur avait promise. Bien entendu, il n'aurait pas été possible de leur faire prendre des vessies pour des lanternes, parce qu'elles maîtrisaient sûrement certains principes fondamentaux. Mais si on compliquait les choses, les Carillons, propulsés dans un univers inconnu, n'étaient pas à l'abri d'une habile mystification.

Zedd fondait tous ses espoirs sur leur ignorance !

Le vieux sorcier était lié à Richard depuis toujours – y compris avant sa naissance. Aux liens du sang s'ajoutaient ceux du don, sans parler de ceux tissés par deux individus qui passent leur vie l'un à côté de l'autre. Leurs âmes, en somme, étaient *parentes* ! Et comme leurs corps – par exemple la forme de leur bouche, rigoureusement

identique – elles se *ressemblaient* !

Pourtant, Zedd et Richard restaient deux individus uniques et distincts, et c'était le grain de sable qui risquait de gripper le mécanisme…

Le vieil homme espérait que les Carillons, croyant reconnaître l'âme qui leur était promise, se jetteraient dessus sans hésiter. S'ils dévoraient la mauvaise proie, ils risquaient de s'étrangler avec, en quelque sorte…

C'était la seule chance. Depuis le début, le vieil homme cherchait un autre moyen de régler le problème. En vain.

Chaque jour, la menace qui pesait sur le monde des vivants devenait plus grave. Des gens mouraient, et la magie faiblissait d'heure en heure.

Aussi fort qu'il aimât la vie, Zedd avait dû se résigner à se sacrifier pour arrêter les Carillons avant qu'il soit trop tard.

Quand elles absorberaient la proie censée leur avoir été promise, les créatures seraient vulnérables un court instant. Suffisant, espérait le vieil homme, pour que son âme détruise le sortilège qui leur permettait d'exister dans le monde des vivants.

Issu d'un cerveau lambda, ce raisonnement aurait été du pur délire. Mais quand un sorcier l'avait développé, il devenait une approche pour le moins raisonnable.

Si douteuse qu'elle fût !

Au minimum, le plan de Zedd perturberait le sortilège. Un peu comme une flèche qui au lieu de tuer un cerf le blesse gravement…

Il restait une seule inconnue dans cette équation. L'effet qu'aurait ce tir désespéré sur le « projectile ». Sur ce point, Zedd ne se faisait pas d'illusion. Si elle ne le privait pas de son âme, et par conséquent de la vie, son attaque contre les Carillons les rendrait fous de rage, et ils ne manqueraient pas de se venger.

Le vieil homme sourit. Quoi qu'il arrive, l'équilibre jouerait son rôle, comme toujours, et il aurait gagné le droit de revoir sa chère Erilyn dans le monde des esprits, où il savait qu'elle l'attendait.

Dans la grotte, la chaleur était insupportable. Comme du feu liquide, les parois ondulaient et crépitaient.

Il était dans le ventre de la bête.

Au centre de la grotte, Sentrosi, l'Âme du Feu, parfois comparé à une monstrueuse reine des abeilles tapie au fond de son nid, braqua son regard mortel sur le vieux sorcier. Des langues de flammes vinrent effleurer son corps, et il vit s'afficher sur le visage igné de la créature un sourire plus brûlant qu'un incendie de savane.

Une dernière fois, Zedd tenta d'invoquer son pouvoir.

Puis Sentrosi bondit sur lui plus vite qu'un cyclone.

La douleur vrilla tous les nerfs du vieil homme, et une souffrance

cent fois pire déchira son âme.

Le monde s'embrasa.

Zedd hurla plus fort qu'il l'aurait cru possible.

Richard cria de douleur. Le glas qui retentissait dans sa tête menaçait de la faire exploser, et rien ne semblait pouvoir l'arrêter.

Perdant toute conscience de son environnement, le Sourcier glissa de sa selle et s'écrasa sur le sol. Un instant, la violence de l'impact le détourna miséricordieusement du vacarme du tocsin qui, en sonnant sous son crâne, le privait du contrôle de son corps et le forçait à crier comme un dément.

Richard se recroquevilla dans la poussière. Se tenant la tête à deux mains, il cria à s'en briser les cordes vocales.

L'univers entier n'était plus que douleur.

Autour de lui, des cavaliers sautaient de leur monture en beuglant des ordres. Le Sourcier apercevait à peine leurs silhouettes brouillées, et il ne comprenait pas un mot. À vrai dire, il ne reconnaissait personne.

Plus rien n'existait que la souffrance.

Occupé à la combattre, il parvenait d'extrême justesse à ne pas perdre conscience. Et s'il n'avait pas jadis subi avec succès l'épreuve de la douleur, une étape incontournable de la formation d'un sorcier, il n'aurait sûrement pas survécu. Oui, sans cette leçon durement payée, la vie l'aurait déjà abandonné.

Il était seul, enfermé dans son enfer personnel.

Et il ignorait combien de temps il tiendrait…

En un éclair, tout avait sombré dans la folie.

Terrorisée, Beata courait aussi vite qu'elle le pouvait. Turner ne criait plus. Ses hurlements d'agonie, plus horribles que tout ce que la jeune Hakenne avait jamais entendu, s'étaient tus au bout de quelques secondes.

— Arrêtez ! cria Beata. Vous êtes devenus fous ? Arrêtez !

Le son aigu de la Dominie Dirtch faisait encore vibrer l'air. De la poussière montait du sol en petites colonnes, évoquant des volutes de fumée. La terre avait tremblé, déracinant l'arbrisseau solitaire planté par l'équipe précédente.

L'univers entier semblait avoir été ébranlé par le glas de la Dominie Dirtch.

Des larmes roulant sur ses joues, Beata fonçait vers l'arme terrifiante pour ordonner à ses soldats d'arrêter de la faire sonner.

Turner était en patrouille dans la plaine, pour s'assurer que la zone

défendue par la Dominie Dirtch était tranquille. Il était mort très vite – littéralement pulvérisé –, mais son cri continuait à retentir dans la tête de Beata. Aussi longtemps qu'elle vivrait, comprit-elle, il lui serait impossible d'oublier ce son inhumain.

— Arrêtez ! lança-t-elle encore en s'engageant sur les quelques marches qui menaient au poste de surveillance. Arrêtez !

Arrivée sur la plate-forme, elle leva les poings, prête à rouer de coups l'imbécile qui avait activé la Dominie Dirtch.

Les yeux écarquillés, Emmeline était pétrifiée de terreur. Le regard fou, Bryce aussi ressemblait à une statue.

Le marteau spécial qui servait à faire sonner l'arme était toujours sur son support. Et aucun des deux soldats n'en était assez près pour l'avoir déjà remis en place… Donc, ils ne l'avaient pas utilisé. Et pourtant…

— Qu'avez-vous fichu ? cria Beata. Comment l'avez-vous fait sonner ? Espèces de crétins !

Désespérée, elle regarda du coin de l'œil la masse d'os et de chair ensanglantée, dans la plaine. Tout ce qui restait d'un pauvre garçon nommé Turner…

— Vous l'avez tué ! Pourquoi, par les esprits du bien ?

— Je n'ai pas bougé de mon poste, dit Emmeline.

— Moi non plus, ajouta Bryce, qui tremblait de tous ses membres. Sergent, nous n'y sommes pour rien, je vous le jure ! Nous n'avons pas approché de la Dominie Dirtch !

Alors qu'elle foudroyait du regard ses subordonnés, Beata s'avisa qu'elle captait des cris, dans le lointain. Tournant la tête vers la Dominie Dirtch de droite, elle vit que des soldats couraient en tous sens, comme s'ils étaient devenus fous.

À gauche, elle découvrit le même spectacle. Plissant les yeux, elle crut reconnaître les restes sanguinolents de deux soldats, devant l'arme magique.

Le caporal Marie Fauvel et le soldat Estelle Ruffin venaient d'atteindre la dépouille de Turner. Se tirant sur les cheveux à les en arracher, Estelle hurlait comme une possédée. Marie s'était détournée et vomissait tripes et boyaux.

Beata n'avait commis aucune erreur. Elle avait suivi les consignes, telles qu'elles étaient appliquées depuis des millénaires. Chaque jour, au même moment, toutes les escouades affectées aux Dominie Dirtch envoyaient une patrouille vérifier qu'il n'y avait rien à signaler dans la plaine. Un quadrillage de terrain qui évitait les mauvaises surprises.

Bryce et Emmeline n'avaient rien à se reprocher non plus. Car toutes les Dominie Dirtch s'étaient mises à sonner au même instant.

Kahlan prit Richard par les pans de sa chemise, mais elle ne parvint pas à le forcer à la regarder. Toujours roulé en boule, il souffrait atrocement. Sans savoir exactement ce qui se passait, l'Inquisitrice devina que son bien-aimé était en danger de mort.

Elle l'avait entendu crier, puis vu tomber de son cheval.

Au début, elle avait pensé à une flèche. Un archer, posté dans les rochers ou derrière un arbre… Mais elle n'avait pas vu de sang. Ni découvert de blessure sur le corps de Richard.

Autour des deux jeunes gens, mille soldats d'harans se déployaient pour assurer leur protection. Dès qu'ils avaient entendu leur seigneur crier, ces guerriers d'élite étaient passés à l'action sans attendre les ordres de la Mère Inquisitrice. Leurs armes dégainées, ils étaient prêts à repousser une attaque.

Un cercle protecteur s'était formé en quelques secondes autour du seigneur Rahl et de son épouse. Un deuxième finissait de se refermer autour du premier. Au-delà de ce périmètre de sécurité – ces hommes-là n'ayant pas sauté de leurs chevaux, pour ériger un mur quasiment infranchissable – le gros du détachement fouillait déjà les environs pour débusquer et abattre tout agresseur potentiel.

Ayant eu pour père un grand soldat, Kahlan en savait long en matière de stratégie et de tactique. À les voir réagir, elle constata que les D'Harans étaient aussi bons qu'ils en avaient l'air. Parfois, les armées les plus fringantes se révélaient lamentables dès qu'il fallait faire face au danger. Ces hommes-là avaient exécuté la manœuvre qu'elle aurait ordonnée, s'ils lui en avaient laissé le temps. Ils étaient rapides, disciplinés et capables de prendre des initiatives. Tout ce qu'on pouvait attendre de mieux d'une escorte…

À quelques pas de Kahlan, les Baka Tau Mana, arme au poing, avaient aussi formé une ligne de défense. Quelle que fût la nature de l'attaque, Richard ne risquait plus rien. Une muraille d'hommes, de chevaux et d'armes empêcherait quiconque de l'atteindre.

Encore sous le choc, l'Inquisitrice pensa que Cara serait furieuse en apprenant cette histoire. Sa Sœur de l'Agiel avait promis de protéger le seigneur Rahl, et elle avait échoué ! Manquer à la parole donnée à une Mord-Sith n'était jamais une petite affaire. Alors, quand il s'agissait de Richard…

Du Chaillu se fraya un passage entre ses maîtres de la lame et vint s'agenouiller de l'autre côté de Richard. Kahlan vit qu'elle avait apporté une outre d'eau et de quoi bander une plaie.

— Tu as trouvé la blessure ? demanda-t-elle à l'Inquisitrice.

— Non, répondit Kahlan.

Elle posa une main sur le front de Richard et frissonna. Il avait été dans un état très semblable, lorsqu'il mourait de la peste, brûlant de fièvre et délirant. Aucune maladie ne vous faisait tomber ainsi de

cheval sans prévenir, mais à ce détail près, les symptômes étaient identiques.

Du Chaillu humidifia un morceau de tissu et le passa sur le visage du Sourcier. Dans les yeux de la femme-esprit, Kahlan lut une inquiétude qui reflétait fidèlement la sienne.

Elle examina de plus près son mari, à la recherche d'un carreau d'arbalète, voire d'une fléchette.

Richard tremblait – plus précisément, il avait des convulsions. Kahlan le tourna sur le flanc pour voir si un projectile l'avait frappé dans le dos. Elle ne trouva rien, comme elle s'y attendait un peu.

Quand elle l'eut remis sur le dos, Du Chaillu commença à caresser doucement les joues du Sourcier. Puis elle se pencha sur lui et lui souffla à l'oreille une incantation dont l'Inquisitrice ne comprit pas un mot.

— Je n'ai rien trouvé, Du Chaillu !

— C'est normal…, murmura la femme-esprit.

— Pourquoi ?

La Baka Tau Mana continua à parler à Richard d'une voix vibrante d'émotion. Même sans comprendre ce qu'elle disait, Kahlan en eut le cœur serré. Une telle tendresse…

— Ce n'est pas une blessure infligée dans ce monde, dit Du Chaillu en se redressant un peu.

Kahlan regarda les soldats déployés autour de leur seigneur. D'instinct, elle posa une main protectrice sur la poitrine de Richard.

— Que veux-tu dire, Du Chaillu ?

La femme-esprit écarta doucement la main de Kahlan.

— C'est son esprit qui est touché. Son âme, même ! Laisse-moi m'en occuper !

Kahlan posa une paume sur la joue du Sourcier.

— Comment le sais-tu ? C'est absurde ! Tu ne peux pas…

— Les femmes-esprit reconnaissent ce genre de blessure.

— Mais tu…

— As-tu trouvé une plaie sur son corps ?

L'Inquisitrice ne répondit pas tout de suite. Richard était en danger, et elle devait oublier sa ridicule jalousie.

— Tu sais ce qu'il faut faire pour l'aider ?

— Oui, et c'est au-delà de tes capacités ! (Du Chaillu baissa la tête et plaqua de nouveau les mains sur la poitrine de Richard.) Si tu ne me laisses pas agir, ton mari mourra.

Kahlan s'assit sur les talons et regarda la Baka Tau Mana se plonger dans une transe, les yeux fermés et les bras tremblants.

Elle murmura des paroles qui ne s'adressaient à personne, sinon à elle-même et à l'homme qu'elle tentait de sauver. Soudain, son visage se tordit de douleur.

Du Chaillu s'écarta de Richard, brisant leur connexion. La voyant basculer en arrière, l'Inquisitrice la retint par les bras.

— Tu vas bien ?

— Mon pouvoir… Il est revenu !

Kahlan baissa les yeux sur Richard, qui semblait aller mieux.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle. Et qu'as-tu fait ?

— Une entité essayait de lui voler son âme… Je l'ai chassée et j'ai éloigné les mains de la mort du corps de Richard.

— Ta magie serait revenue ? C'est impossible…

— Je ne comprends pas non plus. Elle s'est éveillée quand le *Caharin* a crié, avant de tomber de cheval. Je le sais, parce que j'ai de nouveau senti le lien, entre nous…

— Tu crois que les Carillons sont retournés dans le royaume des morts ?

— Non… Le phénomène n'a pas duré, et mon pouvoir me quitte déjà. Oui, il disparaît… J'ai à peine eu le temps de sauver le *Caharin*.

Du Chaillu dit à ses guerriers de se détendre, car le danger était passé.

Pas totalement convaincue, Kahlan regarda de nouveau Richard. Il respirait mieux et semblait moins agité.

Soudain, il ouvrit les yeux et battit des paupières, ébloui par la lumière.

Du Chaillu s'agenouilla pour lui tamponner le front.

— Tu es sauvé, mon époux, dit-elle.

— Du Chaillu, marmonna le Sourcier, combien de fois devrai-je te répéter que je ne suis pas ton mari ! Tu interprètes mal les antiques paroles…

— Tu vois ? lança la Baka Tau Mana à Kahlan. Il va déjà beaucoup mieux !

— Je remercie les esprits du bien que tu nous aies accompagnés, mon amie.

— Alors, dis-lui que je m'en irai s'il continue à râler comme ça !

Kahlan ne put s'empêcher de sourire. Richard n'était pas près d'en avoir fini avec la femme-esprit, et ça avait quelque chose d'amusant, à la longue.

Des larmes de soulagement perlèrent à ses paupières, mais elle parvint à les empêcher de couler. Une fois de plus, Richard avait par miracle échappé à la mort !

— Comment te sens-tu ? demanda-t-elle. Et que t'est-il arrivé ?

Le Sourcier tenta de se redresser. Avec un bel ensemble, Kahlan et Du Chaillu l'en empêchèrent.

— Tes deux femmes t'ordonnent de te reposer un peu ! déclara la Baka Tau Mana.

Face à une telle coalition, Richard capitula sans conditions. Il

tourna ses magnifiques yeux gris vers Kahlan, qui lui prit la main et, en silence, remercia une nouvelle fois les esprits du bien.

— Je ne sais pas trop ce qui s'est passé…, dit Richard. On aurait cru qu'un glas sonnait dans ma tête. La douleur était… (Il blêmit à ce souvenir.) Je ne sais pas comment décrire ça… C'était… Eh bien, pire que tout ce que j'ai jamais éprouvé…

Cette fois, il s'assit, écartant les mains des deux femmes.

— Je vais bien, maintenant. C'est fini !

— Je n'en suis pas si sûre, souffla Kahlan.

— Moi, si ! (Le regard de Richard se voila.) Des griffes tentaient de m'arracher mon âme…

— Mais elles n'ont pas réussi, dit Du Chaillu. Elles ont essayé, et je les en ai empêchées.

La femme-esprit croyait dur comme fer ce qu'elle disait. Et Kahlan ne douta pas un instant de sa parole.

La jument était immobile, à part ses sabots, qui raclaient nerveusement le sol. Son instinct lui ordonnait de galoper. Elle tremblait de panique, le souffle court, mais elle résistait au désir de s'enfuir.

L'homme était entré dans le trou, derrière le mur d'eau.

Comme tous les chevaux, la jument détestait les trous.

Alors que la terre tremblait, l'homme avait crié. Très fort ! Depuis, beaucoup de temps avait passé. Dans le silence revenu, la jument n'avait pas bougé.

Elle savait que son ami vivait encore.

Un long hennissement désespéré monta de sa gorge.

Il n'était pas mort, mais il ne revenait pas.

La jument était seule. Et il n'y avait rien de plus terrible pour un cheval.

Chapitre 49

Quand Anna ouvrit les yeux dans la pénombre, elle fut surprise de découvrir un visage qu'elle n'avait plus vu depuis des mois, à l'époque où elle était encore la Dame Abbesse en exercice des Sœurs de la Lumière, au Palais des Prophètes. Ce temps désormais lointain où elle vivait à Tanimura, dans l'Ancien Monde…

La sœur d'âge moyen observait la prisonnière.

Âge moyen, corrigea mentalement Anna, *si on estime qu'avoir dépassé les cinq cents ans est le début de la maturité !*

— Sœur Alessandra…, souffla Anna.

Parler lui faisait toujours mal. Sa lèvre inférieure éclatée ne guérissait pas vite, et sa mâchoire ne désenflait pas. Était-elle cassée ? Dans ce cas, il faudrait faire avec, et attendre qu'elle se ressoude, puisque la magie ne pouvait plus intervenir.

— Dame Abbesse…, dit Alessandra d'un ton glacial.

La sœur avait longtemps porté une longue natte enroulée et épinglée sur sa nuque. Aujourd'hui, ses cheveux châtains grisonnants tombaient librement vers ses épaules, qu'ils ne touchaient pas. Une coiffure, songea Anna, qui équilibrait mieux son visage affublé d'un nez proéminent.

— Si vous avez faim, Dame Abbesse, je vous apporte de quoi manger.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Son Excellence veut que vous vous nourrissiez.

— Mais pourquoi toi ?

Alessandra eut un demi-sourire.

— Vous me détestez, n'est-ce pas, Dame Abbesse ?

Anna s'efforça de foudroyer du regard la traîtresse. Avec sa mâchoire de travers et ses joues tuméfiées, elle doutait que le résultat soit très impressionnant.

— En réalité, je t'aime autant que tous les autres enfants du Créateur. Mais j'abomine tes actes, depuis que tu as prêté allégeance à Celui Qui N'A Pas De Nom.

— On l'appelle le « Gardien du royaume des morts », dit Alessandra, son sourire s'élargissant. Ainsi, vous prétendez avoir encore de l'amour pour une Sœur de l'Obscurité ?

Même si le bol de ragoût la faisait saliver, Anna détourna la tête. Elle n'avait aucune intention de papoter comme si de rien n'était avec

une sœur déchue.

Depuis qu'elle était enchaînée, la Dame Abbesse refusait d'accepter la pitance que lui apportaient les Sœurs de la Lumière. Car ces femmes lui avaient menti, puis elles l'avaient vendue à Jagang !

Comme elle ne pouvait pas se nourrir seule, les soldats devaient se charger de lui donner la becquée, et ils n'aimaient pas jouer les nounous. Leur répugnance à faire manger une vieille femme expliquait sans doute la venue d'Alessandra.

— Allez, prenez-en au moins un peu…, marmonna la Sœur de l'Obscurité en tentant d'introduire une cuiller entre les lèvres de la prisonnière. J'ai cuisiné ce plat moi-même.

— Pourquoi ? demanda Anna entre ses dents serrées.

— Parce que je me suis dit que ça vous ferait plaisir.

— Eh bien, tu t'es fatiguée d'arracher les pattes des fourmis, Alessandra ?

— Dame Abbesse, votre mémoire vous joue des tours. Je n'ai plus fait ça depuis mon enfance, quand je suis arrivée au Palais des Prophètes. Si je ne me trompe pas, c'est vous qui m'avez convaincue d'arrêter, après avoir compris que j'étais simplement malheureuse d'avoir quitté mon foyer. S'il vous plaît, mangez un peu !

Stupéfaite d'entendre cette femme employer une expression comme « s'il vous plaît », Anna consentit à ouvrir la bouche. Manger était douloureux, mais jeûner l'affaiblissait trop. Pour en finir avec la vie, elle aurait pu faire la grève de la faim, ou trouver un moyen de forcer ses geôliers à la tuer. Mais elle était venue là pour accomplir une mission, et cela lui donnait une raison de vivre encore un peu.

— Ce n'est pas mauvais, sœur Alessandra… Pas mauvais du tout…

La sœur eut un sourire plein de fierté.

— Vous voyez, je ne mentais pas ! Allez, nourrissez-vous !

Anna mangea lentement, car mâcher était un exercice pénible. Si elle parvint à broyer plus ou moins les légumes, elle se contenta d'avaler tout rond les petits morceaux de viande. Ce n'était pas le moment de malmener sa mâchoire, qui faisait ce qu'elle pouvait pour guérir.

— Votre lèvre risque de garder une vilaine cicatrice, dit Alessandra.

— Mes nombreux amants seront très déçus !

La Sœur de l'Obscurité éclata de rire. Pas pour se moquer de la prisonnière, mais parce que la saillie l'avait vraiment amusée.

— Vous m'avez toujours fait mourir de rire, Dame Abbesse !

— Je sais, fit Anna, amère. C'est pour ça que j'ai mis si longtemps à m'apercevoir que tu t'étais ralliée au camp des ténèbres. Comment aurais-je pu penser que ma petite Alessandra, toujours si gaie, était

attirée par le mal absolu ? J'ai toujours cru que tu aimais la Lumière !

Le sourire de la sœur tourna au rictus.

— C'était le cas, Dame Abbesse.

— Non, tu n'aimais que toi-même !

La Sœur de l'Obscurité remua le ragoût et proposa une nouvelle cuillerée à Anna.

En l'avalant, la vieille dame étudia la sinistre petite tente où elle était recluse. Elle avait tellement semé le désordre, en invectivant les Sœurs de la Lumière, que l'empereur avait fini par ordonner qu'on l'isole. Chaque soir, un soldat enfonçait dans la terre le piquet où on l'enchaînait. Puis on dressait la tente autour d'elle.

Au matin, on l'enfermait dans une sorte de grande malle close par un loquet ou une barre de fer. Anna n'aurait pu être plus précise, puisqu'elle était toujours à l'intérieur quand on verrouillait ou déverrouillait sa prison. Puis on chargeait la « malle » dans un chariot fermé sans fenêtres ni ventilation d'aucune sorte. La prisonnière le savait, car elle avait pu jeter un coup d'œil par la fente du couvercle un peu disjoint de son étrange cellule.

Le soir, on la sortait de sa boîte et une Sœur de la Lumière l'escortait jusqu'aux latrines de campagne, avant qu'on l'enchaîne à son piquet. Et si un besoin urgent la prenait dans la journée, elle n'avait que deux solutions : se retenir, ou…

Parfois, par pure paresse, les soldats ne montaient pas la tente, et ils la laissaient attachée à sa laisse comme une chienne.

Anna aimait bien sa petite cellule de toile, qui lui offrait une illusion d'intimité. À l'abri des regards, elle pouvait s'étirer pour chasser ses crampes, s'allonger et prier tout son soûl.

— Jagang t'a ordonné de ne pas te contenter de me nourrir ? demanda la Dame Abbesse quand elle jugea qu'elle avait assez mangé. Il aimerait peut-être que tu me roues de coups, pour son amusement ou le tien…

— Non, Dame Abbesse, je dois simplement vous alimenter. L'empereur n'a pas encore décidé ce qu'il fera de vous. En attendant, il veut vous garder en bonne santé, histoire que vous ne perdiez pas votre valeur marchande.

— Alessandra, il ne peut pas entrer dans ton esprit en ce moment. Tu le savais ?

— Pourquoi prétendez-vous ça ?

— Les Carillons rôdent dans notre monde.

— Oui, je l'ai entendu dire… Mais ce sont des rumeurs sans fondement.

Anna se tortilla péniblement pour trouver une position plus confortable sur le sol trop dur pour ses vieux os. Pourtant, avec son

« rembourrage » naturel, elle n'aurait pas dû être gênée.

— J'aimerais que tu aies raison. Mais pourquoi crois-tu que ta magie ne fonctionne pas ?

— Mon pouvoir est toujours là.

— Je parlais de la Magie Additive.

— Celle-là ? En réalité, je n'ai plus essayé de m'en servir depuis longtemps. Si l'envie m'en prenait, je suis sûre qu'elle m'obéirait.

— Tente de lancer un sort additif. Tu verras que j'ai raison.

— Son Excellence nous l'interdit, sauf quand il l'exige expressément. Et lui désobéir n'est pas très… avisé.

Anna se pencha vers son interlocutrice.

— Alessandra, les Carillons sont dans notre monde ! La magie a disparu. Au nom du Créateur, tu crois que je serais dans cette situation, si j'avais encore mon pouvoir ? Tu me prends pour une femme qui se laisse capturer sans résister, quand elle a les moyens de se défendre ? Réfléchis un peu ! Tu n'es pas stupide, alors, ne fais pas semblant !

Si Alessandra avait une qualité, c'était bien l'intelligence. Une énigme de plus pour Anna, qui ne voyait pas comment une femme si brillante avait pu se laisser séduire par les promesses du Gardien. À croire que nul n'était à l'abri des mensonges…

— Alessandra, je t'assure que Jagang ne peut pas s'introduire dans ton esprit ! Il a perdu son pouvoir de marcher dans les rêves.

La Sœur de l'Obscurité ne sembla pas ébranlée par ces affirmations.

— Si son pouvoir est lié à celui des sœurs qui ont choisi le camp du Gardien – voire si notre magie alimente la sienne –, il peut toujours avoir la possibilité de nous contrôler.

— Tu penses comme une esclave ! Si tu t'en satisfais, laisse-moi en paix ! Le dire me fend le cœur pour une multitude de raisons, mais tu ne vaux pas mieux que les Sœurs de la Lumière !

Alessandra hésita, comme si elle n'avait pas envie de mettre un terme à ce dialogue.

— Je ne vous crois pas, Dame Abbesse. Jagang est tout-puissant ! En ce moment même, je suis sûre qu'il nous espionne, caché quelque part dans ma tête.

Anna ne put éviter d'avaler la cuillerée de ragoût que la sœur lui fourra par surprise dans la bouche. La mâchant avec précaution, elle dévisagea Alessandra comme si elle voulait sonder son âme.

— Tu peux revenir vers la Lumière, mon enfant !

— Quoi ? (La colère qui avait un instant brillé dans les yeux de la sœur fut remplacée par une lueur presque espiègle.) Dame Abbesse, vous perdez l'esprit !

— Tu en es sûre ?

— Oui. J'ai juré de servir le Gardien, et c'est irréversible. À présent, finissez votre portion !

Anna faillit s'étrangler, tant le rythme d'arrivée des cuillerées s'accéléra.

Quand Alessandra marqua une pause, elle remonta à l'assaut.

— Ma fille, le Créateur te pardonnera. Il n'est qu'amour, tu le sais bien, et il t'ouvrira les bras. Ne voudrais-tu pas vivre de nouveau dans Sa Lumière ?

Sans avertissement, Alessandra gifla la Dame Abbesse, qui bascula sur un flanc.

— Le Gardien est mon maître ! cria la Sœur de l'Obscurité. Je ne vous autorise pas à blasphémer ! Son Excellence est mon seigneur en ce monde, et le Gardien me possédera dans le suivant. Vous n'avez pas le droit de souiller le serment que je lui ai prêté. C'est compris ?

Anna comprit surtout que les efforts de guérison de son infortunée mâchoire venaient d'être réduits à néant. De douleur, elle avait les larmes aux yeux.

Alessandra la prit par le côté de sa robe crasseuse et la releva.

— Je ne veux plus vous entendre dire des choses pareilles ! cria-t-elle.

Anna garda le silence, soucieuse de ne pas énerver encore plus la Sœur de l'Obscurité. Apparemment, pour cette femme c'était un sujet sensible. Au moins autant que sa malheureuse mâchoire !

Alessandra reprit le bol de ragoût.

— Il n'en reste pas beaucoup, et vous allez tout finir ! (Elle baissa les yeux, comme si c'était indispensable pour mieux remuer la nourriture.) Désolée de vous avoir frappée…

— Je te pardonne, mon enfant.

La sœur releva la tête. Dans son regard, la Dame Abbesse ne vit plus trace de colère.

— Je suis sincère, ajouta-t-elle, émue par le terrible conflit intérieur que devait vivre son ancienne disciple.

— Il n'y a rien à pardonner, Dame Abbesse. (Alessandra baissa de nouveau les yeux.) Je suis ce que je suis, et on ne peut rien y changer ! Si vous saviez ce que j'ai dû subir et faire pour devenir une Sœur de l'Obscurité… Le pouvoir que j'ai reçu en échange dépasse votre imagination !

Anna voulut demander quels avantages elle en avait retirés. Mais elle tint sa langue et finit docilement son repas, non sans grimacer de douleur à chaque bouchée.

— C'était délicieux, mon enfant, dit-elle quand elle eut terminé. Mon meilleur repas depuis… Eh bien, ça doit faire des semaines que je

suis prisonnière, non ?

Alessandra hocha la tête et se leva.

— Si je ne suis pas trop occupée, je reviendrai demain, avec un autre plat.

— Alessandra ! appela Anna. (La Sœur de l'Obscurité se retourna.) Tu ne veux pas rester un peu assise avec moi ?

— Pour quoi faire ?

— Je passe mes journées dans une malle, et mes nuits, enchaînée à un piquet. Avoir un peu de compagnie me ferait du bien. C'est tout…

— Je suis une Sœur de l'Obscurité !

— Et moi, une Sœur de la Lumière. Pourtant, tu m'as apporté à manger.

— Parce qu'on me l'avait ordonné.

— Bien sûr… Tu es plus honnête que les Sœurs de la Lumière, même si le reconnaître me brise le cœur… (Anna tira sur ses chaînes, se tortilla et parvint à tourner le dos à sa visiteuse.) Désolée de t'avoir fait perdre ton temps. Jagang doit être pressé que tu retournes t'allonger sous ses soudards.

Un long silence s'ensuivit. Dehors, les soldats buvaient, jouaient aux dés et riaient. Des odeurs de cuisine pénétraient dans la tente, mais Anna, et c'était déjà ça, n'était plus torturée par son estomac. Alessandra avait vraiment un don pour la cuisine.

Anna entendit une femme crier dans le lointain. Puis éclater d'un rire gras…

Une des catins qui suivaient la troupe, sans doute. Parfois, les cris exprimaient une authentique terreur. À ces moments-là, le front ruisselant de sueur, Anna se demandait ce qu'on pouvait bien infliger à ces malheureuses.

— Je peux rester quelques minutes, dit Alessandra en se rasseyant.

Anna se retourna vers la sœur.

— J'en suis ravie, mon enfant. Du fond du cœur…

Alessandra aida la Dame Abbesse à adopter une position un peu plus confortable. Puis, en silence, elles écoutèrent un moment le vacarme étouffé du camp.

— J'ai entendu dire que la tente de Jagang était magnifique, souffla enfin Anna.

— C'est vrai. Comme s'il se faisait construire chaque soir un palais. Cela dit, je n'aime pas beaucoup y être invitée.

— Après avoir vu l'empereur, je ne peux pas t'en blâmer. Sais-tu où nous allons ?

— Non. Mais ici ou là, quelle différence ça fait ? Nous sommes des esclaves au service de Son Excellence.

Entendant du désespoir dans la voix de sa compagne, Anna décida

de lui mettre un peu de baume au cœur.

— Tu sais, il ne peut pas s'introduire dans mon esprit…

Alessandra fronça les sourcils de perplexité.

S'engouffrant dans la brèche, la Dame Abbesse lui parla de son lien avec le seigneur Rahl, qui la mettait hors d'atteinte de Jagang. Elle prit garde à présenter cela comme une confidence, afin que ça n'ait pas l'air d'une proposition directe. Du coup, Alessandra écouta sans s'énerver.

— Pour l'instant, la magie de Richard ne me protège pas, conclut Anna. Mais comme celle de Jagang n'agit pas non plus, je reste immunisée. (Elle eut un petit rire.) Sauf quand il devient celui qui marche dans ma tente, bien sûr !

Alessandra s'esclaffa de cette plaisanterie.

La Dame Abbesse se contorsionna pour réussir à croiser les jambes malgré ses chaînes. Lorsque ce fut fait, elle reprit :

— Quand les Carillons retourneront chez ton maître, dans le royaume des morts, le lien sera réactivé, et Jagang ne pourra toujours pas me contrôler. Dans toute cette affaire, c'est ma seule consolation : mon esprit est à l'abri de l'empereur.

Alessandra n'émit pas de commentaires.

— Toi aussi, tu dois être soulagée qu'il ne fasse pas irruption dans ta tête…

— On ne sait jamais s'il est là ou non. Sauf quand il veut manifester sa présence, bien entendu. De toute façon, vous racontez n'importe quoi, Dame Abbesse ! Celui qui marche dans les rêves doit être dans mon esprit, et il nous espionne.

Alessandra dévisagea Anna comme si elle attendait qu'elle la contredise.

— Réfléchis à ce que je t'ai dit, mon enfant… Oui, réfléchis-y…

La Sœur de l'Obscurité reprit le bol et se leva.

— Il faut que je parte.

— Merci de ta visite, Alessandra. Et pour ce délicieux repas. J'ai beaucoup apprécié que tu restes un moment avec moi. Comme au bon vieux temps…

La Sœur de l'Obscurité hocha la tête et sortit.

Chapitre 50

Bien que ce ne fût pas très visible à l'œil nu, la plaine qui se déroulait à l'infini devant la Dominie Dirtch de Beata était un peu plus surélevée et plate que le terrain qui s'étendait sur les deux flancs de l'arme magique. On y progressait donc plus facilement, surtout à cheval, et davantage encore quand il avait plu à verse. Car les deux parties légèrement vallonnées, à droite et à gauche, devenaient alors très glissantes.

À cause de la configuration du terrain, surtout par mauvais temps, les voyageurs franchissaient en général la frontière en passant par le point de contrôle que commandait la jeune Hakenne.

Même si le trafic n'était pas très intense, Beata enfin avait l'occasion d'assumer d'importantes responsabilités. Pour être honnête, devoir juger les gens, puis les laisser passer ou les refouler, ne lui déplaisait pas. Et dès qu'elle avait un doute, elle dirigeait les visiteurs vers un poste frontalier de la garde, où ils auraient affaire à des interlocuteurs aguerris et peu commodes.

Avoir du pouvoir était agréable. Désormais, Beata n'était plus exclusivement vouée à obéir.

Filtrer les voyageurs avait un autre avantage. C'était une occasion de parler à des gens venus de lointains pays, ou au minimum de découvrir leurs tenues, parfois des plus étranges. En principe, les groupes supérieurs à deux ou trois personnes étaient rares. Mais tous ces étrangers devaient s'en remettre à la jeune Hakenne pour passer.

Ce matin, alors que le soleil brillait dans le ciel débarrassé des nuages de la veille, les choses étaient très différentes. Une petite armée approchait, et ses intentions n'avaient peut-être rien d'amical.

— Carine, ordonna Beata, prépare-toi à utiliser le marteau.

La Hakenne regarda sa supérieure, le front plissé.

— Vous êtes sûre, chef ?

Affligée d'une mauvaise vue, Carine avait du mal à identifier tout ce qui se trouvait à plus d'une trentaine de pas d'elle. Et la troupe qui approchait se découpait encore très loin à l'horizon.

Jusque-là, Beata n'avait jamais donné un tel ordre quand des voyageurs apparaissaient dans la plaine. À l'exercice, ses soldats et elle répétaient tous les jours les gestes requis en cas d'attaque. Mais ils n'avaient jamais été confrontés à une menace potentielle.

Quand Beata s'absentait pour converser avec les autres chefs de poste, les sentinelles avaient la responsabilité d'agir en cas de danger.

Lorsqu'elle était là, tout dépendait d'elle. C'était cela, être un chef.

Depuis l'atroce accident, elle avait fait ajouter une barre de fixation supplémentaire au support du marteau. Bien que la cloche ait sonné toute seule, cette précaution lui avait paru judicieuse. Ainsi, elle avait le sentiment de mieux contrôler les choses. Même si c'était une illusion, ça ne faisait pas de mal, et ses soldats l'en respectaient davantage…

En réalité, personne ne savait pourquoi les Dominie Dirtch avaient sonné.

— Oui, j'en suis sûre, répondit Beata en essuyant ses paumes moites sur ses hanches.

Avec un peu d'expérience, il devenait facile d'identifier les voyageurs inoffensifs. En général, il s'agissait de colporteurs dont les chariots regorgeaient d'exotiques merveilles. Parfois, c'étaient des nomades du Pays Sauvage venus faire du troc avec les soldats postés le long de la frontière. Et ceux-là, Beata ne les laissait jamais passer.

À part quelques riches marchands, aisément reconnaissables à leurs beaux atours, la jeune Hakenne n'avait pas vu grand monde d'autre défiler devant elle.

Oh, il y avait bien eu quelques détachements de la garde anderienne, pressés de rentrer au pays après de lointaines patrouilles. Mais là, Beata n'avait pas son mot à dire…

La garde était indépendante de l'armée régulière. Exclusivement composée d'hommes, cette unité d'élite se concentrait sur les missions dangereuses ou au minimum très délicates. Les soldats réguliers, comme Beata, n'avaient aucune autorité sur les membres de la garde – même quand ils leur étaient supérieurs en grade.

Un jour, la jeune Hakenne avait voulu ordonner à un détachement de s'arrêter. Bien que le capitaine l'eût prévenue que ces hommes-là disposaient d'un droit de passage illimité, elle avait eu simplement envie de leur parler et, en toute camaraderie, de leur demander s'ils avaient besoin de quelque chose.

La colonne n'avait même pas ralenti. Et son chef avait simplement ricané en passant devant Beata.

La petite armée qui approchait n'appartenait pas à la garde anderienne. Cette certitude exceptée, la jeune Hakenne ignorait ce qui l'attendait…

Une main en visière, elle constata que les centaines de cavaliers en uniforme noir s'étaient pour le moment arrêtés.

Même de loin, ces guerriers vous glaçaient les sangs !

Jetant un coup d'œil sur sa droite, Beata vit que Carine s'apprêtait à abattre le marteau sur la Dominie Dirtch. Annette avait aussi saisi le manche pour aider sa camarade.

— Je n'ai pas donné d'ordre ! cria Beata. Vous êtes devenues

folles ? Posez-moi ça !

— Sergent, dit Annette, il y a des centaines de soldats, et ils ne sont pas des nôtres…

— Tu ne vois pas le drapeau blanc, soldat ? Serais-tu aveugle ?

— Sergent, ce ne sont pas des militaires anderiens. Ils n'ont rien à faire ici !

— Tu ne sais même pas ce qu'ils veulent !

Terrorisée à l'idée que deux idiotes aient failli provoquer un massacre, Beata lâcha la bonde à sa colère.

— Imbéciles ! Nous ne savons pas qui sont ces soldats ! Vous auriez pu tuer des centaines d'innocents !

» Mais ça vous coûtera cher ! Je double votre tour de garde de nuit pendant une semaine ! Et si vous recommencez, le capitaine en entendra parler, à notre retour !

Annette baissa la tête. Désorientée, Carine salua Beata. La punition était sévère, et elle semblait ne pas savoir comment la prendre…

Beata aurait incendié tout membre de sa section coupable d'une telle erreur. Mais en secret, elle se réjouissait d'avoir dû sanctionner deux Hakennes, et pas un des Anderiens…

Dans le lointain, un cavalier avançait en agitant son drapeau blanc.

Beata ignorait jusqu'à quelle distance les Dominie Dirtch pulvérisaient leurs cibles. Si elle n'avait pas arrêté les deux crétines, les inconnus auraient peut-être été trop loin pour en souffrir. Mais après l'atroce fin de Turner, il n'était plus question que les Dominie Dirtch frappent quiconque – à part bien entendu des envahisseurs.

Un autre cavalier accompagnait le porteur du drapeau, et deux personnes marchaient à côté des chevaux. Les étrangers respectaient strictement le protocole d'approche, et c'était bon signe. Quand un groupe important voulait franchir la frontière, quelques émissaires devaient avancer en brandissant un drapeau blanc. Les autres voyageurs attendaient à bonne distance, et se remettaient en route uniquement quand on le leur indiquait…

Laisser approcher quelques personnes n'était jamais risqué. Les Dominie Dirtch tuaient tout ce qui se trouvait devant elles, même à moins d'un pas. Dans ce sens-là, la distance ne comptait pas. Le nombre non plus, d'ailleurs, mais pourquoi risquer un massacre, en cas d'erreur ? Comme l'avait prouvé la mort de Turner, un accident n'était jamais à exclure.

À présent, Beata distinguait mieux les quatre inconnus. Il s'agissait de deux couples. Un à cheval, et l'autre à pied…

… Et la femme qui chevauchait portait une robe blanche.

Quand Beata l'identifia, son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Vous voyez, maintenant ? lança-t-elle à Carine et Annette. Si je ne vous avais pas arrêtées, vous imaginez les conséquences ?

Les deux Hakennes, bouche bée, semblaient ne pas en croire leurs yeux. À l'idée de ce qui avait failli arriver, Beata crut un moment que ses jambes allaient se dérober sous elle.

— Alors, cria-t-elle, vous allez me poser ce marteau ? Et n'approchez plus de la Dominie Dirtch ! C'est compris ?

Les deux Hakennes saluèrent leur chef, qui se détourna et dévala les marches si vite qu'elle faillit s'étaler.

Beata n'avait jamais envisagé qu'une chose pareille lui arrive. Elle allait rencontrer la Mère Inquisitrice !

Le reste de la section accourait déjà, pour mieux voir la femme en robe blanche qui serait bientôt à portée de voix. Un homme vêtu de noir chevauchait près d'elle, mais c'était à peine si les soldats lui accordaient un regard.

Consciente de ses responsabilités, Beata se força à observer les autres émissaires. La femme à pied était enceinte, et son compagnon, qui marchait sur le flanc gauche de la Mère Inquisitrice, portait une tunique large des plus quelconques. Une épée battait son flanc, mais il ne semblait pas avoir l'intention de la dégainer.

Le cavalier vêtu de noir était autrement impressionnant, surtout avec la cape couleur or qui voletait dans son dos. Le souffle coupé par la vision de ce guerrier, Beata se demanda si ce n'était pas l'homme qui devait, disait-on, épouser la Mère Inquisitrice. Le seigneur Rahl, si sa mémoire ne la trompait pas.

En tout cas, il avait l'allure d'un seigneur, et la jeune Hakenne n'avait jamais posé les yeux sur un homme d'une telle prestance.

— Descendez de là ! cria-t-elle aux deux Hakennes toujours perchées sur la plate-forme.

Les sentinelles dévalèrent les marches, et Beata leur ordonna de se mettre en rang avec leurs camarades. Le caporal Marie Fauvel, Estelle Ruffin et Emmeline vinrent se placer à la droite de leur sergent. Annette et Carine prirent position sur sa gauche, avec Norris, Karl et Bryce. Au garde-à-vous, la section regarda approcher les visiteurs.

Quand la Mère Inquisitrice mit pied à terre, tous les soldats, y compris Beata, tombèrent à genoux et inclinèrent la tête. Avant d'avoir les yeux rivés sur le sol, la jeune Hakenne eut le temps d'apercevoir la superbe robe blanche et la magnifique crinière de la dirigeante suprême des Contrées. De sa vie, elle n'avait jamais vu une chevelure aussi longue. Même les grandes dames qu'elle avait parfois entrevues dans la cour du ministère de la Civilisation ne la laissaient pas cascader ainsi jusqu'à leurs reins. Et pour quelqu'un qui connaissait exclusivement les cheveux noir foncé des Anderiens ou les tignasses rousses des Hakens, ceux de la Mère Inquisitrice, d'un brun beaucoup plus clair, semblaient briller au soleil comme l'aura d'un

esprit du bien.

Terrifiée à la seule idée de croiser le regard de cette légende vivante, Beata se félicita d'avoir baissé la tête. Sans l'angoisse révérencielle qui l'avait submergée, elle aurait fixé la Mère Inquisitrice, les yeux ronds d'émerveillement. Une attitude qui n'aurait sûrement pas été appréciée…

Depuis qu'elle était haute comme trois pommes, la jeune Hakenne entendait de fabuleux récits sur les pouvoirs de la Mère Inquisitrice. À ce qu'on disait, d'un seul regard, elle pouvait transformer en statue de pierre quiconque lui manquait de respect ou avait le malheur de lui déplaire. Et ce n'était pas, affirmait-on, le pire sortilège qu'elle pouvait lancer…

Prise de panique, Beata eut l'impression d'étouffer. Que fichait-elle donc là, face à la femme la plus puissante des Contrées ? Une misérable Hakenne avait-elle seulement le droit de respirer le même air que la Mère Inquisitrice ?

— Relevez-vous, mes enfants, dit une voix mélodieuse pleine de bonté.

L'entendre suffit à apaiser une bonne partie des angoisses de Beata. Elle n'aurait jamais imaginé que la Mère Inquisitrice parlait ainsi, comme… eh bien, comme une femme normale. Sa voix, s'était-elle toujours dit, devait ressembler à celle d'un esprit hurlant de fureur derrière le voile qui l'emprisonnait dans le royaume des morts.

La jeune Hakenne se releva. Ses soldats l'imitèrent, mais gardèrent comme elle la tête baissée.

Beata ignorait totalement comment elle devait se comporter. Qui aurait eu l'idée saugrenue de donner à une employée de boucherie des cours de bonnes manières ? Avec les quartiers de viande, les ronds de jambe n'étaient pas de mise…

— Qui commande ce poste ? demanda la Mère Inquisitrice.

Son ton restait bienveillant, mais avec une touche d'autorité sereine qu'il était impossible de ne pas remarquer. À première vue, elle n'avait pas l'intention de foudroyer sur pied les jeunes soldats, et c'était déjà ça.

Sans relever les yeux, Beata fit un pas en avant.

— C'est moi, Mère Inquisitrice.

— Et à qui ai-je l'honneur ?

Le cœur battant la chamade, Beata ordonna à ses membres de cesser de trembler. Mais ils ne lui obéirent pas.

— Je suis le sergent Beata, Mère Inquisitrice. Et votre humble servante…

La jeune Hakenne manqua s'évanouir quand elle sentit une main lui saisir le menton et lui relever la tête.

Lorsque les yeux verts de la Mère Inquisitrice plongèrent dans les

siens, Beata eut la certitude qu'elle avait en face d'elle l'incarnation d'un esprit du bien, pas une simple mortelle.

Bizarrement, cela fit remonter en flèche sa terreur.

— Ravie de te connaître, sergent Beata. (La Mère Inquisitrice désigna la femme debout sur sa gauche.) Je te présente Du Chaillu, une amie. Et Jiaan, un autre ami. (Elle posa une main sur l'épaule du géant vêtu de noir.) Et voici le seigneur Rahl, mon époux.

Beata osa enfin regarder le grand guerrier. Lui aussi souriait gentiment. C'était la première fois qu'elle voyait des personnes aussi importantes la dévisager avec autant de bienveillance. Sans nul doute, elle le devait à son entrée dans l'armée, qui effaçait un peu sa souillure originelle…

— Sergent Beata, puis-je monter sur la plate-forme et jeter un coup d'œil à la Dominie Dirtch ? demanda le seigneur Rahl.

— Euh… Bien entendu, seigneur… je… ce… Eh bien, vous la montrer sera un bonheur pour moi. Enfin, je voulais dire « un honneur ». Oui, j'en serai très honorée…

— Sergent, intervint la Mère Inquisitrice, coupant à point nommé les lamentables bafouillis de la jeune Hakenne, nos hommes peuvent-ils approcher ?

Beata s'inclina bien bas.

— Désolée, Mère Inquisitrice, je n'ai pas… Évidemment, qu'ils peuvent venir ! J'aurais dû y penser plus tôt, mais… Si vous le voulez bien, je vais m'en occuper…

Dès que la femme en blanc eut acquiescé, Beata guida le seigneur Rahl vers la plate-forme. En chemin, elle s'avisa qu'elle avait oublié de souhaiter la bienvenue en Anderith à ses nobles visiteurs. Bon sang, quelle imbécile elle était !

Quand elle eut gravi les marches, le seigneur Rahl sur les talons, elle prit la corne de brume et signala à tous les autres postes des environs qu'il n'y avait pas de danger. Puis elle se tourna vers les soldats qui attendaient très loin dans la plaine et émit une longue note pour leur indiquer qu'ils pouvaient approcher en toute sécurité.

Enfin, la jeune Hakenne se plaqua contre la rambarde et se tourna vers le seigneur Rahl. La seule présence de cet homme suffisait à lui couper le souffle. Elle n'avait jamais eu une telle réaction, y compris face au ministre de la Civilisation – avant qu'il lui ait fait du mal, bien entendu.

La taille, les larges épaules, les yeux gris perçants et la tenue noire du seigneur n'expliquaient pas tout. Il y avait en lui quelque chose d'intangible qui inspirait le respect et la crainte.

Contrairement aux dirigeants d'Anderith, comme le ministre de la Civilisation ou Dalton Campbell, cet homme ne prenait pas de grands

airs, et il ne cherchait pas à impressionner les petites gens. Mais il y avait en lui une noblesse et une détermination qui les pétrifiaient d'admiration craintive. En même temps, il semblait… dangereux.

Mortellement dangereux, même.

Très beau, d'allure bienveillante, il ne cherchait pas à jouer de cette caractéristique. Mais on aurait juré que ses yeux gris, quand il était furieux, avaient le pouvoir de faire fondre sur place l'ennemi qu'ils fixaient.

À présent, Beata comprenait pourquoi cet homme était le mari de la Mère Inquisitrice. Il avait tout pour relever un tel défi, et cela se voyait au premier regard.

La femme enceinte – celle qui portait une étrange robe où pendaient des bandes de tissu multicolores – s'était engagée sur les marches. Son regard vif ne manquait aucun détail, Beata en aurait mis sa tête à couper !

Avec leurs cheveux noirs, la future mère et son compagnon auraient pu être des Anderiens. Mais il y avait en eux une noblesse naturelle – et sauvage – très différente de l'attitude toujours un peu hautaine qu'adoptaient les maîtres du pays.

— Voici une Dominie Dirtch, seigneur Rahl, dit Beata.

Elle aurait voulu appeler la femme par son nom, en signe de respect, mais il était déjà sorti de sa mémoire, comme si elle ne l'avait jamais entendu.

Le seigneur Rahl examina attentivement l'arme en forme de cloche.

— Les Dominie Dirtch ont été fabriquées il y a des millénaires par les Hakens, précisa Beata. À l'époque, ils s'en servaient pour massacrer les Anderiens. Aujourd'hui, elles sont là uniquement pour préserver la paix.

Les mains dans le dos, le seigneur Rahl continua son inspection. Sous son regard d'acier, la Dominie Dirtch parut prendre vie, comme un soldat qui tremble d'effroi lorsqu'un officier s'arrête devant lui et l'étudie jusqu'au dernier bouton de culotte. Un instant, Beata crut qu'il allait parler à l'arme de pierre – et elle se demanda même si celle-ci ne risquait pas de lui répondre !

— Votre version des faits ne vous paraît pas illogique, sergent ? demanda soudain le seigneur Rahl.

— Pardon, messire ?

— Ce sont bien les Hakens qui ont envahi Anderith ?

Sous le regard perçant du guerrier, Beata dut lutter pour parvenir à répondre. Et sa voix étranglée lui parut parfaitement ridicule.

— Oui, seigneur.

— Et vous pensez qu'ils transportaient les Dominie Dirtch sur leur dos ?

Beata sentit que ses genoux recommençaient à trembler. Elle aurait donné cher pour que le seigneur Rahl, renonçant à l'interroger, parte sur-le-champ pour Fairfield, où des gens importants et éduqués sauraient lui répondre.

— Eh bien, je ne sais pas trop, seigneur…

— Il est évident que personne n'a transporté ces armes jusqu'ici, sergent. Elles sont bien trop lourdes. Et il y en a beaucoup trop ! Avec l'aide de la magie, on les a construites ici, et elles n'ont pas bougé depuis.

— Mais les bouchers hakens, quand ils ont envahi…

— Les Dominie Dirtch sont orientées vers la plaine, sergent Beata. Pas en direction d'Anderith. Ce sont des armes défensives !

— Mais on nous a appris que…

— On vous a menti ! lança le seigneur Rahl, qui semblait très mécontent de ce qu'il venait de découvrir. Ces armes n'ont aucune vocation offensive, c'est évident ! (Il regarda à droite et à gauche, étudiant la configuration des trois postes.) Elles forment une ligne de défense, et leur action est coordonnée. Rien à voir avec la logistique dont auraient besoin des envahisseurs.

Au ton désolé du seigneur Rahl, Beata comprit qu'il ne cherchait pas à l'offenser. Il énonçait simplement à voix haute les conclusions auxquelles il était arrivé.

— Mais les Hakens…, croassa Beata.

Trop impressionnée, elle n'osa pas aller plus loin. Le seigneur Rahl, très patient, attendit qu'elle ait remis de l'ordre dans ses idées et retrouvé un peu de courage.

— Seigneur, je ne suis pas une personne cultivée, mais une Hakenne malfaisante par nature. Veuillez m'excuser de ne pas être assez éduquée pour pouvoir répondre à vos questions.

— Sergent Beata, il est inutile d'avoir fait de hautes études pour voir ce qui crève les yeux ! Fiez-vous à votre bon sens, ce sera amplement suffisant !

Beata resta muette. Cette conversation la dépassait. Devant elle se tenait un homme si puissant qu'il pouvait, avec ses pouvoirs magiques, transformer le jour en nuit. Il ne dirigeait pas un seul pays, comme le ministre de la Civilisation ou le pontife, mais le mystérieux empire d'haran. Et on racontait que les Contrées du Milieu seraient bientôt entièrement soumises à sa volonté.

Il était aussi l'époux de la Mère Inquisitrice. Et à voir comment elle le regardait, on ne pouvait douter qu'elle l'aimait et le respectait.

— Tu devrais l'écouter, sergent Beata, dit la femme enceinte. Car le seigneur Rahl est aussi le Sourcier de Vérité.

Stupéfaite, Beata s'empressa de parler avant que la peur lui coupe

tous ses moyens.

— Seigneur, c'est donc l'Épée de Vérité que vous portez ?

L'arme du guerrier semblait pourtant des plus ordinaires. Glissée dans un fourreau de cuir noir, elle avait une garde banale enveloppée de cuir, comme celle de tous les escrimeurs expérimentés.

Le seigneur Rahl baissa les yeux, tira la lame de son fourreau puis la laissa retomber.

— Cette arme-là n'est pas l'Épée de Vérité. Pour le moment, je ne l'ai pas avec moi…

Beata n'eut pas le cran de demander pourquoi. Mais elle aurait tellement aimé voir l'épée magique ! Une petite revanche sur Fitch, qui en rêvait et n'en aurait sûrement pas l'occasion. Mais depuis qu'elle était dans l'armée, chargée de veiller sur les Dominie Dirtch, elle s'était bien plus élevée qu'il ne le ferait jamais avec son bel uniforme de messager.

De nouveau tourné vers la cloche de pierre, le seigneur Rahl semblait avoir oublié jusqu'à l'existence de Beata et de la femme enceinte.

Soudain, il tendit une main vers la Dominie Dirtch.

— Mon époux, dit la femme en lui prenant le poignet, ne fais pas ça ! Cette arme est…

— … Maléfique, acheva le seigneur en se retournant vers sa compagne.

— Tu le sens aussi ?

Le seigneur Rahl se contenta de hocher la tête.

« Bien entendu que les Dominie Dirtch sont maléfiques, aurait voulu crier Beata. Comme toutes les inventions des Hakens ! »

Elle se retint d'intervenir, stupéfaite par ce qu'elle venait d'entendre. La femme enceinte venait de dire « mon époux ». Et la Mère Inquisitrice, quelques minutes plus tôt, avait présenté le Sourcier comme son mari…

Voyant que ses soldats approchaient, le seigneur se dirigea vers les marches et les descendit deux à deux. La femme jeta un dernier coup d'œil à la Dominie Dirtch, puis elle le suivit.

— Votre époux ? ne put s'empêcher de souffler Beata sur son passage.

— Oui, je suis la femme du seigneur Rahl, le *Caharin* et le Sourcier de Vérité.

— Mais la Mère Inquisitrice a dit…

— Elle ne mentait pas, elle est aussi son épouse.

— Vous… Toutes les deux ?

— C'est un homme important, dit nonchalamment la future mère en descendant les marches. Dans sa position, on peut avoir plusieurs épouses. (Elle s'arrêta et se retourna.) Il n'y a pas si longtemps, j'avais

cinq maris !

Les yeux écarquillés, Beata regarda son étrange interlocutrice s'éloigner d'un pas décidé.

Le roulement de sabots de la colonne en approche devenait assourdissant. La jeune Hakenne n'avait jamais vu des soldats à l'air si féroce. Heureusement, l'armée l'avait correctement formée. Grâce à son entraînement, lui avait dit le capitaine Tolbert, elle serait à même de défendre Anderith contre toutes les menaces, mêmes venues de tels guerriers…

— Sergent Beata ! appela le seigneur Rahl.

Beata courut vers la rambarde, devant la Dominie Dirtch.

Alors qu'il se dirigeait vers son cheval, le Sourcier s'était arrêté et retourné. La Mère Inquisitrice, elle, avait déjà un pied dans l'étrier de sa selle.

— Oui, seigneur ?

— Vous avez fait sonner cette « cloche », il y a environ une semaine ?

— Non, seigneur.

— Merci, sergent.

Le grand guerrier fit mine de reprendre son chemin.

— Mais elle a sonné toute seule…

Le seigneur Rahl s'immobilisa et la femme enceinte se retourna comme si quelqu'un venait de lui flanquer une claque sur la croupe. La Mère Inquisitrice se laissa retomber sur le sol…

Beata descendit de la plate-forme pour ne pas avoir à crier à tue-tête les détails de l'abominable accident.

Tous les membres de sa section avaient reculé très loin de la Dominie Dirtch. Sans doute parce qu'ils avaient peur de côtoyer de si grands personnages. Et parce qu'ils craignaient, dans leur stupidité, que la Mère Inquisitrice les réduise en cendres d'un seul regard. Beata avait eu cette réaction, mais elle avait su se ressaisir. Enfin, jusqu'à un certain point…

Le seigneur Rahl fit signe à ses soldats d'avancer. Il leur ordonna de se dépêcher, afin qu'ils soient à l'abri s'il prenait de nouveau l'envie aux armes de frapper sans raison.

Alors que des centaines d'hommes galopaient alentour, il cria à ses deux compagnes de passer derrière la plate-forme de pierre.

Quand elles furent en sécurité, il prit Beata par les épaules et la tira gentiment hors du rayon d'action de la Dominie Dirtch.

Désorientée et effrayée, la jeune Hakenne se mit au garde-à-vous.

— Que s'est-il passé ? demanda le seigneur Rahl à voix basse, comme s'il redoutait qu'un éclat incite la cloche de pierre à sonner de nouveau.

La Mère Inquisitrice vint se placer sur sa droite, et son autre

épouse sur sa gauche.

— Je n'en sais rien, seigneur… Un de mes hommes, Turner, était en reconnaissance quand c'est arrivé. Le son était horrible, et le pauvre Turner…

Beata ne put retenir ses larmes. Même si montrer des signes de faiblesse devant de si hauts personnages la répugnait, elle était incapable de se contrôler.

— C'était en fin d'après-midi ? demanda le seigneur Rahl.

— Oui. Mais comment le savez-vous ?

Cette question resta sans réponse.

— Elles ont toutes sonné ? Pas seulement celle-là, n'est-ce pas ? Mais sur l'entière ligne de défense !

— Oui, seigneur. Personne ne sait pourquoi. Des officiers sont venus enquêter, mais ils n'ont rien trouvé.

— Vous avez eu beaucoup de pertes ?

— Turner, et beaucoup d'autres, sur tous les postes, d'après ce qu'on m'a dit. Et aussi des marchands et des voyageurs… Tous les gens qui étaient devant les Dominie Dirtch à ce moment-là sont morts. C'était affreux… Une fin atroce !

— Nous comprenons, dit la Mère Inquisitrice. Et nous partageons ton chagrin, pour Turner.

— Et personne ne sait pourquoi ça s'est passé ? insista le seigneur Rahl.

— Non. En tout cas, on n'a pas jugé bon de nous le dire. J'ai parlé au chef des deux autres sections de mon secteur, et ils ne sont pas plus avancés que moi. Je doute que les enquêteurs aient découvert quelque chose, parce qu'ils nous ont interrogés pour essayer de résoudre l'énigme.

Plongé dans ses pensées, le seigneur Rahl hocha distraitement la tête. Alors que la brise faisait voler sa cape, la Mère Inquisitrice et la femme enceinte écartèrent les mèches de cheveux qui leur tombaient devant les yeux.

— Et pour garder ce poste, il n'y a que vous, sergent, et cette poignée de… hum… soldats ?

Beata leva les yeux vers la Dominie Dirtch.

— Seigneur, il suffit d'une seule personne pour activer l'arme.

Le regard du Sourcier s'attarda un instant sur les jeunes recrues commandées par Beata.

— Oui, je vois… Merci de votre aide, sergent.

La Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl montèrent en selle. La femme enceinte et les quelques guerriers à pied les suivirent.

— Sergent Beata, lança le Sourcier en se retournant à demi, j'ai encore une question. Vous pensez que la Mère Inquisitrice et moi sommes inférieurs aux Anderiens ? Nous jugez-vous « maléfiques » ?

— Bien sûr que non, seigneur ! Seuls les Hakens sont souillés de naissance ! Nous ne serons jamais aussi bons que les Anderiens ! Nos âmes sont corrompues, alors que les leurs ignorent le mal. La rédemption est hors de portée. Avec des efforts, nous pouvons simplement contrôler notre perversité héréditaire.

Le seigneur Rahl eut un sourire mélancolique.

— Beata, aucun enfant du Créateur ne naît mauvais, car Il est incapable de donner à un être une âme déjà souillée. Les Hakens sont aussi doués pour le bien que n'importe qui. Et les Anderiens peuvent se laisser séduire par le mal.

— Seigneur, ce n'est pas ce qu'on m'a enseigné.

Le cheval du Sourcier piaffa, impatient de rejoindre les autres. D'une simple caresse sur la tête, son cavalier le calma.

— Comme je l'ai déjà dit, on vous a menti. Vous valez autant que n'importe qui, sergent Beata, y compris un Anderien. Notre but ultime, dans ce combat, est d'assurer que tous les êtres humains aient des chances égales.

» Soyez prudente avec la Dominie Dirtch, mon amie…

Beata se mit de nouveau au garde-à-vous.

— Ne vous inquiétez pas, seigneur, je garderai l'œil ouvert.

Le Sourcier chercha le regard de Beata et se tapa du point sur le cœur pour lui rendre son salut.

Puis il partit au galop.

En le regardant s'éloigner, la jeune Hakenne comprit qu'elle venait de vivre l'expérience la plus excitante de sa vie : parler avec la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl.

Et il en resterait sûrement ainsi jusqu'à la fin de ses jours !

Chapitre 51

Bertrand Chanboor leva les yeux quand Dalton entra dans son bureau. Hildemara était là aussi, debout devant le splendide bureau du ministre.

Campbell croisa un bref instant le regard de dame Chanboor. La voir ici l'étonnait un peu, mais la crise était sûrement assez grave pour qu'elle déroge à ses habitudes.

— Alors ? demanda Bertrand.

— Mes agents confirment ce qu'on nous a raconté. Et ce sont des témoignages *de visu*.

— Nos… visiteurs… ont des soldats ? s'enquit Hildemara. Cette partie de l'histoire est également vraie ?

— Oui. Au minimum un millier d'hommes…

Très énervée, dame Chanboor pianota sur le bureau de son mari.

— Et les crétins qui gardent la frontière les ont laissés passer ?

— Ma chère, rappela Bertrand, nous avons tout fait pour que l'armée soit incompétente. Et grâce à cette stratégie, les soldats laissent aussi entrer et sortir nos prétendus « gardes d'élite » en mission spéciale.

— Les sections postées à la frontière n'ont pas commis d'erreur, renchérit Dalton. Comment refuser le passage à la Mère Inquisitrice ? Et l'homme qui l'accompagne est sans nul doute le seigneur Rahl.

Fou de rage, le ministre lança son précieux porte-plume, qui rebondit sur le sol et explosa en mille morceaux.

Pour se calmer, le futur pontife alla prendre l'air à la fenêtre.

— Pour l'amour du Créateur, Bertrand, contrôle-toi ! s'écria Hildemara.

Le ministre se retourna, empourpré jusqu'aux oreilles, et braqua un index menaçant sur sa femme.

— Cette visite de la Mère Inquisitrice peut tout gâcher ! Voilà des années que nous préparons ça ! Un temps fou passé à tisser des relations, à ensemencer des sillons, à arracher les mauvaises herbes ! Et alors que sonne l'heure de la récolte, cette femme vient nous mettre des bâtons dans les roues ! En plus, elle amène son bâtard de D'Haran !

Hildemara croisa les bras.

— Tout le monde sait que brailler comme un cochon qu'on égorge résout tous les problèmes ! Bertrand, tu as parfois aussi peu de sens commun qu'un ivrogne invétéré !

— Ça t'étonne, avec l'épouse que j'ai ? Une mégère tout juste bonne à pousser un homme à la boisson !

Les dents serrées, Bertrand se préparait à une des longues et violentes disputes qui pimentaient la vie « conjugale » du couple Chanboor. Toutes griffes dehors, Hildemara semblait décidée à ne pas céder un pouce de terrain.

Dans ces moments-là, Dalton aurait tout aussi bien pu faire partie des meubles. Le plus souvent, il assistait au spectacle avec une discrète jubilation. Aujourd'hui, il n'était pas d'humeur à attendre que les Chanboor aient fini de s'étriper. Il avait des décisions à prendre, des ordres à donner et des pions essentiels à placer sur les bonnes cases de l'échiquier.

Il se demanda si Franca avait retrouvé son pouvoir. Ces derniers jours, il l'avait à peine vue, et elle semblait… perturbée. De plus, elle avait passé une partie de son temps à la bibliothèque, et ce n'était pas son genre d'habitude… L'avoir à ses côtés en ce moment serait précieux – si elle disposait de toutes ses compétences.

— La Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl ne traînent pas en chemin, dit Dalton avant que le couple ministériel n'en vienne aux mains. Mes agents sont arrivés ici avec très peu d'avance sur eux. Une heure ou deux, au maximum. Nous devons être prêts !

À contrecœur, Bertrand alla se rasseoir. Puis il croisa les mains sur son écritoire.

— Vous avez raison, Dalton. Le plus urgent est d'envoyer Stein et ses hommes quelque part où la Mère Inquisitrice ne risquera pas de les rencontrer. Il serait catastrophique de…

— Cette affaire-là est réglée, coupa Dalton. Certains de nos invités sont allés visiter nos entrepôts de grain, et d'autres s'occupent de recenser les voies de communication stratégiques d'Anderith.

— Parfait, approuva Bertrand.

— Nous avons travaillé depuis trop longtemps pour tout perdre maintenant, grogna Hildemara. Cela dit, si nous parvenons à ne pas finir la tête sur le billot, je ne vois pas pourquoi notre plan devrait échouer…

Bertrand approuva du chef. Plongé dans une profonde réflexion, il s'était calmé presque instantanément. Cet homme avait l'étrange aptitude de passer de la fureur au sourire en quelques secondes. Au début, Campbell en avait été quelque peu déstabilisé.

— Dalton, demanda le ministre, à quelle distance d'Anderith est l'Ordre Impérial ?

— Encore assez loin, hélas. Les « gardes anderiens » de Stein qui sont arrivés avant-hier estiment que la colonne ne sera pas là avant un mois. Et peut-être un peu plus…

— Dans ce cas, fit Bertrand, soulagé, il nous suffira de faire

lambiner la Mère Inquisitrice et son seigneur Rahl ! Je doute qu'ils restent plus de deux ou trois jours…

Hildemara posa les mains sur le bureau et se pencha vers son mari.

— Les faire « lambiner », comme tu dis, ne sera pas facile. Ils exigeront une réponse, Bertrand ! Il y a un moment qu'ils ont énoncé leurs conditions à nos émissaires, en Aydindril. Et tu sais comment ils présentent les choses : se joindre à l'empire d'haran, ou s'exposer à une conquête et perdre le pouvoir dans notre propre pays !

— Si nous n'acceptons pas, dit Dalton, pour une fois d'accord avec Hildemara, ils nous attaqueront. Un pays sans valeur stratégique ne risquerait rien, mais Anderith est un royaume trop important pour qu'ils le laissent en paix.

— Des forces d'haranes considérables ne sont pas très loin d'ici, ajouta Hildemara. Le seigneur Rahl n'est pas un homme à prendre à la légère, Bertrand. D'autres pays sont tombés entre ses mains ou lui ont juré fidélité : Jara, Galea, Herjborgue, Grennidon, Kelton… L'armée d'harane est déjà très puissante. Avec de tels alliés, elle semble presque invincible.

— Mais toutes ces troupes sont éparpillées, souligna Bertrand, étrangement serein. L'Ordre les écrasera, c'est certain. Et les Dominie Dirtch ne laisseront passer aucun envahisseur.

Dalton jugea utile de doucher le bel enthousiasme du ministre.

— D'après mes sources d'informations, le seigneur Rahl est un sorcier très puissant. De plus, il porte le titre de Sourcier de Vérité. Un homme pareil pourrait venir à bout des Dominie Dirtch.

— D'autant plus que la Mère Inquisitrice et lui, renchérit Hildemara, ont déjà franchi notre frontière avec un millier d'hommes. S'ils exigent notre reddition, nous perdrons nos postes, c'est évident. Et l'Ordre Impérial arrivera trop tard. Bertrand, nous avons travaillé trop dur pour que tout nous échappe maintenant !

Le ministre sourit à sa femme.

— C'est bien pour ça, très chère, que nous devons faire avaler des couleuvres à la Mère Inquisitrice !

En tête de la colonne, Richard et Kahlan chevauchaient vers le domaine du ministère de la Civilisation. Derrière eux, les armes des soldats d'harans reflétaient les dernières lueurs du soleil, qui aurait sombré à l'horizon dans moins d'une heure. Mais ils seraient arrivés avant…

Tout en écartant de sa peau sa chemise d'harane trempée de sueur, Richard suivait les évolutions dans le ciel d'un corbeau qui tournait au-dessus de sa tête depuis un moment en croassant d'abondance, comme aimaient le faire ces oiseaux.

La journée avait été chaude et humide. Afin que leurs tenues officielles soient impeccables quand ils en auraient besoin, la Mère Inquisitrice et le Sourcier avaient emprunté deux uniformes de rechange aux soldats.

Richard jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et tressaillit quand Du Chaillu le foudroya du regard. Pour aller plus vite, il avait contraint la femme-esprit et ses guerriers à chevaucher. Les Baka Tau Mana détestant ce moyen de transport, Du Chaillu, en d'autres circonstances, aurait catégoriquement refusé. Mais elle n'avait pas eu le choix, consciente que le Sourcier la laisserait en arrière si elle s'obstinait.

Cara ayant eu du mal à trouver les forces du général Reibisch, Richard, Kahlan et les Baka Tau Mana avaient dû continuer à pied plus longtemps que prévu. Sur un terrain détrempé par les averses printanières, ils n'avaient pas couvert une grande distance quand leur escorte était enfin arrivée.

Pour ne rien arranger, Du Chaillu les avait beaucoup ralentis, même si ce n'était pas volontaire. Avec l'enfant qu'elle portait dans son ventre – à cause de Richard, ne manquait-elle jamais de rappeler – chevaucher lui semblait particulièrement dangereux. Et le Sourcier n'avait pas pu lui donner tort…

Cela dit, elle lui imposait sa compagnie, et ça le décomplexait un peu. Après que la colonne d'harane les eut rejoints avec des vivres et des chevaux, la femme-esprit avait refusé de rentrer chez elle, comme il était convenu depuis le début.

À son crédit, il fallait admettre qu'elle ne s'était jamais plainte des difficultés du voyage. Mais depuis qu'elle était perchée sur une selle contre sa volonté, son humeur avait viré au maussade…

D'abord très réticente au sujet de la femme-esprit, qu'elle aurait préféré savoir à des milliers de lieues de son mari, Kahlan avait changé d'avis depuis que Richard était tombé de cheval en hurlant de douleur. Selon l'Inquisitrice, Du Chaillu lui avait tout simplement sauvé la vie. Si reconnaissant qu'il fût à la Baka Tau Mana, le Sourcier doutait que son intervention soit allée jusque-là.

Sans savoir vraiment ce qui était arrivé, il avait une certitude depuis sa conversation avec le sergent Beata : sa « crise » et l'étrange comportement des Dominie Dirtch étaient nécessairement liés. D'autant plus que les deux événements s'étaient produits au même moment…

Du Chaillu n'était pas de taille à avoir une influence sur des phénomènes pareils. Tout cela la dépassait, et Richard lui-même n'y comprenait rien…

Depuis la frontière, il refusait de ralentir, même pour ménager l'enfant à naître de la femme-esprit. Après avoir vu les armes de pierre

– et senti à quel point elles étaient dangereuses – la Baka Tau Mana semblait mieux comprendre pourquoi le Sourcier était si pressé.

Dès qu'il aperçut une colonne de poussière, devant eux, Richard leva le bras pour ordonner une halte.

Un cavalier approchait au galop.

— On vient nous accueillir, dit Kahlan.

— Nous sommes loin du ministère de la Civilisation ? demanda Richard.

— Non, moins d'un quart de lieue…

Les deux jeunes gens mirent pied à terre, confièrent la bride de leurs chevaux à un soldat et allèrent à la rencontre du cavalier. D'un geste discret, Richard fit comprendre aux D'Harans qu'il ne voulait pas de protection rapprochée, cette fois.

L'homme tira sur les rênes de sa monture, sauta à terre avant qu'elle se soit tout à fait arrêtée et s'agenouilla. Dès que Kahlan lui eut donné sa bénédiction, il se releva et salua Richard en inclinant sa tête rousse.

— Seigneur Rahl ?

— Lui-même, oui…

— Je m'appelle Rowley. Le ministre de la Civilisation m'envoie vous saluer. Il est fou de joie que la Mère Inquisitrice et vous honoriez de votre présence l'humble peuple d'Anderith.

— Je n'en doute pas…, marmonna Richard.

— Merci beaucoup, Rowley, dit Kahlan en flanquant un coup de coude dans les côtes de son mari, le pire diplomate qu'elle eût connu. Il nous faudra un endroit où dresser le camp de nos hommes…

— Bien entendu, Mère Inquisitrice ! Le ministre m'a chargé de vous dire qu'ils peuvent s'installer dans le domaine, si cela vous convient.

Richard détesta d'emblée cette idée. Pas question que ses soldats soient coincés ainsi ! Il voulait les avoir près de lui, mais en mesure d'établir une position défensive, le cas échéant. Malgré ce qu'en pensait Kahlan, il estimait être sur un territoire potentiellement hostile.

— Et pourquoi pas là ? proposa-t-il en désignant un grand champ de blé. Bien entendu, nous paierons au propriétaire la récolte qu'il aura perdue.

— Si c'est votre bon plaisir, seigneur Rahl…, dit Rowley. Le ministre tient à vous laisser choisir. Ce terrain est public, et ce qui y pousse ne manquera à personne.

» Dès que vos hommes seront cantonnés, le ministre Chanboor tient à vous inviter à dîner. Il est impatient de vous voir, ainsi que la Mère Inquisitrice.

— Nous ne…, commença Richard.

Ce qui lui valut un nouveau coup de coude…

— Nous acceptons cette invitation avec joie, dit Kahlan. Mais nous sommes fatigués par le voyage, le ministre s'en doute sûrement. S'il prévoyait un repas assez court, pas plus de trois services, nous lui serions très reconnaissants.

Surpris par cette requête, Rowley promit pourtant de la transmettre.

Dès que le messager fut parti, Du Chaillu rejoignit les deux jeunes gens.

— Tu as besoin de prendre un bain, dit-elle à Richard. Jiaan a vu un étang, pas très loin d'ici. Viens avec moi !

Kahlan fronça les sourcils.

— En général, ajouta Du Chaillu, il faut que j'insiste ! Il est si timide quand nous nous baignons ensemble ! Si tu le voyais rougir quand il se déshabille… Et pourtant, il m'ordonne d'enlever mes vêtements !

— Vraiment ? grogna Kahlan.

— Amusant, non ? Tu aimes aussi prendre un bain avec lui ? Je crois qu'être tout nu dans l'eau avec des femmes lui plaît beaucoup.

Furieuse d'avoir dû chevaucher, comprit Richard, Du Chaillu entendait lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Que signifie cette histoire de femmes et d'eau, Richard ? demanda Kahlan, outragée.

Le Sourcier décida de contre-attaquer subtilement.

— Tu veux venir avec nous ? Ça pourrait être très amusant. (Il fit un clin d'œil à Kahlan et prit le bras de la femme-esprit.) Allons-y, mon *épouse* ! Nous commencerons, et Kahlan nous rejoindra peut-être plus tard.

Du Chaillu se dégagea, dépassée par sa propre – mauvaise – plaisanterie.

— Non, je ne veux pas m'approcher de l'eau !

Dans les yeux de la Baka Tau Mana, Richard lut une authentique terreur.

À l'évidence, elle n'avait aucune envie que les Carillons la noient une seconde fois.

Chapitre 52

Richard soupira d'agacement en balayant les convives du regard. Le ministre appelait ça un « dîner intime » ! Devant la surprise de son mari, Kahlan lui avait soufflé qu'une soixantaine d'invités, en Anderith, était effectivement une marque d'intimité.

Alors qu'il les observait, la plupart des hommes détournèrent le regard, à l'inverse de leurs compagnes. À les voir battre des cils à son attention, Richard se félicita que Kahlan ne soit pas d'un naturel possessif.

L'histoire du bain n'avait pas vraiment éveillé sa jalousie, parce qu'elle avait compris que Du Chaillu cherchait à le mettre dans l'embarras. Il serait pourtant judicieux, pensa-t-il, qu'il lui explique les raisons de son unique – et platonique – bain avec la Baka Tau Mana.

Trop de monde se pressant autour d'eux, ils n'avaient plus le temps de parler. Même quand ils allaient se coucher, les maîtres de la lame et les soldats d'harans veillaient sur eux comme des mères poules. Cette façon de vivre n'avait rien d'intime, et encore moins de romantique. Par moment, à force de ne jamais la voir en tête à tête, Richard oubliait que Kahlan et lui étaient mariés.

Mais l'enjeu en valait la chandelle ! Des gens mouraient à cause des Carillons, et ce combat passait avant leur vie privée.

Assis près de son épouse, Richard s'autorisa à l'admirer un peu. Aussitôt, il repensa à leur fantastique nuit de noces, des semaines plus tôt, dans la maison des esprits. Cette évocation fit danser dans sa tête des images qu'il n'oublierait jamais. Kahlan, nue dans ses bras, d'une telle beauté que…

— Le ministre t'a posé une question, Richard…, murmura soudain l'Inquisitrice.

— Pardon ?

— Bertrand Chanboor t'a posé une question !

— Désolé, mais j'avais l'esprit ailleurs, dit le Sourcier en se tournant vers son hôte. Je pensais à des problèmes stratégiques vitaux…

— C'est tout naturel, seigneur Rahl, pour un homme tel que vous. Je me demandais simplement où vous aviez grandi.

Un souvenir depuis longtemps occulté remonta à la mémoire de Richard. Enfant, il adorait lutter pour s'amuser avec son frère aîné –

Michael, en réalité son demi-frère. Une époque si joyeuse, et tellement insouciante…

— Eh bien, ministre, partout où on pouvait se battre !

Bertrand Chanboor faillit en tomber à court de repartie.

— Je… il… Vous avez dû avoir un bon professeur, je suppose ?

Devenu adulte, Michael avait trahi Richard au profit de Darken Rahl. À cause de lui, beaucoup d'innocents étaient morts.

— Oui, répondit Richard alors que le visage de Michael se superposait à celui de Chanboor. Un très bon professeur ! L'hiver dernier, j'ai dû le faire décapiter.

Le ministre blêmit.

Richard se tourna vers Kahlan.

— Très bonne réplique, souffla-t-elle en se tamponnant les lèvres avec sa serviette, pour que personne n'entende.

Malgré le brouhaha des conversations et la musique de la harpiste, on n'était jamais assez prudent.

Assise sur la gauche de Kahlan, dame Chanboor n'avait pas réagi à la déclaration de Richard. Une remarquable manifestation de contrôle de soi. Placé à la droite du ministre, Dalton Campbell s'était rembruni. Sa femme, une beauté nommée Teresa, n'avait pas dû entendre la saillie du seigneur Rahl. Quand son mari la lui répéta à l'oreille, elle écarquilla les yeux – davantage d'excitation que d'horreur.

Avant le dîner, Kahlan avait donné quelques conseils au Sourcier. Face à de si hauts dirigeants, ivres de pouvoir, l'intimidation avait de meilleures chances de fonctionner que la bienveillance et la courtoisie.

Un morceau de viande de bœuf à la main, le ministre le trempa dans une sauce rouge sang. Brandissant sa nourriture comme un sceptre, il posa une question censée détendre un peu l'atmosphère :

— Vous n'aimez pas la viande, seigneur Rahl ?

Horripilé par la longueur de ce service, Richard décida de répondre avec la plus parfaite sincérité.

— Je suis un sorcier de guerre, ministre Chanboor. Comme mon père, Darken Rahl, je ne consomme pas de chair morte. (Il marqua une pause pour s'assurer que tout le monde écoutait.) Les sorciers doivent maintenir un équilibre parfait entre tous leurs actes. Ne pas manger de viande est une compensation pour les nombreux hommes que j'ai tués.

La harpiste en manqua une note, et les convives en eurent le souffle coupé.

Richard s'engouffra dans la brèche.

— Je suis certain, ministre, qu'on vous a communiqué la proposition que j'ai faite aux membres des Contrées du Milieu. Les conditions sont équitables pour tous. Si vous nous rejoignez, vous serez les bienvenus. Si vous vous opposez à nous… Eh bien, nous

devrons conquérir Anderith, et les termes de votre reddition, après un conflit, seront bien plus durs.

— On me l'a dit…, souffla le ministre.

— Savez-vous que je soutiens le seigneur Rahl ? demanda Kahlan. À mes yeux, tous les royaumes devraient se rallier à lui.

— Mère Inquisitrice, on m'a informé de votre position, et apprenez que tout le monde, en Anderith, accorde une valeur inestimable à votre avis.

— Dois-je comprendre que vous allez prêter allégeance au seigneur Rahl ?

— Hélas, Mère Inquisitrice, ce n'est pas si simple.

— Très bien ! lança Richard. (Il commença à se lever.) Je vais donc aller parler au pontife.

— C'est impossible ! s'écria Dalton Campbell.

— En quel honneur ? demanda Richard en se rasseyant.

— Le pontife, expliqua Chanboor, est gravement malade. Il doit garder le lit, et on ne m'a pas autorisé à lui rendre visite. Selon sa femme et ses guérisseurs, le pauvre n'est pas en état de parler. Ni même de comprendre ce qu'on lui dit, car il est le plus souvent inconscient.

— Je suis désolée, dit Kahlan. Nous ne savions pas…

— Nous serions ravis de vous conduire à lui, Mère Inquisitrice, fit Dalton Campbell avec une sincère tristesse, mais il n'est plus en mesure de donner son avis…

La harpiste joua un air plus complexe et vibrant d'émotion, comme si elle voulait souligner l'intensité du moment.

— Alors, vous devrez décider sans lui, lâcha Richard. L'Ordre Impérial fond déjà sur le Nouveau Monde. Pour lui résister, nous avons besoin de tous les authentiques défenseurs de la liberté.

— Seigneur, dit Bertrand Chanboor, je veux qu'Anderith combatte à vos côtés. J'y suis résolu, comme notre peuple, j'en suis sûr, et…

— Parfait ! coupa Richard. Dans ce cas, tout est réglé.

— Hélas, non… Malgré ma volonté, celle de mon épouse et les conseils avisés de Dalton Campbell, la décision ne peut pas être prise ainsi.

— Les directeurs ? demanda Kahlan. Nous irons leur parler dès que possible.

— Ils sont effectivement concernés, répondit le ministre, mais il n'y a pas qu'eux. Dans un cas pareil, nous devons consulter d'autres personnes.

— Qui donc ? demanda Richard, dérouté.

Chanboor se radossa à son siège et fit le tour de la salle du regard avant de tourner la tête vers le Sourcier.

— Le peuple d'Anderith.

— Le ministre de la Civilisation parle au nom du peuple ! lança Kahlan, soudain très énervée. Ce que vous direz aura force de loi.

— Mère Inquisitrice, seigneur Rahl, vous exigez une reddition totale. Je ne peux pas prendre seul une telle responsabilité. Car il s'agit d'abdiquer notre souveraineté.

— Exactement ! grogna Richard.

— Vous voulez, seigneur, que notre peuple renonce à son identité pour ne plus faire qu'un avec le vôtre. Mesurez-vous ce que ça représente ? Il s'agit d'abandonner notre indépendance *et* notre culture !

» Ne comprenez-vous pas ? Nous cesserons d'être nous-mêmes ! Face à une civilisation plusieurs fois millénaire, vous vous dressez pour exiger qu'un peuple jette aux orties son histoire. Pensez-vous qu'il est facile d'oublier son héritage, ses coutumes et sa culture ?

Richard pianota sur la table en regardant les convives dîner avec enthousiasme. Ces gens ignoraient que leur destin se jouait devant eux, à la table d'honneur…

— Vous vous méprenez, ministre Chanboor, dit-il. Nous n'avons aucune intention de détruire votre culture… (Il se pencha vers Bertrand.) Cela dit, si ce que j'ai entendu est vrai, certaines… particularités… de votre société ne serons plus autorisées. Chez nous, tous les gens sont égaux en droits.

» Si vous vous pliez à ce précepte, nous n'interviendrons pas sur les autres aspects de votre « civilisation ».

— Oui, mais…

— Cette affaire est essentielle pour la liberté de centaines de milliers de gens, partout dans le Nouveau Monde. Le risque étant trop grand, nous vous envahirons si vous ne vous soumettez pas. Après votre défaite, vous n'aurez plus votre mot à dire sur la loi commune, et nous vous imposerons des dommages de guerre qui handicaperont votre économie pendant des décennies. (Alarmé par la flamme qui brûlait dans les yeux de Richard, le ministre recula autant qu'il le pouvait sans renverser son siège.) Mais votre sort sera pire encore si l'Ordre Impérial arrive le premier. Jagang vous écrasera, ministre Chanboor ! Il massacrera les Anderiens, et les rares survivants seront réduits en esclavage !

— L'Ordre Impérial a exigé la reddition d'Ebinissia, intervint Kahlan, la voix étrangement lointaine. J'ai vu ce qu'ont subi ces malheureux, après avoir refusé de capituler. Les bouchers de l'Ordre ont tué les hommes, les femmes et les enfants de la cité. Jusqu'au dernier ! Il n'y a pas eu un survivant.

— Pour attaquer Anderith, il faudrait…

— Plus de cinquante mille soudards de l'Ordre ont perpétré cette

abomination, coupa Kahlan. J'étais à la tête des soldats qui les ont châtiés. À la fin de la campagne, plus un seul n'était de ce monde. (L'Inquisitrice se pencha vers le ministre.) Certains de ces hommes ont imploré pitié. Mais je m'étais engagée à ne pas faire montre de clémence. J'entends écraser l'Ordre et tous ceux qui se rangent dans son camp. Nous avons exécuté les bouchers, ministre Chanboor, sans exception !

Cette déclaration réduisit tous les convives au silence. L'épouse de Dalton Campbell, blanche comme une morte, semblait avoir envie de se lever et de fuir…

— Votre seule chance de salut, dit Richard, est de rallier notre camp. Ensemble, nous serons assez puissants pour repousser l'Ordre Impérial et garantir l'intégrité et la prospérité du Nouveau Monde.

Bertrand Chanboor attendit quelques secondes avant de répondre.

— Seigneur, si ça ne tenait qu'à moi, nous nous joindrions à vous. Ma femme partage cette position, et Dalton Campbell aussi. L'ennui, c'est que l'empereur Jagang a fait au peuple d'Anderith de généreuses propositions qui…

Kahlan se leva d'un bond.

— Quoi ? Vous avez négocié avec ces assassins ?

Aux autres tables, certains invités cessèrent de converser pour écouter ce que disaient le ministre et ses invités d'honneur. Quelques convives, avait remarqué Richard, n'avaient pas quitté des yeux la table principale depuis le début du repas.

Pour la première fois, Bertrand Chanboor parla avec une parfaite assurance :

— Seigneur Rahl, quand un pays est menacé par deux forces antagonistes auxquelles il n'a rien fait, le devoir de ses dirigeants est d'écouter les émissaires de chaque camp. Nous ne voulons pas la guerre, on nous l'impose ! Sommes-nous coupables parce que nous désirons connaître les options possibles ? Vous ne pouvez pas nous accuser de vouloir en savoir plus sur le choix qui s'offre à nous.

— La liberté ou l'esclavage, dit Richard en se levant à son tour.

Le ministre l'imita.

— En Anderith, écouter ce que les gens ont à dire n'est pas tenu pour un crime. Et nous ne pratiquons pas la guerre préventive ! L'Ordre Impérial nous a demandé de ne pas prêter l'oreille à vos propos. Pourtant, vous êtes là ce soir…

Richard posa la main sur la garde de son épée. Un instant, il s'étonna de ne pas sentir sous sa paume les lettres en relief du mot « Vérité ». Puis il se souvint qu'il ne portait pas son arme habituelle…

— Quels mensonges vous a racontés l'Ordre, ministre ?

— Qu'importe, puisque nous préférons votre proposition ?

Chanboor invita courtoisement ses deux invités à se rasseoir. À contrecœur, ils reprirent place sur leurs sièges.

— Ministre, il faut que les choses soient claires : quoi que vous vouliez, vous ne l'obtiendrez pas ! Alors, ne prenez pas la peine de nous soumettre une liste de conditions. Comme nous l'avons dit à vos émissaires, en Aydindril, le marché est le même pour tous les pays. Par souci d'équité, il n'y aura pas d'exception ni de « clauses particulières ».

— Nous n'en demandons pas, seigneur, répondit Bertrand Chanboor.

Sentant que Kahlan lui tapotait le dos, Richard comprit qu'elle lui conseillait de se calmer un peu. Bien entendu, elle avait raison. Il devait réfléchir, pas se contenter de réagir, sinon, ils n'arriveraient à rien.

— Ministre Chanboor, auriez-vous l'obligeance de me dire pourquoi vous ne pouvez pas prendre de décision ?

— Eh bien, si j'étais seul à…

— Quel est votre problème, ministre ? demanda Richard, à deux doigts d'exploser malgré le rappel au calme de sa femme.

Ses hommes étaient à un quart de lieue du domaine. Pour des soldats d'élite d'harans, la garde du palais ne serait pas un obstacle…

Cette solution lui déplaisait, mais il n'hésiterait pas à y recourir si nécessaire. Pas question que Chanboor, volontairement ou non, l'empêche de s'opposer à l'avancée de l'Ordre !

Tous les convives étaient pétrifiés, comme s'ils lisaient les sombres pensées de Richard dans ses yeux.

— Seigneur, dit le ministre, toute la population d'Anderith est concernée. Comme l'Ordre Impérial, vous nous demandez de renoncer à notre indépendance. Bien sûr, avec vous, nous pourrions conserver en partie notre identité, mais je ne puis, en conscience, imposer cela à mon peuple. Bref, c'est à lui de décider !

— Que voulez-vous dire ? demanda Richard.

— Le peuple choisira son destin, parce qu'il n'est pas juste qu'il en soit autrement !

Richard leva une main, mais il la laissa vite retomber sur la table.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ?

— En organisant un scrutin, seigneur Rahl.

— Quoi ? s'écria Kahlan.

— Un scrutin, oui. Où chacun pourra exprimer son opinion.

— Non, dit Kahlan, catégorique.

— Mère Inquisitrice, à vous entendre, l'enjeu est la liberté de notre peuple. Et vous refuseriez que je lui permette de l'exercer ?

— C'est non, répéta Kahlan.

Tous les convives de la table d'honneur semblaient stupéfaits. Les

yeux exorbités, dame Chanboor paraissait ne pas en croire ses oreilles. Très raide, Dalton Campbell avait la bouche légèrement entrouverte. Sa femme, les sourcils arqués, donnait l'impression de ne plus rien y comprendre. À l'évidence, personne n'avait été informé des intentions du ministre – qui ne soulevaient aucun enthousiasme, à première vue.

— Non, dit une nouvelle fois Kahlan.

— Dans ce cas, comment voulez-vous que mon peuple croie en votre sincérité quand vous parlez de liberté ? Si votre désir de nous aider est sincère, pourquoi redoutez-vous que les gens usent du droit de déterminer librement leur avenir ? Si l'Ordre Impérial est aussi malfaisant que vous le dites, le peuple s'en apercevra, et il votera massivement pour une alliance avec l'empire d'haran. Auriez-vous des réticences instinctives dès qu'il est question de démocratie, Mère Inquisitrice ?

— Kahlan, dit Richard, il n'a pas tout à fait tort.

— Non ! cria l'Inquisitrice.

Aucun invité de marque ne broncha, conscient que le sort d'une nation se jouerait dans les quelques minutes à venir.

Richard prit le bras de sa femme et se tourna vers le ministre.

— Si vous voulez bien nous excuser, nous devons parler en privé…

Le Sourcier entraîna Kahlan loin de la table d'honneur. S'arrêtant à côté d'une fenêtre, il jeta un coup d'œil dehors pour s'assurer que personne ne rôdait dans la cour.

Dans l'énorme salle à manger, les convives des autres tables continuaient à se régaler en bavardant et en riant.

— Kahlan, je ne vois pas pourquoi…

— Non, non et non ! Quelle partie de cette réponse ne comprends-tu pas ?

— Celle qui me révélerait tes motivations…

— Richard, cette idée me révulse, c'est tout ! Je la trouve terriblement dangereuse.

— Tu sais que je me fie à toi sur ces sujets, mais…

— Dans ce cas, continue à me faire confiance ! C'est non !

— D'accord, mais je voudrais en savoir plus sur ce qui motive ton refus. Le ministre tient un discours raisonnable. Si nous proposons à un peuple de se joindre au combat pour la liberté, n'est-il pas normal de le laisser décider *librement* ? Tu sais bien que la liberté ne s'impose pas à des gens qui n'en veulent pas !

— Je ne peux pas expliquer ma réaction, Richard ! C'est vrai, la position du ministre paraît juste, et je comprends le raisonnement qui la sous-tend. J'admets même qu'un scrutin serait adapté à la situation. (Kahlan saisit le poignet de son mari et le serra très fort.) Mais mon instinct me crie de refuser, et je dois l'écouter ! Et toi aussi ! Ma réaction est tellement forte ! Ne la néglige pas !

Richard tenta d'imaginer comment ils justifieraient leur fin de non-recevoir. Il eut d'autant plus de mal que l'idée d'un vote le séduisait de plus en plus, et pas seulement parce qu'il était indispensable qu'Anderith ne se range pas du côté de l'Ordre.

— Kahlan, en matière de politique, je n'ai pas le centième de ton expérience. Au fond, je ne suis qu'un guide forestier… Mais il me faut plus d'explications que ton « instinct ».

— Je n'en ai pas d'autres, Richard ! Je connais les dirigeants d'Anderith, et je sais à quel point ils sont arrogants et retors. Bertrand Chanboor se fiche de ce que pense son peuple ! Sa femme et lui se soucient exclusivement d'eux-mêmes, tu peux me croire ! Quelque chose ne colle pas dans cette histoire…

Richard caressa la joue de sa femme.

— Kahlan, je t'aime, et je te fais confiance. Mais il s'agit de l'avenir d'un peuple ! Bertrand Chanboor ne décidera pas seul, et c'est déjà ça de gagné. Si nous sommes vraiment le camp de la justice et de la liberté, pourquoi le peuple d'Anderith nous rejetterait-il ? Au contraire, ne défendra-t-il pas plus ardemment notre cause s'il l'a décidé de lui-même ?

» Trouves-tu logique de demander à ces gens de renoncer à leur culture, et de leur refuser le droit de choisir ? Au nom de quoi les élites seraient-elles les seules à prendre des décisions ? Et si Chanboor, en réalité, préférait Jagang ? Ne voudrais-tu pas que la population ait une chance de s'opposer à son chef et d'opter pour la liberté ?

Kahlan se passa une main dans les cheveux. Pour la première fois depuis que Richard la connaissait, elle semblait avoir du mal à trouver ses mots.

— Je… En t'écoutant, je suis intellectuellement convaincue que tu as raison. Mais mon instinct se révolte toujours ! Et si Chanboor trichait ? S'il intimidait les électeurs ? Comment le saurions-nous ? Qui s'assurera que le peuple exprimera vraiment sa volonté ? Et qui vérifiera le compte des voix ?

— Eh bien, nous pourrions imposer des conditions, afin de contrôler les opérations.

— Quelles conditions ?

— Nous sommes venus avec mille hommes. Pourquoi ne pas les envoyer surveiller le scrutin partout en Anderith ? Il suffirait que chaque électeur exprime son opinion sur un bulletin, en faisant par exemple un cercle pour se rallier à nous, et une croix pour refuser. Nos hommes conserveraient ces bulletins, puis ils vérifieraient le dépouillement. Ainsi, nous serions sûrs qu'il n'y a pas de tricherie.

— Mais comment tes « électeurs » mesureront-ils l'importance de l'enjeu ?

— Nous les y aiderons ! Anderith n'est pas un très grand pays. Il

suffira d'aller partout, et de présenter notre façon de voir les choses. Si nous détenons vraiment la vérité, les gens s'en apercevront, j'en suis certain !

— Peut-être, oui… Mais combien de temps cela prendra-t-il ? Selon nos éclaireurs, l'Ordre sera ici dans moins de six semaines.

— Un mois suffira ! Quatre semaines d'explications, puis le peuple votera… Nous aurons eu largement le temps de sillonner le pays. Après le scrutin, quand nous l'aurons gagné, nous ferons venir notre armée et nous utiliserons les Dominie Dirtch pour arrêter Jagang.

— Richard, je n'aime toujours pas ça…

— Très bien ! L'armée du général Reibisch est en chemin, et elle arrivera avant celle de Jagang. Nous avons dit au général de rester au nord, sans se faire remarquer, mais nous avons assez d'hommes pour nous emparer des Dominie Dirtch et renverser le gouvernement anderien. D'après ce que j'ai vu de l'armée locale, ça devrait être un jeu d'enfant.

— J'ai remarqué aussi, dit Kahlan, pensive. Et je ne comprends pas ! Je suis déjà venue ici, et l'armée était impressionnante. Les soldats que nous avons vus sortaient à peine de l'adolescence…

Richard jeta un coup d'œil dehors. Avec la lumière qui jaillissait de toutes les fenêtres ouvertes, le paysage était assez éclairé pour qu'on puisse juger de sa beauté. Anderith semblait être un pays où il faisait bon vivre…

— Des gamins mal entraînés, confirma le Sourcier. C'est absurde ! Mais comme disait le sergent Beata, il suffit d'une personne pour activer une Dominie Dirtch !

» Les Anderiens estiment peut-être inutile de supporter les frais afférents à une armée puissante alors qu'il suffit de quelques soldats pour se charger des Dominie Dirtch. Tu sais ce que coûte l'entretien d'une troupe, n'est-ce pas ? C'est en partie pour ça que Jagang se dirige vers Anderith…

» Le ministre Chanboor est peut-être soucieux de faire des économies…

— C'est possible… Mais le ministère de la Civilisation s'appuie depuis toujours sur des fonds extérieurs fournis par des financiers ou des marchands. Même pour un pays riche, entretenir une armée est ruineux. Cela dit, pour la laisser se détériorer à ce point, il faut avoir d'autres raisons…

— Alors, ta décision ? demanda Richard. Un vote, ou un coup d'État ?

— Je suis toujours contre le scrutin.

— Tu sais que l'autre solution fera des victimes. On ne renverse pas un gouvernement sans verser de sang. Qui sait si nos hommes ne devront pas tuer des soldats comme le sergent Beata ? Gamins ou pas,

ils résisteront, tu t'en doutes, et ce sera un massacre. Mais les Dominie Dirtch ont une importance capitale, et nous devons les contrôler, si nous voulons être rejoints par les forces de Reibisch.

— Richard, la magie disparaît…

— Peut-être, mais ces cloches ont sonné il y a une semaine, et il y a eu des morts. Nous ne pouvons pas parier sur leur défaillance…

» Le choix est simple : attaquer ou adopter la proposition du ministre. Si ça tournait mal, nous aurions toujours la possibilité d'utiliser la force. Considérant l'importance de l'enjeu, je ne reculerai pas devant un conflit armé. Trop de vies innocentes sont en danger.

— C'est vrai, il nous resterait une solution de rechange…

— Il y a encore un point, et c'est peut-être le plus important.

— Lequel ?

— Les Carillons… C'est pour ça que nous sommes venus, au cas où tu l'aurais oublié. Le scrutin nous laissera le temps de régler ce problème !

— Comment ? demanda l'Inquisitrice, dubitative.

— Nous devons conduire des recherches à la bibliothèque. Si nous trouvons un moyen de vaincre les Carillons – comme Joseph Ander par le passé – nous agirons avant qu'il soit trop tard pour sauver la magie. Tu te souviens de ce qui risque d'arriver si les papillons-gambit disparaissent ? Pour ne citer qu'un exemple…

— Bien sûr que oui !

— Sans parler de ton pouvoir, du mien, de celui de Du Chaillu et de tout le reste ! Sans la magie, Jagang deviendra plus dangereux encore. Et nous serons aussi impuissants que des enfants… Il n'y a rien de plus périlleux qu'un monde sans magie !

» En restant ici un mois, nous aurons une chance de trouver des informations vitales sur les Carillons. Et sillonner le pays pour convaincre les électeurs sera une couverture idéale ! Selon moi, il serait risqué d'informer ces gens que la magie n'est plus active. Mieux vaut les laisser dans l'ignorance.

» Kahlan, les Carillons sont l'enjeu le plus important ! Je suis pour le scrutin, parce qu'il nous laissera le temps de chercher une solution.

— J'ai toujours des doutes, mais puisque tu veux essayer… (L'Inquisitrice se pinça la base du nez entre le pouce et l'index.) Si on m'avait dit que je donnerais un jour mon aval à une telle aberration ! Richard, je veux bien me fier à ton jugement. Après tout, tu es le seigneur Rahl.

— Mais j'ai besoin de tes conseils.

— Tu es aussi le Sourcier !

— Sans son épée, ne l'oublie pas…, rappela Richard avec un sourire que Kahlan lui rendit.

— Nous sommes ici à cause de toi. Si tu veux procéder ainsi, je te

suivrai, mais je n'aime toujours pas ça. Pourtant, tu as raison : les Carillons sont la véritable urgence ! Et nous aurons plus de temps pour chercher une solution.

Heureux d'avoir arraché l'accord de sa compagne, Richard continua pourtant à s'inquiéter, parce qu'il accordait une grande valeur à l'instinct de la Mère Inquisitrice…

Il proposa son bras à Kahlan, qui l'accepta avec un sourire. Ensemble, ils retournèrent jusqu'à la table d'honneur.

Dès qu'ils les virent, le ministre, sa femme et Dalton Campbell se levèrent.

— Nous avons des conditions, annonça à brûle-pourpoint Richard.

— Lesquelles ? demanda Bertrand Chanboor.

— Nos hommes surveilleront le scrutin, pour s'assurer qu'il n'y a pas de tricherie. Tous les citoyens devront voter en même temps, afin que nul ne puisse exprimer plusieurs fois son opinion. Ils se réuniront dans les villes et les villages, et inscriront sur un bulletin un cercle ou une croix, selon qu'ils voudront lutter avec nous pour la liberté ou s'exposer à la tyrannie. Nos hommes assisteront au dépouillement et nous signaleront les éventuelles irrégularités.

— Des suggestions excellentes, seigneur Rahl, dit le ministre. Je les accepte en bloc.

Richard se pencha vers Chanboor.

— Encore une chose…

— Oui ?

— Tous les citoyens voteront, qu'ils soient anderiens ou hakens. Les Hakens sont les enfants de ce pays, comme les Anderiens, et leur destin est également en jeu. Si ce scrutin a lieu, nul n'en sera exclu !

Dame Chanboor et Dalton Campbell échangèrent un regard inquiet.

— Quelle bonne idée ! s'exclama Bertrand. Bien entendu, tout le monde s'exprimera. Marché conclu !

Chapitre 53

— Bertrand, s'exclama Hildemara, plus blanche qu'une morte, les hommes de Jagang t'écorcheront vif ! Et je me régalerais du spectacle, si tu ne m'avais pas condamnée à subir le même sort !

Le ministre eut un geste nonchalant.

— Tu dis n'importe quoi, très chère ! L'empereur me félicitera d'avoir coincé ici la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl.

Bien que cela lui déplût souverainement, Dalton fut une nouvelle fois d'accord avec l'épouse du ministre. Malgré ses nombreux défauts, cette femme était douée pour la stratégie. Et dans le cas qui les occupait, il ne faisait pas de doute que le peuple – et surtout les Hakens – choisirait de conserver une partie de sa liberté avec l'empire d'haran, plutôt que de subir la tyrannie de l'Ordre Impérial.

Cela dit, pour avoir l'air aussi satisfait, Bertrand devait garder quelques atouts dans sa manche. Quand il s'agissait de tactique, cet homme savait faire montre d'une logique imparable et il ne se laissait jamais influencer par ses émotions. Bertrand sautait uniquement quand le gouffre qu'il voulait franchir ne lui semblait pas trop large. Qu'il ait envie ou non d'être de l'autre côté n'entrait pas en ligne de compte.

De son expérience de juriste, Dalton avait tiré un enseignement précieux : faire perdre du temps à un adversaire se révélait souvent le meilleur moyen d'avoir l'occasion de l'étriper. Mais aujourd'hui, il espérait que Chanboor n'avait pas opté pour une arme qui se retournerait contre leurs propres ventres…

— Bertrand, dit-il, je ne suis pas certain que la manœuvre soit judicieuse. Retarder le seigneur Rahl est une excellente chose, mais pas si cela lui permet de monter notre peuple contre l'Ordre Impérial. Si le vote lui est favorable, nous ne pourrons pas tenir la parole donnée à l'empereur. Une guerre sera inévitable, et nous serons emportés par la tourmente.

— Jagang nous exécutera, renchérit Hildemara, pour montrer ce qui attend tous ceux qui trahiront sa confiance.

Bertrand but une gorgée de rhum. Après avoir posé sur une petite table le gobelet d'argent qu'il avait fait remplir avant de quitter la salle à manger, il savoura un long moment l'alcool puis l'avala.

— Ma douce épouse et mon fidèle assistant, ne voyez-vous pas ce que mon plan a de génial ? Nous bloquerons ici la Mère Inquisitrice et

le seigneur Rahl. Quand l'Ordre arrivera, ils seront pris au piège sans espoir de s'en sortir. Vous imaginez la gratitude de Jagang, quand nous lui livrerons sur un plateau d'argent ses deux pires ennemis ?

— Et comment accomplirons-nous cet exploit ? demanda Hildemara.

— Cette affaire de vote durera un mois, soit assez de temps pour que l'avant-garde de Jagang arrive et s'empare des Dominie Dirtch. Les forces de Rahl seront alors incapables de franchir la frontière pour voler à son secours. Jagang deviendra invincible, et il aura obtenu ce qu'il voulait : un pays débordant de richesse dont la population sera contrainte de trimer pour lui. Satisfait, il nous récompensera grassement, n'en doutez pas. Nous régnerons sur Anderith sans avoir de directeurs dans les pattes – ni d'autre opposition, d'ailleurs !

Pour le peuple, pensa Dalton, la vie continuerait. Encore plus pauvres qu'avant, les paysans et les ouvriers s'échineraient pour la gloire de l'Ordre Impérial. Bien entendu, il y aurait des expropriations, des déportations et des morts. Mais la majorité des Anderiens et des Hakens aurait échappé au pire.

Dalton se demanda quel aurait été son destin, s'il n'était pas devenu le fidèle bras droit du ministre. Et Teresa, quel sort aurait-elle connu s'il n'avait pas été impliqué dans la machiavélique combinaison du couple Chanboor ?

— Tout ça semble parfait, à condition que Jagang tienne parole, marmonna Hildemara, toujours pas convaincue.

— Quand nous lui aurons offert un sanctuaire où nul ne peut l'attaquer, l'empereur sera ravi de remplir sa part du marché. Ce qu'il nous a promis en échange de l'esclavage du peuple d'Anderith nous paraît fabuleux. Pour lui, ce n'est rien, comparé à ce qu'il entend s'approprier. Si nous l'assurons qu'Anderith nourrira son armée pendant qu'elle conquiert les Contrées du Milieu, il ne nous refusera rien !

— Et que se passera-t-il si ton absurde scrutin tourne à l'avantage de Rahl ? lança Hildemara.

— Tu plaisantes, ou tu perds la tête ? répliqua Bertrand. Cette affaire-là est la plus simple de toutes !

Dame Chanboor croisa les bras comme si elle défiait son mari de la convaincre.

Dalton aussi conservait quelques doutes sur ce point précis.

— Si je comprends bien, dit-il, vous n'avez aucune intention de laisser se dérouler ce scrutin.

Bertrand regarda ses deux interlocuteurs comme s'il s'étonnait de leur stupidité.

— Êtes-vous sourds et aveugles ? Cette consultation sera un triomphe pour nous !

— Avec les Anderiens, c'est possible, concéda Hildemara. Mais as-tu pensé aux Hakens ? Tu as placé notre destin entre leurs mains, et ils sont largement majoritaires dans le pays ! Ces chiens choisiront la liberté !

— Sûrement pas ! Nous maintenons depuis toujours les Hakens dans l'ignorance, et ils n'auront pas les moyens intellectuels d'évaluer les enjeux. Ils croient tout nous devoir : leur travail, ce qu'ils mangent et même le « droit » de servir dans l'armée. La « liberté », pour eux, est un don que seuls les Anderiens peuvent leur consentir. La vraie liberté, mon amie, est synonyme de responsabilité ! Les Hakens choisiront le chemin le plus facile, c'est évident…

— Comment peux-tu en être certain ?

— Parce que nous ferons ce qu'il faut pour ça ! Des gens à nous leur tiendront des discours larmoyants sur le sort cruel qui les attend s'ils choisissent de vivre sous le joug du seigneur Rahl. Un sorcier, souligneront nos émissaires, qui ne sait rien d'eux et se soucie exclusivement d'augmenter son pouvoir ! Les Hakens auront tellement peur de ne plus ramasser les miettes de pain qui tombent de nos tables qu'ils refuseront de toucher à la miche fraîche que leur offre Rahl. Parce que nous les aurons convaincus qu'elle est empoisonnée, bien sûr…

Dalton pensait déjà à la mise en application du plan de Bertrand – remarquable et riche de promesses, il devait en convenir.

— Il faut agir prudemment, dit-il. Nous devons paraître absolument étrangers à cette opération.

— C'est comme ça que je voyais les choses, approuva Bertrand.

— Oui…, murmura Hildemara, qui commençait à comprendre. Nous devons faire mine d'attendre que le peuple nous guide… et le manipuler en douceur.

— D'autres déclameront pour nous les harangues que nous rédigerons, résuma Bertrand, ravi d'avoir été compris. Il faut à tout prix que nous semblions planer au-dessus de la mêlée, les mains liées par notre goût immodéré de la loyauté. Le peuple doit croire que nous lui confions l'avenir du pays parce que ses désirs et ses besoins sont essentiels à nos yeux.

— J'ai des hommes qui sauront prêcher notre bonne parole, annonça Dalton. Partout où ira le seigneur Rahl, ils passeront après lui et délivreront au peuple le message que nous aurons imaginé.

— Vous avez tout compris ! approuva Bertrand. Et ce message sera plus puissant, dérangeant et effrayant que celui de Rahl !

Alors qu'une stratégie se mettait déjà en place dans son esprit, Dalton agita pensivement un index.

— Le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice ne manqueraient pas de réagir violemment s'ils soupçonnaient que nous sabotons leur travail.

Surtout au début, ils doivent ignorer que le peuple écoute d'autres voix que les leurs… Pour organiser des réunions publiques, nos émissaires devront attendre que Rahl et sa femme soient en route pour la ville ou le village suivant.

» Laissons-les parler de liberté et d'espoir ! Ensuite, dénonçons leurs mensonges et accusons-les de vouloir conquérir Anderith par la ruse. Si on sait s'y prendre, les gens gobent n'importe quoi, surtout quand ils sont perturbés et qu'on ne fait rien pour dissiper leur confusion. Si nous jouons finement la partie, le peuple nous acclamera alors que nous sommes en train de le trahir. (Dalton sourit enfin.) Et ce vote sera un plébiscite pour vous, Bertrand !

— Ravi de vous entendre de nouveau parler comme l'homme que j'ai engagé, Dalton, dit le ministre.

Pour fêter ça, il reprit son gobelet et but une belle gorgée.

— Si le scrutin lui est défavorable, dit Hildemara, Rahl n'acceptera pas sa défaite, et il aura recours à la force.

— C'est possible, admit Bertrand en reposant son gobelet. Mais d'ici là, les Dominie Dirtch seront entre les mains de l'Ordre, et il sera trop tard pour Rahl ! La Mère Inquisitrice et son mari seront coupés de leur armée…

— … Et coincés en Anderith, acheva Hildemara avec un sourire mauvais. Où Jagang n'aura plus qu'à les cueillir.

— Avant de nous couvrir de bienfaits ! s'exclama Bertrand. Dalton, où sont cantonnés les soldats d'harans ?

— Dans un champ de blé, sur le chemin du domaine.

— Parfait ! Donnons tout ce qu'ils désirent au seigneur Rahl et à la Mère Inquisitrice ! Plus nous semblerons hospitaliers, et mieux ça vaudra !

— Ils voudraient avoir accès à la bibliothèque, dit Dalton.

— Eh bien, ils l'auront ! lança Bertrand. (Il reprit son gobelet.) Qu'ils y restent aussi longtemps que ça leur chantera ! Il n'y a rien, dans ces salles, qui puissent les aider.

Surpris par le vacarme, Richard se retourna.

— Ouste ! cria Vedetta Firkin en agitant les bras. File d'ici, sale voleur !

Le corbeau perché sur la planche clouée au rebord de la fenêtre sauta sur place en battant furieusement des ailes. Alors qu'il croassait d'indignation, l'Anderienne s'empara d'un long bâton posé contre le mur – pour aider à ouvrir les hautes fenêtres. Le tenant comme une épée, elle se pencha dehors et frappa l'oiseau noir.

Son plumage ébouriffé, le corbeau fit un bond de côté pour éviter le coup.

Vedetta abattit une nouvelle fois son arme. Prudent, l'oiseau

s'envola, alla se poser sur une branche voisine et croassa de nouveau, comme s'il passait un savon à l'irascible bibliothécaire.

Vedetta ferma la fenêtre, posa le bâton, se frotta triomphalement les mains puis retourna à ses occupations.

Dès leur arrivée, Richard et Kahlan avaient longuement parlé avec dame Firkin. Une tactique visant à s'assurer sa collaboration, au cas où elle aurait eu l'intention de leur cacher certains ouvrages. Flattée d'être l'objet de leur attention, l'Anderienne les avait traités d'emblée comme des invités de marque.

— Désolée, dit-elle à voix basse, comme pour s'excuser d'avoir crié un peu plus tôt. J'ai fixé cette planche à la fenêtre pour donner des graines aux oiseaux. Mais ces maudits corbeaux viennent les voler !

— Ce sont aussi des oiseaux, dit Richard.

Vedetta ne dissimula pas sa surprise.

— Euh, oui… bien sûr… Mais ils sont nuisibles ! Si je les laisse manger toutes les graines, les oiseaux chanteurs ne viendront plus, et j'adore les entendre !

— Je vois…, fit Richard.

Il sourit puis se replongea dans sa lecture.

— Seigneur Rahl, Mère Inquisitrice, dit Vedetta, veuillez m'excuser de vous avoir dérangés. Mais les corbeaux peuvent faire tellement de bruit ! Je voulais préserver votre tranquillité.

— C'est très gentil à vous, dame Firkin, souffla Kahlan.

L'Anderienne bavarde fit mine de s'éloigner. Hélas, elle se ravisa.

— Pardonnez mon audace, seigneur Rahl, dit-elle, mais je dois vous dire une chose : vous avez un magnifique sourire ! Et il me rappelle beaucoup celui d'un ami à moi…

— Vraiment ? marmonna distraitement Richard. Et de qui s'agit-il ?

— Ruben… Un authentique gentilhomme !

— Eh bien, dame Firkin, dit le Sourcier, vous devez lui donner souvent des raisons de sourire !

— Ruben…, répéta Kahlan alors que l'Anderienne repartait vers ses occupations. Ça me fait penser à Zedd. Il lui est arrivé d'utiliser ce prénom comme pseudonyme…

— Si tu savais combien il me manque…, avoua Richard. Je donnerais cher pour qu'il soit là.

— Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas ! lança dame Firkin par-dessus son épaule. Je suis très calée sur l'histoire de la civilisation anderienne…

— Oui, merci beaucoup, répondit Richard.

Voyant que l'Anderienne leur tournait le dos, il caressa

discrètement la jambe de Kahlan, sous la table.

— Seigneur Rahl, concentre-toi sur ton travail ! souffla sa femme.

Le Sourcier tapota gentiment la cuisse de son épouse. Si elle n'avait pas été là, si délicieusement tentante, se passionner pour la lecture aurait été plus facile.

Fataliste, il ferma l'ouvrage qu'il étudiait et en ouvrit un autre. Des archives municipales où il doutait de trouver grand-chose de passionnant…

Si Kahlan et lui n'avaient rien découvert d'essentiel, Richard était parvenu à se faire une meilleure idée du passé d'Anderith. La bibliothèque méritait qu'on lui consacre du temps, car elle contenait l'héritage d'une culture plusieurs fois millénaire. Arrogants et un rien bornés, les Anderiens d'aujourd'hui, dans leur vaste majorité, devaient tout ignorer de la longue, complexe et sombre histoire de leur pays. Et pourtant, il leur aurait suffi de tendre la main, car elle se dissimulait en quelque sorte sous leur nez.

Richard avait ainsi découvert que les anciens Anderiens, bien avant l'invasion hakenne, avaient bénéficié des miracles d'une « direction » très avancée par rapport à leur propre développement. Bref, quelqu'un les avait protégés.

À lire les antiques chants et prières consacrés à ce bienfaiteur, qu'on honorait de toutes les façons possibles, le Sourcier aurait parié qu'il s'agissait de Joseph Ander. Être vénéré ainsi correspondait à son caractère tel que le décrivait Kolo. Et la plupart des « miracles » en question pouvaient parfaitement être l'œuvre d'un sorcier. Après qu'il eut quitté ce monde, les Anderiens s'étaient sentis orphelins. Privés du soutien des idoles qu'ils adoraient auparavant, mais qui ne répondaient plus à leurs appels, ils avaient été désorientés… et livrés à la merci de forces qu'ils ne comprenaient pas.

Richard se radossa à son siège, s'étira et bâilla. L'odeur des vieux livres saturait l'atmosphère du sanctuaire de la civilisation anderienne. Une senteur lourde et pleine de mystère, mais guère plus agréable que celle qu'on respirait dans un tombeau. Le Sourcier avait hâte de se remplir les poumons d'air frais – au moins autant que de résoudre l'antique énigme dont il n'avait pour le moment rassemblé que des bribes…

Assise près de lui, Du Chaillu caressait l'enfant niché dans son ventre tout en étudiant un ouvrage richement enluminé. La femme-esprit ne savait pas lire, mais elle s'émerveillait devant les images d'une série de petits animaux : des furets, des fouines, des campagnols, des renards et d'autres mammifères de petite taille.

La Baka Tau Mana écarquillait les yeux comme une enfant. Richard ne lui avait jamais vu une telle expression…

Près de sa femme-esprit, Jiaan se prélassait dans un fauteuil. En tout cas, il en donnait l'impression. En réalité, il se faisait aussi discret que possible, soucieux de tout observer sans qu'on le remarque. Une demi-douzaine de soldats d'harans faisaient les cent pas dans la salle, et des Anderiens montaient la garde près des portes.

La plupart des érudits avaient quitté les lieux, sans doute pour ne pas déranger la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl. Selon Kahlan, ceux qui restaient étaient des espions envoyés par le ministre.

Le Sourcier était arrivé tout seul à cette conclusion. Comme sa femme, il ne se fiait pas le moins du monde à Bertrand Chanboor. Depuis qu'il s'intéressait à Anderith, le peu de considération que son épouse accordait à ce pays avait influencé son opinion. Le ministre de la Civilisation n'avait rien fait pour modifier son jugement. Kahlan l'avait mis en garde contre cet homme, et elle avait eu sacrément raison !

— Là ! s'exclama Richard en tapotant une page. On en parle de nouveau !

Kahlan se pencha, regarda le texte et soupira en voyant le mot que désignait son mari.

Westbrook…

— Ce que dit ce texte confirme ce que nous avons découvert, souffla Richard.

— Je connais cet endroit, chuchota l'Inquisitrice. C'est une petite ville, pas très loin d'ici, je crois…

Le Sourcier leva un bras pour appeler la bibliothécaire, qui accourut aussitôt.

— Oui, seigneur Rahl ? Puis-je vous aider ?

— Dame Firkin, vous êtes une experte de l'histoire anderienne, si j'ai bien compris ?

— Oui, seigneur ! C'est mon sujet favori !

— J'ai lu plusieurs passages où on mentionne une ville appelée Westbrook. Il semble que Joseph Ander y ait vécu…

— C'est exact, seigneur. Cette ville se trouve au pied des montagnes, au-dessus de la vallée de Nareef.

Une confirmation de ce que pensait Kahlan. Et la preuve, très encourageante, que l'Anderienne ne cherchait pas à les induire en erreur ou à leur dissimuler des informations.

— Reste-t-il là-bas des souvenirs du passage de Joseph Ander ?

Dame Firkin sourit, ravie que le seigneur Rahl s'intéresse au grand homme dont son pays et son peuple portaient le nom.

— Eh bien, on y trouve un petit temple à sa gloire. Les pèlerins peuvent y voir son fauteuil préféré et d'autres petits objets… La maison où il vivait a récemment brûlé. Un terrible incendie ! Mais

quelques reliques ont été sauvées, parce qu'on les avait mises à l'abri pendant la rénovation de la demeure. L'eau s'infiltrait, le vent avait endommagé le toit… En plus, des branches d'arbre – pense-t-on – avaient brisé les fenêtres, et la pluie, portée par les bourrasques, détériorait tout. Des trésors ont été perdus ! Pour finir, la foudre, à ce qu'on dit, a réduit la maison en cendres.

» Heureusement, quelques objets sont intacts, comme je vous l'ai déjà précisé. Ils sont exposés dans le temple, à présent. Vous imaginez, le fauteuil d'un si grand homme ? (Dame Firkin baissa la voix.) Mais il y a mieux encore, en tout cas pour moi : certains écrits de Joseph Ander ont traversé les siècles !

Richard se redressa sur son siège.

— Des écrits ?

— Oui, et je les ai tous lus ! Rien d'essentiel, vous savez… Des observations sur les montagnes environnantes, la ville, certaines personnes qu'il fréquentait. Mais c'est très intéressant !

— Je comprends…

— Bien sûr, ça n'a rien à voir avec les textes que nous conservons ici !

— Ici ?

— Oui, dans les catacombes. Sa correspondance, des livres sur sa philosophie, des poèmes… Ce genre de chose… Vous aimeriez les voir ?

Richard s'efforça de dissimuler son intérêt. Ces gens ne devaient pas savoir ce qu'il cherchait. C'était pour ça qu'il s'était interdit de formuler des demandes spécifiques.

— Eh bien… J'ai toujours eu une passion pour l'histoire. Donc, consulter ces textes devrait me plaire.

Comme Vedetta Firkin, le Sourcier remarqua que quelqu'un descendait les marches. C'était un messager – dans ce palais, il y en avait plus que de brins d'herbe dans une plaine. Voyant que la bibliothécaire parlait au seigneur Rahl et à la Mère Inquisitrice, le jeune homme roux s'arrêta à bonne distance, croisa les mains et attendit.

Jugeant plus prudent de ne pas parler de Joseph Ander à portée d'oreilles sûrement indiscrètes, Richard désigna le messager.

— Si vous alliez voir ce qu'il veut ?

Vedetta esquissa une révérence.

— Veuillez m'excuser un instant, seigneur…

— Richard, dit Kahlan, nous devons y aller. (Elle referma un livre et le posa sur la pile de ceux qu'elle avait déjà parcourus.) Nous avons rendez-vous avec les directeurs et quelques autres notables. Ne t'inquiète pas, nous reviendrons.

— Tu as raison… Au moins, le ministre ne figure pas sur notre

emploi du temps. J'en ai par-dessus la tête de ses banquets !

— Je suis sûre que notre absence ne le déprimera pas. Je ne sais pas pourquoi, mais nous avons un talent fou pour saboter les festivités des autres !

Richard sourit et fit signe à Du Chaillu de se lever.

Dame Firkin revint sur ces entrefaites.

— J'aurais été ravie d'aller vous chercher ces livres, seigneur Rahl, mais une mission urgente m'oblige à m'absenter un moment. Si vous pouvez attendre, je ne serai pas longue. Les textes de Joseph Ander sont fantastiques ! Peu de gens sont autorisés à les voir, mais pour des personnes aussi importantes que vous et la Mère Inquisitrice…

— Dame Firkin, coupa Richard, j'ai très envie de consulter ces documents. Hélas, je dois partir aussi, car les directeurs m'attendent. Mais je pourrais revenir plus tard dans l'après-midi, voire en début de soirée.

— Ce serait parfait, seigneur ! Comme ça, j'aurais le temps d'aller chercher les textes et de les préparer. Tout sera prêt pour votre retour.

— Merci beaucoup. La Mère Inquisitrice et moi sommes impatients de voir ces merveilles. (Richard s'éloigna, mais il se retourna après quelques pas.) Dame Firkin, si vous donniez quand même quelques graines à ce corbeau ? Le pauvre semblait affamé.

— Si tel est votre bon plaisir, seigneur…

Dalton se leva quand la bibliothécaire, plus de la première jeunesse, entra dans son bureau.

— Dame Firkin, merci d'être venue si vite.

— Eh bien, messire Campbell, quel beau bureau vous avez ! (La femme fit du regard le tour du propriétaire, comme si elle songeait à acheter la superbe pièce.) Oui, magnifique, vraiment…

— Merci, dame Firkin.

D'un discret hochement de tête, Dalton indiqua au messager de sortir. L'homme obéit et ferma la porte derrière lui.

— Et tous ces livres ! s'exclama dame Firkin. Ils sont magnifiques ! J'ignorais qu'il y en avait autant ici !

— Des traités de droit, pour l'essentiel. Tout ce qui touche à la loi m'intéresse.

— Une noble vocation, messire Campbell. Vraiment… Un choix qui vous honore, et un chemin sur lequel vous persévérerez, j'espère…

— C'est tout ce que je demande, dame Firkin. À propos de loi, il est temps de passer à la raison qui m'a incité à vous convoquer.

Vedetta jeta un regard appuyé à la chaise placée devant le bureau. Mais l'assistant ne l'invita pas à s'asseoir.

— On m'a parlé de la visite à la bibliothèque d'un homme qui

semblait s'intéresser beaucoup au droit. Et qui brassait pas mal de vent, paraît-il. (Dalton posa les poings sur son bureau et se pencha en avant, le regard dur.) Selon un rapport, vous seriez allée chercher un livre précieux dans les catacombes, et vous le lui auriez montré ?

La vieille dame si bavarde en perdit toute son assurance.

Dalton savait que ce n'était pas la première fois qu'un des employés de la bibliothèque montrait ainsi ce livre. Pourtant, c'était contre le règlement, et donc illégal. En Anderith, beaucoup de lois restaient purement théoriques, et les contrevenants ne risquaient pas de peines sévères. Mais il s'agissait d'une tolérance induite par l'usage, et les choses pouvaient changer à tout moment. Pour un juriste, l'existence de ce « couperet » invisible était une aubaine, car elle permettait d'avoir davantage de pouvoir sur les gens. Selon l'interprétation qu'on choisissait d'en faire, le crime de Vedetta Firkin était à peine moins grave que le vol d'un trésor culturel. Et s'il décidait de la traîner devant un tribunal, elle risquait gros.

— Messire Campbell, gémit la bibliothécaire, je n'ai pas lâché le livre un instant, je vous le jure ! Je tournais les pages, pour que ce visiteur admire la glorieuse écriture du grand Joseph Ander ! C'est tout, et…

— Et rien du tout ! J'ai reçu un rapport à ce sujet, et je dois agir !

— Bien sûr, messire…

— Apportez-moi ce livre ! (Dalton tapa du poing sur son bureau.) Immédiatement ! C'est compris ?

— Oui, messire. J'y cours.

— Posez-le sur mon bureau, pour que je le consulte. Si je ne trouve aucune information qui aurait pu servir à un espion, je passerai l'éponge, pour cette fois ! Mais n'osez plus jamais violer le règlement, dame Firkin ! Sinon, vous verrez de quel bois je suis fait !

— Oui, messire… Merci, messire… (Vedetta parvint à refouler ses larmes.) Messire Campbell, la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl sont venus à la bibliothèque.

— Je sais…

— Le seigneur voudrait voir les textes de Joseph Ander. Que dois-je faire ?

Dalton eut du mal à croire qu'un tel homme désire perdre son temps à étudier ces vieilleries. Il eut presque pitié de cet ignorant qui prétendait régir le monde. Presque…

— La Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl sont des invités de marque et d'importants dirigeants. Ils peuvent voir tout ce qui les intéresse, sans aucune restriction. En conséquence, vous avez l'autorisation de leur communiquer ces documents. (Dalton tapa de nouveau du poing.) Mais le livre que vous avez montré à ce Ruben je-ne-sais-quoi, je veux le voir, et vite !

La bibliothécaire sautait d'un pied sur l'autre comme si elle avait eu un besoin pressant.

— Oui, vite, messire Campbell ! répéta-t-elle avant de sortir en trombe avec une seule idée en tête : retrouver ce fameux livre !

Dalton se contrefichait de cet ouvrage. Mais il ne voulait pas que la discipline se relâche. Pour conserver des ouvrages de valeur, il avait besoin d'employés fiables.

Même si les fils de sa toile d'araignée vibraient à cause d'événements bien plus importants que le sort d'un vieux grimoire poussiéreux de Joseph Ander, il devait régler tous les problèmes, si mineurs fussent-ils. Il jetterait sans doute un coup d'œil à l'ouvrage, mais l'important était que dame Firkin le lui apporte le plus rapidement possible.

De temps en temps, il convenait de terroriser les gens pour leur rappeler qui était le chef – et qui tenait leur vie entre ses mains. La mésaventure de la bibliothécaire ferait le tour du palais, et chaque employé en prendrait de la graine. Et si ça ne suffisait pas à calmer ce petit monde, le prochain larbin qui violerait le règlement se retrouverait à la porte !

Dalton se rassit et recommença à lire ses messages du jour. Le plus dérangeant parlait de la santé du pontife, censée s'améliorer. À ce qu'on disait, il avait même recommencé à s'alimenter. Une mauvaise nouvelle, mais ce vieillard, de toute façon, ne vivrait pas éternellement. Tôt ou tard, Bertrand Chanboor le remplacerait.

Parmi les autres messages, un bon nombre annonçait la mort de personnes moins endurantes que le pontife. Dans les campagnes, les gens crevaient de peur à cause de décès mystérieux dus au feu, à des noyades ou à des chutes. Terrifiés par les créatures qui rôdaient peut-être la nuit, beaucoup de fermiers se réfugiaient en ville. Des gens mouraient aussi à Fairfield dans des circonstances étranges. Effrayés, les citadins allaient chercher la sécurité à la campagne.

Les gens étaient décidément idiots !

Dalton haussa les épaules et fit une petite pile bien carrée avec ses messages. Alors qu'il les approchait de la flamme d'une bougie, pour les faire disparaître, une idée le frappa. Renonçant à consumer les feuilles, il repensa à ce que Franca lui avait dit un jour, et conclut que ces textes pourraient lui être utiles dans l'avenir.

Il les glissa dans un tiroir…

… Et leva les yeux quand une voix familière lança :

— Mon chéri, encore au travail ?

C'était Teresa, vêtue d'une robe rose qu'il ne se rappelait pas l'avoir vue porter auparavant.

— Tess, ma chérie, quel bon vent t'amène ?

— Je viens te surprendre dans les bras de ta maîtresse !

— Quoi ?

Teresa entra, approcha du bureau et alla se camper devant une fenêtre. La ceinture de velours vert qui ceignait la robe soulignait la finesse de sa taille et la rondeur épanouie du reste de son corps.

— Je me suis sentie bien seule, la nuit dernière…, soupira-t-elle en regardant les promeneurs qui flânaient sur la pelouse.

— Je sais. Ça m'a brisé le cœur, mais j'avais ces messages à envoyer, et…

— J'ai cru que tu étais avec une autre femme.

— Tess, je t'ai fait parvenir un mot pour t'avertir que j'avais du travail !

Teresa se tourna vers son mari.

— Quand je l'ai reçu, ça ne m'a pas étonnée, parce que tu restes tard au bureau tous les soirs. Mais lorsque je me suis réveillée, un peu avant l'aube, sans te trouver à côté de moi… Eh bien, j'aurais juré que tu étais dans le lit d'une autre !

— Tess, je ne…

— Pour me venger, j'ai pensé à me jeter au cou du seigneur Rahl, mais la Mère Inquisitrice est beaucoup plus jolie que moi, et j'ai eu peur qu'il me repousse !

» Alors, je me suis habillée et je suis venue ici pour pouvoir te traiter de menteur quand tu rentrerais en prétendant avoir passé la nuit au bureau. Mais il y avait des messagers partout, et je t'ai vu leur donner des ordres et leur distribuer des documents. J'ai espionné pendant un moment : tu travaillais pour de bon !

— Pourquoi n'es-tu pas entrée ?

Teresa approcha enfin de son mari, s'assit sur ses genoux et l'enlaça.

— Je ne voulais pas te déranger.

— Tu ne me déranges jamais, Tess ! Dans ma vie, tu es la seule chose qui ne soit pas un fardeau !

— J'avais honte de te montrer que je doutais de ta fidélité…

— Alors, pourquoi m'en parles-tu maintenant ?

Teresa embrassa Dalton, qui en eut le souffle coupé. Elle seule savait donner à un homme de tels baisers !

Quand elle s'écarta, elle sourit de le voir loucher sur son décolleté.

— Parce que je t'aime, idiot ! Et parce que tu me manques. J'ai mis ma nouvelle robe, pour te donner envie de venir faire un petit tour dans notre lit.

— Tess, tu es beaucoup plus jolie que la Mère Inquisitrice !

— Alors, ce petit tour par chez nous ?

— Va m'attendre bien au chaud, je ne serai pas long !

D’un coup d’œil discret, Anna s’assura qu’Alessandra la regardait.

Dès que la Sœur de l’Obscurité était entrée sous la tente, la Dame Abbesse lui avait demandé si elle pouvait prier avant de manger. D’abord surprise, sa geôlière avait fini par dire que ça ne la dérangeait pas.

Assise dans la poussière, et toujours attachée à son piquet, Anna se recueillait avec une totale sincérité. S’ouvrant au Créateur, un peu comme elle s’abandonnait à son Han, quand il était encore présent, elle laissa Sa Lumière l’emplir de joie et de sérénité. La paix que seul le Créateur pouvait dispenser enveloppa son cœur et son esprit, et elle Le remercia de lui accorder un sort si doux, comparé à celui de tant d’autres malheureux.

Elle pria aussi pour qu’Alessandra, touchée par un rayon de la véritable Lumière, lui ouvre de nouveau son âme.

Quand elle eut fini, elle tendit le bras aussi loin que ses chaînes le lui permettaient et envoya un baiser à son annulaire gauche, qu’elle ne pouvait pas atteindre. Ce geste rituel marquait sa fidélité au Créateur, dont elle était symboliquement l’épouse.

Alessandra ne pouvait pas regarder cela sans se souvenir de l’allégresse qu’on éprouvait en communiant avec Celui à qui on devait d’avoir une âme. Toutes les Sœurs de la Lumière, dans l’intimité, avaient un jour ou l’autre pleuré de félicité en priant…

Toujours du coin de l’œil, Anna vit la Sœur de l’Obscurité porter d’instinct sa main gauche à ses lèvres. Si elle était allée au bout de ce geste, cela serait revenu à trahir le Gardien !

Alessandra avait livré son âme, un don du Créateur, au maître démoniaque du royaume des morts. Mais qu’avait-elle reçu en retour ? Que pouvait proposer le Gardien pour convaincre une femme intelligente et sensible de renoncer à la Lumière ?

— Merci, Alessandra. Me laisser prier avant le dîner était très gentil…

— Gentil, vous voulez rire ? J’espérais seulement que vous mangeriez plus vite, après… C’est que je n’ai pas que ça à faire, vous savez !

Anna soupira d’aise, heureuse d’avoir senti dans son cœur la présence du Créateur.

Chapitre 54

— Qu’allons nous faire ? souffla Morley.

— Ferme-la ! Je réfléchis à un plan, répondit Fitch en se grattant l’oreille.

Il n’avait aucune idée de la suite des opérations, mais son ami ne devait pas le savoir. Morley s’émerveillait qu’il ait réussi à les conduire jusque-là. Au fil de leur voyage, il en était venu à se reposer entièrement sur lui.

Pourtant, Fitch n’avait rien fait d’extraordinaire. La plupart du temps, ils s’étaient contentés de galoper ventre à terre. Et pour le reste, l’argent offert par Dalton Campbell leur avait grandement facilité la tâche. Puisqu’ils pouvaient acheter de la nourriture, ils n’avaient pas eu besoin de chasser ni de voler. Et quant aux équipements dont ils avaient besoin, pourquoi se seraient-ils fatigués à les fabriquer alors qu’on les leur vendait avec le sourire ?

L’argent compensait largement les lacunes d’un individu et le tirait de bien des situations délicates. Ayant grandi dans les rues de Fairfield, Fitch savait comment éviter d’être détroussé ou escroqué. Très prudent avec leur fortune, il refusait de l’utiliser pour acquérir des vêtements ou des objets voyants qui auraient pu donner envie à des bandits de les assommer ou de les étriper.

La seule vraie surprise, depuis leur départ, c’était que personne ne se souciait qu’ils soient des Hakens. Mieux encore, nul ne semblait s’en apercevoir ! La plupart des gens les traitaient courtoisement, comme s’ils avaient été deux jeunes hommes bien élevés en tout point semblables aux autres.

Malgré l’insistance de Morley, Fitch avait refusé de se laisser entraîner dans des tavernes. Boire en public, il le savait, était le meilleur moyen d’informer les voleurs potentiels qu’on avait les poches pleines. Et une fois soûl, on oubliait trop facilement la prudence la plus élémentaire. Ils achetaient donc des bouteilles et attendaient d’avoir dressé leur camp dans un endroit isolé pour s’enivrer jusqu’à l’inconscience. Un exercice qu’ils pratiquaient avec enthousiasme, et qui aidait Fitch à oublier que tout le monde, au pays, devait croire qu’il avait violé Beata.

Alors qu’ils traversaient une ville, Morley avait voulu s’arrêter quelques heures pour « visiter » la maison close locale. D’abord très réticent, Fitch avait fini par céder. Après tout, l’argent était à moitié à lui…

Mais il avait attendu hors de la cité, avec les chevaux et leurs autres possessions. À Fairfield, il n'était pas rare que les voyageurs qui fréquentaient les prostituées se fassent détrousser ou même assassiner.

En revenant, Morley, tout sourires, avait proposé de monter la garde près de leurs biens pendant que son ami irait « se donner du bon temps ». Bien que tenté, Fitch avait décliné cette offre généreuse. De justesse, il devait l'avouer. Mais alors qu'il était presque décidé, il avait imaginé une fille de joie hilare de le voir nu devant elle. Les genoux tremblants et les mains moites, il avait prétendu que « ce genre de chose n'était pas pour lui ». Un mensonge, parce qu'il était sûr que la fille se moquerait de lui.

Morley était grand et fort. Le type d'homme dont aucune femme n'aurait eu envie de rire. Pas comme Beata, qui s'esclaffait dès qu'elle voyait Fitch. Alors, pourquoi serait-il allé se ridiculiser, frêle comme il était, devant une inconnue qui aurait pu lui faire l'affront de lui rendre son argent ?

Pour couper court aux arguments de Morley, il avait décrété que des économies s'imposaient, car leur voyage était loin d'être terminé. Et s'ils avaient les poches vides trop tôt, ils risquaient de ne jamais arriver à destination.

Morley l'avait traité de crétin. Selon lui, l'expérience valait largement son prix. La semaine suivante, il n'avait parlé que de ça. Les oreilles pleines d'histoires salaces, Fitch avait regretté de ne pas être allé au bordel – simplement pour avoir un moyen de river le clapet à son ami.

Au fil des jours, il devint évident que l'argent ne serait pas un problème. Ils n'avaient presque rien dépensé de leur fortune, et cela suffisait pourtant à accélérer considérablement leur progression. Dès que leurs chevaux se fatiguaient, ils les échangeaient contre d'autres, en ajoutant une petite rallonge. Ainsi, qui voulait voyager loin, dans leur cas, n'avait même plus besoin de ménager sa monture.

— Tout ce chemin, soupira Morley, pour être coincés si près du but !

— Tu vas te taire ? Ou tu veux qu'on nous repère ?

Morley consentit à ne plus faire de bruit, à part celui qu'il produisait en grattant sa barbe de trois jours.

Fitch se sentit ridicule en pensant aux trois malheureux poils qui poussaient sur son menton. Morley arborait sur ses joues un véritable attribut masculin. À côté de lui, Fitch avait parfois l'impression d'être un gamin face à un homme mûr…

Au loin, des gardes patrouillaient inlassablement, leur interdisant d'approcher du pont. Le seul moyen d'accès possible, avait dit Franca. Et maintenant qu'il était sur les lieux, le jeune Haken constatait qu'elle n'avait pas menti. S'ils ne traversaient pas ce pont, ils seraient venus

jusque-là pour rien.

Fitch sentit une étrange brise jouer sur sa nuque. Cela ne dura pas longtemps, mais il frissonna quand même.

— Que fait ce type ? marmonna soudain Morley.

Fitch plissa les yeux pour mieux voir. Un des gardes était en train de monter sur le parapet du pont.

Quand il sauta dans le vide, les deux jeunes Hakens n'en crurent pas leurs yeux.

— Par les esprits du bien ! s'exclama Fitch. Tu as vu ça ?

— Qu'est-ce qui lui-lui a pris ? bafouilla Morley.

Malgré la distance, Fitch entendit les compagnons du soldat crier. Puis ils coururent vers le parapet et se penchèrent pour sonder le gouffre.

— Bon sang, marmonna Morley, pourquoi a-t-il sauté ?

Fitch allait répondre qu'il n'en savait rien, mais il vit un deuxième garde, de l'autre côté du pont, monter à son tour sur le parapet.

— Regarde ! Un autre va faire pareil !

Le soldat ouvrit les bras comme s'il voulait étreindre l'air, puis il sauta dans le vide.

Alors que les autres hommes couraient de ce côté-là du pont, un troisième fou se jeta dans le gouffre. C'était insensé ! Allongé sur le ventre, sur un rocher plat, Fitch se demanda un instant s'il ne rêvait pas.

Avec la distance, les cris des hommes qui voyaient leurs frères d'armes basculer dans le gouffre ressemblaient à la sonnerie d'étranges carillons.

Certains gardes dégainèrent leur arme, mais ils la jetèrent et entreprirent aussi d'escalader le parapet.

Fitch eut le sentiment qu'on le poussait dans le dos. Un effet de son imagination, sans doute, qui voulait l'inciter à saisir sa chance au moment où elle se présentait. Une curieuse démangeaison dans la nuque, il se leva d'un bond.

— Mon vieux, on y va !

Morley suivit son compagnon jusqu'à leurs chevaux, qu'ils avaient cachés dans un bosquet. Fitch sauta en selle et lança sa monture au galop sur la route. Dès qu'il fut sur la sienne, l'autre Haken le suivit comme son ombre.

À la sortie du lacet où ils s'étaient arrêtés, la piste montait abruptement. De là où il était, Fitch ne voyait plus le pont. Les gardes avaient-ils repris leur sang-froid, ou seraient-ils encore assez abasourdis pour laisser passer deux cavaliers ?

De toute façon, pensa Fitch, c'était leur seule chance. Même s'il n'avait aucune idée de ce qui arrivait, il doutait que les soldats aient l'habitude de faire un petit plongeon dans le vide chaque jour à la

même heure. Pour Morley et lui, c'était maintenant ou jamais !

Les deux Hakens déboulèrent du dernier tournant à la vitesse du vent. Avec un peu de chance, les soldats survivants seraient trop hébétés pour tenter de les arrêter.

Mais le pont était vide, et il n'y avait plus l'ombre d'un militaire en vue ! Fitch tira sur les rênes de sa monture et Morley l'imita. Quelques minutes plus tôt, ce secteur grouillait d'hommes. Et maintenant, seul le vent montait la garde devant le pont !

— Fitch, tu es sûr de vouloir aller là-haut ? demanda Morley d'une voix tremblante.

Fitch suivit le regard de son ami et comprit aussitôt ce qu'il voulait dire. La forteresse noire bâtie à flanc de montagne – ou taillée dans la roche même du pic ? – avait de quoi glacer les sangs. L'endroit le plus maléfique et… pervers… qu'il lui eût été donné de voir ou d'imaginer. Derrière le mur d'enceinte crénelé, des tours et d'autres murailles où serpentaient des chemins de ronde semblaient vouloir tutoyer les cieux.

Fitch se félicita d'être assis sur une selle. S'il avait été debout, ses jambes se seraient peut-être dérobées à la vue d'un tel monstre de pierre. Vraiment, de sa vie, il n'avait jamais rien observé de plus grand – et de plus sinistre – que la Forteresse du Sorcier.

— Allons-y ! dit-il. Avant qu'un officier découvre ce qui s'est passé et envoie d'autres gardes.

— Et que s'est-il passé, selon toi ? demanda Morley, les yeux rivés sur le pont désert.

— C'est un lieu magique. N'importe quoi a pu se produire…

Fitch se cala sur sa selle et talonna son cheval. Apeuré par le pont, l'équidé fut ravi de le traverser au galop.

Les deux amis ne ralentirent pas avant d'avoir franchi la herse qui défendait l'entrée du bâtiment.

Repérant un enclos pour leurs montures, ils les y laissèrent sans les desseller, au cas où ils devraient repartir précipitamment. Comme ils n'avaient aucune intention de s'attarder, ils gravirent au pas de course les quelques marches, usées par des centaines de semelles de sorciers, qui menaient à l'intérieur de la Forteresse.

L'intérieur du complexe ressemblait à ce que Franca avait décrit à Fitch, en encore plus grand qu'il l'avait imaginé. Une centaine de pieds au-dessus de sa tête, un toit vitré laissait passer la lumière du soleil. Au centre de l'immense hall au sol en mosaïque se dressait une fontaine en forme de feuille de trèfle entourée d'un muret de marbre blanc assez large pour servir de banc.

Les colonnes de marbre rouge étaient aussi énormes que l'avait dit Franca. Sous la promenade qui faisait tout le tour du hall ovale, elles soutenaient de magnifiques arches sculptées.

Morley émit un sifflement admiratif qui se répercuta dans toute la salle.

— Avançons, dit Fitch, conscient qu'il devait s'arracher à son propre émerveillement.

Ils remontèrent le couloir que Franca lui avait décrit, gravirent plusieurs volées de marches et franchirent une porte. Après avoir traversé plusieurs passerelles, couvertes ou non, qui reliaient d'immenses bâtiments sans fenêtres, ils s'engagèrent dans un escalier en colimaçon taillé à l'extérieur d'une tour, débouchèrent dans un étroit tunnel, le suivirent jusqu'au bout, passèrent de l'autre côté du pont sur lequel il donnait et arrivèrent sur un chemin de ronde aussi large qu'une route.

Fitch jeta un coup d'œil sur la droite. Se penchant entre deux énormes créneaux, il eut le vertige, tant l'à-pic était abrupt, et aperçut, au pied de la montagne, la célèbre cité d'Aydindril. Pour un jeune homme né en Anderith, un pays assez plat, ce gouffre était une vision propre à donner le tournis. Depuis son départ de Fairfield, le jeune Haken avait été impressionné par bien des choses. Mais aucune n'égalait le spectacle qui s'offrait à lui.

Au bout du chemin de ronde, deux séries de six colonnes rouges soutenaient un imposant fronton de pierre noire et encadraient une immense porte revêtue d'or. Sur le fronton et les plaques de laiton qui ornaient l'encadrement de la porte, d'étranges symboles brillaient au milieu de grands disques de métal.

Alors que les deux jeunes Hakens avançaient, Fitch s'avisa que la porte devait mesurer entre dix et douze pieds de haut, et qu'elle en faisait au moins quatre de large.

Quand ils furent devant, il poussa le lourd battant, qui coulissa sans un grincement.

— C'est là-dedans…, murmura-t-il.

Il n'aurait su dire pourquoi il parlait à voix basse. À part peut-être parce qu'il redoutait de réveiller les spectres des sorciers qui hantaient sûrement ces lieux.

Il n'avait aucune envie que ces fantômes le forcent à sauter dans le vide, comme les pauvres soldats qui surveillaient le pont.

— Tu es sûr ? demanda Morley.

— Je vais entrer ! Tu peux m'accompagner ou m'attendre ici. C'est comme tu veux.

Morley regarda autour de lui. Visiblement, aucune des deux solutions ne l'enchantait.

— Je viens avec toi, finit-il par dire.

À l'intérieur, des deux côtés, des sphères de verre reposaient sur des piédestaux de marbre vert. Au bout de cette colonnade – et au-delà de deux grandes arches qui devaient permettre d'accéder aux

autres ailes du bâtiment – s'étendait une immense salle surmontée d'un dôme dont toute la circonférence était percée de fenêtres. Grâce à la lumière qu'elles laissaient entrer, les deux intrus n'eurent pas besoin d'allumer les chandeliers en fer forgé disposés un peu partout dans la salle.

Entre deux rangées de piédestaux de marbre blanc hauts de plus de six pieds, un tapis rouge conduisait au cœur de ce que Franca avait appelé l'« enclave privée du Premier Sorcier ». Sur ces colonnes-là étaient exposés des objets auxquels Fitch accorda à peine un regard. Des coupes, des chaînes d'or, une bouteille noire avec un bouchon à filigrane d'or, un calice, des coffrets… Des trésors, sans doute, mais trop mystérieux et dangereux pour qu'il prenne le risque de se les approprier.

Tout au bout de la salle, il repéra une table où étaient empilées des dizaines d'objets qu'il ne reconnut pas du premier coup d'œil. Eux non plus ne l'intéressaient pas. En revanche, le fourreau appuyé contre un pied de cette table semblait bien être ce qu'il était venu chercher…

Fitch avança sur le tapis rouge. En passant il jeta un coup d'œil sous les arches. Sur la gauche, il aperçut une bibliothèque en désordre où les livres étaient empilés presque jusqu'au plafond. Sur la droite, il ne vit rien, car l'obscurité y était plus profonde que la nuit.

Au bout du tapis, une dizaine de marches conduisait au centre de l'enclave, légèrement en contrebas. Fitch les dévala deux par deux, traversa à grandes enjambées le sol de marbre couleur crème et s'arrêta près de la table placée devant une gigantesque fenêtre.

De si près, le jeune Haken put identifier les objets posés sur la table : des coupes, des candélabres, des rouleaux de parchemin, des livres, des jarres, des cubes et des triangles de métal… et même des crânes humains. Sur le sol, tout un bric-à-brac évoquait irrésistiblement l'arrière-salle d'un bazar…

Morley voulut s'emparer d'un crâne, mais son ami l'en empêcha.

— Ne touche rien, surtout ! C'était sans doute la tête d'un sorcier ! Pose les mains dessus, et il risque de revenir à la vie ! Tu sais, avec ces types-là, on peut s'attendre à tout.

Effrayé, Morley n'insista pas.

Fitch tendit un bras tremblant et ramassa le magnifique fourreau orné d'or et d'argent. Au palais du ministère de la Civilisation, il avait vu une multitude d'objets ainsi ouvragés. Mais aucun n'égalait, ni même n'approchait, la splendeur de celui-là.

— C'est elle ? demanda Morley.

Fitch passa un index sur la garde de l'épée. Sous son doigt, il reconnut le seul mot qu'il savait déchiffrer.

— Oui, c'est l'Épée de Vérité…

Une arme plus belle que toutes celles qu'il avait jamais

contemplées, les soirs de banquet. Même le baudrier de cuir, aussi doux au toucher que de la soie, était d'une extraordinaire qualité.

— Si tu la prends, que me conseilles-tu d'emporter ? murmura Morley.

— Rien du tout ! lança une voix derrière les deux Hakens.

Ils sursautèrent, ne purent s'empêcher de crier, et se retournèrent dans un bel ensemble.

Un instant, ils n'en crurent pas leurs yeux.

Devant eux se tenait une superbe blonde aux yeux bleus sanglée dans un uniforme de cuir rouge qui lui faisait comme une seconde peau. Cette tenue révélait ses formes plus que le pauvre Fitch l'aurait cru possible. Les robes du soir des Anderiennes dévoilaient outrageusement leurs seins, mais cet uniforme, bien qu'il ne montrât pas un pouce carré de peau, était dix fois plus provocant. Alors que la femme avançait vers eux, Fitch vit les muscles de ses membres jouer sous leur gaine de cuir rouge.

— Rien de tout ça ne vous appartient, dit la jolie blonde. Allons, les garçons, filez d'ici avant de vous faire mal !

Morley ne supportait pas qu'on le traite de « garçon ». Et surtout pas quand ce qu'il tenait pour une insulte sortait de la bouche d'une femme. Fitch le vit serrer les poings.

La blonde plaqua les siens sur ses hanches. Pour une femme seule face à deux grands gaillards, elle ne manquait pas de tripes, et sa façon de les foudroyer du regard n'avait rien de « délicatement féminin ». Pourtant, Fitch ne s'en inquiéta pas. Il était un homme, à présent, et nul ne pouvait lui demander des comptes.

Il se souvint de Claudine Winthrop. Il avait été si facile de lui faire ravaler sa morgue ! Et cette femme-là n'avait rien de plus que l'Anderienne. Quelques coups, et elle implorerait grâce…

— Que fichez-vous ici ? demanda-t-elle.

— On pourrait vous poser la même question ! riposta Morley.

La blonde lui jeta un regard noir, puis elle tendit un bras vers Fitch.

— Cette épée ne t'appartient pas ! Rends-la-moi avant que je m'énerve. Te faire du mal me désolerait…

Sans se consulter, Morley et Fitch détalèrent chacun de leur côté. La blonde poursuivit le plus maigre des deux Hakens, qui lança l'épée à son compagnon.

Hilare, Morley la brandit comme un trophée pour exciter la femme en rouge.

Fitch en profita pour la contourner et foncer vers la sortie. Quand elle plongea sur Morley, celui-ci lança à son tour l'épée à son compagnon.

La femme sur les talons, les deux Hakens coururent vers la porte.

Leur ennemie plongea, saisit au vol la cheville de Fitch, qui s'étala mais eut le temps de lancer l'arme magique à son ami.

La femme se releva et recommença à courir alors qu'il finissait à peine de se remettre debout.

Au passage, Morley renversa un piédestal de marbre blanc. La coupe qu'il exposait s'écrasa sur le sol, où elle se brisa en mille morceaux avec un étrange petit bruit presque musical.

— Arrêtez ça ! cria la blonde. Vous n'avez aucune idée de ce que vous faites ! Ce n'est pas un jeu, et il vous est interdit de toucher quoi que ce soit ici ! Bon sang, vous risquez de déclencher une catastrophe ! Des milliers de vies sont concernées !

Elle poursuivit Morley autour d'une colonne. Quand elle sembla devoir le rattraper, il renversa le piédestal d'un coup d'épaule.

La blonde évita la colonne, mais elle hurla quand un lourd vase en or s'écrasa sur sa clavicule.

Fitch n'aurait su dire si elle avait crié de douleur ou de rage. Et il n'avait aucune intention de prendre le temps de s'en enquérir.

Slalomant entre les colonnes, les deux Hakens approchaient de la porte, la femme en rouge collée à leurs basques. Soucieux de la désorienter, ils continuaient à se repasser l'épée.

Inspiré par la tactique de Morley, Fitch tenta de renverser un piédestal pour ralentir leur poursuivante. Mais le bloc de pierre ne bougea pas. À voir son ami jouer aux quilles avec ces colonnes, le jeune Haken s'était dit qu'il s'agissait d'un jeu d'enfant. Constatant qu'il s'était trompé, il n'essaya plus de recourir à cette ruse-là.

La femme leur criait d'arrêter de détruire de précieux artefacts. Mais quand Morley fit tomber le piédestal où trônait la bouteille noire, elle hurla comme une démente.

Au risque de se faire écraser, elle plongea pour rattraper au vol la bouteille. Sa longue tresse volant derrière elle, elle atterrit sur le ventre, amortit la chute de son « trésor », mais ne parvint pas à refermer les mains dessus.

La bouteille lui échappa, rebondit sur le tapis et ne se brisa pas.

À voir le soulagement qui s'afficha sur le visage de la femme, Fitch se demanda si elle n'était pas un peu folle. On aurait cru que sa vie dépendait du sort d'une vulgaire bouteille !

La blonde se releva au moment où les deux Hakens franchissaient la porte. Toujours aussi hilare, Morley lança l'épée à Fitch tandis qu'ils couraient sur le chemin de ronde.

— Arrêtez ! cria la femme en rouge. C'est terriblement important ! J'ai besoin de cette épée. Rendez-la-moi, et je vous laisserai partir en paix.

Dans les yeux de Morley, Fitch vit briller une lueur qu'il connaissait bien. Son ami voulait faire du mal à la femme. Beaucoup

de mal ! Devant Claudine Winthrop, il avait eu le même regard…

Fitch se serait contenté d'avoir l'épée, mais s'ils ne faisaient rien, cette folle ne les lâcherait pas tant qu'elle n'aurait pas obtenu satisfaction. Et il refusait de lui rendre l'arme, après tout ce qu'il avait dû faire pour venir ici.

— Fitch, lança Morley, il serait temps que tu te déniaises, mon vieux ! Tu aimerais que je tienne cette garce pendant que tu t'en occupes ?

La blonde était très jolie, et après tout, ils n'avaient rien fait pour s'attirer son courroux. S'il lui arrivait des bricoles, elle l'aurait bien cherché ! Bon sang, pourquoi voulait-elle fourrer son nez dans leurs affaires ?

Puisqu'il agissait pour de nobles motifs, Fitch était sûr de mériter le titre de Sourcier de Vérité. Et cette furie n'avait aucun droit de lui mettre des bâtons dans les roues.

Au soleil, son cuir semblait encore plus rouge. Mais peut-être moins vif que son visage, tant elle s'était empourprée. On eût dit que quelqu'un l'avait soulevée par sa tresse pour la plonger dans un bain de sang.

— J'ai essayé la manière douce, marmonna-t-elle, pour faire plaisir au seigneur Rahl. Et ça m'a rapporté quoi ? Une absurde cavalcade ! Eh bien, j'ai assez joué !

Cette fois, Fitch fut certain qu'ils avaient affaire à une démente. Que fichait-elle là, les poings sur les hanches, à parler aux nuages ?

La femme grogna de rage puis tira de sa ceinture une paire de gants de cuir qu'elle enfila avec une détermination que Fitch, soudain, ne trouva plus du tout ridicule.

— C'est mon dernier avertissement ! lança-t-elle d'une voix qui fit se hérisser tous les poils sur la nuque du jeune Haken. Donnez-moi cette arme, et vite !

Voyant que la femme regardait son compagnon, Morley décida de passer à l'attaque. Tandis que son poing volait vers la tête de la folle, Fitch, connaissant la force de son ami, paria qu'il la tuerait dès le premier coup.

Sans se retourner, la blonde saisit au vol le poignet du Haken et, sans effort apparent, lui rabattit le bras dans le dos. Dans le même mouvement, elle le tira vers le haut. Stupéfait, Fitch entendit un craquement sinistre. L'épaule déboîtée, Morley cria de douleur et tomba à genoux.

Cette femme ne ressemblait pas à celles que le jeune Haken avait rencontrées jusque-là. Très calmement, elle avançait à présent vers lui, un rictus sur les lèvres.

Fitch se pétrifia, ignorant que faire. Il refusait d'abandonner son ami, mais ses jambes mouraient d'envie de courir. Et comme il n'était

pas question non plus qu'il rende l'épée…

Il s'adossa aux remparts et fit quelques pas de côté.

Morley s'était relevé, et il chargeait la femme, qui approchait toujours de Fitch, les yeux rivés sur l'épée.

L'épée ! C'était la solution ! S'il la dégainait, il pourrait blesser la blonde à la jambe, ou quelque chose comme ça.

Mais il n'aurait sans doute pas besoin d'en arriver là. Morley fondait sur sa proie comme un taureau fou de rage. Et il n'y aurait pas moyen de l'arrêter, cette fois.

Sans se retourner, la femme en rouge s'écarta, leva un bras et propulsa son coude dans la figure de Morley.

Sa tête se renversa sous l'impact et du sang jaillit.

Mortellement calme, la blonde se retourna, saisit le poignet gauche de Morley, encore intact, et le fit plier à contresens jusqu'à ce que le Haken, des larmes aux yeux, tombe de nouveau à genoux.

Toujours sans effort, la femme le fit pivoter et le poussa en direction du mur.

Pleurnichant comme un enfant, Morley la supplia de le lâcher. Le bras droit désarticulé, le nez cassé, le colosse était couvert de sang. La femme devait en avoir aussi sur elle, mais avec le cuir rouge, c'était impossible à dire…

Sans un mot, elle continua à pousser le Haken vers le mur. Puis elle le saisit à la gorge de sa main libre, le souleva du sol, et, comme si elle jetait un vulgaire sac d'ordures, le fit basculer dans le vide entre deux créneaux.

Fitch en resta sans voix. Il n'aurait jamais cru qu'elle ferait ça. Cette histoire idiote n'aurait pas dû aller si loin !

Morley hurla tandis qu'il tombait le long du flanc de la montagne. Une mort pareille, pour un garçon né dans une région où il n'y avait même pas de hautes collines…

Le cri cessa abruptement. C'était fini.

Sans dire un mot, la blonde avançait maintenant vers Fitch. Si elle l'attrapait, comprit-il, elle le tuerait aussi.

Ce n'était pas Claudine Winthrop. Non, cette femme-là ne l'appellerait jamais « messire ».

Le jeune Haken se décida enfin à courir. La seule chose que Morley, avec tous ses muscles, faisait moins bien que lui…

À la course, il n'avait pas son égal !

Jetant un regard par-dessus son épaule, il eut le choc de sa vie : la femme gagnait rapidement du terrain. Très grande, elle avait de longues jambes et des muscles puissants.

Et si elle le rattrapait, elle lui écraserait le nez, comme celui de Morley. Avant de le jeter dans le vide, ou de se servir de l'épée pour lui arracher le cœur.

Fitch sentit des larmes ruisseler le long de ses joues. Il n'avait jamais couru aussi vite. Et la tueuse en rouge était plus rapide que lui !

Il dévala un escalier, à la limite de tomber, se rattrapa de justesse sur un palier et attaqua la volée de marches suivantes. Devant ses yeux, tout défilait à une vitesse folle : les murs, les fenêtres, les rampes… Un simple tourbillon de couleurs et de formes.

L'Épée de Vérité serrée contre sa poitrine, il passa une porte, et, du bout du pied, la referma au vol derrière lui. Alors que le battant se refermait, il avisa un gros piédestal de pierre, contre le mur, et le renversa pour bloquer le passage à sa poursuivante. Il était encore plus lourd que les colonnes blanches, mais la peur décuplait les forces du jeune Haken.

Au moment où le gros bloc de pierre s'écrasait sur le sol, la blonde percuta la porte, qui s'entrouvrit un peu. Dans un silence de mort, de la poussière tourbillonna un moment dans l'air. Puis Fitch entendit la femme grogner, et il comprit qu'elle s'était fait mal.

Saisissant l'occasion, il courut dans les couloirs, ferma les portes qu'il franchit et les bloqua, chaque fois que c'était possible, avec tout ce qui lui tombait sous la main. Sans savoir s'il allait dans la bonne direction, il continua à fuir, les poumons en feu et le cœur serré chaque fois qu'il revoyait la fin atroce de son ami. Comment croire que Morley, si fort et si solide, était mort pour de bon ? À chaque instant, il s'attendait à le voir débouler, tout souriant d'avoir fait à son copain une si bonne blague !

Morley avait perdu la vie à cause de l'Épée de Vérité. Et ça ne semblait pas juste…

Pour voir devant lui, Fitch dut essuyer la sueur qui coulait devant ses yeux. Il venait de déboucher dans un grand hall vide.

Mais dans son dos, il entendait s'ouvrir des portes. La tueuse serait bientôt là.

Elle ne le lâcherait jamais ! Ce n'était pas une femme, mais un spectre acharné à l'étriper pour le punir d'avoir volé l'Épée de Vérité.

Fitch accéléra encore, passa une immense porte et se retrouva dans une cour à ciel ouvert. D'abord ébloui par la lumière, il battit des paupières puis regarda autour de lui. Les chevaux étaient toujours dans l'enclos. Mais il y en avait trois, à présent. Le sien, celui de Morley et la monture de la femme, qui avait posé ses sacoches de selle sur la clôture.

Pour se libérer les mains, Fitch enfila le baudrier et plaça la bandoulière de cuir en diagonale sur sa poitrine pour que l'épée batte sur sa hanche gauche, comme il le fallait. Prenant les brides des trois chevaux, il sauta sur le dos du plus proche.

Le jeune Haken talonna l'animal et cria pour l'inciter à se lancer au galop. Par hasard, il avait choisi la monture de la femme, et les étriers étaient réglés bien trop longs pour ses jambes assez courtes. Les serrant contre le ventre du cheval, il s'accrocha aux rênes comme un naufragé à un morceau de bois flotté et fonça vers le salut, les deux autres bêtes sur les talons de la sienne.

Alors qu'il arrivait sur la piste, Fitch regarda derrière lui et vit la tueuse en rouge sortir en titubant de la Forteresse. Le visage couvert de sang, elle serrait dans sa main gauche la bouteille noire qu'elle avait sauvée de justesse, un peu plus tôt.

Le jeune Haken se coucha sur l'encolure de sa monture, qui dévalait la piste au galop. Jetant un nouveau coup d'œil derrière lui, il vit que la blonde le poursuivait toujours. Mais elle était à pied, et il lui faudrait pas mal de temps pour trouver un nouveau cheval.

Fitch tenta de chasser l'image de Morley de son esprit. Maintenant qu'il avait l'Épée de Vérité, il pouvait rentrer chez lui et utiliser l'arme pour prouver qu'il n'avait pas violé Beata. Quant à Claudine Winthrop, tout le monde saurait qu'il l'avait tabassée à mort pour protéger le ministre de ses ignobles mensonges.

Il regarda de nouveau derrière lui. La femme était de plus en plus loin, mais elle ne renonçait toujours pas. S'il s'arrêtait, elle le rattraperait. Cette tueuse le poursuivait, et rien ni personne ne la forcerait à s'arrêter.

Elle n'abandonnerait jamais ! Sans prendre de repos, elle le traquerait et lui arracherait le cœur dès qu'elle lui aurait mis la main dessus.

Fitch talonna sa monture, qui accéléra encore.

Chapitre 55

Kahlan se pencha vers Richard et lui caressa le dos. Assis à une petite table, le Sourcier étudiait depuis un moment un antique document.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda l'Inquisitrice.

— Je ne sais pas encore… Mais ce texte-là est intéressant. Il contient plus d'informations que les écrits d'Ander conservés dans la bibliothèque du ministère…

— C'est une bonne chose… Je vais me dégourdir un peu les jambes et voir ce que font les autres.

Richard répondit d'un grognement distrait.

Les deux jeunes gens avaient passé deux jours à la bibliothèque à consulter tout ce qui se rapportait à Joseph Ander. Les textes du grand homme parlaient surtout de lui et de tout ce qu'il affirmait avoir découvert au sujet de l'« âme humaine ». À l'en croire, ses observations étaient des dizaines de fois plus pertinentes que celles de ses prédécesseurs. Et pour convaincre son lecteur, il n'hésitait pas à consacrer des pages entières à ce passionnant sujet.

Il y avait de quoi en rester pantois. On aurait cru entendre les discours pompeux d'un adolescent qui pense tout savoir alors qu'il est un parfait ignorant. Devant tant de fatuité, le malheureux lecteur soupirait d'accablement et renonçait vite à corriger les déclarations péremptoires et prétentieuses qu'un homme adulte aurait dû avoir depuis longtemps appris à éviter.

Joseph Ander était convaincu d'avoir trouvé l'endroit où il pourrait être le « berger dont les brebis mèneraient une vie parfaite ». Dans ce sanctuaire, aucune force extérieure ne serait en mesure de perturber sa « communauté idéale », ainsi qu'il l'appelait. À force de réflexion, expliquait-il avec le plus grand sérieux, il s'était avisé qu'il n'avait plus besoin de l'avis des « autres » – les sorciers de la Forteresse, bien entendu. L'influence de ces « charlatans », ajoutait-il, était mortellement dangereuse parce qu'elle instillait la souillure suprême – l'individualisme – dans l'âme simple et pure de ses brebis.

Aucun autre nom que le sien ne figurait dans les écrits de Joseph Ander. Pour parler des gens, il disait toujours « cet homme » ou « cette femme ». Et quand il décrivait des actions collectives, c'était immanquablement le « peuple » qui en était l'auteur anonyme.

En réalité, Joseph Ander avait trouvé la terre promise… pour lui-même ! Un pays où nul n'était aussi puissant que lui et où tout le

monde l'adorait. Selon Richard, ce qu'il prenait pour de la vénération était en réalité de la peur. Mais quoi qu'il en fût, cette situation lui permettait de se poser en chef incontestable d'une société où nul autre que lui n'était autorisé à faire montre d'individualisme ou d'un talent supérieur à la normale.

Joseph Ander pensait avoir fondé un pays bienheureux où la souffrance, la jalousie et la cupidité n'existaient plus. Bref, où l'altruisme avait remplacé l'égoïsme. La « purification culturelle » – un très joli synonyme d'« exécution capitale » – assurait l'équilibre de cette souriante communauté. Joseph Ander appelait cela : « Éliminer la chienlit. »

Bref, Ander était vite devenu un tyran. On croyait en lui et en sa philosophie, ou on mourait !

Richard avait quand même pris le temps de serrer tendrement la main de Kahlan avant qu'elle s'en aille. Le petit temple étant trop exigu, leurs compagnons n'avaient pas pu y entrer.

Au grand dam du vieil homme chargé d'entretenir la précieuse relique, le Sourcier avait pris place dans le fauteuil du fondateur d'Anderith. Bien qu'il eût protesté d'abondance, le gardien n'avait pas eu le cran d'opposer un refus au seigneur Rahl.

Richard n'avait pas cédé à un caprice. Il voulait s'asseoir dans le siège du « grand homme » pour mieux sentir sa personnalité.

Kahlan, elle, n'avait pas eu envie de s'appesantir sur les « vibrations » d'un despote mort trois mille ans plus tôt.

En bas du chemin menant au temple, des habitants de Westbrook s'étaient rassemblés pour observer les visiteurs. Lorsque Kahlan les salua de la main, ils écarquillèrent les yeux, et certains tombèrent à genoux, reconnaissants qu'elle ait daigné tourner la tête vers eux.

Ici comme ailleurs, des soldats d'harans étaient venus annoncer le scrutin et présenter la position du seigneur Rahl. La Mère Inquisitrice et le maître de D'Hara étant chez eux, les citadins espéraient qu'ils leur en diraient plus sur l'intérêt, pour leur pays, de s'unir à l'empire d'haran. Beaucoup de membres des Contrées du Milieu avaient déjà pris cette décision, mais pour ces gens, l'Alliance – dont ils faisaient pourtant partie – n'était qu'une très vague et très étrange organisation. Dans leur petite ville, on n'entendait rarement parler du monde extérieur, et les nouvelles, la plupart du temps, tenaient plus de la rumeur que d'autre chose.

Aidés par les maîtres de la lame de Du Chaillu, des soldats d'harans tenaient courtoisement mais fermement les curieux à l'écart pendant que leur seigneur étudiait les reliques du père fondateur de la nation anderienne. Richard avait dit et répété à tous ces hommes de se montrer amicaux et d'éviter à tout prix l'agressivité.

Kahlan aperçut la femme-esprit des Baka Tau Mana, assise sur un

banc, un peu à l'écart du chemin. À l'ombre d'un cèdre séculaire, Du Chaillu méditait paisiblement.

L'Inquisitrice respectait de plus en plus sa « rivale ». Avec une admirable détermination, elle avait insisté pour rester avec Richard, et cela dans le seul but de l'aider. Bien qu'elle continuât à affirmer que le *Caharin* était son époux, Kahlan ne s'agaçait plus de sa présence. Le jour où le Sourcier était tombé de cheval en hurlant, les choses auraient pu très mal tourner si elle n'avait pas été là…

Bien sûr, elle n'avait pas manqué de répéter à Richard qu'elle était « disponible » s'il la désirait, comme une épouse digne de ce nom. Mais cela n'avait rien à voir avec les avances incendiaires de Nadine. En fait, il s'agissait plutôt d'une étrange forme de politesse. Même si elle n'aurait pas été malheureuse que le *Caharin* jouisse de toutes ses prérogatives d'époux, elle ne semblait pas y tenir plus que ça. Simplement, elle était disposée à tout pour ne pas contrevenir aux lois de son peuple…

Du Chaillu vénérait ce qu'incarnait Richard, pas l'homme en lui-même. Et si cela ne consolait pas son mari, Kahlan en était profondément soulagée.

Tant qu'il en serait ainsi, les deux femmes pourraient vivre dans une sorte d'entente cordiale. Pas sans arrière-pensées, cependant, parce que Kahlan, instruite par l'expérience, se méfiait de la Baka Tau Mana dès qu'il était question de Richard.

Du Chaillu voyait l'Inquisitrice comme une dirigeante importante, une magicienne et… une épouse de Richard. Bref, exactement ce qu'elle était aussi ! À sa grande honte, l'Inquisitrice devait bien reconnaître qu'être traitée en égale par la femme-esprit l'agaçait encore plus que tout le reste.

— Je peux m'asseoir près de toi ? demanda-t-elle.

Du Chaillu s'adossa au tronc du cèdre et tapota la place libre, à côté d'elle.

Kahlan lissa sa robe blanche et s'assit avec grâce.

Sur leur banc, elles étaient quasiment invisibles pour quiconque descendait ou remontait le sentier. Cet endroit intime et romantique semblait un refuge plus approprié pour des amoureux que pour les deux épouses d'un seul et même homme.

— Tu vas bien, Du Chaillu ? Tu as l'air un peu… fatiguée.

D'abord étonnée par la sollicitude de l'Inquisitrice, la femme-esprit en comprit la raison et sourit amicalement. Puis elle prit la main de Kahlan, la posa sur son ventre rond et appuya doucement dessus.

L'Inquisitrice sentit un mouvement – celui de la vie qui grandissait dans le ventre de la Baka Tau Mana.

Du Chaillu sourit fièrement.

Kahlan retira sa main et la posa sur ses genoux. Levant les yeux

vers les nuages qui s'accumulaient dans le ciel, elle songea que les choses n'auraient pas dû être ainsi. Depuis toujours, elle pensait que ce moment-là devait être joyeux et enthousiasmant…

— Tu n'as pas aimé le sentir bouger ? demanda Du Chaillu.

— Pardon ? Non, ce n'est pas ça, voyons ! J'ai trouvé ce contact merveilleux…

Du Chaillu saisit le menton de l'Inquisitrice et la força à baisser les yeux sur elle.

— Kahlan, tu pleures ?

— Mais non… Ce n'est rien…

— Tu es malheureuse parce que j'ai un enfant ?

— Que vas-tu chercher là ?

— Parce que j'ai un enfant et pas toi ?

Craignant d'en dire trop, l'Inquisitrice ne répondit pas.

— Tu ne devrais pas t'en faire, mon amie. Tu auras bientôt un petit. Oui, ça arrivera…

— Du Chaillu, je suis enceinte !

— Vraiment ? Voilà qui m'étonne ! Jiaan ne m'a pas dit que notre mari et toi aviez été ensemble de cette façon-là.

Kahlan fut choquée d'apprendre que la femme-esprit recevait des rapports de ce genre. En un sens, elle fut soulagée que Du Chaillu n'ait rien eu de croustillant à se mettre sous la dent. Mais elle le regretta aussi, parce que ça l'aurait sans doute un peu vexée.

— Notre époux doit être content. Il a l'air d'aimer les enfants, et il fera un bon…

— Richard n'est pas au courant, coupa Kahlan. Et tu vas me promettre de ne rien lui dire.

— Pourquoi devrais-je te jurer ça ?

— Parce que sans moi, Richard ne t'aurait pas laissée venir. Souviens-toi que tu avais promis de partir dès que les soldats nous auraient rejoints. Et qui a insisté pour que tu restes ?

— Bon, si ça te fait plaisir, je garderai le secret… Comme ça, tu pourras lui faire la surprise quand tu voudras. (Du Chaillu sourit.) Les épouses du *Caharin* doivent être solidaires.

— Merci…

— Mais quand avez-vous… ?

— Le soir de notre mariage, dans le village du Peuple d'Adobe, peu avant ton arrivée.

— Ah… C'est pour ça que je n'en ai rien su.

Kahlan préféra faire comme si elle n'avait rien entendu.

— Mais pourquoi ne veux-tu rien dire à Richard ? Il serait si heureux !

— Non, tu te trompes… C'est une catastrophe, au contraire…

(Kahlan prit entre le pouce et l'index le collier que lui avait offert Shota.) C'est le cadeau d'une voyante, pour nous empêcher de concevoir un enfant. T'expliquer pourquoi serait trop long, mais il vaut mieux que nous n'en ayons pas, jusqu'à nouvel ordre. Sinon, nous aurons de gros ennuis.

— Alors, comment peux-tu être enceinte ?

— C'est à cause des Carillons. La magie n'agit plus, mais nous ne le savions pas, ce soir-là. Le collier n'a pas joué son rôle, et ce n'était pas prévu au programme…

Kahlan se mordilla l'intérieur des joues pour ne pas pleurer de nouveau.

— Richard sera quand même content, dit Du Chaillu pour la consoler.

— Non, non… Tu ne mesures pas la gravité du problème. Si on découvre que je suis enceinte, la vie de Richard sera menacée. La voyante a juré d'étrangler l'enfant, mais elle ne s'arrêtera pas là. Je la connais : pour éliminer définitivement le risque, elle décidera de tuer le Sourcier. Ou de m'abattre…

Du Chaillu réfléchit quelques instants.

— Cet absurde vote aura lieu très bientôt, dit-elle. Quand les gens auront dit à Richard ce qu'il devrait déjà savoir – qu'il est le *Caharin* ! – tout s'arrangera. Et tu pourras aller te cacher quelque part pour avoir ton enfant. (La femme-esprit posa une main sur l'épaule de Kahlan.) Tu viendras avec moi, et les Baka Tau Mana te protégeront…

Kahlan inspira à fond pour étouffer un sanglot.

— Merci, Du Chaillu, tu es vraiment gentille… Mais ça ne suffirait pas. Je dois me débarrasser de cet enfant. Un herboriste ou une sage-femme pourra m'aider. Mais il faut que j'agisse vite !

Du Chaillu reprit la main de Kahlan et la reposa sur son ventre. Quand elle sentit le bébé bouger, l'Inquisitrice ferma les yeux.

— Tu ne dois pas nuire à la vie qui est en toi, Kahlan ! C'est l'amour qui te l'a donnée ! Ne le fais pas, car tu aurais de plus gros ennuis encore !

À cet instant, Richard sortit du petit bâtiment, un rouleau de parchemin à la main.

— Kahlan ? appela-t-il.

L'Inquisitrice l'apercevait à travers le feuillage, mais il ne la voyait pas.

— Du Chaillu, dit-elle, tu as promis de garder le secret…

La femme-esprit sourit et caressa la joue de son amie avec une tendresse toute maternelle.

Kahlan comprit que ce n'était pas seulement un geste consolant de la femme qui se croyait la première épouse de Richard. La chef spirituelle des Baka Tau Mana venait de l'assurer de son soutien… et

de sa compréhension.

En se levant, Kahlan afficha ce qu'elle appelait son « masque d'Inquisitrice ».

Richard la vit, accourut, fut surpris de la découvrir en compagnie de Du Chaillu, jugea judicieux de ne pas poser de questions et lui montra le document qu'il avait découvert.

— J'étais sûr que ça avait un rapport avec le verbe « dresser » ! lança-t-il.

— De quoi parles-tu ? demanda Kahlan.

— Des Dominie Dirtch… Regarde ce passage ! Il dit qu'Ander ne redoutait pas l'intervention de ses collègues jaloux, parce qu'il était « protégé par les démons ».

— Et alors ? fit Kahlan, qui n'avait pas compris un mot de ce discours enflammé.

— Pardon ? (Richard leva les yeux du texte.) Oui, oui… Quand tu m'as parlé des Dominie Dirtch, je me suis dit que c'était du haut d'haran, mais je n'arrivais pas à trouver une traduction. Encore une de ces expressions à multiple sens qui me posent tant de problèmes !

» Bref, le mot « Dominie » signifie « dressage », avec une nuance plus didactique que lorsqu'on parle du « dressage » d'un animal. Il y a aussi une idée de « contrôle », mais plus par la formation que par la force. Maintenant que les pièces du puzzle s'emboîtent, je peux formuler une traduction acceptable. « Dominie Dirtch » signifie « dressage des démons ».

— Fascinant, admit Kahlan. Cela posé, ça nous avance à quoi ?

— Je l'ignore. Mais tout ça est lié, j'en suis sûr !

— Si tu le dis…

Richard plissa le front et étudia son épouse.

— Quelque chose ne va pas ? Je te trouve… je ne sais pas… ton visage a l'air bizarre…

— Merci du compliment !

Richard s'empourpra de confusion.

— Je ne voulais pas dire qu'il ne me plaisait pas !

— Il n'y a rien de grave, n'aie pas d'inquiétude ! Je suis fatiguée, après tous nos voyages pour prêcher la bonne parole.

— Tu connais un endroit appelé « la Fournaise » ? demanda à brûle-pourpoint le Sourcier.

— Oui… Attends que je me souvienne… Ce n'est pas très loin, en fait… Un peu au-dessus de la vallée de Nareef.

— Combien de temps faudrait-il pour y aller ?

— Deux heures environ… Si c'est important, nous pourrions y être au milieu de l'après-midi.

— Ander en parle dans ce texte. Il relie indirectement ce lieu aux démons – les Dominie Dirtch. C'est ce passage qui m'a permis de faire

le lien.

Richard tourna la tête vers les habitants de Westbrook qui attendaient impatiemment, en bas du chemin.

— Quand nous aurons parlé à ces braves gens, j'aimerais aller jeter un coup d'œil à la Fournaise.

— Eh bien, je n'y vois pas d'inconvénient, parce que c'est un endroit charmant. (Kahlan prit le bras de son mari.) Maintenant, allons convaincre ces braves gens, comme tu dis, de tracer un cercle sur leur bulletin de vote.

L'assistance était surtout composée de Hakens qui travaillaient dans les fermes environnantes. Comme tous les citoyens d'Anderith qui étaient venus les écouter, partout dans le pays, ceux-là semblaient très inquiets. Informés qu'il y avait du changement dans l'air, ils redoutaient que leur vie en soit bouleversée.

Au lieu de se lancer dans un discours formel, Richard circula entre eux, leur demanda leur nom, sourit aux enfants et caressa la joue des plus petits. Parce qu'il agissait selon sa nature, et pas pour impressionner son auditoire, il ne fallut pas cinq minutes pour qu'un cercle de gamins se forme autour de lui. Le voyant ébouriffer les têtes rousses aussi bien que les brunes, plusieurs mères sourirent, et les pères eurent soudain le front un peu moins ridé d'angoisse.

— Braves gens d'Anderith, dit le Sourcier, la Mère Inquisitrice et moi sommes venus vous parler amicalement. Devant vous, ne voyez pas des chefs politiques, mais vos humbles champions. Nous n'entendons pas vous imposer notre volonté, seulement vous aider à mieux comprendre l'enjeu de ce scrutin. Car c'est votre avenir qui se décidera bientôt…

Voyant qu'il lui faisait signe d'approcher, Kahlan se fraya un chemin parmi les enfants et vint se camper près de son mari.

Elle avait cru que les gamins auraient peur de ce colosse vêtu de noir, si imposant avec sa cape couleur or. Mais ils se pressaient autour de lui comme s'il était leur oncle préféré…

En revanche, ils furent impressionnés par sa robe blanche, symbole partout dans les Contrées d'un pouvoir que peu de gens comprenaient vraiment.

Kahlan regretta que les gamins s'écartent d'elle tout en essayant de ne pas trop s'éloigner de Richard. Elle aurait tant voulu qu'ils se pressent aussi autour d'elle ! Mais elle comprenait leur réaction. C'était son fardeau, et elle le portait depuis assez longtemps pour ne plus s'en étonner.

— La Mère Inquisitrice et moi nous sommes mariés par amour. Nous aimons aussi les peuples des Contrées et celui de D'Hara. Nous voudrions qu'ils s'unissent, comme nous, et le peuple d'Anderith serait le bienvenu dans cette alliance. Dont l'objectif, nous ne le dirons

jamais assez, est de lutter pour la liberté !

» Venue de l'Ancien Monde, la tyrannie marche sur le Nouveau ! L'Ordre Impérial vous réduira en esclavage. Avec lui, vous devrez choisir entre la soumission et la mort. À nos côtés, vous aurez une chance de vivre en paix.

» Unis, les Contrées et D'Hara seront assez puissants pour repousser la menace. En tout cas, nous l'espérons. Car si nous plions l'échine sous le joug d'un despote, il nous rognera les ailes, et nous ne connaîtrons plus jamais la joie d'être libres. Nul ne pourra plus élever en paix sa famille, ni rêver d'un avenir meilleur pour les générations futures.

» Si nous ne nous dressons pas face à l'Ordre Impérial, la botte de l'oppression écrasera nos visages jusqu'à la fin des temps ! Voilà pourquoi nous vous demandons de voter « oui » ! Ensemble, nous construirons un monde plus juste et pacifique.

» Quand le moment sera venu, dessinez un cercle sur votre bulletin de vote, et nous saurons que vous êtes avec nous.

Depuis des semaines, Kahlan écoutait Richard parler avec son cœur de la cause qui comptait plus pour lui que n'importe quoi au monde. Au début, les gens étaient toujours méfiants. Mais la sincérité du Sourcier inversait vite la tendance. Il savait amuser son public, puis le conduire au bord des larmes en insistant sur l'exigence de liberté que tout homme portait dans son cœur. Devant les Hakens, il insistait sur ce que deviendrait leur vie quand ils auraient, et leurs enfants avec eux, le droit d'apprendre à lire et de se cultiver.

— L'Ordre Impérial ne vous permettra pas de lire, car la connaissance est la pire ennemie des oppresseurs. Vos nouveaux maîtres vous enfermeront dans l'ignorance, parce qu'un peuple informé s'oppose toujours à l'iniquité qui favorise les élites !

» Avec nous, chacun aura le droit et le devoir d'apprendre, afin de pouvoir décider en toute connaissance de cause. C'est une différence essentielle. J'ai confiance en votre jugement, alors que l'Ordre Impérial vous imposera sa loi.

» Ensemble, nous formerons une nation où la loi commune assurera la sécurité et la liberté de chacun. Et nul homme, qu'il soit juge, ministre ou empereur, ne sera au-dessus de cette loi. C'est le seul moyen, comprenez-le, pour que chaque individu soit authentiquement libre !

» Je ne viens pas à vous pour régner, mais pour creuser les fondations de la liberté. Mon père, Darken Rahl, était un dictateur qui ne reculait ni devant la torture ni devant le meurtre. Mais lui non plus n'était pas au-dessus de la loi qui, je l'espère, nous unira bientôt. Pour qu'il cesse de tromper son peuple, je l'ai renversé. Mes amis, je ne

règne pas sur des sujets ! Ma seule ambition est de guider des hommes libres !

» Je ne vous dirai pas comment vivre, parce que ce n'est pas mon rôle. Mon rêve est de vous voir mener en paix et en sécurité les existences que vous aurez choisies. Pour moi, je n'ai qu'une aspiration : élever paisiblement les enfants que me donnera la Mère Inquisitrice et cesser de sentir peser sur mes épaules le fardeau du pouvoir.

» Pour votre salut, et celui des générations futures, je vous implore de tracer un cercle sur votre bulletin de vote !

Appuyé contre un mur, Dalton Campbell écoutait avec une extrême concentration. Debout sur un balcon, le directeur Prevot, du bureau de l'Harmonie culturelle, s'adressait à la foule massée sur une des plus grandes places de Fairfield. Il parlait depuis un moment, et son auditoire ne réagissait pas trop mal…

Il y avait surtout des Hakens, alarmés par les rumeurs qui circulaient en ville. Terrorisés, ils n'étaient pas venus pour apprendre comment éviter une catastrophe, mais pour découvrir s'ils devaient vraiment redouter que leurs conditions de vie s'aggravent.

Et c'était ça qui inquiétait Campbell.

— Devez-vous souffrir pendant que quelques privilégiés s'enrichissent ? demanda Prevot.

— Non ! répondirent des centaines de gorges.

— Devez-vous crever à la tâche pendant que des D'Harans se gobergeront ?

— Non ! cria de nouveau la foule.

— Après tous les efforts consentis par les Anderiens pour la réhabilitation des Hakens, laisserons-nous un seul homme réduire à néant des siècles d'harmonie culturelle ? Le seigneur Rahl parle d'« éducation », mais ne savons-nous pas que c'est le chemin du mal, pour certains d'entre nous ?

L'assistance acclama le directeur, et quelques hommes agitèrent leur chapeau, selon les instructions de Dalton. Une cinquantaine de ses messagers hakens, vêtus de leurs anciennes frusques pour l'occasion, faisaient de leur mieux pour exacerber les émotions de la foule.

Ça marchait pour un petit nombre d'hommes et de femmes. Mais les autres se taisaient, insensibles aux envolées lyriques du directeur. Leur seul souci, comprit Dalton, était de savoir en quoi leurs misérables existences changeraient. Ils voyaient les choses à leur échelle, ridiculement microscopique, et avaient une tendance naturelle à préférer l'immobilisme au changement. Ces points jouaient en faveur

du plan de Bertrand, mais ils risquaient de ne pas suffire…

Dalton était de plus en plus mécontent. Même s'ils approuvaient Prevot, ces gens ne se sentaient pas assez menacés par les propositions du camp adverse.

Le problème était là : le message passait, mais il tombait dans des oreilles indifférentes…

— Il parle très bien, souffla Teresa, debout à côté de son mari.

— Oui…, marmonna Dalton. Pour ça, c'est un beau parleur…

— Et il a raison ! Les Hakens souffriront si nous cessons de nous occuper d'eux. Ils ne sont pas aptes à affronter seuls la cruauté de la vie.

Dalton laissa son regard errer sur les Hakens apathiques qui regardaient le directeur pérorer.

— Oui, ma chérie, tu as raison ! Nous devons faire plus pour aider le peuple !

Dalton venait de comprendre ce qui clochait. Et maintenant, il savait ce qu'il lui restait à faire.

Chapitre 56

— Non, non et non ! dit Richard à Du Chaillu. Furieuse, la femme-esprit croisa les bras sur son ventre de plus en plus rond. Malgré son regard assassin, elle avait l'air presque comique, en adoptant cette posture.

— Comprends-moi, continua Richard, un ton plus bas. N'ai-je pas le droit d'être un peu seul avec ma fem… Kahlan ? S'il te plaît, accorde-nous un petit moment de tranquillité !

La Baka Tau Mana se radoucit quelque peu.

— Je vois, je vois… Tu veux avoir un peu d'intimité avec ton autre épouse. Une très bonne idée ! Surtout après si longtemps…

— Ce n'est pas…, commença Richard. (Puis il comprit vraiment ce qu'avait dit Du Chaillu.) Et qu'en sais-tu, de toute façon ?

La femme-esprit éluda la question.

— Très bien, je suis d'accord, dit-elle avec un petit sourire. À condition que tu ne sois pas trop long…

Richard eut envie de répondre que ça prendrait le temps qu'il faudrait, mais il s'en abstint, conscient de l'ambiguïté de cette phrase.

— Nous reviendrons vite, c'est juré !

Le capitaine Meiffert, le grand D'Haran blond qui commandait le détachement de mille hommes, détestait autant que Du Chaillu l'idée que le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice partent en vadrouille sans escorte. En bon militaire, il exprimait cependant ses objections avec plus de diplomatie. À l'évidence, le général Reibisch lui avait dit que ce seigneur-là était prêt à écouter ses officiers, et qu'il ne les punissait pas quand leurs propos lui déplaisaient.

— Seigneur Rahl, si vous avez besoin d'aide, nous serons trop loin pour intervenir. (Pris d'une inspiration, Meiffert ajouta un argument qu'il espérait décisif.) Et si la Mère Inquisitrice était en danger…

— Merci de votre sollicitude, capitaine. Un seul chemin mène là où nous allons. Puisque nous venons de prendre la décision de faire cette excursion, personne ne peut nous attendre là-haut. Ce n'est pas très loin, et nous serons de retour très vite. En patrouillant ici, vos hommes et vous assurerez notre sécurité.

— Bien, seigneur, capitula l'officier.

Il partit donner des ordres à ses hommes. Avec le dispositif de quadrillage qu'il mettrait en place, le Sourcier et sa compagne n'auraient vraiment rien à craindre.

Richard se tourna vers les deux messagers envoyés par le général Reibisch.

— Dites au général que je suis content qu'il avance si vite. S'il arrive avant Jagang, nous serons dans une situation idéale. Ajoutez que mes ordres n'ont pas changé : pour le moment, qu'il évite de se faire repérer.

Chaque jour, ou presque, des estafettes traversaient la frontière – jamais par le même poste, une précaution élémentaire – pour donner au seigneur Rahl la position des forces de Reibisch.

Richard voulait que ces renforts restent au nord, hors de vue des éclaireurs, des sentinelles et des espions de Jagang. En cas de combat, la surprise serait le meilleur atout de l'armée d'harane. Le général était d'accord sur le principe, mais il n'aimait pas beaucoup savoir son seigneur seul avec un petit détachement au milieu d'un territoire potentiellement hostile.

Dans ses messages, le Sourcier avait expliqué à Reibisch que cette stratégie était la seule possible. Il avait également décrit en détail ce qui attendait les soldats d'harans, s'ils tentaient de franchir sans autorisation la ligne de Dominie Dirtch. Tant que le peuple d'Anderith n'aurait pas voté, l'armée ne devait pas approcher de la frontière.

Richard se méfiait du ministre Chanboor. Le langage fleuri de cet homme lui déplaisait. Pour dire la vérité, il n'y avait pas besoin de circonlocutions raffinées. Pour mentir, en revanche…

Les Dominie Dirtch étaient une toile d'araignée où tous les imprudents risquaient de s'engluer. Avec son allure inoffensive, la frontière anderienne pouvait se transformer en un piège mortel. Richard refusait que des milliers de soldats soient réduits en bouillie dans la plaine. D'autant plus que ce sacrifice serait inutile. D'innombrables morts, et les Dominie Dirtch toujours aussi infranchissables…

Reibisch avait répondu à son seigneur. Dès qu'il serait en position au nord, comme convenu, un seul mot de Richard suffirait pour qu'il galope à bride abattue vers le sud. Mais tant que cet ordre ne viendrait pas, il promettait de ne pas bouger.

— Seigneur Rahl, dit le plus grand des deux messagers, je répéterai vos paroles au général.

Les deux D'Harans sautèrent en selle et repartirent sans avoir pris le temps de se reposer.

Avant d'enfourcher son cheval, Richard s'assura que son arc et son carquois étaient bien en place sur sa selle.

Alors qu'ils s'engageaient sur la piste, Kahlan fit à son mari le sourire qu'elle lui réservait exclusivement. Elle aussi était soulagée qu'ils soient enfin seuls, même si ça ne durerait pas très longtemps.

Avoir sans cesse du monde autour de soi était épuisant. Dès qu'ils se tenaient la main en public, tous les regards se braquaient sur eux. À l'expression des gens, Richard aurait pu prédire que cette « nouvelle » se répandrait comme une traînée de poudre les jours suivants. Et qu'on en parlerait encore des années plus tard ! Au moins, c'était un sujet de commérage des plus inoffensifs. Tant qu'on potinait sur la vie privée du seigneur Rahl et de la Mère Inquisitrice, on ne pensait pas à inventer des horreurs au sujet de leurs ambitions politiques.

Richard admira Kahlan, bien droite sur sa selle. Les courbes de son corps étaient vraiment époustouflantes ! Chaque jour, il s'émerveillait qu'une femme pareille soit tombée amoureuse d'un simple guide forestier venu du fin fond de Terre d'Ouest.

Richard avait le mal du pays, et le décor environnant l'exacerbait. Chez lui, certains endroits ressemblaient à s'y méprendre à la contrée qu'il traversait…

Il aurait tant aimé faire découvrir sa région natale à Kahlan ! Depuis son départ de Hartland, l'automne précédent, il avait vu bien des choses remarquables. Mais rien n'égalait jamais le lieu où on avait grandi…

Alors que le chemin de terre longeait un précipice, il tourna la tête vers le nord-ouest, et sonda l'horizon entre les pointes de deux pics. Voilà des mois qu'il n'avait pas été aussi « près » de chez lui. Au début de leurs aventures, Kahlan et lui avaient voyagé dans ces mêmes montagnes pour gagner les Contrées du Milieu. À l'époque, ils avaient dû traverser la frontière magique qui s'était écroulée depuis. Pour cela, ils avaient emprunté le Passage du Roi. Et cet endroit n'était pas très loin d'Anderith non plus…

Mais si près de Terre d'Ouest qu'il fût, ce havre de paix lui resterait inaccessible tant qu'il sentirait peser sur ses épaules le fardeau des responsabilités.

En plus de ce qu'impliquait le simple fait d'être le seigneur Rahl, il y avait Jagang, prêt à réduire le Nouveau Monde en esclavage après avoir refermé son poing d'acier sur l'Ancien. Pour résister à cet adversaire, les Contrées et D'Hara avaient besoin de lui. Grâce au lien, il neutralisait le pouvoir de l'empereur – au moins pour les D'Harans et tous ceux qui lui juraient allégeance –, et sa persuasion était indispensable afin de forger l'alliance capable de venir à bout de l'Ordre Impérial.

Parfois, Richard avait l'impression de vivre par erreur l'existence d'un autre. Un jour, pensait-il, les gens éventeraient la supercherie et diraient : « Ce seigneur Rahl qui prétend tout savoir n'est qu'un vulgaire guide forestier ! Et c'est ce type-là que nous écoutons ? Que nous avons choisi comme chef de guerre ? »

En plus de tout, il y avait les Carillons. Kahlan et lui étaient directement responsables de leur intrusion dans le monde des vivants. Même si ce n'était pas intentionnel, ils étaient coupables de la catastrophe qui frappait la magie et aurait des conséquences sur toutes les créatures vivantes.

En sillonnant Anderith, ils avaient entendu des dizaines de récits sur des morts étranges. Les Carillons profitaient de leur séjour dans le monde des vivants ! Et tuer des innocents les amusait beaucoup.

Face au danger, bien des gens revenaient à leurs antiques superstitions. Dans certaines régions, ils se réunissaient pour implorer la pitié des démons lâchés sur leur univers. Dans les clairières et les champs en jachère, des paysans apeurés déposaient des offrandes, se privant ainsi du peu de nourriture dont ils disposaient. Convaincus que l'heure d'expier sa corruption avait sonné pour l'humanité, des illuminés prétendaient que le Créateur avait chargé des esprits vengeurs de châtier les pécheurs.

Certains paysans laissaient en guise de présent des piles de pierres au milieu des routes et des carrefours – où ils édifiaient de véritables petits cairns. Personne n'avait pu expliquer à Richard les raisons de ce rituel. Et ses questions avaient visiblement déplu à ses interlocuteurs, indignés qu'il ose s'interroger sur d'antiques coutumes.

À minuit, beaucoup de fermiers, et même quelques citadins, jetaient des bouquets de fleurs séchées devant leur porte. Et comme toujours dans ces cas-là, le marché des gris-gris et des amulettes prospérait.

Les Carillons tuaient quand même !

Sans Kahlan, Richard aurait sans doute déjà baissé les bras. Grâce à elle, il trouvait la force de continuer à lutter. Pour cette femme, il aurait supporté n'importe quoi !

— C'est juste là-haut ! annonça-t-elle, un bras tendu.

Les deux jeunes gens mirent pied à terre. Comme souvent aux abords d'un lac, il y avait surtout des épicéas et des pins aux alentours. Quand il eut repéré un jeune bouleau à feuilles argentées, le Sourcier attacha leurs chevaux à une branche basse. Si on ne voulait pas que les brides soient poisseuses, il valait mieux éviter les pins, les épicéas et surtout les basalmiers.

Quand il entendit un hennissement, Richard tourna brusquement la tête. À quelques pas de là, un cheval – une jument, semblait-il – les regardait. De l'herbe pendait de chaque côté de sa bouche, mais la bête avait arrêté de mâcher.

— Bonjour, gentille fille ! lança le Sourcier.

Méfiante, la jument recula. Richard tenta de l'approcher, mais elle maintint la distance qui les séparait. Sur sa croupe blanc cassé, une tache noire rappelait étrangement des pattes d'araignée.

Voyant que Richard continuait d'avancer, elle fit demi-tour et détala.

— Je me demande ce qu'elle fichait là, dit le Sourcier à Kahlan.

L'Inquisitrice tendit la main, et Richard la prit dans la sienne.

— Je n'en sais rien… Elle a peut-être échappé à son maître. En tout cas, notre compagnie ne semblait pas l'intéresser.

— On dirait bien, oui…

— C'est le seul chemin, annonça Kahlan en guidant son mari le long de la berge du lac.

Alors qu'ils contournaient un bosquet d'épicéas, Richard leva les yeux et constata que le soleil parvenait enfin à percer la chape de nuages.

Les eaux scintillaient quand ils s'engagèrent sur une avancée rocheuse qui formait une presqu'île miniature. En face d'eux, sur l'autre berge du lac, une cascade dévalait le flanc d'une imposante muraille rocheuse.

Richard eut le cœur serré devant la beauté de ce paysage qui lui rappelait tant sa chère forêt.

— C'est là, dit Kahlan. Là-haut s'étendent les terres désolées où pousse le paka et où vivent les papillons-gambit. L'onde si pure que nous admirons vient de cette zone empoisonnée.

— C'est merveilleux, et je pourrais rester ici jusqu'à la fin des temps. Kahlan, si nous avions le temps, je te montrerais comment trouver des pistes là où il semble ne pas y en avoir…

Main dans la main, les deux jeunes gens contemplèrent un moment le spectacle majestueux de la nature.

— Richard, murmura Kahlan, il faut que je te dise quelque chose… Ces deux dernières semaines, en t'écoutant parler aux gens, j'ai été tellement fière de toi ! Tu sais si bien instiller l'espoir dans leur cœur ! Quoi qu'il arrive, n'oublie jamais que tu as donné le meilleur de toi-même !

— On dirait que tu doutes de notre victoire…

— Le résultat ne compte pas ! Nous verrons bien, mais garde à l'esprit que les gens ne prennent pas toujours les bonnes décisions. Parfois, ils ne savent pas reconnaître le mal. Et il arrive aussi qu'ils le *choisissent* parce qu'ils sont effrayés, ou parce qu'ils croient pouvoir en tirer des avantages.

» L'essentiel, c'est de savoir que nous avons fait de notre mieux. Tu as dit la vérité aux Anderiens, et si nous gagnons, ce sera pour de bonnes raisons. En somme, tu leur as donné l'occasion de prouver ce qu'ils valent vraiment.

— Nous gagnerons, assura Richard. La vérité triomphe toujours…

— Je l'espère…

Richard passa un bras autour du cou de Kahlan et lui posa un baiser sur le front.

— Tu sais, dit-il, à l'ouest de la ville où j'ai grandi, il y a des endroits, au cœur des montagnes, que je dois être le seul à avoir vus. Des chutes d'eau bien plus vertigineuses que celle-là, où brillent des arcs-en-ciel, l'après-midi. Et si on nage bien, on peut contourner les rochers et voir le monde à travers un rideau liquide. J'ai souvent rêvé de te montrer ça…

— Un jour, Richard, souffla Kahlan en passant un bras autour de la taille de son mari, ton rêve se réalisera…

Bien qu'il n'en eût aucune envie, le Sourcier brisa le charme de ce moment de tendresse hors du temps et de l'espace.

— D'où vient ce nom, « la Fournaise ».

— Derrière la cascade, il y a une grotte où il fait chaud. Très chaud même, à ce qu'on dit.

— Je me demande pourquoi Ander s'y intéressait…

— Peut-être parce qu'il appréciait les beaux paysages. Les tyrans aussi ont des jardins secrets…

— C'est possible…, murmura Richard.

Mais il en doutait. Le sorcier devait avoir eu une autre raison de trouver ce lieu fascinant. En lisant ses textes, on pouvait difficilement le prendre pour un esthète sensible aux beautés de la nature. Car s'il les évoquait souvent, c'était toujours en rapport avec la fondation de sa « société idéale ».

Le Sourcier nota que la roche, sur toutes les montagnes environnantes, était d'une couleur gris-vert très inhabituelle. Sauf sur la muraille que dévalaient les eaux, où elle était plus sombre. Sans doute parce que le granit, à cet endroit, était tacheté de noir. Mais à cette distance, on ne pouvait pas en être sûr.

Il tendit le bras vers la muraille.

— Étudie la roche, et dis-moi ce que tu en penses.

Avec sa robe blanche qui brillait au soleil, Kahlan ressemblait plus à un esprit du bien incarné qu'à une femme de chair et d'os. Et pourtant, il savait à quel point elle vibrait de vie et de désir…

— Que veux-tu dire ? C'est de la roche, rien de plus.

— Je sais, mais regarde-la bien ! Rien ne te frappe ?

— Eh bien, c'est une *montagne* de roche !

— S'il te plaît, sois sérieuse !

Kahlan soupira et observa attentivement la falaise. Puis elle tourna la tête vers la montagne la plus proche.

— On dirait qu'elle est plus sombre que celle des pics…

— Très bien observé ! Il n'y a rien d'autre ?

— Ce n'est pas une couleur courante. Pourtant, il me semble l'avoir déjà vue. (L'Inquisitrice sursauta.) Les Dominie Dirtch !

— Oui, j'en suis arrivé à la même conclusion. Les Dominie Dirtch sont identiques à la roche de cette falaise, qui ne ressemble à aucune autre montagne des environs.

— Tu penses qu'elles ont été taillées dans cette roche ? Puis transportées jusqu'à la frontière ? C'est difficile à imaginer !

— Je sais… Mais ça doit être possible, je suppose. Bien sûr, je ne suis pas un expert en matière de transport de pierres… En tout cas, la Dominie Dirtch que nous avons vue semblait taillée dans la masse, pas composée de plusieurs blocs…

— Et tu en tires quelles conclusions ?

— Joseph Ander était un sorcier. À son époque, les hommes comme lui pouvaient réaliser des exploits que Zedd lui-même trouverait stupéfiants. Ander a peut-être utilisé cette falaise comme point de départ…

— Que veux-tu dire ? Comment s'y serait-il pris ?

— Désolé, mais j'ignore la réponse. En magie, tu es beaucoup plus calée que moi. Cela dit, il a pu prélever de petits fragments de roche – un pour chaque Dominie Dirtch – et les faire grandir plus tard.

— Grandir ?

— Quelque chose comme ça, oui… Avec son pouvoir… Par exemple en reproduisant à l'infini les grains de ses fragments. Ça paraît faisable, avec la Magie Additive.

— Je m'attendais à une hypothèse farfelue, mais ta théorie se tient, d'après mes connaissances limitées…

Richard fut soulagé de ne pas s'être ridiculisé.

— Je vais nager jusqu'à la grotte, et jeter un coup d'œil à ce qu'elle contient.

— Rien, selon ce que j'ai entendu ! Il y fait chaud, c'est tout. Et elle n'est pas très profonde. Peut-être vingt pieds…

— Je ne suis pas un grand amateur de cavernes, mais je crois qu'une exploration s'impose.

Le Sourcier enleva sa chemise et se tourna vers l'eau.

— Tu ne retires pas ton pantalon ? lui demanda Kahlan.

— J'espérais le débarrasser de l'odeur de crottin.

— Dommage…, soupira l'Inquisitrice, comme si elle était vraiment déçue.

Richard sourit et se prépara à plonger. Une seconde avant qu'il bascule dans l'eau, un corbeau piqua sur lui, et il dut baisser la tête pour éviter d'être blessé.

Les bras tendus dans son dos, le Sourcier fit reculer Kahlan jusqu'à ce qu'ils soient revenus sur la berge.

Alors que les échos de ses croassements hystériques se répercutaient dans les montagnes, le corbeau piqua de nouveau sur la tête du Sourcier, qu'il rata de peu. Puis il reprit de l'altitude et tourna

en rond au-dessus des jeunes gens. On aurait juré qu'il avait tout fait pour les éloigner de l'eau.

— Tu crois que cet oiseau est fou ? demanda Kahlan. Ou qu'il veut protéger son nid ? À moins que tous les corbeaux se comportent comme ça ?

— Ce sont des oiseaux intelligents, répondit Richard en tirant sa femme à l'abri des arbres. Ils défendent leur nid, tu as raison, mais ils peuvent aussi faire des choses étranges. Cela dit, j'ai peur que celui-là soit beaucoup plus qu'un simple corbeau.

— Comment ça, beaucoup plus ?

L'oiseau s'était posé sur une branche où il ébouriffait ses plumes noires, l'air très content de lui.

Kahlan tendit sa chemise à Richard, qui la prit mais ne fit pas mine de l'enfiler.

— Pour moi, c'est un Carillon !

Malgré la distance, l'oiseau sembla l'avoir entendu et il battit des ailes comme si cette affirmation l'indignait.

— Tu te souviens, à la bibliothèque ? continua Richard. L'oiseau que dame Firkin combattait ?

— Par les esprits du bien ! Tu penses que c'est le même, et qu'il nous a suivis ?

— Si c'est un Carillon, pourquoi pas ?

— Que faut-il faire ? souffla Kahlan, plus effrayée que Richard ne l'avait jamais vue.

Dès qu'ils atteignirent leurs chevaux, le Sourcier décrocha l'arc de sa selle. Puis il tira de son carquois une flèche à tête en fer.

— Je vais le tuer, si c'est possible…

Dès qu'il aperçut l'arc que tenait Richard, le corbeau s'envola en croassant de surprise, comme s'il n'avait pas prévu que l'humain songe à recourir à une arme.

Avant que le Sourcier ait pu tirer, sa cible disparut dans le ciel.

— Voilà qui est étrange…

— En tout cas, dit Kahlan, ça prouve qu'il s'agit bien d'un Carillon. Le faux poulet que tu as blessé, chez les Hommes d'Adobe, a dû avertir les autres.

— Oui, tu dois avoir raison…

— Richard, je ne veux pas que tu nages dans ce lac ! Un autre Carillon peut s'y tapir !

— C'est vrai, mais ils semblent avoir peur de moi.

— Et s'ils jouaient la comédie pour endormir ta méfiance et t'attirer dans ces eaux ? Zedd nous a dit de rester loin de l'élément liquide ! (Kahlan se massa les bras, comme si elle était gelée.) Partons d'ici, je t'en prie ! Cet endroit me fait frissonner…

Richard enfila sa chemise et entreprit de la boutonner.

— Tu as encore raison… Ne poussons pas notre chance après avoir échappé à un corbeau qui n'en est pas un ! Si nous nous faisons tuer, Du Chaillu sera si furieuse qu'elle accouchera avant terme !

Une étrange lueur dans le regard, Kahlan saisit à deux mains les pans de la chemise du Sourcier.

— Richard, tu ne crois pas que nous pourrions…

La jeune femme ne finit pas sa phrase.

— Que nous pourrions quoi ? demanda son mari.

Kahlan lâcha sa chemise et lui tapota la poitrine.

— Partir d'ici ?

— Selon moi, nous le *devons* !

Richard aida l'Inquisitrice à monter en selle, puis il l'imita prestement.

— Cette excursion n'aura pas été inutile, dit-il. Nous avons trouvé la roche dont sont faites les Dominie Dirtch, et ça m'incite à modifier nos plans.

— De quelle façon ?

— Nous allons retourner à Fairfield, et revoir tous ces vieux livres à la lumière de ce que nous avons appris.

— Et le scrutin ? Il nous reste des gens à convaincre !

— Les soldats s'en chargeront, puis ils surveilleront le vote et le compte des voix. Ensuite, ils viendront nous communiquer le résultat. Les hommes qui nous accompagnaient nous ont assez souvent entendus pour s'en sortir à merveille.

» Nous les diviserons et les enverrons en mission dès que nous les auront rejoints. Puis nous reprendrons le chemin du domaine de Chanboor. Ainsi, nous agirons sur les deux tableaux.

— Les Carillons sont la priorité, tu as raison. S'ils tuent tout le monde, le résultat du scrutin n'aura plus aucune importance !

Soudain, quelque chose attira l'attention de Richard. Après avoir confié les rênes de sa monture à Kahlan, il sauta à terre et se dirigea vers le bosquet d'épicéas.

— Que t'arrive-t-il ? lança l'Inquisitrice.

— J'ai trouvé une selle, dissimulée sous des branches, afin qu'elle reste au sec.

— C'est probablement celle de la jument…

— Elle doit appartenir à un trappeur, avança Richard. Mais elle semble être là depuis un moment…

— Sauf si tu as envie de détrousser un pauvre bougre, je suggère que nous fichions le camp d'ici !

Entendant un croassement de corbeau, dans le lointain, Richard jugea plus prudent de retourner vers son cheval.

— C'est quand même étrange…, marmonna-t-il en l'enfourchant.

Quand ils furent sur la piste, il jeta un coup d'œil derrière lui. Plusieurs corbeaux tournaient en rond très haut dans le ciel. Bien entendu, il ne put pas reconnaître celui qui n'avait rien d'un véritable oiseau.

Et d'ailleurs, ils étaient peut-être tous possédés…

Prudent, Richard ne refixa pas l'arc à sa selle mais le passa à son épaule.

Chapitre 57

Campé devant une fenêtre de son bureau, Dalton Campbell écoutait le rapport de Stein sur les soldats de l'Ordre Impérial qui s'étaient infiltrés en Anderith en se faisant passer pour des « gardes spéciaux anderiens ». Considérant le nombre de ces « taupes » et leurs positions, les Dominie Dirtch étaient virtuellement entre les mains de Jagang. Si le seigneur Rahl appelait son armée à la rescousse – à supposer qu'il en eût une – il serait très vite un chef de guerre à la tête d'un amas d'os et de chair sanguinolente.

— L'empereur m'a envoyé un message que j'ai ordre de vous transmettre. Sachez qu'il est très content de l'aide que vous lui avez apportée. J'ajoute que le ministre, selon les rapports de mes hommes, a admirablement bien réussi à vider l'armée anderienne de sa substance. La résistance sera encore moins forte que nous le pensions.

Dalton jeta un coup d'œil par-dessus son épaule… et ne vit aucun rictus ironique sur les lèvres de l'émissaire. Les pieds sur le bureau, Stein se balançait sur sa chaise tout en se curant les ongles avec une dague. Et il avait l'air sincèrement ravi.

Dalton se retourna et prit le petit livre noir que dame Firkin lui avait apporté. Bien qu'il n'eût aucune utilité, ce carnet avait appartenu à Joseph Ander, et il avait donc une valeur inestimable. L'assistant le posa à l'autre bout du bureau, le plus loin possible des semelles de Stein.

S'il en croyait les comptes rendus de Teresa, l'émissaire de Jagang avait toutes les raisons d'être ravi. Au palais, une multitude de femmes passaient leur temps à raconter leurs ébats avec le barbare venu de l'Ancien Monde. Apparemment, plus il les traitait sauvagement, et plus elles avaient envie de s'en vanter.

Avec autant de beautés disposées à partager sa couche, on pouvait se demander pourquoi Stein s'acharnait à prendre de force les rares femmes qui ne voulaient pas de lui. Selon Dalton, c'était tout simplement parce que la séduction l'excitait beaucoup moins que la conquête – au sens militaire du terme.

— Les soldats anderiens ont fière allure, derrière les Dominie Dirtch, continua Stein. Mais ils se dégonfleront comme des baudruches quand ils découvriront le vrai visage de la guerre.

— Bref, vous reconnaissez que nous avons rempli notre part du marché.

— Campbell, je mesure tout ce que nous vous devons, ainsi qu'au

ministre. L'agriculture est sans doute une occupation moins glorieuse que l'escrime, mais sans nourriture, une armée doit tôt ou tard cesser d'avancer. Aucun de nous n'a envie de labourer la terre, pourtant, nous entendons bien continuer à manger. Pour que les récoltes restent bonnes, nous avons besoin de gestionnaires de votre compétence. Vous servez la cause aussi bien qu'un soldat, et peut-être mieux encore !

» Dès son arrivée, l'empereur ne manquera pas de vous récompenser. Croyez-moi, il en brûle d'envie !

— Quand sera-t-il là ? demanda Dalton.

— Bientôt, éluda Stein. Mais il s'inquiète de cette affaire, avec le seigneur Rahl. À ses yeux, se fier à la sagesse populaire est une pure folie !

— J'avoue que je partage son opinion, soupira Dalton.

Il regrettait toujours que Bertrand ait opté pour une solution si risquée. Mais le ministre, avait-il découvert, adorait jouer avec le feu. Un peu comme Stein, qui préférait les femmes qui lui résistaient…

— L'avantage de cette tactique, dois-je vous le rappeler, est de piéger Rahl et la Mère Inquisitrice. Sans eux, les Contrées seront une proie facile pour l'empereur.

— C'est bien pour ça qu'il vous laisse jouer la partie à votre manière…

— Cela dit, il y a des risques.

— Des risques ? Puis-je intervenir pour les éliminer ?

Dalton se rassit derrière son bureau.

— Je pense que nous devons en faire plus pour discréditer la cause du seigneur Rahl. Mais ce n'est pas sans danger. Les Mères Inquisitrices règnent sur les Contrées depuis des millénaires. Croyez-moi, elles ne se sont pas imposées grâce à leur joli sourire ! Ces femmes ont des dents, et elles savent mordre.

» Rahl est paraît-il un puissant sorcier. Si nous nous montrons imprudents, il risque d'oublier la démocratie et de passer à l'action brutale. Dans ce cas, il pourrait saboter le plan à la mise en œuvre duquel nous avons tant travaillé.

— Campbell, nos hommes sont en position, je viens de vous le dire ! Même si Rahl a une armée dans les environs, elle ne traversera pas la frontière. (Stein ricana.) Pourtant, j'adorerais qu'elle essaie !

— Et moi donc ! Mais Rahl et sa femme sont chez nous, et c'est déjà un problème.

— Cessez de vous inquiéter à cause de la magie ! L'empereur lui a rogné les griffes, je vous l'ai répété cent fois !

Dalton croisa les mains sur son bureau.

— Je ne suis pas sourd, Stein, mais ce ne sont que des mots ! À ce

jeu-là, je suis très bon aussi. Pourtant, quand je vous promets quelque chose, vous exigez de voir des résultats *concrets* !

— L'empereur veut écraser la magie pour guider le monde vers une nouvelle ère où l'homme sera le centre de tout. Vous aurez votre place dans ce paradis, Campbell. L'époque de la magie est révolue, et elle agonise.

— Le pontife aussi, mais il n'est pas encore mort !

Stein se concentra un moment sur le nettoyage de ses ongles – une opération qui n'était pas du luxe. Les doutes de Dalton ne semblant pas l'atteindre, il continua sa démonstration.

— Vous serez ravi d'apprendre que la magie, comme votre pontife adoré, n'est plus qu'un vieil ours édenté aux griffes brisées. Ce n'est plus une arme redoutable, Campbell ! (Stein souleva le coin de sa cape en cheveux humains.) Ma collection s'enrichira bientôt ! Savez-vous que je scalpe ces chiens vivants ? J'adore les entendre crier quand je découpe leur cuir chevelu.

Dalton ne se laissa pas impressionner par les vantardises du barbare. Cela dit, il aurait donné cher pour que Stein lui en dise un peu plus long sur l'« agonie de la magie ». Connaissant les malheurs de Franca, il savait que quelque chose était en cours. Mais quelle était l'étendue du phénomène ? Stein lui disait-il la vérité, ou répétait-il bêtement la propagande de l'Ordre Impérial, peut-être fondée sur d'absurdes superstitions en vogue dans l'Ancien Monde ?

Quoi qu'il en fût, l'heure d'agir avait sonné. Les choses ne pouvaient plus continuer comme ça, et Dalton avait un problème très… concret… à résoudre. Jusqu'où les dirigeants d'Anderith pouvaient-ils aller pour se dresser contre le projet d'alliance du seigneur Rahl ? Il fallait manipuler le peuple pour qu'il vote « non ». Cela posé, une action trop timide serait aussi inefficace que de rester les bras ballants. En revanche, si l'ours n'était pas si édenté que ça, passer les mains à travers les barreaux pour lui tordre le cou risquait d'être trop dangereux.

Dalton tenta le tout pour le tout. En jouant cartes sur table, il forcerait peut-être Stein à lui montrer sa main.

— Si ce que vous dites est vrai, nous avons un gros problème.

L'émissaire de Jagang leva les yeux.

— Lequel ?

— Si la magie n'est plus une arme redoutable, les Dominie Dirtch, notre atout principal, ne fonctionneront plus. Voilà ce que j'appelle un « gros problème » !

Stein retira ses pieds du bureau et rengaina sa dague.

— N'ayez aucune inquiétude. L'empereur contrôle toujours les Sœurs de l'Obscurité, et leur pouvoir n'est pas affecté. Mais selon ces femmes, il s'est bien passé quelque chose. Si j'ai bien compris, une

partie de la magie est défaillante, et il s'agit de celle qu'utilisent Rahl et ses alliés.

» Le seigneur n'a plus de soutien magique, et son propre pouvoir l'abandonne. Bientôt, il sera sans défense face à nos épées.

Dalton ouvrit grand les oreilles. Si c'était vrai, cela changeait tout. S'il ne devait plus craindre les représailles de Rahl et de l'Inquisitrice, il pourrait prendre immédiatement les mesures nécessaires pour manipuler le scrutin.

Mieux encore, un vote positif serait l'ultime espoir du seigneur et de sa femme. Et s'il avait les mains libres, le « non » l'emporterait haut la main.

À condition que la magie soit pour de bon à l'agonie !

Et Dalton connaissait un moyen de s'en assurer.

D'abord, il devait rendre une visite au pauvre pontife, toujours alité. L'heure n'était plus à l'hésitation ! Il agirait ce soir, juste avant le banquet organisé par Bertrand.

Si affamée qu'elle fût, Anna n'était pas pressée qu'on vienne la nourrir.

Étant attachée à son piquet depuis un moment, elle savait que l'heure approchait. Bientôt, une brute de l'Ordre Impérial entrerait sous la tente pour lui faire avaler un peu de pain arrosé d'eau. Alessandra ne s'était plus montrée depuis une semaine, et elle craignait qu'il lui soit arrivé malheur.

Les soldats détestaient devoir donner la becquée à une vieille femme, et leurs camarades devaient se moquer de ceux qui écopaient de la corvée.

Ces brutes entreraient, la tireraient par les cheveux et la gaveraient comme une oie ! Voyant qu'elle s'étranglait, ils la forceraient à boire pour pousser le pain dans son gosier.

Une expérience atroce sur laquelle elle n'avait aucune emprise. Même si elle adorait manger, elle commençait à redouter de ne pas survivre à une de ces séances.

Un soir, un soldat avait simplement jeté le pain dans la poussière et posé un bol d'eau à côté – comme si elle était une chienne ! Et il avait semblé ravi de lui témoigner ainsi son mépris, tout en s'épargnant une tâche désagréable.

Le soudard ne s'était pas douté qu'Anna préférait cent fois cette méthode. Après qu'il fut sorti en ricanant, elle s'était couchée sur le flanc pour manger le pain à son rythme. Et qu'il soit souillé de poussière ne l'avait pas tant gênée que ça.

La Dame Abbesse sursauta quand le rabat de la tente s'écarta. Alors qu'une silhouette sombre entrait, elle se demanda ce qui l'attendait ce soir. Un repas à même le sol, ou l'humiliation de sentir des doigts

crasseux lui ouvrir la bouche ?

À sa grande surprise, elle reconnut sœur Alessandra. Un bol de soupe fumante dans une main, elle tenait une bougie dans l'autre.

Après l'avoir posée par terre, elle se pencha sur Anna.

Sans dire un mot ni sourire. Et en évitant de croiser le regard de la prisonnière.

À la lueur de la bougie, Anna vit que la Sœur de l'Obscurité avait le visage tuméfié. Une coupure courait sous son œil gauche, mais elle semblait en voie de guérison. Les autres plaies, moins graves, paraissaient dater de plusieurs jours, et être presque refermées. Sauf quelques-unes, visiblement très récentes.

La Dame Abbesse n'eut pas besoin d'interroger la malheureuse pour savoir ce qu'il lui était arrivé. Ses joues et son menton étaient à vif, écorchés par le contact de dizaines de visages d'hommes mal rasés.

— Alessandra, je suis soulagée de te revoir vivante. Je me suis rongé les sangs en pensant à toi.

La Sœur de l'Obscurité haussa les épaules comme si les réactions de la prisonnière l'indifféraient. Puis elle commença à la nourrir.

Morte de faim, Anna avala la première cuillerée sans même sentir le goût de la soupe à la saucisse. Mais la chaleur qui envahit sa gorge puis son estomac lui parut en soi délectable.

— J'ai craint aussi pour ma vie, dit-elle. Ces brutes me nourrissaient si vite que j'aurais pu m'étrangler.

— Je sais comment ils agissent…, murmura Alessandra.

— Mon enfant, tu… vas bien ?

— C'est la pleine forme ! répondit la Sœur de l'Obscurité, de nouveau fermée comme une huître.

— Donc, tes blessures ne sont pas graves ?

— Je m'en suis mieux tirée que la plupart de mes compagnes… Quand on nous casse un bras, par exemple, Jagang nous autorise à utiliser la magie pour nous guérir les unes les autres.

— Mais pour ça, il faut recourir à la Magie Additive ?

— Voilà pourquoi j'affirme avoir eu de la chance ! Je n'avais pas de fracture, contrairement aux autres. Quand nous avons tenté de les guérir, ça n'a pas marché, et elles souffrent beaucoup. (Alessandra croisa enfin le regard d'Anna.) Il n'y a rien de plus dangereux qu'un monde sans magie.

Anna voulut rappeler à la sœur qu'elle l'avait prévenue, quelques jours plus tôt.

Une cuillerée de soupe l'en empêcha.

— Mais vous aviez essayé de m'avertir, Dame Abbesse. Et je ne vous ai pas crue.

— Quand on m'a dit que les Carillons rôdaient dans notre monde, j'ai eu la même réaction que toi. Cela nous fait au moins un point

commun ! En restant une telle tête de mule, ma chère enfant, tu as une excellente chance d'être un jour nommée Dame Abbesse !

Contre son gré, Alessandra sourit de cette plaisanterie.

Anna baissa les yeux sur la cuiller, posée dans le bol – avec un morceau de saucisse dedans !

— Dame Abbesse, avez-vous vraiment pensé que les Sœurs de la Lumière vous croiraient, au sujet de la défaillance de la magie ? Et qu'elles prendraient le risque de s'évader avec vous ?

Anna plongea son regard dans celui d'Alessandra.

— Pas vraiment, je l'avoue… Bien sûr, j'espérais qu'elles se fieraient à ma parole, puisqu'elles savent que je suis incapable de mentir. Mais j'ai toujours envisagé qu'elles puissent avoir trop peur pour agir, même si elles me faisaient confiance.

» Les esclaves, même s'ils détestent leur sort, s'accrochent souvent à leur aliénation par crainte de l'inconnu. Pense à un alcoolique, par exemple, qui trouve cruel qu'on tente de l'arracher à son addiction…

— Et qu'aviez-vous prévu de faire, au cas où les Sœurs de la Lumière refuseraient de renoncer à leur esclavage ?

— Jagang les utilise, comme tes semblables et toi. Quand les Carillons auront été bannis, la magie sera restaurée, et ces femmes retrouveront leur pouvoir – pour le mettre au service de l'empereur. Beaucoup d'innocents risquent de mourir, victimes des Sœurs de la Lumière. Qu'elles soient manipulées ou non ne compte pas. Puisqu'elles ont choisi l'esclavage, il ne reste qu'une solution : les éliminer.

Alessandra leva un sourcil interloqué.

— Eh bien, Dame Abbesse, nous ne sommes pas si différentes que ça, finalement ! Ce serait au mot près le raisonnement d'une Sœur de l'Obscurité.

— Il s'agit de bon sens, rien de plus. Les laisser en vie mettrait en péril la vie de trop de pauvres gens.

Affamée, Anna lorgnait désespérément la cuiller, qu'Alessandra ne semblait pas disposée à reprendre.

— Dans ce cas, pourquoi vous êtes-vous laissée capturer ?

— Parce que je n'ai pas cru qu'elles me mentiraient sur un sujet si important. Bien que ce ne soit pas une raison suffisante pour les exécuter, ça me facilitera la tâche, le moment venu…

Alessandra reprit enfin la cuiller. Cette fois, Anna mâcha lentement pour savourer le délicieux goût de la soupe.

— Tu peux t'enfuir avec moi, Alessandra, dit-elle quand elle eut avalé.

La Sœur retira du bol quelque chose qu'elle jeta dans la poussière.

Puis elle remua la soupe.

— Je vous ai déjà dit que c'est impossible !

— Pourquoi ? Parce que Jagang prétend qu'il continue à te contrôler ?

— Entre autres, oui…

— Mon enfant, il avait promis de ne pas t'envoyer sous les tentes si tu acceptais de me nourrir. C'est toi-même qui me l'as dit !

Des larmes aux yeux, Alessandra cessa de remuer la soupe.

— Nous appartenons à Son Excellence. (De sa main libre, elle toucha l'anneau d'or passé à sa lèvre inférieure – le symbole de l'esclavage, pour l'Ordre Impérial.) Il peut faire de nous tout ce qu'il veut…

— Il t'a menti ! Tu aurais dû échapper aux tentes, et il t'y a envoyée ! Comment peux-tu te fier à lui ? Abandonner ton avenir entre ses mains ? Avec les Sœurs de la Lumière, j'ai commis cette erreur, mais je ne permettrai jamais plus à un menteur de me nuire. Si Jagang t'a trompée au sujet des tentes, jusqu'à quel point t'abuse-t-il sur le reste ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ce chien affirme que tu ne peux pas t'enfuir parce qu'il contrôle ton esprit. C'est faux, mon enfant ! En ce moment, il ne peut pas plus s'introduire dans ta tête que dans la mienne ! Quand les Carillons seront partis, il retrouvera son pouvoir. Pas avant !

» Si tu jures fidélité à Richard, tu seras protégée, même après le retour de la magie. Tu peux fuir, mon enfant ! Nous en finirons avec les sœurs qui ont menti et préféré garder leurs chaînes – si atroce que ce soit, il s'agit de notre devoir ! – puis nous nous évaderons ensemble.

— Dame Abbesse, dit Alessandra, le visage fermé, vous oubliez que je suis une Sœur de l'Obscurité qui a prêté serment au Gardien.

— En échange de quoi, mon enfant ? Que t'a-t-il promis ? Existe-t-il une plus belle récompense que de baigner pour l'éternité dans la Lumière ?

— Oui, l'immortalité !

Anna soutint longuement le regard glacial de la sœur. Dehors, les soudards riaient grassement et s'apprêtaient à passer une nuit de débauche. Ces derniers jours, certains avaient abusé d'une Sœur de l'Obscurité vieille de cinq cents ans et réduite à l'état d'impuissance d'un nourrisson. Mêlés à de délicieuses odeurs de cuisson, des relents de sueur âcre et de crottin de cheval montaient aux narines de la Dame Abbesse.

Qui refusa obstinément de baisser les yeux.

— Alessandra, le Gardien aussi est un menteur !

Une lueur de colère passa dans le regard de la sœur.

Elle se leva, sortit à moitié de la tente et vida le bol de soupe, encore quasiment plein, dans la poussière.

— Je me fiche que vous creviez de faim, vieille folle ! Mieux vaut retourner sous les tentes qu'écouter vos blasphèmes !

Quand elle fut de nouveau seule, l'âme et le corps douloureux, Anna implora le Créateur de donner une chance à Alessandra de revenir vers la Lumière. Elle pria aussi pour le salut des Sœurs de la Lumière, désormais aussi perdues pour elle que celles de l'Obscurité.

Enchaînée seule sous une tente obscure, la Dame Abbesse eut le sentiment que le monde était devenu fou.

— Créateur bien-aimé, Ton œuvre aussi n'est-elle qu'un mensonge ? demanda-t-elle entre ses sanglots.

Chapitre 58

Dalton approcha à grandes enjambées de la table d'honneur et sourit à Teresa, qui paraissait solitaire et mélancolique. Elle sembla soulagée de le voir, bien qu'il fût très en retard. Il ne lui consacrait pas assez de temps, depuis quelques jours, mais ça n'était pas volontaire, et elle comprenait.

Avant de s'asseoir, il l'embrassa sur la joue.

Le ministre salua son assistant d'un bref hochement de tête. Une femme assise non loin de l'estrade, sur la droite, lui faisait du charme, et il était fasciné par son art de jouer suggestivement avec une tranche de bœuf roulée.

Loin d'être effarouchées par la sexualité débridée de Bertrand, la plupart des femmes le trouvaient attirant *à cause* de ses appétits excessifs – y compris celles qui n'avaient pas l'intention de passer à l'acte. À la grande surprise de Dalton, qui ne parvenait pas à saisir tous les paradoxes de l'âme féminine, la virilité à l'état sauvage – si inconvenante qu'elle fût – attirait irrésistiblement les dames les plus raffinées. L'appel du danger, sans doute, mêlé à la séduction de l'interdit. Plus un homme se comportait comme un soudard, et plus elles en étaient pantelantes. De quoi n'y rien comprendre !

— J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyée, ma chérie, murmura Dalton.

Dans le regard de sa femme, il vit le reflet d'un amour profond, authentique… et fidèle.

N'était le sourire qu'il s'était autorisé à adresser à Tess, Dalton s'efforçait de ne pas trahir son excitation. Il allait bientôt cueillir les fruits de son travail, et cette perspective le grisait. Il but une longue gorgée de vin, sans le savourer, par impatience de sentir l'effet apaisant de l'alcool.

— Tu m'as manqué, c'est tout, dit Teresa. Bertrand a raconté des blagues… (La jeune femme s'empourpra.) Mais je ne peux pas te les répéter en public. (Elle eut un sourire malicieux.) Peut-être plus tard, dans notre chambre…

Dalton se força à sourire, mais il repensait déjà à des choses beaucoup plus importantes.

— Si je reviens avant que tu sois endormie… Ce soir, je dois faire expédier une nouvelle fournée de messages. (Campbell se força à cesser de pianoter sur la table.) Un événement capital vient de se produire.

— Lequel ? demanda Teresa.

— Tes cheveux ont bien poussé, ma chérie, dit Dalton. (À vrai dire, ils étaient aussi longs que l'autorisait le statut actuel de Tess.) Mais je crois qu'ils devront faire encore un effort. Un gros effort, même.

Si enfantin que ce fût, Dalton adorait jouer les mystérieux, de temps en temps.

— Dalton ! s'impatienta Teresa.

Elle était assez fine pour avoir saisi l'allusion, mais il devait lui sembler impossible que son mari, dans la situation présente, soit déjà en mesure de réaliser son ambition ultime.

— Dalton, est-ce lié au… projet… dont tu me parles depuis si longtemps ?

— Excuse-moi, ma chérie, je n'aurais pas dû te taquiner comme ça. Et je m'avance peut-être trop, d'ailleurs… Sois patiente, tu sauras tout dans quelques minutes. Il vaut mieux que le ministre soit le premier à connaître cette nouvelle.

Dame Chanboor avait remarqué le manège de la femme qui « allumait » son mari. Après l'avoir foudroyée du regard, sans grands résultats, elle se tourna vers Bertrand, riva sur lui des yeux mauvais, puis se pencha vers Campbell :

— Vous avez du nouveau ?

Dalton se tamponna les lèvres avec sa serviette et la reposa sur ses genoux. Avant d'entrer dans le vif du sujet, il estima judicieux d'en finir avec les informations secondaires. De plus, cela soulignerait l'importance capitale de ce qu'il allait falloir faire… d'urgence.

— Le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice travaillent du matin au soir. Ils sont déjà passés dans une multitude d'endroits, où des foules avides de les entendre assistent à leurs réunions de campagne.

» Beaucoup de gens viennent pour voir la Mère Inquisitrice en chair et en os. J'ai peur qu'elle soit bien plus populaire que nous le pensions. Son récent mariage joue – hélas ! – en sa faveur. Le jeune couple est acclamé partout où il va. Les paysans font des lieues et des lieues à pied pour gagner les villes où Rahl et sa femme viennent discourir.

Les bras croisés, Hildemara marmonna un juron d'une rare obscénité, même pour elle. Si les jeunes mariés avaient les oreilles qui sifflaient, cela n'aurait rien d'étonnant…

Dalton se demanda vaguement de quels épithètes dame Chanboor l'accablait quand il lui avait déplu sans s'en apercevoir. Connaissant les insultes qu'elle lançait à son mari, ce devait être gratiné…

Bien que ses collaborateurs soient informés de son goût pour un langage « franc et direct », le peuple la pensait trop pure pour que de telles horreurs franchissent ses lèvres. Fine mouche, Hildemara ne sous-estimait pas la valeur du soutien populaire. Quand l'épouse

aimante du ministre – et protectrice bien connue de la veuve et de l'orphelin – sillonnait le pays pour vanter l'excellent travail de son mari (et soigner ses relations avec de prospères bailleurs de fonds), on lui manifestait une adoration très semblable à celle dont bénéficiait la Mère Inquisitrice.

À présent, et plus que jamais, elle devrait jouer brillamment son rôle pour assurer le succès de leur plan.

Avant de continuer son rapport, Dalton prit une nouvelle gorgée de vin.

— La Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl ont rencontré plusieurs fois les directeurs, qui semblent satisfaits par les conditions « équitables » de leur offre. En outre, la détermination et l'intelligence de Rahl paraissent les séduire…

Bertrand serra les poings.

— En tout cas, ajouta Dalton, c'est ce qu'ils affirment devant le seigneur et son épouse. Dès qu'ils ont tourné le dos, une réflexion plus poussée les conduit à changer d'avis.

Avant de continuer, Campbell s'assura que le couple Chanboor était suspendu à ses lèvres.

— C'est une chance pour nous, avec ce qui vient de se passer.

Avant de se tourner de nouveau vers la jeune femme qui continuait à le « stimuler », Bertrand dévisagea longuement son assistant.

— Et qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

Sous la table, Dalton prit la main de Teresa.

— Ministre Chanboor, très chère dame Chanboor, j'ai la douleur de vous annoncer que le pontife n'est plus de ce monde.

Teresa sursauta, poussa un petit cri et se cacha le visage derrière sa serviette pour que personne ne voie ses larmes. Elle détestait qu'on la regarde pleurer…

— J'avais cru comprendre qu'il allait mieux, dit Bertrand, le regard de nouveau braqué sur Dalton.

Une façon subtile d'exprimer ses soupçons… La mort du pontife n'avait rien pour le désespérer, mais il n'était pas bien sûr que Dalton ait eu les tripes nécessaires pour avoir accéléré son trépas. Et si c'était le cas, il se demandait pourquoi son assistant avait pris un tel risque.

Si bienvenu que fût le décès du pontife – qui libérait le trône que Bertrand lorgnait – toute suspicion d'assassinat, même si rien n'était jamais prouvé, risquait de compromettre leur plan au moment où la victoire se profilait enfin.

Sans se laisser démonter par les sous-entendus de son chef, Dalton se pencha vers lui et baissa la voix :

— Nous avons des ennuis. Trop de gens ont envie de tracer un cercle sur leur bulletin de vote. Pour les en dissuader, il faudra les

convaincre que l'enjeu du scrutin est en fait un choix de personne : notre bien-aimé pontife, ou un homme dont les bonnes paroles cachent sans doute de mauvaises intentions ?

» Vous savez que nous devons tenir les engagements pris vis-à-vis de notre… commanditaire. Perdre cette consultation est hors de question ! Nous devons nous dresser directement face à Rahl, même si c'est dangereux ! (Dalton baissa encore la voix.) Vous serez notre porte-parole, et ajouterez à votre prestige, déjà immense, celui du nouveau pontife !

Bertrand eut un sourire rayonnant.

— Très cher Dalton, vous êtes l'assistant le plus loyal et le plus compétent qu'il m'ait été donné d'avoir. Réjouissez-vous, parce que vous venez de passer en tête de liste pour l'attribution du poste de ministre de la Civilisation. Car vous devinez qu'il me faudra bientôt un remplaçant…

Enfin, tout est en place ! jubila Campbell.

Hildemara semblait stupéfaite, mais pas du tout mécontente. Pour avoir tenté de passer à travers, elle savait combien étaient serrées les mailles du filet protecteur qui entourait le pontife.

À la façon dont brillaient ses yeux, elle imaginait sans doute déjà ce que deviendrait sa vie, une fois qu'elle serait l'épouse du représentant du Créateur en ce monde. Comparée à son statut actuel, pourtant loin d'être négligeable, cette position lui permettrait d'être mille fois plus puissante.

Elle se pencha pour saisir délicatement le poignet de Campbell.

— Dalton, vous êtes encore meilleur que je le croyais. Pourtant, j'avais déjà une haute opinion de vous. Mais je n'aurais pas cru cet exploit possible…

Elle ne précisa pas de quoi elle parlait, mais c'était évident.

— J'ai fait mon devoir, ma dame, sans me laisser arrêter par les difficultés. Car je sais que seuls comptent les résultats !

Hildemara serra doucement le poignet de Dalton avant de le lâcher. Il ne l'avait jamais vue manifester une telle admiration devant un de ses « exploits ». La mort de Claudine, pourtant orchestrée de main de maître, lui avait à peine valu un hochement de tête approbateur.

Il se tourna vers Teresa, trop immergée dans son chagrin pour avoir entendu son discret dialogue avec le couple ministériel.

— Tess, ça va ?

— Dalton, le pauvre homme ! Notre cher pontife ! Puisse le Créateur veiller sur son âme, quand il l'accueillera à sa droite, la place qui lui revient !

Bertrand se pencha pour tapoter gentiment le bras de Teresa.

— De très bonnes paroles, mon enfant ! Et qui expriment à la

perfection nos sentiments à tous.

L'air sinistre, le ministre se leva pour prendre la parole. Au lieu de tendre le bras pour demander le silence, comme il en avait l'habitude, il resta immobile, la tête inclinée et les mains croisées.

Sur un geste d'Hildemara, la harpiste cessa de jouer. Les conversations et les rires moururent à mesure que les convives s'avisaient qu'il se passait quelque chose de grave.

— Bonnes gens d'Anderith, je viens de recevoir une terrible nouvelle. Ce soir, nous sommes devenus un peuple orphelin et perdu. Car le pontife nous a quittés !

Au lieu des murmures que Campbell pensait entendre, un silence de mort tomba sur l'assistance.

À cet instant, Dalton mesura vraiment la portée de son… intervention. Depuis sa naissance, il vivait sous le règne du vieux pontife, apparemment indestructible. Une époque était révolue, et plus rien ne serait comme avant. À l'évidence, beaucoup de convives avaient les mêmes pensées que lui…

Bertrand battit des cils comme s'il luttait pour refouler ses larmes. Puis il parla d'une voix vibrante d'émotion contenue :

— Baissons les yeux, mes amis, et implorons le Créateur de veiller sur l'âme de notre vénéré pontife, quand il lui ouvrira les bras. À présent, je dois vous quitter, car il me faut convoquer les directeurs, afin qu'ils accomplissent leur devoir sacré.

» En un moment si grave, alors que le seigneur Rahl et l'empereur Jagang exigent tous les deux notre allégeance – et que les nuages noirs de la guerre s'accumulent sur nos têtes – je demanderai, pour le bien du peuple, que les directeurs nomment un nouveau pontife dès cette nuit. Demain, notre guide sera intronisé afin de rétablir le lien qui nous unit au Créateur. Ainsi, nous bénéficierons de l'assistance spirituelle que notre ancien pontife, rongé par l'âge et la maladie, n'était plus en mesure de nous fournir.

— Dalton, souffla Teresa, les yeux rivés sur Bertrand, tu te rends compte que nous écoutons peut-être le futur pontife ?

Conscient que son épouse parlait en toute ingénuité, Dalton lui tapota tendrement le dos.

— Espérons-le, ma chérie… Espérons-le !

— Maintenant, nous devrions prier aussi…, murmura la jeune femme.

— Bonnes gens d'Anderith, dit Bertrand en écartant les bras, avant mon départ, recueillons-nous ensemble !

Dalton prit le bras de Franca dès qu'elle entra. Après l'avoir tirée à l'intérieur, il referma la porte de son bureau.

— Ma chère Franca, je suis ravi de vous voir ! Voilà un moment que nous n'avons plus parlé. Mille fois merci d'être venue !

— C'était important, disait votre message…

— Et il ne mentait pas ! Mais je vous en prie, asseyez-vous.

Franca s'assit et lissa les plis de sa robe. Dalton s'appuya à son bureau, à côté d'elle. Une façon de marquer qu'il s'agissait d'une rencontre amicale.

Sentant un objet contre sa hanche, il baissa les yeux, vit qu'il s'agissait du carnet de Joseph Ander et le poussa pour qu'il ne le gêne plus.

— Dalton, vous pouvez aérer un peu ? demanda Franca en s'éventant d'une main. On étouffe, dans ce bureau.

Bien que le soleil se levât à peine, c'était la stricte vérité : il faisait très chaud, et la journée promettait d'être accablante. Avec un sourire courtois, Dalton alla ouvrir la fenêtre placée derrière son bureau. Voyant que Franca trouvait cette intervention insuffisante, il ouvrit également les autres.

— Merci, Dalton. C'est très gentil à vous. À présent, si vous me disiez ce qui est si « important » ?

Campbell revint s'asseoir sur le coin de son bureau.

— Hier soir, avez-vous pu « entendre » quelque chose, pendant le banquet ? Avec l'annonce de la mort du pontife, cette soirée était hors du commun, n'est-ce pas ? Si vous avez capté certaines conversations, ça pourrait m'être très utile.

L'air désolé, Franca tira de sous la ceinture de sa robe une petite bourse dont elle sortit quatre pièces d'or.

— Voilà l'argent que vous m'avez donné depuis que j'ai des… difficultés… avec mon pouvoir. Reprenez-le, Dalton, je ne l'ai pas mérité. Et sachez que je suis navrée que vous ayez dû me convoquer parce que je ne suis pas venue vous rembourser assez vite.

Dalton savait à quel point Franca avait besoin de ces pièces. Son pouvoir étant défaillant, elle se retrouvait au chômage, et il ne lui faudrait pas longtemps pour être ruinée. Sans homme pour l'aider, elle devait gagner sa vie… ou mourir de faim. Lui rendre cette petite fortune n'était pas un geste sans importance.

— Franca, je ne veux pas de votre argent !

— Ce n'est pas le mien, justement ! Je ne l'ai pas gagné, alors pourquoi le garderais-je ?

Dalton prit les mains de son amie entre les siennes et les serra tendrement.

— Franca, nous nous connaissons depuis longtemps et nous sommes très proches. Si vous pensez vraiment ne pas avoir mérité ces pièces, je vais vous donner l'occasion de le faire !

— Mais je ne…

— Il ne s'agit pas de votre pouvoir, mais d'une autre chose que vous êtes en mesure de m'offrir.

Franca sursauta, indignée.

— Dalton, vous êtes marié ! Et à une femme superbe, en plus !

— Non, non…, bafouilla Campbell, stupéfait. Ce n'est pas… Si je vous ai laissée penser que… Excusez-moi de ne pas avoir été clair.

Dalton trouvait Franca attirante, bien qu'elle fût un peu trop vieille et franchement étrange. Même s'il n'avait jamais songé à lui faire des avances, il fut un peu déçu de voir qu'elle aurait jugé cette initiative des plus malvenues.

— Alors, que voulez-vous ?

— La vérité.

— Eh bien, il y en a plusieurs sortes, mon ami. Et certaines font plus de dégâts que les autres.

— De profondes et sages paroles…

— Quelle vérité voulez-vous connaître ?

— Franca, qu'est-ce qui cloche avec votre pouvoir ?

— Il ne fonctionne plus.

— Je le sais. Mais pourquoi ?

— Vous songez à vous reconvertir dans la sorcellerie ?

— Franca, c'est capital ! Il me faut la réponse !

— Pourquoi ?

— Je dois savoir si vous êtes la seule concernée, ou si tous les magiciens sont frappés. La magie est importante pour beaucoup de gens, en Anderith. Si elle disparaît, je dois savoir pourquoi, afin de pouvoir faire face.

— Je comprends…

— Alors, quel est le problème ? Et qui frappe-t-il ?

— Désolée, mais je n'en sais rien.

— Franca, je vous en prie, c'est essentiel pour moi !

— Dalton, n'insistez pas !

— Je dois savoir, Franca !

La magicienne baissa la tête et contempla un long moment le parquet. Puis elle prit la main de Dalton, posa les pièces sur sa paume et le força à refermer les doigts dessus.

Enfin, elle se leva et regarda l'assistant dans les yeux.

— Je vais répondre, mais je n'accepterai pas d'argent. On ne se fait pas payer pour ce genre de chose. Vous saurez uniquement parce que je… enfin, parce que vous êtes un ami.

Dalton trouva un air sinistre à Franca, comme si elle venait de prononcer sa propre sentence de mort. Il lui fit signe de s'asseoir et

elle obéit avec un soulagement évident. À croire que ses jambes avaient du mal à la porter.

— Je vous suis reconnaissant, mon amie. Du fond du cœur !

— La magie en général est menacée. Puisque vous n'êtes pas un expert en la matière, je vous épargnerai les détails. Sachez seulement que la magie agonise. Pas seulement la mienne, mais toute celle qui existait en ce monde. Elle est morte et enterrée !

— Pourquoi ? Et n'y a-t-il vraiment rien à faire ?

Franca réfléchit un moment.

— Hélas, non… Je n'en suis pas certaine, bien sûr, mais je peux vous révéler que le Premier Sorcier en personne a péri en tentant de résoudre le problème.

Dalton en resta bouche bée. Bien qu'il fût un profane en magie, il savait qu'elle était souvent bénéfique. Comme le pouvoir de guérison de Franca, qui soulageait les corps, mais aussi les âmes en proie à d'indicibles tourments.

Cet événement était plus important que la mort du pontife. Parce qu'il marquait la fin d'une époque des centaines de fois plus longue que le règne du vieil homme.

— La magie peut-elle revenir ? Un miracle est-il encore possible ? Je veux dire… eh bien, un renversement de situation…

— Je l'ignore. Un homme qui en savait beaucoup plus long que moi a échoué, et ça m'incite à penser que le phénomène est irréversible. Il reste peut-être une chance, mais j'ai bien peur qu'il soit déjà trop tard pour la saisir.

— Et quelles seront les conséquences de ce drame ?

— Je n'en sais rien…, répondit Franca, soudain plus pâle qu'une statue de cire.

— Avez-vous étudié la question ? À fond, et sous tous les angles envisageables ?

— Je ne sors plus de chez moi, et je tente l'impossible pour comprendre. Le banquet d'hier était ma première apparition publique depuis des semaines. (Franca fronça les sourcils.) Quand il a annoncé la mort du pontife, le ministre a fait allusion à un « seigneur Rahl ». De qui s'agit-il ?

Recluse volontaire, Franca n'avait entendu parler ni de Rahl ni du scrutin, supposa Dalton. Mais après ce qu'il venait d'apprendre, il n'avait pas le temps de se lancer dans d'interminables explications.

— Comme d'habitude, des concurrents surenchérissent pour avoir accès à la production d'Anderith… (Dalton tendit la main à Franca et l'aida à se relever.) Merci d'être venue et de m'avoir parlé si franchement. Votre aide m'est plus précieuse que vous l'imaginez.

Franca parut vexée d'être ainsi congédiée, mais Campbell ne

pouvait rien faire pour la consoler. Il devait se mettre au travail d'urgence !

La magicienne le regarda, ses yeux semblant sonder jusqu'au plus profond de son âme. Un regard hypnotique, pouvoir ou pas…

— Dalton, promettez-moi que je ne regretterai jamais de vous avoir dit la vérité !

— Franca, je vous assure que…

Dalton se retourna, car il venait d'entendre un bruit étrange derrière lui. Surpris, il poussa Franca en arrière.

Un gros oiseau noir s'était perché sur le rebord d'une fenêtre. Un corbeau, estima l'assistant, bien qu'il n'en eût jamais vu un de si près.

L'oiseau vola jusqu'au bureau, se posa sur un écritoire et dérapa, car il ne s'attendait sûrement pas à trouver un « perchoir » aussi lisse et mou. Il se stabilisa maladroitement, et regarda autour de lui.

Dalton contourna le bureau et dégaina son épée, posée sur le support en argent.

Franca tenta de lui saisir le poignet.

— Ne faites pas ça ! Tuer un corbeau porte malheur !

Cette fâcheuse intervention et un bond latéral de l'oiseau firent manquer sa cible à l'assistant.

Le corbeau croassa d'indignation et sautilla jusqu'à l'autre extrémité du bureau. Dalton écarta fermement Franca et leva de nouveau son épée.

L'oiseau se baissa, prit dans son bec le carnet noir de Joseph Ander et s'envola. Sans lâcher son butin, il voleta frénétiquement dans la pièce.

Dalton ferma la fenêtre placée derrière son bureau. Furieux, le corbeau l'attaqua, et ses serres entaillèrent le cuir chevelu de l'assistant pendant qu'il fermait les deux autres fenêtres.

Dalton frappa et sentit que sa lame avait frôlé le maudit oiseau. Avec des croassements assez forts pour percer les tympans des deux humains, le corbeau vola vers la fenêtre du milieu.

Campbell et la magicienne se protégèrent le visage une fraction de seconde avant que la vitre explose.

Des éclats de verre volèrent un peu partout…

Quand il baissa les mains, Dalton vit le corbeau se poser de justesse sur la branche d'un arbre dont la cime tutoyait le deuxième étage. Il faillit tomber, se rétablit de justesse et tituba sur ses pattes. À l'évidence, il était blessé.

Dalton jeta son épée sur le bureau et s'empara d'une des hallebardes qui flanquaient les étendards de guerre. Avec un grognement, il lança l'arme sur l'oiseau voleur.

Le corbeau s'envola, le livre toujours dans le bec. L'arme le rata de peu et il disparut dans le ciel.

— Je suis contente que vous l'ayez raté, dit Franca. Le tuer ne vous aurait pas porté chance.

— Il a volé le livre ! rugit Dalton, rouge de colère.

— Les corbeaux sont bizarres… Ils dérobent souvent des objets pour les offrir à leur compagne. Vous saviez qu'ils s'unissaient pour la vie ?

— Sans blague ? grogna Dalton en tirant sur ses vêtements en désordre.

— Mais la femelle trompe son compagnon. Parfois, pendant qu'il est parti chercher des brindilles pour construire leur nid, elle se donne à un autre mâle.

— Vraiment ? Et que voulez-vous que ça me fasse ?

— Eh bien, je pensais que ça vous intéresserait, par simple curiosité… (Franca approcha de la fenêtre dévastée.) Ce livre était précieux ?

— Non. (Dalton fit prudemment tomber des éclats de verre de son épaule.) Un vieux texte écrit dans une langue que plus personne ne comprend.

— Alors, le mal n'est pas si grand… Soyez heureux qu'il ne vous ait pas volé un trésor…

— Mais regardez-moi ce fouillis ! s'écria Dalton. (Il se baissa, ramassa quelques plumes noires et les jeta par la fenêtre. Puis il remarqua une tache rouge, sur son bureau.) Au moins, il aura dû verser son sang pour s'approprier son butin !

Chapitre 59

Le nouveau pontife d'Anderith, nommé et intronisé en moins de vingt-quatre heures, écarta théâtralement les bras. Campé sur un balcon, il dominait la foule qui se pressait sur la place et dans toutes les rues environnantes.

— L'heure a sonné, déclara-t-il, de mettre un terme à la haine !

Sachant que les acclamations dureraient un bon moment, Dalton profita de l'occasion pour regarder Teresa. Sans cesser de se tamponner les yeux, elle sourit courageusement à son mari. La pauvre avait passé la nuit à prier pour le repos de l'âme du défunt pontife, et à implorer le Créateur de veiller sur le nouveau.

Dalton n'avait pas dormi non plus, occupé par une réunion où Bertrand, Hildemara et lui avaient préparé le discours inaugural de l'ancien ministre de la Civilisation.

Bertrand rayonnait, Hildemara connaissait enfin son jour de gloire… et Campbell tenait fermement les rênes du pouvoir.

Aujourd'hui, l'offensive commençait.

— Devenu votre pontife, je ne saurais tolérer qu'une atroce injustice vous frappe, braves gens d'Anderith ! Le seigneur Rahl vient de D'Hara ! Que sait-il de vos désirs et de vos besoins ? Comment peut-il penser, dès sa première visite, que nous remettrons nos vies entre ses mains ?

La foule hurla sa rage. Bertrand la laissa faire un moment avant de demander le silence.

— Nous avons lutté contre la haine, et combattu des hommes sans foi ni loi qui se fichaient de voir mourir de faim des enfants. Sans relâche, nous avons lutté pour améliorer la vie du peuple d'Anderith ! Et qu'a fait pour vous le seigneur Rahl ? Rien du tout ! Où était-il quand nos enfants criaient famine ? Qu'a-t-il proposé quand d'honnêtes pères de famille ne trouvaient pas de travail ?

» Voulons-nous voir nos efforts balayés par un homme sans cœur et son épouse, une privilégiée née dans du coton ? La Mère Inquisitrice ne sait rien de la souffrance du peuple ! Elle n'a jamais vu un enfant pleurer parce qu'il a le ventre vide !

» Au moment où d'audacieuses réformes portent leurs fruits, faudrait-il renoncer à tout ?

Bertrand tapa du poing sur la rambarde pour ponctuer rageusement son discours.

— Le seigneur Rahl ne s'intéresse qu'à sa magie, voilà la vérité ! Il

est venu ici pour nous exploiter ! Car cet homme, ne vous y trompez pas, porte le masque de la bonté sur le visage hideux de la haine !

» Avec ses sortilèges, il empoisonnera nos eaux, et nous ne pourrons plus pêcher ! Oui, pour créer d'atroces armes, il souillera nos lacs, nos fleuves et même l'océan !

L'auditoire, d'abord choqué, rugit de rage en entendant ces affirmations.

Dalton notait soigneusement les réactions que provoquait chaque mot de Bertrand. Ainsi, il pourrait peaufiner le texte pour les prochains discours du pontife, et confier à ses messagers une version parfaitement au point.

— Rahl a invoqué des démons pour l'aider à livrer sa guerre inique. Vous avez sans doute entendu parler d'une série de morts étranges. Pensez-vous qu'il s'agisse d'une coïncidence ? Non, mes enfants, c'est la magie de Rahl qui tue les nôtres ! Après avoir invoqué – ou peut-être même créé – des monstres, il les a lâchés sur nous pour voir s'ils savaient bien tuer. Ces démons brûlent des innocents ou les forcent à se noyer. Parfois, ils les obligent à se jeter dans le vide du haut d'un toit ou d'une falaise !

Terrifiés, des hommes et des femmes crièrent.

— Oui, Rahl se sert de nous pour tester ses abominables armes ! Bientôt, sa magie fera naître un brouillard maléfique qui s'infiltrera jusque dans nos maisons ! Voulez-vous que vos enfants respirent cette brume empoisonnée ? Accepterez-vous de les voir mourir étouffés à cause des incantations de Richard Rahl, un apprenti sorcier qui ne se soucie pas de prendre des précautions ? Désirez-vous les voir devenir difformes parce qu'ils auront nagé dans une mare souillée par la magie du D'Haran ?

» Voilà ce qui nous attend, si nous n'empêchons pas ce couple de prédateurs d'annexer notre pays ! Rahl nous tuera tous, afin que ses puissants amis viennent s'approprier nos biens. C'est pour nous détrousser qu'il est là, n'en doutez pas !

Désormais, de l'angoisse se lisait sur tous les visages.

Dalton se pencha vers Bertrand et murmura :

— L'eau et l'air, c'est ça qui les terrorise ! Insistez !

Le pontife hocha imperceptiblement la tête.

— Voilà ce qui arrivera, mes enfants, si nous laissons ce dictateur agir comme il l'entend. Sa magie empoisonnera l'air que nous respirons et l'eau que nous buvons. Pendant que ses sbires et lui s'enrichiront, de pauvres travailleurs, anderiens comme hakens, souffriront et mourront. Rahl utilisera notre air et notre eau pour créer des monstres et imposer une guerre dont personne ne veut.

Bertrand leva une main.

— L'Ordre Impérial propose d'acheter notre production deux fois

plus cher que nous la vendons actuellement.

Des cris de joie montèrent de la foule.

— Rahl nous volera tout ! Voilà le choix qui s'offre à vous, braves gens d'Anderith ! Croire les mensonges d'un sorcier venu de D'Hara qui vous dépouillera de vos droits les plus élémentaires, puis se servira de votre pays pour développer son pouvoir et imposer coûte que coûte une guerre inutile ! Un monstre qui affamera nos enfants ou les utilisera comme cobayes, pour mesurer les effets de ses sortilèges et de ses ignobles créatures !

» L'autre possibilité est de commercer avec l'Ordre Impérial et d'enrichir vos familles au-delà de l'imaginable !

À présent, la foule était vraiment conquise. Venus écouter leur nouveau pontife avec de l'amour plein le cœur, ces gens entendaient pour la première fois un discours qui leur fournissait de bonnes raisons de rejeter le seigneur Rahl. Et de le redouter, par-dessus le marché.

Mais surtout, de le haïr sans se sentir coupables !

Sur la liste qu'il tenait discrètement, Dalton avait rayé les arguments inefficaces et entouré d'un cercle ceux qui mettaient en plein dans le mille. Comme Bertrand et lui l'avaient prévu, le mot « enfant », associé à une énumération d'horreurs, suffisait à pousser une foule au bord de l'émeute. Dès qu'ils l'entendaient, à condition qu'il soit utilisé à bon escient, la plupart des gens perdaient tout leur bon sens.

L'homélie sur la paix était également une poule aux œufs d'or. Les auditeurs de Bertrand avaient été terrifiés d'apprendre que le seigneur Rahl était le fauteur de guerre, et que ce conflit ne servirait à rien. Les gens voulaient la paix à n'importe quel prix. Et quand ils devaient régler la facture, ils s'y résignaient, parce qu'il était trop tard pour faire autrement.

— Mes amis, nous devons dire « non » au seigneur Rahl, oublier cet épisode pénible de notre histoire et nous tourner résolument vers l'avenir. Croyez-moi, ce n'est pas le moment de renoncer à tout pour devenir les esclaves d'un sorcier assoiffé de pouvoir et de sang. La paix peut être sauvée, si on lui donne une chance. Avec lui, elle n'en aura aucune.

» Je sais que ce tyran jettera aux orties nos traditions et nos croyances. Sous son règne, vous n'aurez plus de pontife pour vous guider. Mais je m'inquiète à votre sujet, mes enfants, pas pour moi-même. Il me reste encore tant de choses à faire, et tellement d'amour à vous donner. J'ai été béni, mes amis, et je tiens tellement à me dévouer pour le bien commun !

» Je t'en conjure, peuple d'Anderith si fier et si droit, montre ton mépris à l'usurpateur venu de D'Hara ! Fais-lui savoir que tu n'es pas

dupe de ses ruses !

» Par ma bouche, mes enfants, le Créateur vous implore de tracer une croix sur votre bulletin, le jour du scrutin. Chassons d'Anderith le vil manipulateur ! Foulons aux pieds ses mensonges ! Refusons sa tyrannie ! Expulsons-le de chez nous, et la Mère Inquisitrice avec lui !

Alors que la foule rugissait à en faire trembler les bâtiments environnants, Bertrand leva les bras et les croisa pour former un « X » géant visible depuis les derniers rangs.

Le couvant d'un regard enamouré, Hildemara applaudit à tout rompre.

Quand il eut obtenu le silence en tendant un bras paternel, Bertrand prit la main de sa femme et la leva au-dessus de leurs têtes, comme s'il était encore besoin de présenter dame Chanboor au peuple.

Les acclamations furent à peine moins longues que celles qui avaient salué le nouveau pontife.

Heureuse de jouer enfin le rôle qu'elle répétait en secret depuis des années, Hildemara leva les mains pour demander le silence.

Et elle l'obtint en un clin d'œil.

— Bonnes gens d'Anderith, si vous saviez à quel point je suis fière d'être l'épouse d'un tel homme !

Les clameurs couvrirent sa voix. Extatique, elle les savoura un moment, puis réclama de nouveau le silence.

— Depuis des années, je le vois travailler sans relâche pour faire le bonheur d'Anderith et de son peuple. Sans chercher la célébrité, heureux de son anonymat, il n'a jamais cessé de s'échiner, prenant à peine le temps de manger et de dormir. Et lorsque je lui demandais de se ménager, savez-vous ce qu'il répondait ? « Hildemara, tant qu'un seul enfant aura encore faim, me reposer serait un crime ! »

Entendant l'auditoire applaudir à tout rompre, Dalton se tourna discrètement pour boire une gorgée de vin.

Teresa se serra contre lui et lui prit le bras.

— Dalton, souffla-t-elle, en nous donnant Bertrand, le Créateur a répondu à toutes nos prières.

L'assistant faillit éclater de rire, mais il vit que sa femme ne plaisantait pas. Dépité, il soupira d'agacement. Le Créateur n'était pour rien dans cette affaire. Si Bertrand était aujourd'hui au sommet, c'était à un certain Dalton Campbell qu'il le devait. Et à personne d'autre !

— Tess, sèche tes larmes. Le meilleur est encore à venir.

— Pour le salut de nos enfants, continua Hildemara quand le calme fut revenu, je vous demande de rejeter la haine et la division que le seigneur Rahl dissimule derrière ses sourires et sa bonté !

» Pareillement, opposez une fin de non-recevoir à la Mère Inquisitrice. Que sait-elle des humbles et des miséreux ? Née dans un

palais, une cuiller en argent dans la bouche, que connaît-elle des souffrances d'un travailleur ? Montrez-lui que son « droit héréditaire à gouverner » n'est plus de mise. Faites-lui savoir que nous ne nous laisserons pas tromper par ses beaux discours qui visent à nous exploiter et à nous voler nos biens ! Apprenez-lui que sa douillette existence de privilégiée nous inspire le plus profond mépris ! Dites « non » à cette femme qui ose tenter d'imposer sa volonté à un peuple qu'elle ne connaît pas !

» Le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice sont assez riches comme ça. S'ils veulent s'engraisser davantage, qu'ils ne le fassent pas chez nous ! Anderith ne sera pas l'auge de ces porcs !

Tandis que la foule hurlait à pleins poumons les noms du nouveau pontife et de son épouse, Dalton bâilla et se frotta les yeux. Quand donc avait-il dormi pour la dernière fois ?

Pour que l'élection du pontife soit unanime, il avait dû forcer la main d'un des directeurs. Même si elle n'était pas requise, l'unanimité supposait qu'une intervention divine avait facilité le choix du nouveau chef, et elle renforçait sa position durant son règne.

Lorsque Bertrand recommença à haranguer la foule, Dalton l'écouta d'une oreille distraite… jusqu'à ce qu'il l'entende mentionner son nom.

— C'est pourquoi, parmi d'autres raisons qu'il serait trop long d'énumérer, je me suis impliqué dans le processus qui a conduit à la nomination de mon successeur. Permettez-moi de vous présenter un homme qui vous protégera et vous servira aussi bien que tous ceux qui l'ont précédé à ce poste. Bonnes gens, voici Dalton Campbell, votre nouveau ministre de la Civilisation !

Teresa tomba à genoux devant Bertrand, la tête humblement inclinée.

— Votre Grâce, dit-elle, merci d'avoir reconnu la valeur de mon mari. Et soyez béni d'avoir tant fait pour lui !

Au lieu de la fierté qu'il s'attendait à éprouver, Dalton se sentit surnuméraire, comme une vieille fille qui fait tapisserie dans une salle de bal. Teresa savait combien il avait travaillé dur pour en arriver là. Et voilà qu'elle attribuait à Bertrand Chanboor tout le mérite de sa fulgurante ascension.

Telle était la force de la parole du pontife ! Alors qu'il réfléchissait au discours qu'il allait prononcer pour soutenir la position de Bertrand et d'Hildemara, Dalton songea que c'était plutôt une bonne chose. Car le peuple, comme Teresa, serait subjugué et voterait dans le sens que lui indiquait son guide spirituel.

Mais le plus impressionnant restait encore à venir. Car Dalton allait tirer de sa manche un atout majeur…

La puanteur agressa les narines de Campbell dès que le gardien eut ouvert la porte de la cellule. À l'intérieur, il faisait trop noir pour qu'on y voie quoi que ce fût.

Dalton claqua des doigts. Aussitôt, les deux geôliers, des Anderiens, décrochèrent des torches de leurs supports muraux et accoururent.

— Tu es sûr qu'il est toujours vivant ? demanda-t-il à l'un des hommes. As-tu vérifié ?

— Il n'est pas mort, messire ministre, je vous le garantis.

Un instant, Dalton fut déconcerté de s'entendre appeler par son titre. Quand on s'adressait à lui ainsi, il lui fallait toujours une fraction de seconde pour se mettre dans la peau du personnage. Dalton Campbell, ministre de la Civilisation… Une douce musique à ses oreilles…

— Par là, messire ministre, dit le gardien en brandissant sa torche.

Dalton enjamba des hommes si crasseux qu'on les voyait à peine sur le sol brunâtre. Une eau fétide coulait dans une dépression, au centre de la cellule. En amont, c'était une source d'eau « potable ». En aval, l'évacuation des latrines. Le sol, les murs et les prisonniers grouillaient de vermine.

Au fond de la cellule, une fenêtre défendue par d'épais barreaux – et de toute façon trop petite pour qu'un adulte puisse passer – donnait sur une étroite ruelle. Si la famille ou les amis des détenus se souciaient encore d'eux, ils pouvaient venir leur parler et les faire manger.

Avec les fers qu'ils portaient aux poignets et aux chevilles, les prisonniers ne pouvaient pas s'entre-tuer pour la nourriture. En fait, ils étaient condamnés à rester allongés sur le sol, car leurs chaînes les empêchaient de marcher. Pour survivre, il leur restait la solution de sautiller, puis de coller la bouche à la fenêtre pour se faire nourrir. Et si personne ne venait les alimenter, ils crevaient d'inanition.

Tous les prisonniers étaient nus, et il y avait même dans le lot une vieille femme rachitique et édentée. Dalton n'aurait pas juré que certains de ces misérables n'étaient pas déjà morts. En tout cas, ils ne réagissaient plus quand on les piétinait.

— Gardien, je suis surpris qu'il ait survécu…

— Ses fidèles viennent le nourrir tous les jours, et il leur parle quand il a fini de manger. Ils s'assoient en rond et l'écoutent comme s'il était un prophète.

Dalton ignorait que le fanatique avait gardé des disciples actifs. Un très bon point ! Avec des excités prêts à agir, le processus serait lancé encore plus rapidement.

— Le voilà, ministre Campbell, dit le plus grand des deux gardiens.

Il flanqua un coup de pied dans les côtes d'un homme couché sur le flanc.

Le prisonnier tourna la tête avec une lenteur délibérée.

Un œil étonnamment brillant et vif se braqua sur Dalton.

— Serin Rajak ?

— Lui-même…, grogna l'homme. Que voulez-vous ?

Dalton s'accroupit et faillit vomir sur le détenu. La puanteur était insupportable.

— Je suis le nouveau ministre de la Civilisation, maître Rajak. Et mon premier acte sera de réparer l'injustice qui vous a frappé.

Dalton vit que Rajak était borgne. Une cicatrice boursouflée et purulente remplaçait son œil gauche.

— Une injustice ? Il n'y a que ça dans le monde ! La magie fond sur les pauvres gens comme un prédateur affamé. C'est à cause d'elle que je suis là. Mais je n'ai jamais plié l'échine sous son joug ! Non, messire, jamais ! Ce monstre ne me dévorera pas !

» Pour la cause, j'ai été heureux de sacrifier un de mes yeux. Le sale boulot d'une sorcière, messire ! Si vous voulez que je renonce à ma guerre sainte contre la magie, vous pouvez me laisser crever ici ! Vous m'entendez ? Je ne rendrai jamais les armes !

Dalton recula tandis que Rajak se débattait sur le sol, acharné à briser des chaînes que même un fou aurait dû savoir trop solides pour lui.

Il insista jusqu'à ce que du sang coule de ses poignets.

— Je n'abandonnerai jamais le combat, vous m'entendez ? Je ne me vendrai pas à ceux qui utilisent la magie pour torturer les véritables adorateurs du Créateur !

Dalton posa une main sur l'épaule graisseuse du fanatique.

— Maître Rajak, vous vous méprenez sur mes intentions. La magie cause de grands torts à notre pays. Des gens meurent brûlés ou noyés et d'autres se jettent dans le vide sans raison…

— De la sorcellerie !

— C'est ce que nous redoutons…

— Les sorciers envoûtent de pauvres innocents. J'ai voulu vous avertir, mais personne ne m'a écouté ! J'ai tenté d'aider mon pays, et regardez ce qu'on m'a fait !

— C'est pour ça que je suis venu, Serin… Je vous crois, et j'ai besoin de vous. J'entends vous libérer, et vous prier de m'aider.

L'œil unique de Rajak brilla comme un phare dans une nuit d'encre.

— Le Créateur soit loué ! murmura-t-il. Enfin, je vais pouvoir accomplir Son œuvre !

Chapitre 60

Richard était abasourdi par le spectacle. L'avenue principale de Fairfield grouillait de gens dont presque tous portaient une bougie. Une marée humaine déferlait dans la ville avec une majestueuse lenteur.

Le crépuscule approchait. À l'ouest, le soleil sombrait derrière les montagnes, les colorant de pourpre et d'or. Tout l'après-midi, des nuages noirs s'étaient accumulés au-dessus de la cité, et des roulements de tonnerre retentissaient au loin. Dans l'air humide, les sabots des chevaux soulevaient des colonnes de poussière grise. À intervalles irréguliers, quelques grosses gouttes d'eau s'écrasaient sur le sol, annonçant qu'un orage couvait.

Autour du Sourcier, de la Mère Inquisitrice et de Du Chaillu, les soldats d'harans à cheval formaient un cercle d'acier et de cuir. Avec une grande habileté, ils refusaient de céder un pouce de terrain tout en parvenant à ne pas donner aux manifestants le sentiment qu'ils les forçaient à s'écarter. Inlassablement, la foule continuait à se déverser sans leur accorder la moindre attention. Mais avec la pénombre, elle croyait peut-être avoir affaire à des gardes anderiens.

Les maîtres de la lame n'étaient nulle part en vue. De temps en temps, ils se volatilisaient, histoire de se poster au meilleur endroit possible, en cas d'ennuis.

Du Chaillu bâilla et s'étira. Au terme d'une longue journée de voyage, le seigneur Rahl et sa suite venaient enfin d'atteindre Fairfield.

N'aimant pas du tout ce qu'il voyait, le Sourcier guida ses compagnes et son escorte jusqu'à une ruelle déserte, près de la plus grande place de la ville. Puis il sauta à terre, désireux d'aller jeter un coup d'œil à la procession. Sans ses hommes, évidemment… Si valeureux que fussent les soldats d'harans, les manifestants étaient trop nombreux pour eux. Et dans la nature, des fourmis minuscules, en s'unissant, pouvaient venir à bout d'un insecte considérablement plus gros qu'elles…

Avec quelques guerriers, Richard et Kahlan partirent épier le défilé d'Anderiens et de Hakens. Jugeant inutile de demander une autorisation, Du Chaillu leur emboîta le pas. Après avoir sondé les environs, et conclu qu'il n'y avait pas de danger, Jiaan se joignit à eux.

Ils se postèrent entre deux bâtiments pas très hauts et observèrent.

Un podium en pierre dominait la place. Avant leur départ, Richard

y était monté pour s'adresser à une foule qui l'avait écouté avec une grande ouverture d'esprit. Le Sourcier et sa femme avaient décidé de faire un détour en ville pour un dernier discours public. Ensuite, ils s'attaqueraient à une tâche monumentale : passer au peigne fin tous les écrits signés de la main de Joseph Ander – ou le concernant – pour découvrir un moyen de bannir les Carillons.

Ces derniers jours, la situation s'était aggravée. Les créatures semblaient être partout à la fois. De justesse, Richard et Kahlan avaient pu empêcher certains de leurs soldats, gagnés par l'ivresse de la mort, de se laisser tomber dans des flammes ou de se jeter à l'eau. Pour d'autres, ils n'avaient rien pu faire. Avec ces drames, aucun membre de la petite colonne n'avait beaucoup dormi.

Les manifestants entonnèrent un slogan :

— Jamais plus la guerre ! Jamais plus la guerre !

On eût dit l'écho d'un tonnerre très lointain.

Richard n'avait aucune objection contre cette profession de foi, qu'il partageait de tout cœur. Mais les yeux brillants de rage des manifestants ne lui disaient rien de bon. Et pas davantage la colère qui faisait vibrer leurs voix.

Près du podium, un homme hissa une petite fille sur ses épaules afin que tout le monde la voie.

— Elle veut dire quelque chose ! Je vous en prie, écoutez-la ! Oui, laissez parler mon enfant !

Sous les encouragements des manifestants, la fillette de dix ou onze ans sauta des épaules de son père, se reçut sur les marches de la plate-forme, les gravit et vint s'appuyer à la rambarde.

— Par pitié, cher Créateur, s'exclama-t-elle, écoute nos prières ! Faites que le seigneur Rahl ne nous impose pas la guerre ! (La gamine jeta un coup d'œil à son père et continua dès qu'il l'eut encouragée d'un hochement de tête :) Nous ne voulons pas de ce conflit ! Créateur, imposez au seigneur d'haran de laisser une chance à la paix !

Richard eut le sentiment qu'une lance de glace venait de lui transpercer le cœur. Il aurait voulu répondre à cette enfant, lui révéler des dizaines de choses qu'elle ne pouvait pas savoir. Mais il devina qu'elle ne l'aurait pas écouté.

Pour tenter de le réconforter, Kahlan tapota le dos de son mari.

Une autre fillette, un peu plus jeune, rejoignit la première sur le podium.

— Cher Créateur, implora-t-elle, faites que le seigneur Rahl laisse une chance à la paix !

Une procession de parents, leurs enfants dans les bras, se forma devant la plate-forme. Tous les gamins gravirent les marches et délivrèrent le même message – certains sans le comprendre – puis retournèrent fièrement près de leur famille.

Ces gosses récitaient une leçon, Richard n'en douta pas un instant. Spontanément, les enfants ne parlaient pas ainsi.

Mais ils semblaient croire ce qu'ils disaient, et cela serra le cœur du Sourcier.

Certains paraissaient hésitants, et d'autres très nerveux, mais la plupart rayonnaient de joie et de fierté à l'idée de participer à ce grand événement. À la passion qu'il entendait dans les voix des plus grands, Richard comprit qu'ils pensaient prononcer des paroles susceptibles de modifier l'histoire du monde. Une prière qui empêcherait des massacres inutiles.

— Cher Créateur, lança un petit garçon, pourquoi le seigneur Rahl veut-il faire du mal aux enfants ? Faites qu'il laisse une chance à la paix !

La foule acclama l'orateur en herbe. Voyant cette réaction, il répéta ses deux phrases, et les applaudissements crépitèrent de plus belle. Dans la foule, beaucoup d'adultes pleuraient.

Kahlan et Richard échangèrent un regard désolé. À leurs yeux, il semblait évident que tout cela n'avait rien de spontané. Ils avaient entendu parler de ces défilés pour la paix, mais y assister leur glaçait les sangs.

Un homme que le Sourcier reconnut – le directeur Prevot – remplaça les enfants sur le podium.

— Seigneur Rahl, Mère Inquisitrice, si vous m'entendez, oserez-vous me répondre ? Pourquoi voulez-vous déchaîner sur le pauvre peuple d'Anderith votre magie maléfique ? Au nom de quoi prétendez-vous nous entraîner dans une guerre dont nous ne voulons pas ?

» Écoutez nos enfants, car la vérité sort de leur bouche !

» Il n'y a aucune raison de préférer le conflit au dialogue. Si vous vous souciez de la vie d'enfants innocents, asseyez-vous à une table de négociation avec l'Ordre Impérial et réglez pacifiquement vos différends. L'Ordre en a la volonté, alors pourquoi lui tourner le dos ? Désirez-vous faire la guerre pour conquérir des nations qui ne vous ont jamais nui et réduire en esclavage leur population ?

» Entendez le message d'amour de ces enfants et, par pitié, pour le bien de tous, laissez une chance à la paix !

La foule reprit en chœur cette prière :

— Une chance à la paix ! Une chance à la paix !

L'homme laissa le peuple chanter un moment avant de demander le silence.

— Notre nouveau pontife a tant de bienfaits à nous apporter ! Et nous avons désespérément besoin de ses lumières ! Pourquoi le seigneur Rahl tente-t-il de l'empêcher de nous faire du bien ? Pourquoi veut-il mettre en péril la vie de nos enfants ?

» Pour assouvir sa cupidité ! Voilà la réponse, mes amis !

Kahlan posa une main sur l'épaule de Richard, mais ce geste ne le consola pas beaucoup. Devant ses yeux, les flammes du mensonge consumaient l'œuvre à laquelle il s'était dévoué corps et âme.

— Cher Créateur, continua Prevot, ses mains croisées levées vers le ciel, merci de nous avoir donné un tel pontife ! Cet homme aux talents incomparables et à la pureté sans faille sera le chef spirituel le plus équitable et le plus digne qui ait jamais régné sur Anderith ! Cher Créateur, fasse le ciel qu'il ait la force de s'opposer à la perversité du seigneur Rahl !

Le directeur écarta les bras.

— Bonnes gens d'Anderith, penchons-nous ensemble sur la véritable personnalité du prédateur venu de D'Hara. Un homme assez audacieux pour épouser la Mère Inquisitrice, qui veillait jusqu'à présent sur le destin des Contrées du Milieu !

La foule grogna de mécontentement. Après tout, il s'agissait de *sa* Mère Inquisitrice !

— Mes amis, ce sinistre personnage, qui multiplie les discours sur le bien et la pureté, avait déjà une épouse ! Et il l'amène partout avec lui, alors qu'elle est enceinte de ses œuvres ! Oui, sachant que cette femme allait lui donner un enfant, il a quand même épousé la Mère Inquisitrice, pour en faire sa deuxième catin ! Combien de femmes rejoindront ces deux-là afin de porter la semence de ce monstre immoral ? Et combien de bâtards a-t-il déjà semé en Anderith ? Qui peut dire combien de nos filles il a pris par la force, depuis qu'il séjourne parmi nous ?

La foule parut sincèrement choquée. En plus d'être indigne d'un homme civilisé, ce comportement était une insulte pour la Mère Inquisitrice.

— L'autre femme clame partout qu'elle est l'épouse de Rahl et qu'elle porte son enfant ! Quelle sorte de porc est ce D'Haran ?

» Dame Chanboor est tellement bouleversée par cette indignité qu'elle a dû s'aliter pour pleurer dans l'intimité de sa chambre. Le pontife est révolté qu'un tel débauché ait osé franchir la frontière de notre beau pays. Ensemble, notre chef et sa compagne vous implorent de dire « non » à cet immonde pourceau !

— Ce sont des mensonges, fit Du Chaillu en tirant sur la manche de Richard. Je vais aller dire la vérité, pour que ces gens sachent qu'il n'y a pas de mal dans la vie du *Caharin* ! Oui, ils comprendront !

— Tu n'iras nulle part, grogna Richard. (Il retint la Baka Tau Mana par le bras.) Ces excités ne t'écouteraient pas.

— Notre femme-esprit ne fait rien d'immoral ! cria Jiaan, hors de lui. Elle doit se justifier devant ses accusateurs.

— Mon ami, intervint Kahlan, Richard et moi savons la vérité. Tu

la connais aussi, comme Du Chaillu elle-même et tous vos compagnons. Rien d'autre n'importe. Ces gens, sur la place, n'ont plus d'oreilles pour entendre la vérité. C'est ainsi, par le mensonge, que les tyrans brisent la volonté des peuples.

Jugeant qu'il en avait entendu assez, Richard allait tourner les talons quand il vit une colonne de flammes orange monter de la foule. Le cri perçant qui retentit indiqua qu'une bougie avait dû embraser la robe de la jeune fille qui hurlait.

Et elle avait déjà les cheveux en feu.

À la vitesse où se propageaient les flammes, Richard comprit que ce n'était pas un accident.

Les Carillons venaient de frapper !

Pas très loin de la jeune fille, un homme brûla à son tour. La foule hystérique hurla que le seigneur Rahl se vengeait en déchaînant sa magie. Alors que les deux victimes se consumaient comme si elles avaient été couvertes de poix, les manifestants se dispersèrent dans une épouvantable bousculade. Les parents de la gamine tentèrent d'étouffer les flammes avec une veste, mais elle prit également feu, ajoutant à la puissance de l'incendie. Carbonisé sur pieds, l'homme s'écroula sur le sol.

Comme si les esprits du bien eux-mêmes ne pouvaient plus supporter ce spectacle, une averse tomba du ciel. Très vite, son rugissement couvrit celui des flammes et les cris de terreur de la foule. Telle une chape de plomb, l'obscurité occulta la scène à mesure que les bougies s'éteignaient.

Les deux victimes brûlaient toujours, dévorées vivantes par les Carillons. Pour elles, il n'y avait plus rien à faire.

Et si le Sourcier n'agissait pas, le monde entier partagerait tôt ou tard leur sort.

Kahlan tira Richard en arrière. Le petit groupe courut jusqu'aux chevaux et cria des ordres aux hommes qui attendaient de battre en retraite.

Tenant son cheval par la bride, Richard guida ses compagnons hors de Fairfield.

— Les rapports ne mentaient pas, dit-il à Kahlan. Quelqu'un a monté les citadins contre nous.

— Heureusement, le vote aura lieu dans quelques jours, rappela l'Inquisitrice. Nous perdrons des voix ici, mais il reste les autres régions d'Anderith…

Sous la pluie battante, Richard passa son bras libre autour des épaules de sa femme.

— La vérité triomphera ! lança-t-il.

— Le plus important, intervint Du Chaillu, ce sont les Carillons. (La femme-esprit semblait effrayée et déprimée.) Quoi qu'il arrive, nous

devons les bannir ! Je refuse qu'ils me tuent une deuxième fois ou qu'ils s'en prennent à notre enfant.

» Anderith est un pays parmi tant d'autres. Les Carillons, eux, sont partout. Je ne veux pas donner la vie à mon bébé dans un monde où ils rôdent. S'ils restent, nous ne serons plus en sécurité nulle part ! Ta vraie mission est là, *Caharin* !

— Je sais, je sais…, souffla Richard. Je trouverai peut-être ce qu'il me faut dans la bibliothèque du domaine !

— Le ministre et le pontife semblent avoir opté pour l'autre camp, dit Kahlan. Ils nous interdiront peut-être d'y retourner.

— Nous y entrerons – par la force s'il le faut !

Le Sourcier s'était engagé dans une rue parallèle à l'avenue principale. De là, ils gagneraient la route du domaine, puis le camp où attendaient leurs soldats.

Richard remarqua que Kahlan semblait fascinée par quelque chose. Suivant son regard, il vit qu'il s'agissait de l'enseigne d'une herboriste qui faisait aussi office de sage-femme.

Du Chaillu approchait du terme. Qu'elle veuille ou non le voir naître dans cet univers, elle serait bientôt obligée de mettre au monde son bébé.

Chapitre 61

La journée, déjà très longue, se termina par une heure de progression pénible sous la pluie. Incapable de chevaucher tant elle se sentait mal, Du Chaillu tenta de marcher, eut de plus en plus de difficultés et fut obligée, malgré son honneur chatouilleux, d'admettre qu'elle ne pouvait plus avancer seule.

Richard et Jiaan se relayèrent pour la porter jusqu'au camp, où il restait moins de la moitié des hommes. Les autres, dispersés en Anderith, participaient à d'ultimes réunions et s'apprêtaient à superviser le dépouillement du scrutin.

Très agacé par la pluie, Richard dut reconnaître qu'elle avait néanmoins un avantage : leur enthousiasme littéralement douché, les manifestants étaient tous rentrés chez eux.

En temps ordinaire, le Sourcier aurait insisté pour que la femme-esprit aille sans tarder sous sa propre tente. La voyant accablée de mélancolie, après ce qu'elle avait entendu à Fairfield, il comprit qu'elle avait davantage besoin de compagnie que de repos.

Kahlan s'en aperçut aussi. Au lieu d'expulser la Baka Tau Mana, comme elle l'avait fait presque chaque soir, elle lui donna un morceau de pain de tava pour calmer ses nausées, et l'invita à s'asseoir sur un sac de couchage. Pendant que Jiaan allait chercher des vêtements secs pour la femme-esprit, l'Inquisitrice se chargea de lui essuyer le visage et les cheveux.

Richard s'assit à sa table de travail de campagne. Après ce qu'il avait vu à Fairfield, il aurait donné cher pour pouvoir envoyer au général Reibisch l'ordre de marcher sur Anderith.

Alors que le Sourcier broyait du noir, le capitaine Meiffert demanda la permission d'entrer. Dès que son seigneur lui eut donné l'autorisation, l'officier se glissa sous la tente après s'être secoué de son mieux pour ne pas trop dégouliner.

— Capitaine, dit Richard, je tiens à vous féliciter. Vos rapports étaient d'une parfaite précision. J'aurais préféré vous passer un savon parce que vos éclaireurs avaient exagéré. Hélas, il n'en est rien, et Fairfield se soulève pour de bon contre nous.

Meiffert ne parut pas ravi d'avoir eu raison. De fait, la situation n'avait rien de réjouissant. Du bout d'un index, l'officier écarta les mèches blondes collées sur son front.

— Seigneur Rahl, je crois que nous devons dire au général Reibisch de nous rejoindre en Anderith. Les choses se détériorent chaque jour.

Et on me signale la présence dans ce pays de « gardes spéciaux » qui semblent d'une autre trempe que les soldats réguliers.

— Je suis d'accord avec le capitaine, dit Kahlan, toujours agenouillée près de Du Chaillu. Nous devons aller à la bibliothèque pour trouver une arme contre les Carillons. Tenter de contredire les gens qui nous calomnient serait une perte de temps !

— Nous gagnerons malgré eux ! répondit Richard.

— Tu en es si sûr que ça ? Et si tu te trompais ? De toute façon, nous ne pouvons pas nous consacrer à ce combat, parce qu'il y a un problème beaucoup plus urgent !

— La Mère Inquisitrice a raison, dit Meiffert.

— Je dois croire que la vérité l'emportera ! insista Richard. Sinon, quelle option nous reste-t-il ? Mentir aux gens pour qu'ils se joignent à nous ?

— Cette méthode réussit très bien à nos adversaires, rappela Kahlan.

— J'aimerais appeler Reibisch à la rescousse ! s'écria Richard. C'est la stricte vérité. Mais nous ne pouvons pas le faire !

— Seigneur, insista Meiffert, qui paraissait avoir prévu les réticences du Sourcier, nous avons assez d'hommes ici. Pendant que le général approchera, ils s'empareront des Dominie Dirtch, et il n'y aura plus de danger.

— J'ai pensé des centaines de fois à cette solution, soupira Richard. Mais une petite voix me dit que ce serait de la folie !

— Pourquoi ? demanda Kahlan.

— Parce que nous ignorons comment fonctionnent les Dominie Dirtch !

— Nous demanderons aux soldats qui s'en occupent…

— Ils n'ont jamais utilisé ces armes. Tout ce qu'ils savent, c'est qu'ils doivent les faire sonner en cas d'attaque, pour pulvériser les agresseurs. Sur ce plan, nous sommes aussi avancés qu'eux…

— Seigneur, dit Meiffert, après le scrutin, tous les hommes reviendront ici. Avec mille soldats, nous pourrons nous emparer des Dominie Dirtch sur une vaste zone, et les troupes de Reibisch traverseront la frontière en toute sécurité. Ensuite, elles prendront le contrôle du reste de la ligne de défense. L'Ordre Impérial sera coincé, et s'il tente de passer, nous aurons une chance de l'écraser définitivement.

— À un détail près, grogna Richard. Nous ignorons comment fonctionnent les Dominie Dirtch !

— Nous savons l'essentiel ! objecta Kahlan, de plus en plus nerveuse.

— Et ça ne suffit pas ! Pour commencer, nous ne pouvons pas les prendre toutes, comme l'a souligné le capitaine. Mille hommes ne

parviendraient pas à couvrir entièrement la frontière. Et c'est tout le problème ! Vous vous souvenez de notre arrivée ? Une semaine plus tôt, les « cloches » avaient fait des ravages…

— C'est vrai, mais personne ne sait pourquoi elles ont sonné. Alors, ça change quoi ?

— Imaginez que nous contrôlions une partie des Dominie Dirtch, puis disions au général de venir. Que se passera-t-il si les soldats anderiens des postes que nous n'avons pas conquis font sonner leurs armes ?

— Rien du tout ! répondit Kahlan. Parce que nos hommes seront trop loin de ces secteurs-là.

— Tu en es certaine ? Et si ça faisait sonner *toutes* les Dominie Dirtch ? Qui t'assure qu'elles ne sont pas liées ? Tu te souviens des propos du sergent Beata ? Toutes les armes ont frappé, et il y a eu des morts partout.

— On ignore pourquoi ! répéta Kahlan. Les soldats ne les ont pas activées !

— Qu'en sais-tu ? Qui te dit qu'un soldat, le long de la ligne, n'a pas frappé une Dominie Dirtch avec son marteau ? Et fait sonner les autres ? C'est peut-être un accident, et la section responsable ne se dénonce pas par crainte d'une punition. Ou un de ces jeunes gens, mort d'ennui, aura voulu essayer pour voir le résultat…

» Qu'arrivera-t-il si ça se reproduit alors que nos troupes approchent d'Anderith ? Le général Reibisch commande au minimum cent mille hommes. Tu veux qu'ils se fassent massacrer ?

Richard soutint le regard de Kahlan, puis celui du capitaine.

— Vous voyez la catastrophe ? Toute notre armée du Sud, perdue en quelques secondes ?

— Je doute fort…, commença Kahlan.

— Tu veux risquer la vie de ces hommes sur un « je doute fort » ? Je ne suis pas certain d'avoir raison, mais tu peux en dire autant, si tu es honnête ! Je refuse de jouer aux dés avec la vie de mes soldats ! Et vous, capitaine ? Seriez-vous un flambeur invétéré ? Prêt à miser jusqu'à l'existence de ses camarades ?

Meiffert secoua la tête.

— Si ma seule vie était en jeu, seigneur, je prendrais le risque sans hésiter. Mais là…

Dehors, la pluie semblait s'être calmée un peu. Par le rabat entrouvert, Richard vit que les hommes avaient repris leurs activités. Les feux étant interdits, sauf en de rares endroits, ils devaient nourrir les chevaux et s'occuper de leurs armes dans une obscurité presque totale.

— Je ne peux rien opposer à ça, soupira Kahlan. Mais Jagang approche, et si le vote nous est défavorable, il s'emparera d'Anderith

et sera invincible derrière la ligne de Dominie Dirtch. De là, il nous harcèlera, et nous ne tiendrons pas éternellement.

Richard écouta la pluie qui tambourinait sur la toile de tente. Après l'averse, ce crachin régulier durerait sûrement jusqu'à l'aube.

— Nous avons une seule solution, dit-il. Retourner au domaine et reprendre nos recherches à la bibliothèque.

— Où nous n'avons encore rien trouvé d'utile, rappela Kahlan.

— Et les dirigeants d'Anderith, dit Meiffert, qui ont choisi le camp adverse, risquent de ne pas vous laisser entrer…

Regrettant plus que jamais de ne pas avoir avec lui l'Épée de Vérité, Richard tapa du poing sur la table.

— Dans ce cas, capitaine, vos hommes et vous devrez faire votre métier de soldats ! S'il le faut, nous abattrons tous les Anderiens qui se dresseront devant nous, puis nous nous emparerons des livres dont nous avons besoin !

L'officier sembla soulagé. Comme tous les D'Harans, il redoutait parfois que le seigneur Rahl soit trop scrupuleux pour prendre des décisions radicales. Entendre le contraire le rassurait.

— Je comprends, seigneur. Les hommes seront prêts à l'aube, et nous partirons dès que vous en donnerez l'ordre.

Kahlan avait rappelé que leurs recherches, jusque-là, restaient infructueuses. Ce point était exact… et très inquiétant.

Richard pensa aux livres qu'il avait consultés. Si les détails ne s'étaient pas gravés dans sa mémoire, il se souvenait assez bien de la diversité des sujets qu'ils traitaient. Trouver la réponse serait une affaire de longue haleine. Mais ils n'avaient pas d'autres solutions en vue.

Le capitaine tira de sa poche une note pliée.

— Avant de vous laisser, dit-il, je dois vous informer, seigneur, qu'un grand nombre de gens vous réclament une audience, dès que vous serez disponible. Il s'agit en majorité de marchands en quête d'informations.

— Merci, capitaine, mais je n'ai pas le temps de les recevoir.

— Je m'en doutais, seigneur, et j'ai pris la liberté de le leur dire. (Meiffert déplia la note.) Mais il y a une femme… (Il plissa les yeux pour lire le nom.) Franca Gowenlock… C'est très urgent, affirme-t-elle, et elle ne veut parler qu'à vous. Elle a attendu toute la journée, puis elle est rentrée chez elle. Mais elle reviendra demain.

— Si c'est vraiment important, je la verrai…

Richard jeta un coup d'œil à Du Chaillu, pour voir si elle allait mieux. Les soins de Kahlan semblaient l'avoir réconfortée…

Il se retourna en entendant un bruit de pas précipités.

Le capitaine venait de reculer avec un petit cri de surprise. La flamme de la bougie oscillait sous l'effet du vent, mais elle ne s'était

pas éteinte.

Puis il y eut un son mat et le petit bougeoir manqua se renverser.

Un gros corbeau venait de se poser maladroitement sur la table.

Richard dégaina son arme et maudit une nouvelle fois le sort qui le privait de l'Épée de Vérité et de sa magie.

Kahlan et Du Chaillu se relevèrent d'un bond.

L'oiseau tenait un objet noir dans son bec. Avec toute cette confusion – le vent, le bougeoir presque renversé, la flamme qui dansait, la table qui tremblait et la toile de tente qui ondulait – Richard ne vit pas immédiatement de quoi il s'agissait.

Le corbeau posa son fardeau sur la table.

Les plumes gorgées d'eau, l'oiseau semblait épuisé. À le voir à demi écroulé, les ailes déployées, Richard pensa qu'il était malade ou blessé.

Un animal possédé par un Carillon pouvait-il être physiquement diminué ? Le poulet qui n'en était pas un avait saigné, lorsqu'il lui avait planté une flèche dans le corps. Et une tache rouge s'étalait sur la table…

Chaque fois que l'oiseau de basse-cour s'était approché de lui, même quand il ne le voyait pas, Richard avait senti se hérisser tous les poils de sa nuque. Devant ce corbeau qui n'en était pas un, il n'avait pas la même réaction.

L'oiseau croisa le regard du Sourcier. Puis il tapota du bout du bec l'objet qu'il venait de lâcher.

Soudain, Meiffert bondit, l'épée au poing.

— Non ! cria Richard en s'interposant.

L'oiseau sauta de la table, passa entre les jambes de l'officier, sortit de la tente et s'envola.

— Désolé, seigneur, souffla Meiffert. J'ai cru qu'il vous attaquait. Oui, j'ai pensé qu'une créature magique voulait vous blesser…

Richard fit signe qu'il comprenait. Le capitaine avait tenté de le protéger, rien de plus…

— Ce n'était pas un démon, dit Du Chaillu en approchant, Kahlan à ses côtés.

— Tu as raison, soupira Richard avant de se laisser retomber sur sa chaise.

— Que t'a-t-il apporté, *Caharin* ? demanda la femme-esprit. Un message des esprits ?

— J'en doute…

Le Sourcier ramassa le petit objet… et l'identifia enfin.

Un carnet ! Parfaitement semblable à celui dont Verna ne se séparait jamais !

— C'est un livre de voyage, souffla Richard.

Il souleva la couverture.

— C’est du haut d’haran, dit Kahlan, qui regardait par-dessus l’épaule de son mari.

— Par les esprits du bien ! s’exclama Richard.

Il venait de lire le titre…

— Qu’y a-t-il ? demanda Kahlan.

— *Fuer Berglendursch*… Tu as raison, c’est du haut d’haran.

— Et tu sais ce que ça veut dire ?

— « La Montagne ». (Richard se tourna vers son épouse.) C’était le surnom de Joseph Ander. Et nous avons sous les yeux son livre de voyage. Son « double », qui a été détruit, était intitulé *Le Jumeau de la montagne* !

Chapitre 62

Assis à une table octogonale en noyer noir – un bois très rare – Dalton eut un sourire rayonnant.

Le reliquaire du bureau de l'Harmonie culturelle était consacré à la mémoire des directeurs du passé. On y exposait des vêtements d'apparat, de petits outils, des plumes, des sous-mains et des textes signés par les plus prestigieux membres de cette institution millénaire.

Le nouveau ministre de la Civilisation consultait des textes bien plus récents : les rapports qu'il avait demandés aux directeurs.

S'ils conservaient des réticences, ces dignes notables les gardaient pour eux. Officiellement, tous soutenaient la politique du nouveau pontife. Pour stimuler leur enthousiasme, on leur avait fait comprendre que leur vie dépendrait du zèle qu'ils mettraient à servir le chef spirituel d'Anderith.

Alors qu'il lisait les discours que ces nobles sires devaient bientôt prononcer, Dalton fut dérangé par les cris qui montaient de la place principale de Fairfield. Une foule rugissait de colère, sans doute pour ponctuer la harangue contre le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice que lui adressait un orateur plein de fougue.

Sous l'influence de ses dirigeants, dont les directeurs, le peuple entier reprenait les arguments calibrés mis au point par Dalton.

Bien qu'il l'eût prévu, ce phénomène émerveillait le nouveau ministre. Depuis toujours, il lui suffisait de répéter inlassablement ses idées à quelques personnes soigneusement sélectionnées pour qu'elles deviennent des vérités universelles. Au point, d'ailleurs, qu'on oubliait leur origine, chacun pensant les avoir trouvées le premier. Comme si une idée originale pouvait jaillir des cerveaux embrumés de la populace !

Dalton eut un rictus méprisant. Ces gens, des imbéciles, méritaient le sort qui les attendait. Désormais, ils appartenaient à l'Ordre Impérial. Et bientôt, leurs nouveaux maîtres seraient là…

Le ministre jeta un coup d'œil par la fenêtre et vit que la foule envahissait peu à peu la place. Un crachin ayant succédé à l'averse de la nuit, les citadins revenaient. Sur les pavés, les trombes d'eau de la veille n'étaient pas parvenues à laver les marques noires laissées par les deux manifestants brûlés vifs.

Cerise sur le gâteau, tout le monde accusait le seigneur Rahl de ces tragédies ! Les hommes de Dalton s'étaient chargés de répandre ce

poison dans l'esprit des gens. Quand un crime était assez grave, un bon réquisitoire permettait de passer outre l'absence de preuves… et de piétiner joyeusement la vérité.

Dalton n'avait aucune idée de ce qui s'était réellement passé. Ce n'étaient pas les premiers « accidents » de ce genre, loin de là, mais ceux-là tombaient à pic. On n'aurait difficilement pu imaginer un meilleur feu d'artifice pour ponctuer le discours de Prevot.

Dalton se demanda si ces combustions spontanées avaient un lien avec la défaillance de la magie dont lui avait parlé Franca. Il ne voyait pas trop lequel, mais il aurait juré que sa vieille amie ne lui avait pas tout dit. Ces derniers temps, elle se comportait bizarrement…

Quelqu'un frappa puis entra.

— Que se passe-t-il ? demanda Dalton.

Rowley s'inclina bien bas.

— Messire ministre, c'est… la femme… que l'empereur a envoyée.

— Où est-elle ?

— Au rez-de-chaussée. Elle boit un thé.

Dalton tapota le fourreau accroché à sa hanche gauche. Prendre cette femme à la légère aurait été une grave erreur. À ce qu'on disait, elle avait plus de pouvoir que la plupart de ses semblables, et sans doute que Franca. Et selon Jagang, contrairement à l'amie du ministre, elle ne l'avait pas perdu.

— Conduis-la au domaine et donne-lui une de nos meilleures chambres. Si elle… (Dalton se souvint soudain du don de Franca pour entendre les conversations les plus lointaines.) Si elle a des exigences, fais de ton mieux pour les satisfaire. Cette dame est une invitée d'honneur, et il ne faut rien lui refuser.

— Compris, messire ministre…

Dalton vit le sourire en coin de Rowley. Lui aussi savait pourquoi cette visiteuse était là. Et il brûlait d'impatience de participer à la suite des événements.

Campbell avait simplement hâte d'en avoir terminé avec cette affaire. Mais il faudrait être prudent, et attendre le moment idéal pour agir. S'il se précipitait, le plan risquait d'échouer lamentablement. Jouée adroitement, cette partie les conduirait à un triomphe dont Jagang leur serait éternellement reconnaissant.

— J'apprécie votre générosité, ministre ! lança soudain une voix féminine.

L'invitée venait d'entrer et Rowley s'écarta pour la laisser approcher de Dalton.

Vêtue d'une robe bleu foncé, l'émissaire de Jagang, plutôt du genre enveloppé, arborait une longue chevelure brune déjà grisonnante malgré son âge apparemment moyen.

Avec un sourire mauvais, elle posa sur le ministre ses yeux sombres brillant de perversité. De sa vie, Dalton n'avait jamais vu quelqu'un afficher une telle arrogance, et surtout pas une esclave.

Car un anneau d'or perçait sa lèvre inférieure.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il.

— Sœur Penthea. Je suis ici pour mettre mes talents au service de Son Excellence, l'empereur Jagang.

Chaque mot qui sortait des lèvres de la sœur semblait faire baisser d'un degré la température de la pièce.

— Dalton Campbell, ministre de la Civilisation, se présenta Dalton. Merci d'être venue, sœur Penthea. Nous vous sommes reconnaissants de voler à notre secours.

En réalité, la femme était là pour servir Dalton, et nul autre que lui, mais il estimait inutile d'insister sur ce point. L'anneau d'or suffisait à rappeler qu'il y avait un maître et une esclave. Tant qu'il en serait ainsi, les choses pouvaient rester sous-entendues.

Captant de nouveaux cris, Dalton jeta un coup d'œil par la fenêtre. Les parents des deux victimes devaient être revenus sur les lieux du drame, et ils hurlaient de chagrin et de colère. Depuis l'aube, des gens passaient déposer des fleurs et d'autres offrandes à l'endroit où deux innocents avaient péri. Du coup, le coin ressemblait à un jardin un rien grotesque.

Sœur Penthea entra dans le vif du sujet :

— Je voudrais voir les hommes chargés d'accomplir cette mission.

Dalton désigna Rowley.

— En voilà déjà un…

Sans crier gare, la femme saisit à pleines mains la chevelure rousse du messager. Alors qu'elle tirait comme si elle avait voulu le scalper, Rowley écarquilla les yeux et se mit à trembler de tous ses membres.

La sœur lui souffla à l'oreille des mots que Dalton ne comprit pas, mais qui semblèrent se graver dans son cerveau.

Quand elle en eut fini, Penthea lâcha Rowley et le poussa loin d'elle avec un dégoût évident. Le pauvre Haken s'écroula comme si tous les os de son corps s'étaient liquéfiés.

Puis il s'assit, secoua la tête pour s'éclaircir les idées et sourit à son chef afin de le rassurer sur son état.

Enfin, il se releva et épousseta son pantalon. N'était une expression plus cruelle que jamais, il ressemblait au bon vieux Rowley que le ministre connaissait depuis pas mal de temps.

— Les autres ? demanda Penthea.

— Rowley vous conduira à eux…

— Dans ce cas, au revoir, messire ministre. (La femme s'inclina.) Je vais m'occuper d'eux de ce pas. L'empereur m'a chargée de vous

dire qu'il est ravi de pouvoir vous aider. Par la magie ou la force brute, le destin de la Mère Inquisitrice est désormais scellé.

Penthea fit demi-tour et sortit en trombe, Rowley sur les talons.

Dalton n'aurait pu prétendre que son départ lui brisait le cœur.

Alors qu'il allait retourner à la lecture des rapports, de nouveaux cris retentirent sur la place. Des acclamations, cette fois…

Intrigué, il regarda une fois de plus par la fenêtre.

On traînait quelqu'un à travers la foule, qui s'écartait pour laisser le passage à un petit groupe d'hommes et de femmes surexcités. Certains d'entre eux, remarqua le ministre, portaient des branches mortes, des gerbes de paille ou de petites planches.

Dalton approcha de la fenêtre et s'accouda au rebord. À la tête de quelques centaines de ses sbires, tous vêtus d'une tunique blanche, il reconnut Serin Rajak.

Quand il identifia leur victime, le ministre ne put s'empêcher de crier d'horreur.

Le cœur battant la chamade, il se demanda ce qu'il pouvait faire. En guise d'escorte, il avait avec lui des gardes anderiens, bien plus redoutables que les pantins de l'armée régulière. Mais ils n'étaient qu'une vingtaine… Si bien armés qu'ils fussent, ils n'auraient pas une chance contre la foule qui se massait sur la place. Intervenir quand la populace exigeait du sang était le moyen le plus sûr de se faire tailler en pièces. Expert en manipulations, Dalton était bien placé pour le savoir.

Malgré ses sentiments, il devait s'interdire d'intervenir !

Au milieu des fanatiques de Rajak, il aperçut une silhouette en uniforme noir. Stein !

Les sangs glacés, il comprit pourquoi l'émissaire de Jagang était là. Ce qu'il voulait semblait évident…

Dalton recula de quelques pas. La violence lui était familière, mais ces hommes se préparaient à commettre une atrocité.

Il sortit du reliquaire, remonta le couloir, dévala l'escalier et traversa au pas de course le hall d'entrée. Il ignorait que faire, mais s'il y avait un moyen…

Il s'immobilisa sous l'arche d'entrée, dissimulé dans ses ombres, et tenta d'évaluer la situation.

Au pied de l'escalier, des gardes marchaient de long en large pour dissuader la populace de s'aventurer dans les locaux du bureau de l'Harmonie culturelle. Une initiative louable, mais parfaitement symbolique. Si la foule chargeait, ces hommes seraient submergés en quelques minutes. Une raison de plus, pensa Dalton, pour ne pas s'attirer la colère des fanatiques et des citadins avides de sang.

Tenant un petit garçon par la main, une femme vint se camper

devant la populace.

— Je m'appelle Nora, dit-elle, et mon fils se nomme Bruce. Il est tout ce qu'il reste de ma famille, massacrée par des sorciers ! Julian, mon mari, s'est noyé à cause d'un sortilège. Et Bethany, ma si jolie petite fille, a été consumée par les flammes de la sorcellerie !

Entre ses sanglots, Bruce confirma les propos de sa mère.

Serin Rajak prit le poignet de Nora et lui leva le bras.

— Regardez cette victime de la sorcellerie du Gardien ! (Il désigna une femme en pleurs, au premier rang de la foule.) Et en voilà une autre ! Parmi vous, beaucoup ont été frappés par des sortilèges ! Maudits soient les sorciers et les sorcières qui utilisent le pouvoir maléfique du Gardien !

Avec l'état de surexcitation des gens, Dalton devina que cette affaire finirait mal. Mais que pouvait-il faire ?

De plus, n'avait-il pas libéré Rajak pour qu'il monte la population contre la magie ? Il avait besoin que le peuple haïsse les sorciers, et qui mieux que le fanatique aurait pu se charger de cette mission ?

— Et voilà une vile magicienne ! cria Rajak en désignant Franca Gowenlock, que Stein tenait par les cheveux. Contemplez l'ignoble alliée du Gardien ! Un monstre qui jette des sorts pour vous nuire !

La foule hurla de haine.

— Quel sort devons-nous lui réserver ? demanda Rajak.

— Le bûcher ! Le bûcher !

Le fanatique leva les bras au ciel.

— Créateur bien-aimé, nous te confions le destin de cette femme ! Si elle est innocente, que les flammes n'entament pas sa chair ! Mais si elle est coupable, qu'elles consument jusqu'à ses os !

Pendant que des hommes plantaient un poteau dans la terre, Stein plaqua la prisonnière au sol, le visage dans la poussière. Puis il lui souleva la tête, tira sur ses cheveux et dégaina son couteau.

Les yeux écarquillés, le souffle court, Dalton regarda Stein scalper Franca, puis brandir triomphalement son ignoble trophée.

La magicienne n'avait pas hurlé son innocence ni imploré qu'on l'épargne. Mais à présent, elle criait de douleur.

Quand on l'eut attachée au poteau, ses bourreaux jetèrent la paille et les branches à ses pieds.

La foule se pressait autour d'elle, avide de ne pas manquer un détail. Certains téméraires osèrent lui toucher la tête pour recueillir au bout de leurs doigts un peu du sang de la sorcière qui irait bientôt rejoindre le Gardien.

Horrifié, Dalton avança et descendit quelques marches.

Fou de rage, Serin Rajak vint se camper devant Franca pour l'agonir d'injures et l'accuser de crimes atroces.

Immobile sur une marche, Dalton n'en crut pas ses oreilles. Une

série de mensonges, il le savait ! Franca n'était coupable de rien. Et pourtant, elle allait mourir…

Dans le dos de Rajak, des hommes approchaient, chacun portant une torche.

À cet instant, un événement incroyable se produisit.

Tombant en piqué du ciel couvert, un corbeau plongea sur Rajak et lui planta ses serres dans le crâne.

Serin hurla que le familier de la sorcière venait à son secours. Pendant qu'il se débattait, ses sbires lancèrent toutes sortes de projectiles sur l'oiseau, qui croassa d'indignation mais ne lâcha pas sa proie.

Devant tant de détermination, Dalton se demanda si Rajak n'avait pas raison. Pourtant, Franca ne lui avait jamais parlé d'un éventuel familier…

Le corbeau s'attaquait maintenant à l'œil unique du fanatique.

Rajak cria de douleur. Voyant que son combat l'avait éloigné du bûcher improvisé, les hommes jetèrent leurs torches dans la paille et le bois.

Un cri inhumain jaillit de la gorge de Franca. Malgré la distance, Dalton sentit une atroce odeur de chair brûlée.

Folle de souffrance et de terreur, Franca tourna la tête… et vit le ministre, pétrifié sur les marches.

Elle cria son nom. Dalton ne l'entendit pas, à cause du vacarme de la foule, mais il le lut sur ses lèvres.

Franca hurla une deuxième fois son nom… et ajouta qu'elle l'aimait.

Lorsqu'il lut ces mots-là sur les lèvres de la suppliciée, Campbell crut que son cœur allait exploser dans sa poitrine.

Puis les flammes dévorèrent le corps de Franca, et ses cris, de plus en plus aigus, évoquèrent ceux d'une âme exilée dans le royaume des morts.

Dalton s'aperçut qu'il criait aussi, la tête entre les mains, comme s'il avait voulu se l'arracher.

La foule approchait, curieuse de voir comment brûlait une séide du Gardien. Poussés par ceux qui n'avaient pas la chance d'être au premier rang, certains de ces voyeurs se roussirent les sourcils. Mais le spectacle semblait en valoir la peine, car ils ne reculèrent pas.

Rajak s'était écroulé, et le corbeau continuait à s'acharner sur son œil valide. Alors que la foule ne lui accordait plus la moindre attention, le fanatique tentait en vain d'échapper à des coups de bec de plus en plus violents.

Quelques fidèles en robe blanche recommencèrent à bombarder le corbeau de projectiles. Visiblement à bout de force, l'oiseau vengeur

avait de plus en plus de mal à esquiver les chaussures, les pierres et les morceaux de bois enflammés qui volaient vers lui.

Des larmes aux yeux, Dalton, sans comprendre pourquoi, se surprit à encourager le corbeau qui livrait un combat perdu d'avance. Car lui aussi allait mourir, c'était inévitable.

Alors que sa fin paraissait proche, un cheval sans cavalier déboula sur la place. Multipliant les ruades, il se fraya un chemin parmi les citadins assoiffés de sang. Les bras, les jambes et les têtes se brisèrent sous ses coups, et un certain vide se fit très vite autour de lui.

Profitant de la bousculade, le cheval à la robe blanc cassé, les oreilles aplaties, fonçait vers le centre de la place.

Dans sa rage, il piétinait impitoyablement tous ceux qui osaient se dresser sur son chemin.

Dalton n'avait jamais vu un équidé galoper ainsi vers des flammes.

Lorsque son sauveur passa à portée, le corbeau trouva assez de force pour s'envoler et se poser sur sa croupe. Un instant, Dalton crut qu'un autre oiseau était déjà perché sur le dos du cheval. Puis il s'aperçut qu'il s'agissait d'une tache noire qui évoquait étrangement les pattes d'une araignée.

Dès que le corbeau eut atteint son encolure, le cheval rua une dernière fois pour se dégager le passage, puis il partit au galop.

Ceux qui ne purent pas s'écarter périrent sous ses sabots.

Seul sur les marches, Dalton salua au passage l'héroïque corbeau et sa fière monture.

Par bonheur, Franca avait cessé de crier.

Chapitre 63

À la lueur de l'aube, Beata sondait la plaine. Le soleil pointait à l'horizon, et tout laissait supposer que la journée serait claire et chaude. Une excellente nouvelle, après la pluie de ces derniers jours.

Dans le ciel dégagé, les rares nuages colorés de rose qui s'étiraient paresseusement à l'est évoquaient vaguement des lignes d'écriture tracées sur une ardoise par la craie hésitante d'un enfant. Postée sur le socle de la Dominie Dirtch, la jeune Hakenne avait le sentiment de pouvoir observer jusqu'aux plus lointaines contrées du Pays Sauvage.

Beata constata qu'Estelle Ruffin avait eu raison de lui demander de venir. Dans le lointain, un cavalier approchait. Bien entendu, il avait choisi le terrain le plus facile, juste en face de son poste. Il avait encore du chemin à faire, mais à le voir galoper ventre à terre, on pouvait douter qu'il eût l'intention de s'arrêter.

Beata attendit qu'il soit à portée de voix.

— Halte ! cria-t-elle. Halte, qui que vous soyez !

Le cavalier ne ralentit pas. Beata supposa qu'elle s'était trompée, et qu'il ne l'avait pas entendue. Sur cette immense plaine, la perspective pouvait être trompeuse. Souvent, les voyageurs mettaient beaucoup plus longtemps à arriver que prévu…

— Que faisons-nous ? demanda Estelle.

Jusque-là, elle n'avait jamais vu un cavalier avancer aussi vite – et avec aussi peu d'intention, apparemment, de marquer une pause devant le poste de contrôle.

Avec le temps, Beata ne s'étonnait plus que des Anderiens des deux sexes s'en réfèrent sans cesse à elle. Habituée à exercer l'autorité, elle en tirait de plus en plus de satisfaction.

Une situation paradoxale… Bertrand Chanboor avait promulgué les lois qui lui permettaient de servir dans l'armée et de commander des Anderiens. Puis il l'avait poussée, très involontairement, à franchir le pas et à s'engager. Bref, l'homme qu'elle haïssait le plus était en même temps son bienfaiteur ! Et maintenant qu'il occupait le trône du pontife, elle s'efforçait de ne plus éprouver pour lui qu'un amour filial.

La nuit précédente, le capitaine Tolbert était venu avec une escorte de soldats d'harans. Chargé de chevaucher le long de la frontière pour collecter les votes des soldats, il en avait profité pour leur annoncer la nomination du nouveau pontife.

Bien que Beata n'eût pas vu les bulletins des membres de sa section, elle aurait parié que tous avaient tracé une croix. Ils en

avaient parlé ensemble, et le choix leur avait paru évident.

Après l'avoir rencontré, Beata avait pensé que le seigneur Rahl était sans doute un homme de bien. Depuis, son opinion n'avait pas varié, et la Mère Inquisitrice, elle devait l'avouer, lui avait également paru une personne de qualité. En tout cas, elle était plus gentille qu'elle ne l'aurait cru.

Cela dit, Beata et ses soldats étaient fiers d'appartenir à l'armée anderienne. La meilleure du monde, comme le leur avait dit le capitaine Tolbert, puisqu'elle n'avait jamais connu la défaite et continuait à être invincible.

Désormais, Beata assumait des responsabilités. Elle était un sous-officier qu'on devait respecter, comme le stipulaient les lois de Bertrand Chanboor. Et cela ne devait surtout pas changer !

Même si elle abondait ainsi dans le sens de l'ancien ministre de la Civilisation, l'homme qui l'avait violentée, Beata avait fièrement voté contre le seigneur Rahl.

Emmeline avait déjà saisi le marteau, et Karl se tenait à ses côtés, prêt à l'aider si le sergent donnait l'ordre d'activer l'arme.

Mais Beata leur fit signe de s'écarter.

— Il n'y a qu'un cavalier, dit-elle d'une voix pleine d'autorité, afin d'apaiser les angoisses de ses subordonnés.

— Mais, sergent, il…, commença Estelle, visiblement frustrée.

— Nous sommes des militaires entraînés, coupa Beata, et un seul homme ne peut pas nous menacer. Nous savons nous battre, ne l'oubliez pas !

Karl s'assura que sa lame coulissait bien dans son fourreau. À l'évidence, il bouillait d'impatience de croiser le fer avec un adversaire.

Beata le regarda puis désigna les marches.

— Karl, va chercher Norris et Annette, puis postez-vous sur la ligne de défense. Emmeline, tu resteras ici avec Estelle, mais je vous interdis d'approcher du marteau. Pas question de faire sonner notre arme pour un seul cavalier ! Je me charge de tout ! Contentez-vous de rester ici et de monter la garde.

Les deux femmes saluèrent leur supérieure, la tranche d'une main plaquée au-dessus des sourcils. Karl esquissa le même geste puis dévala les marches, excité à la perspective qu'il y ait enfin un peu d'action.

Beata descendit derrière lui d'un pas beaucoup plus lent et digne, comme il convenait à un chef.

Elle alla se placer à côté de la Dominie Dirtch, sur ce que ses hommes et elle appelaient la « ligne de défense ». En clair, l'endroit le plus proche de l'arme où elle ne risquait pas de les tuer.

Les mains croisées dans le dos, la jeune Hakenne regarda Karl accourir avec Norris et Annette, qui n'avait pas encore fini d'enfiler sa cotte de mailles.

Tendant l'oreille, Beata entendit le cavalier crier. Quand il fut un peu plus près, elle comprit qu'il les implorait de ne pas faire sonner la Dominie Dirtch.

La jeune Hakenne songea que cette voix ne lui était pas inconnue…

— Sergent ? demanda Karl, la main sur la garde de son épée.

Voyant que Beata hochait la tête, les trois soldats dégainèrent leurs armes. C'était la première fois qu'ils le faisaient ailleurs qu'à l'exercice. Une raison suffisante pour vibrer d'excitation, estima leur chef.

— Halte ! cria Beata, les mains en porte-voix.

Cette fois, le cavalier l'entendit. Tirant sur les rênes de son cheval, il le força à s'arrêter à quelques dizaines de pas de la Dominie Dirtch.

— Fitch ? s'écria Beata, les yeux ronds.

— Beata ! lança joyeusement le jeune Haken. C'est vraiment toi ?

Il sauta à terre, prit son cheval par la bride et avança vers les soldats. Le pauvre équidé semblait épuisé, et son maître n'était guère mieux loti. Pourtant, il trouvait encore la force de bomber stupidement le torse.

— Fitch, grogna Beata, dépêche-toi d'approcher !

Déçus que leur sergent connaisse le voyageur – car cela excluait une bagarre – Karl, Norris et Annette rengainèrent leurs armes. Mais ils n'en quittèrent pas pour autant des yeux l'épée qui pendait sur la hanche gauche de Fitch.

Le baudrier était déjà en lui-même une œuvre d'art. Beata n'avait jamais vu un cuir travaillé si finement. Quant au fourreau décoré d'or et d'argent, il brillait comme un soleil…

La garde de l'épée aussi était remarquable. On eût dit qu'elle était enveloppée de fils d'argent et d'or, mais à cette distance, ce pouvait être une illusion d'optique.

Le torse toujours bombé, Fitch sourit à son amie.

— Je suis content de te voir, Beata. Et ravi de constater que l'armée a voulu de toi. On dirait bien que nous avons tous les deux réalisé nos rêves.

Beata était sûre d'avoir mérité que ses souhaits soient exaucés. Connaissant Fitch depuis longtemps, elle n'en aurait pas dit autant à son sujet.

— Que fais-tu là, demanda-t-elle, et pourquoi as-tu une arme pareille ?

— Elle est à moi ! Un jour, je t'ai dit que je deviendrais le Sourcier. C'est fait, et je porte donc l'Épée de Vérité.

Fitch tourna la garde de son arme pour que Beata puisse lire le mot écrit en fil d'or. C'était celui qu'il avait dessiné dans le fond de la charrette, ce fameux jour, dans la cour du domaine.

Beata ne l'avait jamais oublié : VÉRITÉ !

— Les sorciers t'ont donné cette arme ? Et ils t'ont nommé Sourcier de Vérité ?

— Eh bien, c'est une longue histoire, Beata…

Fitch jeta un regard furtif derrière lui.

— Sergent Beata, corrigea la jeune Hakenne.

Pas question qu'un bon à rien comme l'ancien garçon de cuisine lui manque de respect !

— Sergent ? Quelle réussite fulgurante, mon amie ! (Fitch regarda de nouveau derrière lui.) Dis-moi, puis-je te parler ? En privé, de préférence…

— Fitch, je ne…

— Je t'en prie, Beata !

La jeune Hakenne n'avait jamais vu Fitch dans un tel état d'inquiétude. Sous son arrogance de façade, il était affolé.

Elle le prit par le col de sa veste et l'entraîna loin des autres. Bien entendu, ses soldats les suivirent des yeux. Comment les en blâmer ? Depuis le passage du seigneur Rahl et de la Mère Inquisitrice, rien d'intéressant n'était arrivé.

— Que fiches-tu avec cette épée ? Elle ne t'appartient pas !

Fitch prit l'air implorant que Beata connaissait si bien.

— Je devais l'avoir ! Comprends-moi, je ne pouvais pas faire autrement !

— Tu l'as volée ?

— Il le fallait ! Tu ne…

— Fitch, tu es un criminel ! Je devrais t'arrêter et…

— Tu sais, je ne demande que ça ! Pour prouver que les accusations sont fausses.

— Quelles accusations ?

— On prétend que je t'ai violée.

Beata en fut si choquée qu'aucun son ne parvint à sortir de ses lèvres.

— On m'accuse de ce que le ministre et Stein ont fait ! J'avais besoin de l'épée pour démontrer mon innocence. C'est le ministre qui…

— Le pontife, depuis peu, parvint à corriger Beata.

Fitch parut sonné.

— Dans ce cas, même l'épée ne me servira à rien ! Le pontife ! Bon sang, quelle sale affaire !

— Sur ce point, tu as raison…

Cette remarque sembla rendre un peu d'énergie à Fitch, qui prit

son amie par les épaules.

— Beata, tu dois m'aider ! Une folle me poursuit ! Utilise la Dominie Dirtch pour l'arrêter. Je t'en prie, ne la laisse pas traverser la frontière !

— Pourquoi te traque-t-elle ? L'épée lui appartient ?

— Beata, tu ne comprends pas…

— Tu as volé l'épée, et c'est moi qui ne comprends pas ? Fitch, tu n'es qu'un sale menteur !

— Beata, la folle a assassiné Morley…

La jeune Hakenne écarquilla les yeux. Morley, le colosse qui travaillait aux cuisines ?

— C'est une magicienne ?

— Exactement, oui ! Elle a un pouvoir, mais elle est folle, et elle a tué Morley…

— Écoute-toi ! Une femme abat un voleur, et tu la traites de folle ? Tu ne vaux pas mieux que nos ancêtres, Fitch ! Une vermine de mâle haken qui dérobe une épée et qui s'étonne qu'on le poursuive !

— Beata, elle me tuera aussi ! S'il te plaît, ne la laisse pas traverser.

— Des cavaliers approchent ! cria soudain Estelle.

Fitch blêmit comme s'il allait s'évanouir. Beata se tourna vers Estelle et vit qu'elle ne désignait pas le Pays Sauvage mais Anderith. Donc, il n'y avait pas à s'inquiéter.

— De qui s'agit-il ? demanda-t-elle.

— Ils sont encore trop loin pour le dire, sergent…

Beata se retourna vers Fitch.

— Fitch, tu dois rendre cette épée. Quand la femme arrivera…

— Une cavalière en vue ! lança Emmeline.

Cette fois, elle désignait la plaine.

— À quoi ressemble-t-elle ? cria Fitch, affolé comme un chat dont la queue est en feu.

Emmeline sonda la plaine quelques instants.

— Je n'en sais rien… Elle est trop loin.

— Elle est habillée en rouge ?

— On dirait oui… Et… Oui, elle est blonde !

— Laissez-la passer ! ordonna Beata.

— Compris, sergent !

— Beata, tu deviens folle aussi ? gémit Fitch. Tu veux ma mort ? Cette femme est cinglée ! C'est un monstre qui…

— Nous lui parlerons. N'aie pas peur, nous l'empêcherons de te brutaliser. Mais nous saurons ce qu'elle veut, et nous essaierons de le lui donner. Arrête de trembler, pauvre petit garçon !

Fitch sembla vexé… et ce ne fut pas pour déplaire à Beata. Après avoir volé un artefact puissant, il avait bien mérité une leçon. D'autant plus qu'il avait entraîné Morley dans cette folie… et vers sa mort.

Dire qu'elle avait jadis cru possible de tomber amoureuse de ce minable !

— Beata, je suis désolé… Je voulais que tu sois fière de moi…

— Le vol n'est pas un exploit dont on peut être fier, Fitch !

— Tu ne comprends pas…, murmura le jeune Haken, au bord des larmes. Tu ne comprends pas…

Beata entendit soudain du bruit, dans la direction de la Dominie Dirtch de droite. Des cris, mais pas la corne de brume censée donner l'alarme…

Se retournant, elle vit les trois gardes spéciaux anderiens qui approchaient du poste. C'était leur présence qu'Estelle lui avait signalée. Elle se demanda ce qu'ils voulaient.

Regardant de nouveau la cavalière, elle enfonça un index dans la poitrine de Fitch.

— Maintenant, tu te tais et tu me laisses faire !

Sans répondre, le jeune Haken baissa les yeux.

La cavalière venait de dépasser la Dominie Dirtch. Elle était effectivement vêtue de rouge de la tête aux pieds. Une tenue étrange…

Quand elle vit le visage de la voyageuse, Beata se prépara à avoir de gros ennuis. La détermination de cette femme avait quelque chose de terrifiant.

Sans prendre la peine d'attendre que son cheval se soit arrêté, elle sauta à terre devant Fitch, que Beata poussa sur le côté.

La femme en rouge fit un roulé-boulé et se releva souplement.

— Plus un geste ! cria Beata. Il a promis de rendre l'épée quand j'aurai parlé avec vous !

Stupéfaite, elle vit que la femme serrait dans son poing une bouteille noire. Pour sauter d'un cheval avec un tel objet dans la main, il fallait… Eh bien, Fitch n'avait peut-être pas tout à fait tort au sujet de la santé mentale de sa poursuivante.

Pourtant, la femme n'avait pas l'air d'une démente. Mais elle semblait décidée à poursuivre le Haken jusque dans le royaume des morts, s'il le fallait.

Ses yeux bleus rivés sur Fitch, elle ignora superbement Beata.

— Rends-moi l'épée, et je ne te tuerai pas. Après être passé entre mes mains, tu regretteras simplement d'être né…

Au lieu d'obéir, Fitch dégaina la lame.

Une unique note métallique retentit. Habituée à manier des couteaux, et maintenant une épée, Beata n'avait pourtant jamais

entendu un son pareil.

Fitch écarquilla les yeux, et ses traits se tordirent comme s'il allait vraiment s'évanouir. Dans son regard, Beata vit une étrange lueur vacillante, à croire qu'il contemplait une atroce vision intérieure.

La bouteille levée comme s'il s'agissait d'une arme, la femme tendit son bras libre et replia les doigts pour défier le Haken de l'attaquer.

Beata avança pour s'interposer. En un éclair, elle se retrouva assise sur le sol, la joue en feu.

— Ne te mêle pas de ça ! lâcha la femme d'une voix glaciale. Tu n'as aucune raison de te faire amocher. Pense à toi, et reste là où tu es ! (Elle regarda de nouveau Fitch.) Allez, mon garçon ! Donne-moi cette épée, ou agis !

Fitch opta pour la deuxième solution. Il abattit l'épée, dont la lame fendit l'air en sifflant.

La femme recula d'un pas et para le coup avec la bouteille, qui explosa sous l'impact.

— Oui ! cria la blonde vêtue de rouge. (Elle eut un rictus mauvais.) Maintenant, je vais récupérer l'épée !

D'un coup de poignet, elle fit voler dans sa paume une courte lanière de cuir rouge accrochée à une chaînette en or. D'abord rayonnante de joie, elle se décomposa et baissa les yeux sur ce qu'elle semblait prendre pour une arme.

— Ça devrait marcher, murmura-t-elle. Ça devrait marcher !

Puis elle releva les yeux et sursauta, comme si elle venait de voir quelque chose qui la ramenait d'un coup à la réalité.

Beata tourna la tête mais ne remarqua rien d'anormal.

La blonde saisit la jeune Hakenne par l'épaule et la força à se relever.

— File d'ici et amène tes hommes ! Vite !

— Pardon ? Fitch a raison, vous êtes folle !

— Regarde, espèce d'idiote !

Les gardes spéciaux approchaient toujours en bavardant entre eux.

— Ce sont des hommes à nous. Il n'y a rien à craindre.

— Fiche le camp d'ici avec tes copains, ou vous crèverez tous !

Beata détesta être traitée comme une enfant par une démente. Avisant le caporal Marie Fauvel, qui venait voir ce qui se passait, elle l'appela d'une voix impérieuse.

— Oui, sergent ? répondit l'Anderienne.

— Allez dire à ces hommes d'attendre jusqu'à ce que j'en aie fini avec cette histoire. (Les poings sur les hanches, Beata se tourna vers la folle.) Satisfaite ?

La blonde prit de nouveau la jeune Hakenne par l'épaule.

— Petite crétine, éloigne les autres gamins de là, ou vous finirez tous les tripes à l'air !

— Je suis un sous-officier de l'armée anderienne, dit Beata, très énervée, et ces hommes…

Furieuse, elle tourna la tête sans terminer sa phrase.

Marie Fauvel se campa devant les cavaliers, leva la main et leur annonça qu'ils devraient attendre.

Un des trois cavaliers dégaina nonchalamment son épée, arma le bras puis frappa presque sans y penser. Avec une puissance terrifiante, sa lame fendit l'air, mordit la taille de Marie et la coupa net en deux.

Beata en resta bouche bée, incapable d'en croire ses yeux.

Chez Inger, elle avait vu abattre tant d'animaux qu'elle n'y prêtait plus attention, à la fin. Et après avoir vidé des centaines de carcasses, les entrailles dégoulinantes de sang ne l'impressionnaient plus.

En un sens, voir le torse de Marie se détacher de ses jambes ne la traumatisa pas. Les intestins qui se déversaient sous elle ressemblaient tellement à ceux d'un bœuf…

Séparée de ses jambes et de ses hanches, Marie émit un cri de surprise. Les yeux écarquillés, elle semblait faire un gros effort pour tenter de comprendre ce qui venait d'arriver à son corps.

Enfin consciente qu'il ne s'agissait pas d'un bœuf, Beata se pétrifia d'horreur.

Ses mains griffant l'herbe et le sol, Marie tenta de ramper loin de son meurtrier. La tête tournée vers Beata, elle voulut parler, mais n'émit qu'une succession de gargouillis et de gémissements.

Puis ses mains s'ouvrirent, et elle cessa de lutter, vidée de son sang comme un vulgaire cochon.

Sur la plate-forme, Estelle et Emmeline crièrent à s'en briser les cordes vocales.

Beata dégaina son épée et la leva au-dessus de sa tête.

— Section, à l'attaque !

Les trois cavaliers avançaient toujours, souriant comme si de rien n'était.

Alors, le monde bascula dans la folie.

Chapitre 64

Selon les consignes apprises à l'entraînement, Norris passa à l'attaque, visant la jambe d'un des hommes. Un formidable coup de botte l'envoya valser en arrière, le nez éclaté.

Son adversaire sauta à terre, ramassa l'épée qu'il avait lâchée et la lui enfonça dans le ventre. Cloué au sol, le malheureux Anderien tenta d'arracher la lame à mains nues et se taillada les doigts. En se débattant, il accélérerait sa fin – une bénédiction, en un sens…

Karl et Bryce attaquèrent, lame au poing. Carine sortit d'une casemate, une lance brandie. Annette la suivait, lestée de la même arme.

Beata retrouva toute sa détermination. Les trois hommes allaient être encerclés, et elle commandait des soldats très bien entraînés. Sans nul doute, ils viendraient à bout de si peu d'ennemis.

— Sergent, cria la blonde en rouge, reculez !

Malgré sa terreur, Beata fut agacée par l'intervention de la folle, qui ne connaissait visiblement rien au métier des armes. La lâcheté de cette voyageuse l'écœurait. Ses soldats et elle allaient faire face et défendre la poltronne en rouge qui redoutait trois malheureux adversaires.

Fitch lui-même, nota la jeune Hakenne – non sans fierté – avançait vers le danger, son épée magique prête à frapper.

Les deux compagnons du meurtrier de Marie n'avaient pas encore dégainé leur épée, comme s'ils ne mesuraient pas la gravité de leur situation. Beata s'indigna qu'ils fassent si peu de cas de sa vaillante section.

Plus habituée que ses hommes à enfoncer une lame dans de la viande, la jeune Hakenne attaqua un des intrus. Sans effort apparent, il évita son coup, pourtant porté avec force et précision.

Se battre, comprit Beata, n'avait aucun rapport avec l'entraînement face à un mannequin de paille. Et les soldats adverses, contrairement aux carcasses de bœuf, ne pendaient pas à un croc de boucher.

Alors que la lame de la jeune Hakenne sifflait à côté de sa cible, Annette tenta d'attaquer l'homme dans le dos. Il s'écarta, attendit qu'elle passe à côté de lui, emportée par son élan, et saisit au vol sa chevelure rousse. Très lentement, il dégaina son couteau, eut un rictus à l'intention de Beata, puis trancha la gorge d'Annette comme s'il saignait un cochon.

Un autre « garde anderien » arracha sa lance à Carine, la cassa en deux d'une seule main et lui enfonça la pointe barbelée dans le ventre.

Karl tenta de frapper l'homme que son sergent avait raté. Visant les jambes, il rata son coup mais reçut au visage un formidable coup de botte qui l'envoya bouler sur le dos.

Le faux garde voulut achever le vaincu. Beata se rua en avant et dévia le coup.

La violence de l'impact lui arracha sa lame des mains. Le bras engourdi, incapable de plier les doigts, la jeune Hakenne tomba à genoux.

L'homme abattit son épée sur Karl, qui leva les mains pour se protéger. La lame les lui coupa net à mi-paume, puis lui fendit en deux le visage.

Le tueur se tourna vers Beata. Sa lame rouge de sang se leva, dirigée vers la gorge de la jeune Hakenne.

Paralysée, elle hurla de terreur.

Une main se ferma sur ses cheveux et la tira violemment en arrière. La pointe de l'épée passa à un pouce de son nez et se ficha dans la poussière.

La « poltronne » en rouge venait de sauver Beata.

L'homme tourna la tête, son attention attirée par des roulements de sabots. Beata leva les yeux et vit que des cavaliers approchaient. Une bonne centaine… Des « gardes spéciaux », comme ces trois-là.

La blonde en rouge tira Bryce en arrière, lui évitant la mort au dernier moment. Dès qu'elle l'eut lâché, et malgré l'ordre qu'elle lui avait hurlé, le jeune Anderien repartit à l'attaque.

Une lame le cueillit en pleine course, lui transperça le torse et ressortit dans son dos.

Le colosse qui venait de tuer Karl se tourna vers Beata, qui tenta de reculer sur les fesses. Trop paniquée pour songer à se relever, elle comprit que sa dernière heure avait sonné.

Submergée par un étrange fatalisme, elle regarda la lame s'abattre sur elle en murmurant une prière qu'elle n'aurait aucune chance d'achever.

Fitch se campa devant elle et dévia le coup. Éblouie par les étincelles qui jaillirent lorsque les deux lames se percutèrent, Beata battit des cils.

Contre toute attente, elle était toujours de ce monde !

Fitch passa à l'attaque, mais son adversaire esquiva souplement.

Déséquilibré, le jeune Haken bascula en avant. Avec une nonchalance délibérée, le faux garde anderien tira de son ceinturon une masse d'armes hérissée de piques. Puis il frappa d'un coup de poignet presque distrait.

Le coup fit exploser toute la partie supérieure du crâne de Fitch.

Alors qu'il s'écroulait, des morceaux de cerveau s'écrasèrent sur la tunique de Beata.

La jeune fille hurla, incapable de s'arrêter, comme une enfant terrorisée.

Dans un coin de sa tête, elle eut le sentiment d'être le simple témoin de cette scène de cauchemar.

Au lieu d'achever Beata, l'homme baissa les yeux sur le cadavre de Fitch – ou plutôt sur l'arme qu'il serrait encore.

Il s'empara de l'épée puis récupéra le baudrier.

Au moment où il glissait l'Épée de Vérité dans le fourreau ouvragé, des cavaliers arrivèrent à sa hauteur.

Le soldat sourit et fit un clin d'œil lubrique à Beata.

— Le commandant Stein sera ravi que je lui rapporte cette arme. Qu'en penses-tu, petite ?

— Pardon ? réussit à couiner bêtement la jeune Hakenne, toujours assise sur le sol.

— Maintenant que vous avez tous voté, lâcha l'homme avec un rictus mauvais, l'empereur Jagang va mettre dans l'urne le bulletin qui changera votre vie.

— Qu'as-tu pêché là ? demanda un soldat en sautant de sa monture.

— Quelques très jolies filles, mon vieux !

— Dans ce cas, ne les étripe pas toutes, s'il te plaît. Je les préfère bien chaudes, quand elles bougent encore.

Tous les soudards éclatèrent de rire.

Beata donna des coups de talons pour s'éloigner de ces monstres.

— Cette épée me dit quelque chose, précisa le meurtrier de Fitch. Je la remettrai au commandant Stein, qui se fera un plaisir de l'offrir à l'empereur.

Du coin de l'œil, Beata vit qu'un soldat avait sauté sur la plate-forme de la Dominie Dirtch. En un clin d'œil, il désarma Estelle et Emmeline.

Celle-ci sauta à terre pour s'échapper. Se réceptionnant mal, elle hurla de douleur, une jambe repliée sous elle. Cassée, sans aucun doute…

Un soldat la prit par les cheveux et la tira vers les casemates comme un poulet qu'on vient de choisir pour le repas du soir.

L'homme qui l'avait désarmée en était déjà à embrasser Estelle, qui se débattait comme une tigresse. Les faux gardes éclatèrent de rire, amusés par sa futile résistance.

Partout, des hommes en uniforme noir bardés d'armes mettaient pied à terre. Avec un sourire satisfait, d'autres faisaient à cheval le tour de la Dominie Dirtch.

Alors que personne ne s'intéressait à elle – pour le moment – Beata

sentit une main la saisir par le dos de sa tunique et la tirer en arrière.

— Bon sang, souffla une voix féminine, lève-toi et fuis tant que tu le peux encore !

La peur lui donnant des ailes, la jeune Hakenne obéit et courut sur les talons de la femme en rouge. Avec un bel ensemble, elles plongèrent dans un petit ravin dissimulé par un rideau de broussailles.

— Arrête de pleurer ! ordonna la blonde. Tu vas nous faire repérer !

Beata parvint à ne plus sangloter trop fort, mais pas à empêcher ses larmes de couler. Tous les membres de sa section étaient morts, à part Estelle et Emmeline, prisonnières de l'ennemi.

Et Fitch, cet idiot de Fitch, s'était sacrifié pour la sauver !

— Si tu ne la fermes pas, grogna la blonde, je te coupe la gorge, et on n'en parle plus !

Beata se mordit la lèvre supérieure. Elle avait toujours été assez forte pour ravaler ses sanglots. Mais là, c'était si dur…

— Désolée…, souffla-t-elle.

— Je t'ai tirée du feu de justesse ! En échange, tu pourrais éviter de nous faire prendre !

La blonde regarda l'homme qui avait récupéré l'Épée de Vérité sauter en selle et repartir au galop vers Fairfield. Écœurée, elle marmonna un juron bien senti.

— Pourquoi m'avez-vous simplement tirée hors de danger ? demanda Beata. Vous auriez pu essayer d'en tuer quelques-uns !

— Qui a défendu tes arrières, d'après toi ? Un de tes soldats en culotte courte ? Regarde plutôt par là !

Beata tourna la tête et vit plusieurs cadavres de faux gardes éparpillés sur le sol.

— Espèce de petite idiote…, grogna la blonde.

— On dirait que vous me détestez, comme si tout ça était ma faute.

— Je t'en veux parce que tu es une imbécile ! Trois hommes ont suffi pour massacrer ta section, et ils ne sont même pas essoufflés !

— Mais… ils nous ont pris par surprise !

— Tu crois que c'est un jeu ? Bon sang, tu n'es pas assez futée pour comprendre qu'on s'est fichu de toi ? Tes chefs t'ont gonflée à bloc histoire de t'envoyer au casse-pipe ! Serais-tu aveugle ? Cent gamins de ton genre ne viendraient pas à bout d'un de ces types ! Ce sont des soldats de l'Ordre Impérial !

— Oui, mais si…

— Tu penses que l'ennemi doit t'envoyer un faire-part avant d'attaquer ? Dans la vraie vie, les morveux comme toi se font étriper, un point c'est tout. Et tes deux amies regretteront de n'avoir pas fini comme les autres, tu peux me croire !

Beata en resta muette d'horreur.

— Bon, ce n'est pas entièrement ta faute, continua la femme, un peu adoucie. Tu es encore trop jeune pour comprendre certaines choses ou distinguer la vérité du mensonge. Tu t'en penses capable, mais c'est une grossière erreur.

— Pourquoi tenez-vous tant à cette épée ?

— Parce qu'elle appartient au seigneur Rahl, qui m'a chargée de la lui rapporter.

— Dans ce cas, pour quelle raison m'avez-vous sauvée ?

La blonde dévisagea Beata. Dans ses yeux bleus, il n'y avait pas trace de peur.

— Parce qu'il y a très longtemps, la petite idiote que j'étais a été capturée par de sales types…

— Et que vous ont-ils fait ?

La femme en rouge eut un sourire amer.

— Ils m'ont transformée en ce que je suis : une Mord-Sith. Mais tu n'aurais pas eu cette chance. Les hommes de l'Ordre Impérial avaient pour toi des projets bien plus… ludiques.

De sa vie, Beata n'avait jamais entendu parler d'une « Mord-Sith ». Elle allait poser une question, mais les cris d'Estelle, toujours aux prises avec son violeur, l'en empêchèrent.

— Je vais poursuivre le type qui est parti avec l'épée, annonça la Mord-Sith. Tu devrais filer d'ici.

— Amenez-moi avec vous !

— Pas question ! Tu me ralentirais, c'est tout.

Beata ne protesta pas, car c'était la stricte vérité.

— Que vais-je faire ?

— Dégager d'ici avant que ces soudards te mettent la main dessus !

— Par pitié, aidez-moi à sauver Estelle et Emmeline !

La femme réfléchit un instant.

— Celle-là, dit-elle en tendant un bras vers la Dominie Dirtch. Avant de partir, je la libérerai. Ensuite, vous ficherez le camp ensemble !

Le soldat pelotait les seins d'Estelle, qui tentait en vain de lui échapper. Beata frémit, car elle savait ce qu'on éprouvait à des moments pareils.

— Et Emmeline ? demanda Beata en désignant les casemates.

— Elle a une jambe cassée. Si vous l'emmenez, elle vous fera prendre.

— Mais c'est…

— Oublie-la ! Tu veux être obligée de la porter ? Cesse de penser comme une enfant ! Que préfères-tu ? Sauver une de tes amies, ou mourir avec les deux ? Décide-toi vite, parce que je n'ai pas de temps à perdre !

Beata aurait donné cher pour ne plus entendre les cris qui montaient de la casemate. Elle refusait de finir enfermée dedans avec ces hommes. Au palais, l'un d'eux lui avait montré de quoi ils étaient capables.

— Sauvons Estelle, dit-elle enfin.

— Bien raisonné, petite !

La Mord-Sith appelait Beata ainsi pour la remettre à sa place, et lui donner une chance de s'en tirer vivante.

— Écoute-moi bien, à présent. Je ne suis pas sûre que tu sois à la hauteur, mais c'est notre seule chance.

Beata tendit l'oreille.

— Je vais monter sur la plate-forme et neutraliser le soudard. Puis je m'assurerai que vous ayez au moins deux chevaux. Quand ton amie descendra de la plate-forme, sautez en selle et filez ventre à terre !

La Mord-Sith tendit le bras vers la plaine.

— Éloignez-vous d'Anderith et cherchez refuge dans un des royaumes des Contrées du Milieu.

— Comment empêcherez-vous ces hommes de nous poursuivre ?

— Qui t'a dit que j'essaierai ? Vous aurez des chevaux, et une chance de sauver votre peau. C'est tout ce que je peux faire pour vous. (La Mord-Sith brandit un index devant le nez de Beata.) Si ton amie ne descend pas de la plate-forme, ou si elle ne saute pas sur son cheval, abandonne-la ! C'est compris ?

Morte de peur, Beata hocha de nouveau la tête. Son seul désir était de fuir, et plus rien d'autre ne comptait. Elle voulait vivre !

— Je m'appelle Beata, dit-elle en tirant sur la manche de la femme en rouge.

— Ravie de l'apprendre. À présent, allons-y !

Pliée en deux, la Mord-Sith jaillit de leur cachette. Adoptant la même position, la jeune Hakenne la suivit.

La Mord-Sith faucha les jambes d'un soldat qui leur barrait le passage mais leur tournait le dos. Dès qu'il se fut écroulé, et sans lui laisser le temps de crier, elle lui broya la trachée-artère d'un coup de coude, puis l'acheva d'une manchette à la nuque.

— Comment avez-vous fait ça ? demanda Beata, stupéfaite.

— Le résultat d'années d'entraînement… Tuer est mon métier… (La Mord-Sith étudia de nouveau la Dominie Dirtch.) Attends ici, compte jusqu'à dix et suis-moi. Surtout, ne compte pas trop vite !

Sans attendre de réponse, la blonde partit au pas de course. Quelques soldats la regardèrent sans comprendre. À l'évidence, elle ne cherchait pas à fuir, puisqu'elle fonçait vers eux, slalomant entre les cavaliers qui entouraient toujours la Dominie Dirtch.

Sur la plate-forme, la femme en rouge venait d'arracher le marteau de son support. La traction qu'elle avait dû produire pour faire sauter

les barres de fixation ajoutant à la puissance de son coup, l'impact fit exploser la tête de l'homme qui s'acharnait toujours sur Estelle.

Au moment où Beata finissait de compter jusqu'à dix, le cadavre du violeur bascula par-dessus la rambarde et vint s'écraser au milieu d'une forêt de jambes de chevaux.

Trop terrifiée pour réfléchir, Beata jaillit de sa cachette et se mit à courir.

Sur la plate-forme, la Mord-Sith leva de nouveau le marteau et frappa la Dominie Dirtch.

Un son à la fois bourdonnant et aigu retentit, faisant vibrer le crâne de Beata comme si c'était sur elle que la femme en rouge avait abattu le marteau.

Les soudards placés devant l'arme hurlèrent de terreur en même temps que leurs montures. Les cris ne durèrent pas, car les hommes et les bêtes implosèrent, réduits en bouillie en une fraction de seconde.

Ceux qui continuaient à faire triomphalement le tour de la cloche de pierre ne purent pas s'arrêter et subirent le même sort.

Malgré ses articulations douloureuses à cause du glas mortel de la Dominie Dirtch, Beata courut plus vite que jamais.

Maniant le marteau comme un fléau d'armes, la femme en rouge fit tomber plusieurs soldats de leurs montures. Puis elle prit Estelle par un bras et la poussa sans douceur vers les marches. Pendant ce temps, Beata était parvenue à saisir au vol la bride de deux chevaux.

Les soldats de l'Ordre Impérial se débandaient. Ignorant si l'arme allait de nouveau sonner et les pulvériser, ils couraient en tous sens dans la plus totale confusion.

Beata prit la main d'Estelle et la tira vers elle.

La femme en rouge grimpa sur la rambarde puis sauta sur un homme encore à cheval. Après lui avoir planté dans les yeux le goulot cassé de la bouteille, qu'elle n'avait pas lâché, elle le fit basculer de sa selle.

Les pieds bien calés dans les étriers, elle lança sa nouvelle monture au galop. En passant près de la bête épuisée qui l'avait conduite jusque-là, elle récupéra au vol ses sacoches puis fila à bride abattue en direction de Fairfield.

— En selle ! cria Beata à Estelle.

Bien qu'en état de choc, l'Anderienne saisit que c'était sa seule chance de s'en tirer vivante. Imitant la Hakenne, elle bondit sur un cheval et le lança au galop.

Les soldats encore montés se lancèrent à la poursuite de la femme en rouge. Même si elle n'était pas une cavalière de grande qualité, Beata comprit ce qu'il lui restait à faire : talonner son cheval et fuir sans se retourner.

Estelle adopta la même stratégie. Unies par le désir de survivre, la

Hakenne et l'Anderienne galopèrent côte à côte.

— Où allons-nous, sergent ? cria Estelle.

Beata se fichait de la direction qu'elles prenaient, tant qu'elles s'éloignaient de cet enfer. Mais elle brûlait d'envie de se débarrasser de ce maudit uniforme – une cruelle plaisanterie de plus à mettre sur le compte de Bertrand Chanboor.

— Je ne suis pas plus sergent que toi général ! cria-t-elle à sa compagne. Comme toi, je suis une pauvre fille dont on s'est moquée !

En galopant, la jeune Hakenne regretta de ne pas avoir eu le temps de remercier la Mord-Sith. Après tout, Estelle et elle lui devaient la vie.

Chapitre 65

Dalton leva les yeux quand il entendit quelqu'un entrer dans son nouveau bureau. C'était Hildemara, vêtue d'une robe de satin jaune qui ne dissimulait pas grand-chose de ses charmes – au cas bien improbable où ils auraient intéressé quelqu'un.

Le nouveau ministre de la Civilisation se mit debout pour accueillir l'illustre dame. Lui, dans cette pièce, assis ailleurs que sur le siège du visiteur… Même s'il en rêvait depuis longtemps, il ne parvenait pas encore à y croire vraiment.

— Hildemara ! Quelle bonne idée d'être passée me voir !

Dame Chanboor gratifia Campbell d'un regard de prédateur affamé. Elle contourna le bureau pour être plus près de lui, et s'assit au bord afin de le regarder droit dans les yeux.

— Dalton, votre nouvelle tenue vous va à merveille ! Vous l'aviez fait tailler à tout hasard, je suppose ? (Hildemara passa un index lascif sur la manche ornée de broderie du pourpoint effectivement flambant neuf.) Et ce bureau, on jurerait qu'il a été conçu pour vous ! Mon mari avait toujours l'air d'y être entré par hasard. Vous, on croirait que vous y êtes né ! Quelle classe, très cher…

— Merci, Hildemara. Puis-je dire que vous resplendissez aussi ?

Dame Chanboor sourit. Pour se moquer de lui, ou parce que le compliment la touchait ? Dalton n'aurait su le dire. Mais une chose était sûre : depuis le décès inattendu du pontife, Hildemara ne faisait pas mystère de l'admiration éperdue que Campbell lui inspirait. Cela dit, ce n'était pas une raison pour baisser sa garde et encore moins pour offrir son dos au couteau qu'elle prévoyait peut-être de lui enfoncer entre les omoplates.

— En ville, annonça l'épouse de Bertrand, le dépouillement des suffrages est terminé. Et les premiers résultats du reste d'Anderith commencent à arriver…

Dalton paria que l'issue du scrutin n'était pas étrangère à l'humeur rayonnante d'Hildemara. Mais il préféra s'en assurer.

— Et comment le peuple a-t-il répondu à la proposition du seigneur Rahl ?

— Ce D'Haran ne vous arrive pas à la cheville, Dalton… Vous lui avez flanqué une bonne correction !

— Vraiment ? Assez convaincante pour qu'il ne soit pas tenté d'insister par des moyens moins… démocratiques ?

— Les citadins n'ont pas cru bon de gober sa propagande.

Soixante-dix pour cent ont voté non.

— Et les autres ? demanda Campbell sans dissimuler son soulagement.

— On ne sait pas encore tout… Peu de soldats sont revenus avec des résultats.

— Mais où en sommes-nous à cette heure ?

— Pour être franche, il y a de quoi s'étonner !

— En bien ou en mal ?

Hildemara sourit de plus belle.

— Le pire résultat donne trois quarts des votes en notre faveur. À certains endroits, les croix représentent entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix pour cent des bulletins !

— Je l'espérais, souffla Dalton, mais avec la démocratie, on ne peut jamais être sûr de rien.

— C'est stupéfiant, messire ministre ! Vous êtes un génie ! Et tout ça sans même avoir pu tricher !

Dalton serra les poings de joie.

— Merci d'être venue m'annoncer ces nouvelles, Hildemara ! Si vous voulez bien m'excuser, je vais aller les transmettre à Teresa. Avec tout ce travail, je l'ai à peine vue, ces dernières semaines. Elle sera ravie d'apprendre que mon labeur a porté ses fruits !

Dalton fit mine de s'éloigner, mais Hildemara le retint d'un index plaqué sur son plexus solaire.

— Teresa est déjà au courant, j'en suis sûre, dit-elle avec un étrange sourire.

— Comment aurait-elle su avant moi ?

— Bertrand, bien entendu !

— Bertrand ? Et pourquoi parlerait-il de sujets pareils avec mon épouse ?

— Très cher, il est bavard comme une pie quand il batifole entre les jambes d'une femme qui lui plaît !

Dalton se pétrifia et un signal d'alarme retentit dans sa tête. Depuis la nomination de Bertrand, il avait beaucoup délaissé Teresa. Et sa femme avait pour le pontife – la fonction, pas l'homme – une vénération sans limite. Après avoir rencontré l'ancien chef spirituel d'Anderith, se souvint-il, elle avait passé la nuit et la matinée à prier. Et quand Bertrand avait accédé au trône, elle l'avait regardé… eh bien, avec d'autres yeux !

Il se força à brider son imagination. Les soupçons de ce genre risquaient de miner de l'intérieur l'âme d'un homme. Sachant qu'il avait été très occupé, Hildemara voulait lui faire peur, ou semer la zizanie dans son ménage. Un comportement tout à fait dans son style.

— Ce n'est pas drôle, dame Chanboor !

S'appuyant d'une main sur le bureau, Hildemara se pencha pour

caresser la joue du nouveau ministre.

— Ce n'était pas censé l'être, très cher…

Dalton s'assit et se força au calme. Avant de savoir de quoi il retournait, toute réaction impulsive risquait de lui coûter cher. Si Hildemara mentait pour le monter contre Tess, et l'inciter à se venger en couchant avec elle, il lui faudrait manœuvrer avec la plus grande subtilité. Cela dit, il pouvait s'agir de rumeurs qu'elle avait mal interprétées. C'était peu probable, car elle disposait d'excellentes sources d'informations, mais il ne devait pas négliger cette hypothèse.

— Hildemara, vous ne devriez pas répéter des ragots aussi injurieux.

— Des ragots ? Très cher, j'ai vu la douce Teresa sortir de sa chambre !

— Vous la connaissez, elle est très dévote…

— Et j'ai entendu Bertrand se vanter devant Stein de sa bonne fortune.

— Quoi ?

Le sourire de dame Chanboor devint enfin un rictus.

— Selon mon époux, une fois qu'elle est au lit, Teresa adore jouer les vilaines petites filles. Ce pauvre Stein en avait les yeux qui lui sortaient de la tête.

Le sang lui montant aux joues, Dalton envisagea de tuer Hildemara sans attendre. Quand sa main se posa sur la garde de son épée, il songea que c'était une excellente idée. Mais il parvint à se contrôler, même si ses genoux tremblaient.

— J'ai pensé que vous deviez être informé, Dalton. Savoir que Bertrand besognait Tess à votre insu me désolait. Votre ignorance aurait pu devenir embarrassante, à la longue.

Dalton dut reprendre son souffle avant de parler.

— Pourquoi tant de satisfaction, Hildemara ? parvint-il à demander.

— Parce que j'en avais assez de vos déclarations hautaines sur la fidélité ! Cette façon de regarder les autres de haut parce que votre épouse et vous étiez des parangons de vertu !

Dalton parvint par miracle à ne pas dégainer son épée. Dans les moments de crise, il réussissait toujours à se discipliner. Un esprit analytique comme le sien était conçu pour trouver la meilleure solution possible aux problèmes les plus inattendus.

En se faisant violence, il accomplit une nouvelle fois cet exploit.

— Merci, Hildemara. J'aurais effectivement pu me ridiculiser…

— Dalton, n'en faites pas toute une affaire, je vous le demande comme une faveur ! Vous devriez être ravi, au contraire. Nous parlons du pontife, ne l'oubliez pas ! Tout citoyen d'Anderith devrait être flatté qu'il ait choisi sa compagne. Quand cela se saura, on vous

aimera et on vous respectera plus encore. Un homme dont la femme a l'écrasante mission d'offrir un peu de joie au guide suprême de la nation !

» D'ailleurs, vous auriez dû vous y attendre. C'est vous qui avez fait de Bertrand le représentant du Créateur en ce monde. Et Teresa, en l'occurrence, se comporte comme un fidèle et loyal sujet. (Hildemara ricana.) Si ce que j'ai entendu est vrai, sa « loyauté » est même admirable. Pour lui en remontrer sur ce plan, il faudrait se lever tôt !

Hildemara se pencha et posa un baiser sur l'oreille de Dalton.

— Je suis prête à relever le défi, très cher ! (Sans quitter sa proie des yeux, dame Chanboor se redressa.) Depuis toujours, vous me fascinez. Alors que je me croyais experte en la matière, je n'avais jamais rencontré un homme aussi retors et dangereux que vous. (Elle se tourna vers la porte.) Après une saine réflexion, vous verrez que c'est sans importance, mon ami. Je vous l'assure… Au fait, on dirait que votre vœu de fidélité n'a plus lieu d'être ! N'avez-vous pas dit que vous viendriez à moi, si cela arrivait ? Surtout, n'oubliez pas cette promesse !

Quand Hildemara fut sortie, Dalton resta assis dans son fauteuil, l'esprit en ébullition. Quelle serait la meilleure solution à ce problème ?

Kahlan posa ses mains sur les épaules de Richard, se pencha et glissa sa joue contre la sienne. Puis elle lui posa un baiser sur la tempe.

Le jeune homme sembla ravi de cette douce diversion.

— Tu avances bien ?

Richard s'étira et bâilla. Par où allait-il commencer ?

— Ce type était un sacré tordu ! finit-il par dire.

— Ce qui signifie ?

— Je n'ai pas encore tout traduit, mais je commence à avoir une bonne vision des choses… (Richard se frotta les yeux.) Ander a été envoyé ici pour bannir les Carillons. Il a compris le problème en un clin d'œil, et trouvé une solution très simple. Les sorciers de la Forteresse ont jugé qu'il était un génie, et ils le lui ont dit.

— Un compliment qui lui a fait une belle jambe, je parie !

— Exactement ! Il n'en parle pas dans ce livre-là, mais d'après ses autres textes, il n'était pas homme à se rengorger d'avoir réussi ce genre d'exploit. En revanche, quand il s'agissait de mépriser ceux qui avaient échoué, il ne se gênait pas !

— Donc, l'affaire était réglée ! Que s'est-il passé ensuite ?

— Les sorciers lui ont ordonné d'agir au plus vite. Les Carillons faisaient des dégâts très similaires à ceux d'aujourd'hui, et la menace

devait être levée sans délai. Ander répondit à sa façon : puisqu'ils avaient eu le bon sens de l'envoyer, ses supérieurs pouvaient-ils avoir l'obligeance de ne plus lui dicter ses actes ?

— Les sorciers n'ont pas dû être ravis.

— Ils l'ont imploré de passer à l'action, parce que des innocents mouraient. Avec une guerre sur les bras, ils connaissaient trop Ander pour prendre le risque de le brusquer. Ils lui ont dit de se fier à son propre jugement, mais d'aller aussi vite que possible pour éviter qu'il y ait trop de victimes.

» Ce message lui a mis du baume au cœur. Mais il a saisi l'occasion pour entamer une polémique avec ses supérieurs.

— À quel propos ?

Richard en soupira de frustration. Avec Joseph Ander, il était difficile d'avoir des certitudes… et plus ardu encore de les formuler.

— Il me reste des pages et des pages à traduire. C'est un travail lent et difficile. Mais je doute que ce livre nous apprenne comment bannir les Carillons. Ander n'était pas du genre à coucher sur le papier ces choses-là…

Kahlan se redressa et s'adossa à la table, pour être face à Richard.

— Seigneur Rahl, n'essaie pas de me faire marcher ! Je sais que tu es bien meilleur que ça ! Que me caches-tu ?

Le Sourcier se leva, tourna le dos à la jeune femme et se massa les tempes.

— Tu ne me fais pas confiance ? demanda Kahlan.

Richard se retourna.

— Non, ce n'est pas ça ! Mais dans tout ce qu'il dit, j'ignore où la vérité s'arrête pour céder la place à sa folie. Ça va tellement plus loin que tout ce que je sais ou crois savoir sur la magie !

Kahlan se rembrunit. Le Sourcier eut un peu honte de l'angoisser, alors qu'il se trompait peut-être. Mais pour l'instant, elle était loin d'avoir aussi peur que lui…

— Joseph Ander, dit-il, se pensait largement supérieur aux autres sorciers.

— Nous avions cru le comprendre, non ?

— L'ennui, c'est qu'il avait peut-être raison…

— Quoi ?

— Parfois, la folie fait le lit du génie ! Moi, j'ignore où tracer la ligne de démarcation. D'un côté, mes lacunes en magie sont un handicap. De l'autre, elles m'épargnent d'avoir des idées préconçues, comme les supérieurs d'Ander. Du coup, je vois peut-être des choses qu'ils n'ont pas remarquées…

» Ander ne considérait pas la magie comme un ensemble de rituels. Tu vois ce que je veux dire ? Une pincée de poudre d'œil de dragon, un mot à répéter trois fois en faisant la toupie sur le pied gauche…

Tous ces trucs-là, quoi !

» Pour lui, c'était une forme d'art. Un moyen d'expression…

— Je ne te suis pas, avoua Kahlan. Si on ne lance pas correctement un sort, il fait long feu, et voilà ! J'ai… j'avais… une façon très précise d'invoquer mon pouvoir. Et nous avons attiré les Carillons dans ce monde en respectant à la lettre – sans le savoir – les exigences d'un sortilège.

Richard avait prévu que Kahlan, avec toute sa « culture magique » aurait les mêmes difficultés à comprendre que les sorciers de l'époque. Il en éprouva une frustration qui devait ressembler, en mode mineur, à celle qu'avait connue Joseph Ander. Cette réaction lui permit de mieux cerner la personnalité de la Montagne. Quand on savait que la vérité était ailleurs, entendre des gens vous assener des faits prétendument incontournables avait effectivement de quoi rendre fou. Surtout quand il était impossible de leur faire ouvrir les yeux pour voir ce qui se trouvait en somme sous leur nez – des concepts trop abstraits pour qu'ils parviennent à les intégrer à leur étroite vision du « tout ».

Comme Ander, des millénaires plus tôt, Richard essaya une approche différente.

— Je sais tout ça, et je ne dis pas que tu te trompes, mais il pensait qu'il y avait plus que cela. Selon lui, la magie pouvait être abordée à un niveau plus élevé. Bien au-delà de ce que faisait l'immense majorité de ses collègues.

— Du délire…, souffla Kahlan, de plus en plus inquiète.

— Non, j'en doute… (Richard prit le livre de voyage.) Je vais te lire la réponse que fit Ander à une question des sorciers. Ce n'est pas lié à notre problème, mais écoute bien, pour comprendre sa façon de penser… *« Un sorcier qui ne peut pas vraiment détruire est incapable de créer pour de bon. »* Ander parlait d'un sorcier uniquement doué pour la Magie Additive, comme Zedd. Pour lui, contrôler une seule facette de la magie revenait à dire qu'on n'avait pas le don. Un tel sorcier, à ses yeux, était une aberration, et un être gravement handicapé.

Le Sourcier continua sa lecture.

— *« Un sorcier doit se connaître lui-même. Sinon, il risque de lancer des sorts pervertis qui nuiront à son propre libre arbitre. »* Là, il parle des aspects créateurs de la magie, quelle que soit son obédience. *« La magie concentre et intensifie les passions. Elle décuple la joie, mais aussi des sentiments plus destructeurs, les transformant en obsession. La tension interne devient alors insupportable, sauf si on s'en libère en passant à l'acte. »*

— On dirait qu'il cherche à justifier ses méfaits, et rien de plus !

— Non, je ne crois pas… Il avait l'intuition de quelque chose de très important. Une conception supérieure de l'équilibre…

Kahlan secoua la tête. À l'évidence, elle n'entrait pas dans le raisonnement du Sourcier. Ne voyant pas comment l'y aider, il reprit sa lecture.

— Écoute bien, c'est important ! *« L'imagination, voilà ce qui fait la grandeur d'un sorcier ! Grâce à elle, il peut dépasser les limites que lui imposent les traditions. En allant au-delà du "monde tel qu'il est", il accède à un royaume supérieur où se tisse la trame même de la magie. »*

— C'est ce que tu voulais dire au début, avec ta « forme d'art » ? Ou ton « moyen d'expression » ? Comme si le sorcier, devenu l'égal du Créateur, tirait du néant une sorte de tapisserie de magie ?

— Exactement ! Mais écoute plutôt la suite. À mon sens, c'est la phrase la plus importante que Joseph Ander ait jamais écrite. Quand les Carillons eurent cessé de sévir, les autres sorciers lui demandèrent comment il s'y était pris. On sentait de l'angoisse dans la manière dont ils formulaient leur question. Et voilà la réponse lapidaire qu'il leur fit : *« Une Grâce peut naître des exigences d'un sortilège inventif. »*

— Par les esprits du bien, qu'est-ce que ça signifie ?

— Je crois qu'il a imaginé ou rêvé une nouvelle forme de magie, sans rapport avec les données de l'invocation originelle qui a attiré les Carillons dans notre monde. Une solution adaptée à la situation… et à ses besoins.

» En d'autres termes, il est devenu un… créateur.

Kahlan écarquilla les yeux. Richard devina qu'elle sondait mentalement le gouffre de démence dans lequel ils risquaient de basculer. C'était donc à un fou qu'ils devaient d'être aujourd'hui confrontés aux Carillons ?

— L'univers est au bord de la destruction, souffla l'Inquisitrice, et tu me dis que Joseph Ander était un artiste de la magie ?

— Je te répète seulement ce qu'il affirmait ! (Richard passa à la dernière page du carnet.) J'ai voulu connaître l'ultime message qu'il a adressé aux sorciers.

Il relut le texte, pour s'assurer qu'il l'avait bien compris, puis le traduisit à haute voix :

— *« Au terme de ma réflexion, j'ai conclu qu'il convenait de rejeter le Créateur et le Gardien. En imaginant ma propre solution, qui est à la fois ma renaissance et ma mort, je protégerai mon peuple jusqu'à la fin des temps. Aujourd'hui, je vous dis adieu, car mon âme doit s'aventurer dans des eaux troubles, et en même temps veiller à jamais sur mon œuvre, désormais inviolable et hors de portée de toute menace. »*

Richard releva les yeux.

— Tu as compris, à présent ? (Il vit que ce n'était pas le cas.) Kahlan, je pense qu'il n'a pas banni les Carillons ! Tout au contraire, il s'est servi d'eux pour protéger ce qu'il appelle « son œuvre ».

— Que racontes-tu ? À quoi pourraient servir les Carillons ?

— À créer les Dominie Dirtch !

— Quoi ? Richard, tu… Admettons un instant que tu aies raison. Dans ce cas, comment aurions-nous pu les « réveiller » sans le vouloir en satisfaisant aux exigences d'un sortilège strictement défini ? Si j'ai bien compris, Ander était allé bien au-delà des structures magiques de ce type.

Exactement l'argument que Richard attendait…

— C'est une affaire d'équilibre, tout simplement ! Tu ne saisis pas ? La magie doit être équilibrée. Pour agir comme un créateur, il a dû compenser en imaginant une formule très stricte où l'imagination n'avait pas sa place. La rigueur des exigences requises pour libérer les Carillons est l'image inversée du sort inventif qu'il a lancé !

Richard connaissait assez Kahlan pour savoir qu'elle n'était pas convaincue. Mais il ne se sentait pas d'humeur à polémiquer.

— Et maintenant, que devons-nous faire pour bannir les Carillons ?

— Hélas, je n'en sais rien, et je crains qu'il n'y ait pas de réponse à cette question. Les sorciers de l'époque se sont également heurtés à l'hermétisme volontaire d'Ander. Pour finir, ils ont considéré que cette partie du monde était perdue pour eux. J'ai peur qu'Ander ait tissé une toile de magie indestructible pour protéger une énigme dépourvue de solution.

Kahlan prit le livre, le referma et le posa sur la table.

— Richard, je me demande si tu ne perds pas un peu la tête, à force de lire les élucubrations d'un illuminé. La magie ne fonctionne pas comme ça.

Les sorciers de la Forteresse avaient répondu la même chose à Ander : il ne pouvait pas prétendre contrôler et transformer des éléments par définition indomptables.

Richard ne révéla pas ce détail à Kahlan. Elle n'était tout simplement pas préparée à penser à la magie de cette façon. Comme les sorciers de jadis, et sans doute ceux d'aujourd'hui…

Révolté qu'on rejette aussi sommairement ses idées, Joseph Ander s'était à jamais coupé de ses collègues…

— Je suis désolée de t'avoir bousculé, dit Kahlan un peu plus tard. (Elle passa un bras autour du cou de Richard.) Je sais que tu fais de ton mieux, mais je suis un peu nerveuse à cause du vote.

— Ma chérie, les gens sauront voir la vérité. Il le faut !

La jeune femme détourna les yeux.

— Richard, souffla-t-elle, tu veux bien me faire l'amour ?

— Ici ? Tout de suite ?

— Nous pouvons fermer le rabat de la tente. De toute façon, personne n'entre sans demander la permission. (Kahlan sourit.) Je jure de ne pas trop crier, pour ne pas t'embarrasser. (Du bout d'un index,

elle releva le menton de son mari.) Et je promets de ne pas m'en vanter devant ton autre épouse.

Richard eut un sourire qui s'effaça très vite.

— Kahlan, nous ne pouvons pas…

— Pourquoi pas ? Tu paries que je te fais changer d'avis ?

Le Sourcier tapota la pierre noire du collier offert par Shota à l'Inquisitrice.

— La magie n'agit plus… Ce bijou ne nous empêchera pas de…

— Je sais, et c'est pour ça que je veux faire l'amour ! Richard, je me fiche de ce qui arrivera ! Nous aurons sans doute un enfant. Et alors ?

— Tu sais très bien ce qui arrivera…

— Tu crois que ce serait mal ? (Des larmes roulèrent sur les joues de Kahlan.) Avoir un enfant n'est pas un crime !

— Bien sûr que non ! Et j'en rêve aussi, tu ne l'ignores pas ! Mais pour le moment, c'est impossible ! Tu voudrais avoir peur à chaque instant que Shota jaillisse des ombres ? Cette angoisse nous détournerait de notre devoir…

— Le devoir ! Encore ! Et nos désirs, que deviennent-ils ?

Richard détourna la tête.

— Tu aimerais vraiment donner le jour à un enfant dans un monde aussi fou ? Avec la menace des Carillons et la perspective d'une guerre totale ?

— Et que ferais-tu si je répondais « oui » ?

Richard fit de nouveau face à sa bien-aimée et lui sourit. Avec ses nobles déclarations, il la bouleversait pour rien. Voir Du Chaillu enceinte lui donnait envie d'avoir un enfant, et il n'y avait rien de plus normal.

— Dans ce cas, je serais d'accord, et nous ferions un petit, que ça plaise ou non à Shota – dont je promets de me charger. Mais ne pouvons-nous pas attendre d'être sûrs que le monde ne disparaîtra pas demain ? Et que nous n'élèverons pas un enfant sous le règne de l'Ordre Impérial ?

Kahlan eut un pâle sourire.

— Tu as raison, bien entendu… Je me suis… eh bien… laissée emporter par mon enthousiasme. Il faut bannir les Carillons, puis vaincre Jagang…

Richard prit la jeune femme dans ses bras pour la consoler.

À cet instant, le capitaine Meiffert demanda s'il pouvait entrer.

— Tu vois ? souffla le Sourcier à sa compagne – qui eut un sourire mélancolique.

— Venez donc, capitaine, vous ne nous dérangez jamais !

L'officier resta campé sur le seuil, les yeux baissés.

— Que se passe-t-il ?

— Seigneur, Mère Inquisitrice, nous connaissons les résultats de Fairfield. Et de quelques autres régions d'Anderith. Mais pas toutes, rassurez-vous ! Certains de nos soldats ne seront pas là avant des jours…

— Alors, ces résultats, capitaine ?

Meiffert tendit une feuille de parchemin à son seigneur.

Richard lut les chiffres… et eut besoin d'un moment pour en croire ses yeux.

— Soixante-dix pour cent de « non » à Fairfield…

Kahlan prit doucement la feuille et la consulta. Puis, sans un mot, elle la posa sur la table.

— D'accord…, soupira Richard. Nous avons vu ce qui se passait en ville. Avec tous ces mensonges, le résultat n'est pas étonnant. Mais dans les autres régions du pays…

— Richard, dit Kahlan, la propagande a été la même partout !

— Peut-être, mais nous avons parlé à ces gens ! Nous avons passé du temps avec eux… Capitaine, quels autres résultats avez-vous ?

— Eh bien…

— Par exemple cette ville… Quel était son nom ? Westbrook ! Là où se dresse le temple dédié à Joseph Ander. Avons-nous le compte des voix ?

Inquiet, Meiffert recula d'un pas.

— Oui, seigneur Rahl.

— Alors, parlez, bon sang !

— Richard, intervint Kahlan, le capitaine est dans notre camp…

Le Sourcier prit une grande inspiration.

— Capitaine, auriez-vous l'obligeance de me communiquer le résultat de Westbrook ?

Blanc comme un linge, l'officier se racla la gorge.

— Quatre-vingt-dix pour cent de croix, seigneur.

Richard vacilla comme si on l'avait giflé. Il avait parlé aux habitants et se souvenait de certains de leurs noms. Sans parler de leurs superbes enfants…

Comme si le sol s'était ouvert sous ses pieds, le Sourcier eut le sentiment de tomber dans un gouffre de folie. Il avait travaillé jour et nuit pour aider les Anderiens et les Hakens à choisir le chemin de la liberté. Et ils venaient de le rejeter !

— Tu n'y es pour rien, murmura Kahlan. Nos adversaires ont menti au peuple. Ils l'ont effrayé…

— J'ai parlé à ces gens… Je leur ai dit que nous luttions pour leur avenir et celui de leurs enfants…

— Je sais…

Très mal à l'aise, le capitaine sautillait d'un pied sur l'autre. D'un geste discret, l'Inquisitrice lui signala qu'il pouvait se retirer.

Après un rapide salut, il obéit avec un soulagement visible.

— Je vais prendre l'air…, dit Richard. Et j'ai besoin d'être seul. Surtout, ne m'attends pas pour te coucher.

Sans un mot de plus, il sortit de la tente.

Chapitre 66

Très courtoisement, Campbell fit signe à la femme de ménage de se retirer. Dès qu'elle eut refermé la porte derrière elle, le nouveau ministre de la Civilisation entra dans la chambre.

Teresa se retourna dès qu'elle l'entendit.

— Mon chéri, s'écria-t-elle, te voilà enfin !

— Bonjour, Tess…

Après des heures et des heures de réflexion, Dalton en était enfin arrivé au stade où il pourrait faire face à sa femme sans perdre son sang-froid.

Mais ce ne serait pas facile…

Pour en être là, il avait dû mobiliser tout son art de l'analyse et de la stratégie. Prendre de la distance était le seul moyen de garder son contrôle face à une situation qui le touchait si profondément. Mais il gérerait cette crise, comme tant d'autres auparavant…

— Je ne t'attendais pas si tôt, mon chéri !

— Tess, j'ai entendu des… rumeurs.

Assise à sa coiffeuse, la jeune femme brossait sa longue chevelure.

— Vraiment ? Des choses intéressantes ?

— Tout dépend du point de vue… On raconte que tu partages la couche du pontife. C'est exact ?

Une question de pure forme. Après avoir fait vibrer tous les fils de sa toile, Dalton connaissait déjà la réponse.

Teresa cessa de se brosser et le regarda dans le miroir. Si son visage exprimait toute une palette d'émotions, le défi dominait nettement.

— Dalton, ce n'est pas un homme comme les autres, dit Tess. (Elle se leva et se retourna, se demandant visiblement comment son mari allait réagir.) Il représente le Créateur en ce monde !

— Puis-je savoir comment c'est arrivé ?

— Bertrand m'a dit que le Créateur s'était adressé à lui. (Teresa détourna le regard.) Parce que je t'ai toujours été fidèle, et que tu m'as également fait cette grâce, Il m'a choisie pour être celle qui aiderait le pontife à supporter le poids de sa charge.

» En un sens, c'est une récompense pour toi, Dalton. (Elle leva de nouveau les yeux sur son mari.) Ta loyauté a été remarquée par le Créateur en personne !

— Oui, on peut voir les choses comme ça, parvint à répondre Campbell.

— Selon Bertrand, j'accomplis un devoir sacré.

— Un devoir sacré ? Rien que ça ?

— Quand je suis avec lui, c'est… Eh bien, je ne sais, très… spécial. Aider le pontife à porter le fardeau de ses responsabilités est un honneur en plus d'une sainte mission. Quand je pense que je contribue à lui rendre la tâche moins pénible ! Dalton, être le pontife est tellement difficile !

— Sur ce point, tu as absolument raison.

Voyant qu'il ne s'énerverait pas et ne la brutaliserait pas, Tess approcha de son mari.

— Tu sais, je t'aime toujours autant.

— Je suis heureux de l'entendre, ma chérie. Je craignais d'avoir perdu ton amour.

Teresa prit Dalton par les épaules.

— Idiot ! Tu devrais savoir que ça n'arrivera jamais ! Je t'aime, mais le pontife m'a appelée à ses côtés. Tu dois le comprendre. Il a besoin de moi.

Le nouveau ministre avala la boule qui se formait dans sa gorge.

— Bien entendu, ma chérie… Mais… hum… pourrons-nous encore être ensemble ? Au lit, je veux dire ?

— Évidemment ! C'est ça qui t'inquiétait ? Tu redoutais que je n'aie plus de temps à te consacrer ? Dalton, je t'aime, et je te désirerai toujours !

— Alors, tout va bien… Oui, tout va bien…

— Viens au lit, mon chéri, et je te prouverai que je ne te mens pas. Tu me trouveras peut-être même plus excitante que jamais !

» N'oublie pas qu'être avec le pontife est un honneur ! Tout le monde t'en respectera davantage !

— Ça, je n'en doute pas…

— Alors, tu viens au lit ? (Teresa posa un baiser sur la joue de son mari.) Laisse-moi te montrer combien je peux te rendre heureux !

— Eh bien… (Dalton se gratta pensivement le front.) J'adorerais ça, mais j'ai tant de travail ! Le scrutin n'est pas encore tout à fait dépouillé, et…

— Je sais. Bertrand m'a parlé des résultats.

— Bertrand ?

— Le pontife, idiot ! Il m'a dit que c'était un triomphe. Je suis si fière de toi ! Je sais quel rôle tu as joué dans cette affaire. Ce n'est pas seulement un succès pour Bertrand. Il dit lui-même qu'une partie du mérite te revient.

— Une partie ? Il est très généreux de reconnaître ma modeste contribution…

— Il dit beaucoup de bien de toi, tu sais !

— Encore une nouvelle qui me met du baume au cœur… Tess, désolé, mais je dois retourner au… travail. J'ai des urgences !

— Dois-je t'attendre pour me coucher ?

— Non, ma chérie. Il faut que j'aille à Fairfield, pour une affaire qui ne peut pas attendre.

— Ce soir ?

— Oui, ce soir…

— Tu ne devrais pas travailler autant ! Promets-moi de te reposer un peu. Je m'inquiète pour toi !

— Tu as tort. Je ne me suis jamais senti aussi bien.

— Dans ce cas, jure de te ménager un peu de temps pour me faire l'amour !

— Ne t'inquiète surtout pas pour ça ! Très bientôt, nous… nous serons dans les bras l'un de l'autre. À présent, je dois partir. Bonne nuit, ma chérie.

— Je vous connais ? demanda l'herboriste en tendant la fiole à Kahlan.

— Non, répondit l'Inquisitrice. (Elle tourna la tête pour que la femme ne voie pas clairement son visage.) Je viens de loin, et je ne resterai pas à Fairfield après avoir réglé cette… affaire.

Kahlan portait ses vêtements de voyage – un pantalon, une chemise et une veste. Une fois sortie du camp, elle avait enveloppé sa longue chevelure dans un foulard. Comme de juste, les sentinelles avaient insisté pour l'accompagner pendant sa « promenade », mais elle avait usé de toute son autorité pour les renvoyer à leur poste.

Ce truc-là n'aurait jamais marché avec Cara. Mais les soldats étaient moins portés sur l'insubordination que la Mord-Sith. Et beaucoup plus crédules qu'elle, fallait-il ajouter.

— Eh bien, soupira l'herboriste, je vous comprends, ma chère. Beaucoup de femmes font un long chemin pour résoudre les problèmes de ce genre.

Elle tendait la fiole mais ne la lâcherait pas avant d'avoir été payée. Kahlan lui donna une pièce d'or.

— Gardez tout. En échange, j'espère pouvoir compter sur votre silence.

La vieille femme inclina la tête.

— Cela va sans dire… Merci, ma chère, vous êtes très généreuse.

Kahlan prit la fiole, la laissa reposer sur sa paume et regarda le liquide clair qu'elle contenait. S'avisant soudain que son autre main reposait sur son ventre, elle la laissa retomber le long de sa jambe.

— Puisque je viens de la préparer, cette dose sera efficace jusqu'à demain matin. Prenez-la n'importe quand dans la nuit, mais pas au-delà, sinon, elle n'agira pas. Le mieux est de l'avaler avant de vous coucher.

— Ce sera douloureux ?

L'herboriste fronça les sourcils, compatissante.

— Probablement pas plus que vos règles normales. Quand on intervient si tôt, il n'y a pas de problème. Mais vous saignerez beaucoup, c'est une certitude.

Kahlan avait voulu demander si ce serait douloureux pour l'enfant. Elle n'eut pas le cœur de préciser sa pensée.

— Buvez tout, c'est important ! Le goût n'est pas désagréable, mais si vous voulez prendre un peu de thé avec, ce n'est pas contre-indiqué.

— Merci pour tout…

Kahlan se tourna vers la porte.

— Une minute ! lança l'herboriste. (Elle approcha et prit la main de l'Inquisitrice.) Je suis désolée, mon enfant. Mais vous êtes jeune, et vous en aurez un autre.

Une horrible idée traversa soudain l'esprit de Kahlan.

— Ça ne risque pas de m'empêcher…

— Pas du tout, mon enfant ! Il n'y aura pas de suites désagréables.

— Merci, répéta l'Inquisitrice, pressée de sortir de la petite maison pour se retrouver seule.

Au cas où elle éclate en sanglots, il valait mieux que ce soit dans l'obscurité, et sans témoin.

La vieille femme la prit par le bras et la força à faire demi-tour.

— En principe, dit-elle, je ne tiens pas de sermon aux filles qui viennent me voir, parce qu'il est beaucoup trop tard pour leur mettre un peu de plomb dans la cervelle. Mais vous paraissez différente. Mariez-vous le plus vite possible ! J'interviens quand on me le demande, mais je préfère de loin aider à mettre les enfants au monde que… Enfin, vous m'avez comprise…

— Je partage votre opinion. Encore merci…

Kahlan remonta les rues obscures de Fairfield. Même à cette heure tardive, des gens vaquaient encore à leurs occupations. Très bientôt, quand arriverait l'Ordre, leurs petites vies seraient bouleversées au-delà de ce qu'ils pouvaient imaginer.

Mais pour l'instant, c'était elle qui se sentait bouleversée !

Soudain, elle décida d'agir avant d'être rentrée au camp. Si Richard trouvait la fiole, elle devrait lui mentir, et ça ne lui plaisait pas. Mais si elle lui disait la vérité, il ne la laisserait pas faire…

Avec sa petite comédie, un peu plus tôt, sous la tente, elle avait pu apprendre ce qu'il pensait et désirait vraiment.

Et il avait raison ! Trop de gens comptaient sur eux pour qu'ils se laissent distraire par des problèmes personnels. Sur un sujet pareil, Shota tiendrait parole, et l'empêcher d'agir les détournerait de leur mission. La fiole contenait l'unique bonne solution à son… état.

Alors qu'elle sortait de la ville, l'Inquisitrice vit Dalton Campbell remonter à cheval la rue où elle allait s'engager. Peu soucieuse de le croiser, elle s'engouffra dans une ruelle latérale.

Cet homme lui avait toujours semblé du genre posé et réfléchi. En le regardant passer du coin de l'œil, elle eut le sentiment qu'il était dans un état second. Que faisait-il à une heure pareille dans un quartier surtout connu pour ses tavernes louches et ses maisons closes ?

Quand il se fut éloigné, Kahlan revint dans la plus grande des deux rues.

Elle atteignit très vite la route qui menait au domaine du ministère de la Civilisation. Les soldats d'harans étaient cantonnés à quelque distance du palais, dans un champ de blé.

Au loin, l'Inquisitrice vit les rayons de lune se refléter sur les ornements de cuivre d'une calèche. Même si le véhicule ne la croiserait pas avant longtemps, elle décida de couper par les champs. Rencontrer quelqu'un en chemin serait trop dangereux, surtout s'il s'agissait d'une personne susceptible de la reconnaître.

Alors qu'elle marchait entre les épis de blé, la boule qui s'était formée dans la gorge de Kahlan lui parut assez grosse pour l'étouffer. Sentant des larmes perler à ses paupières, elle fit encore quelques pas puis se laissa tomber à genoux et éclata en sanglots.

Les yeux baissés sur la fiole qu'elle tenait toujours, elle tenta en vain de se souvenir d'un moment plus misérable de sa vie. Pourtant, l'acte qu'elle s'apprêtait à commettre contribuerait à sauver des centaines de milliers de vies. La seule certitude qui lui permettrait d'aller jusqu'au bout…

Elle retira le bouchon de la fiole et le laissa glisser de ses doigts étrangement gourds. Puis elle pressa sa main libre sur son ventre, où grandissait déjà son enfant et celui de Richard.

Jugeant qu'elle respirait trop vite, elle attendit un moment. Pas question d'être incapable d'avaler, une fois qu'elle aurait le liquide dans la bouche !

Elle porta la fiole à ses lèvres, hésita, contempla la potion à la lumière du clair de lune… puis inclina la main et la vida dans la poussière.

Aussitôt, une vague de soulagement la submergea. On eût dit qu'elle venait d'épargner sa propre vie, autorisant l'espoir à revenir en ce monde.

Quand elle se releva, ses larmes n'étaient déjà plus qu'un mauvais souvenir. Et pour la première fois depuis des jours, elle sourit du fond du cœur. L'enfant que lui avait donné Richard était sain et sauf !

L'Inquisitrice jeta au loin la fiole vide. Ce faisant, elle s'aperçut qu'un homme la regardait, campé entre les épis de blé.

Alors qu'elle se pétrifiait, il avança vers elle d'un pas tranquille mais décidé. Regardant autour d'elle, Kahlan vit que d'autres silhouettes approchaient. Elle était encerclée !

De jeunes hommes, distingua-t-elle. Tous plus roux les uns que les autres…

Sans attendre que sa situation s'aggrave, Kahlan se laissa guider par son instinct et commença à courir à toutes jambes vers le camp.

Au lieu de tenter de slalomer entre ses agresseurs, elle fonça sur le plus proche. Bien campé sur ses pieds, il écarta les bras pour l'intercepter.

Kahlan bondit, lui saisit le poignet et reconnut en un éclair Rowley, le messager venu les accueillir, le premier jour…

Sans effort de volonté conscient, elle déchaîna son pouvoir, les muscles tendus pour encaisser le choc en retour, quand la magie s'emparerait de l'esprit du Haken.

Bien entendu, rien ne se passa. Comme tous les autres magiciens, elle était privée de son pouvoir, même s'il lui semblait être encore tapi au plus profond de son corps.

Et cela allait lui coûter la vie !

Alors que cette pensée lui traversait l'esprit, Kahlan sentit le contact d'une magie étrangère et perverse. Un picotement, sur chaque pouce carré de sa peau, lui apprit qu'un pouvoir agressif fondait sur elle. Ou plus exactement, à la manière d'une vipère, avait jailli de son trou pour la mordre.

Elle lâcha Rowley et tenta de fuir, mais il était trop tard. Autour d'elle, ses agresseurs refermaient le cercle. Elle n'avait plus que deux solutions : se battre ou se laisser tuer comme un agneau paralysé de peur devant le couteau du boucher.

Elle choisit la première option.

D'un coup de pied, elle défonça le sternum du Haken qui approchait sur sa droite. Le souffle coupé, il s'écroula presque sans un bruit.

D'un coup de genou dans l'entrejambe, elle mit Rowley provisoirement hors d'état de nuire. Puis, les doigts en fourche, elle propulsa sa main dans les yeux du tueur de gauche.

S'étant créé une ouverture, elle s'y engouffra, crut un instant qu'elle s'en sortirait, et cria de douleur quand une main se glissa sous son foulard puis se referma sur ses cheveux.

Stoppée net, l'Inquisitrice ne tomba pas et réussit à enfoncer son

coude dans le flanc du type.

Ce fut sa dernière attaque, car les autres lui bondirent dessus comme une meute de chiens. Dès qu'ils lui eurent immobilisé les bras et les jambes, un formidable coup de poing la plia en deux.

Kahlan sentit que l'impact venait de provoquer des dommages irréversibles dans ses entrailles.

Un autre coup suivit, cette fois au visage. Puis un autre encore…

Incapable de respirer et totalement désorientée, l'Inquisitrice voulut se protéger la tête, mais des mains puissantes l'empêchèrent de lever le bras.

Plusieurs poings s'enfoncèrent les uns après les autres dans son abdomen déjà en feu. Puis des gifles plurent, si fortes qu'elle crut que son cou n'y résisterait pas.

Pour ne pas s'étouffer avec, Kahlan tenta d'avaler le sang qu'elle avait dans la bouche.

Comme s'ils venaient de très loin, elle entendit les grognements de ses bourreaux, qui donnaient de la voix pour s'encourager, tel un bûcheron qui attaque un tronc énorme avec sa hache.

Alors, Kahlan se résigna. Elle allait mourir ici, rouée de coups de pied et de poing par des hommes qu'elle ne connaissait pas.

Pour mieux l'achever, ils la jetèrent au sol.

Très vite, l'obscurité enveloppa l'Inquisitrice comme un linceul. Puis elle cessa de sentir la douleur et d'entendre les cris rageurs de ses bourreaux.

Quand son cœur eut cessé de battre, elle vit enfin danser devant elle la douce Lumière du Créateur.

Hébété, Richard errait dans le champ de blé caressé par les rayons de lune. Tout avait tourné à la catastrophe. Pour la première fois de sa vie, le fardeau qu'il portait sur les épaules l'écrasait tellement qu'il avait du mal à respirer.

Le Sourcier était à court de solutions. Les Carillons et l'Ordre Impérial… Sur les deux fronts, la déroute semblait inévitable.

Pourtant, le sort de centaines de milliers de gens – qu'ils en aient conscience ou non – continuait à dépendre de lui. Les Contrées du Milieu ne repousseraient pas seules l'Ordre Impérial, et les D'Harans seraient vaincus s'ils n'avaient pas un seigneur Rahl pour les guider. Sans parler des Carillons, qui devenaient chaque jour de plus en plus puissants et menaçaient le monde entier…

Histoire de l'accabler un peu plus, il s'était échiné pendant des semaines à sauver le peuple d'Anderith – au risque d'en sacrifier d'autres – pour se faire tout simplement cracher à la figure.

Mais ce n'était pas le pire. À cause de tous ces combats, Kahlan et lui devaient se priver de la joie d'avoir un enfant. Avec l'accord de sa femme, Richard aurait été prêt à affronter Shota. Le fruit de leur union serait sans cesse en danger, et eux aussi, mais il était prêt à se battre pour affirmer ses droits, et surtout ceux de Kahlan, à se construire un avenir. Hélas, s'occuper de cette question essentielle était impossible tant que les Carillons et l'Ordre n'auraient pas été vaincus. Face à une telle opposition, ajouter Shota à la liste de leurs adversaires aurait été de la folie.

Kahlan le savait, mais il lui était de plus en plus difficile de faire passer le devoir avant tout le reste. Il en allait ainsi depuis sa naissance, et le fardeau devenait insupportable.

S'ils n'accomplissaient pas leur mission, le monde plierait l'échine sous le joug de Jagang – à condition que les Carillons ne l'aient pas détruit avant. Car leur priorité n'avait pas changé, et Richard était directement responsable de la présence de ces monstres dans l'univers des vivants. Il lui revenait donc de les en chasser.

S'il réussissait à comprendre ce qu'avait fait Joseph Ander, il devrait vaincre Jagang avant de fonder une famille. Kahlan comprenait, même si elle en souffrait…

Richard remercia les esprits du bien de lui avoir accordé au moins une bénédiction : son épouse !

À force de marcher, s'avisa-t-il soudain, il ne devait plus être très loin de Fairfield. S'il ne rebroussait pas chemin, Kahlan finirait par s'inquiéter de sa trop longue absence. Avec tout ce qui l'angoissait déjà, il n'était pas nécessaire d'en rajouter…

Mais elle était forte, il le savait, et ne pas avoir un enfant tout de suite ne la briserait pas.

Quand il eut fait demi-tour, le Sourcier crut entendre du bruit. Tendant l'oreille, il constata qu'il ne se trompait pas. Perdu dans ses pensées, il n'avait guère prêté attention à ce qui se passait autour de lui. Les étranges sons continuaient. Pour ce qu'il en savait, ils avaient pu commencer depuis un bon moment. Mais ils évoquaient un…

D'instinct, Richard courut vers l'origine du raffut bizarrement étouffé. En approchant, il reconnut certains sons. Des grognements d'hommes en plein effort qui…

… Rouaient de coup une victime recroquevillée sur le sol !

Dès qu'il découvrit ce sinistre spectacle, le Sourcier bondit sur la bande de voyous, tira le plus proche en arrière par les cheveux et… comprit qu'il arrivait trop tard.

La malheureuse victime était morte.

L'homme que Richard avait écarté de la meute se dégagea et lui sauta à la gorge. Alors qu'il encaissait le choc, le Sourcier reconnut un

des messagers de Dalton Campbell. Rowley, s'il se souvenait bien… Un Haken aux cheveux roux dont les yeux, ce soir, brillaient de rage et de folie meurtrière.

— Tous avec moi ! cria-t-il.

Sans s'affoler, Richard passa un bras autour du cou du Haken, lui prit le menton de l'autre main, et, d'une simple traction, lui brisa net la nuque.

Lâchant le cadavre, il tendit simplement une main pour défoncer le nez du colosse qui chargeait avec la violence d'un taureau… et aussi peu d'intelligence.

Avant même que l'imbécile se fût écroulé, Richard saisit un autre bandit par les cheveux, le força à se plier en deux et lui broya la trachée-artère d'un coup de genou.

Un bon début, pensa le Sourcier, mais considérant le nombre d'hommes qui lui faisaient face, il risquait de subir le même sort que le pauvre type étendu sur le sol. Son seul petit avantage – ces salopards étaient déjà épuisés par leur premier crime – ne pesait pas lourd quand on luttait à un contre trente. Surtout face à de véritables enragés…

Au moment où ils allaient bondir sur Richard, les voyous aperçurent quelque chose qui les dissuada d'aller plus loin. Les voyant détaler avec un bel ensemble, le Sourcier se retourna et découvrit les six maîtres de la lame de Du Chaillu, arme au poing.

Les Baka Tau Mana avaient dû le suivre discrètement pendant sa promenade « solitaire ». Et malgré ses talents de guide forestier, il ne s'était pas douté un instant de leur présence. Pendant que ces extraordinaires guerriers poursuivaient les tueurs, Richard se pencha sur la victime.

Il ne s'était pas trompé. C'était fini…

Se relevant avec un soupir, le Sourcier regarda le pantin désarticulé qui avait été un être vivant quelques minutes auparavant. Sa fin, à voir le résultat, avait dû être atroce.

En arrivant un peu plus tôt, Richard aurait pu empêcher cette ignoble mise à mort. Soudain révulsé par la vision de ce cadavre, et des trois autres qui l'entouraient, il s'éloigna comme s'il avait le Gardien à ses trousses.

Quelques pas plus loin, il s'arrêta, frappé par une étrange idée. Puis il regarda derrière lui, eut un haut-le-cœur, mais dépassa cette réaction viscérale. Si le supplicié avait compté parmi ses proches, n'aurait-il pas voulu que les témoins fassent tout leur possible pour lui ? Ce soir, il était le seul en mesure d'intervenir – à supposer qu'il y ait encore quelque chose à faire. Essayer valait la peine ! La victime étant morte, il n'y avait de toute façon rien à perdre.

Il rebroussa chemin et s'agenouilla près du cadavre, dans un tel

état qu'il n'aurait su dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Reconnaissant des lambeaux de pantalon, il supposa que la première hypothèse était la bonne.

Richard glissa une main sous la tête du mort. Il essuya une partie du sang qui souillait les lèvres éclatées du malheureux, puis posa les siennes dessus.

Il se souvint de ce que Denna lui avait fait, quand il était aux portes de la mort. Il revit l'intervention de Cara sur Du Chaillu, après sa noyade…

Il donna le souffle de la vie à un corps qu'elle avait abandonné. Puis il écarta sa bouche et écouta l'air ressortir en sifflant des lèvres du cadavre.

Il recommença, perdant toute notion du temps. Durant une éternité – en réalité quelques minutes – il souffla dans la bouche du mort en implorant les esprits de l'aider à accomplir un miracle.

Tout changerait si une seule chose positive ressortait de sa captivité entre les mains de Denna. Et il savait que la Mord-Sith, là où elle était, serait apaisée de savoir qu'elle lui avait aussi appris à redonner la vie. Avec la résurrection de Du Chaillu, Cara avait déjà prouvé que les femmes en rouge n'étaient pas que des tueuses.

Richard s'adressa de nouveau aux esprits du bien, les suppliant de ne pas prendre aujourd'hui l'âme du pauvre homme battu à mort par des monstres.

Et ils l'écoutèrent. Sous ses paumes, le Sourcier de Vérité sentit se soulever la poitrine de l'inconnu.

Entendant des bruits de pas dans son dos, il se retourna et vit que deux maîtres de la lame revenaient d'une démarche tranquille. Leur demander s'ils avaient coincé leurs proies eût été insultant. Les jeunes tueurs ne feraient plus jamais de victimes…

Un autre homme approchait. D'un âge certain, ce gentilhomme – si on en jugeait par ses vêtements – courait pourtant comme s'il avait eu vingt ans.

— Créateur bien-aimé, dit-il quand il arriva près de Richard, pas encore !

— De quoi parlez-vous ?

Comme s'il n'avait pas entendu, le vieil homme s'agenouilla, prit la main du blessé et la pressa contre sa joue.

— Grâce en soit rendue au Créateur, il vit encore ! (Il se tourna vers Richard.) J'ai une calèche, sur la route, pas très loin d'ici. Aidez-moi à porter ce malheureux jusque-là, et je le conduirai chez moi.

— Où habitez-vous ? demanda Richard.

— À Fairfield, répondit l'homme en regardant les deux maîtres de la lame soulever délicatement le miraculé.

— Eh bien, dit Richard, je suppose que c'est plus près que le camp

de mes soldats.

Il essuya le sang collé à ses lèvres, se leva et tendit la main à l'inconnu, qui négligea son offre et se remit debout tout seul.

— Seriez-vous le seigneur Rahl ?

Richard répondit d'un hochement de tête.

— Seigneur, je suis très honoré, même si j'aurais préféré vous rencontrer dans d'autres circonstances. Je me nomme Edwin Winthrop.

Le Sourcier serra la main que l'Anderien lui tendit.

— Merci de votre aide, messire Winthrop.

— « Edwin », je vous en prie ! Seigneur Rahl, c'est affreux ! Ma pauvre femme, Claudine…

Winthrop éclata en sanglots. Craignant qu'il ait un malaise, Richard le prit doucement par les épaules.

— … Claudine a été assassinée dans les mêmes circonstances. Battue à mort, sur cette route…

— Je suis navré, mon ami, souffla Richard.

À présent, il comprenait la réaction du vieil homme.

— Je veux aider ce malheureux ! S'il y avait eu quelqu'un comme vous, quand Claudine… Mais personne n'est venu à sa rescousse. Seigneur, permettez-moi de secourir ce blessé !

— Appelez-moi « Richard », Edwin… Je suis ravi que vous vouliez faire quelque chose pour cet infortuné promeneur…

Richard et Edwin suivirent Jiaan et un maître de la lame jusqu'à la calèche, où les deux Baka Tau Mana déposèrent le blessé avec d'infinies précautions.

— Jiaan, puisque je vois que tous tes guerriers sont revenus, je veux que tu accompagnes mon ami Edwin avec deux de tes hommes. S'ils apprennent que leur victime est vivante, les tueurs voudront peut-être finir le travail…

— Aucun survivant ne pourra aller rapporter son échec à un éventuel commanditaire, dit Jiaan.

— Je m'en doutais, mais s'il existe, cet homme finira par savoir que le coup a raté… Edwin, ne parlez de cette histoire à personne, pour votre propre bien et celui du blessé…

Winthrop hocha la tête et monta dans la calèche.

— J'ai pour ami un guérisseur qui saura tenir sa langue…

Richard et les maîtres de la lame restants retournèrent au camp en silence. Quelque temps plus tôt, ces hommes lui avaient dit ne pas douter un instant que le *Caharin* bannirait les Carillons responsables de la « mort » de leur femme-esprit. Ce soir, le Sourcier n'avait pas le cœur de leur avouer qu'il n'était pas plus avancé qu'à l'époque.

Quand ils arrivèrent, tout le monde dormait dans le camp, à part les sentinelles et les officiers de garde. N'étant toujours pas d'humeur

à parler, Richard alla directement sous sa tente.

Kahlan n'y était pas, sans doute parce qu'elle avait rendu une petite visite à Du Chaillu. En approchant du terme, la Baka Tau Mana appréciait de plus en plus la présence de l'Inquisitrice. Sans doute parce que avoir une autre femme à ses côtés la rassurait…

Richard prit le livre de voyage d'Ander, s'empara d'une lampe et sortit. Désireux de travailler sur sa traduction, il n'avait aucune envie d'empêcher Kahlan de dormir quand elle reviendrait. Et si elle le trouvait encore debout, elle voudrait à tout prix veiller avec lui.

Il entra sous la tente où les officiers tenaient leur réunion quotidienne. Un « bureau » parfait pour un homme résolu à travailler jusqu'à l'aube.

Chapitre 67

Richard peinait sur un passage particulièrement difficile à traduire – toujours à cause de problèmes de polysémie, sa hantise ! – quand Jiaan se glissa sous la tente sans prendre la peine de s'annoncer. Contrairement aux soldats, qui demandaient toujours la permission d'entrer, les maîtres de la lame s'estimaient autorisés à aller partout où ça leur chantait. Jugeant le formalisme des militaires pesant, à la longue, le Sourcier trouvait cette spontanéité rafraîchissante.

— *Caharin*, tu dois venir avec moi. C'est Du Chaillu qui m'envoie.

Richard se leva d'un bond.

— Le bébé ? Elle va accoucher ? Je file prévenir Kahlan, et nous y allons !

— Non, ton enfant ne naîtra pas aujourd'hui, dit le Baka Tau Mana. (Il posa une main sur l'épaule du Sourcier.) Du Chaillu veux que tu viennes, c'est tout. Seul…

— Sans aller chercher Kahlan ?

— Oui, *Caharin*. Je t'en prie, fais ce que demande notre femme-esprit, ton épouse.

Richard n'avait jamais vu une telle inquiétude voiler le regard de Jiaan, un véritable roc armé d'une épée. Il fit donc signe au guerrier de lui montrer le chemin.

À sa grande surprise, l'aube était déjà levée. Sans s'en apercevoir, il avait travaillé toute la nuit. Si Kahlan ne dormait plus et le voyait, elle lui passerait un sacré savon !

Jiaan le guida jusqu'à deux chevaux sellés.

Le Sourcier en resta bouche bée. Le Baka Tau Mana ne serait pas monté sur un cheval pour tout l'or du monde, sauf si la femme-esprit le lui avait ordonné. Une éventualité quasiment impensable…

— Que se passe-t-il ? (Richard désigna la tente de Du Chaillu.) Elle n'est pas là ?

— Elle t'attend en ville, *Caharin*, répondit Jiaan en sautant en selle.

— Que fiche-t-elle à Fairfield ? Après le résultat du scrutin, ce n'est pas un endroit très sûr pour mes alliés.

— *Caharin*, suis-moi, je t'en prie ! Il n'y a pas de temps à perdre !

Richard enfourcha sa monture.

— Oui, je comprends… Désolé, Jiaan. Allons-y !

Du Chaillu devait s'être fourrée dans de sales draps. En ville, tout

le monde savait qu'elle était dans le camp du seigneur Rahl, et on la prenait même pour son épouse.

Mort d'angoisse, Richard lança son cheval au galop.

La porte de la belle demeure nichée entre des arbres s'ouvrit et Edwin passa la tête dehors.

Richard se détendit un peu. Son « protégé » n'allait sans doute pas s'en remettre, et Winthrop voulait qu'il le voie avant que la mort l'emporte, puisqu'il avait tant lutté pour essayer de le sauver.

Ce que Du Chaillu venait faire dans cette histoire restait très mystérieux. Étant elle-même revenue de l'autre monde, s'était-elle senti un lien spécial avec le miraculé ?

L'air sombre et très inquiet, Edwin guida ses deux visiteurs le long des couloirs et des pièces très bien entretenus de la grande maison. Ce lieu évoquait irrésistiblement un sanctuaire. Après la mort violente de dame Winthrop, ce n'était pas très étonnant.

Au bout d'un corridor faiblement éclairé, ils s'arrêtèrent devant une porte fermée. Jiaan frappa doucement, puis il voulut repartir en compagnie d'Edwin.

Mais le vieil homme tira le Sourcier par la manche.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas, mon ami !

Quand Richard eut hoché la tête, Edwin se laissa entraîner par le Baka Tau Mana. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et Du Chaillu jeta un coup d'œil dans le couloir. Dès qu'elle aperçut Richard, elle sortit, lui plaqua une main sur la poitrine pour le forcer à reculer et tira le battant derrière elle.

— Richard, tu dois m'écouter attentivement et ne pas te mettre en colère.

— En colère ? À quel sujet ?

— Richard, je t'en prie, c'est très important ! Tu dois écouter et faire exactement ce que je dis. Jure-le !

Soudain très pâle, le Sourcier capitula.

— Je le jure, mon amie.

Du Chaillu posa son autre main sur la poitrine du jeune homme – à côté de la première, qu'elle n'avait pas retirée.

— La personne que tu as secourue… c'est Kahlan !

— Impossible ! Je l'aurais reconnue !

— Richard, je t'en supplie ! s'écria la femme-esprit, des larmes aux yeux. Je ne sais pas si elle s'en sortira. Tu l'as ramenée dans notre monde, mais elle n'y restera peut-être pas longtemps. Je voulais que tu viennes, pour…

— Mais… si… si c'était elle, je l'aurais su. Tu dois te tromper ! Je m'en serais aperçu, c'est certain !

— Jiaan ne l'avait pas identifiée avant qu'on l'ait un peu

nettoyée… Ensuite, il a envoyé un homme me chercher.

Richard voulut avancer vers la porte, mais la Baka Tau Mana le repoussa.

— Tu as juré d'écouter !

Le Sourcier l'entendit à peine. Il ne pouvait plus réfléchir, l'image du corps désarticulé gravée sur les rétines. Comment croire que c'était Kahlan ?

Comme si ce vieux tic pouvait le réconforter, il se passa une main dans les cheveux.

— Du Chaillu, je t'en supplie, laisse-moi passer ! Laisse-moi passer !

— Richard, tu dois être fort, sinon, elle ne s'en tirera pas ! S'il te plaît, ne défoule pas ta colère sur moi !

— Que dois-je faire ? Parle et je t'obéirai sans discuter ! Que dois-je faire ?

— M'écouter ! Tu peux essayer ?

Richard hocha la tête, même s'il n'était pas très sûr d'avoir bien compris. L'esprit en ébullition, il se souvint qu'il avait un pouvoir de guérison. Il allait…

Hélas, c'était un don additif. Et les Carillons avaient neutralisé cette magie-là.

— Richard !

— Désolé… Désolé… Bien, je t'écoute…

Du Chaillu baissa les yeux.

— Elle a perdu son bébé.

— Je savais que tu te trompais ! Ce n'est pas Kahlan !

— Elle était enceinte, Richard. Elle me l'a dit dans cette ville où tu as consulté les vieux textes de Joseph Ander.

— Westbrook ?

— C'est ça, oui… Elle m'en a parlé avant que vous partiez seuls dans les montagnes. Mais j'ai dû promettre de ne rien te dire. Elle ne m'a pas expliqué pourquoi. Aujourd'hui, je crois avoir le droit de ne pas tenir ma promesse…

» Elle a perdu l'enfant.

Richard se laissa glisser sur le sol. La femme-esprit s'agenouilla, l'enlaça et le laissa pleurer un moment.

— Je comprends ton chagrin, finit-elle par souffler, mais ça ne l'aidera pas.

Le Sourcier réussit à se contrôler. Appuyé contre le mur, immobile comme une statue, il attendit que Du Chaillu lui dise que faire.

— Tu dois bannir les Carillons.

— Quoi ?

De surprise, Richard se releva d'un bond.

— Si tu retrouves ta magie, tu pourras la guérir.

Toutes les pièces du puzzle se mirent en place. Vaincre les Carillons était la clé. Ensuite, il sauverait sa femme.

— Richard, quand nous étions à Westbrook, l'endroit où elle m'a confié qu'elle était enceinte…

Ce mot fit l'effet d'un coup de poing à Richard. Kahlan portait un enfant en elle, il ne l'avait pas su, et cette vie n'existait déjà plus.

— Écoute-moi ! cria Du Chaillu. Dans cette ville, les gens ont dit que le vent, la pluie et le feu avaient détruit presque tous les souvenirs de Joseph Ander.

— Oui, comme toi, j'ai pensé qu'il s'agissait de l'œuvre des Carillons.

— Ils le haïssent ! Pour les bannir, tu dois les détester aussi fort. Alors, ton pouvoir reviendra, et Kahlan sera sauvée.

Richard réussit enfin à reprendre le contrôle de son cerveau. Les Carillons détestaient Joseph Ander. D'accord, mais pourquoi ? Pas parce qu'il les avait bannis, puisqu'il ne l'avait pas fait. Au contraire, il les avait réduits en esclavage. Et tout cela était lié aux Dominie Dirtch.

Dès que Kahlan et lui les avaient libérés, les Carillons s'étaient vengés sur les reliques du sorcier. Mais pourquoi n'avoir frappé qu'à Westbrook ? Les souvenirs conservés à la bibliothèque du ministère étaient intacts…

Un passage du livre de voyage revint à l'esprit de Richard :

« Au terme de ma réflexion, j'ai conclu qu'il convenait de rejeter le Créateur et le Gardien. En imaginant ma propre solution, qui est à la fois ma renaissance et ma mort, je protégerai mon peuple jusqu'à la fin des temps. Aujourd'hui, je vous dis adieu, car mon âme doit s'aventurer dans des eaux troubles, et en même temps veiller à jamais sur mon œuvre, désormais inviolable et hors de portée de toute menace. »

Dans des eaux troubles ! Cette curieuse façon de s'exprimer était la clé de tout !

Maintenant, Richard comprenait ce qu'Ander avait fait !

— Du Chaillu, je dois partir ! Veille sur Kahlan et garde-la en vie jusqu'à mon retour ! Il le faut !

— Richard, nous ferons de notre mieux. Ton épouse te le jure !

— Edwin ! appela Richard.

Le vieil homme accourut. À l'évidence, il n'avait pas attendu très loin de là…

— Oui, Richard ! Que voulez-vous ?

— Pouvez-vous cacher ma fem… Kahlan ici ? Avec Du Chaillu et ses hommes ?

— C'est une très grande maison, avec beaucoup de chambres. Personne ne saura qu'ils sont là. J'ai peu d'amis, et je leur confierais ma vie sans hésiter.

Richard serra la main du vieil homme.

— Merci, Edwin. En échange, je vous demande de quitter votre maison dès que je serai de retour.

— Pour quelle raison ?

— L'Ordre Impérial arrive.

— Ne tenterez-vous pas de l'arrêter ?

— Comment ? Et surtout, pourquoi ? Ces gens n'ont pas voulu saisir leur chance, mon ami. Ils ont assassiné votre femme et tenté de tuer la mienne. Vous voulez que je risque la vie de mes hommes pour défendre un tel pays ?

— Non, bien sûr…, souffla Edwin, accablé. Certains d'entre nous étaient de votre côté, Richard. Ils ont essayé de convaincre les autres…

— Je sais, et c'est pour ça que je vous préviens. Dites à vos amis de partir tant que c'est encore possible. Mes soldats quitteront Anderith aujourd'hui. Dans deux semaines, l'armée de Jagang franchira vos frontières.

— Dans combien de temps reviendrez-vous ?

— Huit jours, au plus tard. Je dois aller dans les terres désolées, au-dessus de la vallée de Nareef.

— Un endroit détestable.

— Vous ne savez pas à quel point !

— En attendant, nous nous occuperons de la Mère Inquisitrice aussi bien que possible.

— Edwin, vous avez des tonneaux ?

— Oui, dans la cave.

— Remplissez-les d'eau et faites des réserves de nourriture. Dans quelques jours, tout ce qui se boit et se mange risque de ne plus être très bon pour la santé.

— Pourquoi ?

— Jagang vient ici pour nourrir son armée. Je vais lui flanquer une sacrée crise de foie, au minimum…

— Richard, intervint Du Chaillu d'une toute petite voix, je ne sais pas, mais… Tu veux la voir avant de partir ?

Le Sourcier se prépara au pire moment de sa vie.

— Oui. J'aimerais la voir…

Richard poussa sa monture au-delà du raisonnable. Comme il pourrait changer de cheval, au camp, il ne se soucia pas de ménager la pauvre bête.

En arrivant, il eut le sentiment que la troupe était sur le pied de guerre. Meiffert avait fait étendre le périmètre de sécurité et doubler la garde. Sans nul doute, les Baka Tau Mana l'avaient averti que la situation s'envenimait.

Richard espéra que le capitaine ne lui demanderait pas des nouvelles de Kahlan. S'il devait parler d'elle, ravivant les images qui le hantaient déjà, il n'était pas sûr de tenir le coup.

Même en sachant que c'était elle, il avait eu du mal à la reconnaître.

Une vision au-delà de l'horreur qui lui avait brisé le cœur. De sa vie, il ne s'était jamais senti si seul ni plus angoissé. À côté de ce drame, tout le reste n'était rien. En tout cas, il n'avait jamais eu le sentiment qu'on lui arrachait les entrailles et qu'un gouffre vraiment sans fond s'ouvrait sous ses pieds. L'avenir sans Kahlan… Une idée qui semblait si absurde, et pourtant…

S'il la laissait s'imposer à lui, et le vider de ses forces, il serait incapable de se concentrer sur sa mission, et ce qu'il redoutait plus que tout au monde se produirait. Pour la sauver, il devait la chasser de son esprit. Même si c'était impossible, il pouvait essayer de se concentrer sur Joseph Ander et sur ce qu'il lui restait à faire.

Mais s'il revenait pour apprendre que… Non, il n'avait pas le droit de se laisser glisser dans ces abysses-là. S'il récupérait sa magie, il soulagerait ses souffrances, puis, après lui avoir offert le souffle de la vie, ce soir-là, il lui restituerait sa santé, sa beauté et sa joie de vivre.

Par bonheur, elle n'avait pas repris conscience, et il espérait qu'il en serait ainsi jusqu'à son retour.

Richard pensait avoir compris ce qu'avait fait Joseph Ander. Mais comment inverser les choses ? Hélas, il n'en avait pas la moindre idée. Mais il aurait plusieurs jours de voyage pour y penser.

La composante soustractive de son don était encore active. Il y avait recouru à quelques occasions, sans vraiment saisir ce qu'il faisait. Le prophète Nathan – un de ses ancêtres, préservé par le sort qui ralentissait le temps dans le fief des Sœurs de la Lumière – lui avait dit un jour que son pouvoir était très différent de ceux des autres magiciens. Parce qu'il était un sorcier de guerre, sa magie avait le « besoin » pour moteur… et la colère pour catalyseur.

Le Sourcier avait un « besoin » vitalement urgent. Et assez de rage pour dix sorciers comme lui !

Une idée le frappa soudain. Joseph Ander, dans son livre de voyage, décrivait ses actes d'une manière très semblable. Lui aussi avait « créé » pour répondre à un besoin. Cette révélation serait-elle d'une quelconque utilité à Richard ? Il l'espérait sans en être certain…

Dès qu'il sauta de cheval, le capitaine Meiffert accourut et se tapa du poing sur le cœur pour le saluer.

— Capitaine, il me faut une monture reposée. En réalité, trois seraient beaucoup mieux. Je ne resterai pas longtemps, parce que le temps presse… (Richard s'appuya sur les tempes pour s'éclaircir les idées.) Vous allez ordonner à vos hommes de démonter le camp. Dès

que les soldats chargés de surveiller le scrutin seront revenus, partez d'ici sans attendre !

— Seigneur Rahl, où irons-nous, si je peux me permettre de poser la question ?

— Vous rejoindrez les forces du général Reibisch. Et je ne viendrai pas avec vous…

Richard partit récupérer ses affaires et celles de Kahlan. Tout en lui emboîtant le pas, Meiffert ordonna à quelques soldats de préparer trois chevaux pour le seigneur Rahl, et de prévoir aussi des vivres et de l'eau. Richard précisa qu'il voulait d'excellentes montures pour un long et difficile voyage.

Meiffert attendit dehors pendant que le seigneur rassemblait ses possessions et celles de Kahlan. Quand il prit la robe blanche de l'Inquisitrice pour la plier, le jeune homme sentit ses mains trembler et il tomba à genoux, terrassé par le chagrin.

Seul sous la tente, il implora les esprits du bien de l'aider et leur promit tout ce qu'ils voudraient en échange.

Se souvenant que sa seule chance d'aider Kahlan était de bannir les Carillons, il se releva et finit très rapidement de faire ses bagages.

Dehors, l'aube se levait, et les trois chevaux l'attendaient déjà.

— Capitaine, dit le Sourcier en sortant de la tente, vos hommes et vous devrez rejoindre Reibisch le plus vite possible.

— Et les Dominie Dirtch, seigneur ? D'après les rapports que j'ai reçus, elles sont entre les mains des gardes spéciaux anderiens. Pourrons-nous traverser sans risque ?

— J'en doute… À mon avis, ces « gardes spéciaux » sont des soldats de l'Ordre Impérial. Je pense qu'ils se sont emparés des Dominie Dirtch pour barrer le passage aux forces de Reibisch. Dès cette minute, considérez que vous êtes sur un territoire ennemi. Et vous avez ordre d'en partir ! Si quelqu'un tente de vous arrêter, battez-vous, éliminez la menace et continuez votre chemin.

» Si les hommes de Jagang se sont emparés des Dominie Dirtch, il faudra tirer parti de leur unique désavantage : leur dispersion le long d'une ligne de défense très étendue. Tenez pour acquis que les Dominie Dirtch sont entre des mains hostiles. La tactique consistera à charger pour traverser. Se fiant aux armes magiques, l'adversaire ne se donnera pas la peine de résister, puisqu'il croira pouvoir vous massacrer lorsque vous serez dans les plaines.

— Seigneur, vous pensez avoir neutralisé les Dominie Dirtch, d'ici là ?

Meiffert ne semblait pas très rassuré, et c'était compréhensible.

— Je l'espère, mais ce n'est pas sûr. Au cas où j'aurais échoué, que vos hommes se bouchent les oreilles avec de la cire, du coton ou des morceaux de tissu. Faites de même avec les chevaux. Et ne lésinez pas,

surtout ! Je veux que vous soyez tous sourds comme des pots !

— Vous pensez que ça nous protégera ?

— Oui.

En chemin, Richard avait compris comment fonctionnaient les Dominie Dirtch. Et c'était très logique, puisqu'elles étaient liées aux Carillons. En se souvenant du « glas » qui retentissait dans sa tête, le jour où il était tombé de cheval, il avait fait le lien. Et ce qu'avait dit Du Chaillu après sa noyade confirmait son intuition.

« Il y a moins d'une heure, j'ai entendu sonner le glas de la mort… »

Pour domestiquer le pouvoir des Carillons, Ander avait dû tenir compte de leurs particularités. Donc, il n'avait pas choisi des « cloches » par hasard.

— Les Dominie Dirtch sonnent, capitaine, et ce n'est pas sans raison. Si on ne les entend pas, on ne risque rien !

Le capitaine hésita, mal à l'aise, puis se jeta à l'eau :

— Seigneur, loin de moi l'idée de douter de vos compétences en magie. Mais vous croyez vraiment que des armes si destructives peuvent être neutralisées… en se bouchant les oreilles ?

— Ce ne sera pas la première fois, à mon avis… Les Hakens, il y a des millénaires, ont dû utiliser cette méthode pour traverser la frontière.

— Mais, seigneur…

— Capitaine, la magie est de mon ressort ! Faites-moi confiance. Quand il s'agit de se battre, je me fie totalement à *vos* compétences !

— Bien compris, seigneur…

— Une fois sorti du pays, rejoignez au plus vite le général Reibisch. Et dites-lui de se replier. C'est un ordre très important, capitaine !

— Seigneur, vous avez trouvé un moyen de franchir la ligne de Dominie Dirtch et vous ne voulez pas l'utiliser ?

— Les Dominie Dirtch seront détruites, parce que je refuse qu'elles servent de rempart à Jagang. Mais il n'est pas question que nos forces attaquent ! L'empereur vient ici pour se ravitailler, et j'espère lui flanquer une indigestion dont il se souviendra !

» Dites au général de surveiller les routes qui conduisent aux Contrées du Milieu. En terrain découvert, comme dans ces plaines, il n'aurait aucune chance contre la horde de Jagang. En revanche, une tactique de harcèlement pourrait empêcher l'ennemi de s'enfoncer plus profondément dans les Contrées. Nous devons nous battre selon nos conditions, pas celles de l'ennemi.

— Je comprends, seigneur. Une excellente stratégie.

— Rien d'étonnant, puisque je la tiens de Reibisch ! J'espère aussi… eh bien… éclaircir les rangs ennemis. Dites au général que je me fie à son jugement pour les détails pratiques.

— Et où serez-vous, seigneur ?

— Reibisch devra se soucier de ses hommes, pas de moi ! Je… ne sais pas vraiment où je serai. Mais le général se débrouillera très bien sans moi. On ne l'a pas nommé à ce poste pour rien ! En matière de stratégie, il en sait beaucoup plus long que moi.

— Vous avez raison, seigneur. C'est un grand officier.

— Capitaine, insista Richard, c'est capital ! Vous devez suivre mes ordres, et le général aussi.

» Le peuple d'Anderith a choisi. Pas un seul de nos hommes ne doit dégainer son arme pour l'aider. C'est compris ? Pas un !

Le capitaine blêmit et recula d'un pas.

— Pas une goutte de sang d'haran ne doit couler !

— Seigneur, je répéterai vos paroles au général.

— Pas mes « paroles », Meiffert, mes ordres ! (Richard sauta en selle.) Et je suis très sérieux ! Vous êtes tous de très bons soldats. Je veux que vous rentriez un jour auprès des vôtres. Pas que vous creviez pour rien !

— C'est notre souhait aussi, seigneur ! répondit Meiffert en se tapant du poing sur le cœur.

Richard rendit son salut à l'officier et partit au galop.

Il sortit du camp pour la dernière fois, en route vers son ultime mission.

Chapitre 68

— Chérie, je suis là ! lança Dalton en approchant de la chambre.

Il avait fait apporter une bouteille de vin et une généreuse portion pour deux du plat préféré de Teresa : du lapereau à la sauce au vin rouge. Soucieux de garder son emploi, Drummond avait été ravi de satisfaire cette requête des plus inhabituelles.

Des bougies brûlaient dans tous les chandeliers, les tentures étaient tirées et aucun domestique ne se montrerait.

Le maître et la maîtresse désiraient être seuls…

Teresa apparut sur le seuil de la chambre, un verre de vin à la main.

— Mon amour, s'écria-t-elle, je suis si contente que tu aies réussi à renter tôt, ce soir ! Toute la journée, je ne me tenais pas d'impatience.

— Moi aussi, j'attendais ce moment depuis longtemps…

Tess eut un regard lascif.

— J'étais si pressée de te montrer combien je t'aime ! Et de te remercier d'être tellement compréhensif au sujet de la mission que j'accomplis auprès du pontife.

Dalton fit glisser le déshabillé de soie sur les épaules de sa femme et lui embrassa le cou. Avec de petits gémissements, Tess tenta de contenir un peu la fougue du nouveau ministre de la Civilisation.

— Tu veux un verre de vin… avant ?

— C'est toi que je veux ! Il y a trop longtemps que nous n'avons pas été ensemble.

— Je sais, Dalton. Et tu m'as affreusement manqué.

— Dans ce cas, prouve-le !

Tess parut un rien déroutée par l'ardeur de son époux.

— Qu'est-ce qui te prend, Dalton ? Je ne t'ai jamais vu comme ça ! Mais ne t'inquiète pas, ça me plaît…

— Tess, je ne travaillerai pas demain. Je veux te faire l'amour toute la nuit et toute la journée qui suivra.

Très excitée, Teresa se laissa guider jusqu'au grand lit dont les montants en fer forgé semblaient aussi imposants que les colonnes qui gardaient l'entrée du bureau de l'Harmonie culturelle. Ce meuble magnifique, comme tout ce qui se trouvait dans les superbes quartiers, appartenait au ministre de la Civilisation.

Quelques jours plus tôt, Dalton se serait rengorgé de cette

splendeur, symbole de sa fulgurante ascension, de sa compétence et de ce qu'il croyait encore être un avenir brillant.

— Mon chéri, ne sois pas déçu, je t'en prie, mais Bertrand veut me voir demain après-midi.

Campbell renversa son épouse sur le lit.

— Eh bien, nous aurons cette nuit et toute la matinée. Tu es d'accord ?

— Bien sûr, Dalton ! Je suis si heureuse que tu mesures à quel point le pontife a besoin de moi !

— J'en ai conscience, ma chérie ! Tu trouveras peut-être ça bizarre, mais en un sens, c'est très… stimulant… pour moi.

— Vraiment ? C'est formidable ! Que tu sois stimulé, je veux dire…

Dalton ouvrit le déshabillé, caressa la superbe poitrine de Tess et la couvrit de baiser.

Puis il releva la tête et eut un étrange sourire.

— Pour un Anderien, savoir que le pontife a choisi sa femme pour l'assister est un grand honneur. Surtout quand c'est le Créateur qui a soufflé cette idée à l'oreille du grand homme.

— Dalton, tu as tellement changé ! Mais j'aime ça, tu sais, j'aime ça ! Viens en moi, que je te montre à quel point !

Avant de s'abandonner à la passion, Tess murmura :

— Bertrand est impressionné par ta réaction. Il t'admire, et il m'a avoué que ça l'excitait aussi.

— Nous avons besoin du pontife pour nous guider vers un avenir radieux et nous transmettre la sainte parole du Créateur. Si tu peux l'aider à porter son fardeau, de quoi devrais-je me plaindre ?

— Je l'aide, mon chéri, tu peux me croire ! Se consacrer à une si haute mission est si merveilleux !

— Pourquoi ne m'en parlerais-tu pas pendant que nous faisons l'amour, ma chérie ? Je voudrais tout savoir !

— Dalton, je suis si heureuse !

Dalton s'accorda deux jours de repos après son marathon amoureux avec Teresa. Une expérience qui lui aurait paru le plus beau moment de sa vie, quelque temps auparavant. Et qui aurait été une extraordinaire source de joie…

Physiquement épuisé, il avait dû reconstituer ses forces pour être à la hauteur de la prochaine mission qu'il s'était assignée.

Autour des appartements d'Hildemara, où elle avait aussi son bureau, les couloirs étaient déserts. Dans l'aile opposée, Bertrand prenait son repos du guerrier avec Teresa, dont la dévotion se révélait décidément sans limite.

Imaginer le saint accouplement aida Dalton à se concentrer sur la tâche qui l'attendait.

Bertrand et Hildemara prenaient soin de ne pas se rencontrer plus que le strict nécessaire. Vivre aux deux extrémités d'un palais leur facilitait grandement les choses.

De temps en temps, dame Chanboor s'aventurait quand même sur le territoire de son mari. Parmi le personnel, leurs scènes de ménage étaient devenues légendaires. Un jour, Bertrand en était sorti avec une vilaine coupure juste au-dessus d'un œil. En général, il parvenait à éviter les objets que sa « tendre épouse » lui envoyait au visage. Cette fois-là, il n'avait pas été assez rapide.

En partie à cause de la popularité de sa femme – mais surtout parce qu'il redoutait son réseau de relations – Bertrand n'osait pas l'affronter véritablement. Et bien que l'envie ne lui en manquât pas, il n'était pas en mesure de s'en débarrasser. Si elle mourait subitement, l'avait-elle prévenu, et tant pis pour lui si c'était d'une cause naturelle, son mari adoré ne tarderait pas à la suivre dans la tombe.

Chanboor n'avait pas pris la menace à la légère. En homme avisé, il évitait la tigresse aussi souvent que possible. Mais quand son goût du risque naturel le poussait à émettre un commentaire acide, ou à embarrasser sa compagne en public, il pouvait être sûr qu'une expédition punitive s'ensuivrait. Où qu'il fût, y compris dans son lit, aux toilettes ou en réunion avec des bailleurs de fonds, il avait droit à un déluge d'injures et d'objets pas nécessairement conçus pour voler.

Prudent, il tentait de limiter au minimum ces tempêtes conjugales. Mais il lui arrivait, surtout quand il avait bu, de provoquer volontairement son dragon d'épouse.

Cette étrange relation durait depuis des années, et elle avait même eu pour fruit une fille dont les deux parents se contrefichaient. Dalton l'avait aperçue très récemment, quand son père et sa mère l'avaient fait revenir au palais pour l'exhiber lors d'un discours de propagande contre le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice.

Aujourd'hui, cette affaire était réglée. Rahl avait subi une défaite électorale écrasante, et la Mère Inquisitrice…

Dalton n'avait aucune certitude, mais il supposait qu'elle était morte. Cet assassinat-là lui avait coûté un grand nombre de ses fidèles messagers. Dans une guerre, on déplorait toujours des pertes. Et il n'aurait pas à se casser la tête pour les remplacer…

Serin Rajak était mort aussi – d'une infection, suite aux blessures infligées par le corbeau. Son agonie, selon ses fidèles éplorés, avait été longue et douloureuse. Pour être franc, Dalton n'en avait pas eu le cœur brisé.

Quand il eut frappé à la porte, Hildemara vint lui ouvrir en personne. Un très bon signe, jugea-t-il. Elle portait une robe plus provocante que d'habitude. Un autre indice encourageant, puisqu'il l'avait prévenue qu'il viendrait la voir.

— Dalton, votre visite me comble de joie ! Je me demandais ce que vous deveniez, et j'attendais avec impatience que nous reprenions une certaine conversation qui remonte à des semaines… Alors, comment allez-vous, depuis que votre épouse se consacre au bien-être de notre vénéré pontife ?

— J'ai trouvé un moyen de m'en accommoder…

Hildemara eut l'expression cruelle d'un chat qui vient de repérer une souris.

— Et les superbes fleurs que vous m'avez fait livrer ?

— Un gage de ma gratitude. Mais… puis-je entrer ?

Hildemara ouvrit la porte en grand. Une fois à l'intérieur, Dalton, qui en avait pourtant vu d'autres, fut frappé par l'opulence des appartements privés de dame Chanboor. Il n'y était jamais venu, pas plus que dans ceux de Bertrand. Mais Teresa l'avait gratifié d'une description exhaustive. Rien de plus normal, pour une habituée…

— Votre gratitude, Dalton ? En quel honneur ?

— Pour m'avoir ouvert les yeux, Hildemara. Et votre porte, oserais-je ajouter.

— Il m'arrive de laisser entrer chez moi de beaux jeunes hommes. En général, je ne le regrette pas…

Campbell avança de deux pas, prit la main d'Hildemara et la baisa délicatement, le regard rivé dans celui de sa « conquête ». Une comédie parfaitement ridicule, mais qu'elle parut apprécier, comme si elle la croyait sincère.

Dalton avait enquêté sur les habitudes intimes de la dame. Pour cela, il avait dû en appeler à tous ceux qui lui devaient une faveur, menacer quelques personnes réticentes et corrompre les autres. Désormais, il savait tout ce qu'aimait Hildemara et tout ce qui lui déplaisait. Contrairement à bien des femmes, les soudards ne la séduisaient pas. Ses amants étaient tous plus jeunes qu'elle et d'une extrême prévenance. Car en amour aussi, elle adorait qu'on la vénère.

Voire qu'on se prosterne devant elle !

Dalton avait conçu ce rendez-vous à la manière d'un banquet : plusieurs services allant crescendo jusqu'à l'apothéose. Avec ce plan en tête, avancer jusqu'au terme prévisible de la rencontre serait plus facile.

— Ma dame, dit-il, pardonnez-moi d'être aussi direct avec une personne de votre stature, mais je me dois d'être honnête.

Hildemara approcha d'une table basse incrustée d'or et d'argent. Elle prit une carafe en cristal, remplit deux coupes d'un rhum à la riche couleur ambrée et en tendit une à son visiteur.

— Dalton, détendez-vous ! Nous sommes de vieux amis, après tout.

Je brûle de vous entendre dire tout ce que vous avez sur le cœur. Au sujet de Teresa, n'ai-je pas été franche et directe ?

— D'une franchise saisissante, douce dame…

Hildemara but une gorgée puis posa une main sur l'épaule de Campbell.

— Êtes-vous encore bouleversé, ou avez-vous réussi à regarder en face les tristes réalités de la vie ?

— Eh bien, je dois avouer que je me sens seul, depuis que mon épouse est tellement… occupée. Je n'avais pas prévu de vivre un jour avec une compagne si souvent indisponible.

— Mon pauvre ami… Je sais de quoi vous parlez. Mon mari aussi est très souvent « occupé », comme vous dites.

Dalton se détourna, comme s'il était un peu gêné.

— Depuis que ma femme n'est plus liée par nos vœux de mariage, je me suis découvert des désirs qu'elle n'est plus en mesure de satisfaire. J'ai honte de l'avouer, mais je manque d'expérience en la matière. Beaucoup d'hommes, à ma place, sauraient comment remédier à leur solitude. Hélas, j'en suis incapable…

Hildemara vint se serrer contre le dos de Campbell.

— Continuez, Dalton, je peux tout entendre… Et pas de fausse pudeur avec une vieille amie !

Dalton se retourna pour permettre à dame Chanboor de lui faire admirer son décolleté. Un spectacle dont elle pensait sans doute que les hommes étaient fous.

— Puisque ma femme, désormais au service du pontife, n'est plus tenue de m'être fidèle, pourquoi me sentirais-je obligé de rester vertueux ?

— Ce serait absurde, assurément !

— Un jour, vous m'avez dit de venir vous voir, si ma vision du mariage changeait. Hildemara, si vous voulez toujours de moi, sachez que je suis… ouvert à tout.

En guise de réponse, Hildemara embrassa Dalton. À sa grande surprise, il trouva l'expérience moins répugnante qu'il le redoutait. En fermant les yeux, il fut même en mesure de l'apprécier – toutes choses égales par ailleurs.

Il fut encore plus étonné quand Hildemara manifesta son intention de passer sans plus tarder au « plat de résistance ». Mais qu'importait la manière de procéder ? Seul le résultat comptait, et il serait inévitable.

Si dame Chanboor voulait brûler les étapes, pourquoi l'aurait-il contrariée ?

Chapitre 69

L'endroit se révélait aussi sinistre qu'on le disait. Les hautes terres, au-dessus de la vallée de Nareef, n'étaient qu'un désert grisâtre battu par un vent de fin du monde.

Richard ne trouva pas étonnant que Joseph Ander ait choisi un tel lieu.

Autour du lac aux eaux glauques, les montagnes de roche nue aux pics enneigés ressemblaient à des cadavres de pierre. Les milliers de ruisselets qui les dévalaient brillaient au soleil comme des crocs.

Au bord du lac, dans ce chaudron naturel angoissant, le paka verdoyait comme si de rien n'était.

Le Sourcier avait laissé ses chevaux en bas de la piste qui conduisait aux hautes terres. N'étant pas sûr de revenir, il avait dessellé les trois montures, attachées à un arbre, mais avec des brides volontairement mal nouées. Ainsi, les bêtes pourraient s'échapper, au lieu de crever de faim sur place.

L'unique motivation de Richard, désormais, était son amour pour Kahlan. Il voulait bannir les Carillons pour pouvoir la sauver. Plus rien d'autre ne comptait.

Debout au bord des eaux empoisonnées, il savait très exactement ce qu'il devait faire.

Se montrer plus imaginatif et créatif que Joseph Ander.

L'énigme posée par les Carillons n'avait aucune solution. Il n'existait pas de réponse ni de méthode à découvrir. Dans sa tapisserie de magie, Ander n'avait laissé aucune couture qu'on eût pu défaire.

La seule chance était d'agir d'une manière que l'antique sorcier n'avait pas prévue. Grâce à ses lectures, Richard connaissait la façon de penser de cet homme. Enclin à se croire supérieur à tous les autres sorciers – non sans raison – il avait anticipé tout ce qu'ils pourraient tenter contre lui. S'il recourait à une de ces méthodes, le Sourcier échouerait à coup sûr. En son temps, Ander avait écrasé de son mépris des collègues qu'il jugeait trop aveugles pour voir ce qui était devant leur nez. Richard, lui, ne tomberait pas dans ce piège.

Une seule question restait ouverte : aurait-il la force d'aller jusqu'au bout de sa mission ?

Il avait chevauché des journées entières en changeant de monture pour ne pas les épuiser, au cas où il pourrait revenir vers Kahlan. Et la nuit, il avait marché en tenant ses chevaux par la bride, histoire qu'ils

se reposent un peu.

Longue et difficile, l'ascension avait fini de le vider de ses forces. Pourtant, il devait tenir le coup, s'il ne voulait pas condamner la personne qui comptait à ses yeux plus que tout au monde.

Il prit une poignée de sable blanc de sorcier dans la bourse en fil d'or accrochée à sa ceinture et entreprit de dessiner une Grâce avec. Délibérément, il commença par les lignes qui représentaient le don. Le contraire de ce que Zedd tenait pour la procédure requise !

Se plaçant au centre de la figure, il dessina l'étoile qui symbolisait le Créateur, puis le cercle qui figurait la vie. Il termina par le carré représentant le voile et le cercle extérieur où commençait le royaume des morts.

Selon les propres mots de Joseph Ander, l'imagination faisait la grandeur d'un sorcier et lui permettait de dépasser les limites imposées par la tradition.

« Une Grâce peut naître des exigences d'un sortilège inventif. »

Richard n'avait pas l'intention de s'arrêter là. Ses exigences donneraient naissance à bien plus qu'une Grâce !

Il leva les poings au ciel.

— Reechani ! Sentrosi ! Vasi ! Je vous appelle !

Il savait maintenant ce que désiraient les Carillons. Sans le vouloir, Joseph Ander le lui avait appris.

Le vent se déchaîna et l'eau se rida. Puis des flammes jaillirent du lac.

Ils arrivaient !

Fou de rage et le cœur débordant d'un « besoin » impérieux, le Sourcier baissa les bras et braqua ses poings en direction de la berge du lac d'où ses eaux débordaient pour dévaler la falaise qui les conduisait jusqu'à la vallée de Nareef.

Concentré sur cet unique point de l'univers, il invoqua la composante soustractive de son don. Cette partie de la magie issue des ténèbres, du royaume des morts et des abysses les plus sombres du néant…

Des éclairs noirs nés de sa colère et de son besoin désespéré de sauver Kahlan jaillirent de ses poings.

La berge du lac en trembla, puis, à l'endroit précis qu'il visait, se désintégra dans une explosion de roche et de vapeur. Rayée de la carte du monde par la Magie Soustractive, la bonde naturelle qui retenait les eaux se volatilisa.

Avec un rugissement de fin du monde, le lac commença à se vider.

Les eaux bouillonnantes emportèrent avec elles les buissons de paka, arrachés à la terre comme de vulgaires brins d'herbe. Un formidable torrent allait se déverser dans la vallée.

Le feu qui survolait le lac, le vent qui le fouettait et l'eau elle-même ralentirent en approchant du Sourcier.

Richard sut qu'il avait devant lui l'essence même des trois Carillons. Les éléments qui agissaient en leur nom, les multipliaient à l'infini et leur conféraient leur capacité de nuire.

— Venez ! ordonna Richard. Je vous offre mon âme !

Tandis que les Carillons approchaient, Richard glissa la main dans l'autre bourse accrochée à sa ceinture.

Dans la partie déjà vide du lac, au-dessus d'un immonde tapis de limon, l'air scintilla, puis une silhouette se dessina, apparaissant lentement dans le monde des vivants.

Le spectre s'éleva au-dessus des eaux et prit peu à peu de la substance. Vêtu d'une longue tunique toute simple, un vieillard riva sur le Sourcier un visage tordu par la douleur.

Richard leva de nouveau les poings.

— Reechani ! Sentrosi ! Vasi ! Venez à moi !

Les Carillons obéirent. Encerclé par les messagers les plus fidèles de la mort – peut-être même les créatures sans lesquelles elle n'aurait pas existé – Richard crut qu'il ne résisterait pas. Et s'il se laissait emporter par ce maelström, il n'y aurait plus jamais de chemin de retour…

Les Carillons tentèrent de le séduire en lui faisant entendre une mélodie venue d'un autre monde. Il les laissa faire, et sourit en réponse à leurs appels.

Sans frémir, il permit aux voleurs d'âmes de se presser tout autour de lui.

Puis il tendit un bras vers le spectre.

— Votre maître !

Les Carillons hurlèrent de rage quand ils reconnurent le sorcier dont l'ombre scintillante s'élevait devant eux.

— Regardez-le, esclaves ! Regardez votre maître !

— Qui m'appelle ? cria une voix au-dessus de l'eau.

— Richard Rahl, un descendant d'Alric. Je suis celui qui est né pour te vaincre, Joseph Ander !

— Tu m'as trouvé dans mon sanctuaire ! Tu es le premier, et je te félicite !

— Moi, je te condamne à partir pour l'autre monde, où chacun doit aller quand est écoulé le temps qu'il doit passer dans l'univers des vivants !

Le rire du spectre se répercuta dans les montagnes environnantes.

— Me trouver est une chose, me déranger en est une autre. Quant à me dicter ta volonté, c'est impossible ! Tu n'as pas une once du pouvoir qu'il faudrait pour cela. Peux-tu simplement commencer à

imaginer ce que j'ai créé ?

— Je suis capable de bien plus que ça, vieil homme ! (Richard appela de nouveau les Carillons.) Esprit de l'eau, écoute-moi ! Essence de l'air, vois ce que je te montre ! Âme du feu, contemple la vérité !

Les trois Carillons tourbillonnèrent autour du Sourcier, qui sentit leur méfiance instinctive.

— Voici votre maître, l'homme qui vous a réduits en esclavage pour que vous accomplissiez sa volonté, et non la vôtre ! Voyez son âme, mise à nue pour que vous la dévoriez !

— Que fais-tu ? demanda Ander d'une voix soudain moins assurée. Que crois-tu pouvoir accomplir ?

— J'apporte la vérité, Joseph Ander ! Et je te dépouille du mensonge qui te permet d'exister encore !

Richard tendit un bras et ouvrit le poing qui serrait quelques grains de sable noir de sorcier. La clé de l'équilibre !

Il laissa tomber cette obscure poussière entre lui et le spectre de Joseph Ander.

— Ton maître est là, Reechani ! Écoute-le ! Et toi, Vasi, regarde-le ! Quant à toi, Sentrosi, sens son contact à travers mon corps !

Joseph Ander tenta d'invoquer sa propre magie noire. S'étant exilé dans un autre monde qu'il avait fait naître du néant pour échapper à la mort, il ne pouvait pas agir dans celui des vivants. En invoquant le vieux sorcier, Richard avait ouvert une brèche entre ces deux univers, mais Ander ne pouvait pas la traverser. Car il ne s'agissait pas de sa création !

— Carillons, continua Richard, à vous de choisir ! Mon âme ou celle de Joseph Ander ! L'homme qui a refusé de partir pour le royaume des morts quand son heure a sonné. Le sorcier qui s'est joué du Gardien, votre véritable maître, et vous a emprisonnés dans ce monde pendant si longtemps. Le traître qui vous a utilisés pour tricher avec la mort !

» Préférez-vous mon âme ? Dans ce cas, venez la chercher au milieu de cette Grâce, où je vous réduirai à mon tour en esclavage, afin que vous soyez mes domestiques en ce monde comme vous étiez ceux de ce vieillard.

» Décidez-vous, Carillons de la mort ! La vengeance, ou une nouvelle éternité de servitude ?

— Il ment ! cria le spectre d'Ander.

La tempête de mort et de haine qui tourbillonnait autour du Sourcier comprit qu'il disait la vérité. S'engouffrant dans la brèche que Richard avait ouverte, les Carillons fondirent sur leur tourmenteur.

La terre trembla comme si elle allait s'ouvrir en deux.

De l'autre côté de la brèche, avec des cris de rage tels qu'on en entendait seulement dans le royaume des morts, Reechani, Vasi et

Sentrosi s'emparèrent de l'âme d'Ander et l'emportèrent vers le domaine du Gardien, d'où ils étaient venus des millénaires plus tôt.

Ils rentraient chez eux. Avec un trophée.

À cet instant qui sembla durer une éternité, le voile qui séparait le monde des vivants de celui des morts s'ouvrit. Contre toutes les lois de l'univers, l'existence et le néant se touchèrent.

Dans le silence qui suivit, Richard tendit les mains et les regarda. Par un miracle qu'il ne s'expliquait pas, il était toujours entier !

Puis il comprit ce qu'il venait de faire. Il avait créé de la magie et purifié ce que Joseph Ander avait corrompu.

À présent, il devait retourner auprès de Kahlan. Si elle était encore en vie.

Il se força à occulter cette idée. Elle ne pouvait pas être morte !

Zedd poussa un petit cri et ouvrit les yeux. Autour de lui, il faisait noir comme au fond d'un puits. Tendant les bras, il sentit sous ses doigts une muraille de roche.

En titubant, il se retourna, vit de la lumière et avança vers elle.

Si surprenant que ce fût, il était de retour dans son corps. Mais comment avait-il quitté celui du corbeau ? En principe, cela aurait dû être impossible…

Il regarda ses mains et ne vit pas l'ombre d'une plume.

Bref, il avait récupéré son âme.

Il tomba à genoux et soupira de soulagement. Perdre son âme était une mésaventure bien pire que tout ce qu'il avait imaginé. Et pourtant, il n'avait pas péché par optimisme.

Privé d'âme, il avait pu posséder le corbeau.

De quoi être fier, malgré tout. Une expérience inédite pour lui, et qu'aucun sorcier, à sa connaissance, n'avait jamais faite. Afin de réussir cet exploit, il lui avait suffi de renoncer à son âme !

« Suffi » était vite dit… Si ça ne tenait qu'à lui, il ne recommencerait pas avant longtemps…

Une fois hors de la grotte, et quand il entendit rugir la cascade, il se rappela où il était.

Il traversa le lac – à la nage, cette fois – se hissa sur la berge et, machinalement, lança un sort mineur pour sécher sa tunique.

Aussitôt, il constata que son pouvoir était revenu. Il était entier pour de bon !

Entendant un hennissement, il tourna la tête et vit qu'Araignée lui tendait les naseaux. Ému, il caressa sa fidèle amie.

— Gentille fille, je suis content de te voir. Fichtre et foutre, tu ne sais pas à quel point !

Araignée hennit de bonheur.

Quand il eut retrouvé la selle à l'endroit où il l'avait laissée, le vieux sorcier, pour le plaisir, la fit léviter puis se poser sur le dos de la jument.

Araignée sembla fascinée par le phénomène. Cette jument était décidément une sacrée chic fille, pensa Zedd, et un équidé hors du commun.

Alerté par un grondement, le vieil homme tourna la tête. Un incroyable torrent dévalait le flanc de la montagne. Pour une raison inconnue, le lac des hautes terres se vidait.

Zedd sauta en selle.

— Il vaut mieux filer d'ici, ma fille !

Araignée obéit avec une évidente satisfaction.

Dalton venait d'entrer dans son bureau quand il entendit que quelqu'un le suivait. Se retournant, il vit que c'était Stein. Pendant qu'il fermait la porte, le ministre vit le nouveau scalp que le barbare avait ajouté à sa cape.

Fébrile et nauséeux, Campbell alla se servir un verre d'eau. Ces symptômes n'avaient rien d'étonnant, il le savait.

— Que voulez-vous, Stein ?

— C'est une visite de politesse, rien de plus…

— Bien…, marmonna Dalton avant de boire une gorgée.

— Votre nouveau bureau est superbe !

C'était la stricte vérité. De l'ancien, Dalton avait seulement emporté le support d'argent où il posait son épée.

— Franchement, continua Stein, vous l'avez mérité, personne ne dira le contraire ! Un beau succès pour vous et pour votre épouse.

Dalton désigna l'épée que l'émissaire de Jagang portait au côté.

— Une nouvelle arme, Stein ? Si je puis me permettre, elle me paraît un peu trop clinquante pour un homme comme vous.

Stein parut ravi que le ministre ait remarqué l'épée.

— Imaginez, mon vieux, que c'est l'Épée de Vérité ! (Il tapota la garde de son nouveau trésor.) Celle du Sourcier, rien que ça !

Dalton trouva dérangeant qu'un tel homme détienne une relique si précieuse.

— Et comment l'avez-vous eue ?

— Un de mes hommes me l'a apportée. Une sacrée histoire !

— Vraiment ? demanda Dalton, comme si ça l'intéressait.

— En me la ramenant, mes gars ont capturé une Mord-Sith. Quel

tableau de chasse ! L'Épée de Vérité et une authentique Mord-Sith !

— Deux grands exploits ! L'empereur sera content.

— Oui, il jubilera quand je lui offrirai cette arme. Il se réjouit aussi des nouvelles que vous lui avez envoyées. La déroute du seigneur Rahl lui met du baume au cœur ! Très bientôt, nos troupes seront là, et nous capturerons ce chien. Au fait, vous avez retrouvé la Mère Inquisitrice ?

— Non. (Dalton but une autre gorgée d'eau.) Mais avec le sort que lui a jeté sœur Penthea, elle n'a pas une chance de s'en tirer. À voir les phalanges de mes hommes, quand j'ai examiné leurs cadavres, ils n'y sont pas allés de main morte.

» Croyez-moi, si la Mère Inquisitrice vit encore, ça ne durera plus très longtemps. Si elle est morte, il est possible que nous ne retrouvions jamais son corps. Mais qu'importe, n'est-ce pas ? (Les genoux flageolants, Dalton s'appuya à son bureau.) Quand Jagang arrivera-t-il ?

— Très bientôt… Une semaine, peut-être… L'avant-garde sera sans doute là plus tôt. L'empereur attend avec impatience de s'installer dans votre somptueuse cité.

Dalton se gratta nerveusement le front. Il lui restait des choses à faire, même si plus rien ne comptait vraiment.

— Eh bien, si vous avez besoin de moi, je reste dans le coin, dit Stein en se dirigeant vers la porte.

Arrivé sur le seuil, il se retourna.

— Au fait, Bertrand m'a dit que vous avez été très compréhensif au sujet de sa relation avec votre femme.

— Pourquoi m'en serais-je offusqué ? Une de perdue, dix de retrouvées ! Pour ça, il me suffit de claquer des doigts. Et je ne suis pas du genre possessif.

Stein parut sincèrement ravi.

— Vous êtes une excellente recrue pour l'Ordre, mon vieux, et vous vous y plairez. À nos yeux, les femmes sont des objets de plaisir, et toutes ces histoires d'amour nous tapent sur les nerfs !

Agacé parce qu'il réfléchissait déjà à l'endroit où la Mère Inquisitrice pouvait se cacher, Campbell daigna quand même répondre.

— Je suis fait pour appartenir à l'Ordre, dans ce cas, parce que je ne supporte pas non plus ces mièvreries.

— Dalton, je me réjouis de savoir que nous nous ressemblons comme des frères. Puisqu'il en est ainsi, permettez-moi de vous féliciter ! Votre femme est une putain de première !

Dalton se raidit.

— Excusez-moi, mais je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu…

— Bertrand me la prête de temps en temps ! Il la trouve formidable

au lit, et il voulait m'en faire profiter. Un ordre du Créateur, lui a-t-il dit ! Mon ami, cette garce est rudement chaude !

Stein se retourna vers la porte.

— Encore une petite chose ! l'appela Campbell.

— Quoi donc ? demanda Stein en faisant volte-face.

Dalton dégaina son épée et ouvrit le ventre du soudard de l'Ordre. Une plaie nette, juste assez profonde pour que le salaud voie ses intestins s'en déverser et lui tomber sur les pieds.

Éberlué, Stein poussa un petit cri et baissa les yeux sur son abdomen. Après avoir regardé Dalton comme s'il ne parvenait pas à croire que c'était vrai, il tomba à genoux, le souffle de plus en plus court.

— Navré, *mon vieux*, mais je vous ai menti ! En réalité, je suis très possessif. Remerciez les esprits du bien, parce que votre fin sera rapide… Vous avez plus de chance que certains !

Stein s'écroula sur un flanc. Dalton l'enjamba et s'agenouilla.

— Mais je ne voudrais pas que vous vous mépreniez en pensant que je vous hais moins que d'autres salopards. Ce serait tellement dommage : partir sur un malentendu !

Dalton saisit Stein par ses cheveux crasseux. Une botte entre les omoplates du moribond, il lui fit une incision parfaitement ronde autour de la tête, tira d'un coup sec et lui arracha son ignoble tignasse.

Il enjamba de nouveau Stein et brandit son trophée.

— C'est pour Franca. Juste pour que vous ne mouriez pas idiot…

Abandonnant le sbire de Jagang, qui se vidait de ses entrailles tandis que sa tête pissait le sang, Dalton alla tranquillement ouvrir la porte.

Malgré les cris et le bruit, le remplaçant de Rowley n'était pas entré sans permission. Un bon point pour lui.

— Phil, tu peux venir avec Gregory ?

— Nous arrivons, messire ministre !

— Phil, Gregory, Stein salit mon tapis. Auriez-vous l'obligeance de m'en débarrasser ?

— Avec plaisir, messire ministre.

— Surtout, ne mettez pas du sang partout ! (Dalton alla prendre quelques documents sur son bureau. En passant, il baissa un regard écœuré sur l'agonisant.) Jetez-le par la fenêtre, ce sera plus propre !

Chapitre 70

Le Sourcier passa en trombe la porte de la maison d'Edwin. Il vit des gens dans le hall d'entrée mais ne leur accorda aucune attention. Alors qu'il s'engageait dans le long corridor mal éclairé, Jiaan le prit par le bras.

— Richard, attends !

— Que s'est-il passé ? Comment va-t-elle ?

— Elle vit toujours. Mon ami, elle a passé une phase critique…

Richard faillit s'en évanouir de soulagement. Il sentit des larmes rouler sur ses joues, mais il parvint à se ressaisir. Trop épuisé, il avait du mal à faire les choses les plus simples. Tourner un bouton de porte, par exemple, lui paraissait un effort surhumain.

— Mon pouvoir est revenu, je peux la guérir !

— Je sais, dit Jiaan. Du Chaillu aussi a retrouvé sa magie. Et tu dois la voir d'abord.

— Ça peut attendre. Soigner Kahlan est plus urgent.

— Non ! cria Jiaan.

Cet éclat surprit le Sourcier.

— Pourquoi ? Où est le problème ?

— Maintenant, la femme-esprit sait pourquoi elle est venue te voir. Elle a dit que tu ne devais pas toucher Kahlan avant d'avoir parlé avec elle. J'ai juré de dégainer mon épée pour t'empêcher de passer, si c'était nécessaire. *Caharin*, je t'en prie, ne me force pas à le faire !

Richard prit une grande inspiration pour tenter de se calmer.

— D'accord… Où est Du Chaillu ?

Jiaan guida Richard dans le corridor. En passant devant la chambre de Kahlan, le jeune homme regarda longuement la porte. Mais le Baka Tau Mana continua jusqu'à la suivante.

Ils entrèrent dans une pièce où Du Chaillu attendait, assise dans un fauteuil… un bébé blotti contre sa poitrine.

La femme-esprit sourit dès qu'elle aperçut Richard.

Très ému, il s'agenouilla devant le nourrisson endormi.

— Du Chaillu, il est magnifique !

— Elle, mon époux ! Je t'ai donné une fille !

Avec tout ce qui l'angoissait, le Sourcier n'eut aucune envie de polémiquer avec la femme-esprit au sujet de sa « paternité ».

— Je l'ai baptisée Cara pour rendre hommage à la femme qui a sauvé nos deux vies.

— Ce geste sera apprécié, j'en suis sûr…

— Richard, comment vas-tu ? demanda Du Chaillu. On jurerait que tu reviens du royaume des morts !

— En un sens, ce n'est pas faux… Jiaan m'a dit que tu as retrouvé ton pouvoir ?

— Oui, et tu dois t'y fier ! Tu sais que je peux sentir les sortilèges et les neutraliser…

— Du Chaillu, je suis content de te parler, mais je dois aller soigner Kahlan.

— Non ! Il n'en est pas question !

Richard se passa une main dans les cheveux.

— Je sais que tu veux m'aider, mais là, c'est du délire !

La Baka Tau Mana saisit le Sourcier par les pans de sa chemise.

— Richard, écoute-moi ! Je suis venue vers toi pour une raison bien précise, et maintenant, je la connais ! Ma mission est de t'épargner le chagrin de perdre Kahlan !

» On lui a jeté un sort qui est un piège mortel. Si tu tentes de la guérir, ton pouvoir déclenchera le sortilège, et elle mourra. C'était un moyen pour ses assassins de s'assurer qu'elle ne survivrait pas.

Richard s'efforça de ne pas exploser.

— Tu peux neutraliser les sorts, comme tu viens de le dire. Verna l'a senti dès qu'elle t'a vue. Du Chaillu, désamorce le piège, pour que je puisse soigner Kahlan !

— Mon pouvoir est impuissant contre cette sorte de magie, *Caharin*. Je ne peux pas le forcer à disparaître. Ce sort est accroché à Kahlan comme un hameçon à la gueule d'un poisson. Ta magie l'activera, et tu la tueras ! Tu m'entends, Richard le Sourcier ? Touche-la avec ton pouvoir, et ce sera la fin !

— Si tu as raison, que pouvons-nous faire ?

— Elle a survécu jusqu'à présent, et ça signifie qu'elle a une chance de se remettre. Il faut que tu t'occupes d'elle ! Elle doit guérir sans l'aide de la magie. Quand elle ira mieux, le sort se dissipera, comme finit par le faire l'hameçon dans le corps du poisson. Un jour, le piège ne sera plus dangereux. Mais à ce moment-là, elle n'aura plus besoin de ta magie…

— Je comprends… Merci du fond du cœur, Du Chaillu. Oui, merci pour tout !

La Baka Tau Mana enlaça Richard, le bébé serré entre eux.

— Nous devons partir d'ici, mon amie ! L'Ordre arrivera bientôt. Anderith n'est plus un endroit sûr pour nous.

— Edwin est un brave homme, mon époux. Il a préparé sa calèche pour que tu puisses partir avec Kahlan.

— Comment va-t-elle ? Est-elle consciente ?

— De temps en temps, elle se réveille un peu… Je l'ai fait boire et manger, et je lui ai donné des potions qui l'aideront. Elle est dans un

état grave, mais elle a survécu. Kahlan se rétablira, j'en suis sûre !

Du Chaillu se leva, le bébé dans les bras, et conduisit Richard jusqu'à la chambre de l'Inquisitrice.

Épuisé, le Sourcier se laissa guider comme un enfant. Le cœur battant la chamade, il entra dans la pièce aux tentures tirées.

À la lueur d'une bougie, il vit que Kahlan reposait sur le dos, couverte jusqu'au menton.

Il la regarda… et ne la reconnut pas vraiment. Cette terrible vision lui coupant le souffle, il dut lutter pour tenir sur ses jambes et refouler ses larmes.

Kahlan n'était pas consciente. Il lui prit la main mais n'obtint aucune réaction.

Du Chaillu vint se placer de l'autre côté du lit.

Richard lui fit un geste qu'elle n'eut pas besoin d'explications pour comprendre. Avec une grande douceur, elle déposa le bébé dans les bras de Kahlan. Sans se réveiller, le nourrisson se blottit contre l'Inquisitrice.

Kahlan le serra contre elle et un sourire flotta sur ses lèvres.

À cet instant, Richard la reconnut pour de bon.

Une fois que Kahlan fut installée dans la calèche qu'Edwin avait fait spécialement aménager, tous sortirent de l'écurie.

Un ancien directeur nommé Linscott, resté fidèle à Winthrop, avait aidé à modifier la banquette et les roues du véhicule pour qu'il ne secoue pas trop sa passagère.

Comme Edwin, Linscott faisait partie d'un groupe qui avait tenté de s'opposer au gouvernement corrompu d'Anderith. Sans succès, à l'évidence. À présent, et sur l'insistance de Richard, ces hommes et ces femmes – pas si nombreux que ça – s'apprêtaient à quitter le pays.

Devant la maison, à l'ombre d'un cerisier, Dalton Campbell les attendait.

Aussitôt, Richard se prépara au combat. Mais l'Anderien ne semblait pas d'humeur agressive.

— Seigneur Rahl, dit-il, je suis venu vous voir partir avec la Mère Inquisitrice.

Le jeune homme jeta un coup d'œil à ses compagnons, qui semblaient ne plus rien comprendre.

— Et comment avez-vous su que nous étions ici ?

— C'est mon travail, seigneur. Tout voir et tout entendre… Enfin, ça l'était…

Linscott semblait prêt à sauter à la gorge de Campbell. Et Edwin aussi paraissait disposé à faire couler le sang.

Apparemment, Dalton s'en fichait.

Sur un signe de tête de Richard, Du Chaillu et Jiaan firent reculer tout le monde. Avec les maîtres de la lame à leurs côtés, la femme-esprit et son second ne tenaient pas un seul homme pour une véritable menace, mais ils se fiaient au jugement du *Caharin*.

— Seigneur Rahl, dit Dalton, en d'autres temps et d'autres circonstances, nous aurions pu être d'excellents amis.

— Désolé, grogna Richard, mais j'en doute.

Campbell haussa les épaules.

— Et vous avez peut-être raison… (Il tira de sous son bras une couverture pliée.) Un petit cadeau, pour vous aider à tenir chaud à votre épouse.

Désorienté par le comportement d'un homme qu'il tenait pour un ennemi, Richard le regarda poser la couverture sur le plancher de la calèche. S'il l'avait voulu, Dalton Campbell aurait pu leur faire de gros ennuis. À première vue, il n'était pas là pour ça…

— Je suis venu vous souhaiter bonne chance. J'espère que la Mère Inquisitrice sera vite rétablie, parce que les Contrées du Milieu ont besoin d'elle. C'est une femme de qualité, et je regrette d'avoir attenté à ses jours.

— Qu'avez-vous dit ? rugit Richard.

Le front ruisselant de sueur, Campbell semblait avoir du mal à tenir debout. Pourtant, il soutint bravement le regard du Sourcier.

— C'est moi qui lui ai envoyé des tueurs. Si votre pouvoir est revenu, seigneur, ne tentez surtout pas de la guérir. Une Sœur de l'Obscurité a jeté un sort qui tuera votre femme si vous la touchez avec votre magie. Elle devra se remettre seule…

Richard se demanda pourquoi il n'avait pas déjà étripé cet homme. Pour une raison qui le dépassait, il écoutait les aveux d'un criminel sans réagir.

— Si m'égorger vous tente, ne vous en privez pas, l'encouragea Campbell. Croyez-le ou non, mais je m'en fiche !

— Que racontez-vous là ? lança Richard.

— Votre femme vous aime. Choyez-la et remerciez chaque jour la vie de vous avoir fait ce cadeau.

— Ne vous a-t-elle pas offert le même ? Votre épouse…

— La pauvre chérie, coupa Campbell, n'en a hélas plus pour longtemps.

— Que voulez-vous dire ?

— Une terrible maladie frappe les prostituées de Fairfield. Par un curieux hasard, ma femme, le pontife, son épouse et moi l'avons contractée. Comme vous le voyez, les symptômes sont déjà apparents.

D'après ce qu'on m'a dit, l'agonie est lente et douloureuse.

» Le pontife est désespéré. Sachant que cette façon de mourir le terrorisait depuis toujours, on aurait pu penser qu'il choisirait ses partenaires avec plus de discernement…

» Au fait, on m'a rapporté que les Dominie Dirtch étaient tombées en poussière. Selon moi, quand il arrivera, l'empereur Jagang sera très mécontent.

— Je l'espère bien…, souffla Richard.

Dalton eut un étrange sourire.

— Si me passer une épée à travers le corps ne vous dit rien, je vais vous quitter, à présent. Car voyez-vous, il me reste une ou deux choses à faire…

Richard répondit au sourire désabusé de Campbell.

— Une femme très sage, dit-il, m'a appris un jour que les tyrans ne seraient rien sans la complicité des gens ordinaires. Ce sont eux qui créent les monstres comme vous, Campbell ! S'ils refusaient de croire à vos mensonges, le monde serait différent…

» Vous pouvez partir sans crainte. Je vais opter pour la solution que mon grand-père choisirait, s'il était à ma place : vous laisser subir les conséquences de vos actes… Et cela vaut pour le peuple qui vous a soutenu !

Torturée par les courbatures, Anna se demandait si elle parviendrait un jour à remarcher. Enfermée dans sa malle, elle rebondissait contre les parois au gré des cahots de la route. Des coups de massue lui auraient fait à peine moins mal…

Si ça continuait, elle redoutait de devenir folle.

Comme pour lui épargner ce sort cruel, le chariot ralentit puis s'arrêta. Au bord des larmes, la Dame Abbesse en soupira de soulagement.

Quand quelqu'un ouvrit le couvercle de sa prison, elle inspira à pleins poumons l'air frais qui caressa ses narines comme le plus délicieux des parfums.

Sœur Alessandra aida la vieille dame à sortir de la malle.

Le chariot était garé dans une ruelle obscure déserte. À part la Sœur de l'Obscurité, il n'y avait personne alentour.

Cela changea très vite, mais la vieille femme qui trottinait sur les pavés jeta à peine un regard au chariot en le dépassant.

— Alessandra, tu peux me dire à quoi ça rime ?

— Dame Abbesse, je voudrais retourner vers la Lumière…

— Pardon ? Pour commencer, où sommes-nous ?

— Dans la cité où l'empereur entendait aller. Fairfield, si j'ai bien compris. J'ai convaincu le cocher de me laisser les rênes de votre chariot.

— Avec quels arguments ?

— Un solide coup de massue, Dame Abbesse.

— Je vois…

— Avec mon fichu sens de l'orientation, nous avons vite été séparées du reste de la colonne. Pour être franche, je crains que nous soyons perdues.

— Quelle poisse !

— Selon moi, ça me laisse deux solutions : chercher une patrouille de l'Ordre pour être ramenée au bercail, ou revenir vers la Lumière.

— Alessandra, si c'est une plaisanterie, elle ne m'amuse pas !

Sa façade se lézardant, la Sœur de l'Obscurité sembla sur le point d'éclater en sanglots.

— Dame Abbesse, par pitié, aidez-moi !

— Mon enfant, tu n'as pas besoin de mon secours. Le chemin de la Lumière passe par ton cœur.

Alessandra s'agenouilla devant Anna, toujours couverte de chaînes.

— Créateur bien-aimé, murmura-t-elle, je t'implore de me pardonner…

La Dame Abbesse écouta la prière de la Sœur de l'Obscurité. Puis elle la regarda embrasser son annulaire gauche. À sa grande surprise, aucun éclair ne vint foudroyer sa compagne après qu'elle eut ouvertement trahi et renié le Gardien.

Soulagée, Alessandra eut un sourire de petite fille.

— Dame Abbesse, je sens en moi la Lu…

Les yeux exorbités, la Sœur de l'Obscurité repentie se saisit la gorge à deux mains comme si elle ne pouvait plus respirer.

Anna parvint à sautiller jusqu'à elle.

— Mon enfant, c'est Jagang ? Il s'est introduit dans ton esprit ?

Alessandra réussit à hocher la tête.

— Jure fidélité à Richard ! Du fond du cœur ! C'est le seul moyen de chasser l'empereur de ta tête !

Alessandra s'écroula, eut de terribles convulsions et marmonna des mots que la Dame Abbesse ne comprit pas.

Puis elle cessa de trembler, respira beaucoup mieux, s'assit sur le plancher du chariot et regarda autour d'elle.

— Je suis libre, Dame Abbesse ! Jagang n'est plus dans mon esprit ! Le Créateur soit loué ! Oui, qu'Il soit loué !

— Ma fille, tu peux prier pendant des heures, si ça te chante. Mais avant, tu ne voudrais pas me débarrasser de mes chaînes ?

Alessandra s'empressa de libérer la Dame Abbesse. Puis elle la guérit de ses diverses meurtrissures, y compris à la mâchoire.

Rayonnante, Anna constata qu'elle pouvait de nouveau toucher son Han.

Les deux femmes désattelèrent les chevaux et leur improvisèrent

des rênes avec les harnais du chariot.

Anna ne s'était pas sentie aussi heureuse depuis des siècles. Ensemble, elles allaient fuir très loin de l'Ordre Impérial !

Alors qu'elles chevauchaient vers le nord, pour sortir de la ville, elles débouchèrent sur une place bondée de monde. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, tous brandissant une chandelle…

Anna demanda ce qui se passait à une jeune femme qui rejoignait la procession.

— Nous manifestons pour la paix, répondit la fille aux cheveux noirs. Quand les soldats arriveront, nous leur montrerons qu'il y a d'autres solutions que la violence.

— À ta place, mon enfant, j'irais me cacher dans un trou de souris ! Ces hommes-là ne connaissent que le fer et le sang !

La jeune femme eut un sourire béat.

— Quand ils nous verront tous ensemble, le cœur plein d'amour et de paix, ils sauront que nous sommes trop puissants pour être vaincus par la haine et la colère !

Alors que la pauvre fille repartait vers son destin, Anna tira sur la manche d'Alessandra.

— Filons d'ici ! Il va y avoir un massacre !

— Dame Abbesse, ces malheureux sont en danger. Vous savez comment se comportent les soldats de l'Ordre. Tous les hommes seront éventrés, et les femmes…

— C'est bien ce que je disais : un massacre ! Hélas, nous n'y pouvons rien. Ils veulent la paix, et ils l'auront. Celle du repos éternel, pour certains, et celle de l'esclavage pour d'autres…

Elles finirent de traverser la place juste à temps.

Une minute plus tard, les soldats l'investirent… et ce fut pire que tout ce qu'Anna avait imaginé.

Les cris de terreur et de souffrance des hommes furent brefs. En revanche, ceux des femmes et des filles en âge d'être désirables retentirent longtemps aux oreilles des deux fuyardes.

Quand elles furent trop loin pour les entendre, en rase campagne, Anna retrouva la force de parler.

— Je t'avais dit qu'il fallait éliminer les Sœurs de la Lumière qui ont refusé de s'évader. Avant de fuir, as-tu accompli cette mission ?

— Non, Dame Abbesse, répondit Alessandra, le regard rivé sur la piste.

— Pourtant, tu savais que c'était nécessaire…

— Je veux retourner sous la Lumière du Créateur. M'aurait-il accueillie si j'avais pris des vies qui n'appartiennent qu'à lui ?

— En les épargnant, tu as condamné des milliers d'innocents. Une Sœur de l'Obscurité aurait agi ainsi. Comment être sûre que tu ne me mens pas ?

— Parce que je n'ai pas tué, justement ! Une Sœur de l'Obscurité aurait pris plaisir à abattre ces femmes. Dame Abbesse, je dis la vérité !

Si elle était vraiment revenue vers la Lumière – un événement inédit depuis la naissance du monde – Alessandra serait une précieuse source d'informations. Et un motif d'espoir pour le monde entier.

— Ou tu joues un jeu subtil, parce que tu es toujours dévouée au Gardien !

— Dame Abbesse, je vous ai aidée à fuir. Pourquoi ne me faites-vous pas confiance ?

Alors qu'elles s'engageaient dans les plaines, en direction du Pays Sauvage – et de l'inconnu –, Anna tourna la tête vers sa compagne.

— Après tous les mensonges que tu as proférés, ma fille, je doute de me fier entièrement à toi, même dans mille ans ! C'est la malédiction des menteurs. Quand on s'est coiffé de la couronne de la fourberie, on peut la retirer, mais on garde éternellement une marque sur le front.

Richard se retourna quand il entendit un roulement de sabots derrière lui. Kahlan reposait dans la calèche, et il marchait à côté, tenant les chevaux par la bride.

Depuis peu, le visage de la jeune femme ressemblait davantage à celui qu'il lui avait toujours connu.

Richard plissa les yeux, aperçut un uniforme rouge et se détendit.

Quand elle fut arrivée à la hauteur du véhicule, Cara sauta à terre, prit sa monture par les rênes et marcha à côté de son seigneur.

— Seigneur Rahl, j'ai dû voyager longtemps pour vous rattraper. Où allez-vous ?

— Chez moi.

— Chez vous ?

— Exactement !

— Et c'est où, si je puis me permettre ?

— En Terre d'Ouest, peut-être dans les montagnes, pas loin de Hartland. Je connais des endroits magnifiques, et voilà longtemps que je veux les montrer à Kahlan.

— Seigneur, que faites-vous de D'Hara et des Contrées du Milieu ? Tous ces innocents…

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, que deviendront-ils sans vous ?

— Ils se porteront très bien, crois-moi ! Je démissionne…

— Seigneur, comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

— Cara, j'ai violé toutes les leçons du sorcier que je connais. Et je…

Richard renonça à se justifier. Tout ça ne l'intéressait plus.

— Où est Du Chaillu ? demanda la Mord-Sith.

— Je l'ai renvoyée chez les siens. Sa mission auprès de nous était accomplie… Au fait, elle a accouché. Une magnifique petite fille baptisée Cara en ton honneur.

La Mord-Sith ne put cacher sa satisfaction.

— Dans ce cas, je me réjouis qu'elle soit magnifique. Vous savez, certains bébés sont affreux !

— Eh bien, pas celui-là…

— La petite vous ressemble, seigneur ?

Richard foudroya sa garde du corps du regard.

— Pas le moins du monde !

Cara jeta enfin un coup d'œil dans la calèche.

— Qu'est-il arrivé à la Mère Inquisitrice ? demanda-t-elle, soudain très pâle.

— J'ai failli la faire tuer…

La Mord-Sith n'émit aucun commentaire.

— Et pour toi, demanda Richard, tout s'est bien passé ?

— Des mésaventures sans intérêt… Des crétins m'ont capturée, un peu après la frontière d'Anderith, mais ils m'ont laissé mon Agiel. Quand mon pouvoir est revenu, je leur ai fait regretter d'être nés !

Richard sourit. Ça, c'était la bonne vieille Cara qu'il connaissait !

— Après, je les ai tués, ajouta-t-elle, soucieuse de précision.

Elle sortit de sa poche le goulot cassé d'une bouteille noire encore muni de son bouchon à filigrane d'or.

— Seigneur, j'ai échoué, car je n'ai pas pu ramener votre épée. Mais j'ai quand même réussi à casser la bouteille avec, dans la Forteresse du Sorcier. (La Mord-Sith s'immobilisa, ses yeux bleus pleins de larmes.) Seigneur, je suis désolée. J'ai fait de mon mieux, mais je n'ai pas été à la hauteur !

Richard s'arrêta aussi et passa un bras autour des épaules de Cara.

— Tu te trompes, mon amie. Nous avons pu restaurer la magie parce que tu as cassé cette bouteille.

— Vraiment ?

— Vraiment ! Tu as fait ce qu'il fallait, et je suis fier de toi.

Ils recommencèrent à marcher.

— Alors, seigneur, dans combien de temps serez-vous chez vous ?

Avant de répondre, Richard réfléchit un long moment.

— Kahlan est ma famille, donc mon foyer est l'endroit où nous sommes ensemble. Tant que je resterai avec elle, toutes les terres du monde seront ma patrie.

» Cara, c'est terminé. Rentre chez toi. Je te libère de ton serment.

La Mord-Sith s'arrêta.

Pas Richard.

— Seigneur, je n'ai pas de famille. Tous les miens sont morts…

Richard se retourna. Il ne vit plus une Mord-Sith, mais une femme seule et perdue au cœur brisé.

Il lâcha la bride des chevaux, alla la chercher, lui passa une main autour des épaules et l'amena avec lui.

— Nous les remplacerons, Kahlan et moi… Nous t'aimons, tu le sais bien. Que dirais-tu de venir avec nous ?

Cara fut visiblement soulagée. Mais il n'était pas question qu'elle soit indigne de sa réputation.

— Chez vous, il faudra tuer des gens ?

— J'espère bien que non, répondit Richard avec un petit sourire.

— Alors, qu'est-ce que j'irais y faire ? (Voyant que son seigneur continuait à sourire, la Mord-Sith insista :) Je pensais que vous vouliez conquérir le monde. Et j'attendais avec impatience de vous voir jouer les tyrans ! Vraiment, vous êtes fait pour ça, seigneur ! La Mère Inquisitrice serait d'accord avec moi. À deux contre un, nous gagnons !

— Le monde ne veut pas de moi, Cara. Les gens ont voté et ils m'ont renvoyé dans ma forêt natale.

— Un vote ! Quelle idée stupide !

— Crois-moi, je ne suis pas pressé de recommencer…

Cara se tut un long moment, comme si elle savourait le bonheur de marcher à côté de son… ami.

— Vous n'aurez pas la paix, vous savez. Les D'Harans sont liés à vous et ils vous trouveront. Les autres aussi, tôt ou tard. Vous êtes le seigneur Rahl !

— Nous verrons bien, Cara…

— Richard ? appela soudain une voix tremblante.

Kahlan s'était réveillée.

Richard arrêta les chevaux, se pencha vers la banquette où reposait sa compagne et lui prit la main.

— Qui est avec nous ? demanda l'Inquisitrice.

— C'est moi ! répondit Cara en se penchant aussi. Il était temps que je revienne ! Vous voyez ce qui vous arrive quand je ne suis pas là pour veiller au grain ?

Kahlan trouva la force de sourire. Puis elle lâcha la main de Richard et prit celle de la Mord-Sith.

— Contente de te revoir…, murmura-t-elle.

— Le seigneur Rahl dit que j'ai sauvé la magie ! Vous imaginez ? Quelle imbécile je suis ! J'avais une chance d'en finir avec cette horreur, et je n'en ai pas profité !

Kahlan sourit de nouveau.

— Comment vas-tu ? lui demanda Richard.

— Atrocement mal…

— Allons, ça n’a pas l’air terrible, dit Cara. J’ai vu bien pire !

— Tu te remettras vite, souffla Richard. Je te le jure, et les sorciers tiennent toujours leurs promesses.

— J’ai froid…, murmura Kahlan.

Voyant qu’elle claquait des dents, Richard ramassa la couverture offerte par Dalton Campbell.

L’Épée de Vérité en tomba.

Le Sourcier la regarda fixement.

— Votre arme aussi est revenue, dirait-on, souffla Cara.

— Il semble bien, oui…

Terry Goodkind

La Foi des Réprouvés

L'Épée de Vérité – livre six

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

À Russell Galen, mon premier véritable fan,
pour la foi qu'il me témoigne depuis le début.

Chapitre premier

Elle ne se souvenait pas de sa mort.

Avec une angoisse diffuse, elle se demanda si les voix furieuses qu'elle entendait à peine – comme si elles venaient de très loin – signifiaient qu'elle allait de nouveau connaître l'expérience la plus ultime qui soit : sombrer dans le néant.

Si c'était le cas, elle ne pouvait absolument rien faire.

Alors qu'elle ne se rappelait pas sa fin, elle gardait une vague réminiscence de murmures solennels affirmant qu'elle avait cessé de vivre et dérivait désormais vers les ténèbres du royaume des morts. Puis un homme avait posé ses lèvres sur les siennes et empli ses poumons inertes du souffle de la vie. Par cet acte en apparence très simple, il l'avait ramenée dans le monde des vivants. Mais qui avait tristement déclaré qu'elle venait de mourir ? Et qui était son sauveur ? Elle ignorait la réponse à ces deux questions…

Cette première nuit, quand elle avait recommencé à mieux percevoir les voix désincarnées, au point de saisir quelques mots, elle avait compris que les personnes qui l'entouraient ne croyaient pas en ses chances de voir le soleil se lever. Malgré sa résurrection, on continuait à penser qu'elle était condamnée. Une erreur, à l'évidence, puisqu'elle avait d'abord survécu jusqu'au matin, puis revu plusieurs fois l'obscurité céder la place aux premières lueurs de l'aube.

S'était-elle accrochée à la vie grâce aux mots d'amour et aux encouragements vibrants de tendresse désespérée qu'un homme lui avait chuchotés à l'oreille, cette première nuit ? Cela se pouvait, mais là non plus, elle n'était sûre de rien…

S'il ne lui restait aucun souvenir de sa mort, la douleur précédant son passage dans l'oubli éternel était gravée comme au fer rouge dans sa mémoire. Et cette souffrance, elle le savait, la hanterait jusqu'à son dernier souffle.

Seule dans la campagne, elle avait sauvagement lutté contre des hommes qui l'entouraient comme une meute de chiens de chasse acharnés à déchiqueter un lièvre. Dans l'obscurité, leurs rictus mauvais révélant des dents semblables à des crocs, ils l'avaient frappée jusqu'à ce qu'elle s'écroule, puis achevée à coups de pieds dans les côtes.

Le craquement de ses os brisés… Le sang qui maculait les mains et les bottes de ses bourreaux… La stupéfiante terreur de sentir ses poumons se vider à jamais de leur air… L'angoisse de ne même plus

pouvoir hurler de douleur… Le sentiment que sa chute dans les profondeurs de la mort durerait une éternité contenue dans une unique seconde…

Quelque temps plus tard – des heures ou des jours, c'était impossible à dire –, alors qu'elle reposait entre des draps propres, dans un lit inconnu, elle avait ouvert les yeux pour les plonger dans le regard gris d'un homme. Et découvert à cet instant que le monde réservait à certains êtres un calvaire bien pire que celui qu'elle avait enduré.

Elle ignorait le nom de son sauveur. Voyant l'angoisse qui voilait son regard, il lui était apparu sans l'ombre d'un doute qu'elle aurait dû le connaître. L'identité de cet homme comptait plus que la sienne – que la vie elle-même, en réalité. Mais ce prénom refusait de lui revenir, et rien, tout au long de son existence, ne l'avait jamais autant emplie de honte.

Depuis, chaque fois qu'elle baissait les paupières, elle revoyait ce regard dévasté où brillait pourtant, au cœur de l'angoisse, une espérance dont la source ne pouvait être qu'un amour infini. Cette lumière ne devait pas s'éteindre. Elle n'avait pas le droit de la laisser mourir. Même quand les ténèbres menaçaient d'engloutir son esprit encore détaché de la vie, elle devait lutter. Pas pour elle, mais pour lui.

Le prénom de l'homme était enfin remonté des profondeurs de sa mémoire. La plupart du temps, il restait à la surface, sauf quand la douleur revenait, presque aussi insupportable que la nuit de sa mort. À ces moments-là, elle oubliait jusqu'à son propre nom…

Aujourd'hui, alors qu'elle entendait des hommes en colère prononcer le prénom de son sauveur, elle savait qui elle était – et qui il était. Avec une détermination inébranlable, elle s'accrochait à ce prénom – Richard –, aux souvenirs qu'elle gardait de lui et à tout ce qu'il signifiait pour elle.

Depuis qu'elle avait repris conscience, et malgré les angoisses de tous ceux qui l'entouraient, encore inquiets qu'elle ne se remette pas, Kahlan savait qu'elle survivrait. Il le fallait ! Pour Richard, son mari, et pour l'enfant qui grandissait dans son ventre. Leur enfant…

Les voix devenant de plus en plus furieuses, elle se força à ouvrir les yeux et les plissa aussitôt, tétanisée par la douleur qui l'avait laissée en paix – oh ! très relativement – pendant qu'elle dormait.

Une pâle lumière éclairait à peine les contours de la petite pièce où elle reposait. Parce que la nuit tombait, ou parce que quelqu'un avait tiré les rideaux ? À chaque réveil, depuis ce terrible soir, elle était incapable d'estimer combien de temps elle avait dormi. Des heures, des jours, des mois… La durée n'avait plus de sens pour elle.

La bouche sèche et pâteuse, les membres lourds comme si elle

n'était pas vraiment réveillée, Kahlan avait envie de vomir comme ce lointain après-midi, dans son enfance, où elle avait mangé trois pommes vertes au sucre avant une traversée en bateau, par une journée chaude et venteuse. Aujourd'hui, il faisait aussi étouffant que cet été-là…

Kahlan tenta de se relever, mais sa conscience lui sembla être un minuscule îlot battu par les flots déchaînés d'un océan obscur. Les entrailles retournées, elle renonça à bouger et mobilisa toute sa volonté pour ne pas vomir. Dans son état actuel, elle le savait, vider ainsi son estomac était une torture – une manière de petite mort, en quelque sorte…

Elle referma les yeux, s'immergea un moment dans une paisible obscurité, puis se força à remonter à la surface et à relever les paupières. Un peu plus tôt, se souvint-elle, elle avait bu une décoction censée calmer la douleur et l'aider à dormir. En matière d'herbes médicinales, Richard était un expert. Et ses préparations permettaient au moins à Kahlan de sombrer dans un sommeil profond où la souffrance l'atteignait encore, mais ne lui donnait plus envie de hurler.

Très lentement, afin de ne pas faire bouger les dagues qui semblaient enfoncées entre ses côtes, Kahlan prit une profonde inspiration. L'odeur d'épicéa et de pin qui monta à ses narines contribua à calmer ses nausées. Ce n'était pas une senteur telle qu'on la captait dans la forêt, en même temps que celle de la terre humide, des champignons et des fougères, mais un parfum d'arbres récemment abattus et élagués. Au prix d'un gros effort, Kahlan parvint à focaliser sa vision, et elle aperçut, en face du pied de son lit, un mur composé de rondins dont les « blessures » – provoquées par le tranchant d'une hache – laissaient encore suinter de la sève. La coupe et la taille paraissaient approximatives – sans doute à cause de trop de précipitation –, mais l'assemblage très précis des rondins témoignait du savoir-faire et de l'expérience du charpentier.

La pièce était très petite. Au Palais des Inquisitrices, où elle avait grandi, un endroit pareil n'aurait même pas mérité le nom de « placard ». De plus, les murs auraient été en pierre, voire en marbre. Séduite par cette petite chambre aux cloisons de bois, Kahlan espéra que Richard l'avait construite spécialement pour elle. Une façon de la protéger – et quasiment de l'envelopper de ses bras. Avec sa dignité pompeuse, le marbre ne l'avait jamais réconfortée ainsi.

Sur le mur, la jeune femme vit une petite sculpture. Un oiseau en plein vol à peine plus grand que sa paume et taillé dans un rondin en quelques coups de couteau – mais d'une main très sûre. Richard avait voulu lui offrir quelque chose à contempler… Plus d'une fois, autour d'un feu de camp, elle l'avait vu travailler distraitement un petit morceau de bois.

Avec ses ailes écartées, comme s'il volait autour d'elle pour la protéger, l'oiseau symbolisait à la fois l'amour et la liberté.

Tournant la tête vers la droite, Kahlan constata qu'une couverture de laine beige obstruait ce qui devait être l'encadrement d'une porte. Les voix furieuses et menaçantes retentissaient derrière cette dérisoire protection.

— Ce n'est pas de gaieté de cœur, Richard… Mais nous devons penser à nos familles.

Désireuse de savoir ce qui se passait, Kahlan tenta de se redresser sur un coude. Hélas, son bras gauche ne réagit pas comme elle l'attendait. Tel un éclair qui déchire le ciel, la douleur explosa dans la moelle de ses os et remonta jusqu'à son épaule.

Avec un gémissement – à cause d'un mouvement qu'elle avait à peine esquissé – Kahlan se laissa retomber dans son lit. Rien de bien extraordinaire, puisque son épaule ne s'était pas écartée de plus d'un pouce du matelas… Pourtant, elle haleta sous le « choc », ravivant la souffrance due aux dizaines de lames qui lui semblaient toujours plantées entre ses côtes.

Se forçant à respirer lentement, Kahlan parvint à contrôler la douleur. Après s'être autorisée un soupir de soulagement, elle tourna la tête, regarda son bras gauche et vit qu'il était serré dans une attelle. Comment avait-elle pu l'oublier et tenter de se redresser sur ce coude-là ? Les herbes médicinales, bien sûr… Elles la calmaient, mais lui embrumaient l'esprit. Eh bien, puisqu'il lui était impossible de s'asseoir dans son lit, elle essaierait au moins de mettre un peu d'ordre dans ses pensées.

Tendant prudemment la main droite, elle essuya la pellicule de sueur qui couvrait son front – une réaction classique à une forte souffrance. Son épaule droite lui faisait également mal, mais l'articulation fonctionnait à peu près bien. Ravie par cette dérisoire bonne nouvelle, Kahlan passa les doigts sur ses yeux gonflés et comprit pourquoi le simple fait de lever les paupières l'avait mise à la torture. La chair était boursouflée et elle devait avoir une immonde teinte violacée.

Passant à sa joue, Kahlan y sentit des coupures profondes qui l'élancèrent comme si on enfonçait de minuscules aiguilles dans tous les nerfs de son visage.

Pour savoir à quoi elle ressemblait, elle n'avait pas besoin d'un miroir, car il lui suffisait de sonder le regard de Richard. À chaque fois, elle aurait tout donné pour cesser de voir tant de souffrance dans ses yeux. Oui, guérir enfin, et ne plus le savoir si malheureux !

— Je vais bien, disait toujours Richard à ces moments-là, comme s'il avait lu ses pensées. Cesse de t'inquiéter pour moi et concentre-toi

sur ta convalescence.

Avec un douloureux mélange de désir et de désespoir, Kahlan se revit nue dans les bras de Richard et crut de nouveau sentir la chaleur de sa peau contre la sienne. À ces instants-là, le souffle court – un délicieux épuisement –, ils avaient le sentiment d'être seuls au monde. Y repenser sans pouvoir serrer contre elle son bien-aimé était une ignoble torture. Pour se calmer, elle se redit que ce serait de nouveau possible dès qu'elle irait mieux. Ils étaient ensemble, et rien d'autre ne comptait. Par sa seule présence, Richard l'aidait à guérir.

Derrière la couverture, elle l'entendit parler d'une voix mesurée. Le connaissant, elle devina que chaque mot, alors qu'il bouillait intérieurement, lui coûtait un effort inhumain.

— Nous avons simplement besoin d'un peu de tranquillité…

De plus en plus énervés, tous les interlocuteurs de Richard crièrent en même temps.

— Voyons, tu nous connais ! Si nous pouvions faire autrement…

— Et si ça nous attirait de graves ennuis ?

— Oui, nous savons, au sujet de la guerre… Et tu nous as dit que cette femme vient des Contrées du Milieu…

— Le risque est trop grand. Nous refusons de…

Kahlan tendit l'oreille, certaine d'entendre bientôt une note métallique reconnaissable entre toutes. Le Sourcier ne tarderait pas à dégainer l'Épée de Vérité. Doté d'une infinie compassion, il n'était cependant pas connu pour sa patience. Sa fidèle garde du corps, Cara, devait être près de lui. Comme toutes les Mord-Sith, elle ignorait la compassion et la patience…

— Je ne vous demande rien, dit Richard sans tirer au clair son arme. Laissez-moi simplement rester ici et m'occuper d'elle. Au cas où elle aurait besoin de quelque chose, je tiens à ne pas être trop loin de Hartland. Dès qu'elle ira mieux, nous en reparlerons… Je vous en prie, un peu de compréhension !

Non ! aurait voulu lancer Kahlan. Ne t'abaisse pas à les supplier ! Rien ne les autorise à te voir t'humilier devant eux. Comment peuvent-ils imaginer les sacrifices que tu as consentis ?

Incapable de crier, elle put seulement murmurer le prénom de son mari.

— Ne nous défie pas ! S'il le faut, nous brûlerons cette cabane ! Contre nous tous, tu ne gagneras pas, et nous sommes dans notre droit.

Tous les hommes soutinrent cette tirade agressive.

Certaine que Richard allait dégainer sa lame, Kahlan, stupéfaite, l'entendit répondre d'une voix si douce qu'elle ne comprit pas ses paroles.

— Nous détestons agir ainsi, Richard, dit un des hommes après un long silence. Mais nous n'avons pas le choix. La survie de nos familles et de nos amis passe avant tout.

— Et pour qui te prends-tu, enchaîna un autre type, avec tes drôles de vêtements et ton épée ? Tu ne ressembles plus au guide forestier que nous connaissions…

— C'est vrai, renchérit une nouvelle voix. D'accord, tu as vu un peu de pays, depuis ton départ, mais ce n'est pas une raison pour te croire supérieur à nous !

— Si je comprends bien, résuma Richard, j'ai osé m'élever davantage que vous l'auriez cru possible. C'est bien ça que vous voulez dire ?

— Tu as tourné le dos à ta communauté et oublié tes racines. Désormais, nos femmes ne sont plus assez bonnes pour le grand Richard Cypher, et il a préféré une étrangère. En plus de tout, il vient parader devant nous !

— Parader ? Parce que j'ai épousé la femme que j'aime ? C'est ça que vous tenez pour de la vanité ? Et ça me retirerait le droit de vivre en paix ? Parce que vous êtes vexés, je devrais priver ma compagne de toute chance de se rétablir ?

Ces hommes avaient connu Richard avant qu'il ait découvert sa véritable personnalité – en quelque sorte, avant qu'il soit devenu lui-même. Fondamentalement, il restait la même personne, mais les anciens amis qui le rejetaient n'avaient jamais vu de lui qu'une façade…

— Tu devrais t'agenouiller et implorer le Créateur de sauver ta femme, dit une nouvelle voix. L'humanité est une engeance perverse qui mérite de souffrir. Demande au Créateur de te pardonner tes péchés et tes actes impies, car ce sont eux qui ont attiré le malheur sur la tête de ton épouse. De quel droit nous ferais-tu payer tes turpitudes ? Ce n'est pas la volonté du Créateur. Sois humble, pense aux autres, et Il te prendra peut-être sous Son aile. S'Il a frappé ta femme, c'est pour vous donner une bonne leçon à tous les deux.

— Te l'a-t-Il dit en personne, Albert ? demanda Richard. Ton cher Créateur te tient-Il au courant de Ses intentions et fait-Il de toi le dépositaire de Sa volonté ?

— Bien sûr ! Il s'adresse à tous ceux qui ont assez d'humilité pour L'écouter !

— Ce n'est pas tout, intervint un nouvel homme. L'Ordre Impérial que tu critiques tant ne semble pas si démoniaque que ça… Et si tu étais moins borné, Richard, tu t'en apercevrais ! Quel mal y a-t-il à vouloir que tous les hommes soient dignement traités ? C'est une position juste et respectable. Le Créateur nous enseigne la même chose, aie l'honnêteté de le reconnaître. Si tu refuses de voir les

aspects positifs de l'Ordre, tu ferais mieux de partir, et sans tarder !

Kahlan retint son souffle dans l'attente de la réponse du Sourcier.

— C'est vous qui l'aurez voulu…, lâcha-t-il simplement.

Ces hommes étaient des « amis » qu'il fréquentait depuis son enfance et qu'il appelait tous par leur prénom. À cause de ce passé commun, il s'était montré inhabituellement patient avec eux. Mais ses réserves d'indulgence étaient épuisées…

Entendant les chevaux renâcler, Kahlan devina que les « visiteurs » venaient de remonter en selle.

— Demain matin, nous reviendrons et nous brûlerons cette cabane. Si vous êtes encore ici, tes compagnes et toi, vous vous consumerez avec elle !

Après avoir lâché quelques ultimes insultes, les cavaliers partirent au galop. Le bruit des sabots qui martelaient la terre se répercuta tout au long de l'échine de Kahlan. La douleur se réveillait à la moindre occasion…

Même si elle ne pouvait pas le voir, la jeune femme eut un petit sourire destiné à Richard. À cause d'elle, il s'était humilié devant ces hommes. Pour lui-même, il n'aurait jamais rien demandé, elle le savait…

La couverture accrochée à la porte s'écarta, laissant filtrer une lumière pâlichonne. À l'inclinaison des rayons de soleil, Kahlan devina qu'on devait être quelque part au milieu d'une journée couverte…

Richard approcha du lit, sa grande silhouette occultant la lumière.

Vêtu d'un simple tricot de corps noir qui mettait en valeur ses bras à l'impressionnante musculature, le pommeau de l'Épée de Vérité brillant sur sa hanche gauche, il était si massif que la chambre paraissait encore plus petite. Mais plus que sa grâce athlétique et son incontestable beauté, c'était son regard qui attirait immédiatement l'attention. Dès leur rencontre, Kahlan avait été frappée par l'intelligence qui y brillait. Les yeux curieux de tout et toujours aux aguets d'un authentique Sourcier de Vérité…

— Richard, je ne veux pas que tu t'humilies pour moi devant ces gens…

— Si j'ai décidé de le faire, personne ne peut m'en empêcher…

Avec un petit sourire, sans doute pour tempérer ses propos, Richard se pencha et tira la couverture jusque sous le menton de Kahlan.

— Si j'avais su que tu étais réveillée, je n'aurais pas parlé avec ces types devant la porte.

— Combien de temps ai-je dormi ?

— Un bon moment…

Un touchant euphémisme. Kahlan ne se souvenait pas de son

arrivée ici, ni d'avoir vu Richard bâtir la cabane… Et s'il lui avait dit qu'elle sortait d'un sommeil long de soixante ans, elle l'aurait cru, car elle ne se sentait guère plus en forme qu'une octogénaire. De sa vie, elle n'avait jamais été blessée assez grièvement pour frôler la mort puis rester pendant des semaines allongée sans pouvoir esquisser un geste. Contraindre les autres à s'occuper d'elle en permanence la désespérait. En un sens, c'était pis que la douleur.

Découvrir sa propre fragilité – et pis encore, qu'elle était mortelle –, la plongeait dans une stupéfaction comme elle n'en avait jamais connu. Jusqu'à cette funeste nuit, elle avait pourtant risqué sa vie plus d'une fois et bravé le danger quasiment à chaque détour de son chemin. Mais avait-elle jamais eu conscience de ce qui pouvait lui arriver ? Elle en doutait, et affronter la réalité en face était une expérience dévastatrice.

Ce soir-là, quelque chose s'était brisé en elle. Sa confiance, son insouciance, l'absurde certitude d'être immortelle… Elle était passée si près du gouffre. Et si elle y avait sombré, son enfant – leur enfant ! – aurait disparu avec elle avant même d'avoir eu une chance de vivre.

— Tu vas de mieux en mieux, dit Richard comme s'il avait lu ses pensées. Je ne le dis pas pour te réconforter, mais parce que je te vois récupérer un peu plus chaque jour.

Kahlan regarda Richard dans les yeux, mobilisa tout son courage et parvint à poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Comment ces hommes pouvaient-ils savoir, pour l'Ordre Impérial ?

— Des malheureux qui fuyaient les combats se sont réfugiés en Terre d'Ouest… Puis des agents de Jagang sont venus prêcher la bonne parole. Chez moi, dans le pays où j'ai grandi ! Quand on ne réfléchit pas, leurs discours peuvent paraître séduisants. Lorsqu'on se laisse guider par ses sentiments, qu'importe la vérité ! Mais ne t'inquiète pas, les sbires de l'empereur sont partis. Les idiots avec qui je parlais répètent comme des perroquets les mensonges qu'ils ont entendus, c'est tout…

— Mais ils veulent nous voir filer, et ils semblent prêts à tout pour nous chasser d'ici.

Richard acquiesça, puis il eut de nouveau un petit sourire.

— Sais-tu que nous sommes très près de l'endroit où je t'ai vue pour la première fois ? Tu t'en souviens ?

— Bien sûr… Comment pourrais-je oublier le jour de notre rencontre ?

— Nos vies étaient menacées, et nous avons dû partir. Je n'ai jamais regretté d'avoir quitté mon pays, puisque nous étions ensemble. Et tant qu'il en sera ainsi, le reste n'aura aucune importance.

Cara se glissa dans la chambre et vint se placer à côté de Richard.

Dans son uniforme de cuir rouge moulant, la Mord-Sith évoquait irrésistiblement un rapace prêt à bondir sur sa proie. Comme toutes ses collègues, elle revêtait cette tenue dès qu'elle sentait venir des ennuis. Le reste du temps, son épaisse tresse blonde – l'emblème de sa profession – suffisait à rappeler qu'elle appartenait au corps d'élite chargé de veiller sur le seigneur Rahl.

Héritier légitime de la couronne de D'Hara – un pays dont il avait longtemps ignoré jusqu'à l'existence – Richard était devenu à son corps défendant le maître absolu des Mord-Sith. À vrai dire, il s'en serait bien passé, tout comme du pouvoir, d'ailleurs, mais les événements ne lui avaient pas laissé le choix. Désormais, le destin du Nouveau Monde dépendait de lui. Terre d'Ouest, les Contrées du Milieu, D'Hara… Trois pays, et tant de millions d'âmes…

— Comment allez-vous ? demanda Cara avec une sincère inquiétude.

— Mieux…, parvint à croasser Kahlan.

— Dans ce cas, vous ne voudriez pas dire au seigneur Rahl de me laisser faire mon travail ? Il est temps que quelqu'un inculque le respect à ces rustres. (La Mord-Sith tourna la tête vers la porte, ses yeux bleus plissés comme si elle parvenait encore à voir les cavaliers, dans le lointain.) Enfin, à ceux que je ne tuerai pas…

— Cara, si tu réfléchissais, pour une fois, dit Richard. Nous ne pouvons pas transformer cet endroit en place forte et monter la garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ces hommes ont peur. Ils redoutent que nous soyons un danger pour leurs proches, et même si c'est faux, on peut les comprendre. Pourquoi se battre quand c'est évitable et qu'on n'a rien à y gagner ?

— Richard, souffla Kahlan, tu as bâti cette cabane, et…

— Et quoi ? Je voulais que tu aies un abri, et ça ne m'a pas pris longtemps. Bien sûr, j'envisageais de l'agrandir, mais s'il faut verser le sang pour ça, je préfère renoncer.

Agacée par l'étonnante sérénité de son seigneur, Cara semblait d'humeur à faire un massacre.

— Mère Inquisitrice, par pitié, dites à votre tête de mule de mari de me laisser tuer quelqu'un ! Sinon, je vais devenir folle ! Vous me voyez rester les bras ballants pendant qu'une bande d'abrutis vous menace tous les deux ? Bon sang, je suis une Mord-Sith !

Protéger Richard et Kahlan était la raison de vivre de Cara. Dès qu'on s'en prenait à son seigneur, elle ne voyait aucun inconvénient à tuer aveuglément et à se poser des questions ensuite. Exactement le genre de réaction que le Sourcier ne supportait pas…

Kahlan, en revanche, se contenta de sourire.

— Mère Inquisitrice, vous ne pouvez pas tolérer que le seigneur Rahl plie l'échine devant des crétins de cet acabit ! Parlez-lui, je vous

en prie…

Kahlan pouvait compter sur les doigts d'une main les personnes qui l'appelaient par son prénom sans le faire précéder au minimum du mot « Inquisitrice ». Son titre complet – Mère Inquisitrice – était en général prononcé d'une voix vibrante de vénération ou d'angoisse. Très souvent, les gens qui s'agenouillaient devant elle tremblaient trop pour être en état de parler. D'autres personnes – et parfois les mêmes – le crachaient haineusement dès qu'elles n'étaient plus devant elle…

Kahlan avait accédé à son poste peu après son vingtième anniversaire – la plus jeune Inquisitrice jamais gratifiée de cet honneur. Quelques années avaient passé, et elle était la dernière survivante de son ordre…

Depuis sa nomination, elle supportait la vénération, la flagornerie, l'effroi mêlé d'admiration, la peur viscérale et la haine parce qu'elle n'avait pas le choix. Mais il y avait plus que cela, même si elle répugnait à l'admettre. Elle était la Mère Inquisitrice, fière d'avoir été choisie, certaine que c'était à bon escient, et plus attachée à son devoir qu'à sa propre vie…

Cara s'adressait toujours à elle en utilisant son titre. Mais quand ils sortaient de ses lèvres, ces deux mots perdaient leur sens coutumier, comme si la Mord-Sith, à chaque occasion, lançait un défi discret à la femme de son seigneur. Une subtile manifestation d'insubordination, sans nul doute, mais tempéré par une affectueuse ironie. Au point que Kahlan, au fil du temps, et presque sans s'en apercevoir, en était venue à entendre « sœur » plutôt que « Mère Inquisitrice ».

Élevée en D'Hara, un pays lointain et très particulier, la Mord-Sith, comme toutes ses collègues, ne se reconnaissait aucun supérieur hormis le seigneur Rahl. Au mieux, elle pouvait considérer Kahlan – elle aussi au service de Richard – comme son égale. Apparemment, elle voyait les choses ainsi, et c'était déjà un sacré honneur !

Les mots « seigneur Rahl », par contre, n'avaient aucun sens caché, et surtout pas celui de « frère ». Ils disaient ce qu'ils voulaient dire, et rien de plus.

Pour les hommes qui avaient insulté Richard, le seigneur Rahl ne signifiait rien, et ils venaient à peine d'apprendre l'existence de D'Hara. Originaire des Contrées du Milieu, qui s'étendaient entre Terre d'Ouest et D'Hara, Kahlan non plus ne représentait rien pour ces hommes. Des décennies durant, les trois composantes du Nouveau Monde avaient été séparées par des frontières infranchissables. Et trop peu de temps s'était écoulé, depuis leur disparition, pour que les trois peuples aient pu réapprendre à se connaître.

Peu après, une autre frontière infranchissable, au sud de D'Hara et des Contrées, s'était évanouie. Neutralisé pendant trois mille ans, l'Ancien Monde était redevenu menaçant, et les hordes de l'Ordre

Impérial n'avaient pas tardé à déferler sur le Nouveau Monde. En un peu plus d'un an, un antique mais fragile équilibre avait été balayé par les vents de la guerre et du chaos.

— Cara, dit Richard, je ne t'autoriserai pas à tuer des gens simplement parce qu'ils refusent de nous aider. Ça ne résoudrait rien, et au bout du compte, nous aurions plus de problèmes encore. Bâtir cette cabane ne nous a pas demandé beaucoup d'efforts. Je pensais que nous serions en sécurité, mais je me trompais. Nous allons partir, voilà tout ! (Richard se tourna vers Kahlan :) En te conduisant ici, j'espérais t'offrir un refuge sûr et paisible. Mais on ne veut plus de moi, dirait-on. Je suis désolé, d'autant plus que ça semble devenir une habitude…

— Richard, ce n'était qu'une poignée d'hommes…

En Anderith, un peu avant que Kahlan soit battue à mort, le peuple avait refusé de se joindre à l'empire d'haran et de combattre pour la liberté à ses côtés. Bouleversé par cette victoire inattendue de l'Ordre Impérial, le Sourcier avait fui en emmenant Kahlan avec lui. Apparemment, il avait décidé de ne plus se mêler des affaires du monde…

— Mais tu as de véritables amis ici, continua Kahlan. Qu'en disent-ils ?

— Je n'ai pas eu le temps de les contacter… Bâtir un refuge était une priorité, et pour le moment, il y a d'autres urgences. Plus tard, peut-être…

Kahlan tendit un bras pour prendre la main de son mari, mais celle-ci pendait à son côté, inaccessible…

— Richard, il faut…

— Rester ici est trop dangereux, et il n'y a rien à ajouter ! Je croyais que tu serais en sécurité pendant ta convalescence. Une fois de plus, c'était une grossière erreur ! Nous devons partir. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui, Richard.

— Et le plus tôt sera le mieux !

— Si tu le dis…

Comme souvent, il y avait davantage derrière les propos du Sourcier que ce qu'ils semblaient exprimer. Une vérité cachée, bien plus importante que les enjeux immédiats – comme par exemple le calvaire que serait un voyage pour Kahlan.

Quand elle croisa le regard de Richard, la jeune femme n'eut plus le moindre doute. Ce voile, devant ses yeux, comme s'il venait de s'absenter de son corps, levait ses dernières interrogations.

— Et la guerre ? Tout dépend de nous, Richard. De toi, en réalité… Avant d'aller mieux, je ne pourrai pas faire grand-chose, mais toi… Tu es le seigneur Rahl, et l'empire d'haran a besoin de son chef. Que

faisons-nous ici ? Pourquoi fuyons-nous alors que le destin du Nouveau Monde est entre nos mains ?

— J'agis comme je dois agir.

— Que veux-tu dire ?

Alors qu'il détournait la tête, une ombre passa sur le visage du Sourcier.

— J'ai… Eh bien, j'ai eu une vision.

Chapitre 2

— Une vision ? répéta Kahlan sans dissimuler sa stupéfaction. Richard abominait tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une prophétie. Car jusque-là, les prédictions de tout poil ne lui avaient valu que des ennuis. Par nature, et même si elles semblaient limpides au premier coup d'œil, les prophéties étaient immanquablement ambiguës. Un profane risquait de tomber dans le piège : abusé par l'apparente simplicité des mots, il pouvait très bien, à cause d'une interprétation trop littérale, provoquer des catastrophes en série susceptibles de détruire le monde. Conscients de ce danger, les initiés ne reculaient devant rien pour garder secrets leurs textes prétendument révélés.

De plus, la notion de « prophétie » était synonyme de « prédestination », et Richard croyait dur comme fer que les êtres humains se forgeaient leur avenir. Selon lui, les prédictions se contentaient d'affirmer que le soleil se levait le matin, mais elles ne savaient rien de ce qu'une personne ferait de sa journée. Cela n'avait rien à voir avec les oracles, puisque chaque être pensant était doté d'une volonté propre et du libre arbitre.

La voyante Shota avait prédit que Richard et Kahlan engendreraient un fils monstrueux. Plus d'une fois, le Sourcier avait démontré que ces divinations n'étaient pas fiables. Shota ne se trompait jamais totalement, certes, mais sa vision du futur, toujours fragmentaire, la poussait à tirer des conclusions erronées. Comme son mari, la Mère Inquisitrice ne leur accordait pas la moindre valeur.

Très souvent, dédaigner les prophéties avait aidé Richard à triompher d'épreuves qui semblaient insurmontables. Ignorant les oracles, il avait agi selon ses convictions, et évité bien des pièges. Au bout du chemin, il fallait le reconnaître, une prophétie finissait souvent par se réaliser, mais presque toujours d'une manière surprenante. Étant à la fois confirmée et réfutée – le comble du paradoxe ! –, la prévision se révélait d'une parfaite inutilité, puisqu'elle ne servait strictement à rien tant que les événements concernés n'étaient pas arrivés à leur terme.

L'homme avec qui Richard avait grandi sans savoir qu'il s'agissait de son grand-père – Zedd –, ne s'était pas contenté de garder secrète sa véritable identité. Pour le protéger, le Premier Sorcier avait caché à tout le monde que son petit-fils n'était pas l'enfant de George Cypher, le beau-père qui l'avait élevé, mais de Darken Rahl, le maître violent,

cruel et tyrannique de D'Hara. Héritier des pouvoirs de deux lignées de sorciers, Richard avait dû affronter son véritable géniteur. Après l'avoir tué, il lui avait succédé sur le trône de D'Hara, un pays au moins aussi mystérieux pour lui que le pouvoir magique dont il était le dépositaire.

Dans les Contrées du Milieu, Kahlan avait grandi en compagnie de sorciers. Les pouvoirs de Richard dépassaient largement ceux de tous ses collègues qu'elle avait connus. Capable de contrôler les deux facettes de la magie, il était en outre un sorcier de guerre. Il avait trouvé certaines composantes de sa tenue dans l'enclave privée du Premier Sorcier, le cœur même de la Forteresse d'Aydindril. Et ces vêtements n'avaient plus été portés par personne depuis trois mille ans, car aucun sorcier de guerre, entre-temps, n'avait arpenté le monde…

Avec l'inexorable déclin du don, les « simples » sorciers devenaient de plus en plus rares. Dans son enfance, Kahlan en avait connu moins d'une dizaine. Les prophètes, eux, étaient une espèce en voie de disparition. Selon ce que savait la Mère Inquisitrice, il n'en restait plus que deux. L'un d'eux, Nathan, était un des ancêtres de Richard – une bonne raison de supposer que le Sourcier disposait aussi du pouvoir de divination. Mais avec son profond mépris des oracles, il semblait étonnant qu'il se soit lancé dans cette activité à haut risque d'erreur…

Très tendrement, comme s'il n'existait rien au monde de plus précieux, Richard prit la main de Kahlan.

— Tu te souviens des merveilleux endroits dont je t'ai si souvent parlé ? Ces petits coins de paradis que je suis seul à connaître, à l'ouest de la ville où j'ai grandi. Il y a si longtemps que je rêve de te les montrer. Eh bien, le moment est venu, et nous y serons en sécurité.

— N'oubliez pas le lien, seigneur Rahl, intervint Cara. Les D'Harans vous retrouveront n'importe où grâce à cette connexion magique…

— Peut-être, mais nos ennemis ne sont pas liés à moi, et eux ne me retrouveront pas !

La Mord-Sith parut peu convaincue par la logique pourtant irréfutable de cet argument.

— Si personne ne va dans vos « coins de paradis », il n'existe sûrement aucune route digne de ce nom. Comment ferons-nous, avec la calèche ? La Mère Inquisitrice ne peut pas marcher.

— Je fabriquerai une litière… Ensemble, nous n'aurons aucun mal à porter Kahlan.

— C'est faisable, oui… Et si votre terre d'exil est vraiment déserte, la Mère Inquisitrice et vous serez hors de danger.

— En tout cas, nous serons moins menacés qu'ici. J'espérais que les gens du coin ne nous feraient pas d'ennui, mais l'Ordre Impérial est

arrivé avant nous, et ça, je ne l'avais pas prévu. Les hommes avec qui je parlais ne sont pas de mauvais bougres, mais ils jouent avec le feu, et ils finiront par se brûler…

— Ces lâches sont retournés se cacher sous les jupons de leurs femmes. Ils ne reviendront pas avant demain, c'est certain. Nous devrions laisser la Mère Inquisitrice se reposer. Partir à l'aube suffira…

— Ce n'est pas si simple, Cara… Albert a un fils nommé Lester. Un jour, avec son copain Tommy Lancaster, ce garçon a tenté de me cribler de flèches parce que j'avais gâché une « petite fête » qu'ils trouvaient très amusante. À mes yeux, c'était un viol, et je n'ai pas apprécié. Depuis, Tommy et Lester sont obligés de manger de la purée, parce qu'il ne leur reste pas beaucoup de dents. Albert parlera de nous à son rejeton, qui ira informer Tommy.

» Maintenant que l'Ordre leur a farci la tête avec des histoires de « noble guerre au nom du bien », tous ces hommes doivent rêver de devenir des héros. En général, ils ne sont pas violents, mais je ne les ai jamais vus dans un tel état de surexcitation. Pour se donner du courage, ils boiront toute la nuit. Tommy et Lester raconteront comment je les ai « injustement » traités, et ça fera encore monter la tension. Ayant l'avantage du nombre, ces imbéciles trouveront séduisante l'idée de nous tuer pour protéger leurs proches, servir la communauté et accomplir la volonté du Créateur. Pleins d'alcool, certains de se couvrir de gloire, ils n'attendront pas jusqu'à demain. Donc, nous devons partir le plus vite possible.

— Qu'ils viennent, si ça les amuse, lâcha froidement Cara. À nous deux, nous n'en ferons qu'une bouchée…

— Ils auront rameuté des amis, et les vaincre ne sera pas si facile que ça. Cara, nous devons veiller sur Kahlan. Je refuse que l'un de nous deux soit blessé. Nous battre ne servirait à rien…

Richard retira son vieux baudrier de cuir et suspendit l'Épée de Vérité au moignon de branche qui saillait encore d'un des rondins, au-dessus de sa tête.

Très mécontente, Cara croisa les bras, l'air têtu. Elle détestait laisser derrière elle des ennemis vivants…

Le Sourcier s'empara de sa chemise noire, posée sur le sol au pied du lit, la déplia et entreprit de l'enfiler.

— Une vision ? répéta de nouveau Kahlan.

Même si Albert et sa clique étaient une menace non négligeable, ils restaient pour l'instant le cadet de ses soucis.

— Quelque chose qui y ressemblait, répondit Richard. Mais « révé lation » serait plus précis.

— Une… révélation… Et comment se présentait ce curieux mélange entre un oracle et une illumination ?

— C'était un moyen de comprendre…

— Certes, mais comprendre quoi ?

— Eh bien, que je devais avoir une vision plus large des choses. Désormais, je sais ce que je dois faire.

— Mère Inquisitrice, marmonna Cara, vous n'avez encore rien entendu… Allez, seigneur Rahl, dites-lui tout !

Richard foudroya du regard la Mord-Sith, qui ne tressaillit pas et lui rendit fièrement la pareille.

— Kahlan, dit le Sourcier en se tournant de nouveau vers sa femme, si je nous lance dans ce conflit, nous perdrons. Beaucoup d'innocents mourront pour rien, et le monde finira sous le joug de l'Ordre Impérial. Si je refuse la bataille, l'Ordre gagnera aussi, mais il y aura moins de victimes. C'est notre seul espoir de conserver une chance de victoire…

— En perdant ? Tu veux commencer par être vaincu, puis te battre ? Mais comment pouvons-nous seulement envisager de renoncer à lutter pour la liberté ?

— Les Anderiens m'ont donné une bonne leçon, dit Richard, la voix peu assurée, comme s'il regrettait de proférer de telles énormités. Imposer la guerre ne mènera à rien. Pour gagner sa liberté, il ne faut reculer devant aucun effort, et pour la conserver, on ne doit jamais relâcher sa vigilance. Mais les gens n'accordent aucune importance à la liberté, tant qu'on ne les en a pas privés.

— Tous ne réagissent pas ainsi, objecta Kahlan.

— Il y a des exceptions, c'est vrai, mais j'ai raison pour la majorité des hommes et des femmes. C'est pareil avec la magie. Tout le monde la craint et refuse de la voir telle qu'elle est. L'Ordre fait miroiter un avenir sans magie, et il propose des réponses toutes faites aux questions essentielles. La servitude est reposante pour l'esprit ! J'ai cru pouvoir convaincre les gens de la valeur de leur existence et de la liberté. En Anderith, ils m'ont montré à quel point j'étais stupide…

— Ce n'est qu'un pays, et…

— Il n'est en rien différent des autres ! Nous avons eu des problèmes partout, et regarde ce qui se passe ici, dans mon pays natal ! Vouloir forcer les hommes à se battre pour la liberté est une contradiction en soi ! La pire de toutes, à mon avis… Rien de ce que je pourrais dire ne persuadera ceux qui se fichent de la liberté. Les autres devront s'enfuir, se cacher et subir les horreurs qui adviendront à coup sûr. Les empêcher n'est pas en mon pouvoir, et je ne peux pas aider les malheureux qui partagent mes convictions. Je le sais, maintenant…

— Richard, comment peux-tu songer…

— Mon devoir est de penser à nous ! Il me faut être égoïste parce que la vie est un bien trop précieux pour être mis au service d'une cause perdue. Se sacrifier inutilement est le pire crime qui soit. Pour

échapper à la servitude qui les guette, les gens n'ont qu'une solution : prendre conscience que rien n'est plus important que la liberté et décider d'agir pour défendre leurs intérêts. En attendant que ça arrive, nous devons essayer de rester en vie, et rien de plus.

— Richard, nous pouvons vaincre. Et nous le ferons, parce qu'il le faut !

— Tu crois qu'il me suffira d'envoyer des soldats au combat, et qu'ils gagneront simplement parce que j'en ai envie ? Eh bien, tu te trompes ! Il faudrait beaucoup plus que ça. Nous avons besoin de multitudes de combattants dévoués corps et âme à notre cause. Où les vois-tu, ces héros ? Si nous affrontons l'Ordre, il nous écrasera et la liberté n'aura plus aucune chance de vaincre dans l'avenir. (Richard se passa une main dans les cheveux.) Nos forces ne doivent pas opposer de résistance à l'armée de Jagang.

Ayant fini de boutonner sa chemise, le Sourcier prit sa tunique et l'enfila.

Kahlan mobilisa toute son énergie pour parler avec une vigueur à la mesure de son angoisse.

— Et que fais-tu de tous les hommes prêts à se battre ? Ces armées qui attendent sur le champ de bataille… Ces braves soldats guettent le moment d'en découdre avec les hordes de Jagang et de les repousser dans l'Ancien Monde. Qui les commandera ?

— Pour quoi faire ? Les entraîner vers leur mort ? Ils ne peuvent pas gagner.

Horrifiée, Kahlan parvint à tendre le bras et à saisir Richard par la manche de sa tunique.

— Tu as décidé de renoncer à cause de ce qui m'est arrivé ! s'écria-t-elle.

— Non. J'ai pris ma décision cette nuit-là, c'est vrai, mais avant que ces brutes t'aient attaquée. Après le scrutin, je suis allé marcher seul dans la campagne, et j'ai beaucoup réfléchi. C'est là que tout est devenu clair dans mon esprit. Ton agression m'a simplement démontré que j'avais raison, et que j'aurais dû en arriver plus tôt à cette conclusion. Si je n'avais pas tant tardé, tu ne serais pas dans cet état…

— Sans les malheurs de la Mère Inquisitrice, marmonna Cara, vous auriez changé d'avis le lendemain matin…

S'infiltrant par la porte, un rayon de soleil fit briller les antiques broderies d'or qui ornaient la tunique du Sourcier.

— Cara, si j'avais été avec Kahlan, ce soir-là, et qu'on nous ait tués tous les deux ? Qu'auriez-vous fait, toi et tous ceux qui se fient à nous ?

— Je n'en sais rien…

— C'est pour ça que je me retire du jeu. Vous ne combattez pas

pour votre avenir, mais parce que vous m'êtes fidèles. Sinon, tu aurais répondu : « Nous nous serions battus sans vous ! » Je me trompe depuis le début, comprends-tu ? Si les choses sont ainsi, nous n'avons aucune chance de vaincre. L'Ordre est un adversaire trop puissant.

Le père de Kahlan, le roi Wyborn, lui avait souvent parlé de ce genre de combat désespéré, et elle en avait livré quelques-uns ces derniers temps.

— Le nombre joue en faveur de Jagang, mais ça n'est pas une raison pour baisser les bras, dit l'Inquisitrice. Nous devons être plus intelligents que nos ennemis, c'est tout. Richard, je serai là pour t'aider, et nous disposons d'officiers aguerris. Il faut continuer !

— Les mensonges de l'Ordre se répandent trop vite, jusque dans des endroits reculés comme ici ! Nous savons que Jagang est un tyran, et pourtant, les gens se rangent sous sa bannière et gobent tout ce qu'il raconte.

— Richard, j'ai lancé de jeunes recrues de Galea contre des soldats expérimentés de l'Ordre, et nous avons vaincu.

— C'est vrai, et ça étaye mon raisonnement. Ces gamins avaient vu leur ville natale dévastée après le passage des soudards de Jagang. Ils s'étaient penchés sur les cadavres mutilés de leurs proches. Même si tu n'avais pas été là, ils auraient combattu, parce qu'ils savaient pourquoi c'était nécessaire. Dans nos rangs, personne d'autre n'est dans cette situation. Et victoire ou pas, presque tous ces hommes ont péri dans la bataille.

— Si je te comprends bien, tu veux laisser l'Ordre perpétrer d'autres massacres, histoire de motiver nos partisans ? Les bras ballants, tu attendras que des centaines de milliers d'innocents gisent dans la poussière ? Richard, tu veux renoncer parce que j'ai failli mourir. Les esprits du bien savent à quel point je t'aime, mais n'ose pas me faire une chose pareille ! Je suis la Mère Inquisitrice, responsable du destin de tous les peuples des Contrées. Ne te détourne pas de ta mission à cause de moi.

— Tu n'as rien à voir là-dedans, je te l'ai déjà dit ! (Richard ramassa ses serre-poignets rembourrés de cuir.) J'agis ainsi pour sauver des vies, et je n'ai pas d'autre solution.

— Vous prenez le chemin le plus facile…, souffla Cara.

Richard se tourna vers la Mord-Sith et soutint son regard.

— Mon amie, je n'ai jamais rien fait de plus dur, bien au contraire…

Kahlan comprit que la décision des Anderiens – un terrible camouflet – avait touché Richard plus gravement qu'elle le pensait. Bouleversée, elle lui prit la main et la serra tendrement. Il s'était engagé corps et âme pour que ces gens ne courbent pas l'échine sous le joug de l'Ordre Impérial. Les laissant libres de décider de leur sort,

il avait tout misé sur eux… et couru au désastre.

Cette écrasante défaite lui avait brisé le cœur.

Mais avec un peu de temps, il finirait par se remettre. En somme, ils étaient deux convalescents. Des vaincus en exil…

— Tu n'es pas responsable de la chute d'Anderith, Richard. Tu as fait de ton mieux, mais cette bataille-là était perdue d'avance. Ce n'est pas ta faute.

— Un chef ne peut jamais dire ça, tu le sais très bien.

Consciente que son mari avait raison sur ce point, Kahlan changea d'angle d'approche.

— Comment se présentait ta vision ?

— Vision, révélation, prophétie, augure, hypothèse, analyse… Choisis le nom que tu préfères, parce que tout ça revient au même. Je ne peux rien te décrire, mais il m'a semblé que j'aurais dû savoir depuis toujours. Et c'était peut-être en moi dès le début… Il ne s'agissait pas de mots, mais d'un concept achevé – une vérité qui m'est apparue avec une clarté évidente.

Visiblement, Richard espérait que Kahlan en resterait là. Mais pas question qu'elle se contente de ce bla-bla !

— Si c'est si limpide que ça, tu devrais pouvoir l'exprimer clairement.

Richard remit son baudrier. Alors qu'il ajustait la position du fourreau sur sa hanche gauche, un rayon de soleil fit briller les six lettres du mot « Vérité » inscrit en fil d'or sur la garde de l'arme.

Le voyant parfaitement calme, Kahlan comprit qu'elle avait au moins réussi à convaincre son mari d'aller sereinement au fond des choses. Puisqu'il était si sûr de lui, quelles raisons aurait-il pu invoquer pour lui dissimuler l'entière vérité, à partir du moment où elle voulait la connaître ?

— Je suis devenu un chef bien trop tôt, dit Richard, la voix calme et puissante comme si une prophétie parlait par sa bouche. Ce n'est pas moi qui dois prouver ma valeur aux autres, mais les autres qui doivent me démontrer la leur. Tant que ça ne sera pas fait, je ne devrai pas les diriger, car tout espoir serait perdu…

Vêtu de sa tenue noire de sorcier de guerre, il semblait avoir pris la pause pour qu'un sculpteur l'immortalise dans toute la gloire de sa véritable nature. Le Sourcier de Vérité, légitimement nommé par Zeddicus Zu'l Zorander, le Premier Sorcier en personne.

Des larmes aux yeux, Kahlan se souvint que Zedd avait eu le cœur brisé en remettant l'Épée de Vérité à son petit-fils. En général, les Sourciers mouraient jeunes – et rarement de maladie…

Un authentique Sourcier incarnait la loi. Soutenu par l'extraordinaire magie de son arme, il pouvait renverser des souverains et mettre à genoux des royaumes. Dans ces conditions, il

était essentiel de nommer une personne digne de confiance. Selon Zedd, le Sourcier se désignait en quelque sorte lui-même par sa façon d'agir et de penser. Le rôle du Premier Sorcier se bornait à identifier le candidat et à lui remettre l'arme qui le servirait jusqu'à la fin de ses jours.

Richard avait tant de talents, et il assumait tant de responsabilités… Souvent, Kahlan se demandait comment il parvenait à concilier tout cela.

— Richard, tu es sûr de ce que tu dis ?

Dès sa nomination, Kahlan et Zedd avaient juré de défendre le Sourcier, au prix de leur vie si nécessaire. À l'époque, les deux jeunes gens venaient à peine de se rencontrer. Assumant son nouveau titre, Richard avait peu à peu accepté toutes les responsabilités qu'il impliquait. Depuis, d'autres fardeaux étaient venus peser sur ses épaules, et il avait multiplié les exploits pour se montrer à la hauteur de la confiance et de l'admiration de ses partisans.

— Le seul souverain dont j'accepte le joug, c'est ma raison, répondit le Sourcier sans l'ombre d'une hésitation. La première loi de mon unique maître est la suivante : ce qui existe, existe, et ce qui est, est. Toute la pyramide de la connaissance repose sur ces fondations. C'est la base même de la vie.

» On choisit de s'inféoder à la raison, Kahlan ! Les désirs et les caprices ne sont pas des faits, et ce n'est pas grâce à eux qu'on découvre la vérité. Pour rester en prise avec la réalité, il n'y a que la raison. Le seul outil qui nous aidera à survivre… Un être humain peut se dispenser de penser, mais dans ce cas, il sombrera tôt ou tard dans l'abîme dont il refuse de reconnaître l'existence.

» Dans ce combat, si je ferme les yeux pour ne pas voir la réalité, cédant ainsi à mes désirs, nous mourrons tous les deux, et ça ne servira à rien. Deux cadavres de plus parmi les millions de dépouilles laissées à pourrir sur place alors que le crépuscule tombera sur l'humanité. Et dans l'obscurité qui suivra, nos os redeviendront poussière sans que nul ne s'en soucie.

» Dans mille ans, peut-être plus, la lumière de la liberté brillera de nouveau sur le monde. Jusque-là, des multitudes d'enfants naîtront dans un univers sans espoir et devront se résoudre à courber l'échine sous le joug de l'Ordre Impérial. Si nous nous détournons de la raison, nous aggraverons encore les choses. En un sens, nous deviendrons complices des crimes de Jagang et de tous les tyrans qui lui succéderont.

Kahlan n'eut pas le courage d'avancer d'autres arguments. Pouvait-elle demander à Richard d'aller contre ses convictions et de provoquer ce qu'il tenait pour une inutile boucherie ? Mais en se détournant du champ de bataille, n'allait-il pas condamner des millions d'innocents à

une mort atroce ?

— Cara, dit Richard, va atteler les chevaux à la calèche. Je pars en reconnaissance, pour m'assurer que nous n'aurons pas de mauvaises surprises.

— Occupez-vous des chevaux, seigneur. Patrouiller est le travail d'un garde du corps.

— Peut-être, mais tu es aussi mon amie, et je connais le coin bien mieux que toi. Alors, pour une fois, obéis sans me forcer à discutailler pendant des heures…

La Mord-Sith roula de gros yeux et grogna de dépit, mais elle n'insista pas et sortit.

Alors que Richard approchait de la porte, Kahlan parvint à lui murmurer qu'elle l'aimait. Se retournant, il la regarda, les épaules voûtées comme si le poids de ses fardeaux était devenu intolérable.

— J'aurais voulu apprendre aux gens la valeur de la liberté, mais j'ai échoué… Désolé…

— Ce n'est peut-être pas si difficile que ça… (Avec un sourire venu d'elle ne savait quels tréfonds de son âme, Kahlan désigna la sculpture, sur le rondin.) Montre-leur cet oiseau, et ils comprendront le message : être libre, c'est voler de ses propres ailes…

Avant de sortir, Richard fit à sa femme un sourire qui semblait exprimer une profonde gratitude.

Chapitre 3

Avec les idées angoissantes qui tourbillonnaient dans son cerveau, Kahlan ne parvint pas à trouver le sommeil. Elle réussit à ne pas trop penser à la vision de l'avenir exposée par Richard. Même dans son état, vidée de ses forces par la douleur, envisager qu'un pareil cauchemar se réalise lui donnait envie de hurler. Alors, à quoi bon se torturer, puisqu'elle ne pouvait rien faire pour le moment ? En revanche, elle se promit d'aider Richard à surmonter son « traumatisme anderien ». Si elle réussissait, il reviendrait sûrement sur sa décision de ne plus se mêler des affaires du monde.

Cesser de penser aux hommes qui avaient menacé Richard s'avéra beaucoup plus difficile. Parce qu'ils étaient ses anciens amis, bien entendu… Dans des circonstances spéciales, elle le savait, des citoyens ordinaires et habituellement inoffensifs pouvaient se transformer en bourreaux. Quand on considérait l'humanité comme un ramassis de pécheurs pervertis depuis l'aube des temps, il n'était pas difficile de passer de la théorie à la pratique. Lorsqu'on commettait des actes ignobles, les gloses sur la « nature humaine foncièrement mauvaise » devenaient un moyen commode de s'exonérer de toute responsabilité.

Kahlan bouillait surtout de rage parce qu'elle gisait impuissante dans un lit au moment où des brutes préméditaient de la tuer. Dès qu'elle fermait les yeux, elle voyait Tommy Lancaster, édenté et ricanant, se pencher sur elle pour lui couper la gorge. Au cœur des batailles, il lui était souvent arrivé d'avoir peur, mais elle avait toujours trouvé les ressources pour lutter. Et dans le feu de l'action, ses entrailles avaient fini par se dénouer. Se sentir dans la peau d'un agneau sacrificiel était très différent. Et cette peur-là ne se laissait pas conjurer.

Si les choses tournaient mal, il lui resterait encore son pouvoir d'Inquisitrice, mais l'utiliser dans son état de faiblesse actuel ne semblait pas une très bonne idée.

Pour se consoler, elle se rappela que Richard, Cara et elle seraient partis bien avant le retour de ces sales types. Et de toute façon, le Sourcier et la Mord-Sith ne les auraient jamais laissés approcher de son lit.

Pour l'instant, une autre angoisse lui nouait l'estomac, et celle-là n'avait rien d'imaginaire. Mais elle ne durerait pas, c'était certain. Enfin, presque…

Afin de la chasser de son esprit, elle posa une main sur son ventre,

où grandissait l'enfant que lui avait donné Richard.

Dehors, un petit cours d'eau gazouillait en serpentant entre des rochers. Ce bruit rappela à Kahlan qu'elle mourait d'envie de prendre un bain. Sur ses côtes, les pansements empestaient très vite, car ses plaies exsudaient encore du pus. Il fallait les changer très souvent, sinon, l'odeur lui donnait la nausée. Pour ne rien arranger, ses draps étaient moites de sueur, son cuir chevelu la démangeait et la paillasse qui tenait lieu de matelas au lit de fortune lui irritait la peau. Pressé par le temps, Richard avait certainement prévu d'améliorer la couche plus tard…

Par une journée étouffante, l'eau fraîche du ruisseau lui aurait fait un bien fou. Propre et parfumée, Kahlan se serait aussitôt sentie un peu mieux. Mais il était encore trop tôt pour cela. Avec le temps, ses blessures guériraient – comme les plaies invisibles de Richard, pouvait-on espérer.

Cara revint enfin, d'humeur bougonne parce que les chevaux, annonça-t-elle, étaient particulièrement indisciplinés aujourd'hui.

— Je vais voir où en est le seigneur Rahl, dit-elle dès qu'elle s'aperçut que Richard n'était toujours pas de retour.

— Cara, il sait ce qu'il fait, et il ne lui arrivera rien. Reste ici, sinon, c'est lui qui devra partir à ta recherche, quand tu te seras perdue.

Cara capitula à contrecœur. Saisissant un carré de tissu propre, elle le trempa dans une cuvette et tamponna le front et les tempes de Kahlan. Comme elle détestait se plaindre quand ses amis faisaient de leur mieux pour elle, la Mère Inquisitrice ne mentionna pas que les muscles de son cou lui faisaient atrocement mal chaque fois que la Mord-Sith lui tournait la tête d'un côté ou de l'autre.

Cara ne s'en douta pas une seconde, parce que la douleur était sa compagne de toujours. Kahlan ne l'avait jamais entendue se plaindre, sauf quand Richard ou elle étaient en danger. Et surtout lorsque son seigneur lui interdisait d'éliminer ceux qui les menaçaient !

Dehors, un oiseau poussait des trilles qui devenaient lancinants, à force de se répéter. Non loin de là, un écureuil ronchonnait depuis ce qui semblait une petite éternité. Sans doute pour défendre son territoire – ou peut-être parce qu'il était aussi mal embouché que la Mord-Sith.

C'était ça, un coin tranquille, selon Richard.

— Je déteste tout ça…, marmonna Kahlan.

— Pourquoi donc ? Vous devriez être ravie de rester au lit à ne rien faire.

— Tu veux ma place ? Si ça te tente, n'hésite pas.

— Je suis une Mord-Sith, Mère Inquisitrice. Pour nous, rien n'est pire que de mourir dans un lit… (Cara riva ses yeux bleus sur Kahlan.)

Vieille et édentée, je veux dire… N'allez pas croire que…

— J'avais compris, mon amie…

— De toute façon, vous ne mourrez pas, parce que ça serait trop facile. Et vous n'optez jamais pour la facilité.

— J'ai épousé Richard…

— Donc, vous comprenez parfaitement de quoi je parle !

Kahlan eut un petit sourire.

Cara plongea le carré de tissu dans un seau, l'en sortit et l'essora.

— Cela dit, se reposer un peu ne doit pas être désagréable…

— Tu aimerais que quelqu'un glisse une cuvette sous tes fesses chaque fois que ta vessie demande à être vidée ?

La Mord-Sith se pencha pour tamponner le cou de la convalescente.

— Faire ça pour une Sœur de l'Agiel ne me dérange pas…

Cara et ses collègues ne se séparaient jamais de leur Agiel. Pendue à leur poignet par une chaînette, pour qu'elle puisse se loger dans leur paume en une fraction de seconde, cette arme terrifiante ressemblait à une courte tige de cuir rouge, et elle tirait son pouvoir du lien magique qui unissait les Mord-Sith au seigneur Rahl.

Par l'intermédiaire de Richard, Kahlan avait un jour eu un aperçu très adouci de la douleur qu'infligeait cet instrument de torture. En une seconde, la victime pouvait être aussi mal en point que la Mère Inquisitrice après l'attaque d'une bande de brutes. Et bien entendu, cette arme était également capable de donner la mort en un éclair.

Richard avait offert à Kahlan l'Agiel de Denna, la Mord-Sith qui l'avait capturé sur l'ordre de Darken Rahl. Cas unique dans les annales, le Sourcier était parvenu à comprendre – et à déplorer – la douleur qu'éprouvaient ces femmes chaque fois qu'elles maniaient leur Agiel. Avant qu'il soit contraint de la tuer pour fuir le Palais du Peuple, Denna lui avait confié son arme et demandé de se souvenir d'elle comme d'un être humain, pas comme d'une tortionnaire. En somme, la femme semblable à toutes les autres qu'il était le seul à connaître et à comprendre.

Depuis, Kahlan portait l'Agiel autour du cou. Une marque de respect pour des malheureuses dressées depuis l'enfance à devenir des bourreaux – et à supporter sans broncher d'abominables souffrances.

Touchée par cette compassion où n'entrait pas une once de pitié, et pour d'autres raisons encore, Cara avait promu Kahlan au rang de Sœur de l'Agiel. Un titre tout ce qu'il y avait d'officieux, mais décerné du fond du cœur.

— Des messagers sont venus voir le seigneur Rahl, dit la Mord-Sith. Vous dormiez, et il n'a pas jugé bon de vous réveiller.

Ces messagers devaient être des D'Harans, pensa Kahlan.

À coup sûr, ils avaient retrouvé Richard grâce au lien. Incapable de sentir ainsi la présence de Richard, la Mère Inquisitrice trouvait cette magie dérangeante. Et pour être franche, elle éveillait en elle une certaine jalousie.

— Qu'ont dit ces hommes ?

— Pas grand-chose de nouveau… L'armée de l'Ordre est toujours en Anderith, et les forces de Reibisch campent en sécurité, au nord, pour la surveiller et intervenir si elle décide d'attaquer d'autres royaumes des Contrées. Pour l'instant, nous ne savons rien sur ce qui se passe en Anderith, désormais occupé par les troupes de Jagang. Au sujet du poison charrié par l'eau, nous attendons de plus amples informations. Les quelques Anderiens qui ont réussi à fuir disent qu'il y a eu des morts, mais ils ignorent combien. Le général Reibisch a envoyé des espions enquêter sur cette affaire…

— Quels ordres Richard a-t-il donnés à ces hommes pour qu'ils les transmettent au général ?

— Il n'en a pas donné, Mère Inquisitrice.

— Quoi ?

Cara trempa de nouveau le morceau de tissu dans l'eau.

— Mais il leur a remis une lettre pour Reibisch.

La Mord-Sith écarta la couverture, inspecta les pansements poisseux de sang et de pus de Kahlan, les défit et entreprit de nettoyer délicatement les plaies.

— Tu as lu cette lettre ? demanda l'Inquisitrice dès que la douleur lui en laissa l'occasion.

— Oui. C'est un résumé du discours que le seigneur Rahl nous a tenu. Il parle de sa vision, expose sa décision de se retirer du conflit, et assure que c'est le seul moyen de laisser une chance à notre cause.

— Le général a-t-il répondu ?

— Reibisch est un D'Haran, Mère Inquisitrice. Le seigneur Rahl dit avoir eu une vision, et il le croira sur parole. Nous savons que le seigneur doit se débattre seul contre les terrifiants mystères de la magie. Aucun d'entre nous ne peut le comprendre, et personne n'oserait mettre en doute ses décisions. Le général ne s'est pas permis de commentaires. Il a simplement fait savoir qu'il se fierait à son propre jugement.

Richard avait bien joué sa partie. En parlant d'une vision, pas d'une simple analyse, il savait qu'il éviterait toute remise en question de ses actes.

— Enfin une bonne nouvelle, soupira Kahlan. Reibisch est un officier de valeur, et il n'agira pas à la légère. Je serai remise très bientôt, et avec un peu de chance, Richard aussi ira mieux.

Cara jeta le carré de tissu dans le seau et se pencha vers Kahlan.

— Mère Inquisitrice, il a dit qu'il ne bougerait plus le petit doigt

tant que les gens ne lui auront pas prouvé leur valeur.

— Je sais, mais je l'aiderai à surmonter le choc, et il comprendra qu'il doit se battre.

— Ce n'est pas si simple… La magie est impliquée dans cette affaire. Le seigneur Rahl a parlé d'une vision, ne l'oubliez pas. Dans ce domaine, il sait ce qu'il dit, et nous devons le laisser agir comme il l'entend.

— Pense quand même qu'il a beaucoup souffert à cause de l'Ordre Impérial, comme nous tous, et que ça a pu altérer son jugement. De plus, Richard est encore un novice en magie, et il ne dirige pas des armées depuis très longtemps…

La Mord-Sith se pencha, récupéra la compresse, l'essora et recommença à nettoyer les plaies.

— C'est vrai, mais il est le seigneur Rahl, et il nous a prouvé plusieurs fois qu'il maîtrisait à la perfection la magie.

Kahlan ne pouvait pas contester cette affirmation. Cela dit, Richard manquait encore d'expérience, et c'était une donnée non négligeable. Terrorisée par la magie, Cara se laissait facilement impressionner par tous ceux qui la contrôlaient. Comme la plupart des gens, elle ne faisait pas la différence entre un sort très simple et le type de pouvoir nécessaire pour modifier la nature même du monde.

L'Inquisitrice, à présent, aurait parié que son mari n'avait pas eu de vision. Plus simplement, une conclusion s'était imposée à lui au terme d'un raisonnement. Son discours n'avait rien de délirant, mais ce qu'il pensait être sa « raison » était parasité par une foule d'émotions.

Cara releva les yeux, où brillait… oui… quelque chose qui ressemblait à de la détresse.

— Mère Inquisitrice, comment les gens pourront-ils prouver leur valeur au seigneur Rahl ?

— Je n'en sais rien…

La Mord-Sith posa son carré de tissu et hésita longtemps avant de dire ce qu'elle avait sur le cœur.

— Mère Inquisitrice, j'ai peur que le seigneur Rahl ait… perdu la tête.

Aussitôt, Kahlan se demanda si le général Reibisch s'était posé la même question.

— Ne viens-tu pas de dire que les D'Harans ne doutent jamais de lui, même quand ils ne comprennent pas ses actes ?

— C'est vrai, mais il me conseille toujours de penser par moi-même…

— Mon amie, combien de fois n'avons-nous pas cru ce qu'il disait ? Tu te souviens du poulet qui n'en était pas un ? Nous pensions qu'il racontait n'importe quoi, et nous nous trompions…

— Il ne s'agit pas d'un monstre, cette fois. C'est bien plus important !

— Cara, obéis-tu toujours aux ordres de Richard ?

— Bien sûr que non ! Il a besoin de protection, et je ne peux pas céder à ses fantaisies et cesser de veiller sur lui. J'obéis quand ça ne risque pas de le mettre en danger, ou lorsque j'aurais agi ainsi de toute façon. Il y a aussi les cas où je ménage sa vanité masculine.

— Et les ordres de Darken Rahl, les exécutais-tu tous ?

Cara frémit en entendant ce nom, comme si son ancien maître pouvait encore revenir du royaume des morts.

— Il fallait obéir, même quand c'était absurde. Sinon, il nous faisait torturer à mort.

— Quel seigneur Rahl respectes-tu vraiment ?

— Je donnerais ma vie pour n'importe lequel d'entre eux… (Cara hésita, puis elle tapota le cuir rouge de son uniforme, sous son sein gauche.) Mais dans mon cœur… Eh bien, personne ne pourrait occuper la place de votre mari. J'aime le seigneur Rahl. Pas comme une épouse, ni comme une amoureuse délaissée, mais c'est quand même de l'amour. Parfois, dans mes rêves, je suis fière de le servir et de le protéger. D'autres nuits, je m'éveille en sursaut d'un cauchemar où je n'ai pas réussi à le défendre… (La Mord-Sith se rembrunit soudain.) Vous ne lui répéterez pas que je l'aime, n'est-ce pas ? Il ne doit pas le savoir.

— Cara, je parierais qu'il s'en doute, parce qu'il éprouve la même chose pour toi. Mais si tu y tiens, je serais muette comme une tombe.

— Me voilà soulagée…

— Et pourquoi l'aimes-tu, d'après toi ?

— Il y a plusieurs raisons… D'abord, parce qu'il incite les Mord-Sith à être indépendantes. Nous le servons par choix, pas parce qu'il nous l'impose. Aucun seigneur Rahl n'a jamais agi ainsi. Si je voulais le quitter, il ne me ferait pas tuer. Au contraire, il me laisserait partir et me souhaiterait bonne chance.

— C'est ce que tu apprécies en lui : il ne prétend jamais que les autres lui appartiennent. Pour lui, il est inconcevable qu'un être humain en possède un autre. Depuis qu'on t'a enlevée aux tiens pour faire de toi une Mord-Sith, c'est la première fois que tu te sens libre. Eh bien, mon amie, c'est l'ambition qu'il a pour toute l'humanité.

La Mord-Sith eut un vague geste de la main, comme pour exprimer que tout cela ne lui semblait pas très sérieux.

— Si je lui demandais ma liberté, il serait idiot de me l'accorder, parce qu'il a trop besoin de moi.

— Tu n'aurais pas à la lui demander, et tu le sais. Tu es libre, et grâce à lui, tu en as pris conscience. Voilà pourquoi tu es fière de le servir. Et pourquoi tu l'aimes… Il a su se gagner ta loyauté.

— Peut-être, mais je crois quand même qu'il a perdu la tête.

Richard disait souvent que les gens agissaient presque toujours de la bonne façon quand on leur en donnait l'occasion. Il l'avait offerte aux Mord-Sith, et cela avait marché. En Anderith, par contre…

— Pas la tête, Cara… Mais j'ai peur que son cœur soit très malade.

— Eh bien, nous devrons le guérir, puis le remettre sur le droit chemin. À nous deux, ça ne devrait pas être trop difficile.

Du bout d'un index, Cara écrasa la larme qui roulait sur la joue de Kahlan.

— Avant le retour de Richard, tu ne voudrais pas m'aider avec cette fichue cuvette ?

Cara hocha la tête et se mit en quête du maudit objet. Kahlan frissonna à l'idée de la souffrance qui l'attendait, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

— Avant l'arrivée de ces types, dit la Mord-Sith en revenant près du lit, je pensais faire chauffer de l'eau et vous donner un « bain de malade ». Vous savez, avec un morceau de tissu, du savon et un seau d'eau bien chaude. Si ça vous dit, nous le ferons dès que nous serons arrivés à destination.

Les yeux mi-clos, Kahlan rêvait déjà au moment où elle serait de nouveau propre.

— Si tu fais ça pour moi, je te baiserai les pieds dès que j'irai mieux, et je te ferai obtenir la plus haute position qu'on puisse imaginer.

— Je suis déjà une Mord-Sith, répondit Cara. (Elle écarta doucement la couverture.) Il n'y a pas de poste plus important, à part peut-être celui d'épouse du seigneur Rahl. Comme il est déjà marié, et qu'il n'est pas mon genre, de toute façon, me baiser les pieds devra bien suffire…

Kahlan eut un petit rire, mais la douleur qui lui déchira la poitrine y mit très vite un terme.

Richard tarda à revenir. Cara lui ayant fait boire deux tasses d'une infusion anesthésiante, Kahlan sombrerait bientôt dans une bienfaisante stupeur.

Alors qu'elle allait inciter la Mord-Sith à partir à la recherche de son seigneur, le Sourcier entra dans la pièce.

— Vous avez vu ces types ? lui demanda aussitôt Cara.

D'un index tendu, Richard essuya la sueur qui ruisselait sur son front. Ses cheveux humides collaient à sa nuque.

— Non. Ils sont rentrés à Hartland pour boire et gémir sur leur triste sort. Quand ils reviendront, nous aurons levé le camp depuis longtemps.

— Je pense toujours que nous devrions les attendre et en finir avec eux.

Richard ignora cette remarque de la Mord-Sith.

— J'ai fabriqué une litière avec des branches mortes et de la toile. (Il se pencha sur Kahlan et lui tapota doucement le menton pour l'encourager.) Nous t'installerons dessus, comme ça, nous pourrons te déposer dans la calèche et t'en sortir sans te… (Une terrible tristesse passa dans son regard.) Ce sera plus facile pour Cara et moi.

— Donc, nous sommes prêts au départ ?

— Oui…

— Parfait ! J'ai très envie d'une petite promenade. Le paysage doit être très joli.

— Magnifique, oui ! Et l'endroit où nous allons est un petit paradis. Il faudra un moment pour arriver, surtout en voyageant lentement, mais ça vaut le coup, tu verras !

L'esprit déjà embrumé, Kahlan tenta de respirer lentement. Elle se répéta mentalement le nom de son bien-aimé, se jurant de ne pas l'oublier cette fois. Et tant qu'à faire, elle se rappellerait aussi du sien ! Ses trous de mémoire l'horripilaient. Quand elle devait réapprendre des choses qu'elle savait depuis toujours, elle se sentait complètement idiote.

— Dois-je me lever et marcher jusqu'à la litière, ou auras-tu l'obligeance de me porter ?

Richard se pencha et l'embrassa sur le front – le seul endroit, sur son visage, où le contact de ses lèvres ne risquait pas d'être douloureux. Puis il fit signe à Cara de soulever les jambes de Kahlan.

— Ils boiront pendant longtemps, ces hommes ?

— Il n'est que midi… Ne t'inquiète pas, nous serons loin quand ils arriveront.

— Richard, je suis navrée. Tu pensais que les gens d'ici seraient…

— Ils ne sont pas différents des autres, c'est tout…

— Cara m'a fait boire une de tes décoctions. Je vais dormir un bon moment, alors, ne traînez pas à cause de moi, parce que je ne sentirai rien. Je ne veux pas que tu sois obligé d'affronter ces brutes.

— Je n'ai pas l'intention de me battre, mais simplement de traverser ma forêt.

— C'est parfait… (Kahlan sursauta de douleur parce qu'elle respirait trop vite.) Je t'aime, tu sais. Au cas où j'aurais oublié de te le dire, je t'aime !

— Moi aussi, Kahlan… Essaie de te détendre. Nous ne te

brusquerons pas, ne t'en fais pas. Rien ne nous presse, sais-tu ? Ne tente pas de nous aider, laisse-toi faire, c'est tout. Comme tu vas déjà mieux, ça sera moins pénible…

Ayant déjà été blessée, Kahlan savait qu'il était préférable de bouger par soi-même, parce qu'on savait mieux gérer son corps. Hélas, elle n'était pas en état de le faire. Et depuis quelque temps, elle avait payé pour apprendre qu'être déplacée par une autre personne était une terrifiante épreuve.

Richard se pencha un peu plus. Alors qu'elle lui passait son bras droit autour du cou, il glissa la main gauche sous ses épaules. Être soulevée ainsi faisait un mal de chien ! Régulant sa respiration, Kahlan tenta d'ignorer la souffrance et se concentra sur le prénom qu'elle ne devait surtout pas oublier.

Richard, Richard, Richard…

Soudain, quelque chose de très important lui revint à l'esprit.

— Richard, surtout, fais attention au bébé…

Le Sourcier sursauta, se pétrifia, puis tourna très lentement la tête vers sa compagne.

— Kahlan, dit-il, blanc comme un linge, tu te souviens, n'est-ce pas ?

— De quoi ?

— Tu as perdu l'enfant… Lors de l'attaque…

Le souvenir revint, coupant le souffle de la jeune femme comme une gifle.

— Oh !…

— Tu vas bien ?

— Oui, oui… J'ai oublié un court moment… Mais ça y est, je me souviens de ce que tu m'as dit…

Le bébé qu'elle portait n'existait plus. Ses bourreaux lui avaient également volé ça.

Le monde n'était-il donc qu'un enfer gris et désolé ?

— Je suis navré, Kahlan…

— Non, Richard, j'aurais dû me souvenir. C'est moi qui m'excuse d'avoir oublié. Je ne voulais pas…

— Je sais…

Kahlan sentit une larme s'écraser au creux de sa gorge, tout près du collier à la pierre noire que Shota lui avait donné le jour de son mariage. Ce cadeau était une offre de paix. Ou en tout cas, il proposait une trêve. Grâce au collier, Kahlan et Richard pourraient s'aimer, comme ils le désiraient depuis toujours, et leur union ne donnerait pas de fruit.

Déjà accablés d'ennuis, les deux jeunes gens, à contrecœur, avaient provisoirement accepté le marché. Mais à cause des Carillons, qui

neutra lisaient la magie, la pierre noire n'avait pas rempli son office. Comme pour compenser l'horreur que les Carillons avaient déchaînée sur le monde, un enfant avait commencé à grandir dans le ventre de Kahlan. Mais l'univers n'était décidément pas clément avec les miracles, si petits soient-ils…

— Richard, je t'en prie, allons-y !

Le Sourcier hocha de nouveau la tête.

— Esprits du bien, murmura-t-il, pardonnez-moi ce que je vais être obligé de faire.

Kahlan s'accrocha au cou de son mari. À présent, elle désirait avoir mal, parce que cela lui apporterait l'oubli.

Quand Richard la souleva délicatement, elle eut le sentiment que quatre chevaux attachés à ses membres se lançaient au galop pour l'écarteler. Folle de douleur, elle écarquilla les yeux et haleta comme si ses poumons refusaient d'aspirer de l'air.

Puis elle hurla à s'en casser les cordes vocales.

Une seconde plus tard, elle sombra dans un néant miséricordieux.

Chapitre 4

Un bruit tira Kahlan du sommeil. Étendue sur le dos, encore incapable de bouger à cause des herbes anesthésiantes, elle écarquilla les yeux et tendit l'oreille. Le son n'avait pas été si fort que ça, mais il lui était étrangement familier, comme si… En tout cas, il ne promettait rien de bon.

À mesure que se dissipait l'effet de la décoction médicinale, Kahlan s'avisa qu'elle se sentait beaucoup plus éveillée que d'habitude. Elle souffrait atrocement, mais était assez lucide pour se souvenir que tenter de se redresser serait une grossière erreur. À part son bras droit, quasiment indemne, tout son corps lui faisait mal.

À cet instant, un des chevaux hennit nerveusement et racla la terre avec ses sabots. La calèche bougea un peu – assez pour rappeler ses multiples côtes cassées à la jeune femme.

Une humidité annonciatrice d'un orage imminent planait dans l'air. Pour l'instant, des bourrasques soulevaient encore des colonnes de poussière, et les branches des arbres oscillaient en craquant sinistrement. Dans le ciel, des nuages pourpres dérivaient lentement. De temps en temps, ils se déchiraient pour laisser apercevoir l'étoile solitaire qui brillait juste au-dessus de la calèche. Rien n'indiquait si on était à l'aube ou au crépuscule, mais Kahlan eut le sentiment qu'il s'agissait plutôt d'une fin de journée.

Elle continua d'écouter, à l'affût du bruit qui l'avait arrachée au sommeil, sans doute parce que son inconscient l'avait identifié. Apparemment, il n'appartenait pas au fond sonore normal de la forêt, même avant un orage, mais il y avait peut-être une explication rassurante.

Cela dit, où étaient Cara et Richard ? Aucun son ne trahissait leur présence, alors qu'ils devaient être à proximité. Ils ne l'auraient laissée seule pour rien au monde, elle le savait. Sauf si… Non, il ne fallait pas penser à ça ! Il ne pouvait pas leur être arrivé malheur…

Kahlan brûlait d'envie d'appeler Richard aussi fort que le lui per mettraient ses cordes vocales. Mais son instinct lui hurlait de n'en rien faire.

Dans le lointain, elle entendit un son métallique suivi d'un cri. Peut-être un animal, tout simplement… Parfois, les corbeaux poussaient des hurlements si semblables à ceux des humains qu'on pouvait s'y tromper. Mais en principe, ils n'émettaient jamais de son métallique…

La calèche s'inclina soudain vers la droite. Ce mouvement brusque arracha un gémissement de douleur à Kahlan. Quelqu'un venait de sauter sur le marchepied – sans se soucier le moins du monde de sa passagère, donc, ce n'était sûrement pas Cara et encore moins Richard. Dans ce cas, qui était-ce ?

Des doigts boudinés aux ongles sales et rongés s'accrochèrent au flanc de la calèche, puis un visage apparut, et des yeux noirs se rivèrent sur la Mère Inquisitrice. L'homme avait perdu ses quatre dents de devant supérieures. Du coup, quand il ricanait, comme à présent, ses canines ressemblaient à des crocs.

— Eh bien, mais on dirait la femme de feu Richard Cypher !

Kahlan se pétrifia. Tout se passait comme dans ses pires cauchemars. Un instant, elle se demanda si elle ne rêvait pas…

L'homme portait une chemise tellement amidonnée par la crasse qu'elle aurait pu tenir debout toute seule. Sur ses joues et son menton marqués par la petite vérole, des poils épars mal taillés tentaient en vain de se faire passer pour un début de barbe. La lippe brillante d'humidité parce que son nez coulait en permanence, sa mâchoire inférieure était également dépourvue de dents de devant, et on apercevait le bout de sa langue grisâtre dès qu'il desserrait les lèvres.

Il brandit un couteau devant les yeux de Kahlan, le faisant tourner lentement comme s'il montrait un bijou de prix à une conquête potentielle un peu effarouchée. Apparemment, la lame avait été affûtée sur un vulgaire morceau de granit, pas sur une pierre à aiguiser. Sinon, elle n'aurait pas été tellement émoussée et tachetée de rouille. Même ainsi, elle restait efficace, quand il s'agissait de trancher une gorge.

Voyant que Kahlan suivait du regard les lentes évolutions du couteau, le type eut un sourire mauvais.

La jeune femme se força à ne plus fixer la lame. Si elle devait mourir, au moins, elle n'aurait pas fait à ce salaud le plaisir de la voir hypnotisée par la peur.

— Où est Richard ? demanda-t-elle d'une voix qui ne tremblait pas.

L'homme plongea dans ceux de Kahlan ses petits yeux noirs aux paupières tombantes.

— Il danse avec les esprits dans le royaume des morts. Mais où est la putain blonde dont mes amis m'ont parlé ? Celle qui a une grande gueule ? Moi, je m'en fiche, parce que je lui couperai la langue avant de la vider comme une vulgaire volaille.

Kahlan foudroya l'homme du regard pour lui signifier qu'elle n'avait aucune intention de répondre. Quand il se pencha vers elle, le couteau en avant, la puanteur faillit la faire vomir.

— Tommy Lancaster, je suppose ?

Le couteau cessa de plonger vers la jugulaire de la Mère

Inquisitrice.

— Comment sais-tu ça ?

— Richard m'a beaucoup parlé de toi…, lâcha Kahlan, les entrailles nouées par la fureur.

— Sans blague ? Et que t'a-t-il raconté ?

— Il m'a décrit un sale porc édenté qui se pisse dessus chaque fois qu'il sourit. À en juger par la puanteur qui monte à mes narines, il n'a pas exagéré.

Son rictus tournant à la grimace, Tommy se pencha davantage, sa lame toujours brandie. Exactement ce que voulait Kahlan. S'il approchait encore un peu, elle pourrait le toucher…

Avec la maîtrise de toute une vie d'entraînement, elle étouffa sa colère et invoqua le calme absolu dont avait besoin une Inquisitrice avant de passer à l'action. Lorsqu'une femme comme elle était sur le point de libérer son pouvoir, la nature même du temps semblait s'altérer.

Il ne lui restait plus qu'à toucher sa victime.

Mais la magie d'une Inquisitrice dépendait en partie de son état physique. Dans sa condition actuelle, Kahlan ignorait si elle disposerait de la puissance requise. Et si c'était le cas, survivrait-elle à l'effort ? Là aussi, elle n'en savait rien. Mais elle n'avait pas le choix. Tommy Lancaster serait bientôt mort. Ou elle-même, si elle avait présumé de ses forces.

Ou encore les deux !

Accoudé à la portière de la calèche, Tommy tendit le bras qui tenait le couteau. Refusant de regarder la lame, Kahlan se força à fixer les cicatrices blanchâtres qui zébraient les phalanges de son assassin potentiel.

Quand la main de l'homme fut assez près, elle voulut tendre la main droite pour lui saisir au vol le poignet.

Mais rien ne se passa, parce que ses bras étaient coincés par la couverture bleue qui l'enveloppait. Richard l'avait installée dans la calèche alors qu'elle était couchée sur sa litière – encore un détail qu'elle avait oublié –, et il avait enroulé les coins de la couverture autour des montants. Une attention délicate visant à éviter que la passagère soit secouée par les cahots de la route. Du coup, les bras de Kahlan étaient emprisonnés dans ce qui n'allait pas tarder à devenir son suaire.

Paniquée, elle tenta de dégager sa main droite. Une course perdue d'avance contre la lame qui fondait sur sa gorge… Alors qu'elle se débattait, ses côtes cassées la firent souffrir comme jamais. Consciente qu'elle n'avait pas de temps à perdre, Kahlan parvint à ne pas hurler ni maudire le destin qui s'acharnait contre elle. Refermant la main sur

la couverture, elle tira de toutes ses forces avec l'espoir futile de se libérer.

Pour se sauver, il lui aurait suffi de toucher Tommy, mais c'était impossible. La lame qu'il brandissait serait le seul contact qu'elle aurait avec lui – indirect et… définitif.

À moins que ses doigts l'effleurent tandis qu'il lui trancherait la gorge. Ou qu'elle puisse baisser suffisamment le menton pour qu'il touche le dos de sa main. Si le couteau ne s'était pas enfoncé trop profondément, à ce moment-là, elle pourrait libérer son pouvoir…

Une chance sur combien de milliers ?

La lame semblait avancer au ralenti, laissant à Kahlan une petite éternité pour contempler la certitude de sa mort. Un instant qui durerait jusqu'à la fin du monde ? Non, en réalité, il s'agissait à peine d'une seconde, et ce qu'il y avait au bout de ce minuscule fragment de temps la terrorisait d'autant plus qu'elle avait déjà fait l'expérience de l'ultime plongée dans le néant.

Curieusement, rien ne se passa comme Kahlan l'avait prévu.

Avec un cri inhumain, Tommy Lancaster bascula en arrière. Alors que la jeune femme reprenait le fil de sa vie, qu'elle croyait sur le point d'être coupé, d'horribles sons et des mouvements flous saturèrent un instant ses sens. Puis sa vision se rétablit, et elle reconnut Cara, debout derrière Tommy. Les dents serrées, le front plissé par la concentration, la Mord-Sith, dans son uniforme rouge, ressemblait à un rubis soudain révélé par la disparition d'un nuage de poussière.

L'Agiel de Cara plaqué dans le dos, Tommy avait aussi peu de chances de se dégager que s'il était accroché à un croc de boucher. Et il souffrait autant que si dix pouces de fer avaient été enfoncés entre ses omoplates.

Non, beaucoup plus !

Quand il tomba à genoux, la Mord-Sith lui passa son arme le long des côtes, qui se brisèrent l'une après l'autre avec un atroce bruit de bois mort. Du sang gicla sur les mains de Cara, le couteau tomba sur le sol, et les cris de Tommy s'étranglèrent dans sa gorge.

Impassible comme tous les exécuteurs des hautes œuvres, la Mord-Sith le regarda implorer muettement grâce. Loin de l'épargner à la dernière minute, elle lui plaqua son Agiel sur la gorge et se laissa glisser vers le sol avec lui. Les yeux révulsés, Tommy Lancaster luttait en vain pour remplir d'air ses poumons.

Une lente et terrifiante descente vers la mort… Se souvenant qu'elle avait parcouru ce chemin avant lui – et jusqu'au bout ! –, Kahlan eut une extraordinaire envie de vomir. Quand finiraient ces ignobles tueries censées rapprocher l'humanité du bonheur et de la béatitude éternelle ? Le soleil se coucherait-il un jour sans qu'un être

humain se soit transformé en boucher avec les meilleures raisons du monde ? Tous ces gens qui n'étaient jamais morts – contrairement à elle – finiraient-ils par comprendre qu'il n'y avait rien de plus atroce que les derniers instants d'un être conscient ?

Cara aurait au moins pu abréger cette horreur, mais elle n'en avait pas la moindre intention. Tommy avait voulu égorger la femme qu'elle était chargée de protéger. Même s'il n'y était pas parvenu, elle entendait lui faire payer chèrement ce meurtre virtuel.

— Cara ! cria Kahlan, surprise que sa voix soit si puissante. Ça suffit ! Ne vois-tu pas qu'il est en train de s'étouffer avec son sang ! Laisse-le, maintenant ! Pense à Richard, qui a peut-être besoin de ton aide.

La Mord-Sith se pencha sur sa victime, plaqua l'Agiel sur sa poitrine, à l'endroit du cœur, et leva le poignet d'un coup sec.

Foudroyé, Tommy Lancaster s'écroula, lança deux ou trois coups de pied dans le vide – un simple réflexe physiologique – et ne bougea plus.

Épée au poing, Richard apparut dans le champ de vision de Kahlan. À peine essoufflé alors qu'il arrivait au pas de course, il n'était plus simplement l'homme que l'Inquisitrice aimait, mais le Sourcier de Vérité investi par la fureur meurtrière de son arme.

Dès qu'elle vit l'Épée de Vérité, dont la lame était empoissée d'un liquide noir et visqueux, Kahlan sut ce qui l'avait réveillée. Chaque fois que Richard la dégainait, l'arme émettait une note métallique qui ne ressemblait à aucune autre. Dans son sommeil, la Mère Inquisitrice – ou son subconscient – l'avait captée et aussitôt interprétée comme un signal de danger.

En approchant de sa femme, Richard jeta à peine un regard à la dépouille de Tommy Lancaster.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

— Parfaitement, oui…

Un peu tard, mais quand même très fière de son exploit, Kahlan parvint enfin à dégager son bras droit.

— Cara, demanda Richard, tu as vu d'autres hommes sur le chemin ?

— Non, seulement ce type-là… (La Mord-Sith désigna le couteau, sur le sol.) Il voulait égorger la Mère Inquisitrice.

S'il n'avait pas été déjà mort, le regard que le Sourcier jeta à Tommy aurait suffi à le foudroyer sur place.

— J'espère qu'il n'a pas eu une fin paisible.

— Ne vous inquiétez pas, seigneur, j'ai fait en sorte qu'il regrette sa dernière mauvaise intention.

— Reste ici et ne relâche pas ta vigilance. Je suis sûr que nous les

avons tous éliminés, mais je vais quand même patrouiller, au cas où un autre groupe aurait eu la même idée que celui-là…

— Personne n'approchera de la Mère Inquisitrice, seigneur.

— Nous repartirons dès que je reviendrai, dit le Sourcier en tapotant gentiment l'encolure d'un des deux chevaux de l'attelage. À la lumière de la lune, nous devrions pouvoir avancer sans problème. À quatre heures de marche, je connais un endroit idéal pour camper. Et nous serons assez loin d'ici pour ne rien risquer…

» Jette le cadavre de Tommy dans le ravin, au milieu des broussailles. J'ai dissimulé les autres corps, pour qu'on ne les découvre pas avant que nous soyons hors d'atteinte. Très peu de gens s'aventurent jusqu'ici, mais il vaut mieux ne pas prendre de risques.

— Me débarrasser de cette charogne sera un plaisir, dit Cara en saisissant Tommy par les cheveux.

Le mort n'était pas un poids plume, mais pour une Mord-Sith, le manipuler ne posait pas de problème.

Richard repartit au pas de course et disparut dans les ténèbres. Tandis que Cara tirait le cadavre, Kahlan entendit des brindilles craquer et des pierres rouler. Puis il y eut un bruit sourd, beaucoup plus fort. Tommy Lancaster faisait son dernier voyage vers le fond du ravin, et, à en juger par les sons, il fallut un long moment pour qu'il arrive à destination.

La Mord-Sith revint à grandes enjambées près de la calèche.

— Tout va bien, Mère Inquisitrice ? demanda-t-elle en retirant nonchalamment ses gants renforcés de fer.

— Cara, cet homme a failli me tuer !

— Pas du tout ! J'étais derrière lui depuis le début, et il aurait dû sentir mon souffle sur sa nuque. Je n'ai jamais quitté son couteau des yeux. Croyez-moi, il n'avait pas une chance de vous faire du mal. Mais vous m'aviez vue, n'est-ce pas ?

— Non.

— Vraiment ? Pourtant, j'aurais cru que…

Un peu penaude, Cara accrocha les gants pliés à son ceinturon.

— Vous deviez être trop bas pour m'apercevoir…, continua-t-elle. Je contrôlais la situation, et je pensais que vous vous en étiez aperçue. Sinon, je ne lui aurais pas permis de vous effrayer…

— Si tu étais là, pourquoi n'es-tu pas intervenue plus tôt ? Il aurait pu me tuer !

— Il n'a jamais eu sa chance, Mère Inquisitrice. Mais je le lui ai laissé croire. La fin est plus brutale et plus horrible quand un ennemi pense qu'il a triomphé. En une fraction de seconde, son esprit est comme brisé, parce qu'il se supposait hors de danger. Vous voyez ce que je veux dire ?

Encore désorientée, Kahlan décida de ne pas insister sur ce sujet.

— Que s'est-il passé ? Et pour commencer, combien de temps ai-je dormi ?

— Nous sommes partis depuis deux jours. Vous vous êtes réveillée plusieurs fois, mais sans vraiment reprendre conscience. Le seigneur Rahl craignait que les cahots de la route vous fassent mal, et il était bouleversé de vous avoir dit… eh bien, ce que vous aviez oublié…

La Mord-Sith faisait allusion à la perte de son bébé, comprit Kahlan.

— Et nos agresseurs ?

— Ils nous avaient suivis… Cette fois, le seigneur Rahl n'a pas envisagé de parlementer avec eux. (Une décision dont Cara semblait se féliciter.) Comme il les a entendus venir de loin, nous leur avons organisé une petite réception. Quand ils ont déboulé, certains avec un arc, d'autres armés d'une épée ou d'une hache, il leur a crié quelques mots – une seule fois, pour leur donner une chance de changer d'avis.

— Il a tenté de les raisonner, même à ce moment-là ?

— « Raisonner » est un bien grand mot. Il leur a dit de rentrer chez eux, s'ils ne voulaient pas finir les tripes à l'air.

— Et que s'est-il passé ?

— Ces idiots ont éclaté de rire, comme s'ils trouvaient ça très drôle. Ensuite, les archers ont tiré, et les autres sont passés à l'attaque. Mais le seigneur Rahl s'est enfui dans la forêt.

— Il s'est enfui ?

— C'est une façon de parler… Avant l'assaut, il m'avait prévenu qu'il inciterait ces types à le poursuivre dans les bois. Celui qui espérait vous trancher la gorge a crié à ses amis de « rattraper Richard et d'en finir avec lui ». Le seigneur Rahl espérait qu'ils se lanceraient tous à ses trousses. Quand il a vu que ce n'était pas le cas, il m'a simplement regardée, et j'ai compris ce que je devais faire.

Les mains croisées dans le dos, Cara pivota sur elle-même en sondant les ténèbres, au cas où quelqu'un tenterait de les attaquer par surprise.

Kahlan pensa à Richard, seul contre une meute de poursuivants.

— Combien d'hommes y avait-il ?

— Je ne les ai pas comptés… Une bonne vingtaine.

— Et tu as laissé Richard se débrouiller seul ? Alors que vingt hommes armés en voulaient à sa vie ?

— Qu'aurais-je dû faire, selon vous ? demanda Cara, stupéfaite. La brute édentée approchait de vous… Si j'étais partie, le seigneur Rahl m'aurait écorchée vive !

Le torse bombé et le menton bien droit, la Mord-Sith semblait fière comme un chat qui vient d'attraper une souris.

Et c'était justifié, comprit soudain Kahlan. Richard l'avait chargée

d'une mission de confiance – protéger sa femme –, et elle l'avait brillamment accomplie.

— Je regrette simplement de ne t'avoir pas vue, Cara. Enfin, grâce à toi, je n'aurai pas besoin de la maudite cuvette avant un bon moment…

La Mord-Sith n'eut pas l'ombre d'un sourire.

— Mère Inquisitrice, vous devriez savoir que je veille sans cesse sur le seigneur Rahl et vous. Moi vivante, rien de mal ne vous arrivera jamais.

Richard émergea soudain des ombres. Après avoir flatté l'encolure des chevaux pour les rassurer, il vérifia rapidement leur harnais afin de s'assurer qu'ils ne risquaient pas de se dételer accidentellement.

— Du nouveau ? demanda-t-il à Cara ?

— Non, seigneur Rahl. Rien à signaler.

Le Sourcier se pencha vers Kahlan et sourit.

— Puisque tu es réveillée, que dirais-tu d'une petite balade romantique au clair de lune ?

Kahlan posa la main droite sur le bras de son mari.

— Tu vas bien ?

— Impeccable ! Pas une égratignure…

— Ce n'est pas ça que je veux savoir.

Le sourire de Richard s'effaça.

— Ces types ont tenté de nous tuer. Terre d'Ouest vient de connaître ses premières pertes humaines dues à la propagande de l'Ordre Impérial.

— Tu connaissais tous ces hommes…

— C'est vrai, mais ça ne les autorisait pas à choisir l'autre camp. Combien de cadavres ai-je vus, depuis que j'ai quitté Hartland ? Ce soir, je n'ai pas pu convaincre des hommes avec qui j'ai grandi. En réalité, ils n'ont même pas écouté mes arguments. Tous les massacres et toutes les horreurs dont nous avons été témoins sont la faute de gens comme ceux-là. Des imbéciles qui refusent d'ouvrir les yeux…

» Leur aveuglement volontaire ne leur donne pas le droit de verser mon sang ou de prendre ma vie. Ils ont choisi leur chemin et, pour une fois, ils en ont payé le prix !

Des propos assez étranges pour un homme qui prétendait vouloir abandonner le combat, pensa Kahlan.

Voyant qu'il serrait toujours son épée à s'en faire blanchir les phalanges, elle lui caressa le bras pour signifier qu'elle le comprenait à demi-mot. Même s'il avait agi en état de légitime défense, et alors que la magie de l'arme l'emplissait encore de rage, Richard regrettait ce qu'il avait été contraint de faire. Ses adversaires, s'ils avaient triomphé, n'auraient pas eu de remords. Au contraire, ils auraient célébré leur victoire en faisant ripaille…

— Ton plan n’était-il pas un peu risqué ?

— Non. En les attirant dans la forêt, je les ai obligés à descendre de cheval. Et sur un terrain accidenté, ils ne pouvaient pas tous me rattraper en même temps.

» Ils ont cru que le crépuscule les avantagerait. Une grossière erreur ! Dans les bois, il faisait encore plus sombre, et j’étais presque entièrement vêtu de noir, puisque je ne portais pas ma cape couleur or. Les autres ornements dorés de ma tenue ne permettent pas d’identifier la silhouette d’un homme dans l’obscurité. Au contraire, ces lueurs fugitives leur ont compliqué les choses…

» Quand j’ai tué Albert, ils ont cessé de réfléchir et se sont battus comme des bêtes sauvages. Enfin, au début… Ces hommes étaient des ivrognes vantards, pas des guerriers. Quand ils ont vu du sang et des cadavres, leur courage les a abandonnés. Ils s’attendaient à nous massacrer, pas à devoir lutter pour leur vie. Lorsqu’ils ont compris que ça tournait mal, les survivants ont fui comme des lapins. Mais j’ai grandi dans cette forêt. Paniqués comme ils l’étaient, ils se sont perdus parmi les arbres. Alors, le gibier est devenu le chasseur…

— Vous les avez tous tués, seigneur ? demanda Cara.

S’il y avait un survivant, il rameuterait d’autres idiots comme lui, et la traque n’aurait pas de fin.

— Jusqu’au dernier… Je les connaissais presque tous, et j’ai eu le temps de les compter, avant l’attaque. Il y avait le bon nombre de cadavres…

— Combien ? voulut savoir la Mord-Sith.

— Pas assez pour ce qu’ils avaient l’intention de faire…, éluda Richard.

Il saisit les rênes et, d’un claquement de langue, mit les chevaux en mouvement.

Chapitre 5

Richard se leva d'un bond et dégaina son épée. Cette fois, quand la note métallique retentit dans l'obscurité, Kahlan était réveillée. D'instinct, elle voulut s'asseoir. Avant qu'elle ait le temps de penser que c'était une mauvaise idée, le Sourcier s'accroupit et l'en empêcha en lui posant délicatement une main sur l'épaule. La Mère Inquisitrice tendit le cou juste ce qu'il fallait pour voir Cara pousser un homme dans le cercle de lumière du feu de camp. Dès qu'il reconnut le « captif », Richard remit sa lame au fourreau.

C'était le capitaine Meiffert, un jeune officier d'haran qui avait séjourné avec Kahlan et lui en Anderith.

Dès qu'il aperçut son seigneur, le capitaine se jeta à genoux et se prosterna.

— Maître Rahl nous guide ! récita-t-il. Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir, et nos vies lui appartiennent.

Cara s'agenouilla à côté de Meiffert et déclama les dévotions avec lui. Tous les D'Harans s'adonnaient à ce rituel. En campagne, les militaires y sacrifiaient au moins une fois par jour, récitant le texte trois fois de suite, comme il convenait. Au Palais du Peuple, en D'Hara, tout le monde se réunissait le matin et le soir pour déclamer cette litanie pendant des heures.

Lors de sa captivité, dans le fief de Darken Rahl, Richard avait été forcé de se prosterner pour célébrer la gloire du tyran. Maltraité par une Mord-Sith, il était à l'époque presque aussi mal en point que Tommy Lancaster au moment de sa mort. Aujourd'hui, les femmes en rouge, comme tous leurs compatriotes, se jetaient à ses pieds pour lui rendre honneur.

Avec leur impassibilité coutumière, les Mord-Sith n'avaient jamais montré de surprise face à ce surprenant retournement de situation. En revanche, elles s'étonnaient ouvertement que le nouveau seigneur Rahl ne les ait pas fait exécuter le jour même de son accession au pouvoir…

Un peu plus tard, Richard avait découvert que la loyauté aveugle qu'elles manifestaient au seigneur Rahl était un vestige du lien magique tissé par un de ses ancêtres pour protéger les D'Harans des intrusions mentales de ceux qui marchent dans les rêves. Créés par les

sorciers lors d'une antique guerre quasiment oubliée, ceux qui marchent dans les rêves étaient des armes redoutables. Alors qu'on croyait leur engeance éteinte depuis des lustres, l'un d'eux, l'empereur Jagang, arpentait de nouveau le monde.

Comment avait-il pu naître quelque trois mille ans après que le dernier représentant de son « espèce » eut disparu ? Nul ne le savait, mais il semblait probable que les modifications imposées à des êtres humains normaux par les sorciers – une façon de fabriquer des armes vivantes qui leur avait souvent joué de mauvais tours – s'étaient transmises de génération en génération dans la lignée de Jagang. Pour une raison inconnue, après trois millénaires de latence, le don maléfique s'était réveillé chez le maître actuel de l'Ordre Impérial.

En matière de manipulation des êtres vivants, Kahlan n'avait rien à apprendre de quiconque, car les Inquisitrices aussi avaient été créées par les sorciers. À ses yeux, Jagang était un monstre né de la magie. Mais beaucoup de gens, elle ne l'ignorait pas, pensaient la même chose d'elle. Alors que certaines personnes avaient des cheveux blonds ou des yeux marron, elle était née pour devenir une grande brune aux yeux verts dotée de… tous les pouvoirs d'une Inquisitrice. Elle n'avait pas choisi son destin, et il ne l'empêchait pas d'aimer, de rire et d'avoir des désirs, comme les êtres dits « normaux ». Mais pour presque tous ceux qui l'entouraient, cette réalité était très difficile à concevoir.

Kahlan utilisait toujours sa magie pour de bonnes raisons. Là encore, cela ne voulait pas dire grand-chose, puisque Jagang devait également croire qu'il agissait pour le bien de tous. Et même s'il ne le pensait pas, la plupart de ses fidèles devaient en être convaincus.

Richard était également pourvu d'aptitudes cachées. Étant né avec le don, il avait automatiquement hérité du lien inventé par son ancêtre. Depuis qu'il était devenu le seigneur Rahl, tous ceux qui lui juraient fidélité du fond du cœur échappaient au pouvoir et à l'influence de Jagang.

Contrairement aux autres altérations imposées par les sorciers à des êtres humains, la magie des Inquisitrices avait traversé les millénaires sans perdre une once de sa puissance. Mais récemment, toutes les semblables de Kahlan avaient été massacrées sur l'ordre de Darken Rahl. En l'absence de sorciers capables de lancer les sortilèges requis, la Mère Inquisitrice devrait transmettre sa magie à ses enfants. Sinon, à sa mort, un ordre trois fois millénaire disparaîtrait avec elle.

En général, les Inquisitrices avaient des filles, mais des exceptions existaient. Et elles posaient de graves problèmes…

Dès l'origine, leur magie avait été conçue pour être contrôlée et utilisée exclusivement par des femmes. Comme dans tous les autres cas d'altération de l'être humain, un grain de sable avait grippé les

rouages de la machine. Leurs fils aussi héritaient du pouvoir ! Suite à plusieurs expériences désastreuses, car les Inquisiteurs se tournaient toujours vers le mal, tous les enfants mâles étaient exécutés à la naissance.

La voyante Shota craignait que Kahlan et Richard engendrent un garçon. Et elle savait que les deux jeunes gens refuseraient qu'on le tue. Par le passé, les Inquisitrices avaient supporté l'atroce pratique de l'infanticide parce que la nature même de leur pouvoir les empêchait de se marier par amour. En découvrant un moyen d'aimer Kahlan sans y perdre sa personnalité et son libre arbitre, Richard avait faussé cette équation.

Shota avait d'autres raisons de s'inquiéter. Car les risques, en tout cas selon elle, étaient plus grands encore. En plus d'être un Inquisiteur, l'éventuel fils du couple détiendrait le don de son père – un sorcier apte à contrôler les deux facettes de la magie.

La voyante avait prédit que Richard et Kahlan donneraient le jour à un fils. À ses yeux, un tel enfant serait un monstre dangereux pour l'humanité, et elle avait juré de le tuer de ses mains. Désireuse d'éviter le conflit, ou au moins de le différer, Shota avait offert à Kahlan un collier qui l'empêcherait de tomber enceinte.

Richard et sa femme avaient accepté cet étrange cadeau de mariage. Pas de gaieté de cœur, mais parce qu'ils avaient assez d'ennuis sur les bras pour ne pas y ajouter une guerre ouverte contre Shota.

C'était pour des raisons de ce genre que Richard abominait les prophéties.

Bercée par la litanie que Cara et Meiffert répétaient pour la troisième fois, Kahlan s'avisa qu'elle avait failli s'endormir. Elle se secoua, avide de profiter du moment de paix et de bonheur qu'elle était en train de vivre.

Pour elle, être avec Richard et Cara, près du feu de camp, et pas dans la calèche, était un luxe incroyable. Surtout par une nuit plutôt fraîche et humide… Grâce à la litière, ses deux gardes-malade pouvaient la déplacer plus facilement, et sans lui faire très mal. Richard aurait sans doute eu cette idée plus tôt, s'il avait prévu de devoir abandonner en catastrophe la cabane qu'il n'avait même pas fini de bâtir…

Assez loin de l'étroite route de plus en plus accidentée, ils campaient dans une grande crevasse qui fendait presque en deux une haute muraille rocheuse. Protégé par un rideau de pins et d'épicéas, ce refuge était jouxté par une petite prairie qui faisait un enclos idéal pour les chevaux. Multipliant les précautions, Richard et Cara avaient tiré la calèche à l'écart de la route. Pour ne rien laisser au hasard, ils

l'avaient camouflée avec des branches mortes. À part un D'Haran lié à son seigneur, personne n'avait une chance de les trouver dans cette forêt.

Lors d'un précédent passage, Richard avait creusé et garni de pierres une petite fosse à feu que personne n'avait utilisée depuis. Sept ou huit pieds au-dessus de leurs têtes, une saillie rocheuse bloquait la lumière des flammes pour tout observateur qui se serait tenu au sommet de la falaise. Ce toit naturel abritait également les voyageurs de la bruine qui s'était mise à tomber. Avec la brume qui se levait, le camp, comme Richard l'avait promis, offrait une sécurité maximale.

Pour l'atteindre, il avait fallu six heures et non quatre, parce que le Sourcier avait voulu évité que Kahlan soit trop secouée. En plein milieu de la nuit, épuisés par une longue journée de voyage – sans même parler de l'attaque –, les trois jeunes gens aspiraient au repos. La pluie menaçant de durer deux ou trois jours, Richard avait annoncé à sa femme qu'ils attendraient de meilleures conditions climatiques pour repartir. Au fond, rien ne les pressait, car personne ne les attendait là où ils allaient.

Ses dévotions terminées, Meiffert se leva et se tapa du poing sur le cœur pour saluer son seigneur.

Richard sourit et tendit la main à l'officier. Toujours un peu agacé par le protocole, il ne ratait jamais une occasion de passer outre…

— Comment allez-vous, capitaine ? (Le Sourcier prit le militaire par le bras.) D'où viennent ces égratignures ? Vous êtes tombé de cheval ?

Meiffert jeta un coup d'œil furtif à Cara.

— Ce n'est rien, seigneur Rahl. Je suis en parfaite forme.

— On ne dirait pas…

— Votre Mord-Sith m'a un peu bousculé. Rien de bien grave… Quelques coups sur les bras et les côtes.

— Et pas assez forts pour briser les os…, marmonna Cara.

— Je suis désolé, Meiffert, dit Richard. Nous avons eu pas mal d'ennuis, aujourd'hui. En vous voyant approcher, Cara a dû s'inquiéter pour ma sécurité et celle de Kahlan. (Il regarda la Mord-Sith du coin de l'œil.) Malgré tout, elle aurait dû réfléchir un peu, avant de vous malmener. Je suis sûr qu'elle regrette son impétuosité et bout d'envie de s'excuser.

— Il faisait nuit, et je ne suis pas du genre à prendre des risques quand la vie de notre seigneur est en jeu. De plus…

— Vous avez agi comme il le fallait, coupa Meiffert, empêchant Richard de passer un savon à la Mord-Sith. Maîtresse Cara, j'ai été un jour désarçonné par un destrier énervé. Vous m'avez mis à terre encore plus vite, et je vous en félicite. Savoir la vie du seigneur Rahl entre de bonnes mains est un soulagement. Si quelques côtes

douloureuses sont le prix de sa sécurité, je veux bien avoir mal tous les jours.

Cara rayonna. La diplomatie du capitaine venait de désamorcer une situation potentiellement explosive.

— Si ça ne s'arrange pas vite, dites-le-moi, et je vous embrasserai les flancs, histoire d'accélérer la guérison. Les petits garçons adorent ça. (Voyant que Richard la foudroyait du regard, la Mord-Sith se grattouilla l'oreille et ajouta à contrecœur :) Désolée quand même… Mais je ne voulais prendre aucun risque.

— Et vous aviez raison. Merci d'être si vigilante.

— Que faites-vous ici, capitaine ? demanda Richard. Le général Reibisch vous envoie enquêter sur la santé mentale du seigneur Rahl ?

Même si c'était impossible à voir à la lumière du feu de camp, Kahlan aurait parié que l'officier était rouge comme une pivoine.

— Bien sûr que non, seigneur. Le général veut simplement que vous ayez un rapport complet sur la situation…

— Je vois… (Richard tourna la tête vers la casserole qui chauffait sur le feu.) Depuis quand n'avez-vous rien mangé, capitaine ? Vous avez l'air épuisé, en plus d'être endolori…

— J'ai chevauché sans relâche, seigneur. Mais j'ai dû me nourrir hier, si je me souviens bien. Donc, ça peut attendre, et…

— Asseyez-vous, et plus vite que ça ! Je vais chercher de quoi vous restaurer, et ça ira mieux après.

Alors que Meiffert prenait place à côté de Kahlan, Richard remplit une assiette d'un mélange de haricots et de riz. Puis il coupa une bonne tranche du bannock qu'il avait mis à refroidir sur une grille, à côté du feu.

Impuissant, le capitaine dut se laisser servir par le seigneur Rahl, et Kahlan sourit en le voyant gêné comme un garçon timide lors de son premier rendez-vous galant.

Richard dut lui tendre deux fois l'assiette pour qu'il consente à s'en emparer.

— Ce ne sont que des haricots et du riz, capitaine. Ne me regardez pas comme si je vous proposais la main de ma délicieuse garde du corps…

— Les Mord-Sith ne se marient pas ! s'esclaffa Cara. Quand elles veulent un homme, elles le prennent, et il n'a pas son mot à dire.

Richard jeta un drôle de regard à son amie.

À son ton, Kahlan avait compris que la plaisanterie n'avait aucun sens caché. Mais elle nota que son mari ne riait pas de la saillie de Cara. Pour lui, chacun de ces mots exprimait une réalité qu'il connaissait trop bien. La manière d'agir des Mord-Sith n'avait rien à voir avec l'amour – en fait, c'était sa négation même…

Dans le silence tendu qui suivit, Cara s'avisa qu'elle venait de

gaffer. Pour garder une contenance, elle entreprit de casser des petites branches et de les jeter dans le feu.

La Mord-Sith qui avait capturé Richard, Denna, l'avait forcé à devenir son « partenaire ». Kahlan le savait, et Cara aussi. Certaines nuits, quand son mari se réveillait en sursaut et se serrait contre elle, l'Inquisitrice se demandait s'il faisait un cauchemar ou se souvenait simplement d'atroces réalités. Quand elle lui posait la question, après avoir embrassé son front ruisselant de sueur, il affirmait ne rien se rappeler. Et elle remerciait le ciel qu'il en soit ainsi…

Richard s'empara du long bâton qui reposait sur le feu, en équilibre entre deux pierres. Avec les doigts, il fit glisser dans l'assiette du capitaine plusieurs morceaux de bacon encore grésillants et posa dessus la grosse tranche de bannock. En matière de vivres, il ne risquait pas d'être à court de sitôt. Tout au long du voyage vers Hartland, Richard avait constitué un stock de provisions qui occupait une bonne moitié de la place disponible dans la calèche.

— Mer-mer-ci, bredouilla le capitaine Meiffert. (Il repoussa nerveuse ment en arrière sa tignasse de cheveux blonds.) Tout ça paraît délicieux…

— Ce n'est pas qu'une apparence, confirma Richard. Ce soir, c'est moi qui ai fait la cuisine, pas Cara !

Très fière de n'avoir rien d'un cordon-bleu, la Mord-Sith sourit de toutes ses dents.

À n'en pas douter, songea Kahlan, cette histoire ferait bientôt le tour de tous les feux de camp : le seigneur Rahl en personne servant à dîner à un de ses hommes ! À le voir manger, Meiffert ne devait pas s'être rempli l'estomac depuis bien plus que vingt-quatre heures. Et un homme de sa taille et de sa corpulence devait avoir besoin de nourriture qui tienne au corps.

— Mon cheval ! s'exclama-t-il en faisant mine de se lever. Quand maîtresse Cara m'a… Eh bien, je n'ai plus pensé à ma monture, et il faut que…

— Finissez votre repas, dit Richard. (Il se redressa et tapota l'épaule de l'officier pour qu'il reste où il était.) J'avais l'intention de m'occuper de nos chevaux, et je me chargerai aussi du vôtre. Il sera content d'avoir un peu d'eau et une bonne ration d'avoine…

— Seigneur Rahl, je ne peux pas vous laisser…

— Mangez, capitaine ! Procéder ainsi nous fera gagner du temps. Quand je reviendrai, vous aurez fini, et vous pourrez me faire votre rapport. (Le Sourcier s'éloigna, disparut dans l'obscurité et lança par-dessus son épaule :) Mais je crains de n'avoir toujours aucun ordre pour le général Reibisch…

Alors que les criquets recommençaient à chanter, un oiseau nocturne, dans le lointain, lança une série de trilles. Au-delà des

arbres, les chevaux hennirent d'aise, probablement parce que Richard venait de les rejoindre.

Tandis que le brouillard dérivait en volutes indolentes autour d'elle, Kahlan regretta de ne pas pouvoir se tourner sur le côté et s'endormir. Richard lui avait fait boire une infusion, et son esprit commençait à s'embrumer. Une sensation qu'elle détestait, à la longue. Mais au moins, la douleur se faisait plus lointaine…

— Comment allez-vous, Mère Inquisitrice ? demanda Meiffert. Tout le monde s'inquiète pour vous…

Kahlan en fut émue aux larmes. Les femmes comme elle bénéficiaient rarement de la compassion des autres, et la sincérité du jeune officier lui allait droit au cœur.

— Je me rétablis, capitaine. Dites aux hommes que je serai très bientôt en pleine forme. Nous passerons un moment dans un endroit tranquille où je me régalerai d'attendre l'arrivée de l'été en me reposant. Avant l'automne, je devrais être remise. Dès que Richard sera moins inquiet pour moi, j'ai bon espoir qu'il s'intéresse de nouveau aux affaires du monde.

— Les soldats seront ravis d'apprendre que vous vous rétablissez. Tous sont impatients d'avoir de vos nouvelles.

— Assurez-les que je vais bien, et dites-leur de ma part de se soucier d'eux, au lieu de s'angoisser pour moi.

Meiffert avala une autre cuillerée de riz et de haricots. Dans ses yeux, Kahlan lut qu'il avait d'autres raisons de s'inquiéter. Après un long moment, il trouva le courage de les formuler à voix haute.

— Un autre sujet nous tracasse, Mère Inquisitrice. Le seigneur Rahl et vous avez besoin de protection…

Alors qu'elle était déjà assise le dos bien droit, Cara parvint à le redresser encore un peu. Un subtil changement de position qui réussissait pourtant à paraître menaçant…

— Le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice n'ont rien à craindre, capitaine, parce que je veille sur eux. Une Mord-Sith suffit largement, et nous n'avons aucun besoin qu'un gamin galonné nous traîne dans les pattes.

Cette fois, Meiffert ne baissa pas pavillon devant Cara.

— N'y voyez aucune marque d'irrespect, maîtresse Cara, et encore moins de la présomption, mais comme vous, j'ai juré de protéger le seigneur et son épouse. Le « gamin galonné », comme vous dites, s'est déjà battu pour défendre le seigneur Rahl, et j'ai peine à croire qu'une Mord-Sith refuserait mon aide simplement pour satisfaire sa petite fierté.

— Nous allons dans un endroit isolé et paisible, dit Kahlan avant que son irascible amie ait pu envenimer encore les choses. Cette solitude et la présence de Cara devraient assurer notre sécurité. Si

Richard voulait qu'il en soit autrement, il n'hésiterait pas à le dire…

Le capitaine se contenta de cette réponse, même si elle lui laissait un goût amer dans la bouche. De toute façon, la dernière phrase de Kahlan mettait un terme au débat.

Quand il était parti pour le nord avec sa femme, Richard avait laissé leur escorte en arrière. Un choix réfléchi, et sans doute motivé par sa nouvelle règle de conduite. Jusque-là, il n'avait rien eu contre l'idée qu'on le protège, et des troupes l'avaient souvent accompagné lors de ses voyages.

Cara n'avait jamais émis d'objection quand des soldats escortaient leur seigneur. Elle avait même souvent insisté pour qu'il en soit ainsi. Mais l'admettre devant le capitaine lui aurait arraché la gorge.

Après un assez long séjour en Anderith avec Meiffert et ses troupes d'élite, Kahlan connaissait la valeur de cet officier. Alors qu'il n'avait pas encore vingt-cinq ans, il devait être dans l'active depuis une dizaine d'années. Vétéran de plusieurs campagnes, il avait tout connu, des rébellions mineures jusqu'aux conflits à grande échelle. Malgré tout cela, il restait quelque chose d'enfantin sur ses traits…

Au fil des siècles, par le jeu des guerres, des mouvements migratoires et de diverses occupations armées, d'autres cultures étaient venues mêler leur sang à celui des D'Harans. Grand et large d'épaules, le capitaine arborait les cheveux blonds et les yeux bleus des D'Harans de pure souche. Exactement comme Cara… Et chez les membres de l'empire comme eux, le lien avec Richard était bien plus fort.

Quand il eut mangé la moitié de son riz, Meiffert tourna la tête et sonda les ténèbres où Richard avait disparu. Puis il regarda tour à tour Kahlan et Cara.

— Je ne voudrais surtout pas paraître indiscret, et encore moins donner l'impression de porter un jugement… Mais me permettez-vous de poser une question… délicate ?

— Allez-y, capitaine, dit Kahlan. Mais je ne puis vous promettre une réponse…

Un peu refroidi par cette remarque, le capitaine se jeta quand même à l'eau.

— Avec le général Reibisch et d'autres officiers, j'ai eu… Eh bien, lors de certaines conversations, nous nous sommes inquiétés au sujet du seigneur Rahl. Nous lui faisons confiance, bien entendu, mais…

— Si vous lui faisiez vraiment confiance, capitaine, lâcha Cara, il n'y aurait pas de « mais ». Alors, dites ce que vous avez sur le cœur.

— J'étais présent en Anderith depuis le début. Mère Inquisitrice, le seigneur Rahl et vous avez tout tenté ! Aucun de ses prédécesseurs ne s'est jamais soucié des désirs du peuple. Jusque-là, seule comptait la volonté du seigneur Rahl. Mais les Anderiens ont craché dans la main

qu'il leur tendait. Après, il m'a ordonné de rejoindre les forces du général Reibisch, et il est parti au bout du monde pour devenir une sorte d'ermite. Personne ne comprend vraiment ce qui se passe… Nous craignons que le seigneur Rahl ait perdu sa combativité, ou qu'il se désintéresse de cette guerre. À moins que… Hum… Aurait-il peur de se battre, désormais ?

À sa soudaine pâleur, Kahlan comprit que l'officier craignait d'être puni pour avoir dit des choses pareilles. Mais il avait besoin de savoir, et il était prêt à courir tous les risques. C'était probablement pour ça qu'il était venu en personne au lieu d'envoyer un messager.

— Environ six heures avant de préparer ce délicieux repas, dit Cara d'un ton neutre, le seigneur Rahl a tué une vingtaine d'hommes. Tout seul, et je peux vous dire qu'il a fait un massacre ! Il était si furieux qu'il ne m'a laissé qu'un malheureux crétin à abattre. Pas très galant, non ?

Meiffert soupira de soulagement.

— Cette nouvelle fera plaisir à beaucoup de monde. Merci, maîtresse Cara.

Sur ces mots, le capitaine s'attaqua de nouveau à son assiette.

— Il ne peut pas donner d'ordres, dit Kahlan, parce qu'il est sûr de provoquer notre défaite s'il prend la tête de nos forces pour les lancer contre l'Ordre Impérial. S'il entre trop tôt dans la bataille, il condamnera notre camp à une défaite écrasante et définitive. En conséquence, il attend le bon moment pour agir, et il n'y a rien de plus logique…

Défendre la position de Richard alors qu'elle n'y adhérait pas vraiment mit l'Inquisitrice mal à l'aise. D'instinct, elle pensait qu'il fallait arrêter l'Ordre dès à présent, sans lui laisser l'occasion de massacrer les peuples du Nouveau Monde.

Le capitaine réfléchit à ces informations en dégustant sa tranche de bannock.

— Cette stratégie est bien connue des militaires… Quand on a la possibilité de choisir, il faut attaquer dans les conditions qu'on détermine, et ne pas accepter celles de l'ennemi. (Visiblement requinqué, Meiffert développa sa théorie.) Il vaut mieux attendre l'instant idéal, même si l'adversaire, entre-temps, risque de faire pas mal de dégâts. Déclencher les hostilités au mauvais moment, c'est être un mauvais chef !

— Exactement ! approuva Kahlan. Vous devriez expliquer les choses ainsi aux autres officiers. Richard juge prématuré de donner des ordres, et il attend que sonne l'heure d'agir. Devant nous, il n'a pas exactement exprimé les choses ainsi, mais c'est une excellente traduction de sa pensée.

— Mère Inquisitrice, je donnerais ma vie pour le seigneur Rahl. Les autres officiers aussi, mais je crois quand même que cette explication les rassurera. Maintenant, je comprends pourquoi il nous a quittés. Il ne veut pas céder à la tentation de se jeter trop tôt dans la mêlée…

Kahlan aurait donné cher pour partager le bel enthousiasme du capitaine. Mais la question de Cara tournait sans cesse dans son esprit. Comment les gens s'y prendraient-ils pour prouver leur valeur à Richard ? Un nouveau scrutin était hors de question, elle le savait. Alors, quel autre moyen y avait-il ?

— Si j'étais vous, je ne tiendrais pas ce discours devant Richard… Ne pas donner d'ordres le tourmente beaucoup. Il tente de faire ce qu'il estime juste, mais ça n'est pas toujours facile.

— Je comprends, Mère Inquisitrice. « Maître Rahl nous guide ! récita-t-il. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir, et nos vies lui appartiennent. »

Exactement ce que Richard ne voulait plus entendre… Et pour la première fois, Kahlan commençait à comprendre pourquoi.

— Il ne pense pas que votre vie ou celle de quiconque lui appartienne, capitaine… Pour lui, chaque existence est unique, et personne ne peut revendiquer le moindre droit sur un autre être pensant. C'est pour cette idée qu'il se bat.

Meiffert pesa soigneusement les paroles qu'il allait prononcer. N'ayant pas grandi dans les Contrées du Milieu, il n'avait jamais appris à redouter le pouvoir et l'autorité de la Mère Inquisitrice. Mais il était quand même en train de parler avec l'épouse du seigneur Rahl…

— Nous sommes presque tous conscients que le seigneur est différent de son prédécesseur. Bien entendu, nous ne prétendons pas tout savoir de lui, ni le comprendre entièrement, mais il se bat pour défendre, jamais pour conquérir. Mère Inquisitrice, je suis un soldat, et croire en la cause pour laquelle on lutte fait une énorme différence…

Meiffert détourna la tête afin de ne plus croiser le regard de Kahlan. Après avoir ramassé un bâton et tapoté le sol deux ou trois fois avec, il continua, la voix vibrante d'émotion :

— Tuer des gens qui ne vous ont jamais rien fait de mal est une expérience atroce. À chaque fois, on y perd un peu de soi-même.

Meiffert attisa le feu avec son bâton, faisant crépiter les flammes.

— Vous avez connu ça aussi…, souffla Cara, les yeux baissés sur son Agiel.

— Pendant longtemps, je ne m'étais pas aperçu de ce qui se passait en moi. Le seigneur Rahl m'a rendu fier d'être un D'Haran. Grâce à lui, je combats pour une juste cause… Avant, je ne me posais pas la question. Les choses me semblaient immuables, et je souffrais sans le savoir.

Cara acquiesça gravement.

Kahlan frémit en imaginant ce que devait être la vie sous le joug d'un tyran comme Darken Rahl.

— Je suis contente que vous compreniez, capitaine, dit-elle. C'est pour ça que Richard s'inquiète tant pour vous tous. Il aimerait vous voir mener des vies dont vous soyez fiers et qui n'appartiennent qu'à vous.

Meiffert laissa tomber son bâton dans le feu.

— Il désirait la même chose pour les Anderiens, je sais… Ce scrutin n'était pas pour lui, mais à leur bénéfice. C'est à cause de ça que la défaite l'a tellement touché.

— Exactement…, souffla Kahlan, craignant d'éclater en sanglots si elle en disait plus.

Meiffert remua longuement son riz, alors qu'il devait être froid depuis longtemps. Une manière comme une autre de cacher son trouble…

— Mère Inquisitrice, en Anderith, j'ai souvent entendu dire que Richard Rahl, parce qu'il était le fils de Darken Rahl, devait être un cruel tyran. Son père étant un monstre, il pouvait faire de bonnes choses à l'occasion, mais pas être un homme de bien.

— J'ai entendu ça aussi, dit Cara. Et pas qu'en Anderith.

— C'est un mensonge ! Au nom de quoi un enfant serait-il responsable ou complice des crimes de ses parents ? Et pourquoi devrait-il passer sa vie à les expier ? Si un jour j'ai la chance d'avoir des enfants, je détesterais savoir qu'ils souffrent, et leurs descendants après eux, des mauvaises actions que j'ai commises quand je servais Darken Rahl. Il est injuste d'avoir des préjugés pareils !

Les yeux toujours baissés, Cara contemplait à présent les flammes.

— J'ai connu le père du seigneur Rahl, continua Meiffert, et je sais qu'il ne lui ressemble pas. Les gens ont tort de l'accuser de crimes qu'il n'a pas commis.

— Vous avez raison sur tous les plans, murmura Cara. Physiquement, il y a un air de famille, c'est vrai. Mais tous ceux qui ont regardé ces deux hommes dans les yeux, comme moi, savent qu'ils ne sont pas faits du même bois…

Chapitre 6

Quand le capitaine eut fini de manger son riz et ses haricots, Cara lui proposa son outre d'eau, qu'il accepta avec un petit sourire.

La Mord-Sith lui remplit une deuxième assiette et coupa un autre morceau de bannock. À son grand amusement, l'officier parut à peine moins gêné d'être servi par une Mord-Sith que par le seigneur Rahl. Taquine, elle le traita de « gamin galonné » et lui ordonna de manger jusqu'au dernier grain de riz.

Il obéit de bon cœur et finit son repas dans un silence uniquement troublé par le crépitement des flammes et le bruit des gouttes d'eau qui dégoulinaient le long des branches de pin pour s'écraser sur le tapis de feuilles mortes qui couvrait le sol.

Richard revint avec le sac de couchage et les sacoches de selle de Meiffert. Après les avoir posés aux pieds du militaire, il s'ébroua comme un chien mouillé, s'assit à côté de Kahlan et lui tendit l'outre d'eau qu'il avait également rapportée. L'Inquisitrice but une minuscule gorgée, mais profita de l'occasion pour poser la main droite sur la cuisse de son bien-aimé.

— Capitaine Meiffert, dit le Sourcier, si nous en venions à votre rapport ?

— À vos ordres, seigneur.

L'officier décrivit longuement la situation de l'armée cantonnée au sud. Il parla du campement, dans les plaines, précisa quels cols les éclaireurs surveillaient et annonça que le général Reibisch entendait tirer parti du terrain si les troupes de l'Ordre sortaient d'Anderith pour déferler sur les autres royaumes des Contrées du Milieu.

Les hommes étaient en bonne forme, et l'approvisionnement ne manquait pas. Une moitié de l'armée de Reibisch était repartie vers le nord et assurerait la défense d'Aydindril.

Kahlan fut ravie d'apprendre que tout, pour le moment, se passait bien dans sa ville natale.

Le capitaine résuma les messages que Reibisch avait reçu des quatre coins des Contrées, y compris de Kelton et Galea, deux puissants pays désormais alliés avec l'empire d'haran. En plus d'envoyer des renforts, tous les royaumes de l'alliance participaient sans rechigner à l'approvisionnement des soldats.

Un message d'Harold, le demi-frère de Kahlan, indiquait que Cyrilla allait beaucoup mieux. Ancienne reine de Galea, la demi-sœur de l'Inquisitrice avait été brutalisée par ses ennemis au point d'être

dans l'incapacité d'assumer ses fonctions. À demi folle après avoir été livrée à une bande de violeurs, elle ne supportait plus d'avoir des hommes autour d'elle. Lors d'un de ses rares moments de lucidité, inquiète pour son peuple, elle avait imploré Kahlan de porter la couronne de Galea. L'Inquisitrice avait accepté à contrecœur – et en précisant qu'elle rendrait le pouvoir à Cyrilla dès qu'elle serait remise. Peu de gens pensaient que ça arriverait un jour, mais le miracle semblait pourtant s'être produit.

Dans le même temps, afin de ramener le calme à Kelton, le turbulent voisin de Galea, Richard avait bombardé Kahlan reine de cet important royaume. Au début, la jeune femme avait trouvé l'idée farfelue. Mais cet arrangement, si étrange qu'il fût, convenait aux deux pays. Il avait rétabli la paix entre eux, les incitant à se rallier aux royaumes qui combattaient l'Ordre Impérial aux côtés de D'Hara.

Cara fut ravie d'apprendre que plusieurs Mord-Sith avaient élu domicile au Palais des Inquisitrices, au cas où le seigneur Rahl aurait besoin d'elles. Sans nul doute, Berdine serait contente d'avoir des collègues près d'elle en Aydindril.

Kahlan se languissait de sa contrée natale. L'endroit où un être avait grandi gardait à jamais une place spéciale dans son cœur…

À cette idée, elle eut les larmes aux yeux en pensant à ce qui venait d'arriver à Richard.

— Rikka doit être dans le lot, dit Cara avec un petit sourire. Attendez de voir les étincelles, quand elle rencontrera le nouveau seigneur Rahl !

D'humeur moins joyeuse, Kahlan pensa aux gens qu'ils avaient laissés entre les mains de l'Ordre Impérial. Ou plutôt, qui avaient choisi de se jeter dans ses bras…

— Vous avez des nouvelles d'Anderith ?

— Plusieurs rapports, oui… Beaucoup d'éclaireurs ne sont pas revenus, mais les survivants affirment que les eaux empoisonnées ont tué moins d'ennemis que nous l'espérions. Dès que les officiers ont découvert que leurs hommes étaient malades ou mourants, ils ont utilisé les Anderiens comme « goûteurs ». Beaucoup de civils ont péri, mais ça n'a pas été une hécatombe. Avec leur méthode, les sbires de Jagang ont pu tester l'eau et la nourriture. Ensuite, il leur a suffi d'interdire de boire à certaines sources et de détruire les stocks infectés. L'armée réquisitionne tout, et les Anderiens meurent de faim…

On disait que les forces de Jagang étaient plus importantes que toutes les armées levées dans l'histoire. Kahlan savait que c'était exact. L'avantage numérique de l'Ordre devait être de dix contre un, voire vingt, et peut-être même plus que ça. Selon certains rapports, le Nouveau Monde devrait lutter à un contre cent. Là, c'était inutilement

alarmiste…

Mais combien de temps l'armée adverse pillerait-elle Anderith avant de se remettre en mouvement ? Comptait-elle uniquement sur la rapine pour survivre, ou était-elle réapprovisionnée par l'Ancien Monde ? La deuxième hypothèse semblait plus probable…

— Combien d'éclaireurs avons-nous perdu ? demanda Richard.

Le capitaine sursauta, car c'était la première question qu'il posait.

— Certains peuvent encore revenir, mais je dirais entre cinquante et soixante…

— Le général Reibisch pense que des informations pareilles valent la vie de tant d'hommes ?

— Avant qu'ils y aillent, seigneur, nous ne savions pas ce qu'il y avait à découvrir, et c'est pour ça que nous les avons envoyés. Vous voulez que je dise au général de ne plus le faire ?

Occupé à sculpter un morceau de bois, le Sourcier eut un petit soupir.

— Non, c'est à lui de décider… Dans ma lettre, je lui ai expliqué pourquoi il ne recevrait plus d'ordres de moi.

Voyant que Richard ramassait les copeaux de bois, sur ses genoux, et les jetait dans les flammes, le capitaine fit de même avec une poignée d'aiguilles de pin qui flambèrent joyeusement.

Dans le morceau de bois, le Sourcier avait gravé un buste très ressemblant de son interlocuteur.

L'ayant souvent vu sculpter de petites merveilles, Kahlan avait un jour avancé que son habileté hors du commun était due à son don. Il avait éclaté de rire, arguant qu'il se livrait à cet anodin passe-temps depuis sa plus tendre enfance.

Kahlan avait insisté. L'art, avait-elle dit, pouvait être utilisé pour jeter des sorts, et il avait lui-même été capturé à cause d'un sortilège dessiné par un peintre.

Richard n'avait rien voulu entendre. Quand il était guide forestier, il avait passé des soirées entières seul devant un feu de camp, à sculpter tout ce qui lui tombait sous la main. Pour ne pas s'alourdir, il jetait ensuite ses œuvres dans les flammes. Quand on aimait sculpter, recommencer n'était jamais un problème.

Trouvant ses miniatures très réussies, Kahlan se désolait qu'il en ait détruit des dizaines…

— Seigneur Rahl, demanda Meiffert, qu'avez-vous l'intention de faire ? Si je peux me permettre de poser la question…

Richard peaufina la courbure d'une oreille, étudia son travail, puis leva les yeux et sonda la pénombre.

— Nous allons dans un endroit, au cœur des montagnes, où

personne ne s'aventure jamais. La Mère Inquisitrice pourra s'y rétablir en paix, et tant que nous y resterons, j'obligerai peut-être Cara à porter une robe.

— Quoi ? s'écria la Mord-Sith en se levant d'un bond.

Voyant le sourire de Richard, elle comprit qu'il plaisantait. Cela posé, elle ne trouva pas ça drôle du tout…

— Si j'étais vous, capitaine, dit Richard, je ne mentionnerais pas cet incident dans mon rapport au général Reibisch.

— Surtout si notre cher gamin galonné tient à ses côtes, marmonna la Mord-Sith en se rasseyant.

Sachant que ça lui ferait un mal de chien, Kahlan parvint par miracle à ne pas éclater de rire. Ces derniers temps, avec les dagues plantées en permanence entre ses côtes, elle avait le sentiment de comprendre ce qu'éprouvait le morceau de bois que sculptait son mari…

Elle se réjouit donc intérieurement d'avoir vu Richard prendre pour une fois le dessus sur Cara. D'habitude, c'était lui qui devenait tout rouge à cause des plaisanteries douteuses de la Mord-Sith.

— Pour l'instant, capitaine, je ne peux rien pour vous, dit Richard, redevenu sérieux. (Il recommença à travailler son morceau de bois.) J'espère que tous les hommes le comprendront…

— Bien sûr, seigneur Rahl ! Nous savons que vous nous conduirez à la bataille quand l'heure aura sonné.

— J'aimerais que ce jour arrive, capitaine, croyez-moi ! Pas parce que j'ai envie de me battre, mais parce que j'espère qu'il y aura dans l'avenir quelque chose qui mérite d'être défendu. (Richard baissa sur les flammes des yeux qui exprimaient un désespoir infini.) Pour l'instant, ce n'est pas le cas…

— Oui, seigneur Rahl, souffla Meiffert après un long silence tendu. Nous agirons au mieux jusqu'à ce que la Mère Inquisitrice aille bien et que vous puissiez nous rejoindre.

Richard ne contredit pas l'officier, dont l'analyse était pourtant exagérément optimiste. Kahlan aurait aimé que les choses se passent comme il les décrivait, mais son mari ne lui avait jamais laissé entendre qu'il en irait ainsi. Bien au contraire, il avait souvent répété que l'heure de se battre, pour lui, ne sonnerait peut-être plus jamais.

Pour le moment, il admirait sa sculpture, posée sur ses genoux.

— Les éclaireurs ont-ils dit ce qu'il advenait des Anderiens sous l'occupation de l'Ordre ? demanda-t-il en passant le pouce le long du nez de sa miniature.

En abordant ce sujet, comprit Kahlan, il se mettait inutilement à la torture. Quand la réponse menaçait d'être un crève-cœur, il valait mieux s'abstenir de poser une question…

— Eh bien, oui, nous avons eu des nouvelles des Anderiens…

— Mais encore ?

L'officier se lança dans un rapport froidement circonstancié.

— Jagang a installé son quartier général à Fairfield, la capitale. Comme résidence personnelle, il a choisi le domaine du ministère de la Civilisation. L'armée de l'Ordre est si grande qu'elle campe en ville et dans toute la campagne environnante. Les forces anderiennes ont opposé une résistance symbolique. Tous les officiers et les soldats qui se sont battus ont été sommairement exécutés. Quelques heures après l'arrivée de Jagang, le gouvernement local a cessé d'exister. Il n'y a plus de lois, et les soudards de l'Ordre ont fêté leur « victoire » pendant une longue semaine de viols, de meurtres et de pillages.

» Beaucoup d'habitants de Fairfield ont été déportés, perdant tout ce qu'ils possédaient. Certains ont tenté de fuir, mais ils sont tombés entre les mains des soldats cantonnés hors de la ville. Il y a très peu de survivants, et il s'agit surtout de vieillards et de malades.

La façade d'indifférence de Meiffert se craquela. Lui aussi avait passé pas mal de temps avec ces gens…

— Seigneur Rahl, c'est une catastrophe… Dix mille hommes au moins ont été froidement abattus. Des civils sans défense…

— Ils ont bien mérité leur sort, lâcha Cara d'une voix glaciale. Quand on choisit son destin, on l'assume…

Kahlan était d'accord, mais elle le garda pour elle. Richard devait penser la même chose… Cela dit, aucun d'eux ne se réjouissait de ce désastre.

— Et hors de la capitale ? demanda le Sourcier. On sait comment ça se passe ?

— C'est tout aussi affreux, seigneur Rahl. L'Ordre a décidé de « pacifier » le pays. Et les soldats sont accompagnés par des sorciers. Si vous saviez les horreurs qu'on raconte sur une femme surnommée la « Maîtresse de la Mort ».

— Une femme ? s'étonna Cara.

— Une des sœurs prisonnières, dit Richard.

— Oui, mais de quel bord ?

— Jagang détient des Sœurs de la Lumière et de l'Obscurité, souffla le Sourcier tout en commençant à sculpter la bouche de sa figurine. Avec son pouvoir, il les force à exécuter ses ordres. Cette femme est son instrument, et son identité originelle n'importe pas.

— Je n'en suis pas si sûr, seigneur…, fit Meiffert. Nous savons que les sœurs sont très dangereuses, mais comme vous dites, Jagang en a fait des outils. Il ne les laisse pas penser par elles-mêmes et encore moins prendre des initiatives. La femme dont je parle est très différente. Elle sert Jagang, bien sûr, mais elle prend des décisions et agit comme si elle n'avait de compte à rendre à personne. Selon nos

espions, elle est plus redoutée que l'empereur lui-même.

» Apprenant qu'elle serait bientôt chez eux, les habitants d'un village se sont réunis sur la place principale. Ils ont fait boire du poison aux enfants, puis en ont pris à leur tour. Quand la Maîtresse de la Mort est arrivée, elle a trouvé cinq cents cadavres.

Richard s'était arrêté de sculpter. Lors d'une guerre, Kahlan le savait, l'intimidation était une arme redoutable. Que la réputation de cette femme soit fondée ou non, des malheureux avaient préféré mourir plutôt que de tomber entre ses mains.

Tenant le couteau par le bout de la lame, Richard se remit au travail et s'attaqua aux yeux de son personnage.

— Personne ne connaît le véritable nom de cette femme, je suppose ?

— Tout le monde l'appelle « la Maîtresse de la Mort », et on n'en sait pas plus.

— Sûrement une vieille sorcière hideuse…, marmonna Cara.

— Pas du tout, maîtresse ! Elle a de magnifiques cheveux blonds et de beaux yeux bleus. On prétend qu'elle est une des plus belles femmes qui aient jamais arpenté ce monde. Certains disent qu'elle ressemble à une vision envoyée par les esprits du bien.

Kahlan remarqua le coup d'œil furtif que le capitaine jeta à Cara. Elle aussi était une superbe blonde aux yeux bleus. Et elle pouvait se montrer plus cruelle encore que la Maîtresse de la Mort.

— Blonde… les yeux bleus…, murmura Richard. Il y a plusieurs possibilités… Il me faudrait plus d'informations.

— Désolé, seigneur, mais nous n'en avons pas… Attendez une minute ! Si, il y a autre chose : elle est toujours vêtue de noir.

— Par les esprits du bien… ! soupira Richard en se redressant, la gorge de sa sculpture serrée entre le pouce et l'index.

— D'après ce que j'ai entendu dire, seigneur, bien qu'elle puisse passer pour leur envoyée, les esprits du bien eux-mêmes trembleraient devant elle.

— Et pas sans raison…, dit Richard, le regard perdu dans le lointain.

— Vous savez qui elle est, seigneur ?

Comme ses compagnons, Kahlan attendit la réponse de Richard, qui semblait avoir du mal à trouver ses mots.

— Oui, je la connais, dit-il enfin. Et même trop bien, à mon goût… Au Palais des Prophètes, elle était un de mes professeurs. (Il jeta la sculpture dans les flammes.) Capitaine, implorez le Créateur de ne jamais devoir regarder Nicci dans les yeux !

Chapitre 7

— Regarde-moi dans les yeux, mon enfant, dit Nicci d'une voix très douce en prenant entre le pouce et l'index le menton de la fille.

La Sœur de l'Obscurité étudia le visage osseux de la gamine, s'attardant sur ses grands yeux noirs écarquillés de terreur. Un regard où il n'y avait pas grand-chose d'autre à lire : cette fille n'avait aucun mystère.

La Maîtresse de la Mort se redressa, bizarrement déçue. Il lui arrivait souvent de sonder le regard des gens, puis de se demander pourquoi elle avait agi ainsi. On eût dit qu'elle cherchait quelque chose, sans savoir quoi…

Elle continua à inspecter les rangs de villageois alignés d'un côté de la place principale. Les fermiers et les habitants des petites communautés environnantes devaient aller au village plusieurs fois par mois, les jours de marché, et même y passer la nuit quand ils venaient de trop loin. On n'était pas un jour de marché, mais elle se contenterait de ce qu'elle avait sous la main…

Quelques-uns des bâtiments serrés les uns contre les autres avaient un étage – une pièce ou deux où loger la famille propriétaire de la boutique du rez-de-chaussée. Nicci identifia une boulangerie, l'échoppe d'un cordonnier, un magasin de poterie, une herboristerie, un marchand d'articles en cuir et un forgeron. Rien d'inhabituel, en somme. Tous ces villages se ressemblaient, et leurs habitants, en général, travaillaient dans les champs de céréales et de sorgho. Ils avaient quelques animaux et entretenaient soigneusement d'assez grands jardins potagers. Le fumier, la paille et l'argile ne manquant pas, ils vivaient dans des maisons en torchis. Certaines boutiques à un étage arboraient fièrement une charpente et des bardeaux, mais c'était l'exception qui confirmait la règle.

Derrière Nicci, des soldats armés jusqu'aux dents emplissaient la place. Épuisés par une longue chevauchée sous un soleil de plomb, ils s'ennuyaient à mourir et devaient bouillir d'envie de passer à l'action. Une mise à sac, même pour un butin minable, était toujours un moyen séduisant de se distraire. Plus que piller, ces hommes adoraient détruire. Sauf quand il s'agissait des femmes… Les villageoises le sentaient, et elles n'osaient pratiquement pas tourner la tête vers les soudards.

En passant en revue cette assemblée de miteux, Nicci les regarda tous dans les yeux. Ils crevaient de peur à cause d'elle, comme si les

soldats étaient moins dangereux. Et pour tout dire, ils avaient raison !

La Maîtresse de la Mort… Ce surnom la laissait indifférente, même s'il lui semblait bien choisi. Quand on s'adressait à elle en l'utilisant, ça ne lui faisait pas plus d'effet que lorsqu'une servante annonçait qu'elle avait reprisé une de ses paires de bas.

Quelques-uns de ces crétins fixaient l'anneau d'or que Nicci portait à la lèvre inférieure. Ils devaient avoir entendu dire qu'une femme ainsi marquée était l'esclave privée de l'empereur Jagang. Soit un être encore inférieur à un ramassis de minables paysans… Mais ce qu'ils pensaient d'elle la laissait autant de marbre que le surnom dont ils l'avaient affublée.

Dans ce monde, Jagang possédait uniquement son corps, et le Gardien prendrait à jamais possession de son âme quand elle résiderait dans le royaume des morts. Ici, son existence physique était un calvaire. Là-bas, sa survie spirituelle serait une épreuve mille fois plus terrible. La vie et la douleur étaient les deux faces d'une pièce de monnaie, et il fallait s'y résigner.

Une colonne de fumée noire montait dans le ciel d'un bleu parfait. Sur le feu de cuisson communal, une énorme broche permettait de faire rôtir deux ou trois cochons en même temps. Avec des cloisons et un toit amovibles, il était sûrement possible de transformer en fumoir cette rôtisserie en plein air.

Pour d'autres activités, au moment de l'abattage des bêtes, mieux valait travailler à l'air libre. La fabrication du savon, par exemple… Près du feu, Nicci aperçut une fosse à cendres de bois qui servait à la préparation de la lessive. À côté reposait un grand chaudron en fer parfait pour le traitement de la graisse animale. La lessive et la graisse étaient les deux composants indispensables pour obtenir du savon. Bien entendu, certaines femmes aimaient le parfumer en y ajoutant des herbes aromatiques – par exemple de la lavande ou du romarin – mais ça n'avait rien d'obligatoire.

Quand elle était enfant, la mère de Nicci, chaque automne au moment de l'abattage, l'envoyait aider les gens à fabriquer du savon. Assister les autres, affirmait-elle, était un excellent moyen de se forger le caractère. La Maîtresse de la Mort gardait encore des cicatrices, sur le dos des mains et les avant-bras, aux endroits où elle avait été brûlée par des projections de graisse chaude. Ces jours-là, sa mère l'obligeait toujours à mettre une jolie robe – pas pour impressionner les villageois, tous mal attifés, mais afin que sa fille soit mal à l'aise de se faire remarquer ainsi. De fait, sa coquette robe rose ne lui avait jamais attiré l'admiration de personne. Alors qu'elle remuait la graisse bouillante avec une longue louche en bois – pendant que quelqu'un d'autre y versait de la lessive – certains enfants, désireux de brûler sa robe, s'arrangeaient pour qu'elle soit aspergée d'éclaboussures. Au

passage, ils blessaient Nicci, mais sa mère assurait que ces brûlures étaient le châtiment du Créateur.

Dans un silence de mort uniquement troublé par les hennissements lointains des chevaux – attachés derrière les bâtiments –, les toussotements nerveux de quelques hommes et le crépitement des flammes, Nicci continua son inspection. Les soldats ayant englouti les deux cochons que les villageois s'étaient fait rôtir, l'odeur de viande cuite, chassée par le vent, avait été remplacée par les relents âcres de la sueur et la puanteur typique des lieux où cohabitaient trop d'êtres humains.

— Vous savez tous pourquoi je suis ici, dit Nicci. Mais pour quelle raison m'avez-vous forcée à faire un si long voyage ?

Elle regarda la foule – quelque deux cents personnes –, alignée en rangs devant elle. Les soldats qui avaient forcé les villageois à sortir de leurs maisons ou à revenir des champs étaient beaucoup plus nombreux.

Nicci s'arrêta devant un homme que beaucoup de gens, avait-elle remarqué, regardaient furtivement, comme s'il était leur chef.

— Alors, pourquoi ? demanda-t-elle.

Quand il baissa humblement la tête, le vent fit voleter les rares cheveux gris de l'homme.

— Maîtresse, nous n'avons rien à vous donner. Ce village est très pauvre, et…

— Menteur ! Vous aviez deux cochons, mais vous préfériez faire ripaille plutôt que d'aider les gens dans le besoin !

— Il faut bien que nous mangions…

Ce n'était pas un argument, mais un plaidoyer…

— Comme tout le monde, pourtant, certains n'ont pas votre chance ! Ceux-là s'endorment tous les soirs en crevant de faim. Quelle tragédie ! Chaque jour, des milliers d'enfants meurent d'inanition et des millions d'autres crient famine. Et pendant ce temps, des égoïstes comme vous, dans un pays prospère, se remplissent la panse sans remords. Ces enfants ont le droit de vivre, et ceux qui vivent dans l'opulence doivent leur tendre la main.

» Nos soldats aussi ont besoin de manger. Crois-tu que lutter pour le bien commun soit facile ? Tous les jours, ces braves risquent leur vie afin que des hommes comme toi puissent élever leurs enfants dans un monde civilisé et digne. Comment oses-tu regarder ces héros dans les yeux ? Si chacun ne consent pas un sacrifice, les combattants mourront de faim, et nous serons vaincus.

Tremblant de tous ses membres, le villageois ne dit plus rien.

— Que dois-je faire pour que vous compreniez tous votre devoir envers les autres ? Assister plus malheureux que soi est une obligation morale, et le seul moyen d'obtenir le bonheur pour tous.

La vision de Nicci se troubla soudain. La torturant comme si on lui enfonçait des aiguilles chauffées au rouge dans les oreilles, la voix de Jagang retentit sous son crâne.

— Tu es obligée de discourir comme ça ? Désigne des otages, et fais un exemple avec eux. Apprends à ces chiens ce qu'il en coûte de m'ignorer !

Nicci tituba, aveuglée par la souffrance. Au lieu de résister, elle laissa la douleur l'envahir, et observa le phénomène comme s'il frappait quelqu'un d'autre. Ses abdominaux se tétanisèrent, et elle eut le sentiment qu'une lance à pointe barbelée lui déchirait les entrailles. Les bras le long du corps, elle attendit que le courroux de Jagang s'apaise – ou qu'il décide de la tuer.

Elle perdit toute notion du temps, comme chaque fois qu'il lui infligeait ça. Grâce au témoignage de tierces personnes – et pour avoir vu l'empereur torturer ainsi d'autres victimes – elle savait que la « séance » durait parfois quelques secondes. En d'autres occasions, cela se prolongeait pendant des heures.

Un gaspillage d'énergie pour l'empereur, car l'objet de sa colère n'était plus en état de faire la différence…

Soudain incapable de respirer, Nicci eut le sentiment qu'une main invisible lui serrait le cœur pour le forcer à s'arrêter de battre. Les poumons en feu, elle sentit ses genoux se dérober.

— Ne me désobéis plus jamais !

L'air circula de nouveau dans la trachée-artère de la Maîtresse de la Mort. Comme toujours, le châtiment de Jagang lui laissa un atroce goût dans la bouche, les muscles de sa mâchoire lui firent un mal de chien, ses oreilles bourdonnèrent et elle eut l'impression que ses dents allaient se déchausser. Quand sa vision se rétablit, elle fut étonnée, comme chaque fois, de ne pas voir une flaque de sang s'étaler à ses pieds. Se tâtant la bouche et une oreille, elle ne ramena pas de fluide vital au bout de ses doigts.

Pourquoi Jagang avait-il pu s'introduire dans son esprit à cet instant précis ? Il n'y avait pas accès en permanence, alors qu'il pénétrait à volonté dans celui des autres sœurs…

Ignorant pourquoi elle s'était interrompue, certains villageois regardaient fixement Nicci. Les jeunes hommes – et quelques vieux aussi – lorgnaient furtivement ses charmes. Habitués à voir des femmes engoncées dans des sacs qu'elles appelaient des robes, ils n'avaient jamais posé les yeux sur une beauté comme elle. Et même déshabillées, leurs compagnes, usées par le labeur et les grossesses à répétition, ne devaient pas être très jolies à voir. Grande, jeune et en pleine santé, Nicci portait une fine robe noire qui mettait ses courbes en valeur et dont le décolleté devait paraître vertigineux à ces bouseux.

Nicci se fichait comme d'une guigne d'éveiller le désir des hommes, sauf quand cela servait ses intérêts. Et aujourd'hui, ce n'était pas le cas.

Négligeant les ordres de Jagang, elle continua de passer les villageois en revue. Obéir n'était pas dans sa nature, et les punitions la laissaient de marbre.

Encore que… En un sens, elle en tirait plutôt une certaine satisfaction.

— Nicci, pardonne-moi. Tu sais que je ne veux pas te faire de mal…

Ignorant la voix de son maître, Nicci dévisagea les villageois qui osaient la regarder. Elle adorait sonder le regard des gens assez courageux pour le braquer sur elle, surtout quand il brillait de terreur.

Et bientôt, ces minables trembleraient de peur pour d'excellentes raisons !

— Nicci, il faut m'obéir. Sinon, tu me forceras à te blesser grièvement. Aucun de nous deux ne veut que ça arrive. Mais si tu me défies, je risque de finir par te tuer…

— Si ça vous amuse, n'hésitez pas ! répondit mentalement Nicci.

Ce n'était pas de la provocation, simplement l'expression d'un profond désintérêt pour son sort.

— Tu sais que je n'en ai pas envie, Nicci…

Sans la douleur, la voix de Jagang ne gênait pas plus la Maîtresse de la Mort qu'une mouche qui voletait autour d'elle. L'ignorant, elle reprit son discours :

— Avez-vous idée des efforts que nous consentons pour vous assurer un avenir radieux ? Ou rêvez-vous de bénéficier de nos sacrifices sans y contribuer ? Beaucoup de soldats ont donné leur vie en affrontant vos oppresseurs. Nous luttons pour que tous les peuples profitent de la prospérité à venir. Dans votre propre intérêt, vous devez nous aider. C'est une obligation morale, comme de voler au secours des déshérités.

L'air agacé, le commandant Kardeef vint se camper devant Nicci, qui ne fut pas émue le moins du monde par son mécontentement. Cet homme n'était jamais satisfait de rien.

Enfin, de presque rien, pour être honnête…

— Les peuples apprennent la vertu à force de sacrifices et de discipline, déclara-t-il. L'Ordre t'a chargée de leur enseigner l'obéissance. Pas de leur prodiguer des cours d'éducation civique.

Le commandant était certain de dominer Nicci, car lui aussi l'avait torturée. Mais elle avait supporté les outrages de Kadar Kardeef avec le détachement souverain qui interdisait à Jagang d'avoir une réelle emprise sur elle.

Pour éprouver quelque chose, Nicci devait souffrir atrocement. Et

c'était toujours mieux que le vide qui l'habitait le reste du temps.

Kadar ne s'était sûrement pas aperçu que l'empereur venait de la punir, et il ne savait rien de ses ordres, car Jagang ne s'introduisait pas dans son esprit. Manipuler mentalement des êtres dépourvus de dons magiques ne lui était pas aisé. Il pouvait le faire, mais pourquoi gaspiller son énergie, puisqu'il avait des intermédiaires à sa disposition ? Avec les sujets dotés d'un pouvoir, il disposait d'une sorte de levier qui lui facilitait la tâche. En somme, ses victimes, dans ce cas précis, devenaient des complices involontaires.

Kardeef baissa son visage ridé vers Nicci, qui leva les yeux pour soutenir son regard. Très grand, l'officier avait de quoi impressionner avec les bandes de cuir qui se croisaient sur sa poitrine, sur un plastron étincelant, et les armes qui pendaient à sa ceinture, au moins aussi brillantes que sa cotte de mailles. À l'occasion, Nicci l'avait vu broyer la gorge d'un homme d'une seule main. En guise de médailles, il arborait sur tout le corps des cicatrices récoltées lors de ses nombreuses batailles.

Et Nicci les connaissait toutes…

Peu d'officiers pouvaient se vanter d'avoir à ce point la confiance de l'empereur. Engagé dans l'Ordre dès son adolescence, Kadar était sorti des rangs au mérite, et il avait aidé Jagang à étendre son empire au-delà d'Altur'Rang, son pays natal. Au bout du compte, l'Ancien Monde tout entier était tombé entre les mains de celui qui marche dans les rêves.

Kardeef était le héros de la campagne de la Petite Brèche. Inversant presque tout seul le cours de la bataille, il avait traversé les lignes ennemies et tué de sa main les trois grands rois qui avaient uni leurs forces pour écraser l'Ordre Impérial avant que ses discours généreux ne puissent enflammer l'imagination de millions d'hommes isolés dans une multitude de royaumes, de baronnies, de clans, de cités États et d'immenses régions contrôlés par des seigneurs de la guerre aux alliances de circonstance.

L'Ancien Monde était à l'époque une poudrière qui attendait l'étincelle de la révolution. La bonne parole de l'Ordre l'avait enfin fait exploser ! Si les hauts prêtres étaient l'âme de l'Ordre, Jagang restait ses os et ses muscles. Fort peu de gens mesuraient le génie de l'empereur. En lui, ils voyaient un féroce guerrier, ou un magicien capable de marcher dans les rêves. Mais il était beaucoup plus que cela.

Il lui avait fallu des décennies pour mettre l'Ancien Monde à genoux et propulser l'Ordre vers les sommets de la gloire. Durant ces années de guerre, il avait pris le temps d'imaginer et de faire construire le réseau de routes qui lui permettait de déplacer très vite des troupes et du matériel militaire. Dans chaque pays annexé, il avait

mis des hommes au travail pour participer à l'élaboration de cette gigantesque toile d'araignée. Aujourd'hui, il était en mesure de maintenir les communications en toutes circonstances, et de réagir aux situations imprévues plus vite que n'importe qui. Des royaumes jadis coupés du reste de l'Ancien Monde lui étaient désormais reliés. Avec ses voies de communication, Jagang les avait réunis, et des dizaines de peuples étaient prêts à marcher avec lui sur le chemin du triomphe.

Kadar Kardeef avait participé à cette grande œuvre. Plus d'une fois, il avait été blessé pour sauver la vie de Jagang, qui avait lui-même reçu un carreau d'arbalète destiné à son compagnon. Si l'empereur avait un ami – une éventualité peu probable –, ça ne pouvait être que l'irascible commandant.

Nicci avait rencontré Kadar lorsqu'il était venu prier au Palais des Prophètes, à Tanimura. Le vieux roi Gregory, jusque-là maître du royaume, avait disparu sans laisser de trace. Profondément dévot, Kadar, avant chaque bataille, implorait le Créateur de lui accorder la victoire. Après, il lui recommandait l'âme des hommes qu'il avait tués.

Le jour de sa rencontre avec Nicci, on prétendait qu'il voulait prier pour le salut éternel du roi Gregory. Du jour au lendemain, l'Ordre Impérial avait pris le pouvoir à Tanimura, et la population avait festoyé pendant des jours dans les rues.

Trois mille ans durant, installées dans le Palais des Prophètes, les Sœurs de la Lumière avaient vu les gouvernements se succéder. Sous l'influence de leur Dame Abbesse, elles tenaient la politique pour une futilité qu'il convenait d'ignorer. Leur mission, pensaient-elles, les mettait au-dessus de ces contingences. Habituées aux révolutions, elles avaient cru dur comme fer qu'elles seraient toujours là quand l'Ordre Impérial aurait depuis longtemps sombré dans l'oubli. Une grossière erreur !

De vingt ans plus jeune, à l'époque, Kadar Kardeef était un beau et fier conquérant qui venait prendre de force la capitale du royaume. Beaucoup de sœurs l'avaient trouvé fascinant. Pas Nicci, mais lui s'était passionnément intéressé à elle.

Bien entendu, l'empereur ne chargeait pas des hommes de l'envergure du commandant de pacifier les royaumes conquis. Kadar avait une mission bien plus importante : veiller sur Nicci, que Jagang tenait pour un de ses biens les plus précieux…

La Maîtresse de la Mort cessa de s'intéresser à Kardeef et sonda de nouveau la foule.

Puis elle riva les yeux sur le type aux cheveux gris.

— Nous ne pouvons pas permettre que ce village se dérobe à ses responsabilités envers les déshérités et refuse de participer à la renaissance de l'humanité.

— Par pitié, maîtresse… Nous n'avons rien !

— Négliger la cause est une trahison !

L'homme jugea plus prudent de ne pas contredire son interlocutrice sur ce point.

— Vous ne semblez pas comprendre que cet officier, derrière moi, veut vous prouver que l'Ordre Impérial est sans pitié envers ceux qui ne s'acquittent pas de leur devoir. Vous avez tous entendu des histoires à ce sujet, mais cet homme à l'intention de vous faire découvrir la triste réalité. Et croyez-moi, elle dépasse toujours l'imagination…

Nicci dévisagea l'homme, attendant sa réponse.

— Maîtresse, il nous faut un peu de temps… Nos récoltes sont prometteuses, et quand viendra la moisson nous contribuerons volontiers au combat pour… hum… pour…

— La renaissance de l'humanité et son nouveau départ.

— Oui, maîtresse, la renaissance et le nouveau départ…

Dès que l'homme eut rebaissé la tête, Nicci avança vers les villageois.

Elle n'était pas venue récolter un butin, mais semer la terreur.

Et l'heure d'agir avait sonné.

La Maîtresse de la Mort s'arrêta, distraite par le regard plein d'innocence et d'émerveillement que venait de lui jeter une jeune fille. Pour elle, tout était nouveau, et elle voulait tout voir. Dans ses yeux noirs, Nicci vit briller la flamme la plus rare, fragile et périssable qui soit. Celle d'une âme candide que la douleur et le mal n'avaient pas encore affectée.

Elle prit le menton de la gamine et sonda son regard.

C'était un de ses plus vieux souvenirs : sa mère, debout devant elle, la tenant ainsi et la dévisageant de la même façon.

Elle aussi avait le don, mais elle le considérait comme une malédiction et un défi moral. Une malédiction parce qu'il conférait à une personne des pouvoirs que les autres n'avaient pas. Et un défi moral, parce que la dignité imposait de ne jamais utiliser en mal cette supériorité.

La mère de la Maîtresse de la Mort ne recourait presque jamais à son don. Tandis que des serviteurs s'acquittaient des tâches quotidiennes, elle passait le plus clair de son temps avec son petit groupe d'amis, se consacrant à des quêtes spirituelles.

— Au nom du Créateur, disait-elle souvent en se tordant les mains, le père de Nicci est un monstre ! (À cet instant, quelques-unes de ses compagnes lui murmuraient immanquablement toute leur sympathie.) Pourquoi m'a-t-il chargée d'un pareil fardeau ? Je crains que son âme immortelle soit hors de portée de nos prières et de la rédemption.

Cette déclaration lui valait à chaque fois des hochements de tête entendus…

Les yeux de cette femme étaient aussi noirs que la carapace d'un cafard. Nicci les trouvait trop rapprochés, et elle détestait ses lèvres perpétuellement pincées, comme pour exprimer une éternelle désapprobation. Bref, elle n'avait rien d'aimable et, aux yeux de sa fille, en tout cas, était totalement dépourvue de beauté. Bien entendu, ses amis pensaient le contraire, et ils ne manquaient jamais une occasion de le claironner.

Selon la mère de Nicci, la beauté était une malédiction pour une femme honnête, car seule les filles de joie pouvaient en tirer un quelconque bénéfice.

Intriguée par les sempiternelles tirades visant son père, Nicci avait fini par oser demander de quoi il était coupable.

Bien sûr, sa mère lui avait pris le menton avant de répondre.

— Nicci, tu as des yeux magnifiques, mais tu ne vois rien ! Tous les êtres humains sont de misérables pécheurs, c'est le fardeau qu'ils doivent porter sur les épaules. Imagines-tu combien souffrent les gens moins gâtés par la nature que toi lorsqu'ils voient ton visage ? Voilà ce que tu apportes aux autres : un peu plus de souffrance ! Le Créateur t'a donné la vie pour que tu soulages les tourments de ton prochain, mais tu fais exactement le contraire !

En buvant leur thé, les terribles amis avaient échangé des murmures attristés, mais qui abondaient néanmoins en ce sens.

Ce jour-là, Nicci avait compris qu'elle était indélébilement souillée par le mal. Plus tard, s'était-elle dit, elle comprendrait sa nature, qui lui demeurait pour l'instant énigmatique.

Elle plongea le regard dans les yeux noirs de la jeune innocente. Aujourd'hui, cette petite verrait des choses qu'elle n'était même pas en mesure d'imaginer. Alors, elle cesserait d'être aveugle…

Pour l'instant, elle ne se doutait pas de ce qui allait arriver.

Mais de toute façon, quelle misérable existence aurait-elle eu ? Oui, mieux valait que les choses se passent ainsi.

Pour l'adolescente aussi, l'heure avait sonné.

Chapitre 8

Alors qu'elle allait passer à l'action, Nicci remarqua un détail qui l'indigna. Folle de rage, elle se tourna vers la villageoise la plus proche.

— Où peut-on trouver une bassine, dans ce trou infect ?

Surprise par cette question, la femme hésita puis tendit un doigt tremblant vers une maison à un étage, non loin de là.

— Dans la cour, derrière le marchand de poteries, il y a un lavoir, et…

Nicci prit la villageoise par la gorge.

— Ne me raconte pas ta vie ! Va chercher une paire de ciseaux et attends-moi là-bas ! (Les yeux écarquillés, la femme ne bougea pas, et la Maîtresse de la Mort dut la pousser violemment.) Dépêche-toi ! Tu préférerais mourir sur-le-champ ?

Nicci tira sur une des lanières de cuir clouté que Kardeef portait en permanence sur l'épaule. L'homme ne fit rien pour l'en empêcher, mais tandis qu'elle s'emparait de la lanière, il lui prit le poignet au vol.

— J'espère que tu prévois de noyer cette petite garce, ou de lui découper des morceaux de peau avec les ciseaux, puis de lui crever les yeux. (L'haleine de Kadar empestant l'oignon et la bière, Nicci plissa les narines de dégoût.) Voilà comment nous allons procéder : pendant que tu t'occuperas de la gamine, et qu'elle suppliera que tu l'épargnes, je sélectionnerai quelques jeunes types, ou peut-être des femmes, histoire de faire un exemple. Que préfères-tu, cette fois ? Des otages masculins ou féminins ?

Nicci baissa un regard noir sur les doigts qui enserraient son poignet. Avec un grognement menaçant, Kardeef les retira très lentement.

La Maîtresse de la Mort se tourna vers la gamine, lui enroula la lanière autour du cou – un collier improvisé – et fit une boucle autour de sa main avec les deux extrémités de la « laisse ». La fille en couina de surprise. Depuis sa naissance, on ne l'avait sans doute jamais traitée si brutalement. Impitoyable, Nicci la tira avec elle en direction du bâtiment indiqué par la villageoise.

Voyant que la Maîtresse de la Mort était furieuse, personne n'osa la suivre. Dans la foule, une femme – sans doute la mère de la gamine – cria d'indignation, mais elle se tut dès que tous les regards des soldats

se braquèrent sur elle.

Derrière la boutique, dans une petite cour, une série de haillons plus miteux les uns que les autres se balançaient au vent sur des cordes à linge. À les voir osciller ainsi, on aurait pu croire qu'ils tentaient de se libérer pour fuir le plus loin possible de cet infect village.

Une paire de ciseaux à la main, la villageoise attendait, blanche comme un linge.

Nicci tira sa prisonnière jusqu'à une énorme bassine, la força à s'agenouiller et lui plongea la tête dans l'eau. Tandis que la gamine se débattait, la Maîtresse de la Mort arracha les ciseaux à la villageoise.

Refusant d'assister au meurtre d'une adolescente, la femme releva ses jupons et s'enfuit à toutes jambes malgré les larmes qui brouillaient sa vision.

Nicci sortit de l'eau la tête de la fille, qui lutta désespérément pour reprendre son souffle, et entreprit de couper très court ses cheveux noirs mouillés.

Quand elle eut terminé, Nicci replongea la tête de la petite dans la bassine. Elle l'en ressortit assez vite, s'empara d'un morceau de savon grisâtre qui traînait par là et frotta vigoureusement le cuir chevelu de sa victime.

La fille se débattit de plus belle, les mains refermées sur la lanière de cuir qui permettait à Nicci de la manipuler comme une marionnette. Cette idiote se faisait sans doute mal, mais dans sa fureur, la Maîtresse de la Mort s'en fichait comme d'une guigne.

— Quel genre de souillon es-tu ? cria-t-elle en secouant comme un prunier la pauvre enfant. Ne sais-tu pas que tu es infestée de poux ?

— Mais, je…

Le savon était aussi rugueux qu'une râpe. Alors que Nicci frottait de plus en plus vigoureusement, la gamine hurla à la mort.

— Tu aimes avoir la tête pleine de poux ?

— Non…

— Menteuse ! Sinon, pourquoi serais-tu dans cet état de crasse ?

— Par pitié, arrêtez ! J'essaierai de m'améliorer. Je me laverai tous les jours, c'est promis.

Dans son enfance, Nicci détestait revenir avec des poux des endroits où l'envoyait sa mère. Choisissant le savon le plus râpeux disponible, elle se frottait pendant des heures… juste avant d'être expédiée dans un autre lieu où elle récolterait encore de la vermine.

Quand elle eut savonné et plongé plusieurs fois dans la bassine la tête de la gamine, Nicci la tira sous une fontaine et procéda à une ultime purification à l'eau claire. Les yeux pleins de mousse piquante, l'adolescente battit furieusement des paupières, et des larmes

roulèrent sur ses joues.

Nicci lui prit le menton et la foudroya du regard.

— Tes frusques doivent être truffées de lentes ! Il faudra les brosser chaque jour, surtout les sous-vêtements, sinon, les poux reviendront. Tu mérites mieux que d'être une petite pouilleuse ! N'en as-tu donc pas conscience ?

La gamine tenta de hocher la tête, mais la poigne de la Maîtresse de la Mort l'en empêcha. Ses grands yeux noirs brillants d'intelligence exprimaient toujours le même émerveillement enfantin. Si effrayante et pénible qu'ait été l'expérience qu'elle venait de vivre, son innocence y avait survécu.

— Brûle ta literie et procure-t'en une nouvelle. (Considérant la misère qui régnait dans le village, ce ne serait pas un jeu d'enfant.) Toute ta famille doit le faire aussi, et il faudra laver tous vos vêtements…

La gamine esquissa de nouveau un hochement de tête.

Sa mission accomplie, Nicci revint sur la place avec sa « protégée ». La tirer ainsi par une laisse lui rappela une scène qu'elle n'était pas près d'oublier.

La première fois qu'elle avait vu Richard !

Ce jour-là, presque toutes les sœurs étaient réunies dans le grand hall du Palais des Prophètes pour découvrir le nouveau garçon que Verna ramenait de son très long voyage. Penchée à la balustrade en chêne de la galerie, Nicci jouait distraitement avec les lacets de son corset quand les lourdes portes en noyer s'étaient ouvertes. Les murmures s'étaient tus instantanément lorsqu'un petit groupe, conduit par sœur Phoebe, s'était avancé dans la salle au dôme majestueux.

Depuis très longtemps, fort peu de garçons naissaient avec le don, et leur arrivée au palais, après qu'on les eut péniblement localisés, était toujours un grand événement. Le soir même, un grand banquet souhaiterait la bienvenue au jeune Richard.

La majorité des sœurs, parées de leurs plus beaux atours, s'étaient massées dans la salle. Nicci avait préféré prendre place dans la galerie, histoire de voir les choses de haut. De toute façon, la venue de Richard ne l'intéressait guère…

Elle avait pourtant sursauté en voyant combien Verna avait vieilli pendant son absence. En général, les voyages de « récupération » duraient tout au plus un an. Celui de Verna, qui l'avait contrainte à s'aventurer dans le Nouveau Monde, lui avait pris deux décennies. Les événements qui se déroulaient de l'autre côté de la vallée des Âmes Perdues – la barrière qui séparait l'Ancien Monde du Nouveau – étant difficiles à connaître, Verna avait été envoyée en mission beaucoup trop tôt.

Au Palais des Prophètes, la vie ressemblait à un – très – long fleuve tranquille. Protégés par le sort qui ralentissait le temps, aucun de ses habitants n'avait vieilli pendant ces vingt ans. Ne bénéficiant plus de cette magie, Verna avait subi l'irréparable outrage des ans. Alors qu'elle devait approcher de son cent soixantième anniversaire – soit une bonne vingtaine d'années de moins que Nicci – elle paraissait deux fois plus vieille qu'elle. Hors du palais, le temps reprenait ses droits, bien entendu, mais voir une telle décrépitude chez une sœur était choquant…

Alors que les sœurs applaudissaient, des larmes de joie aux yeux, Nicci avait bâillé d'ennui.

Campée au milieu de la salle, sœur Phoebe avait levé les bras pour demander le silence.

— Mes sœurs, veuillez saluer sœur Verna, enfin de retour dans son foyer. (De nouveaux applaudissements avaient forcé Phoebe à lever de nouveau les bras.) Puis-je aussi vous présenter le nouvel élève que le Créateur nous envoie ? (Elle avait fait signe à Richard d'approcher. Il avait obéi, suivi comme son ombre par Verna.) As-tu un nom, en plus d'un prénom ?

Richard avait hésité un moment avant de répondre :

— Cypher…

— Veuillez accueillir Richard Cypher, le nouveau pensionnaire du Palais des Prophètes !

Quand le garçon avait avancé d'un pas, plusieurs femmes s'étaient jetées en arrière en poussant un petit cri. Nicci avait également sursauté, les yeux ronds. Ce n'était pas du tout un « garçon », mais un homme adulte !

Malgré sa surprise, l'assistance avait de nouveau applaudi et crié de joie. Pas Nicci, qui n'avait pu détourner le regard des yeux gris de Richard pendant qu'on lui présentait quelques sœurs et Pasha, la novice chargée de s'occuper de lui.

— J'ai une déclaration à faire, avait-il annoncé en écartant la pauvre Pasha comme un cerf qui se débarrasse d'un vulgaire campagnol.

Chacun de ses gestes, avait noté Nicci, exprimait la même autorité tranquille que ses yeux. Fascinée, l'assemblée s'était tue pendant qu'il la balayait du regard.

Au moment où leurs yeux s'étaient croisés, à peine une fraction de seconde, Nicci avait serré plus fort la rampe de la galerie. Dès cet instant, elle s'était juré de tout faire pour être une des formatrices de Richard…

Le nouveau pensionnaire avait tapoté son Rada'Han du bout des doigts.

— Tant que je porterai ce collier, vous serez mes geôlières et moi, votre prisonnier. Puisque je ne vous ai jamais causé de tort, cela fait de nous des ennemis. Nous sommes en guerre.

Cette tirade avait scandalisé les sœurs. Le collier qu'on mettait autour du cou des garçons servait moins à les contrôler qu'à les protéger. Les pensionnaires du palais n'étaient pas des prisonniers, mais des invités qu'il convenait de choyer, de défendre et de former. À l'évidence, Richard ne voyait pas les choses ainsi…

Quant à sa déclaration de guerre, c'était inouï ! Dans la salle, la moitié des femmes s'étaient empourprées et les autres avaient blêmi. L'attitude de cet homme sortait décidément de l'ordinaire. De peur de rater un détail, Nicci n'osait plus battre des paupières et respirait le plus doucement possible afin de ne pas manquer un seul de ses mots. Hélas, empêcher son cœur de battre la chamade n'était pas dans ses possibilités.

— Sœur Verna m'a promis qu'on m'apprendrait à contrôler le don, et que je pourrais partir dès que ce serait fait. Si vous respectez ce serment, je veux bien signer une trêve. Mais il y a des conditions.

Richard avait levé à hauteur de ses yeux l'étrange lanière de cuir rouge qui pendait à son cou au bout d'une chaîne en or. À l'époque, Nicci ignorait qu'il s'agissait d'un Agiel, l'arme de prédilection des Mord-Sith.

— J'ai déjà porté un collier. La personne qui me l'a imposé l'a utilisé pour me punir, me dresser et me briser. C'est à cela que sert cet instrument. On le met à une bête ou à un ennemi…

Le seul destin possible pour un homme pareil, avait pensé Nicci.

— J'ai fait à cette personne la même offre qu'à vous. Je l'ai suppliée de me relâcher, et elle a refusé. Alors, j'ai dû la tuer. Aucune de vous ne lui arrivera à la cheville en matière de cruauté. Elle agissait ainsi parce qu'on l'avait torturée et brisée, pour qu'elle s'acharne sur les autres. Ce n'était pas dans sa nature, et ça la rendait plus redoutable encore.

» Vous pensez faire le bien en réduisant des innocents en esclavage au nom du Créateur. Je ne connais pas votre Créateur. Le seul être étranger à ce monde qui se comporterait ainsi, à mes yeux, est le Gardien. (La foule avait glapi d'indignation.) Pour ce que j'en sais, vous pouvez tout aussi bien être ses disciples !

Le pauvre Richard ne savait pas, en ce temps-là, à quel point il avait raison.

— Alors, si vous me faites souffrir avec le collier, comme la personne dont je parlais, notre trêve sera rompue. Et si vous croyez me tenir en laisse, vous découvrirez, en cas de problème, que vous serrez la foudre dans vos poings.

Un silence de mort était tombé sur la salle.

Seul au milieu de centaines de magiciennes qui contrôlaient parfaitement leur pouvoir, ignorant tout de son don et un Rada'Han autour du cou, Richard avait osé lancer un défi et proféré des menaces. Cet homme était bien un cerf, mais dans ce cas précis, il s'opposait ouvertement à une bande de lionnes affamées.

Richard avait relevé sa manche gauche et dégainé l'Épée de Vérité, dont la note métallique avait longuement résonné dans l'air.

Fascinée, Nicci l'avait écouté énumérer ses conditions.

Ensuite, il avait désigné sœur Verna de la pointe de son épée.

— Cette femme m'a capturé, et je l'ai combattue tout au long de notre voyage. Pour me conduire ici, elle a tout fait, à part me tuer et attacher mon cadavre sur le dos d'un cheval. Bien qu'elle soit aussi mon ennemie, j'ai une certaine dette envers elle. Si quelqu'un touche à un de ses cheveux à cause de moi, je tuerai le coupable, et la trêve sera également rompue.

Pour Nicci, avoir un tel sens de l'honneur était tout simplement inimaginable. Mais ça allait parfaitement bien avec ce qu'elle avait vu dans les yeux de Richard…

L'assistance avait crié de terreur quand il s'était entaillé l'intérieur du bras gauche avec son arme. Tandis que le sang ruisselait le long de la lame, qu'il avait longuement passée sur la plaie, Nicci, contrairement aux autres sœurs, avait compris que cette épée était liée à la magie de Richard.

Serrant si fort la garde que ses phalanges en étaient toutes blanches, il avait brandi l'arme au-dessus de sa tête.

— Je le jure sur mon sang ! Si vous faites du mal aux Baka Ban Mana, à Verna ou à moi, la trêve n'existera plus et vous saurez ce que veut dire le mot « guerre ». Car je raserai le Palais des Prophètes !

— À toi tout seul ? avait lancé Jedidiah d'une voix moqueuse.

Dissimulé dans la foule, au milieu de la galerie, le sorcier encore en formation savait que Richard ne le repérerait pas.

— Doutez-en à vos risques et périls. Je suis prisonnier et je n'ai plus aucune raison de vivre. Mais je suis aussi la chair et le sang de la prophétie : le messager de la mort !

Personne n'avait osé reprendre la parole. Même si aucune n'aurait pu jurer la comprendre vraiment, toutes les femmes présentes dans la salle connaissaient la prophétie du messager de la mort. Cette prédiction, comme toutes les autres, était conservée dans les catacombes du palais. Découvrir que Richard la connaissait aussi – et osait en parler à haute voix devant une telle assemblée – n'était pas de très bon augure. Par prudence, toutes les lionnes qui entouraient le cerf avaient rétracté leurs griffes.

Son discours terminé, Richard avait rengainé son épée – un geste

qu'il parvenait à rendre menaçant…

Dès cet instant, Nicci avait compris que ce qu'elle venait de voir dans les yeux de cet homme, et dans sa prestance même, la hanterait jusqu'à la fin de ses jours.

Une autre vérité s'était imposée à elle : tôt ou tard, elle devrait tuer Richard Cypher !

Pour devenir une de ses six formatrices, elle avait dû multiplier les promesses de faveurs et jurer de s'acquitter d'obligations qui heurtaient profondément sa vision d'elle-même. Mais le jeu en valait la chandelle ! Assise à une petite table en face de lui, dans sa chambre, lui serrant légèrement les mains – en admettant qu'on puisse saisir légèrement la foudre –, elle s'était acharnée à lui apprendre à toucher son Han, l'essence même de la vie et de la magie chez les êtres nés avec le don.

Malgré des efforts méritoires, Richard ne sentait rien. Un phénomène étonnant en soi… Mais la minuscule étincelle que Nicci captait en lui suffisait à lui couper le souffle, la laissant souvent incapable de parler. Pour les avoir interrogées, l'air innocent, elle savait que les cinq autres formatrices n'avaient rien remarqué.

Même si elle ne parvenait pas à identifier ce que l'esprit et le corps de Richard avaient de si particulier, Nicci avait conscience que cela la troublait, traversant le bouclier d'habitude impénétrable de son indifférence. Avant de tuer cet homme, s'était-elle juré, il fallait qu'elle sache de quoi il s'agissait.

Bizarrement, il lui arrivait souvent d'avoir envie de le détruire avant d'avoir découvert la vérité…

Chaque fois qu'elle pensait avoir soulevé un morceau du voile – et donc être en mesure de prédire ce qu'il ferait dans une situation donnée –, Richard la prenait à contre-pied en agissant d'une façon totalement inattendue, voire contraire à tout ce qu'elle aurait pu postuler. Régulièrement, il réduisait en cendres le savoir qu'elle croyait avoir accumulé sur son étrange personnalité.

Désespérée, Nicci passait des heures seule dans sa chambre, persuadée que la réponse lui crevait les yeux, mais qu'elle ne parvenait pas à la voir. Une certitude l'habitait : la clé de l'énigme était un principe moral d'une importance démesurée. Mais bien qu'elle sût quoi chercher, elle tournait toujours en rond…

Toujours mécontent d'être prisonnier, Richard était devenu de plus en plus distant avec elle. À bout de nerfs, Nicci avait décidé de l'assassiner…

Un jour, alors qu'elle venait dans sa chambre pour ce qui aurait dû être leur dernière séance, il l'avait stupéfiée en lui offrant une rose très rare. Pis que tout, il lui avait fait ce présent avec un doux sourire,

et sans daigner lui offrir l'ombre d'une explication.

La fleur dans la main, elle avait seulement pu lâcher un : « Merci, Richard » du plus parfait ridicule. Ces roses venaient de parties du palais interdites à tous les étudiants, et où il n'aurait pas dû pouvoir s'introduire. Apparemment, il avait trouvé un moyen, et il ne craignait pas de le faire savoir à une de ses formatrices. Un comportement étonnant…

Tenant la fleur entre le pouce et l'index, Nicci s'était demandé s'il entendait lui rappeler, en lui offrant une rose interdite, qu'il était le messager de la mort, toujours plus menaçant qu'on pouvait le croire. Ou s'agissait-il d'un simple geste d'amitié, si aberrant que cela semblât ?

En tout cas, elle avait décidé de ne pas mettre son projet à exécution. Une fois encore, la nature même de Richard l'avait prise au dépourvu et contrainte à la prudence.

Les autres Sœurs de la Lumière avaient également des vues sur le nouvel étudiant. Pour Nicci, le don de Richard était de très loin sa caractéristique la moins remarquable et importante. Ce n'était pas l'avis de Liliana, une autre formatrice – une femme aux appétits dévorants et à l'intelligence limitée – qui avait décidé de voler le Han du jeune homme.

Une confrontation mortelle s'était ensuivie, et Liliana avait perdu. Les cinq formatrices survivantes et Ulicia, la chef des Sœurs de l'Obscurité, avaient été démasquées. Contraintes de fuir le palais, elles avaient fini par tomber entre les mains de Jagang.

À ce jour, Nicci ne savait toujours pas quelle vertu si particulière elle avait vu briller dans les yeux de Richard Cypher.

Pour elle, tout avait très mal tourné…

Dès que Nicci lâcha la « laisse », la gamine fraîchement débarrassée de ses poux courut se réfugier dans les bras de sa mère.

— Eh bien ? lança Kardeef, les poings plaqués sur les hanches. Tu en as fini avec tes petits jeux ? Il est temps que ces gens découvrent le véritable sens du mot « brutalité ».

Nicci sonda les yeux noirs de l'officier. Elle y lut du défi, de la colère et de la détermination – mais rien de commun avec ce qui brillait dans ceux de Richard.

La Maîtresse de la Mort se tourna vers les soldats.

— Vous deux, lança-t-elle à un duo de colosses, emparez-vous du commandant !

Les hommes écarquillèrent les yeux, et Kardeef s'empourpra de colère.

— Enfin, voilà le moment que j'attendais ! s'écria-t-il. Tu es allée trop loin, garce vêtue de noir !

Il se tourna vers ses hommes – deux mille guerriers aguerris – et désigna Nicci, dans son dos.

— Finissons-en avec cette sorcière folle !

Les six soldats les plus proches de Nicci dégainèrent leur arme. Comme tous les combattants de l'Ordre, ils étaient forts, très grands et terriblement rapides.

Nicci tendit simplement un poing vers le colosse qui s'apprêtait à propulser sur elle la lanière de son fouet – sans doute pour lui entraver les bras. Aussitôt, les magies Additive et Soustractive se combinèrent pour générer un éclair blanc si aveuglant que la lumière du soleil, en comparaison, parut soudain pâlichonne.

L'éclair fora dans la poitrine du soldat un trou du diamètre d'un melon. Un instant, avant que les organes du type se déversent par cet orifice, Nicci aperçut à travers les hommes qui se tenaient derrière le moribond.

L'odeur âcre de la fumée acide lui faisant picoter les yeux, la Maîtresse de la Mort entendit l'écho de sa foudre magique se répercuter jusque dans les champs de céréales environnants. Avant que sa première victime ait touché le sol, elle frappa trois autres soldats, arrachant à l'un d'eux un bras et une épaule qui allèrent s'écraser au milieu de la foule. Un autre fut coupé en deux, et la tête du dernier explosa dans une gerbe de sang et d'éclats d'os.

Alors que l'onde de choc du sortilège lui donnait le sentiment qu'une main invisible déchirait sa poitrine de l'intérieur, Nicci jeta un regard d'avertissement aux deux agresseurs survivants, qui continuaient d'avancer vers elle, couteau au poing. Comprenant qu'ils n'avaient aucune chance de s'en tirer, les soldats s'immobilisèrent.

Dans les rangs, des dizaines d'hommes reculèrent d'instinct alors que l'écho des quatre détonations – parfaitement distinctes pour Nicci, mais si rapprochées qu'elles n'en formaient qu'une aux oreilles de tous les témoins – faisait encore trembler les bâtiments.

— Et maintenant, dit Nicci aux soldats d'une voix étrangement douce (et de ce fait d'autant plus menaçante), si vous ne m'obéissez pas, je m'emparerai seule du commandant Kardeef. Mais bien entendu, j'aurais pris la précaution de vous tuer tous avant…

Pas un homme n'osa répondre.

— Exécutez mon ordre ou préparez-vous à mourir ! Je n'attendrai pas très longtemps…

Les soldats n'hésitèrent plus. Connaissant la Maîtresse de la Mort, ils savaient qu'elle ne se vantait pas.

Des dizaines d'hommes se jetèrent sur Kardeef, qui réussit de justesse à dégainer son épée. Familier des batailles rangées, il parvint à crier des ordres tout en ferraillant. Sans l'écouter, ses soldats l'encerclèrent. Plus d'un tomba raide mort, le cœur transpercé, mais

deux hommes parvinrent à sauter sur le dos du commandant et à immobiliser son bras droit.

D'autres vinrent les aider, et Kardeef, submergé par le nombre, fut bientôt désarmé, jeté à terre et solidement maintenu par des dizaines de mains.

— Que crois-tu faire, sorcière ? cria-t-il tandis que les soldats le remettaient debout.

Nicci approcha du commandant, qui avait les bras retournés dans le dos par deux hommes, et sonda calmement ses yeux écarquillés de fureur.

— Eh bien, j'exécute vos ordres, tout simplement.

— Que veux-tu dire, espèce de folle ?

La Maîtresse de la Mort sourit – pas parce qu'elle en avait envie, mais pour énerver encore plus l'officier.

— Que devons-nous faire de lui ? demanda un des soldats.

— Surtout, ne le frappez pas, parce que je veux qu'il soit conscient jusqu'au bout. Déshabillez-le et attachez-le sur la broche.

— La broche ? répéta l'homme, désorienté.

— Celle où rôtissaient les cochons que vous avez dévorés !

Nicci claqua des doigts, et les soldats commencèrent à dévêtir leur chef. Impassible, la Maîtresse de la Mort ne rata pas une miette du spectacle…

Devenus un butin comme les autres, l'uniforme et les précieuses armes de Kardeef disparurent prestement dans les rangs, où les soldats les plus féroces se les approprieraient, comme toujours dans ce genre de cas. Grognant sous l'effort, une dizaine d'hommes attachèrent Kardeef à la broche, que d'autres étaient allés chercher et qu'ils tenaient plaquée contre son dos.

Quand ce fut fait, Nicci se tourna vers les villageois.

— Le commandant Kardeef tenait à vous montrer à quel point nous pouvons être brutaux. Je vais exécuter ses ordres et vous faire voir un spectacle que vous n'oublierez jamais. (Elle se retourna vers les soldats.) Posez-le sur les flammes, qu'il rôtisse comme le porc qu'il est !

Les hommes obéirent, portant jusqu'au feu de cuisson le héros de la Petite Brèche et compagnon de longue date de Jagang.

Mais l'empereur, croyaient-ils savoir, les regardait à travers les yeux de Nicci, et il serait intervenu s'il avait désapprouvé la mise à mort du commandant. Celui qui marche dans les rêves était capable de forcer toutes les sœurs, y compris la Maîtresse de la Mort, à exécuter ses volontés, si dégradantes qu'elles fussent en certaines occasions…

Bien entendu, ils ignoraient que Jagang, pour une raison inconnue,

n'avait pas accès à l'esprit de Nicci en ce moment.

Quand elle fut mise en place dans ses supports de pierre, des deux côtés de la fosse à feu, la broche oscilla un moment à cause du poids de Kadar. Puis elle se stabilisa, et le commandant, saucissonné comme un vulgaire quartier de viande, bénéficia d'une vision privilégiée sur les bûches et les boulets de charbon chauffés au rouge disposés sous son ventre.

Bien que les flammes ne fussent pas très vives, sa chair ne tarda pas à roussir. Sous le regard incrédule des villageois, Kadar se tortilla entre ses liens et cria à ses hommes de le détacher. Voyant qu'ils ne bronchaient pas, il les menaça de punitions qu'il ne serait plus jamais en mesure de leur infliger.

Enfin conscient qu'il était perdu, il se tut et mobilisa son énergie sur une tâche impossible : tenter de contrôler la terreur qui l'envahissait.

Campée devant les villageois, Nicci tendit nonchalamment un pouce dans son dos.

— Voilà une belle illustration de la cruauté de l'Ordre Impérial, dit-elle d'un ton neutre. Pour prouver à d'insignifiants paysans comme vous qu'ils n'ont pas de pitié à attendre de l'empereur, nous faisons aujourd'hui rôtir vif un héros de guerre qui a maintes fois prouvé sa valeur et qui a consacré sa vie à servir loyalement la cause de son maître. Comprenez-vous, à présent, que rien ne nous arrête ? Nous luttons pour le bien de tous, et cet idéal est plus important que n'importe quel individu, fût-il l'un des meilleurs d'entre nous. Maintenant, mes bonnes gens, pensez-vous encore que nous vous épargnerons si vous refusez de contribuer au glorieux effort commun ?

— Non, maîtresse, murmurèrent presque tous les villageois.

Dans le dos de Nicci, Kardeef hurla de douleur. Jouant en vain sa dernière carte, il cria ensuite à ses hommes de le détacher et de tuer la sorcière démente.

Pas un soldat ne broncha. À voir les visages de ces soudards, on eût même pu douter qu'ils aient entendu leur ancien chef. Pour eux, la compassion n'existait pas. Il n'y avait que la vie et la mort, et pour qu'ils continuent à vivre, Kadar Kardeef devait mourir.

Alors que les minutes passaient lentement, Nicci garda les yeux rivés sur la foule. Le commandant était assez haut au-dessus des flammes, mais elles reprenaient de la vigueur, car un soldat se chargeait de les attiser. De temps en temps, une bourrasque venait chasser leur chaleur, offrant au supplicié un répit illusoire. Son calvaire serait plus long, mais l'issue restait inévitable.

Nicci ne demanda pas qu'on ajoute du bois et du charbon dans la fosse. Elle avait tout son temps…

Bientôt, les villageois et certains soldats plissèrent le nez, car

l'odeur de poils brûlés devenait insupportable. La peau de la poitrine et du ventre de Kadar, d'abord rouge vif, commença à noircir. Au bout d'un quart d'heure, elle se craquela puis explosa. Et tout ce temps, le commandant avait crié de douleur…

La puanteur, bizarrement, fut remplacée par une appétissante odeur de viande rôtie.

Quand il sentit que la fin approchait, Kadar implora sa tortionnaire. Criant son nom, il la supplia d'en finir en l'achevant ou en le libérant. Alors qu'il pleurnichait comme un enfant, Nicci caressa l'anneau d'or qui transperçait sa lèvre inférieure. La voix du moribond la dérangeait à peine plus que le bourdonnement d'une mouche.

La fine couche de graisse qui couvrait les muscles de Kadar commença à fondre. Ravivées par ce combustible, les flammes crépitèrent et lui léchèrent le visage.

— Nicci ! hurla Kadar. (Sachant que ses suppliques tombaient dans l'oreille d'une sourde, il ne tenta plus de dissimuler ses véritables sentiments.) Immonde salope ! Tu méritais toutes les horreurs que je t'ai infligées !

La Maîtresse de la Mort se tourna vers le commandant et croisa froidement son regard voilé par la douleur et la terreur.

— C'est vrai, je les méritais… Dites bonjour pour moi au Gardien, Kadar.

— Tu lui diras bientôt toi-même ! Quand Jagang saura ce que tu as fait, il te taillera en pièces de ses mains. Tu seras bientôt dans le royaume des morts, en face du Gardien !

Une fois encore, les paroles de Kadar n'eurent pas plus d'importance, pour Nicci, que le bourdonnement d'un insecte.

Le front ruisselant de sueur, les villageois continuaient d'assister à l'atroce spectacle. Sans que la Maîtresse de la Mort ait eu besoin de le leur dire, ils savaient qu'elle ne les autoriserait pas à s'en détourner. Ainsi, s'ils envisageaient un jour de désobéir à l'Ordre, leur imagination leur infligerait un châtiment dix fois pire que tout ce que Nicci pouvait leur faire.

Seuls les jeunes garçons semblaient plus fascinés que révulsés. Nicci remarqua qu'ils échangeaient sans cesse des regards appréciateurs. Les tortures de ce genre étaient une vraie petite fête pour un esprit enfantin. Un jour, ces gamins feraient de très bons combattants pour l'Ordre – si leur cerveau ne se développait pas trop.

Nicci croisa le regard de la petite pouilleuse, et la haine qu'elle lut dans ses yeux lui coupa le souffle. Même si elle avait détesté qu'on lui plonge la tête dans l'eau et qu'on la lui savonne sans douceur, cette expérience ne l'avait pas privée de la certitude de vivre dans un monde merveilleux et d'être quelqu'un de très spécial. À présent, elle avait perdu sa candeur.

Très droite, le torse bombé, Nicci reçut de plein fouet la haine de l'adolescente. Événement rare pour elle, elle eut le sentiment de vivre une expérience très forte…

Cette petite idiote ne se doutait pas que le commandant Kardeef rôtissait à sa place sur les flammes !

Quand il cessa enfin de crier, Nicci détourna les yeux de la gamine et s'adressa à la foule :

— Le passé est mort. Désormais, votre destin est lié à celui de l'Ordre Impérial. Si vous ne vous rachetez pas en contribuant à la cause commune, je reviendrai…

Personne ne douta qu'elle disait vrai. Et tous n'avaient plus qu'un désir : ne jamais la revoir !

Un soldat, les bras le long du corps et les mains tremblantes, approcha de Nicci d'un pas d'automate. À l'évidence, il souffrait atrocement.

— Je veux que tu rentres, ma petite chérie, dit-il d'une voix qui n'était pas vraiment la sienne. Et sans tarder !

Jagang !

Contrôler l'esprit des gens dépourvus de pouvoir lui coûtait beaucoup, pourtant il tenait fermement le soldat sous son emprise. S'il avait pu s'introduire dans la tête de Nicci et lui imposer sa volonté, il n'aurait pas trahi son impuissance en recourant à un intermédiaire.

La Maîtresse de la Mort ignorait pourquoi il ne pouvait soudain plus l'atteindre. Mais ce n'était pas la première fois que ça arrivait, et elle savait que ça ne durerait pas. Tôt ou tard, il la reprendrait entre ses griffes.

— Vous êtes en colère contre moi, Excellence ?

— À ton avis ?

— Eh bien, puisque Kadar était meilleur que vous au lit, j'ai pensé que vous seriez content d'en être débarrassé.

— Reviens immédiatement auprès de moi ! C'est compris ? Immé diatement !

— Comme il vous plaira, Excellence…

Nicci tendit la main, dégaina le coutelas que l'homme portait à la ceinture et le lui enfonça dans le ventre. Grognant sous l'effort, elle fit remonter lentement la lame, coupant en deux tous les organes vitaux de sa victime.

En attendant que sa calèche ait fait le tour de la place pour la reprendre, Nicci regarda le soldat agoniser à ses pieds. À son avis, le véritable propriétaire de ce corps ne saurait jamais ce qui lui était arrivé, car le rictus de Jagang flotta jusqu'au bout sur les lèvres de la future charogne.

Celui qui marche dans les rêves ayant besoin d'un esprit *vivant* pour se manifester, la Maîtresse de la Mort aurait la paix pendant un

bon moment.

Quand la calèche fut arrivée, un soldat se précipita pour ouvrir la portière. Montant sur le marchepied, Nicci se retourna vers les villageois et se redressa de toute sa taille pour que tout le monde la voie bien.

— N'oubliez jamais cette journée où Jagang le Juste épargna vos misérables vies. Le commandant vous aurait massacrés. À travers moi, l'empereur vous a montré l'étendue de sa compassion. Parlez autour de vous de la sagesse et de la bonté de Jagang le Juste, et je ne serai jamais contrainte de revenir.

Tous les villageois murmurèrent qu'ils chanteraient les louanges de l'empereur.

— Devons-nous ramener avec nous la dépouille du commandant ? demanda un capitaine.

Ce fidèle second de Kardeef portait à présent son épée au côté. Comme pour les légumes, le destin de la loyauté était de se faner, puis de pourrir et de puer insupportablement.

— Alors qu'il n'a pas fini de rôtir ? Non, laissez-le ici, à titre d'exemple. À part lui, tout le monde rentre avec moi à Fairfield.

— À vos ordres, répondit l'homme.

Il fit signe aux soldats d'aller récupérer leurs montures.

Nicci se pencha en avant et s'adressa au cocher.

— L'empereur veut me voir. Bien qu'il n'ait rien précisé à ce sujet, je suppose qu'il aimerait que tu ne traînes pas en chemin.

La Maîtresse de la Mort s'assit sur la banquette, le dos bien droit. Quand la calèche s'ébranla, elle se retint à l'encadrement de la fenêtre pour ne pas être trop secouée tant que le véhicule n'aurait pas fini de traverser la place au sol dur et irrégulier.

Dès que l'attelage eut rejoint la route, les choses s'arrangèrent assez pour que la passagère se détende un peu. Filtrant par la fenêtre, un rayon de soleil venait caresser la place vide, en face d'elle. Quand la calèche négocia un virage serré, il changea de place, sautant sur ses genoux comme un chat désireux de recevoir son content de caresses.

Des soldats en uniforme noir chevauchaient devant, derrière et sur les flancs de la calèche, soulevant une impressionnante colonne de poussière.

Pour l'instant, Nicci n'avait rien à craindre de Jagang. Et bien qu'elle voyageât avec deux mille hommes, elle se sentait seule, comme d'habitude. Mais bientôt, la douleur viendrait remplir son terrible vide intérieur.

Elle n'éprouvait ni joie ni angoisse. Parfois, elle se demandait pourquoi elle ne ressentait rien, à part le besoin de souffrir.

Alors que la calèche la conduisait vers Jagang, elle pensa à un autre homme, tentant de se rappeler toutes les occasions où elle l'avait croisé.

Elle revit chacune de ses rencontres avec Richard Cypher. Ou plutôt Richard Rahl, puisqu'il était maintenant connu sous ce nom, y compris par l'empereur.

Elle se souvint de ses yeux gris.

Jusqu'à ce fameux jour, elle n'avait jamais cru qu'un être pareil pût exister. Depuis, chaque fois qu'elle pensait à lui, comme à présent, un désir obsédant la torturait.

L'irrépressible envie de le détruire.

Chapitre 9

De grandes tentes aux couleurs criardes couvraient les collines tout autour de Fairfield. Pourtant, malgré les rires, les cris, les échos des chansons et les beuglements paillards, il ne s'agissait pas du campement d'une fête foraine géante, mais du cantonnement d'une armée d'occupation. Le pavillon de l'empereur et ceux de sa suite imitaient le style très particulier des habitations d'un peuple de nomades d'Altur'Rang, le pays natal de Jagang – mais leur beauté et leur luxe allaient très au-delà des antiques traditions. Bien plus imaginatif que n'importe quel chef tribal, le maître de l'Ordre Impérial créait chaque jour son propre héritage culturel, et rien n'imposait de limites à sa fantaisie.

Tout autour de la ville, aussi loin que Nicci pouvait voir, se dressaient les tentes beaucoup plus petites (et ô combien plus crasseuses !) des soldats. Très souvent en peau de bête, mais parfois en toile huilée, elles n'avaient qu'un point commun : une totale absence d'uniformité.

Après la mise à sac, les soudards avaient disposé tout autour de leurs « résidences » de magnifiques fauteuils revêtus de velours dérobés dans les maisons huppées de la capitale. Le contraste était si frappant qu'on aurait pu croire à de l'humour volontaire, mais les subtilités de ce genre, Nicci avait payé pour le savoir, passaient bien au-dessus de la tête des guerriers de l'Ordre. Quand l'armée lèverait le camp, ces remarquables pièces d'ameublement, trop encombrantes pour être emportées, seraient transformées en petit bois ou laissées à pourrir sur place.

Les chevaux étaient attachés à des piquets un peu partout dans le campement. Quelques-uns, plus chanceux, avaient droit à des enclos de fortune. Le bétail, en revanche, était systématiquement parqué dans des zones clôturées.

Les chariots stationnaient au hasard, comme si on les avait simplement laissés là où on avait trouvé de la place. Si une partie de ces véhicules appartenait aux civils qui suivaient l'armée en campagne, la majorité transportait du matériel militaire ou des vivres. En revanche, l'Ordre ne voyageait avec pratiquement aucune machine de guerre, car les sorciers ralliés à sa cause remplaçaient avantageusement les balistes et autres catapultes.

Alors que des nuages bas accentuaient la pénombre du crépuscule,

l'air charriait une épouvantable odeur d'excréments humains et animaux. Les champs naguère luxuriants qui entouraient Fairfield n'étaient désormais plus que des latrines géantes.

Les deux mille hommes revenus avec Nicci s'étaient déjà volatilisés, avalés en quelques minutes par le campement tentaculaire.

Malgré le vacarme insupportable et l'anarchie apparente, il régnait un certain ordre dans les camps de l'armée impériale. Il existait bel et bien une chaîne de commandement, et les officiers, comme tous les militaires, attribuaient des missions et distribuaient des corvées. Tandis que certains hommes s'occupaient de leurs armes et de leur équipement – par exemple en plongeant leurs cottes de mailles dans des tonneaux remplis d'un mélange de sable et de vinaigre qui les débarrasserait de la rouille –, d'autres s'affairaient autour des feux de cuisson. Une petite armée d'artisans réparaient les armes ou découpaient du cuir pour fabriquer de nouvelles bottes. Dans tous les coins, des médecins soignaient les petites misères des soldats, et des arracheurs de dents les faisaient hurler de douleur. Des mystiques de tout poil déclamaient des litanies censées conjurer les démons et proposaient leurs douteux services à toutes les âmes tourmentées.

Leur service achevé, des soldats se réunissaient par petits groupes pour jouer aux dés et se soûler. Les civils qui les accompagnaient se mêlaient parfois à ces divertissements. Les prisonniers aussi, mais jamais de leur plein gré…

Même au cœur de cette multitude, Nicci se sentait seule, et l'absence de Jagang dans son esprit accentuait cette impression. Elle ne se plaignait pas d'être abandonnée, car elle n'accueillait jamais avec plaisir ce « visiteur », mais être *totalement* isolée avait quand même quelque chose de déconcertant.

Quand celui qui marche dans les rêves investissait ses pensées, elle ne pouvait rien lui dissimuler, y compris les détails les plus intimes de sa vie. Tapi dans un coin de sa tête, il voyait et entendait tout : chaque parole prononcée, la moindre idée fugitive et le plus petit désir secret. Il savait ce qu'elle mangeait, combien de fois par jour elle s'éclaircissait la gorge ou toussait, et la suivait même dans les toilettes. Avec lui, on était jamais seul ! Une intrusion totale et sans limites…

La plupart des sœurs n'avaient pas résisté à ce harcèlement. Pis que tout, si Jagang plantait en permanence ses griffes dans le cerveau de ses proies, on ne savait jamais quand il était concentré sur soi. Parfois, on pouvait l'insulter copieusement et ne pas recevoir de châtiment, parce que son attention était ailleurs. En d'autres occasions, une simple mauvaise pensée à son sujet suffisait à s'attirer de terribles représailles.

Comme ses compagnes, Nicci souffrait de sentir les griffes de Jagang fouailler son âme. Chez elle, cependant, il arrivait qu'elles se

retirent, et aucune autre sœur captive n'avait cette chance. Bien sûr, cela ne durait pas, et la Maîtresse de la Mort ignorait pourquoi elle avait ce privilège, mais le plus infime répit était toujours bon à prendre…

Slalomer en calèche entre les tentes et les feux de camp étant impossible, Nicci sortit du véhicule et entreprit de gravir la colline à pied. Bien entendu, les soldats se firent un devoir de multiplier sur son passage les regards lubriques et les remarques paillardes. Très bientôt, supposa-t-elle, ces soudards pourraient disposer d'elle comme ils l'entendaient. Car après ce qu'elle avait fait, l'empereur devait bouillir d'impatience de lui infliger une punition mémorable.

Jagang envoyait régulièrement les sœurs « servir sous les tentes », comme il disait. Parfois pour les châtier, mais plus souvent encore afin de leur montrer qu'elles étaient des esclaves soumises à ses moindres caprices.

Là encore, Nicci était une exception. L'empereur la réservait pour son seul amusement et celui des rares officiers – comme Kadar Kardeef – qu'il jugeait dignes de la partager avec lui. Les autres sœurs enviaient ce privilège à la Maîtresse de la Mort. Les imbéciles ! Malgré ce qu'elles pensaient, être l'esclave personnelle de Jagang n'avait rien d'une sinécure. Servir sous les tentes non plus, mais ça durait en moyenne une ou deux semaines, et on était relativement tranquille après. Si cruel qu'il fût, l'empereur restait un chef lucide, et il mesurait trop la valeur des sœurs – ou plutôt, de leur pouvoir – pour ne pas les ménager un peu.

Nicci ne bénéficiait pas de ce régime de faveur. Assez récemment, elle avait été séquestrée pendant deux mois dans la chambre de Jagang, qui désirait l'avoir à sa disposition à toute heure du jour ou de la nuit. Les soldats du rang brutalisaient les sœurs, mais ils prenaient garde à ne pas dépasser certaines limites. Jagang et ses amis, eux, ne s'imposaient aucune restriction.

De temps en temps, fou de rage contre elle – avec ou sans raison –, l'empereur condamnait Nicci à un mois de service sous les tentes. « Pour te donner une leçon, ma petite chérie », disait-il invariablement à ces moments-là. Imperturbable, la Maîtresse de la Mort inclinait la tête et acceptait avec grâce une punition qu'elle trouvait moins pénible, tout compte fait, que son lot quotidien d'humiliation et de souffrance. Alors qu'elle s'apprêtait à sortir, Jagang la rappelait et, à contrecœur, annulait le châtiment.

Dès le début, Nicci avait bénéficié d'un statut et d'une autonomie que les autres sœurs lui enviaient. Sans jamais avoir rien fait pour cela, elle était sortie des rangs de l'infâme troupeau de prisonnières.

Selon Jagang, qui lisait leurs pensées, les sœurs l'avaient surnommée la « reine esclave ». Cette confidence était sans doute

censée faire plaisir à Nicci – à la manière très particulière de l'empereur, bien entendu. Mais pour être honnête, ce titre douteux la laissait aussi indifférente que de se savoir appelée « Maîtresse de la Mort. »

Pour l'instant, elle flottait tel un grand lys dans une mare d'hommes crasseux et puants. Cherchant à être le moins désirables possible, certaines sœurs se négligeaient et finissaient par empester autant que les soldats. Une tactique dégradante qui ne leur apportait pas grand-chose. À quoi servait de vivre en permanence dans la terreur, puisqu'elles n'avaient aucune influence sur ce que décidait Jagang ? Prendre les choses comme elles venaient, voilà ce qu'il fallait faire !

Nicci continuait à porter ses fins chemisiers noirs suggestifs et elle ne cachait jamais ses longs cheveux blonds sous un châle. Autant que cela se pouvait, elle agissait comme une femme libre. Les mauvais traitements de Jagang l'indifféraient, et il le savait. Du coup, comme Richard pour elle, Nicci était une énigme aux yeux de l'empereur.

De plus, elle le fascinait. Si cruel qu'il se montrât avec elle, il gardait en permanence une sorte de… quant-à-soi. Quand il la tourmentait, elle s'abandonnait à sa brutalité, comme si elle pensait la mériter. Et lorsque la souffrance éveillait quelque chose dans les profondeurs de son âme déserte, il reculait en sursaut et cessait de la torturer.

Pareillement, quand il menaçait de la tuer, Nicci attendait calmement qu'il le fasse, parce qu'elle se savait indigne de vivre. Devant cette réaction, Jagang levait aussitôt la sentence.

La profonde sincérité des réactions de Nicci garantissait sa sécurité – tout en la mettant en permanence en danger. En quelque sorte, elle était une biche perdue parmi des loups et protégée par le manteau de son indifférence. Dans la nature, la biche s'attirait des malheurs parce qu'elle tentait de fuir. Sur ce plan, Nicci ne risquait rien, puisqu'elle ne voyait pas sa captivité comme une atteinte à ses intérêts. Rien de plus logique, en vérité, considérant qu'elle n'en avait aucun ! En plusieurs occasions, elle avait eu la possibilité de s'évader, mais n'en avait rien fait. Plus que tout le reste, cette apparente résignation fascinait Jagang…

Parfois, il semblait même la courtiser dans toutes les règles de l'art. Qu'éprouvait-il exactement pour elle ? Elle n'en savait rien, et n'avait jamais cherché à le découvrir. À certains moments, l'empereur semblait se soucier d'elle, et il lui arrivait même – très rarement – de lui témoigner quelque chose qui ressemblait à de l'affection. D'autres fois, lorsqu'elle partait en mission, il semblait heureux à l'idée d'être débarrassé d'elle pour un moment.

Intriguée par le comportement paradoxal de Jagang, Nicci se

demandait de temps en temps s'il ne se croyait pas amoureux d'elle. Si grotesque que parût cette idée, elle ne lui faisait ni chaud ni froid, même dans le cas improbable où elle aurait été exacte.

Cela dit, elle doutait que Jagang fût capable d'aimer. Très probablement, il ignorait jusqu'au sens de ce mot, et le concept qu'il recouvrait devait lui passer largement au-dessus de la tête.

Nicci, en revanche, en savait bien trop long sur le sujet…

Alors qu'elle approchait du pavillon de Jagang, un soldat barra le chemin de la Maîtresse de la Mort. Un sourire idiot sur les lèvres, il la regarda, sûrement convaincu d'être trop impressionnant et menaçant pour qu'elle refuse son « invitation ». Nicci aurait pu s'en débarrasser en mentionnant que Jagang l'attendait impatiemment. Ou utiliser son pouvoir pour le foudroyer sur place. Sans broncher, elle se contenta de regarder le crétin aviné. Comme elle le prévoyait, cette réaction le déconcerta. En général, les hommes mordaient à l'hameçon uniquement quand l'appât se tortillait. La voyant rester de marbre, le type se rembrunit, marmonna des insultes puis s'en alla d'un pas traînant.

Nicci continua son chemin vers le pavillon de l'empereur.

Les tentes en peau de mouton des nomades d'Altur'Rang, avant tout fonctionnelles, étaient en général assez petites. La version imaginée par Jagang, ovale plutôt que ronde, était considérablement plus grande. Doté de trois poteaux centraux pour soutenir son toit à faîtes multiples, le pavillon – car c'était bien ainsi qu'il fallait l'appeler – était composé de panneaux de peau de bête ornés de riches broderies. Sur toute la circonférence, à l'endroit de la jointure entre les cloisons et le toit, pendaient des banderoles multicolores qui permettaient d'identifier de loin le palais ambulant de l'empereur. Et bien entendu, sur chaque faîte, des bannières rouges et des fanions jaunes battaient fièrement au vent – quand il y en avait, ce qui n'était pas le cas ce soir-là.

À l'extérieur, une femme battait des petits tapis enrichis de fils d'or accrochés à un des filins du pavillon.

D'une main qui ne tremblait pas, Nicci écarta le lourd rabat orné d'écussons d'or et de médaillons d'argent. Sous le pavillon, des esclaves s'affairaient. En silence, ils nettoyaient les tapis qui couvraient le sol, époussetaient les précieuses céramiques exposées sur les meubles coûteux et s'assuraient fébrilement du bon état des centaines de coussins colorés disposés sur toute la circonférence de la fastueuse résidence.

Des tentures brodées de motifs traditionnels d'Altur'Rang divisaient l'espace en « pièces » toutes assez grandes pour qu'on y organise un petit banquet. Dans le toit, quelques ouvertures couvertes d'un tissu vaporeux laissaient filtrer juste ce qu'il fallait de lumière

pour qu'on y voie sans devoir plisser les yeux. Partout, des lampes et des candélabres attendaient de prendre le relais quand la nuit serait tombée.

Nicci ne se soucia pas des regards que lui jetèrent les deux gardes postés à l'entrée et les esclaves dérangés en plein travail. Dans cette première salle, exactement au centre, se dressait le trône de Jagang tendu de velours rouge. L'empereur donnait parfois ses audiences ici, mais aujourd'hui, le siège était vide. Sans hésiter ni blêmir, à l'inverse des autres femmes invitées par Jagang dans ses quartiers privés, Nicci traversa le pavillon pour gagner la chambre à coucher impériale.

Un jeune esclave de seize ou dix-sept ans, agenouillé devant la tenture de séparation, brossait frénétiquement le tapis posé devant l'entrée de la pièce. Sans croiser le regard de Nicci, il l'informa que Son Excellence n'était pas ici pour l'instant.

Ce jeune homme appelé Irwin avait le don et il résidait naguère au Palais des Prophètes, où on le préparait à devenir un sorcier. Désormais, il faisait le ménage et vidait les pots de chambre. La mère de Nicci aurait trouvé cela très moral…

Jagang pouvait être n'importe où… En train de boire et de jouer avec ses hommes, en pleine inspection des troupes, occupé à étudier les nouveaux prisonniers, pour choisir ceux et celles qui le serviraient…

… Ou en grande conversation avec le second de Kadar Kardeef !

Nicci aperçut trois sœurs recroquevillées dans un coin de la chambre. Comme elle, ces femmes étaient les esclaves de l'empereur. En approchant, la Maîtresse de la Mort vit qu'elles s'échinaient à réparer une longue entaille, dans la cloison.

— Sœur Nicci ! s'écria Georgia en se levant d'un bond, l'air soulagé. Nous nous demandions si vous étiez encore vivante. Après si longtemps sans vous voir, nous redoutions que… eh bien…

Nicci étant une Sœur de l'Obscurité dévouée au Gardien, le maître du royaume des morts, elle s'étonna que trois Sœurs de la Lumière se soient inquiétées pour elle. À vrai dire, elle avait quelques doutes sur leur sincérité, mais ces idiotes pensaient peut-être que la captivité rapprochait toutes les sœurs, quelle que soit leur obédience. De plus, informées que Nicci bénéficiait d'un « régime de faveur », elles brûlaient sans doute d'envie d'être dans ses petits papiers.

— J'étais en mission pour Son Excellence.

— Bien sûr…, souffla Georgia en baissant la tête.

Ses deux compagnes, Rochelle et Aubrey, poussèrent sur le côté un sac plein d'ornements en os, se dégagèrent des longueurs de fil de lin enroulées autour de leurs chevilles et se levèrent à leur tour. Comme Georgia, elles inclinèrent humblement la tête. À l'évidence, ces trois crétines tremblaient de peur devant ce qu'elles croyaient être la

favorite de Jagang.

— Sœur Nicci, dit Rochelle, Son Excellence est très en colère.

— Il est même fou de rage, renchérit Aubrey. Il a frappé les cloisons à grands coups de couteau en hurlant que vous étiez allée trop loin, cette fois !

Nicci se contenta de foudroyer du regard les trois pleurnicheuses.

— Nous voulions vous avertir, ajouta Aubrey, pour que vous soyez prudente.

Comme s'il n'était pas déjà bien trop tard pour ça ! pensa la Maîtresse de la Mort, pleine de mépris.

Voir des femmes plusieurs fois centenaires dans un tel état de frayeur la révulsait.

— Où est Jagang ? demanda-t-elle simplement.

— Il a transféré ses quartiers dans un grand domaine, un peu à l'extérieur de la ville, répondit Aubrey.

— L'ancien ministère de la Civilisation, précisa Rochelle.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? Son pavillon ne lui plaisait plus ?

— Pendant votre absence, il a décidé qu'un empereur avait besoin d'une résidence appropriée.

— Appropriée à quoi ?

— Eh bien, un lieu qui montre son importance au monde entier…

— Oui, dit Aubrey, c'est exactement ça. Il a également ordonné qu'on lui construise un immense palais en Altur'Rang.

— Il voulait s'installer au Palais des Prophètes, rappela Rochelle, mais il a été détruit. Ça lui a probablement donné envie de se faire bâtir la résidence la plus somptueuse qui ait jamais existé.

— Foutaises ! lâcha Nicci. Il désirait vivre au Palais des Prophètes à cause du sortilège qui empêchait de vieillir. Le reste ne l'intéressait pas.

Les trois Sœurs de la Lumière haussèrent les épaules pour signifier qu'elles n'en savaient pas plus. Nicci, elle, commençait à deviner ce que Son Excellence mijotait.

— Donc, il est là-bas ? Que peut-il y faire ? Apprendre enfin à manger avec des couverts ? Apprécier la douceur de la vie entre des murs douillets ?

— Il nous a simplement dit qu'il changeait de résidence, répondit Georgia. Et il a emmené avec lui toutes les sœurs assez jeunes et belles pour… Enfin, vous me comprenez… Nous sommes chargées d'entretenir le pavillon, au cas où il aurait envie d'y revenir.

Apparemment, rien n'avait changé dans la vie de l'empereur, à part le décor…

Nicci soupira d'agacement. N'ayant plus sa calèche, elle serait

obligée de faire le chemin à pied.

— Bien, comment va-t-on à ce domaine ?

Quand Aubrey lui eut donné les informations idoines, la Maîtresse de la Mort remercia les trois idiotes et fit mine de partir.

— Sœur Alessandra a disparu, dit Georgia d'un ton dégagé qui sonnait atrocement faux.

Nicci s'arrêta et se retourna.

Elle étudia attentivement sœur Georgia. D'âge moyen – en appa rence –, cette femme se dégradait un peu plus chaque fois qu'elle la voyait. En guise de vêtements, elle portait des haillons dont elle semblait se rengorger, comme s'il s'était agi d'un glorieux uniforme. Ses cheveux grisonnants auraient pu lui conférer une certaine dignité, mais ils n'avaient à l'évidence pas vu une brosse, et encore moins un morceau de savon, depuis des semaines. Selon toute probabilité, eux aussi grouillaient de poux.

Certaines femmes, sous le prétexte qu'elles vieillissaient, prenaient plaisir à devenir les souillons qu'elles avaient secrètement rêvé d'être pendant toute leur vie. Oui, sœur Georgia semblait se réjouir de sa décrépitude…

— Comment ça, disparu ? Vous voulez dire qu'elle est morte ?

Georgia écarta les mains en signe d'impuissance, mais Nicci devina qu'elle jubilait intérieurement.

— Nous ne savons pas ce qui est arrivé. Elle s'est volatilisée, c'est tout.

— Je vois…

— Exactement au moment où la Dame Abbesse aussi a disparu, ajouta Georgia avec une innocence ridiculement mal feinte.

Nicci ne gratifia même pas les trois imbéciles d'un froncement de sourcils étonné.

— Que fichait Verna ici ?

— Pas Verna, sœur Nicci, dit Rochelle. Annalina…

Georgia foudroya la pauvre fille du regard, car elle venait de lui gâcher tous ses effets. C'était vraiment dommage, quand il s'agissait d'une surprise de taille. Comme tout le monde, jusqu'à très récemment, Nicci devait penser que la précédente Dame Abbesse était morte…

De fait, après son départ précipité du Palais des Prophètes, elle avait entendu parler des funérailles d'Anna et de Nathan célébrées une nuit durant par les sœurs, les novices et les apprentis sorciers.

Connaissant Anna, Nicci se douta immédiatement qu'il devait s'agir d'une de ces mystifications dont elle était friande. Cela dit, celle-là restait quand même hors du commun…

Les trois Sœurs de la Lumière souriaient d'aise, ravies de jouer au petit jeu des ragots à rallonge.

— Donnez-moi les détails importants, dit Nicci, leur gâtant le plaisir. Pour la version longue, je n'ai pas le temps. Sauf si vous avez envie de voir revenir Jagang, parce qu'il se sera lancé à ma recherche.

Rochelle et Aubrey blêmirent.

Georgia décida que ce n'était plus l'heure de jouer.

— Anna est venue dans le camp pendant votre absence. Et elle a été capturée.

— Pourquoi s'est-elle jetée entre les griffes de l'empereur ?

— Pour nous convaincre de fuir avec elle, dit Rochelle d'une voix qui tremblait un peu. Elle nous a raconté des histoires absurdes au sujet des Carillons, qui arpentaient prétendument le monde et neutralisaient la magie. Des fadaises ! Comment a-t-elle pu penser que nous les goberions ?

— Ainsi, c'est ce qui est arrivé…, murmura Nicci.

Ce n'étaient pas des fadaises, bien au contraire ! Dans son esprit, les pièces du puzzle se mettaient enfin en place. Les autres sœurs, contrairement à elle, n'avaient pas le droit d'utiliser leur pouvoir. Du coup, elles ne s'étaient pas aperçues que la magie fonctionnait mal pendant un moment.

— Selon elle, en tout cas, dit Georgia.

Distraite, Nicci ne se rendit même pas compte que cette phrase faisait écho à sa dernière remarque.

— Une défaillance de la magie, raisonna-t-elle tout haut. Et Anna avait compris que ça empêcherait celui qui marche dans les rêves de contrôler vos esprits.

C'était sans doute pour ça que Jagang, par moments, ne parvenait pas à entrer dans sa tête.

— Mais si les Carillons sont dans notre monde…

— *Étaient*, corrigea Georgia. Même si Anna ne nous a pas raconté n'importe quoi, ils ont été bannis depuis. Son Excellence nous contrôle à sa guise, j'ai le plaisir de le dire, et tout ce qui concerne la magie est redevenu normal.

Nicci lut dans le regard des trois femmes qu'elles se demandaient si Jagang les écoutaient à l'instant même. Mais si tout était redevenu comme avant, il aurait dû être dans son esprit. Donc, ce qu'elle venait de prendre pour une explication n'en était pas une.

— Si je comprends bien, la Dame Abbesse a commis une erreur, et Jagang en a profité pour la capturer ?

— Pas exactement…, fit Rochelle, un peu mal à l'aise. Sœur Georgia est allée prévenir les gardes. Nous avons livré Anna à l'empereur, comme notre devoir nous l'imposait.

Nicci éclata de rire.

— Ses chères Sœurs de la Lumière ? Comme c'est amusant ! Alors que les Carillons la privaient de son pouvoir, elle a risqué sa vie pour

sauver vos misérables existences, et vous l'avez trahie ? C'est bien de vous, vraiment…

— Il le fallait ! se défendit Georgia. Son Excellence aurait voulu que nous agissions ainsi. Nous sommes destinées à servir. Fuir aurait été stupide. Nous savons où est notre place.

— Pour ça, oui, lâcha Nicci.

Elle dévisagea les trois fausses saintes qui avaient pendant des siècles prétendu servir le Créateur et se dévouer à Sa Lumière.

— Vous auriez fait comme nous, dit Aubrey. Si nous n'avions pas agi, Son Excellence se serait vengé sur nos compagnes. Nous avons fait ce qu'il fallait pour protéger les autres sœurs, et vous êtes dans le lot, soit dit en passant. Il était impossible de ne penser qu'à nous ou à Anna.

Nicci sentit sa bonne vieille indifférence reprendre le dessus.

— Bon ! vous avez trahi la Dame Abbesse… Mais pour commencer, pourquoi pensait-elle pouvoir vous libérer ? Elle devait savoir que les Carillons finiraient par être bannis. Qu'avait-elle prévu pour le moment où Jagang aurait de nouveau accès à vos esprits ?

— Il l'a toujours eu, dit Aubrey. Anna voulait nous farcir la tête d'idées ridicules. Mais nous ne sommes pas idiotes, et la suite de son histoire était encore plus absurde !

— Quelle suite ?

— Elle a tenté de nous faire gober des idioties au sujet d'un lien avec Richard Rahl, lâcha Georgia, rouge d'indignation à cette seule idée.

Nicci dut faire un effort pour continuer à respirer régulièrement.

— Un lien ? Quelle est cette nouvelle folie ?

— Selon elle, jurer allégeance à Richard aurait suffi à nous protéger des intrusions mentales de Jagang.

— Comment ?

— Eh bien, ce lien est censé interdire à l'empereur de s'introduire dans l'esprit des gens. Mais nous ne sommes pas candides au point de croire une chose pareille.

— Comment fonctionne ce lien ? demanda Nicci. Je n'y comprends rien…

Pour empêcher ses mains de trembler, elle les plaqua sur ses hanches.

— Richard l'aurait hérité d'un de ses ancêtres. Pour en bénéficier, disait Anna, il suffit de jurer fidélité à Richard du fond du cœur. C'était si ridicule que je n'ai pas vraiment écouté…

Nicci en eut le tournis. Bien sûr, maintenant, tout était clair !

Depuis des mois, elle se demandait pourquoi Jagang n'avait pas capturé toutes les sœurs. Maintenant, elle connaissait la réponse : parce que ce lien les protégeait.

Mais Ulicia et les autres formatrices, à part elle, étaient toujours libres. Tout ça n'avait pas de sens. Pourquoi des Sœurs de l'Obscurité auraient-elles juré d'être fidèles au Sourcier ? C'était inimaginable…

Pourtant, Jagang était incapable, à certains moments, d'entrer dans son esprit…

— Tout à l'heure, vous avez dit que sœur Alessandra a disparu ?

— Oui, en même temps qu'Anna.

— L'empereur ne vous informe pas de tout, loin de là. Il les a peut-être fait exécuter.

— Eh bien, c'est possible, mais Alessandra était une Sœur de l'Obscurité, comme vous, et elle prenait soin d'Anna…

— Pourquoi elle ? C'était votre mission.

— La Dame Abbesse refusait de nous voir, alors, l'empereur a désigné Alessandra.

Nicci devina qu'Anna avait dû semer une sacrée pagaille. Mais après avoir été trahie par ses propres protégées, c'était compréhensible. Jugeant la prisonnière très précieuse, l'empereur avait fait ce qu'il fallait pour la maintenir en vie.

— Quand nous sommes entrés dans Fairfield, continua Georgia, le chariot qui transportait Anna ne s'est jamais montré. Un des cochers est finalement arrivé, la tête en sang. Avant de sombrer dans l'inconscience, a-t-il dit, il avait aperçu sœur Alessandra.

Nicci sentit qu'elle s'enfonçait les ongles dans les paumes et se força à rouvrir les poings.

— En clair, Anna vous a offert la liberté, mais vous avez opté pour l'esclavage.

Les trois traîtresses levèrent fièrement le menton.

— Nous avons agi pour le bien commun, dit Georgia. Les Sœurs de la Lumière ne pensent jamais à elles-mêmes, car leur devoir est de soulager les souffrances des autres. Pas d'en ajouter.

— De plus, ajouta Aubrey, vous ne vous êtes pas enfuie non plus. Pourtant, de temps en temps, Son Excellence perd son emprise sur vous.

— Comment savez-vous ça ? demanda Nicci.

— Eh bien, je… nous…

La Maîtresse de la Mort saisit la sœur à la gorge.

— Je t'ai posé une question, petite dinde ! Réponds-moi !

Aubrey devint rouge comme une pivoine. Impitoyable, Nicci serra plus fort et libéra son pouvoir. Les yeux révulsés, la Sœur de la Lumière n'en avait plus pour longtemps. Pour se sauver, elle ne pouvait pas recourir à sa magie, parce que Jagang le lui interdisait, comme à toutes les autres, sauf quand cela servait ses intérêts.

Georgia posa doucement une main sur l'avant-bras de Nicci.

— Lâchez-la, je vous en supplie. L'empereur nous a interrogées à

ce sujet, voilà pourquoi nous sommes au courant.

Nicci libéra Aubrey et se tourna vers Georgia.

— Il vous a interrogées ? Qu'a-t-il dit ?

— Simplement qu'il ne pouvait pas toujours entrer dans votre esprit, et qu'il se demandait si nous savions pourquoi.

— Il nous a torturées, gémit Rochelle, mais nous n'avons pas pu lui répondre, parce que nous ne comprenons pas ce phénomène.

Pour la première fois, Nicci, elle, entrevoyait une réponse…

— Qu'avez-vous de si spécial, sœur Nicci ? demanda Aubrey en se massant la gorge. Pourquoi l'empereur s'intéresse-t-il autant à vous ? Et pour quelle raison êtes-vous en mesure de lui résister ?

Nicci ne daigna pas répondre.

— Merci de votre aide, mes sœurs, dit-elle en se détournant.

— S'il ne vous contrôle pas en permanence, cria Georgia, pourquoi ne vous évadez-vous pas ?

Arrivée devant la tenture, Nicci se retourna.

— Parce que j'aime voir Jagang torturer des sales Sorcières de la Lumière comme vous ! C'est un si beau spectacle que je ne voudrais pas en manquer une miette.

Habituées aux provocations de Nicci, les trois sœurs ne s'en formalisèrent pas.

— Sœur Nicci, dit Rochelle, qu'avez-vous fait pour que l'empereur soit furieux à ce point ?

— Pardon ? Oh ! cette histoire sans importance… Ne vous inquiétez pas, ce n'est rien : j'ai simplement ordonné qu'on attache le commandant Kardeef à une broche, pour le faire rôtir comme un cochon.

Les trois fausses saintes sursautèrent. On eût dit un trio de chouettes perchées sur une branche.

Georgia riva sur Nicci un regard mauvais où brillait une étincelle d'autorité – un des rares privilèges de l'âge.

— Vous méritez toutes les horreurs que Jagang vous a infligées, sœur Nicci. Et toutes celles que le Gardien a en réserve pour vous.

— Je sais, on me l'a déjà dit…, répondit simplement la Maîtresse de la Mort avant de sortir de la chambre impériale.

Chapitre 10

L'ordre était revenu à Fairfield, mais il s'agissait de la discipline d'un poste militaire, et il ne restait rien des caractéristiques habituellement associées à une ville. Si la plupart des bâtiments n'avaient pas été rasés, presque tous leurs habitants avaient disparu. Et bien entendu, après les pillages, tout ce qui avait de la valeur s'était également volatilisé. Devenus des coquilles vides, ces édifices n'étaient guère plus que les souvenirs fantomatiques d'une vie jadis foisonnante.

Sous quelques porches, des vieillards édentés, assis sur les marches, regardaient tristement passer les colonnes d'hommes en armes qui allaient et venaient dans les rues. Dans les allées étroites, de pauvres petits orphelins erraient à la recherche de quelques détritus qui leur permettraient de survivre un jour de plus.

Comme dans les autres cités qu'elle avait « visitées » avec l'Ordre Impérial, Nicci s'étonna de la fragilité de ce qu'on nommait la « civilisation ». Pour qu'elle disparaisse, quelques jours à peine suffisaient…

En traversant la ville, la Maîtresse de la Mort n'eut aucun mal à imaginer ce qu'auraient éprouvé les bâtiments déserts, s'ils avaient été dotés d'une sensibilité. Une impression de vide et de mort, parce qu'ils ne servaient plus à rien. Pour exister, ils avaient besoin d'être utiles à des êtres vivants, même si nul ne leur en était reconnaissant.

Avec les soldats aux visages fermés qui les arpentaient, accordant à peine un regard aux mendiants émaciés, aux vieillards, aux malades et aux enfants perdus, les rues de Fairfield, envahies par les gravats et les ordures, ressemblaient à celles que Nicci avait connues dans son enfance. De sinistres endroits où sa mère l'envoyait souvent secourir les déshérités.

— C'est la faute des hommes comme ton père, avait-elle dit un jour. Le mien était pareil : aucune compassion pour les autres, et un cœur de pierre dans la poitrine…

Vêtue d'une robe bleue à fanfreluches toute propre, les cheveux soigneusement brossés et tirés en arrière, Nicci avait écouté un long sermon sur le bien, le mal, le péché et la rédemption. Cette première fois, elle n'y avait pas compris grand-chose. Au fil des ans, à force de l'entendre, elle avait fini par le connaître par cœur, intégrant chaque concept moral et chaque profonde et déprimante vérité.

Son père était riche. Pis encore, selon sa mère, il en était fier et

n'en concevait pas la moindre honte. L'égoïsme et la cupidité, répétait-elle sans cesse, étaient comme les énormes yeux d'un monstre affamé de pouvoir et d'or.

— La mission d'un être humain digne de ce nom, ma fille, est d'aider les autres, pas de penser à lui-même. L'argent ne permet pas d'acheter la bénédiction du Créateur.

— Mais comment pouvons-nous Lui montrer que nous sommes bons ?

— L'humanité est pervertie, rongée par la jalousie, déloyale et ravagée par des passions immorales. À chaque instant, nous devons lutter contre notre tendance à la dépravation. S'occuper des autres est le seul moyen de prouver que notre âme vaut quand même quelque chose. C'est l'unique bonne action qu'une personne convenable puisse accomplir.

De noble naissance, le père de Nicci avait pourtant exercé toute sa vie la profession d'armurier. Certaine qu'il avait hérité d'une fortune considérable, son épouse pensait que l'appât du gain seul l'avait poussé à accumuler encore plus de biens. Et pour cela, affirmait-elle, il avait sans remords exploité et détroussé de pauvres gens.

La majorité des nobles, comme la mère de Nicci et ses amis, tiraient une grande fierté de ne pas s'adonner à des pratiques honteuses de ce genre.

La méchanceté de son père et sa fortune mal acquise emplissaient Nicci de culpabilité. Par bonheur, sa mère faisait tout pour essayer au moins de sauver l'âme égarée du pauvre pécheur.

En revanche, Nicci ne s'inquiétait jamais pour l'âme de sa mère. Tant de gens vantaient sa gentillesse, sa générosité, sa charité et sa piété ! Mais la nuit, la petite fille qu'était alors la Maîtresse de la Mort avait du mal à s'endormir, angoissée à l'idée du châtiment que le Créateur infligerait à son père s'il ne se rachetait pas avant qu'il soit trop tard.

Pendant que sa mère allait voir ses éminents amis, la gouvernante de la maison familiale faisait souvent un détour, sur le chemin du marché, par l'armurerie, afin de demander à maître Howard ce qu'il désirait pour le dîner. Nicci adorait ce moment de la journée ! Tandis que la domestique s'entretenait avec son employeur, elle faisait le tour de la fabrique, les yeux ronds d'émerveillement. Toute petite, elle était persuadée de pouvoir prendre un jour la succession de son père. Assise dans un coin du salon, elle passait des heures à marteler un morceau de tissu placé sur une chaussure posée à l'envers. Ce qu'elle avait trouvé de mieux pour imiter une armure et une enclume…

Ces moments de solitude comptaient parmi les meilleurs souvenirs de son enfance.

Beaucoup d'hommes et de femmes travaillaient pour son père. Presque chaque jour, des chariots venus de très loin apportaient à la fabrique d'énormes quantités de barres de fer et d'autres matières premières. Plus rarement, de lourdes lingotières flambant neuves arrivaient par le fleuve sur des barges.

Le matin, des chariots escortés par des hommes en armes partaient livrer des clients aux quatre coins du pays. Dans la fabrique elle-même, des hommes s'affairaient jusqu'à la tombée de la nuit devant les forges pendant que d'autres martelaient les pièces qu'ils venaient de chauffer au rouge. Des spécialistes très respectés les transformaient ensuite en de magnifiques armes. Certaines lames, disait-on, étaient composées d'un alliage rare appelé « acier empoisonné » et elles tuaient à tous les coups, même si la blessure était superficielle.

D'autres ouvriers aiguisaient les épées, polissaient les armures ou ajoutaient sur les boucliers, les plastrons et les lames de merveilleuses gravures qui représentaient des scènes de chasse ou de guerre.

Les femmes se consacraient surtout aux travaux de précision. Assises sur des bancs, devant de longs établis, elles bavardaient joyeusement – de délicieux ragots ! – tout en insérant avec des pinces spéciales de minuscules rivets dans la partie aplatie des milliers de petits maillons de fer nécessaires à la confection d'une cotte de mailles. Nicci adorait les écouter et les regarder, éblouie par l'inventivité de l'esprit humain – quel génie avait eu un jour l'idée qu'un matériau aussi dur que le fer puisse servir à la confection d'une sorte très particulière de vêtement ?

Des clients venaient de très loin pour acheter une des célèbres armures de maître Howard – les meilleures du monde, affirmait-il, ses yeux bleus brillants de passion comme chaque fois qu'il parlait de son métier. Et ce n'était pas de la vantardise, car des rois traversaient parfois d'incroyables distances pour se faire fabriquer sur mesure une de ces merveilles d'artisanat – parfois tellement sophistiquées qu'une équipe hautement qualifiée devait s'échiner dessus pendant des mois.

Venant d'un peu partout, des forgerons, des maîtres de forge, des fondeurs, des fraiseurs, des graveurs, des polisseurs, des couturières – pour les rembourrages des armures – et des légions d'apprentis proposaient quotidiennement leurs services au père de Nicci. Toujours prêt à les écouter, et éventuellement à admirer les échantillons de leur travail qu'ils apportaient avec eux, maître Howard en déboutait beaucoup plus qu'il n'en engageait.

Droit comme un « i », les traits anguleux, Howard était un homme impressionnant de compétence et de sérieux. Quand elle le regardait travailler, Nicci aurait juré qu'il voyait en permanence des détails qui échappaient aux meilleurs de ses employés, comme si le métal lui parlait dès qu'il posait une main dessus. Économe de ses mouvements,

un peu comme un joaillier qui a toujours peur de faire un geste malheureux, il incarnait aux yeux de sa fille la force, le pouvoir et la détermination.

Des officiers, des nobles et d'autres hauts personnages venaient sans cesse à la fabrique pour lui parler. Quand elle passait le voir, Nicci s'étonnait toujours qu'il soit tellement sollicité, d'autant plus que ses fournisseurs et ses employés le bombardaient continuellement de questions.

— C'est tout simplement à cause de sa vanité, lui avait un jour expliqué sa mère. Il oblige de pauvres travailleurs à le flatter du matin au soir…

Même s'il en était ainsi, ce dont elle doutait un peu, Nicci aimait beaucoup regarder le complexe ballet des hommes et des femmes en plein labeur. Souvent, les ouvriers s'interrompaient, lui souriaient, répondaient à ses questions et – plus rarement – lui permettaient de marteler une petite pièce de métal.

Vaniteux ou non, son père paraissait sincèrement heureux de converser avec toutes ces personnes. À la maison, le visage fermé, il ne desserrait pratiquement jamais les lèvres pendant que son épouse lui débitait d'interminables discours.

Et quand il se montrait volubile, une fois de temps en temps, il parlait presque exclusivement de son travail. Ces soirs-là, Nicci buvait ses propos, parce qu'elle brûlait d'envie de tout connaître sur lui et sur son métier.

— Ne t'y trompe pas, ma fille, lui avait confié un jour sa mère, au fond de son être, sa cupidité et son arrogance grignotent inexorablement son âme invisible.

Dès cet instant, Nicci avait prié pour être en mesure, quand elle serait grande, d'aider l'âme de son père à se racheter, afin qu'elle soit aussi belle et saine que son enveloppe corporelle.

Howard adorait sa fille, mais aider à l'élever lui semblait une tâche trop sacrée pour un être fruste comme lui. Se pliant à la volonté de sa femme, il ne la contredisait jamais – même quand il en bouillait visiblement d'envie – et assurait qu'elle en savait à coup sûr beaucoup plus long que lui sur l'éducation d'une fillette.

De toute façon, la fabrique lui prenait presque tout son temps. Un désir de s'enrichir, selon sa femme, qui trahissait l'indigence de son âme, car il préférait voler les pauvres plutôt que consacrer sa vie à les secourir, comme le Créateur le prescrivait. Presque tous les soirs, alors qu'il revenait pour le dîner – et pendant que les domestiques faisaient le service –, elle tenait de longs monologues plaintifs sur tout ce qui n'allait pas dans le monde.

Sa dernière bouchée avalée, Howard se levait et repartait au travail, souvent sans avoir dit un mot de tout le repas.

Son épouse s'en empourprait de colère, car elle avait encore beaucoup de choses à lui révéler sur son âme – mais il était trop occupé pour écouter, bien sûr !

Nicci entendait souvent les gens couvrir sa mère de louanges parce qu'ils n'avaient jamais rencontré une femme si généreuse et compatissante. « Une vraie sainte », concluaient-ils toujours, le regard admiratif.

Certains soirs, peu fréquents, Howard restait à la maison. Alors que sa femme, campée devant une fenêtre, contemplait la cité obscure en pensant à tous les drames qui s'y déroulaient, il se glissait derrière elle et posait tendrement une main sur son dos, comme si elle était une délicate porcelaine. Toujours très doux et souriant, à ces instants-là, il laissait glisser ses doigts jusqu'à la naissance des reins de son épouse et lui murmurait quelques mots à l'oreille.

La mère de Nicci tournait la tête, pleine d'espoir, et l'implorait de contribuer aux louables efforts de sa confrérie. D'humeur conciliante, Howard lui demandait combien d'argent il lui fallait.

Sondant le regard de son mari comme si elle y cherchait une ultime trace de dignité humaine, la sainte murmurait un chiffre. Non sans soupirer, Howard donnait son accord, puis il passait un bras autour de la taille de sa femme et annonçait qu'il était l'heure pour tout le monde d'aller au lit.

Un soir, alors qu'il venait de poser la question rituelle au sujet de la somme requise, la mère de Nicci avait haussé les épaules puis lâché :

— Je n'en sais rien, Howard… Que te dit ta conscience ? Un vrai fidèle du Créateur, dans ta position, serait beaucoup plus généreux. Dire que tu accumules une fortune pendant que tant d'autres crèvent la faim…

— Combien vous faut-il, à tes amis et à toi ?

— Mes amis et moi n'avons besoin de rien, Howard ! Mais des milliers de gens appellent au secours, et ma confrérie lutte inlassablement pour soulager leur misère.

— Combien ?

— Cinq cents couronnes d'or…

On eût dit que ce chiffre était une massue qu'elle cachait dans son dos, guettant le moment propice de la brandir pour assommer son adversaire.

Stupéfait, Howard avait reculé d'un pas.

— Tu sais combien de temps je dois travailler pour gagner une somme pareille ?

— Tu ne travailles pas, Howard ! Tes esclaves s'en chargent à ta place…

— Des esclaves ? Ce sont les ouvriers les plus qualifiés de ma

branche.

— Bien sûr, puisque tu les voles à tous tes concurrents !

— Personne ne paie mieux que moi. Ces hommes et ces femmes ont fait des pieds et des mains pour que je les engage.

— Parce qu'ils sont les innocentes victimes de tes malversations ! Tu les exploites – la preuve, c'est que tes prix sont les plus élevés du marché. Grâce à tes relations, tu complotes pour ruiner les autres armuriers. Afin de te remplir les poches, tu enlèves le pain de la bouche à de pauvres ouvriers.

— Mes armes et mes armures sont les meilleures du pays ! Les clients s'adressent à moi parce qu'ils cherchent la qualité. Mes prix sont équitables, tout simplement.

— Personne ne pratique les mêmes, tu ne peux pas le nier. « Toujours plus ! », voilà ta devise. L'or est ta seule raison de vivre.

— Les clients me choisissent parce que je suis le meilleur. C'est ça, ma raison de vivre. Les autres armuriers proposent des produits beaucoup moins fiables. Sais-tu pourquoi ? Parce que ma technique de trempe est supérieure à la leur ! Mais tu ne sais pas de quoi je parle, évidemment… Les armes et les armures qui sortent de chez moi sont garanties à vie. Je ne vends pas de la camelote. On me fait confiance parce que mes créations sont uniques.

— Les créations de tes employés… Toi, tu te contentes d'encaisser les bénéfices !

— Presque tous passent dans les salaires et les investissements. Le nouveau laminoir m'a coûté une fortune.

— Les affaires, les affaires, toujours les affaires ! Quand je te demande de contribuer modestement au bien-être de la communauté – celui des pauvres, pour être précise –, on dirait que j'ai l'intention de t'arracher le cœur. Préfères-tu vraiment que les gens meurent de faim, si ça peut t'épargner d'ouvrir ta bourse ? Howard, l'argent compte-t-il plus pour toi que la vie des autres ? Serais-tu cruel et insensible à ce point ?

Le père de Nicci s'était tu un moment, puis il avait soupiré :

— Très bien… Tu auras cet argent. Je ne souhaite la mort de personne, et j'espère que cette somme aidera vraiment des malheureux… À présent, très chère, si nous allions nous coucher ?

— Ta mesquinerie m'a dégoûtée, Howard ! Donner de ta propre initiative ne te viendrait jamais à l'idée. Il faut te supplier, alors que la charité est une vertu capitale. Ce soir, tu as accepté parce que tu espérais, en échange, satisfaire tes bas instincts. Crois-tu que je n'ai aucun principe ?

Howard s'était détourné, dirigé vers la porte et immobilisé en découvrant sa fille, assise dans un coin, les yeux écarquillés.

Nicci avait été terrorisée par l'expression de son père. Pas parce

qu'il était furieux, mais à cause de ce qu'exprimait son regard. Un univers entier de sentiments déchirants qu'il souffrait de ne jamais extérioriser.

Mais éduquer Nicci était la mission de sa femme, et il avait juré de ne pas s'en mêler.

Après avoir caressé les cheveux de sa fille, il était sorti en marmonnant qu'il devait aller vérifier quelque chose à la fabrique.

Une fois seule, la mère de Nicci s'était également aperçue que la petite était là, jouant à fabriquer une cotte de mailles avec des perles et de la ficelle.

— Ton père est allé voir les filles de joie, avait-elle dit, les poings plaqués sur les hanches. J'en suis certaine ! Tu es trop petite pour comprendre, mais je veux que tu le saches, pour ne plus jamais lui faire confiance. C'est un mauvais homme, et je ne serai pas sa putain !

» Maintenant, laisse tes jouets et viens avec moi. Je vais voir mes amis, et il est temps que tu apprennes à te soucier des autres, au lieu de ne penser qu'à toi.

Chez une des amies de la mère de Nicci, deux ou trois hommes et une dizaine de femmes assis en rond parlaient de choses sérieuses en buvant du thé. Quand ils avaient demandé poliment des nouvelles d'Howard, la réponse avait été sans ambiguïté :

— Messire est sorti, ce soir. Pour travailler ou aller chez ces dames… Je n'en sais rien, et je ne peux pas vérifier.

Une des femmes avait tapoté le bras de l'épouse délaissée pour la réconforter.

Au fond de la pièce était assis un homme tout de noir vêtu que Nicci avait trouvé plus effrayant que la mort en personne.

Entraînée dans une conversation sur l'épouvantable misère du peuple, la mère de la fillette avait très vite oublié ses déboires conjugaux.

En ville, beaucoup de gens souffraient. Affamés, malades ou blessés, ils n'avaient pas de travail – par manque de qualifications –, et ne parvenaient plus à nourrir leurs enfants et leurs vieux parents. Expulsés de leur domicile, vêtus de haillons, ils étaient frappés par tous les malheurs du monde – et plus encore, si c'était possible.

Nicci s'impatientait toujours quand sa mère déclarait que les choses ne pouvaient plus durer comme ça et qu'il fallait agir. Au lieu de parler, pourquoi quelqu'un ne se décidait-il pas à changer le monde ?

Un des hommes avait assuré que tout ça était la faute des gens intolérants qui prêchaient la haine. Exactement ce que Nicci redoutait de devenir… Si elle avait un cœur de pierre, le Créateur la punirait, et elle ne voulait surtout pas que ça arrive.

Sa mère et les autres avaient affirmé que les problèmes des déshérités les concernaient au plus haut point. Après avoir énoncé ses convictions, chaque orateur s'était autorisé un bref coup d'œil à l'homme assis dans un fauteuil, tout près du mur, le front plissé par la concentration.

— Les prix augmentent chaque jour, et ça étrangle les plus faibles, avait marmonné un homme aux paupières tombantes affalé sur sa chaise comme un tas de vieux chiffons. Ce n'est pas juste ! Les commerçants ne devraient pas avoir le droit de faire fluctuer le marché à leur guise. Le duc devrait intervenir. Avec l'influence qu'il a sur le roi…

— Oui, avait dit la mère de Nicci après avoir bu une gorgée de thé, j'ai toujours eu le sentiment qu'il s'intéressait aux justes causes. À mon avis, on devrait pouvoir le convaincre de proposer des lois équitables…

Par-dessus le bord à liseré d'or de sa tasse, elle aussi avait jeté un regard furtif à l'homme sinistre.

Une des femmes avait assuré qu'elle encouragerait son mari à soutenir les initiatives du duc. Une autre avait proposé qu'on rédige une pétition au sujet de la politique des prix.

— Des gens meurent de faim, avait dit une femme au visage ridé, comblant un long silence. J'en vois tous les jours… Si nous pouvions au moins en aider quelques-uns.

Reconnaissants qu'elle ait relancé le débat, tous les participants avaient souscrit à ce programme théorique.

Une autre femme s'était tortillée un moment sur sa chaise comme une poule sur le point de pondre un œuf.

— Je suis révoltée que personne ne veuille donner du travail à ces malheureux. Pourtant, ce n'est pas l'ouvrage qui manque !

— Je sais, avait soupiré la mère de Nicci. J'en ai parlé avec Howard, et j'ai failli exploser de colère. Il embauche des gens qui le flattent, plutôt que des pères de famille dans le besoin. C'est une honte !

Le petit groupe avait compati. Vivre avec un tel mari devait être un calvaire…

— Il est injuste que quelques hommes aient tout alors que tant d'autres n'ont rien, avait dit l'homme aux paupières tombantes. C'est même immoral !

— L'égoïsme est un péché capital ! avait lancé la mère de Nicci. (Oubliant le morceau de gâteau qu'elle allait mordre, elle avait jeté un coup d'œil à l'homme taciturne.) Je répète tous les jours à Howard que se sacrifier pour les autres est l'acte le plus noble que puisse accomplir un être humain. Si nous sommes en ce monde, c'est pour ça,

et pour aucune autre raison.

» Voilà pourquoi j'ai décidé de verser cinq cents couronnes d'or pour la cause !

Tout le monde avait été impressionné, félicitant l'épouse d'Howard d'être si généreuse. Non sans regarder l'homme qui n'avait toujours rien dit, chacun des participants s'était écrié que le Créateur la récompenserait dans sa prochaine vie. Grâce à cet argent, tant de souffrance pourrait être soulagée…

Très fière, la mère de Nicci avait poussé son avantage.

— Je crois que ma fille est assez grande pour apprendre à aider les autres.

Nicci s'était avancée sur sa chaise, très excitée à l'idée de participer enfin à ce que sa mère et ses amis appelaient une « mission sacrée ». On eût dit que le Créateur en personne venait de lui ouvrir le chemin du salut.

— J'ai très envie d'être une bonne personne, maman.

— Qu'en pensez-vous, frère Narev ? avait demandé la mère de Nicci en regardant l'homme assis à l'écart.

Sous son chapeau froissé, le frère Narev avait plissé le front, puis il s'était autorisé un demi-sourire énigmatique.

— Ainsi, mon enfant, tu voudrais devenir un petit soldat ? avait-il demandé d'une voix presque assez puissante et grinçante pour faire trembler les tasses sur les soucoupes.

— Euh, non, messire…, avait soufflé Nicci.

Quel rapport y avait-il entre l'armée et le désir de faire le bien ? Selon sa mère, les soldats n'étaient que des brutes assoiffées de sang.

— En fait, je veux aider les malheureux.

— C'est notre objectif à tous, mon enfant. Nous sommes les soldats de la Confrérie de l'Ordre. Des combattants qui luttent pour la justice.

Dans la pièce, personne n'avait jusque-là eu l'audace de regarder franchement frère Narev. On lui jetait uniquement des coups d'œil à la dérobée, comme si son visage avait été un médicament miracle qu'il ne fallait pas boire d'un coup mais siroter par petites gorgées.

La mère de Nicci avait regardé nerveusement autour d'elle, comme un cafard qui cherche une fissure où disparaître.

— Vous avez raison, bien entendu, frère Narev. Les soldats du bien sont les seuls qui méritent de la considération. (Elle avait tiré sur la manche de Nicci, pour qu'elle se penche en avant.) Ma petite, le frère Narev est un grand homme. Tu as devant toi le haut prêtre de la Confrérie de l'Ordre, une antique congrégation qui s'est juré d'accomplir la volonté du Créateur en ce monde. Il est aussi un grand sorcier. Frère Narev, je vous présente Nicci, ma fille.

Poussée vers l'homme comme si elle était un cadeau du Créateur en personne, Nicci, contrairement aux autres, n'avait pas pu détourner

le regard des yeux tombants de l'homme.

Ils étaient vides et froids comme la mort.

— Ravi de te connaître, Nicci.

— Incline-toi et baise-lui la main, avait soufflé la mère de la fillette.

Nicci s'était agenouillée et avait embrassé une des phalanges du frère pour ne pas devoir poser les lèvres sur le réseau de veines bleues qui zébrait le dos de sa main tavelée.

— Bienvenue dans notre mouvement, Nicci. Guidée par la main ferme de ta mère, je sais que tu accompliras la volonté du Créateur.

À cet instant, Nicci avait pensé que le Créateur devait être le frère jumeau de cet homme.

À cause des sermons de sa mère, elle redoutait plus que tout la colère du Créateur. Pour obtenir le salut, elle devait sans tarder s'engager sur la voie de la charité et devenir une personne débordante de compassion.

Mais faire le bien semblait tellement ennuyeux, comparé à la joyeuse ambiance qui régnait dans la fabrique de son père.

— Merci, frère Narev, avait-elle dit. Je m'efforcerai d'être irréprochable dans cette vie.

— Un jour, avec l'aide de jeunes gens comme toi, nous changerons le monde. Mais je ne me berce pas d'illusions. Les hommes sont mauvais, et nous ne les gagnerons pas vite à notre cause. Heureusement, les braves gens qui sont ici, et d'autres, qui pensent comme eux, sèment chaque jour les graines de l'espoir.

— La confrérie est secrète ? avait demandé Nicci, soudain plus enthousiaste.

Alors que sa mère et ses amis gloussaient, le frère Narev s'était contenté d'un demi-sourire.

— Non, mon enfant, bien au contraire ! Notre désir le plus fervent – et notre mission la plus sacrée – est de dévoiler à la face du monde la corruption consubstantielle de l'humanité. Le Créateur est parfait. Les mortels sont de pauvres êtres pervertis. Pour échapper à Son courroux, et recevoir notre récompense dans l'autre monde, il faut regarder en face notre imperfection et nos péchés.

» Se sacrifier pour le bien de tous est le seul chemin vers la rédemption. Notre confrérie accueille tous ceux qui sont prêts à s'oublier eux-mêmes et à vivre selon de stricts principes moraux. Aujourd'hui, beaucoup de gens ne nous prennent pas au sérieux. Un jour, ils changeront d'avis.

» Les temps approchent où les flammes du changement crépiteront partout dans le monde et détruiront les anciens mensonges. Quand auront disparu les méchants et les prévaricateurs, un ordre nouveau naîtra des cendres encore fumantes du mal. Lorsque nous aurons

purifié la terre des hommes, il n'y aura plus de rois ni de princes. Pourtant, l'ordre régnera, parce que le peuple gouvernera au nom du peuple. Ce jour-là, nul ne tremblera plus de froid, ne mourra plus de faim ni ne souffrira sans que se tende une main secourable. Car le bien commun, en ces temps bénis, primera sur les désirs égoïstes des individus.

Nicci voulait vraiment faire le bien. Mais cette voix puissante et grinçante l'avait fait penser au bruit de la porte d'une cellule qui se refermait lentement.

Sa cellule !

Tous les yeux étaient rivés sur elle, comme pour deviner si elle pourrait un jour être aussi charitable que sa mère.

— J'ai hâte que ces temps arrivent, frère Narev.

— Et tu as bien raison ! N'aie crainte, tu contribueras à leur avènement. Laisse-toi guider par tes sentiments et, comme un brave soldat, avance sur le chemin qui conduit vers un ordre nouveau. Mais cette route sera longue et difficile, mon enfant, et tu devras garder la foi. À part toi, tous ceux qui sont dans cette pièce ne vivront sûrement pas assez longtemps pour voir germer les graines qu'ils ont plantées. Avec un peu de chance, tu vivras un jour dans le monde merveilleux que je viens de décrire.

— Je prierai pour avoir ce bonheur, frère Narev, avait coassé Nicci, la gorge serrée.

Chapitre 11

Dès le lendemain, un panier rempli de miches de pain dans les bras, Nicci avait accompli sa première mission pour la cause. En compagnie d'autres membres de la confrérie, elle était chargée de distribuer une pitance inespérée aux indigents d'un des quartiers les plus pauvres de la ville.

Pour l'occasion, sa mère l'avait forcée à mettre une jolie robe rouge plissée et des bas blancs ornés de broderies écarlates. Très fière d'œuvrer enfin pour le bien, la fillette avait arpenté les rues jonchées de détritus en pensant au jour merveilleux où l'apparition d'un ordre nouveau mettrait à tout jamais fin à la misère et au désespoir.

Quelques personnes avaient accepté son pain avec un sourire et de sincères remerciements. D'autres s'en étaient emparées sans un mot ni un geste de gratitude. La majorité des déshérités, à sa grande surprise, avaient grogné que le pain était rassis, sûrement pas très bon et insuffisant pour nourrir toute une famille.

Refusant de se laisser décourager par ces réactions, Nicci avait débité le petit discours que sa mère lui avait fait apprendre par cœur. Tout cela était la faute du boulanger ! Travaillant uniquement pour se remplir les poches, il bâclait les fournées que lui achetait la confrérie parce qu'il était obligé d'appliquer une ristourne.

Il était injuste d'agir ainsi, avait expliqué Nicci, mais ça changerait dès que la Confrérie de l'Ordre aurait pris le pouvoir pour le bien du peuple.

Alors que Nicci remontait une rue, un homme l'avait prise par le bras et tirée dans un passage latéral qui puait autant qu'une décharge publique. Refusant la miche qu'elle lui proposait, il lui avait réclamé des couronnes d'or ou d'argent.

N'ayant pas un sou sur elle, Nicci s'était excusée de ne rien pouvoir faire pour le malheureux. Rouge de colère, il avait profité de sa force pour la fouiller, glissant les mains jusque sous sa culotte dans l'espoir d'y trouver une bourse. Très mécontent de ne rien découvrir, il lui avait enlevé ses chaussures. Comme elles ne contenaient pas l'ombre d'une pièce de monnaie, il s'était vengé en les jetant sur un tas d'immondices.

Avant de partir, il avait frappé deux fois Nicci au ventre, puis s'était éloigné en la laissant gémir de douleur sur les pavés où elle s'était écroulée.

Nicci était parvenue à se traîner jusqu'au caniveau pour restituer le

contenu de son estomac. À l'entrée de la ruelle, quelques passants s'étaient arrêtés afin de la regarder vomir. Sans esquisser un geste pour l'aider, ils avaient continué leur chemin en accélérant le pas.

Deux ou trois hommes étaient entrés dans le passage pour récupérer des miches de pain avant de détaler sans demander leur reste. Des larmes aux yeux, le souffle coupé, Nicci avait tristement baissé les yeux sur sa jolie robe constellée d'ignobles taches.

Quand elle était rentrée chez elle, les yeux encore rouges, sa mère lui avait souri.

— Parfois, la détresse de ces pauvres gens m'arrache aussi des larmes, avait-elle fièrement déclaré.

Nicci n'avait pas pu taire la vérité. Un méchant homme s'en était pris à elle pour la détrousser, et il avait même été jusqu'à la frapper.

— N'aie plus jamais l'outrecuidance de juger les gens ! avait crié sa mère en la giflant. (Sur la bouche, là où ça faisait le plus mal.) À ton âge, comment peut-on être présomptueux à ce point ?

Nicci s'était pétrifiée, blessée par la rebuffade plus que par la violence du coup.

— Maman, il a été très cruel… Il m'a touchée partout, puis frappée très fort…

Une nouvelle gifle, plus violente que la première, avait coupé le souffle à Nicci.

— Je ne permettrai pas que tu m'humilies devant frère Narev et mes amis en tenant des discours pareils ! Tu m'entends ? Tu ne sais pas pourquoi ce pauvre homme s'est comporté ainsi. Ses enfants sont peut-être malades, et il cherche de l'argent pour les faire soigner. En voyant une sale petite gosse de riche, il a dû craquer, furieux parce que les siens sont dans la misère alors que d'autres s'exhibent dans des robes hors de prix.

» Tu ne sais rien du fardeau que porte cet homme. Quand cesseras-tu de juger les gens sur leurs actes au lieu de prendre le temps de connaître leurs motivations ?

— Mais je pense…

Une troisième gifle – presque un coup de poing – avait forcé Nicci à ravaler ses paroles.

— Tu *penses* ? La réflexion est l'acide qui ronge insidieusement la foi. Ton devoir est de croire, pas de penser, car l'esprit d'un être humain est inférieur à celui du Créateur. Tes idées et toutes celles qui tournent dans le cerveau des gens n'ont aucune valeur. L'humanité est méprisable, quand le comprendras-tu enfin ? Une seule chose compte : l'amour et la bonté que le Créateur a quand même instillés dans l'âme des pécheurs.

» Tu dois te laisser guider par ton cœur, pas par ta raison. La foi est

le seul chemin qui mène au salut.

— Alors, que dois-je faire ? avait demandé Nicci en ravalant ses larmes.

— Avoir honte que l'injustice de ce monde pousse de pauvres innocents à mal se comporter. À l'avenir, tu devras tenter d'aider les gens qui te rudoient, comme cet homme, parce que tu en as les moyens, alors qu'eux sont désarmés. N'as-tu pas saisi que c'était ton devoir ?

Ce soir-là, quand son père était entré dans sa chambre sur la pointe des pieds pour voir si elle était douillettement couchée, Nicci lui avait pris la main pour la serrer contre sa joue. Même s'il était un pécheur, comme le disait sa mère, elle ne se sentait jamais mieux que lorsqu'il venait s'asseoir au bord de son lit pour lui caresser les cheveux…

Les semaines suivantes, Nicci avait continué à œuvrer pour la confrérie, et commencé à mieux comprendre les problèmes des pauvres. À première vue, la situation était désespérée, et tout ce qu'elle faisait ne l'améliorait pas d'un iota.

Selon frère Narev, ça prouvait simplement qu'elle ne s'investissait pas assez dans sa mission. À chaque échec, avait-il dit, elle devait se jurer de produire encore plus d'efforts la prochaine fois, comme le lui conseillait sa mère.

Après quelques années passées à militer pour la confrérie, Nicci avait osé demander de l'aide à son père.

— Papa, avait-elle dit un soir à table, j'essaie de secourir un homme qui a dix enfants et pas de travail. Tu voudrais bien l'embaucher ?

— Pourquoi ferais-je ça ?

— Eh bien, parce qu'il a dix bouches à nourrir.

— Peut-être, mais quel est son métier ? Pourquoi devrais-je lui proposer un poste ?

— Parce qu'il en a besoin !

— Ma chérie, j'emploie des ouvriers spécialisés. Avoir dix enfants ne veut pas dire qu'on sait travailler les métaux. Quelle est sa qualification ?

— S'il en avait une, papa, il ne serait pas sans emploi. Est-il juste que ses enfants meurent de faim parce que personne ne veut lui donner une chance ?

— Une chance ? Laquelle, puisqu'il ne sait rien faire ?

— Dans une entreprise comme la tienne, il doit bien y avoir du travail pour lui.

Impressionné par la détermination de sa fille, Howard avait réfléchi en tapotant du bout de l'index le manche de sa cuiller.

— Eh bien, j'aurais besoin d'un homme de plus pour décharger les chariots…

— C'est impossible, parce qu'il a très mal au dos. Depuis des années, ce handicap l'empêche de gagner sa vie.

— Mais pas de faire dix enfants ? avait demandé Howard, le front soudain plissé.

Décidée à œuvrer pour le bien, Nicci avait courageusement soutenu le regard désapprobateur de son père.

— Pourquoi es-tu si intransigeant, papa ? Cet homme a besoin d'un travail, et tu peux lui en donner un. Ses enfants doivent manger et porter des vêtements convenables. Veux-tu priver un père de famille des moyens de survivre parce que personne ne lui a jamais tendu une main secourable ? Ton or t'empêche-t-il de voir le malheur, tout autour de toi ?

— Mais je…

— Faut-il toujours que tu penses à toi, et jamais aux autres ? Le monde tourne-t-il autour de ta seule personne ?

— J'ai une entreprise, et…

— À quoi sert une entreprise, sinon à faire travailler ceux qui en ont besoin ? Ne vaudrait-il pas mieux que cet homme ait un emploi, plutôt que de s'humilier en tendant la main dans les rues ? C'est ce que tu veux ? Qu'il y ait plus de mendiants que d'ouvriers ? Pourtant, tu parles sans arrêt de la valeur du labeur, dans la vie d'un homme.

Nicci bombardait son père d'arguments sans lui laisser une seconde pour répondre. Sa mère avait souri en la voyant réciter des mots qu'elle avait appris par cœur et employer la méthode que prônait frère Narev : prendre un exemple – même discutable –, le développer sans laisser le temps à son interlocuteur d'émettre des objections, et dégager des principes généraux à partir d'une situation si particulière qu'elle n'était représentative de rien.

— Pourquoi es-tu cruel avec les plus faibles ? avait continué Nicci, impitoyable. Ne peux-tu pas songer à aider les autres, au lieu de ne penser qu'à l'argent ? Si tu engages cet homme, cela t'acculera-t-il à la ruine ?

Howard avait regardé Nicci comme s'il la voyait pour la première fois. Le souffle coupé par cet assaut en règle, il avait ouvert la bouche, mais sans réussir à émettre un son.

Sa femme buvait du petit-lait, bien entendu…

— Eh bien…, avait enfin dit Howard, je suppose que… (Reprenant sa cuiller, il avait baissé les yeux sur sa soupe.) Qu'il vienne me voir, je lui trouverai quelque chose…

Nicci avait rayonné, le cœur gonflé de fierté et d'un tout nouveau sentiment de puissance. Elle n'avait jamais supposé que déstabiliser son père pût être si facile. Avec un peu de bonté, simplement, elle

avait réussi à lui faire oublier son égoïsme fondamental…

Sans finir son dîner, Howard s'était levé pour quitter la table.

— Il faut que… j'aille voir quelque chose, au travail… (En évitant de regarder sa fille ou sa femme, il s'était dirigé vers la porte.) Je viens de me souvenir… une tâche urgente à terminer…

Dès qu'elle avait été seule avec Nicci, sa mère s'était empressée de la féliciter.

— Je suis contente que tu aies choisi le chemin du bien, au lieu de suivre ton père sur celui de la perdition. Tu ne regretteras jamais de laisser l'amour des autres te dicter tes actes, parce que le Créateur te sourira jusqu'à la fin de tes jours.

Nicci était sûre d'avoir bien agi. Pourtant, un souvenir la hantait : cette fameuse nuit, des années plus tôt, où elle avait serré si fort la main de son père contre sa joue…

Howard avait fini par engager le protégé de sa fille, et le sujet n'était plus jamais revenu dans la conversation. Très prise par sa croisade pour le bien, Nicci s'était éloignée de son père, trop absorbé par ses affaires pour passer de longs moments à la maison.

Nicci aurait aimé revoir de la tendresse dans les yeux d'Howard, mais il fallait bien renoncer à certaines choses, quand on grandissait…

Le printemps suivant, alors que Nicci venait de fêter son treizième anniversaire, une étrange visiteuse était passée voir sa mère. Revenant d'une de ses missions pour la confrérie, la jeune fille avait eu des frissons glacés dès que la femme avait posé les yeux sur elle.

— Nicci, ma chérie, je te présente sœur Alessandra. Elle vient du Palais des Prophètes, à Tanimura.

Plus vieille que la mère de Nicci, la femme portait ses cheveux châtains en chignon. Ordinaire sans être laide, elle avait cependant un nez un peu trop grand qui jurait avec le reste de son visage.

— Avez-vous fait bon voyage, sœur Alessandra ? avait demandé Nicci après avoir esquissé une révérence. Tanimura est assez loin d'ici…

— Trois jours de cheval ne sont pas une affaire… Je t'imaginais moins fluette, ma petite. Si jeune, et déjà accablée de tant de responsabilités… Tu veux bien t'asseoir un moment avec nous ?

— Vous êtes une sœur de la confrérie ? avait demandé Nicci, un peu perdue.

— De quoi parles-tu donc ?

— Nicci, ma chérie, Alessandra est une Sœur de la Lumière !

Stupéfaite, Nicci s'était laissée tomber sur une chaise. Les Sœurs de la Lumière avaient le don, comme sa mère et elle. À part ça, elle ne savait pas grand-chose d'elles, sinon qu'elles servaient le Créateur. Mais il y avait déjà de quoi la bouleverser : qu'une femme comme elle leur rende visite était presque aussi impressionnant que de se tenir

devant frère Narev. Sans savoir pourquoi, Nicci se sentait en danger, comme si…

En plus de tout, elle avait du pain sur la planche, et pas de temps à perdre ! Il y avait des dons à collecter, comme presque tous les jours. Parfois, des bénévoles plus âgés l'accompagnaient. En d'autres occasions, ils la laissaient y aller seule, parce qu'une jeune fille obtenait de meilleurs résultats, quand il s'agissait de faire honte à des nantis égoïstes. Ces hommes et ces femmes-là, qui dirigeaient tous des affaires, savaient qui elle était. Très gênés, ils lui demandaient invariablement des nouvelles de son père. Appliquant la stratégie mise au point par la confrérie, Nicci répondait qu'il serait ravi d'apprendre que des confrères à lui se montraient généreux avec les déshérités. Peu à peu, la plupart de ces capitaines d'industrie avaient acquis un certain sens civique.

Ce jour-là, Nicci devait également faire une tournée de distribution de médicaments. Dans les quartiers pauvres, les enfants étaient sans cesse malades. Et la question des vêtements se reposait tout le temps, puisqu'ils grandissaient à toute vitesse. Les dons ne suffisant plus, Nicci tentait de recruter des couturières bénévoles…

Il y avait aussi la question du logement. Un vrai casse-tête ! Certaines familles étaient à la rue, et d'autres s'entassaient dans des trous à rats. Mais comment convaincre les riches de mettre des bâtiments à leur disposition ? Nicci s'y efforçait – sans grand succès, jusque-là.

Elle s'occupait également de fournir des cruches aux femmes contraintes d'aller chercher de l'eau à la fontaine. Ce jour-là, elle avait prévu de passer voir le potier…

Enfin, son pire souci, il y avait la délinquance… Beaucoup d'enfants d'une dizaine d'années ou plus volaient pour survivre, et ils se faisaient régulièrement attraper. D'autres formaient des bandes qui se battaient entre elles. Et une infime minorité maltraitaient les gamins plus jeunes, les battant parfois à mort.

Nicci plaidait en faveur de ces gamins, parce que leur comportement, assurait-elle, avait pour cause la misère et le sentiment de n'avoir pas d'avenir. Si son père consentait à en engager quelques-uns, la situation avait une chance de s'améliorer.

Les problèmes s'accumulaient, et il n'y avait aucun espoir que ça cesse. Plus la confrérie aidait de gens, et plus il semblait y avoir de nouveaux candidats à l'assistance. Au début, Nicci avait pensé pouvoir en finir avec tous les malheurs du monde. Ces derniers temps, elle ne se sentait plus à la hauteur de la tâche. C'était sa faute, elle le savait, et devrait simplement travailler davantage.

— Sais-tu lire et écrire, ma petite ? avait demandé sœur Alessandra.

— Pas vraiment… Quelques noms, seulement. J'ai tant à faire pour ceux qui ont eu moins de chance que moi dans la vie. Leurs besoins passent avant mes désirs égoïstes.

La mère de Nicci avait souri de fierté.

— On raconte que tu es un esprit du bien incarné, avait dit sœur Alessandra, très émue. J'ai beaucoup entendu parler de ton dévouement.

— Vraiment ?

D'abord très fière, Nicci s'était vite rembrunie. Si méritoires que fussent ses efforts, ils ne servaient quasiment à rien ! Et de toute façon, comme disait sa mère, l'orgueil était un péché.

— Mais vous savez, sœur Alessandra, ça n'a rien d'extraordinaire. Les gens qui souffrent sont dignes d'intérêt, pas moi ! Ce sont eux qui me donnent la force d'agir.

Une fois encore, la mère de Nicci avait souri d'aise.

— As-tu appris à utiliser ton don, mon enfant ? avait demandé la sœur.

— Maman m'a enseigné quelques petites choses, comme soigner des affections bénignes. Mais il serait indigne d'étaler mes pouvoirs devant ceux qui en sont dépourvus, donc je m'efforce d'y recourir le moins souvent possible.

— En t'attendant, j'ai un peu parlé avec ta mère. Elle t'a très bien élevée, sais-tu ? Mais nous pensons que tu donnerais le meilleur de toi-même si tu te consacrais à une mission plus élevée.

— Eh bien… S'il le faut, je pourrais me lever un peu plus tôt… Mais je dois d'abord aider les pauvres, et j'aurai peu de temps à consacrer à cette nouvelle tâche. Ne croyez surtout pas que je cherche à me faire plaindre, mais j'espère que votre mission n'est pas trop urgente, parce que je suis très occupée.

Sœur Alessandra avait eu un étrange petit sourire désabusé.

— Tu m'as mal comprise, Nicci. Nous voudrions que tu viennes continuer ton œuvre avec nous, au Palais des Prophètes. Au début, en tant que novice, bien entendu. Mais un jour, tu deviendras une Sœur de la Lumière, et tu pourras mener à son terme la mission que tu t'es assignée.

Nicci avait senti son sang se glacer. Elle s'occupait de tant de gens dont la vie ne tenait qu'à un fil ! Il y avait aussi, dans la confrérie, des amis qu'elle aimait de tout son cœur. De plus, elle refusait de quitter sa mère – et son père, même s'il n'était pas un homme de bien. Il se comportait mal, il fallait l'admettre, mais jamais avec elle. Si insensible et cupide qu'il soit, il venait encore de temps en temps la border dans son lit, le soir, et lui tapoter gentiment l'épaule. Si on lui en laissait le temps, elle était sûre de revoir un jour ces étincelles d'amour et de mélancolie, dans ses yeux. Pour une raison qui la

dépassait, elle en avait désespérément besoin. C'était égoïste, elle le savait, mais…

— Sœur Alessandra, j'ai des responsabilités, ici. Désolée, mais je ne peux pas abandonner mes protégés.

À cet instant, le père de Nicci était entré dans la pièce. Stupéfait, il avait regardé sœur Alessandra avec des yeux ronds.

— Que se passe-t-il encore ?

— Howard, avait dit la mère de Nicci en se levant, je te présente la Sœur de la Lumière Alessandra. Elle est venue pour…

— Non, je ne permettrai pas ça, tu m'entends ? Nicci est notre fille, et les sœurs ne l'auront pas.

Sœur Alessandra s'était levée aussi.

— Je vous en prie, dites à votre mari de sortir. Cette affaire ne le concerne pas.

— Pardon ? C'est ma fille ! Vous ne me l'enlèverez pas !

Howard avait avancé d'un pas pour saisir la main que la jeune fille lui tendait. Alessandra avait simplement braqué un index sur lui. Un éclair avait jailli, le frappant et le propulsant en arrière jusqu'à ce qu'il percute le mur.

Le souffle coupé, Howard s'était affaissé, une main pressée sur son cœur. Nicci avait voulu courir vers lui, mais la sœur l'en avait empêchée en la retenant par un bras.

— Howard, avait lâché la mère de Nicci, l'éducation de notre fille ne regarde que moi. Souviens-toi : quand notre mariage fut arrangé par nos familles, tu as juré de me laisser toute l'autorité parentale si le Créateur nous donnait une fille née avec le don, comme moi. Aujourd'hui, je suis sûre qu'Il veut que Nicci aille vivre au Palais des Prophètes. Avec les sœurs, elle apprendra à lire, à écrire et à utiliser son don pour le bien des autres. Tu dois tenir ta parole, Howard ! D'ailleurs, je suis sûre qu'un travail urgent t'attend à la fabrique ou au magasin…

Le père de Nicci s'était relevé, puis il avait massé le point douloureux, sur sa poitrine. Les bras retombant le long du corps, il s'était dirigé vers la porte. Avant de sortir, il avait croisé le regard de sa fille.

À travers un rideau de larmes, Nicci avait vu briller dans ses yeux les étincelles dont elle regrettait la disparition depuis tant d'années. Mais il était sorti, refermant la porte derrière lui…

Sœur Alessandra avait déclaré que Nicci et elle feraient mieux de partir au plus vite, et qu'il était préférable que la jeune fille ne revoie pas son père pour le moment. Mais si elle se montrait obéissante, quand elle aurait appris à lire, à écrire et à maîtriser son don, elle pourrait de nouveau lui rendre de courtes visites.

Au Palais des Prophètes, Nicci avait appris à lire, à écrire, à utiliser son don et à maîtriser tout ce qu'on lui demandait de maîtriser. Bref, elle avait fait tout ce qu'on attendait d'elle, se révélant une novice extraordinairement studieuse et altruiste. Bien entendu, sœur Alessandra avait oublié sa promesse. Très mécontente quand Nicci la lui avait rappelée, elle s'était empressée de trouver d'autres conditions à remplir avant que la future Sœur de la Lumière puisse retrouver sa famille.

Des années après son arrivée au palais, Nicci avait revu le frère Narev par hasard, car il y travaillait désormais comme garçon d'écurie. Avec un petit sourire, le regard rivé sur elle, il lui avait confié être venu au palais en s'inspirant de son exemple. Parce qu'il voulait vivre assez longtemps pour voir le nouvel ordre régner sur le monde…

Nicci s'était étonnée qu'il se contente d'une occupation subalterne. Travailler pour les sœurs, avait-il répondu, lui semblait plus moral que de louer ses bras à un exploiteur du peuple.

Si Nicci voulait parler de lui et de la confrérie aux sœurs, avait-il ajouté, il n'y voyait aucun inconvénient. En revanche, pouvait-elle ne pas mentionner qu'il avait le don, afin qu'il reste tranquille dans son coin, aux écuries ? Désireux de servir le Créateur à sa façon, il serait obligé de partir si les sœurs découvraient la vérité et voulaient qu'il collabore à leurs activités magiques.

Nicci avait gardé le secret. Moins par loyauté que parce qu'elle était trop occupée pour se soucier encore du frère Narev et de sa confrérie. Le voyant très rarement, puisqu'elle ne fréquentait pas beaucoup les écuries, elle n'avait guère repensé à lui. Désormais, il n'avait plus à ses yeux l'importance qu'elle lui accordait dans son enfance. Et au palais, on la chargeait de missions qui l'accaparaient – des tâches honorables semblables à celles dont elle s'acquittait jadis pour la confrérie.

Bien des années plus tard, elle avait découvert les véritables raisons qui motivaient l'installation du frère Narev au palais…

Sœur Alessandra l'accablant de travail, vingt-sept ans étaient passés sans que Nicci – toujours en apprentissage – ait trouvé le temps de retourner chez elle.

Elle avait quand même fini par le faire – pour les funérailles de son père.

Une lettre de sa mère l'ayant informée que sa santé déclinait, elle était aussitôt partie en compagnie de sœur Alessandra. Mais à son arrivée, Howard avait cessé de vivre.

Depuis des semaines, avait expliqué son épouse, il la suppliait de prévenir Nicci. Certaine qu'il se rétablirait, elle n'en avait rien fait.

Pourquoi aurait-elle dérangé une future Sœur de la Lumière pour de banales avanies de santé ? Jusqu'à la fin, Howard n'avait eu qu'une requête : revoir sa fille avant de quitter ce monde. Une étrange lubie, pour un homme qui ne s'était jamais intéressé aux autres. À se demander ce qui lui avait pris…

Il était mort seul, pendant que sa femme se consacrait à secourir les victimes d'un univers impitoyable.

À l'époque, Nicci avait quarante ans, mais elle en paraissait quinze ou seize grâce au sort qui ralentissait le temps pour les résidents du Palais des Prophètes. Abusée par son apparence, sa mère avait insisté pour qu'elle porte une robe bariolée. Après tout, leurs retrouvailles n'avaient pas lieu en une occasion si triste que ça…

Nicci était restée très longtemps debout devant le cadavre, le cœur serré parce qu'elle ne reverrait plus jamais les yeux si mélancoliques de son père. Pour la première fois depuis des années, le chagrin avait réveillé son âme anesthésiée. Ressentir de nouveau quelque chose lui avait fait du bien, même si ça n'avait rien de joyeux.

Alors qu'elle regardait le visage cireux d'Howard, sœur Alessandra avait soufflé qu'elle était désolée de l'avoir arrachée à sa famille. Mais au cours de sa longue existence, elle n'avait jamais rencontré une femme dotée d'un si grand pouvoir. Et ce présent du Créateur ne devait pas être gaspillé.

Nicci avait acquiescé. Puisqu'elle avait le don, il fallait qu'elle le mette au service des nécessiteux.

Au Palais des Prophètes, elle avait la réputation d'être la novice la plus dévouée qu'on eût jamais vue. Tout le monde la louangeait, et on conseillait aux étudiantes plus jeunes de prendre exemple sur elle. La Dame Abbesse en personne l'avait félicitée.

Nicci entendait à peine ces compliments. Être meilleure que les autres revenait à commettre une injustice. Hélas, elle ne parvenait pas à se débarrasser du perfectionnisme hérité de son père. Le poison qu'il lui avait légué coulait dans ses veines et influençait tous ses actes. Plus elle se montrait modeste, altruiste et pleine de compassion, plus cela confirmait sa supériorité – et donc, sa perversité fondamentale. Bref, elle était une mauvaise personne et ne pouvait rien y changer.

— Essaie de ne pas te souvenir de lui tel qu'il est aujourd'hui, avait dit sœur Alessandra tandis qu'elles veillaient le corps. Pense à lui quand il était vivant.

— C'est impossible, avait répondu Nicci, parce que je ne l'ai jamais connu, lorsqu'il était de ce monde…

La mère de Nicci avait géré les affaires d'Howard avec ses amis de la confrérie. Dans des lettres au ton enjoué, elle annonçait qu'elle

avait engagé beaucoup de pères de famille depuis longtemps privés d'emploi. Avec la puissance financière de l'entreprise, ce n'était pas gênant, même si ces hommes manquaient un peu d'expérience. Enfin, l'argent mal acquis allait profiter à la communauté ! Au fond, la mort d'Howard était une sorte de bénédiction, puisqu'elle permettait à des déshérités d'obtenir enfin l'aide qu'ils méritaient. À l'évidence, cela faisait partie des voies impénétrables du Créateur…

Pour verser des salaires à une pléthore d'employés, la nouvelle direction avait dû augmenter considérablement le prix des produits. Inquiets, beaucoup de collaborateurs d'Howard avaient quitté l'affaire. La mère de Nicci s'en était réjouie, parce qu'ils s'étaient surtout acharnés à lui mettre des bâtons dans les roues.

Très vite, les commandes prenant du retard, les fournisseurs avaient demandé à être payés avant de livrer les matières premières. Ses nouveaux employés jugeant que les critères de qualité étaient impossibles à tenir, leur patronne avait résolu de ne plus garantir les armes et les armures. Après tout, les ouvriers faisaient de leur mieux, et cela seul comptait.

Pour équilibrer les comptes, il avait fallu revendre le laminoir. Voyant que l'affaire battait de l'aile, de gros clients avaient cessé de passer commande. Plutôt contente d'être débarrassée de pareils rustres, la mère de Nicci était allée implorer le duc de faire promulguer une loi qui rendrait obligatoire une répartition équitable du marché entre toutes les armureries. Mais avec la nonchalance administrative bien connue, la législation salvatrice était restée coincée sous une pile de documents, dans un bureau anonyme.

Les rares clients encore fidèles omettaient de payer leurs factures – mais ils promettaient de le faire un jour ou l'autre. Avec de plus en plus de retard, on leur expédiait quand même leurs produits.

Six mois après la mort d'Howard, la mère de Nicci avait dû fermer l'affaire. Le patrimoine que son mari avait mis une vie entière à se constituer était parti en fumée.

Les ouvriers spécialisés jadis engagés par Howard – car il en restait quelques-uns – avaient quitté la ville pour tenter de trouver de l'ouvrage ailleurs. Ceux qui étaient restés avaient trouvé des postes bien au-dessous de leurs qualifications.

Les pères de famille engagés par la mère de Nicci s'étaient de nouveau retrouvés à la rue. Toujours compatissante, elle avait fait avec ses amis de la confrérie le tour de toutes les entreprises locales en demandant qu'on les embauche. Certains patrons avaient fait des efforts, mais la plupart n'étaient pas en mesure d'augmenter sérieusement leurs effectifs.

Depuis des décennies, l'armurerie était le plus gros donneur d'ouvrage de la région, et elle faisait également vivre un grand

nombre de sous-traitants. Beaucoup de transporteurs, fournisseurs ou revendeurs, qui dépendaient de ses commandes, avaient été condamnés à mort par sa faillite. Par ricochet, tous les commerçants de la ville avaient perdu de la clientèle. Eux aussi s'étaient résignés à licencier leurs employés.

La mère de Nicci était allée voir le duc pour lui demander d'intervenir auprès du roi. Quelques jours plus tard, on lui avait fait savoir que le souverain « réfléchissait au problème ».

Après le départ d'un grand nombre de gens vers d'autres villes – où ils espéraient trouver du travail –, beaucoup de bâtiments étaient vides. Encouragés par la confrérie, les sans-abris les avaient investis. Très vite, ces quartiers étaient devenus des coupe-gorge, et les femmes qui s'y aventuraient le regrettaient toujours. Disposant d'un stock d'armes qu'elle ne pouvait plus vendre, la mère de Nicci les avait fait distribuer aux pauvres, pour qu'ils se défendent. Malgré ses efforts, la criminalité avait continué d'augmenter.

Parce qu'elle était une bienfaitrice réputée, et en hommage aux services que son mari avait rendus au gouvernement, le roi avait autorisé la veuve d'Howard à rester dans sa maison, avec une équipe de serviteurs réduite. Elle avait continué à œuvrer avec la confrérie, acharnée à réparer toutes les injustices responsables de la faillite de l'armurerie. Refusant de baisser les bras, elle espérait toujours rouvrir l'affaire et embaucher de braves gens.

Impressionné par son sens moral, le roi lui avait décerné une médaille d'argent. Dans ses lettres, la mère de Nicci répétait souvent qu'il la tenait pour la seule incarnation d'un esprit du bien qu'il ait eu l'occasion de rencontrer en ce monde.

D'autres honneurs et récompenses avaient au fil des années renforcé la réputation de sainte de la veuve d'Howard.

Dix-huit ans après la disparition de son père, quand sa mère avait à son tour quitté le monde, Nicci ressemblait toujours à une jeune femme de moins de vingt ans. Pour assister aux funérailles, elle voulait porter une magnifique robe noire, mais la Dame Abbesse avait refusé d'accéder à sa requête, qu'elle jugeait insensée pour une novice.

De retour chez elle, Nicci était allée voir le tailleur du roi. D'accord pour lui confectionner la plus belle robe noire qui eût jamais existé, il s'était rembruni quand elle lui avait annoncé que sa bourse était vide.

Puis cet homme au double menton, aux oreilles souillées de cérumen, aux longs ongles jaunâtres et au rictus lubrique avait déclaré qu'on pouvait toujours « trouver des arrangements, quand on était de bonne volonté ».

Nicci avait compris le message et fait ce qu'il fallait. Aux obsèques de sa mère, elle portait une superbe robe noire.

Jusqu'à son dernier souffle, la défunte s'était consacrée à aider les

autres. Pourtant, sa fille n'avait pas regretté un instant de ne plus jamais pouvoir la regarder dans les yeux. Et son âme était restée aussi vide et insensible que d'habitude.

Décidément, elle était une mauvaise personne !

Pour la première fois de sa vie, avait-elle découvert, cette idée ne la dérangeait plus.

À partir de ce jour, elle n'avait plus porté que du noir…

Cent trente-trois ans plus tard, accoudée à la balustrade d'une galerie, au cœur du Palais des Prophètes, Nicci avait plongé le regard dans des yeux où brillaient des étincelles semblables à celles qui dansaient dans ceux de son père. Mais chez Richard Cypher, c'étaient plutôt des étoiles dont la lueur aurait pu l'aveugler.

Nicci ignorait toujours de quoi il s'agissait. Pourtant une chose était certaine : cela faisait toute la différence entre la vie et la mort, et elle devait absolument détruire Richard. Et maintenant, elle savait comment s'y prendre. Quand elle était enfant, pourquoi nul n'avait-il jamais songé à faire montre d'une telle compassion avec son père ?

Chapitre 12

Alors qu'elle remontait la route qui conduisait de la ville au domaine où Jagang s'était installé, selon les trois crétines de la Lumière, Nicci regarda autour d'elle, en quête de quelques tentes bien particulières. Si étendu que fût le campement, la Maîtresse de la Mort savait qu'elles devaient se dresser dans les environs, car l'empereur insistait pour qu'elles ne soient jamais très loin de lui.

Partout autour d'elle, et à perte de vue, des feux de camp brillaient comme des étoiles dans un ciel nocturne. La nuit tombait, et les nuages noirs qui s'accumulaient au-dessus de la région accéléraient encore le processus. Charriée par le vent, l'odeur âcre de la fumée occultait miséricordieusement la puanteur des excréments humains et animaux. De temps en temps, de délicieuses senteurs de viande rôtie venaient caresser les narines de Nicci, mais cela ne durait jamais longtemps, car les miasmes les plus répugnants reprenaient vite le dessus.

Si l'armée restait encore cantonnée ici des semaines, voire des mois, il deviendrait difficile de respirer sans se plaquer un mouchoir sur le nez et la bouche.

Loin devant elle, Nicci apercevait déjà les contours sombres des bâtiments du ministère de la Civilisation. Ayant accès aux esprits des trois idiotes, Jagang devait savoir qu'elle était là, et il l'attendait sûrement en bouillant d'impatience.

Eh bien, il devrait s'énerver encore un peu ! Avant de le voir, elle avait quelque chose à faire, et comme il ne pouvait pas s'introduire dans sa tête, son maître ne serait pas en mesure de l'en empêcher.

Apercevant enfin ce qu'elle cherchait, Nicci quitta la route et slaloma entre les tentes et les feux de camp. Même d'assez loin, elle reconnut les sons qui montaient presque en permanence de l'endroit qu'elle cherchait. Oui, malgré les éclats de rire, les chansons paillardes, le crépitement de la viande dans les poêles et le grincement du métal sur les pierres à aiguiser, on reconnaissait ces bruits-là, quand on avait l'habitude…

Des soldats surexcités s'accrochèrent aux bras, aux jambes et à la robe de la Maîtresse de la Mort tandis qu'elle avançait. Les privautés de ces brutes ne la dérangeant pas, elle les écarta comme on chasse du revers de la main des mouches importunes. Et quand un soudard, plus audacieux que les autres, lui barra le chemin et osa lui saisir un poignet, elle s'arrêta juste le temps qu'il fallait pour libérer son

pouvoir et faire éclater le cœur de l'ivrogne dans sa poitrine.

Ignorant qu'il était mort sur le coup, les compagnons du type éclatèrent de rire en le voyant s'écrouler. Cela dit, aucun ne tenta d'attraper la proie qu'il venait de laisser filer.

— C'est la Maîtresse de la Mort…, soufflèrent quelques voix alors que Nicci s'éloignait déjà.

Des hommes mangeaient, jouaient aux dés ou ronflaient sous leur couverture quand elle arriva devant les tentes « spéciales » sous lesquelles des prisonniers torturés hurlaient à la mort. Tirant un cadavre par les pieds, deux hommes à l'air impassible le jetèrent ensuite dans un chariot où s'entassaient des dizaines de dépouilles mutilées.

Nicci claqua des doigts pour attirer l'attention d'un soldat mal rasé aux cheveux en bataille.

— Faites-moi voir la liste, capitaine, demanda-t-elle.

Elle avait reconnu l'officier à la couverture bleue du registre qu'il portait sous un bras.

L'homme la foudroya du regard un moment. L'identifiant enfin, grâce à la robe noire, il lui tendit le registre crasseux et plié en deux au milieu comme si quelqu'un s'était assis dessus par mégarde.

— Il n'y a rien de particulier à signaler, maîtresse, mais dites à l'empereur que nous avons tout essayé en vain. Cette garce refuse de parler !

Nicci ouvrit le registre et étudia la liste des noms récemment ajoutés – avec quelques informations complémentaires, lorsqu'il y en avait.

— De qui parlez-vous, capitaine ? demanda-t-elle tout en lisant.

— De la Mord-Sith, bien sûr !

— Évidemment, où avais-je la tête ? fit Nicci, comme si cette nouvelle ne la surprenait pas. Et où est-elle détenue ?

L'homme désigna une tente.

— Son Excellence ne pensait pas qu'une sorcière si puissante nous donnerait des informations sur Richard Rahl, mais j'espérais lui faire une bonne surprise. Hélas, c'est raté !

Nicci regarda la tente, d'où ne montait pas de cri. Elle n'avait jamais rencontré de Mord-Sith. Mais elle en savait assez sur ces femmes pour ne pas tenter d'utiliser sa magie contre elles. Une grossière erreur dont on n'avait en général pas le temps de se repentir…

Sur le registre, elle ne trouva aucun nom qui puisse éveiller son intérêt. Les nouveaux prisonniers étaient tous des Anderiens qui ne détiendraient pas les informations qu'elle cherchait.

Encore que… Au bas d'une page, au lieu d'un nom, figurait simplement le mot « messager ».

— Où est cet homme-là ?

— Dans cette tente, derrière moi. Je l'ai confié à un de mes meilleurs tortionnaires, mais la dernière fois que je suis allé voir, ce matin, il n'en avait rien tiré.

En douze heures de torture, beaucoup de choses pouvaient changer. Nicci décida d'aller jeter un coup d'œil à ce type.

— Merci, capitaine, dit-elle en rendant le registre à l'officier. Ce sera tout…

— Vous transmettrez mon rapport à l'empereur ? Surtout, dites-lui bien qu'il n'y a pas grand-chose à espérer de ces vermines…

Dans l'armée de l'Ordre, personne n'avait envie de se présenter devant l'empereur pour annoncer un échec – même quand la mission était impossible. Jagang n'aimait pas les excuses, et il prenait rarement la peine de les écouter.

— Je lui dirai tout ça, ne vous inquiétez pas, assura Nicci en se dirigeant vers la tente où le messager devait continuer à regretter d'être né.

Dès qu'elle fut entrée, elle comprit qu'elle arrivait trop tard. La charogne ensanglantée attachée sur une table de bois poisseuse de sang ne parlerait plus jamais à personne.

— Que tiens-tu là ? demanda Nicci quand elle vit que le tortionnaire serrait fièrement une feuille de parchemin.

— Quelque chose qui fera très plaisir à l'empereur ! J'ai une carte à lui offrir.

— Une carte de quoi ?

— De l'endroit d'où venait ce type. Je l'ai dessinée grâce aux indications qu'il m'a fort courtoisement fournies.

Le soldat rit de son humour, qu'il devait trouver très subtil.

Pas Nicci !

— Vraiment ? dit-elle.

La bonne humeur du tortionnaire avait éveillé son attention. En général, les hommes de ce genre souriaient exclusivement quand ils sentaient que leurs supérieurs seraient très contents d'eux.

— Et d'où venait-il, ce messager ?

— D'une rencontre avec son chef…

Fatiguée de ce petit jeu, Nicci arracha sa précieuse carte au soldat, la déplia et vit du premier coup d'œil que le prisonnier n'avait pas roulé son bourreau dans la farine.

Il s'agissait bien d'une région du Nouveau Monde, et tous les détails géographiques collaient.

Quand elle vivait au Palais des Prophètes, les rares sœurs qui s'aventuraient de l'autre côté de la vallée des Âmes Perdues rapportaient toujours des relevés topographiques qu'on intégrait aux archives. Au cours de leur formation, toutes les novices – entre bien

d'autres choses – devaient mémoriser ces cartes. Même si elle n'aurait jamais cru y aller un jour, Nicci connaissait très bien la géographie du Nouveau Monde.

Le soldat désigna du bout de l'index une empreinte sanglante, sur la feuille de parchemin.

— Le seigneur Rahl se cache là, dans les montagnes.

Toujours très calme, Nicci grava dans sa mémoire tous les détails qui lui permettraient de se repérer.

— Que t'a dit le prisonnier avant de mourir ? L'empereur m'attend, et je lui transmettrai ton rapport. Allez, parle, si tu ne veux pas que je me fâche !

L'homme se grattouilla la barbe, encore hésitant.

— Vous lui direz que c'est moi, le sergent Wetzel, qui ai obtenu ces informations ?

— Bien sûr, répondit Nicci. Tout le crédit sera pour toi, car je me fiche des honneurs. (Elle tapota l'anneau d'or passé à sa lèvre inférieure.) De toute façon, l'empereur est toujours dans ma tête. En ce moment même, il voit sans doute que c'est toi, pas moi, qui as fait parler cet homme. À présent, je t'écoute.

Wetzel hésita encore, incertain de pouvoir se fier à la Maîtresse de la Mort. Dans l'armée de l'Ordre, la confiance ne régnait pas, et il y avait de bonnes raisons pour cela.

— Si tu ne me dis pas tout, sergent Wetzel, tu seras le prochain occupant de cette table de torture, et je me chargerai en personne de ton cas. Ensuite, tes camarades n'auront plus qu'à te jeter dans le chariot…

— Ne vous énervez pas, maîtresse ! Je voulais simplement être sûr que Son Excellence saura que j'ai fait du bon travail. Voici toute l'histoire… Une petite unité de six hommes était partie vers le nord, en contournant les lignes ennemies. Une des magiciennes accompagnait ces espions, pour les aider à ne pas se faire repérer. Au nord-ouest de la position adverse, ils ont intercepté cet homme. Après l'avoir capturé, ils l'ont ramené au camp, et j'ai découvert qu'il était un des nombreux messagers qui assurent la liaison entre Rahl et ses troupes.

Nicci désigna un grand rond, sur la carte.

— Si je ne me trompe pas, ça représente l'armée ennemie. Veux-tu dire que Rich… le seigneur Rahl n'est pas avec ses hommes ?

— C'est ça, oui, et le messager ignorait pourquoi. Sa mission se bornait à transmettre des informations à son maître. En tout cas, voilà l'endroit où Rahl se cache avec son épouse.

— Son épouse ?

— Selon le messager, il s'est marié avec une… attendez… Mère Inquisitrice. Elle est blessée, et ils se sont réfugiés dans les montagnes.

Nicci se souvint du nom de la femme que Richard affirmait aimer : Kahlan… Son mariage risquait de ruiner le plan qu'elle venait juste d'imaginer. Encore que…

— Il y a autre chose, sergent ?

— Rahl et sa femme auraient une sorte de garde du corps avec eux. Une Mord-Sith.

— Mais que fichent-ils dans les montagnes ? Pourquoi ne sont-ils pas avec leurs troupes, ou en Aydindril ? Voire en D'Hara ?

— Maîtresse, ce messager n'était qu'un soldat du rang capable de s'orienter, de chevaucher vite et de ne pas se perdre. Il ne savait rien de plus.

— Tu es sûr qu'il n'a rien dit d'autre ?

Wetzel secoua la tête.

— Merci, sergent, fit Nicci en posant une main dans le dos de son interlocuteur. Tu n'imagines pas à quel point tu m'as aidée.

Sans cesser de sourire, la Maîtresse de la Mort libéra ce qu'il fallait de pouvoir pour carboniser instantanément la moelle épinière puis le cerveau du sergent, qui s'écroula comme une masse.

Toujours avec son pouvoir, Nicci fit s'embraser la carte qu'elle avait mémorisée, la regarda brûler un moment entre ses doigts puis la laissa tomber sur le cadavre, où elle finit de se consumer.

Elle sortit, approcha de la tente où était gardée la Mord-Sith, regarda autour d'elle pour s'assurer que personne ne la verrait et entra.

Une femme nue était ligotée sur la table de torture. Un soldat, les mains rouges de sang, jeta un regard noir à l'intruse.

— Rapport, dit simplement Nicci – d'un ton assez ferme pour que l'homme la salue d'instinct.

— Elle n'a pas dit un mot…

Nicci avança et tapota le dos du type. Prudent, il tenta de s'écarter, mais c'était trop tard. Avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, il tomba à la renverse, raide mort.

Si elle avait été moins pressée, Nicci l'aurait volontiers fait un peu souffrir avant de l'expédier dans l'autre monde.

Elle approcha de la table et sonda les yeux bleus de la Mord-Sith.

— Sers-toi de ton pouvoir pour me faire mal, sorcière ! souffla la prisonnière.

— Tu lutteras jusqu'au bout, n'est-ce pas ? dit la Maîtresse de la Mort avec un petit sourire admiratif.

— Déchaîne ta magie, chienne !

— Désolée, mais je crois que je m'en abstiendrai. Vois-tu, j'en sais long sur les femmes comme toi…

— Menteuse !

— Pas du tout ! Richard m'a parlé de vous. Aujourd'hui, c'est le

seigneur Rahl, mais il a été mon élève, il n'y a pas si longtemps. Je sais que les Mord-Sith peuvent s'emparer du pouvoir d'un magicien, s'il s'en sert contre elles. Ensuite, elles le retournent contre lui… Alors, navrée, mais je ne tomberai pas dans le piège.

— Si tu me torturais, au lieu de bavasser ? Mais je te préviens, tu ne tireras rien de moi.

— Je ne suis pas là pour te maltraiter…

— Dans ce cas, que veux-tu ?

— Avant tout, me présenter. On m'appelle la Maîtresse de la Mort.

— Donc, tu es là pour me tuer, souffla la Mord-Sith, une lueur d'espoir dans le regard.

— Pas avant que tu m'aies dit certaines choses.

— Tu ne sauras rien… Pas un mot. Allons, finissons-en !

Nicci ramassa un couteau ensanglanté, sur la table, et le brandit devant les yeux de la prisonnière.

— Tu en es sûre ?

— Charcute-moi, si ça t'amuse ! Comme ça, je crèverai plus vite ! Je sais reconnaître un corps qui agonise. Bientôt, je serai dans le royaume des morts. Mais je ne dirai rien, tu peux me croire.

— Tu me comprends mal… Je ne te demande pas de trahir le seigneur Rahl. N'as-tu pas entendu que ton bourreau s'était écroulé ? Si tu parviens à tourner la tête, tu verras qu'il est mort avant toi. Je ne veux pas que tu me livres des secrets…

La Mord-Sith réussit à apercevoir le cadavre, sur le sol.

— Que fais-tu ici, alors ? lança-t-elle.

Nicci nota qu'elle ne demandait pas à être libérée. Consciente qu'elle était fichue, elle pouvait seulement espérer qu'on abrège son agonie.

— Richard m'a raconté qu'il a été prisonnier d'une Mord-Sith. Ce n'est pas un secret, pas vrai ?

— Non.

— C'est sur ce sujet que je veux des informations. Comment t'appelles-tu ?

La femme détourna péniblement la tête. Nicci lui prit le menton et la força à la regarder.

— J'ai une proposition à te faire. Tu n'auras pas à trahir le seigneur Rahl, ni à livrer des secrets militaires. De toute façon, ces choses-là ne m'intéressent pas. Si tu coopères, je t'achèverai avec ce couteau. C'est promis ! Plus de douleur ni de torture. Simplement l'ultime coup de tonnerre de la mort.

— Par pitié, gémit la Mord-Sith, tue-moi… Je t'en prie…

— Dis-moi ton nom…

En général, les scènes de torture laissaient de marbre la Maîtresse de la Mort. Mais celle-ci avait quelque chose de perturbant. Gardant

les yeux rivés sur le visage de la prisonnière, elle s'efforçait de ne pas apercevoir son corps, charcuté au-delà de l'imaginable. Dans cet état, comment cette femme pouvait-elle s'empêcher de hurler ?

— Je suis Hania… Maintenant, tu veux bien me tuer ?

— Je le ferai, c'est promis. Vite et bien, tu peux te fier à moi. Mais d'abord, tu dois répondre à mes questions.

— Je ne peux pas…, souffla Hania, désespérée parce que son calvaire allait continuer.

— Je veux simplement avoir des informations sur l'époque où Richard était prisonnier d'une de tes collègues. Tu es au courant, je suppose ?

— Bien sûr.

— Je veux que tu me parles de ce moment-là…

— Pourquoi ?

— Parce que je désire comprendre Richard.

Si incroyable que ce fût, Hania eut un petit sourire.

— Aucune de nous n'a compris le seigneur Rahl. Nous l'avons torturé, et il ne s'est jamais vengé. Une énigme…

— Je ne le comprends pas non plus, mais j'espère y parvenir. Mon vrai nom est Nicci, je veux que tu le saches, Hania. S'il te plaît, parle-moi ! Connais-tu le nom de la femme qui l'a capturé ?

La Mord-Sith réfléchit avant de répondre. Même à l'agonie, elle tenait à s'assurer de ne pas trahir un secret par inadvertance.

— Denna… Elle s'appelait Denna.

— Denna… Richard l'a tuée pour pouvoir s'évader – oui, il m'en a parlé. As-tu connu Denna ?

— Oui…

— Penses-tu qu'il s'agisse d'un secret militaire capital ?

Hania hésita, puis secoua la tête.

— Tu as donc connu Denna. Et Richard, l'as-tu rencontré, à cette époque ? Savais-tu qu'il était le prisonnier de Denna ?

— Tout le monde était au courant.

— Pourquoi ?

— Parce que le seigneur Rahl – enfin, le précédent…

— Le père de Richard ?

— Oui. Il voulait que Denna soit la seule à dresser son fils, afin qu'il réponde à toutes ses questions. C'était la meilleure d'entre nous, tu sais…

— Je comprends, oui… À présent, raconte-moi tout.

Hania eut un spasme et ne parla pas avant un long moment.

— Je ne le trahirai pas ! Nicci, je suis une experte des méthodes que tu es en train d'employer. Tu ne me piégeras pas. Je ne vendrai pas le seigneur Rahl pour écourter mon agonie. Je n'ai pas tenu jusqu'à maintenant pour craquer à quelques heures de la fin.

— Je jure de ne pas t'interroger sur le présent, sur la guerre, ni sur rien qui pourrait être utile à Jagang.

— Si je te parle de sa captivité, tu promets de me tuer ?

— Je t'en donne ma parole, Hania. Je connais ton seigneur Rahl, et j'ai trop de respect pour lui – et pour toi – pour t'inciter à le trahir. Je veux le comprendre pour des raisons personnelles. Au Palais des Prophètes, je lui ai appris à utiliser son don, et j'aimerais le connaître, parce que je pense pouvoir l'aider…

— Ensuite, tu me donneras le coup de grâce ? C'est sûr ?

La mort était désormais l'ultime espoir de cette femme. Un coup de couteau, et elle aurait fini de souffrir.

— Dès que tu m'auras raconté ton histoire, je t'achèverai, tu peux me croire.

— Tu le jures sur ton espoir de baigner à tout jamais dans la Lumière du Créateur, quand tu auras quitté ce monde ?

Nicci sentit son cœur se serrer – pour la première fois depuis si longtemps ! Près de cent soixante-dix ans plus tôt, elle s'était juré de consacrer sa vie à aider les autres, mais elle n'avait pas pu échapper à sa nature foncièrement perverse. Et maintenant, elle était la Maîtresse de la Mort.

Une femme déchue… Pis, une réprouvée…

Du bout d'un index, elle caressa la joue d'Hania, et échangea avec elle un long regard presque… amical.

— Je te tuerai, c'est promis ! Vite et bien, et tu ne souffriras plus.

Des larmes aux yeux, Hania hocha imperceptiblement la tête.

Chapitre 13

Le domaine devait être luxueux, se dit Nicci alors qu'elle en approchait. Mais ça ne l'impressionnait pas, car elle avait l'habitude de la grandeur. À dire vrai, elle avait sûrement déjà vu mieux. Pendant plus d'un siècle et demi, n'avait-elle pas vécu dans un lieu extraordinaire ? Les colonnes, les arches, les sculptures majestueuses, les lambris en chêne, les lits aux édredons bourrés de plumes et aux draps de soie, les tapis moelleux, les riches tentures, les ornements en or et en argent, la chaude lumière filtrant de somptueux vitraux… Tout cela avait fait partie de son lot quotidien.

Sans parler des Sœurs de la Lumière, de leurs sourires chaleureux et de leur conversation toujours spirituelle.

Pour Nicci, l'opulence n'avait pas plus d'intérêt qu'un tas de détritus dans une rue. Et elle ne voyait pas de différence non plus entre les couches douillettes et les caniveaux où de pauvres hères dormaient enroulés dans des couvertures miteuses. Ceux-là ne souriaient jamais, et leur « conversation » se réduisait à quelques borborygmes. Les yeux ronds, la bouche ouverte, ils regardaient les passants comme des pigeons avides qu'on leur jette quelques miettes de pain.

Nicci avait passé une partie de sa vie dans la soie, et l'autre au milieu des ordures. La plupart des gens ne connaissaient qu'une des deux facettes du monde. Pas elle…

Arrivée devant la porte du palais anderien, la Maîtresse de la Mort saisit la poignée d'argent d'une porte à double battant aux panneaux sculptés et dorés à l'or fin. S'avisant que sa main était rouge de sang, elle l'essuya avec mépris sur la tunique d'un des deux gardes postés de chaque côté de la porte. Crasseux comme s'ils avaient grandi dans une porcherie, les deux soldats ne devaient pas en être à ça près. Pourtant, le colosse qu'elle prenait pour un vulgaire torchon la foudroya du regard – sans esquisser un mouvement pour s'écarter, cependant.

Hania s'était acquittée de sa part du marché. Habituée à utiliser son pouvoir, pas une arme, Nicci avait dû s'adapter, car recourir à la magie, dans ce cas particulier, aurait été une grossière erreur. Lorsqu'elle avait plaqué la lame sur sa gorge, Hania lui avait soufflé un « merci » vibrant de sincérité. La première fois qu'une de ses victimes lui était reconnaissante… Jadis, quand elle aidait les gens, fort peu avaient daigné la remercier. Elle avait les moyens de donner, pas eux, et il était normal qu'elle subvienne à leurs besoins.

Quand elle eut fini de s'essuyer la main sur le garde, elle lui sourit froidement, passa la porte et se retrouva dans un grand hall d'entrée. D'un côté, une rangée de hautes fenêtres protégées par des rideaux jaune pâle rehaussés de liserés en fils d'or laissaient filtrer la chiche lumière du crépuscule. Dehors, une pluie de fin d'été martelait les pavés. Devant Nicci, les tapis ornés de fleurs laborieusement brodées à la main étaient maculés de boue.

Des messagers allaient et venaient partout, suivis ou précédés par des soldats contraints de faire leur rapport à des officiers qui ne pouvaient pas s'empêcher de beugler dès qu'ils ouvraient la bouche.

Dans un coin, sur une table basse, Nicci remarqua une carte déroulée et tenue aux quatre coins par des livres de prix tachés d'immondices. En passant, elle jeta un coup d'œil et constata, non sans satisfaction, qu'il manquait la majeure partie des éléments indiqués par le messager que le sergent Wetzel avait si efficacement torturé. Sur ce document-là, le nord-ouest était représenté par un grand vide souillé de quelques taches de bière. Sur la carte mémorisée par Nicci, on voyait des montagnes, des cours d'eau, des défilés, des cols et… l'endroit exact où Richard se cachait avec la Mère Inquisitrice et une Mord-Sith.

Debout, assis sur de délicats guéridons ou vautrés dans de luxueux fauteuils, des officiers conversaient en se goinfrant de délicieux petits-fours que des serviteurs tremblants de peur leur présentaient sur des plateaux d'argent. Peu familiers du luxe, les soudards de l'Ordre semblaient prendre un malin plaisir à se comporter comme des porcs. Quand on savait regarder au-delà des apparences, comme Nicci, on devinait que cette attitude dissimulait – fort mal – la gêne instinctive qu'éprouvaient ces rustres dans un environnement raffiné.

Du coin de l'œil, la Maîtresse de la Mort repéra une sœur qu'elle connaissait bien. Plaquée contre le mur, près d'une tenture, la pauvre vieille Lidmila faisait de son mieux pour passer inaperçue. Quand elle vit Nicci, elle se redressa, tira sur ses haillons – une initiative louable, mais qui n'apporta aucune amélioration visible – et trouva le courage de sortir de son trou.

Lidmila avait dit un jour à Nicci qu'on n'oubliait jamais les choses apprises dans sa jeunesse. À son âge, avait-elle ajouté, on s'en souvenait même plus facilement que du menu du dîner de la veille. Selon les rumeurs, la très vieille Lidmila, capable de jeter des sorts uniquement accessibles aux sorcières les plus puissantes, devait avoir de très intéressants souvenirs de jeunesse.

Avec sa peau parcheminée tendue à craquer sur ses os, Lidmila ressemblait à un cadavre ambulant. Pourtant, elle avançait d'un bon pas, et avec un vestige de grâce féline.

À dix pas de Nicci, elle agita un bras, comme si elle redoutait que

la Maîtresse de la Mort ne l'ait pas vue, tant on devenait transparent avec l'âge.

— Vous voilà enfin ! Suivez-moi, très chère ! L'empereur vous attend.

Lidmila prit Nicci par le poignet.

— Conduisez-moi, sœur Lidmila, dit la Maîtresse de la Mort en serrant la main de la vieille femme. Je vous emboîterai le pas…

La vieille sœur sourit par-dessus son épaule. Pas de contentement, mais parce qu'elle était soulagée d'avoir rempli sa mission. Jagang punissait tous ses serviteurs défaillants, même quand ils n'étaient pour rien dans leur échec.

— Qu'est-ce qui vous a pris si longtemps, sœur Nicci ? L'empereur est furieux à cause de vous. Où étiez-vous donc ?

— Un travail qui ne pouvait pas attendre…

— Un travail, vraiment ? répéta Lidmila. (Elle accéléra le pas, afin que Nicci ne la percute pas.) Si ça ne tenait qu'à moi, vous seriez condamnée à faire la plonge, aux cuisines, pour vous punir d'aller en vadrouille alors que vous êtes attendue.

Décrépite et un rien gâteuse, Lidmila oubliait parfois qu'elle ne vivait plus au Palais des Prophètes. Jagang l'utilisait essentiellement pour recevoir les gens à qui il accordait une audience et les guider jusqu'à lui. Si elle se perdait en route, il pouvait toujours intervenir, puisqu'il la contrôlait mentalement. À l'évidence, il trouvait amusant qu'une vénérable Sœur de la Lumière – versée en antique magie, qui plus est – soit réduite à jouer les hôtesses pour lui.

Depuis qu'elle n'était plus sous la protection du sort temporel, au palais, Lidmila avançait vers sa tombe à la vitesse d'un cheval au galop. Comme toutes les autres sœurs, à vrai dire…

La tenant toujours par la main, la vieille sœur au dos voûté guida Nicci à travers une enfilade de grandes salles et de couloirs. Arrivée devant une porte ornée de dorures, elle s'arrêta, et se tapota pensivement la lèvre inférieure.

Les soldats au visage fermé qui patrouillaient dans ce corridor jetèrent à Nicci des regards aussi noirs que sa robe. Des hommes de la garde impériale, moins crasseux et débraillés que les soudards moyens, mais encore plus dangereux…

— Son Excellence est dans cette pièce, dit Lidmila. Dépêchez-vous d'entrer ! Allons, ne traînez pas, sinon, c'est moi qui paierai les pots cassés !

Avant de passer la porte, Nicci se tourna vers la vieille femme.

— Sœur Lidmila, vous m'avez dit un jour que j'étais la mieux qualifiée pour devenir la dépositaire de vos connaissances les plus… eh bien… particulières.

La vieille sœur eut un petit sourire rusé.

— La vraie magie vous intéresse enfin ?

Jusque-là, Nicci n'avait jamais accepté les propositions de Lidmila. Pour elle, la magie était une quête par trop individualiste. Elle avait appris quelques sorts de base, parce qu'il le fallait, et n'avait jamais cherché à aller plus loin.

— Eh bien, je pense être prête, oui…

— J'ai toujours dit à la Dame Abbesse que vous étiez la seule, au palais, digne de recevoir mon héritage. Mais ce sont des connaissances dangereuses…

— Elles ne doivent pas disparaître avec vous, ma sœur. Transmettez-les-moi tant que vous le pouvez encore.

— Vous avez l'air d'avoir assez mûri pour ça, c'est vrai. Quand voulez-vous me voir ?

— Demain, au plus tôt… (Nicci jeta un coup d'œil entendu à la porte.) Je doute d'être très réceptive, ce soir…

— Rendez-vous demain, dans ce cas.

— Si je… peux… venir vous voir, un grand désir d'apprendre m'animera. Je suis surtout avide d'en savoir plus sur le sort de maternité…

Si étrange que fût son nom, ce sortilège pouvait très bien être ce qu'il lui fallait. De plus, il avait un énorme avantage : une fois lancé, plus rien ne pouvait l'arrêter.

Lidmila se tapota une nouvelle fois la lèvre inférieure.

— Rien que ça ? soupira-t-elle. Je suis en mesure de vous l'enseigner, et contrairement aux autres sœurs, vous avez les compétences requises pour l'utiliser. Le don doit être très puissant chez une personne pour qu'elle manipule de telles forces. C'est votre cas. Si vous mesurez ce que cela vous coûtera, et si vous acceptez de payer ce prix, je suis prête à vous former.

— S'il en est ainsi, je viendrai vous voir dès que je le pourrai…

Lidmila s'éloigna à petits pas, la tête rentrée dans les épaules comme si elle réfléchissait déjà à la leçon à venir.

Nicci la regarda un moment, se demandant si elle serait encore vivante, le lendemain, pour se faire dispenser les lumières de la vieille magicienne.

Puis elle entra dans une grande pièce éclairée par une myriade de chandelles et de lampes. Entouré de moulures qui représentaient des feuilles et des glands, le très haut plafond ajoutait encore à la paisible majesté de la salle où des sofas et des fauteuils moelleux, trônant sur des tapis aux couleurs pastel, semblaient inviter au calme et à la méditation. Fermées par de riches tentures, les nombreuses fenêtres ne laissaient filtrer aucune lumière et étouffaient tous les sons venus de l'extérieur.

Les deux sœurs assises sur un canapé se levèrent d'un bond.

— Sœur Nicci ! souffla la première, visiblement soulagée.

L'autre courut jusqu'à une porte, à l'autre bout de la pièce, et l'ouvrit sans frapper – sans nul doute parce que Jagang lui en avait donné l'ordre. Passant la tête dans la salle d'à côté, elle murmura quelques mots que la Maîtresse de la Mort ne comprit pas.

— Dehors ! rugit une voix masculine. Sortez tous ! À part elle, que tout le monde fiche le camp !

La sœur recula, et deux de ses collègues – des « assistantes » personnelles de l'empereur – franchirent la porte en courant de toutes leurs jambes. Nicci dut s'écarter pour laisser passer les quatre Sœurs de la Lumière, qui se précipitèrent vers la porte de la suite en compagnie d'un jeune homme jusque-là recroquevillé dans un coin sombre. En fuyant le courroux de leur maître, les cinq serviteurs de Jagang ne jetèrent pas un coup d'œil à la Maîtresse de la Mort.

Quand Son Excellence donnait un ordre, il fallait obéir sur-le-champ, car rien ne l'énervait plus que les traînards.

Une autre femme, que Nicci ne connaissait pas, sortit en courant de la pièce où l'empereur attendait. Jeune et belle, avec de magnifiques cheveux noirs, c'était sans doute une prisonnière capturée quelque part en chemin par l'armée et offerte à Jagang pour son divertissement. Dans ses yeux, Nicci eut le temps de lire une incroyable stupeur, comme si elle trouvait que le monde était devenu fou.

Les dégâts collatéraux de ce genre étaient inévitables quand on entendait modifier radicalement l'ordre des choses. Comme n'importe qui, les grands chefs avaient des défauts qu'ils tendaient à considérer comme véniels. Le bien que Jagang ferait à toute l'humanité compensait largement les actes contestables qu'il s'autorisait et le chaos – si ce n'était pas un trop grand mot – qu'il semait dans la vie de quelques êtres insignifiants. D'ailleurs, Nicci était souvent la victime de ces anodines transgressions, et elle n'en faisait pas une affaire. Pour que s'améliore le sort des déshérités, n'était-ce pas un prix acceptable ? Car au bout du compte, seul l'objectif final de toute cette affaire importait…

Une fois la porte d'entrée fermée, Nicci se retrouva seule dans la suite avec le maître de l'Ordre Impérial. Les bras le long du corps, elle savoura un moment la quiétude des lieux. Le luxe ne l'impressionnait pas, mais la tranquillité – une denrée rare pour elle – figurait parmi les petites satisfactions égoïstes qu'elle ne s'interdisait pas.

Faisant du regard le tour de la première pièce, elle se demanda d'où Jagang tirait ce goût soudain pour la splendeur. À moins que lui aussi ait eu envie d'un peu de calme…

Nicci se tourna vers la porte communicante. Derrière, un colosse

furieux l'attendait…

Elle entra d'un pas décidé et se dirigea bravement vers l'empereur.

— Vous désiriez me voir, Excellence ?

La main de Jagang vola dans les airs et s'écrasa sur la joue de Nicci – une gifle d'une incroyable violence, décochée du dos de la main. Le souffle coupé, la Maîtresse de la Mort tomba à genoux, mais Jagang la releva par les cheveux et frappa de nouveau. Cette fois, Nicci alla s'écraser contre un mur, puis glissa lentement sur le sol. La douleur était inimaginable…

Dès qu'elle eut un peu récupéré, Nicci se redressa et vint se camper devant l'empereur. Propulsée en arrière par le troisième coup, elle renversa un candélabre dont les bougies s'éparpillèrent autour d'elle. Essayant de s'accrocher à une tenture, elle l'arracha à son support et s'écroula sur une table basse qui ne résista pas au choc. Des éclats de verre volèrent dans les airs en même temps que les bibelots exhibés sur la table.

Sonnée, la vision brouillée, la mâchoire et les muscles du cou lui faisant un mal de chien, Nicci resta étendue sur le dos. Qu'il était bon d'éprouver quelque chose, même quand il s'agissait d'une atroce souffrance !

Du sang maculait le tapis où elle gisait en savourant le bonheur paradoxal de n'être plus – pour un instant – indifférente à tout. Jagang lui cria quelque chose qu'elle ne comprit pas, parce que ses oreilles bourdonnaient trop. S'appuyant sur un bras, elle parvint à s'asseoir, se tâta la bouche et découvrit qu'elle était poisseuse de sang. Depuis combien de temps ne s'était-elle plus sentie si vivante, à part durant quelques minutes, en compagnie de la Mord-Sith ? La brutalité de Jagang parvenait à réveiller son âme, et c'était déjà ça. Parce qu'il était plus cruel que n'importe qui ? Pas vraiment… Nicci n'aurait pas été obligée de se livrer ainsi à lui, et toute la différence était là. L'empereur savait qu'il en était ainsi, et cela le rendait plus furieux encore.

Ce soir, une rage meurtrière l'animait. Certaine à présent qu'elle ne serait plus là, le lendemain, pour apprendre la magie de Lidmila, Nicci n'en fut pas plus émue que cela. Avec une certaine curiosité, elle se demanda comment Jagang en finirait avec elle.

Dès que sa tête consentit à tourner un peu moins, Nicci se releva et, comme un bon petit soldat, revint se placer devant Jagang.

La tête rasée, ce colosse arborait une petite moustache et un embryon de bouc qui accentuaient ses traits bestiaux. À sa narine gauche était passé un anneau d'or qu'une fine chaîne du même métal reliait à la boucle d'oreille qu'il portait du même côté. Bien qu'il eût une énorme chevalière à chaque doigt, il n'avait pas jugé bon, ce soir, de mettre autour de son cou les colliers et les chaînes d'or qui

symbolisaient d'habitude sa royale autorité.

Il était torse nu, comme souvent. Sous sa poitrine velue, ses pectoraux saillaient, aussi tendus que les muscles de son cou de taureau.

D'une bonne demi-tête plus petite que lui, Nicci se tint bien droite et leva le regard vers les yeux sombres apparemment dépourvus d'iris et de pupille qui hantaient régulièrement ses cauchemars. Les yeux d'un homme capable de marcher dans les rêves et qui bouillait de rage parce que l'accès à un esprit lui était interdit.

À présent, Nicci savait pourquoi il en était ainsi.

— Bon sang ! crie, pleure, hurle, implore, présente ta défense ou confonds-toi en excuses ! Mais ne reste pas comme ça !

Sans broncher, Nicci avala péniblement un mélange de salive et de sang.

— Pourriez-vous être plus spécifique, Excellence ? Quelles options dois-je choisir, et pendant combien de temps faut-il que je me donne en spectacle ? Jusqu'à ce que vous m'ayez battue à mort, peut-être ?

Jagang bondit, saisit Nicci à la gorge et serra de toutes ses forces. Très vite, les genoux de la Sœur de l'Obscurité se dérobèrent, mais il l'empêcha de s'écrouler, la tenant debout d'une seule main. Puis il la lâcha et la repoussa d'une paume méprisante.

— Je veux savoir pourquoi tu as fait ça à Kadar !

Nicci sourit malgré ses lèvres éclatées.

Jagang la prit par le poignet, lui retourna le bras dans le dos et la tira vers lui.

— Au nom de quoi as-tu agi ainsi ? Je dois le savoir !

Consciente de danser avec l'empereur un ballet mortel, Nicci se demanda vaguement si elle s'en sortirait vivante, cette fois.

Jagang avait tué des dizaines de sœurs parce qu'elles ne s'étaient pas montrées assez dociles. La garantie – relative – de Nicci, en face de lui, était de ne pas se soucier de sa propre survie. Ce mépris de la vie fascinait l'empereur parce qu'il le savait sincère.

— Parfois, vous êtes idiot, Excellence. Comment peut-on être arrogant au point de ne pas voir ce qui crève pourtant les yeux ?

L'empereur exerça une telle traction sur le bras de Nicci qu'elle crut que son épaule allait se déboîter.

— J'ai tué des gens pour des insultes bien moins graves…

— Mais ce soir, vous semblez plutôt décidé à me faire mourir d'ennui. Si vous voulez en finir, étranglez-moi, qu'on n'en parle plus ! Ou taillez-moi en pièces, si vous préférez. Mais par pitié, n'espérez pas m'étouffer sous le poids de ridicules menaces ! Ça ne marchera pas, et je n'ai pas de temps à perdre en enfantillages. Alors, étripez-moi ou fermez-la !

Face à Jagang, la plupart des gens commettaient une erreur

grossière : le prendre pour un imbécile à cause de sa bestialité. En réalité, il était un des hommes les plus intelligents que Nicci ait connus, et sa brutalité, bien réelle, lui servait d'écran de fumée. Capable de s'introduire dans l'esprit de gens très différents, il avait découvert de l'intérieur leurs idées, leurs connaissances et leur philosophie, et cela avait encore développé son intellect.

Si Nicci redoutait quelque chose en lui, ce n'était pas sa violence, mais son intelligence supérieure. Parce que la vivacité d'esprit, elle était bien placée pour le savoir, se révélait une inépuisable source d'inspiration pour tout être qui entendait s'illustrer dans le domaine de la perversité.

— Pourquoi as-tu tué Kadar, Nicci ? demanda Jagang, la voix vibrant un peu moins de fureur.

Comme une barricade, l'image de Richard se dressait dans l'esprit de Nicci, empêchant l'empereur d'y pénétrer. Elle se savait hors d'atteinte, il le lisait dans ses yeux, et cela le rendait encore plus furieux.

— J'ai pris plaisir à entendre le grand Kadar Kardeef implorer ma pitié, puis m'insulter quand il a compris que ça ne marcherait pas.

Jagang rugit et frappa de nouveau. Basculant en arrière, Nicci se prépara à un atterrissage douloureux sur le sol. Allait-elle se briser la nuque, cette fois ?

À sa grande surprise, elle s'écrasa sur une surface moelleuse. Le lit, comprit-elle aussitôt. Par un incroyable coup de chance – ou de malchance –, sa tête n'avait pas percuté les montants de bois et de marbre, un choc qui lui aurait probablement fait exploser le crâne comme une noix.

Jagang se jeta sur elle. Bizarrement, il ne leva plus la main pour la frapper, mais sonda longuement son regard. Puis il se redressa un peu, et entreprit d'arracher les lacets de sa robe. Déchirant le tissu, il posa les mains sur ses seins et les pétrit jusqu'à ce qu'elle en ait les larmes aux yeux de douleur.

Nicci ne tenta pas de résister quand il la troussa comme une vulgaire catin. Inerte comme une morte, elle laissa dériver son esprit vers des contrées qu'elle seule pouvait atteindre.

Jagang se laissa retomber sur elle.

Les bras le long du corps, les mains ouvertes et les yeux rivés au plafond, la Maîtresse de la Mort assista de très loin à la scène qui suivit. La douleur elle-même lui semblait très distante, et elle trouvait un peu ridicule la façon dont elle haletait.

Tandis que l'empereur la besognait, elle se concentra sur le plan qui se précisait de plus en plus dans son esprit. Elle n'aurait jamais cru que cette possibilité se présenterait à elle, et c'était une erreur. À présent, elle n'avait plus qu'à décider de passer à l'action.

Jagang la gifla, la ramenant au présent.

— Tu es trop stupide pour pleurer ?

Nicci s'avisa qu'il en avait terminé. Apparemment, il n'était pas ravi qu'elle ne s'en soit pas aperçue plus tôt. La mâchoire en feu, la Maîtresse de la Mort dut faire un effort pour ne pas se la masser. Ce que Jagang tenait pour une gifle était en réalité un coup capable de fracturer le crâne de quelqu'un.

Du sang – celui de Nicci – coulait du menton de l'empereur et s'écrasait sur les joues de sa victime. Tout le corps luisant de sueur, Jagang le taureau savourait le calme fugitif que lui apportait la satisfaction de ses instincts.

Quand elle croisa son regard, Nicci y reconnut de la colère. Mais il y avait aussi autre chose : une pointe de regret, d'angoisse ou peut-être même de souffrance.

— C'est ce que vous voulez, Excellence, que je pleure ?

Jagang se laissa tomber sur le côté, le long du flanc de Nicci.

— Non, je voudrais que tu réagisses.

— Mais je réagis, Excellence. Pas comme vous l'aimeriez, c'est tout…

L'empereur s'assit au bord du lit.

— Qu'as-tu donc dans la tête, femme ? grogna-t-il.

Nicci le dévisagea un moment, et il finit par détourner le regard.

— Je n'en sais rien, répondit la Maîtresse de la Mort avec une scrupuleuse sincérité. Mais il faudra bien que je finisse par le découvrir.

Chapitre 14

— Déshabille-toi, marmonna Jagang. Tu vas passer la nuit avec moi. Tout ce temps sans t'avoir dans mon lit… Tu m'as manqué, Nicci.

La Maîtresse de la Mort ne répondit pas. Au lit ou ailleurs, personne ne pouvait manquer à Jagang. Cette notion elle-même lui passait au-dessus de la tête. Mais il lui arrivait peut-être parfois de regretter d'être incapable de se languir de quelqu'un.

Nicci s'assit au bord du lit, se débarrassa de sa robe en lambeaux et la plia soigneusement sur le dossier d'une chaise. Après avoir fait de même avec ses sous-vêtements, elle retira ses bas, les lissa et les posa également sur le dossier.

Jagang la regarda, fasciné de la voir se comporter comme une femme normale.

Quand elle eut fini, Nicci se tourna vers lui, le dos bien droit, pour lui montrer qu'il ne pourrait jamais la prendre autrement que par la force. Non sans satisfaction, elle lut de la frustration dans les yeux de l'empereur. La seule victoire qu'elle pouvait s'offrir contre lui ! Plus il la violait, plus il comprenait qu'elle ne se donnerait jamais à lui, et plus il était furieux. Plutôt que s'offrir à ses étreintes, elle aurait préféré mourir, et il en était douloureusement conscient.

S'arrachant à une mélancolie mêlée d'amertume, il leva les yeux et croisa le regard de Nicci.

— Pourquoi as-tu tué Kadar ?

Nicci s'assit de l'autre côté du lit, trop loin pour qu'il la touche en tendant le bras, mais pas assez pour qu'il ne puisse pas lui sauter dessus en une fraction de seconde.

— Vous n'êtes pas l'Ordre Impérial, Excellence. L'Ordre n'est pas un homme, si puissant fût-il, mais un idéal de justice et de paix. Comme tous les idéaux, il survivra à la disparition de ceux qui le servent. Pour l'instant, c'est d'une brute comme vous qu'il a besoin, mais n'importe quel autre guerrier dans votre genre ferait l'affaire. Kadar, par exemple. Je l'ai éliminé pour qu'il ne vous menace pas avant que vous ayez pu accéder à un statut plus élevé que celui de boucher.

— Tu veux me faire gober que c'était pour mon bien ? Là, tu me prends pour un crétin…

— S'il vous plaît de le penser, ne vous gênez pas, Excellence…

Jagang s'étendit, la tête reposant sur une petite montagne d'oreillers, et écarta un peu les jambes pour exposer sans pudeur sa

virilité au repos.

— Et ces histoires, au sujet de « Jagang le Juste » ? Que signifient-elles ?

— C'est votre nouveau titre, Excellence. L'idée qui vous sauvera, vous vaudra la victoire et vous gagnera plus de gloire que vous n'en avez jamais rêvé. Pourtant, pour me récompenser d'avoir éliminé un rival potentiel – et de vous avoir conféré la stature d'un héros populaire –, vous avez fait couler mon sang…

— Parfois, je me demande si les gens qui te jugent folle à lier n'ont pas raison !

— Que se passerait-il si vous faisiez tuer tout le monde, Excellence ?

— Eh bien, il y aurait un sacré tas de cadavres !

— Récemment, je suis passée par des villes qui ont reçu la visite de vos soldats. Vos hommes n'ont pas maltraité leur population. En tout cas, ils se sont abstenus de massacrer tous les habitants, contrairement à ce qu'ils faisaient au début de l'invasion du Nouveau Monde.

Jagang se propulsa en avant, saisit Nicci par les cheveux et la força à s'allonger près de lui. Se redressant sur un coude, il plongea dans ses yeux son regard faussement aveugle.

— Ton travail est de faire des exemples, femmes. De montrer aux gens qu'ils doivent coopérer avec l'Ordre, s'ils tiennent à la vie. Ce sont mes instructions, et tu dois t'en tenir là.

— Vraiment ? Dans ce cas, pourquoi vos troupes laissent-elles tant de survivants, depuis quelque temps ? S'il faut effrayer les peuples, piller les villes et les brûler n'est-il pas le moyen le plus efficace ?

— Si nous tuons tout le monde, sur qui régnerai-je, à part mes soldats ? Qui travaillera à leur place ? Qui assurera leur subsistance et versera un tribut à la cause ? Veux-tu que l'Ordre apporte un nouvel espoir à des cadavres ? S'il n'y a plus que des morts, qui se prosternera devant le grand empereur Jagang ?

» Je sais qu'on te surnomme « la Maîtresse de la Mort », mais nous ne pouvons pas tuer à tort et à travers, comme toi. Jusqu'à ton départ pour le royaume des morts, tu seras contrainte de servir l'Ordre… Si les gens pensent que notre arrivée les condamne à finir dans une fosse commune, ils se battront jusqu'à leur dernier souffle. Il faut leur faire comprendre que toute résistance signera leur perte, mais aussi les convaincre que nous leur proposons une existence digne, sous l'aile du Créateur, qui souhaite le bonheur de l'humanité. Si nous y arrivons, les peuples se rallieront à nous les uns après les autres.

— Vous aviez un accord avec ce pays, dit Nicci, entraînant Jagang sur un terrain glissant qui le forcerait à reconnaître qu'elle avait bien agi. Pourtant, il y a eu des massacres.

— J'ai ordonné que tous les citadins de Fairfield survivants soient

autorisés à rentrer chez eux. La mise à sac est terminée. Les Anderiens n'ont pas tenu leurs engagements, et nous avons dû les punir. Aujourd'hui, ils ont compris, et il est temps qu'un nouvel ordre s'établisse. La notion même de nation indépendante est obsolète, comme dans l'Ancien Monde. Tous les peuples seront unis et connaîtront une ère de prospérité sous l'aile bienveillante de l'Ordre Impérial. Seuls ceux qui s'opposent à nous périront. Pas parce qu'ils osent résister, mais parce que ce sont des traîtres. Oui, des traîtres à la seule cause qui importe : le bonheur de l'humanité tout entière.

» En Anderith, notre combat a changé de nature. Richard Rahl a été rejeté par le peuple, qui a pris conscience de la valeur de notre idéal. Désormais, Rahl ne pourra plus prétendre qu'il représente les masses.

— Pourtant, il y a eu des massacres…

— Les dirigeants d'Anderith n'ont pas été honnêtes avec moi, et on doit supposer qu'une partie de la population était complice de cette trahison. Un châtiment s'imposait, mais les survivants ont gagné le droit de faire partie de l'Ordre, parce qu'ils ont eu la sagesse de refuser la morale bêtifiante et égoïste que leur prêchait Rahl.

» Les vents ont tourné, Nicci. Les peuples n'ont plus confiance en cet homme, et il ne peut plus se fier à eux. Richard Rahl est un chef déchu. Un réprouvé…

Nicci sourit intérieurement – un sourire triste, bien entendu. Elle était une réprouvée, et Richard aussi. Leur destin semblait scellé…

— C'est vrai dans ce petit pays, dit-elle, mais la défaite de Rahl est loin d'être consommée. Il reste dangereux, Excellence. Après tout, c'est à cause de lui que la conquête d'Anderith n'est pas un franc succès. Il a terni votre victoire en détruisant d'énormes quantités de vivres et en vous laissant sur les bras une économie totalement désorganisée. De plus, il a réussi à vous glisser entre les doigts.

— Je l'aurai bientôt !

— Vraiment ? Permettez-moi d'en douter… (Nicci vit que Jagang serrait les poings. Prudente, elle attendit qu'il les rouvre avant de continuer :) Quand lancerez-vous vos forces à l'assaut du reste des Contrées du Milieu ?

— Bientôt… Mais d'abord, je veux que nos ennemis relâchent leur vigilance. Dès qu'ils se sentiront moins menacés, je passerai à l'action.

» Un grand chef doit adapter sa tactique à l'évolution du conflit. Quand nous irons vers le nord, nous serons des libérateurs qui apportent aux peuples la Lumière du Créateur. Nous devons gagner le cœur et l'esprit des infidèles.

— Et vous avez décidé ça tout seul ? Sans tenir compte de la volonté du Créateur ?

Jagang foudroya Nicci du regard pour qu'elle mesure la

dangereuse stupidité d'une telle question.

— Je suis l'empereur ! Rien ne m'oblige à consulter nos guides spirituels. Mais comme leurs avis sont toujours judicieux, j'ai parlé aux hauts prêtres, et ils approuvent ma stratégie. Le frère Narev lui-même la juge brillante. Réfléchis moins, Nicci, et contente-toi de m'obéir. Ta mission est de décourager toutes les velléités de résistance. Si tu refuses de la remplir, personne ne pleurera une sœur de plus ou de moins. Et j'en ai d'autres à ma disposition.

Nicci ne fut pas remuée par ces menaces, si sérieuses qu'elles fussent. Mais à voir son expression, Jagang commençait à comprendre ce qu'elle avait voulu dire, un peu plus tôt.

— Votre plan est excellent, mais il doit être découpé en petits morceaux, pour que les gens puissent l'avaler sans s'étouffer. La populace est rarement capable de voir ce qui est bon pour elle, car elle n'a pas une once de la sagesse de l'Ordre. Si entêté que vous soyez, Excellence, vous devez comprendre que j'ai anticipé vos intentions en convainquant des gens que vous les avez épargnés par amour de la justice, et non parce que vous ne pouvez pas vous offrir le luxe de les massacrer. De tels actes nous vaudront bien des ralliements.

Jagang coula à Nicci un long regard perplexe.

— Je suis le feu purificateur de l'Ordre. Les flammes sont nécessaires, mais elles ne doivent pas être une fin en soi. Des cendres que je laisse sur mon passage émergeront un nouveau monde et un ordre parfait. C'est le but – la renaissance de l'humanité – qui justifie les moyens. Il est de ma responsabilité, pas de la tienne, de décider ce qu'est la justice, et de dire quand et à qui il convient de la dispenser.

Agacée par la vanité de l'empereur, Nicci ne fit plus l'effort de lui dissimuler son dédain.

— J'ai donné un nom à votre idée – Jagang le Juste – et saisi une occasion de la faire connaître. Kadar est mort pour servir les objectifs que vous venez de citer. Il fallait agir maintenant et marquer les esprits, pour que votre philosophie ait le temps de se répandre et de s'enraciner partout dans le Nouveau Monde. Sinon, tous ses peuples se dresseront contre l'Ordre. J'ai choisi le moment et le lieu, et en exécutant un héros de guerre, j'ai montré que votre dévotion à la cause passait avant tout, même de vieilles amitiés. Votre gloire en bénéficiera !

» N'importe quel soudard peut jouer le rôle du feu purificateur. Ce nouveau nom, Jagang le Juste, est garant de votre vision morale du monde, et il prouve votre valeur bien au-delà de vos brutales victoires. Excellence, j'ai semé la graine qui fera de vous un héros aux yeux des peuples, et plus important encore, de tous les prêtres. Aurez-vous l'arrogance de prétendre que mon initiative était déplacée ? Ou que ce

nouveau nom ne militera pas en faveur de votre grandeur ?

» Ce que j'ai fait vous apportera ce que l'armée est incapable de gagner : la loyauté des gens ! Et cela sans livrer la moindre bataille. En prenant la vie de Kadar, j'ai réussi à faire ce que vous n'auriez pas pu réaliser seul, si redoutable que vous soyez. Excellence, je vous ai permis d'avoir la réputation d'être un homme d'honneur. Grâce à moi, vous voilà devenu un chef que les gens aimeront et auquel ils se fieront parce qu'ils le croiront doté du sens de la justice.

Jagang détourna la tête et resta un moment silencieux. Puis il tendit un bras, main ouverte, et laissa doucement courir ses doigts sur la cuisse de Nicci. Ce geste était un aveu : il reconnaissait qu'elle avait raison, même s'il ne l'aurait jamais dit à haute voix.

L'empereur bâilla, s'étira, ferma les yeux et sombra dans un profond sommeil. Bien entendu, il pensait que Nicci serait toujours là à son réveil, disponible comme d'habitude.

La Maîtresse de la Mort aurait pu partir sans courir de risques. En tout cas, elle le supposait. Mais l'heure n'avait pas encore sonné.

Quand Jagang se réveilla, une heure plus tard, Nicci contemplait toujours le plafond en réfléchissant à Richard. Il manquait encore un élément à son plan, lui semblait-il. Une pièce du puzzle qu'elle devait absolument mettre en place.

Dans son sommeil, l'empereur lui avait tourné le dos, mais il roula sur le flanc et riva sur Nicci un regard brillant de lubricité. Quand il se plaqua contre elle, son corps était aussi chaud qu'un rocher bombardé par le soleil… et presque aussi dur.

— Donne-moi du plaisir, dit-il d'un ton menaçant qui aurait convaincu une autre femme d'accéder à ses désirs.

— Et si je refuse, vous me tuerez ? La mort ne me fait pas peur, sinon, je ne serais pas ici. Vous me prenez par la force, et il n'en ira jamais autrement. Ne vous bercez pas d'illusions en imaginant que j'ai envie de vous.

— Tu mens ! cria Jagang. (D'un revers de la main, il poussa Nicci au bord du lit.) Tu es ici parce que ça te plaît ! (Il la prit par le poignet et la tira de nouveau près de lui.) S'il n'en était pas ainsi, pourquoi serais-tu là ?

— Parce que vous me l'avez ordonné…

— Mais tu es venue alors que tu aurais pu fuir.

Nicci voulut répondre, mais elle ne trouva pas ses mots – en tout cas, ceux qu'il aurait pu comprendre.

Avec un sourire triomphant, Jagang se redressa sur les coudes, pivota sur lui-même, se laissa tomber sur elle et plaqua ses lèvres contre les siennes. Si brutal que fût ce comportement, il exprimait une certaine tendresse. Nicci, disait-il souvent, était la seule femme qu'il avait jamais eu envie d'embrasser. En lui exprimant ainsi ses

« sentiments », il semblait croire qu'elle serait obligée de les lui rendre, comme si la « tendresse » était une monnaie permettant d'acheter à volonté de l'affection.

Une longue nuit commençait, et Nicci ne se faisait pas d'illusions : durant cette épreuve, elle devrait subir plusieurs fois les assauts amoureux d'un homme qui la répugnait.

Mais pourquoi était-elle là, puisqu'elle avait eu la possibilité de s'enfuir ?

Cette question de l'empereur se répéta à l'infini dans son esprit, et son écho atteignit jusqu'à l'endroit lointain et isolé où elle se réfugiait pour échapper au monde.

Au matin, Nicci se réveilla avec de terribles maux de tête consécutifs à la correction que lui avait infligée Jagang. Elle avait également mal à d'autres endroits – ceux où il l'avait frappée pour se venger d'avoir pu posséder son corps mais jamais son âme, totalement absente de ces bestiales étreintes.

Les draps étaient tachés de sang : le témoignage d'une longue séance où la Maîtresse de la Mort avait connu des sensations inédites qu'elle ne souhaitait à personne.

Étant un être maléfique, elle méritait d'être violée ainsi, et elle ne trouvait aucun argument moral qui pût stigmatiser le comportement de l'empereur. Même quand il la traitait comme une catin, il restait moins corrompu qu'elle. Comme tous les hommes, Jagang s'adonnait à la luxure, et ça n'avait rien d'extraordinaire. En étant indifférente à la souffrance des autres – et à la sienne aussi –, Nicci prouvait que son âme même était corrompue. En matière de péché, il n'y avait rien de plus ignoble. Pour cela, elle méritait de subir tout ce que Jagang lui infligeait.

Et ce matin, le lieu obscur, au plus profond d'elle-même, qui aspirait à souffrir n'était pas loin de se sentir rassasié d'horreur.

Portant une main à sa bouche, Nicci constata que ses lèvres étaient toujours douloureuses, même si les plaies se refermaient déjà. Ce type de souffrance n'ayant rien de satisfaisant pour une femme comme elle, elle demanderait à une des sœurs de la faire bénéficier de sa magie de guérison. Après s'être donné tant de mal pour la blesser, Jagang serait furieux de savoir qu'elle n'avait pas gardé longtemps le cuisant souvenir de sa brutalité.

Dans quelques heures, elle verrait sœur Lidmila, qui serait sûrement à même de la soulager… avant de lui confier ses secrets.

S'apercevant soudain que Jagang n'était pas étendu à côté d'elle, Nicci s'assit dans le lit en sursaut et le découvrit lové dans un fauteuil, les yeux rivés sur elle.

— Vous êtes un porc, dit-elle simplement.

— Peut-être, mais tu ne peux pas te passer de moi. Malgré tes dénéga tions, Nicci, tu aimes partager ma couche. Sinon, pourquoi le ferais-tu ?

Le regard cauchemardesque de Jagang la sondait, tentant de trouver une brèche pour s'introduire dans son esprit. Mais il n'y en avait pas. Celui qui marche dans les rêves ne la violerait plus mentalement, parce que Richard la protégeait de ses intrusions.

— Vous vous méprenez sur mes motivations, Excellence. Je reste parce que l'objectif ultime de l'Ordre Impérial est hautement moral. Je désire votre victoire pour que les pauvres et les déshérités cessent de souffrir. J'aspire à l'égalité et à la justice. Depuis mon enfance, je lutte pour l'équité, et l'Ordre est en mesure de l'apporter au monde. S'il faut subir votre présence – voire vous aider – pour atteindre mon but, c'est un prix insignifiant à payer.

— De nobles paroles, mais ne crois pas un instant que je les gobe ! Si tu pouvais me fuir, tu le ferais ! À condition d'en avoir envie… Mais tu ne le désires pas vraiment, n'est-ce pas ?

Sa tête lui faisant trop mal, Nicci n'eut aucune envie de réfléchir à ce sujet si complexe.

— Il paraît que vous voulez vous faire bâtir un palais ? lança-t-elle pour changer de sujet.

— Tu en as entendu parler ? Ce sera la plus somptueuse résidence jamais conçue. Un lieu adapté au maître de l'Ordre Impérial, un géant qui règne sur l'Ancien et le Nouveau Monde.

— Le géant qui *aimerait* régner ! Richard Rahl se dresse toujours sur votre chemin. Combien d'humiliations vous a-t-il infligées, depuis le début de cette guerre ?

Un éclair de fureur passa dans les yeux monstrueux de Jagang. Même si Richard ne l'avait pas vaincu, il était parvenu à ruiner la plupart des plans de l'empereur. Une série d'exploits impressionnants pour le moustique qu'il était, comparé à la puissance de l'Ordre Impérial. Et les hommes comme Jagang détestaient au moins autant les piqûres d'insecte que les coups de poignard dans le cœur…

— Je tuerai Rahl, n'en doute pas !

Nicci réorienta la conversation sur le sujet qui l'intéressait vraiment.

— Depuis quand Jagang le Conquérant s'est-il ramolli au point de vouloir vivre dans le luxe ?

— As-tu oublié que je suis Jagang le Juste, désormais ? (L'empereur se leva, approcha du lit et se laissa tomber à côté de Nicci.) Désolé de t'avoir fait du mal… Je n'en avais pas l'intention, mais tu m'y as obligé. Tu sais que je me soucie beaucoup de toi…

— Et pour le prouver, vous me tapez dessus ? Je compte pour

vous, paraît-il, mais vous ne jugez pas utile de m'informer de vos projets les plus importants, comme la construction de ce palais ? En réalité, je n'ai pas la moindre importance pour vous !

— Je suis navré de t'avoir maltraitée, mais c'était ta faute, et tu le sais. Quant au palais… (Jagang prit une expression rêveuse.) Eh bien, il est normal que j'aie enfin la jouissance d'une résidence prestigieuse.

— L'homme qui adorait vivre sous un pavillon, en pleine campagne, rêve maintenant du faste d'un palais ? Pour quelle raison ?

— Quand le Nouveau Monde aura accepté la bienveillante autorité de l'Ordre, les peuples auront bien mérité de savoir que leur chef suprême vit dans un cadre digne de lui. Mais ce n'est pas qu'une affaire de majesté…

— Ben voyons ! railla Nicci.

À sa grande surprise, Jagang lui prit la main.

— Nicci, je porterai fièrement le surnom de Jagang « le Juste ». Tu as raison, il est temps que je change. J'étais furieux parce que tu as pris une initiative sans m'en parler. Mais oublions ça, si tu veux bien…

La Maîtresse de la Mort ne dit rien. Sans doute pour lui prouver sa sincérité, Jagang lui serra plus fort la main.

— Tu adoreras mon palais… (De sa main libre, il caressa la joue de la Sœur de l'Obscurité.) Ensemble, nous y vivrons très longtemps…

— Très longtemps ? répéta Nicci.

Elle avait enfin compris ! Jagang ne voulait pas une somptueuse résidence simplement pour remplacer le Palais des Prophètes, dont Richard l'avait privé. Il aspirait à autre chose, dont le Sourcier pensait également l'avoir privé…

Elle dévisagea Jagang, qui eut un petit sourire complice.

— Le chantier est déjà en route, dit-il, éludant la question implicite de Nicci. Tous les architectes de l'Ancien Monde se sont mis à l'œuvre, avides de contribuer à un projet grandiose.

— Et qu'en pense le frère Narev ? Est-il content que vous vous consacriez à des frivolités alors que tant de malheureux ont besoin d'aide ?

— Narev et ses disciples sont enchantés… Bien entendu, tous vivront au palais avec nous.

Cette fois, c'était limpide.

— Il va jeter un sort sur votre nouvelle demeure !

Jagang sourit de nouveau.

Le frère Narev avait vécu au Palais des Prophètes presque aussi longtemps que Nicci, soit environ cent soixante-dix ans. Comme elle, il semblait avoir vieilli d'à peine dix ou quinze ans. Et pendant tout ce temps, à part la Maîtresse de la Mort, nul ne s'était douté qu'il était bien plus qu'un simple garçon d'écurie.

Protégé par son insignifiance, il avait eu tout le loisir d'étudier le sortilège temporel. Ses disciples étant presque tous de jeunes sorciers en formation au palais, ils avaient eu accès aux catacombes, où étaient conservées des informations cruciales. Mais cela suffirait-il pour que Narev accomplisse un exploit pareil ?

— Parlez-moi du palais…, souffla Nicci.

Jagang crut judicieux de l'embrasser d'abord – avec tendresse, comme un homme amoureux, pas comme un violeur désireux d'asseoir sa domination sur une victime.

Nicci n'aima pas plus cela que le reste, mais il ne parut pas s'en apercevoir, et la gratifia ensuite d'un sourire satisfait.

— Les couloirs seuls feront près d'une lieue de long… (D'une main, Jagang dessina dans l'air les contours de son extravagante résidence.) Nul n'aura jamais rien vu de pareil, Nicci ! Et pendant que je continuerai à prêcher la bonne parole dans le Nouveau Monde, cette merveille prendra forme pierre après pierre dans mon pays natal.

» Il faudra des années pour extraire des carrières tous les blocs qui seront nécessaires. Je veux les meilleurs marbres et les bois les plus rares ! Dans ce palais, tous les matériaux seront exceptionnels. Les meilleurs artisans les travailleront, afin que tout soit parfait.

— Certes, mais même si d'autres y résideront, ce palais sera un monu ment pompeux à la gloire d'un seul homme : le fabuleux empereur Jagang.

— Détrompe-toi, il sera dédié à la gloire du Créateur !

— Parce qu'il y habitera aussi ? lâcha Nicci.

Jagang la foudroya du regard, indigné par ce blasphème.

— Le frère Narev veut que ce bâtiment contribue à l'édification du peuple. Pendant que j'établirai la domination de l'Ordre partout dans le monde, il surveillera en personne les travaux.

C'était ce que Nicci voulait savoir.

— Le frère Narev partage ma vision de l'avenir, continua Jagang. Pour moi, il a toujours été un père, et c'est lui qui a allumé la flamme qui brûle dans mon cœur. Il me permet de me mettre en avant et d'avoir tout le crédit de nos victoires, mais je ne serais rien sans son enseignement. Je suis le bras armé de l'Ordre, Nicci, pas son âme ! Tu as raison, d'autres guerriers pourraient jouer mon rôle, mais c'est à moi qu'il est revenu. Je ne ferai jamais rien pour décevoir le frère Narev, car cela reviendrait à trahir le Créateur en personne.

» Mon seul but est de construire un palais pour nous tous, d'où nous gouvernerons au nom de l'intérêt du peuple. Le frère Narev, lui, a imaginé le grand idéal qui nous motive tous. Sans lui, comment saurions-nous que l'individu n'est rien, face au Créateur, et qu'il lui faut aider les autres pour accéder un tant soit peu à la grandeur ? Ne t'y trompe pas : ce palais sera aussi un moyen de montrer leur

insignifiance aux hommes, afin qu'ils prennent conscience de leur imperfection et de leur dépravation. Car c'est le premier pas qui mène sur le chemin de la Lumière.

Nicci crut voir le fabuleux édifice se matérialiser devant ses yeux. Oui, ce serait une saine inspiration pour l'humanité. Comme le frère Narev dans son enfance, Jagang parvenait presque à l'entraîner dans sa vision prophétique.

— C'est pour ça que je suis restée…, souffla-t-elle. Parce que la cause de l'Ordre est juste !

Incidemment, elle venait de trouver la pièce du puzzle qui lui manquait.

Jagang embrassa de nouveau Nicci, qui le laissa faire un moment, puis le repoussa, se leva et commença à s'habiller.

— Tu aimeras cet endroit, Nicci. Parce qu'il sera fait pour toi…

— Une cage dorée pour une reine esclave ?

— Pour une reine tout court, si tu le désires… J'ai prévu de te conférer une autorité qui dépasse tout ce que tu peux imaginer. Dans ma demeure, nous serons heureux ensemble pendant très longtemps.

Nicci entreprit d'enfiler ses bas.

— Quand sœur Ulicia et les quatre autres ont trouvé un moyen de vous fuir, je ne les ai pas suivies parce que je savais que l'Ordre est le seul avenir possible pour l'humanité. Mais à présent, je…

— Tu es restée parce que tu ne serais rien sans l'Ordre Impérial ! coupa Jagang.

Nicci détourna le regard et commença à enfiler sa robe.

— Je ne suis rien sans l'Ordre, c'est vrai, mais je ne suis pas davantage avec lui ! Comme tout le monde… Nous sommes tous de misérables créatures sans valeur. C'est le lot des hommes, ainsi que nous l'enseigne le Créateur. Mais l'Ordre offre la rédemption, parce qu'il permet de lutter pour le bien de tous.

— Et moi, je suis l'empereur ! rugit Jagang, rouge de colère. Que tu le veuilles ou non, le monde sera uni sous le règne de l'Ordre, et quand ce conflit sera terminé, nous vivrons heureux dans mon palais. Toi et moi, Nicci, sous l'aile bienveillante de nos prêtres. Tu verras, bientôt…

— Je vais partir, lâcha la Maîtresse de la Mort.

— Pas tant que je serai vivant !

Nicci finit de mettre ses bottes, puis elle défia Jagang du regard, tendit un index vers un vase posé sur une table et le désintégra d'une simple pichenette de pouvoir qui suffit à faire trembler les vitres de toutes les fenêtres.

— Vous croyez pouvoir me retenir ? demanda-t-elle quand le calme fut revenu.

Jagang approcha de la table et fit couler entre ses doigts la fine

poussière qui était un superbe vase quelques instants plus tôt.

— Tu me menaces ? lança-t-il, se tournant vers Nicci dans toute sa mâle nudité. Tu crois vraiment pouvoir utiliser ta magie contre moi ?

— Je suis sûre d'en être capable, Excellence, mais je ne le ferai pas…

— Et pourquoi ça ?

— Parce que l'Ordre a besoin d'une brute telle que vous. Son bras armé, comme vous dites. Quand il s'agit de purifier par le feu, vous faites montre d'un talent hors du commun.

» Vous êtes aussi Jagang le Juste, et maintenant que vous acceptez ce surnom, vous le mettrez au service de la cause. C'est pour ça que je ne vous frapperai pas avec mon pouvoir. Ça reviendrait à détruire l'Ordre et à hypothéquer l'avenir de l'humanité.

— Dans ce cas, pourquoi me quittes-tu ?

— Parce qu'il le faut… Avant mon départ, je passerai un peu de temps avec sœur Lidmila. En conséquence, j'exige que vous vous retiriez de son esprit et n'y pénétriez pas tant que je serai avec elle. Nous nous installerons dans votre pavillon, puisqu'il est libre. Veuillez vous assurer qu'on ne nous dérange pas. Quiconque entrera sans ma permission mourra dans les dix secondes, vous compris. Et c'est une Sœur de l'Obscurité qui vous en fait le serment ! Après mon départ, disposez de Lidmila comme ça vous chantera. Tuez-la si ça vous amuse, mais ce serait stupide, parce qu'elle vous aura rendu un grand service…

— Je vois…, marmonna Jagang. Et combien de temps seras-tu absente, cette fois ?

— Cette mission-là ne ressemblera pas aux autres.

— Combien de temps ?

— Quelques jours ou des années, je n'en sais rien… Laissez-moi agir, et si je le peux, je vous reviendrai un jour.

Jagang sonda le regard de Nicci, mais il ne put pas pénétrer dans son esprit, car un autre homme la protégeait.

Lorsqu'elle fréquentait Richard, Nicci n'était jamais parvenue à découvrir ce qu'elle brûlait de savoir, mais elle avait appris beaucoup de choses – et même trop, en un certain sens. La plupart du temps, elle était en mesure d'enfouir sous une épaisse couche d'indifférence une certaine révélation des plus inopportunes. De temps en temps, comme en ce moment, elle s'exhumait toute seule et envahissait sa conscience. Prise au piège, il ne lui restait plus qu'à attendre le retour du grand vide qui l'habitait le plus souvent.

Soutenant le regard de Jagang – ces yeux qui ne révélaient rien, sinon la profonde désolation de son âme –, Nicci tapota l'anneau d'or qui symbolisait son statut d'esclave.

Un léger souffle de Magie Soustractive suffit à le désintégrer, comme s'il n'avait jamais existé.

— Et où iras-tu, Nicci ? demanda l'empereur.

— Je vais détruire Richard Rahl. Pour vous, Excellence !

Chapitre 15

Jusque-là, Zeddicus Zu'l Zorander s'était forcé un passage à travers les postes de garde à grand renfort de sourires et de persuasion. Hélas, ces deux soldats-là semblaient se ficher totalement qu'il soit le grand-père de Richard. Entrer dans le camp de jour aurait sûrement été plus simple, mais il était fatigué, et il n'aurait jamais cru se heurter à de telles têtes de mule.

À vrai dire, la méfiance de ces hommes était plutôt rassurante, et il s'en félicitait secrètement. Hélas, il avait vraiment besoin de s'asseoir un peu, et perdre son temps à répondre à des questions – alors qu'il brûlait d'en poser – commençait à lui taper sur les nerfs.

— Pourquoi voulez-vous lui parler ? demanda de nouveau le plus grand des gardes.

— Je vous l'ai dit, je suis le grand-père de Richard.

— Richard Cypher ? Celui qui est censé être…

— Oui, oui et oui ! On l'appelait comme ça jusqu'à très récemment, et j'ai gardé cette habitude. Mais je parle bien de Richard Rahl. Vous savez, votre chef à tous, le seigneur Rahl ? J'aurais cru que son grand-père recevrait un accueil respectueux. Et qu'on lui offrirait peut-être même un repas chaud.

— Je peux prétendre être le frère du seigneur Rahl, dit l'homme sans lâcher le mors du cheval de Zedd, qu'est-ce qui vous prouverait que c'est vrai ?

— Bien raisonné, admit le vieux sorcier.

Si vexante qu'elle fût, la réaction de ce soldat montrait qu'il n'était pas un crétin facile à duper. Une constatation plutôt rassurante…

— Mais je suis aussi un sorcier, ajouta le vieil homme en plissant le front – simplement pour l'effet dramatique. Si j'avais des intentions hostiles, il me suffirait de vous carboniser tous les deux, puis de continuer mon chemin.

— Et si je m'énervais, répondit l'homme, il me suffirait de donner le signal pour que les dix archers qui vous visent en ce moment même vous transforment en pelote d'épingles. Pourquoi vous a-t-on laissé avancer jusqu'ici, selon vous ? Vous êtes encerclé, mon ami. Incidemment, des archers vous ont à l'œil depuis le début.

— Tout ça est excellent, fit Zedd en brandissant un index décharné, mais…

— Encore un détail : si je devais périr foudroyé au service du

seigneur Rahl, les archers se passeraient de mon signal pour vous cribler de flèches.

Zedd baissa promptement le doigt. Intérieurement, il eut un petit sourire. Le Premier Sorcier en personne venait de se faire rabattre le caquet par un vulgaire soldat. Et s'il n'avait pas été dans un camp ami, l'affaire aurait pu très mal tourner.

Encore qu'il n'était pas à bout de ressources…

— C'est fort intéressant, sergent, mais je suis un sorcier, comme il me semble l'avoir déjà mentionné. En tant que tel, j'ai repéré vos archers et éliminé la menace en jetant un sort sur leurs projectiles pour qu'ils ne me fassent pas plus de mal qu'une volée de torchons humides. Bref, je n'ai rien à craindre. Et même si je vous mens, n'ayant en réalité rien remarqué – avouez que cette idée vient de vous traverser la tête –, vous avez commis une erreur en m'avertissant de la menace. Prévenu, un grand sorcier comme moi se fiche comme de sa première tunique d'une banale bande d'archers !

Le sergent eut un demi-sourire.

— Remarquable…, fit-il en se grattant la tête. (Il jeta un coup d'œil à l'autre garde, puis dévisagea Zedd.) Comment avez-vous deviné mes pensées ? Je me disais justement que vous bluffiez.

— Vous voyez, jeune homme, on est toujours moins malin qu'on le pense.

— C'est tristement exact, messire… En fait, je suis un abruti ! Tout heureux de m'écouter parler, et un peu impressionné par vos fabuleux pouvoirs, j'ai oublié de vous dire qu'il n'y a pas que des archers tapis dans l'ombre. Et les personnes qui vous surveillent peuvent vous valoir plus d'ennuis qu'une volée de flèches, croyez-moi !

Zedd foudroya le sergent du regard.

— Je commence à…

— Pourquoi n'avancez-vous pas dans la lumière, comme on vous l'a demandé, afin de répondre à quelques questions ?

Résigné, Zedd mit pied à terre et tapota gentiment l'encolure d'Araignée, son adorable jument qui avait vécu avec lui des aventures échevelées – le tirant en une occasion d'une situation délicate où il aurait pu perdre des plumes.

Zedd avança dans le cercle de lumière. Sous le regard effaré des deux soldats, il fit apparaître dans sa paume gauche une flamme à la lueur inhabituellement vive.

— J'ai mon propre éclairage, si vous avez la vue basse. Ma lumière vous aide un peu, sergent ?

— Eh bien… hum… oui, messire.

— Elle est même très utile ! lança une femme en sortant de l'ombre. Pourquoi n'avez-vous pas commencé par une petite démonstration du pouvoir de votre Han ? (Elle fit un signe discret de

la main, comme pour signaler à quelqu'un de ne pas encore se montrer.) Bienvenue, messire le sorcier.

Zedd se fendit d'une belle révérence.

— Zeddicus Zu'l Zorander, Premier Sorcier, et à votre service, ma dame… À qui ai-je l'honneur, si je puis me permettre ?

— Sœur Philippa, sorcier Zorander. Une assistante de la Dame Abbesse.

Sur un geste de la sœur, le sergent s'empara des rênes d'Araignée, que Zedd tenait toujours, et s'éloigna avec la jument. Le vieil homme tapota l'épaule du soldat – une façon de lui dire « sans rancune » – puis la croupe de sa monture, afin qu'elle ne s'inquiète pas et sache qu'elle était entre de bonnes mains.

— Prenez soin d'Araignée, sergent, c'est une amie très chère.

— Elle aura droit à tous les égards, messire, assura l'homme avant de se taper du poing sur le cœur – le salut d'haran traditionnel.

— Sœur Philippa, dit Zedd, vous avez parlé d'une Dame Abbesse. Laquelle ?

— Verna, évidemment !

— Bien entendu, où avais-je la tête ?

Les Sœurs de la Lumière qui avaient suivi Richard, après la destruction du Palais des Prophètes, ne savaient pas qu'Anna était vivante. Enfin, la dernière fois que le vieil homme l'avait vue, quelques mois plus tôt… Anna avait averti Verna grâce au livre de voyage, mais en lui demandant de garder cette information pour elle.

Zedd avait espéré retrouver ici la Dame Abbesse prétendument à la retraite et les Sœurs de la Lumière qu'elle était partie libérer – en s'introduisant dans le camp de Jagang, rien que ça ! Si elle n'avait pas rejoint l'armée de Richard, il devait lui être arrivé malheur…

Si Zedd ne portait pas dans son cœur les Sœurs de la Lumière – une vie entière de ressentiment ne s'oubliait pas comme ça –, il avait appris à respecter Anna, une femme courageuse, disciplinée et (relativement) loyale. Même s'il restait plus que dubitatif sur les convictions de son amie – et sur ses actes et objectifs passés –, les valeurs qu'ils partageaient les avaient rapprochés. Cela dit, ça ne signifiait pas qu'il en irait de même avec les autres sœurs.

Philippa semblait approcher de la quarantaine, mais avec ces femmes-là, il ne fallait surtout pas se fier aux apparences. Elle pouvait avoir vécu un an au Palais des Prophètes, ou y être restée plusieurs siècles… Avec ses yeux noirs et ses pommettes hautes, elle avait en tout cas un charme exotique frappant. Dans l'Ancien Monde comme dans les Contrées du Milieu, les natifs de certaines régions arboraient des caractéristiques physiques bien particulières. À part ça, comme toutes les femmes d'une grande noblesse d'esprit, elle avait tendance à se déplacer avec la grâce d'un cygne qui aurait pris forme humaine.

— Que puis-je pour vous, sorcier Zorander ? demanda-t-elle.

— Appelez-moi Zedd, ça suffira… Votre Dame Abbesse est encore réveillée ?

— Oui. Suivez-moi, je vous en prie…

Le vieil homme emboîta le pas à la Sœur de la Lumière.

— On peut trouver quelque chose à manger, dans ce camp ?

— Au milieu de la nuit ? lança Philippa par-dessus son épaule.

— Eh bien, j'ai chevauché comme un fou, et il n'est pas si tard que ça, n'est-ce pas ?

Philippa se retourna et dévisagea le vieil homme dans la pénombre.

— Selon les enseignements du Créateur, il n'est jamais trop tard pour nourrir ceux qui ont faim. Vous me semblez très émacié, sans doute à cause de ce pénible voyage… (La sœur eut un sourire un peu moins crispé.) De bons petits plats attendent en permanence les soldats qui reviennent de missions nocturnes. Je pense qu'on pourra vous trouver quelque chose…

— Ce serait très gentil à vous, marmonna Zedd. Cela dit, je ne suis pas émacié, mais svelte, et beaucoup de femmes sont attirées par les hommes minces.

— Vraiment ? C'est la première fois que j'entends ça…

Les Sœurs de la Lumière ont toujours été des enquiquineuses…, pensa Zedd, de fort mauvaise humeur.

Pendant des millénaires, s'aventurer dans le Nouveau Monde suffisait à leur valoir une condamnation à mort. Zedd militait depuis toujours pour qu'on soit un peu plus clément avec elles – en les laissant croupir au fond d'une oubliette, par exemple ! Jusque-là, les sœurs étaient toujours venues dans le Nouveau Monde pour enlever de jeunes garçons dotés de pouvoirs magiques. Pour les sauver, prétendaient-elles. Mais seul un sorcier pouvait en former un autre, et ces séquestrations, au Palais des Prophètes, étaient à ses yeux un crime capital.

Richard avait été capturé par une de ces femmes – la fameuse Verna, justement. Avec le sort qui ralentissait le temps, au palais, le pauvre garçon aurait pu y moisir pendant des siècles, contraint de faire ami-ami avec ces insupportables matrones, faute de mieux…

Cela posé, les sœurs n'avaient guère de raisons non plus d'adorer Zedd. Après tout, il était à l'origine du sortilège qui avait permis à Richard de détruire le Palais des Prophètes. Avec l'aide d'Anna, parce qu'elle avait compris qu'il fallait à tout prix empêcher Jagang de mettre la main sur les prophéties conservées dans les catacombes…

Des gardes patrouillaient partout dans le camp. Une multitude de colosses en cuirasse et cotte de mailles. Rien n'échappait à leurs yeux

d'aigle, et c'était très bien comme ça.

Malgré sa taille, le campement était relativement silencieux. Une bonne chose, parce que le bruit donnait toujours des informations précieuses à l'ennemi. Mais réussir à obtenir une telle discrétion d'un si grand nombre de soldats ne devait pas être un jeu d'enfant…

— Je suis soulagée que notre premier visiteur apte à contrôler la magie soit un ami, dit Philippa.

— Moi, j'ai plaisir à voir que des magiciennes montent la garde avec les soldats… Mais si l'Ordre tentait un raid surnaturel, les sentinelles normales n'y verraient que du feu.

Inquiet, Zedd se demanda si cette armée était vraiment préparée à affronter ce genre de problème.

— Si ça devait arriver, nous serions là pour donner l'alarme.

— Je suppose que vous m'aviez à l'œil depuis le début.

— Je vous ai repéré au moment où vous franchissiez les collines, bien avant le camp.

— Si tôt que ça ?

— Eh oui !

— Votre collègue aussi ? Au même moment ?

Philippa s'arrêta et se tourna vers le vieil homme.

— Comment ça, ma collègue ? Comment savez-vous que nous étions deux ?

— Élémentaire, ma chère amie ! Vous me surveilliez, et l'autre, tapie dans l'ombre, préparait un petit sortilège, au cas où j'aurais eu de mauvaises intentions.

— Surprenant ! Vous l'avez sentie toucher son Han, à cette distance ?

— On ne m'a pas nommé Premier Sorcier *simplement* parce que je suis svelte !

Philippa eut enfin un sourire sincère.

— Je me félicite que vous ne fassiez pas partie de l'autre camp…

La sœur ignorait à quel point elle parlait d'or. En matière de magie appliquée aux arts de la guerre, Zedd avait accumulé des expériences plus désagréables les unes que les autres. En approchant du camp, il avait remarqué les trous, dans ses défenses, et de graves faiblesses dans la manière d'utiliser le don des Sœurs de la Lumière. Ces gens ne prenaient pas la peine de se mettre à la place de l'ennemi, histoire de réfléchir comme lui. S'il avait été hostile, le camp aurait été sens dessus dessous malgré toutes les précautions prises par ses défenseurs.

Philippa se détourna et recommença à guider Zedd à travers les amas de tentes. Traverser ainsi un camp d'haran perturbait le vieil homme, même si le jeu des alliances avait modifié la donne, ces derniers temps. Durant la majeure partie de sa vie, il avait tenu les

D'Harans pour ses ennemis mortels. En un clin d'œil, Richard avait changé tout ça. Ce sacré garçon aurait été capable de fraterniser avec le tonnerre et la foudre et de les inviter à dîner…

Il y avait des tentes et des chariots partout. Près de leurs armes posées sur des râteliers de campagne, histoire d'être faciles à récupérer, en cas d'urgence, des soldats enroulés dans leur couverture ronflaient comme des sonneurs. À bonne distance des dormeurs, d'autres conversaient à voix basse, étouffant au maximum leurs exclamations et leurs éclats de rire.

D'autres encore patrouillaient inlassablement. Parfois, ils passaient assez près du sorcier pour qu'il les entende respirer. Mais dans l'obscurité, il ne parvenait pas à voir leurs visages.

Des sentinelles très bien dissimulées gardaient toutes les voies d'accès. Fort judicieusement, très peu de feux brûlaient dans le camp, et il s'agissait surtout de « feux de garde », disposés sur le périmètre extérieur. Ainsi, le cœur du campement était plongé dans une profonde obscurité. D'autres armées profitaient de la nuit pour laisser les soldats se détendre un peu ou se charger de diverses corvées. Les D'Harans, eux, réduisaient au maximum l'activité pour ne pas fournir d'indices à d'éventuels agresseurs. Ces hommes étaient décidément de grands professionnels. De loin, évaluer la taille du camp s'avérait pratiquement impossible.

Sœur Philippa s'arrêta devant une tente un peu plus haute que les autres, écarta le rabat et passa la tête à l'intérieur.

— Un sorcier désire voir la Dame Abbesse, annonça-t-elle.

Des cris de surprise montèrent de sous la tente.

— Allez-y, dit Philippa, en poussant doucement le vieillard. Je vais vous chercher quelque chose à manger…

— Zedd, espèce de vieux fou ! cria une femme dès que le sorcier fut entré. Tu es vivant !

Zedd sourit à Adie, connue sous le nom de « dame des ossements » en Terre d'Ouest, où ils s'étaient jadis exilés tous les deux.

La vieille magicienne se jeta dans ses bras et le serra assez fort pour lui couper le souffle. Il l'étreignit en retour, puis caressa ses cheveux grisonnants coupés au carré à la hauteur de la mâchoire.

— Je t'avais promis qu'on se reverrait, pas vrai ?

— C'est vrai…, soupira Adie, toujours blottie contre la poitrine du sorcier.

Elle s'écarta à contrecœur, prit Zedd par les poignets, l'étudia longuement, puis le lâcha d'une main et ébouriffa sa tignasse blanche déjà en bataille.

— Tu es toujours aussi belle…, souffla le vieil homme.

Adie riva sur le crâne du sorcier ses yeux complètement blancs. Lorsqu'elle était jeune, des brutes l'avaient rendue aveugle, et elle y

voyait maintenant grâce à son don. En un certain sens, son acuité visuelle n'en était que meilleure.

— Où est ton chapeau ?

— Pardon ?

— Je t'avais acheté un joli couvre-chef, et tu l'as perdu. Apparemment, tu as omis de le remplacer. Pourtant, il me semble que tu avais juré d'en acquérir un autre.

Zedd abominait le chapeau à plume dont Adie l'avait affublé lorsqu'ils s'étaient procuré son déguisement de « Ruben Rybnik ». Il aurait préféré remettre sa tunique toute simple – paradoxalement, c'était ce qui convenait le mieux à un sorcier de son rang et de sa compétence –, mais Adie l'avait prétendument perdue après qu'ils eurent acheté la ridicule tunique bordeaux aux manches noires et aux innombrables broderies qu'il était toujours obligé de porter – sans parler de la foutue ceinture en satin rouge (et à boucle d'or) qui complétait la tenue. Une telle ostentation vestimentaire était en principe l'apanage des sorciers débutants. Ou des hommes d'affaires prospères… Même s'il détestait cet accoutrement, Zedd devait reconnaître qu'il l'avait bien aidé à passer pour un autre, à une époque. Cerise sur le gâteau, Adie le trouvait très séduisant, ainsi attifé. Mais le chapeau, il ne fallait pas exagérer ! Heureusement, c'était un accessoire assez facile à égarer…

Non sans une pointe d'envie, le vieil homme nota qu'Adie, en revanche, n'avait pas perdu la robe toute simple qu'elle aimait porter. Un modèle de sobriété, y compris les discrets ornements, au niveau du col – des runes qui symbolisaient sa profession, en tout cas pour un initié…

— Si je n'avais pas été occupé, marmonna Zedd avec un geste négligent de la main, comme si ce sujet était trop trivial pour lui, j'aurais bien entendu remplacé ce magnifique chapeau.

— Toujours aussi menteur, à ce que je vois !

— Adie, j'ai vraiment…

— Tais-toi, maintenant ! (Prenant le sorcier par le poignet, Adie tendit son bras libre vers une femme qui attendait un peu à l'écart.) Zedd, je te présente Verna, la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière.

Verna semblait tout juste approcher de la quarantaine. Le sorcier ne se laissa pas abuser par son apparence, car Anna lui avait dit son âge véritable. Il avait oublié le chiffre exact, mais il devait tourner autour des cent soixante printemps. La prime jeunesse, pour une Sœur de la Lumière… Agréable à regarder, même si elle n'était pas d'une beauté sophistiquée, la Dame Abbesse en exercice arborait de fort jolis cheveux bruns bouclés, et ses yeux marron, très vifs, semblaient capables de faire fondre de la roche, quand elle le décidait. Bref, pour quelqu'un qui connaissait la vie, il s'agissait du genre de femme dotée

d'une carapace aussi solide et impénétrable que celle d'un scarabée.

— Je vous salue, Dame Abbesse, dit Zedd en inclinant la tête. Je suis le Premier Sorcier Zeddicus Zu'l Zorander, à votre service, bien sûr !

Une politesse de pure forme, à entendre le ton du vieil homme…

Cette femme avait capturé Richard pour le conduire dans l'Ancien Monde. Même si elle pensait lui sauver la vie, cet acte, aux yeux du vieux sorcier, était une pure abomination. Persuadées d'être des formatrices idéales pour les jeunes pratiquants de la magie, les Sœurs de la Lumière se trompaient lourdement. Seul un sorcier expérimenté pouvait aider un confrère débutant, et il lui fallait cent fois moins de temps qu'à ces pimbêches de Tanimura !

Verna lui tendit la main pour qu'il embrasse la bague symbolique de son titre. Zedd s'exécuta, convaincu depuis longtemps que toutes les coutumes, si bizarres fussent-elles, étaient respectables. Quand il se fut acquitté de cet hommage un rien curieux, la Dame Abbesse lui prit la main gauche, la porta à ses lèvres et la baisa.

— Je suis très émue de me trouver devant l'homme qui a contribué à élever notre Richard. Vous devez être un individu extraordinaire, sorcier Zorander. Du même genre que votre petit-fils, au moment où je l'ai rencontré… (Verna eut un petit rire visiblement forcé.) Essayer de le former ne fut pas un jeu d'enfant, je vous prie de le croire !

Zedd révisa aussitôt son opinion sur Verna. Cette femme était encore plus redoutable qu'elle le paraissait, et il devrait s'en méfier…

— Voilà ce qui arrive quand un bœuf essaie d'apprendre à un cheval l'art de galoper ! Les Sœurs de la Lumière devraient se consacrer à des tâches qui ne dépassent pas de très loin leurs compétences !

— Zedd, on sait que tu es un homme fabuleusement brillant, intervint Adie. Un vrai génie ! Un de ces jours, je finirai par te croire, quand tu le répéteras pour la millième fois. (Elle tira sur la manche du vieil homme, le détournant de Verna, présentement rouge comme une pivoine.) Maintenant, permets-moi de te présenter Warren.

Zedd regarda le jeune homme qui venait de se jeter à genoux, sa tête blonde humblement baissée.

— Sorcier Zorander, vous rencontrer est un tel honneur !

Warren se releva, prit à deux mains le bras du sorcier et le secoua assez fort pour le lui arracher de l'épaule.

— Je suis si content de vous connaître ! Richard m'a tellement parlé de vous ! Si vous me faisiez la grâce d'être mon professeur, je serais fou de joie !

Verna vira carrément à l'écarlate.

— Eh bien, mon garçon, je suis également ravi de te connaître…

Zedd préféra ne pas mentionner que son petit-fils ne lui avait

jamais rien dit au sujet d'un certain Warren. D'abord parce qu'il était courtois, mais surtout parce que ça ne prouvait rien. Depuis un bon moment, Richard et lui n'avaient pas vraiment eu l'occasion de se parler… En tout cas, le simple contact des mains de Warren laissait deviner qu'il était un sorcier incroyablement doué.

Un colosse à la barbe rousse sortit de l'ombre. La joue gauche barrée par une cicatrice, les sourcils broussailleux et le regard aussi acéré que celui d'un oiseau de proie, ce militaire aurait fait peur à sa propre mère, si elle l'avait croisé dans une ruelle sombre. Et pourtant, il souriait comme un soldat qui aperçoit un tonneau de bière après une très longue marche forcée…

— Je suis le général Reibisch, dit-il, chef des forces d'haranes dans cette région. (Pendant qu'il serrait la main à Zedd, Warren alla se camper près de Verna.) Le grand-père du seigneur Rahl ! Messire, vous avoir ici est une chance pour nous ! Une extraordinaire chance, dirais-je même…

— Sans doute, sans doute, marmonna Zedd, même si nous nous rencontrons dans des circonstances malheureuses, général.

— Que voulez-vous dire, sorcier Zorander ?

— Oublions ça, pour le moment, si vous le voulez bien… Dites-moi, général, avez-vous commencé à faire creuser les fosses communes ? Ou les rares survivants abandonneront-ils sans remords les cadavres ?

— Quels cadavres ?

— Eh bien, ceux des milliers de vos soldats qui sont condamnés.

Chapitre 16

— J'espère que vous aimez les œufs ? lança Philippa en entrant sous la tente, une assiette fumante dans les mains.

— J'en raffole ! s'exclama Zedd.

À part le vieil homme, tout le monde était bouche bée de stupéfaction – rien de plus normal, après ce qu'il venait de déclarer. Bizarrement, Philippa sembla n'avoir rien remarqué.

— J'ai demandé au cuisinier d'ajouter du jambon et quelques autres choses qu'il avait sous la main. (Elle jeta un regard critique au vieillard.) Vous auriez besoin de vous étoffer…

— Merveilleux ! approuva le sorcier en s'emparant de l'assiette remplie à ras bord.

Le général Reibisch se racla la gorge.

— Sorcier Zorander… hum… que vouliez-vous dire, il y a un instant ?

— Appelez-moi Zedd…, marmonna le vieil homme en humant à pleins poumons la délicieuse odeur de son repas. Je parlais des morts… (Il se passa la fourchette sur la gorge comme s'il s'agissait d'une lame.) Presque tous vos hommes vont mourir… Philippa, ça sent merveilleusement bon ! Pour avoir pensé à donner des consignes pareilles au cuisinier, vous devez être une femme de cœur et d'esprit ! Encore bravo !

La Sœur de la Lumière rayonna de fierté.

— Sorcier Zorander, dit Reibisch, si je peux me permettre d'insister…

— Tant qu'il n'aura pas mangé, intervint Adie, il ne vous écoutera pas. On voit bien que vous ne le connaissez pas !

Zedd prit une première fourchetée et la savoura en véritable gastronome. Alors qu'il allait en enfourner une deuxième, Adie le guida vers une table munie d'un banc, pour qu'il soit plus à l'aise.

Malgré le sage conseil de la dame des ossements, tout le monde parla en même temps – un véritable bombardement de questions. Concentré sur la nourriture, Zedd continua imperturbablement à manger. Séduit par un morceau de jambon particulièrement bien grillé, il le piqua au bout de sa fourchette et le montra comme un trophée à ses compagnons, qui n'en crurent pas leurs yeux. Le mélange d'oignons, d'épices, de poivrons et de fromage, en plus de la viande, était un enchantement pour le palais. Les yeux mi-clos, le vieil homme semblait près d'entrer dans une transe extatique.

Il n'avait rien mangé de si bon depuis des jours, contraint d'avaler des rations de voyage insipides et vite ennuyeuses à force de répétitivité. Plus d'une fois, il avait marmonné qu'Araignée se régalait plus que lui. La jument avait semblé s'en réjouir – avec un rien de suffisance –, et il s'était inquiété de cette réaction. Les chevaux qui se montraient arrogants avec leur maître pouvaient devenir très assommants…

— Philippa, marmonna Verna, pourquoi souris-tu si stupidement à cause de vulgaires œufs brouillés ?

— Ce pauvre homme est si maigre… Vous avez vu ses bras rachitiques ? Je suis heureuse qu'il mange à sa faim, pour une fois – et ravie d'avoir aidé un homme auquel le Créateur a accordé le don.

Après avoir englouti les trois quarts de la portion, Zedd ralentit le rythme pour se ménager le plaisir. À dire vrai, il aurait pu dévorer une autre assiette pareillement garnie, mais il n'était pas homme à abuser de l'hospitalité des gens…

Assis lui aussi sur un banc, du côté opposé de la tente, Reibisch jouait nerveusement avec sa barbe. N'y tenant plus, il se pencha en avant, les yeux rivés sur le vieil homme.

— Sorcier Zorander, il me faut…

— Zedd ! Appelez-moi Zedd…

— Zedd, si vous voulez… Ces hommes sont sous ma responsabilité. Auriez-vous l'obligeance de me dire pourquoi ils sont en danger ?

— Parce qu'ils vont mourir !

— Certes, mais quelle est la nature de la menace ?

— Les sorcières… Vous savez, cette chose qu'on appelle la magie ?

— Les sorcières ? répéta Reibisch, soudain très pâle.

— Oui, l'ennemi en a dans ses rangs. Vous l'ignoriez ?

Le général battit plusieurs fois des paupières, comme s'il tentait de bien faire pénétrer dans son crâne les propos sibyllins du vieillard.

— Bien sûr que non !

— Et vous n'avez pas fait creuser de fosses communes ?

— Au nom du Créateur ! explosa Verna en se levant. Pour qui nous prenez-vous ? Des servantes tout juste bonnes à vous apporter un dîner ? Les Sœurs de la Lumière sont là pour défendre l'armée contre leurs collègues capturées par Jagang.

D'un geste discret, Adie signifia à la Dame Abbesse de se rasseoir et de le prendre sur un autre ton.

— Zedd, pourquoi ne nous dis-tu pas ce que tu as découvert ? demanda-t-elle de sa voix râpeuse. Je suis sûre que le général et Verna seront ravis d'entendre tes suggestions au sujet de nos défenses…

Le vieillard racla le fond de son assiette – une bien grande dépense d'énergie, pour la misérable fourchetée qu'il obtint.

— Dame Abbesse, je ne voulais pas vous accuser d'incompé tence…

— Pourtant, on aurait bien dit que…

— Vous êtes trop gentilles, c'est ça le problème.

— Pardon ?

— Trop gentilles, je persiste et signe. Depuis toujours, vos sœurs et vous tentez d'aider les gens.

— Eh bien, c'est notre vocation, et…

— Et le meurtre n'en fait pas partie ! Jagang, lui, a l'intention de faire un massacre.

— Nous le savons, Zedd, dit le général. La Dame Abbesse et les sœurs nous ont déjà permis de repérer des espions ennemis. Comme l'a fait Philippa, lors de votre arrivée. Mais ces visiteurs-là avaient des intentions hostiles. Ces femmes font leur travail, et elles ne se plaignent jamais. Tous les soldats sont contents de les savoir ici.

— Tout ça est formidable, mais quand Jagang attaquera, la donne ne sera plus la même. La magie ne servira plus à épier, mais à détruire !

— À *essayer* de détruire, corrigea Verna. (Malgré son envie de hurler, elle faisait de touchants efforts pour être convaincante sans élever la voix.) Mais nous attendons l'ennemi de pied ferme.

— C'est exact, dit Warren. Des sœurs sont en permanence prêtes à réagir.

— Parfait, parfait…, fit Zedd comme s'il était en train de réviser son jugement. Donc, vous ne craignez rien des menaces toutes simples, comme les moustiques albinos, par exemple…

— Les quoi ? demanda Reibisch.

— Dans ce cas, histoire de satisfaire ma curiosité, expliquez-moi ce que les sœurs pensent faire quand l'Ordre se lancera à l'assaut ? Imaginons par exemple une charge de cavalerie…

— Nous ferons apparaître une muraille de flammes devant les chevaux, répondit Warren sans hésiter. Avant même d'avoir pu lancer un javelot, nos agresseurs partiront en fumée.

— Du feu…, souffla Zedd avant d'enfourner sa dernière fourchetée. (Tout le monde le regarda mâcher lentement.) Un incendie formidable, je présume ? Des flammes très hautes et ce genre de choses ?

— De quels moustiques parlait-il ? souffla Reibisch à l'attention de Verna et Warren, assis à côté de lui.

— C'est exactement ça, répondit Verna au sorcier, ignorant l'inter vention du général, qui croisa les bras en soupirant d'agacement. Une formidable ligne de feu ! Vous y voyez un inconvénient, Premier Sorcier ?

— Eh bien… (Zedd s'interrompit, pensif, puis se pencha vers Reibisch, un index doctement brandi.) Puisqu'on parlait de moustiques, général, j'en vois un qui est sur le point de vous piquer.

— Quoi ? (Reibisch écrasa l'insecte d'une chiquenaude.) Cet été, ces sales bestioles étaient grosses et vigoureuses, mais leur saison touche à sa fin. En être débarrassés ne nous chagrinera pas, vous pouvez me croire !

— Ils étaient tous comme celui-là ?

Reibisch leva le bras et étudia l'insecte écrabouillé non loin de son poignet.

— Oui, ces immondes salo…

Il se tut, fronça les sourcils, saisit le moustique mort par une aile et l'étudia de plus près.

— Mais ce… ce moustique est… blanc. Que disiez-vous, tout à l'heure ?

— Albinos…, lâcha Zedd en posant son assiette sur la table. Avez-vous déjà vu une épidémie de fièvre albinique, général ? Ce n'est pas très agréable, je vous l'affirme.

— La fièvre albinique ? répéta Warren. Je n'en ai jamais entendu parler, j'en suis sûr et certain !

— Vraiment ? Ce doit être une maladie spécifique des Contrées du Milieu.

Le général examina attentivement le moustique mort.

— Et quels sont ses effets ?

— Pour commencer, la peau du malade devient d'un blanc fantomatique… (Il s'interrompit, comme si quelque chose, sur le plafond de la tente, avait attiré son attention.) Savez-vous, Dame Abbesse que j'ai vu jadis un sorcier utiliser une fantastique muraille de flammes contre une charge de cavalerie ?

— Dans ce cas, vous savez que c'est efficace !

— Oh ! ça, je n'en doute pas… Sauf quand l'ennemi s'est préparé à une tactique si grossière.

— Grossière ? s'indigna Verna. (Elle se leva de nouveau.) Comment pouvez-vous…

— Ce jour-là, les sorciers adverses avaient invoqué des boucliers incurvés, à tout hasard…

— Des boucliers incurvés ? s'étonna Warren. Là encore, je n'ai jamais…

— Le sorcier qui a utilisé le feu s'attendait à ce qu'on lui oppose des boucliers, bien entendu. Ses flammes étaient conçues pour se jouer d'une défense de ce type ; hélas, un détail lui avait échappé : les boucliers ne devaient pas étouffer le feu, mais le retourner à l'expéditeur.

— Et cette fièvre albinique ? s'impatienta le général en agitant

nerveusement le cadavre du moustique. J'aimerais bien en savoir plus…

— Que voulez-vous dire ? demanda Warren.

— Ce que j'ai dit ! Le feu a été poussé en direction des défenseurs, qui se sont retrouvés face à deux menaces mortelles au lieu d'une.

— Créateur bien-aimé…, souffla Warren, c'est diabolique ! Mais les boucliers ont bien dû finir par éteindre les flammes ?

— Pas du tout, puisque notre sorcier avait jeté un sort spécial pour qu'elles leur résistent. Mais il y a pis encore ! Quand ce malheureux a lui-même érigé une barrière magique, le feu l'a traversée sans difficulté, puisqu'il était prévu pour ça !

— Pourquoi n'a-t-il pas simplement neutralisé son sort ? demanda Warren, paniqué comme s'il voyait la muraille de flammes débouler sur lui. Quand un sorcier invoque des flammes, il peut les faire disparaître à sa guise !

— Tu en es sûr, jeune homme ? lança Zedd avec un sourire triomphant. Il le pensait aussi, mais il n'avait pas tenu compte de la nature très particulière des boucliers adverses. Tu ne vois toujours pas ? En poussant les flammes magiques devant eux, ils ont allumé des centaines d'incendies qui n'avaient rien de surnaturel !

— Bien entendu…, soupira Warren.

— Les boucliers étaient également animés par un sort de localisation destiné à remonter jusqu'au sorcier qui avait invoqué les flammes. Après avoir vu des milliers de soldats mourir carbonisés, lui aussi a brûlé vif.

Un lourd silence tomba sur la tente. Le général lui-même en avait oublié son moustique.

— Moralité, conclut Zedd, utiliser la magie en temps de guerre est beaucoup moins une affaire de don que d'intelligence. (Il désigna Reibisch.) Prenons par exemple le moustique que tient le général. Au milieu de la nuit, des dizaines de milliers d'insectes semblables, invoqués par nos ennemis, pourraient envahir le camp et piquer nos soldats. Personne ne s'en apercevrait jusqu'au matin, quand nos hommes, malades comme des chiens, devraient faire face à un assaut massif.

Sœur Philippa, qui s'était assise à côté d'Adie, sur le même banc que Zedd, désigna nerveusement un moustique bien vivant qui voletait au plafond.

— Avec le don, nous pourrions détecter ces insectes spéciaux…

— Vous croyez ? Repérer une si petite quantité de pouvoir n'est pas facile. Y étiez-vous parvenues, jusque-là ?

— Eh bien, non, mais…

— La nuit, ces moustiques ressemblent à tous leurs détestables congénères. Le général n'a pas fait la différence, Adie non plus, et

idem pour les sœurs. Et n'espérez pas limiter les dégâts en vous concentrant sur l'infection qu'ils charrient, parce qu'elle aussi est investie d'une quantité infinitésimale de magie. On redoute des attaques massives et terrifiantes, et on ne prête pas attention aux menaces moins… spectaculaires.

» La plupart de vos sœurs, Dame Abbesse, se feraient piquer dans leur sommeil sans s'en apercevoir. Puis elles se réveilleraient dans l'obscurité, tremblantes de fièvre et affligées du premier symptôme – et pas le plus grave ! – de cette maladie : une terrible cécité ! Parce que ce n'était pas l'obscurité de la nuit dont je parlais, mais celle qui interdit à tout jamais de voir l'aube se lever. Très peu de temps après, leurs jambes refuseront de bouger et leurs oreilles commenceront à bourdonner comme si des milliers de personnes criaient à côté d'elles.

Le général plissa les yeux pour tester son acuité visuelle, puis il s'enfonça un petit doigt dans l'oreille, comme pour la déboucher.

— À ce jour, aucun des malheureux qui ont été piqués ne s'en est jamais remis. Les malades perdent très vite le contrôle de leur corps, et ils restent alités, croupissant dans leurs excréments, jusqu'à ce que la mort les emporte, quelques heures plus tard. Mais cette agonie, pour eux, semble durer des années…

— Que peut-on faire ? demanda Warren, de plus en plus nerveux. Il existe un traitement ?

— Bien entendu que non ! Mais laisse-moi décrire la suite des événements… Après l'attaque des moustiques, un brouillard magique tueur dérivera lentement vers le camp. Les rares sœurs encore vivantes sentiront la menace et avertiront tout le monde. Les agonisantes ne verront rien, mais elles entendront les cris lointains de l'ennemi prêt à attaquer. Terrorisés, tous les malades tenteront de se lever, et certains réussiront – en rampant – à s'éloigner provisoirement du danger. Les hommes encore valides, eux, courront pour échapper au brouillard. Et ce sera la dernière erreur qu'ils commettront, parce qu'un piège mortel les attendra en chemin…

Zedd balaya l'assistance du regard et fut satisfait de son pouvoir d'évocation : son auditoire se décomposait à vue d'œil.

— Alors, général, ces fosses communes ? lança-t-il d'un ton presque badin. Ou préférez-vous que les survivants laissent les cadavres à pourrir sur le terrain ? Une idée pas si idiote que ça, tout bien pesé. Ces pauvres gens auront assez d'ennuis comme ça, pourquoi les obliger à traîner les malades – de toute façon condamnés – et à enterrer des montagnes de morts ? D'autant plus que j'oubliais un détail : toucher les dépouilles est un moyen très sûr d'attraper une autre maladie, différente de la fièvre albinique, mais tout aussi mortelle.

— Que pouvons-nous faire ? s'écria Verna en bondissant de

nouveau sur ses pieds. Comment s'opposer à une sorcellerie si maléfique ? Répondez-moi, sorcier Zorander !

— Zedd… Pourquoi cette question, Dame Abbesse ? Je croyais que vous aviez tout prévu, comme de grandes filles ? (D'un geste nonchalant, il désigna le sud, où se trouvait l'ennemi.) N'avez-vous pas la situation bien en main ?

Sonnée, Verna se rassit à côté de Warren.

— Zedd… euh… hum…, souffla Reibisch, son moustique mort toujours serré entre le pouce et l'index. Je ne me sens pas très bien… Vous pouvez faire quelque chose ?

— À quel sujet ?

— La fièvre albinique… Ma vision se trouble, et… Vous êtes en mesure de m'aider ?

— Pas du tout.

— Vraiment ?

— Absolument, oui, parce que vous n'avez rien ! J'ai fait apparaître quelques moustiques albinos pour étayer ma démonstration. Parce que ce que j'ai vu dans ce camp, en arrivant, m'a terrorisé ! Si les sœurs et les divers magiciens capturés par Jagang ne sont pas des abrutis, ce qui est hélas peu probable, cette armée est terriblement mal préparée à ce qui l'attend.

Philippa leva un doigt pour intervenir, comme une écolière devant sa maîtresse.

— Mais grâce au don, nous ne serions pas désarmés…

— Bien sûr que si ! Dans votre état d'esprit actuel, vous courez au désastre. Vous devez redouter les choses que vous ne connaissez pas et dont vous n'avez jamais entendu parler, pas la magie conventionnelle. Vos adversaires l'utiliseront aussi, mais le vrai danger viendra des moustiques albinos, ou de monstruosités de ce genre.

— Vous avez invoqué ces insectes pour le bien de votre démonstration, rappela Warren. Si l'ennemi est moins malin que vous, il ne pensera pas à ce type d'« armes ».

— Pour conquérir l'Ancien Monde, l'Ordre Impérial s'est montré brutal, mais sûrement pas stupide ! (Zedd agita un index décharné.) De plus, tu oublies quelque chose, jeune homme ! Au printemps, une des sœurs passées dans l'autre camp a utilisé la magie pour déclencher une épidémie de peste qui a fait des ravages. Des milliers d'innocents, enfants et vieillards compris, sont morts dans d'atroces souffrances.

Les sœurs prisonnières de Jagang étaient une menace terrifiante et omniprésente. Anna était partie seule en mission pour les sauver ou les éliminer. D'après ce que Zedd avait vu en passant par Anderith, elle avait échoué. Même si elle s'en était tirée vivante, Jagang avait toujours ses captives…

— Nous avons enrayé la peste…, osa avancer Warren.

— Richard l'a fait, et lui seul en était capable ! Sais-tu, mon jeune ami, qu'il a dû pour cela entrer dans le Temple des Vents, au-delà du voile qui nous sépare du royaume des morts ? Pas plus que toi, je ne peux imaginer ce que lui a coûté cette terrible expérience. Mais j'ai vu des ombres passer dans ses yeux, quand je lui ai parlé.

» Il avait une chance sur mille de réussir, et s'il n'avait pas triomphé en dépit de ces statistiques, nous serions tous morts à l'heure qu'il est. Je refuse de miser une nouvelle fois notre salut sur un pareil miracle !

Personne ne se hasarda à contredire le sorcier.

— L'orgueil ne fait aucun bien à des mortes, dit soudain Verna. Alors, je veux bien l'admettre : mes sœurs et moi ne sommes pas instruites en matière d'utilisation guerrière de la magie. Nous savons nous battre, ça ne fait aucun doute, mais notre culture sur le sujet est… lacunaire.

» Prenez-nous pour des idiotes si ça vous chante, Zedd, mais ne nous traitez pas comme des ennemies. Nous sommes tous dans le même camp, et si vous consentez à nous aider, nous vous en serons très reconnaissantes.

— Bien entendu qu'il nous aidera…, siffla Adie en foudroyant le vieil homme du regard.

— Eh bien, j'avoue que vous abordez les choses comme il faut… Reconnaître son ignorance est le premier pas vers le savoir. (Zedd se gratta le menton.) Chaque jour, je suis époustouflé par l'étendue de mes propres lacunes.

— Ce serait merveilleux ! s'exclama Warren. Que vous nous aidiez, je veux dire… (Il hésita un peu, mais se jeta à l'eau, et tant pis pour ce que Verna en penserait.) J'aimerais beaucoup bénéficier de l'expérience d'un sorcier aguerri.

Accablé par le poids de ses multiples responsabilités, Zedd secoua la tête.

— J'adorerais t'en faire profiter, mon garçon… Mais pour l'instant, ça semble difficile. Cela dit, je vous donnerai à tous des conseils sur la défense du camp. Hélas, mon voyage est loin d'être terminé, et je ne pourrai pas rester longtemps ici…

Chapitre 17

— De quel voyage parlez-vous, Zedd ? demanda Warren en passant une main dans ses cheveux blonds bouclés. Le vieux sorcier tendit un index vers Reibisch.

— Il n'est plus utile de brandir cet insecte écrabouillé, général.

L'officier s'avisa soudain qu'il tenait toujours son « trophée ». Le jetant au loin, l'air dégoûté, il attendit la réponse de Zedd, comme tous les autres.

— Après m'être un peu remis d'une rencontre avec une puissante magie dont j'ignorais jusqu'à l'existence, j'ai fait beaucoup de chemin, cherchant inlassablement. En Anderith, j'ai vu ce qui s'est passé après l'arrivée de l'Ordre Impérial. Le peuple a beaucoup souffert. Pas seulement à cause des soudards, mais sous le joug d'une de vos sœurs, Verna. Elle porte le joli surnom de « Maîtresse de la Mort ».

— En savez-vous davantage sur elle ?

— Non, je l'ai vue une seule fois, et de très loin. Si j'avais été en possession de tous mes moyens, j'aurais tenté… Eh bien, de la neutraliser, mais dans mon état de faiblesse, je n'ai pas osé l'affronter. Ajoutons quand même qu'il y avait quelques milliers de soldats avec elle… Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle est blonde, d'apparence fort jeune, et qu'elle porte une robe noire.

— Créateur bien-aimé…, soupira Verna. Ce n'est pas une de mes sœurs, mais une adepte du Gardien. Peu de femmes au monde disposent d'un pouvoir égal au sien. C'est une Sœur de l'Obscurité, Zedd !

— J'ai reçu des rapports sur Anderith, dit Reibisch. C'était terrible, là-bas, mais il paraît que ça s'est calmé.

— Au début, l'Ordre n'a pas fait de quartier. Mais Jagang le Juste, son nouveau surnom, a découvert l'efficacité de la clémence. À part à Fairfield, où les massacres ont fait rage, les Anderiens considèrent à présent l'empereur comme un libérateur. Désormais, ils dénoncent ceux de leurs voisins – et les simples voyageurs – qui ne souscrivent pas au noble idéal de l'Ordre.

» J'ai traversé tout Anderith, derrière les lignes ennemies, à la recherche de Richard. Puis je suis allé dans le Pays Sauvage, et ensuite au nord, sans plus de succès, je dois l'avouer. Mes pouvoirs ont mis longtemps à revenir, et j'ai découvert très récemment où vous étiez tous. Permettez-moi de vous féliciter, général ! Vous savez dissimuler vos hommes, et il m'a fallu une éternité pour les trouver. Le garçon,

lui, semble s'être volatilisé sans laisser de traces. (Le vieil homme serra les poings.) Il faut absolument que je le trouve !

— Tu parles de Richard, bien entendu ? demanda Adie.

— De lui et de Kahlan, oui… Mais personne n'a pu me dire où ils étaient. Et mes pouvoirs ne m'ont pas aidé ! Si je ne savais pas que c'est impossible, je dirais qu'ils sont morts.

Les interlocuteurs du sorcier échangèrent des regards gênés. Pour la première fois depuis des mois, Zedd eut un regain d'espoir.

— Vous savez quelque chose ? demanda-t-il.

— Montrez-lui, général…, dit Verna.

Reibisch tira une carte de sous le banc, la déroula, la posa sur le sol – orientée vers Zedd, qui s'était levé – et désigna les montagnes, à l'ouest de Hartland.

— C'est là, Zedd.

— Là, quoi ?

— Que sont Richard et Kahlan, dit Verna.

Zedd fronça les sourcils. Il connaissait bien ces montagnes, réputées peu hospitalières.

— Vraiment ? Par les esprits du bien ! que sont-ils allés faire là-haut ? C'est un trou perdu…

— Kahlan a été blessée, souffla Adie.

— Grièvement ?

— Elle n'a pas été loin de partir pour le royaume des morts… D'après ce qu'on nous a dit, elle avait même commencé à traverser le voile. Richard l'a conduite dans les montagnes pour qu'elle se rétablisse.

— Mais pourquoi s'y est-il pris comme ça ? Je n'y comprends rien… Il aurait pu la guérir…

— Non ! On lui a jeté un sort. Toute magie thérapeutique déclencherait un piège qui la tuerait à tout coup.

— Bon sang ! heureusement que le garçon s'en est aperçu à temps…

Avant que des horreurs venues de son passé aient pu remonter à sa mémoire, Zedd leur claqua violemment la porte au nez. Chaque fois qu'il repensait à ça, sa raison vacillait…

— Mais pourquoi Richard est-il parti ? On a besoin de lui ici !

— C'est exact…, lâcha Verna.

À son ton sinistre, c'était un sujet sensible.

— Il ne peut pas venir nous rejoindre, dit Warren. Nous supposons que Richard obéit à une prophétie…

— Une prophétie ? Impossible ! Richard déteste les prédictions, et il s'en fiche comme de sa première chemise. Parfois, j'aimerais qu'il en soit autrement, mais c'est une vraie tête de mule !

— Eh bien, il a fait une exception pour cette prophétie-là, sûrement parce que c'est la sienne…

— La sienne ? Que racontes-tu ?

— Sa prophétie à lui…

— Richard ? C'est ridicule !

— Il est un sorcier de guerre, rappela Verna.

Zedd foudroya la Dame Abbesse du regard, haussa les épaules et alla se rasseoir près d'Adie.

— Et que dit-elle, cette prophétie ? marmonna-t-il.

Reibisch sortit plusieurs feuilles de sa poche.

— Tenez, il m'a écrit… Nous avons tous pris connaissance de ses messages.

Zedd se releva, s'empara des missives, et les lut en silence.

Avec plus d'autorité que jamais, Richard annonçait qu'il se détournait du… pouvoir. Après une mûre réflexion, il avait conclu – avec une clarté semblable à celle d'une vision – que son implication dans le conflit entraînerait la défaite de son camp.

Dans les lettres suivantes, il donnait des (bonnes) nouvelles de Kahlan et demandait qu'on ne s'inquiète pas pour lui. De toute façon, Cara était là aussi…

Aux messages envoyés par Reibisch et d'autres personnes, il répondait courtoisement, mais en opposant une fin de non-recevoir. S'il s'écartait de son nouveau chemin, affirmait-il, la cause de la liberté serait définitivement vaincue. En conséquence, il ne contredirait ni ne critiquerait les décisions du général et des autres chefs de son camp. S'il restait de tout cœur avec eux, ils devraient se débrouiller seuls pendant assez longtemps, et peut-être même pour toujours.

En réalité, ses lettres ne livraient pas de véritables informations. Mais Zedd était capable de lire entre les lignes…

Sa lecture terminée, il resta un long moment silencieux, la tête basse. N'y tenant plus, Verna l'arracha à sa méditation.

— Vous irez le voir, Zedd, pour le faire changer d'avis ?

— Ce serait inutile… Pour la première fois, je suis incapable de l'aider.

— Mais il est notre chef ! Sans lui, nous sommes perdus !

Zedd ne dit rien. Accablé, il préférait ne pas imaginer comment Anna aurait réagi à ces derniers développements. Des siècles durant, elle avait étudié les prophéties afin de trouver un indice au sujet de la naissance du sorcier de guerre qui livrerait l'ultime bataille pour la survie même de la magie. Puis Richard était venu – et voilà qu'il se retirait du jeu.

— Quel est le problème, selon toi ? demanda Adie.

Zedd jeta un dernier coup d'œil aux lettres de Richard. Puis il

redressa enfin la tête. Tout le monde le regardait comme s'il était en mesure, d'un simple claquement de doigts, de modifier l'avenir. Un futur que ces gens ne comprenaient pas, mais qui les terrorisait.

— L'heure est venue, pour l'âme de Richard, de subir une épreuve, dit-il en glissant les mains dans les manches ridiculement décorées de sa tunique. Un rite de passage, en somme… Obligatoire à cause de sa profonde compréhension de quelque chose qu'il est seul à voir.

— Quel genre d'épreuve, Zedd ? demanda Warren d'une voix tremblante. Pouvez-vous la décrire ?

Alors que les souvenirs de temps terrifiants lui revenaient à l'esprit, le vieil homme eut un vague geste de la main.

— Un combat… une réconciliation…

— Quelle réconciliation ? insista Warren.

Zedd regarda dans les yeux l'énervant jeune homme qui posait beaucoup trop de questions à son goût.

— Quelle est la finalité de ton don, d'après toi ?

— Eh bien… Il existe, voilà tout. C'est simplement une compétence…

— Sa finalité est d'aider les autres, déclara Verna, catégorique.

Elle resserra sur ses épaules sa cape bleue, comme si elle avait pu lui tenir lieu d'arme contre la probable réponse coupante du sorcier.

— Vraiment ? Que faites-vous ici, dans ce cas ?

— Je… je…

— Oui, ici ! (Zedd fit un grand geste circulaire.) Si ce que vous dites est exact, pourquoi ne sortez-vous pas faire le bien ? Il y a partout des malades à soigner, des ignorants à éduquer et des miséreux à nourrir. Et vous êtes là, en pleine santé, notoirement intelligente et l'estomac bien rempli ?

Bombant le torse, Verna décida de passer à la contre-offensive.

— Dans un combat, un soldat qui abandonne son poste pour secourir un camarade fait montre de faiblesse. Incapable de s'endurcir assez pour supporter de voir la souffrance près de lui, il trahit son camp et provoquera des malheurs bien plus terribles. Si je quittais cette armée pour aller soulager une poignée de gens – car je n'ai pas les moyens de faire plus –, nos ennemis auraient une grande chance de déborder nos défenses et d'envahir les Contrées du Milieu.

L'opinion de Zedd sur la Dame Abbesse s'améliora un peu. À quelques approximations près, elle venait d'exprimer une vérité fondamentale. Beau joueur, il la gratifia d'un hochement de tête respectueux – surprise, elle se tortilla sur son banc, puis se ressaisit.

— En vous écoutant, on comprend pourquoi les Sœurs de la Lumière sont tenues pour de très efficaces bienfaitrices de l'humanité… Donc, si je récapitule, vous estimez que le don existe pour se mettre au service des nécessiteux ?

— Non, mais… en cas de grand malheur…

— … Il faut que le pouvoir devienne l'esclave de ceux qui le subissent. C'est ce que vous voulez dire ? En conséquence, tous les gens qui ont des besoins légitimes, à diverses échelles, sont nos maîtres ? Notre destin est de combattre pour une cause, et nous avons seulement le droit de négliger les petites pour mieux défendre les grandes ?

Verna préféra ne pas s'engager plus loin sur ce terrain glissant. Une retenue qui ne l'empêcha pas de foudroyer le vieil homme du regard.

Le sorcier savait très bien qu'il n'existait qu'une réponse philosophi quement valable à ces questions. Verna la connaissait, mais elle ne lui ferait pas le plaisir de lui faciliter la tâche.

— Richard est allé dans un endroit paisible où il aura tout le loisir de réfléchir aux options qui s'offrent à lui, puis de déterminer ce que sera la suite de sa vie. On peut supposer que les événements l'ont incité à s'interroger sur la meilleure utilisation possible de ses pouvoirs. Comme c'est un garçon intelligent, il s'est sûrement aussi posé des questions sur sa propre valeur et celle de la cause qu'il défend.

— Que pourrait-il faire de mieux qu'être ici pour nous aider à combattre l'Ordre Impérial ? demanda Verna. La menace vise tous les êtres humains libres…

— Vous ne connaissez pas la réponse, et moi non plus ! Richard, lui, sait où il va.

— Ça n'implique pas automatiquement qu'il ait raison, dit Warren.

Zedd le dévisagea longuement. Si ses traits étaient juvéniles, la sagesse qu'on lisait dans son regard ne collait pas avec son apparence. Quel âge pouvait-il bien avoir ?

— C'est exact, mon garçon… Richard commet peut-être une monumentale erreur qui nous condamnera tous à mort.

— Kahlan se demande s'il ne se trompe pas, révéla Adie, l'air gêné comme si elle aurait préféré ne pas mentionner cette information. Elle m'a écrit un petit mot – en cachette de Richard, je pense, parce que c'est Cara qui lui a servi d'écrivain public. Selon la Mère Inquisitrice, Richard agit ainsi parce qu'elle a failli mourir. Elle craint aussi qu'il n'ait plus confiance en personne après la déroute qu'il a subie en Anderith. Depuis, il se voit comme un chef réprouvé…

— Foutaises ! s'exclama Zedd. Un chef ne peut pas marcher à la traîne des gens, la queue entre les jambes, et changer de chemin chaque fois qu'ils s'égarent ! Les peuples qui attendent ce comportement de leurs dirigeants ne méritent pas d'avoir un chef, mais un maître. Et tôt ou tard, ils en rencontrent un…

» Un vrai chef ouvre dans ce monde en folie un chemin assez large pour que tous ceux qui désirent le suivre puissent s'y engager. C'est

parce qu'il a ça dans le sang que Richard était un guide forestier, avant de rencontrer Kahlan. À présent, il est égaré dans une forêt très sombre, et il doit trouver seul le moyen d'en sortir. Sinon, il ne serait pas fait pour commander !

Tout le monde médita cette déclaration. Habitué à obéir aveuglément au seigneur Rahl, Reibisch semblait désorienté. Les sœurs avaient une vision du monde bien différente de celle de Zedd, et Adie, comme lui, savait que l'avenir réservait très souvent d'énormes surprises.

— C'est exactement ce qu'il a fait pour moi, dit Warren, visiblement plongé dans ses souvenirs. Il m'a montré le chemin en me donnant envie de le suivre hors des catacombes. J'y étais très bien, avec mes chers grimoires, mais il s'agissait quand même d'une prison, et je vivais ma vie par procuration à travers les combats et les exploits des autres. Pour être franc, je n'ai jamais compris comment il s'y est pris pour me tirer hors de mon trou. Aujourd'hui, il a peut-être besoin qu'on fasse la même chose pour lui. Pouvez-vous lui montrer la voie, Zedd ?

— Il vit une période très sombre pour n'importe quel homme, et plus encore pour un sorcier. S'il ne s'en sort pas seul, ça n'aura servi à rien. Imaginez que je le prenne par la main pour le guider – métaphoriquement parlant, bien entendu. Et que je l'entraîne sur une voie qu'il n'aurait pas suivie de lui-même ? Mon intervention le handicaperait à jamais…

» Mais ce n'est pas tout ! Et s'il avait raison, tout simplement ? En le forçant à reprendre le combat, je risquerais d'assurer la victoire définitive de l'Ordre Impérial. Pas question de courir ce risque ! J'ai une certitude : il faut le laisser en paix ! S'il est vraiment le chef destiné à mener la bataille pour la survie de l'humanité et de la magie, il reviendra, parce que cela fait partie du voyage qu'il doit accomplir en ce monde.

Toute l'assistance acquiesça à contrecœur… à part Warren.

— Il reste une possibilité que nous n'avons pas envisagée, dit-il.

Alors que les deux sœurs, Adie et le général étaient suspendus aux lèvres du « garçon », Zedd croisa son regard et fut frappé par sa sereine vivacité. Les yeux d'un homme qui savait voir les choses en profondeur, alors que tant de gens se laissaient fasciner par leur surface…

— Richard a le don, continua Warren, et il est un sorcier de guerre. Pourquoi ne serait-il pas tout simplement l'interprète d'une authentique prophétie ? Les sorciers de guerre sont différents de tous leurs confrères. En particulier, ils n'ont pas des pouvoirs « spécialisés », comme moi, par exemple. Être le dépositaire d'une

prophétie est dans les cordes de Richard, au moins en théorie. De plus, il contrôle les deux facettes de la magie, et il est le premier dans ce cas depuis trois mille ans. Malgré les allusions qui figurent dans quelques grimoires, nous ne pouvons pas vraiment imaginer à quel point il est puissant…

» Il peut avoir énoncé lui-même une prédiction et la comprendre très clairement. Dans ce cas, il a raison dans tout ce qu'il fait. Et comme c'est un homme de cœur, il s'abstient peut-être de nous en révéler plus parce que la prophétie en question est terrifiante.

Verna prit tendrement la main de Warren entre les siennes.

— Tu ne parles pas sérieusement, j'espère ?

Zedd avait déjà remarqué que la Dame Abbesse accordait un très grand intérêt aux propos du jeune homme.

Anna l'avait informé que Warren était un prophète… débutant. Les sorciers de ce type étaient si rares qu'il en naissait un ou deux par millénaire. Warren pouvait jouer un rôle capital dans l'histoire du monde – et dans le conflit en cours –, mais Zedd ignorait où il en était exactement de sa très longue maturation, en terme de pouvoir. Et le pauvre garçon ne le savait probablement pas plus que lui !

— Les prophéties sont souvent un terrible fardeau, sorcier Zor… Zedd ! Richard a peut-être vu qu'il ne devait pas mourir à nos côtés en combattant l'Ordre Impérial, parce que sa victoire viendrait seulement après notre défaite.

Muet comme une carpe dès qu'il était question de magie, le général avait néanmoins écouté avec une grande attention. Un peu dépassée, Philippa jouait nerveusement avec un bouton de sa robe. Et même alors que Verna lui tenait la main, Warren semblait malheureux comme les pierres.

Avant de reprendre la parole, Zedd attendit de pouvoir croiser le regard du jeune prophète.

— Warren, il nous arrive à tous d'envisager le pire parce que c'est ce que nous redoutons. Ne pars pas sur une fausse piste, au sujet de Richard, en te laissant influencer par tes plus terribles angoisses. Mon petit-fils lutte pour savoir où est sa place dans le monde, et c'est tout ! N'oublie pas qu'il était un banal guide forestier, il n'y a pas si longtemps. Il doit s'accommoder de son pouvoir, pour commencer, mais aussi apprendre à accepter le fardeau du commandement.

— Oui, mais…

— Il n'y a pas de « mais » ! Neuf fois sur dix, l'explication la plus simple est la meilleure !

Warren réfléchit un moment puis eut un sourire rayonnant.

— J'avais oublié cette élémentaire leçon de sagesse, Zedd. Merci beaucoup.

— De plus, intervint Reibisch, content de revenir sur des rivages

plus familiers, les D'Harans ne se laisseront pas écraser comme des moustiques ! Nous avons encore des réserves, et nos alliés des Contrées du Milieu combattront avec nous. L'armée de l'Ordre est puissante, je le sais, mais elle reste composée de soldats, pas de démons. Quant à la magie, nous en disposons aussi. L'empire d'haran est loin d'avoir dit son dernier mot.

Warren ramassa une petite pierre et la garda dans sa paume tandis qu'il parlait.

— Je ne vous sous-estime pas, général, et il n'est pas dans mon intention de vous décourager. Mais l'Ordre m'a toujours autant fasciné qu'effrayé, et j'ai passé presque tout mon temps libre à l'étudier. N'oubliez pas que je suis également originaire de l'Ancien Monde…

— Je ne perds pas cet élément de vue… Qu'avez-vous à dire ?

— Eh bien, imaginez que cette table est l'Ancien Monde, la région où Jagang recrute ses guerriers. Il existe de vastes zones très peu peuplées, et d'autres où la densité d'êtres humains est très élevée.

— Comme dans le Nouveau Monde, dit le général. En D'Hara, nous avons également des déserts et d'immenses cités.

Warren hocha tristement la tête.

— Disons que tout le plateau de la table représente l'Ancien Monde. (Il montra sa pierre au général, puis alla la poser au bord de la table.) Voici le Nouveau Monde ! La différence de taille ne vous convainc pas ?

— Mais ce caillou, c'est le Nouveau Monde sans D'Hara, n'est-ce pas ? Sûrement que…

— Non, *avec* D'Hara, général !

— J'ai peur que Warren ait raison, souffla Verna.

— Moi aussi, renchérit Philippa. Et il a peut-être vu juste sur le reste. Certain que nous perdrons, Richard se tient à l'écart pour ne pas périr avec nous.

— Je suis sûr que c'est faux, dit Zedd d'un ton rassurant. Je connais ce garçon depuis toujours. S'il nous pensait condamnés à la défaite, il le dirait pour que nous envisagions de ne pas combattre.

Très gêné, Reibisch s'éclaircit la gorge.

— Zedd, je ne vous ai pas fait lire toutes les lettres… Il manque la première, où le seigneur Rahl me parlait de sa vision. Il disait aussi que nous n'avions aucune chance de gagner.

Zedd crut qu'il allait défaillir, mais il parvint à ne pas le montrer.

— Vraiment ? Et où est cette lettre ?

Le général coula un regard de biais à Verna.

— Eh bien, dit la Dame Abbesse, quand je l'ai lue, ça m'a tellement énervée…

— … Qu'elle l'a roulée en boule puis embrasée avec son Han,

acheva Warren.

Rouge d'embarras, Verna ne tenta pas de se justifier. Zedd comprenait sa réaction, mais il aurait aimé lire ce texte capital.

— Ce sont ses mots exacts ? demanda-t-il avec un sourire forcé. Nous n'avons aucune chance de vaincre ?

Le vieil homme frissonna à cause de la sueur glacée qui ruisselait le long de son échine.

— Non, répondit Reibisch. Le seigneur Rahl nous conseillait de ne pas affronter directement l'Ordre Impérial, parce que nous serions écrasés, compromettant toutes nos chances de victoire future.

Respirant un peu mieux, Zedd s'essuya le front d'un revers de la manche.

— Eh bien, c'est assez sensé. Face à un ennemi si puissant, si nous en croyons Warren, toute confrontation massive conduirait à un désastre.

Oui, c'était logique… Mais pourquoi Richard avait-il cru bon d'insister sur ce point auprès d'un officier aussi expérimenté que Reibisch ? Par prudence, tout simplement ? Eh bien, il valait mieux prendre trop de précautions plutôt qu'aucune…

— Si tu penses que Richard n'a pas besoin d'aide, souffla Adie, resteras-tu avec nous ? Les sœurs et moi avons besoin de tes lumières.

Dans un silence tendu, le vieux sorcier réfléchit quelques instants. À l'évidence, il hésitait encore un peu…

— Bien sûr que je resterai ! dit-il enfin. (Il sourit et passa un bras autour des épaules de la dame des ossements.) Tu ne crois pas que je t'abandonnerais ?

Warren, le général et Philippa soupirèrent de soulagement. On eût dit que le bourreau, à quelques secondes de leur exécution, venait de desserrer le nœud coulant qu'ils avaient autour du cou.

Zedd leur jeta un regard sinistre.

— La guerre est un jeu atroce dont la seule règle est : tuer avant d'être tué. La magie est une arme parmi d'autres, mais une des plus dévastatrices. Elle aussi, dans un conflit, sert exclusivement à tuer.

— Que devons-nous faire ? demanda Verna.

Elle semblait contente de la décision du sorcier, mais beaucoup moins que ses trois compagnons.

Avant de répondre, Zedd tira sur les plis de sa tunique. Ce n'était pas le type de leçon qu'il préférait dispenser…

— Nous commencerons dès demain matin. Pour s'opposer à une magie de guerre, il faut savoir beaucoup de choses. Avec moi, tous ceux qui ont le don apprendront à utiliser pour faire le mal un pouvoir qu'ils espéraient garder au service du bien. Ces « cours » n'ont rien

d'agréable, mais nous n'avons pas le choix.

Consciente que cette formation serait aussi déplaisante pour le professeur que pour ses élèves, Adie tapota gentiment le dos du vieil homme.

Zedd tira de nouveau sur les plis de sa tunique. Ce vêtement trop lourd lui collait à la peau. Bon sang ! il aurait donné cher pour qu'on lui rende son ancienne tenue !

— Nous ne reculerons devant rien pour neutraliser la magie monstrueuse de l'Ordre Impérial, déclara Verna. La Dame Abbesse vous en donne sa parole.

— Alors, rendez-vous demain matin…

— Je n'aime pas penser aux ravages que provoquera la magie, combinée à des armes classiques, soupira Reibisch en se levant.

— Général, dit Zedd, son objectif principal, dans un conflit, est de neutraliser la sorcellerie adverse. Si nous nous y prenons bien, nous obtiendrons un parfait équilibre, et les soldats pourront s'entre-tuer comme d'habitude, avec des épées et des flèches. Vous serez l'acier qui affronte l'acier, et nous nous chargerons de nos confrères du camp adverse.

— Dois-je comprendre que vous ne nous aiderez pas directement ?

— Nous essaierons, mais les sorciers ennemis nous en empêcheront. C'est paradoxal, je sais, mais quand les pouvoirs sont équilibrés, l'influence de la magie lors d'une bataille est… inexistante.

» En revanche, si nous ne relevons pas le défi, les forces qui déferleront sur vos hommes les réduiront en bouillie. Pareillement, si nous prenons le dessus, l'Ordre subira d'épouvantables dommages. Selon mon expérience, les magies se neutralisent dans la plupart des cas, et on assiste rarement aux horreurs que je viens d'évoquer.

— Notre but est donc d'obtenir le *statu quo* ? demanda Philippa.

Zedd leva les mains, paumes vers le haut, et les fit osciller de haut en bas, comme si elles étaient les plateaux lourdement chargés d'une balance.

— Les magiciens des deux camps devront travailler comme ils ne l'ont jamais fait, et c'est épuisant, croyez-moi. Le plus étrange, si nous établissons l'équilibre souhaité, c'est que nous donnerons l'impression de ne rien faire pour mériter notre pitance ! (Le vieil homme laissa retomber ses mains.) De temps en temps, quand un des camps aura pris un léger avantage, des événements très ponctuels, mais d'une horreur sans bornes, laisseront penser que le monde a sombré dans la folie et qu'il est proche de sa fin.

Le général eut un sourire mélancolique.

— Quand on est au milieu d'une bataille, une arme à la main, c'est exactement ce qu'on ressent. Cela dit, j'aime mieux ça que devoir

ferrailler contre une légion de moustiques magiques ! Je suis un homme d'épée, et le seigneur Rahl se charge de la magie. En son absence, c'est une chance d'avoir son grand-père à nos côtés. Merci, Zedd. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à demander.

Tandis que le général sortait, Verna et Warren approuvèrent sa dernière phrase d'un hochement de tête.

— Vous envoyez toujours des messagers à Richard ? lança Zedd.

Reibisch se retourna.

— Oui, bien entendu… Le capitaine Meiffert a vu récemment le seigneur Rahl. Si vous voulez lui parler, il sera à votre disposition.

— Tous vos messagers sont revenus sains et saufs ?

— La majorité… En fait, nous n'en avons perdu que deux. Le premier s'est tué en tombant dans un précipice. Nous n'avons pas trouvé le cadavre du second, mais ça n'a rien d'étonnant. C'est un chemin très accidenté, et un petit pourcentage de pertes est inévitable.

— J'aimerais que vous n'envoyiez plus personne.

— Zedd, le seigneur Rahl doit être informé des derniers déve loppements !

— Et que se passera-t-il si l'ennemi capture un messager ? Quand on ne recule devant aucune exaction, la plupart des hommes finissent par parler… Le risque est trop grand !

Le général réfléchit quelques secondes en tapotant la garde de son épée.

— L'Ordre est au sud, assez loin d'ici, en Anderith. Toutes les terres qui s'étendent entre ce camp et le refuge du seigneur Rahl sont sous notre contrôle. (De l'impatience passa dans le regard de Zedd.) Mais si vous jugez que c'est dangereux, je n'enverrai plus personne… Le seigneur Rahl ne risque-t-il pas de s'inquiéter ?

— Ce qui nous arrive n'est pas très important pour lui, en ce moment. Il suit son propre chemin, et ne peut pas se permettre d'être influencé par notre destin. Ne vous a-t-il pas dit et répété qu'il ne donnerait plus d'ordres parce qu'il devait se tenir à l'écart ?

» Au début de l'automne, avant que tous les cols soient enneigés, j'irai peut-être voir comment se portent Richard et Kahlan…

— Si vous parlez au seigneur Rahl, dit Reibisch, nous serons tous ravis, parce qu'il accordera une grande attention à vos propos. À présent, bonne nuit à tous.

L'officier venait de trahir ses véritables sentiments. À part Zedd – et non sans avoir de sérieux doutes –, personne sous cette tente n'était convaincu par le comportement de Richard. Selon Kahlan, il se tenait pour un chef réprouvé. Ces gens prétendaient qu'il était fou de croire une chose pareille. En même temps, ils ne lui faisaient pas confiance…

Richard était seul avec la force de ses convictions pour unique soutien.

— Zedd, dit Warren, si je venais avec vous, quand vous irez voir Richard ? Si nous le persuadons de tout nous raconter, nous déterminerons s'il s'agit d'une véritable prophétie ou simplement d'un raisonnement qu'il s'est tenu. Dans le second cas, nous parviendrons sans doute à le faire changer d'avis. Plus important encore, vous pourrez commencer à lui enseigner à contrôler son don. Il a besoin de maîtriser son pouvoir.

Verna ne cacha pas que la proposition de Warren la laissait plus que dubitative.

— J'ai essayé de lui apprendre à toucher son Han, dit-elle, et d'autres sœurs s'y sont efforcées. Sans le moindre résultat, dois-je avouer.

— Zedd pense qu'il faut un sorcier pour en former un autre, insista Warren. N'est-ce pas ?

— Eh bien, comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas un travail pour une magicienne…

— Avec Richard, je doute que vous ayez de meilleurs résultats que nous, lâcha Verna.

— Mais Zedd croit que…, commença Warren.

— Tu as raison, mon garçon, coupa le vieil homme. Il faut un sorcier pour former un collègue né avec le don. (Verna ouvrit la bouche pour protester, mais il ne lui en laissa pas le temps.) Mais dans ce cas particulier, Verna n'a pas tort.

— Vraiment ? s'étonna Warren.

— J'ai bien entendu ? demanda la Dame Abbesse.

— Oui, et je suis sincère, mon amie. Les sœurs ne sont pas de si mauvais professeurs que ça, finalement. Prenons Warren, par exemple. À l'évidence, vous avez réussi à lui apprendre quelques petites choses, même s'il vous a fallu un temps fou. Au fil des siècles, vous avez formé d'autres sorciers – pas très bien, selon mon point de vue, mais c'est une autre affaire… Et avec Richard, ce fut l'échec total. C'est bien ça ?

— Nous n'avons même pas pu lui apprendre à sentir l'existence de son Han ! J'ai passé des heures assise en face de lui en lui tenant les mains. Et rien n'est arrivé !

Warren se tapota le menton et plissa le front comme s'il se souvenait soudain de quelque chose.

— Un jour, dit-il, j'ai demandé à Nathan s'il voulait bien m'apprendre à devenir un prophète. Il m'a répondu que les prophètes naissent comme ils sont et ne se fabriquent pas. À cet instant-là, j'ai compris que tout ce que je savais sur les prédictions – et que je comprenais d'une façon tout à fait nouvelle – ne m'avait été enseigné par personne. Pourrait-il en aller ainsi avec Richard, Zedd ?

— C'est mon avis, oui… En moi, le grand-père et le Premier Sorcier brûlent d'envie de le former, mais je doute de plus en plus que ce soit

possible. Richard est différent des autres sorciers, et pas seulement parce qu'il a le don pour les deux formes de magie.

— Mais vous pourriez quand même lui apprendre pas mal de choses, intervint Philippa.

— Ce garçon a multiplié les exploits invraisemblables ! Sans mon aide, il s'est introduit dans le Temple des Vents pour enrayer une peste magique. Puis il a retraversé le voile pour revenir dans le monde des vivants. Cela ne vous paraît pas extravagant, surtout pour un sorcier débutant ? Ensuite, il a banni les Carillons de notre univers. Ne me demandez pas comment, parce que je n'en sais rien ! Il a accès à une magie qui me dépasse, voilà tout !

» Dans ces conditions, je risque de l'entraver au lieu de l'aider. La force de Richard, c'est de regarder le monde avec des yeux neufs – et ceux d'un Sourcier de Vérité, par-dessus le marché. Ignorant qu'un acte donné est impossible, il essaie… et il réussit ! Si je lui enseigne les méthodes éprouvées, ne limiterai-je pas son pouvoir, au lieu de contribuer à son épanouissement ? Et que puis-je apprendre à un sorcier de guerre ? En matière de Magie Soustractive, je suis ignare !

— En l'absence d'un autre sorcier de guerre, dit Warren, faudrait-il qu'une Sœur de l'Obscurité se charge de sa formation ?

— Eh bien, ce n'est pas une si mauvaise idée que ça, plaisanta Zedd. (Il reprit aussitôt son sérieux.) Désormais, je pense que toute intervention de ma part serait inutile – voire dangereuse pour l'avenir du monde. J'irai sans doute le voir pour l'encourager, le faire profiter de mon expérience et le rassurer, mais pas pour l'aider. Le risque est trop grand…

Personne n'émit d'objection, et surtout pas Verna, qui avait payé pour savoir que le sorcier parlait d'or. Connaissant très bien Richard, les autres devaient en avoir conscience aussi…

— Puis-je vous aider à trouver une tente libre ? demanda Verna. Un peu de repos ne vous ferait pas de mal, dirait-on. Après une bonne nuit de sommeil, qui nous portera à tous conseil, nous reprendrons cette conversation.

Warren ravala la question qu'il allait poser. Bien qu'il fût visiblement déçu, il se rangea à l'opinion de Verna.

Zedd bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Une très bonne idée…, souffla-t-il.

Penser au travail qui l'attendait l'angoissait et l'épuisait d'avance. Il mourait d'envie d'aller rejoindre Richard et de l'aider. Par les esprits du bien ! qu'il était dur de laisser seuls les êtres qu'on aimait, même quand ils en avaient besoin.

— Oui, répéta-t-il, c'est une très bonne idée…

— L’été touche à sa fin, dit Adie, et les nuits sont de plus en plus froides. (Elle se pressa contre le vieux sorcier.) Que dirais-tu de rester avec moi pour réchauffer mes vieux os ?

Zedd sourit et enlaça la dame des ossements. La revoir le réconfortait davantage qu’il l’aurait cru. Pour tout dire, si elle lui avait offert un nouveau chapeau à plume, il l’aurait accepté – et de bon cœur !

Cela dit, l’inquiétude le rongeait, comme s’il sentait l’arrivée imminente d’une tempête.

— Zedd, dit Verna, consciente des tourments du vieil homme, Richard est un sorcier de guerre, et comme vous l’avez dit, il a multiplié les exploits. De plus, c’est un jeune homme plein de ressources, et un fabuleux Sourcier de Vérité protégé par une arme dont je peux certifier qu’il sait se servir ! Kahlan est la Mère Inquisitrice, et ils ont une Mord-Sith avec eux. Ces femmes-là, vous le savez, ne prennent aucun risque quand il s’agit de la sécurité du seigneur Rahl.

— C’est vrai, soupira Zedd, mais j’ai quand même peur pour eux.

— Qu’est-ce qui vous angoisse ? demanda Warren.

— Les moustiques albinos…

Chapitre 18

Le souffle court, au bord de l'épuisement, Kahlan dut reculer jusqu'au buisson d'épineux et le traverser en se tortillant pour éviter de se blesser. Le coup d'épée, très précis, avait manqué ses côtes d'un pouce. Désireuse de continuer le combat jusqu'à l'épuisement, la Mère Inquisitrice n'accorda aucune attention aux ronces qui déchiraient son pantalon.

Elle sentit les veines de son cou pulser follement, mais ne s'affola pas. Il lui restait un peu de force…

Son adversaire continua d'attaquer, la poussant au-delà d'une arête rocheuse très basse, puis dans un bosquet d'épicéas. Les feuilles mortes que soulevaient leurs bottes tourbillonnaient dans l'air comme des nuages miniatures colorés de jaune, d'orange et d'ocre. Au milieu des genévriers qui poussaient un peu partout, la jeune femme avait l'impression de ferrailler au cœur d'un arc-en-ciel qui se serait écrasé sur le sol pour exploser en une multitude de fragments.

Richard frappa une nouvelle fois. Kahlan poussa un petit cri, mais parvint à parer une botte vicieuse. Sans se décourager, le Sourcier repassa à l'attaque.

Kahlan céda encore du terrain. En reculant, elle bondit juste à temps pour éviter de se prendre les pieds dans un entrelacs de racines, au pied d'un grand épicéa. Perdre l'équilibre serait une erreur fatale. Si elle tombait, Richard l'embrocherait la seconde d'après.

Elle jeta un coup d'œil sur sa gauche, où se dressait une muraille rocheuse assez haute à la surface couverte de longues traînées de mousse cotonneuse. De l'autre côté, le bord de la corniche décrivait un arc de cercle pour venir rejoindre le mur de pierre. Quand elle serait coincée au fond de ce cul-de-sac, ce qui ne tarderait plus, Kahlan n'aurait plus que deux solutions : escalader la muraille ou descendre dans le ravin.

Elle para un nouveau coup, contre-attaqua et parvint, déchaînée, à faire reculer Richard d'une dizaine de pas. Après une série d'esquives presque nonchalantes, il repassa à l'offensive et regagna largement plus que le terrain qu'il venait de céder. De nouveau réduite à se défendre, l'Inquisitrice recula encore, consciente que cette tactique n'avait pas un grand avenir.

Sur une branche morte d'un sapin baumier, à quelques pas de là, un écureuil roux, les poils de ses oreilles déjà très touffus en prévision de l'hiver, se régalait de la mousse marron qui prospérait sur l'écorce.

Exhibant fièrement son ventre blanc, il grignotait lentement le savoureux lichen qu'il recueillait entre ses minuscules pattes. Tel le spectateur d'un tournoi de chevaliers, il continuait paisiblement à manger tout en ne perdant pas une miette du spectacle.

Du coin de l'œil, Kahlan regarda autour d'elle en quête d'une voie d'évasion. Si elle pouvait slalomer entre les arbres et contourner Richard, elle repartirait dans la direction d'où elle venait et ne risquerait plus d'être piégée. Bien sûr, le Sourcier la poursuivrait, mais un petit répit lui permettrait peut-être de récupérer un peu de force.

Chargeant comme un taureau furieux, Richard leva son arme pour en finir et couper son adversaire en deux.

Une ouverture, enfin ! Il ne fallait pas la rater, car il n'y en aurait pas d'autre.

Kahlan fit demi-tour, avança d'un pas et se fendit, visant le ventre de Richard. Surpris par cette attaque audacieuse, il ne put pas l'éviter. Lâchant son épée, il plaqua les deux mains sur son abdomen, tituba un instant, bascula en arrière et s'écroula dans un lit de fougère. Soulevées par l'impact, des feuilles mortes s'envolèrent puis retombèrent sur lui comme pour lui faire un linceul végétal.

Debout devant le vaincu, Kahlan reprit péniblement son souffle. Épuisée, elle se laissa tomber à genoux, puis se coucha sur le cadavre de son adversaire.

Autour d'eux, les feuilles des fougères couleur caramel étaient repliées sur elles-mêmes comme si elles avaient voulu, en fermant le poing, protester contre le destin qui les forçait à mourir en cette saison.

Non loin de là, un grand érable qui n'avait pas encore perdu toutes ses feuilles – nul n'aurait pu savoir par quel miracle – évoquait un noble et vieux souverain drapé dans un manteau ocre un peu plissé.

À la fin de l'automne, les bois embaumaient, et Kahlan aurait pu passer des heures à s'emplir les poumons de leurs senteurs.

— Cara ! cria-t-elle. (Grisée par son succès, elle posa la main gauche sur la poitrine de son mari, se souleva un peu et poussa un hurlement de triomphe.) Cara, j'ai tué Richard !

Couchée sur le ventre, au bord du ravin, la Mord-Sith ne sembla pas remuée par cette nouvelle.

— Je l'ai tué ! Tu n'as pas entendu ? Et n'as-tu donc rien vu ?

— Oui, marmonna Cara. Vous avez éventré le seigneur Rahl…

— Pas du tout, lâcha Richard entre ses dents, car il retenait toujours son souffle pour mieux jouer les cadavres.

Kahlan lui abattit sur l'épaule son épée d'entraînement taillée dans une fine branche de saule.

— Tricheur ! Je t'ai eu, cette fois ! Raide mort, voilà ce que tu es !

— Non, avec une vraie lame, ç'aurait été une égratignure, rien de

plus. (Richard plaqua la pointe de sa fausse épée contre le flanc de sa compagne.) Tu es tombée dans mon piège. À présent, c'est moi qui te tiens à la pointe de mon arme. Rends-toi ou meurs, femme !

— Plutôt périr que d'être capturée par un bandit comme toi ! répondit Kahlan avant d'éclater de rire.

Une idée assez peu judicieuse, car elle n'avait toujours pas repris complètement son souffle. Un petit handicap qui ne l'empêcha pas d'enfoncer plusieurs fois dans les côtes de Richard son épée de bois.

Quand elle estima être venue à bout de son ravisseur potentiel, elle se laissa rouler sur le côté et tourna la tête vers la Mord-Sith.

— Tu as vu ? Ce coup-là, je ne l'ai pas raté ! J'ai gagné !

— Oui, oui, grommela Cara, les yeux tournés vers le ravin. Vous avez abattu le seigneur Rahl. Tant mieux pour vous… (Elle daigna enfin regarder le couple.) Celui-ci est pour moi, n'est-ce pas, seigneur Rahl ? Vous aviez promis !

— C'est vrai, et je tiendrai parole.

— Parfait ! Il est rudement gros !

— Kahlan, dit le Sourcier avec un petit sourire, je t'ai laissée me tuer.

— C'est faux ! Cette fois, je t'ai battu. (Elle frappa de nouveau son mari avec l'épée factice, puis s'immobilisa et plissa le front.) Tu as prétendu n'être pas mort… Une simple égratignure, disais-tu. Mais tu admets enfin la vérité !

— Je t'ai laissée…

Histoire de lui clouer le bec, Kahlan embrassa son époux. Devant ce spectacle, Cara eut une moue désapprobatrice et tourna la tête vers le ravin.

— Ils s'en vont ! cria-t-elle en se levant d'un bond. Venez, avant qu'on me vole ma proie.

— Cara, personne ne te la volera, en tout cas, pas tout de suite…

— Vous aviez promis ! Je ne veux pas avoir fait tout ce chemin pour rien. Dépêchez-vous !

— Très bien, très bien, fit Richard alors que Kahlan s'écartait de lui.

Il tendit une main pour l'aider à se relever… et elle en profita pour l'embrocher une nouvelle fois.

— Je t'ai encore eu, seigneur Rahl ! Tu te ramollis, on dirait…

Richard se contenta de sourire. Quand sa femme eut accepté sa main secourable et se fut relevée, il l'enlaça brièvement, puis déclara avec le plus grand sérieux :

— Du bon travail, Mère Inquisitrice. Vous m'avez bel et bien abattu, et je suis fier de vous.

Kahlan s'efforça d'afficher un sourire serein – celui qui sied à un

vainqueur modeste –, mais elle sentit ses lèvres s'étirer tellement qu'elle redouta d'avoir plutôt produit une joyeuse grimace d'enfant.

Richard ramassa son sac à dos et l'accrocha à ses épaules. Rejoignant Cara, il s'engagea sans hésiter sur la pente abrupte qui menait au pied de la montagne. Après avoir récupéré son manteau de fourrure – une magnifique peau de loup –, Kahlan suivit d'un pas décidé son mari et la Mord-Sith, qui avaient déjà pris un peu d'avance sur elle.

— Fais attention, dit Richard à Cara. Avec les feuilles qui couvrent le sol, on ne voit pas bien les trous et les fissures dans la roche.

— Je sais, je sais… Seigneur Rahl, combien de fois allez-vous me répéter ça ?

Richard surveillait sans cesse ses deux compagnes. À chaque excursion, il leur rappelait comment avancer sur un terrain accidenté et énumérait les dangers éventuels. Dès les premières promenades, Kahlan avait noté que son mari se déplaçait avec une tranquille fluidité. Encline à vadrouiller, Cara avait tendance à faire des détours pour sauter de rocher en rocher ou marcher le long d'une crête. On eût dit une enfant turbulente. Ayant passé la plus grande partie de sa vie entre les murs du Palais du Peuple, elle n'avait pas conscience que marcher dans les bois et en montagne n'était pas seulement un exercice amusant. Des risques existaient, et ils pouvaient être mortels.

Richard s'était pourtant montré d'une patience exemplaire.

— Choisis l'endroit où tu poseras tes pieds afin d'avancer autant que possible sans te déséquilibrer d'un côté ou de l'autre. Sauf si c'est nécessaire, ne descends jamais, par exemple dans un ravin, parce qu'il te faudra remonter tôt ou tard, et que c'est épuisant. Pareillement, évite de gravir une pente pour simplement admirer la vue, parce que descendre est ce qui fait le plus mal aux mollets. Devant un obstacle, évite de sauter quand tu peux simplement l'enjamber…

Cara jugeait trop difficile de penser en même temps à tout ça. En gambadant comme elle le faisait, lui avait dit Richard, elle dépensait deux fois plus d'énergie pour parcourir la même distance que lui. Si elle réfléchissait en marchant, elle développerait vite des réflexes, et elle n'aurait bientôt plus besoin de se creuser la cervelle à chaque pas.

Quand elle avait découvert que ses mollets et les muscles de ses cuisses lui faisaient beaucoup moins mal si elle suivait les conseils de son seigneur, elle était devenue une élève attentive qui posait des questions intelligentes au lieu de contester tout ce qu'on lui disait.

Enfin, la plupart du temps…

Aujourd'hui, pour négocier la pente, elle utilisait un bâton histoire de sonder le terrain et de repérer les trous dissimulés par des feuilles mortes. Richard n'avait rien dit, mais il souriait chaque fois que la Mord-Sith détectait une irrégularité du terrain avec son bâton, au lieu

de marcher dessus et de risquer une entorse ou une chute.

Ouvrir un chemin sur une pente si raide n'avait rien d'une promenade de santé. Souvent, un sentier séduisant se terminait en cul-de-sac, et il fallait revenir sur ses pas. Dans les collines, et surtout en terrain presque plat, les animaux se frayaient des pistes souvent très utiles. Au milieu d'une vallée, un sentier agréable qui s'arrêtait soudain ne posait pas de problèmes, puisqu'on pouvait toujours traverser les broussailles pour retrouver un espace dégagé.

À trois mille pieds d'altitude, sur le flanc rocheux d'une montagne, la moindre erreur pouvait se payer très cher. Mais souvent, surtout quand la nuit approchait, les voyageurs peu expérimentés prenaient des risques insensés pour s'épargner un retour en arrière pénible. Parfois, c'était la dernière bévue qu'ils commettaient de leur vivant…

Selon Richard, résister à l'envie d'arriver plus vite au pied d'une pente, de rentrer chez soi ou de trouver un endroit où camper exigeait un gros effort d'analyse et de volonté.

— Céder à ses impulsions conduit souvent à la mort, répétait-il volontiers. Pour revenir sain et sauf à la maison, il faut utiliser son cerveau.

— Ne passez pas par là ! cria soudain Cara. J'ai testé le sol avec mon bâton, et il y a un grand trou.

— Merci beaucoup, noble guide forestière ! railla Richard.

Pensait-elle vraiment qu'il se serait cassé la figure si elle ne l'avait pas prévenu ?

Ils progressèrent assez vite grâce aux nombreuses prises qu'offraient tout au long du chemin les arbustes et les racines affleurantes. Au pied de la montagne, plus très loin devant eux, les contreforts s'enfonçaient dans un ravin envahi de végétation. Au-delà, il fallait négocier une pente assez raide semée de pins éternellement verts qui côtoyaient des chênes, des érables et des bouleaux déjà privés de leur feuillage.

En général, les chênes conservaient leurs feuilles jusqu'au début de l'hiver, certains parvenant même à les garder pendant toute la mauvaise saison. En montagne, les vents glacés et les orages précoces les dépouillaient beaucoup plus tôt de leur parure.

— Là ! lança Cara, un bras tendu. (Elle sauta sur une saillie rocheuse pour mieux voir.) En face, juste à l'endroit que je montre !

Richard mit une main en visière pour ne pas être ébloui par le soleil, puis il sonda le flanc de la montagne, devant eux.

— J'ai vu, oui… Un endroit très désagréable où mourir.

— Parce que tu penses qu'il en existe de plaisants ? demanda Kahlan en resserrant autour d'elle les pans de son manteau.

Le vent s'était levé, et il commençait à faire plutôt frisquet.

— J'en doute, pour être honnête…, répondit Richard.

À mi-chemin de la pente que désignait Cara, la forêt disparaissait brutalement. On appelait cet endroit le « bois crochu », et au-dessus, où aucun arbre ne poussait, le flanc de la montagne n'était plus qu'une vaste étendue verticale de roche nue et d'éboulis particulièrement traîtres. À une altitude impressionnante, des neiges éternelles couronnaient le pic qui semblait tutoyer les nuages.

Dans le bois crochu constamment battu par le vent ou la pluie, les arbres ratatinés faisaient peine à voir. Comme des sentinelles, ils montaient la garde entre la forêt et la zone désolée où les mousses elles-mêmes avaient du mal à survivre.

— Ne traînons pas ici, dit Richard. (Il tendit un bras vers la droite.) Je ne voudrais pas être surpris par la nuit dans ce coin…

Kahlan admira un instant la vue. Le paysage était grandiose, mais de gros nuages dérivaient au-dessus des vallées et des pics, et le mauvais temps, en montagne, n'était pas à prendre à la légère. Traverser le bois crochu dans le brouillard ou sous la pluie n'enthousiasmait pas la Mère Inquisitrice, mais elle ne devait pas le montrer, parce que Cara et Richard la dévisageaient, attendant visiblement qu'elle dise quelque chose.

— Je vais très bien, alors partons, et finissons-en ! Après le bois crochu, nous pourrons redescendre dans la vallée, et je suis sûre que Richard nous trouvera un gentil pin-compagnon qui nous permettra de passer la nuit au sec. Je rêve d'être assise devant un petit feu en sirotant une bonne infusion.

— Je n'ai rien contre cette idée, dit Cara en se soufflant sur les doigts pour les réchauffer.

Le soir même de leur rencontre, dans la forêt de Hartland, Richard avait fait camper Kahlan sous un pin-compagnon. La jeune femme n'ayant jamais vu d'arbres pareils, elle continuait à s'émerveiller chaque fois qu'elle en découvrait un, immense silhouette qui dominait celles de tous les autres végétaux environnants. Les vénérables de ce type faisaient d'incomparables refuges pour les voyageurs.

Les branches basses d'un pin-compagnon pendant jusqu'au sol, elles formaient une sorte de niche naturelle. À l'intérieur, sous un épais canevas d'aiguilles, on était à l'abri du vent et de la pluie. Les pins étant difficilement inflammables à cause des propriétés physiques de leur écorce – Richard lui-même ne savait pas exactement lesquelles –, il était possible, à condition de rester prudent, d'allumer un petit feu de camp.

Lors de leurs randonnées, Richard, Kahlan et Cara passaient très souvent la nuit sous un pin-compagnon. Ces moments privilégiés, dans un lieu coupé de tout, les incitaient à se détendre, à parler, à méditer

et à se raconter des histoires. Certaines les faisaient rire aux éclats, et d'autres leur nouaient la gorge…

Après que l'Inquisitrice eut assuré qu'elle était d'attaque, Richard et Cara se remirent en route. Même si elle était rétablie, désormais, ils la laissaient toujours décider quand il fallait négocier un passage difficile. Et là, avant de trouver un abri, il faudrait atteindre le pied de la montagne, traverser le ravin, monter jusqu'au bois crochu puis redescendre jusqu'à la vallée la plus proche…

La convalescence de Kahlan lui avait paru interminable. Elle savait bien entendu que ses blessures seraient longues à guérir. Et en restant alitée si longtemps, elle se doutait que ses muscles finiraient par fondre – d'autant plus qu'elle avait été un long moment incapable de s'alimenter normalement. De plus en plus maigre et faiblarde – même si son état général s'améliorait objectivement –, elle avait peu à peu glissé dans une terrible dépression.

Au début, Kahlan n'avait pas vraiment mesuré la gravité de l'épreuve qu'elle devrait s'imposer pour redevenir elle-même. Richard et Cara tentaient de l'encourager, mais cela restait trop superficiel pour être efficace, parce qu'ils ne comprenaient pas comment on se sentait quand on avait perdu l'intégralité de ses moyens physiques. Et il y avait plus que cela… Avec ses jambes décharnées et ses genoux osseux – pour ne prendre qu'un exemple –, elle se sentait atrocement laide.

Pour la distraire, Richard sculptait de petits animaux : des faucons, des renards, des loutres, des canards et même des tamias. Elle ne leur accordait qu'un vague intérêt, comme si plus rien ne pouvait l'atteindre. Touchant le fond du désespoir, elle avait souvent regretté de ne pas avoir péri avec l'enfant qu'elle portait.

Sa vie était devenue une insipide bouillie. Pendant des semaines, avec les quatre murs de sa chambre pour seul horizon, elle avait oscillé entre la douleur et un ennui qui semblait plus terrible que la mort. Le goût amer de la décoction de mille-feuille qu'elle devait ingurgiter plusieurs fois par jour avait fini par lui donner la nausée, et l'odeur entêtante des cataplasmes à base de plantes la révulsait. Quand elle s'était rebellée, annonçant qu'elle ne voulait plus de l'horrible infusion, elle avait eu de temps en temps droit à du tilleul – un peu moins amer, mais pas aussi efficace contre la douleur, même s'il l'aidait à dormir. Mâcher quelques feuilles de scutellaire avait un effet spectaculaire sur ses maux de tête, mais cela lui laissait dans la bouche un goût immonde qui la torturait pendant des heures. Parfois, pour varier un peu, Richard et Cara recouraient à de la teinture de passiflore – une horreur ! – dont ils lui déposaient quelques gouttes sur la langue.

Fatiguée d'avaler d'immondes infusions, Kahlan prétendait souvent que tout allait bien, histoire de couper à la punition.

La fenêtre de sa chambre n'étant pas très grande, la convalescente, au plus fort de l'été, avait plus d'une fois redouté de mourir de chaud. Et à force de voir seulement un carré de ciel et la cime de quelques arbres, sur la toile de fond d'une lointaine montagne aux contours écrasants, Kahlan s'était demandé si le monde extérieur existait toujours…

Richard proposait souvent de la porter dehors, mais elle l'implorait de n'en rien faire, parce que souffrir le martyre pour prendre un peu d'air frais ne lui disait rien. Bouleversé à la seule idée d'ajouter à son calvaire, son mari n'insistait jamais beaucoup…

Confinée volontairement dans sa chambre, Kahlan avait regardé défiler devant sa fenêtre une alternance de cieux radieux et de gros nuages noirs. Les jours passaient, elle guérissait lentement, et s'agaçait de plus en plus de devoir subir ce qu'elle nommait son « été perdu ».

Un jour, alors qu'elle mourait de soif, elle s'était aperçue que Richard avait oublié de laisser un gobelet d'eau fraîche sur sa table de nuit. Bien entendu, dès qu'elle l'avait appelé, il s'était précipité dans la chambre avec une outre et le fameux gobelet, qu'il avait rempli devant elle. Mais il avait posé le tout sur le rebord de la fenêtre avant de ressortir en trombe – parce qu'il devait aller voir avec Cara si des poissons avaient mordu à leurs lignes, avait-il marmonné par-dessus son épaule.

Kahlan avait bien tenté de lui demander d'approcher l'eau d'elle, mais il ne l'avait pas entendue.

Furieuse, elle avait pesté un long moment contre son mari. Comment pouvait-il être si négligent, alors qu'il faisait une chaleur écrasante très inhabituelle pour une fin d'été ? La bouche sèche et le cœur serré, l'Inquisitrice avait regardé avec désespoir l'outre si proche d'elle et pourtant inaccessible.

Des larmes aux yeux, elle avait gémi de détresse puis tapé du poing sur son lit. Détournant la tête pour ne plus voir l'outre, elle avait fermé les yeux, décidée à dormir un peu afin d'oublier sa soif. Quand elle se réveillerait, Richard et Cara seraient sûrement de retour, et elle obtiendrait enfin à boire.

Son mari, lui, se ferait passer un savon !

Dehors, un oiseau s'était mis à pousser des trilles lancinants. On eût dit la voix aiguë d'une petite fille répétant inlassablement : « Oui, mi, oui, mi, oui, mi. » Et quand un oiseau de ce type donnait un concert, il pouvait continuer pendant des heures. Très vite, Kahlan ne put plus penser qu'à ce son horripilant… et à sa soif.

Avec la sérénade agaçante de l'oiseau, comment aurait-elle pu s'endormir ? Maudit soit Richard, qui l'avait abandonnée alors qu'elle

mourait de soif, la laissant de plus aux prises avec une insupportable pollution sonore !

Très énervée par l'oiseau, elle s'était plusieurs fois laissée aller à lui répondre : « Tais-toi, tais-toi, tais-toi » – sans le moindre résultat, bien entendu.

Plus énervant encore, elle ne parvenait pas à détourner le regard de l'outre et du gobelet, qui semblaient la narguer sur leur rebord de fenêtre. Même si la chambre n'était pas très grande, Kahlan ne pouvait pas marcher. Pourquoi Richard avait-il agi ainsi ? Mais tout bien réfléchi, si elle s'asseyait au bord du lit, elle aurait peut-être une chance, en tendant son bras droit…

Il faisait tellement chaud ! Soulevant sa chemise de nuit, la jeune femme l'avait secouée vivement pour se ventiler un peu. Là encore, sans grand succès…

Avec un grognement furieux, elle avait écarté le drap, révélant ses jambes squelettiques. Une vision qui la révulsait. Pourquoi Richard lui imposait-il ce calvaire ? Oui, quelle mouche l'avait piqué ? Dès son retour, elle lui dirait sa façon de penser !

En haletant, Kahlan avait fait glisser ses jambes sur le côté du lit. S'aidant de la souplesse de son confortable matelas – bourré d'un astucieux mélange d'herbes sèches et de plumes – elle avait forcé sur son bras droit pour se redresser.

La première fois qu'elle s'asseyait seule !

Oui, le plan de Richard lui semblait clair, tout d'un coup… Mais pas judicieux du tout, et même un peu cruel. Il utilisait la ruse pour la forcer à se lever alors qu'elle n'était pas prête ! Dans son état, ça pouvait être dangereux, car il lui fallait encore des semaines de lit – voire des mois – avant d'être rétablie. Même si elles ne suintaient plus, ses blessures n'étaient pas encore cicatrisées, et ses multiples fractures pouvaient…

Torturée par la soif, Kahlan s'était péniblement traînée jusqu'au bout du lit. Hélas, même en se tenant d'une main au panneau de pied et en se penchant au maximum, la fenêtre restait encore trop loin. Pour boire, elle allait devoir se lever.

Et Richard lui paierait ça, elle en faisait son affaire !

Un jour, quelques semaines plus tôt, après qu'elle l'eut appelé un long moment sans qu'il l'entende, son mari lui avait laissé un long bâton – assez léger mais rigide – pour qu'elle puisse frapper à la cloison ou à la porte quand elle avait besoin d'aide. S'emparant de sa canne improvisée, Kahlan avait pris appui dessus, basculé vers l'avant et laissé prudemment glisser ses pieds nus vers le plancher dont le contact lui avait paru étrangement frais, comparé à l'étuve qu'était devenu son lit. Dès que tout son poids avait reposé sur ses jambes

maigrichonnes, elle n'avait pas pu s'empêcher de crier de douleur.

Tentée de se laisser retomber sur le lit, elle s'était aperçue que la souffrance était plus supportable qu'elle l'aurait cru. Elle avait mal, bien entendu, mais ce n'était pas si terrible que ça. Une déception, en un sens… Si elle avait eu très mal, elle aurait forcé Richard à se mettre à genoux pour implorer son pardon !

Avec l'aide du bâton, Kahlan avait fait son premier pas depuis des mois. Un instant grisée par ce succès, elle s'était vite avisée qu'elle n'était pas au bout de ses peines. Ses jambes consentaient à bouger, certes, mais pas nécessairement dans le sens qu'elle désirait. On eût dit qu'elles ne recevaient plus les ordres de son cerveau, ou qu'elles les interprétaient pour le moins très librement.

Au point où elle en était, Kahlan refusait d'échouer. Coûte que coûte, il fallait qu'elle atteigne la fenêtre. Si elle s'écroulait après avoir bu, Richard la trouverait gisant sur le plancher, et ça serait bien fait pour lui ! Oui, elle voyait déjà la scène d'ici… Après, il y réfléchirait à deux fois avant d'imaginer des plans tordus pour la forcer à se lever.

Son équilibre assuré par le bâton, Kahlan avait avancé lentement vers la fenêtre. Si elle tombait maintenant, Richard serait tout aussi traumatisé en la découvrant – mais elle serait condamnée à mourir de soif jusqu'au retour de ses gardes-malade.

Cela dit, une pauvre convalescente recroquevillée sur le plancher, les lèvres parcheminées par la déshydratation, le traumatiserait encore plus, et la culpabilité le rongerait jusqu'à la fin de sa vie. Et même après, si c'était possible…

Souhaitant presque tomber avant d'atteindre son but, Kahlan était quand même arrivée devant la fenêtre. Après s'être accrochée au rebord, elle avait repris son souffle pendant quelques secondes, puis s'était emparée du gobelet et l'avait vidé d'un trait.

Enfin désaltérée, elle avait reposé le gobelet sur le rebord de la fenêtre et jeté un petit coup d'œil dehors avant de se lancer dans le périlleux voyage de retour vers son lit.

Assis sur une souche, les bras autour des genoux, Richard la regardait avec un grand sourire idiot.

— Bonjour, toi ! avait-il lancé.

— Eh bien, on est debout, semble-t-il, avait marmonné Cara, confortablement installée non loin de son seigneur.

Kahlan aurait voulu agonir son mari d'injures. À sa grande surprise, elle avait dû mobiliser toute sa volonté pour ne pas éclater de rire. Quelle idiote elle était ! Pourquoi n'avait-elle pas essayé de se lever seule des jours plus tôt ?

Des larmes aux yeux, elle avait admiré un moment les arbres au feuillage encore vert, les montagnes majestueuses et le ciel – pas un *carré* de ciel, mais la voûte céleste, dans toute son immensité – où des

nuages cotonneux dérivaient lentement.

Que ce paysage était beau ! Comment avait-elle pu s'en priver pendant si longtemps ? Elle aurait dû brûler d'envie que Richard la porte à l'extérieur…

— Tu as conscience d'avoir commis une grosse erreur, avait dit Richard.

— Pardon ?

— Si tu ne t'étais pas levée, nous aurions continué à te chouchouter, au moins pendant un temps. Maintenant, poser des choses hors de ta portée et te laisser te débrouiller sera notre occupation favorite.

Si reconnaissante qu'elle ait été intérieurement, Kahlan n'avait eu aucune envie de remercier à haute voix son mari. Mais savoir qu'il était prêt à braver sa colère pour l'aider lui avait fait chaud au cœur.

— On lui dit où est la table, seigneur Rahl ? avait lancé Cara.

— Inutile… Dès qu'elle aura faim, elle sortira de la chambre, et elle la trouvera.

Kahlan avait repris le gobelet pour le jeter sur Richard, avec l'espoir de lui faire ravaler son sourire béat. Bien entendu, il avait attrapé le projectile au vol.

— Content de voir que ton bras va bien, avait-il dit. Tu vas pouvoir couper ton pain toute seule. Non, pas de protestation, ce n'est que justice ! Cara l'a amoureusement préparé, et c'est le moins que tu puisses faire pour l'en remercier.

— Cara sait faire du pain ?

— Le seigneur Rahl me l'a appris. J'en voulais avec mes ragoûts, et il ne m'a pas laissé le choix. Soit je m'en occupais, soit je m'en passais. Mais c'est très facile, en réalité. Comme marcher jusqu'à la fenêtre… Ayant un meilleur caractère que vous, je ne lui ai rien jeté à la figure, ce jour-là.

Kahlan n'avait pu s'empêcher de sourire. Connaissant la Mord-Sith, manipuler de la pâte avait dû être plus difficile, pour elle, que l'« exploit » de traverser la chambre. Quant au « meilleur caractère », c'était une affirmation gratuite, et elle aurait donné cher pour avoir assisté aux leçons de boulangerie dispensées par Richard à son irascible garde du corps.

— Richard, rends-moi mon gobelet et cours pêcher un beau poisson pour ce soir. J'ai faim, et très envie d'une truite. Une *grosse* truite, avec une montagne de pain !

— Je veux bien faire ça pour toi, à condition que tu trouves la table.

Kahlan l'avait trouvée – et elle ne s'était plus jamais autorisée à manger au lit.

Au début, marcher lui faisait si mal qu'elle se recouchait à toute heure de la journée. À ces moments-là, Cara venait lui brosser les cheveux, histoire de ne pas la laisser seule. Encore très faible, Kahlan ne parvenait pas à se déplacer longtemps sans aide, et le moindre geste – y compris le rituel de la brosse, quand elle s'y adonnait seule – lui valait de longues minutes d'épuisement. Marcher jusqu'à la table lui semblait une très longue randonnée, et s'aventurer plus loin était longtemps resté hors de question. Très compatissants, Richard et Cara ne lui ménageaient pas leurs encouragements. Mais ils ne manquaient pas une occasion de la pousser à en faire toujours un peu plus…

Heureuse d'avoir échappé à son lit, Kahlan parvenait de plus en plus souvent à oublier la douleur. Le monde était redevenu merveilleux, et il lui tardait de l'explorer. Cerise sur le gâteau, elle n'avait plus besoin de la cuvette. Si on lui avait dit, avant ses malheurs, qu'aller aux toilettes tout seul pouvait être une petite fête !

Sans le claironner sur tous les toits, Cara n'en était pas mécontente non plus…

Même si elle aimait la douillette cabane que Richard et Cara lui avaient construite, en sortir donnait à Kahlan le sentiment de s'être enfin évadée d'un sinistre donjon. Craignant d'avoir mal, elle avait toujours refusé que Richard la porte dehors. La preuve que son état physique avait altéré son jugement. En même temps que de tout un été, l'épreuve qu'elle venait de traverser l'avait privée… eh bien, d'elle-même, tout simplement. Et maintenant, elle se retrouvait enfin !

Quand elle s'était aventurée dehors, elle avait découvert que ce qu'on voyait de sa fenêtre ne rendait pas vraiment grâce à l'extraordinaire beauté du paysage. Autour de la cabane, des pics couronnés de neige semblaient veiller sur les trois exilés volontaires. Très simple, avec deux chambres séparées par une pièce commune, la maisonnette se dressait au bord d'une prairie verdoyante semée de fleurs des champs. Même s'ils étaient arrivés un peu tard dans la saison, Richard avait aménagé un petit jardin potager, juste devant la fenêtre de Cara, où il faisait pousser des légumes et des herbes aromatiques.

Derrière la cabane, un bosquet de grands pins blancs la protégeaient du vent, qui soufflait parfois avec une étonnante violence.

Pour passer le temps tandis qu'il restait au chevet de Kahlan, la regardant dormir ou lui racontant des histoires, Richard avait continué à sculpter des animaux. Mais après qu'elle se fut levée, il avait commencé à réaliser des statuettes d'êtres humains.

Un jour, il lui avait offert une œuvre magnifique. Pour célébrer dignement, avait-il dit, le retour dans le monde de la femme qu'il aimait. Stupéfiée par le réalisme et le pouvoir d'évocation de la

statuette, Kahlan s'était écriée que le don avait dû guider la main de Richard.

Comme de juste, il n'avait rien voulu entendre.

— Des légions de sculpteurs produisent des œuvres magnifiques sans avoir besoin de la magie ! Le don n'a rien à voir là-dedans…

Kahlan n'en avait pas démordu. Certains créateurs, elle le savait, avaient le don, et ils pouvaient invoquer la magie par l'intermédiaire de leur art.

Richard lui parlait parfois avec une étrange mélancolie des merveilles qu'il avait découvertes au Palais du Peuple, en D'Hara, où il était prisonnier de Denna. Élevé à Hartland, il n'avait jamais vu de statue de marbre – surtout pas aussi grandes et ciselées par des artistes de génie. Ces œuvres grandioses avaient élargi son horizon, jusque-là limité aux frontières de sa contrée natale, et il n'était pas près de les oublier. À part lui, qui d'autre se serait souvenu avec émotion du décor de l'endroit où on l'avait impitoyablement torturé ?

En théorie, il avait raison : l'art pouvait exister indépendamment de la magie. Mais n'avait-t-il pas été capturé par Denna à cause d'un sort dessiné par un peintre ? Réputé être un langage universel, pourquoi l'art n'aurait-il pas été également un des moyens d'expression de la sorcellerie ?

Kahlan avait un peu insisté, puis elle était passée à autre chose. Richard refusait de la croire, et il n'y avait rien à faire. Pourtant, en l'absence de tout exutoire, ne semblait-il pas logique que son pouvoir se manifeste de la sorte ? La magie trouvait toujours une façon de s'extérioriser. Et les statuettes du Sourcier avaient bien quelque chose de surnaturel.

Sculptée dans un rondin de noyer aux riches odeurs de sous-bois, la femme qu'il avait baptisée « Bravoure » était d'une bouleversante beauté. Aucun détail ne manquait, et les courbes de son corps, sous les plis de sa robe impeccablement ciselée, étaient d'une telle précision qu'on s'attendait à la voir respirer.

Bref, elle paraissait vivante !

Comment Richard avait-il créé un chef-d'œuvre pareil ? Sa robe gonflée par le vent, Bravoure avait la tête inclinée en arrière et les poings plaqués sur les hanches. Le torse bombé, le dos arqué, elle semblait résister de toutes ses forces au pouvoir invisible qui tentait en vain de lui faire courber l'échine. Si une œuvre d'art devait jamais être le symbole du courage et de la détermination, c'était celle-là, et aucune autre !

Bravoure n'était pas faite à l'image de Kahlan. Mais sa manière de lutter, avec une tension intérieure que l'Inquisitrice connaissait si bien, aurait pu en faire sa sœur d'élection. En la voyant, la femme de Richard éprouvait une envie dévorante d'aller mieux, de vivre

pleinement, et surtout, de redevenir forte et indépendante.

Et tout cela, elle l'aurait juré, reflétait les intentions de Richard pendant qu'il sculptait.

Ce n'était pas de la magie, selon lui ? Dans ce cas, de quoi s'agissait-il ?

Toute sa vie, Kahlan avait vécu ou séjourné dans des palais décorés par les plus grands artistes de l'univers. Aucune œuvre ne lui avait ainsi coupé le souffle. La noblesse de Bravoure – et la force intérieure dont elle était dotée – si incroyable que cela puisse paraître – dépassaient de très loin tout ce que les peintres et les sculpteurs avaient jamais offert au monde. Devant tant de puissance et de vitalité, Kahlan, la gorge nouée, n'avait rien pu dire. Des larmes aux yeux, elle s'était simplement jetée dans les bras de Richard.

Chapitre 19

Dès qu'elle s'était sentie mieux, Kahlan avait passé le plus clair de son temps dehors. Pour ne pas la voir seulement quand elle était au lit, mais aussi de l'extérieur, elle avait posé Bravoure sur le rebord de la fenêtre.

Les bois qui entouraient la cabane la fascinaient. Des sentiers mystérieux s'y enfonçaient, et on distinguait à peine une flaque de lumière, à l'endroit où ils sortaient de sous les arbres. Kahlan brûlait d'envie d'explorer ces passages qui ressemblaient aux tunnels d'intrigantes catacombes. En réalité, elle le savait bien, il s'agissait seulement de pistes ouvertes par les animaux et élargies par Cara et Richard lorsqu'ils allaient pêcher ou cueillir des noisettes et des baies.

Avant de se lancer dans cette aventure, l'Inquisitrice s'était contentée de boitiller autour de la maison ou dans la prairie – toujours avec son bâton, parce qu'il la rassurait. Renforcer ses jambes était indispensable si elle voulait suivre Richard dans ses longues randonnées.

Un jour, jugeant qu'elle était assez solide, il avait insisté pour la conduire au bout d'un des corridors qui serpentaient à travers la végétation. De l'autre côté, un torrent ombragé des deux côtés par une rangée d'arbres dévalait une gorge rocheuse. Le rugissement des eaux était d'autant plus assourdissant qu'elles se déversaient sur une série d'énormes rochers couverts d'une mousse couleur fauve et d'un véritable tapis d'aiguilles de pins. Filtrant de la frondaison, les rayons de soleil constellaient de flaques de lumière les eaux tumultueuses.

Au pied de la gorge, dans la vallée de haute montagne, derrière la cabane, à l'endroit où le « tunnel » émergeait des bois, le torrent s'élargissait et devenait une paisible rivière qui serpentait entre les buissons et les arbres.

Charmée par l'endroit, Kahlan avait pris l'habitude d'y venir tous les jours. Assise sur la rive, elle trempait un moment ses jambes décharnées dans l'eau, puis s'étendait sur l'herbe et prenait un bain de soleil en regardant de magnifiques poissons nager dans les eaux les plus limpides qu'elle eût jamais contemplées. Selon Richard, les truites avaient une prédilection pour les beaux endroits. À l'évidence, il savait de quoi il parlait.

Kahlan adorait suivre les évolutions des poissons, des grenouilles, des écrevisses et même des salamandres. Étendue sur le ventre, le menton appuyé sur ses mains croisées, elle pouvait rester des heures

ainsi, heureuse comme une gamine quand elle voyait un poisson émerger de l'eau, bouche grande ouverte, pour gober un insecte qui volait trop près de la surface. Devenue un peu plus mobile, elle avait pris l'habitude d'attraper des criquets, des sauterelles et même des vers de terre pour les jeter en pâture à ses chères truites.

Quand elle leur parlait pour les encourager à venir chercher leur pitance, Richard riait de bonheur de la voir reprendre goût à la vie.

De temps en temps, un héron venait se poser dans l'eau, parangon de grâce malgré ses longues et fines pattes, et embrochait une grenouille ou un poisson au bout de son bec pointu comme une dague.

Kahlan n'avait jamais vécu dans un lieu si majestueux et pourtant vibrant de vie. Pour l'inciter à se remettre plus vite, Richard répétait souvent qu'elle n'avait encore rien vu. Certaine que bien d'autres merveilles l'attendaient, et désormais sûre de pouvoir un jour les découvrir, l'Inquisitrice se sentait comme une petite fille lâchée en liberté dans un royaume magique. Depuis sa prime enfance, elle n'avait jamais eu le temps d'admirer la nature. Dans l'exercice de ses fonctions, elle avait vu de somptueuses choses, bien entendu, mais presque toujours dans des cités – ou peut-être n'y avait-elle pas prêté assez d'attention, par exemple lorsqu'elle rendait visite au Peuple d'Adobe. En tout cas, rester longtemps au même endroit – s'y immerger, en quelque sorte – était pour elle une expérience nouvelle et excitante.

Pourtant, en sourdine, une idée continuait à la hanter. Ailleurs qu'ici, dans un monde en guerre, des gens avaient besoin d'elle et de Richard. Dès qu'elle parlait de leurs responsabilités, son mari se défaussait en rappelant qu'il lui avait déjà expliqué sa position, et qu'il était toujours sûr d'agir comme il le fallait.

Depuis des semaines, plus aucun messager ne s'était présenté. Kahlan s'en inquiétait, mais pas Richard. Puisqu'il ne s'autorisait plus à intervenir dans les affaires de l'armée, le général Reibisch avait bien raison de ne plus risquer la vie de ses hommes pour rien.

Même si elle ne partageait pas entièrement le point de vue de Richard, Kahlan savait qu'elle ne pourrait rien faire avant d'avoir totalement récupéré ses moyens. Pour se rétablir, rien ne valait l'air de la montagne, alors pourquoi aurait-elle gaspillé son temps en interminables polémiques ? Quand elle aurait convaincu son mari de revenir sur le champ de bataille – et elle ne doutait pas de réussir –, ces quelques semaines de paix resteraient gravées dans sa mémoire. En attendant, elle en profitait sans réserve, puisqu'elle n'avait pas le choix.

Alors qu'il pleuvait depuis deux ou trois jours, et qu'elle se plaignait de ne plus pouvoir aller admirer ses poissons, Richard lui avait fait une nouvelle surprise. Moins stupéfiante que Bravoure, peut-

être, mais suffisante pour qu'elle trépigne de joie comme une enfant.

Afin qu'elle prenne son mal en patience, il lui avait apporté des poissons vivants. Pour qu'elle les regarde, simplement…

Après avoir soigneusement nettoyé le réservoir en verre d'une lampe à huile et divers bocaux qui contenaient de la nourriture, des herbes ou des onguents, il avait tapissé leur fond d'un lit de petits cailloux. Puis il avait pêché plusieurs vairons et les avait installés dans leurs nouvelles résidences remplies aux trois quarts d'eau du torrent. Curieusement, les petits poissons à tête noire, si amusants avec leur dos couleur olive, leur ventre blanc et les lignes noires qui couraient sur leurs flancs, s'étaient habitués à leur nouvel habitat – peut-être grâce aux algues que Richard avait déposées sur les cailloux, histoire qu'ils aient un endroit où se cacher.

D'abord stupéfaite, Kahlan avait exposé les quatre bocaux et le réservoir sur le rebord de la fenêtre de la pièce commune, à côté d'une petite collection de statuettes sculptées par son mari.

À chaque repas, la Mère Inquisitrice, le Sourcier et la Mord-Sith, assis à une petite table, s'extasiaient que des poissons puissent vivre en captivité.

— Ne leur donnez pas de nom, avait-il conseillé, parce qu'ils ne vivront pas longtemps…

Ce qu'elle avait d'abord tenu pour une excentricité devint une source d'émerveillement pour Kahlan. Après avoir visiblement pensé que la santé mentale de son seigneur ne s'arrangeait pas, Cara elle-même s'était prise d'affection pour les pensionnaires des bocaux.

Chaque jour qu'elle passait dans la montagne avec Richard fournissait désormais à Kahlan son lot de surprises et de petites joies. Et bien entendu, cela l'aidait à oublier la douleur et l'angoisse.

Une fois habitués à la présence des humains, les poissons avaient repris leur train-train quotidien, comme si vivre dans un bocal était la chose la plus naturelle au monde. De temps en temps, Richard changeait une partie de leur eau, mais Cara et Kahlan se réservaient le plaisir de nourrir leurs petits compagnons, très friands de miettes de pain, d'insectes divers et même de minuscules restes de certains repas. Dotés d'un solide appétit, les poissons passaient le plus clair de leur temps à retourner les graviers, à nager en rond ou à se coller contre la paroi de leur bocal pour regarder le monde extérieur. Très vite, ils avaient appris à reconnaître le moment des repas. Comme des chiots heureux de revoir leur maître, ils frétillaient de la queue dès que quelqu'un approchait d'eux avec une délicieuse manne dans la paume de la main.

Dans la pièce commune, où trônaient les bocaux, Richard avait installé une petite cheminée faite de briques d'argile – une matière

première qui ne manquait pas au bord du torrent – séchées au soleil puis durcies dans un feu. En plus de la table qu'il avait fabriquée, les chaises au dossier et à l'assise en plaque d'écorce – un matériau naturel dont l'intérieur était presque aussi doux que du velours – fournissaient tout le confort souhaitable.

Dans un coin de la pièce, une porte en bois donnait sur un cellier enterré. Au fond, quelques étagères et un grand placard servaient à stocker leurs provisions non périssables. En chemin, Richard et Cara avaient acheté assez de réserves pour tenir des mois. Au début, la calèche avait été bien utile pour les transporter. Quand le chemin était devenu impraticable pour le véhicule, la Mord-Sith et son seigneur avaient dû se charger comme des baudets. Un fardeau souvent pénible pour Richard, qui s'était également occupé de débroussailler la piste à coups d'épée.

Dans la chambre de Cara, où elle entrait de temps en temps, Kahlan s'était étonnée de découvrir une collection de pierres. Bien entendu, la Mord-Sith s'était défendue de toute prétention esthétique, affirmant qu'il s'agissait de projectiles, en cas d'une attaque contre la cabane. Trouvant ces « munitions » étonnamment jolies, Kahlan, non sans malice, avait souligné qu'elles étaient toutes de couleurs différentes.

— Non, avait insisté la Mord-Sith, je choisis spécialement des pierres coupantes et assez lourdes pour tuer !

Durant les semaines où Kahlan ne quittait jamais le lit, Richard dormait sur une paillasse, dans la pièce commune, ou à la belle étoile. D'innombrables fois, alors qu'elle souffrait encore beaucoup, elle s'était réveillée pour le découvrir assis sur le sol, près de son lit, assoupi mais prêt à bondir si elle avait besoin de quelque chose.

Craignant de la blesser, il avait refusé de dormir avec elle. Pour sentir sa réconfortante présence, Kahlan aurait bien couru le risque, mais la raison l'avait emporté. Depuis qu'elle allait mieux, il pouvait enfin passer ses nuits près d'elle. Le premier soir, une main de son bien-aimé posée sur son ventre, la jeune femme s'était endormie en admirant les contours de Bravoure à la faveur du clair de lune. Bercée par le chant des oiseaux nocturnes, le bourdonnement des insectes et les hurlements lointains des loups, elle avait sombré dans un sommeil parfaitement reposant.

Le lendemain, Richard l'avait tuée pour la première fois.

Alors qu'ils vérifiaient les lignes, près du bassin, il avait coupé deux branches de saule, puis les avait soigneusement élaguées.

— Voici ton épée, avait-il dit en jetant aux pieds de Kahlan une des armes d'entraînement.

D'humeur joueuse, il avait défié sa femme de se défendre. Elle-

même encline à la malice, elle avait tenté de lui porter un coup en traître, histoire de le remettre à sa place. Parant le coup puis contre-attaquant, Richard avait froidement déclaré qu'elle était morte.

Kahlan était repassée à l'assaut – dans les règles, cette fois –, et il l'avait « décapitée » en deux temps, trois mouvements. Un peu irritée, elle avait attaqué avec plus de sérieux – et le peu de force dont elle disposait – mais s'était retrouvée, trois passes d'armes plus tard, avec la pointe de l'arme de Richard entre les seins.

— Morte trois fois sur trois ! avait triomphé son mari.

Ce jeu était devenu un rituel quotidien, et Kahlan brûlait de plus en plus d'envie de gagner. Impitoyable, Richard ne la ménageait pas, ne daignant même pas se montrer compatissant quand elle se plaignait de la lenteur de son rétablissement. Chaque jour, il l'humiliait devant Cara, qui ne perdait pas une miette de leurs duels, surtout au début.

Consciente qu'il la poussait à ses limites pour qu'elle regagne plus vite sa force, son endurance et sa confiance en ses aptitudes physiques, Kahlan ne lui était pas plus reconnaissante que ça. Elle voulait gagner, et le reste ne comptait pas !

Ils portaient en permanence leur épée de bois à la ceinture, saisissant la moindre occasion de ferrailler. Au début, Kahlan n'était pas un adversaire à la hauteur pour Richard, et il n'avait rien fait pour le lui cacher. Cette arrogance calculée avait poussé la jeune femme à lui prouver qu'elle n'avait rien d'une néophyte. Après tout, l'escrime n'était pas une affaire de force, mais de technique, de rapidité et de vivacité.

Sans jamais la couvrir de louanges mensongères, ce qui eût été dangereux, Richard l'encourageait et l'aidait à progresser. Au bout de quelques semaines, la tuer était devenu un tout petit peu plus compliqué et lui demandait davantage de concentration.

Kahlan avait eu un excellent professeur en la personne de son père, Wyborn, un roi dépossédé de sa couronne quand sa mère avait décidé de le prendre pour compagnon. Pour une Inquisitrice, personne n'était intouchable, y compris les souverains. Wyborn de Galea ayant eu deux enfants avec sa précédente et royale épouse, Kahlan avait une demi-sœur et un demi-frère un peu plus âgés qu'elle.

Lors de ses duels contre Richard, elle brûlait d'envie de faire honneur à son père. Savoir qu'elle pouvait être bien meilleure avait quelque chose de frustrant. Mais elle ne manquait pas de connaissances, tout au contraire. Seuls ses muscles, loin d'être redevenus ce qu'ils étaient, limitaient ses performances.

Une autre chose la troublait : Richard avait une façon de se battre qui ne correspondait ni à l'entraînement dispensé par Wyborn ni au style des adversaires qu'elle avait rencontrés. La différence était indéfinissable mais bien réelle, et, pour gagner, elle devait absolument

comprendre de quoi il s'agissait.

Au début, ils s'étaient limités à des duels dans la prairie, où Kahlan ne craindrait pas trop de trébucher sur des obstacles. Et s'il lui arrivait quand même de s'étaler, elle ne risquait pas de se fracturer le crâne sur un rocher.

Devant Cara, leur unique mais fidèle spectatrice, leurs combats avaient commencé à se prolonger, à devenir plus acharnés et à coûter beaucoup plus d'énergie à la convalescente.

Deux ou trois fois, excédée par la dureté dont Richard faisait montre pendant leurs affrontements, Kahlan lui avait battu froid pendant des heures plutôt que de lui jeter au visage des paroles qui auraient dépassé sa pensée – et qu'elle aurait regrettées la seconde d'après.

— Réserve ta colère pour un véritable ennemi, lui disait souvent son mari. Ici, elle ne te servira à rien. Sur un champ de bataille, elle peut occulter la peur. Sers-toi de nos duels pour apprendre à ton arme ce qu'il faut faire. Plus tard, elle t'obéira sans que tu aies besoin d'y penser.

Kahlan savait qu'un ennemi n'était jamais gentil ou compatissant. Si Richard la ménageait, il risquait simplement de lui donner de mauvaises habitudes – ou une confiance en elle-même injustifiée, ce qui était encore plus dangereux.

Si agaçantes que fussent parfois ces leçons d'escrime, Kahlan n'en voulait jamais longtemps à Richard. *Primo*, parce qu'elle l'aimait trop pour ça. *Secundo*, parce qu'elle n'était pas dupe : c'était contre elle-même, pas contre lui, qu'elle éprouvait une colère noire.

Toute sa vie, elle avait connu des hommes qui consacraient leur existence aux armes. En plus de son père, certains des meilleurs escrimeurs l'avaient à l'occasion fait profiter de leurs lumières. Aucun ne se battait comme Richard. Une épée au poing, il devenait un artiste capable de conférer une indéniable beauté à l'acte de tuer. Mais il y avait quelque chose de plus – un élément essentiel – sur lequel elle ne parvenait pas à mettre le doigt.

Avant qu'elle soit agressée, en Anderith, Richard lui avait dit un jour que la magie était une forme d'art. À l'époque, elle avait répondu que c'était absurde. Désormais, elle se posait des questions. D'après ce qu'elle avait compris, pour bannir les Carillons, il avait utilisé son pouvoir d'une manière créative – pour *inventer* une solution à un problème qui n'en avait apparemment pas.

Un après-midi, vers la fin d'un duel, elle avait eu la certitude de le tenir au bout de son épée. Une ouverture s'offrait à elle, et elle allait enfin le tuer !

Il avait sans peine esquivé son « coup mortel » et riposté d'une

imparable pointe au cœur. Avec un naturel presque nonchalant, il avait accompli un exploit qui semblait impossible.

À cet instant, Kahlan avait compris. Jusque-là, elle s'était égarée sur de fausses pistes.

L'important n'était pas que Richard soit un grand escrimeur ou un sculpteur de génie. Dans tous les cas, une seule et même chose faisait la différence : il était uni avec sa lame, que ce soit celle d'une épée, d'un couteau, d'un ciseau de sculpteur ou d'une arme en bois.

Le Sourcier était un maître – pas de l'escrime, de la sculpture ou de quoi que ce fût d'autre, mais de la lame, qu'importent sa nature ou son usage !

Le combat n'était qu'une facette de son talent. Il tuait avec son épée, et, pour préserver l'équilibre – une notion capitale quand il était question de magie –, il créait des merveilles avec son ciseau à froid. Kahlan avait étudié séparément les multiples aptitudes de son mari, tentant de les comprendre les unes après les autres. Richard, lui, se voyait comme un tout, et il avait raison.

Sa façon de tirer à l'arc, sa maîtrise de sculpteur, ses dons d'escrimeur – et même sa démarche souple de félin… Ce n'étaient pas des caractéristiques distinctes de sa personnalité, mais l'expression d'une seule et même réalité.

Le jour où elle avait compris cela, Kahlan s'était pétrifiée au milieu d'un duel.

— Que t'arrive-t-il ? avait demandé Richard. Tu es toute pâle…

— Tu danses avec les morts…, avait soufflé la jeune femme, son épée pointée vers le sol. Voilà ce que tu fais quand tu te bats !

Le Sourcier l'avait regardée avec des yeux ronds, comme si elle venait d'annoncer que l'eau était humide.

— Bien entendu… (Il avait touché l'amulette pendue à son cou. Au centre, enchâssé dans un entrelacs complexe de lignes en fils d'or et d'argent, brillait un rubis en forme de larme.) Je t'ai expliqué ça il y a longtemps. Aurais-tu enfin décidé de me croire ?

Kahlan s'était souvenue de la réponse terrifiante de Richard, le jour où elle l'avait interrogé sur l'amulette.

— Le rubis représente une goutte de sang. Il incarne la philosophie du Premier Édit. Celui-ci pourrait se résumer par un mot : frapper. Une fois engagé dans un combat, tout le reste est secondaire. Frapper devient un devoir, un but et un désir. Aucune règle n'est plus importante que celle-là, et rien ne permet de la violer. Frapper !

» Les lignes sont une représentation abstraite de la danse. Frappe l'ennemi aussi vite et directement que possible. Frappe d'une main ferme, décisive et résolue. Détruis la force de ton adversaire, et profite du premier défaut de sa cuirasse. Ne le laisse pas respirer, taille dans sa chair et écrase-le ! Puis dévaste son esprit sans pitié !

» Sans la mort, il n'y aurait pas d'équilibre, et la vie en souffrirait. Cela s'appelle danser avec les morts. Un sorcier de guerre obéit aveuglément à cette loi – ou il meurt !

Cette danse était une forme d'art, comme la sculpture. Les deux avaient pour outil une lame, et pour Richard, il n'y avait aucune différence entre l'une et l'autre. Il l'affirmait haut et fort, et il avait raison, car en lui, les choses étaient bien ainsi.

Kahlan, Cara et Richard partageaient la prairie avec un renard roux qui en avait fait son territoire de chasse. Grand amateur de rongeurs, il ne détestait pas non plus les insectes bien gras que la convalescente lui lançait de temps en temps.

Les chevaux ne redoutaient pas outre mesure le renard. En revanche, ils s'inquiétaient dès que des coyotes rôdaient dans les environs. Kahlan ne les avait pratiquement jamais vus, mais elle devinait qu'ils étaient là quand les chevaux hennissaient nerveusement. La nuit, massés sur les flancs des montagnes, les prédateurs donnaient souvent de longs concerts de jappements furieux. Certains soirs, les loups leur répondaient, leurs cris beaucoup plus harmonieux se répercutant longtemps entre les pics.

Un après-midi, Kahlan avait aperçu un grizzly, entre les arbres. Impassible, le plantigrade avait à peine accordé un regard aux trois humains. Un soir, un lynx s'était aventuré près de la maison, paniquant les chevaux. Pour les retrouver, Richard avait eu besoin d'une journée entière…

Des tamias venaient régulièrement mendier de la nourriture devant leur porte. Très souvent, ils s'invitaient dans la cabane pour s'offrir un petit tour du propriétaire. Kahlan s'était plus d'une fois surprise à leur parler, posant des questions comme s'ils avaient pu la comprendre. À les voir s'immobiliser et incliner la tête, elle se demandait parfois si ce n'était pas le cas.

Très tôt le matin, de petites hardes de cerfs traversaient la prairie, laissant parfois des empreintes en forme de cœur inversé juste devant le seuil de la cabane. La saison des amours approchant, des mâles très agressifs aux andouillers impressionnants venaient parfois pousser leurs brames à la lisière des bois. Une des peaux que portait Kahlan avait appartenu à un loup blessé par un cervidé en rut, dans un bosquet de chênes, pas très loin de la prairie. D'un coup de couteau, Richard avait épargné à l'animal une longue et douloureuse agonie.

En plus des duels, Kahlan avait droit à de longues randonnées afin de se remuscler les jambes. Parfois, ses mollets et ses cuisses lui faisaient si mal qu'elle ne parvenait pas à s'endormir. Ces soirs-là, Richard la massait avec des onguents spéciaux. En général, ces

traitements étaient assez efficaces pour qu'elle trouve le sommeil.

Un jour, après un retour à la cabane sous une pluie glacée, il l'avait enduite d'onguent tandis qu'elle gisait sur le lit, les yeux fermés.

— Tes jambes sont redevenues comme avant…, avait-il murmuré.

Relevant les paupières, Kahlan avait lu du désir dans les yeux de son mari. Cela n'était pas arrivé depuis si longtemps ! Trop émue, elle n'avait pas pu retenir ses larmes. Comme il était bon de redevenir une femme séduisante, après des mois de misère physique et de mélancolie !

Richard lui avait soulevé la jambe pour embrasser doucement sa cheville nue. Alors qu'un frisson remontait jusqu'à ses cuisses, Kahlan s'était sentie envahie par un désir aussi inattendu que violent.

Son mari avait écarté les pans de sa chemise de nuit, lui avait enduit l'abdomen d'onguent et avait laissé remonter ses mains pour lui effleurer les seins. Voyant qu'elle s'abandonnait, il avait lentement et tendrement joué avec ses tétons.

— Seigneur Rahl, avait soupiré Kahlan, je crois que vous vous laissez emporter…

Richard s'était immobilisé, semblant s'aviser de ce qu'il faisait, puis il avait retiré ses mains.

— Je ne suis pas en sucre, Richard… Remets donc tes mains où elles étaient ! Je vais très bien, et j'aimerais beaucoup que tu continues.

Pendant qu'il lui embrassait les seins, puis les épaules et le cou, Kahlan avait refermé ses doigts sur les cheveux épais de son mari. Son souffle chaud, contre sa peau, la faisait frissonner, et ses caresses la rendaient folle. La faiblesse et les souffrances des derniers mois oubliées, quand il l'avait embrassée délicatement, elle lui avait rendu son baiser avec une passion sans équivoque : il n'était pas obligé de la toucher comme si elle allait se casser en deux !

Alors que la pluie martelait le toit, des éclairs illuminant sporadi quement les contours de Bravoure, qui semblait veiller sur eux, Richard et Kahlan avaient fait l'amour comme si rien de terrible n'était jamais arrivé. Sans angoisse ni retenue, la jeune femme avait retrouvé l'ivresse de ces étreintes dont ils étaient privés depuis si longtemps. Comme aux pires moments de son épreuve, elle avait pleuré et gémi, mais de pure joie, cette fois.

Beaucoup plus tard, alors que Richard se reposait dans ses bras, elle avait senti une larme rouler sur sa joue. Que se passait-il ? avait-elle demandé. Il n'allait pas bien ?

Non, avait-il répondu. Mais l'angoisse de la perdre l'avait tellement torturé qu'il avait parfois douté que sa raison résisterait jusqu'au bout. À présent, il pouvait relâcher son contrôle, car la folie ne le menaçait plus.

La tristesse que Kahlan avait lue dans ses yeux, quand elle ne parvenait pas à se rappeler son nom, en était à tout jamais bannie…

Les randonnées étaient devenues de plus en plus longues. Parfois, ils emportaient des sacs à dos et passaient la nuit dehors – de préférence sous un pin-compagnon, quand ils en trouvaient un. Le terrain accidenté offrait une variété infinie de panoramas. À certains endroits, des falaises d'une hauteur vertigineuse les dominaient. À d'autres, au bord de fabuleux précipices, ils admiraient le coucher du soleil, émerveillés par la manière dont il colorait d'or et de pourpre les vallées qui s'étendaient à leurs pieds.

Ils avaient vu des cascades majestueuses couronnées de leur propre arc-en-ciel et s'étaient baignés dans des bassins naturels où l'eau était d'une limpidité cristalline. Certains jours, ils avaient pique-niqué au sommet de rochers qui offraient une vue plongeante sur des paysages qu'aucun être humain n'avait contemplés avant eux. Dans la forêt, ils avaient suivi des pistes ouvertes par les animaux entre des arbustes ratatinés ou s'étaient enfoncés sous les frondaisons d'arbres si énormes que vingt hommes n'auraient pas pu faire le tour de leur tronc en se tenant par la main.

Afin d'améliorer la tonicité de ses muscles, Richard avait insisté pour que Kahlan s'entraîne au tir à l'arc. Partant souvent à la chasse, ils ramenaient surtout de petites prises qu'ils faisaient rôtir ou qu'ils mettaient à fumer comme une partie de leur pêche. Contraint de respecter jusque-là un régime sans viande – la compensation exigée par le don pour les vies qu'il prenait –, Richard avait recommencé à en manger un peu. Ne tuant plus personne, il n'était plus obligé de préserver l'équilibre en n'ingérant pas de chair morte.

Il semblait en paix, en tout cas. Était-ce à cause de la sculpture ? Parce qu'elle assurait ce fameux équilibre d'une autre manière ? Personne ne le savait, mais les faits étaient là : il pouvait sans inconvénient reprendre un régime carné.

Lors de leurs randonnées, les trois jeunes gens se nourrissaient en général de riz, de haricots et de bannock, en plus du gibier qu'ils abattaient.

Quand ils restaient près de la cabane, Kahlan participait au vidage des poissons puis à leur fumage. Une activité nouvelle pour elle, et qui lui plaisait presque autant que de cueillir des baies, des noix, des noisettes et des pommes pour les entreposer dans leur cellier avec les racines comestibles que Richard avait achetées lors de leur voyage.

Il avait également transplanté de jeunes pommiers dans la prairie, à côté de la cabane. Ainsi, avait-il dit, ils auraient à l'avenir de jolis

fruits à disposition.

Les remarques de ce type inquiétaient Kahlan. Combien de temps avait-il l'intention de rester loin de l'endroit où on avait besoin de lui ? Des semaines ? Des mois ? Des années ? Cette question jamais prononcée planait toujours au-dessus de leurs têtes, comme un banc de nuages d'orage. Cara n'évoquait pas le sujet avec son seigneur, mais elle y faisait parfois allusion quand la Mère Inquisitrice et elle étaient seules. Pour elle, cette situation n'avait rien de gênant. Étant la garde du corps du seigneur Rahl, elle se réjouissait de l'avoir en permanence sous les yeux et de le savoir en sécurité.

Kahlan, elle, continuait à sentir peser sur ses épaules le poids de leurs responsabilités. Comme les montagnes, autour d'eux, dont les ombres étaient omniprésentes, la réalité ne pouvait pas être niée. Bien qu'elle aimât beaucoup la cabane, la nature et tout ce que Richard lui avait fait découvrir, Kahlan ne pouvait oublier qu'une guerre faisait rage, et qu'ils y étaient impliqués. Chaque jour, elle devenait plus impatiente de retourner là où était sa place. Et ne pas savoir ce qui se passait, partout où se jouait l'avenir du monde, lui semblait intolérable.

L'Ordre Impérial n'avait sûrement pas levé et mis en mouvement une armée de cette taille pour qu'elle croupisse indéfiniment en Anderith. Tous les soldats, et en particulier des soudards comme ceux de Jagang, perdaient patience quand on les laissait cantonnés trop longtemps, et ils finissaient par poser des problèmes à leur hiérarchie. Par-dessus tout, Kahlan s'inquiétait au sujet des gens qui avaient besoin de la présence du Sourcier – et de la sienne – pour ne pas perdre espoir. Dans les Contrées du Milieu, des peuples entiers vivaient depuis toujours avec la certitude de pouvoir compter sur la Mère Inquisitrice.

Et Richard qui semblait décidé à rester en exil jusqu'à la fin des temps ! En prévision de l'hiver – un signe de plus qu'il n'était pas pressé de repartir –, il avait fabriqué pour sa femme un manteau de fourrure essentiellement composé de peaux de loup – plus celles de deux coyotes. Le premier était blessé – une patte cassée, sans doute à cause d'une chute –, et il l'avait miséricordieusement achevé. Le second, un teigneux banni de sa meute, avait tenté de s'introduire dans leur petit fumoir. D'une seule flèche, Richard avait foudroyé ce pillard malavisé.

En revanche, ils avaient prélevé les peaux de loup sur des animaux malades ou trop vieux pour survivre longtemps. Jugeant que c'était un excellent exercice, Richard et Cara entraînaient souvent Kahlan à la poursuite d'une horde de loups. Désormais, la Mère Inquisitrice savait repérer la piste de ces fiers prédateurs, et elle parvenait même à distinguer du premier coup d'œil l'empreinte d'une patte avant de

celle d'une patte arrière. Grâce à Richard, bien entendu, qui lui avait expliqué que les griffes, sur les antérieures, étaient plus espacées, le talon laissant en outre une marque plus nette que celui des postérieures.

Richard avait localisé plusieurs hordes dans les montagnes, et ils s'efforçaient d'en suivre certaines sans se faire remarquer. Une façon amusante, affirmait le Sourcier, de ne pas laisser leurs réflexes s'émousser.

Le manteau de Kahlan terminé, il avait fallu repartir en quête de peaux pour confectionner celui de Cara. Toujours vêtue de son uniforme rouge ou d'une autre tenue liée à sa profession, la Mord-Sith avait été ravie que le seigneur Rahl en personne veuille enrichir sa garde-robe. Même si elle ne l'avait jamais dit si clairement, Kahlan aurait juré que la Mord-Sith voyait cette initiative de Richard comme une preuve d'amitié et de respect. Bref, la confirmation qu'il ne mentait pas en disant qu'elle représentait beaucoup plus pour lui qu'une simple garde du corps.

Pour trouver des peaux de loup, les trois jeunes gens étaient allés très loin dans les montagnes, et pour retourner chez eux, ils avaient dû traverser le bois crochu…

Suite à sa première victoire à l'épée contre Richard, Kahlan se sentit de très bonne humeur. Après deux jours passés à pister des loups, à l'ouest de leur cabane, elle avait hâte de retrouver son foyer et de revoir ses amis les poissons. Bien entendu, il ne s'était pas seulement agi d'une chasse – ni d'une affaire de manteau – mais d'une épreuve d'endurance destinée à pousser un peu plus loin la convalescente sur la voie d'un complet rétablissement.

Depuis deux mois, soit environ le début de l'automne, Richard choisissait pour leurs randonnées des itinéraires de plus en plus exigeants qui les éloignaient chaque fois davantage de la cabane. En chemin, il dégainait très souvent son épée de bois et n'hésitait plus à caresser avec les côtes de sa compagne quand elle ne s'investissait pas assez dans leurs duels.

Sa première victoire, même si elle la savourait, inquiétait un peu Kahlan. Richard était peut-être fatigué d'avoir porté le paquetage le plus lourd et exploré tout seul les pistes les plus dangereuses, avant de revenir chercher ses compagnes, mais il n'était pas épuisé. Pourtant, elle avait réussi à le tuer. Une grande satisfaction personnelle, certes, mais qui la laissait dubitative. Du coin de l'œil, elle l'avait plusieurs fois vu la regarder avec un grand sourire. Il était fier d'elle, et cette « défaite » était en réalité pour lui un fantastique triomphe.

Après tout ce que son mari lui avait fait endurer – pour son bien, évidemment –, Kahlan pensait être plus forte et plus en forme que

jamais. Ça n'avait pas été facile, mais se savoir désormais à l'image de Bravoure (dont elle était paradoxalement le modèle) valait amplement tous ses efforts.

— Richard, comment ai-je fait pour te battre ? demanda-t-elle alors que le Sourcier, Cara et elle commençaient à descendre dans le ravin escarpé.

— Tu m'as tué parce que j'ai commis une erreur.

— Que veux-tu dire ? Tu penses t'être montré trop confiant ? Étais-tu fatigué, distrait ou que sais-je d'autre ?

— Qu'importe l'explication ! Le fait demeure : une faute m'a coûté la vie au cours d'un jeu. Face à un véritable adversaire, je serais mort. J'en tire une morale salutaire : ne jamais relâcher ma vigilance ni ménager mes efforts ! En plus, ma mésaventure m'a rappelé que je pouvais commettre une erreur à tout moment, et être vaincu.

Kahlan ne put s'empêcher de se poser une question qui lui semblait corollaire : ne se trompait-il pas aussi en voulant se tenir loin du combat contre la tyrannie de l'Ordre Impérial ? Elle brûlait d'envie d'aider les peuples des Contrées, et tant pis si Richard pensait que ses interventions, si les gens ne voulaient pas de lui comme chef, ne pouvaient faire aucun bien ! Toute Mère Inquisitrice savait que les peuples n'étaient pas toujours conscients que leurs chefs agissaient dans l'intérêt général. Ce n'était pas une raison pour les abandonner !

Heureusement, l'armée de Jagang choisirait probablement de rester en Anderith jusqu'au début du printemps. Cela lui laissait du temps pour convaincre Richard. Hélas, elle ignorait comment s'y prendre. En l'absence de toute faille dans son armure de logique, jouer sur ses sentiments ne servirait à rien, car il ne s'agissait pas d'une affaire affective…

Alors que le vent devenait de plus en plus mordant, les trois voyageurs, parvenus au fond du ravin, entreprirent de traverser un épais bosquet de pins centenaires. Au-dessus de leurs têtes, les cimes des arbres oscillaient comme des mâts de bateaux pris dans une tempête, mais au ras du sol, couvert d'aiguilles marron, on ne sentait presque rien.

Au-delà du ravin, l'ascension se révéla plus facile que prévu. De moins en moins serrés, les arbres devenaient de plus en plus rachitiques à mesure qu'ils approchaient du bois crochu. Les rochers n'étant plus glissants, puisque aucune mousse ne les recouvrait, ils faisaient de très fiables prises aux endroits les plus délicats à négocier.

Dans le bois crochu lui-même, cette étrange frontière avant la désolation, la plupart des arbres étaient à peine plus grands que Richard, et ce lieu sinistre tenait son nom de leurs branches distordues qui évoquaient les bras et les mains ratatinés d'une très vieille sorcière. Étant en plus regroupées d'un seul côté du tronc, à cause des

vents dominants, elles conféraient aux arbres l'allure à la fois sinistre et grotesque de grands squelettes pétrifiés tandis qu'ils subissaient mille tourments dans les fosses du royaume des morts.

Après le bois crochu, et jusqu'à la lisière des neiges éternelles, s'étendait un désert de roche nue et grisâtre.

— Le voilà ! cria soudain Cara.

Ils trouvèrent le loup mort – celui que la Mord-Sith avait repéré de loin – au pied d'un éboulis. Beaucoup plus haut, la horde de prédateurs gris avait tenté de tuer un caribou. Le vieux mâle s'était défendu, flanquant une ruade à un de ses agresseurs. Le coup n'aurait pas suffi à le tuer, mais il avait basculé d'une étroite corniche et fait une chute vertigineuse.

Du bout des doigts, Kahlan palpa la fourrure. En parfait état, elle conviendrait très bien pour le futur manteau de Cara.

Pendant que Richard et la Mord-Sith dépeçaient la louve – car il s'agissait d'une femelle –, Kahlan se percha sur une saillie rocheuse pour voir où en étaient les gros nuages noirs qu'ils avaient repérés plus tôt.

— Richard, ce n'est pas de la pluie qui approche, mais de la neige !

— Tu vois des pins-compagnons, dans la vallée ?

— Oui, un ou deux… La neige est encore loin. Si vous vous dépêchez, nous arriverons sûrement à temps pour ramasser du petit bois avant qu'il soit trop humide pour brûler.

— Nous avons presque fini, annonça Cara.

Richard se détourna un instant de la louve pour sonder le ciel et la vallée. Avec sa main droite rouge de sang, il vérifia machinalement que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau.

Un geste qu'il ne faisait plus très souvent, ces derniers temps. Depuis le jour où il avait dû tuer ses anciens « amis », près de Hartland, il n'avait plus dégainé son arme.

— Un problème ? demanda Kahlan.

— Pourquoi ? Oh ! je vois, à cause de mon épée ! Non, un vieux réflexe, simplement…

— J'ai repéré un pin-compagnon, droit devant. Il n'est pas très loin, et largement assez grand pour nous trois.

Richard s'essuya le front avec le dos de son poignet, pour éviter de le barbouiller de sang.

— Avant l'obscurité, nous serons installés devant un bon feu, avec une délicieuse infusion à savourer. J'accrocherai la peau de loup à l'intérieur des branches, pour une meilleure isolation. Après une agréable nuit de sommeil, nous serons en pleine forme pour repartir. Et dès que nous serons plus bas dans la vallée, la neige deviendra de la

pluie un peu plus froide que d'habitude, c'est tout…

En frissonnant, Kahlan resserra autour d'elle les plis de son manteau. Malgré les propos rassurants de Richard, l'hiver venait de les prendre dans ses rets…

Chapitre 20

Quand ils furent de retour chez eux, deux jours après la découverte du cadavre de la louve, tous les petits poissons étaient morts.Pour rejoindre la vallée, ils avaient emprunté la même piste que lors de leur arrivée, avec les chevaux et la litière, des mois plus tôt. Bien entendu, Kahlan ne se souvenait plus de ce voyage. En ce temps-là, qui lui paraissait infiniment lointain, ses moments de relative lucidité se réduisaient à quelques minutes par jour…

Depuis, Richard et Cara avaient ouvert un autre chemin pour aller du dernier col à leur cabane. Un peu plus court, mais étroit et accidenté, il leur aurait fait gagner à peine un quart d'heure. Après des jours de randonnée, prendre des risques pour un si maigre bénéfice ne leur avait pas paru judicieux. Cela dit, avec le vent glacial qui balayait la région, retrouver leur intérieur confortable et se débarrasser enfin de leur paquetage leur avait fait un bien fou.

Pendant que Richard allait chercher du bois de chauffe, Cara se chargeant de puiser de l'eau, Kahlan déplia le carré de tissu qui contenait sa « chasse » de la matinée : un échantillonnage de petits insectes dont se régaleraient les vairons, sûrement affamés.

Hélas, aucun n'avait survécu.

— Que se passe-t-il ? demanda Cara en entrant.

Posant son seau rempli à ras bord, elle approcha des bocaux.

— Je crois qu'ils sont morts de faim…, soupira Kahlan.

— Les petits poissons comme ceux-là ne vivent pas longtemps dans un bocal, dit Richard en entrant à son tour.

Il s'agenouilla et posa sa cargaison de bûches de bouleau à côté de la cheminée.

— Ceux-là avaient tenu longtemps, objecta Kahlan.

— Vous ne leur aviez pas donné de nom, hein ? Je vous avais prévenues qu'ils mourraient vite. Quand une situation doit irrémédiablement mal se terminer, il ne faut pas s'investir affectivement.

— Cara avait baptisé un des poissons.

— Pas vraiment, marmonna la Mord-Sith. C'était pour que vous sachiez duquel je voulais parler, rien de plus…

Le feu allumé, Richard se releva et sourit.

— De toute façon, je vous en apporterai d'autres.

— Ils ne seront pas comme ceux-là ! déclara Kahlan. Ces poissons avaient besoin de moi.

— Quelle imagination romantique ! railla Richard. Ils dépendaient de nous parce que nous avions modifié leur vie. C'est pareil pour les tamias. Si nous continuons à les gaver comme ça, ils ne collecteront pas de graines pour l'hiver. Tes poissons n'avaient pas le choix, puisque nous les avions enfermés dans des bocaux. En liberté, ils se seraient pas mal fichus de nous ! N'oublie pas qu'il m'a fallu un filet pour les attraper. Ils ne se sont pas invités chez nous, Kahlan. Les prochains auront tout autant besoin de toi.

Deux jours plus tard, par une journée un peu maussade, après un délicieux déjeuner composé d'un ragoût de lapin, de navets, d'oignons et de pain – la spécialité de Cara, désormais –, Richard annonça qu'il allait vérifier les lignes et pêcher de nouveaux petits compagnons pour sa femme et sa terrible garde du corps.

Quand il fut sorti, Cara collecta les couverts et les mit à tremper dans un seau d'eau.

— Mère Inquisitrice, dit-elle, j'aime bien cet endroit, c'est vrai, mais ce calme commence à me taper un peu sur les nerfs.

— Que veux-tu dire exactement ? demanda Kahlan.

Elle prit les assiettes et les vida dans le seau réservé aux déchets alimentaires et régulièrement vidangé sur le tas de fumier, à l'écart de la cabane.

— Ce coin est paradisiaque, Mère Inquisitrice, mais il me ramollit le cerveau. Je suis une Mord-Sith, au cas où vous l'auriez oublié. Et voilà que je donne un petit nom à un poisson ! Ne serait-il pas temps de convaincre le seigneur Rahl que nous avons tous plus urgent à faire ?

Kahlan soupira intérieurement. Elle aimait leur cabane, la montagne et la solitude… Plus que tout, elle chérissait le temps qu'elle pouvait passer avec Richard sans que nul ne vienne les déranger. Mais Aydindril lui manquait, tout comme la compagnie d'autres êtres humains et le simple fait de se promener dans une ville grouillante d'activité. Le monde n'avait pas que des avantages, il fallait l'admettre, mais on y vivait… eh bien, beaucoup plus intensément.

Kahlan avait eu son existence entière pour s'habituer à la méfiance des gens, qui refusaient parfois son aide – quand ils ne se méprenaient pas sur ses intentions, pensant qu'elle leur voulait du mal. Depuis très longtemps, cela ne l'empêchait plus d'aller hardiment de l'avant. Richard, lui, n'avait jamais eu l'occasion d'apprendre à accomplir son devoir même quand on lui témoignait une froide indifférence – voire de l'hostilité.

— Tu as raison, Cara, bien entendu…, dit Kahlan en rangeant le seau de détritus sur une étagère.

Surtout, il ne faudrait pas qu'elle oublie d'aller le vider, plus tard…

Était-elle destinée à devenir une Mère Inquisitrice des bois ? Une

femme qui resterait loin de son peuple tandis qu'il combattait pour sa liberté ?

— Mais tu connais la position de Richard, mon amie… Il juge irresponsable de participer à un combat quand sa raison lui souffle qu'il ne devrait pas. Et il refuse d'écouter ce que lui dit son cœur.

— Vous êtes la Mère Inquisitrice, oui ou non ? Brisez le charme qui nous lie à cet endroit. Dites au seigneur Rahl que vous voulez retourner là où vous serez utile. Que pourra-t-il faire ? Vous attacher à un arbre ? Si vous partez, il vous accompagnera. C'est aussi simple que ça.

— Non, après ce qu'il nous a dit, je n'agirai pas ainsi. On ne traite pas comme ça quelqu'un qu'on respecte. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec lui, tu le sais, mais je comprends son analyse, et je le connais assez pour redouter… qu'il ait raison.

— S'il part avec vous, il ne sera pas obligé de redevenir le chef ! Vous le forcerez à s'en aller, je vous le concède, mais pas à reprendre les rênes du pouvoir. (Cara eut un petit sourire.) Cela dit, quand il verra comment vont les choses sans lui, il changera d'avis.

— C'est en partie pour ça qu'il nous a amenées si loin de tout, Cara. S'il est sur le terrain, il a peur de ne pas pouvoir s'empêcher d'intervenir. Tu voudrais que je joue de ses sentiments pour moi afin de l'attirer dans un tel piège ? Et même s'il parvenait à ne pas s'engager dans la bataille, la façon d'agir que tu me suggères creuserait un fossé entre nous.

» Richard est convaincu d'avoir raison, et je ne le forcerai pas à se renier.

Cara s'empara d'un chiffon et entreprit de laver les couverts.

— Il ne croit peut-être pas lui-même ce qu'il raconte ! Au plus profond de son être, je veux dire… Après l'affaire d'Anderith, il doute de lui-même et trouve sans doute plus confortable de rester à l'écart de la réalité.

— Richard ne manque pas de confiance en lui, affirma Kahlan. Ce n'est pas la clé du problème ! S'il doutait de lui, comme tu le penses, il repartirait pour le front, parce que ce serait le chemin le plus facile. S'isoler est bien plus perturbant, comme nous pouvons toutes les deux en attester.

» Cara, si tu crois que c'est ton devoir, tu es libre de t'en aller. Richard n'a aucun droit sur toi.

— J'ai juré de le suivre quelles que soient les bêtises qu'il fait.

— Des bêtises ? Tu restes à ses côtés parce que tu as foi en lui, comme moi. Et c'est aussi pour ça que je ne lui forcerai pas la main.

La mine défaite, Cara se concentra sur la vaisselle.

— Dans ce cas, nous voilà coincées ici – deux pauvres femmes condamnées à vivre au paradis jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Kahlan comprenait parfaitement la frustration de la Mord-Sith. Cela posé, déclarer qu'elle ne recourrait pas à la contrainte face à Richard ne signifiait pas qu'elle renoncerait à le faire changer d'avis.

— Ne t'inquiète pas, Cara, nous ne dépérirons sans doute pas d'ennui dans la plus belle région du monde. Comme toi, je pense qu'il serait temps de partir et de reprendre le combat.

— Alors, que pouvons-nous faire pour le persuader ?

— Richard est parti pour un moment… Puisqu'il ne nous traînera pas dans les pattes, que dirais-tu de prendre un bon bain ?

— Un bain ?

— Oui, parce que j'ai très envie d'être propre, et de ne plus ressembler à une vagabonde. De plus, j'aimerais me laver les cheveux et mettre ma robe blanche d'Inquisitrice.

— Votre robe blanche ? répéta Cara avec un sourire de conspiratrice. Si je comprends bien, la bataille va se dérouler sur un terrain où une femme prend vite l'avantage…

Du coin de l'œil, Kahlan apercevait Bravoure, sur le rebord de la fenêtre de sa chambre. Sa robe flottant au vent, la tête inclinée en arrière, les poings sur les hanches, elle défiait le monde du regard, prête à affronter quiconque tenterait de limiter sa liberté.

— Il ne s'agit pas de ce que tu crois, mais je pense pouvoir mieux plaider ma cause dans une tenue adaptée. Ce ne sera pas injuste, comprends-tu ? La Mère Inquisitrice va soulever le problème avec Richard. Je crois que son jugement est faussé, mais il est difficile de rester lucide quand on meurt d'inquiétude pour la personne qu'on aime.

Pensant aux menaces qui pesaient sur les Contrées du Milieu, Kahlan serra les poings et les plaqua contre ses hanches.

— Je veux lui montrer que tout ça est terminé. Je vais bien, désormais, et il est temps de nous soucier de nos responsabilités.

Avec un sourire espiègle, Cara écarta de son front une mèche de cheveux blonds.

— Si vous passez cette robe, le seigneur Rahl sera convaincu que vous êtes rétablie. Et à mon avis, ça lui donnera des idées… Si vous voyez ce que je veux dire…

— Je désire qu'il voie la femme assez forte pour le battre à l'épée. Et la Mère Inquisitrice des Contrées du Milieu.

— Eh bien, pour être franche, je n'aurais rien contre un bain… Si je me tiens derrière vous, en uniforme rouge, les cheveux propres et ma tresse refaite, il ne verra plus son amie Cara, mais une Mord-Sith qui partage votre point de vue et qui a hâte de retourner au combat.

— C'est décidé, dans ce cas. (Kahlan alla plonger les assiettes dans le seau d'eau.) Nous avons largement le temps de tout faire avant qu'il

revienne…

Richard avait fabriqué pour les deux femmes une baignoire sabot très confortable. Trop petite pour qu'on puisse s'y étendre voluptueusement, c'était néanmoins du grand luxe pour une habitation de montagne.

Cara approcha de la baignoire, rangée dans un coin et la tira sur le plancher poussiéreux où elle laissa de profonds sillons.

— Je vais la mettre dans ma chambre, et vous commencerez. Comme ça, si votre cher mari rentre plus tôt que prévu, vous l'occuperez pendant que je termine mes ablutions.

Les deux femmes allèrent puiser de l'eau et en mirent une partie à chauffer dans une grosse bouilloire. Quand Kahlan put enfin entrer dans son bain – à la température idéale –, elle s'autorisa un long soupir d'aise. Elle aurait bien aimé rester un long moment dans la baignoire, mais ce n'aurait pas été très gentil pour Cara.

Elle sourit en repensant à tous les ennuis que Richard avait eus avec les bains et les femmes. En un sens, il avait de la chance de ne pas être là… Plus tard, quand ils auraient parlé, elle lui demanderait de prendre également un bain avant de se coucher. Elle adorait l'odeur de sa sueur, certes, mais quand il était propre.

Grâce à la stratégie qu'elle venait d'élaborer, Kahlan se donnait une bonne chance de convaincre Richard. Et cette idée la mettait d'excellente humeur.

Quand elle fut propre comme un sou neuf, elle sortit du bain, se sécha vigoureusement, puis se brossa les cheveux près du feu. Dès que Cara eut fait chauffer assez d'eau, elle prit possession de la baignoire.

Kahlan alla dans sa chambre pour enfiler sa robe blanche. Beaucoup de gens redoutaient ce vêtement parce qu'ils avaient peur des femmes qui le portaient – une très longue lignée de Mères Inquisitrices. Richard, lui, l'avait toujours trouvée superbe dans cette tenue.

Alors qu'elle jetait sa serviette sur le lit, Kahlan vit la statue du coin de l'œil. Sans s'habiller, elle plaqua les poings sur ses hanches, inclina la tête en arrière et arqua le dos. Comme si en devenant le reflet de Bravoure, elle pouvait s'approprier toutes les qualités qu'elle admirait tant chez elle.

Et de fait, l'esprit farouche de la statue l'habitait. Aujourd'hui, de grands changements se produiraient, elle le sentait.

Certaine que tout irait bien, Kahlan s'habilla rapidement. Après des mois passés dans la peau d'une blessée, puis d'une forestière, porter de nouveau sa tenue de Mère Inquisitrice était un peu étrange. Mais pour l'essentiel, ce retour aux sources avait quelque chose de rassurant.

Dans sa fonction, Kahlan était un parangon de confiance en soi. Fondamentalement, sa robe avait tout d'une armure de guerre. Quand

elle la mettait, elle se sentait… eh bien… importante, comme si elle portait sur les épaules le poids d'une glorieuse histoire. Tant de femmes exceptionnelles l'avaient précédée à ce poste ! La Mère Inquisitrice ployait certes sous les responsabilités, mais elle avait aussi la satisfaction de pouvoir influencer en bien la vie des gens…

Les peuples des Contrées dépendaient d'elle. Elle avait une mission à accomplir, et pour cela, elle devait convaincre Richard que cet exil volontaire avait assez duré. Lui aussi avait un rôle essentiel à jouer dans le monde. Mais s'il s'obstinait à ne plus donner d'ordres, il devait au moins accepter de partir avec elle. Les hommes et les femmes qui luttaient contre l'Ordre méritaient de savoir que la Mère Inquisitrice était toujours à leurs côtés, et qu'elle n'avait pas perdu la foi. Richard avait un esprit assez ouvert pour comprendre cela…

De retour dans la pièce commune, Kahlan entendit les clapotis du bain de la Mord-Sith.

— Tu as besoin de quelque chose ? lança-t-elle à travers la porte fermée.

— Non, tout va bien. Mais ce n'était pas du luxe, Mère Inquisitrice. Quand je sortirai, il y aura assez de terre, au fond de la baignoire, pour y planter des patates !

Kahlan eut un petit rire entendu. Puis elle aperçut un tamia, juste derrière la fenêtre.

— Je vais apporter un trognon de pomme à Chippy. S'il te faut quelque chose, n'hésite pas à m'appeler.

Les deux femmes avaient baptisé « Chippy » tous les tamias des environs. Ils répondaient d'autant plus volontiers à ce nom qu'il était annonciateur d'un petit festin.

— Très bonne idée, dit la Mord-Sith. Si le seigneur Rahl rentre avant que j'aie fini, embrassez-le ou parlez-lui de la pluie et du beau temps, mais attendez-moi pour entrer dans le vif du sujet. Il faut lui ouvrir les yeux, et nous ne serons pas trop de deux.

— C'est promis ! lança Kahlan.

Elle alla chercher un trognon de pomme dans le petit seau de nourriture réservée aux animaux suspendu à une corde, assez haut pour que les tamias ne puissent pas se servir seuls. Tous les écureuils raffolaient de cette gâterie. Les chevaux, eux, préféraient qu'on leur offre le fruit entier.

— Chippy, Chippy ! appela doucement Kahlan dès qu'elle eut ouvert la porte. Tu as faim, Chippy ?

Le tamia resta là où il était, fouillant un petit carré d'herbe comme s'il espérait y trouver un trésor. Kahlan sortit et avança lentement pour ne pas l'effrayer. Alors que le vent glacé faisait voleter sa robe sur ses jambes, elle constata que la température avait presque assez baissé pour qu'on ne puisse plus sortir sans manteau. Derrière la

cabane, les branches dénudées des chênes, malmenées par les bourrasques, craquaient sinistrement. Plus grands et donc davantage exposés au vent, les pins se pliaient parfois comme s'ils allaient se déraciner. Mais ils tenaient bon, comme toujours…

La lumière du soleil filtrait à peine d'un épais banc de nuages gris. Dans ce « clair-obscur », la robe blanche semblait plus éclatante encore qu'à l'accoutumée.

Kahlan appela de nouveau le tamia. En général, et bien qu'ils fussent très craintifs, ces petits animaux ne résistaient pas au ton doux et chantant qu'elle adoptait pour leur parler. Dès qu'ils entendaient sa voix, ils s'immobilisaient sur leur postérieur, regardaient autour d'eux pour s'assurer qu'il n'y avait pas de danger, puis couraient ventre à terre vers elle.

— Regarde, Chippy, dit Kahlan en faisant rouler le trognon de pomme vers le minuscule écureuil. Un délice pour toi !

Chippy se précipita à la rencontre de cette manne pas si inespérée que ça. Fascinée, Kahlan le regarda s'attaquer voracement à son repas supplémentaire.

Soudain, il sursauta, couina nerveusement et se pétrifia.

Kahlan releva la tête… et son regard croisa celui d'une femme aux yeux bleus.

L'intruse se tenait à dix pas d'elle, l'étudiant impassiblement. Kahlan ravala de justesse le cri qui montait de sa gorge. Cette femme semblait s'être matérialisée devant elle comme par magie. Et sa seule vue suffisait à donner la chair de poule…

Ses longs cheveux blonds cascadant bien au-delà de ses épaules, elle portait une robe noire d'une sobre élégance. D'une beauté frappante, proche de la perfection, à vrai dire, elle avait des yeux si brillants d'intelligence et si vifs que…

… Oui, elle ne pouvait être qu'une personne d'une absolue intégrité – où un des pires démons qui eussent jamais existé.

Hélas, Kahlan ne se faisait pas d'illusions sur la réponse.

Devant cette femme, elle se sentait laide comme une souillon et plus impuissante qu'une enfant. Incapable de fuir, alors que tout son être lui criait de battre en retraite, elle soutenait le regard de l'inconnue depuis à peine deux secondes, et il lui semblait pourtant qu'une éternité venait de s'écouler.

Kahlan se souvint de la description du capitaine Meiffert. Les cheveux, la robe, les yeux bleus, tout concordait… Mais l'officier n'avait pas mentionné ce qu'on éprouvait en regardant en face cette envoyée de l'empereur. Car ses yeux bleus, en plus d'être magnifiques, reflétaient un vide intérieur qui vous glaçait les sangs.

Quel était son nom, déjà ? Pour tout l'or du monde, Kahlan n'aurait pas pu l'extraire des profondeurs de sa mémoire. Aucune

importance ! Il suffisait de savoir que cette « visiteuse » était une Sœur de l'Obscurité.

Sans un mot, la femme leva un peu les mains puis les tendit, paumes ouvertes, comme si elle voulait offrir quelque chose à la Mère Inquisitrice.

Mais ses mains étaient vides.

Kahlan se prépara à libérer son pouvoir. Avant même qu'elle ait bougé, cette décision instinctive marquait le début d'un affrontement à mort. Mais pour que l'assaut soit efficace, elle devait toucher la Sœur de l'Obscurité.

Au moment où elle allait bondir, une incroyable douleur explosa au cœur même de sa poitrine.

Chapitre 21

Richard entendit un son étrange et s'immobilisa. Comme si la terre tremblait, une vibration en monta, et son écho se répercuta jusque dans sa poitrine. Il pensait avoir aperçu un éclair, à travers le rideau d'arbres – si fugitif, cependant, qu'il était impossible d'être sûr.

Mais le bruit, semblable à celui d'un marteau géant qui se serait écrasé sur une montagne, suffisait à lui glacer les sangs.

Il lâcha les truites qu'il avait pêchées, laissa tomber le bocal plein de vairons et courut vers la cabane. À la lisière du bois, il s'arrêta, le cœur cognant contre les côtes.

Devant la cabane, deux femmes se faisaient face. L'une vêtue de blanc et l'autre drapée de noir, elles étaient reliées par une sorte de serpent de lumière blanche crépitante.

Nicci avait les bras levés et les mains écartées d'un peu plus de la largeur de ses hanches. La lumière jaillissait de sa poitrine et frappait Kahlan au cœur. Elle enveloppait les deux femmes d'une aura aveuglante et ondulait effectivement comme un reptile – mais un serpent pris au piège d'une douleur à laquelle il ne parvenait pas à échapper.

En voyant Kahlan trembler de tous ses membres alors que la lance de lumière la clouait contre la façade de la cabane, Richard fut paralysé de terreur. Un sentiment qu'il connaissait trop bien pour l'avoir éprouvé lorsqu'elle luttait contre la mort, en Anderith et pendant le long voyage pour gagner les montagnes.

Le serpent blanc prenait naissance au niveau du cœur de Nicci. Sans comprendre la magie qu'elle utilisait, Richard devina d'instinct qu'elle était aussi dangereuse pour la Sœur de l'Obscurité que pour sa victime. D'ailleurs, il était visible que la Maîtresse de la Mort souffrait atrocement. Qu'elle prenne délibérément de tels risques la rendait plus terrifiante encore.

S'il voulait sauver Kahlan, Richard devait garder son calme et mobiliser toute son intelligence. D'instinct, il aurait tenté de bondir sur Nicci ou de lui lancer quelque chose dessus. Mais la solution la plus élémentaire ne pouvait pas être la bonne.

« Rien n'est jamais facile », répétait souvent Zedd. Après avoir entendu cette phrase mille fois, Richard comprit soudain qu'elle sonnait à certains moments comme une sentence de mort.

Toutes ses connaissances sur la magie défilèrent en une seconde

dans son esprit. Aucune ne lui apprit ce qu'il devait faire, mais elles l'aidèrent à déterminer ce qu'il ne devait surtout *pas* tenter. La vie de Kahlan étant en jeu, il n'avait pas le droit à l'erreur.

Nue comme au jour de sa naissance, Cara jaillit de la cabane telle une furie. Étrangement, Richard ne fut pas surpris de la voir dans cet appareil. Son uniforme moulant ne cachant rien des courbes de son corps, la nudité ne changeait pas grand-chose, à part la couleur de sa peau…

Elle dégoulinait d'eau et avait les cheveux défaits. Si bizarre que ce fût, ce détail parut beaucoup plus indécent à Richard que la totale absence de vêtement.

Son Agiel au poing, la Mord-Sith se ramassa sur elle-même pour attaquer.

— Cara, non ! cria Richard.

Il partit à la course, mais c'était trop tard. Cara avait déjà bondi et abattu son Agiel sur le côté droit du cou de Nicci.

La Sœur de l'Obscurité hurla et tomba à genoux. En face d'elle, Kahlan l'imita comme un reflet dans un miroir.

Cara saisit à pleine main les cheveux de la Sœur de l'Obscurité et les lui tira en arrière pour exposer sa gorge.

— C'est l'heure de mourir, sorcière !

Nicci n'esquissa pas un geste pour se défendre alors que l'Agiel s'abattait sur elle.

Richard plongea sur les derniers pas et percuta la Mord-Sith au moment où son arme allait entrer en contact avec la chair de sa proie. Dans un coin de sa tête, il s'étonna du contact de ce corps nu – une peau soyeuse sur des muscles de fer.

Quand ils touchèrent le sol, l'impact et le poids de son seigneur coupèrent le souffle à Cara. Folle de rage et résolue à combattre jusqu'à la mort, elle tenta de frapper avec son Agiel l'homme qui l'empêchait de voler au secours de Kahlan.

Richard était certain qu'elle ne l'avait pas reconnu. Cette idée ne le consola pas quand l'arme de Cara s'écrasa sur sa joue. Aveuglé comme si son crâne venait d'imploser, il sentit des larmes perler à ses paupières. La douleur bloqua sa respiration, le fit trembler comme un enfant et ramena à son esprit une multitude d'abominables souvenirs.

Quand la soif de tuer la submergeait, Cara ne supportait pas qu'on s'interpose. Recouvrant par miracle un peu de sa lucidité, Richard eut tout juste le temps de la saisir par les poignets et de la plaquer au sol. Le seul moyen de l'empêcher de sauter sur Nicci.

Les Mord-Sith étaient de redoutables adversaires, mais leur formation les destinait avant tout à neutraliser la magie. Par réflexe, Cara avait tenté d'inciter Nicci à utiliser son pouvoir contre elle, afin de le lui subtiliser et de la dominer sans peine.

Oubliant la femme nue qui se débattait sous lui, Richard se concentra sur l'Agiel, dont il voulait à tout prix éviter le contact. Sa tête bourdonnait. S'il s'évanouissait, tout serait perdu, car lui seul pouvait retenir Cara. Et à cet instant, elle était une pire menace pour Kahlan que la Sœur de l'Obscurité.

Si Nicci avait voulu tuer sa proie, l'affaire aurait déjà été réglée. Même s'il ne comprenait pas en profondeur ce que faisait la Maîtresse de la Mort, le Sourcier devinait où elle voulait en venir.

Du sang coulait sur la poitrine de Cara. Contrastant avec sa peau d'une blancheur laiteuse, il semblait plus écarlate que rouge.

— Cara, arrête ! cria Richard. (Puisque sa mâchoire fonctionnait, pensa-t-il confusément, elle ne devait pas être cassée.) C'est moi, le seigneur Rahl ! Tu ne peux rien faire, car ça tuerait Kahlan ! Tu m'entends ? Tous les coups que tu portes à Nicci la font souffrir aussi !

— Ce garçon parle d'or…, souffla la Sœur de l'Obscurité de sa voix douce et veloutée.

Quand il sentit qu'elle s'était calmée, Richard lâcha les poignets de la Mord-Sith.

— Je suis désolée, dit-elle en prenant enfin conscience de ce qu'elle avait fait.

Le Sourcier n'eut aucun doute sur la sincérité de son amie. Et s'il en avait eu, la façon dont Cara lui caressa timidement la joue, comme pour s'excuser, les aurait dissipés.

Il la lâcha, se releva, l'aida à se redresser et approcha de Nicci.

Déjà debout, elle semblait aussi altière et hautaine que dans son souvenir. Mais son attention et son pouvoir restaient focalisés sur Kahlan.

La magie de Richard s'était éveillée, n'attendant qu'un ordre pour frapper. Hélas, il ignorait comment l'utiliser.

Craignant que toute initiative se retourne contre Kahlan, il n'avança plus.

Sa femme s'était relevée aussi, mais la lance de lumière la plaquait de nouveau contre la façade de la cabane. Ses grands yeux verts écarquillés trahissaient la souffrance que Nicci lui infligeait.

La Sœur de l'Obscurité leva les mains et plaqua les paumes sur son cœur, à travers la lumière blanche. Elle tournait le dos à Richard, mais il voyait la lueur blanche à travers elle, comme lorsqu'une feuille de parchemin prenait feu par le centre, les flammes y creusant un trou qui allait en s'élargissant. Le serpent magique transperçait également la poitrine de Kahlan, mais Richard vit qu'il ne la tuait pas – pour le moment. Elle respirait et ne réagissait pas comme quelqu'un qui a vraiment un trou dans le torse.

Avec la magie, ce qu'on voyait n'était pas souvent fiable, le Sourcier avait payé pour le savoir.

Sous les mains de Nicci, la chair reprenait peu à peu substance. Très vite, le phénomène de transparence cessa, puis la lance de lumière se volatilisa en crépitant.

Kahlan soupira de soulagement quand son calvaire fut terminé. Peu assurée sur ses jambes, elle ferma les yeux comme si elle ne supportait plus de voir la femme debout en face d'elle.

Richard bouillait de fureur. Ses muscles exigeaient de frapper, et le pouvoir, au plus profond de son être, le faisait penser à une vipère enroulée sur elle-même juste avant de se détendre vers sa proie comme un ressort. Il aurait tout donné pour avoir le droit de réduire Nicci en bouillie – à part la vie de Kahlan.

Avant de se tourner vers lui, la Sœur de l'Obscurité sourit poliment à la Mère Inquisitrice.

— Bonjour, Richard. Cela faisait longtemps… Tu as l'air en forme. Mais tu ne devrais pas serrer si fort la garde de ton épée. Tu vas te faire mal aux doigts, et de toute façon, utiliser ton arme serait une erreur.

— Qu'as-tu fait à Kahlan ?

Nicci sourit de nouveau avec l'indulgence d'une mère qui vient de sermonner son fils turbulent. Prenant une profonde inspiration, comme un athlète qui récupère d'un effort violent, elle désigna nonchalamment Kahlan.

— J'ai jeté un sort sur ta femme, Richard…

Dans son dos, le Sourcier entendait Cara haleter. Ne voulant pas le gêner, elle se tenait à une distance respectueuse de son bras droit.

— Dans quel but ?

— Pour te capturer, bien entendu…

— Que va-t-il lui arriver ? Quel mal lui as-tu fait ?

— Du mal, moi ? Non… Tout ce qui pourrait lui advenir de désagréable serait ta faute.

— Si je te blesse ou si je te tue, Kahlan connaîtra le même sort que toi, c'est ça que tu veux dire ?

Nicci eut le sourire désarmant qu'elle lui adressait pendant leurs leçons, au Palais des Prophètes. Comment avait-il pu penser, à l'époque, qu'elle ressemblait à un esprit du bien devenu chair ?

Le pouvoir enveloppait cette femme. Grâce à son don, il avait appris à identifier presque à coup sûr les magiciennes et les sorciers de tout poil. Ce qui restait invisible pour le commun des mortels était pour lui d'une aveuglante clarté. Et il avait rarement rencontré une adepte de la magie, qu'elle fût Additive ou Soustractive, dotée d'une telle aura.

— Tu as tout compris, mais c'est encore pis que ça. Ta femme et moi sommes désormais liées par un sort de maternité. Un drôle de

nom, pas vrai ? Pour tout te dire, il vient du caractère… eh bien… fusionnel de ce sortilège. Tu sais comment ça se passe, chez une femme enceinte ? Elle porte son enfant, le nourrit et le garde en vie…

» La lumière que tu as vue est en quelque sorte un cordon ombilical. Il me relie à Kahlan, quelle que soit la distance qui nous sépare. Dans cette relation, je suis la mère et elle, la fille. Il en est ainsi, et rien ne pourra briser notre union symbiotique. Bref, mais tu as déjà dû le comprendre, personne ne sera jamais en mesure d'altérer ou de neutraliser ce sort.

Nicci parlait comme une formatrice, ramenant Richard à l'époque où il était prisonnier au Palais des Prophètes. Sa façon de s'exprimer, toujours très délicate et concise, avait impressionné le Sourcier, parce qu'elle ajoutait la noblesse d'esprit à celle du corps. En ce temps-là, il n'aurait pas imaginé entendre sortir de sa bouche des propos vulgaires ou agressifs. Et aujourd'hui, voilà qu'elle proférait sereinement des horreurs devant lui.

Cela dit, ses gestes n'avaient rien perdu de leur étonnante élégance. Sa grâce plaisait à Richard, quand il vivait au palais. Comment n'avait-il pas vu qu'il s'agissait des ondulations d'une vipère ?

La magie de l'Épée de Vérité implorait le Sourcier de la laisser se déchaîner. Conçue pour combattre tout ce que son propriétaire considérait comme maléfique, l'arme, devant Nicci, n'était pas loin de prendre le contrôle de Richard pour éliminer une menace mortelle. La tête encore douloureuse, à cause de l'Agiel, il luttait pour l'en empêcher, sentant les lettres en fil d'or du mot « Vérité » s'incruster dans sa paume.

En cet instant, et sans doute plus que jamais dans sa vie, il devait résister à sa fureur et à ses désirs et faire froidement face à la réalité. Sinon, il perdrait ce qu'il avait de plus cher au monde.

— Richard…, dit Kahlan, parfaitement calme, tue cette chienne !

Un ordre, tout simplement. Dans sa robe blanche, sa femme redevenait une Mère Inquisitrice incapable d'envisager qu'on ne lui obéisse pas.

— Tue-la ! Ne réfléchis pas, agis !

Impassible, Nicci attendait la suite. Pour elle, ce qu'il allait décider semblait à peine un objet de curiosité polie.

— Je ne peux pas, répondit Richard. Si je l'abats, tu mourras avec elle.

— Très bien vu, mon garçon, très bien vu…, souffla la Sœur de l'Obscurité.

— Tue-la ! cria Kahlan. Maintenant, quand tu en as encore la possibilité.

— Tais-toi, lui ordonna calmement Richard. Écoutons ce qu'elle

veut nous dire.

Nicci croisa les mains comme les Sœurs de la Lumière aimaient à le faire. Mais elle n'en était pas une, loin de là ! Dans ses yeux bleus, le Sourcier croyait lire un… sentiment… qu'il ne parvenait pas à identifier et dont il redoutait d'imaginer la nature. De la haine, de la détermination, une inconcevable mélancolie ? Il n'en savait rien, mais une certitude demeurait : l'objectif que poursuivait la Sœur de l'Obscurité comptait davantage pour elle que sa vie.

— Tout est très simple, Richard. Tu dois venir avec moi, et Kahlan vivra tant que je serai en ce monde. Si je meurs, elle cessera de vivre aussi.

— Et qu'y a-t-il d'autre ?

— Rien…

— Alors, si je décidais de te tuer…

— Tu y arriverais sans peine. Mais Kahlan disparaîtrait avec moi, parce que nos vies sont liées.

— Ce n'était pas le sens de ma question. Tu dois bien avoir un but, pour faire tout ça. Si je te tue, que se passera-t-il ensuite ?

— Rien du tout ! C'est à toi de choisir, Richard. Nos vies sont entre tes mains. Si tu veux sauver Kahlan, il faudra m'accompagner.

— Que lui ferez-vous ? demanda l'Inquisitrice en approchant très lentement de son mari. Le torturer pour qu'il avoue des crimes imaginaires, puis le faire exécuter après une caricature de procès ? C'est le plan de Jagang ?

Nicci parut surprise comme si cette idée détestable ne lui avait jamais traversé l'esprit.

— Absolument pas… Je ne veux aucun mal à Richard. Pour l'instant, en tout cas… Au bout du chemin, cela dit, je devrai sans doute le tuer.

— Ça, je l'aurais deviné, grogna Richard.

Voyant Kahlan faire un pas en avant, il la retint par le bras. Si elle utilisait son pouvoir contre Nicci alors qu'elles étaient liées par un sortilège, nul ne savait ce qui se passerait, et il n'avait pas l'intention de le découvrir, parce que ce ne serait sûrement pas positif. À son goût, sa femme était bien trop encline à se sacrifier afin de le sauver…

— Calme-toi, pour le moment, lui souffla-t-il.

— Elle vient de dire qu'elle te tuera ! s'exclama Kahlan.

— Ne vous en faites pas, susurra Nicci, ce n'est pas pour tout de suite… Si nous devons en venir là, ce sera dans longtemps. Peut-être même attendrai-je qu'il soit très vieux…

— Et jusque-là ? Que lui ferez-vous avant de considérer que sa vie ne vaut plus rien ?

— Je l'ignore…, fit Nicci avec un sourire innocent. Pour le moment, je n'ai aucun plan. L'important, c'est qu'il vienne avec moi.

Richard avait cru comprendre ce qui se passait. À chaque intervention de la Sœur de l'Obscurité, il en était de moins en moins sûr.

— Pour que je ne puisse plus combattre l'Ordre Impérial ? avança-t-il.

— Si tu préfères le formuler comme ça, libre à toi. Il est vrai que le temps où tu dirigeais l'empire d'haran est révolu. Mais il s'agit d'un effet secondaire de mes actes. L'essentiel, c'est que tout ce qui faisait ta vie jusqu'ici… (Nicci regarda Kahlan avec insistance)… est terminé.

Richard frissonna comme si la température était tombée de plusieurs degrés.

— Qu'y a-t-il en plus ? demanda-t-il, certain que quelque chose devait donner un sens à cette horreur. Pour que Kahlan vive, quelles sont les autres conditions ?

— Personne ne devra nous suivre, mais ça, tu dois l'avoir deviné tout seul.

— Et si nous n'obéissons pas ? demanda Kahlan. Je pourrais vous pister puis vous tuer de mes propres mains, même si ça me condamne aussi.

Nicci se pencha légèrement vers Kahlan, comme une mère qui explique la vie à sa fille.

— Alors, tout sera fini, sauf si Richard vous empêche de commettre cette folie. Ce sera à lui de décider, et à personne d'autre. Surtout, n'allez pas croire qu'une issue fatale me tracasse. Je n'en ai rien à faire, voyez-vous…

— Qu'attends-tu de moi ? demanda Richard. Et que se passera-t-il si je ne me plie pas à ta volonté ?

— Mon cher garçon, j'ignore totalement ce que j'attends de toi ! Je n'ai aucune idée préconçue, et tu te comporteras à ta guise, comme d'habitude.

— Je serai libre ?

— Pas de retourner vers les tiens, bien sûr, mais à part ça… (Nicci secoua la tête pour écarter de ses yeux une mèche de cheveux blonds poussée par le vent.) Et si tu te montres trop contrariant, j'aurai toujours le recours d'en finir avec toi. Ce serait dommage, mais pas tant que ça, puisque tu ne me servirais à rien…

— Tu veux plutôt dire que je n'aurais plus aucun intérêt pour Jagang ?

— Non ! (Une nouvelle fois, Nicci sembla surprise.) Je ne suis plus au service de Son Excellence. (Elle se tapota la lèvre inférieure.) Tu vois, j'ai retiré l'anneau qui symbolisait mon esclavage. Aujourd'hui, j'agis pour mon propre compte.

Une idée troublante traversa l'esprit de Richard.

— Il devrait pourtant te contrôler… Veux-tu dire qu'il ne peut plus

entrer dans ton esprit ? Comment est-ce possible ?

— Tu n'as pas besoin de moi pour trouver la réponse, Richard Rahl…

Une remarque absurde. Le lien protégeait les personnes loyales au seigneur Rahl. Ce que venait de faire Nicci était une pure agression, témoignage d'une hostilité ouverte. Pour elle, la magie des Rahl ne devait pas fonctionner. Mais Jagang pouvait se tapir dans l'esprit de la Sœur de l'Obscurité sans qu'elle s'en aperçoive. Avec son goût des tactiques tordues, il s'était peut-être arrangé pour la rendre folle.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, Nicci, mais…

— Assez de bavardage ! Nous partons.

Ses yeux bleus rivés sur Richard, la Maîtresse de la Mort semblait avoir oublié jusqu'à la présence de Kahlan et de Cara.

— C'est absurde ! Tu me captures, mais il faudrait croire que ce n'est pas pour aider Jagang ? Si c'est vrai, je…

— N'ai-je pas été claire et précise, comme d'habitude ? Si tu veux t'évader, tue-moi quand tu voudras ! Mais dans ce cas, Kahlan mourra aussi. Voilà l'alternative qui s'offre à toi. Je crois connaître ton choix, mais je peux me tromper. Il n'existe que deux chemins possibles, et tu dois en prendre un.

Derrière lui, Richard entendit la respiration de Cara s'accélérer. À toutes fins utiles, il leva les mains, paumes vers elle, pour lui rappeler que toute intervention serait désastreuse.

— J'allais oublier un détail, dit Nicci. Si tu ourdis je ne sais quel plan machiavélique – voire si tu refuses d'obéir à un ordre anodin –, sache que le sort me permet de tuer Kahlan à n'importe quel moment. Il me suffira d'y penser, et ça n'entraînera pas ma propre mort. En d'autres termes, à partir d'aujourd'hui, sa vie dépend de moi et de ta bonne volonté.

» Je ne veux aucun mal à ta femme, et je me fiche qu'elle arpente ou non ce monde. Enfin, pas tout à fait… En réalité, je lui souhaite une longue existence, parce qu'elle t'a rendu heureux. À cause de ça, elle ne mérite pas de mourir si jeune. Mais comme tu l'as compris, c'est ton comportement qui en décidera.

Nicci foudroya Cara du regard, puis elle tendit le bras et essuya un peu de sang, au coin de la bouche du Sourcier.

— Ta Mord-Sith n'y est pas allée de main morte… Tu veux que je te guérisse ?

— Non !

— Comme il te plaira… (Nicci essuya le sang sur le devant de sa robe noire.) Si tu ne veux pas que des initiatives malheureuses coûtent la vie à Kahlan, je te suggère de donner des ordres précis. Les Mord-Sith sont impitoyables et pleines de ressources. Pour des raisons que tu n'as pas à connaître, je les respecte beaucoup. Mais si celle-là nous suit

– et ma magie m'en avertira –, ta femme mourra.

— Et comment saurai-je qu'elle va bien, puisque tu peux la tuer à distance ?

Cette fois, Nicci parut carrément stupéfaite.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Que puis-je en savoir, puisque j'ignore pour quelle raison tu me captures ?

La Sœur de l'Obscurité dévisagea un long moment Richard.

— J'ai mes motivations… Je suis désolé que tu doives souffrir, Richard, et ce n'est pas mon objectif. Je jure de ne pas nuire à Kahlan sans t'en informer.

— Et tu penses que je vais te croire ?

— Je n'ai aucune raison de te mentir. Avec le temps, tout te paraîtra plus clair. Kahlan n'aura rien à craindre de moi tant que tu resteras à mes côtés sans me menacer.

Sans savoir pourquoi, Richard crut la Sœur de l'Obscurité. Elle semblait sincère et sûre de ce qu'elle disait comme si elle avait retourné mille fois le sujet dans sa tête.

Bien entendu, elle ne lui disait pas tout, simplifiant les choses pour qu'il comprenne les éléments essentiels et puisse prendre une décision. Cela dit, ce qu'elle lui cachait ne pouvait pas être pis que ce qu'il savait. Être séparé de Kahlan serait une torture, mais la survie de sa femme passait avant tout. Nicci jouait sur du velours, et elle en était consciente.

Pourtant, il restait une énigme à résoudre.

— Le sort qui neutralise le pouvoir de Jagang protège les personnes qui me sont loyales, dit Richard. Me capturer et me faire chanter est une trahison, donc, n'espère pas être hors d'atteinte de celui qui marche dans les rêves.

— Son Excellence ne me fait pas peur, Richard. Ne te tracasse surtout pas pour moi. Un jour, tu comprendras peut-être à quel point tu t'es trompé sur d'innombrables sujets.

— Tu t'aveugles toi-même, Nicci…

— Non, c'est ta vision qui est trop étroite ! Au fond, la vraie cause qui te convient est celle de l'Ordre Impérial. Tu as un cœur trop noble pour qu'il en soit autrement.

— Je mourrai peut-être de ta main, Nicci, mais ce sera en te haïssant et en vomissant l'Ordre ! Tu n'auras pas ce que tu veux ! Quoi que ce soit, ne rêve pas de l'obtenir.

La Sœur de l'Obscurité regarda le Sourcier avec une étrange compassion.

— Ne te torture pas, Richard, tout ça est pour ton bien…

Rien de ce qu'il disait n'avait d'impact sur elle, et il ne comprenait pas un mot à ses discours. Sa rage augmentait, et la magie de l'épée

tentait toujours de prendre le contrôle de son esprit.

— Tu n'espères pas que je vais gober de telles foutaises ?

— Eh bien, pas vraiment, je l'avoue…

Regardant au-delà du Sourcier, comme s'il n'existait plus, Nicci porta deux doigts à sa bouche et émit un long sifflement modulé.

Un cheval sortit du bois et approcha au petit trot.

— Une seconde monture t'attend de l'autre côté du col…, annonça la Sœur de l'Obscurité.

Richard en frissonna de terreur. Le sentant, Kahlan lui posa une main sur le bras. Cara, elle, lui tapota le dos.

Le souvenir de ses deux captivités affolait Richard. Une fois encore, il allait être piégé. Sa vie lui coulait entre les doigts, et il ne pouvait rien faire pour la retenir.

Il brûlait d'envie de lutter, mais comment s'y prendre ? S'il avait suffi d'embrocher son adversaire, tout aurait été si simple… Mais il devait s'en remettre à sa raison, pas à ses impulsions, s'il voulait avoir une chance.

S'immergeant au plus profond de lui-même, où régnait un calme absolu, il parvint à dominer sa panique.

Le dos et les épaules bien droits, le menton levé, Nicci ressemblait à un soldat qui attend courageusement l'heure de son exécution. Si incroyable que ça paraisse, elle était prête à accepter sa décision, même s'il la condamnait à mort.

— Je t'ai donné le choix, Richard. Il n'y a pas d'échappatoire. Maintenant, je t'écoute !

— Je ne peux pas permettre que Kahlan meure, et tu le sais très bien.

— Disons plutôt que je le subodorais… (Nicci se détendit un peu, et un petit sourire flotta sur ses lèvres.) Ta femme ira très bien.

Le cheval, une superbe jument tachetée, s'arrêta près de Nicci, qui s'empara au vol des rênes. Sa crinière grise battant au vent, la bête était mal à l'aise face à des inconnus, et elle avait hâte de repartir.

— Nicci, dit Richard alors que la Sœur de l'Obscurité glissait déjà un pied dans un étrier, que suis-je autorisé à emporter ?

La Maîtresse de la Mort s'assit souplement sur sa selle et adopta l'assiette d'une parfaite cavalière.

— Ce que tu veux, à part une personne, bien entendu… (D'un claquement de langue, elle ordonna à son cheval de pivoter vers Richard.) Des vêtements seraient bienvenus, plus toutes les autres affaires que tu voudras. Ne te limite pas, prends donc tout ce que tu pourras porter !

» Sauf ton épée, évidemment… Tu n'en auras pas besoin, là où tu vas… (Nicci se pencha un peu. Pour la première fois, son regard se fit

menaçant et sa voix baissa d'un ton.) Tu n'es plus le Sourcier, le seigneur Rahl, le maître de l'empire d'haran ni le mari de la Mère Inquisitrice. À partir d'aujourd'hui, tu seras Richard, tout simplement.

Cara avança de trois pas.

— Je suis une Mord-Sith. Si vous pensez pouvoir partir avec le seigneur Rahl, vous êtes folle à lier ! La Mère Inquisitrice a exprimé sa volonté. Mon devoir est donc de vous tuer.

Nicci tint délicatement les rênes de sa monture entre le pouce et l'index, et replia ses trois autres doigts sur la lanière de cuir avec l'élégance d'une grande dame qui sirote une tasse de thé.

— Je ne ferai rien pour vous retenir, mais vous connaissez les conséquences…

Richard tendit un bras pour empêcher la Mord-Sith de charger comme un taureau fou furieux.

— Du calme, souffla-t-il. Le temps joue en notre faveur… Tant que nous resterons vivants, nous aurons une chance de renverser la situation…

À contrecœur, la Mord-Sith recula un peu.

— Je vais prendre des affaires, dit Richard, tentant désespérément de gagner un peu de ce temps dont il venait de parler. Laisse-moi au moins faire mes bagages !

Nicci fit volter son cheval et le talonna sans rudesse inutile.

— Je m'en vais… (De son bras libre, elle désigna un point, dans le lointain.) Tu vois ce col, là-bas ? Si tu me rejoins avant que j'arrive au sommet, Kahlan vivra. Sinon, tu seras veuf, je t'en donne ma parole !

Tout se déroulait trop vite. Richard devait trouver un moyen de calmer le jeu.

— Si ça se passe comme ça, qu'auras-tu gagné dans cette affaire ?

— J'aurai appris ce qui compte le plus à tes yeux… Quand on y réfléchit, c'est une question fondamentale. Et nous ne connaissons pas encore la réponse. Quand j'atteindrai le sommet du col, je saurai… N'oublie pas notre rendez-vous ! Tu auras peu de temps pour faire tes bagages, dire adieu à ta femme et à ta Mord-Sith et me rattraper – si tu tiens à la vie de Kahlan. Dans le cas contraire, tu disposeras du même délai pour la consoler avant que son cœur cesse de battre. Au moment de choisir, souviens-toi que les deux possibilités sont aussi définitives l'une que l'autre…

Kahlan voulut courir derrière la jument, qui s'éloignait déjà, mais Richard la retint par la taille.

— Où le conduirez-vous ? cria-t-elle.

Nicci se retourna et jeta à la Mère Inquisitrice un regard où brillait une détermination si tranquille qu'elle en devenait terrifiante.

— Vers l’oubli, bien entendu, répondit-elle.

Chapitre 22

Alors qu'elle regardait Nicci traverser la prairie, Kahlan s'aperçut qu'elle n'était pas encore remise de la confusion où l'avait plongée l'attaque de la Sœur de l'Obscurité. Il fallait qu'elle se reprenne, et vite !

À la lisière du bois, une biche et son faon presque adulte se tenaient aux arrêts, les oreilles dressées, prêts à détaler s'ils jugeaient que la cavalière était menaçante.

Dès qu'ils la virent de plus près, ils filèrent sans se poser davantage de questions.

Kahlan détestait céder à ses impulsions et oublier la logique. Pourtant, si Richard ne l'avait pas retenue, elle se serait lancée à la poursuite de Nicci. Elle bouillait d'envie de la toucher avec son pouvoir. En ce monde, nul ne l'avait jamais autant mérité…

Sans la désorientation consécutive au sortilège de la Sœur de l'Obscurité, elle aurait pu invoquer le Kun Dar – la Rage du Sang –, un antique pouvoir qui lui permettait de frapper ses ennemis à distance. Mais pour cela, il fallait qu'elle soit en pleine possession de ses moyens, et c'était loin d'être le cas. Pour ne pas s'écrouler et vomir son dernier repas dans la poussière, elle devait déjà mobiliser toutes ses forces.

Si frustrant, enrageant et humiliant que ce fût, Nicci l'avait attaquée avec une magie plus rapide que son pouvoir d'Inquisitrice, et elle n'avait pas pu se dégager de son emprise.

Pourtant, on l'avait formée pour n'être jamais prise de vitesse. Les Inquisitrices étaient les cibles privilégiées de beaucoup de gens, et elle s'était tirée à son honneur d'une multitude de situations similaires. Après des mois de vie paisible, ses réflexes étaient émoussés, tout simplement. Elle se jura que ça n'arriverait plus, mais pour ce que ça pouvait changer, désormais…

Elle sentait encore la magie de Nicci en elle, comme si son âme elle-même avait été blessée par la lumière blanche. Ses organes en étaient retournés, et elle comprenait maintenant le sens de l'expression « avoir les entrailles en feu ». Par bonheur, le vent frais qui soufflait de la prairie apaisait la sensation de brûlure, sur son cou. Hélas, il charriait aussi une odeur inhabituelle qui semblait de mauvais augure. Mais c'était peut-être une illusion générée par son angoisse, ou son état d'épuisement. Derrière la maison, les grands pins résistaient aux bourrasques, comme toujours, mais ils semblaient avoir

plus de mal qu'à l'accoutumée.

Quelle que soit la magie utilisée par Nicci, Kahlan n'avait aucun doute sur son efficacité. Malgré la haine qu'elle éprouvait pour la Sœur de l'Obscurité, le sort de maternité la liait à elle, l'emplissant d'un sentiment, à son égard, qui ressemblait étrangement à de… l'affection. Si perturbant qu'il fût, ce phénomène avait un côté rassurant, car il la rapprochait de la femme qui se cachait derrière la Maîtresse de la Mort. Et quelque chose, chez elle, semblait digne d'être aimé.

En dépit de sa confusion, la logique et l'intelligence de la Mère Inquisitrice lui soufflaient de ne pas se fier à cette romantique impression. Si elle en avait l'occasion, elle n'hésiterait pas un instant à tuer cette vipère !

— Cara, dit Richard, ne songe même pas à la poursuivre…

— Seigneur Rahl, je ne peux pas permettre que…

— C'est un ordre, et le plus important que je t'aie jamais donné ! S'il arrivait malheur à Kahlan à cause de toi, je jure que… Mais tu ne me ferais pas une chose pareille, j'en suis sûr. En attendant, si tu allais t'habiller ?

Cara s'éloigna en marmonnant un chapelet de jurons.

Alors que Richard se tournait vers elle, Kahlan s'aperçut soudain que la Mord-Sith était nue. Oui, elle prenait un bain, et…

La magie de Nicci avait brouillé les événements récents dans son esprit. Mais ils lui reviendraient peu à peu… En revanche, elle gardait un souvenir cuisant de la douleur, quand l'Agiel de Cara s'était abattu sur la Sœur de l'Obscurité. Le lien était si fort qu'elle aurait juré que l'arme avait été en contact avec son cou, pas celui de Nicci.

Kahlan caressa la mâchoire de Richard pour le réconforter, mais il chassa sa main, comme s'il refusait toute compassion.

La prenant par les hanches, il attira sa femme vers lui et la serra contre sa poitrine.

— Richard, ce qui nous arrive… c'est impossible… on ne peut pas…

— Pourtant, il faudra bien.

— Je suis désolée…

— De quoi ?

— M'être laissée surprendre ! Je n'étais pas sur mes gardes, voilà tout. Si j'avais agi comme il faut, Nicci serait morte, et nous n'en serions pas là.

— Tu te rappelles notre duel, il y a quelques jours ? Tu m'as bel et bien tué. Nous faisons tous des erreurs, alors, ne te blâme pas. Personne n'est parfait, voilà tout… Et Nicci a peut-être tissé une toile de magie pour t'engluer dans une sorte d'apathie… Comme l'attaque

d'un moustique silencieux, si tu vois ce que je veux dire…

Kahlan n'avait pas envisagé cette possibilité. De toute façon, elle s'en voulait, et ce n'était pas près de finir. Tout ça parce qu'elle était fascinée par un ridicule tamia ! Si elle avait levé les yeux une seconde plus tôt, ou au moins agi d'instinct, sans analyser la menace pour déterminer si elle nécessitait l'emploi de son pouvoir…

Mais depuis son enfance, on l'avait formée à contrôler sa magie dévastatrice. Car les proies des Inquisitrices, si elles ne mouraient pas à chaque fois, perdaient leur personnalité et devenaient les marionnettes de leur « bourreau ». Un sort aussi peu enviable que la mort, à vrai dire…

Kahlan leva les yeux et croisa le regard de Richard.

— Je tiens à ma vie, dit-elle, comme tout être humain. Tu dois accorder la même valeur à la tienne, et ne pas la sacrifier pour moi. Si tu le fais, je ne le supporterai pas…

— Nous n'en sommes pas encore là. Je trouverai une solution, c'est certain. Mais pour le moment, je dois partir avec Nicci.

— Nous vous suivrons de loin, et…

— Pas question !

— Mais elle ne s'en apercevra pas, surtout si…

— Non ! Rien ne prouve qu'elle soit seule, et ses complices peuvent avoir tendu une embuscade pour te capturer. Et n'oublie pas que le sort peut l'aider à te repérer. Si ça arrive, elle te tuera, et tu seras morte pour rien.

— Tu crois qu'elle te… ferait du mal… pour que tu avoues que je vous suis ?

— Kahlan, arrêtons ça ! Imaginer des horreurs aggrave toujours les choses.

— Pourtant, je dois être près de toi, quand tu trouveras un moyen de lutter contre elle.

Richard prit entre ses mains le visage de sa femme. Dans son regard, elle vit briller une lueur qu'elle n'aima pas.

— Écoute-moi bien ! J'ignore comment cette histoire finira, mais tu ne dois pas te sacrifier pour me sauver.

— Ne t'en va pas, Richard ! Qu'importe ce qui m'arrive, si tu es libre ! Mourir ne sera rien, si cela peut t'arracher des mains de tes ennemis. L'Ordre ne doit pas te retenir prisonnier. Comment vivrai-je en sachant que tu es condamné à l'esclavage à cause de moi ? Je ne tolérerai pas qu'on te…

Kahlan ravala le verbe qu'elle se refusait à prononcer. « Torturer ». Après tout ce qu'il avait traversé, Richard ne méritait pas de croupir dans un sinistre donjon dont on ne le sortirait que pour le tourmenter.

Nicci avait juré que ce ne serait pas le cas. Pour préserver sa santé mentale, elle devait la croire, au moins pour le moment.

Levant les yeux, Kahlan s'aperçut que Richard souriait. Un sourire déjà absent, comme s'il tentait de graver ses traits dans sa mémoire tout en pensant à mille autres choses capitales.

— Je n'ai pas le choix, dit-il.

— Tu entres dans le jeu de Nicci ! Elle savait que tu voudrais me sauver. Mais je ne peux accepter un tel sacrifice.

Comme un condamné qui savoure son dernier repas, Richard regardait autour de lui. Les arbres, la prairie, la cabane… Un paradis perdu alors qu'il venait à peine de le trouver.

— Il ne s'agit pas d'un sacrifice ! Ne comprends-tu pas ? C'est un marché équitable. Savoir que tu existes est ma plus grande source de joie.

» Non, ce n'est pas un sacrifice ! Si je finis par être un esclave, mais en te sachant vivante, j'aurai exercé ma liberté jusqu'au bout en refusant de vivre dans un monde où tu ne serais pas. Je peux supporter des chaînes, pas ton absence. L'esclavage est pénible, mais le deuil est dévastateur.

— Et que deviendrai-je, moi, en sachant que tu es le serf de Jagang ?

— Dans mon cœur, je continuerai d'être libre, parce que je sais ce que ce mot veut dire. Je lutterai, tu me connais assez pour le savoir, et un jour, je briserai mes chaînes. En revanche, si tu meurs, je ne pourrai jamais te ramener dans ce monde.

» Ces derniers temps, j'ai souvent accepté de risquer ma vie pour une juste cause, et même de la perdre, si ça pouvait être utile. En certaines occasions, j'ai mis nos deux existences en danger – mais jamais pour un enjeu qui n'en valait pas la peine. Aujourd'hui, ce serait un marché de dupes ! Ne comprends-tu pas ?

Kahlan contrôla sa respiration pour juguler sa panique.

— Tu es le Sourcier, dit-elle, et tu trouveras un moyen de te libérer. J'en suis sûre ! (Essayait-elle de rassurer Richard, ou de se réconforter elle-même ? En toute franchise, elle n'aurait su le dire.) Oui, tu réussiras et tu reviendras. Ça ne sera pas la première fois que tu vaincras contre tous les pronostics.

— Kahlan, dit Richard, le visage soudain fermé, tu dois te préparer à continuer.

— Que veux-tu dire ?

— Réjouis-toi en pensant que je suis vivant ! Nourris-toi de cette idée, et vis pleinement sans espérer plus que cela.

— Que veux-tu dire ?

Le regard voilé et résigné de Richard terrifiait sa femme. Mais comment aurait-elle pu détourner la tête, alors qu'ils se voyaient peut-être pour la dernière fois ?

— Je crois que c'est différent, ce coup-là…

— Différent ?

— Cet événement n'a pas de sens… En tout cas, aucun qui le relie à mes précédentes captures. Nicci est déterminée, elle a préparé soigneusement son plan, et elle est prête à mourir s'il le faut. Je refuse de te mentir, Kahlan. Cette fois, quelque chose me souffle que je ne réussirai peut-être pas à revenir vers toi.

— Richard, ne dis pas ça ! Tu dois essayer de toutes tes forces. Tu m'entends ?

— Tu me crois du genre à baisser les bras ? (Même s'il n'avait pas haussé le ton, Kahlan sentit qu'il était tout près d'exploser.) Je te jure de lutter jusqu'à mon dernier souffle de vie. Mais nous devons voir la réalité en face : il est possible que j'échoue.

» Tu devras peut-être vivre sans moi, en sachant que j'existe quelque part, et que je pense à toi. Dans nos cœurs, nous sommes unis à jamais. Rien ne peut changer cela. Ni la distance ni le temps…

— Richard… (Malgré tous ses efforts pour les contenir, Kahlan sentit des larmes perler à ses paupières.) L'idée que tu sois condamné à l'esclavage à cause de moi m'est insupportable. Pour ruiner le plan de Nicci, je suis prête à me tuer.

— Dans ce cas, je n'aurai plus de raison de fuir, et je resterai avec elle.

— Tu n'auras plus besoin de t'évader, car elle ne t'aura pas capturé.

— C'est une Sœur de l'Obscurité… Tôt ou tard, elle trouvera un autre moyen, et je ne saurai pas comment me défendre. De toute façon, toi morte, je me ficherai de ce qui m'arrive.

— Mais…

— Tu dois vivre, pour que j'aie une raison de lutter !

— Il y a d'autres motivations, Richard ! Aider les autres, par exemple…

— Que le Gardien emporte les autres ! (Le Sourcier lâcha sa femme et serra les poings.) Même les gens auprès de qui j'ai grandi se sont retournés contre moi ! Ils ont tenté de me tuer, au cas où tu l'aurais oublié. Les royaumes qui se sont ralliés à l'empire d'haran nous trahiront dès qu'ils verront l'armée de l'Ordre déferler sur les Contrées du Milieu. Au bout du compte, D'Hara devra se battre seul.

» Les peuples ne mesurent pas la valeur de la liberté. Quand le danger sera là, ils ne s'engageront pas pour la conserver. Nous l'avons vu en Anderith, et à Hartland, la ville où je suis né. Que te faut-il de plus ? Je ne me berce pas d'illusions. Face à l'Ordre, la plupart de nos alliés rendront les armes sans lutter. Quand ils verront la taille de l'armée adverse, et le traitement qu'elle réserve aux vaincus, ils

abdiqueront !

Richard détourna la tête, comme s'il regrettait de s'être laissé emporter alors qu'ils passaient leurs derniers moments ensemble. Il voûta un peu les épaules, à croire que le poids des montagnes environnantes l'accablait, et approcha de Kahlan, peut-être en quête de réconfort.

— Mon dernier espoir est de parvenir à fuir, afin d'être près de toi. Par pitié, ne me l'arrache pas, parce que c'est tout ce qui me reste.

Derrière Richard, Kahlan vit que le renard roux trottinait dans la prairie. Sa queue à l'extrémité blanche battant en cadence, il pistait sans doute un rongeur qu'il trouvait à son goût.

En suivant ses évolutions, Kahlan aperçut du coin de l'œil les contours de Bravoure, toujours dressée sur son rebord de fenêtre comme une indomptable figure de proue. Pourrait-elle supporter de perdre l'homme qui avait sculpté cette merveille pour elle au moment où elle en avait le plus besoin ?

Elle l'ignorait, mais il faudrait qu'elle réussisse, parce que c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour lui. Et il avait besoin de le lui entendre dire.

— D'accord, Richard, je ne tenterai rien de… définitif… pour te libérer. Je t'attendrai, si dur que ce soit. Je sais que tu ne baisseras jamais les bras. Quand tu seras libre, tu reviendras, et je serai là pour t'ouvrir les bras. Dans nos cœurs, rien ne peut nous séparer, tu as raison…

Richard posa un baiser sur le front de sa femme, puis il lui prit les mains et les embrassa.

Kahlan se dégagea et retira de son cou le collier offert par Shota le jour de ses noces – un talisman conçu pour l'empêcher de tomber enceinte.

Quand elle l'eut posé dans la main de Richard, il la regarda, visiblement perplexe.

— Pourquoi me donnes-tu ce collier ?

— Je veux que tu l'aies… (Kahlan tenta en vain d'empêcher sa voix de trembler.) Je sais ce qu'elle attend de toi… Ce qu'elle te forcera à faire…

— Non, ce n'est pas… (Richard secoua la tête.) Non, je ne prendrai pas ce bijou.

On eût dit que refuser le collier aidait Richard à ne pas penser à la possibilité que Nicci…

— Je t'en prie, accepte mon présent ! Pour moi… La seule idée qu'une femme porte ton enfant me déchire les entrailles. (Kahlan détestait presque autant la perspective qu'il partage la couche d'une autre, même sous la contrainte, mais elle se garda bien de le dire.) Surtout après la perte de mon bébé…

— Kahlan… je…

— Fais-le pour moi ! Richard, je t'obéirai, et j'attendrai ton retour le temps qu'il faudra. En échange, accède à ma requête, je t'en prie ! Je refuse que cette garce blonde donne le jour à un enfant qui devrait être le mien. Ne comprends-tu pas ? Comment pourrais-je chérir un être ainsi conçu ? Mais comment pourrais-je le haïr, puisqu'il serait une part de toi ? S'il te plaît, ne laisse pas les choses en arriver là.

Alors que le vent glacial fouettait ses cheveux, comme s'il tentait de les lui arracher, Kahlan eut la sensation que sa vie entière était prise dans une impitoyable tourmente. Comment le lieu paisible et joyeux où elle avait réappris à vivre pouvait-il s'être transformé soudain en un endroit sinistre où tout ce qui comptait pour elle allait lui être arraché ?

Richard lui tendit le collier du bout des doigts, comme si son contact lui brûlait la peau.

— Kahlan, je ne crois pas que ce soit le but de Nicci. J'en suis presque sûr, même ! Mais si je me trompe, elle peut simplement refuser de porter la pierre noire et menacer de te tuer si je ne… lui obéis pas.

Kahlan saisit la chaîne d'or, l'enroula autour de la pierre, posa le tout dans la paume de son mari et lui referma les doigts sur son « cadeau ».

— N'est-ce pas toi qui viens de dire que nous devons regarder la vérité en face ?

— Mais si elle ne veut pas du collier…

— Si elle te demande… eh bien, tu vois ce que je veux dire… tu devras la convaincre de le porter. Pour moi, Richard ! Il est déjà terrible qu'elle m'arrache l'homme que j'aime, mais si elle devait en plus…

Richard hocha la tête et glissa le collier dans sa poche.

— Encore une fois, je doute que ce soit dans ses intentions. Mais si je me trompe, elle portera ce bijou, je te le jure.

Kahlan se pressa contre la poitrine de Richard.

Il se dégagea et la prit par le bras.

— Maintenant, il faut que je fasse mes bagages, et vite. Si je ne suis pas exact au rendez-vous, la partie sera finie avant d'avoir commencé. En prenant le raccourci, j'aurai un peu plus de marge, mais je n'ai quand même pas la vie devant moi…

Chapitre 23

Debout sur le seuil de la chambre – et de nouveau sanglée dans son uniforme rouge –, Cara regardait son seigneur collecter à la hâte ses affaires.

Campée près du lit, Kahlan échangeait avec Richard de brefs propos aux visées platement pratiques. Les sujets vitaux ayant été traités, ils semblaient tous les deux refuser d'y revenir, même allusivement, sans doute pour ne pas remettre en question le pacte désespérant qu'ils avaient si péniblement conclu.

Une chiche lumière filtrait de la fenêtre, et Cara bloquait celle qui aurait pu entrer par la porte. Dans la pénombre, la chambre ressemblait plus que jamais à une cellule. Et Richard, dans ses vêtements noirs, évoquait davantage une ombre furtive qu'un être vivant.

Alors qu'elle était clouée au lit, Kahlan avait souvent pensé qu'elle croupissait dans une cellule, au fond d'un donjon obscur. La seule différence, avait-elle pensé à l'époque, était l'agréable odeur des pins, de loin préférable à la puanteur des ces geôles dont on ne sortait les prisonniers qu'au matin de leur exécution.

Abattue à certains moments, Cara paraissait sur le point d'exploser dès la minute suivante. Elle aussi était dévastée, coincée entre un désespoir sans fond et une rage qui ne se trouvait pas d'exutoire. Les Mord-Sith n'étaient pas habituées à des conflits intérieurs de ce type, mais Cara, désormais, était bien plus qu'une simple garde du corps en uniforme rouge.

Toujours dans ses habits de forestier, car il n'avait pas le temps de se changer, Richard venait de ranger dans son sac sa tunique noir et or, sa chemise noire, ses serre-poignets en argent, son ceinturon auquel pendaient des bourses et sa cape couleur or. Un jour, pensa Kahlan, il reviendrait et porterait de nouveau sa tenue de sorcier de guerre. Redevenu le chef de l'empire d'haran, il le conduirait à la victoire contre l'Ordre Impérial. Lui seul en était capable, elle le savait.

Pour des raisons pas toujours évidentes, il était devenu le pivot de leur combat. Selon lui, cependant, les gens devaient se battre pour eux-mêmes, et pas pour lui. Sur ce point, il avait raison. Quand une idée était juste, elle devait survivre à ceux qui luttaient pour elle… et à leur chef. Dans le cas contraire, ce dirigeant avait échoué…

Tout en finissant ses bagages, Richard conseilla à Kahlan d'essayer de trouver Zedd, qui aurait sans doute une idée de génie. La jeune femme promit de le faire, bien qu'elle sût déjà que le vieux sorcier serait impuissant. Le triangle mortel imaginé par Nicci était trop bien conçu pour que quiconque puisse intervenir. Richard ne devait pas croire non plus à ce qu'il disait, mais que pouvait-il offrir à sa femme, à part un ultime bouquet d'espoir et d'optimisme ?

Se tordant nerveusement les mains, Kahlan sentait des larmes couler sur ses joues et son menton. En un moment pareil, elle aurait dû avoir des choses essentielles à dire. N'était-ce pas la règle, lors d'adieux déchirants ? Hélas, rien ne lui venait…

Son mari devait savoir ce qu'elle éprouvait, et les mots étaient sans doute superflus. Pourtant, parler l'aurait peut-être aidée à apaiser ses entrailles nouées par l'angoisse.

Une ombre maléfique semblait rôder dans la chambre, telle une quatrième personne attendant d'emporter Richard avec elle. Et ce rôdeur invisible, contrôlé par une force impossible à voir, à raisonner ou à combattre, était le messager d'une terreur animale – la peur à l'état pur, proche de la panique.

Alors que Cara, n'en pouvant plus, venait de quitter son poste, sur le seuil de la chambre, Richard sortit une poignée de pièces d'or et d'argent de son sac de voyage. Il divisa en deux cette petite fortune, remit une moitié dans le sac et tendit l'autre à Kahlan.

— Ça pourrait t'être utile…

— La Mère Inquisitrice n'a pas besoin d'or.

N'étant pas d'humeur à polémiquer, Richard jeta les pièces sur le lit.

— Tu veux emporter des sculptures ? demanda Kahlan.

Une question idiote, bien entendu, mais elle n'avait rien trouvé de mieux pour briser le silence oppressant.

— Non, je n'en aurai pas besoin… Quand tu les regarderas, pense à moi et souviens-toi que je t'aime.

Richard enroula une couverture, l'enveloppa d'un morceau de toile goudronnée et l'accrocha à son sac à dos.

— Et si l'envie m'en prend, ajouta-t-il, je pourrai toujours en faire d'autres.

Kahlan ramassa un savon et le tendit à son mari.

— Pour me rappeler que tu m'aimes, il me suffira de fermer les yeux… Sculpte un bel objet pour bien montrer à Nicci que tu veux être libre.

Richard eut un sourire amer.

— Ne t'inquiète pas, je l'informerai que l'Ordre et elle ne me feront jamais plier l'échine. Pour ça, je n'aurai pas besoin de statuettes. Nicci croit avoir tout planifié, mais elle découvrira bientôt que je suis un

très mauvais « garçon »…

Chargée de plusieurs petits ballots soigneusement noués, Cara entra en trombe dans la chambre.

— Des provisions pour vous, seigneur Rahl… Tout ce qu'il faut pour voyager : de la viande et du poisson fumés, des haricots, du riz… Il y a aussi une miche de pain que j'ai fait cuire ce matin. Mangez-la vite, tant qu'elle est fraîche.

Richard remercia son amie et rangea les paquets dans son sac à dos. Au passage, il huma la miche de pain, sourit et, d'un regard, félicita la Mord-Sith d'être une si bonne boulangère.

Puis il se redressa, son sourire se volatilisant d'une façon qui glaça les sangs de Kahlan. Le visage fermé comme s'il savait partir pour une bataille dont il ne reviendrait pas, il retira de son épaule le baudrier de l'Épée de Vérité. Le fourreau orné d'or et d'argent dans la main gauche, il dégaina l'arme.

La note métallique à nulle autre pareille retentit peut-être pour la dernière fois.

Richard retroussa sa manche et passa la lame au creux de son bras. Kahlan sursauta, se demandant s'il s'était coupé involontairement. Puis elle se souvint qu'il était un maître de la lame…

Il passa l'épée dans le sang qui sourdait de la blessure, comme s'il avait voulu la nourrir avec son fluide vital. Un adieu, ou une solennelle promesse de retrouvailles ? Kahlan n'aurait su le dire, et elle ignorait pourquoi, en cet instant, il se livrait à ce rituel terrifiant.

Comme elle regrettait qu'il n'ait pas embroché Nicci ! Voir le sang de cette femme ne l'aurait pas fait frissonner ainsi.

Richard rengaina son arme, laissa glisser sa main gauche le long du fourreau, le constellant de taches rouges, puis le serra dans son poing, exactement au milieu, baissa la tête sur les ornements d'or et d'argent et se pencha vers Kahlan

Quand il releva les yeux, l'Inquisitrice vit qu'ils brillaient de toute la fureur de la lame magique. Il avait invoqué la colère de l'arme, se laissant envahir par ce feu ardent, et maintenant, il semblait vouloir l'expulser de son corps et de son âme.

Kahlan ne l'avait jamais vu agir ainsi.

— Prends-la, dit-il d'une voix rauque qui trahissait la violence de son conflit intérieur.

Fascinée, l'Inquisitrice glissa les paumes sous le fourreau. Dès qu'elle le sentit peser sur sa peau, elle sursauta comme si la foudre venait de la frapper et sentit monter en elle une incroyable rage qui manqua la forcer à tomber à genoux, tant elle la faisait trembler. À cet instant, si elle avait pu lâcher l'Épée de Vérité, nul doute qu'elle l'aurait fait. Mais ses mains refusaient de lui obéir.

Dès que Richard les lâcha, l'arme et son fourreau redevinrent deux

objets ordinaires au contact banalement neutre.

La magie mortelle dansant toujours dans son regard, le Sourcier serra les mâchoires et braqua sur Kahlan un index presque accusateur.

— Ne dégaine pas cette lame, croassa-t-il, la gorge serrée, sauf si ta vie est en danger. Tu connais les tourments que l'Épée de Vérité inflige à ceux qui la manient. N'oublie jamais qu'ils sont pires que la douleur qu'éprouvent les adversaires qu'on blesse ou qu'on tue avec elle.

Pétrifiée, Kahlan parvint à peine à hocher la tête. La première fois que Richard avait abattu un homme avec cette arme, c'était déjà pour la protéger, et il l'avait chèrement payé, car apprendre à tuer avait un prix très élevé.

Après avoir déchaîné le pouvoir de l'épée, il avait failli mourir lui-même. Au fil du temps, et en s'imposant de terribles contraintes, il était parvenu à contrôler cette magie dévastatrice.

Même quand il ne tenait pas son arme, Richard, d'un simple regard, pouvait paralyser de terreur un ennemi. Plus d'une fois, Kahlan l'avait vu réduire ainsi au silence une foule hostile. Dès qu'il était furieux, n'importe qui aurait préféré s'enfouir dans la terre plutôt que de rester sous le feu croisé de ses yeux. Et aujourd'hui, ces mêmes yeux exprimaient une extraordinaire soif de tuer.

— Si tu dois utiliser cette arme, dit-il, lâche la bonde à ta fureur ! C'est ton seul espoir de salut.

— Je comprends, souffla Kahlan, et je n'oublierai pas.

Un juste courroux – tel était l'unique antidote à la souffrance que l'épée exigeait en paiement de ses services.

— Pour défendre ta vie, seulement ! répéta Richard. Si tu la dégaines, j'ignore ce qui se passera, et j'aimerais mieux que nous ne le sachions jamais. Cela dit, prends le risque, si c'est ton seul espoir de survivre. J'ai donné le goût du sang à la lame, et elle sera très vorace. Une fois dégainée, elle voudra se repaître du fluide vital de tes ennemis.

— Je comprends…

Dans les yeux de Richard, la lueur devint moins ardente.

— Je suis navré de t'accabler d'une telle responsabilité, surtout dans ce contexte, mais c'est la seule protection que je puisse encore t'offrir.

— Je n'aurai sûrement pas à m'en servir…, dit Kahlan en tapotant tendrement le bras du Sourcier.

— Par les esprits du bien ! je l'espère de tout mon cœur ! (Richard jeta un dernier regard circulaire dans la chambre, puis dévisagea un moment Cara.) Maintenant, je dois me mettre en route.

— D'abord, tendez-moi donc votre bras ! lança la Mord-Sith comme si elle n'avait pas entendu la dernière phrase de son seigneur.

Richard vit qu'elle brandissait des pansements – sans doute ce qui restait de leurs réserves, et dont Kahlan n'avait pas eu besoin. Sans discuter, il obéit à sa garde du corps, qui nettoya le sang avant de bander la coupure.

— Merci, dit Richard quand elle eut terminé.

— Nous vous accompagnerons sur un bout de chemin, seigneur Rahl.

— Pas question ! Vous resterez ici. Je ne veux pas courir de risques inutiles.

— Mais…

— Cara, je te charge de veiller sur Kahlan. Elle sera entre de bonnes mains, et je sais que tu ne me laisseras pas tomber.

Les beaux yeux bleus de la Mord-Sith se voilèrent, et des larmes perlèrent à ses paupières. Le genre de chagrin qu'elle n'avait sûrement montré à personne jusque-là, devina Kahlan.

— Je jure de la défendre comme je vous aurais défendu, seigneur Rahl. En échange, promettez-moi de revenir très vite.

— Ne suis-je pas le maître de l'empire d'haran ? demanda Richard, faussement enjoué. Dois-je te rappeler que je me suis tiré de situations bien plus délicates ? (Il posa un baiser sur la joue de la Mord-Sith.) Cara, je jure de ne jamais renoncer à tenter de m'enfuir ! Tu as ma parole d'honneur.

Kahlan nota qu'il avait éludé la difficulté, car ce n'était pas exactement ce que Cara lui avait demandé. Mais il n'était pas homme à faire une promesse qu'il n'avait aucune certitude de pouvoir tenir.

— Il faut que j'y aille, dit-il en prenant son sac. Il y a des rendez-vous qu'on ne peut pas se permettre de rater.

Kahlan serra plus fort le bras droit du Sourcier, qu'elle n'avait pas lâché, et Cara lui posa une main sur le gauche.

Se dégageant, Richard prit sa femme par les épaules.

— Maintenant, écoute-moi bien ! J'aimerais que tu restes ici, où tu n'as rien à craindre, mais pour que tu m'obéisses, il faudrait que je te le demande sur mon lit de mort – et encore ! Au moins, ne pars pas avant cinq ou six jours, au cas où je trouverais plus vite que prévu un moyen de saboter le plan de Nicci. C'est une Sœur de l'Obscurité, je sais, mais au fond, je ne suis plus vraiment un novice en magie… Et j'ai déjà échappé aux griffes de gens très puissants. Qui a renvoyé Darken Rahl dans le royaume des morts ? Et qui s'est introduit dans le Temple des Vents pour arrêter la peste ? J'ai affronté de pires situations que celle-là, et finalement, la solution est peut-être plus simple que nous le pensons. Si je fausse compagnie à Nicci, je reviendrai directement ici. Alors, attends-moi quelques jours.

» Ensuite, essaie de trouver Zedd. Il n'est pas sans ressources, et la dernière fois que nous l'avons vu, Anna était avec lui. Elle est la Dame

Abbesse des Sœurs de la Lumière, et elle connaît Nicci depuis longtemps. Avec Zedd, elle est en mesure de trouver une solution à mon problème.

— Richard, dit Kahlan, ne t'inquiète pas pour moi, et prends bien garde à toi. Je serai là à ton retour, quoi qu'il arrive, alors, concentre-toi sur l'idée de t'évader. Cara et moi t'attendrons ici quelques jours, c'est promis.

— Je veillerai sur la Mère Inquisitrice, seigneur Rahl, intervint Cara. Partez tranquille.

— Kahlan, je te connais très bien, et tes sentiments ne sont pas un secret pour moi. Alors, là encore, écoute-moi attentivement : le moment de se battre n'est pas encore venu, et il ne viendra peut-être jamais. Tu penses que je me trompe, n'est-ce pas ? Mais si tu refuses de voir la réalité, il est inutile d'espérer nous revoir, parce que nous serons tous morts bientôt, et notre cause avec. Tu te sens responsable des Contrées du Milieu, et c'est compréhensible, mais il ne faut pas se battre maintenant !

» Surtout, nos forces ne doivent pas attaquer de front l'armée de l'Ordre. C'est bien trop tôt ! Si tu lances nos troupes à l'assaut, elles se feront massacrer, et l'affaire sera entendue. Veux-tu que les générations à venir n'aient aucune chance de vaincre l'envahisseur ?

» Comme avec Nicci, nous devons nous servir de notre intelligence, pas de nos muscles. Tu as promis de ne pas te tuer pour me libérer. Ne trahis pas ce serment en t'engageant dans une guerre perdue d'avance.

Pour Kahlan, tout ça semblait n'avoir plus aucune importance. Elle allait perdre Richard, et cela seul comptait. Si elle avait eu un moyen de le garder, le reste du monde aurait pu aller au diable !

— D'accord, Richard…

— Promets-le ! Je suis sérieux ! Si tu ne m'écoutes pas, tu gâcheras tous les efforts que nous avons faits jusque-là. L'enjeu, c'est l'espérance de cinquante générations futures. Tu peux être responsable de la mort de la liberté et de l'avènement de la tyrannie. Jure que tu ne le feras pas !

Alors que des centaines d'idées tourbillonnaient dans sa tête, Kahlan releva la tête, croisa le regard de son mari et s'entendit répondre :

— J'en fais le serment, Richard. Tant que tu n'en donneras pas l'ordre, il n'y aura pas d'attaque massive.

Richard eut l'air soulagé, comme si un lourd fardeau venait soudain d'être retiré de ses épaules. Souriant de nouveau, il enlaça Kahlan, lui caressa les cheveux puis l'embrassa tendrement. Croisant les mains dans le dos de son mari, la jeune femme le serra à lui en couper le souffle. En quelques secondes, passant de l'angoisse à l'extase, les deux jeunes gens partagèrent tout un monde d'émotions.

Mais Richard se dégagea, et une chape de plomb retomba sur Kahlan tandis qu'il étreignait brièvement Cara. Son sac à la main, il se tourna ensuite vers la porte.

— Je t'aime, Kahlan. Il n'y a eu personne avant toi, et il n'y aura personne après.

— Tu es tout pour moi, Richard, et tu le sais…

— Je t'aime aussi, Cara. (Le Sourcier fit un clin d'œil à la Mord-Sith.) Prenez bien garde à vous, toutes les deux, en attendant mon retour. Et souviens-toi que je compte sur toi, Cara.

— Je ne vous décevrai pas, seigneur Rahl. Vous avez la parole d'une Mord-Sith.

— Non, celle d'une femme nommée Cara !

Sur ces mots, Richard sortit.

— Je vous aime également, seigneur Rahl…, soupira Cara quand il ne put plus l'entendre.

Les deux femmes passèrent dans la pièce commune et se campèrent sur le seuil pour voir le Sourcier traverser la prairie au pas de course.

Les mains en porte-voix, Cara hurla à pleins poumons :

— Je vous aime aussi, seigneur Rahl !

Richard lui fit un petit geste amical par-dessus son épaule. Avant d'entrer dans le bois, il se retourna une dernière fois et croisa le regard de Kahlan. En une fraction de seconde, cet échange exprima tout ce qu'ils n'avaient pas pu dire à haute voix.

Puis le prisonnier de Nicci s'enfonça entre les arbres.

Kahlan se laissa tomber à genoux et ne put plus contrôler son chagrin. Comme une enfant, elle pleura un long moment, la tête entre les mains. Pour elle, la fin du monde venait d'arriver, et cela avait été si soudain…

Cara s'agenouilla près d'elle et lui passa un bras autour des épaules.

Détestant qu'on la voie dans cet état, Kahlan fut très reconnaissante à la Mord-Sith de ne pas tenter de la réconforter avec des paroles creuses.

Quand elle put cesser de pleurer, l'Inquisitrice se releva, le cœur ravagé en pensant au désert que serait désormais sa vie.

Elle fit du regard le tour de la pièce commune. Sans Richard, cet endroit était sinistre. Presque un tombeau, puisqu'il venait de se sacrifier…

— Que faisons-nous, à présent, Mère Inquisitrice ? demanda Cara.

Il faisait plus sombre. La nuit tombait-elle, ou était-ce à cause des nuages ?

— Commençons à faire nos bagages… Nous resterons ici quelques jours, comme le veut Richard. Avant de partir, nous enterrerons tout ce que les chevaux ne peuvent pas porter. Puis nous condamnerons la

porte et les fenêtres de la cabane avec des planches.

— En prévision de notre retour au paradis ?

Kahlan hocha distraitement la tête. Il fallait qu'elle se concentre sur une tâche quelconque, pour cesser de penser à ce qui la désespérait. Le pire moment, elle s'en doutait, serait la nuit. Seule dans un lit, sans Richard…

Désormais, la vallée ressemblait vraiment à un paradis. Mais un paradis perdu…

À moins que… Et si c'était un cauchemar ? Si Richard allait revenir dans quelques minutes avec une pêche miraculeuse ou un plein panier de baies ? Oui, il serait de retour bientôt, il ne pouvait pas en être autrement…

— C'est ça, oui, Cara, pour le jour où nous reviendrons ici. À ce moment-là, ce coin perdu sera pour de bon un paradis. Comme tous les lieux où sera Richard !

Sans répondre, Cara regarda autour d'elle comme si elle était soudain perdue.

— Que se passe-t-il, mon amie ?

— Le seigneur Rahl n'est plus là !

— Je sais que c'est dur, mais nous devons…

— Vous ne comprenez pas ! Je veux dire que je ne le sens plus à travers le lien ! Je sais où il est, puisqu'il suit le raccourci jusqu'au col, mais c'est une simple déduction, pas une certitude ! Mère Inquisitrice, j'ai l'impression d'être devenue aveugle. Trouver le seigneur Rahl n'est plus possible ! J'ai perdu le contact.

Kahlan redouta que Richard ait fait une chute mortelle ou que Nicci l'ait exécuté. Mais elle ne devait pas commencer à avoir des idées pareilles, sinon, elle deviendrait folle.

— Nicci est informée, au sujet du lien… Elle a dû utiliser sa magie pour le couper ou pour le brouiller.

— Le brouiller, dit Cara. Sinon, je ne sentirais plus le pouvoir de mon Agiel. Le seigneur Rahl est vivant, c'est certain, mais je ne capte plus sa présence.

Kahlan soupira de soulagement. Au moins, il n'était pas arrivé malheur à Richard…

— C'est bien Nicci, dans ce cas. Elle ne voulait pas être suivie, alors elle a brouillé le lien.

Cela voulait dire que tous les alliés de Richard protégés par son pouvoir devraient désormais croire en lui sans être rassurés par la connexion magique. Le seul « lien » serait dans leur cœur, et s'ils se détournaient de leur serment, ils iraient à la catastrophe.

Pouvaient-ils avoir une foi de ce type ? Croire aveuglément n'était pas à la portée de tout le monde.

Cara alla sur le seuil et sonda le paysage où Richard avait disparu. Derrière les montagnes aux reflets gris-bleu, le ciel presque violet était zébré d'estafilades orange. Dans le lointain, les pics couronnés de neige semblaient s'être tassés sur eux-mêmes en prévision du mauvais temps. L'hiver serait là très vite. Si Richard ne s'échappait pas dans les deux ou trois jours à venir, les deux femmes devraient partir avant d'être bloquées ici jusqu'au printemps.

Pour ne pas éclater de nouveau en sanglots, Kahlan devait absolument s'occuper l'esprit. Passant dans sa chambre, elle entreprit de retirer sa robe d'Inquisitrice. Ensuite, elle se concentrerait sur les préparatifs du départ.

Alors qu'elle se déshabillait, Cara passa la tête par la porte.

— Qu'allons-nous faire, Mère Inquisitrice ? Vous avez dit que nous partirions, mais sans jamais préciser où.

Kahlan regarda Bravoure, qui défiait le monde, debout sur son rebord de fenêtre. S'en emparant, elle laissa lentement glisser ses doigts sur les contours de la statuette.

Richard avait réalisé ce chef-d'œuvre alors qu'elle était accablée, certaine de ne jamais revenir vraiment à la vie.

Le contact de Bravoure lui donna la force de plonger en elle-même pour y puiser de la résolution. La statue dans une main, elle tendit l'autre pour frôler le fourreau de l'Épée de Vérité, toujours abandonnée sur le lit.

La Mère Inquisitrice ordonna à son désespoir de se muer en colère.

— Nous irons partout où il est possible de détruire l'Ordre !

— C'est votre but ?

— Ces monstres m'ont pris mon bébé, et maintenant, ils m'arrachent Richard. Je le leur ferai regretter mille et mille fois, tu peux me croire. Il n'y a pas très longtemps, j'ai juré de combattre l'Ordre jusqu'à la mort. Le moment de passer aux actes est arrivé. Si je dois tuer ces hommes jusqu'au dernier pour retrouver Richard, je le ferai, aussi longtemps que ça me prenne.

— Vous avez promis au seigneur Rahl de ne pas attaquer.

— Nous parlions d'un assaut massif. Il ne m'a jamais interdit de tuer les soudards de Jagang. J'ai juré de ne pas enfoncer une épée dans le cœur de nos ennemis. Ai-je dit que je m'abstiendrais de les faire crever en leur infligeant des milliers de petites coupures qui les videront de leur sang ? Je tiendrai parole, au sujet du conflit, mais j'exterminerai quand même tous ces chiens !

— Mère Inquisitrice, vous ne devez pas faire ça !

— Et pourquoi donc ?

Cara foudroya son amie du regard.

— Parce qu'il faudra m'en laisser la moitié !

Chapitre 24

Avant de s'enfoncer dans le bois, Richard s'était retourné pour regarder une dernière fois Kahlan. Dans sa robe blanche, ses longs cheveux défaits, elle était redevenue aussi belle que le jour de leur rencontre. L'incarnation de la grâce et de la beauté féminines.

Déjà trop loin d'elle, il n'avait pas pu admirer vraiment ses yeux d'une nuance de vert qu'il n'avait jamais vue chez personne d'autre. Parfois, le regard de Kahlan suffisait à lui couper le souffle. À d'autres moments, il accélérait les battements de son cœur.

Mais en réalité, c'était son esprit qui le fascinait. Il n'avait jamais rencontré une femme qui fût son égale, sur ce plan-là.

Conscient que le délai qui lui était imparti approchait de son terme, Richard s'était détourné à regret de son épouse. Sa vie dépendait d'un rendez-vous qu'il avait la ferme intention d'honorer.

Ayant emprunté souvent le raccourci, il connaissait les endroits où il pouvait courir et ceux qui exigeaient une extrême prudence. Hélas, avec le peu de temps qu'il lui restait, il devrait prendre des risques.

En chemin, il ne tourna pas une seule fois la tête pour tenter d'apercevoir la cabane.

Chacune de ses pensées lui faisant l'effet d'être une pincée de sel jetée sur une plaie à vif, il courut à perdre haleine. Pour la première fois de sa vie, il ne se sentait pas à sa place dans la forêt. Un voyageur solitaire, impuissant et désespéré… Partout, les branches nues se balançaient au vent, grinçant sinistrement comme pour se moquer de lui.

À mesure qu'on montait vers le col, les sapins et les épicéas prenaient le dessus sur tous les autres arbres. Dans le dos de Richard, les bourrasques inamicales semblaient le pousser loin de l'endroit où il avait été le plus heureux de sa vie. Au pied des rares cèdres, des mousses brunâtres prospéraient, inoffensives en apparence. Mais quand on courait, passer dessus risquait fort de se terminer par une chute spectaculaire.

Arrivé devant un cours d'eau, Richard le traversa en sautant de pierre émergée en pierre émergée. En dévalant une pente, un peu plus loin, cette petite rivière serpentait entre des rochers, produisant un grondement qui ponctuait sinistrement la dernière course d'homme libre de Richard.

Dans la pénombre typique des forêts, il ne vit pas un entrelacs de racines de cèdre ocre, se prit le pied dedans et s'étala face contre terre. Une ultime humiliation pour un réprouvé condamné au bannissement !

Alors qu'il gisait sur un tapis de feuilles mortes déjà pourrissantes, Richard envisagea de ne pas se relever. Et s'il restait là, indifférent au vent glacial, en attendant que des araignées, des serpents et des loups viennent lui infliger mille morsures ? Avec le temps, les feuilles et la terre recouvriraient sa dépouille veillée par des arbres suprêmement indifférents. À qui manquerait-il, à part une poignée de vrais amis ? Et combien de gens se réjouiraient de sa disparition ?

Un messager dont personne ne voulait entendre les paroles. Un chef venu trop tôt et vite déchu…

Oui, pourquoi ne pas mourir ici ? En finir avec le monde, et partager avec Kahlan la seule véritable paix qui fût accordée aux hommes et aux femmes ?

Autour de lui, les arbres, vaguement méprisants, observaient l'humain insignifiant étendu sur le sol. Allait-il avoir le courage de se relever et d'affronter ce qui l'attendait ?

À cet instant, Richard lui-même ignorait la réponse. La mort était le chemin le plus facile, et il y avait des instants, dans la vie d'un homme, où le néant semblait moins angoissant que la réalité.

Même Kahlan – si fort qu'il l'aimât – exigeait de lui quelque chose qu'il ne pouvait pas donner : un mensonge ! Elle aurait voulu l'entendre dire que ce qu'il tenait pour une incontournable vérité n'était qu'une sorte de lubie. Pour elle, il était disposé à faire n'importe quoi, sauf devenir volontairement aveugle et sourd. Au moins, elle avait eu assez foi en lui pour se laisser conduire loin du conflit et de l'ombre de la tyrannie qui s'étendait peu à peu sur les Contrées du Milieu. Elle ne le croyait pas, il l'avait compris, mais restait la seule personne qui le suivait en exerçant réellement son libre arbitre.

Après une éternité – quelques secondes, en réalité –, Richard se releva, chassa la légère confusion toujours consécutive à une chute et reprit son chemin. Sachant ce qui l'attendait – sans nul doute la pire expérience de sa vie –, il avait le droit de s'accorder quelques instants de faiblesse.

Une compensation pour la force dont il aurait besoin.

Des doutes, pour rétablir l'équilibre chez un être d'habitude pétri de certitudes. Et de la peur, pour mieux nourrir le courage dont il allait devoir faire preuve.

Au moment même où il s'était demandé s'il pourrait se relever, il savait que ce serait le cas. L'autoapitoiement, chez lui, ne durait jamais longtemps. Pour Kahlan, il était prêt à tout. Même à tomber

entre les mains de Nicci. Jusqu'à la fin de ses jours, s'il le fallait.

Sa détermination revenue, il chassa de son esprit les idées noires qui tentaient de l'envahir. La situation n'était pas si désespérée que ça. Après tout, n'avait-il pas triomphé de bien plus terribles épreuves ? Un jour, il avait arraché Kahlan aux griffes de cinq Sœurs de l'Obscurité. Là, il n'y en avait qu'une. Il la vaincrait aussi. À la seule idée d'être pendant quelque temps la marionnette dont Nicci tirerait les ficelles, il bouillait d'envie de l'étrangler de ses mains.

Son désespoir oublié, la fureur revenait.

Il recommença à courir, slalomant entre des rochers et des arbres abattus pour gagner un peu de temps. Le sentier serpentait trop, l'éloignant de la trajectoire idéale pour un homme pressé : la ligne droite. Chaque saut et chaque petite escalade se convertissaient en précieuses secondes.

Une branche cassée s'accrocha à la bandoulière de son sac, qu'il portait à l'épaule, et le lui arracha. Il tenta de le rattraper au vol, échoua et lâcha un chapelet de jurons quand il vit ses affaires s'éparpiller sur le sol.

Fou de rage, il brisa la branche basse à coups de pieds, comme si l'arbre avait délibérément tenté de le ralentir. Un peu calmé, il s'agenouilla et ramassa ses biens. Avec les pièces d'or et d'argent, il collecta une bonne quantité de mousse jaunâtre, et un petit plant de pin finit dans le sac en même temps que le savon offert par Kahlan. D'étranges bagages, mais ce n'était pas le moment de trier…

Avant de repartir, il positionna correctement le sac à dos sur ses épaules. Pour gagner du temps, il s'était économisé cette peine – avec un résultat inverse.

Le sentier commença à grimper plus abruptement, certains passages confinant à l'escalade davantage qu'à l'ascension. Connaissant bien le terrain, Richard n'eut aucun mal à trouver les bonnes prises. Le front ruisselant de sueur, il s'écorcha pourtant plusieurs fois les phalanges sur des saillies rocheuses qu'il saisissait trop rapidement.

Devant son œil mental, Nicci chevauchait bien trop vite pour qu'il la rattrape. Comment avait-il pu être assez idiot pour traînasser, à la cabane ? Se croyait-il donc capable de relever tous les défis ? Peut-être, mais il avait tellement regretté de ne pas pouvoir serrer Kahlan un peu plus longtemps dans ses bras…

Son cœur se serrait dès qu'il pensait à elle, si injustement frappée alors qu'elle reprenait à peine goût à la vie. Oui, tout ça était bien plus grave pour elle ! Même si elle était libre, et lui non, ça restait plus difficile pour elle, parce qu'elle devait se retenir d'agir. Devenu un esclave, il pouvait se contenter d'obéir – une situation parfois plus confortable qu'on aurait pu le penser…

Jaillissant d'un bosquet, il s'engagea sur la piste plus large et plus praticable qui menait au sommet du col. Nicci n'était pas en vue. Angoissé, Richard regarda vers l'est, où il redoutait de la voir en train de descendre vers le pied de la montagne. De son point d'observation, la forêt ressemblait à un immense tapis vert enchâssé entre deux formidables pics. Dans le lointain, des montagnes encore plus hautes, leurs flancs presque entièrement couverts de neige, brillaient faiblement sous la grisaille uniforme du ciel.

Richard n'aperçut aucun cavalier. Hélas, la piste s'enfonçait dans un bois, non loin de là où il était, et ça ne voulait donc pas dire grand-chose. En fait, tout le flanc de la montagne était couvert d'arbres, et le chemin ne traversait que de rares zones dégagées. Sondant le sol à la recherche d'empreintes, le Sourcier n'en trouva pas et fut un peu soulagé. Apparemment, Nicci n'était pas encore passée par là.

Dans la vallée, là d'où il venait, la cabane semblait minuscule tout au fond de la prairie. Trop loin pour apercevoir d'éventuelles silhouettes, Richard espéra que Kahlan lui obéirait et attendrait quelques jours. Si elle rejoignait l'armée afin de livrer un combat perdu d'avance, elle risquerait sa vie pour rien.

Il comprenait qu'elle ait envie d'être auprès de son peuple et de défendre les Contrées du Milieu. Mais elle pensait avoir une influence sur les événements, alors que ce n'était pas le cas. Pas pour l'instant. Et peut-être pas de leur vivant. La « vision » dont il parlait n'était rien de plus que l'aptitude à regarder la réalité en face. Quand on brandissait son épée au ciel, cela n'empêchait pas le soleil de briller.

Richard leva les yeux vers les nuages. Ses prévisions se confirmaient. Depuis deux jours, il avait repéré les signes annonciateurs des premières neiges. À voir le ciel – et avec l'odeur très particulière que charriait le vent –, il ne s'était pas trompé.

Échapper à Nicci et rejoindre Kahlan en quelques jours serait impossible, il le savait. Mais cette fiction servait un objectif caché. Dans ces hautes montagnes, dès que le temps tournait, les tempêtes de neige n'étaient pas loin. Si celle qui approchait tenait ses promesses, Kahlan et Cara seraient coincées dans la prairie jusqu'au printemps. Avec toutes les provisions dont elles disposaient, tenir trois mois ne leur poserait aucun problème. Et en prévision de l'hiver, il avait coupé assez de bois de chauffe pour qu'elles ne risquent pas d'avoir froid.

Ainsi, sa femme serait en sécurité.

La jument tachetée apparut soudain à la sortie d'un lacet, non loin de Richard. Nicci avait apparemment pris son temps, et il était arrivé avant elle.

Dès qu'elle l'aperçut, la Sœur de l'Obscurité riva ses magnifiques yeux bleus sur son prisonnier.

Quand les Sœurs de la Lumière l'avaient capturé pour le conduire

au Palais des Prophètes, dans l'Ancien Monde, Richard s'était imaginé à tort que Kahlan voulait qu'il parte et qu'il porte un collier. N'ayant pas compris qu'elle entendait simplement lui sauver la vie, il s'était imaginé qu'elle en avait assez de lui.

Pendant sa détention, la beauté de Nicci l'avait troublé. Devant elle, il perdait une partie de ses moyens, stupéfait qu'un être d'une telle perfection physique pût exister ailleurs qu'en rêve.

Aujourd'hui, alors qu'elle le regardait, perchée sur sa monture, il lui semblait qu'elle portait sa beauté avec une fade résignation. Son aura disparue, elle devenait une jolie femme, rien de plus, et il ne parvenait plus à comprendre pourquoi elle lui avait inspiré du désir, à une époque.

Depuis, il fallait le préciser, Richard avait découvert ce qu'était une vraie femme. Quand on connaissait l'amour et l'épanouissement, toutes les Nicci du monde perdaient leur attrait.

En la regardant approcher, Richard s'aperçut, non sans surprise, qu'elle avait l'air triste. Elle semblait désolée de le voir là et, en même temps, soulagée comme si cela lui retirait un poids des épaules.

— Richard, dit-elle, tu t'es montré à la hauteur de mes espérances. Mais tu es couvert de sueur ! Tu veux te reposer ?

La fausse gentillesse de sa geôlière fit monter le sang à la tête du Sourcier. Détournant les yeux, il s'engagea sur la piste, pour montrer le chemin à la jument. Avant de s'être calmé, mieux valait qu'il ne dise rien…

Un peu plus loin, un étalon noir, une tache blanche sur le front, les attendait dans une minuscule clairière entourée de pins géants.

— Ta monture, comme promis, dit Nicci. J'espère que ce cheval te plaira. J'ai choisi une bête grande et solide adaptée à ta carrure.

Richard approcha de l'étalon, lui flatta l'encolure et fut satisfait de constater qu'il portait un mors articulé, et pas un de ces ignobles mors à cuiller qui faisaient atrocement souffrir les chevaux. Au moins, contrairement à d'autres sœurs, Nicci ne se montrait pas cruelle avec les animaux. Le reste de la sellerie était de bonne qualité, et l'étalon semblait en bonne santé.

Richard prit le temps nécessaire pour se présenter à sa nouvelle monture. L'étalon n'était pour rien dans ses malheurs, et il ne devait pas, parce qu'il haïssait Nicci, se laissait aller à malmener un si bel animal. Sans demander à la Sœur de l'Obscurité comment il s'appelait, il le laissa renifler sa main, puis lui flatta de nouveau l'encolure et lui tapota l'épaule. Une façon silencieuse de faire connaissance qui donnait en général de bons résultats.

Mais l'étalon noir racla nerveusement le sol avec ses sabots avant. À l'évidence, il n'était pas ravi de rencontrer Richard.

Pour l'instant, choisir le chemin n'était pas difficile, puisqu'il n'y

avait qu'une piste, celle qui descendait du flanc de la montagne, s'éloignant inexorablement de la cabane et de Kahlan. Pour ne pas être obligé de voir Nicci, Richard avança en tête.

Quand on prenait possession d'un cheval, il ne fallait surtout pas lui faire une mauvaise impression. Sinon, pour rectifier les choses, des jours d'efforts devenaient nécessaires. Tenant sa monture par la bride, Richard lui laissa assez de mou pour qu'elle ne trouve pas désagréable de suivre un inconnu. Concentré sur le dressage de l'étalon, il cessa un moment de broyer du noir. Quand il sentit que le cheval se détendait, il monta en selle, prit la meilleure assiette possible et ne fit rien qui aurait pu être interprété comme une tentative de domination. Entre un homme et sa monture, le mot-clé était « coopération », tout bon cavalier le savait.

Le chemin étant trop étroit pour chevaucher de front, la jument de Nicci, mal à l'aise de devoir suivre l'étalon, hennissait de mécontentement. Une petite victoire pour Richard, qui venait déjà de bouleverser l'ordre des choses…

Consciente que son prisonnier était furieux, la Sœur de l'Obscurité ne tenta pas d'engager la conversation. Il venait avec elle, certes, mais pas de bon cœur, et il ferait tout pour qu'elle ne l'oublie pas.

Au crépuscule, Richard mit pied à terre près d'un ruisseau où les chevaux pourraient boire, puis il déharnacha son cheval et jeta sa selle et son sac sur le sol. Nicci accepta sans broncher sa décision de camper à cet endroit. Sautant à terre, elle prit la couverture roulée accrochée derrière sa selle, la déroula et s'assit en tailleur. L'air maussade, elle sortit de sa sacoche une saucisse et un morceau de biscuit très dur qu'elle ramollit avec un peu d'eau. Après avoir avalé sa première bouchée, elle tendit la saucisse à Richard, qui fit mine de n'avoir rien vu. Supposant qu'il n'avait pas faim, la Sœur de l'Obscurité continua son repas en silence.

Quand elle eut terminé, elle alla se laver les mains au ruisseau, puis disparut pendant quelques minutes derrière d'épaisses broussailles. Une fois de retour, elle s'enroula dans sa couverture, tourna le dos à son prisonnier et s'endormit comme une masse.

Richard resta assis sur le sol froid, les bras croisés et le dos appuyé contre sa selle. Toute la nuit, il ne ferma pas l'œil et regarda Nicci dormir à la lumière de la lune filtrée par l'épaisse couverture nuageuse. Un seul sujet l'occupa jusqu'au lever du soleil : comment neutraliser le plan de cette femme !

En matière de magie, il n'était plus un débutant, et il avait non seulement senti, mais parfois contrôlé et déchaîné l'énorme pouvoir que lui conférait son don. Dans des situations très dangereuses où la magie menait le bal, il avait triomphé contre tous les pronostics,

souvent sans savoir exactement ce qu'il faisait. Et Zedd lui-même n'en avait pas cru ses oreilles, à certaines occasions.

La colère et le besoin étaient les deux focales de son pouvoir. Aujourd'hui, il ne manquait ni de l'une ni de l'autre. Mais comment s'y prendre, à supposer qu'il recoure à son don ? Pour s'opposer à Nicci, il devait d'abord savoir comment elle avait procédé. La vie de Kahlan étant en jeu, il n'avait pas le droit à l'erreur. Cela dit, il ne doutait pas de trouver une solution, mais il lui faudrait du temps. Pour conserver sa santé mentale, il devrait se résigner à danser avec Nicci un long ballet cruel et subtil.

À l'aube, sans dire un mot à la Sœur de l'Obscurité, il se chargea de seller les chevaux. En buvant un peu d'eau, Nicci le regarda vérifier que les sangles étaient bien serrées et ne pinçaient pas la peau des bêtes. Quand elle se fut désaltérée, elle sortit un morceau de pain de sa sacoche de selle et lui demanda s'il en voulait.

Richard ne répondit pas.

Après une nuit blanche, avec un temps glacial, il aurait dû être épuisé, mais la colère le tenait éveillé.

Sous un ciel plombé, ils repartirent, s'enfoncèrent dans une forêt qui semblait ne pas avoir de fin, et se montrèrent assez raisonnables pour ne pas trop pousser les chevaux.

Vers le soir, la neige commença à tomber. Doucement au début, puis de plus en plus fort, au point que le sol et les arbres en furent bientôt couverts. Comme si un rideau blanc venait de tomber sur le monde, la visibilité diminua, et les deux cavaliers durent fréquemment s'essuyer le front et les yeux d'un revers de la main.

Pour la première fois depuis qu'il voyageait avec Nicci, Richard se sentit un peu moins angoissé.

En haute montagne, le lendemain, Kahlan et Cara se réveilleraient pour découvrir un tapis de neige de plusieurs pieds d'épaisseur. Jugeant trop dangereux de partir sur-le-champ, elles décideraient d'attendre, convaincues – à tort – que cette première neige ne tiendrait pas. Guettant une amélioration qui n'arriverait jamais – à ces altitudes, les choses ne se passaient pas comme ça –, elles seraient surprises par la tempête qui ne tarderait pas à arriver. Là encore, elles hésiteraient à se lancer dans les cols, et se résigneraient à attendre un peu plus. À ce rythme, elles seraient coincées dans la prairie jusqu'au printemps, comme prévu. Et quand il aurait réglé le problème Nicci, Richard retournerait chez lui pour y retrouver sa femme et sa meilleure amie.

La veille, il avait laissé la Sœur de l'Obscurité dormir dehors – une vengeance idiote. Avec la neige, ce petit jeu devenait trop dangereux, surtout en pensant à ce qui arriverait à Kahlan si Nicci mourait de froid.

Dès qu'il aperçut un pin-compagnon, Richard fit quitter la piste à son étalon. En slalomant entre les arbres, il dut épousseter la neige qui tombait des branches des arbres et s'écrasait sur ses épaules ou sa tête.

Nicci regarda autour d'elle, surprise, mais elle n'émit pas d'objection. Mettant pied à terre, elle regarda son prisonnier inspecter l'arbre, écarter une branche puis lui faire signer d'approcher. Docile, elle obéit et eut un sourire enfantin en découvrant l'abri douillet où ils passeraient la nuit.

Richard ne rendit pas son sourire à la Sœur de l'Obscurité. Entrant dans le refuge naturel, il creusa le sol pour aménager une petite fosse à feu. Quand ce fut fait, il déposa au fond des brindilles et les recouvrit de petit bois.

Dès que les flammes fournirent assez de lumière, Nicci fit du regard le tour de leur abri et ne cacha pas son émerveillement. Sous ses longues branches qui tombaient jusqu'au sol, le pin-compagnon, dont la base du tronc était dépourvue de rameaux, offrait aux voyageurs un espace conique très comparable à celui dont on disposait sous une tente. Avec un bon feu, l'atmosphère devenait vite aussi agréable que celle d'une cabane bien isolée et chauffée.

Nicci passa les mains sur les flammes avec un sourire satisfait. Elle ne se rengorgeait pas que son esclave lui ait trouvé un coin où dormir et qu'il ait fait du feu, mais ça lui était visiblement agréable.

On eût dit qu'elle retrouvait la paix après avoir traversé une terrible épreuve. Désormais, semblait-il, elle n'espérait plus rien, mais se contentait sincèrement de ce qu'elle avait.

Richard n'avait plus mangé depuis la veille. Décidant qu'il avait assez manifesté sa désapprobation, il fit fondre de la neige dans une casserole et prépara un plat de riz et de haricots. Se laisser mourir de faim ne l'aiderait pas, et ça n'apporterait rien à Kahlan.

Quand le repas fut cuit, il coupa une tranche de sa miche de pain, déposa dessus du riz et des haricots et tendit le tout à Nicci. Comme si elle ne se formalisait pas qu'il ne lui adresse toujours pas la parole, elle le remercia chaleureusement.

En échange, elle offrit à Richard une tranche de viande séchée. En la regardant tenir délicatement la nourriture entre ses doigts fins, il crut voir Cara ou Kahlan en train de nourrir un tamia.

Toujours sans un mot, il saisit le morceau de viande et le mordit avec une violence très symbolique.

Désireux de ne pas croiser le regard de Nicci, il mangea son pain, son riz et ses haricots en contemplant les flammes. À part le crépitement du feu, on n'entendait pas un bruit, sauf quand un amas de neige trop lourd pour une branche en glissait et s'écrasait sur le sol. L'hiver, un silence surnaturel régnait souvent dans la forêt…

Quand il eut mangé, la fatigue rattrapa enfin Richard. Après avoir

réalimenté le feu, il déroula sa couverture, la posa le plus loin possible de Nicci, s'étendit, pensa quelques instants à Kahlan, en sécurité dans la cabane, et s'endormit comme un enfant.

Au matin, ils se réveillèrent très tôt et repartirent après un rapide petit déjeuner. Dès qu'ils furent en selle, Nicci talonna sa jument et dépassa l'étalon noir. À l'évidence, elle était résolue à chevaucher en tête.

Un crachin glacial avait remplacé la neige, déjà transformée en boue grisâtre. Les basses terres n'étaient pas encore prêtes à rendre les armes contre l'hiver. En altitude, où était Kahlan, la mauvaise saison avait déjà remporté la victoire…

Alors qu'ils descendaient une piste étroite, à flanc de montagne, Richard tenta de s'intéresser au paysage pour oublier un peu sa triste situation. Cependant, il ne put s'empêcher de jeter de temps en temps un coup d'œil à Nicci. Avec le froid, elle avait passé un épais manteau sur sa robe noire. Dans cette tenue, avec son dos bien droit et sa crinière blonde, elle conservait son allure de souveraine. Dans ses vêtements de forestier d'une propreté douteuse – et sans avoir pris la peine de se raser –, Richard songea qu'il devait ressembler à un vagabond.

La jument grise de Nicci, avec sa crinière de la même couleur et sa queue blanche, était le plus beau cheval qu'il ait jamais vu. Pourtant, il détestait cette bête. Simplement parce qu'elle appartenait à la Sœur de l'Obscurité.

L'après-midi, ils atteignirent une intersection où une seconde piste conduisait vers le sud. Sans hésiter, Nicci continua en direction de l'est. Avant la fin de la journée, ils rencontreraient quelques autres chemins forestiers très rarement empruntés par des chasseurs ou des trappeurs. Dans ces montagnes, la terre était inexploitable. Même si on abattait les arbres, le sol rocheux se montrait rétif à toute utilisation. Plus près de Hartland, quelques prairies pouvaient subvenir aux besoins de petits troupeaux de moutons.

Richard tenta de graver le paysage dans sa mémoire. Depuis toujours, il aimait ces forêts, et nul ne pouvait dire quand il les reverrait. Certain que Nicci finirait par le lui révéler, il ne s'était pas abaissé à lui demander où ils allaient. Étant donné le peu de choix qui s'offrait à eux, qu'elle ait opté pour l'est ne signifiait pas grand-chose, jusque-là…

En chevauchant, Richard repensa à son épée et à la manière dont il l'avait offerte à Kahlan. Sur le coup, cela lui avait paru la meilleure chose à faire. Il détestait avoir été si théâtral, mais c'était tout ce qu'il avait à sa disposition pour protéger sa femme à distance. Si tout se passait bien, elle n'aurait jamais besoin de dégainer la lame. Sinon, il l'avait investie d'une bonne mesure de sa propre colère…

Un couteau pendait à sa ceinture. Pourtant, sans l'Épée de Vérité, il se sentait comme nu. Bien qu'il la détestât à cause des pulsions obscures qu'elle faisait jaillir en lui, son arme lui manquait. En la lui remettant, Zedd avait dit qu'elle n'était qu'un outil. Des propos qu'il se remémorait souvent, pour relativiser les choses.

En fait, il y avait plus que cela. L'épée était un miroir où se reflétait l'âme de son propriétaire. Capable de détruire tout ennemi qui se dressait devant le Sourcier, elle n'aurait pas pu égratigner quelqu'un qu'il tenait pour un ami. Tout le paradoxe de sa magie était là. Le Sourcier définissait le bien et le mal, et seul ce qu'il *croyait* importait.

Richard était un authentique Sourcier de Vérité, légitime héritier de l'arme créée trois mille ans plus tôt par des sorciers. L'épée aurait dû être à son ceinturon, car il avait pour mission de la protéger.

Mais ces derniers temps, il ne se sortait plus très bien de ses missions…

En fin d'après-midi, Nicci quitta la piste qu'ils suivaient et s'engagea sur une autre, qui menait au sud-est. Richard connaissait bien ce chemin. Le lendemain, ils traverseraient un village, puis la piste deviendrait une route étroite mais beaucoup plus praticable. Puisqu'elle avait choisi cet embranchement, Nicci devait également le savoir.

Au crépuscule, ils longèrent les berges d'un grand lac. Quelques mouettes volaient paresseusement au-dessus des eaux martelées par la pluie. Dans cette région, ces oiseaux n'abondaient pas, mais il arrivait qu'on en rencontre. Dans l'Ancien Monde, il avait vu beaucoup d'oiseaux marins. Et l'océan l'avait fasciné…

Sur la berge opposée, Richard distingua deux pêcheurs penchés sur leurs lignes. De ce côté du lac, les gens d'un petit hameau venaient souvent tenter leur chance avec les truites. À force, ils avaient ouvert dans la forêt un chemin dont ils se confiaient le secret de génération en génération.

Les pêcheurs, assis sur un gros rocher plat, saluèrent les deux voyageurs à grand renfort de gesticulations. Dans le coin, apercevoir des inconnus n'était pas fréquent. De loin, les hommes avaient dû prendre Richard et Nicci pour des trappeurs.

La Sœur de l'Obscurité leur adressa de grands signes de la main, comme si elle entendait leur souhaiter que ça morde bien, aujourd'hui…

Très vite, ils négocièrent une courbe abrupte et n'aperçurent plus les villageois. Un peu plus tard, ils s'éloignèrent du lac, s'enfoncèrent de nouveau dans la forêt et descendirent une piste en pente douce.

Pour se protéger de la pluie, Nicci avait relevé la capuche de son manteau. Avec la nuit qui tombait, les deux cavaliers ressemblaient de

plus en plus à des fantômes.

Toujours déterminé à ce qu'il n'arrive rien à Kahlan, Richard décida qu'il ne pouvait plus se murer dans un mutisme stérile.

— Quand nous rencontrerons des gens, demanda-t-il, que devrai-je leur dire ? Tu n'aimerais pas que je te présente comme une Sœur de l'Obscurité qui enlève des innocents, je suppose ? Mais tu veux peut-être que je fasse semblant d'être muet ?

— Si quelqu'un t'interroge, réponds que tu es mon mari. J'attends de toi que tu joues cette comédie chaque fois que ce sera nécessaire. À partir de maintenant, nous sommes mari et femme.

Richard serra les poings sur les rênes de sa monture.

— J'ai déjà une épouse, et ce n'est pas toi. Ne compte pas sur moi pour mentir à ce sujet !

Nicci ne réagit pas à cette explosion de colère. Très sereine, elle jeta un coup d'œil au ciel.

En plaine, il faisait encore trop chaud pour qu'il neige. En altitude, ce devait être très différent, et Kahlan, qu'elle le veuille ou non, serait obligée de passer l'hiver au chaud et en sécurité.

— Tu crois pouvoir trouver un autre pin-compagnon ? demanda Nicci. J'aimerais beaucoup dormir de nouveau au sec.

Par les trouées, entre les arbres, Richard étudia les collines qui s'étendaient devant eux.

— Oui, je crois que j'en dénicherai un.

— Parfait. D'autant plus que nous allons avoir une petite conversation, ce soir…

Chapitre 25

Quand Richard eut mis pied à terre près d'un des curieux arbres qu'il appelait des « pins-compagnons », Nicci prit les rênes de l'étalon et alla l'attacher avec la jument à un aulne aux branches lestées de chatons. Affamées, les deux montures se jetèrent sur le peu d'herbe humide qu'elles trouvèrent autour d'elles. En les regardant se nourrir, Nicci sentit peser sur sa nuque le regard agressif de son prisonnier.

Sans dire un mot, il s'éloigna pour aller collecter du petit bois au pied de plusieurs arbres. Du coin de l'œil, la Sœur de l'Obscurité le surveilla tandis qu'il s'acquittait de cette corvée. Il était exactement comme dans son souvenir, mais avec quelque chose de plus. Toujours aussi imposant sur le plan physique, il avait encore gagné en autorité et en aura. Au Palais des Prophètes, il lui était arrivé de penser à lui comme à un « garçon ». Aujourd'hui, même si elle utilisait parfois ce mot, ça ne lui serait pas venu à l'esprit.

Désormais, il évoquait un bel étalon piégé dans un enclos qu'il aurait construit lui-même. Nicci se tenait à distance, le laissant ruer tout son soûl. Le provoquer ne lui aurait rien apporté. Et retourner le couteau dans la plaie, au sujet des récents événements, était la dernière chose qu'elle voulait.

Qu'il soit furieux n'avait rien d'étonnant. En un clin d'œil, Nicci avait mesuré la profondeur des sentiments – réciproques, qui plus est – qui le liaient à Kahlan. Et cet amour le garderait prisonnier jusqu'à la fin de ses jours.

Malgré toute sa compassion pour Richard, la Sœur de l'Obscurité avait conscience d'être la personne la moins qualifiée pour le réconforter. La blessure qu'il portait serait longue à guérir. Ensuite, il faudrait peut-être l'enfermer dans un nouvel enclos…

Tôt ou tard, il se résignerait à n'être plus jamais libre. Ce jour-là, il commencerait à voir la beauté et la véracité de tout ce qu'elle avait l'intention de lui montrer. Peu à peu, il admettrait qu'il avait tort, et que Nicci disait la vérité.

C'était inévitable…

Nicci s'assit sur un gros bloc de granit sans doute arraché par les intempéries à la saillie rocheuse qui émergeait des broussailles juste derrière elle. Au fil du temps, la pierre dont on distinguait encore les arêtes irrégulières, du côté de la cassure, avait été éloignée par les forces de la nature de la saillie avec laquelle elle ne faisait qu'une, des siècles plus tôt…

Le dos bien droit, une attitude inculquée par sa mère, Nicci regarda Richard desseller les chevaux. Quand ce fut fait, il leur donna une ration d'avoine – dans un sac conçu pour être accroché à leur tête – et alla ramasser des pierres entre les arbres. Au début, la Sœur de l'Obscurité ne comprit pas ce qu'il faisait. Puis elle se souvint de la veille, et devina qu'il entendait entourer de cailloux sa petite fosse à feu.

De fait, il entra sous le pin-compagnon, et y resta un long moment. Nicci lui aurait volontiers proposé d'embraser le feu avec son pouvoir, s'il lui en était resté assez pour ça. Hélas, son Han ne réussirait pas à produire une étincelle.

Mais au fond, Richard n'avait pas besoin d'elle. La veille, il s'en était admirablement bien tiré. N'ayant jamais été une femme des bois, elle décida de le laisser se débrouiller et passa le temps en vérifiant la sangle ventrale de sa jument. La pluie avait enfin cessé, laissant une sorte de rosée sur son front et ses joues.

Au moment où elle relevait les yeux de la sangle, un crépitement apprit à Nicci que Richard en avait terminé. Un bruit de métal posé sur de la pierre lui indiqua qu'il avait mis de l'eau à chauffer.

Quelques secondes plus tard, il sortit du refuge et alla s'occuper des chevaux. Retirant les mangeoires portatives, il alla faire boire l'étalon et la jument à une petite mare, non loin de là. Puis il les bouchonna consciencieusement.

Même dans sa tenue noire de forestier, et alors qu'il jouait les garçons d'écurie, il avait l'allure d'un roi. À la place de l'étalon et de la jument, la Sœur de l'Obscurité aurait été ravie que des mains si fortes et pourtant délicates lui prodiguent des soins.

— Tu as dit que nous devions parler, lâcha-t-il tandis qu'il étrillait la croupe de la jument. Je suppose que c'est pour me communiquer les conditions de ma captivité. Comme tous les geôliers, tu dois aimer les règlements…

Un ton un rien provocateur, pour tester ses réactions, comprit Nicci. Décidant qu'il avait assez boudé, il passait à des manœuvres plus subtiles.

— Richard, dit-elle d'un ton très doux, ne suppose pas que ce qui t'est déjà arrivé va recommencer. L'histoire ne se répète pas, tu le sais bien. Ce sera très différent des deux fois précédentes.

Cette réponse parut surprendre l'ancien maître de l'empire d'haran. Afin de garder une contenance, il prit un peu plus de temps que nécessaire pour ranger l'étrille dans une sacoche de selle.

« Les deux fois précédentes… » Il ne pouvait pas se méprendre sur ce qu'elle voulait dire. Mais rien, sur son visage, ne trahit ses pensées tandis qu'il soulevait une jambe de l'étalon pour nettoyer le sabot.

— Je ne vois pas de quoi tu parles…

Une vieille tactique : prêcher le faux pour savoir le vrai. Ne désirant pas livrer à Nicci des informations précieuses, il l'incitait à parler afin de découvrir ce qu'elle savait vraiment. Au passage, il espérait sans doute apprendre comment elle entendait éviter les erreurs commises par ses autres « geôliers ». Tout guerrier aurait agi ainsi.

Pour le moment, il n'était pas prêt à comprendre, et encore moins à accepter, que cette captivité-là n'aurait aucun rapport avec les précédentes.

Quand il eut fait le tour de l'étalon, et nettoyé tous ses sabots, Nicci se leva et avança sur la pointe des pieds. Lorsque Richard se retourna, ils étaient assez près l'un de l'autre pour qu'elle sente son souffle sur ses joues.

Il foudroya Nicci du regard – une réaction qui impressionna moins la Sœur de l'Obscurité qu'au temps du Palais des Prophètes. Au lieu de reculer, comme jadis, elle plongea les yeux dans ceux de Richard, émerveillée à l'idée qu'elle le tenait enfin. Réussir à mettre la lune et les étoiles en bouteille ne l'aurait pas plus étonnée que cet exploit-là.

— Tu es prisonnier, dit-elle, et il est normal que ça te déplaise. Je ne m'attendais pas à ce que tu sois ravi. Mais c'est différent de tes deux autres expériences. (Elle lança une main et la referma sur la gorge de Richard. Il tressaillit de surprise, mais sentit que ce n'était pas un geste menaçant.) Tu avais un collier autour du cou, en ces occasions.

— Tu étais au Palais des Prophètes quand on m'y retenait, dit Richard. Mais l'autre fois…

Nicci le sentit déglutir péniblement et lui lâcha la gorge.

— Contrairement aux Sœurs de la Lumière, je n'utiliserai pas un collier pour te contrôler, te faire souffrir et te forcer à participer à des épreuves ridicules. Mon objectif n'a rien à voir avec ça.

» Tu te souviens du jour de ton arrivée au palais ? Et du petit discours que tu as prononcé ?

— Pas mot pour mot, non…

Là encore, il se montrait prudent, pour ne livrer aucune information.

— Moi, je n'en ai pas oublié un seul. C'était la première fois que je te voyais, et cet instant est resté gravé dans ma mémoire.

Richard ne dit rien, mais à son regard, Nicci devina qu'il réfléchissait intensément.

— Tu étais fou de rage, un peu comme maintenant… Et tu brandissais une tige de cuir rouge pendue à ton cou. Tu te rappelles ?

— Vaguement…, mentit Richard. Beaucoup de choses sont arrivées, depuis… Pour être franc, ça m'est un peu sorti de la tête.

— Tu as dit que ce n'était pas la première fois qu'on t'imposait un

collier. Ta geôlière, as-tu précisé, utilisait la souffrance pour te dresser.

— Peut-être, mais où veux-tu en venir ?

Nicci sonda les yeux gris qui ne manquaient pas le plus infime de ses mouvements. Richard analysait chaque parole qu'elle prononçait, et il tentait de déterminer quel avantage il pourrait tirer de la situation. Comme un cheval prisonnier dans un enclos, il évaluait la hauteur de la clôture, se demandant s'il pourrait sauter aussi haut.

C'était impossible, il le comprendrait vite…

— J'ai toujours été intriguée par ta première captivité. Il y a quelques mois, nous avons piégé une femme en uniforme de cuir rouge. Une Mord-Sith, je veux dire… (Richard pâlit presque imperceptiblement.) Elle cherchait le seigneur Rahl pour le protéger. Imagine que je l'ai convaincue de me raconter tout ce qu'elle savait sur toi !

— Je n'ai pas grandi en D'Hara, donc ta Mord-Sith n'a pas pu te révéler grand-chose.

Une sonde subtile, histoire d'en découvrir plus… Mais derrière son assurance de façade, Richard paniquait, c'était évident pour la Sœur de l'Obscurité.

Elle sortit l'Agiel qu'elle avait prélevé sur le cadavre de la prisonnière et le jeta aux pieds de son prisonnier.

— Tu te trompes, mon garçon, elle avait beaucoup à me dire ! (Nicci eut un petit sourire – pas pour provoquer sa proie, mais en hommage à la mémoire d'une femme courageuse.) Elle connaissait Denna, et elle était au Palais du Peuple pendant que tu apprenais à devenir le chiot de ta maîtresse.

Richard baissa les yeux, s'agenouilla pour ramasser l'Agiel, se redressa et essuya l'étrange arme sur son pantalon comme s'il s'agissait d'un objet de valeur.

— Une Mord-Sith ne parle pas sous la torture, dit-il. (Il croisa de nouveau le regard de Nicci.) Ces femmes sont dressées dès l'enfance pour devenir des tortionnaires. Elle t'a roulée dans la farine, voilà tout ! Quelques mensonges intelligents, pour te désorienter. Plutôt que de trahir le seigneur Rahl, les « femmes en rouge », comme tu dis, préfèrent mourir.

Du bout d'un index, Nicci écarta délicatement une mèche blonde de sa joue.

— Tu me sous-estimes, Richard. Cette femme était très brave, et j'avais beaucoup de peine pour elle. Mais il me fallait des informations, et je les ai obtenues…

Richard s'empourpra de colère.

Nicci eut une moue désabusée. Ce n'était pas l'effet qu'elle recherchait. Alors qu'elle lui disait la vérité, il embrouillait tout avec

ses fausses suppositions…

Mais cela ne dura pas. Dans ses yeux, la Sœur de l'Obscurité vit qu'il se rendait peu à peu à la raison. Soudain, sa rage disparut, remplacée par une terrible tristesse. Sans doute parce qu'il pensait au sort affreux de la Mord-Sith.

Exactement la réaction que Nicci attendait de lui.

— Si j'ai bien compris, Denna était une experte de la torture.

— Je n'ai que faire de ta compassion !

— Pourtant, je suis touchée par ce que t'a infligé Denna. Tu as souffert pour rien. Personne n'en a tiré de bénéfice. De plus, tu n'avais rien à avouer ! L'inutilité de ce calvaire le rend encore plus terrifiant. Et tu l'as enduré jusqu'au bout…

Nicci désigna l'Agiel, dans la main de Richard.

— Sa propriétaire n'a pas dû subir ce genre d'épreuve. Je veux que tu le saches.

Richard pinça les lèvres et détourna le regard, sondant les ténèbres qui s'épaississaient.

— Tu as tué Denna, mais avant, elle t'a infligé d'indicibles tourments.

— Possible, mais je l'ai tuée quand même !

Une menace très explicite – et parfaitement hors de propos.

— Ensuite, tu as menacé les Sœurs de la Lumière parce qu'elles aussi voulaient te mettre un collier. Tu leur as dit qu'elles n'arrivaient pas à la cheville de Denna en matière de cruauté, et qu'elles pensaient te tenir en laisse, mais découvriraient bientôt qu'elles serraient la foudre dans leur poing. Ne va pas imaginer un instant que je n'ai pas compris tes sentiments, ni admiré ta détermination.

Du bout d'un index, Nicci tapota la poitrine de Richard.

— Mais cette fois, le collier est autour de ton cœur, et c'est Kahlan qui mourra si tu commets une erreur.

Le Sourcier serra convulsivement les poings.

— Kahlan préférerait disparaître que me savoir en esclavage à cause d'elle. Elle m'a imploré de préférer ma liberté à sa vie. Un jour, je jugerai peut-être le moment venu d'accéder à sa requête.

Nicci ne broncha pas sous cet assaut verbal. Tant de gens l'avaient menacée par le passé.

— Le choix te revient, Richard. Et ne te méprends pas en supposant que ça me tracasse le moins du monde.

Combien de fois Jagang avait-il proféré devant elle de terribles menaces, souvent en lui serrant la gorge, et après l'avoir rouée de coups ? Dans ce registre, Kadar Kardeef avait largement été l'égal de son maître. Depuis le jour, dans son enfance, où un homme l'avait attirée dans une ruelle pour la détrousser, elle avait perdu le compte des moments où elle aurait juré être à un souffle de la mort.

Mais quitter ce monde n'était rien comparé à ce qui l'attendait après…

— Richard, dans mes rêves, le Gardien m'a promis une éternité de souffrance. Tel est mon destin. Alors, n'espère pas m'effrayer avec tes ridicules menaces. Des hommes bien plus méchants que toi ont juré de me tourmenter. Depuis longtemps, j'ai accepté mon sort, et cessé de m'en soucier.

Vidée de tout sentiment, Nicci laissa retomber les bras le long de son corps. Penser à l'empereur et au Gardien venait de lui rappeler que la vie n'avait aucun sens. Mais ce qu'elle avait vu dans les yeux de Richard lui avait redonné un peu d'espoir, et elle devait découvrir ce que c'était.

— Que veux-tu de moi ? demanda le Sourcier déchu.

Nicci revint au présent.

— Je te l'ai déjà dit. Désormais, tu joueras le rôle de mon mari. Si tu veux que Kahlan vive, il faudra t'y résoudre. Je ne t'ai menti à aucun moment. Accompagne-moi, exécute les ordres simples que je te donne, et la Mère Inquisitrice aura une très longue vie. Peut-être pas heureuse, puisqu'elle t'aime, mais je n'y peux rien…

— Combien de temps crois-tu pouvoir me retenir, Nicci ? (Richard passa nerveusement une main dans ses cheveux mouillés.) Quoi que tu veuilles, tu ne l'obtiendras pas. Quand te lasseras-tu de ce jeu idiot ?

Surprise, la Sœur de l'Obscurité dévisagea son prisonnier. Était-il naïf ou ignorant ? Les deux, peut-être…

— Mon cher garçon, je suis venue au monde il y a cent quatre-vingt-un ans, et tu le sais très bien. Tu penses que ce n'est pas assez pour apprendre à attendre ? Nous semblons avoir le même âge, et c'est la vérité, sur certains points, mais j'ai vécu presque sept fois plus longtemps que toi. Tu crois pouvoir me battre au jeu de la patience ? Me prends-tu pour une jeune femme facile à berner ?

— Nicci, je…, commença Richard, nettement moins agressif.

— N'envisage pas de m'amadouer en faisant ami-ami ou en me séduisant. Je ne suis pas Denna, et encore moins Verna, Warren ou cette petite dinde de Pasha. Sache que l'amitié ne m'intéresse pas.

Richard se tourna aux trois quarts et tapota le dos de l'étalon pour le calmer. Énervé par l'odeur de la fumée qui s'échappait du pin-compagnon, le cheval raclait le sol en hennissant tout bas, et ce n'était jamais bon signe.

— Dis-moi ce que tu as fait à cette pauvre femme pour qu'elle te parle de Denna.

— Rien. La Mord-Sith m'a tout dit parce que je lui ai accordé une faveur.

Richard sursauta et se tourna de nouveau vers Nicci.

— Une faveur, à une Mord-Sith ? Laquelle ?

— Lui couper la gorge.

L'ancien maître de l'empire d'haran baissa la tête, accablé de chagrin à l'idée qu'une inconnue était morte à cause de lui. D'instinct, il pressa contre son cœur l'Agiel de la Mord-Sith.

— Tu ignores son nom, bien entendu ?

Nicci jubila intérieurement. Richard était pétri de compassion, même pour des gens qu'il ne connaissait pas. Cela faisait de lui l'homme qu'il était, mais ça l'enchaînait. Cette bonté naturelle l'amènerait tôt ou tard à comprendre pour quoi elle luttait, et il se rallierait à la juste cause de l'Ordre Impérial.

— Tu te trompes. Elle s'appelait Hania.

— Hania… Je ne l'ai jamais rencontrée…

Nicci tendit un index et releva le menton du Sourcier.

— Richard, sache que je ne l'ai pas torturée. Quand je l'ai découverte, on l'avait atrocement charcutée, et j'ai tué le coupable. Hania était perdue. Je lui ai offert une mort rapide, si elle consentait à me parler de toi. Pas à te trahir au bénéfice de l'Ordre, ne te méprends pas ! Je l'ai interrogée sur ta première captivité pour mieux comprendre ce que tu as dit, le jour de ton arrivée au Palais des Prophètes.

Richard ne parut pas soulagé. Une déception pour sa geôlière.

— Pour l'achever, tu as attendu qu'elle t'ait dit tout ce que tu voulais entendre. C'était une forme de torture.

Au souvenir de cet acte sanglant, Nicci détourna la tête pour ne pas montrer la vague mélancolie qui lui étreignait le cœur. Depuis très longtemps, les drames ne lui retournaient plus les entrailles, comme dans sa jeunesse…

Tant de gens avaient besoin qu'on les soulage de leur fardeau. Les vieillards, les malades, les enfants affamés, les miséreux, les réprouvés et les désespérés… Hania n'était qu'une victime de plus qu'elle avait arrachée aux griffes du malheur. Tout était pour le mieux.

Nicci s'était détournée du Créateur et avait voué son âme au Gardien du royaume des morts. Il le fallait, pour expier son manque de véritable compassion. Bizarrement, sa conversion lui permettait désormais de venir plus facilement au secours des déshérités. Elle avait changé de route, mais la destination finale restait la même…

— Tu vois les choses comme ça, Richard, dit-elle enfin, et c'est ton droit. Mon point de vue est différent, et Hania le partageait. Avant que je l'égorge, elle m'a remerciée…

— Et pourquoi voulais-tu qu'elle te parle de Denna et de moi ?

— N'est-ce pas évident ?

— Tu ne pourrais pas commettre les mêmes erreurs que Denna, Nicci. Tu n'es pas une femme de sa trempe !

La Sœur de l'Obscurité fut soudain rattrapée par la fatigue.

La première nuit, alors qu'elle faisait semblant de dormir, elle avait senti le regard de Richard peser sur sa nuque. Consciente de sa souffrance, elle avait pleuré en imaginant combien il devait la haïr. Comme il était dur d'accepter de faire le bien dans un monde si mauvais !

— Un jour, Richard, tu consentiras peut-être à m'expliquer en quoi nous sommes différentes…

Nicci était épuisée. La nuit précédente, alors que Richard s'était autorisé du repos, elle n'avait pas dormi non plus, le regardant respirer régulièrement tout en sentant sa propre connexion avec la magie de la Mère Inquisitrice. Ce lien la rapprochait beaucoup de Kahlan…

Mais pourquoi s'en inquiéter ? Tout était pour le mieux dans le pire des mondes…

— Si nous nous mettions à l'abri, Richard ? Je meurs de froid et de faim. Ensuite, il faudra nous reposer. Mais avant de dormir, nous avons des choses à nous dire.

Elle ne pourrait pas lui mentir, et elle le savait. Bien entendu, elle ne lui dirait pas tout, mais ce qu'elle lui révélerait devait être la stricte vérité. Le contraire aurait été bien trop périlleux.

Le ballet mortel venait de commencer.

Chapitre 26

Richard coupa en morceaux la saucisse que Nicci venait de sortir de sa sacoche de selle et la jeta dans le riz qui mijotait sur le feu. Tout ce que lui avait dit la Sœur de l'Obscurité repassait en boucle dans son esprit, et il tentait de mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Que devait-il croire ? Séparer le bon grain de l'ivraie semblait difficile, d'autant plus qu'il redoutait que tout soit exact. Pourquoi Nicci lui aurait-elle menti, en tout cas sur les sujets qu'ils avaient évoqués jusqu'à présent ? Elle paraissait bien moins hostile qu'il l'aurait cru. En fait, elle semblait surtout mélancolique, comme si le souvenir de la mort d'Hania la hantait – à moins que ce fût ce qu'elle avait fait à Kahlan et à l'homme qu'elle aimait.

Mais comment imaginer qu'une Sœur de l'Obscurité puisse avoir des tourments de conscience ? Il s'agissait sans doute d'une tactique subtile censée faciliter la réalisation de son plan tordu.

— Nous devons parler, paraît-il, dit Richard en remuant le riz avec un petit bout de bois dont il avait retiré l'écorce. J'en conclus que tu as des ordres à me donner.

Nicci battit des paupières, comme s'il l'arrachait à de profondes pensées. Avec sa robe noire et son maintien royal, elle n'était vraiment pas à sa place sous un pin-compagnon ! Il ne l'avait jamais imaginée en femme des bois, et surtout pas assise à même le sol, comme ce soir.

La robe de sa geôlière le faisait penser sans cesse à Kahlan. Parce que ce vêtement était l'exact opposé de celui de son épouse, bien entendu, mais aussi parce qu'il symbolisait d'une étrange façon le lien magique mortel qui unissait les deux femmes.

— Des ordres ? répéta Nicci. (Elle croisa les mains sur ses genoux et soutint le regard de Richard.) De fait, j'ai bien quelques requêtes à formuler, et il me siérait que tu les prennes au sérieux. Pour commencer, tu ne devras pas utiliser ton don. En aucun cas, et pour aucune raison ! Est-ce assez clair ? Comme la magie ne t'enthousiasme pas, si mes souvenirs sont exacts, y renoncer ne te brisera sûrement pas le cœur. Surtout si tu sais qu'une personne que tu aimes perdrait la vie en cas de transgression. Tu me suis toujours, mon garçon ?

Si menaçantes que fussent les paroles de Nicci, elles n'étaient rien comparées à la lueur qui brillait dans son regard. Richard acquiesça, certain qu'elle ne bluffait pas. Mais à quoi venait-il de s'engager, exactement ? Pour le moment, il n'aurait su le dire…

Il remplit un grand bol de riz à la saucisse et le tendit à Nicci en

même temps qu'une cuiller. Alors qu'elle le remerciait d'un sourire, il posa la casserole devant lui, prit une grande cuillerée de riz et souffla dessus pour la refroidir – sans cesser de surveiller la Sœur de l'Obscurité du coin de l'œil.

En plus de sa beauté, le visage de Nicci était très expressif. Passant en un éclair de la mélancolie à la colère froide, il laissait rarement de doute sur ce qu'elle éprouvait. Son regard, en revanche – une curieuse dichotomie –, restait presque toujours glacial et détaché. En un sens, c'était ce qu'il y avait de plus inquiétant chez elle. L'armure impénétrable qui préservait son âme de toute intrusion.

Quand elle était contente ou reconnaissante, cela se voyait aussi. Et sa satisfaction, à ces moments-là, était sincère. De leurs rencontres, au Palais des Prophètes, Richard avait gardé le souvenir d'une femme hautaine. Bien que son maintien fût toujours noble et distant, la façade se craquelait dès qu'on lui témoignait un peu de gentillesse – voire simplement de la courtoisie. À ces occasions, il lui arrivait de sourire comme une fillette.

Richard avait encore un peu de pain. Partager le fruit du travail de Cara avec une Sœur de l'Obscurité lui déplaisait, mais c'était une réaction enfantine, il en avait conscience. Coupant une tranche, il la tendit à Nicci, qui l'accepta comme s'il venait de lui faire un somptueux cadeau.

— J'attends aussi de toi que tu n'aies aucun secret pour moi, dit-elle. Si je m'aperçois que tu me mens, ma réaction te déplaira beaucoup, tu peux me croire… De toute façon, un mari et sa femme doivent tout se dire.

Richard partageait cet avis, à une nuance près : Nicci n'était pas son épouse ! Certain que le souligner ne servirait à rien, il opta pour une autre approche :

— On dirait que tu en sais long sur le comportement des époux…

Nicci ne mordit pas à l'hameçon et changea de sujet.

— C'est délicieux, Richard. Tu cuisines vraiment bien.

À la lumière du feu, la peau de la Sœur de l'Obscurité semblait plus laiteuse que jamais. Par contraste, ses cheveux paraissaient d'une blondeur plus chatoyante qu'elle ne l'était en réalité.

— Que veux-tu, Nicci ? Quel est le but de cette absurde comédie ?

— Je t'ai capturé parce que je cherche une réponse que tu es selon moi en mesure de me fournir.

Richard cassa en deux une branche morte et se servit d'une moitié pour attiser le feu.

— Les époux se disent tout, c'est ce que tu viens de déclarer, n'est-ce pas ? Si ça vaut pour le mari, c'est également bon pour la femme.

— Bien entendu ! Je serai honnête avec toi, n'aie aucune crainte.

— Dans ce cas, de quelle question parles-tu ? Si tu cherches une

réponse, tu dois savoir à quelle question elle correspond ?

Nicci détourna le regard, l'air troublé. À ces moments-là, elle ne ressemblait plus à une impitoyable acolyte du Gardien. Était-elle hantée par des souvenirs, ou par d'indicibles angoisses ? La voir ainsi était plus perturbant que d'être en face du sourire méprisant qu'un gardien de prison adresse à un condamné à travers les barreaux de sa cellule.

Dehors, il pleuvait à verse. Ils s'étaient arrêtés pour camper juste à temps. Si douloureux que ce fût, Richard ne put s'empêcher de penser aux heures agréables qu'il avait passées avec Kahlan sous des pins-compagnons.

— Je n'en sais rien, dit enfin Nicci. Sincèrement, j'ignore de quelle question il s'agit. Je cherche quelque chose, mais pour savoir quoi, il faudra que j'aie trouvé… Presque toute ma vie, j'ai ignoré jusqu'à l'existence de ce… mystère. Mais récemment, j'ai entr'aperçu…

De nouveau, le regard de Nicci sembla traverser Richard, comme si elle contemplait quelque chose, loin derrière lui. Quand elle reprit la parole, elle sembla également s'adresser à quelqu'un qui était très loin de là.

— L'instant où tu as défié les Sœurs de la Lumière, alors qu'un collier enserrait ton cou… Tout est parti de ça. Un jour, je comprendrai peut-être ce que j'ai vu dans cette salle. Ce n'était pas que toi, mais tu étais le centre de…

Le regard de Nicci se posa de nouveau *vraiment* sur Richard, et elle continua sur un ton qui se voulait rassurant.

— Jusqu'à cette révélation, tu vivras et tu n'auras rien à craindre. Je n'ai pas l'intention de te maltraiter, et encore moins de te torturer. À l'inverse de Denna et des Sœurs de la Lumière, je ne me servirai pas de toi pour jouer à de sales petits jeux…

— Ne me prends pas pour un imbécile, Nicci ! Je suis un jouet pour toi, rien de plus. Et n'imagine surtout pas être meilleure que Denna ou les Sœurs de la Lumière.

— Richard, je n'ai que du respect pour toi, il faut que tu le saches. Sans doute plus que tous les gens que tu as rencontrés jusque-là… C'est pour ça que je t'ai capturé. Tu es un être unique…

— Un sorcier de guerre, c'est tout… Mais tu n'en avais jamais vu avant. Du coup, ça t'impressionne.

Nicci balaya l'argument d'un revers de la main.

— N'essaie pas de m'impressionner avec ton pouvoir, je t'en prie… Je ne suis pas d'humeur pour ces enfantillages.

Richard ne pensa pas un instant que Nicci se vantait. En matière de magie, elle était très puissante et beaucoup mieux formée que lui.

Jusque-là, elle ne se comportait pas comme une Sœur de l'Obscurité « classique ». S'il voulait en apprendre plus, il devait oublier sa colère, son chagrin et ses angoisses et regarder la réalité en face. Entrant dans le jeu, il parla d'un ton beaucoup moins agressif.

— Désolé, mais je ne comprends pas ce que tu me veux…

— Moi non plus, c'est bien le problème ! Jusqu'à ce que j'aie trouvé la réponse, obéis-moi, et tout se passera très bien. Crois-moi, je ne te ferai pas de mal.

— Dans les circonstances présentes, tu penses que je vais gober ça ?

— Je suis sincère, Richard. Si tu te foulais une cheville, je te permettrais de t'appuyer sur mon épaule pour continuer à marcher. Comme une bonne épouse, oui ! À partir de maintenant, je me consacrerai à ton bien-être, et toi au mien.

Richard en resta muet quelques instants. C'était absurde ! Nicci était-elle folle, tout bêtement ? Il aurait été tenté de le croire, mais il fallait toujours se méfier des solutions simples. Comme le disait Zedd : « Rien n'est jamais facile. »

— Et si je ne joue pas le jeu ?

Nicci soupira de lassitude.

— Kahlan mourra. Combien de fois faudra-t-il te le dire ?

— J'avais compris… Mais si elle disparaît, il n'y aura plus de collier autour de mon cœur.

— Où veux-tu en venir ?

— Tu n'auras plus de prise sur moi, et adieu ta réponse !

— Comme je ne l'ai pas, de toute façon, je n'aurai rien perdu. De plus, si tu t'engages sur ce chemin-là, l'empereur Jagang recevra ta tête dans un joli panier d'osier. À n'en pas douter, il me couvrira de richesses pour me récompenser.

L'appât du gain – et de la gloire – n'était pas le genre de motivation sérieuse pour une Sœur de l'Obscurité. Avec son pouvoir, Nicci, si elle l'avait voulu, aurait déjà pu être la femme la plus célèbre et la plus fortunée du monde.

Cela dit, avoir abattu Richard Rahl lui vaudrait bien quelques avantages, et s'il ne se montrait pas coopératif, elle n'aurait au moins pas tout perdu. L'argent et les honneurs l'indifféraient, mais elle était avide de pouvoir. Et tuer le pire ennemi de l'Ordre Impérial serait sûrement un excellent moyen d'en obtenir.

Richard se désintéressa de la conversation et recommença à manger. Ces bavardages tournaient en rond et n'avaient aucun sens.

— Richard, dit Nicci d'une voix si douce qu'il ne put s'empêcher de relever les yeux, tu penses que je cherche à te faire souffrir, ou à te vaincre parce que tu t'opposes à l'Ordre. C'est faux, sache-le, et je t'ai dit la stricte vérité.

— Donc, quand tu auras trouvé ta réponse avec mon aide involontaire, tu me laisseras repartir ?

— Repartir ? (Nicci baissa la tête sur son bol de riz et le sonda comme si elle pensait lire l'avenir dans les grains.) Non, Richard, à ce moment-là, je te tuerai…

— Je vois…

Une bien étrange façon de l'encourager à être docile, pensa Richard. Mais il préféra garder cette remarque pour lui.

— Et qu'arrivera-t-il à Kahlan, après ma mort ?

— Je te jure qu'elle vivra tant que je vivrai. Pourquoi lui voudrais-je du mal ?

Richard en tira une certaine consolation. Bizarrement, il croyait Nicci, et savoir que Kahlan ne risquerait rien lui redonnait du courage. Si elle allait bien, son propre sort lui importait peu.

— Dans ce cas, mon « épouse », consentirais-tu à me dire où nous allons ?

Nicci ne releva pas les yeux et mangea un peu de pain et de riz avant de répondre.

— Qui combats-tu, Richard ? Qui est ton ennemi ?

— Jagang et l'Ordre Impérial.

Comme une formatrice qui corrige l'erreur d'un élève, Nicci secoua la tête.

— Tu te trompes. Au fond, tu as peut-être besoin de trouver des réponses, comme moi…

— Qui est mon adversaire, selon toi, s'il ne s'agit pas de l'empereur ?

— C'est ce que j'espère te montrer… Je vais t'emmener dans l'Ancien Monde, à la source même de l'Ordre Impérial, pour que tu connaisses la véritable nature de ce que tu crois devoir affronter.

— Pourquoi ?

— Eh bien, pour l'instant, disons que ça m'amuse…

— Donc, nous sommes en route pour Tanimura ? Là où tu as vécu des dizaines d'années dans la peau d'une Sœur de la Lumière ?

— Non ! Je t'ai parlé de la source, Richard… Nous irons en Altur'Rang, la terre natale de Jagang. Un nom qui signifie approximativement « l'Élu du Créateur ».

— Et tu veux conduire Richard Rahl dans l'antre de la bête ? J'ai peur que nous ne restions pas longtemps mari et femme…

— Tu n'utiliseras pas ta magie, ni le nom qui y est associé. Désormais, te voilà redevenu Richard Cypher. Sans ton pouvoir et ton patronyme, nul ne saura qui tu es. Nous passerons pour un couple comme il y en a tant…

— C'est jouable… Et si quelqu'un découvre la vérité, une Sœur de

l'Obscurité est tout à fait à même de… l'influencer… pour qu'il l'oublie.

— Non, ça ne sera pas possible.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne peux plus recourir à mon pouvoir.

— Quoi ?

— Ma magie est concentrée sur mon lien avec Kahlan, afin qu'elle continue à vivre. C'est la particularité d'un sort de maternité. Il faut une énorme quantité de pouvoir pour le lancer, et encore plus pour le maintenir. Toute ma magie est mobilisée sur Kahlan. Il ne me reste pas une étincelle d'énergie disponible.

» Si nous avons des ennuis, il faudra nous en sortir par nous-mêmes. Bien sûr, il m'est toujours possible de lancer des sorts, mais en puisant dans la réserve de magie du lien. Si Kahlan n'est pas près de moi, à ce moment-là, elle mourra.

— Et si par accident, tu…

— Cela n'arrivera pas ! Tant que tu t'occuperas bien de moi, ta femme sera en sécurité. En revanche, si je tombe de cheval et me brise le cou, sa nuque se cassera aussi. En veillant sur moi, tu la protégeras très efficacement. Voilà pourquoi nous devons vivre comme un couple marié. En étant à tout instant près de moi, tu t'assureras qu'il ne m'arrive rien de fâcheux. Bien entendu, je ferai pareil pour toi. Vivre sans nos pouvoirs ne sera pas facile, mais ça me semble indispensable pour obtenir ce que je veux de toi. Tu comprends ?

— Oui, répondit Richard, sans être très sûr que c'était le cas.

Il n'en croyait pas ses oreilles. Nicci, renonçant à sa magie au nom d'une mystérieuse quête de connaissance ? Cette seule idée lui glaçait les sangs.

En même temps, il la trouvait absurde. Trop perturbé, il parla sans vraiment peser ses mots ni réfléchir.

— J'ai déjà une femme, et je ne partagerai pas ta couche comme un véritable mari.

Nicci en tressaillit de surprise, puis elle gloussa un peu bêtement, pas parce qu'elle était choquée, mais à cause de la présomption de son compagnon.

Richard sentit qu'il s'empourprait.

— Je ne te veux pas de cette façon-là, mon garçon.

— Parfait…

— Mais si je changeais d'avis, dit Nicci, soudain d'un calme glacial, tu devrais obéir…

La Sœur de l'Obscurité était le genre de femme que tout homme aurait voulue dans son lit. Pourtant, quand elle avait ce regard-là, l'idée d'avoir avec elle des relations amoureuses semblait absurde.

— Tu agiras comme si tu étais mon mari, dit-elle d'une voix qui

évoquait celle d'un juge prononçant une sentence de mort. (Mais c'était Kahlan qui risquait de monter sur l'échafaud.) En toutes choses, nous veillerons l'un sur l'autre. Je repriserai tes chemises, te mijoterai de bons petits plats et laverai tes vêtements. Toi, tu travailleras pour assurer notre subsistance.

Des propos d'une grande banalité, et pourtant plus violents que bien des déclarations de guerre.

— Tu ne reverras jamais Kahlan, admets-le enfin, mais elle vivra tant que tu te plieras à ma volonté. Une formidable façon de lui prouver ton amour. Chaque matin, en se réveillant, elle saura qu'elle respire grâce à toi. Tu n'auras aucun autre moyen de lui manifester ton affection…

Richard en eut la nausée. Pour se reprendre, il évoqua quelques souvenirs d'un temps et de lieux bien plus agréables.

— Et si je choisis d'en finir, pour ne plus être ton esclave ?

De la pure folie, Richard le savait. Mais la démence même de cette solution le fascinait.

— Dans ce cas, j'aurai sans doute obtenu ma réponse… Peut-être dois-je apprendre que tout finit absurdement… (Nicci forma des ciseaux avec son index et son majeur et fit mine de couper quelque chose.) Une ultime convulsion, lorsque le cordon cessera de nous relier, pour confirmer que la vie n'a aucun sens…

Richard comprit que menacer cette femme ne le conduirait à rien. Au lieu de la terroriser, les catastrophes la fascinaient, et on eût même dit qu'elle les appelait de ses vœux.

— Dans le monde, murmura Richard, plus pour lui-même et pour sa femme que pour son impitoyable geôlière, une seule personne est irremplaçable à mes yeux : Kahlan ! Si je dois vivre sous ton joug pour qu'elle ne meure pas, je le ferai.

Le Sourcier s'avisa que Nicci le dévisageait. Incapable de soutenir le regard d'un monstre tandis qu'il pensait à Kahlan, il détourna la tête.

— Tout ce que tu as partagé avec elle, Richard, t'appartiendra à jamais. Chéris tes souvenirs, car tu devras t'en nourrir jusqu'à la fin de tes jours. Kahlan et toi ne vous reverrez pas. Ce chapitre de vos vies est clos, et il vous faut aller de l'avant. Habitue-toi à cette idée, parce qu'il n'y a pas d'échappatoire.

Regarder la réalité en face, pas telle qu'on voudrait qu'elle soit… Exactement le discours qu'il avait tenu à Kahlan…

— Tu ne t'attends pas que j'apprenne peu à peu à te trouver agréable ?

— C'est moi qui suis censée apprendre, pas toi.

Richard se leva et plaqua les poings sur ses hanches.

— Et dans quel but cherches-tu la connaissance ? Pourquoi est-ce

si important pour toi ?

— Parce que j'aspire au châtiment !

— Pardon ?

— Je veux souffrir, Richard !

Les jambes coupées, le Sourcier se rassit.

— Pourquoi ?

— Parce que la douleur est la seule chose qui atteint le noyau froid et inerte de mon âme. C'est pour la souffrance que je vis !

Accablé, Richard repensa à sa « vision ». Il ne pouvait rien faire pour endiguer l'avance de l'Ordre Impérial. Pareillement, il ne voyait pas ce qu'il aurait pu tenter pour échapper à l'emprise de cette femme.

S'il n'y avait pas eu Kahlan, il se serait sur-le-champ lancé dans un duel à mort contre Nicci. Au fond, périr en combattant une démente n'était pas le pire destin qu'on pouvait imaginer. Mais sa raison l'empêchait de céder à la tentation.

Il devait vivre afin que Kahlan ne disparaisse pas. Pour cette seule raison, il se résignerait à marcher pas après pas vers l'oubli, sa destination finale.

Chapitre 27

Kahlan bâilla, se frotta les yeux, puis étira ses muscles endoloris. Dès qu'elle fut vraiment réveillée, de terribles souvenirs lui revinrent à l'esprit, chassant impitoyablement les autres pensées qui auraient dû le traverser.

Au-delà de l'angoisse et du chagrin, elle était désormais habitée par une colère dévastatrice.

Du bout des doigts, elle frôla le fourreau de l'Épée de Vérité, posé à côté d'elle. Ce contact stimula encore sa rage. Avec ses souvenirs et Bravoure, l'arme était tout ce qu'il lui restait de Richard.

Il n'y avait plus beaucoup de bois de chauffe, mais puisque ce campement était provisoire, Kahlan rajouta une branche morte sur les braises. Ensuite, elle tenta en vain de se réchauffer les mains en les passant au-dessus des flammes presque mourantes.

Le vent tourbillonna soudain, lui expédiant au visage des volutes de fumée âcre qui la firent tousser avant d'être chassées hors du refuge niché sous une saillie rocheuse.

Cara n'était pas là, sans doute parce qu'elle avait eu besoin de rendre une petite visite à leurs commodités improvisées. À moins qu'elle soit allée vérifier les collets qu'elles avaient posés la veille. Par un temps pareil, Kahlan n'espérait pas vraiment que la Mord-Sith ramène un lapin pour leur petit déjeuner. De toute façon, elles avaient assez de provisions pour tenir…

À travers les nuages, la lueur violette d'une aube glaciale pénétrait dans le petit abri entouré d'arbres couverts de neige. La veille, Kahlan et Cara avaient en vain tenté de trouver un pin-compagnon. Faute de mieux, elles s'étaient décidées pour ce refuge. Mettant en application les cours de survie de Richard, elles avaient érigé devant les arbres une sorte de mur de broussailles qui améliorait encore l'isolation thermique de leur abri. Grâce à ces précautions, la nuit n'avait pas été trop pénible. Au moins, elles l'avaient passée au sec, blotties l'une contre l'autre sous des couvertures et leurs épais manteaux en peau de loup.

Kahlan se demanda où était Richard et s'il tremblait lui aussi de froid. Sans doute pas, car il était parti plus tôt, et avait dû atteindre les basses terres avant d'être surpris en altitude par la neige.

Respectant sa volonté, les deux femmes n'avaient pas quitté la cabane pendant trois jours. Le lendemain de son départ, il avait commencé à neiger. Deux jours plus tard, Kahlan avait envisagé

d'attendre que le temps s'améliore avant de partir. Mais son humiliante défaite contre Nicci lui avait enseigné une précieuse leçon : ne jamais tergiverser pour agir ! Richard n'étant pas de retour, l'Inquisitrice et la Mord-Sith s'étaient mises en route sans plus hésiter.

Au début, la progression avait été difficile. Luttant contre les tourbillons de neige, elles avaient peu chevauché, tenant leur monture par la bride tandis qu'elles marchaient. Avec une visibilité quasi nulle, elles s'étaient fiées au vent d'ouest – qui devait toujours venir de leur droite – pour s'orienter. Traverser des cols dans ces conditions était très dangereux. Un moment, les deux femmes avaient craint de s'être condamnées à mort en quittant la cabane.

La veille, à travers une trouée, dans l'épaisse couverture nuageuse, elles avaient aperçu les plaines au pied de la montagne dont elles descendaient. D'immenses étendues d'herbe jaunie que la neige ne recouvrait pas encore – et pas si lointaines que ça ! Depuis, Kahlan se rassurait en pensant que le pire de leur voyage était derrière elles.

Alors qu'elle enfilait un troisième chemisier sur les deux qu'elle portait déjà, elle entendit le grincement caractéristique de la neige foulée par d'épaisses bottes.

Au bruit, ce n'était pas une personne qui approchait, mais deux ou trois !

Kahlan se leva d'un bond au moment où Cara écartait des broussailles pour entrer dans le refuge.

— Nous avons de la compagnie…, annonça-t-elle d'un ton sinistre.

L'Inquisitrice remarqua qu'elle serrait fermement son Agiel.

Une petite femme bien enveloppée marchait sur les talons de la Mord-Sith. Sous les multiples couches de vêtements, Kahlan reconnut la silhouette d'Anna, la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière.

Une troisième femme s'apprêtait à entrer dans le refuge. Plus grande qu'Anna, les yeux enfoncés dans les orbites, elle avait le maintien glacial et le regard froid des mères qui tiennent la baguette et le fouet pour les meilleurs outils d'éducation des enfants… Au-dessus de son nez proéminent, des sourcils épais ajoutaient encore à son air sinistre.

— Kahlan ! s'écria Anna. (Elle bondit en avant et prit les mains de la Mère Inquisitrice.) Si tu savais combien je suis heureuse de te revoir ! Mais je ne t'ai pas présenté ma compagne de voyage. Voici Alessandra, une de mes sœurs. Alessandra, tu as l'honneur d'être devant la Mère Inquisitrice, qui est également la femme de Richard.

Alessandra avança et eut un sourire qui la métamorphosa, lui conférant une douceur et une gentillesse inattendues. Un moment, Kahlan n'en crut pas ses yeux. On eût dit que deux personnalités opposées se disputaient la possession d'un seul visage…

— Mère Inquisitrice, je suis enchantée de vous connaître. Anna m'a

beaucoup parlé de vous, et toujours en bien. Votre mariage avec Richard me remplit le cœur de joie.

— Où est-il, justement ? demanda Anna. (Elle dévisagea Kahlan et blêmit.) Créateur bien-aimé ! qu'est-il arrivé ? Où est Richard ?

— Une de vos sœurs l'a emmené…, souffla Kahlan entre ses dents serrées.

Anna abaissa le capuchon qui protégeait ses cheveux gris et reprit la main de Kahlan.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle. Quelle sœur, pour commencer ?

— Nicci…

La Dame Abbesse recula d'un pas.

— Nicci ?

— Nicci ? s'écria Alessandra. (Décomposée, elle croisa les mains sur son cœur.) Ce n'est pas une des sœurs d'Anna ! Elle s'est vendue à l'Obscurité.

— J'ai payé pour le savoir, lâcha Kahlan.

— Il faut aller chercher Richard, dit Anna. Il n'est pas en sécurité avec elle.

— Qui peut deviner ce que Nicci risque de…, commença Alessandra.

Mais elle préféra ne pas continuer.

— Kahlan, tout ira bien, assura Anna. Raconte-nous ce qui s'est passé. Richard est-il blessé ?

— Nicci m'a jeté un sort de maternité, dit simplement Kahlan alors que la colère montait en elle.

Anna en resta bouche bée, et Alessandra poussa un petit cri.

— Tu es sûre ? demanda la Dame Abbesse. Comment le sais-tu ?

— Elle m'a jeté un sort, c'est une certitude. Je n'ai jamais entendu parler d'une magie pareille, mais elle est très puissante, et selon Nicci, elle crée un lien entre nous. À l'en croire, il s'agit d'un sort de maternité.

— Établir une connexion entre deux personnes ne suffit pas pour qu'il s'agisse d'un sort de maternité, intervint Alessandra.

— Quand Cara a frappé Nicci avec son Agiel, je suis tombée à genoux, comme si j'avais reçu le coup… Et j'en garde une cicatrice sur le menton.

Anna et Alessandra échangèrent un regard qui n'augurait rien de bon.

— Dans ce cas…, souffla Anna, hésitante, si elle voulait… eh bien… hum…

Kahlan prononça les mots qui refusaient de quitter la gorge de la vieille femme.

— Si l'envie lui en prend, Nicci peut me tuer simplement en

coupant le « cordon ombilical ». C'est comme ça qu'elle a pu capturer Richard. Elle lui a promis que je vivrais tant qu'il accepterait d'être son esclave.

— C'est impossible ! affirma Anna. Nicci est trop jeune pour maîtriser un sortilège pareil. De plus, il faut une énorme quantité de pouvoir pour le maintenir. Elle a dû recourir à un autre sort, et mentir. Celui-là n'est pas dans ses possibilités.

— Hélas, vous vous trompez, intervint Alessandra, visiblement bouleversée. Nicci a le pouvoir requis, et il aura suffi qu'une sœur compétente lui enseigne les connaissances nécessaires. La magie ne l'a jamais beaucoup intéressée, mais elle est très douée.

— Lidmila…, souffla Anna, dévastée. Elle est prisonnière de Jagang…

Kahlan braqua un regard méfiant sur Alessandra.

— Et comment en savez-vous plus long sur Nicci que la Dame Abbesse en personne ?

Alessandra resserra autour d'elle les plis de son manteau. De nouveau, son visage changea, perdant toute chaleur pour exprimer une amertume infinie.

— C'est moi qui l'ai amenée au Palais des Prophètes quand elle était enfant. Je me suis chargée de sa formation, et je lui ai appris à toucher son Han. Personne ne la connaît mieux que moi. Plus tard, c'est par mon intermédiaire qu'elle s'est engagée sur la voie qui conduit au Gardien…

Kahlan sentit son cœur cogner contre sa poitrine, tant il palpitait de fureur.

— Donc, vous êtes une Sœur de l'Obscurité ?

— Une ancienne…, précisa Anna.

Prudente, elle leva une main pour endiguer la fougue de l'Inquisitrice.

— La Dame Abbesse est venue dans le camp de Jagang pour me libérer, dit Alessandra. Pas seulement des griffes de l'empereur, mais aussi de celles du Gardien. Je sers de nouveau la Lumière. (Un sourire rayonnant métamorphosa de nouveau le visage de la sœur.) Anna m'a ramenée dans le giron du Créateur.

Une affirmation sujette à caution, mais qui n'intéressait pas assez Kahlan pour qu'elle approfondisse le sujet.

— Comment nous avez-vous trouvées ? demanda-t-elle.

Anna ignora cette question abrupte.

— Nous n'avons pas de temps à perdre ! Il faut libérer Richard avant que Nicci le livre à Jagang.

Le regard toujours rivé sur Alessandra, Kahlan répondit à la Dame Abbesse :

— Elle ne le conduit pas vers l'empereur. À l'en croire, elle n'agit pas au nom de Jagang, mais au sien. Elle a retiré l'anneau d'or, à sa lèvre inférieure, et elle affirme ne plus avoir peur du maître de l'Ordre.

— A-t-elle révélé pourquoi elle voulait capturer Richard ? Au moins, savez-vous où elle l'emmène ?

— « Vers l'oubli »… Ce sont ses propres mots !

— L'oubli ? répéta Anna.

— Je vous ai posé une question, lâcha Kahlan, la colère faisant trembler sa voix. Comment nous avez-vous trouvées ?

— Grâce à mon livre de voyage… (Elle tapota le carnet glissé à sa ceinture.) Avec lui, j'ai pu contacter Verna, qui est avec vos troupes. Elle m'a parlé des messagers qui venaient vous voir dans la montagne, et j'ai su où chercher. Mais je désespérais de vous mettre enfin la main dessus. Kahlan, je suis heureuse de voir que tu es rétablie. Nous nous sommes tellement inquiétées, Alessandra et moi…

Du coin de l'œil, la Mère Inquisitrice vit que Cara serrait toujours fermement son Agiel. Pour sa part, elle n'avait pas besoin d'arme, car son pouvoir bouillait de se déchaîner. Et il n'était pas question qu'elle se laisse prendre de vitesse une seconde fois.

— Le journal de voyage, bien entendu… Dans ce cas, Verna a dû vous parler de la « vision » de Richard ?

Anna hocha la tête sans enthousiasme. À l'évidence, elle ne jugeait pas le moment bien choisi pour évoquer cette délicate affaire.

— Il y a quelques jours, elle nous a annoncé que les D'Harans étaient bouleversés parce qu'ils ne sentaient plus la présence de Richard dans le lien. Ils sont toujours protégés par la magie de leur seigneur Rahl, mais ils n'ont plus aucun moyen de savoir où il est.

— C'est l'œuvre de Nicci, grogna Cara. Elle a brouillé le sortilège…

— Une raison de plus pour libérer Richard ! s'écria Anna. Sans lui, tout est perdu. Ses « illuminations » sont absurdes, et il faudra lui remettre les idées en place. Mais d'abord, il est urgent de le récupérer. Il doit mener nos forces à la bataille contre l'Ordre Impérial. C'est lui, l'Élu dont parlent les prophéties.

— Et c'est pour ça que vous êtes ici…, souffla Kahlan. Verna vous a appris qu'il voulait se tenir à l'écart, et vous espérez le faire changer d'avis.

— Il le faut !

— Pas du tout ! Richard pense qu'il ne doit pas s'en mêler, sinon notre cause sera vaincue pour les siècles à venir. Il a compris que les gens ne mesuraient pas la valeur de la liberté et ne se battraient pas pour elle.

— Il est là pour leur montrer le chemin, dit Anna. S'il continue à leur prouver qu'il est un bon chef, ils le suivront.

— Désormais, il pense que ce n'est pas à lui de faire ses preuves, mais aux peuples de démontrer qu'ils sont dignes d'être défendus.

— Quoi ? Mais c'est absurde !

— Vous en êtes sûre ?

— Bien entendu ! Son nom est cité dans des prédictions qui remontent à des siècles. J'ai attendu sa naissance pendant des décennies, certaine qu'il dirigerait nos forces lors de ce combat.

— Vraiment ? Si vous entendez le suivre aveuglément, pourquoi ne lui faites-vous pas confiance ? C'est sa décision. Respectez-la, puisqu'il est votre chef suprême.

— Ce n'est pas ce qu'exigent les prophéties !

— Richard se fiche de vos prédictions ! Il pense que l'être humain est le seul responsable de son destin. Pour lui, croire aux oracles revient à modifier artificiellement le cours des événements. Ce type de foi, dit-il, fait du mal aux gens et leur empoisonne la vie.

Anna en écarquilla les yeux de stupeur.

— Il est *désigné* pour mener contre l'Ordre le combat dont dépendra la survie de la magie. Tu ne comprends pas ce que ça signifie ? Il est né pour accomplir cette mission, et il doit nous revenir.

— Tout ça est votre faute…, souffla Kahlan.

— Quoi ? (Anna fronça les sourcils, puis elle eut un sourire indulgent.) Kahlan, que me racontes-tu là ? Tu me connais, et tu sais pourquoi je combats. Sans Richard, nous n'aurons aucune chance de vaincre.

La Mère Inquisitrice lança soudain un bras et saisit Alessandra à la gorge.

— Ne bouge pas, ordonna-t-elle, si tu ne veux pas que je libère mon pouvoir.

— Kahlan, aurais-tu perdu l'esprit ? demanda Anna. Lâche-la, et calme-toi !

De sa main libre, Kahlan désigna le feu.

— Le livre de voyage… Jetez-le dans les flammes !

— Pas question ! Je ne…

— Tout de suite, si vous tenez à Alessandra. De toute façon, quand j'en aurai fini avec elle, Cara se chargera de vous forcer à détruire le livre, et tant pis si vous devez le faire avec la moitié des doigts cassés.

Anna jeta un rapide coup d'œil à la Mord-Sith.

— Kahlan, je sais que tu es bouleversée, et je te comprends. Mais nous sommes dans le même camp. Alessandra et moi aimons aussi Richard, et nous voulons arrêter l'Ordre Impérial, parce que…

— Sans vos sœurs et vous, coupa Kahlan, rien de tout ça ne serait arrivé. Vous êtes les seules responsables. Jagang et l'Ordre Impérial n'y sont pour rien !

— Serais-tu devenue…

— Folle ? Loin de là ! Vous êtes la cause du fléau qui ravage le monde. Comme Jagang avec ses esclaves, vous avez emprisonné Richard pour qu'il se plie à votre volonté. Vous avez sur la conscience les vies déjà perdues et celles qui le seront lors des boucheries à venir. C'est vous, pas Jagang, qui avez semé la terreur dans le monde.

Malgré le froid, Anna sentit de la sueur ruisseler sur son front.

— Au nom du Créateur, de quoi parles-tu, Kahlan ? Tu me connais, j'étais à ton mariage, et nous avons toujours lutté pour la même cause. Depuis le début, je me fie aux prophéties pour aider les gens.

— Vous créez les prophéties ! Sans votre aide, elles ne se réaliseraient pas. C'est vous qui avez fait de Richard un esclave !

Anna parvint à garder son calme malgré cette cataracte d'accusations.

— Kahlan, j'imagine ce que tu éprouves, mais tu parles comme une démente…

— Vraiment, Dame Abbesse ? Pourquoi Nicci a-t-elle pu capturer mon mari, d'après vous ? Répondez-moi !

— Parce qu'elle est maléfique, tout simplement…

— Non, c'est à cause de vous ! Si vous n'aviez pas commencé par envoyer Verna dans le Nouveau Monde, pour qu'elle ramène Richard dans l'Ancien…

— Les prophéties annonçaient l'avènement de l'Ordre et la fin de la magie ! coupa Anna. Et selon elles, seul Richard peut empêcher ce drame.

— Comme je le disais tout à l'heure, vous avez fait en sorte que cette prédiction se réalise. Tout ça parce que des énigmes ridicules comptent plus à vos yeux que la logique. Aujourd'hui, vous n'êtes pas ici pour soutenir Richard – votre chef, paraît-il –, mais pour lui imposer de nouveau votre volonté. Le maître tire sur la laisse de l'esclave ! Si Verna n'était jamais partie à la recherche de Richard, que serait-il arrivé, Dame Abbesse ?

— Eh bien, l'Ordre…

— L'Ordre ? Il serait toujours coincé dans l'Ancien Monde, incapable de traverser la vallée des Âmes Perdues. Cette barrière créée par des sorciers tenait depuis trois mille ans !

» Parce que vous l'avez capturé et emprisonné à Tanimura, Richard a dû la détruire, ouvrant ainsi à l'Ordre Impérial la voie qui mène aux Contrées du Milieu. Mon pays, Dame Abbesse, où les soudards de Jagang massacrent *mes* peuples ! Et maintenant, toujours à cause de vous, j'ai perdu mon mari !

» Sans votre intervention, il n'y aurait eu ni invasion ni guerre ! Pas de morts, d'orphelins, de mutilés…

» Encore par votre faute, le voile s'est déchiré, et une peste

dévastatrice s'est répandue dans le royaume des vivants. Ce drame aussi nous aurait été épargné si vous n'aviez pas tout fait pour « sauver » l'univers. J'ose à peine penser aux milliers d'enfants qui ont péri parce que vous croyez à d'absurdes charades. Certains de ces gamins m'ont demandé s'ils allaient guérir, alors que je les regardais dans les yeux, et j'ai dû mentir en sachant qu'ils ne verraient pas le soleil se lever.

» Nous n'aurons jamais le compte exact des morts ! Dans les villages où il n'y a pas eu de survivants, qui viendra nous réciter la liste des victimes ? Sans votre intervention, ces enfants seraient vivants, leurs mères souriraient en les regardant jouer et leurs pères pourraient toujours leur apprendre à découvrir le monde.

» Vous prétendez lutter pour la survie de la magie ? Pourtant, à cause de vous, elle a déjà failli disparaître ! Sans vos innombrables erreurs, les Carillons n'auraient jamais arpenté notre monde. Richard a réussi à les chasser, c'est vrai, mais qui sait quels dégâts irréversibles ils ont provoqués ? Nos pouvoirs sont revenus, mais pendant l'absence de la magie, combien de créatures qui en dépendaient ont péri ? Pour exister, le pouvoir a besoin de l'équilibre, et cet équilibre a été perturbé. Pour ce que nous en savons, l'agonie du don a déjà commencé. Tout ça parce que vous révérez servilement de vieux grimoires !

» Sans vous, Dame Abbesse, Jagang, ses soldats et vos sœurs seraient toujours coincés dans l'Ancien Monde, et le Nouveau vivrait en paix. Vous accusez l'empereur de tous les maux, mais si la magie, la liberté – et en définitive l'univers – sont menacés, c'est à vous qu'ils le doivent !

Kahlan se tut enfin. Dans le silence qui suivit, le gémissement du vent ressembla à la longue et déchirante plainte d'un agonisant.

— Les choses ne sont pas ainsi, Kahlan, dit Anna, des larmes aux yeux. Tu te méprends à cause de ton chagrin…

— Vous vous trompez, lâcha simplement Kahlan. Maintenant, jetez le livre dans le feu ! Si vous croyez que j'épargnerai Alessandra, c'est que vous me connaissez mal. Puisqu'elle est redevenue une Sœur de la Lumière, elle est complice de vos crimes. Et si elle reste fidèle au Gardien, c'est encore pis ! Si vous ne détruisez pas le livre, elle mourra dans moins d'une minute.

— Quel bien attends-tu de la disparition de ce carnet ?

— Ce sera un premier pas pour vous empêcher d'intervenir dans les affaires des peuples des Contrées. Un moyen de vous tenir à l'écart de ma vie et de celle de Richard. À part vous tuer toutes les deux, c'est tout ce que je peux tenter, pour le moment. Si vous saviez combien j'en ai envie, vous ne feriez pas tant la fière ! Donnez-moi le livre, maintenant !

Kahlan tendit sa main libre.

Désespérée, Anna retira ses gants de laine, tira le carnet noir de sa ceinture, le regarda un moment avec des yeux pleins de tristesse, puis le remit à la Mère Inquisitrice.

— Créateur bien-aimé, murmura-t-elle, pardonne-la, parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle fait…

Kahlan lâcha Alessandra et jeta le livre de voyage dans le feu.

Pâles comme des mortes, Anna et Alessandra le regardèrent s'embraser.

— Cara, on s'en va ! lança l'Inquisitrice en ramassant l'épée de Richard.

— Les chevaux sont prêts. Je finissais de les seller quand ces deux-là sont arrivées.

Cara collecta leurs autres affaires et les rangea à la hâte dans leurs sacoches de selle.

Sans un regard pour Anna et Alessandra, Kahlan sortit du refuge, la Mord-Sith sur les talons, et sauta sur sa monture.

Dès que Cara l'eut imitée, les deux cavalières s'enfoncèrent dans le rideau de neige tourbillonnante.

Chapitre 28

Une seconde après le départ de la Mère Inquisitrice et de la Mord-Sith, Anna se jeta à genoux et arracha le précieux livre de voyage à ce qui aurait dû être son bûcher funéraire.

— Dame Abbesse, cria Alessandra, vous allez vous brûler !

Ignorant la douleur, Anna secoua le carnet pour éteindre les flammes. Ce sauvetage ne lui prit pas très longtemps, mais elle sentit pourtant monter à ses narines une odeur de chair carbonisée.

Alessandra accourut, ramassa de la neige et la laissa tomber sur les mains martyrisées de sa compagne.

Anna cria de souffrance. Craignant qu'elle s'évanouisse, Alessandra la prit par les poignets pour la soutenir.

— Dame Abbesse, vous n'auriez pas dû !

En état de choc, Anna ne répondit pas.

— Pourquoi n'avez-vous pas recouru à la magie, ou simplement utilisé un bâton ?

La Dame Abbesse parut surprise par cette question. Paniquée de voir le livre brûler, elle avait agi d'instinct, et les accusations de Kahlan, à l'évidence, l'avaient privée de son habituelle vivacité d'esprit.

— Ne bougez pas…, souffla Alessandra, des larmes aux yeux. Laissez-moi essayer de vous guérir. Surtout, tenez-vous tranquille !

Toujours désorientée par la douleur – et par le réquisitoire de Kahlan –, Anna laissa la Sœur de l'Obscurité repentie prendre soin de ses mains.

Pour son âme et son cœur, il n'y avait rien à faire…

— Elle a tort, Dame Abbesse, dit Alessandra, comme si elle lisait les pensées d'Anna. Ce sont des mensonges.

— Tu en es sûre ? Vraiment ?

Dans les doigts et les paumes d'Anna, la douleur disparut, remplacée par le picotement plutôt désagréable de la magie thérapeutique.

— Oui, Dame Abbesse ! Elle croit tout savoir, mais ce n'est qu'une enfant. Pensez qu'elle n'a même pas trente ans ! En si peu de temps, on peut à peine apprendre à se moucher correctement…

Alessandra pérorait pour oublier ses angoisses. Les accusations de Kahlan, la quasi-destruction du livre de voyage… Tout cela la bouleversait autant que la Dame Abbesse.

— Une sale gosse qui ne sait rien de rien ! continua-t-elle. C'est

bien plus compliqué que ça… Oui, beaucoup plus complexe.

Anna n'en était plus si sûre. Il lui semblait que sa vie venait de s'écrouler. Cinq siècles de labeur… Cela avait-il été l'œuvre d'une démente aveuglée par son orgueil et d'imbéciles croyances ? À la place de Kahlan, aurait-elle vu les choses ainsi ?

Des milliers de cadavres témoignaient contre elle à la barre du tribunal qu'était devenu son esprit. Que pouvait-elle dire pour sa défense ? Des centaines de choses, certes, mais en ce moment, elles lui semblaient dépourvues de sens. Comment aurait-elle pu se sentir innocente face à tant de massacres ?

— Vous êtes la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière, dit Alessandra tout en continuant son œuvre régénératrice. Elle aurait dû se montrer plus respectueuse. Cette femme ne mesure pas la complexité du problème. Croit-elle que les Sœurs de la Lumière choisissent leur Dame Abbesse au hasard ?

Pas plus que les Inquisitrices n'élisent la première d'entre elles, pensa Anna, accablée.

Deux heures durant, Alessandra s'acharna sur les blessures de sa compagne, car les brûlures étaient très difficiles à guérir.

Désespérée et glacée, Anna eut du mal à sentir la magie agir en elle alors que les propos de Kahlan avaient dévasté son âme.

Quand Alessandra en eut terminé, la Dame Abbesse fléchit les doigts et constata qu'ils lui faisaient encore un peu mal. Cela durerait un bon moment, elle le savait, mais ses mains fonctionneraient de nouveau normalement.

Cela dit, ce qu'elle venait de recouvrer grâce à Alessandra ne compensait pas ce qu'elle avait perdu à cause de Kahlan.

Épuisée, la vieille dame se roula en boule à côté des braises qui l'avaient si douloureusement brûlée. Sous le regard inquiet d'Alessandra, elle se replia sur elle-même comme si elle n'avait plus l'intention de se relever. Au bout du compte, le temps l'avait rattrapée, et ses quelque mille ans d'existence pesaient trop lourd sur ses épaules.

Nathan ne lui avait jamais autant manqué qu'en cet instant. À coup sûr, il aurait prononcé de sages paroles réconfortantes – ou des âneries plus grosses que lui ! Les deux lui auraient fait du bien, de toute façon…

Nathan avait toujours des commentaires à émettre. Elle aurait voulu l'entendre pontifier, croiser son regard enfantin et malicieux, sentir le contact de ses mains…

Sans cesser de sangloter, Anna finit par s'endormir, et ses cauchemars lui valurent de pires tourments que la réalité.

En fin de matinée, elle se réveilla quand Alessandra la secoua dou cement. La sœur ayant alimenté le feu, il diffusait une agréable

chaleur.

— Vous allez mieux, Dame Abbesse ?

Anna fit oui de la tête – un pieux mensonge. Puis elle pensa au livre de voyage, et vit qu'il reposait sur les genoux d'Alessandra. S'asseyant péniblement, elle le saisit entre le pouce et l'index.

— Dame Abbesse, je m'inquiète beaucoup pour vous.

D'un geste qui se voulait nonchalant, Anna signifia que c'était inutile.

— Pendant que vous dormiez, j'ai regardé le livre…

— Il n'a pas l'air en bon état…

— J'ai peur qu'on ne puisse pas le sauver.

Anna utilisa son Han – un souffle de pouvoir – pour que les pages noircies ne s'émiettent pas pendant qu'elle les tournait.

— Il a résisté pendant trois mille ans, dit-elle. Un livre ordinaire serait fichu, mais il s'agit d'un artefact créé par des sorciers si puissants que le monde n'en a plus vu de tels jusqu'à l'arrivée de Richard…

— Vous connaissez un moyen de le… restaurer ?

— Pas pour le moment, et j'ignore s'il en existe un. Tout ce que je dis, c'est qu'il s'agit d'un objet magique. Et tant qu'il y a du pouvoir, tout espoir n'est pas perdu.

Anna tira un mouchoir des profondeurs de son épaisse couche de vêtements. Elle enveloppa le carnet dedans, noua les quatre coins et jeta sur le petit paquet un sort de protection qui suffirait jusqu'à nouvel ordre.

— Il faudra que j'essaie de le restaurer, comme tu dis… Enfin, si c'est possible…

— Tant que vous n'y serez pas parvenue, nous n'aurons plus aucun contact avec l'armée.

— Nous ne saurons pas si l'Ordre Impérial a décidé de quitter Anderith pour s'en prendre aux autres royaumes des Contrées… Dire que je ne pourrai même plus conseiller Verna !

— Dame Abbesse, que se passera-t-il si l'Ordre attaque alors que Richard n'est pas à la tête de ses troupes ? Sans le seigneur Rahl pour les guider, les D'Harans seront perdus…

Anna tenta d'oublier les accusations de Kahlan pour se consacrer à des préoccupations plus urgentes.

— Verna est la véritable Dame Abbesse, désormais, au moins pour les sœurs qui combattent avec le général Reibisch. Elle saura les guider sagement. De plus, Zedd aidera nos compagnes à se préparer pour la guerre, s'il parvient à les rejoindre. Un sorcier de son expérience leur sera précieux…

» Pour le reste, il faudra espérer que le Créateur veille sur nos

soldats, puisque nous n'aurons plus aucun moyen d'intervenir. En tout cas, tant que le journal de voyage sera dans cet état.

— Dame Abbesse, pourquoi ne gagnez-vous pas le camp du général Reibisch ?

— Les Sœurs de la Lumière me croient morte, et elles obéissent à Verna. Ma réapparition sèmerait le doute et la confusion, au moins dans un premier temps. Ça ne semble pas souhaitable, à l'orée d'un conflit.

— Mais votre retour les encouragerait !

— Non. Verna les dirige, et ça minerait son autorité. Les sœurs ne doivent pas perdre confiance en elle. Leurs intérêts passent avant les miens, tu dois le comprendre.

— Anna, vous restez l'authentique Dame Abbesse !

— Peut-être, mais quel bien ai-je fait à quiconque, jusque-là ?

Alessandra détourna le regard. Le vent gémissait toujours entre les arbres, projetant de la neige partout dans le refuge. Derrière un rideau de nuages noirs, le soleil semblait briller aussi faiblement qu'une lanterne dans un épais brouillard.

Anna s'essuya le nez avec un pan de son manteau gelé et soupira de lassitude.

— Dame Abbesse, dit Alessandra, vous m'avez tiré des griffes du Gardien et ramenée vers le Créateur. Pendant votre captivité, quand Jagang me contrôlait, je vous ai maltraitée, pourtant, vous ne m'avez pas abandonnée. Qui d'autre aurait agi ainsi ? Sans vous, mon âme serait à jamais perdue. Mesurez-vous la profondeur de ma gratitude, Anna ?

Même si l'apparente conversion de la sœur lui faisait plaisir, Anna se méfiait toujours d'elle. Des années plus tôt, Alessandra était devenue une Sœur de l'Obscurité, et elle n'y avait vu que du feu. Après une telle trahison, comment aurait-on pu faire aveuglément confiance à quelqu'un ?

— J'espère que tu es vraiment de retour dans la Lumière, ma fille.

— C'est la vérité, Dame Abbesse !

Anna leva les yeux au ciel.

— Quand je partirai pour l'autre monde, vers le Créateur, je prie pour que cette bonne action suffise à effacer les milliers de morts dont je suis responsable.

Alessandra se frictionna vigoureusement les bras puis ajouta un peu de bois dans le feu.

— Nous allons prendre un bon repas chaud, annonça-t-elle, et vous vous sentirez mieux. À vrai dire, je pense que ça nous fera du bien à toutes les deux.

Assise en tailleur, Anna regarda sa compagne préparer sa soupe à la saucisse favorite. Hélas, l'odeur délicieuse qui flotta très vite dans

l'air ne réussit pas à réveiller son appétit.

— Selon vous, Dame Abbesse, pourquoi Nicci a-t-elle enlevé Richard ? demanda Alessandra en ajoutant à sa préparation quelques champignons séchés récupérés dans son sac de voyage.

— Je n'en ai pas la moindre idée… Sauf si elle ment, et prévoit quand même de le livrer à Jagang.

— Pourquoi aurait-elle raconté des histoires, dans ce cas ? Elle tient Richard, il est forcé de lui obéir, alors, à quoi bon lui faire gober des mensonges ?

— Nicci est une Sœur de l'Obscurité, rappela Anna. Ne pas dire la vérité est mal, et ça peut suffire à expliquer pourquoi elle le fait.

— Dame Abbesse, il y a peu, j'étais aussi une Sœur de l'Obscurité. Croyez-moi, ce n'est pas si simple… Être au service de la Lumière vous empêche-t-il de mentir lorsque ça vous semble utile ? Bien entendu que non ! Les fidèles du Gardien, exactement comme vous, recourent à la tromperie quand cela sert les intérêts de leur maître. Nicci a toutes les cartes en main, et aucune contre-vérité ne pourrait améliorer sa situation. Alors, pourquoi prendrait-elle la peine de travestir la réalité ?

— Je n'en sais rien…, avoua Anna.

Et à vrai dire, elle s'en fichait un peu. Les motivations de Nicci ne comptaient pas. Si Richard était entre les mains de l'ennemi, ce n'était pas à cause de cette garce, mais d'elle-même…

— Je crois qu'elle agit pour son propre compte, dit Alessandra.

Anna releva les yeux.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle est toujours à la recherche de quelque chose.

— De quoi parles-tu ?

Alessandra ajouta une pincée d'épices à la soupe, la remua, huma sa bonne odeur et parut satisfaite.

— Depuis que je l'ai amenée au Palais des Prophètes, quand elle était encore une gamine, elle n'a pas cessé de devenir chaque jour un peu plus… indifférente à tout. Elle a toujours fait de son mieux pour aider les autres, mais c'était une enfant… eh bien… Comment dire ? J'ai toujours eu le sentiment de ne pas pouvoir lui apporter ce qu'il lui fallait…

— Pourrais-tu être plus précise ?

— C'est difficile… Elle cherchait constamment je ne sais quoi, et j'ai pensé qu'elle devait trouver la Lumière du Créateur. Je l'ai poussée dans cette voie – impitoyablement, il faut l'avouer –, avec l'espoir que la foi comblerait son étrange vide intérieur. À l'époque, je l'ai harcelée pour qu'elle n'ait le temps de penser à rien d'autre. Je l'ai même délibérément coupée de sa famille. Son père ne s'intéressait qu'à

l'argent, et sa mère… Oh ! elle était pétrie de bonnes intentions, mais je ne me suis jamais sentie à l'aise face à elle. Dame Abbesse, j'étais sûre que le Créateur apporterait à Nicci ce qui lui manquait… (Alessandra hésita un court instant.) Plus tard, j'ai pensé que le Gardien pourrait jouer ce rôle…

— Donc, tu crois que Nicci a enlevé Richard pour satisfaire un… besoin intérieur ? Peux-tu me dire quel sens ça a ?

— Je l'ignore, avoua Alessandra. (Soupirant de frustration, elle ajouta une pincée de sel dans la soupe.) Dame Abbesse, j'ai échoué, avec Nicci…

— Comment ça, « échoué » ?

— Je ne sais pas trop… Peut-être n'ai-je pas réussi à la sensibiliser aux besoins des autres. Au fond, il lui est sans doute resté trop de temps pour penser à elle-même. Elle semblait vraiment dévouée aux malheureux, mais j'aurais dû l'immerger plus profondément dans leur détresse. Cela lui aurait appris à s'occuper davantage de son prochain que de ses petits désirs égoïstes.

— Ma fille, je crois que tu te trompes. Un jour, elle m'a demandé une superbe robe noire pour les funérailles de sa mère, et j'ai refusé, parce que ça n'allait pas avec la modestie et l'oubli de soi-même qui font une bonne novice. Depuis, je n'ai pas souvenir qu'elle ait réclamé quoi que ce soit pour elle. Tu as très bien fait ton travail, Alessandra.

Anna se rappela tout de même que Nicci, après cet incident, n'avait plus porté que des robes noires.

— Je m'en souviens…, murmura Alessandra. Pour les obsèques de son père, je l'avais accompagnée. Je me sentais coupable de l'avoir privée de ses parents, mais je lui ai parlé de son don, et expliqué qu'il ne fallait surtout pas le gaspiller.

— Séparer une enfant de sa famille n'est jamais facile. Certaines s'adaptent mieux que d'autres…

— Elle m'a affirmé qu'elle comprenait. De ce point de vue là, elle a toujours été parfaite. Elle ne rechignait devant aucune mission, et je me suis sans doute laissé aveugler par son dévouement apparent. Vous savez, elle ne se plaignait jamais de rien…

» Le jour de l'enterrement de son père, j'ai voulu soulager son chagrin. Malgré sa façade glacée, je savais qu'elle souffrait. Je lui ai conseillé de ne pas conserver le souvenir d'un cadavre, mais de l'homme qu'il était quand elle vivait avec lui.

— Des paroles consolantes, quand on subit une telle perte… Tu as très bien agi.

— Elle n'a pas été réconfortée, Dame Abbesse. Elle a simplement rivé sur moi ses yeux bleus… Vous ne les avez pas oubliés, n'est-ce pas ?

— Non…

— On aurait juré qu'elle avait envie de me haïr, mais que cette émotion-là aussi était hors de sa portée. Ensuite, elle a dit qu'elle ne pourrait pas suivre mon conseil, parce qu'elle n'avait pas connu son père quand il vivait. N'est-ce pas une étrange remarque ?

— Effectivement, mais c'est typique de Nicci… Elle a toujours eu le génie de proférer des choses bizarres aux moments les plus incongrus. J'aurais dû m'occuper davantage d'elle, mais tant de choses accaparaient mon attention…

— Non, c'était mon travail, et j'ai échoué.

Anna s'enveloppa plus étroitement dans son manteau et prit le bol de soupe qu'Alessandra lui tendait.

— Pis encore, je l'ai entraînée vers l'Obscurité…

Anna but un peu de soupe, puis posa le bol fumant sur ses genoux.

— Il ne faut jamais pleurer sur le lait renversé, ma fille…

Pendant qu'Alessandra mangeait, la Dame Abbesse repensa à l'impitoyable réquisitoire de Kahlan. Étaient-ce des mots prononcés sous le coup de la colère, et qui méritaient d'être pardonnés ? Ou devait-elle les considérer objectivement ?

Anna aurait aimé penser que la Mère Inquisitrice se trompait. Hélas, elle redoutait que ce ne soit pas le cas. Pendant des siècles, elle avait travaillé dur pour éviter les désastres qu'elle voyait se profiler et ceux que Nathan prédisaient. Et si le Prophète s'était toujours trompé, comme l'affirmait Kahlan ? Ou s'il avait manipulé la vérité afin de faciliter son évasion ?

Au fond, les événements qu'elle avait mis en branle en faisant capturer Richard n'avaient eu qu'un résultat évident : la fuite de Nathan. Et s'il s'était moqué d'elle depuis le début, la manipulant comme une vulgaire marionnette ?

Cette idée glaça les sangs d'Anna. Trop sûre de ce qu'elle savait – ou plutôt, croyait savoir –, avait-elle fondé tous ses raisonnements sur des bases erronées ?

Kahlan avait peut-être raison. La Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière pouvait avoir sur la conscience plus de morts que tous les monstres qui arpentaient le monde depuis l'aube des temps.

— Alessandra, dit Anna quand elle eut fini son bol de soupe, nous devons retrouver Nathan. On ne peut pas le laisser en liberté, il est bien trop dangereux.

— Où le chercherons-nous ?

Une bonne question, car la tâche promettait d'être des plus ardues.

— Un homme comme lui ne passe jamais inaperçu… Si nous nous consacrons à cette mission, nous le localiserons tôt ou tard.

— Dans ce cas, pourquoi hésiter ? Vous avez raison, Nathan est un danger pour le monde.

— Et nous devrons y mettre bon ordre.

— Cela dit, il a fallu vingt ans à Verna pour trouver Richard…

— C'est vrai, mais je suis en partie coupable, parce que je lui avais caché des informations. Bien entendu, Nathan joue au même jeu avec nous, mais ce n'est pas une raison pour fuir nos responsabilités. Verna et certaines sœurs sont avec l'armée, et elles feront de leur mieux pour l'aider. Traquons Nathan, puisque c'est tout ce que nous pouvons faire d'utile.

Alessandra posa son bol à côté d'elle.

— Dame Abbesse, je comprends pourquoi vous voulez capturer le Prophète, mais j'ai peur de ne pas pouvoir vous accompagner. Moi, il faut que je me lance aux trousses de Nicci. Je l'ai poussée entre les bras du Gardien, et je suis sans doute la seule qui ait une chance de la ramener au Créateur. Parce que j'ai fait ce chemin avant elle, bien entendu ! Qui d'autre pourrait s'en vanter ? De plus, je redoute ce qui arrivera à Richard si je n'essaie pas de neutraliser Nicci.

» Et que deviendrait le monde si le Sourcier venait à disparaître ? Kahlan se trompe, Dame Abbesse ! Pendant des siècles, vous avez œuvré pour le bien, et cette femme simplifie trop les choses parce qu'elle a le cœur brisé. Dans sa rage, elle oublie un point crucial : sans vos interventions, elle n'aurait jamais rencontré Richard.

Anna trouva le raisonnement logique et séduisant. Lui restait-il une chance de rédemption ?

— Ma fille, nous ignorons où Nicci veut conduire Richard. Elle est intelligente, tu le sais, et si elle agit vraiment pour son propre compte, elle fera en sorte que personne ne la trouve. Quelles chances aurais-tu de la rattraper ?

» Te souviens-tu des problèmes que Nathan a déjà causés par le passé ? Tout seul, il peut provoquer des calamités telles que le monde n'en a jamais connu. Heureusement, il a quelques faiblesses, comme par exemple faire la roue dès qu'il a un public. Nous suivrons sa trace en interrogeant tous ceux qui l'ont vu. Avec lui, nous avons une petite chance de réussir. Mais poursuivre Nicci…

— Dame Abbesse, coupa Alessandra, si Richard meurt, quelles chances de survivre auront ceux qui lui sont fidèles ?

Anna baissa les yeux. Qui avait raison ? Kahlan, ou la Sœur de l'Obscurité repentie ? Pour le savoir, elle devait capturer Nathan.

— Alessandra, je…

— Vous ne me faites pas entièrement confiance, n'est-ce pas ?

La Dame Abbesse releva la tête et soutint le regard de sa compagne.

— Tu as raison, je me méfie de toi. Ça t'étonne, après la façon dont tu m'as trahie ? Te détournant du Créateur, tu t'es donnée corps et âme au Gardien…

— Mais je suis de retour dans sa Lumière, Dame Abbesse.

— Qui me le prouve ? N'as-tu pas dit que ses fidèles mentaient quand cela pouvait servir ses intérêts ?

— C'est pour vous démontrer ma bonne foi que je veux trouver Nicci ! s'écria Alessandra, des sanglots dans la voix.

— Ou pour lui donner un coup de main, et aider le Gardien…

— Je sais que je suis indigne de confiance… Il faudrait retrouver Nathan, c'est vrai, mais il est tout aussi important de libérer Richard.

— Deux missions vitales, soupira Anna, et pas de livre de voyage pour demander l'avis de Verna et des autres…

— Dame Abbesse, laissez-moi combattre pour notre cause, je vous en prie ! Je suis responsable du mauvais chemin qu'a pris Nicci, et je dois me racheter. Si je la convaincs de revenir vers la Lumière, je pourrai la guider pas à pas et l'aider. S'il vous plaît, permettez-moi de sauver son âme éternelle !

Anna baissa de nouveau les yeux. Qui était-elle pour juger Alessandra ? Dans sa vie, qu'avait-elle fait de bien ? Au fond, le Gardien n'avait jamais eu de meilleure alliée qu'elle.

Si Kahlan ne se trompait pas…

— Sœur Alessandra, tu vas m'écouter attentivement ! Je suis la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière, et ton devoir est de m'obéir. Je ne supporterai aucune contradiction, m'entends-tu ? Je dois me lancer à la poursuite du Prophète avant qu'il provoque une catastrophe.

» Cela dit, Richard est essentiel pour notre cause, et tu le sais. À mon âge, je te ralentirais si je me lançais avec toi sur la piste de Nicci. Je veux que tu te charges de cette mission. Non, ne discute pas ! Tu tenteras de sauver le Sourcier et de ramener Nicci dans le giron du Créateur.

Alessandra se jeta dans les bras d'Anna et pleura de gratitude. La Dame Abbesse lui tapota gentiment le dos. Être de nouveau seule lui brisait le cœur, et plus encore à un moment où elle risquait de ne plus pouvoir continuer à croire à tout ce qui comptait pour elle depuis des siècles.

— Dame Abbesse, dit Alessandra en s'arrachant à regret des bras d'Anna, pourrez-vous voyager seule ? Pensez-vous tenir le coup ?

— Je suis vieille, c'est vrai, mais pas encore bonne à jeter à la poubelle. Qui s'est introduit dans le camp de Jagang pour te sauver, ma fille ?

— Vous, et sans l'aide de quiconque… Personne d'autre n'aurait accompli un tel exploit. Quand j'aurai remis la main sur Nicci, être seulement à moitié aussi efficace me ravirait !

— Tu y parviendras, mon enfant, j'en suis sûre. Puisse la main bienveillante du Créateur demeurer sur ta tête au cours de ton long

voyage.

Des années… Voilà ce que risquaient de durer leurs quêtes. Se reverraient-elles jamais ?

— Des temps difficiles nous attendent, dit Alessandra. Mais le Créateur a deux mains, pas vrai ? Une pour moi, et une pour vous !

Malgré sa détresse, Anna ne put s'empêcher de sourire. Cette image était vraiment cocasse…

Chapitre 29

— Entrez ! lança Zedd à la personne qui se raclait la gorge avec insistance derrière le rabat de sa tente.

Sur ces mots, il prit l'aiguière, versa un peu d'eau dans une cuvette cabossée posée sur une grosse bûche dressée à la verticale, s'aspergea le visage et cria de surprise. Comment une eau si froide pouvait-elle être encore liquide ?

— Bonjour, Zedd, dit une voix masculine.

Le vieux sorcier essuya l'eau qui ruisselait sur ses yeux et posa sur Warren un regard amical.

— Salut, mon garçon.

Voyant son interlocuteur rosir, Zedd s'avisa qu'il n'était peut-être pas judicieux d'appeler ainsi un homme deux fois plus âgé que lui. Mais après tout, s'il voulait du respect, Warren n'avait qu'à se débrouiller pour paraître plus vieux.

Avec un soupir agacé, le sorcier se pencha et se mit en quête d'une serviette dans l'incroyable fouillis qui jonchait le sol de sa tente. Des cartes d'état-major, des assiettes sales, un vieux compas rouillé, des chopes vides, quelques couvertures, des os de poulet, une corde, un œuf – perdu en plein milieu d'une leçon de tactique, quelques semaines plus tôt – et une montagne d'autres objets inutiles qui semblaient prendre un malin plaisir à s'accumuler dans sa nouvelle résidence.

Prudent, Warren remonta l'ourlet de sa tunique longue avant d'avancer vers le sorcier.

— Je sors à l'instant de la tente de Verna…, annonça-t-il.

— Des nouvelles ?

— Pas la moindre… Désolé, Zedd.

— Ce n'est pas si inquiétant que ça… Anna a plus de vies qu'un chat, mon garç… hum… Warren. J'en avais un, tu sais… Un jour, ce sacré matou a été frappé par la foudre, et quelques heures plus tard, il est tombé dans un puits. Eh bien, il s'en est tiré sans une égratignure. Mais je t'ai peut-être déjà parlé de mon chat ?

Warren eut un gentil sourire.

— Pour être franc, je connais sa biographie par cœur. Mais si vous avez encore envie d'évoquer son souvenir, je n'y vois pas d'inconvénient…

— Une autre fois, peut-être… Je suis sûr qu'Anna va bien. Verna la

connaît mieux que moi, c'est vrai, mais je sais que c'est une dure à cuire.

— Verna m'a dit à peu près la même chose… Selon elle, Anna, d'un seul regard méchant, pourrait forcer une tornade à reculer.

Zedd grogna son assentiment et continua ses fouilles quasiment archéologiques.

— Plus dure que de la carne de bœuf…, marmonna-t-il en jetant négligemment derrière lui deux cartes stratégiques dépassées depuis longtemps.

— Si je puis me permettre, demanda Warren, que cherchez-vous ainsi ?

— Ma serviette. Je sais que…

— Juste là, Zedd…

— Plaît-il ?

— La serviette… Elle est là, pliée sur le dossier de votre chaise.

— Sans blague ?

Le vieil homme s'empara de la serviette capricieuse et entreprit de s'essuyer le visage.

— Tu as un œil de cambrioleur, Warren…

Très maniaque dès qu'il s'agissait de rangement, Zedd jeta la serviette sur un tas d'immondices, histoire de la retrouver plus facilement la prochaine fois.

— Venant de vous, je prends cette remarque comme un compliment, dit Warren.

Zedd sursauta soudain.

— Tu as entendu ?

Warren tendit l'oreille et capta uniquement les bruits habituels du camp : des roulements de sabots, des échos de conversations, des grincements de chariots et le sempiternel concert de beuglements des officiers, incapables de mettre vraiment une sourdine à leurs ordres…

— Entendu quoi ?

— Je ne sais pas trop… Une sorte de sifflement…

— Zedd, les hommes sifflent parfois pour appeler leurs chevaux… Il arrive que ce soit nécessaire.

Les soldats faisaient de leur mieux pour éliminer les bruits inutiles. En terrain découvert, les sifflements portaient très loin, et ils risquaient de fournir de précieuses indications à l'ennemi. Bien entendu, dissimuler un camp de cette importance était impossible, à long terme. Pour désorienter l'adversaire, il fallait le déplacer de temps en temps, mais ça n'avait rien d'un jeu d'enfant…

— Tu dois avoir raison…, dit Zedd. Un homme a dû appeler son cheval, ou siffler pour le calmer…

— Pour en revenir à nos soucis, fit Warren, voilà quand même un bon moment qu'Anna n'a plus envoyé de message à Verna.

— Quand j'étais avec elle, c'est arrivé plusieurs fois, et ça ne signifiait rien de grave… Fichtre et foutre ! à un moment, je me suis même arrangé pour qu'elle ne puisse pas utiliser son maudit livre de voyage ! Ce truc me donne la chair de poule. Elle ne pourrait pas envoyer des lettres, comme tout le monde ? Les Sœurs de la Lumière donnent toujours dans la facilité. Je suis le Premier Sorcier, et je n'ai jamais eu besoin d'un carnet magique !

— Verna pense qu'Anna a perdu le sien.

— C'est ça ! s'exclama Zedd en claquant des doigts. (Il faisait de son mieux pour dissimuler son inquiétude, mais le résultat n'était pas très convaincant.) Il a pu glisser de sa ceinture sans qu'elle le remarque tout de suite. Et après, pour le retrouver… Voilà une preuve que j'ai raison ! Se reposer sur des artefacts n'est pas bon, et en plus, ça rend paresseux…

— C'est ce que pense Verna… Au sujet de la perte du livre de voyage, je veux dire… (Warren gloussa bêtement.) À moins qu'un chat l'ait mangé !

— Un chat ? Quel chat ? demanda Zedd, le front plissé.

— Eh bien, n'importe quel chat ! C'était simplement… Bon ! laissez tomber, mes plaisanteries sont toujours très mauvaises.

— Mais non, celle-là était excellente, mentit le vieux sorcier. Je ne dois pas être très éveillé, ce matin.

— Chat ou pas chat, Anna a certainement égaré son livre de voyage, et il n'y a rien de plus grave que ça.

— Dans ce cas, dit Zedd, elle déboulera probablement ici très bientôt, pour m'informer qu'elle va bien. Au minimum, elle nous fera parvenir un message. Mais il y a une autre possibilité. Si elle n'avait simplement rien à nous dire qui vaille la peine d'utiliser son fichu carnet ?

— Depuis près d'un mois ?

— C'est peu probable, bavarde comme elle est… Elle se dirigeait vers le nord, à peu près là où sont Richard et Kahlan. Si elle a perdu le livre, elle n'arrivera pas ici avant une bonne semaine. Et si elle est passée voir mon petit-fils d'abord, ce sera encore plus long. Anna ne voyage plus très vite, tu sais ?

— Elle n'est plus toute jeune, j'en ai conscience… Et ça me fait une raison supplémentaire d'être inquiet…

Zedd s'angoissait plutôt parce que le silence du livre de voyage datait du moment où Anna aurait dû rejoindre Kahlan et Richard. Recevoir de bonnes nouvelles lui aurait fait tellement plaisir. Si sa femme était remise, le garçon avait peut-être même changé d'avis et

décidé de revenir aux affaires… Consciente que tout le monde attendait des informations, Anna aurait écrit, si elle avait pu. Et voilà qu'elle se taisait à un moment capital. Le genre de coïncidence que le vieux sorcier détestait…

Tout ça l'énervait tellement qu'il avait une furieuse envie de se gratter, comme s'il avait été piqué par un moustique albinos.

— Ne t'emballe pas, Warren ! dit-il pour calmer son jeune interlocuteur. Anna est déjà restée silencieuse pendant des semaines. Il est trop tôt pour se ronger les sangs, et nous avons des soucis plus urgents…

Si Anna avait des ennuis, personne ne pouvait rien faire, puisque sa localisation restait inconnue.

— Vous avez raison, Zedd, dit Warren.

Sous une carte froissée, le vieil homme dénicha une miche de pain datant de la veille. Il entreprit de la grignoter – un bon prétexte pour ne pas parler. Dès qu'il ouvrait la bouche, il craignait de trahir son inquiétude pour Anna – et plus encore, pour Kahlan et Richard.

Warren était un excellent sorcier et un des hommes les plus intelligents que le vieux sorcier ait rencontrés. L'impressionner en abordant un sujet dont il ignorait tout – une des tactiques préférées de Zedd – n'était pas facile, car il avait une culture encyclopédique. Ce petit inconvénient mis à part, échanger des points de vue avec un érudit pareil était fascinant. Warren ne s'étonnait pas quand le Premier Sorcier évoquait des subtilités magiques dont quasiment personne n'avait entendu parler. Pareillement, il avait un don incroyable pour compléter le protocole d'invocation des sorts les plus étranges, et adorait que Zedd l'aide à combler ses propres petites lacunes en la matière. Quant aux prophéties, il en savait beaucoup plus long que le Premier Sorcier aurait cru possible – et autorisé, par-dessus le marché !

Warren était à la fois un vieil homme un rien trop sûr de lui-même et un gamin enthousiaste manquant de maturité. Bien que pétri de certitudes, il pouvait faire montre d'une ouverture d'esprit et d'un enthousiasme rafraîchissants.

Un seul sujet le rendait muet comme une carpe : la « vision » de Richard. Soudain très pâle quand on l'évoquait, il n'émettait aucun commentaire et laissait les autres gloser sans fin sur la décision du Sourcier.

Quand Zedd et lui étaient seuls, il en disait à peine plus.

— Je suis fidèle à Richard parce qu'il est mon ami… et le seigneur Rahl.

Il refusait d'entamer le débat. Pour lui, en s'abstenant de donner des ordres, Richard avait clairement manifesté sa volonté : l'armée d'harane devait être avalée par l'ennemi pas déchiquetée par ses crocs.

Zedd remarqua que Warren tripotait nerveusement sa tunique.

— Tu ressembles à un sorcier dont les poches sont pleines de poudre à gratter magique. Aurais-tu quelque chose sur le cœur ?

— Suis-je si transparent ?

— Non, mon ami, mais tu as un génie en face de toi !

Warren sourit de cette plaisanterie – sans être tout à fait certain que c'en était une.

— Et si tu prenais un siège ? proposa le vieux sorcier.

Le futur prophète jeta un coup d'œil à la chaise libre puis refusa d'un signe de tête.

Pour qu'il ne veuille pas s'asseoir, pensa Zedd, il fallait que ce qu'il allait dire soit sacrément important.

— Selon vous, Zedd, l'Ordre Impérial attendra-t-il le printemps pour attaquer, ou se décidera-t-il plus tôt ?

— Personne ne le sait, et l'incertitude nous noue à tous les entrailles. Warren, tu as travaillé d'arrache-pied, comme les Sœurs de la Lumière. S'il y a du grabuge, vous vous en sortirez très bien.

La réponse du vieux sorcier ne sembla pas intéresser beaucoup son « jeune » collègue. Se grattouillant la joue, il paraissait surtout pressé de reprendre la parole.

— Eh bien, merci du compliment… C'est vrai que nous n'avons pas ménagé nos efforts, pendant l'entraînement.

» Cela dit… Le général Leiden pense que l'hiver est notre meilleur allié. Avec ses officiers keltiens – et le soutien de quelques D'Harans –, il affirme que Jagang serait fou de lancer un assaut au début de la mauvaise saison. Kelton est situé au nord d'ici, pas très loin, et Leiden sait parfaitement ce que représenterait un combat dans de mauvaises conditions climatiques. Bref, pour lui, l'empereur attendra à coup sûr le printemps.

— Leiden est un bon officier, et il mérite d'être le second de Reibisch. Pourtant, je suis en désaccord avec lui.

— Vraiment ?

Sur la demande de Reibisch, la division keltienne était arrivée sur le terrain deux mois plus tôt pour renforcer le corps d'armée d'haran. Tenant Kahlan pour leur reine, depuis que Richard avait imposé la couronne à la jeune femme, les Keltiens se considéraient toujours comme une force indépendante, même s'ils faisaient officiellement partie de l'empire d'haran.

Zedd trouvait cette idée d'empire bizarre, mais il n'avait jamais émis l'ombre d'une objection en public. Le Nouveau Monde combattait ainsi sous un seul étendard, et ce n'était pas plus mal… Sur ce point-là, l'instinct de Richard ne l'avait pas trompé. Dans un conflit total, la notion d'unité était essentielle.

— Mais c'est une intuition, Warren, et je peux me tromper. Leiden

est un militaire expérimenté. De plus, il n'a rien d'un idiot. Oui, je peux être dans l'erreur…

— Mais lui aussi, et c'est pour ça que vous vous inquiétez, comme le général Reibisch, qui passe presque toutes ses nuits à tourner en rond sous sa tente.

— Warren, permets-moi de te poser une question. Quelque chose d'essentiel pour toi dépend-il du comportement de l'Ordre ? Attends-tu que Jagang ait arrêté sa stratégie pour prendre une décision cruciale ?

— Eh bien, pas vraiment, mais… En cas d'attaque, ce ne serait pas le moment de penser à ce genre de chose, pourtant… Si l'Ordre attend jusqu'au printemps… (Le futur prophète se tordit nerveusement les mains.) Dans ce cas, j'ai pensé que…

— Oui ?

Warren riva les yeux sur la pointe de ses chaussures.

— Si vous croyez aussi que la guerre n'est pas pour tout de suite, ça rendrait possible le…

— De quoi parles-tu, mon ami ?

— D'un certain événement qui deviendrait envisageable si l'empereur diffère le début de la campagne.

— Pour dénouer la situation, admettons que j'en sois convaincu. Dans ce cas, que désirerais-tu faire ?

— Épouser Verna ! Zedd, vous accepteriez de nous unir ?

— Fichtre et foutre ! mon garçon, tu ne crois pas que c'est une question un peu difficile à avaler, au petit déjeuner ?

Warren fit deux pas en avant.

— Seriez-vous d'accord, Zedd ? Si nous supposons que l'Ordre restera en Anderith jusqu'au printemps, voudriez-vous présider la cérémonie ?

— Tu aimes Verna, mon garçon ?

— Bien entendu !

— Et elle te rend tes sentiments ?

— Évidemment…

— Dans ce cas, je vous marierai.

— Vraiment ? Zedd, ce serait merveilleux ! (Warren fit demi-tour, avança jusqu'à l'entrée de la tente et écarta le rabat.) Attendez une minute, si c'est possible…

— J'envisageais de m'envoler pour faire un petit tour sur la lune, marmonna le vieux sorcier, mais si c'est indispensable, je peux remettre ça à plus tard.

Warren était déjà sorti… Zedd entendit des échos de voix étouffées, devant la tente, puis son collègue revint, précédé par Verna, qui affichait un sourire éclatant.

Le vieil homme en fut vaguement mal à l'aise, parce que ce n'était pas un spectacle fréquent.

— Merci de bien vouloir nous unir, Zedd ! s'exclama la Dame Abbesse. Warren et moi tenions à ce que ce soit vous. J'étais sûre que vous accepteriez, mais il ne voulait pas vous forcer la main. Rien n'est plus beau, sachez-le, que d'être mariés par le Premier Sorcier en personne.

Zedd en était venu à apprécier Verna. De temps en temps, elle se montrait un peu trop à cheval sur les règles et le protocole, mais à part ça, il n'y avait rien à lui reprocher. Pour développer sa magie guerrière, elle avait travaillé dur sans jamais se plaindre, même quand il lui demandait les choses les plus étranges. À l'évidence, elle adorait Warren et le respectait beaucoup.

— Quand aura lieu la cérémonie ? demanda-t-elle. Je bous d'impa tience !

— Vous croyez que ça peut attendre que j'aie pris un vrai petit déjeuner ?

Les deux futurs époux sourirent.

— Nous préférerions nous marier le soir, dit Verna. Il sera peut-être possible d'organiser une fête, avec de la musique et des danses…

— Pour délasser un peu tout le monde, après un entraînement si rigoureux, précisa Warren. Nous avons bien besoin d'une pause…

— Une pause ? répéta Zedd. Combien de temps comptez-vous négliger votre devoir ?

— Non, ce n'est pas… nous… (Warren s'empourpra jusqu'aux oreilles.) Il n'est pas question de…

— Nous ne voulons pas de vacances, Zedd, dit Verna pour couper court aux balbutiements de son fiancé. Une soirée de festivités suffira. Nous ne quitterons pas nos postes, soyez-en certain.

Zedd passa un bras autour des épaules de la Dame Abbesse.

— Tous les deux, vous pourrez prendre autant de « vacances » qu'il vous plaira. Tout le monde comprendra. Je suis très heureux pour vous.

— C'est formidable, Zedd ! s'écria Warren, visiblement soulagé. Nous sommes vraiment…

À cet instant, un officier rouge comme une pivoine fit irruption sous la tente sans avoir pris la peine de s'annoncer.

— Sorcier Zorander !

Deux Sœurs de la Lumière entrèrent derrière l'homme.

— Dame Abbesse ! s'écria sœur Philippa.

— Ils arrivent ! lança Phoebe.

Les deux femmes, pâles comme des mortes, semblaient sur le point de restituer leur petit déjeuner. Phoebe tremblait comme une feuille, et Philippa, remarqua Zedd, avait les cheveux un peu roussis d'un côté. Sur le même flanc, sa robe était noircie de fumée. Elle revenait de la position avancée, où elle guettait l'éventuelle arrivée d'ennemis

doués de magie…

Zedd comprit qu'il avait pris pour un sifflement des cris très lointains…

Tendant l'oreille, il entendit sonner les premières cornes de brume, qui donnaient déjà l'alerte. Captant dans leur musique une infime trace de pouvoir, il sut que ce n'était pas un simple exercice.

Dehors, une activité fébrile régnait dans le camp. Tous les soldats récupéraient leurs armes sur les râteliers de campagne, et les chevaux, énervés par le vacarme, hennissaient furieusement.

Warren prit Philippa par un bras et lui communiqua ses ins tructions :

— Formation et coordination des lignes ! Surtout, que l'Ordre ne les voie pas ! Restez en position derrière le troisième rang de soldats. Et ne frappez pas avant que l'ennemi ait approché. Il faut lui donner confiance, pour qu'il tombe dans nos pièges. Il y a des cavaliers ?

— Deux ailes largement déployées, dit l'officier, qui avait repris son souffle. Elles ne chargent pas pour l'instant, histoire de ne pas être coupées des fantassins.

— Le premier feu devra être allumé derrière les cavaliers, quand ils auront dépassé le point d'ignition. Procédez comme à l'entraînement…

Philippa fit signe qu'elle avait compris. Cette tactique visait à prendre les cavaliers en tenaille entre deux « murailles » de magie dévastatrice. Mais pour traverser les boucliers adverses, il fallait une grande précision et un minutage parfait.

— Dame Abbesse, dit Phoebe, vous ne pouvez pas imaginer combien ils sont nombreux. Créateur bien-aimé ! on croirait voir déferler une marée humaine.

Verna tapota l'épaule de son amie.

— Je sais… Mais nous sommes prêts, ne t'inquiète pas.

La Dame Abbesse entraîna les deux sœurs dehors, et commença aussitôt à battre le rappel de ses troupes magiques. Partout dans le camp, des éclaireurs revenaient au galop, sautant de leur monture avant qu'elle se soit arrêtée.

Un grand soldat barbu au visage ruisselant de sueur entra à son tour sous la tente.

— Toute l'armée de l'Ordre ! cria-t-il. Jusqu'au dernier homme…

Un cavalier s'arrêta devant le rabat ouvert.

— Des forces montées, lança-t-il, essentiellement des lanciers ! Assez puissantes pour submerger nos défenses…

Il repartit sans attendre de réponse.

— Il y a des archers ? demanda Zedd au soldat barbu et à l'officier encore écarlate.

— L'ennemi est encore trop loin pour qu'on puisse le dire, répondit le barbu. Mais je mettrais ma tête à couper qu'il y en a juste derrière les piquiers équipés de boucliers.

— C'est presque certain, soupira Zedd. Et ils se manifesteront dès qu'ils seront à portée de tir.

Warren prit le barbu par le bras et l'entraîna hors de la tente.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il en marchant, nous leur réservons une méchante surprise.

L'autre militaire étant sorti sur les talons de Warren, Zedd se retrouva seul. Dehors, le soleil brillait, mais il faisait un froid de gueux. Une aube glaciale pour une journée qui s'annonçait sanglante…

Dans tout le camp, des hommes se préparaient à combattre avec une calme efficacité. Si les soudards de l'Ordre étaient impressionnants, les D'Harans n'avaient rien à leur envier. Depuis des générations, ils se tenaient pour les guerriers les plus féroces du monde. Presque toute sa vie, le vieux sorcier les avait affrontés, et il pouvait témoigner qu'ils ne se vantaient pas.

— Dépêchez-vous, bon sang, dépêchez-vous ! cria soudain une voix familière.

Zedd se campa sur le seuil de sa tente et découvrit le général Reibisch, occupé à faire s'activer une multitude d'hommes.

— Zedd, nous avions vu juste ! s'écria le général dès qu'il aperçut le vieil homme.

Le sorcier hocha simplement la tête, atrocement déçu d'avoir eu raison. Il ne lui arrivait pas souvent de se lamenter parce qu'il devinait toujours tout, mais là…

— Nous changeons le camp de place, annonça le général en approchant du vieil homme. Le temps presse, et j'ai déjà ordonné à nos forces avancées de filer vers le nord pour protéger les chariots de vivres.

— C'est une attaque massive ou un coup de sonde, pour tester nos réactions ?

— Une attaque massive !

— Par les esprits du bien…, soupira le vieux sorcier.

Au moins, il avait prévu cette éventualité et formé les renforts magiques à y faire face. Voir que leur « chef » avait eu raison donnerait confiance aux Sœurs de la Lumière, qui se battraient comme des lionnes. Ça valait mieux, car tout dépendrait d'elles, aujourd'hui.

— Nos sentinelles et nos éclaireurs se replient, dit Reibisch. Face à un assaut général, tenir leurs positions n'aurait aucun sens.

— Très bien raisonné… N'ayez crainte, nous serons la magie qui s'oppose à la magie.

— Et pour l'acier, vous pourrez compter sur nous, affirma l'officier. Aujourd'hui, ces salopards verront beaucoup de lames et presque autant de sortilèges !

— Mais ne dévoilez pas tous nos atouts, et surtout, ne les montrez pas trop tôt !

— Je n'ai aucune intention de modifier nos plans !

— Parfait, général… (Zedd saisit au vol le bras d'un soldat qui passait devant lui.) Mon garçon, j'ai besoin d'aide. Tu veux bien faire mes bagages pendant que je file voir les Sœurs de la Lumière ?

Reibisch fit signe au jeune type d'obéir.

— Selon les éclaireurs, les forces ennemies sont toutes de notre côté du fleuve Drun, comme nous l'espérions.

— Parfait ! Nous n'aurons pas à craindre qu'elles tentent de nous prendre à revers – en tout cas, pas par l'ouest. Vos hommes doivent atteindre la vallée à temps, général, c'est essentiel ! S'ils prennent position au nord, nous ne risquerons plus d'être encerclés. Les troupes magiques couvriront votre retraite.

— Nous serons en place au bon moment, ne vous inquiétez pas !

— Le fleuve n'est pas encore gelé ?

— Assez pour qu'un rat puisse le traverser, mais pas le loup qui le poursuit.

— Donc, l'ennemi ne pourra pas non plus… (Zedd tourna la tête vers le sud.) Je vais rejoindre les Sœurs de la Lumière et Adie. Que les esprits du bien soient avec vous, général. Dites-leur de ne pas s'occuper de vos arrières, parce que nous nous en chargerons.

Reibisch prit le vieil homme par le bras.

— Ils sont plus nombreux que prévu, Zedd. Au moins deux fois, et sans doute trois, si mes éclaireurs n'ont pas eu la berlue. Vous pensez pouvoir retenir des troupes pareilles après les avoir incitées à se lancer à ma poursuite ?

Le plan consistait à attirer les soldats de l'Ordre au nord en agitant devant leur nez une « carotte » qui devait leur ouvrir l'appétit, mais ne jamais tomber entre leurs mains. À cette époque de l'année, traverser le fleuve était impossible. Coincée entre l'eau et les montagnes, une armée si massive aurait du mal à manœuvrer pour encercler les forces de l'empire d'haran, pourtant dix ou vingt fois moins nombreuses.

Cette stratégie visait également à respecter la recommandation de Richard : pas de bataille rangée contre l'Ordre ! Malgré ses doutes, Zedd n'était pas tenté de voir ce qui se passerait si les défenseurs ne tenaient pas compte de l'avis du seigneur Rahl.

Avec un peu de chance, s'ils parvenaient à l'attirer sur un terrain plus exigu, l'armée de Jagang serait assez ralentie pour que les D'Harans passent à une tactique de harcèlement, multipliant les

escarmouches sans jamais s'exposer vraiment. Les hommes de Reibisch se fichaient de combattre à un contre dix. Pour eux, c'était une occasion rêvée de prouver leur valeur…

Zedd pensa à la horde qui déferlait sur le camp et imagina la magie meurtrière qu'il déchaînerait contre elle.

Mais dans les batailles, il le savait, les choses se passaient rarement comme prévu.

— Ne vous en faites pas, général, dit-il, l'Ordre va payer très cher son agression d'aujourd'hui.

— Bien parlé ! approuva Reibisch en tapant amicalement sur l'épaule du vieil homme.

Il s'éloigna en appelant ses aides de camp et en criant qu'on lui amène son cheval.

La bataille venait de commencer.

Chapitre 30

Les mains appuyées sur les cuisses, Richard s'accroupit dans le ventre de la bête.

— Alors ? demanda Nicci, toujours perchée sur sa jument.

Richard se releva près d'une côte dénudée de sa chair qui faisait deux fois sa taille. Mettant une main en visière, il sonda brièvement l'horizon puis se tourna vers la Sœur de l'Obscurité, dont les cheveux blonds scintillaient au soleil.

— Je crois que c'est la carcasse d'un dragon…

Sa jument tentant de s'écarter du cadavre géant, Nicci dut tirer fermement sur les rênes.

— Un dragon…, répéta-t-elle, impassible.

Des lambeaux de chair adhéraient encore aux ossements déjà blanchis par endroits. D'un revers de la main, Richard chassa les mouches qui bourdonnaient autour de lui, en quête d'un festin.

L'odeur de décomposition lui donnant la nausée, il sortit de la carcasse et désigna la tête, qui gisait sur un lit d'herbe jaunâtre.

— Je reconnais les crocs, dit-il. Naguère, j'avais une dent de dragon…

— Eh bien, que tu aies raison ou pas, dit Nicci, toujours sceptique, filons d'ici, si tu estimes en avoir vu assez.

Richard s'essuya les mains dans l'herbe puis approcha de son étalon, qui hennit nerveusement et recula. Il détestait l'odeur de la mort et ne se calma pas vraiment quand Richard lui flatta l'encolure.

— Pas de panique, Garçon, c'est fini…, souffla son cavalier.

Dès que Richard fut en selle, Nicci fit volter sa jument et se remit en route alors que le soleil de la fin d'après-midi faisait luire sinistrement le gigantesque squelette.

Richard jeta un dernier coup d'œil à la dépouille et talonna sa monture. Heureux de s'en éloigner, l'étalon se lança au galop sans rechigner.

Depuis un mois, à quelques jours près, l'animal et son cavalier s'étaient habitués l'un à l'autre. L'étalon faisait preuve de bonne volonté, mais sans se montrer amical. Richard se contentait de cette relation, car il avait d'autres soucis en tête qu'améliorer ses rapports avec un cheval.

Nicci ignorant si la bête avait un nom – elle ne semblait pas juger

utile qu'on baptise sa monture –, Richard avait opté pour « Garçon ». Du coup, la Sœur de l'Obscurité s'adressait à sa jument en l'appelant « Fille ». Que son prisonnier ait ainsi humanisé l'étalon la laissait indifférente, mais faire de même avait dû lui paraître plus simple…

— Tu crois vraiment que c'étaient les restes d'un dragon ? demanda-t-elle à Richard quand il l'eut rattrapée.

L'étalon ralentit et flanqua un gentil petit coup de tête à la jument, qui ne daigna même pas tourner le bout d'une oreille vers lui.

— La taille correspond, si mes souvenirs sont exacts.

— Tu n'es pas sérieux, n'est-ce pas ?

— Tu as vu le squelette, non ?

— Oui, mais je pensais qu'il s'agissait des restes d'un antique monstre appartenant à une espèce depuis longtemps disparue…

— Avec des essaims de mouches autour ? J'ai vu des vestiges de tendons accrochés aux os. Cette créature est morte il y a six mois, et peut-être moins que ça…

— Donc, il y a vraiment des dragons dans le Nouveau Monde ?

— Dans les Contrées du Milieu, oui… Pas là où j'ai grandi. Ces bêtes ont un certain pouvoir magique, et le don n'existe pas en Terre d'Ouest. Il n'y a pas si longtemps, j'ai rencontré un dragon rouge. D'après ce qu'on dit, ils sont très rares…

Et désormais, il y en aurait un de moins.

Nicci semblait se ficher comme d'une guigne du cadavre géant, fût-il celui d'un reptile volant.

Après quelques jours de voyage, Richard s'était rendu à l'évidence : faute de pouvoir tuer la Sœur de l'Obscurité, il aurait une meilleure chance de lui échapper s'il parvenait à l'amadouer. De plus, se livrer à un bras de fer permanent l'aurait empêché de penser à un moyen de résoudre son problème. Dans des situations de ce genre, il fallait se concentrer sur l'essentiel.

Bien entendu, manifester de l'affection à Nicci était au-dessus de ses forces, mais il parvenait à ne pas la provoquer, évitant ainsi qu'elle ait envie de se venger sur Kahlan. Jusque-là, cette tactique avait fonctionné. D'autant plus que la Sœur de l'Obscurité ne semblait pas encline à lâcher la bonde à sa colère. Quand quelque chose n'allait pas, elle se murait dans une indifférence si profonde qu'elle en devenait rassurante.

— Grandir dans un pays où la magie n'existe pas doit être étrange…, dit Nicci quand ils furent enfin de retour sur la piste qu'ils avaient quittée pour aller voir le squelette de plus près.

— Pas pour moi…, répondit Richard. À mes yeux, c'était normal.

— Et tu étais heureux, sans le don ?

— Tout à fait, oui ! Mais pourquoi cette question ?

— Parce qu'aujourd'hui tu luttes pour sauver la magie, afin que d'autres enfants soient obligés de grandir avec elle. Ai-je tort ?

— Non.

— L'Ordre veut en finir avec le surnaturel, pour que les gens soient heureux. Il aimerait que tous les gamins aient ta chance, et pourtant, tu le combats.

Richard estima que la conversation avait assez duré. La philosophie de l'Ordre ne l'intéressait pas, et il avait d'autres soucis en tête.

Ils avançaient vers le sud-est sur une piste empruntée par quelques colporteurs. Le jour même, ils en avaient croisé deux, les saluant amicalement sans s'arrêter.

Depuis le début de l'après-midi, la piste s'orientait plus nettement vers le sud. Alors qu'ils atteignaient le sommet d'une crête, Richard aperçut un troupeau de moutons dans le lointain. Selon un voyageur, ils approchaient d'un village où ils pourraient se réapprovisionner.

Sur la gauche, au nord-est, de grands pics enneigés brillaient encore au soleil. Sur la droite, une pente douce menait au Pays Sauvage. Le village dépassé, ils ne tarderaient pas à traverser le fleuve Kern. De là, ils atteindraient assez vite la vallée des Âmes Perdues.

Ensuite, ils s'enfonceraient dans l'Ancien Monde.

Même s'il n'existait plus de barrière pour l'empêcher de retourner chez lui, comme à l'époque où Verna l'avait conduit à Tanimura, Richard avait le cœur brisé de quitter le Nouveau Monde. Kahlan y vivait, et ce serait une façon de s'éloigner encore plus d'elle. Si fort qu'il l'aimât, il avait conscience de la perdre un peu plus chaque jour.

— On raconte qu'il y avait aussi des dragons dans l'Ancien Monde, dit soudain Nicci.

Richard s'arracha à sa sombre méditation.

— Par le passé, tu veux dire ? Quand ça ?

— Il y a très longtemps… Personne de vivant n'en a jamais vu, y compris les sœurs qui résidaient au palais.

— Et tu sais pourquoi il en est ainsi ? demanda Richard.

— Je peux te répéter ce qu'on m'a enseigné, si ça t'intéresse.

Le Sourcier hocha la tête.

— Pendant le terrible conflit, à l'époque où fut érigée la barrière qui séparait les deux Mondes, les sorciers de l'Ancien envisageaient déjà d'en finir avec la magie. Les dragons ne pouvant exister sans elle, ils ont disparu.

— Pourtant, il y en a toujours ici…

— De l'autre côté de la vallée des Âmes Perdues… Les sorciers dont je parle n'ont pas réussi leur coup, puisque la magie existe

encore…

Très mal à l'aise, Richard repensa au squelette. Était-il possible que…

— Nicci, puis-je te poser une question sérieuse au sujet de la magie ?

La Sœur de l'Obscurité jeta un regard méfiant à son prisonnier.

— Que veux-tu savoir ?

— Selon toi, combien de temps un dragon peut-il survivre sans le soutien du pouvoir ?

Nicci réfléchit un court instant.

— Je sais simplement ce qu'on raconte chez moi, et les récits qui datent de si longtemps ne sont pas fiables, comme tu le sais. Tu veux connaître mon estimation ? Eh bien, je crois que ce serait l'affaire de quelques jours, ou peut-être un peu plus, mais pas beaucoup. En fait, ça revient à se demander quel est l'espoir de survie d'un poisson hors de l'eau… Mais en quoi ça t'intéresse ?

— Quand les Carillons arpentaient le monde, ils ont absorbé de la magie. Pendant un temps, presque tout le pouvoir a abandonné l'univers des vivants.

— Permets-moi de te corriger : selon moi, *toute la magie* a provi soirement déserté notre monde.

Exactement ce que Richard redoutait…

— Mais toutes les créatures magiques ne dépendent pas du don… Toi et moi, par exemple. Nous sommes des êtres magiques, en un sens, mais nous sommes capables de vivre sans le pouvoir. Je me demandais si d'autres créatures comme nous ont pu survivre, pendant que les Carillons étaient là, et attendre le retour de la magie.

— La magie n'est pas revenue, Richard…

— Quoi ? s'écria le Sourcier en tirant sur les rênes de son étalon pour qu'il s'immobilise.

— Pas comme tu l'imagines, en tout cas…

Nicci avança un peu puis fit volter sa jument pour regarder son prisonnier en face.

— Richard, je n'en sais pas plus que toi sur ce qui est arrivé, mais un événement pareil a automatiquement des conséquences.

— Dis-moi ce que tu sais…

— Pourquoi as-tu l'air si inquiet ?

— Nicci, je t'en prie, partage simplement tes connaissances avec moi !

— La magie est un domaine très complexe où les certitudes sont rares. Attends, ne m'accable pas de questions ! Nous savons au moins une chose : le monde change à chaque minute depuis l'aube des

temps. Mais la magie n'en fait pas vraiment partie, comprends-tu ? C'est plutôt un conduit qui relie les univers. Tu me suis ?

— Je crois, oui… Accidentellement, j'ai ramené le spectre de mon père du royaume des morts, et j'ai aussi recouru à la magie pour l'y renvoyer. Le Peuple d'Adobe, par exemple, communique avec les esprits de ses ancêtres à travers le voile qui nous sépare des territoires du Gardien. Quand une des sœurs au service de Jagang a déclenché la peste – avec un sort qu'elle était allée chercher dans le royaume des morts –, j'ai dû m'introduire dans le Temple des Vents pour empêcher une catastrophe.

— Tu vois le point commun qui relie tous ces exemples ?

— La magie permet d'aller d'un monde à l'autre.

— Oui, mais ce n'est pas tout. Un autre monde existe, d'accord, mais sa nature même dépend de ce qui se passe dans le nôtre.

— Je vois ce que tu veux dire… La vie naît chez nous, et après la mort, le Gardien s'empare des âmes…

— C'est ça, mais pas seulement ! Tu ne vois pas la connexion ?

Richard sentit qu'il perdait pied. Jusqu'à ces derniers temps, la magie – en réalité, sa simple existence – était une inconnue pour lui.

— Nous sommes coincés entre les deux royaumes ? hasarda-t-il.

— Non, pas exactement… (Nicci attendit que Richard la regarde dans les yeux, puis elle leva une main pour souligner l'importance de ce qu'elle allait dire.) La magie est une passerelle entre les mondes. Quand elle faiblit, le royaume des morts, par exemple, est plus éloigné de nous. En conséquence, son pouvoir sur l'univers où nous vivons diminue. Tu comprends ?

Richard eut soudain la chair de poule.

— Tu veux dire que les autres mondes ont moins d'influence sur le nôtre ? Comme lorsqu'un enfant grandit et se détache de ses parents ?

— C'est ça… Quand les mondes s'éloignent les uns des autres, la situation est comparable à celle d'un enfant qui quitte la maison familiale. Mais il y a encore plus que cela… (Nicci se pencha en avant sur sa selle.) Les autres mondes existent uniquement parce qu'ils ont un lien avec la vie…

À cet instant, et pour la première fois depuis qu'il la connaissait, Richard vit la Sœur de l'Obscurité sous son vrai jour : une très vieille et très sage magicienne de près de deux siècles.

— On peut même dire que les autres univers, sans la magie qui les lie au nôtre, cesseraient d'exister.

— Pour reprendre notre image, ça signifie que les parents, quand un enfant les a quittés, perdent de l'importance à ses yeux. Lorsqu'ils meurent de vieillesse, il peut continuer à vivre sans eux, si fort qu'ait été le lien qui les unissait.

— Tu as tout compris.

— Le monde change sans cesse…, murmura Richard, presque pour lui-même. Jagang veut détruire la magie et les autres univers pour que le royaume des vivants n'appartienne qu'à lui…

— Non, à l'humanité, corrigea Nicci. Pour lui-même, il ne désire rien… (Richard voulut émettre des objections, mais la Sœur de l'Obscurité lui fit signe de se taire.) Je connais l'empereur, et quand j'évoque ses convictions, je sais de quoi je parle. Il ne crache pas sur le butin, je te le concède, mais au fond de son âme, il est convaincu de lutter pour l'espèce humaine, pas pour défendre ses propres intérêts.

Richard n'en crut pas un mot, mais pourquoi aurait-il polémiqué avec Nicci ? Quoi qu'il en soit, à cause des changements en cours, des créatures comme les dragons avaient peut-être déjà disparu de la surface du monde. Le squelette qu'il avait vu était-il tout ce qui restait du dernier dragon rouge ?

— À cause des Carillons, dit Nicci, des modifications irréversibles se sont produites, et il se peut que les créatures magiques soient déjà mortes. Au fil du temps, toute la magie, y compris la nôtre, finira par disparaître. Tu saisis ? Sans la passerelle dont je parlais, plus personne ne naîtra avec le don, et la race maudite des sorciers s'éteindra.

Richard n'aurait pas juré que Nicci avait raison. Mais il avait une certitude : dès que l'occasion se présenterait, il tuerait cette femme.

Alors qu'ils s'éloignaient, il tourna la tête pour jeter un dernier coup d'œil au squelette géant. Bien entendu, il était depuis longtemps hors de vue…

La nuit était tombée quand ils atteignirent le village. Interrogeant un passant, Richard apprit que l'endroit s'appelait « Contrefort », simplement parce qu'il n'était pas loin du pied d'une chaîne de montagnes. Le bourg, très paisible, se situait aux confins des Contrées du Milieu, juste avant ce qu'on nommait jadis la « vallée des Âmes Perdues ». Ses habitants, des cultivateurs et des éleveurs, faisaient du troc avec les colporteurs téméraires qui s'aventuraient encore jusque-là, mais le flot se tarissait inexorablement.

Une route reliait Contrefort à Renwold, au sud-ouest, et d'autres pistes partaient vers le nord. Avant la disparition de Renwold, rasée par l'Ordre Impérial, la petite cité était un carrefour commercial important, car les peuples du Pays Sauvage qui vivaient de la vente de leurs produits artisanaux y faisaient immanquablement halte. Aujourd'hui, Contrefort semblait ne plus être habitée que par des fantômes. Des temps difficiles commençaient pour cette région des Contrées, et les choses n'étaient pas près de s'arranger.

L'arrivée de Richard et de Nicci fit sensation. Les étrangers, ces derniers temps, devenaient plus rares que la canicule en hiver…

Les deux voyageurs étaient épuisés. Descendre à l'auberge locale

semblait tentant, mais des beuglements d'ivrognes montaient de l'établissement, et le Sourcier ne se sentait pas d'humeur à gérer une rixe.

Pour les chevaux, ils dénichèrent une écurie très bien tenue dont le propriétaire, contre une somme modique, leur proposa de passer la nuit dans son grenier à foin. Avec le temps glacial, Richard accepta l'offre et ne rechigna pas quand il lui fallut payer d'avance.

Ravi de ce bénéfice inattendu, l'homme proposa de cirer gratuitement les bottes de ses clients.

— C'est gentil, répondit Richard, mais nous sommes morts de fatigue.

— Dans ce cas, je vais m'occuper de vos montures. Bonne nuit à votre épouse et à vous, mon brave…

Précédé par Nicci, le Sourcier gravit les barreaux de l'échelle qui menait au grenier. Après un rapide repas pris en silence, ils s'enroulèrent dans leurs couvertures et s'endormirent comme des masses.

Quand ils se réveillèrent, un peu après l'aube, ils découvrirent qu'une petite bande d'enfants maigrichons et d'adultes aux joues creuses étaient venus voir les « riches » voyageurs arrivés la veille. Apparemment, l'excellente qualité de leurs chevaux avait donné naissance à un flot de rumeurs et de spéculations.

Lorsqu'il salua les villageois, Richard n'obtint que des regards vides en guise de réponse. Cependant, quand Nicci et lui se dirigèrent vers l'épicerie, située quelques bâtiments miteux plus loin, tout le monde les suivit comme s'ils étaient un couple royal en visite. Effrayés par cette procession, les volailles et les chèvres qui erraient dans les rues s'éparpillèrent sans dissimuler leur indignation. Perché sur une souche, un coq manifesta la sienne en battant furieusement des ailes. Plus conciliante, une vache laitière qui broutait dans un enclos, près de la boutique du cordonnier, leva à peine la tête pour voir ce qui se passait.

Quand les enfants, plus téméraires que les adultes, demandèrent qui ils étaient, Nicci répondit qu'ils voyageaient et cherchaient du travail. Un jeune couple comme tant d'autres, poussé à l'errance par de tragiques événements. Au vu de sa superbe robe noire, personne ne goba son histoire. Et même s'il était moins bien vêtu, Richard non plus n'avait pas l'allure d'un miséreux.

Après avoir précisé qu'ils ne trouveraient pas d'ouvrage à Contrefort, un adolescent s'enquit de leur destination. Quand Nicci révéla qu'ils étaient en route pour l'Ancien Monde, plusieurs adultes prirent leurs enfants par le bras et détalèrent sans demander leur reste.

D'autres continuèrent à coller aux basques des deux « souverains ».

Le propriétaire de l'épicerie, un homme assez âgé, chassa

gentiment la foule du pas de sa porte dès que Richard fut entré dans la boutique. Mais les villageois revinrent très vite à la charge, entourant Nicci pour quémander de l'argent, de la nourriture et des médicaments.

La Sœur de l'Obscurité resta devant le magasin et demanda aux villageois de lui parler de leurs malheurs. Puis elle se déplaça parmi eux pour examiner les enfants.

La surveillant du coin de l'œil, Richard constata qu'elle affichait l'expression vacante qu'il n'aimait pas du tout.

— Que puis-je pour vous ? demanda l'épicier.

— D'abord, parlez-moi des gens qui sont massés dehors.

À travers la petite fenêtre, le Sourcier vit que Nicci, debout au milieu d'un cercle de déshérités, tenait un grand discours que son public buvait comme du petit-lait. Sans doute parlait-elle du Créateur, et de l'amour qu'il portait aux plus humbles de Ses enfants…

— Ces gens ? répéta l'épicier. Quelques-uns viennent de l'Ancien Monde – un exil volontaire, après la disparition de la barrière. La plupart sont d'ici, mais ce n'est pas la fine fleur de notre population, croyez-moi ! Un tas d'ivrognes et de bons à rien tout juste capables de mendier ! C'est devenu à la mode, depuis que des transfuges de l'Ancien Monde vivent ici. Souvent, les colporteurs leur font l'aumône, parce qu'ils craignent d'être détroussés s'ils ne se montrent pas généreux. Dehors, il y a quelques personnes vraiment dans le malheur. Par exemple des veuves qui ne parviennent plus à nourrir décemment leurs enfants… Quelques-uns de ces traîne-misère acceptent de travailler pour moi, quand j'ai besoin de bras, mais la majorité refuse de s'abaisser à ça…

Richard allait réciter au vieil homme la liste des provisions dont il avait besoin, mais l'irruption de Nicci dans la boutique l'en empêcha.

— Richard, j'ai besoin d'argent…

N'ayant aucune envie de discutailler, le Sourcier tendit à la Sœur de l'Obscurité la sacoche de selle où il gardait ses pièces d'or et d'argent.

Nicci en prit une poignée. Quand il eut calculé la somme que ça représentait, l'épicier ouvrit des yeux ronds.

Sans lui accorder un regard, Nicci ressortit et entreprit de distribuer cette petite fortune aux pauvres de Contrefort.

Des cris retentirent, les gens se bousculèrent et ceux qui avaient reçu quelque chose, très prudents, s'empressèrent de détaler.

Richard rouvrit la sacoche, jeta un coup d'œil à l'intérieur et constata qu'il ne lui restait presque plus un sou. Ce que faisait Nicci n'avait aucun sens ! Pourquoi se comportait-elle ainsi ?

En soupirant, il se tourna vers l'épicier.

— Il me faudrait de la farine, des flocons d'avoine, du riz, du

bacon, des lentilles, des biscuits secs et du sel. C'est possible ?

— Oui, sauf pour les flocons d'avoine. Combien de chaque produit ?

Richard se livra à un rapide calcul mental. Leur voyage n'était pas terminé, loin de là, et Nicci, avec ses largesses, venaient quasiment de les ruiner. Comment tiendraient-ils, alors qu'ils avaient presque épuisé leur réserve de vivres ?

— Ce que vous pourrez me vendre contre six sous d'argent, répondit le Sourcier en posant les pièces sur la table.

Il retira son sac à dos et le plaça aussi sur le comptoir.

L'épicier soupira d'aise en songeant à son chiffre d'affaires de la journée. Soudain guilleret, il collecta des petits sacs sur ses étagères, puis les rangea dans le sac à dos.

Se souvenant d'autres produits dont il avait besoin, Richard mit sur le comptoir un autre sou d'argent et compléta sa commande auprès du commerçant.

Il ne lui restait plus que quelques sous d'argent, deux couronnes du même métal, et plus l'ombre d'une pièce d'or. Nicci distribuait à ces gens plus d'argent qu'ils en avaient vu de leur vie !

Inquiet pour la suite du voyage, Richard reprit son sac, que l'épicier avait fini de remplir, et sortit en trombe pour voir s'il pouvait empêcher la Sœur de l'Obscurité de dilapider son pécule.

Hélas, elle venait de donner la dernière pièce à un ivrogne barbu et édenté. Se fichant comme d'une guigne du discours sur le Créateur que lui tenait sa bienfaitrice, le type se léchait déjà les lèvres à l'idée du vin qu'il allait pouvoir ingurgiter.

Richard prit Nicci par le bras et la tira vers lui.

— Je veux aller à l'écurie, dit-elle.

— Pour une fois, je suis d'accord avec toi. Plus vite nous aurons filé d'ici, mieux…

— Non, coupa la Sœur de l'Obscurité. Nous devons vendre les chevaux, Richard !

— Pardon ? Puis-je au moins savoir pourquoi ?

— Pour partager ce que nous avons avec ceux qui ne possèdent rien.

Richard n'en crut pas ses oreilles. Comment voyageraient-ils, ensuite ?

Après une courte réflexion, il décida qu'il s'en fichait ! Au fond, arriver à destination ne l'intéressait pas. Bien entendu, ils seraient chargés comme des baudets, mais un ancien guide forestier ne se laissait pas arrêter par des détails de ce genre.

— Nous voulons vendre nos montures, annonça-t-il au propriétaire de l'écurie dès qu'ils y furent entrés.

L'homme ne cacha pas sa surprise.

— Ce sont de très beaux chevaux, messire… Par ici, on n'en voit pas beaucoup de cette qualité.

— Eh bien, dit Nicci, ça changera à partir d'aujourd'hui.

De plus en plus mal à l'aise, le type regarda la Sœur de l'Obscurité. Comme beaucoup de gens, poser les yeux sur elle le perturbait – à cause de son incroyable beauté, ou de sa froideur tout aussi peu fréquente ?

— Je ne pourrai pas vous les payer très cher, hélas…

— Qui a parlé de prix ? répondit Nicci. Nous voulons les vendre, et nous prendrons ce que vous nous proposerez.

L'homme regarda Richard puis baissa les yeux. À l'évidence, escroquer deux voyageurs ne l'enthousiasmait pas, mais comment refuser une occasion pareille ?

— Quatre pièces d'argent par tête, voilà mon prix.

Au minimum, l'étalon et la jument valaient dix fois plus !

— Et la sellerie ? demanda Nicci.

— Une pièce de plus, c'est tout ce que je peux faire… Désolé, mais je n'ai pas plus d'argent, et…

— Quelqu'un d'autre pourrait nous acheter ces chevaux ? coupa Richard.

— J'en doute, mon garçon, mais si vous trouvez un autre client, je n'en ferai pas une maladie. Je n'aime pas arnaquer les gens, et cinq pièces par bête, sellerie comprise, c'est du vol caractérisé !

Conscient que cette étrange transaction échappait au contrôle de Richard, l'homme regarda de nouveau Nicci.

— Marché conclu, dit-elle sans l'ombre d'une hésitation. C'est un prix honnête.

— Si vous le pensez… Navré, mais je n'ai pas l'argent sur moi. Si vous voulez bien attendre un peu, je vais aller le chercher…

Nicci acquiesçant, l'homme s'éloigna à grandes enjambées. Moins pressé de conclure l'affaire, devina Richard, que de voir enfin partir sa terrifiante cliente.

— Tu peux m'expliquer ce qui se passe, Nicci ?

Devant l'écurie, la foule qui les suivait depuis leur réveil semblait monter la garde, peu disposée à les laisser filer.

— Prends toutes les affaires que tu pourras porter, dit la Sœur de l'Obscurité, ignorant la question de son prisonnier. Dès que cet homme sera revenu, nous nous mettrons en route.

Richard foudroya Nicci du regard, puis il approcha de la stalle de Garçon, repéra sa selle, posée juste devant, et entreprit de fourrer dans son sac les objets dont il ne voulait pas se séparer. Il accrocha aussi les outres à sa ceinture, puis jeta les sacoches de selle sur son épaule. À n'en pas douter, le propriétaire de l'écurie n'oserait pas se plaindre

qu'elles ne soient pas comprises dans la sellerie. Et s'ils passaient plus tard dans une ville un peu plus prospère, les vendre leur rapporterait peut-être de quoi se nourrir…

Près de la stalle de Fille, Nicci faisait également ses bagages.

Dès qu'il fut de retour, l'homme approcha de Richard et lui tendit l'argent.

— Non, il est pour moi ! lança Nicci.

Le propriétaire de l'écurie consulta Richard du regard, soupira et donna les pièces à la Sœur de l'Obscurité.

— J'ai ajouté les sous d'argent que vous m'avez versés hier, dit-il. C'est tout ce que j'ai, croyez-moi !

— Merci beaucoup, dit Nicci. Partager ce qu'on possède est le fondement même de la générosité. Le Créateur vous en sera reconnaissant.

Sans un mot de plus, elle se détourna et sortit de l'écurie.

— C'était ma décision…, marmonna l'homme. Le Créateur n'a rien à voir là-dedans.

Dehors, Nicci distribuait déjà l'argent qu'elle venait de toucher. Entourée d'une foule avide, elle s'éloigna et disparut bientôt de la vue du Sourcier.

Après avoir tapoté la tête de Garçon en guise d'adieu, Richard se tourna vers le propriétaire de l'écurie, qui haussa les épaules et soupira :

— J'espère au moins qu'elle vous rend heureux…

Un instant, Richard songea à dire la vérité, mais à quoi cela aurait-il servi ? Nicci tenait à ce qu'on pense qu'ils étaient maître et maîtresse Cypher, et la vie de Kahlan serait menacée s'il allait contre sa volonté.

— Elle est généreuse… C'est pour ça que je l'ai épousée. Voir les gens souffrir lui brise le cœur…

Entendant un hurlement de femme, puis des cris furieux, Richard courut vers la porte, la franchit, regarda autour de lui mais ne vit rien. Se repérant à l'oreille, il fit le tour de l'écurie et découvrit un spectacle étonnant.

Une demi-douzaine d'hommes maintenaient Nicci plaquée au sol. Tandis qu'elle se débattait, d'autres tentaient de lui faire les poches. Formant un demi-cercle autour de la scène, des femmes, des hommes et des enfants regardaient cette ignominie sans broncher. On eût dit des vautours attendant le moment de se repaître d'une charogne…

Richard se fraya un chemin à coups de coudes au milieu des « spectateurs », saisit le premier agresseur par le col, le propulsa dans les airs et ne s'étonna pas d'entendre un bruit sourd quand il alla s'écraser contre le mur de l'écurie.

Flanquant un coup de pied dans les côtes d'un autre salopard, le Sourcier l'envoya s'étaler dans la poussière. Quand il eut évité le coup de poing d'un nouveau type – puis saisi son poignet au vol pour le briser net –, les autres détrousseurs jugèrent le moment venu d'abandonner le terrain.

— Richard, non ! cria Nicci quand il fit mine de les poursuivre.

Fou de colère, le Sourcier leva un bras pour frapper l'importune qui s'accrochait à sa taille. Reconnaissant la Sœur de l'Obscurité, il s'immobilisa, laissa retomber son bras et se contenta de jeter sur la foule un regard assassin.

— Ma dame, messire, gémit une des femmes, ayez pitié de nous, pauvres pécheurs ! Nous ne sommes que les enfants perdus du Créateur ! Par pitié, ne nous faites pas de mal !

— Une bande de voleurs, voilà ce que vous êtes ! cria Richard. Des monstres qui s'attaquent à leur bienfaitrice !

Il voulut charger la foule, mais Nicci s'accrocha de nouveau à lui.

— Non, Richard, non !

Estimant que le coin devenait dangereux, les villageois s'égaillèrent comme une volée de moineaux.

Dès qu'il se fut un peu calmé, Richard examina Nicci et constata qu'elle avait une lèvre éclatée.

— Qu'as-tu donc dans la tête ? lança-t-il. Pourquoi distribues-tu de l'argent à de la vermine ? Ces gens t'auraient tuée pour te prendre ce que tu étais prête à leur offrir !

— Assez, Richard ! Je refuse de t'entendre insulter ainsi les enfants du Créateur ! Qui es-tu pour les juger ? Quand on a le ventre plein, de quel droit peut-on décider de ce qui est bien ou mal ? Tu ne sais rien de ce que subissent ces malheureux, et pourtant, tu oses les condamner ?

Richard prit une grande inspiration, histoire de se calmer. Ce que racontait Nicci ne l'intéressait pas. D'ailleurs, en intervenant, ce n'était pas elle qu'il avait voulu protéger… Et ça, il ne devait jamais l'oublier.

Sortant un carré de tissu de son sac, il l'humidifia avec un peu d'eau de son outre, puis essuya délicatement le menton et les joues de sa geôlière. Elle tressaillit un peu, mais ne protesta pas et le laissa examiner sa blessure.

— J'ai cru que ta lèvre avait éclaté, dit-il, mais c'est une simple coupure, au coin de ta bouche. Reste tranquille, je vais finir de te nettoyer.

Nicci se laissa faire docilement.

— Merci, dit-elle quand Richard eut terminé. Tu sais, j'ai bien cru qu'ils allaient me couper la gorge…

— Pourquoi n'as-tu pas invoqué ton Han pour te défendre ?

— Aurais-tu oublié ? Si j'utilise mon pouvoir, la connexion qui

maintient Kahlan en vie ne sera plus assez puissante…

— J'avais oublié, en effet… Si c'est comme ça, merci de t'être retenue…

En silence et chargés comme des mulets, les deux voyageurs sortirent de Contrefort. Malgré le froid, ils furent très vite en sueur – un des rares avantages de cette absurde mésaventure.

N'y tenant plus, Richard finit par poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Tu aurais la bonté de m'expliquer ce qui s'est passé ?

— Ces gens sont des déshérités…

— C'est pour ça que tu leur as donné tout notre argent ?

— Serais-tu égoïste au point de ne rien vouloir partager ? Te fiches-tu que des malheureux meurent de faim, de froid ou de maladie ? L'argent représente-t-il pour toi davantage que la vie d'un homme ?

Pour ne pas exploser, le Sourcier se mordit l'intérieur d'une joue.

— Et les chevaux ? Tu les as quasiment offerts à ce type !

— Il n'avait pas plus d'argent, et ces pauvres gens m'appelaient au secours. Dans ces circonstances, nous avons agi comme il le fallait. Avec une grande noblesse, et une sincère joie, nous nous sommes dépouillés pour aider des déshérités.

— Peut-être, mais cet argent va nous manquer !

— Richard, tu as encore beaucoup à apprendre…

— C'est vrai, mais je doute que ce soit ça !

— Tu es un privilégié, et tu refuses de l'admettre. Pense à toutes les chances que tu as eues, et qui ont été refusées à ces malheureux. Je veux que tu découvres comment vivent les gens ordinaires, ceux qui doivent lutter chaque jour pour survivre. Quand tu sauras ce que c'est, tu comprendras pourquoi l'Ordre Impérial est le seul espoir de l'humanité.

» Là où je t'emmène, nous serons démunis de tout, comme les miséreux condamnés à souffrir dans un monde injuste. On ne nous proposera même pas de travail, et tu verras enfin qu'il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir, contrairement à ce que tu penses. Peu à peu, tu découvriras que la compassion de l'Ordre aide les démunis à préserver leur dignité – le droit inaliénable de chaque être humain ! Mais ça, tu ne l'as pas encore appris.

Richard sonda le terrain, devant eux. Un vrai désert, et qu'ils devraient traverser à pied…

Une Sœur de l'Obscurité dans l'incapacité d'utiliser son pouvoir, et un sorcier qui n'en avait plus le droit. Une façon d'être « ordinaires » qui ne manquait pas d'originalité…

— Je pensais que c'était toi qui voulais apprendre des choses, dit-

il.

— Je suis également ton professeur. Souvent, le maître enrichit ses connaissances autant que ses élèves…

Chapitre 31

Zedd leva la tête quand il entendit de lointaines sonneries de cornes. Luttant pour s'éclaircir les idées, il constata très vite qu'il avait dépassé le stade de la panique pour sombrer dans un état de détachement proche du déni de réalité…

Ces cornes-là indiquaient en principe l'approche d'une force amicale. Probablement une patrouille qui revenait, ou d'autres blessés qu'on ramenait à l'arrière.

Le vieux sorcier s'avisa qu'il s'était écroulé sur le sol, les bras en croix. Horrifié, il s'aperçut qu'il avait dormi la tête appuyée sur la poitrine d'un cadavre déjà froid. Le cœur serré, il se souvint qu'il avait tenté l'impossible pour soigner l'atroce blessure de l'homme. Pris de nausée, il s'écarta de la dépouille, se leva et se frotta les yeux – autant pour y voir dans l'obscurité que pour chasser ses ténèbres intérieures.

De la fumée flottait un peu partout, et l'air charriait l'odeur âcre du sang. Par endroits, des feux crépitaient, colorant d'orange les colonnes de fumée. Tout autour du vieil homme, les gémissements des blessés faisaient un sinistre fond sonore aux cris de douleur qui retentissaient dans le lointain. Quand il s'essuya le front d'un revers de la main, il crut un instant qu'il portait des gants rouges. En réalité, c'était le sang coagulé des blessés qu'il avait tenté de sauver…

Non loin de là, des arbres abattus témoignaient de la puissante magie déchaînée par l'ennemi. Autour, des cadavres déchiquetés gisaient sur le sol transformé en bourbier par des rivières de sang. Deux sœurs captives de Jagang avaient perpétré ce massacre, au crépuscule, alors que les forces d'haranes se rassemblaient dans la vallée, convaincues que la bataille était terminée pour aujourd'hui.

Zedd et Warren avaient mis un terme à l'attaque en carbonisant les deux sœurs – une judicieuse utilisation du feu de sorcier.

Ayant toujours atrocement mal à la tête, Zedd déduisit qu'il n'avait pas dû dormir plus de deux heures. Donc, on était au début de la nuit. Les hommes qui étaient passés à côté de lui avaient certainement décidé de le laisser se reposer un peu. À moins qu'ils l'aient pris pour un cadavre…

Le premier jour de combat s'était déroulé aussi « bien » que possible. Tout au long de la première nuit, il n'y avait pas eu grand-chose à signaler, à part des escarmouches sans grandes conséquences. Tout avait changé à l'aube de la deuxième journée. Une incroyable boucherie ! Le soir, le calme était revenu, comme si les deux camps

avaient besoin de reprendre leur souffle. Tendant l'oreille et regardant alentour, Zedd eut le sentiment que les hostilités n'avaient pas repris.

Les forces de Reibisch étaient parvenues à rejoindre la vallée en attirant derrière elles l'armée de l'Ordre, provisoirement détournée des voies d'accès qui lui auraient permis de déferler dans les Contrées du Milieu. Pour cette demi-victoire, les soldats de l'empire d'haran avaient payé un prix très élevé. Mais le sacrifice en valait la peine, car l'ennemi, pour le moment, était coincé. Restait à savoir combien de temps ça durerait…

De plus, l'Ordre avait dominé les combats, et de très loin !

L'endroit où se tenait Zedd n'était pas vraiment un camp, mais plutôt un carré de terrain où des centaines d'hommes vidés de leurs forces s'étaient laissés tomber dans l'herbe pour prendre un peu de repos. À perte de vue, des hampes de lance et de flèche hérissaient le sol. La nuit précédente, tandis que le vieux sorcier s'efforçait de soulager les blessés, une averse d'acier et de bois s'était abattue sur cette zone.

Le jour, au milieu du carnage, Zedd avait déchaîné toute sa magie. Bien qu'il eût prévu d'intervenir à bon escient, sur des cibles soigneusement sélectionnées, il s'était laissé entraîner dans l'équivalent magique d'un combat de coqs.

Les jambes encore tremblantes, il écouta un moment le lointain roulement de sabots. Près du « camp », les cornes donnaient de nouveau l'ordre de ne pas tirer, car il s'agissait d'une force amie. Mais n'y avait-il pas trop de chevaux, pour le nombre de patrouilles censées revenir ? Soucieux, Zedd tenta de se rappeler s'il avait capté, dans la musique des cornes, l'écho magique qui permettait de les identifier à coup sûr. Trop fatigué, il n'avait pas prêté attention à ce point pourtant essentiel. Le genre de distraction parfait pour finir raide mort sans même avoir compris comment…

Des hommes couraient partout. Certains portaient des vivres, des outres ou des bandes de gaze. D'autres s'efforçaient de faire circuler au mieux les messages et les rapports. Dans le périmètre, quelques Sœurs de la Lumière soignaient les blessés. Plus loin, des soldats réparaient les chariots au cas où un départ précipité s'imposerait.

Quelques hommes erraient parmi les blessés, le regard vide comme s'ils n'appartenaient déjà plus à ce monde…

À la chiche lumière de la lune, Zedd vit que le sol était jonché de cadavres, de blessés qui ne valaient guère mieux et de guerriers terrassés par la fatigue. Quelques chariots finissaient de brûler, et les derniers incendies magiques, reconnaissables à leurs flammes vertes, crépitaient encore dans l'indifférence générale. Plissant les yeux, Zedd

distingua des dizaines de chevaux morts, éventrés par la magie en même temps que leurs maîtres.

Les champs de bataille changeaient, pas la nature même de la guerre. La nuit tombée, le désespoir s'abattait sur les deux camps, frappant indifféremment le vainqueur et le vaincu.

L'odeur du sang et de la chair carbonisée était la même que dans la jeunesse de Zedd. À l'époque, il s'était demandé si le monde n'avait pas basculé dans la démence. Ce soir, il se posait la même question…

Les chevaux approchaient toujours. Bientôt, le vieil homme serait fixé…

Entendant des bruits de pas, sur sa droite, il plissa les yeux et reconnut la silhouette d'Adie à sa claudication caractéristique. Elle avançait vers lui, suivie par une femme plus grande qui devait être Verna. Un peu plus loin, le capitaine Meiffert écoutait avec une certaine impatience un discours pompeux du général Leiden. Intrigués par les roulements de sabots, les deux hommes s'interrompirent et tournèrent la tête.

Zedd les imita et vit que des soldats s'écartaient à la hâte pour laisser passer une colonne de cavaliers. À l'évidence, il ne s'agissait pas d'une attaque, puisque ces hommes saluaient les nouveaux venus, certains y allant même de la voix…

Le sorcier remarqua que plusieurs soldats tendaient le bras vers lui, comme pour indiquer aux cavaliers de le rejoindre. En l'absence de leur seigneur, les D'Harans se reposaient sur lui pour tout ce qui était magique. Du coup, il était quasiment devenu leur figure de proue…

Les cavaliers approchaient toujours, sans faire mine de ralentir. Des étendards flottant au bout de leurs lances – tenues rigoureusement droites –, ils étaient des milliers, comme le laissait supposer le vacarme qui avait annoncé leur arrivée.

Quand ils furent assez proches, Zedd reconnut la personne qui chevauchait à leur tête.

— Par les esprits du bien…, murmura-t-il.

Perchée sur un énorme destrier, une femme en cuirasse, un manteau de fourrure ouvert flottant dans son dos, avançait avec la détermination d'une tigresse.

Kahlan…

Malgré la distance, Zedd vit que la garde d'or et d'argent de l'Épée de Vérité dépassait de derrière son épaule gauche.

Il en eut aussitôt le sang glacé…

Sentant une main se poser sur son bras, il se retourna et croisa le regard d'Adie, totalement blanc mais pourtant si acéré, grâce à l'extraordinaire « vision » que lui conférait son don. Leiden et Meiffert sur les talons, Verna continuait à se frayer un chemin entre les morts

et les blessés.

Derrière Kahlan, la colonne de cavaliers semblait s'étendre à l'infini. Zedd agita la main pour attirer l'attention de la Mère Inquisitrice, qui ne lui répondit pas, mais continua à galoper vers lui, comme si elle l'avait repéré depuis longtemps.

Les premiers cavaliers s'immobilisèrent à une cinquantaine de pas du Premier Sorcier. Après une longue chevauchée, leurs destriers haletaient, et de l'écume blanche souillait leur poitrail.

Kahlan regarda très lentement autour d'elle. Des hommes accou raient de toutes les directions, avides de congratuler les renforts venus de Galea.

Jusqu'à ce que sa demi-sœur Cyrilla se rétablisse – si cela devait arriver un jour –, la Mère Inquisitrice resterait à la tête du royaume. Son demi-frère, Harold, dirigeait l'armée, et le pouvoir ne l'intéressait pas, car il se savait plus utile pour son pays sur un champ de bataille que dans une salle du trône. Par son père, Kahlan avait toute légitimité pour porter la couronne. Et si les Inquisitrices n'accordaient guère d'importance aux liens du sang, le peuple de Galea voyait à l'évidence les choses d'un autre œil.

La jeune femme sauta à terre et avança vers Zedd, ses bottes martelant le sol comme pour annoncer à Jagang lui-même son arrivée. Derrière elle, la Mord-Sith Cara, en uniforme rouge sous son manteau de fourrure, descendit également de sa monture.

Tous les guerriers d'harans se turent en signe de respect. Pour eux, il ne s'agissait pas seulement de la Mère Inquisitrice, mais surtout de l'épouse du seigneur Rahl…

Un instant, le vieux sorcier crut que Kahlan allait se jeter dans ses bras et éclater en sanglots. À voir la tristesse qui voilait ses yeux verts, ça n'aurait pas été étonnant, mais les choses ne se passèrent pas ainsi.

— Au rapport ! lâcha-t-elle en enlevant ses gants.

En armure noire, une épée royale au côté gauche, Kahlan portait un coutelas sur la hanche droite. Comme d'habitude, ses cheveux cascadaient librement sur ses épaules – un signe de pouvoir, dans les Contrées du Milieu, où aucune femme n'avait le droit d'arborer une telle crinière.

— Kahlan, souffla Zedd, les yeux rivés sur la garde de l'Épée de Vérité, où est Richard ?

La détresse disparut des yeux de l'Inquisitrice. Après avoir tourné la tête en direction de Verna, qui les aurait bientôt rejoints, elle fixa Zedd et répondit :

— Entre les mains de l'ennemi… Et maintenant, au rapport !

— Comment ça, « entre les mains de l'ennemi » ? Qui l'a capturé ?

Kahlan regarda de nouveau Verna. Comme si une main invisible la poussait en arrière, la Dame Abbesse ralentit le pas, soudain hésitante.

— Une Sœur de l'Obscurité l'a enlevé, dit la Mère Inquisitrice au Premier Sorcier. (Un instant, elle parut émue par le désespoir qui s'afficha sur le visage du vieil homme. Mais cela ne dura pas, et elle reprit aussitôt son masque impénétrable.) J'aimerais entendre votre rapport, sorcier Zorander.

— Enlevé ? Mais… il va bien ? Tu veux dire qu'il est prisonnier ? Nos ennemis exigent une rançon, c'est ça ? Il ne lui est rien arrivé de grave ?

Kahlan se tapota le menton, où Zedd remarqua une profonde plaie pas encore cicatrisée.

— Il se porte bien, pour autant que je le sache…

— Que s'est-il passé ? explosa Zedd en levant au ciel ses bras décharnés. Que veut cette Sœur de l'Obscurité ?

Enfin arrivée, Verna se campa sur la gauche du vieil homme. Meiffert et Leiden se placèrent sur sa droite, à côté d'Adie.

— De quelle sœur s'agit-il ? demanda Verna, toujours oppressée comme si une main appuyait sur sa poitrine.

— Nicci.

— Nicci ! s'écria Meiffert. La Maîtresse de la Mort ?

— Elle-même, oui… Quelqu'un aurait-il l'obligeance de me faire son rapport ?

Quand la Mère Inquisitrice parlait sur ce ton, mieux valait ne pas l'énerver davantage.

— Les forces ennemies ont quitté Anderith, dit le capitaine. Hier matin, je crois… Avec tout ça, je n'ai plus l'esprit très clair.

— Nous avons décidé de les attirer dans cette vallée, précisa Zedd. Au milieu des plaines, nous n'aurions pas pu les contenir.

— Les laisser envahir les Contrées du Milieu aurait été une erreur fatale, renchérit le capitaine. Nous nous dressons contre l'Ordre pour l'empêcher de s'en prendre aux populations. Le choix du terrain aide à compenser un peu le désavantage du nombre.

— Et combien d'hommes avons-nous perdus ?

— Environ quinze mille… Peut-être plus…

— L'ennemi vous a pris à revers, c'est ça ?

— Oui, Mère Inquisitrice.

— Qu'est-ce qui a mal tourné ? demanda Kahlan.

Derrière elle, les cavaliers de Galea formaient une terrifiante muraille de cuir, de cottes de mailles et d'acier. Au premier rang, les officiers ne rataient pas une miette de la conversation.

— Tu ne voudrais pas plutôt savoir ce qui a bien tourné ? grommela Zedd. On en aurait fini plus vite…

— L'ennemi a deviné notre plan, dit Meiffert. Au fond, ce n'était pas difficile, puisque aucune autre stratégie ne nous aurait laissé une

chance. Sûrs de leur force, les officiers de l'Ordre sont quand même entrés dans notre jeu.

— Je répète ma question : qu'est-ce qui a mal tourné ?

— Tout ! s'écria le général Leiden. Nous combattons à un contre vingt, voilà ce qui ne va pas !

Kahlan foudroya le militaire du regard. Se ressaisissant, il mit un genou en terre.

— Mes hommages, Majesté…

Un peu radoucie, la Mère Inquisitrice se concentra de nouveau sur Meiffert.

Les poings serrés – un détail que Zedd ne manqua pas de noter –, le capitaine continua son rapport.

— Apparemment, Mère Inquisitrice, l'ennemi est parvenu à faire traverser le fleuve à une division. Nous sommes sûrs qu'il n'est pas passé par l'est, parce que nous avions prévu des contre-mesures, au cas où cette éventualité se présenterait.

— Si je comprends bien, ayant deviné que vous jugiez la chose impossible, les officiers de l'Ordre ont choisi de passer par le fleuve. À coup sûr, ils ont envoyé plus d'une division, parce que les pertes ont dû être énormes. Ensuite, cette force est passée par le nord, à travers les montagnes et, sans que nul ne la remarque, elle est venue vous prendre à revers sur cette rive du fleuve. Bref, quand vous êtes arrivés, l'ennemi tenait le terrain que vous pensiez investir. Avec d'autres troupes de l'Ordre sur les talons, vous étiez coincés. Et bien entendu, l'ennemi espérait vous écraser entre les deux mâchoires de son piège.

— C'est l'idée générale, oui, confirma Meiffert.

— Qu'est-il arrivé aux hommes qui vous attendaient ici ?

— C'est nous qui les avons écrasés ! Dès que nous avons analysé la situation, c'était la seule issue possible.

Kahlan eut un hochement de tête approbateur. Derrière ces deux phrases, tant de courage et de souffrance se cachait…

— Pendant qu'on se battait, les autres taillaient en pièces nos lignes arrière ! lança Leiden, de plus en plus furieux. Nous n'avions pas une chance !

— On dirait que vous vous trompez, général, puisque nous tenons la vallée.

— Et alors ? Nous ne pourrons pas combattre une armée de cette taille. Lancer les hommes dans cette boucherie était de la folie. Cette vallée ne méritait pas un tel massacre, d'autant plus que nos adversaires nous en délogeront quand ils voudront. Vous m'entendez ? Ils nous tueront jusqu'au dernier ! Ce soir, ils ont marqué une pause parce que nous réduire en bouillie ne les amusait plus…

Dans un lourd silence, certains hommes regardèrent ailleurs, et d'autres contemplèrent la pointe de leurs bottes.

— Et que faites-vous ici, cette nuit, à bayer aux corneilles ? demanda Kahlan.

— Nous nous battons depuis deux jours ! rappela Zedd, pas très loin de perdre son calme.

— Peut-être, mais je n'autorise jamais mes ennemis à s'endormir sur une victoire. C'est clair ?

— Comme de l'eau de roche, Mère Inquisitrice ! répondit Meiffert en se tapant du poing sur le cœur.

Il regarda autour de lui, et des centaines d'hommes, déjà au garde-à-vous, l'imitèrent partout dans le campement.

— Mère Inquisitrice, grogna Leiden, oubliant volontairement qu'il s'adressait à sa reine, les soldats n'ont presque pas dormi depuis deux jours.

— Je vois…, dit Kahlan. Mes cavaliers et moi avons chevauché pendant soixante-douze heures d'affilée, sans jamais prendre plus que le temps de manger et de faire boire les chevaux. Ça ne change rien à ce qui doit être fait.

Les mâchoires serrées, Leiden s'inclina de nouveau devant sa souveraine. Mais dès qu'il se releva, il repassa à l'offensive.

— Majesté, vous ne pouvez pas *sérieusement* nous demander de lancer une contre-attaque cette nuit. Avec le ciel couvert, la lumière de la lune ne permet pas d'y voir à dix pas devant soi. Dans l'obscurité, une initiative pareille tournerait au désastre. Une pure folie !

Kahlan foudroya du regard l'officier keltien, puis elle dévisagea tout à tour les hommes massés autour d'elle.

— Où est le général Reibisch ?

Très pâle, Zedd désigna le cadavre près duquel il avait dormi.

— J'ai bien peur qu'il ne puisse plus rien pour toi, Kahlan…

La Mère Inquisitrice riva les yeux sur le corps du général. Sa barbe rousse maculée de sang, Reibisch fixait le ciel sans le voir.

Bien qu'il eût deviné que le combat était perdu d'avance, Zedd s'était acharné pendant des heures à sauver le D'Haran. Hélas, rien n'y avait fait.

— Qui est le nouveau commandant ? demanda Kahlan.

— Moi, Majesté, répondit Leiden en avançant d'un pas. Et à ce titre, je ne saurais permettre qu'on…

— Ce sera tout, lieutenant Leiden, coupa Kahlan. Vous pouvez disposer.

— Général Leiden, Majesté…

— Me contredire une fois est une erreur, lieutenant. La deuxième, il s'agit d'une trahison, et vous connaissez le sort que nous réservons aux félons.

— Éloignez-vous de la Mère Inquisitrice, lieutenant, dit Cara, son Agiel au poing.

Malgré la lueur rouge et orange des feux, Zedd vit que le Keltien pâlissait. Reculant enfin, il se résigna au silence – un peu tard pour sauver sa carrière, à l'évidence.

— Et maintenant, qui est le nouveau commandant ? demanda Kahlan.

Zedd se racla la gorge avant de répondre.

— Les sorciers ennemis se sont servis de leur pouvoir pour localiser nos officiers supérieurs, et je crains que tous aient déjà péri. Mais cette victoire a coûté très cher à nos ennemis.

— Dans ce cas, qui commandera, désormais ?

Meiffert regarda autour de lui, hésita un peu, puis leva la main.

— Je n'en suis pas certain, Mère Inquisitrice, mais je crois que c'est moi…

— Parfait, général Meiffert.

— Mère Inquisitrice, cette promotion n'est pas… eh bien… indispensable.

— Quelqu'un a dit qu'elle l'était, général ?

Meiffert se tapa du poing sur le cœur. Du coin de l'œil, Zedd vit Cara sourire de satisfaction. Aucun des milliers d'hommes qui suivaient la scène de près ou de loin n'eut une réaction similaire. Pas parce qu'ils désapprouvaient la nomination de Meiffert, bien au contraire, mais parce qu'ils ne se seraient pas permis un tel relâchement devant la femme qui venait de prendre les choses en main. Très respectueux de l'autorité, les D'Harans, faute d'avoir leur seigneur Rahl, acceptaient volontiers que son épouse le remplace. Surtout si elle se montrait encore plus dure que lui. Sourire ou non, ils étaient contents, Zedd n'en doutait pas.

— Comme je l'ai dit plus tôt, pas question que l'ennemi dorme sur une victoire. Un détachement de cavalerie devra être prêt à partir dans une heure.

— Et qui pensez-vous envoyer, Majesté ? demanda l'ancien général Leiden.

Personne ne se trompa sur le sens caché de cette question. Le Keltien voulait savoir qui Kahlan allait condamner à mort.

— Il y aura deux groupes… Le premier contournera discrètement le camp ennemi pour attaquer par le sud, là où nos adversaires s'attendent le moins à un assaut. L'autre attendra ici le début des hostilités, puis il chargera de face. Avant de s'endormir, les soldats de l'Ordre devront verser beaucoup de leur sang…

» Pour répondre à votre question, lieutenant, je commanderai le groupe qui attaquera au sud.

À part Meiffert, tout le monde s'écria que c'était de la folie.

— Majesté, dit Leiden, sa voix de stentor dominant le vacarme, pourquoi nous demandez-vous d'impliquer nos hommes, déjà épuisés, dans une manœuvre pareille ? (Il désigna la colonne de Galeiens – les ennemis ataviques des Keltiens.) Ces fiers guerriers ne conviendraient-ils pas mieux ?

— Ces renforts sont là pour aider à remettre votre armée sur pied, lieutenant Leiden. Ils relèveront les hommes trop fatigués, aideront à creuser des tranchées défensives et combleront les brèches partout où il y en a. Les braves qui ont tant souffert aujourd'hui ont besoin d'aller se coucher avec le goût délicieux de la vengeance dans la bouche. Me croyez-vous assez bête pour refuser aux D'Harans la revanche à laquelle ils aspirent ?

Des vivats saluèrent cette déclaration.

Si la guerre était le royaume de la folie, pensa Zedd, la démence en question venait de se trouver une reine.

— Mes meilleurs hommes seront prêts dans une heure, Mère Inquisitrice, dit Meiffert. Tous voudront venir, et je devrai décevoir beaucoup de volontaires.

— Je vous laisse désigner l'officier qui commandera le groupe « nord », général.

— C'est déjà fait, Mère Inquisitrice. Je chargerai à la tête de mes hommes.

— Très bonne idée…

Kahlan fit signe aux cavaliers galeiens de rompre les rangs. D'un geste, elle renvoya tout le monde, sauf les personnes qui l'entouraient, à qui elle demanda d'approcher.

— Que faites-vous de l'opinion de Richard ? demanda Verna. Il a spécifié que nous ne devions pas attaquer massivement l'Ordre Impérial.

— Je m'en souviens, mais où voyez-vous qu'il s'agisse d'une attaque massive ? De plus, je n'ai pas l'intention de m'en prendre au gros de leurs troupes.

— Tu veux frapper par-derrière et sur les flancs, c'est ça ? demanda Zedd. Il y aura des soldats, bien sûr, mais surtout les civils qui suivent l'armée et campent toujours en queue de colonne.

— Et ça devrait m'arrêter ? lâcha Kahlan. Tous ceux qui sont avec l'Ordre comptent parmi nos ennemis. Il n'y aura pas de quartier. (Elle se tourna vers Meiffert.) Je me fiche que nous tuions des putains ou des généraux. Les boulangers et les cuisiniers méritent autant la mort que les officiers et les archers. Chaque civil que nous éliminerons privera les soudards d'un peu du confort qu'ils apprécient tant. Je veux dépouiller ces bouchers de tout, y compris de leur vie. C'est bien compris ?

— Pas de quartier ! répéta Meiffert. Aucun D'Haran ne vous

contredira, parce que c'est depuis toujours notre devise.

Dans une guerre, pensa Zedd, la philosophie de Kahlan était hélas la bonne. Les soudards de l'Ordre se montraient impitoyables, et ils ne méritaient pas qu'on les épargne. Quant aux civils, filles de joies, colporteurs ou artisans, ils accompagnaient l'armée par cupidité, pas à cause d'un improbable idéalisme. À la marge de la boucherie, ils espéraient se remplir les poches, tout simplement…

— Mère Inquisitrice, dit Verna, Anna était en chemin pour venir vous voir, Richard et vous. Depuis un mois, nous n'avons plus de nouvelles… Avez-vous vu Anna ?

— Oui.

— Et elle allait bien ?

— Elle semblait en forme, quand je l'ai quittée.

— Savez-vous pourquoi elle ne communique plus avec nous ?

— Parce que j'ai jeté son livre de voyage dans un feu.

Verna avança et fit mine de vouloir saisir Kahlan par les épaules. Un éclair rouge – l'Agiel de Cara – lui barra le chemin.

— Personne ne touche la Mère Inquisitrice ! cria la Mord-Sith. C'est bien compris ? Personne !

— Dame Abbesse, dit Kahlan, vous avez devant vous une Mord-Sith et une Mère Inquisitrice de très méchante humeur. Si j'étais vous, je ne nous donnerais pas une raison d'exploser, car ça pourrait très mal finir.

Zedd prit Verna par le bras et la força à reculer.

— Nous sommes tous très fatigués, dit-il, et l'Ordre nous met sous pression… (Il foudroya Kahlan du regard.) Est-ce une raison pour oublier que nous combattons tous dans le même camp ?

Kahlan semblait en douter sérieusement, remarqua le vieil homme, mais elle le garda pour elle.

Très intelligemment, Verna changea de sujet.

— Je vais réunir quelques sœurs qui vous accompagneront pendant l'attaque.

— Merci, mais nous n'aurons pas besoin de soutien magique.

— Quoi ? Il vous faudra au moins quelques magiciennes pour vous guider dans l'obscurité.

— La lueur des feux de camp adverses suffira.

— Kahlan, intervint Zedd, l'Ordre dispose d'une force de frappe magique – y compris des Sœurs de l'Obscurité. Vous aurez besoin d'une protection contre…

— Non ! Nos ennemis s'attendent à un assaut de ce genre. Si des sœurs nous accompagnent, leurs magiciennes les détecteront de loin. En revanche, si elles aperçoivent quelques cavaliers, dans la nuit, et ne détectent pas de boucliers magiques, elles penseront qu'il s'agit de soldats de leur camp. Ainsi, nous pourrons nous enfoncer plus

profondément dans les lignes adverses.

Verna soupira de frustration, mais elle n'argumenta pas.

Le général Meiffert, lui, semblait trouver ce plan parfait.

Zedd ne lui voyait pas que des défauts, mais sans renfort magique, le détachement aurait beaucoup plus de mal à battre en retraite, une fois son œuvre accomplie.

— Zedd, dit Kahlan, j'aurai quand même besoin d'un peu de magie.

— Qu'attends-tu de moi, mon enfant ?

L'Inquisitrice désigna le sol.

— Vous pouvez faire briller la poussière et la rendre collante ?

— Pendant combien de temps ?

— Jusqu'à l'aube…

Le vieux sorcier délimita un carré de terre puis lui jeta un sort. Se penchant, Kahlan ramassa une poignée de poussière – désormais d'un vert fluorescent –, se releva, approcha de son cheval et lui en enduisit la croupe.

— Que fiches-tu donc ? demanda Zedd.

— Il fait nuit noire, et je veux que mes ennemis me voient. Comment pourraient-ils m'attaquer, s'ils ne savent pas où je suis ?

Zedd soupira à pierre fendre. Décidément, cette nuit, il était gâté en matière de démence !

Le général Meiffert se pencha et ramassa à son tour de la poussière.

— Je détesterais également être invisible…

— Pensez quand même à vous laver les mains avant de partir, lui dit simplement Kahlan.

Dès qu'elle eut expliqué son plan à son nouveau général, il fila rejoindre ses hommes.

Cara et la Mère Inquisitrice voulurent également s'éloigner, mais Zedd posa une question qui les força à attendre un peu.

— Kahlan, as-tu idée de ce que nous devrons faire pour récupérer Richard ?

— Ne vous inquiétez pas, j'ai un plan.

— Et m'en faire part te gênerait ?

— Pas du tout. D'autant plus qu'il est très simple. Je tuerai tous les hommes, les femmes et les enfants qui soutiennent l'Ordre Impérial. Et quand je serai en face de Nicci, la dernière survivante, je l'étranglerai de mes mains si elle refuse de me rendre mon mari.

Chapitre 32

Penchée sur le garrot de son cheval, Kahlan le talonna pour qu'il galope plus vite encore vers les points lumineux – des feux de camp perdus dans la nuit – qu'elle apercevait très loin devant elle. Ses pieds appuyant plus fort sur les étriers, elle sentit les muscles de ses cuisses se tendre et se presser contre les flancs humides de sueur de sa monture. Assourdie par les battements de son propre cœur et le roulement de tonnerre de dizaines de sabots, derrière elle, la Mère Inquisitrice perdit toute notion du temps et de l'espace. La fièvre du combat l'emportait, lui faisant presque oublier l'Épée de Vérité accrochée dans son dos – son seul véritable souvenir de Richard, mais suffisant pour qu'elle ne cesse jamais de penser à lui…

Prenant les rênes d'une main, Kahlan dégaina son épée royale galeienne et la brandit au-dessus de sa tête. Les lumières n'étaient plus très loin…

Plus très loin du tout même, puisque la première – apparemment celle d'une simple lampe – vacillait maintenant devant elle.

Enfin libérée de la tension qui précède le combat – la pire de toutes, pour un véritable guerrier –, l'Inquisitrice abattit sa lame sur une silhouette aux contours diffus. Mais l'acier trouva bien de la chair, et la violence de l'impact se répercuta dans la main, le poignet et le bras de la jeune femme.

Dans son dos, ses frères d'armes taillaient en pièces les quelques sentinelles censées défendre ce poste avancé.

Kahlan continua à galoper, consciente que la bataille commençait à peine et qu'elle aurait d'autres occasions d'étancher sa soif de sang. Car désormais, nul ne pourrait plus la priver de sa vengeance !

Tous les muscles tendus à craquer, son instinct prenant le pas sur sa raison, Kahlan déboula enfin dans le camp ennemi.

Le moment était venu, après de long mois de doutes, de frustration et d'angoisse. Et pour se stimuler encore, il lui suffisait de penser à Nicci, partie avec Richard pour une destination d'où il risquait de ne jamais revenir.

En passant près des feux de camp, Kahlan trancha des têtes et des bras à une vitesse qui faillit lui couper le souffle. Son destrier galopait si follement qu'il semblait parti pour l'entraîner jusqu'au bout du monde.

Tirant sur les rênes, elle le fit tourner à gauche pour fondre sur un cercle de chariots. Très puissant, l'étalon manquait d'agilité, mais sa

cavalière était assez entraînée pour compenser cette lacune.

Il y avait des tentes et des chariots partout – et sans ordre apparent. Sur sa droite, Kahlan entendait rire des hommes qui n'étaient pas encore conscients que l'ennemi venait semer la mort dans leurs rangs. Sachant que l'effet de surprise serait primordial, la Mère Inquisitrice avait formé pour ce raid une unité assez petite – cent hommes exactement – qui ne risquerait pas de déclencher l'alerte générale dans le camp adverse. À l'évidence, son plan fonctionnait. Assis autour des feux, des soldats continuaient à boire et à manger pendant que leurs camarades, à cinquante pas de là, se faisaient tailler en pièces.

Sous les tentes, d'où leurs pieds dépassaient très souvent, les dormeurs continuaient à ronfler. Sous de plus grandes tentes au rabat ouvert, Kahlan aperçut des couples enlacés qui continuaient imperturbablement leurs petites affaires.

Du coin de l'œil, elle repéra sur sa droite un homme et une femme qui marchaient bras dessus bras dessous, en route pour des étreintes sans nul doute tarifées. Frappant à la volée, elle manqua le soldat mais décapita proprement sa compagne. Stupéfait, l'homme regarda le corps sans tête qui semblait vouloir continuer à marcher à côté de lui. Alors qu'il ouvrait la bouche pour crier, le cavalier qui suivait Kahlan lui fendit le crâne en deux.

Oubliant son premier objectif, la Mère Inquisitrice fonça vers une série de tentes d'où montaient des rires d'hommes et des gloussements de femmes.

Un piquier se campa soudain devant elle, en position de combat – le premier soudard de l'Ordre qui semblait s'être aperçu que quelque chose se passait.

Kahlan lui abattit sa lame sur l'épaule. Au passage, elle lui arracha sa pique, puis la planta dans le flanc d'une petite tente et continua sa charge, emportant avec elle la toile qui dissimulait les ébats d'un couple qui cria de surprise et de terreur.

Alors que Kahlan plongeait la pique et la toile dans un feu, les cavaliers qui la suivaient taillèrent en pièces les « amoureux » dérangés.

Après avoir vérifié que la toile s'était embrasée, la Mère Inquisitrice lança la pique sur un chariot qui prit immédiatement feu. Avec un peu de chance, tous les véhicules rangés autour ne tarderaient pas à brûler aussi.

D'un revers de l'épée, Kahlan ouvrit la gorge d'un colosse qui tentait de se jeter sur elle pour la faire tomber de cheval. Voyant des soldats accourir, elle talonna sa monture et fondit sur un autre feu de camp. Beaucoup trop tard, les hommes assis autour tentèrent de se lever pour s'emparer de leurs armes. Ceux qui ne périrent pas écrasés

sous les sabots du destrier n'eurent jamais le temps de comprendre d'où venaient les coups d'épée qui les envoyèrent dans le royaume des morts.

Alertés par les hurlements des femmes et le vacarme, des dizaines de guerriers sortaient à présent des tentes et des chariots, l'arme au poing.

La bataille commençait vraiment !

Kahlan frappa inlassablement, fauchant avec la même rage les militaires et les civils. Dans un geyser de sang, des filles de joie, des cochers, des cuisiniers et des soldats tombèrent sous ses coups.

Lui obéissant de mieux en mieux, le destrier de la Mère Inquisitrice fonça sur une rangée de grandes tentes qui tenait lieu d'hôpital de campagne. Apercevant un chirurgien occupé à recoudre la jambe d'un blessé à la lueur d'une lanterne, Kahlan chargea, écrabouillant sous les sabots de son cheval le thérapeute et son patient.

Elle fit signe à ses hommes de continuer son œuvre. Conscients que les médecins militaires jouaient un rôle essentiel, les D'Harans tuèrent tous ceux qu'ils virent. Éliminer ces hommes, tout bon guerrier le savait, revenait à mettre hors de combat des centaines et des centaines d'adversaires.

Comme une tornade, Kahlan et ses cavaliers continuèrent de semer la mort et le chaos dans le camp de l'Ordre. À la lueur des chariots en feu, repérer des cibles devint plus facile, et l'effet de surprise jouait toujours assez pour conférer un énorme avantage aux attaquants.

Alors que la Mère Inquisitrice embrochait un cuisinier enragé qui tentait de lui couper une jambe avec un hachoir, l'étalon de Cara – qui chevauchait aussi souvent que possible près de sa protégée – renversa un lancier sur le point de projeter son arme. Très calme, la Mord-Sith prit le temps d'achever l'homme d'un coup d'Agiel.

Son arme favorite faisait le plus souvent exploser le cœur de ses adversaires. Quand le coup manquait un peu de précision, elle leur brisait au minimum les côtes, leur arrachant des cris de douleur qui ajoutaient à la panique ambiante.

Une glorieuse musique aux oreilles de Kahlan.

La magie de l'Agiel dépendant du lien de Cara avec le seigneur Rahl, chaque nouveau cadavre prouvait aux deux femmes qu'il n'était pas arrivé malheur à Richard. Cette seule idée stimulait l'Inquisitrice presque autant que s'il avait combattu à ses côtés. Sur son épaule et dans son dos, le contact de l'Épée de Vérité lui donnait le sentiment qu'une présence amicale la guidait, lui soufflant où et comment frapper.

Face à des agresseurs qui ne faisaient aucune distinction entre les militaires et les civils, les soudards de l'Ordre, désorientés de se trouver en quelque sorte face à leurs doubles, ne savaient plus trop

que faire. Terrorisés d'être devenus les victimes de la violence qui d'habitude les enrichissait, les profiteurs de guerre couraient en tous sens, aveuglés par une terreur telle qu'ils n'en avaient jamais connu.

Après cette nuit, la vie ne serait plus jamais la même dans le camp de l'Ordre. Conscients d'être aussi exposés que les soldats, les civils sauraient qu'on ne prospérait pas impunément sur les charniers, et ils se montreraient beaucoup moins empressés auprès des guerriers de Jagang.

Tout en se frayant à coups d'épée un chemin au milieu d'une foule d'hommes et de femmes hurlant de peur, Kahlan ne quittait pas des yeux un enclos, assez loin devant elle, où des soldats ennemis étaient déjà en train de seller leurs montures.

Slalomant entre les tentes et des grappes de fuyards désorientés, elle attendit d'être à portée de voix de ces cavaliers pour se dresser sur ses étriers et brandir son épée.

— Je suis la Mère Inquisitrice ! cria-t-elle. L'invasion des Contrées du Milieu est un crime, et pour ce crime, je vous condamne tous à mort ! Jusqu'au dernier, m'entendez-vous ?

Dans le dos de Kahlan, tous les cavaliers qui l'accompagnaient hurlèrent à l'unisson :

— Mort à l'Ordre Impérial ! Mort à l'Ordre Impérial !

Galvanisés, les D'Harans continuèrent à danser dans le camp ennemi un ballet mortel qui resterait longtemps gravé dans la mémoire des survivants. Efficaces et méthodiques, ils tuaient, brûlaient ou renversaient tout sur leur passage. Parfaitement entraînés, ils faisaient feu de tout bois pour infliger aux envahisseurs une terrible leçon. À la lueur des chariots, des tentes et des barils d'huile enflammés – une parfaite illustration de la manière de retourner contre lui les équipements de l'ennemi –, la nuit devenait peu à peu aussi lumineuse qu'une belle journée d'été.

Voyant que les cavaliers étaient en selle, arme au poing, Kahlan décida de les aiguillonner un peu.

Histoire d'ajouter à l'effet dramatique, elle tira sur les rênes de son étalon pour qu'il se cabre.

— Vous n'êtes que des lâches ! cria-t-elle. Essayez donc de me rattraper, si vous l'osez ! Tôt ou tard, vous mourrez tous sous les coups de la Mère Inquisitrice en pleurnichant comme des enfants !

Dès que les antérieurs de l'étalon eurent repris contact avec la terre, Kahlan le talonna et partit au grand galop. Cara sur sa droite, ses cent hommes la suivant, elle retraversa le camp ennemi, un bon millier de cavaliers de l'Ordre à ses trousses. Un peu partout, d'autres soldats sautaient en selle…

S'étant attaqués à un flanc du cantonnement adverse, le détachement n'aurait pas une grande distance à parcourir pour se

retrouver en terrain découvert.

Sur le chemin du retour, Kahlan et ses guerriers saisirent toutes les occasions de semer un peu plus la mort. Tuèrent-ils des soldats, des civils ou des femmes ? Avec l'obscurité, c'était impossible à dire, et ils s'en fichaient !

La Mère Inquisitrice voulait abattre jusqu'au dernier membre de l'Ordre. Chaque fois que sa lame trouvait une cible, elle éprouvait une merveilleuse sensation de soulagement.

Galopant ventre à terre, le détachement sortit du camp et déboula en terrain découvert dans une totale obscurité. Se penchant sur l'encolure de son destrier, Kahlan fonça vers l'ouest. Sa stratégie avait marché, et tout irait bien à condition que le sol ne lui réserve pas une mauvaise surprise. Si son cheval trébuchait sur des racines, ou se tordait une jambe dans un trou, tout serait fini pour lui – et presque certainement pour sa cavalière.

Même en pleine nuit, Kahlan connaissait assez le terrain pour s'orienter. Devant elle se dressait une série de petites collines qui donnaient sur une falaise. Avec un peu de chance, l'ennemi ignorerait ce détail, et ça lui coûterait cher. Les yeux rivés sur la croupe phosphorescente de son destrier – et convaincus que ce marquage était l'œuvre d'une de leurs magiciennes –, les soudards poursuivraient la Mère Inquisitrice sans se poser de questions. Quel guerrier n'aurait pas tremblé d'excitation à l'idée de ramener à ses chefs un tel trophée ?

Du plat de l'épée, Kahlan taquina les flancs de sa monture pour qu'elle accélère encore le rythme. L'excitation de la bataille passée, l'étalon risquait de perdre un peu de son énergie, et ce n'était pas le moment. Par bonheur, comme tous les chevaux, il craignait par-dessus tout les prédateurs qui s'attaquaient à ses flancs, surtout dans l'obscurité. En lui faisant croire qu'une meute de loups le talonnait, sa cavalière l'incitait à ne pas relâcher son effort.

Comme convenu, les cent cavaliers suivaient leur chef sur deux colonnes assez écartées pour que les poursuivants continuent de voir les marques vertes, sur la croupe de son cheval.

Jugeant qu'approcher davantage de son objectif avec son escorte devenait dangereux, Kahlan émit un long sifflement. Tournant à demi la tête, elle vit ses compagnons rompre la formation et filer vers la droite ou la gauche. Quoi qu'il arrive à présent, elle ne les reverrait plus avant d'être revenue dans le camp d'haran.

À la lointaine lueur des incendies qui continuaient à faire rage sur l'aile sud du cantonnement impérial, la jeune femme distingua les silhouettes de ses poursuivants. Comme prévu, ils menaient un train d'enfer, obsédés par la lueur verte de la poussière ensorcelée.

— C'est encore loin ? cria Cara, qui chevauchait toujours près de son amie.

— Non, je… (Kahlan aperçut soudain devant elle ce qu'elle guettait depuis un moment.) Maintenant, Cara !

Elle retira ses pieds des étriers et leva les jambes une fraction de seconde avant que la monture de la Mord-Sith vienne percuter la sienne. Flanc contre flanc, les deux destriers tanguèrent dangereusement. Sans paniquer, Kahlan passa un bras autour des épaules de Cara, qui la saisit par la taille et la souleva de sa selle.

Dans le même mouvement, la Mère Inquisitrice flanqua sur la croupe de l'étalon un dernier coup d'épée – le plus fort de tous. Terrorisé, le cheval fonça droit devant lui.

Kahlan s'installa derrière la Mord-Sith, rengaina sa lame et s'accrocha à la taille de la cavalière, qui fit tourner sa monture sur la gauche – en plein galop ! – quelques secondes avant la catastrophe.

Un instant, à la lueur des rayons de lune qui filtraient d'une brèche, dans la couverture nuageuse, la Mère Inquisitrice vit briller les eaux glaciales du fleuve Drun qui coulait au pied de la falaise.

Le cœur serré, elle pensa au sort qui attendait le pauvre étalon. Mais il sacrifiait sa vie pour en emporter des centaines d'autres avec lui, et il n'aurait certainement pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Les cavaliers de l'Ordre aussi seraient surpris. Mais n'était-ce pas la règle du jeu ? Les envahisseurs ne connaissaient pas le terrain, laissant aux défenseurs un avantage qui compensait souvent leurs autres faiblesses. Et même s'ils apercevaient le gouffre, lors des dernières secondes de leur vie, ils galopaient bien trop vite pour s'arrêter.

Kahlan espéra qu'ils comprendraient, contrairement à l'étalon. Oui, au moment de basculer dans le vide, ou quand ils s'enfonceraient dans les eaux glacées du fleuve, elle souhaitait qu'ils aient conscience de leur mort imminente. Et que chacun d'eux, avant de périr noyé, soit saisi d'une terreur équivalente à celle qu'il avait infligée à des centaines d'innocents.

La fièvre de la bataille s'estompant, Kahlan s'autorisa à savourer son triomphe. Les D'Harans allaient pouvoir dormir tranquilles, avec dans la bouche le goût délicieux de la victoire et de la vengeance. Pour elle, il en irait autrement, car rien ne semblait vouloir apaiser la rage mortelle qui l'animait.

Le cheval de Cara passa au trot, puis au pas. Dans leur dos, les deux femmes n'entendaient plus de roulements de sabots. Après le bruit et la fureur d'une bataille, le silence total d'une nuit d'hiver avait quelque chose d'oppressant. Un moment, Kahlan se demanda si sa compagne et elle n'étaient pas deux spectres égarés dans une vaste étendue de… néant.

Gelée jusqu'aux os et morte de fatigue, la jeune femme resserra

autour d'elle les pans de son manteau de fourrure. Avec le relâchement de la tension, ses jambes tremblaient, et elle se sentait vidée de ses forces. Inclinant la tête, elle l'appuya contre les omoplates de Cara. Dans son dos, l'Épée de Vérité semblait peser des tonnes.

— Eh bien, dit la Mord-Sith alors qu'elles continuaient à s'enfoncer dans les ténèbres, si nous leur faisons ce coup-là toutes les nuits pendant un an ou deux, nous en viendrons à bout sans y perdre trop de plumes.

Pour la première fois depuis ce qui lui semblait une éternité, Kahlan faillit éclater de rire.

Faillit, seulement…

Chapitre 33

L'aube n'était plus très loin lorsque Kahlan et Cara entrèrent dans le camp improvisé où les soldats d'harans – enfin, ceux qui avaient la chance de n'être pas blessés – tentaient de reprendre des forces en vue des épreuves qui les attendaient quelques heures plus tard.

Un moment, la Mère Inquisitrice avait songé à trouver un endroit sûr où dormir en attendant le lever du soleil. Mais les deux femmes avaient eu un coup de chance. Grâce à la pâle lumière qui filtrait d'une déchirure, au milieu des nuages, elles avaient aperçu les silhouettes sombres et massives des montagnes, à l'horizon, et s'en étaient servies comme d'un point de repère. Se fiant à cette « balise », elles avaient pu contourner de très loin le camp de l'Ordre puis atteindre la vallée où les attendaient leurs forces.

Elles furent accueillies par des dizaines d'hommes qui les saluèrent joyeusement et les acclamèrent. Plongée dans ses tourments, Kahlan éprouva quand même une vague satisfaction à l'idée d'avoir rendu leur fierté et leur dignité à ces combattants. S'accrochant d'un seul bras à la taille de Cara, elle se donna la peine de répondre aux gestes amicaux des D'Harans et réussit même à leur sourire.

Le général Meiffert attendait non loin de l'endroit où étaient attachés les chevaux. Dès qu'il vit les deux femmes, il courut vers elles et les rejoignit au moment où elles mettaient pied à terre devant la porte du corral de fortune.

Alors qu'un soldat s'occupait de leurs montures, Kahlan fit quelques pas pour se dégourdir les jambes et découvrit qu'elles lui faisaient un mal de chien. Mais quoi d'étonnant, quand on avait derrière soi trois jours de chevauchée et une nuit de combat ? Après avoir porté tant de coups, son épaule et son bras droits la mettaient à la torture. Suite à ses duels factices contre Richard, elle n'avait jamais eu de douleurs pareilles…

Consciente que des centaines d'hommes la regardaient, elle s'efforça de marcher comme si elle revenait d'une promenade de santé.

Le général Meiffert salua la Mère Inquisitrice en se tapant du poing sur le cœur. Lui aussi devait être un bon comédien, car il ne semblait pas plus fatigué qu'avant l'expédition nocturne.

— Mère Inquisitrice, si vous saviez combien je suis soulagé de vous voir…

— J'en ai autant à votre service, général…

— Mère Inquisitrice, vous ne nous referez plus un coup pareil, j'espère ? Ces folies sont trop dangereuses…

— Quelles folies ? demanda Cara. Je suis restée tout le temps avec elle, donc, elle ne risquait rien.

Meiffert regarda bizarrement la Mord-Sith, mais il s'abstint de tout commentaire.

Kahlan se demanda comment on pouvait livrer une guerre sans commettre de « folies ». Tous les conflits étaient des explosions de pure démence…

— Combien d'hommes avons-nous perdus ? demanda-t-elle.

— Pas un seul ! Vous pouvez le croire ? Avec l'aide du Créateur, tous sont revenus sains et saufs.

— Je ne me souviens pas de l'avoir vu ferrailler avec nous…, marmonna Cara.

— C'est une excellente nouvelle, général, dit Kahlan.

— Et si vous saviez à quel point ce succès a regonflé le moral des hommes ! Mais vous ne recommencerez plus, c'est promis ?

— Général, je ne suis pas ici pour sourire aux hommes, les saluer gentiment et les materner. Mon but est de les aider à expédier les bouchers de l'Ordre dans le royaume du Gardien.

L'officier eut un soupir résigné.

— Nous vous avons réservé une tente… Je suis sûr que vous avez besoin de repos.

Kahlan et Cara se laissèrent guider par le général à travers le camp désormais endormi. Les rares hommes encore – ou déjà – réveillés les gratifièrent du salut traditionnel de l'armée d'harane. Voyant dans leurs yeux à quel point ils appréciaient ce qu'elle avait fait, l'Inquisitrice trouva la force de leur sourire. Pourquoi leur aurait-elle fait comprendre qu'elle n'avait pas agi essentiellement pour leur remonter le moral ? Au fond, ses motivations ne comptaient pas, et seul le résultat importait…

Meiffert s'arrêta devant une demi-douzaine de tentes surveillées par un cordon de soldats d'élite et désigna celle du centre.

— Les quartiers du général Reibisch, Mère Inquisitrice… J'y ai fait apporter toutes vos affaires. Il m'a semblé que vous deviez avoir la meilleure tente. Mais si y dormir vous perturbe, je vous en trouverai une autre.

— Ça ira très bien, général. (Kahlan remarqua enfin la tristesse qui voilait le regard de l'officier.) Reibisch nous manquera à tous, vous savez…

— Mère Inquisitrice, je ne pourrai pas le remplacer vraiment… Il était un grand officier, mais également un homme formidable. Près de lui, j'ai beaucoup appris, et avoir sa confiance m'honorait. Le meilleur chef que j'aie jamais eu ! Ne vous faites pas d'illusions : je ne

parviendrai pas à me montrer son égal.

— Personne ne vous le demande, général. Faites de votre mieux, cela suffira amplement.

— Vous pouvez compter sur moi ! (Meiffert se tourna vers la Mord-Sith.) Maîtresse Cara, j'ai fait déposer vos affaires dans cette tente, à côté de celle de la Mère Inquisitrice.

Cara étudia le carré de terrain et sembla satisfaite par les mesures de sécurité. Kahlan ayant annoncé qu'elle était épuisée et filait se coucher, la Mord-Sith souhaita une bonne nuit à tout le monde et alla explorer son nouveau fief.

— Votre aide m'a été précieuse, ce soir, général, dit Kahlan. À présent, vous devriez aller dormir un peu…

Meiffert s'inclina, fit mine de partir, mais se ravisa.

— Mère Inquisitrice, j'ai toujours voulu être général. Enfant, c'était déjà mon rêve. À l'époque, j'imaginais que je serais fou de joie si ça m'arrivait. Aujourd'hui, c'est fait, et je ne me suis jamais senti si malheureux.

— Je sais…, souffla Kahlan. Aucun militaire digne de ce nom ne souhaite être promu dans ces circonstances. Mais quand des défis se présentent, il faut savoir les relever. Un jour, la joie et la fierté viendront, parce que vous remplirez brillamment votre mission, et que ça aura une influence sur l'issue du conflit.

— Ce soir, en vous voyant revenir, j'ai éprouvé une grande satisfaction. J'espère bientôt ressentir la même en voyant le seigneur Rahl entrer dans le camp. Dormez bien, Mère Inquisitrice. L'aube se lèvera dans deux heures, et nous verrons ce que cette nouvelle journée nous réserve… De plus, j'ai des rapports prêts à vous être transmis…

Kahlan pesta intérieurement quand elle découvrit que Zedd l'attendait sous sa tente.

Dans son état de fatigue, supporter un interrogatoire en règle ne lui disait rien. D'autant plus que les questions du vieux sorcier, quand on n'était pas en possession de tous ses moyens, pouvaient très vite devenir agaçantes. Il était pétri de bonnes intentions, ça ne faisait pas de doute, mais le moment était mal choisi. S'il la bombardait de questions, elle craignait d'avoir du mal à rester polie…

Debout à l'entrée de la tente, elle regarda le vieil homme se lever de la chaise qu'il avait réquisitionnée. Ses cheveux blancs encore plus en bataille que d'habitude, il faisait pitié dans sa tunique maculée de boue et de sang.

Sans dire un mot, il approcha de Kahlan et la prit dans ses bras. Pensait-il qu'elle allait éclater en sanglots ? Eh bien, il se trompait. Peut-être à cause de la colère qui ne la quittait jamais, elle n'était plus

capable de verser une larme.

Zedd l'écarta de lui et la tint par les épaules, sa poigne curieusement ferme pour un vieillard si chenu.

— Avant de dormir, dit-il, je voulais être sûr que tu allais bien. Tu t'en es tirée, et j'en suis très heureux, mon enfant. À présent, bonne nuit…

Le sac de couchage de Kahlan, toujours enroulé et tenu par des lanières de cuir, reposait sur une simple paillasse. Dans un coin de la tente, ses sacoches de selle et son paquetage l'attendaient près d'une petite table de campagne et d'une chaise pliante. Sur une autre table, une aiguière et une cuvette l'invitaient à faire une toilette rapide. Il y avait même une serviette propre, soigneusement pliée près d'un morceau de savon.

Spacieuse selon les critères militaires, la tente restait très exiguë. Kahlan tenta d'imaginer le général Reibisch, tournant en rond dans cet espace clos en pensant à tous les problèmes que posait une armée de plus de cent mille hommes. Les mauvais soirs, il devait se tortiller furieusement la barbe…

Zedd semblait épuisé et mort d'inquiétude. Après tout, se souvint Kahlan, il venait d'apprendre que son petit-fils – le seul parent qu'il lui restait – était entre les mains de l'ennemi. Et même sans cela, il sortait de deux jours de combat acharné et de deux nuits passées à soigner des blessés. En arrivant, quelques heures plus tôt, Kahlan l'avait vu se relever péniblement puis avoir du mal à tenir debout près de la dépouille du général Reibisch. S'il n'avait pas pu le sauver, nul n'aurait fait mieux que lui, mais cette idée ne devait pas le consoler.

Kahlan sourit et désigna la chaise.

— Vous ne voulez pas rester un moment, Zedd ?

— Une minute, alors, parce que tu as vraiment besoin de dormir.

Kahlan aurait été bien en peine de dire le contraire. Depuis quelques minutes, une migraine la menaçait, et elle ne pouvait pas se permettre d'être handicapée. La fièvre de la bataille faisait oublier les petites misères quotidiennes, mais elles revenaient à la charge dès que la tension retombait.

Kahlan se débarrassa de son manteau de fourrure et le jeta sur la paillasse.

Sans un mot, Zedd la regarda détacher de son dos l'Épée de Vérité.

Le jour où il avait donné l'arme à Richard, Kahlan était présente et elle l'avait supplié de n'en rien faire. Mais c'était impossible, avait-il répondu, parce que Richard était l'Élu.

Le vieil homme ne s'était pas trompé. Richard était un être unique.

Avant de poser l'épée sur la paillasse, Kahlan embrassa son pommeau, où avait si souvent reposé la paume de Richard. S'avisant qu'elle n'était pas seule, elle rosit de s'être donnée en spectacle, mais

le vieux sorcier fit comme s'il n'avait rien remarqué – ce qui était peut-être le cas, considérant son accablement.

Kahlan se débarrassa ensuite de l'épée royale de Galea, dont le fourreau était couvert de sang séché. Défaisant les fixations de sa cuirasse, elle la retira et la rangea près de son paquetage, avec l'arme royale.

Examinant ses jambières, elle remarqua qu'elles aussi étaient souillées de sang. Il y avait en plus des griffures laissées dans le cuir par des ongles humains. Pendant le raid, des soldats avaient tenté de la désarçonner, mais elle ne se rappelait pas qu'ils avaient réussi à s'accrocher à ses jambes.

Sentant que des images répugnantes du massacre menaçaient de remonter à sa conscience, Kahlan engagea la conversation avec Zedd histoire de penser à autre chose.

— Cara et moi avons traversé les monts Rang'Shada, au nord de l'Allonge d'Agaden, puis nous sommes entrées en Galea.

— J'imaginais un itinéraire de ce type…

— En chemin, il m'est apparu qu'emmener des troupes fraîches ne serait pas inutile.

— Et tu avais bien raison !

— Je suis partie avec tous les hommes disponibles. J'aurais pu en avoir d'autres, mais il m'aurait fallu attendre, et c'était hors de question.

— Une sage décision.

— Le prince Harold voulait m'accompagner, mais je lui ai demandé de lever une puissante armée et de nous rejoindre ensuite. Pour défendre les Contrées, il nous faut plus de soldats. Mon demi-frère était d'accord avec moi.

— Là encore, c'était bien vu.

— Il arrivera dès que possible… Moi, je regrette de n'être pas venue ici plus tôt.

— Tu n'as pas traîné en chemin, et te voilà… Tout est pour le mieux.

Kahlan s'agenouilla près de la paillasse et entreprit de dénouer les lanières de son sac de couchage.

Les nœuds lui résistèrent, sans doute parce qu'elle était épuisée.

— Zedd, je suppose que vous voulez savoir comment une Sœur de l'Obscurité a réussi à capturer Richard ?

— Nous en parlerons plus tard, Kahlan… Pour le moment, tu dois te reposer.

Alors qu'elle luttait contre les nœuds, les cheveux de l'Inquisitrice lui tombèrent devant les yeux. Les écartant rageusement, elle maudit l'imbécile qui avait tiré si fort sur les lanières… puis se souvint que c'était elle.

— Nicci m'a jeté un sort de maternité qui nous lie l'une à l'autre. Elle affirme pouvoir me tuer si Richard ne lui obéit pas.

Zedd eut un soupir qui en disait long.

— Et s'il tente de la tuer, je mourrai aussi…

Kahlan attendit le commentaire du sorcier. Curieusement, il tarda à venir.

— J'ai une connaissance théorique des sorts de ce type. Rien de plus… Mais à première vue, Nicci t'a dit la vérité.

— Vous avez vu la coupure, au coin de mon menton ? C'est le reflet exact de celle que Cara a infligée à Nicci. Tout ce qui lui arrive m'arrive également… Si Richard l'étrangle, je m'étoufferai. Mais j'espère qu'il le fera, parce qu'elle ne mérite pas de vivre.

— Je doute qu'il en arrive à des extrémités pareilles…

Kahlan partageait cette opinion, même si elle aurait aimé qu'il en aille autrement.

— Richard a sacrifié sa liberté pour me sauver. Je suis prête à me suicider afin de le libérer, mais il m'a forcée à lui promettre que je ne le ferai pas.

Kahlan sentit une main réconfortante se poser sur son épaule.

Zedd se taisait, et il n'aurait rien pu faire de plus gentil pour elle, en cet instant.

Apaisée par le contact de sa main, la jeune femme parvint à venir à bout des nœuds. Pendant qu'elle déroulait son sac de couchage, en sortant Bravoure, qu'elle avait glissée dedans pour la protéger, le vieil homme alla se rasseoir.

Kahlan serra un instant la sculpture contre son cœur, puis elle la posa sur la table libre.

Zedd se releva péniblement. Semblant plus décharné que jamais sous sa tunique bordeaux, il se campa devant Bravoure, la tête penchée en avant, et l'étudia longuement.

— Où t'es-tu arrêtée en chemin ? demanda-t-il, vaguement soupçonneux. Ailleurs qu'en Galea, je veux dire. Tu t'es distraite en volant des trésors dans un palais ?

D'abord agacée, Kahlan comprit que c'était de l'humour de sorcier – assez douteux, mais ça n'avait rien pour l'étonner.

Elle caressa la robe de Bravoure, toujours fascinée par la posture de cette femme résolue à résister à la puissance invisible qui prétendait la dominer.

— Non, répondit-elle, c'est une œuvre de Richard…

Le front plissé, Zedd tendit timidement un index et frôla la sculpture comme s'il s'était agi d'une inestimable antiquité.

— Par les esprits du bien…, souffla-t-il.

— Elle s'appelle Bravoure, dit Kahlan. Richard l'a sculptée à l'époque où je pensais ne jamais me rétablir. Elle m'a beaucoup

aidée…

Très lentement, Zedd se retourna vers la jeune femme et plongea son regard dans le sien.

— C'est toi…, murmura-t-il. Ce garçon a réussi à représenter ton essence même… C'est aveuglant de limpidité ! Il a pris ton âme pour modèle !

Depuis son mariage avec Richard, Zedd était aussi – en quelque sorte – le grand-père de Kahlan. Avant d'être le Premier Sorcier, il restait l'homme qui avait aidé à élever Richard, et le seul parent qu'il eût encore.

À part une demi-sœur et un demi-frère qui étaient des étrangers pour elle, Kahlan n'avait plus que Richard. Comme Zedd, sans lui, elle se retrouvait seule au monde.

Désormais, le vieux sorcier était pour elle un parent par alliance. Mais en l'absence de ces liens, il aurait quand même occupé une place énorme dans son cœur.

— Nous le récupérerons, mon enfant ! Je te le jure, il sera bientôt près de nous !

Sa façade d'Inquisitrice se lézardant, Kahlan se jeta dans les bras du vieil homme et éclata en sanglots.

Contrairement à ce qu'elle pensait, il lui restait des larmes à verser…

Chapitre 34

Warren écarta la branche de pin lestée de neige pour dégager le champ de vision de la Mère Inquisitrice.

— Ils sont là… Vous voyez ?

Kahlan sonda l'étroite vallée, très loin en contrebas. Entre les arbres et les rochers uniformément blancs, comme le sol, les soldats ennemis ressemblaient à une gigantesque colonie de fourmis noires.

— Vous n'avez pas besoin de murmurer, Warren, dit Cara, debout derrière son amie. À cette distance, ils ne risquent pas de vous entendre.

Warren se tourna vers la Mord-Sith, dont l'uniforme rouge aurait été visible à des lieues à la ronde si elle ne l'avait pas dissimulé sous son manteau en peau de loup.

Kahlan portait également le sien. Un bon moyen d'avoir chaud… et de se sentir comme enveloppée dans les bras de Richard, puisqu'il avait fabriqué le vêtement de ses mains.

— Détrompez-vous, Cara, dit Warren. Les magiciennes risquent de nous repérer si nous vociférons inconsidérément.

— Vocifé-quoi ? demanda la Mord-Sith.

— Si nous faisons trop de bruit, traduisit Kahlan, la voix assez basse pour suggérer à sa garde du corps d'être plus discrète.

Cara eut un rictus dégoûté, comme chaque fois qu'on évoquait la magie devant elle. Mal à l'aise, elle observa en silence les soldats qui progressaient lentement dans la vallée.

Estimant qu'elle en avait assez vu, Kahlan fit signe à ses deux compagnons de battre en retraite. En silence, ils rebroussèrent chemin, pataugeant dans une couche de neige où ils s'enfonçaient jusqu'aux chevilles.

Si haut en montagne, on avait l'impression de pouvoir toucher les nuages en levant le bras. Vu d'ici, le monde d'en bas semblait différent, comme si on se trouvait en terre étrangère.

Et Kahlan détestait ce qu'elle avait vu dans cette vallée qui paraissait appartenir à un autre univers.

Les trois éclaireurs redescendirent la pente hérissée de pins, de trembles dénudés et de gros rochers qui évoquaient vaguement les vertèbres géantes d'un monstrueux squelette. Leurs chevaux les attendaient assez loin de là, environ à mi-chemin du flanc escarpé de la montagne. Beaucoup plus bas, afin que les magiciennes et les sorciers de l'Ordre n'aient guère de chances de la détecter, attendait

l'escorte de guerriers d'harans que le général Meiffert avait tenu à affecter à la protection de la Mère Inquisitrice et de ses deux compagnons – eux-mêmes prêts à tout pour la défendre.

— Vous avez vu ? demanda Warren d'une voix à peine plus forte qu'un murmure. Nos ennemis continuent à envoyer des forces dans cette direction, afin de nous encercler sans se faire repérer.

Kahlan souleva le col de son manteau pour couper un peu le vent glacial qui lui cinglait les joues. Au moins, il ne neigeait plus, et c'était déjà ça…

— Je doute que vous ayez raison, Warren…

— Dans ce cas, que font ces soldats dans la vallée ?

— Ils servent d'appât. On veut nous faire croire à une manœuvre d'encerclement, pour que nous envoyions des forces à un endroit où elles ne serviront à rien.

— Une diversion ?

— Je crois, oui… Ces soldats passent assez près de notre position afin que nous puissions les voir. Cependant, ils empruntent un chemin difficile et assez éloigné de notre base pour que nous soyons contraints de diviser durablement nos troupes. Un autre point me fait pencher pour une manipulation : tous nos éclaireurs sont revenus sains et saufs.

— N'est-ce pas une bonne chose ?

— Bien entendu ! Mais s'il y a des magiciennes ou des sorciers avec ces soldats, comment est-il possible qu'ils n'aient débusqué aucun de nos hommes ?

Warren réfléchit à cette question pendant qu'ils négociaient un passage particulièrement glissant et périlleux – au point qu'ils finirent de le dévaler sur les fesses.

— Ils se comportent comme lors d'une partie de pêche, dit Cara lorsqu'ils eurent repris pied sur un terrain moins accidenté. Le menu fretin ne les intéressant pas, ils réservent leurs lignes pour les grosses pièces.

— Exactement comme nous, approuva Kahlan.

— Selon vous, dit Warren, pas vraiment convaincu, c'est un piège pour attirer dans leurs filets des officiers et des Sœurs de la Lumière ?

— Pas vraiment, non… Ils ne cracheraient pas sur ce bonus, mais leur objectif est de nous inciter à diviser nos forces pour parer une menace qui n'existe pas.

Warren passa une main dans ses courtes boucles blondes.

— Mais s'ils envoient des troupes au nord, même pour nous tromper, ne devons-nous pas nous en soucier ?

— Il le faudrait, si c'était vrai…

Le futur époux de Verna jeta un regard perplexe à la Mère Inquisitrice. S'avisant qu'ils allaient devoir gravir une congère assez

haute, il précéda les deux femmes, se campa au sommet et tendit la main à Kahlan pour l'aider à s'y hisser. Quand il fit pareil avec Cara, elle lui signifia qu'elle n'avait pas besoin d'aide – sans le foudroyer du regard, toutefois.

Kahlan eut un petit sourire. Peu à peu, la Mord-Sith apprenait que les gestes de ce type, dictés par une élémentaire courtoisie, n'étaient pas une manière détournée de mettre en doute ses qualités morales et physiques.

— Je n'y comprends plus rien…, avoua Warren.

Kahlan leva une main pour signaler qu'elle avait besoin d'une pause.

— Si des troupes se dirigeaient vraiment vers le nord pour nous encercler, dit-elle, nous devrions trouver une parade. Mais je suis sûre que ce n'est pas le cas.

— Selon vous, ces soldats ne marchent pas vers le nord ? Où vont-ils, alors ?

— Nulle part.

— Un pareil nombre de guerriers ? Vous plaisantez, je suppose ?

Amusée par l'incrédulité de Warren, Kahlan eut un petit sourire.

— Non, je pense que c'est une ruse. En réalité, il y a très peu d'hommes…

— Et les rapports des éclaireurs ? Tous signalent que des forces importantes se déplacent vers le nord.

— Un peu de discrétion ! souffla Cara, ravie d'avoir une occasion de régler ses comptes avec Warren.

S'avisant qu'il avait crié, le futur prophète s'empourpra et se plaqua les deux mains sur la bouche.

La pause ayant duré assez longtemps pour qu'ils reprennent leur souffle, Kahlan se remit en route. Désormais, ils allaient avancer sur un terrain plus plat, et il leur suffirait, pour s'orienter, de suivre les empreintes qu'ils avaient laissées dans la neige en venant.

— Vous vous souvenez de ce qu'ont dit les éclaireurs, hier ? demanda Kahlan. Ils ont tenté de traverser les montagnes, pour voir si des colonnes ennemies progressaient également vers le nord sur ce terrain-là, mais les cols étaient trop étroitement surveillés.

— Je me rappelle, oui…

— Eh bien, je crois avoir compris pourquoi… (L'Inquisitrice fit un grand geste circulaire.) Selon moi, nous voyons un assez petit groupe de soldats qui tournent sans cesse en rond ! Chaque fois qu'ils passent dans cette vallée, nous pensons que le flot d'agresseurs grossit, mais c'est un leurre ! Oui, de la poudre aux yeux !

Warren s'arrêta, forçant Kahlan à l'imiter.

— Et si nous tombons dans le piège, nous diviserons nos forces pour rien. Une sorte de chasse aux fantômes…

— Nous sommes en infériorité numérique, dit Cara, mais nous tenons un terrain dont la configuration nous est favorable. Pour vaincre plus facilement, l'Ordre aurait besoin qu'il y ait encore moins de défenseurs dans la vallée.

— C'est logique, admit Warren. Mais qu'arrivera-t-il si vous vous trompez, Mère Inquisitrice ?

— Eh bien, dans ce cas, nous…

Kahlan se tut, intriguée par un grand érable qui se dressait à moins de dix pas d'eux. Elle aurait juré que l'écorce de cet arbre venait de… bouger. Et à première vue, elle ne faisait pas erreur.

Sur le tronc grisâtre, la pellicule de givre fondait sans raison apparente. Et dessous, l'écorce ondulait…

La Mère Inquisitrice cria de surprise quand Warren la prit par le col et la fit basculer en arrière. En atterrissant sur le dos, le souffle coupé par l'impact, elle constata qu'il avait fait subir le même sort à Cara.

Quand elle essaya de se redresser, il la repoussa en arrière, la plaquant fermement contre la neige.

Avant qu'elle ait pu reprendre sa respiration et demander ce qui se passait, un éclair aveuglant illumina la zone, et une déflagration assourdissante fit trembler le sol. Des éclats de bois de toutes les tailles volèrent dans les airs, certains frôlant le visage de la jeune femme. Soulevé par le souffle de l'explosion, un rideau de neige suivit cette averse horizontale de projectiles mortels. S'ils étaient restés debout, Cara, Warren et Kahlan auraient été taillés en pièces.

Dès que le calme fut revenu, le futur prophète tourna la tête vers la Mère Inquisitrice.

— Une attaque magique…, souffla-t-il.

— Quoi ?

— Un sorcier, ou une Sœur de l'Obscurité, a fait exploser l'arbre à distance… Dans la vallée, nous avons perdu beaucoup d'hommes avant de comprendre ce qui nous arrivait…

Kahlan fit signe qu'elle avait saisi. Levant un peu la tête, elle ne vit personne et jeta un coup d'œil sur le côté pour savoir si la Mord-Sith allait bien.

— Où est Cara ? demanda-t-elle, alarmée de ne voir nulle part son amie.

Warren regarda prudemment autour de lui. Se relevant sur les coudes, Kahlan l'imita et ne vit pas trace de la Mord-Sith – à part l'empreinte de son corps, à l'endroit où elle était tombée.

— Mère Inquisitrice, vous ne pensez pas que… Ils ne l'ont pas enlevée, au moins ?

Kahlan remarqua des empreintes de pas, sur le côté gauche du terrain. Un peu plus tôt, ce tapis de neige était parfaitement lisse…

— Je crois que…

Un cri terrifiant retentit, lui coupant la parole.

— C'est Cara ? demanda Warren.

— J'en doute fort…

Kahlan s'assit et étudia la zone. Plus forte qu'elle l'aurait cru, l'explosion avait déraciné plusieurs arbres, renversé des rochers et projeté à près de cent pas à la ronde des pierres et des éclats de bois. Ils pouvaient s'estimer heureux de s'en sortir si bien…

Warren prit la jeune femme par l'épaule et la força à se baisser. Se retour nant sur le ventre, elle prit appui sur les coudes et leva prudemment la tête.

Puis elle se redressa d'un bond et tendit un bras.

— Là !

Cara émergeait d'un bosquet, tirant avec elle un petit homme qui semblait en piteux état. Impitoyable, elle lui flanquait un grand coup dans les côtes chaque fois qu'il titubait, et le traînait comme un ballot de linge quand il refusait d'avancer. Furieux, le captif hurlait des imprécations que l'Inquisitrice était trop loin pour entendre, mais dont le sens général ne lui échappait pas.

Cara avait capturé un des sorciers de l'Ordre. Une tâche qui entrait parfaitement dans les compétences d'une Mord-Sith. Dès qu'un magicien tentait d'utiliser son pouvoir, il était fichu, devenant la marionnette de la femme en rouge.

Tandis que Kahlan s'époussetait, Warren se releva à son tour, les yeux rivés sur le prisonnier. Le pitoyable personnage que Cara leur amenait pouvait-il vraiment être un des monstres vicieux qui avaient tué tant de D'Harans, le premier jour de la bataille ?

Un dernier coup de pied – dans le postérieur – propulsa le prisonnier aux pieds de la Mère Inquisitrice et de son compagnon.

Il resta prostré dans la neige, pleurant comme un enfant.

Cara le saisit par les cheveux et le força à se relever.

C'était un enfant !

— Lyle ? s'exclama Warren, incrédule. C'est toi qui as fait ça ?

Le gamin essuya ses larmes d'un revers de la manche de sa tunique loqueteuse. Il semblait avoir dix ou douze ans, mais puisque Warren le connaissait, il devait avoir vécu au Palais des Prophètes, et être beaucoup plus âgé que ça.

Warren tendit une main pour relever le menton ensanglanté de Lyle. Kahlan saisit au vol le poignet du futur prophète.

Le gamin bondit pour lui mordre le bras, mais Cara fut plus rapide. Reprenant l'enfant par les cheveux, elle lui plaqua son Agiel entre les omoplates.

Hurlant de douleur, il tomba à genoux. Pour faire bonne mesure, la Mord-Sith lui décocha un coup de pied dans les côtes.

— Cara, par pitié…, implora Warren.

— Il a tenté de nous tuer ! répliqua la Mord-Sith. Il s'en est pris à la Mère Inquisitrice !

Défiant Warren du regard, elle caressa de nouveau les côtes de Lyle.

— Je sais, mais…

— Mais quoi ?

— Il est si jeune… Le torturer ainsi…

— Il vaudrait mieux le laisser avoir notre peau ? C'est ce que vous voudriez ?

Cara avait raison, et Kahlan le savait. Si pénible que fût cette scène, la Mord-Sith faisait ce qu'il fallait. S'ils étaient morts tous les trois, combien d'hommes, de femmes et d'enfants seraient tombés sous les coups de l'Ordre Impérial ? Gamin ou pas, Lyle était une marionnette de Jagang.

Malgré tout, l'Inquisitrice fit signe à la Mord-Sith de ne pas en rajouter. Aussitôt, Cara prit Lyle par les cheveux et le força à se relever. Le dos coincé contre les cuisses de la femme en rouge, il se mit à trembler comme une feuille, du sang ruisselant sur son visage.

Avant de l'interroger, Kahlan afficha son masque d'Inquisitrice, comme sa mère le lui avait appris dès son plus jeune âge. Une expression figée qui dissimulait parfaitement ses tourments intérieurs…

— Je sais que tu es là, Jagang, dit-elle d'une voix glaciale.

Un rictus qui n'était pas le sien tordit les lèvres de Lyle.

— Tu as commis une erreur, empereur ! Des milliers de soldats partiront bientôt pour enrayer l'avancée des tiens…

Le gamin eut un demi-sourire et ne répondit rien.

La confirmation que Kahlan attendait…

— Lyle, dit Warren, tu peux échapper à celui qui marche dans les rêves. Jure fidélité à Richard, et tu seras libre. Fais-moi confiance et essaie ! Je suis passé par là, et je ferai tout pour t'aider.

Un instant, Kahlan espéra que l'enfant, face à un homme qu'il connais sait, saisirait cette occasion inespérée. Mais la lueur d'espoir qui brilla fugacement dans son regard fut vite remplacée par du mépris et de la haine. À ses yeux, le combat pour la liberté semait la terreur et la mort, alors qu'obéir servilement à Jagang offrait des perspectives d'avenir. Bien trop jeune pour comprendre les enjeux ultimes du conflit, il en resterait là, ça ne faisait plus de doute.

Sans brusquerie, Kahlan indiqua à Warren de s'écarter, et il obéit à contrecœur.

— Ce n'est pas le premier sorcier de Jagang que nous capturons, dit-elle, s'adressant apparemment au futur prophète.

En réalité, ce message visait Cara.

— Marlin Pickard, ajouta Kahlan, toujours à l'attention de la Mord-Sith. C'était un adulte, et même sous l'influence de ce crétin pompeux d'empereur, il ne nous a pas posé beaucoup de problèmes…

Un pur mensonge dicté par des considérations stratégiques. En réalité, il avait failli les tuer toutes les deux ! Il était donc essentiel que Cara n'oublie pas à quel point son contrôle sur un sorcier manipulé par Jagang était précaire.

— Nous avons découvert ton plan à temps, Jagang, continua Kahlan. Tu croyais vraiment que tes troupes passeraient inaperçues ? Prendrais-tu nos éclaireurs pour des imbéciles ? Quand nous écraserons tes soldats, j'espère que tu seras avec eux, histoire d'avoir l'occasion de t'égorger de mes mains.

— Que fait une femme de ta trempe avec une bande de minables ? lança Lyle d'une voix qui n'était plus la sienne. Tu es née pour combattre du côté des plus forts, dans les rangs de l'Ordre.

— Désolée, mais mon mari me préfère comme je suis…

— Et où est ce cher Richard, ma petite chérie ? J'espérais pouvoir lui dire bonjour.

— Navrée, mais il est occupé ailleurs, pas loin d'ici.

Du coin de l'œil, Kahlan vit Warren sursauter en entendant cet énorme mensonge.

— Vraiment ? demanda « Lyle », qui n'avait pas manqué de remarquer la réaction du futur prophète. C'est curieux, mais je ne parviens pas à te croire…

Kahlan aurait voulu casser toutes les dents du gamin, pour effacer son ignoble rictus. Mais il y avait plus urgent. Que savait Jagang, exactement, et qu'essayait-il d'apprendre en jouant au chat et à la souris ?

— Tu le verras bientôt, quand nous aurons ramené ce pauvre gosse au camp. Je suis sûre qu'il aura envie de te rire au nez lorsque je lui raconterai comment nous avons éventé ton plan minable pour nous encercler. Il sera ravi de te traiter en personne de sombre crétin.

Lyle tenta de bondir sur la Mère Inquisitrice, mais Cara n'eut aucun mal à l'en empêcher. Comme un félin en laisse, il ne renonçait pas à éprouver la résistance de ses chaînes.

Le rictus demeurait, mais un peu moins arrogant. Jagang devait être décontenancé…

— Non, décidément, je ne te crois pas, lâcha-t-il comme si ce sujet ne l'intéressait plus. Nous savons tous les deux que le seigneur Rahl n'est pas là. N'est-ce pas, ma petite chérie ?

Kahlan décida de bluffer jusqu'au bout.

— Tu le verras bientôt, alors, n'insistons pas pour le moment…

(Elle fit mine de se détourner, puis regarda de nouveau Lyle.) Ferais-tu allusion au plan idiot de Nicci ?

Le gamin cessa de sourire. Soudain moins assuré, il parvint néanmoins à contenir sa colère.

— Nicci ? De quoi parles-tu donc, ma petite chérie ?

— Une Sœur de l'Obscurité blonde aux yeux bleus, très jolie et toujours vêtue d'une robe noire… Tu es sûr que ça ne te dit rien ? Une beauté pareille ? En plus d'être idiot, serais-tu impuissant ?

Dans les yeux de Lyle, Kahlan vit que l'empereur réfléchissait, tentant de déterminer si on lui tendait un piège.

— Je connais Nicci très intimement, dit celui qui marche dans les rêves. Un de ces jours, c'est toi qui la remplaceras dans mon lit, ma petite chérie.

Une menace aussi obscène était encore plus terrifiante quand elle sortait de la bouche d'un enfant. Kahlan en eut la nausée, révulsée par la façon dont l'empereur traitait sa marionnette.

— Nicci est une de mes petites poupées, et du genre mortel, par-dessus le marché ! (Kahlan crut détecter dans le ton de l'empereur un rien d'incertitude, comme s'il en rajoutait pour dissimuler son malaise.) Je suis sûr que tu ne l'as pas rencontrée…

Une affirmation qui était en réalité une question que Jagang n'osait pas poser. Il y avait un mystère là-dessous, mais lequel ?

— Du « genre mortel », dis-tu ? Je ne m'en suis pas aperçue…

— Parce que tu ne l'as jamais vue !

— Non, parce qu'elle m'a semblé tout à fait inoffensive. Figure-toi qu'elle n'est même pas parvenue à blesser quelqu'un !

— Tu mens, ma petite chérie ! Si vous aviez croisé Nicci, il y aurait eu quelques cadavres… Même si elle n'est pas invincible, on ne l'affronte pas sans y laisser des plumes.

— Tu en es certain ?

Lyle éclata de rire.

— Je la connais, te dis-je !

Kahlan jeta un regard méprisant au gamin.

— Allons, tu sais très bien que je te raconte la vérité.

— Vraiment ? Pourquoi devrais-je le savoir, d'après toi ?

— Parce que c'est ton esclave, et que tu peux entrer à ta guise dans son esprit. Enfin, en théorie. Mais ce n'est pas le cas, je parie ? Moi, je sais pourquoi… Même si tu n'es pas très malin, trouver la solution en réfléchissant un peu doit être dans tes possibilités…

— Tu mens ! cria Jagang, fou de rage.

— Si le penser te fait plaisir…

— Si tu as vu Nicci, où est-elle à présent ?

Tout en lui tournant le dos, Kahlan révéla à l'empereur la stricte vérité. À lui de l'interpréter comme ça lui chanterait.

— En route pour l'oubli…

L'Inquisitrice entendit le cri, derrière elle.

Elle fit volte-face et vit que Cara tentait d'immobiliser Lyle avec son Agiel – dont le contact, cette fois, ne le ralentissait même pas.

Fou de rage, le petit garçon bondit sur sa proie.

Kahlan leva une main pour intercepter son agresseur, qui avait l'intention de lui sauter à la gorge. La frêle poitrine de Lyle venant s'écraser contre sa paume, elle referma le poing sur le tissu crasseux de sa tunique et le tint sans peine à bout de bras.

L'Inquisitrice était désormais la maîtresse du jeu. Pour l'utiliser, elle n'avait pas besoin d'invoquer son pouvoir, simplement de relâcher le contrôle qu'elle exerçait sur lui en permanence. Mais elle ne devait pas se laisser arrêter par ses sentiments. Seule la vérité devait guider ses actes, désormais.

Et la vérité, aujourd'hui, était d'une limpidité aveuglante. Lyle n'avait rien d'un enfant perdu, blessé et effrayé. Il était un ennemi mortellement dangereux.

Quand il jaillissait du plus profond d'elle-même, envahissant jusqu'à la dernière fibre de son corps, le flot de pouvoir coupait quasiment le souffle à Kahlan.

Sous ses doigts, elle sentait les côtes minuscules de l'enfant.

L'esprit vidé de toute haine, fureur ou agressivité, elle n'éprouvait aucune tristesse non plus. À ces moments-là, alors que le temps semblait suspendu, son esprit devenait inaccessible à ces émotions humaines.

Lyle n'avait pas une chance de s'en tirer.

Sans hésiter, Kahlan déchaîna son pouvoir.

Cette force la plupart du temps latente se libéra avec une puissance incroyable.

Un coup de tonnerre silencieux fit vibrer l'air et le sol.

Le visage de Lyle affichait toujours la haine et le mépris de l'homme qui le manipulait. À cet instant, alors que Kahlan n'éprouvait plus rien, sa proie exprimait toute une palette d'émotions malveillantes.

Kahlan croisa le regard de l'enfant condamné. Il ne lirait aucune pitié dans ses yeux, elle le savait…

Son esprit et sa personnalité disparaîtraient à jamais dans une fraction de seconde.

Autour de l'Inquisitrice, les arbres tremblaient, et de gros paquets de neige tombaient de leurs branches. Soulevées par la force invisible, des colonnes de neige tourbillonnaient dans l'air pourtant figé…

Ayant payé pour savoir que Jagang pouvait entrer ou sortir de l'esprit d'un être humain en un éclair – la durée qui sépare deux pensées, soit un temps qui en réalité n'existait pas – elle n'avait pas pu s'offrir le luxe d'hésiter. Lorsque l'empereur contrôlait totalement une de ses marionnettes, Cara elle-même perdait toute possibilité d'intervenir.

Kahlan vit les yeux de Lyle se vider au moment précis où celui qui marche dans les rêves quittait son esprit.

Elle le lâcha, et il tomba raide mort à ses pieds.

Chapitre 35

Les jambes tremblantes, Kahlan baissa les yeux sur le cadavre. À présent, les sentiments revenaient, et elle ne voyait plus qu'un pauvre petit garçon mort bien trop longtemps avant son heure.

Comme toujours après avoir recouru à son pouvoir, elle se sentait épuisée. Autour d'elle, les arbres encore debout ressemblaient aux jurés d'un tribunal silencieux. Sur la neige, autour du mort, des taches de sang témoignaient que l'étincelle de la vie l'habitait encore quelques secondes plus tôt.

Soudain, l'Inquisitrice se demanda si elle n'avait pas tué Cara en même temps que Lyle.

Touchée par le pouvoir d'une Inquisitrice, une Mord-Sith n'avait guère de chances de survivre. Mais dans l'action, Kahlan n'avait pas pu tenir compte de ce facteur. Elle avait fait de son mieux pour avertir Cara, afin qu'elle se tienne le plus loin possible, au moment dangereux. Quand Lyle avait bondi, plus rien n'avait eu d'importance, à part l'absolue nécessité d'agir. Comme face à Nicci, la moindre hésitation aurait pu être fatale.

À présent, c'était terminé, et l'inquiétude pour la Mord-Sith reprenait ses droits.

Cara gisait dans la neige, à droite de l'Inquisitrice. Si elle n'avait pas lâché l'enfant au moment où…

La Mord-Sith remua et gémit. S'agenouillant près d'elle, Kahlan la saisit par les pans de son manteau et la souleva un peu du sol.

— Tu vas bien ?

— Bien sûr ! Vous me croyez assez idiote pour ne pas avoir lâché ce petit tueur ?

L'Inquisitrice soupira de soulagement.

— Non, mais je redoutais que tu te sois brisé le cou en tombant si violemment en arrière.

— Ce n'est pas passé très loin, je dois l'avouer…

Warren aida les deux femmes à se relever. Avec une grimace, il se massa ensuite les épaules puis se frotta les coudes. D'après ce qu'on disait, être trop près d'une Inquisitrice, quand elle libérait son pouvoir, était une expérience qui traumatisait particulièrement les articulations. Par bonheur, il n'y avait pas de véritables dégâts, et la souffrance disparaissait rapidement.

Quand Warren baissa les yeux sur Lyle, Kahlan devina que les séquelles morales de ce drame ne s'effaceraient pas si vite…

— Créateur bien-aimé…, soupira le futur prophète. Bon sang ! ce n'était qu'un gamin ! Fallait-il vraiment le tuer ?

— Oui, affirma Kahlan. Je n'ai pas l'ombre d'un doute. Cara et moi avons déjà connu une situation similaire face à Marlin.

— C'était un adulte ! Lyle… Eh bien, un gosse ne peut pas…

— Warren, ne vous torturez pas pour rien. Jagang contrôlait son esprit, comme celui de Marlin. Je sais de quoi je parle. Il était terriblement dangereux.

— Quand je ne peux pas retenir quelqu'un, dit Cara, personne n'en est capable.

Warren se laissa tomber à genoux près du cadavre et lui caressa les tempes en récitant une prière.

— Jagang est le seul vrai coupable, dit-il en se relevant. C'est lui qui est la cause de tout…

Dans le lointain, Kahlan vit des soldats accourir. Ils volaient à son secours – un peu trop tard, mais l'intention était louable quand même.

— Si vous préférez voir les choses comme ça…, dit-elle en s'éloignant, Cara à ses côtés.

Warren les rattrapa, prit l'Inquisitrice par le bras et la força à s'arrêter.

— Vous visez Anna, c'est ça ?

— Oui, et vous êtes sa victime aussi. On vous a enfermé au Palais des Prophètes quand vous étiez enfant, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, mais…

— Rien du tout ! Les sœurs vous ont capturé, comme ce pauvre petit garçon. (Kahlan enfonça les ongles dans ses paumes. Elle devait contrôler sa fureur.) Et comme Richard !

— Ne vous fiez pas aux apparences, Mère Inquisitrice. Les prophéties…

— Regardez à quoi elles mènent ! cria Kahlan en désignant la dépouille de Lyle. Voilà le résultat ! La mort et le désespoir, tout ça au nom de ces maudites prédictions !

Submergé par tant de rage, Warren ne tenta pas de justifier sa position.

Consciente qu'il n'était pour rien dans ses malheurs, Kahlan baissa d'un ton.

— Combien de gens devront mourir à cause de vos absurdes prophéties ? Si Anna n'avait pas envoyé Verna à la recherche de Richard, rien de tout ça ne serait arrivé.

— Comment le savez-vous, Kahlan ? Je comprends vos sentiments, mais vous pouvez vous tromper…

— La barrière a tenu pendant trois mille ans. Pour la détruire, il fallait un sorcier né avec les deux magies. Richard est le premier depuis trente siècles, et Anna l'a fait capturer par Verna. Si elle s'était

abstenue, l'Ancien et le Nouveau Monde seraient toujours séparés. Jagang resterait coincé chez lui, les Contrées ne risqueraient rien et Lyle jouerait joyeusement à la balle dans la cour de sa maison familiale.

— Kahlan, ce n'est pas si simple, soupira Warren. Je ne veux pas polémiquer avec vous, mais il faut comprendre que les prophéties se réalisent de plusieurs manières. Parfois, elles influencent le cours de l'histoire. Si Verna n'était pas intervenue, Richard se serait tôt ou tard approché de la barrière, et il aurait provoqué sa disparition. Ce n'est pas la cause qui importe, mais les actes. Cela devait arriver, et Anna a seulement été l'outil du destin.

— Combien de massacres vous faudra-t-il pour regarder la vérité en face, Warren ? Les prophéties sont un fléau !

— J'ai toujours voulu devenir un prophète pour aider les autres… Si je pensais comme vous, je me détournerais de ma vocation. (Warren eut soudain un petit sourire.) Et n'oubliez pas un détail : sans les prophéties, vous n'auriez jamais rencontré Richard. Regrettez-vous qu'il soit entré dans votre vie ? Moi, je suis ravi qu'il fasse partie de la mienne.

Le regard furieux que lui jeta l'Inquisitrice glaça les sangs de Warren.

— J'aurais préféré vivre jusqu'à la fin de mes jours seule et sans amour plutôt que de savoir qu'il souffre à cause de moi ! Si je ne l'avais pas connu, je ne serais pas aujourd'hui folle de rage parce que les tenants des prophéties tels que vous l'ont condamné à ne jamais être heureux !

Warren glissa les mains dans les manches de sa tunique et baissa la tête.

— Je comprends que vous réagissiez ainsi… Kahlan, parlez avec Verna, ça vous fera du bien…

— En quel honneur ? C'est elle qui a exécuté les ordres d'Anna.

— Parlez-lui, c'est tout… J'ai failli la perdre parce qu'elle pensait exactement la même chose que vous.

— Verna ? C'est impossible !

— Pas du tout ! Pendant un moment, elle a cru qu'Anna l'avait manipulée à des fins discutables. Pendant vingt ans, elle a cherché Richard en vain alors que la Dame Abbesse savait depuis le début où il était. Vous imaginez ce qu'elle a éprouvé en découvrant ça ? Et il y a eu autre chose… Anna a mis en scène sa propre mort, et intrigué pour que Verna soit nommée Dame Abbesse. Ma future femme est passée à un cheveu de jeter son livre de voyage dans les flammes !

— Eh bien, elle a eu tort de ne pas le faire.

— J'essaie simplement de vous dire que lui parler vous apaisera. Elle comprendra ce que vous ressentez.

— Et ça changera quoi ?

— Même si vous avez raison, qu'est-ce que ça *change*, désormais ? Ce qui est fait ne peut être défait. L'Ordre attaque le Nouveau Monde, et Nicci a capturé Richard. Quelle que soit la cause de ces événements, nous devons les affronter, pas nous lamenter.

— Vous avez acquis cette profonde sagesse en étudiant les prophéties ?

Warren ne put s'empêcher de sourire.

— Non, c'est Richard qui me l'a enseignée. Et une femme très intelligente de ma connaissance m'a dit fort récemment qu'il ne faut pas se torturer pour rien…

Malgré tout son désir de rester en colère, Kahlan sentit qu'elle n'y parviendrait pas. Il y avait chez Warren quelque chose de désarmant – une innocence sincère qui venait à bout des rages les plus noires.

— Je me demande si elle est si intelligente que ça, votre amie…

Warren fit signe que tout allait bien aux soldats qui approchaient, arme au poing. Ils ralentirent un peu, mais ne rengainèrent pas leurs épées.

— Assez pour éventer le plan de Jagang, puis, après avoir été attaquée par un de ses sorciers, pour lui faire croire subtilement qu'elle était tombée dans son piège.

Kahlan jeta un regard soupçonneux au futur prophète.

— Quel âge avez-vous, Warren ?

— Je viens de fêter mon cent cinquante-huitième anniversaire. Pourquoi cette question ?

— Voilà qui explique bien des choses, marmonna Cara en se remettant en route. Vous devriez cesser d'avoir l'air jeune et innocent… Ça devient agaçant, à la longue !

Quelques heures plus tard, lorsque Kahlan, Cara, Warren et leur escorte y arrivèrent, le camp grouillait d'activité. Partout, des hommes chargeaient les chariots, préparaient les attelages ou aiguisaient les armes. Les tentes n'étaient pas encore démontées, mais des soldats équipés des pieds à la tête, certains finissant d'avaler leur dîner, écoutaient leurs officiers leur donner d'ultimes instructions avant le départ d'une force vers le nord, où il faudrait intercepter l'ennemi avant qu'il ait achevé sa manœuvre d'encerclement. En passant devant des tentes, Kahlan vit d'autres officiers penchés sur des cartes d'état-major.

L'odeur de nourriture qui planait dans l'air lui rappela qu'elle mourait de faim. En hiver, la nuit tombait tôt, et avec le ciel plombé, on se serait cru au début de la soirée, pas en fin d'après-midi. Le temps morose devenait d'ailleurs déprimant. Le soleil se montrait de

plus en plus rarement, et les tempêtes de neige imminentes n'arrangeraient rien.

Kahlan mit pied à terre et confia son cheval à un jeune soldat. Elle ne montait plus un destrier, désormais. Comme presque tous les cavaliers, elle avait opté pour un animal plus petit et plus agile. Lors des charges frontales, les destriers étaient parfaits. Quand on livrait une guerre de harcèlement, la vitesse se révélait plus utile que la puissance.

Grâce à leur nouvelle tactique, Kahlan et le général Meiffert parvenaient depuis des semaines à contenir l'armée de l'Ordre. Laissant l'ennemi mettre sur pied une attaque massive, ils faisaient mine de vouloir la repousser, puis s'écartaient au dernier moment, ravis que les soldats adverses se soient fatigués pour rien.

Dès que l'Ordre marquait une pause, histoire de reprendre son souffle, Meiffert lançait des contre-attaques très ciblées et très brèves. Puis il faisait semblant de vouloir passer vraiment à l'offensive… et y renonçait juste après que l'armée de Jagang se fut épuisée à ériger des défenses.

Ce jeu du chat et de la souris fonctionnait très bien. Avec une variante, toutefois… Quand les soudards de l'Ordre, fatigués de courir en vain derrière des ombres, décidaient d'aller s'en prendre aux civils, dans les villes environnantes, Kahlan et Meiffert lançaient une véritable attaque – dans leur dos – et faisaient assez de dégâts pour les forcer à rebrousser chemin, toute idée de pillage et de mise à sac oubliée.

Les manœuvres des D'Harans rendaient fous les hommes de Jagang. Persuadés que de vrais guerriers devaient s'affronter face à face, sur un champ de bataille, ils se sentaient insultés qu'on joue à cache-cache avec eux. Bizarrement, être vingt fois plus nombreux que leurs adversaires semblait les déranger beaucoup moins…

Consciente qu'un conflit classique serait sans espoir, Kahlan se fichait de heurter la sensibilité des soudards. Tant qu'ils continuaient à mourir, leurs objections ne la dérangeaient pas.

De plus en plus furieux, les impériaux oubliaient tout bon sens. Chargeant dans les pires conditions, ils tentaient de conquérir des positions imprenables ou sacrifiaient des milliers d'hommes pour de ridicules avantages qu'ils reperdaient le lendemain. À force de voir des sections entières avancer sous le feu des archers jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul homme debout, Kahlan avait presque pitié de ces imbéciles envoyés à la boucherie par des chefs déments.

Du côté d'haran, on dénombrait cependant des milliers de morts et de blessés graves. Mais selon leurs estimations, Kahlan et Meiffert avaient réduit d'au moins cinquante mille têtes l'effectif adverse. Un bon résultat, mais qui revenait hélas à avoir écrasé une fourmi alors

que toute la colonie était sortie de la fourmilière. En l'absence d'autres possibilités, le général et l'Inquisitrice se satisfaisaient de ce maigre résultat…

Cara à ses côtés, Kahlan traversa le camp pour rejoindre les tentes de commandement. Quand on ne connaissait pas la « couleur code » du jour, les trouver était impossible. Pour tromper les espions et les sorciers, les officiers supérieurs se réunissaient dans des tentes parfaitement ordinaires. Ainsi, aucune attaque, physique ou magique, ne pouvait viser spécifiquement les têtes pensantes de l'armée.

Des bandes de tissu coloré, accrochées aux tentes, signalaient leur appartenance à l'une ou l'autre unité. S'inspirant de ce système ingénieux, Kahlan l'avait un peu adapté. Pour le poste de commandement, on changeait de couleur tous les jours, et on le déplaçait très souvent.

Quand l'Inquisitrice entra sous la tente principale, le général Meiffert leva les yeux de la carte qu'il était en train d'étudier.

Le lieutenant Leiden participait à la réunion en compagnie du capitaine Abernathy – le chef des Galeiens –, et Adie y représentait les unités magiques.

Bien que ses yeux fussent entièrement blancs, la croire aveugle aurait été une grossière erreur. Mutilée par des fanatiques quand elle était jeune, la dame des ossements avait appris à voir à travers le don, et elle était une magicienne très douée. Particulièrement efficace dès qu'il s'agissait de nuire à l'ennemi, elle aidait désormais à coordonner les interventions des « commandos » de Sœurs de la Lumière.

— Où est Zedd ? lui demanda Kahlan.

— Il inspecte nos lignes, au sud. Tout le monde sait à quel point il est maniaque…

— Warren y est allé aussi, avec la même idée en tête…

Après s'être soufflé sur les mains pour les réchauffer – et avoir discrètement remué ses orteils gelés, dans ses bottes –, Kahlan se tourna vers le général.

— Nous devons mettre sur pied une force importante. Au moins vingt mille hommes.

Meiffert soupira de frustration.

— Ainsi, ils tentent bien de nous encercler ?

— Non, c'est une ruse.

Les trois militaires plissèrent le front, attendant de plus amples explications.

— J'ai parlé à Jagang…

— Quoi ? coupa Meiffert, paniqué.

— Pas directement, ne vous inquiétez pas, mais par l'intermédiaire d'une de ses marionnettes. Allez, oublions ça… L'essentiel, c'est que je veux faire croire à l'empereur que nous sommes tombés dans son

piège. En obligeant ses hommes à tourner en rond, il espère nous obliger à diviser nos forces, et nous allons lui donner satisfaction.

— Pourquoi ? demanda Leiden. Envoyer tant d'hommes au nord reviendrait à entrer dans son jeu.

— C'est exact, mais ça n'est pas mon but. Ces soldats devront seulement quitter le camp comme s'ils avaient l'*intention* d'aller vers le nord.

Kahlan se pencha sur la carte, prit un morceau de craie, dessina grossièrement les montagnes qu'elle venait de traverser et montra aux trois militaires un défilé bien spécifique.

— Mes Galeiens sont environ vingt mille, dit Abernathy. Soit le nombre d'hommes qu'il faut pour servir d'appât.

— C'est exactement ce que je me disais…, souffla Meiffert.

— Marché conclu, trancha Kahlan. Capitaine, en empruntant ce défilé, vous pourrez contourner les montagnes. Quand l'Ordre attaquera, nous pensant affaiblis, vous serez en position idéale pour une attaque de flanc.

Le capitaine Abernathy, un officier soigné jusqu'au bout des ongles, si on exceptait sa moustache et ses sourcils grisonnants et broussailleux, hocha sereinement la tête.

— N'ayez aucune crainte, Mère Inquisitrice, nos ennemis nous croiront partis, mais nous ne serons pas loin, prêts à leur taquiner méchamment les côtes.

— Parfait… (Kahlan se tourna vers Meiffert.) Il faudra aussi – mais discrètement – placer une seconde force sur l'autre flanc de la vallée, en face de celle du capitaine Abernathy. Ainsi, nous prendrons les « attaquants » en tenaille. Refusant de se laisser piéger, ils battront en retraite, et les hommes restés au camp se lanceront à leur poursuite et massacreront leur arrière-garde.

Les trois officiers réfléchirent un moment à ce plan.

— Mère Inquisitrice, mes Keltiens seront parfaits pour faire le pendant des Galeiens. Ils servent sous mes ordres depuis longtemps, et ils sont très efficaces. Nous quitterons le camp par petits groupes, comme s'il s'agissait de patrouilles. Quand le piège sera en place, il suffira que le capitaine Abernathy nous envoie un signal, et nous attaquerons en même temps que lui. Pour éviter des problèmes, je propose qu'une Sœur de la Lumière accompagne mes hommes et, le moment venu, vérifie l'authenticité du signal.

À l'évidence, Leiden voulait se racheter aux yeux de Kahlan. Acces soirement, il saisissait l'occasion de conférer à Kelton une certaine autonomie au sein de l'empire d'haran.

— Ce sera une mission périlleuse, lieutenant. Si quelque chose tourne mal, nous ne pourrons rien faire pour vous.

— Mes hommes connaissent bien ce terrain, et ils ont l'habitude de

manœuvrer en hiver. Les soudards de l'Ordre viennent d'un pays où le climat est moins rude. Nous aurons deux avantages, Mère Inquisitrice, et nous nous en sortirons très bien.

Kahlan étudia longuement le Keltien. Le général Meiffert ne verrait aucun inconvénient à ce que les choses se passent ainsi, elle le savait. Abernathy partagerait cette position. Les Galeiens et les Keltiens étant des ennemis héréditaires, qu'ils combattent le plus loin possible les uns des autres ne pouvait pas faire de mal.

Richard avait uni tous les royaumes des Contrées. Pour ces pays, collaborer était indispensable, s'ils voulaient survivre. Sans être épaule contre épaule, les Galeiens et les Keltiens devraient coordonner leurs efforts. Un pas dans le bon sens…

De plus, l'argument de Leiden avait du poids : ses hommes étaient vraiment des experts du combat en montagne et en plein hiver.

— C'est d'accord, lieutenant.

— Merci, Mère Inquisitrice.

— Et si vous êtes brillant, j'envisagerai sans doute de vous restituer votre grade…

— Vous serez fière de mes hommes, je vous en donne ma parole !

Kahlan accueillit ce serment d'un simple hochement de tête.

— Eh bien, il ne reste plus qu'à passer à l'action, messires.

— Si tout marche bien, dit Meiffert, nous devrions éclaircir considé rablement les rangs adverses. (Il se tourna vers ses deux collègues.) Commençons sans tarder ! Les Galeiens devront partir aujourd'hui, et je veux que les Keltiens soient en position dès demain matin. L'Ordre n'attendra pas pour lancer son attaque, et il n'est pas question que nous ne soyons pas prêts.

— L'Ordre aime beaucoup lancer ses assauts à l'aube, dit Abernathy. Mes hommes seront partis d'ici à une heure. Demain, au lever du soleil, ils seront en position.

— Les miens aussi, assura Leiden, si je ne tarde pas à les mettre en mouvement.

Les deux officiers saluèrent Kahlan et le général, puis ils se dirigèrent vers la sortie de la tente.

— Capitaine ! lança Kahlan.

— Oui, Mère Inquisitrice ? répondit Abernathy en se retournant.

— Savez-vous pourquoi le prince Harold et le reste de votre armée ne sont toujours pas là ? Nous ne cracherions pas sur des renforts…

— J'ignore ce qui les a retardés, Mère Inquisitrice. Mais c'est inquiétant, et je me suis déjà posé la question…

— Oui, ils devraient déjà être arrivés…, souffla Kahlan. Vous pensez que le mauvais temps aura ralenti leur progression ?

— C'est possible… Dans ce cas, le prince Harold ne devrait plus

tarder, car les tempêtes de neige sont finies.

— Espérons que nous le verrons bientôt…

— Mère Inquisitrice, soyez certaine que le prince tient à participer à cette guerre. Il m'a confié qu'arrêter l'Ordre Impérial ici était dans l'intérêt de notre royaume. Si l'ennemi pénètre dans la vallée de Callisidrin, puis déferle sur les Contrées du Milieu, nos terres et notre peuple seront en danger.

Kahlan jeta un coup d'œil au lieutenant Leiden et devina aussitôt ce qu'il pensait. Si Harold avait changé d'avis, décidant de tenir la vallée de Callisidrin, afin de protéger l'accès à son royaume, l'Ordre pouvait très bien choisir d'éviter l'obstacle en passant par le nord-est – d'abord en contournant les montagnes, puis en traversant les plaines de Kern. Un itinéraire qui le conduirait droit sur Kelton…

Si noires que fussent ses pensées, l'ancien général eut l'intelligence de les garder pour lui.

— Le temps était épouvantable quand je suis arrivée ici, dit Kahlan. Après tout, c'est normal, en hiver ! Je suis sûre qu'Harold sera bientôt ici pour lutter aux côtés de sa reine et des autres peuples de l'empire d'haran.

Après avoir subtilement rappelé aux deux officiers qu'ils étaient seulement les membres d'une alliance, Kahlan les gratifia d'un sourire désarmant.

— Merci beaucoup, messires. Vous devriez y aller, maintenant. Puissent les esprits du bien veiller sur vos arrières…

Dès que les deux hommes furent sortis, Adie se leva péniblement.

— Si vous n'avez pas besoin de moi, je file informer les sœurs, Zedd et Warren de notre plan.

— Excellente idée, Adie, approuva Kahlan.

— Quand une Inquisitrice a utilisé son pouvoir, ajouta la dame des ossements, je le vois sur son visage. Et ensuite, elle a besoin de repos…

— Je sais, mais il y a tant de choses à faire…

— Si tu tombes malade – ou pis – ça n'aidera personne. (La vieille femme se tourna vers Cara.) Faites en sorte que la Mère Inquisitrice ait un moment de tranquillité. Au minimum, elle pourra sommeiller assise, la tête reposant sur une table…

Cara alla chercher une chaise, la posa devant une petite table et fit un signe impérieux à Kahlan.

— Installez-vous, je monterai la garde.

Effectivement épuisée, l'Inquisitrice ne discuta pas. Une fois assise, elle ouvrit son manteau en peau de loup et le remonta un peu sur ses épaules. L'Épée de Vérité était toujours accrochée dans son dos, et elle ne prit pas la peine de l'en retirer.

Satisfaite qu'on lui ait obéi au doigt et à l'œil, Adie sortit en boitillant.

Dès que Meiffert fut parti, Cara se posta à l'entrée de la tente.

Les bras posés sur la table, Kahlan y appuya sa tête et ferma les yeux. Pour oublier les terribles événements de la journée, elle pensa à Richard et à l'époque où ils vivaient heureux dans leur cabane.

Morte de fatigue, elle eut l'impression que la chaise, la table et toute la pièce tournaient follement. Mais cela ne dura pas, car elle sombra très vite dans le sommeil, l'image de Richard toujours présente devant son œil mental.

Chapitre 36

— Mère Inquisitrice ?

Kahlan releva la tête, battit des paupières et, après quelques secondes, reconnut la visiteuse qui venait d'entrer sous la tente. C'était Verna, la Dame Abbesse officielle des Sœurs de la Lumière.

Kahlan se frotta les yeux. Très austère dans sa robe grise de laine – à peine égayée par la dentelle qui ornait le col – et son manteau marron foncé, Verna semblait très mal à l'aise.

— Que voulez-vous ?

— Vous parler, si vous avez un moment…

Sans nul doute, Warren avait fait son rapport à la sœur. Chaque fois que Kahlan les avait vus ensemble, le futur prophète et la Dame Abbesse lui avaient paru très intimes. Ils échangeaient sans cesse des regards complices et se frôlaient dès qu'ils le pouvaient. Bref, le même genre de rapport qu'entre Richard et elle… Imaginer Verna en femme amoureuse n'était pas facile, mais après tout, beaucoup de gens trouvaient difficile de croire que la Mère Inquisitrice avait des sentiments comme n'importe qui…

Cela dit, Verna venait sans doute parler d'Anna et de prophéties, et Kahlan n'était pas d'humeur à polémiquer.

— Cara, combien de temps ai-je dormi ?

— Quelques heures… Il fera bientôt nuit.

Les épaules et le cou ankylosés, rien de plus normal après un long moment passé dans une position inconfortable, Kahlan s'étira puis jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Assise sur un banc, la dame des ossements la couvait du regard.

— Comment vas-tu ? demanda Adie.

— Très bien… Les hommes se sont mis en route ?

— Les deux groupes, oui, il y a un peu plus d'une heure. Les Galeiens sont partis en colonnes, comme prévu. Les Keltiens ont procédé beaucoup plus discrètement.

— Très bien…

L'Ordre risquait d'attaquer dès le lendemain matin. Au moins, le piège serait en place, c'était à présent certain. L'approche du combat nouait toujours l'estomac de l'Inquisitrice. Il en allait de même pour les soldats, qui dormiraient peu et mal, cette nuit.

— Après le départ des Galeiens, je suis revenue ici pour aider Cara à veiller sur ton repos.

Kahlan remercia la vieille femme d'un sourire. Adie avait dû juger

qu'elle avait assez dormi – ou pensé que la visite de Verna était de la plus haute importance.

— Je vous écoute, Dame Abbesse…

— Nous avons… eh bien… découvert quelque chose. En fait, il s'agit plutôt d'une idée que nous avons eue…

— Qui est ce « nous » ?

Verna s'éclaircit la gorge. Avant de continuer, elle implora mentalement le Créateur de la pardonner d'avance…

— Pour être franche, c'est mon idée. Des sœurs m'ont aidée, mais ça vient de moi, et je suis prête à en assumer toutes les conséquences…

Une étrange façon de présenter les choses, pensa Kahlan. Verna ne semblait pas enthousiasmée par sa propre « découverte ». Dans ce cas, pourquoi venait-elle lui en parler ?

— Depuis le début, continua la Dame Abbesse, nous avons du mal à traverser les boucliers magiques de l'Ordre. Jagang détient des Sœurs de la Lumière et de l'Obscurité, et vous savez que la Magie Soustractive nous dépasse… Quand nous tentons d'envoyer des choses…

— Des choses ?

— Hum… des armes…

Voyant que Kahlan avait du mal à suivre, Verna se pencha, ramassa une poignée de cailloux, sur le sol, et tendit la main, paume ouverte.

— Zedd nous a montré comment transformer en armes terrifiantes les objets les plus simples… Par exemple, avec notre pouvoir, il est possible de lancer ces cailloux sur une très longue distance. Propulsés par la magie, ils font des ravages dans les rangs ennemis. Un seul peut traverser la poitrine de dix hommes.

— J'ai eu un rapport sur cette tactique… Nous y avons renoncé, parce que les magiciennes adverses ont trouvé une parade. Comme à d'autres sortilèges qui nous étaient bien utiles, d'ailleurs…

» C'est ce que dit toujours Zedd : dans une guerre, la magie est souvent sans influence, parce que les deux camps se neutralisent.

— Exactement… Au début, l'Ordre tentait de nous perturber en imitant le son de nos cornes, mais Zedd leur a ajouté une « signature » magique, et les ennuis ont été terminés. Tout se déroule selon ce schéma…

Kahlan resserra autour d'elle les pans de son manteau. Morte de froid, elle ne parvenait plus à se réchauffer, à force de passer son temps à battre la campagne. Livrer une guerre dans de telles conditions était de la folie. Cela dit, s'étriper par beau temps ne devait rien avoir de plus drôle. Mais elle aurait donné cher pour passer ses journées sous un toit, près d'un bon feu de cheminée.

— Alors, Verna, votre fameuse idée ?

— Eh bien, puisque nos adversaires détectent les armes magiques, je me suis dit que nous devions leur opposer des forces sans lien avec le surnaturel.

— Elles existent déjà, lâcha Kahlan. On appelle ça une « armée ».

— Non, je me suis mal exprimée… Je pensais à une attaque que les Sœurs de la Lumière pourraient lancer, mais qui ne mettrait pas en danger la vie de nos hommes.

Intriguée, Adie se leva et, en boitillant, vint se placer derrière Kahlan.

Verna glissa une main dans sa poche et en sortit une petite bourse de cuir fermée par un cordon. La jetant sur la table, devant Kahlan, elle posa à côté une feuille de parchemin.

— Versez un peu du contenu de la bourse sur la feuille, dit Verna. (Elle avait plaqué une main sur son ventre, comme si la nausée la torturait.) Surtout, ne touchez pas cette matière, évitez qu'elle entre en contact avec votre peau, et ne soufflez pas dessus ! Le mieux serait de retenir votre respiration…

Adie se pencha pour mieux « voir » tandis que Kahlan ouvrait la bourse et déposait sur la feuille une petite quantité d'une sorte de poussière verdâtre brillante.

— Qu'est-ce que c'est ? Du sable magique ?

— Non, du verre…

— Et vous pensez avoir découvert le verre ?

Verna haussa les épaules, consciente qu'elle devait passer pour une demi-folle.

— Non, j'ai simplement eu l'idée de le piler. Mère Inquisitrice, c'est du verre tout à fait banal, mais concassé au point d'être presque réduit en poudre. Pour obtenir ce résultat, nous n'avons pas seulement utilisé un pilon et un mortier, mais également notre Han. Du coup, ces fragments minuscules sont très spéciaux…

Verna se pencha à son tour sur la feuille, et Cara l'imita.

— Si petits qu'ils soient, ces éclats sont très tranchants. Et chacun d'eux ne pèse pas plus qu'un véritable grain de poussière…

— Par les esprits du bien…, soupira Adie avant de réciter une prière dans sa langue natale.

— Je ne comprends pas vraiment, avoua Kahlan.

— Mère Inquisitrice, nos sorts ne parviennent pas à traverser les défenses adverses. Les cailloux, par exemple, n'atteignent jamais leurs cibles parce que c'est la magie qui les anime…

» Ce verre, en revanche, n'a aucune propriété magique, même si nous avons recouru à nos Han pour le briser. C'est une matière inerte, comme la poussière que soulèvent les bottes des soldats. Les forces magiques adverses n'y détecteront aucun pouvoir, parce qu'il n'y en a

pas ! Leur don leur indiquera qu'il s'agit d'une banale colonne de poussière, ou peut-être de brouillard, selon les conditions climatiques…

— Nous avons déjà essayé d'expédier des nuages de brume sur nos ennemis, par exemple pour leur faire attraper une maladie. Mais là aussi, ils ont trouvé la parade.

— Parce qu'il s'agissait de nuages magiques ! Ceux-là ne le seront pas ! Grâce à leur poids infinitésimal, ces fragments seront portés par le vent sur une très longue distance. Un sort les mettra en mouvement, mais ensuite, il s'agira d'un *phénomène naturel* ! Plus une once de magie, et il suffira de les laisser flotter jusque dans les rangs de l'Ordre.

— D'accord, mais quel mal feront-ils aux soldats ?

— Ils pénétreront dans leurs yeux…, souffla Adie, accablée.

— C'est ça, oui, comme de classiques grains de poussière. Les soudards de l'Ordre battront des paupières pour les chasser. Mais les fragments infligeront des centaines de microscopiques coupures à leur cornée. Plus ils insisteront, plus les dégâts seront graves. Au bout du compte, ils deviendront aveugles.

Kahlan n'en crut pas ses oreilles. Comment pouvait-on avoir des idées pareilles ?

— Vous en êtes sûre ? demanda Cara. Ça ne risque pas seulement de leur irriter les yeux et de les faire pleurer ?

— Absolument pas ! Pendant nos expériences, il y a eu un… accident…, et nous connaissons très précisément les effets de cette arme. De plus, elle provoque probablement davantage de dommages encore lorsque les fragments s'introduisent dans les voies respiratoires ou digestives. Mais là-dessus, nous n'avons pas de données fiables, pour le moment. Une chose est sûre : si un soldat aveugle ne meurt pas, il ne peut plus se défendre…

D'habitude enthousiaste dès qu'on lui proposait une nouvelle manière de tuer ses ennemis, Cara parut plus que dubitative.

— Nous n'aurons plus qu'à les égorger comme à l'abattoir…

Kahlan se prit la tête à deux mains et se cacha les yeux derrière ses doigts.

— Vous voulez mon autorisation avant d'utiliser cette arme, c'est ça ?

Verna ne répondit pas.

— Allons, pourquoi seriez-vous ici, sinon ?

— Mère Inquisitrice, vous savez que les Sœurs de la Lumière détestent faire du mal aux êtres humains. Mais l'enjeu de cette guerre est tout simplement la survie du monde libre. Si Richard était là… Hum… J'ai pensé que vous voudriez savoir, et décider de donner l'ordre ou non d'utiliser cette arme.

— Dame Abbesse, aujourd'hui, j'ai tué un enfant. Pas acciden tellement, mais parce qu'il le fallait. Si la menace se présente de nouveau, je recommencerai sans hésiter. Mais ça ne m'aidera pas à dormir plus paisiblement…

— Un enfant…, répéta Verna. C'était vraiment nécessaire ?

— Il s'appelait Lyle. Je crois que vous le connaissiez… Une autre victime d'Anna et des Sœurs de la Lumière.

Blanche comme un linge, Verna baissa les yeux.

— Quand on a tué un enfant, continua Kahlan, pourquoi refuserait-on d'utiliser une arme terrifiante contre les monstres qui transforment les gosses en guerriers ? J'ai juré de n'avoir aucune pitié pour l'Ordre, et ce n'étaient pas des paroles en l'air.

Adie posa une main sur l'épaule de Kahlan.

— Mère Inquisitrice, je comprends vos sentiments…, dit Verna. Anna m'a également manipulée, et à l'époque, je ne comprenais pas pourquoi, persuadée qu'elle abusait de son pouvoir dans son propre intérêt. Pendant un temps, je l'ai méprisée… Et vous avez toutes les raisons du monde de lui en vouloir.

— Mais j'ai tort, allez-vous sans doute ajouter. À votre place, je n'en serais pas si sûre. Ce n'est pas vous qui avez dû abattre un petit garçon, aujourd'hui.

Verna parut comprendre, mais elle n'émit pas de commentaires.

— Adie, demanda Kahlan, pourrez-vous faire quelque chose pour la Sœur de la Lumière qui a perdu la vue « accidentellement » ?

— Je vais essayer… Verna, emmenez-moi voir cette malheureuse.

Alors que les deux femmes se dirigeaient vers la sortie, Kahlan sursauta.

— Vous avez entendu ça ? demanda-t-elle.

— Les cornes ? fit Verna.

Elle tendit l'oreille, très concentrée.

— Elles sonnent bien l'alarme, dit-elle enfin, mais il manque la signature magique dont je parlais… L'ennemi nous fait de plus en plus souvent ce coup-là…

— Pourquoi ?

— Je ne comprends pas votre question.

— Pourquoi l'Ordre s'acharne-t-il, puisque ça ne marche pas ? C'est absurde…

— Là, je suis incapable de répondre… Mais vous savez, je ne suis pas experte en tactique militaire…

Cara tourna la tête pour jeter un coup d'œil dehors.

— Des éclaireurs reviennent peut-être au camp…

Kahlan écouta attentivement. On entendait des roulements de sabots, mais c'était monnaie courante, dans un campement. Comme le

suggérait la Mord-Sith, des éclaireurs rentraient peut-être de mission. Mais on eût plutôt dit des sabots de destriers…

Des cris retentirent, suivis par des cliquètements d'épée.

Kahlan se leva et dégaina sa lame royale. Mais la tente vibra soudain comme si quelque chose l'avait percutée. La toile s'inclina, des pointes de lance en jaillirent, puis elle s'effondra sur les quatre femmes.

Kahlan fut écrasée et jetée au sol par l'impact et le poids de la toile. Prise au piège, elle entendit des roulements de sabots près de sa tête.

La lampe à huile s'étant renversée, la toile s'embrasa comme du parchemin. Toussant à cause de la fumée, l'Inquisitrice comprit qu'elle était coincée sous une tente écroulée qui glissait sur la terre parce que des chevaux la tractaient…

Chapitre 37

Piégée sous la toile, Kahlan ne voyait plus rien. La fumée âcre la faisant suffoquer, elle se débattait frénétiquement, mais n'avançait pas d'un pouce vers sa libération. La chaleur des flammes, tout près de son visage, faisait monter en elle une angoisse proche de la panique. Sa fatigue oubliée, elle luttait férocement pour aspirer un peu d'air et sortir de ce qui risquait d'être bientôt son linceul.

— Où êtes-vous ? cria une voix.

C'était celle de Cara. Elle semblait proche, comme si la Mord-Sith aussi était traînée sur le sol et combattait férocement pour sa survie.

Dans cette situation délicate, Cara gardait assez de contrôle d'elle-même pour ne pas utiliser le nom ou le titre de sa protégée en présence de l'ennemi. L'Inquisitrice espéra que Verna y penserait également.

— Ici ! cria Kahlan.

Son épée étant coincée contre sa jambe par la toile, elle comprit qu'elle ne pourrait pas s'en servir. Par bonheur, en se tortillant, elle parvint à saisir la garde du coutelas accroché à sa ceinture. Après avoir tourné la tête pour sentir un peu moins la chaleur des flammes – être aveuglée par la fumée ajoutait encore de l'horreur à l'expérience qu'elle était en train de vivre –, elle dégaina l'arme et entreprit de larder la toile de coups. Puis la tente écroulée percuta quelque chose et fut soulevée du sol. Lorsqu'elle retomba, l'impact coupa le souffle à Kahlan. Dès qu'elle eut repris sa respiration, inhalant de la fumée au passage, elle recommença à frapper la tente et réussit à la fendre sur une assez grande longueur au moment où la partie qui ne brûlait pas encore s'embrasait.

— Cara, je ne peux pas…

La tente percuta de nouveau quelque chose. Alors que son épaule s'écrasait contre un objet très dur – peut-être le tronc d'un arbre –, Kahlan fut projetée vers le haut, traversa l'ouverture – ou fut « recrachée » par la toile, parce qu'elle était coincée entre deux plis – et tomba dans la neige.

Si elle n'avait pas porté sa cuirasse, les os de son épaule et de son bras n'auraient pas résisté au choc…

Miraculeusement, elle était libre et indemne.

Se relevant, elle regarda autour d'elle. À quelques pas de là, le général Meiffert venait de désarçonner – en saisissant sa cotte de mailles au passage – le cavalier qui tirait la tente derrière lui. Un

manteau en peau de bête lui donnant l'allure d'un grizzly déchaîné, le soudard de l'Ordre à la barbe et aux cheveux noirs emmêlés et crasseux tenta de bondir sur le général. En un éclair, Kahlan remarqua que toutes les dents de devant du soldat brillaient par leur absence. Mais il n'aurait plus jamais à s'en soucier, car Meiffert le décapita d'un seul coup d'épée.

D'autres ennemis semaient la terreur dans le camp. Voyant qu'un destrier la chargeait, son cavalier brandissant un fléau d'armes, Kahlan rengaina ses deux lames. Puis elle ramassa la lance du colosse barbu tué par Meiffert et planta l'embout devant elle, dans une congère, juste à temps pour que le poitrail du destrier vienne s'embrocher sur le fer.

Le soldat de l'Ordre sauta souplement de sa monture avant qu'elle s'écroule. Alors qu'il dégainait son épée de sa main libre, le fléau d'armes toujours serré dans l'autre, l'Inquisitrice tira du fourreau sa propre lame et, vive comme l'éclair, fendit en deux la tête de son agresseur.

Enchaînant sans marquer de pause, elle plongea sous les jambes d'un autre destrier pour éviter le coup qu'entendait lui porter son cavalier. Roulant sous le ventre de l'animal, elle se releva dès qu'elle fut de l'autre côté et ouvrit jusqu'à l'os la cuisse du soudard qui avait tenté de la tuer.

D'instinct, elle se retourna et enfonça jusqu'à la garde son épée dans le poitrail d'un nouveau destrier qui menaçait de la renverser. Alors que l'étalon hennissait de douleur, elle dégagea sa lame une fraction de seconde avant qu'il s'écroule sur le flanc, déjà agonisant.

Voyant que le cavalier était coincé sous sa monture, Kahlan l'acheva d'un coup d'épée dans la gorge.

Pour le moment, le terrain était dégagé… L'Inquisitrice en profita pour approcher de la tente. Agenouillé à côté, Meiffert essayait d'aider Cara, Adie et Verna à se libérer. D'autres cavaliers ennemis passaient à côté de l'amas de toile, et s'ils le piétinaient, les trois femmes risquaient d'y laisser la vie.

Par bonheur, les flammes avaient été étouffées par la neige.

Kahlan aida le général à taillader la toile puis à la déchirer. Redoublant d'effort, ils parvinrent à libérer Adie et Verna, serrées l'une contre l'autre comme si elles avaient décidé de s'enlacer. Du sang coulait de la tête d'Adie, mais elle fit signe à Kahlan de ne pas s'inquiéter.

Verna se releva et vacilla aussitôt comme un ivrogne. L'étrange cavalcade lui avait donné le tournis – comme à l'Inquisitrice, il était honnête de l'admettre.

Kahlan prit la main de la dame des ossements pour l'aider à se

redresser. Effectivement, la coupure qu'elle arborait sur le front ne semblait pas bien grave.

Meiffert se débattait toujours avec la toile. Cara était encore coincée dessous, et elle ne criait plus.

— Selon vous, ce n'étaient pas de véritables sonneries d'alarme ! dit Kahlan en prenant Verna par le bras.

— La signature magique manquait, confirma la Dame Abbesse. Nos ennemis ont réussi à nous tromper, le Créateur seul sait comment !

Partout aux alentours, des D'Harans affrontaient les envahisseurs. Comme toujours à ces moments-là, le vacarme était assourdissant. Ainsi qu'au jour de leur naissance, quand ils y arrivaient, les hommes quittaient souvent le monde sur un cri déchirant…

Une partie des cavaliers mettaient le feu aux chariots et aux tentes. D'autres se concentraient sur les défenseurs, qu'ils essayaient de décapiter ou de faire piétiner par leurs destriers. Agissant souvent en binôme, ils s'acharnaient sur un soldat bien précis, puis changeaient de proie dès que la précédente avait cessé de vivre.

Ces hommes recouraient à la tactique que les D'Harans avaient utilisée contre eux. À son corps défendant, Kahlan leur avait appris comment faire…

Une masse d'armes hérissée de pointes au poing, un cavalier chargea l'Inquisitrice. D'un seul coup d'épée, elle lui trancha la main au passage, envoyant son arme voler dans les airs avec les doigts qui la serraient. Hébété, l'homme tira sur les rênes de sa monture, qui s'arrêta net. Sans laisser au soudard le temps de se reprendre, Kahlan lui enfonça son épée dans le ventre, sous le bord de sa cuirasse. Un coup porté de bas en haut qui ravagea les organes du sbire de Jagang.

Sans prêter attention à la façon dont il mourait, l'Inquisitrice dégagea sa lame, se retourna et se prépara à affronter une nouvelle menace.

N'en voyant pas venir, elle s'agenouilla de nouveau à côté de Meiffert pour l'aider à dégager Cara de l'entrelacs de cordes et de toile plusieurs fois pliée dont elle était prisonnière.

De temps en temps, un des deux sauveteurs dut s'interrompre pour repousser un attaquant. Mais l'ennemi ne les harcelait plus vraiment.

Kahlan voyait les bottes rouges de la Mord-Sith émerger de sous la toile. Cara ne battait plus des jambes, un très mauvais signe…

Quand l'Inquisitrice et le général eurent fini de la dégager, ils constatèrent avec soulagement qu'elle n'était pas morte. Sonnée mais toujours consciente, elle gémissait de douleur. Kahlan trouva vite la bosse qui poussait sous ses cheveux, mais quand elle eut retiré sa main, elle ne vit pas de sang sur ses doigts.

Bien entendu, la Mord-Sith voulut se relever.

— Non, ne bouge pas ! lui ordonna Kahlan. Tu as reçu un coup à la tête. Il ne faut pas te lever, pour l'instant.

L'Inquisitrice tourna la tête et vit Verna, à quelques pas de là, repousser une nouvelle charge ennemie. À chaque mouvement de ses mains, un sort invisible désarçonnait un cavalier ou le coupait en deux – une lame d'air aussi tranchante que n'importe quelle épée, mais dix fois plus rapide et précise. Sans le soutien de leurs forces magiques, les soldats de l'Ordre étaient sans défense, car les attaques de la Dame Abbesse traversaient leurs cuirasses comme du beurre.

Kahlan cria pour attirer l'attention de Verna et lui fit signe d'approcher.

— Occupez-vous de Cara ! hurla-t-elle pour couvrir le fracas de la bataille. Vous pensez pouvoir l'aider ?

La Dame Abbesse acquiesça et courut rejoindre la Mord-Sith.

Kahlan et Meiffert la remplacèrent à son poste de combat. Alors qu'un cavalier passait à côté de lui, zébrant l'air de coups de lance, le général esquiva ses attaques, puis sauta sur le flanc du destrier et s'accrocha au pommeau de la selle. De sa main libre, il embrocha le lancier, qui regarda fixement la pointe d'acier saillir de son ventre après l'avoir transpercé de part en part.

Meiffert effectua un rétablissement acrobatique, saisit l'homme par les cheveux et le fit basculer de sa selle.

Prenant sa place, il fondit sur les cavaliers adverses.

Kahlan ramassa la lance du mort.

Tandis que le général protégeait Cara et Verna en passant à la contre-attaque – une méthode toujours efficace –, l'Inquisitrice rengaina son épée et se servit très efficacement de la lance contre les destriers. Bien plus intelligents que le pensaient certains imbéciles, les chevaux détestaient être blessés au poitrail, même quand on les avait entraînés pour la guerre. Dès qu'ils voyaient un fer de lance devant eux, ils faisaient tout pour l'éviter.

Beaucoup se cabrèrent, désarçonnant leur cavalier. Des proies idéales pour les soldats d'harans qui accouraient afin de défendre l'épouse de leur seigneur.

Du haut de son destrier, le général fit mettre ses guerriers en formation défensive. Dès que ce fut fait, il repartit à l'assaut après avoir ordonné aux soldats de tenir la position coûte que coûte.

Kahlan cria aux hommes de ramasser toutes les lances qu'ils trouveraient. Puis elle se joignit à eux pour faire face à un groupe d'environ deux cents cavaliers ennemis qui tentaient de sortir du camp après avoir accompli leur mission.

Il n'était pas question qu'ils s'enfuient ! Ils avaient copié sa tactique – et c'était de bonne guerre –, mais elle n'était pas disposée à leur concéder la victoire.

Les destriers se cabrèrent ou s'arrêtèrent quand ils virent la muraille de lances et de piques qui les attendait. D'autres D'Harans, des archers, en profitèrent pour cribler de flèches le dos des cavaliers.

Les fantassins d'harans chargèrent, firent tomber de leurs montures les agresseurs et les affrontèrent au corps à corps.

— Pas un ne doit sortir vivant du camp ! cria Kahlan. Pas de quartier !

— Pas de quartier ! répondirent des centaines de gorges d'haranes.

Si arrogants lors de la première phase du combat, quand ils croyaient pouvoir verser à bon compte le sang des défenseurs, les bouchers de Jagang devinrent vite une bande d'hommes désespérés qui attendaient de se faire tailler en pièces.

Kahlan laissa ses soldats finir la besogne et courut rejoindre Cara, Adie et Verna. En chemin, elle dut zigzaguer pour ne pas piétiner les morts ou les blessés. Certains soudards, moins gravement touchés que les autres, tentèrent de lui saisir une cheville au passage. Pour se dégager, elle les acheva sans l'ombre d'un remords…

Quelques soldats valides tentèrent de l'attaquer. Ils le regrettèrent aussitôt, avant de s'écrouler dans la poussière, le ventre ouvert.

Les attaquants savaient qui elle était, ça semblait évident. Jagang l'avait vue, et il s'était sûrement empressé de la décrire à ses hommes. La tête de l'Inquisitrice, à coup sûr mise à prix, devait valoir une petite fortune…

Des soldats ennemis couraient dans tout le camp. Sûrement pas des fantassins, mais plutôt des cavaliers privés de leur monture. En général, les lances et les flèches faisaient plus de ravages parmi les chevaux que parmi les hommes. Dans la nuit, distinguer les amis des adversaires risquait de devenir difficile. Et ces soldats infiltrés malgré eux risquaient de profiter de l'occasion pour tuer des officiers ou… la Mère Inquisitrice.

Kahlan dut affronter plusieurs petits groupes d'agresseurs qu'elle tailla en pièces avec une sereine efficacité. L'entraînement de son père puis les conseils de Richard n'étaient pas tombés dans l'oreille d'une sourde.

Curieusement, les leçons de Wyborn, hautement classiques, étaient une base parfaite pour assimiler les tactiques plus… ésotériques… de Richard. Au début, Kahlan avait eu du mal à s'y faire. Désormais, cette façon de se battre lui semblait naturelle. Au lieu de tenir pour un handicap son désavantage en matière de taille et de poids, elle en tirait le meilleur parti, car il lui conférait deux extraordinaires atouts : une agilité et une vitesse d'exécution dix fois supérieures à celles de ses adversaires.

Quand il l'affrontait avec une épée factice, Richard, sans avoir l'air

d'y toucher, lui transmettait tous ses secrets. L'Épée de Vérité, toujours accrochée dans son dos, lui rappelait sans cesse qu'elle devait tirer le meilleur parti de cette précieuse formation.

Elle parvint finalement à rejoindre Verna, toujours penchée sur Cara, mais ne vit pas trace du général Meiffert.

— Comment va-t-elle, Dame Abbesse ?

— Elle a vomi, et ça s'arrange un peu depuis… Elle sera patraque un moment, mais elle se remettra complètement.

— Heureusement, intervint Adie, elle a le crâne solide. Il ne s'est pas cassé comme une noix, c'est déjà ça. Cela dit, il lui faudra du repos.

La Mord-Sith bougeait les mains comme si elle avait du mal à savoir où étaient le sol et le ciel, et pensait pouvoir s'en sortir en tâtonnant. Bien que sonnée, elle essayait de se lever et accablait d'injures la pauvre Dame Abbesse, qui faisait tout pour l'en empêcher.

— Cara, dit Kahlan en s'agenouillant, je suis là, et je n'ai pas une égratignure. Tu consentirais à rester tranquille quelques minutes ?

— Je veux étriper ces chiens !

— Plus tard… Ne t'inquiète pas, tu en auras l'occasion. (Kahlan se tourna vers Adie.) Et vous, cette blessure à la tête ?

La dame des ossements eut un geste insouciant.

— Trois fois rien… Mon crâne est encore plus solide que celui de Cara.

Entourées d'un cordon de soldats, les quatre femmes ne risquaient plus rien. Et de toute façon, dans le secteur, les choses semblaient s'être calmées.

Le général Meiffert revint, traversa à cheval le cercle défensif et sauta à terre. Indigné d'avoir été monté par un ennemi, le destrier détala aussitôt.

Bien qu'essoufflé, le général ne prit pas le temps de se reposer.

— Je suis allé à la lisière du camp, et pour le moment, il s'agit simplement d'un raid. Moins important qu'on aurait pu le croire, qui plus est. Les agresseurs se sont massés dans ce secteur parce qu'ils vous avaient repérée, Mère Inquisitrice. Ailleurs, il y a eu beaucoup moins de grabuge.

— Que s'est-il passé avec les cornes ? demanda Kahlan.

— Je n'en suis pas certain… Zedd suppose qu'ils ont percé à jour notre codage magique. Quand nos hommes ont sonné l'alarme, il a suffi d'un sort soustractif pour neutraliser notre « signature ».

Kahlan en grogna de rage. Elle commençait à tout comprendre…

— C'est pour ça qu'il y a eu tant de fausses alertes. Ils voulaient endormir notre vigilance, pour le jour où ils passeraient vraiment à l'attaque.

— Je vois aussi les choses comme ça… (Le général baissa les yeux et aperçut enfin Cara, qui le foudroya bien entendu du regard.) Vous allez bien ? J'étais si… Hum… Nous nous sommes inquiétés pour vous…

— Il n'y avait pas de quoi… (Cara jeta un regard noir à Kahlan et à Verna, qui la maintenaient au sol.) Certaine que vous vous en tireriez très bien sans moi, j'ai décidé de m'offrir un petit somme.

Meiffert fit un gentil sourire à la Mord-Sith, puis il se tourna vers Kahlan, l'air très grave.

— Mère Inquisitrice, cette charge de cavalerie était une diversion. Nos ennemis espéraient vous tuer, mais cette escarmouche cache quelque chose d'autre…

— L'attaque générale est pour bientôt, c'est ça ?

— Toute l'armée s'est mise en mouvement. Elle est encore assez loin, mais c'est une question d'heures. Le raid visait surtout à nous désorienter, pour que nous ne puissions pas nous préparer…

Kahlan frissonna. Jusque-là, l'Ordre n'avait jamais attaqué après le coucher du soleil. L'idée d'une bataille si massive, dans l'obscurité, était terrifiante.

— Jagang a changé de stratégie, parce qu'il apprend vite. J'ai cru l'avoir roulé dans la farine, mais c'était moi, le dindon de la farce.

— Que marmonnez-vous ? demanda Cara, les mains pressées sur le ventre, comme si elle avait des coliques.

— L'empereur savait que je ne tomberais pas dans le panneau en voyant ses hommes tourner en rond. Il m'a fait croire que j'étais plus fine que lui, et je me suis laissé avoir !

— Quoi ? s'écria la Mord-Sith.

— Jagang m'a poussée à vouloir lui tendre un piège. Quand ses espions l'ont averti du départ des Galeiens – et peut-être aussi des Keltiens –, il n'a pas cru un instant qu'ils allaient intercepter ses forces fantômes. Mais être pris en tenaille ne l'inquiétait pas, puisqu'il avait prévu depuis le début d'attaquer *avant* que les mâchoires du piège soient en place.

— Quand vous lui parliez, hier, il savait que vous faisiez semblant de gober son histoire ?

À l'évidence, Cara ne parvenait pas à en croire ses oreilles.

— J'ai bien peur que oui. Il a été bien plus malin que moi.

— Rien n'est encore joué, intervint Meiffert. Nous pouvons quitter cette zone avant qu'ils arrivent.

— Et si nous rappelions les Galeiens et les Keltiens ? proposa Verna. Avec eux à nos côtés, la partie serait plus égale.

— Ils sont à des heures d'ici et ils n'arriveraient jamais à temps.

Au lieu de se lamenter sur sa stupidité, Kahlan se concentra sur le problème le plus urgent.

— Il va falloir agir vite, dit-elle.

— Oui, mais notre plan de secours – reculer et se disperser dans les montagnes – devrait marcher.

Meiffert passa nerveusement une main dans ses cheveux blonds. Un geste que Richard faisait souvent, quand il était furieux ou perplexe…

— L'ennui, Mère Inquisitrice, c'est que nous allons devoir abandonner la plus grande partie des vivres. En plein hiver, sans réserves, beaucoup de nos hommes ne survivront pas. Qu'on tombe au combat ou qu'on crève de faim, on est tout aussi mort !

— Perdus dans la nature et sans provisions, nous deviendrions des proies faciles, approuva Kahlan. C'est une solution extrême, général. Elle sera peut-être inévitable un jour, mais pas ce soir. Pour résister à l'hiver, nous devons tous rester ensemble. De plus, c'est le seul moyen de ralentir l'Ordre et de protéger les Contrées.

— Vous avez raison… Si Jagang a les mains libres, il s'attaquera à de grandes villes, et ce sera un massacre. Pis encore, s'il choisit la bonne cité, nous serons dans l'impossibilité de l'en déloger. Et nous n'aurons plus aucun espoir de le renvoyer chez lui !

— Et la vallée dont nous parlions l'autre jour ? Vous savez, en montagne ? Un défilé très étroit y donne accès, et il suffirait de deux hommes et d'un chien pour le défendre.

— J'en étais arrivé à cette conclusion. L'armée restera unie, et Jagang devra toujours compter avec elle. S'il tente de contourner l'obstacle, nous l'attaquerons dans le dos, car il est très facile, par le nord, de quitter la vallée. Des renforts nous rejoindront bientôt, et nous pouvons en demander d'autres. Il faut continuer à nous dresser sur le chemin de l'Ordre. Pour ça, la vallée en question est idéale.

— Dans ce cas, qu'attendons-nous pour partir ? demanda Verna.

— Il y a un problème, répondit Meiffert, pensif. Pour atteindre cette vallée, il nous faudra trop de temps, ce qui permettra à l'Ordre d'arriver assez tôt pour nous tomber dessus. Le défilé est trop étroit pour les chariots. Les chevaux passeront, mais il faudra démonter tous les véhicules. Ça implique de porter beaucoup de pièces détachées, plus les caisses de provisions et les équipements de réserve. Cela dit ne vous faites pas d'illusions, il faudra laisser pas mal de choses derrière nous. Être prêts au départ ne prendra pas longtemps, mais le transfert des hommes et du matériel par le défilé m'inquiète beaucoup. Surtout dans le noir.

— Si les hommes marchent en colonne, intervint Adie, avec des porteurs de torche en tête, il leur suffira de suivre la lumière.

Kahlan se souvint de la poussière phosphorescente improvisée par Zedd pour marquer son étalon.

— Les sœurs laisseront une piste lumineuse, histoire de nous

faciliter la tâche.

— Ce serait bien utile, concéda Meiffert, mais notre problème principal reste entier. Pendant que certains soldats finiront de démonter le camp, et que d'autres chemineront lentement dans le défilé, l'Ordre nous tombera dessus. Se défendre et battre en retraite en même temps n'a rien de simple, croyez-moi. Pour avoir une chance de réussir, il faut se déplacer plus vite que l'adversaire. Aujourd'hui, le terrain joue contre nous.

— Ce n'est pas la première attaque, et nous avons toujours réussi à déplacer le camp sans que nos lignes de défense soient enfoncées.

— C'est exact, dit Meiffert, nous pouvons nous replier dans une vallée plus proche, et pas en altitude, mais en pleine nuit, pendant un assaut de l'Ordre, je pense que ce serait une erreur fatale. L'obscurité aussi joue contre nous. Le jour, nous pourrions ériger des défenses et tenir le temps nécessaire. Là, ça me paraît impossible.

— Nous avons déjà des défenses, rappela Cara. Pourquoi ne pas rester où nous sommes et encaisser leur charge de front ?

— C'était ma première idée, et ça reste une possibilité, mais je ne miserais pas gros sur nos chances de succès. Dans le noir, beaucoup d'adversaires pourront s'infiltrer dans nos lignes. De plus, nos archers seront impuissants, je devrai commander à l'aveugle, et placer correctement mes hommes sera un vrai casse-tête. Quand on combat en infériorité numérique, de tels désavantages sont mortels.

» Nos forces magiques ne sont pas assez nombreuses pour parer à toutes les éventualités. Et dans une guerre, c'est toujours le point qu'on ne peut pas défendre qui subit un assaut. Si l'Ordre passe par une brèche et nous prend à revers, nous serons morts avant d'avoir compris ce qui arrive.

— Je suis d'accord avec cette analyse, dit Kahlan. Le défilé est la seule issue qui nous épargnera une déroute. Tenir le terrain est un pari perdu d'avance – et de toute façon, qu'aurions-nous à y gagner, même si un miracle se produisait ?

— C'est bien raisonné, admit Meiffert, mais il reste le problème pratique : comment atteindre notre destination avant l'arrivée de l'Ordre ?

L'Inquisitrice se tourna vers la Dame Abbesse.

— Il faut ralentir l'ennemi, Verna.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Utilisez votre verre spécial !

— Pardon ? s'exclama le général. De quoi parlez-vous ?

— Une arme magique, expliqua Cara. Du verre très finement pilé qui rendra aveugles nos ennemis.

— Mais… mais…, balbutia Verna. Kahlan, je ne suis pas prête ! Nous n'avons qu'une petite quantité de… C'est…

— Général, demanda Kahlan, selon nos éclaireurs, dans combien de temps l'ennemi sera-t-il là ?

— Une heure au plus tôt, deux au plus tard… Si nous ne le ralentissons pas, il restera deux solutions : nous éparpiller dans les montagnes ou faire face. Deux possibilités plus désastreuses l'une que l'autre.

— Dans les montagnes, intervint Adie, nous finirons tous par mourir. Ensemble, nous vendrons au moins chèrement notre peau. Et si nous choisissons la fuite, l'Ordre en profitera pour semer la terreur dans les Contrées. Pour moi, il n'y a pas à hésiter : battons-nous pour finir en beauté, s'il n'y a rien de plus efficace à faire !

Kahlan s'accorda quelques secondes pour réfléchir. Jagang avait changé de tactique, prenant le risque d'un combat de nuit. Un chef concerné par la vie de ses hommes aurait hésité, car les pertes, même en cas de victoire, seraient énormes. Mais l'empereur n'était pas homme à s'en faire pour ça.

— Si nous livrons bataille ce soir, dit l'Inquisitrice, nous aurons sûrement perdu la guerre avant le lever du soleil.

— Je pense la même chose, renchérit Meiffert. Il faut tenter de traverser le défilé. Nous perdrons tous les soldats qui ne seront pas passés à temps, mais il nous en restera assez pour continuer le combat dans les semaines à venir.

L'officier et les trois femmes se turent un moment. Sacrifier ainsi des soldats en toute connaissance de cause était terrifiant…

Partout dans le camp, les hommes éteignaient les incendies, rattrapaient des chevaux paniqués, s'occupaient des blessés et finissaient d'écraser les derniers agresseurs coincés sur place après leur raid à demi réussi. Les soudards de l'Ordre étaient submergés par le nombre. Hélas, ça ne durerait pas…

Kahlan tentait de réfléchir, mais la rage d'avoir été dupée par Jagang l'en empêchait. Pour se calmer, elle se remémora une des phrases favorites de Richard : « Pense à la solution, pas au problème ! »

Cette maxime n'avait jamais été si bien adaptée à une situation…

— Il nous reste une heure, deux au maximum… Verna, vous pensez pouvoir fabriquer assez de verre spécial dans ce délai ? Et avoir le temps de le lancer sur les attaquants ?

— Je ferai mon possible, vous pouvez compter sur moi… Désolée, mais je ne peux rien promettre de plus. Bien entendu, il me faudra l'aide des sœurs qui s'occupent des blessés. Pourrais-je en plus disposer de celles qui sont en poste devant le camp pour neutraliser la sorcellerie adverse ?

— Prenez-les aussi, dit Kahlan. Si vous ne réussissez pas, plus rien n'aura d'importance, de toute façon…

— Dans ce cas, je mobiliserai toutes mes sœurs, parce que c'est notre seule chance d'y arriver.

— Vous devriez y aller sans tarder, conseilla Adie à la Dame Abbesse. À votre place, j'opérerais juste derrière nos lignes, histoire de profiter du vent, qui souffle dans la bonne direction. Je me chargerai de rassembler les sœurs et de vous les amener.

— Il nous faudra du verre, dit Verna au général. Tout ce que vous avez, si possible.

— Mes hommes se chargeront de vous en apporter. Pourront-ils vous aider à le concasser ?

— Hélas, non… Ce travail doit être effectué par des magiciennes. Fournissez-nous du verre, ce sera déjà beaucoup ;

Le général promit qu'il ferait son maximum.

Adie sur les talons, Verna s'éloigna à grandes enjambées.

— Je vais donner l'ordre du départ, annonça le général. Les éclaireurs baliseront le chemin, puis nous commencerons par évacuer le matériel et les vivres.

Si ça marchait, le poing de Jagang, ce soir, se refermerait sur du vide.

Tout dépendait de Verna, désormais…

Le général hésita un peu avant de partir, comme s'il voulait laisser à la Mère Inquisitrice une ultime occasion de changer d'avis.

— Allez-y, général, dit Kahlan. Cara, nous avons du travail…

Chapitre 38

Kahlan tira sur les rênes de sa monture, qui s'arrêta net.

— Quelle mouche vous a piquée ? demanda Cara. Rouge comme une pivoine, l'Inquisitrice sauta de son cheval.

À travers les nuages filandreux, les rayons de lune parvenaient à illuminer chichement le paysage uniformément couvert de neige.

Kahlan désigna une petite silhouette qu'elle distinguait à peine dans cette pénombre. La fillette maigrichonne, sans doute d'une dizaine d'années, était penchée sur un tonneau rempli de morceaux de verre qu'elle concassait avec une barre de fer.

Kahlan attendit que la Mord-Sith ait mis pied à terre. Puis elle lui confia la bride de son étalon et se dirigea vers les sœurs qui travaillaient devant une rangée de tonneaux. Elles étaient plus d'une centaine, toutes placées de façon à avoir le vent dans le dos. Concentrées sur leur travail, elles ne remarquèrent pas l'arrivée de la Mère Inquisitrice.

Kahlan approcha de Verna, la prit par le bras et la força à se retourner. Consciente du danger que représentait la poussière de verre, elle réussit à parler d'un ton égal et relativement bas – mais rien moins qu'amical.

— Verna, pourquoi Holly est-elle ici ?

La Dame Abbesse regarda au-delà d'une bonne dizaine de sœurs occupées à concasser du verre. Comme on n'avait pas trouvé assez de mortiers et de pilons dans le camp, certaines utilisaient de grosses pierres et se servaient de planches comme support. Leur concentration était impressionnante, sans doute parce qu'elles se souvenaient de l'accident qui avait aveuglé une de leurs collègues. Pour qu'un drame survienne, il suffisait que le vent change abruptement de direction. Par bonheur, il était tombé avec la nuit, se transformant en une douce brise.

Vêtue d'un manteau deux fois trop grand pour elle, Holly serrait les dents chaque fois qu'elle abattait sa barre de fer sur les morceaux de verre. On lui avait affecté une position relativement sûre, assez loin de l'endroit où les sœurs exécutaient le travail le plus délicat – et le plus dangereux –, mais son outil émettait quand même une lueur verdâtre qui n'avait rien de naturel.

— Holly nous aide, Mère Inquisitrice, répondit Verna. Un peu plus loin, il y a aussi deux autres novices, Helen et Valery.

Kahlan se pinça le nez entre le pouce et l'index et prit une

profonde inspiration pour se calmer.

— Vous êtes devenue folle ? Comment osez-vous amener des gamines sur le front pour participer à une opération qui aveuglera des milliers d'hommes ?

Verna regarda autour d'elle et vit que certaines sœurs tendaient l'oreille. Prenant Kahlan par le bras, elle la tira à l'écart. Quand elle estima être assez loin de ses compagnes, elle croisa les bras et afficha l'expression sévère qui lui venait naturellement quand on la contrariait.

— Mère Inquisitrice, Holly est une enfant, c'est vrai, mais elle a le don et elle est loin d'être stupide. Ces remarques valent aussi pour Helen et Valery. Pour une gamine, Holly a vu bien trop de choses affreuses, mais personne n'y peut rien. Elle est au courant, au sujet du raid et de l'attaque qui se prépare. Comme tous les enfants, elle était terrifiée quand les cavaliers ont déboulé dans le camp.

— Et pour la réconforter, vous l'avez amenée ici ?

— Que pouvais-je faire ? La confier à des soldats qu'elle ne connaît pas, pour qu'elle n'ait même pas le réconfort de voir les femmes qui veillent sur elle d'habitude ?

— Mais elle est…

— Elle a le don, vous dis-je ! Si horrible que ça paraisse, elle est bien mieux en compagnie des sœurs, parce qu'elles la comprennent et savent quels sont ses pouvoirs. Pour les gens « normaux », nous sommes des monstres, vous le savez… Enfant, ne cherchiez-vous pas la compagnie des Inquisitrices plus âgées, parce que vous vous sentiez bien près d'elles ?

Kahlan s'était comportée ainsi, mais elle se garda bien de le dire.

— Comme pour toutes les novices, nous sommes la seule famille de Holly. Avec nous, elle ne se sent jamais seule. Et même si elle a peur, faire quelque chose pour nous aider la réconforte.

— Verna, c'est une enfant !

— Aujourd'hui, vous avez dû tuer un petit garçon. Je respecte vos sentiments, mais ce drame ne doit pas retomber sur les épaules de Holly. C'est vrai, ce qu'elle nous aide à faire est monstrueux, mais la réalité est ainsi, et nous n'y pouvons rien. Cette nuit, comme nous tous, il est possible qu'elle meure. Si elle tombe entre les mains de ces soudards, vous imaginez ce qu'ils lui feront avant de l'égorger ? Au moins, ces choses-là sont hors de portée de *son* imagination. Mais ce qu'elle comprend la terrifie déjà assez… Si elle avait voulu se cacher quelque part, je l'aurais laissée faire. Elle a choisi de lutter pour contribuer à son propre salut. Avec son don, elle peut s'acquitter de la partie la plus simple du travail en cours. Quand elle m'a suppliée de la laisser nous aider, je n'ai pas pu le lui refuser…

Le cœur serré, Kahlan regarda la fillette qui s'échinait à casser du verre en s'aidant de son Han.

— Par les esprits du bien ! nous devenons tous fous…

Près des deux femmes, Cara sautait nerveusement d'un pied sur l'autre. Non qu'elle fût insensible à la situation, mais son sens des priorités lui hurlait que cette conversation était une perte de temps. Folie ou pas, les minutes s'écoulaient inexorablement, et l'instant de leur mort à tous approchait. Bref, il y avait plus important que les malheurs d'une gamine – voire de trois.

— Où en êtes-vous ? Serez-vous prête à temps ?

— Je n'en sais rien…, répondit Verna, sa façade d'assurance se craquelant. (Elle leva un bras et désigna la vallée, devant elle.) Le vent est favorable, mais il nous faudra beaucoup de verre pour couvrir toute la largeur du terrain.

— Si vous n'y parvenez pas, le « nuage » fera quand même du mal aux attaquants…

— Sauf s'ils peuvent l'éviter ou le contourner. De plus, quelques centaines d'aveugles ne suffiront pas à ralentir l'armée de l'Ordre. Si le Créateur consentait à la retarder d'une heure, je crois que nous aurions assez de… matière première.

Kahlan ne mentionna pas ses doutes au sujet d'un éventuel miracle du Créateur. En revanche, avec l'obscurité, les soudards de Jagang pouvaient avoir du mal à avancer aussi vite que prévu.

— Vous êtes sûre que les soldats ne sont pas en mesure de vous aider ? Il faut obligatoirement avoir le don ?

— En fait, il y aurait bien une chose…

— Quoi donc ?

— Me ficher la paix pour que je puisse travailler !

Kahlan reconnut que la Dame Abbesse venait de marquer un point.

— Promettez-moi simplement une chose, Verna. (À tout hasard, la Dame Abbesse afficha un air méfiant.) Quand l'Ordre attaquera, avant d'utiliser votre arme, faites évacuer les enfants à l'arrière, d'où on les conduira en sécurité dans le défilé.

— J'y avais déjà pensé, Mère Inquisitrice, dit Verna, soulagée que Kahlan n'ait que cela à lui demander.

Alors qu'elle retournait à ses occupations, Kahlan et Cara remontèrent la ligne de sœurs et arrivèrent au niveau où Holly s'affairait à leur préparer de la matière première.

— Comment vas-tu, ma petite ? lui demanda Kahlan.

La fillette cessa un instant de travailler, sa barre de fer en suspension dans l'air. Peu friande de magie, Cara plissa suspicieusement le front en apercevant la lueur verte.

Dès que Holly eut posé son outil, l'appuyant contre le tonneau, le métal cessa de luire, privé de son énergie magique.

— Très bien, Mère Inquisitrice… Sauf que j'ai froid, et que j'en ai assez d'être toujours gelée.

Kahlan sourit et ébouriffa gentiment les cheveux de l'enfant.

— Tout le monde en a assez ! (L'Inquisitrice s'agenouilla devant la gamine.) Quand nous serons dans l'autre vallée, tu pourras te réchauffer près d'un bon feu.

— Ce sera formidable ! Maintenant, il faut que je recommence à travailler.

Kahlan ne put s'empêcher d'enlacer la fillette et de la serrer contre elle. D'abord tendue, Holly s'abandonna très vite à cette étreinte.

— J'ai tellement peur, Mère Inquisitrice !

— Moi aussi, ma chérie… Moi aussi…

Holly s'écarta de Kahlan et la regarda dans les yeux.

— C'est vrai ? Vous avez peur que ces méchants hommes nous tuent ?

— Bien sûr, mais je sais que des soldats courageux nous défendront. Comme toi, ils combattent pour que nous n'ayons plus rien à redouter, un jour prochain.

La fillette glissa les mains dans les manches de son manteau pour les réchauffer.

— Anna me manque beaucoup… Elle va bien, j'espère ?

— Je l'ai vue il n'y a pas longtemps, et elle m'a semblé en forme. Inutile de t'inquiéter pour elle…

— Elle m'a sauvée ! Je l'aime, et je voudrais être avec elle. Vous croyez qu'elle sera bientôt ici ?

— Je n'en sais rien, ma chérie… Elle a des choses très importantes à faire, mais elle finira bien par nous rejoindre…

Rassurée par cette affirmation – et soulagée de ne pas être la seule à avoir peur –, la fillette se remit au travail avec une toute nouvelle détermination.

Alors que Cara et Kahlan approchaient de leurs chevaux, des roulements de sabots attirèrent leur attention. Avant d'identifier le cavalier, Kahlan reconnut la tache noire, sur la croupe d'Araignée.

Zedd s'arrêta près des deux femmes et se laissa glisser à terre.

— Ils arrivent, dit-il simplement.

L'ayant entendu, Verna approcha à grandes enjambées furieuses.

— C'est trop tôt ! cria-t-elle. Ils n'étaient pas censés se montrer si rapidement.

Zedd ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes.

— Fichtre et foutre, femme, que veux-tu donc que j'y fasse ? Dois-je aller leur demander de bien vouloir attendre un peu pour nous étriper ?

— Vous savez ce que je veux dire ! Nous n'avons pas assez de verre !

— Dans combien de temps l'ennemi sera-t-il là ? demanda Kahlan.

— Dix minutes…

Autant dire que presque plus rien ne les séparait de la catastrophe. L'estomac retourné, Kahlan se souvint de ce qu'elle avait éprouvé quand on l'avait battue à mort.

— Combien avez-vous de verre ? demanda Zedd très calmement, comme s'il s'enquérait de l'heure du dîner.

— Pas assez ! Créateur bien-aimé ! nous ne parviendrons pas à couvrir toute la largeur du terrain. Tout ce travail n'aura servi à rien !

— Si je comprends bien, nous n'avons plus le choix…, déclara Zedd.

Il sonda l'obscurité, devant eux, y voyant sans doute ce que seul un sorcier pouvait distinguer.

— Commencez à lancer la poudre dont vous disposez, dit-il du ton accablé d'un homme qui jette sur une table de jeu la pièce de la dernière chance. Des messagers m'attendent non loin d'ici. Je ferai prévenir le général Meiffert. Il faut qu'il sache.

Voir Zedd pareillement abattu avait de quoi glacer les sangs. Depuis le début, le vieil homme les encourageait dans les pires situations, son optimisme ayant raison de leurs plus profonds moments de lassitude…

Il prit les rênes d'Araignée et fit mine de remonter en selle.

— Attendez un peu…, dit Kahlan.

Le vieux sorcier se retourna, vivante incarnation du désespoir. Après avoir mené victorieusement tant de combats – et depuis son plus jeune âge –, il semblait vidé de toutes ses forces.

Kahlan ne pouvait pas le laisser tomber. Aujourd'hui, c'était lui qui avait besoin de soutien, et elle allait trouver une solution.

Elle afficha une détermination inébranlable pour le réconforter, puis regarda Verna.

— Dame Abbesse, que se passera-t-il si nous modifions notre plan ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, nous ne sommes pas obligés de laisser le nuage dériver au vent en espérant qu'il aille là où nous le voulons.

— Je ne comprends pas où…

— En agissant ainsi, une partie du nuage s'éparpillera dans la vallée et ne fera de mal à personne. Je me trompe ?

— Non, mais…

— Et si nous le lâchions sur une zone très précise égale à la largeur du front ? Uniquement là où il sera utile.

— C'est une bonne idée, cependant…

— Dans ce cas-là, auriez-vous assez de verre ?

— Sans doute, mais souvenez-vous que nous ne pouvons pas recourir à la magie. Sinon, les sœurs adverses invoqueront un bouclier, et la manœuvre aura été inutile.

Kahlan sonda un court instant la plaine déserte. Bientôt, elle serait couverte de soudards assoiffés de sang, et des cris de guerre déchireraient le silence.

La jeune femme connut de nouveau l'angoisse paralysante qui l'avait saisie quand des brutes l'avaient encerclée, près de Fairfield. Mais la colère eut vite raison de cette panique.

— Quand il attaquera, l'ennemi aura le vent de face. Si je chevauche le long de notre ligne de défense, devant les rangs de l'Ordre, et si je sème au vent la poudre de verre, elle flottera vers les soldats, pratiquement sans déperdition. Dans ce cas, la quantité que vous avez déjà devrait suffire. Enfin, à mon avis… Alors, allez-vous me répondre ? Si nous procédons comme ça, aurez-vous assez de verre ?

— Créateur bien-aimé, soupira Verna, mesurez-vous les risques que vous prendrez ?

— Oh ! que oui ! Ce sera beaucoup moins dangereux que d'encaisser une attaque frontale épée au poing. Mais est-ce que ça marchera ? Allez-vous enfin répondre ? La quantité de poudre sera-t-elle suffisante ?

— Je crois que oui… Votre méthode est sans nul doute plus efficace que la nôtre.

— Alors, filez réunir tout le verre déjà prêt !

Verna renonça à discuter et partit au pas de course.

Cara allait débiter une longue liste d'objections, mais Zedd leva une main pour lui ordonner de le laisser s'en charger.

— Kahlan, ton idée est excellente, mais quelqu'un d'autre doit la mettre en application. C'est bien trop risqué, et…

— J'aurai besoin d'une diversion, coupa l'Inquisitrice. Comme je chevaucherai dans le noir, les soudards ne me remarqueront probablement pas, mais deux précautions valent mieux qu'une. Si vous pouviez préparer quelque chose pour détourner un moment l'attention des attaquants.

— Comme j'ai tenté de le dire, quelqu'un d'autre…

— Non ! Personne ne le fera à ma place. C'est mon idée, et je m'en chargerai !

Kahlan s'estimait responsable de la catastrophe en cours. Si elle n'était pas tombée dans le piège de Jagang, rien ne serait arrivé, car il n'aurait jamais osé lancer une attaque de nuit contre l'armée d'harane au grand complet.

Elle pensa à Holly, terrorisée à l'idée que des « méchants hommes »

la tuent. Dans le camp, tout le monde avait les entrailles nouées par la peur.

Si l'Ordre triomphait cette nuit, ce serait sa faute, elle le savait. Et cette idée n'était pas supportable.

— Je m'en chargerai, répéta-t-elle. C'est comme ça, et rien ne me fera changer d'avis. Si nous continuons à discutailler, il sera bientôt trop tard. Alors, cette diversion, elle arrive ?

Zedd grogna de colère, mais l'étincelle de la combativité brillait de nouveau dans son regard.

— Warren n'est pas loin d'ici. Nous nous posterons assez loin l'un de l'autre, et tu auras ta foutue diversion.

— Que ferez-vous ?

Le vieil homme eut enfin un demi-sourire.

— Rien d'extraordinaire, cette fois… Pas de sortilèges compliqués qui risqueraient de nous revenir en pleine face. Du bon vieux feu de sorcier, voilà qui conviendra !

Kahlan resserra les fixations de sa cuirasse et s'assura que l'Épée de Vérité était bien accrochée dans son dos.

— Va pour du feu de sorcier !

— Regarde bien à droite, quand tu chevaucheras. Je ne voudrais pas que tu brûles dans les flammes que je destine à l'ennemi. Et méfie-toi également des ripostes des unités magiques de l'Ordre.

Acquiesçant distraitement, l'Inquisitrice vérifia les fixations de ses jambières. Elle n'avait pas oublié les traces laissées dans le cuir par les ongles de ses adversaires, durant le raid nocturne.

Verna revint au pas de course, un grand seau dans chaque main. Quelques Sœurs de la Lumière l'accompagnaient, le souffle court.

— Voilà, haleta la Dame Abbesse, allons-y !

Kahlan tendit les mains pour s'emparer des seaux.

Verna recula d'un pas.

— Comment pensez-vous chevaucher et semer cette poudre dans l'air ? De plus, vous ne savez rien de ses… hum… propriétés…

— Verna, je refuse de…

— Arrêtez de vous comporter comme une enfant têtue ! Allons-y toutes les deux !

— Elle a raison, Mère Inquisitrice, dit Cara en s'emparant d'un seau. Vous ne pouvez pas galoper, répandre la poussière et tenir les deux seaux. Avec Verna, chargez-vous du premier, et je m'occuperai du second.

La grande et svelte sœur Philippa se précipita aux côtés de la Mord-Sith.

— Maîtresse Cara est dans le vrai, Dame Abbesse, dit-elle. Allez avec la Mère Inquisitrice, et moi j'irai avec elle.

Kahlan comprit que discuter serait inutile. Ces trois femmes étaient

tout aussi déterminées qu'elle.

— Très bien, dit-elle en enfilant ses gants.

Elle ferma son manteau et resserra la fixation du col. Dans des circonstances pareilles, un vêtement qui battait au vent suffisait à trahir la présence d'un cavalier. La garde de l'épée de Richard serait inaccessible, puisque couverte par le vêtement, mais elle ne pensait pas en avoir besoin. Et savoir qu'elle était là suffirait à lui rappeler que son mari restait présent auprès d'elle, d'une certaine façon…

Verna ramassa une poignée de neige et la jeta devant elle pour tester le vent. Pas très violent mais régulier, il soufflait toujours dans la bonne direction. Au moins, tout ne se liguait pas contre eux…

— Vous irez les premières, dit Kahlan à Cara. Verna et moi attendrons quelques minutes, pour ne pas risquer de traverser votre nuage aveuglant. En procédant à deux passages, nous « arroserons » à coup sûr toute la rangée d'ennemis. Il ne faut pas qu'il y ait de brèches ! La panique et l'horreur doivent toucher tous les soldats.

— C'est bien raisonné, souffla Philippa.

Imitant Kahlan, elle s'assura que son manteau ne flotterait pas au vent.

— Oui, ce sera encore plus efficace comme ça, renchérit Verna.

— Je suppose que nous n'avons pas le temps de philosopher sur les dangers de cette manœuvre ? marmonna Zedd.

Résigné, il saisit les rênes d'Araignée et se hissa en selle.

— Laissez-moi deux ou trois minutes pour aller prévenir Warren et prendre ma position. Ensuite, nous montrerons à ces soudards ce qu'est un vrai feu de sorcier.

Sur un dernier sourire, il talonna sa monture. Le voir reprendre du poil de la bête fit chaud au cœur à Kahlan.

— Quand ce sera fini, lança-t-il par-dessus son épaule, j'espère qu'un bon dîner m'attendra de l'autre côté du défilé.

— S'il le faut, je le préparerai pour vous, promit Kahlan.

Le vieux sorcier salua les quatre femmes et partit au galop.

Chapitre 39

Kahlan glissa sa botte gauche dans un étrier, saisit le pommeau de la selle et se hissa sur sa monture. Quand elle se pencha pour tendre une main à Verna, afin de l'aider à la rejoindre, le cuir froid craqua sinistrement entre ses cuisses. Dès que la Dame Abbesse fut installée en croupe, deux sœurs lui passèrent le seau rempli de poussière de verre.

Cara et Philippa étaient déjà prêtes au départ.

— Envoyez les petites à l'arrière, ordonna Verna, pour qu'on leur fasse traverser le défilé.

— Ce sera fait, ne vous inquiétez pas, répondit une sœur nommée Dulcinia.

— Quand la Mère Inquisitrice et moi en aurons terminé, lâchez dans le vent le verre que vous aurez concassé, puis repliez-vous derrière nos lignes pour participer à la défense au cas où l'Ordre réussirait quand même à avancer. Si notre manœuvre échoue, les Sœurs de la Lumière devront faire tout ce qui est en leur pouvoir pour retenir l'ennemi aussi longtemps que possible. Ainsi, beaucoup d'hommes à nous auront le temps de franchir le défilé.

Dulcinia fit signe qu'elle avait compris les ordres.

Tout le monde attendit en silence pendant quelques minutes – le temps que Zedd ait rejoint Warren et mis un plan au point avec lui.

Kahlan cessa de se demander si elle allait réussir ou échouer et se concentra sur la tâche qui l'attendait. Dans un coin de sa tête, cependant, elle n'ignorait pas combien étaient précaires les tactiques élaborées à la dernière minute.

Jugeant qu'attendre plus longtemps serait dangereux, elle indiqua à Cara de passer à l'action. Croisant le regard de sa protégée, la Mord-Sith lui sourit, souffla un « bonne chance ! » presque inaudible et partit au galop, Philippa accrochée à sa taille par un bras, tandis que l'autre maintenait en place le seau calé entre ses cuisses.

Alors que les roulements de sabots du cheval de Cara s'estompaient dans l'obscurité, Kahlan s'aperçut qu'elle captait dans le lointain les cris de guerre de milliers de soldats ennemis. Comme une marée, ils approchaient inexorablement, certains de triompher.

Inquiet, le cheval de l'Inquisitrice renâcla. Kahlan bouillait d'envie de passer à l'action. Mais elle devait attendre que le nuage aveuglant lâché par Cara et Philippa ne soit plus sur son chemin.

— Je me sentirais mieux si nous pouvions utiliser la magie pour

nous défendre, souffla Verna. Hélas, nos ennemis la détecteraient…

Kahlan acquiesça distraitement. La Dame Abbesse disait ce qui lui passait par l'esprit pour ne pas trop penser à ce qui les attendait…

Insensible au froid pourtant mordant, l'Inquisitrice sondait l'obscurité en essayant d'imaginer comment se présenteraient les choses. Quand on envisageait toutes les possibilités, on ne risquait plus d'être surpris, et les décisions devenaient plus faciles à prendre. Sur un champ de bataille, « anticiper » était le maître mot lorsqu'on voulait éviter de finir les tripes à l'air…

Immobile sur sa selle, Kahlan se laissa lentement envahir par la colère qui ne la quittait plus depuis la capture de Richard. Pour une guerrière, c'était un bien meilleur stimulant que la peur.

Afin d'alimenter sa rage, elle repensa à toutes les horreurs que l'Ordre Impérial avait commises sur le territoire des Contrées du Milieu. Dans son esprit, des centaines de cadavres mutilés défilèrent pour exiger muettement d'être vengés.

Kahlan se souvint des femmes qu'elle avait vues pleurer sur les cadavres de leurs enfants, de leur mari ou d'autres membres de leur famille. Elle revit la détresse d'hommes pourtant forts et courageux devant les dépouilles déchiquetées de leurs proches. Et toutes ces victimes, se rappela-t-elle, n'avaient jamais rien fait pour s'attirer la haine de leurs bourreaux.

Les soldats de l'Ordre n'étaient qu'un ramassis de tueurs sans pitié. Ils ne méritaient pas qu'on se montre humain avec eux…

Et maintenant que Richard était entre leurs mains, elle ne voyait aucun inconvénient à les tuer jusqu'au dernier pour le récupérer.

— Il est temps d'y aller, souffla-t-elle entre ses dents serrées. Vous êtes prête, Verna ?

— Oui. Ne ralentissez sous aucun prétexte, sinon, nous finirons aveugles… Et espérez que le vent ne change pas de direction au dernier moment. Quand nous aurons traversé la vallée et lâché notre cargaison, nous ne risquerons plus rien. À ce moment-là, la panique régnera dans les rangs de l'Ordre…

— Accrochez-vous bien, on y va !

Très énervé, sans doute à cause des cris, le cheval démarra en trombe, manquant désarçonner la Dame Abbesse. Mais elle s'accrocha à la taille de Kahlan, qui lança un bras en arrière pour la retenir par une manche.

Miraculeusement, le seau ne se renversa pas, et Verna parvint assez vite à recouvrer son équilibre.

Même s'il lui obéissait, le cheval de Kahlan était angoissé par les cris des attaquants, et le poids inhabituel qu'il devait porter l'incitait à se montrer moins coopératif que d'habitude. Rompu au combat, il savait ce que signifiaient les hurlements, dans le lointain, et lui aussi,

après tout, avait le droit d'être effrayé. Mais il restait fort et rapide, et ces deux qualités, pour la présente mission, étaient essentielles.

Le cœur battant la chamade, Kahlan tendit l'oreille et estima que l'ennemi avait encore avancé depuis que Cara et Philippa avaient traversé la vallée.

Des fragments de souvenirs vinrent un instant perturber la concen tration de l'Inquisitrice. Un cercle d'hommes, en pleine campagne, prêts à fondre sur leur proie comme une meute de chiens de chasse… Loin d'occulter ces images, Kahlan s'en servit pour attiser le feu de sa colère. Les soudards qui attaquaient les Contrées allaient aussi payer pour ce crime-là…

Mais où étaient les premiers rangs adverses, exactement ? Si elle s'en était trop approchée, l'Inquisitrice risquait de chevaucher au milieu d'une bande de tueurs déchaînés. Mais lancer la poussière mortelle de trop loin n'était pas une solution non plus. Le sachant, elle résista à la tentation de guider son cheval vers la droite, loin des attaquants.

Des éclairs jaunes déchirèrent soudain l'obscurité, assez puissants pour colorer d'orange les nuages et le tapis de neige environnant. Le grondement qui accompagnait les flammes fit vibrer le sol et se répercuta jusque dans la poitrine de l'Inquisitrice.

Une centaine de pas devant elle, volant à quelque dix pieds du sol, une boule de feu de sorcier fondait sur l'ennemi. Bien qu'elle ne fût pas visée par cette attaque, le vacarme qui la ponctuait faillit arracher un cri de terreur à Kahlan.

Le feu de sorcier n'avait guère de secrets pour elle, et elle avait toutes les raisons de s'en méfier. Quand ces flammes s'attaquaient à une proie, les éteindre se révélait quasiment impossible, car elles s'accrochaient à la peau comme des ventouses. Une seule étincelle suffisait souvent à carboniser la chair et les muscles. En ce monde, il n'existait personne d'assez courageux ou idiot pour ne pas redouter le feu de sorcier. Très peu de ses victimes survivaient pour raconter leur expérience. Et ces miraculés gardaient jusqu'à la fin de leurs jours une seule idée en tête : se venger du sorcier qui leur avait infligé ça !

À la vive lueur de la sphère embrasée, Kahlan eut son premier aperçu de la horde de guerriers armés d'épées, de fléaux, de haches, de piques et de lances. Gagnés par l'ivresse de la bataille, ces soldats n'avaient plus rien d'humain. Une bande de fauves assoiffés de sang…

Jusque-là, Kahlan s'était fait une idée de l'armée ennemie à partir de rapports oraux ou écrits. Si évocateurs qu'ils fussent, les mots ne pouvaient pas rendre compte d'une réalité pareille. Une telle masse d'hommes dépassait l'imagination, et on ne parvenait pas à en croire ses yeux, même quand on la voyait devant soi…

Les attaquants étaient encore plus près que l'Inquisitrice l'avait cru.

Au milieu de cet océan de chair et de sang, les flammes des torches vacillaient comme les lumières d'un phare par une nuit de tempête. Et de fait, Kahlan n'aurait pas été plus étonnée que cela de voir des navires de guerre chevaucher cette gigantesque déferlante…

Le premier rang était déjà trop près ! Talonnant son cheval, Kahlan le fit reculer un peu, pour avoir assez de champ avant de traverser la vallée. Quand elle estima avoir atteint la position idéale, elle lança l'animal au galop.

Une pluie de flèches et de lances lui rappela que ses ennemis aussi pouvaient la voir grâce au feu de sorcier. Elle allait devoir jouer serré…

Après avoir survolé des milliers de fantassins, la boule de feu qui avait révélé sa position à l'ennemi s'écrasa au milieu des rangs de la cavalerie, comme souvent en embuscade derrière les fantassins, et prête à charger quand ceux-ci entreraient au contact avec les défenses d'haranes.

Dans le lointain, des cris et des hennissements de douleur retentirent.

Une flèche frôla la jambière droite de Kahlan et d'autres sifflèrent à ses oreilles. Alors qu'elle se penchait sur l'encolure de sa monture, un projectile se ficha dans la selle, à quelques pouces de son ventre. Apparemment, la lumière de la lune suffisait pour que les archers voient leurs cibles. Une très mauvaise nouvelle…

— Pourquoi ne sont-ils pas encore aveugles ? demanda Kahlan à Verna.

La Dame Abbesse avait incliné le seau afin que la poussière de verre s'en échappe. Très concentrée, elle envoyait sur les attaquants un nuage qu'ils devaient prendre pour de la brume. Après le passage de Cara, les soudards auraient déjà dû avoir des problèmes…

— Il faut un peu plus de temps pour que ça marche, souffla Verna à l'oreille de sa compagne. Ils n'ont pas encore assez battu des paupières…

Une nouvelle boule de feu s'envola, des flammèches la parant d'une queue semblable à celle d'une comète. Sentant que son cheval paniquait, Kahlan lui flatta l'encolure pour lui rappeler qu'il n'était pas seul à affronter cette épreuve.

Alors qu'elle continuait à passer devant le premier rang d'attaquants, l'Inquisitrice plissa le front pour mieux voir. Les yeux écarquillés par la fièvre de la bataille, les soudards battaient bien peu des paupières…

La boule incendiaire s'écrasa sur eux, et des flammes presque liquides embrasèrent des centaines d'hommes. Affolés, ils coururent en tous sens, percutèrent leurs camarades… et leur firent prendre feu aussi.

Dans la confusion, les soldats des rangs arrière tentèrent de reculer, semant encore plus de désordre. Sur un petit périmètre, la percée de l'Ordre était enrayée. Mais des grappes de combattants contournaient l'obstacle sans accorder un regard à leurs infortunés frères d'armes.

Une nouvelle boule de feu jaune s'éleva dans le ciel nocturne. S'envolant une seconde après, une petite sphère bleue vint la percuter juste au-dessus des premiers rangs ennemis. Explosant à l'impact, les deux projectiles déversèrent sur les fantassins une véritable grêle de flammes.

Tirant sur les rênes de sa monture au dernier moment, Kahlan évita de justesse une langue de feu mortelle.

Une manœuvre inspirée, mais qui l'avait encore rapprochée des soudards de l'Ordre, dont elle distinguait maintenant les visages fendus par des rictus obscènes.

L'Inquisitrice talonna son cheval afin qu'il s'écarte sur la droite. L'animal obéit, mais il n'infléchit pas assez sa trajectoire pour que ses cavalières soient en sécurité.

Terrorisé par l'averse enflammée et l'odeur de cuir brûlé qui montait à ses naseaux, l'animal ne réagissait plus vraiment aux ordres de sa cavalière. S'avisant que des flammèches dansaient sur une de ses jambières, Kahlan n'osa pas les chasser d'un revers de la main, de peur qu'elles restent collées à sa peau.

Que se passerait-il quand le feu aurait traversé le cuir ? Rien de bien agréable, elle le savait, mais il lui faudrait supporter la douleur.

Sans s'apercevoir que les choses tournaient mal, Verna continuait à déverser sa poudre de verre. Porté par le vent, le nuage s'enfonçait profondément dans les rangs adverses. Avec un peu de chance, il ferait des dégâts parmi les officiers prudemment placés au milieu de leurs hommes.

Une flèche frôla l'épaule du cheval, puis continua son vol et disparut dans la nuit. Ayant reconnu la Mère Inquisitrice, des dizaines d'hommes, rompant les rangs, se ruaient sur elle en hurlant. À l'évidence, ils entendaient l'encercler, lui bloquer le passage et refermer sur elle les mâchoires de leur piège.

Kahlan tenta de faire tourner sa monture à droite. Terrorisée, la bête continua à galoper directement vers les fantassins qui tentaient de coincer les deux cavalières.

— Nous nous approchons trop ! cria Verna.

Trop occupée pour répondre, Kahlan continua à tirer sur les rênes, mais le cheval résistait de toutes ses forces – et à ce jeu-là, elle n'était

pas de taille contre lui.

Kahlan le talonna furieusement sans obtenir l'ombre d'un résultat. Devant elle, les guerriers brandissaient des piques et des épées – une muraille d'acier qui déchiquetterait les chairs du cheval et de ses cavalières, si rien ne se passait…

L'Inquisitrice avait depuis longtemps accepté l'idée de mourir au combat. Mais pas ainsi, en se laissant passivement entraîner vers sa fin.

Elle retira son pied droit de l'étrier, leva la jambe, la lança en arrière et enfonça le talon dans le flanc de sa monture.

— Kahlan, que faites-vous ? s'écria Verna.

En frappant plusieurs fois du talon, l'Inquisitrice réussit à obtenir que le cheval infléchisse sa trajectoire, mais pas assez pour qu'il ne continue pas à foncer sur les soudards.

À quelques pas du désastre, l'animal tourna enfin la tête comme s'il voulait changer de direction.

— Oui, c'est ça ! lui cria Kahlan.

Il restait une minuscule chance d'éviter la muraille d'acier… Pour alléger sa monture, Kahlan se dressa sur les étriers, puis elle se pencha en avant, le dos bien plat. Pliant les bras, elle donna autant de mou que possible aux rênes et passa les bras autour de l'encolure du cheval.

Tout en le dirigeant avec ses mollets, elle lui laissait la liberté dont il avait besoin pour réussir une manœuvre délicate.

Était-ce seulement possible, avec le poids qu'il devait porter ? Kahlan l'ignorait, et ce n'était plus le moment de se poser la question. Si les piques avaient été un peu moins longues, elle se serait donné de bonnes chances de survivre, mais là…

— Verna, accrochez-vous !

Une boule de feu de sorcier, rasant le sol, les dépassa et fondit sur les soldats qui, jusque-là, attendaient les deux cavalières. Comme un seul homme, ils se plaquèrent au sol. Le projectile embrasé leur frôla les omoplates, puis alla s'écraser sur un groupe de fantassins, une cinquantaine de pas plus loin.

Des cris d'agonie montèrent de centaines de gorges.

Le cheval de Kahlan tendit le cou et plia les jambes sans cesser de galoper. Au dernier moment, il prit son envol, comme lors d'une compétition de saut d'obstacles – une activité que Kahlan adorait quand elle était adolescente –, passa au-dessus des soudards aplatis par terre et se réceptionna impeccablement.

Étant dressée sur les étriers, Kahlan put amortir le choc de la réception avec ses jambes. Toujours assise en croupe, Verna n'en fut pas capable. En plus de lui faire sûrement très mal au postérieur, sa raideur involontaire faillit déséquilibrer le cheval, déjà mis en difficulté par la double charge qu'il transportait.

Il se rétablit par miracle et repartit de plus belle.

Au moins, les soldats de l'Ordre n'étaient plus une menace, pour l'instant.

— Qu'est-ce que vous fichez ? cria Verna. Ne faites plus d'écarts pareils ! J'ai expédié ma poudre n'importe où !

— Désolée ! hurla Kahlan par-dessus son épaule.

Malgré le vent glacial, elle ruisselait de sueur. Tournant la tête un instant, elle eut l'impression que les premiers rangs d'attaquants étaient un peu plus loin, à présent. Et Verna et elle avaient pratiquement traversé la vallée…

Déchaînés, Warren et Zedd continuaient à offrir à l'ennemi un fabuleux feu d'artifice de sorciers. Même si elle restait insuffisante pour arrêter une horde de cette taille, une pareille démonstration de puissance avait de quoi glacer les sangs. Mais déjà, les boucliers érigés par les forces magiques de Jagang limitaient les dégâts.

Ça n'avait plus d'importance, puisque Zedd et son compagnon avaient gagné assez de temps pour que l'Inquisitrice et la Dame Abbesse accomplissent leur mission.

Cara et Philippa rejoignirent Kahlan et Verna, chevauchant quelques instants à côté d'elles. Calmée par la présence de l'étalon de la Mord-Sith, bien plus placide, apparemment, la monture de l'Inquisitrice consentit à ralentir le pas puis à s'arrêter.

Quand les quatre femmes eurent mis pied à terre, Verna jeta au loin son seau vide. Heureuse qu'il fasse nuit noire – ainsi, personne ne s'apercevrait que ses genoux jouaient des castagnettes –, Kahlan examina sa jambière et constata, soulagée, que le feu s'était éteint avant d'avoir traversé le cuir.

En silence, les quatre femmes regardèrent les explosions qui continuaient à déchirer la nuit. La plupart des boules de feu se désintégraient contre des boucliers, mais ça ne les empêchait pas d'être dévastatrices pour tous les hommes qui se tenaient devant les protections magiques.

Zedd et Warren bombardaient littéralement de feu les rangs ennemis. Bien entendu, les magiciennes adverses ripostaient de la même façon, semant la mort dans les rangs d'harans. Mais les Sœurs de la Lumière aussi avaient invoqué des boucliers…

L'équilibre, toujours l'équilibre !

Pourtant, la horde avançait encore. Si le barrage de feu la ralentissait, il ne l'arrêterait pas…

Puis tout cessa d'un coup. Ayant repris les choses en main, les magiciennes des deux camps se neutralisaient, comme d'habitude.

Face au raz-de-marée de l'Ordre, les lignes de défense d'haranes n'avaient aucune chance de tenir – ni même de ralentir l'adversaire. À la lumière de la lune, Kahlan les vit commencer à battre en retraite.

— Verna, s'écria-t-elle, ça ne marche pas ! Vous êtes sûre que la poussière de verre avait les propriétés requises ?

Dans le vacarme, la Dame Abbesse parut ne pas avoir entendu la question.

Kahlan posa la main sur la garde de son épée. Combattre serait parfaitement inutile, mais quelle autre option lui restait-il ? Sentant le contact de l'arme de Richard, dans son dos, elle envisagea de la dégainer, mais y renonça. En réalité, il restait une option : fuir, et espérer reprendre la lutte un jour, dans de meilleures conditions…

Elle prit Verna par le bras et la tira vers leur cheval, qui haletait encore de fatigue. Cara entraîna Philippa vers leur propre monture.

Alors qu'elle allait sauter en selle, Kahlan remarqua que les attaquants avançaient moins vite. Quelques hommes titubaient, et beaucoup d'autres marchaient les bras tendus devant eux comme… des aveugles.

— Écoutez ! cria Verna.

Des cris de terreur retentissaient dans toute la vallée. Aux premiers rangs, les soldats se percutaient les uns les autres. Zébrant l'air avec leur épée, comme s'ils tentaient de pourfendre un ennemi invisible, certains taillaient en pièces leurs propres camarades.

Bientôt, la première ligne s'immobilisa et provoqua une bousculade géante. Paniqués, les chevaux désarçonnaient leurs cavaliers puis s'éparpillaient dans toutes les directions, se fichant des hommes qu'ils écrabouillaient sous leurs sabots.

Des chariots se retournèrent, ajoutant à la confusion.

Ce soir, l'Ordre Impérial n'irait pas plus loin…

Arrivant au galop, Zedd et Warren prirent à peine le temps d'attendre que leurs montures soient arrêtées pour sauter à terre. Tous les deux en sueur malgré le froid glacial, ils semblaient épuisés mais ravis.

Kahlan se précipita et prit la main du vieux sorcier entre les siennes.

— Vous nous avez sauvé la mise, à la fin !

— Lui, pas moi, dit Zedd en désignant son compagnon.

— Eh bien, j'ai vu que vous étiez dans l'embarras, et j'ai cru bon d'intervenir…

Un moment, tous regardèrent en silence la débandade des soldats aveugles.

— Vous avez réussi, Verna ! dit Kahlan. Votre verre pilé nous a épargné un désastre.

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre et pleurèrent de soulagement…

Chapitre 40

Kahlan traversa le défilé avec les derniers soldats. Au-delà, sur toute sa moitié sud, la vallée était bien protégée par de hautes falaises. Si l'Ordre tentait de poursuivre sa proie, un long et difficile chemin l'attendrait pour contourner les montagnes. Même si l'armée d'harane n'avait aucune intention de se laisser piéger dans ce refuge, il était idéal, dans un premier temps.

Grâce aux épicéas qui poussaient au pied des falaises, parfois séparées par des brèches assez larges pour laisser passer le vent, la vallée offrait des conditions de vie plutôt confortables. Entre les tentes remontées à la hâte, de bons feux crépitaient – la preuve que les hommes se sentaient en sécurité, car ils ne les auraient pas allumés sinon.

De délicieuses odeurs de cuisine planaient dans l'air. Après avoir transporté des tonnes de matériel, les hommes mouraient de faim malgré l'heure tardive.

Comme tout officier supérieur qui a cru un moment perdre son armée, puis la sait en sécurité, le général Meiffert rayonnait. Souriant, il guida Kahlan et Cara jusqu'aux tentes qu'il avait préparées pour elles. En chemin, il leur raconta comment s'était déroulé le déménagement du camp et fit une liste rapide des rares équipements que les soldats avaient dû abandonner.

— Il fera très froid cette nuit, dit-il quand ils atteignirent les tentes dressées à l'écart entre deux grands arbres. J'ai fait préparer pour vous des « bouillottes de campagne ». Des sacs épais remplis de cailloux chauffés sur un feu…

Dès que Kahlan l'eut remercié, Meiffert alla s'occuper des dizaines de tâches qui l'attendaient encore. Cara ayant envie de se mettre quelque chose sous la dent, Kahlan la laissa partir seule en quête de nourriture. Ne tenant plus debout, elle rêvait seulement de s'allonger.

Sous sa tente, Bravoure l'attendait, trônant sur une petite table brillamment éclairée par la lampe accrochée à un des piquets. En passant, l'Inquisitrice prit le temps de caresser du bout d'un doigt la robe de la statue.

Claquant des dents, l'Inquisitrice aurait voulu se glisser dans son lit avec la bouillotte du général Meiffert. Mais si elle mourait de froid, pensa-t-elle soudain, elle n'était sûrement pas la seule…

Sortant de la tente, elle erra dans le camp jusqu'à ce qu'elle croise une Sœur de la Lumière qui lui donna les indications requises. Grâce à

ces informations, elle trouva assez vite l'abri de fortune aménagé dans un entrelacs de broussailles censé couper un peu le vent et le froid.

Elle s'agenouilla et balaya du regard les silhouettes enroulées dans des couvertures qu'elle distinguait vaguement grâce à la lumière des feux de camp.

— Holly ? Tu es là ?

Une petite tête jaillit de sous une couverture.

— Mère Inquisitrice ? (La gamine tremblait de froid.) Que se passe-t-il ? Vous avez besoin de moi ?

— On peut le dire comme ça, oui… Lève-toi et suis-moi.

Quand la fillette eut obéi, Kahlan la prit par la main et la guida jusqu'à sa tente. Très impressionnée, Holly entra à petits pas et s'immobilisa, fascinée, dès qu'elle aperçut Bravoure.

— Elle te plaît ? demanda Kahlan.

Tremblant toujours de froid, l'enfant caressa délicatement le bras de la sculpture.

— Où avez-vous eu une merveille pareille ?

— Richard l'a sculptée pour moi…

— Il me manque…, dit Holly. (Elle détourna enfin les yeux de Bravoure et chercha le regard de Kahlan.) Il a toujours été gentil avec moi. Beaucoup de gens m'ont fait du mal, mais jamais lui…

Kahlan eut un pincement au cœur. Elle n'avait pas prévu que l'enfant lui parlerait de son bien-aimé…

— Que me voulez-vous, Mère Inquisitrice ?

Oubliant un instant sa tristesse, Kahlan sourit.

— Je suis très fière de ce que tu as fait aujourd'hui. Tout à l'heure, je t'ai promis que tu dormirais au chaud, cette nuit, et je tiendrai parole.

— Vraiment ?

Kahlan posa l'Épée de Vérité au bord du lit. Se débarrassant de son manteau et de sa cuirasse, elle éteignit la lampe, puis s'assit sur la confortable paillasse de campagne.

— Allez, viens te coucher avec moi ! La nuit sera glaciale, et j'ai besoin de toi pour me tenir chaud.

Holly n'hésita pas longtemps.

Kahlan s'allongea sur le côté, tira la petite contre elle, le dos bien calé au creux de son ventre, et lui glissa la bouillotte entre les bras. Gémissant de bonheur, Holly enlaça le sac de toile comme s'il s'agissait de la plus belle poupée du monde.

L'Inquisitrice sourit de la sentir si heureuse. Un long moment, elle savoura le bonheur de serrer contre elle une enfant endormie. Ce contact, elle le savait, l'aiderait à oublier les horreurs qu'elle avait vues aujourd'hui.

Dans les montagnes, un loup solitaire lança un long appel modulé que l'écho répercuta à l'infini.

L'Épée de Vérité plaquée contre son dos, Kahlan pensa à Richard. Et comme tous les soirs, elle s'endormit en pleurant.

Le lendemain, la neige descendit des montagnes pour s'attaquer aux régions les plus méridionales des Contrées du Milieu. Deux jours durant, une tempête fit rage dans la vallée. La deuxième nuit, Kahlan partagea sa tente avec Holly, Valery et Helen. Enroulées dans des couvertures, elles mangèrent le rata du camp, chantèrent des chansons, se racontèrent des histoires de prince charmant et dormirent blotties les unes contre les autres pour se tenir chaud.

Quand la neige cessa de tomber, les hommes ensevelis sous leurs petites tentes de campagne émergèrent de nouveau à l'air libre, semblables à une colonie de marmottes sortant de leur tanière pour jeter un coup d'œil dehors.

Les semaines suivantes, la couche de neige s'épaissit encore. Dans des conditions pareilles, se battre ou même déplacer une armée était impossible. Selon les éclaireurs, les forces de l'Ordre Impérial avaient sagement battu en retraite à une semaine de marche du site de l'ancien camp d'haran.

Bien entendu, les officiers avaient jugé inutile de s'occuper des aveugles. Dans un rayon de trois lieues autour de l'endroit où le nuage de verre avait fait des ravages, les éclaireurs avaient dénombré plus de soixante mille cadavres gelés qui devaient être à présent ensevelis sous la neige. Sans y voir, et sans soutien, ces hommes n'avaient aucune chance de s'en tirer.

Une centaine d'aveugles étaient parvenus à traverser le défilé pour implorer l'aide de leurs ennemis. Impitoyable, Kahlan avait ordonné qu'on les exécute.

Estimer les ravages provoqués par l'arme diabolique de Verna était quasiment impossible. Combien d'hommes affectés avaient pu accompagner leurs camarades, lors de la retraite ? Sans doute un certain nombre, car on pourrait toujours les utiliser pour les corvées… Cela dit, les dépouilles repérées par les éclaireurs devaient représenter l'écrasante majorité des victimes du verre pilé. Avec son « sens pratique », Jagang ne désirait sûrement pas avoir sur les bras des hordes d'infirmes – des bouches inutiles qui rappelleraient sans cesse aux soldats valides une cuisante défaite.

La décision tactique de l'empereur ne devait pas être mal interprétée. Loin de renoncer à écraser les D'Harans, il avait simplement pris un peu de recul, pour mieux se préparer à la bataille suivante. Avec les réserves dont disposait l'armée ennemie, quelque

cent mille morts ne posaient pas un problème majeur. Mais pour l'instant, les rigueurs du climat contraignaient Jagang à contenir sa fougue.

Kahlan n'avait aucune intention de l'attendre en se tournant les pouces. Un mois après la « bataille du verre », comme on l'appelait désormais, quand une délégation d'Herjborgue arriva au camp, elle reçut immédiatement l'ambassadeur Thierault dans une cabane de trappeurs découverte par les éclaireurs dans une clairière, à l'ouest de la vallée. À l'écart du camp, l'endroit était devenu le quartier général de l'Inquisitrice, et il servait aussi de poste de commandement.

Le général Meiffert avait été soulagé que Kahlan accepte de résider dans la cabane. Ainsi, il avait le sentiment que l'armée faisait de son mieux pour améliorer les conditions de vie de l'épouse du seigneur Rahl.

Cara et Kahlan appréciaient la petite bâtisse. Refusant de se comporter comme une privilégiée, l'Inquisitrice n'y passait pas toutes ses nuits. Très souvent, elle y invitait les trois petites filles et quelques Sœurs de la Lumière, et allait se coucher sous une tente, comme n'importe qui. Elle avait même réussi à persuader Verna – sans avoir à insister beaucoup – de dormir certains soirs avec Holly, Valery et Helen.

Kahlan reçut donc l'ambassadeur Thierault dans son « palais de campagne ». Prudents, les membres de son escorte l'attendirent dehors, refusant l'hospitalité des D'Harans.

Jusque-là, Herjborgue, un minuscule pays, contribuait à l'effort de guerre en fournissant de la laine – sa seule marchandise exportable – à l'armée d'harane. Un produit dont nul n'avait prévu qu'il deviendrait essentiel…

Quand il se fut agenouillé devant la Mère Inquisitrice, ainsi que le prescrivait le protocole, Thierault se releva, rabattit sa capuche et sourit.

— Mère Inquisitrice, je suis si content de vous voir !

— C'est réciproque, ambassadeur. Mais venez donc vous asseoir avec moi près du feu.

Une fois installé, Thierault retira ses gants et se réchauffa les mains au-dessus des flammes. Déjà surpris de voir la garde de l'Épée de Vérité dépasser de l'épaule gauche de Kahlan, il ouvrit de grands yeux quand il aperçut Bravoure, fièrement exhibée sur le manteau de la cheminée.

— Nous avons entendu dire que le seigneur Rahl était prisonnier, déclara-t-il. Vous avez du nouveau ?

— Nous savons qu'il est indemne, mais c'est tout… Ambassadeur, mon mari est plein de ressources. Je suis sûre qu'il reviendra bientôt parmi nous…

Thierault acquiesça, mais il fronça les sourcils.

Comme toujours quand on évoquait le seigneur Rahl devant elle, Cara, debout près de la table, faisait nerveusement tourner son Agiel entre ses doigts. À la lueur qui brillait dans les yeux bleus de la Mord-Sith, Kahlan était certaine que l'arme, toujours liée au seigneur Rahl, n'avait pas perdu son pouvoir. Tant qu'il en serait ainsi, les deux femmes seraient sûres que Richard était vivant. À part ça, elles n'avaient aucun moyen de savoir ce qu'il devenait.

— Et comment se passe la guerre ? demanda Thierault en ouvrant son lourd manteau de voyage. Tout le monde attend anxieusement des nouvelles.

— Selon nos estimations, nous avons tué plus de cent mille soldats de l'Ordre.

L'ambassadeur sursauta. Quand on venait d'un pays microscopique, des chiffres pareils donnaient le tournis.

— Alors, l'ennemi est vaincu… A-t-il battu en retraite dans l'Ancien Monde ?

Fuyant le regard de l'ambassadeur, Kahlan contempla les bûches qui se consumaient dans la cheminée.

— Hélas, ces pertes sont insignifiantes pour l'Ordre Impérial. Quand on dispose d'un million de soldats, dix pour cent de plus ou de moins se remarquent à peine. L'armée ennemie campe au sud, à une semaine de marche d'ici.

Kahlan sonda enfin le regard de l'ambassadeur. À l'évidence, il n'avait pas l'habitude de tels ordres de grandeur, et il semblait désorienté.

— Par les esprits du bien…, soupira-t-il. Nous avons entendu des rumeurs, mais découvrir que… Comment pourrions-nous venir à bout d'un adversaire pareil ?

— Ambassadeur, je me souviens d'un incident, il y a pas mal d'années. Vous étiez venu consulter le Conseil, en Aydindril, et à la fin d'un banquet, vous avez eu des ennuis avec un Keltien dont j'ai oublié le nom. Ce colosse disait du mal de votre pays. Il vous a même lancé une insulte au visage. Vous vous souvenez ? Que vous a-t-il dit, au juste ?

— « Ridicule nabot »…, répondit Thierault avec une lueur malicieuse dans les yeux.

— C'est ça ! « Ridicule nabot »… Parce qu'il faisait deux fois votre taille, il se croyait meilleur que vous. Je me rappelle la suite : un bras de fer entre ce géant et vous…

— J'étais jeune, à l'époque… Et pour être franc, j'avais un peu trop arrosé le banquet.

— Mais vous avez gagné.

— Pas grâce à ma force ! Ce type était trop prétentieux. Je me suis montré plus malin – bref, meilleur tacticien. C'est tout…

— Mais vous avez gagné, et c'est ce qui compte. Malgré leur supériorité numérique, ces cent mille soldats sont raides morts, et pas nous.

— Excellente démonstration, Mère Inquisitrice ! L'Ordre Impérial devrait rentrer chez lui tant qu'il lui reste des hommes. Je me souviens des cinq mille bleus galeiens que vous avez lancés contre dix fois plus de soudards. Si je me souviens bien, il n'y a pas eu un survivant chez l'ennemi ? J'ai compris votre message : quand on se bat en infériorité numérique, il faut se fier à son intelligence.

— Ambassadeur, j'ai besoin de votre aide, dit abruptement Kahlan.

— Demandez, Mère Inquisitrice, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir…

Kahlan se pencha, prit une bûche et l'ajouta dans les flammes.

— Il nous faut des manteaux de laine à capuche pour nos hommes.

— Combien ? Dites-moi un chiffre, et je m'arrangerai.

— Au moins cent mille… Mais comme nous attendons des renforts, cent cinquante mille me semblent plus réalistes. (Thierault se plongea dans un exercice de calcul mental.) Je sais que ce n'est pas facile, mais…

— Ne vous souciez pas de ça. Si je me lamentais, cela vous aiderait-il à vaincre ? Vous aurez vos manteaux, Mère Inquisitrice. Le reste nous regarde.

La parole de Thierault valait de l'or, Kahlan le savait.

Elle se leva et le regarda droit dans les yeux.

— Ces manteaux devront être en laine décolorée.

— Pourquoi donc, Mère Inquisitrice ?

— Toujours cette affaire d'intelligence… L'Ordre Impérial vient de régions, très loin au sud, où les hivers sont bien moins rigoureux que chez nous. Je le sais parce que Richard me l'a dit, à son retour de Tanimura. Selon moi, ambassadeur, l'Ordre n'a pas l'habitude du froid, et encore moins de se battre dans des conditions pareilles. Un avantage pour nous, c'est incontestable.

Kahlan brandit le poing.

— Je veux harceler ces brutes, ambassadeur ! L'hiver m'aidera à les faire souffrir, si je parviens à les attirer hors de leur tanière. Et dans la neige, comment verront-ils des adversaires vêtus de manteaux à capuche blancs ? Nous attaquerons, sèmerons la mort, puis nous fondrons dans le paysage.

— Nos ennemis n'ont pas d'unités magiques ?

— Hélas, si… Mais ils ne pourront pas poster une magicienne derrière chaque archer pour lui dire où viser.

— Je vois, je vois… Mon peuple se mettra au travail dès mon

retour. Je suppose que vos hommes ne cracheraient pas sur des mitaines bien chaudes ?

— Ils seront ravis, bien entendu… Encore une chose, ambassadeur. Expédiez-nous les premiers manteaux dès qu'ils seront prêts, sans attendre d'avoir fini tout le lot. Dès que nous en aurons quelques milliers, les raids pourront commencer.

Thierault se leva, referma son manteau et remit sa capuche.

— L'hiver sera encore long… Plus vite vous en tirerez avantage, mieux ça vaudra. Je repars sur-le-champ.

Kahlan serra la main de l'ambassadeur. Un comportement inhabituel pour la Mère Inquisitrice, mais normal pour n'importe qui d'autre, quand il s'agissait de remercier quelqu'un.

Alors que Cara et elle, campées sur le seuil de la cabane, regardaient l'ambassadeur s'éloigner avec son escorte, Kahlan se demanda quand arriveraient les premiers manteaux blancs. Seraient-ils aussi efficaces qu'elle l'espérait ?

— Vous pensez vraiment que nous pouvons tirer parti de l'hiver ? demanda la Mord-Sith.

— Il le faudra bien…, répondit l'Inquisitrice.

Elle allait faire volte-face, pour rentrer au chaud, quand elle aperçut une étrange colonne qui avançait entre les arbres. Progressant à pied, le général Meiffert précédait Adie, Warren, Verna et Zedd. Quatre cavaliers les suivaient, le soleil de l'après-midi faisant briller la garde de l'épée du premier.

Kahlan poussa un petit cri quand elle le reconnut.

Sans prendre le temps d'aller chercher sa cape ou son manteau de fourrure, elle courut accueillir ce visiteur, Cara sur les talons.

— Harold ! Nous sommes si contents de te voir !

Le demi-frère de l'Inquisitrice arrivait de Galea. Quand elle identifia ses trois compagnons, Kahlan cria de nouveau, de plus en plus étonnée. Il y avait là le capitaine Bradley Ryan, le chef des jeunes soldats galeiens avec qui elle avait combattu, plus son second, le lieutenant Flin Hobson, et le sergent Frost.

Souriante, Kahlan approcha d'Harold, brûlant d'envie de le serrer dans ses bras dès qu'il serait descendu de cheval. Dans son uniforme de campagne, beaucoup moins clinquant que sa tenue de parade, il était magnifique sur son superbe destrier. En le voyant, l'Inquisitrice mesura à quel point elle s'inquiétait de son retard, dans un coin de sa tête.

Avec une dignité toute princière, Harold s'inclina sur sa selle, salua formellement sa demi-sœur et ne se permit que l'ombre d'un sourire.

— Mère Inquisitrice, je suis soulagé de vous voir en si bonne forme.

Contrairement à son chef, le capitaine Ryan souriait jusqu'aux oreilles. Kahlan gardait de lui – et de Flin – un excellent souvenir. Deux hommes courageux et loyaux… Avec eux, elle avait mené une terrible bataille, mais vivre et lutter en compagnie de pareils soldats avait été une des plus belles expériences de sa vie. Après avoir réussi l'impossible une fois, ils venaient ici pour réitérer cet exploit.

Debout à côté de son cheval, Kahlan prit la main d'Harold.

— Viens donc te réchauffer à l'intérieur, dit-elle. Un bon feu brûle dans la cheminée. Capitaine, lieutenant, sergent, vous êtes également mes invités.

Elle se tourna vers Meiffert et ses compagnons, qui affichaient curieusement une mine sinistre.

— Venez aussi, il y a assez de place…

— Mère Inquisitrice, je…, commença Harold dès qu'il eut mis pied à terre.

Ne pouvant plus résister, Kahlan enlaça son demi-frère. Un vrai colosse, tout en muscles, comme leur père, le roi Wyborn…

— Harold, je suis si contente qu'il ne te soit rien arrivé. Comment va Cyrilla ?

Plus âgée d'une dizaine d'années que Kahlan, la pauvre Cyrilla ne s'était jamais remise d'un séjour dans une oubliette en compagnie d'une bande d'assassins et de violeurs. Harold l'avait tirée de là, mais sa raison n'avait pas résisté au traumatisme. La plupart du temps perdue dans ses cauchemars intérieurs, elle avait de rares moments de lucidité – si on pouvait nommer ainsi des crises de terreur incontrôlable.

Un jour, alors qu'elle était presque normale, elle avait fait jurer à Kahlan de porter la couronne de Galea et de prendre soin de son peuple.

Militaire de carrière, Harold ne voulait pas du pouvoir. À contrecœur, la jeune femme avait accepté cette responsabilité supplémentaire.

— Mère Inquisitrice, dit le prince, nous devons parler…

Chapitre 41

Sur l'ordre d'Harold, Ryan et ses deux compagnons allèrent superviser l'installation des Galeiens dans le camp d'haran.

Dans la cabane – pas si grande que ça – Zedd et Warren s'assirent sur un banc. Verna et Adie en investirent un autre, et Cara alla se poster devant la fenêtre. Debout près d'elle, le général Meiffert regarda le prince et la Mère Inquisitrice s'asseoir face à face, une petite table les séparant.

— Alors, demanda Kahlan, de plus en plus inquiète, comment va Cyrilla ?

— Eh bien… la reine s'est remise.

— La reine ? (Kahlan se leva d'un bond.) Elle est guérie ? Harold, c'est une formidable nouvelle ! Et elle porte de nouveau sa couronne ? Voilà qui est encore mieux !

L'Inquisitrice se réjouissait d'être débarrassée de ce fardeau. Avec le temps que lui prenait la guerre, le peuple de Galea serait bien plus en sécurité entre les mains de Cyrilla. Mais plus encore, apprendre que sa demi-sœur allait mieux lui faisait chaud au cœur. Même si elles n'avaient jamais été proches, les deux femmes se respectaient beaucoup.

Cerise sur le gâteau, Harold était enfin là avec des renforts. Près de cent mille hommes, si tout s'était passé comme prévu. L'armée que Kahlan entendait lever prenait lentement forme…

Harold semblait épuisé, sans doute parce que réunir autant d'hommes n'avait pas dû être un jeu d'enfant. Elle ne lui avait jamais vu un teint si gris. Par moments, son regard vide la faisait penser à celui de leur père…

— Combien de soldats as-tu amenés ? Cent mille, comme nous l'espérions ? Doubler nos forces ne nous fera pas de mal, sais-tu ?

Personne ne dit rien. Quand elle balaya l'assistance du regard, Kahlan constata que tout le monde détournait la tête.

Son inquiétude revint aussitôt.

— Combien de soldats, Harold ?

— Un millier, environ…

— Quoi ?

— Le capitaine Ryan et ses hommes… Ceux que tu as conduits à la bataille, naguère…

— Nous avons besoin de tous les Galeiens, Harold ! Que s'est-il passé ?

Le prince osa enfin soutenir le regard de sa demi-sœur. Dans l'intimité, il la tutoyait, mais il ne s'était pas dégelé pour autant.

— La reine a refusé mon plan… Peu après ta dernière visite, elle est miraculeusement sortie de sa confusion. Tu sais comment elle est : ambitieuse, énergique et toujours prête à défendre les intérêts de Galea. Hélas, sa maladie lui a laissé des séquelles. Aujourd'hui, elle a peur de l'Ordre Impérial.

— Moi aussi, dit Kahlan, envahie par une colère froide. (La garde de l'épée de Richard dépassait de son épaule, comme d'habitude, et Harold sursauta quand il remarqua enfin ce détail.) Dans les Contrées, tout le monde redoute les hordes de Jagang. C'est pour ça qu'il nous faut des renforts.

— Je le lui ai dit, Kahlan… Mais elle m'a répondu que la reine de Galea devait d'abord penser à son royaume.

— Galea s'est joint à l'empire d'haran !

Harold eut un geste d'impuissance.

— Quand elle était malade, les événements de la vie réelle n'atteignaient pas sa conscience. Selon elle, tu devais porter provisoirement la couronne pour prendre soin du peuple, pas pour le dépouiller de sa souveraineté. Elle affirme que tu as outrepassé ton autorité et refuse de valider le traité.

Kahlan regarda Zedd, Warren, Verna, Adie, Meiffert et Cara. Leur expression fermée lui glaça les sangs.

— Harold, nous avons longuement parlé de ce sujet. Les Contrées sont menacées, et le Nouveau Monde tout entier risque de tomber sous le joug de la tyrannie. Aucun royaume ne peut se défendre seul. C'est le meilleur moyen de courir à la défaite ! S'unir est notre seul espoir.

— Je suis d'accord avec toi, Kahlan. Hélas, la reine ne partage pas notre opinion.

— Dans ce cas, elle est toujours malade !

— C'est possible, mais je n'ai pas les compétences pour le dire.

Accablée, Kahlan posa les coudes sur la table et se prit la tête à deux mains. Pourquoi fallait-il que les catastrophes se succèdent à un rythme si régulier ?

— Et Jebra ? demanda Zedd.

Kahlan fut contente d'entendre sa voix, comme s'il pouvait à lui seul ramener un peu de raison dans un monde devenu fou.

— Nous l'avons laissée en Galea pour qu'elle s'occupe de Cyrilla et vous conseille, continua le vieux sorcier. Je doute qu'elle soit allée dans le sens de la reine…

— Hélas, répondit Harold, Cyrilla a fait emprisonner Jebra. Et elle a ordonné à ses geôliers de lui couper la langue si elle continuait à proférer ce que la reine tient pour des « blasphèmes ».

Kahlan n'en crut pas ses oreilles. Désormais, ce n'étaient plus les

aberrations de Cyrilla qui l'étonnaient, mais…

— Harold, demanda-t-elle, pourquoi obéis-tu aux ordres d'une folle ?

Le prince serra les mâchoires sous l'insulte.

— Parce qu'elle est ma sœur, et la reine de Galea ! J'ai juré de la servir et de lui être loyal, comme chacun des hommes qui combattent avec vous. À ce propos, je leur ai déjà transmis les ordres de leur souveraine. Nous allons tous repartir pour Galea. J'en suis désolé, mais c'est ainsi !

Kahlan tapa du poing sur la table.

— Si Galea tombe, l'Ordre pourra déferler dans toutes les Contrées du Milieu. Jagang sait qu'il aura gagné s'il prend le contrôle de la vallée de Callisidrin.

— J'en ai conscience, mais je n'y peux rien.

— Si je comprends bien, tu voudrais que les D'Harans et les Keltiens meurent à la place des Galeiens ? Ta sœur et toi pensez rester paisiblement chez vous pendant que d'autres se sacrifieront pour votre sécurité ?

— Non, ce n'est pas ça, mais…

— Que t'arrive-t-il, Harold ? Ne vois-tu pas qu'en luttant à nos côtés tu protégeras plus efficacement ton royaume ?

Le prince reprit un ton formel et repassa au vouvoiement.

— Mère Inquisitrice, vous avez probablement raison, mais ça ne change rien. Je suis le chef de l'armée galeienne, et j'ai passé ma vie à servir mon peuple, mon royaume et ses souverains. D'abord mon père et ma mère, puis aujourd'hui ma sœur. Quand j'étais enfant, mon père me prenait sur ses genoux et m'enseignait à placer la sécurité de Galea au-dessus de tout.

— Harold, dit Kahlan, gardant son calme au prix d'un effort inhumain, Cyrilla est toujours malade, c'est évident. Si tu veux protéger ton peuple, rends-toi compte qu'elle s'y prend de la pire façon possible.

— Mère Inquisitrice, la reine m'a chargé d'une mission, et je sais où est mon devoir !

— Ton devoir ? Vas-tu te plier à la volonté d'une démente ? C'est la raison qui dicte les choix d'un défenseur de la liberté, rien d'autre ! Reine ou pas, l'intelligence doit être ta seule véritable maîtresse. Ce que tu appelles « devoir » est un autre nom pour ce que je nomme « bêtise ».

Harold regarda Kahlan comme si elle était une enfant incapable de comprendre un discours d'adulte.

— C'est ma reine, et elle a consacré sa vie à notre peuple.

— Cyrilla est hantée par les fantômes de ses tortionnaires. Si tu la laisses faire, les Galeiens souffriront pour rien. Par aveuglement, tu

seras son complice. Elle n'est plus ce qu'elle était, tu dois l'accepter.

— Mère Inquisitrice, je comprends votre point de vue, mais il ne modifie pas ma position. Je dois obéir à ma reine.

Kahlan baissa les yeux, accablée par ce discours absurde. Se laissant quelques secondes pour reprendre son calme, elle repassa à l'offensive.

— Harold, Galea appartient à l'empire d'haran. Cyrilla règne parce que nous le voulons bien. De plus, même si elle refuse le traité, elle reste subordonnée à la Mère Inquisitrice, comme ce fut toujours le cas. Étant la dirigeante suprême des Contrées – et de l'empire d'haran, en l'absence de Richard –, je décide de renverser la reine de Galea. Dès cette minute, Cyrilla n'a plus aucun pouvoir, en Galea encore moins qu'ailleurs.

» Prince Harold, je vous ordonne de retourner à Ebinissia, où vous mettrez Cyrilla aux arrêts, pour son propre bien. Après avoir libéré Jebra, vous reviendrez ici avec toutes les forces galeiennes – moins la garnison qui se chargera de défendre la capitale du royaume.

— Mère Inquisitrice, je suis navré, mais ma reine…

— Assez ! cria Kahlan en tapant de nouveau sur la table.

Le prince se tut, tétanisé.

— C'est la Mère Inquisitrice qui vient de vous donner des ordres ! Il n'y a rien à discuter, compris ?

Kahlan se leva, posa les mains sur la table, se pencha et foudroya Harold du regard.

Dans un silence de mort, tous les témoins tentèrent d'anticiper les conséquences du drame qui se déroulait devant leurs yeux.

Harold parla d'une voix monocorde qui rappela à Kahlan celle de Wyborn.

— Je sais que ça vous paraît absurde, Mère Inquisitrice, mais mon peuple et mon royaume passent avant vous. Cyrilla est ma sœur, ne l'oubliez pas. Le roi Wyborn m'a appris le sens de l'honneur, et un officier digne de ce nom obéit à sa souveraine. Les Galeiens présents dans ce camp doivent rentrer d'urgence chez eux. Mon devoir m'oblige à protéger mon peuple et à obéir aveuglément à ma reine.

— Espèce de crétin ! explosa Kahlan. Comment oses-tu me parler d'honneur ? Tu sacrifies des milliers d'innocents au nom de ce que tu crois être de la noblesse d'esprit ! L'honneur, c'est regarder la réalité en face. S'en détourner est de la bêtise, rien de plus. Tu n'as aucun honneur, Harold !

Kahlan se laissa retomber sur sa chaise.

— Je t'ai donné des ordres, dit-elle après avoir un moment contemplé les flammes, dans la cheminée. Refuses-tu de les exécuter ?

— J'y suis contraint, Mère Inquisitrice. Veuillez croire que c'est à

mon corps défendant.

— Harold, il s'agit d'une trahison !

— Je comprends que vous voyiez les choses ainsi…

— Je les vois ainsi, oui ! Tu trahis ton peuple, les Contrées, l'empire d'haran et la Mère Inquisitrice ! Comment devrais-je réagir, selon toi ?

— En toute logique, me condamner à mort serait équitable…

— Si tu en as conscience, pourquoi restes-tu fidèle à une folle ? Une fois mort, tu ne pourras plus exécuter ses ordres, de toute façon… En t'entêtant, tu priveras tout un peuple de ton soutien, alors que tu prétends ne vivre que pour lui. Pourquoi ne pas te joindre à nous, Harold ? En refusant, tu te montres sous le jour d'un idiot sans honneur.

Le prince leva sur Kahlan des yeux où brillait une fureur meurtrière.

— Puisque vous me provoquez, je répondrai, et vous m'écouterez, même si ça doit me coûter la vie ! Devant vous, j'entends défendre mon honneur, celui de ma sœur et celui du royaume que mon père et ma mère, le roi Wyborn et la reine Bernardine, nous ont légué. Quand j'étais enfant, mon père nous a été arraché par une Inquisitrice – votre mère – parce qu'elle désirait avoir pour compagnon un homme vigoureux et fort. Un homme dont elle a dévasté l'esprit, s'il faut vous le rappeler ! Et maintenant, la fille de cette voleuse voudrait me contraindre à trahir ma sœur ? Elle pense pouvoir me rendre complice d'un coup d'État, et m'obliger à comploter contre mon peuple ? Avant de partir, mon père m'a chargé d'une mission, puisqu'il se savait condamné à devenir le pantin d'une Inquisitrice. Savez-vous laquelle ? Rester à jamais fidèle à la couronne de Galea et à son peuple ! Même si ça vous paraît absurde, je ne trahirai pas la mémoire d'un homme pareil.

Stupéfaite, Kahlan dévisagea son demi-frère.

— Je suis désolée que tu voies les choses comme ça, Harold, dit-elle.

L'air dur et déterminé, le prince semblait avoir vieilli de dix ans en quelques minutes.

— Je sais que vous n'êtes pas responsable de ce qui s'est passé avant votre naissance, Mère Inquisitrice. En vous, j'aimerai toujours la part qui ressemble à mon père. Mais que vous soyez coupable ou non, je dois vivre avec le poids du passé. Et aujourd'hui, je dois me fier à mes sentiments.

— Tes sentiments…, répéta Kahlan.

— Oui. C'est ainsi que je vois les choses, et il me faut avoir foi en mon jugement.

Kahlan tenta de ravaler la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— La foi, les sentiments… Harold, tu es aussi fou que ta sœur !

Se redressant, elle croisa les mains et regarda pour la dernière fois dans les yeux ce demi-frère qu'elle n'avait jamais vraiment connu.

Puis elle prononça sa sentence.

— Demain à l'aube, l'empire d'haran et Galea seront officiellement en guerre. Si un de mes hommes ou moi te rencontrons, tu seras emprisonné puis exécuté pour le crime de haute trahison.

» Je ne permettrai pas aux guerriers qui luttent à mes côtés de mourir pour des félons. Quand l'Ordre Impérial attaquera la vallée de Callisidrin, les Galeiens devront se défendre seuls. Les bouchers de Jagang les tueront jusqu'au dernier, comme ils l'ont fait à Ebinissia. Et l'empereur offrira ta sœur à ses hommes, pour qu'ils en fassent leur putain.

» Tout cela sera ta faute, Harold, parce que tu as renoncé à utiliser ton cerveau. Quand on écoute ses « sentiments » et sa « foi », on s'engage souvent sur de bien mauvais chemins.

Harold n'émit pas de commentaire.

— Dis à Cyrilla que devenir la catin d'une bande de soudards serait un moindre mal… Car si l'Ordre n'entre pas en Galea, je le ferai à sa place, et j'ai juré d'être impitoyable avec tous ceux qui soutiennent Jagang. Votre trahison vous range dans cette catégorie. Si Cyrilla échappe à l'empereur, je viendrai la capturer, je la ramènerai en Aydindril, et je la jetterai dans l'oubliette d'où tu l'as tirée il n'y a pas si longtemps. En compagnie de tous les violeurs que je trouverai, bien entendu…

— Mère Inquisitrice, vous ne pouvez pas…

— Tu crois, Harold ? N'oublie surtout pas de décrire à ta reine le sort que je lui réserve. Jebra a dû tenter de la prévenir, et ça lui a valu de croupir en prison. Cyrilla refuse de voir la fosse qui s'ouvre sous ses pieds, et tu tomberas dans le gouffre avec elle. Hélas, tu entraîneras avec toi un peuple innocent…

Kahlan dégaina l'épée royale qu'elle portait au côté, la tint par les deux extrémités et, non sans effort, la brisa sur son genou. Puis elle jeta les deux moignons de l'arme aux pieds du prince.

— Et maintenant, hors de ma vue !

Harold fit mine de sortir, mais Zedd leva une main pour l'en empêcher.

— Mère Inquisitrice, dit-il, pesant soigneusement ses mots, j'ai peur que tu laisses tes sentiments prendre le pas sur ta raison.

Soulagé par cette intervention, Harold désigna Kahlan tout en parlant au vieil homme.

— Dites-lui qu'elle se trompe, sorcier Zorander !

Kahlan n'en crut pas ses oreilles. Stupéfaite, elle plongea son regard dans les yeux noisette de Zedd.

— Auriez-vous la bonté de m'expliquer en quoi mes émotions m'induisent en erreur, sorcier Zorander ?

— Mère Inquisitrice, la reine Cyrilla est folle, c'est une évidence. Le prince Harold, en la soutenant, lui rend un bien mauvais service. En outre, il condamne à mort un peuple innocent. S'il avait choisi la voie de la raison, il aurait protégé les sujets de sa sœur et rendu un vibrant hommage à la grande reine qu'elle fut jadis. Hélas, il préfère s'aveugler en tenant pour de la sagesse les propos délirants d'une folle. Cet homme, Mère Inquisitrice, s'est rangé dans le camp de la mort, et il condamne des centaines de milliers de braves gens à le suivre dans la tombe.

» Ne viens-tu pas de le juger coupable de trahison ? Ensuite, tes émotions ont brouillé ton jugement. Harold est désormais une menace pour notre cause, pour nos hommes et pour son propre peuple. Il est hors de question de le laisser partir.

— Mais, Zedd…, commença le prince, bouleversé.

Dans le regard du sorcier, il lut une sentence de mort… et un défi. S'il osait, qu'il s'engage un peu plus sur la voie de la trahison ! Les lèvres d'Harold bougèrent, mais pas un son n'en sortit.

— Quelqu'un n'est pas d'accord avec moi ? demanda le Premier Sorcier.

Il regarda Adie, qui secoua la tête. Verna fit de même, comme Warren, après une brève hésitation.

— Je n'accepterai pas ça ! s'écria Harold, indigné. La Mère Inquisitrice m'a donné jusqu'à l'aube pour partir. Vous devez respecter sa décision.

Il fit deux pas vers la porte, puis s'arrêta et porta une main à son cœur. Titubant soudain, les yeux révulsés, il bascula en avant et s'écroula sur le plancher.

Kahlan le regarda, assommée.

Meiffert fut le premier à réagir. S'agenouillant à côté du prince, il lui tâta le pouls, puis leva les yeux, fixa Kahlan et secoua la tête.

L'Inquisitrice dévisagea Zedd, Adie, Verna et Warren. Aucun ne broncha.

— Je ne veux pas savoir qui a fait ça, dit-elle. Je ne prétends pas que c'était mal, mais je ne veux rien savoir !

Les deux sorciers et les deux magiciennes acquiescèrent.

Kahlan alla se camper sur le seuil de la cabane pour respirer un peu d'air frais. Sondant le terrain, elle repéra le capitaine Ryan, adossé contre le tronc d'un érable, non loin de là.

Le jeune officier se mit au garde-à-vous dès qu'il la vit approcher.

— Bradley, demanda-t-elle, le prince Harold vous a-t-il dit

pourquoi il venait ici ?

Notant que la Mère Inquisitrice l'appelait par son prénom, le capitaine prit une posture moins officielle.

— Oui. Il devait vous avertir que tous les Galeiens, sur ordre de la reine, rentreraient au pays pour le défendre.

— Alors, que faites-vous ici avec vos hommes ?

— Eh bien… Pour être honnête, nous avons déserté, Mère Inqui sitrice.

— Pardon ?

— Quand le prince Harold m'a informé de ce qui se passait, et ordonné de l'assister, je lui ai dit que c'était une décision désastreuse pour notre peuple. Il m'a répondu que mon travail n'était pas de réfléchir. Mais j'ai combattu à vos côtés, et j'étais sûr de mieux savoir que lui qui vous êtes. J'ai conscience que vous combattez pour protéger les peuples des Contrées. Quand je lui ai dit que Cyrilla se trompait, le prince, furieux, m'a rappelé mon devoir d'officier.

» Je lui ai répondu que je désertais, afin de me tenir à vos côtés. Il aurait pu me faire exécuter pour trahison, mais il aurait dû abattre aussi les mille hommes que je commande, parce qu'ils pensent tous comme moi. Beaucoup ont même osé le lui dire en face. Dépassé, il nous a laissés chevaucher avec lui jusqu'ici.

» J'espère que vous n'êtes pas en colère contre nous, Mère Inquisitrice ?

Profondément émue, Kahlan renonça à son masque et à toutes ses prérogatives pour redevenir une simple guerrière.

— Merci, dit-elle en prenant le jeune officier par les épaules. Vous avez utilisé votre cerveau, et je ne peux pas vous en vouloir à cause de ça.

— Un jour, vous m'avez dit que mes hommes et moi étions une grenouille qui tentait d'avaler un bœuf. Si je puis me permettre, c'est exactement ce que vous tentez de faire, aujourd'hui. Et je vous crois capable de réussir, surtout avec notre aide…

Sous les ordres du général Meiffert, quelques soldats sortaient déjà de la cabane le cadavre d'Harold.

— J'étais sûr que ça finirait mal pour lui, dit Ryan. Depuis que Cyrilla est tombée… malade…, il n'était plus le même. Je l'ai toujours aimé et respecté, et décider de le quitter ne fut pas facile. Mais servir sous ses ordres n'avait plus de sens.

Kahlan tapota l'épaule du jeune officier.

— Je suis désolée, Bradley. Comme vous, j'ai toujours eu une très haute opinion de lui. Il faut croire que voir sa sœur dans un état lamentable pendant si longtemps a eu raison de sa logique. Essayez de vous souvenir de lui tel qu'il était avant ce drame.

— Je m'y efforcerai, Mère Inquisitrice.

Accablée, Kahlan préféra changer de sujet.

— Il faudrait qu'un de vos hommes aille porter à Cyrilla un message de ma part. Je comptais le confier à Harold, mais…

— Je vais m'en occuper, Mère Inquisitrice.

Kahlan s'avisa soudain qu'il faisait un froid de gueux et qu'elle n'avait pas de manteau. Tandis que Ryan allait rejoindre ses hommes, elle se hâta de retourner dans la cabane.

Adie et Verna étaient parties. Pendant que Cara ajoutait des bûches dans la cheminée, Warren cherchait une carte dans la caisse remplie de documents d'état-major rangée dans un coin de la pièce.

Quand il l'eut trouvée et fit mine de sortir, Kahlan lui prit le bras au passage.

Elle sonda son regard bleu, plein d'une sagesse sans rapport avec son âge apparent. Richard lui avait toujours dit que le futur prophète était un des hommes les plus intelligents qu'il connaissait. En outre, son véritable don était de déchiffrer les prédictions…

— Warren, allons-nous tous mourir dans cette guerre ?

Le sorcier eut un petit sourire espiègle.

— Je pensais que les prophéties ne vous intéressaient pas, Kahlan…

L'Inquisitrice lâcha le bras de Warren.

— Et vous aviez raison… Oubliez ça !

Jugeant qu'il fallait plus de bois, Cara sortit avec Warren. Restée seule avec Zedd, Kahlan alla se réchauffer les mains devant la cheminée tout en contemplant Bravoure.

Le vieux sorcier approcha et lui posa une main sur l'épaule.

— Ce que tu as dit à Harold au sujet de la logique et de l'intelligence était très juste, ma chère enfant.

Du bout d'un index, Kahlan caressa la robe de Bravoure.

— Je n'ai aucun mérite, parce que j'ai répété ce que m'a dit Richard, quand il m'a expliqué sa décision. Je me souviens encore de chaque mot : « Le seul souverain dont j'accepte le joug, c'est ma raison. »

— Il a dit ça ? Exactement ?

— Oui. Il a ajouté : « Ce qui existe, existe, et ce qui est, est. Toute la pyramide de la connaissance repose sur ces fondations. C'est la base même de la vie. »

» Selon lui, les caprices et les désirs ne sont pas des faits, et c'est pour ça qu'il faut s'en méfier. Je crois que le comportement d'Harold prouve à quel point c'est vrai. Celui qui décide de s'aveugler se jette lui-même dans un abîme sans fond.

Kahlan admira encore un peu la statuette. Étonnée par le silence de Zedd, elle finit par se retourner. Les yeux rivés sur les flammes, le vieil homme pleurait.

— Zedd, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce fichu garçon a trouvé ça tout seul ! Il a tout compris sans l'aide de quiconque !

— De quoi parlez-vous ?

— De la Sixième Leçon du Sorcier, sans doute la plus importante de toutes. « Le seul souverain dont on doit accepter le joug est la raison. » Kahlan, c'est le moyeu autour duquel tournent toutes les autres Leçons ! La plus importante, et aussi la plus simple. Pourtant, c'est celle qu'on viole et qu'on néglige le plus. Malgré les protestations des sbires du mal, nous devons nous y accrocher comme à une bouée de sauvetage. La misère, l'injustice et la dévastation guettent tous ceux qui s'éloignent du cercle de lumière que la raison projette autour d'elle. Dans l'ombre, les demi-vérités guettent la première défaillance des tenants de la logique !

» Sais-tu de quoi est pavé le chemin qui mène à la perdition ? De foi aveugle et de sentiments ! Car avec eux, il n'y a pas de garde-fou, et toutes les horreurs deviennent possibles. La foi aveugle et les sentiments sont des poisons mortels, parce qu'ils fournissent une justification morale à toutes les dépravations !

» Ce sont les ombres qui entourent la raison, mon enfant. Quant à la vérité, elle existe uniquement si on la regarde à travers le prisme de la raison. Sous son règne – voire son joug –, il est possible de contempler dans sa totalité le miracle de la vie. Rejeter la raison, Kahlan, revient à opter pour la mort.

Le lendemain matin, près de la moitié des forces galeiennes manquaient à l'appel. Obéissant aux ordres donnés par le prince Harold avant sa mort, ces hommes étaient partis défendre leur royaume. Les autres, comme Ryan et ses jeunes soldats, avaient décidé de rester loyaux à l'empire d'haran.

Sous les ordres de Leiden, tous les Keltiens avaient également quitté le camp. Dans une lettre, l'ancien général expliquait à Kahlan que la trahison de Galea l'obligeait à aller protéger Kelton, que l'Ordre déciderait de frapper s'il hésitait à affronter l'armée galeienne. La Mère Inquisitrice comprendrait, ajoutait-il, qu'il ne s'agissait pas d'une désertion mais d'un acte de patriotisme.

Kahlan fut informée très vite du départ de ces forces par Warren et le général Meiffert. Ayant prévu ces défections, elle ordonna à Meiffert de ne pas s'y opposer. Une guerre interne, dans une armée, n'amenait jamais rien de bon. De plus, les hommes qui restaient, certains d'avoir fait le bon choix, n'auraient pas compris qu'on les force à combattre leurs anciens camarades.

L'après-midi, alors qu'elle rédigeait une lettre pour le général Baldwin, le commandant en chef des forces keltiennes, Kahlan reçut la

visite de Meiffert et de Ryan.

Après avoir écouté attentivement le plan qu'ils lui proposaient, elle autorisa le jeune capitaine et ses hommes à accompagner les troupes d'élite d'haranes chargées par leur général de lancer plusieurs raids sur le camp ennemi. Warren et six Sœurs de la Lumière leur fourniraient le soutien magique requis.

L'Ordre ayant reculé assez loin vers le sud, Kahlan avait besoin d'informations sur ce qu'il mijotait. De plus, elle tenait à profiter de l'hiver pour accentuer sa pression sur l'armée de Jagang. Ryan et ses jeunes soldats savaient se battre en montagne, et les rigueurs du climat ne les gênaient pas. De plus, l'Inquisitrice en personne avait enseigné au capitaine les tactiques à employer quand on s'attaquait à un ennemi supérieur en nombre.

Les troupes d'élite de Meiffert – dont il était le chef avant sa promotion – avaient désormais pour commandant le capitaine Zimmer, un jeune D'Haran solide comme un bœuf au sourire contagieux. Ses hommes étaient l'exact pendant de ceux de Ryan, avec de l'expérience en plus et un courage sans limite. Face à ce qui faisait blêmir les autres soldats, ces gaillards-là se régalaient d'avance !

Ils préféraient agir en francs-tireurs plutôt que manœuvrer avec des troupes importantes qui bridaient leur créativité. Marauder dans les lignes ennemies leur convenait à merveille, et Kahlan ne voyait pas pourquoi elle ne leur aurait pas laissé la bride sur le cou.

Ces D'Harans avaient une particularité : de chaque mission, ils ramenaient de pleins sacs d'oreilles coupées sur les cadavres ennemis.

Ils étaient très loyaux à Kahlan, sans doute parce qu'elle avait su respecter leur autonomie. Mais peut-être plus encore parce qu'elle insistait, chaque fois qu'ils revenaient de mission, pour voir de ses yeux leur « moisson » d'oreilles.

Tôt ou tard, l'Inquisitrice prévoyait de les envoyer à la chasse aux oreilles galeiennes…

Chapitre 42

Du coin de l'œil, Kahlan regarda Verna, penchée sur la caisse qui contenait des cartes d'état-major. Un mois était passé depuis le départ de Warren avec les capitaines Ryan et Zimmer. Bien qu'il fût assez difficile d'estimer la durée convenable d'une mission de ce type, les forces spéciales auraient déjà dû être de retour.

Kahlan était bien placée pour savoir quel genre de tourments une femme amoureuse dissimulait derrière une façade impassible…

— Verna, dit-elle, pourriez-vous ajouter du bois dans le feu ?

— Je m'en charge ! cria Cara en se levant d'un bond de sa chaise.

Verna prit une carte dans la caisse puis revint vers la table. Au passage, elle remercia la Mord-Sith d'un petit signe amical.

— Voilà, Zedd, dit-elle. On y voit bien mieux la zone dont vous parlez.

Le vieux sorcier déroula la carte sur celle qui occupait déjà toute la table. Dessinée à une plus grande échelle, elle fournissait plus de détails sur les régions méridionales des Contrées du Milieu.

— Oui, c'est ça…, marmonna le vieil homme. (Il tapota la ligne noire qui représentait le fleuve Drun.) Vous voyez ? Les plaines sont très étroites, dans ce coin. Un terrain accidenté, avec des falaises qui bordent parfois le fleuve. C'est pour ça que je doute que l'Ordre passe par la vallée de Drun.

— Et vous devez avoir raison, dit Verna.

— De plus, approuva Kahlan, en avançant dans cette direction, il n'y a aucun objectif important, à part Nicobarese. Ce royaume isolé serait une proie parfaite, mais il n'est pas vraiment prospère, et le butin risquerait d'être très maigre. L'Ordre aura bien mieux à se mettre sous la dent s'il reste par ici. De plus, s'il remonte la vallée de Drun, il lui faudra tôt ou tard traverser les monts Rang'Shada, et stratégiquement, ça n'a aucun sens pour une armée de cette taille.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire…, souffla Verna en jouant distraitement avec un bouton de sa robe blanche.

— Mais vous n'avez pas tort non plus, précisa Kahlan. Il serait judicieux de charger une ou deux sœurs d'aller surveiller cette région. Jagang est un expert en matière de surprise stratégique, et au printemps, nous détesterions découvrir que ses forces tentent d'atteindre Aydindril par un chemin détourné.

Quelqu'un frappant à la porte, Cara alla ouvrir et laissa entrer un

chef éclaireur nommé Hayes. Derrière lui, Kahlan vit que le capitaine Ryan approchait aussi de la cabane. Se levant d'un bond, elle fit signe à la Mord-Sith de ne surtout pas fermer la porte.

Hayes se tapa du poing sur le cœur pour saluer la Mère Inquisitrice.

— Je suis contente de vous voir de retour, caporal Hayes, dit Kahlan.

— Merci, Mère Inquisitrice. Je suis ravi aussi…

L'homme semblait épuisé et affamé. Dès que Ryan fut entré à son tour, Cara referma la porte pour barrer le chemin à la neige poussée par un vent violent.

Hayes s'écarta afin de laisser passer le capitaine.

— Comment ça s'est fini, Bradley ? demanda Kahlan. Les hommes vont bien ?

Prenant une grande inspiration, le jeune officier retira son écharpe et son bonnet de laine. Le souffle court, Verna le regardait, incapable de dissimuler son inquiétude.

— On ne peut pas se plaindre, Mère Inquisitrice. Nous nous en sommes bien tirés, et les sœurs ont pu guérir pas mal de nos blessés. Nous avons dû transporter certains hommes sur d'assez grandes distances, avant qu'elles puissent les remettre sur pied. C'est ça qui nous a ralenti. Les pertes sont moins élevées que nous le redoutions. Warren nous a beaucoup aidés, vous savez…

— Où est-il ? demanda Zedd.

Comme si entendre son nom l'avait incité à apparaître, le futur prophète entra dans un tourbillon de neige et lutta quelques instants contre la porte, que le vent l'empêchait de refermer.

Kahlan vit s'afficher sur le visage de Verna un soulagement qu'elle connaissait bien. Lorsque Richard revenait sain et sauf, après une longue séparation, elle éprouvait exactement la même chose…

Warren embrassa simplement Verna sur la joue, mais le regard qu'échangèrent les deux amoureux en disait long. À part Kahlan, personne ne le remarqua – rien d'étonnant, puisque toutes les autres personnes présentes étaient des célibataires endurcis. Émue par cette manifestation de tendresse, Kahlan en eut aussi le cœur serré, car cela lui rappelait à quel point Richard lui manquait – et combien elle s'inquiétait pour lui.

— Vous leur avez dit ? lança Warren en déboutonnant son manteau.

— Non, répondit Ryan. Nous venons juste d'arriver.

— Dit quoi ? demanda Zedd.

— Eh bien, répondit Warren, l'arme de Verna a été plus efficace encore que nous le pensions. Nous avons interrogé plusieurs prisonniers. Les cadavres, dans la vallée, n'étaient que les premières

victimes…

Verna aida le futur prophète à retirer son manteau couvert de givre, puis elle le posa près de la cheminée, où Ryan avait déjà mis le sien à sécher.

— Apparemment, continua Warren, entre cinquante et soixante mille hommes de plus, sans devenir aveugles, ont perdu un œil ou récolté de graves troubles de la vision. Ceux-là n'ont pas été abandonnés, parce qu'ils y voient encore assez pour être utiles – voire pour combattre de nouveau, s'ils guérissent.

— J'en doute fort…, souffla Verna.

— Moi aussi, approuva Warren, mais c'est le raisonnement que se tiennent les officiers ennemis. Vingt-cinq ou trente mille soldats de plus sont malades, les yeux et le nez rongés par des infections.

— Un effet assez logique du verre pilé, dit la Dame Abbesse.

— Environ dix mille, en plus de ceux-là, ont des troubles respiratoires.

— Bref, récapitula Kahlan, entre les morts et les infirmes, nous ne sommes pas loin d'avoir mis hors de combat cent cinquante mille adversaires. Du très bon travail, Verna !

— Et de quoi me consoler de cette cavalcade qui a failli me faire mourir de peur ! Sans votre idée, Kahlan, les résultats auraient été moins spectaculaires.

— Et votre mission, capitaine ? demanda Cara en venant se placer près de l'Inquisitrice.

— Le capitaine Zimmer et moi sommes satisfaits. L'Ordre a perdu environ dix mille hommes sous nos coups.

— Vous avez dû vous battre comme des lions ! commenta Zedd avec un sifflement admiratif.

— Moins qu'on pourrait le penser… Grâce aux tactiques que nous a enseignées la Mère Inquisitrice, et à celles qu'utilise Zimmer, nous avons fait des ravages sans nous exposer beaucoup. Lorsqu'on tranche la gorge d'un homme dans son sommeil, il ne peut pas prévenir ses camarades, et on court moins de risques.

— Ravie de voir que vous avez été un élève studieux, Bradley, dit Kahlan.

— Warren et les sœurs nous ont également beaucoup aidés à passer inaperçus quand il le fallait. Où en sont les livraisons de manteaux blancs ? Ils nous seraient fichtrement utiles, vous pouvez me croire ! Avec eux, nos résultats auraient été encore meilleurs.

— Les premiers lots sont arrivés avant-hier, dit Kahlan. Il y en a largement assez pour vos hommes et ceux de Zimmer. Et d'autres seront ici dans quelques jours.

— Zimmer sera très content, dit Ryan en se frottant les mains pour

les réchauffer.

— Avez-vous découvert pourquoi nos ennemis se sont repliés si loin au sud ? demanda Zedd. Céder un terrain qu'on vient juste de conquérir ne semble pas très logique…

— D'après les hommes que nous avons interrogés, répondit Warren, c'est à cause d'une épidémie. Rien dont nous soyons responsables, simplement une mauvaise fièvre, comme ça arrive souvent dans des camps si peuplés. Cette maladie ayant fait des dizaines de milliers de victimes, les officiers ont décidé de s'éloigner du probable foyer d'infection. Céder du terrain ne les dérange pas, parce qu'ils pensent pouvoir le reprendre dès qu'ils voudront…

C'était logique. Avec une telle supériorité numérique, avoir confiance en soi semblait normal.

Mais pourquoi Warren et Ryan, après tant de bonnes nouvelles, avaient-ils l'air si morose ?

— Eh bien, dit l'Inquisitrice, leur armée fond comme de la neige au soleil, et c'est mieux que…

— J'ai demandé à Hayes, coupa Warren, de venir vous faire son rapport de vive voix. Vous devriez l'écouter…

— Nous sommes tout ouïe, caporal.

— Mère Inquisitrice, mes hommes et moi sommes allés au sud-est, pour surveiller les routes qui viennent du Pays Sauvage, et vous prévenir si l'ennemi tentait d'encercler notre position. Hélas, nous avons aperçu, avançant vers l'ouest, une colonne de renforts en route pour le camp de l'Ordre.

— Sans doute du ravitaillement, dit Kahlan. Avec une escorte assez importante, rien de plus…

— J'ai suivi cette force une semaine durant, pour la compter…

— Combien d'hommes ?

— Plus de deux cent cinquante mille.

Kahlan sentit qu'elle blêmissait.

— Combien ? demanda Verna, persuadée qu'elle avait mal compris.

— Deux cent cinquante mille combattants, plus les cochers et l'habituelle bande de civils…

Tous les résultats qu'ils avaient obtenus au prix d'énormes sacrifices venaient de partir en fumée ! Avec ces renforts, l'Ordre serait encore plus puissant qu'avant le début des combats…

— Par les esprits du bien, soupira Kahlan, de combien de réserves dispose donc l'Ancien Monde ?

Consultant Warren du regard, elle vit que tout cela ne l'étonnait pas.

— Hayes n'a vu que le premier groupe, dit-il. Les prisonniers nous ont donné des informations que nous avons eu du mal à croire. Pour les vérifier, nous avons espionné un peu plus l'ennemi, et c'est en partie pour ça que nous sommes revenus si tard.

— Deux cent cinquante mille hommes de plus…, souffla Kahlan, accablée.

— Ce n'est qu'un début, affirma Warren. D'autres sont déjà en chemin.

Kahlan alla se réchauffer les mains devant la cheminée. Admirant mélancoliquement Bravoure, elle tenta de s'inspirer de son inébranlable détermination. Mais face à une telle adversité, même la statue aurait peut-être eu envie de renoncer…

Comme la nouvelle du départ des Galeiens et des Keltiens, celle de l'arrivée de renforts ennemis fit très vite le tour du camp.

Kahlan, Zedd, Warren, Adie et Meiffert – et tous les autres officiers – ne cachaient jamais rien à leurs hommes. Quand on risquait chaque jour sa vie pour une cause, on avait le droit de connaître la vérité. Lorsqu'elle traversait le camp, Kahlan répondait toujours avec une parfaite franchise aux soldats assez audacieux pour lui poser des questions. Et si elle tentait de leur regonfler le moral, elle ne s'autorisait jamais à leur mentir.

Après de longues semaines passées à se battre, les guerriers étaient bien au-delà de la peur. Mais le découragement les gagnait peu à peu, c'était visible. S'acquittant de leurs tâches quotidiennes comme des automates, ils semblaient résignés à la défaite. Désormais, il n'y avait plus dans le Nouveau Monde aucun endroit qui fût à l'abri de la voracité des troupes de Jagang.

Devant les hommes, Kahlan ne laissait jamais transparaître ses doutes.

Ayant déjà atteint le fond du désespoir après le massacre d'Ebinissia, Ryan et ses hommes avaient accueilli les mauvaises nouvelles avec un détachement souverain. Étant en somme déjà morts une fois, que pouvaient-ils redouter de plus ? Comme Kahlan, ces jeunes Galeiens avaient juré d'être des « morts vivants » tant que l'Ordre n'aurait pas été écrasé.

Le capitaine Zimmer et ses guerriers d'élite n'étaient pas davantage perturbés. Sachant ce qu'ils avaient à faire, ils agissaient et ne se posaient jamais de questions. L'essentiel, pour eux, était d'accumuler les chapelets d'oreilles – soit cent « pièces » enfilées sur une cordelette comme des perles. Leur code de l'honneur exigeant qu'ils coupent seulement des oreilles droites, il ne pouvait pas y avoir de doublon, et le compte de leurs victimes était d'une scrupuleuse précision.

L'ambassadeur Thierault ayant tenu parole, des livraisons de

manteaux à capuche et de mitaines arrivaient régulièrement au camp. Avec ces éléments de camouflage, les maraudeurs obtinrent des résultats encore plus impressionnants. Handicapé par ses malades – car l'épidémie n'était pas encore terminée – et ses infirmes (des borgnes et des malvoyants), l'Ordre avait du mal à se défendre.

Quelques colonnes de ravitaillement étaient tombées sous les coups des braves de Zimmer et Ryan. Ce serait toujours ça de moins dans le ventre des soudards…

Hélas, ces petites victoires, face à une armée gigantesque, n'avaient aucune chance d'inverser le cours du conflit.

Après une réunion avec les officiers d'un groupe de maraudeurs revenus le jour même de mission, Kahlan retourna dans la cabane pour y découvrir Zedd penché sur des cartes d'état-major. Pour une fois, le vieil homme était seul.

— De bonnes nouvelles, annonça l'Inquisitrice tout en enlevant son manteau. Nos maraudeurs sont tombés sur une patrouille assez importante. Sans essuyer de lourdes pertes, ils ont réussi à tuer tout le monde, y compris une des sœurs de Jagang.

— Dans ce cas, pourquoi cette triste mine ? demanda le vieux sorcier.

Kahlan se contenta de hausser les épaules. Ces victoires étaient tellement anecdotiques, désormais…

— Essaie de ne pas céder au découragement, lui conseilla Zedd. Dans une guerre, le désespoir n'est jamais un bon conseiller. Quand j'étais jeune, il y a une éternité, lors d'une autre guerre, tous les hommes qui combattaient à mes côtés pensaient que la défaite serait inévitable. Et nous avons fini par gagner !

— Je sais, Zedd, je sais… (Kahlan hésita un moment, puis lâcha ce qu'elle avait sur le cœur.) Richard ne voulait plus s'en mêler parce qu'il ne croyait plus à notre victoire. Selon lui, quoi que nous fassions, l'Ordre l'emportera, et résister nous coûtera si cher que nous n'aurons plus aucune chance de triompher dans l'avenir.

— S'il en est ainsi, que fiches-tu ici ?

— Richard pense que l'affaire est entendue, mais je ne peux pas me résigner à le croire. De toute façon, je préfère mourir les armes à la main que vivre jusqu'à la fin de mes jours dans la peau d'une esclave. En même temps, j'ai conscience de ne pas respecter la volonté de Richard. Parfois, on dirait que je m'enfonce dans les sables mouvants de la trahison en vous entraînant tous avec moi…

» Zedd, vous avez dit qu'il avait trouvé tout seul la Sixième Leçon du Sorcier. Avant de savoir ça, j'avais l'espoir qu'il se soit trompé, mais à présent…

Zedd eut un petit sourire, comme s'il voyait quelque chose d'amusant dans une situation que son interlocutrice jugeait

désespérée.

— Cette guerre sera longue, Kahlan… Rien n'est encore décidé, et tous les espoirs sont permis. En de telles circonstances, le doute, l'angoisse et le découragement sont le lot quotidien des chefs. Ce sont des sentiments, pas des faits. Il est bien trop tôt pour baisser les bras.

» L'analyse de Richard était sans doute pertinente, au moment où il te l'a exposée. Mais qu'en est-il aujourd'hui ? Qui peut affirmer que les gens ne sont pas en mesure de lui démontrer leur valeur ? Ce qu'il attendait pour reprendre le commandement s'est peut-être déjà produit.

— Zedd, il m'a dit de ne pas m'engager dans cette bataille, et il était sérieux. Mais je n'ai pas sa force de caractère. Et il en faut pour attendre à l'écart et laisser les événements se produire. (Kahlan désigna son écritoire, sur la table.) J'ai envoyé plusieurs lettres pour demander des renforts.

Le sorcier sourit de nouveau.

— Pour réduire peu à peu le nombre d'ennemis, nous ne devrons jamais relâcher nos efforts. Il nous reste encore à porter un coup décisif à l'Ordre, mais je suis sûr que nous y parviendrons. Avec l'aide des sœurs, je finirai bien par trouver une idée. Dans une guerre, on ne sait jamais… Une seule manœuvre géniale suffit parfois à tout changer…

Kahlan tapota l'épaule du vieil homme.

— Merci, Zedd… Je suis si contente que vous soyez là… Mais Richard me manque tellement…

— Je sais, mon enfant. Moi aussi, je souffre de son absence. Au moins, nous savons qu'il est vivant…

Kahlan acquiesça tristement.

Se tapant dans les mains, Zedd se leva d'un bond malgré ses vieilles articulations.

— Je sais ce qu'il nous faut, Kahlan ! Un événement heureux qui nous donne l'occasion d'oublier nos angoisses, au moins provisoirement. Les hommes ont besoin de s'amuser un peu, et nous aussi !

— Vous voulez organiser un concours, ou une fête quelconque ?

— Je n'en sais rien, mais c'est l'idée générale… Un événement qui montrera aux hommes que l'Ordre ne parvient pas à nous empêcher de vivre et de nous réjouir. (Zedd se massa pensivement le menton.) Tu n'aurais pas une idée ?

— Eh bien, pour être franche…

Warren choisit cet instant pour faire irruption dans la cabane.

— Je viens de recevoir un rapport, annonça-t-il. Tout est calme dans la vallée de Drun, comme nous l'espérions…

La main toujours sur la poignée de la porte, Warren s'immobilisa,

sourcils froncés.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça, tous les deux ?

Arrivant derrière lui, Verna lui flanqua une grande claque dans le dos.

— Entre donc, qu'on puisse fermer la porte ! Quelle mouche t'a piqué ? On gèle, dehors !

Verna poussa Warren à l'intérieur et se chargea elle-même de fermer la porte. Voyant comment Zedd et Kahlan la regardaient, elle aussi se pétrifia.

— Mais approchez donc, chers amis, susurra le vieux sorcier.

— Que mijotez-vous, tous les deux ? demanda la Dame Abbesse, de plus en plus méfiante.

— Rien du tout, mentit Zedd. La Mère Inquisitrice et moi parlions simplement du grand événement à venir.

— Quel grand événement ? grogna Verna. Je n'ai rien entendu à ce sujet.

D'humeur plutôt égale, Warren se rembrunissait très rarement. Pourtant, lui aussi foudroyait le sorcier et sa complice du regard.

— Verna a raison… De quoi parlez-vous ?

— De votre mariage, dit Zedd.

Leurs soupçons oubliés, la Dame Abbesse et le futur prophète sourirent comme deux enfants.

— Sans blague ? demandèrent-ils en chœur.

— Sans blague ! confirma Kahlan.

Chapitre 43

Les préparatifs du mariage prirent près de deux semaines. Tout cela aurait pu aller plus vite, mais Zedd, comme il l'avait expliqué à Kahlan, entendait faire « traîner les choses en longueur ». Ainsi, tout le monde aurait le temps de se réjouir à l'avance, d'organiser, de décorer, de mitonner des plats délicieux… Bref, de transformer le camp pour qu'il soit le cadre de somptueuses festivités. Avantage non négligeable, les combattants auraient pendant un temps un sujet de conversation qui leur ferait oublier que la guerre tournait mal.

D'abord assez indifférents, les soldats se prirent très vite au jeu, et l'effet « diversion » fut à la hauteur de ce que le vieux sorcier espérait.

Tous les hommes appréciaient Warren, sans doute parce qu'il les attendrissait avec sa gaucherie et sa timidité. Exactement le genre de « garçon » que des vétérans endurcis aimaient prendre sous leur aile. Ne comprenant en général pas un mot de ce qu'il racontait, ils le tenaient pour un original incapable de gagner le cœur d'une femme. Qu'il ait réussi malgré tout les emplissait de fierté. Il était un des leurs, comme le prouvait son comportement sur le champ de bataille, et en plus, il avait des talents cachés de séducteur ! Pour ces hommes qui rêvaient d'avoir un jour une famille – mais qui perdaient tous leurs moyens dès qu'il n'était plus question d'épées et de charges héroïques –, le succès du futur prophète était en quelque sorte une promesse d'avenir.

Les soldats se réjouissaient également pour Verna. Consciente qu'ils la respectaient, mais rien de plus, sans doute à cause de son manque de chaleur humaine, la Dame Abbesse fut déconcertée de recevoir tant de félicitations venues du cœur.

Tout le camp grouillait d'une activité qui n'avait rien à voir avec le conflit contre l'Ordre. Après quelques hésitations au début, les guerriers se lancèrent avec enthousiasme dans cette « aventure ». Une réaction remarquable pour des hommes qui combattaient par un froid glacial loin de leur pays et de leurs proches – et qui avaient vu tomber tant d'amis.

Plein d'énergie, ils déplacèrent toutes les tentes, au centre du camp, déblayèrent la neige et, dominant cette salle des fêtes en plein air, érigèrent une estrade où se déroulerait la cérémonie. Ainsi, tous les soldats pourraient la suivre, même de très loin.

Ils aménagèrent aussi un endroit où danser. Nuit et jour, tous ceux qui jouaient d'un instrument répétèrent d'arrache-pied pour être à la

hauteur de l'événement. Des amateurs de chant improvisèrent une chorale et découvrirent un ravin isolé où faire des vocalises sans casser les oreilles des autres soldats.

Partout où passait Kahlan, elle entendait des flûtes, des tambours, des chalumeaux et toutes les sortes d'instruments à cordes qu'on pouvait imaginer. Très vite, l'angoisse de la fausse note aida ces musiciens à oublier que l'Ordre Impérial préméditait leur fin prochaine.

Une centaine de Sœurs de la Lumière vivant dans le camp, quelqu'un suggéra qu'elles fassent danser les hommes après la cérémonie. Contre toute attente, cette idée les ravit, jusqu'à ce qu'elles se livrent à un petit calcul mental, et découvrent que chacune devrait faire face à un bon millier de cavaliers. Flattées qu'on leur accorde tant d'attention, elles finirent quand même par accepter.

Fort amusée, Kahlan vit des femmes âgées de plusieurs siècles s'empour prer comme des gamines quand des hommes d'une vingtaine d'années venaient humblement demander qu'elles leur réservent une danse.

En prévision du grand jour, les soldats aménagèrent dans le camp des « rues » qui serpentaient entre les tentes et permettraient à la procession de défiler glorieusement. Tous les hommes, jusqu'au dernier, voulaient avoir l'occasion de saluer les nouveaux époux et de leur souhaiter tout le bonheur possible.

Kahlan prévoyait d'« offrir » la cabane à ses amis, après leur union. Un cadeau original qu'elle fit tout pour garder secret, allant jusqu'à demander à Cara de faire préparer un leurre : une tente prétendument réservée au jeune couple. La Mord-Sith joua le jeu à fond. Elle fit transférer les affaires de Verna sous cette tente et la décora avec des branches de buissons gelés du plus bel effet.

Sa tactique fonctionna. Convaincue que ce serait leur nouvelle résidence, Verna défendit à Warren d'y entrer avant qu'ils soient officiellement mari et femme.

Par un pur miracle, le jour du mariage vit le soleil se lever dans un ciel bleu resplendissant. Et s'il faisait encore froid, le temps s'était assez adouci pour que nul ne redoute de se geler pendant les festivités.

Toujours aussi enthousiastes, les hommes déblayèrent une dernière fois la « salle des fêtes » et la « piste de danse ». En authentiques gentilshommes, ils n'auraient pas voulu que leurs cavalières évoluent avec de la neige jusqu'aux chevilles.

Quelques sœurs vinrent inspecter les lieux puis esquissèrent quelques pas de danse, histoire de donner aux soldats un aperçu des délices qui les attendaient – s'ils avaient un peu de chance.

Dans la matinée, alors que Verna était consignée sous sa tente, où une horde de sœurs s'efforçaient de la coiffer, de la maquiller et de

l'habiller, Kahlan eut enfin l'occasion de décorer la cabane en secret. Pour rafraîchir l'atmosphère, elle accrocha au plafond de petites branches de sapin baumier. Soucieuse d'ajouter un peu de couleur à son œuvre, elle y accrocha des guirlandes de baies rouges – tout ce qu'elle avait trouvé aux alentours qui ne fût pas blanc ou grisâtre.

Avec le rouleau de tissu offert par une sœur, elle avait fabriqué un rideau pour la fenêtre de la cabane. Travaillant le soir très tard, elle y avait brodé des motifs, histoire de le rendre plus agréable à l'œil.

Cachée sous son lit, cette petite merveille n'avait jamais attiré l'attention de Warren ni de Verna quand ils venaient discuter de stratégie avec elle. Pas plus que les bougies aromatiques – dissimulées au même endroit – offertes par différentes sœurs, et qui brilleraient de toute leur flamme quand les jeunes mariés entreraient dans la demeure nuptiale.

Kahlan avait prévu de laisser à ses amis tout ce qui faisait le confort relatif de la cabane. Sous sa nouvelle tente, elle emporterait seulement Bravoure, dont il n'était pas question qu'elle se sépare.

Elle était en train de faire le lit quand Cara la rejoignit, se glissant comme une conspiratrice par la porte, qu'elle referma aussitôt.

— Qu'apportes-tu là ? lui demanda l'Inquisitrice.

— Vous n'en croyez pas vos yeux, pas vrai ? Ils ne sont pas beaux, mes rubans de soie bleue ? Les sœurs sont toujours occupées à torturer Verna, et Zedd a chargé Warren de je ne sais quelle mission. Ça nous laisse le temps d'utiliser ces rubans pour égayer un peu les lieux… Par exemple, on pourrait en enrouler autour des branches que vous avez accrochées au plafond… Ce serait très joli.

— Une excellente idée…, souffla Kahlan, stupéfaite.

Où Cara avait-elle déniché ces rubans ? Et quand avait-elle appris à utiliser des mots comme « égayer » ou « joli » ? L'entendre dire des choses pareilles était un vrai bonheur. Décidément, l'idée de Zedd confinait au génie. Un vrai tour de magie, cette « diversion » !

Se servant de bûches en guise de tabourets, les deux femmes décorèrent une première cloison, puis admirèrent leur œuvre. Ravies par le résultat, elles s'attaquèrent aux autres murs et au plafond, imaginant la réaction de Verna et de Warren lorsqu'ils découvriraient leur nouveau foyer.

— Où as-tu trouvé ces rubans ? demanda Kahlan du coin des lèvres, car elle tenait des épingles serrées entre ses dents.

— C'est Benjamin, répondit Cara. Vous auriez pensé ça de lui ? Il m'a fait promettre de ne pas lui poser de questions sur leur provenance…

— Qui ? lança Kahlan en enlevant les épingles de sa bouche.

— Qui, quoi ? répliqua Cara, bataillant contre un ruban qui refusait de se laisser épingler.

— Qui t'a fourni ces rubans ?

— Le général Meiffert… Je n'ai pas la première idée de l'endroit où…

— Tu l'as appelé Benjamin !

— Moi ? Jamais de la vie.

— Si ! Tu as dit « Benjamin ».

— Vous vous faites des idées ! J'ai parlé du général Meiffert, et vous…

— Cara, j'ignorais qu'il se prénommait Benjamin.

— Oui, et alors ?

— Est-ce vraiment son prénom ?

La Mord-Sith s'empourpra, le visage plus rouge que son uniforme de cuir – qu'elle ne portait pas aujourd'hui, le jugeant peu seyant pour un mariage.

— Vous savez bien que oui !

— C'est vrai… Depuis que tu me l'as dit !

Kahlan décida bien entendu de porter sa robe blanche d'Inquisitrice. Quand elle l'eut mise, elle fut étonnée de noter qu'elle flottait un peu dedans. Mais au fond, après tout ce qu'elle venait de vivre, elle aurait dû s'y attendre. Se méfiant du froid, elle prit aussi son manteau de fourrure, mais le posa simplement sur ses épaules, un peu comme une étole.

Le dos bien droit et le menton levé, elle prit place sur l'estrade et, en assistant à la cérémonie, s'accorda le temps d'étudier l'expression des hommes qui constituaient le public. Tous semblaient sereins et profondément émus.

Dans le dos de l'Inquisitrice, une sorte de rideau d'arrière-scène fait de branchages entrelacés aidait les soldats placés aux derniers rangs à mieux voir les six personnes debout sur l'estrade. Dans l'air tranquille de la fin d'après-midi, le silence avait une qualité presque magique…

Zedd avança pour présider la cérémonie. Le voyant de dos, Kahlan fut stupéfaite de constater qu'il était allé jusqu'à peigner sa légendaire crinière blanche. Vêtu de sa somptueuse tunique bordeaux tenue par une ceinture en satin à boucle d'or, il avait choisi Adie pour assistante. Dans sa robe toute simple, la dame des ossements le mettait en valeur – d'une certaine façon, en tout cas, parce que le contraste pouvait aussi jouer dans l'autre sens…

Verna resplendissait dans une robe violette ornée d'un liseré de fil d'or à l'encolure. Ce motif délicat courait le long des manches serrées sur les bras, mais bouffantes au niveau des coudes. Froncée sur le devant, la superbe robe – à godets à partir des hanches – frôlait quasiment le sol, laissant à peine apparaître de délicats escarpins à boucle d'or.

Les cheveux semés de fleurs bleues, jaunes ou roses découpées par les sœurs dans de petits morceaux de soie, Verna affichait un sourire à la fois tendre et paisible. L'image même d'une magicienne rayonnant à l'idée d'épouser un beau sorcier blond, superbe dans la tunique violette typique de sa profession.

— Verna, dit Zedd, acceptez-vous de prendre ce sorcier pour époux jusqu'à ce que la mort vous sépare ? Êtes-vous prête à respecter son don et les devoirs qu'il lui impose ? Vous engagez-vous à aimer et à honorer cet homme jusqu'à la fin de vos jours ?

Alors qu'on en arrivait au moment clé de la cérémonie, toute l'assistance se pencha un peu en avant pour mieux entendre et mieux voir.

— À toutes ces questions, dit Verna, je réponds par l'affirmative.

— Et vous, Warren, demanda Adie, acceptez-vous de prendre cette magicienne pour épouse ? Êtes-vous prêt à respecter son don et les devoirs qu'il lui impose ? Vous engagez-vous à aimer et à honorer cette femme jusqu'à la fin de vos jours ?

— À toutes ces questions, dit Warren, je réponds par l'affirmative.

— Dans ce cas, reprit Zedd, je déclare que vous consentez librement, dame Verna, à unir votre destinée à celle de Warren, et je donne avec joie ma bénédiction à vos épousailles. (Zedd leva les bras au ciel.) Esprits du bien, veuillez entendre le serment de cette femme, et lui sourire afin que sa vie soit longue et heureuse.

— Dans ce cas, récita Adie, je déclare que vous consentez librement, messire Warren, à unir votre destinée à celle de Verna, et je donne avec joie ma bénédiction à vos épousailles. (Adie leva également les bras au ciel.) Esprits du bien, veuillez entendre le serment de cet homme, et lui sourire afin que sa vie soit longue et heureuse.

Les nouveaux époux et les deux officiants se prirent par la main. Alors qu'ils inclinaient la tête, une vive lueur naquit au centre du cercle qu'ils formaient. Un éclair en jaillit, volant vers les cieux comme s'il entendait monter jusqu'aux esprits du bien pour leur répéter à l'oreille chaque mot du serment.

Zedd et Adie reprirent la parole ensemble :

— Dès cet instant, vous êtes unis à jamais, devenus mari et femme par la grâce de l'amour, de vos serments et du don…

Dans un silence parfait, des milliers d'yeux fascinés regardèrent Verna et Warren s'embrasser pour sceller le pacte qui les lierait jusqu'à la fin de leur vie.

S'ils survivaient, les hommes raconteraient sans doute à leurs petits-enfants qu'ils avaient un jour assisté à un spectacle extraordinaire : le mariage d'une magicienne et d'un sorcier, célébré sous les auspices de l'amour, de la loyauté et de la magie.

Quand Verna et Warren s'écartèrent l'un de l'autre, l'assistance explosa de joie. Dans un concert d'acclamations, des chapeaux et des casques volèrent dans les airs comme si eux aussi voulaient aller rejoindre les esprits du bien.

Main dans la main, la Dame Abbesse et le futur prophète se tournèrent vers les soldats et les saluèrent en levant leur bras libre. Des dizaines de milliers d'impitoyables guerriers les applaudirent à tout rompre, comme s'ils venaient d'assister au mariage de leur sœur ou de leur meilleur ami.

La chorale entra dans la partie, la pureté de son chant faisant frissonner de délice la Mère Inquisitrice, émerveillée d'entendre l'écho de ces voix masculines presque irréelles se répercuter dans toute la vallée.

Se penchant vers Kahlan, Cara lui souffla à l'oreille qu'il s'agissait d'un antique chant d'haran exclusivement réservé aux mariages. Les hommes ayant choisi de répéter loin du camp, Kahlan ne l'avait pas entendu avant la cérémonie. D'une puissance émotionnelle hors du commun, cette mélodie semblait vouloir l'emporter vers des rivages inconnus où la vie n'était que bonheur et extase.

Debout au bord de l'estrade, Warren et Verna écoutaient, hypnotisés par la beauté du chant qui célébrait leur union.

Les flûtes et les tambours commencèrent à accompagner la chorale. Les soldats, presque tous des D'Harans, désormais, sourirent en reconnaissant une musique qui leur était familière.

L'ayant tenu pendant longtemps pour un ennemi, Kahlan s'avisa qu'elle n'avait jamais imaginé que ce peuple pût avoir des traditions si délicates, raffinées et émouvantes.

L'Inquisitrice tourna la tête vers Cara, qui souriait, immergée dans la musique. Toute une facette de D'Hara était un mystère pour Kahlan, qui ne connaissait au fond que ses soldats. Par exemple, elle ignorait tout des D'Haranes – exception faite des Mord-Sith, qui n'avaient rien de représentatif –, de leurs enfants, de leurs foyers et de leurs coutumes. Aujourd'hui, elle parvenait à considérer ces gens comme des alliés. Mais il lui restait à les découvrir en profondeur, dans toute la subtilité de leur culture.

— C'est magnifique…, souffla-t-elle à Cara.

La Mord-Sith hocha distraitement la tête, plongée dans une mélodie dont les échos faisaient vibrer le plus profond de son âme.

Quand la chorale eut terminé, les musiciens cessèrent aussi de jouer. Tendant la main dans son dos, Verna serra brièvement celle de Kahlan. Une manière de s'excuser de la tristesse que devait éveiller en elle la cérémonie, alors qu'elle avait perdu Richard.

Ne voulant pas gâcher la fête, l'Inquisitrice sourit quand la Dame

Abbesse tourna la tête vers elle. Puis elle avança, se plaça derrière les deux époux, et entoura leurs épaules de ses bras.

La foule se tut pour écouter ce que l'épouse du seigneur Rahl avait à dire.

— Verna et Warren sont faits l'un pour l'autre, et il en est peut-être ainsi depuis le jour de leur naissance. Désormais, ils seront unis jusqu'à celui de leur mort. Puissent les esprits du bien veiller sur eux !

Tous les soldats répétèrent avec ferveur cette prière.

— À présent, je tiens à remercier du fond du cœur Warren et Verna, dit Kahlan, les yeux rivés sur l'assistance. Grâce à eux, nous nous sommes souvenus que la vie pouvait être belle. Ce mariage, vaillants soldats, est la meilleure illustration de tout ce qui fait la valeur de notre cause.

Des dizaines de milliers d'hommes approuvèrent du chef cette déclaration.

— Et maintenant, qui a envie de voir les jeunes mariés ouvrir le bal ?

Criant de joie, les soldats reculèrent pour dégager la piste de danse.

Les musiciens allèrent s'asseoir sur des bancs, le long de ce périmètre.

Tandis que Verna et Warren descendaient de l'estrade, Kahlan approcha de Zedd et l'enlaça.

— C'est la meilleure idée que vous ayez eue, Premier Sorcier…, souffla-t-elle.

Le vieil homme plongea dans le regard de Kahlan ses yeux noisette qui semblaient capables de déchiffrer les secrets les mieux gardés d'une âme.

— Tu vas bien, mon enfant ? Je sais que tout ça est difficile pour toi…

— Ne vous inquiétez pas… Pour vous, c'est tout aussi déchirant, je n'en doute pas un instant…

Devant l'estrade, sous un tonnerre d'applaudissements, Warren et Verna tourbillonnaient follement.

— Quand ils auront fini, dit Kahlan, et après avoir dansé avec Adie, consentiriez-vous à être mon cavalier, messire ? Je suis sûre que quelqu'un que nous aimons tous les deux en serait très fier.

Prononcer le prénom de son mari, en cet instant, était au-delà des forces de Kahlan, si elle voulait continuer à célébrer le bonheur de ses amis.

— Qui te dit que je sais danser ? répliqua le vieil homme avec un sourire malicieux.

— J'en suis sûre, parce que vous savez tout faire !

— Foutaises…, marmonna Adie. Je pourrais réciter une liste longue comme le bras de choses qui dépassent les compétences de ce vieux vantard…

Quand la première danse fut terminée, les jeunes mariés se lancèrent dans une deuxième et furent très vite rejoints par d'autres couples. Alors que Zedd et Adie entraient sur la piste, décidés à montrer à la jeunesse qu'ils n'étaient pas encore bons à être mis au rebut, Kahlan vint se placer près d'un banc de musiciens, Cara à ses côtés.

Sans cesser de taper dans ses mains pour marquer la cadence, le général Meiffert les rejoignit à grandes enjambées.

— Mère Inquisitrice, c'est un jour merveilleux ! s'exclama-t-il. Vous avez déjà vu une chose pareille ?

— Non, répondit Kahlan avec un sourire, c'est la première fois…

Le général jeta un coup d'œil à Cara, parut hésiter, puis se tourna vers la piste de danse. Même si les hommes avaient appris à la connaître, Kahlan restait une Inquisitrice et l'épouse du seigneur Rahl. Bref, le genre de femme qu'ils n'oseraient pas plus inviter à danser qu'une… Mord-Sith.

— Général, dit Kahlan en tapotant l'épaule du militaire, consentiriez-vous à me faire une faveur ?

— Tout ce que vous voudrez, Mère Inquisitrice !

— Auriez-vous la bonté de danser en même temps que vos soldats et les Sœurs de la Lumière ? Je sais bien que les chefs doivent faire montre d'une certaine réserve, mais vous voir vous amuser prouverait à vos hommes que cette fête est vraiment hors du commun.

— Danser, moi ?

— Oui, vous…

— Eh bien, mais… je… il…

— Allons, cessez d'essayer de vous défiler ! (Kahlan claqua des doigts, comme si elle venait d'avoir une idée brillante.) Cara, voilà la cavalière qu'il vous faut ! En voyant leur chef danser avec une Mord-Sith, nos soldats sauront qu'ils peuvent s'amuser sans arrière-pensées.

— Je ne vois pas en quoi…, commença Cara, interloquée.

— Faites-le pour moi ! coupa Kahlan. Cara, je t'en prie ! (Elle se tourna de nouveau vers le général :) Je crois avoir entendu dire que vous vous prénommiez Benjamin…

— C'est exact, Mère Inquisitrice…

— Cara, Benjamin a besoin d'une cavalière. S'il te plaît, ne le laisse pas dans l'embarras.

— C'est bien pour vous faire plaisir…, marmonna la Mord-Sith.

— Et surtout, évite de lui casser les côtes ! Nous avons encore

besoin de lui.

Alors que Meiffert, tout sourire, la guidait vers la piste de danse, la Mord-Sith tourna la tête et foudroya sa protégée du regard.

Kahlan croisa les bras et regarda Benjamin prendre Cara dans ses bras. Une journée merveilleuse, vraiment. À un terrible détail près…

Alors qu'elle admirait les évolutions des danseurs, l'Inquisitrice remarqua du coin de l'œil que le capitaine Bradley approchait d'elle.

— Mère Inquisitrice…, fit-il quand il fut arrivé à sa hauteur, nous en avons bavé ensemble, n'est-ce pas ? Si ce n'est pas… hum… déplacé, j'aimerais vous demander… Vous savez, de m'accorder une danse…

Surprise, Kahlan leva les yeux sur le grand Galeien dont les joues viraient très nettement au rose.

— Bradley, j'adorerais danser avec vous, vraiment ! Mais à condition que vous promettiez de ne pas me traiter comme si j'étais en sucre. Avoir l'air d'une idiote ne me dit rien du tout…

— Marché conclu, Mère Inquisitrice !

Kahlan se laissa prendre une main par le jeune homme et lui posa l'autre sur l'épaule. Un bras autour de la taille de sa cavalière, Bradley l'entraîna au milieu des couples enlacés. Très mal à l'aise, l'Inquisitrice parvint quand même à sourire. Pensant à Bravoure, dont elle enviait l'indestructible volonté, elle réussit à se détendre et à oublier que l'homme qui la serrait dans ses bras – très timidement – n'était pas celui dont elle rêvait.

— Bradley, vous dansez très bien !

Stimulé par ce pieux mensonge, le capitaine, moins tendu, parvint à suivre à peu près la musique. En virevoltant, Kahlan aperçut Cara et Benjamin. Très concentrés, ils s'efforçaient de danser en rythme et ne se regardaient pas.

Quand Meiffert la fit tourner sur elle-même, la tenant par un bras, la longue tresse de la Mord-Sith vola fort joliment dans les airs. À cet instant, l'espace d'une seconde, Kahlan vit son amie croiser le regard du général et lui sourire.

À la fin du morceau, très soulagée, Kahlan fit une petite révérence à Ryan et changea de cavalier.

— Je suis très fier de toi, dit Zedd quand il l'eut prise dans ses bras. Tu as fait à ces hommes un merveilleux cadeau.

— Lequel ?

— Ton cœur ! Tu ne vois pas comment ils te regardent ? Tu leur donnes du courage. Une raison de croire en ce qu'ils font…

— Vous êtes un vieux filou, Zedd, mais ça ne marche pas avec moi. C'est grâce à vous que je n'ai pas sombré dans le découragement.

Le vieillard sourit.

— Depuis l'apparition de la première Inquisitrice, aucun homme n'a trouvé le moyen d'aimer une femme comme toi sans être détruit par son pouvoir. Je suis fier que mon petit-fils ait été le premier. Je t'aime comme si tu étais ma petite-fille, Kahlan, et j'attends impatiemment le jour où vous serez réunis.

Kahlan se serra contre Zedd, la tête posée sur son épaule. En dansant, ils s'immergèrent ensemble dans de poignants souvenirs qui n'appartenaient qu'à eux.

Après le coucher du soleil, la lumière des torches et des feux de camp permit à la fête de continuer comme si de rien n'était. Comme prévu, les sœurs changeaient de cavalier à chaque morceau. Des centaines d'hommes, au bord de la piste, attendaient leur tour en souriant – même ceux qui n'avaient pas rendez-vous avec les magiciennes les plus jeunes et les plus séduisantes.

En plaisantant avec les soldats, les cuisiniers et leurs assistants installèrent sur des tréteaux des plats simples mais délicieux. Entre deux danses, Warren et Verna vinrent faire honneur au repas préparé spécialement pour eux.

Après deux nouvelles danses – une avec Bradley et l'autre avec Zedd –, Kahlan estima qu'elle avait assez contribué à l'atmosphère festive. Pour éviter qu'on la sollicite, si quelqu'un en avait le courage, elle alla parler avec des officiers et quelques soldats. Pour vraiment profiter de la fête, il valait mieux qu'elle n'ait plus à sentir sur elle les mains d'un autre homme que Richard…

Alors qu'elle bavardait avec un groupe de jeunes officiers enthousiasmés par la soirée, quelqu'un lui tapa sur l'épaule et elle se retourna pour faire face à Warren.

— Mère Inquisitrice, me feriez-vous l'honneur d'une danse ?

Sur la piste, Verna et Zedd virevoltaient avec une grâce… magique.

— Warren, je serai ravie d'avoir pour cavalier le roi de la fête.

Cette déclaration était sincère, car ce tour de piste là aurait un sens bien particulier.

Warren entraîna sa cavalière au milieu d'une grappe de danseurs. Contre toute attente, il se révéla excellent dans un exercice qu'on aurait pu croire au-delà de ses compétences.

— Kahlan, merci de m'avoir offert cette journée, qui restera la plus belle de ma vie.

— C'est plutôt moi qui devrais vous remercier d'y participer avec tant d'enthousiasme. Je me doute que ce n'est pas votre tasse de thé…

— Eh bien, en réalité, j'aime plutôt ça. Vous saviez qu'on m'appelait la « Taupe », il n'y a pas si longtemps ?

— Vraiment ? Et en quel honneur ?

— Parce que je ne sortais jamais des catacombes, penché jour et

nuit sur les prophéties. Bien sûr, j'adorais étudier les grimoires, mais il y avait une autre raison : je crevais de peur à l'idée de sortir de mon trou.

— Et pourtant, vous avez fini par le faire…

— Grâce à Richard. C'est lui qui m'a entraîné dans le grand monde.

— Vraiment ? Je l'ignorais…

— En un sens, vous avez continué son œuvre… C'est aussi de ça que je voulais vous remercier. Il me manque terriblement, comme à Verna et à tous les soldats qui se sentent perdus sans leur seigneur Rahl.

Kahlan put seulement hocher la tête.

— Je sais aussi combien il *vous* manque, continua Warren. En dépit de votre chagrin, vous nous avez offert une magnifique fête, et je ne l'oublierai jamais. Dans le camp, tout le monde partage votre tristesse. Kahlan, vous n'êtes pas la seule à déplorer l'absence de Richard, ni à en souffrir…

— Merci…, parvint à souffler la jeune femme, touchée par la sincérité de cette déclaration un rien maladroite.

Soudain, la musique s'arrêta sans raison apparente. En quelques secondes, les rires et les conversations moururent.

Des cornes sonnaient dans le lointain.

Tous les soldats cessèrent de danser, de manger ou de bavarder. Alors qu'ils se préparaient à aller récupérer leurs armes, une sentinelle approcha en gesticulant.

Dès qu'il fut assez près, l'homme cria qu'il n'y avait pas de danger, car une force amie approchait.

Intriguée, Kahlan tendit le cou avec l'espoir de voir de qui il s'agissait. Ce soir, à cause de la fête, personne ne patrouillait, et la garde était réduite au strict minimum.

Quand l'assistance s'écarta pour laisser passer des cavaliers, l'Inquisitrice crut un instant qu'elle avait une hallucination. Monté sur un hongre couleur noisette, le général Baldwin, chef suprême de l'armée keltienne, approchait au trot de la piste de danse. Quand il fut à sa lisière, il tira sur les rênes de sa monture, lissa pensivement sa moustache poivre et sel et regarda autour de lui comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

Avec sa chevelure et ses favoris argentés, le général avait tout du patriarche un rien hautain mais secrètement bienveillant. Sa cape en serge accrochée à une épaulette, histoire de laisser voir la riche doublure en soie verte, il resplendissait dans son pourpoint couleur bronze orné sur la poitrine d'un bouclier jaune et bleu rehaussé de symboles héraldiques.

L'air toujours aussi intrigué, il retira ses gants de cuir et les glissa à sa ceinture.

Kahlan fendit la foule et s'arrêta à quelques pas du Keltien.

— Général Baldwin ? dit-elle, encore incrédule.

— Mère Inquisitrice, vous revoir est un plaisir, je vous prie de le croire.

Kahlan voulut poser une question, mais quelques cavaliers déboulèrent, manquant piétiner de pauvres soldats. La première – car il s'agissait en fait de cavalières – sauta à terre avant même que sa monture se soit immobilisée.

— Rikka ! cria Cara, reconnaissant une de ses collègues.

Sans le moindre complexe, une dizaine de Mord-Sith en uniforme rouge venaient d'investir la piste de danse.

Se dégageant des bras de Meiffert – au moins aussi surpris que l'Inquisitrice –, Cara vint se camper devant la collègue qu'elle avait appelée « Rikka ».

— Où est Hania ? demanda la femme en rouge sans autre forme de procès.

— Hania ? répéta Cara. Nous ne l'avons jamais vue ici…

— C'est bien ce que je redoutais… Sans message de sa part, il était presque certain que nous l'avions perdue. Mais j'espérais que…

Kahlan avança, un rien agacée que cette Mord-Sith soit venue se poster sans vergogne devant le général Baldwin.

— Si j'ai bien compris, dit-elle, vous vous nommez Rikka ?

— Et si je me fie aux descriptions que j'ai entendues, vous êtes la Mère Inquisitrice qui a épousé le seigneur Rahl. (La Mord-Sith se tapa du poing sur le cœur avec une nonchalance rarissime chez les D'Harans.) Moi, je suis effectivement Rikka…

— Eh bien, Rikka, vous me voyez ravie de votre arrivée en compagnie de quelques Sœurs de l'Agiel.

— J'ai quitté Aydindril dès que Berdine a reçu votre message. Il nous a permis d'éclaircir bien des mystères, Mère Inquisitrice. Après avoir consulté Berdine, j'ai décidé de vous rejoindre avec quelques-unes de mes collègues. Six Mord-Sith sont restées en Aydindril pour veiller sur la ville et la Forteresse du Sorcier. Nous sommes venues avec vingt mille hommes. La semaine dernière, nous avons rencontré le général Baldwin, également en route pour vous rejoindre.

— Votre soutien ne sera sûrement pas de trop, Rikka… Berdine a pris une très sage décision. Je suppose qu'elle brûlait d'envie de venir, mais elle connaît très bien la cité et la Forteresse, et je me félicite qu'elle ait obéi à *mes* instructions. (Kahlan riva sur la Mord-Sith son plus sombre regard de Mère Inquisitrice.) Si je ne me trompe, vous avez interrompu le général, il y a un instant…

Cara prit Rikka par le bras et la tira hors du chemin de Kahlan.

— Avant que tu prennes ton service auprès du seigneur Rahl et de sa femme, il faudra que nous parlions un peu… Mais pour commencer,

note que la Mère Inquisitrice est aussi une Sœur de l'Agiel.

— Quoi ? Comment est-ce…

— Plus tard, coupa Cara, désireuse que sa collègue n'aggrave pas son cas.

Elle fit signe aux autres Mord-Sith de reculer et alla les rejoindre, entraînant Rikka avec elle.

Zedd, Adie et Verna vinrent se placer à côté de Kahlan.

Le général descendit de cheval, tira sur son pourpoint et mit un genou en terre.

— Mère Inquisitrice, ma reine, veuillez accepter mes humbles hommages.

Sous le regard fasciné des hommes, conscients que ce qui était en train de se passer aurait des conséquences importantes pour eux, Kahlan fit signe au militaire de se relever.

Baldwin obéit, tira de nouveau sur son pourpoint et prit la parole :

— Je me suis mis en route dès que j'ai reçu votre message, Majesté.

— Et combien d'hommes nous amenez-vous ?

Le général parut surpris par cette question.

— Eh bien… tous les soldats keltiens, soit cent soixante-dix mille combattants. Quand ma reine demande une armée, je lui en donne une !

Des murmures coururent dans les rangs de D'Harans, atteignant très vite les soldats placés le plus loin de la piste de danse.

De surprise, Kahlan oublia que la température avait baissé, la faisant un peu frissonner.

— C'est fantastique, général ! Exactement les renforts qu'il nous fallait. Ici, les choses ne sont pas faciles, comme je vous l'expliquais dans ma lettre. L'Ordre Impérial mobilise ses réserves, et nous devons endiguer ce flot de nouveaux soudards.

— Je comprends… Avec les D'Harans venus d'Aydindril, je suppose que nous avons triplé le nombre de vos guerriers.

— Et d'autres hommes viendront bientôt de mon pays, dit Meiffert.

— Au printemps, nous en aurons vitalement besoin, ajouta Kahlan, soudain plus confiante en l'avenir. Général, que dit de tout cela le lieutenant Leiden ?

— Qui ? Ah ! je vois… Vous voulez parler du *sergent* Leiden, je suppose ? Désormais, il commande une patrouille d'éclaireurs. Quand un homme tourne le dos à sa reine, il mérite d'être décapité, mais j'ai tenu compte de ses bonnes intentions. Il surveille un col très isolé, et j'espère qu'il a pensé à se munir d'un épais manteau.

Kahlan se serait volontiers jetée au cou du fringant officier, mais elle jugea plus adéquat de lui tapoter dignement le bras.

— Merci, général. Vos hommes nous seront très utiles.

— Pour l'instant, ils attendent à une demi-journée de cheval d'ici. Votre camp serait trop petit pour tant de militaires.

— C'est parfait, général… (Kahlan fit signe à Rikka d'approcher.) Je suis très contente que vous soyez là, n'en doutez pas. Avec des Mord-Sith, il sera plus facile de neutraliser les magiciennes de l'ennemi. Avec un peu de chance, nous inverserons le rapport des forces. Cara n'a pas chômé ; dans ce domaine-là, hélas, les ordres du seigneur Rahl l'obligent à ne jamais s'éloigner longtemps de moi. Elle continuera à jouer ce rôle, mais vous serez libres de partir à la chasse aux magiciennes.

— Ce sera un plaisir, répondit Rikka. (Se tournant vers Cara, elle murmura :) Berdine m'a prévenue, au sujet de la Mère Inquisitrice…

— Et tu peux constater qu'elle n'a pas exagéré. Viens, je vais essayer de vous trouver un coin où…

— Pas question ! lança Kahlan. Il y a une fête ce soir, Rikka et ses collègues sont mes invitées. Pour tout dire, je serais agacée qu'elles refusent de rester…

— Eh bien, dit Rikka, pas mécontente de la tournure des événements, puisque nous pourrons veiller sur l'épouse du seigneur Rahl, je n'y vois pas d'inconvénients.

Kahlan prit la Mord-Sith par le bras et la tira vers elle.

— Rikka, il y a ici des milliers d'hommes et très peu de femmes. Nous avons organisé un bal, et vous allez y participer.

— Quoi ? Auriez-vous perdu l'esp…

Coupant la chique à la Mord-Sith, Kahlan la poussa sans ménagement vers la piste de danse.

Puis elle se tourna vers les musiciens et claqua des doigts.

— Que la fête continue !

Au son des flûtes et des instruments à cordes, elle vint se camper devant l'officier keltien.

— Général Baldwin, nous célébrons un mariage, ce soir… Me feriez-vous l'honneur de danser avec moi ?

— Plaît-il, Mère Inquisitrice ?

— Je suis aussi votre reine, ne l'oubliez pas. N'est-il pas fréquent que les généraux soient les cavaliers de leur souveraine ?

— Bien sûr que si, Majesté, répondit Baldwin en offrant son bras à Kahlan.

Très tard dans la nuit, les jeunes mariés et les principaux témoins de leur union défilèrent dans les rues improvisées pour saluer les soldats. Des milliers d'hommes félicitèrent chaleureusement Verna et Warren.

Kahlan se souvint de l'époque pas si lointaine où les peuples des

Contrées redoutaient les D'Harans. Sous le règne de Darken Rahl, ces impitoyables envahisseurs avaient semé la terreur et la mort. Qui aurait cru qu'ils pouvaient se montrer si humains et amicaux, dès qu'on leur en donnait l'occasion ? Ce miracle était l'œuvre de Richard. Ces hommes le savaient, et ils lui garderaient une éternelle reconnaissance.

Quand la procession eut fait le tour du camp, elle s'arrêta devant la « tente nuptiale » prétendument préparée pour les jeunes époux. Après leur avoir souhaité une bonne nuit, tous leurs amis s'en allèrent, les laissant seuls avec Kahlan.

Elle se plaça entre eux, leur prit le bras et les entraîna avec elle hors du camp. Sans comprendre ce qui se passait, ni l'un ni l'autre ne protesta.

L'Inquisitrice s'immobilisa à une cinquantaine de pas de la cabane, où Cara était allée allumer les bougies, comme convenu.

Si près d'un camp militaire, la cabane de trappeurs métamorphosée en nid d'amour semblait encore plus romantique.

— Cette guerre sera longue et difficile, dit Kahlan. Commencer une vie de couple dans ces conditions est un défi, vous le savez très bien. Warren, Verna, je vous suis reconnaissante d'avoir pris cette décision en des temps si difficiles. Pour nous tous, c'est une raison d'espérer, et nous partageons votre bonheur. Mais plus que tout, je tiens à vous remercier d'avoir ainsi affirmé votre foi en la vie.

» Tôt ou tard, mais sans doute dès le printemps, nous devrons partir d'ici. Jusque-là, je veux que cette cabane soit votre foyer. Ce n'est pas grand-chose, je sais, mais vous aurez au moins un endroit où mener un semblant de vie normale.

Contre toute attente, Verna éclata en sanglots et se jeta dans les bras de Kahlan, qui lui tapota gentiment le dos, un peu dépassée par cette réaction atypique.

— Verna, vous croyez qu'il est judicieux de pleurer devant votre nouveau mari, quelques minutes avant la nuit de noces ?

Cette plaisanterie – au moins aussi atypique – atteignit son objectif. Passant des larmes au rire, Verna attendit de s'être un peu calmée, puis elle prit Kahlan par les épaules.

— Je ne sais que dire…

— Aimez-vous, souffla Kahlan, soutenez-vous et profitez de chaque instant que vous passez ensemble. C'est ce bonheur-là que je donnerais tout pour retrouver.

Warren étreignit l'Inquisitrice et lui souffla des remerciements à l'oreille.

Kahlan regarda ses deux amis marcher main dans la main vers la cabane. Arrivés sur le seuil, ils se retournèrent et la saluèrent.

Au dernier moment, Warren souleva Verna du sol, la cala dans ses

bras et poussa la porte du bout du pied.

Riant tous les deux, ils franchirent le seuil de leur « palais ».

Se détournant, Kahlan repartit vers le camp.

Chapitre 44

Sous le porche miteux, la porte à la peinture écaillée s'entrebâilla.

— Vous avez une chambre ? demanda Richard. (Avant qu'un homme aux yeux injectés de sang ait pu refermer la porte, il ajouta :) On m'a dit que vous en aviez une !

— En quoi ça vous intéresse ?

Bien que la question fût idiote, Richard répondit courtoisement :

— Parce que nous ne savons pas où dormir.

— Et en quoi ça me concerne ?

Les échos d'une dispute conjugale, à l'étage, dérivaient jusqu'aux oreilles du Sourcier. Derrière les portes, tout au long du couloir, des enfants pleuraient et des hommes beuglaient. Une odeur d'huile rance planait dans l'air, mêlée à d'autres relents aussi peu engageants.

Tout au fond du couloir, la porte de derrière était ouverte. Dans la ruelle étroite, des enfants poursuivis par des gamins plus grands qu'eux pleurnichaient en courant sous la pluie.

— Nous avons besoin d'une chambre, répéta Richard sans grand espoir.

Dans la ruelle, un chien hurlait à la mort, faisant écho aux pleurs des gosses.

— Vous n'êtes pas les seuls ! Je n'en ai qu'une de libre, et elle n'est pas pour vous.

Nicci poussa Richard sur le côté et prit le relais.

— Nous avons de quoi payer, au moins pour la première semaine. (Voyant que le type allait leur fermer la porte au nez, elle y plaqua une paume.) C'est une chambre publique ! Votre devoir est d'aider les citoyens à se loger.

De l'épaule, l'homme ferma le battant, mettant un terme à la conversation.

Furieuse, Nicci martela la porte de coups de poing.

— Laisse tomber, dit Richard. Allons plutôt nous acheter une miche de pain.

En règle générale, la Sœur de l'Obscurité – un paradoxe de plus – obéissait toujours aux suggestions de son prisonnier. Mais cette fois, elle s'obstina, chacun de ses coups détachant du bois des écaillures de peinture multicolores – les vestiges d'anciennes couches qu'on ne s'était pas donné la peine de décaper avant chaque « remise en état ».

— C'est votre devoir ! répéta Nicci. Vous n'avez pas le droit de nous rejeter. Nous vous signalerons aux autorités.

La porte s'entrebâilla de nouveau.

— Votre homme a un emploi ?

— Non, mais…

— Fichez le camp, sinon, c'est moi qui vous signalerai aux autorités !

— Et en quel honneur ?

— J'ai bien une chambre, mais elle est réservée aux gens en première position sur la liste d'attente.

— Et qui vous dit que ce n'est pas notre cas ?

— Vous auriez commencé par là ! Vous avez une attestation de priorité, avec le cachet des services compétents ? Des personnes qui en sont pourvues attendent un logement depuis des mois. De vulgaires voleurs, voilà ce que vous êtes ! Des resquilleurs qui veulent prendre la place d'honnêtes citoyens respectueux des lois. Filez, avant que je vous dénonce au bureau d'inspection de l'équité urbaine !

Le type claqua de nouveau la porte.

La menace d'une dénonciation eut raison de la combativité de Nicci. Avec un soupir, elle se détourna du bâtiment délabré et s'éloigna aux côtés de Richard dans la rue battue par une pluie glaciale. Au moins, sous le porche, ils avaient été au sec pendant quelques minutes…

— Il faut continuer à faire le tour des immeubles, dit la Sœur de l'Obscurité. Si tu trouves un emploi d'abord, ça nous aidera sûrement. Demain, tu te mettras en quête d'un travail pendant que je nous chercherai un logement.

Il restait quelques endroits où quémander une chambre, mais Richard n'y croyait plus beaucoup. Après d'innombrables refus, il aurait bien renoncé. Hélas, Nicci ne voulait rien entendre.

Selon elle, le climat était inhabituellement rude pour une région si méridionale de l'Ancien Monde. Selon les gens du cru, le froid et la pluie ne dureraient pas, et le temps humide et chaud des jours précédents reviendrait. N'ayant aucune raison de mettre en doute leurs affirmations, Richard s'étonnait quand même de voir des bois et des champs verdoyants en plein milieu de l'hiver. Si quelques arbres étaient déplumés, la plupart arboraient encore leurs feuilles.

Dans ce coin de l'Ancien Monde, la température ne descendait jamais assez pour que l'eau gèle, et tout le monde écarquillait les yeux de stupeur quand Richard parlait de la neige. De l'eau solide qui tombait du ciel et couvrait le paysage d'un épais tapis blanc ? Il devait se moquer d'eux, il ne pouvait pas y avoir d'autre explication…

Chez lui, l'hiver devait faire rage, et l'idée que Kahlan était en sécurité dans la cabane suffisait à le rendre insensible aux inconvénients de sa nouvelle existence. Sa femme avait de quoi manger, assez de bois pour se chauffer et une excellente compagnie en

la personne de Cara. Jusqu'au printemps, Kahlan ne risquerait rien. Cette certitude, combinée aux souvenirs de leurs moments de bonheur, était sa seule consolation.

Les sans-abri grouillaient dans toute la ville, se confectionnant des refuges de fortune avec tout ce qui leur tombait sous la main, y compris des couvertures imbibées d'eau qui leur garantissaient d'attraper une kyrielle de maladies. Nicci et son prisonnier auraient pu faire comme ces malheureux, mais Richard craignait pour la santé de la Sœur de l'Obscurité – en réalité, pour celle de Kahlan, qui partagerait le sort de sa « mère ».

— Les endroits dont on nous a donné la liste, dit Nicci en consultant un document officiel, sont réservés aux nouveaux venus en ville, pas seulement aux personnes prioritaires. La cité a besoin de travailleurs, et l'administration devrait s'activer davantage pour les loger. Richard, tu vois à quel point la vie est difficile pour les gens ordinaires ?

— Et comment se fait-on inscrire sur cette fichue liste ? demanda le Sourcier, absolument pas d'humeur à polémiquer.

— Il faudra nous présenter à l'inspection de l'équité urbaine, et demander qu'on nous enregistre.

— Et ça servira à quoi, s'il n'y a pas assez de logements ?

— Des gens meurent chaque jour, Richard…

— Il y a de l'embauche, ici, c'est même pour ça que nous y sommes venus. Je travaillerai dur, et nous proposerons plus d'argent aux logeurs. Pour ce soir, avec les pièces qu'il nous reste, on devrait pouvoir s'offrir une chambre en ne lésinant pas sur la dépense. Ensuite, quand j'aurai un salaire, nous procéderons de la même façon. C'est bien plus efficace que cette histoire de liste.

— Richard, comment peux-tu être si inhumain ? Avec ton système, comment les pauvres se logeraient-ils ? L'Ordre fixe le montant des loyers pour neutraliser les profiteurs, et il s'assure qu'il n'y ait aucun favoritisme. L'égalité est le maître mot, comprends-tu ? Dès que nous serons inscrits sur une liste, tout s'arrangera…

En marchant, Richard se demanda combien de temps il faudrait pour que leurs noms arrivent en première position. En toute logique, il devrait y avoir beaucoup de décès. Et quand ce serait fait, des centaines de personnes prieraient pour qu'ils aient un accident ou contractent une maladie mortelle…

Slalomant entre les passants qui zigzaguaient eux-mêmes pour éviter les flaques de boue, il se demanda si le plus simple n'était pas de dormir hors de la ville, comme le faisaient beaucoup de gens. Hélas, les gardes ne patrouillaient pas au-delà des murs d'enceinte, et les sans-abri se faisaient souvent détrousser – quand ils avaient la

chance de ne pas finir égorgés…

Si Nicci n'avait pas catégoriquement rejeté cette option, ils auraient pu vivre très à l'extérieur de la cité – par exemple en se construisant un refuge qu'ils auraient partagé avec d'autres personnes, pour mieux assurer sa sécurité…

La nuit tombait peu à peu. Devant la boulangerie, la file d'attente s'étendait sur presque tout le pâté de maisons…

— Pourquoi ces queues interminables ? demanda Richard, agacé.

Quand ils allaient acheter du pain, c'était le même calvaire tous les jours.

— Il n'y a sûrement pas assez de boulangeries, répondit Nicci.

— Avec autant de clients, les vocations ne devraient pourtant pas manquer…

La Sœur de l'Obscurité se pencha vers Richard, le regard noir sous ses sourcils froncés.

— Le monde n'est pas aussi simple que tu le penses, Richard. Jadis, dans l'Ancien Monde, la perversité naturelle de l'humanité n'était pas bridée, exactement comme là d'où tu viens. Les commerçants fixaient librement le prix de leurs produits – et bien entendu, ils ne pensaient qu'à leur intérêt. En ce temps-là, seuls les nantis pouvaient s'offrir du pain. L'Ordre a fait cesser ce scandale. Ici, les autorités se soucient du bien de tous, pas seulement du confort d'une minorité de privilégiés.

Nicci s'enflammait toujours dès qu'elle évoquait la nature profondé ment mauvaise de l'humanité. Pourquoi une Sœur de l'Obscurité voyait-elle cela d'un mauvais œil ? Même s'il s'en étonnait, Richard ne s'en souciait pas assez pour approfondir la question.

La queue n'avançait pas très vite. Intriguée par leurs murmures, la femme qui précédait le Sourcier déchu et sa geôlière se retourna.

Bien qu'elle le foudroyât du regard, méfiante pour une raison qu'elle était seule à connaître, Richard lui fit un grand sourire.

— Bonsoir, ma dame, dit-il. (Sa courtoisie adoucit un peu la mégère.) Ma femme et moi sommes nouveaux en ville, et je cherche du travail. Bien entendu, nous sommes aussi en quête d'un logement. Sauriez-vous où un jeune couple comme nous pourrait en trouver un ?

La femme se retourna à demi, son cabas tenu à deux mains comme si elle craignait qu'on le lui arrache. Pourtant, il contenait seulement un morceau de fromage jaunâtre.

Richard sourit de nouveau, et son ton convivial – si artificiel fût-il – désarma son interlocutrice, qui ne semblait pas habituée à ce genre de comportement.

— Pour avoir une chambre, il faut d'abord travailler. Il n'y en a pas assez pour tout le monde, à cause des nouveaux ouvriers qui arrivent chaque jour, grâce en soit rendue à la profonde sagesse de

l'Ordre… Si vous n'avez pas de problèmes physiques, quelqu'un vous embauchera. Ensuite, votre nom sera inscrit sur une liste d'attente.

Alors que la queue avançait de quelques pas, Richard se gratta pensivement le menton.

— J'ai hâte de travailler, dit-il.

— Pourtant, il est plus simple de se loger quand on n'en est pas capable…

— Mais vous venez de dire le contraire !

— Eh bien, pour les jeunes gens en bonne santé, c'est la stricte vérité. Les personnes malades, comme mon pauvre mari, sont prises en charge gratuitement, et on les place d'office en tête de liste. Mon époux est phtisique, et très gravement atteint.

— Je suis désolé pour lui et pour vous…

— Souffrir est le lot de l'humanité, parce qu'elle a le péché dans le sang. On ne peut rien faire contre ça, alors, autant se résigner. Après la mort, certains d'entre nous seront récompensés. Dans ce monde, notre devoir est d'aider les plus malheureux que nous. C'est comme ça qu'on obtient le salut dans l'autre monde.

Richard n'émit pas de commentaire.

— Ceux qui peuvent travailler doivent se consacrer à soutenir ceux qui n'en ont pas la possibilité.

— Je suis prêt à retrousser mes manches, assura Richard. Nous venons… eh bien… d'un village de paysans, et la façon dont marchent les choses en ville nous dépasse.

— Grâce à l'Ordre, dit un homme, derrière le « jeune couple », nous ne manquons jamais de travail.

Richard se retourna pour étudier son nouvel interlocuteur. Vêtu d'un manteau de toile boutonné jusqu'au cou, il avait de grands yeux marron qui cillaient sans cesse très lentement, comme ceux d'une vache en train de ruminer. Le mouvement latéral de sa mâchoire, quand il parlait, accentuait cette impression.

— L'Ordre accueille tous les travailleurs qui veulent participer à la lutte pour le bien de tous, ainsi que l'a prescrit le Créateur. Mais pour avoir un emploi, il faut respecter certaines règles…

L'estomac torturé par la faim, Richard écouta les explications du type – au moins, elles l'aideraient à penser à autre chose.

— Pour commencer, il faut appartenir à un groupe de citoyens-travailleurs – des organisations qui défendent les droits des administrés de l'Ordre. L'adhésion est très simple : il suffit de se présenter devant le comité d'admission, puis de passer devant un sous-comité qui déterminera vos aptitudes, vous orientera vers un emploi adapté et vous l'obtiendra par l'intermédiaire d'un de ses agents agréés, qui se portera garant pour vous. Sans tout ça, pas de travail !

— Pourquoi ne puis-je pas aller directement voir un employeur ? Si

je fais l'affaire, il lui suffira de m'embaucher.

— Être un étranger ne vous autorise pas à négliger votre devoir sacré envers l'Ordre Impérial.

— Ai-je prétendu ça ? Mais j'ai toujours travaillé à mon compte, dans une ferme, pour produire de quoi nourrir mes frères humains. Le fonctionnement des entreprises me dépasse…

L'homme regarda soigneusement autour de lui avant de répondre.

— Les entreprises et les commerces ont pour mission de contribuer au bien-être commun. Leur devoir est d'être équitables, et le sous-comité vérifie que c'est bien le cas. Il y a davantage en jeu que des histoires de marché et de bénéfices…

— Je vois…, mentit Richard. Auriez-vous l'obligeance de me dire en détail comment je dois m'y prendre ? (Il jeta un rapide coup d'œil à Nicci.) Je veux être un bon citoyen respectueux des lois.

En écoutant ses explications données sur un ton débordant de fierté, Richard paria que l'homme était impliqué à un niveau ou à un autre dans le mystérieux processus qui menait à l'obtention d'un emploi. Sans demander comment diantre il pourrait convaincre un « agent agréé » de défendre ses intérêts, le Sourcier écouta patiemment un long discours où le nom du Créateur – qu'avait-il donc à faire là-dedans ? – revenait toutes les deux phrases.

Nicci regarda son prisonnier avec une certaine inquiétude. Le connaissant bien, elle devait s'attendre à le voir exploser d'une minute à l'autre. Mais qu'aurait-il tiré d'une altercation avec cet étrange individu ?

Nommé maître Gudgeons, le type semblait surtout être spécialisé dans le domaine des carrières. Ne connaissant rien à l'extraction de la pierre, Richard, pour passer le temps, lui posa quelques questions qui lui valurent des réponses précises et – très – longuement développées.

Bien entendu, la boulangerie fut à court de pain longtemps avant d'avoir pu servir tous ses clients. Dépitée, la foule se dispersa en grommelant. Avant de les quitter, Richard prit la peine de remercier la femme au cabas et maître Gudgeons.

Pendant que Nicci étudiait sa liste de loueurs potentiels, Richard s'arrêta à un carrefour, à côté d'elle, et sonda son environnement. Au milieu d'une multitude de maisons grisâtres, il repéra un bâtiment orné sur le côté d'une grande silhouette peinte en rouge – tellement décolorée, cela dit, qu'on aurait cru contempler un fantôme rosâtre. Les quelques mots écrits sous le personnage ne devaient plus être lisibles depuis des décennies.

Certains passants jetaient des regards lubriques à Nicci, dont ils ne pouvaient pourtant pas apercevoir le visage. Les cheveux collés sur le

crâne, la Sœur de l'Obscurité gardait la tête baissée sur son document. Et bien qu'elle tremblât de froid, elle ne tempêtait pas contre le climat, à l'inverse de tous les gens qu'ils avaient croisés.

Jusqu'au lendemain, Richard et sa compagne n'auraient pas le droit de se procurer une autre liste de chambres « libres ». Nicci tentait de ne pas abîmer celle qu'ils détenaient, mais avec la pluie, c'était une mission quasiment impossible.

Des chariots tirés par des chevaux harassés éclaboussaient régulièrement les passants. Ici, seules les artères principales, comme celle-là, permettaient à ces véhicules de circuler dans les deux sens. Dans les autres, on pouvait suivre une seule direction, à condition qu'elles ne soient pas bloquées par un chariot qui venait de perdre une roue – voire par le cadavre d'un cheval mort en plein effort, comme Richard l'avait vu en une occasion.

Bien entendu, ces voies bouchées congestionnaient encore plus le trafic dans les autres.

Tout au long de sa première semaine de séjour, Richard avait failli vomir en sentant l'odeur de pourriture qui montait des ruelles les plus étroites – qui servaient d'égouts à ciel ouvert. Puis il s'y était habitué, comme tout le monde…

Les venelles où Nicci et lui avaient dormi étaient les pires dépotoirs. Et avec la pluie, les immondices imbibées d'eau puaient encore plus fort.

Depuis qu'ils voyageaient vers le sud, après avoir quitté Tanimura, toutes les villes qu'ils avaient traversées ressemblaient à celle-là : des foyers de pauvreté où régnaient des conditions de vie inhumaines. Dans l'Ancien Monde, le temps semblait s'être arrêté, remplacé par une sorte de présent infini et stérile. Un jour, ces cités avaient dû être vibrantes d'énergie, leurs habitants luttant courageusement pour réaliser leurs rêves. Aujourd'hui, c'était du passé, et les gens s'en fichaient, comme s'ils vivaient dans une confusion permanente. Bien sûr, ils espéraient que leur sort s'améliorerait, mais sans avoir la moindre idée de ce qu'il fallait faire. Pour ne pas désespérer, ils se réfugiaient dans la foi, certains que la joie et la béatitude les attendaient dans l'autre monde.

Et le cauchemar que Richard avait découvert était l'image très précise de ce qui guettait le Nouveau Monde, quand il plierait l'échine sous le joug de l'Ordre.

Cette ville, cependant, était la plus grande de toutes – si grande que le Sourcier n'aurait pas cru que ce fût possible, s'il ne l'avait pas vue de ses yeux. Fort logiquement, elle était aussi la plus sale, la plus miséreuse et la plus triste.

Altur'Rang, la capitale du royaume du même nom… La cité natale de l'empereur Jagang…

Après être entrés dans l'Ancien Monde, Nicci et Richard avaient séjourné un moment à Tanimura, où se dressait naguère le Palais des Prophètes. Tombée très récemment sous la coupe de l'Ordre, elle restait une belle et grande cité aux larges avenues bordées d'arbres et aux bâtiments régulièrement ravalés. Bref, un avant-poste de l'Ordre Impérial jusque-là épargné par la gangrène qu'il communiquait à tout ce qu'il touchait.

Pendant un peu plus d'un mois, Richard avait travaillé comme aide-maçon, préparant des quintaux de mortier pour la construction d'un grand bâtiment carré particulièrement inesthétique. Les ouvriers étant logés dans de modestes cabanes, Nicci s'était réjouie d'avoir un toit sur la tête.

Impressionné par le sérieux de Richard, le contremaître l'aurait volontiers gardé dans son équipe. Un jour, alors qu'un des tailleurs de pierre était malade, il lui avait demandé de le remplacer.

Travailler les blocs de granit au burin et au maillet avait été une révélation pour Richard. Sculpter du bois était déjà passionnant, mais ça…

L'observant de temps en temps, les mains plaquées sur les hanches, le contremaître lui avait donné quelques conseils techniques. Puis il lui avait laissé la bride sur le cou, car sa production était excellente. Après quelques jours, tous les blocs de granit qu'il avait taillés avaient été choisis pour servir de pierres d'angle au bâtiment.

Puis des sculpteurs étaient arrivés pour s'attaquer à un travail plus délicat : les ornements.

Richard les avait regardés travailler avec une fascination croissante. Pour commencer, sur la façade, ils avaient sculpté une grande flamme qui symbolisait la Lumière du Créateur. Dessous, ils avaient fait jaillir du granit une foule de fidèles agenouillés.

Dans les palais où il avait vécu – en Aydindril, en D'Hara puis à Tanimura –, Richard avait vu des sculptures magnifiques. Mais rien qui ressemblât à celles-là. Dépourvues de grâce, de grandeur et d'inspiration, ces silhouettes distordues semblaient grouiller comme des cafards sous la grande flamme divine. Selon un des artisans, c'était la seule représentation acceptable de l'humanité, une engeance atrocement laide, incroyante et malveillante.

En ayant assez vu et entendu, Richard était retourné tailler ses blocs de granit.

Quand le gros œuvre avait été terminé, il s'était retrouvé au chômage. Les sculpteurs lui avaient proposé de travailler avec eux, mais il avait décliné poliment cette offre – pourtant flatteuse –, parce que graver dans la pierre la « perversité de l'humanité » ne lui disait

rien.

De toute façon, Nicci voulait repartir. L'étape à Tanimura leur ayant permis de se reconstituer un pécule, ils n'avaient plus aucune raison d'y rester, et Richard n'avait pas été mécontent de s'éloigner à jamais des ignobles sculptures censées « décorer » le nouveau quartier général de l'Ordre.

En chemin pour Altur'Rang, dans toutes les villes qu'ils avaient traversées, Richard s'était étonné de découvrir des statues toutes plus horribles les unes que les autres. Un véritable catalogue de l'abomination !

Des malheureux fouettés par le Gardien du royaume des morts, des pécheresses en train de s'arracher les yeux, des infirmes et des malades, des enfants et des femmes poursuivis par des brutes haineuses, des gens si maigres qu'ils ressemblaient à des squelettes ambulants, des repentis en larmes se jetant d'eux-mêmes dans leur tombe…

Et à chaque fois, la Lumière du Créateur, représentée par une flamme, brillait symboliquement au-dessus de ces spectacles de cauchemar.

L'Ancien Monde vouait un véritable culte à la misère et à la dégradation des êtres…

En voyageant vers le sud, en direction d'Altur'Rang, Nicci et Richard avaient fait de courtes étapes dans des villes où trouver du travail sans passer par un comité était possible, à condition de ne pas être regardant sur les horaires et le salaire. Le plus souvent condamnés à se nourrir de soupe au chou, ils parvenaient parfois à s'offrir un peu de riz et de lentilles – et très rarement, un minuscule morceau de porc salé. Quand c'était possible, Richard pêchait et chassait, mais puiser dans les ressources naturelles n'était pas aisé, parce que beaucoup de gens avaient la même idée. En chemin, les deux voyageurs avaient maigri, et Richard s'était moins étonné que certaines statues ressemblent à des « squelettes ambulants ».

À part leur destination finale, Nicci n'avait rien imposé à son prisonnier. Elle le laissait au contraire décider de tout, et sans jamais se plaindre. Payant parfois quelques pièces de cuivre pour deux places dans diverses caravanes de chariots, ils avaient progressé lentement, passant de ville en ville et de campagne en campagne. Curieux de tout, Richard avait noté que beaucoup de champs étaient en jachère. Une curieuse politique, alors que la famine faisait rage un peu partout…

Des fermiers avaient parfois consenti à leur vendre du lait et du fromage de chèvre. Quand il ne combattait pas, Richard pouvait reprendre un régime carné, puisqu'il n'avait plus besoin de compenser les vies qu'il prenait en se servant de son pouvoir. En revanche, le

fromage, depuis que son don s'était éveillé, lui donnait d'abominables nausées. Il avait dû faire avec, pour ne pas crever de faim…

La taille de l'Ancien Monde et la densité de sa population l'avaient d'abord ébahi, puis accablé. Jusque-là, il pensait que le Nouveau et l'Ancien Monde étaient à peu près comparables. Une grossière erreur ! En réalité, le Nouveau Monde était à peine plus qu'une puce sur le dos de l'Ancien.

En chemin, Richard et Nicci avaient croisé plusieurs colonnes de soldats en route pour les Contrées du Milieu. À chaque fois, le Sourcier s'était félicité que sa femme soit coincée jusqu'au printemps dans les montagnes. Face à des forces pareilles, il aurait détesté la savoir en première ligne.

Quand Kahlan quitterait la cabane, l'armée de l'Ordre serait prête à envahir le Nouveau Monde, et toute résistance deviendrait inutile. S'il était aussi intelligent qu'il le paraissait, Reibisch comprendrait, et il n'insisterait pas, sauvant ainsi des dizaines de milliers de braves combattants.

Alors qu'ils marquaient une courte pause dans une petite ville, Nicci était allée laver leurs vêtements de rechange dans l'eau d'un petit ruisseau. Pendant ce temps, Richard avait gagné quelques pièces en nettoyant les stalles d'une grande écurie. Un groupe de représentants de l'Ordre étant de passage, le propriétaire n'avait pas craché sur un peu d'aide, et Richard s'était proposé au bon moment.

Peu après, l'énorme colonne de soldats qui escortait les notables avait dressé son camp à la lisière de la ville.

Par bonheur, Nicci était très loin de là, et ne risquait donc pas que quelqu'un la reconnaisse. Ayant moins de chance, et malgré tous ses efforts pour passer inaperçu, Richard avait été repéré par un sergent recruteur.

Bombardé « volontaire », il avait été enrôlé dans l'armée de l'Ordre et cantonné au milieu du camp, avec les autres recrues plus ou moins consentantes.

La nuit, il s'était rendu lui-même à la vie civile, non sans risquer vingt fois d'être surpris par une patrouille tandis qu'il traversait le camp endormi. Informé par le propriétaire de l'écurie, Nicci s'était lancée à sa recherche, et il l'avait rencontrée en plein milieu de son évasion.

Après avoir rassemblé leurs affaires, ils avaient marché tout le reste de la nuit en direction du sud, préférant les champs à la route, au cas où une patrouille aurait recherché le « déserteur ».

Après cette mésaventure, Richard avait adopté un profil bas dès qu'il apercevait l'ombre d'un soldat.

Sauf recruteur un peu trop zélé, le risque n'était pourtant pas très élevé, car des hordes de jeunes gens attirés par la violence et la rapine

brûlaient d'envie de s'engager. Trop nombreux, ils devaient parfois patienter des mois avant de faire leurs classes. Dans chaque ville, Richard en avait vu des centaines, occupés à jouer, à boire et à se bagarrer entre eux. De jeunes héros, révérés par la population, qui rêvaient de pourfendre les diaboliques ennemis de l'Ordre. Car pour eux, le Nouveau Monde était synonyme de perversion et de malveillance…

Richard avait découvert avec horreur que les réserves humaines de Jagang étaient pratiquement illimitées. Pendant longtemps, il avait cru que les soudards de l'Ordre se lasseraient de combattre loin de chez eux. Bien au contraire, cette idée les enthousiasmait. Quant aux civils, loin de désapprouver la guerre, ils y voyaient un lointain espoir d'améliorer leur sort.

Il n'y avait nul besoin d'être sorcier ou prophète pour prévoir que l'armée du Nouveau Monde n'aurait aucune chance contre des millions d'envahisseurs. À très court terme, les Contrées étaient condamnées. Terre d'Ouest et D'Hara tomberaient peu après, c'était inévitable.

Depuis que les Anderiens avaient opté pour la tyrannie, Richard sentait au plus profond de son âme que la bataille était perdue. Constater qu'il ne s'était pas trompé ne le réjouissait pas, mais il fallait être réaliste : face à un tel adversaire, la liberté n'avait aucune chance, et résister revenait à se suicider.

L'avenir du monde passerait par l'Ordre Impérial.

Et celui de Richard semblait scellé : jamais il ne reverrait Kahlan.

Une semaine après avoir quitté Tanimura, alors que le Sourcier broyait encore du noir à cause des atroces sculptures, Nicci s'était engagée sur une piste secondaire qui serpentait dans les collines jusqu'à une petite ville bâtie à côté d'une rivière.

Une cité fantôme, ou presque, avec des fabriques et des bâtiments en ruine livrés aux caprices des intempéries. À sa périphérie, quelques maisons restaient occupées par des gens qui cultivaient la terre et élevaient de minuscules troupeaux.

Dans le quartier nord, il restait une minuscule épicerie, une maroquinerie, une auberge délabrée et la boutique d'une diseuse de bonne aventure herboriste à ses heures. Au centre, les rares bâtiments encore debout – mais désossés par les pillards – menaçaient de s'écrouler à chaque coup de vent un peu trop fort.

Au sud, Nicci s'était arrêtée devant les vestiges d'un grand bâtiment en briques. Sans dire un mot, elle avait mis pied à terre, quitté la piste et erré un long moment dans ce qui semblait être une fabrique à demi dévastée par un incendie.

Alors que le vent faisait voleter ses cheveux, la Sœur de l'Obscurité

s'était recueillie près d'une heure au milieu de cette ruine, comme si elle était peuplée de fantômes et de souvenirs.

Richard l'avait attendue, une hanche appuyée sur un établi tellement branlant qu'il n'avait pas intéressé les voleurs et les charognards de tout poil.

— Tu connaissais cet endroit ? avait-il demandé quand Nicci était enfin revenue à côté de lui.

La Sœur de l'Obscurité avait sursauté, puis regardé longuement son prisonnier dans les yeux. Soudain, elle aussi ressemblait à un spectre.

Approchant de Richard, elle avait laissé courir ses doigts sur le bois moisi de l'établi.

— J'ai grandi dans cette ville…

— Vraiment ? Et ce bâtiment ?

— C'était une armurerie, à l'époque…

— Une armurerie ?

Que cherchait Nicci dans un endroit pareil ? Encore une fois, son comportement n'avait pas de sens…

— On y fabriquait les meilleures armures de l'Ancien Monde. Des rois venaient en commander en personne.

Richard avait fait du regard le tour de la fabrique en ruine. Nicci ne lui disait pas tout, c'était évident.

— Et l'armurier, tu l'as connu ?

Ses yeux bleus voilés comme si elle voyait toujours des fantômes, la Sœur de l'Obscurité avait secoué la tête.

— Non… Désolée, mais je ne l'ai jamais connu…

Des larmes perlant à ses paupières, Nicci ressemblait à une petite fille perdue dans un monde qui la terrorisait. S'il n'en avait pas su si long sur elle, Richard l'aurait prise dans ses bras pour la consoler…

Chapitre 45

Épuisée, morte de froid et énervée, Nicci voulait absolument obtenir une chambre.

En entraînant Richard jusqu'au cœur même de l'Ordre Impérial, elle désirait lui faire découvrir qu'elle combattait pour une juste cause. Ne doutant pas de la profonde intégrité morale de son prisonnier, elle tenait à voir sa réaction quand il comprendrait que les intentions de ses ennemis étaient hautement louables.

Elle voulait aussi qu'il sache combien la vie était dure pour les gens ordinaires. Comment se comporterait-il, confronté à ces difficultés ? Une fois jeté dans l'ignoble grand bain du monde, surnagerait-il ou coulerait-il à pic ? Elle avait pensé qu'il se montrerait nerveux et frustré. Jusqu'à présent, il restait d'une étonnante impassibilité.

En apprenant ce qu'il allait devoir faire pour obtenir un emploi, il aurait dû exploser de rage. Normalement, face au discours pompeux de maître Gudgeons, le Richard qu'elle croyait connaître aurait laissé parler ses muscles. Tout au contraire, il avait chaleureusement remercié le fonctionnaire abruti. À croire que les valeurs qu'il défendait naguère avec une parfaite naïveté – et un égoïsme consommé – n'importaient plus pour lui.

Au Palais des Prophètes, quand elle était sa formatrice, il avait déjà le génie de la prendre à contre-pied dans presque toutes les situations. Il en allait toujours ainsi, mais d'une manière beaucoup plus subtile. Ce qui était à l'époque une tendance juvénile à la rébellion anarchique avait évolué. Désormais, Richard étudiait ses victimes avec l'œil exercé d'un prédateur aguerri. Et sans le collier qui lui enserrait le cœur, c'était Nicci qu'il aurait déchiquetée avec ses serres.

Peu avant de le capturer, la Sœur de l'Obscurité avait aperçu une statuette sur le rebord d'une fenêtre de la cabane. Une femme indomptable, prête à affronter jusqu'à la mort toute adversité. Une œuvre de Richard, Nicci en aurait mis sa tête à couper. L'expression même de sa vision du monde, qu'elle avait appris à reconnaître. Cet œuvre d'art prouvait que le don de Richard avait une face cachée. Pourtant, la statue ne semblait investie d'aucune magie.

Certaine que son prisonnier avait donné le jour à l'étrange « femme indomptable », Nicci s'était attendue à ce qu'il accepte le travail de sculpteur qu'on lui avait proposé à Tanimura. Mais il avait décliné l'offre – puis broyé du noir pendant plusieurs jours.

Dans chaque nouvelle ville, il avait à peine regardé les statues. Artiste lui-même, elle pensait qu'il serait fasciné par l'art impérial. Mais il s'était montré révulsé par ces œuvres, encore une réaction que la Sœur de l'Obscurité ne comprenait pas. Aucune n'était si finement ciselée que la sienne, il fallait l'admettre, mais il aurait au moins dû s'y intéresser un peu. Et pourquoi était-il de si mauvaise humeur, dès qu'il ne pouvait pas éviter d'en voir une ?

Un jour, Nicci avait fait un long détour simplement pour montrer à Richard une grande place célèbre pour une sculpture géante hors du commun. Devant un tel chef-d'œuvre, avait-elle pensé, il allait sûrement s'extasier. Bien au contraire, il s'était rembruni.

Surprise, Nicci avait voulu savoir ce qui lui déplaisait dans cette splendide réalisation baptisée *Vision Tourmentée*.

— C'est une image de la mort, avait-il dit, dégoûté, avant de se détourner d'une des merveilles artistiques de l'Ancien Monde.

Cette œuvre géniale représentait un groupe d'hommes dont certains se crevaient les yeux après avoir vu la Lumière parfaite du Créateur. À la base de la statue, d'autres personnages, qui ne s'étaient pas mutilés eux-mêmes, étaient taillés en pièces par des monstres venus du royaume des morts. Terrorisés, les sbires du Gardien reculaient devant d'autres aveugles qui se tordaient désespérément les mains au simple souvenir de l'inhumaine beauté qu'ils avaient contemplée avant de se priver à jamais de la vue.

— Non, avait répondu Nicci.

S'efforçant de ne pas éclater de rire, pour ne pas humilier Richard en lui mettant le nez dans son inculture, elle avait tenté de lui révéler le sens profond de la sculpture.

— C'est une représentation de la nature humaine fondamentalement perverse… Ces personnages viennent de contempler la Lumière du Créateur – et de découvrir, à sa lueur, que la dépravation de l'humanité est au-delà de toute rédemption. S'ils se sont crevé les yeux, Richard, c'est parce que se voir eux-mêmes – et leurs semblables – leur est devenu impossible après une telle expérience…

» Ce sont des héros, comprends-le, parce qu'ils nous montrent le seul chemin possible : se résigner à notre indignité. Une leçon terrible pour certains esprits forts qui osent se comparer au Créateur. La vérité, c'est que nous sommes de misérables fourmis dans l'univers auquel il a donné le jour. Oui, face à Son œuvre, aucun individu ne compte, et seule la société, prise comme un tout, peut avoir une quelconque valeur. Les autres personnages, ceux qui ont refusé de se crever les yeux, subissent leur châtiment entre les griffes du Gardien.

» Tu comprends, à présent ? Cette œuvre nous fait honneur à tous,

parce qu'elle montre que le seul chemin vers le salut passe par l'oubli de soi-même et le dévouement envers les plus faibles. C'est la seule gloire qui nous soit accessible, Richard ! *Vision Tourmentée* ne symbolise pas la mort, mais nous propose une image réaliste de la vie.

Nicci avait toujours entendu dire que cette œuvre soutenait l'espérance des fidèles parce qu'elle confirmait que leurs convictions étaient les bonnes.

Après son discours, Richard l'avait foudroyée du regard – même quand sa mère lui faisait subir ce supplice, jadis, elle ne s'était jamais sentie si… petite.

La Sœur de l'Obscurité avait été terrifiée par ce qu'elle voyait briller dans les yeux de Richard. L'exact contraire de la lueur mystérieuse qui motivait sa quête depuis le début. Sans dire un mot, il lui avait donné envie de s'enfouir sous terre et de ne plus jamais sortir de son trou.

Face à lui, ce jour-là, Nicci s'était tout simplement sentie indigne de vivre. Comment était-ce possible ? En un sens, elle avait eu l'impression d'être aussi aveugle que les héros dont elle venait de parler. Et avant de regarder de nouveau son prisonnier dans les yeux, il lui avait fallu près d'une semaine…

Très souvent, Richard se montrait docile quand elle s'attendait à le voir se rebeller. Inversement, il réagissait avec passion face à des événements qui auraient dû le laisser de marbre. Était-il vraiment un être très spécial, comme elle le pensait, ou simplement un lunatique de plus ? Parfois, elle se le demandait sérieusement…

Un soir, en le regardant dormir, Nicci s'était dit qu'elle faisait fausse route. Avec lui, elle ne découvrirait rien, et surtout pas quelque chose qui donnerait un sens à sa vie. Dès le lendemain, avait-elle décidé – juste après une visite dans sa ville natale – elle mettrait un terme à cette absurde aventure et retournerait auprès de Jagang.

Au milieu des ruines de l'armurerie, alors qu'elle pensait en finir avec lui, Nicci avait de nouveau vu briller l'étrange lueur dans les yeux gris de Richard. À l'évidence, elle ne s'était pas trompée…

Le ballet mortel ne faisait que commencer…

Devant l'entrée d'une « maison du peuple », ainsi qu'on appelait les immeubles locatifs, Nicci fit signe à Richard de s'écarter et de la laisser parler. Ce soir, elle voulait dormir au chaud et au sec.

La Sœur de l'Obscurité tapa à la porte – pas trop fort, de peur qu'elle se désintègre sous ses coups.

En attendant qu'on lui ouvre, Nicci jeta un dernier coup d'œil à sa liste, puis la plia et la rangea dans son sac. Comme toutes celles qu'ils avaient visitées, cette maison du peuple devait avoir des chambres réservées aux nouveaux arrivants. Car enfin, l'empereur avait besoin

de travailleurs !

Nicci avait décidé que sa quête d'un logement s'arrêterait là. Tous les matins, Richard franchirait cette porte pour aller travailler, s'éloignant de leur foyer à la façade délabrée et souillée de mystérieuses taches dont l'une évoquait irrésistiblement la croupe et la queue d'un cheval. Et chaque soir, il reviendrait chez lui, comme n'importe quel homme normal.

Alors que Nicci frappait de nouveau à la porte, elle remarqua que Richard surveillait l'escalier extérieur plongé dans les ombres. Pourquoi avait-il l'habitude de fixer tant de choses d'un air sombre ? Bien sûr, elle ne pouvait nier qu'il avait un certain instinct, mais qu'est-ce qui l'inquiétait, précisément ? Comme toutes les Sœurs de l'Obscurité, Nicci se fichait comme d'une guigne des choses qui effrayaient les gens ordinaires.

Elle continua à frapper, de plus en plus fort.

Derrière le battant, une voix cria :

— Fichez le camp !

— Il nous faut une chambre, dit Nicci d'un ton déterminé. Vous êtes sur la liste, et nous avons besoin d'un logement.

— C'est une erreur, répondit la voix. Il n'y a pas de chambre libre ici.

— Écoutez, fit Nicci, de moins en moins commode, ça commence à bien faire. Il est tard, et…

Les trois jeunes garçons que la Sœur de l'Obscurité n'avait pas remarqués, contrairement à Richard, se levèrent et approchèrent. Torse nu malgré le froid, ils exhibaient leurs muscles, comme tous les petits coqs du monde aimaient à le faire. Bien entendu, tous brandissaient un couteau.

— Eh bien, dit le plus grand avec un sourire obscène, qu'avons-nous là ? Deux petits rats qui ont peur de se noyer dehors ?

— J'aime bien la queue blonde de la femelle ! lança un deuxième petit voyou.

Richard prit Nicci par le bras, la fit descendre du porche et l'entraîna sous la pluie battante. Indignée, la Sœur de l'Obscurité tenta de freiner des talons. Le seigneur Rahl en personne, Sourcier de Vérité et messager de la mort, battait en retraite devant trois gamins miteux ? C'était intolérable !

— Tu n'as plus de pouvoir, rappela Richard tandis qu'ils s'éloignaient. Nous n'avons pas besoin de problèmes dans ce genre, et je n'ai aucune envie de me faire poignarder pour une chambre. Savoir quand il est inutile de se battre est aussi important qu'avoir le courage de lutter quand ça s'impose.

Bien qu'elle rêvât de dormir au sec, Nicci finit par reconnaître que

Richard avait raison. Dans leur dos, les trois gamins riaient et traitaient le Sourcier de lâche. Cela dit, ils ne prendraient pas la peine de s'aventurer sous la pluie. Comme tous les voyous de leur acabit, ils étaient arrogants, agressifs et probablement très dangereux. Au moins, ils feraient un jour de très bons soldats de l'Ordre…

Richard emprunta plusieurs ruelles latérales, se retournant souvent pour s'assurer qu'on ne les suivait pas.

Altur'Rang était un labyrinthe de rues et de venelles. Avec le ciel plombé et la pluie, on n'y voyait pas à dix pas devant soi, et se perdre se révélait très facile. Surtout quand on n'était plus venu depuis des années, comme Nicci.

Malgré tous les efforts de l'Ordre, la ville s'était encore dégradée. Qu'en aurait-il été sans l'intervention salvatrice de l'empereur ? Nicci préférait ne pas y penser…

Revenus dans une avenue, Richard et sa compagne se réfugièrent sous un avant-toit en compagnie de plusieurs autres passants surpris dehors par la pluie.

Nicci tremblait de froid. Inquiet – pour Kahlan ! – mais ne pouvant rien y faire, Richard regarda les rares chariots qui osaient braver les intempéries.

Comment faisait cet homme pour ne pas souffrir du froid ? se demanda la Sœur de l'Obscurité. Pressée contre lui par les autres « réfugiés », elle fut ravie de profiter un peu de sa chaleur…

Richard ne parvint pas à se résigner à lui passer un bras autour des épaules pour la réchauffer. Trop fière, Nicci ne le lui demanda pas. De toute façon, le temps changerait bientôt. Encore un ou deux jours, et il ferait de nouveau doux et humide…

Alors qu'elle allait sortir des ruines de l'armurerie d'Howard, le cœur délicieusement ravagé par des souvenirs déchirants, Nicci avait eu le sentiment que son prisonnier brûlait d'envie de la prendre dans ses bras pour la consoler. Il la haïssait et rêvait de lui échapper. Pourtant, il éprouvait de la compassion pour elle…

Revenant au présent, la Sœur de l'Obscurité remarqua que Richard fixait de nouveau quelque chose. Cette fois, il s'agissait d'un chariot qui avançait en tanguant bizarrement.

Une seconde plus tard, une roue se détacha de son moyeu.

La charge était sans doute trop importante pour la résistance de l'essieu, qui cassa net. Aspergés de boue quand l'arrière du véhicule s'écrasa sur le sol, les rares passants agonirent d'injures le cocher et l'homme assis à côté de lui. L'attelage s'arrêta abruptement, provoquant d'autres projections qui n'arrangèrent pas les choses.

Le cocher et son compagnon sautèrent à terre. Tandis que le premier, fou de rage, flanquait de grands coups de pied dans le flanc

du chariot, le second, plus placide, inspectait les dégâts d'un regard blasé.

Intrigué, Richard prit Nicci par le bras et l'entraîna vers le chariot renversé.

— Il va falloir le faire, dit le compagnon du cocher, un petit homme costaud. Ce n'est pas très loin…

— Pas question, Ishaq, répondit l'autre type, franchement du genre malingre. Ce n'est pas mon boulot, et tu le sais très bien !

Alors qu'Ishaq haussait les épaules, résigné, le cocher approcha des chevaux et parvint à les convaincre d'avancer assez pour traîner le chariot sur le côté et dégager la voie. Quand ce fut fait, le type malingre entreprit de déharnacher l'attelage.

— J'ai besoin d'aide ! cria Ishaq à la cantonade.

— Pour quoi faire ? demanda un homme.

— Transporter mon chargement de barres de fer jusqu'à un entrepôt – celui-là, à trois maisons d'ici. Le bâtiment avec une silhouette rouge peinte sur un côté.

— Et tu paies combien, l'ami ?

Ishaq soupira de frustration.

— Je ne suis pas autorisé à payer quelqu'un… Pour ça, il me faudrait une autorisation administrative. Mais si tu reviens me voir demain…

Les passants éclatèrent de rire et se détournèrent. De la boue jusqu'aux chevilles, Ishaq haussa les épaules, puis il entreprit de débâcher le chariot.

Richard avançant toujours, Nicci tenta de le tirer par la manche, car elle voulait continuer à chercher une chambre – et en trouver une avant la tombée de la nuit. Son prisonnier tourna la tête, la foudroya du regard et la força à le suivre.

— Vous vous nommez Ishaq, c'est ça ? dit-il quand il fut arrivé au niveau de l'homme.

— Oui, mon gars, mais comme tu vois, je suis plutôt occupé, pour le moment…

— Si je t'aide, dit Richard, passant aussi au tutoiement, serai-je vraiment payé demain ? Ne me mens pas, s'il te plaît !

Ishaq secoua tristement sa tête couverte d'un étrange chapeau rouge au bord très étroit.

— C'est bien ce que je pensais… Prenons les choses autrement : si je t'aide, nous laisseras-tu dormir dans l'entrepôt, ma femme et moi ?

— Je n'ai pas le droit de faire ça… Et s'il arrivait quelque chose ? Si du matériel manque, on me licenciera avant que j'aie eu le temps de dire « ouf ».

— Une seule nuit… Je veux mettre ma femme à l'abri de la pluie,

pour qu'elle ne tombe pas malade. Que voudrais-tu que je fasse de barres de fer ? En plus, je ne suis pas un voleur…

Ishaq regarda le chargement, puis Nicci, qui tremblait de plus en plus.

— Une nuit dans l'entrepôt n'est pas un salaire équitable. Décharger tout ça prendra des heures…

— Si tu es d'accord et moi aussi, c'est un marché honnête, dit Richard. Je ne demande rien de plus, et je suis prêt à trimer dur pour ce salaire.

Ishaq regarda son interlocuteur comme s'il avait des doutes sur sa santé mentale. Retirant son chapeau, il se lissa les cheveux, puis remit le couvre-chef.

— Vous devrez être partis demain à l'aube, quand j'arriverai avec un autre chariot. Sinon, je risque d'avoir des ennuis…

— Je ne te mettrai pas dans l'embarras. Si nous nous faisons prendre, je dirai que nous sommes entrés par effraction.

Ishaq réfléchit un long moment, l'air surpris par le dernier mot que venait d'employer Richard. Après un ultime regard sur le chargement, il fit signe qu'il était d'accord.

Puis il prit une barre de fer et la posa sur son épaule. Richard en souleva deux, les mit également en équilibre sur son épaule, et fit signe à Nicci.

— Viens, dit-il. Tu vas pouvoir te réchauffer et te sécher.

La Sœur de l'Obscurité tenta de soulever une barre de fer, mais ça n'était pas dans ses possibilités.

À certains moments, elle regrettait d'être privée de son pouvoir. Au moins, elle le sentait à travers le lien qui l'unissait à la Mère Inquisitrice. Au prix d'un gros effort, elle parvenait à maintenir le sortilège malgré la distance…

Marchant près de Richard, elle se dirigea vers le refuge qu'il venait de leur trouver…

Le lendemain matin, il ne pleuvait plus, mais de l'eau gouttait toujours du toit très sommairement étanche. La veille, pendant que Richard travaillait, Nicci avait utilisé la longueur de corde qu'il gardait toujours dans son paquetage pour étendre leurs vêtements de rechange, trempés à travers la toile de leurs sacs.

Ils s'étaient étendus sur des palettes de bois, la seule option possible à part le sol en terre battue humide et glacial. Pour se tenir chaud, ils avaient dû se contenter de la lampe à huile que leur avait laissée Ishaq. Au moins, Nicci avait pu passer les mains sur la flamme…

Ils avaient dormi dans leurs habits mouillés. Eux aussi étaient à peu près secs, au matin…

Nicci n'avait pratiquement pas fermé l'œil, regardant Richard se reposer à la lueur de la lampe. Quel était donc le mystère de ses yeux gris ? Revoir la lueur si spéciale, ce fameux jour, dans l'armurerie de son père, avait bouleversé la Sœur de l'Obscurité. Tant de souvenirs étaient remontés à la surface…

Quand ils furent prêts à partir, Richard entrebâilla la porte – juste ce qu'il fallait pour qu'ils puissent sortir. Puis il chargea Nicci de veiller sur leurs affaires, retourna dans l'entrepôt, ferma de l'intérieur, grimpa jusqu'à une fenêtre et ressortit en sautant souplement à terre.

Quand Ishaq arriva avec son nouveau chariot, les deux jeunes gens l'attendaient assis sur un muret, pas très loin de la porte de l'entrepôt.

Le véhicule s'immobilisa, et le cocher – le type maigrichon de la veille – jeta un regard soupçonneux à Richard.

— Qu'est-ce que tu fiches là ? demanda-t-il.

— Désolé de vous déranger, mais je voulais vous parler à la première heure, pour savoir s'il y a de l'embauche.

Ishaq regarda Nicci et constata qu'elle ne tremblait plus. Voyant que la porte était fermée, il comprit que Richard avait fait son possible pour qu'il n'ait pas d'ennuis.

— Nous n'avons pas le droit d'engager des gars, dit le cocher. Va d'abord te faire inscrire sur une liste, et on verra après.

— Je saisis… Eh bien, merci quand même. Je suivrai votre conseil. Une excellente journée à tous les deux…

À la voix de Richard, Nicci savait désormais reconnaître qu'il mijotait quelque chose. Là, il tardait à partir pour donner à Ishaq l'occasion de faire une bonne action. La veille, le Sourcier avait porté sans se plaindre deux fois plus de barres de fer que son compagnon.

— Ne t'en va pas tout de suite, mon gars, dit Ishaq. (Il sauta à terre, sans doute pour aller ouvrir la porte, mais s'arrêta d'abord devant Richard.) Je suis le responsable de la manutention, et nous avons besoin d'un nouveau type… Et tu es sacrément costaud. (Du bout de sa botte, il dessina un plan dans la boue.) Pour le bureau des homologations, descend cette rue, prend la troisième à droite et continue tout droit jusqu'à la sixième à gauche. C'est juste là, et on t'inscrira sur la liste.

— J'y vais de ce pas, messire…

Nicci était sûre que Richard se souvenait du nom de son nouvel ami, mais il jouait la comédie pour ne pas éveiller les soupçons du cocher. À l'évidence, il se méfiait de cet homme, qui avait abandonné un collègue de travail dans l'embarras.

Décidément, il lui restait beaucoup de choses à apprendre. Le cocher avait agi comme il fallait, puisqu'il était interdit de voler le travail des autres. Décharger était la mission d'Ishaq et de ses hommes, pas des cochers…

— Tu iras d'abord t'inscrire au syndicat des manutentionnaires, dit Ishaq, et tu paieras ta cotisation. Le bureau est dans le même bâtiment que les services administratifs où tu devras être enregistré. Je fais partie des travailleurs que le comité d'approbation consulte pour embaucher et je me porterai garant pour toi.

— Pourquoi ferais-tu ça, Ishaq ? demanda le cocher. Tu ne connais même pas ce type !

— Tu as vu sa taille et ses muscles ? Pour remplacer le gars que j'ai perdu, il ne me faut pas un avorton. Tu m'imagines avec un vieillard rachitique comme toi ?

— Ce ne serait pas terrible…

— Et regarde un peu sa femme ! Cette petite a besoin de se remplumer… Ces deux-là m'ont l'air d'un gentil petit couple.

— Si tu le dis, marmonna le cocher.

— Je compte sur toi, mon gars, conclut Ishaq.

— Vous pouvez.

Le responsable de la manutention se dirigea vers la porte, mais il se retourna à mi-chemin.

— J'allais oublier : comment t'appelles-tu ?

— Richard Cypher.

— Moi, c'est Ishaq… À ce soir, Richard Cypher. Surtout, ne me déçois pas. Si je te surprends à paresser, je te jetterai dans le fleuve avec une barre de fer pliée autour du cou, pour être sûr que tu coules à pic.

— Je ne vous décevrai pas, Ishaq. Je suis un bon nageur, mais pas avec ce genre de lest.

Alors que Nicci et lui partaient en quête d'un peu de nourriture – avant d'aller au bureau du comité d'approbation –, Richard remarqua que sa compagne avait l'air maussade.

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Les gens ordinaires n'ont pas ta chance, Richard. Pour obtenir un emploi, ils doivent se battre…

— De la chance, dis-tu ? Si tu avais autant mal au dos que moi, après la séance de cette nuit, tu verrais les choses autrement…

Chapitre 46

Quand Richard eut fini de décharger le dernier chariot de barres de fer, il se pencha en avant, s'appuya à la pile qu'il venait de constituer et se laissa le temps de reprendre son souffle. Pour ce genre de travail, il était toujours plus agréable d'être deux, un dans le véhicule et l'autre à l'extérieur. L'homme censé aider le Sourcier déchu avait démissionné quelques jours plus tôt, affirmant qu'il avait été injustement traité. Un bon débarras, aux yeux de Richard. Même quand il consentait à ne pas tirer sa flemme, ce type était si maladroit et peu motivé qu'il compliquait encore les choses.

La lumière qui filtrait des hautes fenêtres palissait, annonçant la fin de la journée. En sueur, Richard aurait donné cher pour un bon bain dans un lac de montagne. Se sentant rafraîchi par cette seule idée, il imagina un paysage de rêve et crut un instant qu'il entendait un clapotis d'eau.

Mais c'était Ishaq, qui approchait de lui avec une lampe à huile.

— Tu en fais trop, Richard…

— On m'a engagé pour ça, non ?

— Suis mon conseil, fiston. Le zèle est tout juste bon à s'attirer un tas d'ennuis.

Depuis trois semaines qu'il travaillait à l'entrepôt, Richard avait fait la connaissance de pas mal d'autres employés. Du coup, il comprenait très bien ce qu'Ishaq voulait dire.

— Je n'ai toujours pas très envie de nager avec une barre de fer pliée autour du cou…

Ishaq ne put s'empêcher de sourire.

— Ce jour-là, j'ai lancé ça pour apaiser les soupçons de Jori, rien de plus.

— Je sais, Ishaq…

Jori était le cocher qui avait refusé de décharger le chariot, la première nuit. Pas un mauvais bougre, mais beaucoup trop porté sur les règles et les règlements.

— Ici, ce n'est pas comme à la ferme, reprit Ishaq. Sous le règne de l'Ordre, beaucoup de choses ont changé. Pour ne pas avoir d'embêtements, il faut tenir compte des besoins des autres. Le monde est comme ça, et personne n'y peut rien.

Saisissant tous les sous-entendus de ce discours apparemment banal, Richard hocha gravement la tête.

— Tu as raison, Ishaq. Merci beaucoup. J'essaierai de me souvenir de tes sages propos…

— Notre groupe de travailleurs a une réunion, ce soir. Tu ferais mieux de te mettre en chemin.

— Tu crois ? Il est tard, je suis fatigué, et…

— Tu veux te faire remarquer ? Si les gens commencent à raconter que tu n'as aucun sens civique…

— Je croyais qu'assister à ces réunions était facultatif ?

Ishaq éclata de rire.

Résigné, Richard alla chercher son sac, au fond de l'entrepôt, puis sortit afin que son ami puisse fermer et verrouiller la porte.

Dehors, alors que la nuit tombait déjà, il reconnut la silhouette de Nicci. Assise sur le muret, près de l'entrée de l'entrepôt, elle l'attendait, comme presque tous les soirs. Toujours en quête d'un logement, elle avait dû passer sa journée à faire la queue. D'abord pour obtenir de nouvelles adresses, puis afin d'acheter du pain et d'autres produits de première nécessité.

À présent, il ne leur restait plus qu'à regagner leur « abri », dans une ruelle relativement tranquille. Pour s'assurer que personne ne l'investisse, Richard avait donné la pièce à des gamins. Assez jeunes pour se contenter de quelques sous, ils s'étaient révélés suffisamment redoutables pour décourager les intrus.

— Tu as eu du pain ? demanda le Sourcier quand il eut rejoint la Sœur de l'Obscurité.

Nicci se leva souplement.

— Pas aujourd'hui… Quand mon tour est arrivé, il n'y en avait plus. Mais j'ai pu acheter un chou, et je nous ferai une bonne soupe.

Affamé, Richard aurait volontiers mangé sur-le-champ une belle tranche de pain. La soupe mettrait une éternité à cuire…

— Où est ton sac ? demanda-t-il. Et ce fameux chou ?

Nicci sourit puis sortit de sa poche un petit objet que Richard mit un certain temps à reconnaître dans la pénombre.

Une clé !

— Tu as trouvé une chambre ?

— Je suis passée au bureau d'inspection de l'équité urbaine, cet après-midi. Leurs noms étant arrivés en tête d'une liste, maître et maîtresse Cypher ont enfin le droit d'avoir un toit sur la tête. Ce soir, nous dormirons au chaud. Une excellente chose, parce qu'il menace de pleuvoir. J'ai déjà déposé mes affaires dans notre chambre.

Richard massa ses épaules douloureuses. Comme toujours, il était révulsé d'avoir entendu Nicci parler de « maître et maîtresse Cypher ». La mascarade que lui imposait la Sœur de l'Obscurité lui pesait de plus en plus, surtout lorsqu'il pensait que Kahlan en souffrait aussi. En de très rares occasions, il lui semblait que ce que faisait Nicci avait un

sens profond – en tout cas pour elle. Mais la plupart du temps, l'absurdité de cette histoire lui donnait envie de hurler.

— Où est cette chambre ? demanda-t-il, espérant qu'elle n'était pas située à l'autre bout de la ville.

— Nous y sommes déjà passés… Tu te souviens, le bâtiment aux murs souillés de crasse…

— Nicci, tous ces immeubles sont sales !

— C'est vrai, mais tu reconnaîtras l'endroit, quand nous y serons. Une des taches ressemble à la croupe d'un cheval…

— Je meurs de faim, et avant le dîner, je devrai encore aller à une réunion…

— Tant mieux, dit Nicci. Les groupes de travailleurs sont très utiles. Ils aident les gens à rester sur le droit chemin et à ne jamais perdre de vue leur devoir sacré : secourir les plus démunis qu'eux.

Ces réunions duraient parfois des heures, et Richard s'y ennuyait à mourir, car il n'en sortait jamais rien de concret. Pourtant, certaines personnes les attendaient impatiemment, avides de vanter devant un auditoire les mérites de l'Ordre. C'était leur heure de gloire – les seules occasions, au milieu d'une morne existence, où ces individus se sentaient importants…

Manquer les réunions suffisait à ranger un travailleur dans la redoutable catégorie des « tièdes qui ne souscrivaient pas vraiment au grand dessein de l'Ordre ». Si l'absentéiste ne changeait pas de comportement, on finissait par le soupçonner de « subversion », le pire crime imaginable pour les fidèles de Jagang. Que ce soit vrai ou non ne comptait pas. Dans un pays où l'égalité était l'idéal suprême, dénoncer les déviants n'avait rien de choquant, bien au contraire. En fait, les délateurs étaient souvent tenus pour des héros…

Le spectre de la subversion – ou de la « contre-révolution », comme on disait aussi – planait sans cesse sur l'Ancien Monde. Très régulièrement, la garde civile emprisonnait des traîtres potentiels sur la foi de dénonciations des plus douteuses. Mais ça n'importait pas, car les tortionnaires de l'Ordre parvenaient toujours à arracher des confessions aux suspects. Dans l'Ancien Monde, un prévenu devait prouver son innocence, et s'il n'y parvenait pas, la présomption de culpabilité lui garantissait un long séjour dans un « camp de rééducation ».

À Altur'Rang, beaucoup de gens s'inquiétaient des agissements des « factieux financés par l'étranger ». Bien entendu, on affirmait que le Nouveau Monde tirait les ficelles de ces marionnettes. Régulièrement, de scandaleuses conspirations étaient déjouées à la toute dernière minute, grâce à l'efficacité et au flair des représentants de l'Ordre. Ou justement, des groupes de travailleurs, tellement précieux pour arracher le mal à la racine…

Sur beaucoup de places publiques, les cadavres des déviants pendus haut et court étaient laissés à pourrir jusqu'à ce que les charognards les aient dévorés. Une façon de rappeler à tout le monde où pouvaient mener les mauvaises fréquentations. Du coup, dès qu'un imprudent osait une remarque qui s'écartait de la ligne de l'Ordre, il se trouvait toujours quelqu'un pour lui lancer : « Tu as envie de finir inhumé dans le ciel ? » Une plaisanterie rituelle qui ne faisait plus rire grand monde…

Alors que Nicci et lui s'engageaient dans la rue qui menait à la salle de réunion, Richard bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Désolé, dit-il, mais je ne me souviens plus de la tache qui ressemble à une croupe de cheval.

— Parce que tu t'intéressais à autre chose… C'est là que vivent ces trois-là…

— De qui parles-tu ?

Dans la rue, des dizaines de gens, la plupart inconnus de Richard, se dirigeaient aussi vers la salle de réunion.

Soudain, le Sourcier comprit à qui Nicci faisait allusion.

— Les trois voyous armés de couteaux ? Tu nous as trouvé une chambre dans ce bâtiment-là ?

Nicci hocha la tête.

— De mieux en mieux ! Tu n'as pas demandé s'il y avait des logements libres ailleurs ?

— Quand on est nouveau en ville, obtenir si vite un toit est un coup de chance ! Si on refuse, on repasse tout en bas de la liste.

— Tu as déjà donné de l'argent au propriétaire ?

— Tout ce que j'avais, oui…

— Donc, il ne nous reste plus rien pour finir la semaine…

— Il faudra faire durer la soupe, c'est tout…

Richard aurait juré que Nicci lui mentait. À coup sûr, elle avait insisté pour qu'ils vivent dans ce bâtiment. Savoir comment il se comporterait avec les trois voyous, maintenant qu'il ne pouvait plus les éviter, devait l'intéresser au plus haut point.

Elle ne cessait pas de poser des questions bizarres – ou de lâcher des déclarations péremptoires – afin de voir de quelle manière il réagissait. Mais que lui voulait-elle exactement ? Après des semaines de « vie commune », il n'en avait toujours pas la moindre idée.

Les trois petites brutes l'inquiétaient beaucoup. Le jour de sa capture, l'Agiel de Cara avait blessé Nicci… et infligé exactement la même douleur à Kahlan. Si les truands en herbe s'en prenaient à la Sœur de l'Obscurité, l'Inquisitrice souffrirait en même temps qu'elle.

Une idée qui terrifiait son mari.

Après être entrés, Richard et Nicci s'assirent sur un banc, au fond de la salle de réunion. Pendant les discours enflammés sur la gloire et

la magnanimité de l'Ordre, le Sourcier repensa au cours d'eau qui coulait derrière la cabane, dans les montagnes, et revit Kahlan y tremper les pieds en soupirant d'aise. Imaginer ses chevilles l'emplissait d'un désir mêlé de désespoir…

Alors que des orateurs débitaient de fades discours sur la nécessité d'aider les autres – apprises par cœur, ces litanies n'avaient plus aucun sens, mais ça ne dérangeait personne –, Richard se souvint de la joie de Kahlan, quand il lui avait offert les vairons…

Après les monologues moralisateurs, on passa aux dénonciations. Dans l'assistance, quelques personnes se levèrent pour signaler les absences, donner les noms des coupables et souligner combien ces défections étaient graves pour l'ensemble du groupe de travailleurs. Comme toujours, ces interventions furent saluées par des murmures approbateurs.

Ensuite, ce fut le tour des requêtes publiques. Se levant aussi, certaines épouses de travailleur annoncèrent qu'il leur fallait plus de lait parce qu'elles venaient de mettre au monde un enfant. D'autres demandèrent de l'aide, arguant que leur mari était malade. Enfin, certaines signalèrent qu'elles avaient besoin de médicaments pour soigner un vieux parent alité.

Après chaque intervention, on votait à main levée pour décider si le groupe devait aider les requérantes.

Dans un coin, quelqu'un notait les noms de ceux qui ne levaient pas la main. Selon Ishaq, ce comportement était autorisé quand on jugeait une requête abusive, à condition de rester exceptionnel. Sinon, on pouvait être sûr de figurer sur une liste de surveillance. Même s'il ignorait de quoi il s'agissait, Richard se doutait que ce n'était pas très agréable, et son ami lui avait confirmé qu'il valait mieux éviter ce genre de mésaventure. Pour cela, il suffisait de lever la main assez souvent.

Se fichant de tout ça – au fond, il n'était pas là pour améliorer la vie dans l'Ancien Monde – le Sourcier levait le bras systématiquement. En Altur'Rang, comme en Anderith, les gens s'en remettaient à l'Ordre pour conduire leur vie, et ils étaient ravis qu'on se charge de penser à leur place. Alors, pourquoi Richard se serait-il creusé la cervelle ?

Bien qu'elle fût surprise – et parfois déçue – de le voir voter automa tiquement « oui », Nicci ne lui avait jamais fait de remarques à ce sujet.

Richard levait la main machinalement, et il s'en portait très bien. Ce soir-là, un sourire sur les lèvres, il exerçait son droit à la solidarité en pensant à l'émerveillement de Kahlan, le jour où il lui avait offert Bravoure.

Pour lui redonner goût à la vie, il aurait volontiers sculpté une

montagne.

Quand les femmes eurent terminé, un homme se leva pour se plaindre des conditions de travail désastreuses qui l'avaient poussé à quitter la compagnie de transport. Non sans surprise, Richard reconnut le tire-au-flanc qui l'avait laissé se débrouiller seul avec des tonnes de barres de fer. Fidèle à sa politique, il leva quand même la main quand on proposa que l'homme reçoive six mois de salaire en compensation.

Après les requêtes, les travailleurs en bonne santé apprenaient quel pourcentage de leur salaire serait prélevé pour aider les nécessiteux. Car les gens sains, avait-on dit à Richard, se devaient d'aider ceux que la maladie privait du droit de travailler.

Dès qu'on appelait son nom, chaque homme se levait et s'entendait dire combien d'argent il lui faudrait consacrer au bien-être de tous. Passant le dernier, puisqu'il était nouveau, Richard se campa face aux délégués généraux assis derrière une longue table – en réalité, deux vieilles portes posées sur des tréteaux.

Ishaq comptait parmi les délégués, et Richard ne l'avait jamais entendu s'élever contre une décision prise par ce curieux cénacle. Quand elles eurent fini de converser à voix basse, les quelques femmes qui en faisaient partie murmurèrent à l'oreille du président de séance, qui hocha deux ou trois fois la tête.

— Richard Cypher, dit-il, étant nouveau en ville, vous avez du retard à rattraper en matière de contribution au bien commun. En conséquence, votre salaire de la semaine prochaine sera entièrement consacré à aider vos camarades travailleurs.

Le Sourcier en resta bouche bée quelques secondes.

— Mais comment paierai-je mon loyer ? Et ma nourriture ?

Tous les regards se tournèrent vers l'insolent qui osait contester une décision prise à l'unanimité.

— Jeune homme, vous devriez être reconnaissant au Créateur de pouvoir travailler ! Ceux qui ont moins de chance que vous implorent de l'aide, et vous pensez d'abord à votre enrichissement personnel ?

Richard décida de ne pas insister. Qu'importaient ces histoires absurdes ? Et à quoi bon se battre, puisqu'il se fichait de tout ?

— Oui, messire, je vois ce que vous voulez dire… Sachez que je me réjouis de sacrifier mon salaire au nom du bien-être général.

Et tant pis s'il ne lui restait plus rien, après que Nicci eut dépensé tout leur argent pour une chambre miteuse.

Quand ils furent sortis, bien après la tombée de la nuit, Richard jugea quand même judicieux d'aborder le sujet avec la Sœur de l'Obscurité.

— Maintenant, dit-il, il va falloir demander au propriétaire de nous

rendre l'avance… Nous retournerons dans la ruelle jusqu'à ce que j'aie de nouveau quelques sous.

— On ne nous restituera pas le loyer… Mais cet homme comprendra que nous sommes dans le besoin, et il nous fera crédit un moment. À la prochaine réunion, tu exposeras nos difficultés au groupe, et on te versera une allocation de charité pour les résoudre.

Épuisé, Richard se demanda un moment s'il ne faisait pas un mauvais rêve.

— De charité ? Il s'agit de mon salaire, en échange de longues journées de travail…

— C'est une façon égoïste de voir les choses, Richard. Si tu as un emploi, tu le dois au groupe, à la compagnie de transport et à l'Ordre Impérial.

Trop fatigué pour polémiquer, Richard abandonna le sujet. De toute façon, quelle justice pouvait-on attendre d'une société imaginée par des gens comme Jagang ?

Dormir un peu, voilà tout ce qui lui faisait encore envie…

Quand ils entrèrent chez eux, Richard et Nicci surprirent un des trois voyous en train de fouiller dans les affaires de la Sœur de l'Obscurité.

Des sous-vêtements dans une main, il se retourna et eut un sourire mauvais.

Torse nu comme d'habitude, il se redressa de toute sa hauteur pour défier Richard.

— Eh bien, on dirait que nos deux rats ont trouvé un trou où se cacher !

Il reluqua Nicci, la déshabillant du regard.

La Sœur de l'Obscurité récupéra son sac, arracha ses sous-vêtements au sale gamin et, sous son regard goguenard, entreprit de les remettre à leur place.

Un instant, Richard craignit qu'elle oublie le sort de maternité et déchaîne son pouvoir sur le voleur. Mais elle se contenta de le foudroyer du regard.

La chambre empestait la moisissure. Se sentant oppressé par le plafond très bas, Richard grimaça en constatant qu'il était presque noir à cause de la fumée des bougies et des lampes. Avec l'odeur, cela faisait ressembler la pièce à un caveau. Et c'était là qu'il devrait vivre ?

À la lueur de la bougie glissée dans un support mural, près de la porte, il fit du regard le tour de son nouveau foyer. Dans un coin, contre un mur taché de chiures de mouche, il repéra une armoire bancale privée d'une de ses portes. En face, devant la fenêtre à la vitre opacifiée par la crasse, les deux chaises et la table en bois moisi

semblaient sur le point de s'écrouler toutes seules.

— Comment es-tu entré ici ? demanda soudain Nicci au petit truand.

— Le passe du propriétaire ! s'exclama le gamin en brandissant une clé. C'est mon père, si tu veux tout savoir. J'étais venu vérifier vos affaires, pour m'assurer que vous ne cachiez pas des écrits subversitifs…

— Parce que tu sais lire ? cracha Nicci. À la façon dont tu prononces certains mots, permets-moi d'en douter.

— Pas question que des subversitifs vivent sous notre toit ! C'est dangereux pour tout le monde, et mon père a le devoir de les dénoncer.

Richard s'écarta pour laisser sortir l'adolescent, mais il le retint par un bras quand il le vit s'emparer de la bougie.

— Elle est à nous, dit-il.

— Sans blague ? Et tu peux le prouver, mon gars ?

Richard serra plus fort le bras musclé de l'adolescent. Le regardant dans les yeux, il désigna la bougie de sa main libre.

— Oui, parce que mes initiales sont gravées sur la base.

Sans réfléchir, le garçon retourna la bougie pour vérifier. Bien entendu, de la cire chaude s'écrasa sur le dos de son autre main. Criant de douleur, il lâcha son dérisoire butin.

— Je suis désolé ! s'écria Richard, secrètement ravi que son petit truc ait marché. (Il se baissa et ramassa la bougie.) Tu vas bien, j'espère ? C'est très douloureux, mais au moins, tu n'en as pas eu dans les yeux ! Une chance, parce que ça fait un mal de chien.

— Et comment tu le sais, gros malin ?

— Là où je vivais, c'est arrivé à un pauvre garçon.

Sortant à demi dans le couloir, Richard profita de la lumière d'un autre bougeoir pour faire mine de graver un « R » et un « C » dans le pied de la bougie.

— Tu vois ? Ce sont mes initiales.

Cette fois, l'adolescent ne fit pas l'erreur de vouloir vérifier, au cas où il s'agirait d'un nouveau piège.

— Ouais, ouais…, marmonna-t-il.

Quand il fut sorti, Richard le suivit et ralluma sa bougie à la flamme de celle du couloir.

Au lieu de s'éloigner, l'adolescent se retourna.

— Comment ce type a-t-il été assez idiot pour se mettre de la cire dans les yeux ? C'était un grand bœuf borné, comme toi ?

— Oh ! non ! Pas du tout… Il s'agissait d'un jeune homme téméraire et un peu arrogant. Mécontent qu'il ait flatté la croupe de sa

femme, un mari jaloux lui a versé de la cire chaude dans les yeux…

— Et ce crétin n'a pas pensé à les fermer ?

Pour la première fois, Richard gratifia l'adolescent de son sourire de messager de la mort.

— Hélas, on lui avait coupé les paupières… Chez moi, on ne plaisante pas avec les hommes qui ne respectent pas les femmes.

— Sans blague ?

— Comme je te le dis. Et pour être franc, on ne lui avait pas coupé que les paupières…

— Tu me menaces, mon gars ?

— Non. Rien de ce que je ferais ne pourrait te nuire plus que le traitement que tu t'infliges.

— Et il veut dire quoi, ce charabia ?

— Tu ne réussiras jamais rien, condamné à rester de la vermine jusqu'à la fin de tes jours. Tu n'as qu'une vie, et tu la gaspilles ! Une honte, mon garçon… Tu ne sauras jamais ce que c'est d'être heureux, d'accomplir une action méritoire ou d'être vraiment fier de soi. Avec le mal que tu te fais, je n'ai pas besoin d'en rajouter.

— La vie m'a distribué de mauvaises cartes, c'est tout. Qu'est-ce que j'y peux, d'après toi ?

— Changer la donne, tout simplement.

— Et comment ça, espèce de génie à la noix ?

— Pour commencer, regarde dans quelle porcherie tu vis ! Cet endroit est à ton père. Si tu avais un peu de fierté, tu essaierais de l'entretenir.

— Il est le gérant, pas le propriétaire… Le type qui possédait l'immeuble exploitait ses locataires. Mais l'Ordre a réquisitionné les lieux, et ça va mieux, depuis… Pour ses crimes, l'ancien propriétaire a été torturé à mort. Mon père est un simple logeur. Nous travaillons pour que des miteux comme toi ne dorment pas dans la rue. Où veux-tu que nous trouvions l'argent pour rénover cette poubelle ?

— L'argent ? Il en faudrait pour nettoyer les immondices qui pourrissent dans le couloir ?

— Ce n'est pas moi qui ai jeté ces cochonneries…

— Et les murs ? Tu crois qu'il faut une fortune pour les lessiver ? Tu as vu le plafond de ma chambre ? Voilà au moins dix ans qu'il n'a pas vu une éponge.

— Tu me prends pour une femme de ménage ?

— Et les marches du porche ? Un jour, quelqu'un se brisera la nuque en tombant. Peut-être toi, d'ailleurs, ou ton père… Si tu les réparais, histoire de faire quelque chose d'utile, pour une fois ?

— Je te l'ai dit, nous n'avons pas d'argent !

— Il n'en faut pas ! Il suffit de les démonter, de nettoyer les joints

et de poser de nouvelles cales que tu pourrais tailler dans n'importe quel bout de bois.

— Si tu es si malin, pourquoi ne le fais-tu pas toi-même ?

— Excellente idée… Je m'en chargerai.

— Vraiment ? Moi, je parie que tu racontes n'importe quoi !

— Demain soir, après le travail, je réparerai ces marches. Et si ça t'intéresse, je te montrerai comment procéder.

— Je viendrai… On ne voit pas tous les jours un crétin réparer des trucs qui ne lui appartiennent pas.

— Ces marches ne sont pas à moi, mais je les emprunterai tous les jours, parce que je vais vivre ici. Si ma femme se cassait une jambe, je ne serais pas content. Si tu viens, mets donc une chemise, par respect pour les dames qui habitent l'immeuble.

— Et si j'arrive torse nu ?

— Dans ce cas, je te mépriserai trop pour t'apprendre quelque chose, et tu perdras ton temps.

— Et si je me fiche de savoir comment réparer des marches ?

— Eh bien, j'aurai appris quelque chose sur toi…

— Parce que selon toi, réparer des foutues marches devrait m'inté resser ?

— Pas nécessairement, mais apprendre quelque chose, même si c'est très simple, est en principe une motivation suffisante… Pour être fier de soi, il n'y a rien de mieux qu'accomplir une œuvre utile.

— Peut-être, mais je suis déjà fier de moi.

— Parce que tu prends pour du respect la terreur que tu inspires aux gens. De toute façon, ce ne sont pas les autres qui confèrent sa dignité à un homme, mais lui-même. Hélas, tout ce que tu sais faire, pour le moment, c'est rouler des mécaniques en ayant l'air idiot.

— C'est moi que tu traites d'idiot ? rugit l'adolescent.

Il croisa agressivement les bras. Appuyant simplement un index sur sa poitrine, Richard le força à reculer d'un pas.

— Tu n'as qu'une vie, fiston. Tu veux vraiment la passer à insulter et terrifier les gens avec ta bande de faux durs ? Demain, je réparerai ces marches. Et nous saurons quelle sorte d'individu tu es.

— Comme tu dis, mon gars ! Il est très possible que je préfère passer du temps avec mes amis…

— Tu vois, tes ennuis n'ont rien à voir avec une mauvaise donne du destin. Je n'ai jamais eu beaucoup d'influence sur ma vie, comme toi. Mais les rares fois où j'ai pu choisir, j'ai toujours opté pour ce qui servirait le mieux mes intérêts. Aujourd'hui, je décide de réparer ces marches plutôt que de me lamenter parce qu'elles sont dangereuses. Quand ce sera fait, je serai fier d'avoir amélioré mes conditions de vie.

» Pour devenir un homme, il ne te suffira pas de bricoler un peu,

mais ce sera un premier pas sur le bon chemin. Si ça te chante, amène tes amis, et je vous montrerai comment utiliser un couteau sans nécessairement le brandir à la figure de quelqu'un.

— Il se peut qu'on vienne pour se moquer de toi, mon gars.

— Si ça vous amuse, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais si vous voulez apprendre quelque chose, commencez par me témoigner du respect en mettant une chemise. Même si tu ne t'en rends pas compte, c'est le premier tournant de ta vie. Négocie-le mal, et tout ira de travers pour toi jusqu'à la fin de tes jours. Au fait, je m'appelle Richard…

— Décidément, je crois qu'on viendra pour se ficher de toi… Richard.

— Je ne me formalise pas qu'on me rie au nez, fiston. Quand on connaît sa propre valeur, on ne se soucie pas de la démontrer à des gens qui n'ont aucune idée de la leur. Si tu veux apprendre, tu sais ce qu'il te reste à faire. Encore une chose : si tu me menaces une nouvelle fois avec un couteau, tu auras commis la dernière erreur de ta courte et misérable vie.

— Et sinon, que deviendrai-je ? Un abruti comme toi qui sue sang et eau pour Ishaq et sa compagnie de transport ?

— Comment t'appelles-tu ?

— Kamil…

— Eh bien, Kamil, je m'échine en échange d'un salaire qui me permet de vivre et de faire vivre ma femme. Bref, je vends la seule chose de valeur que je possède : moi-même. Quelqu'un apprécie assez mon travail pour me verser de l'argent, et être dans cette compagnie est un des choix dont je te parlais plus tôt. Comme réparer les marches, si tu veux le savoir. De plus, que vient faire ce brave Ishaq là-dedans ?

— La compagnie est à lui, tu l'ignorais ?

— Il est seulement responsable des manutentionnaires…

— Ishaq vivait ici, avant que l'Ordre réquisitionne le bâtiment, et mon père le connaissait. Tu vas habiter dans ce qui était jadis son salon. À l'époque, la compagnie lui appartenait, mais il a choisi la voie de la Lumière et renoncé aux biens de ce monde. Le groupe de travailleurs lui a appris à devenir un citoyen respectueux du Créateur. Désormais, il sait qu'il ne vaut pas plus que n'importe qui, moi compris.

Richard jeta un coup d'œil à Nicci, debout au milieu de la chambre et très attentive à la conversation. Un instant, il avait oublié jusqu'à son existence. Revenu à la réalité, il n'eut plus envie de polémiquer avec Kamil.

— À demain, fiston, que tu viennes pour apprendre ou pour rigoler

un bon coup. C’est ta vie – à toi de choisir !

Chapitre 47

Alors que le soleil se levait à peine, ses premiers rayons filtraient par les hautes fenêtres de l'entrepôt. Dès qu'il aperçut Ishaq, venu lui donner la liste des barres de fer à charger dans les différents chariots, Richard sauta du rayonnage où il était assis et courut à sa rencontre.

Il n'avait pas vu le responsable de la manutention depuis une semaine.

— Ishaq, ça va ? Où étais-tu donc ?

— Bien le bonjour, Richard.

— Hum… Désolé… Bien le bonjour, Ishaq. J'étais inquiet de ne pas te voir.

— Des réunions, comme d'habitude… Attendre dans un bureau, puis patienter dans un autre… Pas de travail, rien que du bla-bla ! J'ai vu des tas de gens pour essayer d'améliorer le sort des ouvriers comme toi. Parfois, j'ai l'impression que personne ne veut que les choses aillent mieux, dans cette ville. Les gens des bureaux préféreraient que tout le monde soit payé à ne rien faire. Comme ça, ils ne seraient pas obligés de signer des documents avec l'angoisse qu'on vienne un jour leur demander des comptes.

— Ishaq, on m'a dit que la compagnie de transport était jadis à toi. C'est vrai ?

— Qui t'a raconté ça ?

— Réponds-moi ! C'est la vérité ?

— Oui… En théorie, elle m'appartient toujours.

— Qu'est-il arrivé ?

— Rien… Sauf que j'ai ouvert les yeux, et compris que diriger une affaire était trop de travail…

— De quoi t'a-t-on menacé, mon ami ?

Ishaq dévisagea longuement le Sourcier.

— D'où viens-tu, mon garçon ? Tu ne ressembles pas aux autres paysans que j'ai rencontrés…

— Ishaq, tu n'as toujours pas répondu à ma question…

— En quoi le passé t'intéresse-t-il ? Ce qui est fait est fait. Un homme intelligent se contente de ce que la vie lui offre. On m'a donné le choix, et j'ai pris la décision qui s'imposait. Les regrets ne servent à rien, et ce n'est pas avec la mélancolie qu'on nourrit ses enfants…

Richard s'avisa soudain que son interrogatoire en règle était inutilement cruel.

— Je comprends, Ishaq… Et je suis désolé pour toi.

— Désormais, je travaille ici comme n'importe quel employé, et c'est beaucoup plus facile. Si je ne respecte pas les règles, je risque de perdre mon emploi. Nous sommes tous égaux, maintenant…

— Grâce à l'Ordre Impérial, bien entendu !

Ishaq sourit du ton ironique de Richard.

— Voyons cette liste, dit le Sourcier en tendant la main.

Ishaq lui remit le document. Il ne mentionnait que deux points de livraison, avec les spécifications de longueur et de qualité des barres, et le nombre qu'il fallait expédier à chaque client.

— C'est un bon de livraison, pas une liste de chargement, s'étonna Richard.

— Il faut qu'un manutentionnaire parte avec un chariot pour aller prendre des barres dans un autre dépôt et s'assurer qu'elles soient livrées au client.

— Je travaille avec les cochers, maintenant ? Pourquoi donc ? Je croyais que tu avais besoin de moi à l'entrepôt ?

Ishaq retira son chapeau rouge et se gratta le crâne.

— Richard, il y a eu des plaintes…

— À mon sujet ? Qu'ai-je fait de mal ? Tu sais que je travaille dur.

— Trop dur, dit Ishaq en remettant son chapeau. Les autres employés de l'entrepôt racontent que tu es un type arrogant et mesquin. Ce sont leurs mots, pas les miens… Selon eux, tu les mets mal à l'aise en exhibant ta force et ta jeunesse. Ils disent aussi que tu te moques d'eux dans leur dos.

Beaucoup de collègues de Richard étaient plus jeunes que lui et n'avaient pas grand-chose à lui envier au niveau des muscles.

— Ishaq, je n'ai jamais…

— Je sais… Mais ils voient les choses comme ça. N'en fais pas un drame. Ce qu'ils éprouvent compte plus que la réalité…

Richard soupira de frustration.

— Lors des réunions, on m'a dit et répété que j'avais la chance de pouvoir travailler, contrairement à certains malheureux. On a aussi ajouté que je devais trimer dur, pour aider ceux qui ne peuvent pas subvenir à leurs besoins. Et si je ne le faisais pas, a-t-on ajouté, je risquais de perdre mon emploi…

— Dans cette ville, il faut savoir marcher sur une corde raide…

— Et j'ai fait un faux pas ?

— Tes collègues voudraient que tu sois licencié.

— Donc, me voilà à la porte ?

— Oui et non… À cause de ta mauvaise attitude, tu es renvoyé de l'entrepôt. Mais j'ai convaincu le comité de te laisser une seconde chance. Du coup, te voilà affecté aux chariots. Au fond, c'est une vraie chance, parce qu'il y a beaucoup moins à faire. Tu charges un seul véhicule, tu vas chez le client, tu décharges, et le tour est joué. À mon

avis, tu ne risqueras pas de t'attirer des ennuis.

— Merci Ishaq…

— Ne me remercie pas trop vite… Le salaire est beaucoup plus bas.

— Et alors ? De toute façon, on me prend presque tout. Ce n'est pas moi qui perds de l'argent, mais les malheureux de la ville…

Ishaq sourit et tapa sur l'épaule du Sourcier.

— Tu es le seul type digne de confiance dans cette entreprise, Richard. Avec toi, je sais que mes propos ne risquent pas d'être répétés partout.

— Je ne te ferais jamais une chose pareille.

— Je sais… C'est pour ça que je me confie à toi. Je dois être un égal parmi des égaux, et travailler comme n'importe qui, mais il faut aussi que je donne de l'emploi à ceux qui en ont besoin. On m'a pris mon affaire, et je suis tenu de continuer à la gérer… Quel monde de fous !

— Et encore, tu n'en connais qu'un petit coin, Ishaq… Mais si on en revenait au travail ? Que dois-je faire ?

— Le forgeron installé près du chantier me cherche des noises.

— Pourquoi donc ?

— On lui a commandé des outils, mais il manque de matière première, et ses clients s'impatientent. Presque tout ce que contient cet entrepôt est commandé depuis l'automne dernier. Tu te rends compte ? Le printemps n'est plus très loin, et on vient à peine de nous livrer…

— Pourquoi les délais sont-ils si longs ?

— Au fond, tu n'es peut-être qu'un paysan ignorant ! Où as-tu vécu avant de venir ici ? Dans une grotte ? Il ne suffit pas de vouloir les choses pour les avoir. Il faut attendre son tour, et chaque commande doit être validée par un comité.

— Pourquoi ?

— « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? » C'est le seul mot que tu connais ?

Ishaq marmonna dans sa barbe. Richard crut comprendre qu'il demandait au Créateur pourquoi les ennuis tombaient toujours sur lui…

— Bon, je vais t'expliquer, puisque tu y tiens… Ici, il faut tenir compte des besoins des autres, et se soucier du bien-être de la communauté. Si j'obtenais tout ce que je commande, j'aurais le monopole des transports, et ce ne serait pas juste pour les autres compagnies. Des gens perdraient leur travail, comprends-tu ? Les produits doivent être répartis équitablement, et il y a un comité spécial pour s'en assurer. Et même quand j'ai de quoi livrer, certains de mes collègues ne peuvent pas travailler au même rythme que moi,

parce qu'ils manquent de personnel ou de véhicules. Dans ce cas, je dois attendre qu'ils aient effectué leur quota de livraisons.

— Pourquoi ne peux-tu pas…

— Encore un « pourquoi » ? Richard, prends cette commande et va t'en occuper. Je ne veux pas que ce foutu forgeron revienne me souffler dans les bronches.

— Il ne peut pas attendre son tour, comme tout le monde ?

— Non, parce qu'il travaille pour le Fief.

— Le Fief ? De quoi parles-tu ?

— Du palais qu'on construit pour l'empereur.

Richard ne connaissait pas le nom de l'édifice, mais il savait que des travailleurs affluaient en ville pour participer à ce chantier. Et il soupçonnait que Nicci avait choisi Altur'Rang pour cette raison. Visiblement, elle trouvait amusant qu'il contribue indirectement à ce grand projet. Un sens de l'humour bien particulier, et qui ne lui arrachait pas l'ombre d'un sourire…

— Ce palais sera énorme, dit Ishaq. Pendant des années, beaucoup de gens auront du travail.

— Donc, si je comprends bien, quand une commande émane de l'Ordre, on a tout intérêt à l'honorer.

— Voilà, tu commences à saisir ! Messire Pourquoi aurait-il enfin du plomb dans la cervelle ? Le forgeron est sous les ordres des maîtres d'œuvre du palais, qui rendent directement des comptes aux plus hautes autorités. Ils veulent des outils, et se fichent des excuses vaseuses d'un petit forgeron. Mais lui, il se *contrefiche* de mes difficultés. Du coup je suis pris entre le marteau et l'enclume – ou le comité et le palais, si tu préfères.

Ishaq se tut en voyant approcher un des employés, qui lui tendit un document. Pendant qu'il en prenait connaissance, le type jeta un regard agressif à Richard…

Dès qu'il eut terminé sa lecture, Ishaq donna quelques instructions à l'homme, qui hocha la tête et repartit aussitôt.

— Richard, je peux uniquement livrer ce que le comité m'autorise à transporter. Ce document m'ordonne de différer l'envoi d'un lot de madriers aux mines de charbon, parce que ce travail sera confié à une entreprise en difficulté. Tu comprends, maintenant ? Si je ne jouais pas le jeu, des malheureux se retrouveraient au chômage. Tôt ou tard, on me remplacerait par quelqu'un qui ménagerait davantage ses concurrents. Ce n'est plus comme au bon vieux temps, quand j'étais jeune et idiot !

— Si je comprends bien, faire du bon travail risque de t'attirer des ennuis. Comme à moi…

— Du bon travail ? Qui peut dire ce que c'est ? Œuvrer pour le bien commun serait mal, selon toi ?

— Ishaq, tu ne crois pas un mot de ces fadaises, n'est-ce pas ?

— Richard, je t'en prie, pars avec le chariot, charge-le quand tu seras à la fonderie, et va livrer ce forgeron de malheur. Surtout, plus de « pourquoi », par pitié ! Et en chemin, ne va pas tomber malade, te faire mal au dos ou te découvrir une pleine nichée d'enfants en mauvaise santé. Si ce forgeron revient ici, c'est moi qui devrai nager avec une barre de fer autour du cou.

— Ne t'inquiète pas, mon dos va très bien !

— Parfait… Je vais t'affecter un cocher… Surtout, ne lui demande pas de t'aider à décharger ! Je ne veux pas entendre de plaintes, lors de la prochaine réunion. J'ai dû supplier Jori de ne pas me dénoncer, après ce fameux soir où j'ai osé suggérer qu'il me donne un coup de main. Tu te souviens ?

— Comme si c'était hier…

— Alors, s'il te plaît, n'embête pas Jori, si c'est lui qui vient avec toi. Surtout, ne touche pas les rênes de l'attelage, parce que c'est son travail. Tu pourras t'empêcher de faire des fantaisies ? Charge le chariot puis décharge-le, histoire que ce forgeron oublie jusqu'à mon existence.

— Compris, Ishaq. Je ne te ferai pas d'ennuis. Tu peux compter sur moi.

— J'espère bien… (Ishaq fit mine de partir, mais il se ravisa.) La vie était moins difficile à la ferme, pas vrai ?

— Pour sûr que oui ! Je regrette d'en être parti, tu peux me croire…

— Encore une chose : si tu vois un des prêtres, prosterne-toi devant lui – et plutôt deux fois qu'une. Compris ?

— Des prêtres ? Comment les reconnaîtrai-je ?

— Ils portent une soutane marron à capuche… Ne t'en fais pas, tu ne pourras pas te tromper. Devant eux, comporte-toi comme un fidèle serviteur du Créateur. Si un prêtre doute de ta foi, il est en droit de te faire torturer. Ces saints hommes sont les disciples du frère Narev.

— Qui ça ?

— Le haut prêtre de la Confrérie de l'Ordre… Mais assez de questions ! Je dois aller prévenir Jori, pour qu'il te rejoigne avec son chariot. Richard, je t'en prie, exécute mes ordres. Le forgeron me tordra le cou s'il n'a pas son fer aujourd'hui. Tu seras sérieux ?

Richard sourit à son ami pour le rassurer.

— Tu as ma parole, Ishaq. Cet homme aura son fer.

Ishaq soupira de soulagement et partit chercher Jori.

Chapitre 48

En fin d'après-midi, par un temps lourd et humide, Richard et Jori arrivèrent sur le chantier. Dès qu'il découvrit l'ébauche de ce qui serait un jour le Fief de Jagang, le Sourcier n'en crut pas ses yeux. Aucun adjectif, à part peut-être « démesuré », ne parvenait à qualifier ce projet. Combien d'hectares de terrain était-on en train de mettre à niveau avant de creuser les fondations ? L'équivalent d'une petite ville, au minimum… Comme des fourmis, des milliers de terrassiers travaillaient à modifier l'œuvre de la nature pour la rendre conforme aux désirs d'un seul homme.

Se fichant comme d'une guigne du futur palais, Jori répondit à toutes les questions de Richard par de laconiques :

— Oui, je suppose…

Sur le périmètre du futur bâtiment, les fondations étaient déjà en partie creusées. Du haut de la colline où il était, le Sourcier put déterminer la forme qu'aurait le Fief. Sa taille dépassait l'imagination – et tout ce que Richard avait pu voir jusque-là, y compris le Palais des Inquisitrices, en Aydindril, et le Palais du Peuple de Darken Rahl.

À cela, il convenait d'ajouter d'immenses jardins où on avait déjà entamé la construction de fontaines plus grandes que l'immeuble où Nicci et Richard avaient trouvé une chambre. Toutes les voies d'accès passeraient sous des arches majestueuses, et les jardiniers s'étaient déjà lancés dans l'aménagement d'immenses labyrinthes de haies. Sur les collines environnantes, on avait planté des arbres avec une rigueur géométrique qui forçait l'admiration.

En face de ce parc s'étendait un grand lac artificiel. Le plus petit flanc du bâtiment, du côté du fleuve, devait mesurer près de mille deux cents pieds de long. Des piliers de pierre dépassaient déjà de la berge, laissant supposer que certains éléments du complexe géant domineraient glorieusement les eaux. Des ouvriers s'affairaient également autour de ce qui semblait être l'ébauche de quais et d'une jetée – sans doute pour que l'empereur puisse s'adonner aux joies de la navigation de plaisance.

Altur'Rang se dressait sur l'autre rive du fleuve. Certains quartiers se trouvaient cependant du même côté que le Fief, mais à une distance respectueuse. Avait-on démoli des centaines de bâtiments pour faire de la place à la démente réalisation architecturale de Jagang ? Dans ce cas, le Fief serait au cœur même de la cité, et des dizaines de voies pavées permettraient aux citoyens de l'Ordre de venir admirer la

splendide résidence de leur maître. Alors qu'elle sortait à peine de terre, une multitude de curieux se pressaient déjà derrière les clôtures qui délimitaient pour le moment le chantier.

Malgré la pauvreté qui régnait dans l'Ancien Monde, le palais de Jagang serait l'édifice le plus somptueux qu'aucun œil humain ait jamais contemplé.

Des blocs de granit étaient entassés partout. De loin, Richard vit que des tailleurs de pierre s'affairaient à leur donner la forme requise, faisant résonner l'air du vacarme de milliers de masses et de burins. Bien entendu, il y avait aussi du marbre – de toutes les variétés et couleurs – et une impressionnante quantité de blocs de roche calcaire. Dans un coin du chantier, une longue colonne de chariots spécialement renforcés, à cause du poids, attendaient d'en livrer de nouveaux.

Afin que les ouvriers spécialisés puissent travailler la pierre par tous les temps, on avait construit des abris assez grands pour accueillir la population d'un village moyen.

Le bois de charpente, lui, était entassé un peu plus loin et couvert d'énormes bâches de toile huilée, afin qu'il ne s'abîme pas.

Un peu partout sur le périmètre des fondations, des hommes s'échinaient à préparer du mortier. Pour cet ouvrage, il en faudrait des milliers et des milliers de tonnes…

L'atelier du forgeron était à l'écart du chantier, au bout d'une route qui serpentait sur le flanc d'une colline. Tous les artisans engagés comme sous-traitants s'étaient installés à cet endroit, plus vaste que bien des agglomérations visitées par Richard.

La découverte du chantier le laissa un moment bouche bée. Penser que tous les palais qu'il avait vus étaient un jour sortis de terre de la même façon le stupéfiait. Comment aurait-il pu imaginer une telle fourmilière de travailleurs ? Le gigantisme de tout cela avait de quoi déconcerter, même quand on n'éprouvait pas une once d'admiration pour l'Ordre Impérial…

Quand ils furent arrivés, Jori tira sur les rênes de son attelage et s'arrêta pile devant la double porte d'un bâtiment en bois.

— Te voilà à pied d'œuvre, dit le cocher.

Déjà un long discours, pour cet homme d'un naturel laconique…

Tirant de sous son siège une miche de pain et une gourde de bière, il sauta du chariot et s'éloigna en quête d'un coin tranquille où il pourrait se reposer en attendant que son collègue en ait terminé.

La chaleur qui filtrait des portes de la bâtisse prouva à Richard qu'il était bien devant l'atelier d'un forgeron. Sans grande surprise, il constata, après être entré, que les murs étaient couverts de suie. Tous les ateliers de ce genre partageaient cette caractéristique, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde.

Bien qu'elle fût d'une construction récente, l'installation de ce forgeron semblait avoir une bonne centaine d'années. Dans un incroyable fouillis d'outils – rangés sur des étagères ou entassés à même le sol –, Richard identifia des pinces, des creusets, des moules, des équerres, des compas et des étaux de toutes sortes. Sur les établis déjà bancals, des matrices, des étampes et des meules voisinaient avec une foisonnante collection de masses, de maillets et de marteaux posés sur la tête pour être plus faciles à saisir. Vus de loin, on aurait cru contempler une pelote d'épingles géante…

Sur le sol, dans un fantastique désordre, des caisses débordaient de rivets, de boulons, d'écrous et de cales. Entre les piles de barres de fer, Richard aperçut d'autres creusets, des lingotières, des cisailles, des longueurs de chaîne métallique, des poulies et une kyrielle d'accessoires pour enclume. Tout ce matériel était couvert de suie et de copeaux de métal.

Près des bacs de trempe, des ouvriers travaillaient les barres de fer chauffées au rouge. Les martelant pour leur donner la forme voulue, ils les plongeaient ensuite dans l'eau, produisant une cacophonie de sifflements et de grésillements, comme si le métal protestait contre le traitement qu'on lui infligeait. D'autres spécialistes pliaient des pièces en se servant des pointes de leur enclume comme support. Procédant avec d'énormes pinces, ils s'interrompaient souvent pour comparer au modèle la pièce en cours de fabrication, puis recommençaient à jouer du marteau avec une précision impressionnante.

Avec ce vacarme, Richard ne s'entendait plus penser…

Dans un coin obscur, un ouvrier s'acharnait à faire fonctionner un soufflet en pesant de tout son poids sur l'énorme manche en bois de l'appareil. Non loin de là, la forge dont il entretenait les flammes rugissait comme une bête sauvage.

Partout où il restait un peu de place, des seaux de charbon attendaient d'être jetés en sacrifice dans le feu.

Le sol était jonché de pinces et de marteaux abandonnés par les ouvriers dans le feu de leur combat contre le fer rougeoyant. Comme dans tous les ateliers, le désordre régnait en maître, mais ici, tous les records de fouillis semblaient être battus.

Sur le seuil d'une grande remise, Richard repéra un type en tablier de cuir qui étudiait une ardoise où figurait un schéma complexe. Se tapotant les lèvres avec sa craie, il semblait plus que perplexe devant l'entrelacs de barres de fer qui gisaient sur le sol de l'autre pièce.

Ne voulant pas briser la concentration du type, Richard attendit en silence. Après une mûre réflexion, l'homme effaça une ligne, sur l'ardoise, puis la redessina, modifiant ses points d'intersection avec les autres.

Intrigué, Richard étudia le schéma, qui lui rappelait vaguement

quelque chose.

— Seriez-vous le propriétaire de cette forge ? demanda-t-il quand l'homme tourna la tête vers lui.

Sans répondre, le type le foudroya du regard. Les cheveux coupés très court – une précaution judicieuse quand on travaillait à proximité des flammes – il n'était pas bien grand, mais très musclé, et sa façon de se tenir, le dos bien droit et le torse bombé, ne donnait pas très envie de lui chercher des noises. À la façon dont ils le regardaient, tous les ouvriers redoutaient cet homme…

Cédant à une bizarre impulsion, Richard désigna sur l'ardoise la ligne que le forgeron venait de tracer.

— C'est une erreur, dit-il. Vous venez de vous tromper. Le haut de la pièce de soutien est où il faut, mais pas le bas, parce que…

— Tu sais ce que nous sommes en train de fabriquer ?

— Pas exactement, mais…

— Alors pourquoi te permets-tu de dire où doit aller la barre de soutien ?

Furieux, le forgeron semblait brûler d'envie de jeter l'importun dans la forge, histoire de le faire fondre avec la fournée de métal suivante.

— C'est vrai, je ne sais pas de quoi il s'agit, mais il me semble que…

— J'espère que tu es le type chargé de me livrer des barres de fer ?

— C'est ça, oui, répondit Richard, pas mécontent de changer de sujet. (Et certain qu'il fermerait sa grande gueule, la prochaine fois…) Où dois-je…

— Qu'as-tu fichu toute la journée ? coupa le forgeron. On m'a dit que tu serais là dès le lever du soleil. Tu as fait la grasse matinée, ou quoi ?

— Sûrement pas, messire… Nous sommes passés à la fonderie dès l'aube, mais on n'a pas pu s'occuper de nous tout de suite parce que…

— Je me fous des explications ! Tu as mon matériel, il est tard et tu devrais te dépêcher de le décharger.

Richard regarda autour de lui et fit la moue.

— Et où suis-je censé le mettre ?

Le forgeron foudroya du regard plusieurs piles d'outils, comme s'il avait pu les faire fondre par enchantement.

— Si tu étais arrivé à l'heure, tu aurais pu le laisser juste derrière la porte de l'entrepôt extérieur… Mais on nous a livré un grand bloc de pierre, donc tu devras empiler les barres tout au fond de la pièce. Tant pis pour toi. La prochaine fois, lève-toi plus tôt !

Bien qu'il s'efforçât de rester poli, Richard commençait à en avoir assez de se faire malmener parce que le forgeron avait eu une mauvaise journée ou s'était levé du pied gauche.

— Ishaq vous a promis la livraison pour aujourd'hui, et me voilà ! Personne d'autre n'aurait pu faire si vite.

Pour la première fois, le forgeron regarda vraiment son interlocuteur.

Sentant qu'un orage menaçait, les ouvriers les plus proches découvrirent soudain qu'ils avaient à faire ailleurs…

— Combien de barres m'as-tu apportées ?

— Cinquante, de huit pieds de long…

— J'en ai commandé cent ! Pourquoi Ishaq a-t-il envoyé un abruti avec ce chariot ?

— Vous voulez avoir une explication, ou continuer à vous défouler sur quelqu'un ? Si brailler vous amuse, allez-y, parce que les injures ne me gênent pas. Sinon, taisez-vous, et vous saurez tout…

Le forgeron dévisagea Richard un moment. On eût dit un taureau importuné par un bourdon…

— Quel est ton nom ?

— Richard Cypher.

— Alors, ces explications, elles viennent, Richard Cypher ?

— La fonderie aurait aimé honorer votre commande, et elle aurait eu de quoi. Hélas, il y a les quotas de livraison. Un inspecteur des transports m'a interdit de prendre les cent barres, pour ne pas léser les autres compagnies. Elles ont toutes des problèmes, en ce moment…

— Sauf celle d'Ishaq, si j'ai bien compris… Mais il n'a pas le droit de me livrer cent barres de fer.

— C'est exactement ça…

— La fonderie veut me vendre ce qu'il me faut, mais il n'y a aucun moyen d'assurer le transport du produit…

— J'aurais fait un deuxième voyage aujourd'hui, dit Richard, mais on ne me donnera pas d'autres barres avant une semaine, au plus tôt. Vous devriez contacter les autres compagnies de transport. Qui sait, l'une d'entre elles a peut-être encore un chariot en état de rouler.

Pour la première fois, le forgeron eut un petit sourire.

— Tu crois que je n'y ai pas pensé ? Mais Ishaq est le seul en mesure de travailler, pour le moment…

— Au moins, vous aurez cinquante barres…

— Qui me suffiront à peine pour ce soir et demain matin… Suis-moi, je vais te montrer l'endroit où décharger.

Le forgeron guida Richard jusqu'à une porte latérale, puis s'engagea dans un couloir très court. Au bout, ils entrèrent dans un bâtiment relié à l'atelier mais effectivement indépendant – en termes d'architecture – d'où son nom d'« entrepôt extérieur ». Le forgeron dénoua la corde attachée à un piton, ouvrant ainsi le rideau de toile qui obstruait une grande fenêtre, au plafond.

Richard regarda l'énorme bloc de marbre qui se dressait au centre de l'entrepôt. Dans l'atelier d'un forgeron, un tel objet semblait totalement déplacé. On l'avait bien entendu fait passer par les grandes portes, à l'autre bout de la bâtisse, sans doute en le tractant sur une plate-forme spéciale. Tout autour, il restait assez de place pour les barres de fer…

— Tu mettras ton chargement sur le côté droit, dit le forgeron. Fais attention, quand tu manipuleras les barres…

Richard sursauta. Fasciné par la beauté du bloc de pierre, il avait presque oublié son compagnon.

— N'ayez crainte, je n'abîmerai pas le marbre…

Alors que le forgeron se détournait, Richard le rappela.

— Je vous ai dit mon nom. Puis-je savoir le vôtre ?

— Cascella…

— Vous n'avez pas de prénom ?

— Si : « maître ». Surtout, n'oublie pas de le mentionner à chaque fois que tu me parles.

Richard sourit en emboîtant le pas à son guide.

— Très bien, *messire* maître Cascella… Ai-je l'autorisation de demander à quoi servira le bloc de marbre ?

Cascella ralentit le pas puis se retourna et contempla le monolithe comme s'il s'agissait d'une femme aimée.

— Ça ne te regarde pas, mon gars.

— Je sais, mais c'est si beau… Je n'avais jamais vu un bloc de marbre brut, avant qu'on l'ait taillé ou sculpté.

— Il y a du marbre partout, sur ce chantier… Des tonnes et des tonnes ! C'est un simple bloc, rien de plus… Maintenant, dépêche-toi de décharger ma commande !

Quand il eut terminé, Richard était en sueur et couvert de crasse – pas seulement à cause des barres de fer, mais surtout parce qu'il était maculé de suie jusqu'au front. Détestant être sale, il demanda s'il pouvait utiliser le baquet d'eau mis à la disposition des ouvriers afin qu'ils se débarbouillent un peu avant de quitter l'atelier. Par bonheur, on lui accorda l'autorisation de faire une rapide toilette.

Lorsqu'il fut à peu près propre, il voulut sortir et passa devant maître Cascella, désormais seul dans l'atelier. Perplexe, il étudiait le schéma, sur l'ardoise, apportant quelques corrections et inscrivant des chiffres tout autour.

— Maître Cascella, j'ai fini. Les barres sont rangées sur un côté, loin du bloc de marbre.

— Merci…

— Si je vous demandais combien vous avez payé pour ces cinquante barres, ça vous ennuierait ?

— Fichtrement, oui ! En quoi ça t'intéresse ?

— Eh bien, l'homme de la fonderie m'a dit qu'il espérait pouvoir vous livrer le tout, afin de toucher six pièces d'or. Puisque vous avez seulement la moitié du matériel, je suppose que ces cinquante barres vous ont coûté trois pièces d'or. C'est exact ?

— Qu'est-ce que tu en as à fiche ?

— Eh bien, je me demandais si en avoir cinquante de plus pour deux pièces d'or et une d'argent vous intéresserait.

— Tu es un voleur, en plus d'un casse-pieds ?

— Pas du tout, maître Cascella…

— Alors, comment penses-tu pouvoir me vendre cinquante barres pour une pièce d'argent de moins ? Tu as un gisement de minerai dans ta chambre, Richard Cypher ? Et tu l'exploites la nuit ?

— Si ce que j'ai à dire ne vous intéresse pas, je peux aussi m'en aller…

— Parle, on ne sait jamais…

— L'homme de la fonderie est furieux parce qu'il n'a pas pu honorer votre commande. Ses stocks débordent, et les compagnies de transport le laissent tomber… Du coup, il est prêt à me vendre son fer moins cher…

— Pourquoi ?

— Il a besoin d'argent. Ses fours sont arrêtés, ses ouvriers réclament leur salaire, et il n'a même plus de quoi acheter du charbon, du minerai ou d'autres produits… Bref, il n'a plus rien, à part des produits finis qu'il ne parvient pas à vendre. Quand je lui ai demandé à combien il me céderait les barres, si je me chargeais de les transporter, il m'a conseillé de revenir après le coucher du soleil. À l'abri des regards indiscrets, il est prêt à me laisser le matériel pour deux pièces d'or. Si vous me les rachetez deux pièces d'or et une d'argent, vos produits seront là demain matin.

Cascella ouvrit des yeux ronds, comme si Richard était une barre de fer qui venait soudain de prendre vie pour lui proposer une affaire.

— Tu sais que je suis prêt à les payer trois pièces d'or. Pourquoi me fais-tu un cadeau ?

— J'ai deux raisons, expliqua Richard. *Primo*, je vous consens une réduction pour que vous reveniez vers moi chaque fois que vous aurez besoin de barres. *Secundo*, avant de lancer l'opération, je devrai vous emprunter deux pièces d'or pour pouvoir payer le fondeur. Parce qu'il ne me fera pas crédit, vous le savez très bien…

— Et si tu disparais avec mon argent ?

— Vous avez ma parole d'honneur.

— Et alors ? Je ne t'ai jamais vu avant aujourd'hui !

— Vous connaissez mon nom. De plus, Ishaq a une peur bleue de vous, et il compte sur moi pour vous livrer, histoire que vous ne

veniez pas lui tordre le cou.

— Je ne ferais jamais ça… J'aime bien Ishaq, tu sais. Il n'est pas dans une position facile, j'en ai conscience… Surtout, ne lui répète pas ça, parce que je tiens à le garder sous pression…

— Si ça vous chante, je lui cacherai que vous pouvez être sympathique, de temps en temps… Mais si j'ai bien compris, vous n'êtes pas dans une situation plus enviable qu'Ishaq. L'Ordre exige que vous lui livriez des outils, et sa façon d'organiser le travail vous en empêche.

Cascella eut un sourire désarmant de bonhomie.

— Alors, Richard Cypher, quand seras-tu là avec ton chariot ?

— Je n'ai pas de véhicule, mais si nous concluons le marché, cinquante barres seront rangées près des autres dès demain matin.

— Tu comptes me les livrer à pied ?

— C'est ça…

— Bon sang, tu es cinglé !

— Chariot ou pas, je veux gagner de l'argent. La distance n'est pas énorme, et je peux porter cinq barres à la fois. En dix voyages, ce sera fait. Marcher ne m'effrayant pas, j'en aurai fini à l'aube.

— Dis-moi pourquoi tu fais ça. Ce n'est pas simplement l'appât du gain, n'est-ce pas ?

— Ma femme n'a pas assez à manger… Comme je suis un ouvrier productif, le groupe me prend presque tout mon salaire pour aider les infirmes, les malades et les paresseux. Parce que je suis dur à la tâche, on fait de moi l'esclave de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas travailler. Ce système encourage les gens à laisser les autres prendre soin d'eux. Moi, je déteste être un esclave ! En vous consentant un prix, j'espère que vous ferez appel à moi régulièrement. Chacun y gagnera quelque chose, et c'est très bien comme ça.

— Si j'accepte, que feras-tu de tout cet argent ? Tu te reposeras un moment ? Ou tu boiras tout en deux jours ?

— Non, j'achèterai un chariot et un attelage.

— Pour quoi faire ?

— Vous livrer plus vite le matériel que vous me commanderez, puisqu'il est moins cher qu'ailleurs !

— Tu veux finir inhumé dans le ciel ?

Richard eut un petit sourire.

— Non, pas du tout… Mais j'ai réfléchi, et conclu que l'empereur tenait à ce que son palais soit construit vite. Beaucoup d'esclaves travaillent sur le chantier, essentiellement des prisonniers de guerre. Mais ils ne peuvent pas tout faire. Il faut des gens comme vous, ou le fondeur…

» Si les chefs locaux de l'Ordre sont malins, ils fermeront les yeux,

plutôt que de devoir expliquer à l'empereur pourquoi le chantier n'avance pas. Dans les cas comme celui-là, il y a toujours moyen de se débrouiller. Je devrai sans doute verser quelques pots-de-vin, mais c'est déjà prévu dans mon budget.

» Vous aurez du fer moins cher, et en temps voulu. Aujourd'hui, vous êtes à court de matière première alors que vous la payez au prix fort. Chacun de nous y gagnera.

Cascella réfléchit un moment, comme s'il cherchait le défaut caché du plan de Richard.

— Tu es l'escroc le plus stupide que j'aie jamais rencontré, ou… Hum… je ne parviens même pas à trouver une définition… Mais j'ai le frère Narev sur le dos, et ce n'est pas très plaisant. Je ne devrais pas t'en parler, mais tant pis ! Ishaq a peur de moi, dis-tu ? Eh bien, je tremble dix fois plus devant le frère Narev, chaque fois qu'il vient me demander pourquoi ses outils ne sont pas prêts. Les prêtres se fichent de mes problèmes, ils exigent, et je dois me débrouiller.

— Je comprends, maître Cascella…

— Marché conclu, Richard Cypher. Cinquante barres pour deux pièces d'or et une d'argent. Mais tu auras ton bénéfice demain, quand je verrai mes barres. Pour l'instant, je t'avance simplement deux pièces d'or pour acheter le fer.

— Ça me va très bien… Mais dites-moi, qui est le frère Narev ?

— C'est le haut prêtre de…

— Ai-je bien entendu quelqu'un mentionner mon nom ? lança soudain une voix.

Richard et maître Cascella se retournèrent. Un homme approchait d'eux. Vêtu d'une soutane, un calot sur la tête, il marchait à grandes enjambées, ses yeux noirs nichés sous des sourcils broussailleux rivés sur le forgeron. Dans la pénombre, il ressemblait à un esprit du mal venu semer la terreur dans le monde des vivants.

Maître Cascella fit une révérence. Prudent, Richard l'imita.

— Frère Narev, nous parlions de l'approvisionnement en fer…

— Où sont mes nouveaux burins, forgeron ?

— Je n'ai pas encore…

— Des centaines de blocs de pierre attendent d'être taillés, et des ouvriers restent à ne rien faire parce qu'ils n'ont pas d'outils. Tu ralentis la construction de mon palais.

— Frère Narev, je vous présente Richard Cypher… Il a eu une idée pour m'obtenir du fer, et…

— Silence ! (Le frère Narev se tourna vers Richard.) Tu peux vraiment le fournir en matière première ?

— C'est possible, oui…

— Dans ce cas, n'hésite pas !

— À vos ordres, frère Narev.

— Et maintenant, montre-moi ton travail, forgeron.

Cascella fit signe à Richard de l'accompagner, puis il s'éloigna avec le haut prêtre. Trop occupé pour l'instant par l'important personnage, le forgeron n'avait pas le temps de donner les deux pièces d'or à son nouveau fournisseur.

Richard s'empara de la lampe que Cascella désigna en claquant des doigts, l'alluma et rejoignit les deux hommes devant la porte de la pièce où se trouvait l'étonnante ossature métallique.

Le forgeron prit l'ardoise et ordonna à Richard de l'éclairer. Le frère Narev étudia le schéma, puis le compara au produit en cours de fabrication.

Sur l'ardoise, il désigna la ligne que Richard avait jugée erronée.

À cet instant, le Sourcier, les sangs soudain glacés, comprit ce qu'était l'étrange ossature métallique.

— Ce support-là n'est pas bon…, grogna le frère Narev.

— Mais il faut bien que j'équilibre le poids…

— Je t'ai chargé d'ajouter des entretoises, pas de saboter le concept original. Le haut du support peut rester où il est, mais le bas doit être fixé… là.

Exactement à l'endroit où l'aurait mis le Sourcier.

Cascella se gratta le crâne et tourna brièvement la tête pour jeter un regard noir à Richard.

— C'est faisable, finit-il par dire. Ce ne sera pas facile, mais…

— Je me fiche que ce soit compliqué ! Rien ne doit être fixé à cette zone-là, c'est compris ?

— Oui, frère Narev.

— Elle doit être parfaitement lisse, pour qu'on ne voie aucun joint quand elle aura été dorée à l'or fin. Mais d'abord, fabrique-moi ces maudits burins !

— Ce sera fait, frère Narev.

Estimant que le sujet était clos, le haut prêtre se tourna vers Richard et le dévisagea.

— C'est étrange, mais tu me dis quelque chose… Je te connais ?

— Non, frère Narev. Si je vous avais rencontré, je m'en souviendrais. On ne croise pas souvent des hommes de votre envergure…

— Tu n'as pas tort… Tu livreras son fer au forgeron ?

— Comme prévu, oui.

— Eh bien, j'espère que tu tiendras parole.

Très mal à l'aise, Richard tenta machinalement de vérifier que l'Épée de Vérité coulissait correctement dans son fourreau. Bien entendu, il ne la trouva pas sur son flanc gauche.

Le frère Narev sembla vouloir dire quelque chose, mais son

attention fut détournée par l'arrivée de deux jeunes hommes vêtus comme lui – à l'exception du calot, car leur soutane était à capuche.

— Frère Narev ! appela le plus petit des deux.

— Qu'y a-t-il, Neal ?

— Le livre que vous attendiez est arrivé. Nous sommes venus vous prévenir tout de suite, comme prévu.

Narev fit signe à ses deux disciples de l'attendre, puis il foudroya une dernière fois du regard ses deux interlocuteurs.

— Ne me décevez pas, dit-il.

Richard et Cascella, la tête inclinée, attendirent en silence que le haut prêtre et ses compagnons soient sortis de l'atelier.

Aussitôt, l'atmosphère s'allégea considérablement.

— Viens, dit le forgeron, je vais te donner l'or.

Dans un très petit bureau, il ouvrit le coffre-fort installé sous les tréteaux qui lui tenaient lieu de bureau et en sortit deux pièces d'or.

— Victor, dit-il en les tendant à Richard.

— Pardon ?

— C'est mon prénom. Je m'appelle Victor Cascella.

Chapitre 49

Après avoir quitté l'entrepôt d'Ishaq – et avant d'aller acheter du fer pour Victor –, Richard passa chez lui avec l'intention d'y rester cinq minutes. Pour dîner, bien entendu, mais surtout afin de prévenir Nicci qu'il retournait au travail. Insistant sur leur statut de « mari et femme », elle avait clairement précisé qu'elle ne supporterait pas qu'il découche. Il devait rentrer chez lui après sa journée de labeur, comme n'importe quel époux.

Kamil et un de ses amis attendaient le Sourcier.

Tous les deux portaient une chemise.

Richard s'arrêta au pied de l'escalier.

— Désolé, Kamil, mais je dois retourner au travail…

— Tu es encore plus idiot que je le pensais ! Un crétin qui bosse le jour et la nuit ! Ne te fatigue pas à essayer d'améliorer ton sort, mon gars ! La vie te donne ce qu'elle veut, et on ne peut rien y changer. Je savais que tu trouverais un prétexte pour te défiler. Dire que j'ai failli croire que…

— Puisque j'ai à faire plus tard, coupa Richard, nous allons devoir nous y mettre tout de suite. Voilà ce que je voulais dire…

Kamil fit la moue – son tic préféré pour exprimer ce qu'il pensait des gens plus âgés et plus stupides que lui.

— Je te présente Nabbi. Il veut aussi te voir faire l'imbécile. Gadi, lui, trouve que nous perdons notre temps…

Richard fit mine de ne pas avoir remarqué l'arrogance de l'adolescent.

— Ravi de te connaître, Nabbi.

Le troisième membre de la « bande » – nommé Gadi, comme Richard venait de l'apprendre –, le plus grand et le plus costaud de tous, observait la scène de loin, dans le couloir. Et lui n'avait pas de chemise.

Pour desceller les marches, Richard utilisa son couteau et une barre de fer rouillée que Kamil lui avait dénichée. Quand ce fut fait, sans trop de mal, vu l'état de l'escalier, il nettoya les gorges du limon, puis les recreusa un peu en expliquant à ses deux compagnons qu'il couperait en biseau les coins des marches pour qu'elles s'encastrent mieux dans leur logement. Puis il regarda Kamil et Nabbi fabriquer des cales à partir du modèle qu'il avait taillé pour eux.

Les deux adolescents furent ravis de lui montrer qu'ils savaient jouer du couteau. Richard, lui, se félicita que le travail avance plus

vite.

Quand tout fut remis en place, Kamil et Nabbi montèrent et descendirent plusieurs fois les marches, éblouis de ne plus les sentir branler sous leurs pieds. Et secrètement enchantés, bien entendu, d'avoir contribué à leur réparation.

— Vous avez fait du bon travail, dit Richard, parfaitement sincère.

En réponse, il obtint des sourires, pas des remarques sarcastiques…

À la lueur d'une mèche passée dans un bouton de bois et flottant dans de l'huile de graines de lin, Richard dut se contenter d'un peu de millet aqueux. L'odeur de la lampe de fortune n'étant pas plus appétissante que le plat, il n'y prit pas vraiment plaisir, mais il avait besoin de reconstituer ses forces.

Ayant déjà dîné, Nicci l'encouragea à avaler toute la portion.

Richard ne lui donna pas de détails au sujet de sa nuit de travail. Si elle insistait pour qu'il ait un emploi, elle ne s'intéressait pas à ce qu'il faisait. S'acquittant des tâches ménagères, elle attendait simplement de lui qu'il gagne de quoi subvenir à leurs besoins.

Elle semblait satisfaite qu'il découvre les efforts inhumains que les gens ordinaires devaient consentir pour survivre. Quand il lui parla de l'argent supplémentaire qu'il allait gagner, en partie pour acheter de la nourriture, une étincelle passa dans les yeux de la Sœur de l'Obscurité, mais elle ne fit pas de commentaire.

Richard remarqua qu'elle flottait dans sa robe noire. Les mains et les coudes osseux, elle dépérissait de jour en jour.

Pendant qu'il mangeait, Nicci l'informa d'un ton neutre que le père de Kamil était passé la voir.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Puisque tu as un travail, le comité du logement du quartier a décidé d'augmenter notre loyer pour aider à payer celui des malheureux privés d'emploi. Tu vois comment fonctionnent les choses, sous le règne de l'Ordre ? Tout le monde contribue au bien commun.

Tout ce que le groupe de travailleurs ne prenait pas finissait dans la poche du comité du logement ou d'une autre organisation de ce genre. Le motif était toujours le même : améliorer le sort des citoyens de l'Ancien Monde.

En attendant, Richard et Nicci n'avaient plus les moyens de se nourrir. Le Sourcier aussi avait maigri, mais un peu moins que la Sœur de l'Obscurité.

Nicci semblait satisfaite qu'on ait augmenté leur loyer. Au moins, la nourriture n'était pas trop chère, quand on en trouvait. Selon les citoyens, s'ils pouvaient manger, c'était uniquement grâce à la bonté du Créateur et à la sagesse de l'Ordre. À l'entrepôt, Richard avait entendu parler d'un marché noir où on pouvait se procurer tout ce

qu'on voulait, à condition d'en avoir les moyens. Hélas, il ne les avait pas…

Sur le chemin entre la fonderie et le chantier, il avait remarqué, un peu à l'écart de la cité, des demeures qui semblaient superbes. Dans ces rues-là, les gens étaient bien habillés, et certains se déplaçaient en calèche. Ces personnes ne se salissaient sûrement jamais les mains, et elles ne s'abaissaient sûrement pas à gagner leur vie, même en faisant des affaires. Les têtes pensantes de l'Ordre avaient des principes ! C'était sans doute pour ça qu'elles forçaient les travailleurs actifs à s'échiner pour les autres.

— Se sacrifier est le devoir sacré de tout être humain, dit Nicci, consciente que Richard était très mécontent.

— Non, c'est un suicide ! L'obscène et inutile suicide des esclaves !

La Sœur de l'Obscurité regarda son prisonnier comme s'il venait d'affirmer que le lait maternel était un poison pour les nourrissons.

— Richard, je ne t'ai jamais entendu dire quelque chose de si cruel !

— Tu me trouves indigne parce que je refuse de me sacrifier pour un petit voyou comme Gadi ? Ou pour d'autres ruffians que je ne connais pas ? Il serait cruel de ne pas vouloir abandonner le peu que je possède à des gens prêts à m'égorger dans une ruelle obscure pour me détrousser ?

» Se sacrifier pour une cause juste – la liberté, par exemple – ou une personne aimée est un acte logique et rationnel. Pour Kahlan, je n'ai pas hésité une seconde à jeter ma vie aux orties. Mais ce que tu prônes revient à être un esclave qui accepte de renoncer à son bien le plus précieux – son existence même – dès qu'un petit voleur minable le lui demande.

» Ce suicide est l'équivalent du fardeau qu'un maître impose à un serf. Puisque j'ai un couteau sur la gorge, ce n'est pas pour mon bien que je me dépouille de tout, mais pour celui du type qui tient la lame et des gens qui décrètent que cette horreur se nomme l'intérêt général.

» Nicci, la vie n'a pas de prix. C'est pour ça qu'on peut la risquer pour défendre la liberté. Car sans liberté, on agonise à petit feu, contraint de souffrir à chaque instant pour le prétendu « bien-être de l'humanité ». Mais cette fameuse humanité n'est que la somme de tous les individus qui la composent. Pourquoi la vie d'un autre serait-elle plus importante que la tienne ou la mienne ? Le sacrifice obligatoire est une infamie !

— Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis, souffla Nicci. Épuisé et furieux parce qu'il te faut travailler de nuit pour joindre les deux bouts, tu te révoltes comme un adolescent. Réfléchis et tu comprendras qu'aider les autres revient à t'aider toi-même, car tu seras tôt ou tard dans le besoin, et bien content qu'on te tende la

main.

Richard jugea inutile de polémiquer avec sa geôlière.

— Je suis désolé pour toi, Nicci, parce que tu ne connais pas la valeur de ta propre vie. Du coup, la sacrifier ne te gêne pas…

— C'est faux, Richard… J'ai gardé du millet pour toi, afin que tu reprennes des forces. Moi, je n'ai pas mangé…

— Tu veux que je reste en forme, alors que ma vie n'a plus de sens ? Pourquoi t'es-tu privée de manger, Nicci ?

— Pour le bien des autres !

— Tu es prête à crever de faim pour n'importe qui ? Même Gadi ? Tu t'affamerais afin qu'il puisse s'empiffrer ? Tout ça aurait un sens si tu te sacrifiais pour quelqu'un que tu estimes. Mais là, tu risques de mourir au nom de l'idéal fumeux de l'Ordre !

Voyant qu'elle ne répondait pas, Richard poussa son assiette devant la Sœur de l'Obscurité.

— Je ne veux pas que tu périsses pour rien…

Nicci regarda fixement l'assiette de millet.

Richard fut navré de constater qu'elle ne comprenait pas ce qu'il essayait de lui expliquer. Puis il pensa à ce que risquait Kahlan si sa « mère nourricière » tombait malade.

— Mange, Nicci, dit-il gentiment.

La Sœur de l'Obscurité prit la cuiller et obéit.

Quand elle eut fini, elle leva sur lui ses yeux bleus tellement avides de voir quelque chose que le Sourcier ne pouvait pas lui montrer.

— Merci pour ce repas, Richard…

— Pourquoi me témoigner de la gratitude ? Je suis un esclave sans valeur, sauf lorsqu'il s'agit de me sacrifier pour le premier nécessiteux venu.

Richard se leva, gagna la porte, l'ouvrit et se retourna.

— Maintenant, je dois y aller, sinon, je perdrai mon travail…

Des larmes aux yeux, Nicci hocha simplement la tête.

Richard fit son premier voyage avec cinq barres sur les épaules. Derrière leur fenêtre, quelques personnes le regardèrent, stupéfaites de voir quelqu'un travailler ainsi pour son propre bénéfice.

Ployant sous le poids, Richard se répéta que porter cinq barres lui permettrait de faire moins de voyages. Il procéda ainsi la deuxième et la troisième fois, puis décida de s'alléger un peu, quitte à ajouter un trajet, et prit seulement quatre barres.

Ses forces déclinant, il dut revoir ses prétentions à la baisse. L'avant-dernière fois, porter deux barres lui coûta des efforts surhumains. Constatant qu'il lui en restait trois, il réussit l'exploit de les transporter jusqu'au chantier, s'économisant ainsi un peu de distance.

À l'aube, le matériel rangé là où c'était prévu, il retourna à

l'entrepôt d'Ishaq, où l'attendait une journée de travail. Pour ne pas être en retard, il décida de revenir voir Victor plus tard, afin de toucher sa pièce d'argent.

Comparé à ce qu'il venait de faire, charger le chariot lui parut être un jeu d'enfant. Jori étant aussi taciturne que d'habitude, il put se coucher dans le véhicule, sur des sacs de charbon, et dormir un peu, soulagé à l'idée d'avoir tenu la parole donnée au forgeron.

En rentrant chez lui, épuisé, il découvrit que Kamil et Nabbi l'attendaient sous le porche. Tous les deux portaient une chemise presque propre…

— Nous avions hâte de te voir arriver pour finir le travail, dit Kamil.

— Quel travail ? demanda Richard.

— Les marches…

— Nous nous en sommes occupés hier soir.

— Et l'escalier de derrière ? Tu voudrais que quelqu'un se casse le cou en descendant aux toilettes ou en allant faire cuire quelque chose dans la cheminée commune ?

C'était une épreuve, et Richard comprit qu'il perdrait tout le fruit de son action s'il refusait.

Nicci passa la tête par la porte d'entrée.

— J'avais bien cru entendre ta voix. Viens, je t'ai préparé une bonne soupe.

— Tu as du thé ?

La Sœur de l'Obscurité jeta un coup d'œil aux deux adolescents en chemise.

— Je peux en faire pendant que tu mangeras.

— Apporte plutôt tout ça dans l'arrière-cour, si tu veux bien. J'ai promis de réparer les marches.

— Ce soir ?

— Il reste une ou deux heures de jour… Je mangerai pendant que nous travaillerons.

Kamil et Nabbi posèrent plus de questions que la veille. Le troisième larron, Gadi, toujours torse nu, vint plusieurs fois inspecter le chantier. Bien entendu, il se fit un devoir de reluquer Nicci quand elle apporta son thé et sa soupe à Richard.

Lorsqu'il eut fini, le Sourcier alla dans la chambre qui était jadis le salon d'Ishaq. Retirant sa chemise, il s'aspergea le visage d'eau pour tenter de chasser la migraine qui le menaçait.

— Lave-toi la tête, dit Nicci. Je ne veux pas de poux ici.

Richard ne jugea pas utile de mentionner qu'il n'avait pas de vermine dans les cheveux. Plongeant la tête dans l'eau, il se la frotta

avec un morceau de savon râpeux. Une décision qui lui épargnerait de longues palabres et lui permettrait de se coucher plus vite.

Pour une raison qui le dépassait, Nicci avait la phobie des poux.

Depuis qu'ils vivaient ensemble, misérable caricature de couple, la Sœur de l'Obscurité s'acquittait très bien de ses obligations. Elle entretenait la chambre, lavait la literie et les vêtements de son « mari », tout ça sans jamais se plaindre de devoir aller puiser de l'eau au bout de la rue. Dès qu'il s'agissait d'imiter la vie des gens ordinaires, elle ne reculait devant aucun sacrifice. obsédée par son étrange quête, elle s'investissait dans son rôle au point d'oublier parfois qu'elle était une Sœur de l'Obscurité. Richard, lui, ne perdait jamais de vue qu'il partageait un toit avec sa geôlière, et non avec une femme comme les autres.

Quand il eut fini de se rincer les cheveux, il demanda à brûle-pourpoint :

— Qui est le frère Narev ?

Assise sur son lit, Nicci cessa de repriser un pantalon et releva les yeux. Ne ressemblant plus du tout à une épouse modèle, elle répliqua d'une voix menaçante :

— Pourquoi cette question ?

— Je l'ai rencontré hier, chez le forgeron.

— Sur le chantier ?

— Oui. Je devais livrer des barres de fer.

Nicci se concentra de nouveau sur son ouvrage. Puis elle s'interrompit de nouveau, apparemment décidée à répondre.

— Le frère Narev est le haut prêtre de la Confrérie de l'Ordre, une très ancienne secte résolue à imposer la volonté du Créateur sur le monde. Il est l'âme et le cœur de l'Ordre Impérial. Bref, son guide spirituel… Avec ses disciples, il s'assure que les citoyens de l'Ancien Monde ne s'écartent jamais de l'éternelle Lumière du Créateur. De plus, il est le conseiller de l'empereur.

Richard fut stupéfié par tout ce que la Sœur de l'Obscurité savait sur les arcanes du pouvoir au sein de l'Ordre. Soudain sur ses gardes, il posa une nouvelle question :

— Quelle sorte de conseiller ?

Nicci recommença à coudre, comme s'ils parlaient de la pluie et du beau temps.

— Le frère Narev était le tuteur de Jagang. C'est lui qui l'a formé et éduqué. Sans son enseignement, l'empereur ne se serait jamais lancé dans sa sainte croisade.

— Narev est un sorcier, n'est-ce pas ?

Nicci releva la tête. Dans son regard, il lut qu'elle hésitait à répondre, consciente qu'il attendait d'elle toute la vérité, comme elle l'avait promis au début de leur curieuse aventure.

— Un profane pourrait le définir comme tel…

— Que veux-tu dire ?

— Les gens qui ne connaissent rien à la magie ne feraient pas la différence, mais à strictement parler, Narev n'est pas un sorcier.

— Et qu'est-il donc, dans ce cas ?

— Un magicien…

Richard en resta muet. Pour lui, les mots « sorcier » et « magicien » étaient synonymes. En réfléchissant, il s'avisa qu'on utilisait le premier pour les hommes et le second pour les femmes. S'il arrivait, pour l'insulter, qu'on traite une magicienne de sorcière, il n'avait jamais entendu quelqu'un parler d'un magicien.

— Une personne comme toi, mais du sexe opposé ?

— C'est une façon de présenter les choses très imprécise… Si tu veux comparer, un magicien a plus de points communs avec un sorcier qu'avec une magicienne, puisque tous les deux sont des hommes. Pourtant, ils sont très différents…

— Nicci, j'ai travaillé toute la nuit et toute la journée, et je ne tiens plus debout. Essaie d'être claire, je t'en prie !

La Sœur de l'Obscurité fit signe au Sourcier de prendre place en face d'elle, sur l'autre lit. Après avoir remis sa chemise, Richard s'assit en tailleur et étouffa un bâillement.

— Le frère Narev est un magicien… Désolée, mais la différence est difficile à expliquer. Je vais tenter de parler simplement, pourtant, tu dois comprendre que certaines nuances exigent un discours subtil. Sinon, elles disparaissent purement et simplement.

» Les sorciers et les magiciens se ressemblent, certes, mais il y a un monde entre eux. Un peu comme entre l'eau et l'huile… Ces deux liquides peuvent être chauffés, par exemple, mais ils ne se mélangent pas, et beaucoup de leurs propriétés sont différentes. Le pouvoir d'un sorcier ne peut pas être combiné à celui d'un magicien, et ils interviennent dans des domaines différents.

» En matière de magie, rien de ce qu'ils pourraient tenter l'un contre l'autre ne marcherait. Les deux ont le don, c'est entendu, mais leurs pouvoirs se neutralisent.

— Parce qu'ils sont opposés, comme les magies Additive et Soustractive ?

— Non. À première vue, l'image paraît pertinente, mais c'est la pire façon d'aborder le problème. Comment expliquer ça à quelqu'un qui ne comprend pas le fonctionnement de son propre don ? Il te manque les bases requises pour saisir ce que je pourrais te dire. Pour être franche, ces concepts sont au-delà de ta compréhension.

— Prenons les choses différemment, dans ce cas. Un loup et un couguar sont tous les deux des prédateurs, mais ils n'appartiennent

pas à la même espèce. C'est ça ?

— Non, mais tu t'approches de la vérité.

— Et il y a beaucoup de magiciens ?

— Ils sont aussi rares que ceux qui marchent dans les rêves, comme Jagang… et que les sorciers de guerre.

Même s'il ne saisissait pas les concepts, comme le lui avait dit Nicci, Richard fut perturbé par cette révélation.

— Et quelles sont les caractéristiques d'un magicien ?

— Je ne suis pas une experte, tu sais… D'après ce que j'ai entendu dire, un magicien lance en gros les mêmes sorts qu'un sorcier, mais la… qualité… de son pouvoir est différente. L'eau-de-vie et la bière peuvent soûler quelqu'un, pourtant leurs compositions n'ont pas grand-chose en commun.

— Mais l'une des deux est plus forte que l'autre !

— Il n'en va pas ainsi avec les sorciers et les magiciens. Comprends-tu pourquoi les discours simples et les comparaisons de ce genre sont inadéquats ? La puissance d'un sorcier ou d'un magicien dépend de chaque individu, pas de la nature du pouvoir qu'il détient.

Richard gratta sa barbe de trois jours et réfléchit. Si les deux avaient un pouvoir, il ne voyait pas en quoi il y avait une différence – majeure, en tout cas.

— Un magicien a-t-il des aptitudes qu'un sorcier n'a pas ? demanda-t-il. (Nicci baissa les yeux sur son ouvrage, comme si elle refusait de poursuivre la conversation.) Le jour de ma capture, tu t'en souviens sûrement, tu as promis de ne jamais me mentir ni me cacher quelque chose…

La Sœur de l'Obscurité regarda Richard dans les yeux. Puis elle détourna la tête et, pour se donner une contenance, écarta de son front une mèche de cheveux vagabonde.

Ce geste rappela Kahlan à Richard, qui en eut le cœur serré.

— Je t'ai juré d'être sincère, c'est vrai… Pour répondre à ta question, je pense que le frère Narev est parvenu à dupliquer le sort qui enveloppait le Palais des Prophètes. Pour créer ce sortilège, il y a des milliers d'années, il a fallu des sorciers qui contrôlaient les deux facettes de la magie, comme toi… Une des différences majeures entre les magiciens et les sorciers, selon moi, est que le pouvoir des premiers, contrairement à celui des seconds, ne peut pas être réduit à ses éléments constitutifs… En d'autres termes, il est… global…, si tu vois ce que je veux dire. Avec sa magie en quelque sorte universelle, le frère Narev a dû être capable de comprendre comment les sorciers de jadis ont structuré le sortilège du Palais des Prophètes. Ensuite, il n'a plus eu qu'à le reproduire à sa manière.

— Tu parles du sort qui ralentit le vieillissement ? Il est en mesure

de le lancer ?

— Oui. Jagang me l'a indirectement révélé… Richard, dans ma jeunesse, j'ai connu le frère Narev. À l'époque, c'était déjà un homme d'âge mûr – et un visionnaire qui tentait d'imposer la doctrine de l'Ordre. Je l'ai entendu émettre le souhait de vivre assez longtemps pour voir les fruits de son travail. Quand je suis partie vivre au palais de Tanimura, ça a dû lui donner une idée, puisqu'il y est arrivé peu après moi.

» Les sœurs le prenaient pour un simple garçon d'écurie. Son don étant différent de celui d'un sorcier, elles ne l'ont jamais détecté. Aujourd'hui, je suis convaincue qu'il est surtout venu au palais pour étudier le sort, et le reproduire un jour.

— Il aurait pu prendre le contrôle du palais, et n'avoir pas à se donner tout ce mal.

— C'était sans doute son plan originel. D'ailleurs, Jagang a essayé de le réaliser. Mais Narev a dû étudier le sortilège avec l'idée de le dupliquer en l'*améliorant*.

Richard se massa le front pour chasser sa migraine.

— Tu veux dire qu'il prévoit de jeter sur le Fief un sort qui ralentira encore plus le vieillissement ? Quelque chose qui rapprocherait Jagang et ses fidèles de l'immortalité ?

— Oui. N'oublie pas que le temps et l'âge sont des notions relatives. Pour quelqu'un dont l'espérance de vie est de mille ans, un siècle ne représente pas grand-chose. Mais si on peut compter sur cent siècles d'existence, dix paraissent un laps de temps ridicule.

» Je crois que le frère Narev a effectivement découvert le secret d'une sorte d'immortalité. Jagang voulait conquérir le Palais des Prophètes pour que son maître à penser modifie le sortilège…

— Mais j'ai saboté son plan.

— Exactement. À l'instar de tous ceux qui vivaient au palais, le frère Narev vieillit désormais comme n'importe qui. Sans la protection du sortilège, on commence à glisser vers sa tombe, et l'issue est inéluctable. Narev entend certainement préserver ce qui lui reste de jeunesse. Être un vieillard immortel n'a pas tellement d'intérêt, si on réfléchit bien. En détruisant le palais, où il était à l'abri du temps, tu l'as forcé à agir plus vite que prévu.

Épuisé, Richard s'étendit sur son matelas.

— Il a commandé au forgeron un ouvrage en fer qui est en réalité une rune magique géante. Ou la représentation physique d'un sortilège, si tu préfères. Maître Cascella ne s'en doute pas, bien entendu. Tout ce qu'il sait, c'est que son œuvre sera plus tard dorée à l'or fin.

— Une question de pureté, dit Nicci. À moins qu'il s'agisse simplement d'un modèle, avant la fabrication d'une rune en or massif.

— Si tu as raison, on peut supposer que Narev veut avoir plusieurs runes en or qui travailleront ensemble…

— Oui, c'est très possible…

— La vie du forgeron est-elle en danger ?

— Non, parce qu'il s'agit d'un sort bénéfique. Quel que soit le but final, sa fonction est d'allonger la vie, et ça ne peut pas être mauvais pour ton nouvel ami.

— Qui sont les disciples de Narev ?

— De jeunes sorciers du Palais des Prophètes…

Richard se redressa, soudain très pâle.

— J'ai vécu au palais… Ils me reconnaîtront.

— Non, parce qu'ils sont tous partis avant ton arrivée.

— Au moins, ils détecteront mon pouvoir !

— Pour ça, ils ne sont pas assez doués. Comparés à toi, ce sont de misérables insectes.

Ce compliment ne réconforta pas le Sourcier.

— Peut-être, mais Narev et ses disciples ne risqueront-ils pas de *te* reconnaître ?

— S'ils me voient, ils sauront qui je suis, c'est certain…

— Le frère Narev doit avoir un don très puissant. Tu crois qu'il a pu sentir que j'ai un pouvoir ? Il m'a dévisagé, puis demandé si nous nous connaissions…

— Pourquoi l'as-tu pris pour un sorcier ?

— Eh bien… à cause de petits indices… Sa façon de se comporter, de regarder les autres, de parler… Dès que j'ai compris, il m'est apparu évident que l'objet qu'il fait fabriquer au forgeron est une rune géante.

— S'il te soupçonne d'avoir le don, ce sera à partir des mêmes indices. Tu sais reconnaître les gens comme nous.

— Oui, surtout à cause de leur regard, plein d'une sagesse sans âge… Et je vois aussi leur aura, dans certaines circonstances. Autour de toi, par exemple, l'air crépite parfois d'énergie magique.

Nicci ne cacha pas sa fascination.

— Je n'ai jamais entendu dire une chose pareille… C'est sans doute parce que tu contrôles les deux facettes de la magie.

— Toi aussi ! Tu vois la même chose ?

— Non, mais n'oublie pas que je ne suis pas née avec le don sous tractif.

Pour l'acquérir, Nicci avait dû vendre son âme au Gardien.

— Tu n'as rien vu de tel chez Narev, n'est-ce pas ?

— C'est vrai…

— Parce que vos pouvoirs sont différents, comme je te l'ai expliqué. Tu l'as identifié grâce à ton expérience, d'une manière qu'on pourrait appeler « intellectuelle ». Sa magie ne peut pas davantage

l'aider à te démasquer. S'il ne réfléchit pas aux indices qu'il a captés, comme c'est probable, il ne te percera pas à jour.

Sans le dire vraiment, Nicci suggérait à Richard qu'il ne fallait pas que Narev sache qu'il avait le don. En somme, elle l'incitait à être prudent.

À certains moments, le Sourcier croyait lire clairement le jeu de la Sœur de l'Obscurité. À d'autres, il n'y comprenait plus rien…

Parfois, il pensait qu'elle lui jetait ses convictions à la figure avec l'espoir secret qu'il parvienne à l'en détourner. Comme si elle avait été perdue dans une forêt obscure, attendant qu'il lui montre le chemin pour en sortir.

Mais dès qu'il contestait ses arguments, elle s'énervait ou, pis encore, semblait puiser dans son opposition la force de croire encore plus aveuglément.

Mort de fatigue, Richard s'étendit sur son lit et ferma à demi les yeux.

Impassible, Nicci reprit ses travaux de couture.

Une des femmes les plus puissantes et dangereuses du monde paraissait se contenter de jouer les petites mains. Comment était-ce possible ?

S'étant piquée avec l'aiguille, la Sœur de l'Obscurité fit la grimace et secoua violemment la main.

À travers le sort de maternité, Kahlan avait dû sentir la douleur. Cette seule idée donna envie de vomir à Richard…

Chapitre 50

Richard prit le morceau de nourriture d'un blanc immaculé que Victor lui tendait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Goûte, et dis-moi ce que tu en penses. C'est une spécialité de mon pays. Tiens, essaie avec un morceau d'oignon rouge, c'est délicieux.

Richard obéit et ouvrit de grands yeux.

— Victor, je n'ai jamais rien mangé de si bon. Comment ça s'appelle ?

— C'est du lardo…

Assis sur le seuil de l'entrepôt, du côté de la double porte, les deux hommes regardaient le soleil se lever sur le chantier. Au pied de la colline, quelques ouvriers s'affairaient déjà autour des murs du Fief, qui atteignaient désormais une hauteur respectable. Dans quelques minutes, des milliers d'hommes viendraient les rejoindre. Des esclaves qui travaillaient tous les jours, qu'il pleuve ou qu'il vente.

Avec l'approche du printemps, le climat devenait plus agréable. Il pleuvait bien de temps en temps, surtout l'après-midi, mais ça n'avait rien de catastrophique. Juste ce qu'il fallait pour rafraîchir et débarbouiller un peu des hommes en sueur.

S'il n'y avait pas eu l'absence de Kahlan, ses angoisses au sujet de la guerre, sa rage d'être prisonnier, la façon dont on exploitait les gens sur le chantier, les disparitions mystérieuses et les confessions arrachées sous la torture, Richard aurait pu apprécier la période de l'année où la vie reprenait ses droits.

Bref, ailleurs qu'à Altur'Rang, il aurait été de bonne humeur.

Savoir que Kahlan pourrait bientôt quitter la cabane ne faisait rien pour l'apaiser. Si elle se mêlait à la guerre, elle risquait d'être consumée par le plus grand incendie que le monde ait connu.

Après avoir mangé un peu d'oignon doux, Richard prit une nouvelle bouchée de lardo.

— Victor, c'est vraiment délicieux ! Comment prépare-t-on cette merveille ?

Le forgeron tendit une nouvelle tranche à son ami, qui l'accepta avec plaisir. Après une longue nuit de travail, une nourriture pareille regonflait le moral.

De la pointe de son couteau, Victor désigna la boîte qui contenait le bloc de lardo blanc.

— Le lardo est fait avec de la graisse d'estomac de sanglier.

— Et cette boîte vient de chez toi ?

— Non, j'ai fait ce lardo moi-même. Je suis originaire du Sud, très loin d'ici, près de la mer. Quand je suis loin de chez moi, je cuisine pour me passer le mal du pays.

» Je verse le gras dans des moules en marbre aussi blanc que le lardo. Puis j'ajoute du gros sel, du romarin et d'autres épices. De temps en temps, je retourne le bloc dans la saumure où il trempe. Il faut une bonne année pour faire un lardo digne de ce nom.

— Un an, vraiment ?

— Celui que nous mangeons date du printemps dernier. C'est mon père qui m'a appris à faire le lardo. Chez nous, c'est une spécialité exclusivement masculine. Mon père travaillait dans une carrière, et il lui fallait ça pour avoir l'énergie nécessaire. Les forgerons aussi ont besoin de force…

— Il y a donc des carrières chez toi ?

Victor montra du pouce le bloc de marbre, dans leur dos.

— C'est du marbre de Cavatura, mon pays. Il y en a aussi des tonnes sur le chantier.

— Et tu viens de Cavatura ?

— Oui, mon ami. La ville tire son nom des carrières d'où on extrait cette merveille. Dans ma famille, tout le monde travaille dans le marbre. Et moi, je suis devenu un forgeron qui fabrique des outils pour les tailleurs de pierre et les sculpteurs.

— À leur façon, les forgerons sont des sculpteurs…

Victor eut un petit rire satisfait.

— Et toi, Richard, d'où viens-tu ?

— De très loin… Chez moi, il n'y a pas de marbre, seulement du granit. (Pour ne pas avoir à mentir, Richard préféra changer de sujet.) Alors, Victor, pour quand te faut-il cet acier spécial ?

— Demain. Tu pourras me livrer ?

L'alliage dont Victor avait besoin était produit dans une fonderie située près des mines de charbon, assez loin du chantier et de la ville. Pour fabriquer un acier de qualité, d'énormes quantités de charbon étaient nécessaires. Le minerai, lui, arrivait par des barges…

Pour honorer la commande, Richard devrait travailler toute la nuit.

— Sans problème. Aujourd'hui, je me ferai porter malade, ça me permettra de dormir un peu.

Ces derniers mois, Richard avait souvent prétendu être en mauvaise santé. La plupart des employés procédaient ainsi : quelques jours de travail, une fausse maladie, puis une guérison tout aussi factice. Certains hommes inventaient des histoires très compliquées. En pure perte, parce que le groupe de travailleurs ne posait jamais de questions.

En revanche, Richard ratait rarement les réunions où on dénonçait les comportements asociaux. Être présent n'empêchait pas qu'un délateur vous attaque, mais les absents étaient systématiquement pris pour cibles. Très souvent, on les arrêtait afin de leur donner une « chance de se repentir ». Parfois, les personnes dénoncées lors d'une réunion préféraient le suicide à la prison…

— Neal, un des disciples de Narev, est venu hier me passer une nouvelle commande. Ce que tu viens de me livrer suffira jusqu'à demain, mais après, j'aurai besoin de cet acier.

— Et tu l'auras !

— C'est sûr ?

— T'ai-je déjà déçu, Victor ?

Le forgeron sourit puis coupa à son ami une nouvelle tranche de lardo.

— Non, jamais. Pourtant, je n'espérais plus rencontrer un homme capable de tenir sa parole.

— Je ferais bien d'y aller, maintenant… Mes chevaux ont eu une nuit difficile, et ils ont besoin de repos. Combien te faut-il de barres d'acier ?

— Cent carrées et cent rondes.

— Si tu ne me tues pas avant, tu feras de moi un colosse, Victor.

Le forgeron sourit, parfaitement d'accord avec ce pronostic.

— Il te faut de l'or pour payer ?

— Non, tu me régleras à la livraison.

Richard n'avait plus besoin d'avance de ce type. Propriétaire d'un solide chariot et d'un bel attelage, il payait Ishaq pour qu'il prenne soin des bêtes dans les écuries de la compagnie de transport.

Ishaq aidait également Richard à obtenir les divers passe-droits dont il avait besoin. Presque aussi mal payés que tout le monde, les responsables de l'Ordre qui vivaient dans les belles maisons ne crachaient pas sur tout ce qui pouvait arrondir leurs fins de mois.

— Méfie-toi de Neal, dit soudain Richard.

— Pourquoi ?

— Il semble croire que je dois être remis sur le bon chemin. À ses yeux, l'Ordre est vraiment le sauveur de l'humanité, et il place les intérêts de la Confrérie au-dessus de ceux des gens.

Victor se leva, noua son tablier de cuir et lâcha un gros soupir.

— Oui, il me semblait avoir remarqué ça…

Alors qu'ils traversaient l'entrepôt, Richard caressa du bout des doigts le bloc de marbre, comme chaque fois qu'il passait à côté. Sous sa peau, la pierre paraissait vivante…

— Victor, le premier jour, je t'ai demandé ce que c'était. Ça t'ennuierait de me répondre ?

— C'est ma statue.

— Pardon ?

— Celle que je sculpterai un jour. Dans ma famille, il y a beaucoup de sculpteurs, et j'ai toujours voulu les imiter. Je rêvais de devenir un grand artiste…

» Au lieu de ça, j'ai dû travailler chez le forgeron installé près de la carrière. Ma famille avait besoin de manger, et j'étais le fils aîné. Le forgeron étant son ami, mon père lui a demandé de m'engager. Il ne voulait pas qu'un Cascella de plus sacrifie son existence à la pierre. Tu sais, travailler dans une carrière, à flanc de falaise, est très dur et très dangereux.

— Tu sculptes d'autres matériaux, par exemple le bois ?

— Non, seule la pierre m'intéresse. J'ai acheté ce bloc avec mes économies. Il est à moi, et peu d'hommes peuvent se vanter de posséder un fragment de montagne. Surtout si magnifique…

Richard comprit parfaitement ce que son ami voulait dire.

— Et que vas-tu sculpter, Victor ?

— Je n'en sais trop rien… On dit que la pierre parle à l'artiste et lui révèle ce qu'elle veut devenir.

— Et tu y crois ?

Le forgeron éclata de rire.

— Pas un instant ! Mais c'est un bloc de marbre de Cavatura, et il n'y a rien de mieux pour les statues. Pas question qu'on en fasse une des horreurs à la mode aujourd'hui.

» Jadis, un bloc si beau devenait une magnifique statue. Désormais, toute représentation de l'humanité doit être hideuse et inspirer la honte.

Ayant livré sur le chantier les burins que fabriquait Victor, Richard avait pu voir de près les statues géantes. Semblables à toutes celles qu'on produisait dans l'Ancien Monde, elles constituaient un musée des horreurs qui dépassait l'imagination. Le Fief entier illustrerait la vision du monde de l'Ordre : la vie était souillée par nature, et la seule rédemption s'obtenait dans le royaume des morts.

Les personnages sculptés, toujours distordus, reflétaient le mépris qu'éprouvaient les chefs de l'Ordre pour leur propre espèce. La haïssable anatomie humaine – cet amas dégoûtant de muscles, d'os et de sang – était volontairement contrefaite pour inspirer la répulsion. Privés de toute expression quand ils étaient censés incarner la vertu, les personnages arboraient d'immondes rictus lorsqu'ils illustraient le destin sinistre des pécheurs invétérés. Les gens ordinaires, toujours représentés au travail, affichaient une résignation proche de l'hébétude. Le plus souvent, il était impossible de distinguer les hommes des femmes, car tous portaient des vêtements neutres semblables à ceux des prêtres de l'Ordre. Comme l'imposait la doctrine officielle, la nudité était réservée aux damnés, leurs corps tordus

adressant un avertissement limpide à tous ceux qui envisageaient de s'éloigner de la Lumière du Créateur.

Selon l'Ordre, l'être humain, stupide et méchant par nature, méritait d'être impitoyablement malmené par la vie.

Craignant d'être arrêtés et torturés, la plupart des sculpteurs faisaient mine d'adhérer à une esthétique qui devait secrètement les révulser. Une minorité, cependant, croyait dur comme fer aux enseignements de l'Ordre. Quand il les côtoyait, le Sourcier faisait toujours très attention à ce qu'il disait.

— Richard, soupira Victor, je voudrais tant que tu puisses admirer de belles statues, au lieu des abominations qu'on nous impose.

— J'ai vu de véritables œuvres d'art, mon ami, souffla le Sourcier.

— Vraiment ? Je suis content pour toi. Les gens devraient être émerveillés par l'art, pas avoir envie de se vomir sur les pieds…

— Un jour, ton bloc deviendra une superbe statue ?

— Je n'en sais rien, Richard… L'Ordre surveille tout. Pour ses chefs, l'individu n'a aucune importance, sauf quand il contribue au bien commun. Et l'art n'a pas échappé au massacre…

» Tant que mon bloc sera intact, je pourrai rêver au chef-d'œuvre qui se cache dans la pierre…

— Je comprends ce que tu veux dire, Victor… Quand je regarde ton marbre, je le vois aussi…

— Donc, ma statue a au moins deux admirateurs… (Le forgeron désigna la base du bloc.) Tu vois cette imperfection, qui court à travers tout le monolithe ? C'est à cause de ça que j'ai pu me l'offrir. La plupart des sculpteurs abîmeraient la pierre… Si on ne travaille pas prudemment, en tenant compte du défaut, le bloc peut très bien se fendre en deux. Jusque-là, je ne sais toujours pas comment m'y prendre pour éviter ça.

— Ne perds pas espoir. Un jour, tu trouveras la solution, et tu offriras au monde une œuvre pleine de noblesse.

— De noblesse, dis-tu ? C'est la beauté qui m'intéresse, mais au fond, la noblesse est sa forme la plus sublime… Cela dit, je ne ferai rien du tout… Pas avant que la révolte éclate.

— Quelle révolte ?

Victor regarda attentivement autour de lui avant de répondre.

— Eh bien, l'insurrection… Elle viendra tôt ou tard. L'Ordre ne tiendra pas indéfiniment. Tout ce qui est maléfique finit par disparaître. Dans mon pays, quand j'étais jeune, la liberté et la beauté existaient. Mais les gens ont été convaincus – par des mensonges, bien sûr – de tout sacrifier à la « cause de l'humanité ». Une course à l'égalité qui finira dans un gouffre, tu peux me croire. Parce qu'ils ne savaient pas quel bien ils possédaient, les peuples de l'Ancien Monde ont renoncé à l'indépendance et se sont laissé endormir par des

promesses creuses : le bonheur pour tous, sans effort, sans combat et sans travail. On leur a fait croire que d'autres leur rendraient la vie plus facile, et ils ne se sont pas posé les bonnes questions.

» À l'époque, mon pays était prospère. Aujourd'hui, la nourriture pourrit en attendant qu'un comité décide de la faire transporter et de fixer son prix. Pendant ce temps, les gens crèvent de faim.

» Les « insurgés », c'est-à-dire les ennemis de l'Ordre, sont accusés de tous les maux qui frappent la population. En conséquence, de plus en plus d'hommes et de femmes sont arrêtés et exécutés. L'Ancien Monde est devenu la patrie de la mort. L'Ordre prétend aimer l'humanité. En réalité, il complote son extinction. Quand je voyageais pour gagner le chantier, j'ai vu des milliers de cadavres pourrir dans des champs. Dès qu'il y a un drame, l'Ordre affirme que le Nouveau Monde en est responsable, et de jeunes hommes, avides de se venger, partent pour la guerre en chantant.

» Mais beaucoup de gens ont fini par voir la vérité. Comme moi et tant d'autres, ces révoltés rêvent de reconquérir leur liberté et de se débarrasser du joug de l'Ordre. Il y a des troubles dans mon pays natal, comme ici. La colère gronde…

— Des troubles, ici ? Je n'ai jamais rien vu…

— Ceux qui se rebellent au fond de leur cœur ne le crient pas sur tous les toits… Effrayés par l'idée d'une insurrection, l'Ordre arrache des confessions imaginaires à ses prisonniers. Chaque jour, les exécutions se multiplient. Quand on veut voir changer les choses, on ne s'expose pas avant que le moment soit venu. Crois-moi, Richard, un jour, une révolte éclatera.

— Je n'en suis pas si sûr que toi, Victor… Pour se rebeller, il faut une grande détermination, et je doute que beaucoup de gens la possèdent.

— N'as-tu pas vu des dizaines de mécontents ? Ishaq, l'homme de la fonderie, mes ouvriers, moi-même… À part les chefs locaux de l'Ordre, ceux que tu corromps, tout le monde désire que les choses changent. Et même ceux-là… As-tu remarqué qu'aucun ne t'a dénoncé à un comité ou à un bureau ? Tu ne veux peut-être pas t'en mêler, ce qui est ton droit, mais nous sommes nombreux à entendre les murmures venus du nord qui parlent de liberté et de justice.

— Venus du nord, dis-tu ?

— Là-bas, les gens ont un sauveur, Richard Rahl. Il les conduit au combat, et on dit qu'il nous aidera à faire la révolution.

Si tout cela n'avait pas été si tragique, Richard aurait volontiers éclaté de rire.

— Comment sais-tu que ce Rahl est digne de confiance ?

Victor foudroya le Sourcier du regard – comme le jour de leur rencontre, une habitude qu'il avait perdue, ces derniers temps.

— On juge un homme à ses ennemis ! L'empereur et le frère Narev détestent Richard Rahl, et ça me suffit. C'est lui qui mettra le feu aux poudres dans l'Ancien Monde.

— Ce n'est qu'un homme, mon ami, dit Richard avec un petit sourire mélancolique. Il ne faut pas l'idolâtrer. Vénère la cause, pas l'individu qui l'incarne un bref moment.

— C'est exactement ce que dirait Richard Rahl ! Et c'est pour ça qu'il est l'homme qu'il nous faut.

Le Sourcier estima qu'il était temps de changer de sujet.

— Bon, il faut que j'y aille… Je suis sûr que tu sauras que faire avec ton bloc de marbre. Le moment venu, l'idée s'imposera à toi d'elle-même.

Le forgeron eut un nouveau regard noir – une pâle imitation de celui qui ne s'adressait pas à ses interlocuteurs, en réalité, mais à ses oppresseurs invisibles.

— C'est ce que je pense depuis toujours…

— As-tu déjà sculpté quelque chose, Victor ?

— Non.

— Dans ce cas, es-tu sûr d'en avoir les capacités ?

Le forgeron se tapota la tempe.

— Le talent est là-dedans, et la beauté aussi. Pour moi, c'est tout ce qui importe. Si je touche à ce bloc avec un burin, je créerai de la beauté, et l'Ordre ne pourra jamais m'enlever ce bonheur-là.

Chapitre 51

Alors qu'elle longeait les cordes à linge pour aller voir si sa lessive était sèche, Nicci essuya la sueur qui ruisselait sur son front. L'été n'était pas encore là, et il faisait déjà très chaud. Le dos en compote après des heures passées au lavoir – sans parler de ses autres corvées ménagères –, elle était épuisée à en avoir la nausée.

Autour d'elle, les autres femmes bavardaient, riant parfois aux éclats quand l'une d'entre elles, après s'être fait un peu prier, révélait un secret croustillant au sujet de son mari. Avec le printemps, tous les habitants de l'immeuble semblaient être joyeusement revenus à la vie.

La Sœur de l'Obscurité savait que le beau temps n'était pas pour grand-chose là-dedans.

Rien ne l'avait jamais autant énervée ! Comment Richard faisait-il ? Si fort qu'elle essaie, elle ne parvenait jamais à briser l'emprise qu'il avait sur le monde. Même dans la grotte la plus obscure, soupçonnait-elle, le soleil aurait trouvé un moyen de venir briller pour lui faire plaisir. Il aurait pu s'agir de la chance proverbiale des sorciers, mais elle était certaine qu'il n'avait pas utilisé son pouvoir.

L'arrière-cour, jadis jonchée d'immondices puantes, était désormais un adorable jardin. Tous les hommes de l'immeuble, après leur journée de travail, s'étaient associés pour la nettoyer. Pis encore, plusieurs chômeurs professionnels avaient consenti à sortir de leur chambre pour les aider. Ensuite, les femmes avaient retourné la terre et planté des légumes.

Des légumes, dans un taudis de l'Ancien Monde ! Il était même question d'élever des volailles…

L'unique cabinet d'aisance de jadis, déglingué et puant, avait été remplacé par deux toilettes parfaitement propres. Désormais, on faisait rarement la queue pour y aller, et cela réduisait beaucoup les disputes et les bagarres. Utilisant tout ce qui leur tombait sous la main, Kamil et Nabbi avaient aidé Richard à construire ces commodités.

Nicci avait cru rêver quand elle avait vu les deux adolescents – en chemise ! – creuser allégrement des trous dans le coin de la cour. Tout le monde les avait remerciés, et ils ne se sentaient plus de fierté.

Richard avait aussi réparé la cheminée commune, afin que davantage de femmes puissent cuisiner en même temps. Avec les

autres hommes, il avait également modifié le lavoir, histoire que ces dames n'aient plus besoin de se pencher autant et ne risquent plus de s'écorcher les genoux. Comble de raffinement, la cour était à présent équipée d'un auvent, pour que les épouses puissent cuisiner et laver au sec, les jours de pluie.

D'abord soupçonneux, les résidents des immeubles voisins s'étaient intéressés à cette soudaine explosion d'activité. Avec Kamil et Nabbi, Richard était allé leur expliquer ce qui se passait et les aider à se lancer dans les mêmes rénovations.

Quand Nicci lui avait reproché de passer son temps chez les autres, son prisonnier ne s'était pas démonté. N'était-ce pas elle qui lui avait dit d'aider les gens ?

La Sœur de l'Obscurité n'avait trouvé aucun argument à lui opposer. Préférant ne pas passer pour une imbécile en racontant n'importe quoi, elle avait dû s'incliner.

Quand il montrait aux gens comment améliorer leur environnement, Richard ne jouait jamais les professeurs. Non, il leur communiquait son enthousiasme, tout simplement, et le résultat était dix fois meilleur. Il ne donnait aucune directive, incitant les autres à laisser libre cours à leur imagination. Du coup, tout le monde l'adorait – de quoi rendre Nicci folle de rage.

Constatant qu'elle était sèche, la Sœur de l'Obscurité rangea sa lessive dans le panier en osier que Richard – qui d'autre ? – avait imaginé pour les femmes. Ces gourdes en avaient fabriqué des dizaines avec une allégresse de fillettes !

Si furieuse qu'elle fût, Nicci devait reconnaître que ces paniers très ingénieux étaient parfaits pour le linge.

Elle monta les marches – réparées par Richard – où elle avait tant de fois eu peur de se casser le cou, au début de son séjour. Comme le reste de l'immeuble, le couloir était immaculé. Après que les hommes eurent décapé le parquet, Richard avait réussi à se procurer de la peinture, et le chantier subséquent avait été un grand moment d'excitation joyeuse.

Un des résidents exerçait la profession de couvreur. Sans demander de salaire, il avait réparé le toit pour que les fuites ne souillent plus les murs.

Alors qu'elle remontait le couloir, Nicci aperçut Gadi dans la pénombre de la cage d'escalier. Torse nu, il taillait sauvagement un morceau de bois avec son couteau. Un moyen de montrer qu'il restait un type dangereux et indépendant.

Plus tard, en soupirant, les femmes balaieraient les copeaux…

Très mécontent que les résidents se plaignent sans cesse de lui, Gadi reluqua ouvertement Nicci. Et maintenant qu'elle avait repris du poids, ce n'était pas seulement parce qu'il voulait l'embêter…

Grâce à son second travail, Richard rapportait chaque jour des délices dont Nicci se languissait depuis des mois. Du poulet, de l'huile, des épices, du bacon, du fromage, des œufs… Bref, tout ce qu'on ne trouvait pas dans les boutiques de la ville. Où dénichait-il tout ça ? Dans des fermes, comme il le prétendait ? Au fond, c'était possible, puisqu'il sillonnait tout le temps la campagne…

Assis sous le porche, la porte d'entrée ouverte, Kamil et Nabbi se levèrent dès qu'ils aperçurent Nicci.

— Bonjour, maîtresse Cypher, dit Kamil.

— On peut vous aider à porter votre linge ? demanda Nabbi.

Nicci trouva horripilante la gentillesse des deux garçons. De plus, ils étaient sincères ! Ces idiots l'adoraient parce qu'elle était l'épouse de Richard.

— Merci, mais je suis presque arrivée…

Les adolescents lui ouvrirent la porte et la refermèrent doucement dans son dos.

En secret, Nicci avait surnommé les deux adolescents « les soldats de Richard ». En réalité, il disposait d'une petite armée de gens qui souriaient jusqu'aux oreilles dès qu'ils l'apercevaient. Et tous brûlaient d'envie de faire plaisir à leur « chef ». S'il le leur avait demandé, Kamil et Nabbi auraient lavé des couches de bébé ! Surtout s'il leur avait promis, en échange, de les emmener avec lui lors de ses livraisons nocturnes.

Il le faisait rarement, pour ne pas s'attirer d'ennuis avec le groupe de travailleurs. Ne voulant pas qu'il perde son travail, les deux anciens petits voyous attendaient patiemment qu'il les invite à l'accompagner.

Comme le reste, la chambre était métamorphosée. Le plafond nettoyé et repeint, les murs couleur saumon – à la demande de Nicci, certaine qu'il ne trouverait pas une peinture si chère et si rare. À présent, même les murs lui rappelaient sa défaite…

Un jour, un type bizarre bardé d'outils était venu frapper à la porte de la chambre. Pour faire des réparations, avait expliqué Kamil, chargé par Richard de superviser les travaux.

L'homme parlait une langue que Nicci ne comprenait pas. Exubérant au possible, il avait pourtant tenu un long discours à la Sœur de l'Obscurité. Puis il avait désigné les murs et posé un tombereau de questions.

Totalement dépassée, Nicci avait supposé que ce menuisier était là pour réparer la table branlante. Après lui avoir montré que le meuble ne tenait pas bien sur ses pieds, elle était sortie pour le laisser travailler en paix et aller acheter du pain.

Devant la boulangerie, la queue avait duré jusqu'à midi. Ensuite, il avait fallu recommencer pour le millet.

Au retour de Nicci, le menuisier était parti. La vieille fenêtre était

repeinte et munie d'une nouvelle vitre ! Mais ce n'était pas tout, car le mur d'en face était lui aussi équipé d'une fenêtre. Ainsi, la petite chambre serait beaucoup mieux aérée.

Bouche bée, Nicci était restée un long moment devant sa seconde fenêtre. De là, on voyait la rue, et une voisine, maîtresse Sha'Rim, l'avait saluée joyeusement en passant.

Soupirant d'agacement, la Sœur de l'Obscurité posa son panier de linge, ouvrit la fameuse fenêtre et tira le rideau. Avec des vitres transparentes, avait-elle affirmé, il fallait absolument des rideaux ! Bien entendu, Richard avait réussi à lui dénicher du tissu, et il s'était extasié devant son travail, quand elle lui avait montré sa broderie.

Comme tous les autres imbéciles, Nicci avait souri, ravie d'être complimentée par le grand Richard.

Elle l'avait entraîné dans la pire ville de l'Ancien Monde, au cœur du taudis le plus infect qu'elle avait pu trouver, et il s'était arrangé pour améliorer les choses. En prétendant obéir aux consignes de sa geôlière, qui plus est !

Mais Nicci n'avait jamais prévu que les choses se passeraient comme ça.

En réalité, elle ne savait plus trop pourquoi elle avait fait tout ça…

À vrai dire, il lui restait une certitude : elle ne vivait plus que pour les moments où Richard était avec elle ! Même s'il la haïssait, et rêvait de la fuir pour retrouver Kahlan, elle ne pouvait empêcher son cœur de battre la chamade dès qu'il rentrait à la maison. À travers le lien magique, elle sentait parfois la Mère Inquisitrice se languir de lui. Et elle comprenait parfaitement le désespoir de cette pauvre femme.

La pénombre s'installa dans la chambre pendant que Nicci attendait. Ici, la vie recommençait uniquement quand Richard revenait…

La Sœur de l'Obscurité finit quand même par allumer la lampe – une vraie, pas une mèche passée dans un bouton en bois et flottant dans de l'huile de graines de lin !

La porte s'ouvrit enfin. Entrant à demi, Richard dit au revoir à Kamil, qui s'apprêtait à aller dîner avec ses parents.

Un sourire aux lèvres, Richard ferma la porte. Comme toujours, dès qu'il fut seul avec Nicci, son sourire s'effaça.

— J'ai rapporté des oignons, des carottes et un morceau de porc, pour faire un ragoût, dit-il en tendant un sac d'épicerie à sa compagne.

Nicci désigna le millet qu'elle avait acheté après des heures de queue.

— Je voulais te faire une soupe…

— Si tu préfères… Ton millet nous a plus d'une fois sauvé la mise,

quand nous n'avions pas un sou.

Nicci se sentit très fière qu'il reconnaisse ses mérites.

Elle alla fermer les fenêtres et tira soigneusement les rideaux.

Debout au milieu de la chambre, Richard la regardait, le front plissé de perplexité.

Nicci approcha, consciente que son décolleté, depuis qu'elle s'était remplumée, donnait de nouveau un aperçu troublant sur une poitrine digne de ce nom. La réaction de Gadi, un peu plus tôt, le lui avait prouvé. Ce soir, elle voulait que Richard la voie comme une femme désirable.

Hélas, il se contentait de croiser son regard.

— Fais-moi l'amour, souffla Nicci, ses mains se refermant sur les bras musclés du Sourcier.

— Quoi ?

— Richard, je veux que tu me fasses l'amour. Tout de suite !

Sous le regard de son prisonnier, Nicci sentit son cœur battre la chamade. Elle n'avait jamais désiré personne ainsi. Sa vie même semblait suspendue aux gestes que Richard ferait… ou ne ferait pas.

— Non, dit-il d'un ton très calme.

Nicci crut y déceler une certaine tendresse. Mais aussi une inébranlable détermination.

Ce refus la stupéfia. Aucun homme n'avait jamais osé repousser ses avances ! C'était plus douloureux que tout ce que lui avaient fait subir Jagang, Kardeef et d'autres monstres dans leur genre.

Pourtant, elle avait pensé que…

Sa colère explosant soudain, elle alla ouvrir la porte.

— Sors dans le couloir et attends ! ordonna-t-elle d'une voix trem blante.

Toujours debout au milieu de la chambre, Richard continuait à la regarder dans les yeux. Il était si grand, si musclé, si… Que n'aurait-elle pas donné pour pouvoir l'enlacer ? Mais là encore, il lui infligeait une défaite…

Au lieu de crier, comme elle en avait envie, Nicci parla avec toute la froide autorité dont elle était capable.

— Sors dans le couloir et attends. Sinon…

Formant un ciseau avec son index et son majeur, la Sœur de l'Obscurité fit mine de couper un cordon.

Richard comprit aussitôt que ce n'étaient pas des menaces en l'air. La vie de Kahlan ne tenait plus qu'à un fil, et s'il n'obéissait pas, Nicci n'hésiterait pas à le sectionner…

Sans la quitter des yeux, il sortit.

— Attends ici, contre ce mur, et ne bouge pas tant que tu n'auras pas mon autorisation. Sinon, Kahlan mourra. C'est compris ?

— Nicci, tu vaux mieux que ça… Pense à ce que…

— Elle mourra, tu m'as entendu ?

— Oui…

Assis dans l'escalier, son fief préféré, Gadi se leva dès qu'il aperçut « maîtresse Cypher ».

— Je veux que tu me fasses l'amour, dit Nicci à brûle-pourpoint.

— Quoi ?

— Mon mari ne me satisfait plus, et je désire que tu le remplaces.

Après avoir jeté un regard mauvais à Richard, Gadi baissa les yeux sur le décolleté de sa « conquête ».

Ce jeune coq était assez idiot pour se croire irrésistible. À force de s'exhiber devant Nicci, il pensait l'avoir poussée jusqu'à un point où elle jetterait ses inhibitions aux orties.

Il la prit par la taille, écarta ses cheveux de sa main libre et l'embrassa. Quand ses dents heurtèrent les lèvres de Nicci, elle gémit pour l'encourager à se montrer brutal. Ce soir, elle ne voulait surtout pas de tendresse ! Si Gadi était attentionné, Richard ne souffrirait pas assez…

Le petit voyou lui pétrit les seins, se plaqua contre elle et ondula lascivement. Nicci haleta pour stimuler ses ardeurs.

— Dis-moi pourquoi tu veux tromper ton mari !

— Parce que j'en ai assez de sa tendresse, de ses douces caresses et de son respect. Une vraie femme n'a rien à faire de tout ça ! Je veux lui montrer comment se comporte un homme digne de ce nom. Donne-moi ce qu'il ne peut pas m'offrir.

Nicci faillit crier de douleur quand Gadi lui pinça les tétons.

— Sans blague ?

— Oui ! Je veux avoir ce qu'un authentique mâle comme toi peut apporter à une femme.

— Eh bien, tout le plaisir sera pour moi…

— Non, pour moi ! s'exclama Nicci.

C'était vrai, mais pas dans le sens où l'entendait cette brute sans cervelle.

Après un nouveau regard haineux à Richard, Gadi glissa une main sous la robe de sa conquête, histoire de s'assurer qu'elle le désirait vraiment. Soumise, Nicci écarta docilement les cuisses.

Elle s'accrocha aux épaules du voyou pendant qu'il explorait son intimité. Des larmes aux yeux, car il lui faisait atrocement mal, elle dut se mordre l'intérieur d'une joue pour ne pas crier. Prenant sa souffrance pour de l'extase, Gadi se déchaîna.

Jagang et son ami Kadar Kardeef, entre autres salauds, l'avaient souvent prise de force. Pourtant, elle n'avait jamais autant eu l'impression d'être violée que ce soir.

Elle baissa les bras et prit les mains de Gadi.

— As-tu peur de Richard ? demanda-t-elle. Ou es-tu assez courageux pour me faire hurler de plaisir pendant qu'il attendra dans le couloir, bouillant de rage parce que tu es meilleur au lit que lui ?

— Moi, peur de ce crétin ? Dis-moi simplement quand tu veux que je te prenne.

— Ce soir, Gadi ! Je meurs de désir pour toi.

— Je m'en suis aperçu…

Nicci sourit intérieurement. S'il y avait un crétin dans ce couloir, ce n'était sûrement pas Richard.

— Mais il faut que tu me le demandes gentiment, petite putain !

— Gadi, je t'en prie, fais-moi l'amour ! implora Nicci alors qu'elle aurait donné cher pour faire éclater comme une noix le crâne de cet imbécile. Je t'en prie, Gadi…

Tenant sa conquête par la taille, le jeune homme toisa Richard du regard quand il passa devant lui.

— Entre et attends-moi une minute, lui souffla Nicci.

Rayonnant, Gadi obéit.

— Kahlan et moi sommes liées, rappela la Sœur de l'Obscurité à Richard. Tout ce qui m'arrive lui arrive aussi ! Et tu n'es pas assez stupide, j'espère, pour croire que je ne me vengerai pas si tu t'éloignes de cette porte. Ose t'en aller, et Kahlan mourra cette nuit !

— Nicci, ne fais pas ça… C'est toi-même que tu tortures…

Toujours la même tendresse, et cette incroyable compassion… Un instant, la Sœur de l'Obscurité fut tentée de se jeter dans les bras de son prisonnier, pour qu'il la tire de ce piège. Mais il l'avait repoussée, et rien ne pourrait apaiser la colère et la honte qu'elle éprouvait.

Elle se tourna vers la porte et eut un sourire vicieux.

— J'espère que Kahlan prendra autant de plaisir que moi, ce soir… Après ça, elle ne te fera jamais plus confiance.

Kahlan poussa un petit cri puis ouvrit les yeux. Dans la pénombre, elle ne distinguait que des formes indistinctes.

Elle cria de nouveau.

Une sensation qu'elle ne pouvait ni définir ni interpréter la submergeait. Ce qui lui arrivait était totalement inédit, et pourtant familier, comme si…

Une expérience… déplacée…, mais qu'elle désirait pourtant. En elle montait une terreur mêlée de passion qui la poussait vers un plaisir indécent… et semblait charrier avec elle une menace sans substance mais pourtant bien réelle.

Une ombre pesait sur son corps, invisible et en même temps présente.

Des sentiments et des sensations qu'elle ne pouvait contrôler l'envahirent alors même qu'elle luttait pour les repousser. Rien de tout

ça ne paraissait réel. Désorientée, elle eut l'impression d'avoir mal – mais une douleur qui éveillait en elle un désir étouffé depuis si longtemps.

On eût dit que Richard était de nouveau avec elle. C'était si bon… Le souffle court, elle en avait la gorge sèche…

Dans les bras de Richard, elle avait toujours eu le sentiment que leur désir sans limite ne pourrait jamais être assouvi. Même au plus fort de l'extase, il restait un territoire à explorer, une étincelle de plaisir qui n'avait pas encore jailli et attendait qu'on la découvre…

Cette éternelle quête de l'impossible et de l'inaccessible l'avait toujours fascinée. Et ce soir, elle se sentait entraînée vers ce territoire mystérieux où tant de choses restaient en gésine.

Mais rien ne se passait comme d'habitude. Les mains serrant son drap, la bouche ouverte sur un cri silencieux, Kahlan avait atrocement mal.

C'était inhumain. Absurde. Une étreinte qui ne ressemblait à rien qu'elle eût connu et qui la répugnait. Pourtant, le plaisir était là, comme en filigrane…

Soudain, elle comprit.

Oui, tout était clair.

Des larmes aux yeux, elle roula sur le côté, déchirée entre la joie de sentir Richard et la douleur de savoir que Nicci le sentait exactement de la même façon.

Une main invisible la força à se remettre sur le dos.

Cette fois, elle cria de douleur, se débattit et se couvrit les seins avec les bras. Sans comprendre pourquoi cela lui faisait si mal, elle sentit que la souffrance lui arrachait des larmes.

Richard lui manquait tellement. Le désirer à ce point était une torture.

Elle s'abandonna à lui, même dans ces ignobles conditions, et un râle d'extase s'échappa de sa gorge.

Les muscles durs comme du bois, elle dut subir le déferlement de vagues de douleur mêlée de plaisir. Puis ce plaisir même devint insupportable et lui inspira une fantastique révulsion.

Un instant, elle crut qu'elle ne parviendrait plus jamais à reprendre son souffle.

Quand cela cessa, elle éclata en sanglots, de nouveau libre de bouger, mais trop épuisée pour essayer.

Chaque seconde de cette étreinte violente l'avait révulsée. Pourtant, elle regrettait que ce soit déjà fini, parce qu'elle avait au moins senti Richard en elle.

Une immense source de joie… et de fureur, dès qu'elle pensait à ce que ça impliquait.

— Mère Inquisitrice ? demanda une voix familière. (Plissant les yeux, Kahlan vit Cara entrer sous sa tente.) Tout va bien ?

La Mord-Sith alluma la bougie posée sur la table.

Kahlan prit une inspiration haletante. Elle était étendue sur le dos, la couverture enroulée autour des jambes, les joues certainement couleur pivoine…

Ce n'était peut-être qu'un rêve… Même si elle aurait donné cher pour que ce soit le cas, elle ne se faisait pas d'illusions…

Elle s'assit sur la couche et repoussa ses cheveux en arrière.

— Cara, je…

La Mord-Sith s'agenouilla et prit sa Sœur de l'Agiel par les épaules.

— Que s'est-il passé ? Que puis-je faire pour vous ? Vous êtes blessée ? Malade, peut-être…

— Cara, il a… Richard… Richard et Nicci ont…

— De quoi parlez-vous ? Qu'est-il arri…

La Mord-Sith n'alla pas jusqu'au bout de sa question, parce qu'elle venait de comprendre.

— Comment a-t-il pu… ? gémit Kahlan.

— Elle a dû le forcer, assura Cara. Il a sûrement obéi pour vous sauver la vie. Nicci l'aura menacé, et…

— Non ! Non ! Il y prenait plaisir, avec une bestialité que je ne lui ai jamais connue… Cara, il est tombé amoureux d'elle… Au bout du compte, il n'a pas pu résister, et…

Cara secoua son amie comme un prunier.

— Réveillez-vous, Mère Inquisitrice ! Vous êtes encore dans votre cauchemar…

Kahlan sursauta et regarda autour d'elle. Toujours haletante, elle avait au moins cessé de pleurer.

Cara avait raison. Elle n'avait pas rêvé, c'était certain, mais cet événement l'avait surprise dans son sommeil, la privant de toute sa lucidité.

— Je vais me reprendre, ne t'inquiète pas…

— Très bien… Dites-moi ce qui est arrivé.

Se sentant rougir, Kahlan regretta que la Mord-Sith ait allumé la bougie. Comment pourrait-elle raconter ça à quelqu'un ? Hélas, Cara l'avait entendue crier…

— À travers le lien, j'ai senti que Richard faisait l'amour avec Nicci.

— Vous êtes sûre que c'était lui ?

— Eh bien… pas vraiment, je crois… En fait, je n'en sais rien… (Kahlan se couvrit les seins avec les mains.) J'ai senti ses dents sur moi… il mordait…

Cara se grattouilla la tête, hésitant sur la façon de formuler sa

question.

Kahlan lui épargna cet embarras.

— Il ne m'a jamais traitée comme ça.

— Dans ce cas, ce n'était pas lui.

— Comment ça ? Qui d'autre, selon toi ?

— Je n'en sais rien, mais vous pensez qu'il désire Nicci ?

— Elle a pu le forcer, comme tu l'as dit.

— Croyez-vous que Nicci soit une personne honorable ?

— Bien sûr que non !

— Dans ce cas, réfléchissez un peu… Pourquoi s'agirait-il du seigneur Rahl ? Nicci a pu prendre un amant de rencontre, tout simplement.

— Tu crois vraiment que…

— Cet homme ne se comportait pas comme le seigneur Rahl. Réveillée en sursaut, vous n'avez pas pu en prendre vraiment conscience, mais à présent, ça vous paraît évident.

— Oui, ça doit être ça… Désolée de t'avoir tirée du lit, Cara, et merci d'avoir accouru si vite. Je n'aurais pas aimé que ce soit Zedd, ou quelqu'un d'autre…

— Si vous voulez mon avis, nous devrions garder cette histoire pour nous.

— Oui… Si Zedd me bombarde de questions, je risque de mourir d'embarras…

Kahlan s'avisa soudain que Cara était enveloppée dans une couverture. Dessous, elle était nue comme un ver. Sur ses seins, l'Inquisitrice remarqua des petites marques violacées. Ayant déjà vu son amie nue, elle n'avait jamais aperçu ces traces. À part son impressionnante collection de cicatrices, la Mord-Sith avait une peau parfaite.

— Cara, que t'est-il arrivé ? demanda Kahlan en désignant les marques.

— C'est… hum… eh bien, j'ai dû me cogner.

Comprenant soudain, Kahlan s'empourpra de nouveau.

— Benjamin était sous ta tente cette nuit ?

La Mord-Sith se releva dignement.

— Mère Inquisitrice, vous n'êtes pas bien réveillée, et vous continuez à rêver. Rendormez-vous donc !

Avec un petit sourire, Kahlan regarda sortir son amie.

Dès qu'elle se rallongea, les doutes revinrent, et son sourire s'effaça.

Se tâtant les seins, elle constata que ses tétons lui faisaient très mal. Quand elle voulut se tourner sur le côté, ses muscles douloureux

lui arrachèrent un petit cri.

Même dans ces circonstances, il lui semblait incroyable qu'une partie de la chose ait pu être…

Elle frémit, car tout cela lui laissait comme un vague sentiment de honte…

Non, il ne fallait pas, car elle n'avait rien fait ! C'était arrivé à Nicci, et elle l'avait senti à travers leur lien. Il n'y avait rien de plus. L'expérience appartenait à la Sœur de l'Obscurité, même si sa « fille » en subissait aussi les conséquences.

Comme cela arrivait parfois, Kahlan se sentait très proche de Nicci, ce soir, et elle éprouvait une sorte d'inquiétude affectueuse pour elle. Ce qu'elle avait vécu par procuration était très triste. Elle aurait pu jurer que la Sœur de l'Obscurité avait désespérément désiré quelque chose qu'on lui avait refusé.

Kahlan glissa une main entre ses jambes et sursauta en touchant son intimité. Quand elle passa les doigts dans le cercle de lumière de la bougie, elle constata qu'ils étaient rouges de sang.

Malgré la douleur et la révulsion d'avoir été traitée ainsi – même indirectement –, elle se sentit infiniment soulagée.

Cara avait raison : ce n'était pas Richard !

Chapitre 52

Anna sonda le bois de grands bouleaux qui poussaient à l'ombre d'une falaise. L'endroit tenait son nom de ces murailles de roche rouge. Quant au bois, les arbres à l'écorce blanche constellée de taches sombres y étaient tellement serrés qu'on avait du mal à voir quoi que ce soit et à s'orienter. Et s'égarer, ici, risquait fort d'être la dernière erreur qu'un voyageur pouvait commettre…

Depuis sa jeunesse, Anna n'était plus venue voir les guérisseurs des Falaises Rouges. Elle s'était promis de ne jamais revenir, et l'avait également juré aux guérisseurs. En près de mille ans, elle espérait qu'ils avaient oublié…

Très peu de gens connaissaient ce lieu, et moins encore s'y aventuraient. Pour ça, il fallait avoir une sacrée bonne raison…

Le mot « guérisseur » était une étrange et imprécise façon de désigner des personnages si dangereux. Pourtant, il exprimait une part de vérité. Les guérisseurs des Falaises Rouges ne se souciaient pas de soigner les êtres humains. Mais ils étaient très attentifs à tout ce qui importait à leurs yeux. Des choses très bizarres, pour dire la vérité…

Après tout ce temps, Anna doutait que ces gens existent encore. Paradoxalement, car elle avait désespérément besoin de l'aide qu'ils pouvaient lui apporter, elle espérait que les guérisseurs ne chassaient plus dans le bois des Falaises Rouges.

— Une visiteuse…, dit une voix sifflante et moqueuse.

Le son venait de derrière les arbres, sans doute d'une des grottes naturelles dont les falaises étaient truffées.

Anna se tint parfaitement tranquille, même si de la sueur ruisselait sur son front. Une silhouette bougeait au milieu des arbres, mais elle ne parvenait pas à la distinguer clairement. Aucune importance ! Elle avait entendu la voix d'un des guérisseurs, et personne au monde n'en avait de semblable.

La Dame Abbesse tenta de parler d'un ton assuré.

— Oui, je suis une visiteuse, et j'ai plaisir à savoir que vous allez bien.

— Il reste peu d'entre nous, répondit la voix sifflante. Les Carillons ont fait des ravages.

Exactement ce qu'Anna avait redouté… et appelé de tous ses vœux.

— Je suis navrée, mentit-elle.

— Nous avons essayé, dit la voix, désormais plus proche, mais

nous n'avons pas pu guérir les Carillons pour qu'ils s'en aillent.

Anna se demanda si ces créatures étaient encore capables de guérir, et combien de temps il leur restait à vivre.

— La visiteuse vient pour être soignée ? demanda une autre voix sifflante, beaucoup plus lointaine.

— Plutôt pour être examinée, dit Anna, informant ses interlocuteurs qu'elle savait de quoi elle parlait.

Il n'était pas question qu'elle les laisse mener le jeu à leur guise.

— Il faut payer, tu le sais ?

— Oui…

Anna avait tout essayé sans obtenir de résultat. Les guérisseurs étaient son dernier recours. De toute façon, elle n'était pas très sûre que ne pas sortir du bois des Falaises Rouges l'inquiète vraiment. Puisqu'elle n'avait jamais fait la moindre bonne action de sa vie, mourir maintenant ou un peu plus tard ne changeait rien…

— Alors ? demanda-t-elle. Vous acceptez ?

Une silhouette apparut brièvement entre les arbres, comme pour l'inviter à venir la rejoindre. En se massant les doigts, qui lui faisaient toujours mal bien qu'ils fussent guéris depuis longtemps, la Dame Abbesse s'enfonça dans le bois, déboucha assez vite dans une minuscule clairière et aperçut dans la roche rouge la gueule béante d'une grotte.

Des yeux la regardaient, tapis dans l'obscurité.

— Entre ! ordonna une voix sifflante.

Avec un soupir fataliste, Anna s'apprêta à pénétrer de nouveau dans un lieu qu'elle n'avait jamais oublié, si fort qu'elle ait essayé…

Agacée que le vent les fasse voler devant ses yeux, Kahlan saisit ses cheveux d'une main et les plaqua contre son épaule. Alors qu'elle entrait dans le camp en ébullition, la foudre s'abattait sur les montagnes, à l'est de la vallée. Un orage s'annonçait, et des bourrasques malmenaient les arbres, dont les feuilles, vues de loin, semblaient trembler d'indignation et de colère.

En général, le camp était relativement calme, afin de ne pas fournir d'indications à l'ennemi. Aujourd'hui, un épouvantable vacarme en montait. Le bruit seul aurait suffi à énerver l'Inquisitrice, mais il n'y avait hélas pas que cela…

Alors qu'elle fendait la foule de soldats – qu'un profane aurait pu croire plongée dans la confusion –, Cara, en uniforme rouge, flanquait des coups de coudes pour frayer un passage à sa protégée. Connaissant la Mord-Sith, Kahlan n'avait même pas tenté de la dissuader de jouer ainsi les gros bras. Par bonheur, dès que les hommes voyaient l'épouse du seigneur Rahl en tenue de combat – une cuirasse, des jambières et

une épée d'harane au côté –, ils s'écartaient sans avoir besoin des encouragements musclés de Cara.

Comme toujours, la garde de l'Épée de Vérité dépassait de l'épaule gauche de Kahlan. Une raison de plus pour que les hommes lui cèdent le passage…

Non loin de là, des chevaux protestaient parce qu'on tentait de les atteler à un chariot. Autour, des hommes criaient de rage, dépassés par cette révolte inattendue.

Des messagers couraient partout dans le camp, sautant sur le côté pour éviter des chariots lancés à grande vitesse.

Une longue colonne de lanciers s'était déjà mise en marche, suivie par le détachement d'archers qui assurerait sa sécurité.

Dès qu'elle entra dans la cabane, Kahlan sentit que l'atmosphère était tendue. Zedd était là avec Adie, le général Meiffert – accompagné de plusieurs de ses officiers –, Verna et Warren.

Sur la table, qu'on avait tirée au milieu de la pièce, une demi-douzaine de cartes étaient déroulées.

— Depuis quand ? demanda Kahlan, coupant court aux formules de politesse.

— C'est très récent, répondit Meiffert. Nos ennemis lèvent le camp, ils ne préparent pas une attaque. Simplement, ils semblent avoir décidé de s'en aller.

— Quelqu'un sait où ils vont ?

— Selon les éclaireurs, vers le nord, mais je n'ai rien de plus précis.

— Ils ne s'intéressent plus à nous ?

— Il se peut que ce soit une ruse, et qu'une force importante revienne nous attaquer… Mais pour le moment, on dirait bien que l'Ordre n'en a plus rien à faire de nous.

— Jagang n'a pas besoin de s'occuper de nous, dit Warren. (Kahlan le trouva un peu pâle, mais ça ne l'étonna pas. Ils devaient tous être blêmes…) Il sait que nous allons être obligés de le suivre. Alors, pourquoi viendrait-il nous débusquer ici ?

L'Inquisitrice ne trouva rien à redire à ce raisonnement.

— S'il part pour le nord, il se doute bien que nous n'allons pas rester dans la vallée à lui faire au revoir de la main…

L'empereur changeait une nouvelle fois de stratégie. Kahlan n'avait jamais eu affaire à un chef militaire tel que lui. En général, les guerriers s'en tenaient à leur méthode favorite. Quand ils remportaient une bataille grâce à une tactique donnée, ils pouvaient en perdre dix autres d'affilée sans changer de procédure, parce qu'elle avait marché une fois. Certains n'étaient pas très intelligents. Les plus faciles à affronter, il fallait l'avouer… Se fiant aveuglément à la supériorité numérique, ils envoyaient leurs hommes à l'abattoir, sûrs de vaincre au bout du compte. D'autres, plus imaginatifs, inventaient des

tactiques au gré des besoins. Souvent trop arrogants, il leur arrivait de finir embrochés par la pique d'un soldat adverse moins brillant mais plus pragmatique. D'autres encore, tenant la guerre pour un jeu, se fiaient aveuglément aux traités de tactique et s'indignaient quand leurs ennemis s'écartaient de la théorie.

Jagang était différent. Capable de deviner les intentions de ses adversaires, il ne sombrait jamais dans la routine. Après que Kahlan lui eut infligé de lourdes pertes en lançant des raids incessants au cœur même de son camp, il avait repris la technique à son compte, et ses « contre-raids » avaient eu des effets dévastateurs. Contrairement à beaucoup d'imbéciles, qu'on pouvait pousser à commettre d'énormes erreurs, Jagang ne tombait jamais deux fois dans le même piège. Ravalant sa fierté, il s'adaptait à toutes les situations et n'entrait jamais longtemps dans le jeu de ses ennemis.

Les D'Harans avaient pourtant réussi à porter des coups terribles à l'armée de l'Ordre. Leurs propres pertes, si lourdes fussent-elles, restaient minimes par rapport à celles qu'ils avaient infligées aux bouchers de Jagang.

L'hiver les avait bien aidés, tuant un nombre incroyable de soudards. Habitués au climat du sud, dans l'Ancien Monde, les officiers n'avaient pas su faire face aux rigueurs de la mauvaise saison dans le Nouveau. Un demi-million d'hommes étaient morts de froid, et des centaines de milliers d'autres avaient succombé à diverses maladies.

Le seul climat avait coûté quelque sept cent cinquante mille hommes à l'empereur. Une inconcevable hécatombe…

Kahlan commandait désormais une force de quelque trois cent mille soldats. Dans des circonstances habituelles, cette armée aurait pu écraser n'importe quel ennemi. Hélas, les renforts impériaux n'avaient cessé d'affluer, faisant bien plus que compenser les pertes. À ce jour, la horde de Jagang comptait près de deux millions et demi de guerriers. Et elle grossissait encore…

Jagang avait accepté la relative trêve hivernale, parce que se battre par un froid pareil était quasiment impossible. Au printemps, il ne s'était pas précipité, assez malin pour comprendre que guerroyer dans la boue, au moment de la fonte des neiges, n'était pas très facile non plus. À cette période de l'année, les chariots s'embourbaient trop facilement, les cours d'eau en crue étaient impossibles à franchir, et la cavalerie ne servait pratiquement à rien sur un terrain glissant. En cas de charge, on réussissait surtout à perdre des montures de valeur – sans même parler de leurs cavaliers. Les fantassins pouvaient toujours attaquer, mais sans soutien monté, ils couraient au massacre.

En revanche, l'empereur avait tiré parti du printemps pour faire connaître partout son nouveau surnom : « Jagang le Juste ». Quand

elle avait appris que des « émissaires de la paix » avaient sillonné les Contrées du Milieu, Kahlan était entrée dans une colère noire. Lorsqu'on les acceptait dans une ville, ces hérauts du mensonge promettaient la paix et la prospérité universelles…

L'été étant enfin arrivé, Jagang repartait en campagne. Et il prévoyait d'envoyer ses troupes dans les cités que ses émissaires avaient visitées.

Kahlan sursauta, car la porte de la cabane venait de s'ouvrir à la volée. Ce n'était pas à cause du vent, mais de l'irruption de Rikka. Peu assurée sur ses jambes, la Mord-Sith semblait n'avoir pas dormi depuis des jours.

Cara approcha de sa collègue, au cas où elle aurait besoin d'aide, mais elle n'esquissa pas un geste, attendant une éventuelle demande. Les femmes en rouge détestaient afficher leur faiblesse en public…

Rikka approcha de la table et jeta deux Agiels sur les cartes d'état-major.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Kahlan, accablée.

— Je n'en sais rien, Mère Inquisitrice. J'ai découvert leurs têtes, chacune piquée au bout d'une lance. Les Agiels étaient attachés aux hampes…

Kahlan tenta de contenir sa colère.

— As-tu compris, à présent, Rikka ?

— Galina et Solveg ont eu une fin digne de Mord-Sith.

— Non, elles sont mortes pour rien ! Après avoir perdu les quatre premières Mord-Sith, nous savions que ça ne fonctionnait pas ! Quand celui qui marche dans les rêves contrôle leur esprit, les magiciennes et les sorciers ne sont pas sensibles au pouvoir de tes collègues…

— Il y a peut-être une autre explication… Si les Mord-Sith peuvent neutraliser les forces magiques adverses, il faut continuer ! D'un seul geste, les magiciennes et les sorciers sont capables de tuer mille de nos soldats.

— Je comprends ton point de vue, Rikka, mais il n'est pas réaliste. Six de tes amies sont mortes pour le prouver. Il faut arrêter le massacre !

— Je pense quand même que…

— Rikka, nous sommes là pour prendre des décisions capitales. Désolée, mais je n'ai pas le temps de discutailler… (Kahlan s'appuya à la table et dévisagea la Mord-Sith.) Je suis la Mère Inquisitrice et l'épouse du seigneur Rahl. Si tu ne m'obéis pas, tu devras quitter ce camp. C'est compris ?

Rikka regarda Cara, qui ne broncha pas.

— Je veux rester avec nos forces et faire mon devoir.

— Parfait… À présent, va manger quelque chose tant qu'il est encore possible de se faire servir… Nous avons besoin que tu sois en

forme.

Rikka hocha vaguement la tête – ce qui se rapprochait le plus d'un salut pour une Mord-Sith – et sortit à grandes enjambées.

Kahlan chassa le nuage de moustiques qui tournaient autour de sa tête et se concentra sur les cartes.

— Bien, dit-elle en écartant les deux Agiels, quelqu'un a une suggestion ?

— Restons sur leurs flancs, proposa Zedd. Une attaque massive étant impossible, continuons à harceler les forces de Jagang.

— Je suis aussi pour cette solution, dit Verna.

— L'ennui, intervint Meiffert, c'est la taille de l'armée ennemie…

— Tout le problème est là, approuva Kahlan. Jagang a assez d'hommes pour les diviser en plusieurs forces trop importantes pour les nôtres. Je suis sûre qu'il le fera, et je veux savoir comment nous réagirons. À sa place, j'aurais recours à cette tactique, parce que c'est la plus gênante pour nous.

Quelqu'un frappa à la porte, et Warren, qui s'était campé devant la fenêtre, alla ouvrir.

Le capitaine Zimmer entra, salua en se tapant du poing sur le cœur et alla se placer face à Kahlan.

Décidé à broyer du noir, Warren retourna devant la fenêtre.

— Jagang divise ses forces, annonça Zimmer.

Le pire advenait, comme toujours…

— Ses objectifs ? demanda Kahlan.

— Apparemment, il envoie environ un tiers de ses hommes vers la vallée de Callisidrin, d'où ils pourront attaquer Galea. Les autres foncent vers le nord-est, sans doute pour traverser la vallée de Kern…

… Et fondre sur Aydindril. Car la cible finale de cette expédition ne faisait pas de doute.

— Avoir raison ne me ravit pas, dit Zedd, mais c'est ce que Kahlan et moi avions prévu.

— C'est une manœuvre évidente, dit Meiffert, penché sur la carte principale, mais avec une force de cette taille, il faut s'attendre à tout.

Consciente que personne n'aborderait le sujet le plus délicat, Kahlan décida de prendre les choses en main.

— Galea a décidé de faire cavalier seul. Donc, nous n'interviendrons pas.

Le capitaine Zimmer désigna un point, sur la carte.

— Il faudra placer nos troupes devant les leurs, pour les ralentir. Les suivre et les harceler ne suffira pas. Sauf si nous voulons passer notre temps à enterrer les cadavres, dans les cités mises à sac.

— Je suis d'accord, annonça Meiffert. Nous devons ralentir l'ennemi. Au bout du compte, nous céderons du terrain, c'est

inévitable, mais c'est le seul moyen de gagner un peu de temps et d'accorder un répit aux Contrées du Milieu.

Zedd se tourna vers son « jeune » collègue.

— Qu'en penses-tu, Warren ?

Le futur prophète sursauta en entendant son nom, comme si son esprit avait été très loin de là…

Kahlan s'inquiétait, car elle trouvait que le mari de Verna n'allait pas bien. Le voyant approcher, le dos bien droit et l'air confiant, elle pensa s'être trompée. Au fond, ils étaient tous bizarres, en ce moment.

— Oublions Galea, dit Warren, car c'est une cause perdue. Aider ces gens est impossible, et ils connaîtront le sort que leur a prédit la Mère Inquisitrice. Pas parce qu'elle leur souhaitait du mal, mais parce qu'elle avait compris bien avant tout le monde. Si nous envoyons des troupes, elles se feront massacrer.

— Et qu'as-tu à dire d'autre ? demanda Zedd, étonné que Warren se soit contenté d'enfoncer des portes ouvertes.

Le futur prophète se plaça entre Verna et Meiffert, se pencha, et posa un index sur la carte – très loin au nord, pratiquement devant Aydindril.

— C'est là qu'il faudra poster nos forces.

— Si loin ? demanda le général. Pourquoi ?

— Parce que c'est le seul moyen d'obliger Jagang à s'arrêter jusqu'à la fin de l'hiver prochain. En l'affrontant là, il devra attendre le beau temps pour nous submerger et foncer sur Aydindril.

— Nous submerger ? répéta le général, indigné.

— Bien entendu… D'ici là, l'empereur disposera de trois ou quatre millions d'hommes. Vous pensez pouvoir les arrêter, général ?

— Dans ce cas, pourquoi nous envoyer à la boucherie ?

— Pour offrir un an de sursis à Aydindril… (Warren se tourna vers Kahlan.) Dans douze mois, presque jour pour jour, Aydindril tombera. Essayez de préparer ses habitants au pire, mais ne vous faites pas d'illusions : sa chute est inévitable.

Absurdement, Kahlan eut envie de gifler Warren. L'entendre dire à voix haute ce qu'elle pensait en secret était intolérable.

L'Ordre ne pouvait pas conquérir le cœur même des Contrées du Milieu et du Nouveau Monde ! Imaginer Jagang et ses sbires dans le Palais des Inquisitrices donnait envie de vomir à Kahlan.

— Zedd, continua Warren, il faudra protéger la Forteresse du Sorcier. Vous le savez aussi bien que moi… Si les forces magiques de Jagang l'investissent, tout sera perdu, car elles disposeront d'un pouvoir sans limites. Défendre la Forteresse est vital. Nous devrons nous souvenir qu'il s'agit d'une priorité absolue.

— S'il le faut, je m'en chargerai seul, dit le vieux sorcier.

— Il se peut que ce soit nécessaire, souffla Warren. Quand nous

serons en position, et que la fin approchera, vous devrez nous laisser et aller défendre la Forteresse.

— Warren, explosa Kahlan, vous parlez comme si tout était joué ! Accepter la défaite ainsi est inacceptable !

Warren eut un sourire timide.

— Mère Inquisitrice, si je vous donne cette impression, vous m'en voyez désolé… C'est une analyse lucide, pas un manifeste de défaitisme. Nous n'arrêterons pas l'armée de Jagang, il faut regarder la vérité en face. D'autant plus que certains pays, à l'instar d'Anderith et de Galea, auront peur de l'Ordre et préféreront une alliance à un massacre…

» J'ai vécu dans l'Ancien Monde à l'époque où il tombait peu à peu sous la domination de Jagang. Cet homme est méthodique, et il n'ignore rien des vertus de la patience. Conquérir l'Ancien Monde semblait impossible, pourtant il a réussi. Il peut attendre des années s'il le faut, et il ne se détourne jamais de ses objectifs. En l'énervant, il est possible de le pousser à l'erreur, mais il se ressaisit très vite.

» Savez-vous pourquoi il reprend très vite son calme ? Parce que la cause qu'il défend est ce qui compte le plus à ses yeux. Pour comprendre l'empereur, il ne faut jamais perdre de vue un point essentiel : il est persuadé d'être dans le vrai et d'agir pour le bien de l'humanité. Il aime être un conquérant couvert de gloire, c'est indéniable, mais sa véritable gratification est de penser qu'il aura ramené sous la Lumière du Créateur des gens qu'il tient pour des païens. Pour progresser, il en a l'absolue conviction, l'humanité doit se soumettre à l'autorité hautement morale de l'Ordre.

— Un tissu d'absurdités ! s'exclama Kahlan.

— Vous avez le droit de le penser, mais Jagang croit sincèrement œuvrer pour le bien de l'humanité. C'est son credo et celui de tous ses principaux collaborateurs.

— L'empereur pense que le meurtre, le viol et l'esclavagisme sont les mamelles de la justice ? demanda Meiffert. Dans ce cas, il est fou à lier !

— N'oubliez pas qu'il a grandi sous la tutelle des prêtres de la Confrérie de l'Ordre, dit Warren. C'est capital ! Ayant assimilé leur enseignement, Jagang est persuadé que les horreurs que vous venez de citer sont justifiées. Pour lui, seul l'autre monde importe, parce que c'est là qu'on se retrouve dans la Lumière du Créateur. Pour ces gens, se sacrifier au nom des autres dans le royaume des vivants permet d'obtenir la récompense suprême après la mort. Tous ceux qui n'acceptent pas cette vision de la vie – nous, en l'occurrence – doivent être convertis ou tués.

— Donc, récapitula Meiffert, le devoir sacré de Jagang est de nous écraser. Le butin n'est pas sa motivation principale, car il cherche, à

son étrange façon, à sauver l'humanité.

— C'est ça, oui…

— Admettons…, soupira Kahlan. Warren, selon vous, que va faire ce saint homme en quête de justice ?

— Pour conquérir le Nouveau Monde, il doit s'emparer de deux lieux essentiels. Sinon, sa victoire sera incomplète. Ses cibles sont Aydindril, le siège du pouvoir dans les Contrées du Milieu, et le Palais du Peuple, en D'Hara. Si ces deux bastions tombent, tout le reste s'écroulera. Apparemment, il a choisi son premier objectif.

» L'Ordre fonce vers Aydindril pour diviser les Contrées. Sinon, qu'irait-il faire dans le Nord ? Ensuite, il se concentrera sur D'Hara, qui sera isolé. Briser les alliances est un des meilleurs moyens de vaincre. Et pour démoraliser un adversaire, le frapper au cœur est idéal.

» Je ne dis pas que tout est joué, mais voilà en gros le plan de Jagang. Richard l'avait deviné avant nous, d'où sa décision… Sachant que nous n'avons aucune chance d'arrêter les envahisseurs, il nous faut regarder la réalité en face…

Kahlan baissa les yeux sur la carte principale.

— Aux heures les plus sombres, dit-elle, il est vital de continuer à croire en soi. L'empire d'haran ne se rendra pas sans combattre. Il faut lutter avec tous les moyens dont nous disposons, et guetter une occasion de renverser la situation.

— La Mère Inquisitrice a raison, dit Zedd. Lors de la dernière grande guerre que j'ai vécue, dans ma jeunesse, mon camp semblait condamné. Nous avons résisté, et finalement, les envahisseurs ont dû retourner d'où ils venaient.

Aucun officier d'haran ne fit de commentaire. À l'époque, l'agresseur était D'Hara…

— Mais tout a changé, aujourd'hui, s'empressa de préciser le vieux sorcier. Cette guerre avait été déclenchée par un dirigeant maléfique… (Il regarda Meiffert, Zimmer et les autres D'Harans.) Dans un conflit, chaque camp compte des hommes d'honneur et des salauds. Grâce au nouveau seigneur Rahl, tous les combattants de bonne volonté peuvent aujourd'hui défendre une juste cause.

» Nous finirons par vaincre, j'en suis sûr. Je sais que c'est difficile à croire, en ce moment, mais il doit y avoir aussi dans l'Ancien Monde des gens de valeur qui souffrent sous le joug de l'Ordre et ne partagent pas ses objectifs de guerre. Quoi qu'il en soit, nous devons endiguer l'invasion.

— Warren, dit Kahlan en désignant la carte, comment Jagang mènera-t-il cette campagne, selon vous ?

Le futur prophète tapota la carte, un peu au sud d'Aydindril.

— Connaissant Jagang et sa stratégie habituelle, il s'en tiendra à

son plan de base. Il a un objectif, et il continuera à avancer vers lui. Jusqu'à présent, nous ne lui avons rien opposé d'inédit. Pour un chef de guerre expérimenté comme lui, ce conflit doit paraître très banal. Ne croyez pas que je veuille minimiser nos succès. Nous lui avons réservé quelques mauvaises surprises, et c'était une bonne chose. Mais globalement, tout se déroule comme il le prévoyait.

» En positionnant nos forces là où je l'ai dit, vous protégerez Aydindril jusqu'à l'été prochain. Jagang a compris que les hivers, ici, n'étaient pas propices aux batailles. Mais quand le beau temps sera revenu, il se mettra en marche, et rien ne l'arrêtera. Alors, quoi que vous fassiez, Aydindril tombera, et il faudra coûte que coûte tenir la Forteresse du Sorcier. C'est tout ce qui restera à faire…

Un lourd silence tomba sur la pièce. Dans la cheminée, le feu agonisait, et c'était le dernier qui y aurait brûlé. Leurs bagages déjà faits, Warren et Verna étaient prêts à partir avec l'armée. Ils perdaient leur foyer, et c'était peut-être pour ça que le futur prophète se montrait si mélancolique.

Kahlan regarda les rideaux qu'elle avait fabriqués pour eux, des mois plus tôt. Leur mariage semblait remonter à une éternité…

Le sien paraissait être un rêve très lointain… Chaque matin, au réveil, elle avait le sentiment que Richard n'était plus qu'un fantôme. La guerre devenait la seule réalité pour tous ceux qui y participaient, leur dévorant l'âme et le cœur.

À certains moments, Kahlan aurait juré que Richard n'avait jamais existé. Un songe éveillé, voilà ce qu'avait été sa vie. Et ce long été de bonheur, dans les montagnes, ne pouvait pas avoir vraiment eu lieu…

Ces instants de doute terrifiaient davantage l'Inquisitrice que la horde de soudards de Jagang.

— Warren, que se passera-t-il après la chute d'Aydindril ?

— Je n'en sais rien… Jagang se contentera peut-être de digérer sa proie, le temps d'avoir assis son emprise sur les Contrées du Milieu. Mais tôt ou tard, parce qu'il est certain que son devoir l'y oblige, il se mettra en route pour D'Hara.

Kahlan se tourna vers le capitaine Zimmer.

— Capitaine, préparez vos hommes à l'action. Pendant que nous finissons de démonter le camp, ils montreront à Jagang que nous n'avons aucune intention de le laisser en paix.

L'officier sourit, puis se tapa du poing sur le cœur.

— Mes amis, dit l'Inquisitrice, l'Ordre devra verser du sang pour chaque pouce de terrain qu'il annexera. Même si je ne peux rien faire de plus, je m'acharnerai à ce qu'il en soit ainsi tant qu'il me restera un peu de force.

Chapitre 53

Les rues empestaient les égouts, et il n'y avait pas un souffle de vent. Accablé de chaleur, Richard essuya d'un revers de la main la sueur qui ruisselait sur son front. Au moins, tant que son chariot roulait, le déplacement d'air le rafraîchissait un peu.

Cette nuit, il était morose, car il avait la certitude, à présent, que Kahlan et Cara avaient quitté la cabane. Bien qu'il fût plongé dans ses pensées, il avait quand même remarqué que la cité grouillait d'une activité inhabituelle pour cette heure tardive. Des silhouettes furtives passaient devant lui, puis s'engouffraient dans des maisons dont on refermait aussitôt la porte. La lune étant pleine, il avait repéré dans des ruelles d'autres silhouettes qui attendaient visiblement qu'il se soit éloigné pour traverser la voie. Les roues de son chariot faisant un abominable vacarme, il ne pouvait rien entendre de ce que disaient ces curieux noctambules.

Alors qu'il empruntait la rue qui conduisait chez le marchand de charbon, avec qui il avait rendez-vous, Richard dut s'arrêter net pour ne pas percuter un barrage de gardes équipés de longues lances.

Un des hommes saisit les chevaux par le mors, et ses compagnons pointèrent leurs armes sur le Sourcier.

— Que fiches-tu dehors ? demanda une voix, sur le flanc droit du chariot.

Richard tira calmement le frein.

— J'ai un permis spécial qui m'autorise à faire des livraisons la nuit. C'est pour le palais de l'empereur.

En général, mentionner le Fief suffisait à lui dégager le chemin.

— Si tu as un permis, montre-le ! dit un des gardes.

Ce soir, les choses semblaient plus compliquées… Richard sortit le document, rangé sous sa chemise dans une pochette en cuir, et le tendit à l'homme, qui leva sa lanterne pour mieux voir.

Des camarades à lui l'entourèrent afin d'étudier le permis et ses cachets officiels. Le document était parfaitement authentique. Au prix où Richard l'avait payé, c'était la moindre des choses.

— Tu peux y aller, dit le garde en rendant son permis à Richard. En traversant la ville, tu as vu quelque chose de bizarre ?

— Bizarre ? Que voulez-vous dire ?

— Si tu avais remarqué, tu ne poserais pas la question. Allez, continue ton chemin.

Richard décida de jouer un peu la comédie.

— Il y a du danger ? Des bandits rôdent dans le coin ? Vous êtes sûr qu'un honnête citoyen ne risque rien ? Si c'est pour me faire égorger, je préfère rentrer chez moi.

— Ne t'en fais pas, il ne t'arrivera pas malheur. Mais une bande de crétins sèment le désordre parce qu'ils n'ont rien de plus intéressant à faire.

— C'est tout ? Vous en êtes certain ?

— Si tu travailles pour le palais, tu ferais mieux de te dépêcher, mon gars.

— Oui, oui, vous avez raison…

Richard desserra le frein et secoua les rênes. Aussitôt, le chariot s'ébranla.

Bien qu'il ignorât ce qui se passait, Richard aurait parié que les gardes étaient là pour interpeller des « insurgés », comme ils les appelaient. Pressés de rentrer au poste, ils arrêteraient sans doute tous les malheureux qui leur tomberaient sous la main. Quelques jours plus tôt, un employé d'Ishaq avait subi ce triste sort. Mort soûl pour avoir abusé de l'eau-de-vie qu'il distillait en toute illégalité, le pauvre avait eu la mauvaise idée de partir avant qu'une réunion soit terminée. Il n'était jamais rentré chez lui…

Le surlendemain, Ishaq avait été informé que l'homme venait de confesser d'abominables crimes contre l'Ordre Impérial. Sa femme et sa fille avaient également été incarcérées. Après avoir subi le fouet – pour la punir d'avoir dit du mal de l'Ordre –, l'épouse avait été relâchée. La fille, plus jeune et plus jolie, n'était toujours pas revenue chez elle, et nul ne savait où on la détenait.

Dès qu'il fut sorti de la ville, Richard s'emplit les poumons de la délicieuse odeur de la terre récemment retournée.

Quand il entra dans la cour du charbonnier, le patron, un type très nerveux nommé Faval, courut à sa rencontre.

— Richard Cypher, te voilà ! J'avais peur que tu ne viennes pas.

— Pourquoi ?

Faval gloussa bêtement. C'était un tic, chez lui, surtout quand une situation n'avait rien de drôle. Le Sourcier ne s'en formalisait plus depuis longtemps. Le charbonnier était simplement surexcité, et il ne pensait pas à mal. Pourtant, beaucoup de gens l'évitaient à cause de son innocente manie. Certains affirmaient qu'il était fou, une punition, selon eux, que le Créateur réservait aux plus grands pécheurs. D'autres le détestaient, persuadés qu'il se moquait d'eux. Bien entendu, cela aggravait la nervosité de Faval, qui gloussait encore plus que d'habitude.

Toutes les dents de devant cassées, le charbonnier avait le nez comme une patate, à force de se faire taper dessus. Ayant compris qu'il n'était pas méchant, Richard ne l'avait jamais rudoyé. Du coup,

Faval l'aimait bien.

— J'avais peur que tu manques notre rendez-vous, voilà tout…

— Faval, je t'ai donné ma parole. Pourquoi as-tu eu des doutes ?

— Comme ça, sans véritable raison, répondit le charbonnier en se triturant frénétiquement le lobe d'une oreille.

— Les gardes m'ont intercepté, dit Richard en sautant à terre.

— Non ! s'écria Faval avant de glousser comme un dindon. Que voulaient-ils ? Ils t'ont posé des questions ?

— Ils m'ont demandé si j'avais vu quelque chose de bizarre.

— Mais tu as répondu que non, et ils t'ont laissé passer.

— Exact. Pourtant, j'ai quand même aperçu un homme à deux têtes…

Faval écarquilla les yeux, pétrifié.

— Tu… tu… vraiment ? Un homme à deux têtes ?

Cette fois, ce fut Richard qui gloussa.

— Mais non, c'était une blague !

— Pas très drôle, si tu veux mon avis…

— J'en conviens volontiers. Mon chargement est prêt ? Victor a besoin d'acier, et Priska risque de mettre la clé sous la porte s'il n'a pas de charbon. Il paraît que tu n'as pas honoré sa dernière commande.

Bien entendu, Faval gloussa avant de répondre.

— Je n'ai pas pu, Richard Cypher ! Pourtant, j'ai besoin de cet argent. Je dois une somme folle aux types qui me fournissent du bois. Et si je ne paie pas, ils cesseront de me livrer.

Faval était installé à la lisière de la forêt. Son indispensable matière première, pour fabriquer du charbon, était à portée de sa main, mais il n'avait pas le droit de toucher aux arbres. Selon la curieuse philosophie de l'Ordre, qui détenait toutes les ressources naturelles, on coupait du bois quand les bûcherons avaient besoin de travailler – à condition d'avoir une licence –, et pas simplement parce que quelqu'un en avait besoin. Du coup, des centaines de branches mortes pourrissaient dans la forêt. Quiconque se serait aventuré à les ramasser risquait d'être arrêté pour vol de la propriété collective.

— J'ai essayé de faire parvenir du charbon à Priska, mais le comité me l'a interdit. Selon ses membres, je n'ai pas besoin d'argent. Tu te rends compte ! Il paraît que je suis un riche entrepreneur dont les besoins passent après ceux des déshérités. Bon sang, j'essaie simplement de gagner ma vie !

— Je sais, Faval, et j'ai dit à Priska que ce n'était pas ta faute. Il a compris, parce qu'il connaît ce genre de problème. Mais il a tellement besoin de cette livraison qu'il s'en prend à n'importe qui, et surtout à ceux qui n'y peuvent rien. J'ai promis de lui livrer un chargement cette nuit, et deux demain soir. Tu as de quoi me fournir ?

Richard sortit de sa bourse une pièce d'argent.

Faval se tapa joyeusement dans les mains.

— Merci, Richard Cypher, tu es mon sauveur ! Les bûcherons ne sont pas commodes, tu sais… Un ce soir et deux demain, as-tu dit ? Aucun problème ! Tu es un fils pour moi, Richard ! Regarde, ton charbon est en train de mijoter !

Richard tourna la tête vers les dizaines de fours en terre où Faval préparait son charbon. De loin, on eût dit de petites meules de foin.

Le principe était assez simple. On commençait par empiler des morceaux de bois autour d'un tas d'herbes sèches, puis on les recouvrait de fougères et de genêts. Ensuite, on enveloppait le tout de glaise. Après avoir mis le feu au bois à travers une ouverture dans la base du four – qu'on refermait aussitôt –, on laissait s'échapper la fumée et l'humidité pendant environ une semaine. Quand plus rien ne sortait des trous de ventilation, en haut du four, on les obstruait pour éteindre le feu. Il suffisait alors d'attendre le refroidissement pour ouvrir le four et récupérer le charbon. Un travail très prenant, mais pas vraiment compliqué.

— Je vais t'aider à charger, dit Faval.

Richard retint le charbonnier par le pan de sa chemise.

— Tu vas enfin me dire ce qui se passe ?

Faval gloussa en se tapotant pensivement la lèvre inférieure.

Puis il se jeta à l'eau.

— La révolte a commencé !

Richard se doutait qu'il s'agissait de cela.

— Que peux-tu m'en dire de plus, Faval ?

— Absolument rien ! Je ne suis pas informé de…

— C'est moi, Richard ! Tu sais bien que je ne te dénoncerai pas.

— Oui, oui… Excuse-moi, mon ami… Je suis si nerveux que je n'ai plus les idées claires.

— Alors, cette révolte ?

— L'Ordre empêche les gens de vivre. Prends mon cas, par exemple. Sans toi, je serais… Bon sang, je préfère ne pas y penser ! Mais tout le monde n'a pas ma chance. Les citoyens crèvent de faim parce que l'Ordre réquisitionne la nourriture. Leurs proches sont arrêtés et avouent des crimes qu'ils n'ont pas commis…

» Tu savais ça, Richard Cypher ? Je n'y croyais pas moi-même, pour tout te dire. Au fond, un homme qui avoue doit être coupable, pas vrai ? Oui, je pensais que de sales conspirateurs voulaient nuire à l'Ordre. Je me disais qu'ils méritaient leur sort, et je me réjouissais quand on les punissait.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Mon frère…, gémit Faval. Il travaillait avec moi, et nous faisions vivre ma famille en fabriquant du charbon du matin au soir. Nous

habitions dans la même maison, qui n'avait qu'une seule pièce. Bref, nous ne nous quittions jamais.

» L'an dernier, à la sortie d'une réunion où nous étions tous obligés de couvrir l'Ordre d'éloges, des hommes l'ont arrêté. Quelqu'un l'avait dénoncé, prétendant qu'il était un insurgé. Au début, je ne me suis pas inquiété, parce que mon frère ne se mêlait pas de politique. Un simple charbonnier, voilà ce qu'il était…

» Une semaine durant, je suis allé tous les jours à la prison dire qu'il n'aurait jamais rien fait contre l'Ordre. À l'époque, nous aimions nos chefs, parce qu'ils affirmaient vouloir le bonheur de tous…

» Un matin, un garde m'a informé que mon frère avait avoué. De la « haute trahison », m'a-t-il expliqué. Un complot pour renverser l'Ordre. Il avait donné tous les détails de la machination…

» Le lendemain, j'ai voulu retourner à la prison pour insulter les monstres qui avaient torturé mon frère. Craignant de ne plus me revoir, ma femme m'a supplié de ne pas le faire, et je l'ai écoutée. De toute façon, ça n'aurait servi à rien, puisque le détenu avait signé ses aveux. Un homme qui avoue ne peut pas être innocent, tout le monde sait ça !

» Il a été exécuté… Sa femme et ses enfants vivent encore avec nous, et nous parvenons à peine à…

La voix de Faval mourut sur un sanglot.

— Je comprends, mon ami, dit Richard en tapotant l'épaule du charbonnier. Tu n'aurais rien pu faire, alors, console-toi…

— Aujourd'hui, je suis coupable d'avoir de mauvaises pensées envers l'Ordre. C'est un crime, tu sais, et je le commets chaque jour ! Je rêve de vivre sous un autre régime. D'avoir une charrette, par exemple, pour que mes fils et mes neveux puissent livrer mon charbon. Ce serait merveilleux, n'est-ce pas ? Je pourrais acheter…

» Oublions ça ! Pour l'Ordre, je suis un insurgé parce que je pense à mes besoins, pas à ceux des autres. Mais en quoi sont-ils plus importants que les miens ?

» J'ai demandé l'autorisation d'acheter une charrette. Bien entendu, on me l'a refusée pour ne pas priver de travail les charretiers ! On m'a traité d'égoïste, parce que je voulais enlever le pain de la bouche des autres.

— Ce n'est pas toi le criminel, Faval, dit Richard. Tes aspirations sont normales. Tu n'as qu'une vie, et tu es libre de la mener comme tu l'entends. Acheter une charrette afin de mieux nourrir ta famille devrait être un droit.

— Tu parles comme un révolutionnaire, Richard Cypher !

Richard soupira, conscient que toute rébellion était vouée à l'échec.

— Non, Faval…
— La révolte a commencé ! C'est parti !

— Et moi, j'ai du charbon à livrer…
Richard s'empara d'un sac et le jeta dans le chariot.
Faval souleva un autre sac.
— Tu devrais te joindre aux insurgés, Richard Cypher. Tu es très intelligent, et ton aide leur serait précieuse.
— Que veulent-ils faire ? demanda le Sourcier. Quel est leur plan ?
Y avait-il de l'espoir, malgré ce qu'il avait cru jusque-là ?

— Demain, ils manifesteront dans les rues et ils exigeront que les choses changent.
— Lesquelles, exactement ?
— Avant tout, ils réclameront du travail. Et le droit de le faire comme ils l'entendent. (Faval gloussa.) Tu crois que je pourrai m'acheter une charrette ? Après la révolte, tu penses que je serai libre de vendre mon charbon ?
— Je n'en sais rien, mon ami… Mais que feront les insurgés si l'Ordre refuse de céder à leurs exigences ? Ce qui est à prévoir.
— Eh bien, ils seront furieux et refuseront de reprendre le travail. Certains parlent de piller les boulangeries, pour avoir au moins un peu de pain.
Richard comprit qu'il n'y avait *aucun* espoir.
— Que dois-je faire, mon ami ? demanda Faval. Me joindre aux insurgés ?
— Faval, dans un cas comme celui-là, on ne demande pas l'avis des autres. Veux-tu mettre en danger ta vie et celle de ta famille en te fiant à un livreur de charbon ?
— Tu es un type intelligent, Richard Cypher. Pas moi…
Le Sourcier tapota le front du charbonnier.
— Dans ta tête, tu as tout ce qu'il faut pour prendre une décision. Tu as compris que l'Ordre n'aiderait pas les gens en leur disant comment il faut vivre. Tout seul, mon ami ! Toi, un simple charbonnier, tu es plus intelligent que l'Ordre Impérial.
— Tu crois, Richard ? Personne ne m'a jamais dit ça.
— Tu es assez malin pour savoir ce que cette révolte représente pour toi, et décider ce que tu dois faire demain…
— J'ai peur pour ma femme, ma belle-sœur et tous nos enfants… Je ne veux plus de l'Ordre, mais qu'arrivera-t-il aux miens si on m'arrête ? Comment survivront-ils ?
Richard souleva un nouveau sac.
— Écoute-moi bien, mon ami. Quand on se révolte, il faut être sûr de ce qu'on fait, parce que c'est très dangereux. Si tu t'en mêles, tu

devras être prêt à sacrifier ta vie, le cas échéant.

— Vraiment ? Tu crois que ça va si loin, Richard Cypher ?

— Faval, reste ici et fabrique le charbon dont Priska a besoin. L'Ordre arrêtera les insurgés, et l'affaire en restera là. Tu es un brave homme, et je détesterais te savoir en prison.

— Très bien, Richard Cypher. Si tu le dis, je ne m'en mêlerai pas.

— Tu m'en vois ravi… Bien, je reviendrai demain soir, en principe. Mais s'il y a trop de troubles, les rues étant bloquées, ne t'inquiète surtout pas si tu ne me vois pas.

— Je comprends, Richard Cypher. Et je te fais confiance, parce que tu ne m'as jamais laissé tomber.

— Faval, puisque je risque d'être… empêché… demain, voilà les deux pièces d'argent, pour la seconde livraison. Il faut que les bûcherons continuent à te fournir du bois, parce que la fonderie a besoin de charbon.

Faval n'était pas le seul charbonnier qui approvisionnait Richard. Tous étaient de braves types qui s'échinaient à faire correctement leur boulot malgré les tracasseries administratives.

Sur la revente du charbon, Richard faisait un bénéfice minuscule, mais il se rattrapait sur l'acier et le fer. Cela dit, cette activité secondaire amortissait en gros les pots-de-vin qu'il devait verser. Évidemment, il gagnait beaucoup plus sur les livraisons de minerai, de glaise, de plomb, de mercure, d'antimoine, de sel et de sable de moulage dont le fondeur Priska avait besoin et qu'il ne parvenait pas à obtenir. En fait, il était débordé de travail, à ce niveau, et les bénéfices qu'il dégageait de cette activité couvraient tous ses frais. Du coup, les chargements de fer et d'acier devenaient du pur profit.

Quand il arriva à la fonderie, Priska faisait déjà nerveusement les cent pas dans la cour.

— Eh bien, s'écria-t-il, ce n'est pas trop tôt !

— J'ai perdu une bonne heure, parce que les gardes ont voulu inspecter le chargement.

— Les salopards !

— Tout va bien, ne t'en fais pas… Ils n'ont rien prélevé…

Le patron de la fonderie soupira.

— Crois-moi, Richard, c'est un miracle que je parvienne à faire tourner mes fours !

— Priska, tu n'es pas… hum… impliqué dans ce qui se passe en ville ?

À la chiche lueur qui filtrait de la fenêtre de son bureau, le fondeur dévisagea un long moment Richard.

— Des changements s'annoncent, mon ami. Les choses vont s'amé liorer.

— Vraiment ?

— Une révolte a éclaté.

De nouveau, Richard se laissa aller à espérer. Pas pour lui, car sa situation était inextricable, mais pour tous les pauvres gens qui aspiraient à la liberté. Faval était un brave homme dur à la peine, mais en matière d'intelligence, il n'arrivait pas à la cheville de Priska. Toujours informé de tout, le fondeur avait communiqué au Sourcier la liste des fonctionnaires à corrompre pour obtenir ses divers permis. À côté des noms, il avait indiqué la somme adaptée à chaque fonctionnaire.

— Une révolte ? Dans quel but ?

— Rendre aux gens le droit de vivre comme ils l'entendent. Un recommencement, Richard ! Et c'est déjà en marche ! (Priska alla ouvrir les portes de son entrepôt.) Quand tu passeras chez Victor, attends-le un moment, parce qu'il veut te parler…

— De quoi ?

Priska éluda la question d'un vague geste de la main.

— Allez, décharge mon charbon et embarque ton acier. Si je te retarde, Victor me tordra le cou.

Richard s'empara d'un sac, et son ami en prit un autre.

— Quel est le plan des insurgés ?

— Ils ont capturé plusieurs responsables de l'Ordre. Des gens très haut placés.

— Ils les ont déjà exécutés ?

— Exécutés ? As-tu perdu la tête ? Ils ne leur feront pas de mal, les détenant jusqu'à ce qu'ils acceptent d'assouplir les règlements.

— Pardon ? s'écria Richard. Que demandent les insurgés ?

— Du changement ! Les citoyens doivent avoir leur mot à dire sur leur vie, leur travail et tout ce qui les concerne. Ils veulent moins de palabres inutiles, moins de réunions et plus de considération pour leurs problèmes quotidiens.

Cette fois, Richard comprit définitivement qu'il n'avait aucune raison d'espérer.

En finissant de décharger le chariot – puis en y transférant l'acier – il ne prêta plus guère attention à Priska, qui continua pourtant à lui exposer le plan des révolutionnaires.

Ces idéalistes exigeaient des procès équitables pour les prisonniers de l'Ordre, ainsi qu'un droit de visite pour leurs amis et leur famille. Ils demandaient aussi que les autorités révèlent ce qui était arrivé aux nombreux « disparus » dont on était sans nouvelles depuis leur arrestation. Il y avait d'autres requêtes, mais Richard ne les enregistra pas, car il pensait à autre chose.

Alors qu'il allait remonter dans son chariot, Priska le prit par le bras.

— Richard, l'heure est venue pour les hommes de bonne volonté.

Nous devons nous joindre aux insurgés.

— Priska, Victor m'attend…

Le fondeur lâcha le bras du Sourcier et sourit.

— C'est vrai… À bientôt, Richard. La prochaine fois, tu viendras peut-être en plein jour, sans avoir besoin d'un permis…

— Ce serait formidable, mon ami…

Quand il arriva chez Victor, Richard avait terriblement mal à la tête. Tout ce qu'il avait entendu le rendait malade, et il redoutait encore plus ce que le forgeron allait lui dire.

Son ami l'attendait devant l'atelier. D'habitude il n'arrivait pas si tôt, se « contentant » de commencer le travail un peu avant l'aube.

Victor ouvrit les portes de l'entrepôt et posa sa lanterne sur une étagère, pour que Richard y voie mieux pendant qu'il positionnait le chariot devant l'entrée.

— Décharge l'acier, dit Victor avec un sourire de conspirateur, puis viens me rejoindre pour manger un peu de lardo. Nous avons à parler…

Peu enthousiasmé par la conversation à venir, Richard prit tout son temps pour vider le véhicule. Hélas, il devinait de quoi Victor voulait converser…

Contrairement à Faval et à Priska, le forgeron ne l'aidait jamais à décharger. Étant le client final, il entendait qu'on le livre en temps et en heure et qu'on dépose le matériel là où il le demandait. Un service qu'il obtenait rarement auprès des compagnies de transport officielles, qui lui coûtaient pourtant beaucoup plus cher. Bien entendu, Richard ne voyait aucun inconvénient à travailler seul.

Si loin au sud, dans l'Ancien Monde, les étés étaient accablants, et la température ne baissait pratiquement pas durant la nuit. Ce n'était pas comme dans ses chères montagnes…

En manipulant les barres d'acier, il repensa aux moments merveilleux passés avec Kahlan, près du petit cours d'eau. Cela semblait si loin… Tout espoir de revoir un jour sa femme le quittait peu à peu, et il s'inquiétait de plus en plus pour elle. Parfois, il tentait de se convaincre de l'oublier, pour cesser de se torturer. Mais son souvenir, en réalité, était la seule chose qui lui permettait de tenir.

Quand il eut fini, l'aube approchant, il alla rejoindre Victor, assis près de son cher bloc de marbre, qu'il couvait du regard.

— Richard, dit-il quand il remarqua enfin son ami, viens manger un peu de lardo.

Les deux hommes s'assirent sur le seuil de l'entrepôt, d'où on avait une vue plongeante sur le chantier. Le soleil se levant, Richard aperçut quelques-unes des ignobles sculptures qui « orneraient » le Fief.

Victor coupa une tranche de lardo et la tendit au Sourcier.

— Mon ami, la révolte dont je te parlais vient de commencer. Mais tu le sais sans doute déjà…

— Rien n'a commencé, Victor…

— Tu te trompes !

— Des troubles ont éclaté… Pas la rébellion que nous évoquions ensemble.

— Ce n'est qu'un début… Demain, il y aura une grande manifestation. Richard, nous voulons que tu diriges les opérations.

Exactement la requête que redoutait le Sourcier.

— Pas question !

— Je sais, tu te dis que personne ne te connaît, et qu'on ne t'obéira pas. Mais c'est faux ! J'ai parlé de toi à beaucoup de mes amis. Priska et d'autres entrepreneurs m'ont imité. Tu es l'homme de la situation.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que beaucoup d'innocents vont mourir.

— Allons, tu exagères ! Il ne s'agit pas d'une sanglante révolution ! Des hommes de bonne volonté vont se dresser contre l'oppression pour améliorer le sort de tous. C'est exactement ce que prône l'Ordre Impérial. Nous sommes le peuple, nos chefs gouvernent au nom du peuple, et ils finiront par nous écouter.

— Tu veux que je sois ton chef ? demanda Richard.

— Oui.

— Alors, je vais te donner un ordre, Victor !

— Je t'écoute.

— Reste à l'écart de tout ça. C'est ton chef qui l'exige. Travaille toute la journée, et ne te mêle de rien.

Victor sembla penser que Richard plaisantait. Puis il comprit que ce n'était pas le cas.

— Pourquoi ? Tu ne veux pas que les choses changent ? As-tu envie de vivre ainsi jusqu'à la fin de tes jours ?

— Vous êtes prêts à tuer vos otages ?

— Les tuer ? Il n'est pas question de semer la mort, mais de redonner une chance à la vie.

— L'ennui, c'est que vos adversaires ne joueront pas selon les mêmes règles.

— Mais ils vont…

— Reste ici et travaille, sinon, tu ne verras pas le soleil se lever demain. L'Ordre écrasera le mouvement en un jour ou deux, puis il traquera impitoyablement tous ceux qui y ont trempé. Beaucoup de gens vont mourir…

— Si tu nous diriges, tu présenteras nos requêtes, et tout ira bien. Nous te voulons comme chef pour éviter un désastre. Tu sais

convaincre les gens… Pense à tous ceux que tu as aidés depuis ton arrivée : Faval, Priska, moi et tant d'autres. Nous avons besoin de toi pour donner un sens à cette révolte.

— Si les insurgés ne savent pas pourquoi ils combattent, personne ne peut le leur apprendre. Ils réussiront s'ils ont faim de liberté, et s'ils sont prêts à tuer et à mourir pour cette cause. (Richard se leva et épousseta son pantalon.) Ne t'en mêle pas, Victor, si tu tiens à la vie.

Le forgeron suivit Richard jusqu'à son chariot. Sur le chantier, les premiers ouvriers arrivaient.

— Richard, je comprends ton point de vue. Comme toi, je pense que ces hommes n'ont pas la même soif de liberté que moi. Mais ils n'ont pas grandi à Cavatura, et ignorent peut-être ce que c'est de maîtriser vraiment sa vie. Pour le moment, nous n'avons pas d'autre option. Alors, pourquoi ne pas essayer ? Le seigneur Rahl, qui dirige l'empire d'haran, comprendrait notre démarche et nous encouragerait sûrement.

En sautant sur le siège de son chariot, Richard se demanda comment des informations pareilles avaient pu arriver jusqu'au cœur de l'Ordre Impérial.

Il saisit les rênes et échangea un long regard avec le forgeron, d'habitude d'une imperturbable logique, mais grisé par le parfum de liberté qui flottait dans l'air.

— Victor, martèlerais-tu un morceau d'acier froid pour en faire un outil ?

— Bien sûr que non ! L'acier doit être chauffé avant qu'on le travaille.

— Il en va ainsi pour les hommes, mon ami. Ceux-là sont de l'acier froid, alors, ne te sers pas pour rien de ton marteau. Je suis sûr que Richard Rahl te dirait la même chose.

Chapitre 54

La révolte dura un jour. Richard resta chez lui, et il demanda à Nicci de ne pas sortir. Il y avait des troubles en ville, expliqua-t-il, et il ne voulait pas qu'elle soit blessée.

Comme il l'avait prévu, la répression fut féroce. Les manifestants qui avaient survécu furent arrêtés et torturés jusqu'à ce qu'ils livrent le nom de leurs « complices ». Tous se confessèrent, parce qu'il n'était pas possible de faire autrement quand on tombait entre les mains de l'Ordre.

Ce cycle infernal d'arrestations et d'aveux se prolongea toute une semaine. Des centaines d'hommes finirent inhumés dans le ciel, et la flamme de la rébellion fut étouffée dans l'œuf. Désireux d'oublier ce drame, les gens ne parlèrent plus de la « révolte » et finirent vraisemblablement par l'oublier.

Trop malin pour continuer à traverser la ville de nuit, Richard se contenta de travailler pour Ishaq. Alors que leur chariot passait devant des dizaines de pendus, Jori resta aussi taciturne que d'habitude. Se fichait-il des morts, ou gardait-il son opinion pour lui ?

Les deux hommes commencèrent par transporter du minerai, dont la fonderie avait besoin. Puis ils allèrent chercher du grès dans une carrière, un peu à l'est de la cité. Ce voyage leur ayant pris toute la journée, ils attendirent le lendemain pour livrer la pierre sur le chantier. À l'extérieur du site, Richard remarqua une soixantaine de gibets. Apparemment, la purge avait également frappé les ouvriers.

Sur le chemin du retour, le chariot emprunta la piste qui passait devant l'atelier de Victor. Sautant à terre, Richard annonça au cocher qu'il le rejoindrait plus tard, au gré d'un des innombrables lacets de la route. Pour justifier son départ, il prétendit devoir parler de leur prochaine livraison avec le forgeron.

Dans l'atelier, Victor martelait avec ardeur une pièce de métal chauffée au rouge. Dès qu'il reconnut Richard, il s'interrompit et avança à sa rencontre.

— Je suis content de te voir !

Le Sourcier constata que plusieurs ouvriers étaient absents.

— Tu as des malades ?

Victor secoua tristement la tête.

Richard n'eut pas besoin d'explications supplémentaires.

— Je suis content de te voir en bonne forme, dit-il à son ami. Je

passe pour m'assurer qu'il ne t'est rien arrivé de fâcheux…

— Je vais bien, parce que j'ai suivi ton conseil. (Le forgeron désigna le chantier.) Tu as vu ? Essentiellement des sculpteurs, tous pendus…

Richard avait remarqué les cadavres, sans reconnaître les sculpteurs. Mais beaucoup d'entre eux, il le savait, détestaient les œuvres qu'on les forçait à produire. Ils avaient dû le dire un peu trop fort…

— Et Priska ?

Victor secoua tristement la tête.

— Faval ?

— Je l'ai vu hier… Il m'a dit que tu lui avais conseillé de rester chez lui. S'il s'écoutait, il rebaptiserait un de ses fils « Richard ».

— Si Priska est… Comment auras-tu ton acier spécial ?

— Son second prendra la relève. Tu peux me livrer du fer ? Depuis le début des émeutes, je n'ai plus rien reçu. Le frère Narev est hors de lui, parce qu'il veut des renforts en métal pour les quais. Selon lui, un forgeron fidèle au Créateur devrait les lui fournir.

— Les rues sont redevenues assez calmes pour que je recommence à travailler. Quand veux-tu ton fer ?

— Je te dirais bien « tout de suite », pourtant, ça pourra attendre jusqu'à après-demain. Je dois fabriquer des burins, mais mon effectif est loin d'être au complet, donc, ça ne presse pas trop.

— D'accord pour dans deux jours. Il ne devrait plus y avoir de risques…

Au crépuscule, Richard s'engagea dans la rue qui menait à son immeuble. Il pensait à Victor et à ses besoins en matière première quand une demi-douzaine d'hommes se campèrent devant lui.

— Richard Cypher ?

Ces vigiles ne portaient pas l'uniforme de la garde communale, mais ça ne voulait pas dire grand-chose. En ce moment, des dizaines d'unités spéciales – vêtues en civil mais armées jusqu'aux dents – traquaient les insurgés.

— C'est moi, oui… Que me voulez-vous ?

— Au nom du pouvoir que me confère l'Ordre, je vous arrête pour avoir conspiré contre les autorités.

Quand Nicci se réveilla, Richard n'était toujours pas rentré. Grognant d'insatisfaction, elle se mit sur le dos et vit qu'une pâle lumière filtrait déjà des rideaux. Peu après l'aube, son prisonnier aurait dû être de retour.

La Sœur de l'Obscurité s'étira, bâilla et contempla un moment le plafond, étincelant depuis qu'il avait été repeint.

Nicci était furieuse. Elle détestait que Richard s'absente la nuit, mais comment aurait-elle pu lui reprocher de travailler autant ? Elle l'avait amené ici pour qu'il découvre la vie d'un ouvrier ordinaire, et comprenne que l'Ordre était le seul espoir des classes laborieuses. Puisqu'il se prenait au jeu, protester l'aurait fait passer pour une idiote.

Elle lui avait ordonné de ne pas participer à l'émeute. À sa grande satisfaction, il n'avait pas discuté. Apparemment, il n'approuvait pas ce mouvement, et il s'était même abstenu d'aller travailler avant que le calme revienne. Mieux encore, il avait fermement conseillé à Kamil et à Nabbi de se tenir loin de tout ça.

À présent que l'insurrection était finie, la plupart des meneurs croupissant sous les verrous, Richard avait repris son poste et recommencé à faire des heures supplémentaires la nuit.

La rébellion avait été un choc pour beaucoup de citoyens. À l'évidence, l'Ordre n'en avait pas fait assez pour convaincre les gens de se sacrifier au bénéfice des autres. S'il réussissait à imposer son point de vue – ô combien justifié –, il n'y aurait jamais plus d'émeutiers dans les rues.

Suite à l'insurrection, de hauts responsables avaient été limogés pour incompétence et manque de conviction. Au moins, ces événements tragiques auraient servi à quelque chose…

Nicci se leva et alla s'asperger le visage d'eau. La cuvette toute neuve que Richard avait ramenée un jour était vraiment magnifique. Comme les vases remplis de fleurs qui égayaient le logement, et le tapis qu'il avait acheté avec ses économies. Malgré son maigre salaire, il faisait des prodiges…

La Sœur de l'Obscurité retira sa chemise de nuit, se débarbouilla avec un gant et s'habilla. Elle détestait paraître négligée quand Richard revenait du travail.

L'assiette de ragoût qu'elle avait laissée pour lui sur la table avait bien entendu refroidi.

Et si tout se passait comme d'habitude, Richard serait bientôt là.

Il serait affamé, bien entendu. Puisqu'il adorait les œufs, lui en préparer semblait être une très bonne idée.

Nicci s'avisa qu'elle souriait. Hors d'elle en se réveillant, il lui avait suffi de penser à ce qu'il aimait manger pour être de très bonne humeur. Quand il serait là, lui demander s'il voulait des œufs aurait des allures de petite fête. Chaque fois qu'elle pouvait lui faire plaisir, son cœur débordait de joie.

En revanche, elle n'aimait plus du tout le blesser, comme lors de cette terrible nuit, avec Gadi.

L'affaire remontait à assez longtemps, et elle avait regretté son acte très vite. Sur le coup, elle s'était plutôt réjouie. Pas parce qu'elle

désirait le répugnant petit voyou, bien entendu. Mais Richard l'avait repoussée, et se venger de cet affront l'avait soulagée, dans un premier temps. Oui, pendant que Gadi la besognait – il n'y avait pas d'autre mot –, elle avait jubilé, parce que Kahlan souffrait en même temps qu'elle. La pire punition qu'elle pouvait infliger à Richard, qui se décomposait dès qu'on nuisait à sa bien-aimée.

Gadi détestait Richard. En lui prenant sa femme, lui aussi avait eu le sentiment de laver un affront. Ce nouveau venu l'avait privé de son royaume, et il pensait le spolier à son tour de son bien le plus cher.

Nicci était entrée dans le jeu du petit salaud. Chaque cri de douleur qu'elle avait poussé – parfaitement sincère – était comme un couteau enfoncé dans le flanc de Richard. Parce qu'il savait que Kahlan subissait le même calvaire…

Mais tandis que Gadi la violentait, convaincu d'humilier Richard en la traitant comme une catin, elle s'était souvenue de la phrase de son prisonnier : « Nicci, ne fais pas ça… C'est toi-même que tu tortures… »

Un moment, elle avait tenté d'imaginer qu'elle faisait l'amour avec Richard. Une façon de l'avoir pour elle seule, même par… procuration. Mais elle n'y avait pas cru un instant. Parce qu'il n'aurait jamais brutalisé et humilié une femme de cette façon…

Elle avait alors compris que la fameuse phrase ne visait pas seulement à épargner une terrible épreuve à Kahlan. Richard avait voulu secourir sa geôlière, même s'il la haïssait. Oui, sa compassion allait jusque-là. Cet homme était capable d'avoir pitié de ses pires ennemis.

Rien de ce qu'il aurait pu dire d'autre n'aurait pu blesser plus profondément Nicci. Cette… tendresse… était bien plus cruelle qu'un coup de poignard – et la plaie mettait plus longtemps à se refermer.

En guise de châtiment, Nicci avait souffert atrocement pendant des jours. Morte de honte, elle l'avait caché à Richard. Pour qu'il ne soit pas désespéré en pensant au calvaire de Kahlan ? Eh bien, c'était possible, même si ça semblait absurde, dans la situation présente.

Dès le lendemain, elle avait admis devant Richard que cette sinistre coucherie était une grave erreur. Certaine qu'il ne la pardonnerait pas, elle avait quand même voulu lui dire qu'elle était désolée.

Il n'avait rien répondu, la fixant de ses magnifiques yeux gris jusqu'à ce qu'elle ait fini son petit discours. Puis, sans un mot, il était parti travailler.

Nicci avait saigné sans interruption pendant trois jours.

Bien évidemment, Gadi s'était vanté d'avoir couché avec la femme de Richard. Pour mieux humilier son ennemi, il n'avait pas lésiné sur les détails les plus obscènes.

À sa grande surprise, Kamil et Nabbi avaient été furieux contre lui. Conscient que leurs menaces – lui verser de la cire chaude dans les yeux, voire lui couper certains attributs virils – n'étaient pas à prendre à la légère, Gadi avait décidé de s'engager dans l'armée de l'Ordre. Deux jours après sa nuit avec Nicci, il était parti vers le nord avec un régiment de jeunes recrues. Avant d'aller en guerre, il s'était moqué de ses deux anciens amis – de sales lâches, selon lui, alors qu'il allait devenir un héros.

Entendant des pas dans le couloir, Nicci revint au présent. Le cœur plein de joie, elle alla prendre trois œufs dans le placard.

Mais on frappa à la porte. Ça ne pouvait pas être Richard…

— Nicci, c'est moi, Kamil !

Le ton angoissé de l'adolescent fit frissonner la Sœur de l'Obscurité.

— Je suis habillée, tu peux entrer.

Blanc comme un linge, Kamil poussa la porte et se campa sur le seuil de la pièce.

— Ils ont arrêté Richard cette nuit, dit-il, des larmes aux yeux. Il est en prison.

Nicci s'aperçut à peine qu'elle venait de laisser tomber ses œufs.

Chapitre 55

Kamil à ses côtés, Nicci gravit la dizaine de marches qui donnaient accès à la porte du « poste de garde » de la ville. En réalité, il s'agissait d'une énorme forteresse qui servait aussi de prison.

La Sœur de l'Obscurité n'avait pas demandé à l'adolescent de l'accompagner, mais rien n'aurait pu l'en empêcher, à part le tuer sur place. Comment Richard faisait-il pour s'attirer la loyauté de tant de gens ? Décidément, elle ne comprendrait jamais…

Bien qu'elle ait été en état de choc en quittant l'immeuble, Nicci avait remarqué la surexcitation de tous les résidents. Derrière leur fenêtre, des voisins et des voisines l'avait regardée partir en compagnie de Kamil. D'autres étaient sortis afin de les voir remonter la rue au pas de charge.

Tous semblaient à la fois énervés et accablés.

Pourquoi se souciaient-ils autant du sort de Richard ?

Et elle, pour quelle raison était-elle affolée à ce point ?

Le poste de garde crasseux grouillait de monde. Mal rasés, les joues creuses, des hommes y erraient comme des spectres, le regard perdu dans le vide. Sur les bancs, des femmes rondelettes, un foulard sur la tête, pleuraient tout en essayant de calmer les enfants qui s'accrochaient à leur jupe. D'autres attendaient debout, l'air faussement impassible, comme si elles étaient là pour acheter du pain ou du millet. Encore vêtu de sa chemise, mais sans pantalon au-dessous, un petit garçon solitaire sanglotait, un poing enfoncé dans la bouche.

On aurait cru assister à une veillée funèbre.

Les gardes de la ville, de jeunes brutes qui se fichaient de la détresse humaine, se frayaient sans ménagement un chemin dans la foule pour gagner les couloirs obscurs surveillés par leurs camarades. Une cloison de bois érigée à la hâte séparait la « salle d'attente » du hall où des dizaines de « défenseurs de l'ordre » conversaient entre eux en attendant de faire leur rapport à des supérieurs assis derrière une simple table.

À l'évidence, avec l'afflux de prisonniers, les autorités avaient dû improviser.

Nicci fendit la foule et approcha de la cloison où se pressaient des mères, des épouses et des filles qui espéraient avoir des nouvelles d'un homme aimé. Tout ce qu'elles récoltaient, pour le moment, c'étaient

des échardes de bois dans les paumes…

Nicci saisit au vol la manche d'un garde de passage. S'arrêtant net, il la foudroya du regard comme si elle venait de commettre un sacrilège. Se souvenant qu'elle ne pouvait pas recourir à son pouvoir, la Sœur de l'Obscurité lâcha le bras du type.

— Puis-je savoir, s'il vous plaît, qui commande ici ?

L'homme reluqua impudemment Nicci. Une femme si jolie qui serait bientôt veuve avait tout pour l'intéresser. Du coup, il se fendit d'un sourire.

— L'homme assis au milieu… C'est le Protecteur du Peuple Muskin.

D'un certain âge, et franchement obèse, Muskin trônait derrière une montagne de documents. Affublé d'un énorme double menton, il semblait dégouliner sur sa chaise, comme un tas de saindoux qui fond au soleil. Sa chemise blanche constellée de taches de sueur, il devait largement contribuer à la puanteur qui régnait dans la salle.

Des gardes se penchaient pour murmurer à l'oreille du Protecteur, dont les petits yeux porcins tournaient sans cesse de droite à gauche, comme s'il lui était impossible de fixer quelque chose. Les hommes assis autour de lui travaillaient sur de mystérieux formulaires, parlaient entre eux ou écoutaient les comptes rendus d'autres gardes.

Muskin observait tout sans jamais s'attarder sur rien. Quand ses yeux se posèrent sur Nicci, il ne lui accorda pas plus d'une seconde d'attention. Tous les citoyens de l'Ordre, pour lui, étaient égaux dans leur insignifiance.

— Je voudrais lui parler, c'est très important.

Le sourire séducteur du garde devint un rictus ironique.

— Tout le monde dit ça, ma belle. Tu as vu la queue, derrière toi ? Va donc y prendre ta place, tout au bout…

Nicci et Kamil durent se résigner à attendre. Pour les avoir trop fréquentés, la Sœur de l'Obscurité savait que faire un esclandre, face à ces fonctionnaires, était le meilleur moyen de ne rien obtenir. Car ils adoraient débouter les gens qui se montraient trop nerveux.

La queue n'avançait pas – et pour cause, puisque les hommes assis à la table n'appelaient personne. Voyaient-ils seulement les citoyens angoissés qui attendaient d'en apprendre plus sur un proche ? Nicci n'aurait pas misé gros là-dessus…

Elle s'appuya contre un mur crasseux, et Kamil vint se placer à côté d'elle.

Les heures passèrent sans que la file avance d'un pas.

— Kamil, souffla Nicci, tu n'es pas obligé de rester avec moi. Rentre donc chez toi.

— Non, je veux attendre… Moi, je me soucie vraiment de Richard.

Une accusation à peine voilée…

— Tu crois que je me désintéresse de lui ? Que ficherais-je ici, dans ce cas ?

— Je suis venu te chercher parce que j'avais peur pour Richard, et personne d'autre à qui demander de l'aide. Je ne crois pas un instant que tu t'inquiètes pour lui, mais je n'avais pas le choix.

— Tu ne m'aimes pas beaucoup, pas vrai ?

— On peut le dire comme ça, oui…

— Puis-je te demander pourquoi ?

Kamil regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait. Mais les gens, ici, avaient déjà assez à faire avec leurs propres problèmes…

— Tu es sa femme, et pourtant, tu l'as trahi en couchant avec Gadi. Pour moi, tu ne vaux pas mieux qu'une catin.

Nicci en sursauta de surprise. Avant de continuer, Kamil regarda de nouveau autour de lui.

— Personne ne comprend pourquoi Richard est avec toi. Toutes les célibataires de l'immeuble, et même de la rue, m'ont assuré qu'elles rêvaient de l'épouser et qu'elles ne regarderaient plus un autre homme si elles avaient cette chance. Elles ne comprennent pas pourquoi tu as fait ça. Tout le monde était triste pour lui, mais il ne nous a pas permis de le consoler…

Nicci détourna les yeux, incapable de regarder plus longtemps en face un adolescent qui venait de la traiter de « catin » – et qui avait hélas raison.

— Tu ne comprends pas ce qui s'est passé…, souffla-t-elle.

Du coin de l'œil, elle vit Kamil hausser les épaules.

— Pour ça, tu as raison ! Je ne comprends pas comment on peut faire ça à un mari comme Richard, qui travaille dur et s'occupe si bien de toi. Pour agir ainsi, il faut être une mauvaise personne qui se fiche de son époux !

— Je ne me fiche pas de lui, Kamil, dit Nicci, des larmes aux yeux. Tu me crois ?

L'adolescent ne répondit pas. Tournant la tête, la Sœur de l'Obscurité comprit qu'il avait trop honte pour elle – ou lui en voulait trop – pour la regarder dans les yeux.

— Kamil, tu te souviens du moment où nous sommes venus vivre dans l'immeuble ?

Le jeune homme hocha la tête.

— Au début, Nabbi et toi vous êtes moqués de Richard. Vous l'avez menacé avec vos couteaux, puis insulté…

— Une terrible erreur, marmonna Kamil, visiblement sincère.

— Eh bien, moi aussi, j'ai fait une erreur ! (Nicci ne se donna pas la peine de cacher qu'elle pleurait. Dans la salle, presque toutes les femmes étaient en larmes.) Nous nous étions disputés, je ne peux pas

te dire pourquoi, et j'étais furieuse. J'ai voulu lui faire mal, et c'était stupide. Une très lourde faute…

Kamil regarda Nicci de biais tandis qu'elle se tamponnait les yeux avec un mouchoir.

— J'admets que c'est une erreur plus grave que la vôtre, quand vous jouiez aux durs avec Richard, mais le principe est le même. Je voulais paraître plus forte que lui, comme vous.

— Tu ne désirais pas Gadi ?

— Il me répugnait ! Je me suis servi de lui parce que j'en voulais à Richard.

— Et tu le regrettes ?

— Bien entendu…

— Tu ne le referas pas, si vous vous disputez encore ?

— Non ! Je me suis excusée auprès de Richard, et j'ai juré de ne plus recommencer. Crois-moi, je ne mentais pas.

Kamil réfléchit à tout ça en regardant une femme qui secouait violem ment un enfant sans parvenir à le calmer, sans doute parce qu'il voulait être pris aux bras. Quand elle se pencha et lui murmura quelques mots à l'oreille, le gosse se blottit contre ses jambes en boudant, mais il cessa de pleurer.

— Si Richard t'a pardonnée, je n'ai pas le droit de t'en vouloir. C'est ton mari, et cette affaire ne concerne que vous. (Kamil tapota le bras de Nicci.) Tu as mal agi, mais c'est terminé. Alors, ne pleure plus à cause de ça. Nous avons des soucis plus urgents…

Nicci sourit à travers ses larmes.

— Nabbi et moi avons dit à Gadi que nous allions lui couper… eh bien, ce que tu sais… parce qu'il avait fait du mal à Richard. Mais il a sorti son couteau, pour qu'on le laisse passer, et il sait y faire avec une lame ! Nous l'avons laissé filer, et en partant, il a dit qu'il allait s'engager dans l'armée. Il était content à l'idée de tailler en pièces des ennemis, de devenir un héros et d'avoir toutes les femmes qu'il voudrait.

— Je ne serai pas la seule à regretter de l'avoir rencontré, c'est une certitude…

En fin d'après-midi, le Protecteur Muskin consentit à donner des audiences. À force de rester debout, Nicci avait mal au dos, mais ce n'était rien comparé à son inquiétude pour Richard.

La file avança très vite, car le Protecteur ne tolérait pas qu'on lui tienne de longs discours. Dans le meilleur des cas, il baissait les yeux sur ses documents et marmonnait quelques mots que Nicci ne parvenait pas à entendre à cause du vacarme ambiant.

Quand le tour de la Sœur de l'Obscurité arriva, un garde repoussa

Kamil.

— Une seule personne à la fois… C'est le règlement.

Nicci fit signe à l'adolescent de l'attendre et de ne pas s'énerver. La prenant chacun par un bras, deux colosses la traînèrent jusque devant la table.

Être traitée ainsi, comme une citoyenne ordinaire, l'irrita au plus haut point. Ayant toujours eu une certaine autorité, elle ne s'était jamais demandé ce qu'on éprouvait quand on était personne. Et dire qu'elle avait voulu montrer à Richard la vie des gens ordinaires !

Mais lui s'y était parfaitement bien adapté…

Les gardes restèrent sur ses flancs, au cas où elle ferait du grabuge. Humiliée, Nicci sentit qu'elle s'empourprait.

— Protecteur Muskin, mon mari a été…

— Son nom ? coupa l'obèse.

Il étudiait la queue de requérants, se demandant dans combien de temps il pourrait aller dîner.

— Richard.

— Son nom complet !

— Richard Cypher. Il a été interpellé hier soir.

Nicci préféra ne pas utiliser le verbe « arrêter », pour ne pas dramatiser encore les choses.

Muskin consulta ses documents. Jusque-là, il avait à peine accordé un regard à la Sœur de l'Obscurité. D'habitude, les hommes la déshabillaient des yeux, imaginant ce qu'ils feraient avec elle au lit. Bien entendu, ces idiots croyaient qu'elle ne s'apercevait de rien. Comme les deux gardes, qui sondaient « discrètement » son décolleté.

— Ah ! s'écria le Protecteur. Vous avez de la chance !

— Il a été libéré ?

— Pas du tout, mais son nom est sur la liste. On détient des gens un peu partout, en ce moment. Les Protecteurs ne peuvent pas savoir où ils sont tous…

— Merci, dit Nicci, sans savoir pourquoi elle congratulait l'ignoble type. De quoi est-il accusé ?

— Comment le saurions-nous, puisqu'il n'a encore rien avoué ?

Nicci sentit ses jambes se dérober. Plusieurs femmes s'étant évanouies devant le Protecteur, les gardes lui tinrent plus fermement les bras.

Muskin leur fit signe que l'entretien était terminé. Mais la Sœur de l'Obscurité parvint à parler avant qu'on l'emmène.

— Protecteur Muskin, mon mari n'a rien fait de mal. Il travaille dur et ne médit jamais de personne. C'est un homme d'honneur qui tient toujours sa parole.

Un bref instant, Muskin sembla concerné par ces propos.

— Il a une qualification ?

— Richard est un travailleur très précieux pour l'Ordre Impérial. Il charge et décharge des chariots.

Avant d'avoir fini sa phrase, Nicci comprit que cette réponse était une erreur.

Agitant vaguement une main, Muskin la congédia – ou plutôt, la chassa comme si elle était un vulgaire moustique.

Les deux gardes la soulevèrent par les bras et l'entraînèrent loin du regard courroucé du fonctionnaire.

— Mon mari est un brave homme ! cria Nicci. Par pitié, Protecteur Muskin. Il n'a rien fait de mal. Pendant les troubles, il n'est pas sorti de chez nous.

Un plaidoyer sincère, comme tous ceux des femmes qui avaient précédé la Sœur de l'Obscurité. Furieuse de ne pas avoir convaincu Muskin que son « mari » était différent, elle avait cependant conscience que toutes les autres épouses devaient avoir tenu le même discours.

Kamil courut derrière les deux gardes, qui traversèrent un couloir obscur, puis ouvrirent une des portes latérales de la forteresse. Sans ménagement, ils poussèrent Nicci dehors. Dévalant les marches, elle s'étala dans la poussière et fut vite rejointe par Kamil, lui aussi éjecté comme un malpropre.

La Sœur de l'Obscurité se releva à demi, aida l'adolescent à se redresser, et regarda les deux hommes debout en haut de l'escalier.

— Et mon mari ? lança-t-elle. Comment savoir ce qu'il est devenu ?

— Reviens plus tard, lâcha un des types. Quand il aura avoué, le Protecteur pourra te dire de quoi il est accusé.

Connaissant Richard, Nicci était sûre qu'il ne confesserait pas des crimes imaginaires.

— Je ne pourrais pas le voir, au moins ? implora-t-elle, toujours agenouillée près de Kamil. S'il vous plaît !

Un des hommes marmonna quelques mots à l'oreille de l'autre.

— Tu as de l'argent ? demanda-t-il ensuite à Nicci.

— Non…, gémit la Sœur de l'Obscurité.

Les gardes se détournèrent.

— Attendez ! cria Kamil.

Voyant que les hommes s'immobilisaient, il gravit les marches quatre à quatre, s'arrêta près d'eux, remonta une jambe de son pantalon et retira une botte. Sans hésiter, il en sortit une pièce d'argent qu'il tendit à l'un des gardes.

— Ce n'est pas assez pour une visite…, dit l'homme, l'air déçu.

— J'en ai une autre chez moi. Laissez-moi une heure, et je serai de retour avec…

— Inutile de te presser, mon gars. Pour ceux qui peuvent payer, les

visites sont prévues après-demain au coucher du soleil. Une seule personne à la fois, bien entendu…

Kamil désigna Nicci.

— C'est sa femme qui ira le voir.

Le garde regarda la Sœur de l'Obscurité, se demandant à l'évidence si elle était prête à payer en nature, au cas où deux pièces d'argent ne suffiraient pas.

— Mais n'oubliez pas le paiement ! lança-t-il avant de rejoindre son camarade, déjà dans le couloir.

La porte se referma avec un grincement sinistre.

Kamil dévala les marches, approcha de Nicci et l'aida à se relever.

— Qu'allons-nous faire ? Il va être entre leurs mains pendant deux jours ! Deux jours entiers !

L'adolescent tremblait d'angoisse. Bien qu'il ne l'eût pas dit, Nicci savait à quoi il pensait : deux jours de torture pour arracher des aveux à Richard. Ensuite, il ne resterait plus qu'à l'inhumer dans le ciel…

— Kamil, écoute-moi bien ! Richard est très fort et il tiendra le coup. Il en a vu d'autres, crois-moi. Tu sais qu'il est capable de résister à tout !

Kamil acquiesça puis se mordit la lèvre pour retenir ses larmes. En vain. Savoir son ami en danger refaisait de lui un enfant sans défense…

La première nuit, Nicci ne ferma pas l'œil. Le lendemain, elle alla faire la queue devant la boulangerie et songea, accablée, qu'elle devait avoir le même air dévasté que les autres femmes.

Désorientée et angoissée, la Sœur de l'Obscurité ne savait plus que faire. Son univers semblait s'être écroulé, et sa combativité naturelle l'abandonnait…

La seconde nuit, elle dormit moins de deux heures. Surexcitée, elle passa le reste du temps à compter les minutes qui la séparaient du lever du soleil. Quand l'aube fut venue, elle s'assit à la table, les yeux rivés sur la miche de pain qu'elle avait achetée pour Richard.

Vers midi, sa voisine, maîtresse Sha'Rim, lui apporta une assiette de soupe au chou. En mangeant, Nicci remercia la brave femme et assura que la soupe était délicieuse. En réalité, elle aurait été incapable de dire quel goût elle avait.

Dès le début de l'après-midi, elle décida d'aller patienter devant la forteresse. Quand elle sortit de chez elle, Kamil l'attendait au milieu d'une petite foule de gens angoissés.

— J'ai la pièce d'argent ! annonça-t-il dès qu'elle l'eut rejoint.

Nicci aurait voulu dire à l'adolescent qu'elle paierait elle-même, mais il lui restait à peine trois sous de cuivre.

— Merci, Kamil. Je me débrouillerai pour te rembourser.

— Pas question ! C'est pour Richard ! Ma façon de l'aider, et de lui prouver mon amitié…

Nicci hocha simplement la tête. Alors qu'elle avait consacré sa vie à secourir les autres, elle aurait pu se dessécher sur pieds avant que quelqu'un sacrifie une piécette pour elle. Mais comme le lui avait appris sa mère, on ne devait jamais attendre de récompense quand on se montrait généreux…

Alors que Nicci s'éloignait, des voisins vinrent lui souhaiter bonne chance. Ils la prièrent de dire à Richard de tenir le coup, demandèrent si elle avait besoin d'argent et lui assurèrent qu'ils répondraient « présent ! » s'il lui fallait quelque chose.

L'Ordre détenait Richard depuis des jours, et la Sœur de l'Obscurité ignorait s'il était encore vivant. Au fond, il était possible qu'on l'ait exécuté. Ou qu'il agonise, brisé par les méthodes des tortionnaires de Jagang, qu'elle était fort bien placée pour connaître.

Quand elle arriva devant la porte latérale, une demi-douzaine de femmes et quelques hommes d'âge mûr attendaient déjà en silence sous un soleil de plomb. Toutes les épouses ou les mères portaient des sacs de nourriture…

Nicci et Kamil restèrent côte à côte jusqu'au crépuscule. Puis l'adolescent tendit son outre d'eau à la femme de Richard.

— Il voudra sans doute boire un peu, en mangeant le pain et le poulet que tu lui apportes.

— Merci…, souffla Nicci.

Quand la porte s'ouvrit en grinçant, tout le monde releva la tête. Campé sur le seuil, un garde fit signe aux visiteurs d'approcher.

Une première femme s'engagea dans l'escalier. L'homme leva une main pour lui ordonner de s'arrêter, puis il lui demanda son nom. Quand elle eut répondu, il consulta la liste qu'il tenait, puis lui indiqua qu'elle pouvait entrer.

La deuxième femme n'eut pas cette chance. Indignée d'être obligée de rebrousser chemin, elle hurla qu'elle avait payé pour voir son mari. Impassible, le garde lui annonça que son époux, accusé de haute trahison sur la base de ses aveux, n'avait plus le droit de recevoir des visites.

La femme se laissa tomber dans la poussière. Sous le regard inquiet de ses compagnes et compagnons de malheur, qui redoutaient de s'entendre dire la même chose, elle éclata en sanglots.

La troisième et la quatrième femme furent autorisées à entrer. La cinquième apprit de la bouche du garde que son mari était mort.

Comme dans un cauchemar, Nicci se dirigea vers les marches. La retenant par le bras, Kamil lui glissa une pièce d'argent dans la main.

— Dis à Richard que… Dis-lui simplement de revenir vite à la maison.

— Merci, Kamil…

— Le nom du prisonnier ? demanda le garde quand la Sœur de l'Obscurité fut en haut de l'escalier.

— Richard Cypher.

L'homme consulta sa liste puis fit signe à la visiteuse d'entrer.

— Ce garde va vous conduire à lui…

Nicci en soupira de soulagement. Richard était toujours vivant !

— Suivez-moi, dit le soldat qui attendait dans le couloir obscur.

Il avança, une lampe dans chaque main, puis descendit deux volées de marches qui débouchaient dans un sous-sol mal éclairé et puant la moisissure.

Il guida Nicci jusqu'à une petite pièce où le Protecteur Muskin, à la lueur d'une torche, s'entretenait avec deux fonctionnaires. Des sans-grade, à voir la déférence qu'ils manifestaient à l'important personnage.

Muskin jeta un coup d'œil au document que lui tendit le garde, puis il se leva.

— Vous avez l'argent ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Nicci.

Elle donna la pièce au Protecteur qui l'empocha après lui avoir jeté un rapide coup d'œil.

— L'amende pour infraction au Code civil est plus élevée que ça, dit-il.

L'espoir renaquit en Nicci. En réglant le pot-de-vin, pour la visite, elle avait triomphé de la première épreuve. À présent, le Protecteur, dont la cupidité n'avait pas de bornes, voulait monnayer la vie de Richard.

— Je le sais, Protecteur, et je parviendrai à réunir la somme.

— Un homme doit prouver que son repentir est sincère. Verser une amende qui le met sur la paille est un bon moyen de montrer qu'il regrette d'avoir violé la loi. S'il mégote, nous savons qu'il ment… Dans deux jours, tous ceux qui auront avoué cette infraction – et dont on aura réglé l'amende – passeront devant moi pour connaître leur sort.

Muskin avait donné son prix : tout ce que possédait Richard. Nicci aurait voulu lui déchirer la gorge avec ses dents, mais elle parvint à se maîtriser.

— Merci de votre compréhension, Protecteur Muskin. Si vous me permettez de le voir, je ferai en sorte qu'il regrette son acte, croyez-moi.

— Une excellente idée, jeune dame… Quand ils restent trop longtemps ici, face à face avec leur culpabilité, les hommes finissent par avouer d'atroces crimes.

— Je comprends, Protecteur Muskin.

L'allusion était limpide : tant que l'amende n'aurait pas été payée, on continuerait à torturer Richard.

Ses deux lanternes dans une seule main, le garde prit Nicci par le bras et l'entraîna dans un couloir noir comme de l'encre. Au pied d'un très long escalier, il tira la visiteuse à travers un dédale d'étroits corridors. Les cellules étaient construites au cœur même des entrailles de la forteresse. Avec la proximité du fleuve, de l'eau s'infiltrait partout, et l'odeur de moisissure était insupportable. Comme dans un égout, des rats détalaient à l'approche des deux intrus qui osaient s'aventurer dans leur royaume.

De l'eau boueuse jusqu'aux chevilles, Nicci repensa au cauchemar qu'elle faisait souvent dans son enfance. Ce lieu ressemblait vraiment au royaume des morts, cet endroit où, selon sa mère, finissaient tous ceux qui ne consacraient pas leur vie à aider les autres.

Toutes les portes basses, le long des couloirs, étaient munies d'un petit guichet pour que les gardes puissent surveiller à tout moment les prisonniers.

Les cellules n'étant pas éclairées, sauf quand un geôlier traversait les couloirs avec une lanterne, les détenus passaient la plus grande partie de leur temps dans le noir. En remontant les corridors, Nicci vit plusieurs paires d'yeux écarquillés briller derrière les guichets, et elle entendit un concert de cris d'angoisse ou de souffrance.

— Nous y sommes, dit le garde en s'arrêtant devant une porte.

Le cœur battant la chamade, Nicci attendit. Au lieu d'ouvrir la cellule, le soldat se tourna vers elle et lui plaqua les mains sur les seins. Pétrifiée, elle se laissa peloter, l'homme tâtant sa poitrine comme s'il avait voulu vérifier la qualité de deux melons, sur l'étal d'un marchand. Craignant qu'il refuse de la laisser voir Richard, Nicci ne se défendit pas, même quand le type glissa les doigts dans son décolleté et lui pinça douloureusement les tétons.

Les brutes de ce genre étaient indispensables pour que l'Ordre impose sa philosophie au monde entier. Avant de penser à la rédemption, il fallait regarder en face la perversion consubstantielle de l'humanité. Bref, les salauds étaient nécessaires quand on entendait élever le niveau de moralité des masses…

Le garde gloussa, content de son exploration, puis il se tourna vers la porte. Après avoir lutté un moment contre la serrure rouillée, il parvint à faire tourner la clé et tira d'un coup sec sur le battant, qui s'entrebâilla juste assez pour laisser passer Nicci.

— Quand je me serai occupé de deux ou trois choses, dit le soldat en suspendant une de ses lanternes à un piton, je reviendrai, et la visite sera terminée. Inutile de remonter tes jupes pour ton homme, il n'est pas en état d'en profiter. (Il poussa Nicci dans la cellule.)

Regarde qui je t'amène, Cypher ! Une belle poulette toute frétillante !

L'homme referma la porte, la verrouilla, puis s'éloigna d'un pas traînant dans le couloir.

La cellule au plafond très bas était presque aussi étroite que le corridor. Oppressée, Nicci faillit taper à la porte pour demander à sortir.

L'homme recroquevillé sur le sol respirait-il encore ?

— Richard ?

Un gémissement apprit à la Sœur de l'Obscurité que son prisonnier vivait toujours. Les mains liées dans le dos, il reposait dans une flaque de boue où il aurait tout aussi bien pu se noyer.

Des larmes aux yeux, Nicci s'agenouilla.

— Richard ?

Elle prit le Sourcier déchu par l'épaule pour le tourner de son côté. Avec un cri de douleur, il se dégagea et se recroquevilla contre le mur.

Quand elle vit son visage, Nicci dut se plaquer les mains sur la bouche pour ne pas crier.

— Richard…

La Sœur de l'Obscurité se releva, déchira un morceau de son jupon, puis s'agenouilla et entreprit de nettoyer le sang qui maculait les joues de Richard.

— Tu m'entends ? C'est moi, Nicci…

— Oui… Nicci…

Un œil tuméfié et fermé, les cheveux souillés de boue, Richard n'était plus vêtu que de haillons. À la lumière de la lanterne, Nicci vit qu'il était couvert de plaies.

— J'ai peur que tu ne puisses pas repriser cette chemise…, souffla Richard.

Nicci eut un pauvre sourire. Les mains tremblantes, elle continua à nettoyer le visage de son prisonnier. Pourquoi réagissait-elle ainsi ? Elle avait vu bien pis que ça…

Richard inclina la tête sur le côté pour échapper à ses soins pourtant attentionnés.

— Je te fais mal ?

— Oui.

— Désolée… Je t'ai apporté de l'eau.

Voyant briller le regard de son prisonnier, Nicci déboucha l'outre et le fit boire, prenant garde à ce qu'il ne s'étrangle pas, tant il était assoiffé.

— Kamil m'a donné deux pièces d'argent pour que je puisse venir te voir… Il a hâte que tu sortes d'ici.

— Pas autant que moi…, souffla Richard d'une voix qui ne lui ressemblait pas.

Un pauvre petit filet, à peine audible…

— Le Protecteur…

— Qui ça ?

— Le fonctionnaire responsable de cette prison… Selon lui, tu as un moyen de t'en sortir. Tu dois plaider coupable d'infraction au Code civil et payer une amende.

— Je m'en doutais… Il m'a demandé si j'avais de l'argent, et j'ai répondu que oui…

— C'est vrai ? Tu as des économies ?

— Oui.

— Richard, je ne pourrai pas payer avant deux jours. Tu tiendras le coup ? Dis-moi que tu résisteras !

— Ne t'inquiète pas, je serai toujours là quand tu reviendras…

Nicci sortit la miche de pain de son sac.

— Je t'ai apporté à manger… Du pain et du poulet rôti.

— Le poulet d'abord… On ne nous nourrit pas… Le pain ne me fournira pas assez de forces.

Nicci coupa le poulet avec ses doigts et donna la becquée à Richard. Le voir dans un tel état de faiblesse et d'impuissance lui serrait le cœur.

— Mange ! implora-t-elle quand il baissa la tête, comme s'il allait s'endormir. J'en ai encore beaucoup…

» Tu arrives à te reposer, dans cette boue ?

— On ne nous laisse pas de répit. Ces gens…

Nicci poussa un morceau de poulet dans la bouche de Richard. Elle connaissait parfaitement les différentes techniques d'interrogatoire de l'Ordre. Savoir laquelle on appliquait dans le cas de Richard ne l'intéressait pas…

— Je vais te sortir de là ! dit-elle. Surtout, ne baisse pas les bras.

— Pourquoi ? Tu es jalouse parce que d'autres me malmènent à ta place ? Aurais-tu peur qu'ils me tuent avant toi ?

— Richard, je…

— Je ne suis qu'un individu. Seul le bien commun importe. Mon innocence ne compte pas, parce qu'une seule vie n'a aucune valeur. Si je dois souffrir et mourir pour que des pécheurs se convertissent et vénèrent le Créateur, en quoi cela te dérange-t-il ? Que valent nos souhaits, face à l'idéal de l'Ordre ? Et comment peux-tu placer ta survie, ou la mienne, au-dessus de celle de l'humanité ?

Nicci avait servi ce sermon à Richard des dizaines de fois. Dans la bouche du Sourcier, il semblait mesquin, méprisant et néfaste.

À cet instant, la Sœur de l'Obscurité se détesta d'être tellement touchée par cet homme. Enfin, il ridiculisait tout ce que prônait l'Ordre – l'idéal pour lequel elle avait lutté toute sa vie ! Avec lui, le bien devenait le mal, et inversement. Voilà pourquoi il était si

dangereux. Sa seule existence menaçait tout ce qu'elle tenait pour positif et utile…

Nicci n'avait jamais été si près de découvrir ce qu'elle cherchait désespérément. Les larmes qui ruisselaient de ses yeux prouvaient qu'elle vivait un moment capital. L'étincelle qu'elle avait vue briller dans le regard de Richard, le premier jour, au Palais des Prophètes, n'avait rien d'une illusion.

Si elle parvenait au terme de sa quête, ce soir, elle pourrait faire ce qui s'imposait. Pour Richard, ce serait un bien. Quel avenir l'attendait ? Combien de souffrance pourrait-il encore encaisser avant de craquer ? Oui, le tuer aurait été une bonne action…

— Regarde autour de toi, Nicci. Tu voulais me montrer la splendeur de l'Ordre Impérial. La vois-tu ici ?

Avec son œil fermé, Richard semblait si misérable. Une fois encore, Nicci en eut le cœur serré.

— Richard, il me faut tes économies. Pour te sauver, c'est indispensable. Le Protecteur veut que tu lui verses tout ce que tu as.

— L'argent est dans notre chambre…

— Où ? Dis-moi où tu l'as mis !

— Tu risques de ne pas le trouver… Si on ne connaît pas le truc, ouvrir la cachette est impossible. Va voir Ishaq.

— L'homme de la compagnie de transport ? Pourquoi ?

— C'était son salon, jadis… Il y a un compartiment secret dans le plancher. Dis-lui pourquoi tu veux l'argent, et il l'ouvrira pour toi.

Nicci donna un nouveau morceau de poulet au Sourcier.

— Très bien, j'irai voir Ishaq. Richard… eh bien, je suis navrée que tu doives sacrifier tes économies. Je sais que tu as travaillé dur. Il n'est pas juste qu'on te dépouille.

— Je préfère être pauvre et vivant que riche et mort…

Nicci essuya ses larmes et sourit.

C'était la meilleure chose qu'elle pouvait espérer entendre…

À cet instant, la porte s'ouvrit.

— Remonte tes jupes, femme ! cria le garde. La visite est terminée.

Alors que la brute la tirait impitoyablement par le bras, Nicci glissa un dernier morceau de poulet entre les lèvres de Richard.

— Infraction au Code civil ! lança-t-elle. Surtout, n'oublie pas !

Pour ce délit-là, une amende suffirait. Tous les autres conduisaient à la potence.

— Je m'en souviendrai, n'aie pas peur…

Alors que le garde la tirait dehors, Nicci tendit une main vers Richard.

— Je reviendrai te chercher ! C'est promis ! Ne perds pas espoir, c'est tout ce que je te demande !

Chapitre 56

Très énervée, Nicci regardait Ishaq, accroupi devant une sorte de trappe, dans un coin de la chambre. Pour y accéder, il avait dû déplacer l'armoire. Depuis vingt bonnes minutes, il s'échinait sur le système d'ouverture en marmonnant qu'il avait été idiot de compliquer autant les choses.

— Enfin ! s'écria-t-il en se relevant.

Nicci espérait sans trop y croire que les maigres économies de Richard satisferaient le Protecteur. Sinon, elle devrait s'adresser à tous les voisins qui lui avaient proposé une contribution financière.

— Voici l'objet, dit Ishaq en approchant.

Quand il lui posa la bourse dans la main, Nicci fut surprise par son poids. Comment pouvait-il y avoir autant d'argent ? Non, c'était impossible… Richard avait dû cacher d'autres objets métalliques avec les pièces.

Pour s'en assurer, la Sœur de l'Obscurité ouvrit la bourse et la vida dans sa paume.

Des pièces d'or ! Au moins une vingtaine !

— Où Richard a-t-il trouvé une somme pareille ? demanda-t-elle, stupéfaite.

Ishaq retira son chapeau rouge et haussa les épaules.

— Il l'a gagnée, tout simplement…

— Comment ? Personne ne peut s'enrichir si vite – honnêtement, en tout cas. Il a volé ces pièces, n'est-ce pas ?

— Ne soyez pas stupide ! Richard a gagné cet argent en faisant du commerce.

— Quel commerce ?

— Eh bien, comme tout le monde, il a acheté des produits et il les a revendus.

— Quels produits ? De la contrebande ? Il a trempé dans le marché noir ?

— Non, je parle d'acier et de fer…

— Foutaises ! Comment les aurait-il transportés ? Sur son dos ?

— Au début, oui… Ensuite, il a acheté un chariot.

— Quoi ?

— Et des chevaux, évidemment. Il achetait du minerai et du charbon pour les revendre à la fonderie. Mais surtout, il fournissait du

métal au forgeron du chantier…

Nicci saisit Ishaq par le col.

— Je veux voir ce forgeron !

La Sœur de l'Obscurité était furieuse. Pendant des mois, elle avait pris Richard pour un honnête travailleur, et voilà qu'elle découvrait qu'on avait eu raison de l'emprisonner. Un profiteur ! Un escroc qui enlevait le pain de la bouche de pauvres pères de famille…

Ce qu'il subissait à la prison était largement mérité. Un criminel qui dépouillait le peuple devait finir pendu. Et dire qu'elle s'était laissé abuser par ce monstre !

Nicci avait déjà vu le chantier, mais seulement de loin. Le découvrant de près, elle comprit que le Fief serait exactement ce que Jagang lui avait décrit. Une merveille !

Tous les discours du frère Narev entendus dans sa jeunesse lui revinrent en mémoire. Oui, un très vieux rêve allait enfin se réaliser…

Les murs étaient déjà assez hauts pour qu'on ait mis en place les encadrements de fenêtre du rez-de-chaussée. À certains endroits, les poutres qui soutiendraient le plancher du premier étage étaient déjà installées.

Mais l'extérieur, surtout, était à couper le souffle. Les statues qui décoraient les murs, d'une taille inimaginable, avaient de quoi bouleverser le cœur le plus endurci. En accord avec les enseignements du frère Narev, elles représentaient l'humanité dans toute sa perversité. À leurs pieds, Nicci remarqua une foule de gens écrasés par la beauté et la véracité de ces œuvres. Devant ces représentations, qui pouvait douter que l'Ordre seul parviendrait à arracher un jour les hommes à leur misérable condition ? Comme Jagang le disait, ce palais stimulerait les peuples et leur montrerait le bon chemin.

— Que sont ces étrangers piliers ? demanda-t-elle à Ishaq alors qu'ils approchaient de l'atelier du forgeron.

— Des potences…, répondit l'homme en enlevant son chapeau rouge. Vous ne voyez pas les cadavres ? Des tailleurs de pierre et des sculpteurs accusés d'avoir participé à la révolte.

Nicci plissa les yeux et distingua effectivement des corps décomposés.

— Pourquoi ces gens se sont-ils mêlés de ça ? Ils avaient un emploi…

Et l'incroyable chance de contribuer à la glorieuse œuvre de l'Ordre, pour l'édification des peuples. Plus que n'importe qui, ils auraient dû savoir qu'il fallait souffrir dans ce monde pour obtenir une récompense dans le suivant…

— J'ai dit « accusés », pas « coupables »…

Nicci ne prit pas la peine de corriger l'erreur d'Ishaq. Tous les êtres humains étaient coupables. Aucun condamné à mort n'était exécuté injustement. Et cela valait aussi pour Richard…

À l'intérieur du Fief, des esclaves travaillaient déjà à aménager les cellules souterraines où l'Ordre ferait ce qu'il fallait pour arracher des aveux aux criminels, aux profiteurs et aux exploiteurs. Ce n'était pas une idée très réjouissante, mais quand on voulait avoir un beau jardin, il fallait savoir être impitoyable avec les mauvaises herbes…

L'atelier du forgeron était le plus grand que Nicci eût jamais vu. En réalité, il ressemblait à une fabrique.

Quand elle y entra, le son des marteaux, l'odeur de la forge et le vacarme ambiant lui rappelèrent l'armurerie de son père. Un bref instant, redevenue une petite fille, elle s'attendit à voir Howard approcher d'elle et lui sourire, ses magnifiques yeux bleus pétillants d'énergie.

Mais l'homme qui vint à sa rencontre ne ressemblait pas à Howard. Costaud, les cheveux ras – une saine précaution quand on travaillait près d'une forge –, le maître des lieux, l'air morose, jeta à sa visiteuse un regard qui aurait pu faire fondre de la glace.

— Vous désirez ? demanda-t-il, le regard rivé dans celui de Nicci.

À part Richard, très peu d'hommes s'intéressaient à ses yeux, surtout lorsqu'ils la voyaient pour la première fois…

— Je suis la femme de Richard…

Désireux de se faire aussi discret que possible, Ishaq recula de quelques pas.

— C'est étrange, mais il ne m'a jamais parlé de vous… En fait, j'ai supposé qu'il était marié, mais il…

— Richard est en prison, coupa Nicci.

— Quoi ? Pour quelle raison ?

Sa morosité oubliée, le forgeron avait pâli d'inquiétude. Encore un des inexplicables admirateurs de Richard ?

— Pour le crime le plus vil qui soit : l'escroquerie.

— Richard, un escroc ? Ces gens sont fous !

— J'ai bien peur que non… Il est coupable, et j'en ai la preuve.

— Quelle preuve ?

Incapable de se contenir, Ishaq avança.

— L'argent de Richard, dit-il. Celui qu'il a gagné.

— Gagné ? explosa Nicci. (Du coup, Ishaq recula de nouveau d'un pas.) Volé, oui !

— Volé ? répéta le forgeron, son regard redevenu noir. Qui a-t-il dépouillé ? Où sont ses accusateurs ? Et ses victimes ?

— Eh bien, vous en faites partie…

— Moi ?

— Oui… Je pense qu'il vous a escroqué, et je suis ici pour vous

rembourser. Je n'utiliserai pas de l'argent sale pour épargner un juste châtiment à un criminel. Richard devra payer pour ses fautes. Et l'Ordre s'assurera qu'il les paie cher.

— Richard n'a jamais volé un sou à personne ! s'écria le forgeron. Et surtout pas à moi ! Il a mérité tout ce qu'il a gagné.

— Non, parce qu'il vous a escroqué.

— En me vendant l'acier et le fer dont j'ai besoin pour le chantier ? Le frère Narev est venu me menacer de ses foudres si je ne lui livrais pas des outils, mais il ne s'est pas soucié de me fournir le métal nécessaire à leur fabrication. Sans Richard, j'aurais fini inhumé dans le ciel parce que Ishaq ne me livrait pas assez de matière première.

— Je ne pouvais pas ! intervint celui-ci. Si j'avais dépassé les quotas que m'alloue le comité, c'est moi qui aurais été inhumé dans le ciel ! Au travail, tout le monde m'espionne, et on me dénonce au groupe de travailleurs dès que je fronce les sourcils !

— Si je comprends bien, dit Nicci en croisant les bras, Richard jouait sur du velours. La nuit, il vous livrait du fer, certain que vous seriez obligé de le payer au prix qu'il voulait. Bref, il s'est enrichi en vous escroquant. La pire façon de voler les autres… J'aime encore mieux les bandits de grand chemin !

Le forgeron regarda Nicci comme s'il la trouvait incroyablement stupide.

— Richard m'a vendu du métal beaucoup moins cher que tous ses concurrents, comme par exemple Ishaq.

— Le comité fixe mes prix, et je n'ai rien à dire ! se défendit Ishaq.

— C'est absurde…, marmonna Nicci, ignorant la remarque du transporteur.

— Non, c'est parfaitement logique. Les fonderies produisent plus qu'elles ne peuvent vendre, parce qu'il leur est impossible de faire livrer leur acier et leur fer. Mais il leur faut chauffer leurs fours, qu'elles fabriquent une tonne de métal ou dix. Pour payer le charbon, leurs employés et leurs charges, elles ont besoin de vendre. De plus, si elles cessent d'acheter du minerai, les mines fermeront, et elles n'auront plus de matière première. L'ennui, c'est que l'Ordre ne permet pas aux transporteurs d'assurer la distribution des produits. Pour délivrer un permis de transport, les autorités traînent pendant des semaines. Désespérés, les fondeurs ont proposé de vendre moins cher leur surplus à Richard…

— Donc, eux aussi ont été ses victimes.

— Pas du tout ! En écoulant leur production, ils ont pu se renflouer, au contraire. Richard me faisait des prix parce qu'il avait lui-même une ristourne.

— Et pour couronner le tout, il a privé de travail des pères de famille… Les pires criminels sont ceux qui s'enrichissent sur le dos des

pauvres, des nécessiteux et des ouvriers.

— Pardon ? s'écria Ishaq. Je n'ai pas le droit d'embaucher, et on me refuse les permis nécessaires pour transporter les choses dont les gens ont besoin. Richard n'a pas généré du chômage, mais de l'emploi ! Depuis qu'il les aide à vendre, les fonderies ont engagé de nouveaux ouvriers.

— C'est la stricte vérité, confirma le forgeron.

— Vous ne comprenez donc pas ? explosa Nicci. Richard vous a tondu la laine sur le dos ! Vous êtes ses vaches à lait, et vous vous appauvrissez à cause de lui.

— Seriez-vous bornée, maîtresse Cypher ? Richard a fait gagner de l'argent à une demi-douzaine de fonderies. En transportant leur fer et leur acier, il a aussi permis à une multitude de charbonniers de ne pas crever de faim. Et je ne parle même pas des mineurs… Quant à moi, mon chiffre d'affaires n'a jamais été meilleur.

» Votre mari nous a tous enrichis en nous fournissant un service indispensable. C'est grâce à lui que nous continuons à travailler. L'Ordre, avec ses comités, ses bureaux et ses groupes, a failli nous faire crever.

» Sans Richard, j'aurais dû licencier la moitié de mon personnel. Pour lui, rien n'est jamais impossible, et il trouve toujours une solution. En quelques mois, il s'est gagné la confiance de tous ses clients. Pour nous, sa parole vaut de l'or.

» Le frère Narev lui-même l'a encouragé à me livrer de l'acier. Richard a juré de le faire, et il ne mentait pas. Sans lui, le chantier ne serait sûrement pas si bien avancé.

» L'Ordre devrait lui être reconnaissant, au lieu de l'emprisonner et de le torturer. Les quais que vous avez dû voir ne seraient pas en cours de construction s'il ne m'avait pas livré de quoi fabriquer les armatures métalliques. Et si je n'avais pas pu produire des burins, il n'y aurait toujours pas l'ombre d'une sculpture sur les murs… Je pourrais multiplier les exemples à l'infini, maîtresse Cypher. Mais à quoi bon ? Sachez seulement que votre mari a beaucoup fait pour le Fief, et que tous ceux qui ont travaillé avec lui le tiennent pour un ami.

Nicci ne parvenait pas à assimiler et analyser toutes ces informations. Pourtant, l'histoire se tenait, et Richard lui avait même brièvement raconté sa rencontre avec le frère Narev. Comment avait-il fait pour s'enrichir, aider l'Ordre et avoir la confiance de ses clients ?

— Mais il y a quand même ces énormes profits…

Le forgeron secoua la tête, accablé.

— Maîtresse Cypher, « profit » est un mot infâme pour toutes les sangsues qui se nourrissent du pauvre monde. Ces gens crachent sur cette notion pour mieux s'approprier ce qu'ils n'ont pas mérité.

» Maintenant, j'ai une question : pendant que Richard est en prison, soumis à la torture, pourquoi sa femme est-elle ici à tenir des discours idiots sur le bien qu'il a fait à tout le monde ? Ne devrait-elle pas plutôt courir le libérer ?

— Je dois attendre demain soir pour régler l'amende…, avoua piteu sement Nicci.

— Avant de vous connaître, soupira le forgeron, je pensais que Richard n'avait jamais commis d'erreur de sa vie… (Il retira son tablier de cuir et le suspendit à un piton.) Avec autant d'argent, nous pouvons le faire sortir plus tôt de prison. J'espère seulement qu'il n'est pas déjà trop tard… Ishaq, tu m'accompagnes ?

— Bien entendu ! Je suis connu, et on me fait relativement confiance.

— Donnez-moi l'argent, maîtresse Cypher.

Nicci remit la bourse au forgeron. Finalement, Richard n'était pas un voleur. Par elle ne savait quel miracle, tous ces hommes étaient ravis de travailler avec lui. Parce qu'il les avait enrichis, paraissait-il… Pour elle, tout ça n'avait aucun sens.

— Si vous m'aidez, je vous serai très reconnaissante.

— Je n'agis pas pour vous, maîtresse Cypher, mais pour un ami qui mérite d'être secouru.

— Je m'appelle Nicci…

— Pour vous, je serai maître Cascella…

Maître Cascella jeta quatre pièces d'or sur la table qui tenait lieu de bureau au Protecteur Muskin. Il avait décidé d'y aller par « petits pas », afin de garder une marge de négociation si les choses coinçaient.

Le forgeron se redressa de toute sa hauteur, dominant le fonctionnaire assis. Intrigués par le bruit des pièces, les gardes et les collègues de Muskin avaient tous tourné la tête.

— Vous détenez Richard Cypher, et nous sommes là pour payer son amende.

Le gros Protecteur regarda les pièces avec l'air blasé d'une carpe trop bien nourrie pour avoir envie de gober un ver.

— Le paiement des amendes commencera demain soir… Revenez à ce moment-là, et si cet homme n'a pas avoué un crime plus grave, vous pourrez le faire libérer.

— Je travaille sur le chantier, dit maître Cascella, et le frère Narev me passe sans cesse des commandes. Puisque je suis là, pourquoi ne pas en finir maintenant ? Le frère Narev sera content de savoir que son forgeron ne perd pas son temps en voyages inutiles…

Muskin rapprocha de la table sa pauvre chaise, qui grinça sinistrement sous son poids.

— Je détesterais déplaire au frère Narev…, dit-il.

— Et je vous comprends.

— En même temps, il n'aimerait pas que je néglige mon devoir…

— Sûrement pas ! approuva Ishaq. (Muskin tournant la tête vers lui, il enleva son chapeau rouge.) Soyez assuré que nous ne vous le demandons pas.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda le Protecteur à Nicci.

— La femme de Richard Cypher, Protecteur… Je suis déjà venue… J'ai payé pour voir Richard, et vous m'avez parlé de l'amende.

— C'est possible… Je reçois tant de monde…

— Protecteur, dit maître Cascella, nous avons pas mal d'argent, et tout ira bien si Richard est libéré dès ce soir. Demain, certains donateurs, pour l'amende, risquent d'avoir changé d'avis…

Le forgeron jeta quatre nouvelles pièces sur la table. Muskin ne daigna même pas les regarder.

— L'argent appartient au peuple, dit-il. Il y a tellement de besoins…

Nicci soupçonna l'homme de penser d'abord à ses poches, qu'il entendait remplir le plus possible. Comme pour lui répondre, le Protecteur fit glisser les huit pièces d'or – une véritable petite fortune – vers maître Cascella.

— L'argent n'est pas la question…, dit-il. Nous sommes de simples et humbles serviteurs de l'Ordre, et nous n'avons que faire de la fortune. Le montant de l'amende sera noté dans le livre de comptes, mais vous devrez remettre l'argent à un comité de citoyens qui le distribuera aux plus démunis.

Nicci ne cacha pas sa surprise. Elle s'était trompée au sujet du Protecteur, qui semblait finalement être un fonctionnaire scrupuleux. Tout cela changeait la donne, et sauver Richard serait peut-être moins difficile que prévu.

Derrière elle, de l'autre côté de la cloison, des femmes sanglotaient, des hommes priaient et des enfants hurlaient. La puanteur était abominable. Si Muskin ne prenait pas vite une décision, la Sœur de l'Obscurité redoutait de se sentir mal.

— Mais vous faites erreur, dit le Protecteur, si vous pensez que ces pièces peuvent acheter la liberté d'un homme. L'Ordre ne se soucie pas du destin des individus, car aucun n'est irremplaçable. Gardez votre argent, au moins jusqu'à ce que nous ayons pu enquêter sur sa provenance… S'il mobilise tant de gens pour le soutenir, Richard Cypher est potentiellement dangereux pour l'ordre public. Si vous êtes tous prêts à payer une fortune afin de lui épargner un juste châtiment, ça confirme mes soupçons à son sujet : il doit avoir quelque chose de très grave à cacher.

» Apparemment, vous pensez qu'il vaut plus cher et qu'il est plus

important que d'autres hommes. Ce n'est pas la philosophie de l'Ordre.

— Nous ne pensons rien du tout, grogna maître Cascella. C'est notre ami, et ça nous suffit.

— L'Ordre est votre unique ami, et seul le bien-être des plus démunis doit compter à vos yeux. S'intéresser à un individu en particulier est un blasphème jeté à la face du Créateur.

Nicci, Ishaq et maître Cascella ne répondirent pas. Derrière eux, les femmes continuaient à se lamenter, les enfants hurlaient de plus en plus fort et les hommes priaient à haute voix pour les malheureux qui croupissaient en prison.

— S'il avait une compétence, ce serait différent…, continua Muskin. Les travailleurs qualifiés peuvent apporter une contribution décisive au succès de l'Ordre. Trop de gens doués se contentent de faire le minimum alors que…

Nicci sut d'un seul coup ce qu'il fallait faire.

— Protecteur, il a une qualification…

— Laquelle ? demanda Muskin, mécontent d'avoir été interrompu.

— Richard est le meilleur…

— La notion de « meilleur » est l'illusion favorite des pervertis, coupa Muskin. Tous les hommes sont égaux. Mauvais par nature, ils doivent se racheter en consacrant leur existence au salut des autres. Seuls les actes altruistes nous permettent d'être récompensés dans l'autre monde.

Le forgeron serra les poings et se pencha un peu en avant. S'il explosait, la cause de Richard serait perdue. Nicci lui flanqua discrètement un coup de pied dans le tibia, espérant le convaincre de la laisser gérer la situation. Au cas où il n'aurait pas compris, elle inclina la tête et recula d'un pas. Par réflexe, Cascella l'imita…

— Vous êtes un homme d'une grande sagesse, Protecteur Muskin, dit Nicci. À votre contact, on apprend de précieuses leçons. Je vous prie d'excuser l'inepte bavardage d'une épouse. En face d'un si noble représentant de l'Ordre, j'ai bien peur de perdre l'essentiel de mes chiches moyens…

Surpris, Muskin ne dit rien. Utilisant cette tactique depuis des décennies, Nicci savait qu'elle marchait à tous les coups. En flattant ce fonctionnaire, elle l'avait touché au cœur, car il rêvait de reconnaissance sociale. Pour les crétins de son genre, passer pour un grand homme suffisait, car ils ne se souciaient que de la surface des choses. C'était d'ailleurs en partie à cause de ça qu'ils participaient en toute bonne conscience aux pires abominations.

— Quelle est la qualification de votre mari ?

— Richard est un tailleur de pierre et un sculpteur de qualité moyenne, Protecteur Muskin.

Les collègues de l'obèse en écarquillèrent les yeux de surprise.

— Vraiment ? souffla Muskin.

— Un artisan anonyme qui rêve de contribuer à la grande œuvre qui immortalisera la perversité de l'humanité… Oui, Protecteur, Richard aurait conscience, en travaillant sur le chantier, de contribuer à l'édification de ses semblables.

Ayant compris en un clin d'œil la stratégie de Nicci, maître Cascella vola à son secours.

— Comme vous le savez, Protecteur, la plupart des sculpteurs du chantier étaient des traîtres. Remercions le Créateur qu'on les ait démasqués ! Maintenant, il faut les remplacer, et ce n'est pas si facile. Posez donc la question au frère Narev, qui vous le confirmera.

— Combien d'argent avez-vous ? demanda Muskin.

— Vingt-deux pièces d'or.

Sans cacher sa désapprobation – comment pouvait-on être si riche ? –, Muskin prit son livre de comptes, l'ouvrit, trempa sa plume dans un encrier et enregistra consciencieusement l'amende. Puis il rédigea quelques lignes sur une feuille de parchemin et la tendit à Cascella.

— Apportez ce document au bureau des travailleurs, sur les quais. Je libérerai le prisonnier quand vous me rendrez cette feuille revêtue d'un sceau officiel, afin de me prouver que l'argent a été versé à des nécessiteux. Richard Cypher doit être dépouillé de tous ses gains illégitimes.

Illégitimes ? se répéta mentalement Nicci. Il avait gagné chaque pièce en travaillant jour et nuit, le plus souvent sans prendre le temps de manger. Combien de fois l'avait-elle vu s'allonger en grimaçant, tellement il avait mal au dos ? Richard avait mérité cet argent, elle en était sûre, à présent. Ceux qui en profiteraient n'avaient rien fait pour ça, mais ça ne les dérangerait pas le moins du monde…

— Vous avez raison, Protecteur Muskin, dit la Sœur de l'Obscurité en s'inclinant. Merci de votre sens de la justice.

Entendant soupirer maître Cascella, Nicci jugea judicieux d'en rajouter.

— Nous exécuterons immédiatement vos très équitables instructions… (Elle se pencha et sourit.) Puisque vous avez fait montre de clémence et de sagesse, puis-je vous demander une toute petite chose ? (Muskin serait louangé pour avoir collecté autant d'or. En principe, il devait se sentir d'humeur généreuse.) Pour être franche, il s'agit surtout de satisfaire ma curiosité.

— Que voulez-vous encore ?

Nicci se pencha un peu plus vers le Protecteur.

— Savoir le nom de l'homme qui a dénoncé mon mari. Ce brave citoyen qui a admirablement fait son devoir…

Muskin devait penser à la gloire qui l'attendait après avoir récupéré une telle fortune. Du coup, révéler l'identité du délateur ne le gênerait pas. De toute façon, il se fichait de ce qui arriverait à ce « brave citoyen »…

Il prit un document et l'étudia quelques secondes.

— Tout est là… Richard Cypher a été signalé aux autorités par une jeune recrue de l'armée impériale. Ce futur héros se nomme Gadi, et cela fait un mois qu'il a accompli son devoir civique en démasquant un agitateur. Même s'il faut du temps, la justice de l'Ordre ne laisse rien passer. C'est pour cela qu'on surnomme notre empereur « Jagang le Juste ».

Nicci se redressa.

— Merci, Protecteur Muskin.

Apparemment impassible, la Sœur de l'Obscurité bouillait de rage. Si le sale petit voyou lui tombait un jour entre les mains, il regretterait d'être né.

— Apportez le document au bureau des travailleurs, dit Muskin, puis revenez avec le sceau prouvant que les pièces d'or lui ont bien été versées. Ensuite, Richard Cypher devra se présenter au comité des tailleurs de pierre. Désormais, il est un des sculpteurs qui œuvrent pour la gloire de l'Ordre.

Le soleil se couchait quand Nicci et ses deux compagnons revinrent avec le document dûment estampillé.

Le forgeron avait été impressionné par la façon dont la femme de Richard avait traité l'affaire, alors qu'elle était si mal engagée, et Ishaq l'avait remerciée une bonne centaine de fois.

Nicci était surtout soulagée de savoir que Richard n'était ni un voleur ni un escroc. Penser du mal de lui lui avait déplu. Comme si le monde avait soudain perdu ses couleurs… Bref, s'être trompée ne lui avait jamais autant fait plaisir.

Et Richard serait bientôt libre ! Oui, il allait revenir vers elle…

Dans la pénombre, Nicci, maître Cascella et Ishaq attendirent que la porte latérale de la prison s'ouvre. Quand cela arriva enfin, Richard sortit, flanqué par deux gardes.

Voyant ce qu'on avait fait à leur ami, les deux hommes s'empourprèrent de rage.

Les soldats poussèrent sans ménagement le prisonnier dans l'escalier. Ishaq et Cascella se précipitèrent pour le soutenir.

Richard se redressa et fit signe aux deux hommes de rester où ils étaient. Se pétrifiant, ils attendirent leur ami au pied des marches.

Nicci se demanda où Richard trouvait la force de descendre l'escalier d'un pas régulier, la tête haute et le dos bien droit comme s'il n'avait jamais cessé d'être un homme libre.

Il ne savait pas encore ce qu'elle lui avait fait…

Le destin qui l'attendait lui serait insupportable. Plutôt que de subir la peine à laquelle elle l'avait condamné – pour le sauver –, il aurait sans doute préféré mourir dans sa cellule.

Mais ce qui allait arriver maintenant, Nicci l'aurait juré, l'aiderait à trouver la réponse qu'elle cherchait depuis le début.

Si elle existait…

Chapitre 57

Furtif comme une ombre, le frère Narev s'arrêta derrière Richard. Il venait souvent inspecter le travail des sculpteurs, mais c'était la première fois qu'il s'intéressait à celui du Sourcier déchu.

— T'ai-je déjà rencontré ? demanda Narev de sa voix rauque.

Richard se retourna, baissa le bras droit, qui tenait un marteau, et, sans lâcher son burin, s'essuya le front avec le dos de la main gauche.

— Oui, frère Narev. Je livrais du métal, à l'époque, et j'ai eu l'honneur de vous croiser chez le forgeron.

Soupçonneux, Narev plissa le front. Sous son regard inquisiteur, Richard ne broncha pas.

— D'abord livreur, puis sculpteur ?

— J'ai un certain talent qui m'autorise à contribuer joyeusement au bien-être de la communauté. Je remercie l'Ordre de me permettre de me sacrifier dans cette vie pour être récompensé dans l'autre.

— Joyeusement ? répéta Neal en avançant vers Richard. (Il suivait presque toujours son maître, plus discret encore que lui.) Tu prends plaisir à sculpter ?

— Oui, frère Neal.

En réalité, Richard était heureux de savoir Kahlan vivante. Le reste ne l'intéressait pas. Prisonnier de Nicci, il faisait tout ce qu'il fallait pour que sa bien-aimée survive et ne se souciait de rien d'autre.

Neal eut un petit sourire supérieur. Il venait souvent donner des directives aux sculpteurs, et Richard avait fini par bien le connaître. Pour la Confrérie de l'Ordre, les statues étaient d'une importance vitale. Une question de vision du monde, tout simplement.

Neal était un sorcier, pas un magicien, et il semblait avoir un besoin compulsif d'affirmer son autorité sur Richard. Bien qu'il ne lui opposât aucune résistance, le prisonnier de Nicci restait pour lui une victime de choix.

Le frère Narev croyait fermement aux âneries qu'il prêchait. Pour lui, l'homme était mauvais, et il devait se sacrifier au nom des autres. Il n'y avait rien de joyeux dans sa foi, au moins aussi sinistre que lui…

Neal était plus… exubérant. Il adhérait à la doctrine de l'Ordre avec un enthousiasme et une arrogance hors du commun. Convaincu que le salut du monde dépendait de brillants intellectuels tels que lui, il se rengorgeait ouvertement d'occuper une position de pouvoir – sans omettre de témoigner toute la déférence voulue à Narev, bien entendu.

Richard avait souvent entendu Neal se vanter qu'il n'hésiterait pas à faire couper la langue d'un million d'innocents si cela pouvait empêcher un seul blasphémateur de proférer d'atroces contrevérités sur l'Ordre.

Avec son visage de jeune homme – une simple façade, puisqu'il avait longtemps vécu au Palais des Prophètes, selon Nicci –, ce fanatique accompagnait aussi souvent que possible son supérieur, dont il quêtait sans cesse l'approbation. En somme, il était le bras droit de Narev – ou plutôt son âme damnée.

S'il avait l'air juvénile, ses idées étaient archaïques, car la tyrannie, malgré ce qu'il semblait croire, n'avait pas été inventée par l'Ordre. Et la version de Jagang, comme les autres, n'apporterait pas le bonheur à l'humanité.

Neal s'en fichait, parce qu'il croyait passionnément à sa cause. La vérité révélée, pour lui, était comme une femme aimée qu'on prend avec un désir jamais épuisé.

Assez logiquement, il ne supportait pas la contradiction, si raisonnée fût-elle. Dans son exaltation, il était prêt à écraser, torturer et détruire tous ceux qui n'étaient pas disposés à partager sa foi et à s'agenouiller devant sa cause.

La misère, les échecs, le malheur des gens, les massacres… Rien de cela ne parvenait à entamer ses convictions, et il était capable de proférer les pires énormités pour justifier les calamiteuses interventions de l'Ordre dans l'Ancien et le Nouveau Monde.

Vêtus d'une soutane marron à capuche comme Neal, les autres disciples composaient une incroyable brochette de crétins cruels, pompeux, idéalistes, méprisables, haineux et – le pire de tout – dangereusement hallucinés. Tous méprisaient souverainement les gens ordinaires. En conséquence, tout ce qui pouvait être agréable pour le peuple les révulsait. Car les hommes et les femmes, à leurs yeux, ne valaient rien sauf s'ils consentaient à se sacrifier pour l'abstraction commode qu'ils appelaient « le bien commun ».

Ces imbéciles vénéraient le frère Narev comme s'il avait été le représentant du Créateur dans le royaume des vivants. Chaque mot qui sortait de sa bouche les plongeait en transe, et ils se seraient sans doute volontiers tranché la gorge s'il le leur avait demandé.

Neal était à part parce qu'il accordait au moins autant d'importance à ses propres palinodies. Mais après tout, il fallait bien qu'un chef ait un successeur. Et dans l'esprit de Neal, en tout cas, l'identité du remplaçant de Narev ne faisait pas de doute.

— « Joyeusement » est un mot étrange, dans ce contexte, dit Narev après une longue réflexion. (Il désigna les monstrueux personnages que Richard était en train de sculpter.) Tout cela te réjouit ?

Richard tendit un bras vers la flamme qui incarnait la Lumière du

Créateur.

— Voilà ce qui me rend joyeux, frère Narev ! Montrer des hommes et des femmes tremblants de peur quand ils découvrent la perfection de la Lumière. Je jubile à l'idée de faire découvrir au peuple la perversité naturelle de l'humanité. Car ainsi, il comprendra que servir l'Ordre est la seule voie qui mène à la rédemption.

Le frère Narev ne parut pas convaincu, ses yeux noirs rivés sur Richard exprimant une méfiance et une… appréhension… qui ne lui étaient pas habituelles. Cet homme ne tremblait devant personne, et pourtant, ce sculpteur l'inquiétait. Mais il ne parvenait pas à trouver la faille dans son discours enflammé à la gloire de l'Ordre…

— Si tu vois les choses comme ça, je suis d'accord, mon cher… Eh bien, désolé, mais j'ai oublié ton nom. Quelle importance, au fond ? Les individus ne comptent pas. De simples maillons de la grande chaîne qu'on appelle « l'humanité ». Ou mieux encore, les modestes rayons d'une gigantesque roue. L'important c'est qu'elle tourne, n'est-ce pas ?

— Je m'appelle Richard Cypher.

— Oui… oui… Je suis content de ton travail, Richard Cypher. Tu as un don certain pour représenter nos pitoyables frères humains.

Richard s'inclina humblement.

— Je n'y suis pour rien, frère Narev, car le Créateur guide ma main.

Sa méfiance envolée, sans doute à cause de l'expression béate de Richard, le chef de la Confrérie s'éloigna, les mains croisées dans le dos. Comme un gosse qui ne veut pas être trop loin des jupes de sa mère, Neal le suivit d'un pas sautillant. À un moment, il se retourna pour foudroyer du regard le sculpteur trop zélé. Richard n'aurait pas été surpris qu'il lui tire la langue…

Selon ses observations, cinquante disciples gravitaient autour du frère Narev. D'après Victor, une fonderie avait moulé – en or pur – une cinquantaine d'exemplaires de la rune géante dont il avait fabriqué le modèle. Le forgeron pensait qu'il s'agissait d'objets décoratifs. Sur le chantier, plusieurs avaient déjà été installées au sommet de grandes colonnes qui semblaient devoir délimiter la circonférence d'une immense place. Des ornements ? Richard en doutait fort…

Haussant les épaules, il recommença à ciseler une jambe distordue. Au moins, les siennes le portaient de nouveau. Il avait fallu du temps, mais il était enfin guéri.

Cela dit, son travail valait à peine mieux qu'un séjour en prison…

Tous les jours, des gens affluaient pour admirer les œuvres en cours de sculpture. Certains s'agenouillaient à même les pavés et priaient jusqu'à ce que la peau de leurs genoux éclate. D'autres

apportaient des carrés de tissu pour s'épargner ce désagrément…

Sur le visage de ces malheureux, Richard lisait souvent un vague espoir, comme s'ils venaient là pour trouver la réponse à une question qu'ils ne parvenaient même pas à formuler. Leur regard vide, quand ils partaient, lui déchirait le cœur. Autant que les prisonniers torturés dans les donjons, ces gens étaient vidés de leur sang par l'Ordre, la sangsue la plus insatiable que le monde eût jamais portée.

Quelques curieux se massaient derrière les sculpteurs pour les regarder travailler. Depuis deux mois qu'il œuvrait sur le chantier, Richard était devenu une sorte d'attraction. Parfois, les spectateurs pleuraient en découvrant les personnages que faisait naître son burin.

Même s'il haïssait les horreurs qu'il devait sculpter, Richard adorait de plus en plus travailler la pierre. Sous ses mains, le marbre paraissait vivant, et il s'arrangeait toujours pour gratifier ses personnages d'un détail qui leur rendait discrètement grâce. Un œil plein de sagesse, un index qui ne ressemblait pas à une serre, une poitrine où pouvait battre un cœur digne de ce nom…

Richard donnait naissance à des monstres de pierre pour sauver la vie de Kahlan. S'il le fallait, il continuerait jusqu'à la fin de ses jours, et tant pis si ses spectateurs en avaient les larmes aux yeux d'effroi. Au fond, ils pleuraient à sa place, puisqu'il ne lui était pas permis de manifester le dégoût que lui inspiraient ses propres créations.

Cette maigre consolation lui permettait de supporter l'enfer qu'était devenue sa vie. Car il souffrait à chaque seconde de devoir transmettre fidèlement – et avec tout son talent – une vision du monde qui le répugnait. Les maîtres qu'il servait parce qu'il ne pouvait pas faire autrement incarnaient tout ce qu'il détestait, et il devait se taire pour ne pas mettre en danger la seule personne qui comptât à ses yeux…

Au crépuscule, les sculpteurs rangeaient leurs outils dans de simples boîtes de bois et rentraient chez eux. Dès l'aube, ils se remettraient à l'ouvrage, chacun retrouvant les créatures de cauchemar qui avaient sans nul doute hanté jusqu'à son sommeil.

L'architecte déterminait les zones à couvrir de statues et c'était lui qui décidait de leur taille. Pour le reste, les disciples du frère Narev détenaient l'autorité, et c'étaient leurs horribles fantasmes que Richard devait immortaliser dans la pierre.

La laideur et la violence les fascinaient. Étrange pour des hommes qui tenaient d'interminables discours sur la charité et l'esprit de sacrifice…

Le bloc que sculptait Richard était destiné à l'entrée principale du Fief. Un demi-cercle de colonnes reliées par un mur d'enceinte formerait le fond de l'esplanade. Richard avait été chargé de sculpter les scènes qui orneraient le frontispice de l'arche qui dominerait le

grand escalier de marbre donnant accès à la place.

Cette entrée devrait immédiatement préparer à l'esthétique très particulière du palais. Selon Neal, le frère Narev entendait que la statue qui se dresserait au centre de l'esplanade soit la plus frappante de toutes. En l'apercevant, les visiteurs seraient accablés par le poids de leur culpabilité et révulsés par l'ignoble perversité de l'humanité. Entourée d'un cadran solaire, cette œuvre colossale montrerait des pécheurs prosternés devant la Lumière du Créateur. Un appel au sacrifice et à l'oubli de soi des plus frappants…

Les descriptions détaillées de Neal avaient donné la nausée à Richard…

Dernier à quitter le chantier, il s'engagea sur la route sinueuse qui conduisait à l'atelier de Victor. Avec l'arrivée de l'automne, la forge redevenait un endroit fréquentable, car on n'y mourait plus de chaud. Dans la région, les hivers n'étaient jamais très rudes, mais quand on en serait là, venir se réchauffer dans l'atelier, les jours de pluie, aurait certainement son charme.

— Richard ! s'écria Victor dès qu'il aperçut son ami. (Sans nul doute, il devinait la raison de sa visite.) Je suis sacrément content de te voir ! Va donc t'asseoir devant la porte de derrière de l'entrepôt. Quand j'aurai fini d'entasser le charbon pour demain, il se peut que je vienne te tenir compagnie.

— J'en serai ravi, répondit Richard avec un sourire.

Il fit le tour de l'atelier, ouvrit la double porte de l'entrepôt et admira le bloc de marbre à la lueur du soleil couchant. Il venait souvent contempler le monolithe. Après une journée passée à créer des horreurs, imaginer la beauté qui se cachait encore dans les entrailles du marbre lui remontait le moral. Parfois, cette manière subtile d'équilibrer les choses lui semblait la seule façon de ne pas sombrer dans la folie.

Il approcha du bloc, le caressa du bout des doigts et frissonna.

Quand il se retourna, il découvrit Victor, campé sur le seuil de l'entrepôt, un sourire amical sur les lèvres.

— Après le musée des horreurs, tu te purifies l'œil devant ma statue ?

Richard hocha simplement la tête.

— Allez, viens t'asseoir avec moi et savourer un peu de lardo.

Les deux amis s'assirent à leur place habituelle et mangèrent en silence.

— Tu n'aurais pas besoin de venir ici pour te purifier, dit Victor quand ils eurent fini de se régaler. Ta femme aussi est très belle…

Richard ne fit pas de commentaire.

— Tu ne m'avais jamais parlé d'elle… À vrai dire, j'ignorais son existence jusqu'au jour où elle est venue me voir. Je supposais que tu

étais marié, et je pensais que ton épouse te ressemblait. Pourquoi ne l'as-tu même jamais évoquée devant moi ?

Richard haussa les épaules.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas, mais elle n'est pas le genre de compagne que j'imaginais pour toi… Tu permets que je te pose quelques questions à son sujet ?

— Victor, je suis fatigué, et je préférerais ne pas parler d'elle. De toute façon, il n'y a rien à dire. C'est ma femme, et voilà tout.

— Peut-être, mais il n'est pas bon, pour un homme, de sculpter des ignominies pendant la journée, et de rentrer chez lui pour retrouver une… Bon sang ! quelle mouche me pique ? Excuse-moi, Richard, je raconte n'importe quoi. Nicci est une très jolie femme.

— C'est ce qu'on dit, oui…

— Et elle se soucie vraiment de toi.

Là non plus, Richard n'émit pas de commentaire.

— Ishaq et moi avons tenté de te tirer de prison en proposant des pièces d'or. Ça n'aurait pas suffi, avec ce crétin pompeux de Muskin ! Nicci l'a admirablement bien manœuvré. Sans elle, tu aurais fini inhumé dans le ciel.

— Donc, elle a parlé de mes talents de sculpteur pour me sauver ?

— Exactement ! C'est elle qui t'a fait libérer et qui t'a obtenu ce travail.

Victor attendit une réaction de son ami, n'en obtint aucune et se résigna à changer de sujet.

— Comment trouves-tu mes nouveaux burins ?

— Excellents, mais il m'en faudrait un avec une lame plus fine…

— Tu l'auras, ne t'inquiète pas ! Tiens, prends une autre tranche de lardo…

— Et tes livraisons de métal, ça se passe bien ?

— Ne te fais pas de souci… Ishaq te remplace très bien. Il n'est pas aussi bon que toi, mais il se débrouille. Il m'approvisionne bien, et tout le monde l'apprécie. Lui, il se réjouit d'avoir pris le taureau par les cornes, et d'oublier un peu les comités. Les autorités veulent que le chantier avance, du coup, elles ferment les yeux. Faval m'a demandé de tes nouvelles. Il est content d'Ishaq, mais tu lui manques…

Richard sourit en repensant au petit charbonnier surexcité.

— Je suis heureux qu'Ishaq continue à lui acheter sa production.

Il y avait décidément beaucoup de braves gens dans l'Ancien Monde. Richard les avait toujours tenus pour des adversaires, et voilà qu'il était ami avec plusieurs d'entre eux. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait cette expérience. Quand on les connaissait, tous les hommes se ressemblaient.

Ils se rangeaient immanquablement dans deux catégories. Ceux qui avaient soif de liberté et luttaient pour mieux vivre, et ceux qui se

laissaient porter par les événements, convaincus qu'un chef ou un gouvernement prendrait soin d'eux. En échange d'un confort très relatif, ceux-ci renonçaient à tout ce qui faisait la valeur de la vie…

Kamil et Nabbi se levèrent d'un bond et sourirent pour accueillir Richard.

— Nous avons travaillé sur nos sculptures, annonça Kamil. Tu veux venir y jeter un coup d'œil ?

Richard passa un bras autour des épaules de l'adolescent.

— Bien sûr ! Allons voir ce que vous avez fait aujourd'hui.

Les trois amis gagnèrent la cour, où les deux garçons s'échinaient à sculpter des visages sur une bûche. Jusqu'à présent, le résultat n'avait rien de renversant.

— Eh bien, Kamil, dit Richard, c'est pas mal du tout. Toi aussi, Nabbi.

Si rudimentaire que fût la technique des adolescents, leurs personnages souriaient, et cela suffisait à les rendre superbes aux yeux de Richard. Ces ébauches étaient plus vivantes que le travail des maîtres sculpteurs qu'il voyait chaque jour à l'œuvre sur le chantier.

— C'est vrai ? demanda Kamil. Tu penses que nous pourrions faire ce métier ?

— Plus tard, peut-être… Il vous reste beaucoup à apprendre, puis il faudra vous exercer, comme tous les artistes. Regardez ce visage, sur la droite. Quel est le problème, selon vous ?

— Je n'en sais trop rien, avoua Kamil après avoir étudié la sculpture.

— Et toi, Nabbi ?

— Il n'a pas l'air réel, mais j'ignore pourquoi…

— Regarde mes yeux. Tu vois la différence ?

— Ils n'ont pas la même forme, avança Kamil.

— Et ils sont plus près l'un de l'autre, pas de chaque côté de la tête, ajouta Nabbi.

— Bien observé !

Richard lissa un petit carré de terre d'où on avait récemment retiré des carottes et y dessina du bout d'un index l'esquisse d'un visage.

— Vous voyez ? En rapprochant les yeux, on obtient plus de réalisme.

Les deux adolescents observèrent attentivement l'ébauche.

— J'ai compris, dit Kamil. Je vais faire une autre sculpture, et elle sera meilleure.

— C'est la bonne réaction, approuva Richard en tapotant l'épaule de son ami.

— Un jour, nous pourrons peut-être travailler avec toi, fit Nabbi,

plein d'espoir.

— Rien n'est impossible, se contenta de répondre Richard.

Il quitta ses amis et gagna sa chambre, où Nicci l'attendait, le repas déjà prêt. Sur la table, un bol de soupe fumait près de la lampe à huile.

— Comment était le travail, aujourd'hui ? demanda la Sœur de l'Obscurité pendant que Richard se lavait les mains dans la cuvette.

— Comme tous les jours…

— Et tu parviens à supporter ça ?

— Ai-je un autre choix ? Je peux m'accrocher ou laisser tomber. Tu veux savoir si j'ai l'intention de me suicider ?

— Ce n'était pas le sens de ma question.

Richard s'essuya les mains et reposa la serviette près de la cuvette.

— D'ailleurs, comment pourrais-je ne pas être content de l'emploi que tu m'as trouvé ?

— Victor t'a raconté ?

— Pas vraiment, mais c'était facile à reconstituer. Il m'a dit que tu étais très belle, et que tu m'avais sauvé la vie.

— Je n'ai pas pu faire autrement ! L'Ordre ne t'aurait pas libéré si tu n'avais pas eu une qualification.

Ce soir, Richard avait une conscience plus aiguë du ballet mortel que Nicci et lui dansaient jour après jour. Elle se sentait en sécurité derrière un bouclier bien commode : avoir agi pour le sauver. Mais cela lui donnait en même temps l'occasion de voir comment il réagissait. Bref, elle poursuivait son étrange quête…

La journée de travail avait vidé Richard de ses forces. Et maintenant, voilà qu'il devait se battre contre Nicci. Épuisé, il se laissa tomber sur son lit.

La fatigue était un élément essentiel de toute bataille. Elle l'écrasait autant que lorsqu'il maniait l'épée, jadis, et l'enjeu de son combat contre Nicci était le même que celui de ses précédentes guerres. La vie, la mort, la liberté…

Un ballet mortel, oui… Comme l'existence elle-même, au fond, puisque tout être vivant était tôt ou tard condamné à mourir.

— Je veux te demander quelque chose, Nicci…

— Quoi donc ?

— Sais-tu si Kahlan est toujours vivante ?

— Bien sûr ! Je la sens en permanence à travers le lien.

— Et elle n'est pas…

— Richard, elle se porte très bien ! Ne laisse pas cette angoisse te dévorer l'âme.

Richard dévisagea un long moment sa geôlière.

Puis il baissa les yeux, s'allongea et se tourna sur le côté.

— Je t'ai fait de la soupe… Tu devrais manger un peu, après une si

longue journée de travail.

— Je n’ai pas faim.

Chassant Nicci de ses pensées, Richard tenta de se souvenir des magnifiques yeux verts de Kahlan.

Hélas, il s’endormit comme une masse.

Chapitre 58

Richard sentait le souffle du frère Neal sur sa nuque. Le second de Narev l'observait tandis qu'il ciselait la bouche d'un pécheur hurlant de douleur pendant que les sbires du Gardien le taillaient en pièces.

— Excellent…, murmura Neal, ravi par ce spectacle.

— Merci, frère Neal, dit Richard en se retournant.

Le « jeune » fanatique défia le Sourcier déchu du regard.

— Cypher, tu sais que je ne t'aime pas ?

— Aucun individu ne mérite d'affection, frère Neal.

— Tu as réponse à tout, pas vrai ? (Le sorcier sourit puis glissa une main sous sa capuche pour lisser ses courts cheveux bouclés.) Sais-tu pourquoi tu as obtenu ce travail ?

— Parce que l'Ordre m'a donné une chance de…

— Non, non, pas de bla-bla ! Sais-tu pourquoi ce poste était libre ? Nous manquions de sculpteurs, c'est pour ça que tu es là.

Richard n'ignorait rien de cette affaire, mais il préféra jouer les imbéciles.

— J'étais un simple ouvrier, à l'époque, et…

— Beaucoup de sculpteurs ont été pendus.

— Si c'étaient des traîtres, je me réjouis que l'Ordre les ait démasqués et châtiés.

— Des traîtres, oui… En tout cas, ils avaient une très mauvaise attitude. Des prétentieux qui parlaient à tout bout de champ de leur talent. Une notion archaïque, n'est-ce pas, Richard ?

— Je ne saurais le dire, frère Neal. Pour ma part, je suis content de savoir sculpter et de mettre cette aptitude au service de la communauté.

Neal recula et étudia Richard pour déterminer s'il était sincère ou s'il se fichait de lui. Ne trouvant aucun indice qu'il s'agissait de mensonges, il laissa tomber.

— Certains de ces hommes profitaient de leur travail pour tourner l'Ordre en dérision. Ils croyaient malin d'utiliser leur « art » pour saboter une noble et juste cause.

— Vraiment, frère Neal ? Je n'aurais jamais cru ça possible.

— C'est pour ça que tu n'es rien, et que tu resteras un miteux. Tu ne vaux pas plus que tes défunts collègues.

— J'en ai conscience, frère Neal. Ma seule valeur, c'est la tâche que j'accomplis pour l'Ordre. En travaillant dur, je gagnerai peut-être ma récompense, dans l'autre monde.

— J'ai ordonné qu'on pende ces hommes, lâcha Neal, après leur avoir fait cracher des aveux…

Richard serra plus fort le manche de son burin. Toujours aussi impassible, il envisagea d'enfoncer la lame dans le crâne du successeur potentiel de Narev. Avec sa vitesse d'exécution, Neal serait mort avant d'avoir compris ce qui lui arrivait.

Mais qu'aurait Richard à gagner dans cette affaire ?

Absolument rien…

— Je suis soulagé, frère Neal, que vous ayez découvert les vipères que nous réchauffions dans notre sein.

De nouveau, le fanatique sembla se demander si c'était du lard ou du cochon. Puis il haussa les épaules comme si ça n'avait aucune importance et se détourna dignement.

— Suis-moi ! ordonna-t-il.

Richard emboîta le pas de Neal le long du chemin pavé souillé de boue par le passage de milliers d'ouvriers et d'incessantes colonnes de chariots. Lentement, ils remontèrent l'interminable façade du palais. Tous les encadrements de fenêtre du rez-de-chaussée étaient déjà en place, moulures comprises. Les poutres qui soutiendraient le plancher du premier étage formaient désormais un solide treillis, et on commençait déjà à ériger les cloisons qui détermineraient la configuration intérieure du Fief. Les couloirs du palais courraient sans doute sur des lieues, et compter les marches des divers escaliers serait un travail de titan.

Selon Victor, la pose d'une partie des planchers en chêne ne tarderait plus. Pour ça, il faudrait attendre d'avoir achevé certaines sections du toit, déjà plus qu'ébauchées, afin que les intempéries n'abîment pas le bois précieux. Pour ajouter de la majesté au bâtiment, le toit serait plus bas sur les côtés, alors que la section centrale aurait des allures de tour prête à tutoyer les étoiles. Toujours d'après le forgeron, les flancs de l'édifice seraient achevés avant le début de l'hiver.

Richard resta sur les talons de Neal tandis qu'ils approchaient de l'entrée principale. À cet endroit, les murs avaient pratiquement leur hauteur définitive, et ils arboraient quasiment toutes leurs « décorations ».

À grandes enjambées, le dauphin de Narev descendit les marches qui menaient à la future esplanade. Les colonnes étaient déjà en place, et certaines soutenaient les imposantes et ignobles statues de pécheurs terrifiés censées contribuer à l'édification des foules.

À demi entouré de colonnes, le sol de l'esplanade – en marbre blanc veiné de gris, la plus belle qualité venue de Cavatura – brillait de mille feux sous les rayons ardents du soleil. Les statues perchées sur les colonnes semblaient terrorisées par cette lumière presque divine –

exactement l'effet que le frère Narev avait voulu obtenir.

Neal désigna un point, sur la place.

— La formidable statue qui ornera l'entrée du Fief de l'empereur se dressera ici, dit-il. (Il pivota sur lui-même.) Les visiteurs approcheront du palais par l'esplanade, et ils auront le sentiment d'avancer pas à pas vers le Créateur en personne.

Richard n'estima pas utile d'émettre un commentaire. Neal le dévisagea un moment, puis écarta théâtralement les bras.

— Oui, ils verront le superbe chef-d'œuvre érigé à la gloire du Créateur, dont la Lumière se reflétera sur le cadran solaire. Cette même Lumière éclairera les statues méprisables qui incarnent l'humanité, créant ainsi un monument à la médiocrité de l'être humain, cette créature malfaisante condamnée à une existence misérable semée d'humiliations et de déroutes. Ainsi sera révélée à tous et pour l'éternité la haïssable réalité de l'âme et de la chair des hommes. Après avoir contemplé ce spectacle, nul ne pourra plus jamais douter de l'irréversible perversion de cette engeance maudite.

Si la folie avait besoin d'un champion, pensa Richard, elle l'avait trouvé en la personne de Neal et de tous ceux qui partageaient sa dévotion pour l'Ordre Impérial.

Le fanatique baissa les bras comme un chef d'orchestre qui vient de conclure une représentation triomphale.

— Et c'est toi, Richard Cypher, qui sculptera cette œuvre magistrale !

— Oui, frère Neal, répondit Richard.

N'ayant lâché ni son marteau ni son burin, il aurait volontiers utilisé le crâne du dément comme matière première…

— Ce n'était pas une simple figure de style, Richard ! s'écria Neal. Attends-moi donc ici une minute !

Il s'éloigna, alla récupérer quelque chose derrière une des colonnes et revint au pas de charge.

Il s'agissait d'une statuette… Le modèle miniature du « chef-d'œuvre » que le frère venait de décrire – encore plus répugnant que ses évocations pourtant terrifiantes.

Quand Neal l'eut posé à l'endroit où se dresserait la version définitive, Richard dut se retenir d'aller le réduire en poudre avec son marteau. Mourir pour avoir l'honneur de détruire cette abomination semblait valoir la peine…

… Enfin, presque…

— Et voilà ! triompha Neal. Un maître sculpteur a réalisé cette maquette à partir des instructions du frère Narev. Cet homme est décidément un visionnaire ! Tu ne trouves pas, Richard Cypher ?

— C'est aussi impressionnant que votre description, frère Neal. Et encore plus horrifiant…

— Et c'est toi qui sculpteras cette merveille… Bien entendu, la taille ne sera pas la même, mais pour le reste, il te suffira de copier cette maquette.

— Je comprends, frère Neal, souffla Richard, accablé.

— Encore une fois, j'en doute fort ! (Le dauphin de Narev eut un sourire de prédateur – ou plutôt de commère qui vient de glaner un chapelet de ragots croustillants.) Vois-tu, j'ai enquêté sur toi. Le frère Narev et moi nous méfions de toi depuis toujours. Maintenant, nous savons tout sur ton compte. Oui, Richard Cypher, j'ai découvert ton secret !

Richard se pétrifia, tous les muscles tendus à craquer. S'il fallait se battre, ce qui semblait inévitable, il n'hésiterait pas, et la dernière heure de Neal n'allait pas tarder à sonner.

— Figure-toi que j'ai parlé au Protecteur Muskin !

— Qui ça ? s'exclama Richard, stupéfait.

— L'homme qui t'a condamné à travailler comme sculpteur. Il se rappelait ton nom, et j'ai pu consulter ton dossier. Une infraction au Code civil ? Et tu veux que je gobe ça, avec le montant de l'amende que tu as réglée ? Allons, un simple ouvrier ne détient pas une somme pareille ! C'était une erreur judiciaire, Cypher, et tu le sais. En ta faveur, bien entendu… Aucun homme ne peut s'enrichir autant en ne commettant qu'une banale infraction. Une telle fortune est toujours mal acquise !

Richard se détendit et serra un peu moins fort son marteau et son burin.

— Tu as sans doute commis d'atroces crimes, pour posséder vingt-deux pièces d'or. À l'évidence, tu dois avoir des horreurs sur la conscience. (Neal écarta les bras comme s'il se prenait pour le Créateur en train de bénir Ses enfants.) Mais j'ai décidé de me montrer clément avec toi.

— Et le frère Narev soutient cette démarche ?

— Bien sûr que oui ! Cette statue sera ta manière de te racheter, Cypher ! Tu la créeras hors de tes heures de travail, et tu ne recevras pas un sou. Comme matière première, il t'est interdit d'utiliser le marbre que l'Ordre a payé de ses deniers afin de construire le Fief de l'empereur. Tu devras acheter le bloc, et tant pis si tu dois travailler dix ans pour le payer.

— Je serai sur le chantier la journée, et je sculpterai cette œuvre pendant mes heures de liberté – à savoir la nuit ?

— Tes heures de liberté ? Que signifie cet étrange concept ?

— Et quand serai-je censé dormir ?

— L'Ordre se fiche du sommeil des injustes. Seule l'équité l'intéresse.

Richard prit une profonde inspiration pour se calmer, puis il désigna la maquette en plâtre, sur le sol.

— Et je devrai copier cette… chose ?

— C'est ça, oui… Tu achèteras le marbre, et ton travail bénéficiera à l'humanité tout entière. Le cadeau que tu feras aux citoyens de l'Ordre, en pénitence de tes crimes. Les hommes qui ont une compétence, comme toi, doivent la mettre au service de l'Ordre Impérial.

» Cet hiver, le palais sera officiellement inauguré et béni. Les gens ont besoin de voir que l'Ordre est capable de mener à bien un projet si grandiose. Avec un peu de chance, la leçon que leur enseignera cet édifice les rendra moins mauvais…

» Le frère Narev a hâte de présider cette cérémonie où seront présents presque tous les dignitaires impériaux. La guerre avance favorablement, et le peuple verra que le palais aussi grandit à vue d'œil. Il faut bien qu'il sache que ses sacrifices ne sont pas vains.

» Richard Cypher, ta sainte mission sera de sculpter cette statue.

— C'est un honneur, frère Neal.

— Je l'espère bien…

— Et que se passera-t-il si je ne suis pas à la hauteur de la tâche ?

— Tu retourneras en prison, et les hommes du Protecteur Muskin t'arracheront des aveux complets. Ensuite, tu seras pendu, afin que les oiseaux se repaissent de ta chair. (Neal désigna la maquette.) Emporte-la ! Désormais, c'est à elle que tu devras consacrer ta vie.

Nicci releva la tête dès qu'elle entendit la voix de Richard dans le couloir. Il parlait avec Kamil et Nabbi, leur expliquant qu'il irait voir leurs sculptures le lendemain, parce qu'il était trop fatigué. Les deux adolescents seraient très déçus, et ce comportement ne ressemblait pas à Richard.

Nicci remua la bouillie de sarrasin et de pois qui chauffait sur le feu et en versa dans une assiette creuse qu'elle posa sur la table à côté d'une cuiller en bois.

Elle aurait aimé préparer de meilleurs repas à Richard, mais après l'amende, et avec tout ce qu'on prélevait sur le salaire de son « mari », ils n'avaient plus un sou. Sans le potager, dans l'arrière-cour, ils seraient déjà morts de faim. Courageusement, Nicci s'était initiée au jardinage pour pouvoir nourrir son prisonnier.

Richard entra, les épaules voûtées et le regard lointain. La Sœur de l'Obscurité remarqua qu'il tenait un objet de la main gauche.

— Ton dîner est prêt. Viens donc manger…

Richard posa l'objet sur la table, près de la lampe. C'était une maquette représentant de petites silhouettes terrorisées entourées par un mystérieux demi-cercle. Un éclair, symbolisant sans doute le

courroux du Créateur, transperçait certains de ces pécheurs, les clouant au sol. Une saisissante illustration de la perversité humaine et de la colère du Créateur devant la déchéance de Ses enfants.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Nicci.

Richard se laissa lourdement tomber sur une chaise et se prit la tête à deux mains.

— Ce que tu voulais…, dit-il après un long moment.

— Pardon ?

— Mon châtiment !

— De quoi parles-tu ?

— Le frère Narev a découvert l'histoire de l'amende, et il pense que j'ai dû commettre de grands crimes pour m'enrichir ainsi. En guise de punition, il m'a condamné à sculpter la statue qui ornera l'entrée du Fief.

Nicci regarda de nouveau la maquette.

— Et que représente cet anneau ?

— C'est un cadran solaire. L'éclair reflétera dessus un rayon de la lumière du Créateur qui indiquera l'heure…

— Je ne comprends toujours pas… En quoi est-ce une punition ? Sculpter est ton métier.

— Je dois payer moi-même le bloc de marbre et travailler la nuit, pour racheter mes péchés.

— Pourquoi dis-tu que je voulais cela ?

Richard étudia la maquette et suivit du bout d'un index les contours de l'éclair.

— Tu m'as amené dans l'Ancien Monde pour me montrer que j'étais dans l'erreur. Tu avais raison. J'aurais dû avouer les pires crimes possibles, et les laisser me pendre…

Cédant à une impulsion, Nicci se pencha sur la table et posa une main sur celle de Richard.

— Je n'ai jamais voulu ça, crois-moi !

Le Sourcier déchu retira sa main.

— Mange, dit la Sœur de l'Obscurité en poussant l'assiette vers lui. Tu dois reconstituer tes forces.

Richard obéit paisiblement. Un prisonnier docile et détaché de tout… Elle détestait le voir ainsi !

Dans ses yeux, les étincelles avaient disparu, comme dans ceux de son père.

Quand il regardait la maquette, on eût dit qu'il n'y avait plus de vie en lui. Où étaient donc passés son enthousiasme, son énergie et son courage ?

Dès qu'il eut fini de manger, il alla se coucher et tourna le dos à Nicci.

Elle resta assise à la table et le regarda s'endormir.

L’esprit de Richard était dévasté. Pendant longtemps, Nicci avait cru qu’elle apprendrait de précieuses choses en le poussant à bout. Mais il venait de baisser les bras, et elle ne savait toujours rien de plus. Désormais, elle ne tirerait plus grand-chose de lui.

La comédie touchait à son terme, et il n’y avait plus rien à faire. Un instant, Nicci éprouva une terrible déception, mais ça ne dura pas.

Vide et glacée, elle ramassa l’assiette et la cuiller et alla les poser dans le seau à vaisselle. Elle les lava sans faire de bruit, pour laisser dormir Richard, et tenta de se convaincre que retourner auprès de Jagang n’était pas un sort si terrible.

Richard n’avait rien pu lui apprendre… Ce n’était pas sa faute, car il n’y avait tout simplement rien à attendre de la vie… Sa mère avait raison : cette existence ne valait pas la peine d’être vécue.

Nicci prit le couteau à découper et le posa sur la table.

Richard avait assez souffert.

Elle allait agir pour son bien…

Chapitre 59

Le couteau à portée de la main, Nicci resta assise pendant ce qui lui parut une éternité. Les yeux rivés sur le dos de Richard, elle se dit qu'elle avait bien le temps de lui planter la lame au-dessous de l'omoplate gauche, afin qu'elle transperce le cœur.

Oui, cela pouvait attendre jusqu'à l'aube.

La mort emportait tout, elle le savait depuis qu'elle avait vu le cadavre d'Howard. Elle voulait regarder encore un peu Richard – vivant. Pour une raison qui la dépassait, elle ne se lassait jamais de le voir…

Après, elle ne pourrait plus poser les yeux sur sa dépouille, parce qu'il aurait disparu à jamais. Avec les dégâts provoqués par les Carillons, elle doutait qu'une âme puisse encore gagner le monde des esprits. Le royaume des morts existait-il toujours ? Peut-être bien que non… Dans ce cas, tout ce qui avait été Richard cesserait simplement d'exister, comme s'il n'avait jamais arpenté cette terre.

Comme anesthésiée, Nicci perdit toute notion du temps. Quand elle jeta un coup d'œil à la fenêtre que Richard avait fait installer avec son argent, elle constata que le ciel rougeoyait déjà.

À cause du sort de maternité, elle ne pourrait pas utiliser son pouvoir pour tuer Richard. Évidemment, elle avait son dacra, l'arme pointue (et en temps normal, magique) qu'elle gardait en permanence dans sa manche, mais s'en servir contre le Sourcier déchu lui semblait inadéquat. Tous les deux avaient renoncé à leur passé – provisoirement, pour Nicci –, et recourir au dacra serait revenu à violer les règles du jeu.

Bien que cette idée lui répugnât, surtout depuis qu'elle avait achevé Hania, elle devrait se servir du couteau.

Nicci s'en empara. Il faudrait qu'elle fasse vite, car elle ne pouvait pas supporter l'idée que Richard souffre. Sa vie n'avait pas été facile. Il méritait une fin rapide et sans douleur.

Quelques convulsions, et tout serait fini…

Soudain, Richard roula sur le dos puis s'assit sur son lit. Toujours sur sa chaise, Nicci le regarda se frotter les yeux. Pourrait-elle le tuer alors qu'il était conscient ? Lui plonger une lame dans la poitrine en le regardant dans les yeux ?

Il faudrait bien, apparemment…

— Nicci, demanda Richard en se levant, que fiches-tu donc ? Tu n'as pas dormi ?

— Je… eh bien… j'ai dû m'assoupir sur la chaise…

— Ah… Où est… ? Tiens, le voilà !

Richard prit le couteau que tenait la Sœur de l'Obscurité.

— Tu permets que je te l'emprunte ? J'en ai besoin, et j'ai bien peur, après, de devoir l'aiguiser pour que tu t'en serves. Avant de partir, ça m'étonnerait que j'aie le temps… Tu peux me préparer à manger ? Après, je devrai filer, parce qu'il faut que je voie Victor avant de commencer à travailler.

Nicci n'en crut pas ses yeux et encore moins ses oreilles. Richard était redevenu lui-même. Dans ses yeux, elle voyait briller… eh bien… la vie et la détermination, comme d'habitude.

— Tu peux prendre le couteau, dit-elle, et je vais te faire à manger.

— Merci ! lança Richard par-dessus son épaule en sortant.

— Où vas-tu donc com…

Trop tard, il n'était déjà plus là. Voulait-il ramasser des légumes dans le jardin ? Mais pour ça, il n'aurait pas eu besoin du couteau…

Désorientée, Nicci éprouvait en même temps un intense soulagement. Richard n'avait plus rien d'un vaincu !

Elle sortit du placard des œufs qu'elle avait mis de côté pour lui, prit une poêle à frire et sortit à son tour.

Dans la cheminée commune, le charbon rougeoyait encore. Nicci ajouta quelques brindilles, de petites branches mortes et posa la poêle directement dessus. Pour des œufs, elle n'aurait pas besoin de la grille métallique…

Alors qu'elle attendait que la poêle chauffe, un drôle de petit bruit attira son attention. Richard n'était pas dans le jardin. Qu'était-il allé faire, et où ?

Elle cassa les œufs dans la poêle et jeta les coquilles sur le tas de compost, près de la cheminée.

Quand la cuisson fut terminée, elle se servit des plis de sa jupe pour saisir le manche brûlant de l'ustensile… et se pétrifia en voyant Richard sortir de derrière la grande cheminée.

— Que fichais-tu là ?

— J'ai repéré des briques branlantes… Avant de partir au travail, il fallait que je m'en occupe. Les joints sont nettoyés, et je rapporterai du mortier pour achever ma réparation.

Il ramassa une poignée d'herbe et s'en servit pour saisir le manche de la poêle, afin de soulager galamment sa compagne. De sa main libre, il lança le couteau en l'air, le rattrapa par la pointe et le tendit à Nicci.

Elle s'en empara, de plus en plus éberluée.

Richard mangea debout, avec une cuiller en bois que les femmes laissaient toujours sur le rebord de la cheminée.

— Tu vas bien ? lui demanda Nicci.

— Très bien ! Pourquoi cette question ?

— Hier soir… tu semblais… abattu, et…

— Je n'ai donc pas le droit de me lamenter sur mon sort de temps en temps ?

— Hum… oui, sans doute, mais ce matin…

— Entre-temps, j'ai réfléchi !

— Et alors ?

— Je dois faire un don au peuple, n'est-ce pas ? Offrir aux gens ce qu'ils désirent ?

— De quoi parles-tu ?

— Narev et Neal veulent que je fasse du bien aux gens, et je ne les décevrai pas !

— Tu vas sculpter cette statue ?

Avant que Nicci ait fini de poser sa question, Richard était déjà en train de gravir les marches.

— Je vais chercher la maquette et je file !

La Sœur de l'Obscurité suivit son prisonnier dans l'escalier puis dans le couloir. De plus en plus soufflée, elle constata qu'il continuait à manger en marchant.

Dans la chambre, il finit son petit déjeuner en étudiant la maquette. Puis il sourit comme un enfant.

Ça n'avait pas de sens !

— Je rentrerai très tard, dit Richard. (Après avoir posé la poêle sur la table, il s'empara de son modèle en plâtre.) Si je peux, je commencerai dès ce soir à remplir la mission que m'a confiée l'Ordre. Qui sait, je travaillerai peut-être toute la nuit ?

Sidérée, Nicci le regarda sortir en trombe.

Une fois de plus, il avait faussé compagnie à la mort ! C'était invraisemblable, et il fallait l'avoir vu pour le croire…

Depuis quand n'avait-elle plus été si heureuse de s'être trompée ? Et pourquoi la soudaine « résurrection » de Richard l'emplissait-elle d'un tel bonheur ?

Richard entra dans l'atelier quelques minutes après que Victor l'eut ouvert. Les employés n'étaient pas encore arrivés, et le forgeron ne fut pas étonné de voir son ami. Richard passait souvent le matin, car ils aimaient contempler ensemble le lever de soleil.

— Richard, je suis sacrément content de te voir !

— C'est réciproque, Victor. Mais je dois te parler.

— Au sujet de la statue ?

— C'est ça, oui, répondit Richard, stupéfait. Tu es au courant ?

Son ami sur les talons, Victor avança dans l'atelier obscur, slalomant entre les ateliers, les piles d'outils et les tas de pièces en cours de fabrication.

— Et comment, que j'en ai entendu parler ! s'écria le forgeron.

S'arrêtant de temps en temps, il se baissait pour ramasser un marteau et le remettre dans un râtelier, ou jeter dans une poubelle une barre de fer tordue inutilisable. Comme s'il avait suffi d'enlever quelques cailloux et branches mortes pour mettre de l'ordre dans un éboulis.

— Comment as-tu été informé ?

— Le frère Narev est venu me voir hier soir. Il m'a parlé de l'inau guration du Fief, une grande fête qui rendra hommage au Créateur pour tous les bienfaits dont Il nous fait la grâce. (En passant à côté, Victor jeta un coup d'œil énamouré à son bloc de marbre.) Il m'a aussi révélé que tu devrais sculpter une statue pour la grande esplanade. Bien entendu, il faudra que tu aies terminé à temps pour la cérémonie…

» D'après ce que j'ai entendu dire par Ishaq et d'autres amis, l'Ordre pense que la révolte a été provoquée par les sacrifices imposés au peuple pour la conduite de la guerre et la construction du Fief. Des dizaines de milliers d'hommes travaillent directement sur le chantier, et il y a aussi tous ceux qui triment dans les carrières, les mines, les forêts… Comme tu le sais, même les esclaves doivent être nourris. La récente purge des fonctionnaires, des responsables et des travailleurs qualifiés n'a rien arrangé. Grâce à l'inauguration, le frère Narev espère stimuler les gens en leur montrant les résultats de leurs efforts. Les invités venus d'autres pays ne manqueront pas de s'extasier, ce qui gonflera de fierté les habitants de la ville. Bref, il pense pouvoir éviter de nouvelles émeutes…

Dans l'entrepôt obscur, la lumière qui filtrait de la haute fenêtre faisait briller le monolithe comme un petit soleil.

Victor ouvrit la double porte qui donnait sur l'extérieur.

— Le frère Narev m'a dit que ta statue serait également un cadran solaire, la Lumière du Créateur brillant sur l'humanité pécheresse. C'est moi qui serai chargé de la fabrication de la pièce métallique. Il est aussi question d'un éclair…

Entendant un bruit, Victor se retourna juste au moment où Richard posait la maquette sur une étagère.

— Par le Créateur, soupira le forgeron, c'est grotesque…

— Et ils veulent que je sculpte ça pour orner la grande esplanade !

— Oui, le frère Narev me l'a dit… Il a précisé la taille de cette horreur, et il veut que le cadran solaire soit en bronze.

— Tu peux couler du bronze ?

— Non. C'est la seule bonne nouvelle dans cette histoire. Très peu de gens sont capables de couler une telle pièce. Du coup, Narev a ordonné la libération de Priska.

— Il n'est pas mort ?

— Les têtes pensantes ont dû hésiter à inhumer dans le ciel un type de sa compétence. Jusque-là, il croupissait dans un donjon. Pour rester en vie, et en liberté, il devra couler la pièce de bronze à ses frais. Une façon de se racheter… Je dois lui communiquer les spécifications de la pièce, me charger de la finition et superviser son montage sur la statue.

— Victor, je veux t'acheter ton bloc de marbre.

Le forgeron se rembrunit et foudroya Richard du regard.

— Pas question !

— Narev et Neal ont découvert l'histoire de l'amende, et ils pensent que je m'en suis tiré à trop bon compte. Ils m'ont infligé un châtiment, comme à Priska. Je dois me procurer le marbre, et sculpter après mes heures de travail. Avec le début de l'hiver comme délai, c'est de la folie !

Victor regarda la maquette, sur l'étagère, comme si c'était un esprit du mal venu semer la désolation chez lui.

— Richard, tu sais ce que ce bloc représente pour moi…

— Mon ami, écoute-moi…

— Non ! Ne me demande pas ça ! Je refuse que ce marbre devienne une abomination, comme tout ce que touche l'Ordre. Plutôt crever que de voir ça !

— Sur ce point, je te soutiens totalement.

— Vraiment ? Tu as vu cette maquette ? Comment peux-tu envisager que mon marbre prenne la forme de cette immondice ?

Richard s'empara du modèle en plâtre, le posa sur le sol, saisit un marteau et fit exploser en mille morceaux la répugnante statuette.

— Victor, vends-moi ton marbre, dit-il alors qu'un nuage de poussière blanche tourbillonnait dans l'entrepôt.

— Non !

— Permets-moi de révéler la beauté qui se cache à l'intérieur.

Le forgeron parut ébranlé, mais il ne céda pas.

— Ce bloc a un défaut. Tu ne pourras pas le sculpter.

— J'ai réfléchi, et je sais comment m'y prendre.

Victor posa une main sur son monolithe. On eût dit qu'il voulait réconforter une femme aimée en détresse…

— Tu me connais, Victor ! T'ai-je déjà fait du mal ? Peux-tu citer une occasion où je t'aie menti ?

— Non…

— J'ai besoin de ce marbre. Il est parfait pour ce que je dois faire. Tu as vu comment il reflète la lumière ? Son grain est idéal pour une sculpture respectueuse du plus petit détail. Fais-moi confiance, mon ami, et tu ne seras pas déçu. Je ne trahirai pas l'amour que tu éprouves pour cette pierre, c'est juré !

De ses énormes mains calleuses, le forgeron caressa tendrement le

marbre blanc immaculé.

— Que se passera-t-il si tu refuses la « commande » ?

— Je retournerai en prison, et on me torturera jusqu'à ce que j'avoue n'importe quoi, ou que je crève entre les mains de mes tortionnaires. Ensuite, on m'inhumera dans le ciel…

— Et si tu sculptes autre chose ? Après ce que tu viens de faire au modèle, je suppose que c'est ton intention…

— Je mourrai aussi, mais après avoir vu la beauté une dernière fois.

— Foutaises ! Que peux-tu créer d'assez beau pour valoir la peine de sacrifier ta vie ?

— Un hommage à la noblesse humaine – la plus pure forme de beauté qui soit.

Les mains posées sur le marbre, Victor regarda Richard dans les yeux et ne dit rien.

— Mon ami, j'ai besoin de ton aide. Il n'est pas question que tu me fasses un cadeau, parce que je te paierai. Dis simplement ton prix…

Victor détourna les yeux, admirant de nouveau son monolithe.

— Dix pièces d'or, lâcha-t-il, certain que ça mettrait un terme à cette affaire, puisque son ami n'avait plus un sou.

Richard glissa une main dans sa poche, en sortit une poignée de pièces et en compta dix.

— Où as-tu eu cet argent ? demanda Victor, stupéfait.

— J'ai travaillé dur et fait des économies. As-tu oublié que je me suis enrichi en aidant l'Ordre à construire son palais ?

— Mais l'amende… Nicci m'a dit que toute ta fortune y était passée.

— Tu me prends pour un idiot ? Un simple d'esprit qui cache toutes ses pièces au même endroit ? J'en ai dissimulé un peu partout, mon vieux. Si tu veux augmenter ton prix, n'hésite pas.

Le bloc était précieux, Richard le savait, mais pas au point de valoir dix pièces d'or. Si Victor en voulait plus, il ne discuterait pas, parce qu'il avait conscience de lui demander de sacrifier bien plus qu'un monolithe – le rêve de sa vie, en réalité…

— Je ne prendrai pas ton argent, Richard, dit le forgeron. Je suis incapable de sculpter, et je le sais. C'était un songe éveillé, et tant que je n'avais pas commencé, je pouvais penser à la beauté qui se cachait sous la pierre. Ce marbre vient de mon pays natal, qui fut jadis une terre de liberté. Le marbre de Cavatura est une matière noble qui conviendra parfaitement à ton projet. Le bloc est à toi, mon ami.

— Victor, je ne veux pas te voler ton rêve, mais le réaliser à ta place. Tu es très généreux, pourtant, je ne peux pas accepter ce cadeau. Il faut que je te paie le bloc.

— Pourquoi ?

— Parce que je serai obligé de le donner à l'Ordre, et tu détesterais faire ça. Moi, j'y serai contraint, c'est différent… De plus, la statue sera très certainement détruite, et il faut qu'elle soit à moi quand ça arrivera. Je tiens à te payer.

— Alors, aboule les dix pièces d'or !

Richard posa l'argent dans la paume du forgeron et lui referma les doigts dessus.

— Merci…, souffla-t-il.

— Où veux-tu que je te livre la marchandise ?

Richard tendit une nouvelle pièce d'or à son ami.

— Et si je te louais cet entrepôt ? D'ici, quand j'aurai terminé ma nuit de travail, rejoindre mon poste sur le chantier sera très facile.

— Marché conclu !

— Tant que nous y sommes, voilà une douzième pièce, pour que tu me fabriques les outils dont j'aurai besoin. Il faudra que tu te surpasses, forgeron ! Pense aux burins qu'on fabriquait chez toi pour créer de la beauté. Ce marbre mérite d'être travaillé par le plus bel acier qui soit.

— Des burins à lame épaisse pour dégrossir et toute une gamme à pointe fine pour ciseler. Tu auras tout ça, c'est promis. Quant aux marteaux et aux masses, tu te serviras dans mon impressionnante collection.

— Il me faudra également des râpes et des rifloirs de différentes formes, pour intervenir sur tous les types de volume. Je compte aussi sur toi pour me procurer des pierres ponces, les meilleures, celles à grain très fin et très serré, spécialement taillées pour correspondre à la forme des râpes et des rifloirs. Bien entendu, il me faudra une énorme quantité de pâte à polir.

Victor écarquilla les yeux. Venant d'un pays où les sculpteurs étaient tous de grands artistes – avant l'avènement de l'Ordre –, il devinait ce que Richard avait l'intention de faire.

— Tu veux que la pierre imite à la perfection la chair, n'est-ce pas ?

— Exactement.

— Et tu en seras capable ?

Grâce aux statues qu'il avait vues en D'Hara et en Aydindril, Richard savait que c'était possible. En conversant avec ses collègues, sur le chantier, puis en se livrant à quelques expériences sur des fragments de statues, il avait conclu qu'un marbre de haute qualité, convenablement sculpté puis poli au maximum, pouvait refléter la lumière de telle manière qu'il perde ses caractéristiques minérales pour ressembler à s'y méprendre à de la peau et de la chair humaines. Quand on savait y faire, la statue finale était si réaliste qu'on s'attendait à tout instant à la voir bouger.

— J'ai vu de mes yeux le résultat que je veux obtenir, dit-il, et je sculpte depuis très longtemps. Ces deux derniers mois, tout en trimant pour l'Ordre, je me suis exercé sur de petites parties de mes personnages. L'idée de travailler sur ton bloc me trotte dans la tête depuis longtemps. Quand j'étais en prison, je crois que c'est ça qui m'a empêché de baisser les bras. Je m'imaginais devant le marbre, mes outils à la main, et tout le reste ne comptait plus.

— Tu veux dire que ça t'a aidé à supporter la torture ?

Richard hocha imperceptiblement la tête.

— Je peux le faire, Victor ! Sous mes mains, la pierre deviendra vivante ! Mais pour ça, j'ai besoin d'outils hors du commun.

— Tu les auras, parole de Cascella ! Je serais incapable de sculpter quelque chose, mais là, nous sommes dans ma partie, et ça me permettra de contribuer à la naissance de la beauté.

Les deux hommes se serrèrent la main pour conclure leur pacte.

— Victor, dit Richard, j'ai une faveur à te demander…

— Tu veux que je te fournisse en lardo pour que tu aies la force de travailler ce magnifique marbre ?

— Tu sais bien que je ne refuse jamais une bonne tranche de lardo… Mais ce n'est pas ça.

— Quoi d'autre, dans ce cas ?

Le Sourcier caressa du bout des doigts le bloc de marbre. Son bloc de marbre !

— Personne ne devra voir la statue avant qu'elle soit terminée. Toi compris, mon ami. Je voudrais une bâche, pour la recouvrir chaque matin, et il faudrait que tu me promettes de ne jamais la soulever.

— Pourquoi donc ?

— Parce que la statue devra n'être qu'à moi pendant que je la sculpterai. En travaillant, j'aurai besoin de solitude. Quand j'aurai fini, tout le monde pourra la regarder, mais jusque-là, mes yeux seuls auront le droit de se poser dessus. C'est très important pour moi, Victor…

» Mais ce n'est pas tout. Si quelque chose tourne mal, je refuse que tu aies des ennuis. Si tu sais ce que je fais, on t'inhumera dans le ciel quand on découvrira que tu ne m'as pas dénoncé.

— Si tu veux qu'il en soit ainsi, je n'y vois pas d'inconvénient. Je dirai à mes gars que l'entrepôt est loué, et qu'ils n'ont plus le droit d'y entrer. Par sécurité, je ferai poser un verrou sur la porte intérieure, et des chaînes sur l'extérieure. Bien entendu, toi seul auras la clé du cadenas…

— Merci… Tu ne sais pas à quel point c'est important pour moi.

— Quand te faudra-t-il les burins ?

— Peux-tu avoir fini pour ce soir les pointerolles et les

bouchardes ? Le temps presse, et il faut que je m'y mette sans tarder.

— Ne t'inquiète pas, tu auras tout en temps et en heure ! Les pointerolles et les bouchardes ne posent aucun problème. Elles t'attendront quand tu viendras ce soir, après t'être échiné sur les horreurs de l'Ordre. Et les autres burins seront prêts quand tu en seras à peaufiner ta magnifique statue.

— Merci, Victor…

— Tu n'as pas bientôt fini de me remercier ? Nous avons conclu une affaire, et tu m'as même payé d'avance. Un marché équitable entre deux honnêtes hommes. Si tu savais ce que je suis content d'avoir un autre client que l'Ordre !

Victor sourit, puis il se gratta la tête, redevenant sérieux.

— Tes commanditaires vont vouloir voir le travail en cours, tu ne crois pas ? Ils désireront vérifier que tu suis leurs indications…

— J'en doute… Ils savent que je sculpte bien, et ils m'ont donné une maquette à copier. Ma vie dépend de cette statue, et Neal m'a parlé du sort qu'ont connu les sculpteurs contestataires. C'était pour m'effrayer, et il est assez arrogant pour penser avoir réussi.

— Mais que feras-tu si un frère vient quand même jeter un coup d'œil à ton œuvre ?

— Il faudra que je lui enroule une barre de fer autour du cou avant de le mettre à mariner dans ton baril de saumure !

Chapitre 60

Richard plaqua la lame du burin sur son front, comme il l'avait si souvent fait avec celle de l'Épée de Vérité, avant un combat. Ce qui l'attendait était une sorte de bataille, il n'en doutait pas un instant. Un combat sans pitié entre la vie et la mort.

— Ma lame, sers-moi fidèlement aujourd'hui, murmura-t-il.

Le manche du burin était octogonal afin d'assurer une meilleure prise quand on avait les mains moites. Victor avait fait un travail magnifique, donnant à la pointerolle l'angle et le coefficient de taille parfaits pour ce que Richard voulait en faire. Très fier de sa réalisation, le forgeron avait gravé ses initiales sur une des facettes.

Très lourd, ce burin ferait éclater franchement la pierre et éliminerait en un temps record la matière superflue. Mais il fissurerait le marbre sur une profondeur d'environ deux pouces, générant un réseau de craquelures d'un diamètre cinq ou six fois supérieur. Un seul coup un peu trop appuyé sur un défaut invisible du marbre, et le bloc entier pouvait se fissurer puis éclater.

Un burin plus fin et plus léger « blesserait » moins le marbre, mais éliminerait peu de matière superflue. Cela dit, même avec une lame du plus petit calibre, Richard savait qu'il ne devrait pas approcher de plus d'un demi-pouce de ce qui serait la surface de la statue. Le réseau de craquelures en « toile d'araignée » laissé par un burin faisait perdre de la translucidité au matériau et interdisait l'obtention d'un poli de haute qualité.

Pour que le marbre ressemble à de la peau, il fallait approcher prudemment de la couche finale et éviter absolument qu'elle soit endommagée par un outil.

Après le dégrossissage, Richard utiliserait des gradines moyennes pour affiner les formes qu'il désirait donner à la pierre. Arrivé à un pouce de la couche finale, il utiliserait des gradines plus fines afin de travailler le marbre sans le fracturer. Passant sans cesse à des outils de plus en plus petits et précis, il aurait recours, pour la finition, à des burins droits souvent deux fois moins larges que son auriculaire.

Sur le chantier, les sculpteurs n'allaient jamais au-delà de cette phase. En travaillant ainsi, on obtenait des surfaces rugueuses qui ressemblaient plus à du bois qu'à de la chair, et il était impossible de modeler fidèlement les muscles et les os. Du coup, les personnages étaient privés de leur humanité.

Sur cette statue, le vrai travail commencerait là où les sculpteurs

de l'Ordre s'arrêtaient. Avec ses râpes, Richard donnerait une forme parfaite aux muscles et aux os, et il parviendrait même à restituer les veines apparentes, sur les bras de ses personnages. Quand ce serait fait, les rifloirs élimineraient les dernières traces de coups de burin. Après plusieurs passages de pierre ponce, pour faire disparaître les traces des rifloirs, la surface serait prête pour la finition à la pâte à polir appliquée d'abord avec un morceau de cuir, puis un carré de tissu, et enfin une poignée de paille.

S'il ne commettait pas d'erreur, Richard réaliserait son rêve : transformer la pierre en chair et lui conférer toute la noblesse de l'humanité.

Sa pointerolle dans la main gauche, il posa la lame contre le marbre et leva la masse qu'il tenait dans la main droite.

Le cœur battant la chamade, il eut le sentiment de capter, au plus profond de la pierre, des pulsations qui faisaient écho aux siennes.

L'osmose était le maître mot de l'art, mais il fallait mettre la main à la pâte pour le savoir – d'où le gouffre qui existait presque toujours entre les critiques et les artistes…

Avant de frapper son premier coup de masse, Richard pensa à Kahlan. Près d'un an s'était écoulé depuis qu'il l'avait regardée dans les yeux pour la dernière fois. Après un hiver passé en sécurité, elle avait dû quitter la cabane pour aller braver des dangers qu'il pouvait hélas parfaitement imaginer.

Un instant, Richard faillit céder au désespoir. Pourquoi s'entêtait-il à vivre, puisqu'elle lui manquait tellement et qu'il ne la reverrait sûrement pas ? Quelle indomptable force, en lui, s'acharnait à le pousser en avant alors qu'il se serait volontiers arrêté sur le bord du chemin pour s'allonger et attendre la fin ?

Comme chaque soir, il souhaita une bonne nuit à sa bien-aimée. Puis il la chassa de ses pensées – conscientes, en tout cas – pour se concentrer sur la tâche qui l'attendait.

Après s'être assuré que la pointe du burin était bien positionnée à quatre-vingt-dix degrés de sa cible, le Sourcier donna son premier coup de masse.

Sous la violence du coup, des éclats de marbre volèrent dans les airs.

Voilà, la bataille était commencée !

À la lumière des lampes que lui avait laissées Victor, Richard s'immergea dans son travail, frappant coup après coup. Des éclats de pierre lui entaillèrent les bras et la poitrine, mais il ne s'en soucia pas, car le marbre, devant ses yeux, commençait à prendre la forme qu'il souhaitait lui donner.

Le bruit de la masse qui s'abattait sur la pointerolle évoquait à ses oreilles une musique militaire, et les éclats de marbre qui tombaient

sur le sol ressemblaient à des ennemis abattus. Comme une colonne de poussière soulevée par les sabots de destriers, une brume blanche tourbillonnait autour de lui.

Richard savait très exactement quel résultat il voulait obtenir. Ayant réfléchi à ce qu'il fallait faire, et à la façon de s'y prendre, il n'avait plus besoin de méditer. Un observateur non initié aurait cru qu'il sculptait d'instinct, mais ce n'était pas ça du tout. À moins de postuler qu'il fût possible, à force de préparation et d'exercice, de se *fabriquer* un instinct…

Couverts de poussière blanche, ses vêtements noirs à l'origine étaient désormais de la même couleur que le marbre. L'osmose, la fusion… Oui, c'était bien cela, la clé de tout.

Pourtant, contrairement à la pierre, ses bras constellés de coupures saignaient. Mais dans une bataille, il fallait bien que quelqu'un verse son sang…

De temps en temps, Richard ouvrait la double porte et, avec un balai, poussait dehors la poussière blanche qui lui arrivait à certains moments jusqu'aux chevilles. Quand il sortait pour jeter les gravats dehors, l'air frais de la nuit le dégrisait un peu, le temps qu'il reprenne son souffle. Mais il ne tardait pas à rentrer et à refermer la porte pour reprendre son duel contre le monolithe.

Pour la première fois depuis un an, le Sourcier se sentait libre. En sculptant, il était le seul maître à bord, et personne ne pouvait lui dire ce qu'il devait faire ou ne pas faire.

Cet art ne lui imposait qu'une règle : rechercher à tout prix la perfection. Ses outils à la main, il n'était sous les ordres de personne et ne portait plus de chaînes. L'œuvre finale, qui lui coûterait sans doute sa tête, serait la négation de tout ce que représentait l'Ordre Impérial. Car il avait l'intention de représenter la vie.

Dès qu'ils verraient la statue, les frères le condamneraient à mort. Mais ce serait trop tard, puisqu'ils n'auraient pas pu l'empêcher de sculpter son œuvre.

Chaque coup de masse l'approchait de son objectif final, et il les portait avec la violence d'un guerrier. Mais sans sacrifier la précision, et en dosant néanmoins ses forces. Pour plus de sécurité, il avait d'ailleurs renoncé à commencer le dégrossissage avec une masse de tailleur de pierre. Cet outil à la tête spéciale évitait d'utiliser un burin, et on éliminait beaucoup plus vite la matière superflue. Mais en frappant ainsi le marbre, surtout quand il avait un défaut, comme celui-là, on risquait de faire éclater le bloc. Et même si la pierre, au début, était résistante et particulièrement difficile à casser, il s'agissait d'un risque que Richard ne pouvait pas courir.

Pour les trous qu'il devrait percer, il avait prévu de se faire fabriquer par Victor un jeu de trépans de tous les calibres. En

enroulant une corde d'arc autour du manche de l'outil, puis en la déroulant très vite, on obtenait un mouvement de rotation assez rapide pour pénétrer dans le marbre.

Le défaut du bloc lui avait valu de longues heures de réflexion tourmentée. Le mieux, avait-il conclu, était d'éliminer toute la partie fragilisée du monolithe. Mais avant, afin d'éviter une fissuration en réseau, il devrait percer des trous pour réduire la résistance interne du matériau. D'abord dans la fissure – le travail le plus délicat – puis tout autour, pour affaiblir la pierre dans la zone défectueuse et, en quelque sorte, découper une grande « tranche » qui engloberait toute la craquelure.

L'œuvre finale représenterait deux personnages : un homme et une femme. Quand Richard aurait terminé la phase préliminaire, l'espace qui les séparerait correspondrait à la partie fissurée du bloc. Le « défaut de la cuirasse » éliminé, les deux colonnes de marbre restantes seraient assez solides pour supporter d'être sculptées. La fissure prenant naissance à la base du monolithe, il ne l'aurait pas totalement éradiquée, mais suffisamment réduite pour qu'elle ne risque pas de ruiner son travail. C'était tout le secret de la méthode qu'il avait imaginée : éliminer le point faible, et travailler sur la partie saine du marbre.

Loin de se lamenter parce que le bloc n'était pas parfait, Richard s'en réjouissait. *Primo*, parce que Victor n'aurait jamais pu s'offrir le monolithe s'il avait été impeccable. *Secundo*, parce que cet obstacle supplémentaire l'avait forcé à réfléchir à la façon de sculpter cette masse de marbre. Le concept même de la statue avait dérivé de là. Avec une matière première sans défaut, il ne serait sans doute pas parvenu au même résultat.

En travaillant, Richard se sentit de plus en plus gagné par la fièvre de la bataille. Le bloc se dressait devant lui, et il devait le délester de sa matière inutile pour atteindre l'essence même de sa création. Chaque fois qu'un gros fragment se détachait, s'écrasant sur le sol avec un bruit de fin du monde, on eût dit qu'il venait d'abattre un géant. Immanquablement, des éclats et de la poussière tombaient sur le « cadavre », l'ensevelissant dignement.

Chaque fois qu'il ouvrait la porte pour nettoyer son atelier improvisé, Richard jetait un coup d'œil au bloc et s'émerveillait de le voir peu à peu prendre la forme qu'il avait mentalement imaginée. Les personnages étaient encore enchâssés dans le marbre, leurs bras et leurs jambes loin d'être dégagés, mais ils venaient lentement au monde, comme des silhouettes qui se précisent en sortant d'un épais brouillard.

Pour les bras, Richard devrait être prudent. Afin qu'ils ne se cassent pas, il devrait utiliser ses trépans et procéder comme avec la

partie défectueuse pour retirer le marbre qui les entourait.

Quand la lumière du jour filtra de la haute fenêtre, le Sourcier sursauta. Il avait travaillé toute la nuit sans s'en apercevoir !

Reculant un peu, il admira l'ébauche qu'il venait de réaliser. Les personnages n'étaient encore que deux cônes informes, mais on distinguait nettement leurs bras, qui seraient bientôt libérés de l'emprise de la pierre. Les personnages qu'il devait sculpter pour l'Ordre restaient toujours encastrés dans la masse, rigides comme des cadavres et incapables de donner l'illusion du mouvement.

En une nuit, Richard avait éliminé environ la moitié de la masse originelle du bloc. Il aurait aimé continuer à travailler, mais c'était impossible.

S'emparant de la bâche que Victor lui avait procurée, il recouvrit la statue.

Quand il ouvrit la double porte, le forgeron l'attendait, assis près d'un impressionnant monticule de gravats.

— Richard, tu as travaillé toute la nuit !

— On dirait bien, oui…

— Tout blanc, comme ça, tu as l'air d'un esprit du bien… Comment s'est passée ta bataille contre la pierre ?

Richard ne trouva pas les mots pour répondre. Mais son sourire en dit beaucoup plus long qu'un interminable discours.

— Je vois, je vois…, fit Victor sans cacher sa jubilation. Tu dois être épuisé, mon pauvre ami. Viens t'asseoir et repose-toi un peu avant de te régaler de lardo.

Nicci entendit Kamil et Nabbi saluer joyeusement Richard, qui devait venir d'apparaître dans la rue, puis dévaler les marches pour courir à sa rencontre. Se campant devant la fenêtre, elle vit les deux adolescents accueillir leur ami à grand renfort de tapes sur les épaules. Elle aussi était ravie qu'il rentre au crépuscule, pour une fois.

Depuis qu'il travaillait sur la statue commandée par le frère Narev, elle ne le voyait presque plus. Comment supportait-il de se consacrer à une œuvre qui le répugnait ? Chaque coup de burin devait lui retourner le cœur…

Pourtant, il semblait plein d'enthousiasme. Presque tous les jours, après avoir passé des heures à sculpter des scènes édifiantes, sur les murs du palais, il s'échinait sur sa commande jusqu'à très tard dans la nuit. Lorsqu'il rentrait, et bien qu'il fût épuisé, il semblait ne pas pouvoir tenir en place. Certains soirs, il dormait à peine deux heures, filait s'occuper de la statue et enchaînait sur sa journée de travail officielle.

Richard semblait indestructible, et la Sœur de l'Obscurité se demandait comment il faisait. Lorsqu'il dormait moins d'une heure,

avant d'entamer sa séance de nuit, elle l'implorait de se reposer un peu, mais il ne l'écoutait jamais, arguant qu'il n'avait aucune envie de retourner en prison. Manquer de sommeil, disait-il, était préférable à dormir six pieds sous terre.

Depuis qu'il vivait dans l'Ancien Monde, Richard était plus élancé et musclé que jamais. Travailler physiquement avait développé et affiné sa silhouette. Quand il enlevait sa chemise pour aller la rincer à l'eau claire, au lavoir, Nicci était troublée au point d'en avoir les genoux tremblants.

Elle entendit des bruits de pas dans le couloir, puis capta les échos des voix excitées de Kamil et de Nabbi. D'un ton mesuré, comme toujours, Richard leur répondait avec une infinie patience.

Même mort de fatigue, il prenait toujours le temps de parler avec ses deux amis et les autres résidents de l'immeuble. Sans nul doute, il allait descendre dans l'arrière-cour pour jeter un coup d'œil aux sculptures des deux garçons.

Pendant la journée, Kamil et Nabbi tenaient lieu d'hommes d'entretien et de jardiniers – surtout quand il s'agissait de retourner la terre, un travail que les femmes n'aimaient pas. Passant leur temps à laver, peindre et réparer, ils attendaient avec impatience les louanges ou les critiques (assez rares) de Richard. Avec Nicci, les deux adolescents se montraient extrêmement serviables. Après tout, elle était l'épouse de leur idole.

Quand Richard entra, la Sœur de l'Obscurité était occupée à couper des carottes et des oignons pour une jardinière de légumes.

— Je suis juste passé manger un morceau, dit-il en se laissant tomber sur une chaise. Après, je filerai, parce que la statue ne doit pas prendre de retard.

— Le ragoût est pour demain, mais je t'ai préparé du millet.

— Tu l'as accommodé avec quelque chose de plus appétissant ?

— Désolée, mais je n'avais pas assez d'argent pour ça…

Richard acquiesça sans se plaindre.

Malgré sa fatigue, il y avait dans son regard une passion intérieure qui accélérait les battements du cœur de Nicci. Cette vitalité qu'elle avait vue en lui au Palais des Prophètes, le premier jour, était à son zénith depuis le soir où elle avait failli lui transpercer le cœur avec un couteau.

— Demain, il y aura une bonne jardinière, avec les légumes du potager…

Perdu dans sa vision intérieure, Richard hocha distraitement la tête.

Nicci servit une assiette de millet et la posa devant Richard. Elle n'en avait pas laissé beaucoup dans la casserole, mais il avait plus besoin de manger qu'elle. Après avoir passé la matinée à faire la

queue pour acheter le millet, il lui avait fallu des heures pour le débarrasser des asticots. Moins méticuleuses, certaines femmes faisaient cuire le tout assez longtemps pour qu'on ne remarque plus la présence des parasites, mais elle aurait détesté traiter ainsi Richard.

Tout en coupant ses carottes, elle parvint enfin à prononcer les mots qui lui brûlaient les lèvres :

— Richard, je veux t'accompagner sur le chantier et voir la statue que tu es en train de sculpter pour le frère Narev.

— Je souhaite que tu l'admires, Nicci, mais pas avant qu'elle soit terminée.

— Pourquoi ?

— Ne peux-tu pas me faire confiance, pour une fois ? Laisse-moi finir, et tu découvriras la statue…

Nicci sentit son estomac se nouer. Cette affaire était vraiment capitale pour lui…

— Tu ne copies pas le modèle, n'est-ce pas ?

Richard leva les yeux de son assiette de millet.

— Exact… Je sculpte ce que j'ai envie de créer, et ce que les gens ont besoin de voir…

Nicci déglutit péniblement. Le moment qu'elle attendait depuis le début était arrivé. Richard avait failli baisser les bras, puis son énergie lui était revenue, et à présent, il était prêt à mourir pour une idée.

Elle détourna la tête, fuyant ses magnifiques yeux gris.

— J'attendrai que tu aies fini, si c'est si important pour toi…

Maintenant, Nicci savait pourquoi Richard était tellement exalté, ces derniers temps. Les étincelles qu'elle avait vues briller dans les yeux de son père, puis dans ceux du Sourcier, avaient un lien avec cet état de surexcitation. Cette idée même donnait le tournis à la Sœur de l'Obscurité.

En dernière analyse, il s'agissait d'une affaire de vie ou de mort…

— Tu es sûr de ce que tu fais, Richard ?

— Oui.

— Dans ce cas, j'accéderai à ta requête.

Le lendemain, Nicci se leva très tôt pour être sûre d'obtenir du pain. Richard serait ravi d'en avoir avec ses légumes, et elle tenait à lui faire plaisir.

Kamil lui proposa de faire la queue à sa place, mais elle avait très envie de sortir. Elle demanda donc au garçon de surveiller la jardinière qui mijotait sur la cheminée, puis quitta l'immeuble.

Le ciel plombé et l'air mordant annonçaient l'arrivée imminente de l'hiver. Comme toujours, les rues grouillaient de malheureux à la recherche d'un emploi, de charrettes chargées de tout ce qu'on pouvait imaginer et de chariots qui, pour l'essentiel, transportaient du matériel

destiné au chantier. Nicci marcha prudemment, car la chaussée était constellée de trous, et dut se concentrer pour fendre le plus vite possible la foule qui avançait à une lenteur exaspérante.

Les traîne-misère venus à Altur'Rang avec l'espoir de trouver du travail erraient comme des automates dans les artères d'une cité indifférente à leur malheur. Devant les boulangeries, les queues étaient plus longues que jamais. Au moins, l'Ordre s'assurait que les citoyens aient du pain, même s'il était le plus souvent rassis et sans saveur. Avec une telle affluence, il fallait arriver tôt, parce que les boulangeries étaient souvent en rupture de stock dès le début de l'après-midi.

Certains jours, tout le monde était excité parce qu'on murmurait que plusieurs variétés de pain seraient disponibles, pour une fois. Aujourd'hui, Nicci comptait bien acheter un peu de beurre, histoire de gâter Richard. Avec le pain, c'était le produit alimentaire le moins cher, mais on n'en trouvait quasiment jamais.

Après quelque cent quatre-vingts ans passés à aider les autres, Nicci devait reconnaître qu'ils allaient toujours aussi mal. Dans le Nouveau Monde, cependant, la situation était bien meilleure. Bientôt, quand l'Ordre Impérial y aurait pris le pouvoir, les nantis pourraient subvenir aux besoins des nécessiteux, et l'humanité entière vivrait dignement. C'était l'objectif de l'Ordre, et il ferait en sorte qu'il en aille ainsi.

La boulangerie étant à l'intersection de deux rues, la queue commençait sur un trottoir puis se prolongeait sur celui d'une autre voie.

Alors qu'elle franchissait l'angle du pâté de maisons, après des heures d'attente, Nicci aperçut dans la foule un visage qu'elle aurait reconnu entre mille.

Au début, elle n'en crut pas ses yeux. Que faisait cette femme ici ?

Au moment où sa quête approchait du dénouement, elle n'avait aucune intention de le découvrir. Avec Richard, elle n'était plus loin de la conclusion, et tout le reste devrait attendre…

Nicci tira son châle noir sur ses cheveux et le noua sous son menton. Puis elle se plaqua contre le mur, prenant garde à rester dissimulée derrière une femme à la silhouette plus que rondelette.

Sœur Alessandra remontait la rue en dévisageant les clients de la boulangerie. On eût dit un prédateur à la recherche d'une victime.

Deviner quel gibier elle chassait n'était pas difficile.

En temps normal, Nicci aurait été ravie de croiser le chemin de son ancienne formatrice. Et si possible, de régler avec elle de très anciens comptes. Mais ce n'était pas le moment.

Bien dissimulée, elle regarda Alessandra s'éloigner puis se perdre dans la foule.

Chapitre 61

Alors qu'elle sortait pour la dernière fois d'Aydindril, sa ville natale, Kahlan resserra les pans de son manteau en peau de loup pour se protéger d'un vent mordant. Un an auparavant, presque jour pour jour, elle s'était séparée de Richard alors que l'automne s'apprêtait à céder la place à l'hiver. Avec la guerre qui faisait rage, les événements s'enchaînant à une incroyable vitesse, elle était sans cesse préoccupée par des questions urgentes. Prendre le temps de repenser à Richard, même si c'était douloureux, la gratifiait d'un répit somme toute agréable.

Au sommet d'une colline, elle se retourna pour jeter un ultime coup d'œil au Palais des Inquisitrices. Le cœur serré, elle admira cet édifice qui impressionnait tant de gens, mais qu'elle continuerait jusqu'à son dernier souffle à tenir pour son foyer. Elle avait grandi entre ces murs, en gardant une foule de souvenirs joyeux et émouvants.

— C'est un au revoir, Kahlan, pas un adieu.

— Vous avez raison…, soupira l'Inquisitrice.

Elle aurait voulu croire à ce mensonge, mais après un an de guerre, regarder la réalité en face devenait hélas un réflexe.

— De plus, continua la Dame Abbesse, nous empêcherons l'Ordre de dominer le peuple, et c'est ce qui l'intéresse le plus. Le reste… Eh bien, il s'agit seulement de pierre et de bois… Qu'importe le sort des bâtiments, quand les gens sont en sécurité ?

À travers ses larmes, Kahlan réussit à sourire.

— C'est vrai, Verna. Le plus important est préservé… Merci de me l'avoir rappelé.

— Ne vous inquiétez pas, Mère Inquisitrice, dit Cara. Berdine, les autres Mord-Sith et les soldats veilleront sur les habitants d'Aydindril et les conduiront jusqu'en D'Hara.

Le sourire de Kahlan s'élargit.

— J'aimerais voir la tête que fera Jagang, au printemps prochain, quand il prendra possession d'une ville fantôme.

La saison des combats touchait à sa fin. Si l'automne et l'été précédents, passés avec Richard en montagne, avaient été merveilleux, ceux qui venaient de s'achever laisseraient dans la mémoire de Kahlan une marque indélébile – mais gravée au fer rouge de l'horreur, cette fois.

Les combats avaient été furieux, désespérés et sanglants. À certains

moments, l'Inquisitrice avait cru que tout était fini. Mais à chaque fois, un miracle – et l'incroyable combativité des hommes – avait renversé la situation.

Plus d'un soir, Kahlan avait souhaité s'endormir et ne plus se réveiller. Voir tant de gens mourir était insupportable, surtout quand on savait la victoire impossible.

Opposées à plusieurs millions d'adversaires, les forces de l'empire d'haran étaient parvenues à tenir assez le terrain pour interdire l'invasion d'Aydindril cette année. Au prix de dizaines de milliers de morts, les soldats avaient gagné assez de temps pour qu'on puisse organiser puis mettre en application l'exode de la population de toutes les villes, dont Aydindril, qui se dressaient sur le chemin de l'Ordre.

Quand le temps avait tourné au froid, les forces de Jagang s'étaient arrêtées dans une grande vallée, près de l'endroit où un important affluent se jetait dans le fleuve Kern. Se souvenant de ses déboires de l'hiver précédent, l'empereur avait ordonné à ses troupes d'y camper jusqu'au printemps. Comme prévu, l'armée de l'alliance avait pris position au nord d'Aydindril, pour en interdire l'accès aux envahisseurs.

Confirmant la prédiction de Warren, la capitale des Contrées s'était révélée un trop gros morceau à avaler pour les soudards de l'Ordre – en tout cas, provisoirement. Une fois de plus, Jagang avait prouvé qu'il était un stratège avisé et patient. Au lieu de perdre pour rien des milliers de soldats, il avait choisi d'attendre des conditions favorables. Dans un premier temps, cette façon de mener la campagne offrait un répit aux forces de Kahlan. À long terme, elle les condamnait à une déroute totale…

L'Inquisitrice était contente que Warren ne se soit pas trompé, car les citoyens de la ville, dans cette configuration, échapperaient au massacre que l'Ordre aurait sans doute perpétré s'ils étaient tombés sous sa coupe. L'exode jusqu'en D'Hara serait sans doute une épreuve pénible et meurtrière, mais tout valait mieux qu'être livré aux sbires de Jagang.

Une partie des citadins avaient pourtant refusé de s'en aller. Comme dans les autres villes des Contrées, sur l'itinéraire de l'Ordre, certains idéalistes prenaient pour argent comptant le surnom « Jagang le Juste ». D'autres espéraient que les esprits du bien – voire le Créateur – veilleraient sur eux. Ayant appris qu'on ne sauvait pas ses semblables contre leur volonté, Kahlan avait refusé d'intervenir. Les hommes et les femmes qui s'en allaient, se fiant à leur logique, auraient une chance de survivre. Ceux qui s'aveuglaient, dominés par leurs sentiments, finiraient par ployer l'échine sous le joug de l'Ordre Impérial.

Kahlan tendit une main en arrière et toucha la garde de l'Épée de

Vérité qui dépassait toujours de son épaule gauche. À chaque fois, le contact de l'arme la réconfortait. En réalité, le Palais des Inquisitrices n'était plus vraiment son foyer. Sa patrie se trouvait là où était Richard, quand il vivait près d'elle. Pour l'instant, elle n'en avait plus, et il faudrait qu'elle se fasse à cette idée…

Prise par la fièvre du combat, il y avait eu des jours où elle n'avait pas pensé une fois à son bien-aimé. Quand il fallait se concentrer pour survivre, la moindre erreur risquant d'être fatale, on finissait par oublier tout le reste…

Persuadés que la guerre était perdue, quelques hommes avaient déserté. Kahlan comprenait leur sentiment. Depuis le début, ils avaient l'impression de battre en retraite devant une armée colossale qui finirait par les écraser. Rentrer chez eux pour y mourir près de leur famille avait dû leur sembler la seule solution logique…

Galea était tombé. Depuis, plus personne n'avait eu de nouvelles des principales villes du royaume. Un silence qu'il ne fallait pas être devin pour interpréter.

Kelton aussi avait succombé, mais une partie de la population s'était enfuie. La majorité des soldats keltiens restait avec l'armée de l'alliance. Désespérés, quelques-uns étaient repartis chez eux, résolus à mourir l'épée à la main.

De peur d'y perdre son courage, Kahlan pensait rarement à tout ce qui avait mal tourné. Au moins, ils auraient arraché aux griffes de l'Ordre des milliers de civils innocents. Pour l'instant, il n'y avait rien de plus à faire…

Durant la retraite vers le nord, près de cinquante mille soldats de l'alliance étaient tombés. Jagang avait perdu au bas mot dix fois plus d'hommes, mais les renforts continuaient d'affluer, et cette hécatombe n'avait eu aucune influence sur le déroulement du conflit.

Quand elle repensait à la position de Richard, Kahlan devait admettre à contrecœur qu'elle lui paraissait moins absurde qu'un an auparavant. La guerre semblait bel et bien perdue d'avance pour le Nouveau Monde, et toute résistance risquait de se solder par des pertes encore plus effroyables. Pourtant, elle n'envisageait toujours pas de renoncer.

Avant de reprendre son chemin, suivie par son importante escorte, elle plissa les yeux pour mieux distinguer la silhouette de la Forteresse du Sorcier.

Zedd devrait bientôt y aller, car il fallait à tout prix défendre cet ultime bastion…

Dix jours plus tard, le crépuscule tombait quand Kahlan et son escorte entrèrent dans le camp d'haran. Au premier coup d'œil, il était évident que quelque chose n'allait pas. Arme au poing, des soldats

couraient en tous sens et d'autres se précipitaient vers les barricades avec des lances et des piques sous le bras.

Une scène qui aurait inquiété Kahlan un an plus tôt. Mais à présent, elle y était habituée et ne s'en émouvait plus.

— Je me demande ce qui se passe encore, marmonna Verna. J'espère que Jagang n'a pas l'intention de gâcher notre dîner…

Sans sa cuirasse, Kahlan eut soudain le sentiment d'être toute nue. Cet équipement étant gênant lors des longues chevauchées, elle l'avait attaché à l'arrière de sa selle. Pour traverser des territoires amis, il lui avait paru inutile de porter une protection encombrante.

Cara sauta à terre en même temps que sa protégée. Alors qu'un cercle défensif se formait autour des deux femmes, elles tendirent les rênes de leurs montures à un soldat.

Kahlan tenta en vain de se souvenir de la couleur qui marquait les tentes de commandement, aujourd'hui. Après une absence d'environ un mois, tout se brouillait dans sa tête…

— Où sont les officiers ? demanda-t-elle à un sergent.

— Allez par là, Mère Inquisitrice, et vous les trouverez dans cinq minutes.

— Vous savez ce qui se passe, sergent ?

— Non. Les cornes ont sonné l'alarme, et j'ai entendu une sœur dire que ce n'était pas une ruse de l'ennemi.

— Savez-vous où sont les sœurs et Warren, en ce moment ? demanda Verna.

— Dame Abbesse, j'ai vu des magiciennes courir dans toutes les directions. En revanche, je n'ai pas aperçu le sorcier Warren.

Avec l'obscurité, Kahlan, Cara et Verna durent se fier à la lumière des feux de camp pour s'orienter. Comme on les avait étouffés au maximum, à cause de l'alerte, elles errèrent dans le noir un long moment.

Des cavaliers et des fantassins traversaient le camp, en route pour leur poste de combat. Personne ne paraissait savoir ce qui arrivait, mais là encore, c'était habituel. Les raids de l'Ordre, en plus d'être terrifiants, étaient assez fréquents et variés pour désorienter les défenseurs les plus aguerris.

Quand les trois femmes et les soldats qui les escortaient atteignirent les tentes des officiers, elles étaient désertes.

— Où sont-ils passés à un moment pareil ? marmonna l'Inquisitrice.

Repérant sa tente, elle se campa sur le seuil, jeta un rapide coup d'œil à Bravoure, posée sur la table, et laissa tomber à ses pieds ses sacoches de selle et sa cuirasse.

— Attendons ici, proposa-t-elle, où les officiers penseront à nous chercher.

— Une excellente idée, approuva Verna.

Kahlan se tourna vers le sergent qui commandait son escorte.

— Dites à vos hommes de se séparer et de chercher les officiers supérieurs. Qu'ils leur fassent savoir que la Dame Abbesse et la Mère Inquisitrice sont là.

— Qu'ils préviennent aussi toutes les sœurs qu'ils verront, ajouta Verna. Et Zedd et Warren, s'ils les aperçoivent.

Le sergent fila transmettre les ordres à ses hommes.

— Je n'aime pas ça…, souffla Cara.

— Moi non plus, dit Kahlan.

Tandis que la Mord-Sith montait la garde avec les hommes de l'escorte restants, Kahlan entra sous la tente, retira son manteau de fourrure et mit sa cuirasse. Devant la vie à cet équipement, elle ne voyait pas pourquoi elle aurait dû s'en priver. Quand on était blessé à un membre, les magiciennes de Verna parvenaient en règle générale à faire des miracles. En revanche, tout coup porté à la poitrine, s'il touchait un organe vital, était presque systématiquement mortel.

Le cuir était remarquablement résistant. Même s'il pouvait être traversé par une flèche ou une épée – à condition que l'angle de pénétration soit précis, sinon, le fer ripait sur la cuirasse –, il offrait un haut degré de protection sans trop entraver les mouvements. Beaucoup d'hommes portaient en plus une cotte de mailles, mais l'Inquisitrice, gênée par le poids, y aurait perdu de l'efficacité au combat. Car la vitesse et la souplesse, sur un champ de bataille, restaient la meilleure façon de se protéger.

Kahlan faisait son possible pour ne pas s'exposer inutilement. Cette armée avait davantage besoin d'un chef que d'un combattant de plus. Cela dit, l'ennemi ne se souciait pas de ces considérations, et elle avait dû ferrailler plus souvent qu'à son tour.

Un sergent vint finalement faire son rapport à la Mère Inquisitrice.

— Des assassins infiltrés, dit-il simplement.

Il n'y avait pas besoin de plus longues explications. Kahlan avait redouté quelque chose de ce genre en voyant la panique qui régnait dans le camp.

— Nos pertes sont lourdes ?

— Pour le moment, je sais seulement que le capitaine Zimmer a été blessé alors qu'il dînait avec ses hommes, près d'un feu de camp. Il a dévié le coup mortel, mais encaissé une sale blessure à la jambe. Il perd beaucoup de sang, et les chirurgiens sont autour de lui…

— Et son agresseur ? demanda Verna.

Le sergent ne cacha pas sa surprise.

— Le capitaine l'a abattu, bien entendu. Le type portait un uniforme d'haran, et il a traversé le camp en passant inaperçu jusqu'à ce qu'il repère une cible de choix.

— Une de mes sœurs devrait pouvoir aider Zimmer, dit Verna, de plus en plus inquiète.

Kahlan fit signe au sergent qu'il pouvait disposer. Après l'avoir saluée, l'homme sortit au pas de course.

Par le rabat, l'Inquisitrice vit que Zedd approchait de la tente. Sa tunique poisseuse de sang, il avait des larmes aux yeux et semblait avoir vieilli de vingt ans.

Kahlan en eut la chair de poule.

Le vieux sorcier entra sous la tente, tituba un peu de fatigue, puis prit le bras de Verna.

— Vite ! lança-t-il.

Les deux femmes n'eurent pas besoin de longues explications.

Alors que Zedd entraînait Verna à travers le camp, Kahlan et Cara leur emboîtèrent le pas.

Le désordre régnait toujours entre les tentes. Partout, des officiers faisaient l'appel de leur unité.

C'était indispensable, puisque les tueurs infiltrés portaient des uniformes d'harans. Le seul moyen de les repérer consistait à les isoler – tout simplement en découvrant qu'ils étaient surnuméraires. Une tâche certes malaisée, mais de la première importance…

Zedd et les trois femmes atteignirent très vite les tentes où on soignait les blessés. Venant de toutes les directions, des hommes valides portaient ou aidaient à marcher des camarades agressés par les tueurs ennemis.

Voyant que Verna paniquait, Zedd s'arrêta et la prit par les épaules.

— Un type a voulu poignarder Holly. Warren s'est interposé, et… Verna, je le jure sur l'âme de ma défunte femme, j'ai fait tout ce que je pouvais ! Que les esprits du bien me pardonnent, mais c'est à moi qu'il revient de vous dire que… Warren est perdu, mon amie… Il a demandé à vous voir, ainsi que Kahlan.

L'Inquisitrice se pétrifia, les jambes coupées. Mais le vieil homme la poussa en avant, en même temps que Verna, et les deux femmes entrèrent sous une tente.

Une demi-douzaine de blessés ensanglantés étaient allongés au fond, contre la toile. L'un d'eux avait perdu une botte, et Kahlan, en état de choc, se demanda comment une chose pareille était possible. Il semblait si grotesque d'agoniser avec une chaussure en moins. À croire que la tragédie et la comédie avaient décidé de s'envelopper dans le même linceul.

Warren gisait sur une paillasse. Agenouillée près de lui, sœur Philippa lui tenait la main. En face d'elle, Phoebe lui serrait tendrement le bras.

— Warren, dit Philippa, c'est Verna… Kahlan est là aussi…

Les deux sœurs s'écartèrent pour laisser leurs places à la Dame Abbesse et à la Mère Inquisitrice. En sortant de la tente, elles se plaquèrent une main sur la bouche pour étouffer leurs sanglots.

Warren était aussi blanc que les bandes de gaze propres posées non loin de lui. Sa tunique poisseuse de sang, le front ruisselant de sueur, il écarquillait les yeux pour tenter de voir encore un peu le monde des vivants qu'il quitterait bientôt.

— Warren…, gémit Verna. Warren…

— Verna ? Kahlan ?

— Je suis là, mon amour, dit Verna.

— Moi aussi, souffla Kahlan.

Les deux femmes prirent chacune une main du moribond.

— Je devais vous attendre… parce que j'ai quelque chose à vous dire…

— Nous t'écoutons…, parvint à murmurer Verna.

— Kahlan ?

— Oui, je suis là… Mais il ne faut pas parler…

— Non, écoutez-moi !

— Oui, Warren…

— Richard a raison. Sa vision est juste… Il fallait que je vous le confirme…

L'Inquisitrice ne sut que dire.

— Verna ?

— Oui, mon amour ?

— Je t'aime. Depuis toujours…

— Warren, s'il te plaît, ne me quitte pas… Ne meurs pas, je t'en prie !

— Embrasse-moi tant qu'il me reste un souffle de vie… Surtout, ne pleure pas sur ce qui se termine, mais réjouis-toi en pensant à ce qui a été… Embrasse-moi, ma chérie !

Verna se pencha et posa ses lèvres sur celles de son mari.

Incapable d'en supporter plus, Kahlan se leva et sortit de la tente en titubant.

Puis elle se jeta dans les bras de Zedd, qui attendait dehors.

— À quoi sert tout ça ? cria-t-elle entre deux sanglots. Pourquoi nous battons-nous ? Chaque jour, nous perdons un ami de plus !

Zedd ne trouva rien à répondre. Après quelques minutes, Kahlan se força à redevenir l'indestructible Mère Inquisitrice que les hommes admiraient. S'ils la voyaient dans cet état, ils perdraient tout espoir.

Des soldats se tenaient un peu à l'écart, s'efforçant de ne pas regarder la tente où Warren agonisait.

Quand le général Meiffert sortit soudain des ombres, Cara ne tenta même pas de dissimuler son soulagement.

Benjamin vint se placer près d'elle, sans la toucher, mais son

comportement voulait tout dire…

— Je suis content de vous voir de retour, dit-il à Kahlan. Comment va Warren ?

L'Inquisitrice étant incapable de parler, Zedd répondit à sa place.

— Je n'aurais pas cru qu'il tiendrait si longtemps… Mais il voulait voir sa femme.

Le général baissa tristement les yeux.

— Nous avons capturé son agresseur, annonça-t-il.

Cette nouvelle ramena Kahlan à la réalité.

— Qu'on me l'amène ! ordonna-t-elle.

Sans hésiter, Meiffert partit chercher le prisonnier. Encouragée par un geste discret de Kahlan, Cara le suivit.

— Que t'a-t-il dit ? demanda Zedd. Je sais qu'il voulait te parler.

— Il m'a dit que Richard a raison.

Le vieil homme détourna les yeux, l'air abattu. Warren était son ami, et Kahlan ne l'avait jamais vu se lier ainsi avec quelqu'un. Bien qu'il eût l'air juvénile, Warren avait plus de cent cinquante ans, comme Verna, et il pouvait partager avec Zedd des choses qu'eux seuls comprenaient. Habitué à être le vieux et sage sorcier de service, le grand-père de Richard avait dû se sentir rassuré d'avoir un interlocuteur qui ne lui demandait pas sans cesse des explications et que ses discours ne plongeaient pas dans la plus grande perplexité.

— Il m'a dit la même chose, souffla enfin le vieil homme.

— Pourquoi n'a-t-il pas utilisé son pouvoir ? demanda Kahlan.

— Il passait par là au moment où le tueur poignardait Holly. Pourquoi elle, je n'en sais rien ! L'homme n'avait peut-être pas repéré une cible de valeur. Où il était paniqué, et a décidé de tuer la première victime venue…

— Il y a une autre possibilité. Il avait peut-être l'ordre de tuer un sorcier. En voyant Warren, il a pu attaquer Holly pour créer une diversion, puis frapper à coup sûr sa véritable cible.

— Peut-être… Warren n'a pas su me dire. C'est arrivé très vite. Voyant Holly menacée, il a réagi d'instinct. Je lui ai posé la question, mais il ignore pourquoi il n'a pas utilisé son pouvoir. A-t-il eu peur de tuer Holly en même temps que son agresseur ? Là non plus, je n'en sais rien, mais il a eu le réflexe de saisir le couteau, et ça lui a coûté la vie.

— Et s'il avait hésité une fraction de seconde avant de déchaîner sa magie ?

— Beaucoup de sorciers ont fini six pieds sous terre à cause d'une hésitation de ce genre.

— Si j'avais frappé tout de suite, Nicci ne m'aurait pas piégée. Et Richard serait libre.

— Mon enfant, vouloir récrire l'histoire ne sert à rien.

— Et qu'en est-il du futur ?

— Pardon ?

— Quand nous avons quitté la vallée, à la fin de l'hiver dernier, vous vous souvenez ? Warren a désigné cet endroit, sur la carte d'état-major. Il a dit que nous devions arrêter l'Ordre ici.

— Tu suggères qu'il savait que la mort l'attendait dans ce camp ?

— C'est à vous de me le dire !

— Je suis un sorcier, pas un prophète !

— Mais Warren, lui, en était un… (Voyant le trouble du vieil homme, Kahlan changea de sujet.) Comment va Holly ?

— Je n'en sais rien… Je venais pour parler à Warren, et quand je suis arrivé, il se tordait de douleur sur le sol. Les soldats avaient maîtrisé son meurtrier, et il a trouvé la force de leur crier de ne pas le tuer. Selon moi, il a pensé que ce salaud pouvait détenir des informations intéressantes. Holly n'était pas loin, en état de choc. J'ai vu qu'elle saignait, mais des sœurs sont arrivées et l'ont entraînée sous une tente. À partir de là, je me suis exclusivement occupé de Warren.

» J'ai tout tenté, mais ça n'a pas suffi…

Kahlan passa un bras autour des épaules du vieil homme.

— Toute cette affaire vous dépassait depuis le début, Zedd. Vous n'avez rien à vous reprocher.

Comme il était curieux de voir l'incarnation de la force et du courage – Zedd, l'homme qui ne renonçait jamais – bouleversée à ce point. Espérer que le vieillard soit fort et rationnel en toutes circonstances était absurde, mais le voir désespéré restait désorientant. En des moments pareils, il repensait à tous les êtres chers qu'il avait perdus, cela se voyait dans son regard. Et chaque nouveau deuil ravivait la souffrance provoquée par ces anciennes disparitions…

Benjamin et Cara revenaient déjà. Derrière eux, entre deux colosses, avançait un jeune homme élancé. Presque un adolescent, à vrai dire… Pas mal musclé, il semblait pourtant chétif à côté des costauds qui le flanquaient.

Ses yeux noirs pleins de mépris, il affichait un rictus arrogant.

— Eh bien, fanfaronna-t-il, on dirait que j'ai percé le lard d'un type important. Me voilà devenu un héros de l'Ordre !

— Soldats, que ce chien s'agenouille devant la Mère Inquisitrice ! ordonna Meiffert.

À coups de pied, les deux colosses forcèrent leur prisonnier à se prosterner.

— Tu es donc la salope très importante dont j'ai tant entendu parler ? lança le tueur à Kahlan. Dommage que tu n'aies pas été dans le coin, j'aurais adoré t'ouvrir le ventre. Comme tu le sais, je me débrouille plutôt bien avec un couteau.

— C'est pour ça que tu t'en prends à des fillettes ?

— Pour m'entraîner, voilà tout ! Si ce grand crétin ne m'avait pas sauté dessus, j'aurais fait des ravages, tu peux me croire ! Mais j'ai quand même accompli la mission que m'ont confiée l'Ordre et le Créateur.

Les provocations d'un homme conscient qu'il paiera bientôt pour ses crimes… Avant de mourir, cet assassin voulait se convaincre qu'il avait agi noblement. S'il mourait en héros, le Créateur l'attendrait dans l'autre monde et le récompenserait…

Livide, des larmes roulant sur les joues, Verna sortit lentement de la tente. La voyant tituber, Kahlan la prit par un bras pour la soutenir.

Mais la Dame Abbesse se redressa de toute sa hauteur dès qu'elle aperçut le prisonnier.

— C'est lui ? demanda-t-elle.

— Oui, souffla Kahlan.

— Eh oui, ricana le prisonnier, c'est moi qui ai transpercé le ventre du sorcier ! Maintenant, je suis un héros ! L'Ordre apportera le bonheur et la justice à l'humanité, et j'aurai contribué à sa victoire. Les gens comme vous essaient toujours de rabaisser les miséreux dans mon genre !

— Les rabaisser ? répéta Verna d'une voix glaciale.

— Exactement ! Les privilégiés ne veulent rien partager. J'ai attendu, mais personne ne m'a jamais donné ma chance, à part l'Ordre Impérial. Je suis un héros pour tous les traîne-misère du monde ! Un type qui a poignardé un des oppresseurs de l'humanité. Un redresseur de torts qui agit au nom des déshérités. J'ai tué un ennemi du peuple, donc, je suis un libérateur.

Le silence des témoins de cette pitoyable scène fut comme souligné par le vacarme qui régnait partout ailleurs dans le camp.

Sans doute pour conjurer sa peur, le prisonnier en rajouta dans l'ignominie.

— Le sorcier finira entre les mains du Gardien. Moi, je serai récompensé par le Créateur. Alors, pourquoi aurais-je peur de mourir ? L'éternité à baigner dans la Lumière, voilà ce qui m'attend…

Verna regarda Kahlan, puis les autres amis qui l'entouraient.

— Je me fiche de ce que vous lui ferez, dit-elle, mais je veux l'entendre hurler de douleur toute la nuit. Il faut que tous nos hommes l'entendent aussi, et que les espions de l'Ordre en aient les tympans percés. Ce sera mon hommage funèbre à Warren.

Comprenant que les choses ne se passeraient pas comme il les avait imaginées, le prisonnier se mordilla les lèvres.

— Ce n'est pas juste ! cria-t-il. Le sorcier est mort vite ! J'ai droit au même sort…

Il s'attendait à une fin expéditive. Et voilà qu'un abîme sans fond s'ouvrait sous ses pieds.

— Tu parles de justice ? lâcha Verna. La première injustice, te concernant, c'est que ta mère se soit laissé besogner par ton père. Mais nous allons rectifier cette erreur de la nature. Un peu trop tard, hélas… Crois-tu qu'il soit juste qu'un homme de qualité plein de bonté périsse sous les coups d'un petit lâche si stupide qu'il débite comme un perroquet les mensonges les plus éhontés de ses maîtres ?

» Tu veux mourir en héros après avoir abattu un ennemi du peuple ? Te sacrifier pour une cause que tu estimes juste, dans ton incommensurable bêtise ? Eh bien, tu vas être servi, mon garçon ! Mais avant, tu comprendras quel bien précieux tu as jeté aux orties pour servir des monstres. Oui, tu mesureras la valeur de ta vie. Et en crevant, tu regretteras le jour où ta mère t'a mis au monde, comme nous !

» J'ai dit ce que je désirais qu'il lui arrive. À présent, qu'on exécute mes ordres.

Cara fit un pas en avant.

— Verna, je m'en chargerai, dit-elle. Pour ce genre de travail, personne n'est plus qualifié que moi…

— Une femme ? s'écria le prisonnier. Vous croyez qu'une putain blonde me fera crier de douleur ? Bon sang, vous êtes aussi cinglés qu'on le dit !

— Je te serai éternellement reconnaissante, Cara, dit Verna. (Elle fit mine de partir mais se ravisa.) Surtout, qu'il ne meure pas avant l'aube, au moment où je viendrai le voir. Je veux le regarder dans les yeux, pour savoir s'il a compris. S'il saisit, à l'instant suprême, qu'il a sacrifié sa vie pour une cause qui n'en vaut pas la peine…

— Je vous promets, souffla Cara, que cette nuit lui semblera infiniment longue. Presque autant qu'à vous, qui la passerez à pleurer Warren…

Avant de s'éloigner, la Dame Abbesse tapota l'épaule de la Mord-Sith.

Dès que Verna eut disparu dans les ombres, Cara se tourna vers Kahlan.

— Je voudrais qu'on m'affecte une tente. Personne ne doit voir ce que je lui fais. Ses cris suffiront…

— Comme tu voudras…

— Mère Inquisitrice ! cria le prisonnier en se débattant en vain entre les deux colosses. Si vous êtes la bonté même, comme vous le prétendez, ayez pitié de moi !

Terrorisé, le garçon bavait. Bientôt, il pleurerait comme un enfant.

— Désolée, mais j'ai déjà été clémente, répondit Kahlan. T'autoriser à subir la sentence de Verna est une faveur, car mon châtiment aurait été dix fois pire !

Cara fit signe aux deux soldats de la suivre et d'emmener le prisonnier.

— Que faisons-nous des autres tueurs que nous avons capturés ? demanda Meiffert.

— Égorgez-les, répondit Kahlan en se dirigeant vers sa tente.

Chapitre 62

Kahlan s'assit sur sa couche, troublée parce qu'elle n'entendait plus les cris distants du prisonnier. Pourtant, l'aube était encore loin. Mais le cœur du soudard n'avait peut-être pas tenu le coup…

Non, Cara était une Mord-Sith, et les femmes comme elle savaient ce qu'elles faisaient.

Quelques heures plus tôt, quand l'Inquisitrice s'était couchée sans prendre la peine de se déshabiller, les hurlements de l'assassin de Warren l'avaient fait penser à Richard et à ce qu'il avait subi entre les mains de Denna.

Warren… Comment avait-il pu disparaître ainsi, presque pour rien, après tout ce qu'il avait surmonté ? Et Verna, comment retrouverait-elle un jour une once de joie de vivre ?

Pour chasser ses idées noires, justifiées mais pas moins désespérantes pour autant, Kahlan regarda Bravoure à la lueur de la lampe suspendue à un piquet de sa tente et réglée au minimum.

Cette statue était extraordinaire. À chaque fois qu'elle la regardait, l'Inquisitrice éprouvait le même émerveillement.

Au lieu de sombrer dans l'amertume, après ce qui était arrivé à sa femme, Richard avait décidé d'exprimer une fois de plus sa foi en la vie. Une démarche qui lui avait permis de préserver son aptitude au bonheur alors qu'il subissait la pire expérience de son existence.

Entendant du bruit dehors, Kahlan se leva d'un bond… et vit la silhouette de Cara se découper sur le seuil de la tente, dont elle avait laissé le rabat ouvert.

De la rage dans ses beaux yeux bleus, la Mord-Sith avança, tirant le prisonnier par les cheveux. Aveuglé par le sang qui coulait de son front, le tueur de l'Ordre tenait à peine debout.

Cara lui flanqua une bourrade qui l'envoya s'écraser aux pieds de Kahlan.

— Que se passe-t-il, Cara ?

Dans le regard de son amie, Kahlan vit soudain beaucoup plus que de la fureur. La Mord-Sith, au bord de la folie, semblait avoir perdu ou oublié tout ce qui faisait d'elle un être humain.

S'agenouillant, elle reprit le prisonnier par les cheveux, le cala contre elle et lui plaqua son Agiel sur la gorge.

— Dis-lui ! ordonna-t-elle au jeune soudard, qui toussait comme un perdu, du sang coulant de sa bouche.

— Je le connais ! Oui, je le connais !

— De qui parles-tu ? demanda Kahlan.

— De Richard Cypher ! Je le connais, et j'ai aussi rencontré sa femme, Nicci !

Comme assommée, l'Inquisitrice se laissa tomber à genoux devant le meurtrier de Warren.

— Comment t'appelles-tu ?

— Gadi ! Je me nomme Gadi !

Cara écrasa son Agiel entre les omoplates du tueur, qui hurla et bascula en avant. La Mord-Sith en profita pour lui enfoncer le visage dans la poussière.

— Cara, du calme… il faut qu'il nous parle…

— Je sais, et je fais en sorte de lui délier la langue.

Kahlan n'avait jamais vu son amie dans cet état. Au-delà de ce que lui avait demandé Verna, elle avait des motivations personnelles. La mort de Warren, qu'elle appréciait, ne l'avait déjà pas bien disposée. Mais si Richard était concerné…

Cara releva Gadi, dont le nez cassé pissait le sang.

— Maintenant, tu vas tout raconter à la Mère Inquisitrice !

Gadi hocha la tête en pleurnichant comme un enfant.

— Richard et sa femme sont venus vivre dans mon immeuble…

— Richard et Nicci, corrigea Kahlan.

— Oui, Nicci, répéta Gadi, sans comprendre ce que voulait dire l'Inquisitrice. Ils se sont installés dans une chambre, chez moi… Au début, mes amis et moi détestions Richard. Puis Kamil et Nabbi lui ont parlé, et ensuite, il est devenu leur idole. J'étais furieux…

La voix de Gadi s'étrangla, peut-être parce qu'il s'étouffait avec son sang. Impitoyable, Kahlan le saisit par le menton et lui secoua la tête.

— Parle, ou je vais demander à Cara de te rendre volubile.

— Mais que voulez-vous entendre ? Je…

— Dis-moi tout ce que tu sais sur Richard et Nicci. C'est compris ?

— Raconte la suite de ton histoire, grogna Cara à l'oreille de Gadi avant de le remettre debout.

Craignant de ne pas entendre un mot important, Kahlan se releva aussi.

— Richard a convaincu les gens d'entretenir et de réparer l'immeuble. Il travaillait pour Ishaq, dans une compagnie de transport, et le soir, il s'agitait pour améliorer nos conditions de vie. Kamil et Nabbi ont même appris à bricoler…

» Vraiment, je haïssais Richard !

— Parce qu'il améliorait ton existence ?

— Mes amis et d'autres résidents ont commencé à penser qu'ils pouvaient se débrouiller seuls. C'est faux ! Un dangereux mensonge… Les gens ont besoin de l'aide de personnes compétentes. Richard aurait pu réparer l'immeuble, s'il en était capable, mais il n'avait pas le droit

de convaincre Kamil et les autres qu'ils devaient prendre leur destin en main. C'est impossible ! Le peuple a besoin d'être assisté.

» Ensuite, j'ai découvert que Richard faisait un deuxième travail, la nuit, et qu'il gagnait de l'argent qu'il n'avait pas le droit d'avoir.

» Un soir, alors que j'étais assis sous le porche, j'ai entendu Nicci lui crier après. Puis elle est venue me demander de coucher avec elle. Toutes les femmes sont folles de moi… Malgré ses grands airs, celle-là était une putain, comme les autres. Elle m'a dit que Richard ne savait pas y faire au lit…

» Je lui ai donné ce qu'elle voulait, croyez-moi ! Cette salope a eu rudement mal, comme elle le méritait.

Kahlan propulsa son genou dans l'entrejambe de Gadi, qui se plia en deux, le souffle coupé. Les yeux révulsés, il retomba dans la poussière.

— J'étais sûre que cette partie de l'histoire vous intéresserait, dit Cara avec un sourire mauvais.

— Ce n'était pas Richard ! Je le savais ! Il s'agissait de ce porc !

Gadi faisant mine de se relever, l'Inquisitrice lui flanqua un grand coup de pied dans les côtes.

Cara le saisit par les cheveux et le força à se relever.

— La suite ! lâcha Kahlan d'une voix vibrante de rage.

Gadi était blanc comme un mort. Pour qu'il cesse de se masser les parties génitales, la Mord-Sith lui retourna les bras dans le dos.

— Parle, ou je recommence ! menaça Kahlan.

— Pitié ! Quand vous m'avez frappé, j'étais en train de raconter…

— Eh bien, continue !

— Quand j'en ai eu fini avec la pu… avec Nicci, Kamil et Nabbi étaient furieux.

— Pourquoi ?

— Parce que c'était l'épouse de Richard ! Ils m'en voulaient à cause de leur héros, et ils allaient me torturer. J'ai décidé d'éviter ça en m'engageant dans l'armée, pour combattre les incroyants sous la bannière de l'Ordre. Mais avant…

Voyant qu'il hésitait à continuer, Kahlan fit un petit signe à Cara, qui appliqua de nouveau son Agiel entre les omoplates du tueur.

— Assez, par pitié ! Avant de partir, j'ai dénoncé Richard.

— Quoi ?

— Je suis allé dire aux gardes et au Protecteur Muskin qu'il était un criminel et un exploiteur du peuple. Chez nous, on ne tolère pas les profiteurs.

— Que nous racontes-tu là ? Et que se passe-t-il quand on dénonce quelqu'un ?

Tremblant de peur, Gadi n'avait aucune envie de répondre. Mais

l'Agiel de Cara, s'écrasant sur son flanc, lui brisa net une côte.

— Parle, dit la Mord-Sith, sinon, je te les casse toutes.

— Quand une personne est dénoncée, on l'arrête, puis on la force à se confesser.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, on la torture jusqu'à ce qu'elle avoue ses crimes. Et s'ils sont graves, on la pend à un gibet pour que les oiseaux dévorent sa dépouille.

Kahlan crut qu'elle allait vomir. Le monde avait basculé dans la folie, c'était certain…

Approchant de la caisse où on rangeait les cartes d'état-major, elle sortit celle qui l'intéressait, approcha de la table, posa Bravoure sur le sol et déroula la carte là où la statue trônait quelques secondes plus tôt.

S'emparant d'une plume et d'un encrier, elle fit signe à Gadi d'approcher puis lui fourra la plume dans la main droite.

— Nous sommes ici, dit-elle en tapotant la carte. Montre-moi l'itinéraire que tu as suivi avec l'armée de l'Ordre.

— Après un court entraînement, je suis parti avec un contingent de renfort. Nous avons rejoint le gros de l'armée et remonté ce fleuve pendant tout l'été.

Kahlan désigna l'Ancien Monde.

— Maintenant, fais une croix à l'endroit où tu vivais.

— Ma ville s'appelle Altur'Rang… Elle est ici…

Gadi dessina un cercle bien rond et écrivit à côté le nom de la cité. Elle était située très au sud – le cœur même de l'Ordre Impérial.

— À présent, trace une ligne pour matérialiser la route que tu as suivie jusqu'à la frontière du Nouveau Monde, sans oublier d'indiquer les villes et les villages que tu as traversés.

Cara et Kahlan regardèrent Gadi travailler avec une application qui aurait pu être touchante, dans d'autres circonstances. Grâce à Verna et Warren, la carte était très précise…

Quand il eut fini, Gadi releva les yeux.

Kahlan retourna la carte.

— Maintenant, fais-moi un plan d'Altur'Rang, avec les artères principales, et indique l'endroit où Richard vit avec Nicci.

Docile comme un agneau, Gadi obéit.

— Vous savez, il n'y est peut-être plus… S'il a été arrêté, les frères ont pu le condamner à mort.

— Les frères ? répéta Kahlan.

— Le grand Narev et ses disciples… Ils dirigent la Confrérie de l'Ordre, et le frère Narev est notre guide spirituel. Il est l'âme de l'Ordre, si vous préférez…

— Décris-nous ces frères ! ordonna l'Inquisitrice.

— Ils portent une soutane sombre à capuche… Tous ont renoncé au luxe pour servir le Créateur et soulager l'humanité souffrante. Le frère Narev est le représentant du Créateur en ce monde. Notre sauveur à tous !

Fasciné par ce « saint » homme, Gadi ne se fit pas prier pour raconter tout ce qu'il savait au sujet de la confrérie.

Quand il eut terminé, il s'avisa que Kahlan ne le regardait plus.

— Comment allait Richard, la dernière fois que tu l'as vu ? demanda-t-elle.

— Très bien. Il est grand et fort, et un tas d'imbéciles l'adorent.

Kahlan gifla le sale petit tueur assez fort pour l'envoyer de nouveau mordre la poussière.

— Cara, sors-moi cette charogne de là !

— Vous devez être clémente ! s'écria Gadi. J'ai collaboré… (Il éclata en sanglots.) Ayez pitié de moi !

— Cara, dit simplement Kahlan, tu as un travail à finir…

Kahlan écarta le rabat et jeta un coup d'œil dans la tente. Sœur Dulcinia ronflait doucement… Mais Holly était réveillée, et elle leva la tête.

Des larmes plein les yeux, elle se redressa et tendit les bras. Le cœur serré, Kahlan s'agenouilla et enlaça la pauvre petite.

— Mère Inquisitrice ? s'étonna Dulcinia, réveillée en sursaut.

— Il est tard, mon amie… Vous devriez aller vous coucher… Holly n'est plus seule, désormais…

La sœur sourit, se releva péniblement et sortit de la tente.

Très loin de là, à l'autre bout du camp, Gadi hurlait toujours…

Kahlan caressa les cheveux de Holly puis lui posa un baiser sur le front.

— Comment vas-tu, ma chérie ? Tu t'es remise ?

— Mère Inquisitrice, c'était affreux ! Le sorcier Warren a été blessé…

— Je sais…

— Il va bien ? On l'a guéri, comme moi ?

Kahlan prit la fillette par le menton et écrasa une grosse larme qui roulait sur sa joue.

— Je suis désolée, ma chérie… Il est mort…

— Il n'aurait pas dû essayer de me sauver. Tout ça est ma faute !

— Non, tu te trompes… Warren s'est sacrifié pour nous tous, parce qu'il adorait la vie. Il refusait que le mal règne sur ceux qu'il aimait.

— Vraiment ?

— Vraiment ! Quand tu te souviendras de lui, pense qu'il adorait ses amis et souhaitait qu'ils soient libres.

— Le jour de son mariage, il a dansé avec moi… Je n'avais jamais vu un si beau marié…

— Il était superbe, approuva Kahlan, souriant à ce souvenir. Warren était un des meilleurs hommes que j'aie connus, et il est mort en défendant la liberté. Pour l'honorer, nous devons être le plus heureux possible…

Kahlan voulut se lever, mais la fillette la retint.

— Vous voulez bien rester avec moi, Mère Inquisitrice ?

— Un petit moment, oui…

Quand l'enfant se fut endormie, Kahlan ne put retenir ses larmes à l'idée que des brutes voulaient lui dénier le droit de vivre comme elle l'entendait. Holly méritait d'être libre, mais certains hommes cherchaient à l'en empêcher par la force…

Certaine de ce qu'il lui restait à faire, l'Inquisitrice se leva, sortit de la tente et gagna la sienne pour y faire ses bagages.

L'aube pointait lorsque Kahlan sortit de sa tente, ses sacoches de selle et son sac de voyage sur l'épaule. Elle emportait bien entendu son arme d'harane, l'Épée de Vérité et Bravoure, enveloppée dans une couverture.

Quelques flocons de neige tourbillonnaient dans l'air, annonçant que l'hiver s'était bel et bien installé sur les Contrées du Milieu.

Il régnait dans le camp une atmosphère de fin du monde. Et c'était bien de cela qu'il s'agissait. La mort de Warren, dans toute son absurdité, avait mis un point final à beaucoup de choses. Kahlan ne pouvait plus s'aveugler, et la vérité lui blessait les yeux. Depuis le début, Richard avait raison.

La victoire de l'Ordre serait totale. Un jour ou l'autre, l'Inquisitrice serait capturée puis tuée, comme tous ceux qui combattaient avec elle. Ensuite, Jagang réduirait le Nouveau Monde en esclavage. Il tenait déjà une partie des Contrées, dont certains royaumes s'étaient rendus sans combattre. Face à une armée si puissante – et à une propagande dévastatrice –, le combat était perdu d'avance.

Au moment de mourir, Warren avait prononcé l'ultime sentence : Richard ne s'était pas trompé.

Kahlan avait cru pouvoir inverser le cours de la guerre. De la pure arrogance ! Les forces de l'alliance étaient en déroute…

Dans les royaumes vaincus, beaucoup de gens s'étaient ralliés à l'Ordre au prix de leur liberté.

Que restait-il à Kahlan ? La fuite ? La terreur ? La mort ?

Désormais, elle n'avait plus rien à perdre. Mais elle vivait toujours, et elle refusait d'attendre la fin sans rien faire.

Elle partait en voyage. Avec l'enfer pour destination.

— Qu'est-ce que vous faites, exactement ? lança une voix.

Kahlan se retourna et baissa les yeux pour ne pas croiser le regard de Cara.

— Je… eh bien… je m'en vais…

— Excellente idée ! J'y pensais aussi depuis un moment. Pendant que je fais mes bagages, allez donc chercher les chevaux. Puis j'irai…

— Je pars seule, mon amie. Toi, tu restes ici.

D'un geste vif, la Mord-Sith repoussa sa tresse blonde derrière son épaule.

— Et où allez-vous ?

— Ici, je ne peux plus rien faire… Je pars pour Altur'Rang, afin de transpercer le cœur même de l'Ordre : le frère Narev et ses disciples. C'est la seule façon de continuer le combat.

— Et vous croyez que je ne vous suivrai pas ?

— Ta place est ici, avec Benjamin…

— Désolée, Mère Inquisitrice, mais je ne peux pas vous obéir. Je suis une Mord-Sith, et j'ai juré de servir le seigneur Rahl. Il m'a chargée de vous protéger, pas de filer le parfait amour avec Benjamin.

— Cara, je veux que tu restes ici.

— C'est ma vie, Mère Inquisitrice ! Si elle doit bientôt finir, laissez-moi au moins en faire ce que je veux. Je suis libre, comme vous me le répétez sans cesse, et je vous accompagnerai parce que c'est mon choix.

Kahlan n'avait jamais entendu la Mord-Sith affirmer avec autant de force son indépendance. Elle avait raison : c'était sa vie… De plus, elle savait où la femme du seigneur Rahl comptait aller. Tenter de lui fausser compagnie serait inutile, car elle était capable de suivre une piste.

Décidément, faire obéir une Mord-Sith était aussi difficile que d'imposer une direction à une colonie de fourmis.

— D'accord, Cara… Mais quand nous serons dans l'Ancien Monde, tu devras porter d'autres vêtements que ton uniforme. Le cuir rouge ferait de toi une cible…

— Pour vous protéger, je suis prête à tout.

— Je n'en doute pas, fit Kahlan avec un petit sourire.

Voyant que la Mord-Sith ne se déridait pas, elle aussi se rembrunit.

— Excuse-moi d'avoir essayé de te fausser compagnie, Cara. Je n'aurais pas dû faire ça à une Sœur de l'Agiel. Pour te témoigner du respect, j'aurais dû en parler d'abord avec toi.

— Eh bien, vous avez mis du temps à comprendre…, soupira la Mord-Sith avec l'ombre d'un sourire.

— Tu sais que nous ne reviendrons sans doute pas de ce voyage ?

— Et si nous restons, vous croyez que nous ferons de vieux os ?

— J'en doute fort. C'est pour ça que j'ai décidé de partir.

— Et je n'ai rien à dire contre ça…

Kahlan jeta un coup d'œil inquiet aux flocons de neige, de plus en plus serrés. L'hiver précédent, Cara et elle avaient échappé de justesse au mauvais temps.

— Vous savez que le seigneur Rahl est vivant ? demanda la Mord-Sith. (Elle brandit son Agiel.) Vous n'avez pas oublié ?

Si Richard avait été mort, l'arme n'aurait plus eu de pouvoir…

— Et Gadi ? demanda Kahlan.

— Il est mort comme Verna le voulait. Elle est venue le voir et ne lui a pas accordé une once de pitié.

— C'est très bien… Avoir de la compassion pour les coupables revient à trahir les innocents.

Moins d'une heure plus tard, alors que Cara était partie s'occuper des chevaux, Kahlan s'immobilisa devant la tente de Zedd.

— Je peux entrer ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, répondit le vieil homme.

Dès que l'Inquisitrice fut à l'intérieur, il se leva du banc où il était assis avec Adie.

— Que se passe-t-il ?

— Je viens vous dire au revoir…

Le vieux sorcier ne parut pas étonné.

— Pourquoi ne te reposes-tu pas un peu, avant de partir ? Attends demain…

— Avec le mauvais temps, chaque jour est précieux. Pour réussir, je ne peux pas me permettre de perdre une journée…

Zedd prit la jeune femme par les épaules.

— Kahlan, avant de mourir, Warren a voulu te voir et te dire que Richard avait raison. Pour lui, il était très important que tu le saches. Mon petit-fils pense que nous ne devons pas attaquer le cœur même de l'Ordre avant que les gens lui aient prouvé leur valeur. Aujourd'hui, nous sommes loin d'en être à ce point, tu le sais…

— Et si les derniers mots de Warren avaient eu un sens caché ? S'il avait voulu me dire qu'il était temps, puisque tout est perdu, d'aller retrouver Richard tant que je suis vivante et lui aussi ?

— Que fais-tu de Nicci ?

— Je trouverai une solution quand je serai sur place.

— Mais tu ne peux pas espérer…

— Zedd, quel choix me reste-t-il ? Assister à la chute des Contrées du Milieu ? Puis me cacher jusqu'à la fin de mes jours, pour ne pas tomber entre les mains des tortionnaires de l'Ordre ?

» Même si Warren n'avait rien dit, je serais arrivée à la conclusion que Richard ne s'était pas trompé. L'Ordre sera bloqué pendant l'hiver, nous laissant le temps d'évacuer la ville, mais après, il envahira Aydindril. Ensuite, il se tournera vers D'Hara. Au bout du compte, il

régnera sur le Nouveau Monde.

» Je n'ai plus d'avenir, Richard l'avait bien compris. Mais je peux encore vivre pour moi-même et pour lui. Et c'est ce que je compte faire.

Le regard du vieil homme s'embua.

— Tu me manqueras, mon enfant… Tu me rappelais tant ma fille, et nous avons eu tellement de bons moments…

Kahlan se jeta dans les bras du vieillard.

— Zedd, je vous aime tant !

L'Inquisitrice ne put retenir ses larmes. En partant, elle privait le vieil homme de la seule personne qui…

Non, elle se trompait. Il y avait quelqu'un d'autre !

— Zedd, dit-elle en s'écartant du vieux sorcier, l'heure de partir a également sonné pour vous. Vous devez gagner la Forteresse.

— Je sais, oui…

Kahlan s'agenouilla devant Adie et lui prit la main.

— Vous voulez bien y aller avec lui et lui tenir compagnie ?

La dame des ossements eut un sourire d'enfant émerveillée.

— Eh bien… hum… Zedd, qu'en penses-tu ?

— Fichtre et foutre, moi qui voulais te faire la surprise en t'invitant !

— Pas de jurons devant des dames ! lança Kahlan, faussement offusquée. Et arrêtez de jouer les vieux ronchonneurs. J'aimerais savoir que vous ne serez pas seul dans la Forteresse.

— Adie m'accompagnera, c'est évident !

— Et comment le sais-tu, vieil homme ? M'as-tu demandé mon avis ? En fait, j'avais l'intention de…

— S'il vous plaît, arrêtez ça, tous les deux ! dit Kahlan. C'est trop important pour râler comme des…

— Râler est un des droits inaliénables de l'homme, coupa Zedd.

— Et de la femme, ajouta Adie. Surtout à nos âges…

Kahlan sourit à travers ses larmes.

— Je sais bien, mais… La mort de Warren m'a rappelé qu'il est absurde de perdre son temps en futilités.

Vraiment mécontent, Zedd foudroya l'Inquisitrice du regard.

— Si tu ignores à quel point râler est important, ma fille, il te reste beaucoup de choses à apprendre sur la vie !

— Je suis d'accord ! déclara Adie. C'est un excellent moyen de garder l'esprit vif, et en vieillissant, ce n'est pas si facile que ça.

— Bien dit, gente dame ! J'ajouterai même que…

Kahlan réduisit le vieux sorcier au silence en l'enlaçant. Émue, Adie vint se joindre à l'étreinte.

— Es-tu sûre d'avoir raison, mon enfant ? demanda Zedd après cette manifestation de tendresse.

— Certaine ! Je vais enfoncer ma lame dans le ventre de l'Ordre !

Zedd posa un baiser sur le front de l'Inquisitrice.

— Dans ce cas, mets toutes tes forces dans le coup !

— Voilà qui est bien parlé ! lança Cara en entrant sous la tente.

Kahlan trouva que la Mord-Sith avait les yeux un peu trop rouges, même par un temps glacial.

— Tu vas bien, mon amie ?

— Pourquoi cette question ?

— Pour rien… N'en parlons plus !

— Le général Meiffert nous a trouvé six chevaux plus rapides que le vent. Avec des montures de rechange, nous voyagerons vite. En partant tout de suite, nous ne serons pas ralenties par l'hiver. Grâce à la carte de Gadi, nous éviterons les itinéraires qu'empruntent les renforts de l'Ordre et nous contournerons les plus grandes villes. En chevauchant bien, nous en aurons pour un mois, au maximum.

— Mais l'Ordre contrôle le sud des Contrées, rappela Zedd. Le traverser sera très risqué.

— Nous ne passerons pas par là, dit Cara. Nous irons vers l'est, franchirons les montagnes et gagnerons le sud en traversant D'Hara, un pays que je connais bien. Les plaines d'Azrith nous conduiront jusqu'au fleuve Kern, très loin au sud. Ensuite, nous irons vers le sud-est, en direction d'Altur'Rang.

Zedd eut un hochement de tête approbateur.

— Quand partirez-vous pour la Forteresse du Sorcier ? demanda Kahlan.

— Demain matin… Adie et moi ne devons pas traîner ici trop longtemps… Aujourd'hui, nous aurons une ultime réunion avec les officiers et les Sœurs de la Lumière. Dès que la population aura quitté Aydindril, et quand nous serons sûrs que l'Ordre ne bougera plus jusqu'au printemps, l'armée et les civils devront se mettre en route pour D'Hara. Avec ce temps, ils n'avanceront pas vite, mais ne pas être obligés de se battre leur facilitera un peu les choses.

— Un très bon plan, dit Kahlan. Au moins pendant un temps, nos hommes seront en sécurité.

— Je ne serai plus là pour m'opposer à la magie ennemie, mais Verna et ses sœurs en savent assez pour s'en charger…

« Si ce n'est pas trop difficile… », n'ajouta pas Zedd – mais tout le monde l'avait entendu dans sa voix.

— Avant de partir, je veux aller voir Verna, dit Kahlan. Devoir protéger les soldats et les civils l'aidera à oublier sa peine. Ensuite, j'irai parler au général Meiffert. Puis nous filerons…

L'Inquisitrice enlaça une dernière fois Zedd.

— Quand tu le verras, souffla le vieil homme, dit à Richard qu'il

me manque et que je l'aime beaucoup.

— Vous nous reverrez tous les deux, Zedd, ne vous inquiétez pas.

Un mensonge, bien entendu, mais qui leur ferait du bien à tous…

En sortant de la tente, Kahlan constata que le paysage était couvert de neige – comme si le monde avait été sculpté dans un énorme bloc de marbre blanc.

Chapitre 63

La main ferme et sûre, Richard fit glisser sa gradine le long des plis du pagne de marbre blanc de son personnage. Concentré pour éliminer une très fine couche de matériau, il était immergé dans son travail, et plus rien au monde ne pouvait l'atteindre.

Composée d'une multitude de petites pointes, la gradine était réservée au travail de précision, et le Sourcier la maniait avec le même respect que son épée. Quand il eut terminé la finition, il tendit la main en arrière et posa l'outil sur un établi, prenant garde à le poser sur le bois, et non sur un autre burin dont le contact risquerait d'émousser ses pointes. Toujours à l'aveugle, il saisit une autre gradine – d'un calibre encore plus fin – et élimina les traces laissées par l'intervention de la précédente.

Du bout des doigts – aussi blancs que ceux d'un boulanger travaillant de la farine –, Richard vérifia la texture de la surface qu'il venait de rectifier. Jusqu'au polissage final, les défauts mineurs se détectaient plus facilement au toucher que par un examen visuel.

Prenant une gradine encore plus fine, le Sourcier corrigea de minuscules imperfections. Désormais, il faisait davantage de la dentelle que de la sculpture.

Il lui avait fallu des semaines pour en arriver à ce qui serait la couche finale, et en être à travailler la « chair » le remplissait de bonheur. Depuis la commande de Neal, il avait passé ses journées à transformer la pierre en symbole de mort et de dévastation. La nuit, au contraire, il donnait la vie à ce qui serait son chef-d'œuvre. Un perpétuel numéro d'équilibriste entre l'esclavage et la liberté.

Chaque fois qu'un frère lui demandait où en était la statue, Richard s'efforçait de dissimuler sa satisfaction. Pour y parvenir, il avait un petit truc : repenser au modèle qu'on lui avait remis.

Tête baissée, il assurait à son interlocuteur que la statue serait prête à temps pour la cérémonie, car il faisait tout son possible pour racheter ses fautes.

La notion de « rachat » aiguillait les frères sur une voie mystico-philosophique qui leur faisait oublier complètement la statue. Voir que le pénitent était épuisé les comblait d'aise, et la nature de son travail passait au second plan. Après tout, il y avait des œuvres d'art partout sur le site du futur Fief, et toutes avaient pour but de stigmatiser l'humanité. Alors, une de plus ou de moins…

Comme les individus, les œuvres n'importaient pas pour ces hommes. En tout cas, pas individuellement… Seul l'effet de masse comptait, et avec le nombre de sculpteurs qui s'échinaient sur le chantier, le frère Narev et ses successeurs auraient largement assez de représentations réalistes pour prêcher pendant mille ans la culpabilité et le sens du sacrifice.

Très intelligemment, Richard insistait sur ses nuits sans sommeil et ses chiches repas. Convaincus que la souffrance librement consentie était le chemin royal menant à la rédemption, les frères n'insistaient pas…

Passant aux bras de son personnage masculin, le Sourcier sélectionna une gradine encore plus fine et entreprit de les peaufiner. Ayant observé ses collègues pendant qu'ils travaillaient, il savait qu'un muscle vivant était soumis à une tension interne chaque fois qu'il effectuait un mouvement. Avec le marbre, toute la difficulté était de rendre cette vie qui se manifestait *sous* la peau. Souvent, il observait son propre bras, remuant les doigts pour observer le subtil frémissement des veines et des tendons. Comme dans beaucoup de domaines, tout le secret était une affaire d'équilibre. Si on forçait le trait, l'œuvre devenait une caricature, un peu comme les horreurs dont l'Ordre raffolait. Si on ne l'appuyait pas assez, le personnage avait l'air d'un cadavre – paisible, certes, mais un cadavre quand même…

Pour la femme, ses souvenirs suffisaient, et il n'avait pas besoin de modèle.

Richard voulait que la statue célèbre le mouvement, la vivacité d'esprit et la lucidité. Trois qualités, en somme, très éloignées du monde minéral. Mais l'art, pour lui, était une transmutation, et cela n'avait donc rien de paradoxal.

Dans l'Ancien Monde, toutes les sculptures représentaient la misère et la mort. La sienne serait une ode à la vie – et plus encore, à la volonté de rester vivant envers et contre tout.

Les deux personnages l'aidaient à oublier sa captivité et son impuissance. Ils incarnaient la liberté et, par conséquent, le triomphe de la raison contre les sentiments primaux. Bref, la prédominance de la pensée sur la matière…

Non sans agacement, Richard constata que la lumière du jour filtrait déjà de la haute fenêtre de l'entrepôt. Une fois de plus, il avait travaillé toute la nuit… Artistiquement, la lumière naturelle ne le gênait pas, car elle flattait franchement les volumes de son œuvre. Mais avec l'arrivée du jour, il allait devoir abandonner la vie pour se remettre au service de la mort, sur le chantier. Au moins, ce travail-là ne lui demandait aucun effort, et il pouvait reconstituer un peu ses forces créatrices.

Alors qu'il rectifiait une ultime mâchure, sur le bras du personnage, quelqu'un frappa à la porte. C'était Victor, sans aucun doute… Qu'il le veuille ou non, Richard allait devoir cesser de travailler.

Il dénoua le foulard rouge qu'il portait sur le nez et la bouche pour ne pas respirer trop de poussière de marbre. Un petit truc que lui avait appris Victor, qui le tenait des tailleurs de pierre et des sculpteurs de Cavatura.

— J'arrive ! lança-t-il à l'attention du forgeron.

Sautant du socle de la statue, d'où les jambes des personnages émergeaient un peu au-dessus des chevilles, il s'étira, tous les muscles douloureux, et bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Passion ou pas, le manque de sommeil le minait…

Ramassant la bâche, il la posa à regret sur ses personnages, le cœur serré à l'idée de ne plus les voir jusqu'au soir. Puis il alla ouvrir la porte.

— Tu as l'air d'un fantôme ! lança Victor.

Richard épousseta ses vêtements aussi blancs qu'un tapis de neige.

— J'ai peur d'avoir perdu toute notion du temps…

— Tu as jeté un coup d'œil dans l'atelier, hier soir ?

— Non. Pourquoi, j'aurais dû ?

Victor eut un grand sourire.

— Priska m'a livré le cadran solaire. C'est Ishaq qui s'est chargé du transport… Viens voir…

Richard suivit son ami dans la remise où avait été entreposé le modèle en fer de la rune géante. Pour le moment, le cadran solaire était encore en pièces détachées, car Priska n'avait pas pu le couler en un seul bloc. Le moment venu, Victor se chargerait du montage et du soudage. Le piédestal qui soutiendrait le cadran était impressionnant, mais d'une rare finesse pour une pièce si massive. Sachant qu'il travaillait pour Richard, Priska avait donné le meilleur de lui-même.

— C'est magnifique, dit Richard.

— N'est-ce pas ? Priska a toujours été bon, mais là, il s'est surpassé !

Victor passa un doigt sur les curieux symboles noirs enchâssés dans le bronze.

— Notre ami le fondeur m'a expliqué qu'Altur'Rang, il y a très longtemps, était une ville libre. En hommage à cette époque, il a orné le cadran de lettres tirées de l'alphabet de son ancienne langue natale. Le frère Neal les a vus, et il a beaucoup aimé, parce qu'il a cru que c'était pour flatter l'empereur, lui aussi natif d'Altur'Rang.

— La langue de notre ami était esthétique, dit Richard. Je ne m'étonne pas qu'il ait un esprit si subtil…

— Tu viens manger un peu de lardo ? demanda Victor.

— Non, le soleil est déjà levé, et je dois aller prendre mon poste sur le chantier. Mais d'abord, laisse-moi te montrer où ira la partie en bronze.

Les deux hommes soulevèrent le piédestal et le portèrent à travers l'atelier. Quand ils y entrèrent, Victor aperçut pour la première fois la statue. Malgré la bâche, il écarquilla les yeux, comme si son imagination lui permettait de voir à travers.

— Alors, ton travail avance ? lança-t-il. Et tu en es content ?

— Mon ami, tu en jugeras bientôt par toi-même. La cérémonie aura lieu dans deux semaines, et je serai prêt. Avant qu'on me tue, nous aurons le temps de nous gorger de beauté ensemble.

Victor haussa les épaules.

— Ne sois pas pessimiste, mon ami. En voyant tant de beauté, les frères seront peut-être conquis.

Richard n'entretenait aucune illusion à ce sujet, mais il ne voulut pas ruiner le moral de son compagnon.

Une idée lui revenant à l'esprit, il sortit une feuille de parchemin et la tendit au forgeron.

— Je ne voulais pas que Priska grave des mots entiers à l'intérieur du cadran, parce qu'il ne fallait pas que les mauvaises personnes les voient. Pourras-tu graver ceux-là sur la face arrière, au même niveau que les symboles noirs ?

Victor déplia la feuille… et se décomposa.

— Les frères vont t'accuser de trahison !

— Et alors ? Ils ne pourront pas me tuer deux fois !

— Tu as pensé à la torture ? Ce sont des experts, sais-tu ? Tu as déjà vu un homme inhumé dans le ciel alors qu'il est encore vivant ? On ne le pend pas, on l'attache à un poteau, et les vautours, alléchés par ses blessures, viennent le dévorer vif.

— Les vautours de l'Ordre m'ont déjà arraché des lambeaux de chair, mon ami. Depuis des mois, je suis un mort en sursis… Alors, feras-tu ce que je te demande ?

Victor jeta un nouveau coup d'œil à la feuille.

— Trahison ou pas, j'aime ces mots, soupira-t-il. Tu peux compter sur moi.

Richard tapota l'épaule du forgeron et lui sourit.

— Je n'en attendais pas moins de toi. Maintenant, regarde où doit être fixé le piédestal.

Le Sourcier souleva la bâche juste ce qu'il fallait pour dévoiler le socle.

— J'ai prévu une surface plane, à l'arrière de la statue. Comme j'ignorais où seraient les trous de fixation du moulage, ce sera à toi de

les percer et de les remplir de plomb, pour les pas de vis. Quand le piédestal sera en place, je calculerai l'angle du trou qu'il me faudra percer dans la main du personnage pour y glisser le gnomon.

— Tu l'auras bientôt, et je te fabriquerai un trépan de la dimension voulue.

— Et une râpe ronde, pour la finition du trou ?

— Bien entendu… (Les deux hommes se dirigèrent vers la double porte de l'entrepôt.) Tu n'as pas peur que je vienne jeter un coup d'œil pendant que tu travailles sur tes ignobles statues ?

— Victor, je sais que tu attends de voir toute la noblesse qu'aura cette statue lorsqu'elle sera terminée. Tu n'es pas homme à te priver bêtement d'une expérience pareille…

— Tu as raison… Ce soir, viens me voir après ton travail. Tu auras du lardo, nous parlerons de beauté, et nous évoquerons l'époque lointaine où le monde était un endroit fréquentable…

Richard écoutait à peine son ami. Tournant la tête vers la statue, il devina sous la bâche les formes qu'il connaissait si bien. Le soir même, il passerait au polissage. Enfin, il allait transformer la pierre en chair !

Un fichu sur la tête pour se protéger du vent mordant, Nicci se hâtait dans la ruelle étroite. Un homme qui marchait dans le sens inverse la percuta, non qu'il fût pressé, plutôt parce qu'il ne semblait pas savoir où il allait. Nicci le foudroya du regard, mais il ne parut pas s'en apercevoir.

Son sac de graines de tournesol serré contre la poitrine, la Sœur de l'Obscurité continua son chemin. Pour éviter d'être bousculée, elle marcha le plus près possible des façades en bois vermoulu des maisons.

Des malheureux erraient partout dans les quartiers pauvres de la ville. À la recherche d'un travail, d'un logement et de nourriture, ils finissaient souvent, à la nuit tombée, par s'endormir sous le premier porche venu ou dans un caniveau.

Nicci voulait faire la queue devant la boulangerie. Selon les rumeurs, il y aurait peut-être du beurre, aujourd'hui… Richard avait promis de rentrer dîner, et il fallait que le repas de ce soir soit particulièrement bon. Même si ses muscles devenaient de plus en plus impressionnants, Richard avait perdu du poids.

Quand Nicci était enfant, les cuisinières de sa mère faisaient souvent des gâteaux à base de graines de tournesol. Lorsqu'on beurrait les tranches, c'était un vrai délice…

La Sœur de l'Obscurité s'inquiétait de plus en plus. La cérémonie approchait, et Richard affirmait que sa statue serait prête. Il en parlait avec un calme qui n'augurait rien de bon, comme s'il avait fait la paix avec son destin.

On aurait cru entendre un condamné qui ne se rebellait plus contre son imminente exécution.

Quand il conversait avec Nicci, et quel que soit le sujet, il semblait absent, et la fascinante lueur brillait dans ses yeux. Dans la vallée de larmes qu'était le monde, la Sœur de l'Obscurité n'avait plus qu'un espoir : comprendre pourquoi les hommes comme son père et Richard gardaient le désir de vivre et de lutter alors que tout semblait perdu. S'il y avait une raison d'aimer la vie, comme cela le laissait penser, elle devait absolument la découvrir.

Un bruit qu'elle connaissait bien attira son attention. Assis sous un porche, un mendiant faisait tintinnabuler deux ou trois piécettes dans une sébile en métal.

Nicci crut entendre le cliquetis des chaînes invisibles qu'elle portait aux chevilles. Depuis toujours, elle était l'esclave des nécessiteux, et partout où elle allait, la sébile d'un mendiant lui rappelait qu'elle n'échapperait pas à sa malédiction.

Une fois encore, elle ne put se résoudre à faire comme si elle était sourde.

Des larmes aux yeux, car Richard n'aurait pas le beurre qu'il méritait tant, Nicci se prépara à sacrifier son dernier sou. Le mendiant n'avait rien. Elle possédait au moins un sac de graines de tournesol. Une équation impitoyable. Acheter du beurre à Richard, alors que cet homme crevait de faim, aurait été le comble de l'égoïsme.

Le désir de garder son dernier sou montrait à quel point elle était mauvaise. Même si Richard l'avait gagné à la sueur de son front, penser à lui acheter du beurre avec était un crime. Pourquoi Richard aurait-il eu une friandise ? Il était en bonne santé, capable de travailler et fort comme un taureau. Au nom de quoi aurait-il eu en plus des privilèges ?

Nicci crut voir sa mère la regarder, déçue que le sou ne soit pas déjà tombé dans la sébile du pauvre homme.

Pourquoi ne pouvait-elle jamais se montrer à la hauteur des critères moraux de sa mère ? Quand on naissait maléfique, ne pouvait-on jamais s'amender ?

Nicci se retourna et laissa tomber la pièce dans la sébile du mendiant.

Les autres passants faisaient de grands détours pour éviter le loqueteux. S'efforçant de ne pas le regarder, ils restaient sourds au chant désespéré de sa sébile. Comment pouvaient-ils ignorer à ce point les enseignements de l'Ordre ? Pourquoi devait-elle toujours faire le bien à la place des gens ?

Baissant les yeux sur le mendiant, Nicci eut la nausée en découvrant à quel point il était crasseux. Pis que tout, on voyait des

poux grouiller dans ses cheveux gris sales et huileux.

À travers la fente de l'écharpe souillée d'immondices qui lui enveloppait le visage, le miséreux regarda sa bienfaitrice.

Le peu que Nicci vit de sa peau la fit frissonner. On eût dit du parchemin brûlé, comme si l'homme avait rôti dans les flammes du royaume des morts. Mais ses yeux…

… Oui, ses yeux étaient atroces. Le regard d'un…

Lançant une main aux doigts racornis, le mendiant saisit le poignet de la Sœur de l'Obscurité.

— Nicci ! grogna-t-il, l'attirant inexorablement vers lui.

À cet instant, alors qu'elle était assez près de lui pour que ses poux lui sautent dessus, Nicci identifia le miséreux.

— Kadar Kardeef ?

— Tu me reconnais ? Même dans cet état ?

Nicci ne répondit pas, mais Kardeef dut lire dans son regard qu'elle l'avait cru mort depuis longtemps.

— Tu te souviens de la fillette dont tu t'es si gentiment occupée ? C'est elle qui a convaincu les villageois de me sauver. Elle ne m'a pas laissé rôtir parce qu'elle te détestait, comprends-tu ? Pour se venger de toi, elle m'a soigné avec un dévouement admirable. Au fond, elle aidait un de ses frères humains, comme ton enseignement le prescrit.

» Moi, j'aurais donné cher pour mourir ! Tu veux une confidence ? Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait souffrir autant et continuer à vivre. Mais j'ai résisté, parce que je rêvais au jour où je te verrais crever ! Après ce que tu m'as fait, je veux que le Gardien enfonce à tout jamais ses griffes dans ton âme.

Nicci plissa les yeux pour étudier les grotesques cicatrices de l'ancien commandant.

— Et tu veux te venger parce que je t'ai mis à cuire ?

— Non, parce que tu m'as forcé à te supplier alors que mes hommes étaient là. Sans compter ces maudits villageois. Ils m'ont sauvé à cause de mes cris, et parce qu'ils te détestaient. C'est cet affront que je veux laver. En ne t'assurant pas que j'étais mort, tu m'as condamné à devenir un monstre auquel on jette des pièces en plissant le nez de dégoût.

Nicci eut un sourire glacial.

— Eh bien, Kadar, si tu veux crever, je suis à ton service.

L'homme lâcha le poignet de Nicci comme s'il était brûlant. Dans sa démence, il avait cru sentir le pouvoir qu'elle ne possédait plus.

— Tue-moi ! cria-t-il en crachant au visage de celle qu'il prenait toujours pour la Maîtresse de la Mort. Foudroie-moi sur place, maudite sorcière !

D'un coup de poignet, Nicci fit glisser jusqu'à sa paume le dacra

qu'elle gardait en permanence sous sa manche. Cette arme magique était la préférée des sœurs des deux obédiences. Où qu'on enfonçât la lame pointue, le coup était mortel. Nicci ne disposait plus de cette magie, mais Kardeef l'ignorait. Et de toute façon, même sans pouvoir, un dacra était tout à fait apte à transpercer la poitrine ou le crâne d'un homme.

Kardeef recula. Même s'il désirait mourir, l'idée de sombrer dans le gouffre du néant le terrorisait.

— Pourquoi n'es-tu pas allé voir Jagang ? lui demanda Nicci. Il ne t'aurait pas laissé dans la misère. Vous étiez des frères d'armes, et c'est un lien qui compte pour lui.

— Tu adorerais ça, pas vrai ? Me voir vivre des miettes qui tombent de la table de l'empereur te plairait ! La reine esclave, assise à côté de son maître, et ravie de jeter un os à un chien nommé Kadar Kardeef. Montrer ma déchéance à Jagang ? Jamais, tu m'entends ?

— Quelle déchéance ? Tu as été blessé, c'est tout. Vous êtes tous les deux des soldats, et vous savez ce que c'est…

Kadar saisit de nouveau le poignet de Nicci.

— Aux yeux de Jagang, je suis mort en héros. Pas question qu'il sache que j'ai pleurniché, comme tous les minables que nous avons écrasés sous nos bottes.

Nicci appuya la pointe de son dacra sur le ventre de Kardeef.

— Tue-moi, te dis-je ! (L'homme la lâcha et écarta les bras.) Achève-moi, comme tu aurais dû le faire ce jour-là. Dans ce village, tu n'as pas fini le travail, alors profite de l'occasion…

Nicci sourit de nouveau.

— La mort n'est pas vraiment une punition… Chaque jour que tu vis est une torture. Mais tu n'as pas besoin de moi pour te le dire…

— Nicci, ai-je jamais été cruel ou brutal avec toi ? Que t'avais-je fait pour mériter que tu me traites ainsi ?

Comment pouvait-il poser une telle question ? Quand il s'« amusait » avec elle, ne s'était-il jamais aperçu du calvaire qu'elle vivait ? Mais l'Ordre avait besoin d'hommes comme lui pour améliorer le sort de l'humanité. Qu'importaient les tourments d'une simple femme face à un objectif si élevé ?

La Sœur de l'Obscurité se détourna et s'enfuit comme si elle avait le Gardien à ses trousses.

— Merci pour la pièce ! lui lança ironiquement Kardeef. Tu aurais dû me donner ce que je te demandais, Nicci ! Oui, tu aurais dû me tuer !

Nicci l'entendit à peine, car elle n'avait plus qu'une idée en tête : rentrer chez elle et se laver la tête pour noyer les poux qu'elle sentait ramper sur son cuir chevelu.

Chapitre 64

Richard jeta sur le sol sa poignée de paille, puis il épousseta les brins accrochés au tablier de cuir qu'il avait revêtu pour l'occasion. Après des heures passées à frotter contre le marbre la paille enduite de pâte à polir, ses bras lui faisaient un mal de chien.

Mais devant la qualité de son polissage, visible à la manière dont la pierre reflétait la lumière, il oublia ces petites misères.

Les deux personnages émergeaient du socle brut de la statue. Sur la base de leurs mollets, Richard n'avait pas utilisé de rifloir pour éliminer les marques des différentes gradines dont il s'était servi tout au long du processus. Une omission volontaire, pour que tout le monde voie que le miracle de la pierre transformée en chair était le résultat du travail d'un homme, pas d'une intervention bienveillante de quelque improbable Créateur.

L'homme et la femme étaient deux fois plus grands que le Sourcier. Si le personnage féminin symbolisait son amour pour Kahlan – il n'aurait pas pu l'exclure de son travail, car elle incarnait pour lui la compagne idéale –, il ne s'agissait pas exactement d'elle, mais plutôt de son essence, comme avec Bravoure…

Un homme et une femme de bien se tenaient côte à côte, unis par leurs objectifs communs et la détermination de les atteindre. Ils se complétaient, illustrant les deux composantes de la nature humaine.

Quelques jours auparavant, alors que Richard travaillait sur le chantier, Victor et ses ouvriers avaient mis en place le piédestal et le cadran solaire. Bien entendu, ils n'avaient à aucun moment soulevé la bâche plus qu'il n'était nécessaire. Peu après, le Sourcier avait percé dans la main de l'homme le trou qui permettrait de lui faire « tenir » le gnomon. Après une finition à la râpe ronde, comme prévu, il avait glissé la longue tige d'or terminée par une boule dans la paume du personnage, puis procédé à l'ultime polissage de la main.

Victor ne se tenait plus d'impatience à l'idée de voir la statue. Dans quelques jours, toutes ses attentes seraient comblées…

À la lumière de la haute fenêtre, Richard s'autorisa à admirer son œuvre pendant quelques minutes. Aujourd'hui, il n'était pas allé sur le chantier afin de pouvoir préparer la statue à son transfert sur l'esplanade, le soir même. Dans l'atelier, de l'autre côté de la porte communicante, les ouvriers de Victor travaillaient d'arrache-pied sur les dernières commandes du frère Narev.

Dans la pénombre, car le soir tombait déjà, Richard constata que son œuvre était exactement comme il l'avait rêvée. Les personnages semblaient sur le point de prendre leur première inspiration et de faire leur premier pas. Ils avaient des os, des muscles, une peau presque vivante…

La transmutation du marbre en chair.

Il ne restait plus qu'un détail à ajouter. Richard s'empara d'un maillet et d'un burin très pointu.

Quand il regardait la statue, le Sourcier se demandait souvent si Kahlan n'avait pas raison de croire que sa magie l'aidait à sculpter. À chaque fois, il se répondait par la négative. Il s'agissait d'un acte conscient contrôlé par son intelligence, et rien de plus !

Ses outils à la main, Richard vécut un moment fabuleux : savourer la fierté d'avoir réalisé une œuvre qui correspondait en tout point à ce qu'il avait imaginé.

Pendant ces quelques minutes, la statue, parfaitement achevée, n'appartenait qu'à lui.

En cet instant-là, ce que pensaient les autres n'avait aucune importance. Face à sa création, Richard savait qu'il avait atteint son but, et rien ne viendrait jamais gâcher cette certitude.

S'agenouillant, il plaqua la lame du burin contre le marbre et s'apprêta à donner ses ultimes coups de maillet.

Tirant sur son nez et sa bouche le foulard rouge protecteur, il grava sur le socle le titre de sa statue…

Tapie à l'angle d'un bâtiment, Nicci observait le flanc de la colline, où Richard quittait l'atelier dans lequel il avait sculpté la commande du frère Narev. Il partait sans doute chercher les hommes qui se chargeraient du transport.

La Sœur de l'Obscurité remarqua qu'il avait fermé la porte, mais sans remettre la chaîne en place. À l'évidence, il prévoyait de ne pas être absent longtemps.

Sur tout le flanc de la colline, on avait installé des ateliers qui produisaient un vacarme assourdissant. Des hommes grouillaient partout, et beaucoup de ceux qui étaient passés à côté de Nicci lui avaient jeté des œillades plus ou moins lubriques. Les foudroyant du regard, la Sœur de l'Obscurité n'avait eu aucune peine à se débarrasser de ces importuns.

Dès que Richard ne fut plus en vue, elle prit le chemin de l'atelier du forgeron. Pour découvrir la statue, elle avait promis d'attendre que Richard en ait terminé. C'était le cas, et elle ne reniait donc pas sa parole.

Pourtant, elle se sentait mal à l'aise, comme si elle était sur le point de profaner un site sacré. Richard ne l'avait pas invitée à venir voir la

statue. Puisque l'œuvre était achevée, pourquoi aurait-elle attendu plus longtemps ?

Elle ne voulait pas découvrir l'œuvre de Richard sur l'esplanade, en même temps que tout le monde. Seule devant la statue, elle saurait peut-être enfin ce qu'elle cherchait auprès du Sourcier déchu. Ce que l'Ordre attendait de cette inauguration ne l'intéressait pas davantage que les réactions de la populace, qui ne verrait rien, de toute façon. Elle était personnellement impliquée dans cette affaire, et pour en dénouer tous les fils, elle avait besoin d'intimité.

Elle arriva devant la porte sans qu'aucun malotru ne l'importune. Regardant autour d'elle, elle vit que les travailleurs, très affairés, ne lui accordaient aucune attention.

Ouvrant un des battants, elle se glissa dans l'entrepôt.

Il y faisait sombre, mais la statue était éclairée par la lumière qui filtrait d'une haute fenêtre. Sans regarder la création de Richard, car elle voulait la découvrir de face, Nicci la contourna lentement, les yeux rivés sur le sol.

Une fois en position, elle leva la tête.

Son regard erra sur les jambes, les vêtements puis le torse des deux personnages. Un instant, elle eut l'impression qu'un poing géant lui serrait le cœur pour l'empêcher de battre.

Ce qu'elle voyait était l'exact reflet des étincelles qui dansaient dans les yeux de Richard. Une transmutation de la matière en pure pensée…

Et pour Nicci, cette révélation était un choc, comme si elle avait été frappée par la foudre.

À cet instant, sa vie entière, avec tout ce qu'elle avait vu, entendu ou fait, sembla se concentrer en un vortex de violence émotionnelle qui lui arracha un cri de douleur mêlée d'extase.

La beauté de ce travail était hallucinante. Mais ce n'était rien comparé à la splendeur de ce que Richard avait voulu représenter.

Nicci remarqua les deux mots gravés sur le socle de marbre :

La Vie.

Submergée par un torrent de sentiments contradictoires – la honte, la fierté, la terreur, la béatitude, le dégoût et l'admiration –, la Sœur de l'Obscurité tomba à genoux et éclata en sanglots.

Mais pour verser de pures larmes de joie.

Chapitre 65

Quand Richard fut revenu à l'entrepôt avec le joli carré de toile de lin qu'il avait acheté pour couvrir la statue jusqu'à la cérémonie du lendemain, il aida Ishaq et une équipe d'hommes recrutés sur le chantier à tracter son œuvre jusqu'à l'entrée de l'esplanade. Par bonheur, il n'avait pas plu depuis un moment, et le sol n'était pas glissant.

Connaissant son travail, Ishaq avait prévu des sortes de patins en bois enduits de graisse que les ouvriers plaçaient devant les glissières dont était munie la plate-forme qui supportait la statue. De cette manière, les chevaux pouvaient plus facilement tirer leur charge sur quelques pas. Ensuite, on remettait les glissières devant la plate-forme, et on recommençait l'opération.

Avec toute la matière retirée par Richard, le bloc de marbre était beaucoup moins lourd qu'à l'origine. Pour le premier transport, Victor avait dû louer un chariot spécial utilisé dans les carrières. Cette solution n'était pas applicable avec l'œuvre terminée, beaucoup trop fragile pour être maniée ainsi.

Son chapeau rouge au poing, qu'il agitait comme un sémaphore, Ishaq criait des ordres, des avertissements et marmonnait des prières chaque fois que quelque chose semblait vouloir mal tourner.

Richard savait que sa statue n'aurait pas pu être dans de meilleures mains. Motivés par Ishaq, les hommes de l'équipe se concentraient plus que d'habitude. Sentant que la tâche était importante, ils paraissaient y prendre plus de plaisir qu'à leur labeur quotidien sur le chantier, et ne se plaignaient pas des efforts qu'on leur demandait.

Il fallut jusqu'à la fin de l'après-midi pour transporter l'œuvre de Richard jusqu'au pied de l'escalier qui menait à l'esplanade.

Les hommes recouvrirent les marches de terre et la tassèrent pour former une sorte de rampe d'accès. De l'autre côté des colonnes, dix chevaux attendaient de passer à l'action. Des cordes arrimées aux encadrements de porte et de fenêtre du futur Fief furent enroulées autour du socle de la statue. La plate-forme serait soulevée par petites tractions et glisserait sur les patins posés à même la terre. Obéissant aux ordres d'Ishaq, près de deux cents hommes bandèrent leurs muscles pour aider les chevaux à déplacer la statue.

Très lentement, le chef-d'œuvre de Richard s'éleva le long de l'escalier.

Le Sourcier préféra ne pas regarder. Au moindre problème, le

marbre risquait d'encaisser un choc qui lui serait probablement fatal à cause du défaut structurel qui continuait à l'affaiblir. Malgré son angoisse, Richard trouva paradoxal de s'inquiéter pour une statue qui lui vaudrait sans nul doute la prison, la torture et la mort dès que ses commanditaires auraient posé l'œil dessus.

Quand la statue fut enfin sur l'esplanade, les hommes mirent du sable sous la plate-forme, pour équilibrer le poids, puis retirèrent les patins. À partir de là, la suite de l'opération se révéla assez facile. Faisant d'abord glisser la plate-forme de son lit de sable, les ouvriers soulevèrent la statue et la déposèrent à son emplacement définitif, sur les dalles de marbre. Utilisant des cordes, ils la firent riper juste ce qu'il fallait pour qu'elle soit dans la position demandée par le frère Neal.

Quand ce fut terminé, Ishaq vint se camper à côté de Richard. Même si le drap de lin dissimulait tout de l'œuvre, y compris le cadran solaire, l'ami du Sourcier avait conscience de vivre un moment très important.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

Richard comprit sans peine le sens de cette question.

— Eh bien, je n'en sais trop rien… Demain, le frère Narev inaugurera le Fief et le dédiera à la gloire du Créateur. Il pérorera devant tous les responsables de l'Ordre venus voir comment on a dépensé l'argent qu'ils ont volé au peuple. Selon moi, la statue aura déjà été dévoilée à ce moment-là. Il n'y aura pas de cérémonie particulière la concernant, parce qu'elle n'est qu'un pion comme un autre dans la stratégie de l'Ordre.

D'après ce qu'il avait entendu dire, les frères tenaient à ce que l'inauguration soit réussie. La guerre et la construction du Fief avaient vidé les coffres de l'Ordre Impérial, forçant le peuple à les remplir à la sueur de son front. À présent, il fallait justifier tous ces sacrifices. Mais il y avait plus que cela…

La Confrérie de l'Ordre régnait sur l'Ancien Monde par l'intermédiaire de l'Ordre Impérial – un ramassis de brutes auxquelles les frères étaient bien obligés d'accorder leur caution morale. Alors que les soudards avaient impitoyablement écrasé tous ceux qui s'étaient aventurés à les affronter arme au poing, les disciples de Narev entendaient étouffer dans l'œuf les *idées* subversives. Car pour eux, le véritable danger venait de là…

Cette stratégie reposait en grande partie sur les fonctionnaires, petits et grands, qui assuraient le fonctionnement quotidien de la machine à broyer la liberté. En découvrant le Fief, avec ses sculptures cauchemardesques, ils seraient impressionnés et, une fois de retour chez eux, recommenceraient à dépouiller le peuple avec un

enthousiasme débordant. Heureux de participer à une œuvre noble, ils piocheraient sûrement un peu moins dans les caisses publiques et se contenteraient pour un temps des miettes dont les gratifiaient leurs chefs.

Bien qu'il fût dirigé par les frères, l'Ordre – comme tous les régimes autocratiques – avait besoin pour fonctionner du consentement passif du peuple. Afin de l'obtenir, tout était bon : l'intimidation, la violence physique, la propagande éhontée… Comme un ragoût qui mijotait sur le feu, la tyrannie devait être constamment surveillée. Car si l'illusoire notion d'« autorité légitime » s'évanouissait, tout se craquelait, et les soudards et autres miliciens ne parvenaient plus à contenir la population, beaucoup plus nombreuse qu'eux.

C'était pour ça que Richard avait refusé de prendre la tête de la révolte. Comment aurait-il pu, en imposant ses idées par la force, faire comprendre aux gens qu'il n'était pas bon de se soumettre parce que leur vie avait une inestimable valeur ? Pour régner sur le peuple, l'Ordre avait commencé par le convaincre qu'il était indigne d'exister. Les hommes libres ne pouvaient pas être lancés dans des guerres injustes ou des entreprises absurdes comme la construction du palais. Mais pour exiger la liberté, il fallait d'abord avoir mesuré son importance. Bref, tout cela se mordait la queue…

— D'après ce que j'ai entendu, dit Ishaq, ce sera un grand événement. Des gens viennent de partout pour y assister. La ville est pleine de visiteurs…

Richard jeta un regard circulaire au chantier, où des ouvriers s'affairaient encore.

— Je m'étonne qu'aucun dignitaire ne soit venu jeter un petit coup d'œil au Fief.

— Ils sont tous à la grande réunion de la Confrérie de l'Ordre, au centre de la ville. Une grosse affaire, là encore. Un banquet bien arrosé, les discours des frères… Tu sais que l'Ordre raffole de ce genre de fadaises… Moi, je m'y ennuierais à mourir ! D'après ce que je sais, les têtes pensantes parleront pendant des heures des besoins de l'Ordre et de la meilleure façon de contraindre le peuple à se sacrifier pour les satisfaire. Les frères ne veulent surtout pas laisser la bride sur le cou à leurs sbires, et ils font tout ce qu'il faut pour que ça n'arrive pas.

En conséquence, pensa Richard, Narev et ses disciples seraient bien trop occupés pour venir voir à quoi ressemblait la statue sculptée par un de leurs esclaves. Pour eux, l'œuvre du Sourcier n'avait aucune importance. Une simple introduction aux dizaines de statues – toutes centrées sur la déchéance de l'humanité – que Narev avaient commandées pour l'édification des masses.

Contrairement aux dignitaires, aux fonctionnaires et aux frères, les

gens ordinaires n'étaient pas trop pris pour se promener sur l'esplanade. Presque tous viendraient assister à l'inauguration, le lendemain, mais ça ne les empêchait pas de vouloir découvrir les lieux en paix, sans avoir dans les oreilles les discours assommants qui émailleraient la cérémonie. Sur le visage de ces curieux, Richard voyait s'afficher une insondable mélancolie à mesure qu'ils découvraient les œuvres déprimantes imaginées par la confrérie.

Des gardes tenaient les curieux à distance des entrées du Fief, dont l'intérieur avait encore bien avancé. Depuis que la statue était en place, ces mêmes soldats essayaient de disperser la foule qui se pressait à l'entrée de l'esplanade.

Depuis des semaines, Richard dormait très peu, et il avait à peine fermé l'œil les quatre ou cinq nuits précédentes. Maintenant que tout était fini, la fatigue le rattrapait. Mal nourri, épuisé, il se serait volontiers allongé à même le sol.

Alors que la nuit tombait – transporter la statue avait pris une petite éternité –, le Sourcier s'avisa que Victor approchait de lui à grandes enjambées. Comme la majorité des ouvriers du chantier, il avait fini sa journée de travail.

— Tu as l'air fourbu, dit le forgeron quand il eut rejoint son ami. Tiens, pour fêter ta réussite, mange donc une tranche de lardo.

Richard prit le temps de remercier Victor, puis il dévora la délicieuse spécialité culinaire. Tremblant de froid dans sa chemise trempée d'une sueur glacée par le vent, il tenait debout par miracle. Des semaines durant, il s'était échiné pour montrer aux gens ce qu'ils avaient vitalement besoin de voir. Sa tâche achevée, il se sentait perdu et vidé de ses forces. Savoir qu'il ne travaillerait plus sur la statue lui dévastait l'âme. Parce que cette création, comprit-il, avait été sa raison de vivre.

— Ishaq, dit-il, je suis mort de fatigue. Ça t'ennuierait de me raccompagner chez moi dans un de tes chariots ?

— Jori ne verra pas d'inconvénient à ce que tu voyages à l'arrière du sien. Il ne voudra sûrement pas faire un détour, mais ça t'économisera une bonne partie du chemin. Moi, je dois rester ici pour superviser le départ de mes équipes et de mes véhicules.

— Merci pour le lardo, Victor, dit Richard. Demain matin, mes amis, à la lumière du jour, nous dévoilerons la statue et verrons la beauté une dernière fois. Ensuite… eh bien, qui sait ce qui arrivera ?

— Rendez-vous demain, dans ce cas. Cette nuit, je doute de dormir beaucoup…

Au bord de l'évanouissement, Richard sauta dans le chariot, puis souhaita une bonne nuit à Ishaq.

Se roulant en boule sur une bâche, il s'endormit avant même

l'arrivée de Jori.

Nicci regarda le chariot emmener Richard, puis elle sortit des ombres où elle se tapissait. Elle allait agir seule, jouer un rôle essentiel, et apporter enfin sa contribution à quelque chose qui en valait la peine…

Ensuite, elle pourrait de nouveau regarder Richard en face.

Elle n'avait aucun doute sur la réaction des frères, quand ils verraient la statue. À leurs yeux, elle constituerait une menace, et ils feraient tout pour que le moins de gens possible posent les yeux dessus. Ils ordonneraient qu'on la détruise, et cette merveille serait perdue à tout jamais.

Tout en se tordant nerveusement les mains, la Sœur de l'Obscurité se demanda comment elle allait s'y prendre. Puis la solution s'imposa à son esprit. Elle était déjà allée voir cet homme ! C'était un ami de Richard, prêt à tout pour l'aider.

Elle traversa le chantier et entreprit de gravir le flanc de la colline.

Essoufflée quand elle arriva devant l'atelier, elle fut soulagée de voir que le forgeron y était encore, occupé à ranger des outils. Il avait déjà couvert le feu de sa forge, et l'odeur caractéristique, ajoutée à la couche de suie qui couvrait les murs, rappela à Nicci l'armurerie de son père. Un souvenir, bizarrement, qui la remplit de joie.

À présent, elle savait ce qu'il y avait dans les yeux d'Howard. Il n'en était sans doute pas conscient lui-même, mais c'était évident.

Le forgeron braqua un regard noir sur sa visiteuse nocturne.

— Maître Cascella, j'ai besoin de vous !

— Pour quoi faire ? Mais vous pleurez, on dirait ? C'est Richard ? On l'a…

— Non, coupa Nicci. (Elle prit la main du forgeron et tenta de l'entraîner avec elle. Autant essayer de faire bouger un rocher !) Venez avec moi, je vous en prie ! C'est important.

— Je n'ai pas fini de nettoyer, et…

— S'il vous plaît ! C'est vital !

— Bon, je vous suis…

Tandis qu'elle descendait le flanc de la colline, tenant le colosse par la main, Nicci se sentit vaguement idiote. Cascella avait voulu savoir où ils allaient, mais elle n'avait pas répondu. Il fallait qu'ils soient sur place avant qu'on n'y voie plus rien !

Quand ils arrivèrent, des soldats patrouillaient autour de l'esplanade, en interdisant l'accès. Avisant Ishaq, qui finissait de charger des planches dans un chariot, Nicci l'appela. Voyant qu'elle était avec le forgeron, il vint la rejoindre.

— Que se passe-t-il ? Vous semblez affo…

— Je veux vous montrer la statue à tous les deux. Maintenant !

— Elle sera dévoilée demain, grogna Victor, quand Richard…

— Non, on ne le laissera pas faire ! Vous devez la voir ce soir.

— Et comment nous y prendre ? demanda Ishaq. Il y a des gardes partout…

— Je vais m'en charger.

Nicci essuya rageusement les larmes qui ruisselaient sur ses joues. Soudain, sa voix avait retrouvé toute l'autorité de l'époque où elle condamnait les gens à mort presque sans y penser.

— Attendez-moi là !

Les deux hommes reculèrent, impressionnés par le ton et le regard de « maîtresse Cypher ».

Nicci se tint bien droite et redressa le menton. Après tout, elle était une Sœur de l'Obscurité.

Elle gravit les marches d'un pas nonchalant, comme si le palais lui appartenait. En fait, c'était le cas ! Devant la reine esclave, ces soldats devaient s'incliner bien bas.

Personne ne s'opposait à la Maîtresse de la Mort.

Les gardes lui barrèrent le chemin, mal à l'aise comme s'ils sentaient qu'elle était dangereuse.

Très sûre d'elle, Nicci parla la première.

— Que fichez-vous ici ? demanda-t-elle.

— Pardon ? s'exclama un des gardes. Tu veux savoir ce que nous faisons, femme ? Nous gardons le palais de l'empereur, rien que ça !

— Comment oses-tu me tutoyer, soldat ? Ne sais-tu pas à qui tu parles ?

— Eh bien… je ne crois pas te… vous…

— La Maîtresse de la Mort. Ce nom te dit quelque chose ?

Tous les hommes sursautèrent. Nicci les vit regarder sa robe noire, ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus… Apparemment, la réputation de la Sœur de l'Obscurité était arrivée jusqu'ici.

Poussant son avantage, elle reprit la parole :

— Et si la compagne de l'empereur est ici, pensez-vous qu'elle soit venue sans lui ? Bien entendu que non, bande d'idiots !

— L'empereur…, murmurèrent quelques hommes.

— En personne, oui ! Il entend assister à l'inauguration, demain. Par prudence, je suis venue inspecter les lieux, et qu'est-ce que je découvre ? Des crétins qui se tournent les pouces sur une esplanade au lieu d'aller accueillir leur empereur, qui entrera bientôt en ville !

— Mais… personne ne nous a dit que… Par où passera-t-il ? On ne nous a pas informés…

— Selon vous, Jagang devrait s'annoncer des jours à l'avance, en précisant son itinéraire, pour que tous les assassins du coin puissent lui tendre une embuscade ? S'il a besoin de protection, vous croyez

pouvoir l'aider à distance ?

— Par où l'empereur entrera-t-il en ville ? demanda le chef des gardes, blanc comme un linge.

— Il viendra du nord, bien entendu.

— Certes, mais par quelle route ?

— Il choisit ses itinéraires au dernier moment, espèce d'imbécile ! De plus, si une seule voie était surveillée, les assassins sauraient où l'attendre. Il faut les garder toutes, évidemment ! Mais vous préférez traîner par ici…

Les hommes sautaient d'un pied sur l'autre, pressés de partir faire leur devoir, mais troublés de ne pas savoir où aller.

— Avec vos hommes, dit Nicci au sergent, filez surveiller une des routes qui viennent du nord. C'est votre devoir, et toutes doivent être sécurisées. Choisissez celle qui vous plaira !

Les gardes s'inclinèrent bien bas puis détalèrent sans demander leur reste. Au passage, ils entraînèrent avec eux tous leurs camarades.

Alors qu'ils quittaient l'esplanade, Nicci se tourna vers ses compagnons, aussi stupéfaits l'un que l'autre. Soudain très dociles, ils gravirent les marches. Intrigués par le raffut, les passants venus admirer de loin les statues regardaient tous Nicci. Il en allait de même pour les femmes agenouillées devant certaines sculptures qui montraient des pécheurs frappés par la Lumière du Créateur.

Alors que Victor et Ishaq la rejoignaient, Nicci dénoua les coins du morceau de tissu blanc puis libéra la statue de son suaire.

Les deux amis de Richard s'immobilisèrent net.

Les murs du Fief et les statues des colonnes représentaient l'humanité sous ses pires aspects. Partout, les hommes et les femmes étaient petits, tordus, dépravés, infirmes, terrifiés, cruels, brutaux, corrompus, pervertis, jaloux et malfaisants.

Livré à des forces surnaturelles qui contrôlaient ses actes et ses pensées, l'être humain, perdu dans un monde sans pitié, n'avait d'autre issue que la mort.

Les rares « élus » touchés par la Lumière du Créateur – les Justes de ce monde – ressemblaient à des cadavres, dont ils partageaient le regard vide et les traits dépourvus d'émotions. Comme des automates, ils marchaient dans une vallée de larmes sans voir les serpents qui grouillaient à leurs pieds, les rats qui dansaient autour d'eux et les vautours qui volaient au-dessus de leurs têtes.

Au milieu de ce tourbillon de souffrance, de perversité, de débauche et de haine, la statue de Richard affirmait haut et fort qu'il existait autre chose.

Par sa seule existence, elle portait un témoignage accablant sur les mensonges de l'Ordre.

Alors qu'elle aurait pu être noyée par les horreurs qui l'entouraient, elle les réduisait à l'insignifiance la plus totale. Les monstres représentés partout sur le site semblaient accablés par leur propre malhonnêteté, comme si la beauté les faisait regretter d'avoir été sculptés dans la pierre.

Les deux personnages de Richard incarnaient l'harmonie et l'équilibre. L'homme arborait une fière virilité, et la femme, bien qu'elle fût vêtue, possédait tous les attributs désirables de son sexe. Leurs corps sensuels, nobles et purs reflétaient l'amour de l'humanité qui avait guidé la main de l'artiste. Devant tant de grâce, les caricatures environnantes semblaient se recroqueviller de honte et de terreur.

Plus important encore, ces personnages paraissaient au-delà de tous les conflits qui faisaient le lot quotidien des peuples. Débordant de confiance en eux, ils semblaient à la fois déterminés et sereins, comme s'ils avaient atteint un stade supérieur de conscience. Avec une grâce tranquille, ils symbolisaient la puissance, l'intelligence et la force de volonté de l'humanité, quand elle ne ployait pas l'échine sous le joug d'un tyran.

La vie vécue pour le bonheur d'exister… La liberté reçue à la naissance et jamais menacée…

Le titre de la statue, gravé sur son socle, n'aurait pas pu être plus explicite :

La Vie.

L'existence même de cette œuvre prouvait la validité de la philosophie de Richard. Cette vie-là, fièrement assumée et guidée par l'intelligence, ne pouvait pas se réduire en esclavage. En glorifiant l'individu, le Sourcier avait en fait rendu hommage à la noblesse de l'esprit humain.

Les autres sculptures, sur l'esplanade, entonnaient une sinistre homélie dédiée à la mort.

La statue au cadran solaire chantait les merveilles de la vie.

Tombés à genoux, Victor et Ishaq pleuraient sans retenue.

— Il a réussi ! s'écria le forgeron. La pierre est devenue chair ! La noblesse et la beauté ont de nouveau droit de cité !

Les curieux et les mystiques venus voir les autres œuvres se pressaient à présent autour de celle du Sourcier. Beaucoup écarquillaient les yeux, surpris de voir pour la première fois une représentation de l'être humain lavé de ses souillures et de sa déchéance. Un être certes prêt à affronter les difficultés de la vie, mais résolu à saisir au vol les moments de bonheur.

La majorité des gens, à l'évidence, était frappée par la même révélation que Nicci.

Les sculpteurs, les maçons, les charpentiers, les couvreurs et les apprentis qui travaillaient encore abandonnèrent leur ouvrage pour venir voir l'incroyable statue. Bientôt, des cochers et des terrassiers les rejoignirent, affluant de toutes les directions.

Attirés par le bruit et le mouvement, des citadins arrivaient en masse. Beaucoup s'agenouillaient dès qu'ils apercevaient le chef-d'œuvre, et pleuraient comme des enfants.

Mais cette fois, il s'agissait de larmes de joie.

Comme le forgeron, d'autres, entre le rire et les sanglots, rayonnaient de béatitude.

Un plus petit nombre, terrorisés, se couvraient les yeux avec les mains.

Des hommes et des femmes, sourire aux lèvres, partirent chercher leurs amis, leurs parents, leurs enfants, pour leur montrer la merveille qui se dressait devant le Fief de l'empereur.

De leur vie, ils n'avaient jamais rien contemplé de pareil.

La vue rendue aux aveugles.

L'eau offerte aux assoiffés.

Le souffle de la vie restitué aux agonisants…

Chapitre 66

Kahlan sortit sa carte et y jeta un rapide coup d'œil. Se repérer n'était pas facile… Mais les autres bâtiments de la rue semblaient beaucoup moins bien entretenus que celui-là…

— Qu'en pensez-vous ? demanda Cara.

L'Inquisitrice remit la carte sous son manteau, dont elle ajusta le col pour qu'il dissimule la garde de l'épée de Richard, toujours accrochée dans son dos. Sa propre lame, sur son flanc, était également cachée par le vêtement.

— Je ne sais pas trop… Avec la tombée de la nuit, c'est difficile à dire. Pour être sûres, il faudra entrer…

Cara regarda autour d'elle et constata que personne ne leur accordait d'attention. Dans cette ville, les gens semblaient ne pas se soucier des autres – peut-être parce que c'était le meilleur moyen d'éviter les ennuis. Leurs chevaux étant dans une écurie, hors de la cité, les deux femmes ne pourraient pas fuir rapidement si quelque chose tournait mal. Mais l'indifférence des passants, de ce point de vue là, était très rassurante.

Cara et Kahlan avaient décidé d'être le plus naturelles possible, histoire de ne pas se faire remarquer. L'Inquisitrice avait pensé que leurs vêtements de voyage seraient parfaits pour passer inaperçues. Mais dans une ville miteuse comme Altur'Rang, leurs tenues juraient atrocement, et elles devaient être aussi discrètes que deux courtisanes peinturlurées égarées dans une kermesse de village. Si elles restaient longtemps, il leur faudrait trouver des habits vraiment atroces…

Kahlan gravit les marches du porche, poussa la porte, par bonheur ouverte, avança dans le couloir – récemment lavé, il embaumait la citronnelle – et marcha jusqu'à la première porte, sur la droite. Si les informations supplémentaires que Cara avait arrachées à Gadi étaient justes – et s'il s'agissait du bon bâtiment –, Richard devait habiter là.

Après avoir regardé à droite et à gauche, pour s'assurer que personne ne venait, Kahlan frappa doucement au battant. N'obtenant pas de réponse, elle frappa un peu plus fort. Puis elle essaya la poignée, et constata qu'elle était bloquée.

Tirant un couteau de sous son manteau, elle s'attaqua à la serrure et en vint rapidement à bout.

Sans hésiter, elle ouvrit la porte, prit Cara par la manche et l'entraîna dans la petite chambre.

Prêtes à tout, y compris à se battre, les deux femmes se détendirent

en constatant qu'il n'y avait personne dans la pièce. À la lumière qui filtrait des deux fenêtres, Kahlan vit d'abord les deux lits installés dans un coin, à bonne distance l'un de l'autre. Puis elle aperçut le sac de voyage de Richard.

S'agenouillant, elle l'ouvrit et y trouva bien les affaires qu'avait emportées son mari. Au bord des larmes, elle serra le sac contre sa poitrine.

Richard avait été contraint de la quitter plus d'un an auparavant. Depuis qu'ils se connaissaient, ils avaient été beaucoup plus souvent séparés qu'ensemble. Et cela ne pouvait plus durer ainsi…

Entendant du bruit dans son dos, l'Inquisitrice se retourna à temps pour voir Cara saisir au vol le poignet d'un jeune homme qui venait de faire irruption dans la chambre.

Sans effort apparent, la Mord-Sith immobilisa le garçon, lui retourna le bras dans le dos et leva son Agiel.

— Cara, non ! cria Kahlan.

Déçue, Cara s'abstint d'abattre son arme sur la trachée-artère de l'intrus, qui écarquillait les yeux de peur et d'indignation.

— Voleuse ! Voleuse ! Laissez ce sac, il n'est pas à vous !

Kahlan approcha du garçon et lui fit signe de ne plus crier.

— Tu es Kamil, ou Nabbi ?

— Kamil… Et vous, qui êtes-vous ? D'abord, comment connaissez-vous mon nom ?

— Je suis une amie. Gadi m'a dit que…

— Gadi ? Vous n'êtes pas une amie ! Je…

Pour l'empêcher d'appeler à l'aide, Cara plaqua une main sur la bouche de Kamil.

— Kamil, Gadi a tué un de nos amis… Nous l'avons capturé et interrogé. C'est là qu'il nous a dit ton nom.

Voyant que l'adolescent était soufflé par cette nouvelle, Kahlan fit signe à Cara de baisser sa main.

— Gadi a assassiné quelqu'un ? souffla Kamil.

— Oui, grogna Cara.

— Et qu'avez-vous fait pour le punir ?

— Il a été exécuté, répondit Kahlan sans s'étendre sur les détails.

— Alors, vous êtes vraiment une amie. Gadi était un sale type. J'espère qu'il n'est pas mort paisiblement…

— Il a agonisé pendant longtemps, dit Cara.

D'un geste, Kahlan lui ordonna de lâcher Kamil.

— Alors, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Kahlan, et voici Cara.

— Et que faites-vous ici ?

— Tout t'expliquer prendrait trop de temps, mais nous cherchons Richard.

— Sans blague ? demanda Kamil, de nouveau soupçonneux.

Kahlan eut un petit sourire. Ce garçon était vraiment un ami fidèle de Richard !

— Je suis sa femme, dit-elle en posant une main sur l'épaule de l'adolescent. La vraie !

— Mais, mais…

— Nicci n'a jamais été mariée avec lui !

Des larmes perlant à ses paupières, Kamil eut un soupir de soulagement.

— Je le savais… J'étais sûr qu'il ne l'aimait pas, et je me suis toujours demandé pourquoi il l'avait épousée.

Cédant à une impulsion, Kamil enlaça la jeune femme et la serra contre lui. Très émue et un peu gênée, l'Inquisitrice lui ébouriffa les cheveux en souriant.

Cara finit par prendre Kamil par le col pour le tirer en arrière. Mais avec une relative délicatesse, cette fois.

— Et vous, qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Une Mord…

— Cara est la meilleure amie de Richard, coupa Kahlan.

Sans mesurer l'incongruité de son geste, Kamil étreignit également la Mord-Sith. Un instant, Kahlan redouta que ça finisse mal pour le garçon, mais Cara supporta poliment cette manifestation de tendresse. À un moment, l'Inquisitrice crut même la voir sourire…

Quand il eut lâché sa « proie », Kamil se tourna vers Kahlan :

— Mais que fait Richard avec Nicci, dans ce cas ?

— C'est une très longue histoire…

— Eh bien, racontez-la-moi !

L'Inquisitrice sonda les yeux noirs de Kamil et aima ce qu'elle y lut. Cependant, elle jugea préférable de lui livrer une version simplifiée des faits.

— Nicci est une magicienne. Elle a utilisé son pouvoir pour obliger Richard à la suivre.

— Quel pouvoir ? demanda Kamil.

— Si Richard ne lui avait pas obéi, elle aurait pu me faire souffrir, voire me tuer, et tout ça à distance !

Kamil réfléchit quelques instants.

— Je comprends, oui… Pour sauver la femme qu'il aime, Richard ne reculerait devant rien. Et j'ai toujours su qu'il n'aimait pas Nicci.

— Et comment le savais-tu ?

— Vous avez vu les deux lits ? Il ne dort pas avec elle. Quand vous étiez ensemble, je suis sûr qu'il partageait votre lit !

Kahlan sentit qu'elle rosissait.

— Comment peux-tu affirmer ça ?

— Eh bien… (Kamil se gratta la tête.) On a l'impression que vous êtes faits l'un pour l'autre. Quand vous prononcez son prénom, je sens à quel point vous aimez Richard.

Bien qu'elle fût épuisée, Kahlan ne put s'empêcher de sourire.

Pour arriver plus vite, les deux femmes ne s'étaient pas ménagées. En chemin, elles avaient perdu quelques chevaux et dû en acheter d'autres. Dormant très peu, surtout la dernière semaine, elles étaient à bout de force.

— Kamil, tu sais où est Richard ?

— Au travail, sûrement… En général, il rentre autour de cette heure de la journée, sauf quand il double son poste.

— Et Nicci, où est-elle ?

— Je n'en sais rien… Elle est peut-être allée acheter du pain. Mais c'est bizarre quand même… En général, elle revient plus tôt que ça, pour préparer le repas de Richard.

Kahlan fit le tour de la pièce du regard. Devait-elle s'en aller, au risque de rater Richard à quelques minutes près ? Selon Kamil, l'absence de Nicci n'était pas normale. Quelque chose clochait…

— Où travaille Richard ?

— Sur le chantier…

— Quel chantier ?

— Le palais de l'empereur… Demain, il y aura une grande inauguration.

— La construction est terminée ?

— Non, il y en a encore pour des années. Mais les frères veulent consacrer l'édifice au Créateur, et beaucoup de gens sont venus à Altur'Rang pour assister à la cérémonie.

— Richard aide à bâtir le palais de l'empereur ?

— Il est sculpteur… Enfin, maintenant. Au début, il travaillait pour Ishaq, le transporteur, mais quand il a été arrêté…

— Ils l'ont mis en prison ? (Kahlan saisit Kamil par les pans de sa chemise.) A-t-il été… torturé ?

— J'ai donné tout mon argent à Nicci pour qu'elle puisse le voir… Avec l'aide d'Ishaq et de Victor, le forgeron, elle a tiré Richard de ce mauvais pas. Il était dans un sale état, mais il s'est vite remis. Après, les autorités l'ont forcé à travailler comme sculpteur.

Submergée d'informations, Kahlan en eut le tournis. Mais une nouvelle parvenait quand même à surnager : si Richard avait souffert, il s'était rétabli…

— Il travaille sur des statues ?

— Pour décorer les murs du palais, oui… Il m'aide à me lancer dans le métier. Si vous voulez, je vous montrerai mes œuvres…

Richard sculptait ! En soi, c'était une bonne chose. Hélas, toutes les

statues que Kahlan et Cara avaient vues dans l'Ancien Monde étaient laides à vomir. S'il devait créer des horreurs pareilles, Richard n'était sûrement pas heureux. Mais il n'avait pas eu le choix…

— Je les verrai avec plaisir, répondit Kahlan à Kamil, mais plus tard… (Elle se massa le front pour s'aider à réfléchir.) Peux-tu me conduire sur le chantier ?

— Bien sûr, mais ne feriez-vous pas mieux d'attendre ici ? Richard sera peut-être bientôt là…

— Tu m'as dit qu'il travaille parfois la nuit.

— Ces derniers mois, c'était presque tous les soirs… Il avait une commande spéciale, pour l'inauguration. Demain, je pourrai enfin voir sa statue. La cérémonie étant proche, il doit avoir terminé. Je n'ai jamais su où il sculptait, la nuit, mais son ami Victor le forgeron pourra sans doute nous le dire.

— Dans ce cas, allons voir Victor !

— L'ennui, dit Kamil, c'est qu'il ne sera pas dans son atelier. Et j'ignore où il habite.

— Il y a beaucoup de monde dehors, la nuit ?

— Ce soir, sûrement, parce que les gens viennent voir l'esplanade, avant l'inauguration de demain…

La présence d'une foule serait un avantage. Si des gens grouillaient partout, Kahlan et Cara n'attireraient pas l'attention tandis qu'elles chercheraient Richard.

— Nous allons attendre une heure, trancha l'Inquisitrice. S'il n'est pas de retour d'ici là, nous tenterons de trouver Richard à son travail…

— Et si Nicci revient ? demanda Cara.

— Je vais monter la garde dehors, dit Kamil. Attendez ici, où vous serez en sécurité. Si elle se montre, je viendrai vous prévenir, et ça vous laissera le temps de sortir par l'arrière du bâtiment.

— Un bon plan, Kamil, dit Kahlan en tapotant l'épaule de l'adolescent.

— Vous devriez dormir un peu, souffla Cara dès que le jeune homme fut sorti. Je resterai éveillée… La dernière fois, c'est moi qui me suis reposée.

Épuisée, Kahlan baissa les yeux sur le lit le plus proche des affaires de Richard. Puis elle s'y étendit, heureuse d'être si proche de son bien-aimé après une si longue séparation.

Bien entendu, elle ne parvint pas à fermer l'œil.

Nicci eut le cœur serré quand elle constata que Richard n'était pas rentré. Kamil aussi restait introuvable…

Sur l'esplanade, Nicci avait vécu un vrai moment de bonheur en voyant tant de gens accourir pour découvrir la statue.

Presque tous s'étaient réjouis devant tant de beauté.

Quelques-uns, cependant, avaient semblé bouleversés par ce spectacle. Au fond, la Sœur de l'Obscurité pouvait les comprendre. En revanche, elle avait eu du mal à saisir pourquoi la beauté éveillait tant de haine chez quelques personnes. Puis elle s'était souvenue de sa propre existence… Certains individus détestaient la vie, et tout ce qui la glorifiait les blessait.

Mais la majorité des gens avaient réagi comme elle devant l'œuvre de Richard.

Désormais, tout était clair dans l'esprit de Nicci. Pour la première fois depuis sa naissance, la vie avait un sens pour elle. Richard avait tenté de le lui faire découvrir, mais elle s'était acharnée à ne pas l'écouter. Ce n'était pas la première fois que quelqu'un lui disait la vérité. Mais les cris de ses maîtres – sa mère, le frère Narev, l'Ordre Impérial – l'avaient empêchée d'entendre.

Programmée par son éducation, dès qu'elle avait rencontré Narev, Nicci était devenue un « petit soldat » de l'Ordre. En voyant la statue, elle avait enfin accepté la vérité qu'elle s'ingéniait à fuir depuis près de deux siècles. La vie était vraiment comme Richard la représentait, et elle avait passé toute son existence à nier une évidence qui aurait pourtant dû lui crever les yeux.

À présent, elle comprenait pourquoi l'existence lui avait toujours paru vide et dépourvue de sens. C'était elle qui l'avait rendue ainsi en refusant de recourir à son intelligence. Esclave des nécessiteux de tout poil, elle avait donné à ses maîtres la seule arme qu'il leur fallait pour la dominer : la culpabilité ! Un collier qu'elle avait placé elle-même autour de son cou, se livrant aux désirs et aux besoins des autres au lieu de mener sa vie comme elle l'aurait dû, à savoir en pensant d'abord à elle. Trop bien conditionnée, elle n'avait jamais demandé au nom de quoi il était juste qu'elle se sacrifie pour les autres, et pas immoral du tout qu'ils profitent impudemment d'elle. En se laissant enrôler dans cette folie, elle n'avait pas contribué à l'amélioration du sort de l'humanité, mais simplement exécuté les volontés d'une horde de petits tyrans. Le mal n'était pas une entité énorme et puissante, mais la somme de toutes les minuscules injustices qu'on ne redressait pas, et qui finissaient par devenir des monstres.

Depuis toujours, Nicci avançait sur des sables mouvants qui la contraignaient à négliger la raison et l'intelligence. Dans ce marécage, seule la foi avait quelque valeur, et la foi *aveugle* primait sur tout. En ne se rebiffant pas, elle avait entériné cette sinistre philosophie fondée sur la conformité et le vide. Au nom du bien, elle avait forcé des centaines d'individus à se passer autour du cou le même collier que

celui qui l'empêchait de respirer…

La statue de Richard, avec les quelques mots gravés derrière le cadran solaire, était une réponse définitive à un torrent de mensonges.

Désormais, Nicci savait que sa vie lui appartenait – à elle, et à personne d'autre !

La liberté existait d'abord et avant tout dans l'esprit des êtres pensants et rationnels. C'était le message profond de la statue, et en la sculptant, Richard avait directement démontré sa véracité. Prisonnier d'une Sœur de l'Obscurité et de l'Ordre Impérial, il s'était élevé au-dessus de sa condition grâce à la force de son esprit.

Sur l'esplanade, Nicci avait compris que son père incarnait et défendait les mêmes valeurs, même s'il aurait été incapable de le formuler clairement. C'était cela qu'elle voyait briller dans ses yeux, et au fond, elle savait depuis toujours de quoi il s'agissait. N'étant pas un homme de discours, Howard avait exprimé sa philosophie à travers sa façon de travailler. Enfant, Nicci aurait voulu devenir armurier, comme lui, et il y avait une raison profonde à cela. Elle désirait adopter la vision du monde de son père, puis la perpétuer. Mais sa mère et ses amis avaient étouffé ce désir en elle jusqu'à ce qu'elle l'oublie. Le premier jour, au Palais des Prophètes, elle avait reconnu – sans le savoir – l'amour de la vie qui avait toujours animé son père.

Nicci avait pris conscience d'autre chose : si elle portait du noir depuis la mort de sa mère, c'était, symboliquement, parce qu'elle aurait voulu enterrer avec elle ses idéaux pervertis.

Si Richard avait été là, elle aurait eu la joie de lui dire qu'il lui avait fourni la réponse qu'elle cherchait.

Quant à lui demander pardon, c'était impossible, parce qu'elle lui avait fait trop de mal. À présent, elle devrait réparer, puis accepter de traîner ses remords jusqu'à la fin de sa vie…

Dès qu'elle l'aurait retrouvé, ils partiraient pour le Nouveau Monde. Quand ils auraient localisé Kahlan, Nicci remettrait les choses dans l'ordre. Pour neutraliser le sort de maternité, elle devrait être à proximité de l'Inquisitrice – au minimum à portée de vue. Ensuite, Kahlan serait libre et Richard aussi.

Même si elle aimait cet homme, Nicci comprenait, maintenant, qu'il devait être avec la femme qu'il s'était choisie. Sa passion pour lui ne lui donnait aucun droit d'intervenir dans sa vie. Personne ne lui appartenait – inversement, elle n'appartenait à personne.

S'étendant sur son lit, Nicci pleura en pensant au mal qu'elle avait fait à Richard et à Kahlan. Comment avait-elle pu être aveugle si longtemps ? La honte la submergeait…

Pourquoi avait-elle gaspillé sa vie à lutter au nom du mal, simplement parce qu'il se parait des atours de la vertu ? Elle avait été

une Sœur de l'Obscurité convaincue…

Heureusement, il lui restait encore la possibilité de réparer ses fautes.

Quand elle vit la foule qui se pressait sur l'esplanade – maintenant éclairée par des torches –, Kahlan eut du mal à en croire ses yeux. Il devait y avoir des dizaines de milliers de personnes. Peut-être des centaines…

Kamil aussi était stupéfait.

— Je n'ai jamais vu autant de gens dehors au milieu de la nuit ! s'exclama-t-il. Que font-ils donc ?

— Comment veux-tu que nous le sachions ? marmonna Cara, très mécontente que le seigneur Rahl soit toujours introuvable.

Toute la ville grouillait de gens, et les gardes patrouillaient sans cesse, énervés par cette étrange activité nocturne. Jugeant que la prudence s'imposait, Kamil avait préféré rejoindre le chantier par des chemins détournés, et il leur avait fallu plus d'une heure pour y arriver.

— C'est là, sur le flanc de cette colline, dit l'adolescent.

Ils s'engagèrent sur une piste qui serpentait entre des ateliers pour la plupart déserts. Dans un tout petit nombre, des hommes travaillaient encore, penchés sur un établi chichement éclairé par des bougies ou des lampes.

Voyant un homme courir vers elle, Kahlan glissa la main sous son manteau et la posa sur la garde de son épée.

— Vous avez vu ? lança le type en s'arrêtant net.

— Vu quoi ? demanda Kahlan.

— Sur l'esplanade ! Vous devez y aller ! (L'homme repartit au pas de course.) Je file chercher ma femme et mes fils. Il faut qu'ils voient ça !

Cara et Kahlan échangèrent un regard perplexe.

— Victor n'est pas là, annonça Kamil en revenant vers les deux femmes. J'ai frappé à la porte de son atelier, mais il est trop tard…

— Sais-tu ce qui se passe sur l'esplanade ? demanda Kahlan.

— L'esplanade… C'est là que Richard m'a dit de venir demain, mais… Eh bien, à vrai dire, j'ignore ce qui se passe.

— Allons y jeter un coup d'œil, dit Kahlan.

— Suivez-moi, je connais un raccourci ! lança Kamil.

Avec la foule qui se pressait partout, il leur fallut une bonne heure pour atteindre le pied de la colline puis la lisière de l'esplanade. Bien qu'il fût très tard, des milliers de citadins continuaient à affluer.

Kahlan comprit très vite qu'ils ne parviendraient pas à atteindre l'esplanade. L'entrée était prise d'assaut, et la queue menaçait de durer des heures. Quand Kamil et les deux femmes tentèrent de remonter la

file pour voir au moins ce qui se passait, cela faillit déclencher une émeute. Les gens attendaient depuis des heures, et ils ne toléraient pas les resquilleurs.

Cara sortit la main de sous son manteau et fit ostensiblement osciller l'Agiel accroché à son poignet.

L'Inquisitrice secoua la tête.

— Je veux bien affronter l'armée de Jagang en étant en infériorité numérique, dit-elle, mais trois contre cent ou deux cent mille, voilà qui me paraît un peu beaucoup…

— Vraiment ? demanda Cara. Moi, ça me semble une très bonne cote.

Kahlan sourit de cette plaisanterie. Si téméraire qu'elle fût, la Mord-Sith ne se serait pas risquée à charger une foule.

Kamil, en revanche, parut désorienté par l'humour de Cara – ou peu sûr que ça en soit…

Résignés, les deux femmes et l'ami de Richard battirent en retraite et allèrent se placer au bout de la file.

En quelques minutes, il y eut presque autant de gens derrière eux que devant. Tous étaient excités, mais pas d'humeur violente, bien au contraire…

Une femme rondelette pauvrement vêtue se retourna et leur sourit. Puis elle tendit vers eux une miche de pain.

— Vous en voulez un peu ? demanda-t-elle.

— Non, merci, répondit Kahlan, mais c'est très gentil à vous de le proposer.

— C'est la première fois de ma vie que je fais ça ! (La femme eut un petit rire.) Ce soir, ça semble approprié, n'est-ce pas ?

Kahlan n'avait pas la moindre idée de ce que voulait dire son interlocutrice, mais elle ne vit aucune raison de la contrarier.

— Oui, on peut voir les choses comme ça…

La queue s'éternisa. Le dos douloureux à force de rester debout, Kahlan crut même voir Cara grimacer en sautillant sur place.

— Je crois que nous devrions dégainer nos armes et nous frayer un passage par la force, marmonna-t-elle, à bout de patience.

— Pourquoi t'énerver ? demanda Kahlan. Jusqu'à demain matin, nous n'avons rien d'autre à faire. Après le lever du soleil, nous irons voir le forgeron, et s'il ne sait pas où est Richard, nous le chercherons sur le chantier.

— Il est peut-être rentré chez lui…

— Tu voudrais que nous nous retrouvions face à Nicci ? Tu sais de quoi elle est capable. Cette fois, nous risquerions de ne pas nous en sortir. Cara, nous n'avons pas fait tout ce chemin pour l'affronter, mais pour voir Richard. S'il passe par sa chambre, ce qui n'est pas sûr, il devra revenir ici demain matin, de toute façon…

— Oui, ce n'est pas trop mal raisonné…

Le ciel se colorait de rouge quand l'Inquisitrice et ses deux compa gnons atteignirent le pied des marches de marbre. Des gémissements et des murmures extatiques retentissaient sur l'esplanade. Bien qu'elle ne pût pas voir pourquoi, Kahlan comprit que les gens, là-haut, pleuraient sans retenue. Bizarrement, quelques-uns riaient de joie, et d'autres éructaient des jurons, comme si un bandit armé d'un couteau venait de les délester de leurs économies.

Pendant qu'elles montaient les marches, Cara et Kahlan tentèrent de se faire toutes petites pour ne pas attirer l'attention. Des centaines de torches brillaient sur l'esplanade, et l'odeur âcre de leur fumée se mêlait à celle de la transpiration.

À travers une brèche fugitive, dans la muraille humaine qui la précédait, Kahlan crut apercevoir quelque chose qui la fit sursauter. Hélas, la brèche se referma aussitôt. Mais devant elle, les personnes qui voyaient l'esplanade s'étaient également mises à pleurer.

Kahlan entendit des voix d'hommes demander fermement mais poliment à la foule d'avancer pour laisser une chance à tout le monde d'atteindre l'esplanade.

Le soleil se leva, occultant la lumière des torches. Quand il fut assez haut dans le ciel, sa lumière inonda les murs du palais.

Les statues qui les décoraient ressemblaient à toutes celles que Kahlan avait vues dans l'Ancien Monde – en plus horrible, si c'était possible…

Kahlan repensa aux formes délicates de Bravoure. L'idée que Richard ait dû sculpter de telles abominations lui retournait l'estomac.

L'Ordre Impérial marchait sous la bannière de la douleur, du désespoir et de la mort. Quand il aurait gagné la guerre, c'était ce qu'il gardait en réserve pour le Nouveau Monde. Sur les murs du palais, Kahlan pouvait contempler le destin qui guettait les peuples des Contrées du Milieu.

Soudain, les gens qui la précédaient s'écartèrent, et elle vit enfin la raison de l'agitation nocturne. Une fabuleuse statue de marbre qui reflétait glorieusement la lumière.

Le souffle coupé, Cara prit le bras de son amie et le serra très fort.

L'homme et la femme ciselés dans la pierre étaient magnifiques, mais c'était surtout leur évidente noblesse d'esprit qui frappait l'imagination.

Kahlan sentit des larmes rouler sur ses joues. Comme tout le monde, elle pleurait devant cette œuvre entièrement dédiée à la vie et à l'espoir. Curieusement, les abominations qui servaient de toile de fond à cette merveille en perdaient toute leur puissance d'évocation.

« La vie », lut l'Inquisitrice sur le socle de la statue.

Prenant le bras de Cara, qui tenait toujours le sien, elle s'y accrocha comme à une bouée de sauvetage, car ses jambes menaçaient de se dérober. Le personnage masculin de la statue n'était pas Richard, mais il lui ressemblait beaucoup. Pareillement, si la femme n'était pas Kahlan, elles avaient assez de points communs pour que l'épouse du Sourcier rougisse à l'idée d'être ainsi exposée aux yeux de tous.

— S'il vous plaît, dit une voix masculine, avancez pour que les autres puissent voir.

Les hommes qui se chargeaient de canaliser la foule n'étaient pas des gardes, mais de simples citoyens aussi humbles et démunis que les autres.

La femme à la miche de pain s'était laissée tomber à genoux. Respectueux de ses larmes, deux braves types vinrent la relever délicatement et la firent avancer pour qu'elle ne provoque pas une bousculade. De sa vie, la pauvre citoyenne de l'Ancien Monde n'avait jamais dû voir une telle beauté.

Quand Kahlan passa à côté de la statue, elle tendit une main pour l'effleurer, comme tout le monde. Sentant sous ses doigts le marbre que Richard avait amoureusement travaillé, elle sanglota de plus belle.

Puis elle vit que quelques mots étaient gravés sur la face arrière du cadran solaire.

« Votre vie n'appartient qu'à vous. Relevez la tête et vivez-la plei nement. »

Beaucoup de gens, sur l'esplanade, répétaient inlassablement ces deux phrases.

La foule qui continuait d'arriver forçait ceux qui avaient vu la statue à s'en éloigner. D'autres hommes, tout aussi bénévoles que les précédents, dirigeaient les visiteurs vers l'arrière du palais à demi construit, d'où il était possible de quitter l'esplanade.

— J'aimerais que Benjamin voie ça…, souffla Cara.

— Et moi, dit Kahlan, j'allais murmurer : « Il faudrait que Richard voie ça. »

Les deux femmes échangèrent un sourire complice.

Kamil prit la main de Kahlan, et il vit que la vraie femme de Richard tenait celle de son amie.

— Et c'est lui qui l'a sculptée ! lança-t-il triomphalement.

— Où pourrons-nous le trouver, d'après toi ?

— Nous devrions retourner chez le forgeron. Si Richard n'y est pas, Victor pourra peut-être nous aider à le dénicher…

Kahlan hocha la tête. Dans son esprit, quelques mots très simples résonnaient comme une délicieuse musique :

« Et c'est lui qui l'a sculptée ! »

Chapitre 67

Richard sauta du rebord de la fenêtre et se laissa tomber sur le sol. Comment avait-il pu passer la nuit à dormir à l'arrière du chariot, enveloppé dans une bâche ? Et pourquoi Jori ne l'avait-il pas réveillé ? Parce que ce n'était pas son travail, selon lui ? Ou parce qu'il ignorait la présence d'un passager dans son véhicule ?

Richard s'épousseta et regarda autour de lui. Il était devant l'entrepôt de la compagnie de transport, là où il avait obtenu son premier emploi en arrivant à Altur'Rang. Épuisé, il y avait passé la nuit sans même le savoir…

Et maintenant, où devait-il aller ? Chez lui, ou sur le chantier ? Le soleil était déjà haut. S'il rentrait à la maison, il serait en retard au travail. Donc, la réponse était simple.

Mais de quel travail parlait-il ? On était le jour de l'inauguration. Quand le frère Narev aurait vu la statue, Richard n'aurait plus de souci à se faire pour son poste de sculpteur…

S'il tentait de s'enfuir, Nicci serait furieuse, et Kahlan en subirait les conséquences. Après un an passé aux côtés de la Sœur de l'Obscurité, il ne doutait pas qu'elle mettrait ses menaces à exécution.

Le Sourcier était piégé. Au moins, il allait avoir le plaisir de voir la tête que ferait Victor, quand il découvrirait la statue. Sans doute le seul moment agréable de la terrible journée qui s'annonçait.

Richard la terminerait sans doute dans le trou à rats puant où on l'avait déjà incarcéré. À cette idée, il faillit se prendre les pieds dans des cailloux. Il refusait de retourner dans cette cellule minuscule. Les endroits exigus lui déplaisaient, surtout quand il y était piégé.

Que son avenir lui semble agréable ou pas, il avait sculpté la statue en toute connaissance de cause, et en sachant le prix à payer. Le résultat valait la peine. L'esclavage n'était pas tolérable, à long terme. Et s'il mourait, Nicci avait promis de laisser Kahlan en paix, puisqu'elle aurait obtenu la réponse à sa mystérieuse question.

Pouvait-on se fier à la parole de la Sœur de l'Obscurité ? Il n'en savait rien, et il devrait faire avec.

La statue existait, et c'était l'essentiel. La *vie* existait, et les habitants de l'Ancien Monde avaient besoin de la voir et de découvrir qu'elle méritait d'être vécue.

Pour une heure si matinale, les rues d'Altur'Rang grouillaient d'activité. Des patrouilles de gardes allaient et venaient partout. Avec la foule d'étrangers venus assister à l'inauguration, tout le monde

devait être un peu nerveux.

Pour l'instant, les soldats ne prêtaient aucune attention à Richard. Mais ça changerait bientôt.

Quand il fut en vue du chantier, le Sourcier n'en crut pas ses yeux. L'esplanade et les alentours du Fief étaient noirs de monde. Cette foule bigarrée semblait tellement étrange, dans un endroit d'habitude désert… Jusque-là, Richard n'avait jamais imaginé que la cérémonie se déroulerait devant autant de spectateurs. Mais il avait travaillé jour et nuit pendant des mois, se coupant de la réalité…

Par des chemins détournés, mais plus dégagés, il réussit à rejoindre assez rapidement la route qui menait à l'atelier de Victor. Il voulait montrer la statue à son ami avant l'arrivée des frères et des responsables de l'Ordre. Car après, il lui resterait très peu de temps…

Les hommes, les femmes et les enfants que Richard croisa en chemin lui semblèrent inhabituellement joyeux, pour des habitants de l'Ancien Monde. Sans doute parce qu'une fête, même comme celle-là, leur faisait oublier un peu leurs tracas quotidiens.

Alors qu'il était à mi-chemin de l'atelier, le frère Neal, les yeux fous, se campa devant lui et le désigna d'un index vengeur.

— C'est lui ! Capturez-le !

Des gardes jaillirent de partout et encerclèrent leur proie. D'instinct, Richard se prépara à un combat. Ses ennemis n'étant pas si nombreux que ça, il aurait une bonne chance de vaincre s'il parvenait à subtiliser son épée au premier qui l'attaquerait. Oui, ça paraissait jouable…

Ensuite, il resterait le problème de Neal. Mais vaincre ce sorcier sans grand talent ne lui semblait pas un exploit trop difficile, surtout avec la rage qu'il sentait monter en lui – celle-là même que l'Épée de Vérité décuplait pour le transformer en messager de la mort.

Mais s'il utilisait son pouvoir, cela signerait l'arrêt de mort de Kahlan. Nicci le lui avait dit, et là non plus, ce n'étaient pas des paroles en l'air.

Saurait-elle qu'il lui avait désobéi ? Tôt ou tard, ce serait inévitable…

Richard baissa les bras et se laissa ceinturer par une demi-douzaine de gardes.

Au fond, plus rien n'importait. S'il résistait, Kahlan en souffrirait. En revanche, après sa mort, Nicci la laisserait tranquille…

Mais il ne retournerait pas dans les geôles de l'Ordre.

— Que croyais-tu faire, Cypher ? cria le frère Neal, hors de lui. (Il se campa devant le prisonnier.) Tu as voulu jouer au plus malin, c'est ça ?

— Puis-je savoir de quoi vous parlez, frère Neal ?

— De la statue !

— Dois-je conclure qu'elle n'est pas à votre goût ?

Neal gifla Richard à la volée. Sous les ricanements des gardes, le Sourcier, qui avait pourtant prévu le coup et durci ses muscles, en eut le souffle coupé.

Content du résultat, Neal frappa une seconde fois.

— Tu paieras cher ce blasphème, Cypher ! Cette fois, n'espère pas t'en tirer par miracle. Tu avoueras tous tes crimes, avant de mourir. Mais d'abord, tu assisteras à la destruction de ta perverse création. Gardes, conduisez-le sur l'esplanade. Et ne prenez pas de gants pour vous frayer un chemin dans la foule !

Au milieu de la matinée, Kahlan cessa d'espérer que le forgeron se montre enfin.

— Je suis désolé, dit Kamil, penaud. Je ne sais pas où est Victor. Il devrait venir, mais…

Kahlan cessa de faire les cent pas et tapota gentiment l'épaule du jeune homme.

— Ne te tracasse pas, Kamil… Avec l'inauguration, et ce qui s'est passé autour de la statue, ce n'est pas une journée habituelle…

— Regardez ! lança soudain Cara. Des gardes armés de lances dispersent la foule, sur l'esplanade.

Kahlan plissa les yeux… en vain.

— Ta vue est meilleure que la mienne. Moi, je n'aperçois rien… Mais de toute façon, rester ici est une perte de temps. Essayons d'aller voir ce qui se passe. Mais surtout, Cara, ne nous entraîne pas dans une bataille rangée contre cette foule.

La Mord-Sith eut une moue agacée.

— Kamil, continua Kahlan, tu veux bien faire quelque chose pour moi ?

— Évidemment ! De quoi s'agit-il ?

— Il faudrait que tu attendes ici, au cas où Richard viendrait. Voire le forgeron, s'il finit par arriver…

Kamil tendit le cou pour sonder l'esplanade, en contrebas.

— D'accord. Si Richard monte ici, je lui dirai que vous êtes là. Vous avez un message à lui transmettre ?

Oui, que je l'aime…, pensa Kahlan avec un petit sourire.

— Dis-lui que nous sommes en bas, en train de le chercher. Qu'il ne bouge pas, surtout, et attende notre retour. Sinon, nous risquons de passer des semaines à nous croiser.

Avec la foule qui se pressait partout, rejoindre l'esplanade se révéla plus difficile encore que la veille. Dans la bousculade, l'Inquisitrice craignit plusieurs fois d'être séparée de la Mord-Sith.

Coincées dans la marée humaine, les deux femmes comprirent qu'il

ne leur restait plus qu'une solution : se laisser docilement entraîner.

Autour d'elles, toutes les conversations tournaient autour d'un seul sujet : la statue.

En fin d'après-midi, et après des heures à piétiner sur place, Nicci était parvenue au bord de l'esplanade. Depuis, elle n'avançait plus d'un pouce. Prisonnière de la foule, elle réussissait à peine à bouger les bras. Et dans ces conditions, elle en avait conscience, une chute malencontreuse pouvait avoir des conséquences fatales.

Si elle avait au moins pu recourir à son pouvoir…

Elle s'en était privée par pure arrogance, sans mesurer ce que ça impliquait. En échange, elle avait reçu un cadeau inespéré : la vie ! Mais cela avait coûté leur liberté à Richard et Kahlan.

Si Nicci se retirait du lien – brisant le sort de maternité –, elle récupérerait sa magie, mais l'Inquisitrice cesserait de vivre dans la seconde même. Naguère, cette idée ne l'aurait pas gênée. Aujourd'hui, elle refusait de prendre une vie pour préserver la sienne. Car elle avait compris que c'était cela, le mal absolu…

Jusque-là, elle n'avait pas trouvé Richard – et pas davantage maître Cascella et Ishaq. Dès qu'elle reverrait son ancien prisonnier, elle lui dirait qu'elle avait enfin tout compris, puis ils quitteraient Altur'Rang. Elle brûlait d'impatience de voir la réaction de Richard, quand il saurait qu'elle voulait le ramener à Kahlan et neutraliser le sort de maternité. Mais ça n'était que justice, les deux époux ne devaient pas souffrir à cause de ce qu'elle avait mis si longtemps à apprendre parce qu'elle s'était aveuglée…

En désespoir de cause, Nicci avait décidé de voir si Richard était sur l'esplanade. À présent, coincée dans la foule, elle ne parvenait pas à atteindre son objectif, et rebrousser chemin était tout simplement hors de question, si elle ne voulait pas se faire piétiner.

Se dressant sur la pointe des pieds, elle parvint à voir que le frère Narev et ses disciples venaient d'entrer sur l'esplanade. Derrière eux se pressaient les centaines de fonctionnaires et de dignitaires venus assister à l'inauguration.

Avec son pouvoir, Nicci aurait pu les tuer tous en un clin d'œil.

Derrière les spectateurs de haut rang, Nicci aperçut soudain Richard, entouré par des gardes armés jusqu'aux dents. En fait, les soldats avaient chassé les gens du centre de l'esplanade, et ils tenaient à présent la position, arme au poing.

Le frère Narev se campa devant la foule et la balaya du regard. Son apparition n'imposant pas tout de suite le silence, le guide spirituel de l'Ordre parut fort mécontent. Mais de toute façon, il n'avait jamais

l'air satisfait, parce que éprouver le moindre plaisir, à ses yeux, était le premier pas vers la damnation.

Il leva les bras pour demander à la foule de se taire.

Quand elle lui eut obéi, il prit la parole.

Nicci frissonna en entendant l'horrible voix qui la hantait depuis ce premier soir, chez les amis de sa mère. Une voix, comme celle de la femme d'Howard, qui s'était insinuée dans sa tête pour l'empêcher de penser et le faire à sa place. Se pardonnerait-elle jamais de ne pas avoir résisté, quitte à y perdre la vie ?

— Chers citoyens de l'Ordre Impérial, dit Narev, aujourd'hui, nous allons vous offrir un spectacle extraordinaire. Pour commencer, vous verrez de vos yeux la tentation… (Il tendit une main vers la statue.) Regardez cette criante illustration du mal ! Oui, regardez-la !

Des murmures nerveux coururent dans la foule.

Le frère Narev eut un sourire qui dévoila ses dents et lui creusa les joues – le rictus d'une tête de mort, pensa Nicci, les sangs glacés.

Narev avait volontairement attendu le coucher du soleil pour commencer la cérémonie. Dans la pénombre, et devant des gens fatigués par une journée passée debout dans le froid, tous ses effets de manche et de verbe gagnaient en force et en impact. Bientôt, la lune se lèverait, ajoutant sa lumière spectrale à une atmosphère déjà sinistre – en tout cas depuis l'arrivée du frère, de ses disciples, des gardes et des prétendus protecteurs du peuple de l'Ordre.

— Citoyens, continua Narev, ce soir, vous serez témoins de ce qui arrive au mal quand il ose affronter en face les forces bienfaisantes de l'Ordre Impérial.

Il tendit un index squelettique, faisant signe à quelqu'un, derrière les rangs de dignitaires. Aussitôt, des gardes poussèrent Richard en avant. Nicci en cria d'horreur, mais sa voix fut noyée par celles de milliers d'autres personnes.

Le frère Neal avança, une énorme masse entre les mains.

Nicci fit du regard le tour de l'esplanade et constata que des milliers de gardes formaient un cordon protecteur tout autour des officiels. Narev n'avait pris aucun risque, comme à son habitude.

S'inclinant devant son chef, Neal lui tendit la masse puis lui sourit mielleusement.

Le guide spirituel de l'Ordre leva l'outil au-dessus de sa tête comme s'il s'agissait du glaive de la justice.

— Où qu'il soit, le mal doit être détruit. (Narev braqua la tête de la masse vers la statue.) Regardez cette œuvre maléfique, née des mains d'un subversif qui déteste ses semblables et entend humilier les faibles. Ce parasite ne contribue en rien aux progrès de l'humanité ! Il

ne se soucie pas de l'aider, et encore moins de participer à son édification. Tout au contraire, il produit des images perverses afin d'inciter au péché les plus faibles et les plus vulnérables d'entre nous.

La foule se taisait, accablée par la déception. D'après ce que Nicci avait entendu au cours de la journée, beaucoup de gens avaient cru que la statue était un cadeau de l'Ordre destiné à remercier le peuple de ses efforts. Une splendeur que chacun pourrait contempler devant le palais de l'empereur en pensant à l'avenir radieux qui attendait l'humanité.

Le discours de Narev dissipait leurs illusions, et ils en étaient abattus.

Le maître à penser de l'Ordre leva sa masse.

— Avant que le criminel soit pendu pour avoir comploté contre l'Ordre, il assistera à la destruction de son ignoble création et entendra les cris de joie des citoyens vertueux, ravis de voir disparaître à jamais cette insulte lancée à la face du Créateur.

Alors que le soleil sombrait à l'horizon, Narev se campa devant la statue et abattit sa masse sur la jambe du personnage féminin. Au moment de l'impact, un cri d'angoisse monta de milliers de gorges. Mais le coup avait à peine fait sauter quelques fragments de marbre…

Quand le silence fut revenu, Richard éclata de rire, raillant ouverte ment la piteuse prestation de Narev.

Bien qu'elle fût très loin, Nicci vit que le frère s'était empourpré de rage. Dans la foule, les citoyens murmuraient, stupéfaits que quelqu'un ait osé rire au nez d'un des frères de l'Ordre – et plus encore de leur chef.

Narev lui-même n'en croyait pas ses yeux et ses oreilles.

Les gardes qui surveillaient Richard en étaient bouche bée.

Quand l'écho du rire du Sourcier eut fini de se répercuter sur l'esplanade, Narev prit la masse par la tête, approcha du prisonnier et lui tendit l'outil.

— Détruis toi-même ta création impie ! ordonna-t-il.

Il ne précisa pas que Richard, s'il refusait, serait exécuté sur-le-champ, mais tout le monde le devina.

Richard saisit le manche de l'outil avec autant de respect que s'il s'était agi de la garde incrustée de joyaux d'une épée.

Avançant vers la foule, le Sourcier la regarda un moment en silence. Discrètement, Narev fit signe aux gardes de ne pas le cribler de lances. Comme Neal, son bras droit, il était certain que les citoyens de l'Ordre n'accorderaient aucune attention à la parole d'un pécheur.

— Vous êtes dirigés par des hommes mesquins et cruels ! lança le Sourcier d'une voix puissante qui atteignit jusqu'aux derniers rangs de spectateurs.

Des cris montèrent de la foule. Médire des frères était au minimum une trahison, et plus vraisemblablement, une hérésie.

— Quel crime ai-je commis ? demanda Richard. Vous proposer une belle œuvre d'art, en postulant que vous avez le droit de l'admirer si cela vous chante… Pis encore, j'ai osé affirmer que vos vies vous appartenaient.

» Le mal, mes amis, n'est pas une seule et puissante entité, mais la somme des petites dépravations que se permettent des hommes indignes de porter ce nom. Sous le règne de l'Ordre, vous avez renoncé à la lumière pour végéter dans le brouillard grisâtre de la médiocrité. Renonçant à vous épanouir, vous acceptez une décadence inexorable qui conduit à la mort de l'intelligence. Devenus apathiques, vous n'osez plus prendre des initiatives, car tous les territoires inconnus vous effraient.

À présent, la foule écoutait, suspendue aux lèvres de Richard.

Maniant la masse comme une épée, il la fit tournoyer au-dessus de sa tête.

— Vous avez jeté aux orties la liberté en échange d'un bol de soupe. Que dis-je ? C'est bien plus grave que ça ! En échange de la *promesse* d'un bol de soupe que quelqu'un d'autre est censé vous fournir.

» Le bonheur, la joie, la plénitude, l'ivresse de l'effort ne sont pas un gâteau qu'on peut découper en tranches égales. Peut-on se partager équitablement le rire d'un enfant ? Non, mais on peut lui donner des raisons de rire plus souvent !

Cette image plut beaucoup à la foule, qui la ponctua de joyeux gloussements.

— Nous t'avons assez entendu ! cria le frère Narev, furieux. Détruis sans plus tarder ta monstrueuse statue !

— Dois-je comprendre que les frères et les responsables de l'Ordre redoutent ce que pourrait dire un individu sans importance ? Les mots vous inquiètent tant que ça, frère Narev ?

Les yeux noirs du frère sondèrent rapidement la foule, qui paraissait fascinée par ce dialogue.

— Aucune parole ne nous effraie ! La vertu est de notre côté, et elle nous aide à triompher du mal. Continue à divaguer, ainsi, tout le monde comprendra pourquoi un authentique enfant du Créateur ne saurait prendre ton parti.

Richard sourit à la foule – mais il ne tenta pas le moins du monde d'édulcorer ses propos.

— Chaque individu est propriétaire de sa vie. Si elle appartient à la

société, ou à un quelconque régime, il devient tout simplement un esclave. Nul n'a le droit de priver quelqu'un de sa liberté ni de réquisitionner les biens qu'il produit, parce que cela revient à le priver de ce qui lui permet de subsister. Plaquer un couteau sous la gorge d'un être humain pour le forcer à vivre d'une certaine manière est une trahison ! Aucune société n'est plus importante que les individus qui la composent. Sinon, on crée une abstraction qui justifie les guerres et les massacres. Les lois doivent être fondées sur la raison et une saine vision de la réalité. Quand on la laisse prendre le dessus, la foi aveugle est un fléau !

» Vous détourner de l'intelligence et croire aux mensonges de vos chefs leur permet de vous réduire en esclavage et de vous assassiner. Vous avez le pouvoir de prendre en charge votre vie. Si vous le décidez, les dirigeants que vous voyez devant vous n'auront pas plus de valeur que des cancrelats. À part celui que vous leur concédez, ils n'ont aucun pouvoir sur vous !

Du bout de sa masse, Richard désigna la statue.

— Voici la vie, celle qui pourrait être la vôtre. (Il pointa la tête de l'outil vers les statues.) Et voilà ce que vous offre l'Ordre : la mort !

— Assez de blasphème ! explosa le frère Narev. Détruis cette statue, si tu ne veux pas mourir dans la seconde qui suit.

Les gardes levèrent leurs lances.

Richard les toisa du regard, puis approcha de la statue.

Nicci sentit son cœur battre la chamade. Il ne fallait pas que cette œuvre disparaisse. L'Ordre n'avait pas le droit de voler la beauté aux gens.

Richard posa la tête de la masse sur son épaule, tendit sa main libre vers la statue et parla une dernière fois à la foule :

— Regardez ce que l'Ordre vous dérobe : votre humanité, votre personnalité, et la liberté de vivre comme vous l'entendez.

Comme s'il s'agissait de l'Épée de Vérité, il se toucha le front avec la tête en acier de la masse.

Puis il abattit l'outil sur le socle de la statue.

Nicci entendit la pierre se craqueler de l'intérieur, comme si elle poussait de petits cris de douleur.

Puis la statue explosa en un tourbillon de fragments et de poussière blanche.

Les frères, les dignitaires et les gardes se réjouirent bruyamment devant ce spectacle, mais ils étaient bien les seuls.

Les citoyens, silencieux comme à des funérailles, regardaient leurs espoirs disparaître, et des larmes perlaient à leurs paupières.

La gorge serrée, Nicci, comme tous les autres, avait le sentiment qu'on venait de tuer un innocent devant ses yeux.

Lances levées, les gardes poussèrent Richard vers d'autres soldats, qui le couvriraient bientôt de chaînes.

— Non, nous n'accepterons pas ça ! cria une voix dans la foule.

Malgré la pénombre, Nicci reconnut l'homme qui avait lancé ce défi et jouait à présent des coudes pour se frayer un passage jusqu'au premier rang.

C'était maître Cascella, le forgeron.

— Nous n'accepterons pas ça ! répéta-t-il. Je refuse de rester un esclave. Vous m'entendez ? Je suis un homme libre ! Oui, un homme libre !

Des milliers de gorges reprirent cette affirmation.

Puis la foule chargea.

Des gardes voulurent s'interposer, mais ils furent submergés par le nombre.

Nicci cria à s'en casser les cordes vocales afin d'attirer l'attention de Richard. Mais dans ce vacarme, c'était peine perdue…

Chapitre 68

Richard n'aurait su dire ce qui le stupéfiait le plus : la triste fin de sa statue, ou la charge héroïque de la foule, après que Victor se fut déclaré un homme libre.

Les citoyens déferlaient sur les gardes, pas assez nombreux pour résister, même s'ils réussissaient à blesser ou à tuer quelques insurgés. Poussés par des milliers de gens en colère, les révoltés du premier rang n'auraient pas pu s'arrêter s'ils l'avaient voulu. À l'évidence, ils n'en avaient pas l'intention…

Les frères, les officiels et les gardes restants cédèrent à la panique. En quelques instants, ces fiers défenseurs de l'Ordre – quand il n'était pas en danger – se convertirent à une philosophie des plus pragmatiques : chacun pour soi, et sauve qui peut !

Richard voulait la peau de Narev. Mais pour cela, il devrait d'abord se débarrasser des gardes qui fonçaient sur lui.

Abattant sa masse sur la poitrine d'un idiot qui chargeait comme un taureau, l'épée devant lui, Richard le délesta de sa lame au moment où il s'écroulait, le souffle coupé et le thorax défoncé.

Jetant l'outil, désormais inutile, le Sourcier se prépara à danser avec les morts.

En quelques coups, il tailla en pièces une dizaine de soldats qui avaient l'idée saugrenue de vouloir lui barrer le chemin.

Mais tuer des gardes ne l'intéressait pas. S'il devait tout perdre aujourd'hui, y compris la vie, il voulait se consoler en entraînant Narev avec lui dans le royaume des morts. Hélas, le guide spirituel de l'Ordre s'était volatilisé…

En revanche, Richard repéra Victor, qui tenait un frère par les cheveux. D'autres hommes l'avaient rejoint et l'aidaient à neutraliser le sorcier, qui semblait avoir du mal à reprendre ses esprits après avoir reçu un coup à la tête.

— Richard ! cria le forgeron dès qu'il aperçut son ami.

Avec ses compagnons, il approcha du Sourcier et se campa devant lui.

— Que devons-nous faire du frère ? demanda un des hommes.

Richard reconnut parmi ces combattants des travailleurs qu'il avait côtoyés sur le chantier. Ishaq était également présent, et Priska aussi.

— Pourquoi me poser votre question ? C'est votre révolution ! Que comptez-vous faire de cet homme ?

— C'est à toi de nous le dire ! lança un sculpteur avec qui Richard

avait un peu sympathisé.

— Non, la décision vous revient. Mais sachez que cet homme est un sorcier. Dès qu'il se sera ressaisi, il tuera impitoyablement vos amis. C'est une affaire de vie ou de mort, et il en a conscience. Qu'en est-il de vous ? Vos vies sont l'enjeu de cette affaire. Le sort de ce frère est entre vos mains.

— Richard, dit Priska, cette fois, nous aimerions que tu sois avec nous. Mais si tu refuses, nous irons quand même jusqu'au bout. Avec ou sans toi, il faut que les choses changent !

Tous les hommes brandirent le poing en signe d'assentiment.

Victor tira le frère contre lui, lui prit la tête à deux mains et lui brisa la nuque.

— Et voilà ce que nous entendons faire de lui ! dit-il.

Richard tendit la main au forgeron et sourit.

— Je suis toujours heureux de rencontrer un homme libre. (Alors qu'ils se serraient la main, le Sourcier regarda son ami dans les yeux.) Je suis Richard Rahl.

Victor en resta bouche bée, puis il éclata de rire.

— Bien entendu que tu es Richard Rahl ! Nous le sommes tous. Pendant une seconde, j'ai cru que… Vraiment, tu as failli m'avoir, Richard !

Alors que la foule le poussait vers les colonnes avec ses amis, le Sourcier se baissa, prit le cadavre du frère par le col et le traîna derrière lui.

Soudain, la terre trembla, puis un éclair frappa une des colonnes de marbre, qui explosa, aspergea la foule d'éclats coupants et fit des dizaines de blessés.

— Qu'est-ce que c'était ? cria Victor.

Ignorant le danger, les insurgés continuaient d'avancer vers leurs anciens maîtres. À l'endroit où se dressait un peu plus tôt la statue, des gens se baissaient pour ramasser des fragments de l'œuvre. D'autres s'embrassaient les doigts, puis les posaient en passant sur les mots gravés au dos du cadran solaire gisant sur le sol. Ils choisissaient la vie et entendaient le montrer.

Les frères et les officiels capturés – un nombre important – hurlaient de douleur tandis que des citoyens déchaînés les battaient à mort avec les plus gros débris de la statue.

— Le frère Narev est un magicien, dit Richard à Victor. Il faut canaliser cette foule, mon ami. J'approuve le désir de liberté de ces gens, mais face à un tel pouvoir, beaucoup mourront si nous ne leur imposons pas un minimum d'organisation.

— Je comprends…, fit Victor tout en luttant pour ne pas être emporté par la marée humaine.

D'autres compagnons du forgeron avaient entendu le conseil du

Sourcier, et ils firent passer le mot autour d'eux. Après un si long esclavage, ces hommes et ces femmes voulaient réussir. Résolus à atteindre leur objectif, ils comprenaient que ce serait impossible dans un désordre total.

Habitués à diriger des équipes, des contremaîtres et des chefs de chantier prirent les choses en main.

Richard se pencha sur le frère mort et commença à lui retirer sa soutane.

— Victor, il faut surtout empêcher les gens d'entrer dans le palais. Narev s'y est retranché, et il tuera impitoyablement tous les intrus. Truffé de frères, le Fief va devenir un piège mortel.

— J'ai saisi, dit le forgeron.

— On va s'occuper de ça ! crièrent plusieurs autres hommes.

Richard enfila la tenue du frère mort.

— Que fais-tu donc ? lui demanda Victor.

— Moi, je vais entrer… Dans la pénombre, Narev me prendra pour un de ses disciples, et je pourrai m'approcher de lui. (Richard glissa son épée sous le vêtement.) Restez loin du Fief. Narev est un dangereux magicien. Je dois le neutraliser…

— Sois prudent, dit simplement le forgeron.

Les hommes qui avaient décidé de diriger les opérations s'éparpillèrent pour aller prendre leur poste. Puis ils crièrent des ordres auxquels quelques personnes obéirent. S'en avisant, d'autres les imitèrent, et un semblant d'organisation commença à régner sur l'esplanade. Ce n'était pas trop tôt, car la course folle des insurgés commençait à devenir dangereuse pour tout le monde.

Richard regarda autour de lui et constata que tous les frères et les responsables de l'Ordre capturés avaient été exécutés. Autour de la statue brisée, des « pèlerins » continuaient à ramasser des fragments qu'ils serraient contre leur cœur.

En position de choisir la vie, ces hommes et ces femmes avaient accepté ce cadeau. En agissant ainsi, ils avaient montré leur valeur à Richard.

— Mon ami, dit Victor, je suis navré, pour la statue…

Un nouvel éclair s'abattit et déchiqueta au minimum une centaine de personnes. Renversée par l'onde de choc, une colonne s'écroula et écrasa d'autres malheureux.

— Nous parlerons plus tard ! cria Richard. Je dois neutraliser Narev. Empêche les gens d'entrer dans le palais, ou ils mourront tous !

Victor acquiesça puis alla rejoindre les hommes qui tentaient d'organiser les émeutiers.

Richard courut jusqu'au palais, franchit une porte et s'engouffra dans les ténèbres.

Dans les interminables couloirs encore inachevés, le Sourcier vit des centaines de cadavres carbonisés. Lors de la première charge, les insurgés avaient suivi dans le Fief les frères et les dignitaires qui s'y étaient réfugiés. Narev et ses disciples avaient fait un massacre, brûlant indifféremment les hommes, les femmes et même quelques enfants.

Longtemps avant d'être le Sourcier puis le seigneur Rahl, Richard Cypher exerçait la profession de guide forestier. Pour lui, l'obscurité était une amie, et en cas de danger, il savait en faire une complice.

Dans les entrailles du Fief, les échos de l'émeute qui continuait sur l'esplanade atteignaient à peine ses oreilles. À travers les plafonds et le toit à demi construits, les rayons de lune parvenaient parfois à déchirer les ombres, y faisant danser des silhouettes plus menaçantes les unes que les autres.

Richard vit une vieille femme étendue sur le sol et s'accroupit près d'elle. Constatant qu'elle était blanche comme un linge, il lui posa une main sur l'épaule et la sentit trembler sous ses doigts.

— Où êtes-vous blessée ? (Il abaissa sa capuche.) N'ayez pas peur, je suis Richard.

La femme sourit quand elle le reconnut.

— C'est ma jambe…, gémit-elle.

Elle releva sa jupe, dévoilant à la chiche lueur de la lune la plaie noirâtre qu'elle portait juste au-dessus d'un genou.

Avec son épée, Richard coupa l'ourlet de la jupe et en fit un bandage de fortune.

— Je veux vivre ! dit la femme. J'étais venue ici pour aider mes amis… Donnez-moi cette bande de tissu, Richard. Maintenant que vous l'avez coupée, je peux me soigner toute seule. Votre statue nous a montré ce qu'était la vie. Merci beaucoup…

» Je voulais avoir une vermine nommée Narev… Vous le ferez à ma place ?

Richard s'embrassa les doigts puis les posa sur le front de la vieille femme.

— C'est promis ! Occupez-vous de votre jambe, puis attendez que nous ayons la situation bien en main, et je vous enverrai du secours…

Richard repartit. Devant lui, il entendait des cris de fureur et de souffrance. Les gardes qui avaient battu en retraite dans le palais affrontaient les insurgés qui s'étaient lancés à leur poursuite.

Dans un coin sombre, il repéra la silhouette d'un frère qui tremblait de terreur. Ce n'était pas Narev, car l'homme avait la tête couverte par un capuchon, pas un calot.

Jouant son rôle, le Sourcier releva sa capuche et approcha du disciple, qui parut soulagé de voir un collègue.

— Qui es-tu ? demanda-t-il en invoquant une petite flamme de paume.

— La justice, répondit Richard.

Sans hésiter, il transperça le cœur du sorcier avec sa lame. Puis il la dégagea, l'essuya sur la soutane du mort et la cacha de nouveau sous la sienne.

Nicci se vengerait sûrement de tout ce qu'il était en train de faire, et il ne voyait pas comment l'en empêcher. Dès le début de cette affaire, elle avait été très claire sur ce point : s'il désobéissait, il le paierait. Mais il était déterminé à nuire à l'Ordre autant qu'il le pourrait, et la Sœur de l'Obscurité n'apprécierait certainement pas…

Depuis des mois, il cherchait un moyen de ramener Nicci à la raison, afin qu'elle se range dans son camp. Parfois, il croyait lire dans ses yeux qu'elle comprenait… mais ça ne durait jamais. Elle avait des sentiments pour lui, il le savait pertinemment. Mais comment aurait-il pu s'en servir pour la convaincre de changer de vision du monde et de briser ses chaînes ? Si un moyen existait, il ne l'avait pas trouvé…

Entendant des bruits de pas, Richard entra dans une pièce obscure. Quand deux gardes passèrent devant lui, il tira son épée, sortit de sa cachette et décapita le premier. L'autre se retourna, prêt à se battre, mais il lui enfonça sa lame dans le ventre. En un effort désespéré, le blessé recula, dégageant l'acier de sa chair. Hélas, d'autres bruits de pas retentirent avant que Richard ait pu l'achever. Dommage pour ce soldat, car une plaie de ce genre impliquait une agonie de plusieurs heures.

Richard retourna dans la pièce en faisant assez de bruit pour que les nouveaux venus le suivent. Avec la complicité de l'obscurité, il n'eut aucun mal à tailler en pièces une demi-douzaine d'hommes. Quand on ne savait pas se battre à l'oreille, il valait mieux éviter de ferrailler dans le noir.

Quittant la pièce, le Sourcier reprit son chemin et se laissa guider par le bruit des explosions. Chaque fois qu'un éclair déchirait les ténèbres, à travers les plafonds et le toit inachevés, il se couvrait les yeux d'une main pour ne pas altérer sa précieuse vision nocturne.

Les couloirs du palais étaient interminables, et certains débouchaient sur des zones où rien n'était encore construit. Se repérant toujours au bruit, Richard s'engagea dans un escalier qui devait conduire aux sous-sols du Fief.

Arrivé en bas, il traversa une enfilade de petites pièces, souvent en passant à travers les trous des cloisons incomplètes, puis déboucha dans un grand couloir.

Apercevant une silhouette qui brandissait une épée, droit devant lui, le Sourcier s'immobilisa. En principe, aucun des insurgés n'était

armé…

L'homme leva son épée et se mit en garde. Richard étant déguisé en frère, pourquoi cet idiot voulait-il en découdre avec un allié ?

À la faveur d'un éclair, le Sourcier vit que la garde de l'Épée de Vérité dépassait de derrière l'épaule gauche de son adversaire.

Ce n'était pas un homme. Et encore moins un ennemi.

Kahlan se dressait devant lui !

Et elle pensait avoir affaire à un des disciples de Narev…

Derrière sa bien-aimée, Richard aperçut une autre silhouette, qui courait vers eux.

Et là, il s'agissait de Nicci.

En un éclair, le Sourcier comprit ce qu'il devait faire. C'était sa seule chance de recouvrer sa liberté – et de mettre Kahlan définitivement hors de danger.

Le plan qui venait de germer dans son esprit le terrifia. Serait-il assez fou pour prendre un tel risque ? Avait-il vraiment mesuré tous les dangers… ?

Aucune importance ! Il devait agir ainsi.

Au lieu de lui crier d'arrêter, Richard laissa Kahlan porter la première attaque. Après l'avoir parée, il passa à la contre-offensive.

Bien entendu, il retint ses coups, pour ne pas risquer de blesser sa femme. Par bonheur, il savait presque tout de sa façon de manier l'épée, puisqu'il la lui avait en partie enseignée.

En maître de la lame, il joua le rôle d'un escrimeur pas très adroit mais sacrément chanceux.

Nicci n'était plus très loin…

Richard ne devait pas faire traîner les choses, mais le minutage avait intérêt à être précis. Attendant que Kahlan soit en léger déséquilibre vers l'avant, il porta un coup très violent qui percuta l'arme de sa femme au niveau des quillons et la lui arracha de la main.

Kahlan cria de douleur à cause de la puissance de l'impact, qui se répercutait sûrement dans tout son bras, puis elle tourna sur elle-même tandis que sa lame volait dans les airs.

Exactement ce que voulait Richard.

Sans hésiter, en pleine pirouette involontaire, l'Inquisitrice lança la main droite derrière son épaule et dégaina l'Épée de Vérité. Dans l'air retentit la note métallique si particulière que Richard connaissait tellement bien.

Kahlan se fendit, lame pointée. Dans ses yeux, le Sourcier vit briller une fureur qu'il n'eut aucun mal à identifier. C'était la colère induite par la magie de l'arme… Il en eut le cœur serré, car il savait mieux que quiconque quels tourments devait endurer sa bien-aimée.

Plongeant au plus profond de lui-même, où aucune émotion ne venait troubler son calme intérieur, le Sourcier passa à la dernière

phase de son plan. Contrôlant les attaques de Kahlan, il dévia tous les coups qu'elle portait en hauteur, la guidant subtilement vers la cible qu'il voulait la voir frapper. S'il voulait avoir une chance de s'en sortir, il fallait être précis…

Les dents serrées, Kahlan s'engouffra dans l'ouverture qu'il lui laissa délibérément.

L'Inquisitrice n'avait jamais été dans un tel état de fureur. Dès qu'elle avait saisi sa garde, l'Épée de Vérité lui avait communiqué son inextinguible colère. À l'idée de tuer quelqu'un avec, Kahlan exultait. Et comme elle, l'arme magique avait soif de sang.

Ces gens détenaient Richard, et les frères, les véritables inspirateurs de l'Ordre, avaient gâché leurs deux vies. Dans les Contrées du Milieu, les hordes de Jagang massacraient des innocents. Et un tueur envoyé par l'empereur avait assassiné Warren.

Mais elle allait pouvoir se venger sur un des responsables.

Elle cria de rage, exaltée à l'idée de traverser avec sa lame la poitrine d'un des monstres coupables de tous ces crimes.

Le frère fit une erreur, lui laissant une ouverture.

Kahlan n'aurait pas besoin d'une deuxième chance…

Richard sentit la lame s'enfoncer dans sa chair. Il fut surpris, car cela ne ressemblait pas à l'expérience qu'il s'attendait à vivre. Au lieu d'un déchirement, il eut l'impression qu'une masse énorme s'écrasait sur son ventre – un peu ce qu'avait dû « éprouver » sa statue, quand il l'avait frappée.

Il ouvrit la bouche pour parler. C'était le moment, car il devait empêcher Kahlan de tourner la lame dans la plaie. S'il n'intervenait pas, et qu'elle lui dévaste les entrailles, Nicci ne pourrait pas le guérir, parce que son pouvoir avait des limites.

Pour utiliser sa magie, la Sœur de l'Obscurité devrait neutraliser le sort de maternité.

Il avait parié qu'elle l'aimait assez pour agir ainsi.

Mais pour l'instant, la lame s'enfonçait toujours, et il était incapable de parler. Même s'il avait prévu d'être blessé, le choc le paralysait.

Il devait dire à Kahlan d'arrêter ! Lui révéler que c'était lui qu'elle tentait de tuer.

Au minimum, il fallait qu'il réussisse à crier son nom.

Mais aucun son ne consentait à sortir de sa gorge.

Alors qu'elle cherchait Richard, Nicci avait vu deux silhouettes s'affronter. Un frère et quelqu'un qu'elle ne reconnaissait pas, mais qui lui semblait étrangement familier.

Elle avait également éprouvé un curieux sentiment. En temps normal, elle l'aurait identifié, mais là, elle avait autre chose en tête.

L'homme vêtu d'un manteau avait perdu son épée. À l'évidence, le frère allait le tuer. Nicci aurait voulu intervenir, mais pouvait-elle se permettre de perdre du temps ?

Quelqu'un lui avait dit que Richard était à l'intérieur du palais, et elle devait le trouver.

Devant elle, l'inconnu venait de dégainer une seconde lame accrochée dans son dos. Quelque chose ne collait pas dans tout ça, mais Nicci ne parvenait pas à mettre le doigt dessus…

Puis le frère avait commis une erreur grossière.

En profitant, son adversaire lui avait enfoncé son arme dans le ventre.

Submergé par la douleur, le frère avait incliné la tête en arrière, exposant son visage à la pâle lumière de la lune.

Alors Nicci avait tout compris.

Et hurlé de terreur.

— Kahlan, arrête ! parvint enfin à crier Richard.

L'Inquisitrice se pétrifia, puis vit enfin le visage de son « adversaire ».

Au même instant, Richard entendit le hurlement de Nicci.

Kahlan recula, lâchant la garde de l'Épée de Vérité comme si elle lui brûlait la paume.

Richard saisit la lame de l'épée – son épée – pour la stabiliser et éviter qu'elle lui déchire les entrailles en s'inclinant vers le sol.

Kahlan n'avait pas frappé doucement. La lame était enfoncée presque jusqu'à la garde, et un geyser de sang jaillissait entre les doigts du Sourcier.

— Richard ! cria Kahlan. Non !

Le Sourcier se laissa tomber à genoux. Il n'aurait pas cru qu'avoir une épée dans le corps faisait si peu mal. C'était le choc, pas la douleur, qui lui avait embrouillé l'esprit. Dans un tel moment, il était difficile de penser clairement. Pourtant, il restait assez lucide pour s'efforcer de ne pas basculer en avant. Sinon, l'épée risquait de provoquer des dommages irréversibles…

— Retire la lame…, souffla-t-il.

Il voulait qu'on lui enlève cette affreuse chose du corps. Même s'il se souvenait que c'était terriblement dangereux, à cause des risques hémorragiques, il refusait de sentir plus longtemps en lui un objet étranger.

Paniquée, Kahlan s'agenouilla, saisit la garde de l'arme et tira – comme si elle espérait, en agissant ainsi, réparer ce qu'elle avait fait…

— Qu'est-il arrivé ? cria Cara en émergeant des ombres. Qu'avez-vous fait ?

Alors que le monde tournait follement autour de lui, Richard sentait son sang imbiber de plus en plus ses vêtements.

Cara le prit par les épaules pour le soutenir.

— Richard ! s'écria Kahlan. Par les esprits du bien, ce n'est pas possible ! Une chose pareille ne peut pas arriver !

Le Sourcier se demanda vaguement ce que sa femme faisait dans l'Ancien Monde. Et comment était-elle arrivée dans les sous-sols du palais de Jagang ?

Malgré son hébétude, il parvint à sourire à sa bien-aimée. Avait-elle vu la statue, avant qu'il la détruise ?

Était-elle…

Non, toutes ces questions n'avaient plus d'importance ! Ce qui comptait, c'était son plan, qui…

Un si bon plan que ça, tout bien pesé ? Oui, parce que c'était la seule chance de libérer Kahlan de l'emprise de Nicci.

Qui arrivait enfin…

— Nicci, aide-moi…, croassa Richard. Il faut que tu me sauves. Je t'en prie, Nicci !

Même si la voix du Sourcier n'était plus qu'un murmure, la Sœur de l'Obscurité entendit sa supplique.

Nicci n'avait jamais couru si vite de sa vie.

Devant ses yeux, Kahlan avait transpercé le ventre de Richard. Une véritable horreur ! Avec ses absurdes machinations, Nicci avait attiré le malheur sur la tête de deux innocents.

Tout était sa faute ! Mais elle avait un moyen de se racheter.

Guérir Richard était possible. Kahlan étant à proximité – pour une raison qui dépassait l'entendement de Nicci –, neutraliser le sort de maternité ne risquerait pas de la tuer. Son pouvoir revenu, elle soignerait Richard…

Oui, elle allait le sauver, et tout irait bien ! Ce drame ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

Pour une fois, elle allait agir dignement et aider pour de bon deux personnes qui le méritaient.

Alors qu'elle approchait du couple, un bras s'enroula autour de sa gorge, et son agresseur l'entraîna dans une pièce obscure.

L'homme était musclé et il empestait. Heureux de changer de résidence, ses poux sautaient déjà sur la tête de la Sœur de l'Obscurité.

La terreur la paralysa. N'ayant plus eu peur depuis des décennies, Nicci en perdit toutes ses facultés mentales.

Elle se débattit d'abord comme une idiote, puis pensa au dacra glissé dans sa manche et tenta de l'en faire sortir. Devinant le danger,

l'homme lui saisit le poignet et lui retourna le bras dans le dos.

Puis il la frappa à la gorge, lui coupant le souffle, et la souleva de terre.

Incapable de respirer, Nicci dut se laisser porter par son agresseur dans le dédale de couloirs obscurs des sous-sols du Fief.

Juste avant que quelqu'un l'attaque, Richard avait eu le temps de croiser le regard de Nicci. Et dans ses yeux, il avait lu qu'elle allait le secourir.

Mais elle n'était plus là !

De plus en plus faible, le Sourcier se laissa tomber contre la poitrine de Cara. Les mains de la Mord-Sith lui semblaient brûlantes. Sans doute parce que sa propre peau était déjà glacée…

Portant les mains à sa gorge, Kahlan recula en titubant. Elle ne pouvait plus respirer !

— Mère Inquisitrice, cria Cara, que vous arrive-t-il ?

Richard parvint à saisir la Mord-Sith par la nuque, et il la força à tourner la tête.

— Quelqu'un a attaqué Nicci, et doit tenter de l'étrangler. Cara, il faut la sauver, sinon, Kahlan mourra. Et moi aussi, parce que personne d'autre ne pourra me guérir… Dépêche-toi !

Cara hocha la tête.

— J'ai compris, dit-elle tout en déposant doucement son seigneur Rahl sur le sol glacé.

Puis elle partit au pas de course.

Richard sentit de l'humidité dans son dos. Parce qu'il y avait de l'eau par terre, ou à cause de son sang ? Grâce à la lumière qui filtrait du plafond encore en cours de construction, il apercevait Kahlan, occupée à lutter contre un ennemi invisible.

Elle aussi gisait sur le sol détrempé. Car c'était de l'eau, pas du sang. Avec la proximité du fleuve, il semblait logique que les sous-sols soient inondés…

— Kahlan… Accroche-toi, je t'en prie !

La jeune femme ne répondit pas.

Les mains serrées sur sa plaie, pour empêcher ses entrailles de s'en échapper, Richard rampa dans l'eau croupissante. Désormais, la douleur l'avait rattrapé, et chaque mouvement le mettait à la torture.

Il battit des paupières pour chasser de ses yeux les larmes de souffrance et la sueur glacée qui ruisselait de son front. Il ne devait pas baisser les bras ! Et Kahlan, comme lui, n'avait pas le droit d'abandonner le combat.

Tendant une main poisseuse de sang, Richard parvint à prendre la main de sa femme, qui bougea les doigts pour lui faire sentir qu'elle

vivait toujours.

Aucune nouvelle n'avait jamais autant soulagé Richard.

Son plan était bon, il l'aurait juré ! D'ailleurs, il avait fonctionné. Sans ce qui était arrivé à Nicci, tout serait déjà rentré dans l'ordre.

Oui, c'était vraiment un bon plan…

Et maintenant, Kahlan et lui allaient mourir absurdement dans les sous-sols humides d'un palais ? Pour eux deux, il avait toujours rêvé d'une fin plus grandiose.

Il fallait qu'il dise à Kahlan qu'il l'aimait, et qu'elle ne l'avait pas tué, parce qu'il avait manigancé tout ça. Pour la sauver, et se sauver aussi, il avait imaginé un plan qui…

— Kahlan, souffla-t-il, ignorant si elle l'entendait encore, je t'aime. Je suis heureux de tout ce que nous avons vécu ensemble, et je n'échangerais contre rien au monde ces moments-là…

Émergeant du néant, Richard ouvrit les yeux et gémit de douleur. Il avait sombré dans une bienheureuse inconscience, mais c'était terminé.

À présent, il voulait que ça s'arrête ! Il souffrait trop, et seule la mort lui semblait désirable. Son foutu plan n'avait pas marché, et il devrait en payer le prix. Mais l'agonie ne pouvait-elle pas être plus rapide ?

Combien de temps était-il resté inconscient ? Il n'en savait rien… Près de lui, Kahlan ne bougeait plus.

Soudain, une ombre voila la pauvre lumière de la lune.

— Mais c'est Richard Cypher ! s'écria le frère Neal. Quelle heureuse coïncidence ! Puis-je savoir qui est la femme qui gît à tes côtés ?

Dans sa torpeur, Richard sentit la magie de l'Épée de Vérité, qui devait être tombée non loin de là. S'il pouvait tendre la main…

— Je n'en sais rien…, souffla-t-il. Une des vôtres, puisqu'elle m'a embroché…

Oui, l'arme était là, à portée de ses doigts ! Il ne lui restait plus qu'à…

— Non, non, tu ne l'auras pas, dit Neal en posant un pied sur la lame. Tu as déjà provoqué assez de troubles comme ça…

Une lueur blanche crépitait autour des doigts du sorcier. Un sort mortel en préparation…

À peine conscient, Richard était dans l'impossibilité d'invoquer sa propre magie pour se défendre. Bizarrement, il ne s'en lamentait pas. Au moins, la fin serait rapide, et Kahlan, si elle survivait, ne devrait pas vivre avec l'idée qu'elle l'avait tué.

Un bruit d'os brisé déchira le silence.

Neal tituba et tomba à genoux.

Refermant les doigts sur la garde de l'Épée de Vérité, Richard la tira de sous les jambes du frère et la lui enfonça dans le cœur.

Neal baissa sur sa poitrine des yeux déjà vitreux. Apparemment, il était au bord de la mort avant que la lame lui ait traversé la poitrine.

L'homme qui ne succéderait jamais à Narev s'écroula sur le côté tandis que Richard dégageait sa lame.

La femme que le Sourcier avait aidée se tenait derrière Neal. Sa jambe bandée, elle brandissait encore la main brisée de la femme de marbre sculptée par Richard.

C'était avec cette arme improvisée qu'elle avait fendu le crâne du frère Neal.

Chapitre 69

Richard entendit des bruits de pas dans le couloir. La vieille femme était partie chercher du secours, et elle en avait peut-être trouvé. Dans le lointain, le Sourcier captait des cris sporadiques et des explosions magiques. Les combats continuaient, et de pauvres gens y laissaient la vie…

— Richard ? lança une voix féminine.

Le Sourcier tourna les yeux vers la silhouette qui approchait de lui.

— Qui êtes-vous ? parvint-il à souffler.

La femme s'agenouilla près de lui – et lâcha un petit cri en apercevant Kahlan étendue sur le sol.

— Qu'est-il arrivé à la Mère Inquisitrice ?

— Qui êtes-vous ? répéta Richard, méfiant.

Comment cette femme pouvait-elle connaître Kahlan ?

— Sœur Alessandra… Je suis en ville depuis un moment, à la recherche de Nicci, et… Laissons ça pour plus tard, c'est une trop longue histoire ! J'ai croisé dans le couloir une femme qui m'a demandé de secourir l'homme qui a sculpté la statue. Je voulais te contacter depuis longtemps, mais… Oh ! voilà que je recommence à bavasser ! Où es-tu blessé, je peux essayer de te guérir.

— Une épée m'a traversé le ventre… La plaie est sous mes mains.

Alessandra ne dit rien pendant un moment, puis elle examina la blessure… et marmonna une prière.

— Je vais pouvoir t'aider. J'avais peur que…

— Non, il faut que ce soit Nicci !

— Nicci ? Mais où est-elle ? Anna m'a envoyée à sa recherche, et…

Richard tourna les yeux vers Kahlan.

— Et elle, vous pouvez l'aider ?

— Hélas, non… Un sort la lie à Nicci. Je le sais parce que la Mère Inquisitrice me l'a dit, l'hiver dernier. Le sortilège de Nicci ferait écran à mon pouvoir.

— Est-elle encore…

Alessandra se pencha sur Kahlan et l'examina.

— Oui, elle vit toujours.

Richard en soupira de soulagement – au prix d'une explosion de douleur.

— Ne bouge pas, lui conseilla Alessandra.

— Mais il me faut Nicci pour…

— Tu saignes beaucoup, Richard. Dans quelques minutes, tu auras

perdu trop de sang. Si nous attendons, je ne serai plus en mesure de t'aider, car tu seras trop près du royaume des morts pour que la magie puisse te ramener. Il faut agir maintenant !

» De plus, je suis ici pour neutraliser Nicci, et je la connais mieux que personne au monde. Comment peux-tu songer à mettre ta vie entre ses mains ? Elle n'est pas digne de confiance.

— Ce n'est pas une affaire de confiance. Je suis certain que…

— Nicci est une Sœur de l'Obscurité. Je le sais, parce que c'est moi qui l'ai entraînée sur le chemin des ténèbres. Aujourd'hui, j'ai l'intention de la ramener vers la lumière. Avant que j'y sois parvenue, il sera impossible de se fier à elle. Richard, le temps presse ! Veux-tu vivre ou mourir ?

Tout ça pour rien… Accablé, Richard sentit une larme perler à sa paupière puis rouler sur sa joue.

— Je choisis la vie, dit-il.

— Je m'en doutais, parce que j'ai vu la statue. Allons, retire tes mains, que je puisse travailler !

Richard écarta les bras pour révéler sa blessure. Vaincu par la douleur, il ne parvenait plus à penser à autre chose.

Quand le pouvoir s'infiltra en lui, il dut serrer les dents pour ne pas crier.

— Courage ! dit Alessandra. C'est une sale blessure. Tu vas souffrir, mais ça ira mieux bientôt.

— Je sais…, souffla Richard. Allez-y !

La magie d'Alessandra lui brûla les entrailles comme si on l'avait forcé à avaler des boulets de charbon chauffés au rouge. Au moment où il allait hurler de douleur, son calvaire cessa d'un coup. Les yeux fermés, il se raidit, certain que ça allait recommencer. Mais il sentit les mains de la sœur s'écarter de son ventre…

Ouvrant les yeux, il vit l'expression stupéfaite d'Alessandra. Un instant, il se demanda ce qui lui arrivait.

Puis il aperçut la pointe de l'épée qui dépassait de sa poitrine. Portant les mains à sa gorge, la sœur tenta de crier, mais le flot de sang qui jaillit de sa bouche l'en empêcha.

Une main squelettique la poussa sur le côté.

Alessandra avait été tuée par l'épée dont Richard s'était servi pour affronter Kahlan. Terrorisé, il tenta de saisir la garde de l'Épée de Vérité, mais, d'un coup de pied, l'assassin de la sœur la propulsa loin de lui.

— Tu es un fauteur de troubles, Richard Cypher, dit une voix grinçante sinistrement familière. Mais par bonheur, c'est terminé.

Le frère Narev baissa sur le Sourcier un regard méprisant.

— Ta minable révolte sera bientôt écrasée, je t'en donne ma parole juste avant ton départ pour le royaume des morts. L'émeute ne durera

pas, et les gens reprendront leurs esprits. Tu es un extrémiste, Cypher ! En cela, tu ne peux convaincre que des fanatiques. Les citoyens ordinaires savent qu'ils doivent se dévouer pour les autres. Tous tes efforts n'auront servi à rien !

Narev fit un grand geste circulaire, comme s'il guidait des visiteurs dans le nouveau palais.

— Un endroit parfait pour mourir, n'est-ce pas ? Ces pièces seront des salles d'interrogatoire, quand le Fief sera achevé. Tu as évité le pire une fois, mais ce soir, tu ne t'en sortiras pas.

» Moi, je résiderai longtemps ici – assez pour voir l'Ordre imposer un comportement moral au monde. Dans ces sous-sols, les subversifs comme toi avoueront leurs crimes et dénonceront leurs complices. Je voulais que tu le saches, avant d'aller rejoindre le Gardien.

Narev recourba les doigts pour invoquer sa magie. Conscient que le coup de grâce ne tarderait plus, Richard reprit la main de Kahlan.

Une lumière blanche auréola les mains du frère. Bientôt, un éclair mortel en jaillirait.

Mais la lueur changea de couleur, tournant au jaune foncé.

Hurlant de rage, Narev secoua frénétiquement les mains.

— Tu es un sorcier ! cria-t-il. Ta magie te protège. Qui es-tu donc ?

— Ton pire cauchemar, Narev… Un homme lucide que tes mensonges ne peuvent pas tromper, et un sorcier que tes sortilèges ne réussiront pas à tuer.

Narev essaya d'écraser le visage du Sourcier d'un coup de pied. Avec ses dernières forces, Richard parvint à dévier l'attaque, puis à saisir au vol la cheville de son agresseur.

Narev réussit à ne pas tomber et il se débattit pour se dégager, imposant au blessé un effort qui lui donna le sentiment que ses entrailles se déchiraient de l'intérieur.

Richard tenta de ne pas lâcher prise. En vain.

Une fois libre de ses mouvements, Narev se pencha et referma la main sur la garde de l'épée enfoncée entre les omoplates d'Alessandra. L'arme étant coincée, il dut s'y reprendre à plusieurs fois, ses bottes glissant sur le sol trempé.

Une fois armé, comprit Richard, le guide spirituel de l'Ordre serait un bourreau très efficace.

Avec l'énergie du désespoir, le Sourcier se jeta dans les jambes de Narev, qui bascula en arrière. Le ventre littéralement en feu, Richard roula sur son adversaire pour l'empêcher de se relever.

Narev lui griffa le visage, décidé à lui crever les yeux. Détournant la tête, Richard referma les mains sur la soutane du frère, se hissa à la force du poignet le long de son torse, puis le saisit à la gorge.

Narev imita sa manœuvre. Haletant sous l'effort, les deux hommes tentaient de s'étrangler, et le premier qui lâcherait prise aurait perdu

la partie.

Plus aguerri au combat, Richard réussit à poser ses pouces sur la trachée-artère de son adversaire. Maintenant, il lui suffirait d'appuyer pour…

Narev essaya de rouler sur lui-même pour se débarrasser de son agresseur. Plaçant ses jambes de manière à l'en empêcher, Richard pesa de tout son poids sur la poitrine du vieil homme. Après avoir manié une masse et un burin pendant des mois, il était beaucoup plus fort que le frère. Mais sa blessure l'affaiblissait, et il ne tiendrait plus longtemps…

Par bonheur, Narev semblait se fatiguer encore plus vite que lui. Peu à peu, ses doigts se faisaient moins puissants sur la gorge du Sourcier.

Quand ils la lâchèrent enfin, Richard comprit qu'il avait gagné. Les muscles bandés, il ne lui restait plus qu'à attendre la mort de Narev.

Les mains du frère s'accrochèrent à ses épaules. Un ultime geste désespéré…

Soudain, retrouvant toute leur vigueur, elles volèrent jusqu'à la tête de Richard et se refermèrent sur ses cheveux.

Narev parvint à dégager sa jambe gauche et enfonça son genou dans le ventre de Richard.

La douleur explosa, submergeant son champ de vision…

En reprenant conscience, la tête encore dans un brouillard, Nicci entendit un rire mauvais qu'elle reconnut aussitôt.

La puanteur lui rappelait également quelque chose.

Kadar Kardeef !

Puis la Sœur de l'Obscurité entendit le crépitement caractéristique d'une torche. Ouvrant les yeux, elle vit que l'ancien militaire lui passait la flamme devant le visage, si près que la chaleur était insupportable. C'était sans doute ça qui l'avait réveillée.

De la poix brûlante tombait de la torche. Quand un morceau s'écrasa sur sa cuisse, Nicci hurla de douleur.

— On dirait que la vengeance, ce soir, est un plat qui se mange chaud, ricana Kadar.

— Je me fiche de ce que tu m'infligeras ! Te faire rôtir m'a enchanté l'âme, et je me suis réjouie de t'entendre supplier.

— Vraiment ? Eh bien, ce sera ton tour, dans pas très longtemps. Tu n'imagines pas ce que le feu peut faire à quelqu'un. Mais tu ne tarderas pas à le savoir. Toi aussi, tu imploreras ma clémence.

Nicci se débattit, mais Kardeef était trop fort pour elle. Si Kahlan avait été plus près, elle aurait pu neutraliser le sort de maternité. Là,

c'était impossible.

La flamme qui dansait devant ses yeux la terrorisait. Pour échapper à son sort, il lui suffisait de couper le « cordon » qui la reliait à l'Inquisitrice. La seconde d'après, son pouvoir redeviendrait disponible, et c'en serait fini de Kadar Kardeef. En tuant Kahlan, Nicci pouvait s'épargner un calvaire.

Mais pour cela, il lui fallait commettre un meurtre.

— Dois-je commencer par ton beau visage, Nicci ? Ou par tes superbes jambes ? Choisis, je t'en prie ! Tu sais que je suis un gentilhomme…

Nicci se débattit de plus belle. Elle méritait de finir ainsi, c'était évident, mais l'idée de brûler vive la poussait au bord du gouffre de la folie.

Tuer Kahlan la répugnait. Cela dit, l'Inquisitrice subirait le même sort qu'elle, et elle était donc condamnée dans tous les cas. Pourtant, il y avait une différence…

Celle qu'elle avait apprise en vivant aux côtés de Richard !

— Puisque tu ne te décides pas, dit Kadar, je vais commencer par le bas. Ainsi, tu crieras plus longtemps.

Il baissa sa torche, la passant sur l'ourlet de la robe noire, qui s'embrasa aussitôt.

Nicci cria de terreur. Avoir peur ainsi était une sensation nouvelle. Pour la première fois depuis qu'elle était toute petite, elle possédait quelque chose qu'elle refusait qu'on lui prenne. Sa vie !

À cet instant, malgré sa panique, Nicci comprit qu'elle ne briserait pas le lien, si affreux que soient les moments qui l'attendaient. Elle ne tuerait pas Kahlan, parce que Richard lui avait apporté la réponse qu'elle cherchait depuis toujours. Après une longue vie de prédatrice – au nom du bien commun, mais ça ne changeait rien –, elle ne finirait pas sur une dernière infamie.

À cause du lien, Kahlan partagerait son agonie, c'était inévitable. Mais ce serait Kadar l'assassin, pas Nicci. Sans le savoir, il aurait tué deux femmes, dont une qui ne lui avait jamais rien fait. Mais ce crime-là ne retomberait pas sur les épaules de Nicci !

Kardeef s'esclaffa en regardant la robe flamber. Tenue par des mains d'acier, Nicci ne pourrait pas échapper à son sort…

Soudain, une silhouette sombre jaillit de nulle part puis percuta Kadar et sa victime. Propulsée sur le sol, Nicci roula sur elle-même… et constata que l'eau croupissante avait éteint sa robe.

La femme qui venait de la sauver s'était déjà relevée et secouait la tête comme pour s'éclaircir les idées. Nicci reconnut Cara, la Mord-Sith de Richard.

Kadar aussi se releva. Furieux, il sauta sur la femme, sa torche

encore allumée brandie comme une épée.

Nicci s'interposa, s'empara de la torche au vol et l'écrasa sur le visage du colosse. La poix carbonisant instantanément sa chair boursouflée, la flamme ne tarda pas à embraser sa chemise et ses cheveux.

Kardeef hurla à la mort. D'après ce qu'on racontait, une chair déjà brûlée faisait dix fois plus mal si on l'exposait de nouveau au feu. À voir la réaction de l'ancien commandant, ce devait être exact.

— Vite ! cria Nicci à Cara. Je dois rejoindre Richard.

Laissant Kadar dans la pièce étroite où il brûlerait cette fois jusqu'au bout, les deux femmes sortirent dans le couloir.

Mais la Mord-Sith saisit Nicci par les cheveux et lui brandit son Agiel devant les yeux.

— Donnez-moi une raison de croire que vous voulez vraiment sauver le seigneur Rahl !

— Cara, j'ai vu sa statue, et j'ai compris que je me trompais depuis toujours… N'avez-vous jamais été dans l'erreur ? Au point de commettre des atrocités ? Pouvez-vous comprendre ce qu'on ressent en découvrant qu'on a aveuglément servi le mal et nui à des personnes dignes et respectables ? Richard m'a montré que la vie valait la peine d'être vécue. Mais bien entendu, tout ça vous passe au-dessus de la tête…

Quand Nicci et Cara arrivèrent, Richard gisait sur le dos, pratiquement inconscient. Bizarrement, en guise d'oreiller, sa tête reposait sur une main de marbre…

Agenouillée près de lui, Kahlan pleurait en le regardant mourir.

Nicci sursauta en découvrant les cadavres éparpillés sur le sol. Sœur Alessandra, Neal, Narev…

Dès qu'elle vit Richard de plus près, elle sut que le temps pressait – s'il n'était pas déjà trop tard.

Nicci s'accroupit près de Kahlan, qui touchait le fond du désespoir. Au péril de sa vie, elle avait fait un long voyage pour rejoindre Richard. Et maintenant, il agonisait d'une blessure qu'elle lui avait infligée…

Nicci prit l'Inquisitrice par les épaules et la tira en arrière.

— Kahlan, je dois neutraliser le sort de maternité. Nous n'avons pas beaucoup de temps…

— Je n'ai pas confiance en vous ! Au nom de quoi voudriez-vous nous aider ?

— Parce que je le dois à Richard. À vous deux, en réalité…

— Vous nous avez fait du mal, et maintenant…

— Mère Inquisitrice, coupa Cara, vous n'êtes pas obligée de vous fier à elle. En revanche, vous devez me faire confiance ! Je vous jure

que Nicci est en mesure de sauver le seigneur Rahl, et je suis certaine qu'elle fera de son mieux. S'il vous plaît, laissez-la intervenir !

— Pourquoi devrais-je remettre entre ses mains le peu de vie qu'il reste à Richard ?

— Pour qu'elle ait une chance de se racheter, comme celle que m'a offerte le seigneur Rahl.

Kahlan soutint un moment le regard de Cara, puis elle se tourna vers Nicci.

— J'ai été aux portes de la mort, comme lui, et j'ai choisi de vivre. Maintenant, c'est à son tour. Que dois-je faire ?

— Richard et vous avez déjà assez donné… Restez tranquille, et laissez-moi agir.

Kahlan ne protesta pas. Tremblante, couverte de sang – celui de Richard –, elle avait conscience de ne plus rien pouvoir faire pour sauver son bien-aimé.

Nicci s'en chargerait à sa place !

Alors que l'Inquisitrice la regardait dans les yeux, elle embrasa le cordon magique qui les liait, en priant pour que cela ne prenne pas trop de temps.

L'Inquisitrice se raidit, tétanisée par la douleur. Nicci ne s'en étonna pas, car elle éprouvait exactement la même chose.

Un serpent de lumière unit les deux femmes, reliant directement leurs cœurs. Alors qu'il brillait de plus en plus fort, la souffrance augmenta au-delà de l'imaginable.

Ses beaux yeux verts écarquillés, Kahlan ouvrit la bouche pour pousser un cri qui s'étrangla dans sa gorge.

Les racines de la magie profondément enfouie dans le corps des deux femmes vibraient en réponse à l'appel de la lumière.

Nicci posa les mains sur son cœur, au sein même du cordon incandescent, et rappela à elle son pouvoir.

Chapitre 70

Richard prit une inspiration saccadée, puis il ouvrit les yeux. Étrange ment, il reposait dans une position où aucune partie de son corps ne lui faisait mal. Craignant que ça cesse, il redoutait de bouger.

Mais comment pouvait-il se sentir si bien après qu'une épée lui eut traversé le ventre ?

Autour de lui, dans l'obscurité, tout était tranquille. Très loin, il captait les échos d'une bataille, et le sol tremblait parfois sous lui. L'onde de choc d'explosions distantes.

Des gens l'entouraient, et des cadavres gisaient près de lui. On l'avait étendu sur une planche, pour le mettre à l'abri de l'eau, et il était enveloppé dans une épaisse couverture.

La garde de l'Épée de Vérité reposait sous ses doigts. Puisqu'il ne sentait pas la rage de la magie en lui, le Sourcier conclut que l'arme devait être dans son fourreau.

Levant les yeux, il sonda le ciel entre les divers niveaux de planchers et le toit inachevés et constata que l'aube se levait.

— Kahlan ? appela-t-il.

Trois silhouettes se levèrent d'un bond et la plus proche se pencha sur lui.

— Je suis là…, murmura l'Inquisitrice en prenant la main de son mari.

À contrecœur, Richard tâta sa blessure avec sa main libre. Bizarrement, il ne trouva rien…

— Seigneur Rahl, vous êtes réveillé ? demanda une deuxième voix féminine.

— Kahlan, qu'est-il arrivé ?

— Richard, je suis désolée ! C'est moi qui t'ai blessé. Je suis impardon nable. Avant de frapper, j'aurais dû essayer de savoir qui j'affrontais.

— Ne te désole pas, je t'ai laissée gagner…

Un long silence suivit cette révélation.

— Richard, dit enfin Kahlan, il est inutile d'alléger mon fardeau. Je suis coupable, et voilà tout !

— Non, insista le Sourcier, je t'ai laissé une ouverture.

— Bien sûr seigneur Rahl, dit Cara en tapotant l'épaule de son protégé. Bien sûr…

— Non, tu te trompes, c'est la stricte vérité…

Quand la troisième femme se pencha vers lui, Richard serra plus

fort la garde de son épée.

— Comment vas-tu ? demanda Nicci de la voix douce qu'il connaissait si bien.

— Tu as neutralisé le sort ?

Nicci leva une main et imita des ciseaux avec l'index et le majeur.

— Il n'existe plus…

— Alors, je suis en pleine forme !

Richard tenta de s'asseoir, mais Nicci l'en empêcha.

— Je ne te demande pas de me pardonner, dit-elle, parce que je ne pourrai jamais te rendre ce que je t'ai volé. Mais j'ai compris à quel point je me trompais, il faut que tu le saches. Toute ma vie, j'ai été aveugle. Ce n'est pas une excuse, crois-moi, seulement un moyen de te dire que tu m'as rendu la vue. En me fournissant la réponse que je cherchais, tu m'as offert la vie, et une raison de continuer à exister.

— Et que vois-tu depuis que tu n'es plus aveugle ?

— La vie ! Tu l'as si bien sculptée que même ceux qui servaient le mal aveuglément, comme moi, ont pu la voir. Tu n'as plus rien à me prouver, Richard. À présent, c'est à moi et à tous ceux que tu as inspirés de te démontrer notre valeur.

— Eh bien, vous avez tous commencé, sinon je ne serais plus en vie.

— Vous allez redevenir une Sœur de la Lumière ? demanda Kahlan à Nicci.

— Non, je serai moi-même, et rien de plus. Mon pouvoir de magicienne m'appartient, et il fait de moi ce que je suis. En aucun cas il ne doit m'enchaîner aux autres sous le prétexte qu'ils en ont envie. C'est ma vie. Elle n'est à personne d'autre que moi – à part peut-être à vous deux.

» Parce que, ensemble, vous m'avez montré la valeur de l'exis tence et l'absolue nécessité de la liberté. Si je dois servir *aux côtés* de quiconque, dans l'avenir, il faudra que ces personnes partagent les mêmes valeurs.

Richard posa sa main libre sur celle de Nicci.

— Merci de m'avoir sauvé… Pendant un moment, j'ai bien cru avoir commis une erreur en me laissant embrocher par Kahlan.

— Richard, dit l'Inquisitrice, tu n'es pas obligé de soulager ma culpabilité en racontant ça !

Le regard plongé dans celui du Sourcier, Nicci répondit à sa place.

— C'est la stricte vérité. Je vous ai vus combattre, de loin, et il vous a laissé délibérément une ouverture. Il voulait me forcer à le sauver, et donc à neutraliser le lien de maternité. Richard, je suis navrée que tu aies dû subir tout ça. Quand j'ai vu la statue, j'ai pris la

décision de vous libérer tous les deux.

Le Sourcier tenta de s'asseoir, mais Nicci l'en empêcha de nouveau.

— Il te faudra un moment pour te rétablir… La blessure a disparu, pas tous ses effets. Tu es vivant et tu te sens bien, mais ça ne te dispensera pas d'une convalescence. L'épreuve a été dure, tu as perdu beaucoup de sang, et tu dois reconstituer tes forces. Montre-toi imprudent, et tu risques d'y laisser la vie.

— D'accord…, capitula Richard. (Il s'assit quand même, mais prudemment, et avec l'aide de Kahlan.) Je tiendrai compte de tes conseils, mais il faut quand même que je remonte sur l'esplanade. (Il se tourna vers sa femme.) Au fait, comment es-tu arrivée ici ? Comment as-tu su que j'y étais ? Et où en est le Nouveau Monde ?

— Nous parlerons de tout ça plus tard… Sache simplement que je voulais être avec toi… Ma vie est à moi, et j'entends la passer près de toi. Au sujet de la guerre, tu avais raison. J'ai mis du temps à le comprendre, je l'avoue… Ensuite, j'ai décidé de venir ici, parce que c'était la seule solution qu'il me restait.

Richard regarda la Mord-Sith.

— Et toi, Cara ?

— Vous savez bien que j'ai toujours rêvé de voyager…

Richard sourit puis se leva avec le soutien de sa femme et de sa meilleure amie. Il se sentait étrangement euphorique, mais il préférait ça à ce qu'il avait éprouvé ces dernières heures.

Kahlan lui tendit son épée. Passant le baudrier autour de son cou, il cala le fourreau contre sa hanche. Maintenant qu'il la connaissait… intimement…, il respectait plus encore l'Épée de Vérité.

— Tu ne peux pas savoir à quel point je suis heureuse de te la rendre, dit Kahlan. (Elle eut un sourire penaud.) De cette façon-là, en tout cas…

Au bout du couloir, Kamil attendait impatiemment en compagnie d'une foule de gens que Richard ne connaissait pas.

— Salut, Kamil ! Je suis rudement content de te revoir.

— Richard, j'ai vu ta statue… Quel dommage qu'elle ait été détruite…

— Ce n'était que du marbre, mon ami. Sa vraie beauté venait de l'idée qu'elle illustrait.

Toutes les personnes présentes dans le couloir hochèrent la tête. À cet instant, Richard reconnut dans la foule la vieille femme à la jambe bandée. Quand il lui sourit, elle lui souffla un baiser du bout des doigts.

— Merci d'avoir eu le courage de sculpter cette œuvre, dit-elle. Nous sommes tous contents que vous ayez survécu à cette nuit, Richard.

Le Sourcier remercia ses nouveaux amis d'un signe de la tête.

Soudain, le sol trembla de nouveau.

— Que se passe-t-il encore ? demanda Richard.

— Les statues, répondit un homme. Les gens les détruisent toutes…

Pendant que certains insurgés abattaient les statues et les murs, d'autres continuaient à se battre partout en ville, comme Richard put le voir à la pâle lueur de l'aube. Apparemment, tout le monde n'adhérait pas à l'idéal qu'incarnait la création du Sourcier. Certaines personnes redoutaient la liberté, et préféraient ne pas avoir à penser par elles-mêmes…

Le site du palais, lui, était sous le contrôle des insurgés. La flamme de la liberté brûlait, et elle continuerait à se propager…

Sur l'esplanade, on n'avait pas touché aux colonnes et au mur d'enceinte. Cet endroit était différent, parce que la statue s'y était dressée. Par respect, les révoltés ne détruiraient pas cette partie du complexe.

Richard passa une botte dans la couche de poussière blanche qui marquait l'éphémère emplacement de son œuvre. C'était tout ce qu'il en restait, car les fragments avaient été emportés. De précieux souvenirs d'une glorieuse journée…

— Richard ! cria une voix familière. Richard !

C'était Victor… Ayant aperçu le Sourcier, Nicci et Kamil, il courait vers eux en compagnie d'Ishaq.

Soutenu par Cara et Kamil, Richard ne trouva pas la force de crier. Souriant, il attendit que ses amis l'aient rejoint.

— Richard, nous avons gagné ! lança le forgeron dès qu'il fut arrivé à la hauteur du petit groupe. Les dignitaires de l'Ordre et les frères survivants sont partis, et…

Le forgeron se tut, car il venait d'apercevoir Kahlan. Près de lui, Ishaq aussi en était bouche bée.

— Vous… vous…, balbutia Victor. Vous êtes la femme qu'aime Richard.

— Comment le savez-vous ?

— Eh bien, j'ai vu la statue…

Malgré la chiche lumière, Richard remarqua que son épouse s'empourprait.

— Moi aussi, et elle ne me ressemblait pas tant que ça, dit-elle, délicieusement modeste.

— Physiquement, c'est vrai, mais son… caractère… Vous avez la même force intérieure.

L'Inquisitrice sourit, touchée par le compliment.

— Victor, Ishaq, dit Richard, je vous présente Kahlan, mon épouse.

Stupéfaits, les deux hommes se tournèrent vers Nicci.

— Comme vous le savez, fit l'ancienne Sœur de l'Obscurité, je ne suis pas une personne très recommandable. Avec mes pouvoirs de magicienne, j'ai forcé Richard à vivre près de moi. Mais comme à vous tous, il m'a montré la noblesse de la vie.

— C'est donc vous qui l'avez sauvé ? demanda Victor.

— Kamil nous a raconté que tu étais blessé, dit Ishaq à Richard, et qu'une magicienne t'avait guéri.

— Oui, Nicci m'a soigné, confirma le Sourcier.

— Eh bien, fit Victor, on peut être pardonné, quand on a sauvé la vie de Richard Cypher.

— Richard Rahl, corrigea le Sourcier.

— Comme tu dis, mon ami ! Aujourd'hui, nous nous appelons tous Richard Rahl !

— Mais lui, c'est le vrai, maître Cascella, intervint Nicci.

— Le seul et l'unique, ajouta Kahlan.

— Et quand on lui parle, marmonna Cara, on dit « seigneur » Rahl. Montrez le respect requis au Sourcier de Vérité, maître de l'empire d'haran et sorcier de guerre qui a eu le bonheur d'épouser la Mère Inquisitrice en personne. (La Mord-Sith tendit la main vers Richard avec la délicatesse d'une habituée des grandes cours.) Le seigneur Rahl, dans toute sa gloire !

Agacé, Richard haussa les épaules. Puis il souleva la garde de son épée, montra à tous le mot « Vérité » qui l'ornait, et laissa l'arme retomber dans son fourreau.

— Quelle merveille ! s'écria Kamil.

Ébahis, Victor et Ishaq mirent un genou en terre et inclinèrent la tête.

— Vous voulez bien arrêter ça ? grogna Richard en foudroyant Cara du regard.

Le forgeron releva prudemment la tête.

— Nous ne savions pas… Seigneur, j'espère que vous ne nous en voulez pas de…

— Victor, c'est moi, ton ami Richard, avec qui tu aimes manger du lardo et des oignons !

— Du lardo ? répéta Kahlan. Vous savez le préparer, Victor ?

Le forgeron se releva d'un bond.

— Vous connaissez cette spécialité ?

— Bien sûr ! Quand j'étais petite, les marbriers qui travaillaient parfois au Palais des Inquisitrices en mangeaient pendant leurs pauses. Souvent, je venais en déguster avec eux. Ils disaient qu'avec ça je deviendrais assez grande et forte pour porter un jour la robe de Mère Inquisitrice. Si je me souviens bien, ils préparaient le lardo dans des moules en marbre…

— Exactement comme moi !

— Vous le laissez vieillir un an ? C'est indispensable pour qu'il soit bon.

— Bien entendu que je respecte la recette ! Pour qui me prenez-vous ?

— Dans ce cas, j'aimerais bien goûter votre lardo, un de ces jours.

Victor passa un bras autour des épaules de Kahlan.

— Et pourquoi pas maintenant, chère épouse de Richard ? J'ai une faim de loup !

Le regard noir, Cara posa une main sur la poitrine du forgeron et, de l'autre, retira le bras qu'il avait osé poser sur Kahlan.

— À part le seigneur Rahl, personne ne touche la Mère Inquisitrice.

Sans s'émouvoir, Victor jeta un regard un rien perplexe à la Mord-Sith.

— Vous avez déjà mangé du lardo ?

— Non.

— Alors, venez aussi ! (Tout joyeux, le forgeron tapa amicalement dans le dos de Cara.) Vous verrez, quand on a goûté mon lardo, on reste ami avec moi pour la vie !

Soutenu cette fois par Kahlan et Victor, Richard prit avec plaisir le chemin de l'atelier.

Chapitre 71

Verna se réchauffa un moment les mains au-dessus de la bougie, puis elle regarda le livre de voyage posé sur la table. Tout autour de sa petite tente, le camp bruissait d'activité, comme toujours. Habituée à ces bruits, la Dame Abbesse finissait par ne plus les entendre.

En D'Hara, les nuits d'hiver étaient glaciales. Mais au moins les réfugiés des Contrées étaient en sécurité dans ce pays.

Verna comprenait parfaitement les angoisses de ces gens. Pendant longtemps, ils avaient ignoré l'existence de D'Hara, qui était ensuite devenu un ennemi terrifiant. Depuis, tout avait changé, mais il faudrait du temps pour que les esprits s'y habituent.

Dehors, des loups hurlaient à la mort sur le flanc des montagnes couvertes de neige.

Dans cette atmosphère de fin du monde, Verna se demanda si elle allait oser ouvrir le livre de voyage. Depuis des mois, elle vérifiait régulièrement, sans jamais découvrir de message. Ce soir, elle n'espérait plus en trouver un. En jetant dans le feu le livre d'Anna, Kahlan avait coupé la communication entre les deux Dames Abbesses…

Mais Anna était pleine de ressources, et avec elle, il ne fallait préjuger de rien. De toute façon, jeter un coup d'œil ne pouvait pas faire de mal…

Verna ouvrit le livre.

Et ce soir, il y avait un message !

Verna, si tu me lis, j'attends de tes nouvelles…

La Dame Abbesse en exercice sortit la plume spéciale glissée dans la tranche du livre et se mit à écrire.

Dame Abbesse, vous avez réussi à restaurer votre livre ? C'est formidable ! Où êtes-vous ? Tout va bien ? Vous avez trouvé Nathan ?

La réponse arriva presque immédiatement.

Verna, je vais très bien… J'ai réussi à sauver le livre avec l'aide… hum… de gens que tu ne connais pas. L'essentiel, c'est qu'il soit de nouveau – plus ou moins – fonctionnel. Je cherche toujours le Prophète, mais j'ai de solides indices, et je suis sur sa piste. Et toi, où en es-tu ? Comment tourne la guerre ? Warren et Kahlan vont bien ? Et Zedd, toujours aussi casse-pieds ? Cet homme pourrait énerver un rocher. As-tu des nouvelles de Richard ?

En voyant le nom de Warren s'afficher sur la page, Verna ne put retenir ses larmes.

Dame Abbesse, répondit-elle, *des choses horribles sont arrivées.*

Là non plus, la réponse ne tarda pas.

Je suis désolée, mon enfant… Ce soir, je ne bougerai pas d'où je suis, alors, raconte-moi tout. Je me fais tellement de souci. Tu sais que je t'aime comme une fille…

Verna hocha la tête. Désormais, elle ne doutait plus de l'amour d'Anna.

Je vous aime aussi, Dame Abbesse. Mais j'ai bien peur d'avoir le cœur brisé…

Debout sur la jetée, Kahlan et Richard contemplaient la ville, au-delà du fleuve. Le calme était revenu, désormais. Pendant des semaines, diverses factions s'étaient affrontées pour le pouvoir, puisque la place restait vacante depuis la déroute de l'Ordre Impérial. Bien entendu, tous les groupes juraient qu'ils défendraient les intérêts du peuple, édicteraient des lois équitables et amélioreraient le sort de tous en s'assurant que chacun contribue au bien commun.

Après des décennies de tyrannie à vocation « altruiste », la décadence et la mort étaient les seuls résultats visibles. En dépit des cimetières pleins d'innocentes victimes et de la misère générale, les chefs potentiels servaient le même discours frelaté au peuple. Pas mal de gens les croyaient, les jugeant sur leurs bonnes intentions apparentes…

Beaucoup de frères et de responsables de l'Ordre étaient morts, d'autres s'étant échappés. Mais certains n'avaient pas quitté la ville, et ils tentaient de reprendre les rênes du pouvoir, avec l'idée d'étouffer peu à peu la flamme de la liberté, afin que les choses redeviennent comme avant.

Les citoyens libres d'Altur'Rang, dont le nombre grossissait chaque jour, écrasaient impitoyablement ces groupuscules chaque fois qu'ils mettaient le nez hors de leur tanière. Sur ce point, Nicci avait beaucoup aidé les insurgés. Connaissant les méthodes de ces hommes, elle savait où ils aimaient se terrer et les dénichait avec le flair d'un chien de chasse.

Aujourd'hui, les forces qui complotaient contre la liberté craignaient plus que tout le fléau qu'elles avaient créé, et qu'on nommait la Maîtresse de la Mort.

Cependant, nul ne pouvait dire si la flamme de l'insurrection se propagerait dans tout l'Ancien Monde. Pour l'instant, c'était encore une minuscule étincelle dans un océan d'obscurité. Mais Richard affirmait que de telles lueurs se voyaient de très loin.

Pour le moment, le Sourcier et sa femme n'avaient aucune nouvelle de ce qui se passait dans le Nord. Le lien n'étant plus brouillé par la magie de Nicci, les D'Harans devaient de nouveau savoir où était leur

seigneur, et ils lui enverraient sans doute des messagers.

En tout cas, Cara était soulagée de sentir son seigneur à travers leur connexion magique.

Richard avait écouté avec intérêt les nouvelles que lui apportaient sa femme et son amie. La guerre n'avait pas bien tourné, comme il le prévoyait, forçant les citoyens d'Aydindril à un exode vers D'Hara, avant l'arrivée de Jagang, au printemps ou à l'été prochain. Apprendre que le seigneur Rahl avait porté un coup puissant au cœur même de l'Ancien Monde redonnerait du cœur au ventre aux soldats et aux civils. Sans nul doute, ils se réjouiraient d'apprendre que la Mère Inquisitrice, en pleine forme, vivait aux côtés de son mari.

Des dizaines d'hommes s'étaient proposés pour aller porter ces précieuses nouvelles dans le Nord.

Bientôt, tout le monde, dans l'empire d'haran, serait informé de la grande victoire obtenue dans le Sud. Plus que des nouvelles, les messagers transmettraient de l'espoir aux peuples en guerre.

Bien entendu, Richard avait également envoyé des courriers à son grand-père.

La mort de Warren, un très cher ami, continuait à lui sembler irréelle. Son chagrin, il le savait, serait long à disparaître.

Nicci lui avait parlé de l'importance du frère Narev pour l'empereur. Formé par le fanatique, Jagang partageait sa vision de l'humanité et de l'avenir qu'elle méritait. Quand il entrerait en Aydindril puis investirait le Palais des Inquisitrices, une surprise attendrait le conquérant : la tête de son mentor, plantée sur une pique et coiffée de son calot.

Nicci avait jeté un sort au crâne pour qu'il ne se décompose pas et que les charognards s'abstiennent de le dévorer.

Depuis que la paix et la liberté régnaient en ville, la vie refleurissait. Des boutiques s'ouvraient chaque jour, et on trouvait désormais de nombreuses variétés de pain.

Bien entendu, les affaires avaient repris. Ishaq gagnait des fortunes avec sa compagnie de transport, mais des concurrents pointaient déjà le bout de leur nez. Nabbi travaillait maintenant pour le premier employeur de Richard, qui avait supplié le Sourcier – en plaisantant, bien sûr – de revenir à l'entrepôt dès qu'il se serait refait une santé.

Le charbonnier Faval avait chargé Ishaq d'inviter Richard à un dîner en famille. Le brave homme s'était acheté une charrette, et ses fils se chargeaient désormais des livraisons.

Accoudé au muret de la jetée, Richard baissa les yeux sur l'eau, comme s'il espérait lire l'avenir dans ses profondeurs.

Les quais, la jetée et l'esplanade étaient à peu près tout ce qui restait du Fief, dont le bâtiment principal avait été rasé. Richard s'était personnellement assuré qu'on retire les runes magiques qui ornaient

certaines colonnes. Pour plus de sécurité, Priska les avait refondues.

Le Sourcier était pratiquement rétabli, et sa femme lui paraissait plus belle que jamais. Pourtant, elle avait changé, son visage gagnant en maturité pendant leur année de séparation. Dès qu'il la regardait, Richard brûlait d'envie de s'emparer d'un marteau et d'un burin pour graver à jamais ses traits dans le marbre.

La transmutation de la pierre en chair…

Se retournant, le Sourcier regarda un long moment l'esplanade. Sur une proposition de Victor, elle se nommait désormais l'Esplanade de la Liberté. Le Sourcier avait suggéré « Esplanade de la Vie », mais le forgeron – premier homme à se déclarer libre à Altur'Rang – avait bien le droit à ce petit plaisir.

— À quoi penses-tu ? demanda Richard à Kahlan, qui regardait dans la même direction que lui.

— Eh bien… Richard, je ne sais pas… Je trouve… bizarre… de la voir si grande.

— Ça te déplaît ?

— Non, pas du tout, mais elle est si haute !

Kahlan parlait de la nouvelle statue qui ornait l'esplanade à la place exacte de celle du Sourcier. Des sculpteurs y travaillaient encore, ravis de créer autre chose que des horreurs. Kamil était avec eux pour faire son apprentissage. Pour le moment, cela se limitait souvent à jouer du balai…

Richard payait les artistes de sa poche. Avec la fortune gagnée en aidant l'Ordre à bâtir le Fief, il pouvait s'offrir cette petite folie, et ses anciens collègues étaient très contents de travailler pour lui.

Ils mettaient en ce moment même la dernière main à une reproduction géante de Bravoure, la statuette que Richard avait offerte à Kahlan quand elle avait besoin de vitalité, de courage et de combativité. Taillée dans du marbre de Cavatura, Bravoure avait une rudement belle allure.

Le cadran solaire, intact après sa chute, serait ajouté sur le socle, où les mots gravés par Victor marqueraient à jamais le souvenir d'une fantastique journée.

Kahlan adhérait au projet. Mais après avoir vécu plus d'un an avec la statuette, elle était désorientée par sa version géante. De plus, elle avait hâte que les sculpteurs en terminent et lui rendent le modèle, qu'elle aimait par-dessus tout.

— J'espère que partager Bravoure avec tant de gens ne te dérange pas, dit Richard.

— Non, je trouve ça très bien.

— D'ailleurs, elle a un grand succès.

Kahlan eut un petit rire de gorge.

— Et il faudra bien que je m'habitue à ce que tu exhibes à tous les

vents mon corps et mon âme !

En silence, les deux époux regardèrent les sculpteurs prendre des mesures pour s'assurer que leur reproduction était vraiment à l'échelle. Avec des compas, ils relevaient des angles sur le modèle et les comparaient avec les points de référence – matérialisés par des entretoises – sur la copie agrandie.

— Comment te sens-tu ? demanda Kahlan en massant les épaules de son mari.

— Très bien. Maintenant que tu es avec moi, je ne pourrais pas aller mieux.

— À condition que je ne t'embroche plus ?

Richard sourit, heureux de voir que Kahlan pouvait plaisanter au sujet de ce sinistre souvenir.

— Quand je dirai à nos enfants que leur mère m'a traversé le ventre avec une épée, tu n'auras pas l'air très fin.

— Tu crois que nous aurons des enfants ?

— J'en suis sûr !

— Alors, je veux bien passer pour une idiote…

Richard se pencha et posa un baiser sur le front de sa femme.

Regardant ensuite les arbres, dont les feuilles brillaient au soleil, le Sourcier suivit les évolutions d'un vol d'oiseaux qui longèrent les berges du fleuve, puis vinrent tourner en rond au-dessus de l'esplanade et de ses colonnes.

Libres comme l'air, ils s'amusèrent ensuite à survoler la grande pelouse qui s'étendait sur l'ancien emplacement du Fief.

Appuyée contre Richard, Kahlan savoura également ce spectacle.

Un vent nouveau soufflait sur Altur'Rang.

L'ancien cœur de l'Ordre Impérial battait désormais au rythme de la liberté.

Terry Goodkind

Les Piliers de la Création

L'Épée de Vérité – livre sept

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Ce livre est dédié aux membres des services secrets des États-Unis d'Amérique, une communauté qui se bat depuis des années pour défendre la vie et la liberté – et que les hérauts du mal ne cessent de ridiculiser, de condamner, d'entraver et de diaboliser.

Terry Goodkind (novembre 2001)

« Le mal ne tente pas de nous séduire en nous révélant l'atroce réalité de ses plans monstrueux. Au contraire, il vient à nous drapé des robes diaphanes de la vertu et nous murmure à l'oreille des mensonges enchanteurs qui visent à nous entraîner au plus profond du lit obscur de nos tombes éternelles. »

Traduction du journal de Kolo

Chapitre premier

En fouillant dans les poches du cadavre, Jennsen Daggett découvrit la dernière chose au monde qu'elle se serait attendue à trouver. Très surprise, elle s'assit sur les talons, et, tandis qu'un vent mordant ébouriffait ses cheveux, regarda fixement les deux mots écrits en lettres capitales sur le petit morceau de parchemin – qui avait été plié en quatre avec une grande précision, afin que les bords se recoupent au centième de pouce près.

Jennsen cligna des yeux, comme si elle espérait que les mots disparaissent. Mais ils restèrent bien présents, car ils n'avaient rien d'une illusion.

Si absurde que fût cette idée, la jeune femme continuait à redouter que le soldat mort soit en train de l'épier, à l'affût de sa moindre réaction. Prenant garde à rester impassible malgré la tempête qui faisait rage en elle, Jennsen sonda les yeux du mort. Ils étaient voilés et ternes, constata-t-elle. Certains défunts, disait-on, semblaient tout simplement endormis. Ce n'était pas le cas de cet homme aux yeux éteints, aux lèvres déjà bleues et à la peau cireuse. À l'arrière de son cou de taureau, une grosse rougeur tournait déjà au violet.

Comment aurait-il pu épier Jennsen ? Ce soldat ne voyait plus rien, c'était évident. Mais avec sa tête tournée vers la jeune femme, on aurait pu croire qu'il la fixait. En tout cas, elle pouvait l'imaginer.

Au sommet de la falaise, derrière elle, les branches nues des arbres malmenés par le vent se heurtaient en cliquetant sinistrement comme des os. Le morceau de parchemin, entre les doigts de Jennsen, semblait vibrer au même rythme, et elle sentait les pulsations de son cœur, déjà emballé, s'accélérer encore.

La jeune femme avait un esprit clair et logique et elle en était très fière. À l'évidence, aujourd'hui, elle se laissait emporter par son imagination. Mais c'était le premier mort qu'elle voyait : un être humain immobile au point d'en devenir grotesque. Ce soldat ne respirait plus, et c'était tout simplement terrifiant.

Jennsen inspira à fond pour contrôler les mouvements de sa poitrine. Si elle ne pouvait rien pour ses nerfs, qui menaçaient de craquer, elle gardait une certaine emprise sur son corps.

Même s'il était mort, elle n'aimait pas que ce type la regarde ! Se levant, elle tira sur l'ourlet de sa robe, contourna le cadavre puis replia le morceau de parchemin en quatre, comme lorsqu'elle l'avait trouvé, et le rangea dans sa poche. Elle s'inquiéterait de cela plus tard,

même si elle devinait comment sa mère réagirait aux deux mots écrits en lettres capitales.

Décidée à en terminer vite, elle s'agenouilla de l'autre côté du mort et continua sa fouille. À présent, le soldat semblait regarder la corniche d'où il était tombé, à croire qu'il cherchait à savoir comment il avait pu finir, la nuque brisée, au pied de la paroi rocheuse qu'il longeait.

Le manteau du mort n'avait pas de poches. Deux sacoches pendaient à sa ceinture. La première contenait une fiole d'huile, des pierres à aiguiser et une bande de cuir à rasoir. L'autre était remplie de morceaux de viande séchée. Aucune des deux n'apprit quelque chose à Jennsen sur l'identité du cadavre.

S'il avait été plus malin, comme elle, il aurait suivi le chemin le plus long, au pied de la falaise, plutôt que de passer par la corniche, très dangereuse à cette époque de l'année à cause des plaques de verglas. Et s'il n'avait pas eu envie de rebrousser chemin afin de redescendre dans le canyon, il aurait été plus inspiré de traverser les bois, même si les ronces y formaient par endroits des obstacles difficiles à franchir.

Mais ce qui était fait était fait… Si Jennsen trouvait un indice sur l'identité du mort, elle pourrait contacter ses parents, ou au moins certaines de ses connaissances. Les proches de cet homme voudraient savoir ce qu'il était devenu. C'était toujours comme ça, entre amis, n'est-ce pas ?

Jennsen se demanda une nouvelle fois ce que ce soldat faisait là. En réalité, le morceau de parchemin soigneusement plié le lui indiquait clairement. Cela dit, il pouvait y avoir une autre raison.

Elle brûlait de la découvrir…

Mais si elle voulait fouiller l'autre poche du cadavre, elle devait déplacer un peu son bras.

— Esprits du bien, pardonnez-moi…, souffla-t-elle en saisissant le poignet du mort.

Le bras du soldat refusa de se plier et bougea difficilement. Jennsen plissa le nez de dégoût. L'homme était aussi glacé que le sol sur lequel il reposait et que les gouttes de pluie qui tombaient sporadiquement du ciel. À cette époque de l'année, un vent d'ouest si froid charriait le plus souvent de la neige. Le crachin inhabituel avait sans doute contribué à rendre la corniche plus glissante – malheureusement pour le soldat.

Si elle s'attardait, Jennsen risquait d'être surprise par l'orage, et en hiver, elle pouvait y laisser la vie. Par bonheur, elle n'était pas bien loin de chez elle. Mais si elle ne rentrait pas très vite, sa mère s'inquiéterait et partirait à sa recherche. Au risque d'être trempée jusqu'aux os…

De plus, elle devait attendre les poissons que Jennsen avait trouvés au bout de ses lignes. Pour une fois, la pêche à travers les trous creusés dans la glace avait été miraculeuse. Mais sur le chemin du retour, la jeune femme avait découvert le corps du soldat. Le malheureux ne pouvait pas être mort depuis longtemps, sinon, elle l'aurait vu en venant…

Jennsen prit une grande inspiration pour se donner du courage. Quelque part, supposait-elle, une femme devait s'inquiéter pour ce grand et beau soldat, se demandant s'il était en sécurité, au chaud et bien au sec…

Hélas, ce n'était pas le cas…

Si elle faisait un jour une chute mortelle, Jennsen apprécierait que quelqu'un prévienne ses proches. À coup sûr, sa mère lui pardonnerait de s'être mise en retard pour découvrir l'identité du mort.

Était-ce si sûr que cela ? Elle avait dit et redit à Jennsen de ne pas approcher de ces soldats… Certes, mais celui-là était mort et il ne pouvait plus faire de mal à personne.

En revanche, les mots écrits sur son morceau de parchemin étaient inquiétants, et…

En réalité, Jennsen ne cherchait pas à savoir qui était le mort. Si elle se forçait à rester près de lui, malgré sa terreur, c'était pour trouver une *autre* explication à sa présence dans le coin.

Si elle n'y parvenait pas, le mieux serait de l'ensevelir en espérant que personne d'autre ne le découvre. Même si ça impliquait de rester sous la pluie glaciale, Jennsen devrait l'« enterrer » aussi vite que possible, afin que personne d'autre ne sache qu'il était là.

Elle glissa la main dans la poche de pantalon du mort et frissonna en sentant la raideur de sa cuisse, sous le tissu. Refermant les doigts sur plusieurs petits objets, elle retira vivement sa main puis étudia sa collecte.

Un bouton en os, une petite pelote de ficelle, un mouchoir plié, et, dedans, une grosse poignée de pièces d'or et d'argent…

Jennsen en siffla de surprise. Selon elle, les soldats n'étaient pas riches. Pourtant, celui-ci détenait cinq pièces d'or et trois ou quatre fois plus de pièces d'argent. Une fortune, en tout état de cause… À côté, les dizaines de sous d'argent – et non de cuivre – semblaient insignifiants. Pourtant, ils représentaient plus, à eux seuls, que tout ce que Jennsen avait pu dépenser en vingt ans d'existence.

Pour la première fois de sa vie, elle manipulait des pièces d'or… Mais il s'agissait sans doute du butin d'un pillage…

Sur le cadavre, elle ne vit aucune babiole qui aurait pu lui avoir été offerte par une femme – un détail qui aurait apaisé ses inquiétudes au sujet de cet homme…

Rien de ce qu'elle avait trouvé ne lui en ayant appris plus long sur le soldat, Jennsen s'imposa la corvée de tout remettre en place. Quelques sous d'argent glissèrent de sa paume et tombèrent sur le sol glacé. Elle les ramassa et les fourra avec le reste dans la poche du mort.

Le sac du cadavre pouvait être intéressant à explorer, mais l'homme reposait dessus et Jennsen n'avait guère envie de le retourner pour découvrir des vivres et quelques vêtements de rechange. Sans nul doute, le soldat devait garder dans ses poches tous ses objets de valeur.

Comme le morceau de parchemin, par exemple…

Toutes les preuves dont Jennsen avait besoin étaient devant ses yeux. Sous son manteau, le mort portait une cuirasse, et une épée très simple pendait à sa hanche gauche dans un fourreau en cuir noir strictement utilitaire. La lame était brisée vers le milieu, sans doute à cause de la chute…

Jennsen étudia plus longuement le couteau également accroché à la ceinture du mort dans un fourreau. La garde de cette arme brillait dans la pénombre… La jeune femme l'avait remarquée dès la première seconde et s'en était inquiétée jusqu'à ce qu'elle constate que l'homme était mort. Un simple soldat ne pouvait pas posséder une lame de cette qualité. De sa vie, Jennsen n'avait jamais vu un couteau si cher et si artistiquement ouvragé…

La lettre « R » était gravée sur la garde de l'arme – un objet d'art, en réalité.

La mère de Jennsen lui avait appris à se servir d'un couteau alors qu'elle était toute petite. Mais pas d'un si beau couteau, bien entendu…

Jennsen…

La jeune femme sursauta. Non, pas maintenant ! Par les esprits du bien, pas maintenant et pas ici !

Jennsen…

La haine était un sentiment que Jennsen ignorait, sauf quand il s'agissait de la voix qui résonnait de temps en temps dans sa tête.

Comme toujours, elle fit mine de ne pas l'entendre et continua à fouiller le cadavre. Mais sa tunique n'avait pas de poches et il ne cachait rien sur lui.

Jennsen…, répéta la voix.

— Fiche-moi la paix ! siffla la jeune femme.

Jennsen…

C'était différent, cette fois, à croire que la voix ne retentissait pas dans sa tête, contrairement à d'habitude.

— Laisse-moi !

Renonce…

Jennsen leva la tête et vit que les yeux du cadavre étaient rivés sur elle.

Le premier rideau de pluie, porté par le vent, vint caresser le visage de la jeune femme comme s'il s'agissait des doigts glacés des esprits.

Le cœur battant la chamade, ses yeux écarquillés ne parvenant pas à se détourner de ceux du mort, Jennsen recula sur les talons.

Elle devenait folle, c'était évident ! L'homme ne respirait plus et il ne la regardait pas, car il en était incapable. Comme celui des poissons morts qu'elle avait posés à côté de lui, son regard se perdait dans le vide. Le mort ne la fixait pas, et elle se comportait comme une idiote.

Mais si les yeux du soldat ne regardaient rien de particulier, pourquoi étaient-ils braqués dans sa direction ?

Jennsen…

Au sommet de la falaise, les pins oscillaient au vent tandis que les chênes et les bouleaux, tout déplumés, agitaient frénétiquement leurs bras squelettiques. Alors qu'elle écoutait la voix, Jennsen ne quitta pas des yeux les lèvres du mort. Elles ne bougeaient pas, bien entendu. C'était normal, puisque la voix parlait dans sa tête.

Le visage de l'homme restait tourné vers la corniche d'où il était tombé. Mais ses yeux en revanche, semblaient suivre chaque mouvement de Jennsen.

Terrorisée, elle saisit la garde de son couteau.

Jennsen…

— Laisse-moi ! Je ne renoncerai pas !

Que voulait dire la voix, lorsqu'elle lui demandait de renoncer ? Même si elle harcelait la jeune femme quasiment depuis le début de sa vie, elle ne l'avait jamais précisé. Et cette ambiguïté rassurait un peu Jennsen.

Renonce à ta chair, Jennsen.

La jeune femme en eut le souffle coupé.

Renonce à ta volonté…

Jennsen en trembla de terreur. La voix, jusque-là, n'avait jamais rien dit d'aussi clair. Elle l'entendait souvent, certes, mais comme si elle était trop loin pour qu'elle puisse comprendre ses mots. Ou comme s'ils appartenaient à une langue étrangère…

Le plus fréquemment, elle entendait la voix au moment de s'endormir, et ne comprenait rien à ce qu'elle lui disait, à part son prénom et cette étrange mais séduisante invitation à « renoncer ». Ce mot revenait toujours, et il était chaque fois parfaitement audible.

Selon sa mère, cette voix appartenait à l'homme qui voulait tuer Jennsen depuis le jour de sa naissance. Et il lui parlait pour la tourmenter.

— Jenn, lui disait souvent sa mère, tout va bien… Je suis près de

toi, et sa voix ne peut pas te faire de mal.

Afin de ne pas accabler sa mère, Jennsen omettait souvent de lui dire qu'elle avait entendu la voix.

Mais si l'homme à qui elle appartenait la trouvait, il pourrait lui faire du mal, elle le savait.

Comme elle aurait donné cher pour sentir autour d'elle les bras réconfortants de sa mère…

Un jour, l'homme la débusquerait, elles le savaient toutes les deux. En attendant, il lui envoyait sa voix. En tout cas, c'était ce que pensait sa mère.

Même si cette explication lui glaçait les sangs, Jennsen la préférait à l'autre possibilité : la folie. Car si elle ne pouvait plus se fier à son esprit, il ne lui resterait rien.

— Que s'est-il passé ici ? lança soudain une voix.

Jennsen étouffa un cri d'angoisse, dégaina son couteau et se mit en position de combat.

Cette voix-là n'était pas désincarnée : un homme approchait d'elle. Distraite par le vent, ses tourments intérieurs et le cadavre, elle ne s'en était pas aperçue avant qu'il soit trop tard.

Si elle tentait de fuir maintenant, l'inconnu la rattraperait en quelques enjambées, s'il lui en prenait la fantaisie.

Chapitre 2

L'homme ralentit le pas quand il vit comment réagissait Jennsen… et remarqua qu'elle brandissait un couteau.

— Je ne voulais pas t'effrayer.

Une voix assez agréable, tout compte fait…

— Eh bien, c'est raté !

Même si la capuche du grand inconnu était relevée, dissimulant son visage, Jennsen eut l'impression qu'il était fasciné par ses cheveux roux – comme la plupart des gens, la première fois qu'ils la voyaient.

— Je le constate, et je te prie de m'excuser.

Malgré cette déclaration apaisante, Jennsen ne baissa pas sa garde et regarda derrière l'homme pour s'assurer qu'il était seul.

Elle détestait s'être laissé surprendre de cette façon. Au plus profond d'elle-même, elle savait qu'elle n'était jamais en sécurité. Pour cela, il n'y avait même pas besoin qu'un ennemi soit furtif. Un simple relâchement de sa vigilance suffisait pour que la fin arrive à n'importe quel moment. Cette idée la désespérait, bien entendu. Si un type comme celui-là pouvait la prendre par surprise, qu'en était-il de son rêve absurde d'être un jour véritablement propriétaire de sa vie ?

Au pied de la falaise de roche noire, le vent balayait l'étendue déserte où il n'y avait qu'elle et deux hommes, l'un mort et l'autre vivant. Aujourd'hui, Jennsen n'imaginait plus que des monstres se cachaient dans les ombres de la forêt, rôdant entre les arbres. Ces angoisses-là remontaient à son enfance, et elle en avait trouvé de bien plus terribles, depuis…

L'homme s'arrêta à une dizaine de pas de Jennsen. À voir son expression, il n'avait pas peur du couteau, mais entendait surtout ne pas effrayer davantage la jeune femme. Apparemment plongé dans ses pensées, il regarda un long moment Jennsen, puis s'arracha à sa mystérieuse fascination et revint à la réalité.

— Je peux comprendre qu'une femme ait peur quand un inconnu approche brusquement d'elle, dit-il. J'aurais passé mon chemin sans t'inquiéter, mais j'ai vu cet homme, sur le sol, et j'ai cru que tu avais besoin d'aide.

Le vent écarta un des pans du manteau vert sombre de l'homme, révélant ses vêtements simples mais de bonne facture. Malgré les ombres de la capuche, Jennsen vit qu'il souriait et elle jugea que ça lui allait bien.

— Il est mort, souffla-t-elle, incapable de trouver autre chose à

dire.

Jennsen n'avait pas l'habitude de parler avec des étrangers. À dire vrai, elle conversait exclusivement avec sa mère. Surtout dans des circonstances pareilles, elle ignorait comment réagir face à un inconnu.

— Oh ! je suis navré…, fit l'homme.

Il n'avança pas, mais tendit le cou pour mieux observer le cadavre.

Jennsen fut touchée par cette attention : ne pas approcher d'une personne visiblement nerveuse. En même temps, elle s'irrita que ses sentiments soient si faciles à lire. Elle aurait tant aimé être une femme impossible à sonder…

L'inconnu baissa les yeux sur l'arme que tenait Jennsen.

— Tu dois avoir eu d'excellentes raisons…

D'abord déconcertée, Jennsen comprit ce que ça voulait dire et s'écria :

— Non, ce n'est pas moi !

— Désolé… De si loin, je n'ai pas vu ce qui est arrivé…

Trouvant dérangeant de menacer cet homme avec un couteau, Jennsen baissa le bras.

— Je ne voudrais pas passer pour une folle. Mais vous m'avez surprise, et…

— Je comprends. Oublions ça. Qu'est-il arrivé ?

Jennsen désigna la falaise.

— Je crois qu'il est tombé de la corniche et qu'il s'est brisé le cou. Je n'en suis pas sûre, mais je n'ai pas vu de traces de pas par ici, et il a bien fallu qu'il vienne de quelque part…

Pendant que Jennsen rengainait son couteau, l'inconnu étudia brièvement la falaise.

— On dirait que j'ai bien fait de ne pas choisir ce chemin…

— Je cherchais à découvrir son identité, dit Jennsen en baissant les yeux sur le mort. Afin de pouvoir prévenir quelqu'un, par exemple… Mais je n'ai rien trouvé.

L'inconnu approcha, ses bottes grinçant sur les cailloux, et s'agenouilla de l'autre côté du cadavre – sans doute pour mettre un peu de distance entre la folle au couteau et sa poitrine.

— Je crois que tu as raison, dit-il, il a la nuque brisée… Et il a l'air d'être là depuis quelques heures…

— Je suis passée par ici ce matin, et il n'y a pas d'autres empreintes que les miennes. J'allais relever mes lignes, au bord du lac, et ce mort n'était pas là…

L'inconnu plissa les yeux et inclina la tête pour mieux étudier le visage du cadavre.

— Tu sais qui était cet homme ?

— Aucune idée, non… À part qu'il s'agissait d'un soldat.

— Quel type de soldat ?

Jennsen plissa le front.

— Quel type ? Un soldat d'haran, bien sûr… (Elle s'agenouilla de nouveau afin de pouvoir mieux dévisager l'inconnu.) D'où venez-vous pour être incapable de reconnaître un soldat d'haran ?

L'homme glissa une main sous sa capuche puis se massa la nuque.

— Je ne suis qu'un voyageur de passage, dit-il sans dissimuler sa lassitude.

Cette réponse déconcerta Jennsen.

— Je voyage depuis ma naissance, et je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ne puisse pas reconnaître un soldat d'haran… Comment est-ce possible ?

— Je viens d'arriver en D'Hara…

— Je ne vous crois pas ! D'Hara englobe la plus grande partie du monde.

— Vraiment ? demanda l'homme, visiblement amusé.

Jennsen sentit qu'elle rougissait. Comment avait-elle pu trahir ainsi son ignorance au sujet de la taille réelle du monde ?

— Ce n'est pas comme ça, en réalité ?

L'inconnu secoua la tête.

— Non… Je viens du sud, d'un pays qui n'est pas D'Hara.

Jennsen regarda son interlocuteur, toutes ses angoisses oubliées face aux perspectives que lui ouvrait une notion si surprenante. Au fond, ses rêves n'étaient peut-être pas délirants…

— Et que faites-vous en D'Hara ? demanda-t-elle.

— Je l'ai déjà dit : je voyage…

L'homme semblait épuisé, et Jennsen savait à quel point voyager pouvait être fatigant.

— Cela dit, continua l'inconnu, je sais bien que c'est un soldat d'haran. Tu m'as mal compris… Mais s'agit-il d'un membre d'un régiment régional ? D'un permissionnaire venu visiter sa famille ? D'un type parti boire un coup en ville ? D'un éclaireur ?

— Un éclaireur ? répéta Jennsen, alarmée. Que ferait un éclaireur dans son propre pays ?

L'homme jeta un rapide coup d'œil aux nuages noirs qui s'accumulaient dans le ciel.

— Je n'en sais rien… Je me demandais seulement si tu pouvais m'en dire plus sur lui.

— Non, bien sûr que non ! Je l'ai découvert, c'est tout…

— Les soldats d'harans sont-ils dangereux ? Je veux dire, pour les simples voyageurs ?

Jennsen détourna légèrement la tête pour fuir le regard inquisiteur

de l'inconnu.

— Je… Eh bien, je l'ignore. Mais je suppose que oui.

Cette information engageait déjà beaucoup la jeune femme, mais elle ne voulait pas que l'homme ait des ennuis parce qu'elle lui en avait trop peu dit.

— D'après toi, que faisait un soldat seul sur cette corniche ? En général, les militaires se déplacent en groupe.

— Comment pourrais-je répondre ? Pourquoi une femme en saurait-elle plus long sur les soldats qu'un homme qui a sillonné le monde ? Manquez-vous totalement d'imagination ? Ce soldat rentrait peut-être chez lui en pensant à une jolie fille, et c'est pour ça qu'il a glissé. Ce genre d'accident arrive…

L'homme se massa de nouveau la nuque comme si elle lui faisait mal.

— Désolé, j'ai bien peur de dire n'importe quoi… Sans doute parce que je suis fatigué, ce qui m'empêche de penser clairement. Ou parce que je me fais du souci pour toi.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, tout soldat appartient à une unité. Du coup, d'autres soldats savent ce qu'il fait et où il va. Un militaire n'est pas libre de ses mouvements comme un trappeur solitaire qui peut disparaître sans que nul s'en aperçoive.

— Un trappeur… ou un voyageur ?

— Un voyageur, si tu préfères… (L'homme eut un petit sourire qui s'effaça très vite.) L'important, c'est que d'autres soldats se lanceront à la recherche de celui-là. S'ils trouvent son cadavre, ils déploieront des troupes un peu partout pour contrôler ce secteur. Puis ils interrogeront tous les gens sur lesquels ils auront mis la main. D'après ce que je sais des soldats d'harans, ce sont des maîtres en matière d'interrogatoire et ils veulent connaître tous les détails au sujet des personnes qui tombent entre leurs mains.

Jennsen en eut l'estomac retourné. Il ne fallait pas que des soldats les interrogent, sa mère et elle. Sinon, l'homme qui s'était tué en tombant de la corniche aurait du même coup signé leur arrêt de mort.

— Mais quels sont les risques que…

— Je dis simplement que je détesterais que les camarades de ce type déboulent ici et décident que quelqu'un doit payer pour sa mort. La thèse de l'accident ne les convaincra peut-être pas. Les militaires sont bouleversés par la mort d'un frère d'armes, c'est bien connu. Il n'y a que toi et moi dans les environs. Je n'aimerais pas qu'on nous mette cette sale affaire sur le dos.

— Même s'il s'agit d'un accident, les soldats pourraient arrêter un innocent et l'accuser ? C'est ce que vous voulez dire ?

— Je n'en suis pas sûr, mais selon mon expérience, c'est très

possible. Quand ils sont mécontents, les militaires adorent trouver des boucs émissaires.

— Comment pourraient-ils nous accuser ? Vous n'étiez pas là, et je suis simplement venue relever mes lignes…

L'inconnu posa un coude sur son genou, appuya le menton sur son poing et baissa les yeux sur le cadavre.

— Et ce soldat, alors qu'il accomplissait son devoir pour le glorieux empire d'haran, a vu parader devant lui une splendide jeune femme. Trop fasciné, il a glissé sur une plaque de verglas et s'est tué en tombant d'une corniche.

— Je ne « paradais » pas !

— Ai-je dit que je le croyais ? Mais comprends-tu, à présent, comment les gens présentent les choses quand ils ont décidé d'accuser quelqu'un ?

Jennsen n'avait pas pensé à cette possibilité, qu'elle était bien obligée de ne pas écarter, soldats d'harans ou non…

Mais ce n'était pas tout ce qui la frappait dans le discours de l'inconnu. Aucun homme ne lui avait jamais dit qu'elle était belle. C'était inattendu et particulièrement troublant dans un moment comme celui-là. Puisqu'elle ignorait comment réagir à un tel compliment, elle décida de faire comme s'il n'existait pas. Après tout, elle avait des soucis plus urgents.

— S'ils trouvent ce mort, dit l'homme, les soldats interrogeront longuement et durement tous les témoins, c'est une évidence.

Il ne fallait pas être devin pour imaginer ce que tout cela aurait de désagréable – au minimum, et si tout se passait bien. Sinon, ce serait le début de la catastrophe…

— Que devons-nous faire, d'après vous ?

L'homme réfléchit un moment.

— Eh bien, si les soldats viennent et ne trouvent pas le corps, ils n'auront aucune raison de traîner dans le coin. Ils fileront ailleurs pour tenter de trouver leur camarade.

L'inconnu se leva et regarda autour de lui.

— Le sol est trop dur pour qu'on puisse creuser une tombe… (L'homme tira sur sa capuche pour s'abriter les yeux et mieux percer le brouillard qui s'était levé. Puis il désigna un endroit, au pied de la falaise.) Là, j'aperçois une crevasse qui doit être assez profonde. Nous devrions l'y jeter et le recouvrir avec de grosses pierres et des cailloux. En matière de funérailles, c'est le mieux que nous puissions lui offrir, en cette saison.

Et sans doute plus que méritait cet homme, ajouta mentalement Jennsen. Elle aurait également pu abandonner le cadavre, mais ça n'aurait pas été prudent. Après tout, elle avait pensé à l'ensevelir

avant l'arrivée de l'inconnu.

La solution qu'il proposait, encore meilleure, limitait les risques que des animaux l'exhument.

Prenant la réflexion de la jeune femme pour de l'hésitation, l'inconnu plaida sa cause :

— Cet homme est mort et nous ne pouvons plus rien faire pour lui. C'était un accident, je te le rappelle. Pourquoi nous attirer des ennuis alors que nous n'étions même pas là quand c'est arrivé ? Enterrons-le et continuons à vivre sans avoir des soldats d'harans à nos trousses.

Jennsen dut reconnaître que l'homme avait raison. Des soldats pouvaient venir enquêter sur la disparition de leur camarade – un événement déjà assez inquiétant en soi, comme le prouvait le morceau de parchemin qu'elle avait découvert dans la poche du mort. Si cette note était bien ce qu'elle pensait, un interrogatoire serait immanquablement le prologue à une terrible épreuve.

— Je suis d'accord, dit-elle. Et si nous devons le faire, dépêchons-nous.

L'homme sourit – de soulagement, estima Jennsen.

Puis il lui fit face et abaissa sa capuche. Une façon de lui manifester son respect, comprit la jeune femme.

Bien qu'il eût à peine six ou sept ans de plus qu'elle, l'inconnu arborait des cheveux blancs comme la neige – et hérissés sur son crâne comme si la foudre venait de le frapper. Un long moment, Jennsen les regarda avec la fascination qu'éprouvaient les gens devant sa crinière rousse.

Cet homme avait les yeux bleus, constata-t-elle ensuite. Comme ceux de son père, d'après ce qu'on racontait…

Les cheveux et les yeux du voyageur allaient merveilleusement bien avec le reste de son visage rasé de près. Bref, il était d'une beauté saisissante.

— Je m'appelle Sebastian, dit-il en tendant la main au-dessus du cadavre.

Jennsen hésita un moment avant de tendre la sienne. Bien qu'il fût grand et musclé, Sebastian ne lui broya pas les os pour le prouver, comme beaucoup d'hommes aimaient à le faire.

La chaleur inhabituelle de sa peau surprit la jeune femme.

— Tu ne veux pas me dire ton nom ? demanda Sebastian.

— Si… Je suis Jennsen Daggett.

— Jennsen… Un joli prénom…

La jeune femme sentit qu'elle s'empourprait de nouveau. Pour la tirer d'embarras, Sebastian se mit aussitôt au travail. Saisissant le soldat sous les bras, il tira, mais le cadavre bougea à peine, car il pesait rudement lourd.

Jennsen referma les mains sur une épaule du mort et tira aussi. Sebastian adopta la même prise qu'elle, et, ensemble, ils traînèrent péniblement la dépouille jusqu'au bord de la crevasse.

Le souffle court à cause de l'effort, Sebastian fit rouler le mort sur le ventre avant de le jeter dans ce qui serait sa dernière demeure. Pour la première fois, Jennsen vit que le soldat portait une épée courte accrochée sur son dos, sous son paquetage. Entre ses reins, une hache de guerre était glissée à son ceinturon…

L'angoisse de Jennsen augmenta quand elle découvrit que l'homme trimballait un véritable arsenal. Les soldats normaux ne portaient pas autant d'armes, et ils n'avaient pas de pareils couteaux.

Sebastian prit le paquetage du mort, récupéra son épée courte et lui retira son ceinturon.

— Rien d'inhabituel dans le sac, dit-il après une rapide inspection.

Il posa le paquetage près de l'épée et du ceinturon, puis entreprit de fouiller les poches du soldat. Tentée de lui demander ce qu'il faisait, Jennsen se souvint qu'elle s'était livrée aux mêmes recherches. Cela dit, elle sourcilla quand elle vit que Sebastian n'avait aucune intention de remettre à leur place les pièces d'or et d'argent. Qu'on pût détrousser les morts ne lui plaisait pas beaucoup…

Mais le jeune homme aux cheveux blancs lui tendit le « butin ».

— Que fais-tu donc ? demanda-t-elle, passant d'instinct au tutoiement.

— Prends-les ! s'écria Sebastian. À quoi servira cet argent, au fond de la terre ? Les pièces peuvent apaiser la souffrance des êtres vivants, mais elles sont impuissantes contre celle des morts. Tu crois que les esprits du bien lui demanderont un droit de passage pour l'admettre dans leur paradis ?

L'homme étant un soldat d'haran, Jennsen aurait parié que le Gardien du royaume des morts lui réservait une après-vie beaucoup moins lumineuse que cela.

— Mais… cet argent ne m'appartient pas.

— Eh bien, tiens-le pour une compensation partielle de tes nombreuses souffrances…

Jennsen en eut les sangs glacés. Comment Sebastian savait-il ? Sa mère et elle se montraient si prudentes…

— De quoi parles-tu ?

— Des années de vie que tu perdras à cause de la trouille que ce type t'a fichue aujourd'hui !

Jennsen soupira de soulagement. Il fallait absolument qu'elle cesse de trouver un sens caché aux moindres propos des gens.

— D'accord, dit-elle tandis que Sebastian lui posait les pièces dans la main, mais tu as droit à la moitié, parce que tu m'as aidée.

Elle tendit des pièces d'or à son compagnon – qui lui prit la main et lui referma les doigts sur ce petit trésor.

— Non, tout ça est à toi…

Jennsen pensa à tout ce que cet argent changerait dans sa vie, et elle hocha la tête.

— Ma mère a eu une existence difficile… Je lui donnerai ces pièces…

— J'espère qu'elles vous feront du bien à toutes les deux, dans ce cas… Vous aider, ta mère et toi, aura été la dernière bonne action de ce soldat.

— Tes mains sont chaudes, dit Jennsen.

Voyant l'éclair qui passa dans les yeux de Sebastian, elle crut deviner pourquoi il en était ainsi, mais ne dit rien de plus.

Le jeune homme confirma aussitôt ses soupçons.

— J'ai de la fièvre depuis ce matin, oui… Quand nous en aurons fini avec ce mort, j'espère pouvoir gagner la ville la plus proche et me reposer dans une pièce à l'atmosphère bien sèche. C'est tout ce qu'il me faut pour recouvrer mes forces.

— La ville est trop loin pour que tu l'atteignes aujourd'hui.

— Tu crois ? Je peux marcher très vite, tu sais ?

— Moi aussi, et il me faudrait une bonne journée pour atteindre cette ville. La nuit tombera dans deux heures, et les « funérailles » ne sont pas encore terminées. Même un cheval rapide ne te conduirait pas à destination à temps.

— Pourtant, soupira Sebastian, il faudra bien que j'y arrive…

Il s'agenouilla et fit de nouveau tourner le soldat sur lui-même pour lui prendre son couteau. Le fourreau en cuir fin était brodé de fils d'argent qui dessinaient le même « R » que celui de la garde.

Sebastian tendit l'arme à Jennsen.

— Il serait stupide de laisser un si joli couteau rouiller sous la terre, dit-il. Prends-le, il est bien meilleur que le morceau de métal minable que tu pointais sur moi tout à l'heure.

— Ne devrais-tu pas le garder ? demanda Jennsen, de plus en plus déconcertée.

— Je prends les autres armes, qui me conviennent mieux. Le couteau est à toi. C'est la première leçon de Sebastian !

— La première leçon de Sebastian ?

— Les beaux objets pour les belles femmes.

Jennsen rougit du compliment, si délicieusement tourné. Mais ce couteau n'était pas un bel objet. Sebastian n'avait aucune idée de l'horreur qu'il symbolisait.

— Tu sais ce que signifie le « R » gravé sur la garde ? demanda-t-il.

Oh oui ! manqua s'écrier Jennsen. *Il représente la laideur absolue !*

— C'est l'emblème de la maison Rahl, se contenta-t-elle de

répondre.

— La maison Rahl ?

— Celle du seigneur Rahl, le maître suprême de D’Hara…

Une façon si simple de décrire un abominable cauchemar !

Chapitre 3

Quand ils eurent fini de recouvrir le cadavre du soldat, les bras de Jennsen tremblaient de fatigue. Un vent glacial traversait ses vêtements, la gelant jusqu'aux os, et elle ne sentait plus ses oreilles, son nez et ses doigts.

Le front de Sebastian ruisselait de sueur.

Mais le mort, au moins, reposait sous une couche de cailloux et de pierres qui empêcherait les bêtes sauvages de le déterrer. Au fond de la crevasse, les vers allaient pouvoir festoyer en paix.

Sebastian avait prononcé quelques mots très simples pour recommander l'âme du défunt au Créateur – dont il n'avait imploré ni le pardon ni la mansuétude.

Sans juger bon de corriger cette omission, Jennsen éparpilla avec une branche les cailloux qui couvraient la tombe puis recula de quelques pas. Après un examen attentif, elle conclut que personne ne s'apercevrait qu'un mort reposait à cet endroit. Si des soldats passaient par ici, ils n'y verraient que du feu et n'auraient aucune raison d'interroger les gens du coin, à part pour leur demander s'ils avaient vu leur camarade. Leur mentir serait facile, et ils n'auraient pas l'ombre d'un soupçon.

Jennsen posa une main sur le front de Sebastian.

— Tu es brûlant de fièvre, dit-elle, ses pires craintes confirmées.

— Peut-être, mais nous en avons terminé, et je me reposerai bien mieux si je n'ai pas peur que des soldats me tirent du sommeil pour me soumettre à la question.

Où allait-il dormir ? se demanda Jennsen. Le crachin devenait plus dense, et il ne tarderait pas à pleuvoir pour de bon. Avec les nuages qui obscurcissaient le ciel, l'averse risquait de durer toute la nuit. Être trempé jusqu'aux os ne ferait aucun bien à Sebastian. Même sans la fièvre, les pluies glaciales, en hiver, pouvaient tuer un homme.

Jennsen regarda Sebastian boucler autour de sa taille le ceinturon du mort. Contrairement au soldat, il n'avait pas placé la hache au creux de ses reins, mais sur sa hanche droite. Après avoir éprouvé son tranchant du bout d'un pouce, il avait accroché l'épée courte sur son flanc gauche. Ainsi, il pourrait saisir facilement les deux armes, en cas de danger.

Quand il eut fini, il referma son manteau et ressembla de nouveau à un banal voyageur. Jennsen aurait parié qu'il était beaucoup plus que cela.

Sebastian avait des secrets et il les portait avec lui presque ouvertement. Jennsen, elle, dissimulait les siens, comme si elle en avait honte.

Le jeune homme avait manié l'épée avec une dextérité qui trahissait une longue habitude des armes. Jennsen était bien placée pour le savoir, car elle jouait du couteau avec une grâce que seul un entraînement assidu pouvait conférer. Certaines mères apprenaient la cuisine et la broderie à leurs filles. La sienne n'avait jamais pensé que ces arts seraient utiles à Jennsen quand elle devrait lutter pour sa vie. Et même si un couteau risquait de ne pas suffire, il faisait une meilleure protection qu'une cuiller ou une aiguille.

— Nous allons nous partager les vivres, dit Sebastian en ramassant le paquetage du mort. Tu veux garder le sac ?

— Tu devrais tout conserver, répondit Jennsen en récupérant ses poissons.

Sebastian accepta d'un hochement de tête. Puis il jeta un coup d'œil au ciel et referma le sac.

— Je ferais bien d'y aller…

— Où ? demanda Jennsen.

— Comment ça, où ? Nulle part en particulier, comme toujours. Je vais marcher un peu, puis j'essaierai de me trouver un abri…

— Il va bientôt pleuvoir, tu sais ?… Inutile d'être un devin pour le prédire.

— J'ai vu, oui… (Sebastian sonda les alentours avec une résignation pleine de dignité, passa une main dans ses cheveux blancs et releva sa capuche.) Fais bien attention à toi, Jennsen Daggett. Et salue ta mère de ma part. Elle a élevé une fille adorable !

Jennsen sourit, accepta le compliment d'un hochement de tête et regarda le voyageur tourner les talons et s'éloigner en luttant contre le vent de plus en plus chargé d'humidité.

Tout autour des deux jeunes gens, des pics au sommet couvert de neiges éternelles disparaissaient à demi dans une brume de plus en plus épaisse et menaçante. Il semblait si étrange, déconcertant et… futile… que les chemins de deux personnes se soient croisés si brièvement alors que la vie d'un troisième être venait de s'achever. Une courte rencontre, une mort sans conséquences, puis une séparation qui ne signifiait rien. Était-ce cela, la ridicule comédie qu'on nommait la vie ?

Le cœur battant, Jennsen ne parvenait pas à détourner le regard du dos de Sebastian. Que devait-elle faire ? Passerait-elle sa vie à fuir les gens ? Se cacherait-elle jusqu'à la fin de ses jours ?

À cause d'un crime qu'elle n'avait pas commis, devrait-elle se priver à jamais de ce qui faisait le sel de l'existence ?

L'heure avait-elle sonné pour elle de prendre un risque ? Elle

devinait ce que dirait sa mère, mais ce serait par amour, pas pour la faire souffrir.

— Sebastian ! appela-t-elle. (Le jeune homme tourna la tête, attendant la suite.) Si tu ne trouves pas un abri, tu ne survivras pas jusqu'à demain. Je ne voudrais pas te savoir perdu sous la pluie alors que tu es déjà brûlant de fièvre.

Sebastian regarda la jeune femme à travers le fin rideau de crachin.

— C'est une idée qui ne m'enthousiasme pas non plus, dit-il. Mais ne t'inquiète pas, je me débrouillerai pour trouver un abri.

Jennsen leva une main tremblante et fit signe au jeune homme d'approcher.

— Et si tu venais chez moi ?

— Ça ne dérangera pas ta mère ?

La déranger, sûrement pas ! Mais la paniquer, en revanche…

Qu'il ait aidé sa fille ou pas, la mère de Jennsen ne fermerait pas l'œil de la nuit si un inconnu dormait sous son toit. Mais avec sa fièvre, Sebastian risquait de mourir, et ça changeait tout. Car une femme pouvait être prête à tout pour protéger sa fille sans pour autant souhaiter du malheur aux autres…

— La maison est petite, mais il y a de la place dans la grotte où nous gardons les animaux. Si ça ne te dérange pas, tu pourras y dormir. Ce n'est pas si mal, tu sais, et j'y ai passé quelques nuits quand je me sentais trop à l'étroit dans ma chambre. Je ferai du feu, près de l'entrée, et tu te reposeras tout ton saoul.

Voyant que Sebastian hésitait, Jennsen brandit sa pêche miraculeuse.

— Nous avons de quoi te nourrir… Un bon repas et du repos, voilà exactement ce qu'il te faut. Tu m'as aidée, et je voudrais te rendre la pareille.

— Tu es une femme de cœur, Jennsen, dit le jeune homme avec un sourire plein de gratitude. Si ta mère n'y voit pas d'objections, j'accepterai ton offre.

Jennsen écarta les pans de son manteau pour dévoiler la garde en argent du couteau.

— Nous lui offrirons cette arme, ça l'amadouera…

Le sourire de Sebastian exprima soudain une chaleur et une joyeuse insouciance telles que Jennsen n'en avait jamais vu. À dire vrai, elle n'avait jamais contemplé une expression si plaisante sur le visage d'un autre être humain.

— Je suppose que deux femmes expertes dans l'art de jouer du couteau n'auront pas peur d'un étranger à demi mort de fièvre ?

C'était l'idée générale, mais Jennsen préférait la garder pour elle – tout en espérant que sa mère verrait les choses de cette façon.

— Allons, c’est décidé ! Suis-moi avant que l’averse nous surprenne tous les deux.

Quand Sebastian l’eut rejointe, Jennsen lui prit le paquetage du mort. Avec son propre sac et ses nouvelles armes, le jeune homme, surtout dans son état, était assez chargé comme ça.

Chapitre 4

— Attends ici, souffla Jennsen. Je vais dire à ma mère que nous avons un invité.

Sebastian se laissa lourdement tomber sur un rocher plat qui faisait un siège des plus convenables.

— Tu lui répéteras ce que j'ai dit, j'espère ? Si elle ne veut pas qu'un inconnu dorme chez vous, je comprendrai très bien son angoisse…

Jennsen dévisagea calmement le jeune homme.

— Ma mère et moi avons d'excellentes raisons de ne rien redouter des visiteurs…

Elle ne faisait pas allusion à des armes habituelles, et Sebastian le devina à son ton. Pour la première fois depuis leur rencontre, Jennsen vit briller dans les yeux bleus de son compagnon une inquiétude qui n'était pas motivée par sa seule habileté à jouer du couteau.

Jennsen sourit en constatant que le jeune homme se demandait s'il ne serait pas plus en danger chez elle que sous la pluie.

— Ne t'inquiète pas, surtout… Seuls ceux qui nous menacent ont du souci à se faire.

— Dans ce cas, je serai aussi en sécurité chez vous qu'un bébé dans les bras de sa mère.

Jennsen abandonna son nouvel ami et s'engagea sur le chemin sinueux bordé d'épicéas qui conduisait à sa maison blottie dans un bosquet de chênes, sur une étroite saillie rocheuse qui jaillissait du flanc de la montagne. Quand le temps se montrait clément, la petite clairière délimitée par les grands arbres était un endroit agréablement illuminé et assez vaste pour que la chèvre, les canards et les poules des deux femmes s'y ébattent librement. La muraille rocheuse où s'adossait la maison interdisait que des visiteurs importuns en approchent sans être vus. Bref, il y avait une seule voie d'accès, et c'était très bien comme ça.

Ayant tout prévu, Jennsen et sa mère avaient taillé dans la roche un escalier rudimentaire qui conduisait à une autre saillie rocheuse. De là, une série de sentiers menaient jusqu'à une ravine qui permettait d'accéder à la forêt. Ce chemin de fuite ne pouvait en aucun cas servir de voie d'invasion, car il fallait connaître très précisément la façon dont l'étroit chemin circulait entre les rochers et les crevasses. De plus, Jennsen et sa mère avaient placé des troncs d'arbre mort et planté des broussailles partout où c'était nécessaire pour brouiller la piste.

Depuis la plus tendre enfance de Jennsen, sa mère et elle ne restaient jamais très longtemps au même endroit. Ici, où elles se sentaient en sécurité, elles avaient fait une exception qui durait depuis plus de deux ans. Mais aucun voyageur n'avait jamais découvert leur cachette – contrairement à ce qui s'était parfois produit ailleurs – et les habitants de Briarton, la ville la plus proche, ne s'aventuraient jamais aussi loin dans la forêt.

La corniche qui faisait le tour du lac, celle d'où avait dégringolé le soldat, était le chemin qui passait le plus près – ou plutôt, le moins loin – du refuge des deux femmes. Comme elles n'étaient allées qu'une fois à Briarton, il était fort peu probable que quelqu'un se doute qu'elles vivaient au cœur des montagnes inaccessibles. À part Sebastian, Jennsen n'avait jamais aperçu âme qui vive dans les environs du lac. Cette cachette étant la plus sûre que sa mère et elle aient jamais eue, la jeune femme la tenait pour son premier véritable foyer.

Jennsen était traquée depuis l'âge de six ans. Malgré la prudence de sa mère, elle avait plusieurs fois failli être piégée, car son poursuivant n'était pas un homme ordinaire limité par les techniques habituelles de recherche. Pour ce qu'elle en savait, la chouette qui la regardait en ce moment même, perchée sur une haute branche, pouvait être en réalité les yeux et les oreilles de son ennemi.

Quand elle arriva devant la maison, Jennsen vit que sa mère venait juste d'en sortir. De la même taille que sa fille, avec une crinière aussi impressionnante, mais auburn plutôt que rousse, cette jeune femme d'à peine trente-cinq ans était d'une telle beauté que le Créateur lui-même devait s'émerveiller quand il contemplait son visage. Dans d'autres circonstances, des hordes de prétendants fous d'amour l'auraient suivie pas à pas, prêts à lui verser l'équivalent d'une rançon royale pour obtenir sa main.

Dotée d'un cœur aussi pur et doux que son visage, la mère de Jennsen avait renoncé à tout cela pour protéger le fruit de ses entrailles.

Dès que Jennsen s'apitoyait sur elle-même, elle pensait à sa mère, qui avait tout sacrifié pour elle. Et cela lui remettait aussitôt les idées en place, car peu de gens pouvaient se vanter d'avoir un ange gardien qui veillait sur eux…

— Jennsen ! (La femme aux cheveux auburn enlaça sa fille.) Jenn, je me rongeais les sangs… Où étais-tu ? J'allais partir à ta recherche, certaine que tu avais eu des ennuis…

— Tu ne te trompais pas, maman…

La mère de Jennsen l'enlaça et cessa de lui poser des questions. Après une journée si éprouvante, un peu de tendresse était le meilleur réconfort qu'on pût imaginer.

— Allons, entre avec moi et viens te sécher. Je vois que la pêche a été bonne. En dînant, tu me raconteras…

— Maman, j'ai amené quelqu'un.

— Que veux-tu dire ? Qui est avec toi ? Tu as eu de *graves* ennuis ?

— Mon ami attend un peu plus bas… Je lui ai promis de te demander s'il pouvait dormir dans la grotte, avec les animaux.

— Quoi ? Un inconnu, chez nous ? Quelle mouche t'a piquée ? Nous ne pouvons pas…

— Maman, écoute-moi, je t'en prie… Il est arrivé quelque chose de terrible, et Sebastian…

— Sebastian ?

— L'homme qui est avec moi… Il m'a aidée… Quand j'ai trouvé le cadavre d'un soldat… au pied de la falaise…

Soudain blanche comme une morte, la mère de Jennsen attendit la suite en silence.

— Oui, il y avait le cadavre d'un soldat d'haran, dans le canyon. Un véritable colosse armé jusqu'aux dents : une hache de guerre, une épée attachée dans le dos, un couteau…

— Jenn ? Qu'es-tu en train d'essayer de me cacher ?

Jennsen aurait préféré parler d'abord de Sebastian, mais sa mère lisait en elle comme dans un livre ouvert – à croire qu'elle avait deviné la présence, dans sa poche, du morceau de parchemin où figuraient deux mots terrifiants.

— Maman, s'il te plaît, laisse-moi raconter à ma façon !

— Si tu veux, si tu veux… Je t'écoute, ma chérie…

— J'ai fouillé le cadavre, et j'ai découvert quelque chose de très important… Mais un voyageur m'a surprise. Maman, je suis désolée, mais avec ce mort devant moi, je n'ai pas été assez vigilante. J'ai pris trop de risques et je me suis fait piéger comme une idiote…

— Ne te tracasse pas, mon bébé… Nous avons tous nos lacunes, car personne n'est parfait. Tout le monde fait des erreurs, de temps en temps. Ne sois pas trop dure envers toi-même…

— Pourtant, je me suis vraiment sentie idiote quand j'ai entendu la voix de cet homme, dans mon dos… Mais en me retournant, j'avais déjà dégainé mon couteau. (La mère de Jennsen eut un hochement de tête approbateur.) Sebastian a bien vu que le soldat avait fait une chute mortelle. Mais il a dit que d'autres militaires risquaient de venir et de nous faire des ennuis s'ils trouvaient le corps de leur camarade.

— Ce… Sebastian… semble être un homme d'expérience.

— J'avais l'intention de cacher le cadavre, tu sais ? Mais seule, je n'aurais jamais eu la force de le traîner jusqu'à une crevasse. Nous l'avons bien dissimulé, et personne ne le trouvera, j'en suis sûre.

— Vous avez très bien agi…

— Avant d'enterrer le soldat, Sebastian l'a délesté de tous ses objets de valeur, pour qu'ils servent au moins à quelque chose.

— Et qu'a-t-il fait de son butin ?

Jennsen glissa une main dans sa poche – celle qui ne contenait pas le morceau de parchemin.

— Il a insisté pour que je garde l'argent. (Elle laissa tomber les pièces dans la paume de sa mère.) Il y en a pour une petite fortune, mais ça ne l'intéressait pas.

La mère de Jennsen regarda les pièces puis tourna la tête vers le sentier à l'entrée duquel attendait l'inconnu.

— Jenn, il croit sans doute pouvoir récupérer les pièces dès qu'il le voudra, puisqu'il est avec toi. Il a peut-être voulu gagner ta confiance en se montrant faussement généreux…

— J'ai envisagé cette possibilité…

— Ma chérie, ce n'est pas ta faute, parce que je t'ai trop couvée, mais tu ne sais pas à quel point les hommes peuvent être pervers.

— Tu as sans doute raison, mais ça n'est pas le cas de Sebastian.

— Et pourquoi donc ?

— Il est malade, maman… Une très grosse fièvre. Pourtant, il voulait partir, et il ne m'a jamais demandé l'hospitalité. En le voyant si mal en point, j'ai eu peur qu'il meure pendant la nuit. Alors, je l'ai appelé et invité à dormir dans la grotte, avec les animaux. Il a accepté, à condition que tu sois d'accord. Dans le cas contraire, il s'en ira…

— C'est ce qu'il a dit ? Jenn, cet homme est d'une grande honnêteté… ou terriblement rusé. Pour quelle hypothèse penches-tu ?

— Je n'en sais rien, maman… Franchement, je suis incapable de répondre. Je me suis posé les mêmes questions que toi. En pure perte… (Jennsen se souvint soudain de quelque chose.) Sebastian m'a conseillé de te faire un cadeau, afin que tu n'aies plus peur qu'un inconnu dorme près de chez nous.

Elle tira de sa ceinture le couteau rangé dans son joli fourreau et le tendit à sa mère.

— Par les esprits du bien… C'est…

— Je sais, maman… J'ai failli crier de peur quand j'ai vu cette arme. Sebastian trouve dommage qu'un si beau couteau rouille sous la terre. Il me l'a offert, et il a gardé l'épée courte et la hache du mort. Selon lui, avoir ce couteau t'aidera à te sentir en sécurité.

— Eh bien, il se trompe… Savoir qu'un homme porteur d'une arme pareille rôdait près de nous me terrifie, au contraire. Jenn, je n'aime pas du tout cette histoire…

— Maman, Sebastian est malade, rappela Jennsen, consciente que sa mère avait oublié leur visiteur. Peut-il dormir dans la grotte ? J'ai réussi à lui faire comprendre que nous étions plus dangereuses pour lui que lui pour nous…

— C’est bien, ma fille… Très bien…

Pour survivre, Jennsen le savait, les deux femmes devaient fonctionner comme une équipe parfaitement huilée, chacune jouant son rôle d’instinct sans qu’il soit besoin de grandes conversations.

La mère de Jennsen soupira, comme si elle pensait à tout ce dont sa fille était privée dans l’existence.

— Très bien, ma chérie, cet homme pourra rester pour la nuit.

— Et avoir à manger… Je lui ai promis un repas chaud en échange de son aide.

— Eh bien, il l’aura…

La mère de Jennsen dégaina le couteau, l’étudia sous tous les angles, éprouva son tranchant et le prit entre le pouce et l’index pour tester son équilibre. Quand elle eut fini, elle posa l’arme sur sa paume et contempla longuement le « R » qui ornait la garde.

Jennsen se demanda à quoi pouvait penser sa mère devant le terrible symbole de la maison Rahl.

— Par les esprits du bien…

Jennsen n’émit aucun commentaire. Elle comprenait. Cet objet était l’incarnation du mal.

— Maman, finit-elle par dire après un long moment, il fait presque nuit. Puis-je aller chercher Sebastian pour le conduire dans la grotte ?

Sa mère rengaina le couteau et soupira comme si, en dissimulant la lame, elle faisait disparaître un épouvantable cortège de mauvais souvenirs.

— Oui, tu devrais y aller… Installe-le dans la grotte et allume un feu pour lui. Je me charge du dîner, et j’apporterai quelques herbes à notre invité pour soulager sa fièvre et l’aider à dormir. Reste avec lui jusqu’à mon retour, et garde en permanence un œil sur lui. Nous mangerons avec lui, dehors… Je ne veux pas qu’il entre dans la maison…

Jennsen acquiesça, puis elle prit sa mère par le bras pour l’empêcher de s’éloigner. Il lui restait une chose à lui dire. Des paroles qu’elle aurait aimé ne jamais prononcer, mais il le fallait…

— Maman, nous allons devoir partir d’ici…

— Pourquoi ?

— J’ai trouvé quelque chose sur le cadavre du soldat.

Jennsen sortit de sa poche le morceau de parchemin, le déplia et le tendit à sa mère, qui lut les deux mots écrits en lettres capitales.

— Par les esprits du bien…

Des larmes aux yeux, la femme aux cheveux auburn se tourna vers la maison qu’elle considérait elle aussi comme son foyer.

— Par les esprits du bien…, répéta-t-elle, sonnée par le chagrin.

Un instant, Jennsen pensa que sa mère allait éclater en sanglots.

Elle en avait tellement envie aussi…

Mais elles ne s'abandonnèrent pas au désespoir.

— Je suis désolée, ma chérie, dit simplement la femme aux cheveux auburn en écrasant les larmes qui perlaient à ses paupières. (Elle ravala courageusement un sanglot.) Tellement désolée…

Jennsen eut le cœur serré devant la détresse de sa mère. Tout ce qui lui avait manqué à elle avait manqué *deux fois* à cette pauvre femme. Une fois pour sa fille, et une autre pour elle-même… Et en plus de tout, elle avait toujours dû se montrer forte et courageuse.

— Nous partirons demain à l'aube, ma chérie… Voyager de nuit et sous la pluie ne servirait à rien. Mais tu as raison, nous devons trouver une nouvelle cachette. Désormais, *il* est trop proche de celle-ci…

— Maman, souffla Jennsen, au bord des larmes, je suis navrée d'être un tel fardeau. (Elle froissa le morceau de parchemin et éclata en sanglots.) J'ai tellement honte, maman… J'aimerais tant que tu sois débarrassée de moi.

La femme aux cheveux auburn prit sa fille dans ses bras.

— Non, mon bébé, ne dis pas ça, et ne le pense jamais ! Tu es ma vie et mon soleil ! D'autres sont responsables de nos malheurs. Ne te sens pas coupable parce qu'ils sont maléfiques. Tu es ma seule source de joie. Pour toi, je donnerais mille fois le monde entier sans hésiter un instant.

Jennsen se réjouit de savoir qu'elle n'aurait jamais d'enfant, car elle aurait été incapable de se montrer aussi forte que sa mère.

— Maman, dit-elle en s'écartant de la seule personne qui lui eût jamais apporté un peu de réconfort, Sebastian vient d'un autre pays que D'Hara. Il existe d'autres royaumes, et il les connaît. N'est-ce pas merveilleux ? Il y a dans le monde des contrées qui ne sont pas D'Hara !

— Oui, mais elles sont défendues par des frontières ou des barrières impossibles à traverser.

— Plus maintenant, puisque Sebastian y a voyagé !

— Tu dis qu'il vient d'un de ces pays ?

— Situé au sud, d'après ce qu'il m'a dit.

— Au sud ? C'est totalement impossible ! Tu es sûre que c'est ce qu'il a dit ?

— Oui ! (Jennsen hocha vigoureusement la tête.) Il a parlé du sud, et ça ne lui paraissait pas extraordinaire. J'ignore comment cela se peut, mais c'est ainsi. Maman, si nous le lui demandons, il nous guidera peut-être très loin de ce royaume de cauchemar.

Si raisonnable et posée qu'elle fût, la mère de Jennsen réfléchit sérieusement à cette possibilité. Donc, ce n'était pas de la folie furieuse… Et dans ce cas, il se pouvait que Jennsen ait trouvé un

moyen de les sauver toutes les deux.

— Pourquoi cet homme ferait-il ça pour nous ?

— Je n'en sais rien… Je ne suis pas sûre qu'il accepterait, et j'ignore ce qu'il demanderait en échange. Pour l'instant, je ne lui en ai pas parlé, parce que j'attendais d'en avoir discuté avec toi. C'est en partie pour ça que je l'ai invité, tu sais ? Je voulais que tu l'interroges, pour déterminer si nous avons vraiment une chance de fuir.

La mère de Jennsen regarda de nouveau leur maison en rondins d'une seule pièce – une cabane, en fait, qu'elles avaient construite elles-mêmes et qui avait au moins le mérite de les tenir au chaud. L'idée de quitter ce refuge en plein hiver était terrifiante. Mais tout valait mieux que de tomber entre les mains de leur ennemi.

Si ça arrivait, Jennsen savait ce qui se passerait. La mort serait lente à venir, après une éternité de tortures. Oui, très lente à venir…

— Tu as très bien réfléchi, Jenn, dit enfin la femme aux cheveux auburn. Je ne sais pas si quelque chose de concret peut sortir de tout ça, mais nous allons en parler avec Sebastian. De toute façon, nous devons partir. S'*ils* sont si près, nous ne pouvons pas attendre le printemps. Il faudra filer dès demain, à l'aube.

— Et où irons-nous si Sebastian refuse de nous guider hors de D'Hara ?

— Ma chérie, le monde est très grand et nous sommes deux toutes petites femmes… Nous disparaîtrons une fois de plus, voilà tout. Je sais que c'est dur, mais nous sommes ensemble et tout se passera bien. Nous découvrirons de nouveaux endroits, ce n'est pas si mal que ça…

» Maintenant, va chercher Sebastian. Moi, je m'occuperai du dîner. Un bon repas nous fera du bien à tous les trois.

Jennsen embrassa sa mère sur la joue et s'éloigna au pas de course. Il commençait à pleuvoir et il devenait difficile d'y voir clairement entre les arbres, qui ressemblaient désormais à de grands soldats d'harans tapis dans les ombres. Après en avoir vu un vrai de si près – même mort –, Jennsen était sûre qu'elle ferait des cauchemars pendant longtemps.

Sebastian se leva de son rocher dès qu'il vit arriver la jeune femme.

— Ma mère est d'accord pour que tu dormes dans la grotte avec les animaux, annonça Jennsen. Elle prépare le repas et elle veut bien te rencontrer.

Même s'il semblait trop épuisé pour pouvoir encore se réjouir, Sebastian réussit à sourire. Jennsen le prit par le poignet et l'entraîna avec elle. Le pauvre frissonnait de froid. Pourtant, sa peau était chaude. Mais il en allait toujours ainsi avec la fièvre. Après un bon repas, des herbes médicinales et une nuit de sommeil, le jeune homme serait de nouveau en pleine forme.

Mais accepterait-il d'aider Jennsen et sa mère ?

Chapitre 5

Réfugiée dans son enclos, Betty, la chèvre de Jennsen et de sa mère, ne cachait pas son déplaisir à l'idée de partager sa résidence avec un inconnu. Tandis que la jeune femme préparait un lit de paille pour son invité, Betty ronchonna d'abondance, sa courte queue s'agitant furieusement, et elle consentit à se calmer un peu uniquement lorsque sa maîtresse vint lui grattouiller les oreilles, lui caresser le poitrail et lui offrir une délicieuse moitié de carotte.

Sebastian se débarrassa de son sac et de son manteau, mais il garda la ceinture où pendaient ses toutes nouvelles armes. Déroulant sa couverture, il l'étendit sur le matelas de paille. Malgré l'insistance de Jennsen, il refusa de s'allonger pendant qu'elle allumait un feu de camp près de l'entrée de la grotte.

Alors qu'il l'aidait à empiler des brindilles, Jennsen vit qu'il transpirait de plus en plus. À l'évidence, il se sentait très mal.

Il parvint pourtant à « peler » avec son couteau une petite branche encore verte, à entasser les lanières de fibres et à les embraser avec son briquet à amadou. Agenouillé devant les petites flammes, il souffla dessus jusqu'à ce qu'elles soient assez fortes pour se communiquer aux brindilles puis aux petites branches de sapin baumier à la fumée si odoriférante.

Jennsen avait prévu d'aller chercher un boulet de charbon chaud dans la cabane pour allumer le feu, mais son compagnon l'avait prise de vitesse. À le voir trembler, elle comprit qu'il avait hâte de se réchauffer un peu, même s'il était brûlant de fièvre.

Une délicieuse odeur de poisson grillé montait de la cabane. Quand le vent consentait à ne pas souffler pendant quelques secondes, Jennsen entendait les grésillements annonciateurs d'un véritable festin.

Les volailles s'étaient réfugiées au fond de la grotte et Betty, pleine d'espoir, ne quittait pas Jennsen des yeux en se demandant si elle allait lui offrir une autre moitié de carotte.

La caverne était simplement une petite partie de la montagne dont un gros morceau de roche s'était détaché dans un très lointain passé. Comme si une dent géante était tombée d'une mâchoire tout aussi géante pour y laisser un trou béant. Aujourd'hui, des arbres poussaient entre toute une série de « dents » ainsi déracinées et disséminées sur le flanc du pic.

La grotte faisait à peine vingt pieds de profondeur, mais un

contrefort rocheux, à l'entrée, la protégeait efficacement des intempéries. Grâce à cet auvent naturel, on était toujours au sec dans ce refuge.

La voûte était assez haute pour que Jennsen, pourtant d'une bonne taille, se tienne droite sans difficulté. À peine plus grand qu'elle, Sebastian n'avait pas besoin non plus de se pencher, et ses cheveux blancs hérissés sur son crâne ne frôlèrent pas la pierre quand il alla au fond de la caverne ramasser un peu de petit bois. Les volailles caquetèrent, fort mécontentes qu'on les dérange, mais elles se tinrent prudemment le plus loin possible de l'intrus.

Jennsen s'agenouilla devant le feu, en face de Sebastian, et le regarda tandis qu'ils se réchauffaient tous deux les mains sur les flammes. Après une journée passée dehors, ce feu était une petite bénédiction. Mais l'hiver n'avait pas encore dit son dernier mot, et les pires semaines restaient encore à venir.

Jennsen tenta de ne pas trop penser que sa mère et elle allaient devoir quitter leur douillette cabane. Dès qu'elle avait vu les deux mots, sur le morceau de parchemin, elle avait su qu'une période de leur vie s'achevait…

— Tu as faim ? demanda-t-elle à Sebastian.

— Je meurs de faim ! répondit le jeune homme, l'air aussi avide que Betty lorsqu'on lui montrait une carotte.

À vrai dire, les délicieuses odeurs de cuisson faisaient également gargouiller l'estomac de Jennsen.

— C'est très bien… Comme le dit ma mère, un malade qui n'a pas perdu l'appétit sera bientôt guéri !

— J'espère être remis dans un jour ou deux…

— Te reposer te fera du bien. (Jennsen dégaina son couteau.) Comme tu le sais, nous n'avons jamais accueilli personne ici. Donc, tu comprendras que nous prenions des précautions.

Elle lut dans le regard de Sebastian qu'il ne saisissait rien à son petit discours. Cela dit, il semblait trouver logique que les deux femmes se montrent prudentes.

Le couteau de Jennsen n'avait aucun rapport avec l'arme magnifique que portait le soldat d'haran. Les deux fugitives n'avaient pas les moyens de s'offrir des merveilles de ce genre. Cette arme-là avait une garde en corne et une lame très fine – certes fragile, mais bien tranchante, parce que sa propriétaire l'aiguisait régulièrement.

Jennsen se fit une petite incision au creux du bras. Choqué, Sebastian parut vouloir protester. D'un regard glacial, Jennsen le dissuada d'aller plus loin dans cette voie.

Se rasseyant, il la regarda passer la lame dans le sang qui coulait de la petite plaie.

Jennsen riva son regard dans celui du jeune homme aux cheveux

blancs, puis elle se leva, lui tourna le dos et approcha un peu plus de l'entrée de la grotte, où la pluie parvenait à détremper le sol.

Avec la lame ensanglantée, la jeune femme dessina d'abord un grand cercle dans la terre. Consciente que Sebastian ne la quittait pas des yeux, elle traça ensuite un carré à l'intérieur de ce cercle, puis un plus petit cercle à l'intérieur du carré.

En travaillant, Jennsen implora à voix basse les esprits du bien de guider sa main. Sebastian l'entendrait prier, elle le savait, mais il ne parviendrait pas à comprendre ce qu'elle disait. Soudain, elle s'avisa que ce serait pour lui la même expérience qu'elle vivait depuis toujours avec les voix qui résonnaient dans sa tête. Parfois, quand elle dessinait le cercle extérieur, il lui semblait entendre la voix des morts murmurer son prénom…

Jennsen traça enfin une étoile à huit branches dont toutes les pointes traversaient le cercle intérieur, le carré et le cercle extérieur.

Quand elle eut terminé, elle leva les yeux et vit que sa mère se tenait devant elle comme si elle s'était matérialisée dans le diagramme pour être illuminée par la lueur du feu. Avec l'aura que lui conféraient les flammes, elle ressemblait davantage à un esprit qu'à une femme, si belle soit-elle.

— Sais-tu ce que représente ce dessin, jeune homme ? demanda-t-elle d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

Sebastian leva la tête, fixa intensément la mère de Jennsen – presque tous les gens réagissaient ainsi quand ils la voyaient pour la première fois – et secoua la tête.

— C'est une Grâce… Ceux qui ont le don en dessinent depuis des milliers d'années. Certains disent que la première fut tracée le jour même de la Création. Le cercle extérieur représente la frontière du royaume des morts, sur lequel règne le Gardien. Le cercle intérieur symbolise le monde des vivants, et le carré incarne le voile qui sépare la vie de la mort – en les touchant parfois toutes les deux. L'étoile est l'image de la Lumière du Créateur, qui resplendit partout et à tout instant.

Alors que la mère de Jennsen se dressait devant lui, le dominant dans la lueur des flammes, Sebastian n'osa pas émettre l'ombre d'un commentaire.

— Ma fille a dessiné cette Grâce pour veiller sur toi pendant que tu te reposeras – et pour nous protéger. Un diagramme identique est tracé devant la porte de notre maison. Traverser ces symboles sans notre autorisation ne serait pas très sage, jeune homme…

— Je comprends, dame Daggett, dit Sebastian, toujours très calme. (Il tourna la tête vers Jennsen et eut l'ombre d'un sourire.) Tu es une femme surprenante, Jennsen Daggett ! Et pleine de mystère… Ce soir, je dormirai sur mes deux oreilles…

— Et très profondément, dit dame Daggett. En plus du repas, je t'apporte des herbes qui t'aideront à trouver le repos.

Le plat de poissons frits dans la main gauche, dame Daggett prit le poignet de Jennsen de la main droite et la fit s'asseoir à côté d'elle devant le feu, juste en face de Sebastian.

À voir l'expression grave et concentrée du jeune homme, la « démonstration » semblait avoir eu l'effet recherché.

Dame Daggett sourit discrètement à sa fille, qui s'en était merveilleusement bien sortie. Puis elle offrit du poisson à Sebastian et s'adressa de nouveau à lui :

— Jeune homme, je voudrais te remercier d'avoir aidé Jennsen, aujourd'hui…

— Appelez-moi Sebastian, je vous en prie…

— C'est ton prénom, effectivement, si j'en crois ma fille…

— J'ai été très heureux de l'aider. Pour être franc, c'était également très bon pour moi. Je détesterais que des soldats d'harans se lancent à mes trousses.

— Le premier morceau de poisson, dit dame Daggett, est saupoudré d'herbes qui t'aideront à dormir.

De la pointe de son couteau, Sebastian s'empara de la tranche spécialement préparée pour lui. Après avoir essuyé la lame de son propre couteau sur sa jupe, Jennsen se servit également.

— Ma fille m'a dit que tu n'es pas originaire de D'Hara.

— Et c'est la vérité.

— J'ai du mal à le croire… Notre pays est entouré par une frontière infranchissable. Je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un ait pu un jour entrer ou sortir du royaume. Comment aurais-tu fait ?

Sebastian souffla sur le morceau de poisson, attendit un peu puis le mordit à belles dents.

— Depuis combien de temps vous cachez-vous dans cette forêt ? demanda-t-il quand il eut avalé sa première bouchée. Sans voir personne ni entendre de nouvelles ?

— Cela fait des années…

— Dans ce cas, je comprends que vous ne soyez pas au courant. Eh bien, sachez que la frontière n'existe plus, désormais…

Jennsen et sa mère encaissèrent en silence cette incroyable nouvelle. Et sans avoir besoin de se consulter, elles entrevirent immédiatement les possibilités qui s'offraient à elles.

Pour la première fois de sa vie, Jennsen avait une chance de s'enfuir. Un rêve qu'elle croyait irréalisable était peut-être à portée de sa main. Après des années d'errance, sa mère et elle allaient pouvoir se reposer un peu…

— Sebastian, dit dame Daggett, pourquoi as-tu aidé Jennsen aujourd'hui ?

— Parce que j'aime être utile aux gens… Votre fille était terrifiée par le soldat, même mort, et je l'ai trouvée jolie… (Le jeune homme sourit.) Du coup, j'ai volé à son secours. De plus, il faut avouer que je ne porte pas les militaires d'harans dans mon cœur. (Dame Daggett lui tendant le plat, il se resservit avec joie.) Chères amies, je crains de m'endormir comme une masse dans très peu de temps. Si vous entriez dans le vif du sujet ?

— Nous sommes traquées par les soldats d'harans.

— Pourquoi ?

— Tu le sauras une autre nuit, Sebastian… Enfin, peut-être, selon ce qui résultera de notre conversation. Pour l'heure, une seule chose compte : on nous traque, et Jennsen est visée davantage que moi. Si les soldats nous capturent, elle sera assassinée.

Dit comme cela, songea Jennsen, c'était d'une simplicité trompeuse. Mais *il* lui réservait un sort bien plus terrible qu'un banal assassinat. Avec ce qu'*il* lui ferait subir, la mort apparaîtrait comme une délivrance.

— Je n'aime pas cette idée, dit Sebastian.

— Dans ce cas, fit dame Daggett, nous avons au moins un point commun…

— Maintenant, je comprends pourquoi vous aimez tant vos couteaux, toutes les deux.

— C'est effectivement pour ça que nous y tenons tellement, confirma dame Daggett.

— Donc, résuma Sebastian, vous redoutez que des soldats d'harans vous trouvent. Mais ce pays pullule de militaires. Celui d'aujourd'hui vous a terrorisées toutes les deux, dirait-on. Pour quelle raison particulière ?

Ravie que sa mère se charge de la conversation, Jennsen ajouta un peu de bois dans le feu. Dans son coin, Betty bêlait pour avoir une carotte – ou un peu d'attention. Au fond de la grotte, les volailles protestaient bruyamment contre la lumière et le bruit.

— Jennsen, dit dame Daggett, montre à Sebastian le morceau de parchemin que tu as trouvé sur le soldat mort.

Stupéfiée, la jeune femme attendit que sa mère lui confirme d'un regard qu'elle était disposée à courir tous les risques pour fuir D'Hara.

— Je l'ai découvert dans la poche du cadavre, dit-elle en sortant de sa poche la note qu'elle tendit à Sebastian. Juste avant ton arrivée…

Le jeune homme aux cheveux blancs déplia le morceau de parchemin, le lissa entre le pouce et l'index et jeta un regard soupçonneux aux deux femmes. Puis il baissa les yeux sur les deux mots écrits en lettres capitales.

— Jennsen Lindie, lut-il à voix haute. Je ne comprends pas… Qui est Jennsen Lindie ?

— Moi, dit Jennsen. Enfin, je l'étais à une époque…

— Pardon ? Désolé, mais je ne comprends pas.

— C'était mon nom, il y a quelques années, quand je vivais très loin au nord d'ici. Ma mère et moi, nous nous déplaçons sans cesse pour ne pas être capturées. Chaque fois que nous nous installons quelque part, nous changeons de nom ou de prénom – ou nous intervertissons l'un et l'autre – pour ne pas risquer d'être reconnues.

— Alors, vous ne vous appelez pas vraiment Daggett ?

— Non.

— Et quel est votre véritable nom de famille ?

— Cela aussi, tu l'apprendras un autre soir, dit dame Daggett d'un ton assez catégorique pour que le débat soit clos. Une seule chose compte : ce soldat mort avait sur lui un ancien nom de Jennsen. Ça ne peut rien présager de bon.

— Justement, dit Sebastian, c'est un *ancien* nom. Maintenant, vous vous appelez Daggett et personne ne vous connaît sous le patronyme de Lindie.

Voyant sa mère se pencher sur le jeune homme aux cheveux blancs, Jennsen devina qu'elle le foudroyait du regard, et qu'il devait se sentir très mal à l'aise. Dame Daggett, comme il l'appelait, pouvait dévisager les gens d'une façon qui leur glaçait les sangs.

— Ce n'est peut-être plus notre nom, mais cet homme l'avait sur lui et il rôdait non loin de notre cachette actuelle. D'une manière ou d'une autre, il avait dû établir un lien entre ce nom et nous. Lui, ou plus probablement son maître, d'ailleurs… Et à présent, on nous cherche dans les environs.

Sebastian détourna le regard et prit une profonde inspiration.

— Je vois ce que vous voulez dire…, fit-il avant de se réattaquer à son morceau de poisson.

— Ce soldat mort n'était sûrement pas seul…, dit dame Daggett. En l'enterrant, Jennsen et toi avez gagné du temps, puisque ses camarades ne sauront pas ce qui lui est arrivé. C'est notre seul avantage, et nous devons en profiter en filant avant que le piège se referme sur nous. Demain à l'aube, Jennsen et moi partirons d'ici.

— Vous êtes sûre que c'est la bonne solution ? demanda Sebastian. Vous avez un foyer, dans cette forêt, et personne ne peut vous trouver. Si je n'avais pas vu Jennsen près du mort, je ne me serais jamais douté que deux femmes vivaient dans le coin. Les soldats ne vous débusqueront pas. Alors, pourquoi abandonner un refuge si agréable ?

— Parce que nous tenons à rester vivantes, répondit dame Daggett. Je connais l'homme qui nous traque. Depuis des millénaires, sa lignée persécute et égorge des innocents. Il ne renoncera pas. Si nous restons, il nous trouvera un jour ou l'autre. Fuir est notre seul espoir.

Dame Daggett tira de sa ceinture le couteau à garde d'argent.

— Le « R » gravé sur le manche, dit-elle, est l'emblème de la maison Rahl. Le seigneur Rahl, l'homme qui nous persécute, doit avoir offert cette arme à un soldat particulièrement… méritant. Je ne veux pas d'un couteau donné à un monstre par un autre monstre.

Sebastian baissa les yeux sur le couteau mais ne s'en empara pas. Puis il jeta aux deux femmes un regard plein de férocité et de détermination qui surprit Jennsen et lui glaça les sangs.

— Chez moi, nous trouvons très bien d'utiliser contre un ennemi un objet auquel il tient ou qu'il a offert à une personne chère.

Jennsen n'avait jamais entendu quelqu'un tenir un discours pareil. Elle remarqua que sa mère ne bougeait pas, l'arme toujours dans la main…

— Je ne…

— Voulez-vous retourner contre lui un couteau qu'il vous a involontairement remis ? demanda Sebastian. Ou préférez-vous rester des victimes ?

— Que veux-tu dire ? demanda Jennsen.

— Pourquoi ne le tuez-vous pas ?

Dame Daggett parut moins étonnée que sa fille par cette suggestion.

— Nous ne pouvons pas, répondit-elle, parce que cet homme est trop puissant. Il est protégé par des milliers de soldats ordinaires et des centaines de « spécialistes » comme celui que vous avez enterré aujourd'hui. De plus, des sorciers veillent sur sa sécurité. Deux pauvres femmes ne peuvent pas s'attaquer à lui.

Sebastian ne parut pas convaincu par ce discours.

— Il ne renoncera pas tant qu'il ne vous aura pas tuées, dit-il. (Il brandit le morceau de parchemin.) En voilà la preuve. Rien n'arrêtera cet homme. Alors, pourquoi ne pas le frapper la première, dame Daggett ? Un bon moyen de sauver votre fille, pas vrai ? Préférez-vous vraiment continuer à fuir et attendre le jour où il vous capturera ?

— Et comment pourrions-nous assassiner le seigneur Rahl, d'après toi ? demanda la mère de Jennsen, très agacée.

Avant de répondre, Sebastian piqua un nouveau morceau de poisson au bout de son couteau.

— Pour commencer, gardez ce couteau ! C'est une arme bien supérieure aux vôtres. Retournez contre votre ennemi les objets qui lui appartiennent. Refuser cette lame revient à rendre service à Rahl, pas à Jennsen…

Dame Daggett ne broncha pas plus qu'une statue de marbre.

Jennsen n'avait jamais entendu quelqu'un parler comme Sebastian. Après l'avoir écouté, on ne voyait plus les choses de la même façon.

— Ce que tu dis est logique, il faut l'avouer, déclara dame Daggett.

Tu m'as ouvert les yeux, Sebastian. Enfin, à demi… Je connais trop le seigneur Rahl pour tenter de l'assassiner, comme tu le proposes. Au mieux, ce plan serait un suicide, et au pire, il reviendrait à entrer dans le jeu de notre bourreau. Mais je garderai le couteau, et je penserai à l'utiliser pour me défendre et protéger ma fille. Sebastian, merci d'avoir été la voix de la raison alors que je m'entêtais à faire la sourde oreille.

— Je suis content que vous gardiez l'arme, dit le jeune homme. (Il goba son bout de poisson et le savoura un moment.) J'espère qu'elle vous sera utile… (Du dos de la main, il essuya la sueur qui ruisselait sur son front.) Si vous ne voulez pas essayer de tuer Rahl, qu'envisagez-vous de faire pour rester en vie ? Fuir jusqu'à la fin de vos jours ?

— Tu as dit que la frontière n'existait plus. Je propose que nous quittions D'Hara pour vivre dans un pays où Darken Rahl ne pourra pas nous atteindre.

Sebastian se servit un nouveau morceau de poisson puis leva les yeux sur dame Daggett.

— Darken Rahl ? Cet homme est mort…

Jennsen en fut sonnée. Depuis toujours, elle fuyait Darken Rahl, se réveillant presque chaque nuit d'un cauchemar où elle voyait ses yeux bleus de prédateur se river sur elle. Combien de fois avait-elle imaginé qu'il lui bondissait dessus sans qu'elle puisse se défendre ? Y avait-il eu un jour, depuis toutes ces années, où elle n'avait pas pensé aux tortures qu'il lui infligerait s'il parvenait à s'emparer d'elle ? Un soir où elle n'avait pas imploré en vain les esprits du bien de la débarrasser de son bourreau et de ses séides ?

Pour elle, Darken Rahl était un être quasiment immortel, comme le mal lui-même. Et voilà qu'il n'était plus ?

— Mort, Darken Rahl ? C'est impossible…, souffla-t-elle, des larmes de soulagement ruisselant sur ses joues.

En même temps, elle se sentait oppressée, comme si son cœur venait d'être pris dans un étau.

— Et pourtant, c'est la stricte vérité, dit Sebastian. Darken Rahl est mort il y a deux ans, d'après ce que j'ai entendu dire…

— Alors, ce n'est plus lui qui nous menace, dit Jennsen. Mais s'il ne règne plus sur D'Hara…

— Son fils l'a remplacé, acheva Sebastian.

— Son fils ? répéta Jennsen, comprenant dans quel nouvel étau était pris son cœur.

— Rien n'a changé, dit dame Daggett, parfaitement calme et résignée. Le seigneur Rahl nous traque, comme avant, et il continuera jusqu'à la fin des temps.

Immortel comme le mal lui-même.

— Le nouveau seigneur se nomme Richard, dit Sebastian.

Richard Rahl… Ainsi, Jennsen connaissait maintenant le nom de son bourreau.

Une idée terrifiante lui traversa l'esprit. Jusque-là, elle n'avait jamais entendu la voix murmurer autre chose que son nom et le mot « renoncer ». Mais quelques heures plus tôt, elle avait exigé qu'elle renonce à sa chair et à sa volonté.

Si c'était bien la voix de son poursuivant, comme le pensait sa mère, le nouveau seigneur Rahl devait être encore plus puissant et maléfique que son père. Serait-il simplement possible de fuir un tel monstre ?

— Ce Richard Rahl, dit dame Daggett, cherchant à faire le tri dans une cataracte de nouvelles, est monté sur le trône après la mort de son père ?

Le regard brillant soudain de rage, Sebastian se pencha vers la mère de Jennsen.

— Richard Rahl règne sur D'Hara depuis qu'il a assassiné son père pour prendre le pouvoir. Et si vous êtes encline à penser qu'il est moins dangereux que son géniteur, permettez-moi de vous détromper en vous apprenant une nouvelle de plus : c'est Richard Rahl qui a détruit la frontière et les Tours de la Perdition !

Jennsen ne dissimula pas qu'elle n'y comprenait plus rien.

— Mais pourquoi a-t-il fait ça ? En agissant ainsi, il ouvre une voie d'évasion aux gens qu'il persécute en D'Hara…

— Certes, mais il s'en fiche, car cela lui permet d'exercer sa tyrannie sur des pays qui étaient hors de portée de son père. (Sebastian se frappa la poitrine du poing.) Ce chien veut conquérir ma terre natale ! Richard Rahl est fou. D'Hara ne lui suffit plus : il veut dominer le monde.

Dame Daggett baissa les yeux sur les flammes et soupira d'accablement.

— J'ai toujours cru – ou plutôt espéré, je crois – que la mort de Darken Rahl serait une chance pour nous. Le morceau de parchemin que Jennsen a trouvé aujourd'hui sur le soldat mort prouve que le fils est encore pire que le père. Je m'étais fait des illusions… Darken Rahl n'était jamais parvenu à nous serrer de si près…

Après avoir eu une bouffée d'espoir éphémère, Jennsen se sentait plus terrifiée et désespérée que jamais. Voir qu'il en allait de même pour sa mère lui brisait le cœur.

— Je garderai le couteau, dit dame Daggett d'un ton qui trahissait à quel point elle redoutait le nouveau seigneur Rahl.

— Parfait, dit Sebastian.

Dans les flaques d'eau, devant l'entrée de la grotte, les gouttes de

pluie faisaient éclater en improbables arcs-en-ciel les reflets de la lumière dansante qui filtrait de la cabane. Dans un ou deux jours, l'eau serait glacée partout et voyager deviendrait un peu plus facile s'il cessait de pleuvoir.

— Sebastian, dit Jennsen, crois-tu… Eh bien, crois-tu que nous ayons une chance de quitter D'Hara ? Peut-être pour aller dans ton pays, aussi loin que possible de ce monstre…

— C'est envisageable, oui… Mais tant que Richard Rahl vivra, rien ni personne ne sera hors de sa portée, vous devez le savoir…

Dame Daggett glissa le superbe couteau à sa ceinture puis croisa les mains autour de ses genoux.

— Merci, Sebastian, tu nous as beaucoup aidées… À force de nous cacher, nous vivions dans l'obscurité et tu nous auras apporté un peu de lumière.

— Désolé de ne pas avoir eu de meilleures nouvelles…

— La vérité est précieuse, car elle nous aide à savoir que faire… (Dame Daggett sourit à sa fille.) Jennsen s'acharne depuis toujours à découvrir la vérité sur tout, et je ne lui ai jamais menti, même et surtout quand cela l'aurait protégée. La vérité est la meilleure arme possible lorsqu'on se bat pour survivre, c'est aussi simple que ça.

— Si vous ne voulez pas tenter de le tuer pour qu'il ne vous menace plus, dit Sebastian, vous pourriez imaginer un plan pour détourner de Jennsen l'attention du seigneur Rahl.

Dame Daggett secoua la tête.

— Les choses sont bien plus compliquées que tu le penses, et nous ne pouvons pas tout te dire ce soir. Sache que notre ennemi ne renoncera jamais. Tu ne peux pas comprendre jusqu'à quelles extrémités ira le seigneur Rahl – quel que soit son prénom – pour se débarrasser de Jennsen.

— Dans ce cas, vous feriez peut-être bien de filer, toutes les deux…

— Nous aideras-tu à fuir D'Hara ? demanda dame Daggett.

Sebastian prit le temps de réfléchir à sa réponse.

— Si c'est possible, je veux bien essayer… Mais une fois encore, sachez que vous ne trouverez aucun refuge sûr. Pour être libres, vous devrez tuer cet homme.

— Je n'ai pas l'âme d'un assassin, déclara Jennsen, très calme, comme si elle avouait simplement son impuissance face à un adversaire qui ne reculait devant rien. Je veux vivre, mais commettre un crime n'est pas dans ma nature. Me défendre, oui, tuer de sang-froid, sûrement pas ! C'est triste à dire, mais je ne suis pas à la hauteur du seigneur Rahl, qui a le meurtre dans le sang.

Sebastian chercha le regard de Jennsen et le soutint froidement.

— Tu serais surprise de ce que peut faire un être humain, quand on lui fournit les bonnes motivations…

Dame Daggett leva une main pour interrompre cette conversation fumeuse. En digne femme de tête, elle refusait de perdre son temps en spéculations philosophiques.

— Pour le moment, l'important pour nous est de fuir. Les séides du seigneur Rahl sont bien trop près de nous. D'après sa description, et l'arme qu'il portait, le soldat mort devait appartenir à un *quatuor*.

— Un quoi ? demanda Sebastian.

— Une équipe de quatre tueurs… Quand la cible a beaucoup de valeur et ne se laisse pas attraper facilement, il arrive que plusieurs *quatuors* la traquent. Jennsen entre bien entendu dans cette catégorie de proies.

— Pour quelqu'un qui se cache depuis des années, dit Sebastian, vous savez beaucoup de choses sur ces « *quatuors* ». Dame Daggett, vous êtes sûre de vos informations ?

— Quand j'étais jeune, je vivais au Palais du Peuple, mon garçon, et j'ai souvent vu les tueurs que Darken Rahl lançait sur la piste de ses ennemis. Ce sont des brutes dont tu ne peux même pas imaginer la perversité.

— Eh bien, fit Sebastian, mal à l'aise, je suppose que vous en savez plus long que moi… (Il bâilla et s'étira.) Vos herbes agissent déjà, dame Daggett, et cette fièvre m'a épuisé. Après une bonne nuit de sommeil, je suis prêt à vous aider, votre fille et vous, à quitter D'Hara pour aller dans l'Ancien Monde, si c'est ce que vous voulez.

— C'est notre désir, oui… (Dame Daggett se leva.) Finissez le poisson, mes enfants… (Alors qu'elle gagnait la sortie, elle caressa la nuque de Jennsen.) Je vais préparer nos affaires… Enfin, tout ce que nous pourrons emporter…

— Je te rejoindrai dès que j'aurai couvert le feu, maman…

Chapitre 6

La pluie redoublait de violence et un petit torrent se déversait de l'auvent naturel de la grotte. Pour l'empêcher de bêler, Jennsen grattouillait les oreilles de Betty, mais la chèvre, nerveuse par nature, était intenable. Peut-être parce qu'elle sentait que l'heure du départ avait sonné. Ou parce qu'elle était mécontente que dame Daggett soit allée dans la cabane. Très attachée à sa maîtresse, Betty la suivait partout comme un petit chien. Et son rêve, Jennsen n'en doutait pas, aurait été de dormir dans la cabane avec les deux femmes.

Le ventre plein, Sebastian s'enveloppa dans son manteau et regarda un moment Jennsen s'occuper du feu. Puis il tourna la tête vers la chèvre, l'air agacé.

— Elle se calmera quand je serai partie, le rassura Jennsen.

À demi endormi, le jeune homme aux cheveux blancs marmonna au sujet de Betty quelque chose que la jeune femme ne comprit pas à cause du vacarme de la pluie. Mais ce n'était sûrement pas assez important pour qu'elle lui demande de répéter. Sebastian était épuisé, et il avait besoin de sommeil.

Jennsen bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Malgré les événements traumatisants de la journée et ses angoisses au sujet de l'avenir, elle tombait également de fatigue.

Au lieu de demander à Sebastian à quoi ressemblait le monde, au-delà de D'Hara, elle lui souhaita bonne nuit et sortit. Pendant le voyage, elle aurait tout le temps d'interroger son compagnon. Pour le moment, sa mère devait l'attendre impatiemment. Elles possédaient peu de choses. Pourtant, tout emporter serait impossible, et le choix serait difficile et déchirant…

Au moins, grâce au soldat d'haran maladroit, elles avaient assez d'argent pour ne pas s'inquiéter sur ce plan-là. Pouvoir acheter des chevaux et des vivres leur faciliterait la tâche. Sans le vouloir, le nouveau seigneur Rahl, le fils bâtard d'un père bâtard issu d'une lignée de bâtards, leur avait fourni tout ce qu'il leur fallait pour échapper à son emprise.

La vie était si précieuse ! Jennsen désirait simplement que sa mère et elle soient autorisées à exister librement. Quelque part au-delà de l'horizon plombé, un avenir ensoleillé les attendait.

Jennsen resserra les pans de son manteau autour de son torse et releva sa capuche. Malgré ces précautions, il pleuvait si fort qu'elle

serait sûrement trempée jusqu'aux os avant d'atteindre la cabane. Mais avec un peu de chance, le temps s'améliorerait demain, pour leur premier jour de voyage, leur permettant de mettre beaucoup de distance entre leurs poursuivants et eux.

Sebastian dormait déjà à poings fermés. Une bonne chose, car il avait vraiment besoin de repos. Qu'il soit entré dans leur vie, au milieu de tant de tourments et d'injustices, était une sorte de consolation, lui semblait-il…

Elle prit le plat où restaient quelques morceaux de poisson, le glissa sous son manteau, inspira à fond pour se donner du courage et sortit de la grotte, résolue à défier l'averse glaciale.

Pataugeant dans la boue, elle atteignit la cabane, ouvrit la porte et entra en criant :

— Maman, il fait aussi froid que dans le cœur du Gardien !

Après avoir prononcé cette phrase, Jennsen percuta une sorte de mur qui n'aurait pas dû être là. Elle se plia en deux, le souffle coupé.

Quand elle leva les yeux, elle aperçut le torse musclé d'un homme et une main qui volait vers elle.

Les doigts de son agresseur se refermèrent sur le col de son manteau et lui arrachèrent le vêtement. Alors que le plat tombait sur le sol, la porte se referma, dans le dos de Jennsen, lui barrant toute voie d'évasion.

Alors, la jeune femme réagit.

D'instinct, sans que sa conscience entre vraiment en jeu.

Jennsen.

Poussée par la terreur, pas par ce qu'elle avait appris.

Renonce.

L'énergie du désespoir, cela existait bien…

Son visage bestial illuminé par les flammes qui crépitaient dans la cheminée, l'homme bondit sur elle. Un monstre de muscles et de tendons animé par une fureur aveugle.

Le couteau que venait de dégainer Jennsen fendit l'air et s'enfonça dans la tempe du tueur. Au contact de l'os, la lame trop fragile se cassa en deux, mais un geyser de sang jaillit de la plaie.

Le poing de l'homme s'écrasa sur le visage de Jennsen, qui recula sous l'impact et percuta la cloison de l'épaule. Son bras lui faisant un mal de chien, elle trébucha sur quelque chose, perdit l'équilibre et s'étala de tout son long.

Elle atterrit sur le ventre, près d'un autre colosse qui ressemblait beaucoup au soldat mort que Sebastian et elle avaient enterré. Que se passait-il ? D'où venaient ces hommes et que faisaient-ils chez elle ?

Prenant appui sur les jambes curieusement raides de l'homme, Jennsen se releva. Le colosse s'était écroulé contre la cloison et ses yeux morts la regardaient. La garde d'argent du superbe couteau

dépassait de son cou, juste sous son oreille droite. Et la pointe ressortait de l'autre côté…

La chemise du mort était rouge de sang.

Renonce.

Terrifiée, Jennsen vit qu'un autre homme avançait vers elle. Brandissant son couteau brisé, elle se prépara à faire face à la menace.

Du coin de l'œil, elle vit que sa mère gisait sur le sol. Le premier homme qu'elle avait combattu la tenait par les cheveux et il y avait du sang partout.

Cette scène ressemblait à un cauchemar.

Comme dans un mauvais rêve, Jennsen vit le bras coupé de sa mère, sur le plancher. La main ouverte, les doigts inertes, le membre avait été tranché net…

Jennsen.

Submergée par la panique, Jennsen s'entendit crier de terreur. Puis un homme la percuta, la repoussant contre la cloison. Une nouvelle fois, elle eut le souffle coupé et crut que son cœur allait exploser.

Renonce.

— Non ! cria la jeune femme.

Elle frappa avec sa lame cassée, écorchant le bras de l'homme qui lâcha un abominable juron.

Le tueur qui tenait dame Daggett par les cheveux la lâcha et vint prêter main-forte à son camarade.

Jennsen continua à frapper à l'aveuglette, mais une énorme main se referma sur son poignet droit.

Renonce.

La jeune femme cria, se débattit, mordit, rua et insulta ses agresseurs.

Le deuxième homme lui prit la gorge dans l'étau de ses doigts d'acier.

Jennsen tenta en vain de respirer. Elle ne parvenait plus à aspirer une goulée d'air. Tout en l'étranglant, le tueur ricanait. Le coup de couteau de la jeune femme lui avait ouvert la joue, et on apercevait ses dents rouges de sang à travers la blessure.

Un poing s'enfonça dans le ventre de Jennsen. Elle crut s'évanouir, mais parvint à se ressaisir et tenta de décocher un coup de pied à son agresseur. Vif comme l'éclair, il lui bloqua les chevilles avec sa jambe…

Un tueur était mort. Deux la tenaient et sa mère agonisait sur le sol… Sa vue se brouillant, Jennsen eut l'impression que ses entrailles se déchiraient de l'intérieur. Elle avait mal, tellement mal…

Puis elle entendit un son étouffé.

L'homme qui lui serrait la gorge tituba soudain comme un ivrogne.

Que se passait-il ? Tout cela n'avait aucun sens…

Le tueur ayant relâché sa prise, Jennsen put enfin prendre une inspiration. Recouvrant sa lucidité, elle vit que le tranchant d'une hache était enfoncé entre les omoplates du soldat d'haran. La colonne vertébrale coupée en deux, l'homme était mort sur le coup.

L'autre tueur lâcha le bras de Jennsen et leva une épée à la lame rouge de sang pour frapper Sebastian, occupé à dégager la hache du corps de sa victime.

Jennsen réagit à la vitesse de l'éclair.

Renonce.

Avec un cri inhumain, elle enfonça sa lame cassée dans la gorge du dernier soldat. Le fer déchira la peau, trancha l'artère puis déchiqueta les muscles.

L'homme tenta de crier, émit une série de gargouillis et s'écroula. Emportée par son élan, Jennsen tomba avec lui au moment où l'épée courte de Sebastian lui traversait le torse.

Elle se releva d'un bond, n'accorda pas un regard aux deux soldats et courut vers sa mère.

Du sang sur tout le corps, les yeux mi-clos, dame Daggett semblait être en train de s'endormir. Pourtant, un éclair de joie passa dans son regard lorsqu'elle vit Jennsen. C'était comme ça depuis toujours, malgré tous les ennuis que lui avait attirés sa fille. Et alors qu'elle agonisait, elle trouva encore la force de lui sourire.

— Mon bébé…

Incapable de cesser de crier et de trembler, Jennsen riva les yeux sur le visage de sa mère afin de ne pas voir son épaule en bouillie.

— Maman, maman, maman…

Le bras gauche de dame Daggett se glissa autour de la taille de sa fille. Le droit lui avait été arraché, mais il lui en restait un pour exprimer son amour et sa tendresse à Jennsen.

— Mon bébé, tu t'es bien battue… Maintenant, écoute-moi…

Agenouillé près des deux femmes, Sebastian tentait en vain de nouer un garrot autour du moignon ensanglanté. Concentrée sur sa fille, dame Daggett semblait ne pas être consciente de la présence du jeune homme.

— Je suis là, maman, tout va s'arranger… Ne meurs pas surtout ! Ne meurs pas ! Tu dois t'accrocher à la vie !

— Écoute-moi…

— Oui, oui ! Je t'écoute, je t'écoute…

— Je suis en train de m'en aller, ma chérie, et j'aurai bientôt rejoint les esprits du bien.

— Non, s'il te plaît, ne me laisse pas !

— Je ne peux rien faire, mon bébé… Mais c'est très bien comme ça. Les esprits s'occuperont de moi.

Jennsen prit entre ses mains le visage de sa mère et cria :

— Ne m'abandonne pas ! Je t'en prie, ne me laisse pas ! Je t'aime tant !

— Moi aussi, je t'aime, ma chérie… Plus que tout au monde. Et je t'ai appris tout ce que je sais. Alors, écoute-moi, je t'en supplie !

Jennsen se tut, décidée à graver chaque mot dans sa mémoire.

— Les esprits du bien m'emmènent avec eux, tu dois le comprendre. Quand je serai partie, ce corps ne signifiera plus rien. Tu saisis ? Je n'en aurai plus besoin… Ma chérie, mourir ne fait pas mal du tout. N'est-ce pas extraordinaire ? Je serai avec les esprits du bien, et toi, tu devras être forte et abandonner ma dépouille…

— Maman…, gémit Jennsen, incapable de concevoir qu'elle allait perdre la personne qu'elle aimait plus que la vie elle-même.

— Jenn, le seigneur Rahl est sur ta piste. Après mon départ, éloigne-toi du corps qui ne sera plus moi. C'est compris ?

— Non, maman, je ne pourrai pas te laisser !

— Il le faudra ! Ne risque pas stupidement ta vie pour enterrer une coquille vide. Ce n'est plus moi. Je suis désormais dans ton cœur et avec les esprits du bien. Ce corps ne représente plus rien. Tu saisis, mon bébé ?

— Oui, maman… Ce ne sera plus toi… Parce que tu seras avec les esprits du bien, plus en ce monde…

— C'est bien, tu as tout compris… Prends le couteau. J'ai tué un homme avec. C'est une très bonne arme.

— Maman, je t'aime… Je t'aime…

Jennsen aurait donné son âme pour trouver de meilleurs mots, mais il n'en existait pas.

— Moi aussi, je t'aime, et c'est pour ça que je te demande de partir très vite, ma chérie. Ne sacrifie pas ta précieuse vie pour un peu de chair glacée. Abandonne mon corps, Jenn, sinon, le seigneur Rahl te capturera. (Dame Daggett tourna la tête vers Sebastian.) Tu l'aideras ?

— Oui, je vous le jure !

La moribonde regarda de nouveau sa fille et sourit.

— Je serai toujours dans ton cœur, mon bébé… Et je t'aimerai jusqu'à la fin des temps.

— Moi aussi, maman, moi aussi !

Dame Daggett riva ses yeux magnifiques dans ceux de sa fille. Pendant une petite éternité, le temps sembla se figer. Puis Jennsen s'aperçut que sa mère ne voyait et n'entendait plus rien, en tout cas en ce monde.

Elle se laissa tomber sur la poitrine de la femme qu'elle aimait plus que tout et éclata en sanglots. Tout était fini. L'univers entier venait de cesser d'exister.

— Jennsen…, souffla Sebastian en tirant la jeune femme en arrière, nous devons faire ce qu'elle a demandé…

— Non ! Non !

— Jennsen, tu lui as promis ! Il faut partir !

— Non ! Plus rien n'a de sens ! Ce n'est pas possible, pas possible…

— Jenn, allons-y !

— Va-t'en ! Moi, je renonce…

— Tu ne peux pas, Jenn… Tu ne dois pas !

Sebastian força la jeune femme à se relever. Elle resta plantée là, certaine de ne pas pouvoir marcher. Rien de cela n'était réel. Dans un horrible cauchemar, l'univers tout entier tombait en poussière.

— Jennsen, nous devons filer d'ici ! cria Sebastian.

— Avant, il faut faire quelque chose pour elle… Je t'en prie… Elle doit avoir une sépulture.

— Non. Il faut partir avant que d'autres soldats arrivent.

Le visage de Sebastian ruisselait d'humidité. Jennsen se demanda si c'était la pluie, bien qu'ils fussent dans la cabane. Comme si elle se regardait de très loin, déconnectée de tout, ses propres pensées lui semblaient ridicules…

— Jennsen, écoute-moi !

Sa mère avait dit la même chose, un peu plus tôt. Il fallait qu'elle obéisse.

— Écoute-moi ! Nous ne pouvons pas rester ici. Ta mère avait raison, c'est trop dangereux.

Sebastian se tourna vers le sac posé sur la grande table, dans un coin de la pièce. Les affaires préparées par dame Daggett…

Jennsen se laissa glisser sur le sol. En elle, il n'y avait plus rien, à part les charbons ardents du chagrin qui la consumaient de l'intérieur. Pourquoi la vie devait-elle toujours être atroce ?

Jennsen rampa vers sa mère endormie. Elle ne pouvait pas être morte. Quelqu'un qu'on aimait autant ne vous quittait jamais, n'est-ce pas ?

— Jennsen, tu la pleureras plus tard ! Nous devons partir !

Dehors, l'averse redoublait de violence.

— Je ne la laisserai pas !

— Ta mère s'est sacrifiée pour toi. Afin que tu vives ! Ne rends pas son geste inutile. (Sebastian avait pris le sac et il finissait de le remplir avec tout ce qui lui tombait sous la main.) Tu dois lui obéir ! Elle t'aimait, et elle désirait que tu vives. Avant de mourir, elle t'a demandé de l'abandonner, et j'ai juré de t'aider à le faire. Nous devons partir au plus vite.

Jennsen regarda la porte. Un peu plus tôt, elle était fermée, puisqu'elle l'avait percutée violemment. Et à présent, voilà qu'elle

était de nouveau ouverte…

Une grande silhouette se découpa soudain sur le seuil de la pièce. Les yeux rivés sur Jennsen, le soldat trempé jusqu'aux os bondit sur elle.

Du coin de l'œil, la jeune femme aperçut la garde d'argent du couteau que sa mère lui avait dit de prendre. L'arme était enfoncée dans le cou d'un homme, à portée de main.

La mère de Jennsen avait perdu un bras, puis la vie, pour tuer ce soldat…

Le nouveau tueur, se fichant de Sebastian, était presque arrivé devant Jennsen. Tendant un bras, elle ferma les doigts sur la garde artistiquement ouvragée du couteau et le dégagea de sa gaine de chair et de sang.

Avant que Jennsen ait pu frapper, son agresseur se pétrifia puis s'écroula, la hache de Sebastian enfoncée dans le crâne. Terrorisée, Jennsen se dégagea de sous le cadavre, qui lui était à moitié tombé dessus, et glissa dans le sang quand Sebastian la tira par les poignets pour l'aider à se relever.

— Prends tout ce que tu veux emporter ! ordonna le jeune homme aux cheveux blancs.

Comme dans un rêve, Jennsen fit le tour de la pièce. Le monde était-il devenu fou, ou avait-elle tout simplement perdu la raison ?

Dans sa tête, la voix prononça des mots qu'elle ne comprit pas mais qu'elle trouva presque réconfortants.

Tu vash misht. Tu vask misht. Grushdeva du kalt misht.

— Nous devons partir, dit Sebastian. Que veux-tu emporter ?

Incapable de réfléchir, Jennsen s'efforça de ne plus écouter la voix. Elle devait faire ce qu'elle avait promis à sa mère, mais comment s'y résoudre ?

Approchant de l'armoire, elle en sortit quelques affaires que sa mère gardait toujours prêtes dans l'éventualité d'un départ précipité. Des vêtements de voyage, des herbes médicinales, des épices, de la nourriture séchée… Jennsen ajouta à sa collecte d'autres habits, une brosse et un petit miroir rangés dans un coffre, à côté de l'armoire.

Elle s'immobilisa, hésitante, lorsque ses mains se posèrent sur les vêtements de rechange de sa mère. Que devait-elle en faire, maintenant ? Dans l'impossibilité de réfléchir, elle devait se fier à son conditionnement, comme un animal domestique. Mais il ne lui restait plus de points de repère, parce que son univers venait de s'écrouler.

Regardant autour d'elle, Jennsen dénombra quatre D'Harans morts. Avec celui de l'après-midi, ça faisait cinq. Un *quatuor* plus un homme. Où étaient les trois autres membres de la seconde équipe ? Cachés parmi les arbres, devant la maison ? Tapis un peu plus loin dans la forêt ? Attendant de capturer leur proie et de la livrer au seigneur

Rahl, afin qu'il la torture à mort…

— Jennsen, que fais-tu donc ? demanda Sebastian en prenant à deux mains le poignet de la jeune femme.

Troublée, Jennsen s'aperçut qu'elle lardait l'air de coups de couteau.

Sebastian lui retira l'arme des doigts, la glissa dans son fourreau et la lui accrocha à la ceinture. Puis il alla ramasser le manteau de Jennsen, qu'elle avait perdu au début du combat.

— Prends tout ce que tu veux, dit-il, mais dépêche-toi !

En attendant, le jeune homme aux cheveux blancs fouilla les poches des morts et les délesta de tout leur argent. Il s'empara aussi de leurs couteaux – des armes de bonne facture, mais très inférieures à celle que portait désormais Jennsen – et les glissa dans une des poches du sac de dame Daggett. Puis il s'intéressa aux épées des morts, cherchant à s'approprier la meilleure.

Tandis qu'il fixait un fourreau à sa ceinture, Jennsen approcha de la table, prit toutes les bougies et les rangea dans son sac de voyage. Elle récupéra aussi d'autres objets – pour l'essentiel de petits ustensiles de cuisine – sans avoir vraiment conscience de ce qu'elle faisait. Agissant comme un automate, elle s'emparait de tout ce qui lui tombait sous la main.

Sebastian prit le sac, le mit en place sur les épaules de la jeune femme – qui se laissa manipuler comme une poupée de chiffon – puis l'aida à enfiler son manteau et en releva la capuche.

Tenant toujours le sac préparé par dame Daggett, Sebastian dégagea sa hache du crâne du soldat mort et la remit à son ceinturon sans se soucier du sang qui dégoulinait du tranchant pour empoisser le manche.

— Tu veux autre chose ? demanda-t-il à Jennsen tout en la poussant vers la porte. Tu es sûre d'avoir pris tout ce que tu désirais ?

La jeune femme baissa les yeux sur le cadavre de sa mère.

— Ce n'est plus elle, Jennsen, souffla Sebastian. Les esprits du bien veillent sur elle, et de là où elle est, elle te sourit.

— Tu crois ? Vraiment ?

— Oui, elle est dans un monde meilleur, désormais. Elle nous a demandé de partir d'ici, et nous devons respecter sa dernière volonté.

« Un monde meilleur »… Jennsen s'accrocha à cette idée réconfortante. De toute façon, pouvait-il exister un monde pire que celui où elle vivait ?

Elle obéit à Sebastian et approcha de la porte. Alors que le jeune homme sondait les alentours, sur le seuil de la cabane, Jennsen continua à marcher sans s'inquiéter de ce qui pouvait les attendre dehors. L'esprit embrumé, elle ne se souciait plus de sa sécurité. Où

était donc passée la lucidité dont elle était d'habitude si fière ?

Sebastian la prit par le bras et fit mine de s'engager sur la piste.

— Betty, souffla Jennsen en enfonçant ses talons dans le sol. Nous devons aller la chercher.

Le jeune homme hésita un moment.

— Nous pourrions sûrement nous passer de la chèvre, dit-il, mais je ne peux pas abandonner mes affaires…

Jennsen s'avisa que Sebastian n'avait pas son manteau. Avec l'averse en cours, il devait être trempé jusqu'aux os.

Eh bien, elle n'était pas la seule à être plongée dans la confusion ! Obsédé par l'idée de fuir, Sebastian avait failli oublier son sac de voyage et son manteau. Partir sans ses affaires aurait signé l'arrêt de mort du jeune homme, et Jennsen ne voulait pas qu'il meure.

Betty serait très utile, pendant ce voyage, mais la jeune femme venait de se souvenir d'autre chose.

Elle courut vers la cabane sans se soucier des appels angoissés de Sebastian. Une fois à l'intérieur, elle ouvrit un coffre en bois, près de la porte, et en sortit deux épais manteaux en laine. Le sien et celui de sa mère, toujours rangés non loin de la porte, enroulés et ficelés, en cas de départ inattendu.

Revenu sur le seuil de la cabane, Sebastian comprit ce que faisait sa compagne. Malgré sa hâte de quitter les lieux, il attendit qu'elle ait terminé.

Sans regarder les morts, Jennsen sortit une dernière fois de sa chère cabane.

Les deux jeunes gens coururent jusqu'à la grotte, où le feu finissait de s'éteindre. Très agitée dans son enclos, Betty restait étrangement silencieuse, comme si elle savait que des événements terribles s'étaient produits.

— Sèche-toi un peu avant de repartir, dit Jennsen à son compagnon.

— Non, nous n'avons pas de temps à perdre ! Les autres soldats peuvent arriver n'importe quand.

— Si tu ne te sèches pas, tu mourras de froid. Dans ce cas, pourquoi s'enfuir ? Si la mort est de toute manière au bout du chemin, inutile de se fatiguer…

Jennsen s'étonna d'être de nouveau en mesure de raisonner logiquement. Posant les deux manteaux de laine sur le sol, elle entreprit de dénouer les cordes qui les tenaient enroulés.

— L'eau ne traversera pas la laine doublée de cuir, dit-elle, mais si tu ne te sèches pas, tu crèveras quand même de froid.

Sebastian se réchauffa les mains au-dessus du feu en sautant d'un pied sur l'autre. À l'évidence, malgré son envie frénétique de fuir, il avait compris que sa compagne savait de quoi elle parlait.

Jennsen se demanda comment il avait pu faire tout ça avec une telle fièvre et après avoir pris des herbes médicinales. La peur, sans doute… On disait qu'elle donnait des ailes, et ça n'était pas faux…

Jennsen avait mal partout et son épaule saignait. L'entaille n'était pas profonde, mais très douloureuse.

Épuisée par la terreur et le chagrin, la jeune femme se serait volontiers roulée en boule sur le sol pour verser toutes les larmes de son corps. Mais sa mère lui avait dit de fuir, et elle obéirait, car l'ultime volonté de la défunte était tout ce qui lui permettait de tenir debout. Faire ce que sa mère lui avait demandé, voilà tout ce qui importait.

Betty tentait de sauter par-dessus son enclos afin de rejoindre sa maîtresse. Pendant que Sebastian finissait de se réchauffer, Jennsen libéra la chèvre et lui passa une longe autour du cou.

Betty exprima à la jeune femme toute la reconnaissance dont un animal était capable. Mais elle aurait l'occasion de rendre la pareille aux humains.

Pendant leur fuite, Jennsen et Sebastian passeraient souvent leurs nuits dans des abris de fortune où il serait impossible – ou trop dangereux – de faire du feu. En se blottissant contre Betty, ils éviteraient de mourir de froid, même si le temps se gâtait encore.

Jennsen ne s'étonna pas des bêlements angoissés que la chèvre lança en regardant la cabane. Betty avait conscience qu'il manquait quelqu'un, et elle espérait encore un miracle…

La jeune femme récupéra toutes les carottes cachées dans la grotte et les fourra dans un sac. Lorsque Sebastian estima qu'il était assez sec, les deux jeunes gens enfilèrent leurs manteaux normaux puis passèrent par-dessus les épaisses peaux de mouton.

Jennsen tenant Betty par sa longe, les fugitifs s'enfoncèrent dans l'obscurité. Mais la jeune femme prit son compagnon par le bras, le forçant à s'arrêter.

— Les D'Harans risquent de nous attendre au pied du chemin…

— Je sais, mais nous devons partir d'ici !

— Il y a une meilleure route… Une voie d'évasion que nous avons créée, ma mère et moi…

Sebastian regarda un moment sa compagne à travers le rideau de pluie.

Puis il haussa les épaules et la suivit dans l'inconnu.

Chapitre 7

Oba Schalk prit la poule par le cou et la souleva de la couveuse. Au-dessus de son énorme poing, la tête de la volaille paraissait minuscule. De sa main libre, Oba saisit un gros œuf encore chaud dans la paille et le posa délicatement avec les autres, au fond de son panier d'osier.

Mais il ne lâcha pas la poule pour autant.

Avec un méchant sourire, il l'approcha de son visage et la regarda agiter la tête, son bec s'ouvrant et se fermant frénétiquement.

Oba posa les lèvres sur le bec de la poule, prit une grande inspiration et souffla très fort dans la gorge exposée de sa victime.

La volaille battit follement des ailes, caqueta d'angoisse et tenta en vain d'échapper à son tortionnaire ricanant.

— Oba ! Oba, où es-tu ?

Dès qu'il entendit sa mère l'appeler, Oba laissa retomber la poule dans son nid de paille. La voix féminine venait de l'étable… Suivant la volaille affolée, qui voletait frénétiquement, Oba sortit du poulailler.

La semaine précédente, un orage avait détrempé le sol. Dès le lendemain, alors que toutes les flaques d'eau étaient gelées, la neige avait succédé à la pluie. De la poudreuse chassée par le vent couvrait à présent les plaques de verglas, rendant le terrain plus traître que jamais. Pourtant, malgré sa haute taille, Oba ne glissait pratiquement jamais. Il était très fier de son équilibre et de son agilité.

Il était essentiel, selon lui, de ne jamais laisser s'encroûter son corps ou son esprit. Apprendre sans cesse de nouvelles choses lui paraissait important, car c'était un moyen de continuer à évoluer. Et pour se développer continuellement, un être humain devait se servir de tout ce qu'il apprenait…

La ferme et son étable attenante constituaient une unique structure très simple en torchis. Mais à l'intérieur, l'espace réservé aux humains était séparé du reste par un mur de pierre. Après avoir construit la ferme, Oba avait ajouté cette cloison en empilant des cailloux plats récupérés dans un champ. Une technique apprise en observant un voisin, qui avait érigé un muret sur un côté de sa propriété.

Cette cloison était un luxe que peu de fermes possédaient.

Entendant sa mère l'appeler de nouveau, Oba essaya de déterminer ce qu'il avait pu faire de travers. Alors qu'il se repassait mentalement la liste des corvées dont elle l'avait chargé, il ne parvint pas à en trouver une qu'il aurait oubliée. Il avait une excellente mémoire, et

d'autant plus pour les tâches qui revenaient régulièrement. Dans l'étable, sa mère ne pouvait rien avoir trouvé qu'il eût omis de faire en temps et en heure.

Bien entendu, ça ne le protégeait en rien de la fureur maternelle. Chaque jour, cette femme imaginait de nouvelles raisons de lui faire des reproches aussi injustifiés les uns que les autres.

— Oba ! Oba ! Combien de temps devrai-je m'égosiller ?

Devant son œil mental, Oba vit la petite bouche dure et pincée de sa mère cracher son nom comme si elle s'attendait qu'il se matérialise devant ses yeux dès qu'elle l'appelait. Cette femme avait une voix assez aiguë pour briser du verre à dix pas de distance…

Oba se mit de profil pour franchir l'étroite porte latérale de l'étable. Des rats dérangés par son intrusion détalèrent devant lui. Munie d'un grenier à foin, l'étable abritait une vache laitière, deux bœufs et deux cochons.

Alors que les trois bovins restaient bien au chaud, la mère d'Oba avait laissé sortir les cochons pour qu'ils cherchent des glands sous la neige.

Debout sur un tas de fumier gelé, les mains sur les hanches, la solide mégère foudroya son fils du regard. Avec la buée blanche qui lui sortait des narines, par cette journée glaciale, elle ressemblait un peu à un dragon…

La mère d'Oba était large d'épaules, de hanches et de tout ce qu'on pouvait imaginer d'autre, y compris son grand front de génisse. Dans sa jeunesse, racontait-on, elle avait été très belle. De fait, quand Oba était gamin, elle ne manquait pas de galants. Mais au fil des années, les outrages d'une vie de dur labeur avaient effacé toute douceur de ses traits et alourdi sa silhouette. Depuis longtemps, plus aucun homme ne venait lui faire sa cour…

Oba traversa l'étable au sol gelé et, les mains dans les poches, vint se camper devant sa mère, qui lui tapa sur le côté de l'épaule avec un gros bâton.

— Oba ! Oba ! Oba !

Oba tressaillit, car chaque occurrence de son prénom était ponctuée d'un coup de bâton un peu plus fort que le précédent. Quand il était plus jeune, les séances de ce type le laissaient couvert de bleus. Désormais, il était trop fort et trop grand pour être marqué ainsi. Sa mère le savait, et cela la rendait folle de rage.

S'il ne souffrait plus physiquement, maintenant qu'il avait grandi, le mépris qu'il entendait dans la voix de cette femme continuait à le torturer. Elle le faisait penser à une grosse araignée… Ou à une énorme mante religieuse…

Oba se recroquevilla sur lui-même pour paraître un peu moins

grand.

— Que se passe-t-il, maman ?

— Pourquoi traînes-tu les pieds quand ta mère t'appelle ? (La grosse femme plissa le front, accentuant encore les rides qui marquaient son visage.) Oba le bœuf ! Oba le crétin ! Oba le lourdaud ! Où étais-tu donc ?

Pressentant une nouvelle série de coups de bâton, Oba leva un bras pour se défendre.

— Je ramassais les œufs, maman ! Les œufs !

— Tu as vu ce désastre ? Seras-tu un jour capable de faire quelque chose avant qu'une personne dotée d'un cerveau te l'ait ordonné ?

Oba regarda autour de lui et ne vit pas de quel « désastre » parlait sa mère. Il y avait des choses à faire, bien sûr, mais rien qui ne fût pas déjà prévu à son programme.

Comme toujours, des rats observaient les humains, leurs moustaches frémissant tandis qu'ils espionnaient des conversations qu'ils n'étaient pas censés comprendre.

Oba regarda sa mère mais ne lui répondit pas. De toute façon, rien de ce qu'il aurait pu dire ne l'aurait satisfaite.

— Regarde-moi ça ! cria-t-elle en désignant le sol. Tu n'aurais pas pu penser à déblayer le fumier ? Au moment du dégel, cette infâme bouillasse passera sous le mur pour s'introduire dans la maison où je dors ! Tu crois que je te nourris pour que tu te tournes les pouces, gros balourd paresseux ? Oba le lourdaud !

Oba nota que sa mère lui avait déjà craché cette insulte-là au visage. Parfois, il s'étonnait qu'elle ne soit pas plus imaginative. À croire qu'elle n'apprenait jamais rien. Quand il était petit, il la prenait pour une personne capable de lire ses pensées et de le paralyser avec quelques mots d'une redoutable efficacité. Maintenant qu'il la dépassait de plus d'une tête, il se demandait s'il n'avait pas toujours surestimé cette matrone. Beaucoup moins puissante qu'il l'avait cru, ne le dominait-elle pas essentiellement à cause du « pouvoir » qu'il lui accordait, et qui se réduisait peut-être à une illusion ? Cette femme était une langue de vipère, certes, mais rien ne prouvait qu'elle avait le venin correspondant.

Pourtant, elle parvenait toujours à lui en imposer, même après tant d'années…

Bien entendu, elle était sa mère, et à ce titre, il lui devait le respect. Se comporter comme il le fallait avec la femme à qui on devait la vie était essentiel. Elle lui avait enseigné très tôt cette leçon, et il l'avait retenue.

Cela dit, Oba doutait de pouvoir en faire davantage pour mériter le gîte et le couvert. Ne travaillait-il pas déjà du matin au soir ? Il n'avait

rien d'un paresseux et s'en rengorgeait. En bon homme d'action, il trimait deux fois plus dur que n'importe qui. Sur ce plan-là, aucun gaillard ne lui arrivait à la cheville. En règle générale, d'ailleurs, les autres hommes ne lui posaient aucun problème. Les femmes en revanche… Malgré sa taille et ses muscles, il se sentait toujours emprunté devant elles…

Du bout d'une botte, il éprouva la texture du monticule de fumier, actuellement dur comme de la pierre. Les animaux y ajoutaient sans cesse des déjections qui gelaient avant qu'on ait le temps de les déblayer. Régulièrement, Oba répandait de la paille sur le tas pour épargner une glissade à sa mère. Mais cette protection était très vite souillée, exigeant un remplacement immédiat…

— Maman, dit Oba, le sol est gelé…

Jusque-là, il avait toujours attendu le printemps pour nettoyer l'étable. À cette époque de l'année, une simple fourche suffisait pour déblayer le fumier. En hiver, il formait une masse compacte qu'il aurait fallu attaquer à la pioche.

— Toujours ces mauvaises excuses ! C'est comme ça que tu espères t'en tirer, Oba ? Avec des mensonges ? Décidément, tu n'es qu'un bâtard et un vaurien !

Les bras croisés, la solide femme foudroya son fils du regard. Devant elle, il ne pouvait fuir la vérité, et elle le savait.

Du coin de l'œil, il repéra la pelle à fumier, dans un coin de l'étable.

— Je vais nettoyer, maman… Retourne à tes travaux de filage, et je me chargerai de l'étable…

Oba ignorait comment il s'y prendrait pour déblayer le fumier gelé. Mais si sa mère le lui demandait, il devait le faire, voilà tout…

— Commence tout de suite, tant qu'il fait encore un peu jour… Au crépuscule, je veux que tu ailles en ville voir Lathea. J'ai besoin de son médicament…

Oba comprit enfin pourquoi sa mère l'avait appelé.

— Mes genoux me font terriblement mal, dit-elle comme pour étouffer les objections que son fils n'avait aucune intention d'émettre.

Cela dit, il les formulait mentalement. Et sa mère semblait toujours pouvoir lire dans son esprit…

— Commence ce soir, dit-elle, et finis de nettoyer demain. Mais surtout, n'oublie pas d'aller chercher mon médicament !

Oba baissa les yeux et se tritura nerveusement le lobe de l'oreille. Il n'aimait pas aller voir Lathea, la femme aux potions et aux

onguents. Pour être franc, il la détestait, parce qu'elle le regardait toujours de haut, comme s'il était un ver de terre. Cette femme était la méchanceté incarnée. Et une abominable sorcière !

Quand Lathea n'aimait pas quelqu'un, l'objet de son antipathie souffrait beaucoup. Dans la région, tout le monde avait peur d'elle. Même s'il trouvait ça plutôt réconfortant, ça ne consolait pas Oba, quand il était contraint de lui rendre visite.

— J'irai chercher ton médicament, maman, ne t'inquiète pas. Et je trouverai un moyen de nettoyer l'étable, comme tu le désires.

— Il faut que je te dise tout, pas vrai ? Je me demande pourquoi j'ai élevé un crétin pareil ! Ah ! si seulement j'avais écouté les conseils de Lathea…

Oba connaissait par cœur cette chanson-là. Sa mère l'entonnait chaque fois qu'elle se lamentait sur elle-même parce qu'elle n'avait pas trouvé de mari. Oba était une malédiction pour elle, et elle n'en faisait pas mystère. Ce bâtard lui avait gâché la vie. Sans lui, elle aurait trouvé un homme disposé à l'aimer et à la protéger.

— Et ne traîne surtout pas en ville pour faire des bêtises !

— C'est promis, maman… Je suis désolé que tes genoux te fassent de nouveau mal.

— Ils iraient mieux si je n'étais pas obligée de suivre partout un grand idiot incapable de prendre une initiative. (La mère d'Oba lui flanqua un nouveau coup de bâton.) Tu t'es occupé des œufs ?

— Oui, maman.

La grosse femme dévisagea son fils, l'air soupçonneux, puis sortit une pièce de la poche de son tablier.

— Dis à Lathea de préparer une potion pour toi… Si on pouvait te débarrasser de l'influence maléfique du Gardien, tu ne serais peut-être plus un tel bon à rien.

De temps en temps, la mère d'Oba avait l'ambition de le « purger » du mal qui coulait selon elle dans ses veines. À cette fin, elle le forçait à ingurgiter d'innommables décoctions. Enfant, il avait souvent dû boire de la poudre dissoute dans de l'eau savonneuse. Ensuite, enfermé dans une stalle spéciale, dans l'étable, il se tordait de douleur pendant des heures, les entrailles consumées de l'intérieur. Hélas, ça n'avait pas suffi à chasser de son corps le démon qui le possédait.

L'enclos d'Oba n'était pas en bois, comme ceux des animaux, mais en briques. En été, il y faisait aussi chaud que dans un four. Après lui avoir fait avaler la poudre, la mère d'Oba l'enfermait dans cette prison dont il redoutait de ne jamais ressortir. La gorge en feu, il hurlait jusqu'à ce qu'elle vienne le rouer de coups – un traitement qu'il préférait à la mortelle solitude de son enclos.

— Oui, tu achèteras à Lathea mon médicament, et une potion pour toi. (La mère d'Oba lui tendit la pièce d'argent.) Surtout, ne va pas la

dépenser avec une mauvaise femme !

Oba sentit qu'il s'empourprait. Chaque fois que sa mère l'envoyait faire une course en ville, elle lui rappelait de ne pas gaspiller l'argent avec une femme.

C'était une façon de l'humilier, parce qu'elle le connaissait bien. Oba était trop timide pour s'approcher des femmes, bonnes ou mauvaises. Chaque fois, il revenait avec ce que sa mère l'avait chargé d'acheter. Il n'aurait pas détourné un sou pour autre chose, car il avait bien trop peur de son implacable génitrice.

Pourquoi lui tenait-elle toujours le même sermon sur l'argent, alors qu'il ne s'était jamais écarté du droit chemin ? Pour qu'il se sente coupable, même s'il n'y avait aucune raison. S'il se tenait lui-même pour un vaurien – voire un criminel potentiel –, il serait toujours prêt à accepter les punitions et les brimades qu'elle aimait tant lui infliger…

— Je ne ferai rien de mal, maman, c'est promis.

— Et habille-toi convenablement, pas comme un idiot du village. Tu donnes déjà une assez mauvaise image de moi comme ça !

— Je ferai attention, maman…

Oba sortit de l'étable, fit le tour du bâtiment pour entrer dans la ferme et prit sa veste de laine marron et son chapeau de feutre en prévision du voyage jusqu'à Gretton, qui se trouvait à un quart de lieue au nord-ouest. Sous l'œil de sa mère, qui l'avait suivi, il accrocha la veste et le chapeau à une patère afin qu'ils restent propres jusqu'à l'heure de son départ.

Puis il retourna dans l'étable, saisit la pelle et s'attaqua au tas de fumier. Comme il l'avait prévu, un pic à glace aurait été plus efficace. Cela dit, des copeaux d'immondices se détachaient du monticule, venant parfois souiller son pantalon. Il faudrait du temps et de la sueur, mais ce travail était réalisable.

Oba n'avait pas les côtes en long et rien ne le pressait…

Campée sur le seuil de l'étable, sa mère le regarda quelques minutes pour s'assurer qu'il ne tirait pas au flanc. Quand elle fut satisfaite, elle partit vaquer à ses propres occupations, laissant à son fils tout loisir de penser à sa prochaine et désagréable visite chez Lathea.

Oba.

Le paysan se pétrifia. Dans les coins obscurs de l'étable, tous les rats l'imitèrent, soudain inquiets. Puis, presque à contrecœur, ils se remirent en quête de nourriture.

Oba attendit que la voix familière parle de nouveau. De l'autre côté de la cloison, il entendit la porte se fermer. Sa mère devait s'être remise au travail. Elle filait la laine, et maître Tuchmann la lui achetait pour l'utiliser sur son métier à tisser. Ce maigre revenu

suffisait à subvenir tant bien que mal aux besoins de la fileuse et de son bâtard de fils.

Oba.

Le paysan connaissait très bien cette voix, car il l'entendait depuis toujours. En revanche, il n'en avait jamais parlé à sa mère, qui aurait cru que le Gardien s'adressait à lui, et l'aurait sans doute forcé à avaler davantage d'ignobles potions. Aujourd'hui, il était trop grand pour être enfermé dans l'enclos. Mais pas pour ingurgiter les infâmes préparations de Lathea.

Un gros rat passant devant lui, Oba le piégea en lui coinçant la queue sous son pied.

Oba.

Le rongeur couina de rage, agitant ses petites pattes pour tenter de fuir.

Oba se pencha, prit l'animal par le cou et plongea son regard dans celui de sa proie.

Le rat était terrifié, à présent.

Renonce.

Apprendre de nouvelles choses et faire des expériences inédites était essentiel, Oba le savait.

Plus rapide qu'un renard, il décapita le rat avec ses dents.

Chapitre 8

Dans ce qui lui semblait le coin le plus sûr de la salle, Jennsen tentait de garder un œil sur la porte et sur la clientèle bruyante. À quelques pas de là, penché sur les tréteaux qui tenaient lieu de comptoir, Sebastian parlait avec la tenancière de l'auberge, une solide matrone au regard sombre qui paraissait habituée aux problèmes… et aux meilleures manières de les régler.

Les clients de l'établissement, en majorité des hommes, étaient d'humeur joyeuse. Certains jouaient aux dés ou au jacquet, d'autres disputaient des parties de bras de fer acharnées, et d'autres encore se contentaient de boire en racontant des histoires souvent saluées par de grands éclats de rire et de formidables coups de poing sur les tables.

Jennsen jugeait ces rires obscènes. Pour elle, la joie n'existait plus et il en serait ainsi jusqu'à la fin de ses jours.

Depuis la mort de sa mère, une semaine s'était écoulée. Ou peut-être plus, au fond, car la jeune femme avait perdu la notion du temps. Mais quelle importance ? Une semaine, dix jours, un an… Cela ne faisait aucune différence…

Jennsen n'avait pas l'habitude des foules, parce que les gens, pour elle, étaient depuis toujours synonymes de danger. Les groupes la rendaient nerveuse, et c'était encore pis dans cette auberge, où des hommes brutaux jouaient et buvaient…

Dès qu'ils la remarquaient, ces sales types se désintéressaient de leurs conversations et de leurs jeux et la reluquaient impudemment. Pour les décourager, Jennsen avait simplement abaissé la capuche de son manteau. Leur enthousiasme douché par sa crinière rousse, les séducteurs en puissance étaient tous retournés à leurs occupations.

La couleur des cheveux de la jeune femme terrorisait les gens – surtout ceux qui étaient superstitieux. Les roux étant rares en D'Hara, on les soupçonnait facilement d'être des sorciers. Consciente du phénomène, Jennsen en tirait bénéfice chaque fois que ça s'imposait. Et souvent, ses cheveux se révélaient une meilleure arme défensive qu'un couteau.

Mais lors de l'attaque de la cabane, ils ne l'avaient pas protégée du tout…

Après avoir découragé ses « soupirants », Jennsen tourna de nouveau la tête vers le comptoir. Bien entendu, la tenancière la fixait, les yeux rivés sur ses cheveux… Jennsen soutenant délibérément son

regard, la matrone se concentra sur Sebastian, qui venait de lui poser une autre question.

Dans le brouhaha ambiant, Jennsen ne captait pas un mot de la conversation entre l'aubergiste et le jeune homme aux cheveux blancs. Mais la femme parlait maintenant à l'oreille de Sebastian, et elle pointait un index, apparemment pour lui indiquer une direction.

Se redressant, le compagnon de Jennsen sortit une pièce de sa poche et la jeta sur le comptoir. Après avoir ramassé l'argent, la femme prit une clé, derrière elle, et la tendit à Sebastian, qui s'en empara, reprit la chope qu'il avait posée devant lui, salua la femme et s'éloigna.

— Tu es sûre de ne vouloir rien boire ? demanda-t-il à Jennsen quand il l'eut rejointe.

— Certaine, oui…

Sebastian jeta un regard circulaire dans la salle, où plus personne n'accordait d'attention aux deux nouveaux venus.

— Tu as bien fait d'abaisser ta capuche, dit-il. Avant de voir tes cheveux roux, l'aubergiste ne voulait rien me dire. Après, elle s'est montrée beaucoup plus volubile.

— Elle connaît la femme que nous voulons voir ? Et elle est sûre qu'elle vit toujours à Gretton ?

Sebastian but un peu de bière en regardant un joueur jeter les dés puis exploser de joie devant le résultat.

— Disons que je sais où chercher…

— Tu nous as aussi eu des chambres ?

— Une chambre… (Sebastian prit une autre gorgée en épiant la réaction de Jennsen.) En cas de problèmes, il vaut mieux que nous soyons ensemble. Crois-moi, il est plus sûr d'avoir une seule chambre…

— Moi, je préférerais dormir avec Betty… (S'avisant que sa remarque pouvait être vexante, Jennsen s'empressa de préciser sa pensée :) Plutôt que dans une auberge, voilà ce que je voulais dire… J'aime bien être seule, pas au milieu de tant de gens. Et je me sens moins en danger dans les bois qu'ici. Mais ne crois pas que…

— J'avais compris, coupa Sebastian. Mais dormir sous un toit te fera du bien, ce soir, parce que la nuit promet d'être glaciale. Et Betty sera bien au chaud dans l'écurie…

Le propriétaire de l'écurie avait été surpris que des voyageurs soient prêts à payer pour qu'il accepte une chèvre. Les chevaux n'ayant rien contre les ovins, il n'avait vu aucune raison de refuser.

La première nuit, Betty avait sans doute sauvé la vie des deux fugitifs. Avec sa fièvre, Sebastian n'aurait sans doute pas survécu si Jennsen n'avait pas trouvé un abri relativement sec, sous une saillie rocheuse. Après avoir tapissé le fond de la niche naturelle de branches

de sapin – une barrière thermique contre la pierre glaciale –, les deux jeunes gens s'étaient recroquevillés l'un contre l'autre. Tirant sur la longe de Betty, Jennsen l'avait obligée à s'allonger devant eux. Grâce à la chaleur corporelle de la chèvre, la nuit s'était révélée presque confortable.

Jennsen avait passé tout son temps à pleurer. Sebastian, lui, s'était endormi comme une masse. Au matin, sa fièvre avait disparu…

Le premier matin que Jennsen allait devoir vivre seule…

Avoir abandonné la dépouille de sa mère la hantait, et elle revoyait sans cesse la terrible scène, dans la cabane. Le cœur brisé, la jeune femme ne parvenait pas à croire vraiment qu'elle ne reverrait plus jamais sa mère. Hélas, la réalité se montrait impitoyable, et l'existence, quand elle osait regarder l'avenir en face, lui semblait totalement dépourvue de sens et d'intérêt.

Cela posé, Sebastian et elle avaient réussi à s'enfuir, et ils étaient toujours en vie. Après tout ce que sa mère avait fait pour la protéger, Jennsen ne pouvait pas baisser les bras, même s'il lui arrivait souvent d'avoir envie de renoncer et de se laisser mourir. Mais il y avait ses poursuivants, et le calvaire qui l'attendait s'ils la rattrapaient… Pourquoi avait-elle autant envie de les fuir, si rien ne comptait plus pour elle ? Eh bien, pour être franche, elle s'expliquait mal cette contradiction, mais…

— Nous devrions manger un morceau, dit Sebastian, arrachant Jennsen à sa sombre méditation. L'auberge sert un ragoût de mouton, ce soir… Ensuite, tu auras une bonne nuit de sommeil, puis, demain matin, nous tenterons de trouver cette vieille connaissance de ta mère… Cette nuit, je monterai la garde pendant que tu dormiras.

— Non, essayons de voir cette femme ce soir. Nous dormirons plus tard…

Quant à manger, cette seule idée donnait la nausée à Jennsen, surtout depuis qu'elle avait senti l'odeur peu appétissante du fameux ragoût.

Comprenant qu'il ne parviendrait pas à convaincre son amie de l'écouter, Sebastian vida sa chope, la posa sur une table et soupira :

— Ce n'est pas très loin… Nous sommes du bon côté de la ville.

— Pourquoi as-tu choisi cette auberge ? demanda Jennsen quand ils furent dehors. J'ai remarqué d'autres établissements, plus jolis, où les clients n'avaient pas l'air si… bizarres.

Sebastian regarda autour de lui, sondant les portes cochères obscures et les allées chichement éclairées.

— Les gens bizarres, comme tu dis, posent très peu de questions, et surtout pas celles que nous n'avons aucune envie d'entendre…

Visiblement, Sebastian avait un certain entraînement, dès qu'il s'agissait d'échapper à la curiosité des gens.

Jennsen s'engagea dans une allée qui, si elle avait bien compris, devait les conduire jusqu'à la maison de la femme dont elle gardait un souvenir très vague. Sa mère avait dû avoir une excellente raison de ne jamais retourner la voir, mais il fallait bien s'accrocher à quelque chose… Avec un peu de chance, la magicienne accepterait de les aider.

Depuis qu'elle était orpheline, Jennsen avait besoin qu'on l'aide. Les trois membres survivants du deuxième *quatuor* devaient être toujours sur sa piste. Et rien ne l'assurait qu'un troisième voire un quatrième *quatuor* ne lui collaient pas aux basques. Après la mort de cinq soldats, les D'Harans ne seraient sûrement pas disposés à abandonner la traque.

En fuyant par le chemin secret, Sebastian et Jennsen avaient trompé leurs adversaires et pris une avance précieuse, d'autant plus que la pluie avait obligeamment brouillé leurs empreintes. En toute logique, les deux jeunes gens auraient dû se sentir en sécurité. Mais quand on était pisté par le seigneur Rahl, un puissant sorcier, tout pouvait arriver – surtout les mauvaises surprises.

Depuis le terrible combat, dans la cabane, Jennsen craignait à tout moment qu'un ennemi bondisse sur elle.

— Il faut descendre cette rue, dit Sebastian quand ils eurent atteint une intersection.

Les deux jeunes gens passèrent devant une série de bâtiments carrés sans fenêtres qui devaient être des entrepôts. Apparemment, personne ne vivait dans ce coin.

Quand ils eurent descendu la rue, Sebastian désigna un étroit sentier.

— Selon l'aubergiste, la maison que nous cherchons est au bout de cette piste, dans un bosquet.

Le chemin semblait rarement fréquenté, et on apercevait, dans le lointain, la lumière d'une fenêtre qui vacillait entre les branches des chênes et des aulnes.

— Tu devrais attendre ici, dit Jennsen. Il vaut peut-être mieux que j'y aille seule.

La jeune femme tendait une perche à son compagnon. C'était gentil, car très peu de gens voulaient fréquenter les magiciennes. À dire vrai, Jennsen elle-même aurait donné cher pour ne pas y être obligée…

— Non, je viens avec toi.

Depuis que Jennsen le connaissait, Sebastian n'avait jamais caché qu'il se méfiait de la magie. À voir la façon dont il sondait le terrain, devant eux, sa déclaration tenait plus de la fanfaronnade que du véritable courage.

Jennsen s'en voulut aussitôt de penser des choses pareilles. Sebastian avait affronté des soldats d'harans bien plus grands et plus forts que lui. Cette nuit-là, il aurait pu rester dans la grotte, au lieu de risquer sa vie. S'il avait été un poltron, il se serait enfui sans jeter un coup d'œil derrière lui… Non, craindre la magie n'était pas une preuve de lâcheté, mais simplement une réaction sensée. Et Jennsen était bien placée pour le savoir…

La neige crissant sous leurs bottes, les deux jeunes gens s'engagèrent sur le sentier qui serpentait entre les arbres. Tandis que son compagnon surveillait leurs flancs, Jennsen se concentrait sur la sinistre maison adossée aux contreforts d'une colline. Pour venir ici, il fallait en avoir rudement besoin, c'était une certitude !

Cela dit, puisque la magicienne vivait si près de la ville, elle devait aider les gens et s'être gagné leur respect. Au fond, elle pouvait être un membre honoré de la communauté. Une guérisseuse qui consacrait sa vie à soulager les autres, pas à leur faire du mal.

Alors que le vent gémissait lugubrement entre les arbres, Jennsen tapa à la porte. Toujours prudent, Sebastian regardait derrière eux. S'ils devaient fuir, les lumières de la ville, si lointaines qu'elles fussent, les aideraient à retrouver leur chemin.

Jennsen aussi regarda autour d'elle, et toutes ces lueurs lui parurent être des yeux tapis dans l'obscurité pour l'épier. Elle frissonna, tous les poils de sa nuque hérissés.

La porte s'entrebâilla juste assez pour laisser passer la tête de la magicienne.

— Oui ?

De sa position, Jennsen distinguait très mal les traits de son interlocutrice. Un détail qui ne fit rien pour la rassurer, d'autant moins que la femme, elle, devait la voir très clairement grâce à la lumière qui filtrait de la cabane.

— Vous êtes Lathea ? Lathea la magicienne ?

— En quoi ça te regarde ?

— On nous a dit que Lathea vivait ici… Si c'est vrai, pouvons-nous entrer ?

La porte ne bougea pas d'un pouce. Transie de froid par le vent et la réception glaciale dont on la gratifiait, Jennsen resserra autour d'elle les pans de son manteau.

— Je ne suis pas une faiseuse d'anges, dit la femme. Pour le genre de problème que vous avez tous les deux, je ne suis pas compétente.

— Ce n'est pas ça du tout ! s'écria Jennsen.

— Dans ce cas, quel genre de médicament te faut-il ?

— Pas un médicament, un… charme. Je suis venue vous voir il y a longtemps, quand j'étais petite, et vous avez jeté un sort pour moi.

— Quand ? Et où cela s'est-il passé ?

— Au Palais du Peuple, lorsque j'y vivais. Vous m'avez aidée quand j'étais enfant.

— Aidée à quoi ? Parle, bon sang !

— À me cacher… Avec un sortilège, je crois… Mais je ne me souviens plus très bien…

— Te cacher de qui ?

— Du seigneur Rahl…

Il y eut un long silence.

— Vous vous souvenez ? Je m'appelle Jennsen, et j'étais très petite, à l'époque.

La jeune femme abaissa son capuchon pour révéler ses cheveux roux.

— Jennsen… Le nom ne me dit rien, mais la crinière… On voit rarement des cheveux pareils.

— Notre rencontre remonte à longtemps, et je suis contente que…

— Je ne veux rien avoir à faire avec toi ! coupa la magicienne. Je ne jette pas de sort pour les gens de ton espèce.

Jennsen en eut le souffle coupé. Que pouvait-elle objecter à cela ? Par le passé, cette femme l'avait aidée, elle en était sûre, mais…

— Fichez le camp, tous les deux ! cria la magicienne en refermant sa porte.

— Attendez ! Je peux vous payer !

Jennsen prit une pièce – d'or, vit-elle en un éclair – dans sa poche et la passa dans l'entrebâillement.

La femme étudia longuement la pièce, se demandant sans doute si cette petite fortune valait la peine qu'elle s'implique dans une très sale histoire.

— Vous vous souvenez, maintenant ? demanda Sebastian.

— Qui es-tu, pour commencer ?

— Un ami de Jennsen…

— Lathea, j'ai besoin de votre aide… Ma mère… (Incapable de dire à voix haute ce qu'il en était, Jennsen tenta une autre approche :) Ma mère me parlait souvent du sort que vous aviez jeté pour m'aider… Tout ça remonte à des années, mais j'ai de nouveau besoin de secours…

— Eh bien, tu t'adresses à la mauvaise personne.

Jennsen eut le sentiment que le monde s'écroulait une fois encore autour d'elle.

— Lathea, par pitié, vous êtes mon dernier espoir !

— Mon amie vous a donné une pièce, intervint Sebastian. Si vous n'êtes pas la bonne personne, il serait décent de lui rendre son argent.

La magicienne eut un sourire sournois.

— J'ai dit qu'elle s'adressait à la mauvaise personne, mais ça ne signifie pas que je sois dans l'incapacité de l'aider… et d'être payée

pour ça.

— Je ne comprends pas, souffla Jennsen, qui tremblait maintenant de froid.

Lathea marqua une pause théâtrale, comme pour être sûre que les deux jeunes gens ouvriraient bien les oreilles.

— Tu cherches ma sœur, Althea. Je suis *La*-thea, elle, c'est *Al*-thea. C'est elle qui t'a aidée, pas moi. Ta mère a dû confondre les noms, ou c'est toi qui te souviens mal. C'était une erreur fréquente, quand nous vivions ensemble. Mais Althea a des pouvoirs différents des miens. C'est elle qui t'a aidée, pas moi.

Jennsen était troublée, certes, mais pas irrémédiablement vaincue. Il lui restait un espoir.

— Et ne pouvez-vous pas m'aider à sa place, ce coup-ci ?

— Non, je ne distingue pas les gens comme toi… Althea seule est capable de voir les trous dans le monde. Moi, ça m'est impossible.

Des « trous dans le monde » ? De quoi parlait donc cette femme ?

— Vous ne me voyez pas ?

— C'est ça, oui… Je t'ai dit tout ce que je sais. Maintenant, fiche le camp !

— Un moment ! implora Jennsen. Pouvez-vous au moins me dire où vit votre sœur, à présent ?

— Ce que tu me demandes est dangereux…

— Mais très bien payé…, dit Sebastian d'une voix glaciale. Une pièce d'or ! C'est beaucoup pour un simple renseignement…

Lathea réfléchit quelques instants et répondit d'une voix encore plus froide :

— Je ne veux rien avoir à faire avec vous, c'est compris ? Si Althea désire s'en mêler, c'est son problème. Renseignez-vous au Palais du Peuple.

Jennsen se souvint que sa mère et elle étaient allées voir une femme, dans les environs du palais… Elle pensait que c'était Lathea, mais il pouvait effectivement s'agir de sa sœur…

— Vous ne pouvez m'en dire plus ? Où puis-je trouver votre sœur, plus précisément ?

— La dernière fois que je l'ai vue, elle vivait non loin du palais avec son mari. Demande la magicienne Althea. Si elle n'est pas morte, les gens te diront où la trouver.

Sebastian saisit la porte au vol pour empêcher la femme de la refermer.

— Ce n'est pas très précis, comme information… Pour une pièce d'or, nous méritons davantage…

— Pour ce que je vous ai dit, c'est un paiement dérisoire… Si ma sœur désire courir à sa perte, libre à elle ! Moi, je ne veux pas

d’ennuis… même pour tout l’or du monde !

— Nous ne vous voulons pas de mal, dit Jennsen. Un sortilège, voilà ce qu’il nous faut. Si vous ne pouvez pas nous le fournir, merci du renseignement, au sujet de votre sœur. Nous essaierons de la trouver. Mais je dois savoir certaines choses. Pouvez-vous me dire…

— Si tu avais un brin de décence, tu ficherais la paix à Althea ! Les gens comme toi sont une malédiction ! Maintenant, déguerpis avant que je lance un sort de cauchemar qui empoisonnera toutes tes nuits.

Jennsen ne broncha pas.

— Ça, c’est déjà fait, dit-elle avant de se détourner.

Chapitre 9

Se sentant très chic avec sa veste et son chapeau, Oba descendait une série d'allées étroites en sifflotant un air qu'il avait entendu jouer par une flûte alors qu'il passait devant une auberge.

S'immobilisant pour céder le passage à un cavalier, il remarqua que le cheval avait tourné la tête et pointé les oreilles vers lui. Oba avait un cheval, jadis, et il adorait le monter. Mais sa mère avait décidé que l'animal coûtait trop cher. De fait, les bœufs étaient plus utiles et travaillaient davantage, mais ils ne faisaient pas des compagnons très agréables.

Quand il s'engagea sur le sentier qui menait à la maison de Lathea, Oba croisa un couple qui en revenait. Quel traitement ces gens avaient-ils pu demander à la magicienne ? En tout cas, la femme, en passant, avait jeté un regard noir au paysan. Rien d'étonnant, dans un coin aussi sombre – d'autant moins que la taille d'Oba effrayait souvent ces dames.

Le type, en revanche, avait soutenu son regard, ce que peu de gaillards, même costauds, osaient se permettre.

Le comportement des deux inconnus rappela le gros rat à Oba. Il sourit à ce souvenir – comme il était bon de faire sans cesse de nouvelles expériences ! –, et les deux passants crurent qu'il s'adressait à eux.

Oba porta la main à son chapeau pour saluer la femme, qui lui répondit d'un sourire creux très répandu chez les membres du beau sexe.

Exactement le genre qui donnait à Oba l'impression d'être un crétin !

Alors que le couple s'éloignait dans la rue obscure, il fourra les mains dans les poches de sa veste et continua son chemin vers le fief de Lathea. Il détestait aller voir la magicienne à la nuit tombée. Cette fichue bonne femme était déjà assez inquiétante en plein jour…

Oba ne redoutait pas les affrontements physiques. En revanche, il se sentait impuissant face aux mystères de la magie. Quant aux potions de Lathea…

Ces horribles breuvages lui brûlaient l'œsophage ! Non contents de lui faire mal, ils le transformaient en une bête sauvage incapable de contrôler ses instincts. Une ignoble humiliation…

Mais en ville, on parlait de gens qui avaient déplu à la magicienne et connu un sort bien pire : des langueurs, une soudaine cécité, voire

une lente agonie… Devenu fou, un homme, nu comme un ver, s'était enfoncé dans un marécage. D'après ce qu'on disait, il avait gravement offensé la magicienne. On l'avait retrouvé dans une mare, son corps déjà à demi pourri couvert de morsures de serpent.

Que pouvait avoir fait cet idiot pour s'attirer ainsi l'ire de Lathea ? S'il avait été malin, il ne se serait pas montré pareillement imprudent avec la vieille harpie.

Certaines nuits, Oba faisait des cauchemars au sujet de la sorcellerie. Il imaginait que Lathea, avec son pouvoir, était en mesure de lui infliger des dizaines de coupures, de l'écorcher vif, de carboniser ses yeux dans leur orbite ou de faire gonfler sa langue jusqu'à ce qu'il s'étrangle avec.

Il accéléra le pas. Plus vite il en aurait fini, mieux ça vaudrait. Une précieuse leçon que lui avait apprise la vie.

— C'est Oba Schalk, dit-il en frappant à la porte. Ma mère a besoin de son médicament.

La porte s'entrebâilla, comme d'habitude. Étant une magicienne, Lathea aurait en principe dû le voir à travers le bois, sans avoir besoin d'ouvrir. Enfin, selon Oba… Mais ce n'était pas le cas, visiblement.

Parfois, quand il attendait dehors que la magicienne ait achevé ses préparations, d'autres clients venaient frapper à la porte. À ceux-là, Lathea ouvrait directement en grand. Mais quand il s'agissait d'Oba, elle jetait toujours un coup d'œil avant de le laisser entrer.

— C'est toi…, soupira la magicienne sans aucun enthousiasme.

Le battant s'ouvrit en grand. Oba avança lentement, très impressionné, et regarda avec respect autour de lui, même s'il connaissait par cœur l'antre de la magicienne. Avec Lathea, il prenait toujours soin de se montrer circonspect…

La femme le poussa sans ménagement afin de pouvoir refermer sa porte au plus vite.

— Les genoux de ta mère ? Comme toujours ?

Oba baissa les yeux sur la pointe de ses chaussures.

— Ils lui font très mal, et elle a besoin de votre potion… (Hélas, il fallait dire également la suite…) Elle veut que vous lui donniez quelque chose pour moi…

Lathea eut un sourire sournois.

— Pour toi, Oba ?

Elle le torturait à plaisir, sachant parfaitement ce qu'il voulait dire. Il ne lui achetait jamais que deux potions : le médicament de sa mère et l'horrible breuvage qui lui torturait les entrailles.

Lathea voulait qu'il soit précis, et il devrait se plier à son caprice.

— Maman veut un remède pour moi.

Son méchant sourire toujours sur les lèvres, Lathea dévisagea un moment le paysan.

— Une cure contre la perversité ? siffla-t-elle. Oba, c'est ça que ta mère t'a envoyé chercher ?

Oba hocha la tête. Devant le sourire de cette femme, il se sentait tout petit. Mais pourquoi l'étudiait-elle ainsi ? Quelles mauvaises idées tournaient dans sa tête ? Quel plan machiavélique y mijotait ?

Lathea alla afin chercher des ingrédients dans son armoire spéciale dont la porte s'ouvrit en grinçant sinistrement. S'emparant de plusieurs flacons, elle approcha de sa table de travail et les posa dessus.

— Elle essaie toujours, pas vrai, Oba ? lança Lathea d'un ton lointain, comme si elle se parlait à elle-même. Elle s'acharne même si elle ne peut rien changer…

Oba.

À la lueur d'une lampe à huile, la magicienne examina longuement ses fioles et ses flacons. Elle réfléchissait, c'était évident. Peut-être à la composition de l'ignominie qu'elle allait donner à Oba pour le purger du « mal » qui l'habitait depuis toujours – sans qu'il sache pourquoi, ni de quelle sorte de force maléfique il s'agissait.

Les bûches qui brûlaient dans la cheminée fournissaient une agréable lumière. Chez eux, Oba et sa mère avaient une fosse à feu au milieu de la pièce commune. Avec une cheminée, la fumée s'évacuait beaucoup mieux que par un trou creusé au plafond, et sans envahir d'abord tout l'espace. Un jour, il faudrait qu'Oba construise un véritable foyer dans sa ferme. À chacune de ses visites chez Lathea, il regardait comment était conçue la cheminée. Dans la vie, il ne fallait jamais cesser d'apprendre…

Oba gardait aussi un œil sur Lathea pendant qu'elle mélangeait plusieurs liquides dans une grande cornue. Chaque fois qu'elle ajoutait un nouvel ingrédient, elle remuait avec une tige de verre…

Apparemment satisfaite, elle versa de la potion dans un flacon et le boucha hermétiquement.

— Pour ta mère, dit-elle en tendant le médicament à Oba.

En échange, il donna la pièce d'argent à la magicienne, qui s'en empara en le regardant droit dans les yeux et la glissa prestement dans sa poche.

Puis elle se plaça de nouveau devant sa table de travail, choisit quelques flacons et se lança dans une autre préparation.

Le maudit « traitement » d'Oba !

Le paysan n'aimait pas parler avec Lathea, mais le silence était une expérience encore plus pénible. Afin de le briser, il dit la première chose qui lui passa par la tête :

— Maman sera contente. Elle espère que ce médicament guérira ses genoux.

— Et que l'autre fera du bien à son fils ?

— Oui, ma dame, marmonna Oba, qui regrettait déjà d'avoir engagé la conversation.

— J'ai dit plusieurs fois à maîtresse Schalk qu'il n'y avait guère d'espoir, fit Lathea tout en continuant à travailler.

Sur ce point, Oba était d'accord, mais sûrement pas pour la même raison. En fait, il ne se sentait pas « pervers » et ne voyait pas de quoi on aurait dû le guérir. Enfant, il s'était dit que sa mère savait ce qu'elle faisait et ne l'aurait sûrement pas soigné s'il n'avait pas été malade. Avec les années, il avait changé d'avis. Aujourd'hui, il ne voyait plus sa génitrice comme une femme intelligente et consciente de ses actes.

— S'occuper de moi est son devoir, et elle l'accomplit dignement…

— Ou alors, elle espère que cette potion la débarrassera de toi ! lança Lathea, toujours concentrée sur son travail.

Oba !

Oba leva les yeux et regarda fixement le dos de la magicienne. Cette idée ne lui avait jamais traversé l'esprit. Sa mère et Lathea étaient peut-être de mèche pour avoir sa peau. Ces deux femmes se voyaient de temps en temps, et elles pouvaient avoir mis au point un plan afin d'en finir avec lui.

Depuis toujours, il pensait qu'elles s'efforçaient de lui faire du bien. Était-ce en réalité le contraire ? Complotaient-elles afin de l'empoisonner discrètement ?

S'il mourait, sa mère n'aurait plus besoin de le nourrir, et elle se plaignait souvent de son « appétit d'ogre ». Régulièrement, elle lui rappelait qu'elle trimait dur presque exclusivement pour qu'il se remplisse l'estomac. À cause de lui, se plaignait-elle, elle n'avait jamais pu mettre de l'argent de côté. Et si elle avait épargné, au lieu de lui payer un coûteux traitement, elle aurait sans doute un bas de laine bien rempli, depuis toutes ces années.

Mais sans lui, se souvint-il, elle aurait dû faire tout le travail…

Les deux femmes lui voulaient peut-être du mal par pure méchanceté, sans avoir réfléchi à toutes les conséquences de leurs actes. L'étroitesse d'esprit de sa mère étonnait souvent Oba. La magicienne et elle avaient peut-être simplement décidé de le faire souffrir, parce que c'était amusant…

Le paysan regarda les reflets des flammes danser dans les cheveux raides de la magicienne.

— Aujourd'hui, ma mère a dit qu'elle aurait dû suivre vos conseils, avant ma naissance…

Lathea continua à verser un liquide noir dans sa cornue, mais elle regarda Oba par-dessus son épaule.

— Elle a enfin compris ?

Oba !

— Quels conseils lui avez-vous donnés, à l'époque ?

— Ça ne te paraît pas évident ?

Oba en eut les sangs glacés.

— Vous voulez dire qu'elle aurait dû me tuer ?

Oba n'avait jamais été aussi franc et direct face à la magicienne. En fait, c'était la première fois qu'il osait l'affronter, car elle le terrorisait. Mais aujourd'hui, les mots étaient sortis tout seuls de sa bouche, lui rappelant un peu la voix qui parlait dans sa tête. Il les avait prononcés sans réfléchir ni se demander s'il était sage ou non d'agir ainsi.

À l'évidence, il avait réussi à prendre Lathea par surprise, la déconcertant encore plus qu'il l'était lui-même. Ses flacons pour un moment oubliés, elle le regardait comme s'il venait de se métamorphoser devant ses yeux.

Et c'était peut-être bien ce qui arrivait.

En tout cas, dire le fond de sa pensée était une chose très agréable, et il aimait beaucoup ça. Depuis qu'il la fréquentait, il n'avait jamais vu Lathea perdre pied ainsi. Sans doute parce que les choses n'existaient pas vraiment tant qu'on ne les avait pas *dites* à haute et intelligible voix. Les pires crimes, ainsi, pouvaient rester… virtuels…

— Qu'as-tu conseillé à ma mère, Lathea ? demanda Oba, passant d'instinct au tutoiement. D'éliminer son bâtard de fils ?

La magicienne parvint à sourire.

— Ce n'est pas ce que tu penses, mon garçon… (Pour une fois, Lathea ne parlait pas du ton hautain qui humiliait tant le paysan.) Pas du tout… (Elle s'adressait à Oba comme à un homme, pas comme à un fichu bâtard qu'elle supportait très mal. Il y avait presque de la… douceur… dans sa voix.) Les femmes sont parfois plus heureuses quand un bébé… eh bien… ne naît jamais. Tu vois ce que je veux dire ? Ce n'est pas un meurtre, parce qu'il ne s'agit pas encore d'une personne…

Oba, renonce !

— Tu veux dire que c'est plus facile, c'est ça ?

— Oui… Enfin, c'est l'idée générale, et…

Oba entendit sortir de sa gorge une voix qui exprimait une violence et une froide colère qu'il ignorait avoir en lui.

— Si je comprends bien, tu trouves ça plus facile parce que la victime ne peut pas se défendre.

Décidément, il était doué pour tout, y compris l'ironie glaciale. C'était la nuit de toutes les révélations !

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire…

Oba était sûr du contraire. Mais Lathea ne voulait pas qu'il sache la vérité, maintenant qu'elle le respectait.

— Oba, comprends-moi : c'est plus simple quand ça se passe avant

qu'une femme aime son enfant… Tu saisis ? Avant qu'il s'agisse d'une véritable personne, avec une conscience… Pour la mère, il est moins déchirant de…

Oba était en train d'apprendre quelque chose de nouveau, mais il n'avait pas encore mis ensemble toutes les pièces du puzzle. Ce qu'il aurait bientôt assimilé était d'une importance capitale, et il lui fallait encore quelques minutes…

— Comment la mort d'un enfant peut-elle être une bonne chose pour sa mère ?

Lathea posa le flacon qu'elle tenait.

— Eh bien, parfois, avoir un enfant est un fardeau. Pour le nouveau-né, la vie peut être une épreuve plus qu'autre chose, et il vaut mieux qu'il ne vienne jamais au monde.

La magicienne alla prendre un autre flacon dans l'armoire. Quand elle revint devant sa table de travail, elle se plaça de façon à ne plus tourner le dos au paysan.

Oba n'avait pas idée de ce qu'étaient la plupart des ingrédients de son « traitement ». Mais s'il n'aurait su dire à quoi servaient ces poudres et ces liquides, il savait parfaitement ce que contenait le flacon que Lathea était allée chercher : des pétales séchés de rose à fièvre des montagnes.

La magicienne ajoutait souvent un pétale marron – un minuscule cercle orné de petites étoiles juste au centre – à la potion d'Oba. Cette fois, elle en prit plusieurs, les émietta entre ses doigts et les jeta dans la cornue.

— Pour l'enfant aussi, il est préférable de ne pas naître ? demanda Oba.

— Eh bien, parfois, oui…, souffla Lathea. (Elle semblait pressée de changer de sujet, mais sans savoir comment s'y prendre.) Il arrive qu'une naissance soit une menace pour une femme et pour ses autres enfants.

— Maman n'en avait pas…

Lathea ne sut qu'objecter à cette remarque.

Oba. Renonce…

Le jeune homme écouta son étrange voix intérieure et trouva qu'elle avait beaucoup changé. Comme si elle était devenue beaucoup plus… importante.

— C'est vrai, dit enfin la magicienne, mais tu menaçais quand même d'être un fardeau pour elle. Élever un enfant seule n'est jamais facile pour une femme, surtout quand… (Lathea s'interrompit brusquement.) Eh bien, c'est difficile, voilà tout !

— Pourtant, maman a réussi. Tu t'es trompée, Lathea ! Toi, pas maman ! Elle m'a toujours désiré, mais tu ne trouvais pas ça bien.

— À cause de toi, elle ne s'est jamais mariée ! cria Lathea avec

quelque chose de son ancienne autorité méprisante. Si elle avait trouvé un époux, elle aurait eu une chance de fonder une véritable famille, au lieu d'avoir simplement un…

— … Un bâtard ? acheva Oba.

Lathea ne répondit pas et elle semblait regretter de s'être engagée autant sur ce sujet. Sa colère soudain envolée, elle recommença à émietter des pétales de rose à fièvre pour les ajouter à la potion. Puis elle prit un flacon bleu, se tourna vers la cheminée et étudia à la lueur des flammes le liquide qu'il contenait.

Oba avança vers la table de travail.

Lathea l'entendit et se retourna.

— Créateur bien-aimé…, murmura-t-elle quand son regard croisa celui du jeune homme. Quand je vois ces yeux bleus, j'ai l'impression d'être face à…

Le flacon glissa des mains de la magicienne, roula sur la table et tomba sur le sol, où il explosa en mille morceaux.

Oba, renonce à ta volonté…

C'était nouveau. La voix n'avait jamais dit une chose pareille.

— Tu voulais que maman me tue, pas vrai, Lathea ?

Oba fit un autre pas en avant.

— N'approche plus ! cria la magicienne.

De la peur brillait dans ses petits yeux de fouine. Encore une nouveauté. Oba apprenait tellement de choses en si peu de temps qu'il aurait certainement du mal à se souvenir de tout.

Il vit la magicienne lever les mains – les armes les plus redoutables des femmes comme elle.

Il s'immobilisa, prêt à tout.

Renonce, Oba, et tu seras invincible !

Cette nouveauté-là était carrément stupéfiante !

— Lathea, je crois que tu essaies de me tuer avec tes « traitements ». Avoue : c'est une manière de m'empoisonner, n'est-ce pas ?

— Non, non ! Oba, je te jure que ce n'est pas ça ! Il faut me croire !

Oba fit un pas de plus pour déterminer si la voix lui disait la vérité.

— Reste où tu es ! lança la magicienne d'une voix soudain plus assurée. Sinon…

Renonce, Oba, et tu seras invincible !

Le paysan sentit qu'il venait de percuter la table avec ses cuisses. Les cornues et les flacons oscillèrent. Lathea tenta de rattraper une petite bouteille, mais elle réagit trop tard, et un liquide rouge se répandit sur le bois usé par les ans de la table.

Les traits tordus par la haine et la colère, Lathea leva ses mains aux doigts recourbés comme des serres et déchaîna son pouvoir contre Oba.

Des éclairs blancs aveuglants jaillirent des doigts de la magicienne et percutèrent la poitrine du paysan.

Des coups mortels, comprit-il. Mais qui n'avaient aucun effet sur lui.

Derrière lui, l'énergie magique avait percé un trou de la taille d'un homme dans la cloison de bois et les éclairs crépitaient encore dans la neige.

Oba toucha sa poitrine, qui aurait dû être en bouillie. Mais il était indemne. Pas une égratignure, pas une goutte de sang, rien…

Une fois encore, Lathea semblait plus surprise que lui. Elle en était même restée bouche bée, les yeux écarquillés.

Toute sa vie, Oba avait eu peur de cet épouvantail ambulant…

Lathea se ressaisit vite et lança une autre attaque. Du feu bleu, cette fois, qui satura vite l'air d'une odeur de soufre et d'ozone, comme pendant un orage.

Un assaut mortel pour n'importe qui, comprit Oba, mais pas pour lui. La cloison brûla dans son dos, mais il ne sentit rien et se contenta de sourire.

Lathea décrivit des arabesques dans l'air en murmurant une incantation incompréhensible. Une colonne de lumière se matérialisa devant Oba, ondulant comme un serpent – et prête à tuer, ça ne faisait aucun doute.

Oba leva les mains, les plongea dans la masse de tentacules lumineux et eut l'impression que rien de tout ça n'existait – une simple illusion, ou une image venue d'un autre monde, mais sans la moindre substance.

Il semblait bien que le fils Schalk était invincible, tout compte fait…

Avec un cri d'indignation, Lathea leva de nouveau les mains.

Trouvant que ce petit jeu avait assez duré, Oba la prit à la gorge.

— Non ! cria-t-elle. Non ! Je t'en prie !

Une nouveauté de plus. Oba n'avait jamais entendu la magicienne implorer quiconque.

Lui serrant le cou, il tira Lathea vers lui, par-dessus la table, renversant ses fioles, ses flacons et ses cornues.

Oba referma sa main libre sur les cheveux de la magicienne, qui se débattit et tenta de nouveau d'utiliser son pouvoir. Hystérique, elle récita des formules dont le paysan ne comprit pas un traître mot, même s'il en saisit le sens général. La femme voulait le tuer, mais il avait renoncé à sa volonté, comme le demandait la voix, et il était devenu invincible.

Quand il en eut assez de contempler la fureur de la magicienne, il déchaîna la sienne, propulsant Lathea contre l'armoire de toutes ses forces.

Le souffle coupé, elle cessa de se débattre.

— Pourquoi voulais-tu que maman se débarrasse de moi ?

Les yeux de la magicienne, ronds comme des soucoupes, étaient rivés sur l'objet de toutes ses terreurs : Oba Schalk. Sa vie entière, elle s'était amusée à faire peur aux autres. Aujourd'hui, c'était son tour…

— Pourquoi voulais-tu que maman se débarrasse de moi ?

La magicienne émit une série de gémissements pathétiques.

— Pourquoi ?

Oba arracha sa robe à Lathea, et des pièces d'or et d'argent roulèrent sur le sol.

— Pourquoi ?

Il déchira aussi les dessous de la femme.

— Pourquoi ?

Lathea tenta de s'accrocher à ses sous-vêtements en lambeaux, mais il l'en dépouilla en la secouant comme une poupée de chiffon. Ses seins flasques oscillant ridiculement, la magicienne était nue comme au jour de sa naissance et elle n'avait plus aucun pouvoir.

Elle cria, mais Oba l'envoya une nouvelle fois percuter l'armoire, d'où tombèrent des fioles et des bocaux remplis d'immondices. S'emparant d'une bouteille, Oba la cassa sur l'arête du meuble.

— Pourquoi, Lathea ? demanda-t-il en plaquant le goulot cassé sur le ventre de la magicienne. Pourquoi ? (Lathea hurla. Impitoyable, il lui déchiqueta les chairs.) Pourquoi ?

— Au nom du Créateur, par pitié ! Non, non !

— Pourquoi, Lathea ?

— Parce que… Parce que tu es le bâtard d'un monstre nommé Darken Rahl !

Oba en fut déconcerté. Une nouvelle stupéfiante, si elle était vraie…

— Maman a été violée, elle me l'a dit… Mon père était un inconnu qui l'a prise de force.

— C'est faux ! En ce temps-là, elle travaillait au palais. Elle avait de gros seins et de grandes ambitions, à l'époque… Mais elle n'était pas assez futée pour comprendre qu'elle serait un simple jouet pour un homme qui pouvait avoir toutes les femmes de D'Hara. Celles qui voulaient de lui, comme elle, et toutes les autres…

Une nouvelle fascinante ! Darken Rahl avait été l'homme le plus puissant du monde. Si son sang coulait dans les veines d'Oba, les implications avaient de quoi lui donner le tournis.

En supposant que la magicienne ne mente pas.

— Si elle avait été enceinte de Darken Rahl, dit Oba, ma mère serait restée au Palais du Peuple.

— Tu n'as pas le don, espèce d'idiot !

— Peut-être, mais un père se soucie de son fils…

Malgré sa souffrance, Lathea parvint à gratifier Oba du sourire méprisant qu'il abominait.

— Tu n'as pas le don ! Pour lui, toi et tes demi-frères et demi-sœurs ne valiez pas mieux que de la vermine. Darken Rahl a toujours fait tuer ses bâtards. S'il avait connu ton existence, ta mère aurait été torturée à mort. Quand elle a compris ce qui l'attendait, elle s'est enfuie du palais.

L'esprit saturé de nouvelles, Oba commençait à perdre pied.

Il fallait qu'il y voie plus clair.

— Darken Rahl était un puissant sorcier, dit-il en tirant la magicienne vers lui. Si ce que tu racontes est vrai, il nous aurait fait poursuivre. (De nouveau, il propulsa Lathea contre l'armoire.) Il m'aurait traqué, c'est sûr ! J'en suis persuadé !

— Et tu as raison, mais il était incapable de voir les trous dans le monde…

Lathea n'en avait plus pour longtemps. Du sang coulait de son oreille droite, et elle n'était pas de taille à résister au traitement que lui infligeait Oba.

— Que racontes-tu ? J'ai peur que tu perdes la raison, vieille femme…

— Seule Althea peut…

Oui, la magicienne avait perdu l'esprit. Mais depuis quel moment racontait-elle n'importe quoi ?

Oba la secoua un peu.

— J'aurais pu nous sauver tous… J'en ai eu l'occasion… Althea se trompait…

Oba secoua plus fort sa victime, mais il n'en tira plus rien, à part des gargouillis et des bulles de sang répugnantes. Elle ne lui servirait plus à rien désormais, cette vieille charogne !

Il se souvint des ignobles potions, ces horreurs qui le consumaient de l'intérieur, et des journées passées dans son enclos. Des heures à vomir sans pour autant se sentir un tout petit peu mieux.

Oba souleva la magicienne squelettique et la propulsa de nouveau contre l'armoire. Ses cris inarticulés le stimulèrent, car il jubilait de sentir à quel point elle souffrait, réduite à l'état d'une victime impuissante.

Décidément, c'était un jour extraordinaire – celui de la connaissance et de la vengeance.

Oba jeta la vieille femme sur la table, brisant le meuble en même temps que les os de la magicienne. Il recommença, les cris de Lathea devenant plus faibles et plus inhumains chaque fois.

Quand elle se tut, il ne s'arrêta pas pour autant. Car il commençait à peine à extérioriser sa haine et sa colère…

Chapitre 10

Jennsen n'avait aucune envie de retourner à l'auberge, mais il faisait très froid et elle n'avait pas de meilleure idée à proposer. La réaction de Lathea était une catastrophe, car tous les espoirs de la jeune femme reposaient sur la magicienne.

— Que prévois-tu pour demain ? demanda Sebastian.

— Demain ?

— Eh bien, veux-tu que je t'aide à quitter D'Hara, comme nous en étions convenus ?

Jennsen n'avait pas réfléchi à cette question. Avec le peu d'informations que lui avait fourni Lathea, elle ne savait que faire.

— Si je vais au Palais du Peuple, dit-elle, faisant le point à voix haute, je trouverai des réponses. Et avec un peu de chance, Althea consentira à m'aider.

Cette solution était de loin la plus risquée. Mais où qu'aille Jennsen, la magie du seigneur Rahl pourrait la débusquer. Si Althea lui jetait un sort protecteur, elle aurait une chance d'échapper à son tourmenteur. Au moins pour un temps…

Sebastian prit le temps de réfléchir au choix qui s'offrait à eux.

— Dans ce cas, dit-il, en route pour le Palais du Peuple. Essayons de trouver cette Althea.

Jennsen se sentit un peu mal à l'aise. En toute logique, son compagnon aurait dû lui prêcher la prudence, lui semblait-il.

— C'est le cœur même de D'Hara, rappela-t-elle. Et l'endroit où habite le seigneur Rahl.

— Donc, le dernier où il attendra que tu ailles ! Ce n'est pas si dangereux que ça…

Un joli sophisme, d'autant plus que s'aventurer dans la tanière d'un ennemi n'était jamais une très bonne idée. Les prédateurs repéraient vite leurs victimes, c'était bien connu. Les deux jeunes gens seraient sans défense, livrés à la cruauté de leur adversaire.

Jennsen tourna la tête pour regarder son compagnon.

— Sebastian, que fais-tu en D'Hara ? Tu n'aimes pas ce pays, c'est évident. Alors, pourquoi y es-tu venu ?

— Je suis si transparent que ça ? demanda le jeune homme.

Jennsen vit qu'il souriait sous sa capuche.

— Tu n'es pas le premier voyageur que je rencontre. Normalement, ces gens-là sont intarissables sur les endroits qu'ils ont visités. Ils parlent de superbes vallées, de montagnes, de curiosités géologiques,

de villes fascinantes… Je ne t'ai jamais entendu dire un mot sur tes voyages.

— Tu veux savoir la vérité ? demanda Sebastian.

Jennsen détourna le regard. Soudain, elle se sentait très gênée, surtout en pensant à ce qu'elle ne disait pas à son compagnon.

— Désolée, mon ami… Je n'ai aucun droit de te demander tout ça. Restons-en là.

— Pourquoi ? lança joyeusement Sebastian. Je te vois mal aller me dénoncer aux soldats d'harans.

— Et tu as bien raison, confirma Jennsen.

— Le seigneur Rahl et l'empire d'haran veulent régner sur le monde, et j'essaie de les en empêcher. Je viens d'un autre pays, au sud du tien, je te l'ai déjà dit. Le chef de mon peuple m'a envoyé. Oui, je travaille pour l'empereur de l'Ancien Monde, Jagang le Juste…

— Donc, tu es quelqu'un d'important, fit Jennsen. Un homme de haut rang…

La surprise céda très vite la place à un sentiment d'infériorité. Impressionnée par son compagnon, la jeune femme le voyait grandir à vue d'œil devant elle, et elle ne savait plus comment se comporter avec lui.

— De quelle façon dois-je t'appeler ? demanda-t-elle.

— Pardon ? Ah ! oui… Sebastian, comme d'habitude…

— Tu es un homme important et je ne suis rien !

— Détrompe-toi, Jennsen Daggett ! Le seigneur Rahl ne traque pas de proies insignifiantes.

Jennsen se sentait de plus en plus mal à l'aise. D'Hara n'avait jamais fait vibrer sa fibre patriotique, bien sûr, mais savoir que Sebastian était là pour préparer la défaite de sa patrie ne lui plaisait pas beaucoup.

Ce conflit de loyauté la perturbait. Car le seigneur Rahl avait envoyé les assassins de sa mère, et c'était lui qui traquait impitoyablement Jennsen et lui empoisonnait la vie.

Le *seigneur Rahl*, justement, pas le peuple de D'Hara. Les montagnes, les grandes plaines, les fleuves, les arbres et les plantes de son pays ne lui avaient jamais fait de mal, bien au contraire. Bizarrement, cette idée ne lui avait jamais traversé la tête : on pouvait aimer sa terre natale *et* détester l'homme qui la dirigeait.

Cela dit, si Jagang le Juste triomphait, elle serait débarrassée de son ennemi juré. La défaite de D'Hara entraînerait la chute du seigneur Rahl, rendant la liberté et l'espoir à tous ceux qu'il persécutait.

Jennsen avait un autre problème… Considérant la franchise dont Sebastian faisait montre à son égard, elle avait honte de lui cacher qui elle était vraiment et de ne pas lui dire que Richard Rahl voulait sa

mort. Elle ne savait pas tout, mais ce qu'elle connaissait suffisait à lui laisser une certitude : en restant à ses côtés, Sebastian mettait sa propre vie en danger.

Au fil de sa réflexion, Jennsen commença à trouver moins surprenant que son compagnon n'ait pas tenté de la dissuader d'aller au palais. Même si cette aventure était également risquée pour lui, il devait avoir très envie de jeter un coup d'œil dans le fief de Rahl. Pour un espion, c'était tout à fait normal…

— Nous sommes arrivés, annonça Sebastian.

Jennsen leva les yeux et reconnut la façade blanche de l'auberge, avec son enseigne en forme de chope qui grinçait sinistrement au vent. Des échos de musique et de rires filtraient de l'établissement, toujours plein à craquer.

Quand ils furent entrés, Sebastian passa un bras autour des épaules de la jeune femme et la guida jusqu'à l'escalier, au fond de la grande salle. Voyant qu'elle était accompagnée, les clients ne reluquèrent pas trop Jennsen.

Au premier étage, Sebastian ouvrit la troisième porte sur la droite, dans un long couloir, puis alluma la lampe à huile posée à côté d'une aiguière et d'un broc sur une petite table. La chambre n'était pas bien grande, mais le lit semblait confortable…

D'instinct, Jennsen détesta cette pièce aux murs de plâtre crasseux, même si elle était plus confortable que la cabane qu'elle avait dû abandonner.

La chambre étant à l'étage, il était impossible d'en sortir sans passer par la salle commune de l'auberge. Habituée à disposer d'une voie d'évasion, la jeune femme n'appréciait pas d'être coincée ainsi. De plus, une odeur de tabac froid et d'urine flottait dans l'air. À l'évidence, personne n'avait songé à vider le pot de chambre glissé sous le lit.

Laissant Jennsen sortir quelques affaires de son sac afin de faire un brin de toilette, Sebastian redescendit dans la salle commune. Quand il revint avec deux assiettes de ragoût, du pain et deux chopes de bière, la jeune femme venait juste de finir de se brosser les cheveux. Assis sur un petit banc, les deux amis mangèrent en silence à la lueur vacillante de la lampe à huile.

Le ragoût était moins bon qu'il en avait l'air. Jennsen mangea la viande, dédaigna les légumes fades et trop cuits et ramollit avec la sauce le pain trop dur et tout aussi peu goûteux. Offrant sa bière à Sebastian, elle se contenta de boire de l'eau. N'étant pas habituée à l'alcool, elle trouvait que la boisson sentait aussi mauvais que l'huile de la lampe. Visiblement, Sebastian ne partageait pas cet avis.

Quand elle eut fini de dîner, Jennsen fit les cent pas dans la pièce,

comme Betty dans son enclos.

Sebastian s'assit plus confortablement sur le banc, s'adossa au mur et regarda la jeune femme faire la navette entre le lit et une cloison tendue de lin blanc – une bizarrerie qu'il ne s'expliquait pas.

— Tu devrais te coucher, je monterai la garde…

Jennsen regarda son compagnon, qui finissait de vider la seconde chope de bière. Décidément, elle se sentait comme un animal pris au piège…

— Et que ferons-nous demain ? demanda-t-elle agressivement.

Elle abominait cette auberge et cette chambre, mais ce n'était pas la véritable raison de sa mauvaise humeur. Sa conscience la tourmentait, et ça ne pouvait pas durer.

— Sebastian, je vais te dire qui je suis. Depuis le début, tu es honnête avec moi, et je ne peux pas rester à tes côtés et risquer de compromettre ta mission. J'ignore quelles choses terriblement importantes tu dois faire, mais être avec moi te met en danger. Tu m'as aidée plus que j'aurais osé l'espérer – beaucoup plus, pour être franche !

— Jennsen, être ici est dangereux pour moi de toute façon. Ce pays est en guerre contre le mien…

— Et tu es un homme important ! (Jennsen se frotta les mains pour les réchauffer, mais ses doigts restèrent glacés.) Si tes ennemis te capturent parce que tu es avec moi… Eh bien, je ne pourrai pas le supporter…

— J'ai pris ce risque en toute connaissance de cause.

— Peut-être, mais moi, je t'ai menti. Oui, j'ai omis de te dire des choses qui auraient sans doute modifié ton comportement. Tu as trop de valeur pour rester avec moi sans savoir pourquoi on me poursuit et pour quelles raisons ces hommes ont attaqué la cabane. (Jennsen avala la boule qui se formait dans sa gorge.) Et tué ma mère…

Sebastian se tut, laissant le temps à son amie de trouver ses mots. Depuis leur rencontre, il faisait toujours ce qu'il fallait pour qu'elle se sente en sécurité. Ce mélange de délicatesse et de compassion avait été fort mal récompensé, jusque-là, et Jennsen estimait que ça ne pouvait plus durer.

Elle cessa de marcher de long en large et regarda le jeune homme dans les yeux.

Des yeux bleus, comme ceux du père de Jennsen.

— Sebastian, le précédent seigneur, Darken Rahl, était mon père.

Sebastian ne broncha pas, comme si cette nouvelle n'avait aucune importance. Mais que pensait-il, au plus profond de lui-même ? C'était impossible à dire, car il avait l'air exactement comme d'habitude. Un homme calme et patient auprès duquel elle se sentait en sécurité.

— Ma mère travaillait au Palais du Peuple, dans l'équipe de domestiques. Darken Rahl l'a… remarquée… et il a fait usage de son droit de cuissage.

— Jennsen, tu n'es pas obligée de…

La jeune femme leva une main pour faire taire son compagnon. Il fallait que tout cela sorte très vite, tant qu'elle contrôlait ses nerfs. Après avoir passé sa vie avec sa mère, l'idée d'être seule la terrorisait. Elle redoutait que Sebastian décide de l'abandonner, mais elle devait tout lui dire. Enfin, tout ce qu'elle savait…

— Elle avait quatorze ans, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu. Un âge où on ne comprend pas encore comment marche le monde ni de quelle façon agissent les hommes. Tu as vu combien maman était belle ? Adolescente, elle était plus épanouie que la plupart des filles de son âge, et elle adorait la vie. Oui, à quatorze ans, pleine d'innocence, elle pensait que l'univers était un endroit merveilleux.

» Elle était une personne sans importance, une simple servante, et sentir qu'elle éveillait l'intérêt – et le désir – d'un homme si puissant l'excitait beaucoup. C'était stupide, je sais, mais à son âge et dans sa position, ça pouvait se comprendre. Elle se sentait flattée, et tout ça devait même lui paraître follement romantique…

» Une vieille domestique lui fit prendre un bain, la coiffa comme une vraie dame et l'aida à revêtir une magnifique robe. Tout ça pour sa rencontre avec le grand homme de D'Hara. Quand elle fut présentée à Darken Rahl, il s'inclina devant elle puis lui baisa la main. Tu imagines ? Elle n'était qu'une servante, et il la traitait comme une reine. En plus, il était d'une beauté à faire pâlir de jalousie les plus somptueuses statues de marbre.

» Ils dînèrent en tête à tête dans la salle des banquets, dégustant des plats délicieux dont ma pauvre mère ignorait jusqu'à l'existence. Le seigneur et elle, assis seuls à une immense table, avec des dizaines de personnes pour les servir. C'était la première fois de sa vie que ma mère n'était pas dans la peau d'une domestique.

» Incroyablement charmant, Darken Rahl la complimenta sur sa beauté et sur sa grâce. Il alla même jusqu'à lui servir du vin – lui, le maître absolu de D'Hara !

» Quand ils furent seuls, ma mère comprit enfin pourquoi elle était en compagnie du seigneur… Trop effrayée, elle ne résista pas. Mais si elle ne s'était pas docilement soumise, il aurait fait ce qu'il entendait faire, de toute façon. Darken Rahl était un puissant sorcier et sa cruauté n'avait pas de limites. Aucune femme n'aurait pu lui échapper, quoi qu'elle fasse. Et celles qui lui déplaisaient finissaient entre les mains de ses bourreaux…

» Ma mère ne s'est jamais rebiffée. Au début, et malgré sa peur, je suppose qu'elle a trouvé fascinant d'être ainsi au cœur même du

pouvoir et de la fortune. Quand le rêve a tourné au cauchemar, elle s'est résignée en silence…

» Ce ne fut pas un viol au sens habituel du terme, car Darken Rahl ne plaqua jamais un couteau sur la gorge de ma mère pour la forcer à se plier à ses désirs. Mais ce fut un crime ! Oui, un acte sauvage commis par une bête fauve !

Jennsen détourna le regard des yeux bleus de Sebastian.

— Darken Rahl garda ma mère dans son lit pendant quelque temps, puis il s'en fatigua et passa à une autre « conquête ». Comme je te l'ai déjà dit, il n'avait que l'embarras du choix… Malgré son jeune âge, ma mère n'a jamais été assez bête pour penser qu'elle représentait quelque chose pour lui. Elle savait qu'il jouissait d'elle et qu'il la jetterait dans un coin, comme un os rongé, dès qu'il se serait lassé de ses charmes. La pauvre s'est comportée comme une servante doit le faire. Même si sa position pouvait paraître flatteuse, elle n'était qu'une jeune femme innocente dans l'incapacité de résister à un homme qui n'avait de comptes à rendre à personne. Un souverain au-dessus de toutes les lois !

Les yeux baissés, Jennsen murmura d'une toute petite voix la conclusion de son histoire :

— Je suis le résultat de la courte épreuve que fut pour ma mère cette époque de sa vie. Et la cause du calvaire qu'elle endura ensuite.

Jennsen n'avait jamais confié la vérité à personne. À présent, elle se sentait souillée, glacée et malade à en avoir envie de vomir. Penser à tout ce qu'avait subi une pauvre gamine de quatorze ans lui nouait les entrailles d'angoisse et de colère.

Sa mère ne lui avait jamais raconté l'histoire d'une traite, comme elle venait de le faire. Jennsen avait tout reconstitué à partir de bribes de confidences et de quelques courtes conversations. D'ailleurs, ce qu'elle avait raconté à Sebastian était incomplet, car aucun mot ne pouvait décrire les horreurs que Darken Rahl avait infligées à sa petite « favorite ».

Comme pour interdire l'oubli à sa pauvre mère, ce calvaire avait porté ses fruits : une naissance qui était comme la marque indélébile d'un ignoble drame.

Jennsen se demandait souvent, ces derniers temps, comment sa mère était parvenue à l'aimer autant. À sa place, combien de femmes auraient rejeté l'enfant de leur tortionnaire ?

Quand la jeune femme releva la tête, les yeux pleins de larmes, elle vit que Sebastian était debout près d'elle. Tendant une main, il lui caressa la joue avec une surprenante tendresse.

— Darken Rahl se fichait des femmes qui partageaient sa couche et de leurs enfants, continua Jennsen après s'être séché les yeux du dos de la main. Depuis des siècles, le seigneur Rahl élimine

impitoyablement tous ses héritiers qui n'ont pas le don. Les Rahl ayant de gros appétits en matière de femmes, ces enfants sont souvent très nombreux… Comme ses prédécesseurs, Darken Rahl s'est occupé exclusivement de son seul descendant né avec le don.

— Richard Rahl…, dit Sebastian.

— Oui, Richard Rahl… Mon demi-frère.

Un demi-frère qui la traquait, reprenant le flambeau de son père. Un demi-frère qui envoyait des *quatuors* à ses trousses, et qui était directement responsable de la mort de sa mère.

Mais pourquoi ? Jennsen ne menaçait en rien Darken Rahl, et elle était encore moins dangereuse pour son fils.

Richard Rahl était un puissant sorcier qui avait sous ses ordres une armée, d'autres dépositaires du don et des cohortes de fidèles et de sujets dociles. Jennsen, elle, n'était qu'une jeune femme seule animée du modeste désir de vivre en paix loin de la violence et des problèmes. Comment pouvait-elle mettre en péril le règne de son demi-frère ?

L'histoire de sa mère n'aurait fait sourciller personne. En D'Hara, nul n'ignorait que le seigneur Rahl vivait selon ses propres lois. Les gens n'auraient pas douté de la véracité de ce récit, c'était certain, mais ils n'en auraient pas fait une affaire non plus. Les hommes auraient sans doute échangé des clins d'œil en regrettant secrètement de ne pas pouvoir mener la même vie que les grands de ce monde. Et en son temps, Darken Rahl avait été le plus grand parmi les grands…

Toute l'existence de Jennsen tournait désormais autour de cette question : pourquoi son père, un homme qui ne l'avait jamais vue, s'était-il acharné à tenter de la tuer ? Et pourquoi Richard Rahl, son demi-frère, désormais à la tête de D'Hara, était-il animé par la même rage meurtrière ?

Tout ça n'avait aucun sens !

Jennsen ne pouvait nuire à aucun de ces deux hommes. Face à leur pouvoir, elle n'était rien…

Pour se rassurer, elle tapota la garde en argent du couteau – celui qui portait l'emblème de la maison Rahl – puis le dégaina à demi pour s'assurer qu'il coulissait bien dans son fourreau.

La lame fit un bruit métallique agréable quand elle la remit en place.

Jennsen prit une grande inspiration puis s'empara de son manteau, posé sur le lit, et l'enfila.

Tandis qu'elle fermait le vêtement, Sebastian passa une main dans ses cheveux blancs hérissés.

— Que fais-tu donc ? demanda-t-il.

— Je sors et je serai de retour dans pas longtemps…

Sebastian tendit la main vers son manteau et ses armes.

— Très bien, je…

— Non, tu ne m'accompagneras pas ! Tu as déjà pris assez de risques pour moi. J'irai seule, et je reviendrai quand j'en aurai terminé.

— Terminé avec quoi ?

— Ce que je dois faire, éluda Jennsen en se dirigeant vers la porte.

Sebastian resta au centre de la chambre, les mains plaquées sur les hanches, se demandant s'il devait aller contre la volonté de son amie.

Jennsen sortit, ferma très vite la porte derrière elle et dévala les marches quatre à quatre. Si elle quittait très vite l'auberge, Sebastian ne saurait pas où aller, s'il changeait d'avis et décidait de la suivre.

Dans la salle commune, la foule était aussi bruyante que d'habitude. Ignorant les buveurs, les joueurs et les danseurs, Jennsen marcha d'un pas décidé vers la sortie. Hélas, avant qu'elle l'atteigne, un type barbu la prit par le bras et la tira en arrière.

La jeune femme poussa un petit cri qui passa inaperçu dans le vacarme. Lui plaquant le bras gauche contre le flanc, l'homme lui prit la main droite et l'entraîna dans une danse endiablée.

Jennsen tenta d'abaisser sa capuche afin d'effrayer son cavalier avec ses cheveux roux, mais elle ne parvint pas à dégager son bras gauche et la poigne de l'homme était trop forte pour qu'elle libère le droit. Dans ces conditions, elle ne pouvait même pas tenter de dégainer son couteau…

Le type sourit à ses amis, serra plus fort sa conquête et se laissa emporter par la musique. Dans ses yeux, Jennsen ne lisait aucune méchanceté : il s'amusait, voilà tout. Mais dès qu'elle résisterait, cela changerait, elle le savait. Les hommes de ce genre considéraient que toutes les femmes étaient consentantes, et ils ne supportaient pas qu'on leur démontre le contraire.

Le danseur lâcha la taille de sa cavalière pour la faire tourner sur elle-même. Avec une seule main prisonnière, Jennsen espéra pouvoir se libérer. Mais le couteau était rangé sous son manteau, et elle avait du mal à l'en sortir, surtout de la main gauche…

La foule claquait des mains en cadence avec la musique des cornemuses et des tambours. Alors qu'elle pivotait sur elle-même, un autre homme passa un bras autour de la taille de Jennsen, la percutant assez fort pour lui couper le souffle. Ce second danseur arracha au premier la main droite de la jeune femme. En essayant de dégainer son couteau, Jennsen avait gâché une occasion d'abaisser sa capuche et c'était tout…

Elle se retrouva perdue dans un océan d'hommes. Les quelques autres femmes – pour l'essentiel des serveuses – trouvaient sans doute la situation amusante. Rompues à l'art d'échapper aux mâles, elles souriaient, esquissaient quelques pas de danse et s'esquivaient

discrètement. Jennsen aurait donné cher pour savoir comment elles s'y prenaient, car elle avait le sentiment d'être à jamais prisonnière d'une meute de danseurs qui se la faisaient joyeusement passer les uns aux autres.

Apercevant la porte du coin de l'œil, la jeune femme mobilisa toutes ses forces et parvint à échapper à l'emprise de son dernier cavalier en date, qui ne s'attendait pas à une telle manœuvre. Plusieurs gaillards se moquèrent du crétin qui avait laissé échapper sa proie.

Comme elle l'avait prévu avec le tout premier danseur, l'homme se rembrunit, tout son « charme » évanoui. Mais bizarrement, les autres semblaient avoir pris le parti de la victime, dans cette affaire, et ils lui souriaient.

Vexé qu'on se moque de lui, mais nullement en colère contre la jeune femme, le dernier cavalier lui fit une gracieuse révérence :

— Merci de cette danse, jeune beauté, dit-il. Pour un vieux croûton comme moi, c'est un moment de bonheur inoubliable.

L'homme sourit, fit un clin d'œil à Jennsen et retourna danser avec ses amis.

Sonnée, Jennsen comprit qu'elle n'avait jamais été en danger. Ces hommes s'amusaient, et ils ne voulaient de mal à personne. Aucun ne l'avait touchée d'une façon indécente ni ne lui avait lancé d'obscénités. Tous lui avaient souri, contents de danser avec elle.

Pourtant, elle fila très vite vers la porte.

— Je ne savais pas que tu aimais gambiller ! lança une voix familière.

À son tour, Sebastian passa un bras autour de la taille de la jeune femme, qui se laissa entraîner hors de l'auberge.

Dehors, elle trouva le contact de l'air frais stimulant et prit une grande inspiration pour chasser de ses narines les odeurs de bière, de tabac et de sueur qui flottaient dans la salle commune.

Qu'il était agréable de ne plus entendre le boucan des fêtards…

— Je t'ai dit que je voulais y aller seule.

— Aller où ?

— Chez Lathea. Tu veux bien m'attendre ici, Sebastian ?

— Si tu me dis pourquoi tu ne veux pas de moi !

Jennsen leva une main pour protester, mais elle la laissa retomber avec un soupir résigné.

— Tu es un homme important, et j'ai honte que tu aies déjà couru tant de risques à cause de moi. C'est mon problème, pas le tien. Ma vie… Eh bien, en réalité, je n'ai pas de vie, tandis que toi… Je refuse que tu t'englues dans mes difficultés. (Jennsen se mit en route.) Attends-moi ici, c'est tout ce que je te demande.

Sebastian glissa les mains dans ses poches et suivit la jeune femme.

— Jennsen, je suis un homme adulte, d'accord ? N'essaie pas de me dire ce que je dois faire.

Jennsen ne répondit pas et tourna dans une rue obscure.

— Pourquoi veux-tu retourner chez Lathea ? Il faut que je le sache !

La jeune femme s'arrêta devant un entrepôt, pas très loin de l'entrée du sentier qui conduisait à la demeure de la magicienne.

— Sebastian, j'ai passé ma vie à fuir. Ma mère aussi, puisqu'elle n'a pas eu d'autre but, pendant vingt ans, que d'échapper à Darken Rahl et me soustraire à sa violence. Pour finir, elle est morte en tentant de ne pas tomber entre les griffes de Richard Rahl, le fils de mon ennemi. Darken Rahl en avait après moi, c'était moi qu'il voulait tuer, et à présent, son fils aussi désire ma mort. Le plus terrible, c'est que j'ignore pourquoi !

» J'en ai assez, Sebastian. Fuir, me cacher, mourir de peur… Voilà à quoi se réduit mon existence. Je ne pense qu'à une chose : échapper à l'homme qui désire me tuer. Toujours avoir un peu d'avance sur lui, afin de rester en vie…

Sebastian ne contredit pas sa compagne, mais lui posa une question :

— Pourquoi veux-tu retourner chez la magicienne ?

Sous son manteau, Jennsen se frotta les bras pour les réchauffer, puis elle sonda le chemin qui conduisait chez Lathea.

— J'ai eu peur de cette femme, tout à l'heure ! Je ne sais pas pourquoi le seigneur Rahl me poursuit, mais elle le sait, et je n'ai pas osé insister pour qu'elle me le dise. J'étais prête à voyager jusqu'au Palais du Peuple, à frapper à une autre porte et à attendre humblement qu'Althea daigne m'aider.

» Et si elle refuse ? Si elle aussi se détourne de moi ? Aller au palais est la chose la plus dangereuse que je puisse faire. Et pourquoi prendre un tel risque ? Parce que j'espère que quelqu'un voudra bien aider une pauvre femme traquée par une nation entière qui obéit aux ordres du monstrueux fils bâtard de son père défunt ?

» Tu ne comprends pas, Sebastian ? Si je cesse de me laisser claquer toutes les portes au nez, si j'insiste auprès de Lathea, je peux m'épargner un dangereux voyage jusqu'au cœur de D'Hara. Pour la première fois de ma vie, je serai libre de quitter ce maudit pays. Mais j'ai failli me priver de cette possibilité parce que j'avais peur de Lathea. J'en ai assez de trembler !

— Dans ce cas, dit Sebastian, partons de D'Hara, et le problème sera réglé.

— Non ! Je veux d'abord savoir pourquoi le seigneur Rahl désire ma mort.

— Jennsen, à quoi ça t'avancera ?

— Je ne partirai pas avant d'avoir appris pourquoi ma mère est morte ! cria la jeune femme, des larmes aux yeux.

— Oui, je comprends… Allons voir Lathea. Je t'aiderai à obtenir la réponse que tu cherches. Ensuite, tu me laisseras peut-être te guider hors de D'Hara…

— Merci, Sebastian… Mais n'as-tu pas une mission à remplir ici ? Mes problèmes ne doivent pas t'éloigner de ton devoir. C'est ma vie, et tu as la tienne à vivre…

— Le guide spirituel de mon peuple, le frère Narev, dit que notre tâche la plus importante, sur terre, est d'aider ceux qui en ont besoin.

Apprendre qu'il existait de pareils philosophes remonta le moral de Jennsen – un exploit qu'elle aurait cru impossible.

— On dirait que c'est un homme merveilleux…

— C'est exactement ça…

— Mais tu es en mission pour Jagang le Juste, non ?

— Le frère Narev est un ami proche et un conseiller de l'empereur. Tous les deux voudraient que je t'aide, j'en suis sûr. Après tout, nous avons un ennemi commun, le seigneur Rahl. Ce chien a fait beaucoup de mal à mon peuple. Le frère Narev et l'empereur Jagang insisteraient pour que je m'occupe de toi. C'est une certitude…

Trop émue pour parler, Jennsen se laissa guider sur le sentier par son compagnon. Se serrant contre lui, elle écouta la neige crisser sous leurs pas.

Lathea aurait intérêt à accepter de l'aider. Sinon, ça tournerait mal pour elle !

Chapitre 11

Oba aurait voulu que ça ne cesse jamais. Hélas, les meilleures choses avaient une fin, il le savait. L'heure était venue de rentrer. S'il s'attardait en ville, sa mère serait furieuse. De plus, il ne pouvait plus rien attendre de Lathea, qui lui avait donné tout l'amusement qu'il pouvait espérer – voire un peu plus.

Ces quelques heures avaient été fascinantes et enrichissantes. Oba avait appris beaucoup de choses, vraiment. Avec les animaux, c'était intéressant, mais pas à ce point. Bien sûr, assister à la mort d'un être humain ou à celle d'une bête étaient des expériences comparables sur bien des points, mais il existait des différences essentielles, et Oba les avait gravées dans sa mémoire.

Qui pouvait dire ce que pensait un rat – en admettant qu'il pût penser ? Les gens, cependant… On voyait des choses passer dans leurs yeux, et on devinait facilement quelles idées défilaient dans leur tête. Les rats, les volailles ou les lapins crevaient tous de la même manière monotone. En revanche, l'agonie de Lathea avait été un spectacle varié, divertissant et riche en enseignements. Et il y avait eu ce moment extraordinaire : l'instant où l'âme de la magicienne avait quitté son corps pour tomber aussitôt entre les mains du Gardien. Pendant une fraction de seconde, Oba avait senti chez la vieille femme une angoisse grisante…

Cela dit, il ne devait pas se montrer injuste avec les animaux, qui lui procuraient aussi une intense satisfaction. Clouer une bête à une clôture ou au mur d'une grange et l'écorcher vive resterait un grand moment dans son existence. Mais il y avait cette absence d'âme, qui rendait la mort bien moins intéressante.

Lathea était passée de vie à trépas en offrant à son bourreau un spectacle hors du commun.

À vrai dire, il n'avait jamais souri ainsi devant aucun événement.

Encore guilleret rien que d'y repenser, il retira le cache de la lampe, enleva la mèche et versa de l'huile sur le sol, la table cassée et l'armoire renversée de Lathea.

Même si ça l'aurait beaucoup amusé, il ne pouvait pas se permettre de laisser la magicienne comme ça. Quelqu'un la découvrirait tôt ou tard, et il y aurait inévitablement des questions, voire une enquête. Quand on trouvait un cadavre dans cet état, on concluait rarement à une mort naturelle…

En un sens, Oba regrettait que ce ne soit pas possible, car il aurait

adoré entendre les discours hystériques des citadins. Oui, il se serait régalé que des idiots *lui* décrivent en détail la fin atroce de Lathea. Qu'un simple mortel soit ainsi venu à bout d'une magicienne aurait été une sensation en soi. Les citadins auraient voulu connaître le coupable, certains le tenant plutôt pour un ange exterminateur ou un justicier. Partout, la mort de la vieille peau aurait stupéfié les gens. Et en circulant par le bouche à oreille, cette histoire aurait pris les dimensions épiques d'une geste de chevalerie.

Oui, ç'aurait été très amusant…

Alors qu'il finissait de vider la lampe, Oba vit son couteau qui gisait sur le sol, près de l'armoire renversée. Jetant la lampe sur le meuble fracassé, il se baissa et ramassa son arme. La pièce était un vrai champ de bataille, mais comme disait sa mère, on ne pouvait pas faire une omelette sans casser des œufs. Elle répétait sans cesse ce proverbe. Pour une fois, Oba le jugeait approprié.

Prenant d'une main le fauteuil favori de Lathea, il le jeta au milieu de la pièce puis entreprit de nettoyer sa lame avec la housse en velours.

Son couteau était un instrument précieux, et il l'aiguisait régulièrement. Une fois le sang essuyé, la lame brillait toujours autant, et cela rassura Oba. D'après ce qu'il avait entendu dire, la magie pouvait parfois avoir de drôles de conséquences. Un instant, il avait redouté que le sang acide de Lathea ait pu corrompre l'acier de son arme.

Il regarda autour de lui. Non, c'était un sang normal. Mais il y en avait beaucoup…

Quel dommage que cette scène ne soit jamais vue par d'autres yeux que les siens ! Les gens en auraient parlé pendant des années…

Certes, mais Oba n'avait aucune envie que des soldats viennent enquêter. Les militaires étaient des gens soupçonneux, et ils adoraient fourrer leur nez dans les affaires des autres. Avec leurs interrogatoires et leurs indices, ils auraient risqué de tout ficher en l'air. De plus, Oba doutait qu'ils aient assez de goût pour apprécier le genre d'omelette qu'il avait préparé…

Bref, il valait mieux que la maison brûle. Les conversations seraient beaucoup moins vives, il n'y aurait aucun scandale, et personne ne penserait à mal. Les maisons brûlaient souvent, surtout en hiver. Une bûche qui roulait hors de la cheminée, des braises qui envoyaient des étincelles dans des tentures ou des rideaux, des bougies qu'on oubliait d'éteindre et qui mettaient le feu aux meubles… Les accidents de ce genre arrivaient tout le temps. Et avec les activités étranges de la magicienne, qui manipulait sans cesse des poudres et des liquides bizarres, les gens s'étonneraient plutôt que ça ne soit pas arrivé avant. Pour beaucoup de citadins, Lathea était depuis toujours un membre

dangereux de la communauté…

Bien sûr, un passant pouvait remarquer la maison en feu, au bout du chemin. Mais il serait beaucoup trop tard pour que les secours puissent intervenir. Et demain matin, il ne resterait plus que des cendres.

Oba eut une pensée émue pour le beau scandale qui aurait pu occuper ses concitoyens pendant des mois. Un banal incendie ne leur ferait même pas la semaine…

Oba s'y connaissait en feux. Au fil des années, plusieurs de ses fermes avaient brûlé, les animaux étant carbonisés vivants. Mais tout ça s'était passé dans d'autres villes, avant que sa mère et lui s'installent ici.

Le paysan adorait regarder brûler une maison, et les cris des animaux étaient une douce musique à ses oreilles. Et voir les gens affolés accourir lui ravissait l'âme. Comme ils semblaient déconfits face à ce qu'il avait créé ! Les hommes et les femmes moyens avaient peur des flammes, alors qu'il se régalait de les entendre rugir en dévorant un bâtiment.

Ces soirs-là, les citadins appelaient à l'aide, s'agitaient, jetaient des seaux d'eau, tentaient d'étouffer les flammes avec des couvertures… Mais ils n'étaient jamais venus à bout d'un incendie allumé par Oba, qui n'était pas un bousilleur ! Il faisait toujours du bon travail, en réfléchissant avant d'agir…

Quand il eut fini de nettoyer sa lame, Oba jeta la housse sur l'armoire qu'il avait arrosée d'huile.

La dépouille de Lathea était clouée au dos du meuble, qui reposait façade contre le sol.

La magicienne fixait le plafond.

Oba sourit. Bientôt, il n'y aurait plus rien à fixer, et le cadavre n'existerait plus non plus.

Apercevant un petit objet rond brillant, sur le sol, il se baissa et le ramassa. Une pièce d'or ! Il n'en avait jamais vu jusqu'à ce soir, et à présent, il en avait les poches pleines. La magicienne en gardait plusieurs sur elle, et il avait en plus trouvé une bourse pansue sous son matelas.

Lathea avait fait de lui un homme riche. Qui se serait douté qu'elle était si prospère ? Une partie de cet argent, versée par la mère d'Oba pour payer les maudits « traitements », revenait à celui qui le méritait le plus. Voilà ce qu'on appelait la justice immanente.

Le reste des pièces était un bonus…

Alors qu'il approchait de la cheminée, Oba entendit des bruits de pas, dehors, et se pétrifia.

Quelqu'un approchait de la maison.

Mais qui pouvait venir voir Lathea à une heure si tardive ? Quel casse-pieds, en tout cas ! Ou plutôt, *quels* casse-pieds, car il y avait au minimum deux personnes. Ces imbéciles ne pouvaient pas attendre le matin pour acheter leurs médicaments ? Ne respectaient-ils donc pas le repos d'une vieille femme ?

Certaines personnes étaient d'un égoïsme forcené !

Oba prit le tisonnier et tira les bûches hors du foyer, les poussant sur le parquet imbibé d'huile.

Des flammes s'élevèrent aussitôt, puis une fumée noire monta de ce qui serait le bûcher funéraire de Lathea.

Rapide comme l'éclair, Oba sortit par le trou que la magicienne avait fort obligeamment foré dans la cloison en essayant de le tuer.

Cette idiote ne s'était pas aperçue qu'elle affrontait un adversaire invincible.

Sebastian prit Jennsen par le bras et la tira en arrière. Se tournant vers son compagnon, la jeune femme vit briller dans ses yeux une lumière orange qui ne pouvait pas la tromper : des flammes !

À la gravité du jeune homme aux cheveux blancs, Jennsen comprit que ce n'était pas le moment de parler.

Sebastian dégaina son épée et avança vers la porte. À la façon dont il se déplaçait, son amie reconnut un professionnel entraîné pour affronter de telles situations.

Il se pencha sur le côté pour pouvoir jeter un coup d'œil par la fenêtre sans devoir marcher devant. Puis il murmura :

— Un incendie…

— Entrons vite ! Lathea est peut-être endormie. Nous devons la secourir.

Sebastian réfléchit une fraction de seconde, puis il ouvrit la porte et entra, Jennsen sur les talons.

Les deux intrus eurent du mal à déterminer ce qu'ils voyaient *vraiment*. À la lumière du feu, tout semblait irréel – les images brouillées d'un autre monde, pas tout à fait à la même échelle que le leur.

Quand elle vit le « bûcher », au centre de la pièce, Jennsen saisit la sinistre réalité de tout cela. Lathea était étendue sur une grande armoire renversée. Avait-elle été blessée lors de la chute du meuble ? De toute façon, elle avait besoin de secours…

Jennsen approcha et découvrit ce qui s'était réellement passé.

Tétanisée, les yeux écarquillés d'horreur, elle faillit vomir devant cette impensable boucherie. Elle cria, mais le rugissement des flammes couvrit le son de sa voix.

C'était horrible ! Comment avait-on pu faire une chose pareille ?

Du coin de l'œil, Sebastian vit que le cadavre de Lathea avait été cloué au dos de l'armoire. Il nota mentalement ce détail, le classant avec tous ceux qu'il venait de recenser dans la pièce. Une autre réaction de professionnel qui en avait trop vu pour s'émouvoir encore. Blasé, l'agent de Jagang ne se laissait plus démonter par de telles horreurs.

Jennsen…

La jeune femme ferma la main sur la garde de son couteau et sentit le « R » en relief qui l'ornait pénétrer dans la chair de sa paume. Luttant contre l'envie de vomir, elle dégaina la lame et se raidit.

Renonce.

— Les soldats d'harans, souffla Jennsen. Ils sont venus ici, c'est évident…

De la surprise passa dans le regard de Sebastian. C'était la conclusion logique, pourtant, il ne semblait pas convaincu.

— Tu es sûre de ce que tu dis ? demanda-t-il.

Jennsen.

La jeune femme ignora la voix qui résonnait dans sa tête et repensa à l'homme qu'ils avaient croisé en sortant de chez Lathea. Il était grand, blond et bien bâti – le portrait type du soldat d'haran. Sur le coup, elle n'avait pas pensé qu'il s'agissait d'un militaire. Mais c'était possible…

Non, pas vraiment… Il avait semblé gêné de les rencontrer. Les militaires ne se comportaient pas ainsi, parce qu'ils se croyaient toujours en terrain conquis.

— Qui d'autre aurait pu faire ça ? D'après nos comptes, il y a deux *quatuors*. Les trois survivants ont dû nous suivre quand nous avons quitté la cabane.

— Tu dois avoir raison, Jennsen, fit Sebastian.

Renonce.

— Nous devons sortir d'ici, ou nous serons les prochains cadavres. (Jennsen tira le jeune homme par son manteau.) Les D'Harans ne sont peut-être pas loin…

— Mais comment ont-ils pu savoir, pour la magicienne ?

— Par les esprits du bien, le seigneur Rahl est un sorcier ! Comment a-t-il su où était ma maison, d'après toi ?

Utilisant la pointe de son épée, Sebastian continua à retourner les débris qui jonchaient le sol. Jennsen tira plus fort sur son manteau.

— Ta maison…, répéta-t-il. Oui, je vois ce que tu veux dire.

— Nous devons filer avant d'être coincés ici.

— Oui, oui… Où veux-tu aller ?

Les deux jeunes gens approchèrent ensemble de la porte, sondant

l'obscurité par-dessus leur épaule.

— Nous n'avons plus le choix, dit Jennsen. Lathea était notre seul espoir de trouver la réponse sans aller jusqu'au Palais du Peuple. Elle est morte, et nous devons contacter sa sœur. Althea est une magicienne, elle sait tout ce qui m'intéresse, et elle est la seule capable de voir les « trous dans le monde » – quoi que ça puisse vouloir dire.

— Tu es sûre de ta décision ?

Jennsen repensa à la voix froide et sans vie qui avait retenti dans sa tête. Cette intrusion l'avait surprise, car elle n'avait plus rien entendu depuis la mort de sa mère.

— Que pourrions-nous faire d'autre ? Si je veux découvrir pourquoi le seigneur Rahl tient tant à me tuer et pourquoi il a fait assassiner ma mère, je dois voir Althea. C'est ma seule chance d'échapper aux griffes de Richard Rahl – enfin, peut-être…

Sebastian et sa compagne passèrent la porte et s'engagèrent sur le sentier obscur.

— Nous devrions rentrer à l'auberge et préparer nos affaires, au cas où il faudrait partir précipitamment, demain matin…

— Si nos poursuivants sont si près, je refuse de dormir à l'auberge, dit Jennsen. J'ai l'argent que tu avais donné à ma mère, et toi, celui que tu as pris aux hommes. Nous pouvons acheter des chevaux et partir dès ce soir en espérant que personne ne nous ait vus à proximité de chez Lathea.

Sebastian rengaina son épée et réfléchit.

— Grâce au feu, dit-il, il ne reste aucune preuve. C'est une très bonne chose pour nous… À part le type que nous avons croisé, personne ne nous a vus dans le coin, et on ne nous dénoncera pas si une enquête est ouverte.

— Il vaut quand même mieux partir avant qu'on découvre que la maison de Lathea a brûlé, dit Jennsen. Au début, tout le monde risque de soupçonner tout le monde, et les soldats s'intéresseront d'abord aux étrangers, comme d'habitude.

— Tu as raison. Fichons le camp au plus vite !

Chapitre 12

Décidément, les surprises n'en finissaient pas. Une nuit de plus en plus étrange, avec une série d'événements inédits et pleins d'enseignements.

De sa cachette, très près de la maison, Oba avait entendu presque toute la conversation entre les deux inconnus. Au début, il avait redouté que ces crétins courent chercher de l'aide. En principe, il était trop tard pour éteindre les flammes, mais ces idiots pouvaient avoir l'idée de sortir Lathea de la maison – pour la sauver, ou pour que les gens voient comment elle était morte. Voilà qui aurait bien été de la magicienne : revenir de l'au-delà pour le tourmenter, malgré tout le mal qu'il s'était donné…

Mais le couple d'étrangers avait abandonné la vieille femme au feu, en espérant, comme Oba, que les flammes détruiraient toutes les preuves qu'un meurtre avait été commis.

Ces deux-là parlaient comme des voleurs. La femme avait même mentionné de l'argent pris à des hommes. C'était très étrange…

Avaient-ils eux aussi trouvé de l'or et de l'argent chez Lathea ? Après avoir trimé comme des esclaves depuis leur plus tendre enfance, avaient-ils finalement récupéré de l'argent qui leur revenait de droit ?

Comme lui, avaient-ils dû ingurgiter d'ignobles potions tout au long de leur vie ? Oba en doutait. Son histoire était très particulière, et il avait – pour de bon – remis la main sur une fortune qui lui appartenait. Se retrouver virtuellement complice de deux vulgaires voleurs lui déplaisait beaucoup.

Cette nuit, les surprises succédaient aux surprises. Pendant des années, les jours, les semaines et les mois s'étaient ajoutés les uns aux autres, monotone série de corvées identiques, d'humiliations répétitives et de rêveries maussades. Puis tout d'un coup, tout avait changé !

Pour commencer, Oba était devenu invincible, un événement des plus extraordinaires. Puis il avait appris que le sang des Rahl coulait dans ses veines. Enfin, un étrange couple était venu l'aider à dissimuler les véritables causes du décès de Lathea.

Étrange ? Vous avez dit « étrange » ?

Découvrir qu'il était le fils de Darken Rahl en avait bouché un coin au paysan. Lui, Oba Schalk, l'idiot du village, comme disait sa mère, était en réalité un homme important ? Un membre de la noblesse, avec un arbre généalogique prestigieux ?

Devait-il se considérer désormais comme Oba *Rahl* ? Était-il une sorte de prince ?

Cette idée le fascinait. Malheureusement, sa mère lui avait donné une éducation très simple, et il ne connaissait pas grand-chose au sujet des titres et des prérogatives royales.

Ce soir, Oba avait fait une troublante découverte : sa mère était une menteuse. Elle lui avait dissimulé sa véritable identité. Lui cacher qu'il était le fils de Darken Rahl, rien que ça ! Sans doute parce qu'elle était jalouse et ne voulait pas qu'il soit informé de sa propre grandeur. Oui, cette mesquinerie allait bien avec le personnage. Depuis toujours, elle faisait tout pour le rabaisser.

La fumée qui sortait par la porte ouverte de chez Lathea ne sentait plus l'huile mais la viande rôtie. En souriant, Oba jeta un regard à l'intérieur et aperçut une main déjà noircie par les flammes, sur le côté de l'armoire. On eût dit que la vieille magicienne le saluait depuis le royaume des morts !

Se glissant derrière le tronc d'un grand chêne, Oba regarda le couple s'éloigner à grandes enjambées. Quand les deux étrangers furent hors de vue, il les suivit en prenant garde à rester invisible. Il était un peu trop grand et fort pour se cacher facilement, mais l'obscurité l'aidait beaucoup.

Sa rencontre avec les deux inconnus continuait à le perturber. En particulier, il était anormal que ces gens n'aient pas eu le réflexe d'appeler à l'aide. La femme avait paru encore plus pressée de filer que son compagnon. S'il avait bien compris, la mort de Lathea aidait d'une façon ou d'une autre les gens qui la poursuivaient.

L'étrangère avait parlé d'un « *quatuor* ». C'était ça qui troublait le plus Oba.

Il avait entendu parler de ces équipes d'assassins envoyées par le seigneur Rahl en personne. Mais ces tueurs avaient pour cibles des individus très importants ou spécialement dangereux…

C'était peut-être l'explication… Les deux étrangers n'étaient pas des voleurs ordinaires, mais des gens redoutables…

Oba avait entendu le nom de la femme : Jennsen. Il avait aussi appris l'existence d'Althea, la sœur de Lathea – encore une de ces fichues magiciennes. Althea était la seule personne capable de voir les « trous dans le monde ». Jennsen avait mot pour mot répété ce que Lathea avait dit à Oba un peu plus tôt. Sur le coup, il avait pensé que la vieille moribonde s'adressait aux esprits des morts, voire au Gardien lui-même, ou qu'elle délirait. Mais apparemment, elle lui avait dit la vérité.

S'il comprenait bien, cette Jennsen et lui étaient tous les deux ce que la magicienne appelait des « trous dans le monde ». Cela lui

semblait important. Cette femme et lui avaient un point commun. Ils étaient liés. Et Oba trouvait ça fascinant.

Il regretta de ne pas l'avoir mieux regardée… Lorsqu'ils s'étaient croisés, il faisait trop sombre, et durant leur seconde rencontre, la lumière des flammes n'était pas encore assez forte. Quand la femme avait tourné sans le savoir la tête vers lui, Oba avait vu en un éclair qu'elle était très belle. C'était tout ce qu'il pouvait en dire.

Se faufilant d'arbre en arbre, le paysan continua sa réflexion. Les gens comme Jennsen et lui – les « trous dans le monde » – devaient être très importants, car les *quatuors* du seigneur Rahl ne traquaient pas les vulgaires criminels de droit commun…

Avant de mourir, Lathea avait dit que le seigneur Rahl aurait voulu faire tuer Oba s'il avait été informé de son existence.

Mais cette information n'était pas fiable. Lathea était jalouse de quiconque se révélait plus important qu'elle. Elle avait sûrement menti. Cela dit, Oba était peut-être en danger à cause de sa noblesse et de son ascendance. Un paysan traqué parce qu'il était en réalité un prince. Même si ça semblait un peu tiré par les cheveux, c'était possible, surtout après toutes les choses extraordinaires qu'il avait découvertes cette nuit. Un homme important et désireux d'apprendre sans cesse des nouveautés ne pouvait pas rejeter de pareilles possibilités sans leur accorder toute l'attention requise.

Oba s'efforçait toujours de faire la synthèse de tout ce qu'il avait appris. C'était très difficile, il s'en était rendu compte. Pour comprendre, il ne devait négliger aucun élément et trouver sa place exacte dans le puzzle.

Le meilleur moyen d'avancer était sûrement de suivre Jennsen et son compagnon – Sebastian, s'il avait bien entendu – jusqu'à leur auberge, et de les espionner un peu.

Ils venaient justement de quitter le sentier pour s'engager sur la route.

Même si les deux étrangers restaient vigilants, les suivre sans se faire remarquer serait un jeu d'enfant pour Oba, car il connaissait la ville comme sa poche. Restant à bonne distance, il vit le couple entrer dans une auberge dont l'enseigne était en forme de chope. Des rires et de la musique sortaient de l'établissement, comme si les citadins avaient fêté par avance la mort de la vieille magicienne.

Hélas, personne ne saurait jamais qu'Oba était le héros auquel la cité devait sa délivrance. Si les gens avaient connu la vérité, il aurait sans doute bu gratis jusqu'à la fin de ses jours.

Jennsen et Sebastian venaient de refermer la porte derrière eux. Dans le silence revenu d'une nuit d'hiver glaciale, Oba prit le temps de réfléchir.

Il n'avait jamais pu se payer à boire à l'auberge, car il n'avait

jamais eu d'argent. C'était fini, à présent. Cette nuit n'était sûrement pas la plus facile de sa vie, mais elle l'avait métamorphosé. Oba Rahl était un homme nouveau. Et plein aux as !

Après s'être essuyé le nez d'un revers de la manche, le paysan approcha de la porte. L'heure avait sonné pour lui de fréquenter les auberges. Et le fils de Darken Rahl méritait qu'on le serve bien et avec diligence !

Jennsen étudia les clients de l'auberge, cherchant à repérer des tueurs potentiels. L'image du cadavre de Lathea, gravée dans sa mémoire, lui donnait toujours envie de vomir. Cette nuit, des monstres rôdaient en ville.

Certains hommes la regardaient, mais ils semblaient joyeux et nullement animés d'intentions meurtrières. Mais comment en être sûre avant qu'il soit trop tard ?

Jennsen brûlait d'envie de gravir l'escalier…

— Du calme…, lui souffla Sebastian, croyant qu'elle était sur le point de céder à la panique. (Ou le devinant…) N'éveillons pas les soupçons.

Ils approchèrent lentement de l'escalier et montèrent les marches lentement, comme un couple qui va se coucher après une petite promenade.

Dès qu'ils furent dans la chambre, Jennsen commença à rassembler leurs affaires et à boucler leurs sacs.

Ébranlé par ce qu'il avait vu chez la magicienne, Sebastian lui-même semblait nerveux et il s'assurait souvent de la présence de ses armes sous son manteau.

Jennsen vérifia que le magnifique couteau coulissait bien dans son fourreau.

— Tu es sûre qu'on ne devrait pas dormir un peu ? demanda Sebastian. Lathea ne peut pas avoir dit que nous étions descendus ici, puisqu'elle ne le savait pas. À l'aube, nous serons frais et dispos, et…

Jennsen foudroya son compagnon du regard puis s'empara de son sac.

— D'accord, d'accord… (Sebastian prit la jeune femme par le bras.) Mais ne marche pas trop vite. Si tu cours, les gens se demanderont pourquoi tu es pressée.

Sebastian était un agent secret en mission chez l'ennemi. Il savait de quoi il parlait.

— Comment dois-je me comporter ? demanda Jennsen.

— Fais comme si nous redescendions pour boire un verre ou écouter la musique. Si tu veux sortir tout de suite, marche, n'attire pas l'attention sur toi en courant. Les clients penseront que nous allons

rendre visite à un ami ou à un parent. Il ne faut surtout pas qu'ils repèrent quelque chose de louche. Tout ce qui est normal passe inaperçu. Les témoins se souviennent uniquement des choses hors du commun.

Honteuse, Jennsen acquiesça docilement.

— Désolée, je ne suis pas douée pour le jeu du chat et de la souris… J'ai fui toute ma vie, mais c'était différent, car mes poursuivants ne me collaient jamais aux basques.

Sebastian eut un de ses sourires désarmants de tendresse.

— Tu n'es pas entraînée à ce genre de choses, et je ne m'attends pas à ce que tu saches toujours que faire. Cela dit, je n'ai jamais rencontré une femme capable de résister aussi bien que toi à la pression. Tu t'en sors à merveille, vraiment…

Jennsen fut un peu réconfortée d'apprendre qu'elle ne se comportait pas comme une parfaite idiote. Sebastian avait une manière unique de la mettre en confiance, l'aidant ainsi à réaliser des exploits qu'elle aurait crus impossibles. Il la laissait prendre ses décisions, puis il l'épaulait loyalement. Peu d'hommes auraient agi ainsi avec une femme.

Quand ils furent redescendus dans la salle commune, Jennsen eut une nouvelle poussée de panique. Tous ces gens la terrorisaient, comme s'ils menaçaient de l'étouffer – oui, de la priver de son air !

Mais elle se ressaisit vite, parce qu'elle avait appris que les clients n'étaient pas menaçants. Elle avait même un peu honte d'avoir pensé tant de mal d'eux. Ce n'étaient pas des voleurs et des tueurs, mais de braves artisans, fermiers et ouvriers qui se réunissaient pour prendre un peu de bon temps et oublier les tracas de leur vie quotidienne.

Mais de vrais tueurs rôdaient en ville, cette nuit. Après avoir vu les restes de Lathea, il était impossible d'en douter. Jennsen n'aurait pas cru qu'une telle perversité existât. Et s'ils la capturaient, ces monstres lui infligeraient les mêmes tortures avant de l'autoriser à mourir.

Jennsen eut de nouveau la nausée au souvenir de ce qu'elle avait vu. Elle parvint à retenir ses larmes, mais il fallait qu'elle sorte au plus vite afin de respirer un peu d'air frais.

Alors que Sebastian et elle se frayaient un chemin vers la porte, la jeune femme bouscula un grand type qui avançait en sens contraire. Levant les yeux, elle découvrit un très beau visage… qui lui disait quelque chose.

Soudain, elle se souvint. C'était l'homme qu'ils avaient croisé en sortant de chez Lathea, après leur première visite à la magicienne.

— Bonsoir, dit le paysan en soulevant légèrement son chapeau.

— Bonsoir, répondit Jennsen.

Elle se força à sourire et eut l'impression qu'elle ne s'en sortait pas trop mal. En tout cas, son interlocuteur semblait trouver sa comédie

convaincante.

L'homme paraissait beaucoup moins furtif et effacé que quelques heures plus tôt. Sa posture était plus assurée et ses mouvements aussi. Était-ce seulement parce que le sourire de la jeune femme l'aidait à se détendre ?

— À bien vous regarder, on dirait que boire un petit coup ne vous ferait pas de mal, dit l'inconnu. (Jennsen ne comprenant manifestement pas de quoi il parlait, il s'expliqua :) Vous avez tous les deux le nez rouge à cause du froid ! Puis-je vous offrir une chope de bière, par cette nuit glaciale ?

Avant que Sebastian ait l'idée saugrenue d'accepter, Jennsen secoua la tête :

— Non, merci beaucoup, mais nous avons… eh bien, hum… nous avons à faire. Mais c'était une très gentille invitation. (La jeune femme se força de nouveau à sourire.) Merci encore…

La façon dont l'homme la fixa mit Jennsen très mal à l'aise. Bizarrement, elle semblait ne pas pouvoir détourner les yeux du regard bleu de cet inconnu, et elle se demandait bien pourquoi.

Finalement, elle parvint à rompre le contact. Saluant le grand type de la tête, elle s'écarta et reprit son chemin vers la porte.

— Tu l'as reconnu ? demanda-t-elle à voix basse à Sebastian.

— Oui, nous l'avons aperçu en sortant de chez Lathea, après notre première visite…

Jennsen regarda une dernière fois l'homme par-dessus son épaule.

— Il n'y a peut-être rien d'autre, dans ce cas…

Mais l'inconnu se retourna, comme s'il avait senti un regard peser sur sa nuque, et leurs yeux se croisèrent de nouveau. L'homme sourit, et, pendant un instant, Jennsen eut l'impression que plus rien au monde n'existait à part cet étrange individu et elle.

L'homme sourit de nouveau. Une simple manifestation de courtoisie. Pourtant, la jeune femme en eut les sangs glacés, comme lorsque la voix résonnait dans sa tête. Quelque chose chez cet inconnu – ou plutôt, dans son regard – lui rappelait la voix qui la harcelait depuis toujours. C'était incompréhensible et… parfaitement ridicule.

On eût dit que Jennsen avait vu l'inconnu dans un rêve ou un cauchemar qu'elle avait enfoui dans sa mémoire jusqu'à cet instant précis. Et croiser cet individu dans le monde réel la bouleversait…

Elle fut soulagée de franchir la porte et de se retrouver soudain hors de portée du regard de l'inconnu. Tirant sur les côtés de son capuchon pour se protéger le visage du froid mordant, elle se dirigea vers l'écurie, Sebastian à ses côtés.

On se gelait littéralement, ce soir. Dans l'écurie, il ferait agréablement chaud, mais ce répit serait de courte durée. Voyager de nuit allait être un calvaire, Jennsen le savait. Hélas, elle n'avait pas le

choix, car les tueurs du seigneur Rahl la serraient de trop près. Fuir était son seul espoir.

Pendant que Sebastian allait réveiller le propriétaire, Jennsen se glissa dans l'écurie. À la chiche lumière d'une lampe accrochée à une poutre, elle approcha de l'enclos où Betty était attachée pour la nuit.

L'écurie était un petit paradis. Le vent n'y entrait pas, l'air embaumait le foin et la chaleur corporelle des chevaux suffisait à réchauffer une pauvre femme transie de froid.

Betty bêla plaintivement quand elle reconnut Jennsen – comme si elle avait eu peur d'être abandonnée pour toujours. Alors que la chèvre agitait joyeusement sa petite queue, Jennsen s'agenouilla et lui passa les bras autour de l'encolure.

Puis elle se releva et grattouilla les oreilles de Betty, qui adorait littéralement ça.

Sous l'œil intrigué du cheval de la stalle d'à côté – qui avait passé la tête au-dessus de la cloison –, les deux vieilles amies célébrèrent un long moment leurs retrouvailles.

— Tu es vraiment une bonne fille, dit Jennsen, tandis que la chèvre se dressait sur les pattes de derrière. (La jeune femme lui caressa doucement le ventre.) Je suis également ravie de te revoir… Maintenant, remets-toi à quatre pattes…

À l'âge de dix ans, Jennsen avait assisté à la naissance de la chèvre, et c'était elle qui lui avait donné son nom. Unique amie d'enfance de la jeune femme, Betty l'avait patiemment écoutée parler de ses peurs et de ses angoisses. Un peu plus tard, quand ses cornes avaient poussé, lui faisant un peu mal, la chèvre avait frotté sa tête contre les jambes de son amie humaine.

Bref, si Betty redoutait une chose dans la vie, c'était d'être séparée de Jennsen, sa sœur d'élection.

La jeune femme fouilla dans son sac, trouva une carotte et la tendit à Betty, qui n'avait pas perdu une miette du spectacle. Sa queue battant frénétiquement, elle accepta le présent et le savoura en frottant sa tête contre la cuisse de Jennsen. Après une séparation inhabituelle, qu'il était bon d'être de nouveau ensemble !

Le cheval d'à côté hennit doucement et tendit le cou. Comprenant ce qu'il voulait, Jennsen lui flatta les naseaux puis lui offrit également une carotte.

Entendant des bruits de pas, Jennsen se retourna et vit que Sebastian et le propriétaire de l'écurie venaient d'entrer, chacun portant une selle. Alors qu'ils déposaient leur fardeau sur la cloison de sa stalle, Betty recula, car elle se méfiait toujours de Sebastian.

— Désolé de vous déranger, votre amie et vous, marmonna le propriétaire en désignant Betty. Mais moi, on m'a tiré du lit, alors…

— Il n'y a pas de mal, dit Jennsen.

— Pour vous, peut-être, mais moi, j'aimerais retourner dormir… (Le type regarda alternativement les deux jeunes gens.) Pourquoi ce départ au milieu de la nuit ? Et c'est quoi, cette idée d'acheter des chevaux à une heure pareille ?

Jennsen en fut tétanisée de panique. N'ayant pas prévu qu'on l'interroge à ce sujet, elle n'avait pas préparé de réponse…

— C'est ma mère, dit Sebastian sur le ton de la confidence. (Il eut un soupir accablé.) Nous venons d'apprendre qu'elle est tombée malade, et il n'est pas sûr que nous puissions arriver avant… Enfin, vous me comprenez… Si je ne suis pas là quand… Hum, je ne pourrai plus me regarder dans un miroir, c'est sûr. Nous devons arriver à temps, coûte que coûte !

L'homme oublia ses soupçons et eut un sourire plein de compassion. Très surprise par les talents d'acteur de Sebastian, Jennsen tenta de sembler au moins aussi inquiète que lui.

— Je comprends, fiston… Désolé, je ne m'étais pas douté que… Voyons, que puis-je faire pour t'aider ?

— Quels chevaux pouvez-vous nous vendre ?

L'homme se gratta le menton.

— Vous comptez me laisser la chèvre ?

— Oui, répondit Sebastian.

— Non ! s'exclama Jennsen au même moment.

Le propriétaire de l'écurie attendit que ses clients se décident.

— Betty ne nous ralentira pas, dit Jennsen, et nous arriverons chez ta mère à temps. J'en suis sûre !

— Eh bien, fit Sebastian, on dirait que la chèvre nous accompagnera…

L'air un peu déçu, l'homme désigna le cheval dont Jennsen avait flatté les naseaux.

— Rouquine semble bien s'entendre avec votre chèvre, dit-il. Je ne vois pas pourquoi je refuserais de vous la vendre… Comme vous êtes plutôt grande, elle sera parfaite pour vous.

Jennsen acquiesça et Betty bêla son assentiment comme si elle avait compris le petit discours de l'homme.

— J'ai un hongre alezan qui sera parfait pour toi, dit l'homme à Sebastian. Il s'appelle Pete, et il est dans cette stalle, un peu plus loin sur la droite… Je veux bien vous le vendre en même temps que Rouquine.

— Pourquoi l'avez-vous baptisée ainsi ? demanda Jennsen.

— On ne le voit pas dans le noir, mais cette jument est aussi rouanne qu'on peut l'être, à part cette bande blanche, sur le front…

Rouquine, renifla Betty qui lui lécha les naseaux. Le début d'une grande amitié.

— Nous prenons Rouquine, dit Sebastian. Et Pete aussi, puisque

vous nous le conseillez.

L'homme se gratta de nouveau le menton puis hocha la tête.

— Marché conclu ! Je vais le chercher.

Quand le propriétaire revint avec le hongre, Jennsen fut ravie de voir le cheval flanquer un gentil petit coup de tête à Rouquine. Avec des poursuivants sur les talons, avoir des montures qui ne s'entendaient pas pouvait être catastrophique. Mais ces deux-là semblaient être des amis de longue date…

Sebastian et le propriétaire se hâtèrent de seller les deux montures. Après tout, une mère agonisante ne pouvait pas attendre.

Chevaucher avec une couverture sur les genoux serait bien plus agréable que voyager à pied. La chaleur de la jument serait un bonus qui rendrait la nuit à venir plus supportable. Et si Betty avait tendance à se laisser distraire en chemin – essentiellement par tout ce qui était comestible –, une longe permettrait de résoudre le problème.

Jennsen ignorait ce que Sebastian avait payé pour les chevaux et elle s'en fichait. Cet argent avait appartenu aux assassins de sa mère, et qu'il les aide à fuir semblait approprié. Tout le reste ne comptait pas.

Après avoir salué le propriétaire de l'écurie, qui leur tint la porte ouverte, les deux jeunes gens sortirent dans la nuit glaciale. Ravis de faire un peu d'exercice malgré l'heure inhabituelle, les deux chevaux partirent d'un bon pas.

Rouquine tourna la tête pour s'assurer que Betty, sur leur gauche, suivait bien le mouvement.

Les deux voyageurs furent bientôt sortis de la ville. Malgré les nuages qui dérivaient devant la lune, la nuit se révéla assez claire pour qu'ils puissent mener bon train sur la piste qui serpentait entre les arbres.

La longe de Betty se tendit soudain au maximum. Jennsen regarda derrière elle, prête à parier que la chèvre s'était arrêtée pour s'attaquer à une jeune branche. Mais ce n'était pas le cas. Comme tétanisée, Betty freinait des quatre fers, et rien ne semblait pouvoir la convaincre d'avancer.

— Allons, viens ! cria Jennsen. Quelle mouche te pique ? Viens !

Le poids de la chèvre ne posant aucun problème à Rouquine, la pauvre Betty fut obligée de se remettre en route contre sa volonté.

Quand le cheval de Sebastian fit un écart, bousculant Rouquine, Jennsen comprit quel était le problème. Un homme marchait sur la piste, dans la même direction qu'eux, et ils ne l'avaient pas vu du premier coup d'œil à cause de ses vêtements sombres. Sachant que les équidés détestaient les surprises, Jennsen flatta l'encolure de la jument pour la rassurer.

Toujours soupçonneuse, Betty utilisa toute la longueur de corde à sa disposition pour passer le plus loin possible de l'inconnu.

Jennsen reconnut le grand type blond de l'auberge qui avait proposé de leur payer à boire. Un homme dont elle pensait, pour une raison inconnue, qu'il aurait dû appartenir à ses rêves, pas à sa vie réelle…

Jennsen l'observa tandis qu'ils le dépassaient. Dans la nuit glaciale, elle eut l'impression qu'une porte s'ouvrait sur le royaume des morts, laissant filtrer un vent plus froid que tout ce qu'on pouvait endurer en ce monde.

Sebastian et l'inconnu échangèrent un bref regard.

Dès qu'elle eut dépassé l'homme, Betty accéléra comme si elle avait hâte d'être le plus loin possible de lui.

Grushdeva du kalt misht.

Jennsen étouffa de justesse un cri de surprise et se retourna pour regarder le grand type blond. Elle aurait juré qu'il venait de prononcer ces quelques mots. Mais c'était impossible, car ces paroles résonnaient uniquement à l'intérieur de son crâne.

Sebastian n'ayant rien remarqué, la jeune femme préféra ne pas mentionner l'incident, pour qu'il ne la soupçonne pas de perdre la raison.

Betty ne la ralentissant plus, Rouquine repartit au trot.

Juste avant de négocier un lacet de la piste, Jennsen tourna la tête et vit que l'homme lui souriait.

Chapitre 13

Quand il entendit sa mère l'appeler, Oba était en train de descendre une balle de foin du grenier.

— Oba, où es-tu donc ? Saute de ton perchoir !

Le jeune homme dévala l'échelle, épousseta ses vêtements et se mit presque au garde-à-vous devant sa génitrice.

— Qu'y a-t-il, maman ?

— Où sont mon médicament et ton traitement ? Et pourquoi n'as-tu pas encore nettoyé l'étable ? Le fumier est toujours là, à ce que je vois ! Hier soir, je ne t'ai pas entendu rentrer. Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps ? Et regarde-moi cet enclos à vache laitière ! Depuis quand te dis-je qu'il faut le réparer ? Que fiches-tu donc à longueur de journée ? Faut-il toujours tout te rappeler, espèce de tête de linotte ?

Oba se demanda à quelle question il devait répondre en premier. Sa mère utilisait toujours cette méthode pour le perturber. Et quand il faisait le mauvais choix, elle l'insultait et l'humiliait. Mais après tout ce qu'il avait appris la veille, il estimait pouvoir se montrer plus confiant devant elle.

Hélas, ça ne marchait pas. En plein jour, dans l'étable, devant sa matrone de mère, il se sentait exactement comme d'habitude : petit, honteux et sans valeur. En rentrant, la veille, il avait le sentiment d'être important. Un grand homme. À présent, il rapetissait à vue d'œil, dévasté par les remontrances maternelles.

— Eh bien, je…

— Tu tirais au flanc, voilà ce que tu faisais ! J'ai un mal de chien aux genoux, et mon fils, Oba le balourd, a oublié de me rapporter mon médicament. Qu'as-tu donc fait en ville ?

— Je n'ai pas oublié, maman…

— Alors, où est mon médicament ?

— Je ne l'ai pas…

— Je savais bien que tu gaspillerais l'argent que je t'ai donné. J'ai sué sang et eau pour le gagner, et tu le dilapides avec des femmes de mauvaise vie. C'est ce que tu as fait, n'est-ce pas ?

— Non, maman, pas du tout.

— Dans ce cas, où est ma potion ? Pourquoi ne l'as-tu pas achetée, comme je te l'ai ordonné ?

— Je n'ai pas pu, parce que…

— Tu n'as pas *voulu*, espèce de gros crétin ! Il te suffisait d'aller

chez Lathea…

— Maman, elle est morte !

Voilà, c'était dit. Une bonne chose de faite.

La mère d'Oba en resta bouche bée. Il ne l'avait jamais vue ainsi, stupéfiée au point de ne plus pouvoir parler. Pour être franc, c'était un spectacle plutôt plaisant.

Oba sortit de sa poche une pièce qu'il avait mise de côté pour que sa mère ne croie pas qu'il l'avait escroquée. Dans un lourd silence, il tendit l'argent à sa terrible génitrice.

— Lathea, morte… ? Que veux-tu dire ? Elle est tombée malade ?

Oba secoua la tête. En pensant au sort qu'il avait réservé à la magicienne, il sentit sa confiance revenir.

— Non, maman, c'était un accident… Sa maison a pris feu, et elle est morte dans les flammes.

— Sa maison a brûlé ? Mais comment sais-tu qu'elle est morte ? Lathea ne risque pas de se laisser surprendre par un incendie. C'est une magicienne, ne l'oublie pas…

Oba haussa les épaules.

— Quand je suis arrivé en ville, c'était l'affolement général. Des gens couraient vers la maison de Lathea et je les ai suivis. Le feu dévorait déjà tout. Nous sommes restés à bonne distance des flammes, car il n'y avait malheureusement plus rien à faire.

La dernière partie de l'histoire était à peu près vraie.

Oba était sorti de la ville en pensant que personne ne remarquerait l'incendie avant le lendemain matin. Étant donné son rôle dans l'affaire, il n'avait eu aucune envie d'être celui qui donnerait l'alarme. Cela aurait risqué d'éveiller les soupçons, en particulier ceux de sa mère, toujours prompte à mettre en doute ce qu'il disait. Il avait prévu de lui raconter ce qui devait de toute façon inévitablement arriver : l'impuissance des sauveteurs, le désastre, la découverte du corps carbonisé…

Mais alors qu'il rentrait chez lui, après être passé par l'auberge – presque au moment où il avait rencontré Jennsen et son compagnon Sebastian, en route pour trouver Althea –, il avait entendu des gens crier au feu. Pour ne pas risquer de se trahir, il avait couru avec tout le monde jusqu'à la maison de Lathea et l'avait regardée se consumer comme un simple spectateur.

Personne ne pouvait avoir l'ombre d'un soupçon à son sujet, c'était sûr.

— Lathea a peut-être échappé aux flammes, dit sa mère sans grande conviction.

Oba secoua la tête.

— J'ai attendu, parce que j'espérais la même chose que toi, maman. Je savais que tu aurais voulu que je l'aide, si c'était possible.

Alors, je suis resté, et c'est même pour ça que je suis rentré si tard.

Cette partie de l'histoire était également vraie – dans les grandes lignes. Oba était resté avec les citadins, se régalant de leurs conversations, de leur surprise et de leurs spéculations…

— C'est une magicienne… Le feu ne peut pas surprendre une femme de ce genre.

Oba avait prévu que sa mère aurait des doutes. C'était dans sa nature, même quand il n'y avait rien de louche dans des événements…

— Quand les flammes se sont calmées, quelques hommes et moi avons jeté de la neige dans la maison pour pouvoir y entrer. Nous avons découvert les os carbonisés de Lathea.

Oba sortit un doigt noirci et recroquevillé et le tendit à sa mère. Elle baissa les yeux sur cette preuve évidente mais refusa de s'en saisir. Assez content de son effet, Oba remit la précieuse relique dans sa poche.

— Lathea gisait au milieu de la pièce, une main tendue, comme si elle avait voulu atteindre la porte mais avait succombé à la fumée. Certains hommes ont dit que c'était la fumée qui tuait les gens, pas les flammes… C'est ce qui a dû arriver à Lathea. Elle est tombée à cause de la fumée, puis le feu l'a dévorée…

La mère d'Oba le foudroya du regard et ne dit rien, sa petite bouche curieusement pincée. Pour une fois, elle avait la chique coupée. Mais son expression valait un long discours. Comme toujours, elle pensait que son maudit crétin de fils n'était qu'un bon à rien.

Le fils bâtard de Darken Rahl. Un prince raté !

— Je dois retourner au travail… Maître Tuchmann m'a passé une grosse commande. Tu vas nettoyer le sol, c'est compris ? Et plus vite que ça !

— Je le ferai, maman…

— Arrange-toi aussi pour avoir réparé cet enclos avant que je revienne constater que tu passes tes journées à tirer au flanc !

Des jours durant, Oba batailla contre le fumier qui s'entassait sur le sol de l'étable. Il n'obtint pas beaucoup de résultats, car le temps ne s'était pas amélioré et le monticule devenait chaque matin un peu plus dur. Le déblayer était une mission impossible, comme si quelqu'un avait tenté de se débarrasser d'une falaise avec un marteau et un burin. Un exploit encore plus impensable qu'arracher un sourire à sa triste mégère de mère !

Oba avait d'autres corvées à accomplir, bien entendu, et il ne pouvait pas les négliger. Il avait réparé l'enclos et remplacé une charnière sur la porte de l'étable. Et en plus de mille autres petites choses, il devait s'occuper des animaux…

Tout en travaillant, il réfléchissait à la construction de la

cheminée. Comme base, il utiliserait la cloison qui séparait la maison de l'étable – une idée très économique, puisque ce pan de mur existait déjà. En imagination, Oba empilait des pierres contre ce plan vertical afin de structurer son foyer. Pour le manteau de la cheminée, il avait déjà des vues sur une longue pierre. Et bien entendu, il solidariserait le tout avec un excellent mortier. Quand Oba décidait de faire quelque chose, il y mettait toute son énergie, car il n'était pas homme à bâcler le travail.

Depuis qu'il avait décidé de mettre son projet à exécution, il imaginait la surprise et la joie de sa mère quand elle verrait ce qu'il avait construit. À coup sûr, elle reconnaîtrait sa valeur lorsqu'il aurait réussi ça. Oui, elle ne le prendrait plus pour un bon à rien. Mais avant de s'attaquer à ce chef-d'œuvre, il avait d'autres choses à faire.

Une corvée en particulier l'accablait : le monticule de fumier qui lui résistait inlassablement. Il y avait des brèches partout où Oba était parvenu à trouver des faiblesses, mais l'essentiel de la maudite masse de déjections refusait de céder. Parfois, la pelle creusait une dépression assez large pour qu'Oba ait l'espoir d'être proche de la solution. Mais il devait déchanter très vite : ce tas de fumier ne se laisserait pas vaincre si facilement.

Eh bien, soit ! Quand il s'agissait de relever des défis, Oba n'était pas homme à renoncer face au premier obstacle.

Il avait néanmoins un problème… philosophique. Un homme de son importance devait-il vraiment perdre son temps sur un sujet aussi mineur ? Quand on était peu ou prou un prince, qu'importait un tas de fumier gelé ? Jusque-là, Oba ignorait qu'il était un Rahl – et mieux que ça, le fils de Darken Rahl, le chef suprême de D'Hara. Maintenant qu'il le savait, sa vision du monde changeait. L'héritier d'un roi devait-il manier la pelle et traire tous les jours une vache ?

Sans doute pas… Car enfin, il était le fils d'un homme, Darken Rahl, dont nul n'ignorait le nom dans ce pays – et probablement dans le monde entier.

Tôt ou tard, Oba jetterait au visage de sa mère cette vérité qu'elle lui dissimulait depuis toujours. Oui, il lui dirait quel homme il était vraiment ! Mais comment s'y prendre pour qu'elle ne devine pas qu'il avait découvert la vérité grâce à Lathea, juste avant de la tuer ?

Épuisé par la défense acharnée que lui opposait le monticule de fumier gelé, Oba prit appui sur le manche de sa pelle et inspira à fond. Malgré le froid, son front et ses cheveux ruisselaient de sueur.

— Oba le balourd ! lança sa mère en entrant dans l'étable. Encore à ne rien faire, à ne penser à rien et à ne rien valoir ! On ne te changera jamais, pas vrai, espèce de crétin congénital ?

Elle s'arrêta devant son fils et leva sur lui un regard plein de mépris.

— Maman, je reprenais simplement mon souffle… Regarde tous ces éclats de fumier ! Je travaille dur, tu peux me croire, mais ce n'est pas facile du tout.

La terrible fileuse de laine ne daigna pas baisser les yeux sur le sol. Elle foudroya du regard son fils, qui se raidit, devinant qu'elle ne venait pas seulement pour se plaindre du tas de fumier. Il sentait toujours quand elle déboulait avec l'intention de l'humilier, toute contente à l'idée de le mettre plus bas que terre sans qu'il ose se rebiffer.

Dans leurs trous, les rats ne manquaient pas une miette de ce spectacle délectable.

Les yeux rivés dans ceux d'Oba, sa mère lui tendit une pièce qu'elle tenait entre le pouce et l'index, la brandissant un peu comme un flambeau.

Oba en fut déconcerté. Lathea était morte et il n'y avait dans le coin aucune autre magicienne susceptible de fabriquer le médicament pour les genoux – et encore moins le foutu « traitement ».

Il accepta cependant la pièce.

— Regarde-la bien ! dit sa mère en la laissant tomber dans sa grande paume calleuse.

Oba leva la pièce pour qu'elle soit bien éclairée par la lumière de l'entrée et l'étudia soigneusement. Sa mère s'attendait qu'il découvre quelque chose. Il ignorait quoi, bien entendu, mais ce n'était pas une raison pour ne pas essayer.

Pendant qu'il examinait la pièce, il jeta un regard discret à sa mère mais ne parvint pas à obtenir un indice sur ce qu'elle attendait de lui.

— Voilà, maman, j'ai bien regardé…

— Et tu n'as rien vu d'inhabituel ?

— Rien du tout.

— Il n'y a pas de rayure sur la tranche de cette pièce ?

Oba ne cacha pas sa surprise. Puis il inspecta de nouveau la pièce en insistant sur la tranche.

— Non, maman.

— C'est la pièce que tu m'as rendue.

Le jeune homme acquiesça. Pour quelle raison aurait-il douté de la parole maternelle ?

— Si tu le dis… C'est donc celle que tu m'as donnée pour régler Lathea. Mais comme je te l'ai dit, la magicienne est morte dans un incendie et je n'ai pas pu acheter ton médicament. Du coup, je t'ai restitué la pièce, comme il se devait…

— Ce n'est pas la même pièce, Oba !

— Bien sûr que si, répondit le paysan, impressionné malgré lui par le regard meurtrier et le ton glacial de sa mère.

— Celle que je t'ai confiée avait une marque sur la tranche. Une rayure que j'avais faite.

Oba cessa de sourire et réfléchit à toute allure à ce qu'il pouvait dire. Comment improviser une histoire convaincante en quelques secondes ? Prétendre qu'il avait mis la pièce dans sa poche et qu'il en avait sorti une autre ne marcherait pas, parce que sa mère savait qu'il n'avait pas d'argent. Elle n'avait pas beaucoup de mérite à en être informée, puisqu'elle ne lui donnait jamais un sou. Un mauvais garçon comme lui pouvait uniquement gaspiller l'argent, et celui-ci ne poussait pas sur les arbres, comme elle le répétait souvent.

Mais Oba avait de l'argent, à présent. Toutes les pièces qu'il avait prises à Lathea. Celles qu'il avait trouvées sur elle et celles de la bourse, sous son matelas… Mais quand il avait sélectionné celle qu'il devrait rendre à sa mère, il ignorait l'histoire de la marque. Malchanceux comme d'habitude, il n'avait pas restitué la bonne pièce à sa génitrice, et il n'avait sans doute pas fini de s'en mordre les doigts.

— Maman, tu es sûre ? Tu as peut-être simplement voulu marquer la pièce. Puis tu as oublié. Ça arrive à tout le monde…

La terrible matrone secoua lentement la tête.

— Non, je l'ai marquée pour pouvoir remonter ta piste si tu la dépensais avec des femmes ou dans une taverne. Pour savoir la vérité, il m'aurait suffi de retrouver cette pièce, comprends-tu ?

L'immonde garce ! Elle ne se fiait pas à son propre fils. Quelle sorte de mère pouvait agir ainsi ?

Et qu'aurait donc prouvé une rayure sur la tranche d'une pièce ? Cette femme était folle à lier, voilà tout ! Elle n'avait que du vent dans la tête.

— Maman, tu te trompes sûrement… Je n'ai pas d'argent, tu le sais bien. Où aurais-je déniché une autre pièce ?

— C'est ce que j'aimerais bien savoir… Tu devais acheter le médicament avec cet argent…

Sous le regard terrifiant de sa mère, Oba perdait peu à peu toute contenance. Il le sentait, mais ne parvenait pas à se ressaisir.

— Oui, mais je n'ai pas pu parce que Lathea est morte. Du coup, je t'ai rendu la pièce…

Cette femme semblait soudain si grande, comme un esprit vengeur qui aurait pris forme humaine pour parler au nom des morts. Le fantôme de Lathea revenait-il demander des comptes à son meurtrier ? Jusque-là, Oba n'avait pas envisagé cette possibilité, mais ça n'aurait rien eu d'étonnant, avec cette maudite magicienne. Elle était méchante et pouvait très bien avoir trouvé ce moyen de le priver de son glorieux destin de prince.

— Sais-tu pourquoi je t'ai baptisé Oba ? demanda soudain sa mère.

— Non, maman…

— C'est un très ancien nom d'haran… Le savais-tu, Oba l'imbécile ?

— Non, maman… (Comme souvent chez le paysan, la curiosité prit le dessus.) Que signifie-t-il ?

— Deux choses : « serviteur » et « roi ». Je t'ai nommé ainsi en espérant que tu serais un jour un grand monarque – et dans le cas contraire, en souhaitant que tu serves au moins loyalement le Créateur. Les crétins sont rarement couronnés, et tu es au bas mot l'empereur des imbéciles. Pour rêver de te voir porter la couronne, il fallait bien être une jeune mère crédule… Il ne reste donc plus que l'autre option. Qui sers-tu loyalement, Oba ?

Le paysan connaissait la réponse à cette question. Et depuis qu'il avait fait allégeance à la voix, il était devenu invincible !

— Où as-tu eu cette pièce, Oba ?

— Je te l'ai déjà dit, maman ! Lathea étant morte dans l'incendie de sa maison, je n'ai pas pu acheter ton médicament. La marque de la pièce s'est peut-être effacée contre un objet que j'avais dans ma poche.

Pour la première fois, dame Schalk parut réfléchir aux propos de son fils.

— Tu es sûr que ça s'est passé comme tu me l'as raconté, Oba ?

Le paysan acquiesça. S'il parvenait à détourner l'attention de sa mère des histoires de pièces, il avait une chance de s'en sortir.

— Oui, maman. Lathea est morte et je t'ai rendu l'argent parce que je n'ai pas pu acheter ton médicament pour les genoux et mon… hum… traitement.

— Tu es certain de ta version, Oba ?

La matrone glissa une main dans la poche de sa robe et en sortit un petit objet qu'Oba ne reconnut pas. Mais qu'importait, si on passait à autre chose que la fichue pièce !

— Oui, maman. Lathea était morte…

Trois mots qu'Oba adorait répéter, depuis ce fameux soir.

— C'est vrai, Oba ? Et tu n'as pas pu acheter le médicament ? Tu ne mentirais pas à ta mère, n'est-ce pas ?

— Sûrement pas, maman !

— Alors, quel est cet objet ?

Dame Schalk tendit la main, brandissant la fiole de potion que Lathea avait donnée à Oba avant qu'il lui règle son compte.

— J'ai trouvé cette fiole dans la poche de ta veste, mon fils…

Oba regarda sauvagement le maudit flacon. La vengeance de la magicienne ! Bon sang ! il aurait dû la tuer avant qu'elle ait le temps de lui donner cette fiole. Sur le coup, il l'avait rangée dans sa poche avec l'intention de la jeter quelque part sur le chemin de sa maison.

Mais après avoir appris tant de choses nouvelles, il avait complètement oublié le médicament de malheur.

— Eh bien… Maman, c'est sans doute une vieille fiole…

— Vieille ? Elle est pleine ! Comment as-tu pu récupérer gratuitement une fiole de médicament auprès d'une magicienne censément morte dans l'incendie de sa maison ? Explique-moi ça, Oba ! Et pourquoi m'as-tu rendu une autre pièce que celle que je t'avais donnée ? (Dame Schalk fit un pas en avant.) Explique-toi, Oba, et vite !

Oba recula d'instinct. Il ne parvenait pas à détourner le regard de la maudite fiole. Et ça valait mieux, parce que s'il levait les yeux sur sa mère, il verrait qu'elle était résolue à le réduire en bouillie.

— Eh bien, je…

— Eh bien quoi, maudit bâtard ? Sale crétin paresseux ! Bon à rien invétéré ! Tu ne mérites pas d'être en vie, Oba Schalk !

Le jeune homme leva les yeux et constata qu'il ne s'était pas trompé : sa mère rivait sur lui un regard meurtrier.

Mais il était invincible, désormais.

— Oba Rahl, rectifia-t-il.

Sa mère ne bronchant pas, il comprit qu'elle lui avait tendu un piège, pour qu'il lâche tout ce qu'il savait. Un plan subtil… Ce simple nom, Rahl, trahissait tout ce qu'il avait fait la fameuse nuit.

Oba se pétrifia. Il était pris au piège comme un rat qui a la queue coincée sous la chaussure de son futur bourreau.

— Que les esprits du bien me maudissent ! siffla dame Schalk. J'aurais dû faire ce que Lathea me conseillait. Ainsi, je lui aurais sauvé la vie. Parce que tu l'as tuée, n'est-ce pas, sale bâtard ? Tu me répugnes, et…

Rapide comme un renard, Oba leva sa pelle et frappa en mettant tout le poids de son corps dans le coup. En percutant le crâne de sa mère, la partie métallique de l'outil vibra comme une cloche.

Dame Schalk tomba comme une masse.

Oba recula d'un pas, car il redoutait qu'elle puisse ramper vers lui comme une araignée et lui mordre la cheville avec sa petite bouche venimeuse. Oui, elle en était parfaitement capable, cette ignoble garce !

Oba bondit en avant et frappa de nouveau avec sa pelle, toujours à la tête, exactement à l'endroit d'où coulait un flot de sang. Puis il battit en retraite, hors de portée de son venin.

Il pensait depuis toujours à elle comme à une araignée. Une veuve noire…

Quand le dernier écho des vibrations du métal se fut tu, un lourd silence s'abattit sur l'étable.

Oba leva de nouveau sa pelle, prêt à frapper encore. Puis il

examina sa mère. Du sang coulait de ses narines et venait rosir le tas de fumier gelé.

Lâchant la bonde à sa rage et exorcisant toute une vie d'angoisse, Oba frappa à plusieurs reprises, chaque coup se répercutant dans l'étable comme une sonnerie de glas.

Terrifiés, les rats qui assistaient au spectacle se réfugièrent au fond de leurs trous.

Titubant sur ses jambes, Oba reprit péniblement son souffle. Réduire cette veuve noire au silence l'avait épuisé. Encore pantelant, il regarda le cadavre qui gisait sur le monticule de fumier. Dame Schalk avait les bras écartés, comme si elle réclamait un câlin à son fils. L'immonde garce ! Elle mijotait encore quelque chose. Oui, elle essayait de se faire pardonner. C'était ça ! Elle jouait sur la tendresse pour qu'il oublie les heures passées dans son enclos, à mourir de chaud.

Mais son visage était différent… Elle arborait une expression qui ne lui ressemblait pas. Oba approcha sur la pointe des pieds. Le crâne de sa mère était en bouillie, comme un melon trop mûr tombé d'un chariot.

C'était une telle nouveauté qu'Oba ne parvint pas à faire le tri dans ses pensées.

Sa mère, la tête éclatée…

Pour faire bonne mesure, il la frappa encore trois fois puis recula, sa pelle brandie, comme si elle avait encore pu se relever pour lui sauter dessus. Oh ! ça lui aurait bien ressemblé, ce genre de résurrection ! Cette femme était folle. Une vraie vipère.

Dans l'étable silencieuse, Oba regarda un moment son souffle se transformer en buée quand il expirait. Aucun air ne sortait du nez et de la bouche de sa mère, et sa poitrine ne se soulevait plus. La flaque de sang, sous sa tête, ruisselait sur les flancs du monticule de fumier. Des morceaux de cervelle reposaient dans les trous qu'Oba avait péniblement creusés avec sa pelle.

Devant ce spectacle, le paysan commença à croire sérieusement que la veuve noire ne se relèverait plus pour le couvrir d'insultes.

Étant assez stupide de nature, dame Schalk s'était laissé influencer par Lathea et elle avait fini par détester la chair de sa chair. Son propre fils ! Ces deux harpies avaient régné sur l'existence d'Oba. Jusqu'à présent, il avait plié l'échine sous leur joug.

Mais il était devenu invincible, et cela lui avait permis d'échapper à son esclavage.

— Tu veux savoir qui je sers, maman ? La voix qui m'a rendu invincible. Et qui m'a aidé à me débarrasser de toi.

Dame Schalk ne trouva rien à répondre. Enfin, après tant d'années, il lui avait rivé le bec.

Oba sourit comme un petit garçon.

Puis il dégaina son couteau. Il était un nouvel homme qui ne manquait jamais une occasion de se cultiver. Aujourd'hui, il avait bien envie de voir ce qui se cachait dans le corps de sa folle de mère.

Sa soif de connaissance était inextinguible.

Oba mangeait avec délectation des œufs cuits dans la cheminée qu'il avait commencé à construire – pour lui seul ! – quand il entendit un chariot entrer dans la cour.

Une semaine s'était écoulée depuis que sa mère avait pour la dernière fois ouvert sa méchante petite bouche.

Oba alla ouvrir la porte et, en continuant à manger ses œufs, regarda le chariot finir de se garer.

Un homme sauta au sol.

C'était maître Tuchmann, le type qui apportait régulièrement de la laine. Dame Schalk la filait, et il utilisait le fil sur son métier à tisser.

Avec tout ce qui l'occupait, ces derniers temps, Oba avait oublié jusqu'à l'existence de maître Tuchmann. Jetant un coup d'œil dans un coin de la pièce, il constata que sa mère n'avait pas eu le temps de filer beaucoup de laine avant son trépas. Si elle s'était occupée de son travail, au lieu de chercher des noises à son fils, elle n'en aurait peut-être pas été là, à présent…

Oba se demanda ce qu'il allait faire.

Quand il tourna de nouveau la tête vers la porte, maître Tuchmann se campait déjà devant lui. Ce grand type au gros nez et aux oreilles trop larges avait des cheveux aussi bouclés que la laine dont il faisait commerce. Il était veuf de fraîche date, et Oba savait que sa mère l'aimait bien. Aurait-il pu la rendre un peu moins venimeuse ? L'adoucir dans une certaine mesure ? Une théorie fascinante, mais à jamais invérifiable.

— Bon après-midi, Oba, dit maître Tuchmann tandis que ses petits yeux fouillaient la pièce. Ta mère est là ?

Gêné par cette intrusion dans son intimité, son assiette toujours à la main, le paysan chercha ce qu'il pouvait bien dire.

À présent, maître Tuchmann regardait avec intérêt la nouvelle cheminée.

Oba se souvint soudain qu'il était un nouvel homme. Un type important ! Les princes ne se sentaient jamais mal à l'aise. Ils saisissaient au vol les occasions de tisser leur légende et d'affirmer leur grandeur.

— Maman ? (Oba posa son assiette et regarda lui aussi la cheminée.) Oh ! elle doit être quelque part dans le coin…

Maître Tuchmann dévisagea un long moment Oba.

— Tu sais ce qui est arrivé à Lathea ? Tu es au courant, pour ce

qu'on a trouvé dans sa maison ?

Oba constata soudain que cet homme avait une méchante petite bouche, comme sa mère.

— Lathea est morte et sa maison est en cendres. Que peut-on y avoir trouvé ?

— En fait, je me suis mal exprimé… C'est ce qu'on n'a pas trouvé qui est surprenant. Lathea était riche, tout le monde le sait. Mais on n'a pas découvert une seule pièce dans les cendres.

Oba haussa les épaules.

— Son trésor a dû fondre…

— C'est possible, fit maître Tuchmann, visiblement sceptique. Et peut-être pas… Certaines personnes pensent que l'argent a disparu avant que l'incendie éclate. Tu vois ce que je veux dire ?

Oba trouva insupportable que les gens se mêlent ainsi de ce qui ne les regardait pas. N'avaient-ils pas leurs propres problèmes ? Pourquoi ne laissaient-ils pas les morts dormir en paix ? Ils auraient dû se réjouir que la magicienne ne leur traîne plus dans les pattes, puis penser à autre chose. Pourquoi fouillaient-ils dans les immondices, comme des cochons qui se vautrent dans leur auge ? Des charognards, voilà ce qu'ils étaient !

— Je dirai à maman que vous êtes passé, maître Tuchmann.

— J'ai besoin du fil, et j'ai un autre chargement de laine pour elle. L'ennui, c'est que je ne peux pas l'attendre. D'autres personnes à voir, tu comprends…

Maître Tuchmann faisait travailler une multitude de femmes. Leur laissait-il jamais le temps de souffler, cet exploiteur du pauvre monde ?

— Désolé, mais j'ai peur que maman n'ait pas eu le temps de…

Maître Tuchmann regardait toujours la cheminée, mais son expression avait changé. Il n'était plus curieux, mais sur le point d'éclater de colère. Habitué à commander, il força Oba à s'écarter, avança jusqu'au milieu de la pièce et continua à fixer la cheminée.

— Par le Créateur, qu'est-ce que c'est ? cria-t-il en tendant un bras.

Oba tourna la tête et ne vit d'abord que la nouvelle cheminée qu'il avait construite contre le mur qui séparait la ferme de l'étable. Le travail était bien fait, il n'en doutait pas un instant, puisqu'il avait étudié d'autres cheminées pour voir comment elles étaient conçues. Même si le conduit n'était pas encore tout à fait fini, il faisait déjà du feu, et il avait brûlé pas mal de… vieilleries.

Soudain, il vit ce que maître Tuchmann pointait du doigt.

La mâchoire de maman !

Eh bien, c'était amusant, ça… Ne s'attendant pas à recevoir des visiteurs – surtout un pareil sans-gêne –, il n'avait pas encore retiré les derniers ossements du foyer. Mais de quel droit ce type venait-il

fourrer son nez dans les affaires des autres ?

Maître Tuchmann recula vers la porte. Connaissant le bonhomme, Oba était sûr qu'il parlerait à tout le monde de ce qu'il avait vu. Ne bavassait-il pas déjà à tort et à travers au sujet de l'argent de Lathea ?

Un argent, soit dit en passant, qui revenait de droit à Oba après le calvaire qu'il avait enduré.

Pourquoi une légion d'imbéciles s'acharnaient-ils à découvrir la vérité sur la mort de cette maudite magicienne ?

Dès que maître Tuchmann aurait parlé de la mâchoire, dans la cheminée, d'autres crétins jugeraient bon de se poser des questions. Ils viendraient fouiner partout et se demanderaient où était passée dame Schalk.

Non, ça ne pouvait pas continuer comme ça !

Un véritable homme d'action devait intervenir ! Oba était un type important, le sang des Rahl coulait dans ses veines, et il était assez intelligent pour résoudre ses problèmes avec une parfaite efficacité.

Efficience. Rapidité. Décision !

Oba saisit maître Tuchmann par le col et le tira en arrière. L'homme se débattit. Il était grand et vigoureux, mais pas de taille à affronter un adversaire tel qu'Oba.

Avec un grognement de bûcheron, le paysan enfonça son couteau dans le ventre de l'employeur de sa défunte mère.

Maître Tuchmann écarquilla les yeux de terreur et ouvrit la bouche sur un cri muet.

Oba se laissa tomber sur le sol avec sa victime. Tous les deux, ils avaient du pain sur la planche, et le fils de Darken Rahl n'avait jamais été du genre à tirer au flanc…

Pour commencer, il devrait se débarrasser du cadavre. Puis il y aurait la question du chariot. Des enquiquineurs chercheraient sûrement maître Tuchmann, et la vie d'Oba risquait de devenir très compliquée.

Le moribond appelant à l'aide, son meurtrier dut se résoudre à l'égorger. Puis il se pencha sur lui et le regarda agoniser.

Oba n'avait jamais rien eu contre maître Tuchmann, même s'il le trouvait un rien arrogant et autoritaire. Tout ça était la faute de cette magicienne de malheur. Même morte, elle continuait à lui attirer des ennuis. C'était sans doute elle qui avait envoyé un message à sa mère, puis à ce pauvre crétin. La garce continuait à le harceler depuis le royaume des morts.

Il y avait d'abord eu sa mère et ses soupçons. Puis cette fouine de Tuchmann. Comme un nuage de sauterelles, ces gens s'abattaient sur lui pour lui empoisonner la vie.

Parce qu'il était important, sans aucun doute. Les princes n'avaient jamais la paix.

L’heure de changer d’air avait peut-être sonné. Il ne pouvait pas rester dans le coin et supporter que des casse-pieds viennent sans cesse lui poser des questions. De toute façon, que faisait un homme comme lui dans un endroit pareil ?

Si maître Tuchmann ne pouvait plus crier, il tentait toujours d’échapper à son destin. Mais pour ce veuf inconsolable, l’heure avait sonné de rejoindre la magicienne et dame Schalk dans le royaume des morts, où le Gardien « veillerait » sur eux.

Oba, lui, devait ficher le camp d’ici et aller continuer ailleurs sa vie d’homme important.

À l’instant où il s’avisa qu’il n’aurait jamais plus besoin d’aller voir l’ignoble tas de fumier gelé, une idée le frappa. Obéissant à sa folle de mère, il avait tenté de déblayer l’étable. Mais s’il avait utilisé une pioche, au lieu d’une pelle, le travail serait allé dix fois plus vite.

Eh bien, c’était amusant, ça…

Chapitre 14

D'un mouvement du poignet souple et fluide, Friedrich Gilder prit une feuille d'or sur la pointe de son pinceau. Avec une précision incroyable, il la déposa sur l'enduit encore humide. Penché sur son établi, le front plissé de concentration, Friedrich utilisa un petit carré de pure laine de mouton pour frotter la figurine représentant un oiseau qu'il était en train de dorer. Quand ce fut fait, il inspecta son ouvrage, en quête du plus petit défaut.

Dehors, la pluie battait aux fenêtres. Avec les nuages noirs qui dérivaient dans le ciel, on se serait cru au crépuscule. Pourtant, on était à peine à la mi-journée.

De l'alcôve où il avait installé son atelier, Friedrich jeta un coup d'œil dans la pièce principale, où sa femme était en train de lancer les pierres sur sa Grâce. Des années plus tôt, Friedrich avait doré toutes les lignes du diagramme sacré – après que son épouse l'eut tracé, bien sûr, car pour que la Grâce ait de la valeur, il fallait qu'elle soit dessinée par un détenteur du don.

Friedrich aimait faire tout ce qui était en son possible pour embellir la vie de sa femme. Car c'était elle qui rendait la sienne si magnifique. Selon lui, le sourire de cette femme avait été « doré » par le Créateur en personne.

Du coin de l'œil, le doreur vit la cliente qui venait se faire prédire l'avenir. Penchée en avant, fascinée, elle regardait les pierres et tentait de deviner quel futur elles lui annonçaient.

S'ils avaient pu interpréter seuls la configuration des pierres, pourquoi les gens auraient-ils consulté Althea ? Mais ils réagissaient tous de la même façon, sondant le damier sacré après que la magicienne eut lâché les pierres pour qu'elles roulent sur la Grâce et s'arrêtent là où le déciderait le destin.

La cliente d'aujourd'hui, une veuve d'âge mûr, était plutôt sympathique, et ce n'était pas sa première visite à Althea. Cela dit, les deux précédentes remontaient à des années.

Tandis qu'il se concentrait sur son propre travail, Friedrich avait entendu la femme parler de ses fils et de ses filles – tous grands, ils étaient mariés et vivaient pas très loin de chez elle – et de son premier petit-enfant, dont la naissance était imminente.

Mais à présent, c'était le mouvement des pierres qui fascinait la future grand-mère.

— Encore ? lança-t-elle. (C'était moins une question que l'expression d'une profonde surprise.) Elles l'ont encore fait ?

Althea ne dit rien. Tandis qu'il polissait la dorure toute fraîche, Friedrich l'entendit ramasser les pierres sur le damier.

— Font-elles ça souvent ? demanda la cliente.

Elle leva les yeux de la Grâce et les riva sur la magicienne, qui ne sortit pas de son mutisme. Nerveuse, la veuve se frotta si fort les doigts que Friedrich eut peur que sa peau n'y résiste pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Silence ! souffla Althea tandis qu'elle faisait tourner les pierres dans ses mains comme un joueur qui s'apprête à lancer ses dés.

Friedrich n'avait jamais vu sa femme se montrer si peu communicative avec un client.

Dans son poing, les pierres se heurtaient en cliquetant comme des osselets. Se tordant nerveusement les mains, la veuve attendait d'en savoir plus sur son destin.

Les sept pierres roulèrent de nouveau sur le damier où était gravée la Grâce.

De sa position, Friedrich ne vit pas où elles étaient tombées, mais il les entendit rouler sur le damier. Après toutes ces années, il regardait rarement Althea quand elle exerçait sa profession. Ou plutôt, il la regardait – car elle était le soleil de sa vie –, mais sans s'intéresser à ce que faisaient les pierres.

Ému par le profil de son épouse, le doreur sourit. Quand elle se penchait ainsi sur le damier, ses cheveux blonds ressemblaient à une cascade d'or en fusion…

— Encore ! s'écria la cliente. (Comme pour ponctuer sa surprise, le tonnerre roula dans le lointain.) Maîtresse Althea, qu'est-ce que ça signifie ?

À l'évidence, la veuve mourait de peur.

Assise sur un coussin posé sur le sol, Althea leva la tête vers sa cliente.

— Cela veut dire, Margery, que vous êtes une femme à l'esprit fort…

— Une des pierres me représente ? Et je serais un esprit fort ?

— C'est exactement ça…

— Mais l'autre pierre ? Sa position ne présage rien de bon. C'est de très mauvais augure…

— J'allais vous dire que la deuxième pierre, qui se place au même endroit à chaque lancer, représente aussi un esprit fort. Un homme, cette fois…

Margery regarda les pierres, sur le damier, et se tordit nerveusement les mains.

— Mais ces pierres-là vont toujours… eh bien… là-bas… au-delà

du cercle extérieur. Dans le royaume des morts.

Les yeux troublés de Margery cherchèrent ceux d'Althea.

La magicienne saisit ses genoux et ramena ses jambes vers elle afin de les croiser. Même si ses membres inférieurs ratatinés ne lui servaient pratiquement à rien, les croiser devant son coussin, sur le parquet, l'aidait à s'asseoir bien droite.

— Non, non, très chère, vous vous trompez ! Ne voyez-vous pas ? C'est un très bon présage, au contraire. Deux esprits forts qui traversent la vie ensemble et ne sont pas séparés, même après la mort… C'est le meilleur résultat possible d'une divination…

Margery jeta un nouveau regard angoissé sur le damier.

— Vraiment ? C'est ce que vous pensez, maîtresse Althea ? Selon vous, c'est un bon signe que les pierres continuent à rouler comme ça ?

— Bien entendu, Margery… C'est excellent… Deux esprits forts qui s'unissent, il n'y a rien de mieux…

Se tapotant la lèvre inférieure, Margery leva de nouveau les yeux vers Althea.

— Qui est-il donc ? Je parle de l'homme mystérieux que je suis destinée à rencontrer…

La magicienne haussa les épaules.

— Il est trop tôt pour le dire… Mais les pierres prédisent que vous rencontrerez un homme et que vous serez très unis – inséparables, pour ainsi dire, comme les doigts d'une main. Félicitations, Margery ! On dirait que vous êtes près de trouver le bonheur que vous cherchez !

— Quand ? Oui, dans combien de temps ?

Althea haussa de nouveau les épaules.

— Cela aussi, il est trop tôt pour le dire. Les pierres ne sont jamais aussi précises. Ce sera peut-être demain, ou dans un an, mais l'essentiel reste que vous rencontrerez bientôt un homme fait pour vous, Margery. Gardez l'œil ouvert et soyez vigilante ! Si vous vous terrez dans votre maison, vous risquez de le rater.

— Mais si les pierres disent…

— Elles affirment que c'est un esprit fort et qu'il est fait pour vous, mais l'avenir reste fluctuant, et tout dépendra de vous et de cet homme. Quand il entrera dans votre vie, ne ratez pas l'occasion, sinon il risque de passer sans vous voir…

— Je serai attentive, maîtresse Althea, promit Margery. Oui, je le serai… Je resterai prête à tout moment, ainsi, quand l'événement tant attendu se produira, je ne risquerai pas de le manquer et la prédiction des pierres se réalisera comme il se doit.

— Parfait…

Margery fouilla dans la bourse de cuir accrochée à sa ceinture et en sortit une pièce qu'elle remit gaiement à Althea, car le résultat de

la séance la satisfaisait au plus haut point.

Cela faisait près de quarante ans que Friedrich voyait sa femme monnayer ses talents divinatoires. Et c'était la première fois qu'il l'entendait mentir à une cliente.

Margery se leva et tendit une main à la magicienne.

— Puis-je vous aider, maîtresse Althea ?

— Merci beaucoup, ma chère, mais Friedrich s'occupera de moi un peu plus tard. Je veux rester un moment devant mon damier…

Un sourire flottant sur les lèvres, peut-être parce qu'elle pensait à son merveilleux avenir, Margery inclina la tête.

— Dans ce cas, je devrais y aller, histoire d'être rentrée avant la tombée de la nuit… J'ai un long chemin à faire, vous savez… (La cliente se tourna vers l'alcôve et agita la main.) Bien le bonsoir, maître Friedrich.

La pluie martelait de plus en plus fort les fenêtres et le ciel s'était encore obscurci.

Friedrich se leva de son établi.

— Je vous accompagne jusqu'à la porte, Margery. Quelqu'un vous attend, si je ne me trompe.

— Mon gendre est au sommet du canyon, avec les chevaux, à la naissance du chemin qui conduit chez vous. (Margery désigna la sculpture, sur l'établi.) C'est un petit chef-d'œuvre, maître Friedrich.

— J'espère trouver au palais un client qui partagera votre opinion…

— Oh ! ça, je n'en doute pas ! Vous êtes un grand artiste, maître Friedrich, tout le monde le dit. Ceux qui possèdent une pièce dorée par vos soins savent qu'ils ont beaucoup de chance.

Margery s'inclina devant Althea, la remercia encore, puis prit son manteau de laine pendu à un crochet fixé à la porte. Enfilant le vêtement, elle releva la capuche et s'apprêta à affronter le mauvais temps, s'en fichant comme d'une guigne maintenant qu'elle savait qu'un nouvel homme l'attendait quelque part sur son chemin.

Avant de fermer la porte derrière la veuve, Friedrich lui rappela de ne surtout pas s'éloigner de la piste et de marcher prudemment jusqu'à ce qu'elle soit sortie du canyon.

Elle promit de suivre à la lettre ces instructions.

Friedrich la regarda s'éloigner dans la bruine, puis il ferma enfin la porte.

Dehors, le tonnerre se déchaînait comme pour exprimer son mécontentement.

Friedrich vint se placer derrière sa femme.

— Je vais t'aider à t'asseoir dans ton fauteuil, si tu veux…

Althea avait ramassé ses pierres, qui s'entrechoquaient de nouveau dans sa main comme les ossements de quelque fantôme. D'une nature

délicate, la femme de Friedrich se permettait rarement de l'ignorer quand il lui parlait. Il paraissait tout aussi inhabituel qu'elle veuille de nouveau lancer ses pierres après le départ d'un client. Friedrich n'aurait su dire pourquoi, mais il savait que mobiliser son don pour une divination épuisait son épouse. Au sortir d'une séance, elle désirait en général se reposer, et ne retouchait plus à ses pierres pendant un long moment.

Mais aujourd'hui, elle semblait animée par une pulsion plus forte que tout le reste, y compris son amour pour Friedrich.

Tournant le poignet, Althea ouvrit les doigts et lança les pierres sur le damier sacré avec une grâce et une souplesse au moins égales à celles de son mari.

Les cailloux noirs aux formes irrégulières roulèrent sur le plateau où était gravée la Grâce dorée à l'or fin.

Depuis qu'ils vivaient ensemble, Friedrich avait assisté à ce spectacle des dizaines de milliers de fois. À certaines occasions, comme les clients de sa femme, il avait tenté d'interpréter la disposition finale des pierres. Sans aucun succès, bien entendu…

Althea, elle, y parvenait toujours.

Elle distinguait des choses qu'aucun mortel normal ne pouvait voir. Dans la position des pierres, elle discernait des augures que seule une magicienne de son calibre pouvait interpréter.

Les arcanes de la magie…

Le lancer en lui-même n'avait aucun effet. Le pouvoir – une force que le doreur préférait ne même pas imaginer – influençait la chute des pierres et leur façon de rouler sur le damier. Grâce à son don, la magicienne comprenait le sens profond de l'événement. Contemplant le résultat du lancer – qui dessinait un motif apparemment dû au hasard –, elle parvenait à voir comment le pouvoir circulait dans le monde des vivants – et probablement, redoutait Friedrich, dans celui des morts, même si elle n'en parlait jamais.

Bien que leur union fût totale, c'était la seule chose qu'ils ne pourraient jamais partager, et il s'y était résigné.

Cette fois encore, les pierres roulèrent sur le damier, et l'une d'entre elles s'arrêta exactement au centre de la Grâce. Deux s'immobilisèrent sur des coins opposés du carré, à l'endroit où ils touchaient le cercle extérieur. Deux autres se placèrent sur des points où le carré et le cercle intérieur se touchaient. Les deux dernières s'immobilisèrent au-delà du cercle extérieur, dans une zone qui représentait le royaume des morts.

Dehors, des éclairs zébrèrent le ciel et des roulements de tonnerre firent trembler les vitres.

Les yeux écarquillés, Friedrich se demanda quelles étaient les probabilités pour que les pierres finissent leur course sur ces points

précis de la Grâce. Il n'avait jamais rien vu de semblable.

Althea aussi rivait sur le damier un regard incrédule.

— Tu as déjà vu une configuration pareille ? lui demanda son mari.

— J'ai bien peur que oui…, répondit la magicienne avant de ramasser délicatement les pierres.

— Vraiment ? s'étonna Friedrich. (À coup sûr, il s'en serait souvenu, car c'était vraiment une configuration hors du commun.) Quand ça ?

Althea secoua de nouveau les pierres.

— Lors des quatre lancers précédents… C'est la cinquième fois de suite que chaque pierre occupe exactement la même position. Je ne parviens pas à y croire, et pourtant… Vois par toi-même…

Althea lança de nouveau les pierres. Au même moment, le ciel sembla s'ouvrir en deux et des trombes d'eau s'écrasèrent sur le toit de la maison. Alarmé par le vacarme, Friedrich leva d'instinct les yeux, mais il les baissa très vite sur le damier.

La première pierre s'immobilisa de nouveau au centre exact de la Grâce. Alors que les éclairs se déchaînaient, les six autres, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, vinrent se positionner aux mêmes endroits que la fois précédente.

— Six…, souffla Althea.

Dans le lointain, le tonnerre gronda.

Friedrich regarda sa femme, se demandant si elle venait de s'adresser à lui ou si elle parlait toute seule.

— Les quatre premiers lancers étaient pour Margery, dit-il. Ces prédictions concernent ta cliente, il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Même sans être un expert, Friedrich devinait que son petit discours ne tenait pas la route.

— Margery est venue pour une divination, dit Althea. Ça ne signifie pas que les pierres ont accédé à ses désirs. Au contraire, elles ont décidé que ces prédictions *me* concernent.

— Et que disent-elles ?

— Rien de précis pour le moment… Jusqu'ici, c'est potentiel, comme lorsqu'une tempête s'annonce à l'horizon. Les pierres m'indiquent simplement que nous ne serons pas épargnés…

Voyant que sa femme ramassait de nouveau les pierres, Friedrich frissonna soudain d'angoisse.

— Suffit, maintenant ! s'écria-t-il. Tu dois te reposer. Laisse-moi m'occuper de toi, je t'en prie. Je vais te faire à manger… (Althea ramassa la dernière pierre encore sur le damier – celle qui s'était immobilisée au centre de la Grâce.) Oublie tout ça ! Je vais commencer par te faire du thé. Qu'en dis-tu ?

Friedrich n'avait jamais pensé aux pierres comme à des entités

menaçantes. Mais aujourd'hui, il aurait juré qu'elles représentaient un terrible danger pour eux deux.

Il ne fallait pas qu'Althea les lance une septième fois !

— Mon épouse…, soupira-t-il en s'asseyant à côté d'elle.

— Silence, Friedrich !

Il n'y avait aucune agressivité dans cet ordre, et pas une trace d'agacement. Elle avait besoin qu'il se taise, tout simplement.

La pluie matraquait le toit et des cascades d'eau se déversaient de l'auvent en rugissant.

Dehors, des éclairs continuaient à déchirer sporadiquement les ténèbres.

Friedrich entendit les pierres se heurter et pensa qu'il s'agissait d'ossements de défunt qui s'adressaient exclusivement à sa femme. Pour la première fois depuis qu'il vivait avec Althea, il éprouva de la haine pour les sept pierres qu'elle tenait dans sa main – presque comme si elles avaient été les complices d'un amant décidé à lui arracher la femme de sa vie.

Assise sur son coussin rouge et jaune, Althea lança de nouveau les pierres.

Accablé, Friedrich les regarda s'immobiliser sur leurs emplacements précédents. Bien que ce fût totalement incroyable, il aurait été surpris s'il en avait été autrement.

— Sept fois, souffla Althea. Sept fois pour sept pierres…

Le tonnerre fit écho à ses paroles. On eût dit que les esprits, dans le royaume des morts, tentaient de manifester leur mécontentement.

Friedrich posa une main sur l'épaule de sa femme. Une entité venait d'envahir leur maison et de faire irruption dans leur vie. Il ne la voyait pas, mais il était certain de sa présence. Et une terrible lassitude pesait sur ses épaules, comme si les années, d'un seul coup, venaient de le rattraper malgré les illusions qu'il entretenait sur sa « bonne forme ». Était-ce un peu ce qu'éprouvait Althea, après une divination ? Un épuisement fondamental, qu'on sentait jusqu'au plus profond de ses os… À l'idée de ce que sa femme endurait depuis tant d'années, le doreur frissonna. Son travail, qui était aussi sa passion, semblait tellement simple et paisible, comparé à ce perpétuel écartèlement.

Le plus terrible, dans tout cela, c'était son impuissance à aider l'être qu'il aimait le plus au monde. Contre les menaces invisibles, il n'avait aucune arme…

— Althea, qu'est-ce que ça veut dire ?

Toujours immobile, la magicienne étudiait la configuration des pierres sur la Grâce.

— L'un de ceux qui entendent les voix approche…

Les éclairs crépitèrent, inondant la pièce d'une lueur blanche

aveuglante. Le contraste entre leur lumière et les ténèbres qui régnaient dehors donnait le tournis. Chaque fois que la foudre s'abattait, le sol tremblait comme s'il allait s'ouvrir en deux.

— Tu sais lequel ? demanda Friedrich.

Althea lui tapota la main qu'il avait posée sur son épaule.

— Tu as parlé de thé, je crois ? Cette pluie de fin du monde me fait frissonner. Une boisson chaude serait vraiment la bienvenue…

Friedrich regarda sa femme, qui lui souriait tendrement, puis posa de nouveau les yeux sur les pierres. À l'évidence, Althea refusait de répondre à sa question. Du coup, il décida d'en poser une autre.

— Cette configuration des pierres, sept fois de suite… Que signifie un événement aussi improbable ?

La foudre s'abattit non loin de la maison, qui en trembla sur ses fondations. À présent, on eût dit que la pluie martelait les vitres de coups de poing.

Althea tourna la tête vers la fenêtre, contempla un moment la fureur du Créateur en action, puis se pencha sur le damier et posa un index sur la pierre centrale.

— Le Créateur ? avança Friedrich.

Sa femme secoua la tête.

— Non, le seigneur Rahl…

— Mais l'étoile, au centre, représente le Créateur et le don.

— C'est vrai sur une Grâce, mais ce que nous voyons est une prédiction. Il y a une énorme différence. Une divination se sert de la Grâce, et dans celle-ci, la pierre du centre représente l'homme qui a reçu le don du Créateur.

— Alors, ça peut être n'importe qui, dit Friedrich. Toute personne qui a le don…

— Non. Les lignes qui partent des huit pointes de l'étoile représentent le don qui circule dans la vie, qui traverse le voile et qui se répand dans le royaume des morts, au-delà du cercle extérieur. En ce sens, la pierre symbolise une seule et unique personne : celle qui contrôle la magie des deux mondes. Cette pierre touche les deux univers. Elle représente les deux variantes de magie, l'Additive et la Soustractive…

Friedrich étudia de nouveau la pierre centrale.

— Je veux bien, mais pourquoi s'agirait-il du seigneur Rahl ?

— Parce qu'il est le premier, depuis trois mille ans, à naître avec les deux sortes de don. Jusqu'à ce qu'il se soit révélé à lui-même, aucune pierre ne s'est jamais arrêtée au centre de la Grâce. C'était impossible.

» Depuis quand a-t-il succédé à son père ? Deux ans, je crois… Mais son double don s'est révélé il y a beaucoup moins longtemps que

ça. Ce qui nous laisse avec des questions dont les réponses sont des plus troublantes…

— Althea, il y a des années, tu m'as dit que Darken Rahl recourait aux deux sortes de magie.

Plongée dans de sombres souvenirs, la magicienne secoua lentement la tête.

— Il utilisait la Magie Soustractive, mais il n'était pas né avec cette capacité. Pour obtenir des faveurs du Gardien, Darken Rahl sacrifiait des enfants innocents. Il devait payer un prix afin d'avoir accès à l'autre facette du pouvoir. Mais le nouveau seigneur Rahl, lui, est né avec les deux dons, comme les sorciers de l'ancien temps.

Friedrich se demanda ce qu'il devait conclure de tout ça, et pourquoi il éprouvait un tel sentiment de danger.

Il se souvenait parfaitement du jour où le nouveau seigneur Rahl avait pris le pouvoir. Venu au palais pour vendre ses créations, il avait assisté de loin à ce grand événement. Et ce jour-là, il avait même vu Richard Rahl.

Le genre de moment qu'un homme n'oubliait jamais. Dans sa longue vie, Friedrich n'avait connu que trois seigneurs Rahl. Le dernier en date, un homme grand et fort au regard fascinant, allait et venait dans le palais comme s'il n'avait rien eu à y faire – et en même temps comme s'il n'avait jamais eu d'autre foyer.

Et il y avait aussi son épée, une arme légendaire qu'on n'avait plus vue en D'Hara depuis l'enfance de Friedrich, avant que la frontière coupe le pays du reste du Nouveau Monde.

Quand il l'avait vu, le nouveau seigneur Rahl marchait dans un couloir du Palais du Peuple en compagnie d'un vieux bonhomme – un sorcier, disait-on – et d'une superbe femme en longue robe blanche. Comparées à elle, toutes les splendeurs environnantes pâlissaient, et ce n'était pas un mince exploit…

Richard Rahl et la femme semblaient faits l'un pour l'autre. Friedrich l'avait vu à la façon très particulière dont ils se regardaient. Dans les yeux gris de l'homme et dans ceux de la femme, d'un vert magnifique, on lisait une loyauté, un engagement et une passion que rien ne pouvait détruire.

— Et les autres pierres ? demanda Friedrich, revenant au présent.

Althea désigna la zone, hors du cercle extérieur, où seule osait s'aventurer la Lumière du Créateur. Deux pierres noires s'y étaient immobilisées.

— Ceux qui entendent les voix…, dit simplement la magicienne.

Ce que son mari avait cru deviner… Mais en matière de magie, il n'était pas rare qu'il se trompe du tout au tout, surtout quand la déduction paraissait évidente.

— Et les quatre dernières ?

— Ce sont les Protectrices, dit Althea. Elles veillent sur les principales intersections.

— Pour défendre le seigneur Rahl ?

— Non, pour nous défendre tous.

Friedrich vit que des larmes ruisselaient sur les joues ridées de sa femme.

— Prions pour que cela suffise, sinon le Gardien nous aura tous entre ses mains.

— Veux-tu dire qu'il n'existe que ces quatre Protectrices pour toute l'humanité ?

— Il y en a d'autres, mais celles-ci sont essentielles. Sans elles, tout serait perdu.

Friedrich frissonna, terriblement inquiet pour les quatre sentinelles qui devaient affronter le terrible Gardien du royaume des morts.

— Althea, sais-tu qui sont les Protectrices ?

La femme de Friedrich se tourna, lui passa un bras autour de la taille et se serra contre lui. Un geste de toute petite fille qui lui serrait le cœur, chaque fois qu'elle le faisait, et emplissait son âme d'amour pour elle.

Il l'enlaça, désireux de la réconforter et de lui communiquer un précieux sentiment de sécurité. Une illusion, bien sûr, car il ne pouvait rien contre les forces qu'elle redoutait à juste titre.

— Porte-moi dans mon fauteuil, Friedrich…

Quand son mari la prit dans ses bras, Althea enfouit sa tête dans le cou de l'homme qu'elle aimait à la folie.

Ses jambes ratatinées pendaient lamentablement, comme d'habitude. Magicienne assez puissante pour influer sur le temps qu'il faisait autour de leur maison, Althea avait pourtant besoin d'un vulgaire mortel pour prendre place dans son fauteuil.

Un simple mortel dépourvu du don, peut-être, mais qu'elle aimait et qui le lui rendait au centuple.

— Tu n'as pas répondu à ma question, Althea.

La magicienne se serra plus fort contre son mari.

— Une des quatre pierres me représente, souffla-t-elle.

Friedrich se tourna vers le damier, étudia la Grâce et vit, éberlué, qu'une des « Protectrices » venait de tomber en poussière.

Althea n'avait pas eu besoin de regarder pour le savoir.

— Une autre représentait ma sœur, dit-elle en ravalant un sanglot. Et maintenant, nous ne sommes plus que trois…

Chapitre 15

Jennsen s'était écartée du flot de gens qui descendaient la route, en provenance du sud.

Elle se tenait très près de Sebastian afin de s'abriter autant que possible du vent. Un instant, elle envisagea de se rouler en boule et de dormir sur le sol gelé.

Elle était affamée et son estomac gargouillait sans arrêt.

Quand Rouquine fit un pas nerveux sur le côté, Jennsen saisit la bride plus haut, très près du mors, afin de mieux contrôler la jument. Histoire de se rassurer, Betty, dont les yeux, les oreilles et la queue étaient toujours en mouvement, se pressait contre la cuisse de sa maîtresse. Très fatiguée, la chèvre bêlait de temps en temps son mécontentement aux humains qui passaient près d'elle – et qui s'en fichaient comme d'une guigne.

Dès que Jennsen caressait le ventre rebondi de Betty, la chèvre agitait la queue plus frénétiquement que jamais. Levant les yeux sur sa maîtresse, elle donnait un gentil coup de langue sur les naseaux de Rouquine puis se couchait de nouveau aux pieds de la jeune femme.

Un bras passé autour des épaules de Jennsen, Sebastian regardait les chariots, les charrettes et les gens qui avançaient vers le Palais du Peuple. Cette longue procession produisait un vacarme infernal : un concert de grincements, de cris, de craquements, de roulements de sabots et de cliquetis métalliques. Elle soulevait aussi une fantastique colonne de poussière dans laquelle flottaient d'agréables odeurs de nourriture et des relents de sueur humaine ou animale beaucoup moins plaisants.

— À quoi penses-tu donc ? demanda Sebastian à sa compagne.

Les premiers rayons du soleil commençaient à se refléter sur les falaises du haut plateau, dans le lointain. Ces murailles de roche s'élevaient des milliers de pieds au-dessus des plaines d'Azrith, et le complexe bâti à leur sommet semblait carrément tutoyer le ciel. Ce qu'on nommait le Palais du Peuple était un ensemble beaucoup plus grand et imposant que la majorité des cités de D'Hara. Derrière son mur d'enceinte, d'innombrables toits se serraient frileusement les uns contre les autres.

Très petite quand sa mère l'avait emmenée loin du palais, Jennsen en gardait de très vagues souvenirs qui ne l'avaient pas préparée à ce qu'elle découvrait maintenant. Le cœur de D'Hara, d'une incroyable beauté, dominait un immense désert. S'il ne s'était pas agi du fief

ancestral des seigneurs Rahl, la jeune femme aurait tenu cet endroit pour une des merveilles du monde.

Jennsen se passa une main sur le visage, ferma les yeux pour soulager sa migraine et pesta pour la énième fois contre son destin. Être la proie du seigneur Rahl était décidément un sort peu enviable…

Pour ne rien arranger, le voyage avait été difficile et épuisant. Chaque soir, pendant que sa compagne préparait le camp, Sebastian profitait du couvert de l'obscurité pour aller voir ce qui se passait derrière eux. Plus d'une fois, il était revenu pour annoncer que leurs poursuivants gagnaient du terrain. À ces moments-là, malgré la fatigue et le découragement, les deux jeunes gens devaient tout remballer et se remettre en route.

— Ce que je pense ? répondit enfin la jeune femme. Nous sommes ici pour une raison, et ce n'est pas le moment de baisser les bras.

— Peut-être, mais c'est notre dernière possibilité de renoncer…

Jennsen regarda son compagnon, surprise par cette soudaine prudence, et répondit simplement en reprenant sa place dans la colonne de visiteurs. Betty bondit sur ses pattes, regarda avec méfiance la meute d'inconnus et se pressa contre le flanc gauche de la jeune femme.

Sebastian vint se placer de l'autre côté.

Une femme d'âge mûr assise dans un chariot sourit à Jennsen.

— Ta chèvre est à vendre, ma fille ?

Serrant plus fort la longe de Betty, qu'elle tenait dans la même main que la bride de Rouquine, Jennsen sourit mais secoua vigoureusement la tête.

Alors que la femme lui répondait d'une moue qui exprimait toute sa déception, Jennsen vit une enseigne, sur le chariot, qui vantait la qualité de « saucisses à des prix défiant toute concurrence ».

— Maîtresse ! cria Jennsen. Vous allez vendre vos saucisses au palais ?

La femme tendit un bras derrière elle, écarta un couvercle et plongea une main dans une de ses grosses casseroles qu'elle avait enveloppées d'une couverture pour qu'elles restent bien chaudes.

— Cuite ce matin même ! lança-t-elle en brandissant fièrement une énorme saucisse. Ça t'intéresse ? Un sou d'argent pour cette merveille !

Jennsen acquiesça frénétiquement et Sebastian remit à la femme le paiement demandé. Puis il coupa la saucisse en deux et en donna une moitié à sa compagne.

Jennsen avala les premières bouchées sans prendre le temps de mâcher. Quand on crevait de faim, il fallait d'abord parer au plus pressé. Ensuite, on pouvait se permettre de déguster…

— C'est un délice ! lança-t-elle à la marchande.

La femme sourit et ne parut pas surprise par ce compliment.

— Vous connaissez une femme nommée Althea ? demanda Jennsen en pressant le pas pour rester au niveau du chariot.

Sebastian jeta un coup d'œil inquiet aux gens qui marchaient autour d'eux. Absolument pas perturbée par la question, la marchande de saucisses se pencha vers Jennsen.

— Tu es venue pour une prédiction ?

Jennsen hésita un peu puis devina ce que voulait dire son interlocutrice.

— Oui, c'est ça, mentit-elle. Savez-vous où je pourrais trouver cette femme ?

— Eh bien, ma fille, je ne la connais pas, mais je sais que son mari s'appelle Friedrich et qu'il vient régulièrement au palais vendre ses petites sculptures dorées à l'or fin.

La majorité des gens qui se dirigeaient vers le palais semblait avoir quelque chose à vendre. De sa lointaine enfance, Jennsen se souvenait que le fief du seigneur Rahl bourdonnait d'activité chaque jour, car il était pris d'assaut par des colporteurs qui proposaient à peu près tout ce qu'on pouvait imaginer. Toutes les villes près desquelles la jeune femme avait vécu instauraient un jour de marché. Au Palais du Peuple, le commerce battait son plein à longueur d'année. Une ou deux fois, se rappelait-elle, sa mère l'avait amenée dans une boutique pour acheter de la nourriture – et même, un jour, faire l'acquisition de tissu pour une robe.

— Comment pouvons-nous trouver Friedrich ou quelqu'un d'autre qui nous donnera l'adresse d'Althea ?

La marchande de saucisses désigna les hauteurs.

— Friedrich a un petit stand sur la place du marché, là-haut. D'après ce qu'on dit, il faut avoir montré patte blanche pour voir Althea. Ton ami et toi devriez essayer de parler à Friedrich. Là-haut…

Sebastian passa un bras autour de la taille de Jennsen et se pencha vers la marchande.

— Que voulez-vous dire par « là-haut » ? demanda-t-il.

— Eh bien, au palais, tout là-haut. Moi, je n'y vais jamais, bien sûr…

— Où vendez-vous vos saucisses, dans ce cas ?

— Le long de la route, tout simplement. J'ai mon chariot, mon cheval, et je commerce avec les gens qui entrent ou qui sortent du palais. Si vous voulez voir le mari d'Althea, les gardes ne laisseront pas entrer vos montures. Et encore moins la chèvre. Il y a des rampes d'accès pour les cavaliers importants, mais les chariots passent par la route de la falaise, à l'est. Par mesure de sécurité, les soldats ne laissent pas entrer de cavaliers. Une garantie de plus pour le seigneur

Rahl…

— Si je comprends bien, dit Jennsen, nous allons devoir trouver une écurie avant de nous mettre en quête du mari d'Althea.

— Friedrich ne vient pas souvent… Pour lui mettre la main dessus, il vous faudra avoir de la chance. Cela dit, il vaudrait mieux que vous commenciez par lui parler…

— Savez-vous s'il sera là aujourd'hui ? demanda Jennsen après avoir avalé une nouvelle bouchée de saucisse. Ou avez-vous au moins idée des jours où il vient au palais ?

— Désolée, ma fille, mais je n'en sais rien… (La femme s'empara d'un énorme foulard rouge, l'enroula autour de sa tête et noua les deux extrémités sous son menton.) Je le vois de temps en temps, et c'est tout… Parfois, il m'achète des saucisses qu'il apporte à sa femme.

Jennsen leva les yeux vers le fantastique palais.

— Dans ce cas, nous allons devoir le dénicher, je suppose…

Ils n'étaient pas encore à l'intérieur, et le cœur de la jeune femme battait déjà la chamade. Du coin de l'œil, elle vit Sebastian glisser une main sous son manteau et tapoter la garde de son épée. Pour se rassurer, elle posa une main sur sa hanche afin de sentir la présence du couteau sous son propre manteau.

Jennsen n'avait pas l'intention de s'attarder au palais. Dès qu'ils sauraient où vivait Althea, ils s'en iraient pour ne plus jamais revenir.

Le seigneur Rahl était-il dans son fief ou occupé à guerroyer dans le pays de Sebastian ? Jennsen éprouvait une grande sympathie pour les compatriotes de son ami, car elle savait à quel point il était dur d'avoir pour adversaire un monstre comme Richard Rahl.

Pendant le voyage, elle avait interrogé Sebastian sur sa terre natale. Avec une grande ouverture d'esprit, il lui avait parlé des principales croyances et convictions de ses compatriotes. Dans l'Ancien Monde, les gens se souciaient beaucoup du sort de leurs semblables et ils désiraient vivre dans la Lumière du Créateur et obtenir Sa bénédiction.

Sebastian débordait d'enthousiasme dès qu'il évoquait frère Narev, le guide spirituel de l'Ancien Monde. Sa philosophie, répandue par ses disciples, affirmait que s'occuper des autres était bien plus que la responsabilité de chaque être humain : son devoir sacré, en réalité.

Jennsen n'avait jamais pensé qu'il existait un endroit où la compassion primait sur tout.

L'Ordre Impérial, avait expliqué Sebastian, luttait héroïquement contre les hordes d'envahisseurs du seigneur Rahl. Jennsen était mieux placée que quiconque pour savoir à quel point il fallait redouter cet homme.

Si bien placée, même, qu'elle avait peur de pénétrer dans le palais. S'il y était, son demi-frère risquait de capter sa présence…

Une colonne de soldats en cuirasse et cotte de mailles avançait en direction des plaines d'Azrith. Quand ces guerriers croisèrent le chemin de Jennsen, leurs armes brillant au soleil, elle baissa les yeux et s'efforça de ne pas les regarder. Si elle portait une marque visible par les seuls séides de Richard, ils risquaient de la repérer dans la foule. Heureusement, elle n'avait pas abaissé son capuchon, car ses cheveux roux auraient pu attirer leur attention.

À mesure qu'elle approchait du grand portail qui donnait sur l'entrée souterraine du palais, la foule devenait plus dense. Juste avant, sur une bande de terrain, les vendeurs ambulants avaient déjà installé leurs étals. Les premiers arrivants avaient pris toutes les bonnes places, et les autres faisaient contre mauvaise fortune bon cœur. Malgré le froid, tous ces gens semblaient de bonne humeur et les affaires marchaient bien.

Il y avait des soldats partout. Des colosses, comme tous les militaires d'harans, protégés par une cotte de mailles et armés au minimum d'une épée – mais beaucoup portaient aussi une hache, une masse d'armes ou un énorme couteau. Même s'ils se montraient vigilants, ils n'ennuyaient pas inutilement les marchands et ne les empêchaient pas d'exercer leur métier.

La vendeuse de saucisses salua gentiment Jennsen et Sebastian. Puis elle rangea son chariot à côté de l'étal de trois hommes qui vendaient du vin. Blonds et larges d'épaules, les marchands aux traits taillés à la serpe étaient à l'évidence des frères.

— Choisissez bien les gens à qui vous confierez vos animaux…, souffla la marchande de saucisses aux deux jeunes gens.

Beaucoup de commerçants qui exposaient leurs produits dans la plaine avaient des animaux, et il devait leur sembler plus simple de travailler là où ils étaient que de grimper jusqu'au palais. D'autres, des colporteurs, vendaient leurs divers produits à la sauvette en se mêlant à la foule. Selon ce qu'ils proposaient – bien souvent des choses très simples –, ça paraissait une excellente solution.

Les vendeurs de nourriture, comme la nouvelle « amie » de Jennsen, écoulaient sans problème leur marchandise dans la plaine, et ils auraient donc été idiots de se fatiguer à monter jusqu'au palais – d'autant plus que les soldats et les fonctionnaires devaient y surveiller de bien plus près toutes les transactions…

Sebastian prenait note de tout avec une discrétion remarquable. Alors qu'il assimilait sans doute des données stratégiques de la plus haute importance, on aurait juré qu'il s'intéressait exclusivement aux marchands, époustouflé par la variété de ce qu'ils proposaient. Mais Jennsen n'était pas dupe…

— Qu'allons-nous faire des chevaux et de Betty ? demanda-t-elle.

Sebastian désigna un grand enclos.

— Il faudra les laisser là, je suppose…

En plus d'être très près de la demeure de l'homme qui voulait sa mort, Jennsen était coincée dans une foule, et elle détestait ça. Quand elle se sentait menacée à ce point, réfléchir sainement devenait difficile. Confier Betty à une écurie, dans une cité normale, ne la gênait pas trop. Mais elle n'allait sûrement pas abandonner son amie d'enfance parmi des inconnus qui risquaient… Eh bien, elle ne savait pas trop quoi, mais ça lui paraissait très dangereux.

Du menton, elle désigna les types miteux qui tenaient le fameux enclos. Pour l'instant, ils étaient surtout concentrés sur leur partie de dés.

— Tu crois qu'on peut confier des animaux à des gens pareils ? Ce sont peut-être des voleurs, pour ce qu'on en sait… Tu devrais rester avec les chevaux et Betty pendant que je cherche le mari d'Althea.

Sebastian cessa d'observer les soldats en poste devant le portail.

— Jenn, dans des endroits comme celui-ci, se séparer n'est jamais une bonne idée. Et je refuse de te laisser y aller seule, pour commencer.

Jennsen lut une sincère inquiétude dans les yeux de son ami.

— Et si nous avons des ennuis, tu crois que nous nous en sortirons en combattant ?

— Non. Jennsen, tu auras besoin de toute ton intelligence, c'est certain. Mais je t'ai guidée jusqu'ici, alors pas question de t'abandonner maintenant. C'est bien compris ?

— Et si on nous menace avec des épées ?

— Dans ce cas, en un lieu pareil, se battre ne nous sauvera pas… Il faut impressionner les gens, les inciter à penser que tu es très dangereuse, histoire qu'ils n'aient pas envie de t'affronter. C'est ce qu'on appelle l'« intoxication »… Ou le « bluff », plus simplement…

— J'ai peur de ne pas être très douée pour cet exercice.

Sebastian lâcha un petit rire.

— Tu t'en tires très bien, au contraire ! N'est-ce pas exactement ce que tu m'as fait avec la Grâce, la première nuit ?

— Oui, mais il n'y avait que toi, et ma mère était à mes côtés. C'est différent dans un lieu inconnu, avec tant de gens autour de moi.

— Tu as eu recours à cette tactique à l'auberge, quand tu as montré tes cheveux roux à la tenancière. C'est ça qui lui a délié la langue. Ensuite, tu as tenu les clients à distance par ta seule posture menaçante. Ces types t'ont crue plus forte que tu l'es, et ils t'ont fichu la paix.

Jennsen n'avait jamais vu les choses sous cet angle-là. Elle avait cru agir sous le coup du désespoir, mais en un sens, Sebastian n'avait pas tort.

Betty se frottant contre sa jambe, la jeune femme lui gratta l'oreille

en regardant les types miteux se détourner un moment de leurs dés pour prendre leurs chevaux à des voyageurs. Elle n'aimait pas la brutalité de ces hommes, plus disposés à jouer de la badine qu'à user de persuasion.

Jennsen sonda la foule jusqu'à ce qu'elle ait repéré le foulard rouge de la marchande de saucisses. Puis elle enroula la longe de Betty autour de son poignet et avança, tenant Rouquine par la bride.

D'abord surpris, Sebastian la suivit avec Pete.

La marchande finissait d'installer son étal quand Jennsen la rejoignit.

— Maîtresse ?

— Oui ma fille ? Encore envie de saucisses ? (La femme souleva un couvercle.) Tu sens cette odeur délicieuse ?

— C'est un parfum grisant, oui, mais je ne suis pas là pour ça. Je me demandais… Contre un paiement, vous accepteriez de veiller sur nos chevaux et sur ma chèvre ?

La marchande remit le couvercle en place.

— Les animaux ? Je ne tiens pas une écurie, ma fille !

La longe et la bride toujours dans une main, Jennsen appuya son avant-bras sur le flanc du chariot. Betty se laissa tomber sur le sol et se coucha à côté d'une roue.

— Je crois que vous apprécierez la compagnie de Betty… C'est une chèvre adorable et elle ne vous fera pas le moindre ennui.

La marchande baissa les yeux et sourit.

— Betty, c'est son nom ? Eh bien, je suppose que je pourrai veiller sur elle.

Sebastian tendit une pièce d'argent à la marchande.

— Je vais attacher nos chevaux avec le vôtre, dit-il. Les savoir entre de bonnes mains nous permettra d'avoir l'esprit en paix.

La marchande étudia la pièce puis jeta sur Sebastian un regard quelque peu critique.

— Combien de temps comptez-vous rester là-haut ? Quand j'ai vendu mes saucisses, j'aime rentrer très vite chez moi. Vous pouvez comprendre ça, non ?

— Nous ne serons pas longs, assura Jennsen. Dès que nous aurons trouvé Friedrich, nous reviendrons, c'est promis.

L'air détaché, Sebastian désigna la pièce que la marchande n'avait pas encore rangée dans sa poche.

— À notre retour, je vous en donnerai une autre, pour vous remercier. Et si nous ne revenons pas avant que vous ayez écoulé toutes vos saucisses, je doublerai la somme pour vous dédommager.

La marchande hocha la tête.

— Marché conclu, dit-elle. Je serai ici, occupée à vendre mes délicieuses saucisses. Attachez la chèvre à la roue, que je puisse garder

un œil sur elle. Quant aux chevaux, laissez-les avec ma vieille jument, qui sera ravie d'avoir un peu de compagnie.

Betty accepta joyeusement le petit morceau de carotte que Jennsen lui offrit. Pour ne pas être oubliée, Rouquine frotta ses naseaux contre l'épaule de sa cavalière, qui lui donna aussi une gâterie, puis en tendit une à Sebastian afin que le brave Pete ne soit pas en reste.

— Si vous ne réussissez plus à me trouver, demandez Irma, la vendeuse de saucisses.

— Merci, Irma. Je vous suis reconnaissante, et nous reviendrons très vite.

Quand ils reprirent place dans la foule, Sebastian passa un bras autour de la taille de Jennsen pour la réconforter alors qu'elle allait se jeter dans la gueule du loup.

La jeune femme capta les lointains bêlements de Betty, désespérée qu'on l'abandonne encore.

Chapitre 16

Des soldats au plastron étincelant, tous armés d'une pique dont la pointe brillait au soleil, étudiaient en silence les visiteurs qui passaient entre les deux grandes colonnes du portail. Quand ils examinèrent Sebastian et Jennsen, la jeune femme fit très attention à ne pas les regarder dans les yeux. Gardant la tête baissée, elle ne vit pas si ces hommes s'intéressaient particulièrement à elle. Personne ne la retenant par un bras ni ne lui barrant le chemin, elle continua à avancer.

La grande entrée souterraine étant faite de pierres aux couleurs vives, la jeune femme eut l'impression de pénétrer dans un immense hall, pas dans un tunnel creusé dans les entrailles d'une montagne. Disposées à intervalles réguliers sur des supports, des torches fournissaient une illumination un peu irréelle. Une odeur de poix brûlée flottait dans l'air, mais l'agréable chaleur du tunnel compensait bien des désagréments.

Sur les côtés, des rangées de petites pièces étaient taillées à même la roche. Ces niches abritaient les échoppes de divers commerçants ou artisans. Avec leurs murs souvent tendus de tentures colorées, elles ajoutaient un peu de gaieté à un endroit par ailleurs très solennel.

Dehors, n'importe qui pouvait exposer sa marchandise et la vendre. À l'intérieur, il fallait sans doute payer une patente, mais les conditions plus agréables, qui incitaient les clients potentiels à s'attarder, devaient compenser cet investissement.

Attendant que leurs chaussures soient réparées, un petit groupe d'hommes et de femmes bavardaient devant la boutique d'un cordonnier. Plus loin, des gens faisaient la queue pour acheter de la bière, du pain ou du ragoût de mouton bien chaud.

Un commerçant à la voix chantante attirait des dizaines de personnes devant sa boutique, où il vendait de très appétissantes tourtes à la viande.

Plus loin, dans un coin très fréquenté et bruyant, un coiffeur s'occupait de couper les cheveux de ces dames, de les teindre ou de les orner de minuscules morceaux de verre coloré enfilés sur de petites longueurs de fil. Non loin de là, une manucure officiait à côté d'une experte en maquillage. Également dans ce secteur, plusieurs boutiques proposaient de magnifiques rubans – certains imitaient si bien des fleurs qu'on s'y serait trompé – parfaits pour pimenter un peu une robe trop banale.

Si on en jugeait par l'activité de ces commerçants, se dit Jennsen, beaucoup de gens tenaient à paraître sous leur meilleur jour au palais, où ils venaient autant pour être vus que pour voir…

Sebastian semblait aussi surpris que la jeune femme par ce qu'il découvrait.

Jennsen s'arrêta devant l'étal – négligé par la clientèle – d'un petit homme souriant qui proposait des chopes en étain.

— Maître, savez-vous où je pourrais trouver un doreur nommé Friedrich ?

— Il n'y a personne de ce nom ici, répondit le commerçant. Mais les œuvres d'art se vendent en général là-haut.

Alors qu'ils avançaient dans les entrailles de la montagne, Sebastian prit de nouveau sa compagne par la taille.

Jennsen se sentit rassurée par la présence du jeune homme, son beau visage et les gentils sourires qu'il lui faisait. Avec ses cheveux blancs hérissés sur le crâne, il ne ressemblait à personne d'autre, et ses yeux bleus semblaient détenir les réponses aux dizaines de questions que Jennsen se posait sur le vaste monde.

Parfois, Sebastian parvenait presque à lui faire oublier qu'elle avait le cœur brisé par la mort de sa mère.

Les visiteurs franchirent une série de grandes portes en fer très intimidantes. Mal à l'aise, Jennsen préféra ne pas penser à ce qui arriverait si elles se refermaient soudain dans son dos, la piégeant au cœur du fief de son ennemi…

Un peu plus loin, une volée d'imposantes marches en marbre jaune pâle conduisait à un grand palier entouré d'une balustrade de pierre. Ici, de délicates portes en bois rare artistiquement sculpté remplaçaient les lourds battants de fer. Les couloirs aux murs enduits de plâtre étaient éclairés par des lampes, et on oubliait très vite qu'on avançait au cœur d'une montagne.

Au-delà du premier palier, l'escalier continuait à monter, se séparant en deux à certains endroits. Plusieurs paliers intermédiaires donnaient sur de larges couloirs. Chaque fois, une partie des visiteurs s'y engageaient, car ils étaient arrivés à destination.

La cité souterraine était immense, racontait-on, et des milliers de lampes ou de lampadaires y brillaient jour et nuit à longueur d'année.

Sur certains paliers, des échoppes proposaient de la nourriture, et certaines offraient même des tables et des bancs à leur clientèle. Loin de ressembler à un antre infernal, la cité de l'éternelle nuit était un endroit confortable et même romantique, d'une certaine façon.

Quelques énormes portes gardées par des soldats semblaient être l'entrée de casernes. À un endroit, Jennsen aperçut une rampe en colimaçon que gravissait une colonne de cavaliers.

De son enfance, la jeune femme gardait des souvenirs très vagues, surtout quand il s'agissait de la cité construite sous le palais. À présent, elle découvrait que c'était un endroit merveilleux.

Ses jambes la torturant à force de gravir des marches, Jennsen comprit soudain pourquoi tant de gens préféraient installer leurs étals dans la plaine. Monter jusque « là-haut » durait très longtemps et c'était épuisant. D'après les conversations qu'elle avait entendues, Jennsen savait désormais que les visiteurs prenaient souvent une chambre dans une auberge pour prolonger leur séjour dans le palais-cité… et ménager leurs mollets.

Jennsen et Sebastian furent récompensés de leurs efforts quand ils émergèrent de nouveau à la lumière du jour.

Trois étages de grandes arcades dominaient le grand hall au sol de marbre où ils venaient d'entrer. Dans la voûte, des vitraux laissaient entrer la lumière, créant une sorte de couloir lumineux qui ne ressemblait à rien que Jennsen eût jamais vu.

Alors que la splendeur des lieux éblouissait sa compagne, Sebastian en était comme assommé.

— Comment peut-on construire un endroit pareil ? marmonna-t-il. Et pourquoi en avoir envie, pour commencer ?

Jennsen n'avait aucune réponse à ces questions. Cela dit, même si elle vomissait le seigneur Rahl – sous toutes ses incarnations –, elle ne pouvait résister à la fascination du palais, un lieu sorti de l'imagination de visionnaires dont le génie l'époustouflait.

— La maison Rahl a forcé des milliers de gens à trimer pour élever un monument à sa propre gloire, souffla Sebastian, visiblement indigné.

Jennsen ne crut pas utile de lui faire remarquer que le seigneur Rahl ne semblait pas être le seul à tirer profit du Palais du Peuple. Des milliers de D'Harans vivaient grâce à ce complexe – jusqu'à Irma la vendeuse de saucisses, qui n'aurait sûrement pas prospéré sans le flot de visiteurs qui venaient chaque jour au palais.

Le grand couloir qui s'étendait à l'infini vers l'avant et vers l'arrière était aussi un centre d'activité commerciale, car des boutiques s'alignaient tout au long des arcades. Certaines abritaient un seul artisan et n'avaient pas de vitrine. D'autres, beaucoup plus grandes, disposaient d'une façade vitrée et d'une porte. À l'évidence, elles fournissaient de l'emploi à des dizaines de gens.

On trouvait de tout dans ce couloir – des coiffeurs, des arracheurs de dents, des portraitistes, des couturiers –, et on y vendait tout ce qu'on pouvait imaginer, des produits les plus simples jusqu'aux parfums et aux bijoux hors de prix. Sans oublier, bien entendu, tout ce qui pouvait se boire ou se manger…

Alors qu'elle tentait de repérer l'échoppe du doreur parmi des

centaines d'autres, Jennsen remarqua deux femmes en uniforme de cuir marron aux longs cheveux blonds tressés en une unique natte.

Aussitôt, elle tira Sebastian par le bras et l'entraîna dans un passage latéral. Sans aucune explication, elle accéléra le pas, mais s'efforça cependant de ne pas éveiller les soupçons des gens en courant franchement.

Soucieuse de mettre le plus de distance possible entre elle et les deux femmes, elle finit quand même par s'arrêter et entraîna son compagnon à l'abri d'une énorme colonne qui les dissimulerait. Voyant que des curieux les regardaient, elle tira Sebastian par la main jusqu'à un banc et s'y assit avec lui en prenant l'air innocent, comme si elle était une visiteuse qui entendait se reposer un peu.

Au-dessus des deux jeunes gens, l'imposante statue d'un guerrier nu appuyé sur une lance semblait monter la garde dans le passage.

Jennsen et son compagnon tendirent un peu le cou – discrètement, bien entendu – et attendirent que les deux femmes vêtues de cuir passent devant eux.

Quand elles arrivèrent, elles regardèrent à droite et à gauche, étudiant froidement et efficacement tous les badauds qui les entouraient. Dans leurs yeux, on voyait que ces femmes avaient l'habitude de décider sans remords et en une fraction de seconde de la vie ou de la mort des autres.

Jennsen se plaqua contre le mur, comme si elle avait voulu s'y enfoncer. Tétanisée, elle retint son souffle jusqu'à ce que les deux femmes aient repris leur chemin.

— Tu peux m'expliquer ce qui se passe ? demanda Sebastian quand il vit que son amie reprenait des couleurs.

— Des Mord-Sith…

— Pardon ?

— C'étaient des Mord-Sith !

Le jeune homme aux cheveux blancs jeta un coup d'œil en direction des « Mord-Sith », mais elles étaient déjà hors de vue.

— Je ne sais pas grand-chose au sujet de ces femmes, et j'avais presque oublié leur nom… Ce sont des gardes d'élite, ou quelque chose comme ça ?

N'étant pas d'haran, il semblait logique que Sebastian ignore certains… détails… sur les Mord-Sith.

Jennsen décida qu'il était temps de faire son éducation.

— Des gardes, oui, on peut dire ça comme ça… Mais très particulières, parce qu'elles sont exclusivement attachées au seigneur Rahl. Elles le protègent, bien sûr, mais ce n'est pas leur seule mission. Elles sont aussi chargées d'arracher des informations aux gens qui ont le don. Par la torture…

— Qu'entends-tu par « les gens qui ont le don » ? Les personnes qui

ont des pouvoirs mineurs ?

— Non, tous ceux qui pratiquent la magie ! Y compris les magiciennes et les sorciers.

Sebastian ne parut pas convaincu.

— Les sorciers sont très puissants… Il leur suffirait d'un simple sortilège pour écrabouiller ces femmes…

La mère de Jennsen lui avait longuement parlé des Mord-Sith. La règle d'or était de les éviter à n'importe quel prix, car il existait peu de gens plus redoutables qu'elles. Lorsqu'il était question de danger, dame Daggett ne cachait jamais l'*entière* vérité à sa fille.

— Non, parce que les Mord-Sith peuvent s'approprier le pouvoir de leurs adversaires – y compris celui d'une magicienne ou d'un sorcier. Elles ne capturent pas seulement une personne, mais emprisonnent son pouvoir. Quand on est entre leurs mains, il n'y a aucun moyen de leur échapper. Elles seules peuvent rendre sa liberté à un prisonnier, et elles le font rarement…

Sebastian parut plus troublé qu'éclairé par les explications de son amie.

— « S'approprier le pouvoir de leurs adversaires », c'est bien ce que tu as dit ? Bon sang, mais ça n'a aucun sens ! Que peuvent-elles faire avec la magie de quelqu'un d'autre ? Cela revient à arracher les dents d'un homme pour essayer de manger avec ! Bref, c'est ridicule…

Jennsen glissa une main sous sa capuche pour remettre en place une mèche rousse vagabonde.

— Je ne peux pas t'en dire plus, Sebastian… On raconte qu'elles retournent le pouvoir de leurs prisonniers contre eux-mêmes, pour les blesser et les faire souffrir.

— Je n'ai aucun pouvoir… Pourquoi devrais-je avoir peur de ces femmes ?

— Elles savent arracher des informations aux ennemis du seigneur Rahl qui pratiquent la magie, mais pour ce qui est de faire souffrir, elles ne se limitent pas à ces victimes-là. Tu n'as donc pas vu l'arme qu'elles portent ?

— Non, je n'ai pas aperçu d'arme sur elles… En revanche, elles avaient une bizarre petite tige de cuir rouge…

— C'est ça, leur arme ! On l'appelle un « Agiel »… Elles le portent toujours autour du poignet, au bout d'une chaîne, afin de pouvoir le prendre en main très vite et en toutes circonstances. C'est une arme magique.

Sebastian essaya d'assimiler ce que lui disait son amie, mais il n'y parvint visiblement pas.

— Et que font-elles avec leur Agiel ?

Son incrédulité surmontée, il posait à présent des questions avec le calme et la précision d'un esprit analytique. Bref, il remplissait la

mission dont Jagang l'avait chargé.

— Je ne suis pas experte en ce domaine, répondit Jennsen, mais d'après ce que je sais, le simple contact d'un Agiel peut briser un os, provoquer une souffrance intolérable ou entraîner une mort subite. C'est la Mord-Sith qui décide de l'effet qu'aura son arme sur une victime donnée…

Sebastian essaya de nouveau d'apercevoir les deux femmes, mais elles étaient décidément trop loin.

— Pourquoi as-tu si peur de ces Mord-Sith ? Après tout, ce sont simplement des histoires que tu as entendues. Elles ne devraient pas t'impressionner comme ça.

Jennsen n'en crut pas ses oreilles.

— Sebastian, le seigneur Rahl me traque depuis toujours, et ces femmes sont ses tueuses à gages. Tu penses qu'elles n'aimeraient pas me livrer pieds et poings liés à leur maître ?

— Bien entendu, si tu présentes les choses comme ça…

— Au moins, ces deux-là portaient leur tenue en cuir marron. Quand elles sentent un danger, ou lorsqu'elles s'occupent d'un « petit chien », elles revêtent leur uniforme rouge, sur lequel le sang ne se voit pas trop.

Sebastian se posa les mains sur les yeux, puis il les passa dans ses cheveux blancs en bataille.

— Tu vis dans un royaume de cauchemar, Jennsen Daggett.

Jennsen Rahl, faillit corriger amèrement la jeune femme.

— Tu crois m'apprendre quelque chose ?

— Et que feras-tu si cette magicienne refuse de t'aider, ma pauvre amie ?

— Je n'en sais rien…

— Le seigneur Rahl ne cessera jamais de te harceler. Tu ne seras pas libre…

Tant que tu ne l'auras pas tué, ajouta mentalement Jennsen, complétant la phrase de son compagnon.

— Althea m'aidera… Je suis fatiguée de fuir et de vivre avec la peur. Il faut que ça s'arrête.

Sebastian posa une main sur l'épaule de la jeune femme.

— Je comprends…

Ces deux mots, à cet instant précis, valaient plus cher que de longues protestations de loyauté. Le saisissant, la jeune femme hocha la tête pour montrer qu'elle appréciait la fidélité de son ami.

— Jennsen, il y a des magiciennes comme Althea dans l'Ancien Monde. Elles font partie d'un ordre, les Sœurs de la Lumière, qui vivait jusqu'à ces derniers temps au Palais des Prophètes. Quand il a envahi mon pays, Richard Rahl s'est empressé de détruire ce lieu d'une incroyable beauté et d'une indicible valeur. À présent, les sœurs

combattent aux côtés de l'empereur Jagang. Je pense qu'elles seraient en mesure de t'aider.

Jennsen regarda son ami dans les yeux.

— Vraiment ? Ces femmes qui se sont alliées à l'empereur pourraient connaître un moyen de me soustraire à la sorcellerie de mon ignoble demi-frère ? Mais il me suit toujours de près, guettant le moment où je trébucherai… Sebastian, je dois trouver une solution avant que nous soyons chez toi. Althea m'a aidée par le passé, et je dois la convaincre de recommencer. Si elle refuse, je crains de n'avoir aucune chance de m'en tirer.

Sebastian sonda une nouvelle fois le couloir, puis il eut un sourire plein d'assurance.

— Nous trouverons Althea, c'est promis. Sa magie te dissimulera, et tu pourras fuir D'Hara.

Un peu réconfortée, Jennsen sourit aussi.

Estimant que les Mord-Sith étaient loin et qu'il n'y avait plus aucun danger, les deux jeunes gens commencèrent à chercher Friedrich. Après avoir interrogé plusieurs commerçants, ils en trouvèrent enfin un qui connaissait le doreur. Le cœur plein d'espoir, ils s'enfoncèrent dans le palais, suivant les indications qu'on leur avait données.

À l'intersection de deux grands couloirs, Jennsen fut surprise de découvrir une petite cour au sol carrelé au milieu de laquelle miroitait un bassin protégé des rigueurs de l'hiver par un toit vitré qui laissait filtrer la lumière du soleil.

Au centre du bassin, à un endroit qui semblait logique à Jennsen, même si elle ne comprenait pas pourquoi, se dressait un rocher noir sur lequel reposait une petite cloche.

Un sanctuaire étonnant, dans une cité qui bourdonnait pareillement d'activité.

À la vue de ce lieu, des souvenirs remontèrent à la mémoire de Jennsen. Il s'agissait d'une cour de dévotions, se rappela-t-elle, et tout le monde, au palais, y venait quand les cloches sonnaient afin de chanter les louanges du seigneur Rahl. Cet hommage, soupçonna-t-elle, était sans doute le prix à payer quand on désirait séjourner longtemps au Palais du Peuple.

Assis sur le muret qui entourait le bassin, des gens murmuraient entre eux en regardant les poissons orange qui nageaient dans les eaux sombres.

Fasciné, Sebastian lui-même contempla un long moment ce spectacle avant de se remettre en chemin.

Des soldats patrouillaient partout et d'autres étaient en poste aux endroits stratégiques du palais. Les groupes de gardes restaient en

permanence sur le pied de guerre, et ils n'hésitaient pas à intercepter et à interroger les visiteurs qui semblaient suspects. Ignorant sur quoi portaient ces interrogatoires, Jennsen avait des sueurs froides à l'idée d'en subir un.

— Que dirons-nous si on nous pose des questions ? demanda-t-elle à Sebastian.

— Le moins de choses possible, sauf si on ne peut pas faire autrement…

— Et si on ne peut pas faire autrement ?

— Il faudra raconter que nous vivons dans une ferme, au sud… Les paysans sont isolés de tout et ils ne connaissent rien, à part leur petite vie à la campagne. Notre ignorance n'étonnera personne. Prétendre que nous sommes venus pour voir le palais et faire quelques emplettes – par exemple des herbes – serait sans doute une bonne idée.

Jennsen avait rencontré pas mal de paysans, et ils étaient beaucoup moins stupides que son ami le prétendait.

— Les paysans font pousser les herbes dont ils ont besoin… Je ne vois pas pourquoi ils devraient venir en acheter au palais…

— Oui, c'est bien raisonné… Voyons voir… Nous sommes venus acheter du tissu, pour le trousseau du bébé.

— Le bébé ? Quel bébé ?

— Le tien ! Tu es ma femme, et tu viens d'apprendre que tu attends un petit.

Jennsen sentit qu'elle s'empourprait. Ce mensonge idiot inciterait les soldats à poser des tas de questions gênantes…

— Tout compte fait, je préfère que nous soyons des paysans venus acquérir des herbes qu'ils ne savent pas bien faire pousser…

Sebastian eut un petit sourire, puis il enlaça de nouveau Jennsen pour l'aider à oublier sa timidité et son embarras.

Suivant les indications qu'on leur avait fournies, les deux jeunes gens s'engagèrent dans un autre couloir, sur la droite, où s'alignaient aussi des boutiques. Jennsen repéra immédiatement l'étoile dorée qui servait d'enseigne à l'échoppe de Friedrich. Que ce fût intentionnel ou non, cette étoile avait huit branches, comme celle de la Grâce. La jeune femme avait assez souvent dessiné le diagramme sacré pour le savoir…

Sebastian à ses côtés, elle pressa le pas, atteignit l'échoppe et eut un pincement au cœur en découvrant qu'elle était déserte. Mais à cette heure matinale, le doreur n'était peut-être pas encore arrivé. D'ailleurs, dans le coin, plusieurs boutiques n'étaient pas encore ouvertes.

Jennsen s'arrêta devant l'étal d'un vendeur de chopes.

— Savez-vous si le doreur viendra aujourd'hui ? demanda-t-elle à

l'homme assis derrière son établi.

— Désolé, mais je l'ignore, répondit l'artisan sans lever les yeux de la pièce qu'il était en train de graver. Je viens juste d'arriver…

Jennsen approcha d'une autre boutique, où on proposait de splendides coussins brodés de scènes bucoliques. Se tournant pour dire quelque chose à Sebastian, elle constata qu'il était allé interroger un autre commerçant.

La marchande brodait sur un carré de tissu un torrent bleu qui dévalait le flanc d'une montagne. Des images de ce genre ornaient les coussins exposés derrière elle sur une étagère.

— Maîtresse, dit Jennsen, savez-vous si le doreur viendra aujourd'hui ?

La femme sourit.

— Navrée, mais je crains qu'il ne se montre pas de la journée…

— Hum, je vois… (Très déçue, Jennsen se demanda ce qu'elle devait faire, à présent.) Avez-vous idée du jour où il viendra ?

— Hélas non, dit la marchande en continuant à coudre. Je n'en ai pas la moindre idée… La dernière fois que je l'ai vu, il y a plus d'une semaine, il a dit qu'il serait peut-être absent un long moment.

— Et vous savez pourquoi ?

— Pas vraiment, mais il lui arrive de ne pas venir pendant un mois ou deux. Il travaille à ses sculptures, le temps d'en avoir produit assez pour que ça vaille le déplacement jusqu'au palais.

— Vous avez idée de l'endroit où il habite ?

La femme plissa le front.

— En quoi ça vous intéresse ?

Jennsen réfléchit et décida de répéter ce que lui avait dit Irma, la marchande de saucisses engagée pour veiller sur Betty et les chevaux.

— Je viens pour une prédiction.

— Ah oui ! je comprends, fit la brodeuse, ses soupçons envolés. Donc, c'est Althea que vous voulez voir, en réalité. C'est bien ça ?

— Ma mère m'a amenée chez cette magicienne quand j'étais petite… Depuis que je suis… orpheline… j'ai envie de revoir Althea. Je pense que ses prédictions me réconforteraient…

— Toutes mes condoléances pour ta mère, ma fille… Je comprends ce que tu éprouves. Quand j'ai perdu la mienne, j'ai eu du mal à m'en remettre.

— Vous savez où habite Althea ?

La marchande posa son ouvrage et se leva.

— Ce n'est pas la porte à côté… Il faut marcher vers l'ouest, à travers un désert…

— Les plaines d'Azrith ?

— C'est ça. À l'ouest, le paysage devient moins plat… De l'autre côté du pic le plus haut que tu verras à l'ouest d'ici – le seul qui soit

couronné de neige –, il faudra tourner au nord, longer des falaises puis descendre au fond d'un canyon où se niche un marécage puant. Althea et Friedrich vivent dans ce coin.

— Un marécage ? Ils ne peuvent pas y habiter en hiver, voyons !

— C'est pourtant ce qu'ils font, d'après ce qu'on dit. Le marécage d'Althea… Un endroit à éviter, paraît-il. Certaines personnes affirment que ce n'est pas un lieu… naturel… si tu vois ce que je veux dire.

— Vous voulez parler de sorcellerie ?

— Eh bien, ce n'est pas moi qui l'ai dit, mais…

Jennsen remercia la femme d'un hochement de tête et répéta ses indications.

— De l'autre côté du plus haut pic, à l'ouest d'ici, il faut tourner au nord, longer des falaises et descendre dans un canyon.

— C'est dangereux, ma fille, dit la marchande en se grattouillant la tête. Et tu n'auras pas intérêt à y aller sans avoir été invitée.

Jennsen tourna la tête pour faire signe à Sebastian qu'elle avait trouvé des réponses à leurs questions, mais elle ne le vit pas dans les environs.

— Et comment s'y prend-on pour être invité ?

— En général, les gens s'adressent à Friedrich… J'en ai vu venir lui parler et repartir sans même jeter un coup d'œil à ses sculptures. Selon moi, il demande à Althea si elle veut voir telle ou telle personne, et il transmet la réponse quand il revient au palais. Parfois, des clients lui confient une lettre pour son épouse. Certains voyagent jusqu'aux abords du marécage et attendent des jours durant qu'il en sorte pour leur adresser une invitation d'Althea. Il paraît que quelques téméraires se sont même aventurés jusqu'à la lisière du territoire de la magicienne et en sont revenus sans avoir reçu d'invitation. Mais personne n'est jamais entré dans ce trou puant sans l'autorisation d'Althea. Enfin, personne qui en soit revenu pour le raconter, si tu vois ce que je veux dire…

— Dois-je comprendre que je devrai aller là-bas et attendre qu'Althea ou son mari daigne se montrer pour m'autoriser à entrer ?

— C'est ça, en gros, sauf qu'Althea ne sort jamais du marécage. C'est toujours son mari qui s'y colle. Cela dit, ma fille, tu as une autre solution : revenir ici tous les jours jusqu'à ce que Friedrich se montre. Il est rarement absent plus d'un mois d'affilée, donc l'attente ne sera pas trop longue…

Des semaines… Jennsen ne pouvait pas rester si longtemps au même endroit alors que les sbires du seigneur Rahl la traquaient. D'après Sebastian, ils avaient à peine quelques jours d'avance sur leurs poursuivants…

— Eh bien, merci de votre obligeance, maîtresse… Je reviendrai un autre jour pour tenter de voir Friedrich et lui demander une invitation.

La marchande se rassit et reprit son ouvrage.

— C'est sans doute la meilleure solution… Encore toutes mes condoléances, pour ta mère. C'est une dure épreuve, et je sais de quoi je parle.

Des larmes aux yeux, Jennsen se contenta d'acquiescer, car elle avait peur que sa voix tremble trop.

En un éclair, elle revit l'atroce scène. Les tueurs, le sang, le bras coupé de sa mère… Non sans peine, elle chassa ces images de son esprit, afin que le chagrin et l'angoisse n'en prennent pas le contrôle.

Elle avait des soucis plus immédiats. Pour trouver Althea et obtenir de l'aide, Sebastian et elle avaient fait un long voyage en plein milieu de l'hiver. À présent, ils ne pouvaient pas attendre une invitation de la magicienne, parce que les assassins du seigneur Rahl leur collaient aux basques. La dernière fois qu'elle avait hésité, devant Lathea, Jennsen avait irrémédiablement gâché une de ses rares chances. La magicienne avait été tuée, et ce drame pouvait se reproduire. Jennsen devait trouver Althea avant les meurtriers – au minimum pour la prévenir du danger et l'informer de la mort de sa sœur.

Jennsen chercha Sebastian du regard dans le grand couloir. Il ne pouvait pas être allé bien loin.

De fait, elle l'aperçut, de dos, devant la boutique d'un bijoutier.

Avant qu'elle ait fait deux pas vers l'échoppe, des soldats surgirent et entourèrent Sebastian.

Jennsen se pétrifia.

Immobile comme une statue, Sebastian ne broncha pas lorsqu'un des soldats, du bout de son épée, souleva son manteau pour étudier sa panoplie d'armes.

Paniquée, Jennsen aurait été incapable de faire un pas en avant.

Une demi-douzaine de piques se braquèrent sur Sebastian et d'autres soldats dégainèrent leur épée.

Les badauds s'écartèrent prudemment, formant un cercle afin d'observer la scène.

Entouré de colosses armés jusqu'aux dents, le jeune homme aux cheveux blancs leva les mains.

Renonce.

Dans la cour de dévotions, la cloche se mit à sonner.

Chapitre 17

Au moment où la cloche sonnait l'heure des dévotions, deux soldats prirent Sebastian par les avant-bras et l'entraînèrent avec eux.

Impuissante, Jennsen regarda les autres militaires entourer leurs camarades afin d'interdire au prisonnier de fuir, et d'empêcher quiconque d'essayer de le libérer. À l'évidence, ces gardes étaient prêts à toutes les éventualités et ils ne prendraient aucun risque, car ils ignoraient si cet homme armé était seul ou faisait partie d'une force importante infiltrée au palais.

Jennsen avait vu d'autres visiteurs qui portaient des armes comme Sebastian. Le problème était peut-être la nature très particulière de la panoplie du jeune homme – l'équipement d'un guerrier, pour tout dire – et le fait qu'il l'ait dissimulée sous son manteau. Pourtant, ce dernier détail n'avait rien de surprenant. En plein hiver, n'était-il pas logique de se vêtir chaudement ?

Sebastian n'avait fait aucun mal. Jennsen brûlait d'envie de crier aux soldats de lui ficher la paix, mais elle avait trop peur qu'ils l'arrêtent également si elle s'en mêlait.

Les curieux qui suivaient la scène de loin se mirent tous en mouvement vers des cours de dévotions. Dans les boutiques, les commerçants abandonnèrent leur travail pour se joindre à la procession.

Plus personne ne s'intéressait aux soldats. Depuis que la cloche avait sonné, les rires et les conversations s'étaient tus pour céder la place à des murmures respectueux.

Jennsen paniqua quand elle vit les soldats entraîner Sebastian dans un couloir latéral. Désormais, elle n'apercevait plus que le dessus blanc du crâne de son ami, au milieu des D'Harans en cuirasse sombre.

Que pouvait-elle faire ? Cette catastrophe n'aurait pas dû se produire. Ils étaient simplement venus voir un doreur… Tétanisée, Jennsen n'osa pas crier aux militaires que son ami n'avait rien fait de mal.

Jennsen.

La jeune femme réussit à ne pas se laisser emporter par le flot de fidèles du seigneur Rahl en route pour leurs dévotions. Sebastian était déjà pratiquement hors de vue. Son demi-frère la traquait, il avait fait assassiner sa mère, et maintenant, il avait capturé son seul ami. Ce n'était pas juste.

Alors qu'elle regardait Sebastian s'éloigner, trop apeurée pour intervenir, la jeune femme eut honte de sa propre lâcheté. Sebastian avait tant fait pour elle. Consenti tellement de sacrifices… Risqué sa vie…

Le souffle de Jennsen s'accéléra. Tout ça était vrai, mais que pouvait-elle faire ?

Renonce…

Ce qu'on infligeait à Sebastian, à Jennsen et à d'innombrables innocents était ignoble. Au plus profond d'elle-même, la jeune femme sentit monter une rage comme elle n'en avait jamais éprouvé.

Tu vash misht.

Sebastian ne serait jamais venu au palais si elle ne lui avait pas demandé de l'accompagner.

Tu vask misht.

Et maintenant, il était en danger.

Grushdeva du kalt misht.

Ces paroles semblaient si justes. Elles déferlaient en Jennsen, attisant sa colère.

Remontant le flot de fidèles à contre-courant, Jennsen joua des coudes pour se frayer un chemin. Elle devait suivre les soldats qui emmenaient Sebastian. Il n'avait pas mérité ça, et il fallait que ces hommes le laissent en paix.

Qu'ils arrêtent, oui, qu'ils arrêtent !

Malade de frustration, Jennsen constata une fois de plus qu'elle était impuissante. Les soldats continuaient de marcher comme si de rien n'était…

Renonce.

Jennsen glissa la main droite sous son manteau et posa les doigts sur la garde d'argent de son couteau. Comme d'habitude, elle sentit le « R » qui la décorait s'enfoncer dans sa paume.

Un soldat la poussa gentiment, l'orientant dans la même direction que la foule.

— La cour de dévotions est par là, ma dame, dit-il d'un ton poli mais avec une grande fermeté.

Tremblant de rage, Jennsen regarda l'homme dans les yeux. Elle crut revoir ceux du soldat mort, au pied de la falaise, puis ceux des monstres qui l'avaient attaquée dans sa cabane après avoir tué sa mère.

Du sang partout… l'horreur… le bras coupé…

Alors que l'homme la toisait, Jennsen sentit qu'elle dégainait son couteau.

Mais une main se posa sur son avant-bras.

— Par ici, ma fille, je vais te montrer le chemin…

Jennsen sursauta. C'était la femme qui lui avait expliqué comment

aller chez Althea. La brodeuse qui tenait boutique dans le palais d'un monstre nommé Richard Rahl et qui décorait des coussins de scènes bucoliques.

Jennsen regarda la marchande, qui lui souriait bizarrement. Tout ce qui se passait autour d'elle lui semblait incompréhensible. Elle ne comprenait plus rien, ne sentait plus rien, à part le désir de dégainer sa lame.

Curieusement, le couteau refusait de quitter son fourreau.

Pensant d'abord qu'on faisait usage sur elle de sorcellerie, Jennsen s'avisa que la brodeuse lui bloquait le bras. Sans le vouloir, cette femme l'empêchait de dégainer son arme !

Jennsen tenta de s'arrimer au sol afin que la commerçante ne puisse pas l'entraîner avec elle.

— Personne ne doit manquer les dévotions, mon enfant, dit la femme avec un gentil sourire. Personne… Viens, je vais t'accompagner…

L'air pas commode, le soldat regarda Jennsen se laisser entraîner par la marchande.

Quand elles eurent été happées par la foule, Jennsen regarda un moment sa compagne, qui souriait toujours. Autour de la jeune femme, le monde semblait inondé d'une étrange lumière. Les voix dont elle captait les murmures étaient souvent couvertes par l'écho des cris qui avaient retenti dans sa cabane, ce terrible jour…

Jennsen.

Claire et nette dans un vacarme indistinct, la voix attira l'attention de Jennsen, qui se concentra pour entendre ce qu'elle avait à dire.

Renonce à ta volonté, Jennsen.

Étrangement, ces mots avaient un sens – au moins, ils lui remuaient les entrailles.

Renonce à ta chair.

Plus rien d'autre ne semblait compter. Rien de ce que la jeune femme avait fait dans sa vie ne lui avait apporté le salut, la sécurité ou la paix. Bien au contraire, elle semblait avoir tout perdu.

— Nous y voilà, ma fille, dit la femme.

— Pardon ?

— Nous y voilà…

Jennsen sentit que sa compagne la forçait à s'agenouiller. Des dizaines de personnes s'étaient prosternées autour du bassin.

Mais pour Jennsen, seule la voix comptait.

Jennsen, renonce !

C'était un ordre, cette fois. Un ordre qui attisait les flammes de sa fureur.

Tremblant de rage, Jennsen s'inclina en avant. Au plus profond de son esprit, un cri de terreur déchira son silence intérieur. Malgré cette

angoisse larvée, c'était la colère qui avait pris le contrôle de son corps et de son âme.

Renonce !

Jennsen s'aperçut qu'elle pleurait, ses larmes s'écrasant sur le sol carrelé. Elle haletait, un peu d'écume au coin des lèvres, et ses yeux étaient tellement écarquillés qu'ils lui faisaient mal. Elle tremblait de tous ses membres, comme si elle avait été seule dehors une nuit où soufflait un vent glacial.

Malgré tous ses efforts, elle ne parvint pas à arrêter ses convulsions.

Autour d'elle les gens étaient face contre terre.

Elle désirait entendre la voix et sortir son couteau !

— Maître Rahl nous guide…

Ce n'était pas la voix, mais les fidèles, autour d'elle, qui récitaient les dévotions, le front plaqué contre les carreaux du sol. Un soldat qui circulait entre les adorateurs de Rahl passa à côté de Jennsen, sans doute pour vérifier si elle se prosternait convenablement.

— Maître Rahl nous dispense son enseignement !

Non, ce n'était pas ça qu'elle voulait entendre !

La voix, elle désirait la voix ! Et son couteau, car elle avait soif de sang.

— Maître Rahl nous protège ! déclamèrent à l'unisson les adorateurs abrutis.

De plus en plus folle de fureur et submergée par le dégoût, Jennsen n'avait plus que deux idées en tête : entendre la voix et dégainer son arme.

Hélas, elle n'entendait que l'absurde litanie.

— À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

De l'époque où elle vivait au palais, Jennsen gardait un vague souvenir des dévotions. Mais les entendre de nouveau raviva sa mémoire. Enfant, elle connaissait la litanie, et elle l'avait déclamée plus d'une fois. Après que sa mère et elle se furent enfuies, elle avait banni de son esprit des mots qui chantaient les louanges de leur ennemi juré.

À présent, alors qu'elle brûlait d'entendre sa voix intérieure, ses lèvres tremblantes laissaient échapper les très anciennes paroles qu'elle avait pensé ne plus prononcer de sa vie.

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Les innombrables voix qui répétaient cette prière, dans toutes les cours de dévotions, résonnaient dans le grand hall comme le reflux lointain d'une marée.

Jennsen tentait d'entendre la voix intérieure qui la harcelait depuis toujours, mais pour une fois, elle se taisait obstinément.

La jeune femme récitait la litanie avec les autres. Elle ne pouvait plus s'en empêcher, les paroles sortant de sa gorge malgré elle.

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Oui, Jennsen répétait inlassablement une prière à la gloire de l'homme qu'elle détestait plus que n'importe qui au monde. En elle, tout était submergé par ce flot de propos exaltés. Elle en oubliait sa peur et sa colère, recouvrant même une forme de calme intérieur…

Le temps s'écoulait sans qu'elle en ait conscience, comme s'il ne comptait plus.

Les dévotions avaient sur elle un effet apaisant. Un peu comme lorsqu'elle grattait les oreilles de Betty pour la rassurer. L'absurde prière désamorçait la juste colère de Jennsen. Elle tentait de résister, mais rien n'y faisait, et elle sombrait dans une sorte d'euphorie hypnotique.

Maintenant, elle comprenait pourquoi on appelait cela les « dévotions ».

Cet exercice d'hystérie collective la vidait de ses émotions, la plongeant dans un étrange état de béatitude.

Ne résistant plus, elle récita les mots avec une conviction grandissante et oublia totalement sa tristesse et sa fureur. Agenouillée sur les carreaux, avec le seul désir de répéter inlassablement les dévotions, elle se sentait libérée du monde, des autres et d'elle-même.

Tandis qu'elle priait, la lumière du soleil, qui approchait de son zénith, pénétra à flots dans la cour, ses chaudes caresses rappelant à Jennsen la rassurante tendresse de sa mère. Qu'il était bon de se sentir de nouveau protégée ! Dans cette formidable lumière, on se sentait si près des esprits du bien qu'on en avait les larmes aux yeux.

Soudain, la cloche annonça la fin des dévotions.

Comme les autres, Jennsen se releva lentement, la tête encore dans les nuages.

Un sanglot lui échappa, sans doute parce que toute l'atroce réalité de la vie lui revenait d'un coup à la mémoire.

— Il y a un problème ? demanda le soldat qui patrouillait au milieu des fidèles.

La brodeuse passa un bras autour des épaules de Jennsen.

— Elle vient juste de perdre sa mère, expliqua-t-elle simplement.

— Je suis désolé, ma dame, dit le soldat, très mal à l'aise. Toutes mes condoléances, à vous et à votre famille…

Dans les yeux bleus de l'homme, Jennsen vit qu'il était parfaitement sincère.

Stupéfiée, elle regarda le tueur en cuirasse du seigneur Rahl continuer paisiblement sa patrouille. De la compassion chez un assassin ? S'il avait su qui était Jennsen, il l'aurait livrée sans remords à une bande de bourreaux sadiques !

Jennsen posa la tête sur l'épaule de la marchande et pleura en mémoire de sa mère, dont la chaleur et la tendresse lui manquaient tant.

Elle ne se remettait toujours pas de son deuil. Et maintenant, en plus de tout, elle était morte d'inquiétude pour Sebastian.

Chapitre 18

Jennsen remercia la marchande de coussins brodés et s'éloigna dans le grand corridor. Après quelques minutes, elle s'avisa qu'elle ne connaissait même pas le nom de sa nouvelle amie. Mais ça n'avait aucune importance. Ayant chacune aimé et perdu leur mère, elles savaient ce que ça signifiait, et partageaient les mêmes sentiments.

À présent que les dévotions étaient terminées, les murs de marbre du palais renvoyaient de nouveau l'écho des bruits de la vie quotidienne – et on entendait même des éclats de rire un peu partout, un détail qui ne cadrait pas avec les souvenirs de Jennsen…

Les gens étaient retournés à leurs occupations, qu'ils fussent des marchands, des clients ou de simples visiteurs. Les gardes patrouillaient et les employés du palais, la plupart en livrée aux couleurs claires, transportaient des messages ou s'affairaient à résoudre des problèmes qui dépassaient de loin l'imagination de Jennsen.

En marchant, elle vit une équipe d'ouvriers occupés à réparer les charnières de la lourde porte de chêne qui défendait un couloir latéral.

Le personnel d'entretien s'était également remis au travail, briquant, lavant et polissant sans relâche. Jadis, la mère de Jennsen avait fait partie de ces équipes. Travaillant dans les zones du palais interdites au public, elle s'occupait des salles de réunion, des quartiers des fonctionnaires de haut rang et – hélas ! – des appartements du seigneur Rahl.

Après avoir déclamé les dévotions pendant une petite éternité, Jennsen avait l'esprit reposé et clair, comme si elle venait de faire une bonne sieste. Grâce à ce calme et à cette fraîcheur intellectuelle, elle avait trouvé une solution. Oui, désormais, elle savait ce qu'elle devait faire.

Elle accéléra le pas, refaisant en sens inverse le chemin qui l'avait conduite jusqu'à la cour de dévotions. Il n'y avait pas de temps à perdre, elle le savait…

Sur les balcons, au-dessus de sa tête, les résidents du Palais du Peuple allaient et venaient en jetant des coups d'œil curieux aux visiteurs qui arpentaient le grand couloir et s'émerveillaient presque à chaque pas.

Fendant la foule les yeux baissés, Jennsen avançait dans une bulle de concentration et de détermination.

Sebastian lui avait appris qu'il ne fallait pas courir quand on ne

voulait pas éveiller les soupçons des gens. Pour passer inaperçu, avait-il dit, il fallait se comporter le plus normalement possible. Malgré tout ce qu'il savait, le palais était un endroit si dangereux qu'il avait fini par se faire capturer. Si Jennsen attirait l'attention sur elle, des soldats l'interpelleraient, découvriraient son identité, et…

Non, il ne fallait pas qu'elle pense à ça !

Jennsen voulait que Sebastian soit de nouveau à ses côtés. Elle avait peur pour lui, et cette angoisse lui donnait le courage d'agir. Il fallait à tout prix qu'elle l'arrache aux griffes des soldats d'harans. Avec chaque minute qui passait, ces monstres risquaient de faire davantage de mal à son ami.

S'ils le torturaient, Sebastian risquait de craquer. Et s'il avouait qu'il était un espion, on le condamnerait à mort sans autre forme de procès. À l'idée qu'il soit exécuté, Jennsen sentait sa tête tourner comme si elle allait s'évanouir. Sous la torture, on pouvait confesser n'importe quoi, y compris des crimes imaginaires… Si ses geôliers décidaient de le soumettre à la question, Sebastian n'aurait pas une chance de s'en tirer. Penser qu'il subissait peut-être des horreurs en ce moment même désespérait Jennsen.

Elle devait le sauver !

Pour cela, il lui fallait l'aide de la magicienne. Si Althea lui lançait un sort de protection, elle pourrait tenter de secourir Sebastian. Althea accepterait, il ne pouvait pas en être autrement. Surtout quand la vie d'un jeune homme innocent était dans la balance.

Jennsen atteignit le grand escalier. Des visiteurs en sortaient encore, le souffle court après la longue et pénible ascension. À cette heure de la journée, très peu de gens avaient déjà entrepris de redescendre les marches.

Debout sur le palier, une main sur la rampe de marbre, Jennsen regarda autour d'elle pour s'assurer qu'on ne l'avait pas suivie et que personne ne la regardait. Même si elle brûlait d'envie de courir, elle parvint à jouer à la visiteuse que rien ne pressait particulièrement.

Certaines personnes la regardaient, constata-t-elle, mais sans lui accorder plus d'attention qu'aux autres badauds. Et pour l'instant, aucune patrouille de gardes n'était à proximité.

Jennsen commença à descendre les marches le plus vite possible, mais sans trahir qu'elle s'occupait d'une affaire de vie ou de mort.

La vie ou la mort de Sebastian… Car sans elle, il était perdu.

Au début, elle pensait que descendre serait plus facile que monter. Après quelques centaines de marches, elle constata que c'était une illusion. Les mollets en feu, elle se força à continuer, consciente que chaque minute comptait si elle voulait sauver Sebastian.

Lorsqu'on ne la regardait pas, la jeune femme descendait les marches deux à deux. Quand elle passait devant un poste de garde,

elle tentait d'avancer dans le sillage de petits groupes de promeneurs, afin de passer plus facilement inaperçue.

Lorsqu'elle traversait un palier, les gens assis sur les bancs la remarquaient à peine. Alors qu'ils mangeaient de la tourte à la viande – souvent arrosée de bière –, ce que faisaient les autres visiteurs ne les intéressait pas le moins du monde.

S'ils avaient su que la demi-sœur du seigneur Rahl était parmi eux…

Jennsen continua à descendre, les jambes de plus en plus douloureuses, mais elle refusa de s'accorder du repos et ne renonça pas à aller un peu plus vite chaque fois que c'était possible. Quand elle aborda une volée de marches absolument déserte, elle s'autorisa à courir, mais ralentit le pas dès qu'elle aperçut un couple qui gravissait l'escalier bras dessus bras dessous en bavardant gaiement.

Plus on descendait, plus l'air devenait frisquet. À un niveau où les gardes grouillaient davantage que les mouches dans une étable au printemps, un des soldats regarda Jennsen dans les yeux et lui sourit. D'abord pétrifiée de terreur, la jeune femme s'avisa que le garde lui avait souri comme un homme qui trouve une femme attirante, pas comme un tueur qui tente d'hypnotiser sa proie.

Elle sourit à son tour, poliment mais sans trop de chaleur, afin de ne pas encourager le séducteur en puissance. Puis elle resserra les pans de son manteau autour d'elle et s'engagea dans l'escalier suivant. Quand elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit que le soldat, debout au sommet des marches, la regardait s'éloigner. Voyant qu'elle avait tourné la tête, il lui sourit de nouveau, lui fit un petit signe de la main et retourna vaquer à ses occupations.

Cédant à la panique, Jennsen dévala les marches, déboula sur un palier, passa en trombe devant les diverses boutiques et les visiteurs assis sur des bancs et fonça vers la volée de marches suivante. Voyant que presque tout le monde la regardait, elle cessa de courir et continua à avancer d'une démarche sautillante, histoire de laisser penser qu'elle avait dans les jambes les démangeaisons typiques de la jeunesse.

Cette tactique fonctionna à merveille. La prenant pour une jeune femme qui débordait d'énergie et devait en évacuer le trop-plein, les visiteurs ne lui accordèrent plus la moindre attention. Contente de sa trouvaille, Jennsen la réutilisa plusieurs fois, ce qui lui permit de descendre un peu plus rapidement que prévu.

Le souffle un peu court, elle atteignit enfin le tunnel d'entrée éclairé par des torches. Avant de passer devant les gardes du portail, elle emboîta le pas à un couple d'âge mûr, pour faire croire qu'elle était une fille en promenade avec ses parents.

L'homme et la femme menaient un débat enflammé au sujet d'un

ami qui venait d'ouvrir au palais une boutique de perruquier. L'épouse pensait que c'était un marché plein d'avenir. Le mari soulignait que leur ami, si les ventes se multipliaient, serait très vite à court de vendeurs de cheveux, et qu'il perdrait trop de temps à se procurer cette indispensable matière première.

Comment pouvait-on parler d'idioties pareilles alors qu'un innocent venait d'être capturé, devait être torturé en ce moment et serait sans doute bientôt exécuté ? Pour Jennsen, le Palais du Peuple était un piège mortel, et rien d'autre. Et elle devait secourir Sebastian au plus vite.

L'homme et la femme ne remarquèrent pas l'inconnue qui marchait derrière eux, la tête baissée. Et comme prévu, les gardes crurent avoir affaire à une innocente famille.

Dehors, le froid coupa le souffle à Jennsen. Et après avoir évolué si longtemps à la lumière des lampes, elle fut aveuglée par celle du jour. Dès qu'elle fut entrée dans le marché en plein air, elle abandonna ses « parents » et se lança à la recherche d'Irma, la vendeuse de saucisses.

Tendant le cou, Jennsen essaya de repérer le foulard rouge tandis qu'elle avançait entre les rangées de boutiques. Après ce qu'elle avait aperçu au palais, tout ce qui lui avait paru splendide, quelques heures plus tôt, lui semblait maintenant minable. De sa vie, elle n'avait jamais vu quoi que ce fût de comparable au Palais du Peuple. Comment un endroit si beau pouvait-il être le fief de la maison Rahl, ce nid d'assassins et de monstres ?

Un colporteur aborda soudain Jennsen.

— Des charmes pour la petite dame ? lança-t-il. (La jeune femme recula, car l'haleine du bonhomme empestait.) Un porte-bonheur ? Une amulette magique ? Pour un sou d'argent, ça ne peut pas faire de mal !

— Non, merci, je n'ai besoin de rien.

Le type ne lâcha pas si facilement sa proie.

— Ma dame, un sou d'argent, ce n'est rien.

Jennsen résista à l'envie de faire un croche-pied à cet importun.

— Non, merci ! S'il vous plaît, laissez-moi tranquille !

— Un sou de cuivre, peut-être ?

— Non !

Jennsen avait beau pousser l'homme chaque fois qu'il la collait de trop près, il revenait inlassablement à l'assaut, lui infligeant son sourire édenté.

— Ce sont de bons charmes, ma dame. (Le colporteur barra à demi le passage à Jennsen, qui tentait toujours d'apercevoir le foulard rouge.) Ils vous porteront chance.

— Non ! Combien de fois devrai-je le répéter ? (Manquant se

prendre les pieds dans ceux de l'importun, Jennsen le poussa sans ménagement.) S'il vous plaît, fichez-moi la paix !

La jeune femme soupira de soulagement quand le colporteur l'abandonna pour se ruer sur une nouvelle victime, un homme d'âge moyen à qui il tenta également de vendre un charme pour un sou d'argent.

Au fond, c'était assez amusant… Ce colporteur voulait lui vendre de la magie et elle l'avait éconduit parce qu'elle était pressée d'aller en acheter chez quelqu'un d'autre.

Alors qu'elle passait devant un étal où étaient exposées des barriques de vin, Jennsen s'arrêta net. Elle reconnut les trois frères, l'un servant un gobelet à un client pendant que les deux autres déchargeaient un tonneau plein de leur chariot, mais…

… Mais il n'y avait plus trace d'Irma. L'emplacement était vide. Où avait filé la marchande de saucisses – avec les chevaux et Betty ?

Paniquée, Jennsen parvint à peine à attendre que le client soit parti avant de prendre par le bras le vendeur de vin.

— S'il vous plaît, savez-vous où est Irma ?

— La dame aux saucisses ? demanda l'homme.

— Oui, elle-même ! Où est-elle ? Avec toutes les saucisses qu'elle devait vendre, elle ne peut pas être déjà partie !

Le vendeur de vin sourit.

— D'après elle, être à côté de nous l'a aidée à écouler son stock à une vitesse record. Elle n'avait jamais vu ça, à l'en croire…

— Elle est partie…, gémit Jennsen.

— Oui, et c'est bien dommage… Ses produits nous ont également beaucoup aidés à vendre notre vin. Surtout les saucisses de chèvre épicées, qui donnaient la pépie aux clients.

— Les… quoi ? s'étrangla Jennsen.

Le sourire de l'homme s'effaça.

— Les saucisses… Vous avez un problème, ma dame ? On dirait qu'un esprit sorti du royaume des morts vient de vous taper sur l'épaule…

— Qu'avez-vous dit ? Des saucisses… de chèvre… ?

L'homme acquiesça, l'air soucieux.

— Parmi d'autres, oui… J'ai tout goûté, mais ce sont celles-là que j'adore. (Il désigna ses frères, dans son dos.) Joe préfère la variété au bœuf, et Clayton aime mieux le porc. Moi, ce sont les saucisses de chèvre épicées…

Jennsen frissonnait, et ce n'était pas à cause du froid.

— Où est-elle ? Je dois trouver Irma !

Le marchand passa une main dans ses cheveux blonds en bataille.

— Désolé, mais je ne peux rien vous dire… Elle vient ici pour vendre ses saucisses, et tout le monde la connaît, mais simplement de

vue, comme nous nous connaissons tous. C'est une femme agréable, toujours souriante et aimable…

Jennsen sentit des larmes glacées rouler le long de ses joues.

— Mais où vit-elle ? Il me faut son adresse, parce que je dois absolument la retrouver.

Le marchand prit Jennsen par le bras, comme s'il avait peur qu'elle s'écroule.

— Navré, ma dame, mais je ne peux pas vous aider. Quel est votre problème, exactement ?

— Cette femme a nos chevaux… Et Betty.

— Betty ?

— Ma chèvre. Nous l'avons payée pour qu'elle veille sur nos animaux jusqu'à notre retour.

— Ah !… (L'homme parut désolé de n'avoir rien à dire à son interlocutrice.) Ses saucisses se sont vendues à toute vitesse, aujourd'hui… D'habitude, il lui faut jusqu'au soir pour écouler sa production, mais nous avons tous des hauts et des bas, dans nos métiers. Quand elle a eu tout vendu, elle est restée avec nous un bon moment, à parler de tout et de rien. Puis elle a soupiré qu'il était temps de rentrer chez elle.

Jennsen tenta de réfléchir, mais on eût dit que le monde tournait follement autour d'elle. Désorientée, ne sachant que faire, elle ne s'était jamais sentie aussi seule de sa vie.

— S'il vous plaît, dit-elle, des sanglots dans la voix, vous voulez bien me louer un de vos chevaux ?

— Et comment rentrerions-nous à la maison, si je fais ça ? De plus, ce sont des bêtes d'attelage, ma dame. Nous n'avons pas de selle, et…

— Je vous en prie ! J'ai de l'or, si c'est une affaire de paiement.

Jennsen porta une main à sa ceinture… et ne trouva pas sa bourse remplie de pièces d'or et d'argent. Écartant son manteau, elle chercha, et, près du couteau, vit un tout petit morceau de lanière de cuir coupée avec une précision de chirurgien.

— Ma bourse… Elle n'est plus là… Mon argent a disparu…

L'air accablé, le marchand regarda la pauvre femme détacher le moignon de lanière de sa ceinture.

— Dans le coin, beaucoup de voleurs tournent autour des proies innocentes…

— Mais j'ai besoin de cet argent !

L'homme ne dit rien.

Jennsen regarda derrière elle et tenta de repérer le colporteur. Maintenant, tout lui paraissait clair. Ce sale type l'avait bousculée puis serrée de près pendant qu'elle marchait. Tandis qu'il la distrayait avec ses boniments, il l'avait délestée de sa bourse. Elle n'aurait même pas

pu dire à quoi il ressemblait, sinon qu'il était miteux et mal lavé. Une description qui correspondait hélas à des dizaines de traîne-misère.

Mieux valait être réaliste : elle n'avait aucune chance de le retrouver.

— Non, non…, gémit-elle, abattue. (Elle se laissa glisser sur le sol, devant l'étal des marchands de vin.) Il me faut un cheval. Par les esprits du bien, j'ai besoin d'un cheval !

L'homme versa du vin dans un gobelet, fit le tour de son étal et s'agenouilla à côté de Jennsen.

— Buvez ça…

— Je n'ai pas d'argent…

— C'est gratuit ! (Le marchand sourit, dévoilant des dents étincelantes.) Et ça fait toujours du bien. Allez, videz-moi ce gobelet !

Les deux autres hommes, Joe et Clayton, de solides gaillards blonds comme les blés, se tenaient de l'autre côté de l'étal, l'air désolés pour la femme dont leur frère s'occupait avec tant de dévouement.

Le marchand fit boire Jennsen, qui avala à peine quelques gouttes de vin, parce qu'il n'était pas aisé de déglutir en sanglotant.

— Pourquoi vous faut-il un cheval, ma dame ?

— Je dois aller chez Althea.

— La vieille magicienne ?

Jennsen acquiesça, puis elle essuya le vin qui avait coulé sur son menton.

— Elle vous a invitée ?

— Non, mais je dois y aller quand même…

— Pourquoi ?

— Une affaire de vie ou de mort. Si Althea ne m'aide pas, un homme risque d'être tué.

Le gobelet toujours à la main, le marchand prit pour la première fois le temps d'examiner Jennsen, et il aperçut ses mèches de cheveux roux, sous sa capuche. Pensant qu'elle cesserait peut-être de pleurer s'il la laissait seule, il se leva et alla rejoindre ses frères.

La jeune femme, déjà inquiète pour Sebastian, se rongeait maintenant les sangs pour Betty. Bien plus qu'une chèvre, c'était son amie d'enfance et son dernier lien avec sa mère. Si elle vivait encore, la pauvre bête se sentait sûrement seule et abandonnée. Jennsen aurait donné n'importe quoi pour la voir agiter joyeusement la queue.

Mais elle devait cesser de s'apitoyer ainsi sur elle-même et sur les autres ! Pleurnicher comme une gamine ne la conduirait nulle part. Elle devait agir ! Près du palais de Richard Rahl, elle ne pouvait pas espérer obtenir de l'aide – surtout depuis qu'elle n'avait plus d'argent. Elle n'avait personne sur qui compter, à part Sebastian, qui était totalement incapable de l'aider. Désormais, tout dépendait d'elle, et

passer son temps à pleurer n'était pas une option. Sa mère ne lui avait sûrement pas appris à baisser les bras à la première difficulté.

Pour l'instant, elle ignorait comment sauver Betty, mais elle savait que faire pour tenter de secourir Sebastian. C'était une mission importante, et elle devait l'accomplir.

Pour ça, il fallait cesser de gaspiller un temps précieux.

Jennsen se leva, essuya furieusement ses larmes et mit une main en visière pour ne pas être éblouie. Étant restée assez longtemps au palais, elle estimait qu'on devait être en fin d'après-midi. En se fiant à la position du soleil, à ce moment de la journée, il lui fut facile de déterminer où était l'ouest.

Si elle avait eu Rouquine, ce voyage aurait été un jeu d'enfant. Et sans le voleur, elle aurait pu louer ou acheter un autre cheval.

Mais pleurer sur le lait renversé ne menait à rien. Jennsen devrait marcher, voilà tout…

— Merci pour le vin, dit-elle au marchand qui la regardait d'un air inquiet.

— De rien…, dit l'homme, les yeux baissés.

Quand Jennsen s'éloigna, il sembla trouver le courage d'agir. Jaillissant de derrière son étal, il la rattrapa et la prit par le bras.

— Un moment, ma dame ! Qu'avez-vous donc l'intention de faire ?

— La vie d'un homme dépend de moi. Il faut que j'aille chez Althea. Je n'ai pas le choix.

— De quel homme s'agit-il ? Et en quoi sa survie peut-elle être liée à Althea ?

Jennsen soutint le regard bleu de l'homme et dégagea doucement son bras. Ce colosse blond à la mâchoire carrée la faisait terriblement penser aux assassins de sa mère.

— Désolée, mais je dois y aller…

Jennsen avança, tenant d'une main sa capuche afin que le vent ne la rabatte pas. Refusant d'abandonner, le marchand de vin la rattrapa et la prit de nouveau par le bras pour la forcer à s'arrêter.

— Vous avez de l'eau et des vivres ? demanda-t-il tandis que la jeune femme le foudroyait du regard.

Jennsen dut ravaler ses larmes de rage.

— Tout est avec les chevaux ! Irma a tout ce qui m'appartient, à part mon argent, qui est entre les mains d'un voleur !

— Donc, vous n'avez rien…

Une simple constatation, pas une question…

— Si, ma volonté et la certitude que je fais ce qu'il faut !

— Et vous envisagez d'aller à pied chez Althea, en plein hiver, sans nourriture ni eau ?

— J'ai passé la plus grande partie de ma vie dans la forêt. On y apprend à survivre…

Jennsen tenta de se dégager, mais cette fois, l'homme ne la lâcha pas.

— C'est possible, mais les plaines d'Azrith sont bien pires que la forêt… Vous n'y trouverez pas d'abri et pas l'ombre d'une brindille pour allumer un feu. Après le coucher du soleil, il y fait aussi froid que dans le cœur du Gardien. Si vous ne vous alimentez pas, la mort viendra vite…

Jennsen se débattit et parvint à se libérer.

— Je n'ai pas le choix, vous dis-je ! Cette notion vous dépasse sans doute, mais il existe des choses qu'on doit faire, y compris au risque de sa vie. Sinon, l'existence ne vaut pas la peine d'être vécue.

Avant que le marchand puisse l'en empêcher, Jennsen se lança dans la foule qui circulait entre les étals. Jouant des coudes pour se frayer un chemin, elle passa devant des boutiques qui proposaient de délicieux plats cuisinés. Des merveilles qu'elle ne pouvait plus se payer !

Depuis la saucisse, le matin, elle n'avait plus rien avalé.

Tant pis ! Sebastian était en danger, et rien d'autre ne comptait.

Jennsen s'engagea sur la première route menant à l'ouest qu'elle croisa. Alors que les derniers rayons du soleil jouaient sur son visage, elle repensa au moment passé dans la cour de dévotions, au palais, et s'étonna que cette expérience lui ait tellement rappelé la tendresse de sa mère.

Chapitre 19

En traversant le marché en plein air, Jennsen imagina qu'elle avançait dans la forêt – l'endroit où elle se sentait chez elle – et pas au milieu d'une horde d'inconnus tous plus menaçants les uns que les autres.

Bon sang, elle aurait donné cher pour que ce soit vrai ! Être dans une forêt, avec sa mère, et regarder Betty brouter de jeunes pousses. Quand elle fermait brièvement les yeux, il lui semblait entendre les oiseaux chanter…

Quelques commerçants et leurs clients la regardaient passer avec curiosité, mais elle gardait la tête baissée et s'éloignait sans leur accorder une once d'attention.

Jennsen s'inquiétait beaucoup au sujet de son amie d'enfance. Irma vendait de la viande de chèvre, et ça expliquait pourquoi elle avait voulu acheter Betty.

La pauvre bête devait être terrifiée de se retrouver seule avec une inconnue. Mais si son destin était important – car elle méritait d'être sauvée –, la survie de Sebastian restait prioritaire.

Les échoppes qui vendaient de la nourriture étaient une torture pour la jeune femme. Toutes ces bonnes odeurs lui rappelaient qu'elle crevait de faim, surtout après avoir pris tant d'« exercice » dans les divers escaliers du palais. Sans rien dans l'estomac depuis le matin, Jennsen aurait aimé avoir au moins de quoi s'acheter une miche de pain, mais il ne lui restait plus un sou.

Autour d'elle, des gens cuisinaient sur des feux alimentés par du bois qu'ils avaient sans doute apporté avec eux. Partout, de délicieuses odeurs montaient des poêles où cuisaient des ragoûts et des jardinières de légumes. Ces arômes faisaient tourner la tête de la jeune femme, qui se demandait parfois si elle n'allait pas s'évanouir.

Dès qu'elle oubliait sa faim, ses pensées revenaient à Sebastian. Chaque seconde qu'elle perdait pouvait lui valoir un autre coup de fouet, un nouvel os cassé, un ongle arraché de plus… Imaginer le calvaire qu'il vivait donnait envie de vomir à Jennsen. Dans ces conditions, il n'était pas étonnant qu'il se soit aventuré en terre ennemie, au risque de sa vie, pour contribuer à la défaite de D'Hara.

Une idée encore plus terrifiante traversa l'esprit de la jeune femme. Les Mord-Sith ! Partout où elle avait voyagé en D'Hara avec sa mère, les gens craignaient ces femmes plus que quiconque d'autre. Leur

aptitude à infliger la douleur était légendaire. Dans le royaume des vivants, disait-on, les Mord-Sith n'avaient pas d'égal, et on pouvait même se demander si le Gardien était à leur niveau…

Et si Sebastian était entre les mains d'une de ces femmes ? Qu'il n'ait pas le don ne changeait rien. Avec leur Agiel – et le Créateur savait quoi d'autre –, les Mord-Sith pouvaient faire souffrir n'importe qui. Le pouvoir de s'approprier la magie de leurs adversaires était une sorte de bonus. Un être humain normal, comme Sebastian, n'avait absolument aucune chance de leur résister.

La foule s'éclaircit dès que Jennsen fut sortie du marché en plein air. Ce qu'elle avait pris pour une route menant à l'ouest s'arrêtait devant le dernier étal où un commerçant dégingandé proposait de la sellerie et des harnais d'occasion. Derrière son chariot rempli de marchandise, il n'y avait rien, à part un désert.

Une interminable colonne de gens avaient pris la route qui conduisait au sud. Plus loin, une intersection permettait de se diriger vers le sud-ouest et le sud-est. Mais aucun chemin ne partait vers l'ouest.

Quelques commerçants et une poignée de clients regardèrent Jennsen partir seule en direction du soleil couchant. Personne ne tenta de la suivre ni de l'empêcher de s'enfoncer dans les terribles plaines d'Azrith. La jeune femme s'en félicita, car la compagnie des autres, comme elle le redoutait depuis toujours, s'était révélée une menace perpétuelle…

Marchant d'un bon pas, Jennsen s'éloigna très vite du marché. Pour se rassurer, elle glissa la main sous son manteau et toucha la garde de son couteau. Serrée contre son corps, l'arme était chaude comme une créature vivante, pas comme un objet fait d'argent et d'acier.

Au moins, le voleur ne lui avait pas pris le couteau. La perte des pièces la désolait, mais ce n'était pas un drame pour elle. Depuis sa plus tendre enfance, elle avait vu sa mère se débrouiller avec un minimum d'argent. En revanche, un couteau pouvait être vital en cas de danger…

Les gens qui vivaient dans les palais avaient besoin d'argent. Les vagabonds, eux, ne pouvaient pas survivre sans une bonne lame, et celle-ci, malgré son origine, était la meilleure que Jennsen ait jamais eue.

Du bout des doigts, elle suivit les contours du « R » qui ornait la garde. Certaines personnes avaient sûrement besoin d'un couteau même si elles vivaient dans un palais, soupçonna-t-elle.

Se retournant, Jennsen fut soulagée de voir que personne ne la suivait. Elle était maintenant si loin du haut plateau que les gens qui s'agitaient dans la plaine, au pied du palais, lui semblaient aussi petits

que des fourmis. Avoir quitté cet endroit lui faisait plaisir. Hélas, pour sauver Sebastian, elle devrait y retourner après avoir vu Althea, et ça, c'était une idée beaucoup moins réjouissante.

Le vent lui cinglant le visage, Jennsen décida d'avancer un moment à reculons. Cela lui permit d'étudier le paysage d'un point de vue inédit. Suivant du regard la route qui serpentait le long de la falaise jusqu'au mur d'enceinte du palais – une voie d'accès qu'on ne distinguait pas lorsqu'on arrivait par le sud –, elle remarqua que ce chemin traversait un gouffre impressionnant. Pour l'instant, le pont-levis qui permettait de passer était relevé. En cas d'attaque, cette défense naturelle serait d'une mortelle efficacité. Et même si les agresseurs parvenaient à la franchir, par exemple en prenant le contrôle du pont, il leur faudrait encore escalader la muraille d'enceinte sous une pluie de projectiles et d'huile bouillante.

Jennsen espéra que la demeure d'Althea n'était pas aussi bien défendue.

Sebastian était prisonnier quelque part dans le gigantesque palais. Se sentait-il triste et abandonné, comme Betty, si elle était encore en vie ? Jennsen implora les esprits du bien d'aider son ami à ne pas perdre espoir. Elle leur demanda aussi de lui souffler à l'oreille qu'elle faisait tout pour le sortir de là.

Quand elle fut lasse de marcher à reculons – et de voir le Palais du Peuple –, la jeune femme se retourna. Avancer avec le vent de face ne fut pas facile, car les bourrasques glaciales lui coupaient le souffle et lui envoyaient dans les yeux des nuages de poussière.

Le désert était aride et désolé, comme il se devait : une alternance de sol rocheux et d'étendues de sable un peu plus brunâtre que le reste du terrain, comme s'il s'agissait d'immenses taches de thé très noir. La végétation, très rare, était ratatinée et miteuse.

À l'ouest se dressait une chaîne dont le plus haut sommet, au centre, pouvait bien être couronné de neige – mais de si loin, c'était difficile à dire. Se demandant à quelle distance elle en était, Jennsen eut du mal à produire une estimation. Peu habituée aux plaines, elle ne réussissait pas à trouver des points de repère fiables. Elle allait peut-être devoir marcher des heures… ou des jours. Au moins, elle ne serait pas obligée de patauger dans la neige, contrairement aux gens qui allaient au palais par la route extérieure, et c'était déjà ça de gagné.

Même en hiver, comme l'avait souligné le marchand blond, Jennsen aurait besoin d'eau. Mais en principe, elle devrait en trouver sans problème dans un marécage.

La marchande de coussins brodés avait parlé d'un long chemin, mais sans préciser ce qu'elle entendait par là. Ce qui lui semblait une interminable marche pouvait être pour Jennsen l'équivalent d'une

tranquille randonnée.

La jeune femme espéra qu'il en serait ainsi. Même si l'idée de s'aventurer dans un marécage ne l'enthousiasmait pas, elle était pressée d'atteindre sa destination…

Captant un son lointain, elle se retourna et vit une petite colonne de poussière monter dans le ciel, très loin derrière elle. Les yeux plissés, elle finit par voir qu'il s'agissait d'un chariot.

Apparemment, le véhicule venait droit sur elle.

Jennsen regarda autour d'elle en quête d'une cachette. Hélas, elle n'en repéra pas. Et l'idée d'être rattrapée par le chariot en terrain découvert la terrifiait. Si des hommes malveillants l'avaient vue quitter le marché en plein air, ils pouvaient avoir décidé d'attendre qu'elle soit très loin dans la plaine pour se lancer à sa poursuite et l'attaquer. Un bon moyen d'être sûrs de ne pas être dérangés quand ils… s'occuperaient… d'elle.

Jennsen se mit à courir. Le chariot venant du palais, elle continua d'avancer en direction des montagnes, vers l'ouest. L'air glacé lui faisant mal à la gorge tant elle l'aspirait violemment, la jeune femme sonda le terrain sans apercevoir l'ombre d'un endroit où elle aurait pu se dissimuler. Dans les montagnes, cela aurait été différent, mais il était évident qu'elle ne les atteindrait pas avant que ses poursuivants l'aient rattrapée.

Consciente qu'elle se comportait comme une idiote, Jennsen se força à s'arrêter. Quoi qu'elle fasse, elle ne pourrait pas courir plus vite que des chevaux.

Pliée en deux, les mains sur les hanches, elle reprit son souffle en regardant approcher le chariot. Si des gens arrivaient avec l'intention de s'en prendre à elle, s'épuiser inutilement, au lieu de préserver ses forces pour se défendre, était d'une imbécillité crasse.

Elle se remit en chemin à un pas rapide mais raisonnable. Si elle devait se battre, autant être en pleine possession de ses moyens. Mais il s'agissait peut-être de marchands qui rentraient chez eux, et qui changeraient de direction longtemps avant de l'avoir rattrapée. Elle avait repéré le chariot à cause du bruit qu'il produisait et de la poussière qu'il soulevait. De là où ils étaient, les occupants du véhicule ne la voyaient probablement pas.

À moins que… Et si ce n'était pas un hasard ? Ni des hommes du marché ? Une Mord-Sith pouvait avoir déjà arraché la vérité à Sebastian. Impitoyables comme elles l'étaient, ces femmes devaient briser un prisonnier en quelques heures. Quand elle imaginait qu'on lui cassait les os les uns après les autres, Jennsen ne pouvait pas honnêtement affirmer qu'elle n'aurait pas trahi sa propre mère. Sous la torture, nul ne savait comment il réagirait, et c'était normal.

N’en pouvant plus, Sebastian avait peut-être déjà livré Jennsen aux Mord-Sith. Il savait tout sur elle : son nom, l’identité de son père, son lien familial avec Richard Rahl… Et il était même informé qu’elle voulait demander de l’aide à Althea.

Les Mord-Sith avaient peut-être promis à Sebastian de le laisser en paix s’il leur disait tout ce qu’il savait. Pouvait-on reprocher une trahison à quelqu’un, dans ces conditions ?

Ce chariot était peut-être plein de grands soldats d’harans chargés de la capturer. Dans ce cas, son cauchemar était peut-être à peine en train de commencer… En arrivait-elle au jour qu’elle avait redouté toute sa vie ?

Alors que la peur lui arrachait des larmes, Jennsen glissa une main sous son manteau pour s’assurer que le couteau à garde d’argent coulissait bien dans son fourreau. L’arme glissa comme il le fallait et se remit en place dans sa gaine de cuir avec un cliquetis métallique que la jeune femme trouva très rassurant.

Elle continua à marcher, certaine que le chariot serait très bientôt à sa hauteur. Essayant de contrôler sa peur, elle passa en revue tout ce que sa mère lui avait appris au sujet du maniement des armes. Jennsen était seule, mais pas sans défense. Elle savait parfaitement que faire, se rappela-t-elle, et elle ne devait jamais perdre ça de vue.

S’il y avait trop de soldats, ses compétences ne lui serviraient à rien, elle le savait. Dans la cabane, ses agresseurs l’avaient surprise, et elle ne s’était jamais sentie aussi impuissante de sa vie. Si Sebastian n’avait pas été là, elle ne s’en serait jamais sortie.

Quand elle regarda derrière elle, le chariot était à quelques dizaines de pas.

Jennsen s’immobilisa, laissant les pans de son manteau flotter assez pour qu’elle puisse s’emparer de son arme et surprendre ses agresseurs. L’élément de surprise pouvait aussi jouer pour elle, et c’était le seul avantage qu’elle pensait avoir.

Avec un sourire étincelant, un colosse blond tira sur les rênes de son attelage. Ses roues soulevant des cailloux et de la poussière, le chariot s’arrêta dans un concert de grincements.

Le conducteur serra le frein. Quand la poussière se fut dissipée, Jennsen reconnut le marchand de vin. L’homme qui avait un emplacement à côté d’Irma. Celui qui lui avait fait boire du vin…

Il était seul.

Se méfiant toujours, Jennsen garda la main droite près de son couteau.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle d’un ton cassant.

— Je viens te proposer de faire un petit tour avec moi, ma dame, répondit le marchand sans cesser de sourire.

— Et vos… tes… frères ?

— Je les ai laissés au palais.

Jennsen se méfia d'instinct, car cet homme n'avait aucune raison d'être venu jusque-là pour l'aider.

— Merci, dit-elle, mais tu ferais mieux de rebrousser chemin et de t'occuper de tes affaires.

Le marchand sauta du chariot. Jennsen se retourna, prête à se battre si ça s'imposait.

— Je ne me sentirais pas bien si je faisais ça…, dit l'homme.

— Si tu faisais quoi ?

— Eh bien, je ne pourrais plus me regarder dans un miroir si je te laissais marcher seule vers ta mort – une issue inéluctable, puisque tu n'as ni eau ni vivres. J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit au sujet des choses qu'il faut faire pour que l'existence vaille la peine d'être vécue. La mienne n'aurait plus de sens si je t'abandonnais à ton destin. (L'homme hésita, son ton soudain beaucoup moins assuré.) Allez ! monte dans le chariot et permets-moi de t'accompagner…

— Et tes frères ? Juste avant que je découvre qu'on m'avait détroussée, tu as refusé de me louer un cheval parce que vous deviez rentrer chez vous.

Les pouces glissés dans sa ceinture, le marchand consentit à s'expliquer :

— Nous avons vendu tellement de vin aujourd'hui… Avoir les poches pleines change bien des choses, tu sais… Joe et Clayton avaient envie de rester un peu au palais pour prendre du bon temps. Grâce aux clients que nous a fait avoir Irma avec ses saucisses, mes frères vont s'amuser comme des petits fous. Moi, j'ai décidé d'en profiter pour t'aider. Irma t'ayant pris ta monture et tes vivres, j'ai eu le sentiment que te véhiculer était la moindre des choses… Une affaire de justice, si tu vois ce que je veux dire… Bon ! je ne vais pas risquer ma vie, mais simplement t'accompagner. J'aide une personne qui en a besoin, c'est tout…

Jennsen n'était pas en position de refuser une main tendue, bien sûr, mais comment se fier à un inconnu ?

— Je m'appelle Tom, dit l'homme comme s'il avait lu ses pensées. Et je te serais reconnaissant si tu me laissais t'aider.

— Reconnaissant ?

— Tu l'as dit toi-même : accomplir certaines missions est valorisant. (Tom jeta un bref coup d'œil aux mèches rousses de Jennsen, sous son capuchon. Il esquissa un sourire, mais redevint très vite sérieux.) Voilà ce que j'éprouverais, si tu me permettais de t'aider : de la gratitude, parce que j'aurais fait une bonne action.

— Je m'appelle Jennsen. Mais je…

— Monte avec moi dans le chariot. J'ai du vin et…

— Je n'aime pas le vin ! Il me donne encore plus soif…

Tom haussa les épaules.

— J'ai aussi de l'eau… Et des tourtes à la viande qui doivent être encore chaudes… Si tu te décides vite, tu vas te régaler.

Jennsen sonda un moment les yeux de Tom, bleus comme ceux de son monstre de père. Malgré cette détestable coïncidence, la jeune femme lut une désarmante sincérité dans le regard du marchand de vin. Comme dans son sourire, d'ailleurs, qui n'avait rien d'arrogant.

— As-tu une épouse auprès de laquelle retourner quand tu as fini ta journée de travail ?

Tom baissa les yeux.

— Non, ma dame, je ne suis pas marié… Je voyage beaucoup, et je doute qu'une femme se ferait à ce genre de vie. De plus, changer tout le temps d'endroit ne me laisse guère l'occasion de connaître assez bien une femme pour songer à l'épouser. Cela dit, j'espère en trouver une un jour. Quelqu'un qui voudra partager ma vie. Une personne qui me fera sourire et qui me forcera à donner le meilleur de moi-même…

Jennsen fut surprise de voir que sa question avait rendu Tom rouge comme une pivoine. Apparemment, la hardiesse dont il faisait montre avec elle n'était pas habituelle, bien au contraire. En réalité, cet homme devait être affligé d'une timidité quasiment maladive. Qu'un colosse comme lui puisse être intimidé par une femme seule – tout ça parce qu'elle l'avait interrogé sur sa vie privée – rassura beaucoup Jennsen.

— Si tu m'accompagnes, dit-elle, ça ne risque pas de nuire à tes affaires ?

— Non, non, pas du tout ! (Tom désigna la plaine, dans son dos.) Nous avons fait de jolis bénéfices aujourd'hui, et c'est le moment de s'offrir un peu de repos. Mes frères sont tout à fait d'accord. Toute l'année, nous voyageons pour acheter à un bon prix tout ce qu'on peut imaginer : du vin, des tapis, des volailles… Puis nous venons ici pour vendre nos marchandises. Mes frères sont ravis de se reposer un peu, après tant de mois passés à travailler.

— Ta proposition m'intéresse, Tom…

— Je sais… La vie d'un homme est en jeu…

Le marchand remonta dans son chariot et tendit une main à Jennsen.

— Ne te blesse pas en montant, ma dame…

— Je m'appelle Jennsen, dit la jeune femme en s'accrochant à l'énorme main du colosse.

— Tu me l'as déjà dit, ma dame…

Dès que Jennsen fut assise sur le banc du conducteur, Tom prit une couverture, sous le siège, et la lui posa sur les genoux. Par délicatesse,

comprit la jeune femme, il n'avait pas voulu étendre la couverture sur elle. Pendant qu'elle s'en chargeait, elle sourit à son nouvel ami, pour le remercier.

Tom tendit une main derrière lui et sortit de sous une couverture les tourtes à la viande enveloppées dans un morceau de tissu blanc. Comme il l'avait promis, elles étaient encore chaudes.

Il prit aussi une outre d'eau et la posa entre eux sur le siège.

— Si tu préfères, ma dame, tu peux voyager à l'intérieur du chariot. J'ai apporté plusieurs couvertures pour que tu aies bien chaud. Tu serais sans doute mieux derrière que sur ce banc inconfortable.

— Ça me va très bien pour l'instant, dit Jennsen. (Elle prit une tourte et la brandit devant elle.) Quand j'aurai récupéré mes chevaux, mes vivres et mon argent, je te dédommagerai pour tout ce que tu fais. Garde bien le compte, afin que je sache ce que je te dois.

Tom desserra le frein et fit claquer les rênes.

— Si c'est ce que tu veux… Mais je ne comptais pas là-dessus.

— J'y tiens, dit Jennsen alors que le chariot s'ébranlait.

Très vite, le véhicule s'écarta du chemin que suivait la jeune femme pour se diriger légèrement vers le nord-ouest.

— Que fais-tu ? demanda Jennsen, de nouveau soupçonneuse. Où veux-tu donc m'emmener ?

Tom parut surpris par la réaction agressive de sa passagère.

— Tu m'as bien dit que tu voulais aller chez Althea ? Ou ai-je mal compris ?

— C'est ça, mais on m'a conseillé de marcher vers l'ouest jusqu'au plus haut pic de la chaîne, celui qui est couronné de neige. Ensuite, il faudra avancer en direction du nord, le long de…

— Je comprends pourquoi tu t'inquiètes, coupa Tom. Mais cet itinéraire est tout juste bon à rallonger le voyage d'un jour entier.

— Pourquoi la marchande de coussins m'aurait-elle fait perdre du temps ainsi ?

— Parce que c'est le chemin que tout le monde emprunte, et qu'elle ignorait que tu étais pressée.

— Si c'est plus long, pourquoi les gens passent-ils tous par là ?

— Les voyageurs ont peur du marécage… Cet itinéraire permet de n'en traverser qu'une très petite partie avant d'arriver chez Althea. À mon avis, la femme qui t'a parlé n'en connaissait pas d'autre…

Le chariot dut négocier un trou, sur le semblant de piste, et Jennsen fut obligée de s'accrocher au banc pour garder son équilibre. Tom avait raison : le siège en bois n'était pas très confortable, surtout quand le véhicule, parce qu'il n'était pas chargé au maximum, cahotait autant.

— Ne devrais-je pas aussi redouter le marécage ?

— Eh bien, sans doute…

— Alors, pourquoi ne pas me faire prendre le chemin normal ?

Tom regarda sa compagne et en profita pour jeter un nouveau petit coup d'œil à ses cheveux. Habituée à la curiosité des gens, Jennsen ne s'en formalisa pas.

— Tu as dit qu'un homme était en danger, déclara Tom, oubliant soudain sa timidité. Le chemin que j'ai choisi est beaucoup plus rapide, puisqu'il évite de remonter le canyon, entre les murailles rocheuses. En contrepartie, tu devras entrer dans le marécage plus tôt, et donc le traverser sur une plus longue distance.

— Et ça ne me fera pas perdre du temps ? s'étonna la jeune femme. Ma progression risque d'être très lente…

— C'est vrai, mais même comme ça, mon chemin te fera gagner une bonne journée. Aller et retour, ça en fait deux, ce qui n'est pas négligeable.

Certes, mais Jennsen détestait les marécages. Pour être plus précise, elle abominait les créatures qui y vivaient.

— Est-ce dangereux ? s'enquit-elle.

— Si j'ai bien compris, l'enjeu est important, sinon, tu ne te serais pas aventurée dans le désert sans vivres ni monture. Tu as parlé d'une affaire de vie ou de mort. Étant prête à prendre tous les risques, tu ne vas sûrement pas reculer alors que tu peux gagner du temps. Enfin, c'est ce que j'ai pensé… Si tu préfères, je peux te faire passer par l'autre chemin, qui est beaucoup plus tranquille. À toi de voir. Mais si tu es vraiment pressée, sache que ça te fera perdre deux jours entiers.

— Non, tu as raison… (Serrant toujours la tourte encore chaude, Jennsen songea que Tom était décidément un homme prévenant et intelligent.) Et puisque nous y sommes, merci d'avoir pensé à voler à mon secours.

— Qui est l'homme dont la vie est en jeu ?

— Un ami…

— Un très bon ami, je suppose…

— Sans lui, je ne serais plus de ce monde.

Tom se tut tandis que le chariot avançait vers la chaîne de montagnes. Maussade, Jennsen songea à ce qui l'attendait dans le marécage. Cela dit, Sebastian risquait d'être pendu si elle n'arrivait pas à temps chez Althea…

— Quand atteindrons-nous le marécage ? demanda-t-elle soudain.

— Tout dépend de l'enneigement du col et de quelques autres données. Je ne passe pas souvent par là, tu sais… Mais si nous voyageons toute la nuit, nous ne devrions pas être loin du but, demain matin.

— Et à partir de là, combien de temps me faudra-t-il pour arriver chez Althea ?

Tom eut l'air embarrassé.

— Désolé, Jennsen, mais je n'en sais trop rien. Je ne me suis jamais aventuré dans le marécage de la magicienne.

— D'accord… Mais tu dois bien avoir une idée ?

— D'après ce que je sais de la configuration du terrain, tu ne devrais pas en avoir pour plus d'une journée, aller et retour… Mais c'est une estimation, et ça ne tient pas compte du temps que tu passeras avec Althea. (Tom eut de nouveau l'air très mal à l'aise.) Je vais te conduire chez la magicienne aussi vite que possible…

Jennsen voulait parler à Althea du seigneur Rahl – en fait, *des* seigneurs Rahl : son père, et l'actuel maître de D'Hara, son demi-frère Richard. Mais il valait mieux que Tom ne sache rien de tout ça. S'il découvrait la véritable identité de Jennsen – et ce qu'elle avait en tête –, il risquait de perdre toute envie de l'aider.

Donc, il ne fallait pas qu'il assiste à l'entretien avec la magicienne. Mais quelle bonne raison invoquer pour qu'il consente à rester en arrière ?

— Tom, je crois qu'il vaudrait mieux que tu veilles sur les chevaux et sur le chariot, demain matin. Après une nuit blanche, tu auras besoin de repos. Comme nous repartirons dès mon retour, procéder ainsi nous fera gagner du temps.

Le marchand prit le temps de réfléchir, puis il hocha la tête :

— C'est logique, je sais, mais…

— Il n'y a pas de « mais » ! Je te suis reconnaissante de m'avoir accompagnée, et je ne te remercierai jamais assez pour la nourriture, l'eau et la couverture. Mais je ne veux pas que tu risques ta vie dans le marécage. Tu m'aideras davantage en veillant sur le chariot et en étant prêt à partir dès que je reviendrai.

Pendant que Tom réfléchissait, Jennsen regarda le vent faire voleter ses cheveux blonds.

— D'accord, si c'est ce que tu veux… Je suis déjà content que tu me laisses participer à cette aventure… Où voudras-tu aller, après ta rencontre avec Althea ?

— Au palais.

— Alors, si la chance nous sourit, je t'y aurai ramenée dans deux jours…

En clair, ça signifiait que Sebastian aurait passé trois jours entre les mains des soldats… ou des Mord-Sith. Pouvait-on survivre si longtemps à la torture ? Jennsen en doutait, mais elle devait prendre tous les risques, au cas où il y aurait quand même un espoir.

Malgré ses angoisses au sujet du marécage, elle se régala de sa tourte à la viande. Affamée comme elle l'était, n'importe quoi lui aurait paru délicieux, mais cette spécialité était vraiment savoureuse.

Jennsen prit l'autre tourte et aida Tom à se restaurer tout en conduisant le chariot.

— La lune se lèvera peu de temps après le coucher du soleil, dit le marchand quand il eut fini de manger. Lorsque j'atteindrai le col, il devrait y avoir assez de lumière pour que je puisse continuer. Il y a une pile de couvertures à l'arrière, comme je te l'ai déjà dit. Quand il fera nuit, tu devrais te faire un petit nid et dormir un peu, pour être en forme demain matin. Crois-moi, ça ne sera pas superflu ! Moi, je me reposerai pendant la journée, et le soir, quand tu reviendras de chez Althea, je serai prêt à repartir. En procédant ainsi, nous ferons peut-être assez vite pour sauver ton ami.

— Merci, Tom, dit Jennsen au compagnon providentiel qu'elle ne connaissait pas quelques heures plus tôt. Tu es vraiment un brave garçon.

— C'est ce que répète toujours ma mère… J'espère que c'est également l'avis du seigneur Rahl. Tu lui diras du bien de moi quand tu le verras, j'espère ?

Jennsen ne comprit pas ce que voulait dire Tom, et elle eut trop peur pour le lui demander. Pourtant, il fallait bien qu'elle trouve quelque chose à répondre.

La vie de Sebastian était en jeu.

— Bien entendu, dit-elle enfin, tu peux compter sur moi !

Au sourire qui s'épanouit sur les lèvres de Tom, la jeune femme devina que c'était la réponse dont il rêvait.

Chapitre 20

Les yeux blessés par la lumière, Jennsen mit une main en visière et vit que Tom était en train de tirer sur la couverture dans laquelle elle s'était enroulée.

La jeune femme bâilla, s'étira, puis se souvint enfin qu'elle était à l'arrière d'un chariot. Quand elle se rappela pourquoi elle y était, et l'épreuve qui l'attendait, elle s'assit en sursaut.

Le véhicule était arrêté à la lisière d'une prairie verdoyante.

Jennsen s'accrocha au flanc du chariot, regarda autour d'elle et cligna des yeux. Derrière eux, elle vit une muraille rocheuse déchiquetée dont les flancs étaient constellés de buissons luxuriants ramassés sur eux-mêmes comme si ça les aidait à lutter contre le vent.

Le sommet de cette falaise se perdait dans le brouillard, loin au-dessus de sa tête. Des broussailles poussaient au pied de la muraille rocheuse à l'endroit où elle se divisait pour former la gueule d'un étroit défilé. Le Créateur seul savait comment, Tom était parvenu à guider le chariot à travers ce passage comparable, toutes proportions gardées, au chas d'une aiguille. À présent, ses deux grands chevaux de trait broutaient l'herbe bien grasse.

Devant le chariot, au-delà de la prairie, le sol descendait en pente douce vers un bois dont tous les arbres et les buissons verdoyants se laissaient paresseusement réchauffer par les premiers rayons du soleil.

Des cris, des sifflets et des cliquetis étranges montaient de cet îlot de verdure.

— En plein milieu de l'hiver…, souffla Jennsen, incapable de trouver mieux à dire.

— C'est incroyable, pas vrai ? s'écria Tom tout en déchargeant du chariot les sacs d'avoine des chevaux. Ce serait un endroit idéal pour passer la mauvaise saison, s'il n'y avait pas ce que racontent les gens. Il paraît que des créatures de cauchemar sortent de ces bois, capturent les curieux et les entraînent dans les profondeurs de leur repaire. C'est le genre d'histoires que je ne gobe pas, d'habitude, mais si c'était faux, je ne vois pas pourquoi ce petit paradis serait désert.

— Tu veux dire… eh bien, qu'il y a vraiment des monstres dans ce bois ?

Tom regarda la jeune femme dans les yeux.

— Jennsen, je ne suis pas du genre qui aime effrayer les dames. Quand j'étais gamin, certains de mes copains adoraient envoyer des petits serpents vivants sur les filles, rien que pour les entendre crier.

Je n'ai jamais fait ça, et je ne cherche pas à te terroriser.

» Mais je ne pourrai plus me regarder dans un miroir si je te laisse croire que ces histoires sont fausses et si tu ne reviens jamais de ce foutu marécage. Au fond, ce sont peut-être des légendes, mais je n'en sais rien, parce que je n'y suis jamais allé… Pour tout te dire, je ne connais personne qui y soit entré sans y avoir été invité. Et encore, les gens munis d'une invitation ne passent pas par ici, mais par l'autre chemin dont je t'ai déjà parlé. Selon ce qu'on dit, emprunter celui-ci est le meilleur moyen de ne pas revenir vivant du voyage. Mais tu as une très bonne raison de vouloir prendre ce risque : la vie d'un ami. Du coup, il me semble logique que tu ne sois pas disposée à lambiner des semaines pour avoir une invitation.

Jennsen déglutit péniblement. Elle avait un goût amer dans la bouche, mais elle allait devoir s'y faire. Le raisonnement de Tom était juste, et il n'y avait rien à ajouter.

Le marchand de vin passa une main dans sa crinière blonde.

— Je tenais à te dire la vérité, voilà tout, conclut-il avant d'aller apporter les mangeoires de voyage aux chevaux.

Quoi qu'il y ait dans ce marécage, Jennsen ne pouvait pas reculer. Il faudrait qu'elle tente le coup, c'était clair, et elle n'avait pas le choix. Pour arracher Sebastian à ses geôliers, il n'y avait que cette solution. De plus, voir Althea était sa seule chance d'échapper au seigneur Rahl, qui lui empoisonnait la vie depuis toujours.

Glissant une main sous son manteau, la jeune femme tapota la garde du couteau. Elle n'était pas une fille de la ville terrifiée par son ombre et incapable de se défendre.

Elle se nommait Jennsen Rahl !

Écartant la couverture, elle se leva et descendit du chariot en utilisant une roue comme marchepied.

— Un peu d'eau ? proposa Tom en approchant avec une outre. Je la garde accrochée au harnais des chevaux pour que leur chaleur corporelle l'empêche de geler.

Jennsen but avidement et s'étonna d'être aussi assoiffée au milieu de l'hiver. Puis elle vit Tom éponger du dos de la main la sueur qui ruisselait sur son front, et mesura à quel point il faisait chaud. Assez logiquement, un marécage peuplé de monstres digne de ce nom ne devait pas avoir envie d'être transformé en glacière géante par l'hiver.

Tom prit un petit paquet dans le chariot et le déballa en souriant.

— Tu as faim ? lança-t-il à Jennsen en lui tendant une tourte à la viande.

— Tu es un brave garçon, dit la jeune femme, mais également un homme qui pense à tout.

Ravi par cette réaction, Tom donna la tourte à Jennsen, puis il entreprit de débarrasser les chevaux de leur harnais.

— N'oublie pas que tu as promis de vanter mes mérites auprès du seigneur Rahl ! lança-t-il gaiement.

Peu désireuse de parler de son tourmenteur, Jennsen s'empressa de changer de sujet.

— Tu seras là ? demanda-t-elle. À mon retour, je veux dire. Tu m'attendras afin que nous puissions repartir ensemble ?

Sans cesser de s'occuper des chevaux, Tom regarda sa compagne :

— Tu as ma parole, Jennsen ! Je ne te trahirai pas, fais-moi confiance.

À en juger par l'expression de Tom, il ne s'agissait pas de paroles en l'air mais d'un authentique serment de loyauté.

Jennsen en fut profondément touchée.

— Tu devrais te reposer, dit-elle. Ce serait bien, après une nuit blanche…

— Je vais essayer, promit Tom.

Jennsen prit une nouvelle bouchée de tourte. La spécialité culinaire tenait à l'estomac, et elle était savoureuse, même froide. En mangeant, la jeune femme garda les yeux rivés sur l'entrée du marécage, au fond de la prairie. Il semblait faire si sombre dans ce bois…

— Tu as une idée de l'heure qu'il est ? demanda la jeune femme à Tom.

— Le soleil est levé depuis moins d'une heure, répondit le marchand. (Il désigna la direction d'où ils venaient.) Avant de descendre jusqu'ici, nous avancions au-dessus du brouillard, et il faisait très clair, là-haut.

Jennsen comprenait fort bien qu'il puisse faire très sombre sous une couverture nuageuse. Là où ils étaient, il semblait que l'aube ne s'était pas encore levée. Croire que le soleil brillait déjà dans le ciel était difficile, mais la jeune femme avait déjà vu des nappes de brouillard très bas alors qu'elle se trouvait en altitude, et elle savait que de tels phénomènes n'avaient rien de surnaturel.

Quand elle eut fini de manger, Jennsen se frotta vigoureusement les mains, pour se débarrasser des miettes, puis regarda un moment Tom, qui finissait de déharnacher les chevaux. Ces deux grandes bêtes amoureusement soignées étaient grises avec une crinière et une queue noires. Jennsen n'avait jamais vu des chevaux de cette taille. Jusqu'à ce que Tom vienne s'en occuper, elle les avait trouvés… disproportionnés. Près de leur maître, ils semblaient moins imposants, surtout quand il leur flattait l'encolure. Bizarrement, ces gigantesques équidés paraissaient très friands de caresses.

Ils regardaient Tom tandis qu'il les débarrassait de leur harnachement, tournaient de temps en temps la tête vers Jennsen et surveillaient fréquemment – beaucoup trop, au goût de la jeune

femme – le bois plongé dans l'obscurité.

— Je devrais y aller, dit Jennsen. Après tout, nous n'avons pas de temps à perdre. (Tom acquiesça.) Merci beaucoup, mon ami. Je n'aurai peut-être pas d'autre occasion de te le dire, alors sache que je te suis reconnaissante. Peu de gens auraient agi comme tu l'as fait.

Tom sourit, dévoilant de nouveau ses dents blanches.

— Tout être humain digne de ce nom t'aurait aidée… Je suis fier d'être celui qui a croisé ton chemin au bon moment.

Jennsen aurait mis sa main à couper qu'elle ne comprenait pas tout ce que lui disait son compagnon. Mais pour l'heure, elle avait plus urgent à faire que déchiffrer ses discours allusifs…

Elle se tourna vers le marécage, d'où continuaient à monter des cris. Il était impossible de déterminer la taille des arbres, car leur cime était noyée dans la brume. Mais à en juger par leur diamètre, ces troncs devaient être très hauts. Des lianes et d'autres plantes grimpantes s'enroulaient autour de leurs branches, accentuant leur allure fantomatique.

Jennsen trouva très vite une arête rocheuse qui descendait du bord de la prairie, telle l'épine dorsale d'une bête sauvage géante. À proprement parler, ce n'était pas un chemin, mais un simple point de départ. Vivant depuis toujours dans la forêt, Jennsen pouvait repérer une piste là où quiconque d'autre n'aurait rien vu. Dans ce marécage, il n'y avait pas l'ombre d'un sentier. Aucun animal n'y avait ouvert une voie d'accès, et elle devrait se débrouiller seule.

Jennsen tourna la tête et échangea un long regard avec l'homme qui était devenu son ami en si peu de temps.

Tom lui sourit – une manifestation de respect, face au défi qu'elle allait relever.

— Puissent les esprits du bien t'accompagner et veiller sur toi…

— Je te souhaite la même chose, Tom. Repose-toi, surtout. Quand je reviendrai, nous devrons retourner au palais le plus vite possible.

— Tes désirs sont des ordres, noble dame, dit Tom en esquissant une révérence.

Jennsen sourit, impressionnée par les bonnes manières du marchand, puis elle regarda de nouveau le marécage.

Quand elle s'y enfonça, la chaleur et l'humidité lui coupèrent le souffle. On eût dit que c'étaient deux gardiennes chargées de repousser les intrus avec l'aide de l'obscurité, qui devenait plus épaisse à chaque pas. Dès que les cris et les appels se taisaient, le silence oppressant glaçait les sangs.

Jennsen continua d'avancer sur sa bande de roche. De chaque côté, les branches des arbres ployaient sous le poids des lianes. À certains endroits, Jennsen dut se baisser pour passer sous des branches qui lui

barraient le chemin. À d'autres, elle dut écarter des lianes pour se frayer un passage. Une ignoble odeur de décomposition flottait dans l'air, lui retournant l'estomac.

Regardant derrière elle, Jennsen vit qu'elle avait créé une sorte de trouée lumineuse qui permettait d'apercevoir la prairie. Au bout de ce « tunnel », elle aperçut la silhouette de Tom, les mains sur les hanches, qui devait plisser les yeux pour tenter d'apercevoir encore son amie. Mais le marécage était trop obscur pour qu'il ait la moindre chance de la repérer.

Et pourtant, il restait là, stoïque…

Jennsen n'aurait su dire ce qu'elle pensait de lui. C'était un homme énigmatique, mais qui semblait animé de bonnes intentions. Cela dit, elle ne se fiait à personne, à part Sebastian…

Alors que ses yeux s'habituaient à l'obscurité, Jennsen s'aperçut que le chemin qu'elle avait emprunté était le seul possible pour entrer dans le marécage – en tout cas dans les environs. Encaissée entre des murailles de pierre, la prairie était une sorte de plate-forme naturelle qui saillait du flanc de la montagne. Au-dessous, la végétation envahissait tout et l'arête rocheuse était l'unique moyen de descendre en pente relativement douce. Car partout ailleurs, l'à-pic était bien trop abrupt.

Jennsen prit une grande inspiration, sonda une dernière fois le terrain et continua sa descente sur ce qui ressemblait de plus en plus à une très étroite corniche. Par endroits, des abîmes vertigineux s'ouvraient sur sa droite et sur sa gauche. Le plus souvent, ces gouffres étaient si sombres que la jeune femme eut le sentiment de marcher en équilibre instable sur la seule longueur de terre ferme qui subsistait après un cataclysme où le reste du monde avait été englouti.

Imaginer que le Gardien l'attendait au fond de ces abysses doucha l'enthousiasme de Jennsen, qui se mit à avancer beaucoup plus prudemment.

Peu à peu, elle s'aperçut que les feuillages qu'elle avait vus d'en haut étaient ceux de grands chênes vénérables enracinés depuis des siècles dans la roche. De loin, Jennsen avait pris certaines de leurs branches pour des troncs.

Elle n'avait jamais vu de si grands arbres ! L'émerveillement lui faisant presque oublier la peur, elle continua à descendre et commença à distinguer, au creux des branches enchevêtrées, de grands nids faits de brindilles et de mousse. S'ils étaient occupés, elle ne voyait pas quels types d'oiseaux pouvaient les avoir construits. Mais de toute évidence, ce devaient être des rapaces.

Alors que Jennsen s'accroupissait pour passer sous un entrelacs de lianes très basses, elle aperçut, en contrebas, un paysage saisissant. Une immense contrée que nul n'avait jamais explorée et qui se révélait

à elle dans sa terrible splendeur. Un royaume de la pénombre – car les rayons du soleil n'étaient pas assez puissants pour y pénétrer – où seul un fou (ou une folle) aurait eu l'audace de s'aventurer.

Des oiseaux survolaient en silence cette jungle insensée. Dans le lointain, un cri retentit, poussé par un animal dont la jeune femme n'avait jamais entendu la voix. Montant d'une autre direction, une réponse déchira à son tour le silence.

Si primitif et terrifiant qu'il fût, cet endroit n'était pas dépourvu d'une noire beauté. Jennsen s'imagina qu'elle avait pénétré dans un des jardins du royaume des morts, où des plantes fantomatiques poussaient sous une éternelle lumière crépusculaire. Car même au cœur du fief glacé du Gardien, la Lumière du Créateur parvenait à venir nourrir et réchauffer les âmes vraiment pures.

En un sens, ce marécage était une version miniature de D'Hara. Un lieu sombre, menaçant et dangereux, mais en même temps extraordinairement beau. Cela n'avait rien de contradictoire. Le couteau à garde d'argent, par exemple, était une petite merveille esthétique même s'il symbolisait la maison Rahl, ce haut lieu de la laideur et de l'ignominie.

Sur le flanc de cette montagne, les arbres s'accrochaient au sol avec des racines qui auraient bien mérité le nom de « griffes ». Comme Jennsen, en ce moment même, ils devaient redouter de basculer dans le vide et de sombrer dans le Créateur seul savait quel cauchemar. Les pins les plus anciens, morts depuis longtemps, étaient retenus par leurs frères, et tous les arbres environnants tendaient au maximum leurs branches, comme pour participer à ces poignants sauvetages.

Quelques géants abattus gisaient sur le sol. À moitié pourris et dévorés par des légions d'insectes, ces grands cadavres végétaux contraignirent Jennsen à des acrobaties parfois périlleuses. Mais elle parvint à les contourner tous sans y laisser de plumes.

Perchée en haut d'un arbre, une chouette suivait depuis longtemps la lente progression de la jeune femme. Devant elle, des colonies de fourmis traversaient la corniche, chaque insecte transportant un butin au moins deux fois plus grand et plus lourd que lui.

D'énormes cafards grouillaient sur le sol couvert de feuilles mortes en train de pourrir. Dérangées par l'intrusion de l'humaine, des créatures invisibles s'enfuyaient et faisaient onduler les branches.

Ayant passé sa vie dans la forêt, Jennsen y avait vu tout ce qu'on pouvait y voir. Les ours géants, les faons nouveau-nés, les oiseaux, les insectes, les chauves-souris, les tritons… Rien ne lui était étranger, et elle redoutait bien peu d'animaux, à part les serpents et les ourses qui se sentaient obligées de protéger leurs oursons. Les bêtes sauvages n'avaient guère de secrets pour elle, et leur seul désir, elle le savait, était qu'on les laisse tranquilles. Redoutant les humains – les pires

prédateurs de la Création –, elles s'en tenaient en général le plus loin possible.

Mais les créatures de ce marécage étaient peut-être différentes. Dans un endroit pareil, qui pouvait dire quel poison coulait des crocs ou enduisait les griffes ? Dans l'antre d'une magicienne, des monstres qui dépassaient l'imagination pouvaient attendre les visiteurs imprudents afin de leur faire payer au prix fort leur témérité.

Jennsen vit d'énormes araignées velues descendre lentement le long des fils qu'elles avaient dû arrimer un peu plus haut. Arrivées sur le sol, elles s'enfonçaient dans des buissons ou se glissaient sous des pierres.

Même si elle crevait de chaleur, Jennsen boutonna complètement son manteau et releva sa capuche pour se protéger la tête.

La morsure d'une araignée pouvait être aussi mortelle que celle d'un ours. Et quand on trépassait, peu importait la cause ! D'après ce que savait Jennsen, le Gardien n'accordait pas de traitement de faveur aux victimes d'animaux si petits qu'ils pouvaient en paraître insignifiants. Tous ceux qui passaient dans le royaume des morts, et pour quelque raison que ce fût, avaient droit aux ténèbres et à une éternité de souffrance. Les causes de la mort ne comptaient plus, une fois qu'on avait fait le grand saut.

Même si elle se sentait en général chez elle dans la forêt, et malgré la fascination que lui inspirait cet endroit, Jennsen avait le cœur qui battait la chamade et elle ne relâchait pas une seconde sa vigilance. Chaque liane ou chaque branche qu'elle touchait pouvait dissimuler un piège mortel, et elle n'eut pas honte de bondir en arrière en deux ou trois occasions.

Ce marécage était une antichambre de la mort, cela ne faisait pas de doute.

Soudain, la corniche se volatilisa pour céder la place à un carré de terre boueuse d'où émergeaient des racines pourrissantes – à croire que les arbres, révulsés par cette gadoue, tentaient de les en garder à l'abri.

À gauche et à droite de Jennsen, une végétation dense composait une double muraille.

Sur un côté, la jeune femme repéra un tibia qui saillait de la boue. Couvert de mousse verdâtre, l'os était encore reconnaissable, même s'il se révélait impossible de dire à quel animal il avait appartenu.

Si ce n'était pas un os humain…

Très surprise, Jennsen enjamba des flaques de ce qui semblait être de la boue en ébullition. Les grosses bulles marron explosaient parfois, envoyant au loin des giclées de gadoue brûlante.

Bien entendu, rien ne poussait dans cette zone dévastée. À certains endroits, la boue pétrifiée formait des espèces de volcans miniatures d'où sortaient des volutes de fumée jaunâtre.

Alors que Jennsen se frayait un chemin entre les racines, les flaques et les monticules fumants, elle vit que le terrain changeait devant elle. Ici, les trous n'étaient plus remplis de gadoue mais d'eau croupissante. Il en montait des vapeurs âcres dont l'odeur de soufre prenait à la gorge.

Laissant très vite derrière elle ces sources chaudes, Jennsen atteignit un endroit où s'étendaient de plus grandes mares entourées de roseaux et survolées par des essaims d'insectes bourdonnants.

À présent, le sol tout entier n'était plus qu'un cloaque et des troncs morts en émergeaient, sentinelles depuis longtemps oubliées par la terre pourrissante qui avait eu raison d'elles.

Des cris d'animaux retentissaient de tous les côtés. Dans certains coins sombres, de grands ronds de lentilles d'eau imitaient à s'y méprendre le bon vieux plancher des vaches – un moyen radical de se noyer, quand on ne connaissait pas ce piège.

En passant, Jennsen vit de gros yeux bulbeux briller sous ce tapis végétal.

La jeune femme marchait à présent dans une boue brunâtre. Au début, elle apercevait le sol, quelques pouces sous cette mélasse spongieuse. Très vite, elle ne vit plus rien du tout…

Autour d'elle, dans la pénombre, des ombres se déplaçaient furtivement.

Jennsen décida de sauter de racine en racine, un bon moyen pour conserver son équilibre sans avoir à s'appuyer trop souvent au tronc visqueux des arbres morts. De plus, en procédant ainsi, elle évitait de patauger dans la boue.

Mais les racines étant de plus en plus loin les unes des autres, chaque nouveau bond devenait un peu plus périlleux. L'estomac noué, Jennsen avança de plus en plus lentement. Et si elle s'aventurait trop loin, tombant dans un piège d'où elle n'aurait même plus l'option de rebrousser chemin ?

Pour l'instant, elle n'avait jamais eu à se demander si elle suivait la bonne route, puisqu'il n'y en avait pas d'autre. En un sens, c'était rassurant…

Tendant le cou, Jennsen sonda le terrain. Si la brume ne l'abusait pas, le sol remontait un peu, à quelque six pas devant elle, et on devait pouvoir y marcher au sec.

La jeune femme inspira à fond – une bouffée d'air fétide ! – et tendit la jambe pour atteindre la racine suivante. En réalité, elle devrait sauter, pas marcher, et cela ne lui disait rien. Si elle se réceptionnait mal, glisser et tomber dans l'eau ne lui paraissait pas

une option acceptable. Se retrouver en équilibre sur une racine solitaire, au milieu de la boue, ne semblait pas très judicieux. Mais si elle se servait de la racine comme d'un tremplin, elle devait pouvoir atteindre en deux bonds l'endroit où le sol semblait sec.

Pour prendre de l'élan, Jennsen s'appuya du bout des doigts à un tronc lisse mais gluant. Au moins, il n'était pas glissant, la menaçant de lui faire perdre sa prise au plus mauvais moment.

La jeune femme tenta d'évaluer plus précisément la distance. Ce ne serait pas facile, mais elle n'avait aucune autre solution. En prenant un peu d'élan, elle allait parvenir à poser les pieds sur la racine, d'où elle rebondirait jusqu'à la terre relativement ferme.

Prenant une nouvelle inspiration, Jennsen se propulsa avec les mains et vola au-dessus de l'eau.

Quand elle atterrit dessus, la racine bougea sous ses pieds. Entraînée vers l'avant, Jennsen essaya en vain de garder son équilibre.

Sous ses pieds, la racine disparut soudain, comme si elle venait de… plonger. Une fraction de seconde plus tard, quelque chose s'enroula autour du mollet de Jennsen – une sorte de tentacule couvert d'écailles qui fut bientôt rejoint par un deuxième.

Sentant qu'elle basculait en avant, Jennsen voulut dégainer son couteau le plus vite possible, mais les tentacules la secouèrent si violemment qu'elle leva d'instinct les bras pour se protéger le visage de l'impact à venir.

Jennsen tomba face la première dans l'eau croupie. En un éclair, elle vit que le sol était vraiment sec, devant elle, et tendit un bras pour s'accrocher à une racine – authentique, celle-là – qui affleurait à la lisière de l'eau.

Les doigts de la jeune femme se refermèrent sur le bois humide. Mais cela ne suffirait pas, comprit-elle très vite, à empêcher le serpent géant qui s'était enroulé autour d'elle de l'entraîner sous l'eau.

Chapitre 21

S’accrochant à la racine, Jennsen luttait de toutes ses forces pour échapper à une mort certaine.

Le serpent enroulé autour de sa jambe tira, la força à lâcher sa racine et la retourna sur le côté. Elle tendit les bras, désespérée, pour tenter de trouver une autre prise au bord de l’eau. Du bout des doigts, elle détecta une deuxième racine et parvint à fermer une main dessus.

À l’instant où le serpent allait l’entraîner sous l’eau, elle parvint à fermer son autre main sur la racine.

La tête du reptile jaillit des profondeurs du marécage pour venir inspecter de plus près sa proie récalcitrante.

Jennsen n’avait jamais vu un serpent de cette taille ! Ce qu’elle apercevait de son immense corps couvert d’écailles vertes brillait à la chiche lumière qui filtrait de la frondaison. Ce monstre était incroyablement musclé. Les bandes noires qui barraient ses yeux jaunes donnaient l’impression qu’il portait un masque, et la langue rouge qui jaillissait de sa gueule ressemblait à une lame ensanglantée.

L’énorme tête verte du reptile remonta le long du ventre de Jennsen, passa entre ses seins puis vint étudier son visage.

La jeune femme cria de terreur. En réponse, le serpent la serra plus fort, tentant de l’entraîner plus profondément sous l’eau. Jennsen s’accrocha à la racine avec l’énergie du désespoir et essaya de se tirer au sec. Mais le reptile était trop fort et beaucoup trop lourd.

La jeune femme voulut battre des jambes, mais son adversaire lui immobilisait à présent les deux. L’étau vivant se resserrait et l’issue semblait inévitable. Respirant déjà de l’eau fétide qui la faisait tousser, Jennsen serait bientôt à bout de forces.

La panique s’empara d’elle. Une ennemie aussi impitoyable et dangereuse que le reptile qui prévoyait de la dévorer.

Elle avait besoin de son couteau ! Mais pour le dégainer, elle devrait lâcher la racine. Dans ce cas, le serpent l’attirerait sous l’eau et elle serait noyée avant d’avoir pu se servir de son arme.

Lâche la racine d’une main ! se dit Jennsen. Oui, une seule suffirait. Pour prendre le couteau, elle n’avait pas besoin de plus. C’était faisable…

Mais le reptile se contractait, la tirant vers la mort, et elle ne pouvait convaincre les doigts de sa main droite de s’ouvrir. Son cerveau leur en donnait l’ordre, mais ils serraient de plus en plus fort leur dernier lien avec la surface.

La tête plate du serpent sortit de l'eau puis recommença à glisser le long de la poitrine de Jennsen.

La jeune femme se concentra, serra la racine de la main gauche aussi fort que si elle avait voulu la broyer et s'obligea à ouvrir les doigts de la droite. L'instinct de survie prenant le dessus sur la panique, elle réussit à lâcher la racine et à glisser la main vers son manteau. Mais le tissu humide refusa de s'écarter. Affolée, Jennsen chercha à tâtons un bouton…

La tête du serpent appuya de plus en plus lourdement sur sa poitrine. Pour en finir, le reptile allait sans doute s'enrouler autour du torse de sa victime afin de l'étouffer…

Jennsen rentra l'estomac et poussa très fort avec ses doigts pour les glisser sous le corps écailleux du monstre qui lui entourait déjà la taille. Si elle ne parvenait pas à dégainer son couteau, la fin ne tarderait plus.

Agacé que sa proie se débatte, le serpent l'emprisonna un peu plus, lui plaquant le bras droit contre le flanc.

Jennsen tenait toujours la racine de la main gauche. Mais avec le simple poids de la créature, sans parler de la traction, elle savait que son épaule ne tarderait pas à se disloquer. Pourtant, lâcher prise, elle en avait conscience, serait la plus grosse (et la dernière) erreur de sa vie. Hélas, la douleur était trop violente. Le serpent tirait trop fort. Encore quelques secondes, et la peau de Jennsen se détacherait de ses doigts…

Bien qu'elle luttât de toutes ses forces, la jeune femme sentit qu'elle lâchait prise. La douleur lui arrachant des larmes, elle ouvrit en grand la main gauche.

Aussitôt, elle s'enfonça dans l'eau noire. Mais quand ses pieds touchèrent le fond, l'instinct de survie prit de nouveau le contrôle de son esprit, et elle n'empêcha pas ses jambes de se plier pour mieux prendre de l'élan.

La terreur décuplant ses forces, Jennsen déplia les jambes et se propulsa comme une flèche vers le haut. Crevant la surface, elle inspira à fond et, dans la même fraction de seconde, ferma de nouveau sa main gauche sur la racine providentielle.

Le serpent se contorsionna, la forçant à se tourner sur le dos. Son épaule gauche lui faisant atrocement mal, la jeune femme hurla à s'en casser les cordes vocales.

Mais pour la contraindre à changer de position, le reptile avait un bref instant relâché sa pression sur la taille de Jennsen, lui offrant une minuscule ouverture dans laquelle elle s'engouffra.

Juste ce qu'il lui fallait pour dégainer son arme !

Alors que l'énorme gueule à la langue rouge avançait de nouveau vers son visage, Jennsen leva le couteau, la pointe orientée vers la

mâchoire du reptile.

La créature se pétrifia comme si elle identifiait la menace. Un bref instant, les deux adversaires se toisèrent du regard.

Même si elle n'avait plus aucune chance de s'en tirer, à présent, Jennsen était heureuse de sentir dans sa paume la garde en argent de l'arme.

Coincée dans l'eau et écrasée par le poids du serpent, elle n'avait aucun moyen de renverser la situation. De plus, elle était épuisée, et ses deux bras la torturaient à force d'avoir été tordus et étirés. Avec tous ces handicaps, se débarrasser d'un reptile si grand et si puissant ne serait pas possible. Même sur la terre ferme, cela aurait été un exploit…

Sondant le regard jaune du serpent, Jennsen se demanda s'il était venimeux. Elle n'avait pas aperçu de crochets, mais ça ne voulait rien dire.

Si le reptile tentait de la mordre au visage, serait-elle assez rapide pour esquiver l'attaque ?

— Je suis désolée de t'avoir marché dessus, souffla Jennsen.

Bien entendu, elle n'espérait pas que le serpent la comprenne. Mais elle raisonnait à voix haute, peut-être pour se donner du courage.

— Chacun de nous a terrorisé l'autre…

Le serpent ne bougea pas. La pointe du couteau était à quelques pouces de sa gorge, et il avait compris, à l'évidence, que ce combat risquait de se solder par une mortelle égalité. Était-il capable de renoncer à une proie dans des conditions pareilles ? À même de comprendre que ni l'un ni l'autre n'avait rien à gagner dans cette affaire ?

Jennsen était dans l'eau, donc sur le territoire de son adversaire. Avec le couteau, elle pouvait tuer le reptile, mais ça ne l'assurerait en aucun cas de s'en tirer vivante. Quand le poids de la créature morte finirait par l'entraîner sous l'eau, elle se noierait à coup sûr.

— Lâche-moi, dit-elle d'un ton très calme et très ferme. Sinon, je vais être obligée de te tuer.

Histoire de mieux se faire comprendre, Jennsen approcha la pointe de son arme de la peau du serpent. Rompre le combat serait préférable pour les deux belligérants, désormais. Mais il fallait que la créature à sang froid le saisisse aussi…

La pression se fit moins forte autour des jambes de la jeune femme. Puis la tête du reptile recula de quelques pouces.

Jennsen ne baissa pas son arme, prête à frapper au moindre signe de traîtrise. Mais le serpent la lâcha complètement, recula et disparut sous l'eau.

Dès qu'elle eut récupéré sa liberté de mouvement, la jeune femme se hissa sur la terre ferme. Sans lâcher son arme, elle resta un moment

à quatre pattes, se laissant le temps de reprendre son souffle et de se calmer un peu.

Pourquoi le serpent l'avait-il libérée ? Parce qu'il avait compris que cette situation était une impasse ? Jennsen l'ignorait, et elle ne savait pas non plus si la même tactique avait une chance de marcher un autre jour et dans un endroit différent. Mais aujourd'hui, ça avait fonctionné, et elle murmura une courte prière pour remercier les esprits du bien.

Après s'être levée sur des jambes tremblantes, Jennsen essuya du dos de sa main gauche les larmes de terreur qui ruisselaient sur ses joues. Puis elle regarda les eaux noires qu'elle venait de traverser. La méthode qui consistait à passer de racine en racine n'était pas mauvaise, mais pour le retour, elle devrait se munir d'un long bâton qui l'aiderait à marcher et lui permettrait de distinguer les serpents des racines *avant* de poser le pied dessus…

Le souffle toujours un peu court, Jennsen songea au chemin qu'il lui restait à parcourir. Elle n'avait pas encore trouvé la maison de la magicienne, et voilà qu'elle pensait déjà au retour ! Au lieu de se lamenter sur son sort et de lambiner, elle devait se mettre en mouvement ! Sebastian avait besoin de son aide, et chaque seconde comptait…

Trempée jusqu'aux os, Jennsen se remit en route. Par bonheur, il faisait chaud dans ce marécage, même en plein hiver. Au moins, elle ne risquerait pas de mourir de froid.

Quand elle avait fui de chez elle avec Sebastian, après la mort de sa mère, elle était mouillée aussi, se souvint-elle. Et même par un temps moins clément, elle avait réussi à s'en sortir vivante.

Dans cette partie du marécage, des bandes de terre à peu près sèche émergeaient de la boue pratiquement partout. Ce « sol » n'était pas vraiment très ferme, mais le réseau de racines entrelacées qui le soutenait le rendait assez résistant pour supporter le poids de la jeune femme.

Les parties submergées, peu fréquentes, n'étaient pas assez profondes pour présenter un danger. Instruite par l'expérience, Jennsen les négocia néanmoins très prudemment, surtout dès qu'une racine lui semblait avoir la taille ou la forme d'un serpent.

Les reptiles aquatiques comptaient parmi les plus dangereux. Et le venin d'un serpent – même long de dix pouces – pouvait tuer un être humain en quelques minutes. Comme avec les araignées, la taille n'avait pas beaucoup d'importance…

Jennsen atteignit un endroit où de la vapeur jaillissait des fissures qui constellaient le sol. Des dépôts jaunâtres entouraient ces crevasses, et l'odeur qui en montait prit la jeune femme à la gorge. Craignant de mourir étouffée si elle insistait, elle dut contourner cette zone en se

frayant un chemin dans un rideau de végétation dense et hérissée d'épines.

Utilisant son couteau, elle parvint à couper assez de branches pour se ménager un étroit sentier le long d'une muraille rocheuse. Progressant sur cette sorte de corniche, elle contourna une mare d'eau sombre dont la surface ondula tant qu'elle en resta à proximité, comme si quelque chose, dans cet étang, attendait qu'elle trébuche pour se jeter sur elle.

Son couteau au poing, Jennsen fit attention à ne pas poser les pieds n'importe où et garda en permanence un œil sur la mare, au cas où un monstre en surgirait.

À tout hasard, elle jeta un gros caillou dans l'eau, mais la créature invisible qui la suivait n'en fut pas effrayée et ne la lâcha pas d'un pouce jusqu'à ce qu'elle ait atteint un endroit, presque au bout de l'étang, où elle put monter sur une sorte de tertre et progresser bien plus rapidement au milieu de grandes plantes aux larges feuilles vertes.

Jennsen aurait pu croire qu'elle avançait dans un champ cultivé, s'il n'y avait pas eu la taille démesurée des « épis » et les ombres fugitives qu'elle apercevait de temps en temps devant elle. Des prédateurs ? Probablement, et d'après ce qu'elle devinait de leur taille, la jeune femme n'avait aucune envie d'en apprendre plus sur eux.

Le « champ » céda de nouveau la place à une végétation sauvage et difficilement pénétrable. Jouant du couteau, Jennsen progressa avec une lenteur qui lui donna envie de hurler. Le temps passait, et elle n'était toujours pas arrivée à destination…

Quand elle atteignit un terrain relativement découvert, Jennsen accéléra le pas. Elle errait dans ce marécage depuis des heures.

À coup sûr, midi avait sonné depuis longtemps.

Selon Tom, en passant par l'arrière du marécage, il fallait une demi-journée pour atteindre la maison de la magicienne. Jennsen marchait depuis plus longtemps que ça, elle l'aurait juré. Avait-elle raté la demeure d'Althea ? Après tout, elle ignorait quelle était la taille de ce marécage. Donc, elle avait pu passer près de la maison sans la voir. Et dans ce cas, elle risquait de devoir tourner en rond pendant des heures.

Et si elle ne trouvait rien, que ferait-elle ? L'idée de passer la nuit dans cet endroit maudit ne lui disait rien qui vaille. Après le coucher du soleil, quel monstre risquait d'émerger des broussailles ? Et avec l'humidité ambiante, allumer un feu serait probablement impossible.

Rester ici toute une nuit sans lumière ? Pas question…

Quand elle sortit enfin de la jungle humide et déboucha sur la rive d'un grand lac, Jennsen marqua une petite pause pour reprendre son

souffle. Ici, des arbres au tronc énorme émergeaient de l'eau et s'élançaient vers les cieux où ils composaient une sorte de dôme vert du plus bel effet.

Au-dessus du lac, la lumière était un peu plus vive que dans le reste du marécage. Sur la droite, une muraille rocheuse parfaitement lisse jaillissait de l'eau, formant un obstacle infranchissable.

Jennsen inspecta la rive, sur la gauche, et fut surprise d'y apercevoir des empreintes. S'agenouillant, elle les étudia et déduisit qu'elles avaient été faites par un homme – une affaire de taille et de profondeur. Mais elles n'étaient pas récentes, en tout cas…

Suivant cette piste, Jennsen trouva à plusieurs endroits des petits tas d'écailles de poisson. Le pêcheur avait nettoyé ses prises sur place…

Encouragée par ces différents indices, la jeune femme marcha à grandes enjambées jusqu'au bout du lac, où elle trouva un sentier qui serpentait entre des saules étroitement serrés les uns contre les autres. Parvenue au sommet de ce qui devait être une petite butte, elle sonda les environs et repéra une maison nichée dans une clairière, pas très loin de là. Une fumée noire sortait de la cheminée pour venir se mêler aux nuages qui dérivaient dans le ciel. À mieux y regarder, on avait même l'impression qu'elle les créait…

Dans la pénombre du marécage, la lumière qui brillait à une fenêtre, sur un côté de la demeure, semblait être un phare qui souhaitait la bienvenue à toutes les âmes égarées, désespérées, réprouvées et sans défense.

Comprenant qu'elle était au bout de son voyage, Jennsen versa quelques larmes de soulagement.

Puis elle pensa à Sebastian et se remit en chemin sans tarder. Avançant très vite entre les saules et quelques chênes, elle atteignit bientôt la maison.

Bâtie sur des fondations en pierre solidarisées avec du mortier, la demeure avait des murs en rondins de cèdre et un toit de tuiles muni d'un large auvent. Face à Jennsen, quelques marches donnaient accès à un balcon qui faisait tout le tour de la maison.

La jeune femme gravit l'escalier, marcha jusqu'à la façade du bâtiment et s'arrêta devant une porte flanquée par des colonnes de bois surmontées d'un fort joli portique. Un deuxième escalier descendait jusqu'à un chemin net et dégagé qui menait à la partie avant du marécage. Les visiteurs « invités » devaient arriver par là, devina Jennsen. Et après ce qu'elle avait enduré, ce chemin, à ses yeux, ressemblait à une voie royale.

Jennsen frappa, attendit à peine, et frappa de nouveau…

Elle allait frapper une troisième fois quand la porte s'ouvrit, dévoilant un homme assez âgé qui riva sur la jeune femme un regard

surpris.

Les cheveux plus que grisonnants mais encore abondants, l'homme était d'une corpulence et d'un poids moyens. L'air distingué, il ne portait pas une tenue de trappeur, mais les vêtements d'excellente qualité d'un artisan prospère.

Avisant sa chemise décorée de petites feuilles d'or, Jennsen comprit qu'elle avait affaire au doreur Friedrich.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il d'un ton peu amical tout en étudiant Jennsen.

L'œil vif, il avait bien entendu repéré les cheveux roux, sous son capuchon.

— Je voudrais voir Althea, si c'est possible.

— Et comment êtes-vous arrivée chez moi ?

Voyant Friedrich regarder le chemin « officiel », Jennsen devina qu'il devait avoir un moyen de déterminer si quelqu'un l'avait récemment emprunté. Quand on savait y faire, c'était facile, et sa mère plaçait toujours des petits « pièges » autour de chez elles pour savoir si quelqu'un y était venu en leur absence.

— Je suis passée par l'arrière du marécage… En longeant le lac…

— Personne ne peut suivre ce chemin-là, pas même moi ! Vous mentez !

Jennsen n'en crut pas ses oreilles. Sans chercher à comprendre, ni lui demander la moindre explication, cet homme l'accusait d'être malhonnête.

— Non, c'est la vérité ! Je dois voir Althea, votre épouse, et c'est très urgent.

— Vous n'avez pas été invitée, donc, vous devez partir ! Et sans tarder, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur. Allez, fichez le camp !

— C'est une affaire de vie ou de mort. Je dois…

Jennsen se tut, car Friedrich venait de lui fermer la porte au nez.

Chapitre 22

Devant la porte fermée, Jennsen resta immobile comme une statue, incapable de savoir ce qu'elle devait faire – et tellement surprise qu'elle n'éprouvait pas l'ombre d'une émotion.

— Qui était-ce, Friedrich ? demanda une voix de femme à l'intérieur de la maison.

— Tu le sais très bien, répondit le doreur.

Son ton n'avait plus aucun rapport avec celui dont il avait usé pour éconduire Jennsen. À présent, il parlait avec tendresse, respect et douceur.

— Eh bien, laisse-la entrer…

— Mais Althea, tu ne peux pas…

— Laisse-la entrer, Friedrich, répéta la femme.

C'était un ordre, mais lui aussi plein de tendresse, de respect et de douceur.

Jennsen en frissonna de soulagement et oublia aussitôt la longue liste d'arguments qu'elle se préparait à réciter.

La porte s'ouvrit lentement. Friedrich regarda Jennsen avec l'expression d'un homme résolu à affronter bravement son destin.

— S'il vous plaît, entrez, Jennsen, dit-il avec une grande courtoisie.

— Merci, répondit la jeune femme d'une toute petite voix.

Comment pouvait-il connaître son nom ? se demanda-t-elle.

Une fois dans la maison, elle grava tous les détails dans sa mémoire. Malgré la chaleur qui régnait dans le marécage, un feu crépitait dans la cheminée, embaumant et asséchant l'atmosphère. Et plus que la chaleur, ce fut la sécheresse, après son séjour dans le marécage, que Jennsen trouva particulièrement agréable.

Le mobilier de très bonne qualité était orné de délicates sculptures – du travail de très bon artisan. La pièce principale, assez grande, était munie de deux fenêtres seulement, disposées face à face. Il y avait d'autres pièces, bien entendu. Dans une grande alcôve, Jennsen aperçut un établi sur lequel s'alignaient des outils rangés par ordre de taille.

Cette maison ne disait rien à la jeune femme. Était-ce là qu'elle avait rendu visite à Althea avec sa mère ? L'impression de familiarité lui venait davantage des visages que du lieu, il fallait bien le dire. Mais les décorations accrochées aux murs lui disaient quelque chose, et c'était un indice fiable, car une enfant aurait à coup sûr remarqué ces dizaines de petites sculptures d'oiseaux, de poissons et d'autres

animaux qui pendaient à des ficelles ou étaient rangées sur des étagères. Oui, une petite fille aurait dévoré des yeux ces merveilles…

Certaines de ces figurines étaient peintes et d'autres restaient en bois brut, mais dans tous les cas, les détails tels que les plumes, les écailles ou les poils étaient reproduits avec une telle précision qu'on aurait cru avoir affaire à de véritables animaux transformés en sculptures miniatures par quelque sortilège.

Sur un mur, accroché assez bas, un miroir rond avait pour cadre un magnifique soleil scintillant dont les rayons étaient alternativement revêtus d'or fin et d'argent.

Près de la cheminée, un gros coussin rouge et jaune reposait sur le sol. Jennsen fut intriguée par l'étrange damier placé devant. Plus qu'un damier, d'ailleurs, il s'agissait d'une sorte de plateau de jeu orné d'une Grâce en relief dorée à l'or fin. Ce diagramme ressemblait à ceux que Jennsen avait appris à dessiner pour impressionner les gens. Mais celui-là, comprit-elle, avait un réel pouvoir.

Plusieurs petites pierres étaient empilées à côté…

Près de la cheminée, dans un magnifique fauteuil à haut dossier et aux accoudoirs sculptés, une femme aux grands yeux noirs et aux longs cheveux blond grisonnant regardait fixement Jennsen. Les mains posées sur les accoudoirs, elle suivait le tracé des sculptures du bout de ses longs doigts fins et délicats.

— Je suis Althea, dit-elle sans se lever.

Sa voix était agréable, mais on y reconnaissait la calme autorité d'une personne habituée à être obéie.

Jennsen fit une révérence.

— Maîtresse Althea, je vous prie d'excuser mon intrusion des plus inattendues…

— Il s'agit bien d'une intrusion, en effet… Mais quant à être inattendue, ma pauvre Jennsen…

— Vous connaissez mon nom ?

Jennsen avait posé sa question avant de mesurer à quel point elle était stupide. Cette femme était une magicienne. Rien ne se trouvait hors de portée de ses pouvoirs.

Althea eut un sourire qui illumina son visage pourtant austère.

— Je me souviens de toi… Quand on a rencontré quelqu'un comme toi, on ne l'oublie pas…

— Eh bien, merci…, fit Jennsen, même si elle n'était pas très sûre de ce que voulait dire Althea.

La magicienne sourit de plus belle et une lueur malicieuse dansa dans ses yeux.

— Tu es le portrait craché de ta mère, mon enfant ! S'il n'y avait pas les cheveux roux, je croirais être revenue à l'époque où je l'ai vue pour la dernière fois. Elle devait avoir exactement ton âge, à ce

moment-là… Toi, tu n'étais pas plus haute que trois pommes.

Jennsen sentit qu'elle s'empourprait. En plus d'être sage et douce, sa mère avait été une femme extraordinairement belle. Être comparée à un tel modèle semblait excessif, même si la jeune femme savait qu'elle n'était pas désagréable à regarder…

— Et comment va-t-elle ? demanda la magicienne.

— Maman… Maman est morte… (Jennsen baissa les yeux.) Elle a été assassinée.

— Je suis désolé, dit Friedrich, qui se tenait derrière Jennsen. (Il lui tapota gentiment l'épaule.) Ce ne sont pas des paroles en l'air. J'ai connu ta mère, au palais, et c'était une femme de qualité.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Althea.

— Ils ont fini par nous rattraper…

— De qui parles-tu ?

— Des soldats d'harans, bien entendu… Les hommes du seigneur Rahl. (Jennsen écarta les pans de son manteau pour montrer le couteau à Althea, puis elle se tourna assez pour que Friedrich le voie aussi.) J'ai pris cette arme à un de ces hommes…

Althea regarda un moment le couteau, puis elle leva les yeux sur son interlocutrice.

— Je suis navrée, mon enfant…

— Merci… Je suis venue pour vous avertir, maîtresse Althea. Votre sœur Lathea…

— L'as-tu vue avant sa mort ?

Jennsen en sursauta de surprise.

— Oui, mais…

Althea secoua tristement la tête.

— La pauvre chérie… Comment se portait-elle ? Je veux dire, avait-elle une vie agréable ?

— Je n'en sais trop rien… Elle avait une très jolie maison, mais à part ça, je l'ai à peine vue, et… Eh bien, j'ai eu le sentiment qu'elle vivait seule… Pour être franche, j'étais allée la voir pour lui demander de l'aide. Ma mère m'avait parlé d'une magicienne qui nous avait soutenues, mais j'ai confondu les noms, et je me suis retrouvée chez votre sœur. Elle a refusé de me parler. À l'en croire, elle ne pouvait rien pour moi, et c'était vous qui m'aviez aidée, pas elle. C'est ce qui m'a décidée à venir ici.

— Combien de temps as-tu mis ? demanda Friedrich. Tu as réussi à suivre tout le temps le bon chemin ?

— Il n'y avait pas de chemin… Je suis passée par l'arrière du marécage.

Althea plissa le front.

— C'est impossible ! Il n'y a pas de voie d'accès.

— On ne peut pas parler d'une piste, je suis d'accord, mais j'ai

quand même réussi à arriver jusqu'ici.

— Personne ne peut passer par là ! insista Althea. Il y a des gardiens qui…

— Je sais, coupa Jennsen. J'ai eu des ennuis avec un très gros serpent…

— Tu as vu le reptile ? demanda Friedrich.

— Je lui ai marché dessus, plutôt, parce que je l'ai pris pour une racine. Il n'a pas apprécié et j'ai eu du mal à m'en tirer vivante…

Friedrich et Althea dévisagèrent Jennsen avec une intensité qui la mit mal à l'aise.

— Oui, oui…, fit la magicienne, comme si tout ce qui concernait le serpent ne l'intéressait pas. Mais tu as sûrement vu d'autres créatures ?

Jennsen regarda alternativement les deux époux.

— Je n'ai rien vu du tout, à part le serpent.

— Ce n'est qu'un banal reptile, dit Althea d'un ton agacé. (D'un geste impatient, elle signifia que ce sujet ne l'intéressait pas le moins du monde.) Mais il y a dans cette partie du marécage des créatures très dangereuses qui ne laissent passer personne. Et quand je dis « personne », ce n'est pas une façon de parler ! Au nom du Créateur, comment as-tu réussi à tromper leur vigilance ?

— Comment sont ces… gardiens ?

— Ce sont des êtres magiques…

— Désolée, mais je vous dis la stricte vérité, et je n'ai rien vu du tout, à part le serpent. (Jennsen plissa le front et fouilla dans sa mémoire.) Encore que… J'ai remarqué des silhouettes noires, sous l'eau…

— Des poissons…, ricana Friedrich.

— Et dans les broussailles ! Oui, j'ai aperçu des choses dans les broussailles ! Sans savoir ce que c'était, mais il y avait des ombres et… Enfin, je n'ai pas pu voir les détails, mais…

— Ces gardiens, coupa Althea, ne se cachent pas dans les broussailles… Ces créatures n'ont peur de rien ni de personne. Elles auraient dû se dresser sur ton chemin et te réduire en bouillie.

— Eh bien, j'ignore pourquoi elles s'en sont abstenues, dit Jennsen.

Tournant la tête vers une fenêtre, elle aperçut un rideau de lianes qui marquait la naissance du marécage, de ce côté de la maison. Son voyage de retour l'inquiétait par avance, elle devait l'admettre. De plus, la vie de Sebastian étant en jeu, elle trouvait de plus en plus agaçant le discours de la magicienne au sujet du marécage et de ses gardiens.

Elle avait réussi à passer, quoi qu'en disent Friedrich et sa femme, donc ce n'était pas impossible. Ce n'était pas plus compliqué que ça, alors pourquoi en parler jusqu'à la fin des temps ?

— Pourquoi vivez-vous ici, pour commencer ? Avec votre sagesse et votre pouvoir, pourquoi résider dans un marécage infesté de serpents ?

— Parce que je préfère les vrais reptiles, ceux qui n'ont ni bras ni jambes !

Jennsen saisit le message mais ne renonça pas pour autant.

— Althea, je suis ici parce que j'ai terriblement besoin de votre aide.

La magicienne secoua la tête comme si elle refusait d'en entendre plus.

— Je ne peux rien pour toi.

Six mots ! Voilà tout ce qu'Althea consentait à dire pour condamner au désespoir sa visiteuse.

— Mais il le faut !

— Vraiment ?

— Je vous en prie ! Par le passé, vous m'avez aidée, et j'ai de nouveau besoin de vous. Le seigneur Rahl est sur ma piste, et il gagne continuellement du terrain. Je m'en suis sortie par miracle, la dernière fois, et je ne sais plus du tout que faire. Pour commencer, j'ignore pourquoi mon père tenait tant à me tuer.

— Parce que tu n'as pas le don.

— Et voilà, vous venez de citer la seule raison qui n'a absolument aucun sens ! Puisque je n'ai pas le don, quel danger puis-je représenter ? Darken Rahl était un puissant sorcier. Que redoutait-il de moi ? Et pourquoi a-t-il cherché à me tuer avec une telle obstination ?

— Le seigneur Rahl élimine tous ses rejetons qui n'ont pas le don.

— Mais pourquoi ? C'est un fait, pas une explication, et il doit bien y en avoir une. Si j'avais une idée de ce qui se passe, ça me permettrait peut-être de mieux me défendre.

— Je n'en sais pas plus que toi, dit Althea. Le seigneur Rahl n'a jamais eu pour habitude de partager ses secrets avec moi, tu sais…

— Après qu'elle a refusé de m'aider, je suis retournée voir votre sœur pour lui poser cette question, mais elle avait été tuée par les hommes qui me poursuivent. Ayant peur qu'elle me dise des choses utiles, ils l'ont assassinée… Je suis navrée pour Lathea, sachez-le ! Mais ne comprenez-vous pas que vous êtes également menacée à cause de ce que vous savez ?

— Je ne comprends pas pourquoi ces hommes lui ont fait du mal, dit Althea. (Elle réfléchit quelques instants.) Ton hypothèse au sujet de ce qu'elle aurait pu te dire n'a pas de sens. Elle n'a jamais été impliquée dans ces histoires, et elle en savait encore moins long que moi. Elle n'aurait pas pu te dire pourquoi Darken Rahl désirait que tu cesses d'arpenter ce monde. En fait, elle n'aurait rien pu te dire du

tout !

— Si Darken Rahl jugeait que ses enfants privés du don étaient des êtres inférieurs – la lie de la terre, en quelque sorte –, ça expliquerait son comportement. Mais pas celui de son fils, Richard, qui désire tout autant me tuer. Je ne pouvais pas nuire à mon père, et je peux encore moins faire du mal à Richard. Alors, pourquoi m'envoie-t-il des *quatuors* ?

Althea ne paraissait toujours pas convaincue.

— Tu es sûre que les coupables sont des soldats d'harans ? Ce n'est pas ce que disaient les pierres…

— Ces hommes sont venus chez moi, ils ont tué ma mère et je les ai combattus. C'étaient des soldats d'harans ! (Jennsen dégaina son couteau et le tendit à la magicienne.) L'un d'eux portait cette arme sur lui…

Althea regarda l'arme avec une méfiance mêlée de répulsion, mais elle ne fit aucun commentaire.

— Pourquoi le seigneur Rahl a-t-il fait tuer ma mère ? Et pourquoi la maison Rahl veut-elle ma mort ?

— Je n'en sais rien ! s'écria Althea. (Elle leva les bras et les laissa retomber en signe d'impuissance.) Désolée, mais c'est la stricte vérité…

Jennsen tomba à genoux devant la magicienne.

— Althea, même si vous ne connaissez pas les réponses, j'ai besoin de votre aide ! Votre sœur a dit qu'elle ne pouvait rien pour moi, mais que vous… Eh bien, il paraît que vous êtes la seule capable de voir les « trous dans le monde »… J'ignore ce que ça veut dire, mais j'ai deviné que ça avait un rapport avec la magie. S'il vous plaît, aidez-moi !

— Et que veux-tu que je fasse ? demanda la magicienne, visiblement perplexe.

— Dissimulez-moi ! Comme quand j'étais petite. Jetez un sort qui empêchera mes ennemis de me reconnaître et de savoir où je suis. Ainsi, ils ne pourront plus me suivre. Je veux vivre en paix. Tout ce que je demande, c'est le sort qui me débarrassera du seigneur Rahl. J'en ai aussi besoin pour aider un ami. Je dois retourner au palais pour l'en sortir, et…

— L'en sortir ? De quoi parles-tu ? Qui est cet ami ?

— Il s'appelle Sebastian… Quand les hommes du seigneur Rahl ont attaqué ma mère, c'est lui qui m'a sauvé la vie. Puis il m'a accompagnée jusque dans la région. Votre sœur nous a conseillé d'aller au palais pour savoir où vous trouver. Sebastian a voyagé avec moi afin que je puisse vous rencontrer. Quand nous étions à la recherche de Friedrich, au palais, des gardes l'ont capturé…

» Ne comprenez-vous pas ? Il m'a aidée, et voilà qu'il est

prisonnier ! Je suis sûre qu'on le torture. Et c'est à cause de moi qu'il lui arrive malheur ! Althea, aidez-moi, pour que je puisse le tirer de là. Il me faut un sort qui dissimule mon identité. Comme ça, je pourrai retourner au palais et libérer Sebastian.

— Pourquoi crois-tu qu'un sortilège fonctionnerait comme ça ? demanda Althea, incrédule.

— Je n'en sais rien ! Pour moi, la magie est un complet mystère ! Mais je sais qu'elle peut être utile et qu'il me faut un moyen de dissimuler ma véritable identité.

Althea secoua la tête, accablée comme si elle s'entretenait avec une folle furieuse.

— Jennsen, la magie ne fonctionne pas comme ça ! Tu penses que je peux jeter un sort qui te permettra de marcher tranquillement dans le palais ? Tu imagines peut-être aussi que les gardes, hypnotisés, t'ouvriront obligeamment toutes les portes ?

— Eh bien, je ne sais pas, mais…

— Bien sûr que tu ne sais pas ! C'est pour ça que je te dis que ça ne marche pas ainsi. La magie n'est pas une clé qui ouvre des serrures. Ni une entité mystérieuse qui résout les problèmes spontanément. En règle générale, elle commence d'abord par compliquer les choses. Quand tu as un ours sous ta tente, tu n'en invites pas un deuxième. Deux intrus ne sont pas mieux qu'un seul.

— Sebastian a besoin d'aide, seule la magie peut m'assister et…

— Tu veux aller au palais, y jeter je ne sais quelle poudre magique, et libérer ton ami comme par enchantement ? C'est ce que tu penses pouvoir faire ? Après, vous vous enfuirez, Sebastian et toi, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes ?

— Eh bien, je ne sais pas trop, mais…

Althea se pencha en avant.

— Tu ne crois pas que les responsables du palais voudront savoir comment ça s'est passé, afin d'empêcher que ça se reproduise ? Tu ne te demandes pas si des gens parfaitement innocents n'auront pas de terribles ennuis parce qu'ils n'auront pas su empêcher un prisonnier de s'enfuir ? Enfin, penses-tu que les chefs des gardes ne voudront pas récupérer le fugitif ? De grands moyens ayant été mobilisés pour le libérer, ils concluront que ton ami est encore plus important qu'ils le croyaient, et ils le traqueront impitoyablement. Au cas où tu ne le saurais pas, beaucoup d'innocents peuvent souffrir lorsqu'on organise de telles chasses à l'homme. Et pour ta gouverne, sache que l'armée et les sorciers du seigneur Rahl commenceraient à ratisser la région avant que ton ami et toi ayez parcouru une lieue…

» Enfin, es-tu assez idiote pour imaginer que le seigneur Rahl, le plus puissant sorcier du pays, ne garde pas une mauvaise surprise ou deux en réserve à l'attention des fous qui seraient tentés d'utiliser

contre lui – et dans son palais – les sorts ridicules d'une vieille magicienne ?

— Je n'avais pas pensé à tout ça…, avoua piteusement Jennsen.

— Ça, je m'en serais doutée, ma fille !

— Mais dans ce cas, comment puis-je aider Sebastian ?

— Je suppose qu'il te faudra imaginer un moyen de le libérer – si c'est possible – qui tienne compte de tous les éléments que je viens d'énumérer… et de quelques autres. Creuser un trou dans le mur de sa cellule ne paraît pas une très bonne idée, avouons-le. Au minimum, ça te vaudrait autant d'ennuis que la magie… Donc, tu dois réfléchir à une façon de convaincre tes ennemis de libérer Sebastian. Du coup, ils ne te poursuivront pas pour le récupérer.

Tout ça était très logique, mais il y avait un petit problème…

— Et comment m'y prendrai-je, selon vous ?

La magicienne haussa les épaules.

— Si c'est faisable, je parie que tu y arriveras ! N'as-tu pas déjà réussi à atteindre l'âge adulte, à échapper à des *quatuors*, à traverser mon marécage et à entrer chez moi ? Tu es capable de beaucoup de choses, ma fille. Mobilise ton intelligence, voilà tout. Mais surtout, ne commence pas par saisir un bâton pour secouer un nid d'abeilles !

— Je ne vois pas comment réussir sans l'aide de la magie. Je ne suis rien en ce monde !

— Rien en ce monde ? répéta Althea avec l'impatience d'un professeur confronté à un élève borné. Tu es Jennsen, une jolie fille très intelligente. Que fais-tu à mes pieds, en train de m'implorer d'agir à ta place ?

» Si tu veux être une esclave jusqu'à la fin de tes jours, continue à demander aux autres de s'impliquer à ta place. Certains accéderont à ta demande, c'est sûr, mais tu découvriras vite que cela te coûte ta liberté, ton libre arbitre et ta vie, en fin de compte. Ils agiront pour toi, mais tu leur seras liée à jamais, cédant ton identité et ton autonomie pour moins qu'une bouchée de pain. Alors, et seulement alors, tu ne seras rien en ce monde, et ce sera parce que tu l'auras voulu !

— Mais dans ce cas particulier, c'est peut-être différent…

— Le soleil se lève à l'est, et il n'y a jamais d'exception ! Et surtout pas parce qu'on en a envie… Je sais de quoi je parle, et dans le cas présent, la magie n'est pas la solution. Que t'imagines-tu ? Si un sort les empêchait de savoir que tu es la fille de Darken Rahl, tu crois que les gardes t'ouvriraient la porte de la cellule de Sebastian ? Ils ne feront ça pour personne, sauf s'ils pensent que c'est leur devoir. Et il en serait ainsi même si je te transformais en un lapin à six pattes ! Oui, mon enfant, même devant un tel lapin magique, les geôliers ne laisseraient pas fuir un prisonnier…

— Mais le pouvoir…

— … est un outil, pas une solution en soi.

Jennsen réussit à garder son calme, même si elle crevait d'envie de prendre la magicienne par les épaules et de la secouer jusqu'à ce qu'elle consente à l'aider. Devant Lathea, elle n'avait pas su agir, et il ne fallait pas que ça se reproduise.

— La magie n'est pas une solution ? Que voulez-vous dire ? Je la croyais toute-puissante.

— Tu as un couteau… Je le sais parce que tu me l'as montré…

— C'est exact.

— Quand tu as faim, brandis-tu ta lame sous le nez des gens en leur demandant du pain ? Non, tu les incites à t'en donner en échange d'une pièce…

— Je dois corrompre les gardes ?

Althea eut un soupir accablé.

— Non… D'après ce que je sais, c'est parfaitement impossible, en tout cas de la façon conventionnelle. Cela dit, le principe n'est pas très éloigné… Enfin, en gros…

» Quand Friedrich veut du pain, il n'utilise pas son couteau pour le prendre à ceux qui en ont – en tout cas, pas dans le sens où tu voudrais te servir de la magie. Mais avec son couteau, il sculpte des figurines avant de les dorer. Une fois qu'il a vendu un objet fabriqué avec sa lame, il échange la pièce ainsi obtenue contre du pain.

» Tu saisis ? S'il utilisait l'outil – un couteau, dans mon exemple – pour se procurer directement du pain, ça lui nuirait énormément, au bout du compte. On le tiendrait pour un voleur, et il finirait en prison. Mais Friedrich se sert de son cerveau, le couteau devient un instrument qui exécute ses ordres, et cette façon de faire lui permet d'avoir du pain… grâce à son outil !

— Je dois recourir indirectement à la magie, c'est ce que vous voulez dire ? La considérer comme un outil susceptible de m'aider ?

Althea soupira à pierre fendre.

— Non, mon enfant ! Oublie la magie ! Tu dois utiliser ta tête ! La magie t'attirerait des ennuis. Aie recours à ton intelligence !

— Je l'ai déjà fait, rappela Jennsen. Ce n'était pas facile, mais j'ai fait appel à mon intelligence pour venir jusqu'ici et vous demander de l'aide. À présent, j'ai besoin d'un sort – un outil qui m'aidera à me cacher. Présenté comme ça, c'est exactement ce que vous dites !

Althea tourna la tête et regarda les flammes crépiter dans la cheminée.

— Je ne peux pas t'aider de cette façon-là…

— J'ai peur que vous ne compreniez pas ! Des tueurs me poursuivent et j'ai besoin d'un sortilège pour leur dissimuler mon

identité. Vous l'avez fait à l'époque où je vivais au palais avec ma mère… Quand j'étais petite…

La vieille magicienne garda le regard rivé sur les flammes.

— Je ne peux pas faire ça… Mon pouvoir n'est pas assez fort…

— Il l'était en ce temps-là ! explosa Jennsen, lâchant la bonde à une vie entière d'amertume et de frustration. Je n'ai pas voyagé jusqu'ici et surmonté tant d'épreuves pour essuyer un refus ! Lathea m'a repoussée en disant que vous étiez la seule à voir les « trous dans le monde ». Donc la seule à pouvoir m'aider ! Il me faut du secours, Althea ! Je vous supplie de me sauver la vie !

— Je ne peux pas lancer un sort pareil pour toi…

— Althea, par pitié ! Je veux simplement qu'on me laisse tranquille, et vous avez le don !

— Pas celui que tu as inventé dans ton esprit d'enfant. Je t'ai aidée jadis de la seule façon qui était en mon pouvoir…

— Comment pouvez-vous rester assise ici en sachant que d'autres personnes souffrent et meurent ? Comment pouvez-vous refuser de les aider ? Un tel égoïsme me dépasse, Althea !

Friedrich glissa une main sous le bras de Jennsen et l'aida à se relever.

— Je suis désolé, mais vous avez posé votre question, et Althea vous a répondu. Essayez de tirer parti de ce qu'elle vous a dit pour apprendre à vous aider vous-même. À présent, il est temps pour vous de…

— Friedrich, coupa Althea d'une voix très douce, si tu nous préparais un peu de thé ?

— Althea, tu n'as aucune raison d'expliquer tout cela, et surtout pas à cette femme.

— Tout va bien, ne t'inquiète pas…

— Expliquer quoi ? demanda Jennsen.

— Mon mari semble très méchant, mais en réalité, il ne veut pas que je t'accable d'un fardeau. Il sait que beaucoup de gens sont malheureux à cause des connaissances que je leur communique. (Althea tourna la tête vers Friedrich.) Alors, ce thé ?

Le doreur eut l'air très triste, mais il finit par capituler et se dirigea vers une grande armoire.

— De quoi parlez-vous ? demanda Jennsen. De quelles connaissances ? Que me cachez-vous ?

Pendant que Friedrich sortait de l'armoire une théière et des tasses, Althea fit signe à Jennsen de s'asseoir sur le grand coussin, devant elle.

Chapitre 23

Jennsen s'installa confortablement sur le coussin rouge et jaune, aux pieds de la magicienne.

— Il y a des années, dit Althea en tirant sur les plis de sa robe imprimée noir et blanc, beaucoup plus d'années que tu peux l'imaginer, ma sœur et moi sommes allées dans l'Ancien Monde en contournant la grande barrière matérialisée par les Tours de la Perdition…

Jennsen décida qu'il était plus judicieux, en tout cas pour l'instant, d'en apprendre aussi long que possible en dissimulant ce qu'elle savait déjà. Le seigneur Rahl avait détruit la barrière en question parce qu'il voulait envahir l'Ancien Monde, et Sebastian, un fidèle de Jagang le Juste, était venu en D'Hara pour trouver un moyen d'enrayer l'invasion.

Si Althea lui fournissait une vision plus complète de toute cette affaire, Jennsen finirait peut-être par trouver un moyen de la convaincre d'intervenir en sa faveur.

— Je suis allée dans l'Ancien Monde pour séjourner un moment au Palais des Prophètes.

Oui, se souvint Jennsen, Sebastian avait mentionné ce lieu.

— J'avais un don très grossier pour les prédictions, et je voulais être formée par des magiciennes expérimentées. Lathea, elle, désirait en découvrir plus sur l'art de guérir. En outre, j'entendais en savoir plus long sur les gens comme toi.

— Les gens comme moi ? répéta Jennsen. Que voulez-vous dire ?

— Les ancêtres de Darken Rahl étaient exactement comme lui… Tous cherchaient à éliminer leurs descendants privés du don. Lathea et moi, avec la fougue bien connue de la jeunesse, voulions aider tous les gens qui en avaient besoin, et en particulier ceux qui étaient injustement persécutés. Nous désirions utiliser le don pour changer le monde, comprends-tu ? Chacune entendait apprendre des choses bien particulières, mais nos motivations étaient identiques.

Jennsen estima que ce petit discours militait en son sens. Après tout, c'était exactement le genre d'aide qu'elle demandait. Mais le faire remarquer à Althea n'aurait pas été très subtil, en ce moment précis. Mieux valait poser une question, pour montrer qu'elle suivait…

— Pourquoi avez-vous dû voyager si loin pour être formées ?

— Les magiciennes du Palais des Prophètes ont la réputation d'en savoir long sur le pouvoir et les sorciers – et surtout au sujet de tout ce

qui concerne notre monde… et les autres.

— Les autres ? (Jennsen désigna l'espace qui se trouvait au-delà du cercle extérieur, sur la Grâce dorée.) Vous voulez parler du royaume des morts ?

Althea plissa pensivement le front.

— En un sens, oui, mais pas seulement… Sais-tu ce que représente une Grâce ?

Jennsen acquiesça.

— Eh bien, mon enfant, les magiciennes du palais détiennent des connaissances précieuses sur le don et son interaction avec notre monde. Elles savent aussi beaucoup de choses sur le voile qui nous sépare du royaume des morts. Bref, elles ont une idée très précise de la façon dont fonctionne l'univers. À propos, on les appelle les Sœurs de la Lumière.

Jennsen se souvint de ce que lui avait dit Sebastian : désormais, les Sœurs de la Lumière luttaient aux côtés de l'empereur Jagang. Ces femmes, avait-il ajouté, pourraient certainement l'aider, et il avait proposé de la conduire jusqu'à elles. À l'évidence, ces magiciennes avaient un lien très étroit avec la Lumière du Créateur et avec le don – deux puissances représentées au centre de la Grâce.

Une idée frappa soudain Jennsen.

— C'est lié à ce que m'a dit Lathea, n'est-ce pas ? Au sujet de ces « trous dans le monde » que vous pouvez voir, contrairement aux autres gens.

Althea sourit avec la satisfaction d'un professeur qui voit un élève s'engager sur le chemin de la connaissance et se diriger vers une découverte importante.

— C'est le cœur même de toute cette histoire ! Jennsen, tous les enfants dépourvus du don du seigneur Rahl – en fait, de tous les seigneurs Rahl de l'histoire – sont des êtres à part. Pour nous, qui avons le don, vous êtes des « trous dans le monde ».

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que nous ne vous voyons pas…

— Comment ça ? Vous me voyez ! Et Lathea aussi me voyait… Je ne comprends pas !

— Je ne parle pas de nos yeux, mais de notre pouvoir… (Althea fit un grand geste circulaire.) Il y a des créatures vivantes partout autour de nous. Tu les vois avec tes yeux : Friedrich en train de préparer le thé, les arbres derrière la fenêtre… Bien entendu, je les vois moi aussi, comme tous les autres êtres humains… (Elle leva un index pour souligner l'importance de ce qu'elle allait dire.) Mais je vois aussi à travers mon don.

» Les gens qui ont le don sont incapables de l'utiliser pour

distinguer les êtres comme toi. Darken Rahl n'en était pas plus à même que moi, et son successeur n'est pas différent sur ce point. Pour tous ceux qui contrôlent la magie, tu es un « trou dans le monde »…

— Mais, mais…, bafouilla Jennsen, désorientée, ça n'a pas de sens ! Le seigneur Rahl me poursuit ! Il a envoyé des hommes sur ma piste, et l'un d'eux avait sur lui un morceau de parchemin où était écrit mon nom.

— Ces gens te traquent, mais il s'agit d'une poursuite normale dans laquelle la magie n'intervient pas. Le seigneur Rahl ne peut pas utiliser son pouvoir contre toi. En plus de son intelligence et de sa ruse, il doit avoir recours à des espions qui menacent ou corrompent des témoins pour savoir où tu es. S'il n'en était pas ainsi, il enverrait une bête sauvage magique qui te réduirait en bouillie en un clin d'œil. Tu n'aurais jamais atteint ton âge actuel, crois-moi, et aucun tueur n'aurait dû avoir ton nom sur un bout de parchemin pour te trouver…

— Si je comprends bien, je suis invisible pour le seigneur Rahl ?

— Non… Je te connais, je me suis souvenue de tes cheveux roux, et je t'ai identifiée parce que tu ressembles à ta mère. Bref, je peux savoir qui tu es grâce à des moyens conventionnels dont n'importe qui dispose. S'il était encore vivant, Darken Rahl saurait qui tu es à cause de tes points communs avec ta mère. Et d'autres personnes, dont moi, par exemple, peuvent voir en toi les traits dont tu as hérité de ton père, car tu lui ressembles aussi… Darken Rahl se reconnaîtrait sans doute en toi, comme n'importe quel père face à son enfant… Richard Rahl, lui, verrait sûrement que vous avez un air de famille. En résumé, le seigneur Rahl ou n'importe quel magicien sont en mesure de t'identifier par des moyens classiques, mais pas en utilisant leur pouvoir. Bien entendu, ton frère ou toute personne qui a le don verraient aussi que tu es une enfant sans pouvoir de la lignée Rahl.

» Mais Richard ne peut pas invoquer son don pour te localiser ! C'est impossible pour lui et pour tous ceux qui contrôlent la magie. Voilà la définition d'un « trou dans le monde », mon enfant…

Jennsen lut dans le regard d'Althea le reflet de sa profonde perplexité. Elle comprenait les mots que disait la magicienne, mais leur sens continuait à lui échapper…

— Quand j'étais au Palais des Prophètes, j'ai rencontré une magicienne nommée Adie qui était venue seule d'un très lointain pays pour apprendre à maîtriser son don. Mais elle était aveugle…

— Aveugle ? Et elle pouvait voyager seule ?

Althea sourit au souvenir de son ancienne amie.

— Bien entendu ! En se servant de son don, pas de ses yeux ! Toutes les magiciennes – en fait, tous les gens qui ont le don – disposent de cette extraordinaire capacité. De plus, chez certains, le pouvoir est plus fort – comme les muscles, qui sont plus développés

chez une personne que chez une autre. Regarde Friedrich, par exemple. Il est bien plus costaud que moi. Et prends tes cheveux… Ils sont roux alors que d'autres gens ont une crinière blonde, brune ou châtaine… Malgré toutes leurs ressemblances, les êtres humains ont des attributs très différents…

» Il en va de même pour le don… Son « aspect » varie, et sa puissance n'est jamais la même chez deux individus. Comme parmi les gens normaux, il y a des faibles et des forts dans nos rangs. Chaque pratiquant de la magie est unique en son genre. Son don ne ressemble pas à celui des autres – bref, il est unique, comme tout être vivant.

— Et votre amie Adie, qu'avait-elle de particulier ?

— Ses yeux étaient uniformément blancs, mais elle avait appris à voir avec le don, et elle distinguait plus de choses, dans le monde, que moi avec mon excellente vue. En particulier, elle sondait les gens parfaitement bien, comme si elle avait eu un regard d'aigle. Quand les êtres normaux deviennent aveugles, ils développent leurs autres sens. Et leur ouïe, par exemple, se révèle bien meilleure que la tienne ou que la mienne.

» Adie a développé son don. Et elle a appris à « voir » en repérant l'infinitésimale étincelle de Lumière du Créateur qui existe chez tout être vivant.

» Mais pour elle comme pour moi ou pour Darken Rahl, tu n'existes pas. Tu es un « trou dans le monde ».

Pour des raisons qu'elle ne comprit d'abord pas, Jennsen se sentit glacée de terreur. Puis les contours de son angoisse se précisèrent, et elle sentit des larmes monter à ses yeux.

— Ce n'est pas le Créateur qui m'a donné la vie, comme aux autres gens ? Je suis venue à l'existence d'une autre façon, et cela fait de moi un monstre ? Mon père voulait ma mort pour débarrasser le monde d'une erreur de la nature ?

— Non, non, mon enfant… (Althea se pencha et caressa la tête de Jennsen.) Ce n'est pas du tout ce que je voulais te dire…

Jennsen tenta de contenir l'angoisse toute nouvelle qui menaçait de la submerger. À travers ses larmes, elle vit l'inquiétude sincère qui s'affichait sur le visage d'Althea.

— Je ne fais pas vraiment partie de la Création ! C'est pour ça que le don ignore mon existence. Le seigneur Rahl veut simplement détruire un être maléfique dont le monde n'a aucun besoin.

— Jennsen, ne mets pas dans ma bouche des propos que je n'ai jamais prononcés. Et écoute-moi, à présent !

— Oui, je vous écoute…, dit docilement la jeune femme en s'essuyant les yeux.

— Être différent ne signifie pas automatiquement qu'on est un monstre.

— Et que suis-je d'autre, alors que je ne fais pas vraiment partie de la Création ?

— Ma chère enfant, tu es un Pilier de la Création, au contraire !

— Mais vous avez dit…

— … Que ceux qui ont le don ne peuvent pas te voir grâce à leur magie. Ai-je prétendu que tu n'existais pas pour leurs autres sens ? Ou que tu n'as pas, comme nous tous, ta place dans la Création ?

— Alors, pourquoi suis-je un de ces… « trous dans le monde », comme vous dites ?

Althea secoua tristement la tête.

— Je n'en sais rien, ma petite… Mais mon ignorance ne fait pas de toi un monstre. Les chouettes y voient la nuit. Es-tu une créature maléfique parce qu'une chouette peut te regarder alors que les gens en sont incapables ? Les limites d'une personne ne font pas la monstruosité d'une autre ! En fait, elles prouvent une seule chose : qu'il existe des limites !

— Et tous les rejetons des Rahl sont comme moi ?

Althea prit le temps de réfléchir avant de répondre.

— Ceux qui sont *totalement* dépourvus du don, oui… Pas ceux qui en ont en eux une étincelle, si fragile fût-elle. Cette « magie » peut être inutilisable, invisible et difficile à identifier, même par un très grand sorcier. Ces « rejetons », comme tu dis, passent pour des êtres banals, mais ils ont cependant une trace de pouvoir qui les empêche d'être des trous dans le monde. Bien entendu, cela les rend vulnérables, car ils peuvent être débusqués par la magie et éliminés à distance.

— Est-il possible que la majorité des… bâtards… des seigneurs Rahl entre dans cette catégorie ? Et que je fasse partie d'une très petite minorité ?

— Oui, répondit simplement Althea.

Jennsen sentit une grande tension dans la voix de la magicienne.

— Dois-je comprendre que notre seule particularité n'est pas d'être des « trous dans le monde » pour les magiciennes et les sorciers ?

— Oui… C'est en partie pour ça que je suis allée étudier sous la coupe des Sœurs de la Lumière. Je voulais comprendre mieux les interrelations entre le don et la vie telle que nous la connaissons – la Création, pour utiliser un autre mot.

— Avez-vous découvert quelque chose ? Les Sœurs de la Lumière ont-elles pu vous aider ?

— Hélas, non… (Le regard d'Althea se fit lointain, comme si elle s'immergeait dans son monde intérieur.) Très peu de gens partagent mon opinion, mais j'en suis venue à supposer que tous les êtres

humains – à part les rejetons Rahl tels que toi – ont en eux une étincelle de magie. Inutilisable et invisible, cette « ombre de pouvoir » les relie à ceux qui ont le don et à la Création en général.

— Désolée, mais je ne saisis pas ce que ça signifie pour moi ou pour mes semblables.

Althea secoua de nouveau la tête.

— Je suis loin d'avoir tout compris, Jennsen… Mais je soupçonne qu'il y a en jeu quelque chose de bien plus important…

Sans doute, admit mentalement Jennsen, mais de quoi pouvait-il s'agir ?

— Combien de rejetons naissent sans l'étincelle de pouvoir dont vous avez parlé ?

— Pour autant que je le sache, il est très rare qu'un seigneur Rahl donne naissance à plus d'un enfant pourvu du don – et celui-ci devient donc son héritier légitime. (Althea se pencha en avant et brandit un index.) Mais il est possible que d'autres rejetons, sans avoir exactement le don, détiennent l'étincelle dont nous avons parlé. Du coup il serait facile pour le seigneur Rahl de les localiser et de les éliminer sans que personne en entende jamais parler.

» Bref, il est possible que les « bâtards » comme toi soient très rares – presque autant que l'héritier authentique –, mais que les gens tels que moi les remarquent pour une raison toute simple : parce qu'ils ont survécu ! Dans ce cas, notre vision de ce qui est fréquent et de ce qui ne l'est pas serait en somme faussée à la base. Comme je te l'ai dit, je suis loin d'avoir tout compris, et je doute d'en être capable. Mais une chose est sûre : tous ceux qui comme toi ne possèdent pas cette imperceptible trace de pouvoir sont…

— … Des Piliers de la Création ? lança Jennsen, ironique.

Althea sourit.

— Eh bien, c'est un plus joli nom, oui…

— Mais pour tous ceux qui ont le don, nous sommes des trous dans le monde.

Le sourire d'Althea s'effaça.

— C'est ça, oui… Si Adie était avec nous, elle qui ne regarde pas avec ses yeux mais avec le don, elle verrait tout ce qu'il y a dans cette pièce, à part toi. Pour elle, tu serais un trou dans le monde, littéralement.

— Pour être franche, je ne trouve pas ça très flatteur…

— Ne comprends-tu pas ? Cela prouve seulement l'existence des limites. Pour un aveugle, tous les gens sont des trous dans le monde.

Jennsen réfléchit un moment.

— Si je comprends bien, tout ça est une affaire de perception. Certaines personnes ne sont pas capables de me voir en utilisant un « sens » bien précis.

La magicienne hocha la tête.

— C'est exactement ça… Mais pour les gens comme moi, le don est un « sens » comme les autres, et nous y recourons sans y penser, comme tu te sers de tes yeux. Du coup, être en face d'un être tel que toi nous perturbe énormément…

— Pourquoi ?

— Quand les divers sens d'une personne ne sont pas d'accord entre eux, c'est une source de confusion, tu ne crois pas ?

— Mais les détenteurs du don me voient avec leurs yeux… Donc, je ne devrais pas être un problème pour eux.

— Eh bien, imagine que tu entendes une voix, mais que tu ne puisses pas dire d'où elle vient…

Pour comprendre cette comparaison, Jennsen n'avait pas besoin d'imaginer – c'était l'histoire même de sa vie.

— Ou encore, continua la magicienne, imagine que tu puisses me voir, mais que ta main me traverse comme si je n'existais pas lorsque tu veux me toucher. Ne serais-tu pas perturbée ?

— Je suppose, oui… Les trous dans le monde ont-ils d'autres particularités ? Je veux dire à part être invisibles par les magiciennes et les sorciers ?

— Sans doute, mais je ne peux rien te dire… Il est très rare que les êtres comme toi survivent aussi longtemps… Mais tu n'es peut-être pas la seule actuellement. J'ai entendu dire qu'un de tes semblables vivait avec les Raug'Moss, des guérisseurs. Mais ce n'est peut-être qu'une rumeur…

Quand elle était très petite, Jennsen avait rendu visite aux Raug'Moss – en compagnie de sa mère, bien entendu…

— Vous connaissez le nom de ce « trou dans le monde » ?

— On parle d'un certain Drefan, mais là non plus, je ne sais pas s'il s'agit ou non de la vérité. En admettant que ça le soit, il y a fort peu de chances que cet homme soit toujours vivant. Le seigneur Rahl est le seigneur Rahl, et sa volonté a force de loi. Comme ses ancêtres, Darken Rahl a sûrement engendré beaucoup de bâtards. Protéger l'enfant d'un tel père est très dangereux et je doute que beaucoup de gens aient pris ce risque. En conséquence, presque tous tes demi-frères et demi-sœurs ont dû être exécutés dès leur naissance. Et les rares survivants n'ont pas pu échapper indéfiniment à leurs poursuivants.

— Et si notre nature de « trou dans le monde » était en fait une protection ? demanda Jennsen, réfléchissant à voix haute. Certains animaux ont des caractéristiques congénitales qui les aident à survivre. Les faons, par exemple, ont un pelage tacheté qui leur permet de ne pas être vus des prédateurs. En somme, une sorte de camouflage qui fait d'eux des trous dans le monde…

Althea sourit à cette idée.

— C'est une explication qui en vaut une autre, je suppose… Mais connaissant la magie, j'imagine que c'est un peu plus complexe que ça. Dans l'univers, tout est affaire d'équilibre. Les cerfs et les loups sont une bonne illustration de ce principe. Le camouflage des faons est bon pour eux, puisqu'il contribue à leur survie. Mais il met en danger celle des loups, qui ont besoin de nourriture… Cela dit, tout équilibre est fragile par nature. Si les loups mangeaient tous les faons, les cerfs n'existeraient plus et cela entraînerait la disparition des prédateurs, puisqu'ils n'auraient plus rien à se mettre sous les crocs. Tout ce qui rompt un équilibre est dangereux. Celui qui existe entre les loups et les cerfs assure la survie des deux espèces. Mais il y a un prix : le sacrifice de quelques individus…

» En matière de magie, l'équilibre est essentiel. Ce qui paraît très simple superficiellement se révèle souvent extrêmement complexe. En ce qui concerne les gens comme toi, je suppose qu'une forme très élaborée d'équilibre est en jeu. Votre nature de « trou dans le monde » est très certainement une conséquence secondaire…

— Et si l'équilibre, dans ce cas, était que quelques magiciennes ou quelques sorciers soient capables de me voir ? Après tout, certains faons sont mangés malgré leur camouflage. Votre sœur m'a dit que vous pouviez voir les trous dans le monde.

— C'est faux… J'ai seulement appris à me servir du don d'une façon spéciale. En un sens, ça ressemble à ce qu'a fait Adie…

Jennsen plissa le front, car elle ne comprenait plus rien au discours de la magicienne.

— Peux-tu voir un oiseau par une nuit sans lune ?

— Non… S'il n'y a pas de lune, c'est totalement impossible.

— Tu crois vraiment ? Eh bien, tu te trompes… (Althea leva un bras, bougeant sa main comme si elle était un oiseau en plein vol.) En passant devant les étoiles, l'oiseau occulterait leur lumière. Regardant les trous, dans le ciel, tu pourrais en un sens distinguer l'oiseau – ou les oiseaux.

— C'est une façon différente de voir, c'est ça ? avança Jennsen, séduite par une idée si intelligente. Et c'est ainsi que vous nous distinguez, moi et les autres trous dans le monde ?

— L'image que j'ai utilisée est la façon la plus simple de t'expliquer tout ça… Bien entendu, la réalité est un peu plus compliquée… Tu peux voir l'oiseau par une nuit sans lune à condition qu'il vole sur un fond de firmament étoilé – et pour ça, il faut par exemple qu'il n'y ait pas de nuages dans le ciel. Avec les gens comme toi, c'est à peu près le même principe. J'ai découvert un « truc » qui me permet de vous voir avec le don, mais ça ne marche pas dans toutes les circonstances…

— Quand vous étiez au Palais des Prophètes, avez-vous développé votre don pour les prédictions ? Qui sait, ça pourrait peut-être

m'aider…

— Rien de ce qui est lié aux prophéties ne saurait t'être utile.

— Pourquoi donc ?

Althea regarda fixement Jennsen, se demandant visiblement si elle avait bien suivi ses explications.

— Dis-moi, d'où viennent les prophéties, selon toi ?

— Des prophètes.

— Exactement ! Et que sont les prophètes ? Des sorciers particulièrement doués pour une variante de magie. As-tu déjà oublié que ceux qui ont le don ne te voient pas avec leur pouvoir ? Pour eux, tu es un trou dans le monde. En conséquence, tu es totalement absente des prophéties qu'ils produisent. Tu saisis ?

» J'ai une étincelle de don pour les prédictions, mais je ne suis pas une prophétesse. Lors de mon séjour chez les Sœurs de la Lumière, passionnée par ce sujet, j'ai passé de longues années dans les catacombes pour étudier les prophéties. Des textes écrits par de puissants sorciers tout au long des âges. Grâce à mes lectures, et à mon expérience personnelle, je peux t'assurer que tu es absolument invisible pour cette variante de la magie. Bref, du point de vue des prophéties, toi et tes semblables n'avez jamais existé, vous n'existez pas aujourd'hui et vous n'existerez jamais.

— Des trous dans le monde, au sens propre de l'expression, dit Jennsen en s'asseyant sur les talons.

— Au palais des Sœurs de la Lumière, continua Althea, j'ai rencontré un prophète nommé Nathan. Et si je n'ai rien appris sur les personnes comme toi, j'ai découvert beaucoup de choses au sujet de mon don. Pour l'essentiel, j'ai mesuré à quel point il était limité. J'ai également appris des choses qui me hantent depuis…

— De quoi voulez-vous parler ?

— Le Palais des Prophètes a été bâti il y a des milliers d'années, et il ne ressemble à aucun endroit que je connaisse. Un sortilège très puissant l'entoure. Cette magie modifie le passage du temps pour ceux qui vivent en ces lieux. En d'autres termes, ils vieillissent d'une façon différente…

— Si je comprends bien, ce séjour vous a modifiée ?

— Oui, comme tout le monde à l'intérieur du palais… On vieillit beaucoup plus lentement. C'est à peine si on prend un an alors que les autres, à l'extérieur, en ont dix ou quinze de plus sur les épaules.

— Comment est-ce possible ? demanda Jennsen, visiblement sceptique.

— Rien n'est éternel et le monde change sans cesse. Il y a trois mille ans, tout était très différent, et la magie n'échappait pas à la règle. Au moment où furent érigées les Tours de la Perdition, au sud

de D'Hara, les sorciers étaient bien plus nombreux et puissants que ceux d'aujourd'hui.

— Darken Rahl était pourtant *très* puissant…

— Peut-être, mais pas si on le compare aux sorciers de ce temps-là. Ils contrôlaient une magie que Darken Rahl n'était même pas capable d'imaginer.

— Et tous les sorciers de cette force sont morts ? Sans être remplacés ?

— Depuis les Grandes Guerres, répondit Althea d'un ton très grave, aucun sorcier de ce calibre n'est venu au monde. En fait, au fil des siècles, le don lui-même s'est fait de plus en plus rare. Mais quelque chose est arrivé : pour la première fois depuis trois mille ans, un homme est l'égal des sorciers de ce lointain passé. Et il s'agit de Richard Rahl, ton demi-frère…

Eh bien, l'homme qui traquait Jennsen était encore plus redoutable qu'elle l'avait imaginé ! Maintenant, la mort de sa mère ne l'étonnait plus, et il lui paraissait logique que les sbires de Richard soient sur ses talons. Ce seigneur Rahl était encore plus fort et plus dangereux que le précédent.

— Sa naissance étant un événement capital, continua Althea, certaines personnes, au Palais des Prophètes, en étaient informées très longtemps à l'avance. Elles attendaient avec impatience l'avènement de ce sorcier de guerre.

— Sorcier de guerre ? répéta Jennsen, qui n'aimait pas du tout cette notion.

— C'est ça, oui… Mais la prophétie qui annonçait sa naissance était une cause de polémiques – comme son titre de « sorcier de guerre », d'ailleurs. Pendant mon séjour au palais, j'ai pu rencontrer deux fois le prophète dont je t'ai déjà parlé. Nathan… Nathan Rahl.

— Nathan Rahl…, répéta Jennsen, éberluée. Un authentique Rahl, vous voulez dire ?

Althea sourit de la surprise de son interlocutrice – et au souvenir de ce stupéfiant personnage.

— Un vrai Rahl, oui ! Autoritaire, puissant, intelligent, charmant et incroyablement dangereux. Les Sœurs de la Lumière le gardaient dans une sorte de prison magique censée le rendre inoffensif. Mais il parvenait quand même à nuire de temps en temps. Un Rahl digne de ce nom ! Et âgé de plus de neuf cents ans.

— C'est impossible ! s'exclama Jennsen juste avant de s'apercevoir que ses commentaires étaient affreusement répétitifs.

Friedrich se racla la gorge, se pencha par-dessus Jennsen et tendit une tasse de thé fumant à sa femme. Puis il en donna une autre à son « invitée ».

— J'ai près de deux cents ans, dit Althea, répondant à la question

muette de son interlocutrice.

Jennsen écarquilla les yeux. La magicienne semblait être vieille, certes, mais sûrement pas à ce point.

— Toute cette affaire d'âge et de sortilège qui ralentit le vieillissement explique en partie pourquoi j'ai eu affaire à ta mère à l'époque où tu étais enfant. (Althea soupira et but une gorgée de thé.) Voilà qui nous ramène au début de notre conversation : pourquoi je ne peux pas t'aider avec ma magie.

Jennsen but un peu de thé, puis elle regarda Friedrich, qui paraissait avoir le même âge que sa femme.

— Vous avez également deux siècles ?

— Non, Althea m'a enlevé quand j'étais au berceau !

Jennsen surprit le regard qu'échangèrent les deux époux – à l'évidence, il existait entre eux une telle complicité qu'ils se comprenaient sans avoir besoin de longs discours. Comme sa mère et elle, en quelque sorte. Une façon de communiquer qui naissait bien entendu de l'habitude, mais avait pour source l'amour et le respect.

— J'ai rencontré Friedrich à mon retour de l'Ancien Monde, expliqua Althea. Nous avions à peu près le même âge, pourtant, j'avais vécu bien plus longtemps. Mais grâce au sortilège du Palais des Prophètes, ça ne se voyait pas…

» En ce temps-là, je me suis impliquée dans beaucoup de choses. Entre autres, j'ai cherché à savoir comment aider les gens comme toi…

— Et c'est à ce moment-là que vous avez rencontré ma mère ? demanda Jennsen.

— Oui… Ce fameux sort qui altérait le temps m'a donné une idée au sujet des personnes telles que toi. Je savais que les sorts classiques se révélaient incapables de vous protéger. D'autres que moi avaient essayé, mais sans sauver leur « trou dans le monde ». Alors, j'ai pensé à une solution : ne pas jeter le sort sur ta mère ou sur toi, mais sur toutes les personnes qui entraient en contact avec vous.

Jennsen tendit l'oreille, concentrée à l'extrême. Enfin, on en arrivait à l'essentiel : l'aide que pouvait lui apporter la magicienne.

— Qu'avez-vous fait ? Comment vous y êtes-vous prise ?

— J'ai utilisé la magie pour altérer la perception du temps de ces gens.

— Je ne comprends pas… En quoi cela pouvait-il me protéger ?

— Comme je te l'ai dit, Darken Rahl, pour te chercher, était obligé d'utiliser des moyens conventionnels. J'ai brouillé les cartes, en quelque sorte. En m'arrangeant pour que ceux qui te connaissaient aient une perception altérée du temps.

— Je ne comprends toujours pas… Que leur avez-vous fait « percevoir » ? Le temps est le temps…

Althea se pencha en avant et eut un sourire malicieux.

— J'ai fait croire à ces gens que tu venais juste de naître…

— Quand leur avez-vous fait croire ça ?

— Tout le temps ! Dès que quelqu'un découvrait une information à ton sujet – une enfant engendrée par Darken Rahl –, il te voyait et te décrivait comme une nouveau-née ! Que tu aies deux mois, dix mois, quatre, cinq ou six ans, tes poursuivants cherchaient toujours un bébé, même s'ils avaient entendu parler de toi depuis des années. Mon sort ralentissait leur perception du temps, mais uniquement en ce qui te concernait. Du coup, ils traquaient toujours un nourrisson, alors que tu étais déjà une petite fille.

» Grâce à ce sortilège, tes six premières années sont passées inaperçues, et tous les calculs à ton sujet sont faux de six ans. Aujourd'hui, ceux qui pensent que tu existes croient que tu as environ quatorze ans – alors que tu en as plus de vingt – parce que, pour eux, tu es née lorsque le sort a cessé d'agir. Bref, quand tu avais six ans, et c'est à partir de là qu'ils commencent à décompter ton âge.

Jennsen changea de position, s'appuyant sur les genoux pour soulager un peu ses mollets.

— Mais ça peut marcher ! s'exclama-t-elle. Il suffit que vous recommenciez. Si vous jetiez un sort pour moi aujourd'hui, comme quand j'étais petite, cela aurait le même résultat, n'est-ce pas ? Mes poursuivants ignoreraient que j'ai grandi, et ils ne me traqueraient plus. Ou plutôt, ils chercheraient un bébé. Je vous en prie, Althea ! S'il vous plaît, refaites ce que vous avez fait jadis !

Du coin de l'œil, Jennsen vit que Friedrich, désormais assis à son établi, dans l'alcôve, avait détourné la tête pour ne plus regarder les deux femmes. Dans les yeux d'Althea, elle lut qu'elle venait de dire exactement ce qu'il ne fallait pas – et au mot près ce que la magicienne attendait qu'elle dise.

Bref, elle venait de se jeter tête la première dans le piège qu'Althea lui avait tendu.

— Il fut un temps où je contrôlais un pouvoir considérable, dit l'épouse de Friedrich avec des étincelles dans le regard. J'ai connu de si grands moments, dans ma vie ! En trois mille ans, très peu de gens sont parvenus à aller dans l'Ancien Monde et à en revenir vivants. Je l'ai fait ! J'ai étudié avec les Sœurs de la Lumière, leur Dame Abbesse m'a accordé des audiences et j'ai rencontré un très grand prophète. Des exploits extraordinaires, non ? À un âge avancé, j'avais encore l'air jeune, j'étais belle, et mon mari, un homme aussi charmant que doux, me croyait capable de décrocher la lune, si l'envie m'en prenait.

» Oui, j'avais une longue existence derrière moi, et en même

temps, un avenir presque aussi long. La sagesse de la maturité et la fougue de la jeunesse ! De plus j'étais intelligente – oui, tellement intelligente – et détentrice d'un fabuleux pouvoir ! Une magicienne expérimentée, pleine de savoir et attirante. Une femme qui ne manquait pas d'amis et dont le cercle d'admirateurs tenait chacun de ses mots pour un oracle.

De ses longs doigts gracieux, Althea saisit sa robe et la remonta sur ses jambes.

Jennsen recula d'instinct, terrorisée par ce qu'elle découvrit.

Elle comprit pourquoi Althea ne s'était à aucun moment levée de son fauteuil. Réduites à des os couverts d'une peau parcheminée, ses jambes squelettiques n'avaient presque plus rien d'humain. On eût dit qu'elles étaient mortes depuis des années, mais qu'on avait omis de les enterrer, puisque leur propriétaire vivait toujours.

Comment la magicienne pouvait-elle se retenir de hurler à chaque seconde de sa vie ? se demanda Jennsen.

— Tu avais six ans, dit Althea d'une voix terriblement calme, lorsque Darken Rahl a découvert ce que j'avais fait. Ce seigneur Rahl était un homme très ingénieux. Bien plus malin, en fait, qu'une magicienne pourtant dans la pleine force de l'âge.

» Avant qu'il me capture, j'ai à peine eu le temps de dire à ma sœur d'avertir ta mère…

Jennsen se souvint vaguement. Quand elle était petite, sa mère et elle avaient fui le palais en pleine nuit, très peu de temps après qu'une visiteuse fut venue frapper à leur porte. Sa mère avait parlé un moment avec la femme, dans l'entrée, puis elle s'était mise à préparer leurs maigres bagages.

— Mais Darken Rahl ne vous a pas tuée…, souffla Jennsen. Il vous a laissé la vie sauve. Je ne l'aurais pas cru capable de clémence.

Althea eut un rire sans joie. La réaction d'une personne blasée face à la naïveté de la jeunesse.

— Darken Rahl n'était pas primaire au point de toujours exécuter ceux qui lui déplaisaient. Parfois, il leur souhaitait même une très longue vie, parce que la mort aurait été pour eux une délivrance. Sous terre, comment auraient-ils pu souffrir, se repentir et servir d'exemple aux autres ?

» Tu ne peux pas imaginer – et je serais bien incapable de te décrire – ce qu'on éprouve lorsqu'on est capturé, amené devant le seigneur Rahl, puis livré à la volonté de ce tueur froid aux yeux bleus et aux cheveux blonds. À cet instant, un être comprend que tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède et tout ce qu'il espère cesse d'exister. Comment pourrais-tu, à ton âge, imaginer ce que cela représente ?

» En revanche, tu dois deviner combien j'ai souffert. Pour cela, il te suffit de regarder mes jambes…

— Je suis désolée, gémit Jennsen, les yeux pleins de larmes et les mains posées sur son cœur déchiré.

— Mais la douleur n'était pas le pire, et loin de là ! Darken Rahl m'a dépouillée de tout ce que je pensais être et de tout ce que je croyais avoir. Ce qu'il a fait à mon don est bien plus terrible que ce qu'ont subi mes jambes. Toi, tu ne vois pas ces dégâts-là, parce que tu es aveugle à la magie. Moi, je les contemple chaque jour. C'est douloureux, tu peux me croire sur parole.

» Mais pour Darken Rahl, ce n'était pas une punition suffisante. Pour me châtier, alors que j'avais osé lui dissimuler un de ses rejetons, il m'a exilée dans ce marécage puant. Oui, il m'y a emprisonnée et l'a peuplé de monstres créés avec le pouvoir qu'il m'avait arraché. Le seigneur voulait que je vive assez près de lui, vois-tu. Il est même venu voir plusieurs fois comment je souffrais dans ma prison.

» Je suis à la merci des horreurs nées de mon pouvoir, auquel je n'ai plus accès. Je ne pourrai jamais sortir de ce lieu maudit en rampant, et même si c'était faisable, ou si quelqu'un m'aidait, les monstres me réduiraient en charpie. Car je n'ai pas le pouvoir de les empêcher de m'attaquer…

» Darken Rahl a laissé un chemin, devant la maison, pour qu'on puisse me faire parvenir des vivres et toutes les autres choses dont j'ai besoin. Friedrich a dû nous construire un foyer, puisque je ne pourrai jamais habiter ailleurs. Oui, Darken Rahl voulait que je vive très longtemps, afin que ma souffrance soit la plus longue possible.

Tremblant comme une feuille, Jennsen n'était plus en état de parler.

Althea désigna Friedrich.

— L'homme qui m'aime a dû assister à tout ça. Friedrich a été condamné à vivre avec une infirme qui ne pourra jamais plus être sa compagne au sens charnel du mot.

Althea passa une main sur ses jambes, les caressant comme si elle les revoyait telles qu'elles étaient jadis.

— Je n'ai plus jamais connu le bonheur d'être la maîtresse de l'homme que j'aime. Et Friedrich est privé de l'intimité qu'il aimait tant partager avec moi.

La magicienne prit une profonde inspiration et parvint à recouvrer son calme.

— Pour mieux me punir, Darken Rahl m'a laissé la possibilité d'utiliser mon don de la façon qui me serait la plus douloureuse : en faisant des prédictions !

Frappée par une idée, Jennsen ne put s'empêcher de la formuler à voix haute.

— Utiliser cette composante de votre pouvoir n'est pas une source de joie ? Ou au moins, une consolation ?

— As-tu aimé le dernier jour que tu as passé avec ta mère ? Les ultimes heures que vous avez partagées avant sa mort ?

— Oui.

— As-tu parlé avec elle ? As-tu ri en sa compagnie ?

— Oui.

— Imagine que tu aies su qu'elle allait mourir dans quelques heures. Que tu aies déjà vu cette affreuse scène des jours, des semaines voire des années à l'avance. Oui, imagine que tu aies tout vécu des dizaines de fois, jusqu'au détail le plus sanglant. Parce que ton pouvoir t'aurait montré la violence, la douleur, la perte de la vie… Ce don-là serait-il une source de joie ? Et aurais-tu pu apprécier pleinement votre dernière journée ensemble ?

— Non, souffla Jennsen d'une toute petite voix.

— Désormais, Jennsen Rahl, tu sais pourquoi je ne t'aiderai pas. Ce n'est pas par égoïsme, mais parce que je n'ai plus le pouvoir de lancer le sort que tu demandes. Tu devras trouver toute seule la force de t'aider toi-même et le courage d'aller jusqu'au bout de tes actes. C'est la seule façon de réussir véritablement sa vie…

» Je ne peux pas t'offrir le sortilège que tu réclames, et je souffre depuis des années parce que je t'ai aidée jadis. Si ça ne tenait qu'à moi, j'accéderais à ta demande, parce que j'ai agi selon mes convictions, et qu'elles n'ont pas changé. Mon calvaire est dû à un homme monstrueux, pas à une enfant innocente. Je n'en souffre pas moins pour autant, sache-le, et je me désespère pour Friedrich, qui aurait dû…

— … Qui aurait dû rien du tout ! coupa Friedrich en approchant des deux femmes. Je tiens chaque jour de ma vie passé avec toi pour une petite éternité de bonheur. Tu es la seule beauté qui existe en ce monde. Ton sourire, un soleil doré par le Créateur, est l'unique source de lumière de ma modeste vie. Si ces dernières années sont le prix qu'il fallait payer pour tant de bonheur, eh bien, qu'il en soit ainsi ! Ne dévalue pas ce qui fut et reste ma joie, Althea – c'est la seule chose de mal que tu pourrais faire.

La magicienne regarda fixement Jennsen.

— Tu vois ? Voici ma torture quotidienne : penser à ce que je n'aurai pas été capable d'être pour cet homme.

Jennsen éclata en sanglots aux pieds de la magicienne.

— Crois-moi, mon enfant, la magie est un souci supplémentaire dont tu n'as pas besoin.

Chapitre 24

L'esprit embrumé, Jennsen avançait comme un automate. Elle avait conscience de l'existence du marécage autour d'elle, bien entendu, mais la confusion qui régnait dans sa tête dépassait de loin celle qui prédominait dans ce lieu sinistre et étouffant. En quelques heures, ses certitudes s'étaient écroulées les unes après les autres. Dans ce processus, elle avait perdu la majorité de ses raisons d'espérer. Pis encore, il lui semblait à présent qu'il n'existait pas de solution à ses problèmes.

Pour ne rien arranger, elle venait de découvrir que tous ceux qui s'étaient efforcés de l'aider avaient payé leur bonne volonté au prix fort. Sa mère, Althea… Des vies dévastées, des destins ravagés…

Tant de souffrances à cause d'elle !

La vision brouillée par les larmes, Jennsen avançait à l'aveuglette dans le marécage.

Trébuchant régulièrement, elle s'était étalée à plusieurs reprises dans l'eau boueuse. Dès qu'elle s'arrêtait un moment pour reprendre son souffle, elle éclatait en sanglots, le cœur serré dans un étau d'angoisse et de chagrin. On eût dit qu'elle revivait le jour de l'assassinat de sa mère. Tout y était : la tristesse, la désorientation, le désespoir… Mais aujourd'hui, c'était sur la vie gâchée d'Althea qu'elle pleurait.

Tandis qu'elle se frayait un chemin dans la végétation dense et envahissante, la jeune femme s'accrochait à des lianes dès que ses jambes menaçaient de se dérober. Depuis la disparition de sa mère, trouver la magicienne et obtenir son aide avait donné un sens à son existence. À présent, elle ne savait plus que faire. Hier était un cauchemar, aujourd'hui existait à peine et demain lui semblait une porte ouverte sur l'enfer.

Atteignant un endroit où des colonnes de vapeur montaient de grosses crevasses, Jennsen tenta d'abord de les contourner. Prise à la gorge par la puanteur de ces émanations, elle dut vite renoncer. Recommençant à progresser dans un rideau de broussailles, elle s'écorcha les mains et les jambes, tomba de nouveau et crut un moment qu'elle n'aurait plus la force de se relever.

Elle y parvint pourtant et arriva bientôt en vue d'une étendue d'eau noire qui lui rappelait vaguement quelque chose. Alors qu'elle entreprenait de la contourner, marchant sur une étroite bande de pierre, elle se demanda si glisser et tomber dans l'eau n'était pas la

meilleure chose qui pouvait lui arriver.

Oui, tomber, puis se laisser sombrer et en finir une bonne fois pour toutes avec le calvaire qu'était sa vie ! Mourir ainsi paraissait une façon douce et agréable de tirer sa révérence. Pour elle, il n'y avait probablement pas d'autre moyen de trouver la paix qu'elle désirait tant.

Si elle mourait ici, en quelques minutes, son combat perdu d'avance serait terminé. Et elle en aurait également fini avec le chagrin et le désespoir. Avec un peu de chance, elle pourrait rejoindre sa mère et les esprits du bien dans un monde meilleur…

Cela dit, elle doutait que les esprits du bien acceptent d'accueillir une personne qui s'était suicidée. Sauf pour défendre la vie, tuer était mal, et ce péché suffirait sans doute à la jeter entre les griffes du Gardien. De plus, si elle renonçait maintenant, tous les sacrifices consentis par sa mère seraient vains. De là où elle regardait sa fille, la femme aux cheveux auburn risquait d'être déçue. Qu'arriverait-il si elle ne pardonnait pas à Jennsen d'avoir jeté sa vie aux orties ?

Et Althea ? Elle aussi avait pratiquement tout perdu à cause d'elle. Comment pouvait-elle ignorer un pareil courage ? Sans parler de celui de Friedrich, dont elle avait également ravagé l'existence. Non, malgré sa culpabilité – ou plutôt, à cause de sa culpabilité –, elle n'avait pas le droit de baisser les bras.

Une idée la hantait : avoir volé son bonheur à Althea. Malgré les propos de la magicienne, qui affirmait avoir écouté la voix de sa conscience, Jennsen mourait de honte à l'idée que quelqu'un, à cause d'elle, ait été condamné à une telle souffrance. Jusqu'à la fin de ses jours, Althea resterait prisonnière de ce maudit marécage, payant très cher la générosité qui l'avait poussée à aider Jennsen – et à s'attirer le courroux de Darken Rahl.

Lorsqu'on raisonnait froidement, il était aisé de conclure que le seigneur défunt était l'unique coupable. Mais dans son cœur, Jennsen ne voyait pas les choses ainsi. Parce qu'elle avait pris le risque de l'aider, Althea s'était retrouvée privée de ses jambes, de son don et de sa liberté. Et personne, quoi qu'il arrive, ne pourrait jamais lui rendre ce qu'elle avait perdu.

De quel droit Jennsen exigeait-elle que les autres viennent à son secours ? Pourquoi devaient-ils sacrifier leur liberté, voire leur vie, pour elle ? Et d'où tirait-elle l'audace de le leur demander ?

Comme elle venait de le découvrir, sa mère n'était pas la seule à avoir souffert de son fait. Il y avait aussi Althea et Friedrich. Sans oublier Lathea, assassinée à cause d'elle, et Sebastian, emprisonné au Palais du Peuple. Et ce pauvre Tom ! Pour lui porter secours, il avait négligé le travail qui lui permettait de gagner sa vie…

Tous les gens qui tentaient de l'aider le payaient cher. D'où tenait-

elle la certitude que les autres devaient se plier à ses quatre volontés ?

Cela dit, que pouvait-elle espérer faire sans leur aide ?

Quand elle eut dépassé la mare noire, Jennsen entreprit de slalomer entre des racines affleurantes qui semblaient prendre un malin plaisir à tenter de la faire trébucher. En deux occasions, elle ne parvint pas à maintenir son équilibre et s'étala de tout son long. Chaque fois, elle se releva tant bien que mal et continua son chemin.

La troisième fois qu'elle tomba, sa tête heurta si durement le sol qu'elle en resta sonnée pendant quelques minutes. Se tâtant le front puis les joues, certaine de s'être cassé quelque chose, elle ne trouva ni sang ni bosse.

Étendue parmi les racines qui ressemblaient à des serpents, Jennsen repensa à tous les gens qui avaient souffert à cause d'elle.

Elle eut d'abord honte, puis céda à la colère.

Jennsen.

Elle se remémora les paroles de sa mère : « Ne te sens pas coupable parce qu'ils sont maléfiques. »

La jeune femme se releva à demi. Oui, ses ennemis étaient maléfiques, et elle n'y pouvait rien. Au fil du temps, beaucoup de braves gens avaient dû tenter d'aider les personnes comme elle – les bâtards privés du don d'un seigneur Rahl – et le payer de leur vie. Cela n'était pas près de cesser, elle le savait. Pourtant, ces « bienfaiteurs », comme elle et comme tous ses semblables, avaient un droit inaliénable à l'existence et au bonheur.

Le vrai coupable était le seigneur Rahl.

Jennsen. Renonce…

Cela cesserait-il un jour ?

Grushdeva du kalt misht.

Sebastian était la dernière victime inscrite sur une très longue liste. Était-il torturé en ce moment même à cause de Jennsen ? Parce qu'il avait tenté de lui porter secours ?

Renonce…

Pauvre Sebastian… Comme il lui manquait ! Il avait été si courageux, si fort, si généreux…

Tu vash misht. Tu vask misht. Grushdeva du kalt misht.

Insistante comme jamais, la voix retentissait dans la tête de Jennsen, répétant des mots qui n'avaient aucun sens pour elle.

La jeune femme se releva péniblement. Ne pourrait-elle donc jamais être libre – au moins dans son propre esprit ? La voix du seigneur Rahl la poursuivrait-elle jusqu'à la fin de ses jours ?

Jenn…

— Fiche-moi la paix !

Jennsen devait aider Sebastian. Rien d'autre ne comptait.

Elle recommença à avancer, écartant les branches, les lianes et les

buissons. Avec la brume omniprésente, un éternel crépuscule régnait dans le marécage. Du coup, impossible de savoir quelle heure il était. Mais atteindre la demeure d'Althea lui avait pris longtemps et elle était restée un long moment avec la magicienne. Pour ce qu'elle en savait, la nuit tombait peut-être déjà…

Au mieux, on était en fin d'après-midi, et la prairie où attendait Tom restait à des heures de marche.

Jennsen était venue chercher de l'aide dans le marécage, mais il s'agissait d'une illusion – une fantaisie née de son imagination. Toute sa vie, elle s'était reposée sur sa mère. Puis elle avait voulu transférer ce fardeau sur les épaules d'Althea. À présent, elle devait admettre qu'il lui fallait se débrouiller seule et faire le nécessaire pour ne plus avoir besoin des autres.

Jennsen. Renonce.

— Non ! Fiche-moi la paix !

La jeune femme était tellement fatiguée de toute cette histoire. Fatiguée et… furieuse.

Elle entreprit de traverser dans l'autre sens l'étendue d'eau semée de racines. Sebastian avait besoin d'elle. Il fallait qu'elle le rejoigne au plus vite.

Tom l'attendait et il la conduirait au palais.

Et ensuite ? Comment tirerait-elle Sebastian des griffes de ses bourreaux ? Jusque-là, elle avait compté sur le soutien magique d'Althea. Mais elle savait désormais qu'il n'y en aurait pas…

À bout de souffle à force de courir, Jennsen ralentit quand elle fut en vue de l'endroit où elle avait eu maille à partir avec le serpent. Sondant les eaux paisibles, elle ne repéra rien mais ne fut pas rassurée pour autant. Les racines ne ressemblaient pas à des reptiles, mais dans cette pénombre, on ne pouvait être sûr de rien.

La vie de Sebastian était en jeu ! Stimulée par cette idée, Jennsen recommença à marcher.

À mi-chemin, elle se souvint qu'elle avait prévu d'utiliser un bâton pour distinguer les serpents des racines et mieux conserver son équilibre si elle glissait. Marquant une pause, elle se demanda si elle devait revenir en arrière pour se procurer une canne de fortune. Après avoir fait la moitié du parcours, conclut-elle, retourner sur ses pas n'aurait eu aucun sens.

Testant du bout du pied la racine suivante, elle détermina qu'il ne s'agissait pas d'un reptile, fit une grande enjambée et sonda de nouveau le terrain.

Elle sursauta, car quelque chose venait de heurter sa cheville. Un simple poisson, constata-t-elle avec soulagement.

Immédiatement après, son pied glissa, elle bascula sur le côté et tomba dans l'eau.

Surprise, elle rua frénétiquement, espérant rencontrer le fond pour se propulser à la surface. Mais elle ne trouva rien. Ici, l'eau était très profonde et elle sombrait inexorablement.

Ses lourdes bottes, si utiles sur la terre ferme, l'entraînaient vers le fond.

Jennsen battit des bras et parvint à crever la surface – juste le temps de prendre une inspiration avant de boire de nouveau la tasse.

Terrorisée, elle battit encore des bras pour tenter de revenir à l'air libre. Mais ses vêtements gorgés d'eau ralentissaient ses gestes, les privant de toute efficacité. Les yeux écarquillés, ses cheveux roux flottant autour d'elle, Jennsen voyait la pâle lumière du marécage devenir de plus en plus diffuse au-dessus de sa tête.

Tout se passait si vite !

La jeune femme tentait de s'accrocher à la vie, qui lui glissait entre les doigts…

Tout cela lui semblait irréel.

Jennsen.

Des ombres dansaient autour d'elle et ses poumons brûlaient à cause du manque d'air. Selon Althea, il était impossible de passer par l'arrière du marécage parce que des monstres y rôdaient. La première fois, Jennsen avait eu de la chance. À présent, c'était différent…

Folle de terreur, elle vit qu'une ombre noire approchait.

Jennsen ne voulait pas mourir. Quelques minutes plus tôt, elle avait souhaité que vienne la fin, mais ce n'était pas sincère. Elle n'avait qu'une vie et ne désirait la perdre pour rien au monde.

Elle continua à tenter de remonter à la surface, mais ça semblait impossible, comme si elle se débattait dans de la glu.

Jennsen !

La voix était impérieuse – non, pressante…

Jennsen !

Quelque chose venait de percuter la jeune femme. Apercevant des reflets verts, elle comprit que c'était le serpent.

Jennsen aurait crié, si elle n'avait pas été sous l'eau. Se débattant à peine, elle dut laisser le reptile s'enrouler autour d'elle.

Trop épuisée pour se battre, les poumons vidés de leur air, la jeune femme se laissa entraîner dans les profondeurs du marécage, très loin de la surface et de la vie. Même si elle essayait encore de remonter, ses bras et ses jambes lui semblaient en plomb…

Jennsen !

Voilà, c'était fini, elle allait se noyer.

Bien sûr elle savait nager, mais avec ses vêtements mouillés et ses bottes trop lourdes, elle n'en était plus capable. De plus, il y avait le serpent, dont le poids l'entraînait vers le fond.

Que c'était douloureux !

Jusque-là, Jennsen avait cru qu'une noyade était une mort relativement douce – une plongée définitive dans des eaux accueillantes. Une idée idiote ! De sa vie, elle n'avait jamais autant souffert et le sentiment de suffoquer était horrible. Sa poitrine lui faisait mal comme si elle était sur le point d'exploser, et elle aurait tout donné pour que son calvaire cesse. Oui, sa vie entière pour pouvoir respirer un peu d'air !

Bientôt, elle ne pourrait plus s'empêcher de prendre une inspiration, et elle inhalerait de l'eau.

Que c'était douloureux !

Jennsen sentait la peau du serpent contre ses jambes. Devait-elle tenter de tuer son ennemi alors qu'elle en avait encore l'occasion ? En principe, elle devait pouvoir dégainer son couteau. Mais elle se sentait trop faible.

Et elle avait trop mal.

Mieux valait abandonner la lutte. Tout cela n'avait plus de sens, et la mort du serpent ne lui apporterait rien.

Jennsen !

La jeune femme s'étonna que la voix ne lui demande pas de « renoncer », comme elle le faisait d'habitude. C'était paradoxal : alors qu'elle baissait enfin les bras, la voix ne l'encourageait pas à continuer et se contentait de répéter son nom.

Une masse compacte percuta l'épaule de la jeune femme, puis sa tête et une de ses cuisses.

On la guidait vers la rive, à l'endroit où les racines s'enfonçaient sous l'eau. Par réflexe, elle tendit les bras, en saisit une et tira de toutes ses forces.

Le serpent entreprit de la pousser doucement vers le haut.

Revenue à la surface, Jennsen respira à fond, avala un peu d'eau, toussa pour la recracher puis parvint à se hisser à demi sur la berge. Elle ne réussit pas à faire mieux, mais au moins, sa tête était hors de l'eau et elle pouvait respirer.

Les jambes toujours immergées, elle ferma les yeux, serra très fort sa racine pour ne pas risquer de glisser de nouveau dans l'eau et se concentra sur le rythme de sa respiration.

Avec chaque inspiration, elle sentait ses forces revenir.

Quand elle eut assez récupéré, elle se hissa péniblement sur la berge – à la force du poignet, et pouce après pouce – puis se coucha sur le côté, encore pantelante, et regarda l'eau qui venait lécher la pointe de ses bottes.

Le simple fait de respirer la remplissait de joie.

En silence, la tête du serpent émergea de l'eau, et deux gros yeux

jaunes se rivèrent dans ceux de Jennsen.

Un long moment, le reptile et la jeune femme se regardèrent fixement.

— Merci…, murmura Jennsen.

Voyant qu'elle était en sécurité et qu'elle respirait, le serpent replongea sous l'eau.

Pourquoi n'avait-il pas tenté de tuer sa proie, alors qu'il lui aurait été facile de le faire ? Jennsen n'en savait rien, mais elle pouvait formuler une ou deux hypothèses. Après leur première rencontre, le reptile avait dû conclure qu'elle était trop grosse pour qu'il la dévore. Il était également possible qu'il ait craint qu'elle lui refasse le coup du couteau.

Mais pourquoi l'avait-il aidée ? Afin de lui montrer son respect ? Parce qu'il la prenait pour une prédatrice concurrente et désirait la chasser de son territoire sans prendre le risque de l'affronter ?

Si rien de tout cela n'avait beaucoup de sens, il restait une certitude : le serpent lui avait sauvé la vie. Elle détestait les reptiles, et celui-ci l'avait empêchée de se noyer.

Une des créatures qu'elle redoutait le plus était venue à son secours.

Toujours occupée à reprendre sa respiration – et à recouvrer ses esprits, après être passée si près de la mort –, Jennsen rampa pour s'éloigner de l'eau. Encore trop faible pour tenir sur ses jambes, elle ne s'en inquiétait pas vraiment, car le simple fait de pouvoir bouger était délectable. Bientôt, elle serait assez remise pour se lever. Il le fallait, car elle devait continuer son chemin.

Le temps pressait.

Dès qu'elle put se redresser et avancer normalement, elle se sentit revivre. Depuis toujours, elle adorait marcher, et aujourd'hui, cela l'aidait à se sentir de nouveau elle-même. Désormais, elle savait qu'elle tenait à la vie. Une leçon qu'elle avait payée cher.

Maintenant, elle devait s'occuper de Sebastian.

Se frayant un chemin entre les lianes et les broussailles, Jennsen atteignit assez vite le pied de la corniche rocheuse par laquelle elle était arrivée, des heures plus tôt. Mais la lumière continuait à baisser, et l'ascension serait longue, elle le savait. Même si elle n'aurait voulu pour rien au monde passer la nuit dans le marécage, l'idée d'escalader dans le noir ne lui disait rien de bon.

Mais l'angoisse lui donna des ailes. Tant qu'il y aurait un peu de lumière, elle devrait avancer, voilà tout !

Cela dit, il lui faudrait rester prudente. À certains endroits, la corniche longeait un gouffre sans fond, et si elle y tombait, aucun serpent au grand cœur ne viendrait à son secours…

Pendant l'ascension, Jennsen repensa à tout ce qu'Althea lui avait

dit. Avec un peu de chance, elle y puiserait bien une idée utile ou deux. Pour l'heure, elle ne savait absolument pas comment libérer Sebastian, mais elle devait essayer, car elle était son seul espoir. Par le passé, il lui avait sauvé la vie, et elle devait lui rendre la pareille.

Elle aurait tant voulu le voir sourire, plonger son regard dans le sien, admirer ses étranges cheveux blancs… L'idée qu'on le torture lui était insupportable. Elle devait l'arracher aux griffes de ses bourreaux.

C'était facile à dire… et beaucoup moins facile à faire. D'abord, il fallait retourner au Palais du Peuple. Avec un peu de chance, elle trouverait un plan en chemin.

Tom la raccompagnerait jusqu'au palais…

Tom… Il devait l'attendre, mort d'inquiétude. Mais pourquoi l'avait-il aidée, pour commencer ?

À bien y réfléchir, cette question était angoissante, car Jennsen ne savait pas où la réponse la mènerait. C'était un peu comme basculer dans un abîme, quand on marchait sur une corniche…

Oui, pourquoi Tom était-il venu à son secours ?

En avançant, Jennsen se concentra sur cette obsédante question. À l'en croire, Tom avait eu peur de ne plus pouvoir se regarder dans un miroir s'il la laissait s'enfoncer seule dans les plaines d'Azrith. Certain qu'elle y laisserait la vie, il avait voulu empêcher ce drame.

Un noble sentiment, il fallait l'avouer.

Mais il y avait plus que cela, c'était certain. Tom semblait résolu à l'aider, comme s'il s'était agi d'une mission divine. Il n'avait jamais tenté de la dissuader de partir dans les plaines, se contentant de la mettre en garde contre une façon de procéder qu'il jugeait dangereuse. Ensuite, il avait fait tout son possible pour l'aider.

Il lui avait même demandé de dire du bien de lui au seigneur Rahl. Ce souvenir la perturbait. Même si Tom avait parlé sur le ton de la plaisanterie, il était sérieux, elle en aurait mis sa tête à couper. Mais pourquoi pensait-il qu'elle pouvait le recommander au maître de D'Hara ?

Jennsen retourna cette question dans sa tête tandis qu'elle continuait son ascension. D'étranges cris d'animaux retentissaient autour d'elle et la puanteur du marécage montait encore à ses narines. Mais elle approchait de sa destination, et cela seul comptait.

Au moment où elle s'était aperçue qu'on lui avait volé sa bourse, Tom avait dû voir le couteau à la garde en argent… C'était cela, la réponse ! Quand elle avait écarté son manteau, le marchand de vin avait certainement vu et reconnu l'arme gravée du « R » de la maison Rahl.

Jennsen marqua une pause pour mieux réfléchir. Tom pensait-il qu'elle était une représentante spéciale du seigneur Rahl ? Une sorte d'agent de confiance ? Croyait-il qu'elle était en mission pour le

maître de D'Hara ? S'imaginait-il qu'elle le connaissait ?

Tom la prenait-il pour une personne importante ? En un sens, cela n'aurait rien eu d'étonnant, si on songeait à sa détermination à entreprendre un voyage apparemment impossible. Tom avait bien vu qu'il s'agissait pour elle d'un devoir sacré. De plus, elle lui avait dit que c'était une affaire de vie ou de mort…

Jennsen se baissa pour passer sous un entrelacs de branches basses. Ensuite, elle regarda autour d'elle et s'avisa qu'il faisait de moins en moins clair. Elle devait se dépêcher, sinon, elle ne rejoindrait pas le marchand de vin avant la nuit.

En avançant, elle se souvint de la façon dont Tom avait regardé ses cheveux roux. Souvent, les gens la craignaient à cause de sa chevelure – parfois parce qu'ils la tenaient pour une preuve qu'elle avait le don. Tout au long de sa vie, elle s'était servie de cette caractéristique pour rester en sécurité. Et avec Sebastian, le premier soir, elle s'était fait passer pour une magicienne, au cas où il aurait eu de mauvaises intentions. Plus tard, à l'auberge, elle avait encore utilisé l'angoisse des gens pour se protéger des danseurs.

Le souffle court, car la pente devenait de plus en plus raide, Jennsen continua son ascension sans cesser de réfléchir.

La nuit approchait et elle n'arriverait peut-être pas à destination avant qu'il fasse trop noir. Mais elle devait essayer. Oui, pour Sebastian, elle n'avait pas le droit de renoncer !

Soudain, une masse sombre passa devant ses yeux et une autre lui heurta le visage. Criant de terreur, Jennsen faillit glisser tandis que ses deux agresseurs s'éloignaient à tire-d'aile.

Des chauves-souris, rien de plus ! En soupirant, Jennsen posa une main sur son cœur, qui battait au moins aussi vite que leurs ailes. Les deux petites bêtes chassaient simplement les insectes qui voletaient par centaines autour d'elle…

Un incident ridicule ! Cela dit, surprise et effrayée, Jennsen avait bel et bien failli basculer dans le vide. Au crépuscule, la moindre erreur pouvait être mortelle quand on avançait sur une étroite corniche. Un geste un peu brusque, et adieu ! Mais rester dans le marécage aurait été au moins aussi dangereux…

Moralement et physiquement épuisée, Jennsen continua sa route en s'efforçant de rester au centre de sa corniche. Une précaution utile, mais qui ne lui servirait à rien si un des monstres magiques dont avait parlé Althea lui sautait soudain dessus.

Selon la magicienne, personne ne pouvait entrer dans le marécage par l'arrière. Dans ce cas, une fois la nuit tombée, Tom serait peut-être lui aussi en danger. Sous le couvert de l'obscurité, une des créatures risquait de s'aventurer dans la prairie pour l'attaquer.

Qu'arriverait-il à Jennsen si elle découvrait, en arrivant, les

cadavres mutilés de Tom et de ses chevaux ? Que ferait-elle, si ça se produisait ?

Allons, elle avait assez de raisons de s'inquiéter ! Pourquoi en inventer de nouvelles ?

Soudain, elle se retrouva sur un terrain découvert et vit devant elle les flammes d'un feu de camp.

— Jennsen ! s'écria Tom.

Il se leva d'un bond, courut vers son amie et lui passa un bras autour des épaules pour la soutenir.

— Par les esprits du bien ! ça va ?

Trop fatiguée pour parler, la jeune femme hocha la tête.

Sans remarquer son geste, Tom la lâcha, fonça vers le chariot et revint au pas de course avec une couverture.

— Tu es trempée, dit-il en enveloppant son amie dans la couverture. Que t'est-il arrivé ?

— J'ai nagé un peu…, répondit Jennsen, incroyablement heureuse d'être là, hors du maudit marécage.

Tom la regarda, l'air sévère.

— Je sais que ça ne me regarde pas, mais de toute évidence, ce n'était pas une très bonne idée.

— Le serpent serait sûrement d'accord avec toi.

— Le serpent ? Que s'est-il passé dans ce marécage ? Et que veux-tu dire par « serait sûrement d'accord avec toi » ?

Ayant toujours du mal à reprendre son souffle, Jennsen éluda la question d'un vague geste de la main. Terrorisée à l'idée d'être surprise par la nuit sur la corniche, elle avait couru pendant toute la dernière heure et cela l'avait vidée de ses maigres forces.

Rattrapée par la peur, elle se mit à trembler et s'aperçut qu'elle serrait le bras musclé de Tom aussi fort que la racine, au bord du lac.

Le marchand de vin ne parut pas s'en apercevoir. Et s'il faisait semblant, c'était un excellent acteur…

Si agréable que fût sa présence, Jennsen le lâcha et s'écarta un peu de lui.

— Tu as vu Althea ? demanda-t-il.

Jennsen hocha la tête.

Tom lui tendant une outre d'eau, elle s'en empara et but goulûment.

— Bon sang, je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un qui ait réussi à pénétrer dans ce marécage sans y être invité ! Tu as vu les… créatures ?

— Un énorme serpent s'est enroulé deux fois autour de moi, si tu veux le savoir… J'ai eu tout loisir de l'admirer, même si je m'en serais bien passée.

Tom émit un sifflement admiratif.

— La magicienne a accepté de t'aider ? As-tu obtenu d'elle tout ce que tu désirais ? Jennsen, dis-moi que tout va bien ! (Tom cessa soudain de bombarder son amie de questions.) Désolé… Tu es glacée et trempée comme une soupe, et je te fais subir un interrogatoire en règle…

— J'ai eu une longue conversation avec Althea… Sans résultat concluant, mais connaître la vérité vaut mieux que courir après des illusions.

— Si je comprends bien, dit Tom, très inquiet, tu n'as rien obtenu du tout. Que vas-tu faire, à présent ?

Jennsen prit une grande inspiration pour se donner de l'assurance, puis elle dégaina son couteau, le tint par la lame et brandit la garde devant le nez de Tom. À la lueur des flammes du feu de camp, le « R » gravé sur la garde brilla comme un petit soleil.

La jeune femme tenait l'arme comme un talisman ou un sceptre – le symbole d'un pouvoir auquel rien ne devait être refusé.

— Je dois retourner au Palais du Peuple.

Aussitôt, Tom prit son amie dans ses bras – pour lui, on eût dit qu'elle ne pesait rien – et la porta jusqu'au chariot. Avec une touchante délicatesse, il la déposa à l'arrière, dans le nid de couvertures.

— Ne t'en fais pas, je vais t'y ramener. Le plus dur est derrière toi. À présent, repose-toi bien au chaud et laisse-moi me charger du reste.

Depuis qu'elle avait brandi le couteau devant Tom, Jennsen savait que son hypothèse était juste : il la prenait pour un agent du seigneur Rahl. Un grand avantage pour elle, même si mentir à son ami et l'utiliser sans vergogne l'emplissait de honte. Ce n'était pas bien du tout, mais elle ne voyait pas ce qu'elle aurait pu faire d'autre.

Avant qu'il puisse s'éloigner, elle prit Tom par le bras.

— N'as-tu pas peur de m'aider alors que je suis impliquée dans une affaire si…

— … Dangereuse ? acheva le marchand de vin. Ma modeste contribution n'est rien comparée aux risques que tu cours. (Il désigna la crinière rousse de Jennsen.) Contrairement à toi, je suis une personne banale, et je me réjouis que tu me laisses jouer un petit rôle dans tout ça.

— Je suis très banale aussi, dit Jennsen, qui se sentit soudain toute petite. Je fais ce qui doit être fait, voilà tout…

Tom prit une couverture et l'étendit sur la jeune femme.

— Je vois beaucoup de gens, tu sais… Inutile d'avoir le don pour s'apercevoir que tu n'es pas comme tout le monde.

— Tu as compris que c'était secret, n'est-ce pas ? Je ne peux rien te dire… Je suis désolée, mais c'est ainsi…

— C’est tout à fait normal ! Pour avoir une arme pareille, il faut être une personne très importante. Je ne m’attends pas à des confidences, et je ne t’en demanderai pas.

— Merci, Tom…

Se détestant de manipuler ainsi un homme d’une telle loyauté, Jennsen lui serra gentiment le bras, comme pour se racheter.

— Sache au moins que c’est important et que ton aide m’est précieuse…

— Allons, blottis-toi dans ces couvertures et sèche-toi ! Nous serons bientôt de retour dans les plaines d’Azrith. Au cas où tu l’aurais oublié, c’est l’hiver partout ailleurs qu’ici ! Trempée comme tu l’es, tu mourras de froid.

— Merci, Tom. Tu es un homme formidable.

Trop épuisée pour rester assise, Jennsen se laissa tomber sur les couvertures.

— Eh bien, ne manque pas d’en informer le seigneur Rahl ! plaisanta Tom avant de s’éloigner.

Il recouvrit le feu de poussière et sauta sur le banc du conducteur.

Sans la moindre arrière-pensée, Tom aidait Jennsen et il se disait que cela lui faisait courir quelques risques. En réalité, il se mettait gravement en danger en secourant la fille de Darken Rahl. Convaincu de travailler dans l’intérêt du nouveau seigneur, il faisait exactement le contraire – sans le savoir, et en ignorant qu’il bravait la mort.

Et avant que tout soit terminé, Jennsen allait le mettre dans une situation encore plus périlleuse.

Bien qu’elle fût terrorisée à l’idée de retourner dans le fief de l’homme qui désirait sa mort – et ce après un voyage inutile, puisqu’elle n’avait pas obtenu l’aide qu’elle cherchait –, Jennsen s’endormit comme une masse malgré les cahots du chariot. Oubliant jusqu’à ses vêtements glacés, elle sombra dans un sommeil réparateur. Une excellente chose, considérant les épreuves qui l’attendaient.

Chapitre 25

Assise sur le banc du conducteur, à côté de Tom, Jennsen regardait le haut plateau grandir régulièrement à l'horizon. Sous les premiers rayons de soleil, les murs du Palais du Peuple prenaient des reflets pastel. Bien que le vent fût tombé, l'air restait glacial. Mais après l'humidité étouffante du marécage et son ignoble puanteur, Jennsen trouvait les plaines étrangement accueillantes.

Se massant les tempes du bout des doigts, la jeune femme essayait de faire passer un début de migraine. Tom avait tenu les rênes du chariot toute la nuit pendant qu'elle dormait à l'arrière – un sommeil trop fragmenté pour être vraiment reposant. Mais au moins, elle avait pu fermer l'œil, et ils seraient bientôt de retour au palais.

— Dommage que le seigneur Rahl ne soit pas là…

Arrachée à ses sombres pensées, Jennsen ouvrit brusquement les yeux.

— Qu'as-tu dit ?

— Le seigneur Rahl… (Tom désigna le sud.) Dommage qu'il ne soit pas là pour t'aider…

Tom avait tendu le bras en direction de l'Ancien Monde. Un jour, la mère de Jennsen lui avait parlé du lien qui unissait tous les D'Harans à leur seigneur. Grâce à une très ancienne magie, ils pouvaient sentir où était le seigneur Rahl. Bien que sa force fût différente selon les individus, le lien était présent chez tous les D'Harans de souche.

Quel avantage le seigneur tirait-il de ce lien ? Jennsen n'aurait su le dire, même si elle supposait qu'il était un maillon de la chaîne qui assurait sa domination sur le peuple. Mais pour sa mère, par exemple, cela avait plutôt servi à éviter de tomber entre les griffes de Darken Rahl.

Jennsen connaissait le lien à travers les descriptions de sa mère. Pour une raison inconnue, elle ne l'avait jamais éprouvé dans sa chair. Peut-être simplement parce qu'il était très faible en elle, comme chez certains D'Harans. Du coup, elle était incapable de le sentir. Selon sa mère, cela n'avait rien à voir avec la dévotion qu'on pouvait éprouver pour le seigneur Rahl. Il s'agissait d'un phénomène magique soumis à des critères qui n'avaient aucun rapport avec les goûts ou les dégoûts d'un individu.

Jennsen se souvint des moments où sa mère, debout sur le seuil d'une maison ou campée devant une fenêtre, regardait longuement

l'horizon. À ces instants-là, elle sentait le seigneur Rahl à travers le lien. Sachant où il était, elle pouvait même dire s'il s'approchait ou s'éloignait. Hélas, le lien restait muet quand il s'agissait de détecter les brutes qu'il envoyait aux trousses des deux femmes…

Comme tout D'Haran, Tom tenait le lien pour une chose naturelle. Sans y penser, il venait de livrer à Jennsen une information précieuse : Richard Rahl n'était pas dans son palais. Une excellente nouvelle qui regonflait le moral de la jeune femme. Voilà qui faisait un obstacle et un souci de moins !

Le seigneur Rahl était au sud, dans l'Ancien Monde, occupé à combattre le peuple de Sebastian.

— Oui, c'est vraiment dommage…, souffla enfin Jennsen.

Le marché en plein air, au pied du plateau, grouillait déjà de monde. Des colonnes de poussière, sur la route du sud, indiquaient que d'autres visiteurs affluaient. Jennsen se demanda où était Irma la marchande de saucisses. Betty lui manquait terriblement. Elle mourait d'envie de la voir remuer la queue et bêler pour montrer son bonheur de revoir sa chère maîtresse…

Tom dirigea son chariot vers le marché, en direction de l'endroit où il avait installé son étal. Irma reviendrait-elle sur le même emplacement ? C'était possible, mais de toute façon, Jennsen devrait de nouveau lui laisser Betty si elle voulait entrer au palais. Après avoir gravi des centaines de marches, il lui faudrait encore découvrir où était retenu Sebastian.

Jennsen regarda la route vide qui serpentait sur le flanc du haut plateau.

— On passe par l'extérieur ! lança-t-elle.

— Pardon ?

— On prend la route extérieure !

— Tu es sûre de toi, Jennsen ? Désolé, mais je doute que ce soit une très bonne idée. Ce chemin est réservé aux officiels et aux…

— On va passer par là !

Tom n'insista pas et dirigea ses chevaux vers la gauche, en direction de l'entrée de la route. Du coin de l'œil, Jennsen vit que le pauvre marchand de vin jetait des regards inquiets à son étrange passagère.

Les soldats en poste au pied du plateau, là où naissait la route, regardèrent le chariot approcher.

— Ne t'arrête pas, dit Jennsen à Tom tout en dégainant son couteau.

— As-tu perdu l'esprit ? Je suis obligé de m'arrêter. Ces hommes ont des arcs, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Continue d'avancer, dit simplement Jennsen, le regard rivé droit devant elle.

Quand ils atteignirent les sentinelles, elle brandit son couteau en le tenant par le manche, afin que la garde soit bien visible. Se servant de l'arme comme d'un sceptre, elle la braqua sur les soldats sans daigner leur accorder un regard. Le comportement d'une personne très importante résolue à ne pas perdre de temps avec des sous-fifres.

Tous les hommes fixèrent intensément la garde en argent de l'arme sur laquelle brillait la lettre « R ». Aucun ne fit mine d'encocher une flèche ni de tenter d'intercepter le chariot.

Impressionné, Tom émit un sifflement admiratif et fit avancer un peu plus vite son attelage.

La corniche décrivait de larges boucles qui conduisaient très lentement jusqu'au sommet du plateau. Le plus souvent assez large, le chemin rétrécissait par endroits, forçant le véhicule à frôler le bord de l'abîme. À chaque nouvelle boucle, les deux voyageurs bénéficiaient d'une vue de plus en plus panoramique sur les plaines d'Azrith. D'ici, on s'apercevait qu'elles étaient délimitées par des montagnes, très loin au sud-ouest.

Tom et Jennsen durent s'arrêter quand ils arrivèrent devant le pont-levis. Bien entendu, il était relevé. La jeune femme frissonna quand elle comprit que c'était sans doute à cause de cet obstacle infranchissable – et pas de son plan génial – que les soldats les avaient laissé passer. Pour que le chariot franchisse le pont, il faudrait que les gardes l'abaissent. Sachant que l'étrange femme ne pourrait pas s'introduire à sa guise dans le palais, les sentinelles, en bas, avaient décidé de ne pas s'attirer d'ennuis avec quelqu'un qui détenait peut-être un sauf-conduit remis par le seigneur Rahl en personne.

Plus intelligemment, ils avaient incité les deux intrus à avancer jusqu'à un endroit où ils seraient coincés sans moyen de faire demi-tour ni espoir qu'on vienne à leur secours. Au bord du gouffre, massacrer d'éventuels espions était un jeu d'enfant…

Pas étonnant que Tom n'ait eu aucune envie d'emprunter la route !

Concentrés sur l'ascension, les deux grands chevaux secouèrent nerveusement la tête quand ils durent s'immobiliser brusquement.

Un soldat approcha et les saisit par le mors afin qu'ils se tiennent tranquilles. D'autres hommes rejoignirent leur camarade. Jennsen étant assise du côté du vide, les gardes semblaient surtout se méfier de Tom, mais deux ou trois avaient quand même pris position derrière elle.

— Bonjour, sergent, dit Tom.

Le sous-officier jeta un coup d'œil dans le chariot, constata qu'il était vide, puis se tourna vers le conducteur et sa compagne.

— Bonjour…

Jennsen comprit que ce n'était pas le moment de se montrer timide. Si elle échouait maintenant, tout serait perdu. Sebastian

n'aurait plus une chance de s'en sortir, et elle le rejoindrait très vite dans les geôles du seigneur Rahl. Bref, elle ne pouvait pas se permettre de craquer.

Tendant un bras devant Tom, elle montra la garde du couteau au sergent.

— Abaissez le pont-levis ! ordonna-t-elle avec l'espoir de prendre le militaire de court.

— Que venez-vous faire ici ? demanda l'homme, qui en avait vu d'autres dans sa carrière.

Selon Sebastian, Jennsen était une championne dès qu'il s'agissait de bluffer. D'après lui, elle le faisait depuis toujours et c'était devenu une seconde nature pour elle. À présent, elle allait devoir prouver qu'il ne se trompait pas, si elle entendait le sauver et se sortir entière de cette aventure.

Bien que son cœur battît la chamade, elle regarda le sergent avec une impassibilité à glacer les sangs.

— Je suis au service du seigneur Rahl. Abaissez ce pont-levis !

L'homme parut ébranlé par le ton de Jennsen et vaguement étonné par le discours qu'elle lui tenait. Il se tendit, méfiant à l'extrême, mais ne parut pas décidé à lâcher un pouce de terrain.

— J'ai besoin d'une explication plus convaincante que ça, ma dame…

Jennsen fit tourner le couteau entre ses doigts, jonglant avec une habileté remarquable. La lame refléta le soleil, puis la garde s'immobilisa devant le nez du sergent, le « R » orienté vers lui.

Avec une grâce presque nonchalante, Jennsen abaissa son capuchon pour montrer aux soldats son impressionnante crinière rousse. Dans le regard des hommes, elle lut que son message était passé…

— Vous devez vous acquitter d'un devoir, dit-elle au sergent, je le sais, mais c'est également mon cas. Je suis en mission pour le seigneur Rahl. Comme vous vous en doutez, il serait furieux que j'entre dans les détails au sujet de la tâche qu'il m'a confiée. Je vais donc m'en abstenir… Sachez seulement, sergent, que c'est une affaire de vie ou de mort. Et vous me faites perdre un temps précieux ! Maintenant, abaissez ce pont-levis !

— Puis-je connaître votre nom, ma dame ?

Histoire de mieux foudroyer l'homme du regard, Jennsen se pencha à moitié au-dessus de Tom.

— Si vous n'abaissez pas ce pont-levis, sergent, vous vous souviendrez de moi comme de Dame Calamité, une émissaire spéciale du seigneur Rahl.

Soutenu par une dizaine d'hommes armés jusqu'aux dents, le sous-officier ne semblait pas résigné à s'en laisser conter.

— Quel rôle jouez-vous dans cette affaire ? demanda-t-il à Tom.

— Je me contente de conduire le chariot… Mais si j'étais vous, sergent, j'éviterais de mettre cette dame en retard…

— Sans blague ?

— Sans blague, oui !

Le sergent regarda un long moment Tom dans les yeux. Puis il étudia de nouveau Jennsen, soupira et fit signe à un de ses hommes d'abaisser le pont.

Du bout de son couteau, Jennsen désigna le palais, au sommet du plateau.

— Où garde-t-on les prisonniers, là-haut ? demanda-t-elle.

— Demandez aux soldats, à l'entrée, ma dame, répondit le sergent. Ils sauront vous renseigner…

— Merci…, marmonna Jennsen.

Se redressant, elle s'assit bien droite sur son siège et attendit que le pont ait fini de s'abaisser. Lorsque ce fut fait, le sergent fit signe à Tom d'avancer.

Le remerciant d'un hochement de tête, le marchand de vin fit claquer les rênes de son attelage.

Si elle voulait réussir, Jennsen devrait jouer son rôle jusqu'à la fin de cette histoire. Par bonheur, la colère qui bouillait en elle l'avait aidée à bien se comporter. Mais Tom avait contribué au succès de la mystification, et ça la perturbait beaucoup, parce qu'il ne pourrait pas la soutenir plus longtemps…

Eh bien, le mieux serait sans doute de se servir de sa colère face à tous les gardes qu'elle rencontrerait.

— Tu veux voir les prisonniers ? demanda Tom.

Jennsen s'avisa qu'elle ne lui avait jamais dit pourquoi elle désirait retourner au palais.

— Oui… Un homme a été incarcéré par erreur. Je suis ici pour le faire libérer.

Tom tira sur les rênes pour aider les chevaux à négocier un lacet particulièrement serré.

— Demande à voir le capitaine Lerner, dit-il.

Jennsen regarda son ami, surprise qu'il lui ait donné un nom au lieu de réciter une longue liste d'objections.

— Un ami à toi ?

— On ne peut pas vraiment dire ça… Mais nous avons fait affaire une fois ou deux…

— Du vin ?

— Non, autre chose…

À l'évidence, Tom n'avait pas l'intention d'en dire davantage.

Pendant l'ascension, Jennsen contempla les lointaines montagnes, au bout des plaines d'Azrith. Au-delà de ces pics, la liberté

l'attendait…

Au sommet du plateau, la route redevenait plane sur la centaine de pas qui la séparait du mur d'enceinte du palais. Devant les énormes portes, des gardes firent de grands gestes et sifflèrent à l'attention d'autres hommes postés à l'intérieur du complexe. Jennsen comprit que son arrivée avait été annoncée depuis un bon moment…

Le chariot franchit les portes, traversa un court tunnel et déboucha dans un immense parc. Dans le lointain, un immense escalier de marbre donnait accès au palais proprement dit. Tout le long du chemin, Jennsen vit des soldats en cuirasse et cotte de mailles armés de piques et de hallebardes. Ces hommes n'étaient pas là pour se tourner les pouces, ça se voyait, et aucun envahisseur n'avait l'ombre d'une chance de les surprendre.

Imitant Tom, qui affichait une sereine nonchalance, Jennsen essaya de ne pas avoir l'air impressionnée.

Une centaine de gardes attendaient les deux intrus au pied de l'escalier. Quand Tom eut immobilisé le chariot, Jennsen vit que trois hommes se tenaient sur les marches. Celui du milieu, tout de blanc vêtu, avait glissé les mains dans les manches brodées d'or de son imposante tenue.

Tom tira le frein du chariot tandis que des soldats prenaient les chevaux par la bride.

Voyant que le marchand de vin faisait mine de sauter à terre, Jennsen le retint par le bras.

— Tu n'iras pas plus loin, mon ami.

— Mais tu…

— Tom, tu en as fait assez. Sans toi, je n'aurais pas réussi, mais à partir de maintenant, je pourrai me débrouiller seule.

Le marchand de vin étudia les gardes qui entouraient le chariot.

— Un peu de compagnie ne te ferait pas de mal, dit-il.

— Je préfère que tu retournes auprès de tes frères.

Tom regarda la main de Jennsen, toujours posée sur son bras.

— Si c'est ce que tu veux… (Il baissa le ton.) Est-ce que je te reverrai ?

Plus qu'une question, il s'agissait d'une sorte de requête. Après tout ce que Tom avait fait pour elle, Jennsen n'eut pas le cœur de ne pas répondre.

— Quand j'aurai libéré mon ami, nous devrons acheter des chevaux sur le marché en plein air. Avant, je passerai te voir, si tu es encore là à vendre du vin…

— C'est promis ?

— As-tu oublié que j'entends te dédommager pour tes efforts ?

Tom eut un demi-sourire.

— Je n'ai jamais rencontré une personne comme toi, Jennsen. Je…

Mais avec tous ces soldats autour de nous, l'heure n'est pas aux effusions – et encore moins aux murmures. Merci de m'avoir permis de participer à ton aventure, ma dame. Et bonne chance pour la suite.

Sans le savoir, Tom avait déjà couru assez de risques, et il était temps que ça cesse. Jennsen sourit, espérant exprimer ainsi toute la gratitude qu'elle éprouvait pour son ami. Car elle doutait d'avoir le temps de passer lui dire adieu quand elle partirait.

Tom prit à son tour le bras de la jeune femme.

— Soyons l'acier qui lutte contre l'acier, afin qu'il puisse être la magie qui affronte la magie.

Sous la torture, Jennsen n'aurait su dire de quoi parlait son ami. Sans se démonter, elle soutint son regard et hocha gravement la tête.

Soucieuse que les soldats ne la prennent pas pour une douce et charmante enfant, elle se détourna de Tom, sauta du chariot et vint se camper devant l'homme qui semblait diriger le détachement.

— Je veux voir le responsable des prisonniers, dit-elle. Le capitaine Lerner, si ma mémoire est bonne.

— Vous désirez voir le chef des gardes de la prison ? s'étonna l'officier.

Jennsen aurait été incapable de dire s'il s'agissait d'un caporal ou d'un général ! Pour être honnête, elle ignorait tout de l'armée, à part que des soldats essayaient de la tuer depuis près de quinze ans.

Cela dit, à voir sa tenue, son âge et son comportement, l'homme devait plutôt être un caporal, ou quelque chose dans ce genre. Craignant de faire une boulette, Jennsen décida de ne pas l'appeler par son grade.

— C'est ce que je veux, en effet, dit-elle, et je n'ai pas toute la vie devant moi ! Bien entendu, j'aurai besoin d'une escorte. Quelques-uns de vos hommes et vous, voilà qui fera l'affaire…

En s'engageant dans l'escalier, Jennsen regarda derrière elle et vit Tom lui faire un clin d'œil. Cet encouragement lui remonta le moral.

Les soldats s'étant écartés, Tom fit faire demi-tour au chariot. Après l'avoir regardé s'éloigner un court moment, Jennsen prit une grande inspiration et se tourna vers l'homme en robes blanches.

— Conduisez-moi à l'endroit où on garde les prisonniers, ordonna-t-elle d'une voix qui ne tremblait pas.

L'homme aux cheveux gris clairsemés leva un index pour signifier aux gardes d'aller reprendre leur poste. Seul l'officier au grade inconnu et une dizaine de soldats restèrent derrière Jennsen.

— Puis-je voir le couteau ? demanda l'homme en blanc.

Une personne qui commandait ainsi aux gardes devait être importante, se dit Jennsen. Et au palais du seigneur Rahl, les gens haut placés pouvaient très bien avoir le don. Si c'était le cas, son

interlocuteur verrait qu'elle était un « trou dans le monde ». Hélas, il était bien trop tard pour rebrousser chemin – et encore plus pour cesser de jouer son rôle.

Espérons qu'il s'agisse simplement d'un fonctionnaire du palais qui n'entend rien à la magie…

Sous le regard de bon nombre de soldats, Jennsen dégaina tranquillement son couteau. En silence, mais sans dissimuler qu'elle serait bientôt à bout de patience, elle brandit l'arme afin que son interlocuteur puisse admirer le « R » gravé sur la garde.

— C'est un vrai ? demanda l'homme après un examen attentif.

— Non, je l'ai fabriqué hier soir, alors que j'étais assise devant mon feu de camp ! Allez-vous oui ou non me conduire jusqu'à la prison ?

Toujours impassible, l'homme tendit gracieusement une main.

— Si vous voulez bien me suivre, ma dame…

Chapitre 26

Les robes blanches du fonctionnaire flottaient autour de lui tandis qu'il gravissait les marches, flanqué de ses deux acolytes en tenue couleur argent.

Comme une invitée de marque, Jennsen marchait à distance respectueuse de ses trois guides. Quand le vieil homme en blanc s'en aperçut, il ralentit le pas pour qu'elle comble son retard.

La jeune femme fit de même pour maintenir l'écart. L'homme regarda derrière lui, très nerveux, puis marcha encore plus lentement. Ne renonçant pas à son petit jeu, Jennsen réduisit l'allure en proportion. Bientôt, les trois fonctionnaires, la visiteuse et les soldats qui la suivaient durent marquer une pause pratiquement sur chaque marche.

Quand la petite procession atteignit un somptueux palier, l'homme en blanc regarda de nouveau derrière lui. Voyant le geste agacé de Jennsen, il comprit enfin qu'elle n'avait aucune envie de progresser à ses côtés, mais entendait au contraire qu'il lui ouvre la marche.

Le fonctionnaire capitula et cessa d'avancer avec la lenteur d'un escargot. Visiblement, il détestait être rabaissé ainsi au niveau d'un banal huissier, mais Jennsen se fichait comme d'une guigne de ses états d'âme.

L'officier et sa dizaine d'hommes gravissaient les marches très lentement afin de rester eux aussi à bonne distance de la jeune femme. Pour une escorte, surtout improvisée, c'était un exercice assez pénible et agaçant. Exactement l'intention de Jennsen : comme ses cheveux roux, cela distrayait les soldats, les empêchant de se poser les bonnes questions au sujet de l'« émissaire » du seigneur Rahl.

Après avoir traversé plusieurs grands paliers – une bénédiction pour les mollets, quand on devait monter autant de marches –, la petite colonne se retrouva devant d'énormes portes de bronze flanquées de gigantesques colonnes. La façade du palais était la structure la plus impressionnante que Jennsen ait jamais vue, mais elle n'était pas d'humeur à apprécier des merveilles architecturales. L'important était ce qui l'attendait à l'intérieur du palais, pas ses qualités esthétiques.

Précédée par les trois fonctionnaires, Jennsen passa entre les colonnes puis franchit les portes ouvertes. Les soldats la suivirent, leurs armes et leurs cottes de mailles cliquetant étrangement dans le grand hall de marbre.

Dans le palais, les gens qui vaquaient à leurs occupations, conversaient par petits groupes ou se promenaient sur les balcons s'arrêtèrent tous pour regarder l'étrange procession. Trois fonctionnaires, dont un en robes blanches, qui guidaient une femme aux cheveux roux suivie de loin par une dizaine de soldats… La chose n'était pas banale ! D'autant moins qu'il semblait évident, à voir la tenue de Jennsen, qu'elle venait juste d'arriver – au terme d'un voyage qui n'avait rien eu d'une promenade de santé.

Jennsen fut ravie par la réaction des badauds. Cette curiosité un rien angoissée était prévue à son programme et devait en principe augmenter le malaise des fonctionnaires et des militaires.

Déstabiliser, toujours déstabiliser !

Quand l'homme en blanc leur eut murmuré quelques mots, les deux types en robes couleur argent hochèrent la tête, s'éloignèrent et disparurent dans un passage latéral. Leur chef reprit son chemin, Jennsen se laissa guider, toujours à bonne distance, et les soldats continuèrent à traînasser nerveusement derrière elle.

Le petit groupe remonta une interminable série de couloirs et monta ou descendit une succession d'escaliers de service. Au bout d'un moment, à force de tours et de détours, Jennsen dut se rendre à l'évidence : malgré un excellent sens de l'orientation, elle était complètement perdue.

Très observatrice, elle nota cependant que l'homme en blanc, pour qu'elle arrive plus vite à destination, n'hésitait pas à lui faire emprunter des couloirs mal éclairés et des escaliers poussiéreux. Des raccourcis, sans aucun doute – le genre de passages réservé aux urgences…

Ce détail rassura beaucoup la jeune femme, parce qu'il montrait qu'on la prenait au sérieux. Du coup, jouer son rôle devint beaucoup plus facile. Se répétant qu'elle était une personne importante et un agent spécial du seigneur Rahl, elle parvint à se convaincre que les soldats et les fonctionnaires étaient là pour la servir et lui obéir. C'était leur travail et leur devoir, voilà tout !

Mémoriser le chemin étant impossible, Jennsen décida de profiter du trajet pour mettre un plan au point. Une fois à pied d'œuvre, elle aurait intérêt à savoir que dire, si elle voulait sauver sa peau et celle de Sebastian.

Quoi qu'il arrive, se dit-elle, elle devait continuer à jouer son rôle. Si Sebastian était dans un état pitoyable, éclater en sanglots, se jeter sur lui, gémir ou trembler ne serait pas du tout productif. Cela dit, quand elle se trouverait devant son ami, rester impassible se révélerait plus facile à dire qu'à faire.

Le fonctionnaire en blanc jeta un coup d'œil derrière lui avant de s'engager dans un escalier de pierre à la rampe de fer rouillée sous sa

peinture écaillée. Les marches en colimaçon, très raides, donnaient sur un couloir étroit éclairé par des torches et non par des lampes ou des déflecteurs, comme dans les étages supérieurs.

Les deux hommes en robes couleur argent attendaient la petite colonne au pied de l'escalier. De la fumée flottait dans le couloir, charriant une odeur de poix brûlée, et il faisait un froid glacial.

Jennsen sentit dans ses tripes à quel point ils s'étaient enfoncés dans les entrailles du palais. Un instant, ça lui rappela sa chute dans les eaux noires du marécage. Ici, elle se sentait tout aussi oppressée qu'à ce moment-là, comme si le poids du complexe tout entier lui comprimait la poitrine.

Le long du couloir de droite, la jeune femme crut distinguer des portes disposées à intervalles réguliers. Ces battants étaient munis d'un guichet, et il semblait bien que des doigts s'accrochaient parfois aux barreaux. Du fond du corridor monta le son d'une toux sèche et profonde.

Alors qu'elle tentait de déterminer d'où venait exactement ce son, Jennsen eut l'impression que ce lieu n'était pas un endroit où on envoyait les prisonniers subir un châtiment. À l'évidence, ils étaient là pour y crever comme des chiens.

Un colosse au cou de taureau se tenait droit comme un « i » devant la porte bardée de fer qui défendait le couloir de gauche. Les mains croisées dans le dos, le menton agressivement pointé, ce geôlier avait un regard susceptible de glacer les sangs de personnes bien plus courageuses que Jennsen.

Elle eut une incroyable envie de filer à toutes jambes. Pourquoi s'était-elle fourrée dans cette absurde situation ? Et pour qui se prenait-elle ? Elle n'était qu'une moins-que-rien. Personne…

Selon Althea, c'était faux, sauf si elle faisait en sorte qu'il en soit ainsi. Hélas, Jennsen aurait aimé partager la confiance de la magicienne en ce qui concernait ses éventuelles aptitudes.

Les yeux plongés dans ceux de la jeune femme, l'homme en blanc désigna le colosse.

— Je vous présente le capitaine Lerner… L'homme que vous vouliez voir. Capitaine, voici une émissaire personnelle du seigneur Rahl. En tout cas, c'est ce que cette gente dame prétend.

Lerner eut un rictus qui n'augurait rien de bon.

— Merci, dit Jennsen aux soldats et aux trois fonctionnaires. Vous pouvez vous en aller, à présent…

L'homme en blanc voulut protester, mais le regard glacial de Jennsen l'en dissuada. Après une brève révérence, il battit des bras comme une fermière qui fait avancer ses volailles et partit avec les soldats et ses deux subordonnés.

— Je cherche un prisonnier, dit Jennsen au capitaine Lerner. Un

homme qui vous a été amené récemment.

— Et pour quelle raison le cherchez-vous ?

— Il y a une erreur. Il n'aurait pas dû être emprisonné.

— Et qui prétend qu'il s'agit d'une erreur ?

Jennsen dégaina son couteau, le prit par la lame et brandit la garde devant le nez du capitaine.

— Moi.

Sans broncher, l'homme accorda à peine un regard à l'arme – de toute évidence, ce n'était pas la première qu'il voyait.

Impassible, Lerner continua à barrer la route à sa visiteuse.

Tout aussi calme, Jennsen fit tourner l'arme entre ses doigts, la prit par la garde et la rengaina.

— Je portais le même couteau, dit le capitaine en désignant la hanche gauche de Jennsen. Il y a quelques années de ça…

— Et plus maintenant ? demanda la jeune femme.

Lerner haussa les épaules.

— Risquer sa vie à chaque instant pour le seigneur Rahl finit par être épuisant…

Jennsen eut soudain peur que l'homme lui pose au sujet du seigneur une question évidente à laquelle elle serait pourtant incapable de répondre. Elle devait prendre les devants, afin de ne pas tomber dans un piège.

— Vous étiez au service de Darken Rahl, dans ce cas… Je ne portais pas encore cette arme, à l'époque. Connaître un tel homme a dû être un grand honneur.

— On voit bien que vous ne l'avez pas rencontré…

Jennsen craignit d'avoir commis sa première bourde. D'après elle, tous les serviteurs du seigneur Rahl l'aimaient et lui étaient fidèles. Cette hypothèse de travail lui avait paru justifiée. Une grossière erreur, apparemment.

Lerner détourna la tête, cracha sur le sol puis regarda de nouveau Jennsen.

— Darken Rahl était un foutu salaud ! J'aurais aimé lui enfoncer son couteau de malheur entre les omoplates et lui traverser le cœur.

Totalement prise au dépourvu, Jennsen parvint pourtant à rester froide comme une lame.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? demanda-t-elle, passant au tutoiement à un moment qui lui semblait judicieux.

— Quand le monde entier est cinglé, être sain d'esprit ne sert à rien. J'ai fini par prétendre que j'étais trop vieux, et on m'a donné ce boulot, au donjon… Peu après, un type bien plus courageux que moi a expédié Darken Rahl chez le Gardien.

Jennsen n'y comprenait plus rien. Le discours de Lerner était aussi étrange qu'inattendu. Mais que penser de sa sincérité ? Cet homme

avait-il vraiment haï Darken Rahl, ou faisait-il son possible pour encenser le nouveau seigneur Rahl, Richard, qui était allé jusqu'à assassiner son propre père ? Devant une émissaire de Richard, parler ainsi était sûrement une bonne tactique, quand on tenait à sa peau.

— Tom semble t'estimer beaucoup, dit Jennsen. Et ce n'est pas le genre d'homme à s'emballer pour rien.

Le capitaine éclata de rire. Bizarrement, Jennsen sourit devant l'hilarité incongrue d'un colosse qui aurait facilement pu se faire passer pour le fiancé de la mort.

— Tom sait de quoi il parle ! lança Lerner quand il se fut calmé.

Il se tapa du poing sur le cœur – le salut en vigueur dans l'armée d'harane – puis sourit presque gentiment à Jennsen.

Même quand il n'était pas là, le marchand de vin réussissait à aider son amie.

Jennsen rendit son salut au militaire. D'instinct, cela lui avait paru la bonne chose à faire.

— Je m'appelle Jennsen…

— Ravi de te rencontrer, Jennsen… Si je connaissais aussi bien que toi le nouveau seigneur Rahl, je servirais peut-être encore à tes côtés. Mais j'avais abandonné avant qu'il prenne le pouvoir, et je croupissais déjà dans ce couloir. Depuis, le nouveau seigneur a tout bouleversé. Toutes les règles ont changé, et le monde est sens dessus dessous.

Jennsen sentit que la conversation glissait sur un terrain dangereux. Ne comprenant rien à ce que racontait Lerner, elle risquait de se trahir à chaque instant. Pour l'éviter, elle devait entrer aussi vite que possible dans le vif du sujet.

— Maintenant, je comprends pourquoi Tom m'a conseillé de demander à te voir…

— Quel est ton problème, Jennsen ?

La jeune femme prit une grande inspiration. Après s'être préparée pendant des heures, elle était sûre de maîtriser parfaitement sa partition. À présent, l'interpréter devant un public serait sans doute un jeu d'enfant…

— Comme tu le sais, les serviteurs du seigneur Rahl tels que moi peuvent rarement clamer à tous les vents ce qu'ils sont et ce qu'ils font.

— C'est évident, oui…

Bien que son cœur cognât follement dans sa poitrine, Jennsen croisa les bras, l'air détendue comme si elle bavardait avec un vieil ami. Son entrée en matière ayant mis dans le mille, le reste avait une bonne chance de passer tout seul.

— Eh bien, j'avais engagé un homme, et j'ai entendu dire qu'il avait été emprisonné. Pour être franche, ça ne m'a pas surprise, parce que c'est le genre de type qui ne passe pas inaperçu dans une foule.

Mais pour ma mission, c'était l'adjoint adéquat. Hélas, les gardes n'ont pas les yeux dans leur poche. À cause du travail dont je l'avais chargé, et des gens avec qui nous traitions, mon homme était armé jusqu'aux dents. C'est sûrement ça qui a attiré l'attention des soldats…

» Mon agent n'est jamais venu au palais, donc, il ne sait pas à qui il peut se confier. De plus, nous sommes ici pour démasquer des traîtres.

Lerner plissa le front.

— Des traîtres ? Au Palais du Peuple ?

— Nous n'en sommes pas sûrs à cent pour cent, mais nous craignons des tentatives d'infiltration. Ça nous complique la tâche, puisque nous ne pouvons nous fier à personne. Si l'identité de mon compagnon est découverte par les mauvaises personnes, ça mettra en danger des dizaines de serviteurs du seigneur Rahl. Je doute que le prisonnier vous ait seulement révélé son vrai nom. Il est assez expérimenté pour savoir qu'il faut en dire le moins possible afin de protéger les autres membres du réseau. Tu as entendu parler d'un certain Sebastian ?

Fasciné par l'histoire de Jennsen, Lerner fouilla dans ses souvenirs.

— Non, aucun prisonnier n'a donné ce nom-là… (Le capitaine fronça les sourcils.) Tu peux me décrire ton compagnon ?

— Quelques années de plus que moi… Les yeux bleus… Des cheveux blancs très courts hérissés sur sa tête…

— Je vois très bien, oui ! s'exclama Lerner.

— Mon information était exacte ? Il est bien ici ?

Jennsen aurait aimé prendre l'homme par le cou et le secouer comme un prunier pour savoir si Sebastian avait été torturé. Elle brûlait d'envie de crier : « Libérez mon ami » ! Mais elle n'en fit rien.

— Oui, il est ici… Si nous parlons du même homme, bien entendu. Mais la description correspond…

— Parfait ! J'ai besoin de le récupérer pour une mission urgente qui ne peut pas attendre. Capitaine, c'est important, car nous devons suivre une piste avant qu'elle refroidisse trop. D'après moi, il vaudrait mieux que la libération de Sebastian soit la plus discrète possible. Nous devrons partir sans nous faire remarquer et en n'ayant aucun contact avec les soldats. Les espions peuvent s'être infiltrés jusque dans l'armée, et je ne veux courir aucun risque.

Lerner soupira, croisa les bras et se pencha vers Jennsen à la manière d'un grand frère qui s'inquiète pour sa petite sœur.

— Jennsen, tu es sûre qu'il est de notre côté ?

La jeune femme sentit qu'elle ne devait pas trop en faire si elle ne voulait pas briser le charme.

— Il a été choisi pour cette mission parce que les soldats ne

risquaient pas de le soupçonner d'être… l'un de nous. En le voyant, on ne le devine pas, c'est vrai. Il est très doué pour s'approcher des espions ennemis sans qu'ils se doutent un instant qu'il est un agent secret.

— Tu es certaine de sa loyauté ? insista Lerner. Tu peux affirmer qu'il ne complote pas contre la sécurité du seigneur Rahl ?

— Sebastian est un de mes agents, j'en ai la certitude. Mais comment savoir si l'homme que tu détiens est bien celui que je cherche ? Pour ça, il va falloir que je le voie. Et d'ailleurs, pourquoi toutes ces questions ?

Le capitaine secoua pensivement la tête.

— Eh bien, je ne sais pas trop… Alors que tu commences à peine, j'ai porté un couteau semblable au tien pendant des années. Souvent, je suis allé dans des endroits où il valait mieux que je n'aie pas cette arme avec moi, afin que personne ne sache qui j'étais. Comme tu t'en es sans doute aperçue, quand on est en permanence en danger, on finit par développer une sorte de sixième sens au sujet des gens. Eh bien, ton… ami… aux cheveux blancs me met mal à l'aise, voilà tout… Je ne peux rien préciser, mais c'est comme ça.

Jennsen ne sut trop que dire. Le capitaine étant deux fois plus costaud que Sebastian, ce n'était sûrement pas sa présence physique qui l'inquiétait. Cela dit, la taille ou le volume de muscles ne voulaient pas dire grand-chose. Si elle l'affrontait au couteau, Jennsen pouvait tout à fait triompher de Lerner. Au fond, le capitaine avait peut-être simplement senti à quel point Sebastian était redoutable, les armes à la main.

Quand Jennsen avait jonglé avec le couteau, Lerner n'avait pas manqué une miette du spectacle… La preuve qu'il accordait de l'importance à tous les détails.

Lerner avait peut-être aussi découvert que Sebastian n'était pas d'haran. Un réseau de petits indices avait peut-être pu lui suffire – rien d'étonnant pour un ancien agent secret. Si c'était ça, Jennsen avait préparé une explication qui rassurerait le capitaine.

— Tom a résolu son problème ? demanda soudain Lerner.

— Tu le connais, il se sort toujours de tout… En ce moment, il vend du vin avec l'aide de Joe et Clayton.

Le capitaine parut ne pas en croire ses oreilles.

— Tom et ses frères, marchands de vin ? (Lerner secoua la tête et sourit.) Je donnerais cher pour savoir ce qu'il fait *vraiment*.

Jennsen haussa les épaules.

— Eh bien, c'est son occupation en ce moment, rien de plus… Ses frères et lui passent leur temps à voyager pour acheter des marchandises et les revendre ensuite…

Le capitaine rit de bon cœur et tapa sur l'épaule de Jennsen.

— C’est ce qu’il veut qu’on raconte, et tu t’en tiens à la lettre à cette version. Je ne m’étonne plus qu’il te fasse confiance…

Complètement larguée, Jennsen chercha un moyen de changer de sujet. Si la conversation sur Tom continuait, elle finirait par se trahir. Car contrairement au capitaine, elle ne savait rien sur son – très récent – ami.

— Il faudrait que j’aille voir ce prisonnier, à présent… Si c’est Sebastian, il est urgent que je le tire d’ici pour qu’il se remette au travail.

— Tu as raison, approuva Lerner. S’il s’agit bien de ton agent, je connais au moins son nom, désormais… (Il sortit une clé de sa poche et se tourna vers la porte.) Si c’est lui, il a de la chance que tu sois arrivée avant la femme en rouge désignée pour l’interroger. Entre les pattes d’une Mord-Sith, ton Sebastian aurait craché beaucoup plus que son nom, tu peux me croire ! Mais il se serait épargné pas mal d’ennuis en disant qui il était… Et il t’aurait facilité la vie, du même coup.

Jennsen fut soulagée d’apprendre que Sebastian n’avait pas été torturé par les Mord-Sith.

— Quand on travaille pour le seigneur Rahl, dit-elle, continuant à jouer son rôle, on ne parle pas à tort et à travers. Sebastian sait quel prix il faut être prêt à payer quand on fait notre métier.

Lerner acquiesça tout en faisant tourner la clé dans la serrure, qui s’ouvrit avec un grincement sinistre.

— Pour ce seigneur Rahl, je me tairais, même si je tombais entre les pattes d’une meute de Mord-Sith. Mais tu le connais bien mieux que moi, Jennsen, et je n’ai rien à t’apprendre sur ce plan.

La jeune femme ne comprit rien au discours du capitaine, mais elle ne commit pas la bévue de lui poser des questions qui auraient fini par se retourner contre elle.

Lerner ouvrit la porte, révélant un long couloir faiblement éclairé par des bougies. Ici, d’autres cellules s’alignaient, et une bonne dizaine de paires de bras se tendirent à travers les barreaux sur le passage de Jennsen et du capitaine. Des jurons montèrent de derrière les portes, permettant à la jeune femme de déduire que chacune de ces pièces contenait plusieurs prisonniers.

Jennsen suivit le capitaine et ne tressaillit pas quand des obscénités jaillirent de derrière les barreaux. Pourtant, les horreurs que lui lançaient les prisonniers la choquaient profondément. Mais si elle voulait réussir, il ne fallait surtout pas qu’elle tombe le masque.

Lerner avançait bien au centre du couloir et n’hésitait pas à écarter sans douceur les bras trop insistants.

— Attention…, souffla-t-il à Jennsen.

Attention à quoi ? faillit demander la jeune femme.

Elle n'en eut pas l'occasion, car un prisonnier lui jeta dessus une boule de ce qui semblait être de la boue. Quand le projectile eut manqué sa cible et se fut écrasé contre le mur d'en face, Jennsen, révulsée, constata qu'il s'agissait de matière fécale.

D'autres prisonniers bombardèrent la visiteuse, qui dut esquiver de son mieux.

Furieux, Lerner tira un grand coup de pied dans une des portes. Le son qui se répercuta jusqu'au fond du couloir incita les prisonniers à battre prudemment en retraite au fond de leur cellule.

Le capitaine s'immobilisa, attendit un peu pour être sûr qu'on avait compris son message, puis il recommença à marcher.

— De quoi sont accusés ces hommes ? ne put s'empêcher de demander Jennsen.

Lerner lui jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule.

— Un tas de choses… Meurtre, viol, ce genre de crime… Quelques-uns sont des espions. Le type de proie que tu traques…

La puanteur menaçait de faire suffoquer Jennsen. Bien entendu, la haine des prisonniers était compréhensible, quand on connaissait le seigneur Rahl. Pourtant, même si elle sympathisait de tout cœur avec tous les opposants au tyran, le comportement de ces captifs n'était pas acceptable, car il permettait à leurs ennemis de les traiter comme des bêtes sauvages.

Quand Lerner s'engagea dans un couloir latéral, Jennsen lui colla prudemment aux basques.

Le capitaine prit une lampe dans une niche murale et l'alluma à la flamme d'une bougie. De la lumière jaillit, illuminant ce décor de cauchemar et le rendant encore plus terrifiant. Terrorisée, Jennsen imagina qu'on la démasquait puis la jetait dans ce trou à rats. Que se passerait-il si elle était emprisonnée avec des brutes pareilles ? Elle le savait très bien et dut faire un effort surhumain pour ne pas prendre ses jambes à son cou.

Lerner ouvrit une nouvelle porte et s'engagea dans un couloir bas de plafond où les portes étaient beaucoup plus proches les unes des autres. Des cellules individuelles, certainement…

Une main couverte de plaies suppurantes jaillit d'un guichet et tenta de s'accrocher au manteau de Jennsen. Se dégageant vivement, la jeune femme continua son chemin à grandes enjambées.

Au bout du couloir, le capitaine ouvrit une troisième porte bardée de fer. Le nouveau corridor était très étroit – à peine plus large que les épaules de Lerner – et les portes des cellules, ici, semblaient faites pour des hommes bien plus petits que la moyenne.

Lerner s'arrêta, jeta un coup d'œil par un judas et parut satisfait de

ce qu'il voyait.

— C'est la section réservée aux prisonniers spéciaux, dit-il en tendant sa lampe à Jennsen.

Quand elle l'eut prise, le colosse eut besoin de ses deux mains – et de toutes ses forces – pour ouvrir la porte de la cellule.

Jennsen jeta un coup d'œil et découvrit un petit sas qui donnait accès à une autre porte. C'était pour ça qu'on n'entendait pas de cris, dans ce corridor, et qu'aucun bras ne jaillissait des guichets : chaque cellule avait une double porte, afin d'empêcher totalement les évasions.

Lerner ouvrit le second battant puis reprit la lampe. Se pliant en deux, il entra à demi dans la cellule et tendit une main à Jennsen pour l'inciter à avancer.

La jeune femme prit la main du colosse, une précaution qui lui évita de trébucher sur une haute marche, et entra avec lui dans la cellule.

Creusée à même la roche de la montagne, la pièce était plus grande que Jennsen l'aurait cru. Des dizaines d'hommes avaient dû suer sang et eau pour évider ainsi la roche. Sans outil, les prisonniers n'avaient aucune chance de forer un tunnel pour s'évader.

Sebastian était assis sur une étroite couchette elle aussi taillée dans la roche. Dès qu'il aperçut Jennsen, il riva sur elle ses beaux yeux bleus. En un éclair, la jeune femme lut dans son regard à quel point il désirait sortir de là. Mais il ne broncha pas et n'afficha aucune émotion visible par un étranger. N'importe quel observateur aurait juré qu'il ne connaissait pas sa visiteuse.

Le jeune homme aux cheveux blancs était assis sur son manteau soigneusement plié. Un gobelet reposait à côté de lui, voisinant avec un morceau de pain. Rien ne laissait supposer que Sebastian avait été maltraité par ses geôliers…

Jennsen se réjouit de revoir le beau visage et les cheveux si particuliers de son ami. Sans parler de ses magnifiques lèvres, qui lui avaient si souvent souri…

Pour l'heure, Sebastian se gardait bien de sourire, et il avait raison, car cela aurait tout fichu en l'air.

Jennsen se retint de se jeter sur lui pour le prendre dans ses bras et dire à quel point elle était heureuse qu'il soit sain et sauf.

— C'est lui ? demanda Lerner.

— Oui, capitaine…

Sous le regard intense de Sebastian, Jennsen avança de trois pas.

— Tout va bien, dit-elle d'une voix qui ne tremblait pas (un miracle de volonté). Le capitaine Lerner sait que tu appartiens à mon équipe. (Elle tapota la garde de son couteau.) Il ne révélera à personne ta véritable identité, tu peux te rassurer…

Le capitaine tendit la main au prisonnier.

— Content de te connaître, Sebastian, et désolé pour la façon dont nous t'avons traité. Mais nous ne savions pas, pour votre mission, à Jennsen et à toi. J'ai fait le même métier que vous, et je sais ce que signifie l'expression « travailler sous couverture ».

Sebastian se leva et serra la main de Lerner.

— Oublions ça, capitaine ! Vos hommes ont simplement accompli leur devoir, et on ne peut pas les en blâmer.

Ignorant tout du plan mis au point par Jennsen, Sebastian attendait qu'elle lui indique discrètement la marche à suivre.

La jeune femme décida de lui poser une question à laquelle il ne pourrait pas répondre mais qui lui donnerait une excellente idée de l'histoire qu'elle avait inventée.

— Avant ton arrestation, étais-tu entré en contact avec les espions infiltrés au palais ? As-tu au moins réussi à gagner la confiance d'un de ces traîtres ? Peux-tu me donner un nom ?

Sebastian comprit tout au vol et réagit avec sa souplesse d'esprit habituelle.

— Non, répondit-il, sinistre. Je venais juste d'arriver quand les gardes… Eh bien, tu connais la suite ! (Il baissa les yeux.) Désolé…

— Tu n'as pas à t'excuser, compatit Jennsen. Les gardes ont rudement raison de ne pas courir de risques dans l'enceinte du palais. Cela dit, nous devrions déjà être au travail. J'ai suivi une piste et découvert des indices précieux. Il nous faut contacter de nouveaux informateurs, mais ils sont très méfiants, et je voudrais que tu te charges des manœuvres d'approche. Si une femme propose de leur payer à boire, ces types risquent de se faire des idées, donc il vaut mieux que tu t'en occupes. Moi, j'ai d'autres pièges à tendre et d'autres poissons à ferrer.

— Très bien, répondit Sebastian comme s'il savait parfaitement de quoi parlait sa « chef ».

— Vous avez du pain sur la planche, dit Lerner. Si on filait d'ici ?

Jennsen se tourna vers la sortie.

— Il me faudrait mes armes, capitaine, dit Sebastian. Et l'argent que j'avais dans ma bourse. Cette somme m'a été remise par le seigneur Rahl. J'en ai besoin pour le servir loyalement.

— J'ai tout gardé, et rien ne manque, vous avez ma parole d'honneur !

Quand ils furent dans l'étroit couloir, Jennsen et Sebastian attendirent le capitaine, qui prit le temps de refermer les deux portes.

Dès que ce fut fait, Lerner passa devant Sebastian et prit Jennsen par le bras pour l'empêcher de s'éloigner.

La jeune femme se pétrifia. Puis elle sentit la main de Sebastian frôler sa hanche et se poser sur la garde de son couteau.

— Ce que disent les gens est vrai ? demanda Lerner.

— De quoi parles-tu ?

— Eh bien, du seigneur Rahl… Il paraît qu'il est… hum… différent. Je l'ai entendu dire par des hommes qui l'ont rencontré et qui ont combattu avec lui. Ils mentionnent la façon dont il se bat avec son épée, bien sûr, et ses extraordinaires pouvoirs, mais ils insistent sur ses… comment dirais-je… ses qualités humaines. C'est la vérité ?

Jennsen n'avait aucune idée de la réponse. Elle ignorait ce que les D'Harans, en particulier les soldats, disaient de leur seigneur, et ça ne l'intéressait pas le moins du monde. Si elle répondait à Lerner et se trahissait, ça ficherait tout en l'air.

Sebastian et elle pouvaient tuer le capitaine, elle le savait. La surprise jouerait en leur faveur, et son ami, la main sur la garde du couteau, devait penser exactement la même chose.

Mais il leur restait encore à sortir du palais. S'ils tuaient Lerner, son cadavre serait vite découvert. Et même s'ils parvenaient à le cacher, les soldats d'harans n'étaient pas des imbéciles, loin de là. Un simple contrôle des prisonniers leur apprendrait que Sebastian s'était évadé. À partir de là, passer à travers les mailles du filet serait pratiquement impossible.

De plus, Jennsen doutait fort d'être capable d'assassiner Lerner. Même s'il était un officier d'haran, elle n'éprouvait aucune haine à son égard.

Le capitaine semblait être un homme digne de ce nom, pas un monstre. Il estimait Tom, qui paraissait lui rendre la pareille. Poignarder un agresseur était une chose. Mais commettre un meurtre de sang-froid…

Non, Jennsen ne s'en sentait pas la force.

— Nous donnerions notre vie pour cet homme, dit Sebastian d'un ton vibrant de conviction. Afin de ne pas le mettre en danger, je me serais laissé torturer à mort sans vous révéler une seule information.

— Comme Sebastian, ajouta Jennsen, je pense tout le temps au seigneur Rahl. Il m'arrive même de rêver de lui.

C'était la stricte vérité… et en même temps un mensonge éhonté !

Lerner sourit, l'air profondément satisfait, puis lâcha le bras de Jennsen, qui sentit les doigts de Sebastian s'éloigner de la garde de son couteau.

— Je crois que ça se passe de commentaires, dit le capitaine. J'ai été dans le métier pendant longtemps, et je n'espérais plus qu'une chose pareille se produise… (Il marqua une pause puis continua :) Et

son épouse ? Est-elle vraiment une Inquisitrice, comme on le raconte ? J'ai entendu des histoires au sujet des Inquisitrices – des rumeurs venues de l'autre côté de la frontière que je n'ai jamais pu infirmer ou confirmer.

Son épouse ? Jennsen ne savait rien de la femme du seigneur Rahl. À vrai dire, elle n'avait jamais imaginé qu'il était marié. À quoi pouvait ressembler sa compagne ? Et pourquoi le seigneur, alors qu'il avait un droit de cuissage sur toute la gent féminine de son royaume, s'était-il passé la corde au cou ?

Enfin, que pouvait bien être une « Inquisitrice » ? Ce titre était impressionnant et peu engageant, certes, mais à part ça…

— Désolée, capitaine, mais je n'ai jamais rencontré dame Rahl.

— Moi non plus, dit Sebastian. Mais je n'ai entendu que de bonnes choses à son sujet, comme vous…

Lerner sourit de nouveau.

— Je suis heureux d'avoir vécu assez longtemps pour voir un seigneur Rahl tel que celui-là prendre le pouvoir en D'Hara. Le pays est enfin dirigé comme il le méritait.

Troublée, Jennsen détourna le regard. Même s'il était très sympathique, Lerner se réjouissait que sa patrie soit entre les mains d'un tyran assoiffé de sang. C'était étrange et inquiétant…

Jennsen ayant hâte d'être sortie du donjon puis du palais, ils remontèrent au pas de course les étroits couloirs, repassèrent les portes bardées de fer et traversèrent à la hâte le corridor où étaient enfermés les prisonniers « ordinaires ».

Les brutes tendirent de nouveau les bras, mais les menaces du capitaine les dissuadèrent d'aller plus loin.

Arrivés devant l'escalier, Lerner, Jennsen et Sebastian s'immobilisèrent brusquement.

Une femme leur barrait le chemin. Vêtue d'un uniforme de cuir rouge, ses cheveux blonds nattés, elle affichait une expression glaciale.

Mais on sentait qu'elle était sur le point d'exploser – ou plutôt, de se détendre pour frapper, tel un serpent venimeux ou un tigre.

De toute évidence, il s'agissait d'une Mord-Sith.

Chapitre 27

Les mains croisées dans le dos, la femme en rouge approcha du capitaine et de ses deux compagnons.

Jennsen en eut la chair de poule et les poils de sa nuque se hérissèrent. La Mord-Sith était encore plus inquiétante qu'un serpent ou un tigre…

D'un pas mesuré, elle tourna autour de ses trois proies tel un faucon qui décrit des cercles au-dessus d'une bande de rongeurs.

Jennsen aperçut l'Agiel qui pendait au poignet de la Mord-Sith. Si mortelle qu'elle fût, cette arme ressemblait à une vulgaire tige de cuir longue de moins d'un pied…

— Un fonctionnaire est venu me parler, dit la femme en rouge d'un ton presque mielleux, et il était très énervé. (Son regard se posa sur Jennsen puis s'attarda sur Sebastian.) Il m'a conseillé de venir voir ce qui se passait ici. Il m'a aussi parlé d'une rousse qui lui semblait être une fautrice de troubles. Selon vous, pourquoi était-il inquiet, ce brave homme ?

Lerner vint se camper devant Jennsen.

— Cette histoire ne vous regarde pas, dit-il, et de toute façon…

D'un coup de poignet, la Mord-Sith fit voler l'Agiel dans sa main puis le brandit devant le nez du capitaine.

— Ce n'est pas toi que j'interroge, mais cette jeune femme… Alors, chère amie, pourquoi ce fonctionnaire m'a-t-il demandé de venir ici, selon toi ?

Jennsen.

— Eh bien… Parce que c'est un crétin pompeux qui n'a pas aimé que je le traite comme il le méritait, c'est-à-dire par le mépris.

La Mord-Sith sourit. Pas parce qu'elle était amusée, mais parce qu'elle approuvait le jugement de son interlocutrice sur le type en robes blanches.

Elle se rembrunit dès qu'elle regarda de nouveau Sebastian.

— Crétin ou pas, je vois qu'un prisonnier va être relâché sans raison, simplement parce que tu le demandes…

— Mes désirs sont des ordres, lâcha froidement Jennsen. (Elle tapota la garde du couteau, sur sa hanche.) Cette arme me confère tous les droits.

— Cette arme, corrigea la Mord-Sith, ne représente absolument rien.

Jennsen s'empourpra de colère.

— Au contraire, elle…

— Tu nous prends tous pour des idiots, dans ce palais ? (Le cuir rouge de l'uniforme craqua quand la grande blonde se pencha vers Jennsen.) Tu imagines qu'il suffit de nous agiter ce couteau devant le nez pour que notre cerveau se liquéfie ?

Le cuir moulant révélait un corps puissamment musclé et pourtant harmonieux. Devant cette femme, Jennsen se sentait laide et minuscule. Comment allait-elle pouvoir abuser une personne dotée d'une telle confiance en elle-même ? C'était impossible !

Mais si elle ne tentait pas le tout pour le tout, Sebastian et elle étaient perdus.

— Je porte ce couteau parce que le seigneur Rahl me l'a remis, et je te somme de t'incliner devant moi !

— Tu me sommes ? En quel honneur ?

— Parce que ce couteau témoigne de la confiance que m'accorde le seigneur Rahl.

— Sous prétexte que tu portes cette arme à la ceinture, nous devrions croire que le seigneur te l'a confiée et qu'il se fie à toi ? Qui nous prouve que tu n'as pas trouvé ce couteau quelque part ?

— Trouver un objet pareil ? As-tu perdu l'esp…

— Il est aussi possible que ton ami et toi ayez assassiné le légitime propriétaire de cette arme afin de vous procurer un précieux sauf-conduit.

— Comment peux-tu proférer des âneries si…

— Lâche comme tu sembles l'être, je t'imagine en train d'égorger ce malheureux dans son sommeil… Mais n'est-ce pas te prêter trop de courage, au fond ? Et si tu avais simplement acheté l'arme au véritable meurtrier ? Voilà qui te ressemblerait davantage.

— Assez de mensonges ! s'écria Jennsen.

La Mord-Sith se pencha un peu plus sur sa proie.

— J'ai une autre hypothèse… Tu as peut-être laissé le propriétaire de l'arme jouir de ton corps, et pendant ce temps, ton complice l'aura dépouillé de tous ses biens… Attends, j'ai mieux encore : si tu étais une simple catin dont un meurtrier aurait payé les faveurs en lui faisant cadeau d'une jolie arme ?

— Je… Il n'est pas…, bafouilla Jennsen.

— Exhiber un couteau de ce genre ne prouve rien, puisque nous ne savons pas à qui il appartient vraiment.

Renonce.

— Il est à moi ! cria Jennsen.

— Vraiment ? demanda la Mord-Sith, les sourcils froncés.

Le capitaine Lerner croisa les bras. Debout aux côtés de son amie, Sebastian était immobile comme une statue. Réussissant à refouler ses larmes et à contenir sa panique, Jennsen accomplit un petit exploit :

regarder la Mord-Sith avec du défi dans les yeux.

Jennsen… Renonce.

— J'ai une mission essentielle à remplir pour le seigneur Rahl, et tu me fais perdre mon temps.

— Sans blague ? railla la Mord-Sith. Une « mission essentielle », rien que ça ? Et elle consiste en quoi, cette mission ?

— C'est mon affaire, pas la tienne !

— C'est lié à la magie, pas vrai ? Je ne me trompe pas ?

— Tu n'as pas à fourrer ton nez dans cette histoire ! J'exécute les ordres du seigneur Rahl, et tu ferais bien de réfléchir à ce que ça signifie. Il détestera savoir que tu t'es occupée de ce qui ne te regarde pas.

— De ce qui ne me regarde pas ? Ma jeune amie, pour une Mord-Sith, il est impossible de « s'occuper de ce qui ne la regarde pas », comme tu dis. Si tu étais ce que tu prétends être, tu le saurais… Les Mord-Sith existent exclusivement pour protéger le seigneur Rahl. Si je ne m'étais pas intéressée à ce qui se passe ici, ç'aurait été une faute professionnelle.

— Mais tu…

— Silence ! Imagine que le seigneur Rahl soit en train de se vider de son sang, et qu'il me demande ce qui est arrivé, juste avant de mourir. Tu me vois lui répondre qu'une jeune femme porteuse d'un joli couteau a fait libérer un prisonnier des plus douteux ? Que pensera le seigneur, avant de quitter ce monde, si je lui raconte que nous t'avons crue sur parole parce que tu as de beaux yeux et une grande gueule ?

— Je comprends que…

— Allons, invoque ton pouvoir, histoire que je sache qui tu es ! (La Mord-Sith tendit un bras et prit entre le pouce et l'index une mèche de cheveux roux de Jennsen.) Un sortilège, un petit sort, un charme, tout ce que tu voudras ! Un éclair plus aveuglant que la foudre, si ça te chante. Ou une flamme, si tu préfères…

— Je ne…

— Utilise ton pouvoir, magicienne !

C'était un ordre et un défi.

Renonce !

Furieuse contre la voix, mais plus encore contre la Mord-Sith, Jennsen écarta la main qui jouait avec ses cheveux.

— Assez ! cria-t-elle.

Sebastian bondit sur la femme en rouge. Incroyablement rapide, celle-ci lui abattit son Agiel sur l'épaule.

Le jeune homme aux cheveux blancs se pétrifia et hurla de douleur. Appuyant sur son épaule avec l'Agiel, la Mord-Sith le força à

s'agenouiller puis à se rouler en boule sur le sol.

Jennsen voulut avancer, mais la femme se retourna, son arme magique brandie.

Ne pensant qu'à Sebastian, qui devait avoir besoin de son aide, Jennsen saisit l'Agiel, tira et écarta la blonde de son chemin. Puis elle se pencha sur son ami, recroquevillé sur lui-même comme s'il avait été frappé par la foudre.

Sentant la main de Jennsen se poser sur lui, il se calma un peu – assez pour tenter de se relever, en tout cas.

Son amie lui passa un bras autour des épaules pour le soutenir. Il haletait, souffrant toujours atrocement, et battait des paupières pour éclaircir sa vision brouillée par des larmes de douleur.

Terrifiée par les dégâts que pouvait provoquer un Agiel, Jennsen caressa la joue de Sebastian. Puis elle lui souleva le menton, pour voir s'il la reconnaissait.

Il lui fit un signe de tête, la rassurant un peu.

— Levez-vous ! cria la Mord-Sith. Tous les deux !

Sebastian n'en étant pas encore capable, Jennsen fut la seule à obéir. Furieuse, elle se campa devant la Mord-Sith.

— C'est inacceptable ! rugit-elle. Quand je raconterai ça au seigneur Rahl, il te condamnera au fouet !

La Mord-Sith tendit son Agiel en direction de Jennsen.

— Touche-le !

La jeune femme referma les doigts sur l'arme et l'écarta, comme la première fois.

— Arrête avec ça ! s'écria-t-elle.

— Pourtant, marmonna la femme en rouge, son pouvoir est là, je le sens…

Se tournant, elle posa la pointe de son arme sur le bras du capitaine, qui cria de douleur et tomba à genoux.

— Assez ! cria Jennsen.

Elle saisit la lanière de cuir tressé et l'éloigna du bras de Lerner.

— Comment fais-tu ça ? demanda la Mord-Sith, éberluée.

— De quoi parles-tu ?

— Tu touches mon arme et ça ne te fait pas mal ! Personne n'est insensible au contact d'un Agiel, pas même le seigneur Rahl.

Jennsen devina que quelque chose d'extraordinaire venait de se produire. Elle n'y comprenait rien, mais à l'évidence, c'était une occasion dont elle devait profiter.

— Tu voulais voir ma magie ? Eh bien, tu as été servie.

— Mais comment… ?

— Tu crois que le seigneur Rahl m'aurait confié un couteau, si je

n'étais pas compétente ?

— Certes, mais un Agiel…

— Quelle mouche vous a piquée ? demanda Lerner à la Mord-Sith. (Il se releva péniblement.) Que je sache, je lutte pour la même cause que vous…

— Protéger le seigneur Rahl, oui ! (La Mord-Sith leva son Agiel.) C'est avec ça que je le défends, et je dois savoir pourquoi ça ne marche pas sur cette femme.

Jennsen tendit la main, la referma sur l'Agiel et défia la Mord-Sith du regard. C'était le moment ou jamais de continuer à jouer son rôle, et une véritable espionne aurait poussé au maximum son avantage. Elle essaya d'imaginer ce que raconterait à sa place une authentique femme de confiance du seigneur Rahl.

— Je comprends ton inquiétude, dit-elle, décidée à ne pas laisser s'échapper la chance inespérée qui s'offrait à elle. Tu veux protéger le seigneur Rahl, et cela nous fait au moins un point commun. Sebastian et moi consacrons notre vie à la sécurité du seigneur ! Tu ignores tout de cette affaire, et je n'ai pas le temps de t'expliquer.

» Mais cette comédie a assez duré ! Le seigneur Rahl est en danger et je dois agir au plus vite. Si tu continues à me mettre des bâtons dans les roues, tu deviendras une menace pour mon maître, et je serai obligée de t'éliminer. Tu saisis ?

La Mord-Sith réfléchit. Jennsen aurait été en peine de dire à quoi, mais la voir en train de *penser* bouleversait sa vision du monde. Jusque-là, elle tenait ces femmes pour des tueuses sans cervelle. Mais là, c'était tempête sous un crâne…

Finalement, la blonde tendit une main à Sebastian pour l'aider à se relever. Puis elle se tourna vers Jennsen.

— Pour la sauvegarde de *ce* seigneur-là, je veux bien subir le fouet, et même pis. Va remplir ta mission, mon amie ! (La Mord-Sith sourit puis flanqua une tape sur l'épaule de Jennsen.) Que les esprits du bien soient avec toi ! Cela dit, je dois savoir pourquoi tu es insensible au pouvoir de mon Agiel. En principe, ce devrait être impossible…

Jennsen n'en crut pas ses oreilles. Comment un être si maléfique pouvait-il évoquer les esprits du bien ? Sa mère était avec eux, à présent, et elle en était peut-être même devenue un…

— Désolée, mais ça fait partie de ce que je n'ai pas le temps de te raconter. De plus, la sécurité du seigneur Rahl exige que je garde cette information secrète.

La Mord-Sith dévisagea longuement Jennsen.

— Je me nomme Nyda, dit-elle enfin. Jure-moi que tu n'as qu'un but dans la vie : protéger le seigneur Rahl.

— Je te le jure, Nyda ! Et maintenant, je dois partir, car je n'ai plus

de temps à perdre.

La Mord-Sith tendit un bras et referma une main d'acier sur l'épaule de Jennsen.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre ce seigneur-là, car cela reviendrait à *tout* perdre. Si je découvre que tu m'as menti, je te promets deux choses. *Primo*, tu ne trouveras nulle part au monde un trou assez profond pour te cacher quand je me lancerai à ta recherche. *Secundo*, ton agonie sera plus atroce que ton pire cauchemar multiplié par cent. Me suis-je bien fait comprendre ?

Tétanisée, Jennsen parvint à peine à hocher la tête.

Nyda la lâcha et regarda l'escalier.

— Qu'attends-tu pour filer ?

— Vous êtes un peu remis ? demanda Lerner à Sebastian.

— J'aurais préféré recevoir cinquante coups de fouet, mais je crois que ça ira.

Le capitaine se massa le bras avec un petit sourire compatissant.

— Vos affaires sont là-haut, dans un meuble fermé. Vos armes et votre argent…

— L'argent du seigneur Rahl, corrigea Sebastian.

Pressée de quitter le palais, Jennsen s'engagea dans l'escalier et dut faire un gros effort pour ne pas courir.

— Au fait, lança la Mord-Sith dans son dos, j'ai oublié de te dire quelque chose !

— Quoi donc ? demanda Jennsen sans se retourner. Nous sommes pressés, ne l'oublie pas…

— Tu sais, le fonctionnaire en blanc ?

— Oui ?

— Après être passé me voir, il avait l'intention d'aller prévenir le sorcier Rahl, histoire qu'il vienne t'étudier aussi.

Jennsen devint blanche comme un linge.

— Le seigneur Rahl est au sud, très loin d'ici, dit Lerner en commençant à gravir les marches.

— Pas le seigneur, précisa Nyda, mais le sorcier. Nathan Rahl…

Chapitre 28

Nathan Rahl… Jennsen se souvenait de ce nom. Althea lui avait dit avoir rencontré cet homme au Palais des Prophètes, dans l'Ancien Monde. Nathan était un Rahl digne de ce nom, d'après la magicienne. Un puissant sorcier tellement dangereux qu'on l'avait enfermé derrière des boucliers magiques. Et malgré cela, il était parvenu à faire du mal de temps en temps.

Accessoirement, ce prophète était âgé de plus de neuf cents ans, d'après Althea.

D'une façon ou d'une autre, il avait réussi à s'évader.

— Nyda, que fait-il ici ? demanda Jennsen en prenant la Mord-Sith par le bras.

— Je n'en sais rien… En fait, je ne l'ai pas encore rencontré.

— Il est essentiel qu'il ne nous voie pas ! (Jennsen poussa Nyda en avant.) Je n'ai pas le temps de t'expliquer, mais cet homme est dangereux.

Nyda gravit les marches et se retourna quand elle fut en haut de l'escalier.

— Dangereux ? Tu es sûre de ce que tu avances ?

— Oui.

— Parfait. Dans ce cas, viens avec moi…

— Il me faut mes affaires, dit Sebastian.

— Ici…, souffla Lerner en désignant une porte.

Tandis que son ami entrait avec le capitaine dans une petite pièce, Jennsen resta devant la porte avec Nyda.

Pendant que les deux hommes récupéraient les armes et l'argent de Sebastian, la jeune femme sauta nerveusement d'un pied sur l'autre. Il lui semblait entendre déjà le bruit des pas de Nathan Rahl. Si cet homme les voyait, la panoplie d'armes de Sebastian ne servirait à rien. Du premier coup d'œil, Nathan verrait que Jennsen était un trou dans le monde – ou en d'autres termes, la fille illégitime de Darken Rahl. Face à lui, bluffer deviendrait inutile. Jennsen serait perdue, ça ne faisait pas de doute.

Sebastian sortit de la petite pièce avant le capitaine.

— En route, dit-il simplement.

À le voir, nul n'aurait soupçonné qu'il trimballait une telle quincaillerie sous son manteau. Mais ses yeux bleus et ses cheveux blancs le faisaient sortir de l'ordinaire, et c'était peut-être à cause de ça que les gardes l'avaient remarqué.

Lerner prit le bras de Jennsen.

— Comme notre amie, dit-il en désignant Nyda, j'espère que les esprits du bien t'accompagneront.

Jennsen accepta la lampe que lui tendait le capitaine. Après avoir remercié l'étrange geôlier, la jeune femme emboîta le pas à Sebastian et à la Mord-Sith.

Nyda guida les deux jeunes gens le long d'un couloir qui traversait plusieurs salles désertes. Puis ils passèrent sous une arche et s'engagèrent dans un couloir qui ne semblait pas avoir de voûte – en tout cas, lorsque Jennsen leva les yeux, elle ne vit que des ténèbres au-dessus d'elle.

Ici, le sol semblait être en roche brute. Sur la droite, le mur était un banal assemblage de moellons solidarisés par du mortier. Sur la gauche, en revanche, la paroi était composée d'énormes blocs de granit tacheté de rose. Chacun était plus large que la façade de la plus grande maison où Jennsen avait vécu. Malgré ce gigantisme, les joints étaient si bien faits qu'on n'aurait pas pu y insérer la pointe d'un couteau.

Au bout du corridor, Nyda et ses deux compagnons se penchèrent pour franchir une porte basse et s'engager sur une passerelle de fer et de bois qui passait au-dessus d'un incroyable gouffre. Baissant les yeux, Jennsen eut le tournis en découvrant cet à-pic vertigineux. La lumière de la lampe n'arrivait pas jusqu'au fond de cet abîme, et quand on le traversait ainsi, sur l'étroite passerelle, on se sentait aussi petit et insignifiant qu'une fourmi.

Une main sur le garde-fou, pour assurer son équilibre, Nyda jeta un coup d'œil derrière elle.

— Pourquoi le sorcier Rahl est-il dangereux ? demanda-t-elle. (À l'évidence, cette question la tracassait sérieusement.) Quel mal peut-il te faire ?

La Mord-Sith s'arrêta, attendant une réponse.

S'immobilisant aussi, Jennsen sentit la passerelle osciller lentement sous ses pieds. Luttant contre le vertige et la nausée, elle tenta d'improviser une réponse.

Un bref regard à Sebastian lui apprit qu'il était à court d'idées, pour une fois.

Jennsen se décida pour un subtil mélange de mensonge et de vérité, au cas où Nyda aurait eu quelques informations exactes sur Nathan Rahl.

— C'est un prophète, et il s'est évadé d'un endroit où on pouvait l'empêcher de nuire. On l'y avait enfermé parce qu'il est très dangereux, bien entendu…

La Mord-Sith saisit sa longue tresse, la fit passer par-dessus son

épaule et joua distraitement avec tandis qu'elle réfléchissait aux propos de Jennsen.

— J'ai entendu dire que c'était un homme… intéressant, fit-elle, une lueur de défi dans le regard, comme si elle se voyait déjà affronter le vieil homme.

— Mais il est dangereux ! insista Jennsen.

— Dans quelle mesure ?

— Parce qu'il peut saboter ma mission.

— Et comment s'y prendrait-il ?

— Je te l'ai déjà dit : c'est un prophète !

— Et alors ? Les prédictions peuvent être bénéfiques. Y compris pour t'aider à protéger le seigneur Rahl. (Nyda plissa soudain le front.) Pourquoi refuser d'y recourir ?

Jennsen se souvint de ce qu'Althea lui avait dit au sujet de la divination.

— Nathan pourrait me dire comment je mourrai en précisant le jour et l'heure. Imagine que tu sois amenée à défendre le seigneur Rahl alors que tu es certaine que ta fin – horrible, bien entendu ! – est pour le lendemain ? Te battrais-tu normalement si tu connaissais tous les détails de ton agonie ? Ou serais-tu tétanisée, voire paniquée et incapable d'agir logiquement ? Une personne certaine de mourir bientôt ne me paraît pas apte à défendre efficacement le maître suprême de D'Hara.

Nyda ne parut toujours pas convaincue.

— Tu es sûre que Nathan Rahl te révélerait ton avenir jusque dans les moindres détails ?

— Pourquoi crois-tu qu'on l'a emprisonné ? Il est dangereux, te dis-je ! Les prédictions sont nuisibles pour les véritables protecteurs du seigneur Rahl.

— C'est une façon de voir la question, mais pas la seule… Quand on sait qu'un événement va se produire, on peut tenter de modifier le cours des choses…

— Nous parlons de *prophéties*, ne l'oublie pas ! Si on pouvait les modifier, elles ne porteraient pas ce nom.

Nyda réfléchit de nouveau.

— Si tu connaissais certaines prédictions, dit-elle, tu pourrais… eh bien… détourner le cours d'une prophétie et éviter un désastre.

— Si c'était possible, ça voudrait dire que les prophéties n'ont aucune valeur. À partir du moment où elles sont susceptibles de *ne pas* se réaliser, elles deviennent le simple radotage d'un vieillard sénile. Si tu avais raison, il serait impossible de distinguer les vraies prédictions du discours délirant de tous les fous furieux qui se prennent pour des prophètes.

» Les prophéties ne sont pas du délire ! insista Jennsen. Si Nathan

Rahl désire saboter ma mission, il lui suffit de me révéler quelque chose de terrible au sujet de mon avenir. Perturbée par ces connaissances, je risquerais alors de ne pas servir de mon mieux le seigneur Rahl.

— Tu penses que ça fonctionne un peu comme mon Agiel, quand je frappe quelqu'un avec ? La douleur fait sursauter et déconcentre…

— C'est exactement ça. Si nous prenons connaissance d'une prophétie qui nous inquiète et nous affaiblit, c'est le seigneur Rahl qui risque d'en pâtir.

Nyda lâcha sa natte et reposa la main sur le garde-fou.

— Savoir comment je mourrai ne me déconcentrerait pas si j'étais en train de sauver la vie du seigneur Rahl. Comme toutes les Mord-Sith, je suis préparée à mourir. Nous désirons toutes périr en combattant pour le seigneur Rahl, pas finir vieilles et édentées dans un lit.

Jennsen se demanda si cette femme était folle. Une telle dévotion semblait impossible…

— Une belle déclaration de principe, intervint Sebastian. Mais tu serais aussi sûre de toi si la vie du seigneur Rahl était vraiment en jeu ?

— Oui, dit Nyda en regardant dans les yeux le compagnon de Jennsen. Si on m'apprenait quand et comment je quitterai ce monde, ça ne m'empêcherait pas d'accomplir mon devoir.

— Dans ce cas, dit Jennsen, tu es une bien meilleure personne que moi…

Nyda eut un sourire amer.

— Je ne te demande pas de me ressembler… Tu portes un couteau, certes, mais tu n'es pas une Mord-Sith, et toute la différence est là.

Jennsen espérait que Nyda allait se décider à avancer. Si les choses tournaient mal, la passerelle serait un mauvais endroit pour un combat à mort. La Mord-Sith était forte et rapide. Placé dans le dos de son amie, Sebastian ne pourrait pas intervenir. Pour ne rien arranger, Jennsen avait la tête qui tournait, car elle détestait depuis toujours les hauteurs.

— Si une situation pareille se présentait, dit-elle, je ferais de mon mieux pour ne pas trahir le seigneur Rahl. Mais je préférerais de beaucoup que ce cas ne se présente pas. Ne vaut-il pas mieux prévenir que guérir ?

— C'est la sagesse même…, soupira Nyda. (Elle regarda de nouveau devant elle et avança.) Mais pour ma part, j'essaierais quand même de modifier la prophétie…

Jennsen avança en traînant un peu les pieds. Pour une raison qui la dépassait, ses propos bouleversaient la Mord-Sith plus qu'elle l'aurait

cru possible.

Elle jeta un coup d'œil dans l'abîme mais n'aperçut toujours pas le fond.

— Il est impossible de modifier les prophéties ! Sinon, elles ne seraient pas des prophéties, justement… Elles nous sont communiquées par les prophètes, qui ont un don spécial pour ça.

Nyda reprit sa natte de sa main libre et recommença à la triturer.

— Si Nathan est un prophète, il connaît l'avenir. Comme tu le dis si bien, le futur ne peut pas être modifié, sinon, il ne s'agirait pas de prophéties. Donc, Nathan te révélerait uniquement des choses qui *vont* se produire. Il ne pourrait rien y changer, et toi non plus. Bref, qu'il t'en parle ou non, ces événements arriveraient, c'est inéluctable. Si les connaître pouvait t'empêcher de protéger le seigneur Rahl, Nathan devrait avoir lu au moins une prophétie qui prédise que tu faillirais à ton devoir – et qui explique pourquoi. En un mot, l'avenir que tu redoutes serait déjà écrit et personne n'y pourrait rien.

Jennsen écarta une mèche de cheveux de ses yeux et continua d'avancer le long de la passerelle en serrant très fort le garde-fou. Elle devait absolument trouver un argument convaincant. Même si toutes les théories qu'elle avançait étaient une pure invention, elles sonnaient bien et semblaient logiques. Mais Nyda, impitoyable, posait des questions qui piégeaient de plus en plus son interlocutrice.

Jennsen avait le sentiment de glisser dans le vide, de parvenir à se rétablir au dernier moment, puis de glisser de nouveau. Il fallait que ça cesse, et elle ne devait surtout pas montrer qu'elle était poussée dans ses derniers retranchements.

— Ne comprends-tu pas ? lança-t-elle. Les prophètes ne savent pas *tout* sur *tout le monde*, comme si l'histoire entière de l'humanité était une pièce de théâtre qu'ils auraient déjà lue. Un prophète ne voit qu'une partie de l'avenir – et peut-être seulement celle qu'il *choisit* de voir. Mais rien ne l'empêche d'essayer d'avoir de l'influence sur le reste.

— Que veux-tu dire ? demanda Nyda, le front plissé.

Si elle voulait s'épargner des ennuis, Jennsen devait en rester au seul sujet qui intéressait vraiment la Mord-Sith : la sécurité du seigneur Rahl.

— C'est très simple : si Nathan voulait nuire au seigneur, il pourrait me dire quelque chose qui me paniquerait – même si l'événement en question ne figure dans aucune prophétie.

— Tu veux dire qu'il pourrait te mentir ?

— Exactement.

— Mais pourquoi Nathan Rahl voudrait-il nuire à Richard Rahl ? Quelle raison aurait-il de faire du mal à un membre de sa famille ?

— Je te l'ai dit, il est dangereux. C'est pour ça qu'il a été

emprisonné au Palais des Prophètes. Les gens qui l'ont fait incarcérer devaient savoir beaucoup mieux que nous pourquoi il importait de l'empêcher d'arpenter le monde…

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question : pourquoi voudrait-il nuire au seigneur Rahl ?

Jennsen avait l'impression de disputer un combat au couteau. Oui, dans cette joute verbale, la langue de Nyda était aussi tranchante qu'une lame.

— Il n'y a pas que les prophéties… Nathan a le don. C'est un sorcier. J'ignore s'il a vraiment de mauvaises intentions au sujet du seigneur Rahl – et il est très possible que ce ne soit pas le cas –, mais je ne prendrai pas le risque de le découvrir en mettant en danger la vie de notre maître. J'en sais assez sur la magie pour vouloir me tenir le plus loin possible de celle qui me dépasse ! Pour moi, la vie du seigneur Rahl passe avant tout. Je n'accuse pas Nathan d'être maléfique, comprends-moi bien. Je dis simplement que mon devoir est de protéger le seigneur de tous les dangers, y compris une magie que je ne comprends pas.

D'un coup d'épaule, Nyda ouvrit la porte qui se dressait au bout de la passerelle.

— Sur ce point-là, je ne peux pas te contredire. Je déteste avoir affaire à la magie ! Mais si ce sorcier-prophète est une menace pour le seigneur Rahl, tu devrais rester avec moi pour m'aider à l'affronter.

— Comme je te l'ai dit, j'ignore si Nathan est un réel danger pour notre maître. En revanche, ma mission en cours peut lui épargner bien des périls, et rien ne doit m'en détourner.

Nyda essaya d'ouvrir une porte latérale. N'y parvenant pas, elle entreprit de descendre un long couloir.

— Si tes soupçons au sujet de Nathan sont fondés, insista-t-elle, il faudrait…

— Nyda, tu devras garder un œil sur ce sorcier, parce que je ne peux pas m'en charger. Tu voudras bien faire ça pour moi ?

— Aimerais-tu que je l'élimine ?

— Non, répondit Jennsen, surprise qu'un meurtre semble être un acte des plus banals pour la Mord-Sith. Bien entendu que non ! Je te demande seulement de le surveiller, au cas où…

Nyda atteignit une nouvelle porte, qui voulut bien s'ouvrir.

La Mord-Sith s'écarta du seuil, se retourna et regarda les deux jeunes gens avec une expression qui leur glaça les sangs.

— C'est absurde ! s'écria-t-elle. Trop de choses n'ont pas de sens dans cette histoire ! Les pièces du puzzle ne s'emboîtent pas correctement. Je n'aime pas ça du tout !

Nyda était une femme dangereuse qui pouvait à tout moment se retourner contre eux. Pour éviter ça, Jennsen devait trouver un moyen

de clore cette conversation à son avantage.

Elle se souvint des propos de Lerner et les répéta mot pour mot à Nyda.

— Le nouveau seigneur a tout bouleversé. Toutes les règles ont changé, et le monde est sens dessus dessous.

Nyda eut un sourire venu du fond du cœur.

— Oui, c'est vrai… Un miracle inespéré ! C'est pour ça que je donnerai ma vie pour lui et que je m'inquiète autant…

— Je suis comme toi, et j'ai une mission à remplir.

Nyda fit signe à ses compagnons de la suivre et s'engagea dans un escalier en colimaçon.

Consciente que son histoire ne tenait pas vraiment debout, Jennsen suivit le mouvement en s'étonnant que la Mord-Sith continue à tomber dans le panneau…

Jennsen, Sebastian et la Mord-Sith descendirent plusieurs escaliers et longèrent une interminable série de corridors. Croisant parfois des patrouilles de soldats – qui ne se risquèrent pas à ennuyer Nyda –, ils s'enfoncèrent de plus en plus profondément dans les entrailles du plateau, sous le Palais du Peuple.

À la grande satisfaction de Jennsen, Sebastian lui posa discrètement une main dans le dos pour la rassurer. La jeune femme n'en revenait pas : elle avait réussi à libérer son ami, et ils seraient bientôt sortis du palais et en sécurité !

Soudain, les trois compagnons émergèrent au niveau central du complexe souterrain – un grand palier où s'alignaient des dizaines de boutiques. Pour leur faire gagner du temps, Nyda avait emprunté des raccourcis. Jennsen aurait préféré continuer à avancer dans des couloirs isolés, mais apparemment, ce n'était plus possible. Que ça lui plaise ou non, elle devrait finir la descente au milieu de la foule.

L'odeur des merveilles proposées par les marchands lui fit monter l'eau à la bouche. Elle mourait de faim, mais après avoir tant insisté sur l'urgence de sa mission, s'arrêter pour casser la croûte aurait été pour le moins maladroit.

Ici aussi, les soldats remarquèrent Jennsen et Sebastian, sans doute parce qu'ils marchaient très vite, mais ils n'intervinrent pas dès qu'ils comprirent que Nyda leur servait de guide. Avec leur cuirasse, leur cotte de mailles et leurs armes, ces colosses étaient vraiment impressionnants et Jennsen se félicita de ne pas avoir à leur montrer patte blanche.

Voyant Sebastian relever sa capuche, elle l'imita, car il lui parut judicieux de dissimuler ses cheveux. L'air étant glacial, presque tous les visiteurs se protégeaient la tête, et ça ne risquerait donc pas d'éveiller les soupçons.

Alors qu'ils atteignaient le bout d'un grand palier, prêts à attaquer un nouvel escalier, Jennsen se retourna à demi. Derrière eux, au pied de l'escalier précédent, un vieil homme aux longs cheveux blancs venait d'arriver sur le palier. Très grand, les épaules larges, ce vieillard était encore d'une beauté saisissante et il se déplaçait avec l'énergie et la grâce d'un homme beaucoup plus jeune.

Son regard croisa celui de Jennsen.

Pour la jeune femme, plus rien ne sembla exister, à part les yeux bleu sombre de l'inconnu.

Un inconnu, vraiment ? Même si elle ne l'avait jamais vu, il lui paraissait familier, comme si…

Sebastian et Nyda s'étaient déjà engagés dans l'escalier. Ils s'immobilisèrent sur la même marche, et la Mord-Sith suivit le regard de Jennsen.

Le vieillard la fixait comme s'ils étaient les deux seules personnes présentes dans le palais.

— Par les esprits du bien, murmura Nyda, c'est sûrement Nathan Rahl…

— Comment le savez-vous ? demanda Sebastian.

Sans quitter l'homme du regard, la Mord-Sith remonta quelques marches pour se placer à côté de Jennsen.

— Il a les mêmes yeux que Darken Rahl… Je les ai assez vus dans mes cauchemars pour en être certaine.

Nyda se tourna vers Jennsen et fronça les sourcils.

Soudain, la jeune femme comprit où et quand elle avait déjà croisé les yeux du vieil homme…

Dans son miroir, chaque matin !

Chapitre 29

Jennsen vit le sorcier écarquiller les yeux, à l'autre bout du palier. Puis il leva une main, désignant… la jeune femme.

— Arrêtez ! cria-t-il d'une voix assez puissante pour couvrir le vacarme ambiant. Arrêtez !

Nyda dévisageait Jennsen comme si elle était sur le point de faire le rapprochement et de l'identifier.

— Tu dois l'empêcher de me rattraper ! cria la jeune femme en prenant le bras de la Mord-Sith.

Nyda tourna la tête vers le vieillard qui approchait à grandes enjambées. Puis elle dévisagea de nouveau Jennsen.

Althea l'avait dit : on reconnaissait l'héritage des Rahl sur ses traits. Toute personne qui avait côtoyé Darken Rahl devait être frappée par l'« air de famille ».

— Arrête-le ! cria Jennsen à la Mord-Sith. Et n'écoute rien de ce qu'il tentera de te dire !

— Mais s'il voulait simplement…

La prenant par les revers de son uniforme de cuir, Jennsen secoua violemment la Mord-Sith.

— Tu n'as donc pas écouté ce que j'ai dit ? Il risque de m'empêcher d'aider le seigneur Rahl. Cet homme est dangereux et rusé ! Nyda, empêche-le de me rattraper, je t'en prie ! La vie du seigneur Rahl est en jeu.

Ce dernier argument fit pencher la balance du bon côté.

— Filez ! lança la Mord-Sith.

Jennsen lâcha Nyda et commença à dévaler les marches. Jetant un coup d'œil derrière elle, elle vit que le prophète continuait d'approcher en criant qu'on veuille bien l'attendre.

Agiel au poing, Nyda vint lui barrer le chemin.

Après avoir regardé s'il y avait des soldats devant elle, Jennsen tourna de nouveau la tête pour voir si la Mord-Sith était parvenue à intercepter le vieux sorcier.

Sebastian prit la main de son amie et l'entraîna dans une course folle.

Concentrée sur les marches, Jennsen ne put plus s'intéresser à son lointain et très âgé parent.

Voir un membre de sa famille l'avait bouleversée – d'autant plus qu'il lui avait suffi d'un regard pour le reconnaître. C'était une expérience inattendue, vraiment. Jusque-là, il n'y avait eu que sa mère

et elle. Et voilà qu'elle croisait un homme de sa lignée. Quelqu'un qui avait le même sang qu'elle dans les veines – enfin, en partie.

Elle aurait voulu mieux le connaître, mais s'il lui mettait la main dessus, ce serait la fin de tout.

Sebastian et sa compagne dévalèrent les marches en évitant de justesse les visiteurs qui les gravissaient à pas lents. Certains d'entre eux leur crièrent de faire attention et d'autres les insultèrent parce qu'ils couraient.

Sur chaque palier, les deux fuyards fendaient la foule et gagnaient aussi vite que possible l'escalier suivant.

Arrivant à un niveau qui grouillait de soldats, ils ralentirent le pas. Jennsen tira sur sa capuche pour s'assurer qu'elle cachait bien ses cheveux et même une partie de son visage – désormais, elle redoutait que des gens reconnaissent en elle la fille de Darken Rahl. Une angoisse de plus qui lui nouait les entrailles et dont elle se serait bien passée.

Un bras passé autour de la taille de son amie, Sebastian la guidait au milieu de la foule. Pour éviter les soldats qui patrouillaient le long de la balustrade, il fit un détour par le côté où des bancs étaient installés devant des échoppes.

Ici, des dizaines de personnes achetaient des souvenirs plus ou moins précieux de leur visite au Palais du Peuple. Et bien entendu, on trouvait aussi de quoi manger et boire…

Assis sur les bancs, des couples se restauraient en conversant gaiement. D'autres regardaient simplement passer la foule.

Dans certains coins sombres, derrière des colonnes, des amoureux s'embrassaient et se câlinaient.

À quelques pas de l'escalier suivant, Jennsen et Sebastian s'immobilisèrent, pétrifiés. Une importante patrouille gravissait les marches, avançant droit sur eux.

Sebastian hésita, sûrement parce qu'il se souvenait de sa dernière et désagréable rencontre avec des soldats.

Ces hommes étant nombreux, les deux fugitifs seraient obligés de passer tout près d'eux quand ils les croiseraient. Et ces colosses dévisageaient soigneusement tous les visiteurs.

Jennsen doutait de pouvoir de nouveau sortir son ami de prison en bluffant. De toute façon, comme ils étaient ensemble, ils risquaient d'être arrêtés tous les deux, cette fois.

Si Jennsen était incarcérée, Nathan Rahl la reconnaîtrait et la ferait exécuter. Le piège se refermait sur elle, comme dans un cauchemar…

Ne voulant pas être séparée de Sebastian, la jeune femme lui prit la main et le tira loin de l'escalier, au milieu de la foule, des bancs, des boutiques et des colonnes. Repérant un coin sombre, entre deux piliers, elle y attira son compagnon et l'enlaça de façon que les soldats

ne voient plus que son dos.

Sebastian ayant relevé sa capuche, ses cheveux blancs ne le trahiraient pas. Si les soldats s'intéressaient à eux, ils ne verraient qu'un homme et une femme en train de partager un moment d'intimité. Visiblement, c'était habituel et ça n'étonnait personne…

Dans leur petit refuge, Jennsen et Sebastian savourèrent leur premier moment de répit depuis des heures. La plupart des gens ne pouvaient pas les voir et ceux qui en avaient la possibilité détournaient consciencieusement le regard. Jennsen avait été un peu gênée de voir des couples s'étreindre, et elle ne devait sûrement pas être la seule à réagir ainsi.

Son plan se révéla judicieux : les soldats se fichaient comme d'une guigne de deux jeunes gens qui cherchaient à partager un peu d'intimité.

Sebastian avait posé les mains sur les hanches de Jennsen. En attendant que les soldats soient passés, il fallait donner le change – et de toute façon, ce n'était pas désagréable du tout.

Une nouvelle fois, Jennsen remercia les esprits du bien de l'avoir aidée à sauver son ami.

— J'ai cru que je ne te reverrais jamais, souffla Sebastian.

La première fois qu'il pouvait parler librement depuis l'audacieuse évasion…

Cessant de sonder la foule, Jennsen regarda son compagnon et vit qu'il était bouleversé.

— Je ne pouvais pas t'abandonner…

— Je n'en crois toujours pas mes yeux et mes oreilles ! Comment as-tu réussi ça ? Tu as embobiné tous ces gens, et pourtant, ils ne sont pas nés de la dernière pluie.

Jennsen retint les larmes qu'elle sentait perler à ses paupières. L'émotion, la peur, la fatigue, le soulagement, une étrange euphorie… Tout cela tourbillonnait en elle, lui donnant le tournis.

— Je devais le faire, voilà tout ! Il fallait que je te tire de là. (Avant de continuer, la jeune femme s'assura que personne ne les écoutait.) Je ne supportais pas l'idée que tu sois en prison et qu'on te fasse du mal. Je suis allée demander de l'aide à Althea, la magicienne…

— C'est elle qui t'a permis de réussir ton coup ?

Jennsen secoua la tête.

— Non, elle ne pouvait rien pour moi, mais c'est une très longue histoire… Tu sais, elle est allée dans ton pays, l'Ancien Monde… Mais je te raconterai ça plus tard. C'est lié aux Piliers de la Création…

— Elle les a vus ? Vraiment ?

— Pardon ?

— Les Piliers de la Création ? Elle est allée sur place quand elle était dans l'Ancien Monde ? (Sebastian suivit du regard un soldat qui

passait non loin de là.) Tu as dit que c'était « lié aux Piliers de la Création ». Elle connaît cet endroit ?

— De quoi parles-tu donc ? Althea m'a dit qu'elle ne pouvait pas m'aider, et que je devais trouver un moyen de te sauver. J'avais peur pour toi, mais je ne savais que faire. Puis je me suis souvenue de notre conversation, au sujet du bluff… (Jennsen plissa le front.) Mais pourquoi me demandes-tu si elle a vu les…

Sebastian sourit et Jennsen oublia aussitôt la question qu'elle était en train de poser.

— Je n'ai jamais vu personne réussir un exploit comparable ! s'extasia Sebastian.

Jennsen fut agréablement touchée d'être parvenue à étonner son ami – et en bien, par-dessus le marché.

Elle trouvait tellement agréable d'être dans ses bras. Il la serrait de si près qu'elle sentait son souffle sur sa joue.

— Sebastian, j'ai eu tellement peur de ne plus jamais te revoir. Et je m'inquiétais tant pour toi.

— Je sais…

— Tu as eu peur aussi ?

— Oui… Et je me disais sans arrêt que je ne te reverrais plus…

Leurs visages étaient si proches que Jennsen sentait la chaleur de la peau de son compagnon.

Sebastian baissa la tête, ses lèvres touchant presque celles de sa compagne, dont le cœur battit la chamade.

Mais le jeune homme recula un peu, comme s'il avait changé d'idée. Jennsen se félicita qu'il la serre dans ses bras, car après cette promesse de baiser, elle avait le sentiment que ses jambes ne la portaient plus.

Un baiser volé dans un coin sombre… Quelle idée romantique et grisante !

Les gens qui marchaient sur le palier semblaient à des lieues de là. Jennsen aurait juré qu'elle était seule au monde avec Sebastian – en sécurité dans ses bras, avec le droit de s'y abandonner.

Sebastian l'attira contre lui comme s'il cessait de résister à une force qu'il ne pourrait de toute façon pas contrôler.

Dans ses yeux, Jennsen vit que lui aussi s'abandonnait.

Il l'embrassa.

La jeune femme resta immobile comme une statue, surprise que Sebastian se soit enfin décidé à l'étreindre comme s'ils étaient vraiment deux amoureux.

Puis elle s'arracha à sa torpeur et lui rendit son baiser.

Elle n'avait jamais imaginé qu'une expérience puisse être si grisante.

Depuis toujours, elle pensait qu'un bonheur pareil ne lui serait

jamais accordé. Elle en rêvait, bien sûr, mais en sachant que ce n'était pas pour elle – une joie hors de sa portée.

Et voilà que Jennsen Rahl avait un amoureux !

Comme par magie !

Cédant à la passion, Sebastian la serra plus fort. Jennsen gémit de plaisir et s'abandonna tout entière au désir.

Soudain, cela cessa. Comme si Sebastian avait repris ses esprits d'un coup et décidé que c'était une folie.

Haletante, Jennsen le regarda dans les yeux. Elle adorait la façon dont il la serrait contre lui. Se dévisager de si près était délicieux.

Tout était arrivé si vite. Une expérience bouleversante, inattendue, merveilleuse…

… et parfaitement logique.

Jennsen aurait voulu un deuxième baiser. Voyant que Sebastian regardait autour d'eux, méfiant, elle se ressaisit. Repenser à l'endroit où ils étaient lui fit l'effet d'une douche froide.

Nathan Rahl les traquait et seule Nyda se dressait entre eux et lui. S'il lui révélait l'identité de Jennsen – et si elle le croyait –, toute l'armée d'harane serait bientôt sur leur piste.

Sebastian et elle devaient quitter au plus vite le palais.

— Allons-y ! lança le jeune homme en s'écartant de sa compagne. Je ne vois aucun danger.

Il prit les mains de Jennsen, la fit sortir de leur sanctuaire et se dirigea vers l'escalier.

Un flot d'émotions et de sentiments tourbillonnait dans la tête de la jeune femme. La peur, une vague honte, une euphorie grisante… Sebastian l'avait embrassée. Un vrai baiser – comme un homme embrasse une femme. Elle, Jennsen Rahl, une personne traquée par presque tous les D'Harans.

Alors qu'ils descendaient les marches, elle tenta de ressembler à une visiteuse quittant tranquillement le palais. Cela dit, elle ne se sentait pas normale du tout. Elle aurait juré que tout le monde voyait au premier regard qu'on venait de lui donner son premier baiser.

Quand un soldat apparut soudain devant eux, Jennsen enlaça son compagnon, posa la tête sur son épaule et sourit au militaire avec une innocence désarmante. Surpris, l'homme ne songea pas à dévisager Sebastian avant que les deux jeunes gens l'aient dépassé.

— Tu as réagi très vite, comme d'habitude, souffla Sebastian, admiratif.

Dès que le soldat ne fut plus en vue, les deux fugitifs accélérèrent de nouveau le pas. Autour de Jennsen, le décor défilait dans une sorte de brouillard. Tout ce qui l'avait tant impressionnée, lors de sa première visite, ne l'intéressait plus du tout. Elle ne désirait plus qu'une chose : fuir cet endroit où Sebastian avait été emprisonné et où

ils étaient tous les deux en danger. Son séjour dans le fief du seigneur Rahl l'avait davantage épuisée physiquement et mentalement que ses mésaventures dans le marécage.

Jennsen et Sebastian finirent par atteindre le pied du dernier escalier. La lumière qui se déversait de la grande entrée les éblouit, mais savoir qu'ils étaient si près de la sortie les réconforta. Main dans la main, ils coururent vers la liberté.

Il y avait une foule de gens devant les boutiques, et les derniers arrivés s'extasiaient sur la taille des lieux. Des visiteurs s'attaquaient à peine aux premières marches sous l'œil attentif des gardes.

Les deux jeunes gens marchèrent au milieu de la foule, soit le plus loin possible de ces militaires postés des deux côtés de la voie. Une précaution sans doute superflue, car les soldats semblaient se ficher totalement des personnes qui quittaient le palais.

Il faisait un beau soleil à l'extérieur et le marché en plein air grouillait de monde. Des curieux se déplaçaient entre les étals ou discutaient fermement les prix avec des commerçants qui ne paraissaient pas décidés à lâcher le morceau.

Des visiteurs continuaient à se diriger vers l'entrée du complexe. Des colporteurs circulaient entre eux, vantant les qualités de produits qu'ils prétendaient bien entendu uniques au monde.

Jennsen ayant informé Sebastian de la disparition des chevaux et de Betty, son ami la guida jusqu'à un grand enclos où ils trouveraient ce qu'il leur fallait en matière de montures.

L'homme qui s'occupait des bêtes était assis sur une caisse et se massait les bras pour les réchauffer.

— Nous voudrions acheter des chevaux, annonça Sebastian.

Il examina les animaux puis les selles exposées le long de la clôture de corde du corral.

— Grand bien vous fasse…, marmonna le type en relevant à peine les yeux.

— Vous êtes vendeur, ou non ? demanda Sebastian.

— Non, répondit l'homme. (Détournant la tête, il cracha sur le sol puis se nettoya la bouche du dos de la main.) Ces chevaux ont des propriétaires. On me paie pour les surveiller, pas pour les vendre. Si je le faisais, je finirais écorché vif, c'est certain !

— Vous pouvez au moins nous dire où trouver des montures ?

— Désolé, mais je n'en sais rien. Faites le tour du marché, et vous verrez bien.

Les deux jeunes gens remercièrent l'homme et se mirent en quête d'un autre enclos. Jennsen n'avait rien contre la marche – après tout, sa mère et elle avaient toujours voyagé à pied –, mais elle comprenait que son compagnon veuille se procurer des chevaux. Après une évasion miraculeuse, et alors que Nathan Rahl était à leurs trousses,

s'éloigner le plus vite possible du palais semblait judicieux.

Ils trouvèrent un autre enclos où on leur répondit également par la négative. Morte de faim, Jennsen aurait voulu qu'ils prennent le temps de se restaurer. Mais il était plus urgent de fuir, elle devait l'admettre. S'attarder pour manger risquait simplement de leur valoir de mourir le ventre plein : une piètre consolation, il fallait en convenir.

Serrant plus fort la main de sa compagne, Sebastian la guida vers un troisième enclos.

— Vous vendez des chevaux ? demanda-t-il à l'homme qui surveillait les bêtes.

Adossé contre un poteau, les bras croisés, le type daigna à peine relever la tête.

— Non, dit-il, je n'en ai pas de disponibles…

— Eh bien, merci quand même…

L'homme rattrapa Sebastian par un pan de son manteau.

— Vous voulez quitter la région ?

— Pour aller au sud, oui… En visitant le palais, on s'est dit que se procurer des montures serait une bonne idée.

L'homme se pencha en avant et regarda autour de lui.

— Venez me voir après la tombée de la nuit… Vous comptez être encore là ? Il y a des chances que je puisse vous aider.

— Je dois m'occuper d'une affaire qui m'empêchera de partir avant la nuit, répondit Sebastian. Considérez que nous avons rendez-vous.

Il prit Jennsen par la taille et la guida de nouveau au milieu de la foule. À un moment, ils durent s'écarter du chemin de deux sœurs qui s'extasiaient sur les colliers qu'elles venaient d'acheter. Leur père marchait derrière, les bras lestés de paquets. Tirant deux moutons au bout d'une longe, la mère surveillait ses filles du coin de l'œil.

En voyant les ovins, Jennsen pensa à Betty et eut le cœur serré.

— As-tu perdu l'esprit ? s'écria-t-elle quand ils furent hors de portée d'oreille du type. Nous ne pouvons pas rester ici jusqu'à ce soir !

— Bien sûr que non… Cet homme voulait nous détrousser. Puisque je lui ai demandé s'il vendait des chevaux, il a compris que nous avions de l'argent. Si nous honorons le rendez-vous, des amis à lui nous attendront dans les ombres pour nous faire la peau.

— Cet homme était un voleur et un assassin ? Tu en es sûr ?

— Ce pays regorge de criminels… Souviens-toi : nous sommes en D'Hara, un royaume où les forts et les méchants sont impitoyables avec les faibles. Ici, les gens ne se soucient pas les uns des autres et l'avenir de l'humanité leur est indifférent.

Jennsen comprit très bien ce que voulait dire son compagnon. Sur le chemin du Palais du Peuple, il lui avait parlé de la philosophie du frère Narev. Cet homme merveilleux rêvait d'un avenir où plus

personne ne souffrirait. Un monde qui ignorerait la faim, la maladie et la cruauté.

Oui, un monde où chacun s'intéresserait à son prochain et le protégerait. Selon Sebastian, avec l'aide de Jagang le Juste et de tous ceux qui le servaient loyalement, l'Ordre Impérial permettrait de réaliser ce rêve.

Jennsen avait du mal à imaginer un futur si radieux – et où ne sévirait plus aucun seigneur Rahl.

— Si cet homme avait de mauvaises intentions, pourquoi lui as-tu promis que tu reviendrais le voir ?

— Parce que si j'avais refusé sa proposition, en disant par exemple que nous ne pouvions pas attendre, il aurait sans doute prévenu ses complices. Nous n'aurions pas pu les identifier, mais ils auraient eu notre description, et nous tendre une embuscade aurait été un jeu d'enfant.

— Tu crois que cet homme est pervers à ce point ?

— Ce pays est un repaire de criminels, je te l'ai déjà dit ! Sois prudente, si tu ne veux pas t'apercevoir soudain que quelqu'un t'a délestée de ta bourse.

Jennsen allait avouer que c'était déjà fait, mais un événement imprévu l'en empêcha.

Quelqu'un venait de crier son nom.

— Jennsen ! Jennsen !

C'était Tom. Avec sa taille hors du commun, il dominait tout le monde d'une bonne tête. Pourtant, il agitait la main comme s'il avait peur que la jeune femme ne parvienne pas à le repérer dans la foule.

— Tu connais ce type ? demanda Sebastian.

— Il m'a aidée à te faire sortir de prison…

Jennsen ne put pas donner davantage d'explications à son ami. Agitant à son tour la main, elle fit signe à Tom qu'elle l'avait vu, puis lui sourit.

Content comme un chiot qui retrouve sa maîtresse, le marchand de vin courut rejoindre Jennsen.

Ses frères, Joe et Clayton, étaient de nouveau à pied d'œuvre derrière leur étal.

— Je savais que tu tiendrais ta promesse de venir me voir, fit Tom avec un grand sourire. Mes frères se sont moqués de ma crédulité, mais j'ai soutenu que tu n'étais pas du genre à manquer à ta parole.

— Je viens… Eh bien… Je viens juste de sortir du palais. (Jennsen tapota son manteau, à l'endroit où elle portait le couteau.) J'ai peur que mon ami et moi soyons très pressés, hélas…

Tom hocha gravement la tête. Puis il prit la main de Sebastian et la serra longuement comme s'ils étaient deux amis fêtant leurs

retrouvailles après une très longue séparation.

— Je me nomme Tom, et tu dois être l'homme que Jennsen voulait secourir.

— C'est ça… Je m'appelle Sebastian.

Tom tourna la tête vers Jennsen.

— C'est un sacré numéro, pas vrai ?

— Je n'ai jamais vu une personne comme elle, acquiesça Sebastian.

— Un homme ne pourrait pas rêver d'une meilleure compagne, il faut le dire ! renchérit Tom. (Il se plaça entre les deux jeunes gens, les prit par les épaules et les guida gentiment mais fermement vers son étal.) J'ai un petit quelque chose pour vous deux…

— De quoi parles-tu ? demanda Jennsen.

— Une surprise…

La jeune femme sourit au colosse blond.

— Allons, parle, de quoi s'agit-il ?

L'heure n'était pas aux cachotteries, car le temps pressait. Jennsen et Sebastian devaient être partis avant que Nathan Rahl leur tombe dessus ou ait mobilisé la moitié de l'armée d'harane pour les retrouver. Maintenant que le sorcier avait vu la jeune femme, il pouvait donner son signalement à des gardes. Bientôt, tout le monde saurait à quoi elle ressemblait.

— Quelle surprise ? insista Jennsen.

Tom glissa une main dans sa poche et en sortit une bourse qu'il tendit à sa protégée.

— Pour commencer, j'ai récupéré ça pour toi… Il me semble que cet objet t'appartient.

— C'est mon argent ?

Tom sourit de l'incrédulité de la jeune femme, stupéfiée par ce qui lui arrivait.

— Tu seras contente d'apprendre que le gentilhomme qui la détenait n'avait aucune envie de s'en séparer. Mais j'ai réussi à le convaincre qu'il n'était pas digne de s'approprier les biens des autres. J'ai dû recourir à des arguments… frappants… mais c'était pour l'édification de ce triste individu.

Tom haussa les épaules afin de signifier que son amie n'avait pas besoin d'en savoir davantage.

Sebastian regarda la jeune femme raccrocher la bourse à sa ceinture. De toute évidence, il ne lui faudrait pas un dessin pour comprendre ce qui s'était passé.

— Comment l'as-tu retrouvé, cet individu ?

— Cet endroit paraît immense, quand on y vient pour la première fois, mais quand on le fréquente régulièrement, comme moi, on sait très vite qui est qui… J'ai reconnu le voleur à la description que tu

m'en as faite. Très tôt ce matin, il était déjà à l'ouvrage, tentant de délester une pauvre femme de ses économies. Quand il est passé devant moi, je l'ai vu glisser une main sous le long châle de sa victime. Je l'ai pris par le col, histoire de lui faire comprendre que je n'appréciais pas. Puis avec mes frères, nous avons longuement prêché la bonne parole à ce mauvais homme. Au terme de la séance, il était disposé à rendre à leurs propriétaires les diverses choses qu'il avait trouvées ces derniers temps.

— Ce coin regorge de voleurs ! s'écria Jennsen.

Tom secoua lentement la tête.

— Ne juge pas toute une population à partir d'un seul homme… Je suis d'accord avec toi, il y a des voleurs par ici. Mais la plupart des gens sont plutôt honnêtes. Selon mon expérience, on trouve des criminels partout dans le monde. C'est comme ça depuis toujours, et ça ne changera jamais. Pour ma part, je redoute surtout les margoulins qui prêchent la vertu et parlent de lendemains qui chantent pour séduire les gens sincères et les empêcher de voir la lumière de la vérité.

— Je te comprends…, dit Jennsen.

— Il existe peut-être des cas où la fin, quand elle est noble, justifie les moyens, dit Sebastian.

— Selon mon expérience, un type qui promet un monde meilleur en étant prêt à sacrifier la vérité cherche à créer un univers où il est le maître et toi l'esclave…

— Je vois ce que tu veux dire, fit Sebastian. J'ai eu la chance de ne jamais rencontrer des gens de ce genre.

— Remercie les esprits du bien chaque matin, dans ce cas !

Dès qu'ils furent devant l'étal, Jennsen serra la main de Joe puis de Clayton.

— Merci de votre contribution, dit-elle. J'ai toujours du mal à croire que vous ayez réussi à récupérer ma bourse.

Les deux hommes sourirent avec la même joie presque enfantine que Tom.

— C'était très amusant, dit Joe.

— Et ce n'est pas tout, ajouta Clayton. Pendant que vous occupiez Tom, nous avons eu un jour ou deux pour visiter le palais. Il était temps que ce tyran nous accorde quelques vacances !

Tom poussa Jennsen vers le chariot garé derrière l'étal. Sebastian suivit le mouvement et passa lui aussi derrière l'étal où Irma avait vendu ses saucisses le jour de leur arrivée. Aujourd'hui, l'emplacement était occupé par un marchand d'articles en cuir.

Rouquine et Pete attendaient derrière le chariot de Tom en compagnie des deux grands chevaux qui en composaient l'attelage.

— Nos montures ! s'écria Jennsen. Tu les as récupérées aussi ?

— Eh oui ! s'exclama Tom, rayonnant de fierté. J'ai vu Irma ce matin, alors qu'elle arrivait avec une nouvelle cargaison de saucisses. Elle avait vos chevaux. Quand je lui ai dit que tu passerais me voir avant de partir, elle a été ravie de me confier les bêtes pour que je te les restitue. Toutes vos affaires sont là, mes amis. Il ne manque rien.

— C'est une extraordinaire nouvelle, dit Sebastian. Nous ne pourrons jamais te remercier assez, Tom. À présent, nous devons vraiment filer !

— Je comprends…, dit Tom en désignant la taille de Jennsen, à l'endroit où elle portait le couteau.

La jeune femme blêmit soudain, comme si une idée terrible venait de lui traverser l'esprit.

— Où est Betty ?

— Betty ? répéta Tom, perplexe.

— Ma chèvre, dit Jennsen d'une voix qui réussit de justesse à ne pas trembler. Où est-elle ?

— Désolé, Jennsen, mais je ne sais rien au sujet d'une chèvre. Irma avait seulement les chevaux et il ne m'est pas venu à l'esprit de lui parler d'autre chose.

— Tu sais où vit cette femme ?

— Non, désolé… Elle est arrivée ce matin avec vos chevaux et vos affaires. Après avoir vendu ses saucisses, elle a attendu un peu, puis elle a estimé qu'il était temps de rentrer chez elle.

— Quand est-elle partie ?

— Je n'en sais trop rien… Environ deux heures ?

Tom consulta du regard ses deux frères, qui hochèrent la tête.

Les mâchoires serrées, Jennsen se demanda si elle pourrait parler sans éclater en sanglots. Sebastian et elle ne pouvaient pas attendre l'hypothétique venue d'Irma le lendemain. Depuis que le sorcier était sur leur piste, leurs chances de se tirer vivants de ce guêpier avaient considérablement diminué. Ils ne pouvaient pas se permettre une erreur.

L'expression de Sebastian était d'ailleurs éloquente.

— Mais…, commença Jennsen, des larmes aux yeux. Tu ne crois pas pouvoir dénicher son adresse ?

Le marchand de vin secoua la tête.

— Et tu ne lui as pas demandé si elle avait autre chose qui nous appartenait ?

— Hélas, non…

Pour s'empêcher de crier, Jennsen se plaqua les mains sur les joues.

— As-tu pensé à l'interroger sur ses intentions ? Par exemple,

quand elle compte revenir ici ?

Tom secoua encore la tête.

— Nous avions promis de la payer si elle gardait nos chevaux. Elle aurait dû te dire quand elle pensait pouvoir venir toucher son dû.

Tom baissa les yeux sur la pointe de ses chaussures.

— Elle a mentionné que vous lui aviez proposé de l'argent… Je l'ai payée pour vous…

Sebastian ouvrit sa bourse, compta quelques pièces d'argent et les tendit à Tom.

Le marchand de vin les refusa. Un peu agacé, Sebastian les jeta sur l'étal en guise de solde de tout compte.

Jennsen avait toujours du mal à se remettre. Betty était perdue à jamais.

— Je suis désolé, souffla Tom, qui semblait désespéré.

Jennsen put seulement hocher la tête. Puis elle regarda tristement Joe et Clayton seller leurs chevaux. Les bruits de la vie quotidienne lui semblaient si lointains… Comme anesthésiée, elle ne sentait presque plus le froid. En voyant les chevaux, elle avait cru que…

Maintenant, elle pensait à la pauvre Betty bêlant de détresse. Si elle était encore vivante.

— Nous ne pouvons pas rester, dit Sebastian lorsqu'elle l'implora du regard. Tu le sais aussi bien que moi. Nous devrions même être déjà partis.

— Tom, je t'avais pourtant parlé de Betty…, gémit la jeune femme. Je t'ai dit qu'Irma avait nos chevaux et ma chèvre. Je suis certaine d'avoir mentionné Betty.

Le colosse baissa les yeux.

— Tu l'as fait, ma dame… Navré, mais j'ai oublié de poser la question à Irma. Je refuse de te mentir ou de me trouver une excuse. Tu m'as parlé de Betty, et ça m'est sorti de l'esprit…

Jennsen posa une main sur le bras de son ami.

— Merci pour les chevaux, et pour tout ce que tu as fait pour moi. Sans toi, je n'aurais pas réussi.

— Il faut y aller, dit Sebastian. (Il s'assura que ses sacoches de selle étaient bien accrochées et fermées.) Traverser la foule risque de nous prendre pas mal de temps, et nous devons être loin d'ici au plus vite.

— Nous allons vous escorter, dit Joe.

— Les gens s'écartent sur le chemin de nos grands chevaux, expliqua Clayton. Suivez-nous, et vous aurez fendu la foule en moins de temps qu'il en faut pour le dire.

Les deux frères tirèrent chacun un cheval par la longe. Puis ils sautèrent sur un tonneau afin de pouvoir enfourcher leur monture géante.

Sans rien renverser, ils slalomèrent entre les tonneaux et

contournèrent l'étal.

Tenant les rênes de Rouquine et de Pete, Sebastian attendait que Jennsen le rejoigne.

Mais la jeune femme s'était campée devant Tom et le regardait dans les yeux, partageant avec lui un moment d'intimité et d'amitié. Puis elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue.

Tom tapota l'épaule de sa protégée et lui rendit son chaste baiser.

— Merci de m'avoir aidée, murmura Jennsen. Sans toi, j'aurais été condamnée à mort…

— Tout le plaisir a été pour moi, ma dame.

— Jennsen… Pour toi, c'est Jennsen.

— Jennsen, oui… Tu sais, je suis désolé, et…

Retenant ses larmes, la jeune femme posa un index sur les lèvres du colosse blond.

— Grâce à toi, j'ai pu sauver Sebastian. Tu as été un héros pour moi au moment où il le fallait. Merci du fond du cœur.

Tom enfonça les mains dans ses poches et baissa de nouveau les yeux.

— Bon voyage, Jennsen, où que puisse te conduire la vie. Et merci de m'avoir laissé marcher à tes côtés un petit moment.

— L'acier qui affronte l'acier, dit Jennsen. (Elle ignorait pourquoi cette phrase lui était venue à l'esprit, mais ces mots lui semblaient appropriés.) Voilà ce que tu m'as aidée à être.

— Pour qu'il puisse être la magie qui combat la magie, acheva Tom. Merci pour tout, Jennsen.

La jeune femme flatta l'encolure de Rouquine avant de glisser un pied dans un étrier et d'enfourcher la jument.

En s'éloignant, Jennsen jeta un dernier coup d'œil à Tom par-dessus son épaule. Au milieu de ses tonneaux, il regardait Sebastian et la jeune femme tenter de suivre Joe et Clayton dans une véritable marée humaine. Comme promis, les deux frères forçaient les gens à dégager le passage. Avec un peu de chance, les deux fugitifs auraient quitté le marché en plein air bien plus tôt que prévu.

L'air mécontent, Sebastian se pencha vers sa compagne.

— Qu'a donc raconté ce grand crétin au sujet de la magie ? murmura-t-il.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire, avoua Jennsen. (Elle soupira.) Mais sans lui, je ne t'aurais pas sauvé…

Elle aurait voulu dire que Tom, s'il était effectivement grand, n'avait rien d'un crétin. Mais pour une raison qui la dépassait, elle n'avait aucune envie de parler du marchand de vin avec son compagnon de voyage. Même si Tom avait œuvré à la libération de Sebastian, cette partie de l'aventure ne regardait pas le jeune homme aux cheveux blancs.

Quand ils furent sortis du marché en plein air, Joe et Clayton dirent adieu aux deux jeunes gens, qui lancèrent leurs montures au galop dans les plaines d'Azrith.

Chapitre 30

Jennsen et Sebastian traversèrent les plaines d'Azrith quasiment dans la direction d'où la jeune femme était venue le matin même avec Tom, après son excursion dans le marécage d'Althea. Sa visite à la magicienne, qui remontait pourtant à moins de vingt-quatre heures, paraissait très lointaine à Jennsen – tout comme sa périlleuse aventure dans le « fief » de la pauvre femme, d'ailleurs.

Mais la journée avait été harassante. D'abord la longue ascension, avec l'angoisse permanente d'être démasquée par des gardes, puis la libération de Sebastian, le jeu mortel avec Nyda – être parvenue à la bluffer était un incroyable exploit – et pour terminer la descente jusqu'au marché en plein air avec le sorcier Rahl aux trousses…

À cause de l'heure tardive, les deux fugitifs furent assez vite contraints de s'arrêter pour camper à découvert dans les plaines.

— Avec ces voleurs à nos trousses, dit Sebastian, nous ne pouvons pas prendre le risque de faire du feu. (Il parut désolé de voir sa compagne trembler de froid.) Nos poursuivants nous repéreraient à des lieues de distance. En outre, éblouis par la lueur des flammes, nous risquerions de ne pas les voir venir…

Les étoiles brillaient dans un ciel sans lune. Perplexe, Jennsen repensa à la théorie d'Althea au sujet des oiseaux qu'on pouvait voir, par de pareilles nuits, lorsqu'ils bloquaient la lumière des étoiles. Selon la magicienne, c'était ainsi qu'elle parvenait à distinguer les trous dans le monde…

Pour l'heure, Jennsen ne voyait pas d'oiseaux, mais seulement trois coyotes, dans le lointain, occupés à arpenter leur territoire de chasse nocturne. Dans ces plaines désertes, il était facile de repérer les prédateurs à la lueur pourtant faiblarde des étoiles.

Les doigts gourds, Jennsen détacha sa couverture de l'arrière de sa selle et la posa sur le sol.

— De toute façon, où voudrais-tu trouver du bois pour faire un feu ? lança-t-elle à son compagnon.

Sebastian se tourna vers la jeune femme, la dévisagea puis lui sourit.

— Je n'avais pas pensé à ce détail… Même si nous voulions faire un feu, il faudrait nous en passer…

Tout en sondant les plaines désertes, Jennsen retira sa selle à Rouquine et la posa sur le sol près de Sebastian. Même sans les rayons

de lune, la jeune femme y voyait assez clairement, cette nuit…

— Si des voleurs approchent, dit-elle, nous les verrons venir de loin. Tu crois que nous devrions monter la garde à tour de rôle ?

— C'est inutile… Sans feu de camp, personne ne pourrait nous localiser dans ces vastes étendues obscures. Il vaut mieux nous offrir une bonne nuit de sommeil, histoire d'avancer à un excellent rythme demain.

Jennsen s'assit sur sa selle et commença à dérouler sa couverture. À l'intérieur, elle découvrit deux petits paquets – des objets ronds enveloppés dans du tissu blanc. Ce n'était pas elle qui les avait mis là, elle en avait l'absolue certitude.

Défaisant le nœud d'un des paquets, elle l'ouvrit et dévoila… une magnifique tourte à la viande.

Elle tourna la tête et vit que Sebastian avait fait la même découverte dans sa propre couverture.

— On dirait que le Créateur a pensé à notre estomac, fit-il.

Jennsen baissa les yeux sur sa tourte et sourit.

— J'y vois plutôt l'œuvre de Tom, corrigea-t-elle.

Sebastian ne demanda pas d'où son amie tirait cette certitude.

— Eh bien, dit-il, le Créateur s'est occupé de nous par l'intermédiaire de Tom. Selon le frère Narev, même quand nous pensons qu'une autre personne subvient à nos besoins, cette manne provient en réalité du Créateur. Dans l'Ancien Monde, nous sommes persuadés qu'aider les nécessiteux revient à accomplir la volonté du Créateur. C'est pour ça que le bien-être des autres est notre devoir sacré.

Jennsen ne dit rien, car elle craignait que Sebastian croie qu'elle entendait critiquer le frère Narev – voire le Créateur. Mais elle n'aurait jamais osé mettre en doute la parole d'un grand homme comme le frère Narev. Comparée à lui, qu'avait-elle donc accompli en ce monde ? Lui était-il seulement arrivé d'aider quelqu'un ? Ne serait-ce qu'en lui fournissant une banale tourte à la viande ? Au contraire, elle avait toujours été une source de problèmes et de souffrance pour les autres : sa mère, Lathea, Althea, Friedrich, et combien d'autres encore ? Si une force surnaturelle l'animait, ce n'était certainement pas celle du Créateur.

Comme s'il avait lu certaines de ses pensées, Sebastian se pencha vers sa compagne et souffla :

— C'est pour ça que je t'aide… Parce qu'il me semble que c'est la volonté du Créateur. Ainsi, je sais que le frère Narev et l'empereur Jagang approuveraient ma décision de t'assister. C'est le cœur même de notre combat : faire en sorte que les gens s'entraident et partagent leur fardeau.

Jennsen sourit pour signifier qu'elle était admirative face à de si nobles et si bonnes intentions. Pourtant, et pour des raisons qui la dépassaient, ces « nobles intentions », à certains moments, lui paraissaient être la pointe d'un couteau braquée dans son dos…

— Ainsi, dit-elle en relevant les yeux, c'est pour ça que tu m'aides… (Son sourire vacilla.) Parce que c'est ton devoir…

Sebastian sursauta comme si elle venait de le gifler.

— Non ! (Il approcha de Jennsen et s'agenouilla devant elle.) Non, je… Au début, c'était ça, bien sûr, mais… Eh bien, ce n'est plus du tout une affaire de devoir !

— En t'entendant parler, j'ai eu l'impression d'être une lépreuse que tu devais…

— Non, ce n'est pas du tout ça ! (Alors qu'il cherchait ses mots, Sebastian eut le sourire radieux et désarmant de bonté qui faisait chavirer le cœur de Jennsen.) Je n'ai jamais rencontré une personne comme toi, je le jure ! Sache-le, c'est la première fois que mes yeux se posent sur une femme aussi intelligente et aussi belle que toi. Devant toi, je me sens tout petit. Un type insignifiant. Mais dès que tu me souris, j'ai l'impression d'être un homme important. Personne ne m'a jamais fait éprouver de tels sentiments. Au début, j'ai accompli mon devoir, mais depuis, c'est…

Jennsen ne réagit pas, assommée d'entendre des propos si touchants sortir de la bouche de son ami.

— Sebastian, je…

— Je n'aurais pas dû t'embrasser ! J'ai tout de suite compris que c'était une erreur. Je consacre ma vie à aider mon peuple – non, toute l'humanité ! – et je n'ai rien à offrir à une femme comme toi.

Pourquoi voulait-il avoir quelque chose à lui offrir ? se demanda Jennsen. Il lui avait sauvé la vie, n'était-ce pas suffisant ?

— Si tu penses ça, pourquoi m'as-tu embrassée ?

Sebastian regarda Jennsen dans les yeux. On eût dit qu'il avait un mal fou à parler, comme s'il allait puiser ses mots dans d'insondables et douloureuses profondeurs.

— Désolé, mais je n'ai pas pu m'en empêcher… Pourtant, j'ai essayé… Je savais qu'il ne fallait pas, mais tu étais si près de moi, ton regard plongé dans le mien et tes bras passés autour de mon torse… De ma vie, je n'ai jamais eu autant envie de quelque chose. C'était plus fort que moi, et j'en suis navré…

Jennsen détourna le regard. Affichant de nouveau son impassibilité coutumière – un masque, à l'évidence –, Sebastian alla s'asseoir sur sa selle.

— Ne te désole pas, souffla Jennsen en gardant les yeux baissés sur sa tourte. J'ai aimé ce baiser.

— Vraiment ? s'exclama Sebastian.

Jennsen hocha la tête.

— Vraiment, et je suis contente d'apprendre que tu ne m'as pas embrassée par sens du devoir.

Cette remarque fit sourire le jeune homme et dissipa la tension.

— Aucun devoir n'a jamais été aussi agréable, crois-moi !

Les deux jeunes gens éclatèrent de rire. Depuis quand Jennsen n'avait-elle pas ri ainsi ? Une petite éternité, et elle se réjouissait d'en être de nouveau capable.

En dévorant sa tourte, se régalant de la viande savoureusement épicée, Jennsen se sentit bien pour la première fois depuis très longtemps.

Elle espéra n'avoir pas été trop dure avec Tom, coupable d'avoir oublié Betty. Très injustement, elle avait défoulé sur lui son angoisse, ses craintes et sa colère. Mais c'était un type bien, et il l'avait aidée au moment où elle en avait le plus besoin.

La jeune femme pensa un long moment à Tom. Près de lui, elle était… eh bien… à l'aise. Elle se sentait importante et pleine de confiance, alors que Sebastian lui inspirait plutôt un respect craintif qui augmentait son humilité naturelle. Et il y avait aussi l'affaire des sourires…

Celui de Tom était différent de celui de Sebastian parce qu'il venait du cœur. Comme toutes ses expressions, celui de Sebastian était… insondable.

Quand Tom lui souriait, la jeune femme se sentait forte et en sécurité. Face à Sebastian, elle avait l'impression d'être faible et sans défense…

Quand elle eut dévoré la tourte, Jennsen s'enveloppa dans sa couverture. Tremblant de froid malgré cette protection, elle repensa à Betty et à la façon dont elle leur avait tenu chaud la nuit.

Peu à peu, l'angoisse revint hanter la jeune femme. Bien qu'elle fût épuisée après deux journées très éprouvantes, elle ne parvint pas à s'endormir.

Sa vie était devenue un piège mortel. Dès qu'elle songeait à l'avenir, elle voyait une longue traque qui finirait le jour où les hommes du seigneur Rahl la captureraient. Mais ce n'était pas tout… Sans sa mère et sans Betty, son existence lui semblait vide. De fait, elle n'avait aucun projet, à part continuer à fuir tant que ce serait possible. Quelques jours durant, elle s'était réconfortée en songeant qu'Althea l'aiderait, mais ce rêve était tombé en miettes au cœur du marécage.

Dans un recoin secret de son âme, Jennsen avait espéré que revenir sur les lieux de son enfance l'aiderait à reconstruire sa vie. Une pure illusion, bien entendu.

Elle tremblait de plus en plus, constata-t-elle. Et ce n'était pas

seulement de froid…

La peur de l'avenir, toujours…

Sebastian se rapprocha un peu d'elle, coupant le vent glacial. Savoir qu'elle était davantage pour lui qu'une « bonne action » la réconfortait un peu.

Elle s'imagina couchée dans ses bras et frissonna en repensant à leur baiser.

Les mots qui l'avaient tant surprise lui revinrent en mémoire.

« Sache-le, c'est la première fois que mes yeux se posent sur une femme aussi intelligente et aussi belle que toi. »

Jennsen n'était pas sûre de devoir croire cette déclaration exaltée.

Mais n'avait-elle pas plutôt peur d'y croire, en réalité ?

Le jour de leur rencontre, Sebastian l'avait déjà couverte de compliments. Selon lui, les gens risquaient de penser que la chute du soldat était sa faute, parce que voir une belle femme l'avait perturbé. Il y avait eu aussi l'affaire du couteau et la fameuse première règle de Sebastian au sujet de la beauté…

Jennsen n'avait jamais été encline à croire les beaux parleurs.

Mais Sebastian n'en était pas vraiment un. Chaque fois qu'il faisait assaut de courtoisie, il semblait emprunté, comme si ça ne lui était pas naturel. Les menteurs faisaient souvent montre d'aisance. Les gens honnêtes, en revanche, étaient mal à l'aise quand on en venait aux sentiments les plus profonds.

Le plus surprenant restait que Sebastian ait déclaré « se sentir important » quand elle lui souriait. Comment pouvait-il éprouver les mêmes sentiments qu'elle ? C'était déconcertant, vraiment…

Jennsen n'aurait jamais cru qu'on pouvait être euphorique parce qu'un homme comme Sebastian vous trouvait belle. Il était tellement important, alors qu'elle ne valait rien… De plus, comparée à sa mère, la jeune femme s'était toujours trouvée parfaitement ordinaire. Elle aimait beaucoup savoir que quelqu'un pensait le contraire.

Que se passerait-il si Sebastian se retournait, la prenait dans ses bras et l'embrassait alors qu'ils étaient seuls dans la nuit ?

Le cœur de Jennsen battit soudain la chamade à cette idée.

— Je suis navré pour ta chèvre, dit soudain Sebastian, lui tournant toujours le dos.

— Je sais…

— Mais elle nous aurait ralentis, et avec le sorcier Rahl à nos trousses, nous n'aurions pas eu besoin de ça…

Malgré l'intensité de son amour pour Betty, Jennsen savait qu'elle devait avoir d'autres priorités. Pourtant, elle aurait donné presque n'importe quoi pour entendre de nouveau les bêlements de la chèvre et pour la voir agiter la queue de joie.

Dans son sac, qui lui servait d'oreiller, il y avait la réserve de

carottes destinée à Betty…

Sebastian avait raison : rester près du palais aurait été de la folie. Mais ça ne rendait pas les choses plus faciles, quand on devait abandonner sa meilleure amie.

En réalité, Jennsen en avait le cœur brisé.

— T'ont-ils fait du mal, en prison ? demanda-t-elle à son compagnon. C'était ma plus grande inquiétude…

— La Mord-Sith m'en aurait fait voir. Tu es arrivée juste à temps.

— Qu'as-tu ressenti quand elle t'a frappé avec son Agiel ?

Sebastian réfléchit quelques secondes.

— J'ai eu l'impression d'être touché par la foudre, ou quelque chose dans ce genre.

Jennsen se demanda pourquoi l'arme de la femme en rouge n'avait eu aucun effet sur elle. Son compagnon devait se poser la même question, mais il ne jugeait pas utile de l'énoncer à voix haute. De toute façon, Jennsen ignorait la réponse.

Nyda avait paru très surprise. À l'en croire, l'Agiel était efficace sur tout le monde.

Eh bien, elle se trompait !

Bizarrement, Jennsen trouvait ça plutôt inquiétant, si elle y réfléchissait bien.

Chapitre 31

Percluse de douleurs après une nuit passée sur le sol glacé, Jennsen se réveilla aux premières lueurs de l'aube. À l'ouest, des étoiles brillaient encore dans le ciel…

La jeune femme avait très mal dormi, mais il n'était pas question de s'attarder ici. En terrain découvert, on pouvait être repéré de très loin, et se faire surprendre par des ennemis n'était jamais une très bonne idée.

Alors qu'elle s'étirait, Jennsen aperçut la silhouette massive du haut plateau, à l'horizon oriental. Au sommet, le Palais du Peuple, touché par les premiers rayons de soleil, brillait déjà et paraissait plus magnifique que jamais. En le contemplant, la jeune femme eut le cœur bizarrement serré. C'était son lieu de naissance, et elle désirait tant se sentir chez elle quelque part. Mais sa terre natale ne lui promettait que des angoisses et de la souffrance…

Conscients de n'être pas loin du tout du sorcier Rahl, les deux jeunes gens remballèrent à la hâte leurs affaires et sellèrent leurs chevaux.

S'asseoir sur du cuir glacé était une expérience très désagréable. Pour se réchauffer, Jennsen posa une couverture sur ses genoux, mais l'effet ne fut pas très concluant.

Autant par affection que pour se réchauffer les doigts, elle flatta l'encolure et les naseaux de Rouquine.

La chaleur corporelle de la jument préserverait du froid la seconde tourte, toujours emballée et protégée par la couverture.

Jennsen et Sebastian avancèrent à un train d'enfer. Pour ménager leurs montures, ils marchèrent sur une partie du chemin, mais ne marquèrent pratiquement pas de pause. En fin de journée, leurs efforts furent récompensés, car ils atteignirent le bout des plaines d'Azrith. Leur plan consistait à disparaître dans les montagnes qui se dressaient à l'horizon occidental. Et pour l'instant, ils n'apercevaient pas l'ombre d'un poursuivant derrière eux.

Peu avant le crépuscule, ils traversèrent une série de basses collines et de ravins envahis par une végétation grisâtre. On eût dit que les plaines d'Azrith, mortellement lasses d'être plates comme le dos de la main, avaient décidé de changer de configuration pour se distraire.

En chemin, les chevaux broutèrent avidement les plantes pourtant ratatinées. Même s'ils avaient un mors dans la bouche – un

équipement qui pouvait les faire avaler de travers –, Jennsen n'eut pas le cœur de priver Rouquine et Pete de ce dérisoire festin.

Cela dit, elle crevait également de faim. Les deux tourtes avaient constitué un délicieux petit déjeuner, mais voilà beau temps qu'elles n'étaient plus qu'un souvenir.

Peu avant la nuit, les deux fugitifs atteignirent les contreforts des montagnes et installèrent leur campement au pied d'un rocher qui les protégerait du vent. Au grand plaisir des chevaux, un peu d'herbe ratatinée poussait autour de ce refuge. Dès qu'on leur eut retiré leur harnachement, Rouquine et Pete s'attaquèrent avec enthousiasme à cette « manne » inespérée.

Tandis que Jennsen déballait une partie de leurs affaires, Sebastian partit en exploration et revint avec une petite collecte de bois mort idéalement desséché. Après avoir débité les branches avec sa hache de guerre, il fit un feu au pied du rocher, dans un renfoncement où les flammes seraient difficiles à repérer. Voyant que sa compagne grelottait en attendant que le feu ait pris, il lui posa tendrement une couverture sur les épaules. Assise devant les flammes, son compagnon à ses côtés, la jeune femme entreprit de piquer des morceaux de porc fumé sur des bâtons qu'elle disposerait ensuite au-dessus du feu, en équilibre entre deux pierres.

— Tu as eu du mal à aller chez Althea ? demanda Sebastian.

Préoccupée par les événements qui s'étaient enchaînés à une vitesse incroyable, Jennsen n'avait rien raconté de ses mésaventures à Sebastian.

— J'ai dû traverser un marécage, dit-elle, mais j'y suis arrivée.

Un résumé lapidaire, mais elle n'avait aucune envie de gémir sur ses angoisses, sa bataille contre le serpent et sa quasi-noyade. Tout ça était du passé, et elle avait survécu. Pendant ce temps, Sebastian croupissait dans une cellule en sachant qu'on pouvait venir le torturer ou le tuer à n'importe quel moment.

Althea était à jamais prisonnière de son marécage… Décidément, il y avait des gens bien plus malheureux qu'elle.

— Un marécage, ce ne devait pas être si mal que ça… En tout cas, il devait y faire moins froid qu'ailleurs… Bon sang, je n'avais jamais connu ça de ma vie !

— Tu veux dire qu'il fait toujours chaud chez toi, dans l'Ancien Monde ?

— Non, bien entendu… L'hiver est parfois rigoureux, et il arrive même qu'il pleuve, mais nous n'avons jamais de neige et de températures glaciales, comme dans le Nouveau Monde. Franchement, je ne sais pas comment vous faites pour y vivre.

Un hiver sans neige ni températures très basses ? Jennsen avait du

mal à imaginer une chose pareille…

— Et où irions-nous ? demanda-t-elle, un peu agacée. C'est notre pays.

— Tu as raison, oui, admit Sebastian, conscient d'avoir dit une bêtise.

— De toute façon, l'hiver touche à sa fin et le printemps sera là avant que tu aies le temps de t'en apercevoir.

— J'espère bien… Je préférerais être dans cet endroit dont tu m'as parlé – la Fournaise du Gardien – que dans ce désert gelé !

— L'endroit dont je t'ai parlé ? répéta Jennsen, troublée. Je n'ai jamais mentionné un lieu nommé la Fournaise du Gardien.

— Bien sûr que si ! (Sebastian utilisa son épée comme un tisonnier, et les flammes crépitèrent avec plus de vigueur.) Au palais, dans le coin sombre, juste avant notre baiser…

Jennsen tendit les mains pour les réchauffer au-dessus du feu.

— Je ne me souviens plus…

— Mais si ! Tu m'as même dit qu'Althea avait vu les Piliers de la Création.

Jennsen remit ses mains sous son manteau et dévisagea son compagnon.

— Désolée, mais je n'ai jamais dit ça. Les Piliers de la Création dont m'a parlé la magicienne ne sont pas un lieu.

— De quoi parlait-elle, dans ce cas ?

Jennsen éluda la question d'un geste impatient.

— Nous bavardions, c'est tout… Rien d'important. (Elle écarta une mèche rousse de son front.) Pour toi, les Piliers de la Création sont un endroit ?

— Je te l'ai déjà dit : la Fournaise du Gardien.

Baissant les yeux, Sebastian attisa de nouveau les flammes.

— Que me racontes-tu là ? marmonna Jennsen. Les Piliers, la Fournaise… Je n'y comprends plus rien.

Surpris par le ton de la jeune femme, Sebastian releva les yeux.

— Tout ça tourne autour de la notion de « chaleur ». Comme quand les gens disent : « Il fait aussi chaud que dans la Fournaise du Gardien. » Eh bien, on appelle parfois ainsi un endroit dont le véritable nom est « les Piliers de la Création ».

— Tu y as été ?

— Tu veux rire ? Je ne connais personne qui se soit jamais aventuré jusque-là. Ce lieu terrorise les gens. Selon certaines personnes, il s'agit d'une province du Gardien, et seule la mort peut y exister – en admettant qu'elle *existe*.

— Où est cet endroit ?

Sebastian désigna le sud avec son épée.

— Au cœur d'une région désolée de l'Ancien Monde. Tu sais ce que c'est : on devient vite superstitieux au sujet des lieux perdus au bout de tout…

Jennsen regarda les flammes et tenta d'assimiler ces informations. Il y avait dans tout ça quelque chose qui semblait incohérent et qui l'inquiétait beaucoup.

— Les Piliers de la Création… Pourquoi ce nom ?

Toujours surpris par le ton de Jennsen, Sebastian haussa les épaules.

— Comme je te l'ai dit, c'est un coin désertique où il fait atrocement chaud. Ce point explique le surnom du lieu. Quant à son vrai nom, on dit que…

— Si personne n'y va jamais, comment peut-on dire quoi que ce soit ?

— Au fil des siècles, quelques aventuriers se sont au moins *approchés* des Piliers de la Création, et ils ont raconté ce qu'ils ont vu. Ces histoires se sont transmises de génération en génération, et c'est ainsi que nous savons qu'il s'agit d'un lieu très semblable à ces plaines…

— Les plaines d'Azrith, tu veux dire ?

— Oui. C'est un désert, comme les plaines d'Azrith, mais en beaucoup plus grand. Et il y fait perpétuellement chaud. Un temps sec et chaud mortel, à ce qu'on dit. Très peu de routes commerciales traversent ces terres. Sans les vêtements requis pour se protéger du soleil, un voyageur frirait tout simplement sur sa selle. Et bien entendu, sans une bonne réserve d'eau, on ne survit pas très longtemps…

— Et c'est ça, les Piliers de la Création ?

— Non, là, je décris seulement le territoire où il faut avancer pour y arriver. Au milieu de ce désert s'étend paraît-il une vallée où il fait encore plus chaud – comme dans la Fournaise du Gardien. C'est ça, les Piliers de la Création.

— Mais pourquoi ce nom ? insista Jennsen.

Du bout du pied, Sebastian érigea autour du feu une couronne de sable qui retiendrait dans le foyer les braises qui s'écroulaient à présent les unes sur les autres.

— D'après ce qu'on dit, au cœur de cette vallée encaissée dans un immense canyon se dressent d'immenses colonnes de roche. C'est de ça que l'endroit tire son nom.

Jennsen fit tourner les brochettes improvisées au-dessus des braises.

— C'est assez logique… Des piliers de pierre…

— J'ai vu des tours naturelles de ce genre dans d'autres lieux… De loin, on dirait des piles de pièces de monnaie disposées au hasard sur

une table. Toujours selon les rumeurs, ces colonnes-là sont les plus extraordinaires du monde, comme si la terre elle-même avait voulu rendre un fervent hommage au Créateur. Certaines personnes pensent que cet endroit est sacré. Pour elles, il s'agit de la Forge du Créateur plutôt que de la Fournaise du Gardien. Mais cette façon de voir les choses est loin d'être majoritaire. En plus de la chaleur, nous avons d'autres raisons d'avoir peur de cet endroit. Pour mon peuple, c'est le théâtre de conflits surnaturels dont les mortels sont avisés de ne pas se mêler.

— Le combat entre la Création et la Destruction ? Bref, entre la vie et la mort ?

— C'est ce qu'on dit, oui…

— Des gens croient que ce lieu est le cadre d'une bataille entre la mort et le monde des vivants ?

— La mort ne cesse jamais de traquer les vivants. Selon les enseignements du frère Narev, c'est la perversité de l'humanité qui permet à l'ombre du Gardien de s'étendre sur le monde. Si nous nous abandonnons au mal, le monde des vivants deviendra une proie facile pour le royaume des morts. Quand le Gardien aura renversé les Piliers de la Création, toute vie cessera d'exister.

Ces mots glacèrent les sangs de Jennsen comme si le Gardien lui-même venait de refermer la main sur son cœur.

Repensant à sa rencontre avec Althea, elle se souvint de ce que lui avait dit sa mère : les magiciennes adoraient faire des mystères et elles ne disaient pratiquement jamais la vérité. Qu'avait en tête Althea lorsqu'elle avait traité Jennsen de « Pilier de la Création » ? C'était impossible à dire, mais le hasard ne jouait sûrement aucun rôle là-dedans. La magicienne avait voulu planter une graine dans l'esprit de son interlocutrice, c'était évident.

— Qu'est-il arrivé avec Althea ? demanda soudain Sebastian. Pourquoi n'a-t-elle pas pu t'aider ?

Tirée de sa sombre méditation, Jennsen réfléchit à la réponse qu'elle devait donner. Pour gagner un peu de temps, elle se pencha sur les brochettes, vit qu'elles n'étaient pas tout à fait cuites et les tourna une nouvelle fois.

— Elle m'a aidée par le passé, quand j'étais très petite. Darken Rahl l'a découvert, et sa punition a été terrible. Il a rendu Althea infirme et s'est arrangé pour qu'elle ne dispose plus de son pouvoir. Aujourd'hui, elle est incapable de jeter un sort pour me secourir…

— Sans le savoir, sûrement, Darken Rahl a accompli l'œuvre du Créateur.

— Que veux-tu dire ?

— L'Ordre Impérial veut éliminer la magie. Selon le frère Narev,

c'est la volonté du Créateur, parce que la magie est maléfique.

— Tu es d'accord avec cette vision des choses ? Tu crois vraiment qu'un don accordé par le Créateur peut être une mauvaise chose ?

— Comment utilise-t-on la magie ? demanda Sebastian, la colère faisant briller son regard. Sert-elle à aider les gens ? Soutient-elle les enfants du Créateur ? Non, elle défend des intérêts particuliers ! Prends comme exemple la maison Rahl. Depuis des millénaires, la magie lui permet d'imposer sa tyrannie à D'Hara. Ce règne a-t-il été le moins du monde bénéfique au royaume et à sa population ? Non ! Au contraire, il a semé partout la torture et la mort.

Ce dernier argument fit mouche, car Jennsen ne pouvait rien lui opposer.

— Il est donc possible, continua Sebastian, que le Créateur se soit servi de Darken Rahl pour libérer Althea de sa malédiction.

Posant le menton sur ses genoux, Jennsen regarda la viande grésiller sur les braises. La magicienne s'était plainte auprès d'elle d'avoir seulement gardé des dons de voyance qui la faisaient souffrir encore plus…

La mère de Jennsen lui avait appris à dessiner une Grâce. Elle lui avait aussi dit que le don était un présent du Créateur. Entre des mains compétentes, une Grâce avait un authentique pouvoir. Et même si Jennsen ne détenait pas une étincelle de magie, le diagramme l'avait protégée en de multiples occasions.

Les gens étaient capables du pire, elle le savait. Mais penser que le don puisse être maléfique en soi lui déplaisait souverainement. Même si la magie était hors de sa portée, elle avait conscience de son potentiel bénéfique.

Elle tenta d'aborder les choses sous un autre angle pour ébranler les certitudes de son compagnon.

— Tu m'as dit que des magiciennes, les Sœurs de la Lumière, combattaient aux côtés de Jagang. Tu as même ajouté que ces femmes pourraient m'aider. Si je comprends bien, elles contrôlent la magie. Mais si celle-ci est maléfique…

— Les sœurs servent notre cause et elles utilisent la magie afin que le pouvoir disparaisse un jour totalement du monde.

— C'est absurde ! Si vous pensez que la magie est une mauvaise chose, comment pouvez-vous collaborer avec des femmes qui la pratiquent ?

Jennsen prit une brochette et la tendit à Sebastian, qui piqua un morceau de viande bien cuite sur la pointe de son couteau.

Au lieu de manger, il brandit l'arme sous le nez de Jennsen.

— Les gens s'entre-tuent avec des couteaux et des épées. Nous voulons également éliminer ces armes afin que la boucherie cesse. Mais crois-tu que nous réussirons en prêchant la bonne parole ? Pour

désarmer les gens, nous devrons recourir à la force, que ça nous plaise ou non. Le mal exerce sa fascination sur les peuples. Pour libérer l'humanité de l'horreur, nous devrons brandir des couteaux et des épées. Quand il n'y aura plus d'armes en circulation, la paix s'installera. Privés des moyens de se battre, les hommes se calmeront et le Gardien ne pourra plus s'insinuer dans leur cœur.

Jennsen prit à son tour un morceau de viande et souffla dessus pour le refroidir un peu.

— Et vous avez recours à la magie dans le même esprit ?

— Exactement ! dit Sebastian avant de commencer à manger. (Il mâcha la viande, fit signe qu'elle était parfaite, avala et reprit son raisonnement.) Nous voulons nous débarrasser de la magie, qui est un fléau. Mais pour ça, nous avons besoin d'elle, sinon, nous risquerions d'être vaincus.

Jennsen goûta à son tour la viande et la trouva également délicieuse. Manger chaud était un vrai bonheur, après tant de repas froids…

— Le frère Narev et l'empereur Jagang pensent aussi que les armes sont maléfiques ?

— Bien entendu, puisqu'elles servent exclusivement à tuer et à mutiler. Comme tu t'en doutes, nous n'avons rien contre les ustensiles de cuisine, mais toutes les autres lames sont maléfiques. Un jour, l'humanité sera débarrassée de ce fléau. Alors, le meurtre et la mort ne seront plus que de lointains souvenirs… Car leur règne sera révolu !

— Dois-je comprendre que les soldats n'auront plus d'armes ?

— Non, non… Il faudra bien qu'ils en portent pour défendre la liberté et la paix.

— Dans ce cas, comment les simples citoyens se protégeront-ils ?

— Quels ennemis auront-ils à craindre ? Seuls les soldats seront armés.

— Si je n'avais pas porté un couteau, rappela Jennsen, des soldats m'auraient tuée comme ils ont tué ma mère.

— Des agents du mal ! Nos militaires luttent pour le bien. Ils défendent le peuple et n'ont aucune intention de le réduire en esclavage. Quand nous aurons vaincu les forces d'haranes, la paix régnera partout.

— Mais même à ce moment-là…

— Ne comprends-tu pas ? coupa Sebastian. Quand la magie n'existera plus, les armes ne seront plus nécessaires. Les passions corrompues de l'humanité sont dangereuses parce que les couteaux et les épées leur permettent de s'exprimer et de nuire…

— Les soldats aussi ont des passions, rappela Jennsen.

Sebastian chassa l'objection d'un geste nonchalant.

— Pas quand ils sont correctement entraînés et placés sous les

ordres d'officiers compétents.

Jennsen leva les yeux vers le firmament et sourit. Le monde dont rêvait Sebastian était séduisant, ça ne faisait pas de doute. Mais il y avait une faiblesse dans son raisonnement. Si la magie pouvait servir à des fins bénéfiques, elle n'était ni bonne ni mauvaise, mais parfaitement neutre, comme tous les outils. L'important, c'était l'intention de celui qui la contrôlait, comme avec les couteaux et les épées…

Au lieu de polémiquer, Jennsen préféra poser une nouvelle question.

— À quoi ressemblerait un univers sans magie ?

Sebastian eut un grand sourire.

— Les gens y seraient égaux. Oui, plus personne n'aurait d'avantages injustes ! (Il prit un autre morceau de viande.) Les gens travailleraient ensemble, parce qu'ils auraient des objectifs communs. Plus personne ne pourrait dominer des innocents grâce à un pouvoir surnaturel. Par exemple, tu vivrais librement sans que le seigneur Rahl te persécute avec sa magie.

Selon Althea, Richard Rahl était né avec des pouvoirs tels qu'on n'en avait jamais vu depuis des milliers d'années. De fait, il était parvenu à approcher davantage de Jennsen que leur sinistre père. N'était-ce pas lui qui avait envoyé les assassins de sa mère ? Pourtant, quelque chose ne collait pas. Jennsen était un trou dans le monde pour son demi-frère. Il ne pouvait donc pas utiliser ses pouvoirs pour la traquer…

— Tu ne seras pas libre tant que tu n'auras pas éliminé le seigneur Rahl, conclut Sebastian.

— Et pourquoi moi ? Avec tous les ennemis qu'il a, pourquoi devrais-je être celle qui l'assassinera ?

En posant la question, Jennsen entrevit son abominable réponse.

— Eh bien, fit Sebastian, je ne voulais pas vraiment dire ça… En réalité, tu ne seras pas libre tant que quelqu'un n'aura pas éliminé le seigneur Rahl. Peu importe qui…

Sebastian tendit la main et s'empara d'une outre d'eau. Jennsen le regarda boire, puis elle posa une nouvelle question afin de changer de sujet.

— Le capitaine Lerner a dit que le seigneur Rahl est marié.

— À une Inquisitrice, confirma Sebastian. S'il cherchait une compagne à sa hauteur, il l'a trouvée, ça ne fait pas de doute !

— Tu sais des choses sur cette femme ?

— Ce que j'ai entendu dire par l'empereur… Je peux te le répéter, si ça t'intéresse…

Jennsen fit signe qu'elle était prête à écouter. Puis elle prit un nouveau morceau de viande et le savoura.

— La barrière qui séparait l'Ancien Monde et le Nouveau Monde a tenu pendant des milliers d'années jusqu'à ce que Richard Rahl la détruise afin de conquérir mon pays. Pas très longtemps avant la naissance de ta mère, je crois, le Nouveau Monde a été divisé en trois pays. Terre d'Ouest est à l'ouest, comme son nom l'indique, et D'Hara est à l'est. Après avoir tué son père et pris le pouvoir, Richard Rahl a détruit les frontières qui séparaient les trois pays.

» Les Contrées du Milieu s'étendent entre Terre d'Ouest et D'Hara. Les Inquisitrices vivaient dans ce royaume où la magie dominait tout. En fait, c'est la Mère Inquisitrice qui règne sur les Contrées. D'après l'empereur Jagang, cette femme est jeune – environ mon âge –, mais ça ne l'empêche pas d'être intelligente et dangereuse. Mortellement dangereuse, même…

Comme pour souligner ces propos angoissants, Sebastian marqua un temps d'arrêt et Jennsen en profita pour poser une question.

— Sais-tu ce qu'est une Inquisitrice ? Que signifie ce nom ?

Sans lâcher l'outre, Sebastian passa les bras autour de ses genoux.

— Eh bien, je n'ai pas beaucoup d'informations, à part que ces femmes ont un pouvoir terrifiant. Par exemple, la Mère Inquisitrice peut carboniser le cerveau d'un homme par un simple contact… Le malheureux devient alors son esclave – une sorte de marionnette dont elle tire les fils.

Jennsen eut l'estomac révulsé par cette seule idée. Quelle infamie !

— Et ses victimes lui obéissent au doigt et à l'œil ? Tout ça parce qu'elle les a touchées ?

Sebastian tendit l'outre à son amie et haussa les épaules.

— N'oublie pas qu'elle contrôle une magie maléfique… L'empereur Jagang m'a parlé du pouvoir de cette femme. Quand elle ordonne à un de ses esclaves de mourir, il cesse immédiatement de vivre.

— Tu veux dire qu'il se suicide devant ses yeux ?

— Non… Il tombe raide mort, parce qu'elle lui en a donné l'ordre. Son cœur cesse de battre, ou un truc comme ça… Une mort subite sans aucune explication.

Bouleversée par ces évocations, Jennsen posa l'outre près d'elle et s'enroula plus étroitement dans sa couverture. Morte de fatigue, elle n'avait plus tellement envie, ce soir, d'apprendre de nouvelles choses au sujet du seigneur Rahl. Car chaque information était pire que la précédente…

Après le repas, une fois les chevaux bouchonnés, Jennsen s'étendit et se blottit sous sa couverture et son manteau.

Elle aurait voulu s'endormir, se réveiller fraîche et dispose et découvrir que toute cette affaire n'était qu'un cauchemar. Ou ne plus se réveiller du tout, afin de n'avoir pas à affronter l'avenir.

Puisqu'ils avaient un feu, Sebastian ne la réchauffa pas en dormant

contre elle, cette nuit-là. Sa présence rassurante lui manquant, Jennsen resta un long moment éveillée, les yeux rivés sur les flammes. Alors que son ami s'était endormi comme une masse, elle dut se battre pied à pied contre ses angoisses.

Qu'allait-elle devenir ? Sa mère était morte, la laissant sans foyer ni famille. Cette femme avait toujours été tout pour elle… La regardait-elle, à présent, de là où elle était, en compagnie des esprits du bien ? Avait-elle enfin trouvé la paix et une forme de bonheur ?

Jennsen pensa à Althea, et son cœur se serra. La magicienne vivait un calvaire qui ne s'achèverait qu'avec sa mort. Tous les gens qui tentaient d'aider Jennsen le payaient au prix fort. Sa mère était morte pour expier le crime de l'avoir mise au monde. Lathea avait été tuée par les monstres qui la traquaient. Et Althea était emprisonnée dans un marécage parce qu'elle avait tenté de protéger une enfant innocente.

Il y avait aussi Friedrich, privé des plus grandes joies de la vie à cause de Jennsen…

La jeune femme se souvint du baiser de Sebastian… Althea et Friedrich n'avaient plus la possibilité de vivre leur passion. Jennsen, elle, avait le sentiment qu'il n'y aurait jamais plus rien au-delà de ce baiser. Elle avait entrevu le bonheur, mais la porte de sa prison s'était refermée sur elle. Comme le marécage d'Althea, sa malédiction était une invention du seigneur Rahl, qui ne manquait jamais d'imagination quand il s'agissait de torturer les autres.

Qu'avait donc dit Sebastian ? Elle ne serait jamais libre tant qu'elle n'aurait pas éliminé le seigneur Rahl ?

Jennsen regarda l'homme endormi qui était entré si soudainement dans sa vie. Sans lui, elle n'aurait plus été de ce monde… Mais comment aurait-elle pu imaginer, à l'instant de leur rencontre, qu'il lui donnerait un jour son premier baiser ?

Les cheveux blancs du dormeur prenaient des reflets argentés à la lueur des flammes. Jennsen aimait tant contempler le beau visage de son ami…

Mais comment évoluerait leur relation ? Elle ignorait la réponse à cette question. Que signifiait vraiment ce baiser, et où les conduirait-il, s'il devait vraiment les conduire quelque part ?

Voulait-elle aller jusqu'au bout de ce chemin ? Et Sebastian le désirait-il ?

Elle n'en était pas sûre. Et elle ne savait pas si cela la rassurait ou l'inquiétait…

Chapitre 32

Laissant les plaines derrière eux, les deux jeunes gens commencèrent un difficile voyage sur un terrain accidenté et enneigé qui les conduirait lentement dans les montagnes. Sebastian avait accepté d'emmener son amie dans l'Ancien Monde, où elle espérait être libre et en sécurité pour la première fois de sa vie. Et sans le jeune homme aux cheveux blancs, ce rêve n'aurait pas été possible.

La chaîne de montagnes qu'ils allaient traverser pour aller vers le sud constituait la frontière occidentale de D'Hara. Ils ne risqueraient pas d'y rencontrer beaucoup de voyageurs et finiraient par déboucher dans l'Ancien Monde.

Une fois dans les montagnes, isolés de tout par des pics majestueux, ils chevauchèrent plein sud, lancés sur la piste de la liberté et du bonheur.

Avec l'altitude, le climat devint plus rigoureux encore. Plusieurs jours durant, les deux fugitifs durent marcher afin de ménager leurs montures. Rouquine et Pete mouraient de faim et ils ne trouvaient rien à brouter à cause de la neige. Très affaiblis, les chevaux parvenaient pourtant à tenir le coup à force de volonté. En cela, ils étaient les fidèles reflets de leurs maîtres.

Un soir, alors que le ciel s'assombrissait et que des flocons de neige commençaient à tomber, ils eurent la chance de trouver un petit village. Ils y passèrent la nuit, les chevaux bien à l'abri dans une petite écurie où le foin semblait délicieux.

Le village n'ayant pas d'auberge, Sebastian et Jennsen durent débourser quelques pièces de cuivre pour pouvoir dormir dans le grenier à foin de l'écurie. Après tant de nuits passées à la belle étoile, la jeune femme eut le sentiment d'être dans un palais.

Au matin, une tempête de neige se déchaîna. Des grêlons se mêlant aux flocons, voyager dans de telles conditions aurait été atrocement pénible et mortellement dangereux.

Jennsen fut ravie de cet événement, surtout pour les chevaux, qui bénéficieraient ainsi d'un jour supplémentaire de repos.

Tandis que leurs montures mangeaient, Jennsen et Sebastian se racontèrent presque joyeusement des histoires de leur enfance. Quand son compagnon évoqua ses mésaventures de jeune pêcheur, Jennsen adora voir ses yeux briller d'amusement rétrospectif.

Le lendemain, à l'aube, il n'y avait plus un nuage dans le ciel. Malgré un vent violent, les deux fugitifs estimèrent que s'attarder plus longtemps serait trop dangereux.

Ils repartirent, continuant à emprunter les pistes et choisissant les plus difficiles pour réduire les risques de faire de mauvaises rencontres. Toujours très prudent, Sebastian semblait pourtant assez confiant. Réconfortée par la présence du couteau à sa ceinture, Jennsen trouvait également préférable qu'ils empruntent des pistes, quitte à s'exposer un peu, au lieu de s'enfoncer dans des territoires non balisés couverts de neige. Couper par les bois était toujours difficile, parfois dangereux et souvent carrément impossible, considérant la configuration de ces montagnes.

L'hiver n'arrangeait rien, bien entendu. Sous la neige, beaucoup de pièges pouvaient se cacher, et que feraient-ils si un de leurs chevaux se cassait une jambe ?

Une raison de plus de limiter les risques…

Cette nuit-là, alors que Jennsen leur improvisait une tente avec des branches de sapin baumier, Sebastian partit comme d'habitude en exploration.

Il revint au camp au pas de course, haletant et les mains rouges de sang.

— Un soldat…, dit-il entre deux inspirations saccadées.

Jennsen n'eut pas besoin de plus d'explications.

— Mais comment ont-ils pu nous suivre ? demanda-t-elle. Ils n'auraient pas dû nous repérer.

— Les sorciers du seigneur Rahl sont à tes trousses, voilà tout ! N'oublie pas que Nathan Rahl t'a vue, au Palais du Peuple.

Tout ça n'avait aucun sens. Pour les détenteurs du don, Jennsen était un trou dans le monde. En d'autres termes, ils ne pouvaient pas la voir.

— De toute façon, suivre une piste dans la neige n'est pas difficile, même quand on n'a pas le don, fit Sebastian, conscient du trouble de sa compagne.

La neige… Oui, c'était sûrement ça.

— Ton soldat faisait partie d'un *quatuor* ? demanda Jennsen, les tripes nouées par la peur.

— Je n'en suis pas sûr… En tout cas, c'était un D'Haran. Il m'a sauté dessus et j'ai dû lutter pour ma vie. Après l'avoir tué, je t'ai rejointe aussi vite que possible au cas où il n'aurait pas été seul.

Jennsen était bien trop effrayée pour polémiquer. Qu'il fasse nuit ou non, ils devaient repartir. L'idée qu'une attaque pouvait se produire à n'importe quel moment les incita à harnacher très vite leurs chevaux.

Sautant en selle, ils galopèrent aussi longtemps qu'ils le purent.

Quand la lumière ne suffit plus, ils sautèrent à terre et marchèrent à côté des bêtes pour les laisser se reposer un peu.

Sebastian affirma qu'ils avaient sûrement semé leurs poursuivants.

La neige améliorant la visibilité nocturne, ils purent continuer à marcher jusqu'à l'aube.

Après une brève halte, ils reprirent leur chemin et ne s'arrêtèrent plus avant le crépuscule, épuisés au point de se ficher du risque d'être capturés. Ils dormirent assis, appuyés l'un contre l'autre, devant les flammes d'un tout petit feu.

Les jours suivants, ils avancèrent lentement mais régulièrement et ne virent pas trace d'éventuels poursuivants.

Jennsen n'en fut pas rassurée pour autant. Les sbires du seigneur Rahl, elle avait payé pour le savoir, n'abandonnaient jamais si facilement…

Puis le temps devint plus clément, leur permettant de progresser plus vite. Là non plus, Jennsen ne s'en réjouit pas, car cela vaudrait aussi pour leurs ennemis, également avantagés parce que leurs proies laisseraient une piste de plus en plus facile à suivre.

« Heureusement », il y eut une nouvelle tempête. La rage au ventre, les deux jeunes gens continuèrent à voyager malgré le blizzard. Tant qu'ils pouvaient voir les pistes et mettre un pied devant l'autre, ils devaient en profiter pour avancer, car la tempête brouillait presque instantanément leurs empreintes. Après tant d'années passées dans les bois, Jennsen savait que suivre des traces était impossible dans de telles conditions.

Ils avaient enfin une chance de glisser leur cou hors du nœud coulant !

Désormais, ils choisissaient au hasard les pistes ou les routes qu'ils empruntaient. Devant chaque carrefour, Jennsen se réjouissait, car leurs ennemis auraient une chance supplémentaire de se tromper.

En quelques occasions, ils coupèrent par les bois afin de brouiller davantage leur piste avec l'aide de la neige, devenue leur plus fidèle alliée.

Malgré son épuisement, Jennsen commença à se sentir un peu moins oppressée.

Voyager dans des conditions si dures était tout de même un calvaire, d'autant plus que le temps ne semblait pas vouloir s'améliorer.

Il finit pourtant par le faire. En fin d'après-midi, un beau jour, le vent cessa soudain, et les choses redevinrent à peu près supportables.

Ce même soir, ils rattrapèrent une femme qui avançait dans la même direction qu'eux. Alors qu'ils approchaient, Jennsen vit qu'elle portait une assez lourde charge.

Même s'il faisait meilleur, de petits flocons continuaient à voler dans l'air. Entre les nuages, le soleil parvenait à laisser filtrer quelques rayons qui conféraient une touche d'orangé à la lumière de cette journée pourtant grisâtre.

Entendant arriver les cavaliers, la femme s'écarta de leur chemin. Mais elle tendit un bras vers eux quand ils la dépassèrent.

— Vous voulez bien m'aider ?

Jennsen eut l'impression que la femme avait dans les bras un enfant enveloppé de plusieurs couvertures.

Voyant l'expression de Sebastian, elle eut peur qu'il décide de continuer sans s'intéresser à la voyageuse. Si elle lui demandait pourquoi, il répondrait que s'arrêter quand on avait des tueurs et un sorcier aux trousses était de la folie.

C'était exact, en théorie, mais ils avaient pris assez d'avance et pouvaient se permettre d'être un peu moins rigoureux.

Alors que Sebastian tournait la tête vers elle, Jennsen parla avant qu'il ait l'occasion de dire quoi que ce fût.

— Il semble que le Créateur ait décidé de s'occuper de cette femme, puisqu'Il nous a envoyés pour lui prêter assistance.

Sebastian tira sur les rênes de sa monture. Parce que le discours de Jennsen l'avait convaincu, ou à cause de la référence au Créateur, toujours impressionnante pour un croyant tel que lui ? Jennsen n'en savait rien, mais en tout cas, elle avait obtenu ce qu'elle désirait.

Quand son compagnon eut mis pied à terre et saisi la bride des deux chevaux, Jennsen se laissa glisser du dos de Rouquine. S'enfonçant presque jusqu'aux genoux dans la neige, elle approcha de la voyageuse.

La femme lui tendit son fardeau comme si ça suffisait à tout expliquer. On aurait juré qu'elle était prête à accepter l'aide du Gardien en personne, s'il l'avait fallu.

Jennsen écarta un peu les couvertures et découvrit le visage tout rouge et couvert de boutons d'un petit garçon de trois ou quatre ans. Les yeux fermés, il ne bougeait pas et brûlait de fièvre.

Jennsen prit l'enfant à la femme qui tremblait d'épuisement.

— Je ne sais pas ce qu'il a, dit la voyageuse, au bord des larmes. Il est tombé malade d'un coup…

— Que faites-vous dehors par ce temps ? demanda Sebastian.

— Mon mari est parti à la chasse il y a deux jours et il ne reviendra pas avant une bonne semaine. Je ne pouvais pas attendre seule chez moi, sans personne pour m'aider.

— Certes, mais où comptez-vous aller ? intervint Jennsen.

— Voir les Raug'Moss…

— Les quoi ?

— Des guérisseurs…, dit Jennsen.

La femme caressa la joue du petit garçon. Puis elle leva les yeux vers les deux voyageurs.

— Pouvez-vous m'aider à aller jusque-là ? J'ai l'impression que le petit va de plus en plus mal…

— Je crains que nous…, commença Sebastian.

— Où vivent les Raug'Moss ? coupa Jennsen.

La femme tendit un bras.

— Par là, dans la direction où vous allez. Et pas très loin d'ici.

— Quelle distance, exactement ? demanda Sebastian.

Ses nerfs craquant, la femme éclata en sanglots.

— Je n'en sais rien… J'espérais être arrivée ce soir, mais la nuit ne tardera plus à tomber. J'ai peur que ce soit trop loin pour mes pauvres jambes. Vous ne voulez pas m'aider, c'est sûr ?

Jennsen berça l'enfant malade et sourit à sa mère.

— Mais si, bien entendu !

— C'est vrai ? (La femme prit le bras de Jennsen et le serra très fort.) Je suis désolée de vous déranger…

— Allons, ce n'est rien ! Nous n'aurons même pas besoin de faire un détour.

— Et nous ne pouvons pas vous laisser ici avec un enfant malade, renchérit Sebastian. Nous irons tous ensemble chez les guérisseurs.

— Laissez-moi monter sur mon cheval, puis redonnez-moi l'enfant, dit Jennsen avant de rendre le petit garçon à sa mère.

Quand elle fut en selle, elle tendit les bras. Redoutant d'être séparée de son fils, la femme hésita un peu, puis elle se rendit à la raison. Jennsen installa l'enfant sur ses genoux et s'assura qu'il y était bien calé et ne risquait pas de glisser. Pendant ce temps, Sebastian avait aidé la femme à monter derrière lui. Quand les chevaux se mirent en route, elle passa les bras autour de la taille du cavalier mais ne quitta pas du regard le petit garçon blotti sur les genoux de Jennsen.

Celle-ci prit la tête afin que la mère puisse voir en permanence l'inconnue qui lui avait arraché son fils… pour le sauver. Devinant que le petit n'était pas endormi mais rendu inconscient par la fièvre, Jennsen talonna Rouquine afin qu'elle accélère le pas.

Dans les tourbillons de neige, les deux chevaux avançaient pratiquement à l'aveuglette. Très inquiète pour l'enfant et désireuse de l'aider, Jennsen eut le sentiment que la route ne s'achèverait jamais. Le sommet de chaque butte ne révélait rien d'autre que la forêt, interminable et monotone, et une cruelle déception attendait la jeune femme au sortir de chaque tournant.

Jennsen avait d'autres raisons de s'inquiéter. S'ils continuaient à les pousser comme ça, Rouquine et Pete ne tiendraient plus très longtemps. Tôt ou tard, malgré l'urgence et la nuit qui approchait, il

faudrait que les chevaux se reposent.

Entendant Sebastian siffler, Jennsen tourna la tête.

— Par là ! lança la femme en désignant une piste latérale plus étroite que la route actuelle.

Jennsen poussa Rouquine vers la droite, s'engagea sur ce nouveau chemin et constata qu'il montait très abruptement. Les arbres qui poussaient sur le flanc de la montagne étaient énormes – des troncs dont trois hommes n'auraient pas fait le tour en se tenant les mains – et incroyablement hauts. Leurs branches serrées les unes contre les autres formaient une frondaison impénétrable sous laquelle régnait un éternel crépuscule.

Personne n'ayant récemment précédé Jennsen et son compagnon sur la piste, ils ne devraient pas compter sur des empreintes pour se repérer. Cela dit, le chemin bordé d'arbres et de rochers serait assez facile à suivre, même avec une visibilité réduite.

Jennsen baissa les yeux sur l'enfant et vit que son état ne s'était pas amélioré. Vaguement inquiète, elle sonda la forêt, autour d'elle, mais ne repéra rien d'inquiétant. Après avoir été au palais, dans le marécage d'Althea et dans les plaines d'Azrith, elle aimait beaucoup de retrouver le décor familier des bois. Sebastian, lui, n'appréciait pas particulièrement la nature. Quant à la neige, il la détestait, alors que Jennsen avait toujours trouvé apaisants et réconfortants les paysages drapés d'un manteau blanc.

Une odeur de fumée – du bois de chauffe – lui apprit qu'ils n'étaient plus très loin de leur destination. Jetant un coup d'œil à la mère du petit, elle eut confirmation de ce qu'elle pensait.

Arrivant au sommet d'une butte, les trois voyageurs découvrirent plusieurs petites cabanes érigées sur un des côtés de la route. Dans une clairière, derrière ce hameau, Jennsen remarqua un grand enclos et une écurie. Campé derrière la clôture, les oreilles dressées, un cheval regardait approcher les visiteurs. Quand il hennit pour les saluer, Rouquine et Pete lui rendirent la politesse.

Alors que sa jument se dirigeait vers l'unique cabane dont la cheminée fumait, Jennsen porta deux doigts à sa bouche et émit un long sifflement.

La porte de la cabane s'ouvrit, et un homme la franchit en finissant d'enfiler son manteau.

Ce guérisseur avait l'âge requis pour être un des rejetons de Darken Rahl, constata Jennsen. Hélas, il releva la capuche de son manteau avant qu'elle ait eu le temps de bien étudier ses traits.

— Nous vous amenons un petit garçon malade, dit-elle tandis que l'homme prenait Rouquine par la bride. Seriez-vous un des guérisseurs qu'on nomme les Raug'Moss ?

L'homme hocha la tête.

— Qu’on porte cet enfant dans la cabane.

Ayant déjà mis pied à terre, la mère attendait impatiemment que Jennsen lui rende son petit.

— Je remercie le Créateur de vous avoir rencontrés aujourd’hui, dit-elle aux deux jeunes gens.

Le guérisseur posa une main sur l’épaule de la femme et la poussa gentiment vers l’entrée de la cabane.

— Mettez vos chevaux dans l’enclos avec le mien, dit-il à Sebastian, puis rejoignez-nous chez moi.

Tandis que son compagnon conduisait leurs montures jusqu’à l’enclos, Jennsen suivit le guérisseur et la femme dans la cabane.

Gênée par la capuche et la chiche lumière du crépuscule, elle n’avait toujours pas pu voir en détail les traits de l’homme.

Qu’il s’agisse de Drefan aurait été trop beau, elle le savait. Mais au moins, c’était un Raug’Moss, et il saurait répondre à la question qui l’obsédait…

Chapitre 33

Presque tout le mur de droite de la cabane était occupé par une grande cheminée construite avec des pierres rondes. Au fond de la première pièce, deux passages protégés par de simples rideaux donnaient accès aux autres salles.

Une lampe était posée sur le manteau de la cheminée et une autre, sur les tréteaux qui tenaient lieu de table. Aucune n'était allumée.

Dans le foyer, des bûches de chêne crépitaient en produisant une fumée à l'odeur très agréable et une marmite suspendue à un trépied restait au chaud en permanence.

Après être restée si longtemps exposée aux intempéries, Jennsen trouva qu'il faisait étouffant dans la cabane.

Le guérisseur étendit le petit garçon sur une des paillasses alignées en face de la cheminée. Agenouillée près de son fils, la mère regarda le Raug'Moss débarrasser l'enfant de ses multiples couvertures.

Jennsen en profita pour examiner les lieux et s'assurer qu'aucune mauvaise surprise ne les guettait. Les cheminées des autres cabanes ne fumaient pas et elle n'avait vu aucune trace dans la neige. C'était rassurant, mais ça ne voulait pas dire qu'il n'y avait personne d'autre dans le coin.

La jeune femme approcha de la cheminée en contournant la table, ce qui lui permit de jeter un coup d'œil dans les deux pièces de derrière. De minuscules chambres à coucher, rien de plus, avec un mobilier et un confort minimum.

Alors que Jennsen se réchauffait les mains au-dessus des flammes, le guérisseur confia l'enfant aux bons soins de sa mère – qui entonna une berceuse – et approcha d'une grande armoire d'où il sortit toute une collection de pots et de flacons.

— Vous pouvez allumer la lampe ? demanda-t-il avant de poser sur la table les divers récipients.

Jennsen cassa une longue brindille sur une des bûches empilées près de la cheminée. La passant dans les flammes, elle attendit qu'elle s'embrase puis s'en servit pour allumer la lampe.

Très concentré, le guérisseur était en train de mélanger plusieurs poudres dans une coupe blanche.

— Comment va l'enfant ? demanda Jennsen à voix basse.

— Pas très bien…, répondit l'homme.

— Que puis-je faire pour vous aider ?

— Eh bien, si vous y tenez, allez donc chercher le mortier et le

pilon, dans la grande armoire…

Jennsen s'approcha du meuble, trouva très vite les deux objets et vint les poser sur la table, à côté de la lampe. Le guérisseur ajoutait à présent à sa préparation une poudre couleur moutarde. Très concentré, il n'avait pas pris le temps d'enlever son manteau. Mais il eut la bonne idée d'abaisser sa capuche, et Jennsen put enfin l'étudier à loisir.

Contrairement à celui du sorcier Rahl, son visage ne fascina pas Jennsen. Aucun de ses traits, agréables au demeurant, ne lui était familier. Bref, il ne s'agissait sûrement pas de Drefan.

Le guérisseur désigna un flacon en verre vert.

— Vous auriez la gentillesse de réduire en poudre un peu de ce qu'il y a là-dedans ?

Alors qu'il courait au fond de la pièce pour prendre une grande jatte posée sur une étagère étonnamment haute, Jennsen dévissa le bouchon du flacon et sursauta en découvrant les étranges petits objets qu'il contenait. Leur forme, surtout, était surprenante.

S'emparant d'un des mystérieux composants, elle le fit tourner entre ses doigts et constata qu'il était plat, noir et rond. À la lumière de la lampe, elle vit qu'il s'agissait d'un végétal séché. Et tous ceux que contenait le flacon avaient exactement la même forme.

Des dizaines de Grâces miniatures !

Comme pour le symbole magique, on distinguait un cercle extérieur, un carré et un cercle plus petit enchâssé à l'intérieur. Et tout cela était lié par une quatrième structure fibreuse en forme d'étoile.

Même s'il y avait quelques différences avec les Grâces que Jennsen avait appris à dessiner, les similitudes étaient frappantes.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

Le guérisseur se débarrassa enfin de son manteau et releva les manches de sa tunique toute simple.

— Un fragment de fleur… La base séchée du filament d'une rose à fièvre des montagnes. Ces fleurs sont très jolies, et je suis sûr que vous en avez déjà vu. Selon l'endroit où elles poussent, leur couleur peut varier, mais elles sont mauves, le plus souvent. Votre mari ne vous a jamais apporté un bouquet de roses à fièvre des montagnes ?

Jennsen s'empourpra jusqu'aux oreilles.

— Ce n'est pas… Eh bien, nous voyageons ensemble, mais nous sommes simplement des amis…

— Bien, bien, fit le guérisseur, pas plus intéressé que ça. (Il tendit un index.) Vous voyez ? Les pétales sont fixés ici, là et ici. Quand on les retire, ainsi que les étamines, ce qui reste de la fleur – son cœur, si vous préférez – a cette forme des plus remarquables.

— Une Grâce miniature…, fit Jennsen, étrangement émue.

— C'est ça, oui… Et comme les Grâces, ces fleurs peuvent être à la fois bénéfiques et mortelles.

— Comment peut-on être les deux en même temps ?

— Une de ces fleurs séchées, une fois réduite en poudre et ajoutée à la potion que je prépare, aidera l'enfant à dormir profondément et à lutter contre la fièvre. Deux fleurs, ou davantage, font monter la température d'une personne en parfaite santé.

— Vraiment ?

Le guérisseur ne sembla pas étonné par l'incrédulité de Jennsen. Visiblement, ce n'était pas la première fois qu'il répondait à des questions sur cette étrange rose.

— Si vous ingériez une vingtaine de fleurs – ou une trentaine, selon la variété –, personne ne pourrait vous sauver. Les fièvres de ce type sont mortelles. La fleur tire son nom de cette caractéristique… foudroyante. (Le guérisseur eut un sourire espiègle.) Un nom qui va très bien à une fleur si intimement associée à l'amour.

— Sans doute, acquiesça distraitement Jennsen. Si j'en mangeais plus d'une, mais beaucoup moins que vingt, serais-je également condamnée ?

— Une personne assez idiote pour ajouter une dizaine de fleurs à son infusion aurait une fièvre de cheval, c'est certain.

— Mais finirait-elle par en mourir ?

— Non… Cette quantité-là rend très malade, mais on est remis au bout d'un ou deux jours.

Jennsen étudia un moment le flacon de fausses Grâces empoisonnées puis le reposa sur la table.

— En toucher une ne vous fera pas de mal, dit le guérisseur. Pour être affecté, il faut ingérer ces fleurs. Et quand on en ajoute une seule à d'autres ingrédients, l'effet thérapeutique est excellent.

Jennsen rougit d'embarras puis reprit la fleur séchée qu'elle avait lâchée, la déposa dans le mortier et trouva qu'elle ressemblait plus que jamais à une Grâce.

— Si c'était pour un adulte encore conscient, j'en émietterais simplement une entre mes doigts, dit le guérisseur en ajoutant un peu de miel dans sa coupe. Mais notre patient est très jeune et plongé dans le coma. Le faire boire ne sera pas facile, donc, réduisez la fleur en poussière !

Dès que la jeune femme eut terminé, le guérisseur ajouta la poudre sombre à sa préparation.

Comme la Grâce à laquelle elle ressemblait tant, cette rose pouvait être à la fois un bienfait et un fléau. Jennsen se demanda ce que Sebastian penserait d'une chose pareille. Et le frère Narev ? Ordonnerait-il l'élimination de ces fleurs parce qu'elles pouvaient tuer

au lieu de sauver ?

Jennsen rangea les flacons et les pots du guérisseur pendant qu'il se chargeait de faire boire la potion à l'enfant. Avec l'aide de la mère, il réussit à faire avaler le médicament à son patient – pratiquement goutte après goutte, mais l'essentiel était le résultat. Totalement inconscient, le petit garçon n'avait pas ouvert un œil depuis que Jennsen l'avait vu pour la première fois. S'il s'en sortait, il pourrait remercier le Créateur…

Sebastian revint de l'écurie sur ces entrefaites. Avant qu'il referme la porte, Jennsen vit que des étoiles brillaient au firmament. Lorsque le ciel s'éclaircissait, le soir, et que le vent tombait, ça annonçait en principe une nuit glaciale.

Sebastian approcha de la cheminée pour se réchauffer. Jennsen ajouta une bûche dans les flammes et utilisa le tisonnier pour la placer idéalement, afin qu'elle s'embrase bien.

Une main sur l'épaule de la femme, le guérisseur l'encourageait et la soutenait pendant qu'elle finissait de faire boire l'enfant. Voyant que tout se passait bien, il la laissa finir seule, alla pendre son manteau à un crochet, sur la porte, puis rejoignit Jennsen et Sebastian devant la cheminée.

— Des parents à vous ? demanda-t-il en désignant la femme et l'enfant.

— Non, répondit Jennsen. (Elle retira également son manteau et le posa sur un des bancs qui flanquaient la table.) Nous les avons rencontrés sur la route, et la mère nous a demandé de l'aide. Bien entendu, nous avons accepté de les conduire jusqu'ici.

— Je vois… Eh bien, elle pourra dormir ici avec le petit, parce qu'il faudra que je le surveille pendant la nuit. (Le guérisseur cilla imperceptiblement quand il baissa les yeux et aperçut le couteau très spécial que Jennsen portait à la ceinture.) Si vous avez faim, il y a du ragoût dans cette marmite. Nous prenons toujours garde à pouvoir nourrir nos visiteurs. Comme il est un peu tard pour vous remettre en route, n'hésitez pas à occuper deux cabanes, cette nuit. Elles sont toutes vides, donc vous aurez l'embarras du choix.

Jennsen faillit dire qu'une seule cabane suffirait, mais elle se souvint avoir annoncé au guérisseur que Sebastian n'était pas son mari. Ne voulant pas que son interlocuteur se fasse des idées, elle préféra en rester là sur ce sujet.

De plus, s'il lui semblait naturel de dormir à la belle étoile avec Sebastian, l'idée de partager une cabane la dérangeait un peu. Pourtant, tout au long de leur voyage vers le Palais du Peuple, ils avaient souvent dormi dans une seule chambre d'hôtel. Mais c'était avant le baiser, et ça changeait tout…

— C'est ici que vivent les Raug'Moss ? demanda Jennsen en faisant

un grand geste circulaire.

Le guérisseur sourit gentiment. Il trouvait la question amusante, ça se voyait, mais ne voulait pas se moquer de l'ignorance de son interlocutrice.

— Bien entendu que non ! Il s'agit d'un des petits avant-postes que nous utilisons quand nous voyageons. Les gens qui ont besoin de nous savent qu'ils y trouveront de l'aide.

— L'enfant a eu de la chance que vous soyez là, dit Sebastian.

Le guérisseur sonda un moment le regard du compagnon de Jennsen.

— S'il survit, je me féliciterai aussi d'avoir été là. Mais il est rare qu'il n'y ait pas au moins un frère ici.

— Pourquoi donc ? demanda Jennsen.

— Parce que les avant-postes comme celui-ci nous fournissent des revenus supplémentaires. Nous touchons des gens qui ne pourraient pas aller chez nous…

— Des revenus ? s'étonna Jennsen. Je pensais que les Raug'Moss étaient des bénévoles.

— Le toit, la chaleur et la nourriture que nous proposons à nos invités ne sont pas là par magie, simplement parce que nous en avons besoin. Les gens qui ont recours à nos connaissances – acquises au cours de toute une vie d'études – doivent nous apporter une contribution en échange de ce qu'ils reçoivent. Si nous mourons de faim, où trouverons-nous l'énergie d'aider les autres ? Quand on en a les moyens, la charité est un choix personnel. Mais pour un groupe tel que le nôtre, le « bénévolat », comme vous dites, serait un synonyme poli d'« esclavage ».

Le guérisseur ne visait pas spécialement Jennsen, bien entendu. Pourtant, elle se sentit frappée de plein fouet. N'avait-elle pas toujours attendu que les autres l'aident comme si c'était son dû ? Ne leur demandait-elle pas d'oublier leurs propres intérêts au profit des siens, et sans se soucier de ce que ça leur coûtait ?

Sebastian plongea une main dans sa poche et en sortit une pièce d'argent qu'il tendit au guérisseur.

— Voici notre contribution, dit-il simplement.

Le guérisseur jeta un rapide coup d'œil au couteau de Jennsen.

— Pour vous, ce n'est pas nécessaire, dit-il.

— Nous y tenons ! insista la jeune femme.

Penser que cet argent n'était pas vraiment à elle la mettait mal à l'aise. Pour payer son gîte et son couvert, elle aurait préféré donner une pièce honnêtement gagnée, pas volée à des cadavres.

Le guérisseur inclina la tête pour signifier qu'il acceptait le paiement.

— Il y a des assiettes dans l'armoire, sur la droite. Servez-vous, je

vous en prie. Moi, je dois m'occuper de l'enfant.

Jennsen et Sebastian s'assirent sur un des bancs et dévorèrent chacun deux portions du délicieux ragoût. La meilleure viande qu'ils mangeaient depuis les tourtes offertes par Tom.

— Voilà une bonne action qui tourne à notre avantage…, souffla Sebastian.

Jennsen jeta un bref coup d'œil au guérisseur, agenouillé près de l'enfant, à côté de la mère.

— Que veux-tu dire ?

— Les chevaux seront bien nourris et bien reposés. Nous aussi, par la même occasion. Nos poursuivants n'auront pas cette chance, et c'est très bien pour nous.

— Tu crois qu'ils savent où nous sommes ? Et tu as peur qu'ils aient gagné du terrain ?

Sebastian haussa les épaules, mangea une nouvelle cuillerée de ragoût puis répondit :

— Je ne vois pas comment ils auraient réussi ça, mais il leur est déjà arrivé de nous surprendre, pas vrai ?

Jennsen dut admettre que c'était bien raisonné. Après avoir sobrement acquiescé, elle recommença à manger.

— Quoi qu'il en soit, les chevaux avaient besoin de repos et nous aussi. Demain, nous serons en pleine forme, et ça nous aidera à mettre encore plus de distance entre nos poursuivants et nous. Tu as très bien fait de me rappeler que le Créateur nous incite à aider notre prochain.

Jennsen fut ravie de voir sourire son compagnon.

— J'espère que ce pauvre petit s'en sortira…

— Moi aussi.

— Je vais faire la vaisselle puis voir si nos amis ont besoin d'aide.

Sebastian baissa les yeux sur son assiette vide.

— Bonne idée… Tu prendras l'avant-dernière cabane et moi la dernière. Pendant que tu en termines ici, j'irai allumer un feu dans ta cheminée.

Jennsen attendit que son ami ait posé sa cuiller, puis elle lui prit la main.

— Dors bien…

Sebastian sourit, se leva et alla murmurer quelques mots à l'oreille du guérisseur. Le voyant hocher la tête, Jennsen devina qu'il avait dû le remercier et lui souhaiter une bonne nuit.

Toujours agenouillée auprès de son enfant, dont elle caressait le front, la mère remercia une fois encore Sebastian.

Dès que son compagnon fut sorti, Jennsen apporta une assiette de ragoût à la pauvre femme, qui devait mourir de faim. Concentrée sur son fils, elle accepta distraitement l'attention et commença à manger du bout des dents.

Cédant à l'insistance de Jennsen, le guérisseur consentit à venir s'asseoir à table pour se restaurer.

— Ce ragoût est très bon, dit-il quand il l'eut goûté, même si c'est moi qui l'ai fait…

Jennsen assura qu'elle s'était régalée aussi. Laissant l'homme manger en paix, elle alla laver les deux assiettes sales dans un seau d'eau puis ajouta des bûches dans la cheminée. Des flammèches jaillirent aussitôt du foyer. Le chêne brûlait bien, mais il était un peu dangereux, quand on n'avait pas de pare-feu. Et très salissant…

S'emparant d'un balai et d'une pelle, Jennsen ramassa les cendres éparses et les remit dans le foyer.

Quand le guérisseur eut fini de manger, elle vint s'asseoir à côté de lui sur le banc.

— Nous partirons tôt, demain matin… Si nous ne vous voyons pas, j'aimerais vous remercier de votre aide. Pas seulement pour l'enfant, mais aussi pour nous…

À l'expression du guérisseur, Jennsen devina ce qu'il pensait. Le couteau, croyait-il, expliquait pourquoi les deux jeunes voyageurs, des agents en mission, étaient obligés de partir aux premières lueurs de l'aube.

Bien entendu, Jennsen se garda de le détromper.

— Nous sommes reconnaissants envers ceux dont les contributions sont généreuses, dit l'homme. Cela nous aide à mieux secourir les pauvres…

Des propos courtois pour passer le temps en attendant que Jennsen se décide à poser la question qui lui brûlait les lèvres. Décidément, ce guérisseur était subtil…

— Je voudrais en savoir plus sur un homme qui vit avec les Raug'Moss, d'après ce qu'on dit. J'ignore s'il est un guérisseur ou non. Vous le connaissez peut-être…

— Eh bien, dites-moi son nom, et nous verrons.

— Drefan.

Pour la première fois, le masque d'impassibilité du guérisseur se lézarda.

— Drefan était le rejeton maudit de Darken Rahl !

Jennsen se força à ne pas réagir face à cette déclaration enflammée. Avec l'arme qu'elle portait, on la croyait très liée à la maison Rahl, et l'homme voulait peut-être simplement lui être agréable.

Pourtant, il semblait sincère.

— Je le savais…, dit Jennsen. Et j'ai quand même besoin de le voir.

— Vous arrivez trop tard, fit le guérisseur avec un grand sourire. Vous connaissez les dévotions ? « Le seigneur Rahl nous protège. »

— Désolée, mais je ne comprends pas.

— Le seigneur Rahl – le nouveau, bien entendu – nous a débarrassés du fils bâtard de Darken Rahl. Il l'a tué, pour notre bien à tous.

Jennsen.

La jeune femme se raidit, terrorisée comme si des serres invisibles venaient de se refermer sur sa gorge.

— Vous en êtes sûr ? parvint-elle à dire. C'est vraiment le seigneur Rahl qui a fait ça ?

— De pieux discours ont circulé au sujet de la fin de Drefan. On a raconté qu'il était mort au service du peuple d'haran. Mais comme tous les Raug'Moss, je pense que c'est le seigneur Rahl qui l'a tué.

Jennsen.

« De pieux discours… » Bien entendu, puisque personne n'aurait eu le courage de lancer des accusations de meurtre à la face du seigneur Rahl. En un sens, toutes les victimes de ce monstre mouraient au service du peuple d'haran.

Jennsen frissonna en pensant que le nouveau seigneur n'en était plus qu'à un assassinat d'elle. Darken Rahl n'avait jamais débusqué Drefan. Richard y était arrivé, et bientôt, ce serait le tour de la jeune femme.

Jennsen croisa les mains, sous la table, et espéra que son visage ne trahissait rien de ses angoisses. Ce guérisseur était à l'évidence un loyal serviteur du seigneur Rahl. Elle ne devait surtout pas lui révéler ses véritables sentiments.

Renonce.

Sa véritable colère…

Renonce.

Ce verbe retentissait dans sa tête, y produisant un vacarme assourdissant.

Renonce.

Et la tentation de céder se faisait chaque fois plus forte…

Chapitre 34

Jennsen s'assit à même le sol devant la cheminée où brûlait un feu allumé pour elle par Sebastian. Les yeux rivés sur les flammes, elle laissait son esprit vagabonder dans un néant où ni l'angoisse ni le désespoir ne pouvaient la rattraper.

Elle se souvenait à peine d'avoir fait ses adieux au guérisseur et à la mère du petit malade. Après, elle avait marché sous la neige pour rejoindre la cabane – enfin, elle *devait* l'avoir fait, sinon, comment serait-elle arrivée dans son refuge ?

Depuis quand était-elle assise ainsi, le regard perdu dans le vide et l'esprit hanté par de sombres pensées qui lui paraissaient presque aussi lointaines que le monde extérieur, dont elle ne sentait plus vraiment l'existence ?

Dans sa rage de l'éliminer, Richard Rahl avait commencé par lui arracher sa mère. Depuis, il ne lui restait rien qui la raccrochât à la vie.

Jennsen se languissait de sa mère et son deuil lui paraissait insupportable. Pourtant, elle n'avait pas le choix et devait faire avec. Quant à pleurer, elle n'en était plus capable. Lorsqu'on approchait du bout de la nuit, même le chagrin devenait inaccessible.

C'était cela, glisser lentement vers la mort. Elle le comprenait, maintenant…

Quand Althea lui avait parlé de Drefan, elle s'était dit que trouver son demi-frère, un autre bâtard de Darken Rahl condamné à être un trou dans le monde, lui donnerait un peu de force pour aller jusqu'au bout de son destin. En s'unissant, deux enfants du monstre avaient peut-être une chance de trouver une solution au problème qui leur empoisonnait la vie. Mais elle ne saurait jamais si c'était exact, car Drefan n'était plus de ce monde.

Elle avait espéré que ce n'était pas le cas, et elle s'était trompée, y perdant le peu d'espoir qui lui restait. Richard Rahl avait tué Drefan et il lui ferait subir le même sort dès qu'il lui mettrait la main dessus. L'issue était inéluctable, elle le savait. Quoi qu'elle fasse, Richard Rahl la trouverait un jour ou l'autre.

Jennsen.

Des pensées contradictoires tourbillonnaient dans la tête de Jennsen : l'espoir et l'accablement, la terreur et l'indifférence, la colère et un calme plus profond que celui de la mort…

Tu vash misht. Tu vask misht. Grushdeva du kalt misht.

Dominant le tumulte de ses émotions, la voix lui soufflait des promesses séduisantes avec une assurance qu'elle ne lui avait jamais connue.

Mais la colère prenait le dessus sur tout le reste, occultant jusqu'au chant de cette sirène-là.

Jennsen. Renonce.

Elle avait tout essayé, et il ne lui restait plus d'autres possibilités. Le seigneur Rahl ne lui laissait pas d'autres options, et elle n'avait plus le choix.

Désormais, elle savait ce qu'il lui restait à faire.

Jennsen se leva, envahie par une paix intérieure comme elle n'en avait jamais connu. Elle avait pris sa décision, et cela la soulageait au-delà de tout ce qu'elle aurait pu imaginer.

Après avoir enfilé son manteau, elle sortit et avança dans la nuit. Comme elle l'avait prévu, l'air était glacial au point que le respirer devenait douloureux. Sous ses pieds, la neige givrée crissait tandis qu'elle se dirigeait vers la dernière cabane.

Tremblant à cause du froid – ou peut-être de l'énormité de ce qu'elle venait de décider –, elle tapa doucement à la porte de Sebastian.

Le jeune homme aux cheveux blancs entrouvrit le battant pour voir qui venait lui rendre visite à une heure si tardive. Dès qu'il eut reconnu Jennsen, il ouvrit en grand pour la faire entrer.

La jeune femme franchit le seuil et fut aussitôt enveloppée par une délicieuse chaleur.

Sebastian était torse nu. Voyant la serviette pliée sur une de ses épaules, Jennsen devina qu'elle l'avait dérangé pendant ses ablutions. Il avait probablement rempli d'eau une cuvette dans la cabane de la jeune femme, mais elle ne s'en était pas aperçue.

Les sourcils froncés, Sebastian regarda son amie, attendant visiblement de savoir ce qui l'amenait.

Jennsen vint se camper devant son compagnon et le regarda calmement, les poings plaqués sur les hanches.

— J'ai décidé de tuer Richard Rahl, annonça-t-elle.

Sebastian ne broncha pas, comme s'il savait depuis toujours qu'elle en viendrait tôt ou tard à cette conclusion. Il ne dit rien, attendant la suite de ce que Jennsen avait à lui confier.

— Tu as raison depuis le début… Si je ne l'élimine pas, je ne serai jamais en sécurité, ni en mesure de vivre librement ma vie. Je suis la seule personne capable de tuer ce monstre, et je dois le faire !

Jennsen ne précisa pas pourquoi il en était ainsi. Les explications viendraient plus tard.

Sebastian lui prit le bras et riva son regard dans le sien.

— Tu auras du mal à approcher assez de cet homme pour accomplir ton devoir. Je t'ai déjà dit que des magiciennes luttent aux côtés de l'empereur Jagang pour mettre fin au règne du seigneur Rahl. Avant de passer à l'action, laisse-moi te conduire auprès d'elles.

Jennsen s'était concentrée sur sa décision, laissant dans l'ombre les « détails » pratiques. En particulier, elle n'avait pas encore réfléchi aux moyens d'échapper à la vigilance de tous les gens qui protégeaient le seigneur Rahl. Or, pour en finir avec lui, elle devrait être assez près pour frapper. Jusque-là, elle s'était seulement imaginée en train d'abattre sur lui le couteau qu'elle portait à la ceinture. Hurlant de haine, elle criait à ce monstre qu'elle l'abominait et lui souhaitait de souffrir beaucoup afin d'expier ses crimes. Dans son esprit, elle s'était attardée sur la façon de donner le coup de grâce, pas sur les aspects pratiques de la traque. Mais si elle voulait réussir, il fallait qu'elle leur accorde de l'importance.

— Tu crois que ces femmes pourront m'aider en utilisant la magie dont tu m'as parlé ? Celle qui vise à éradiquer la magie, justement ? Tu penses qu'elles me diront comment accéder à Richard Rahl ?

— Si je n'en étais pas persuadé, je ne te proposerais pas une telle rencontre. Jennsen, j'ai vu de mes yeux les ravages que fait le pouvoir des sbires du seigneur Rahl. Nos magiciennes ont heureusement pu limiter les dégâts. Elles sauront t'aider, j'en suis certain, même si leur don ne leur permet pas de tout faire.

Jennsen se tint bien droite, le menton pointé.

— Leur concours me serait précieux, et je l'accepterais sans arrière-pensée.

Sebastian eut un petit sourire.

— Mais n'oublie jamais ce que je vais te dire ! Avec ou sans leur aide, je suis résolue à tuer Richard Rahl. Si je dois l'affronter seule et à mains nues, ça ne me découragera pas. Et tant que ce ne sera pas fait, je n'aurai pas de repos, car il m'empoisonne la vie. C'est lui qui me pousse à agir ainsi. Je suis fatiguée de fuir, et je passe à l'offensive.

— Je comprends… Et je te conduirai jusqu'aux magiciennes.

— Où sont-elles dans l'Ancien Monde ? Nous faudra-t-il longtemps pour les rejoindre ?

— Pour l'instant, nous n'irons pas dans l'Ancien Monde. Demain matin, nous chercherons un col qui mène vers l'ouest, car nous allons prendre le chemin des Contrées du Milieu.

Remarquant que Sebastian regardait fixement la mèche de cheveux qui pendait sur son front, Jennsen l'écarta d'un geste vif.

— Je croyais que l'empereur et les Sœurs de la Lumière étaient dans l'Ancien Monde…

Un éclair malicieux passa dans les yeux bleus du jeune homme.

— Non… Nous ne pouvions pas permettre au seigneur Rahl de semer le vent chez nous sans récolter la tempête en échange. Nous avons décidé de nous battre et de lui faire payer le prix de son agression, comme tu viens de te résoudre à le faire. L'empereur Jagang est avec notre armée dans les Contrées du Milieu, où il conduit en personne le siège d'Aydindril, le fief de la femme du seigneur Rahl. Au printemps, nous prendrons la ville et le Palais des Inquisitrices, brisant ainsi l'échine du Nouveau Monde.

— Je n'aurais pas imaginé une chose pareille… Tu sais depuis longtemps que l'empereur prépare une manœuvre si audacieuse ?

— Jennsen, je suis son conseiller et son stratège…

— Tu veux dire que… Hum… Ce serait ton idée ?

— Ce n'est pas si simple… Jagang règne sur l'Ancien Monde parce qu'il est un génie. Dans le cas qui nous occupe, il y avait deux possibilités : attaquer d'abord D'Hara ou prendre pour cible les Contrées du Milieu. Le droit étant de notre côté, le frère Narev n'avait pas de préférence, puisqu'il était sûr que le Créateur nous accorderait la victoire finale.

» L'empereur penchait depuis le début pour Aydindril, mais il a patiemment écouté toutes les opinions. Finalement, c'est la mienne qui a prévalu. Jagang n'adopte pas toujours mes plans, mais là, il a partagé mon point de vue. Selon moi, prendre la ville et le palais de la femme du seigneur Rahl ne sera pas une simple victoire militaire, mais un coup mortel porté au moral de nos ennemis.

Jennsen revit Sebastian sous les traits de l'homme important qu'elle avait reconnu en lui dès le jour de leur rencontre. Le genre d'individu qui fait et défait l'histoire. Le destin des nations et d'une partie de l'humanité reposait sur les épaules de son compagnon.

— L'empereur a peut-être déjà conquis la ville et le palais, avança Jennsen.

— Non, affirma Sebastian. Il n'est pas question de sacrifier de valeureux soldats lorsque le climat est contre nous. Au printemps, quand cet ignoble froid aura disparu, nous lancerons l'attaque décisive. Si nous nous dépêchons, nous avons une chance d'arriver à temps pour assister au triomphe de l'Ordre Impérial.

Jennsen fut enthousiasmée à l'idée d'être témoin d'un tel événement. Voir les forces de la liberté frapper le seigneur Rahl lui mettrait du baume au cœur. Bien entendu, cela entraînerait peu après la chute de D'Hara. Mais en réalité, ce serait simplement la fin d'une tyrannie…

Cette nuit était décidément exceptionnelle. Le monde changeait, et Jennsen allait avoir un rôle à jouer dans tous ces bouleversements.

Et elle s'était métamorphosée aussi, elle le sentait.

Le rouge lui montant soudain aux joues, la jeune femme s'avisa qu'elle n'avait jamais vu Sebastian sans chemise.

Un spectacle des plus plaisants…

— L'empereur sera content de te connaître, dit le jeune homme aux cheveux blancs en prenant l'autre bras de son amie.

— Moi ? Mais je suis insignifiante !

— Tu te trompes, Jennsen ! Crois-moi, l'empereur sera ravi de te rencontrer. Voyons, il voudra encourager en personne la femme qui est résolue à prendre tous les risques pour sauver l'humanité d'un tyran nommé Richard Rahl ! La chute d'Aydindril et la prise du palais étant des événements historiques, le frère Narev prévoit de venir dans les Contrées du Milieu pour assister à la victoire. Fais-moi confiance, lui aussi demandera sans doute à te rencontrer.

— Le frère Narev…

Jennsen pensa aux événements extraordinaires qui se préparaient. Jusque-là, elle n'en avait rien su, et voilà qu'elle allait y prendre part. Et en plus de tout, elle rencontrerait peut-être Jagang le Juste – un empereur ! – et le frère Narev, que Sebastian tenait pour le plus grand guide spirituel que le monde ait jamais connu.

Sans le jeune homme aux cheveux blancs, rien de tout ça n'aurait été possible. C'était vraiment un être exceptionnel. En lui, tout était hors du commun : les yeux, les cheveux, le sourire… et l'intelligence.

— Puisque tu as participé à la préparation de cette campagne, je me réjouis que tu assistes à son point d'orgue. Quant à moi, je serai honorée d'être en présence d'hommes comme l'empereur Jagang ou le frère Narev.

Bien que Sebastian eût l'air aussi modeste que d'habitude, Jennsen crut voir de la fierté passer dans son regard.

Mais il se ressaisit très vite.

— Quand tu rencontreras l'empereur, ne te laisse pas angoisser par ce que tu verras.

— Que veux-tu dire ?

— Le Créateur a doté Jagang d'yeux qui peuvent voir bien plus de choses que ceux d'un homme ordinaire. Les imbéciles sont souvent effrayés par son regard. Je tenais à te prévenir. Ne va pas avoir peur d'un tel grand homme à cause de son apparence.

— Ne t'en fais pas, je me souviendrai de ta recommandation.

— Dans ce cas, tout est réglé.

— Je souscris à ta nouvelle stratégie, dit Jennsen en souriant. Dès demain matin, nous partirons pour les Contrées du Milieu afin de rejoindre l'empereur et les Sœurs de la Lumière.

Sebastian sembla avoir à peine entendu ce que disait la jeune femme. Il la dévisageait intensément, comme s'il ne parvenait pas à en croire ses yeux.

— Tu es la plus belle femme que j'aie rencontrée, dit-il.

Il serra plus fort les bras de Jennsen et l'attira vers lui.

— Je suis honorée de ce compliment, répondit la jeune femme.

Sebastian était le conseiller d'un empereur et elle, une simple fille des bois. Alors qu'il faisait l'histoire, elle passait son temps à fuir le monde.

Mais c'était terminé, à présent.

De plus, si important qu'il fût, Sebastian restait le compagnon avec lequel elle voyageait. Un ami qui conversait avec elle en partageant des repas frugaux. Un être humain tout à fait banal qu'elle avait vu bâiller de fatigue avant de s'endormir comme une masse.

Sebastian était un fascinant mélange de noblesse et de naturel. Il semblait ne pas aimer qu'on le regarde avec des yeux admiratifs, mais son comportement altier éveillait l'admiration des gens – à se demander d'ailleurs s'il ne la recherchait pas, malgré les apparences.

— Ces mots ne sont pas assez forts, dit-il, l'air accablé par son manque d'imagination. J'aimerais te dire tellement de choses plus complexes et profondes…

— Vraiment ?

Ce n'était pas seulement une question mais une demande pleine d'anticipation.

Sebastian enlaça Jennsen et l'embrassa.

La jeune femme garda les bras écartés, car elle redoutait un peu de toucher la peau nue d'un homme. Le dos raide, elle ne parvenait pas encore à s'abandonner à l'étreinte de son compagnon.

Ses lèvres pressées contre celles de Jennsen, Sebastian ne se contentait pas de l'enlacer : il la protégeait entre ses bras.

Se détendant, Jennsen ferma les yeux et se laissa aller. Le corps de Sebastian était si ferme contre le sien !

Il prit Jennsen par la nuque et la serra plus fort contre lui. Puis sa langue se fraya un chemin entre les lèvres de la jeune femme.

Assaillie par de délicieuses sensations, Jennsen eut le tournis, comme si ses genoux allaient se dérober.

Le monde semblait tanguer, mais elle se sentait tellement en sécurité entre les bras de Sebastian qu'elle ne s'en souciait pas.

Elle eut l'impression de basculer en arrière, et ses mollets percutèrent ce qui paraissait être le pied d'un lit.

Une seconde plus tard, elle se retrouva allongée sur le dos, Sebastian sur elle…

Comment devait-elle réagir ? Que fallait-il faire dans une situation pareille ?

Elle aurait voulu dire à Sebastian de ne pas aller plus loin. Pourtant, elle craignait de faire quoi que ce fût qui pût lui laisser

penser qu'elle le repoussait.

Ils étaient seuls dans cette cabane – *absolument* seuls ! Cela inquiétait Jennsen. En même temps, ça l'excitait. Puisqu'il n'y avait personne d'autre, elle seule pouvait faire en sorte que les choses aillent plus loin ou non. Le choix qu'elle ferait n'engagerait pas qu'elle, mais infléchirait aussi le destin de Sebastian. Savoir cela donnait à Jennsen l'impression d'avoir un contrôle rassurant sur les événements.

Cela dit, il s'agissait seulement d'un baiser. Plus sensuel qu'au palais, mais un baiser quand même.

Jennsen s'abandonna et osa utiliser sa langue, comme son compagnon, que cette réaction stimula au plus haut point.

Alors que Sebastian lui caressait le dos, ses mains s'insinuant sous sa tunique, Jennsen eut pour la première fois de sa vie le sentiment d'être une vraie femme – une femme *désirable*.

Cette expérience lui faisait tourner la tête, tant elle était grisante.

— Jenn, murmura Sebastian, je t'aime !

La jeune femme en resta muette de stupéfaction. Elle ne pouvait pas avoir bien entendu. Ou alors, elle rêvait. Avait-elle été projetée par erreur dans le corps de quelqu'un d'autre ?

En réalité, elle avait parfaitement entendu les trois mots prononcés par Sebastian. Mais tout ça continuait à ne pas lui sembler réel.

Son cœur battait si fort qu'elle eut peur qu'il explose. Sebastian haletait, comme si le désir lui faisait perdre la raison.

Jennsen se pressa contre lui, avide de l'entendre répéter les mots magiques.

En même temps, elle refusait d'y croire. Un tel bonheur ne pouvait pas être accordé à une fille comme elle. Les princes de ce monde ne tombaient pas amoureux de femmes insignifiantes…

— Tu… tu ne penses pas ce que tu dis ? murmura-t-elle.

— Si ! Je ne peux rien y faire, Jennsen. Je t'aime. C'est comme ça, voilà tout…

Sentir le souffle de Sebastian contre sa bouche fit frissonner la jeune femme de la tête aux pieds.

À cet instant, et pour une raison inconnue, l'image de Tom se forma dans l'esprit de Jennsen. Elle le vit tel qu'en lui-même, souriant et bienveillant, comme à son habitude.

Tom ne se serait pas comporté comme Sebastian. Sans savoir pourquoi ni comment, Jennsen en avait la certitude. Face à l'amour, il n'aurait pas eu la même approche…

Et il lui manquait terriblement, en cet instant précis !

— Sebastian…

— Demain, nous partirons pour accomplir notre destinée…

Jennsen hocha la tête, émerveillée par la beauté et la noblesse de ces quelques mots. « Leur destinée… »

Sebastian lui caressait les hanches, à présent, et un de ses genoux faisait tendrement mais fermement pression sur ses jambes pour qu'elles s'écartent.

Qu'allait-il dire maintenant ? Peut-être quelque chose qui l'effraierait et lui donnerait la force de reculer au dernier moment.

Elle l'espérait. En même temps, elle priait pour que ce ne soit pas le cas.

— Mais cette nuit nous appartient, Jennsen, et il ne tient qu'à toi d'en faire une petite éternité.

Jennsen.

— Sebastian…

— Je t'aime, Jenn, je t'aime !

Pourquoi l'image de Tom refusait-elle de s'effacer ?

— Sebastian, je ne sais pas…

— Je n'avais pas prévu ça… Il n'a jamais été dans mes intentions d'éprouver des sentiments pareils, mais c'est ainsi. Je t'aime, et je ne m'y attendais pas. Cher Créateur, pardonne-moi, mais je ne peux pas m'en empêcher. Jenn, je t'aime !

Fermant les yeux tandis que Sebastian lui embrassait le cou, Jennsen eut le cœur serré par les quelques mots qu'il venait de dire. Une confession douloureuse mêlée de colère et d'angoisse mais pourtant éclairée par un extraordinaire espoir.

— Je t'aime…, murmura-t-il encore.

Jennsen.

La jeune femme embrassa le cou, la joue et l'oreille de son compagnon. Comme il était grisant de se savoir une femme et de sentir qu'on éveillait le désir d'un homme ! Jusque-là, elle ne s'était jamais crue particulièrement séduisante. Mais à présent, elle avait la certitude d'être belle, attirante et fascinante.

Renonce.

Jennsen se pétrifia quand Sebastian glissa les mains sous sa jupe, ses paumes remontant le long de ses genoux puis de ses cuisses.

Le choix lui appartenait, se souvint-elle. C'était à elle de décider.

Elle poussa un petit cri, écarquilla les yeux et fixa un instant les poutres sombres du plafond.

La bouche de Sebastian couvrit la sienne, l'empêchant de souffler le mot qui lui brûlait les lèvres. Furieuse de ne pas pouvoir expulser de sa gorge cette unique syllabe qui lui semblait si importante,

Jennsen tapa du poing sur l'épaule de son compagnon – une seule fois.

Puis elle lui saisit la tête à deux mains pour l'écarter d'elle et être de nouveau libre de parler. Mais cet homme, se souvint-elle, lui avait sauvé la vie. Sans lui, elle serait morte avec sa mère, cette terrible nuit. Elle lui devait chaque battement de son cœur. Le laisser la toucher ainsi n'était rien, considérant la dette qu'elle avait envers lui. En quoi cela était-il mal ? Comparé à la façon dont il lui avait ouvert son cœur, ce n'était rien du tout…

De plus, elle aimait beaucoup Sebastian, un homme dont toute femme sensée aurait voulu. Il était beau, intelligent et… important. En outre, elle trouvait excitant et flatteur qu'il la désire.

Que pouvait-elle vouloir de plus ?

Se concentrant sur Sebastian et ce qu'il lui faisait, Jennsen réussit à chasser l'image indésirable de Tom.

Les caresses de son amoureux l'affaiblissaient d'une manière presque douloureuse. Le plaisir était tel qu'elle sentit des larmes lui monter aux yeux.

La jeune femme oublia le mot qu'elle voulait prononcer. Elle se demanda même pourquoi cette idée lui avait traversé l'esprit.

Elle posa une main sur la nuque de Sebastian, pressa l'autre contre le flanc nu du jeune homme, et gémit d'extase à cause de ce qu'il lui faisait. Ces sensations la submergeaient, la laissant impuissante et heureuse de l'être.

— Sebastian… Sebastian…

— Je t'aime tant, Jenn !

La forçant à écarter les genoux, il s'insinua entre ses cuisses tremblantes.

— J'ai besoin de toi, Jennsen… Tellement besoin ! Tu sais, je ne pourrais pas vivre sans toi.

C'était censé être son choix, se souvint Jennsen. Eh bien, elle se dit que ça l'était…

— Sebastian…

Renonce.

— Oui ! Oui ! Que les esprits du bien me pardonnent, mais c'est oui !

Chapitre 35

Oba s'adossa au flanc peint en rouge d'un chariot rangé un peu à l'écart de la cohue. Les mains dans les poches, il surveillait le marché en plein air sans avoir trop l'air d'y toucher.

Les gens paraissaient de bonne humeur, peut-être parce que le printemps n'était plus très loin, même si l'hiver ne semblait pas encore disposé à lever le camp. Malgré le froid encore mordant, tout le monde bavardait, marchandait ou se chamaillait gentiment dans une atmosphère quasiment festive.

Aucun de ces imbéciles ne savait qu'un homme très important était présent sur le marché. Oba en sourit de satisfaction. Un Rahl frayait avec cette populace. Un membre de la famille régnante.

Depuis qu'il était invincible, Oba était peu à peu devenu un homme nouveau. Quelqu'un qui désirait avoir une place dans le monde. Au début, après la mort de la magicienne et de sa folle de mère, il avait savouré sa liberté enfin conquise sans que l'idée d'aller au Palais du Peuple lui traverse seulement l'esprit. Mais en réfléchissant aux événements cruciaux qui s'étaient déroulés récemment et à toutes les nouvelles choses qu'il avait apprises, il lui avait semblé que ce voyage était incontournable.

Cette femme, Jennsen, avait dit que des *quatuors* la pourchassaient. Or, ces équipes de tueurs ne poursuivaient que des cibles importantes. Comme il était un prince – en quelque sorte –, Oba avait peur que ces chasseurs s'intéressent soudain à lui. Comme Jennsen, il était un « trou dans le monde ». Lathea ne lui avait pas fourni d'explications, mais ça signifiait que cette femme et lui n'étaient pas comme tout un chacun. Ils avaient des points communs et un lien spécial les unissait.

Le seigneur Rahl avait peut-être appris l'existence d'Oba – qui sait, par l'intermédiaire de cette fichue magicienne – et il s'inquiétait du défi que pouvait représenter pour lui un rival de son sang. Après tout, Oba était aussi un fils de Darken Rahl. Donc, en un sens, l'égal du seigneur actuel. Car si celui-ci avait le don, Oba, lui, était invincible.

Conscient que sa situation se compliquait, il avait jugé judicieux, et conforme à ses intérêts, d'aller rendre une petite visite au fief ancestral de sa lignée et d'apprendre tout ce qu'il pourrait.

Malgré tous les soucis qui lui tourbillonnaient dans la tête, visiter de nouveaux endroits lui avait plu, et il avait encore enrichi et approfondi ses connaissances. Mentalement, il avait dressé une liste très complète : les lieux, les curiosités géographiques, les gens. Dans la

vie, tout avait de l'importance. Dès qu'il était un peu tranquille, il tentait de trier ces données, de les organiser et d'en tirer la substantifique moelle. Un homme devait sans cesse avoir l'esprit en éveil, avait-il toujours aimé dire. Aujourd'hui, il était libre de choisir son chemin et de faire ce qui lui plaisait. Mais ça ne le dispensait pas de continuer à apprendre et à se développer.

Cela dit, il n'aurait plus jamais besoin de nourrir les bêtes, de jardiner ou de réparer des clôtures, des portes et des enclos. Le temps où il trimait comme un esclave sous les ordres de sa mère, une folle furieuse, était révolu, et il ne devrait plus avaler les ignobles potions de la magicienne.

Fini les regards en coin que lui lançait Lathea ! Terminé les tirades humiliantes de sa mère et ses éternelles insinuations malveillantes.

Dire que cette mégère avait eu l'audace de le forcer à s'échiner sur un tas de fumier gelé. Lui, le fils de Darken Rahl ! Comment avait-il pu supporter ça ? Il n'en savait trop rien, mais c'était sans doute à cause de son inépuisable patience – une autre de ses fabuleuses caractéristiques.

Sa mère ayant toujours insisté pour qu'il ne dépense pas son argent avec les femmes de mauvaise vie, Oba avait décidé de fêter dignement sa libération. Une fois arrivé dans une ville de bonne taille, il s'était empressé de rendre visite à la catin la plus recherchée (et la plus coûteuse) du coin. Il avait ainsi compris pourquoi la vieille peau dont il s'était si judicieusement débarrassé l'avait contraint à rester loin des femmes. Parce que c'était formidablement agréable, bien entendu !

Cependant, il avait vite découvert que les filles de joie pouvaient également être très cruelles avec un homme sensible comme lui. Parfois, elles aussi le faisaient se sentir petit et insignifiant. Et il leur arrivait souvent de river sur lui le regard calculateur et condescendant qu'il détestait tant.

Oba soupçonnait que sa mère tirait les ficelles dans l'ombre. Depuis le royaume des morts, elle s'arrangeait pour continuer à le harceler en s'insinuant dans le cœur glacé des catins qu'il fréquentait. Ainsi, elle pouvait se moquer de lui à des moments qui auraient dû être triomphants. Sans nul doute, sa voix morte murmurait des horreurs à l'oreille des filles, les incitant à ridiculiser Oba. Ce genre de comportement était typique de sa mère. Même morte – et proprement incinérée –, elle s'acharnait à lui empoisonner la vie.

Oba n'était pas du genre à jeter l'argent par les fenêtres, loin de là, mais la petite fortune qui lui était fort justement revenue lui avait permis de s'offrir quelques plaisirs mérités. Dormir dans de bons lits, bien manger et boire et se distraire en compagnie de très jolies femmes. Craignant d'être de nouveau sans le sou, il dépensait avec parcimonie et se méfiait par-dessus tout des personnes que sa bonne

santé financière rendait envieuses.

Mais avoir les poches pleines, avait-il découvert, était cependant un excellent moyen de se gagner les faveurs des gens – et en particulier des femmes. S'il payait à boire à ces dames ou leur offrait une babiole – dans le genre bijou à trois sous –, elles lui faisaient les yeux doux et le conduisaient souvent dans un endroit tranquille où elles entendaient passer un moment seules avec lui. Il pouvait s'agir d'une allée, d'une clairière voire d'une chambre.

Bien entendu, la plupart de ces filles avaient l'intention de le délester de son argent. Ça ne l'empêchait pas de tirer d'elles tout le plaisir que pouvait lui apporter la gent féminine. Souvent, il utilisait un couteau très affûté, pour que ce soit plus amusant…

Devenu un homme libre, Oba connaissait les femmes, désormais, et il en avait eu beaucoup, car il savait comment leur parler puis les satisfaire.

Dans chaque village, des filles se lamentaient, implorant le ciel qu'il daigne un jour revenir vers elles. De nombreuses épouses avaient quitté leur mari pour tenter de conquérir son cœur.

Les femmes ne pouvaient pas lui résister. Elles se pâmaient devant lui, admiraient sa prestance, s'émerveillaient de sa force et vantaient ses talents d'amant. Elles adoraient tout particulièrement qu'il leur fasse mal. Mais bien entendu, un individu moins sensible que lui n'aurait pas été capable de reconnaître leurs larmes de joie.

Malgré son goût prononcé pour la compagnie des femmes, Oba avait pris garde à ne pas s'engager dans une relation amoureuse. Puisqu'il pouvait multiplier les conquêtes à volonté, pourquoi se serait-il lié les mains ? Toutes ses idylles étaient brèves, et certaines, *très* brèves.

Pour l'heure, il n'avait pas trop de temps pour la bagatelle. Mais bientôt, comme son père, il pourrait avoir dans son lit toutes les beautés qu'il voulait.

Oba leva les yeux vers le palais qui se dressait au sommet du haut plateau. Le Palais du Peuple, son véritable foyer. Un jour, il en serait le seigneur et maître. La voix le lui avait prédit.

Un colporteur approcha d'Oba, l'arrachant à ses agréables rêveries sur son avenir.

— Un petit charme pour vous, seigneur ? Une amulette qui vous portera bonheur ?

— Pardon ? grogna Oba en foudroyant du regard le colporteur au dos voûté.

— Un peu de magie pour améliorer la vie… Et tout ça pour un sou d'argent !

— Et à quoi ça me servirait ?

— Eh bien, la magie est la magie, pas vrai ? N'avez-vous pas besoin d'un coup de pouce pour affronter les difficultés de la vie ? Et si tout allait bien pour vous, histoire de changer un peu ? Un pauvre sou d'argent, ce n'est pas beaucoup…

Depuis qu'il était débarrassé de sa mère, Oba trouvait que les choses n'allaient pas trop mal pour lui. Mais il restait avide de nouvelles connaissances et d'expériences inédites.

— Quels sont les effets de ta magie, l'ami ?

— Ils sont fantastiques, seigneur ! Formidables ! Ils vous donnent de la force. Et de la sagesse. Beaucoup plus que n'importe quel homme normal.

— Je n'ai pas besoin de magie pour ça, fit Oba avec un sourire.

Le type en resta bouche bée pendant un moment. Puis il regarda à droite et à gauche, pour être sûr que personne ne l'épiait, et approcha de son client potentiel afin de lui parler au creux de l'oreille.

— Vous multiplierez les succès féminins, seigneur, faites-moi confiance…

— Les femmes sont déjà à mes pieds, lâcha froidement Oba.

Le colporteur n'avait aucun intérêt, puisque sa magie permettait d'obtenir… ce qu'on avait déjà. Autant promettre au client qu'il aurait deux bras et deux jambes !

Le petit homme crasseux s'éclaircit la gorge et se pencha un peu plus sur son pigeon récalcitrant.

— Seigneur, aucun homme ne peut cracher sur une amélioration de…

— Un sou de cuivre si tu me dis où je peux trouver la magicienne Althea, coupa Oba.

L'haleine du type empestant, il le poussa en arrière.

— Vous êtes un sage, seigneur, et ce n'est rien de le dire ! Au premier coup d'œil, j'ai vu que nous étions faits pour nous entendre. Bravo, parce que vous avez repéré le seul homme, ici, capable de répondre à votre question. (Le colporteur se tapota fièrement la poitrine.) Moi, bien entendu ! Je peux vous dire tout ce que vous voulez savoir sur la magicienne. Mais comme vous vous en doutez, ô puits infini de sagesse et de savoir, ces informations si particulières vous coûteront beaucoup plus qu'un sou de cuivre. Beaucoup plus, j'ose le dire, et j'affirme que c'est justifié.

— Combien ?

— Une pièce d'argent.

Oba éclata de rire et s'éloigna du bouffon crasseux. Il avait largement de quoi payer, mais il détestait qu'on le prenne pour un idiot.

— Je vais poser la question ailleurs… Quand on leur demande l'adresse de quelqu'un, les gens normaux se contentent d'un « merci

beaucoup » en guise de récompense.

Le colporteur suivit Oba, se collant à lui, avide de négocier l'affaire au mieux de ses intérêts. Tandis qu'il pressait le pas pour ne pas être distancé, les pans de son manteau se gonflaient comme des vagues dans le vent.

— Oui, seigneur, vous êtes un homme très avisé, vraiment… J'ai peur de ne pas être à la hauteur, face à vous. Battu à plate couture, voilà ce que je suis, il faut l'avouer. Mais il y a cependant des données très… délicates… dont vous ne savez rien et qu'un homme tel que vous, avec sa sensibilité et son intelligence, devrait absolument connaître. Il s'agit de votre sécurité, seigneur, et de risques que je ne voudrais pour rien au monde vous voir prendre. Et là, les « gens normaux » ne vous seraient d'aucun secours.

Oba était intelligent, de ce côté-là, le minable colporteur qui trottinait à côté de lui ne se trompait pas.

— Un sou d'argent, puisque tu insistes… C'est à prendre ou à laisser.

— Eh bien, va pour un sou d'argent, soupira l'homme. Pour des informations que vous n'obtiendriez nulle part ailleurs, ce n'est pas cher payé, seigneur !

Oba cessa de marcher, satisfait que le colporteur ait rendu les armes face à une intelligence supérieure. Les mains sur les hanches, il regarda le pauvre minable qui se léchait d'avance les babines. Les largesses financières n'étaient pas dans la nature d'Oba, mais il avait beaucoup d'argent et le discours du colporteur avait éveillé sa curiosité.

Il glissa une main dans sa poche et tira un sou d'argent de sa bourse de cuir.

— Je t'écoute, dit-il en lançant la pièce à son informateur. (Au moment où le bouffon attrapait le sou, il lui saisit le poignet au vol.) Comme tu vois, je te paie rubis sur l'ongle. Mais si je ne te crois pas, ou si j'ai l'impression que tu me caches quelque chose, je reprendrai ma pièce et il faudra que j'essuie le sang qui la souillera – ton sang ! – avant de la remettre dans ma poche.

Le colporteur déglutit péniblement.

— Seigneur, je n'ai pas l'intention de vous tromper, surtout après vous avoir donné ma parole.

— Il vaudrait mieux pour toi que tu n'essaies pas… Alors, où est-elle ? Où puis-je trouver Althea ?

— Elle vit dans un marécage. Je peux vous dire comment y aller, contre…

— Tu me prends pour un crétin ? (Oba tordit le poignet du type.) Je sais déjà que des gens vont voir cette magicienne qui les reçoit dans son foutu marécage. Si tu veux mériter ton sou, tu as intérêt à m'en

dire plus long que ça.

— Oui, oui, bien sûr, fit l'homme en grimaçant de douleur. À l'instant, j'allais ajouter que votre paiement, si généreux, m'incitait à vous révéler le chemin secret qui conduit chez la magicienne. Les autres gens vous auraient indiqué l'itinéraire que tout le monde emprunte, mais moi, je vous en donne plus ! C'est une information détenue par une poignée d'initiés, seigneur, et tout ça pour un simple sou d'argent ! Mais je ne ferai pas de cachotteries à un homme tel que vous.

— Un chemin secret ? grogna Oba. S'il en existe un que tout le monde connaît et utilise, à quoi ça me servira ?

— Les gens vont voir Althea pour avoir des prédictions. C'est une sacrée magicienne, soit dit entre nous. Mais pour lui rendre visite, il faut y avoir été invité. Personne n'ose s'aventurer chez Althea sans invitation. Comme tous les clients suivent la même route, elle peut les voir venir de loin et interdire d'attaquer aux bêtes sanguinaires qui surveillent le chemin. (L'homme eut un sourire matois.) Selon moi, si vous aviez été invité par Althea, vous n'auriez pas besoin de demander le chemin à un inconnu. Je me trompe, seigneur ?

Oba éluda la question.

— Tu parles d'un chemin secret, donc…

— Et il existe bel et bien ! Il faut passer par l'arrière du marécage. Un excellent moyen de s'introduire chez Althea tandis que ses monstres gardent l'accès frontal. Un homme intelligent, et le Créateur sait que vous l'êtes, préférerait sans doute approcher de la magicienne par un chemin qui n'est pas surveillé.

Cette fois, ce fut Oba qui regarda autour de lui pour voir si personne n'écoutait.

— Je n'ai pas besoin d'un chemin secret, parce que cette magicienne ne me fait pas peur. Mais puisque je t'ai payé, je veux en avoir pour mon argent. Dis-moi tout sur les deux façons d'entrer dans le marécage et répète-moi tout ce que tu sais au sujet de la magicienne.

— Eh bien, si vous préférez, vous pouvez simplement chevaucher tout droit vers l'ouest, comme le font les invités d'Althea. Il vous suffira de voyager vers l'ouest jusqu'aux montagnes. Après le pic le plus haut couvert de neige, vous devrez obliquer vers le nord et longer le pied des falaises. Le terrain descend en pente douce jusqu'au marécage. Quand vous y serez, suivez le chemin balisé très bien entretenu. Surtout, ne vous en écartez pas, parce que ça pourrait être dangereux. Cette voie mène tout droit à la demeure d'Althea.

— Mais à ce moment de l'année, il doit faire un froid mortel dans ce marécage !

— Non, mon seigneur. C'est le repaire d'une redoutable

magicienne et de sa terrifiante magie. Le fief d'Althea se fiche de la mauvaise saison.

Oba tordit de nouveau le poignet du colporteur, qui cria comme un cochon qu'on égorge.

— Tu me prends pour un crétin ? En hiver, tous les marécages sont gelés.

— Demandez aux gens ! cria le type, des larmes de douleur aux yeux. Tous vous diront que le marécage d'Althea ne se plie pas aux lois de l'hiver telles que les a pourtant dictées le Créateur. Toute l'année, il y fait une chaleur d'enfer.

Oba lâcha le poignet de son interlocuteur.

— Tu as parlé d'un second chemin ?

Pour la première fois, l'homme hésita.

— Il est difficile à trouver… Il y a peu de points de repère, et les localiser n'est pas un jeu d'enfant. Si je vous donne l'itinéraire, vous risquez de vous perdre quand même et de m'accuser de vous avoir menti. En fait, ce ne sera pas ma faute, mais simplement parce qu'il est dur de s'orienter quand on ne connaît pas très bien la région.

— Je pense sérieusement à reprendre ma pièce, menaça Oba.

— Je me soucie avant tout de votre sécurité, seigneur ! Et je ne voudrais surtout pas vous fournir des informations incomplètes puis le regretter jusqu'à la fin de mes jours. Il faut que je sois d'une parfaite précision, et ce n'est pas aisé.

— Je t'écoute.

Le colporteur s'éclaircit la gorge, cracha sur le sol et se nettoya la bouche du dos de la main.

— Seigneur, le meilleur moyen de ne pas commettre d'erreur serait que je vous serve de guide.

Oba regarda passer un couple d'âge mûr, puis il reprit le poignet du type.

— Dans ce cas, allons-y !

Le colporteur enfonça les talons dans le sol.

— Un petit moment ! J'ai promis de parler, et je le ferai. Mais ça risque de ne pas vous avancer beaucoup. Cela dit, comment pourrais-je abandonner ma profession pendant plusieurs jours ? J'ai besoin de revenus réguliers, comme tout un chacun.

— Et combien veux-tu pour me servir de guide ?

L'homme réfléchit, remuant les lèvres comme s'il se livrait à un calcul mental compliqué.

— Eh bien, seigneur, dit-il en levant un index, je veux bien m'absenter quelques jours en échange d'une pièce d'or.

Oba éclata de rire.

— Je ne te donnerai pas une pièce d'or – ni d'argent, d'ailleurs –

pour quelques journées de voyage. Un autre sou d'argent, voilà tout ce que tu auras. Si tu n'acceptes pas, rends-moi celui que je t'ai déjà donné et fiche le camp.

Le colporteur hocha la tête en continuant de marmonner. Puis il leva un regard résigné sur son coriace interlocuteur.

— Ces derniers temps, mes amulettes ne se vendent pas très bien… Pour être franc, deux sous d'argent me dépanneraient bien. Vous m'avez encore eu, seigneur ! Je vous guiderai pour un sou d'argent supplémentaire.

— En route ! lança Oba en lâchant le poignet de l'homme.

— Pour traverser les plaines d'Azrith, il nous faudra des chevaux.

— Tu voudrais que j'achète des canassons ? As-tu perdu l'esprit, espèce de crétin ?

— Marcher n'est pas très bon, dans ce coin-là… Ici, je connais des gens qui passeraient avec vous un marché avantageux. Si nous leur ramenons les bêtes en bon état, je suis sûr que mes amis accepteront de nous les racheter – moins une petite commission pour le voyage, bien sûr.

Oba réfléchit longuement. Il avait hâte de visiter le palais, mais il lui semblait pourtant plus judicieux de voir d'abord la sœur de Lathea. Il y avait des choses à apprendre, et ça ne pouvait pas attendre.

— Une bonne idée, colporteur… Allons trouver des chevaux, dans ce cas…

Les deux hommes remontèrent une petite voie latérale tranquille et s'engagèrent sur une large route qui grouillait de monde. Oba repéra une multitude de femmes séduisantes qui fondirent toutes quand elles le virent, comme d'habitude. Il les gratifia de sourires pleins de promesses et constata qu'elles avaient du mal à contenir leur excitation.

Mais il lui vint à l'esprit qu'il s'agissait de vulgaires paysannes. Au palais, il rencontrerait sûrement les femmes de qualité qu'il recherchait. Et qu'il lui fallait, car il était un prince – et peut-être plus que ça – et ne pouvait se contenter de banales gueuses.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il au colporteur. Autant que je le sache, puisque nous allons voyager ensemble…

— Clovis.

Oba ne daigna pas mentionner son nom. Il aimait qu'on lui donne du « seigneur », et c'était parfaitement approprié.

— Avec tous les gens qui traînent dans le coin, comment se fait-il que tes amulettes ne se vendent pas ? Et comment peux-tu être sans le sou ?

— C'est une triste histoire, soupira le colporteur, et je ne veux pas vous ennuyer avec ça.

— Puisque je t'ai posé la question, la réponse m'intéresse…

— Si vous y tenez… (Le colporteur mit une main en visière pour ne pas être ébloui par le soleil tandis qu'il regardait son client.) Eh bien, seigneur, il y a quelque temps, au plus fort de l'hiver, j'ai rencontré une très belle jeune femme…

Oba regarda le petit type bossu et ridé qui marchait à côté de lui.

— Toi ? Tu as « rencontré » une beauté ?

— Pour dire la vérité, je voulais lui vendre une amulette… (Clovis plissa le front comme si une idée venait soudain de le frapper.) Ce sont ses yeux qui m'ont fasciné. De grands yeux bleus comme on en voit rarement. Le fait est, seigneur, qu'ils ressemblaient beaucoup aux vôtres !

— Aux miens ? grogna Oba.

Clovis hocha la tête avec conviction.

— Oui, seigneur. Elle avait des yeux semblables aux vôtres. Imaginez ça : un air de famille entre elle et vous. Voilà qui m'en bouche un coin, je l'avoue…

— Quel rapport avec tes difficultés financières ? Tu lui as donné tout ton argent sans réussir à te frayer un chemin entre ses cuisses ?

Clovis parut choqué par ces insinuations.

— Non, seigneur, ce n'est rien de ce genre. J'ai voulu lui vendre un de mes charmes pour que la chance soit avec elle. En récompense, elle m'a détroussé.

Oba eut un grognement sceptique.

— Dis plutôt qu'elle t'a fait de l'œil pendant qu'elle explorait tes poches, et que tu t'es laissé avoir comme un bleu !

— Là encore, vous vous trompez, seigneur… Les choses ne se sont pas passées ainsi. Elle m'a envoyé un homme qui m'a dépouillé de tout. C'est lui qui a agi, mais sur son ordre à elle, j'en suis sûr. Ces deux-là m'ont pris tous les fruits d'une vie de dur labeur.

Quelque chose alerta la mémoire d'Oba, qui révisa mentalement sa liste de bizarreries à éclaircir. Certaines pièces du puzzle se mettaient en place…

— Cette femme aux yeux bleus, elle ressemblait à quoi ?

— Elle était superbe, seigneur, avec sa crinière rousse.

Même si cette fille l'avait soulagé de ses économies, le colporteur était visiblement toujours sous le charme.

— Son visage ressemblait à l'incarnation d'un esprit du bien, et sa silhouette avait de quoi vous couper le souffle. Mais à voir ses cheveux roux, j'aurais dû me douter que sa beauté cachait quelque chose de malfaisant.

Oba cessa de marcher et prit Clovis par le bras.

— Elle se nommait Jennsen ?

— Désolé, seigneur, mais je n'ai jamais su son nom. Cela dit, je

doute qu'elle ait un sosie en ce monde. De tels yeux bleus, des cheveux pareils, un visage si fin…

Oba était d'accord avec Clovis. La description correspondait parfaitement à Jennsen.

Eh bien, voilà qui était amusant…

— Nous y sommes, seigneur ! Voici l'homme qui voudra sûrement nous vendre des chevaux.

Chapitre 36

Oba plissa les yeux pour mieux y voir dans la pénombre. Il avait de la peine à croire qu'il puisse faire si sombre en plein jour. Mais depuis qu'il était entré dans le marécage, par une matinée pourtant ensoleillée, il y voyait à peine mieux qu'en pleine nuit.

Il se détourna de l'entrelacs de lianes et de broussailles pour regarder derrière lui, en direction de l'endroit où il avait laissé Clovis en le chargeant de veiller sur leurs chevaux. Oba était content de ne plus avoir cet enquiquineur dans les pattes. Comme une mouche, Clovis lui tournait sans cesse autour, et ça l'agaçait. Durant la traversée des plaines d'Azrith, il n'avait pas cessé de parler de tout et de rien.

Oba l'aurait volontiers planté là, mais comment aurait-il trouvé son chemin ? Sur ce point, Clovis n'avait pas menti : il était très difficile d'avoir accès à l'« entrée de derrière » du marécage d'Althea.

Au moins, Clovis n'avait pas manifesté l'intention d'accompagner son client jusqu'à la demeure de la magicienne. En revanche, il avait paru très inquiet que son « seigneur » finisse par renoncer à l'aventure. Sans doute parce qu'il craignait qu'Oba ne le croie pas.

Debout au bord de la clairière, il était encore en train d'encourager son client à aller de l'avant, histoire de vérifier qu'il en aurait pour son argent.

Oba soupira et se remit en route. Se faufilant entre les lianes, il se baissa pour passer sous certaines branches et pataugea dans la gadoue quand c'était inévitable.

Dans cette humidité étouffante, l'air empestait presque autant que l'eau boueuse.

D'étranges cris d'oiseaux retentissaient au sommet des arbres, dans des ombres que le soleil n'atteignait sans doute jamais. À ras du sol, des troncs pourris à demi écroulés ou appuyés les uns contre les autres comme des ivrognes lui barraient sans cesse le chemin. Pour ne rien arranger, des créatures se déplaçaient dans l'eau. Des poissons ? Des reptiles ? Les monstres d'Althea ? Oba n'aurait su le dire, mais une chose était certaine : il abominait cet endroit !

Il se rappela qu'il aurait une myriade de choses nouvelles à apprendre une fois qu'il aurait atteint la demeure d'Althea. Mais cette idée ne parvenait pas à le réconforter. En chemin, il avait vu d'étranges variétés d'insectes, de lézards et de mammifères aquatiques.

Normalement, il aurait dû être fasciné par cette faune exotique. Mais elle éveillait à peine son intérêt.

Non, une bonne fois pour toutes, il n'aimait pas cet endroit, et rien ne le ferait changer d'avis.

Se penchant pour passer sous des branches, il déchira au passage un réseau d'énormes fils visqueux. La plus grosse araignée qu'il ait jamais vue tomba sur le sol et tenta de fuir vers une cachette. Redoutablement rapide, Oba l'écrasa d'un coup de talon. Les grosses pattes de la bestiole battirent dans l'air avant de s'immobiliser.

Oba reprit son chemin en souriant. Si ça continuait comme ça, il finirait par détester un peu moins cet endroit.

Il plissa les narines. Plus il avançait, plus la puanteur devenait insupportable. Devant lui, de la vapeur montait entre les arbres et une odeur d'œuf pourri, mais en plus acide encore, flottait dans l'air.

De nouveau, Oba se dit qu'il détestait ce maudit marécage.

Il continua d'avancer en se demandant s'il avait eu raison d'emprunter le chemin suggéré par le colporteur surexcité. Non sans soupirer, il s'enfonça dans un entrelacs de roseaux et de lianes. Plus vite il aurait vu Althea, plus rapidement il pourrait sortir de cet abominable piège.

De toute façon, la voix insistait pour qu'il ne rebrousse pas chemin.

Dès qu'il en aurait fini avec la sœur de Lathea, il partirait pour le Palais du Peuple – la demeure de ses ancêtres, rien de moins. Avant, il devrait glaner autant d'informations que possible et se faire une idée de ce qu'il devait attendre de son demi-frère.

Il se demanda si Jennsen était allée voir Althea. Et dans ce cas, qu'avait-elle bien pu apprendre ? Plus il réfléchissait, plus il lui semblait que son destin était lié à celui de cette femme. Trop de pistes menaient à elle pour qu'il s'agisse d'un simple hasard. Sur sa liste mentale, Oba était particulièrement attentif à la manière dont les données se combinaient. La plupart des gens se montraient moins attentifs et observateurs que lui, mais ça n'avait rien de gênant, parce qu'ils n'étaient pas importants, contrairement à lui.

Comme Jennsen, Oba était un « trou dans le monde ». En outre, ainsi que Clovis l'avait remarqué, les yeux de la femme et les siens étaient spéciaux. Il y avait bel et bien quelque chose, mais le colporteur n'aurait su dire quoi.

Alors que la matinée s'écoulait, Oba remonta aussi vite qu'il était possible le « sentier » qui traversait un épais rideau de végétation. Quand il en émergea, il se retrouva devant une grande étendue d'eau noire.

Haletant et en nage, il marqua une pause afin de sonder le terrain. La pente qui menait à l'eau était assez abrupte. Sur l'autre rive, il lui faudrait remonter et s'engager de nouveau dans une jungle putride.

Mais il fallait d'abord traverser ce lac. Une idée pas si désagréable que ça, quand on avait si chaud.

Ne voyant aucune liane pendant assez bas pour qu'il puisse éventuellement s'y accrocher, il coupa une branche de taille moyenne à un arbre et la tailla pour en faire un bâton à peu près convenable.

Sa canne improvisée au poing, Oba entra dans l'eau, qui se révéla moins fraîche qu'il l'avait espéré. Comme de bien entendu, elle empestait et grouillait de sangsues. Alors qu'il avançait, Oba dut utiliser son bras libre pour disperser les nuages d'insectes qui fondaient sur lui. S'il se laissait piquer par une horde de foutues bestioles, il risquait de finir avec une mauvaise fièvre, et ce n'était sûrement pas une mort digne d'un fils de Darken Rahl.

Il continua à scruter le terrain et constata qu'il n'y avait pas moyen de contourner l'eau. Puisqu'il n'était pas question de faire demi-tour, ça ne lui laissait pas le choix.

Pour plus de sécurité, il tentait de marcher au maximum sur des racines affleurantes ou très légèrement immergées. Mais elles étaient glissantes, surtout pour la pointe de son bâton, et ne lui assuraient pas un très bon équilibre.

Aurait-il dû tenter de nager pour aller plus vite ? Dans l'eau, il ne se débrouillait pas mal, mais c'était la compagnie éventuelle qui le dérangeait. Cela dit, gagner du temps le tentait, et…

Au moment où il envisageait de prendre des risques pour aller plus vite, Oba sentit quelque chose percuter sa jambe. Avant qu'il ait pu réagir, son agresseur attaqua une seconde fois, assez fort pour lui faire perdre l'équilibre.

Dès qu'Oba fut tombé dans l'eau, quelque chose s'enroula autour de ses jambes. Aussitôt, il pensa aux monstres censés vivre dans le marécage. Pendant le voyage, Clovis l'avait accablé de récits terrifiants au sujet de ces créatures. Sûr de sa force et de son invincibilité, Oba avait ri de ces enfantillages.

Et maintenant, voilà qu'il criait de terreur parce qu'un monstre tentait de le noyer. Paniqué, il luttait frénétiquement pour dégager ses membres inférieurs, mais son agresseur le tenait, et il n'avait aucune chance de se libérer.

Il se souvint de ses séjours dans l'enclos spécial, quand il était petit. Un cri inhumain jaillit de sa gorge, et son écho se répercuta longuement dans l'immonde marécage. Une seule idée rationnelle parvenait à avoir encore une place dans son cerveau : il était trop jeune pour mourir, surtout d'une façon si atroce. Il lui restait tant d'années – un avenir glorieux ! Il n'était pas juste que sa vie finisse ainsi.

Criant de nouveau, Oba se débattit frénétiquement, comme à l'époque où il voulait s'échapper de sa prison – ou au moins de

l'angoisse que lui inspirait son incarcération. En ce temps-là, crier ne l'avait jamais aidé, et il en serait de même aujourd'hui, car personne ne viendrait à son secours.

Son agresseur le força à pivoter sur lui-même puis l'entraîna vers le fond.

Au dernier moment, Oba prit une grande inspiration. Lorsque sa tête fut sous l'eau, il aperçut pour la première fois la peau écailleuse de son adversaire. Le plus gros serpent qu'il ait jamais vu ! De quoi s'inquiéter, bien sûr, mais également une excellente raison de se rassurer : ce n'était qu'un animal ! Plus gros que la normale, certes, mais sans rien de monstrueux.

Avant que le reptile ait pu lui immobiliser les bras, Oba dégaina le couteau qu'il portait à la ceinture. Dans l'eau, il aurait moins de force qu'à l'air libre, il le savait, mais sa seule chance était de larder le serpent de coups tant qu'il était encore en état de le faire.

Bref, avant la noyade…

Le poids du reptile l'entraînant toujours vers le fond, Oba tendit le cou au maximum, mais il était déjà trop loin de la surface pour pouvoir la crever et respirer.

Soudain, ses pieds rencontrèrent une matière plane et solide. Cessant de lutter pour remonter, il plia au contraire les jambes au maximum afin de pouvoir les détendre comme des ressorts.

Donnant une violente impulsion au bon moment, il parvint à émerger de nouveau – à demi, et avec le serpent toujours enroulé autour de ses jambes.

Il retomba, mais parvint à basculer sur le côté et à atterrir sur un entrelacs de racines. Le torse hors de l'eau et le reste du corps toujours immergé, il ne s'était bien entendu toujours pas débarrassé du reptile, dont la tête sortit de l'eau. Des yeux jaunes se rivèrent dans ceux d'Oba et une langue rouge jaillit de l'énorme gueule de l'animal.

— Viens donc me voir… Petit, petit !

Le regard menaçant, le serpent releva le défi. Si un animal à sang froid pouvait éprouver de la fureur, eh bien, celui-là était fou de rage.

Rapide comme l'éclair, Oba referma le poing juste sous la tête vert sombre de son agresseur. Par le passé, il lui était arrivé d'affronter quelques gaillards à la lutte. Il adorait ça, et personne ne l'avait jamais vaincu.

Le reptile siffla de haine. Dans ce duel, chacun des combattants tenait l'autre en respect. Le serpent tentait de prendre l'avantage en s'enroulant autour du torse de l'humain – la technique de la constriction. Oba, lui, essayait d'étrangler le prédateur. Une variante de la même stratégie.

Depuis qu'il avait obéi à la voix, se souvint Oba, il était devenu invincible. Avant, il avait vécu sous le joug de la peur : peur de sa

mère, bien sûr, mais aussi de la magicienne. Chez lui, tout le monde redoutait la vieille harpie. Et la plupart des gens avaient peur des serpents. Mais Oba s'était dressé face à la sorcellerie, si dangereuse fût-elle. Lathea l'avait frappé avec du feu et des éclairs capables de désintégrer le mur d'une maison, et ça n'avait eu aucun effet, parce qu'il était invincible. Comparé à une adversaire de cette envergure, que représentait un misérable petit serpent ?

Oba eut un peu honte d'avoir crié de peur. Qu'avait-il à craindre d'un minable reptile, lui, le prince Oba Rahl ?

Il se glissa un peu plus au sec, entraînant le serpent avec lui. Puis, souriant, il plaça son couteau sous la mâchoire de la créature, qui se pétrifia.

Très lentement, la tête de l'animal toujours serrée dans son poing, Oba entreprit de pratiquer une incision. Au début, la peau épaisse du reptile résista, et le fils de Darken Rahl dut mobiliser toute sa force.

Comprenant que sa vie était menacée, le reptile reprit le combat. Pas pour vaincre, cette fois, mais pour échapper à son destin. Lâchant les jambes d'Oba, le serpent tenta de s'arrimer à une racine, sous l'eau, afin d'avoir un point d'appui pour résister de toutes ses forces.

Du bout d'un pied, Oba tira vers lui une longue partie du corps de son adversaire, le privant de toute possibilité de s'enfuir.

La pointe acérée du couteau finit par entailler la peau du reptile. Fasciné, Oba regarda le sang sourdre de la plaie et couler sur son poing.

Fou de douleur et de peur, le serpent ne cherchait plus à imposer sa force, mais à échapper à son bourreau. Pour réussir, il mobilisait toute sa puissance, qui n'avait rien de négligeable.

Mais Oba aussi était fort. Et aucune proie ne lui avait jamais échappé.

Bandant ses muscles, il tira le serpent plus loin encore sur l'entrelacs de racines puis sur la terre ferme. Considérant le poids de l'animal, c'était un exploit extraordinaire, mais qu'est-ce qui pouvait arrêter un prince invincible comme Oba Rahl ?

Hurlant de défi, Oba se releva, tenant toujours le reptile, et avança jusqu'à un grand arbre. Quand il l'eut atteint, il enfonça son couteau dans l'écorce noire, clouant le reptile à ce qui allait très vite devenir un poteau de torture.

Ses yeux jaunes exorbités, l'animal regarda Oba tirer un deuxième couteau d'une de ses bottes.

Le fils de Darken Rahl jubila : il voulait que les yeux de sa victime soient rivés sur lui au moment où elle mourrait.

Très calme, il pratiqua une autre incision un peu plus bas sur le corps du serpent. Une fente juste assez large pour qu'il puisse y glisser la main. Rien de mortel en soi, car son plan était beaucoup plus subtil

que ça.

— Tu es prêt ? demanda-t-il en souriant à sa future victime.

Impuissant, le serpent continuait à le regarder.

Oba retroussa autant qu'il le put la manche de sa tunique puis introduisit sa main dans l'ouverture. Celle-ci n'était pas bien large, mais en forçant, il réussit à lentement glisser son bras à l'intérieur du corps cylindrique de sa proie vivante.

Le serpent se débattait furieusement, plus pour s'enfuir, mais parce qu'il souffrait atrocement. Avec un genou, Oba lui plaqua une partie du corps contre le tronc puis il posa un pied sur la queue qui continuait à s'agiter.

Le fils de Darken Rahl eut l'impression que le monde disparaissait autour de lui. Concentré sur sa proie, il eut le sentiment de devenir un serpent et d'éprouver tout ce que celui-ci ressentait alors qu'il n'était plus qu'à quelques secondes de sa fin. Quel était ce corps étranger qui s'introduisait en lui ? Que cherchait-il et qu'entendait-il faire ?

Oba enfonça davantage son bras. Il était si près du reptile à présent, que leurs yeux se touchaient presque.

Dans ceux de sa victime, Oba eut l'extraordinaire plaisir de lire autre chose que de la souffrance : de la terreur pure !

Un invraisemblable délice !

Des pulsations affolées avertirent Oba qu'il était proche de son objectif. Soudain, il le trouva : le cœur battant de son adversaire vaincu.

Sans cesser de soutenir le regard du reptile, il referma les mains sur le gros muscle palpitant.

Puis il serra.

Quand son cœur explosa dans le poing du fils de Darken Rahl, le serpent eut un formidable spasme d'agonie. Puis il fut secoué de convulsions de moins en moins fortes et finit par s'immobiliser pour toujours.

Tout au long du processus, Oba avait gardé les yeux rivés dans ceux du serpent. Ce n'était pas aussi fascinant que voir mourir un être humain, parce qu'il n'y avait pas entre le bourreau et la victime ce lien si singulier que constitue une identité commune. Dans la situation du reptile, un homme ou une femme aurait eu des pensées qu'Oba aurait pu reconstituer ou partager. Là, il n'y avait rien eu de tel, mais la mort du serpent géant avait quand même été un grand moment.

Décidément, Oba avait eu tort de détester le marécage, qui pouvait être un endroit très divertissant.

Victorieux mais couvert de sang, il alla se laver dans l'eau boueuse et nettoya aussi ses deux couteaux. Ce combat contre un serpent, totalement inattendu, avait été très excitant, il fallait le reconnaître. Cela dit, rien ne valait le même genre d'expérience avec une femme,

car il y avait la dimension érotique. Au moment où sa victime mourait, Oba n'avait pas qu'une main à l'intérieur de son corps, et ça faisait toute la différence.

Il n'y avait pas de plus grande intimité que celle-là. Un lien sacré.

Quand Oba eut fini de se nettoyer, l'eau sombre avait tourné au rouge, une couleur qui le fit penser aux cheveux de Jennsen.

Tout émoustillé, il se redressa et vérifia qu'il n'avait rien perdu pendant la bataille.

Quand il tapota sa poche, il constata que sa bourse pleine de pièces d'or et d'argent n'y était plus.

Sa fortune avait disparu !

Paniqué, il fourra la main dans sa poche, mais ne trouva rien. À coup sûr, il avait perdu la bourse dans l'eau, pendant qu'il luttait contre le serpent. C'était étrange, car il avait noué autour une lanière de cuir fixée à sa ceinture, afin d'éviter les mésaventures de ce genre. Mais le nœud avait pu se défaire, même si ça semblait peu vraisemblable avec du cuir mouillé…

Maudit serpent ! Fou de colère, Oba saisit le reptile mort par la gorge et martela le tronc avec sa tête jusqu'à ce qu'elle éclate comme une noix.

Le souffle court, il lâcha l'animal et décida de réfléchir à son problème. Qu'il le veuille ou non, il n'y avait qu'une solution : plonger dans l'eau boueuse et explorer le fond jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son bien. Cette perspective le révulsant, il fouilla une dernière fois sa poche, au cas où un miracle se produirait.

Il découvrit que la lanière de cuir était toujours là. Comme il l'avait supposé, le nœud ne s'était pas défait.

Le cuir avait été proprement coupé par un expert.

Oba se tourna dans la direction d'où il venait.

Clovis ! Ce chien lui collait toujours aux basques, et il avait dû voir la bourse au moment de l'achat des chevaux. Partant de là, le reste avait dû être un jeu d'enfant…

Une bruine avait commencé à tomber, faisant bruisser les feuilles des grands arbres. Quelques gouttes coulèrent le long des joues d'Oba, le rafraîchissant un peu.

Il bouillait de colère. Mais ce foutu voleur ne perdait rien pour attendre. Clovis aurait une mort lente et douloureuse.

Bien entendu, il feindrait l'innocence et demanderait même à être fouillé pour prouver qu'il n'avait pas la bourse. Mais Oba n'était pas né de la dernière pluie. Cette vermine aurait probablement enterré son butin avec l'idée de revenir le chercher plus tard.

Mais Oba lui ferait avouer la vérité. C'était une certitude, et il ne

se faisait pas le moindre souci sur ce point-là. Clovis se croyait malin, mais il n'avait jamais eu affaire à quelqu'un de l'envergure d'Oba Rahl.

Alors qu'il allait faire demi-tour pour s'occuper du cas de Clovis, le fils de Darken Rahl se ravisa. Non, il avait mis un temps fou à arriver jusque-là, et il ne devait plus être très loin de chez Althea. Il ne devait pas se laisser dominer par la colère.

Oba était intelligent. Beaucoup plus que sa mère, plus que la magicienne Lathea, et cent mille fois plus qu'un minable petit voleur. Il ne se laisserait pas pousser à l'erreur.

Clovis pouvait attendre qu'il en ait fini avec Althea.

De très mauvaise humeur, Oba reprit son chemin.

Chapitre 37

Posté à bonne distance de la maison, Oba plissa les yeux pour mieux voir à travers le rideau de pluie. Apparemment, il n'y avait personne à l'extérieur de la demeure d'Althea. Sur les rives d'un petit lac, il avait repéré des traces – les empreintes des bottes d'un homme – plutôt anciennes mais encore assez visibles pour le conduire jusqu'à la maison.

De la fumée montait de la cheminée, indiquant que l'endroit était habité. Et il devait s'agir de la résidence d'Althea, car à part une magicienne, personne n'aurait été assez fou pour vivre dans un coin pareil.

Oba approcha et gravit une volée de marches sur la pointe des pieds. S'immobilisant devant la porte flanquée de deux colonnes, il étudia le large chemin qui venait mourir au pied de l'escalier. C'était à l'évidence la « voie officielle » qu'empruntaient les visiteurs invités par la magicienne.

Trop en colère pour jouer la comédie de la politesse et frapper, Oba ouvrit simplement la porte.

Avec ses deux petites fenêtres et sa minuscule cheminée, la maison d'Althea était très chichement éclairée. Les murs étaient décorés de ridicules petites figurines peintes ou dorées qui représentaient en majorité des animaux. S'il aimait aussi sculpter, Oba, en matière de support, préférait de très loin la chair au bois.

Le mobilier était plus luxueux que tout ce qu'il avait connu dans sa jeunesse, mais beaucoup moins raffiné que celui dont il avait l'habitude depuis qu'il était devenu riche.

Près de la cheminée, une femme aux grands yeux noirs était assise sur un magnifique fauteuil. Telle une reine sur son trône, elle fixait Oba tout en sirotant une tasse de thé. Même si ses cheveux blonds étaient différents de ceux de Lathea – tout comme ses traits, beaucoup moins austères –, Oba n'aurait pas pu passer à côté de la ressemblance. Sans nul doute, il s'agissait de la sœur de la vieille peau qui lui avait empoisonné la vie.

Sur une de ses listes mentales, il y avait quelque chose au sujet des yeux de ces femmes…

— Je suis Althea, dit la magicienne en éloignant la tasse de ses lèvres.

Sa voix ne ressemblait pas du tout à celle de sa sœur. Elle vibrait d'autorité, comme celle de Lathea, mais sans faire grincer des dents

ceux qui l'entendaient.

— J'ai peur que tu arrives bien plus tôt que prévu, dit Althea sans se lever.

Cherchant à s'assurer qu'il n'y avait pas de danger, Oba ignora la femme et regarda autour de lui. Dans une alcôve, au fond de la pièce, il aperçut un établi. Clovis l'avait prévenu qu'Althea était mariée. L'homme se prénommait Friedrich, et il était doreur, comme en témoignaient les outils proprement rangés sur l'établi. Mais ces ciseaux, ces couteaux et ces petits marteaux, entre des mains expertes, pouvaient devenir des armes très redoutables.

Cela dit, le doreur semblait être absent, aujourd'hui.

— Mon mari est au palais, confirma Althea. Nous sommes seuls…

Oba ne se fia pas à la parole de la magicienne. Pour plus de sécurité, il alla voir dans la chambre, et la trouva vide.

Althea ne lui avait pas menti. Il n'y avait qu'eux deux dans la maison battue par la pluie qui se faisait de plus en plus forte.

Certain qu'il ne serait pas dérangé, Oba retourna dans la pièce principale. Sans lui sourire, mais sans trahir non plus une once d'inquiétude, Althea le regarda approcher.

Si elle n'avait pas été idiote, songea le fils de Darken Rahl, elle aurait dû trembler de peur – ou au moins, ne pas se sentir tranquille. Mais elle semblait résignée et presque… endormie. Vivre dans un marécage pouvait finir par rendre les gens gâteux, sûrement…

Près du fauteuil, sur le sol, Oba remarqua un damier décoré d'un symbole en relief doré à l'or fin. Ce dessin lui rappela un autre élément noté sur une de ses listes mentales.

Près du damier, il remarqua une petite pile de pierres noires et un grand coussin rouge et jaune.

Oba fit soudain le lien entre le symbole doré et un des éléments enregistrés sur ses listes. Le symbole ressemblait au cœur séché d'une rose à fièvre des montagnes – un des composants des ignobles potions de Lathea. En principe, tous les végétaux qu'elle utilisait étaient déjà réduits en poudre, sauf celui-là. Avant de l'ajouter au breuvage, elle broyait entre ses doigts une de ces fleurs séchées.

Sans nul doute, une telle coïncidence était un avertissement à ne pas négliger. Oba avait raison depuis le début : cette magicienne était une menace à prendre très au sérieux.

Les poings plaqués sur les hanches, Oba toisa la vieille harpie de haut.

— Par les esprits du bien…, souffla Althea, je croyais ne plus jamais devoir plonger mes yeux dans ce regard-là.

— De quoi parles-tu, vieille folle ?

— Du regard de Darken Rahl…

Dans la voix de la magicienne, Oba crut entendre vibrer du

désespoir. Et peut-être aussi l'écho d'une ancienne terreur…

— Le regard de Darken Rahl, répéta-t-il, souriant, je suis très touché du compliment, sache-le.

— Ce n'en était pas un…, souffla Althea, comme si elle se parlait à elle-même.

Le sourire d'Oba perdit de sa superbe.

Il n'était pas trop surpris qu'Althea sache, pour son lien avec Darken Rahl. Après tout, cette femme était une magicienne… et la sœur de Lathea. Qui pouvait savoir ce que la vieille peau, même au fond du royaume des morts, était encore capable de faire pour nuire au pauvre Oba ?

— C'est toi qui as tué Lathea…

Ce n'était pas une question, mais le simple énoncé d'un fait. Avec une condamnation sous-jacente.

Si confiant qu'il fût grâce à son invincibilité, Oba resta cependant méfiant. Bien qu'il ait redouté Lathea toute sa vie, elle s'était révélée, à la fin, beaucoup moins dangereuse qu'il le pensait. Mais elle n'était pas l'égale de sa sœur, très loin de là…

Désireux de changer de sujet, Oba contre-attaqua en posant une question.

— Qu'est-ce qu'un « trou dans le monde » ?

Althea eut un sourire énigmatique puis tendit gracieusement un bras.

— Si tu t'asseyais pour boire un peu de thé avec moi ?

Oba se dit qu'il avait le temps de traîner un peu. Il arriverait à ses fins avec cette femme, c'était une certitude, et il n'avait aucun besoin de se presser. En un sens, il regrettait de s'être précipité, avec Lathea, et d'en avoir fini avant d'avoir pensé à toutes les questions qu'il voulait lui poser. Mais comme il disait toujours : « Ce qui est fait est fait ! »

Althea, elle, répondrait à toutes ses questions. Cette fois, il prendrait son temps et ne mettrait pas la charrue avant les bœufs. Avant la grande scène de l'acte final, Althea lui aurait appris tout ce qu'il devait savoir. Du point de vue pratique, c'était très important, mais il y avait plus que cela. Esthétiquement parlant, une expérience pareille devait se savourer, pas être consommée à la va-vite.

Oba prit place dans un fauteuil. Il y avait bien une théière sur la table basse, entre les deux sièges, mais pas de seconde tasse.

— Désolée, dit Althea, quand elle vit où était le problème. Il y a des tasses dans cette armoire, sur la droite. Aurais-tu la bonté d'aller en chercher une ?

— Vous êtes la maîtresse de maison… Pourquoi ne vous en chargez-vous pas ?

Althea caressa du bout des doigts les accoudoirs sculptés de son fauteuil.

— J'ai bien peur d'en être incapable… Vois-tu, je ne peux pas marcher. Comme une pauvre infirme, je parviens seulement à me traîner dans la maison quand c'est absolument indispensable.

Oba dévisagea la magicienne et se demanda s'il devait la croire. Elle transpirait beaucoup, un signe très révélateur, même s'il ne savait pas de quoi, pour le moment. Mais elle devait être terrifiée face à un homme assez puissant pour avoir vaincu sa sœur.

Tentait-elle de le distraire afin de s'enfuir dès qu'il aurait le dos tourné ? C'était une possibilité.

Althea saisit sa jupe entre le pouce et l'index et la releva lentement, dévoilant ses jambes jusqu'aux genoux, puis un peu plus haut. Oba se pencha pour regarder. Les membres inférieurs de la magicienne étaient ratatinés et desséchés. On eût dit qu'ils appartenaient à un cadavre qu'on avait oublié d'enterrer.

Le fils de Darken Rahl trouva ce spectacle fascinant.

— Infirme, comme je te le disais…, souffla Althea.

— Pour quelle raison ?

— C'est l'œuvre de ton père.

Eh bien, voilà qui était amusant…

Pour la première fois, Oba sentit un lien très fort avec son géniteur.

Après une matinée mouvementée et difficile, il avait très envie de savourer une tasse de thé. Pour être franc, cette idée l'amusait même beaucoup, car ce qu'il avait en tête pour la magicienne lui donnerait sûrement soif.

Très docile, il se leva, approcha de l'armoire et en sortit la plus grosse tasse qu'il y trouva.

Quand il fut revenu s'asseoir, Althea lui servit du thé très noir et très épais.

— Un mélange spécial, expliqua-t-elle quand elle vit son invité plisser le front. La chaleur et l'humidité sont souvent très gênantes, dans ce marécage. Ce breuvage aide à s'éclaircir les idées après une matinée consacrée à un long labeur. Il redonne aussi leur tonus aux muscles, par exemple quand une longue marche les a fatigués.

Suite à ses exploits, Oba avait un début de migraine. Bien que ses vêtements aient séché et ne soient plus souillés de sang, il se demanda si Althea avait vu d'une façon ou d'une autre qu'il avait traversé des moments difficiles. Les pouvoirs de cette femme n'avaient peut-être pas fini de l'étonner. Pourtant, il ne s'inquiétait pas le moins du monde. Comme l'avait prouvé la mort de Lathea, il était invincible.

— Votre thé va me défatiguer ?

— Oui, c'est un tonique très puissant. Il te fera beaucoup de bien,

tu vas voir.

Oba attendit d'être sûr que la vieille peau buvait pour de bon le breuvage. La voyant transpirer, il ne doutait pas de ce qu'elle avait dit au sujet de l'humidité et de la chaleur.

Elle vida sa tasse et s'en servit une autre.

— À la douceur de la vie, lança-t-elle, tant que nous pouvons encore en profiter !

Oba trouva que c'était une phrase bien étrange, en un moment pareil. On eût dit que la vieille peau était résignée à mourir.

— À la douceur de la vie, répéta-t-il. Tant que nous pouvons en profiter…

Il but une gorgée de thé et fit la grimace en reconnaissant le goût. C'était une infusion de rose à fièvre des montagnes, la fleur qui ressemblait tellement au symbole qui ornait le damier. Les ignobles potions de Lathea en contenaient toujours, et il aurait reconnu ce goût entre mille.

— Bois, dit la magicienne, dont la respiration semblait soudain laborieuse. Comme je te l'ai dit, ce breuvage nous fera à tous un bien immense…

Elle vida sa tasse.

Oba savait que Lathea mélangeait parfois plusieurs potions pour soigner ses patients. Tandis qu'il la regardait préparer le médicament de sa mère et son « traitement », il l'avait souvent vue ajouter une fleur séchée réduite en poudre aux breuvages qu'elle préparait pour d'autres malades. Althea buvant tasse sur tasse de son infusion, elle devait elle aussi se fier aux vertus curatives de la rose.

Une humidité pareille flanquait toujours d'atroces maux de tête au fils de Darken Rahl. Malgré le goût amer de la boisson, il en but encore un peu en espérant que ça l'aiderait à se sentir mieux.

— J'ai des questions à te poser, magicienne, dit-il, passant au tutoiement pour marquer un changement dans leurs rapports.

— Ce n'est pas très surprenant, dit Althea, et tu espères, je suppose, que je te fournirai les réponses.

— C'est ça, oui.

Oba prit une autre gorgée de l'immonde infusion. Pourquoi la vieille peau appelait-elle cette horreur du « thé » ? Sa décoction n'avait rien d'un thé ou d'une tisane. C'était une vulgaire infusion de rose à fièvre séchée et ça n'avait rien d'agréable.

Althea regarda le fils de Darken Rahl poser sa tasse sur la table basse.

Le vent s'était levé et rabattait violemment la pluie sur la maison. Oba songea qu'il était arrivé à destination à temps. Maudit marécage !

Il oublia ses ennuis géographiques et se tourna vers la magicienne.

— Je veux savoir ce qu'est un « trou dans le monde ». Ta sœur m'a

dit que tu peux voir ces trucs-là…

— Vraiment ? Comment a-t-elle pu te révéler une chose pareille ?

— J'ai dû la… convaincre…, si tu vois ce que je veux dire. Vais-je également devoir t'arracher les informations ?

Oba espérait bien que oui. Il bouillait d'excitation à l'idée de passer à la phase « couteau » de la conversation. Mais rien ne le pressait. Quand il en avait le temps, il adorait jouer au chat et à la souris avec ses proies. Cela l'aidait à comprendre leur façon de raisonner. Du coup, lorsqu'il les regardait dans les yeux, le moment venu, il parvenait à mieux deviner à quoi elles pensaient en sentant approcher la mort.

Althea baissa les yeux sur la table.

— Mon thé n'agira pas si tu n'en prends pas assez. Bois donc un peu !

Oba déclina l'invitation d'un vague geste et se cala confortablement dans son fauteuil.

— J'ai fait un long chemin pour venir jusqu'ici. Réponds à ma question.

Althea détourna la tête pour ne plus devoir soutenir le regard du fils de Darken Rahl. Puis, à la seule force des bras, elle lutta pour quitter son siège et s'asseoir sur le sol. Un défi titanesque, pour cette pauvre femme.

Oba ne lui proposa pas d'aide, car il adorait voir les faibles souffrir et lutter sans espoir.

Ses jambes mortes traînant derrière elle, la magicienne rampa jusqu'à son beau coussin rouge et jaune. Quand elle eut réussi à s'asseoir dessus, elle ramena ses membres inférieurs sous elle. La manœuvre était délicate, mais elle semblait avoir une certaine aisance, à force d'habitude.

— Pourquoi n'utilises-tu pas ton pouvoir ? demanda Oba, sincèrement surpris.

Althea riva sur lui ses grands yeux noirs pleins de reproche contenu.

— Ton père a infligé à ma magie la même punition qu'à mes jambes.

Oba en resta un moment sans voix. Son père avait-il lui aussi été invincible, en tout cas à un moment de sa vie ? Dans ce cas, Oba devait être depuis toujours destiné à lui succéder. Oui, il était son successeur légitime, ça ne faisait pas de doute. S'il avait survécu jusque-là, c'était parce qu'un grand avenir l'attendait.

— Si je comprends bien, tu es une magicienne, mais tu ne peux pas lancer de sorts ?

Alors que des roulements de tonnerre retentissaient dans le

lointain, Althea fit signe à Oba de s'asseoir à côté d'elle sur le sol. Pendant qu'il obéissait, elle saisit le damier, le tira vers elle et le posa entre eux.

— Il ne me reste qu'un don de voyance partiel, dit-elle, et absolument rien d'autre. Si ça t'amuse, tu peux m'étrangler d'une main tout en finissant de boire ton thé de l'autre. Je ne pourrai rien faire pour t'en empêcher.

Oba se rembrunit, car cette donnée inattendue risquait de lui gâcher une grande partie du plaisir. Pour que tout soit parfait, il fallait que la victime se défende un minimum. Que ferait une vieille infirme ? Pas grand-chose, probablement.

Enfin, il aurait au moins le plaisir de sentir sa terreur et sa souffrance quand la mort l'emporterait.

— Mais tu peux encore faire des prédictions ? C'est bien comme ça que tu as su que je venais ?

— En un sens, oui…

Althea soupira comme si descendre de son fauteuil et se traîner jusqu'au coussin l'avait vidée de ses dernières forces.

Dominant sa faiblesse, elle parvint à s'intéresser à son damier et à ses pierres.

— Je veux te montrer quelque chose…, souffla-t-elle sur le ton de la confidence. Ainsi, tu auras sans doute une partie des réponses que tu cherches.

Oba se pencha en avant, ravi que la magicienne ait décidé de lui révéler des secrets. Depuis toujours, il adorait apprendre et découvrir…

Fasciné, il la regarda fouiller dans sa petite pile de pierres, les inspectant soigneusement afin de trouver celle qu'elle cherchait. Quand ce fut fait, elle rangea les autres un peu à l'écart, dans un ordre qu'elle devait être la seule à connaître, car aux yeux d'Oba, tous ces cailloux se ressemblaient.

— C'est toi, dit Althea en brandissant la pierre noire qu'elle avait sélectionnée.

— Moi ? répéta Oba. Que veux-tu dire ?

— Eh bien, cette pierre te représente.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle en a décidé ainsi.

— Tu veux dire parce que *tu* en as décidé ainsi ?

— Absolument pas ! C'est le choix de la pierre. Ou plutôt, de l'entité qui la contrôle.

— Et de quelle entité s'agit-il ?

Oba fut surpris de voir un sourire s'afficher sur le visage d'Althea. Cette expression tourna assez vite au rictus menaçant. Lathea elle-même n'avait jamais réussi à paraître si malveillante.

— La magie… C’est elle qui décide.

Oba dut se souvenir qu’il était invincible. Lorsque ce fut fait, il prit un air détaché.

— Et les autres pierres, qui sont-elles ? demanda-t-il.

— Je croyais que tu voulais des renseignements sur toi-même, pas au sujet des autres ? (Althea se pencha vers Oba avec une parfaite sérénité, comme si elle avait dépassé le stade où il lui faisait peur.) Les autres ne comptent pas pour toi, n’est-ce pas ?

— J’ai bien peur que non…

Althea fit tourner la pierre dans son poing, puis elle la lança sur le damier. Alors que la foudre tombait dehors, la pierre roula et alla s’immobiliser au-delà du cercle extérieur de l’étrange dessin.

— Et alors ? demanda Oba. Qu’est-ce que c’est censé vouloir dire ?

Sans répondre ni cesser de regarder le fils de Darken Rahl dans les yeux, la magicienne ramassa la pierre, la fit tourner dans son poing et la lança de nouveau.

La foudre tomba encore.

Très bizarrement, la pierre s’immobilisa exactement au même endroit que la première fois. Pas *presque* à la même place, mais *précisément*, au centième de pouce près.

Désormais, la pluie martelait le toit comme si elle avait voulu le défoncer.

Althea ramassa la pierre et la lança une troisième fois. Tout se déroula selon le même rituel, n’était que la foudre semblait être tombée beaucoup plus près, ce coup-ci.

Oba attendit que la pierre qui le représentait cesse de rouler sur le damier.

Il eut la chair de poule quand elle s’immobilisa une troisième fois sur le même emplacement, comme si elle avait été aimantée.

Le tonnerre fit trembler la maison.

Oba se redressa et posa les mains sur ses genoux.

— Un vulgaire truc, lâcha-t-il.

— Non, dit Althea. La magie.

— Tu n’as plus de pouvoir, à ce que tu dis.

— C’est vrai.

— Alors, comment fais-tu ça ?

— Je ne fais rien, c’est la pierre toute seule, je te l’ai déjà dit.

— Et ça veut dire quoi à mon sujet, que cette pierre s’arrête là ?

Oba s’avisa que le rictus de la magicienne avait disparu. D’un index gracieux, elle désigna l’endroit où reposait la pierre.

— C’est le royaume des morts, dit-elle. Le domaine du Gardien.

Oba fit un gros effort pour avoir l’air désinvolte.

— Et quel rapport ça aurait avec moi ?

Les yeux noirs d'Althea continuèrent à sonder ceux du fils de Darken Rahl.

— C'est de là que vient la voix, Oba…

Le meurtrier de Lathea, si invincible qu'il fût, eut de nouveau la chair de poule.

— Comment connais-tu mon nom ?

Althea inclina tristement la tête.

— J'ai commis une erreur, il y a très longtemps.

— Quelle erreur ?

— Contribuer à te sauver la vie ! J'ai aidé ta mère à fuir avant que Darken Rahl découvre ton existence et te tue ou te fasse tuer.

— Menteuse ! s'écria Oba. (Il ramassa la pierre noire.) Je suis son fils ! Pourquoi aurait-il voulu ma mort ?

— Peut-être parce qu'il savait que tu écouterais la voix…

Oba décida qu'il arracherait les yeux de cette harpie. Oui, il l'énucléerait avec la pointe de son couteau ! Mais avant, il devait en apprendre plus. Et rassembler tout son courage, également…

— Tu étais une amie de ma mère ?

— Non… Je la connaissais à peine, mais Lathea, elle, la fréquentait un peu. Ta mère n'était qu'une jeune femme parmi des dizaines d'autres dont la vie ne tenait qu'à un fil. Je les ai toutes aidées, voilà tout… Pour me punir, Darken Rahl a fait de moi une infirme. Si tu refuses de me croire, au sujet de ses intentions à ton égard, eh bien, débrouille-toi pour trouver une autre réponse à ta question, parce que je ne peux rien pour toi.

Oba réfléchit aux propos de la magicienne et tenta de les connecter à l'une ou l'autre de ses listes mentales. Hélas, il ne trouva rien de convaincant.

— Lathea et toi avez aidé les enfants de Darken Rahl ? demanda-t-il, incrédule.

— À une époque, ma sœur et moi étions très proches. Chacune à sa façon, nous étions engagées dans la défense des faibles et des innocents. Après le châtiment qui fut le mien, elle s'est mise à détester les rejetons de Darken Rahl tels que toi. Ne pouvant supporter de voir ce que j'étais devenue, et ce que j'endurais, elle est partie…

» Elle a fait montre de faiblesse en agissant ainsi, mais ce n'était pas sa faute. Elle ne pouvait pas s'en empêcher, comprends-tu ? Puisque je l'aimais, il aurait été très mal de la supplier de venir me voir, même si elle me manquait terriblement. Je ne l'ai jamais revue…

» C'était la seule gentillesse que je pouvais lui faire : la laisser partir. J'imagine qu'elle ne t'a jamais beaucoup aimé. Elle avait de bonnes raisons pour ça, même si tu n'y étais pour rien…

Oba n'allait sûrement pas tomber dans le piège que lui tendait Althea. Vouloir l'avoir à la sympathie, lui ! Après avoir étudié la pierre

noire, il la rendit à la magicienne.

— Ces trois lancers étaient un coup de chance, rien de plus.

— Tu ne me croirais pas si je le faisais cent fois de suite. (Althea tendit de nouveau la pierre au fils de Darken Rahl.) Lance-la toi-même…

Oba fit tourner la pierre dans sa main, imitant la gestuelle de la magicienne. S'adossant à un montant de son fauteuil, Althea le regarda attentivement. Mais par moments, ses yeux semblaient se voiler…

Oba lança la pierre avec assez de force pour qu'elle roule bien au-delà du damier et démontre à la vieille harpie qu'elle racontait n'importe quoi.

Quand la pierre quitta sa main, la foudre tomba si près de la maison qu'une lumière aveuglante jaillit derrière les fenêtres. Oba leva les yeux, redoutant que le toit ait été désintégré. Une fraction de seconde plus tard, le tonnerre fit trembler la maison sur ses bases.

Quand le silence revint, la demeure d'Althea était toujours debout et intacte. Un vrai miracle…

Oba sourit, baissa les yeux…

… Et vit que la pierre de malheur s'était arrêtée au même endroit que les trois fois précédentes.

Le fils de Darken Rahl bondit sur ses pieds comme s'il avait été mordu par un serpent.

— C'est un truc ! lança-t-il en essuyant ses paumes moites sur le devant de son pantalon. Un fichu truc, et rien de plus. Tu es une magicienne, et tu utilises ton pouvoir, voilà tout !

— C'est toi qui as fait ce que tu appelles un « truc », Oba. Oui, c'est toi qui as accueilli dans ton âme *son* obscurité.

— Et alors ? C'était mon droit !

— Tu peux écouter sa voix, Oba, mais tu n'es pas l'élu… Tu es son serviteur, rien de plus. Et pour que l'obscurité déferle sur le monde, il devra choisir quelqu'un d'autre.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, vieille folle !

— Oh que si ! Tu es un trou dans le monde, certes, mais il te manque un ingrédient indispensable.

— Et lequel, d'après toi ?

— *Grushdeva.*

Tous les poils de la nuque d'Oba se hérissèrent. Même s'il ne connaissait pas ce mot-là, son origine était indiscutable. De par sa structure et ses sonorités, il appartenait à la voix, ça ne faisait pas le moindre doute.

— Ce mot ne signifie rien, tenta-t-il de mentir.

Althea regarda Oba avec une expression qui le terrifia parce que son visage ressemblait désormais à un masque conçu pour dissimuler

des connaissances interdites et mortellement dangereuses. Et dans le regard de la vieille femme, il voyait que son couteau ne pourrait pas la forcer à dévoiler tous ses secrets.

— Il y a longtemps, très loin d'ici, dit Althea, une autre magicienne m'a appris quelques mots qui sortent de la bouche du Gardien. Celui que je viens de dire appartient à son langage primal. Pour l'entendre, il aurait fallu que tu sois l'élu, mon pauvre Oba. *Grushdeva* veut dire « vengeance », et ce n'est pas toi qui as été choisi.

Oba pensa que la magicienne se moquait de lui.

— Comment pourrais-tu savoir quels mots j'entends ou n'entends pas ? Je suis le fils de Darken Rahl, et son héritier légitime. Tu ne sais rien de ce que j'entends. Bientôt, j'aurai des pouvoirs qui dépassent ton imagination.

— Quand on traite avec le Gardien, on peut dire adieu à son libre arbitre. Tu as vendu ton bien le plus précieux en échange… de quelques cendres.

» Tu t'es condamné à la pire forme d'esclavage, Oba, et tu n'as qu'une illusion en échange. Celle d'être quelqu'un d'important. Mais tu n'es pas l'élu. (Althea essuya la sueur qui ruisselait sur son front.) Tu n'as aucune influence sur l'avenir, Oba !

— Aurais-tu l'impudence de te croire capable de modifier le cours des choses tel que je l'ai décidé ? Crois-tu pouvoir modeler le futur ?

Oba fut surpris par les mots qui venaient de sortir de sa gorge, car ils semblaient s'être imposés à lui sans qu'il ait eu besoin d'y penser.

— Les femmes comme moi n'ont pas un pouvoir pareil, admit Althea. Au Palais des Prophètes, j'ai appris à ne pas me mêler de ce qui me dépasse. Le grand canevas de la vie et de la mort est le domaine exclusif du Créateur et du Gardien. Mais moi, Oba, je n'ai pas perdu la possibilité d'exercer mon libre arbitre.

Le fils de Darken Rahl décida qu'il en avait assez entendu. Cette femme tentait de lui embrouiller l'esprit, voilà tout. Mais pourquoi son cœur battait-il la chamade ainsi ?

— Que sont les « trous dans le monde », femme ?

— La fin des gens comme moi, répondit Althea. Et de tout ce que je connais dans l'univers.

Répondre par une énigme était bien un truc de magicienne ! Mais Oba était plus malin que ça.

— Qui sont les autres pierres ? demanda-t-il.

Althea tourna la tête pour regarder les cinq autres cailloux noirs. D'une main tremblante, elle en saisit un et le porta à hauteur de ses yeux.

Son autre main se plaqua sur son cœur.

Oba comprit que la vieille femme souffrait. Elle avait fait de son mieux pour le cacher, mais ce n'était plus possible, désormais. Elle transpirait à cause de la douleur.

Un gémissement lui échappa.

Oba la regarda, fasciné, mais elle sembla aller un peu mieux, parvint à se redresser et se concentra de nouveau sur leur conversation.

— La pierre que je tiens me représente, dit-elle.

— Ce caillou, c'est toi ?

Althea hocha la tête et lança la pierre sans même baisser les yeux sur son damier.

Cette pierre-là s'immobilisa sans que retentisse la foudre ni que jaillissent des éclairs. Oba en fut d'abord rassuré, puis il se maudit d'avoir été si impressionnable les fois précédentes.

Quelle idiotie ! Des pierres et un damier, alors qu'il était Oba Rahl l'invincible.

La pierre s'était arrêtée sur l'un des coins du carré.

— Et ça signifie quoi ? lança Oba.

— Que je suis une Protectrice…, souffla Althea d'une voix presque inaudible.

Elle ramassa la pierre, ferma les doigts dessus, leva la main au prix d'un gros effort puis écarta les doigts.

La pierre qui la représentait reposait sur sa paume.

Sous les yeux d'Oba, le caillou tomba en poussière.

— Pourquoi fait-il ça ? demanda le fils de Darken Rahl.

Althea ne répondit pas. Basculant en avant, elle s'affaissa, les bras en croix et les jambes sur le côté.

Les cendres de la pierre s'éparpillèrent sur le sol.

Oba se leva d'un bond. Il avait vu assez de cadavres pour savoir que la magicienne n'était plus de ce monde.

Dehors, l'orage se déchaînait et des éclairs illuminaient sporadiquement la dépouille de la magicienne.

Oba sentit de la sueur dégouliner de son front.

Un long moment, il regarda la morte.

Puis il s'enfuit à toutes jambes.

Chapitre 38

Haletant et presque à bout de forces, Oba émergea du rideau de végétation et déboucha dans la prairie. Ébloui par le soleil, il dut cligner plusieurs fois des yeux. Terrorisé, affamé, assoiffé et furieux, il crevait d'envie d'arracher le cœur du foutu petit voleur ou de l'écorcher vif.

Mais il n'y avait plus personne dans la prairie.

— Clovis ? beugla le fils de Darken Rahl. Clovis ? Où es-tu, mon cher ami ?

Bien entendu, il n'y eut aucune réponse…

Oba se demanda si le colporteur, un peu inquiet, hésitait à sortir de sa cachette. Il devait sûrement redouter que son client ait découvert la disparition de la bourse – et déduit sans peine qui en était responsable.

— Clovis, montre-toi, bon sang ! Nous devons partir ! Il faut que j'aille au palais le plus vite possible. Clovis !

Le souffle court, Oba attendit une réponse qui ne vint jamais. Les poings plaqués sur les hanches, il cria encore plusieurs fois le nom du maudit petit voleur.

Comprenant qu'il n'aurait pas de réponse, Oba s'agenouilla à côté du feu que le colporteur avait allumé le matin et plongea les doigts dans les cendres grises. Il n'avait pas plu dans la prairie, pourtant, elles étaient froides comme la peau d'un mort.

Oba sonda l'étroit défilé par lequel ils étaient passés, le matin même. Alors que le vent frisquet lui ébouriffait les cheveux, le fils de Darken Rahl se plaqua les mains sur la tête comme s'il voulait l'empêcher d'exploser.

Car il venait de comprendre l'atroce vérité !

Ce Clovis de malheur n'avait pas enterré la bourse afin de venir la chercher plus tard. Cette manœuvre n'avait jamais fait partie de son plan. Ce vermisseau avait filé avec l'argent dès qu'Oba s'était un peu enfoncé dans le marécage. Oui, ce misérable avait fichu le camp avec la fortune de son « client ».

L'estomac retourné, Oba comprit enfin ce qui s'était passé – *tout* ce qui s'était passé. Personne n'avait jamais tenté d'entrer dans le marécage par l'arrière. Clovis l'avait encouragé à essayer parce qu'il était persuadé qu'il n'en reviendrait pas vivant. Oui, convaincu que son pigeon se perdrait, Clovis avait pensé qu'il ne le reverrait jamais. En somme, il l'avait joyeusement sacrifié aux monstres censés protéger

la demeure d'Althea.

Pourquoi le petit salopard aurait-il enterré l'argent, puisqu'il pensait qu'Oba était mort ? Tout content, il s'en était allé avec la fortune de sa victime.

Mais Oba était invincible, et il avait survécu au marécage. Après sa victoire éclatante contre le serpent, aucun monstre n'avait osé sortir de sa cachette pour l'affronter.

Clovis avait sans doute pensé que le marécage aurait raison de sa victime. Mais même dans le cas contraire, deux autres éléments jouaient en la faveur du colporteur.

Primo, Althea n'avait jamais invité Oba à lui rendre visite, et les magiciennes, c'était bien connu, détestaient qu'on prenne à la légère leurs injonctions. Quand ça arrivait, elles avaient tendance à réduire en bouillie les gens qui leur tapaient sur les nerfs.

Mais Clovis ne pouvait pas savoir qu'Oba était invincible…

Secundo, il y avait les plaines d'Azrith. Présentement, c'était tout ce qui assurait encore la sécurité de Clovis. Et là, Oba avait vraiment un problème. Seul dans un coin perdu, il n'avait pas de nourriture, aucun récipient pour emporter de l'eau et pas de cheval. En outre, il avait laissé à Clovis sa veste de laine, qui lui semblait inutile dans un marécage. S'il quittait la prairie sans vivres ni vêtements chauds, il ne survivrait pas, surtout après les épreuves qu'il avait endurées dans le marécage d'Althea.

Oba était épuisé et il avait du mal à mettre un pied devant l'autre. Les choses étant ce qu'elles étaient, s'il quittait la prairie et s'exposait au froid, il crèverait comme un chien, c'était garanti. Bien qu'il fasse un peu plus frais dans la prairie que dans le marécage, il suait comme un porc et sa tête lui faisait très mal.

Oba se retourna et sonda le marécage. Chez Althea, il trouverait tout ce qu'il lui fallait : des vivres, un manteau et un récipient pour transporter de l'eau. Ayant passé sa vie à se débrouiller, il serait capable de s'improviser un paquetage suffisant pour son voyage jusqu'au palais.

Dans la maison de la magicienne, il trouverait à coup sûr de quoi se nourrir. Son mari ne pouvait pas l'avoir abandonnée sans rien à se mettre sous la dent. En principe, les gens ne traitaient pas les infirmes comme ça…

Quant aux vêtements, Oba n'aurait qu'à puiser dans la garde-robe du mari. Traversant souvent les plaines d'Azrith, ce gaillard devait avoir de quoi se protéger du froid, et il possédait sûrement un manteau de rechange. Sinon, Oba se débrouillerait avec des couvertures et tout ce qui lui tomberait sous la main.

Mais il y avait le risque que le mari d'Althea revienne au mauvais moment. Selon toute vraisemblance, il arriverait par le chemin de

devant. En fait, il pouvait être déjà là et avoir découvert le cadavre de sa femme…

Oba ne s'inquiétait pas trop de cette éventualité, car il se sentait de taille à affronter un veuf éploré. De plus, le type lui serait peut-être reconnaissant de l'avoir débarrassé d'une épouse infirme qui exigeait des soins constants. À quoi pouvait servir une femme dans un état pareil ? Tout bien pesé, le mari avait toutes les raisons de payer un coup à boire à Oba pour célébrer la fin de son calvaire.

Cela dit, le fils de Darken Rahl n'était pas d'humeur à faire la fête. En crevant toute seule, le Gardien seul savait comment, Althea l'avait privé de la récompense qu'il méritait amplement après avoir fourni tant d'efforts pour dénicher sa proie. Décidément, les magiciennes n'étaient jamais dignes de confiance ! Mais au moins, celle-là pourrait lui fournir ce qu'il lui fallait pour retourner au Palais du Peuple – le fief de ses ancêtres.

Certes, mais une fois au palais, il n'aurait plus un sou en poche. Sauf s'il parvenait à trouver Clovis, bien sûr. Hélas, il ne se donnait guère de chances d'y parvenir. Après s'être approprié une telle fortune, le petit voleur pouvait avoir décidé de voyager dans tout le royaume et de dépenser son butin dans les plus belles auberges. S'il n'était pas stupide, le colporteur serait parti depuis longtemps…

Oba était de nouveau fauché comme les blés. Comment allait-il survivre ? Il n'était pas question qu'il en revienne à la vie qu'il menait avec sa mère – une existence de minable, véritable cauchemar qui lui donnait à présent la nausée. Maintenant qu'il avait découvert qu'il était un Rahl, soit presque un roi, il ne pouvait plus se résoudre à vivre comme un mendiant.

Non, il ne reviendrait pas à son ancienne vie. Ce n'était pas envisageable.

Bouillant de rage, Oba s'engagea de nouveau sur la corniche rocheuse qui s'enfonçait dans le marécage. Il se faisait tard, et il n'avait pas de temps à perdre.

Oba prit garde à ne pas toucher le cadavre.

En règle générale, il n'était pas effrayé par les morts, bien au contraire, car ils le fascinaient. Mais cette femme lui donnait la chair de poule. Même crevée, elle semblait l'observer tandis qu'il fouillait sa maison et empilait au centre de la pièce les vêtements et les vivres qu'il comptait emporter.

La vieille harpie étendue sur le sol avait quelque chose de maléfique et… d'obscène. Même les mouches qui volaient pourtant un peu partout dans la maison n'osaient pas s'approcher d'elle. Lathea était déjà malsaine, mais sa sœur battait tous les records. Se fichant des obstacles qu'Oba avait surmontés pour arriver jusqu'à elle, cette

garce avait utilisé sa magie pour disparaître au plus mauvais moment et le priver des réponses qu'il était en droit d'attendre.

Bien sûr, il savait depuis toujours que les magiciennes étaient une sale engeance. Mais celle-là était sûrement la pire de toutes. Plus que malsaine, elle était impie. Oui, c'était le mot juste : impie. N'avait-elle pas réussi à voir en lui, un exploit qui avait toujours été hors de portée de Lathea ? Dans sa jeunesse, il avait cru qu'elle lisait ses pensées, mais c'était faux. En revanche, Althea était capable de tout.

Elle avait même su qu'il entendait la voix.

Du coup, il ne se sentait pas en sécurité en sa présence, même si elle ne respirait plus. Vu qu'il était invincible, c'était sûrement un effet de son imagination, mais un homme n'était jamais assez prudent.

Dans la chambre, Oba trouva des chemises d'homme en laine. Trop petites pour lui, certes, mais en faisant craquer les coutures aux bons endroits, ça irait pour ce qu'il voulait en faire.

Quand il les eut élargies, il jeta ses trouvailles sur la pile. Désormais, il ne risquerait plus de mourir de froid dans les plaines. Assez satisfait, il regarda un moment son butin et eut un rictus mauvais.

Le mari d'Althea n'était pas revenu, et il le regrettait. Pour ne plus penser à la magicienne morte dont le regard semblait toujours peser sur lui, il fallait qu'il tue quelqu'un. Sinon, il risquait de devenir fou. Une mégère ferait tout à fait l'affaire. Quelqu'un qui aurait l'air méchant, comme sa mère. Méchant et stupide… Dans tous les cas, un être humain devrait payer pour tous les malheurs qui s'étaient abattus sur Oba. Ce n'était pas juste, à la fin ! Pourquoi le destin s'acharnait-il sur lui ?

La nuit étant tombée, il dut allumer une lampe pour continuer sa fouille. Malgré tous ses malheurs, ce devait être son jour de chance, car il trouva une outre à eau au fond d'une armoire. Agenouillé sur le sol, il farfouilla dans un tas de vieux chiffons, de tasses ébréchées, d'ustensiles de cuisine brisés et d'autres objets mis au rebut. Il trouva aussi une réserve de cire et de mèche, et, tout au fond, un petit rouleau de toile. Éprouvant la résistance du matériau, il la trouva satisfaisante. Avec un peu de fil et une aiguille, il pourrait se coudre un sac à dos convenable. Pour les sangles, il utiliserait des vêtements ou des draps. Cerise sur le gâteau, il venait de voir un nécessaire à couture posé sur une étagère basse, dans la chambre…

Toutes les choses vraiment utiles étaient rangées assez près du sol, sans doute pour que la magicienne infirme puisse y avoir accès.

Une magicienne sans pouvoir… Enfin, d'après ce qu'elle disait. Oba n'y croyait pas vraiment. Il pensait surtout qu'elle était jalouse parce que la voix l'avait choisi et pas elle. Elle avait mijoté quelque chose, sûrement, mais raté son coup…

Trouver tout ce qu'il lui fallait puis fabriquer le sac allait lui prendre du temps, il le savait. Du coup, il ne pourrait pas repartir ce soir. Traverser le marécage de nuit serait un suicide. Et Oba était invincible, pas idiot…

Posant la lampe près de lui, il s'assit à l'établi et entreprit de se coudre un sac. Dans la pièce principale, Althea rivait toujours sur lui ses yeux morts. Avec une magicienne, lui jeter une couverture sur la tête aurait été peine perdue. Si elle pouvait l'espionner depuis le royaume des morts, un morceau de tissu ne serait certainement pas capable de l'aveugler. Il devrait se résigner à travailler sous son regard…

Quand le sac fut terminé, Oba le posa sur l'établi et commença à le remplir. En matière de nourriture, il avait trouvé de la viande fumée, des saucisses, du fromage, des fruits secs et des biscuits qui seraient très pratiques à transporter. Il avait laissé de côté les divers bocaux, trop fragiles, et tous les aliments qui exigeaient d'être cuits. Dans les plaines d'Azrith, il ne trouverait pas de quoi faire du feu, et il n'allait certainement pas s'embarrasser d'une réserve de bois mort. En voyageant aussi léger que possible, rejoindre le palais devait lui prendre à peine quelques jours.

Mais que ferait-il une fois qu'il y serait ? Sans argent, il n'irait pas bien loin, c'était certain. Bien sûr, il pouvait devenir voleur, mais ce n'était pas dans sa nature, et un homme de son importance ne devait pas s'abaisser ainsi. Bref, il ignorait comment il s'en sortirait, une fois au Palais du Peuple. Mais il devait y aller, c'était une certitude.

Quand il eut terminé ses « bagages », les yeux d'Oba se fermaient tout seuls et il bâillait à s'en décrocher la mâchoire. Après avoir tant travaillé, il suait comme un porc. Même la nuit, la chaleur était insupportable dans ce foutu marécage. Comment la magicienne, avec tout son pouvoir, avait-elle pu supporter de vivre dans cet enfer ? Il n'était pas étonnant que son mari aille au palais à la première occasion. En ce moment, il devait être en train de vider des chopes de bière en se lamentant devant ses amis parce que le moment de retourner chez lui approchait.

Oba n'aimait pas l'idée de devoir dormir sous le même toit que la magicienne. Mais elle était morte, après tout… Pourtant, il se méfiait toujours, comme si elle lui réservait encore un sale tour…

Il bâilla encore et essuya la sueur qui ruisselait sur son front.

Deux nattes bien rembourrées reposaient sur le sol, dans la chambre. L'une était très proprement faite, et l'autre avait à l'évidence récemment servi. Logiquement, celle qui n'avait pas été utilisée devait appartenir au mari d'Althea. Puisqu'elle gisait morte dans la pièce d'à côté, Oba ne voyait pas pourquoi il se serait privé d'une nuit

confortable dans sa chambre.

Le mari ne risquait pas de rentrer en pleine nuit, dans un coin pareil. Du coup, le fils de Darken Rahl n'avait pas à craindre d'être réveillé par un fou furieux résolu à l'étrangler. Malgré tout, il jugea plus prudent, avant de se retirer pour la nuit, de coincer le dossier d'une chaise sous la poignée de la porte d'entrée. Se sentant en sécurité, il s'étira et bâilla. Alors qu'il se dirigeait vers la chambre, passer à côté du cadavre d'Althea lui donna de nouveau la chair de poule.

Il s'endormit comme une masse, mais ne trouva pas vraiment le repos, car des cauchemars le perturbèrent.

Il faisait une chaleur d'enfer dans la maison. L'hiver sévissant partout, sauf dans le marécage, Oba n'était pas habitué à dormir dans une telle fournaise. De plus, les insectes et les prédateurs nocturnes faisaient un tel boucan, dehors, qu'il en était dérangé jusque dans son sommeil.

Le fils de Darken Rahl se tourna et se retourna sur sa natte pour tenter d'échapper au regard accusateur de la magicienne. Mais ses yeux morts le suivaient quoi qu'il fasse, l'empêchant de dormir pour de bon.

Il se réveilla tout à fait aux premières lueurs de l'aube, et constata qu'il avait glissé sur le lit d'Althea.

Il s'assit en sursaut, se débarrassa du drap et de la couverture et roula sur le côté pour fuir ce qui avait été la couche de la magicienne. Alors qu'il s'appuyait de tout son poids sur le rembourrage, une de ses mains le traversa. Affolé, Oba retira la literie et souleva la natte pour voir quel mauvais tour la maudite Althea lui jouait par-delà la mort. Elle savait qu'il viendrait la voir. Donc, elle avait eu tout le temps de mijoter quelque chose…

À l'endroit où avait reposé la natte, Oba vit qu'une latte du plancher était disjointe. C'était pour ça qu'il avait eu l'impression de passer à travers la literie.

Très soupçonneux, Oba étudia la latte et vit qu'elle était traversée par une sorte d'axe afin de pouvoir basculer sur elle-même. Du bout des doigts, il appuya sur une extrémité. L'autre se souleva, révélant un compartiment secret où reposait une boîte en bois.

Oba s'en empara et tenta de l'ouvrir, mais elle était hermétiquement fermée. Il n'y avait pas de trou pour une clé, et on ne distinguait pas la séparation qui aurait dû délimiter le couvercle. Une boîte magique, sans doute, qu'il fallait ouvrir avec un sort.

La boîte était rudement lourde. La secouant, Oba entendit seulement un bruit sourd – pas du tout celui qu'auraient produit des bijoux, par exemple. Il s'agissait peut-être d'une arme que la vieille harpie gardait sous son lit afin de pouvoir écraser un serpent ou une

araignée géante, en cas d'attaque surprise…

Hum… une hypothèse qui ne paraissait pas très vraisemblable.

La boîte sous un bras, Oba approcha de l'établi, s'assit sur la chaise et réfléchit à ce qu'il allait faire. Quand il s'empara d'un petit marteau et d'un burin, il remarqua que la magicienne morte continuait de le regarder.

— Qu'y a-t-il dans cette boîte ? lança-t-il à Althea.

Bien entendu, elle ne dit rien, car elle n'avait aucune intention de lui faciliter la vie. Sinon, elle aurait répondu à ses questions avant de mourir. Se souvenir de la façon dont la vieille peau lui avait faussé compagnie, après avoir fait son truc avec la pierre, donnait encore des frissons à Oba. Sa rencontre avec Althea faisait partie des expériences qu'il espérait oublier très vite.

Utilisant le burin pour tenter d'ouvrir la boîte, il n'obtint aucun résultat, même s'il avait fini par repérer des joints. Il tapa avec le marteau, mais le manche lui resta dans la main. Agacé, il songea qu'il perdait son temps. C'était sûrement une arme qu'Althea gardait à portée de la main. Et lui, il devait partir au plus vite.

Il faillit se lever, fatigué de résoudre les énigmes imbéciles de la magicienne, mais une impulsion l'incita à n'en rien faire et à pousser plus loin sa réflexion au sujet de la boîte. Quand on se munissait d'une arme pour dormir, on se débrouillait pour qu'elle soit facile à saisir. Donc, on ne la cachait pas sous une latte du parquet. Cette boîte avait une très grande importance, son intuition le lui soufflait, et il devait s'y fier.

Résolu à trouver une solution au problème, il choisit un burin plus fin et un autre petit marteau. Avec une infinie patience, il introduisit la petite lame dans une jointure, près d'un coin de la boîte. Gêné par la sueur qui dégoulinait de son front, il plissa les yeux pour mieux voir et fit levier avec le burin afin d'entrouvrir ce qu'il pensait être le couvercle.

Il y eut un grincement, quelques échardes de bois volèrent dans l'air, et la boîte explosa plus qu'elle s'ouvrit. Des pièces d'or et d'argent en jaillirent comme les boyaux d'une carpe qu'on est en train de vider. Ébahi, Oba regarda la fortune éparpillée sur l'établi. La boîte n'avait pas fait de bruit parce qu'elle était pleine à craquer. Il y avait là de quoi acheter la moitié de D'Hara.

Eh bien, voilà qui était amusant…

La moitié du royaume valait sans doute plus cher que ça, mais il y avait bien vingt fois la somme dont ce maudit Clovis s'était emparé. Jusque-là, Oba s'était cru condamné à la pauvreté par le petit voleur. Et voilà qu'il se retrouvait plus riche que dans ses rêves les plus fous ! Décidément, il était bel et bien invincible. Depuis sa naissance, il avait survécu à des malheurs qui auraient eu raison de plus d'un homme, et

le destin le récompensait enfin de n'avoir jamais baissé les bras. Il y avait dans cette affaire une intervention divine, c'était incontestable.

Oba adressa un sourire méprisant au cadavre de la magicienne.

Fouillant dans les tiroirs de l'établi, il y trouva trois bourses de cuir qui contenaient de minuscules outils de graveur. On les avait sans doute rangés ainsi pour protéger leur pointe d'une incroyable finesse. Dans une quatrième bourse, en tissu, celle-là, le fils de Darken Rahl découvrit un jeu de compas. D'autres petits sacs de cuir ou de tissu contenaient toute une variété d'outils précieux. Le mari d'Althea semblait être un maniaque du rangement. Vivre dans un marécage avec sa magicienne infirme avait dû finir par le rendre un peu cinglé.

Après avoir essuyé la sueur, sur son front, Oba fit plusieurs piles avec les pièces, afin de savoir exactement à combien se montait sa fortune.

Quand ce fut fait, il remplit soigneusement les bourses et les répartit sur toute sa personne. Dans ses poches, bien entendu, mais aussi dans ses bottes et à l'intérieur de son pantalon, à un endroit où nul n'aurait l'audace de fouiller. Cela dit, il devrait se méfier des belles dames aux mains lestes, qui risquaient sinon de repartir avec bien plus d'argent qu'il aurait voulu leur donner…

Oba Rahl avait retenu la leçon. À partir de ce jour, il ne mettrait plus jamais tous ses œufs dans le même panier. Un homme devait veiller sur ses possessions, car le monde grouillait de voleurs.

Chapitre 39

Quand Oba atteignit la lisière du marché en plein air, il fut un instant désorienté par la foule et le bruit. Après avoir traversé les plaines désertes, tant de vie et d'activité saturait ses sens. En temps normal, il se serait intéressé à ce qui se passait autour de lui. Là, ça ne l'intéressait pas le moins du monde.

Lors de son premier passage, il avait appris qu'on pouvait louer des chambres au palais. C'était son seul désir : entrer dans le Palais du Peuple et y obtenir un petit refuge douillet et tranquille. Après avoir bien dormi et s'être rempli le ventre, il irait s'acheter de nouveaux vêtements, puis il ferait en quelque sorte le tour du propriétaire. Mais pour l'instant, il voulait seulement se reposer. Et bizarrement, l'idée même de manger, en ce moment précis, lui fichait la nausée.

En un sens, il lui semblait anormal qu'un Rahl doive s'abaisser à louer une chambre dans la demeure de ses ancêtres, mais il réglerait cette question plus tard. Pour l'instant, il désirait simplement s'allonger dans le noir. Sa tête lui faisait un mal de chien et ses yeux brûlaient chaque fois qu'il tentait de regarder quelque chose. Il marchait donc la tête baissée, en fixant la pointe de ses bottes, car ça l'aidait à avancer droit.

Revenir du marécage jusqu'au palais avait été une épreuve dont il avait triomphé par miracle. En dépit du froid, il avait transpiré tout au long du voyage. Se méfiant du climat qui l'attendait dans les plaines d'Azrith, il avait dû s'habiller trop chaudement. Après tout, on approchait du printemps et il faisait beaucoup moins froid qu'à l'époque où sa folle de mère l'avait contraint à s'attaquer à un tas de fumier gelé.

Oba tira sur un repli de tissu inconfortable, sous son aisselle. Les chemises étant trop petites, il avait dû exploser les coutures à certains endroits. Comme il les portait les unes sur les autres, celles qui avaient fini par se déchirer complètement lui faisaient des bourrelets un peu partout, car le tissu s'était enroulé sur lui-même.

Son sac de voyage improvisé craquait lui aussi et un grand pan de couverture noire en dépassait, faisant comme une traîne au fils de Darken Rahl.

Avec ses chemises déchiquetées et de toutes les couleurs – sans parler des couvertures qui lui tenaient lieu de manteau –, Oba devait avoir l'air d'un mendiant. Pourtant, il était assez riche pour s'acheter tout le marché – et probablement deux fois plutôt qu'une. Mais il

verrait plus tard pour les vêtements. L'urgence était de se reposer dans un endroit tranquille.

Pas de nourriture, pour l'instant… Décidément, il ne se sentait pas capable d'avaler quelque chose. Il avait mal partout, pour être franc, mais le plus grave restait ses intestins, qui lui semblaient en feu.

Lors de sa première visite, les bonnes odeurs de nourriture l'avaient fait saliver. Aujourd'hui, il parvenait par miracle à ne pas vomir quand elles venaient lui agresser les narines. Était-ce parce qu'il avait désormais des goûts plus raffinés ? Au palais, il pourrait peut-être s'acheter des mets assez fins pour ne pas le rendre malade.

Cette idée pourtant séduisante ne stimula pas son appétit. Il était épuisé au point de ne plus avoir faim, voilà tout…

Traversant le marché la tête basse, Oba se dirigeait vers l'entrée du complexe souterrain, droit devant lui. Sur son dos, le sac improvisé semblait peser trois tonnes. Sans doute un ultime sort de la maudite magicienne. Sachant qu'il allait venir chez elle, cette chienne avait dû se débrouiller pour que ses saucisses soient aussi lourdes qu'un cheval !

Penser à des saucisses retourna l'estomac du pauvre Oba.

Alors qu'il relevait brièvement les yeux pour contempler le palais qui brillait au soleil, très haut au-dessus de sa tête, le fils de Darken Rahl percuta accidentellement un passant. Agacé, il allait écarter cet enquiquineur de son chemin quand il le reconnut soudain.

C'était Clovis, ce maudit voleur au dos voûté ! Toujours vêtu des mêmes haillons, il puait le bouc, comme le jour de leur rencontre.

Avant qu'Oba ait pu le prendre par le col, Clovis détala à toutes jambes, manquant renverser deux innocents badauds. Lui collant aux basques, le fils de Darken Rahl, plus large d'épaules, fit bel et bien tomber les deux pauvres types.

Il parvint à ne pas trébucher et continua à pister Clovis.

Immobile entre deux étals, le colporteur semblait se demander par où il devait fuir. Sautant sur l'occasion, Oba lui plongea dessus, mais il rata sa cible d'un souffle.

Clovis lui ayant échappé au dernier moment, Oba perdit l'équilibre et s'étala face dans la poussière.

En se relevant, il vit sa proie sauter au-dessus d'un feu où des voyageurs faisaient cuire des brochettes. Pour un individu si rabougri, Clovis était rudement agile et il courait plus vite que le vent !

Mais Oba aussi était rapide. Sautant à son tour au-dessus des flammes, il se lança à la poursuite du colporteur, qui courait désormais entre deux rangées de chevaux attachés à des piquets.

Effrayés par les deux humains qui passaient près d'eux, certains équidés ruèrent en hennissant de fureur. L'homme qui les surveillait insulta les imbéciles qui jouaient à faire peur aux bêtes. Se fichant

comme d'une guigne de ce crétin, Oba l'écarta sans douceur quand il eut l'audace de vouloir lui barrer le chemin.

Les chevaux s'agitèrent de plus belle.

Fou de colère, Oba continua à traquer le petit voleur.

Ce n'était plus une question d'argent, car il était vingt fois plus riche qu'avant. Même s'il ne se refusait rien, il aurait probablement du mal à tout dépenser avant de mourir. Mais la question n'était pas là. Il s'agissait d'un crime et d'une trahison. Il avait payé Clovis, qui n'avait pas hésité à abuser de sa confiance.

Ce chien l'avait pris pour un idiot ! Sa mère adorait le traiter de crétin. « Oba le balourd », comme elle disait. Eh bien, il ne se laisserait plus humilier ainsi par personne. Il prouverait à sa folle de mère qu'elle s'était toujours trompée.

Il avait triomphé du marécage et en était sorti plus riche qu'avant. Certes, mais Clovis n'y était pour rien ! Oba avait réussi ça tout seul. Au moment où il se croyait retombé dans la pauvreté, il était parvenu à s'approprier une fortune qui lui revenait en quelque sorte de droit. Ne l'avait-il pas amplement méritée après avoir traversé ce foutu marécage – tout ça pour se faire jouer un tour de cochon par la maudite magicienne ?

Clovis avait tout manigancé avec l'espoir qu'il ne reviendrait pas vivant. Et s'il avait finalement survécu, ce n'était pas grâce au colporteur ! Tout bien pesé, Clovis était un meurtrier. Quand il l'aurait châtié, Oba mériterait la reconnaissance de tous les D'Harans, heureux d'être débarrassés d'une telle vermine.

Clovis venait juste de contourner un étal où étaient exhibées des centaines de petits articles en corne. Plus lourd que sa proie, Oba eut du mal à obliquer aussi vite. De plus, en tentant la manœuvre, il glissa sur du crottin de cheval. À sa place, plus d'un homme se serait ridiculement étalé. Mais des années à porter de lourdes charges dans toutes les conditions climatiques, y compris sur du verglas, lui avaient conféré un sens de l'équilibre hors du commun.

Bref, il chancela mais ne s'écroula pas.

À cet instant, il ne regretta plus ses années de labeur et d'effort, car grâce à elles, il allait sûrement pouvoir mettre la main sur son meurtrier potentiel.

Surpris que son poursuivant soit parvenu à le suivre avec une agilité déconcertante pour un homme de sa taille et de son poids, Clovis manqua s'étaler à son tour. Mais voir le colosse qu'il avait détroussé fondre sur lui le stimula, et il réussit à se rétablir par miracle. Certain qu'il passerait un mauvais quart d'heure s'il tombait entre les mains de sa victime, le petit voleur s'engagea entre deux autres rangées d'étals – une « ruelle » plus étroite et beaucoup moins fréquentée.

Mais Oba l'avait suivi et le serrait de près. Terrifié, Clovis sentit une main se poser sur son épaule, saisir fermement ses haillons et le tirer en arrière.

Le colporteur battit ridiculement des bras comme s'il était un oiseau géant tentant en vain de s'envoler.

Soudain, il écarquilla les yeux. De surprise, pour commencer, puis parce qu'une main puissante venait de se refermer sur sa gorge. Il tenta de crier, mais pas un son ne consentit à jaillir de ses lèvres.

Son épuisement oublié, le fils de Darken Rahl tira le misérable cloporte entre deux chariots rangés si près l'un de l'autre que leurs toiles se rejoignaient, formant comme une frondaison artificielle. Une pile de caisses, au fond de l'espace exigu, interdisait toute fuite à Clovis. Debout devant l'entrée de cette minuscule cellule improvisée, Oba bloquait la vue des éventuels badauds.

Cette vermine de voleur était bel et bien piégée.

Dans son dos, Oba entendait des gens vaquer à leurs occupations en bavardant joyeusement. Plus loin, des clients marchandaient opiniâtrement avec des commerçants résolus à ne pas céder un pouce de terrain.

Partout, les marchands ambulants beuglaient pour attirer la clientèle. À les en croire, bien entendu, tous proposaient les produits les plus merveilleux de l'univers.

Clovis, lui, fermait sa grande gueule, mais ce n'était pas volontaire. Il tentait de dire quelque chose – pour sa défense, sans doute –, mais la main d'Oba lui écrasait la glotte.

Très calme, le fils de Darken Rahl souleva sa victime du sol. Les pieds battant dans le vide, Clovis tenta de desserrer l'étau qui l'empêchait de respirer. Ses ongles crasseux se brisèrent contre le poing d'acier de la justice.

Ses yeux étaient désormais aussi ronds que les pièces d'or qu'il avait volées à Oba.

Tenant sa proie d'une main, le vengeur invincible la plaqua contre la pile de caisses et entreprit de la fouiller.

Il n'y avait rien dans les poches du voleur. Rouge comme une pivoine, Clovis désigna frénétiquement sa poitrine.

Oba sentit une bosse sous les épaisses couches de haillons. Déchirant les « vêtements », il vit que sa bourse pendait à une lanière de cuir passée autour du cou du voleur.

Le fils de Darken Rahl tira. Avant de casser net, la lanière s'enfonça dans la chair de Clovis, l'entaillant profondément.

Oba glissa la bourse dans sa poche, d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

Le petit voleur tenta de sourire. Une façon de s'excuser et de dire qu'ils étaient quittes, maintenant…

Mais le fils de Darken Rahl ignorait le pardon.

S'abandonnant à un juste courroux, il frappa Clovis au foie – un formidable coup de poing, assez puissant pour assommer un bœuf. Alors que les joues du vermisseau tournaient à l'écarlate, Oba lui écrasa son poing sur la figure et sentit des os se briser sous l'impact.

D'un coup de coude, l'instrument de la vengeance divine cassa toutes les dents de devant du colporteur. Après cette saine opération, une série de gifles manqua briser le cou de l'abominable vermine.

La tête de Clovis n'était plus qu'un melon qui finirait tôt ou tard par exploser.

Oba était fou furieux !

Ces derniers jours, il avait été trahi par un minable voyou qui s'était enfui avec son argent après l'avoir envoyé dans un piège mortel. Comme si ça ne suffisait pas, il avait dû combattre un serpent géant – au risque de se noyer dix fois. Puis il avait été roulé dans la farine par Althea, qui avait osé regarder au fond de son âme sans lui demander la permission. Elle l'avait privé des réponses qui lui revenaient de droit, et elle était morte avant qu'il ait le plaisir de la tuer.

Sans compter ses allées et venues dans le marécage, il avait traversé les plaines d'Azrith vêtu de misérables haillons – lui, Oba Rahl, un héritier royal, rien que ça ! Tant d'humiliations devaient être lavées dans le sang.

Il était d'humeur à en verser, du sang, pour sûr que oui ! Par miracle, il tenait entre ses mains l'objet de tout son ressentiment. Eh bien, Clovis n'échapperait pas à un juste châtiment.

Plaquant le vermisseau au sol, un genou pressé sur sa poitrine, Oba laissa libre cours à sa fureur. Frappant à coups redoublés, il accabla le petit colporteur d'insultes bien senties censées lui faire au moins aussi mal que sa punition corporelle.

Oui, il allait réduire ce chien en bouillie et l'humilier comme il le méritait !

En nage, Oba eut soudain du mal à respirer et ses bras lui parurent peser des tonnes. Dans sa poitrine, son cœur s'affolait et il voyait en double, voire en triple, l'objet de son courroux.

Le sol était rouge de sang. Ce qui restait de Clovis n'était plus identifiable, et sa propre mère ne l'aurait pas reconnu. La mâchoire déboîtée, un œil hors de son orbite… De la bouillie, vraiment ! En plus, le genou d'Oba, dans cette furie vengeresse, avait défoncé le sternum du misérable.

Une exécution glorieuse !

Le fils de Darken Rahl sentit des mains se refermer sur ses bras et le tirer en arrière. À bout de forces, il ne songea même pas à résister.

Quand on l'eut traîné loin de sa victime, il vit la foule qui avait

formé un demi-cercle devant les deux chariots. Tous les gens semblaient frappés d'horreur.

Oba en fut ravi, car cette réaction prouvait que Clovis avait eu ce qu'il méritait. Pour avoir force d'exemple, les châtiments devaient être horribles et marquer l'imagination du peuple. C'était sûrement ce que son père aurait dit sur la question.

Oba regarda enfin les hommes qui s'étaient emparés de lui. Des soldats en cotte de mailles bardés d'armes qui étincelaient au soleil – et dont une bonne moitié étaient braquées sur lui.

Trop fatigué pour simplement lever une main, Oba cligna des yeux afin de ne pas être ébloui.

Épuisé, haletant et trempé de sueur, il ne parvenait plus à tenir la tête droite.

Alors qu'on l'emmenait sans douceur vers son destin, il perdit connaissance.

Chapitre 40

Accablé, Friedrich se servit de sa pelle comme point d'appui et se laissa tomber à genoux. S'asseyant sur les talons, il laissa tomber l'outil sur le sol froid. Un vent frisquet ébouriffait ses cheveux et faisait onduler les herbes dans la prairie.

L'univers du doreur venait de s'écrouler.

Dans son chagrin, c'était la seule idée rationnelle qui surnageait. Plus rien ne comptait, et le monde extérieur existait à peine.

De toute manière, Friedrich en avait fini avec la réalité, et il ne s'y intéresserait plus jamais.

Après avoir tenté en vain de ravaler un sanglot, il se demanda une fois de plus s'il avait fait ce qu'il fallait. Il faisait quand même assez froid, ici. Il ne fallait surtout pas qu'Althea ait froid. Oui, il refusait qu'elle frissonne alors qu'elle dormirait de son dernier sommeil !

Cela dit, la prairie était ensoleillée, et Althea lui avait toujours dit qu'elle adorait sentir sur sa peau les douces caresses de l'astre du jour. Même s'il faisait une chaleur infernale dans le marécage, la lumière du jour parvenait rarement à percer la frondaison, surtout aux endroits où Althea, prisonnière de la magie de Darken Rahl, avait le droit d'aller.

Mais Friedrich s'en moquait, car pour lui, les cheveux blonds de sa femme remplaçaient avantageusement les rayons de soleil. Quand il le disait à Althea, elle se moquait de lui. Mais de temps en temps, lorsqu'il ne lui avait pas fait ce compliment depuis un moment, elle lui demandait innocemment si ses cheveux étaient assez bien coiffés pour qu'elle puisse accueillir sans rougir un de ses clients. Quand elle voulait très fort quelque chose, Althea ne reculait devant aucune « ruse ». Ravi de tomber dans le panneau, son mari lui assurait que sa chevelure était un véritable soleil miniature.

Rougissant comme une adolescente, Althea lui minaudait un « Oh ! Friedrich ! » qui le faisait défaillir de bonheur.

Désormais, le soleil ne brillerait plus jamais pour lui.

Après une longue réflexion, il avait décidé que sa femme reposerait hors du marécage, dans la prairie. Vivante, il n'avait pas réussi à l'arracher à sa prison. À présent, il était en mesure de le faire. Dormir à un endroit que le soleil pouvait atteindre plairait à Althea.

Friedrich aurait donné n'importe quoi pour libérer sa femme du marécage et la voir de nouveau sourire dans des endroits merveilleux inondés de lumière. Mais elle était prisonnière, et personne n'y

pouvait rien changer.

Pour accéder à la maison, tout le monde, y compris lui, devait emprunter le chemin de devant. C'était le seul moyen d'échapper aux monstres générés par le pouvoir perverti d'Althea.

Pour elle, même ce chemin-là était impraticable.

Friedrich savait très bien que s'aventurer hors de cette voie balisée était mortellement dangereux. Les risques n'avaient rien d'imaginaire, et au fil des ans, tous les visiteurs qui s'étaient éloignés de la route l'avaient payé de leur vie. Les fous qui avaient tenté de passer par-derrière avaient bien entendu connu le même sort. Consciente que son pouvoir provoquait la mort d'innocents, Althea s'était sentie terriblement coupable, alors qu'elle n'y était pour rien.

Comment Jennsen avait-elle pu passer par l'arrière du marécage ? Althea elle-même l'ignorait.

Pour le dernier voyage de sa femme, Friedrich avait emprunté le chemin interdit – la première fois qu'il s'y aventurait. Une façon de célébrer la liberté recouvrée d'Althea. Car maintenant qu'elle était auprès des esprits du bien, les monstres issus de sa magie n'existaient plus.

Et Friedrich le doreur était condamné à une atroce solitude.

Plié en deux, il pleura comme un enfant sur la tombe fraîchement recouverte. Pour lui, l'univers n'était plus qu'un lieu vide, glacial et hostile. Les doigts enfoncés dans la terre qui le séparait de sa bien-aimée, il crut une nouvelle fois que son cœur allait exploser sous la pression de la culpabilité. S'il avait été là, sa femme ne serait pas morte, il en avait la certitude. Et qu'elle soit en vie était son seul désir.

Althea près de lui.

Althea de retour dans ses bras.

Althea à ses côtés.

Chaque fois qu'il revenait à la maison, Friedrich se régalait de décrire à sa femme tout ce qu'il avait vu. Un oiseau qui survolait un champ, un arbre dont le feuillage brillait au soleil, une route qui se déroulait comme un ruban à travers des collines… Bref, tout ce qui permettait à Althea de rester en contact avec le monde réel, bien qu'elle fût en prison.

Au début, Friedrich avait cru préférable de ne pas mentionner ce qui existait hors des limites du marécage. Selon lui, en lui racontant ce qu'il voyait lors de ses déplacements, il risquait d'aggraver sa frustration et de la rendre plus malheureuse encore.

Un jour, avec son sourire de petite fille, Althea lui avait dit qu'elle voulait avoir un rapport détaillé sur tout ce qu'il faisait et voyait. Ainsi, par un moyen détourné, elle parviendrait à échapper au châtiment que lui avait infligé Darken Rahl. Si Friedrich devenait ses yeux et ses oreilles, elle s'évaderait de sa prison au nez et à la barbe

du tyran.

L'esprit d'Althea n'avait jamais été atteint par la volonté de nuire du maître de D'Hara. En décrivant à sa femme le monde extérieur, Friedrich lui permettait d'être libre. Par procuration, peut-être, mais c'était mieux que rien.

Dans ce contexte, Friedrich pouvait s'absenter du marécage sans se sentir coupable d'y abandonner son épouse. Du coup, il ne savait plus trop qui faisait du bien à qui. Althea était ainsi, s'arrangeant pour qu'il ait l'impression de la dorloter alors que c'était elle, en réalité, qui prenait soin de lui.

À présent, le doreur n'avait plus aucun projet d'avenir. Sa vie lui semblait comme suspendue, car il n'imaginait pas l'existence sans Althea. C'était elle qui lui avait donné de l'énergie et de l'enthousiasme, l'aidant à se sentir un être humain à part entière. Sans elle, il ne voyait plus aucune raison de continuer son chemin dans un monde qui l'indifférait.

Comble de douleur, il ne savait même pas exactement comment elle était morte. Ce qu'il avait vu en revenant chez lui était incompréhensible. Althea n'avait pas été blessée, mais la maison était sens dessus dessous. Et ce que le voleur avait emporté paraissait délirant : leurs économies, bien sûr, mais aussi de la nourriture, des objets bizarres et de vieilles frusques. En revanche, il n'avait pas daigné prendre les sculptures dorées, les feuilles d'or et des outils d'une valeur inestimable. Même en se creusant la cervelle, Friedrich n'était pas parvenu à trouver une logique à ce comportement.

Il n'y avait qu'une certitude : Althea s'était empoisonnée. La présence d'une seconde tasse laissait penser qu'elle avait tenté de supprimer quelqu'un d'autre. Peut-être un client venu lui demander une divination alors qu'elle ne l'y avait pas invité.

Quoi qu'il en soit, elle devait avoir su que ce visiteur viendrait, et elle s'était bien gardée de le dire à son mari, l'encourageant même à aller au palais vendre sa production récente. Face à l'insistance inhabituelle de sa femme, et sachant qu'elle n'attendait pas de client, Friedrich s'était dit qu'elle avait besoin d'un peu de solitude. Cela arrivait parfois, et c'était parfaitement compréhensible. À moins qu'elle ait eu envie qu'il aille faire pour elle une moisson d'images, de sons et d'odeurs du monde extérieur.

Au moment de la séparation, Althea avait longuement tenu entre ses mains le visage de Friedrich.

Maintenant, il connaissait la vérité. Ce dernier baiser était un adieu. Elle avait voulu qu'il parte afin de le mettre en sécurité.

Friedrich sortit de sa poche le mot qu'elle lui avait laissé. Elle rédigeait souvent de petits textes pendant qu'il était absent – ses pensées, les choses qu'elle voulait se souvenir de lui dire, ce qu'elle

avait fait pendant qu'il n'était pas là.

Friedrich avait trouvé cette lettre sous le coussin rouge et jaune.

Plissant les yeux, il la relut pour la centième fois, et tant pis s'il connaissait par cœur chaque mot…

« Mon Friedrich adoré,

Je devine que tu auras du mal à le comprendre en ces instants, mais en agissant comme je l'ai fait, sache que je ne me suis pas dérobée à mon devoir sacré envers la vie. Bien au contraire, je l'ai loyalement accompli. Je sais que tu souffriras, mais tu dois me croire : il fallait absolument que je le fasse.

Je suis en paix, Friedrich… J'ai eu une très longue existence – bien plus longue, en fait, que la majorité des êtres humains. Mais sa meilleure part, je tiens à le dire, fut celle que j'ai vécue avec toi. Je t'aime depuis le jour où tu es entré dans ma vie, éveillant ainsi mon corps et mon cœur. Ne te laisse pas détruire par le chagrin : dans l'autre monde, nous serons ensemble pour l'éternité.

Dans celui-ci, tu es comme moi un des quatre Protecteurs. Tu te souviens des pierres, aux coins de ma Grâce ? Tu as voulu savoir ce qu'elles représentaient, et je t'ai dit que Lathea et moi étions deux Protectrices. Je regrette de n'avoir pas ajouté que tu étais le troisième, mais à ce moment-là, je n'en ai pas eu le courage. Mon don de voyance ne me permet pas de prédire tout ce qui va arriver, mais le peu que je sais me confère une certitude : je dois aller jusqu'au bout de mon chemin, sinon, l'humanité entière n'aura plus aucune chance de continuer à vivre et à aimer.

N'oublie jamais que tu es toujours dans mon cœur et que tu y resteras même lorsque j'aurai franchi le voile pour rejoindre les esprits du bien.

Les vivants ont besoin de toi, Friedrich. Ton rôle dans tout cela commence à peine, et je t'implore, quand le devoir t'appellera, de ne pas faire la sourde oreille.

À toi pour l'éternité,

Althea. »

Friedrich essuya les larmes qui roulaient sur ses joues et relut une fois encore la lettre de sa femme. Quand il le faisait, il entendait sa voix, dans sa tête, et il aurait juré qu'elle était à côté de lui, comme avant. Il aurait voulu ne jamais rompre ce charme, mais il dut quand même se résoudre à replier la feuille de parchemin et à la remettre dans sa poche.

Quand il releva les yeux, il s'aperçut qu'un grand type se tenait devant lui.

— J'ai connu Althea, dit l'homme d'une voix puissante, et je partage votre chagrin. Je suis venu vous présenter mes condoléances et vous assurer de ma sympathie.

Friedrich se redressa et soutint le regard bleu sombre de son interlocuteur.

— Comment savez-vous qu'elle est morte ? Qui vous l'a appris ? Quel rôle avez-vous joué dans sa mort ?

— Celui d'un témoin attristé qui ne peut rien changer aux événements…, répondit l'homme. (Il posa une main sur l'épaule de Friedrich.) J'ai rencontré Althea il y a très longtemps, lors de son séjour au Palais des Prophètes.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Comment savez-vous qu'elle est morte ?

— Je suis le prophète Nathan…

— Nathan… Nathan Rahl ? Le sorcier Rahl ?

L'homme hocha sobrement la tête. Lâchant l'épaule de Friedrich, il laissa glisser son bras le long de son flanc.

Le doreur inclina la tête en signe de respect, mais il ne put se résoudre à en faire plus. Il n'était plus d'humeur à s'incliner, même devant un sorcier de la lignée Rahl.

L'homme portait des bottes montantes, un pantalon marron et une chemise de la même couleur – bref, il n'était pas vêtu de la tunique classique des sorciers. Pour être franc, il ne ressemblait pas du tout à un membre de sa profession, du moins selon la façon dont Friedrich voyait les choses. Et même s'il avait l'air très vieux – bien que remarquablement vigoureux –, on ne lui aurait certainement pas donné quelque neuf cents ans.

Rasé de près, Nathan Rahl arborait une longue chevelure blanche qui cascadait jusqu'à ses épaules. Droit comme un « i », il avait l'allure d'un fier escrimeur plutôt que d'un vieux sorcier – même s'il ne portait pas d'arme – et son aura d'autorité avait de quoi glacer les sangs.

Ses yeux, en revanche, correspondaient à ce que Friedrich attendait d'un tel homme. C'étaient bien ceux d'un Rahl, avec tout ce que cela impliquait de terrifiant.

Friedrich eut une bouffée de jalousie. Cet homme avait connu Althea longtemps avant lui, quand elle était dans sa prime jeunesse, avec tout l'éclat de sa beauté. Une magicienne au sommet de son pouvoir, et une femme épanouie courtisée par les hommes les plus puissants de son entourage.

Althea avait toujours su ce qu'elle voulait, et elle ne s'était jamais laissé arrêter par rien. Friedrich, lui, n'était pas assez naïf pour croire qu'il avait été le seul homme de sa vie.

— Je lui ai parlé une ou deux fois, dit Nathan, comme pour répondre à la question muette de son interlocuteur. (Friedrich se demanda si ce diable d'homme avait le pouvoir de lire les pensées d'autrui.) Elle avait un don impressionnant pour les prophéties. Enfin, pour une magicienne, bien entendu. Comparée à un vrai prophète,

c'était une enfant qui tentait de jouer à un jeu réservé aux adultes. (Nathan sourit afin de modérer ses propos.) Je ne dis pas ça pour diminuer ses mérites, mais afin de mettre les choses en perspective, tout simplement…

Friedrich baissa les yeux sur la tombe.

— Savez-vous ce qui est arrivé ? demanda-t-il. (N'obtenant aucune réponse, il regarda de nouveau le prophète.) Et si vous l'aviez su, auriez-vous pu empêcher que ça se produise ?

Nathan réfléchit quelques secondes.

— Avez-vous souvenir d'un cas où Althea aurait pu modifier un événement qu'elle avait prédit en lançant ses pierres ?

— Non, dut admettre Friedrich.

En quelques occasions, il avait serré Althea dans ses bras tandis qu'elle pleurait justement parce qu'elle était incapable de modifier l'avenir. Quand il l'interrogeait, elle lui répondait que ces choses-là n'étaient pas aussi simples que semblaient le croire les gens dépourvus du don. Même s'il ne comprenait pas toutes les subtilités de son pouvoir – loin de là –, Friedrich savait que le fardeau des prédictions pesait souvent très lourd sur les épaules de sa femme.

— Savez-vous pourquoi elle a fait ça ? demanda-t-il, en quête d'une explication qui rendrait son chagrin plus supportable. Ou pouvez-vous me dire qui l'a contrainte à agir ainsi ?

— Elle a choisi sa façon de mourir, répondit Nathan. Vous devez croire qu'elle a fait ce qu'elle jugeait nécessaire et qu'elle avait d'excellentes raisons. Dites-vous bien une chose, mon ami : elle n'avait pas seulement son intérêt ou le vôtre à l'esprit. Elle s'est aussi sacrifiée pour les autres.

— Les autres ? Que voulez-vous dire ?

— Vous saviez tous les deux ce que l'amour ajoute à la vie… En se suicidant, elle a fait son possible pour que d'autres personnes aient une chance de connaître la vie et l'amour.

— Je ne comprends toujours pas…

Le regard dans le vague, Nathan secoua lentement la tête.

— Friedrich, je n'ai que des bribes d'informations au sujet de tout ça… Dans cette affaire, je suis aveugle d'une façon que je n'ai jamais expérimentée.

— Vous voulez dire que c'est lié à Jennsen ?

Le front soudain plissé, le prophète dévisagea son interlocuteur.

— Jennsen ? répéta-t-il, méfiant.

— Un des trous dans le monde… Selon Althea, c'est une fille de Darken Rahl…

— C'est donc ainsi qu'elle s'appelle ? (Le prophète eut un petit sourire.) Un « trou dans le monde »… Je n'avais jamais entendu ce nom, mais il est très expressif, aux yeux d'une magicienne au pouvoir

limité. Malgré toutes ses qualités, Althea ne pouvait pas appréhender ce que représentent les personnes comme Jennsen. Le fait qu'elles ne soient pas visibles par les sorciers et les magiciennes est la partie visible de l'iceberg. Celle qui importe le moins. Le mot « trou » n'est d'ailleurs pas très précis. « Vide » serait plus approprié.

— Désolé de vous contredire, mais je crois qu'elle comprenait bien mieux que vous le pensez. Althea s'occupait depuis très longtemps de gens comme Jennsen. Elle en savait peut-être plus long que vous le supposez. Devant Jennsen et moi, elle a admis que ce problème la dépassait, pour l'essentiel, mais que l'« invisibilité » des trous dans le monde était un élément capital.

Nathan baissa les yeux sur la tombe toute fraîche. Dans son regard, Friedrich vit un respect parfaitement sincère.

— Votre femme savait énormément de choses, mon ami. Cette histoire de trous dans le monde invisibles est l'arbre qui cache la forêt, quand on s'intéresse à ses connaissances sur le sujet…

Friedrich ne songea pas à contredire le sorcier, car il savait que les magiciennes aimaient à garder des secrets. Elles ne révélaient jamais *tout* ce qu'elles connaissaient, et Althea ne faisait pas exception à la règle.

Même avec lui… Et il avait conscience que ce n'était pas à cause d'un manque d'amour ou de respect, mais seulement parce que les magiciennes étaient ainsi. Il aurait eu tort de s'en offusquer, car personne ne pouvait aller contre sa nature.

— Donc, il y a bien plus à savoir sur les gens comme Jennsen, si je comprends bien ?

— Et comment ! Cet iceberg est énorme, mon ami ! Hélas, même si mon pouvoir est immensément moins limité que celui d'Althea, je suis incapable de voir, d'analyser et d'interpréter tout ce qui est en jeu dans les événements qui ont commencé à se produire. Sur ce point précis, les prophéties restent obscures, même pour moi. Mais j'en sais assez pour affirmer que la nature même de la vie est en jeu.

— Vous êtes un Rahl… Normalement, vous devriez tout savoir sur ces choses-là.

— J'étais très jeune quand les Sœurs de la Lumière m'ont capturé, conduit dans l'Ancien Monde et incarcéré au Palais des Prophètes. C'est vrai, je suis un Rahl, mais je ne sais pas grand-chose sur D'Hara, qui est pourtant le royaume de mes ancêtres. Et l'essentiel de mes connaissances me vient des prophéties.

» Il n'y a aucune prédiction au sujet des gens comme Jennsen. Récemment, j'ai commencé à comprendre pourquoi, et à mesurer les conséquences de cette lacune… (Nathan croisa les mains dans son dos.) Jennsen est venue voir Althea ? Comment connaissait-elle son existence ?

— Eh bien, elle était la cause de…

Friedrich détourna le regard du prophète et se demanda comment celui-ci allait réagir à ce qu'il allait dire. Devait-il s'en abstenir ? Non, il fallait qu'il parle, quitte à éveiller la colère du sorcier Rahl.

— Quand Jennsen était petite, Althea a tenté de la protéger. Pour la punir, Darken Rahl a rendu ma femme infirme et il l'a enfermée dans ce marécage. Il l'a privée de son pouvoir, à part le don de voyance.

— Je sais, souffla Nathan, très triste. J'ai vu ça dans les prophéties, mais je n'ai jamais compris pourquoi Darken Rahl a agi ainsi.

— Si vous saviez, pourquoi n'avez-vous pas aidé Althea ? demanda Friedrich en faisant un pas en avant.

Cette fois, ce fut Nathan qui détourna le regard.

— Mais je l'ai fait ! Quand elle est venue me voir, j'étais emprisonné au Palais des Prophètes, et…

— Emprisonné pour quelle raison ?

— À cause des angoisses imbéciles des autres ! Je suis un prophète, c'est-à-dire un être très rare… On me redoute à cause de ma spécificité. Les gens pensent que je suis un fou furieux et un destructeur. Tout ça parce que je vois des choses qu'ils ne voient pas. À certains moments, je suis bien obligé d'essayer de modifier le cours des choses.

— Les prophéties ne peuvent pas être modifiées. Si elles ne se réalisent pas, c'est qu'elles sont fausses. Bref, qu'il ne s'agit pas de prophéties.

Nathan leva les yeux au ciel et le vent fit voleter sa longue chevelure blanche.

— Pour comprendre, il faut avoir le don… Vous fournir des explications détaillées serait une perte de temps, mais vous devriez pouvoir saisir les grandes lignes. Certains recueils de prophéties sont vieux de plusieurs millénaires, et ils évoquent des événements qui ne se sont pas encore produits. Pour que le libre arbitre existe, il faut que certaines options restent ouvertes. C'est rendu possible par ce que nous appelons les « prophéties à fourche ».

— Vous voulez dire que les événements peuvent suivre deux cours différents ?

— Au minimum, car dans cette arborescence, chaque branche peut de nouveau se dédoubler. En ce qui concerne les événements essentiels, en tout cas. Un recueil peut contenir une série de prophéties qui visent les différents résultats de l'application du libre arbitre. Quand une fourche devient la bonne – à savoir, la réalité –, certaines prédictions sont « vraies » et les autres, à partir de ce moment-là, perdent toute leur validité. Mais jusqu'à cet instant, toutes étaient potentiellement fiables. À chaque bifurcation, une « branche »

se ratatine et meurt. Mais bien entendu, les prophéties la concernant ne disparaissent pas. Quand on connaît le cours de l'histoire, on peut les qualifier de « fausses », mais ça ne veut rien dire, parce qu'on ne les considère plus à partir du bon point de vue. Le mot « virtualité » est encore ce qui décrit le mieux ce phénomène.

— Vous saviez ce qui attendait Althea, lâcha Friedrich, furieux, et vous auriez pu la prévenir ?

— Lors de notre conversation, je lui ai parlé d'une fourche capitale. J'ignorais quand elle se produirait, mais je savais que la mort serait au bout des deux chemins. Avec les informations que je lui ai données, elle était en mesure de savoir quand le moment crucial se présenterait. À l'époque, j'espérais qu'elle trouverait un moyen d'échapper à son destin. Parfois, il existe des fourches voilées qu'aucun prophète ne peut voir. Je souhaitais que ce soit le cas, et qu'elle s'en sorte…

Friedrich n'en crut pas ses oreilles.

— Vous auriez pu l'aider ! Oui, vous auriez pu la sauver, si vous l'aviez voulu !

Nathan tendit une main vers la tombe.

— Voilà ce qui arrive quand on tente de modifier ce qui doit se produire. Ça ne marche pas, mon ami…

— Oui, mais si…

— Il n'y a pas de « mais » ! Pour la paix de votre âme, je vais vous révéler une seule chose, et ne vous avisez surtout pas de m'en demander plus. Si Althea avait choisi l'autre chemin, elle aurait été tuée d'une façon si affreuse que vous vous seriez suicidé en découvrant ses… restes. Félicitez-vous que ce ne soit pas arrivé. Votre femme n'a pas choisi une mort plus douce parce qu'elle avait peur, mais en partie parce qu'elle vous aimait et ne voulait pas vous infliger ces horreurs. (Nathan désigna de nouveau la tombe.) Voilà le chemin qu'elle a choisi…

— C'était ça, la fourche dont vous lui aviez parlé ?

— Pas exactement… Celle-ci est la fourche secondaire. La principale consistait à choisir entre la mort… et la survie. Althea a opté pour la mort, puis elle a décidé comment elle quitterait ce monde.

— Elle aurait pu suivre une autre voie et être encore vivante en ce moment ?

— Oui… Enfin, pour quelque temps… Mais dans ce cas, nous aurions tous fini entre les griffes du Gardien. Connaissant les acteurs de ce drame, je sais que la fin de tout nous attendait au bout de cette fourche. Le choix d'Althea nous laisse une chance.

— Une chance ? Bon sang ! une chance de quoi ?

Nathan soupira et Friedrich eut le sentiment que son accablement

avait pour source une connaissance de l'avenir mille fois supérieure à celle qu'avait jamais eue Althea.

— Votre femme a gagné du temps afin que d'autres qu'elle puissent prendre les bonnes décisions quand le moment sera venu. Tout cela est une affaire de libre arbitre, mon ami. Dans le cas qui nous occupe, les fourches sont multiples et presque impossibles à distinguer les unes des autres, mais de toute façon, la plupart ne mènent à rien.

— Comment ça, à rien ? Je ne comprends pas… Que voulez-vous dire ?

— La vie même est en jeu… J'aurais dû dire « mènent au néant », en fait… Toutes ces prophéties finissent dans le vide – enfin, dans le royaume des morts – et personne n'échappera à ce destin.

— Mais vous voyez quand même un chemin qui conduit au salut ?

— Non. Le carrefour qui est devant nous reste un mystère pour moi. Dans ce cas précis, je suis impuissant. Oui, je me sens aveugle, comme les gens qui n'ont pas le don. Réduit à ne rien voir ni rien comprendre, je ne parviens même pas à identifier tous ceux qui feront les choix décisifs.

— Tout tourne autour de Jennsen, j'en suis sûr… Si vous lui mettiez la main dessus, tout changerait… Mais selon Althea, les gens comme elle et vous ne voient pas les rejetons de Darken Rahl privés du don.

— De Darken Rahl ou de n'importe quel seigneur de la lignée… Le pouvoir ne sert à rien quand il s'agit de localiser ces bâtards. Impossible de dire où ils sont ! Et pour les reconnaître, il faudrait faire défiler l'humanité tout entière devant les sorciers et les magiciennes. C'est la seule façon d'y arriver, puisque le don et la vue se contredisent. Quand j'ai aperçu Jennsen par hasard, mon pouvoir aurait pu contempler le vide alors que mes yeux distinguaient clairement une très jolie femme.

— Vous pensez également qu'elle est impliquée dans cette histoire ?

— Pour les prophéties, les êtres comme elle n'existent pas. J'ignore si elle a des frères et sœurs, et combien ils sont, si la réponse est positive. De plus, je n'ai aucune idée du rôle qu'ils jouent dans tout cela. Tout ce que je sais, c'est qu'il est capital.

» Je connais l'enjeu de cette histoire – au moins en partie – et je peux dire que certains individus auront une influence déterminante sur le cours que prendra l'histoire. Mais les fourches elles-mêmes sont invisibles, comme si un rideau me les dissimulait.

— Vous êtes un prophète, et même un grand prophète, selon ce que disait Althea. Comment pouvez-vous ne pas déchiffrer des prédictions, à partir du moment où elles existent ?

— Écoutez bien ce que je vais dire, car c'est un concept que très

peu de personnes peuvent comprendre. Mais cette révélation soulagera votre chagrin, parce que c'est cela, justement, qui a influencé la décision d'Althea.

— Je vous écoute…

— Les prophéties et le libre arbitre sont des forces antagonistes. L'opposition est permanente et irréductible. Pourtant, il existe une interaction – voire une coopération. Les prédictions sont une forme de magie, et toute magie a besoin d'équilibre. La contrepartie des prophéties – l'antithèse qui leur permet d'exister, si vous préférez –, c'est le libre arbitre.

— Vous êtes un prophète et vous me dites que le libre arbitre est la négation des prédictions ?

— Ai-je parlé de « négation » ? La mort nie-t-elle la vie ? Empêche-t-elle qu'elle existe ? Au contraire, elle contribue à la définir et à lui conférer de la valeur.

Devant la tombe d'Althea, tous ces beaux discours n'avaient aucun sens pour Friedrich, et il n'était pas prêt à faire un effort pour qu'il en aille autrement. De toute façon, que changeaient-ils pour lui ? La mort avait nié la seule vie qui comptait à ses yeux, celle d'Althea. Cette femme était tout ce qui avait compté, comptait et compterait pour lui. Le chagrin de l'avoir perdue balayait tous ses autres sentiments. L'univers était condamné, selon Nathan ? Et alors ? Pour le doreur, la fin du monde s'était déjà produite.

— Je ne suis pas seulement venu pour vous faire mes condoléances, dit le sorcier Rahl. Je dois vous demander de participer au combat, Friedrich.

Épuisé et se fichant de ce que son interlocuteur penserait de lui, Friedrich se laissa tomber sur le sol, près de la tombe d'Althea.

— Vous vous êtes trompé de sauveur, sorcier Rahl…

— Savez-vous où est le *seigneur* Rahl ?

Friedrich releva les yeux.

— Le seigneur Rahl ?

— Oui, lui-même… Vous êtes un D'Haran, non ? Donc, vous devriez sentir où il est…

— Le lien se manifeste, mais très faiblement… (Friedrich désigna le sud.) Le seigneur Rahl est par là, mais très loin d'ici. Plus loin qu'il l'a jamais été depuis le jour de ma naissance…

— C'est exact, dit Nathan. Il est dans l'Ancien Monde, et vous devez l'y rejoindre.

— Je n'ai plus assez d'argent pour voyager, marmonna Friedrich.

Une excellente raison de refuser, et la première qui lui soit passée par la tête.

Nathan détacha de sa ceinture une bourse de cuir et la laissa tomber à côté du doreur.

— Je savais que vous diriez ça… Je suis un prophète, ne l'oubliez jamais. Cet argent vous remboursera très largement ce qu'on vous a volé.

Friedrich soupesa la bourse, qui était vraiment très lourde.

— Où avez-vous eu cette petite fortune ?

— Au palais… C'est une mission officielle, donc l'empire d'haran vous financera.

Friedrich secoua la tête.

— Merci d'être venu me faire vos condoléances… Désolé, mais je ne suis pas l'homme qu'il vous faut. Envoyez quelqu'un d'autre.

— Vous êtes l'homme de la situation ! Althea le savait, et elle a dû vous laisser une lettre pour vous dire de ne pas vous dérober face à votre devoir. Le seigneur Rahl a besoin de vous, et je vous demande d'agir.

— Vous savez, pour la lettre ? demanda Friedrich en se relevant.

— C'est une des rares et précieuses choses que je connais depuis le début. Les prophéties m'ont appris que vous partiriez rejoindre le seigneur Rahl. Mais vous devez agir librement. Je vous implore de le faire, Friedrich !

— Navré, mais je ne suis pas fait pour cette mission… Vous ne comprenez pas, j'en ai peur. Je me fiche de tout, désormais…

Nathan sortit de sous son manteau un petit livre et le tendit à Friedrich.

— Prenez-le ! ordonna-t-il.

Le mari d'Althea obéit et passa machinalement les doigts sur le titre en relief doré à l'or fin. Du très bon travail… Il y avait quatre mots sur la couverture, dans une langue que Friedrich ne comprenait pas.

— Ce livre remonte à l'époque des Grandes Guerres, il y a des milliers d'années. Je viens de le découvrir au Palais du Peuple après une recherche frénétique parmi des tonnes d'ouvrages. Dès que je l'ai déniché, je suis venu ici. N'ayant pas eu le temps de le lire, j'ignore ce qu'il raconte…

— Il est rédigé dans une langue étrangère…

— Non, c'est du haut d'haran, tout simplement… J'ai aidé Richard à apprendre cette langue, et il faut qu'il lise ce livre.

— Richard ?

— Le nouveau seigneur Rahl.

Le ton du prophète fit frissonner Friedrich.

— Si vous ne l'avez pas lu, comment savez-vous que c'est un livre important ?

— Le titre suffit…
— Puis-je en connaître la traduction ?
— *Les Piliers de la Création*…

Chapitre 41

Oba ouvrit les yeux. Pour une raison qui le dépassait, cela ne fut pas efficace, car il n'y voyait toujours rien.

Il était allongé sur le dos, à même le sol de pierre – très froid, pour ne rien arranger. Il n'aurait su dire où il était, et encore moins comment il y avait atterri, mais son premier souci, de loin, restait de savoir pourquoi il était aveugle. Tremblant de la tête aux pieds, il battit des paupières pour éclaircir sa vision – et n'obtint aucun résultat.

Une idée terrible fit flamber sa panique naissante : il se demanda s'il n'était pas de retour dans l'enclos spécial.

Il hésita à bouger, craignant de découvrir qu'il avait raison. Utilisant il ne savait quel sortilège, les trois femmes qui le harcelaient – sa folle de mère et les deux foutues magiciennes – avaient trouvé un moyen de l'enfermer de nouveau dans l'ignoble prison de son enfance. Complotant ensemble dans le royaume des morts, elles avaient profité de son sommeil pour le coincer.

Tétanisé de terreur, Oba ne parvenait plus à réfléchir logiquement.

Soudain, il entendit un bruit. Tournant la tête, il entrevit un mouvement et comprit qu'il n'était pas dans son enclos, mais dans une pièce très sombre, tout simplement. D'abord soulagé, il eut très vite honte d'avoir perdu le contrôle de ses nerfs. Quelle mouche l'avait piqué ? Il était Oba Rahl, un prince invincible. Comment avait-il pu être assez idiot pour l'oublier ?

Bien qu'il fût ravi de ne pas être dans la prison de son enfance, il resta très prudent. Cet endroit semblait étrange et dangereux. Se concentrant, il tenta de se rappeler comment il y était arrivé, mais rien ne lui vint. Sa mémoire était embrumée – un fouillis de sensations bizarres : la tête qui tourne, une atroce migraine, des nausées, une incroyable impression de faiblesse… Des gens l'avaient traîné sur le sol, ses yeux avaient été blessés par une vive lumière, puis l'obscurité l'avait enveloppé…

Oba se sentait courbatu comme si on l'avait frappé pendant des heures.

Sur sa gauche, quelqu'un toussa, et une autre personne, sur sa droite, lui cria d'arrêter. Tous les muscles tendus, Oba se mit à l'arrêt comme un félin des montagnes. Il s'efforça de recouvrer tous ses sens, puis sonda du regard la pièce obscure.

Il y avait un peu de lumière, contrairement à ce qu'il avait cru.

Dans le mur qui lui faisait face, une petite ouverture carrée laissait filtrer la faible lueur d'une bougie.

Cette ouverture était munie de deux barres verticales qui devaient être… des barreaux.

Oba avait toujours mal à la tête, mais ça allait de mieux en mieux à chaque minute. Soudain, il se rappela à quel point il avait été malade. Avec du recul, il lui apparut qu'il n'avait pas mesuré la gravité de son état. Enfant, il avait eu une très forte fièvre, et ça ressemblait beaucoup à ce qu'il venait de subir. Sans doute une maladie contractée lors de sa visite à Althea, la magicienne du marécage.

Le fils de Darken Rahl voulut se lever, mais la tête lui tourna, et il jugea plus sûr de s'asseoir contre un mur, aussi glacé que le sol. Après avoir massé ses jambes engourdies, il s'étira puis appuya sur ses yeux avec ses doigts pour chasser le brouillard qui flottait toujours dans sa pauvre tête.

Quand ce fut fait, il vit que des rats, les moustaches frémissantes, couraient le long du mur d'en face.

Oba crevait de faim et la puanteur de ce lieu – un mélange de sueur et d'urine – ne parvenait pas à lui couper l'appétit.

— Regardez, le gros bœuf est réveillé ! lança une voix grave et moqueuse.

Oba regarda autour de lui et vit que des hommes l'entouraient. Apparemment, il y avait cinq types avec lui dans la pièce. Des miteux, de toute évidence. Celui qui avait parlé, dans un coin, sur la droite, était assis le dos contre le mur, comme Oba. Son rictus sinistre dévoilait des dents jaunâtres – non, des chicots, pour être plus précis.

Oba regarda les quatre autres hommes, tous debout.

— Vous avez l'air de criminels, dit-il.

Un éclat de rire général salua cette déclaration.

— Nous sommes tous injustement persécutés, dit le type assis dans son coin.

— Ouais, acquiesça un autre gaillard. On n'embêtait personne, et ces foutus gardes nous sont tombés sur le paletot. Puis ils nous ont enfermés comme si nous étions de vulgaires gibiers de potence.

D'autres éclats de rire ponctuèrent ce petit discours.

Oba songea qu'être incarcéré avec des criminels lui déplaisait au plus haut point. Pour commencer, il détestait être enfermé où que ce fût, car ça lui rappelait trop son enfance.

Se fouillant rapidement, il constata que tout son argent avait disparu, comme il le redoutait.

À l'entrée de la salle, devant la porte, un rat regardait les six hommes avec une curiosité de prédateur.

La petite ouverture munie de barreaux était le guichet de la porte

en question.

— Où sommes-nous ? demanda Oba.

— Dans la prison du palais, gros crétin, répondit le type assis. Tu te croyais où ? Dans un bordel de luxe ?

Les autres hommes rirent grassement de cette plaisanterie.

— Ceux qu'il fréquente ressemblent peut-être à ça ! dit l'un d'eux, se croyant très fin.

— J'ai faim, grogna Oba. Quand nous donne-t-on à manger ?

— Messire a l'estomac dans les talons ! lança un des types d'une voix moqueuse. Ici, on te laisse d'abord crever de faim, puis on te file un croûton de pain quand on y pense.

Un des autres hommes vint s'agenouiller devant Oba.

— Comment tu t'appelles ?

— Oba.

— Et comment as-tu atterri ici, mon gars ? Tu as violé une servante centenaire ?

La plaisanterie plut beaucoup aux quatre autres prisonniers. Oba, lui, ne la trouva pas drôle du tout.

— Je n'ai rien fait de mal, se défendit-il.

Il n'aimait pas ces hommes – tous de sales criminels.

— Si je comprends bien, tu es innocent ?

— Je ne sais pas pourquoi on m'a jeté en prison.

— Eh bien nous, on a notre petite idée, dit l'homme agenouillé.

— Oui, dit le type assis dans son coin. D'après les gardiens, tu as réduit un gars en bouillie en le frappant à mains nues.

Oba n'en revint pas. Il se souvenait très bien de cette affaire, mais…

— Pourquoi m'aurait-on emprisonné à cause de ça ? Cet homme était un voleur. Après m'avoir détroussé, il m'a abandonné dans la nature pour que j'y crève. Il a eu ce qu'il méritait.

— C'est ta version des faits, dit le prisonnier assis. D'après ce qu'on raconte, c'est toi qui as détroussé ce malheureux.

— Quoi ? Qui ose dire ça ?

— Les gardiens.

— Ils mentent ! insista Oba. (Les hommes rirent de nouveau.) Clovis était un voleur et un meurtrier.

Les rires cessèrent brusquement. Surpris, les rats qui déambulaient dans la cellule s'immobilisèrent et humèrent l'air, le museau plissé.

— Clovis ? répéta le prisonnier édenté en se levant. Tu as bien dit Clovis ? Le colporteur qui vend des amulettes et des charmes ?

Oba frémit à ces évocations. Il aurait donné cher pour pouvoir frapper de nouveau la petite vermine.

— C'est bien lui, oui, Clovis le colporteur ! Il m'a détroussé et

laissé pour mort dans un marécage. Je ne suis pas un assassin, mais un justicier, et on devrait me récompenser. Avoir châtié Clovis n'est pas un crime, bien au contraire.

Le type assis se leva et les autres approchèrent d'Oba.

— Clovis était l'un d'entre nous, dit le prisonnier édenté. Un de nos amis.

— Sans blague ? lança Oba. Eh bien, je l'ai réduit en bouillie, et si j'avais eu le temps, avant que sa tête ait explosé comme une noix, j'aurais prélevé quelques morceaux de choix pour me les faire cuire.

— Quel courage ! s'écria un des prisonniers. Pour un grand type comme toi, tabasser à mort un gringalet comme Clovis est un sacré exploit.

Quand un des hommes lui cracha dessus, la colère d'Oba se réveilla. Il voulut dégainer son couteau, mais ne le trouva pas à sa ceinture.

— Qui m'a pris mon couteau ? Je veux qu'on me le rende ! Lequel d'entre vous a fait ça ?

— Les gardiens te l'ont pris, dit le prisonnier édenté. Tu es aussi bête que tu en as l'air, mon pauvre vieux…

Oba foudroya du regard le criminel maintenant debout au centre de la pièce. C'était un vrai colosse, et son crâne rasé lui donnait l'air encore plus menaçant.

— Oba le balourd, voilà ce que tu es ! lâcha le prisonnier en avançant vers le fils de Darken Rahl. Un gros bœuf ! Un foutu balourd !

Les autres hommes éclatèrent de rire.

Oba écouta sa voix intérieure, qui lui soufflait de précieux conseils. Il brûlait d'envie de couper la langue à ces types, puis de les travailler longuement au couteau. En règle générale, il préférait infliger ça à des femmes, mais ces cinq salauds méritaient qu'il fasse une entorse à ses habitudes. Les voir se tordre de douleur l'aurait vraiment amusé, et il aurait été curieux de sonder leur regard de brute, au moment de leur passage dans l'autre monde.

Alors que ses adversaires approchaient, Oba se souvint qu'il n'avait pas son couteau. C'était ennuyeux, car il ne pourrait pas s'amuser comme il aimait le faire…

Il voulait récupérer son arme et sortir d'ici. Cet endroit le fatiguait…

— Debout, Oba le balourd, dit le voleur édenté.

Alors qu'un rat passait devant lui, le fils de Darken Rahl abattit une main sur sa queue. Le rongeur se débattit mais ne parvint pas à se dégager. Oba le prit dans son autre poing, l'enserrant dans un étau mortel.

En se levant, il décapita sa proie d'un coup de dents. Quand il fut

bien droit, dépassant d'une bonne tête le prisonnier édenté, il regarda ses agresseurs potentiels tout en mâchant consciencieusement la tête du rat.

Les cinq détenus reculèrent.

Sans cesser de mâcher, Oba approcha de la porte, regarda à travers les barreaux et vit deux gardiens en train de converser dans le couloir.

— Hé ! vous deux ! cria-t-il. Il y a eu une erreur. Je veux vous parler !

Les deux hommes tournèrent la tête.

— Une erreur, dis-tu ? Quelle erreur, mon gars ?

Le regard d'Oba passa d'un des gardiens à l'autre. Mais ses yeux n'étaient plus seulement les siens – l'entité qu'il appelait la « voix » voyait à travers eux.

— Je suis le frère du seigneur Rahl, dit Oba.

Une révélation qu'il n'avait faite à personne, il en était conscient. Mais il ne pouvait pas s'empêcher de parler. Un peu surpris, il s'entendit continuer d'un ton assuré :

— J'ai été emprisonné à tort pour avoir puni un voleur, alors que c'était mon devoir. Le seigneur Rahl n'approuvera pas qu'on m'ait traité ainsi. J'exige de voir mon frère. (Oba foudroya les deux hommes du regard.) Allez le prévenir !

Les gardiens battirent des paupières comme si les yeux du fils de Darken Rahl les éblouissaient. Puis ils tournèrent les talons et s'en furent.

Oba regarda de nouveau les détenus. Tandis qu'il mâchait nonchalamment une patte arrière du rat, les cinq brutes s'écartèrent comme si le bruit des os craquant sous ses dents les terrorisait.

Oba jeta un nouveau coup d'œil dans le couloir et ne vit personne. Mais il devait prendre son mal en patience. Le palais était immense, et les deux gardiens risquaient de mettre du temps à revenir.

Les prisonniers s'écartèrent un peu plus pour le laisser retourner jusqu'à son coin de mur, où il s'assit afin de continuer paisiblement son repas.

Ces types étaient fascinés par lui, et ça ne l'étonnait pas. Il se nommait Oba Rahl – le prince Oba Rahl, en anticipant un peu. Ces pouilleux n'avaient jamais vu un homme si important et ils en restaient bouche bée.

— Vous m'avez dit qu'on ne nous donnait rien à manger… (Oba brandit triomphalement son déjeuner.) Pas question que je crève de faim !

Il tira sur la queue du rongeur, l'arracha au cadavre et la jeta loin de lui. Les animaux mangeaient les queues de rat, mais lui, il était un être humain.

— Tu n'es pas qu'un balourd, lâcha le prisonnier édenté,

méprisant. Bon sang, je n'ai jamais vu un foutu bâtard aussi cinglé !

Oba se leva, traversa la cellule en un éclair et prit l'homme à la gorge avant que quiconque ait pu esquisser un geste.

Le soulevant du sol, le fils de Darken Rahl planta son regard dans les yeux du sale type. Puis il le propulsa contre un mur.

Le criminel s'écroula, aussi inerte que le rat aux trois quarts dévoré.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Oba vit que les quatre autres prisonniers avaient reculé jusqu'au mur du fond. Le type au crâne rasé avait repris connaissance et il gémissait en se tenant la tête à deux mains.

Oba se désintéressa de ce crétin. Il avait mieux à faire que tuer un vulgaire criminel, même si c'était tout ce que celui-ci méritait.

Le fils de Darken Rahl retourna près de son coin de mur et s'assit. Après avoir été très malade, il se remettait à peine, et il devait faire attention à sa santé. Il lui fallait se reposer.

— Réveillez-moi quand ils seront là, dit-il aux quatre brutes qui le regardaient toujours en silence.

Avoir un prince parmi eux les fascinait vraiment, et c'était très amusant à voir. Cela dit, c'étaient des criminels de droit commun, et il ne s'opposerait pas à leur exécution quand il exercerait le pouvoir.

— Nous sommes cinq et tu es tout seul, dit un des hommes. Si tu fermes l'œil, mon gars, tu risques de ne plus jamais te réveiller.

Oba sourit au prisonnier.

Et la voix sourit avec lui.

Les yeux écarquillés, l'homme recula jusqu'à ce que ses épaules percutent le mur, puis il s'éloigna en gardant le dos plaqué contre la pierre. Quand il eut atteint le fond de la cellule, il se laissa glisser sur le sol et se recroquevilla sur lui-même.

Puis il éclata en sanglots comme un enfant.

Oba se tourna sur le côté et s'endormit comme une masse.

Chapitre 42

Des bruits de pas lointains, dans le couloir, tirèrent Oba de sa sieste. Il ouvrit les yeux mais ne bougea pas et n'émit pas un son.

Les autres prisonniers regardaient à travers les barreaux.

Quand les bruits de pas se firent plus proches, quatre des cinq criminels reculèrent. Le cinquième resta où il était, montant la garde. Debout sur la pointe des pieds, il agrippa les barreaux et pressa le visage contre le guichet pour mieux sonder le couloir.

Oba reconnut le bruit métallique d'une série de portes qu'on ouvrait et poussait les unes après les autres.

Le « veilleur » resta immobile un moment, puis il recula à son tour.

Massés au fond de la cellule, les cinq bandits tinrent une messe basse.

— Et si c'est une Mord-Sith qui entre ? demanda l'un d'eux.

— On s'en fout ! répondit un de ses camarades. Je sais quelques petites choses sur ces femmes. Leur pouvoir les aide à capturer tous ceux qui ont le don. Elles ne craignent rien de la magie, mais sont vulnérables à la force brute.

— Tu oublies l'Agiel qu'aura cette Mord-Sith, dit le premier homme. Il agira sur nous, je te le garantis !

— Pas si nous réussissons à le lui prendre, mon gars ! Nous sommes cinq, souviens-toi ! Cinq hommes contre une simple femme.

— Oui, mais si…

— Selon toi, quel sort on nous réserve ? demanda un troisième prisonnier. Si nous ne saisissons pas cette occasion, nous finirons par crever ici. Nous n'aurons pas d'autres chances, c'est sûr. Agissons et filons d'ici !

Les autres prisonniers approuvèrent du chef ce programme.

Les cinq criminels se séparèrent et se placèrent aussi loin que possible les uns des autres, comme s'ils refusaient désormais de s'adresser la parole.

Alors qu'un autre type allait regarder par le guichet, un de ses compagnons approcha d'Oba et lui tapota le flanc du bout du pied.

— Ils reviennent… Réveille-toi ! Tu m'entends ?

Feignant de dormir, Oba grogna mais ne bougea pas.

L'homme lui flanqua un petit coup de pied.

— Tu voulais qu'on te réveille à leur retour ! Allez, debout, mon gars !

Prudent, le prisonnier s'écarta lorsque Oba s'étira et bâilla pour

faire mine de venir de se réveiller.

À part celui qui avait déjà vu dans ses yeux plus de choses qu'il l'aurait voulu, les types regardèrent le fils de Darken Rahl avant de se mettre en position.

Ils prirent des poses nonchalantes, comme si rien de ce qui allait arriver ne les intéressait.

Dans le couloir, deux personnes parlaient à voix trop basse pour qu'Oba comprenne leur conversation. Mais à leur ton, il devina qu'il s'agissait d'un entretien strictement professionnel.

Les bruits de pas cessèrent exactement devant la porte, et une clé tourna dans la serrure.

Quand la porte se déverrouilla, les cinq criminels tournèrent la tête, soudain fascinés. Dehors, un gardien tirait le lourd battant en grognant sous l'effort.

Avec des grincements sinistres, la porte pivota pour dévoiler…

… Une silhouette incontestablement féminine.

Le gardien qui l'accompagnait alluma sa lampe à une chandelle murale. Alors que la femme, debout sur le seuil, prenait note de la position de tous les prisonniers, l'homme entra et accrocha la lampe à un piton planté dans un mur de la cellule.

Cette lumière crue permit à Oba de découvrir la véritable apparence de ses compagnons de captivité. De véritables déchets d'humanité, voilà ce qu'étaient ces types !

Bien entendu, tous regardaient la femme avec des yeux brillants de concupiscence.

À la lueur de la lampe, Oba vit qu'elle portait la plus étrange tenue qu'il ait jamais vue : un uniforme de cuir rouge incroyablement moulant. Grande et bien bâtie, ses longs cheveux blonds nattés, elle n'avait pas d'arme, mais une étrange tige de cuir pendait à son poignet droit. Bien qu'elle fût plus petite que les hommes, son aura d'autorité lui donnait l'air d'une géante venue prononcer l'ultime sentence à l'heure du jugement dernier.

Son regard exprimait un agacement qui rappela sa mère à Oba.

Très surpris, il vit la femme congédier d'un geste nonchalant le gardien qui avait ouvert la porte.

L'homme, lui, ne parut pas étonné. Fataliste, il sortit de la cellule et verrouilla la porte derrière lui. Puis il s'éloigna, le bruit de ses pas résonnant un moment dans le couloir.

La femme en rouge évalua du regard les cinq compagnons d'Oba, les trouva sans intérêt et se concentra sur le fils de Darken Rahl.

— Par les esprits du bien…, soupira-t-elle dès que son regard croisa celui d'Oba.

Le futur prince sourit. En voyant ses yeux, la femme avait compris qu'il ne mentait pas au sujet de sa filiation. Quand on avait connu

Darken Rahl, on ne pouvait pas passer à côté de cette réalité : les yeux de l'ancien maître de D'Hara.

Des yeux qui brillaient maintenant sur le visage de son héritier.

En rugissant comme des bêtes fauves, les cinq hommes bondirent tous en même temps sur la femme en rouge. Oba crut qu'elle allait crier de terreur ou appeler à l'aide. Mais elle fit face à l'attaque avec un calme presque détaché.

La lanière de cuir rouge vola comme par miracle dans son poing droit et s'abattit sur la poitrine du premier agresseur, qui s'écroula comme une masse tel un grand arbre touché par la foudre.

Ses complices se lancèrent encore en avant, mais la femme esquiva leur assaut avec la grâce déconcertante d'une danseuse. Alors qu'ils tentaient de se réorganiser, elle passa méthodiquement à la contre-attaque.

Sans daigner se retourner, elle expédia son coude dans le visage d'une brute qui tentait de la ceinturer par-derrière. Oba entendit des os craquer, puis il vit un geyser de sang jaillir du nez de l'homme avant d'asperger le mur.

Le troisième type reçut à la gorge un coup apparemment anodin de l'étrange tige de cuir. Portant les mains à son cou, il hurla de douleur, tomba à genoux et commença à cracher du sang. Le voyant s'écrouler sur le côté, tout le corps parcouru de tremblements, le fils de Darken Rahl repensa à la mort du serpent, dans le marécage…

Esquivant une autre attaque, la femme passa près du moribond et prit le temps de l'achever proprement en lui défonçant le visage d'un fantastique coup de talon.

Dans le même mouvement, elle frappa le quatrième crétin au cou. Les jambes coupées, l'homme s'écroula face contre le sol. Saisissant l'occasion d'en finir avec un adversaire de plus, la femme lui brisa la nuque d'un coup de pied.

Fasciné, Oba ne perdait pas une miette du spectacle. L'économie de mouvements de cette guerrière, combinée à l'invraisemblable vitesse de ses attaques, stupéfiait le fils de Darken Rahl, qui n'était pourtant pas le dernier venu en matière de combat.

Le dernier type chargea comme un taureau. Absolument pas impressionnée par cette tactique, la femme s'écarta et lui décocha au visage un revers de la main qui le foudroya en pleine course. Le prenant par le col, la femme en rouge le força à s'agenouiller puis lui plaqua entre les omoplates son étrange tige de cuir.

Le prisonnier édenté, car c'était lui, cria plus fort qu'un cochon qu'on égorge. Oba en conçut une vague jalousie, parce qu'il n'était jamais parvenu à faire hurler quelqu'un ainsi. Cette femme avait véritablement du génie quand il s'agissait de faire souffrir les autres. Au lieu d'achever le prisonnier, elle le maintenait aussi facilement

qu'elle eût maintenu un enfant et le forçait à subir un châtiment pire que la mort.

Plongeant son regard dans celui d'Oba, la femme en rouge décida qu'elle s'était assez amusée. D'un geste négligeant, elle posa son arme sur la nuque de l'homme. Comme frappé par la foudre, le prisonnier trembla de la tête aux pieds, puis il s'immobilisa, du sang coulant de sa bouche et de ses oreilles.

Sans manifester le moindre intérêt pour son agonie, la femme le lâcha et ne le regarda même pas s'écraser sur le sol. Expert en la matière, Oba ne douta pas un instant que l'homme avait déjà cessé de vivre quand son visage s'écrasa sur la pierre glacée.

La bataille semblait avoir duré à peine cinq secondes : une pour chaque adversaire éliminé. Tous les murs étaient souillés de sang. Cinq cadavres gisant autour d'elle, la femme en rouge semblait aussi calme et composée que si elle venait de prendre le thé avec des amies.

— Désolée de te décevoir, dit-elle en approchant d'Oba, mais tu ne t'échapperas pas si facilement.

Le fils de Darken Rahl sourit. Cette femme le désirait, il le sentait.

Il tendit la main et la referma sur le sein gauche de la jolie garce.

Furieuse, elle lui abattit son arme sur l'épaule, près de la base du cou.

Oba tendit l'autre main et saisit le second sein de la femme. Souriant, il serra fermement les deux délicieuses boules de chair.

— Comment peux-tu ne pas…, commença la femme.

Puis elle se tut, car elle venait de comprendre.

Oba aimait bien la poitrine de cette femme – et en la matière, il était en peu de temps devenu un expert. Cela dit, ce n'était pas une garce comme les autres. Avec elle, il allait avoir l'occasion d'apprendre beaucoup de choses nouvelles.

Elle lui décocha un direct du droit à une incroyable vitesse.

Oba bloqua le coup de la paume d'une main, puis referma les doigts sur le poing de la femme. Ensuite, il lui tordit le bras dans le dos et la força à se placer face à lui, les reins cambrés et les épaules pressées contre les siennes.

Elle tenta de le frapper au bas-ventre avec son bras libre, mais il avait anticipé le coup et en profita pour lui saisir la main au vol et lui retourner également ce bras-là dans le dos. Toujours aussi vif, il prit dans une seule main les deux poignets de la guerrière.

Cela lui laissa une main libre pour explorer ses formes délicieusement féminines. Glissant les doigts sous le cuir rouge, il découvrit une chair douce et lisse dont le contact lui fit bouillir les sangs.

Comme le rat, un peu plus tôt, la femme se débattait furieusement pour tenter de se dégager. Elle connaissait le principe consistant à se servir de la force d'un adversaire contre lui – au lieu de s'acharner à lui résister –, mais ça ne suffisait pas, car Oba ne commettait pas l'erreur grossière d'entrer dans son jeu. La maintenant avec la combinaison exacte de force et de souplesse, il continua d'enfoncer sa main sous le cuir rouge.

La maudite garce lui flanqua un coup de pied dans le tibia. Surpris par la douleur, Oba ne put s'empêcher de crier, mais il réussit à ne pas lâcher prise. Hélas, la femme profita de son moment de déconcentration pour pivoter sur elle-même, passer le torse sous les bras de son adversaire et se dégager.

En un éclair, elle s'était libérée – la première proie qui eût jamais réussi cet exploit face à Oba.

Au lieu de fuir, elle utilisa sa vitesse acquise pour frapper le fils de Darken Rahl à la base du cou.

Il parvint à dévier en partie l'attaque, mais l'impact, même amorti, lui fit un mal de chien.

Fou furieux, Oba décida qu'il avait assez joué à l'amour courtois. Prenant au vol le bras de la garce, il le tordit jusqu'à ce qu'elle hurle de douleur. Puis il lui faucha les jambes d'un coup de pied, la propulsant au sol avec l'assurance de tomber sur elle une fois qu'elle aurait percuté la pierre froide.

Tout se passa comme il l'avait prévu. Alors que la garce avait le souffle coupé par l'impact, il lui enfonça son poing dans le ventre et vit dans ses yeux qu'elle souffrait atrocement.

Avant d'en avoir fini avec elle, il verrait passer cent fois plus de douleur et de terreur dans le regard de cette chienne.

Depuis que le corps à corps se déroulait sur le sol, Oba avait un net avantage et il n'hésita pas à en profiter. Pressé de passer aux choses sérieuses, il entreprit de déchirer les vêtements de la garce, qui ne fit rien pour lui faciliter les choses et lui résista de toutes ses forces.

Sa façon de se battre surprit Oba. Contrairement aux autres femmes, elle ne tentait pas de lui échapper mais s'acharnait à lui faire le plus mal possible.

Une preuve de plus qu'elle le désirait follement.

Eh bien, il allait lui donner ce qu'elle voulait, et qu'aucun homme avant lui n'avait été fichu de lui offrir.

Ses doigts puissants se refermèrent sur le haut de l'uniforme de cuir. Mais la tenue était fermée à la taille par une épaisse ceinture et dans le dos par des lacets de cuir très serrés. Dans ces conditions, Oba lui-même n'était pas assez fort pour déchirer ce vêtement. Ne se laissant pas décourager, il tenta de faire simplement glisser le haut sur les épaules de la femme. Voir sa chair dévoilée lui enflamma les sens.

Histoire de l'exciter, cette furie essayait de le frapper avec ses mains, ses pieds et même son menton.

Malgré la résistance de sa proie, Oba parvint à faire craquer les lacets de cuir puis à dénuder la belle garce jusqu'aux hanches. Folle de désir, elle se débattit plus violemment encore, acharnée à lui faire aussi mal que possible.

À force de le désirer, cette catin blonde perdait tout contrôle d'elle-même, et c'était une expérience grisante.

Alors qu'il se concentrait pour lui dénuder les fesses, elle lui planta les dents dans l'avant-bras.

Oba se pétrifia d'abord de douleur, mais ça ne dura pas. Au lieu d'essayer de dégager son bras, il appuya très fort vers le bas jusqu'à ce que l'arrière du crâne de la catin percute la pierre froide du sol.

Après deux impacts, la furie perdit de sa combativité et le fils de Darken Rahl libéra son bras.

Il devait doser précisément tous ses gestes, parce qu'il ne voulait surtout pas que la femme perde connaissance. Il fallait qu'elle soit consciente, pour profiter de tout ! Sinon, ce serait un gâchis…

Alors qu'il lui écartait les cuisses avec un genou, Oba vit dans le regard de la catin qu'elle ne perdait pas une miette des événements en cours et qu'elle les appréciait. Elle savait qui il était, et quel honneur il consentait à lui faire.

L'expérience serait avant tout *cognitive*. Il était essentiel que cette femme sente ce qui se passait en elle et suive étape après étape la métamorphose qu'allait connaître son corps pour l'instant vivant. La mort rôdait autour d'elle, et sa présence ne devait pas passer inaperçue. Oba tenait à voir dans les yeux de la blonde le reflet de tout ce qu'elle penserait et éprouverait.

Il passa la langue derrière l'oreille de la femme et trouva sa peau délicieusement douce. Très excité, il mordilla le cou de sa partenaire, certain qu'elle adorait tout ce qu'il lui faisait. Bien sûr, elle continuait de se débattre afin de donner le change. Et surtout pour qu'il ne la prenne pas pour une fille facile. Les femmes jouaient toujours à ce jeu-là. À la façon dont celle-ci se tortillait, Oba n'avait aucun doute sur le désir qu'elle éprouvait pour lui.

Sans cesser de mordiller la gorge de sa belle, Oba commença à déboutonner son pantalon.

— Tu as toujours rêvé que ça se passe ainsi, dit-il, fou de désir à son tour.

— Oui, souffla la femme. Oui, tu as tout compris…

Voilà qui était nouveau. Jusque-là, Oba n'avait jamais connu une femme assez à l'aise avec ses désirs pour en parler ouvertement. Toutes les autres passaient par un concert de cris et de gémissements.

Celle-là brûlait de désir de jeter le masque et d'exprimer ses véritables sentiments.

Bien entendu, il la désira encore plus fort.

— S'il te plaît, souffla-t-elle sous l'épaule qui appuyait sur sa mâchoire afin de lui plaquer la tête contre le sol, laisse-moi t'aider.

Là, ça dépassait tout, en matière de nouveauté !

— M'aider ?

— Oui, à défaire ton pantalon, afin que tu puisses me toucher là où j'en ai le plus envie.

Oba accéda avec plaisir à cette requête. Si elle se chargeait de déboutonner son pantalon, il aurait les deux mains libres pour la peloter. Cette blonde était une femme exceptionnelle, digne d'un homme comme lui. Un prince Rahl, ou peu s'en fallait… Il n'avait jamais vécu une expérience pareille. Visiblement, savoir qu'il était de sang royal désinhibait les femmes – en tout cas, celle-là !

Il sourit de l'avidité avec laquelle elle s'attaquait à sa braguette et changea un peu de position pour lui faciliter la tâche pendant qu'il continuait à explorer les secrets de sa féminité.

— S'il te plaît, murmura-t-elle quand elle en eut terminé avec le pantalon, laisse-moi tenir le trésor que tu portes entre les jambes. Je t'en prie !

La blonde le désirait au point d'en perdre sa dignité. En toute franchise, ce n'était pas désagréable du tout. Tout en lui mordillant le cou, Oba souffla qu'elle avait sa permission.

Il cambra les reins pour qu'elle puisse saisir l'objet de son désir et gémit de plaisir quand elle tendit son petit corps si ferme pour accéder à son intimité.

Des doigts longs, frais et délicats se refermèrent sur les testicules d'Oba.

Se laissant emporter par la passion, il mordit de nouveau le cou de la blonde.

Frissonnant de plaisir, elle serra dans sa main les bourses du fils de Darken Rahl. Touché par tant d'avidité à lui plaire, il se promit de récompenser la guerrière en la tuant aussi lentement que possible.

La garce lui tordit si violemment les testicules qu'il se redressa d'un bond en hurlant de douleur. Des larmes lui montèrent aux yeux et l'aveuglèrent.

La souffrance, foudroyante, lui avait coupé le souffle. Alors qu'il était pétrifié de douleur et de surprise, la catin affermit sa prise sur les gonades déjà martyrisées et les tordit de nouveau – encore plus fort et plus vicieusement, si c'était possible.

Oba eut l'impression que ses yeux allaient sortir de leur orbite. Paralysé par la souffrance, il perdit toute lucidité. Sourd, aveugle et

incapable de respirer, il ne pouvait même pas crier pour se soulager.

Il n'était plus qu'une statue à la gloire de la douleur.

Plus rien n'existait à part un intolérable calvaire qui semblait ne jamais devoir s'achever. Il voulait crier, mais pas un son ne sortait de sa gorge.

Soudain, sa vision s'éclaircit et il entendit autre chose qu'un vague bourdonnement.

Mais la pièce parut tourner sous lui, et il s'écroula sur le flanc. Quelqu'un venait de le frapper dans les côtes avec assez de force pour vider ses poumons du peu d'air qui y restait.

Mais comment la garce s'y était-elle prise ? se demanda-t-il avant de s'écraser contre le mur.

Il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de pouvoir inspirer un peu d'air. Son flanc lui faisait mal comme si un taureau lancé à pleine vitesse l'avait percuté, mais ce n'était rien comparé à son entrejambe dévasté.

Il vit soudain le gardien et comprit. Le type était revenu, et c'était lui qui l'avait frappé, pas la catin, qui gisait toujours sur le sol, ses charmes impudiquement exposés.

Une épée au poing, le gardien approcha de la femme en rouge et se pencha sur elle.

— Maîtresse Nyda ! Vous allez bien, maîtresse Nyda ?

La catin murmura que ça allait puis tenta de se relever. Le gardien ne fit pas mine de l'aider, comme s'il avait peur de la toucher, voire de la regarder. En revanche, l'homme fixait Oba, qui ne semblait pas l'inquiéter le moins du monde.

Une fois debout, Nyda ne tenta pas de voiler son torse dénudé. Elle jouait toujours avec Oba, comprit celui-ci, mais la présence du gardien la contraignait à cacher ses sentiments et ses désirs.

Pour le provoquer comme elle venait de le faire, elle devait être folle de lui.

La respiration de nouveau normale et les muscles moins tétanisés, le fils de Darken Rahl regarda Nyda – puisqu'elle s'appelait ainsi – vaciller sur ses pieds.

Immobile, il écoutait la voix lui murmurer des conseils. Avec la sueur qui ruisselait le long de son torse, cette femme était divine. Près d'elle, il apprendrait des choses dont il ne soupçonnait pas l'existence. Et il connaîtrait une extase qui dépasserait tout ce qu'il avait pu expérimenter…

Se sentant un peu mieux, Oba se releva, s'adossa au mur et regarda sa délicieuse partenaire essuyer d'un revers de la main le sang qui maculait sa bouche. De l'autre main, elle tentait maladroitement de remonter son uniforme. Elle semblait sonnée – sans doute plus par le désir que par le combat – et ses doigts tremblants refusaient de lui

obéir. Perdant soudain l'équilibre, elle faillit tomber mais s'appuya contre le mur.

Oba s'étonna qu'elle n'ait pas tous les os brisés après leur brève mais vigoureuse joute amoureuse. Cela dit, elle ne perdait rien pour attendre…

Du sang coulait des tendres morsures que lui avait infligées Oba, et sa natte blonde était rouge de sang, sûrement parce que son cuir chevelu avait éclaté en percutant le sol, un peu plus tôt. Le fils de Darken Rahl prit note qu'il devrait doser sa force, s'il ne voulait pas casser trop tôt son jouet. Des mésaventures de ce genre lui étaient déjà arrivées. Les femmes se révélaient tellement fragiles…

L'entrejambe toujours en feu, Oba regarda le gardien qui avait eu l'audace de le frapper. Ce chien affichait une confiance en lui surprenante pour quelqu'un qui se tenait devant un membre de la maison Rahl.

Mais il recula quand son regard croisa celui d'Oba.

La voix pouvait voir à travers les yeux du fils de Darken Rahl, et elle paralysait ses proies.

Oba eut un rictus presque amical.

— Maîtresse Nyda, souffla l'homme, vous devriez sortir d'ici…

Toujours en train d'essayer de se rhabiller, Nyda tourna vers le gardien un regard vide. Elle avait du mal à tenir debout et tenter de remettre en ordre sa tenue n'améliorait pas les choses.

— Nous ne voulons pas qu'elle s'en aille, dit Oba.

Le gardien écarquilla les yeux.

— Nous ne voulons pas qu'elle s'en aille, répéta Oba, se faisant le porte-parole de la voix.

Nyda regarda alternativement le gardien et le fils de Darken Rahl.

— Amène-la-moi, ordonna Oba, émerveillé par toutes les bonnes idées que lui soufflait la voix. Fais-le et nous nous amuserons tous les deux avec elle.

Nyda tourna la tête vers le gardien. Quand elle vit qu'il était comme hypnotisé, elle tenta de faire voler son arme dans sa main, mais l'homme lui saisit le poignet pour l'en empêcher.

Puis il lui passa son bras libre autour de la taille.

Elle se débattit, mais le gaillard était costaud et elle n'avait pas tous ses moyens.

Oba sourit en voyant que son complice avait entrepris de peloter Nyda.

— Elle est superbe, non ? lança-t-il.

Le gardien hocha la tête et continua d'avancer avec sa proie.

Quand ils furent assez près, Oba tendit les bras. Il était temps de finir ce qu'il avait commencé.

Et il n’était pas homme à saloper le boulot.

Nyda s’accrocha à la tunique du gardien. À une vitesse incroyable, elle se propulsa en l’air.

Oba eut à peine le temps d’apercevoir les deux pieds bottés qui volaient vers son visage. Avant de pouvoir réagir, il eut l’impression que le palais entier venait de s’écrouler sur lui.

Chapitre 43

Oba ouvrit les yeux. Cette fois, il comprit immédiatement qu'il était dans l'obscurité, le dos reposant sur un sol de pierre. Sa tête lui faisait un mal de chien, mais moins que son entrejambe, qu'il entreprit de masser sans obtenir de grands résultats.

Cette garce de Nyda s'était révélée aussi néfaste que toutes les femmes qu'il avait rencontrées. On eût dit que son destin était de souffrir sous le joug de maudites mégères. Elles se vengeaient parce qu'elles étaient jalouses de son importance, voilà tout. En l'humiliant, elles espéraient le rabaisser à leur niveau.

Cela dit, il commençait à en avoir assez de se réveiller dans des cellules glacées. On eût dit que l'incarcération était sa malédiction personnelle. Durant son enfance, il avait eu plutôt chaud, quand sa mère le confinait dans l'enclos. Adulte, il expérimentait la version glaciale. Mais de toute façon, il était toujours malheureux.

Il se demanda si sa cinglée de mère et les deux magiciennes mortes étaient pour quelque chose là-dedans. Ces trois harpies étaient rancunières, et il pouvait très bien leur devoir ses dernières mésaventures.

À un détail près : elles étaient mortes ! Encore que… Il n'aurait pas juré qu'avoir trépassé suffise à les empêcher de nuire. Maléfiques de leur vivant, elles ne risquaient pas de s'être amendées *post mortem*.

En réfléchissant, Oba dut quand même admettre que tout était sans doute la faute de Nyda, la catin en rouge. Faisant à merveille semblant de ne pas tenir debout, elle s'était laissé traîner par le gardien jusqu'à l'endroit où elle pourrait frapper à coup sûr. Bon sang, c'était une sacrée pétroleuse ! En vouloir à une femme qui vous désirait tellement n'était pas facile.

À coup sûr, elle avait détesté l'idée de ne pas être seule avec Oba. Oui, c'était sûrement ça qui l'avait énervée, et il ne pouvait pas l'en blâmer.

Maintenant qu'il avait révélé sa véritable identité, il devait s'attendre à rencontrer de plus en plus de femmes de cette qualité. Elles brûleraient de passion pour lui parce qu'il était un Rahl, et il allait devoir se montrer à la hauteur.

Le futur prince changea de position, grogna de douleur, puis parvint à s'asseoir, le dos appuyé contre le mur. La conquête de ses futures concubines risquait de lui valoir bien des souffrances, mais à vaincre sans péril, on triomphait sans gloire…

Il avait entendu cette phrase un jour. Peut-être murmurée par la voix…

Oba se leva, regarda autour de lui et repéra un rayon de lumière. Encore un guichet, pensa-t-il, mais plus petit que celui de la cellule précédente.

Une main contre le mur, il avança et atteignit très vite un coin. Se déplaçant latéralement, il fit à peine quelques pas avant de se trouver devant un autre mur.

Il fit le tour de sa cellule et frissonna de terreur. Il était enfermé dans un véritable trou à rats ! Il avait dû être couché dans le sens de la longueur, car la pièce n'était pas assez large pour qu'il puisse s'y étendre d'une autre façon.

La vieille angoisse de la claustrophobie le prit à la gorge. Il essaya de respirer et eut l'impression que l'air refusait de pénétrer dans ses poumons. S'il restait longtemps dans cette geôle, il allait devenir fou !

Ce n'était peut-être pas Nyda, tout compte fait. Ce genre de torture portait la marque de sa mère. Elle le regardait peut-être depuis le royaume des morts, se demandant sans cesse comment elle pouvait le martyriser. Lathea et Althea avaient sans doute proposé de l'aider, puisque Oba était leur souffre-douleur préféré. En unissant leurs forces, les trois femmes avaient sans doute pu aider la catin Nyda à faire enfermer leur victime favorite dans une minuscule cellule.

Oba fit plusieurs fois le tour de la pièce, terrifié à l'idée que les murs se referment sur lui. Il était bien trop grand et fort pour rester dans un endroit pareil et finir par y mourir étouffé.

Il se plaqua contre la porte, le visage collé au guichet, et tenta d'aspirer un peu d'air frais.

Pleurant sur son propre sort, il repensa pour se consoler à la façon dont il avait tué sa mère. Que n'aurait-il pas donné pour pouvoir lui flanquer sur le crâne deux ou trois coups de pelle supplémentaires !

Quand il se fut un peu calmé, il écouta la voix, qui entreprit de le rassurer, de le conseiller et de lui redonner courage. Il était malin, lui dit-elle, et il avait toujours triomphé de ceux qui complotaient contre lui. Il sortirait de cette cellule, c'était certain. Il devait se reprendre et agir comme l'homme hors du commun qu'il était.

Oba Rahl. Bientôt un prince… Oba l'invincible.

Il tenta de regarder par l'ouverture du guichet et ne vit rien, à part une autre petite pièce sombre. Était-il prisonnier dans une boîte elle-même rangée dans une boîte ? Bouleversé par cette idée, il frappa à la porte en hurlant de terreur.

Comment pouvait-on être si cruel avec lui ? Traiter un Rahl ainsi était une indignité ! Les gens importants avaient droit à des égards. Lui, on avait commencé par l'enfermer avec de vulgaires criminels de droit commun – la lie de la terre, en vérité. Ensuite, on l'avait jeté

dans une oubliette ! Tout ça parce qu'il avait infligé un juste châtiment à une vermine de petit voleur !

Oba tenta de penser à autre chose. Sinon, il deviendrait fou pour de bon.

Il se souvint de l'expression de Nyda, la première fois qu'il l'avait regardée dans les yeux. Elle l'avait reconnu immédiatement. Cette garce avait su au premier coup d'œil qu'il était le fils de Darken Rahl. Pas étonnant qu'elle l'ait désiré comme une folle. Il était un homme important, et les femmes voulaient toutes fréquenter les hommes d'élite… et les rabaisser à leur niveau. Chez Nyda, tout s'expliquait par la jalousie. C'était à cause de ça qu'il croupissait dans une cellule. Tout bêtement…

Il réfléchit à ce qu'il avait lu dans les yeux de Nyda, lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois. À l'évidence, c'était à cause de ses yeux qu'elle l'avait identifié, et ce détail lui permit de faire s'emboîter deux nouvelles pièces de son puzzle mental.

Jennsen avait les mêmes yeux que lui. Elle était sa sœur… et un « trou dans le monde », comme lui.

Quel dommage qu'elle soit une parente ! Une femme si séduisante – et rousse, par-dessus le marché ! Voilà qui manquait à sa collection…

Mais il était trop à cheval sur les principes pour la considérer comme une amante potentielle. C'était regrettable, considérant ses formes épanouies, mais ils avaient le même père, et ce n'était pas rien. Même s'il éprouvait une agréable sensation de chaleur entre les cuisses en pensant à elle – ces derniers temps, son entrejambe était rarement une source de satisfaction –, il n'était pas question qu'il s'autorise une telle entorse à la morale. Oba Rahl n'était pas un vulgaire animal en rut.

Darken Rahl avait également engendré Jennsen. C'était une idée intrigante, et il ne savait pas trop quoi en penser. Jennsen et lui avaient des points communs. Tous les deux, ils devaient affronter des légions de jaloux qui tentaient de leur barrer le chemin de la grandeur.

Le seigneur Rahl ayant envoyé des *quatuors* à ses trousses, Jennsen ne le portait sûrement pas dans son cœur. Avec un peu de chance, elle pourrait faire une excellente alliée pour Oba.

Mais il n'avait pas oublié l'angoisse de Jennsen, quand elle avait croisé son regard. L'avait-elle identifié ? Avait-elle vu dans ses yeux qu'il était aussi le fils de Darken Rahl ? Dans ce cas, elle pouvait bien se méfier de lui parce qu'elle avait ourdi des plans où il n'avait pas sa place… Son existence la gênait peut-être, et il devrait la tenir pour une adversaire redoutable de plus.

Le seigneur Rahl, leur demi-frère, voulait les tenir sous le boisseau

parce qu'ils étaient des concurrents dangereux. Ce petit malin ne désirait sûrement pas partager avec Oba et Jennsen un trésor dont une partie leur revenait pourtant de droit.

Jennsen était-elle aussi égoïste ? Tout bien pesé, cette tendance semblait dominante dans la famille. Oba faisait exception à la règle, mais c'était un petit miracle.

Oba explora ses poches et ses diverses cachettes, comme lors de son premier réveil dans une geôle, et constata qu'elles étaient toujours aussi vides. Les sbires du seigneur Rahl l'avaient dépouillé avant de le jeter en prison. Ils avaient sans doute gardé le butin pour eux. Décidément, le monde grouillait de voleurs qui en avaient tous après le pécule bien mérité d'Oba.

Le fils de Darken Rahl entreprit de marcher de long en large dans la cellule en tentant d'oublier à quel point elle était exiguë. Tout en faisant de l'exercice, il écouta les conseils de la voix. De plus en plus de points se mettaient en place sur ses listes mentales. Désormais, la toile d'araignée de mensonges et de trahisons dont il était victime lui apparaissait dans toute son ampleur. Et il commençait à comprendre.

Sa mère avait toujours su qu'il était important, ça ne faisait pas de doute. Désireuse de le rabaisser à son niveau – toujours la même chose –, elle l'avait enfermé dans le maudit enclos et forcé à boire les immondes potions d'une magicienne. Cette folle avait été jalouse de son propre fils ! Fallait-il que son esprit ait été malsain…

Lathea était également au courant de tout, et elle avait tenté de l'empoisonner. Aucune de ces deux femmes n'aurait eu le courage de le tuer, tout simplement. Elles n'avaient pas les tripes pour ça ! Mais elles le détestaient à cause de son importance, et elles adoraient le torturer. Un lent empoisonnement, voilà qui avait dû leur plaire ! Et pour apaiser leur conscience, elles avaient baptisé ça un « traitement ».

Sa vie durant, sa mère l'avait accablé de corvées, humilié à la moindre occasion et contraint à aller acheter lui-même le poison qui le tuait peu à peu. Étant un bon fils, il ne s'était jamais révolté et n'avait jamais douté de l'amour que lui portait sa génitrice.

Sa mère et Lathea, les deux plus grandes garces du monde, avaient eu le châtiment qu'elles méritaient.

Et maintenant, le seigneur Rahl tentait de dissimuler l'existence de son frère en l'enfermant dans un trou à rats !

Oba continua à réfléchir. Il y avait encore trop de choses qu'il ignorait.

Quand il fut satisfait de sa méditation, il obéit à la voix. Approchant de la porte, il colla ses lèvres au guichet.

Il était invincible, non ?

— J'ai besoin de vous…, murmura-t-il.

Il n'avait pas besoin de crier. La voix qui vibrait à l'intérieur de son crâne porterait ses paroles à leurs destinataires.

— Venez à moi, dit-il à l'unisson avec la voix. Oui, venez à moi, c'est un ordre…

Aucun esprit inférieur ne serait en mesure de résister à sa suggestion. Il était Oba Rahl, un prince au destin glorieux. Pas un crétin qui pouvait se permettre de croupir en prison. Il en avait plus qu'assez de ces petits jeux stupides. Il était temps pour lui d'assumer son ascendance et *tout* ce qui faisait de lui un être à part.

— Venez à moi, répéta-t-il.

Il continua à réciter ces trois mots sans perdre patience, car il savait que des serviteurs obéissants se présenteraient bientôt devant lui.

Il ne s'inquiéta pas du temps qui passait, puisque ses sauveurs étaient déjà en chemin.

— Venez à moi…

Une porte grinça dans le couloir.

Des bruits de pas retentirent.

— Venez à moi, répéta Oba en même temps que la voix.

Deux hommes venaient de s'arrêter devant la porte de la pièce contiguë à sa cellule.

— Que me voulez-vous ? demanda l'un d'eux d'une voix hésitante.

— Tu dois venir à moi, dit Oba.

Le gardien parut surpris par une demande si innocente et pourtant impérieuse.

— Viens ! ordonnèrent Oba et la voix avec une autorité soudain tranchante.

Le fils de Darken Rahl entendit une clé tourner dans la serrure de la première porte, qui s'ouvrit en grinçant.

Un garde entra dans la pièce adjacente et l'ombre d'un autre homme, derrière lui, occulta la lumière qui filtrait du couloir. Les yeux écarquillés, le premier gardien approcha du guichet.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton hésitant.

— Nous désirons partir, dirent Oba et la voix. Ouvre la porte. Il est temps pour nous de sortir d'ici.

L'homme se pencha et déverrouilla la seconde porte. Quand il l'eut ouverte, son compagnon vint se placer dans son dos. Lui aussi avait le regard vide et l'absence d'expression d'une marionnette.

— Que devons-nous faire ? demanda le premier gardien.

— Nous devons partir, dirent Oba et la voix. Guidez-nous hors d'ici.

Les deux hommes hochèrent la tête puis tournèrent les talons pour montrer le chemin de la liberté au fils de Darken Rahl.

Maintenant que la voix le conseillait, Oba ne serait plus jamais

enfermé dans des trous à rats. La voix l'aidait et il était invincible. Heureusement, il s'en était souvenu à temps…

Althea avait eu tort de médire de la voix. Elle était jalouse, comme toutes les autres. Oba était vivant et la voix l'avait soutenu. La magicienne, elle, était morte. Dans le royaume des morts, elle devait tirer une drôle de tête !

Oba ordonna aux deux gardiens de refermer la porte de sa petite cellule. Ainsi, on ne découvrirait pas tout de suite qu'il s'était volatilisé. Pour échapper au seigneur Rahl, avoir un peu d'avance ne lui ferait pas de mal.

Les gardiens le guidèrent dans un dédale de couloirs étroits et obscurs. Avançant prudemment, ils évitèrent tous les passages d'où montaient des échos de conversations et des bruits de pas. Oba voulait s'éclipser le plus discrètement possible. Il valait mieux filer comme ça que devoir se battre, surtout dans son état de fatigue.

— Je dois récupérer mon argent, dit-il. Savez-vous où il est ?

— Oui, répondit un des hommes d'un ton monocorde.

Ils franchirent une série de portes de fer et remontèrent des couloirs aux murs de pierre brute. Dans le plus long, des cellules s'alignaient des deux côtés et des mains avides, se tendant à travers les barreaux, griffèrent l'air sur leur passage.

Les gardiens se firent copieusement insulter et couvrir de crachats. En revanche, rien ne se produisit sur le passage d'Oba. Le silence revint, les mains disparurent et pas un crachat ne vola dans l'air.

Au bout du couloir, un des gardiens s'engagea dans un escalier en colimaçon. Oba le suivit, l'autre homme fermant la marche.

En haut de l'escalier, le premier gardien ouvrit une porte bardée de fer et fit signe au fils de Darken Rahl d'entrer avec lui.

Les lampes des deux hommes illuminèrent des rangées d'étagères où étaient empilés les objets les plus divers. Des vêtements, des armes, des objets personnels de toutes sortes.

Oba étudia tout avec sa curiosité habituelle et se hissa même sur la pointe des pieds pour voir ce qu'il y avait sur les étagères les plus hautes. Tout ce fouillis, devina-t-il, appartenait aux prisonniers, et on le leur avait retiré avant de les enfermer.

Sur une étagère, il repéra le manche de son couteau. Derrière, il reconnut les haillons qu'il avait volés chez Althea afin de pouvoir traverser les plaines d'Azrith. Le couteau qu'il cachait dans sa botte était là aussi, près des diverses bourses qui contenaient sa fortune.

Il fut soulagé de récupérer son argent, et positivement ravi de pouvoir de nouveau refermer les doigts sur le manche en bois de son cher couteau.

— Vous m'escorterez, dit-il aux deux gardiens.

— Où ? demanda l'un d'eux.

Oba prit le temps de la réflexion.

— C'est ma première visite, et j'aimerais voir une bonne partie du palais.

Il avait failli dire *de mon palais*, mais il s'était retenu à temps. L'heure viendrait de prendre possession de son bien. Pour le moment, il avait des affaires plus urgentes à régler.

Il suivit les deux gardiens le long d'une interminable série de couloirs et d'escaliers. Voyant qu'il était accompagné par des hommes en uniforme, les patrouilles ne lui accordèrent pas la moindre attention.

Après avoir franchi une ultime porte en fer, Oba et ses deux guides débouchèrent dans un grand couloir au sol de marbre poli.

Oba fut émerveillé par la splendeur de ce lieu. Les colonnes, la voûte, les arches – tout lui paraissait somptueux.

Le couloir débouchait dans une immense cour plus belle que tout ce qu'Oba avait vu dans sa vie. Bouche bée, le fils de Darken Rahl admira un long moment le grand bassin bordé d'arbres sur un côté qui occupait une bonne partie de l'espace. On se serait cru dans une forêt – sauf que tout cela était à l'*intérieur*, sous une voûte magnifique. Un muret de marbre faisait le tour du bassin dont le fond était constitué de petits carreaux bleus.

Des poissons rouges s'ébattaient dans ces eaux si pures. De vrais poissons, à l'intérieur d'un bâtiment !

Oba n'avait jamais été pétrifié ainsi par la splendeur d'un lieu.

— C'est le palais ? demanda-t-il.

— Une toute petite partie, oui…

— Une toute petite partie ? Le reste est aussi magnifique ?

— Plus magnifique, la plupart du temps… Souvent, les plafonds sont plus hauts et de grandes colonnes soutiennent plusieurs niveaux de balcons.

— Des balcons ? À l'intérieur ?

— Oui. En se baladant, les gens peuvent regarder ce qui se passe sur les places ou le long des grandes promenades.

— Dans certains couloirs, ajouta l'autre gardien, on peut acheter à peu près tout ce qui se vend. Certaines zones sont publiques, mais il y a aussi des casernes pour les soldats et des résidences pour les fonctionnaires. À certains endroits, les visiteurs peuvent louer des chambres.

— Quand j'aurai un peu visité le palais, dit Oba à ses deux esclaves, je voudrai me reposer dans une chambre. Il faudra qu'elle soit luxueuse, bien sûr, mais tranquille. Un endroit discret où on ne me remarquera pas. Avant de l'occuper, je dois acheter des vêtements décents et quelques autres choses. Ensuite, vous monterez la garde pendant que je prendrai un bon bain puis m'offrirai une longue nuit

de sommeil.

— Pendant combien de temps devrons-nous veiller sur vous ? demanda un des gardiens. Si nous quittons notre poste pendant trop longtemps, on nous cherchera, et votre disparition sera vite découverte. Si des soldats fouillent le palais, vous…

— Si tout va bien, je partirai demain. Votre absence sera-t-elle remarquée d'ici là ?

— Non, répondit un des hommes. (Dans ses yeux brillait uniquement la volonté de plaire et d'obéir à Oba.) Nous avions fini notre service au moment où vous nous avez appelés.

Oba sourit. La voix avait choisi les hommes qu'il fallait…

— Au moment où vous devrez le reprendre, je serai parti depuis longtemps. Mais jusque-là, je veux profiter de mon séjour au palais. (Oba laissa glisser la main sur la garde de son couteau.) Ce soir, j'aimerais peut-être dîner avec une femme. Une personne discrète, si vous voyez ce que je veux dire…

Les deux hommes s'inclinèrent humblement.

Avant de partir, Oba s'arrangerait pour qu'il ne reste d'eux qu'un petit tas de cendres sur le sol d'un couloir isolé. Ils ne pourraient jamais dire à personne pourquoi sa cellule était vide.

Dehors, le printemps approchait, et en cette saison, tout semblait possible. Oba avait bien l'intention de se laisser porter par sa fantaisie.

Il avait un objectif, cependant : retrouver Jennsen.

Chapitre 44

Jennsen finissait par ne plus être capable de s'étonner. À force de voir des hommes grouiller dans la plaine – une marée humaine incessante –, elle ne distinguait et n'entendait plus rien. Avec ses tentes, ses chariots et ses enclos à chevaux, le campement de l'armée impériale emplissait le vaste terrain plat encaissé entre de hautes murailles rocheuses. À des lieues à la ronde, on devait entendre le bourdonnement de cette ruche géante. Des cris, des grincements, des craquements, des hennissements, des bruits métalliques : bref, tous les sons de la vie, et parfois, plus bizarrement, des hurlements de femme difficiles à interpréter…

Jennsen avait l'impression de regarder une mégalopole imaginée par un architecte fou. À croire que l'ingéniosité et le sens de l'ordre de l'esprit humain s'étaient effacés pour jeter des soldats et des civils dans un décor de cauchemar qui les ramenait peu à peu à l'état sauvage. Luttant contre les forces de la nature, ces gens faisaient ce qu'ils pouvaient pour ne pas succomber, et ce n'était pas facile.

Cela dit, depuis le début de son voyage avec Sebastian, Jennsen avait vu bien pis que ça. Quelques semaines plus tôt, plus loin au sud, son compagnon et elle avaient traversé l'endroit où l'armée de Jagang s'était arrêtée pendant l'hiver. Une force de cette importance infligeait inévitablement des dégâts à la nature. Quand elle y séjournait un long moment, il ne s'agissait plus de dégâts mais de dévastation. Il faudrait des années avant que la terre guérisse de ses blessures.

Pour ne rien arranger, des milliers d'hommes, vaincus par les rigueurs du climat, étaient morts de maladie. Sur le site du camp désormais désert, des tombes éparpillées un peu partout témoignaient de la catastrophe. Déjà terrifiée par les ravages que pouvaient faire la fièvre et le froid, Jennsen préférait ne pas imaginer le carnage qu'entraînerait la grande bataille pour la liberté.

Depuis le dégel, le sol boueux avait suffisamment séché pour que l'armée puisse se remettre en route et quitter ses désastreux « quartiers d'hiver ».

L'immense colonne se dirigeait vers Aydindril, le cœur même du pouvoir dans les Contrées du Milieu. Selon Sebastian, l'armée venue de l'Ancien Monde était si grande que les derniers soldats s'arrêtaient pour la nuit des heures après que leurs camarades des premiers rangs eurent cessé de marcher. Et au matin, le phénomène inverse se produisait…

Si la grande marche vers le nord n'était pas encore très rapide, elle était lancée, et plus rien ne l'arrêterait. Et quand les soldats sentiraient leurs proies, ils accéléreraient le pas d'eux-mêmes.

Jennsen jugeait lamentable que l'appétit de conquête et de pouvoir du seigneur Rahl contraigne l'Ordre Impérial à se battre. La vallée aurait été si jolie, sans tous ces soldats… Avec l'arrivée du printemps, la végétation remontrait le bout de son nez, et toutes les collines environnantes verdoyaient déjà. Sur les pentes plus abruptes, au-delà des collines, la forêt reprenait ses droits. Dans le lointain, les plus hauts pics restaient toujours couverts de neige, mais les torrents gonflés par le dégel dévalaient leurs pentes en rugissant. Tous venaient se jeter dans un grand fleuve qui serpentait au milieu d'une autre plaine. Dans ce coin-là, la terre brune semblait si fertile qu'on aurait pu y planter des cailloux avec de réelles chances de les voir pousser.

Avant que Sebastian et elle aient rejoint l'armée, Jennsen avait découvert les plus beaux paysages qu'elle ait jamais eu l'occasion d'admirer. Les forêts, surtout, l'avaient impressionnée, et elle aurait donné cher pour les explorer puis s'y bâtir une cabane. Quand on contemplait tant de beauté, il devenait difficile de se souvenir que les Contrées étaient le royaume du mal et de la sorcellerie.

Sebastian était pourtant formel : des monstres et des sorciers rôdaient dans ces bois, et il ne fallait surtout pas s'y aventurer.

Jennsen avait appris assez de choses, ces derniers temps – par exemple dans le marécage – pour envisager de courir le risque. Mais cela ne l'aurait pas mise hors de portée des sbires du seigneur Rahl, qui pouvaient la retrouver n'importe où, comme ils l'avaient prouvé le jour funeste de la mort de sa mère. Depuis ce drame, ces assassins infatigables avaient traqué la jeune femme dans tout D'Hara et dans une bonne moitié des Contrées du Milieu.

Si les hommes de son demi-frère la rattrapaient, ils la conduiraient dans le donjon où Sebastian avait été emprisonné. Elle y subirait la torture jusqu'à ce que le seigneur consente à la laisser mourir lentement dans d'atroces souffrances. Tant que cet homme la poursuivrait, elle n'aurait pas la paix, c'était certain. Donc, elle allait inverser les rôles, le gibier devenant le chasseur…

Comme ça s'était déjà produit plusieurs fois, des sentinelles venaient de repérer les deux cavaliers, et une patrouille était déjà en route pour les intercepter.

Dès qu'ils aperçurent les cheveux blancs de Sebastian, qui les salua d'un geste nonchalant, ces guerriers sourirent et s'en retournèrent faire cuire leur repas sur un feu de camp.

Tous les soldats de l'Ordre Impérial étaient des colosses à l'air sauvage vêtus de peaux de bête ou d'un uniforme de cuir crasseux. Dans la vallée, ils avaient planté au hasard leurs tentes aussi disparates que possible. Au milieu de ce fouillis, également disposées au hasard, Jennsen avait repéré des forges de campagne, des tables de réfectoire, des piles d'armes, des chariots bâchés ou non, des enclos à bestiaux ou à chevaux et quelques étals de marchands ambulants où se pressaient sans cesse des soldats avides d'améliorer leur ordinaire.

Un peu partout, des types au visage émacié parfois perchés sur un tonneau haranguaient la foule. Trop loin pour comprendre ce qu'ils disaient, Jennsen avait vu assez de prédicateurs pour les reconnaître à dix lieues de distance. Selon sa mère, les chantres de la fin du monde et de la rédemption se ressemblaient tous. Et quand on en avait écouté un, on savait ce que les autres avaient à dire.

En approchant du camp, Jennsen vit des soldats occupés à nettoyer leurs armes, à jouer aux dés, à boire ou à chanter au sein de chorales improvisées.

D'interminables rangées d'hommes attendaient d'être servis par les cuistots retranchés derrière de gigantesques chaudrons. Sans doute parce qu'ils détestaient attendre – et qu'ils avaient le palais fin –, beaucoup de soldats cuisinaient eux-mêmes sur de petits feux.

Partout, des hommes s'occupaient des animaux ou s'acquittaient d'une multitude de corvées. Dans certains coins, un peu à l'écart, les parties de dés acharnées tournaient au pugilat.

Le camp était un endroit crasseux, puant et bruyant où régnait une confusion qui finissait par devenir terrifiante.

Jennsen n'avait jamais été à l'aise dans les foules, mais là, ça dépassait ses pires cauchemars. Alors qu'elle approchait de cette fourmilière humaine, elle aurait donné cher pour pouvoir tourner bride et galoper dans la direction opposée. Mais elle venait pour une bonne raison, et rien ne l'empêcherait d'aller jusqu'au bout de sa démarche.

Si sa métamorphose intérieure avait pris du temps, désormais, il n'était plus question de revenir en arrière. Elle avait pris la décision de tuer, et elle assumerait ce choix jusqu'à ses ultimes conséquences.

Sa détermination ne lui facilitait pourtant pas les choses quand il s'agissait de frayer avec les brutes que Sebastian appelait des « combattants de la liberté ». Vêtus comme des bandits de grand chemin, ces hommes chevelus et barbus lui donnaient des sueurs dans le dos. Avec son apparence soignée et sa distinction naturelle, il n'était pas étonnant que les soudards reconnaissent Sebastian de loin. Mais ils semblaient *tous* le connaître, et ceux qui l'apercevaient ne manquaient jamais de lui adresser un salut. Parmi eux, le jeune homme aux cheveux blancs évoquait un cygne entouré d'une bande de canards

boiteux.

Il avait expliqué à Jennsen que lever une armée défensive était une tâche très difficile, surtout quand il fallait ensuite la lancer dans une longue expédition. Ces guerriers étaient loin de chez eux, et on les avait chargés d'accomplir une mission terrible. Dans ces conditions, ils n'avaient pas le temps de faire des ronds de jambe aux dames, de se pomponner et de dresser des camps proprets et bien organisés. C'étaient des combattants, et ils risquaient leur vie tous les jours.

Comme les soldats d'harans, avait pensé Jennsen. *Et pourtant, ils ne ressemblent pas à des barbares.*

Mais elle avait préféré garder cette réflexion pour elle, car elle comprenait ce que voulait dire son compagnon. D'ailleurs, elle vivait à peu près la même expérience. Concentrée sur un seul objectif – fuir les tueurs du seigneur Rahl –, elle prenait de moins en moins le temps de soigner son apparence. Même sans poursuivants, le voyage à travers les montagnes aurait été difficile, et elle s'était souvent irritée de devoir se montrer à Sebastian mal coiffée, poisseuse de sueur et presque aussi puante que leurs chevaux.

Pour être franche, il n'en avait jamais paru gêné. Toujours souriant quand il posait les yeux sur elle, il s'était échiné à jouer les chevaliers servants pendant tout le voyage.

La veille, ils avaient emprunté un raccourci à travers les collines afin d'approcher plus vite de la tête de la colonne. En chemin, ils étaient tombés sur une ferme abandonnée, et Sebastian avait accepté qu'ils y passent la nuit, même s'il était encore un peu tôt pour camper.

Après s'être baignée et lavé les cheveux dans le vieux baquet de la minuscule salle de bains, Jennsen avait utilisé l'eau pour ses vêtements. Assise devant le feu que Sebastian avait allumé dans la cheminée, elle s'était longuement brossée pendant que ses affaires séchaient.

Nerveuse à l'idée de rencontrer l'empereur, Jennsen tenait au moins à être présentable.

La regardant d'un air émerveillé, Sebastian avait assuré qu'elle était la plus belle femme que Jagang aurait jamais rencontrée. Et ce serait resté vrai, avait-il ajouté, même si elle s'était présentée devant lui sale comme un peigne et la crinière en bataille.

À présent, alors qu'ils chevauchaient le long du camp, montant vers la tête de la colonne, Jennsen avait la gorge et l'estomac noués.

À voir les nuages qui arrivaient des montagnes, un orage éclaterait avant longtemps. Dans le lointain, on entendait déjà des roulements de tonnerre. Si la pluie tombait trop tôt, Jennsen aurait ses cheveux et ses vêtements trempés avant sa rencontre avec l'empereur, et tous ses efforts n'auraient servi à rien.

— Là…, dit Sebastian. (Il se pencha sur sa selle et tendit un bras.)

Tu vois ces tentes ? Il y a celle de l'empereur, et tout autour, celles des officiers supérieurs et des conseillers spéciaux. Aydindril n'est pas très loin au-delà de cette vallée. Jagang n'a pas encore lancé l'assaut. Nous arrivons à temps.

Les tentes des gens importants étaient imposantes. Celle de Jagang était en réalité un immense pavillon – une sorte de palais ambulant, songea Jennsen, très impressionnée.

Dressé à l'écart du campement principal – le plus loin possible, en fait, de la soldatesque –, cet ensemble de tentes évoquait bel et bien le château d'un roi dominant un vulgaire village de cabanes.

Le cœur de Jennsen s'affola quand Sebastian fit obliquer Pete pour s'engager franchement dans le camp. Comme son compagnon, Rouquine n'eut pas l'air ravie de s'enfoncer dans un endroit si bruyant.

Jennsen talonna sa jument, se porta au niveau de Sebastian et prit la main qu'il lui tendait.

— Ta paume est moite de sueur, souffla le jeune homme aux cheveux blancs. Ne me dis pas que tu es nerveuse ?

— Un tout petit peu, quand même, mentit Jennsen.

En réalité, elle crevait de trouille.

— Eh bien, c'est parfaitement inutile. C'est Jagang qui sera dans tous ses états face à une si jolie femme…

Jennsen sentit qu'elle s'empourprait.

Elle allait bientôt rencontrer un empereur. Qu'en aurait pensé sa mère ?

Alors qu'elle n'était qu'une jeune servante, dame Daggett, comme l'appelait Sebastian, avait été présentée à Darken Rahl. Qu'avait-elle éprouvé à ce moment-là ? Pour la première fois de sa vie, Jennsen mesurait l'énormité qu'avait dû être cet événement pour une adolescente qui ignorait tout de l'existence.

Alors que Sebastian et elle traversaient le camp, Jennsen sentit peser sur elle de plus en plus de regards masculins. Les soldats accouraient en masse pour découvrir cette femme qu'ils ne connaissaient pas.

Jennsen s'aperçut que des hommes armés de piques, des deux côtés de la route, empêchaient les curieux de se jeter en travers de son chemin. Pour des raisons très particulières, l'armée impériale lui faisait une haie d'honneur…

— L'empereur sait que nous arrivons, dit Sebastian quand il vit que sa compagne s'interrogeait sur les motifs de ce traitement de faveur.

— Comment l'a-t-il appris ?

— Les éclaireurs que nous avons rencontrés il y a quelques jours ont sûrement envoyé un messager à Jagang pour le prévenir de mon

retour et lui préciser que je n'étais pas seul. Lorsque je lui amène un invité, l'empereur fait tout pour assurer sa sécurité…

Les hommes armés étaient donc bien là pour tenir en respect les autres soldats. Cette précaution paraissait étrange, dans un camp ami, mais à voir l'allure des soudards – certains étant à l'évidence ivres morts –, Jennsen aurait été malvenue de s'en plaindre.

— Ces soldats… Eh bien, comment dire… Ils ont l'air de brutes épaisses…

— Quand tu plongeras ta lame dans le cœur de Richard Rahl, as-tu l'intention de lui faire d'abord des ronds de jambe, puis de lui demander son autorisation, histoire de montrer que tu es bien élevée ?

— Bien sûr que non, mais…

— Lorsque des tueurs ont fait irruption chez toi pour tuer ta mère, quel genre d'hommes aurais-tu voulu avoir à tes côtés pour te protéger ?

Jennsen fut abasourdie par cette question.

— Sebastian, je ne vois pas le rapport…

— Eh bien, le voici : aurais-tu voulu être défendue par des soldats d'opérette – comme ceux qui paradent avant les banquets des rois – ou par des gaillards comme ceux-là, qui n'ont peur de rien et sont prêts à donner leur vie au nom du devoir ? Franchement, n'aurais-tu pas préféré que des barbares assoiffés de sang se dressent entre ta mère et ses meurtriers ?

— Je vois ce que tu veux dire…, dut admettre Jennsen.

— Ces hommes servent de boucliers aux innocents de l'Ancien Monde menacés par le seigneur Rahl. Quelle que soit leur apparence, ce sont des héros !

Le souvenir de la mort de sa mère, surtout ravivé si brusquement, glaça les sangs de Jennsen. Alors qu'elle tentait de bannir cette horreur de son esprit, elle dut reconnaître que le discours de Sebastian se tenait. Elle était ici pour une raison bien précise, et cela seul comptait. Les hommes qui devaient affronter ceux du seigneur Rahl étaient de vrais professionnels de la guerre. Que pouvait-elle vouloir de plus ?

Jennsen n'aperçut pas de femmes dans le camp avant que Sebastian et elle aient atteint la lisière du complexe de tentes de l'empereur – une partie du camp lourdement défendue, ce qui n'avait rien de très étonnant.

Les femmes en question étaient un mélange de jeunes beautés et de vénérables grand-mères. En voyant Jennsen, certaines parurent intriguées, d'autres plissèrent sombrement le front et quelques-unes semblèrent franchement inquiètes. Mais toutes la regardèrent approcher.

— Pourquoi ont-elles un anneau à la lèvre inférieure ? demanda

Jennsen à Sebastian.

— C'est une façon de montrer leur loyauté envers l'Ordre Impérial et Jagang le Juste.

Jennsen trouva que c'était une manière étrange et inquiétante de manifester sa fidélité. De plus, la plupart de ces femmes avaient les cheveux en bataille et étaient habillées comme des souillons.

Quand les deux cavaliers eurent mis pied à terre, des soldats vinrent prendre en charge leurs montures. Jennsen caressa les naseaux de Rouquine et lui murmura à l'oreille pour la calmer. Voyant que la jument n'avait plus peur, Pete la suivit sans protester jusqu'à l'enclos le plus proche. Être séparée de Rouquine rappela à Jennsen combien sa chère Betty lui manquait.

Les femmes l'observaient toujours et se gardaient bien d'approcher. Jennsen avait l'habitude qu'on se méfie d'elle. Tout ça à cause de ses cheveux roux, bien entendu. Par cette agréable journée de printemps, elle avait oublié de relever sa capuche avant d'entrer dans le camp. Elle voulut remédier à cette omission, mais Sebastian lui prit le poignet au vol.

— Ce n'est pas nécessaire…, dit-il. (Il désigna les femmes.) La plupart sont des Sœurs de la Lumière qui ne redoutent pas la magie. En revanche, elles détestent que des inconnues entrent dans le campement de l'empereur.

Jennsen comprit soudain pourquoi beaucoup de ces femmes la regardaient bizarrement. Étant des magiciennes, elles la voyaient avec leurs yeux et pas avec leur don, et ça les perturbait.

Sebastian ne pouvait pas s'en douter, parce qu'elle ne lui avait jamais répété tout ce qu'Althea lui avait dit au sujet des rejetons des seigneurs Rahl et de la magie. En particulier, elle ne lui avait pas parlé des « trous dans le monde ».

En plus d'une occasion, le jeune homme aux cheveux blancs n'avait pas caché que tout ce qui touchait au pouvoir le révulsait. Du coup, Jennsen n'avait pas eu envie de s'étendre sur ce que lui avait appris Althea. Ni sur les choses, plus importantes encore, qu'elle avait découvertes toute seule. Ayant déjà assez de mal à vivre avec tout ça, elle préférait attendre des circonstances idéales pour informer complètement son compagnon. Et jusqu'à présent, l'occasion ne s'était pas présentée.

Jennsen parvint à sourire aux femmes qui l'épiaient de loin. En réponse, elle reçut des regards peu amènes.

— Sebastian, pourquoi l'empereur est-il séparé ainsi de ses hommes ? Et si bien gardé dans son propre camp ?

— Avec autant de soldats, comment savoir si l'un ou l'autre n'est pas un espion ennemi ou un fou qui risque de s'en prendre à Jagang pour devenir célèbre ? Tu imagines qu'un attentat nous prive de notre

précieux chef ? Pour empêcher ça, nous avons décidé de multiplier les précautions.

Jennsen ne put qu'acquiescer. Après tout, Sebastian avait réussi à s'infiltrer au Palais du Peuple. S'il avait croisé un homme important, il aurait pu jouer du couteau et faire de gros dégâts. Les D'Harans redoutaient également les espions, et c'était même pour ça qu'ils avaient arrêté Sebastian.

Par bonheur, Jennsen était parvenue à le tirer de sa cellule. En réfléchissant, elle avait compris, entre bien d'autres choses, comment elle avait réussi cet exploit. Pour l'instant, elle n'avait pas trouvé le temps d'en parler à son compagnon. Et de toute façon, elle pensait qu'il ne comprendrait pas ou refuserait de croire à une théorie si bizarre.

Sebastian prit Jennsen par la taille et la guida jusqu'à l'entrée du pavillon impérial gardée par deux soldats armés jusqu'aux dents. Après que ces hommes l'eurent salué, Sebastian écarta un lourd rabat incrusté d'or et d'argent et avança tout naturellement.

Jennsen n'avait jamais imaginé qu'une tente puisse être si luxueuse. Et à l'intérieur, c'était encore plus frappant qu'à l'extérieur !

Le sol était entièrement couvert de riches tapis et des tentures ornées de broderies exotiques séparaient les différentes « pièces ». Les tables, les coffres et les autres meubles étaient tous en bois précieux, et les objets qui reposaient dessus, des coupes aux saladiers en passant par les vases, devaient valoir une petite fortune. Dans un coin, Jennsen vit même un grand vaisselier à vitrine où étaient rangées des assiettes à liseré d'or.

Il y avait des coussins moelleux un peu partout. À la lumière tamisée des chandeliers, cet endroit au silence impressionnant – à cause des tapis et des tentures – faisait irrésistiblement penser à un temple.

Des femmes s'affairaient dans le pavillon impérial. Toutes portaient un anneau à la lèvre inférieure, et leur attitude évoquait davantage des esclaves que de loyales zélatrices. Alors que la plupart se concentraient sur leur travail, l'une d'elles dépoussiérait une série de petits vases précieux en regardant Jennsen du coin de l'œil. D'âge moyen, large d'épaules, elle portait une simple robe grise très longue et au col boutonné. Ses cheveux grisonnants noués en queue-de-cheval, elle paraissait insignifiante, n'était le rictus satisfait qu'elle affichait.

Jennsen en fut intriguée, et son regard s'attarda sur l'étrange domestique. Quand leurs yeux se croisèrent, la voix s'éveilla dans la tête de Jennsen, murmura son nom et lui ordonna de renoncer à sa chair.

Sans comprendre pourquoi, la jeune femme eut la certitude

terrifiante que l'inconnue savait que la voix venait de lui parler. Elle s'empressa de chasser cette idée de sa tête – une sinistre fantaisie due au bizarre sentiment de supériorité que semblait éprouver cette femme alors qu'elle était réduite à des tâches subalternes.

Les autres servantes s'affairaient à balayer les tapis ou à remplacer les bougies dans les chandeliers. Quelques-unes, peut-être des Sœurs de la Lumière, allaient et venaient de « pièce » en « pièce » pour s'occuper des coussins, des lampes et des fleurs en vase.

Un jeune homme très mince vêtu d'un simple pantalon était agenouillé au bord d'un tapis dont il lissait les franges avec un petit peigne. À part la femme qui nettoyait les vases, tous ces domestiques, concentrés sur leur travail, n'accordaient aucune attention aux visiteurs.

Sebastian serra un peu plus fort la taille de Jennsen tandis qu'ils avançaient dans le pavillon dont les cloisons et le toit ondulaient un peu au vent. Si son compagnon l'avait conduite au gibet, le cœur de la jeune femme n'aurait sûrement pas battu plus fort.

S'avisant qu'elle avait saisi la garde de son couteau pour s'assurer qu'il coulissait bien dans son fourreau, Jennsen sursauta puis se força à lâcher l'arme.

Au fond de la première « pièce », un homme était assis dans un splendide fauteuil drapé de soie rouge aux accoudoirs sculptés et dorés à l'or fin.

Jennsen frissonna quand son regard se posa pour la première fois sur l'empereur Jagang. Le menton appuyé sur ses mains croisées, il affichait une parfaite décontraction, comme s'il attendait simplement des amis pour leur offrir le thé.

Pourtant, Jennsen en avait les sangs glacés.

Jagang le Juste avait un cou de taureau et la lumière des bougies qui se reflétait sur son crâne rasé donnait l'impression qu'il était coiffé d'une couronne de flammes. Arborant de fines moustaches et l'ombre d'un bouc, le chef suprême de l'Ordre Impérial portait autour du cou de lourdes chaînes d'or et d'argent qui brillaient comme de petits soleils sur sa poitrine musclée. D'énormes bagues à chaque doigt, il portait une veste en laine sans manches qui dévoilait ses épaules et ses bras aux muscles saillants. Même s'il n'était pas très grand, cet homme avait tout du colosse, et trois mots venaient à l'esprit pour le décrire : « montagne de muscles ».

Une chaînette reliait l'anneau d'or passé à sa narine gauche à celui qui ornait son oreille, du même côté.

Malgré les précautions prises par Sebastian, Jennsen tressaillit quand elle vit les yeux de l'empereur. Aucune description ne pouvait préparer à un choc pareil.

Les yeux de Jagang, dépourvus de blanc, d'iris et de pupille,

étaient deux puits noirs dans lesquels dansaient des ombres semblables à des nuages d'orage.

Bien que de tels yeux dussent en principe être aveugles, Jennsen ne douta pas un instant que l'empereur la voyait parfaitement bien.

Quand Jagang lui sourit, la jeune femme sentit que ses genoux se dérobaient. Par bonheur, Sebastian la soutint au bon moment.

— Empereur, dit-il en esquissant une révérence, je remercie le Créateur d'avoir veillé sur toi.

— Moi, je Lui suis reconnaissant de t'avoir protégé, Sebastian, dit l'empereur d'une voix puissante et menaçante en parfaite harmonie avec son apparence. Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes vus… Trop longtemps, même… Je me félicite que tu sois de retour.

Sebastian tourna la tête vers Jennsen.

— Excellence, je t'ai amené une invitée très importante. Permets-moi de te présenter Jennsen.

Jennsen se libéra du bras de son compagnon et tomba à genoux devant l'empereur. Une initiative intelligente, plutôt que de s'écrouler à cause de l'émotion. Profitant de sa position, elle se prosterna jusqu'à ce que son front touche le sol. Sebastian ne lui avait pas dit ce qu'elle était censée faire, mais elle avait l'angoissante certitude que se montrer humble s'imposait. De plus, ça lui permettait pour un temps de ne plus voir les yeux cauchemardesques de l'empereur.

Un homme pareil – un guerrier qui espérait vaincre les envahisseurs d'harans – ne pouvait être qu'un colosse à la volonté de fer et à l'opiniâtreté sans faille. Diriger un peuple qui cherchait à ne pas tomber sous le joug d'un tyran était une mission taillée sur mesure pour un gaillard de ce genre.

— Excellence, dit Jennsen sans relever les yeux, je suis à votre service.

— Allons, Jennsen, lança Jagang, foin de tout ce protocole !

Tandis que Sebastian l'aidait à se relever, Jennsen devina qu'elle était rouge comme une pivoine. En authentiques gentilshommes, son compagnon et l'empereur firent mine de ne pas s'en apercevoir.

— Sebastian, où as-tu déniché une jeune femme si adorable ?

— C'est une longue histoire, Excellence, et je te la raconterai un autre jour. Pour l'instant, sache que Jennsen a pris une décision importante qui aura des conséquences pour nous tous.

Les terribles yeux de Jagang se posèrent de nouveau sur Jennsen, qui en eut l'estomac tout retourné.

— Et de quelle décision s'agit-il, jeune dame ? demanda l'empereur avec le sourire indulgent d'un grand de ce monde qui rencontre une moins-que-rien.

Jennsen.

Une image de sa mère morte sur le plancher de leur cabane revint à l'esprit de la jeune femme. Elle n'oublierait jamais les derniers instants de sa mère. Ni le désespoir d'avoir dû partir sans pouvoir s'occuper de sa dépouille.

Jennsen.

La colère balaya d'un coup la timidité de la jeune femme.

— J'ai décidé de tuer Richard Rahl, répondit-elle avec assurance, comme si elle ne s'adressait pas à un empereur. Et je suis venue vous demander de l'aide.

Un lourd silence s'ensuivit.

Sa bienveillance forcée oubliée, Jagang dévisageait Jennsen, l'air menaçant. À l'évidence, il ne tolérait pas qu'on plaisante sur ce sujet.

Rien d'étonnant quand on songeait que Richard Rahl avait envahi la patrie adorée de cet homme, tué ses sujets par milliers et condamné le monde entier à la guerre et à la souffrance.

Jagang attendait que Jennsen s'explique. Et gare à elle si elle ne le convainquait pas de son sérieux.

— Je me nomme Jennsen Rahl, dit-elle d'une voix qui ne tremblait plus.

Elle dégaina son couteau, le prit fermement par la lame et tendit vers l'empereur la garde ornée d'un « R ».

— Jennsen Rahl, répéta-t-elle, la sœur de Richard. Je veux le tuer. Selon Sebastian, vous êtes susceptible de m'aider à le faire. Si vous y consentez, je vous serai éternellement reconnaissante. Si vous refusez, dites-le tout de suite, car je ne renoncerai pas pour autant, et je devrai me remettre en route le plus vite possible.

Les coudes posés sur les bras ornementés de son trône de campagne, Jagang se pencha vers la jeune femme et riva sur elle son regard terrifiant.

— Chère Jennsen Rahl, sœur de Richard, pour t'aider à accomplir cette mission, je mettrai le monde entier à tes pieds. Il te suffira de demander pour avoir tout ce que tu voudras.

Chapitre 45

Jennsen s'assit à côté de Sebastian et fut réconfortée par sa présence familière. Cela dit, elle aurait mille fois préféré qu'ils soient seuls tous les deux devant un bon feu de camp, en train de faire frire des poissons ou de regarder mijoter des haricots. À la table de l'empereur, elle se sentait beaucoup plus seule que dans la forêt. Curieusement, les domestiques qui s'affairaient autour d'elle accentuaient cette impression. Si Sebastian n'avait pas été là, détendu et souriant, elle n'aurait peut-être pas pu résister à l'envie de se lever et de fuir à toutes jambes. Depuis toujours, elle se sentait mal à l'aise en compagnie des gens normaux. Une telle assemblée était encore plus angoissante.

Sans le moindre effort, Jagang dominait souverainement la soirée. Avec Jennsen, il n'avait pas cessé de se comporter comme un gentilhomme. Pourtant, il parvenait à lui donner le sentiment troublant qu'elle respirait exclusivement parce qu'il l'y autorisait.

Jagang le Juste affichait une parfaite sérénité en toutes circonstances. Habitué au fardeau des responsabilités, il prenait les décisions les plus capitales avec un calme et une assurance que rien ne semblait pouvoir ébranler. Il était comme un félin des montagnes, toujours aux aguets, même quand on le croyait paresseusement étendu au soleil, la queue battant lentement tandis qu'il se léchait les babines.

Cet homme n'était pas le genre de chef à se prélasser dans son palais, à l'abri de tout, et à écouter des rapports en se frottant les mains. Cet empereur-là n'hésitait pas à plonger les mains dans la pâte sanglante de la vie et de la mort afin de le modeler à sa convenance.

Le dîner qui se déroulait sous la tente de Jagang aurait pu passer pour une extravagance. Après tout, il s'agissait d'une armée en campagne, pas d'une cour en villégiature. Mais la démesure convenait tellement bien au maître de l'Ancien Monde…

Le repas était extraordinaire. Toutes les sortes de viandes, des légumes rares, un pain délicieux, les meilleurs vins… Jusqu'à ce jour, Jennsen n'avait pas imaginé que de tels délices puissent exister en une pareille abondance.

Tandis que les domestiques s'agitaient autour d'elle, la traitant quasiment comme une reine, Jennsen eut soudain les entrailles nouées en pensant à l'expérience similaire qu'avait vécue sa mère. Une jeune fille naïve, conviée à la table de Darken Rahl pour se régaler de mets et de boissons hors du commun. Comme elle avait dû être

impressionnée – et tétanisée par l'aura d'un homme qui pouvait prononcer une sentence de mort entre deux gorgées de vin.

L'appétit coupé par tant d'émotions, Jennsen tentait de faire illusion en grignotant de minuscules morceaux de la superbe tranche de rôti de porc présentée sur du pain imbibé du jus de cuisson.

En picorant, la jeune femme écoutait la conversation des deux hommes. Ils parlaient de tout et de rien, sûrement parce qu'elle était là. Sans oreilles indiscrètes dans les environs, ils auraient certainement eu beaucoup de choses à se dire.

Pour l'heure, ils évoquaient des connaissances communes et des événements mineurs qui avaient eu lieu depuis que Sebastian était parti en mission, l'été précédent.

— Et Aydindril ? demanda soudain le jeune homme aux cheveux blancs tout en piquant un morceau de viande au bout de son couteau.

Jagang détacha un pilon d'une volaille rôtie, se pencha en avant et agita vaguement la main.

— Je n'en sais rien…

— Pardon ? ne put s'empêcher de lancer Sebastian. Je connais la configuration du terrain, et nous sommes à un ou deux jours de la capitale. (Sans se départir du respect idoine, il ne cachait pas son inquiétude.) Comment pouvons-nous fondre sur Aydindril sans savoir ce qui nous y attend ?

Jagang mordit dans le pilon, et de la graisse dégoulina sur son menton et ses doigts.

— Eh bien, dit-il quand il eut reposé l'os sur une assiette, nous avons envoyé des éclaireurs et des patrouilles, mais personne n'est jamais revenu.

— Pas un seul homme ? s'inquiéta Sebastian.

Jagang prit un couteau et se coupa une généreuse tranche de gigot d'agneau.

— Non, pas un seul…

Sebastian mangea son morceau de viande puis reposa son couteau.

— La forteresse du Sorcier est en Aydindril, dit-il en posant les coudes sur la table. Je l'ai vue quand j'ai exploré la ville, l'an dernier. Bâtie à flanc de montagne, elle domine la capitale.

— Je me souviens de ton rapport, dit l'empereur.

Jennsen aurait voulu savoir ce qu'était cette « forteresse du Sorcier », mais elle n'osa pas interrompre les deux hommes. De plus, elle craignait de se ridiculiser, car Sebastian parlait de ce lieu comme si tout le monde avait dû le connaître.

— Puis-je te demander quel est ton plan, Excellence ?

L'empereur claqua des doigts, et tous les serviteurs sortirent du pavillon. Jennsen regretta de ne pas pouvoir les suivre. Comme elle aurait donné cher pour redevenir une anonyme et filer se réfugier sous

sa couverture !

Dehors, le tonnerre grondait et des bourrasques faisaient onduler la toile du pavillon. Les chandeliers posés sur la table éclairaient les deux hommes mais laissaient dans l'ombre presque tout le reste de la grande salle à manger.

Jagang jeta un coup d'œil à Jennsen puis braqua ses étranges yeux sur Sebastian.

— Je penche pour une attaque éclair… Pas avec toute l'armée, comme nos ennemis s'y attendent, mais avec une force montée assez réduite pour garder un maximum de souplesse. Bien entendu, il faudra qu'elle soit quand même assez importante pour contrôler la cité. Comme tu t'en doutes, un gros contingent de nos forces magiques l'accompagnera.

En quelques secondes, la conversation était devenue terriblement sérieuse. Témoin silencieux d'un moment historique capital – ou plus exactement de ses préparatifs –, Jennsen frissonna en pensant aux milliers de vies qui dépendaient des propos échangés par ces deux hommes.

Après une assez longue réflexion, Sebastian posa une nouvelle question.

— Sais-tu comment s'est passé l'hiver pour Aydindril ?

Jagang secoua la tête.

— Non, dit-il quand il eut fini de manger sa tranche de gigot, mais la Mère Inquisitrice n'est pas idiote, et tu le sais comme moi. En observant notre progression – les chemins que nous empruntons et les villes que nous avons conquises –, elle doit avoir deviné depuis longtemps que j'attaquerai sa capitale au printemps. Nos ennemis doivent suer comme des cochons en pensant au sort qui les attend. À cette heure, ils tremblent sûrement dans leurs bottes, mais je doute que la Mère Inquisitrice ait quitté sa ville.

— Vous pensez que la femme du seigneur Rahl est en Aydindril ? s'écria Jennsen. Dans la cité que vous allez attaquer ?

Les deux hommes dévisagèrent la jeune femme en silence.

— Désolée de vous avoir interrompus…, balbutia Jennsen.

L'empereur lui sourit.

— De quoi t'excuses-tu ? Tu viens de dire très précisément quel est l'enjeu de cette campagne. Mon ami, tu as déniché une femme vraiment spéciale – quelqu'un qui a une sacrée tête sur les épaules !

— Et rudement jolie ! ajouta Sebastian en tapotant le dos de sa compagne.

— Oui, très jolie…, répéta Jagang, son regard noir brillant étrangement. (Il prit quelques olives dans une coupe.) Alors, Jennsen Rahl, que penses-tu de tout ça ?

Ayant déjà parlé, Jennsen ne pouvait plus se dérober. Il fallait

qu'elle réponde…

— Tout le temps que j'ai passé à fuir le seigneur Rahl, j'ai essayé de ne rien faire pour lui indiquer où j'étais. Bref, je cherchais à ce qu'il reste aveugle, en ce qui me concernait. C'est peut-être ce que vos ennemis tentent de faire, en ce moment.

— C'est ce que je pense aussi, dit Sebastian. S'ils sont morts de peur, ils s'efforcent d'éliminer tous nos éclaireurs pour nous faire croire qu'ils sont plus puissants et déterminés que nous le pensons.

— Ils espèrent sûrement aussi que l'élément de surprise jouera en leur faveur, ajouta Jennsen.

— C'est ce que je pense aussi…, dit Jagang. Sebastian, je ne m'étonne plus que tu m'aies amené cette femme. Elle est aussi calée que toi en stratégie !

Jagang fit un clin d'œil à Jennsen. Puis il prit une petite cloche, sur la table, et la fit sonner.

La femme qui nettoyait les vases, lors de l'arrivée de Jennsen, sortit de nulle part et accourut.

— Oui, Excellence ?

— Apporte des fruits et des sucreries à cette jeune dame.

La femme fit une révérence et s'éloigna à petits pas rapides.

— C'est pour ça, reprit Jagang, en revenant aux choses sérieuses, que je préfère attaquer avec une force plus petite que celle qu'ils attendent. Quelles que soient les défenses mises en place par l'ennemi, nous nous adapterons bien plus vite. Nos adversaires peuvent écraser nos patrouilles, mais ils seront impuissants face à une force de cavalerie soutenue par nos magiciennes. S'il le faut, nous lancerons des fantassins dans la cité. Après avoir passé l'hiver à se tourner les pouces, les hommes seront contents d'avoir un peu d'action. Mais je n'ai pas envie de commencer par ce qu'attendent les défenseurs d'Aydindril.

Sebastian piqua une tranche de rôti de bœuf au bout de son couteau et la contempla en réfléchissant.

— Elle doit être dans le Palais des Inquisitrices…, finit-il par dire. Elle peut avoir décidé de le défendre jusqu'au bout.

— C'est ce que je crois, acquiesça Jagang.

Dehors, le vent gémissait entre les tentes. Une tempête comme il y en avait souvent au printemps, dans cette région.

— Vous pensez vraiment qu'elle y sera ? demanda Jennsen aux deux hommes. Vous êtes persuadés qu'elle ne fuira pas alors qu'elle sait qu'une armée approche ?

— Ce n'est pas une certitude, avoua Jagang, mais j'ai combattu cette femme dans toutes les Contrées du Milieu, et je la connais bien. Jusque-là, elle a toujours eu plusieurs options, même si certaines étaient déchirantes. Avant l'hiver, nous avons forcé son armée à se

retrancher en Aydindril, puis nous avons assiégé la ville à distance, en quelque sorte. Aujourd'hui, la Mère Inquisitrice et ses troupes sont coincées, sans la moindre voie d'évasion à cause des montagnes. Cette femme sait qu'il faut un jour faire face à son destin. Voilà pourquoi je pense qu'elle a décidé de défendre pied à pied le Palais des Inquisitrices.

— C'est trop évident…, marmonna Sebastian. Trop simple…

— Je sais, et c'est bien pour ça que je dois envisager que ce soit vrai. Parfois, il ne faut pas trop se torturer la cervelle.

— C'est vrai, mais la Mère Inquisitrice peut avoir battu en retraite dans les montagnes en laissant derrière elle juste assez d'hommes pour éliminer nos patrouilles. Une façon de nous rendre aveugles, comme le suggérait Jennsen.

— C'est possible… Cette femme a toujours été imprévisible. Mais elle a de moins en moins d'endroits où se réfugier. Tôt ou tard, elle sera coincée. Ce n'est peut-être pas pour tout de suite, mais ça arrivera.

Jennsen n'avait pas mesuré à quel point la contre-attaque de l'Ancien Monde avait porté ses fruits. Il devait en être de même pour Sebastian, qui avait quitté ses compagnons depuis longtemps. La situation de l'Ordre Impérial était beaucoup moins mauvaise qu'on aurait pu le redouter. Cela dit, il ne fallait pas baisser sa garde trop tôt…

— Donc, dit Sebastian, tu es prêt à lancer tes hommes dans l'aventure parce que tu paries que la Mère Inquisitrice sera là ?

— Un pari ? fit Jagang, amusé. Ne comprends-tu pas ? Ce n'est pas risqué du tout ! Quoi qu'il arrive, nous aurons conquis Aydindril. Bref, nous n'avons rien à perdre. Cette victoire coupera littéralement en deux le Nouveau Monde. Diviser puis conquérir est la clé de toutes les grandes victoires.

— Tu connais mieux que moi les tactiques de la Mère Inquisitrice, concéda Sebastian, donc tu es plus à même de prédire ses actes. De toute façon, tu as raison : qu'elle soit là ou non, nous aurons conquis Aydindril, le siège du pouvoir dans les Contrées du Milieu.

— Cette garce m'a coûté des centaines de milliers d'hommes, dit Jagang. Elle a toujours réussi à avoir un pas d'avance sur moi – juste ce qu'il lui fallait pour échapper à mes griffes –, mais depuis le début, elle courait vers une impasse, et voilà qu'elle en a presque atteint le fond. (Il serra si fort son couteau que les phalanges de ses doigts blanchirent.) Que le Créateur soit avec moi, cette fois ! Je capturerai cette femme, et je réglerai en personne notre contentieux.

— Dans ce cas, fit Sebastian, nous sommes peut-être très près de la victoire finale. Au moins dans les Contrées du Milieu. Et leur défaite scellera le destin de D'Hara. En outre, si la Mère Inquisitrice est en

Aydindril, il se peut que le seigneur Rahl ne soit pas très loin.

Très perturbée, Jennsen regarda alternativement l'empereur et Sebastian.

— Vous supposez que le seigneur Rahl pourrait être ici ?

Jagang eut un sourire un rien condescendant.

— Exactement, ma petite chérie…

Jennsen frémit en voyant l'expression haineuse de l'empereur. Terrorisée, elle remercia les esprits du bien d'être l'alliée de ce guerrier et pas son ennemie.

Malgré son trouble, elle devait révéler à ces deux hommes une information essentielle.

— Le seigneur Rahl n'est pas ici, j'en suis sûre. (Les deux hommes dévisagèrent la jeune femme.) Il est très loin dans le Sud…

— Dans le Sud ? répéta Jagang. Que veux-tu dire ?

— Chez vous, dans l'Ancien Monde.

— Tu en es sûre ? demanda Sebastian.

— C'est toi-même qui me l'as dit ! Il conduit les forces d'invasion.

Sebastian plissa le front puis claqua des doigts.

— Bien sûr, oui ! Mais ça remonte à longtemps avant notre rencontre. J'ai reçu ces rapports avant même de m'être séparé de l'armée. Ça date d'une éternité !

— Peut-être, mais je sais qu'il est resté dans le Sud.

— De quoi parles-tu ? grogna Jagang.

— Le lien… Tous les D'Harans ont un lien avec le seigneur Rahl.

— Toi aussi ? demanda l'empereur.

— Non, pas vraiment… En moi, il n'est pas assez fort. Mais quand j'étais au Palais du Peuple avec Sebastian, j'ai entendu des gens dire que le seigneur Rahl était dans l'Ancien Monde.

L'empereur réfléchit aux propos de Jennsen en regardant la femme qui venait d'apporter un plateau de fruits secs et de diverses douceurs. Soucieuse de ne pas déranger l'empereur et ses invités, elle attendait à une bonne distance de là, près d'une table de service.

— Jennsen, rappela Sebastian, nous étions au palais il y a plusieurs semaines. Depuis, as-tu entendu un D'Haran confirmer que le seigneur Rahl était toujours dans le Sud ?

— Je ne crois pas, non…

— Si la Mère Inquisitrice veut livrer son dernier combat en Aydindril, dit Sebastian, il est possible que le seigneur Rahl se soit mis en route pour le nord afin de lutter aux côtés de sa femme.

— Ce serait bien de ces deux-là ! s'écria Jagang. Maléfiques jusqu'à la fin. Je les affronte depuis de longs mois, et je sais qu'ils font leur possible pour être ensemble la plupart du temps.

— Dans ce cas…, commença Jennsen, bouleversée par les implications de ce discours, nous avons une chance de… d'avoir

Richard Rahl. Le cauchemar touche à sa fin. Nous sommes peut-être à la veille de la victoire finale.

Jagang s'adossa à son siège et regarda ses deux invités.

— Même si j'ai du mal à y croire, Richard Rahl est capable de venir combattre et mourir aux côtés de sa femme plutôt que de voir sa vie s'écrouler par pans entiers jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus rien.

À sa grande surprise, Jennsen eut le cœur serré en pensant au destin de ce couple. En principe, les seigneurs Rahl se contrefichaient des femmes, qu'ils utilisaient avant de les mettre au rebut. Et celui-là aurait rejoint son épouse alors qu'elle était sur le point de perdre un royaume ? Et de mourir ?

Un seigneur Rahl normal aurait songé à préserver sa vie et son propre pays. Et il n'y avait aucune raison que Richard réagisse autrement.

Cependant, l'idée qu'il soit si proche d'elle donnait tant d'espoir à Jennsen !

— S'il est à ma portée, dit-elle, je n'aurai pas besoin de l'aide des Sœurs de la Lumière. À quoi me servirait un sortilège ? Il suffira que je sois avec vous quand vous entrerez dans la cité.

— Tu chevaucheras près de moi, dit Jagang, et je te conduirai jusqu'au Palais des Inquisitrices. (Il serra de nouveau son couteau à s'en faire blanchir les jointures.) Je veux qu'ils meurent tous les deux ! Je me chargerai en personne de la Mère Inquisitrice. Mais je t'autorise à plonger une lame dans le cœur de Richard Rahl.

D'abord euphorique à l'idée d'en avoir bientôt fini, Jennsen frissonna en imaginant qu'elle devrait commettre un meurtre de sang-froid. Le moment venu, serait-elle capable d'un tel acte ?

Jennsen.

La jeune femme se souvint de sa mère gisant dans une mare de sang, non loin de son bras coupé. Les brutes envoyées par Richard Rahl n'avaient eu aucune pitié, ce jour-là. Oublierait-elle jamais le regard de sa mère, alors qu'elle agonisait ? Se remettrait-elle un jour de l'avoir perdue ? L'horreur était toujours aussi forte, et la colère ne s'estompait pas. Pour recouvrer la paix, Jennsen devait tuer Richard, son bâtard de demi-frère !

C'était son seul désir.

Alors qu'elle s'imaginait en train de poignarder son frère, une question de Jagang la prit complètement au dépourvu.

— Pourquoi veux-tu tuer Richard, ma petite chérie ? Quelle est ta motivation ?

— *Grushdeva*, s'entendit répondre Jennsen.

Dans son dos, un bruit de verre brisé la fit sursauter et lui rappela où elle était.

L'empereur foudroya du regard la femme debout dans les ombres.

Mais la servante n'avait d'yeux que pour Jennsen.

— Veuillez accepter mes excuses pour la maladresse de sœur Perdita, dit Jagang, de fort mauvaise humeur.

— Mille fois pardon, Excellence…, souffla la femme en robe grise tout en reculant vers la sortie.

— Bien, maintenant, que signifie le mot que tu viens de dire ? demanda l'empereur.

La jeune femme n'en avait pas la moindre idée. Elle avait prononcé un mot, c'était exact, mais elle aurait été bien en peine de le répéter. Était-ce le chagrin qui lui avait fait un nœud dans la langue ?

— Excellence, dit-elle, de nouveau accablée comme elle l'était depuis des années, toute ma vie, Darken Rahl a tenté de me faire tuer parce que je n'ai pas le don. Quand Richard a assassiné notre père pour prendre le pouvoir, il a continué à traquer ses frères et sœurs. Et à ce jeu, il s'est montré plus pervers que notre géniteur.

Jennsen regarda l'empereur à travers ses larmes.

— Le jour de ma rencontre avec Sebastian, les tueurs de mon frère ont assassiné ma mère. Sans Sebastian, ils m'auraient abattue aussi. Je lui dois la vie, Excellence ! Et si je veux tuer le seigneur Rahl, c'est pour être enfin libre. Ce monstre ne cessera jamais de me traquer. Sur ce point, Sebastian, encore lui, m'a ouvert les yeux.

» De plus, pour recouvrer la paix intérieure, je dois venger ma pauvre mère.

— Nous luttons pour le bonheur de l'humanité, dit Jagang, et ton histoire m'attriste beaucoup. C'est pour ça que nous tentons d'éradiquer la magie. (Jagang se tourna vers Sebastian :) Je suis fier de toi. Tu as bien fait d'aider cette courageuse jeune femme.

Le jeune homme aux cheveux blancs se rembrunit. Jennsen savait à quel point les compliments le mettaient mal à l'aise. Parviendrait-il un jour à être fier de lui, de son importance et de sa relation privilégiée avec l'empereur ?

— Eh bien, dit Jagang, je me réjouis que tu nous aies rejoints à temps pour assister à la mise en œuvre de ta stratégie.

Sebastian se servit une chope de bière et s'adossa à son siège.

— Tu ne veux pas attendre le frère Narev ? Ne devrait-il pas être là au moment où nous donnerons le coup de grâce à l'ennemi ?

Du bout d'un index, Jagang poussa une olive sur la table, lui faisant décrire de petits cercles.

— Je n'ai plus eu de nouvelles de lui depuis la chute d'Altur'Rang.

Sebastian sursauta.

— Quoi ? La chute d'Altur'Rang ? De quoi parles-tu ?

Jennsen savait qu'Altur'Rang était la ville natale de l'empereur. Sebastian lui avait également dit que le frère Narev et ses prêtres de l'Ordre Impérial résidaient dans cette cité qui incarnait tous les espoirs

de l'humanité. Un immense palais y était en cours de construction pour rendre hommage au Créateur et cimenter l'indéfectible unité de l'Ancien Monde.

— Récemment, des rapports m'ont informé que l'ennemi a conquis la ville. Altur'Rang est très loin d'ici. En plein hiver, les messagers ont mis très longtemps à me rejoindre. Depuis, j'attends d'autres nouvelles.

» Mais avec ce coup du sort, il ne serait pas judicieux d'attendre l'arrivée du frère Narev. Il doit être très occupé à organiser la résistance. Si la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl sont en Aydindril, nous ne devons pas perdre de temps.

Jennsen posa une main compatissante sur le bras de Sebastian.

— Altur'Rang devait être l'objectif du seigneur Rahl dès qu'il a attaqué ton pays, dit-elle. Ce monstre sait ce qu'il fait.

— Jenn, ne t'emballe pas… Il est peut-être toujours dans l'Ancien Monde. C'est une possibilité que tu ne dois pas écarter. Ne te fais pas trop d'illusions, surtout. Le cauchemar n'est peut-être pas terminé.

— J'espère le trouver en ville et en finir avec lui. Mais comme l'a dit Son Excellence, attaquer Aydindril est de toute façon une manœuvre gagnante. Si mon demi-frère n'y est pas, j'aurai recours à l'aide dont tu m'as parlé et qui m'a décidée à venir ici.

— À quoi fais-tu allusion ? demanda Jagang.

Sebastian répondit à la place de sa compagne.

— Je lui ai dit que les sœurs l'aideraient en jetant un sort qui lui permettrait de percer les défenses du seigneur Rahl. Pour le tuer, elle doit pouvoir l'approcher.

— Dans ce cas, Richard Rahl est un homme mort, dit Jagang en gobant l'olive avec laquelle il jouait. S'il est en Aydindril, c'est là que tu le tueras. Sinon, les magiciennes t'aideront à le trouver. Les sœurs seront à ta disposition. Contente-toi de demander, et elles te serviront, je t'en donne ma parole.

Une promesse solennelle, comprit Jennsen.

Dehors l'orage se déchaînait, comme pour ponctuer les propos de l'empereur et de ses invités.

— J'aurai simplement besoin d'un sort qui détourne l'attention des protecteurs du seigneur Rahl, dit Jennsen après un coup de tonnerre particulièrement fort. (Elle dégaina son couteau et le tint par la lame.) Dès que je serai assez près de Richard, je lui enfoncerai ce couteau – son couteau – dans le corps. Sebastian m'a expliqué qu'il est intelligent d'utiliser les armes de l'ennemi pour le frapper.

— Il a raison, comme d'habitude… C'est notre stratégie, et avec l'aide du Créateur, elle nous permettra de vaincre. Prions pour tuer très vite ces deux monstres, afin que la guerre s'achève. Quand la

magie ne sera plus qu'un mauvais souvenir, l'humanité vivra enfin en paix.

Jennsen et Sebastian approuvèrent du chef cette profession de foi.

— Si nous le piégeons ici, continua Jagang, je te promets que tu auras le privilège de lui transpercer le cœur. Ainsi, ta mère reposera en paix.

— Merci, dit Jennsen, sincèrement reconnaissante.

Jagang ne lui demanda pas pourquoi elle était sûre de pouvoir tuer son frère. La conviction dont elle avait fait montre avait sans doute suffi à le convaincre qu'elle disposait d'une arme secrète dont elle préférait ne pas parler.

Et c'était parfaitement exact !

Jennsen avait longuement réfléchi à tout cela. Depuis toujours, elle pensait à ce problème, parce que sa vie entière en dépendait. Jusque-là, elle s'était surtout lamentée qu'il soit insoluble. Un jour ou l'autre, le seigneur Rahl la capturerait, et le véritable cauchemar commencerait…

Elle s'était toujours focalisée sur cette angoisse.

Depuis sa rencontre avec Sebastian et la mort de sa mère, les événements s'étaient déroulés à un rythme frénétique. Pourtant, elle avait eu le temps d'envisager les choses sous un angle moins étriqué. Et ses questions avaient commencé à trouver des réponses qui lui semblaient élémentaires, avec le recul.

Parfois, elle se disait qu'elle aurait dû tout savoir depuis le début.

Désormais, elle ne pensait plus au problème, mais à la solution.

Althea lui avait appris beaucoup de choses. Bien plus, à vrai dire, qu'elle le pensait elle-même.

Une magicienne de son envergure n'aurait pas été emprisonnée pendant des années si les monstres qui défendaient le marécage n'existaient pas.

Le serpent n'avait rien à voir dans tout ça. Comme l'avait dit Friedrich, c'était un banal reptile.

Les monstres, eux, étaient des créatures magiques.

Des créatures assez puissantes pour emprisonner une magicienne comme Althea. Et Friedrich avait dit que personne, pas même lui, ne pouvait passer par l'arrière du marécage. Tom avait affirmé exactement la même chose. Quant à la prairie, les gens l'évitaient à cause des monstres qui risquaient de sortir du marécage.

Les entités qui privaient Althea de sa liberté étaient bien réelles et mortellement dangereuses. Tous les indices le confirmaient.

À une exception près !

Jennsen avait fait l'aller et retour sans apercevoir l'ombre d'un monstre magique. À part le serpent, elle n'avait dû combattre aucun

ennemi.

Cette exception n’avait pas de sens. Du moins, elle l’avait cru pendant longtemps…

Il y avait d’autres choses. Par exemple, au Palais du Peuple, quand elle avait touché l’Agiel de Nyda sans avoir mal. Sebastian et le capitaine Lerner, eux, avaient souffert…

Stupéfiée, la Mord-Sith avait dit que même le seigneur Rahl n’était pas insensible au pouvoir d’un Agiel.

De plus, Jennsen était parvenue à subjuguer Nyda, qui l’avait aidée au lieu de tout faire pour incarcérer une inconnue immunisée contre son pouvoir qui lui racontait des histoires à dormir debout.

Nyda était même allée jusqu’à lui permettre d’échapper à Nathan Rahl, un membre de la lignée royale. Pour ça, il fallait beaucoup plus qu’un simple bluff, si bon fût-il. Cette stratégie du mensonge avait été utile, sans doute, mais elle n’expliquait pas tout.

Toutes les pièces du puzzle avaient fini par s’emboîter. Pendant le voyage en compagnie de Sebastian, Jennsen avait compris pourquoi elle était la seule en mesure de tuer Richard Rahl.

En un sens, elle était née pour ça – et ça expliquait l’acharnement de tous les seigneurs Rahl contre leurs bâtards.

D’une certaine façon, essentielle dans le cas qui la préoccupait, Jennsen était… invincible.

Oui, il n’y avait pas d’autre mot. Et elle l’avait toujours été.

Mais il lui avait fallu près de vingt ans pour le découvrir…

Chapitre 46

Ses cheveux roux ébouriffés par la brise, Jennsen, très droite sur sa selle, contemplait le splendide Palais des Inquisitrices, dans le lointain. Sebastian était à côté d'elle, perché sur son bon vieux Pete, qui semblait particulièrement nerveux. Son magnifique étalon gris renâclant d'impatience, Jagang attendait également de passer à l'action. Des officiers et des conseillers l'entouraient, mais ils n'osaient pas ouvrir la bouche.

Le regard de l'empereur était rivé sur le palais, et des formes plus sombres, tels des nuages d'orage, dansaient dans ses yeux uniformément noirs.

Jusque-là, la marche sur Aydindril n'avait ressemblé à rien de ce qu'attendaient les attaquants. Du coup, tous avaient les nerfs à fleur de peau.

Derrière l'empereur et ses proches, des Sœurs de la Lumière restaient un peu à l'écart, se concentrant sur leur mystérieuse magie. Même si aucune d'elles n'avait eu l'occasion de parler à Jennsen, toutes étaient conscientes de sa présence et elles gardaient en permanence un œil sur elle.

Tandis que l'empereur guidait la colonne de cavalerie vers la lisière de la cité – un assez long chemin à travers d'immenses champs cultivés –, des magiciennes et des éclaireurs étaient partis dans toutes les directions pour remplir d'énigmatiques missions.

À présent, la grande cité se dressait devant ses conquérants. Mais pas un bruit n'en montait.

La nuit précédente, Sebastian avait dormi à poings fermés. Jennsen le savait, parce qu'à la veille d'une si grande bataille elle n'avait pas réussi à fermer l'œil. Par bonheur, l'idée de pouvoir utiliser bientôt le couteau accroché à sa ceinture lui faisait oublier sa fatigue.

Derrière les Sœurs de la Lumière, plus de quarante mille cavaliers de l'Ordre Impérial armés de lances, de piques, d'épées ou de haches attendaient le moment d'attaquer. Tous ces hommes, le plus souvent barbus et chevelus, portaient un anneau à la narine gauche et certains avaient noué des porte-bonheur dans leurs cheveux crasseux.

Jennsen avait remarqué quelques guerriers au crâne rasé qui avaient sans doute sacrifié leur crinière pour ressembler à l'empereur.

Tendus à craquer, tous ces soldats attendaient de se lancer dans la bataille décisive pour l'avenir et le bonheur de l'humanité.

Les cavaliers et leurs officiers partageaient avec les Sœurs de la

Lumière un point commun qui les distinguait de Jennsen et de Sebastian : tous avaient vu la Mère Inquisitrice de près !

D'après ce qu'avait compris Jennsen, cette drôle de femme avait dirigé en personne des attaques surprises contre des camps de l'Ordre Impérial. C'était là que les soldats et les Sœurs de la Lumière l'avaient vue. Pour cette charge héroïque, Jagang avait choisi des hommes et des magiciennes qui sauraient reconnaître au premier coup d'œil la Mère Inquisitrice. Il n'était pas question que cette femme parvienne à s'enfuir en se fondant dans la foule ou en se faisant passer pour une humble blanchisseuse.

Les sangs glacés par le vent et par les lueurs meurtrières qu'elle voyait danser dans les yeux de tous les soldats, Jennsen serra très fort le pommeau de sa selle pour tenter d'empêcher ses mains de trembler.

Jennsen.

Pour la centième fois de la matinée, la jeune femme vérifia que le couteau coulissait bien dans son fourreau. S'étant rassurée, elle remit l'arme en place et la lâcha.

Elle était en compagnie de ces soldats parce qu'elle combattait avec eux. Elle avait un rôle à jouer dans cette guerre. Une mission à accomplir, même…

Renonce.

Il y avait quelque chose de fascinant dans toute cette histoire. L'arme que Richard Rahl avait confiée à un homme pour qu'il la tue finirait par lui transpercer le cœur. Était-ce cela, la justice immanente ?

Au moins, Jennsen était désormais le chasseur, plus le gibier. Et ça changeait tout.

Dès qu'elle sentait sa détermination vaciller, la jeune femme pensait à sa mère, à Althea, à Friedrich, à Lathea et même à Drefan, son demi-frère inconnu. Tant de vies avaient été dévastées à cause de la maison Rahl ! Et Richard avait sans broncher repris le flambeau de son père.

Renonce à ta volonté, Jennsen. Renonce à ta chair…

— Fiche-moi la paix ! s'écria la jeune femme, agacée que la voix ne la laisse pas tranquille à un moment si important.

— Pardon ? demanda Sebastian, le front plissé.

Navrée d'avoir parlé à voix haute et perturbé son compagnon, Jennsen lui fit signe de ne pas s'inquiéter. Pensif, il se replongea dans la contemplation de la cité que l'Ordre Impérial allait bientôt conquérir. Tout était là : les bâtiments, les rues, les places, les allées étroites. Un seul élément manquait à l'appel, et c'était ça qui inquiétait les assaillants.

Du coin de l'œil, Jennsen vit que les Sœurs de la Lumière conversaient entre elles. Une seule se taisait, sœur Perdita, celle qui avait cassé un vase le soir du dîner avec Jagang.

Quand cette femme la regardait, Jennsen avait l'impression qu'elle pouvait lire jusqu'au fond de son âme. Mais elle se faisait probablement des idées, car la Sœur de la Lumière n'avait sûrement aucune mauvaise intention à son égard.

Mal à l'aise, elle lui sourit poliment et détourna la tête.

Comme tous les autres, elle riva les yeux sur le palais bâti au sommet d'une colline. Considérant la façon dont cet édifice dominait la cité, il était difficile de ne pas le voir. Et en découvrant son incontestable beauté – sa splendeur, même, il ne fallait pas avoir peur des mots –, Jennsen se demandait comment ce bâtiment pouvait être le fief d'un être aussi maléfique et cruel que la Mère Inquisitrice. Avec ses hautes fenêtres, ses colonnades, son dôme et ses murs de marbre blanc, ce palais aurait dû être la résidence d'une reine au cœur bienveillant et à l'âme pure.

La sinistre forteresse du Sorcier, bâtie à flanc de montagne, derrière le palais, aurait été une tanière mieux adaptée à l'épouse du seigneur Rahl.

Jennsen avait remarqué que ses compagnons, comme elle, n'aimaient pas lever les yeux vers la détestable forteresse. Dès qu'on pouvait regarder ailleurs, on n'hésitait pas un instant.

Ce bâtiment était plus grand que tous ceux que Jennsen avait vus, à part le Palais du Peuple, en D'Hara. Derrière des murs d'enceinte d'une incroyable hauteur, la forteresse semblait être un incroyable complexe dont les divers composants étaient reliés par une multitude de chemins de ronde, de remparts, de passerelles, de ponts et de tourelles. Mais comment un simple lieu, fait de pierre et de mortier, pouvait-il avoir l'air si… *menaçant* ?

Jennsen chercha à se rassurer en regardant Sebastian. Ses cheveux blancs hérissés, ses yeux pleins de sagesse, les contours familiers de son visage… Sa beauté la réconfortait, même quand il n'avait pas les yeux posés sur elle. Quelle femme n'aurait pas été honorée d'être aimée par un tel homme ? Sans lui, Jennsen ignorait si elle aurait tenu le coup après la mort de sa mère.

Sebastian avait ouvert son manteau pour exposer une partie de ses armes, et il observait le théâtre des opérations avec un calme studieux. Jennsen aurait donné cher pour être si sereine. Hélas, elle tremblait de peur à l'idée que son compagnon soit obligé de dégainer ses armes et de se battre pour sa vie. Elle ne voulait pas qu'il soit en danger…

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle en se penchant sur sa selle. Qu'est-ce que ça signifie ?

Sebastian regarda durement la jeune femme et haussa les épaules.

À l'évidence, il n'était pas d'humeur à bavarder, et il entendait qu'elle se taise, comme les quarante mille hommes qui guettaient le moment de passer à l'action. Jennsen savait qu'elle n'aurait pas dû parler, mais l'angoisse lui déchirait les entrailles. Quelques mots l'auraient réconfortée. La réaction de Sebastian, tellement atypique, lui donnait de nouveau l'impression d'être une personne insignifiante.

Son compagnon avait de graves soucis, elle le savait, mais ça ne l'empêchait pas de se sentir offusquée – presque comme s'il l'avait giflée. Surtout après la nuit précédente, où il avait cherché du réconfort auprès d'elle avant de s'endormir. Jamais il ne l'avait désirée ainsi, et elle l'avait compris. Même si la présence de gardes devant leur tente l'avait troublée, car ces hommes avaient dû tout entendre, elle ne s'était pas refusée à son amant.

À présent, il n'était pas vraiment en mesure de la rassurer, elle s'en doutait, car lui-même devait être crispé par l'imminence de la bataille. Mais être repoussée faisait mal quand même.

Par-dessus les gémissements du vent et les craquements des grands érables aux branches dénudées qui bordaient la route, Jennsen entendit des roulements de sabots.

Toutes les têtes se tournèrent pour regarder approcher une bande de cavaliers chevelus et barbus vêtus de peaux de bête qui flottaient au vent. Jennsen reconnut la robe blanche tachetée de noir du cheval de tête. Il s'agissait d'une des patrouilles envoyées par l'empereur quelques heures plus tôt. Dans le lointain, d'autres cavaliers revenaient de toutes les directions, mais ce groupe-là avait été chargé de faire le tour de la cité.

Quand la petite colonne arriva, Jennsen se couvrit la bouche avec le col de son manteau pour ne pas avaler de poussière.

Le chef du détachement tira sur les rênes de sa monture et sauta à terre. Alors qu'il avançait vers Jagang, ses cheveux nattés oscillaient presque aussi violemment que la queue blanche de son étalon.

— Rien, Excellence ! cria-t-il.

D'humeur massacrante, Jagang ne chercha pas à cacher qu'il était à bout de nerfs.

— Rien…, répéta-t-il d'un ton sinistre.

— C'est ça, Excellence… Pas de troupes à l'est, de l'autre côté de la ville ni sur les flancs des montagnes. Rien du tout ! Les grandes voies et les petites pistes sont désertes. Pas de soldats, de traces, de crottin de cheval, d'ornières de chariot… On dirait qu'il n'y a plus personne dans le coin depuis très longtemps.

Jagang tourna la tête vers le Palais des Inquisitrices.

— Et la route qui conduit à la forteresse ? L'ennemi est bien

quelque part ! Ne va pas me dire que nos éclaireurs, ces derniers temps, sont tombés dans des embuscades tendues par des fantômes ?

Le colosse semblait plus féroce que toutes les brutes que Jennsen avait vues dans sa vie. Sa bouche à demi édentée contribuait à lui donner un air sauvage, mais comme souvent, tout venait de ses yeux : un regard de bête fauve !

— Excellence, il n'y avait pas de traces sur cette route-là non plus, dit-il.

— Es-tu monté jusqu'à la forteresse ? demanda Jagang.

Le terrible guerrier blêmit sous le regard de son maître.

— Nous avons poussé jusqu'au pont qui franchit un fantastique abîme, Excellence. Et nous n'avons rien vu de plus. Le pont-levis était baissé, et la forteresse du Sorcier, au-delà, paraissait déserte.

— Ça ne veut rien dire ! lança une voix de femme.

Jennsen tourna la tête, comme Sebastian, la majorité des conseillers et des officiers et l'empereur lui-même.

Sœur Perdita venait de parler, et elle parvint à conserver son rictus méprisant alors que tous les regards étaient braqués sur elle.

— Ça ne veut rien dire, répéta-t-elle. Sachez-le, Excellence, je n'aime pas ça du tout. Quelque chose ne colle pas.

— Et quoi donc, d'après toi ? demanda Jagang, de plus en plus agacé.

Perdita sortit des rangs des Sœurs de la Lumière et, talonnant son cheval, approcha de l'empereur pour lui parler en privé.

— Excellence, dit-elle quand elle fut assez près de Jagang, vous est-il arrivé d'entrer dans une forêt, d'y marcher et de vous apercevoir qu'il n'y a aucun bruit, alors qu'il devrait y en avoir ? Sur votre passage, tout devient calme, et ce n'est pas normal…

Jennsen avait fait cette expérience, et elle fut frappée par le choix judicieux de cette comparaison. Dans des cas semblables, on éprouvait un sentiment de catastrophe imminente d'autant plus inquiétant qu'il était indéfinissable. Le danger s'annonçait, mais sans rien révéler de sa nature…

— Quand je marche dans une forêt, ou partout ailleurs, le silence se fait toujours, répondit Jagang.

La sœur ne tenta pas de polémiquer et continua son raisonnement.

— Excellence, nous combattons ces gens depuis longtemps. Les magiciennes comme moi connaissent tout de leur maudite sorcellerie. Nous savons quand nos ennemis utilisent le don, et nous repérons les pièges qu'ils nous tendent avec leur pouvoir, même quand les pièges en question ne sont pas de nature magique. Aujourd'hui, tout est différent. Quelque chose ne va pas.

— Peut-être, mais tu ne m'as toujours pas dit quoi, marmonna Jagang.

Aujourd'hui, il entendait qu'on entre vite dans le vif du sujet, parce qu'il avait encore moins de temps à perdre que d'habitude.

Consciente de l'agacement de l'empereur, sœur Perdita hocha humblement la tête.

— Excellence, si je savais de quoi il s'agit, je vous l'aurais déjà dit. Mais mon devoir est de vous informer du peu que nous avons découvert. Il n'y a aucune magie à l'œuvre. Pas d'embuscade où le don soit impliqué. Rien du tout !

» Mais ces constatations ne me rassurent pas. Encore une fois, je sens que quelque chose ne colle pas. Je tiens à vous prévenir, même si je ne peux pas être plus précise pour le moment. Si vous le désirez, sondez mon esprit, et vous verrez que je dis la vérité.

Jennsen se demanda de quoi pouvait bien parler la sœur. Mais l'argument devait avoir du poids, car Jagang se calma un peu.

— Tu es à bout de nerfs après un trop long hiver, Perdita. Comme tu l'as dit, les magiciennes savent tout sur la sorcellerie de l'adversaire. S'il y avait quelque chose, vous le sauriez…

— Je n'en suis pas si sûre, insista Perdita. (Elle jeta un bref coup d'œil à la forteresse du Sorcier.) Excellence, les Sœurs de la Lumière en connaissent très long sur la magie. Mais la forteresse est vieille de plusieurs milliers d'années. Étant originaire de l'Ancien Monde, je ne sais pas grand-chose au sujet de ce lieu. En particulier, j'ignore quelle sorcellerie y est préservée. Mais j'ai une certitude : ce pouvoir-là est mortellement dangereux ! Et un des objectifs de la forteresse est de protéger cette magie maléfique.

— C'est pour ça que je veux investir ces lieux, dit Jagang. Un pouvoir si dangereux ne peut pas rester entre les mains de nos adversaires.

— La forteresse est très bien défendue, Excellence. Je ne puis vous dire comment, car les sorts de protection ont été jetés par des sorciers et non par des magiciennes. Des défenses de cette nature peuvent ne pas avoir besoin de la présence d'êtres humains sur les lieux. Comme les pièges classiques, elles peuvent être activées par une intrusion, tout simplement. Certaines sont sans doute purement dissuasives, mais beaucoup d'autres doivent être conçues pour tuer. Même si la forteresse est déserte, nous en emparer risque d'être impossible. Les sorts de protection ne sont pas affectés par le passage du temps. Qu'on les ait mis en place il y a un mois ou mille ans ne change rien. Tenter de prendre la forteresse pourrait nous coûter des milliers de vies…

— Dans ce cas, dit Jagang, il faudra neutraliser ces défenses avant de passer à l'attaque.

Avant de répondre, Perdita jeta un coup d'œil aux murs noirs de la

forteresse.

— Excellence, comme j'ai déjà tenté de vous le dire, les compétences et le pouvoir des Sœurs de la Lumière ne sont pas suffisants face à ces sortilèges. Nous sommes très fortes, c'est vrai, mais ce n'est pas tout ce qui compte. Un ours, si puissant soit-il, n'est pas en mesure de trouver la combinaison d'un coffre-fort. La force brute n'est pas toujours la solution. Mais dans le cas qui nous occupe, je répète que quelque chose ne colle pas.

— Moi, j'entends surtout que tu as peur ! Les Sœurs de la Lumière sont parfaitement armées pour affronter la sorcellerie, et c'est pour ça que vous êtes avec moi ! (Arrivé au bout de sa patience, Jagang se pencha vers Perdita.) J'exige que les sœurs nous protègent de la sorcellerie sous toutes ses formes. Est-ce assez clair ?

— Oui, Excellence…

Blanche comme un linge, Perdita talonna sa monture et alla rejoindre les autres sœurs.

— Perdita ! appela Jagang. (Il attendit que la femme se retourne.) Nous devons prendre la forteresse du Sorcier ! Je me fiche de ce que vous ferez, pourvu que cet objectif soit atteint !

Tandis que la sœur retournait vers ses collègues, Jagang et tous ses compagnons regardèrent un cavalier approcher à bride abattue. Celui-là venait directement de la cité.

Quand il fut assez près pour qu'on voie son visage, quelque chose dans son expression incita les guerriers à porter la main à leur arme.

L'homme tira sur les rênes de sa monture et sauta à terre. Couvert de sueur et de poussière, il avait les yeux écarquillés d'excitation, mais il parvint pourtant à parler d'un ton pondéré.

— Excellence, je n'ai vu personne dans la ville. Mais j'ai senti des chevaux !

Jennsen vit que cette nouvelle confirmait les appréhensions des officiers, qui refusaient de croire qu'Aydindril pût être vide. L'Ordre Impérial avait acculé dans la cité l'armée adverse *et* les civils qui y résidaient. Évacuer une telle mégalopole en plein milieu de l'hiver paraissait impossible. Mais comment dire cela à Jagang alors que ses yeux lui confirmaient qu'il n'y avait plus âme qui vive en ville ?

— Des chevaux ? répéta l'empereur. Tu es peut-être passé à côté d'une écurie.

— Non, Excellence… Je ne les ai ni vus ni entendus, mais sentis ! Ce n'était pas l'odeur d'une écurie, mais de bêtes bien vivantes. Il y a des chevaux dans cette ville.

— Dans ce cas, dit un des officiers, l'ennemi est là, comme nous le pensons. Il se cache, mais il est bel et bien là.

Jagang ne dit rien et attendit la suite du rapport de l'éclaireur.

— Il n'y a pas que ça, Excellence ! Comme je ne parvenais pas à trouver ces chevaux, j'ai décidé d'aller chercher des renforts, pour qu'ils m'aident à dénicher nos poltrons d'adversaires. Sur le chemin du retour, j'ai vu quelqu'un derrière une fenêtre du palais.

— Quoi ?

— Le palais de marbre blanc, Excellence ! Quand je suis passé devant, traversant les jardins pour aller plus vite, j'ai vu quelqu'un s'écarter de derrière une fenêtre.

— Tu es sûr ? demanda l'empereur en tirant sur les rênes de son étalon, qui piaffait de plus en plus d'impatience.

— Oui ! Ces fenêtres sont très grandes, et je suis certain que quelqu'un me regardait passer.

Jagang sonda la route bordée d'érables qui conduisait jusqu'au palais.

— C'était un homme, ou une femme ?

L'éclaireur essuya d'un revers de la main la sueur qui coulait sur son front.

— Bien que je l'aie à peine vue, je pense qu'il s'agissait d'une femme.

— La Mère Inquisitrice ?

— Excellence, je n'en suis pas sûr… Il s'agissait peut-être d'un jeu de lumière, mais j'ai eu l'impression que cette femme portait une longue robe blanche.

C'était la tenue de la Mère Inquisitrice, avait appris Jennsen. Et la théorie de l'illusion d'optique ne tenait guère debout, il fallait l'admettre.

Cela dit, l'autre possibilité était absurde. Qu'aurait fait la Mère Inquisitrice seule dans son palais ? Défendre un ultime bastion, pourquoi pas, mais se battre seule était ridicule ! Cette femme était-elle l'unique personne qui ne crevait pas de peur dans les Contrées du Milieu ?

— Je me demande ce qu'ils mijotent…, souffla Sebastian.

— Je crois que nous allons le savoir, répondit Jagang en dégainant son épée. (Il tourna la tête vers Jennsen.) Prépare-toi à utiliser ton couteau, ma petite chérie ! Le moment dont tu rêves est peut-être arrivé.

— Mais, Excellence, comment est-il possible que…

Jagang se dressa sur ses étriers, lança son cri de guerre et leva son épée pour donner l'ordre tant attendu.

Quarante mille hommes rugirent de haine en se mettant en

mouvement. Prise au dépourvu, Jennsen s’accrocha à l’encolure de Rouquine, qui s’était lancée d’elle-même au grand galop.

Chapitre 47

Le souffle coupé par la cavalcade, Jennsen se pencha en avant et entoura de ses deux bras l'encolure de Rouquine. Fonçant avec des milliers d'autres chevaux vers le même objectif – Aydindril –, la jument n'avait plus besoin que sa cavalière la dirige.

Assourdie et terrorisée par le cri de guerre qui sortait de quarante mille gorges, Jennsen était en même temps grisée par cette aventure. Bien entendu, elle mesurait l'horreur et l'énormité de ce qui était en train de se produire. Malgré sa lucidité, une petite part d'elle-même exultait à l'idée d'être une des actrices de ce drame.

Des cavaliers aux yeux brillants de rage guerrière la dépassaient de tous les côtés. Partout, des lames et des pointes de lance reflétaient les rayons du soleil. Au cœur de cette charge fantastique, exaltée par les bruits, les couleurs et les odeurs, Jennsen bouillait d'envie de dégainer son couteau. Mais elle se força à attendre, car elle savait que son heure viendrait un peu plus tard.

Sebastian chevauchait à ses côtés, veillant sur elle comme sur la prunelle de ses yeux. La voix aussi était là, et elle ne se taisait pas, méprisant les efforts que la jeune femme produisait pour l'ignorer.

Jennsen refusait de se laisser distraire. Elle devait se concentrer sur la bataille, et ce n'était vraiment pas le moment d'écouter des phrases qu'elle connaissait par cœur.

Alors que la voix lui répétait de renoncer à sa volonté et à sa chair, ajoutant son habituelle litanie de mots incompréhensibles mais étrangement séduisants, le vacarme ambiant permit à Jennsen de crier à pleins poumons sans que nul l'entende :

— Fiche-moi la paix ! Oui, laisse-moi tranquille !

Avoir la possibilité de rabrouer la voix ainsi lui fit un bien fou. Dans des circonstances normales, elle n'aurait jamais osé.

Soudain, les cavaliers déboulèrent dans la ville. Sautant par-dessus des clôtures ou les renversant, ils piétinèrent des jardins et passèrent devant des bâtiments dont les façades défilaient devant eux comme dans un rêve.

Jennsen en eut le tournis et elle dut fermer les yeux un moment.

La grande attaque ne se déroulait absolument pas comme elle l'avait imaginé. Pour elle, une armée avançait en rangs et en silence. Là, on eût dit qu'une horde sauvage déferlait sur Aydindril.

La ville semblait magnifique, avec des bâtiments tous plus raffinés les uns que les autres, mais cet assaut laissait à peine le temps aux

cavaliers de choisir les avenues dans lesquelles ils s'engouffraient.

Sans réfléchir ni hésiter, les soldats de l'Ordre Impérial s'emparaient d'Aydindril.

Et cela ressemblait horriblement à un viol…

L'absence de vie dans la capitale rendait les choses encore plus surréalistes. Des foules effrayées auraient dû fuir devant les cavaliers en hurlant de terreur. Dans toutes les autres villes que Jennsen avait visitées, les rues grouillaient de monde. Des badauds, des marchands ambulants, des soldats, des enfants…

Ici, il n'y avait rien. Les vitrines des boutiques elles-mêmes étaient vides comme si les commerçants ne s'étaient pas donné la peine de les rendre attrayantes pour des acheteurs fantômes.

Charger au grand galop dans une ville déserte était désorientant et dangereux. À force de ne pas rencontrer d'obstacles, on ne prenait plus garde à rien, et les impasses ou les ruelles trop étroites pouvaient devenir des pièges mortels. Pris par surprise, des cavaliers avaient été désarçonnés, et les plus malchanceux s'étaient brisé le cou.

Sans un ennemi pour tenter de l'enrayer, une charge de cavalerie ressemblait vite à une ruée désordonnée. Mais ce devait être une illusion, songea Jennsen, parce qu'il y avait là l'élite des forces montées de l'Ordre Impérial. De plus, Jagang paradait en tête, et il paraissait maître de la situation.

Soulevant des nuages de gravillons, des centaines de chevaux franchirent un immense portail et traversèrent au galop les luxueux jardins du Palais des Inquisitrices. Dans cet îlot de beauté et de raffinement, les héroïques guerriers de l'Ordre ressemblaient plus que jamais à des bêtes sauvages.

Jennsen chevauchait toujours à côté de Sebastian, pas très loin derrière Jagang et plusieurs de ses officiers. Malgré tout ce que son compagnon lui avait dit, et tout ce qu'elle savait avant même de le connaître, Jennsen éprouvait le sentiment de participer à une profanation. C'était absurde, bien sûr, mais elle ne pouvait s'en empêcher.

Son malaise se dissipa un peu lorsqu'elle put se concentrer sur quelque chose qui se dressait devant elle, un peu avant les marches de marbre blanc qui menaient à l'entrée principale du palais. On eût dit qu'il s'agissait d'une lance, mais avec un objet rond piqué sur la pointe. Un morceau de tissu rouge était accroché à la hampe et battait au vent comme un étendard. On eût dit qu'il incitait les envahisseurs à approcher.

Intrigué, Jagang galopa vers l'étrange bannière rouge.

Le suivant de près, Jennsen se plaqua un peu plus contre l'encolure de Rouquine, dont la chaleur familière la rassurait. Cependant, elle ne put s'empêcher de lever les yeux pour admirer l'extraordinaire entrée

de marbre blanc flanquée de fantastiques colonnes. Si élégant et accueillant qu'il fût, ce palais était le repaire du mal, se rappela Jennsen. Et aujourd'hui, l'Ordre Impérial allait en prendre possession pour marquer le début d'une nouvelle ère.

Jagang leva son épée afin d'ordonner aux cavaliers de s'arrêter. Aussitôt, des milliers de guerriers cessèrent de crier et tirèrent sur les rênes de leur monture. Jetant un coup d'œil derrière elle, Jennsen s'émerveilla que la manœuvre se déroule si vite et si bien. Avec tant d'armes brandies, il aurait pu y avoir des accidents, mais personne ne s'était blessé.

La jeune femme flatta l'encolure de Rouquine puis se laissa glisser à terre et se retrouva au milieu d'une meute d'officiers, de conseillers et d'hommes du rang qui se déployaient pour protéger l'empereur.

Jennsen n'avait jamais été aussi près des soldats réguliers, et elle frissonna quand des centaines de regards curieux ou lubriques se posèrent sur elle. Tous ces guerriers semblaient impatients de passer à l'action, et ils ne manquaient sûrement pas de bravoure. Cela dit, ils étaient couverts de crasse et empestaient davantage que leurs chevaux. Pour une raison qui la dépassait, c'était cette puanteur qui terrorisait le plus Jennsen.

Sebastian la prit par le bras et la tira vers lui.

— Tu vas bien ?

Jennsen fit « oui » de la tête, puis elle tenta de voir pourquoi l'empereur s'était arrêté. Également désireux de le savoir, Sebastian entraîna sa compagne avec lui au milieu de la foule d'officiers et de soldats. Le reconnaissant, ceux-ci s'écartèrent pour le laisser passer.

Les deux jeunes gens s'immobilisèrent quand ils virent enfin le dos de l'empereur. Jagang était comme pétrifié. Les épaules voûtées, son épée pendant au bout de son bras, il ne bronchait pas et ses hommes semblaient avoir peur de l'approcher.

Sebastian et Jennsen avancèrent et rejoignirent l'empereur, toujours campé devant la lance à la bannière rouge. Ses yeux noirs écarquillés, il regardait le morceau de tissu battre au vent.

Une tête était fichée au bout de la lance.

Jennsen eut la nausée devant ce spectacle. Coupée proprement à ras du cou, la tête aux joues creuses semblait presque vivante. Sous des sourcils épais, ses yeux noirs fixaient intensément l'empereur.

Un calot noir austère dont s'échappaient quelques mèches de cheveux blancs ajoutait à l'expression sévère du mort. On eût dit que ses lèvres fines allaient d'un instant à l'autre dessiner un rictus sinistre. De son vivant, cet homme n'avait pas dû souvent sourire, et il devait être à peine plus joyeux qu'aujourd'hui.

Voir l'empereur transformé en statue, les yeux rivés sur l'atroce relique, tandis que des milliers d'hommes se taisaient derrière lui,

paniqua totalement Jennsen. Que se passait-il donc ?

Elle regarda Sebastian et vit qu'il était aussi sonné que son maître.

Des larmes aux yeux, il sortit un instant de son hébétude pour se pencher vers Jennsen et lui souffler :

— C'est le frère Narev…

Ce nom fit l'effet d'une gifle à Jennsen. Était-ce vraiment le grand homme ? Le guide spirituel de l'Ancien Monde ? Le plus proche ami de Jagang et son conseiller spécial ?

Le frère Narev, un homme qui selon Sebastian était plus près que quiconque du Créateur ? Un maître à penser comme il n'en existait pas deux ?

Et sa tête était fichée au bout d'une lance ?

Jagang tendit le bras et s'empara d'une feuille de parchemin pliée à demi glissée sous le calot du frère Narev.

Tandis que l'empereur dépliait le message, Jennsen songea à celui qu'elle avait découvert sur le soldat mort, le jour de sa rencontre avec Sebastian. Quelques heures plus tard, les tueurs du seigneur Rahl avaient assassiné sa mère…

Jagang resta un long moment figé, le regard braqué sur la petite feuille de parchemin. Puis il baissa lentement les bras, étouffa un cri de rage et regarda de nouveau la tête coupée du frère Narev.

D'une voix vibrante d'indignation, il répéta les six mots qu'il venait de lire – tellement bas que seuls ceux qui se tenaient très près de lui l'entendirent.

— « Avec les compliments de Richard Rahl. »

En silence, les officiers et les conseillers attendirent que leur maître donne des ordres.

Les narines agressées par une odeur épouvantable, Jennsen leva les yeux et vit que la tête, parfaitement conservée quelques instants plus tôt, se décomposait à vue d'œil. La chair partait en lambeaux, la mâchoire se décrochait et les lèvres se desserraient comme si le cadavre avait voulu pousser un dernier cri.

Comme tout le monde, y compris l'empereur, Jennsen recula d'un pas quand la peau éclata pour révéler les vers qui grouillaient dessous. Une langue noire jaillit d'entre les dents toujours blanches et les globes oculaires à demi liquéfiés glissèrent de leur orbite.

En quelques secondes, la décomposition venait de faire l'œuvre qui aurait normalement dû lui prendre des mois…

— Un sort protégeait ce crâne, Excellence, dit sœur Perdita en avançant. Il a été conservé jusqu'à l'instant où vous avez récupéré le message coincé sous le calot. Dès lors, les lois de la nature ont repris le dessus.

Jagang jeta un regard noir à la Sœur de la Lumière.

— Ce sort de protection très complexe était conçu pour se dissiper

à votre contact, Excellence, continua Perdita. Bref, ce message vous était destiné.

Un instant, Jennsen redouta que l'empereur lève son épée pour décapiter la femme – qui n'y était pourtant pour rien.

— Regardez, c'est elle ! cria soudain un officier en désignant une fenêtre du palais.

— Créateur bien-aimé…, souffla Sebastian, quand il tourna la tête et aperçut une silhouette derrière cette même fenêtre.

D'autres soldats crièrent qu'ils voyaient la Mère Inquisitrice.

Jennsen se dressa sur la pointe des pieds pour essayer de distinguer quelque chose, mais elle n'y parvint pas.

— Et là ! cria un autre officier. Regardez, c'est le seigneur Rahl !

Jennsen en eut les sangs glacés. Après une si longue quête, cela paraissait impossible. Pourtant, c'était bien le sens des mots que l'homme venait de prononcer.

— Et maintenant, ils sont ensemble ! cria un nouvel officier.

— Je les vois…, grogna Jagang. Je reconnaîtrais cette garce dans le recoin le plus sombre du royaume des morts. Et son mari l'accompagne.

Jennsen aperçut seulement deux silhouettes qui passaient derrière une fenêtre.

Jagang leva son épée.

— Encerclez le palais pour qu'ils ne puissent pas sortir. (Il se tourna vers ses officiers :) Toutes les compagnies d'assaut avec moi ! Et une dizaine de sœurs ! Perdita, reste là avec les autres et ne laisse personne sortir.

Jagang chercha Jennsen du regard.

— Si tu veux saisir ta chance, ma petite chérie, viens avec moi !

Alors que Sebastian et elle emboîtaient le pas à l'empereur, la jeune femme s'aperçut qu'elle avait d'instinct dégainé son couteau.

Chapitre 48

Sur les talons de Jagang, Jennsen gravit les marches de marbre flanquées de fabuleuses colonnes. Tout au long de cette ascension, la main rassurante de Sebastian resta posée sur son dos.

Autour des deux jeunes gens, des guerriers aux yeux brillants de sauvagerie montaient souplement l'escalier.

Les hommes des compagnies d'assaut étaient équipés d'une cuirasse couverte par une cotte de mailles. Brandissant dans une main une épée courte, une hache de guerre ou un fléau d'armes, ils tenaient dans l'autre une rondache munie au centre de plusieurs pointes qui pouvaient se révéler plus dangereuses encore que leur lame. Leur ceinture et leurs diverses bandoulières étaient hérissées de clous, afin qu'il soit très difficile de les attraper par là quand on les affrontait au corps à corps.

Mais existait-il au monde quelqu'un d'assez téméraire pour se dresser devant de pareilles machines à tuer ?

En rugissant comme des fauves, les premiers soldats défoncèrent les portes du palais à coups d'épaule sans même prendre le temps de vérifier si elles étaient ouvertes. Voyant voler vers elle des échardes, Jennsen leva un bras pour se protéger les yeux et le visage.

Les guerriers de l'Ordre déboulèrent dans un grand hall de marbre éclairé par de hautes fenêtres munies de vitraux bleus. Sans s'arrêter pour admirer les belles colonnades, les conquérants s'engagèrent dans l'escalier qui menait au premier étage, où ils avaient aperçu la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl.

Assourdie par le vacarme des centaines de bottes qui martelaient les dalles, Jennsen avait du mal à contenir son excitation. Était-il possible qu'elle soit à quelques minutes de la fin d'un cauchemar ? Un seul coup de couteau, puissant et décisif, la libérerait-il de son esclavage ? Elle devait le faire, et elle était la seule à pouvoir le faire, parce qu'elle était invincible.

Être sur le point de tuer un homme ne la gênait presque pas. En gravissant les marches, elle pensait exclusivement au mal que lui avait fait Richard Rahl. Ce monstre ne s'était d'ailleurs pas attaqué qu'à elle, et il était plus que temps d'en débarrasser l'univers.

Avançant toujours aux côtés de sa compagne, Sebastian avait dégainé son épée. Une dizaine de colosses conduits par l'empereur en personne précédaient les deux jeunes gens, et des centaines de soldats d'élite résolus à verser le sang impur de l'ennemi les suivaient en

compagnie d'un petit détachement de Sœurs de la Lumière.

En haut de l'escalier, les hommes de tête s'arrêtèrent net, leurs bottes crissant sur le parquet en chêne ciré.

Jagang sonda le couloir, à droite et à gauche.

Une des sœurs le rejoignit.

— Excellence…, fit-elle, le souffle court, ça n'a pas de sens !

L'empereur foudroya la magicienne du regard.

— Excellence, insista la sœur, pourquoi les deux chefs ennemis, essentiels pour leur cause, seraient-ils seuls dans ce palais ? Nous n'avons pas aperçu l'ombre d'un garde devant les portes. C'est absurde, je ne le dirai jamais assez !

Même si elle brûlait d'envie d'en finir avec le seigneur Rahl, Jennsen dut admettre que la femme avait raison. C'était ridicule.

— Qui t'assure qu'ils sont seuls ? demanda Jagang. Leur foutue magie peut encore nous réserver des surprises. Tu en sens dans l'air ?

L'empereur avait raison de s'inquiéter, bien entendu. Mille soldats en armes pouvaient les attendre derrière la porte d'une grande salle, dissimulés par on ne savait quel sortilège. Mais cette éventualité ne semblait pas très probable. Car s'il y avait eu des défenseurs, ils auraient sans doute tout fait pour empêcher les conquérants d'entrer.

— Non, répondit la sœur, je ne sens rien… Mais la sorcellerie peut frapper en un éclair. Excellence, vous vous mettez inutilement en danger. Il est périlleux de poursuivre des adversaires pareils quand la situation est si trouble…

La femme aurait volontiers ajouté qu'agir ainsi était idiot, mais elle préféra s'en abstenir.

N'accordant déjà plus d'attention à la sœur, Jagang fit signe à une dizaine d'hommes de partir vers la gauche. Puis il en envoya autant sur la droite. D'un claquement de doigts, il signifia qu'une Sœur de la Lumière devait accompagner chaque groupe.

— Tu réfléchis comme un jeune officier qui sort à peine de l'école militaire, dit-il à la sœur. La Mère Inquisitrice est dix fois plus intelligente et rusée que tu le penses. Quand elle tend un piège, il est extrêmement compliqué. Tu l'as vu à plusieurs reprises dans cette campagne. Cette fois, je ne me laisserai pas avoir.

— Si elle est géniale, pourquoi serait-elle seule ici avec son mari ? demanda Jennsen quand elle comprit que la sœur avait trop peur pour continuer le débat. Pourquoi s'exposerait-elle ainsi ?

— Tu connais une meilleure cachette qu'une cité déserte ? rétorqua Jagang. Ou qu'un palais vide ? S'il y avait eu des gardes, ça nous aurait alertés.

— Mais pourquoi la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl se cacheraient-ils ici ?

— Parce que la fin est proche pour eux… Ils le savent, et ce sont

des lâches. Pour éviter d'être capturés, les gens aux abois reviennent souvent chez eux, afin de se terrer dans un endroit qu'ils connaissent. (Un pouce glissé dans sa ceinture, Jagang regarda autour de lui.) C'est le foyer de cette chienne… Quand tout s'écroule, les criminels comme elle pensent à sauver leur peau, et ils se fichent de ce qui arrivera au reste de l'humanité.

Bien que Sebastian la tirât discrètement en arrière pour lui signifier d'en rester là, Jennsen ne put s'empêcher d'insister.

— S'ils se cachent, pourquoi se laissent-ils voir derrière toutes les fenêtres ? Oui, expliquez-moi en quoi ça les aide à rester en sécurité ?

— Ce sont des monstres ! explosa Jagang. Ils voulaient me voir découvrir la tête de Narev. Ils ont tué puis mutilé un grand homme, et ça les amuse ! Dans leur perversité, ils se réjouissent de cet acte abominable.

— Mais…

— Allons-y ! cria l'empereur à ses hommes.

Tandis qu'il s'élançait dans le couloir, Jennsen prit Sebastian par le bras pour l'empêcher de suivre le mouvement.

— Tu crois vraiment que ce sont eux ? Tu es un brillant stratège. Franchement, tu penses qu'un comportement pareil aurait un sens ?

Sebastian regarda dans quelle direction s'éloignaient l'empereur et son détachement, puis il se tourna vers sa compagne, les yeux brillants de colère.

— Jennsen, tu veux tuer le seigneur Rahl, et tu as peut-être ta chance…

— Mais je ne vois pas pourquoi…

— Assez ! Pour qui te prends-tu, à la fin ? Tu crois en savoir plus long que tout le monde ?

— Sebastian, je…

— Je ne peux pas répondre à toutes tes questions ! C'est pour ça que nous sommes ici.

Jennsen avala la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Je m'inquiète pour toi et pour l'empereur, c'est tout… Je ne voudrais pas que vous finissiez comme le frère Narev.

— Durant une guerre, il faut ourdir des plans, mais aussi saisir les occasions quand elles se présentent. Cela implique de prendre des risques, donc d'agir parfois d'une façon qui peut sembler stupide. Inversement, la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl ont peut-être commis une énorme erreur en croyant bien faire. Quand un ennemi se trompe, il faut savoir en tirer parti. Lors d'un conflit, le vainqueur est souvent celui qui attaque et qui pousse au maximum son avantage. Bref, on n'a pas toujours le temps de réfléchir au moindre détail.

Jennsen rougit de confusion. Qui était-elle pour donner des leçons de tactique à un stratège de l'empereur Jagang ?

— Sebastian, je voulais simplement…

Ivre de colère, le jeune homme aux cheveux blancs prit sa compagne par le devant de sa robe et la tira vers lui.

— Vas-tu gaspiller ce qui sera peut-être ta seule chance de venger ta mère ? Si Richard Rahl est assez idiot pour être ici – ou s'il a imaginé un plan qui nous dépasse –, qu'éprouveras-tu quand tu découvriras que tu as manqué l'occasion de lui transpercer le cœur ?

Jennsen frissonna à cette idée. Si Sebastian avait raison, et qu'elle ait discutaillé au lieu de poursuivre son ennemi…

— Ils sont là ! lança soudain une voix au fond du couloir.

C'était celle de Jagang. Au milieu d'un groupe de soldats, il agitait son épée en criant :

— Attrapez-les ! Attrapez-les !

Sebastian prit Jennsen par le poignet, la força à se tourner et l'entraîna avec lui dans le corridor.

La jeune femme ne résista pas. À présent, elle était honteuse d'avoir voulu enseigner la stratégie à des hommes qui savaient tout de la guerre. Pour qui se prenait-elle, en effet ? Elle n'était rien du tout ! Un grand homme lui donnait une chance de briller, et elle discutaillait bêtement ? Quelle idiote !

Alors que son compagnon et elle passaient devant de hautes fenêtres – celles où la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl s'étaient récemment montrés –, quelque chose attira l'attention de Jennsen.

Elle tira sur le bras de Sebastian pour qu'il s'arrête.

— Regarde !

L'air agacé, le jeune homme aux cheveux blancs consentit à jeter un coup d'œil dehors.

Dans les jardins du palais, des dizaines de milliers de cavaliers avaient formé les rangs. Apparemment, ils s'apprêtaient à attaquer, épées au clair et lances brandies.

Un cri de guerre monta d'innombrables gorges, et la charge commença.

Jennsen en resta bouche bée. C'était un spectacle grandiose, à un détail près : il n'y avait personne en face de ces hommes qui galopaient vers la gloire et le sang.

Absolument personne !

La jeune femme pensa que les cavaliers allaient sortir du palais. Au fond, ils allaient peut-être intercepter une force ennemie qu'elle ne voyait pas approcher de là où elle était.

Mais au milieu des jardins, la charge se brisa net comme si elle venait de percuter un mur invisible.

Ou un ennemi bardé d'acier.

L'onde de choc fit trembler les vitraux de la fenêtre.

Jennsen ne parvint pas à en croire ses yeux. Elle essaya de

réfléchir, mais ce qu'elle voyait n'avait aucun sens. Pour être franche, elle n'y aurait pas cru s'il n'y avait pas eu le bruit et le sang…

Des hommes et des chevaux éventrés… D'autres bêtes, derrière, qui s'écroulaient et se brisaient les jambes…

Des têtes et des bras volaient dans les airs comme si une épée ou une hache venait de les couper net.

Les agresseurs, repoussés par des coups d'une violence formidable, mouraient la poitrine défoncée ou le crâne explosé. La cavalerie vêtue de noir de l'Ordre Impérial n'était désormais plus qu'une masse rougeâtre. Un massacre si terrible que l'herbe et la terre se teintaient d'écarlate.

Plus un cri de guerre ne retentissait. En revanche, les blessés qui tentaient de ramper à l'abri hurlaient de douleur ou appelaient leur mère comme des enfants. Mais pour eux, il n'y avait plus d'espoir. Seule la mort mettrait un terme à leur souffrance.

Jennsen regarda Sebastian et vit sur son visage le reflet de sa propre stupéfaction. Avant qu'elle ou son compagnon aient pu dire un mot, le palais entier vibra comme s'il avait été frappé par la foudre. Une seconde plus tard, le couloir s'emplit de fumée.

Des flammes fondaient sur les deux jeunes gens. Prenant Jennsen par la main, Sebastian l'entraîna dans un couloir latéral qui s'éloignait de la fenêtre.

La langue de feu dévasta le corridor, enflammant les tentures et les guéridons.

Dès que cet ouragan embrasé fut passé, Jennsen et Sebastian, arme au poing, coururent dans la direction où était allé l'empereur un peu plus tôt.

La jeune femme oublia toutes ses objections et ses questions. Désormais, une seule chose comptait : Richard Rahl était là, et elle devait l'abattre. Enfin, elle tenait sa vengeance !

La voix l'encourageait à agir. Cette fois, elle ne tenta pas de la réduire au silence, mais la laissa stimuler sa soif de sang et son besoin de tuer.

Les deux jeunes gens coururent dans le corridor, arrivèrent au bout, s'engagèrent dans un nouveau couloir et ralentirent le pas. Ici, le parquet et les murs étaient rouges de sang, comme si…

Oui, il y avait bien eu un massacre. Près de cinquante soldats d'élite gisaient sur le sol, tous brûlés et certains éventrés par des éclats de bois ou de verre. Le visage de ces malheureux n'était plus qu'une bouillie sanglante, et des côtes brisées jaillissaient de leur poitrine, transperçant jusqu'à leur épaisse cuirasse. Des armes étaient éparpillées un peu partout sur un lit noirâtre d'entrailles encore fumantes. De loin, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'anguilles ou de serpents morts, mais ces immondices étaient bien des intestins

humains.

Une des Sœurs de la Lumière avait péri avec les soldats. Elle était quasiment coupée en deux, ses yeux grands ouverts exprimant une surprise infinie.

Suffoquant à cause de l'odeur du sang et des multiples déjections, Jennsen suivit Sebastian, qui marchait entre les cadavres en prenant soin de ne pas glisser sur des tripes ou sur une flaque de sang.

Le spectacle était tellement atroce qu'il ne se grava pas dans l'esprit de Jennsen et ne l'atteignit pas en profondeur. Se déplaçant comme dans un rêve, elle n'avait pas le sentiment que ce qu'elle voyait existait pour de bon.

Quand ils eurent dépassé le charnier, Sebastian et sa compagne suivirent une traînée de sang qui les entraîna dans un autre couloir. Devant eux, mais assez loin, des hommes criaient.

Jennsen fut soulagée de reconnaître la voix de l'empereur au milieu d'une dizaine d'autres.

— Messire ! appela un homme debout sur le seuil d'une pièce. Messire, par là !

Sebastian s'arrêta, étudia rapidement le soldat puis entraîna Jennsen dans une immense pièce au sol couvert d'un tapis aux motifs géométriques rouges et ocre. Ici, de riches tentures pendaient devant les fenêtres, et le mobilier – des divans, des fauteuils et des tables basses – évoquait un somptueux salon ou une antichambre géante – mais dans ce cas, à quoi pouvait ressembler la salle attenante ?

Sebastian et Jennsen rejoignirent le soldat qui se tenait debout devant une porte, à l'autre extrémité de la vaste pièce.

— C'est elle ! cria l'homme. Dépêchez-vous ! C'est elle et je viens juste de la voir passer.

Le souffle court, son épée pointée vers le sol comme s'il avait eu du mal à la tenir droite, le soldat jeta un coup d'œil dehors – apparemment, dans un nouveau couloir, pas une autre salle.

Un instant avant que Jennsen et Sebastian l'aient rejoint, il y eut un bruit sourd. Lâchant son arme, le soldat plaqua une main sur sa poitrine, écarquilla les yeux et s'écroula. Alors qu'il ne portait aucun signe de blessure, il était mort en quelques secondes.

Jennsen poussa son compagnon contre le mur pour l'empêcher de franchir la porte. Il ne devait pas s'exposer à la force mystérieuse qui venait de tuer le guerrier.

Dans son dos, Jennsen entendit soudain un sifflement qui semblait venir d'un autre monde. D'instinct, la jeune femme se jeta sur Sebastian et lui fit un bouclier de son corps comme si elle avait voulu protéger un enfant. Fermant les yeux, elle cria de terreur quand une explosion fit trembler les cloisons et le sol.

Des gravats tombèrent du plafond et volèrent dans les airs.

Quand le calme revint, Jennsen rouvrit les yeux. Autour d'eux, le mur était constellé de gros trous. Mais par miracle, son compagnon et elle étaient indemnes.

Une confirmation de plus de l'hypothèse que Jennsen avait récemment formulée…

— C'était lui ! cria Sebastian. (Il tendit un bras.) C'était lui !

Jennsen se retourna mais ne vit personne.

— De qui parles-tu ?

— Du seigneur Rahl ! Je l'ai vu juste avant que tu me pousses contre le mur. Il est entré par l'autre porte, et il a jeté un sort. Bon sang ! je me demande comment nous avons survécu…

— Un coup de chance…, mentit Jennsen.

La pièce était dévastée. Il ne restait plus rien des jolis meubles, des tentures, des moulures du plafond et des murs…

Jennsen avança parmi les débris et approcha de l'autre porte. Quelques secondes plus tôt, Richard Rahl en personne s'était campé dans son encadrement…

Sebastian rattrapa sa compagne et sortit avec elle.

Le couloir aussi était ravagé. Au milieu, le cadavre d'une autre sœur gisait dans une mare de sang. Quand ils passèrent à côté d'elle, Jennsen et Sebastian virent de la stupéfaction dans les yeux écarquillés de la morte.

— Au nom de la Création, marmonna Sebastian, que se passe-t-il ici ?

À voir l'expression de la sœur, Jennsen supposa qu'elle s'était posé la même question avant de rendre le dernier soupir.

Jetant un coup d'œil dehors, les deux jeunes gens découvrirent un incroyable charnier.

— Tu dois faire sortir l'empereur d'ici, dit Jennsen à Sebastian. J'avais raison, il ne fallait pas se fier aux apparences.

— C'était un piège, oui… Mais nous ne devons pas renoncer à nos objectifs. Si nous réussissons, toutes ces vies n'auront pas été perdues pour rien.

Incapable de comprendre ce qui s'était passé, Jennsen était tout à fait d'accord avec le plan de son compagnon. Si Richard Rahl mourait aujourd'hui, tout ça n'aurait pas été inutile.

Sebastian et Jennsen s'enfoncèrent dans les entrailles du palais. Traversant des pièces et des couloirs dépourvus de fenêtres, ils eurent vite le sentiment curieux d'explorer une sorte de province du royaume des morts.

Bien au-delà de l'horreur, et trop désorientée pour avoir peur, Jennsen avait le sentiment de se regarder agir et sa propre voix lui semblait très lointaine. Dans un coin de sa tête, elle s'étonnait de ce qu'elle était en train de faire et se rengorgeait d'être capable de tenir

le coup.

À la croisée de deux couloirs, Sebastian et sa compagne découvrirent une vingtaine de soldats et quatre Sœurs de la Lumière massés devant l'entrée d'une petite pièce. À l'intérieur, l'empereur Jagang, appuyé contre un mur, reprenait difficilement son souffle.

En approchant, Jennsen croisa le regard du maître de l'Ancien Monde. Elle n'y lut aucune peur ni aucune tristesse – seulement une colère et une détermination hors du commun.

— Nous approchons, ma petite chérie. Si tu ne perds pas ton couteau, tu auras bientôt ta chance !

Sebastian fit signe à quelques hommes de le suivre. À l'évidence, il avait l'intention de s'assurer que le terrain était libre pour l'empereur.

— Excellence, dit Jennsen, incapable de croire que des hommes si brillants puissent se comporter si bêtement, vous devez sortir d'ici.

— Tu as perdu l'esprit, femme ?

— Nous nous faisons tailler en pièces ! Il y a partout des soldats morts, et j'ai vu des sœurs coupées en deux par…

— … la magie ! lâcha Jagang avec un rictus mauvais qui fit frissonner Jennsen.

— Excellence, vous devez quitter ce palais avant d'être blessé ou tué !

— C'est la guerre ! explosa l'empereur. Pensais-tu qu'il s'agissait d'un jeu ? Les carnages sont le prix à payer. Nos ennemis en ont fait un, et je me vengerai, tu peux me croire. Si tu n'as pas le courage d'utiliser ton couteau, enfuis-toi à toutes jambes ! Mais ne viens plus jamais me demander de l'aide.

— Il n'est pas question que je m'en aille, dit Jennsen, impassible. Mais vous devez vous mettre en sécurité. Qu'arriverait-il si l'Ordre vous perdait après avoir été privé du frère Narev ?

— Que c'est émouvant…, grogna Jagang, écœuré. (Il se tourna vers ses hommes.) La moitié dans la pièce de droite, devant nous ! Les autres, restez avec moi. Je veux que nous poussions nos proies à découvert. (Il brandit son épée sous le nez des quatre sœurs.) Deux avec eux et deux avec moi. Et maintenant, ne me décevez plus !

Les soldats et les magiciennes obéirent. Sebastian fit signe à Jennsen de le suivre, et tous deux partirent avec le groupe de l'empereur.

— Il est là ! cria Jagang. Je le vois !

L'explosion qui suivit fut si violente que Jennsen en tomba à la renverse. Des débris volèrent dans les airs, tuant au moins un homme sur leur passage.

Sebastian prit Jennsen par un bras, l'aida à se relever et la tira dans une petite pièce où ils seraient relativement à l'abri.

Dans le couloir, des soldats hurlaient de douleur, et ces cris firent

frissonner Jennsen. Malgré sa peur, elle suivit Sebastian quand il sortit de la pièce pour aller explorer le couloir dévasté.

Plusieurs cadavres gisaient sur le sol près de blessés trop grièvement touchés pour avoir une chance de s'en tirer. Leur agonie serait atroce, et les deux jeunes gens ne pouvaient rien faire pour les soulager, car ils devaient à tout prix trouver Jagang.

Ils le découvrirent près des vestiges d'une table basse. Couché à côté d'une sœur clouée au mur par une énorme poutre tombée du plafond, l'empereur vivait toujours mais il avait une cuisse ouverte jusqu'à l'os.

— Créateur bien-aimé, pardonne-moi…, murmura la Sœur de la Lumière agonisante. Oui, je t'en conjure, pardonne-moi et aide-moi…

Cette femme avait certainement été blessée alors qu'elle tentait de défendre l'empereur avec son pouvoir. À présent, elle payait le prix de sa loyauté…

Sebastian glissa une main sous son manteau, dans son dos. Tirant sa hache de sa ceinture, il l'abattit à la vitesse de l'éclair et, d'un seul coup, décapita la moribonde.

Dégageant son arme, qui s'était fichée dans le mur, le jeune homme aux cheveux blancs la remit en place et regarda Jennsen, qui le dévisageait comme s'il était un étranger terrifiant.

— Si tu avais été à la place de cette malheureuse, dit-il, tu n'aurais pas voulu que je t'achève ?

Incapable de répondre, Jennsen se détourna et se laissa tomber à genoux près de l'empereur. Un homme normal aurait souffert le martyre. Jagang, lui, semblait se ficher comme d'une guigne de sa blessure. Tenant les deux lèvres de la plaie serrées l'une contre l'autre afin de perdre le moins de sang possible, il paraissait surtout furieux de ne plus être en mesure de poursuivre sa proie.

Jennsen n'avait aucune formation de guérisseuse. Mais ce n'était pas nécessaire pour comprendre qu'il fallait intervenir d'urgence. Sinon, l'hémorragie finirait par tuer l'empereur.

— Sebastian, j'ai vu cette chienne ! Elle était à deux pas de moi, et j'ai failli l'avoir. Ne la laisse pas fuir !

Une sœur vêtue d'une robe marron maculée de poussière apparut soudain et s'agenouilla elle aussi près de l'empereur.

— Excellence, j'ai entendu votre voix… Je peux vous aider… Oui, je le peux…

— Eh bien, qu'attends-tu ? demanda Jagang. Sebastian, la garce n'est pas loin ! Ne la laisse pas fuir !

— Compris, Excellence ! (Sebastian posa brièvement une main sur l'épaule de Jennsen.) Reste ici ! La sœur vous protégera, l'empereur et toi. Je serai très vite de retour !

Jennsen voulut retenir son compagnon par la manche, mais il était

déjà trop loin. Rameutant les soldats survivants, il s'engouffra avec eux dans un couloir obscur et enfumé.

Jennsen resta seule avec un empereur blessé, une Sœur de la Lumière et la voix qui parlait dans sa tête.

Tendant une main, elle tira de sous un tas de gravats un morceau de rideau déchiré.

— Excellence, vous perdez beaucoup de sang. Il faut que je referme la plaie… (Elle plongea son regard dans les yeux terrifiants de Jagang.) Pouvez-vous tenir la blessure fermée pendant que je la bande ?

L'empereur sourit, l'air détaché malgré la sueur qui ruisselait sur son front et ses joues.

— Ça ne fait pas mal, ma petite chérie… Vas-y et n'aie pas peur ! J'ai eu pis que ça. Dépêche-toi !

Jennsen glissa le morceau de rideau sous la jambe de l'empereur et improvisa un pansement serré. En quelques secondes, le tissu blanc s'imbiba de sang et vira au rouge sombre.

La Sœur de la Lumière posa une main sur la cuisse blessée de Jagang, qui hurla de douleur.

— Désolée, Excellence, mais je dois enrayer l'hémorragie. Sinon, vous ne survivrez pas.

— Alors agis, espèce d'idiote ! Mais ne me fais pas mourir d'ennui à t'écouter bavasser.

La femme, visiblement terrifiée, plaqua ses deux mains tremblantes sur la jambe ensanglantée de l'empereur.

S'écartant un peu, Jennsen regarda la magicienne travailler.

Au début, il n'y eut pas grand-chose à voir. Puis Jagang serra les dents et grogna de douleur tandis que le pouvoir de la femme faisait son œuvre. Fascinée, Jennsen songea qu'elle était en train de voir le don agir de manière bénéfique. Comment l'Ordre Impérial pouvait-il penser que cette magie-là aussi était maléfique ? Et si cette conviction était sincère, pourquoi l'empereur se laissait-il soigner ?

Jennsen se pencha un peu en avant. Le sang avait cessé de jaillir de la plaie, et la sœur s'acharnait à présent à la refermer.

— Il est là, Jennsen…, murmura soudain Jagang. (Il tourna la tête vers le fond du couloir.) Richard Rahl… C'est lui !

Serrant très fort son couteau, Jennsen suivit le regard de Jagang. Dans la pénombre et la fumée, un homme les regardait, les mains sur les hanches.

Soudain, il leva les bras, et du feu jaillit de ses mains tendues. Pas le genre de feu qui crépite dans une cheminée, mais plutôt celui qu'on voit dans ses rêves. Des flammes irréelles… et pourtant bien présentes et terriblement dangereuses.

Jennsen eut l'impression d'être coincée entre la réalité et le

fantasme, dans un minuscule espace où elle n'avait plus de prise sur rien.

Pourtant, les flammes étaient une menace concrète – et mortelle si elle ne faisait rien.

Pétrifiée, elle garda les yeux rivés sur la silhouette, au bout du couloir, qui expédiait une boule de feu sur l'empereur blessé et ses deux compagnes.

Selon Jagang, ce tueur implacable était Richard Rahl en personne. Hélas, Jennsen ne parvenait pas à distinguer ses traits. Bizarrement, les flammes illuminaient les murs mais laissaient dans l'ombre le corps de celui qui les générait.

La boule de feu volait vers ses cibles en rugissant. Jennsen n'avait jamais rien vu de si terrifiant.

En même temps, et d'une étrange façon, cela semblait parfaitement… insignifiant.

— Du feu de sorcier ! cria la Sœur de la Lumière en se relevant. Créateur bien-aimé, non !

La femme courut dans le couloir, à la rencontre de la boule de feu. Écartant les bras, elle invoqua sans doute une protection magique – mais invisible, car Jennsen ne distingua rien.

La boule de feu, désormais énorme, volait en rugissant comme une bête fauve.

La sœur tendit les mains.

Le feu la percuta et la transforma en une torche vivante si brillante que Jennsen dut s'abriter les yeux derrière un bras. En une fraction de seconde, les flammes consumèrent la Sœur de la Lumière puis se dissipèrent.

Jennsen n'en crut pas ses yeux. Comment une vie pouvait-elle être détruite ainsi ? C'était inimaginable, et pourtant…

Au fond du couloir, le seigneur Rahl invoquait déjà une autre boule de feu.

Jennsen était impuissante. Ses jambes refusaient de la porter, et de toute façon, elle ne pourrait pas courir assez vite pour échapper à cette sphère.

La boule mortelle volait vers Jagang et elle, grossissant à mesure qu'elle approchait de ses cibles.

Certain que le destin de ses proies était scellé, le seigneur Rahl tourna les talons et s'éloigna.

Chapitre 49

Le hurlement de la boule de feu était horrifiant.

La voir approcher tétanisait Jennsen.

Cette arme magique n'avait qu'un seul objectif : tuer tout ce qu'elle rencontrait sur son passage. La sorcellerie maléfique du seigneur Rahl…

Et cette fois, il n'y aurait pas de Sœur de la Lumière pour se sacrifier.

La sorcellerie du seigneur Rahl. Un feu qui semblait réel sans l'être vraiment…

Un instant avant que la boule de feu soit là, Jennsen comprit ce qu'elle devait faire.

Elle se jeta sur l'empereur et lui fit un bouclier de son corps, comme à Sebastian, quelques minutes plus tôt.

À travers ses paupières closes, elle fut quand même éblouie par la lueur aveuglante. Et elle entendit le terrible rugissement des flammes.

À part ça, rien ne se produisit.

La boule de feu la traversa et continua son chemin. Ouvrant un œil, Jennsen la vit exploser contre le mur, le traverser et se disperser en une gerbe de flammes blanches.

Après que le mur se fut désintégré, la lumière du jour pénétra à flots dans le couloir.

— Excellence, vous êtes vivant ? demanda Jennsen en se relevant.

— Grâce à toi, oui… Mais comment as-tu réussi ça ? Et…

— Silence…, souffla Jennsen. Et ne bougez pas, sinon, il vous repérera.

Il n'y avait pas de temps à perdre, car il fallait en finir une bonne fois pour toutes. Couteau au poing, Jennsen partit au pas de course dans le couloir. Très vite, elle aperçut le seigneur Rahl, car il s'était immobilisé puis retourné pour voir ce qui se passait.

En approchant, Jennsen découvrit qu'il ne s'agissait hélas pas de son demi-frère. C'était un vieillard aux cheveux blancs si squelettique qu'il flottait dans sa tunique noire toute simple. Sa crinière blanche était en bataille, comme s'il avait oublié de se peigner, mais ça n'enlevait rien à son aura d'autorité.

Dans ses yeux, Jennsen lut cependant de la surprise. À l'évidence, il ne comprenait pas comment elle avait survécu au feu de sorcier.

Puis il s'avisa qu'elle était un trou dans le monde, et tout devint clair pour lui. Jennsen suivit le processus sur son visage, et vit à quel

moment il avait atteint la conclusion inévitable.

Malgré son allure inoffensive, ce vieillard venait de tuer des milliers d'hommes. Il était au service du seigneur Rahl et commettrait d'autres meurtres si personne ne faisait rien pour l'arrêter. C'était un sorcier… et un monstre. Jennsen devait le tuer.

Elle leva son couteau et chargea en poussant un cri de guerre qui lui rappela celui des cavaliers, un peu plus tôt. Elle comprenait qu'on puisse hurler ainsi, à présent. Car elle avait soif du sang de cet homme !

— Non…, dit le vieillard. Ma petite, tu ne sais pas ce que tu fais. Mais nous n'avons pas le temps… Bon sang ! je ne peux pas perdre une seconde. Arrête ça ! Et laisse-moi…

Les paroles de ce tueur comptaient aussi peu pour Jennsen que les propos de la voix. Continuant à courir, elle éprouva la même fureur que le jour où des brutes avaient tué sa mère avant de s'en prendre à elle.

Jennsen savait ce qu'elle devait faire. Et elle était la seule capable d'agir.

Parce qu'elle était invincible !

Avant qu'elle l'ait atteint, le sorcier leva une main. Cette fois, aucune flamme n'en jaillit. Mais Jennsen n'aurait de toute façon pas ralenti. Elle était invincible et rien ne l'arrêterait.

Devant elle, les débris bougèrent soudain comme si un balai géant les avait poussés et formèrent bientôt une sorte de petite montagne. Avec un cri de surprise, Jennsen se prit les pieds dans les vestiges d'une chaise et s'étala tête la première. L'impact contre le parquet l'assomma à demi.

Des débris volaient dans les airs au milieu d'une colonne de poussière.

Bien qu'elle eût très mal, Jennsen tenta d'obéir à la voix, qui l'exhortait à se lever et à continuer l'attaque. Mais la vision de la jeune femme s'était bizarrement rétrécie, et le monde, au bout de ce curieux tunnel, lui semblait irréel.

La poussière lui irritait la gorge, mais elle ne parvenait même pas à tousser. Un vrai pantin dont on aurait coupé les fils.

Mobilisant sa volonté, la jeune femme parvint à s'asseoir. Une fois qu'elle fut dans cette position, sa vision s'éclaircit et elle réussit à tousser pour dégager ses voies respiratoires. Une de ses jambes était coincée sous un tas de débris. Elle la libéra péniblement et se réjouit d'avoir porté des bottes. Grâce au cuir épais, les éclats de bois et de pierre ne l'avaient pas blessée.

En revanche, elle avait perdu son couteau. À quatre pattes, elle fouilla le tas de gravats, écartant des morceaux de tenture et des pieds

de chaise.

Glissant un bras sous un guéridon renversé et brisé, elle sentit du bout des doigts ce qui devait être la garde gravée d'un « R ». Poussant au maximum, elle put refermer la main sur l'arme qui mettrait bientôt un terme à l'existence du seigneur Rahl.

Quand elle se fut enfin relevée, son couteau au poing, le vieillard n'était plus en vue. Sachant qu'il ne pouvait pas utiliser son pouvoir contre un trou dans le monde, le sorcier avait recouru à une frappe indirecte très judicieuse. Décidément, il était dangereux et devait être éliminé.

Jennsen se lança à sa poursuite. Arrivant à une intersection de couloirs, elle les sonda tous et ne vit absolument rien. Se fiant à son instinct, elle choisit un corridor et l'explora prudemment.

Dans le lointain, elle entendit crier des hommes, mais sans reconnaître la voix de Sebastian.

Partout, des explosions et des éclairs rappelaient que la magie était toujours à l'œuvre dans le Palais des Inquisitrices, qui en tremblait parfois sur ses fondations.

Des cris d'agonie montaient aussi de toute part, rappelant que ce jour serait un désastre dans l'histoire de l'Ordre Impérial.

Jennsen continua de poursuivre le vieux sorcier. Mais il s'était volatilisé. Dans certains couloirs, elle vit des dizaines de cadavres. Des hommes fauchés par un piège magique ou tués sur son chemin par le vieux sorcier ? Elle n'aurait su le dire, mais elle s'inquiétait de plus en plus pour Sebastian.

Entendant soudain des bruits de bottes, elle se pétrifia, puis capta un appel et reconnut aussitôt la voix de son compagnon.

— Par ici ! C'est elle !

Jennsen courut jusqu'à une intersection et s'engagea dans le couloir d'où, selon elle, était montée la voix de Sebastian.

Le bruit de ses pas assourdi par un tapis vert moelleux, la jeune femme se réjouit d'entrer dans une zone du palais encore intacte. Ici, tout était encore comme au temps où la Mère Inquisitrice régnait d'une main de fer sur les Contrées du Milieu.

Cette partie du palais était un labyrinthe de couloirs et de somptueuses pièces. En les traversant, Jennsen remarqua à peine la délicatesse du mobilier, la qualité des tentures ou la finition des lambris. Son seul souci étant de ne pas se perdre, elle imagina qu'elle était dans une forêt et grava dans sa mémoire des points de repère afin de pouvoir revenir sur ses pas. Une fois sa mission accomplie, elle devrait s'occuper de l'empereur et le conduire en sécurité.

Jennsen remonta un large couloir dont les murs étaient constellés de petites niches contenant une incroyable collection d'objets de

valeur. Passant une double porte ornée de dorures, elle déboula dans une salle dont la splendeur acheva de lui couper le souffle, après une course épuisante.

L'énorme dôme qui coiffait la salle était décoré de peintures d'une beauté saisissante. Ces fresques représentaient des personnages majestueux qu'on se serait attendu à voir parler ou bouger, tant ils étaient réalistes. Juste au-dessous, un cercle de fenêtres rondes laissait entrer la lumière du jour, éclairant l'estrade en demi-cercle où d'imposants fauteuils trônaient derrière un grand pupitre.

Jennsen devina qu'elle était à l'endroit où la Mère Inquisitrice prenait toutes les décisions essentielles pour le destin des Contrées du Milieu. Les sièges disposés tout autour de l'estrade – en hauteur, dans un balcon circulaire – devaient accueillir les dignitaires autorisés à assister aux grandes cérémonies du pouvoir.

Jennsen vit qu'une silhouette se faufilait entre les colonnes, à l'autre bout de la salle.

Elle tourna la tête, car Sebastian et un groupe de soldats venaient d'entrer par une autre porte dans l'imposante pièce.

— Elle est là ! cria le jeune homme aux cheveux blancs en brandissant son épée.

Il semblait épuisé, mais la colère ne s'était toujours pas éteinte dans ses yeux.

— Sebastian ! cria Jennsen en courant vers son compagnon. Nous devons sortir d'ici ! Il faut conduire l'empereur en sécurité. Un sorcier nous a attaqués et il a tué la Sœur de la Lumière. Jagang est seul… Viens avec moi !

Les soldats s'étaient déjà déployés pour passer à l'attaque. Des fauves sur la piste d'une proie, pensa Jennsen, angoissée parce qu'elle avait trop longtemps joué le rôle du gibier pour se mettre spontanément du côté des chasseurs.

— Je veux d'abord attraper cette chienne ! répondit Sebastian. (Il désigna quelque chose avec son épée.) L'empereur aura au moins la Mère Inquisitrice pour se consoler…

Jennsen regarda dans la direction qu'indiquait Sebastian et vit une femme debout à l'autre extrémité de la salle. Vêtue d'une simple robe de lin décorée au col de broderies où se mêlaient du jaune et du rouge, elle arborait une chevelure grise coupée au ras de sa mâchoire carrée.

— La Mère Inquisitrice, enfin…, murmura Sebastian, hypnotisé.

Jennsen le regarda, perplexe.

— La Mère Inquisitrice ? (Comment Richard Rahl aurait-il pu épouser une femme assez vieille pour être sa grand-mère ?) Sebastian, décris-moi ce que tu vois.

— C'est la Mère Inquisitrice, te dis-je !

— Dis-moi à quoi elle ressemble ! Comment est-elle vêtue ?

— Elle porte sa fameuse robe blanche… Serais-tu aveugle, Jenn ?

— Cette garce est sacrément belle, murmura un soldat incapable de détourner les yeux de la femme. Mais c'est l'empereur qui s'amusera avec elle…

Les autres hommes affichaient la même expression hallucinée. De plus en plus inquiète, Jennsen prit Sebastian par le bras.

— Non ! Non ! Sebastian, ce n'est pas elle !

— Es-tu devenue folle ? Tu crois que je ne sais pas à quoi ressemble la Mère Inquisitrice ?

— Je l'ai déjà vue, dit le soldat, et je suis certain que c'est elle !

— Non, répéta Jennsen en tirant sur la manche de Sebastian pour l'arracher à sa folie. C'est un sortilège, ou quelque chose comme ça. Sebastian, moi, je vois une vieille femme. Tout ça est en train de très mal tourner. Nous devons partir…

Le soldat debout près de Sebastian gémit, lâcha son épée et porta une main à sa poitrine. Puis il s'abattit sur le sol comme un arbre déraciné. Un deuxième homme s'écroula, puis un troisième et un quatrième.

Jennsen se campa devant Sebastian, les bras écartés pour le protéger.

Un éclair aveuglant illumina la pièce, en fit le tour en rugissant et abattit les uns après les autres tous les guerriers de l'Ordre. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Jennsen vit que la lumière meurtrière jaillissait des mains de la vieille femme.

Tous les soldats étaient morts, mais une Sœur de la Lumière venait d'entrer dans la salle et elle chargeait la vieille magicienne.

La sœur tendit les mains, sans doute pour lancer un sort de protection. Puis elle passa à la contre-attaque, et des éclairs crépitèrent au bout de ses doigts.

Ayant abattu tous les soldats à part Sebastian, qu'elle ne parvenait pas à atteindre, la vieille magicienne se concentra sur l'attaque de la sœur. Levant simplement les mains, elle renvoya les éclairs à leur expéditrice.

— Il te suffit de prêter serment, ma fille, dit-elle d'une voix grinçante, et tu seras libérée de celui qui marche dans les rêves.

Jennsen ne comprit rien à ce charabia. Mais la sœur, elle, semblait avoir saisi.

— Ça ne fonctionnera pas ! cria-t-elle. Je ne veux plus souffrir atrocement ! Que le Créateur me pardonne, mais tout sera bien plus facile pour nous si je vous tue…

— Si c'est ton choix, qu'il en soit ainsi.

La sœur voulut lancer un nouveau sort, mais elle s'écroula sur le sol en criant de douleur. Alors que ses doigts essayaient de griffer le

marbre, elle tenta de réciter une prière entre ses hurlements de douleur.

Puis elle se tut et s'immobilisa, gisant raide morte dans une flaque de sang.

Couteau au poing, Jennsen courut vers la vieille tueuse. Sebastian la suivit, mais la magicienne lança un éclair qui le toucha au flanc. Par bonheur, la lumière magique avait d'abord traversé le torse de Jennsen et perdu un peu de puissance. Blessé mais pas carbonisé sur le coup, le jeune homme aux cheveux blancs bascula en arrière.

— Sebastian, non ! Non ! cria Jennsen.

Elle voulut rejoindre son compagnon, mais se ravisa quand elle vit qu'il n'était pas trop grièvement touché. Le plus urgent était de neutraliser la vieille magicienne !

Immobile, celle-ci semblait désorientée et hésitante. Au lieu de regarder Jennsen, elle tendait une oreille vers elle, comme pour l'entendre approcher.

Jennsen remarqua alors que les yeux de la femme étaient entièrement blancs. Dans sa mémoire, quelque chose s'éveilla…

— Adie ? souffla-t-elle, stupéfiée.

De plus en plus désorientée, la vieille femme tourna la tête pour écouter avec son autre oreille.

— Qui est là ? demanda-t-elle de sa voix grinçante. Qui est là ?

Jennsen se garda bien de répondre, car elle ne voulait pas trahir sa position. Il n'y avait plus un bruit dans la salle, et de l'inquiétude se lisait sur le visage de la vieille magicienne. Mais sa détermination restait entière, et elle leva de nouveau les mains.

Ignorant que faire, Jennsen serra plus fort son couteau. S'il s'agissait vraiment d'Adie, la femme dont lui avait parlé Althea, elle ne voyait pas du tout le « trou dans le monde ». En revanche, elle distinguait parfaitement bien Sebastian avec son don.

— Petite, es-tu une sœur de Richard ? demanda soudain la magicienne. Dans ce cas, que fais-tu dans le camp de l'Ordre ?

— J'essaie de vivre, tout simplement.

— Non ! Non ! (Adie secoua la tête.) Si tu combats pour l'Ordre, tu as choisi la mort, pas la vie !

— C'est vous qui commettez des meurtres, pas l'Ordre !

— Vil mensonge ! Des milliers d'hommes sont venus aujourd'hui avec la haine au cœur. Ce n'est pas moi qui suis allée les chercher.

— Peut-être, mais c'est vous qui souillez le monde avec votre sorcellerie ! cria Sebastian dans le dos de Jennsen. Vous voulez réduire l'humanité en esclavage, mais nous ne vous laisserons pas faire !

— Je vois…, marmonna Adie. C'est toi qui as trompé cette petite avec de beaux discours.

— Il m’a sauvé la vie ! s’écria Jennsen. Sans lui, je ne serais rien ! S’il ne s’était pas battu pour moi, je serais morte, comme ma mère.

— Petite, c’est un mensonge aussi… Abandonne ces gens et viens avec moi…

— Vous aimeriez ça, pas vrai ? cria Jennsen. Ma mère est morte à cause de votre seigneur Rahl. Alors, n’essayez pas de me piéger. Je sais que vous rêvez de ramener un trophée de choix à votre maître !

Adie secoua la tête.

— Petite, j’ignore de quels mensonges ta tête est farcie, et je n’ai pas le temps de m’en occuper. Tu dois venir avec moi, sinon, je ne pourrai pas t’aider. Et je ne suis plus en mesure d’attendre. Le temps est une denrée rare, et j’ai épuisé mes réserves.

Pendant que la magicienne parlait, Jennsen avança discrètement de quelques pas. Elle devait saisir l’occasion de neutraliser cette vieille femme. Elle avait toutes ses chances, et elle le savait. Lors d’un combat où seules compteraient la force physique et l’habileté, elle aurait un avantage écrasant. Le pouvoir d’une magicienne ne servait à rien contre une personne invincible.

Un Pilier de la Création…

— Jenn, tue-la ! cria Sebastian. Tu en es capable ! Venge ta mère !

Jennsen n’était plus très loin de la vieille femme. Encouragée par son compagnon, elle avança encore de quelques pas.

— Si c’est ton choix, souffla Adie de sa voix grinçante, qu’il en soit ainsi.

Sur ces mots, elle tendit un bras vers Sebastian.

Horrifiée, Jennsen comprit que la mort de son compagnon serait le prix à payer pour avoir l’occasion d’égorger Adie.

Chapitre 50

Sebastian s'était tourné sur un flanc et rampait vers Adie pour prêter main-forte à Jennsen.

La jeune femme vit une traînée de sang sur le marbre, derrière son compagnon. La vieille magicienne étant impuissante contre un trou dans le monde, elle avait décidé de périr en emmenant Sebastian avec elle. À l'idée qu'il meure, Jennsen eut l'impression qu'on lui arrachait le cœur.

Sebastian était tout pour elle !

Et la magicienne allait le foudroyer dans moins d'une seconde !

Étant beaucoup plus près de Sebastian que d'Adie, Jennsen comprit qu'elle ne pourrait jamais être assez rapide pour empêcher la vieille femme de frapper. Mais en agissant vite, elle avait encore la possibilité de protéger le jeune homme aux cheveux blancs.

Bref, pour tuer Adie, elle devait sacrifier Sebastian. C'était le marché que la magicienne lui mettait en main.

Renonçant à attaquer, Jennsen plongea vers Sebastian, plaçant sur la ligne de tir d'Adie un trou dans le monde qui l'empêcherait de viser.

L'éclair d'Adie manqua largement sa cible et alla réduire en miettes une colonne de marbre.

Jennsen se laissa tomber près de Sebastian et l'enlaça.

— Tu peux bouger ? Tu crois que tu pourras courir ? Nous devons filer d'ici !

— Aide-moi à me lever, et nous verrons bien…

Jennsen glissa sa tête sous le bras droit de Sebastian et banda tous ses muscles. Quand il fut debout, elle continua à soutenir le jeune homme tandis qu'ils avançaient le plus vite possible vers la porte. Dans leur dos, Adie leva de nouveau les mains, ses yeux morts suivant tous les mouvements de Sebastian. D'instinct, Jennsen changea de position pour se transformer une fois encore en bouclier vivant.

Un éclair rata d'un souffle les deux jeunes gens, alla percuter un des battants de la porte principale et l'arracha de ses gonds.

Jennsen et Sebastian franchirent l'ouverture providentielle et s'engagèrent dans le couloir. En voyant le battant sur le sol, la jeune femme s'avisa qu'elle ne survivrait pas davantage que son compagnon si une masse pareille s'écrasait sur elle. Dans le même ordre d'idées, elle s'aperçut que ses bras saignaient d'une multitude de petites coupures dues aux éclats de pierre et de verre.

Elle était invincible en un sens, certes, mais si la magie, au lieu de

la frapper directement, lui faisait tomber dessus une colonne de marbre, elle serait tout aussi morte qu'un soldat carbonisé par des éclairs.

Et une fois mort, la manière dont on avait franchi le voile n'importait plus.

Soudain, Jennsen Rahl ne se sentit plus si invincible que ça…

À la première intersection, elle prit à droite et pressa le pas afin de s'éloigner autant que possible d'Adie. Contre son flanc, elle sentait le sang de Sebastian empoisser sa robe. Bien qu'il fût blessé, son compagnon ne se plaignait pas et ne demandait pas à marcher moins vite.

Les dents serrées, les deux jeunes gens remontèrent des couloirs et traversèrent des pièces pendant une petite éternité. Jennsen n'aurait pas cru qu'ils s'étaient éloignés autant de l'empereur.

— Tu es gravement blessé ? demanda-t-elle à Sebastian au bout d'un long moment.

— Je n'en sais rien… J'ai l'impression d'avoir la poitrine en feu, mais avec un peu de chance, ça passera… Si tu n'avais pas amorti le coup, je ne serais plus de ce monde, c'est une certitude.

En chemin, ils finirent par rencontrer des soldats de l'Ordre. Épuisée, Jennsen se laissa glisser sur le sol. Elle n'aurait pas pu soutenir Sebastian dix pas de plus, songea-t-elle, soulagée qu'un miracle se soit produit.

— Nous battons en retraite, dit Sebastian aux hommes. (Il grimaça de douleur, mais se ressaisit vite.) Nous devons sortir d'ici ! L'empereur est blessé, et il faut le conduire en sécurité. Formez plusieurs petits groupes qui iront chercher tous nos hommes encore vivants. Pour protéger l'empereur, nous aurons besoin de bras et d'épées. (Il regarda deux soldats.) Vous deux, vous m'aiderez à marcher…

Les guerriers partirent en quête de survivants. Les deux hommes désignés par Sebastian le prirent par les épaules pour le soutenir, lui arrachant une nouvelle grimace de douleur.

Jennsen ouvrit la marche, se fiant aux points de repère qu'elle avait notés en venant.

Il fallait qu'ils retrouvent au plus vite Jagang et qu'ils le tirent de ce piège. L'avenir de l'Ordre Impérial et de l'humanité en dépendait.

Le Palais des Inquisitrices était un incroyable labyrinthe de couloirs et de salles. Pour des raisons de sécurité, Sebastian préféra éviter ces dernières, en particulier les plus grandes, où quatre personnes auraient fait des cibles beaucoup trop faciles.

À intervalles réguliers, Jennsen entendait de lointaines explosions magiques. Chaque fois, le palais en tremblait sur ses fondations.

— Par là, dit la jeune femme.

Elle avait reconnu la brèche dans le mur, au coin d'un couloir. Ce trou permettait de voir dehors, où le carnage continuait. Il avait été percé par du feu de sorcier qui visait l'empereur et Jennsen.

Dans le couloir de droite, cinq soldats et une Sœur de la Lumière avançaient vers le groupe de la jeune femme. Plus loin, une dizaine d'autres soldats progressaient dans la même direction.

Deux sœurs au visage noir de suie sortirent d'une pièce, sur la gauche. Quelques guerriers les suivirent. Tous étaient blessés, mais ils tenaient à peu près debout et semblaient encore en état de se battre.

L'empereur était toujours assis contre un mur, à l'endroit où Jennsen l'avait laissé. Le bandage improvisé tenait encore, mais les lèvres de la plaie n'étaient pas correctement alignées l'une en face de l'autre, et la blessure nécessitait des soins urgents. La magie de guérison utilisée par la sœur, juste avant sa mort, avait au moins atteint un objectif : Jagang ne perdait presque plus de sang.

L'hémorragie ayant été massive, l'empereur était pâle comme un mort. Mais le teint de ceux qui découvraient sa blessure devenait vite plus blême que le sien…

Une des sœurs s'agenouilla près de Jagang, qui grimaça quand elle tenta de coller l'une à l'autre les lèvres de la plaie.

— Je n'ai pas le temps de le guérir, dit la femme. Il faut d'abord le conduire en sécurité.

Elle prit quand même la précaution de serrer plus fort le pansement mis en place par Jennsen. Pour cela, elle déchira un autre morceau du rideau coincé sous les débris.

— Vous avez eu cette garce ? demanda l'empereur pendant que la sœur s'affairait sur sa blessure. Où est-elle ? Sebastian, réponds-moi ! (Il regarda à droite et à gauche et vit enfin son stratège, que deux hommes aidaient à marcher.) Ah ! tu es là… Tu nous as débarrassés de cette maudite Mère Inquisitrice ?

— Ce n'était pas elle, répondit Jennsen à la place de son compagnon.

— Quoi ? Que racontes-tu là ? Je l'ai vue de mes yeux, et quand je suis face à cette chienne, je la reconnais ! Pourquoi l'avez-vous tous laissé filer ?

— Vous avez vu un sorcier et une magicienne, dit Jennsen. Ils ont jeté un sort pour prendre l'apparence du seigneur Rahl et de la Mère Inquisitrice. C'était un piège.

— J'ai peur qu'elle ait raison, intervint Sebastian avant que Jagang hurle de rage. Nous étions ensemble, et tandis que je me croyais devant la Mère Inquisitrice, Jennsen voyait une vieille femme.

— Si tout le monde était abusé par l'illusion, comment as-tu pu… ? commença Jagang.

Il ne finit pas sa phrase, car il venait de comprendre. Pour une

raison qui dépassait Jennsen, il ne doutait plus du tout de sa parole.

— Pourquoi cette ruse ? demanda la sœur qui avait presque fini de bander la jambe de Jagang.

— La magicienne et le sorcier étaient très pressés, dit Jennsen. Sans doute parce qu'ils mijotent quelque chose…

— Une diversion…, marmonna Jagang. Ils ont voulu détourner notre attention pendant qu'ils attaquaient leur véritable objectif.

— Notre armée, précisa Sebastian, qui avait compris où l'empereur voulait en venir.

Une autre sœur se chargeait de lui bander la poitrine. En découvrant la blessure, elle n'avait pu s'empêcher de faire la grimace.

— Ce pansement ne tiendra pas longtemps, marmonna la femme. Et la plaie n'est pas belle à voir… (Elle s'adressa aux deux autres sœurs.) Nous allons devoir soigner cet homme, et nous ne pouvons pas le faire.

Ignorant la douleur, Sebastian continua son raisonnement.

— C'était une ruse… Nos ennemis ont évacué Aydindril pour nous surprendre. Puis ils nous ont forcés à courir après des leurres. Et pendant ce temps, ils ont attaqué notre armée.

Jagang éructa un juron. Regardant à travers le trou, il sonda le terrain dans la direction où ils avaient laissé leur force principale, dans la vallée.

— Foutue garce ! cria-t-il en serrant le poing. Elle s'est arrangée pour nous occuper pendant que notre armée serait dans la position idéale pour subir un assaut. La sale vermine ! Nous devons filer d'ici au plus vite !

La petite colonne remonta une interminable série de couloirs. Soutenu par deux hommes, comme Sebastian, l'empereur ne ralentit pas ses compagnons, et la progression vers la sortie du Palais des Inquisitrices fut d'une étonnante rapidité.

En chemin, Jagang et son groupe furent rejoints par beaucoup d'autres hommes. Jennsen s'étonna qu'il y ait autant de survivants, après ce qui s'était passé dans le palais. Cela dit, si on pensait au nombre d'hommes qui y étaient entrés, l'aventure restait un véritable désastre. Et si les hommes étaient restés groupés, au lieu de se diviser comme le leur avaient ordonné l'empereur et Sebastian, ils auraient pu périr tous. Mais même ainsi, l'Ordre laissait un nombre incalculable de cadavres derrière lui.

Sebastian estimant qu'il valait mieux ne pas sortir par là où ils étaient entrés – au cas où un ultime piège les attendrait –, les rescapés gagnèrent les sous-sols. Traversant en silence les cuisines désertes, ils empruntèrent une porte latérale et se retrouvèrent dans une cour protégée par un mur d'enceinte.

Quand ils en sortirent, émergeant dans les jardins, le spectacle leur

souleva le cœur. Quarante mille cavaliers avaient été taillés en pièces si méthodiquement qu'il ne devait pas rester un survivant.

Révulsée, Jennsen ne put pourtant pas détourner le regard de cette vision cauchemardesque. Des cadavres d'hommes et d'animaux gisaient partout, le plus souvent coupés en deux ou éventrés…

Dans le lointain, près d'un bosquet, quelques chevaux privés de cavalier broutaient distraitement.

— Je ne vois pas un seul cadavre d'ennemi, dit Jagang quand il eut sondé le terrain. Qui a pu faire ça ?

— Personne au monde…, marmonna une sœur.

Alors que la petite colonne avançait vers la sortie des jardins, des cavaliers qui étaient restés devant le portail l'aperçurent et galopèrent à la rencontre de leur empereur. Un millier d'hommes – sur quarante mille ! – n'avaient pas été impliqués dans l'incompréhensible bataille. Les quelques sœurs qui les accompagnaient formèrent un cercle autour de Jagang afin de le protéger.

Rouquine et Pete étaient restés à l'entrée des jardins. Quand Jennsen siffla, la jument reconnut l'appel de sa maîtresse et se précipita vers elle.

Dès qu'elle l'eût rejointe, elle quémanda des caresses et du réconfort. N'ayant pas été entraînés pour la cavalerie, Rouquine et Pete n'avaient aucune habitude des horreurs de la guerre. Comprenant leur désarroi, Jennsen prit le temps de les rassurer.

— Que s'est-il passé ? rugit soudain Jagang. Comment vous êtes-vous laissé piéger ainsi ?

L'officier qui commandait les miraculés regarda autour de lui comme s'il n'en croyait toujours pas ses yeux.

— Excellence, c'étaient… des êtres sans substance. Nos pauvres camarades n'ont rien pu faire.

— Tu veux me faire gober que c'étaient des fantômes ? explosa l'empereur.

— Je crois plutôt qu'il s'agissait des chevaux que l'éclaireur a sentis, dit un autre officier au bras en écharpe.

— Je veux savoir ce qui s'est passé ! cria Jagang. Comment une chose pareille a-t-elle pu se produire ?

Alors que des hommes amenaient des chevaux pour l'empereur et ses compagnons, sœur Perdita sauta de selle et approcha à grands pas.

— Excellence, c'était une attaque magique, déclara-t-elle. Des cavaliers fantômes invoqués par la sorcellerie, voilà la seule explication que je vois.

— Dans ce cas, pourquoi les sœurs n'ont-elles rien fait ? demanda Jagang en foudroyant Perdita de son regard noir.

— Ça ne ressemblait pas à la magie dont nous avons l'habitude… Il ne s'agissait pas d'une invocation, mais… comment dire… d'une

construction. Sinon, nous l'aurions détectée et neutralisée. En tout cas, c'est ce que je pense. J'ai entendu parler de la magie construite, mais je ne sais pas grand-chose sur le sujet. La seule certitude, c'est que la force qui nous a attaqués était insensible à notre pouvoir.

— La magie est la magie, quel que soit le nom qu'on lui donne ! Vous auriez dû empêcher ce massacre. C'est pour ça que vous êtes là.

— La magie construite est radicalement différente de la magie invoquée, Excellence.

— En quoi, bon sang ?

— Au lieu d'utiliser le don sur l'instant, la magie construite est en somme préparée à l'avance. Elle peut être préservée pendant très longtemps – des milliers d'années, voire pour l'éternité. Le moment venu, le sort est activé et la magie se déchaîne.

— Activé par quoi ? demanda Sebastian.

— D'après ce que j'ai entendu dire, par à peu près n'importe quoi… Tout dépend de la méthode de construction, si on peut appeler ça ainsi. Aucun sorcier actuel n'est capable de construire un sort comme celui qui nous a frappés. Nous ne savons pas grand-chose des sorciers de l'ancien temps et de leurs capacités, mais nous pouvons supposer qu'un sort construit est, par exemple, endormi quand il est sec et éveillé lorsqu'il est mouillé. Imaginez un engrais prévu pour devenir actif au moment des pluies printanières… Il peut être aussi activé par la chaleur ou un médicament contre la fièvre. La potion inclut une construction, et la fièvre l'active… Il y a des milliers d'autres possibilités. Des sorts mineurs ou au contraire des toiles de sorcier incroyablement complexes.

— Si j'ai bien compris, récapitula Jennsen, il a fallu que quelqu'un qui contrôle la magie « libère » ces cavaliers fantômes. Par exemple, un sorcier ou une magicienne…

Perdita secoua la tête.

— Ce type de magie construite existe, mais il peut aussi s'agir d'un sort extrêmement puissant maintenu en stase depuis très longtemps et activé par… Eh bien, absolument n'importe quoi, y compris du crottin de cheval !

— Sûrement pas ! intervint Jagang. Un sort susceptible d'être activé par des choses de ce genre ne pourrait pas être si puissant.

— Excellence, osa objecter Perdita, dans le cas qui nous occupe, la taille ou l'importance apparente de la construction ou de ce qui l'active n'ont aucune signification. En d'autres termes, il n'y a pas de relation logique entre la cause et l'effet. Pour évaluer une construction magique, il n'existe pas de critères logiques.

Jagang désigna les dizaines de milliers de cadavres.

— Mais pour obtenir un effet comme celui-ci, il faut sûrement une cause hors du commun…

— L'armée de cavaliers fantômes a pu être réveillée par un sorcier qui dessinait des runes incroyablement complexes dans du sable spécial, et ce en déclamant des invocations incompréhensibles pour quiconque d'autre que lui. Mais le « détonateur » peut également être un banal livre qui parle d'une importante force montée et qu'on aurait ouvert à la bonne page face à nos cavaliers – même en se tenant à des lieues d'ici. Pour aller encore plus loin, la simple peur d'une personne confrontée à une telle construction peut suffire à l'activer.

— Faut-il comprendre que n'importe qui peut réveiller par hasard un sort construit ? demanda Jennsen.

— C'est ça, si le sorcier l'a voulu ainsi. C'est pour cette raison que certains de ces sorts sont si dangereux. Mais d'après mes lectures, les constructions de ce type sont très rares. Pour éviter des drames, les sorciers prévoient en principe des mécanismes de déclenchement qui demandent des connaissances magiques poussées.

— Peut-être, dit Jennsen, mais si un sorcier formé à cette complexité décide de simplifier au maximum ces mécanismes, le sort est susceptible d'être activé par quelque chose de très simple. Je me trompe ?

— Non, répondit Perdita, étonnée par la vivacité d'esprit de Jennsen.

— En conséquence, dit Jagang, ces cavaliers fantômes pourraient revenir à n'importe quel moment histoire de finir de nous massacrer ?

— Par bonheur, la réponse est « non », Excellence ! D'après ce que je sais, un sort construit ne peut fonctionner qu'une fois. Quand sa mission est accomplie, il n'existe plus. C'est en partie pour ça que ces sortilèges sont rares. Depuis des millénaires, ceux qui sont activés disparaissent, et il n'y a plus de sorciers pour en créer de nouveaux.

— Pourquoi n'avons-nous jamais été confrontés à des sorts construits ? demanda Sebastian, exaspéré. Et tout d'un coup, voilà que ça arrive !

Perdita foudroya du regard le jeune homme aux cheveux blancs. Elle n'aurait jamais osé faire ça à Jagang, même si l'attaque du Palais des Inquisitrices – qu'il avait ordonnée – avait coûté la vie à plusieurs Sœurs de la Lumière.

Sans chercher à dissimuler son angoisse, la sœur désigna la forteresse du Sorcier, derrière le palais.

— Il y a des milliers de salles dans ce sinistre complexe, dit-elle, et beaucoup sont pleines d'artefacts maléfiques. Quand nous nous sommes arrêtés pour l'hiver, le sorcier Zorander a eu tout le temps qu'il lui fallait pour fouiller dans ces « stocks » et y trouver de quoi nous réserver de mauvaises surprises au printemps. Je frémis en pensant aux tours qu'il a encore dans son sac. Cette forteresse est imprenable depuis des millénaires.

— Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus de tout ça ? demanda Sebastian, le regard presque aussi noir que celui de l'empereur.

— Vous n'étiez pas là quand j'ai essayé…

— Tu nous as mis en garde contre beaucoup d'autres choses… qui ne nous ont jamais posé de problèmes ! s'écria Jagang. Quand on livre une guerre, il faut prendre des risques et accepter d'avoir des pertes. Seuls les audacieux finissent par l'emporter.

Sebastian désigna à son tour la forteresse.

— À quoi faut-il nous attendre ?

— Contre des adversaires pareils, les sorts construits ne sont qu'un danger parmi tant d'autres. Comme toutes les sœurs, je ne me méfiais pas vraiment de ces sortilèges, parce qu'ils sont très rares. Mais comme nous l'avons vu, un seul peut être dévastateur… Nul ne peut dire quelles autres armes magiques nous frapperont.

» Dans le Nouveau Monde, le danger est partout, Excellence, et nous sommes sans cesse pris au dépourvu. L'hiver a tué des centaines de milliers des nôtres sans que l'ennemi ait besoin de lever un doigt. Le climat nous a fait plus de tort que les batailles ou les embuscades magiques. Avions-nous prévu que le froid nous coûterait si cher ? La taille de notre armée et sa force nous ont-elles protégés ? Ces morts nous manqueront-ils moins sous prétexte qu'ils ont succombé à la maladie et pas à la magie ? Pour eux, quelle différence cela fait-il ? Et pour les survivants ?

» C'est vrai, pour un soldat, vaincre parce que l'ennemi est malade n'est ni glorieux ni héroïque. Hélas, un mort est un mort ! Nous sommes bien plus nombreux que nos adversaires, mais ça ne nous a servi à rien contre la fièvre. Un fléau bien plus grave que la magie dont nous devons vous protéger…

— Lors des batailles, grogna Sebastian, le nombre nous a valu de grandes victoires.

— Allez dire ça aux victimes de la fièvre ! Le nombre ne suffit pas toujours pour gagner.

— Du bla-bla inepte ! s'écria Sebastian.

— Demandez leur avis à ces malheureux, répondit Perdita en désignant les montagnes de cadavres.

— Pour gagner, il faut prendre des risques, dit Jagang, pour clore le débat. Moi, je veux savoir si nous pouvons être confrontés à d'autres sorts construits.

— Je n'en sais rien…, soupira Perdita. Le sorcier Zorander en sait probablement à peine plus long que moi sur ces sortilèges. Cette ancienne magie est mystérieuse…

— Apparemment, il s'en est très bien tiré avec les cavaliers fantômes, dit Sebastian.

— Mais c'était peut-être le seul sort qu'il a pu utiliser. Et comme je l'ai déjà dit, un sortilège construit ne sert jamais deux fois.

— Rien ne prouve qu'il n'a pas d'autres sorts construits à sa disposition, souligna Jennsen.

— Exact… Mais rien ne nous dit non plus qu'il ne s'agissait pas du dernier disponible ! Cela posé, le sorcier peut en avoir une centaine d'autres en réserve. C'est impossible à savoir.

— En tout cas, il a utilisé celui-là pour…, commença Jagang.

Il n'acheva jamais sa phrase.

Un éclair aveuglant venait de jaillir à l'horizon.

La lumière brilla avec l'intensité de celle d'un éclair normal, mais elle ne se dissipa pas, comme lors d'un banal orage.

Jennsen prit Pete et Rouquine par la bride, juste au-dessous du mors, pour les empêcher de ruer.

D'autres chevaux hennirent nerveusement.

La lumière blanche était en suspension dans le ciel juste au-dessus de l'endroit où attendait le gros de l'armée.

Impressionnés par cette lueur d'une incroyable pureté, des centaines de soldats se jetèrent à genoux.

La lumière grandissait, dévalait les collines et se reflétait sur les flancs des montagnes environnantes.

Puis Jennsen entendit enfin un formidable roulement de tonnerre qui se répercuta jusque dans sa poitrine. Le sol trembla sous ses pieds et le roulement de tonnerre devint un rugissement de rage.

Un dôme noir se forma dans l'océan de lumière. À cette distance, comprit Jennsen, ce qu'elle prenait pour de la poussière devait en réalité être des débris de la taille d'un arbre.

Ou d'un chariot…

Le dôme noir grandit, occultant bientôt toute la lumière. Dans la masse obscure, Jennsen distingua des ondulations comme celles qu'on produit en jetant un caillou dans une mare.

Sous les yeux des guerriers de l'Ordre pétrifiés, une bourrasque charriant de la poussière et du sable balaya la colline où gisaient les cavaliers.

L'onde de choc d'une lointaine explosion, assez puissante pour arracher des branches aux arbres et renverser des rochers.

Presque tous les chevaux paniquèrent et presque tous les guerriers se jetèrent à plat ventre pour se protéger de ce qui risquait d'arriver encore.

Tandis que les soudards de l'Ordre récitaient des prières au Créateur apprises durant leur enfance, Jennsen mit une main en visière et regarda le phénomène jusqu'au bout.

— Par les esprits du bien ! dit-elle quand le calme fut revenu,

qu’est-ce que c’était ?

— Une toile de lumière, répondit Perdita, blanche comme un linge.

— Impossible ! rugit Jagang. Des sœurs sont justement avec l’armée pour neutraliser les sorts de ce type.

Perdita ne fit aucun commentaire.

— D’après ce que j’ai entendu dire, fit Sebastian, qui semblait souffrir de plus en plus, une toile de lumière ne peut pas faire autant de dégâts que ça… Détruire un bâtiment, peut-être, mais au-delà…

Perdita ne desserra pas les lèvres. Une façon de souligner que ces ouï-dire n’avaient aucune valeur…

Jennsen prit la bride des deux chevaux dans une seule main et posa l’autre sur l’épaule de son compagnon. Désespérée de le voir souffrir, elle aurait voulu qu’il soit dans un endroit sûr où on aurait pu s’occuper de le guérir. D’après ce qu’avaient dit les sœurs, sa blessure était grave, et il y aurait besoin de magie pour le soigner.

— Une toile de lumière…, murmura Jagang. Comment est-ce possible ? Il n’y a aucun ennemi dans le coin, à part un sorcier et une magicienne.

— C’est suffisant, dit Perdita. Pour lancer un sort, point n’est besoin de troupes ! Je vous avais prévenu que quelque chose clochait, Excellence. Avec la forteresse à sa disposition, un seul sorcier peut tenir tête à une armée – même la nôtre, j’en ai peur.

— Comme une petite force qui défend un col de montagne ? demanda Sebastian.

— C’est ça, oui…

— Bref, le vieux sorcier squelettique dont vous m’avez parlé peut être responsable de tout ça ? lança Jagang.

— Ce « vieux sorcier squelettique », comme vous dites, répondit Perdita, a réussi l’impossible. Non content d’avoir déniché une toile de lumière vieille de plusieurs milliers d’années, il est parvenu à l’activer.

— Créateur bien-aimé…, soupira l’empereur. Cette lumière a jailli exactement à l’endroit où était notre armée. Mais nous avons des défenses magiques ! Comment l’ennemi a-t-il pu les prendre en défaut ?

Perdita baissa humblement les yeux.

— Je ne peux pas le dire, Excellence… Il y a tant de possibilités. Par exemple, une banale boîte contenant le sortilège et débarrassée de ses protections les plus complexes. Il aura suffi qu’un homme la découvre et trouve malin de l’ouvrir pour voir ce qu’il y avait dedans… Le piège peut également être beaucoup plus compliqué que ça, et dépasser notre imagination. Nous ne le saurons jamais, parce que l’élément déclencheur est parti en poussière avec tout le reste…

— Excellence, dit Sebastian, je propose que nous battions en retraite avec les vestiges de l’armée, s’il en reste quelque chose. (Il

grimaça de douleur.) Si l'ennemi dispose de telles défenses, prendre la forteresse est probablement impossible malgré l'importance de nos propres forces magiques.

— Nous devons investir la forteresse ! s'écria Jagang.

Sebastian tituba, attendit que la douleur cesse et répliqua :

— Excellence, si nous perdons toute l'armée, le seigneur Rahl triomphera. C'est aussi simple que ça. Aydindril ne vaut pas le prix qu'elle risque de nous coûter. Il vaut mieux battre en retraite et lutter un autre jour, selon nos conditions. Le temps est notre allié, pas celui de nos adversaires.

Bouillant de rage, mais encore capable de réfléchir, Jagang regarda de nouveau le dôme noir. Combien de soldats étaient déjà morts ? Et combien périraient encore s'il n'écoutait pas son stratège ?

— C'est l'œuvre du seigneur Rahl, murmura-t-il. Ce chien doit mourir. Au nom du Créateur, quelqu'un doit l'exécuter.

Jennsen hocha la tête.

Elle seule était en mesure d'éliminer le monstre. Et elle ne se déroberait pas…

Chapitre 51

Jennsen faisait les cent pas dans l'opulent pavillon de l'empereur. Devant l'entrée, une Sœur de la Lumière montait la garde pour s'assurer que personne ne vienne déranger Jagang – ou pis encore, le menacer.

Dehors, des gardes et des magiciennes patrouillaient tout autour du campement impérial.

Incapable de réfléchir sainement, Jennsen marchait de long en large pour oublier son angoisse. Sebastian était au plus mal. Il avait perdu connaissance sur le chemin du retour au camp, et Perdita ne cachait pas que ses jours étaient en danger.

Jennsen ne supportait pas l'idée de le perdre. Cet homme était tout ce qu'il lui restait…

Après avoir perdu tant de sang, l'empereur n'était guère mieux loti que son stratège. Un retour au camp moins précipité aurait sans doute été meilleur pour sa santé, mais il avait refusé qu'on ralentisse à cause de lui. En bon chef, il ne pensait jamais à lui-même, car son armée passait avant tout.

Au moins, les deux hommes étaient en sécurité dans le campement impérial, où les sœurs s'occupaient d'eux jour et nuit. Jennsen aurait voulu rester au chevet de Sebastian, mais les magiciennes l'avaient expulsée sans ménagement.

Jagang avait été accablé en découvrant le camp dévasté. Fou de rage, il aurait volontiers tué de ses mains les officiers et les sœurs qui lui balbutiaient des excuses vaseuses.

Jennsen comprenait la colère et l'indignation du grand chef.

La toile de lumière s'était embrasée près du centre du camp. Des heures après le drame, la confusion régnait encore partout.

Plusieurs unités s'étaient déployées pour faire face à une éventuelle attaque. D'autres, soupçonnait-on, avaient fui en direction des collines.

Dans la zone où le sort s'était activé, il ne restait qu'un énorme cratère noir. Dans le chaos consécutif à l'explosion, personne n'avait pu seulement estimer les pertes. Comment faire la distinction entre les morts et les éventuels déserteurs ? Mais une certitude demeurait : les dégâts se révélaient considérables et les rangs de l'armée impériale étaient plus qu'éclaircis.

Jennsen avait entendu dire qu'un demi-million d'hommes avaient

été carbonisés en un clin d'œil. Les estimations plus pessimistes évoquaient le double de victimes. Et il y avait aussi les blessés. Des milliers de soldats brûlés, rendus aveugles, mutilés par des débris volants, écrasés par des chariots… Des malheureux qui avaient perdu l'ouïe, d'autres qui ne parvenaient pas à cesser de trembler, d'autres encore qu'on ne réussissait pas à tirer de leur catatonie…

Il n'y avait pas assez de médecins militaires et de Sœurs de la Lumière pour s'occuper d'un centième des blessés. Au fil des heures, les soldats trop gravement touchés mouraient comme des mouches.

Si dévastateur que fût le coup, il ne suffirait pas à réduire à néant l'extraordinaire armée de l'Ordre Impérial. Le camp était immense, et justement à cause de sa taille, l'essentiel en avait été préservé. Selon l'empereur, il ne faudrait pas longtemps pour que des troupes fraîches remplacent les soldats ignoblement massacrés. Quand ce serait fait, Jagang lancerait ses forces contre les criminels du Nouveau Monde et leur châtiment serait terrible.

Jennsen commençait à comprendre pourquoi Sebastian tenait tant à voir disparaître la magie. Aucun apport bénéfique ne pouvait contrebalancer une telle horreur. Mais la magie, avant de disparaître, pourrait au moins sauver la vie du jeune homme aux cheveux blancs…

Malgré l'optimisme têtu et admirable de l'empereur, des heures sombres attendaient l'armée impériale. La quasi-totalité des stocks de vivres avait disparu en même temps qu'une grande partie des armes et de l'équipement. L'onde de choc avait renversé toutes les petites tentes, et par une nuit assez froide, les hommes vivaient un véritable calvaire.

Le pavillon de Jagang avait lui aussi été endommagé, mais des centaines d'hommes s'étaient acharnés à le réparer.

Tout en marchant, Jennsen mourait d'inquiétude et bouillait de colère. Depuis la terrible attaque, elle se demandait si le monde avait jamais connu un être plus malfaisant que Richard Rahl. Aucun tyran de l'histoire n'avait provoqué autant de souffrance, elle en aurait mis sa tête à couper. Comment pouvait-on avoir soif de pouvoir au point de mépriser totalement la vie humaine ? Richard Rahl ne pouvait pas faire partie de la Création. À l'évidence, il était plutôt un disciple du Gardien.

Des larmes ruisselèrent sur les joues de Jennsen. Glacée d'appréhension, elle implora les esprits du bien de veiller sur Sebastian. Il ne fallait pas qu'il meure. Les Sœurs de la Lumière devaient le guérir !

De plus en plus angoissée, Jennsen s'arrêta devant un bureau qu'elle n'avait pas remarqué lors de sa dernière visite. Après l'écroulement du pavillon, les soldats l'avaient réparé à la hâte, et ce meuble n'avait pas été remis à sa place – probablement les quartiers

privés de l'empereur.

Il y avait une petite étagère à livres à l'arrière du meuble.

En quête de quelque chose qui l'aiderait à ne pas devenir folle en attendant des nouvelles de Sebastian, Jennsen lut la tranche des livres et ne comprit pas un mot de leurs titres. Pourtant, un ouvrage retint son attention – peut-être à cause de la sonorité supposée des mots étrangers – et elle le tira de la rangée de volumes.

À la lumière d'une bougie, elle tenta de comprendre le titre. Quatre mots en relief et dorés à l'or fin qui ne voulaient rien dire pour elle. Mais bizarrement, ils lui semblaient familiers.

Jennsen sursauta de surprise quand une sœur – celle qui montait la garde devant l'entrée – lui arracha le livre des mains.

— Ces ouvrages appartiennent à l'empereur, dit-elle. Ils sont très anciens et ont une valeur inestimable. Son Excellence déteste qu'on y touche.

La femme inspecta soigneusement l'ouvrage.

— Désolée…, dit Jennsen. Je ne pensais pas à mal…

— Vous êtes une invitée très exceptionnelle, et on nous a ordonné de vous accorder tous les privilèges possibles. Mais il s'agit du trésor le plus précieux de Jagang. C'est un homme très cultivé et un grand collectionneur de livres. Étant chez lui, je crois que vous devez respecter sa volonté, et il refuse que quiconque touche à ses livres.

— Vous avez raison, bien entendu… (Jennsen tourna la tête vers la tenture derrière laquelle Sebastian luttait contre la mort. Elle aurait tant voulu avoir des nouvelles.) J'étais surprise parce que je ne connais pas cette langue…

— C'est celle du pays natal de l'empereur, tout simplement.

— Vraiment ? (Jennsen désigna le livre que la sœur remettait déjà en place.) Vous la comprenez ?

— Pas très bien, mais voyons un peu…

La sœur baissa les yeux sur le volume, se concentra un long moment, eut un petit sourire puis remit le livre à sa place.

— Les Piliers de la Création… C'est la traduction du titre.

— Les Piliers de la Création…, répéta Jennsen. Vous savez à quoi ça fait référence ?

— Dans l'Ancien Monde, un endroit porte ce nom… Je suppose que c'est le sujet du livre…

Jennsen allait poser une question, mais Perdita sortit soudain de derrière la fameuse tenture.

— Comment vont-ils ? lui demanda Jennsen, affolée. Sebastian et Jagang s'en sortiront, n'est-ce pas ?

Perdita tourna la tête vers l'autre Sœur de la Lumière.

— Nos collègues ont besoin de toi. Va les aider.

— Mais Son Excellence m'a ordonné de monter la garde…

— C'est Jagang qui a besoin d'aide ! La guérison ne se passe pas bien… Va assister nos compagnes !

La femme hocha la tête et s'en fut.

— Quelles sont les difficultés ? demanda Jennsen une fois que la sœur eut disparu derrière la tenture.

— Une guérison interrompue, comme celle de l'empereur, pose des problèmes très particuliers, surtout quand la sœur qui l'a commencée est morte. Chaque magicienne investit ses talents personnels dans une intervention thérapeutique. Prendre la suite de quelqu'un n'est jamais facile, voilà tout… (Perdita eut un petit sourire.) Mais je suis sûre que Jagang s'en remettra. Il faut que nous nous concentrions sur lui, et nous en aurons sans doute jusqu'à demain matin. Quand le soleil se lèvera, Jagang le Juste sera redevenu lui-même.

— Et Sebastian…

— Eh bien, comment dire ? Je crois que tout dépendra de toi.

— De moi ? Que voulez-vous dire ? En quoi ai-je un rapport avec sa guérison ?

— Tu en es l'élément central.

— Pourquoi et que peut-il… ? Mais qu'importe ! Dites-moi ce que je dois faire. Il faut absolument qu'il vive.

Perdita croisa les mains et eut un rictus mauvais.

— Son rétablissement dépend de ta détermination à éliminer Richard Rahl.

— Mais, hum… Il est évident que je veux le tuer.

— J'ai dit « détermination », pas « belles paroles ». Il me faut plus que des déclarations d'intention.

Jennsen dévisagea un moment son interlocutrice.

— Je ne comprends pas… J'ai bravé tous les dangers pour arriver jusqu'ici et obtenir l'aide des Sœurs de la Lumière. Tout ça pour pouvoir planter ma lame dans le cœur du seigneur Rahl.

Perdita eut un sourire plus sinistre encore que son rictus.

— Dans ce cas, Sebastian ne risque rien…

— Je vous en prie, dites-moi ce que je dois faire !

— Je veux la mort de Richard Rahl !

— Moi aussi ! Et sûrement depuis plus longtemps et avec plus de ferveur que vous !

La sœur fronça un sourcil.

— Vraiment ? Selon l'empereur, la sœur qui a tenté de le guérir, au palais, a été tuée par du feu de sorcier.

— C'est la vérité.

— As-tu vu l'homme qui a fait ça ?

Jennsen trouva étrange que Perdita ne lui demande pas comment elle avait fait pour ne pas être tuée aussi.

— C'était un vieillard squelettique aux cheveux blancs en bataille.

— Le Premier Sorcier Zeddicus Zu'l Zorander ! cracha Perdita.

— Oui… Quelqu'un l'a appelé ainsi… Moi, je n'avais jamais entendu parler de lui.

— Le sorcier Zorander est le grand-père de Richard Rahl !

— Je… je ne le savais pas…

— Un vieux sorcier a failli tuer l'empereur, et toi, malgré toutes tes belles déclarations, tu n'as pas été fichue de l'éliminer !

— Mais j'ai essayé ! Il s'est enfui, et tellement de choses se passaient en même temps que…

— Tu crois que tuer Richard Rahl sera plus facile ? coupa Perdita. Tant qu'il s'agit de parlote, tu es la meilleure. Mais quand on en vient aux actes, tu n'es même pas capable de t'opposer à un vieux sorcier gâteux !

Jennsen lutta contre les larmes qui lui montaient aux yeux. Pourquoi une personne qui combattait dans son camp l'humiliait-elle ainsi ?

— Mais je…

— Tu es venue nous demander notre aide parce que tu affirmes vouloir tuer Richard Rahl.

— Oui, mais je ne vois pas le rapport avec Sebastian…

— Silence ! Il est en danger de mort après avoir été blessé par une très puissante magicienne. Il reste dans son corps ce qu'on pourrait appeler des « éclats de pouvoir ». Si on les y laisse, il finira par mourir.

— Dans ce cas, dépêchez-vous, et…

— J'ai dit : « silence », petite grue ! Cette magie est également dangereuse pour nous, les guérisseuses. Nous risquons de mourir aussi, comprends-tu ? Et si nous devons jouer notre vie, nous exigeons en échange que tu t'engages à tuer Richard Rahl.

— Comment pouvez-vous poser une condition alors qu'il s'agit de la vie d'un homme ?

— Si nous nous consacrons à Sebastian, beaucoup d'autres blessés mourront faute de soins. Et tu oses nous demander ça ? Tu sacrifierais des centaines de vies afin que ton amant ne meure pas ?

Jennsen ne sut que répondre à cette terrible question.

— Si nous devons te donner satisfaction, il nous faut une contrepartie qui compense la perte de tant de valeureux guerriers. Aider Sebastian doit nous rapporter quelque chose. Ça ne te semble pas normal ? À notre place, ne réagirais-tu pas de la même façon ? Si nous sauvons l'homme qui t'est si cher…

— Il vous est cher aussi ! Sebastian est un pilier de l'Ordre Impérial. Un ami de Jagang et un fidèle défenseur de la cause !

Perdita attendit simplement que Jennsen en ait fini. Puis elle reprit, impitoyable :

— Aucun individu n'est irremplaçable. D'ailleurs, sa seule valeur est le bien qu'il fait aux autres. À présent, la vie de Sebastian dépend du bien que tu peux faire. Pour le sauver, je veux que tu t'engages à tuer Richard Rahl quoi qu'il arrive. J'ai besoin d'un engagement irréversible.

— Sœur Perdita, vous n'imaginez pas à quel point je veux tuer Richard Rahl. Ce monstre est responsable de la mort de ma mère, qui a expiré dans mes bras. À cause de lui, l'empereur a failli périr, et la vie de Sebastian est en danger. Richard Rahl est un criminel et un sadique. Je veux sa mort !

— Dans ce cas, laisse-nous libérer la voix.

— Quoi ? De quoi parlez-vous ?

— Grushdeva !

Jennsen écarquilla les yeux. Elle n'aurait jamais cru entendre un jour ces syllabes ailleurs que dans sa tête.

— Comment connaissez-vous ce mot ?

— Je te l'ai entendu dire, très chère.

— Je n'ai jamais…

— Quand tu dînais avec l'empereur, il t'a demandé pourquoi tu voulais tuer ton frère. Et comme motif, tu as cité « Grushdeva ».

— C'est faux ! Je n'ai jamais dit ça !

— Bien sûr que si. Tenterais-tu de me mentir ? De prétendre que ce mot n'a pas retenti sous ton crâne ? Au fait, sais-tu ce qu'il signifie ?

— Non…

— Vengeance !

— Comment pouvez-vous en être sûre ?

— Je parle cette langue…

Jennsen se tint bien droite, le torse bombé.

— Et que me proposez-vous, exactement ?

— De sauver la vie de Sebastian.

— Mais encore ?

— Pendant que certaines sœurs resteront là pour soigner ton amant, d'autres te retrouveront dans un endroit tranquille, loin du camp. Si tu fais ce qu'il faut, Sebastian ira bien mieux au lever du soleil, et tu pourras te lancer sur la piste de Richard Rahl. Tu es venue nous demander de l'aide, et j'entends te donner satisfaction. Avec ce que nous t'apporterons, tu seras en mesure d'accomplir ta mission.

Jennsen s'avisa que la voix était totalement silencieuse. À certains moments, c'était encore plus effrayant que lorsqu'elle parlait.

— Sebastian agonise… Dans très peu de temps, il sera trop tard pour le sauver. Ta réponse, Jennsen ?

— Mais si…

— « Oui » ou « non », c'est tout ce que je désire entendre. Si tu

veux sauver Sebastian et abattre le seigneur Rahl, tu sais ce qu'il te reste à faire. Et si tu recules, sache que tu le regretteras jusqu'à la fin de tes jours.

Chapitre 52

Une fois les chevaux attachés, Jennsen flatta les naseaux de Rouquine. Puis elle lui caressa la tête et pressa la joue contre son pelage.

— Sois sage jusqu'à mon retour…, murmura-t-elle.

La jument hennit doucement en réponse.

Jennsen aimait imaginer que sa monture la comprenait. Pendant des années, elle avait vu Betty hocher la tête et agiter la queue chaque fois qu'elle lui faisait des confidences. Du coup, elle croyait dur comme fer que les animaux pouvaient comprendre les humains.

Jetant un coup d'œil au ciel, Jennsen vit que des nuages s'accumulaient au-dessus de la cime des arbres, occultant la lumière de la lune.

— Tu viens ?

— Oui, sœur Perdita.

— Alors, dépêche-toi ! Les autres doivent déjà nous attendre.

Jennsen gravit une petite butte derrière la Sœur de la Lumière. Le sol couvert de feuilles mortes desséchées et de petites branches cassées aurait pu être traître, mais des racines affleurantes fournissaient assez de prises pour que l'ascension ne soit pas trop difficile. Au sommet, le terrain était plat, et Perdita s'enfonça d'un pas décidé dans un épais rideau de végétation. Pour une femme de sa corpulence, elle se déplaçait avec une grâce des plus surprenantes.

La voix se taisait toujours. À des moments délicats comme celui-ci, elle murmurait souvent dans la tête de Jennsen. Mais là, pas un mot. La jeune femme souhaitait en permanence que la voix lui fiche la paix. Parfois, pourtant, elle était plus angoissante quand elle se taisait.

Malgré les nuages, la pleine lune fournissait assez de lumière pour éclairer le chemin des deux femmes.

Alors qu'elle avançait dans la forêt, Jennsen constata que son souffle formait un nuage de buée devant elle. Le printemps commençait à peine, et les nuits restaient glaciales.

Jennsen s'était toujours sentie à l'aise dans la forêt. Mais y suivre une Sœur de la Lumière ne la rassurait pas plus que ça…

Pour être franche, elle aurait préféré être seule que si mal accompagnée !

Depuis que Jennsen avait cédé afin de sauver Sebastian, Perdita la traitait avec un mépris souverain. Certaine d'avoir la situation bien en

main, elle en profitait sans vergogne.

Au moins, elle avait tenu parole. Après la terrible conversation, et la capitulation de Jennsen, la sœur avait incité ses collègues à tout faire pour sauver Sebastian.

Tandis qu'une poignée de sœurs partaient en éclaireuses pour préparer la rencontre dans la forêt, Jennsen avait eu l'autorisation de voir Sebastian quelques minutes.

Avant de le quitter – maintenant certaine que les sœurs faisaient le maximum pour le soigner –, Jennsen avait posé un baiser sur les lèvres de son amant et caressé ses magnifiques cheveux blancs. En silence, elle avait imploré sa mère de demander aux esprits du bien de veiller sur lui.

Perdita l'avait laissée en paix un moment. Puis elle l'avait tirée en arrière en murmurant que les magiciennes devaient continuer à travailler.

Avant de sortir du pavillon, Jennsen avait eu le droit de jeter un coup d'œil dans la chambre de l'empereur.

Quatre sœurs s'affairaient sur la jambe du maître de l'Ordre Impérial. Bizarrement, elles semblaient souffrir autant que leur patient et se plaquaient souvent les mains sur les oreilles, comme si elles avaient atrocement mal à la tête.

Jagang était inconscient, comme Sebastian. Mais il gémissait dans son coma…

Selon Perdita, la magie thérapeutique était une des plus complexes et on n'y recourait pas sans en payer le prix. Soigner l'empereur était une épreuve même s'il ne risquait pas de mourir, contrairement à Sebastian.

Jennsen écarta une branche basse et continua à suivre la sœur.

— Pourquoi sommes-nous allées si loin du camp ? demanda-t-elle.

La chevauchée avait duré de longues heures.

— Pour être tranquilles quand nous ferons ce que nous avons à faire, répondit Perdita en daignant se retourner à demi.

Jennsen aurait bien voulu avoir des explications précises, mais elle savait que la sœur ne les lui fournirait pas. Depuis leur départ, elle éludait toutes les questions en rappelant que Jennsen avait donné son accord et qu'elle devait maintenant obéir jusqu'à ce que les « choses soient arrivées à leur terme ».

La jeune femme préférait ne pas imaginer ce que ça voulait dire. Pour se remonter le moral, elle pensait au lendemain matin, où elle se lancerait sur la piste de Richard Rahl avec Sebastian à ses côtés. Comme elle avait hâte de quitter le camp ! La compagnie des gens lui avait toujours pesé, et celle des soldats de l'Ordre Impérial lui était insupportable.

Certes, ces hommes s'opposaient au seigneur Rahl, et cela suffisait

à faire d'eux des héros. Mais ils lui donnaient des frissons dans le dos, tout bêtement. Parmi eux, elle se sentait comme une biche lâchée au milieu d'une horde de loups. Chaque fois qu'elle avait tenté de l'expliquer à Sebastian, il n'avait pas vraiment compris. Étant un homme, il devait avoir du mal à saisir ce qu'on éprouvait quand on se faisait reluquer à tout bout de champ. Alors, comment aurait-elle pu lui faire partager l'angoisse qu'elle ressentait lorsque ces hommes-là, des brutes aux yeux de prédateurs, la regardaient comme si elle était un trophée à conquérir ?

Si Jennsen obéissait à Perdita, Sebastian et elle pourraient s'en aller dès le lendemain matin. Avec l'assistance des sœurs – quoi que cela pût vouloir dire –, elle aurait une chance supplémentaire de tuer Richard Rahl, et c'était tout ce qui comptait. Si ce tyran mourait, elle serait enfin libre. Sa vie lui appartiendrait, et même si elle périssait en accomplissant sa mission, elle aurait au moins débarrassé l'humanité du plus terrible boucher de l'histoire.

Les deux femmes avaient attaché leurs montures à des branches de chêne dénudées. La plupart des arbres devant encore faire leurs feuilles, la forêt, au début, n'était pas très dense. Mais à présent, des pins, des érables et des épicéas remplaçaient les chênes, et la frondaison devenait épaisse et oppressante.

Jennsen ayant passé la plus grande partie de sa vie dans la forêt, elle aurait pu suivre la piste laissée par un tamia. Mais alors que Perdita se déplaçait comme si elle avançait sur une avenue, sa compagne ne voyait rien qui puisse servir de point de repère. Le sol ressemblait à celui de toutes les forêts du monde, et on n'y distinguait pas l'ombre d'une empreinte. Pareillement, aucune brindille n'était cassée et personne n'avait piétiné les petits carrés de mousse. Pour Jennsen, la sœur et elle s'enfonçaient dans une forêt où nul n'avait jamais mis les pieds, et elles ne se dirigeaient vers aucune destination particulière.

C'était faux, bien entendu. Perdita savait très bien où elle allait.

Jennsen capta soudain un son ténu. Puis elle vit une lueur entre deux branches basses, devant elle. Une étrange odeur de moisissure, inhabituellement douceâtre, flottait avec insistance dans l'air.

Avançant toujours derrière Perdita, Jennsen entendit un lointain murmure. En approchant, elle s'aperçut qu'il s'agissait d'une sorte d'incantation. Les mots étaient incompréhensibles, mais leur rythme lui semblait étrangement familier. Et même si elle ne saisissait pas les paroles, ce chant, comme l'odeur de moisissure, agressait ses sens et lui donnait la nausée.

Perdita se retourna pour s'assurer que Jennsen ne traînassait pas derrière elle. Un instant, un rayon de lune fit briller l'anneau que la

sœur portait à la lèvre inférieure. Toutes les magiciennes en avaient un – une coutume que Jennsen trouvait révoltante, même si c'était une façon d'afficher leur loyauté envers l'Ordre Impérial.

Voyant que Perdita écartait pour elle une branche d'érable, Jennsen avança et déboucha dans une petite clairière vivement éclairée par l'astre nocturne désormais débarrassé de son rideau de nuages.

Des bougies disposées en cercle serré ajoutaient une lumière vacillante à l'illumination naturelle. Vu de loin, ce grand rond de flammes évoquait une enceinte magique destinée à emprisonner de sombres démons. À l'intérieur, un cercle concentrique composé de ce qui semblait être du sable blanc brillait sous les rayons de lune. Dans la zone ainsi délimitée, le sol était couvert de runes énigmatiques dessinées avec le même sable blanc.

Sept femmes étaient assises en rond au milieu du double cercle magique. Il y avait une huitième place, sans doute celle de Perdita, et ses sept collègues, les yeux fermés, l'attendaient en chantonnant une mélopée crispante.

— Tu devras t'asseoir au centre du cercle que nous formons, dit Perdita. Laisse tous tes vêtements ici.

— Quoi ? s'écria Jennsen.

— Déshabille-toi et assieds-toi au milieu du cercle, face à la place vide.

C'était un ordre, et au ton de la sœur, Jennsen comprit que discutailler serait inutile.

Perdita prit le manteau de la jeune femme puis la regarda se dévêtir. Quand elle eut enlevé sa robe, Jennsen s'entoura les épaules avec les bras pour ne pas frissonner. Elle claquait des dents, mais ce n'était pas à cause du froid…

Sous le regard impitoyable de Perdita, Jennsen retira ses sous-vêtements.

— Va t'asseoir ! lui ordonna la sœur.

— Que devrai-je faire ? demanda Jennsen d'une voix qui lui parut étonnamment puissante.

Perdita réfléchit un moment avant de répondre :

— Tu as l'intention de tuer Richard Rahl. Pour t'aider, nous allons ouvrir pour toi une brèche dans le voile qui nous sépare du royaume des morts.

— Non ! s'écria Jennsen. Je ne participerai pas à une chose pareille ! Inutile d'insister : je ne le ferai pas !

— Tout le monde franchit un jour le voile. Quand on meurt, on le traverse. La mort fait partie de la vie. Pour abattre le seigneur Rahl, tu as besoin d'aide, et nous allons te la fournir.

— Je n'irai pas dans le royaume des morts !

— Tu n'as pas le choix, car tu t'es engagée à nous obéir. Et si tu recules maintenant, combien de victimes fera encore le seigneur Rahl ? Jennsen, obéis-nous, sinon tu auras sur les mains le sang de tous ces malheureux. Refuse, et tu signeras l'arrêt de mort de milliers d'innocents.

» Jennsen Rahl, tu dois aider tes frères humains ! Veux-tu livrer à la mort des légions d'hommes, de femmes et d'enfants ? Entends-tu devenir la messagère du Gardien en ce monde ? Nous exigeons que tu te détournes de tout cela, et que tu frappes Richard Rahl, le seul responsable des malheurs de l'humanité.

Tremblante, des larmes aux yeux, Jennsen mesura l'énormité du défi que Perdita lui demandait de relever. Elle invoqua sa mère, lui demandant conseil, mais n'obtint aucune réponse.

Et la voix se taisait toujours.

Jennsen Rahl avança dans le cercle.

Elle devait le faire. Le règne de Richard Rahl ne pouvait pas durer.

Par bonheur, quand elle approcha de sa place, Jennsen constata qu'une bienveillante pénombre régnait au milieu du cercle de femmes. Elle détestait être nue devant tant d'inconnues, mais elle avait d'autres raisons de s'angoisser, pour le moment.

À l'endroit où elle devait s'asseoir, une Grâce était dessinée sur le sol avec du sable blanc. Jennsen baissa les yeux et observa la figure qu'elle avait si souvent tracée elle-même – mais sans être guidée par le don.

— Assise ! ordonna sœur Perdita.

Jennsen sursauta, car elle ne s'était pas aperçue que la sœur se tenait dans son dos. Sentant une pression sur ses épaules, elle se laissa tomber sur le sol et s'assit en tailleur au milieu de l'étoile à huit branches dessinée au centre de la Grâce.

Chacune des sept sœurs, remarqua-t-elle, avait pris place face à une pointe. La huitième restait libre.

Quand Jennsen, nue et tremblant de froid, se fut assise, les Sœurs de la Lumière recommencèrent à incanter.

Agitées par le vent, les branches des arbres claquaient comme les ossements des morts que les magiciennes semblaient avoir l'intention d'invoquer.

Soudain, elles se turent. Au lieu d'occuper la place libre, comme Jennsen l'avait cru, Perdita était restée debout derrière elle. Profitant du silence, elle déclama plusieurs mots courts et gutturaux dans la langue mystérieuse qu'elle avait affirmé connaître.

Au milieu de son incantation, la sœur répéta plusieurs fois un mot – Grushdeva – puis tendit les bras au-dessus de la tête de Jennsen et

lâcha dans l'air deux poignées d'une étrange poudre qui s'embrasa avant de toucher le sol, inondant de lumière le cercle de magiciennes.

Alors que les flammes volantes s'estompaient, les sept sœurs parlèrent à l'unisson.

— Tu vash misht. Tu vask misht. Grushdeva du kalt misht.

Jennsen reconnut les mots et s'aperçut que la voix, dans sa tête, les récitait en même temps que les magiciennes.

Le retour de la voix était à la fois réconfortant et terrifiant. Pendant qu'elle se taisait, l'angoisse avait été si forte…

— Tu vash misht. Tu vask misht. Grushdeva du kalt misht.

La litanie eut un effet anesthésiant sur les nerfs de Jennsen. Plongeant en elle-même, elle repensa à tout ce qui l'avait conduite jusque-là. Depuis ses six ans, où elle avait fui le Palais du Peuple avec sa mère, sa vie était un cauchemar éveillé. En plusieurs occasions, le seigneur Rahl avait failli la coincer. Puis il y avait eu l'attaque de la cabane et la mort de sa mère. En revoyant la moribonde, Jennsen pleura à chaudes larmes. Quoi qu'il arrive dans sa vie, cette image ne s'effacerait jamais de son esprit.

Elle se souvint de la vaillance dont avait fait montre Sebastian. Grâce à lui, elle avait survécu. Mais avoir dû abandonner la dépouille de sa mère restait un pieu planté dans son cœur. Le remords la torturait.

— Tu vash misht. Tu vask misht. Grushdeva du kalt misht.

Jennsen éclata en sanglots. Sa mère lui manquait, elle avait peur pour Sebastian et ne s'était jamais sentie aussi seule de sa vie.

Combien de gens avait-elle vus mourir, en quelques semaines ? Il fallait que cela s'arrête !

— Tu vash misht. Tu vask misht. Grushdeva du kalt misht.

Quand elle releva la tête, Jennsen vit à travers ses larmes une silhouette noire assise en face d'elle, sur la place libre. Les yeux de cet être brillaient comme des charbons ardents. Quand elle y plongea les siens, elle eut l'impression de regarder la voix elle-même.

— Tu vash misht, Jennsen ! Tu vash misht ! dirent en même temps la créature et la voix qui résonnait dans sa tête. Ouvre-toi à moi, Jennsen. Offre-toi à moi !

Hypnotisée par le regard de la créature, Jennsen comprit qu'elle était enfin face à face avec… la voix. Les choses ne se passaient plus dans sa tête. Le propriétaire de la voix était assis devant elle.

Dans son dos, sœur Perdita jeta de nouvelles poignées de poudre qui s'embrasèrent et éclairèrent la silhouette noire.

C'était la mère de Jennsen !

— Ma fille, murmura-t-elle, surengie !

— Quoi ?

— Renonce…

— Maman ! Maman ! s'écria Jennsen.

Elle voulut se lever et se jeter dans les bras de sa mère, mais sœur Perdita lui appuya très fort sur les épaules pour l'en empêcher.

Les flammes volantes se dissipèrent et la créature sombre aux yeux brillants réapparut.

— Grushdeva du kalt misht…

— Qu'est-ce que ça veut dire ? gémit Jennsen, à bout de nerfs.

— Je suis la vengeance, traduisit la voix. Renonce, Jennsen. Renonce, et la vengeance sera à ta portée.

— Oui ! s'écria la jeune femme. Je renonce ! Je veux m'abandonner à la vengeance !

La créature sourit et on eût dit qu'une porte donnant sur le royaume des morts venait de s'ouvrir.

Puis l'être se redressa, ombre toujours indistincte, et se pencha vers Jennsen. Les rayons de lune jouèrent sur son corps, révélant des muscles puissants.

L'être avançait, son sourire dévoilant des crocs terrifiants.

Jennsen ne savait plus que faire, mais deux idées lui tenaient lieu de phare, l'empêchant de sombrer dans la folie. Primo, elle avait atteint la limite de sa résistance et supporté beaucoup trop de choses. Secundo, il fallait que cela cesse ! Elle voulait tuer Richard Rahl ! Assoiffée de vengeance, elle ne connaîtrait plus la paix tant que le tyran vivrait.

Elle voulait surtout qu'on lui rende sa mère !

La créature, en face d'elle, disposait d'un incroyable pouvoir. Et comme son corps, cette puissance appartenait en partie à ce monde… et en partie à un autre.

Au-delà du cercle de bougies, Jennsen aperçut soudain d'énormes silhouettes noires. Des animaux qui marchaient à quatre pattes. Il y en avait des centaines, leurs yeux jaunes brillant assez fort pour déchirer l'obscurité comme une lame déchire la chair.

S'ils semblaient venir d'un autre monde, ces monstres avaient bel et bien pris pied dans le royaume des vivants.

— Jennsen…, murmura la voix qui ne parlait plus dans la tête de la jeune femme mais près de son oreille. Jennsen…

— Quoi ? Que me veux-tu ? Et que sont ces créatures ?

— Les chiens de la vengeance, Jennsen. Enlace-moi, et je les lâcherai sur ton ennemi.

— Quoi ?

— Abandonne-toi à moi, Jennsen. Renonce à ta chair et à ta volonté, et ces chiens serviront ta cause.

Jennsen recula, le souffle court et les yeux écarquillés. La créature se pencha un peu plus vers elle et un gémissement d'extase sortit de sa

gorge.

Jennsen tenta d'invoquer le petit mot si important qu'elle n'avait pas dit à Sebastian, ce soir-là dans la cabane. Ce mot la sauverait, elle le savait, mais il semblait avoir disparu de son esprit.

— *Grushdeva du kalt misht*, dit la créature.

— Tu es la vengeance…, murmura Jennsen.

— Ouvre-toi à moi ! Offre-toi à moi ! Renonce et venge ta mère !

L'être passa un doigt démesurément long sur le visage de Jennsen. Aussitôt, elle sentit où était Richard Rahl, comme si elle partageait le lien avec tous les autres D'Harans.

Le tyran était très loin au sud, mais elle n'aurait aucun mal à le trouver, désormais.

— Enlace-moi…, murmura la créature.

Jennsen s'avisa qu'elle était étendue sur le dos. Cette constatation la surprit et l'inquiéta, car elle ne se souvenait pas de s'être couchée ainsi. On eût dit qu'elle regardait une inconnue faire les choses à sa place.

L'être dont elle avait presque toute sa vie entendu la voix venait de s'agenouiller entre ses jambes écartées.

— Renonce à ta volonté, Jennsen ! Renonce à ta chair ! Offre-toi à moi, et je lâcherai les chiens sur Richard Rahl, pour t'aider à le tuer.

Jennsen fit un effort de volonté, mais elle ne parvint pas à se souvenir du petit mot si important.

— Je… Je…

— Offre-toi à moi, et la vengeance t'appartiendra ! Richard Rahl ne t'échappera pas, je te le jure ! Enlace-moi ! Renonce à ta volonté. Offre-moi ta chair !

Elle s'appelait Jennsen Rahl ! Et sa vie lui appartenait !

— Non ! cria-t-elle à pleins poumons.

Les sœurs assises en cercle gémirent de douleur. Les mains plaquées sur les oreilles, elles hurlaient à la mort comme des chiennes.

Les yeux brillants se rivèrent sur leur proie.

— Renonce, Jennsen ! ordonna l'être avec une autorité qui semblait assez forte pour renverser des montagnes. Renonce à ta chair et à ta volonté ! Alors, la vengeance sera tienne. Et Richard Rahl mourra !

— Non ! répéta Jennsen en rampant en arrière, loin du monstre. Je veux bien renoncer à tout et m'offrir à toi, si c'est pour débarrasser le monde de ce tyran. Mais j'exige de le voir mort avant de m'abandonner à toi.

— Un marché ? siffla l'être. Tu veux passer un marché avec moi ?

— Exactement ! Lâche tes chiens et aide-moi à tuer Richard. Quand je me serai vengée, tu auras ce que tu désires.

Le monstre eut un rictus répugnant.

Une longue langue fine jaillit de sa gueule et lécha lentement le torse nu de Jennsen, qui frissonna comme si on venait de violer son âme.

— Marché conclu, Jennsen Rahl !

Chapitre 53

Friedrich se frayait un chemin à travers les roseaux qui poussaient en rangs serrés sur la rive du lac. En avançant, il essayait d'oublier qu'il crevait de faim, mais la façon dont son estomac gargouillait lui laissait peu d'espoir d'y parvenir.

Un poisson n'aurait pas été mal du tout, histoire de changer un peu. Mais il aurait fallu le cuire – en supposant qu'il réussisse à en pêcher, ce qui n'était pas gagné d'avance.

Friedrich sonda le bord de l'eau. Des cuisses de grenouille ne lui auraient pas déplu, tout bien réfléchi. Cela dit, avaler un peu de viande fumée serait beaucoup plus rapide. Pourquoi n'avait-il pas songé à sortir un biscuit sec de son sac, la dernière fois qu'il avait marqué une pause ? S'il y avait pensé, il aurait au moins eu de quoi mâchouiller…

À certains endroits, une herbe grasse relativement basse remplaçait les hauts « murs » de roseaux, facilitant la progression du doreur. Mais ça ne durait jamais très longtemps. Alors que le soleil disparaissait déjà derrière des collines, à l'horizon, ses derniers rayons conféraient à l'onde paisible des reflets argentés d'une touchante beauté.

Friedrich s'arrêta un moment, s'étira pour se délasser les muscles et sonda les ombres, entre les arbres qui se dressaient à présent devant lui. Tandis qu'il se reposait les jambes, il pensa à ce qu'il allait faire. Devait-il avaler un peu de viande et un biscuit puis reprendre son chemin ? Ou était-il temps de se chercher un abri pour la nuit ?

La région qu'il traversait, une succession de petites collines, était assez curieuse. Sur les pentes des buttes plus ou moins importantes, tout allait très bien. Mais dans les « vallées » qui séparaient ces éminences, le terrain marécageux se révélait difficile à négocier. Sans compter qu'il rappelait de très mauvais souvenirs au veuf d'Althea…

Friedrich chassa un nuage de moustiques qui menaçaient de s'en prendre à sa tête, puis il ajusta les sangles de son sac à dos. Il était toujours aussi indécis. Que devait-il faire ? Camper ou continuer ? Même s'il était fatigué, son long voyage l'avait remis en forme, et il était capable d'exploits physiques qu'il aurait crus à jamais hors de sa portée.

En marchant, il parlait mentalement à Althea, lui décrivant tout ce qu'il voyait. Là où elle était, espérait-il, elle pouvait peut-être l'entendre et sourire parce qu'il se souciait toujours autant d'elle.

Finalement, le doreur prit une décision. Il se faisait tard, et il

n'avait aucune envie de voyager dans le noir. La lune en étant à son premier quartier, il n'y verrait plus rien dès que la pâle lumière du crépuscule se serait dissipée. Heureusement, il n'y avait pas de nuages. Cette nuit, la lueur des étoiles serait visible. Un soulagement pour Friedrich, qui détestait l'obscurité totale. Sans doute parce qu'elle lui rappelait celle de la tombe.

Mais la lumière des étoiles ne suffisait pas pour voyager dans une région inconnue. Par une nuit presque d'encre, il était ridiculement facile de se tromper de chemin et de se perdre. Cela impliquait de retourner sur ses pas dès le lendemain, pour prendre la bonne route. Bref, ça revenait à gaspiller le temps qu'on pouvait passer à se reposer.

Le doreur opta donc pour le campement ! Comme il faisait assez chaud, il n'aurait pas besoin d'un feu. Pourtant, et sans savoir pourquoi, il avait envie d'en allumer un.

Bon sang ! c'était idiot. Sur un terrain pareil, un feu de camp serait repérable à des lieues à la ronde. Même si contempler des flammes l'aurait réconforté, le jeu n'en valait pas la chandelle.

C'était dit, il se contenterait de la lumière des étoiles !

Bien ! il allait camper… Mais en continuant sur quelques centaines de pas, il sortirait du marécage et pourrait s'installer à un endroit qui risquerait moins d'être infesté de serpents. Grands amateurs de chaleur, les reptiles adoraient venir se blottir contre les dormeurs. N'ayant guère envie de se réveiller avec un serpent lové dans ses bras, Friedrich se prépara à marcher encore un peu.

Il allait partir quand un petit bruit attira son attention. Ce n'était presque rien, mais ça ne correspondait à rien qu'on pouvait raisonnablement penser entendre dans un endroit pareil. Aucun oiseau, aucun écureuil ni aucun batracien ne produisait un son de ce type.

Friedrich tendit l'oreille et ne capta rien de plus.

— Je me fais trop vieux pour ces âneries…, marmonna-t-il en se remettant en route.

Une autre raison, sans rapport avec la nature du terrain, poussait le doreur à continuer. Depuis son plus jeune âge, il détestait s'arrêter quand il était si près du but. Bien sûr, il pouvait lui rester plusieurs journées de marche – c'était impossible à déterminer précisément –, mais il s'était énormément approché du seigneur Rahl. Et il se pouvait même que s'arrêter pour la nuit soit une erreur. Dans l'affaire dont il s'occupait, le temps était une valeur essentielle.

Marcher encore un peu ne lui ferait aucun mal, de toute façon. Quand il en aurait assez, trouver un endroit où camper serait encore possible.

Devait-il tenter d'aller au-delà du lac et de dormir en terrain plat, près de la piste qu'il suivait ? A priori, être endormi près d'une route

ne lui disait rien, même en D'Hara. Alors dans l'Ancien Monde, où les patrouilles étaient quasiment incessantes…

Depuis le début, Friedrich évitait les agglomérations et il s'efforçait d'avancer en ligne droite. En cours de route, il avait cependant dû faire plus d'un détour pour éviter les patrouilles et les colonnes de soldats. Être arrêté et interrogé ne lui disait rien, même s'il pensait qu'un vieil homme voyageant seul risquait assez peu d'éveiller les soupçons. Après tout, qu'auraient eu à redouter de lui les vaillants soldats de l'Ordre ?

Mais il avait entendu dire que ces guerriers n'hésitaient jamais à torturer les gens, pour peu que l'envie leur en prenne. Les mauvais traitements incitant les prisonniers à avouer n'importe quoi pour qu'on cesse de s'acharner sur eux, les bourreaux s'en tiraient toujours avec l'agréable satisfaction du devoir accompli. Et quand leurs victimes citaient en plus le nom de complices imaginaires, c'était un pur bonus. À condition d'être assez déterminé et de ne reculer devant rien, un tortionnaire pouvait vivre avec l'illusion qu'aucun innocent ne lui passait jamais entre les mains.

Très curieusement, et dans tous les camps, la plupart des bourreaux adoraient avoir la conscience tranquille.

Entendant un craquement dans son dos, Friedrich se retourna et sonda le terrain.

Partout, des prédateurs nocturnes se préparaient à une longue nuit de traque. Les hiboux, les ratons laveurs, les opossums et les campagnols – entre autres – devenaient très actifs après le coucher du soleil.

Friedrich attendit un peu, mais il n'entendit ni ne vit rien de plus.

Il reprit son chemin et accéléra le pas. Il avait dû s'agir d'un animal en quête de viande fraîche…

Un peu essoufflé, car cavaler ainsi n'était plus de son âge, Friedrich aurait volontiers bu un peu. Mais s'arrêter pour prendre sa gourde et l'ouvrir ne lui disait rien du tout.

Il se laissait emporter par son imagination, c'était évident. En terre étrangère, dans une forêt inconnue, alors que la nuit tombait… D'habitude, il ne se laissait pas effrayer par de ridicules petits bruits. Ayant vécu des années avec Althea dans le foutu marécage, il en savait long sur les bêtes sauvages et les monstres. Il avait aussi appris à reconnaître les animaux qui menaient leur vie sans avoir même l'idée de s'en prendre aux humains. Si étrange que cela paraisse, c'étaient de loin les plus nombreux…

Peut-être, mais le vieux doreur n'avait plus la moindre envie de camper.

Il regarda par-dessus son épaule. Même s'il ne vit rien, il aurait juré qu'on le suivait et l'épiait.

Et cette idée le terrifiait.

Il tourna plusieurs fois la tête et ne repéra jamais rien d'inquiétant. À part peut-être un calme trop beau pour être vrai…

Allons, il devait mettre un frein à son imagination !

Le cœur battant la chamade, Friedrich accéléra encore le pas. S'il se dépêchait, il sortirait peut-être de la forêt avant de devoir camper.

Une nouvelle fois, il regarda derrière lui.

Des yeux étaient rivés sur lui !

Bouleversé, il s'emmêla les pieds et s'étala de tout son long. En jurant comme un charretier, il se releva à demi et sonda la route.

Il y avait bien des yeux brillants, cette fois ce n'était pas son imagination. Deux yeux jaunes qui luisaient au milieu de la végétation.

Un grognement retentit au moment où la bête sortit de sa cachette. Deux fois plus grande qu'un loup, elle avançait lentement en reniflant le sol.

Elle suivait la piste d'une proie.

Comprenant qu'il s'agissait de lui, Friedrich tourna les talons et détala comme un lapin. Quand on avait si peur, l'âge ne comptait plus !

Jetant un coup d'œil derrière lui, le doreur vit que la bête fauve le poursuivait. Et elle n'était plus seule, car toute une meute sortait à présent de la forêt.

Friedrich courut, mais il n'était pas assez rapide. Quand la première bête lui sauta dessus, s'écrasant sur son dos, il bascula en avant et tomba une deuxième fois.

Alors qu'il se débattait pour échapper à l'animal, celui-ci planta les dents dans son sac à dos et l'éventra sans efforts.

Friedrich comprit que son corps subirait bientôt le même sort.

Il vivait ses dernières secondes.

Chapitre 54

Criant de terreur, Friedrich continua à se débattre. Dans son dos, la bête déchiquetait toujours le sac. Quand elle en aurait fini, elle planterait ses crocs entre les omoplates du doreur, et tout serait très vite terminé.

Écrasé par le poids du monstre, Friedrich savait qu'il ne réussirait pas à se relever. Mais il lui restait peut-être une chance.

Avec l'énergie du désespoir, il glissa une main sous son ventre et tenta de dégainer son couteau. Ses doigts trouvèrent le manche et se refermèrent dessus…

Dès que la lame fut dégagée, Friedrich frappa et l'enfonça dans le flanc de la bête. Le premier coup traversa la fourrure et la peau mais fut arrêté par un os et ne fit probablement pas beaucoup de dégâts. Le deuxième manqua sa cible, mais le troisième fit assez souffrir l'animal pour qu'il relâche un peu la pression sur sa proie.

Alors que Friedrich parvenait à se dégager – un sursis très provisoire, probablement –, d'autres bêtes se joignirent à la curée.

Le doreur zébra l'air avec sa lame tout en se protégeant le visage avec le bras gauche.

Il réussit à se relever à demi, mais un des monstres, d'un coup de patte, le fit de nouveau basculer sur le côté.

Dans cette position, Friedrich vit que le livre confié par Nathan avait glissé de la poche spéciale qu'il s'était appliqué à coudre dans son sac. Pour le moment, les bêtes fauves se disputaient ce trophée comme s'il s'était agi d'un lièvre.

Alors qu'un des animaux, daignant s'intéresser à l'humain, bondissait vers sa gorge, son immonde museau se tordit selon un angle impossible et du sang en jaillit pour venir asperger le visage et le cou de Friedrich.

— Dans l'eau ! cria une voix d'homme. Sautez dans l'eau !

Friedrich roula sur le côté pour s'éloigner le plus possible des bêtes sauvages. Quant à sauter dans l'eau, c'était absolument hors de question ! Les fauves qui grouillaient dans les marécages n'attendaient que ça : entraîner leurs proies dans l'eau. Quand c'était fait, la victime n'avait plus aucune chance. Non, même pour tout l'or du monde, le doreur ne sauterait sûrement pas dans l'eau !

Pourtant, il aurait eu très envie de ne pas s'attarder là où il était ! Autour de lui, une lame étincelante fendait l'air et coupait les monstres en deux avec une incroyable régularité. Parfois, cette épée

passait à un pouce du visage de Friedrich. Jusque-là, il n'avait pas été blessé, mais ça ne pouvait pas durer.

Le valeureux guerrier sauta par-dessus Friedrich et continua à tuer les monstres avec une grâce et une précision qui ne paraissaient pas être de ce monde. Mais combien de bêtes y avait-il ? Elles semblaient plus nombreuses à mesure que l'inconnu les taillait en pièces.

De fait, des renforts sortaient de la forêt pour venir se mêler à la bataille. Extraordinairement rapides et déterminés, ces monstres bondissaient sur le guerrier en faisant montre d'un total mépris pour leur propre vie.

Du coin de l'œil, Friedrich vit qu'un autre escrimeur participait au combat. Il aperçut une troisième personne, mais dans la confusion, il aurait été incapable de dire s'il y en avait d'autres.

Les hurlements des bêtes lui perçaient les tympans.

Voyant un monstre fondre sur lui, il frappa avec son couteau… puis s'aperçut que la créature était déjà proprement décapitée.

Alors qu'un deuxième escrimeur venait se poster près de lui, l'homme à l'épée étincelante approcha de Friedrich, le saisit par le col de sa main libre, le souleva du sol et le propulsa vers le lac.

Battant stupidement des bras, le doreur s'écrasa dans l'eau et coula comme une pierre.

Se débattant comme un fou, il parvint à remonter à la surface, à s'emplir les poumons d'air et à s'accrocher à une racine affleurante.

À sa grande surprise, pas une seule bête ne sauta dans le lac pour en finir avec lui. Plusieurs approchèrent de la berge, mais elles s'arrêtèrent comme si elles avaient peur d'entrer dans l'eau.

Voyant que leur proie était hors de portée, elles retournaient combattre les trois escrimeurs et ne tardaient pas à se faire tailler en pièces.

Les créatures continuèrent à attaquer comme si elles ne se souciaient pas de finir éventrées ou décapitées.

Leurs rangs finirent quand même par s'éclaircir. Au bout de ce qui parut une petite éternité à Friedrich, l'homme à l'épée étincelante coupa en deux une ultime bête.

Le silence revint, à peine troublé par la respiration des trois sauveurs de Friedrich, qui reprenaient leur souffle en contemplant un invraisemblable tas de cadavres mutilés.

— Vous allez bien ? demanda l'homme à l'épée étincelante en se laissant tomber sur le sol, au bord de l'eau.

La voix de l'escrimeur tremblait encore de fureur, et sa lame couverte de sang pendait mollement au bout de son bras.

Tremblant de soulagement, Friedrich fit quelques pas vers la berge

et s'arrêta alors qu'il avait encore de l'eau jusqu'à la taille.

— Oui, ça peut aller, dit-il. Mais pourquoi m'avez-vous jeté dans l'eau comme ça ?

L'homme se passa lentement une main dans les cheveux.

— Parce que les chiens à cœur n'y entrent jamais, répondit-il, le regard toujours brillant de colère et de rage de vaincre. C'était l'endroit le plus sûr, pour vous…

Balayant du regard le monceau de cadavres noirs, Friedrich frissonna de la tête aux pieds.

— Je ne sais comment vous remercier… Vous m'avez sauvé la vie.

— Tout le plaisir était pour moi, parce que j'ai toujours détesté les chiens à cœur. À une époque, ils m'ont fichu quelques-unes des plus belles trouilles de ma vie.

Friedrich n'osa pas demander où son sauveur avait rencontré ces créatures de cauchemar.

— Nous étions un peu derrière vous sur la piste quand nous les avons vus vous attaquer, dit une voix de femme.

Friedrich regarda le deuxième « escrimeur » et vit qu'il s'agissait d'une jeune beauté à la longue chevelure.

— Nous avons eu peur de ne pas arriver à temps pour vous arracher aux griffes des chiens à cœur, ajouta l'escrimeuse.

— Je vous remercie mille fois, mais… Eh bien, auriez-vous la bonté de me dire ce que sont ces « chiens à cœur » ?

Les trois guerriers dévisagèrent Friedrich.

— La question la plus importante, dit l'homme à l'épée étincelante, serait plutôt : pourquoi y avait-il des chiens à cœur ? Savez-vous pour quelle raison ils vous poursuivaient ?

— Non, messire. Je n'avais jamais vu ces monstres avant aujourd'hui.

— Et moi, je n'en avais pas aperçu depuis sacrément longtemps…, dit l'escrimeur, perplexe.

Friedrich espéra en apprendre un peu plus sur les créatures, mais son interlocuteur changea de sujet.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je suis Friedrich Gilder, messire, et je vous assure, tous les trois, de ma gratitude éternelle. Je n'avais plus eu aussi peur depuis… Eh bien, je n'en sais rien, pour être franc.

Friedrich essaya de distinguer les traits de ses sauveurs, mais il faisait bien trop sombre pour ça.

L'homme passa une main autour des épaules de la femme debout près de lui et demanda si elle allait bien. À la façon dont la guerrière se contenta de hocher la tête, Friedrich devina que ces deux-là étaient liés par des sentiments très profonds.

Quand l'homme à l'épée étincelante tapota l'épaule du troisième

escrimeur, lui aussi hocha la tête.

Ces gens n'étaient pas des soldats de l'Ordre Impérial, Friedrich l'aurait juré. Mais dans un pays inconnu, les militaires n'étaient pas le seul danger.

Pourtant, le doreur était bien obligé de savoir où il en était.

— Puis-je savoir votre nom, messire ?

— Richard…

Friedrich fit un pas en avant, mais il se pétrifia quand le troisième guerrier tourna la tête vers lui. Bizarrement, il n'osa pas sortir de l'eau et approcher davantage de Richard et de sa compagne.

Le premier guerrier plongea son épée dans le lac puis se releva. Après avoir essuyé la lame sur sa cuisse, il la remit dans le fourreau incrusté d'or et d'argent qu'il portait à la hanche gauche.

Friedrich était certain d'avoir déjà vu ce fourreau et le baudrier qui allait avec. De plus, ayant sculpté et gravé toute sa vie, il savait reconnaître un maître de la lame quand il en rencontrait un – de n'importe quelle lame, car il fallait un type d'habileté bien précis pour manier l'acier, quelle que soit la forme qu'il adopte.

Quand il utilisait une épée, Richard semblait être dans son élément. Et dans l'univers, il n'y avait pas tant d'hommes que ça dont le destin était d'être l'acier qui combat l'acier…

Du bout d'une botte, Richard retourna le cadavre d'un chien à cœur. Puis il ramassa une tête coupée net et tenta d'extraire l'objet qu'elle serrait entre ses mâchoires.

Il n'y parvint pas tout de suite mais ne se découragea pas. Les yeux ronds, Friedrich s'aperçut qu'il s'agissait du livre que lui avait confié Nathan.

— L'ouvrage est intact ? demanda-t-il.

Richard était enfin parvenu à ouvrir la gueule du monstre mort. Il jeta la tête au loin et baissa les yeux sur la couverture du livre. Puis il baissa la main et regarda durement le pauvre doreur, toujours coincé dans l'eau.

— Mon ami, dit-il, tu aurais intérêt à me dire qui tu es et pourquoi tu es ici…

La femme se raidit en entendant le ton menaçant de son compagnon.

Friedrich décida qu'il était temps de jouer cartes sur table.

— Je suis Friedrich Gilder, comme je l'ai déjà dit. Et je cherche un homme qui a un lien de parenté avec un très vieux type nommé Nathan.

— Nathan…, répéta Richard, toujours soupçonneux. Un grand gaillard aux longs cheveux blancs ? Le genre de personnage qui ne se prend pas pour de la bouse ? Le Nathan qui ne manque jamais une occasion de provoquer une catastrophe ?

Friedrich sourit de cette dernière remarque. Puis il soupira de soulagement. Le lien ne l'avait pas trompé.

Il esquissa une révérence – un sacré exploit, quand on avait de l'eau jusqu'à la taille.

— Maître Rahl nous guide ! récita-t-il. Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Le seigneur Rahl écouta patiemment puis tendit une main au vieil homme.

— Et si tu sortais de l'eau, maître Gilder ? proposa-t-il gentiment.

Friedrich se sentit très gêné que le seigneur Rahl lui-même lui tende une main secourable. Mais comment aurait-il pu refuser sans vexer le maître de D'Hara ? Il se laissa donc tirer vigoureusement de l'eau, puis se jeta à genoux.

— Seigneur Rahl, ma vie vous appartient !

— Merci de l'intention, maître Gilder, mais ta vie est à toi et à personne d'autre. Y compris moi, même si j'apprécie ta loyauté.

Friedrich n'en crut pas ses oreilles. Il n'avait jamais entendu un discours pareil. Alors, imaginer qu'il sortait de la bouche du seigneur Rahl en personne…

— Seigneur, aurez-vous la bonté de m'appeler Friedrich ?

Le maître de D'Hara éclata de rire.

— Bien sûr, si tu m'appelles Richard ! Et si tu me tutoies.

— Je suis navré, seigneur, mais j'ai peur de ne pas pouvoir… Depuis toujours, je pense au « seigneur Rahl », et je suis trop vieux pour bouleverser mes habitudes.

Richard glissa un pouce dans sa ceinture.

— Je comprends, mon ami… Mais nous sommes au fin fond de l'Ancien Monde, et si tu me donnes du « seigneur Rahl » à tout bout de champ, ça risque de nous attirer énormément d'ennuis. Donc, je te serais reconnaissant de faire un effort.

— J'essaierai, seigneur Ra…

— Je te présente la Mère Inquisitrice, mon épouse.

Friedrich inclina humblement la tête.

— Mère Inquisitrice…, souffla-t-il, ignorant ce qu'on devait dire à une femme si importante.

— Tu devrais te relever, mon ami, dit l'épouse du seigneur Rahl avec une sereine autorité qui n'avait rien à envier à celle de son mari. Mon titre n'est pas non plus un sauf-conduit, dans ce pays…

La voix de la Mère Inquisitrice était d'une incroyable douceur. Et elle allait merveilleusement avec la femme en robe blanche qu'il avait un jour aperçue de loin au Palais du Peuple.

— Je comprends, ma dame…

Avec de la persévérance, Friedrich pourrait réussir à appeler le seigneur Rahl par son prénom. Mais comment pouvait-on se montrer familier avec la Mère Inquisitrice au point d'utiliser le sien ?

Kahlan, s'il se souvenait bien…

— Et voici Cara, dit Richard en désignant le troisième escrimeur.

Une autre femme, constata Friedrich quand elle fit un pas en avant pour le saluer de la tête.

— C'est notre amie et notre protectrice. Elle essaiera de te ficher la trouille, mais ne te laisse pas faire. Pour elle, ma sécurité et celle de Kahlan passent avant tout. (Richard se tourna vers sa garde du corps.) Mais ces derniers temps, elle nous a plutôt valu des ennuis…

— Seigneur Rahl, je vous ai dit et répété que ce n'était pas ma faute. Je n'ai rien à voir dans cette affaire.

— C'est pourtant toi qui as touché l'objet.

— Certes, mais comment aurais-je pu savoir ?

— Je t'ai dit de n'en rien faire, mais tu t'en es fichue !

— Je ne pouvais pas passer à côté sans m'arrêter, tout de même !

Friedrich ne comprit rien à ce dialogue. Malgré l'obscurité, il vit la Mère Inquisitrice sourire avant de tapoter l'épaule de Cara.

— Tout va bien, ne t'en fais pas, mon amie…

— Oui, renchérit Richard, nous trouverons une solution. Après tout, nous avons encore le temps… (Il changea abruptement de sujet.) Apparemment, les chiens à cœur en avaient après ce livre.

— Vous croyez ? s'étonna Friedrich.

— Oui, tu étais la récompense, pas la cible…

— Comment le savez-vous ?

— Ces chiens cherchent à arracher le cœur de leur proie. S'ils n'avaient pas reçu des ordres très précis, ils se seraient fichus du livre.

— C'est pour ça qu'on les appelle des « chiens à cœur » ? Parce qu'ils arrachent celui de leur victime ?

— C'est une hypothèse, oui… Une autre prétend qu'ils sont capables d'entendre battre le cœur d'une proie à des lieues à la ronde. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais entendu parler de chiens à cœur qui se disputent la possession d'un livre.

— Seigneur… désolé, Richard… c'est Nathan qui m'a confié ce livre. Un ouvrage très important, selon lui…

— Nathan juge que beaucoup de choses sont très importantes, dit Richard d'un ton peu commode. En général, il s'agit de prophéties…

— Il semblait sûr de lui au sujet de ce livre.

— Il ne doute jamais de lui ! Il m'a aidé par le passé, je ne le nie pas, mais les prophéties ont toujours été pour mes amis et moi une inépuisable source d'ennuis. L'apparition des chiens à cœur signifie

que nous sommes en danger. Inutile que les prédictions de Nathan viennent ajouter à mes problèmes. Pour bien des gens, le don de voyance est une bénédiction. À mes yeux, c'est exactement l'inverse !

— Je comprends ce que vous voulez dire… Ma femme était une magicienne douée pour les prophéties. Elle disait parfois que c'était sa malédiction. De fait, je l'ai souvent serrée dans mes bras pendant qu'elle pleurait sur l'avenir qu'elle pouvait prévoir mais pas modifier… Au moins, son calvaire est terminé.

— Elle est morte ? demanda doucement Richard.

Friedrich put seulement hocher la tête.

— Je suis navré, mon ami…

— Et moi aussi, ajouta la Mère Inquisitrice. (Elle se tourna vers son mari et lui prit le bras.) Richard, je sais que nous n'avons pas de temps à perdre avec les prophéties de Nathan, mais les chiens à cœur n'auraient pas été là sans raison, et…

— Je sais, je sais…

— Qu'allons-nous faire ?

— Espérer que nos amis pourront gérer la situation seuls pendant un moment… Notre affaire est plus urgente. Nous devons trouver Nicci. Elle aura peut-être une idée…

La Mère Inquisitrice sembla d'accord avec ce programme. Et Cara n'émit pas d'objections non plus.

— Friedrich, dit la femme du seigneur Rahl, nous étions sur le point de camper pour la nuit. Avec les chiens à cœur qui rôdent dans le coin, tu devrais rester avec nous pendant un jour ou deux. Bientôt, nous rencontrerons des amis à nous qui pourront t'offrir une meilleure protection. Ce soir, tu nous en diras plus sur ta rencontre avec Nathan.

— Je veux bien écouter ce que veut le prophète, dit Richard, mais je ne promets rien de plus. Nathan est un sorcier, et il est assez grand pour résoudre ses propres problèmes. Nous en avons assez sur les bras, non ? Pour commencer, trouvons un endroit où camper. Ensuite, je jetterai un coup d'œil à ce livre, si l'encre n'a pas coulé… Friedrich, tu me diras pourquoi Nathan le juge si important. Mais en m'épargnant les prophéties, s'il te plaît !

— Il n'y en aura pas, seigneur ! En fait, leur absence est justement le problème.

Richard désigna les cadavres.

— Non, c'est ça, le vrai problème. Si nous ne trouvons pas un îlot dans le marécage, nous serons tous morts demain. D'autres chiens viendront, c'est une certitude.

— Et d'où viendront-ils ? demanda Friedrich.

— Du royaume des morts.

— Quoi ? Mais comment peuvent-ils être ici ?

— Ce sont les molosses du Gardien, répondit Richard d'un ton sinistre. Leur présence signifie que le voile qui sépare la vie de la mort a été déchiré…

Chapitre 55

Alors qu'il se dirigeait vers le marécage en compagnie de ses trois nouveaux compagnons, Friedrich tenta de bien assimiler les dernières paroles du seigneur Rahl. Si le voile était déchiré, une catastrophe menaçait, il le savait.

Althea ayant passé les dernières années de sa vie à travailler avec une Grâce, le doreur en savait assez long au sujet du voile. Depuis qu'elle était prisonnière, sa femme lui avait beaucoup parlé de la relation entre le monde des vivants et celui des morts. Surtout ces derniers mois, sans doute parce qu'elle savait que sa fin approchait…

— Seigneur Rahl, je crois que Nathan s'inquiète pour la même raison que vous : la déchirure du voile. Il ne m'a pas envoyé vous demander de l'aide. Je crois que c'est lui qui entend vous porter secours.

Richard eut un petit rire amer.

— Oui, c'est toujours comme ça qu'il présente les choses. À l'entendre, c'est le type le plus serviable du monde !

— Mais c'est au sujet de votre sœur, et…

Richard, Kahlan et Cara s'immobilisèrent net.

— Ma sœur ? répéta Richard, les yeux aussi ronds que ceux de sa femme. J'aurais une sœur, maintenant ?

— Oui, seigneur Rahl… Vous ne le saviez pas ? Eh bien, c'est une demi-sœur, en réalité. Une fille de Darken Rahl.

— Je sais depuis longtemps que j'ai des demi-frères et des demi-sœurs. Mais celle-là, tu la connais ?

— Oui. Je l'ai même rencontrée…

— Quoi ? Friedrich, c'est merveilleux ! Quel âge a-t-elle ?

— Elle est un peu plus jeune que vous, seigneur… Vingt ans, ou quelque chose comme ça.

— Et elle est intelligente ?

— Trop pour son propre bien, j'en ai peur…

— Je n'en crois pas mes oreilles ! Kahlan, tu entends ça ? J'ai une sœur. Vraiment, c'est merveilleux !

— Merveilleux ? répéta Cara avant que Kahlan ait pu répondre. Moi, je trouve ça catastrophique…

— Cara, comment peux-tu dire une chose pareille ? s'indigna Kahlan.

— Dois-je vous rappeler à tous les deux les ennuis que nous avons eus avec Drefan, le demi-frère du seigneur Rahl ?

— Non, merci…, marmonna Richard.

Un long silence s'ensuivit.

— Que s'est-il passé ? osa demander Friedrich, mort de curiosité.

Le pauvre doreur cria de surprise lorsque Cara le prit par les pans de son manteau et le secoua comme un prunier.

— Ce foutu bâtard a failli tuer la Mère Inquisitrice ! Il a manqué avoir la peau du seigneur Rahl, et la mienne par-dessus le marché. Et je ne parle même pas de toutes ses autres victimes ! J'espère que le Gardien l'a jeté pour l'éternité au fond d'un trou glacial. Si vous saviez ce que Drefan Rahl a fait à la Mère Inquisitrice…

— Ça suffit, Cara, dit Kahlan. Tu en as assez raconté, et tu devrais avoir l'obligeance de lâcher notre pauvre ami, qui n'est pour rien dans tout ça.

Très remontée, Cara obéit à contrecœur.

Friedrich se souvint que le seigneur Rahl avait parlé d'une « protectrice ». Eh bien, il comprenait pourquoi. Même s'il ne voyait pas les yeux de la femme dans l'obscurité, il sentait qu'ils étaient rivés sur lui comme ceux d'un oiseau de proie. En un éclair, Cara pouvait estimer la valeur d'un homme et décider de son destin. Au-delà d'une évidente autorité, elle avait la qualité – extrêmement rare – d'être en toute occasion capable de faire ce qu'elle jugeait nécessaire.

Quand elle l'avait saisi, il avait vu l'Agiel attaché au poignet de Cara. C'était une Mord-Sith. Au Palais du Peuple, il avait souvent croisé des collègues à elle. Tout le monde les redoutait comme la peste.

— Je suis navré au sujet de votre demi-frère, seigneur Rahl, mais je ne crois pas que Jennsen vous veuille du mal.

— Jennsen…, répéta Richard. Un joli nom…

— Pour tout dire, seigneur Rahl, elle a terriblement peur de vous.

— Pourquoi donc ?

— Elle pense que vous la traquez.

— Moi ? La traquer ? En faisant comment ? Je suis coincé dans l'Ancien Monde depuis des mois.

— Jennsen pense que vous voulez sa mort et que vous lui envoyez des tueurs.

Richard se tut un moment comme si chaque nouvelle qu'il apprenait était plus incroyable que la précédente.

— Mais… je ne la connais pas. Pourquoi voudrais-je sa mort ?

— Parce qu'elle n'a pas le don.

— Et alors ? C'est le cas de la plupart des gens.

— Seigneur, je crois que le livre envoyé par Nathan vous expliquera tout.

— Les prophéties n'expliquent jamais rien !

— Seigneur, il ne s'agit pas de prédictions, mais du libre arbitre,

justement. Grâce à ma femme, j'en sais assez long sur le sujet. Selon Nathan, le libre arbitre est un élément indispensable pour contrebalancer les prophéties. Étant l'incarnation de la liberté, vous détestez les prédictions, et c'est tout à fait normal. Prenez ce livre, par exemple. Il était prédit que je vous l'apporterais, mais je devais choisir de le faire. Vous saisissez la nuance ?

Richard baissa les yeux sur l'ouvrage, dont il ne parvint pas à lire le titre à cause de l'obscurité.

— Nathan peut être une source d'ennuis, c'est vrai, mais je sais qu'il a de l'amitié pour moi, et il m'a aidé il n'y a pas si longtemps. Son soutien m'a parfois mis dans des situations délicates et je ne suis pas toujours d'accord avec ses choix. Mais je sais qu'il agit toujours pour de bonnes raisons.

— Seigneur Rahl, j'ai aimé une magicienne pendant la plus grande partie de ma vie, et je devine à quel point tout cela est complexe. Si je n'avais pas cru Nathan, je n'aurais jamais entrepris un tel voyage.

— T'a-t-il dit ce qu'il y a dans ce livre ?

— Cet ouvrage remonte aux Grandes Guerres, il y a plus de trois mille ans. Nathan l'a déniché parmi les milliers de livres du Palais du Peuple, et il me l'a aussitôt apporté. À l'en croire, il n'a pas eu le temps de traduire le texte.

Richard baissa les yeux sur le volume avec un tout nouvel intérêt.

— Eh bien, j'espère que les chiens à cœur ne l'ont pas trop abîmé. À présent, je commence à comprendre pourquoi ils l'attaquaient comme une proie.

— As-tu au moins traduit le titre ? demanda Kahlan.

— Avec cette pénombre, j'ai simplement vu qu'il est en haut d'haran. C'est au sujet de la Création, je crois…

— Vous avez raison, seigneur. Nathan m'a traduit le titre. *Les Piliers de la Création.*

— Formidable…, marmonna Richard, très mécontent. Bon ! si on s'occupait de notre camp ? Je n'ai aucune envie d'être attaqué en pleine nuit par des chiens à cœur. Nous ferons du feu, et je verrai si ce livre peut nous être utile.

— Vous connaissez les Piliers de la Création ? demanda Friedrich alors que le petit groupe se remettait en marche.

— Oui… J'en ai entendu parler… Nathan ayant vécu longtemps dans l'Ancien Monde, il doit aussi savoir de quoi il s'agit.

— Quel est le rapport entre les Piliers de la Création et l'Ancien Monde ?

— C'est un endroit perdu au centre de terres désolées. Pas très loin d'ici, en fait… Nous sommes passés à côté il y a quelques jours. À ce moment-là, nous avions à nos trousses des gens très désagréables.

— Leurs ossements sèchent déjà dans le désert, annonça Cara avec une évidente satisfaction.

— Mais ça nous a coûté nos chevaux, ajouta Richard. Enfin, ç'aurait pu être plus grave encore…

— Un endroit…, fit Friedrich, songeur. Seigneur, pour ma femme, les Piliers de la Création étaient aussi…

Le doreur s'interrompit, car il venait de voir sur la piste un objet qu'il aurait reconnu entre mille, même sous une lumière encore plus chiche.

Il se pencha, ramassa le petit objet, l'étudia, le palpa et fut certain de ne pas se tromper. Sur le cuir, il avait senti la rayure qu'il avait faite avec un petit burin, un jour où il était un peu trop pressé.

— Que se passe-t-il ? demanda Richard. Friedrich, pourquoi t'es-tu arrêté ?

— Qu'as-tu trouvé ? demanda Kahlan. Je n'ai rien vu quand nous sommes passés par ici, tout à l'heure.

— Moi non plus, dit Richard.

Friedrich regarda la bourse de cuir qui reposait dans sa paume. Il y avait des pièces dedans – en or, si on en jugeait par le poids.

Le doreur n'aurait pas pu jurer que l'argent était à lui, même si c'était plus que probable. En revanche, il manipulait quotidiennement la bourse depuis des années, car il y rangeait une petite gouge qu'il utilisait très souvent.

— Que fiche cette bourse ici ? grogna Cara, l'Agiel déjà au poing.

— Je n'en sais rien, mais elle m'a été volée par l'homme qui est probablement responsable de la mort de ma femme.

Chapitre 56

Eh bien, voilà qui était amusant…

Oba ne parvenait pas à croire qu'il avait laissé tomber sa bourse. Lui qui faisait toujours tellement attention à tout. Bon sang ! il était maudit…

En ville, il devait se méfier des voleurs et des catins qui cherchaient sans cesse à le détrousser. Était-ce donc la seule préoccupation des médiocres ? S'approprier la fortune des autres ? Pour devenir riche, Oba avait consenti de gros efforts et traversé de terribles épreuves. Et maintenant, il devait se méfier de tout… Hélas, c'était le lot des hommes de son importance, il le savait.

Mais cette fois, il avait *perdu* une partie de son argent, et il avait du mal à croire qu'on puisse être idiot à ce point.

Il vérifia ses poches, glissa les mains sous sa chemise et inspecta son pantalon. Toutes les bourses étaient à leur place. Sauf celle qu'il avait attachée à sa cheville puis glissée dans sa botte. La lanière de cuir était dénouée…

Il n'avait rien perdu du tout ! Quelqu'un lui avait encore joué un sale tour.

Fulminant, Oba regarda de nouveau l'émouvante scène qui se déroulait devant lui. Son frère Richard et sa précieuse épouse parlaient à l'homme qui venait de trouver la bourse pleine de pièces d'or.

— Je n'en sais rien, mais elle m'a été volée par l'homme qui est probablement responsable de la mort de ma femme, déclara le vieux type.

Oba en resta bouche bée. C'était le mari de la magicienne du marécage, cette garce qui s'était débrouillée pour ne pas répondre à ses questions.

Une coïncidence ? Sûrement pas ! Oba était trop expérimenté pour croire au hasard, au-delà d'un certain point.

— Jette-la ! crièrent à l'unisson Richard et son épouse.

— Et courons ! ajouta la seconde femme.

Oba vit Richard et ses trois compagnons détaler comme des cerfs dérangés par un chasseur. La voix mijotait quelque chose, comprit-il. Elle aimait retourner contre les gens les objets qui leur appartenaient.

Le fils de Darken Rahl regarda les créatures aux yeux jaunes qui épiaient la scène avec lui et leur sourit.

L'air explosa comme si le sol, à l'endroit où venait de tomber la bourse, avait été touché par la foudre. Les chiens à cœur eux-mêmes grognèrent et reculèrent et Oba dut se boucher les oreilles avec les mains.

Au centre de l'explosion naquit un cercle au périmètre bleu qui se mit à grandir à vue d'œil. En un éclair, Richard, les deux femmes et le vieux type furent renversés comme des quilles par l'onde de choc.

Le cercle lumineux les survola, passa près d'Oba à une vitesse folle et continua sa course. Dans son sillage, une fumée bleuâtre montait du sol.

Oba ne s'était pas trompé : la voix avait un plan, et il était pressé d'en découvrir la suite.

Bien que le calme fût revenu, Oba attendit un moment pour s'assurer que les quatre crétins ne se relèveraient pas. Quand il fut certain de ne rien risquer, il sortit enfin de la cachette, entre les arbres, où la voix lui avait conseillé de se poster.

À présent, elle l'exhortait à faire vite. Restant loin en arrière, les chiens regardaient le fils de Darken Rahl fouler à grandes enjambées le sol couvert de fumée.

Une étrange fumée, trouvait d'ailleurs Oba. D'abord à cause de sa couleur – un bleu qui tirait sur le violet –, mais surtout parce qu'elle ne se déchirait pas en multiples volutes lorsqu'il la traversait. On eût dit qu'elle était dans un autre monde en même temps que dans celui des vivants.

Oui, elle semblait venir d'ailleurs et ne pas avoir de véritable substance.

Les quatre crétins gisaient sur le sol à l'endroit où ils étaient tombés. Oba s'agenouilla prudemment, histoire de conserver une distance de sécurité, et constata que tous respiraient encore – très lentement, cependant. Ils n'avaient pas les yeux fermés. Pouvaient-ils le voir ? se demanda le fils de Darken Rahl.

Il agita les bras et n'obtint aucune réaction notable.

Se penchant sur Richard, il étudia un moment ses traits, puis lui passa lentement une main devant les yeux.

Toujours pas de réaction…

Bien que ce fût difficile à la seule lumière des étoiles, Oba vit dans le regard de son frère quelque chose qui ne pouvait être qu'une ressemblance familiale. Se trouver ainsi devant un parent inconnu était impressionnant. Cela dit, Richard et lui restaient loin d'être des sosies, parce que Oba tenait plus de sa mère que de son père. Cette fichue bonne femme, égocentrique au possible, s'était débrouillée pour le fabriquer à son image ! Une autre façon de le priver de l'héritage

qui lui revenait de droit. L'infâme garce !

Aujourd'hui, c'était Richard qui l'empêchait d'être à la place que son père aurait voulu le voir occuper.

Après tout, Oba avait avec son géniteur des… points communs… que Richard ne partageait sûrement pas.

Le mari de la défunte magicienne était lui aussi encore vivant. Oba récupéra la bourse qui gisait près du vieil homme et la lui agita devant les yeux. Là non plus, il n'obtint aucune réaction.

Le fils de Darken Rahl rattacha la bourse à sa cheville et la glissa dans sa botte, content que la voix en ait fini avec son argent. Il n'appréciait pas beaucoup qu'elle s'en soit servie pour appâter des idiots, mais après tout ce qu'elle avait fait pour lui – par exemple, le rendre invisible –, il semblait normal de lui rendre service de temps en temps, à condition que ça ne devienne pas une habitude.

La femme qui accompagnait Richard et son épouse avait les cheveux nattés et elle portait au poignet une de ces curieuses tiges de cuir rouge. C'était une Mord-Sith, comme Nyda !

Fasciné, Oba lui pelota les seins et sourit lorsqu'elle ne broncha pas. Si elle était consentante à ce point, il allait pouvoir s'amuser avec elle, et cette idée l'excitait beaucoup.

Mais il avait sous la main une proie encore plus désirable qu'une Mord-Sith.

L'épouse de son frère, celle qu'on appelait la Mère Inquisitrice, gisait sur le dos à portée de sa main. Elle aussi avait les yeux ouverts mais ne voyait rien.

Oba tendit une main et caressa la joue de la femme, aussi soyeuse qu'un pétale de rose. Afin de mieux étudier son visage, il écarta les longs cheveux de la jeune beauté qu'on disait plus puissante que bien des rois et des reines.

Il se pencha, ses lèvres touchant presque celles de sa future partenaire, et explora ses formes épanouies. Ses seins avaient exactement la forme qui convenait aux paumes d'Oba.

Pour montrer qu'il était un gentilhomme, le fils de Darken Rahl ne serra pas le sein droit de la Mère Inquisitrice. Il ne put pas résister à taquiner un peu plus l'autre, mais la jeune femme ne broncha pas. Comme toutes ces chiennes, elle ne voulait pas montrer son excitation.

Oba souffla entre les lèvres de la Mère Inquisitrice, mais elle ne bougea toujours pas. Elle jouait à un petit jeu, cherchant discrètement à l'exciter.

La foutue catin !

Elle était à sa merci, désormais. Apparemment, la voix avait décidé de faire un cadeau à Oba. Ravi, il releva la tête et éclata de rire. Sous le regard étonné des chiens, qui le regardaient toujours, il hurla sa joie aux étoiles.

Puis il se pencha de nouveau sur la femme de Richard. Déjà lasse de son union avec un seigneur Rahl insipide, elle devait être prête pour une délicieuse aventure extraconjugale. Plus il y réfléchissait, plus Oba pensait que cette femme était faite pour lui. N'appartenait-elle pas au seigneur Rahl ? Une fois son titre récupéré, il aurait tous les droits de la garder.

C'était pour bientôt. La voix lui avait dit que tous ses rêves se réaliseraient très vite.

Oba désirait follement cette femme. Se consacrant à servir la voix, il n'avait pas eu de sexe depuis une petite éternité. Toujours contraint de marcher, sans jamais de repos, il s'était privé de tout. À présent, il avait droit à une récompense.

La Mère Inquisitrice le comblerait de bonheur, il le savait.

Mais il n'aimait pas que les trois autres imbéciles le regardent. Pourquoi ne fermaient-ils pas les yeux, ces importuns, afin de lui laisser un peu d'intimité avec la dame de ses pensées ?

Encore qu'il pouvait être excitant et gratifiant de prendre possession d'une femme sous les yeux de son mari. Mais si la Mère Inquisitrice voulait un nouvel homme, ça ne regardait pas Richard, et il n'avait pas son mot à dire sur le sujet.

Oba se pencha sur son frère et lui baissa les paupières. Puis il fit de même avec le mari de la magicienne. En revanche, il ne toucha pas à celles de l'autre femme. Le voir en action la stimulerait, il n'en doutait pas. Cela revenait à lui faire une faveur, il en avait conscience, mais il ne reculait devant rien pour plaire aux femmes…

Certain de pouvoir lui donner l'extase qu'elle attendait, Oba se pencha sur la Mère Inquisitrice avec l'intention de déchirer ses vêtements. Avant qu'il ait refermé les doigts sur le tissu, un éclair de lumière violette le repoussa.

Il vacilla, les mains pressées sur les tempes pour tenter de faire cesser la douleur qui lui vrillait les nerfs.

Pour le punir, la voix lui écrasait impitoyablement le cerveau.

Il rampa en arrière, loin de la Mère Inquisitrice. Quand il en fut à plusieurs pas, la douleur cessa.

Oba reprit péniblement son souffle. Après tous les sacrifices qu'il avait consentis pour elle, il était très triste que la voix le traite ainsi. Il n'était vraiment pas gentil de le priver ainsi de ses petits plaisirs…

La voix changea de tactique. Passant à la cajolerie, elle lui rappela qu'il avait une grande destinée. Oui, lui seul pouvait accomplir les missions qu'elle avait prévues – des tâches d'une importance capitale !

Malgré son agacement et sa tristesse, Oba se laissa convaincre. S'il n'était pas vraiment important, la voix ne se reposerait pas ainsi sur lui. Qui d'autre pouvait faire ce qu'elle lui demandait sans jamais commettre l'ombre d'une erreur ?

Dans la quiétude de la nuit, la voix, pour la première fois, lui expliqua dans le détail ce qu'elle attendait de lui. S'il lui obéissait, les récompenses pleuvraient.

Oba trouva le marché équitable. D'abord, il devrait rendre un service à la voix. Ensuite, la Mère Inquisitrice serait à lui. Tout ça n'était pas bien compliqué, somme toute. Quand la femme de Richard lui appartiendrait, il pourrait faire d'elle tout ce qu'il voudrait, et personne n'aurait le droit de s'en mêler. À la perspective d'une telle fête des sens, Oba sentit ses genoux trembler. Il bouillait d'impatience de vivre ces moments exaltants.

Jetant un coup d'œil à la Mord-Sith, il songea qu'elle pourrait l'aider à patienter jusque-là. Un homme d'action tel que lui, accablé de responsabilités et confronté en permanence à des défis intellectuels, avait besoin de lâcher la pression de temps en temps. Comme tous les personnages importants, Oba Rahl avait droit à un jardin secret !

Il se pencha sur la Mord-Sith et lui sourit. Cette femme avait une chance inouïe d'être la première à l'avoir alors que la Mère Inquisitrice devrait attendre son tour.

Il tendit une main pour déshabiller la garce blonde.

La douleur qui explosa dans sa tête lui arracha un cri inhumain. Heureusement, elle ne dura pas, car il se rendit très vite à la raison.

Oui, la voix parlait d'or ! C'était évident, il l'admettait. Pour qu'il soit à sa véritable place, il fallait d'abord que Richard meure. C'était logique, et faire les choses dans l'ordre se révélait souvent très judicieux. Donner du plaisir à ces femmes avant d'avoir accompli sa mission aurait été une erreur.

Pourquoi n'y avait-il pas pensé tout seul ? Ces garces ne le méritaient pas. Quand elles sauraient qu'il était sur le point de devenir un homme important, elles l'imploreraient de les besogner. Jusque-là, elles n'auraient pas droit à ce privilège.

Il devait agir vite. Selon la voix, Richard Rahl émergerait bientôt de son inconscience.

Oba sortit son couteau et approcha de son frère.

— Qui est le balourd, à présent ? lança-t-il.

Richard ne répondit pas.

Oba lui plaqua la lame de son couteau sur la gorge, mais la voix l'avertit que ce n'était pas ce qu'elle voulait qu'il fasse. Il devait obéir et se dépêcher, pas perdre du temps à égorger un homme à terre. Richard mourrait, mais il devrait souffrir pour toutes les années où il avait privé Oba de sa juste place dans le monde. Ce pourceau devait être châtié !

Oba rengaina son couteau et partit au pas de course. Quand il revint avec son cheval, qu'il avait caché non loin de là, les quatre

idiots n’avaient toujours pas repris conscience.

Obéissant à la voix, le fils de Darken Rahl prit la Mère Inquisitrice dans ses bras. Désormais, elle était sa promise, et il en prendrait possession quand la voix en aurait terminé avec elle.

Oba Rahl était un homme patient. Surtout quand on lui promettait des délices dont il n’avait jamais soupçonné l’existence. Son association avec la voix était décidément bénéfique. En échange d’une mission facile et d’un peu de patience, il aurait bientôt tout ce qui lui revenait de droit : le pouvoir en D’Hara et une femme superbe en guise de reine.

De reine…

Oui, c’était bien ça, pensa Oba en couchant la Mère Inquisitrice en travers de sa selle. Une reine ! Et dans ce cas, il était un roi. Seigneur Rahl n’était pas mal, mais « roi Oba » en jetait beaucoup plus. Eh bien, il adopterait ce titre, une fois sur le trône.

Quand il eut fini de ligoter sa proie, Oba jeta un dernier coup d’œil à son frère. À cause des plans de la voix, il ne pouvait pas le tuer tout de suite. C’était dommage, mais il avait toujours eu un caractère obligeant, et il n’allait pas changer maintenant…

Alors qu’il montait en selle, la voix chantonna dans sa tête.

Il se retourna, surpris…

Oui, c’était une bonne idée !

Approchant de Richard, Oba se pencha pour mieux étudier son épée.

La voix approuva sa démarche. Un roi devait avoir une arme hors du commun. Et après tant d’efforts, Oba méritait une petite récompense.

Retirant son baudrier à Richard, il examina le magnifique fourreau puis s’intéressa à la garde de sa nouvelle épée.

Un mot était écrit dessus en fil d’or et d’argent.

« Vérité ».

Eh bien, voilà qui était amusant…

Oba mit en place le baudrier et ajusta la position du fourreau sur sa hanche.

Avant de sauter en selle, il flatta la croupe de sa future femme.

Puis il fila au grand galop avant que Richard se réveille.

Les chiens le suivirent, fidèle escorte d’un souverain qui serait très bientôt couronné.

Chapitre 57

Devant le bâtiment trapu en briques d'adobe séchées au soleil, Jennsen regardait distraitement le paysage désolé qui s'étendait sous un ciel bleu immaculé. Ça, c'était ce qu'elle voyait sur sa droite. Sur sa gauche, de hautes montagnes bouchaient l'horizon. Bizarrement, les pics et le désert arboraient la même teinte uniformément grisâtre que les maisons du minuscule hameau.

L'air était si sec et brûlant que respirer en devenait difficile, comme si on était en permanence penché sur une forge. La chaleur montait du sol, des rochers et des bâtiments, à croire qu'un immense four avait été enterré juste dessous. Elle venait aussi du ciel, et tenter de toucher à mains nues quoi que ce fût, sous ce soleil de plomb, devenait une torture. Tout cuisait à grand feu, ici – même la garde du couteau de Jennsen, qu'elle n'osait plus toucher de peur de se blesser les doigts.

Déjà épuisée par le long et difficile voyage, Jennsen s'assit à demi sur un muret. Rouquine tendant la tête, elle lui flatta gentiment les naseaux…

La longue quête de Jennsen Rahl touchait à sa fin. Un siècle lui semblait s'être écoulé depuis qu'elle avait trouvé le soldat mort au pied de la falaise.

Le jour de sa rencontre avec Sebastian.

Tant de choses étaient arrivées depuis ! Ballottée par les événements, Jennsen ne savait plus très bien qui elle était. Quand on changeait trop vite, on finissait par perdre trace de soi-même, semblait-il…

Tenant Pete par la bride, Sebastian approcha de sa compagne et lui prit le bras.

— Tu vas bien, Jenn ?

Comme s'il voulait lui poser la même question, Pete flanqua un petit coup de tête à Rouquine.

— Oui, je vais bien… (Elle sourit puis désigna les hommes en manteau bleu debout devant l'entrée d'un bâtiment.) Des résultats ?

— Le chef demande aux autres…, soupira Sebastian, accablé d'ennui. Ce sont des gens bizarres…

Bien qu'ils fussent des habitants de l'Ancien Monde – et à ce titre des sujets de l'Ordre Impérial –, les marchands qui sillonnaient le

grand désert étaient d'une nature très indépendante. Ceux que Sebastian avait dénichés dans ce comptoir commercial ne faisaient pas exception à la règle.

Ces nomades n'étant pas très nombreux, l'Ordre fermait les yeux pour le moment.

Sebastian s'appuya lui aussi au muret et regarda le paysage. Comme Jennsen, le voyage l'avait épuisé. Mais il était parfaitement remis de ses blessures, ainsi que Perdita l'avait promis.

Le voyage, cela dit, ne ressemblait en rien à ce que Jennsen espérait. Alors qu'elle avait rêvé de repartir sur les routes seule avec son compagnon, mille soldats de l'Ordre les accompagnaient.

« Une petite escorte », selon Sebastian.

Jennsen avait osé exprimer son désir d'être seule avec lui. Il aurait aimé aussi, avait-il répondu, mais le devoir passait avant les préférences personnelles.

— Ces hommes ont peur des soldats, dit Jennsen en désignant les nomades. C'est pour ça qu'ils ne nous disent rien.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Ils passent leur temps à jeter des coups d'œil à la colonne. Visiblement, ils se demandent si parler risque de leur valoir des ennuis avec les militaires.

Pour être franche, Jennsen comprenait les marchands itinérants. Être observé par des brutes armées jusqu'aux dents et montées sur d'énormes chevaux n'avait rien de rassurant. Voyageant à dos de mule, les hommes en manteau bleu étaient des commerçants, pas des guerriers, et ils n'avaient pas l'habitude de traiter avec des militaires. À juste titre, ils craignaient que trop parler leur attire des ennuis… définitifs. Mais ils tenaient aussi à ne pas se mettre l'Ordre Impérial à dos. Ne sachant trop que faire, ils discutaillaient entre eux depuis une petite éternité.

— Tu dois avoir raison, dit soudain Sebastian. Je vais aller leur parler. À l'intérieur d'un bâtiment, pas sous les yeux de mille soldats.

— Je viens avec toi, fit Jennsen.

— Où allez-vous ? demanda sœur Perdita quand elle eut rejoint les deux jeunes gens. Que se passe-t-il ?

— Ne vous inquiétez pas… Ce sont des marchands, donc ils doivent vouloir négocier. User de la force contre eux risque d'être inutile – voire nuisible.

— Je veux bien me charger de leur délier la langue ! déclara Perdita.

— Non ! répondit Sebastian. Ce n'est pas le moment de compliquer les choses pour rien. Si ça ne s'arrange pas, nous prendrons des mesures plus radicales. Pour l'instant, Jennsen et moi allons essayer la méthode douce, et je vous ordonne de rester à l'écart.

Jennsen accéléra le pas pour mettre autant de distance que possible entre la sœur et elle. Avec la colonne de soldats, Perdita était l'autre mauvaise surprise de ce voyage. Mais elle avait décidé de venir au cas où approcher du seigneur Rahl serait plus difficile que prévu.

Jennsen brûlait d'envie de transpercer le cœur du tyran et d'en avoir terminé. Depuis la terrible nuit, avec Perdita et les sept autres sœurs, elle ne se faisait plus d'illusions sur la suite de sa vie. La mort de Richard Rahl ne lui rendrait pas sa liberté, c'était une certitude. Le marché qu'elle avait passé ce soir-là excluait que son destin s'améliore d'un iota. Mais quand elle aurait accompli sa mission, le reste de l'humanité serait débarrassé d'un monstre, et ça la consolait un peu.

L'essentiel restait cependant la vengeance. Quand le seigneur Rahl aurait péri, une femme morte sans avoir eu droit à une sépulture reposerait enfin en paix. Châtier son meurtrier était la dernière chose que Jennsen pouvait encore faire pour sa mère.

Après avoir laissé Pete et Rouquine dans l'enclos où attendait déjà le cheval de la sœur, Jennsen et Sebastian s'approchèrent du bâtiment devant lequel palabraient les marchands en manteau bleu.

Tous se turent en voyant approcher les deux jeunes gens.

— Laissez-nous, dit le chef aux autres hommes.

Il fit signe à Jennsen et à Sebastian d'entrer avec lui dans une petite pièce sombre.

Les autres marchands s'éclipsèrent prestement. Comme ils portaient une écharpe noire autour de la bouche, on ne voyait que leur nez et leurs yeux, et à leur regard, Jennsen eut le sentiment que ces hommes lui souriaient. Mais ce n'était peut-être qu'une impression. Considérant ce qui était en jeu, elle sourit et inclina poliment la tête.

La pièce empestait le renfermé, mais un peu d'ombre était un luxe que Jennsen apprécia beaucoup.

Le chef des marchands dénoua son écharpe, révélant son visage parcheminé fendu par un grand sourire.

— Entrez, entrez, dit-il à Jennsen. Ma dame, vous m'avez l'air en feu !

— En feu ?

— Morte de chaud… Vous n'êtes pas habillée comme il faut.

L'homme approcha d'une étagère et s'empara d'un manteau bleu.

— Voici ce qu'il faut porter ! (Il tendit le vêtement à la jeune femme.) Avec ça, vous vous sentirez mieux. Absorbant, ce tissu retiendra votre sueur. Ainsi, vous ne deviendrez pas aussi sèche qu'une pierre.

Jennsen esquissa une révérence et sourit.

— Merci beaucoup, dit-elle en acceptant le présent.

— Alors ? demanda Sebastian quand l'homme se tourna vers lui.

Tu as appris quelque chose de tes compagnons ?

L'homme hésita un moment.

— Eh bien, ils disent que peut-être…

Le marchand ne continua pas sa phrase, et Sebastian capta le message. Résigné, il tira une pièce d'argent de sa poche.

— Je te prie d'accepter cet argent en témoignage de reconnaissance – pour les efforts de tes hommes, bien entendu.

L'homme prit la pièce, mais il sembla évident que ce n'était pas le paiement qu'il attendait. Cependant, il semblait hésiter à dire qu'il voulait plus.

Ne comprenant pas pourquoi Sebastian faisait des économies de bouts de chandelle à un moment pareil, Jennsen sortit une pièce d'or de sa poche et, sans demander l'aval de Sebastian, la lança à l'homme.

Il la rattrapa au vol, lui jeta un rapide coup d'œil avant de fermer le poing et sourit à la jeune femme.

Sebastian ne cacha pas son mécontentement.

Pour Jennsen, cet argent était souillé de sang, car le seigneur Rahl l'avait donné à ses tueurs pour qu'ils les éliminent, sa mère et elle. L'utiliser pour traquer le tyran lui semblait une très bonne idée.

— Je n'en suis pas à ça près, dit-elle à Sebastian pour s'épargner un sermon. Et ne m'as-tu pas dit qu'il faut retourner contre eux les armes de nos adversaires ?

Le jeune homme aux cheveux blancs n'émit aucun commentaire.

— Alors, ces nouvelles ? demanda-t-il au marchand.

— Hier soir, quelques-uns de mes hommes ont vu deux personnes descendre au milieu des Piliers de la Création. (Le nomade approcha d'une minuscule fenêtre et tendit un bras.) C'est par là. Il y a une piste très rudimentaire.

— Vos hommes ont parlé à ces voyageurs ? demanda Jennsen. Savent-ils de qui il s'agit ?

L'air gêné, le marchand regarda Sebastian. À l'évidence, répondre directement à une femme le mettait très mal à l'aise. Même quand c'était elle qui avait donné l'argent…

D'un regard, Sebastian fit comprendre à sa compagne de le laisser gérer cette affaire.

Jennsen approcha de la porte et regarda dehors comme si la conversation ne l'intéressait plus.

Son cœur battait la chamade chaque fois qu'elle s'imaginait en train de tuer le seigneur Rahl. Et elle tremblait de terreur à l'idée du prix qu'il lui faudrait payer ensuite.

Après avoir essuyé la sueur qui ruisselait sur son front, Sebastian retira son sac à dos et le jeta sur le sol. Sous le choc, le rabat s'ouvrit et quelques objets tombèrent du sac. Agacé, Sebastian se pencha pour les ramasser.

— Je vais m'en occuper…, dit Jennsen. Écoute plutôt notre ami.

— Tes hommes ont-ils parlé à ces voyageurs ? demanda Sebastian.

— Non, messire… Ils les ont vus de très loin, en réalité…

Jennsen récupéra un pain de savon et le remit dans le sac. Elle ramassa aussi un rasoir et une gourde d'eau de rechange, puis fit la chasse à une série de petits objets : un morceau de silex, des lanières de viande séchée et une pierre à aiguiser.

Une petite boîte ronde qu'elle n'avait jamais vue avait roulé sous une étagère basse. Jennsen s'agenouilla pour la ramasser.

— À quoi ressemblaient ces deux voyageurs à cheval ? demanda Sebastian.

Alors qu'elle saisissait la boîte ronde, Jennsen tendit l'oreille, se demandant si l'homme allait décrire Richard Rahl. Elle ne voyait pas qui ça pouvait être d'autre. Les coïncidences de ce genre n'existaient pas.

— Il y avait un homme et une femme. Sur un seul cheval…

Jennsen trouva ce détail étrange. Il semblait bien qu'il s'agissait du seigneur Rahl et de sa femme, comme elle le supposait. Mais pourquoi n'avaient-ils qu'une monture ?

L'autre pouvait avoir eu un accident. Dans une région si inhospitalière, ça n'avait rien d'étonnant.

— La femme, commença le nomade, très gêné. Eh bien… Elle n'était pas assise, mais couchée en travers de la selle, et ligotée comme un saucisson.

Surprise par cette nouvelle, Jennsen laissa tomber la petite boîte. Le couvercle sauta, et le contenu de la boîte se déversa sur le sol.

— Décris-moi l'homme, dit Sebastian au marchand.

Jennsen récupéra la bobine de ficelle qui était tombée de la boîte. Ensuite, assez surprise, elle regarda le petit tas de cœurs de rose à fièvre séchés qui avaient eux aussi glissé sur le sol.

On eût dit des dizaines de Grâces miniatures…

— Le cavalier était grand, jeune et fort. Il avait une très belle épée glissée dans un fourreau étincelant tenu par un baudrier.

— C'est la description de Richard Rahl ! lança sœur Perdita.

Jennsen sursauta, car elle ne l'avait pas entendue approcher pour se camper sur le seuil de la pièce.

— Il n'est pas le seul à utiliser un baudrier, rappela Sebastian.

Et si c'était Richard Rahl, pourquoi aurait-il ligoté sa femme ? se demanda Jennsen.

Très excitée quand même à l'idée que la piste du tyran se précisait, elle remit les fleurs séchées et la bobine là où elles étaient, replaça le couvercle et rangea la boîte dans le sac avec les autres objets qui s'en étaient échappés.

Après avoir vérifié que son couteau coulissait bien dans son fourreau, elle vint se camper près de Sebastian pour écouter ce que le nomade avait encore à dire.

Dehors, sœur Perdita s'éloignait déjà en nouant une écharpe noire autour de son cou.

— Venez vite ! lança-t-elle. Nous devons aller vérifier…

Jennsen aurait voulu suivre la sœur, mais Sebastian n'avait pas fini d'interroger le marchand, et elle ne voulait pas partir seule avec Perdita. Mais la sœur se dirigeait déjà vers la piste qu'avait indiquée l'homme en bleu.

Soudain, des éclats de voix excités montèrent de l'autre côté du bâtiment, où s'étaient regroupés les marchands congédiés par leur chef.

Sortant de la pièce délicieusement sombre, Jennsen vit que tous les hommes désignaient quelque chose, dans le lointain.

— Que se passe-t-il ? demanda Sebastian au chef quand eux aussi furent sortis.

— Quelqu'un approche.

— Tu as idée de qui c'est ? demanda Jennsen à son compagnon.

— Non… Il peut s'agir d'un autre marchand qui rejoint ses amis.

Ayant répondu à toutes les questions, le chef des nomades inclina la tête puis fit mine d'aller rejoindre ses hommes. Mais Sebastian l'incita à attendre un peu, car il retourna dans la pièce se chercher une tenue bleue.

— Nous devrions rattraper Perdita, dit-il à Jennsen quand il sortit. Elle est déjà bien engagée sur la piste qui mène aux Piliers de la Création, et tu auras besoin d'elle pour neutraliser la magie de Richard Rahl, quand tu seras en face de lui…

Jennsen faillit répondre que sœur Perdita ne lui servirait à rien, parce que la magie du seigneur Rahl ne pouvait pas l'atteindre. Mais ce n'était pas le moment de se lancer dans de grandes explications. Bizarrement, chaque fois qu'elle en avait envie, l'heure ne semblait pas propice. Mais était-ce si important que ça ? L'essentiel restait qu'elle approche assez du tyran pour l'abattre. Ce que savait ou ne savait pas Sebastian restait secondaire.

Les deux jeunes gens restèrent un moment immobiles sous le soleil pour regarder approcher le nouveau venu. Sous l'effet de la chaleur, le sol, dans le lointain, semblait onduler comme la surface d'un lac. Une colonne de poussière signalait que le cavalier solitaire continuait à avancer.

Derrière les deux jeunes gens, les soldats de l'escorte avaient déjà porté la main à leur arme.

— Un de tes hommes ? demanda Sebastian au chef des nomades.

— Il faut se méfier de ce qu'on voit, ici, messire ! Ce cavalier est

encore très loin, mais la chaleur nous donne l'illusion du contraire. Il faudra encore un long moment avant que nous puissions le reconnaître. (Le nomade se tourna vers Jennsen.) Enfile ce manteau, ma dame, et tu ne craindras plus rien du soleil.

Préférant ne pas polémiquer, Jennsen posa le vêtement sur ses épaules, puis elle enroula l'écharpe autour de sa tête, imitant la méthode des marchands, et se couvrit la bouche et le nez.

À sa grande surprise, elle sentit immédiatement la différence. Le soleil semblait beaucoup moins brûlant, au point qu'on avait l'impression d'être à l'ombre.

— C'est agréable, pas vrai ? demanda le nomade.

— Oui, répondit Jennsen. Merci de votre aide. Mais nous devons vous payer tous vos bienfaits.

— C'est déjà fait, ma dame, dit le marchand. (Il fit un clin d'œil à Jennsen puis se tourna vers Sebastian.) Messire, je vous ai dit tout ce que je savais. Mes hommes et moi allons partir, à présent.

Avant que Sebastian puisse répondre, le nomade partit au pas de course vers ses compagnons. Pressés de s'éloigner des soldats, les marchands itinérants allèrent chercher leurs mules puis partirent vers le sud, dans la direction opposée à celle du cavalier.

— Si c'était un ami à eux, dit Sebastian, ils ne s'en iraient pas…

Agacé, il sonda un moment la piste où sœur Perdita avait disparu, puis fit signe à son escorte de le rejoindre.

Les cavaliers avancèrent au petit trot.

— Nous allons explorer cette zone, annonça Sebastian en désignant la vallée où se dressaient les Piliers de la Création. Attendez-nous ici.

Le chef du détachement tendit un doigt vers le cavalier qui approchait toujours.

— Que devons-nous faire à ce sujet ?

— Si ce type vous paraît dangereux, pour quelque raison que ce soit, tuez-le ! Nous sommes trop près du but pour prendre des risques.

L'officier hocha la tête. Dans le regard des soldats du premier rang, Jennsen lut que cet ordre était bien accueilli et serait exécuté avec zèle.

— En route, dit Sebastian. Je ne veux pas que Perdita prenne trop d'avance sur nous.

— Ne t'en fais pas, assura Jennsen, elle ne touchera pas à ma cible avant moi. Elle sait à quel point elle le paierait cher…

Chapitre 58

Dans les hautes plaines, la chaleur était déjà insupportable. En descendant vers la vallée, on aurait cru entrer dans un four. À chaque inspiration, Jennsen avait l'impression de cuire de l'intérieur. Et ici, le moindre souffle d'air évoquait les émanations d'un chaudron en pleine ébullition.

Par endroits, la piste disparaissait et il fallait slalomer au hasard entre de gros rochers. Heureusement, un peu plus loin, des sortes d'ornières imprimées dans le sol en pierre tendre indiquaient de nouveau le chemin.

Assez rarement, hélas, la voie était large et bien dégagée – un vrai bonheur, car il n'y avait aucun risque de se perdre. De temps en temps, des éboulis dissimulaient toute trace d'un chemin, et les deux jeunes gens devaient se décider au hasard.

Grande experte en pistes de toutes sortes, Jennsen aurait mis sa tête à couper que celle-ci était très ancienne et fort rarement utilisée.

Même si la chaleur était épouvantable, les tenues bleues des nomades rendaient l'expédition à peu près vivable. Le tissu noir, sous les yeux de Jennsen, absorbait la lumière et lui épargnait d'être éblouie. Quant au manteau, au lieu de la faire crever de chaud, comme elle l'avait redouté, il empêchait le soleil de lui frire la peau et lui fournissait comme un semblant de fraîcheur.

Le moindre réconfort était bienvenu, car la maudite piste, montant et descendant sans cesse, était interminable. Avec un sol rocheux si lisse, une descente directe aurait été impossible – à moins d'avoir un goût prononcé pour les toboggans. En alternant montées et descentes – une sorte de chemin en dents de scie –, les hommes qui avaient tracé la piste s'étaient montrés très ingénieux. Mais l'exercice se révélait épuisant.

Un jour, Sebastian avait dit à Jennsen que très peu de fous, sinon aucun, s'aventuraient dans la vallée où se dressaient les Piliers de la Création. À présent, elle comprenait pourquoi ! En réalité, l'étonnant n'était pas que cette piste existe, mais plutôt que quelqu'un l'ait tracée un jour. Un des fous qui n'étaient jamais revenus de leur voyage, sans doute…

Pour Jennsen, la perspective d'un retour n'était plus d'actualité, et ça lui faisait un sujet d'inquiétude en moins.

À mesure qu'on approchait de la vallée, le terrain devenait de plus

en plus accidenté, avec des crevasses et des ravines à foison. Désormais, la piste décrivait une spirale vertigineuse, et la perspective, à certains endroits, avait de quoi donner le vertige.

Immobile sur une saillie rocheuse, histoire qu'on la voie de loin, sœur Perdita attendait les jeunes gens avec un agacement visible. À l'évidence, elle se demandait pourquoi ils traînaient ainsi.

L'ombre qui envahissait peu à peu ce fantastique paysage lui conférait une dimension surréelle. À la lumière du soleil couchant, les falaises et les rochers déchiquetés ressemblaient à des soldats en armes prêts à écraser impitoyablement les intrus.

Posant une main sur l'épaule de Jennsen, Sebastian la guida entre une série de rochers si hauts et si droits – on eût dit les colonnes d'un temple – qu'ils faisaient penser à des arbres géants dépouillés de leur feuillage et de leurs branches par quelque ouragan.

Depuis que son compagnon et elle avaient quitté les nomades, Jennsen avait le sentiment que quelque chose clochait. Mais elle n'aurait su dire quoi, et le regard furibond de Perdita ne lui donnait pas envie de marquer une pause pour y réfléchir calmement.

Pour la centième fois, elle s'assura de la présence de son couteau sur sa hanche. Dès qu'elle avait vu l'arme, sur le cadavre du soldat d'haran, elle l'avait trouvée magnifique, et son opinion n'avait pas changé. Le premier jour, le « R » gravé sur la garde l'avait terrorisée. À présent, le tapoter du bout des doigts lui donnait l'espoir de mettre enfin un terme au cauchemar de l'humanité – et au sien. Après un très long cheminement, elle allait faire ce que Sebastian lui avait conseillé dès le premier jour : retourner ses propres armes contre l'ennemi !

La vie de Sebastian n'avait pas été facile, depuis sa rencontre avec Jennsen. Dès la première nuit, alors qu'il tremblait de fièvre, il avait dû affronter les tueurs du seigneur Rahl. Jennsen n'oublierait jamais sa bravoure. Ce soir-là, il s'était battu comme un lion alors que la maladie le minait.

Plus tard, il y avait eu l'attaque magique d'Adie. Sebastian était passé très près de la mort, mais les sœurs l'avaient sauvé. Même si elle n'en ferait pas partie, elle se réjouissait de savoir qu'il avait un avenir.

Soudain, elle s'avisa qu'elle ne lui avait jamais fait ses adieux. Sans doute parce qu'elle refusait de se laisser aller devant sœur Perdita.

Jennsen s'arrêta, prit son compagnon par le bras puis dénoua l'écharpe noire qui dissimulait sa bouche.

— Sebastian, je tiens à te remercier de tout ce que tu as fait pour moi.

Le jeune homme aux cheveux blancs sourit sous son masque de tissu noir.

— Jenn, ne parle pas comme si tu allais bientôt mourir !

Comment pouvait-elle lui dire que tel était le cas ?

— Qui sait ce qui peut arriver ?

— Allons, ne t'inquiète pas, tout se passera bien. Pendant que certaines sœurs me soignaient, d'autres t'ont aidée avec leur magie, et Perdita ne te laissera pas tomber. Je suis là aussi, ne l'oublie pas. Aujourd'hui, tu vas enfin venger ta mère.

Bien entendu, Sebastian ignorait à quel prix les sœurs accordaient leur aide. Elle se refusait à le lui dire, mais elle devait quand même trouver un moyen de s'exprimer.

— Sebastian, s'il devait m'arriver quelque chose…

— Jenn, ne dis pas ça ! Surtout, ne dis jamais ça ! L'idée de vivre sans toi m'est insupportable. Je t'aime, et je n'aime que toi ! Tu n'as pas idée de ce que tu représentes pour moi. Grâce à toi, ma vie a changé, et je n'aurais jamais cru qu'on puisse être si heureux. Sans toi, je ne pourrais pas continuer, ni supporter le fardeau qu'est l'existence lorsqu'on est seul. Par ta présence, tu rends le monde acceptable à mes yeux, et c'est extraordinaire ! Je t'aime comme un fou, alors, ne me torture pas en évoquant l'éventualité de ta disparition.

Jennsen sonda le regard bleu de Sebastian – bleu comme celui de son meurtrier de père, paraissait-il – et ne trouva pas les mots pour dire qu'elle allait quitter ce monde et qu'il serait bien obligé de continuer sans elle. Sachant à quel point la solitude était un fardeau écrasant, elle se contenta de hocher la tête.

— Dépêchons-nous ! dit-elle en remettant l'écharpe sur sa bouche. Perdita nous attend.

Quand les deux jeunes gens l'eurent rejointe, la sœur foudroya du regard Jennsen, coupable d'avoir perdu du temps en bavardant.

De là où était Perdita, la piste descendait directement – et abruptement – jusqu'aux Piliers de la Création.

Quand elle la dépassa, Jennsen remarqua que la sœur continuait à regarder dans la direction d'où Sebastian et elle venaient. Intriguée, elle se retourna et son compagnon l'imita.

Le point d'observation que Perdita avait choisi était l'ultime intersection de la piste. Si la « dernière ligne droite » descendait sans la moindre étape, cet endroit particulier, par le jeu des montées et des descentes, était assez haut pour qu'on puisse voir dans le lointain le comptoir commercial et une partie du désert.

Le cavalier était presque arrivé. Galopant à bride abattue, il fonçait vers l'entrée de la piste. Les mille cavaliers l'y attendaient, armes au clair.

Un peu avant d'atteindre les soldats de l'Ordre, le magnifique étalon du voyageur solitaire tomba raide mort d'épuisement sous son cavalier.

Par un pur miracle, l'homme parvint à ne pas finir écrasé sous sa monture. Se relevant souplement après un formidable roulé-boulé, il continua aussitôt sa charge folle.

Il portait des vêtements noirs, et une cape dorée battait sur ses épaules et il paraissait beaucoup plus grand que tous les nomades que Jennsen avait vus.

Le commandant des cavaliers cria à l'inconnu de s'arrêter. Comme s'il n'avait rien entendu, l'homme dépassa le comptoir commercial et se dirigea vers l'entrée de la piste.

Mille guerriers poussèrent leur cri de guerre et chargèrent.

Jennsen jugea que c'était un peu beaucoup pour intercepter un homme seul et désarmé qui ne semblait pas avoir d'intentions hostiles.

Le voyageur leva un bras pour ordonner aux cavaliers de s'arrêter.

Le pauvre rêveur ! Quand on connaissait leur caractère – et l'ordre que Sebastian leur avait donné –, ces guerriers ne seraient pas satisfaits avant d'avoir réduit en bouillie leur victime.

Avec une fascination morbide, Jennsen se prépara à assister à un meurtre abominable et grotesque : mille soldats d'élite pour abattre un seul idéaliste aux mains nues.

Le bruit d'une explosion arracha la jeune femme à sa sombre méditation. Aveuglée par une vive lumière, elle leva un bras pour se protéger les yeux.

Un formidable éclair venait de jaillir du néant et fondait en rugissant sur les soldats d'élite de l'Ordre Impérial. Mélange de lumière blanche et noire – mais comment cela pouvait-il exister ? –, cette foudre n'avait rien de naturel et elle semblait vouloir dévaster le monde des vivants.

En une fraction de seconde, il sembla que toute la chaleur contenue par le désert et les Piliers de la Création s'était ramassée sur elle-même pour se déchaîner contre les cavaliers de l'Ordre.

Quand cette vague destructrice déferla sur les soldats, elle se dissipa après une seconde explosion dix fois plus forte que la précédente.

Comme si tout ça ne le concernait pas, le voyageur continua son chemin, passant sans les voir à côté des cadavres fumants de mille hommes et d'autant de chevaux.

Plus que la violence aveugle de sa magie, le détachement de ce monstre réveilla la colère de Jennsen.

— Par les esprits du bien, murmura-t-elle, que s'est-il passé ?

— Le sacrifice est le plus court chemin vers le salut, dit Perdita. Ces hommes ont péri en servant l'Ordre, et le Créateur saura les en récompenser. Il est inutile de les pleurer, ma fille. En mourant ainsi, ils se sont ouvert la voie de l'éternelle béatitude.

Jennsen eut du mal à en croire ses oreilles.

— Qui est cet homme ? demanda Sebastian en désignant le voyageur, qui venait de s'engager sur la piste.

— On s'en fiche ! répondit Perdita. Nous avons une mission, et elle passe avant tout.

— Dans ce cas, dépêchons-nous de l'accomplir, marmonna Sebastian, parce que ce type ne tardera pas à nous rejoindre, à l'allure où il marche…

Chapitre 59

Jennsen et Sebastian accélérèrent le pas pour rattraper Perdita, qui s'était déjà lancée dans l'ultime descente. En s'y engageant, les deux jeunes gens virent qu'elle avait pris beaucoup d'avance sur eux.

Jennsen regarda derrière elle, en direction de l'entrée de la piste, mais elle ne vit pas le voyageur solitaire. En revanche, elle ne passa pas à côté du banc de nuages noirs qui dérivait au-dessus du désert.

— Dépêchez-vous ! cria la sœur.

Sebastian posa une main dans le dos de sa compagne, qui entreprit de négocier la pente extraordinairement raide. Perdita avançait plus vite que le vent, et son manteau noir la faisait ressembler à un grand corbeau. Jennsen n'avait jamais dû produire un tel effort pour ne pas être semée par quelqu'un. À son avis, la sœur se servait de son pouvoir pour aller plus vite.

Chaque fois qu'elle glissait, la jeune femme s'écorchait les doigts et les paumes sur la roche rugueuse. Cette descente était sans nul doute la plus ardue qu'elle ait jamais négociée. Des mini-éboulis lui compliquaient sans arrêt les choses et le choix des prises était de plus en plus délicat. Si elle se retenait à une saillie trop coupante, Jennsen risquait fort de s'ouvrir les mains jusqu'aux os.

Très vite à bout de souffle, elle oublia Perdita et se concentra sur le simple fait de ne pas tomber. Derrière elle, Sebastian aussi haletait. Il avait failli glisser une bonne dizaine de fois. À une occasion, Jennsen l'avait rattrapé de justesse par le bras alors qu'il allait basculer dans le vide.

Trop essoufflé pour parler, le jeune homme aux cheveux blancs avait affiché dans son regard toute la gratitude du monde.

Quand elle fut presque arrivée en bas, après une descente interminable et ardue, Jennsen fut soulagée de constater que les parois des falaises et les grands piliers de pierre qui se dressaient dans la vallée bloquaient la lumière brûlante du soleil.

Levant les yeux vers l'astre diurne, ce qu'elle n'avait plus fait depuis un bon moment, Jennsen s'avisa qu'il y avait une autre explication à l'ombre bienfaisante qui régnait entre les Piliers de la Création. Naguère d'un bleu limpide, le ciel était plombé de lourds nuages qui semblaient vouloir séparer la vallée encaissée du reste de l'univers.

Jennsen reprit son chemin pour rattraper Perdita. Ce n'était vraiment pas le moment de s'intéresser aux nuages ! Si fatiguée qu'elle

fût, elle ne doutait pas, le moment venu, d'avoir la force d'enfoncer sa lame dans la poitrine de Richard Rahl.

C'était pour très bientôt. Avec l'assistance des esprits du bien, sa mère l'aiderait à trouver le courage d'agir.

Quelqu'un d'autre lui avait promis une aide d'une nature bien différente…

Au lieu de la terrifier, savoir qu'elle était presque au terme de sa vie conférait à Jennsen un calme inébranlable. Au fond, il était agréable de penser qu'elle allait bientôt pouvoir cesser de se battre et de s'inquiéter de tout. Là où elle irait, il n'existait ni fatigue, ni douleur ni chagrin, et c'était très bien comme ça.

Bien entendu, se dire qu'elle allait mourir lui valait par moments d'insoutenables crises d'angoisse. Mais ça ne durait jamais bien longtemps. Certes, sa précieuse et unique vie serait bientôt terminée, mais n'était-ce pas le sort commun de tous les êtres vivants ? Alors, un peu plus tôt ou un peu plus tard…

Des éclairs zébraient maintenant le ciel et l'écho des roulements de tonnerre se répercutait dans toute la vallée.

Les piliers de pierre, ces étranges tours naturelles qui semblaient avoir jailli du sol, devenaient de plus en plus hauts à mesure qu'on avançait dans la vallée. On eût dit une forêt géante pétrifiée. Au pied de ces colonnes, Jennsen avait le sentiment d'être une fourmi.

En marchant, elle étudia les Piliers de la Création et s'étonna que leur surface soit aussi lisse que celle d'un galet poli par l'eau d'une rivière. Les différentes strates de pierre visibles ne résistant pas aux intempéries de la même façon, certaines tours étaient évasées au milieu, leur forme rappelant fortement celle d'un sablier.

Malgré l'ombre des falaises et le ciel plombé, une chaleur écrasante régnait dans la vallée. Entre les Piliers de la Création, des jeux de lumière faisaient danser devant les yeux de Jennsen des silhouettes improbables. À d'autres endroits, la lumière semblait provenir de derrière les pierres, mais il n'y avait jamais rien lorsqu'on les avait contournées.

Quand elle levait les yeux, Jennsen avait l'impression de regarder le monde depuis le fond d'un immense chaudron où bouillonnait une étrange mixture pétrifiée et pourtant encore brûlante.

Comme une messagère de la mort, sœur Perdita avançait en silence entre les Piliers de la Création. En un tel lieu, même la présence de Sebastian, dans son dos, ne parvenait plus à réconforter Jennsen.

Les éclairs déchiraient maintenant les nuages comme s'ils cherchaient à abattre l'une après l'autre les grandes tours de pierre. Ébranlées par les coups de tonnerre, les falaises tremblaient et de gros blocs de roche s'en détachaient. Plus d'une fois, Jennsen et Sebastian durent faire un écart pour ne pas être écrabouillés.

Jennsen vit que plusieurs colonnes de pierre géantes gisaient sur le sol, en travers de leur chemin. Parfois, quand elles étaient en équilibre sur d'autres rochers, passer dessous se révélait plus rapide que les contourner. Avec la foudre et le tonnerre, c'était risqué, car les vibrations pouvaient provoquer un glissement de terrain et des éboulis, mais les deux jeunes gens étaient bien au-delà de ce type d'angoisse.

Alors que Jennsen se demandait s'ils n'étaient pas perdus à jamais dans un labyrinthe minéral, elle aperçut entre deux piliers une ouverture qui donnait sur une partie dégagée de la vallée.

Quand ils eurent atteint cette zone où les colonnes étaient généreusement espacées, Jennsen constata que le sol de la vallée, qui semblait parfaitement plat vu d'en haut, était très accidenté. Une alternance de crevasses, de buttes rocheuses et de ravines qui s'étendaient à perte de vue. Ici, les Piliers de la Création s'alignaient sur chaque flanc de la vallée comme s'ils entendaient faire une haie d'honneur à de très hypothétiques visiteurs.

Dans cet environnement rocheux, le bruit du tonnerre finissait par devenir assourdissant. Un vacarme incessant qui vrillait les nerfs sous un ciel de plus en plus bas et menaçant – à croire que la mort avait décidé de poser un couvercle sur le monde afin qu'il cuise plus vite.

Alors qu'elle venait de dépasser une énorme tour de pierre, Jennsen aperçut un chariot loin devant elle.

Très surprise, elle se retourna pour avertir Sebastian… et découvrit que le voyageur solitaire les avait rattrapés.

L'homme portait une chemise noire et une jaquette de la même couleur bordée d'une large bande d'or décorée de motifs géométriques. Son pantalon de laine noire était tenu par une large ceinture de cuir rehaussé d'argent où pendait une série de sacoches et de bourses ornées de mystérieuses runes qu'on retrouvait sur les serre-poignets rembourrés qui mettaient en valeur ses avant-bras musclés.

Sur les épaules, le voyageur portait une cape qui semblait faite d'or fondu. Le seul élément de sa tenue qui ne fût pas noir comme son âme.

Il n'avait pas d'armes, à part un couteau glissé à sa ceinture, mais il n'en avait pas besoin pour être terrifiant.

Dès qu'elle croisa les yeux gris du voyageur, Jennsen sut qu'elle était enfin face à Richard Rahl.

Malgré la peur qui lui noua soudain les entrailles, la jeune femme dégaina son couteau, le serrant si fort qu'elle sentit le « R » gravé sur la garde s'enfoncer dans sa paume.

L'heure de vérité, enfin…

Sebastian fit volte-face, vit ce que regardait sa compagne et vint se placer derrière elle.

Des émotions contradictoires tourbillonnant dans sa tête, Jennsen semblait pétrifiée devant son demi-frère.

— Jenn, lui souffla Sebastian, ne t'inquiète pas ! Tu peux le faire ! Ta mère te regarde, ne la déçois pas…

Le seigneur Rahl, le regard rivé sur sa sœur, semblait ne pas s'être aperçu de l'existence de Sebastian – et moins encore de celle de Perdita, qui continuait à jouer les éclaireurs loin devant ses compagnons.

— Où est Kahlan ? demanda Richard.

Sa voix ne correspondait pas à ce qu'attendait Jennsen. Elle vibrait d'autorité, bien sûr, mais on y reconnaissait aussi de profondes émotions : la colère, le désespoir, le doute, la tristesse…

Rien de tout cela ne correspondait à l'image que la jeune femme s'était faite du tyran.

— Qui est Kahlan ? demanda-t-elle.

— La Mère Inquisitrice. Ma femme.

Désorientée par ce qu'elle voyait et entendait, Jennsen ne pouvait se résoudre à passer à l'action. Cet homme ne semblait pas à la recherche d'une monstrueuse complice – une Inquisitrice qui régnait impitoyablement sur les Contrées du Milieu. En revanche, il semblait sincèrement inquiet pour une femme qu'il aimait à la folie.

En ce monde, c'était visible, rien ne comptait plus pour lui que son épouse. Si Jennsen et Sebastian prétendaient lui barrer le chemin, il les détruirait sans y penser comme les mille cavaliers de l'escorte. C'était aussi simple que ça.

À un détail près : contrairement aux soldats de l'Ordre, Jennsen était invincible.

— Où est Kahlan ? répéta Richard, sa patience presque épuisée.

— Tu as assassiné ma mère ! lança Jennsen, étrangement sur la défensive.

Richard fronça les sourcils.

— Que racontes-tu ? Je viens juste d'apprendre que tu existes. Friedrich Gilder m'a dit que tu t'appelles Jennsen. Je ne sais rien de plus à ton sujet.

Comme hypnotisée, Jennsen hocha simplement la tête.

— Tue-le, Jenn ! souffla Sebastian à l'oreille de sa compagne. Abats ce monstre ! Tu peux y arriver, car sa magie est impuissante contre toi !

Jennsen frissonna de la tête aux pieds. Quelque chose ne collait pas ! Mais quoi ?

Couteau au poing, Jennsen mobilisa tout son courage et toute sa détermination. Elle s'ouvrit mentalement à la voix et se laissa submerger par son discours vengeur.

— Depuis toujours, le seigneur Rahl tente de m'abattre. Après avoir tué notre père, tu as repris son flambeau et envoyé des hommes à mes trousses. Comme Darken Rahl, tu m'as impitoyablement traquée. Des *quatuors* nous ont poursuivies, ma mère et moi, et ces chiens, sur ton ordre, ont tué la personne que j'aimais le plus au monde.

Richard avait écouté en silence. Quand il parla enfin, sa voix ne tremblait pas.

— Ma sœur, ne me juge pas coupable parce que d'autres sont maléfiques…

Jennsen sursauta. Ces mots ressemblaient tant à ceux que sa mère avait dits peu avant de mourir : « D'autres sont responsables de nos malheurs. Ne te sens pas coupable parce qu'ils sont maléfiques. »

— Qu'as-tu fait de Kahlan ? ajouta Richard d'un ton soudain menaçant.

— Elle est ma reine, maintenant ! lança une voix qui se répercuta à l'infini entre les Piliers de la Création.

Jennsen eut le sentiment qu'elle avait déjà entendu parler cet homme. Regardant alentour, elle constata que sœur Perdita n'était nulle part en vue.

Devenu un chasseur sur la piste d'une proie, Richard passa devant elle et eut rapidement disparu. Jennsen venait de rater sa chance de le tuer. C'était impensable ! Elle l'avait eu à sa merci, et voilà qu'elle l'avait laissé filer.

— Jenn ! cria Sebastian en lui prenant le bras. Que t'arrive-t-il ? Allons, tu peux encore le tuer ! Réagis ! Tu as toujours ta chance !

La jeune femme ignorait ce qui clochait, mais il y avait un énorme problème… Pressant les mains sur ses oreilles, elle tenta de ne plus entendre la voix. Mais ce n'était pas possible. Elle avait conclu un marché, et sa « partenaire » exigeait qu'elle s'y tienne. Pour l'y forcer, elle lui déchirait le cerveau de l'intérieur.

Quand elle entendit des éclats de rire se répercuter entre les Piliers de la Création, Jennsen oublia la chaleur étouffante, dépassa sa fatigue et partit au pas de course en compagnie de Sebastian. Slalomant entre les colonnes de pierre, les deux jeunes gens se dirigeaient vers l'endroit d'où semblait provenir le rire.

Jennsen avançait d'instinct, sans vraiment savoir où elle était. Courant d'un pilier à l'autre, elle franchit des arches de pierre et traversa une multitude de passages étroits. Dans ce paysage où l'ombre alternait sans cesse avec la lumière, on avait l'impression de se déplacer dans un étrange labyrinthe composé de couloirs et de bois. Mais ici, les « murs » étaient en roche brute et les « arbres » avaient un tronc en pierre.

Au-delà d'un immense pilier, les deux jeunes gens découvrirent un

petit cercle de colonnes plus modestes, même si un chêne devait avoir mille ans pour atteindre un tel diamètre.

Une femme était ligotée à une des colonnes.

Jennsen devina immédiatement qu'il s'agissait de la femme du seigneur Rahl. Kahlan, la redoutable Mère Inquisitrice.

Le rire retentissait toujours dans une autre direction, éloignant Richard de ce qu'il cherchait.

La Mère Inquisitrice ne ressemblait pas au monstre qu'avait imaginé Jennsen. L'air très mal en point, elle n'était pas attachée très serré – une simple corde autour de sa taille, comme si elle était la petite compagne de jeu d'un sale gosse qui l'avait ligotée pour rire.

Apparemment inconsciente, elle portait de banals vêtements de voyage qui ne parvenaient pas à dissimuler ses formes parfaites. D'une fantastique beauté, même dans une situation qui ne la flattait pas, elle paraissait avoir quelques années de plus que Jennsen.

Et il semblait bien qu'elle n'aurait pas l'occasion de vieillir davantage.

Sœur Perdita apparut soudain, saisit la Mère Inquisitrice par les cheveux, lui releva la tête, l'étudia un instant puis la lâcha.

— C'est bien elle ! lança Sebastian. Allons-y !

Alors que Jennsen courait, la voix lui expliqua que Kahlan était l'unique appât capable d'attirer Richard dans un piège mortel.

La jeune femme n'aurait pas eu besoin de ce discours, parce qu'elle avait déjà tout compris. La voix avait rempli sa part du marché…

Sa détermination ravivée, Jennsen s'arrêta près de Perdita et tourna le dos à la Mère Inquisitrice. Elle ne voulait pas la voir, afin de se concentrer sur sa mission. Car elle avait enfin l'occasion d'en finir.

Le rieur sortit soudain de derrière un pilier à quelques pas de là – sans doute pour mieux attirer encore le gibier de cette chasse.

Jennsen reconnut l'homme à l'affreux sourire qu'elle avait vu la nuit de la mort de Lathea. Sur le chemin, il avait fichu une frousse bleue à Betty.

— Je vois que vous avez trouvé ma reine, dit le sale type que Jennsen aurait juré avoir vu dans ses cauchemars.

— Quoi ? s'écria Sebastian.

— Ma reine, espèce de crétin ! Je suis le roi Oba Rahl et elle sera mon épouse.

Jennsen vit dans le regard du fou quelque chose qui lui rappelait Nathan, Richard… et elle.

Il ne ressemblait pas autant à la jeune femme que Richard, mais il semblait évident qu'il ne mentait pas. Lui aussi était un fils de Darken Rahl.

— Le voici qui arrive ! lança-t-il en tendant un bras. Mon très cher frère, le seigneur Rahl.

Richard sortit des ombres à cet instant précis.

— N'aie pas peur, Jenn, murmura Sebastian, il ne peut rien contre toi. C'est le moment ou jamais !

C'était exact, et Jennsen n'avait aucune intention de rater son coup.

Du coin de l'œil, elle vit qu'un chariot avançait entre les Piliers de la Création. Avec un frisson, elle reconnut les chevaux, deux bêtes plus grandes que toutes celles qu'elle avait jamais vues.

Bien entendu, le conducteur était un colosse blond.

Jennsen écarquilla les yeux quand elle entendit des bêlements familiers. Betty était perchée sur le banc du conducteur, à côté de Tom, et elle semblait très heureuse qu'il lui caresse le crâne.

— Jennsen, dit Richard, écarte-toi de Kahlan !

— Ne fais pas ça, petite sœur ! lança Oba entre deux éclats de rire.

Le couteau brandi, Jennsen recula de deux pas en direction de la femme inconsciente. Pour la libérer, Richard devrait passer à portée de l'arme qui mettrait un terme à sa carrière de tyran.

— Jennsen, demanda-t-il, pourquoi te rangerais-tu du côté d'une Sœur de l'Obscurité ?

La jeune femme jeta un regard étonné à Perdita.

— Une Sœur de la Lumière, corrigea-t-elle.

Richard secoua lentement la tête.

— Non, Jennsen, c'est une Sœur de l'Obscurité. Jagang a réduit en esclavage des Sœurs de la Lumière, c'est vrai, mais cette femme n'en est pas une. Cependant, elle porte aussi un anneau à la lèvre inférieure, car elle n'est qu'une servante de celui qui marche dans les rêves.

Jennsen avait déjà entendu ce nom : celui qui marche dans les rêves. Mais où ?

La nuit, dans la forêt, se souvint-elle, l'être invoqué par les sœurs ne ressemblait guère à l'image qu'elle se faisait du Créateur…

Des idées contradictoires tourbillonnaient dans le cerveau de Jennsen, et la voix ajoutait à cette confusion en l'exhortant inlassablement à tuer Richard.

Elle voulait transpercer le cœur de l'assassin de sa mère, mais quelque chose l'empêchait de bouger, et ça ne pouvait pas être la magie…

— Si tu veux sauver Kahlan, lâcha froidement Perdita, tu devras tuer Jennsen, Richard Rahl ! Tu es à court de temps et de possibilités, seigneur ! Sauve ta femme avant de mourir, afin qu'elle profite du peu d'avenir qui lui reste.

Dans le lointain, Jennsen vit que Tom et Betty avaient sauté du chariot et slalomaient entre les colonnes de pierre. La chèvre avait déjà pris pas mal d'avance sur son compagnon.

— Betty ? cria Jennsen tout en dénouant l'écharpe noire qui lui cachait la moitié du visage.

Il fallait que son amie la reconnaisse !

En entendant son nom, Betty bêla de joie et agita frénétiquement la queue.

Une plus petite silhouette courait derrière elle, un peu devant Tom.

Mais pour atteindre Jennsen, Betty devait d'abord passer devant Oba. Quand elle le vit jaillir de derrière un pilier, elle s'écarta avec un bêlement de détresse.

Jennsen l'avait souvent entendue crier ainsi quand quelque chose n'allait pas.

Le tonnerre et les éclairs qui se déchaînaient dans le ciel n'avaient rien pour rassurer la pauvre bête.

— Betty ? appela Jennsen, incapable d'en croire ses yeux.

Était-ce une illusion ? Une manière de la faire souffrir ? Mais la magie du seigneur Rahl n'avait pas de prise sur elle.

Ayant reconnu son amie, la chèvre accéléra encore sa course bondissante.

À une dizaine de pas du but, elle regarda Jennsen et s'immobilisa net.

Sa queue se pétrifia et elle poussa un nouveau bêlement désespéré.

— Betty, tout va bien. Viens me voir !

Tremblante de peur, la chèvre recula. Elle réagissait exactement comme face à Oba – aujourd'hui, et la première fois qu'elle l'avait vu.

Betty se détourna et courut…

Vers Richard !

Le tyran s'agenouilla et lui caressa la tête.

Éberluée, Jennsen vit que la petite silhouette… Non, il y en avait deux ! Des chevreaux tout blancs qui venaient de faire irruption au milieu d'une formidable bataille entre le bien et le mal.

Effrayés par Oba, ils gémirent de terreur dès qu'ils virent Jennsen.

Betty les appela, et ils foncèrent se réfugier dans ses pattes. Rassurés, ils ne furent pas longs à faire la fête… au seigneur Rahl.

Tom s'était arrêté près d'un pilier et il observait la scène.

Jennsen eut l'impression que le monde avait sombré dans la folie.

Chapitre 60

— Betty, quelle mouche te pique ? s'écria Jennsen, incapable de comprendre ce qui se passait pourtant devant ses yeux.

— De la magie…, marmonna sœur Perdita. C'est l'œuvre de Richard Rahl !

Le tyran avait-il ensorcelé la meilleure amie de Jennsen pour qu'elle se retourne contre elle ?

Richard fit un pas en avant. Inconscients du drame qui se jouait entre les humains, Betty et ses petits lui gambadaient entre les jambes.

— Jennsen, réfléchis ! Sers-toi de ton intelligence. Tu dois m'aider. Alors, écarte-toi de Kahlan.

— Tue-le ! souffla Sebastian à l'oreille de Jennsen. Allez, Jenn, n'hésite pas ! La magie ne peut rien contre toi.

Sous le regard très calme de Richard, Jennsen leva son couteau et avança à son tour d'un pas.

Si elle tuait le tyran, sa magie mourrait avec lui et Betty reviendrait vers son amie de toujours.

Jennsen se pétrifia. Oui, quelque chose clochait. Et maintenant, elle avait trouvé quoi.

— Comment le sais-tu ? Je ne t'ai jamais dit que je n'ai rien à craindre de la magie !

— Toi non plus ? s'étonna Oba. (Il approcha de sa sœur.) Nous sommes invincibles tous les deux ? Dans ce cas, nous régnerons ensemble sur D'Hara. Mais je serai le roi, bien entendu. Le roi Oba Rahl. Cela dit, je ne suis pas égoïste. Si tu es gentille, tu auras le droit d'être une princesse.

Jennsen se désintéressa du fou et regarda Sebastian dans les yeux.

— Comment savais-tu ?

— Jenn, je… Eh bien…

— Richard…, murmura Kahlan, de nouveau consciente mais encore sonnée. Où sommes-nous ?

Elle grimaça de douleur et cria bien que personne ne l'ait touchée.

Richard avança, et Jennsen fit un pas en arrière.

— Si tu veux ta femme, tue ta sœur ! lança Perdita.

Le Sourcier la regarda un long moment.

— Non, répondit-il simplement.

— Tu dois le faire ! Si tu n'abats pas Jennsen, Kahlan mourra !

— Es-tu devenue folle ? cria Sebastian à la sœur.

— Comporte-toi dignement, Sebastian ! répliqua Perdita. Le sacrifice est la seule voie qui mène au salut. L'humanité entière est corrompue. La vie d'un individu n'a aucune importance. Celle de cette fille n'est rien face à la cause que nous défendons.

Sebastian fixa la sœur, incapable de trouver un argument pour défendre l'existence de Jennsen.

— Richard Rahl, dit Perdita, tu dois tuer Jennsen ! Sinon, j'égorgerai Kahlan de mes mains…

— Richard, marmonna la Mère Inquisitrice.

Jennsen eut l'impression que la pauvre ne savait même plus comment elle s'appelait.

— Du calme, Kahlan, dit Richard.

— C'est ta dernière chance de sauver la précieuse vie de ta femme ! cria Perdita. Si tu échoues, elle appartiendra au Gardien. Jennsen, empêche-le d'intervenir pendant que je tue sa femme.

Jennsen ne savait plus où elle en était depuis que la sœur avait encouragé le tyran à la tuer. Ça n'avait pas de sens. Perdita voulait la mort de Richard Rahl, comme tout le monde.

Il était temps d'en finir. La magie ne pouvait rien contre elle. Elle ignorait comment Sebastian le savait, mais ça ne changeait rien à la situation. Elle devait agir tant qu'elle en avait l'occasion.

Mais pourquoi Perdita se comportait-elle ainsi ? C'était incompréhensible, sauf si elle tentait de forcer le seigneur Rahl à attaquer une adversaire qu'il n'avait aucune chance de vaincre.

Ce devait être ça ! Et Jennsen ne pouvait plus se permettre d'hésiter.

Poussant un cri qui exprimait toute la colère d'une vie de souffrance et la rage que lui inspirait la mort de sa mère, Jennsen bondit sur Richard. Dans sa tête, la voix hurlait de fureur.

Pour se défendre, Jennsen le savait, Richard allait déchaîner sur elle la magie qui avait détruit mille hommes en un clin d'œil. Voyant que ça ne marchait pas, le tyran serait stupéfié, mais il n'aurait pas l'occasion de s'étonner longtemps, car une lame transpercerait son cœur maléfique. Trop tard, il comprendrait que sa meurtrière était invincible.

Jennsen frappa.

Elle s'attendait à une explosion, à des éclairs et à de la fumée. Mais rien ne se produisit.

Richard lui prit tout simplement le poignet au vol.

Rien de plus. Pas de magie. Aucun sortilège.

Jennsen n'était pas invincible face à une montagne de muscles, et cette définition convenait parfaitement à Richard Rahl.

— Du calme, sœurette…, dit-il.

Jennsen se débattit comme une furie, mais il ne lâcha pas son bras

armé et se ficha royalement des coups qu'elle lui assena avec son poing libre. S'il l'avait voulu, le tyran aurait pu la casser en deux comme une vulgaire brindille. Mais il la laissa s'agiter en vain, puis la lâcha et la poussa en arrière.

Folle de haine, Jennsen leva de nouveau son couteau.

— Tue-la ou ta femme mourra ! cria Perdita.

Sebastian poussa la sœur sur le côté.

— Es-tu devenue folle, femme ? cria-t-il. Il n'est pas armé. Jennsen peut l'abattre.

Richard sortit d'une de ses sacoches un petit livre qu'il brandit entre le pouce et l'index.

— Détrompe-toi, je suis armé…

— Que veux-tu dire ? demanda Jennsen.

Le tyran la regarda dans les yeux.

— C'est un très vieux livre intitulé Les Piliers de la Création… Il a été écrit par quelques-uns de nos ancêtres. Certains seigneurs Rahl, Jennsen. Les premiers qui ont vraiment compris ce qu'avait fait Alric, le fondateur de la lignée, en inventant le lien – entre autres choses. C'est une lecture très intéressante.

— Et ça dit que les seigneurs Rahl doivent tuer les êtres comme moi ?

— Tu as raison… C'est exactement ce que ça dit.

— Quoi ? s'exclama Jennsen, étonnée que son demi-frère ne cherche pas à mentir. C'est vraiment ce qui est écrit ?

— Oui. Ce livre explique pourquoi les descendants du seigneur Alric Rahl qui n'auront pas le don devront être éliminés.

— Je le savais ! cria Jennsen. Tu as tenté de me mentir, mais tout est dans cet ouvrage !

— Ai-je dit que j'allais faire ce qu'il préconise ? Non, j'ai simplement confirmé que ce texte prône l'extermination des gens comme toi.

— Pour quelle raison ?

— Jenn, souffla Sebastian, ça n'a aucune importance. Ne l'écoute pas.

Richard désigna le jeune homme aux cheveux blancs.

— Il pourrait répondre à ta question. C'est grâce au livre qu'il sait que tu es insensible à ma magie. Il est au courant depuis le début.

Jennsen écarquilla les yeux de surprise. C'était ça, le chaînon manquant…

— J'ai vu cet ouvrage chez Jagang, dit-elle.

— Jenn, tu dis des bêtises !

— Non, je l'ai vu, Sebastian. Les Piliers de la Création… Un des précieux livres de l'empereur, rédigé dans une ancienne langue qu'il

comprend. Tu es un de ses meilleurs stratèges. Il t'a tout dit, et tu me mens depuis le début.

— Jenn, je…

— Tu m'as manipulée…

— Comment peux-tu douter de moi ? Je t'aime, tu le sais bien !

Malgré les cris que poussait la voix dans sa tête, Jennsen reconstitua en quelques secondes la terrible machination dont elle avait été victime.

— Par les esprits du bien ! tu jouais avec moi dès le début…

Presque aussi blanc que ses cheveux, Sebastian parvint pourtant à empêcher sa voix de trembler.

— Jenn, ça ne change rien…

— Un mensonge, depuis toujours… Tu as avalé une seule rose à fièvre…

— Non ! Je n'en ai jamais eu avec moi !

— Tu mens ! J'ai vu ta réserve dans une petite boîte, sous une bobine de ficelle.

— Ces trucs-là ? C'est le guérisseur qui me les a donnés…

— C'est faux ! Tu as ingéré une fleur pour avoir de la fièvre.

— Jenn, tu perds la tête !

Tremblant de tous ses membres, Jennsen pointa le couteau sur son compagnon.

— C'était ton plan depuis le début ! Le premier jour, tu m'as poussée à garder ce couteau parce qu'il est toujours bon, selon toi, de retourner ses propres armes contre un ennemi. Tu m'as piégée parce que je pouvais approcher de Richard. Mais comment as-tu monté cette histoire de soldat mort ?

— Jenn…

— Tu prétends m'aimer ? Prouve-le en disant la vérité.

Sebastian réfléchit un moment puis soupira, soudain résigné.

— Je voulais gagner ta confiance. En étant malade, j'avais plus de chances de t'attendrir.

— Et ce soldat mort ?

— C'était un de mes hommes. Je lui ai donné ce couteau, pris sur un prisonnier, puis je lui ai fait enfiler un uniforme d'haran. Ensuite, je l'ai poussé de la corniche au moment où tu passais en bas.

— Tu as assassiné un de tes hommes ?

— Quand on lutte pour une grande cause, tous les sacrifices peuvent être consentis. C'est la voie du salut, Jenn…

— Comment m'as-tu localisée ?

— L'empereur marche dans les rêves… Voilà des années qu'il a appris l'existence des gens comme toi grâce au livre. Il s'est servi de son pouvoir pour retrouver ta piste au fil du temps…

— Et le morceau de parchemin ?

— C’est moi qui l’ai écrit… Jagang avait appris que c’était un de tes noms.

— Le lien interdit à l’empereur d’entrer dans l’esprit des gens, dit Richard. Il a dû avoir du mal à cause de ça…

— C’est pour cette raison que ce fut si long, oui… Mais nous avons fini par réussir.

— Et la suite ? demanda Jennsen, le cœur serré. Ma mère ? C’était un de tes sacrifices, Sebastian ?

— Jenn, tu ne comprends pas… Je ne te connaissais pas quand…

— Les tueurs étaient des hommes à toi. C’est pour ça que tu les as abattus si facilement. Ils pensaient que tu lutterais à leurs côtés, pas contre eux. Ensuite, quand j’ai parlé des quatuors, tu as été très ennuyé, parce que le compte ne tombait pas rond. Pour arranger les choses, tu as tué un innocent rencontré en chemin…

» Ces soirs-là, quand tu revenais me dire que nos poursuivants gagnaient du terrain, c’était une pure invention !

— Oui, mais pour une bonne cause.

— Une bonne cause ! Tu as tué ma mère ! Depuis le début, tu te moques de moi ! Et dire que… Par les esprits du bien ! j’ai couché avec le meurtrier de ma mère.

— Jenn, reprends-toi ! C’était nécessaire. (Sebastian désigna Richard.) C’est lui le vrai coupable, et nous le tenons ! Il fallait que j’agisse comme je l’ai fait. Le sacrifice est la seule voie vers le salut. La mort de ta mère nous a permis de piéger Richard Rahl, l’homme qui veut ta fin à tout prix.

— Avec ce que tu m’as fait, comment peux-tu prétendre m’aimer ?

— Je t’aime, c’est la vérité… À l’époque, je ne te connaissais pas, ne l’oublie pas. Je n’avais pas prévu de tomber amoureux de toi, mais c’est arrivé. Désormais, tu es ce qui compte le plus dans ma vie.

Jennsen plaqua les mains sur ses oreilles pour réduire au silence la voix qui hurlait dans sa tête.

— Tu es un monstre ! Je ne pourrai jamais plus t’aimer !

— Le frère Narev nous enseigne que l’humanité est maléfique. Nous sommes condamnés à expier, parce que les hommes et les femmes sont une souillure à la face du monde. Par bonheur, le frère est à la droite du Créateur, à présent. Loin de toutes ces horreurs.

— Dois-je comprendre que le frère Narev était une souillure, puisqu’il appartenait à l’humanité ? Ton cher grand homme ne valait rien, comme nous tous ?

— Le seul être vraiment malfaisant se tient devant nous, et il se nomme Richard Rahl, l’assassin du plus grand bienfaiteur que l’humanité ait connu. Ce monstre doit être exécuté !

— Si l’humanité est mauvaise, le frère Narev est bien mieux là où il est, et Richard lui a fait une faveur en l’envoyant rejoindre le

Créateur. Dans le même ordre d'esprit, en tuant des soldats de Jagang, le seigneur Rahl débarrasse le monde d'une ignoble vermine.

Sebastian s'empourpra de colère.

— Nous sommes tous mauvais, c'est vrai, mais certains le sont plus que d'autres. Dans mon camp, nous avons l'honnêteté de reconnaître nos fautes et de demander pardon au Créateur. (Le jeune homme aux cheveux blancs se radoucit un peu.) Je sais que c'est une faiblesse, mais je t'aime. Jenn, tu es ma seule raison de vivre.

— Tu ne m'aimes pas, Sebastian ! Et tu ne sais pas ce que signifie le verbe « aimer » ! Avant d'aimer les autres, il faut respecter sa propre vie. Quand on en est capable, on peut vraiment partager des choses avec un être aimé. Si on se hait soi-même, comme toi, on éprouve des fantômes de sentiments. Tu voudrais aimer, mais ta façon de voir la vie te l'interdit. En toi, la notion même d'amour est souillée. Tu m'as choisie pour participer à ton existence pervertie par la haine, et je refuse d'entrer dans ton jeu.

» Pour aimer vraiment, Sebastian, il faut accorder une grande valeur à l'existence des autres. Quand on les juge corrompus, on nie l'amour avant même qu'il naisse entre deux personnes.

— C'est faux ! Mais tu ne veux pas comprendre…

— Au contraire, je comprends très bien… Dommage que j'aie mis si longtemps.

— Mais je t'aime, Jennsen ! Je t'aime pour de bon !

— Tu voudrais m'aimer, c'est très différent… Tes déclarations sont les mots vides de sens d'un homme sans âme. En toi, rien ne mérite d'être aimé. Tu es tellement dépourvu d'humanité que j'en ai du mal à te haïr, Sebastian. En fait, tu m'incommodes comme un égout puant, rien de plus.

Un peu partout, la foudre s'abattait sur les Piliers de la Création, menaçant de les renverser comme des quilles.

Dans la tête de Jennsen, la voix parvenait à crier assez fort pour couvrir les roulements du tonnerre.

— Jenn, tu ne penses pas ce que tu dis. Je ne peux pas vivre sans toi !

— Eh bien, meurs, dans ce cas ! C'est la meilleure chose que tu pourrais faire pour moi.

— J'ai assez entendu ces ridicules tourtereaux ! lança soudain sœur Perdita. Sebastian, sois un homme et ferme-la, si tu ne veux pas que je te réduise au silence. Ta vie ne vaut rien, comme toutes les autres. Richard, je te donne le choix : Jennsen ou la Mère Inquisitrice.

— Tu n'es pas obligée de servir le Gardien, dit Richard. Ni celui qui marche dans les rêves, d'ailleurs. Tu as le choix !

— C'est toi qui dois choisir ! Le délai est écoulé ! Décide-toi : Jennsen ou Kahlan !

— Je n'aime pas les règles de ton jeu. Donc, je ne choisis personne.

— Alors, je le ferai à ta place ! Ta précieuse épouse va mourir !

Alors que Jennsen bondissait pour l'en empêcher – mais en vain –, Perdita prit Kahlan par les cheveux et lui releva la tête.

La Mère Inquisitrice semblait hagarde.

Jennsen attrapa au vol le bras de la sœur et abattit son couteau avec l'espoir d'atteindre sa cible – le cœur de Perdita – avant qu'il soit trop tard.

Mais elle comprit qu'elle n'y arriverait pas.

Un instant, le temps sembla cesser de s'écouler. Puis l'air trembla, comme s'il y avait eu un coup de tonnerre silencieux.

Autour de la Mère Inquisitrice, de la poussière et des cailloux tourbillonnèrent. Ébranlés par l'onde de choc, plusieurs Piliers de la Création s'écroulèrent, produisant un vacarme infernal en se percutant les uns les autres. Le sol trembla comme s'il allait s'ouvrir en deux.

Un rideau de poussière occulta tout.

Puis une obscurité totale tomba sur la vallée, donnant l'impression que plus rien n'existait à part le vide et la mort.

Cela ne dura pas, heureusement.

Jennsen découvrit qu'elle tenait le bras d'un cadavre. Quand elle le lâcha, Perdita s'écroula comme une masse. La garde d'argent du couteau de la jeune femme dépassait de sa poitrine.

Richard était déjà en train de couper les liens de son épouse.

La Mère Inquisitrice avait l'air épuisée. Mais elle n'était pas blessée.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Jennsen.

— Cette sœur a fait une erreur, répondit Richard. J'ai tenté de la prévenir, mais la Mère Inquisitrice l'a touchée avec son pouvoir.

— Si elle t'avait écouté, dit Kahlan, soudain tout à fait éveillée et lucide, nous aurions pu être embêtés…

— Il n'y avait aucun risque… Je savais que ça l'inciterait à agir, au contraire.

Surprise, Jennsen s'avisa que la voix ne résonnait plus dans sa tête.

— C'est moi qui ai tué Perdita ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Kahlan. Elle était morte avant que ta lame la touche. Richard l'a distraite afin que je puisse utiliser mon pouvoir. Quand tu as frappé, tout était déjà réglé.

Le Sourcier posa une main sur l'épaule de sa sœur.

— Tu ne l'as pas tuée, mais ton choix ultime t'a sauvé la vie. L'obscurité qui nous a enveloppés, au moment de sa mort, était la marque du Gardien venu s'emparer d'une âme qui s'était promise à lui. Si tu t'étais trompée, aujourd'hui, il t'aurait emportée en même

temps que Perdita.

— La voix s'est tue…, murmura Jennsen. Je ne l'entends plus…

— Le Gardien s'est trahi trop tôt, dit Richard. La présence des chiens à cœur prouvait que le voile était déchiré.

— Je ne comprends pas…

Richard brandit une nouvelle fois le livre, puis il le rangea dans sa sacoche.

— Je n'ai pas eu le temps de tout lire, mais j'ai appris des choses fascinantes. Tu es l'enfant sans pouvoir d'un seigneur Rahl. Cela fait de toi une force qui équilibre la magie de la lignée. Tu n'as pas de pouvoir, certes, mais tu es insensible à la magie. En des époques troublées, la maison Rahl a été créée pour donner naissance à des générations de puissants sorciers. Mais elle est aussi la source potentielle de la fin de toute magie ! Par le biais des gens comme toi… L'Ordre Impérial rêve d'un monde sans magie, mais c'est la maison Rahl qui est capable d'accoucher d'un tel univers.

» Jennsen Rahl, tu es la personne la plus dangereuse du monde ! Parce que tu as le pouvoir de détruire la magie.

— Alors, pourquoi ne désires-tu pas ma mort, comme tous les seigneurs Rahl qui t'ont précédé ?

— Parce que tu as le droit de vivre comme n'importe qui, y compris et surtout les seigneurs Rahl. Si la magie disparaissait, le monde s'y ferait, voilà tout. L'important, c'est que les gens puissent vivre librement. Le reste ne compte pas.

Kahlan retira le couteau de la poitrine de Perdita et nettoya la lame sur le manteau noir de la sœur. Puis elle rendit l'arme à Jennsen.

— Cette Sœur de l'Obscurité avait tort. Le sacrifice ne mène pas au salut. Le premier devoir d'un individu est de se protéger.

— Ta vie est à toi, fit Richard, et à personne d'autre. Je suis très fier de ce que tu as dit à Sebastian.

Très perturbée par les derniers événements, Jennsen baissa les yeux sur le couteau. Puis elle regarda autour d'elle et ne vit pas Sebastian. Oba aussi avait disparu.

En revanche, une Mord-Sith se tenait à quelques pas de la jeune femme.

— C'est fabuleux, Mère Inquisitrice… Cette fille tient les mêmes discours pompeux que le seigneur Rahl. Maintenant, je vais devoir écouter deux prédicateurs !

Kahlan sourit, puis elle s'assit sur le sol, le dos contre le pilier auquel elle avait été attachée. Un moment, elle regarda Richard caresser la tête des deux petits de Betty.

Voyant qu'ils étaient en sécurité, la chèvre tourna la tête vers Jennsen en agitant la queue.

— Betty ? lança la jeune femme.

Sa vieille amie avança et Jennsen l'enlaça. Puis elle se tourna de nouveau vers son frère.

— Pourquoi n'as-tu pas agi comme tes ancêtres ? Comment as-tu pu agir contre tout ce que disait ce livre ?

Richard glissa un pouce dans sa ceinture et prit une profonde inspiration.

— La vie, c'est l'avenir, pas le passé. Le passé peut nous enseigner comment agir, nous réconforter grâce au souvenir d'êtres chers et nous fournir de solides fondations quand nous construisons le futur. Mais seul l'avenir est vivant ! Se réfugier dans le passé revient à épouser la mort. Pour que la vie soit une expérience exaltante, chaque jour doit être nouveau et inédit. En tant qu'êtres pensants, nous devons recourir à notre intellect pour faire nos choix. Pas nous référer aveuglément à ce qui est révolu.

— La vie, c'est l'avenir, pas le passé…, répéta Jennsen en songeant à tout ce que l'existence lui réservait encore. Où as-tu trouvé cette phrase ?

— C'est la Septième Leçon du Sorcier, répondit Richard en souriant.

— Tu m'as offert un avenir, dit Jennsen, des larmes aux yeux. Merci.

Le Sourcier enlaça sa sœur.

Cessant de se sentir seule au monde, Jennsen eut le sentiment d'être de nouveau un être humain à part entière. Il était si bon de pleurer dans les bras de Richard en pensant à sa mère, à la vie, et à la longue procession de joies et de peines que serait le futur.

— Bienvenue dans la famille, dit Kahlan en tapotant le dos de sa belle-sœur.

Quand elle se fut écartée de Richard – et essuyé les yeux du dos de la main –, Jennsen vit que Tom était là aussi.

Elle courut vers lui et se jeta dans ses bras.

— Tom, si tu savais comme je suis contente de te revoir ! Merci de m'avoir ramené Betty.

— J'ai réparé mon erreur, comme il se doit ! Irma la marchande de saucisses voulait seulement que ta chèvre ait des petits. Elle avait un mâle et lui cherchait une femelle. Elle a gardé un chevreau et te laisse volontiers les deux autres.

— Betty a eu trois petits ?

— Oui. J'ai peur de m'être beaucoup attaché à ton amie et à ses chevreaux.

— Je n'arrive pas à croire que tu te sois donné tant de mal pour moi. Tu es merveilleux, Tom !

— Ma mère le répétait sans cesse… N'oublie pas que tu as promis

de parler de moi au seigneur Rahl.

— Je tiendrai parole, ne t'inquiète pas ! Mais comment diantre m'as-tu retrouvée ?

Tom sourit et sortit de derrière son dos un couteau identique à celui que portait Jennsen.

— Tu vois, je suis au service du seigneur Rahl.

— Vraiment ? demanda Richard. Je ne t'ai jamais vu, l'ami…

— Tom est fiable, dit la Mord-Sith. Je me porte garante de sa loyauté.

— Merci, Cara, fit le faux marchand de vin avec un clin d'œil à l'attention de la garde du corps de Richard.

— Et tu savais depuis le début ce que je prévoyais de faire ? demanda Jennsen à Tom.

— Si je laissais une parfaite inconnue tourner autour du seigneur Rahl, je n'aurais pas droit au titre de « protecteur ». Pour découvrir tes intentions, je t'ai suivie pendant une bonne partie de ton voyage.

— Tu m'as espionnée ?

— C'était mon devoir ! Il fallait que je t'empêche de nuire au seigneur Rahl.

— Eh bien, j'ai peur que tu n'aies pas été très bon, mon pauvre ami.

— Que dois-je comprendre ? demanda Tom avec une indignation très exagérée.

— J'aurais pu transpercer le cœur de Richard. Tu étais bien trop loin pour intervenir !

Tom eut son petit sourire de gamin, mais un rien plus espiègle, cette fois.

— N'aie crainte, je ne t'aurais pas laissé faire du mal au seigneur Rahl.

Tom se tourna, arma son bras et lança son couteau qui fendit l'air à une vitesse extraordinaire et alla se ficher dans un petit objet noir gisant près d'un des piliers écroulés.

Jennsen, Tom, Richard et Kahlan marchèrent jusqu'à la colonne de pierre abattue. Le couteau était planté au centre d'une bourse de cuir agitée par une main qui dépassait de sous le pilier.

— Par pitié, dit une voix étouffée, je suis coincé là-dessous. Faites-moi sortir ! Je suis riche et je vous paierai.

C'était Oba. Quand le pilier était tombé, atterrissant à demi sur un gros rocher, le futur roi s'était retrouvé coincé entre le sol et l'énorme tour de pierre. Sans le rocher, il aurait été écrabouillé.

Tom récupéra la bourse de cuir et la brandit triomphalement.

— Friedrich ! cria-t-il en direction du chariot. (Un homme se leva du banc du conducteur.) Cette bourse est à toi ?

Les surprises se succédant, Jennsen regarda Friedrich Gilder, le mari d'Althea, sauter à terre et approcher.

— Oui, c'est à moi, dit-il. (Il baissa la tête vers Oba.) Tu en as d'autres !

Après un très court moment d'hésitation, le fils de Darken Rahl restitua à leur légitime propriétaire toute une série de bourses de cuir et de tissu.

— Voilà, c'est tout mon argent… Faites-moi sortir de là !

— J'ai peur d'être incapable de soulever un pilier, répondit le doreur. Surtout pour sauver le responsable de la mort de ma femme.

— Althea est morte ? demanda Jennsen.

— Hélas, oui… Pour moi, le soleil ne brille plus…

— Je suis navrée… C'était une femme hors du commun.

— C'est vrai… (Friedrich sortit une petite pierre lisse de sa poche.) Mais elle m'a légué ceci, et ça m'aidera à continuer sans elle.

— Voilà qui est étrange, dit Tom. (Il plongea la main dans sa poche et en sortit une pierre identique à celle du doreur.) J'en ai une aussi, et je la garde toujours sur moi, en guise de porte-bonheur.

Friedrich regarda d'abord le colosse d'un air soupçonneux. Puis il se décida à sourire.

— Dans ce cas, c'est qu'Althea vous a souri aussi.

— J'étouffe…, gémit Oba. Ça fait mal et je ne peux pas bouger. Faites-moi sortir !

Richard tendit un bras vers le pilier. Une épée sortit en lévitant du piège minéral, vite suivie par un fourreau et un baudrier.

Le Sourcier enfila le baudrier, glissa l'arme dans le fourreau et tapota sa garde ornée du mot « Vérité ».

— Tu as affronté tous ces soldats, dit Jennsen, et tu n'avais même pas ton arme. Mais ta magie a été beaucoup plus efficace qu'une lame.

— Mon pouvoir est éveillé par le besoin et la colère. Kahlan étant prisonnière, j'avais toute la rage qu'il me fallait et un désir fou de la libérer. (Richard tapota la garde de l'épée.) Cette arme me sert à tout moment, elle est donc beaucoup plus fiable…

— Comment as-tu su où trouver Kahlan ? demanda Jennsen.

— Mon grand-père m'a remis l'Épée de Vérité, et le roi Oba me l'a volée lorsqu'il a capturé ma femme avec l'aide du Gardien. Cette lame est spéciale, et j'ai avec elle une sorte de lien qui me permet de savoir où elle est. Le Gardien a soufflé l'idée de ce vol à Oba afin de m'attirer ici.

— Par pitié, j'étouffe ! cria le fils de Darken Rahl.

— Ton grand-père ? répéta Jennsen, ignorant les appels d'Oba. Le sorcier Zorander ?

— Tu as rencontré Zedd ? Il est formidable, pas vrai ?

— Il a tenté de me tuer…

— Lui ? C’est un vieillard inoffensif !

— Quoi ? Il…

Sans crier gare, Cara tapota le bras de Jennsen avec son Agiel.

— Arrêtez ça ! s’écria la sœur de Richard.

— Tu ne sens vraiment rien ?

— Non. Et c’était pareil avec Nyda.

— Tu l’as rencontrée ? Seigneur Rahl, elle a rencontré Nyda et elle est toujours entière. Je suis très impressionnée.

— Elle est insensible à la magie, expliqua le Sourcier. C’est pour ça que ton Agiel ne lui fait rien.

Avec un petit sourire, Cara se tourna vers Kahlan.

— Tu penses à la même chose que moi ? demanda la Mère Inquisitrice.

— Jennsen pourrait bien résoudre notre petit problème, dit la Mord-Sith.

— Vous allez le lui faire toucher aussi ? demanda Richard, de très mauvaise humeur.

— Eh bien, répondit Cara, il faut que quelqu’un s’y colle, non ? Vous ne voudriez pas que je recommence ?

— Surtout pas !

— De quoi parlez-vous, tous les trois ? demanda Jennsen, exaspérée.

— Nous avons quelques problèmes urgents, répondit Richard. À mon avis, tu dois avoir le… talent… très spécial qui nous sortira d’un sacré pétrin.

— Tu crois ? Ça veut dire que tu veux que je vienne avec vous ?

— Si tu es d’accord, confirma Kahlan.

Elle s’appuya à Richard comme si elle était à bout de forces.

— Tom, dit le Sourcier, peux-tu…

— Bien sûr ! s’écria le colosse blond. (Il se précipita pour tendre le bras à Kahlan.) J’ai des couvertures à l’arrière du chariot. Elles sont très confortables, demandez à Jennsen ! Ensuite, je vous ramènerai par le chemin le moins accidenté.

— Une très bonne idée, approuva Richard. Mais le soir tombe… Nous devrions camper ici et repartir dès l’aube, avant qu’il fasse trop chaud.

— Jennsen, nos amis voudront voyager avec la Mère Inquisitrice, je suppose. Si ça te dit, j’aurai une place pour toi sur le banc du conducteur…

— D’abord, je veux te poser une question, et avoir une réponse sincère. Puisque tu es un protecteur de Richard, qu’aurais-tu fait si je l’avais blessé ?

— Jennsen, si j’avais cru qu’on en arriverait là, je t’aurais transpercé le cœur il y a bien longtemps.

— Très bonne réponse ! Je voyagerai avec toi. Ma jument est là-haut, près du comptoir commercial. Je suis devenue très amie avec Rouquine. (Betty s'agita en entendant ce nom.) Tu te souviens de Rouquine ?

La chèvre bêla joyeusement et ses petits lui firent écho.

Jennsen entendit Oba Rahl supplier une fois de plus qu'on le libère. Elle se retourna, soudain consciente qu'il était lui aussi son demi-frère.

— Je suis désolée d'avoir pensé tant de mal de toi, dit-elle à Richard.

Il sourit, passa un bras autour des épaules de Kahlan et enlaça sa sœur de l'autre.

— Face à la vérité, tu as su faire appel à ton intelligence. Je n'aurais rien pu demander de plus.

Sous le poids du pilier, le rocher s'enfonçait peu à peu dans le sol. Dans quelques heures, Oba périrait écrasé sous sa prison de pierre. Ou il finirait par mourir de faim et de soif.

Après une telle déroute, le Gardien n'aiderait pas le fils de Darken Rahl. En revanche, il lui réserverait une éternité de souffrance.

Oba était un tueur. Et Richard, comprit Jennsen, n'avait pas une once de pitié pour les assassins… et les gens qui s'en prenaient à Kahlan.

Pour Oba, il ne ferait pas exception à la règle.

Le roi sans couronne serait à jamais enterré parmi les Piliers de la Création.

Chapitre 61

À l'aube, Tom conduisit ses amis loin des Piliers de la Création. Alors que le soleil se levait, ce paysage était d'une beauté extraordinaire. Mais bien peu de gens avaient eu ou auraient un jour l'occasion de le contempler.

Un privilège dont les six voyageurs se seraient volontiers passés.

Rouquine fut ravie de revoir sa cavalière et enthousiaste quand elle aperçut Betty et ses deux petits.

Richard, Kahlan et Jennsen entrèrent dans le bâtiment qui servait de garde-robe et découvrirent le cadavre de Sebastian. Incapable de concilier ses sentiments et ses convictions, il avait fait ce que Jennsen lui demandait.

À côté de la bobine de ficelle, la boîte ronde était vide. Le garçon aux cheveux blancs avait avalé toute sa réserve de roses à fièvre des montagnes.

Assise à côté de Tom, Jennsen écouta Richard et Kahlan raconter l'histoire de leur vie jusqu'à leur rencontre.

Jennsen fut stupéfiée que la vérité soit radicalement différente de ce qu'elle avait imaginé. Après avoir été violée par Darken Rahl, la mère de Richard s'était enfuie avec Zedd afin de protéger son fils. Le futur seigneur Rahl avait grandi en Terre d'Ouest sans rien connaître de D'Hara.

Richard avait mis fin au règne de Darken Rahl et Kahlan avait exécuté le chef des quatuors. Depuis que le Sourcier régnait sur D'Hara, les équipes de tueurs avaient disparu.

Jennsen était très fière que son demi-frère lui ait demandé de conserver le couteau à la garde d'argent. Selon lui, elle avait gagné le droit de le porter. Bien entendu, elle espérait en rester digne et être une aussi bonne protectrice que Tom.

Betty était installée à l'arrière du chariot, près de Friedrich, et elle avait posé les pattes avant sur le siège du conducteur, entre Jennsen et Tom, qui avaient chacun un chevreau endormi sur les genoux.

Rouquine était attachée au chariot, et la chèvre lui rendait de fréquentes visites.

Kahlan étant remise, Richard et Cara chevauchaient à côté d'elle.

Bouleversée par ce que son demi-frère venait de lui révéler, Jennsen se tourna vers lui.

— Ce n'est pas une invention ? On dit vraiment ça à mon sujet,

dans le livre ?

— Ce passage concerne les gens comme toi, oui : *Les* êtres les plus dangereux, dans le royaume des vivants, sont les bâtards dépourvus du don d'un seigneur Rahl, car ils sont insensibles à la magie. Le pouvoir ne peut pas leur nuire ni les influencer. Et ils n'existent pas pour les prophéties. Mais tu as prouvé que cet ouvrage se trompait.

Jennsen réfléchit. Décidément, certaines choses lui échappaient encore.

— Je ne comprends toujours pas dans quel but le Gardien me manipulait. Pourquoi sa voix parlait-elle dans ma tête ?

— Eh bien, je n'ai pas traduit tout le texte, et certaines pages sont endommagées… Mais d'après ce que j'ai lu, les gens comme toi sont appelés des « trous dans le monde ». Ils sont aussi des « trous dans le voile », ce qui fait d'eux un passage entre le royaume des vivants et celui des morts. Pour détruire notre monde, le Gardien a besoin d'un passage de ce type. Le désir de vengeance était la clé ultime. Après t'être pliée à la volonté du Gardien, dans le bois, avec les sept sœurs, tu aurais dû être tuée, remplissant ainsi ta part du marché.

— Mais d'après toi, si n'importe qui m'avait abattue, par exemple sœur Perdita, après ce terrible soir, ça n'aurait pas suffi à ouvrir un passage ?

— Non, le Gardien avait besoin que tu meures de la main d'un protecteur du royaume des vivants. Pour que ça marche, il fallait ton exact contraire : un enfant Rahl pourvu du don. Si je t'avais tuée pour sauver Kahlan ou me protéger, le Gardien aurait pu pénétrer dans notre monde à travers la brèche ainsi ouverte. Je devais te forcer à choisir la vie, pas la mort. C'était obligatoire pour que le Gardien reste dans son royaume.

— J'aurais pu… détruire la vie…, dit Jennsen, accablée à l'idée du cataclysme qu'elle avait failli provoquer.

— Je ne t'aurais pas laissé faire, dit Tom.

Jennsen lui posa une main sur le bras. Elle n'avait jamais éprouvé pour personne les sentiments que lui inspirait cet homme. Quand elle le voyait, son cœur chantait d'allégresse. Et son sourire lui donnait confiance en l'avenir.

Betty tendit le museau pour quémander des caresses et jeter un coup d'œil à ses deux petits.

— Livrer des innocents au Gardien est le pire crime qu'on puisse imaginer, dit Cara.

— Elle ne l'a pas fait, rappela Richard. En réfléchissant, elle a compris la vérité puis choisi le camp de la vie.

— Tu en sais long sur la magie, pour sûr ! dit Jennsen à son demi-frère.

Kahlan et Cara éclatèrent de rire. Un instant, Jennsen crut qu'elles

allaient en tomber de leurs chevaux.

— Je ne vois pas ce que ça a de drôle, grogna Richard.

Les deux femmes rirent de plus belle.

Terry Goodkind

L'Empire des vaincus

L'Épée de Vérité – livre huit

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

À Tom Doherty,
depuis toujours un champion dans la lutte du bien contre le mal.

Chapitre premier

— Tu savais qu'ils étaient là, n'est-ce pas ? souffla Kahlan en se penchant en avant.

Dans le ciel à demi obscur, elle distinguait encore les silhouettes de trois coureurs à plumes à pointe noire qui venaient de prendre leur envol. Les oiseaux commençaient leur chasse nocturne. Voilà pourquoi Richard s'était arrêté, sondant le ciel pendant que les autres attendaient dans un silence angoissé.

— Oui, répondit le Sourcier. (Il tendit un bras derrière son épaule sans prendre la peine de tourner la tête.) Il y en a deux autres par là…

Kahlan plissa en vain les yeux pour mieux voir entre les rochers obscurs.

Saisissant le pommeau de son épée entre le pouce et l'index, Richard souleva l'arme pour s'assurer qu'elle coulissait bien dans son fourreau. Alors qu'il laissait retomber la lame, un dernier rayon de soleil vint jouer sur sa cape dorée.

À la lumière du crépuscule, la puissante silhouette du Sourcier évoquait irrésistiblement celle d'un fantôme composé d'ombre et de mystère.

Deux nouveaux oiseaux géants passèrent au-dessus de l'Inquisitrice et de son compagnon. Le plus grand, les ailes déployées au maximum, lâcha un cri perçant et décrivit un cercle au-dessus des voyageurs immobiles. Puis il reprit son vol vers l'ouest, à la suite de ses camarades.

Cette nuit, les prédateurs feraient un festin.

Kahlan supposa que Richard, tout en regardant les oiseaux, pensait au demi-frère dont il avait ignoré l'existence jusqu'à très récemment. Cet homme gisait désormais sous un rocher, à un jour de cheval vers l'ouest, dans un endroit tellement brûlé par le soleil que fort peu de gens osaient s'y aventurer. Et parmi ces rares téméraires, moins encore en revenaient pour raconter ce qu'ils avaient vu.

La chaleur, pourtant, n'avait pas été le pire dans cette aventure…

Au-delà de la Fournaise du Gardien, la lueur agonisante du jour venait se briser sur une chaîne de montagnes aux pics si noirs qu'ils semblaient avoir été carbonisés par les flammes éternelles du royaume des morts. Aussi sombres que ces monts et au moins aussi implacables et dangereux, les cinq oiseaux de proie paraissaient s'être lancés à la poursuite de la lumière fuyante du soleil.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jennsen.

Debout à côté de son frère, la jeune femme ne cachait pas sa stupéfaction.

— Des coureurs à plumes à pointe noire…, répondit Richard.

Un nom que Jennsen n'avait jamais entendu…

— J'ai souvent vu des faucons ou des éperviers, dit-elle, mais j'ignorais que certains rapaces chassaient la nuit. À part les hiboux, bien entendu, et ces oiseaux-là n'en sont pas.

Sans quitter les coureurs des yeux, Richard s'accroupit, collecta quelques petits cailloux sur le sol et les secoua doucement dans son poing à demi fermé.

— Je n'avais jamais vu ces animaux avant de venir ici, dit-il. D'après ce qu'on dit, ils sont apparus il y a un an ou deux. La chronologie varie selon la personne qui raconte l'histoire… Mais tout le monde est d'accord pour affirmer que c'est très récent.

— Un an ou deux…, répéta Jennsen, pensive.

Bien qu'elle n'en eût aucune envie, Kahlan se remémora les sinistres histoires qu'ils avaient entendues. Des rumeurs, des murmures terrifiés…

Richard laissa retomber les cailloux sur le sol rocheux.

— Ces oiseaux sont de la famille des faucons, je crois…

Jennsen se pencha pour caresser la tête de Betty, sa chèvre, qui se pressait tendrement contre ses jupes.

— Ce ne sont pas des faucons… Ils sont beaucoup trop gros…

Les deux chevreaux de Betty, des jumeaux blancs comme la neige, se blottissaient contre le ventre rond de leur mère. D'habitude, quand ils n'étaient pas occupés à dormir ou à téter, ils gambadaient inlassablement…

— Ces oiseaux sont plus gros que des éperviers et même que des aigles dorés. Aucun rapace n'atteint une taille pareille.

Quittant enfin les coureurs des yeux, Richard se pencha à son tour pour cajoler les chevreaux effrayés. L'un des deux, avide de réconfort, leva les yeux, sortit timidement sa petite langue rose et, non sans hésiter, posa un minuscule sabot noir dans la paume tendue du Sourcier.

Du pouce, Richard caressa la patte couverte de poils blancs du petit animal.

Attendri par le manège du chevreau, il sourit et tourna la tête vers sa demi-sœur.

— Tu préfères ne pas en croire tes yeux, si je comprends bien ?

Jennsen lissa doucement les oreilles tombantes de Betty.

— J'ai tous les poils de la nuque hérissés, après avoir aperçu ces monstres… Difficile de nier la réalité, quand on a ce genre de réaction…

Richard posa les mains sur ses genoux et scruta un moment

l'horizon menaçant.

— Les coureurs ont un corps couvert de plumes soyeuses, une tête ronde et de longues ailes pointues. Exactement comme tous les faucons que j'ai vus. En général, leur queue se déploie quand ils prennent de l'altitude, mais elle se replie dès qu'ils volent en ligne droite.

Jennsen approuva du chef comme si cette description lui disait quelque chose.

Pour Kahlan, tous les oiseaux se ressemblaient. Mais ceux-là, avec leur bréchet rayé de rouge et leurs plumes pourpres à la pointe noire, se détachaient de l'ordinaire, même à ses yeux.

— Ils sont rapides, puissants et très agressifs, ajouta Richard. J'en ai vu un rattraper sans peine un faucon de la prairie et le saisir entre ses serres en plein vol.

Jennsen sembla stupéfiée par ce récit.

Ayant grandi dans les immenses forêts de Terre d'Ouest – adulte, il était même devenu guide forestier –, Richard en savait long sur la flore et la faune. Cette culture très particulière paraissait exotique aux yeux de Kahlan, née et élevée dans un somptueux palais des Contrées du Milieu. Cela dit, elle aimait que son mari lui fasse partager son savoir et lui communique sa passion de la nature.

Bien entendu, Richard était désormais beaucoup plus qu'un simple guide. Quand elle repensait à leur rencontre, dans la forêt de Terre d'Ouest, Kahlan aurait juré qu'une éternité s'était écoulée depuis. En réalité, cet événement remontait à un tout petit peu plus de deux ans et demi…

Aujourd'hui, ils étaient très loin des forêts de Richard et du merveilleux palais de Kahlan. S'ils avaient pu choisir, ils auraient opté sans hésiter pour la terre natale du Sourcier ou pour celle de l'Inquisitrice. Et à défaut, pour n'importe quel endroit, à part celui où ils étaient ! Mais au moins, ils y voyageaient ensemble…

Après tout ce que Richard et elle avaient enduré – les périls, les angoisses, la tristesse de perdre des alliés et des amis –, Kahlan savourait chaque minute passée en compagnie de son bien-aimé, même au milieu d'un territoire hostile.

En plus de se découvrir un nouveau demi-frère, le Sourcier avait appris l'existence de sa demi-sœur Jennsen.

Comme Richard, la jeune femme avait grandi dans les bois et elle se réjouissait que son frère et elle aient un point commun si déterminant. Fascinée par le passé du Sourcier, elle ne cachait pas non plus son intérêt émerveillé pour la jeunesse et les années de formation de Kahlan, entre les murs du Palais des Inquisitrices, au cœur de la lointaine et mystérieuse cité d'Aydindril.

Si Jennsen n'avait pas la même mère que Richard, tous deux avaient été engendrés par Darken Rahl, un tyran au cœur de pierre. Plus jeune que son frère – vingt ans à peine passés –, la jeune femme avait de magnifiques cheveux roux et des yeux bleu azur. Comme tous les enfants de Darken Rahl, elle arborait des traits d'une beauté proche de la perfection. Mais chez elle, la cruauté liée à la lignée Rahl était gommée par l'héritage maternel – sans même parler de son caractère doux et avenant, si bien adapté à sa délicieuse féminité.

Au fond, il en allait de même pour Richard. Si son regard de prédateur attestait de son lien avec Darken Rahl, son comportement et sa manière de poser sur le monde ses magnifiques yeux gris n'appartenaient qu'à lui.

— J'ai vu des faucons déchiqueter de petits animaux, dit Jennsen, et je déteste penser qu'il existe des rapaces si gros. Surtout quand ils volent par cinq…

Betty semblait tout à fait d'accord avec cette analyse.

— Cette nuit, nous monterons la garde à tour de rôle, annonça Kahlan, apaisant les angoisses sous-jacentes de Jennsen.

Même s'il n'y avait pas eu d'autres raisons de prendre cette précaution, la menace représentée par les rapaces aurait suffi…

Dans un silence irréel, des ondes de chaleur montaient des rochers qui entouraient les six voyageurs. Pour sortir de la vallée puis traverser la plaine qui l'entourait, ils avaient dû avancer à un bon rythme, mais aucun d'eux ne s'en était plaint. En revanche, la chaleur avait flanqué une terrible migraine à Kahlan. Si fatiguée qu'elle fût, l'Inquisitrice savait que Richard, lui, était au bord de l'épuisement. Ces derniers temps, il avait très peu dormi, et cela se voyait dans ses yeux, même s'il parvenait à donner le change pour le reste du groupe.

Soudain, la jeune femme comprit pourquoi elle avait les nerfs à fleur de peau. Le silence la rendait folle ! Pas de cris de coyote, de hurlements de loup, de battements d'ailes de chauve-souris. Pas davantage d'échos de l'activité furtive des ratons laveurs ou des campagnols. Pour tout dire, on n'entendait même pas bourdonner les insectes…

D'habitude, un tel silence indiquait l'imminence d'un danger. Ici, cela signifiait simplement qu'il n'y avait pas l'ombre d'une créature vivante à des lieues à la ronde. Seuls les fous s'aventuraient dans ce coin perdu du monde. Comme ils n'étaient pas si nombreux que ça, la nuit y était aussi silencieuse que le firmament étoilé.

Malgré la chaleur, Kahlan frissonnait comme si elle était transie de froid. Un effet de ce silence de mort…

Elle jeta un dernier coup d'œil aux cinq monstres ailés, à peine visibles à l'horizon occidental. Ces oiseaux non plus ne s'attarderaient pas en un lieu auquel ils n'appartenaient pas.

— Croiser des créatures si menaçantes est angoissant, dit Jennsen, surtout quand on ignorait jusqu'à leur existence. (Elle se passa une main sur le front pour essuyer la sueur et continua :) J'ai entendu dire que c'est un mauvais présage, au début d'un voyage, quand un oiseau de proie vous survole comme ça…

Après avoir tenu sa langue un long moment, Cara céda à son naturel et lança :

— Qu'on me laisse approcher de ces oiseaux, et je les plumerai comme de vulgaires poules ! (La Mord-Sith secoua la tête, faisant osciller sa tresse blonde – un attribut de sa profession.) On verra ce qu'ils valent, à ce moment-là !

Cara arborait une expression sinistre chaque fois qu'elle levait les yeux vers les oiseaux. Vêtue d'un grand manteau bleu foncé, la Mord-Sith était encore plus impressionnante qu'à l'accoutumée.

Lorsqu'il avait récupéré la couronne de D'Hara – la plus grande surprise de sa vie –, le Sourcier avait découvert que Cara et toutes ses collègues faisaient partie de l'héritage. Par moments, ce n'était pas vraiment un cadeau…

Richard rendit le petit chevreau à sa mère, se redressa et passa les pouces dans sa ceinture où étaient accrochées des sacoches et des bourses. Les serre-poignets couverts d'énigmatiques runes qu'il portait en permanence reflétèrent brièvement la lumière mourante du jour.

— Jadis, un faucon a volé en cercle autour de moi au début d'un voyage, annonça-t-il.

— Et qu'est-il arrivé ? demanda Jennsen, pleine d'espoir.

À coup sûr, son frère allait réduire en miettes la vieille superstition.

— Eh bien, j'ai fini par épouser Kahlan, répondit Richard avec un grand sourire.

Cara croisa les bras, l'air têtue.

— Ça prouve seulement que le mauvais présage était pour la Mère Inquisitrice et pas pour vous, seigneur Rahl !

Sans cesser de sourire, Richard passa un bras autour de la taille de sa femme, qui se serra tendrement contre lui. Leur mariage était la chose la plus extraordinaire et la plus inattendue qui lui fût arrivée. Normalement, l'amour était interdit aux Inquisitrices. Grâce à Richard, elle avait pu en rêver… et réaliser ce rêve…

La jeune femme frissonna de nouveau. D'angoisse, cette fois… En combien d'occasions avait-elle cru que Richard était mort ou perdu à jamais ? Des mois entiers, elle s'était languie de lui, prête à donner tout ce qui était cher à ses yeux pour être avec lui ou simplement savoir qu'il allait bien.

Regardant Richard et Kahlan, Jennsen constata avec soulagement

que les deux jeunes gens ne s'offusquaient pas de la remarque acide de Cara. Pour une observatrice extérieure, surtout une D'Harane, il semblait impossible qu'une Mord-Sith ose se moquer ainsi de son seigneur. Mais bien des choses avaient changé dans l'ancien royaume de Darken Rahl…

Et si les Mord-Sith continuaient de protéger le seigneur Rahl au péril de leur vie, ce n'était plus une obligation, mais un choix. Par son irrévérence, et si paradoxal que ce fût, Cara rendait un vibrant hommage à l'homme qui lui avait rendu son libre arbitre.

Sans que nul ne les y force, les Mord-Sith avaient décidé d'être les gardes du corps de Richard. Pour être franc, le Sourcier lui-même n'avait pas eu son mot à dire. Très sûres d'elles-mêmes, les femmes en cuir rouge se fichaient comme d'une guigne des ordres de leur maître, sauf quand ils leur semblaient vraiment importants. Mais l'essentiel, à leurs yeux, restait la sécurité du seigneur Rahl, une préoccupation qui avait la priorité sur toutes les autres.

Avec le temps, Cara était devenue pour Richard et Kahlan une amie et un membre de la famille.

Une famille qui venait de s'étendre, ces derniers jours…

Jennsen n'en revenait pas d'avoir été si bien accueillie. Toute sa vie, elle s'était cachée en crevant de peur que son père, le seigneur Rahl, la découvre et la fasse tuer comme tous ses autres rejetons dépourvus du don…

Richard leva un bras pour indiquer à Tom et à Friedrich, restés en arrière avec le chariot et les chevaux, que le petit groupe camperait ici.

Tom agita une main en guise de réponse et commença de détacher son attelage.

Incapable d'apercevoir plus longtemps les cinq coureurs dans le ciel obscur, Jennsen se tourna vers Richard :

— Si j'ai bien compris ce que tu as dit, ces monstres ont des plumes à pointe noire…

Sans laisser au Sourcier le loisir de répondre, Cara lâcha d'une voix sinistre :

— On croirait que la mort elle-même suinte de leurs plumes, comme si le Gardien en personne les utilisait pour rédiger ses sentences de mort.

La Mord-Sith détestait sentir la présence de ces oiseaux à proximité de Richard et de Kahlan.

Pour être franche, l'Inquisitrice partageait ce point de vue.

Jennsen détourna les yeux de Cara, dont la tension la mettait mal à l'aise, et interrogea son demi-frère :

— Ces oiseaux sont une source de… hum… problèmes ?

L'estomac noué par cette question, Kahlan se plaqua un poing sur

le ventre.

— Les coureurs nous traquent, répondit Richard en soutenant le regard troublé de sa sœur.

Chapitre 2

— Pardon ? demanda Jennsen, le front plissé.

Richard désigna Kahlan, puis tendit un pouce vers sa poitrine.

— Ces oiseaux nous traquent, ma femme et moi…

— Tu veux dire qu'ils vous ont suivis dans cet enfer, histoire de voir si vous y crèveriez de soif ou d'autre chose ? Tout ça pour dévorer vos cadavres ?

— Non, ils nous traquent pour savoir où nous sommes, rien de plus…

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Nous le savons, un point c'est tout ! coupa Cara.

Dans sa tenue sombre, un manteau prêté par les nomades, elle était encore plus inquiétante que d'habitude, ce qui n'était pas peu dire.

Richard tapota gentiment le dos de son amie pour l'apaiser.

— Jennsen, nous enquêtions au sujet de ces oiseaux au moment où nous avons rencontré Friedrich, qui nous a parlé de toi…

Jennsen tourna la tête vers les deux hommes restés près du chariot.

À la chiche lumière de la lune voilée par les nuages, Kahlan vit que Tom avait presque fini de détacher les chevaux de l'attelage. Friedrich, lui, s'occupait de desseller les autres.

— Qu'avez-vous découvert ? demanda Jennsen à Richard.

— Eh bien, pas grand-chose… Oba, notre demi-frère surprise – que son âme brûle à jamais dans le royaume des morts ! – nous a distraits en tentant de nous tuer. (Richard décrocha une outre de sa ceinture.) Cela dit, les oiseaux nous observent toujours.

Le Sourcier tendit l'outre à Kahlan, qui avait laissé la sienne accrochée à sa selle. Les voyageurs n'avaient plus marqué la moindre pause depuis des heures. L'Inquisitrice était lasse de chevaucher et épuisée d'avoir dû marcher un long moment pour ménager les montures.

Elle porta l'outre à ses lèvres et fit la grimace en sentant le goût désagréable de l'eau chaude. Mais au moins, ils ne manquaient pas du précieux liquide. Au milieu des Piliers de la Création, dans le désert qu'on surnommait la Fournaise du Gardien, la déshydratation survenait vite et ne pardonnait pas.

Jennsen saisit sa propre outre, accrochée à son épaule, et reprit la parole d'une voix mal assurée :

— Je sais qu'il est très facile de mal interpréter les choses… Richard, jusqu'à hier, je croyais que tu voulais me tuer. Tout ça parce

que c'était la volonté de Darken Rahl ! J'étais sûre que tu désirais ma mort, et une multitude d'éléments semblaient me le prouver. Pourtant, je me trompais du tout au tout. Mais à force d'avoir peur, j'avais fini par croire à ce que je redoutais.

La demi-sœur de Richard avait été manipulée, Kahlan et son mari le savaient. Des ennemis très rusés s'étaient servis d'elle pour tenter d'atteindre le Sourcier. Mais innocente ou non, la jeune femme avait fait perdre un temps précieux à son frère.

Jennsen but, grimaça comme Kahlan et tendit l'outre en direction du désert, derrière elle.

— Eh bien, je veux dire que… dans ce coin, il n'y a pas grand-chose à chasser… Les coureurs sont peut-être simplement affamés, et ils attendent de se repaître de vos cadavres. Pour le reste, vous vous faites des idées, rien de plus… (Jennsen sourit pour adoucir son propos, qui sonnait un peu trop comme des remontrances adressées à un enfant.) Qui sait si je n'ai pas raison ?

— Ces oiseaux n'attendent pas de nous voir mourir, déclara Kahlan, désireuse de mettre un terme à la conversation. (Plus vite ils auraient mangé, et plus tôt Richard pourrait s'endormir…) Ils nous traquaient avant que nous soyons obligés de venir ici – lorsque nous étions encore dans la forêt, au nord-est… Maintenant, il est l'heure de dîner, et…

— Mais pourquoi agissent-ils ainsi ? l'interrompit Jennsen. Les oiseaux ne font pas ce genre de choses…

— Je pense qu'ils nous pistent pour le compte de quelqu'un, dit Richard. Plus exactement, je crois que ce « quelqu'un » les utilise pour nous chasser.

Dans les Contrées du Milieu, Kahlan avaient rencontré bien des gens qui pratiquaient la fauconnerie. Des peuples très primitifs, au fin fond des terres sauvages, et des nobles hautement raffinés, dans les plus grandes cités. Mais cette affaire-là n'avait rien à voir… Même si elle ne comprenait pas complètement ce que disait Richard – ni pour quelle raison il était si sûr de son analyse –, elle devinait qu'il ne parlait pas de « chasse » au sens traditionnel du terme.

Jennsen porta de nouveau l'outre à ses lèvres, but une demi-gorgée et s'arrêta abruptement.

— C'est pour ça que tu as commencé de semer des cailloux sur le chemin, aux endroits où le vent soufflait ?

Richard répondit d'un simple sourire. Puis il prit l'outre que lui tendait Kahlan et but à son tour.

— Vous avez semé des cailloux ? marmonna Cara. Pour quoi faire ?

Jennsen répondit à la place de son frère.

— Les parties à découvert du chemin sont nettoyées de toute

brindille par le vent. Si quelqu'un tentait de nous surprendre par-derrière, la nuit, les cailloux grinceraient sous ses semelles et nous avertiraient du danger…

— Elle a raison ? demanda Cara à son seigneur.

Le Sourcier haussa les épaules, puis tendit l'outre à la Mord-Sith afin qu'elle n'ait pas besoin d'extraire la sienne de sous son manteau.

— Une petite précaution qui ne coûte rien, au cas où un ennemi pas très malin nous suivrait. Parfois, les gens se font avoir par les ruses les plus simples.

— Pas toi ! lança Jennsen. (Elle suspendit de nouveau l'outre à son épaule.) Tu penses à tout, même aux choses les plus élémentaires…

— Si tu crois que je ne commets jamais d'erreur, détrompe-toi, Jennsen ! Supposer qu'on a affaire à des adversaires stupides peut être très dangereux. Cela dit, semer des cailloux au cas où on aurait vraiment à en découdre avec des crétins ne peut pas faire de mal… (Richard sourit mais se rembrunit dès qu'il tourna la tête vers l'horizon, où les étoiles ne brillaient pas encore.) Hélas, pour un espion qui vous regarde du ciel, les cailloux ne sont pas un grand obstacle… (Se tournant de nouveau vers Jennsen, il sourit, comme s'il venait de reprendre le fil de la conversation.) Tout le monde commet des erreurs, n'oublie jamais ça !

Cara rendit son outre à Richard puis s'essuya le menton d'un revers de la main.

— Le seigneur Rahl est un spécialiste des bourdes ! Plus elles sont énormes, et mieux il les aime… C'est pour ça qu'il a tellement besoin de moi !

— Ben voyons, dame Je Sais Tout ! lança Richard en récupérant son outre. Mais si tu ne passais pas ton temps à me « protéger », nous n'aurions peut-être pas cinq coureurs à nos trousses…

— Qu'aurais-je pu faire d'autre ? se défendit la Mord-Sith. Je voulais vous aider, seigneur. Vous et votre femme… (Cara perdit un peu de sa superbe.) Je suis désolée, seigneur Rahl…

— Je sais, soupira Richard, vaincu. (Il tapota gentiment l'épaule de Cara.) Nous finirons bien par comprendre… Pour en revenir à nos moutons, Jennsen, tout le monde commet des erreurs. C'est la manière de les gérer qui fait la différence…

La jeune femme hocha pensivement la tête.

— Ma mère craignait toujours de faire une erreur qui nous coûterait la vie. Elle prenait souvent ce genre de précautions… Mais comme nous vivions dans la forêt, elle utilisait des brindilles, pas des cailloux.

» Il pleuvait, la nuit où les tueurs nous ont trouvées. (Jennsen écarta une mèche rebelle de son front.) S'ils ont marché sur des

brindilles, elle n'a pas pu les entendre… (Elle posa ses doigts tremblants sur le manche du couteau accroché à sa ceinture.) Ces hommes étaient forts et ils l'ont attaquée par surprise, pourtant, elle en a eu un avant de…

Darken Rahl voulait tuer Jennsen parce qu'elle était née sans le don. Tous les seigneurs Rahl de l'histoire avaient agi ainsi avec leurs rejetons. Richard et Kahlan, eux, pensaient que la vie d'une personne lui appartenait et que son ascendance n'avait aucune importance.

— Tu as entendu, Richard ? Elle a tué un de ces hommes avant de succomber !

Le Sourcier passa un bras autour des épaules de sa sœur et l'attira vers lui. En matière de deuil, ils avaient tous payé plus que leur dû…

Le beau-père de Richard, George Cypher, un homme bon et tendre, avait été tué par Darken Rahl. Kahlan, elle, était la dernière survivante des Inquisitrices, impitoyablement massacrées sur l'ordre du même tyran.

Les assassins de la mère de Jennsen, en revanche, appartenaient à l'Ordre Impérial. Exécutant un plan machiavélique, ils avaient frappé dame Daggett pour faire croire à sa fille que Richard en avait après elle.

Kahlan se sentit soudain accablée par tant de malheurs accumulés. Comme Jennsen, elle savait ce qu'on éprouvait lorsqu'on était seule et terrorisée face à des fanatiques assoiffés de sang convaincus que le salut de l'humanité passait par des successions de massacres.

— Je donnerais cher pour qu'elle sache que tu n'as pas commandité sa mort, dit Jennsen d'une voix brisée. J'aimerais que ma mère connaisse la vérité et puisse vous voir tous les deux tels que vous êtes vraiment.

Hélas, lorsque la mort frappait, elle ne laissait rien dans son sillage, à part une solitude écrasante. Tant de dialogues interrompus avant l'heure… Tant de mains qu'on ne serrerait plus et de sourires qui n'illumineraient plus jamais le monde…

— Elle est avec les esprits du bien, enfin en paix, souffla Kahlan, même si elle avait désormais des raisons de douter de la validité de ces consolantes banalités.

Jennsen s'essuya les joues du bout des doigts et hocha tristement la tête.

— Quelle erreur avez-vous commise, Cara ? demanda-t-elle histoire de changer de sujet.

Au lieu d'exploser de colère, la Mord-Sith, sans doute séduite par l'ingénuité de Jennsen, répondit avec une candeur presque enfantine :

— C'est lié au petit problème que nous avons déjà mentionné…

— L'objet qu'il faudrait que je touche, c'est ça ? se souvint

Jennsen.

À la lueur de la lune, Kahlan vit le regard de Cara reprendre toute sa dureté.

— C'est ça, oui ! Et il ne faudrait pas traîner !

— Cara, je ne suis pas sûr que tu aies raison…, souffla Richard en se massant le front entre le pouce et l'index.

Kahlan pensait également que la Mord-Sith allait un peu vite en besogne.

— Seigneur Rahl, s'agaça la Mord-Sith, nous ne pouvons pas simplement…

— Dressons le camp avant qu'il fasse nuit noire, l'interrompit le Sourcier. Pour le moment, nous avons besoin de manger et de dormir.

Pour une fois, Cara estima qu'un ordre de son seigneur ne méritait pas d'être discuté. Un peu plus tôt, quand il était parti seul en éclaireur, elle avait confié à Kahlan qu'elle s'inquiétait au sujet de la santé du seigneur Rahl. Puisqu'ils avaient reçu des renforts inattendus, elle avait suggéré qu'on ne le réveille pas pour son tour de garde, cette nuit…

— Je vais explorer les alentours, annonça la Mord-Sith, histoire de m'assurer qu'aucun gros oiseau ne nous observe du haut d'un rocher…

Jennsen regarda autour d'elle, le sang soudain glacé.

— Inutile, dit Richard en secouant la tête. Les coureurs sont partis pour le moment.

— Tu as dit qu'ils vous poursuivaient…, fit Jennsen en grattouillant le cou de Betty, venue chercher du réconfort auprès d'elle. Mais je n'ai jamais vu ces oiseaux… Ils n'étaient pas là hier, ni dans la journée… En fait, ils ne se sont pas montrés avant ce soir. S'ils vous pistaient vraiment, ils ne s'éclipseraient pas pendant si longtemps. Un espion ne quitte jamais sa proie du regard…

— Ils peuvent nous laisser un moment pour aller chasser – ou pour apaiser nos soupçons à leur sujet. Même si nous continuons à avancer, ils n'ont aucun mal à nous retrouver lorsqu'ils reviennent. C'est un des atouts des coureurs : ils n'ont pas besoin de nous épier à longueur de journée.

Agacée, Jennsen plaqua les poings sur ses hanches.

— Dans ce cas, comment peux-tu être sûr qu'ils vous traquent ? (Elle désigna le ciel d'un index.) On voit toujours les mêmes variétés d'oiseaux : des corbeaux, des moineaux, des rouges-gorges, des pinsons, des colombes, des colibris… Comment sais-tu que ceux-là ne te pistent pas, alors que les coureurs, au contraire…

— Je le sais, c'est tout, coupa Richard. (Il tourna les talons et partit en direction du chariot.) Bien ! il est temps de sortir nos affaires et de dresser le camp…

Voyant que Jennsen emboîtait le pas à son frère, prête à continuer

la conversation, Kahlan la retint par le bras.

— Jennsen, n'insiste pas pour ce soir, s'il te plaît. Laisse-le un peu tranquille…

L'Inquisitrice était sûre que les oiseaux les suivaient pour de bon. Même si elle en avait douté, cela n'aurait eu aucune importance, car elle se fiait aveuglément à Richard sur de pareils sujets. Pareillement, le Sourcier l'écoutait sans discuter quand il s'agissait de diplomatie, de protocole, d'affaires d'État ou d'histoire politique des différents pays. Dans ces domaines-là, elle était l'experte, et il ne mettait pas en doute son jugement.

Lorsqu'il était question d'oiseaux géants chargés de les poursuivre, la parole de Richard avait force de loi.

Pour l'instant, Kahlan le savait, le Sourcier ne disposait pas encore de toutes les réponses. Dans ces moments-là, quelque peu lointain et distrait, il réfléchissait sans cesse pour établir les liens logiques entre de subtils détails qu'il était le seul à percevoir.

Lorsqu'il se livrait à cet exercice, Richard avait besoin de solitude. Le harceler pour obtenir des réponses le détournait de son objectif et le ralentissait inutilement…

Les yeux rivés sur le dos de son frère, Jennsen hocha la tête pour signifier qu'elle comprenait.

Puis elle écarquilla les yeux, car une idée angoissante venait de lui traverser l'esprit.

— Kahlan, c'est une affaire liée à la magie ?

— Nous n'en savons rien, pour le moment…

— Quoi qu'il en soit, je vous aiderai. Oui, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir…

Oubliant ses inquiétudes, Kahlan passa un bras autour des épaules de la jeune femme et marcha avec elle jusqu'au chariot.

Chapitre 3

Dans le silence oppressant de la nuit, autour d'elle, Kahlan entendait parfois Friedrich murmurer gentiment à l'oreille des chevaux tandis qu'il les bouchonnait. Sous le linceul d'obscurité qui recouvrait le monde, les actes les plus quotidiens, comme s'occuper des animaux, devenaient rassurants justement à cause de leur banalité…

Malgré son âge avancé, le brave Friedrich, un homme de taille moyenne plein de distinction et de réserve, s'était lancé dans un long voyage à travers l'Ancien Monde afin de retrouver Richard pour lui transmettre des informations importantes. Juste avant son départ, il avait perdu son épouse adorée. Une insondable tristesse se lisait sur ses traits doux et bienveillants. Selon toute vraisemblance, elle n'en disparaîtrait jamais…

L'Inquisitrice vit Jennsen sourire à Tom. Dès qu'il croisait le regard de la jeune femme, le géant d'haran rayonnait comme un petit garçon devant le jouet de ses rêves. Cette fois non plus, il ne fit pas exception à la règle, même s'il se hâta de retourner à sa tâche – sortir des couvertures de sous le siège du conducteur de son chariot.

Lorsque ce fut fait, il sauta sur le marchepied et tendit sa « récolte » à Richard.

— Seigneur Rahl, nous n'avons pas de bois pour faire un feu, mais si ça vous dit, j'ai du charbon, si vous avez envie qu'on cuisine…

— Tu sais de quoi j'ai envie, Tom ? Que tu cesses de m'appeler « seigneur Rahl » à tout bout de champ ! Si tu t'adresses à moi comme ça devant les mauvaises personnes, nous risquons d'avoir de gros ennuis.

Tom sourit et tapota le « R » gravé sur la garde d'argent du couteau glissé à sa ceinture.

— Ne vous inquiétez pas, seigneur Rahl. L'acier est là pour lutter contre l'acier !

Richard soupira, vaguement agacé par cette allusion à la maxime « l'acier contre l'acier, la magie contre la magie » qui symbolisait le lien unissant le seigneur Rahl et son peuple.

Tom et Friedrich avaient promis de ne pas utiliser en public les titres de Richard et de Kahlan. Mais on ne se débarrassait pas si facilement des habitudes d'une vie, et le Sourcier aurait préféré que les deux hommes s'y entraînent même lorsque aucune oreille indiscrète ne traînait dans les environs.

— Alors, ce barbecue, qu'en dites-vous ? demanda Tom.

— Avec la chaleur ambiante, je n'ai guère envie d'en rajouter, avoua Richard. (Il posa les couvertures sur un sac d'avoine récemment déchargé par Tom.) De plus, je voudrais tout faire très vite. J'aimerais partir dès l'aube, et nous avons tous besoin de dormir…

— Sur ce point, je ne peux pas vous contredire… Seigneur, je n'aime pas beaucoup que nous soyons ainsi en terrain découvert, si faciles à repérer…

En guise de réponse, Richard désigna la voûte céleste plus noire que de l'encre.

Tom leva des yeux méfiants vers le ciel, hocha la tête à contrecœur et rentra dans le chariot afin de récupérer des outils pour réparer les harnais et des seaux pour donner à boire aux chevaux.

Richard posa un pied sur un rayon de l'énorme roue arrière et se hissa dans le véhicule pour donner un coup de main au géant blond.

Tom était entré dans la vie de Richard et Kahlan la veille, peu après leur rencontre avec Jennsen. Réservé mais sympathique, le colosse blond prétendait être un marchand itinérant. En réalité, il appartenait à un groupe secret dont l'unique souci était de déjouer les nombreux complots susceptibles de viser le seigneur Rahl.

— Grâce aux vautours, souffla Jennsen à Kahlan, on peut repérer de loin l'endroit où gît un cadavre. Ils volent en rond au-dessus de la charogne, vous savez… Les coureurs servent peut-être aussi de points de repère… Quelqu'un les voit et sait que ses proies se trouvent sous l'endroit où ils volent…

Kahlan ne répondit pas. Affligée d'une migraine, l'estomac dans les talons, elle rêvait d'un rapide repas et d'une bonne nuit de sommeil, pas de discourir sur des sujets dont elle ne savait rien.

Un peu honteuse, elle se demanda combien de fois elle avait énervé Richard en l'accablant de questions, comme Jennsen venait de le faire avec elle. Eh bien, à l'avenir, elle tenterait de se montrer aussi patiente que son mari, mais c'était loin d'être gagné d'avance !

— Le problème, continua Jennsen, imperturbable, c'est que je ne vois pas comment on peut dresser des oiseaux à tourner au-dessus de voyageurs pour signaler leur position. (Elle baissa la voix afin que Richard ne risque pas de l'entendre.) Un sort oblige peut-être les coureurs à se comporter ainsi…

Cara foudroya Jennsen du regard.

Kahlan se demanda si la Mord-Sith allait rosser la jeune femme où se retenir parce qu'elle faisait partie de la famille. Entendre parler de magie, surtout quand il était question de menaces visant Richard et Kahlan, faisait sortir la Mord-Sith de ses gonds. Comme toutes ses collègues, elle ne craignait pas la mort. En revanche, elle abominait la sorcellerie et n'en faisait pas mystère.

En un sens, cette allergie correspondait bien à la nature et à la mission de ces femmes. Très curieusement, elles étaient en mesure de s'approprier le pouvoir des divers pratiquants de la magie et de le retourner contre eux pour les détruire. Dès leur plus tendre enfance, ces femmes étaient formées pour torturer et tuer. Un « devoir » dément dont Richard les avait très récemment libérées.

Pour en revenir à Jennsen et à ses questions, il semblait évident, aux yeux de Kahlan, que les coureurs étaient sous l'influence d'un sortilège. Mais qui l'avait lancé et pourquoi ? C'était cela, la question *réellement* angoissante.

L'Inquisitrice ne lui ayant pas opposé d'objections, Jennsen passa à la question suivante :

— Pourquoi un ennemi utiliserait-il les coureurs contre vous ?

— Jennsen, nous sommes en plein milieu de l'Ancien Monde. Être poursuivis en territoire ennemi n'a rien de surprenant.

— Vous avez raison, bien sûr, mais je parierais qu'il y a plus que cela… (Malgré la chaleur, Jennsen sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale.) Vous ne savez pas à quel point l'empereur Jagang brûle d'envie de vous capturer.

— Hélas, j'ai peur d'en avoir une petite idée…, souffla Kahlan avec un sourire amer.

Jennsen se tut un moment et regarda Richard, qui remplissait des seaux avec l'eau des tonneaux stockés à l'arrière du chariot. Quand il se pencha et tendit un seau à Friedrich, tous les chevaux levèrent les yeux. Les équidés mouraient de soif, tout comme Betty, qui en bêla d'impatience tandis que ses petits la tétaient avidement.

Alors que Richard plongeait son outre dans un seau pour la remplir, Jennsen se tourna de nouveau vers Kahlan.

— Jagang m'a fait croire que Richard désirait ma mort… (Elle hésita un instant.) J'étais avec l'empereur quand il a attaqué Aydindril.

Kahlan eut un haut-le-cœur en entendant la confirmation de la nouvelle qu'elle redoutait le plus. Ce monstre de Jagang avait envahi sa ville natale !

Si fort qu'elle redoutât la réponse, elle ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— A-t-il rasé la ville ?

Après que Richard eut été capturé et emmené loin d'elle, l'Inquisitrice, avec l'aide de Cara, avait dirigé l'armée d'harane en lutte contre les hordes d'envahisseurs de l'Ancien Monde. Submergées par le nombre, Kahlan et ses troupes avaient lentement mais sûrement dû battre en retraite à travers les Contrées du Milieu.

Vers la fin de cette débâcle, alors qu'elle était séparée de Richard depuis plus d'un an – et sans nouvelles de lui, comme s'il avait sombré

dans l'oubli –, Kahlan avait enfin appris où il était détenu. Avec sa fidèle Cara, l'Inquisitrice avait chevauché vers le sud et pénétré dans l'Ancien Monde. Au bout de ce voyage, elle avait retrouvé le Sourcier au moment où il venait de faire jaillir une étincelle de liberté au cœur même de la cité natale de Jagang.

Avant son départ, Kahlan avait fait évacuer Aydindril et le Palais des Inquisitrices. Après tout, c'étaient les vies qui comptaient, pas les lieux !

— Il n'a pas eu la possibilité de détruire la ville, répondit Jennsen. Quand nous sommes arrivés devant le Palais des Inquisitrices, Jagang pensait vous tenir, Richard et vous. Mais au lieu de ça, il a trouvé la tête de son mentor, le frère Narev, fichée au bout d'une pique. Il a aussi lu le message qui accompagnait ce « présent ».

Kahlan se souvenait parfaitement de cet événement. Et de la teneur du message :

« Avec les compliments de Richard Rahl. »

— L'empereur était fou de rage, continua Jennsen. (Elle marqua une pause pour souligner la gravité de ses propos.) Il ferait n'importe quoi pour vous capturer, tous les deux…

Une « nouvelle » qui n'en était pas vraiment une pour l'Inquisitrice, traquée depuis des mois par le maître de l'Ancien Monde.

— Une raison de plus pour filer nous cacher, dit Cara.

— Et les coureurs ? lui rappela Kahlan.

Cara jeta un coup d'œil appuyé à Jennsen, puis elle répondit à l'Inquisitrice :

— Si nous réglons notre autre… problème…, celui-ci disparaîtra peut-être de lui-même.

La Mord-Sith avait une obsession : protéger Richard. Pour cela, elle aurait été capable de le cacher dans un trou et de l'enfouir sous dix pieds de terre.

Silencieuse, Jennsen suivait le dialogue entre les deux femmes.

Kahlan doutait fort que la demi-sœur du Sourcier puisse les aider. Après réflexion, Richard en était venu à partager la position de sa femme. Le scepticisme restait donc de mise. Et pourtant…

— C'est possible…, répondit Kahlan à la dernière affirmation de Cara.

Une façon de ne pas se mouiller…

— Si je peux faire quelque chose, j'y suis prête ! affirma Jennsen en jouant nerveusement avec un bouton de sa robe. Richard pense que je ne serai pas utile… S'il est question de magie, il doit savoir de quoi il parle, non ? C'est un sorcier, après tout…

Kahlan soupira d'accablement. Si les choses avaient pu être si simples…

— Richard a grandi en Terre d'Ouest, loin des Contrées du Milieu

et plus loin encore de D'Hara. Isolé du reste du Nouveau Monde, il ignorait tout du don. Malgré tout ce qu'il a appris, et les quelques exploits qu'il a accomplis, il maîtrise une très petite partie de son héritage.

Le Sourcier et Kahlan avaient déjà expliqué ça à Jennsen, mais elle n'y avait cru qu'à moitié, comme s'il s'était agi d'exagérations… Après tout, son frère aîné, en un seul jour, l'avait libérée d'une vie entière de terreur. Pour une personne dépourvue du don comme elle, c'était de la sorcellerie ! Et elle n'était pas près de croire le contraire…

— Si Richard ne sait rien de la magie, comme vous le prétendez, pourquoi devrions-nous tenir compte de tout ce qu'il dit ? (Là, Jennsen marquait un point, et elle le savait.) Ne prenons pas la peine de l'avertir, allons plumer les coureurs, comme le propose Cara, et l'affaire sera réglée !

Non loin de là, Betty faisait consciencieusement la toilette de ses petits. Par cette nuit d'encre, et avec ce silence absolu, les voyageurs semblaient perdus dans une immensité aussi froide et vide que la mort elle-même.

Kahlan tendit un bras et saisit doucement Jennsen par le col.

— Enfant, je passais mon temps dans les couloirs de la Forteresse du Sorcier et du Palais des Inquisitrices. Crois-moi, j'en sais long au sujet de la magie… (Elle attira la jeune femme vers elle.) Des « idées simples » comme les tiennes, dans des situations si délicates, sont un moyen efficace de finir six pieds sous terre. Oh ! il est possible que tu aies raison, bien sûr, mais il est encore plus probable que les choses soient compliquées au-delà de ce que tu peux imaginer. Foncer tête baissée, comme le suggère Cara, risque de déclencher un incendie qui nous consumera tous. D'autant plus qu'un autre danger nous menace : l'ignorance. En effet, nous ne savons pas comment une personne telle que toi – un « trou dans le monde » – peut affecter l'équation. Tu es en quelque sorte la négation même de la magie, ne l'oublie pas.

» En certaines circonstances, on doit agir immédiatement, car on n'a pas le choix. Même à ces moments-là, il faut mobiliser toute son expérience et recourir à tout ce qu'on sait. Mais quand on a le choix, surtout en matière de magie, on ne bouge pas un cil avant d'être sûr de ce qu'on fait. On ne gesticule pas au hasard, c'est une règle d'or.

Malgré la conviction de Kahlan, qui savait de quoi elle parlait, Jennsen ne semblait toujours pas convaincue.

— Mais si Richard n'est pas si fort que ça en magie, ses angoisses sont peut-être…

— Jennsen, j'ai traversé une ville transformée en charnier par les bouchers de l'Ordre Impérial. J'ai vu des cadavres de femmes, d'enfants et de vieillards. Des filles plus jeunes que toi ont été enchaînées à des poteaux pour servir d'objets de plaisir, puis elles ont

été torturées à mort par des sadiques qui aiment sentir la mort emporter leur victime au moment où ils jouissent en elle…

Kahlan serra les dents pour refouler ses larmes. Les souvenirs qui remontaient à sa mémoire lui donnaient envie de vomir…

— Toutes les Inquisitrices, mes amies et mes sœurs, sont mortes ainsi. Pourtant, elles avaient un pouvoir et savaient s'en servir. Leurs bourreaux connaissaient leur magie, et ils avaient imaginé le moyen de la neutraliser… Ma plus chère amie d'enfance a rendu le dernier soupir dans mes bras après qu'un *quatuor* de tueurs se fut amusé avec elle.

» Pour des hommes pareils, la vie ne signifie rien, car ce sont des adorateurs de la mort. Les assassins de ta mère appartiennent à cette catégorie d'êtres. Si nous nous trompons, nous finirons entre les mains de tels sadiques. Ces monstres nous tendent sans cesse des pièges, et certains sont à base de magie…

» Quant à Richard… Eh bien, il est parfois tellement ignare, en termes de magie, que je n'en crois pas mes yeux et mes oreilles. Dans ces cas-là, j'essaie de ne pas perdre patience et de le guider du mieux que je peux. Crois-moi, il m'écoute religieusement, lorsque je lui dispense mon savoir.

» Mais à d'autres moments, il parvient à saisir des subtilités qui échapperaient à la compréhension des plus grands sorciers de l'histoire. Quand il en est ainsi, il est son seul guide, et c'est très bien comme ça.

» La vie de milliers d'innocents dépend de notre aptitude à ne pas commettre des erreurs stupides – surtout dès que la magie est concernée. Je suis la Mère Inquisitrice, et en tant que telle, je ne tolérerai pas que des actions inconsidérées mettent en danger l'existence d'innombrables pauvres gens. Me suis-je bien fait comprendre ?

Presque chaque nuit, Kahlan avait des cauchemars au sujet des charniers, des victimes innocentes et des malheureux qui avaient payé de leur vie une erreur apparemment sans importance. Quelques années à peine la séparaient de Jennsen, mais il aurait tout aussi bien pu s'agir de siècles…

— Me suis-je bien fait comprendre ? répéta l'Inquisitrice en tirant un peu plus fort sur le col de la jeune femme.

— Oui, Mère Inquisitrice… Oui…

Vaincue, Jennsen baissa enfin les yeux.

Comme s'il s'agissait d'un signal, Kahlan la lâcha enfin.

Chapitre 4

— L'une de vous a faim ? lança Tom aux trois femmes.

Richard prit une lampe dans le chariot, l'alluma en frottant un morceau d'acier sur un silex et la posa sur un rocher plat. Puis il jeta un regard soupçonneux sur les trois femmes qui approchaient, mais il n'émit aucun commentaire.

Quand Kahlan se fut assise à côté de son mari, Tom offrit à son seigneur la première rondelle qu'il venait de couper dans une longue saucisse. Richard ayant gentiment refusé le morceau de charcuterie, Kahlan l'accepta à sa place.

Tom coupa deux autres rondelles pour Cara et Friedrich.

Jennsen était entrée dans le chariot pour chercher quelque chose dans son paquetage. Kahlan aurait parié que c'était un prétexte pour rester seule un moment et reprendre ses esprits.

Jennsen avait dû être secouée par le discours qu'elle lui avait tenu. Mais lui raconter des mensonges apaisants ne lui aurait pas rendu service, loin de là…

Sachant que sa maîtresse n'était pas loin, Betty s'était paresseusement allongée aux pieds de Rouquine, la jument de Jennsen. Rouquine et Betty étaient vite devenues amies. Les autres chevaux aussi aimaient bien la chèvre et ils se montraient bienveillants avec ses deux petits.

Lorsque Jennsen se remontra, brandissant un morceau de carotte, Betty se leva d'un bond, la queue battant des records de vitesse en oscillant de droite et de gauche. Espérant ne pas être oubliés lors de la distribution, les chevaux levèrent les oreilles et hennirent doucement.

Tous reçurent une « confiserie » et une caresse entre les oreilles.

S'ils avaient allumé un brasero, les voyageurs auraient pu se préparer des légumes, du riz, une soupe, ou se faire chauffer du bannock. Mais bien qu'elle fût affamée, Kahlan n'aurait pas eu la force de cuisiner, et elle se résigna à faire avec ce qui était disponible.

Jennsen proposa de partager un morceau de viande séchée. Comme pour la saucisse, Richard refusa. Négligeant la viande, il se nourrissait de biscuits de voyage desséchés et durs, de fruits secs et de quelques noix.

— Tu ne veux vraiment pas de viande ? demanda Jennsen, assise en face de son frère. Tu dois manger des choses qui tiennent au corps, sinon, tu perdras toutes tes forces…

— Depuis que le don s'est éveillé en moi, je ne peux plus

consommer de viande…

Jennsen en plissa le nez et le front de surprise.

— Et pourquoi le don t'obligerait-il à en faire abstinence ?

Richard s'appuya sur un coude, leva les yeux pour contempler les étoiles et prit le temps de choisir soigneusement ses mots :

— C'est une affaire d'équilibre… Dans la nature, c'est le résultat de l'interaction entre toutes les créatures vivantes. Au niveau le plus élémentaire, songe à l'équilibre qui existe entre les proies et les prédateurs. S'il y a trop de chasseurs, le gibier vient à manquer, et ceux qui le consomment disparaissent aussi, parce qu'ils finissent par mourir de faim.

» Le déséquilibre est mortel pour les proies comme pour les prédateurs. S'il s'installe, c'est la fin du monde pour les deux espèces. Lorsqu'elles survivent, c'est parce que agir selon leur instinct est une source naturelle d'équilibre. Elles ne le cherchent pas consciemment, mais elles le *produisent* sans y penser.

» Les humains sont différents. Sans un gros effort de volonté, nous n'obtenons pas l'équilibre qui est pourtant indispensable à notre survie.

» Pour ne pas disparaître, nous devons apprendre à utiliser notre cerveau. Nous cultivons les champs, nous chassons pour obtenir de la viande et des fourrures qui nous tiendront chaud l'hiver. Ou nous élevons des moutons pour tisser leur laine. Les humains ont dû apprendre à se construire des abris, Jennsen. Ils ont aussi développé l'aptitude d'évaluer les choses afin de les échanger. Nous connaissons la valeur de ce que nous avons chassé ou cultivé quand il s'agit de le troquer contre ce que d'autres ont tissé ou bâti…

» Nous pouvons mettre en rapport nos besoins avec ce que nous savons ou croyons savoir du monde réel. Le plus souvent, nous désirons ce qui sert vraiment nos intérêts vitaux, pas ce qui satisfait des pulsions fugitives. Sais-tu pourquoi nous agissons ainsi ? Parce que notre survie à long terme l'exige ! En hiver, nous faisons du feu dans la cheminée pour ne pas mourir de froid, mais nous prenons garde à limiter la taille des flammes, car elles risqueraient sinon de brûler nos maisons pendant notre sommeil.

— Les gens se laissent aussi influencer par l'égoïsme, la cupidité et la soif de pouvoir, objecta Jennsen. Pense à ce que fait l'Ordre Impérial ! Il vise à détruire la vie, et il réussit très bien. Ces hommes-là se fichent de tisser la laine, de bâtir des maisons ou de faire du commerce. Ils massacrent des innocents pour le plaisir de la conquête et ils s'emparent de tout ce qui leur plaît.

— Mais nous leur résistons ! Ayant mesuré la valeur de la vie, nous combattons pour le retour de la raison. En un sens, nous sommes

l'équilibre.

Jennsen enroula une mèche de cheveux roux autour de son index.

— Quel rapport avec ton régime végétarien ?

— On m'a dit que les sorciers devaient trouver l'équilibre par rapport à leur don. Ou leur pouvoir, appelle ça comme tu veux. Je combats des gens, par exemple Jagang et son Ordre Impérial, qui cherchent à détruire la vie parce qu'elle n'a aucune valeur à leurs yeux. Cette mission me force à agir comme ceux que j'affronte – je veux dire, à tuer, donc à détruire ce qui a *le plus de valeur* pour moi. Mon don étant lié à la voie du guerrier, ne pas consommer de chair morte est une compensation pour les vies que je prends.

— Et que se passe-t-il si tu manges quand même de la viande ?

La veille, songea Kahlan, Richard avait pris assez de vies pour avoir un grand besoin de « compenser ». Mais ça, Jennsen ne pouvait pas le savoir…

— La seule idée d'en manger me donne la nausée. J'ai pu m'y forcer, quand c'était nécessaire, mais je m'en abstiens tant que c'est possible. La magie sans équilibre est aussi dangereuse qu'un feu de bois mal contrôlé dans une cheminée.

Une idée traversa soudain l'esprit de Kahlan. Richard portait au côté l'Épée de Vérité, et cette arme lui imposait peut-être aussi ses propres besoins en matière d'équilibre.

De plus, Richard avait été nommé Sourcier de Vérité par le Premier Sorcier lui-même, Zeddicus Zu'l Zorander – alias Zedd, le grand-père du jeune homme. En plus de l'avoir élevé, Zedd lui avait transmis le don.

Oui, Richard tenait son pouvoir de *deux* lignées de sorciers. Les Rahl et les Zorander… L'équilibre, toujours l'équilibre !

Des Sourciers souvent tout aussi légitimes que Richard avaient porté l'arme magique pendant près de trois mille ans. S'il n'avait pas si bien compris l'importance de l'équilibre – peut-être grâce à l'héritage que lui avaient laissé ces hommes –, le nouveau seigneur Rahl aurait sans doute eu du mal à surmonter toutes les épreuves qu'il avait affrontées.

Jennsen finit de mâcher un morceau de viande séchée et relança la conversation.

— Donc, parce que tu dois te battre et parfois prendre des vies, tu es obligé de te priver de viande pour compenser tes « meurtres ».

Richard avala son abricot sec et hocha la tête.

— Avoir le don doit être affreux, dit Jennsen. Un pouvoir qui exige en permanence une contrepartie…

La jeune femme détourna les yeux pour ne plus croiser ceux de son frère. Kahlan ne s'en étonna pas, car elle avait payé pour savoir à quel

point il pouvait être difficile, parfois, de soutenir le regard du Sourcier.

— Je pensais comme toi, au début, dit Richard, quand j'ai été nommé Sourcier, puis quand j'ai découvert que j'avais le don. Ce moment-là fut le pire de ma vie ! Je ne voulais pas du pouvoir et de tout ce qui allait avec. Plus tôt, j'avais également rejeté l'épée, parce que je refusais qu'elle réveille certaines choses tapies en moi…

— Maintenant, avoir le don et l'arme ne te gêne plus ?

— Tu as un couteau, et tu t'en sers. (Richard se pencha en avant et tendit les mains.) Tu as aussi des mains. Détestes-tu ton couteau ? Ou tes doigts ?

— Bien sûr que non ! Mais quel rapport avec le don ?

— Eh bien, je suis né avec, comme on naît garçon ou fille… Ou comme on a des yeux bleus, verts ou noirs. Ou encore, comme on naît avec deux mains ! Je ne hais pas mes mains parce que je pourrais étrangler quelqu'un avec. Mon esprit les commande, et elles n'agissent pas toutes seules. Croire l'inverse revient à ignorer la véritable nature de chaque chose en ce monde. Or, la connaître est essentiel pour atteindre l'équilibre – et commencer à comprendre un peu l'Univers, en plus du reste…

Kahlan se demanda pourquoi elle n'avait pas le même besoin d'équilibre que Richard. Pourquoi cet élément était-il vital pour lui et non pour elle ?

Bien qu'elle eût mortellement sommeil, elle ne put s'empêcher d'intervenir :

— J'ai souvent utilisé mon pouvoir d'Inquisitrice pour tuer, et ça ne m'a jamais empêchée de manger de la viande…

— Selon les Sœurs de la Lumière, répondit Richard, le voile qui sépare le monde des vivants du royaume des morts est généré par la magie. (Il se tapota la tempe.) Plus précisément, elles affirment que le voile vit en ceux qui ont le don – les sorciers et dans une moindre mesure les magiciennes. D'après elles, l'équilibre est essentiel pour ceux qui ont le don, parce que c'est dans le pouvoir que réside le voile. En un sens, nous sommes les gardiens du voile et les garants de l'équilibre entre les mondes.

» C'est peut-être bien la vérité… Je contrôle les deux facettes de la magie, l'Additive et la Soustractive. Toute la différence est sans doute là. Ma dualité exige un équilibre parfait. Elle l'impose peut-être même…

Kahlan se demanda jusqu'à quel point cette analyse pouvait être pertinente. Car si Richard avait raison, elle n'osait pas imaginer à quel point la magie avait été déséquilibrée par ses actions.

Le monde se désagrégeait de toutes parts… Mais nul n'avait jamais eu le choix…

— Cette histoire d'équilibre, intervint Cara en brandissant fièrement un morceau de viande séchée, est un message envoyé au seigneur Rahl par les esprits du bien. Ils lui disent de nous laisser le sale travail, voilà tout ! S'il les écoutait, il n'aurait rien à compenser et il pourrait manger ce qu'il veut. S'il cessait de se mettre en danger pour un oui ou un non, son équilibre serait parfait, et il aurait le droit de dévorer une chèvre entière à chaque repas.

Jennsen fronça sombrement les sourcils.

— C'est une image, ne t'en fais pas pour ta bestiole, marmonna Cara.

— Maîtresse Cara a peut-être raison, intervint Tom. Seigneur Rahl, des hommes et des femmes ont mission de vous protéger. Pourquoi ne les laisseriez-vous pas faire ? Des tâches bien plus importantes requièrent votre attention.

Richard ferma les yeux et se massa lentement les tempes.

— Si j'avais toujours dû attendre que Cara vienne à mon secours, voilà un moment que j'aurais perdu la tête, et pas au sens figuré…

La Mord-Sith foudroya son seigneur du regard, s'indigna qu'il lui réponde d'un demi-sourire, puis recommença de manger sa viande séchée.

En le regardant grignoter un biscuit plus sec que le sable du désert, Kahlan constata de nouveau que Richard ne semblait pas aller bien. Et ce n'était pas seulement la fatigue… La lumière de la lampe n'éclairait qu'une moitié de son visage, laissant l'autre dans l'obscurité. Comme s'il était le voile incarné, Richard paraissait se tenir à la frontière entre les deux mondes. Une moitié dans la vie, l'autre dans la mort…

L'Inquisitrice se pencha et écarta une mèche de cheveux qui barrait le front de son mari. Un prétexte pour prendre sa température. Il était chaud, mais dans cette fournaise, ils devaient tous avoir le front brûlant et moite de sueur. À première vue, le Sourcier n'avait pas de fièvre…

Laissant glisser sa main, Kahlan caressa la joue de Richard, qui en sourit de bonheur. Parfois, la jeune femme pensait qu'elle aurait pu passer sa vie à plonger son regard dans celui de son mari. Le voir sourire était une telle joie ! En réponse, elle lui fit le sourire qu'elle ne réservait qu'à lui.

Elle brûlait d'envie de l'embrasser, aussi, mais ils n'étaient pratiquement jamais seuls, et le genre de baiser dont elle rêvait ne se donnait pas en public.

— C'est difficile à imaginer…, souffla soudain Friedrich. Je veux dire… eh bien, penser que le seigneur Rahl a grandi sans rien connaître du don. Honnêtement, j'ai du mal à y croire…

— Zedd, mon grand-père, a le don, expliqua Richard. Il m'a élevé à

l'écart de la magie afin que Darken Rahl ne puisse pas me trouver. C'est un peu la même chose que pour Jennsen… Pour me protéger, Zedd m'a gardé de l'autre côté de la frontière, en Terre d'Ouest, là où la magie n'existait pas.

— Et votre grand-père ne s'est jamais trahi ? demanda Tom. Il n'a pas laissé paraître qu'il avait le don ?

— Non, en tout cas jusqu'à la venue de Kahlan en Terre d'Ouest. En y repensant, je me dis qu'une multitude de petits détails auraient dû me mettre la puce à l'oreille, mais sur le coup, rien ne m'a frappé. J'ai toujours eu l'impression qu'il était un magicien, mais simplement parce qu'il savait tout sur le monde. Zedd est un vrai puits de science, et il m'a transmis la passion d'apprendre et de découvrir. Mais il m'a montré la vie dans toute sa splendeur, pas la magie, qu'il n'a même jamais évoquée devant moi.

— Il est donc vrai, dit Friedrich, que Terre d'Ouest est un pays où la magie n'a pas droit de cité.

Richard sourit à la mention de sa terre natale.

— C'est exact. J'ai grandi dans les bois de Hartland, près de la frontière, et je n'ai jamais rien vu ni entendu qui soit lié à la magie. À part Chase !

— Chase ? demanda Tom.

— Un ami à moi, garde-frontière de son état. Un gaillard de ta taille, Tom. Alors que ta mission est de protéger le seigneur Rahl, la sienne consistait à surveiller la frontière. En fait, il s'efforçait surtout d'empêcher les gens d'en approcher, afin qu'ils ne servent pas de proies à certaines… créatures. À sa façon, il travaillait au maintien de l'équilibre. (Richard eut un petit sourire.) Chase n'avait pas le don, mais j'ai souvent pensé que ses exploits étaient magiques.

Friedrich aussi eut un petit sourire.

— J'ai passé ma vie en D'Hara… Dans ma jeunesse, les gardes-frontière étaient mes héros et j'aurais voulu me joindre à eux.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? demanda Richard.

— Quand la frontière est apparue, j'étais beaucoup trop jeune… (Le vieil homme s'immergea un moment dans ses souvenirs, puis il changea abruptement de sujet :) Seigneur Rahl, dans combien de temps sortirons-nous de ce désert ?

Richard tourna la tête vers l'est comme s'il pouvait voir l'horizon au-delà du cercle de lumière de la lampe.

— Si nous continuons au même rythme, répondit-il, nous aurons fait le plus gros du chemin dans quelques jours. En s'élevant vers les montagnes, encore très lointaines, le terrain est de plus en plus accidenté. Voyager sera difficile, mais avec l'altitude, nous aurons un peu moins chaud.

— Quand atteindrons-nous cet objet – ou cette chose – que je dois

toucher, selon Cara ? demanda Jennsen.

Richard se rembrunit un peu plus.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée…

— Mais c'est vers là que nous allons ?

— Oui.

— Qu'a donc touché Cara ? Kahlan et elle refusent obstinément de me le dire.

— Parce que je le leur ai demandé…

— Pourquoi donc ? Puisque nous y allons, à quoi riment ces cachotteries ?

— Tu n'as pas le don… Je ne veux pas altérer ta vision du… problème.

— Que veux-tu dire ?

— Ma traduction n'est pas très avancée, mais selon ce que j'ai compris du livre que m'a remis Friedrich, même les gens qui n'ont pas le don – en tout cas, pas de pouvoir – en détiennent une parcelle qui leur permet d'avoir une influence sur la magie, si minime soit-elle. C'est comme… Eh bien, pour voir les couleurs, il faut ne pas être né aveugle, si tu saisis ce que je veux dire. Une personne qui voit peut apprécier un magnifique tableau, même si elle serait incapable de le peindre…

» Un seigneur Rahl engendre un seul enfant ayant le don. Il peut en avoir d'autres, bien entendu, mais il est exceptionnel que l'un d'eux soit également un sorcier. Cela dit, ces rejetons-là détiennent une parcelle de don, comme n'importe qui. Pour reprendre mon exemple, ils ne naissent pas aveugles.

» Le livre révèle que certains enfants d'un seigneur Rahl sont *absolument* dépourvus de don. On les nomme les « Piliers de la Création », et tu es l'une de ceux-là. Comme un aveugle de naissance, tu ne peux même pas *voir* la magie.

» Cette métaphore est insuffisante, car les choses vont beaucoup plus loin que ça. Pour un aveugle, les couleurs existent, mais il ne peut pas les voir. Dans ton cas, c'est différent, comme si la magie n'était pas du tout de ce monde. Pour toi, elle n'a aucune réalité.

— Comment est-ce possible ?

— Je n'en sais rien… Quand nos ancêtres ont créé le lien qui unit le seigneur Rahl aux D'Harans, l'aptitude à engendrer au moins un enfant possédant le don y a été intégrée. Comme je te l'ai dit, la magie a besoin d'équilibre. Les gens comme toi sont peut-être conçus pour compenser les personnes de mon type. Mais il peut aussi s'agir d'un hasard : une contrepartie naturelle, ou que sais-je d'approchant.

— Et qu'arrivera-t-il si… Eh bien, si j'ai un enfant ?

Richard dévisagea un long moment sa sœur.

— Tes descendants seront exactement comme toi.

Jennsen se laissa aller en arrière, les mains tremblantes.

— Même si j'épouse quelqu'un qui possède l'étincelle de don ? Un homme qui n'est pas aveugle, en quelque sorte ? Mes enfants me ressembleront ?

— Tous ceux que tu aurais, oui…, affirma Richard. Tu es un maillon brisé dans la chaîne du don. Selon le livre, lorsque cette chaîne est cassée pour une lignée donnée, c'est pour l'éternité. Si tu fondes une famille, aucun de tes enfants ne pourra en redevenir un maillon. Et s'ils se marient, il en ira de même pour leur descendance. Jusqu'à la fin des temps, j'en ai peur…

» C'est en partie pour ça que les seigneurs Rahl ont toujours traqué leurs rejetons sans magie afin de les exterminer. Ils voulaient éviter la naissance d'un groupe humain tel que le monde n'en a jamais connu : des êtres totalement étrangers au don. Cette particularité étant dominante, chaque nouveau mariage aurait marqué la mort *définitive* d'une nouvelle étincelle de don. Le monde et l'humanité en auraient été changés à jamais…

» Voilà pourquoi les gens tels que toi sont appelés les « Piliers de la Création ».

— C'est aussi le nom du foutu endroit que nous venons de quitter, dit Tom en désignant le désert, derrière lui. (À la pâle lueur de la lampe, il regarda ses compagnons assis en rond.) Les Piliers de la Création… Je trouve que c'est une bien étrange coïncidence…

Sondant les ténèbres, Richard tenta d'apercevoir les lointains contours de l'horrible vallée où Kahlan serait morte s'il avait commis la moindre erreur dans son analyse et dans son utilisation de la magie.

— Ce n'est pas une coïncidence, Tom. Il y a un lien entre les deux…

Intitulé *Les Piliers de la Création*, l'ouvrage qui décrivait les personnes comme Jennsen était rédigé en haut d'haran, une langue que fort peu de gens comprenaient encore. Richard l'avait apprise afin de collecter des informations dans de très anciens livres qui remontaient à l'époque des Grandes Guerres.

Ce conflit terminé depuis trois mille ans venait de recommencer et il embrasait le monde entier. Sans le vouloir, Kahlan et Richard avaient joué un rôle majeur dans le réveil de cette antique querelle.

— Quel lien ? demanda Jennsen, la voix tremblante d'espoir.

— Je n'en ai pas la moindre idée, pour le moment, soupira Richard.

Du bout d'un doigt, Jennsen fit rouler sur le sol un caillou qui forma un petit monticule dans la poussière.

— Penser que je suis un Pilier de la Création – ou un maillon brisé de la chaîne du don – me donne le sentiment d'être… sale.

— Sale ? répéta Tom, visiblement peiné d'entendre son amie

proférer une telle chose. Pourquoi te sentirais-tu ainsi ?

— Mes semblables et moi sommes aussi appelés des « trous dans le monde »… Je commence à comprendre pourquoi.

Richard se pencha en avant et posa les coudes sur ses genoux.

— Je sais ce que c'est d'avoir honte de sa naissance et de ce qu'on est. Au début, je détestais avoir eu le don en moi dès le premier jour de ma vie. Peu à peu, j'ai compris que des sentiments pareils ne mènent à rien. Penser ainsi est totalement aberrant.

— Pour toi, sans doute… Dans mon cas, c'est différent. (Du bout de l'index, Jennsen fit s'écrouler son tumulus miniature.) Tu n'es pas le seul de ton genre en ce monde. Il y a d'autres sorciers et des magiciennes. Et pour reprendre ta métaphore, toutes les autres personnes ne sont pas aveugles de naissance. Moi, je suis l'unique trou dans le monde.

Richard dévisagea sa demi-sœur. Une splendide jeune femme privée du don que n'importe quel seigneur Rahl, avant lui, aurait égorgée sur-le-champ.

— Jennsen, dit-il avec un grand sourire, à mes yeux tu es née avec une incroyable grâce : la pureté ! Tu es comme un nouveau flocon de neige qui ne ressemble à aucun autre et dont la beauté est éblouissante.

Levant les yeux sur son frère, Jennsen ne put s'empêcher de sourire aussi.

— Je n'ai jamais pensé à moi sous ce jour… Pourtant, et quoi que tu en dises, je suis faite pour détruire…

— Non, pour créer ! s'écria Richard. La magie existe, c'est tout. Elle n'a en aucun cas le *droit* d'exister. Postuler le contraire reviendrait à nier la réalité, ni plus ni moins. S'ils s'abstiennent de tuer, les gens sont libres de faire ce qu'ils veulent. Dirais-tu qu'être née avec les cheveux roux a nui à la liberté des cheveux bruns qui auraient pu pousser sur ta tête ?

Jennsen sourit de cette absurde question.

À son expression ravie, Tom voyait les choses de la même façon qu'elle.

— Bon ! souffla Jennsen, si on en revenait à l'objet que je suis censée toucher ?

— Eh bien, si cet objet touché par Cara a été modifié par un détenteur du don, tu ne percevras pas cette altération, et tu pourras voir ce qui se cache derrière la magie.

— Tu espères que ça t'apprendra quelque chose d'important ?

— Je n'en sais rien… C'est possible, voilà tout… Mais je suis curieux de savoir ce que tu verras – étant ce que tu es –, sans que nos propos t'aient préalablement influencée.

— Si cette… chose… t'inquiète tant, pourquoi l'avoir abandonnée ? Tu n'as pas peur que quelqu'un s'en empare ?

— J'ai peur de bien des choses…, répondit simplement Richard.

— S'il s'agit vraiment d'un objet altéré par la magie, dit Cara, et si Jennsen le voit tel qu'il est vraiment, ça ne signifiera pas qu'il n'est pas ce que nous pensons, et encore moins qu'il est inoffensif…

— D'accord, mais nous en saurons plus, et c'est l'essentiel. Toute nouvelle information peut nous aider…

— Et Jennsen pourra peut-être remettre ce fichu truc à l'endroit, marmonna Cara.

Richard la foudroya du regard pour l'empêcher de dire un mot de plus.

Fort mécontente, Cara se pencha, prit un des abricots du Sourcier et le goba rageusement.

Dès que le dîner fut terminé, Jennsen proposa qu'on remette la nourriture restante dans le chariot, histoire que Betty ne profite pas de la nuit pour festoyer.

La chèvre était sans cesse affamée. Au moins, avec ses petits, elle savait maintenant combien il était agaçant de devoir continuellement satisfaire des estomacs avides.

Jugeant que Friedrich méritait des égards à cause de son âge, Kahlan lui demanda s'il voulait prendre le premier tour de garde. C'était bien plus agréable que d'être réveillé au milieu de la nuit…

Le vieil homme accepta et remercia l'Inquisitrice d'un sourire.

Quand il eut déroulé le sac de couchage de sa femme et le sien, Richard éteignit la lampe. Par cette nuit étouffante et claire comme du cristal, la lumière des étoiles fut vite suffisante pour que Kahlan distingue ce qui se passait autour d'elle.

Quand elle vit approcher un des chevreaux, visiblement décidé à venir s'ébattre entre les deux humains, l'Inquisitrice le repoussa gentiment, le renvoyant dans les « jupes » de sa mère à la queue toujours aussi remuante.

Alors qu'elle s'étendait près de Richard, Kahlan vit Jennsen se coucher le long de Betty et prendre dans ses bras les deux petits.

Le Sourcier se redressa sur un coude et posa un baiser sur les lèvres de sa femme.

— Je t'aime, ne l'oublie jamais…

— Si nous étions seuls, seigneur Rahl, il me faudrait davantage qu'un bisou de bonne nuit…

Richard sourit, embrassa le front de Kahlan et s'étendit à ses côtés.

La jeune femme eut le cœur serré de déception. Elle aurait aimé une réaction : une promesse amoureuse ou au moins une remarque

spirituelle…

Se serrant contre son mari, elle lui posa une main sur l'épaule.

— Richard, tu vas bien ?

La réponse mit longtemps à venir. *Trop* longtemps, au gré de l'Inquisitrice.

— J'ai très mal à la tête, c'est tout…

Kahlan voulut demander des précisions, mais elle y renonça, craignant de confirmer les craintes qui montaient lentement en elle.

— Ça n'a rien à voir avec mes migraines d'avant, dit le Sourcier comme s'il avait lu dans l'esprit de sa compagne. Je crois que c'est la chaleur combinée au manque de sommeil…

— J'imagine, oui… (Kahlan tira sur la couverture enroulée qui lui servait d'oreiller afin que sa nuque douloureuse puisse y reposer.) Cette chaleur me fait le même effet… (Elle tapota tendrement l'épaule de Richard.) Bonne nuit…

Épuisée et percluse de courbatures, Kahlan trouva vite délicieux d'être allongée. Et grâce à la couverture, sa nuque lui faisait beaucoup moins mal…

Une main sur l'épaule de son mari, la jeune femme s'endormit comme une masse.

Chapitre 5

Dans son état de fatigue, s'allonger auprès de Richard et fermer les yeux avait été un véritable délice pour Kahlan. Oubliant pour un temps ses angoisses, elle avait sombré dans le sommeil en un clin d'œil.

Hélas, quand Cara la secoua doucement, il lui sembla qu'elle venait juste de s'endormir.

Battant des paupières, elle tenta de focaliser sa vision sur la silhouette familière debout au-dessus d'elle. Que n'aurait-elle pas donné pour se rendormir ! Oui, se reposer, et avoir une paix royale…

— C'est mon tour de garde ? demanda-t-elle.

— Oui, mais je peux m'en charger, si vous voulez…

Kahlan s'assit et jeta un coup d'œil à Richard, qui dormait à poings fermés.

— Non, tu as aussi besoin de repos…

L'Inquisitrice se leva, s'étira, puis prit Cara par le bras et l'entraîna un peu à l'écart.

— Mais tu m'as donné une idée, mon amie… Je crois que nous allons laisser Richard dormir…

Cara sourit, approuva vigoureusement du chef et se dirigea vers son sac de couchage. Une conspiration visant à protéger le seigneur Rahl ne pouvait pas déplaire à une Mord-Sith…

Kahlan bâilla, s'étira de nouveau et se força à ouvrir grand les yeux. Chassant les cheveux qui brouillaient sa vision, elle sonda le sinistre désert en quête d'un signe de danger. Mais tout était tranquille autour du camp.

À l'horizon, les pics déchiquetés semblaient également monter la garde.

Kahlan s'assura que tout son petit monde était là.

Cara dormait déjà, Tom était allongé non loin des chevaux et Friedrich, de l'autre côté du chariot, s'agitait un peu dans son sommeil.

Jennsen était toujours blottie contre sa chèvre, mais elle aussi s'agitait, et Kahlan aurait juré qu'elle ne dormait plus. Les chevreaux reposaient désormais contre le flanc de leur mère.

L'Inquisitrice redoublait toujours de vigilance au début d'un tour de garde. Le moment de la relève était parfait pour une attaque. Elle le savait et avait souvent lancé des assauts à cet instant précis. Les

sentinelles qui en avaient fini tombaient de sommeil et celles qui les remplaçaient n'avaient pas encore l'esprit assez vif. Bizarrement, beaucoup de soldats pensaient que l'ennemi aurait la courtoisie d'attendre qu'ils soient à leur poste et bien réveillés. La victoire souriait souvent à ceux qui étaient prêts en permanence. Et la défaite sanctionnait presque à coup sûr les guerriers trop nonchalants.

Kahlan s'approcha d'un gros rocher, pas très loin de Richard. Elle s'assit sur la pierre et sonda de nouveau les environs.

Même en pleine nuit, la roche était encore chaude.

Kahlan écarta de sa nuque une masse de cheveux poisseux de sueur et regretta qu'il n'y ait pas un souffle de vent. En hiver, elle avait une ou deux fois failli mourir de froid. Même en faisant un effort, elle ne parvenait plus à se rappeler ce qu'on ressentait quand on gelait sur pieds…

Soudain, comme elle le prévoyait, Jennsen se leva et traversa le camp à pas de loup pour ne pas réveiller les autres.

— Je peux rester un moment avec vous ? demanda-t-elle quand elle eut rejoint l'Inquisitrice.

— Bien sûr…

La sœur de Richard s'assit et passa les bras autour de ses genoux.

— Kahlan, dit-elle après un long silence, je suis désolée de… Eh bien, je ne voudrais pas passer pour une idiote qui agit sans réfléchir. Et je ne ferais du mal à aucun de vous, croyez-moi.

— Je sais que tu ne nous nuirais pas *volontairement*. C'est ce que tu risques de faire sans le vouloir qui m'inquiète.

— Je crois que je comprends mieux la situation, à présent… Au moins, je mesure l'étendue de mon ignorance. Je ne ferai rien sans que Richard ou vous me l'ayez ordonné, c'est promis.

Kahlan posa une main sur la nuque de Jennsen et la tira vers elle.

— Je t'ai dit tout ça parce que je t'aime bien, Jennsen… Je m'inquiète pour toi, un peu comme Betty pour ses petits, car elle sait que le monde est plein de dangers…

» Tu dois comprendre une chose, mon amie : si tu marches sur de la glace très fine, peu importe que le lac ait été gelé parce qu'il fait froid ou par le sortilège d'un sorcier. Si tu ne sais pas où poser les pieds, tu risques de tomber entre les bras du Gardien. L'origine de la glace ne compte pas – quand on est mort, on est mort ! Bref, il faut éviter de traverser un lac gelé, sauf s'il est impossible de faire autrement. Car on risque d'y laisser la vie.

— Mais je suis étrangère à la magie. Comme l'a dit Richard, je suis une aveugle de naissance incapable de voir les couleurs. Un maillon brisé dans la chaîne du pouvoir ! En principe, ça devrait assurer que je n'aie pas d'ennuis avec la magie…

— Imagine qu'un rocher tombe d'une falaise et t'écrase. Est-il important de savoir si ce roc a été mis en mouvement par un homme muni d'un levier ou par un sorcier utilisant le don ?

— Je vois ce que vous voulez dire, fit Jennsen, mal à l'aise. Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle…

— Sais-tu pourquoi je tente de t'aider ? Parce que commettre une erreur est horriblement facile – j'ai payé pour le savoir.

Les yeux ronds, Jennsen dévisagea un long moment Kahlan à la chiche lueur du firmament.

— Vous êtes une experte en magie. Comment pourriez-vous vous tromper ?

— Les possibilités ne manquent pas, crois-moi !

— Vous avez un exemple ?

L'Inquisitrice n'eut pas besoin de fouiller beaucoup dans sa mémoire.

— Il y a peu, j'ai hésité une demi-seconde avant de tenter de tuer quelqu'un…

— Ne venez-vous pas de dire que foncer tête baissée n'est jamais bon ?

— Parfois, au contraire, la plus grande bêtise est de tergiverser. Il s'agissait d'une magicienne. Quand j'ai enfin frappé, il était déjà trop tard. À cause de mon erreur, cette femme a capturé Richard et l'a emmené loin de moi. Pendant un an, j'ai ignoré ce qu'il était advenu de lui. J'ai cru que je ne le reverrais plus et que j'allais en mourir de chagrin.

— Quand l'avez-vous retrouvé ?

— Il y a très peu de temps… C'est pour ça que nous sommes dans l'Ancien Monde. La magicienne l'y avait conduit. Au moins, j'ai fini par le localiser. Pour en revenir à notre sujet, j'ai commis d'autres erreurs qui nous ont valu de longues séries d'ennuis. Richard aussi s'est trompé, à l'occasion. Comme il te l'a dit, nous commettons tous des bévues. Si c'est possible, je voudrais t'aider à éviter les plus évidentes.

— Comme celle de me fier à l'homme qui était avec moi hier ? Sebastian… Ma mère est morte à cause de lui et j'ai failli provoquer votre fin. Je me sens si stupide !

— Cette erreur n'est pas due à un manque d'intelligence, Jennsen. Ces hommes t'ont manipulée. Mais à la fin, tu as réfléchi et réussi à découvrir seule la vérité.

Jennsen hocha gravement la tête.

— Comment allons-nous baptiser les jumeaux ? demanda-t-elle soudain, sautant du coq à l'âne. Je veux dire, les petits de Betty…

Kahlan doutait que donner un nom aux chevreaux soit une bonne

idée – pour le moment, en tout cas, mais elle n'avait guère envie de s'étendre sur le sujet.

— Je n'en sais rien… Tu as une idée ?

— Retrouver Betty a été un vrai choc, et voir qu'elle avait des petits m'a encore plus surprise. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir à des noms…

— Eh bien, tu vas l'avoir, à présent…

Jennsen eut soudain un grand sourire.

— Vous savez, Mère Inquisitrice, je crois comprendre ce que voulait dire Richard au sujet de son grand-père. Et de l'époque où il le tenait pour un magicien sans se douter un instant qu'il était un sorcier.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne vois pas la magie, et Richard, ce soir, n'a pas lancé de sort – en tout cas pas à ma connaissance.

Jennsen eut un éclat de rire plein de joie de vivre et d'optimisme. Kahlan eut l'impression d'entendre la version féminine du rire de Richard. Comme si le frère et la sœur étaient les deux faces d'une seule pièce de monnaie.

— Eh bien, les mots qu'il a prononcés m'ont donné l'impression qu'il était un magicien – comme ce qu'il disait au sujet de Zedd. Richard m'ouvre les yeux, mais pas en me montrant le don ou la magie. C'est la vie qu'il me fait découvrir. Il m'apprend qu'elle est à moi et qu'elle vaut la peine d'être vécue.

Kahlan sourit intérieurement. Elle aurait pu signer cette déclaration des deux mains, car son mari lui avait apporté exactement la même chose. Grâce à lui, elle était devenue capable d'aimer la vie et d'avoir foi en l'avenir. Pour les autres, bien sûr, mais aussi et surtout pour elle.

Un moment, les deux femmes assises côte à côte sondèrent en silence le désert. De temps en temps, Kahlan jetait un coup d'œil à Richard pour s'assurer qu'il dormait paisiblement.

— On dirait que quelque chose ne va pas chez lui, souffla Jennsen, alors qu'elle regardait également le dormeur.

— Il fait un cauchemar…, répondit Kahlan.

Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait le Sourcier, les poings serrés, lutter en rêve contre ses terreurs intimes.

— Le voir ainsi me fait peur, avoua Jennsen. Il est si différent. Réveillé, il semble toujours calme et enclin à raisonner…

— On ne raisonne pas avec les cauchemars, dit Kahlan, le cœur serré de tristesse.

Chapitre 6

Richard s'éveilla en sursaut.

Ils étaient de retour.

Le Sourcier avait fait un cauchemar. Comme tous ses mauvais rêves, il l'avait totalement oublié. Mais il restait la douleur, dans ses muscles, et l'empreinte dans son esprit d'une indicible terreur.

Richard jeta au loin les lambeaux de son cauchemar à la façon dont il se serait débarrassé d'une couverture chiffonnée. Bien qu'il eût le sentiment que les serres immatérielles de son mauvais songe s'accrochaient à lui pour le ramener dans leur univers monstrueux, il parvint à leur échapper assez facilement en se rappelant que les rêves n'étaient que des fantaisies sans substance. À présent qu'il était réveillé, l'angoisse fondait comme neige au soleil – ou se dissipait tel un brouillard aux premières heures d'une journée ensoleillée.

Pourtant, il dut faire un gros effort pour ne plus haleter.

Ils étaient de retour, et voilà tout ce qui comptait ! Il ne savait pas toujours quand *ils* revenaient, mais cette fois, pour une raison inconnue, il en était sûr.

Pendant la nuit, le vent s'était levé, et des rafales faisaient gonfler ses vêtements et voleter ses cheveux. Dans ce maudit désert, les bourrasques elles-mêmes étaient brûlantes. Le Sourcier aurait juré que quelqu'un venait d'ouvrir en face de lui les portes d'un four géant.

Il voulut prendre son outre, mais ne la trouva pas à l'endroit où elle aurait dû être. Où l'avait-il donc posée, le soir précédent ? Avec toutes les pensées qui tourbillonnaient dans sa tête, il était incapable de s'en souvenir.

Eh bien, il boirait plus tard, voilà tout !

Kahlan était allongée à ses côtés, la tête tournée vers lui. Elle serrait ses longs cheveux dans son poing, sous son menton, et le vent faisait voler des mèches sur ses joues. Le matin, Richard adorait s'asseoir dans son lit et admirer longuement son épouse. Là, il se contenta de lui jeter un rapide regard, pour s'assurer qu'elle dormait bien.

Alors qu'il sondait le petit camp du regard, le Sourcier distingua quelques rares reflets rose pâle, à l'horizon oriental. L'aube n'était pas pour bientôt.

Cela dit, il avait dormi pendant son tour de garde, c'était évident. Estimant qu'il avait besoin de sommeil, Kahlan et Cara avaient dû se

mettre d'accord pour ne pas le réveiller. Une de leurs petites conspirations habituelles. Comme souvent, elles avaient eu raison. Richard était si fatigué qu'il aurait pu dormir un jour entier.

Mais à présent, il était tout à fait réveillé. Et ses maux de tête avaient disparu.

En silence, afin de ne pas la déranger, il s'écarta de Kahlan, tendit une main et s'empara de l'épée posée à côté de lui. Quand il le saisit, le fourreau de l'arme lui sembla chaud et doux comme une créature vivante.

Depuis qu'il ne rejetait plus l'Épée de Vérité, Richard trouvait rassurant qu'elle soit à portée de sa main – et à sa disposition pour combattre le mal. Aujourd'hui, ce sentiment familier était beaucoup plus fort que d'habitude…

Quand il se fut levé, Richard s'équipa de son baudrier. Puis il tapota le pommeau de son arme, ravi de la savoir bien en place contre sa hanche et prête à le servir fidèlement.

Même si la présence de l'arme le sécurisait, l'idée de la dégainer, après le carnage qui avait eu lieu au milieu des Piliers de la Création, lui donnait la nausée.

Richard repoussa de toutes ses forces les images de ce qu'il avait été contraint de faire. Car s'il s'était dérobé, Kahlan n'aurait pas été en train de dormir paisiblement, mais de commencer à pourrir sous la terre.

Cette terrible journée avait eu un autre résultat positif : Jennsen n'était plus victime des mensonges de Sebastian et de Jagang.

Richard la regarda tandis qu'elle se blottissait contre sa chèvre adorée, les deux petits au creux de ses bras. Comme il était étrange et merveilleux d'avoir une sœur ! Et cette jeune femme, vive, belle et intelligente avait encore à découvrir toutes les merveilles de l'existence.

Le Sourcier se réjouissait qu'elle désire être avec lui. Mais cela l'inquiétait aussi, parce que tous ceux qui gravitaient autour de lui étaient en danger de mort.

Cela posé, tant que l'Ordre Impérial n'aurait pas été vaincu, ou au moins bouté hors du Nouveau Monde, personne ne serait en sécurité nulle part…

Le vent soufflait de plus en plus fort, soulevant des tourbillons de sable. Richard battit des paupières pour chasser les minuscules grains de ses yeux. Le mugissement des bourrasques était si fort qu'il couvrait tous les autres sons. Et dans les circonstances présentes, ce n'était pas très rassurant…

Les yeux plissés pour y voir un peu malgré la tempête de sable, Richard remarqua que Tom était assis sur le banc du conducteur de son chariot. Il montait la garde, les yeux sans cesse en mouvement.

Friedrich dormait d'un côté du véhicule, et Cara reposait non loin de Kahlan, face au désert, comme si elle voulait, même dans son sommeil, s'interposer entre ses deux protégés et tout ce qui était susceptible de les menacer.

Dans l'obscurité, Tom ne remarqua pas Richard lorsqu'il tourna la tête vers lui.

Dès que le colosse blond regarda dans la direction opposée, le Sourcier commença de s'éloigner du camp, laissant le faux marchand de vin veiller sur les quatre dormeurs.

L'obscurité était depuis toujours une fidèle alliée de Richard. Des années d'entraînement l'avaient habitué à s'y déplacer en silence en se fondant aux ombres de la nuit.

Il utilisa cette technique pour quitter le camp sans être repéré. Tout en marchant, il se concentra sur ce qui l'avait tiré du sommeil. Personne d'autre, dans le petit groupe, n'aurait pu sentir ça…

Contrairement à Tom, les coureurs ne manquaient pas un seul mouvement du Sourcier. Très haut dans le ciel, ils décrivaient de grands cercles au-dessus de lui, le suivant tandis qu'il avançait dans le désert.

Dans le ciel noir comme de l'encre, les oiseaux étaient invisibles, mais Richard les détectait chaque fois qu'ils voilaient une fraction de seconde la lointaine lumière d'une étoile. Ces monstres savaient être discrets. Pourtant, il les *sentait*, même quand il ne les voyait pas…

La disparition de l'atroce migraine était un grand soulagement… et une sérieuse source d'inquiétude. Tout résidait dans la manière soudaine dont le mal s'était dissipé. Cette douleur lancinante se volatilisait lorsque le Sourcier était « distrait » par quelque chose d'important – et souvent, de très dangereux. Du coup, même si elle avait disparu, la douleur semblait simplement se tapir dans un recoin de son cerveau, guettant le moment propice pour frapper de nouveau.

Quand les maux de tête l'attaquaient, la douleur était tellement intense… Torturé au point d'avoir parfois du mal à tenir debout – et à mettre un pied devant l'autre –, Richard savait que cesser d'avancer et de lutter, se livrant ainsi à ses ennemis, aurait signé son arrêt de mort.

Même si les migraines étaient un calvaire en elles-mêmes, le Sourcier s'inquiétait moins de la douleur que de sa nature – et de son origine.

Ses troubles actuels ne ressemblaient pas à ceux que lui avait naguère valus le don. Hélas, ils ne semblaient pas davantage être des maux de tête normaux. Toute sa vie, Richard avait souffert de terribles migraines. Bien qu'elles fussent moins fréquentes que chez sa mère, ces crises ressemblaient à ce que la pauvre femme appelait « mes atroces douleurs ».

Richard comprenait parfaitement pourquoi elle les nommait ainsi.

Si l'adjectif « atroce » leur convenait parfaitement, les tourments qu'endurait le Sourcier depuis quelque temps différaient de ceux de sa mère. Et il redoutait qu'ils soient provoqués par le don.

Richard avait déjà eu des migraines liées à la magie. À mesure qu'il vieillissait, lui avait-on expliqué, et que son pouvoir se développait – en partie parce qu'il le comprenait mieux –, le risque de souffrir de maux de tête « spécifiques » augmentait. En principe, la solution du problème était très simple. Pour guérir, il avait simplement besoin de l'aide d'un sorcier plus avancé que lui dans le processus d'exploration et de maîtrise du don. Avec le soutien d'un tel mentor, éliminer à jamais la douleur se révélerait être un jeu d'enfant. En tout cas, c'était la théorie…

En l'absence d'un autre sorcier, les Sœurs de la Lumière – quelle générosité ! – s'étaient dévouées pour lui passer un collier autour du cou et l'aider à contrôler son pouvoir.

Parce que ces migraines, affirmaient-elles, finissaient par être mortelles si on ne les traitait pas. Cette dernière assertion était vraie, Richard avait failli payer très cher pour le savoir. Avec tous les problèmes qu'il devait gérer, il ne pouvait se permettre d'avoir celui-ci en plus. Hélas, en ce moment, il n'avait pas la possibilité de se soigner. Aucun sorcier ne traînait dans le coin et pas une Sœur de la Lumière n'était là pour *tenter* de lui imposer le port d'un collier.

Une nouvelle fois, Richard se répéta que la douleur était très différente de celle que lui avait infligée le don. Avec tout ce qui tournait mal dans sa vie, il n'avait aucun besoin de maladies imaginaires.

L'air vibra quand un oiseau géant passa soudain juste au-dessus de sa tête. Le coureur se laissait porter par le vent, dérivant lentement pour mieux espionner sa proie.

Un autre le suivait. Le troisième, le quatrième et le cinquième volaient docilement en formation, battant légèrement des ailes pour planer sur le courant d'air chaud.

Dès qu'ils avaient dépassé le Sourcier, les cinq prédateurs reprenaient de l'altitude, faisaient demi-tour et recommençaient leur manège.

Avant de revenir vers leur proie, les monstres volaient un moment en rond. D'habitude, Richard entendait le bruissement de leurs ailes. Aujourd'hui, il n'y parvenait pas à cause des hurlements du vent.

Mais il sentait les yeux noirs des oiseaux peser sur lui.

Il leva la tête afin que ses ennemis sachent qu'il les avait repérés et qu'il ne dormait plus depuis leur retour.

Si les grands chasseurs ne l'avaient pas autant inquiété, Richard les aurait trouvés d'une sombre beauté. Et de fait, ces animaux étaient magnifiques.

Cette nuit, il ne comprenait pas ce que faisaient les coureurs. Ce n'était pas la première fois qu'il les voyait se comporter ainsi, et il n'avait pas davantage saisi leurs motivations.

Soudain, Richard s'avisa d'un détail troublant : chaque fois que les coureurs avaient volé en cercle de cette façon, il avait senti leur présence avant de les voir. Les choses ne se passaient pas toujours ainsi, et il lui était souvent arrivé de ne pas anticiper la venue des créatures.

Autre élément à noter, ses maux de tête avaient disparu depuis le retour des oiseaux.

Le vent fit voleter les cheveux du Sourcier tandis qu'il sondait le désert. Même à la pâle lumière annonciatrice de l'aube, il détestait cet endroit. Ici, le jour ne se levait pas pour saluer le réveil de la vie. Comme tout le reste, il était le héraut de la mort et de la désolation.

Richard aurait donné cher pour que Kahlan et lui soient de retour dans sa chère forêt. Avec un sourire, il se souvint du petit paradis, au cœur des montagnes, où ils avaient passé l'été, l'année précédente. La nature y était si belle que Cara elle-même n'avait pas pu résister à son charme.

Dans la lumière toujours vacillante du matin, les coureurs volaient en rond. Comme toujours quand ils exécutaient cette surprenante manœuvre, ils ne décrivaient pas leurs cercles exactement au-dessus du Sourcier, mais à quelque distance de lui. Cette nuit, ils surplombaient une étroite bande de désert. Les autres fois, ils avaient décrit leurs intrigantes figures au-dessus de collines boisées ou de vastes plaines.

À présent, pour les voir, Richard devait lutter contre le sable que le vent lui propulsait dans les yeux.

Sans crier gare, les oiseaux volèrent en formation plus serrée et piquèrent vers le sol. Richard savait qu'ils descendraient ainsi pendant un moment, puis se sépareraient pour reprendre de l'altitude et recommencer de tourner en rond. Parfois, ils évoluaient en binômes, effectuant des acrobaties aériennes aussi spectaculaires que gracieuses. Mais en règle générale, ils gardaient entre eux une distance importante, comme s'ils respectaient de mystérieuses consignes de sécurité.

Soudain, alors que les oiseaux recommençaient de tourner en rond, le Sourcier remarqua que les colonnes de sable tourbillonnantes, sous les prédateurs, n'étaient pas simplement les jouets passifs du vent. Tout au contraire, comme des serpents, elles ondulaient autour de quelque chose qui… n'était pas là.

Richard sentit tous les poils de ses bras se hérisser.

Il plissa de nouveau les yeux, tentant de mieux voir à travers les

tourbillons de sable. Mais ce rideau devenait de plus en plus épais. Poussé par le vent, il dépassa la position des coureurs dans le ciel.

La silhouette au-dessus de laquelle tournaient les prédateurs évoquait incontestablement… celle d'un humain.

Le sable tourbillonnait autour d'une masse noire et vide qui était présente sans l'être vraiment. À première vue, il s'agissait de l'image en creux d'un homme vêtu d'un manteau à capuche dont les pans flottaient au vent.

Richard posa la main droite sur la garde de son épée.

La silhouette n'avait aucune substance et ses contours étaient simplement découpés par le sable qui volait autour d'elle. On eût dit qu'une eau trouble coulait sur une bouteille transparente, révélant ainsi sa forme obscurcie.

Aucun œil ne brillait dans les orbites de l'intrus immatériel. Pourtant, le Sourcier sentait un regard peser sur lui…

— Que se passe-t-il ? demanda Jennsen en venant se camper près de son frère. Tu as vu quelque chose ?

Du bras gauche, Richard poussa la jeune femme en arrière. Le pouvoir de l'Épée de Vérité déferlait en lui avec une telle violence qu'il dut faire un effort pour ne pas brutaliser sa pauvre sœur.

Serrant si fort son arme qu'il sentait s'incruster dans sa paume les six lettres du mot « Vérité » tissé en fil d'or sur la poignée, Richard cherchait à éveiller la lame à la vie, lui rappelant pour quelle raison, et pour qui, elle avait été créée. En réponse, le pouvoir de la magie s'embrasait et prenait possession de son âme.

Derrière le rideau de fureur, dans un coin de son esprit, et alors même que la colère de l'épée se communiquait à lui, Richard capta un étrange phénomène. Pour la première fois, la magie semblait réticente à répondre à son invocation.

Le flux du pouvoir, pareil à une tempête, soufflait sur lui, mais il paraissait moins puissant qu'à l'accoutumée. Comme s'il avait soudain été plus facile de marcher contre le vent, alors même qu'un cyclone faisait rage.

Avant que le Sourcier ait pu analyser cette sensation, la fureur de l'arme s'empara de lui et il cessa d'accorder de l'attention aux détails.

Dans le ciel, les coureurs tournaient toujours, mais en décrivant des cercles plus serrés. Très lentement, ils approchaient de Richard. Cela s'était déjà produit, mais cette fois, la tempête de sable trahissait la présence de l'homme en manteau à capuche qui se déplaçait avec eux.

Ou qui était entraîné par eux…

Une note cristalline retentit dans l'air, annonçant que le Sourcier venait de dégainer son épée.

Jennsen lâcha un petit cri et recula.

Les cinq oiseaux poussèrent des cris moqueurs que le vent charria jusqu'aux oreilles de Richard.

Alarmées par l'inimitable note métallique de l'épée du Sourcier, Kahlan et Cara accouraient déjà. La Mord-Sith résista à l'envie de se placer devant son seigneur, car ce n'était jamais une très bonne idée lorsqu'il brandissait sa lame.

Agiel au poing, Cara se ramassa sur elle-même comme un félin prêt à bondir.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan, le souffle court.

— Les coureurs…, dit Jennsen. Ils sont revenus.

— Je doute que ce soit le plus grave dans tout ça, fit Kahlan, étonnée par la réponse de la jeune femme.

L'épée brandie, Richard regardait l'apparition, sous les prédateurs ailés. Bien que le pouvoir de l'arme coulât à flots en lui, il éprouvait une étrange hésitation. Des doutes qui le déconcertaient…

N'ayant pas une seconde à perdre, il se tourna vers Tom, qui s'éloignait du chariot après avoir fixé les harnais de ses chevaux de trait géants.

Richard fit mine d'armer un arc imaginaire. Tom saisit le message, fit demi-tour et se dirigea vers le chariot.

Friedrich saisit la bride des autres chevaux et leur parla calmement pour les empêcher de paniquer.

Dans le chariot, Tom cherchait frénétiquement l'arc et le carquois du Sourcier.

— Que vouliez-vous dire au sujet des coureurs ? demanda Jennsen à Kahlan. Pourquoi leur retour n'est-il pas le plus grave dans tout ça ?

Cara tendit son Agiel vers la silhouette.

— Cet homme… là-bas…

De plus en plus déconcertée, Jennsen regarda alternativement la Mord-Sith et l'endroit qu'elle désignait.

— Que vois-tu ? lui demanda Richard.

La jeune femme leva rageusement les bras au ciel.

— Des coureurs à plumes à pointe noire. Cinq spécimens. Et une tempête de sable. C'est tout ! Il y a autre chose ? Des gens qui approchent ?

Jennsen ne voyait pas la silhouette.

L'arc et le carquois à la main, Tom avait sauté du chariot et il courait vers Richard et les trois femmes. Comme s'ils avaient remarqué que le géant apportait au Sourcier des armes dangereuses pour eux, deux coureurs virèrent sur l'aile, décrivirent un plus grand cercle au-dessus de l'humain, puis disparurent dans l'obscurité. Les trois autres continuèrent cependant à voler en rond au-dessus de la silhouette, comme s'ils l'aidaient à flotter dans les tourbillons de sable.

Les oiseaux approchaient lentement de Richard et l'homme en manteau à capuche avançait avec eux.

De quoi s'agissait-il ? Richard aurait été incapable de le dire, mais la sensation de menace qui se dégageait de l'apparition valait bien celle que charriaient ses pires cauchemars.

Le pouvoir de l'épée qui circulait en lui n'était pas affecté par le doute et il ignorait la peur. Dans ce cas, pourquoi le Sourcier éprouvait-il ces deux sentiments ? En lui, une tempête de magie, bien plus puissante que celle qui soufflait dans le désert, tentait de se déchaîner. Au prix d'un effort douloureux, Richard contenait le besoin dévorant du pouvoir et parvenait à le garder concentré sur une seule mission : accomplir *sa* volonté s'il décidait de le libérer.

Richard était le maître de l'Épée de Vérité et il devait à tout moment affirmer et affermir son autorité.

Avec la réaction de l'arme face à ce que les tourbillons de sable révélaient « en creux », le Sourcier ne pouvait plus avoir de doute au sujet de la nature de ce qui se dressait devant lui. Était-ce cela qu'il avait senti dès l'instant où il avait dégainé l'arme ?

Derrière le chariot, un cheval hennit de terreur. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Richard vit que Friedrich tentait de calmer l'animal.

Les trois bêtes qu'il essayait de maîtriser se cabraient en renâclant. Du coin de l'œil, le Sourcier repéra deux éclairs noirs jumeaux qui venaient de jaillir de l'obscurité et volaient juste au-dessus du sol.

Betty poussa un terrible gémissement.

En un clin d'œil, les deux éclairs disparurent.

— Non ! cria Jennsen.

Elle tourna les talons et courut vers les chevaux.

Devant Richard, Cara et Kahlan, la silhouette désormais immobile regardait la scène.

Tom tendit un bras pour tenter d'arrêter Jennsen. Mais elle se dégagea brutalement. Un instant, Richard redouta que Tom lui emboîte le pas. Par bonheur, le colosse continua à courir vers le Sourcier.

Les deux coureurs réapparurent soudain, surgissant de l'obscurité si près de Richard qu'il put distinguer les contours de leurs rémiges malmenées par le vent.

Les oiseaux reprenaient de l'altitude pour rejoindre leurs compagnons. Entre ses serres, chacun tenait une petite créature blanche inerte.

Tom arriva enfin près du Sourcier.

Sa décision prise, celui-ci rengaina son épée et s'empara de l'arc que lui tendait le géant blond.

Dès qu'il l'eut armé avec la sûreté d'un expert, Richard sortit une

flèche du carquois que Tom lui présentait.

Le projectile encoché, le Sourcier se tourna vers sa cible. Dans un coin de sa tête, il se réjouit de sentir ses muscles lutter pour faire plier l'arc et tendre la corde. À des moments pareils, il était rassurant de se fier à sa force, à son habileté et à d'innombrables heures d'entraînement plutôt qu'à la magie.

La silhouette de l'homme qui n'était pas là semblait monter la garde dans la tempête. Les tourbillons de sable, autour de l'intrus, continuaient à découper les contours de son corps.

Par-dessus la pointe acérée de sa flèche, Richard foudroya du regard la tête de l'inconnu en manteau à capuche.

Voir la pointe du projectile rasséréna Richard. Comme toutes les variantes de lames, celle-ci lui semblait familière et amicale. L'acier était son allié. Peu importait qu'il l'utilisât pour sculpter un bloc de marbre ou pour vider de son sang un ennemi.

La pointe de la flèche était braquée sur le petit cercle de néant qui représentait la tête de l'intrus.

Désormais, les cris des coureurs parvenaient à dominer les gémissements du vent.

La corde de l'arc plaquée contre sa joue, Richard se réjouit de sentir la tension de ses muscles. En cet instant, toutes ses perceptions étaient à leur maximum : le poids de l'arc, la douceur de l'empennage du projectile, entre ses doigts, la distance qui le séparait de sa mystérieuse cible, la violence du vent, avec l'influence qu'elle aurait sur la vitesse et la trajectoire de sa flèche. Toutes ces données, et des dizaines d'autres, s'intégraient à ce que le Sourcier nommait un « calcul instinctif ». Après une vie de pratique, il n'y avait plus besoin de fournir un effort conscient pour déterminer l'endroit exact où devait se loger une flèche une fois qu'il l'avait tirée.

L'homme en manteau à capuche – cet homme qui n'existait pas – continuait à regarder Richard.

Le Sourcier leva son arc, alignant parfaitement la pointe de sa flèche sur son objectif. Puis il « appela » la cible.

Autour de lui, tout devint calme et silencieux et la distance qui le séparait du coureur sembla se contracter. Le corps aussi tendu que son arc, la flèche devenue une extension de sa volonté et de sa concentration, Richard alla puiser dans son cerveau le résultat précis, parfait et indiscutable du « calcul instinctif » auquel il venait de se livrer.

Les tourbillons de sable semblèrent perdre en vitesse et en puissance tandis que les coureurs, les ailes largement écartées, luttaient pour continuer à avancer dans la tourmente.

Richard n'avait pas le moindre doute au sujet de ce que sa flèche

trouverait au terme du voyage qu'elle venait juste de commencer. Sentant la corde heurter son poignet, il vit le projectile prendre de l'altitude en suivant une trajectoire parfaitement droite.

Il avait déjà sorti du carquois son deuxième projectile quand le premier atteignit sa cible. Des plumes noires explosèrent dans le ciel coloré de rose par l'aube naissante et le coureur, foudroyé, tomba comme une pierre pour s'écraser aux pieds de l'homme en manteau à capuche.

Le petit être au pelage blanc taché de sang glissa des serres du prédateur. Hélas, pour cette victime-là, il était déjà trop tard.

Les quatre coureurs survivants en hurlèrent de rage. Alors qu'ils battaient furieusement des ailes pour reprendre de l'altitude, l'un d'eux lança au Sourcier un cri de pure haine.

Richard visa calmement. Puis il lâcha sa deuxième flèche.

La pointe traversa la gorge du prédateur ailé, le réduisant instantanément au silence. Comme son compagnon, il alla s'écraser au sol près de la silhouette immatérielle dont les contours commençaient de se dissiper.

Les trois oiseaux survivants, comme s'ils renonçaient à veiller sur l'intrus, rompirent leur formation et piquèrent sur Richard.

Le Sourcier les regarda calmement derrière l'empennage de sa quatrième flèche. La troisième avait déjà pris son envol. En un éclair, elle abolit la distance qui la séparait d'un coureur et lui traversa le cœur.

Un troisième monstre s'écrasa sur le sol.

Les deux derniers, fous de rage et ivres de vengeance, ne battirent pas en retraite.

Richard lâcha sa quatrième flèche. La distance diminuant à chaque seconde, ce projectile-là trouva très vite sa cible. L'autre oiseau qui tenait entre ses serres un chevreau mort vint s'écraser aux pieds de Richard.

Les ailes collées contre les flancs, le dernier prédateur fondait toujours sur le Sourcier.

Dès que Richard eut pris une flèche dans le carquois qu'il lui tendait, Tom dégaina son couteau et le lança. Avant que le seigneur Rahl ait pu encocher son projectile, la lame traversa la poitrine du monstre.

L'oiseau mort s'écrasa à l'endroit où le Sourcier, qui venait de s'écarter d'un bond, se tenait une fraction de seconde plus tôt. Des plumes noires volèrent dans les airs au milieu d'un geyser de sang.

L'aube redevint presque silencieuse. Plus de cris d'oiseaux, plus de rugissements du vent… Une parfaite quiétude à part le doux murmure de ce qui était désormais une brise.

Le soleil choisit cet instant pour apparaître à l'horizon et projeter

de longues ombres dans le désert.

Jennsen serrait dans ses bras un des chevreaux morts. Bêlant plaintivement, du sang coulant d'une blessure, sur son flanc, Betty s'était dressée sur les pattes de derrière et elle essayait de réveiller le petit blotti contre la poitrine de Jennsen.

La sœur de Richard se baissa, posa la dépouille sur le sol et regarda sombrement l'autre cadavre blanc qui gisait non loin de là.

Betty entreprit de lécher frénétiquement ses petits. Jennsen la tint tendrement par le cou, puis elle tenta de l'écarter des chevreaux morts. Mais la chèvre résista, les sabots solidement enfoncés dans le sol. Résignée, Jennsen se contenta d'offrir à son amie toute la consolation possible. Un long moment, elle lui parla à l'oreille d'une voix vibrante de chagrin.

Quand elle se releva enfin, laissant Betty à son deuil, Richard prit sa sœur dans ses bras.

— Pourquoi les coureurs ont-ils fait ça ?

— Je n'en sais rien, Jennsen… Tu n'as vraiment rien vu, à part les oiseaux ?

— Rien…, confirma la jeune femme en s'essuyant les yeux.

— Et la silhouette, dans la tempête de sable ? demanda Kahlan en posant une main amicale sur l'épaule de Jennsen.

— Une silhouette ? Quelle silhouette ?

— On aurait dit celle d'un homme… Un homme vêtu d'un manteau à capuche…

L'Inquisitrice dessina dans l'air les contours de l'apparition.

— Je n'ai vu que les oiseaux et une tempête de sable…

— Tu n'as pas remarqué que le sable tourbillonnait autour d'une forme sombre ?

Jennsen secoua la tête, se dégagea des bras de son frère et alla rejoindre Betty.

— Puisque la silhouette était de nature magique, souffla Kahlan à Richard, il est normal qu'elle ne l'ait pas vu. Mais elle aurait dû remarquer que le sable ne se « comportait » pas normalement.

— Comme tu l'as dit, elle est insensible à la magie.

— Certes, mais le sable était bien réel.

— Sur un tableau, les couleurs aussi sont bien réelles, mais un aveugle ne les voit pas, et il ne distingue pas non plus les formes que chaque coup de pinceau contribue à dessiner. (Richard regarda sa sœur et soupira de perplexité.) Comment savoir à quel point une personne est affectée par les manifestations de la magie alors qu'elle ne peut percevoir le pouvoir qui les provoque ? En d'autres termes, n'ayant pas senti que la magie était à l'œuvre, Jennsen n'a peut-être rien vu d'anormal dans les tourbillons de sable. À moins qu'il faille

prendre les choses à l'envers ! Et si c'était nous, parce que nous sommes sensibles à la magie, qui avions vu des formes qui n'existaient pas vraiment ?

» Ou est-ce un phénomène comparable à ce qu'étaient les frontières ? Un lieu où deux mondes existent en même temps… Jennsen a pu regarder dans la même direction que nous, mais voir ce qui se passait dans un univers différent…

Kahlan hocha simplement la tête.

Richard s'accroupit et examina la blessure de Betty.

— Il vaudrait mieux coudre la plaie, dit-il à sa sœur. La vie de ton amie n'est pas en jeu, mais il faut quand même être prudents.

— C'était la magie… ? demanda Jennsen alors que son frère se relevait. Ce que vous avez vu ?

Richard tourna la tête vers l'endroit où était apparue la silhouette.

— Une magie maléfique, oui…

Derrière les humains, Rouquine hennit tristement, comme si elle présentait ses condoléances à Betty.

Tom posa sur l'épaule de Jennsen une main consolante que la jeune femme serra très fort puis pressa contre sa joue.

— Au moins, nous sommes débarrassés de ces sales oiseaux, dit-elle au bout d'un moment tout en se relevant.

— Pas pour longtemps…, souffla Richard.

Sa tête le torturait de nouveau, la douleur si vive qu'il redoutait que ses jambes se dérobent.

Par le passé, il en avait appris long sur l'art de contrôler et de mépriser la souffrance.

Heureusement, car il avait des soucis plus urgents.

Chapitre 7

Vers le milieu de l'après-midi, alors qu'ils avançaient dans le désert sous un soleil brûlant, Kahlan remarqua que Richard regardait attentivement son ombre.

— Que se passe-t-il ? demanda l'Inquisitrice.

— Des coureurs, répondit le Sourcier. (Il désigna l'ombre, à ses pieds.) Dix ou douze… Ils nous suivent en se cachant dans le soleil.

— En se cachant dans le soleil ?

— Ils volent très haut et aux endroits où leurs ombres tombent sur nous. Si nous levions les yeux au ciel, nous ne les verrions pas, parce qu'il faudrait regarder le soleil en face.

Kahlan leva la tête, une main en visière, et tenta de vérifier cette théorie, mais garder les yeux braqués sur l'astre diurne était beaucoup trop douloureux. Quand elle baissa la tête, Richard, qui n'avait pas tenté de sonder le ciel, désigna de nouveau leurs ombres.

— Si tu regardes attentivement le sol, autour de nos silhouettes, tu repéreras des ruptures de continuité dans la lumière. Ce sont les ombres des oiseaux.

Kahlan aurait volontiers pensé que son mari lui faisait une blague. Mais le sujet ne s'y prêtait vraiment pas. Faisant ce que Richard lui conseillait, elle finit par trouver ce qu'elle cherchait. À cette distance, les ombres des coureurs n'étaient rien de plus que de minuscules irrégularités dans la lumière.

Kahlan regarda derrière elle. Tom conduisait le chariot et Friedrich était assis à côté de lui. Richard et Kahlan ayant décidé d'accorder un peu de repos à leurs montures, les deux bêtes étaient attachées au flanc du véhicule.

Dans le chariot, Jennsen tentait de consoler Betty, qui bêlait toujours pathétiquement. Kahlan aurait juré que la chèvre ne s'était pas tue plus d'une minute ou deux, aujourd'hui. Sa blessure n'étant pas si grave que ça, la souffrance qu'exprimaient ses cris n'était sûrement pas physique. Par bonheur, Betty avait une amie prête à tout pour la consoler.

Si Kahlan avait bien compris, la jeune femme avait connu Betty pendant une bonne moitié de sa vie. Contrainte de changer sans cesse de place pour échapper à Darken Rahl, la sœur de Richard n'avait pas eu l'occasion de se faire des amis d'enfance. Elle n'avait pas dû fréquenter beaucoup de gens, de toute façon, parce qu'un fugitif, pour ne pas être trahi, avait tout intérêt à fuir ses frères humains. Pour

compenser la solitude de sa fille, dame Daggett lui avait offert une chèvre. Alors qu'elle consacrait sa vie à empêcher un monstre de tuer Jennsen, c'était le mieux qu'elle avait pu faire pour son confort affectif.

Kahlan essuya d'un revers de la main la sueur qui brouillait sa vision. Du coup, elle vit bien plus clairement les quatre plumes à pointe noire que Richard avait liées ensemble avant de les attacher à son bras droit. Il les avait collectées lorsqu'il était allé récupérer ses flèches dans les cadavres.

Ayant tué le dernier monstre, Tom portait lui aussi une plume en haut du bras. Pour lui, c'était une sorte de trophée que lui avait remis le seigneur Rahl.

Richard, lui, n'arborait pas les plumes pour parader, et Kahlan le savait. C'était un avertissement destiné à tous ses ennemis actuels…

— Tu crois qu'il y avait vraiment un homme dans la tempête ? demanda l'Inquisitrice. Quelqu'un qui nous observait ?

— Tu es bien plus versée en magie que moi. À toi de me le dire…

— Je n'avais jamais rien vu de pareil… Si c'était un être humain, pourquoi a-t-il fini par décider de se montrer ?

— Je crois qu'il n'a rien décidé du tout. Selon moi, c'était un accident.

— Comment est-ce possible ?

— Si quelqu'un utilise les coureurs pour nous pister, et si cette personne peut nous voir…

— Comment pourrait-elle nous voir ?

— Eh bien, hum… Par exemple à travers les yeux des oiseaux.

— La magie ne permet pas ce genre de chose.

— Si tu le dis… Tu as une meilleure explication ?

Kahlan regarda de nouveau leurs ombres et suivit des yeux les minuscules taches noires semblables à des mouches qui tournaient autour de sa tête.

— Pas vraiment, non… Que disais-tu au sujet de quelqu'un qui utilise les coureurs pour nous pister et nous espionner ?

— Eh bien, je crois en effet que quelqu'un nous voit à travers les yeux des oiseaux – ou quelque chose dans ce genre – et que ceux-ci n'ont pas une vision parfaite. Je veux dire qu'ils ne distinguent pas tout.

— Et alors ?

— Si notre espion n'a pas une vision claire des choses, il a pu ne pas savoir qu'il y avait une tempête de sable. Donc, il n'a pas prévu que sa silhouette serait révélée. Ce n'était pas volontaire, comprends-tu ? Il a simplement commis une erreur.

Kahlan eut un petit soupir agacé. Elle ne pouvait trouver aucun

argument en faveur de cette théorie – ni en sa défaveur, pour être honnête. À présent, il n'était plus étonnant que Richard n'ait pas voulu s'étendre sur le sujet…

Au début, quand il avait dit que les coureurs les pistaient, Kahlan avait pensé que la pauvre Cara, par un geste innocent, avait réactivé une toile de sorcier. Le sortilège étant désormais focalisé sur eux, cela avait pu inciter les coureurs à les suivre – si on postulait qu'ils étaient attirés par la magie. Ainsi, un mystérieux espion pouvait à tout moment savoir où étaient le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice.

Par le passé, Darken Rahl avait lancé aux trousses de Richard un nuage-espion qui ne le lâchait pas d'un pouce…

Mais le mari de Kahlan ne se contentait pas de puiser dans d'anciennes expériences. En bon Sourcier de Vérité, il cherchait à aller au fond des choses. Comme souvent, certaines de ses idées semblaient des plus étranges à Kahlan. Mais pour avoir beaucoup vécu avec Richard, elle savait qu'il ne fallait pas disqualifier ses théories simplement parce qu'il était le premier à les formuler dans l'histoire du monde.

— Et si ce n'était pas un homme qui tire les ficelles, avança soudain Kahlan, mais une femme ? Et peut-être même une Sœur de l'Obscurité ?

Richard jeta à son épouse un regard où l'inquiétude l'emportait nettement sur la perplexité.

— Qui que ce soit, je doute que nous devions en attendre du bien…

Kahlan aurait eu du mal à contredire Richard. Cela dit, il restait beaucoup de points d'interrogation dans son esprit.

— Admettons que tu aies raison… Cette personne nous espionnait, et nous l'avons repérée par hasard… Dans ce cas, pourquoi les coureurs nous ont-ils attaqués ?

De la poussière monta du sol quand Richard, sans y penser, flanqua un coup de pied dans une petite pierre.

— Je ne sais pas trop… Notre espion était peut-être furieux de s'être trahi…

— Et pour se défouler, il a ordonné aux oiseaux de tuer les petits de Betty et de t'attaquer ?

— C'était une hypothèse, histoire de te répondre quelque chose… En réalité, je ne suis sûr de rien.

Les longues plumes pourpres à pointe noire que le Sourcier arborait à son bras ondulèrent sous les caresses de la brise.

— Il est possible, continua Richard, pensif, que l'espion n'ait rien à voir avec l'attaque. Les coureurs ont pu décider tout seuls de nous agresser…

— Ils auraient cessé d'obéir à leur maître, en quelque sorte ?

— Eh bien, c'est possible… L'homme ou la femme en manteau à capuche n'a peut-être qu'une autorité limitée sur eux. Une sorte de toile de sorcier partielle…

Kahlan en soupira de frustration.

— Richard, dit-elle, incapable de dissimuler son scepticisme, je ne suis pas une débutante en magie, et je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille !

— Tu es une experte de la magie des Contrées du Milieu, personne n'en disconvient. Mais que sais-tu de celle de l'Ancien Monde ? Avant de connaître Jagang, tu ignorais tout de ceux qui marchent dans les rêves. Et quand je dis « tout », c'est absolument tout !

Kahlan se mordilla les lèvres en dévisageant son mari. Richard avait grandi dans un monde dépourvu de magie, et tout cela était nouveau pour lui. En un sens, c'était une grande force, parce qu'il n'avait pas d'idées préconçues. Quand on était confronté à des manifestations sans précédent, cela pouvait être un grand avantage…

Et pour le Sourcier, toute la magie était inédite.

— Alors, que devons-nous faire ? demanda Kahlan.

— Ce que nous avons prévu, répondit Richard sans l'ombre d'une hésitation. (Il jeta un coup d'œil à Cara, qui montait la garde assez loin sur leur gauche.) D'une manière ou d'une autre, il y a un lien entre toutes ces choses…

— Cara voulait simplement nous protéger…

— Je sais… Et la situation serait peut-être plus catastrophique encore si elle n'était pas intervenue. Il est même possible qu'en agissant ainsi elle nous ait gagné un répit.

Angoissée, Kahlan eut quelque peine à déglutir.

— Tu crois que nous avons toujours assez de temps ?

— Nous trouverons une solution… Pour le moment, nous ne savons même pas à quoi nous avons affaire.

— Peut-être, mais quand le sable a fini de s'écouler dans le sablier, ça signifie en général que l'oie est cuite.

— Nous trouverons une réponse, te dis-je !

— C'est promis ?

Richard tendit une main et caressa la nuque de sa femme.

— Promis, juré…

Kahlan adorait le sourire de Richard et les étincelles qui voletaient dans ses yeux. Au fond d'elle-même, elle savait que cet homme tenait toujours ses promesses. Mais aujourd'hui, elle lisait dans son regard quelque chose qui l'incita à cesser sur-le-champ son « interrogatoire ».

— Tu as mal à la tête, n'est-ce pas ?

— Oui… Ce n'est pas comme la fois précédente, mais je suis sûr que la cause est la même…

Le don ! Voilà de quoi Richard voulait parler.

— C'est différent, dis-tu ? Dans ce cas, comment sais-tu que la cause est identique ?

Le Sourcier réfléchit un long moment.

— Tu te souviens de ce que j'ai dit à Jennsen ? Au sujet de l'équilibre, quand nous parlions de mon abstinence forcée de viande. (Kahlan hocha simplement la tête.) Mes maux de tête ont empiré à ce moment-là.

— L'intensité des migraines est variable, c'est bien connu, et ça doit valoir aussi quand elles sont magiques.

— Non… (Richard plissa le front et chercha soigneusement ses mots.) Non, on eût dit que parler de mon régime végétarien – voire y penser, simplement – aggravait mes migraines.

D'instinct, Kahlan détesta cette hypothèse.

— Tu veux dire que le don provoque tes migraines pour souligner l'importance de l'équilibre dans ta façon d'utiliser la magie ?

Richard se passa une main dans les cheveux.

— Je ne sais pas… C'est plus compliqué que ça, mais je ne parviens pas à trouver la clé… Parfois, quand j'essaie de penser à ce sujet, de comprendre pourquoi je dois offrir une compensation pour les vies que je prends, la douleur devient si terrible que je suis obligé de ne pas insister.

» Et ce n'est pas tout… Mon lien avec la magie de l'épée est peut-être brouillé.

— Quoi ? Comment est-ce possible ?

— Là non plus, je n'en sais rien…

— Tu es sûr de ce que tu dis ? demanda Kahlan en tentant de dissimuler son inquiétude.

— Non, bien sûr que non ! Et c'est bien ça le problème ! Ce matin, quand j'ai dégainé l'arme… Eh bien, j'ai eu le sentiment que sa magie rechignait à répondre à mon appel.

Kahlan réfléchit quelques instants.

— Les migraines ne sont peut-être pas provoquées par le don, cette fois… C'est peut-être autre chose, et…

— Même si les symptômes diffèrent, je reste persuadé que la magie en est la cause. Et comme la première fois, le mal est plus terrible à chaque crise.

— Que veux-tu faire ?

Richard laissa tomber ses bras le long de son corps.

— Pour l'instant, le choix est limité. Il faut suivre notre plan initial.

— Et si nous tentions de rejoindre Zedd ? Si le don est impliqué, comme tu le crois, ton grand-père saura que faire. Il t'aidera, j'en suis sûre.

— Kahlan, tu crois que nous pourrons gagner Aydindril à temps ? Même s'il n'y avait pas nos autres problèmes, ces maux de tête, si j'ai

raison au sujet de leur cause, m'auront tué des semaines avant que nous ayons atteint ta ville natale. Et je ne parle même pas de nos chances de traverser les Contrées du Milieu alors qu'elles grouillent de soldats de l'Ordre Impérial. De plus, tu imagines quel cordon de sécurité Jagang doit avoir mis en place autour de la cité ?

— Il n'y est peut-être pas…

— Tu crois qu'il laisserait la Forteresse du Sorcier à notre disposition ? Avec toutes les armes qu'elle contient ?

Zedd était le Premier Sorcier. Pour quelqu'un de son envergure, défendre la forteresse n'était pas une mission impossible. Et il avait Adie pour l'aider. En fait, la vieille magicienne aurait sans doute pu se charger seule de protéger une telle place forte. Sachant combien Jagang tenait à s'emparer de la forteresse, Zedd se battrait jusqu'à la mort, c'était évident.

— L'empereur n'a aucun moyen de franchir les barrières magiques, rappela Kahlan. Voilà au moins une chose dont nous sommes sûrs. Jagang sait qu'il en est ainsi et il ne laissera pas une armée autour d'Aydindril alors que ça ne lui sert à rien.

— Tu as peut-être raison, mais ça ne change rien pour nous. La ville est trop loin d'ici.

Trop loin, vraiment ? Une idée traversant son esprit, Kahlan prit Richard par le bras et le força à s'arrêter.

— La Sliph ! Si nous trouvons un de ses « puits », nous voyagerons en elle… Au minimum, nous savons qu'il existe un de ces accès à Tanimura. Même s'il nous faut traverser une bonne partie de l'Ancien Monde, c'est beaucoup moins loin qu'Aydindril.

Le Sourcier tourna la tête vers le nord.

— C'est jouable… Il n'y aurait pas besoin de franchir les lignes de Jagang, puisque la Sliph nous conduirait directement dans la forteresse. (Richard passa un bras autour des épaules de sa femme.) Mais d'abord, nous devons régler l'autre affaire.

Kahlan eut un grand sourire.

— D'accord ! Occupons-nous de moi, puis nous nous soucierons de toi.

Une solution existait, et c'était un formidable soulagement. Dépourvus du don, Jennsen, Tom et Friedrich ne pourraient pas voyager dans la Sliph. Mais Richard, Cara et Kahlan n'auraient aucun problème, et ils gagneraient la forteresse en un éclair.

L'impressionnant complexe était plusieurs fois millénaire. Bien qu'elle y eût passé une partie de sa vie, Kahlan n'en connaissait qu'une infime partie.

À cause des champs de force laissés des millénaires plus tôt par des sorciers contrôlant les deux facettes de la magie, Zedd lui-même ne pouvait pas aller partout dans la forteresse.

Des archives et des grimoires y étaient conservés en même temps que des artefacts rarissimes et mortellement dangereux. À l'heure actuelle, il était possible que Zedd et Adie aient déjà trouvé une arme magique capable de renvoyer l'Ordre Impérial dans l'Ancien Monde.

Gagner la forteresse était un moyen sûr de résoudre le problème du Sourcier. Et avec un peu de chance, de se procurer une arme capable d'inverser l'issue de la guerre…

Soudain, revoir Aydindril, la forteresse et Zedd ne semblait plus être un rêve inaccessible.

Le moral regonflé, Kahlan serra le poignet de son mari.

— Je sais que tu veux continuer à jouer les éclaireurs… Moi, je vais attendre Jennsen, pour voir comment elle va…

Richard s'éloigna et Kahlan ralentit le pas afin que le chariot n'ait aucun mal à la rattraper.

Une bonne dizaine de coureurs tournaient en rond au-dessus du désert. Pour se protéger des flèches de Richard, ils restaient très haut dans le ciel, mais ils ne faisaient aucun effort pour se dissimuler.

Quand le chariot fut arrivé à hauteur de l'Inquisitrice, Tom lui tendit une outre. Morte de soif, la jeune femme but sans même grimacer à cause du goût désagréable de l'eau chaude.

Puis elle posa une botte sur le marchepied du véhicule et se hissa à l'intérieur.

Jennsen sembla ravie d'avoir de la compagnie. Après un échange de sourires, Kahlan s'assit près de la jeune femme et de la pauvre Betty.

— Comment va ton amie, Jennsen ?

— Je ne l'ai jamais vue comme ça… J'en ai le cœur brisé. Ça me rappelle mon état, après la mort de ma mère…

Kahlan prit la main de Jennsen et la serra gentiment.

— Je sais que c'est dur, mais les animaux surmontent le deuil plus facilement que nous. Ne fais pas de comparaison avec ta mère. Si triste que soit cette situation, elle est différente… Betty aura d'autres petits et elle oubliera tout ça. À sa place, toi ou moi serions marquées pour la vie.

En prononçant ces mots, Kahlan eut le sentiment qu'une lame venait de lui traverser le cœur. Comment aurait-elle pu se remettre d'avoir perdu l'enfant qu'elle avait conçu avec Richard ? Même si elle en avait d'autres un jour, elle ne cesserait jamais de pleurer la vie que des brutes lui avaient volée.

— Vous allez bien ? demanda Jennsen.

Kahlan s'avisa soudain que la jeune femme la dévisageait.

— Je suis triste pour Betty, voilà tout…

— Moi aussi…

— Mais je suis sûre qu'elle se rétablira.

Kahlan regarda un moment le désert qui défilait, morne, des deux côtés du chariot. Avec les ondes de chaleur, l'horizon ressemblait à du métal en fusion et on eût dit que des fragments de sol détachés du reste flottaient dans le ciel. Bien que la piste s'élevât régulièrement en direction des montagnes, il n'y avait toujours pas de végétation. Très bientôt, Kahlan le savait, les voyageurs atteindraient l'endroit où la vie reprenait ses droits. Mais pour l'instant, croire en l'existence d'un tel lieu était difficile…

— Je ne comprends pas quelque chose, dit Jennsen. Vous m'avez dit de ne pas me précipiter quand il est question de magie, surtout quand je ne sais pas où je mets les pieds. Selon vous, c'est très dangereux. Pour agir, avez-vous dit, il faut être sûr des conséquences de ses actes.

Kahlan devina sans peine où la jeune femme voulait en venir.

— C'est ce que j'ai dit, oui…

— Au milieu des Piliers de la Création, il me semble bien que Richard a foncé tête baissée…

— N'ai-je pas ajouté qu'on pouvait ne pas avoir le choix ? Richard disposait de peu de temps. Mais je le connais, et il s'est fié à son instinct – une autre façon de nommer la sagesse dont nous dote l'expérience.

Jennsen parut satisfaite par cette réponse.

— Je n'ai jamais voulu dire que Richard avait tort. Mais je ne comprends pas, voilà tout. Ce qu'il a fait m'a paru très risqué. Comment savoir ce que vous voulez dire quand vous me conseillez d'être prudente dès qu'il est question de magie ?

— Bienvenue parmi les proches de Richard ! (Kahlan eut un petit sourire.) La moitié du temps, je ne sais pas ce qui se passe dans sa tête. J'ai souvent cru qu'il prenait des risques inconsidérés, puis constaté ensuite qu'il n'avait pas d'autres solutions. C'est en partie pour ça qu'il a été nommé Sourcier de Vérité. Je pense qu'il tient compte de données dont j'ignore jusqu'à l'existence. Et qu'il sent des choses qui me dépassent.

— Mais d'où tire-t-il ce savoir ? Comment sait-il ce qu'il faut faire ?

— Souvent, il est aussi désorienté que toi ou moi… Mais comme il est différent, il lui arrive d'avoir des certitudes que nous n'aurons jamais.

— Différent ?

Kahlan admira un moment les cheveux roux de la jeune femme.

— Il est né avec les deux facettes du don. Depuis trois mille ans, tous les sorciers – et les magiciennes – sont limités à la Magie Additive. Certains, par exemple Darken Rahl ou les Sœurs de

l'Obscurité, ont pu utiliser la Magie Soustractive. Mais pour ça, il leur fallait l'aide du Gardien. Richard peut y arriver seul…

— Vous avez fait allusion aux deux facettes de la magie, l'autre nuit, mais je n'ai pas compris grand-chose…

— Nous ne sommes pas certains d'avoir tout saisi, rassure-toi… La Magie Additive utilise ce qui existe et y ajoute – ou y change – quelque chose. Ses adeptes y puisent leur pouvoir, par exemple celui de guérir.

» La Magie Soustractive défait et détruit. Elle s'empare de choses et les anéantit. Selon Zedd, elle est le contraire de la Magie Additive. Comme le jour est le contraire de la nuit. Pourtant, ils appartiennent au même tout…

» Utiliser la Magie Soustractive, à l'instar de Darken Rahl, est une chose. Être né avec ce don-là en est une autre.

» Dans un lointain passé, naître avec les deux magies était courant. Mais les Grandes Guerres eurent pour résultat l'érection de la barrière qui séparait jusqu'à récemment le Nouveau Monde de l'Ancien. La paix a régné pendant longtemps, mais tout a changé, désormais…

» De nos jours, très peu de gens naissent avec le don, et aucuns n'ont le contrôle de la Magie Soustractive.

» Richard est issu de deux lignées de sorciers : celle de Darken Rahl et celle de Zedd. Et il est le premier depuis trois mille ans à naître avec les deux facettes du don.

» Toutes nos aptitudes contribuent à notre façon de réagir face à un problème. Personne ne peut mesurer l'influence du « double don » de Richard sur sa manière d'analyser une situation et d'y répondre. Je pense qu'il est guidé par sa magie – et sans doute davantage qu'il le croit lui-même !

— Après tant de siècles, pourquoi cette barrière a-t-elle disparu ? demanda Jennsen.

— Parce que Richard l'a détruite.

La sœur du Sourcier en sursauta de surprise.

— C'était donc vrai ? Sebastian m'a dit que le seigneur Rahl – Richard, en l'occurrence – avait abattu la barrière afin de se lancer à la conquête de l'Ancien Monde.

Kahlan ne put s'empêcher de sourire à l'évocation d'un mensonge si colossal.

— Tu ne crois plus à cette explication, j'espère ?

— Non, plus maintenant…

— Depuis la disparition de la barrière, l'Ordre Impérial déferle sur le Nouveau Monde pour massacrer ou réduire en esclavage ses habitants.

— Où les peuples peuvent-ils vivre en sécurité, dans ce cas ?

— Nulle part, j'en ai peur. En tout cas, tant que nous n'aurons pas repoussé les hordes de Jagang.

— Si la disparition de la barrière a servi les intérêts de l'empereur, pourquoi Richard l'a-t-il détruite ?

Kahlan se pencha et regarda le Sourcier, qui ouvrait toujours le chemin sous le soleil brûlant du désert.

— C'est à cause de moi, dit-elle enfin. Une de ces erreurs dont je t'ai parlé. Un acte inconsidéré, en quelque sorte…

Chapitre 8

Richard s'accroupit, les avant-bras reposant sur les cuisses, et étudia l'étrange configuration du sol. Sa tête lui faisait un mal de chien, mais il s'efforçait de l'ignorer.

La migraine apparaissait et disparaissait sans rimes ni raison. Parfois, il se demandait si elle n'était pas tout simplement provoquée par la chaleur.

Alors qu'il analysait les signes, sur le sol, il oublia la douleur.

Quelque chose lui semblait familier. Terriblement familier, pour tout dire.

Du coin de l'œil, le Sourcier vit des sabots en partie couverts de longs poils s'immobiliser à côté de lui.

En quête d'une confiserie ou d'une caresse, Betty flanqua un gentil coup de tête dans l'épaule de Richard.

Le mari de Kahlan leva les yeux sur la chèvre et sourit de son expression tendue. Alors que la queue de l'animal s'agitait en cadence, il lui grattouilla le haut du crâne.

Betty le remercia d'un bêlement, mais il aurait juré qu'une confiserie lui aurait fait bien plus plaisir.

Après un jeûne volontaire de deux jours, sans sortir du chariot, la chèvre semblait s'être un peu remise de la perte des petits. En même temps que l'appétit, elle avait recouvré la curiosité. Son grand plaisir était de partir en éclaireur avec Richard, quand il l'y autorisait.

Jennsen riait aux éclats en voyant Betty trottiner derrière le Sourcier comme un petit chien.

La véritable cause de sa joie était peut-être de savoir que son amie redevenait elle-même…

Ces derniers jours, le paysage avait changé, la vie reprenant peu à peu ses droits. Pour commencer, les voyageurs avaient remarqué de petits amas de mousse brunâtre sur certains rochers. Puis ils avaient aperçu un buisson solitaire au fond d'une ravine. À présent, il y en avait un peu partout. Betty appréciait ces plantes pourtant sèches et dures. Mais si elle en faisait de véritables festins, les chevaux, en revanche, ne les trouvaient pas à leur goût.

Le lichen désormais présent dans tous les environs était le plus souvent noir et épais. Mais à certains endroits, de plus en plus nombreux, il ressemblait à une fine couche de peinture verte. Partout où le soleil ne frappait pas directement, par exemple dans le creux des rochers, la végétation redevenait vigoureuse.

De petits insectes aux longues antennes rampaient entre les excroissances rocheuses qui couvraient le sol. De loin, on eût cru que la pierre, jadis en ébullition, avait été figée d'un seul coup, ses bulles pétrifiées à tout jamais tout au long de sa surface tumultueuse.

Quelques coccinelles évoluaient dans le sable et des fourmis rouges s'affairaient sans cesse autour des monticules de terre qui leur tenaient lieu d'habitat.

Dans les buissons, des toiles d'araignées témoignaient de la présence d'invisibles prédateurs. Sur les rochers plats, des lézards verts se prélassaient au soleil en regardant passer les voyageurs. Mais si l'un d'eux approchait trop, les petits reptiles détalaient à la vitesse de l'éclair.

Les signes de vie que Richard avait remarqués jusque-là n'auraient pas suffi à assurer la subsistance d'une communauté humaine, mais ils indiquaient que les six voyageurs seraient bientôt de retour dans le monde des vivants. Au-delà des montagnes, tout redeviendrait normal, Richard le savait. Hélas, cela signifiait aussi qu'ils rencontreraient des gens…

Des oiseaux peuplaient à présent le ciel. Pour l'essentiel, ils étaient de petite taille : des moineaux, des troglodytes des roches, des gobe-moucherons ou des pinsons. La plupart volaient en solitaire, à part les moineaux, qui dessinaient dans le ciel leurs proverbiales « nuées ».

Tous ces volatiles disparaissaient en un clin d'œil dès que les coureurs montraient le bout de leurs ailes.

Richard se releva et observa l'étroite bande de terrain rocheux, à ses pieds. Soudain, il comprit pourquoi tout cela lui semblait familier, et il ne put s'empêcher de sursauter.

À l'instant même, sa migraine se volatilisa.

Sur sa droite, il vit que Kahlan et Cara étaient en train de le rejoindre. Le chariot, avec Tom, Friedrich et Jennsen, traînait loin en arrière, au sud. La colonne de poussière que soulevaient ses roues et les sabots des chevaux devait être visible à des lieues à la ronde. Puisque les coureurs ne perdaient jamais leurs traces, leur rendant régulièrement visite, ce détail-là n'avait aucune importance. Pourtant, le Sourcier avait hâte d'atteindre un terrain totalement rocheux où leur progression serait un peu plus discrète.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ? demanda Kahlan en s'essuyant le front d'un revers de la manche.

Richard désigna la bande de sol qu'il venait de sonder du regard.

— Que dis-tu de ça ?

— J'en dis que tu vas beaucoup mieux !

Kahlan eut le sourire « spécial Richard » qu'il appréciait tant. Comme toujours, il ne put s'empêcher de rendre la pareille à sa compagne.

Ignorant ce qu'elle tenait pour des mièvreries – sans doute parce qu'elle savait fort peu de chose de l'amour, comme toutes les Mord-Sith –, Cara se pencha pour jeter un rapide coup d'œil.

— Je crains que le seigneur Rahl ait vu trop de rochers, ces derniers temps. Je ne remarque rien d'extraordinaire…

— Vraiment ? demanda Richard. (Il désigna de nouveau la zone qu'il observait, puis montra du doigt l'endroit où Cara et Kahlan se tenaient.) Tu ne vois aucune différence ?

La Mord-Sith croisa les bras et tourna la tête à droite puis à gauche.

— Là où vous regardiez, la roche est d'un gris brun plus pâle, c'est absolument tout !

— Elle a raison, Richard, intervint Kahlan. C'est la même roche, peut-être un peu plus claire, et encore… (L'Inquisitrice réfléchit un moment, puis ajouta :) Ce terrain ressemble plus à celui que nous avons traversé pendant des jours avant de revoir un peu de végétation.

Le regard rivé sur le sol, à ses pieds, Richard plaqua les poings sur ses hanches.

— Dans ce cas, dis-moi ce qui caractérisait la roche là où nous étions il y a quelques jours : plus près des Piliers de la Création ?

Kahlan regarda Cara, qui ne broncha pas, puis plissa le front à l'attention de Richard.

— Ce qui caractérisait la roche ? Rien du tout. C'était un désert aride. Rien n'y poussait.

Richard fit un grand geste circulaire qui englobait la zone où ils se tenaient.

— Et ici ?

— Rien ne pousse non plus, marmonna Cara, de plus en plus ennuyée par l'étude de la flore et de la faune.

— Et là-bas, derrière nous ?

— Pas l'ombre d'un brin d'herbe ! répondit la Mord-Sith, agacée. Nous sommes toujours dans un désert, seigneur Rahl. Ayez un peu patience. Nous serons bientôt de retour dans les forêts et les champs. Bien trop tôt, à mon goût…

Sans se soucier du babil de Cara, Kahlan se pencha en avant, le front plissé.

— La zone où poussent certains végétaux commence très brusquement. N'est-ce pas curieux ?

— C'est la question que je me pose…, dit Richard.

— Le seigneur Rahl devrait boire un peu plus d'eau, railla Cara. Son cerveau se dessèche…

Richard sourit de cette saillie.

— Viens près de moi et regarde de nouveau, dit-il à la Mord-Sith.

Sa curiosité éveillée, Cara obéit, regarda la bande de roche qui s'étendait à ses pieds et… tressaillit.

— La Mère Inquisitrice a raison, dit-elle. Il semble que… Seigneur Rahl, vous pensez que c'est important ? Et dangereux ?

— Ma réponse est « oui » – à la première question, en tout cas… (Richard s'accroupit près de Kahlan.) Et maintenant, regardez bien ça…

Alors que les deux femmes s'agenouillaient à côté de lui pour examiner de près la roche, Richard dut écarter Betty, qui voulait se joindre au petit groupe pour satisfaire sa curiosité.

Le Sourcier désigna un amas de mousse striée de jaune.

— Regardez bien, répéta-t-il. Vous voyez ce morceau de lichen ? Il semble être en forme de médaillon, mais il n'est pas régulier. Un côté est rond, mais l'autre, face à l'endroit où rien ne pousse, est aplati.

Kahlan leva les yeux sur son mari.

— Le lichen peut avoir toutes les formes possibles et imaginables… Il n'existe pas de règles.

— Je suis d'accord avec toi, mais as-tu vu comme la « délimitation » semble précise ? Pour commencer, le sol est couvert à intervalles réguliers d'amas de mousse qui ont rigoureusement la même forme. Ensuite, il n'y a rien de végétal du côté plat du médaillon. De l'autre côté, la vie a repris ses droits. Plisse bien les yeux, et tu verras qu'il y a un peu partout de jeunes plantes qui mettront encore des années à grandir, mais qui sont bel et bien là.

— Tu as raison, admit Kahlan, les choses sont bien comme ça… Mais je ne vois pas où tu veux en venir.

— Regarde l'endroit où rien ne pousse et celui où la végétation renaît.

— Eh bien, d'un côté, le désert est aride, et il l'est moins de l'autre…

— Ne reste pas les yeux rivés sur le lichen… Tente d'avoir une vision d'ensemble. Essaie de repérer la frontière entre les deux « mondes ».

Kahlan regarda à droite et à gauche.

— Par les esprits du bien !…, souffla-t-elle, soudain blanche comme un linge.

Richard sourit, content qu'elle ait enfin vu ce qu'il lui montrait.

— Que vous arrive-t-il, à tous les deux ? marmonna Cara.

Richard lui posa une main sur la nuque et la força à tourner la tête pour qu'elle découvre ce que Kahlan venait de voir.

— C'est curieux, souffla la Mord-Sith. On dirait que la séparation est claire et nette, comme si quelqu'un avait posé une clôture courant en direction de l'est jusqu'à l'horizon.

— Très bien vu ! approuva Richard. (Il se releva et s'épousseta les

mains.) Maintenant, suivez-moi !

Kahlan, Cara et l'incorrigible Betty emboîtèrent le pas au Sourcier, qui se dirigeait vers le nord.

— Où allons-nous ? demanda Cara quand elle eut rattrapé son seigneur.

— Ne pose pas de questions…, répondit simplement Richard.

Une demi-heure durant, il marcha à grands pas vers le nord à travers une zone rocheuse parfaitement aride. Il faisait une chaleur infernale, mais le Sourcier, concentré sur le paysage désolé, semblait ne pas s'en apercevoir. Il n'était pas encore allé si loin dans cette direction. Pourtant, il n'avait aucun doute sur ce que ses compagnes et lui trouveraient.

Les deux femmes ruisselaient de sueur et Betty lâchait régulièrement des bêlements indignés.

Quand Richard eut atteint l'endroit qui l'intéressait – celui où on recommençait de voir un embryon de végétation –, il leva une main pour demander une halte.

Curieuse, Betty glissa sa tête entre les hanches des deux femmes.

— Maintenant, regardez ça, dit le Sourcier. Vous voyez ce que ça signifie ?

Essoufflée après une marche forcée en plein cagnard, Kahlan prit l'outre pendue à son épaule et but à longs traits. Puis elle passa l'eau à Richard, qui se désaltéra en regardant Cara sonder les environs.

— Des trucs recommencent à pousser par ici, grogna la Mord-Sith, de plus en plus agacée. (Elle caressa distraitement la tête de Betty, qui se pressait contre sa cuisse.) Et la végétation semble suivre une sorte de ligne, comme là où nous étions…

— Exact, fit Richard. (Il tendit l'outre à la Mord-Sith.) Bon, suivez-moi, toutes les deux !

— On retourne sur nos pas ? s'écria Cara, très mécontente. Mais on vient juste d'arriver !

— En route et pas de discussion ! lança le Sourcier par-dessus son épaule.

Il avalait déjà la distance à grandes enjambées.

Il fonça vers le sud, les deux femmes et la chèvre dans son sillage. N'aimant pas plus que Cara les marches forcées en plein soleil, Betty gratifia les humains d'un concert de bêlements. Alors qu'elles partageaient à l'évidence la position de l'animal, Cara et Kahlan s'abstinrent de l'exprimer à haute voix.

Quand Richard estima être environ à mi-chemin de son point de départ, il se planta sur le sol, les poings plaqués sur les hanches, et regarda de nouveau vers l'est.

De là où ils étaient, les trois voyageurs ne pouvaient pas voir le côté « vivant » du désert. Mais la configuration du terrain était évidente.

Une ligne de démarcation courait sur des dizaines de lieues.

Que le sol fût rocheux ou sablonneux, rien ne poussait sur cette étrange bande de terre.

— En fait, dit Richard, quand on a une vision d'ensemble, comme je disais tout à l'heure, on constate une chose très simple : ce « ruban » de sol sépare diverses zones où on trouve du lichen et d'autres manifestations de vie végétale. Ça ne vous dit rien ?

— Tu penses la même chose que moi ? demanda Kahlan.

— Quoi ? s'exclama Cara. Que pensez-vous encore ?

Richard dévisagea un moment la Mord-Sith.

— Qu'est-ce qui empêchait les armées d'haranes de quitter leur pays ? Pourquoi Darken Rahl, pendant des années, n'a-t-il pas pu envahir les Contrées du Milieu, alors qu'il en brûlait d'envie ?

— Parce qu'il ne pouvait pas traverser la frontière, répondit Cara.

À son expression, on devinait qu'elle doutait de la santé mentale de son seigneur. Visiblement, la chaleur lui tapait sur le ciboulot.

— Et qu'était la frontière, en réalité ? demanda Richard.

Cara comprit enfin et devint aussi blême que ses compagnons.

— Une… une partie du royaume des morts !

— Exactement ! C'était comme une déchirure dans le voile, un endroit où le royaume des morts était présent dans notre monde. Zedd nous en a parlé… C'est lui qui a créé les frontières avec un très ancien sortilège qu'il a trouvé dans la forteresse. À l'endroit où se dressait cet obstacle quasiment infranchissable, aucune végétation ne poussait, comme ici…

— Pourtant, objecta Cara, cette zone était présente dans notre monde, celui des vivants. Une terre féconde…

— Non, elle était stérile, affirma Richard. Le sol était bien dans notre univers, mais le royaume des morts y existait simultanément. Et il étouffait toute vie.

Cara regarda la ligne de démarcation qui serpentait jusqu'à l'horizon.

— Seigneur, vous pensez qu'il s'agit d'une frontière ?

— Oui. Enfin, une ancienne frontière.

— Et elle séparait quoi de quoi ?

Dans le ciel, un coureur apparut et entreprit de décrire de grands cercles autour des trois voyageurs.

— Je n'en sais rien…, répondit Richard.

Il tourna la tête vers l'ouest, la lointaine direction d'où ils étaient partis, des jours plus tôt.

— Regardez, dit-il, cette ligne de démarcation semble courir

jusqu'aux Piliers de la Création.

Le Sourcier avait utilisé le verbe « sembler » parce que dans cette zone-là, il n'existait aucune vie végétale du tout. Il était donc exclu de faire la différence…

— Impossible de dire jusqu'où elle va, conclut Richard. Mais elle conduit peut-être directement jusqu'à la vallée.

— Ce point-là me paraît absurde…, dit Kahlan. Je veux bien qu'il s'agisse d'une frontière semblable à celles qui séparaient jadis D'Hara, les Contrées du Milieu et Terre d'Ouest. Mais – que les esprits du bien me pardonnent ! – je ne vois pas pourquoi celle-ci irait jusqu'aux Piliers de la Création. Ça me semble tellement bizarre.

Richard regarda de nouveau vers l'est, où se dressaient les montagnes qu'ils atteindraient bientôt. Puis il tourna la tête vers le sud, où le chariot continuait à avancer vers ces mêmes pics.

— Nous devrions rejoindre les autres, dit-il. Il faut que je me remette à traduire ce livre…

Chapitre 9

Autour de Richard, les colonnes de roche brillaient faiblement à la lumière spectrale du soleil couchant. Alors que le Sourcier contemplait la chaîne de montagnes, dans le lointain, les ombres qui enveloppaient les pics prenaient peu à peu une teinte violette. Sur les contreforts des collines déboisées, les grands rochers couleur ocre se tenaient à intervalles réguliers comme autant de sentinelles résolues à barrer le chemin aux intrus.

Sur le sol semé de petits cailloux, les bottes de Richard produisaient un concert de crissements dont l'écho se répercutait à l'infini.

Désirant être seul pour réfléchir, Richard était parti en éclaireur. Quand les gens vous bombardaient de questions, penser sérieusement à un problème était presque impossible…

Le Sourcier était très mécontent. Jusque-là, le livre ne lui avait rien appris sur la bizarre frontière qu'il avait découverte. Pis encore, il restait dans le noir total au sujet du titre de l'ouvrage, Les Piliers de la Création – un nom qui désignait à la fois un lieu et les personnes étrangères au don comme Jennsen.

Au point où il en était de sa traduction, l'ouvrage semblait être un texte historique qui traitait d'une foule d'événements et faisait régulièrement allusion aux Piliers de la Création – les personnes, pas l'endroit – et aux multiples tentatives, toutes vaines, de « guérir » ces « malheureux ».

Richard avait de plus en plus l'impression que ce livre recensait des dizaines de détails qui finiraient tôt ou tard par être les éléments fondateurs d'une… catastrophe.

À la façon méticuleuse dont l'auteur rendait compte de toutes les solutions qu'on avait essayées, il semblait évident que le problème n'était pas à prendre à la légère. Mais pour quelle raison ? La réponse ne se trouvait pas dans ce que Richard avait traduit jusque-là.

Afin de ne pas ralentir le rythme du voyage, il avait travaillé dans le chariot, pendant qu'il cahotait sur le chemin de plus en plus accidenté. Le dialecte étant légèrement différent du haut d'haran dont il avait l'habitude, le travail avançait lentement – d'autant plus qu'être secoué comme un prunier dans un véhicule grinçant n'était pas une ambiance idéal pour traduire.

Richard était dans l'incapacité de dire si le livre finirait ou non par lui fournir des réponses. Mais il avait hâte d'arriver à la dernière page, ce qui pouvait passer pour un bon signe. Pour être franc, il aurait volontiers sauté plusieurs chapitres, mais il avait payé pour apprendre que ce n'était jamais une bonne solution. En croyant gagner du temps, on en perdait, car on se privait d'une vue d'ensemble rigoureuse – une recette miracle pour… déduire n'importe quoi et en arriver à des conclusions dangereusement erronées.

Non, le Sourcier devait avancer pas à pas, comme il convenait.

Après une journée de travail acharné, sa concentration rivée sur le livre, Richard avait récolté une atroce migraine. Ses maux de tête l'avaient laissé tranquille pendant des jours. À présent, ils revenaient, et c'était plus pénible chaque fois. Bien qu'il l'eût caché à Kahlan, le Sourcier se demandait s'il arriverait vivant à Tanimura, où ils trouveraient un puits de la Sliph.

Dès qu'il cessait un instant de traduire, Richard se creusait en vain la cervelle pour découvrir une solution.

S'il ignorait quel remède pouvait mettre fin à des céphalées provoquées par le don, il avait l'intuition que la solution était en lui. Une affaire d'équilibre qu'il ne maîtrisait pas, redoutait-il. Quand il partait seul à l'avant, il avait recours à la méthode que préconisaient les Sœurs de la Lumière : méditer intensément pour tenter de toucher son don.

Il n'avait obtenu aucun résultat.

S'avisant que le crépuscule tombait, Richard songea qu'il était temps de s'arrêter pour la nuit. Mais le terrain avait changé, et il était difficile de choisir un endroit sûr. Désormais, les coins propices aux embuscades ne manquaient plus. Et avec les coureurs qui les pistaient, les voyageurs ne pouvaient se sentir nulle part en sécurité.

Richard sauta hors du chariot. Se dégourdir les jambes lui ferait du bien, l'aidant à penser à ses deux problèmes : le livre et les migraines. De plus, il tenait à sonder les environs lui-même.

Le Sourcier s'immobilisa un moment pour observer une famille de colins. Les oisillons trottinaient sur une bande de terrain découvert. Perché sur un rocher, le père montait la garde. Dès que sa progéniture se fut enfoncée de nouveau dans les broussailles, il disparut à son tour.

Des conifères rabougris poussaient sur les flancs des collines et sur les contreforts des montagnes. Plus haut, le long des pentes abruptes, des pins majestueux se dressaient en rangs serrés.

Au pied des pics, dans les zones abritées des intempéries, des buissons touffus se blottissaient les uns contre les autres. Par endroits, des carrés d'herbe grasse ondulaient au vent, îlots de verdure encore perdus au milieu d'un océan de roche.

Richard essuya la sueur qui ruisselait sur son front. Le soir approchant, il espérait que la température deviendrait plus clémente. Hélas, ce n'était pas sûr… Alors qu'il avançait dans un ravin, entre deux collines, il prit son outre et s'apprêta à boire de longues goulées.

Mais un mouvement, sur le flanc d'une colline lointaine, attira son attention.

Jugeant judicieux de se dissimuler, le Sourcier se glissa derrière un gros rocher. Quand il jeta un coup d'œil au-delà de sa cachette, il vit qu'un homme descendait prudemment la pente raide de la colline. Le bruit des cailloux qui crissaient sous les bottes de l'inconnu se répercutait à l'infini dans le canyon rocheux…

Dès qu'ils auraient quitté le désert, le risque de rencontrer des gens augmenterait. Richard le savait, et il avait pris des mesures pour limiter les dégâts. Pour commencer, il avait demandé à ses compagnes de se débarrasser des tenues sombres des nomades pour remettre leurs vêtements de voyage. Richard lui-même portait désormais un pantalon noir et une chemise assortie. Rien d'extraordinaire, mais son épée risquait néanmoins d'attirer l'attention.

Habillée à la mode de l'Ancien Monde – un empire où le peuple vivait dans la pauvreté –, Kahlan ne parvenait pourtant pas à passer inaperçue. Ses magnifiques cheveux, son port altier, son aura… Aucun vêtement ne pouvait cacher cela. Et dès que ses yeux verts se rivaient sur quelqu'un, le malheureux ou la malheureuse éprouvait un besoin urgent de tomber à genoux et de baisser la tête.

En ce qui concernait la Mère Inquisitrice, l'habit ne faisait pas la femme…

Sans nul doute, Jagang avait fait circuler partout la description de ses deux pires ennemis. Et bien entendu, il avait dû mettre sur leur tête une récompense assez somptueuse pour encourager les délateurs. Cela dit, beaucoup de citoyens en avaient assez de la dictature de l'Ordre Impérial. Se fichant de la prime offerte par l'empereur, ces hommes et ces femmes-là étaient prêts à se battre pour la liberté.

Il y avait aussi le problème du lien qui unissait le seigneur Rahl à tous les D'Harans. Grâce à cette magie mise en place par un ancêtre de Richard, tous ses sujets pouvaient sentir où il était. Du coup, l'Ordre avait un excellent moyen de localiser le Sourcier : torturer un D'Haran jusqu'à ce qu'il trahisse son seigneur. Et si le premier prisonnier ne craquait pas, les bourreaux de Jagang n'étaient pas du genre à hésiter d'en maltraiter d'autres…

Le voyageur venait d'atteindre le pied de la colline et il commençait de remonter le lit d'un ruisseau desséché, dans un étroit défilé. Sur la droite du Sourcier, le chariot et les chevaux soulevaient comme d'habitude une impressionnante colonne de poussière.

L'inconnu semblait avancer dans cette direction…

De si loin, on ne pouvait pas en jurer, mais Richard doutait fort qu'il puisse s'agir d'un soldat. Qu'aurait fait un éclaireur ou un espion solitaire dans son propre pays ? Et l'ardent foyer de la révolte contre l'Ordre Impérial était beaucoup trop loin d'ici pour que l'homme soit un révolutionnaire.

Les soldats réguliers, quant à eux, n'avaient aucune raison de patrouiller dans un secteur si désert. C'était bien pour ça, d'ailleurs, que le Sourcier et ses compagnons avaient choisi ce chemin : un détour vers l'est avant de repartir plus directement vers le nord, une fois la chaîne de montagnes traversée.

Cela posé, le fameux lien avait peut-être révélé la position du seigneur Rahl à ses ennemis. Dans ce cas, la zone entière devait grouiller de soldats. Une colonie de fourmis rouges lancée à la poursuite d'une proie !

Richard grimpa au sommet d'un grand rocher plat et s'allongea sur le ventre.

L'homme continuant à approcher, le Sourcier constata qu'il était jeune – moins de trente ans, à coup sûr –, plutôt maigre et absolument pas vêtu comme un soldat. À le voir s'emmêler les pieds sur les cailloux, il n'était pas habitué à ce genre de terrain. Dès qu'il avait le choix entre deux chemins, il se trompait immanquablement, optant pour le plus difficile. À ce rythme-là, il ne tarderait pas à tomber de fatigue.

L'inconnu s'immobilisa et tendit le cou pour mieux observer le chariot. Le souffle court, il se passa les doigts dans les cheveux, s'essuya le front puis se plia en deux, une main sur un genou, comme si cette position pouvait l'aider à récupérer.

Quand il se releva et se remit en route, le pas mal assuré sur le lit de cailloux, Richard descendit de son perchoir et se cacha de nouveau derrière le rocher. Puis il avança à son tour, chaque pin racorni et chaque buisson lui fournissant un moyen de se dissimuler.

Lorsqu'il marquait une pause, le bruit des pas et le souffle de l'inconnu étaient un peu plus forts. Grâce à ces sons, le Sourcier savait qu'il se rapprochait du type, et cette astuce lui épargnait d'être repéré en se montrant à découvert.

Quand il eut atteint une muraille rocheuse de soixante bons pieds de haut, Richard se plaqua à la roche et jeta un regard prudent au-delà. Sans que l'inconnu le remarque, il avait réussi à combler l'essentiel de la distance qui les séparait. En remontant jusqu'à l'autre extrémité de la muraille rocheuse, il prendrait de l'avance sur l'homme – qui multipliait les détours inutiles – et n'aurait plus qu'à attendre pour le cueillir au passage.

Quand il eut atteint son objectif, le Sourcier s'immobilisa, plus silencieux qu'un fantôme.

Il bondit hors de sa cachette pour se camper moins de six pas devant l'inconnu.

Le malheureux en cria de surprise, porta une main au col de son manteau de voyage en tissu léger et recula d'un pas.

Richard étudia le voyageur avec une impassibilité de surface. Mais en lui, le pouvoir de l'Épée de Vérité bouillonnait déjà comme de la lave.

Soudain, le Sourcier sentit faiblir cette magie. Comme l'arme se fiait aux perceptions de son maître pour évaluer le danger, l'hésitation pouvait s'expliquer, car le voyageur ne semblait pas du tout menaçant.

De taille moyenne, il portait un pantalon noir, une chemise de lin et un manteau en coton qui avaient tous vu des jours bien meilleurs. Mais après tout, Richard aussi avait mis des vêtements passe-partout afin de ne pas se faire remarquer.

L'homme paraissait épuisé. Son sac à dos, tristement dégonflé, ne devait plus rien contenir, et les deux outres suspendues à ses épaules étaient sans nul doute vides.

À première vue, le type n'avait pas d'armes. Même pas un couteau…

Il attendait, hésitant, comme s'il redoutait d'être le premier à parler.

— Tu te dirigeais vers mes amis, dirait-on, fit Richard en désignant la colonne de poussière, dans le lointain.

Il se tut, laissant une chance à l'inconnu de s'expliquer.

Nerveux, l'homme se passa plusieurs fois la main dans les cheveux. Tel un pilier de pierre, Richard lui barrait le chemin. Se demandant s'il ne ferait pas mieux de décamper, le type regardait à droite et à gauche, en quête d'une voie d'évasion. Mais de la résignation se lut très vite dans ses yeux bleus. Il était piégé !

— Je ne te veux aucun mal, dit Richard. Je cherche seulement à savoir ce que tu mijotes.

— Pardon ?

— Pourquoi tu te diriges vers le chariot, si tu préfères…

L'homme tourna la tête vers la colonne de poussière, puis il regarda de nouveau le Sourcier et baissa les yeux sur son épée.

— Je… je cherche de l'aide…

— De l'aide ?

— Oui… Je voudrais rencontrer un homme qui sache se battre.

— Un guerrier ? C'est ça que tu veux dire ?

— Oui.

— L'Ordre Impérial en compte des millions. Si tu cherches bien, tu t'en dénicheras un…

Le type secoua la tête.

— Non, je cherche l'homme venu de très loin au nord… Celui qui a offert la liberté au peuple opprimé de l'Ancien Monde. Le sauveur qui nous a rendu l'espoir que l'Ordre Impérial – le Créateur ait pitié de ce ramassis de bouchers ! – puisse être un jour rayé de la surface du monde.

— Désolé, mentit Richard, mais je ne connais personne qui corresponde à cette description.

L'homme ne parut pas déçu, mais plutôt franchement incrédule. Malgré son scepticisme, il affichait une expression amicale de fort bon aloi.

— Au moins, me permettriez-vous… (Le type tendit un index hésitant.) Puis-je avoir à boire ?

— Bien entendu, répondit Richard.

Il saisit son outre et la tendit au voyageur. La traitant comme si renverser la moindre goutte avait été un crime capital, l'homme retira le bouchon puis commença de boire.

Soudain, il cessa et éloigna l'outre de ses lèvres.

— Désolé… J'ai failli boire toute votre eau…

— Continue, dit Richard. Nous avons des réserves dans le chariot, et tu sembles mort de soif.

Sous le regard du Sourcier, qui avait passé un pouce dans sa large ceinture de cuir, le voyageur inclina respectueusement la tête puis recommença de s'hydrater.

— Où as-tu entendu parler de ton héros de la liberté ? demanda Richard.

Le type cessa de nouveau de boire.

— Tout le monde en parle ! L'espoir qu'il a ranimé brûle désormais dans tous les cœurs des citoyens de l'Ancien Monde.

Richard se réjouit intérieurement de cette nouvelle. Même dans les endroits les plus sombres d'un pays, des hommes et des femmes rêvaient de mener leur vie comme ils l'entendaient, en travaillant dur pour améliorer leur quotidien…

Dans le ciel, un coureur apparut et entreprit de décrire un grand cercle au-dessus des deux hommes. Richard n'avait pas emporté son arc. De toute façon, l'oiseau était hors de portée de flèche.

— Désolé de ne pas pouvoir t'aider, dit le Sourcier tandis que le coureur, sans doute satisfait de ce qu'il avait vu, repartait à tire-d'aile. Je voyage avec ma femme et ma famille, pour trouver du travail et un endroit où vivre tranquille…

S'il voulait que son plan marche, Richard devait s'occuper de la « révolution ». Beaucoup de gens comptaient sur lui, et il ne les décevrait pas. Mais avant, il devait régler des problèmes plus urgents.

— Mais seigneur Rahl, mon peuple a besoin…

— Pourquoi m'appelles-tu comme ça ?

— Je… navré… Je ne voulais pas vous énerver…

— Qu'est-ce qui te fait croire que je suis le seigneur Rahl ?

— Eh bien, je… Il est évident que… Enfin, que puis-je dire ? Désolé de vous avoir offensé, seigneur Rahl…

— Qu'avons-nous donc là ? s'écria Cara en sortant soudainement de derrière un rocher.

L'inconnu sursauta de surprise, recula d'un pas et serra l'outre sur sa poitrine comme s'il s'était agi d'un bouclier.

Son couteau à garde d'argent au poing, Tom surgit de derrière un autre rocher, dans le dos du pauvre type.

Cerné de toutes parts, le voyageur regarda autour de lui et manqua de s'évanouir quand il vit Kahlan debout près de son mari. Malgré leurs vêtements anonymes, il fallait bien admettre que tous ces gens ne ressemblaient pas à de simples voyageurs en quête d'un toit et d'un travail.

— Pitié, dit l'homme. Pitié… Je n'ai pas de mauvaises intentions.

— Du calme, du calme, dit Richard avec un regard appuyé à Cara. (Son injonction ne s'adressait pas seulement à l'homme, mais aussi à la Mord-Sith.) Voyages-tu seul, mon ami ?

— Oui, seigneur Rahl. Je remplis une mission pour mon peuple, comme je vous l'ai déjà dit. Soyez assuré que je ne vous en veux pas de votre comportement… musclé. D'un homme comme vous, je n'attendais rien de moins…

— Pourquoi pense-t-il que vous êtes le seigneur Rahl ? demanda Cara à Richard d'un ton presque accusateur.

— J'ai entendu des descriptions du libérateur, répondit l'inconnu. (L'outre toujours pressée sur la poitrine, il tendit son bras libre.) Et cette épée… On parle beaucoup de l'arme du seigneur Rahl… (Il tourna la tête vers Kahlan.) Et il y a aussi la Mère Inquisitrice, bien entendu…

— Bien entendu, répéta Richard avec un gros soupir.

Il avait prévu de devoir cacher l'épée quand il rencontrerait des étrangers. Mais il ne s'attendait pas, cependant, que l'arme soit si universellement connue. Cela dit, elle serait facile à dissimuler. En revanche, il en allait autrement pour Kahlan. Fallait-il la vêtir de haillons et la faire passer pour une lépreuse ?

L'inconnu se pencha prudemment en avant et tendit son outre à Richard.

— Merci beaucoup, seigneur Rahl…

Le Sourcier but une gorgée d'eau trop chaude puis passa l'outre à Kahlan, qui la refusa d'un simple hochement de tête. Après avoir bu encore un peu, Richard remit le bouchon et repassa la bandoulière à son épaule.

— Comment te nommes-tu ? demanda-t-il au voyageur.

— Owen…

— Eh bien, Owen, tu devrais passer la nuit dans notre camp. Nous en profiterons pour remplir tes outres.

Se retenant d'exploser, Cara se tourna vers Richard :

— Pourquoi ne me laissez-vous pas…, commença-t-elle, les dents serrées.

— Owen a des problèmes que nous pouvons tous comprendre, l'interrompit Richard. Il s'inquiète pour sa famille et pour ses amis. Au matin, il continuera sa route, et nous partirons de notre côté…

Le Sourcier ne voulait pas que le type rôde dans la nuit alors qu'ils avaient un moyen de garder un œil sur lui. À l'aube, il serait facile de s'assurer qu'il ne les suive pas.

Cara comprit enfin le plan de son maître et elle se détendit un peu. Elle aussi aurait détesté ne pas savoir où était Owen – surtout pendant que ses protégés dormaient.

Richard et Kahlan se dirigèrent vers le chariot. Owen les suivit, Tom et Cara lui emboîtant le pas.

En chemin, Richard finit de vider son outre. Dans son dos, Owen le remercia plusieurs fois de l'invitation et jura qu'il ne dérangerait pas ses hôtes.

Le Sourcier entendait bien qu'il en soit ainsi.

Chapitre 10

Dans le chariot, Richard remplit les outres d'Owen en les plongeant dans le seul tonneau qui contenait encore de l'eau. Adossé à une roue, le voyageur jetait de temps en temps des coups d'œil furtifs au Sourcier.

Cara ne quittait pas du regard cet intrus qu'elle n'aimait pas du tout. Avec la méfiance naturelle des Mord-Sith, ça ne signifiait pas nécessairement qu'il était dangereux.

Pour une raison inconnue, Richard non plus n'appréciait pas cet homme. Il n'éprouvait pas vraiment d'animosité envers lui, mais il ne parvenait pas à se détendre en sa compagnie.

Owen était courtois et il n'y avait rien de menaçant en lui. Mais quelque chose dans son comportement tapait sur les nerfs du Sourcier.

Tom et Friedrich avaient ramassé du petit bois et ils étaient en train d'alimenter le feu de camp. La senteur agréable de la résine de pin couvrait l'odeur beaucoup moins plaisante des chevaux attachés non loin de là.

Owen jetait régulièrement des coups d'œil inquiets en direction de Cara, Kahlan, Tom et Friedrich. Mais il semblait surtout mal à l'aise vis-à-vis de Jennsen. Bien qu'il tentât de ne jamais croiser son regard, il semblait fasciné par ses cheveux roux qui flamboyaient à la lueur des flammes. Et quand Betty approcha de lui, simplement pour faire connaissance, il en eut le souffle coupé.

Richard lui dit que la chèvre cherchait simplement un peu d'attention.

Owen tapota le crâne de Betty comme s'il s'était agi d'un garn capable de lui arracher un bras en un clin d'œil.

Faisant mine d'ignorer la façon dont l'homme lorgnait ses cheveux, Jennsen vint lui proposer un peu de viande séchée.

Owen écarquilla les yeux de terreur en la voyant approcher.

— Je ne suis pas une envoûteuse, dit-elle. Les gens prennent mes cheveux roux pour un signe maléfique, mais ils se trompent. Je n'ai aucun pouvoir magique.

L'assurance de la jeune femme surprit Richard et lui rappela qu'il y avait du fer sous la soie de sa grâce toute féminine.

— Je ne… ne… eh bien…, balbutia Owen. Je n'ai jamais pensé une telle chose de vous. C'est que… hum… c'est la première fois que je vois de si beaux cheveux.

— Dans ce cas, merci du compliment, dit Jennsen en souriant de

plus belle. Un peu de viande vous ferait plaisir ?

— Désolé, c'est gentil, mais je préfère m'abstenir d'en manger, si ça ne vous dérange pas…

Owen glissa une main dans sa poche et en sortit un petit sac de biscuits secs.

Avec un sourire contraint, il le tendit à Jennsen.

— Vous en voulez un ?

Tom sursauta puis foudroya le voyageur du regard.

— Non, merci, répondit la sœur de Richard. (Elle s'écarta d'Owen, alla s'asseoir sur un rocher plat et tira Betty par une oreille afin qu'elle s'allonge à ses pieds.) Si vous ne mangez pas de viande, vous devriez garder les biscuits pour vous. Je crains que nous ayons fort peu de chose à vous proposer.

— Pourquoi ne manges-tu pas de viande ? demanda soudain Richard.

Owen leva les yeux vers le Sourcier, toujours occupé dans le chariot.

— Je n'aime pas l'idée de tuer des animaux pour me nourrir.

— Une délicatesse qui vous honore, dit Jennsen avec un sourire poli.

Owen tourna de nouveau la tête vers la jeune femme, comme s'il ne pouvait pas quitter des yeux ses cheveux.

— C'est ce que je ressens, voilà tout…

— Darken Rahl partageait le même sentiment, rappela Cara, maussade. Je l'ai vu fouetter à mort une femme parce qu'il l'avait surprise en train de manger une saucisse dans le hall du Palais du Peuple. Un tel comportement, disait-il, heurtait sa sensibilité.

Jennsen roula de grands yeux étonnés.

— Un autre jour, continua la Mord-Sith quand elle eut avalé un morceau de saucisse, je suis allée me promener avec lui dans les jardins. À l'extérieur, il a repéré un garde à cheval qui dévorait une tourte à la viande.

» Un éclair magique a jailli des doigts de Darken Rahl, décapitant net la monture du « délinquant ». L'étalon s'écroula, foudroyé, mais son cavalier parvint à sauter de selle et à atterrir sur ses pieds.

» Darken Rahl approcha, tira du fourreau l'épée du soldat et, fou de rage, ouvrit le ventre du cheval. Puis il saisit l'homme par le col, lui plongea la tête dans les entrailles encore fumantes et lui ordonna de les manger. L'homme essaya de s'en tirer, mais il finit par mourir étouffé dans les viscères de sa monture.

Owen ferma les yeux et se couvrit la bouche.

Cara brandit sa saucisse comme si elle la braquait sur Darken Rahl en personne.

— Sa colère apaisée, mon maître de l'époque s'est tourné vers moi

et m'a demandé comment on pouvait être assez cruel pour manger de la viande.

— Qu'avez-vous répondu ? lança Jennsen.

— Que pouvais-je dire ? Que je ne savais pas, voilà tout…

— Si Darken Rahl réagissait ainsi, pourquoi ses sujets consommaient-ils de la viande ?

— Oh ! ça ne lui prenait pas tout le temps… Des marchands ambulants vendaient de la viande au palais, et il s'en fichait comme d'une guigne. Parfois, il semblait dégoûté et traitait ces gens de « monstres », mais la plupart du temps, il ne les remarquait même pas.

— C'était bien le problème avec lui, intervint Friedrich. On ne savait jamais ce qu'il allait faire. Il pouvait sourire à une personne ou la faire torturer à mort. C'était impossible à prévoir.

Cara baissa les yeux sur les flammes du feu de camp.

— Il n'y avait aucun moyen de deviner ses réactions… Beaucoup de gens étaient convaincus qu'il les ferait tuer un jour ou l'autre et ils vivaient comme des condamnés qui ont déjà la tête sur le billot. Pour eux, l'avenir n'existait pas et le présent ne leur apportait aucun plaisir.

Tom jeta un morceau de bois dans le feu puis hocha gravement la tête.

— La vie était bien comme ça, à l'époque…, dit-il.

— Vous étiez également résignée à mourir ? demanda Jennsen à Cara.

— Résignée ? Je suis une Mord-Sith, petite ! Les femmes comme moi sont toujours prêtes à accueillir la mort à bras ouverts. Nous ne voulons surtout pas finir dans un lit, vieilles et édentées…

Bouleversé par ces évocations, Owen avait cessé de mordiller sans grande conviction son biscuit.

— Je ne puis imaginer que vous ayez dû vivre avec un tel sauvage… Darken Rahl était-il un parent à vous, seigneur ? (Craignant d'avoir fait une gaffe, Owen s'enfonça davantage en se lançant dans des explications embrouillées.) Comme vous avez le même nom… Eh bien… Mais je ne voulais pas insinuer que vous lui ressemblez…

Richard sauta du chariot et tendit à Owen ses deux outres pleines.

— Darken Rahl était mon père.

— Je suis navré, seigneur. Mes paroles ont dépassé ma pensée. Il n'est pas dans mes habitudes d'insulter le père d'un homme que j'estime, surtout quand…

— J'ai tué ce salaud, coupa Richard.

Il n'en dit pas plus, révulsé à l'idée de devoir raconter cette sinistre histoire.

— Darken Rahl était un monstre, dit Cara, toujours prompte à défendre son seigneur. Désormais, les D'Harans ont un avenir, comme

tous les autres peuples. Et ils sont libres.

— S'ils réussissent à arrêter l'Ordre Impérial, rappela Richard en s'asseyant près de Kahlan.

Gêné, Owen recommença de mordiller son biscuit.

Comprenant que personne ne s'en chargerait, Kahlan posa la question qui flottait dans l'air depuis des heures.

— Si tu nous disais pourquoi tu es ici, Owen ?

Richard reconnut le ton que sa femme employait pour mettre à l'aise un émissaire effrayé d'être en face de la femme la plus puissante des Contrées du Milieu.

— À vos ordres, Mère Inquisitrice, répondit le pauvre voyageur.

— Pour commencer, intervint Richard, si tu nous expliquais comment tu connais l'identité de ma femme ?

— Le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice sont devenus légendaires… Tout le monde parle de la façon dont vous avez débarrassé Altur'Rang de l'Ordre Impérial. Tous ceux qui rêvent de liberté savent que vous pouvez la leur donner, seigneur Rahl.

— Que veux-tu dire, Owen ? marmonna Richard.

— Eh bien, avant vous, l'Ordre Impérial régnait sur Altur'Rang. Ces hommes sont des brutes. Navré de devoir le dire, car ils ne savent pas ce qu'ils font, et c'est pour ça qu'ils se montrent si cruels. Bien entendu, je n'ai pas à les juger, et tout ça n'est peut-être pas leur faute… Mais nul ne peut prétendre que ces gens sont bons et généreux… Nous espérons que vous donnerez la liberté à tout le monde, comme vous l'avez fait en Altur'Rang…

Richard se passa une main sur le visage. Il devait traduire le livre, découvrir ce qu'il y avait derrière l'objet touché par Cara, savoir pourquoi les coureurs les pistaient… Comme si ça ne suffisait pas, il fallait qu'il retourne aider Victor et les autres révolutionnaires. Enfin, il devait traiter ses migraines, et pour ça, il devrait retrouver Nicci, qui pourrait sans doute l'aider…

— Owen, je ne « donne » pas la liberté aux gens.

— Si vous le dites, seigneur Rahl…

À l'évidence, Owen n'avait aucune intention de contredire Richard. Mais il ne croyait pas un mot de ce qu'il racontait.

— Pourquoi crois-tu que je leur donne la liberté ? insista Richard.

Le voyageur regarda autour de lui, l'air inquiet, puis il haussa les épaules et osa se jeter à l'eau :

— Eh bien, vous agissez comme l'Ordre Impérial… Je veux dire que vous tuez des gens. (Il décrivit des arabesques dans l'air avec son biscuit, comme s'il s'était agi d'une épée.) Vous abattez les oppresseurs, vous libérez les opprimés et vous restaurez la paix…

Richard se demanda si Owen voyait vraiment les choses ainsi ou s'il avait du mal à s'exprimer devant des gens qui l'impressionnaient.

— Les choses ne se passent pas exactement ainsi, Owen…

— C'est pour ça que vous êtes ici, seigneur ! Tous les gens le disent. Vous êtes venu dans l'Ancien Monde pour libérer les peuples !

Les coudes posés sur les genoux, Richard se pencha en avant et réfléchit à ce qu'il entendait révéler – et dissimuler. Sentant Kahlan lui poser une main sur l'épaule, il fut soudain envahi par un calme souverain. Une raison de plus pour ne pas évoquer sa capture ni les longs mois où il avait cru ne jamais revoir sa bien-aimée.

Décidé à laisser de côté la composante émotionnelle de cette affaire, il opta pour une approche prosaïque.

— Owen, je viens du Nouveau Monde…

— Je sais ! Et vous êtes ici pour libé…

— Non, c'est faux ! Mes amis et moi vivions en paix dans le Nouveau Monde. Comme ton peuple, si j'ai bien compris. Puis l'empereur Jagang…

— Celui qui marche dans les rêves !

— Oui, celui qui marche dans les rêves… Il a envoyé ses armées conquérir le Nouveau Monde pour réduire mon peuple en esclavage.

— Le mien a subi le même sort !

— Je comprends, et je sais à quel point c'est horrible. Ses soudards grouillent chez moi. Ils tuent et forcent à la soumission mes compatriotes…

— Les miens aussi, insista Owen.

— Nous avons tenté de résister, dit Kahlan, mais l'ennemi était trop nombreux pour que nous puissions le bouter hors de chez nous.

Owen baissa les yeux sur son biscuit.

— Mon peuple est terrifié par les soldats de l'Ordre Impérial – que le Créateur pardonne à ces brebis galeuses !

— Moi, intervint Cara, je leur souhaite de hurler de douleur jusqu'à la fin des temps, dans le royaume obscur du Gardien, si possible !

Owen parut stupéfié par une telle déclaration.

— Comme il était impossible de chasser les envahisseurs de chez nous, expliqua Richard, je suis venu ici pour aider ceux qui le souhaitent à se libérer de leurs chaînes. Trop occupé à envahir le Nouveau Monde, Jagang ne peut pas contrôler ce qui se passe dans l'Ancien. Pendant qu'il est au loin, nous pouvons le frapper au cœur même de son fief.

» J'agis ainsi parce que c'est notre seule tactique possible contre l'Ordre Impérial. Et notre unique chance de vaincre. Si je mine les fondations du pouvoir de Jagang – sa source d'hommes et de matériel –, il devra battre en retraite, quitter le Nouveau Monde et revenir défendre son royaume.

» La tyrannie n'est jamais éternelle. De par sa nature, elle corrompt tout ce qu'elle domine et finit par s'infecter elle-même. Mais le processus peut prendre des décennies. J'essaie de l'accélérer, afin que notre génération connaisse la liberté et le droit au bonheur. Si suffisamment de gens se dressent contre lui, Jagang perdra les rênes du pouvoir et l'Ordre s'écroulera.

» C'est ma manière de combattre, désormais. Ma stratégie contre ce tyran.

— Et c'est exactement ce qu'il nous faut ! s'écria Owen. Nous sommes victimes du destin… Vous devez venir chez nous, en chasser les soudards de l'Ordre, puis repartir et nous laisser vivre de nouveau en paix. Bref, nous vous demandons de nous offrir la liberté.

Alors que le feu crépitait, propulsant des flammèches alentour, Richard laissa reposer sa tête sur ses mains croisées. Owen n'avait pas compris un mot de ce qu'il lui avait dit.

Mais ils avaient tous besoin de repos. Il restait un livre à traduire, une destination à atteindre, une guerre à gagner…

Au moins, le Sourcier n'avait pas mal à la tête…

— Owen, je suis navré, dit-il enfin, mais je ne peux pas faire ce que tu demandes. Essaie de comprendre que mes actes servent aussi ta cause, parce que Jagang, tôt ou tard, devra également retirer ses troupes de ton pays. Au minimum, il lui faudra rappeler assez d'hommes pour que vous puissiez chasser les autres de chez vous.

— Non, s'entêta Owen. Les soudards ne quitteront pas mon pays tant que vous ne viendrez pas les… détruire.

Prononcer ce verbe semblait être une torture pour le voyageur.

— Demain, dit Richard, oubliant toute courtoisie, mes amis et moi devrons repartir. Et tu t'en iras aussi, Owen ! J'espère que tu réussiras à débarrasser ton peuple de l'Ordre Impérial.

— C'est impossible ! Nous n'y parviendrons pas, parce que nous ne sommes pas des sauvages ! C'est aux gens comme vous – ceux qui ignorent la Lumière – de se battre et de nous donner la liberté. Je suis le seul qui puisse vous conduire dans mon pays. Vous devez venir et faire ce que font les gens tels que vous. Oui, vous devez rendre la liberté à notre empire !

Richard se massa le front.

Jugeant qu'elle en avait assez entendu, Cara fit mine de se lever, mais un regard de son seigneur la convainquit de rester assise.

— Je t'ai offert de l'eau, dit Richard. Mais je ne peux pas te donner la liberté.

— Vous devez…

— Double garde ce soir, lâcha Richard en se tournant vers Cara.

La Mord-Sith hocha la tête et eut un petit sourire glaçant de détermination.

— Demain matin, ajouta Richard, Owen partira de son côté.

— Oui, fit Cara, il n’y manquera pas. C’est moi qui vous le garantis, seigneur Rahl.

Chapitre 11

— Qu’est-ce que tu as ? demanda Kahlan, qui chevauchait près du chariot.

Richard semblait hors de lui. Sa femme vit qu’il tenait le livre dans une main. L’autre formait un poing rageur.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais Jennsen, assise sur le banc du conducteur avec Tom, se tourna vers son frère pour voir ce qui se passait.

— Kahlan et moi allons explorer la route, devant nous, lui dit Richard. Surveille Betty et empêche-la de sauter du chariot. D’accord ?

Jennsen sourit et hocha la tête.

— Si la chèvre vous embête, dit Tom, je la conduirai chez une dame de notre connaissance qui sait faire de délicieuses saucisses…

Jennsen sourit de cette plaisanterie privée et flanqua un coup de coude dans les côtes du géant blond. Alors que Richard sautait du chariot, elle saisit au vol la queue de Betty.

— Non, tu restes ici ! Richard ne veut pas que tu lui traînes sans arrêt dans les pattes !

Les sabots avant déjà posés sur la rambarde, la chèvre eut un bêlement pathétique, puis elle regarda sa maîtresse comme si elle l’implorait de changer d’avis.

— Couchée ! ordonna sa maîtresse. Couchée !

Betty capitula, non sans rechigner, et, avant de consentir à s’allonger, exigea que Jennsen la grattouille derrière les oreilles.

Kahlan se pencha sur sa selle et détacha la bride du cheval de Richard de la roue du chariot.

Le Sourcier glissa une botte dans un étrier et se hissa souplement sur sa monture.

Dès qu’il fut en selle, il la talonna et la lança au galop. Pour ne pas être distancée, Kahlan dut recourir à la même manœuvre.

Richard ouvrant le chemin, ils chevauchèrent à travers les collines et mirent un bon moment à rejoindre Cara et Friedrich, partis en éclaireurs.

— Kahlan et moi allons nous charger de l’avant-garde, leur annonça Richard. Vous devriez vous laisser rattraper par le chariot et surveiller nos arrières.

Connaissant bien Cara, le Sourcier avait opté pour la solution optimale. Si Kahlan et lui avaient fermé la marche, la Mord-Sith n’aurait pas pu s’empêcher de se laisser dépasser par le chariot pour

veiller sur ses protégés – qui risquaient de se perdre, par exemple. Les sachant devant elle, elle se ferait beaucoup moins de souci.

Cara fit faire demi-tour à son cheval. La sueur collant sa chemise à sa peau, Kahlan se pencha sur l'encolure de sa monture et l'incita à accélérer encore le rythme pour ne pas se laisser distancer par Richard.

Même si le paysage était beaucoup moins désertique, avec de plus en plus d'îlots de végétation, la chaleur restait accablante. La nuit, cela s'arrangeait un peu, mais les journées demeuraient d'une moiteur étouffante.

Vue de plus près, la chaîne de montagnes qui se dressait à l'est était très impressionnante. Les pics déchiquetés ressemblaient aux dents de quelque monstre de légende et des cailloux dégringolaient sans cesse le long de leurs parois abruptes, comme s'ils étaient sur le point de s'écrouler. Toute escalade se révélant impossible, les voyageurs devraient trouver des cols et des défilés. Mais il devait y en avoir fort peu, et les traverser ne serait pas un jeu d'enfant.

Pourtant, franchir ces montagnes-là n'était pas le plus gros problème de Richard et de ses compagnons. Derrière les premiers pics, à une distance difficile à déterminer, se dressait une autre barrière naturelle.

Ces monts ne ressemblaient à rien de ce que Kahlan avait jamais vu. La chaîne de Rang'Shada elle-même – une curiosité géographique des Contrées du Milieu – ne pouvait se comparer à ces pics géants dont les parois, hautes de milliers de pieds, semblaient s'élancer vers le ciel pour tutoyer les étoiles. Sur la roche lisse, aucune végétation ne parvenait à s'accrocher et il semblait douteux que les voyageurs trouvent des passages négociables au milieu de ces impensables murailles naturelles.

Couverts de neiges éternelles, les pics qui s'élançaient à l'assaut des nuages étaient tellement serrés les uns contre les autres qu'on aurait cru regarder de loin les dents d'une scie géante.

La veille, quand elle avait vu son mari sonder ces montagnes, Kahlan lui avait demandé s'ils pourraient les traverser.

Richard avait répondu par la négative. Le seul moyen de passer de l'autre côté devait être le col qu'il avait repéré le jour de la découverte de l'étrange frontière. Et ce passage était encore très loin au nord.

Jusque-là, le chariot avait pu avancer sur des contreforts relativement faciles à négocier. Mais les choses ne tarderaient pas à se gâter.

Arrivé au pied d'une colline couverte de petits carrés d'herbe brunâtre, le Sourcier tira enfin sur les rênes de son cheval. Puis il regarda derrière lui pour s'assurer que le chariot le suivait toujours, même de très loin.

— J'ai sauté des passages, dans le livre, annonça Richard à Kahlan quand elle l'eut rejoint.

— Quand je t'en ai parlé, il y a quelques jours, tu as dit que ce n'était pas une très bonne idée. J'ai même cru comprendre que c'était dangereux.

— Eh bien, c'est ce que j'ai dit, oui, mais je n'arrivais nulle part, et nous avons besoin de réponses.

Les deux cavaliers repartirent au petit trot, un rythme idéal pour converser agréablement.

— Avec cette chaleur, je ne m'attendais pas à ce qu'il fasse soudain si froid, dit Richard.

— Froid ? De quoi parles-tu donc ?

— Les personnes comme Jennsen…, éluda le Sourcier. Celles qui naissent sans la moindre étincelle de don. Tu vois ce que je veux dire ? Les Piliers de la Création… À l'époque où ce livre a été écrit, ils n'étaient pas si rares que ça.

— Il en naissait davantage, c'est ça ?

— Non, pas tout à fait… Mais ceux qui étaient venus au monde grandissaient, ils se mariaient et engendraient… des enfants sans magie.

— Les maillons brisés de la chaîne du don dont tu parlais hier ?

— Exactement. Tous étaient des enfants du seigneur Rahl. En ce temps-là, les choses ne se passaient pas comme avec Darken Rahl ou son père. D'après ce que j'ai compris, tous les enfants du seigneur et de son épouse faisaient partie de la famille. On les traitait bien, même s'ils étaient nés avec une sorte de tare. Apparemment, les sorciers ont tenté de les aider – eux et leur progéniture. Ils ont essayé de les soigner.

— Les soigner ? De quelle maladie ?

— Celle de n'avoir pas la minuscule étincelle de don nichée en chaque être humain ! Les sorciers de l'ancien temps ont en quelque sorte voulu réparer les maillons brisés.

— Comment pensaient-ils pouvoir « guérir » quelqu'un d'une affection qui n'en est pas une, si on réfléchit bien ? Au fond, être dépourvu du don n'est pas si grave que ça…

Richard prit le temps de chercher soigneusement ses mots.

— Tu te souviens des sorciers qui t'ont fait traverser la frontière afin que tu trouves Zedd ?

— Bien entendu !

— Ils n'étaient pas nés avec le don, n'est-ce pas ? Il s'agissait de deuxième ou troisième… Non, de sorciers du deuxième et du troisième ordre ! Tu m'as expliqué ça un jour. C'étaient des sorciers du troisième ordre !

— Exact. Un seul d'entre eux, Giller, appartenait au deuxième ordre. Aucun n'avait pu accéder au rang de sorcier du premier ordre, comme Zedd, parce qu'ils n'avaient pas le don. Ils étaient ce qu'on appelle des « sorciers par vocation ». Des gens très différents de toi, puisque tu es né avec le don. Mais ils possédaient quand même l'étincelle de magie dont héritent tous les humains, à part les Piliers de la Création.

— Nous sommes dans le vif du sujet, dit Richard. Ces hommes n'étaient pas venus au monde avec le don – si on oublie la fameuse « étincelle ». Pourtant, Zedd est parvenu à faire d'eux des pratiquants de la magie – bref, des sorciers, même s'il leur manquait le don, au départ.

— Richard, cette initiation prenait des années…

— Je sais, mais il n'en reste pas moins que Zedd avait le pouvoir de les former à manipuler et à contrôler la magie.

— Oui, tu dois avoir raison… Quand j'étais petite, ils me parlaient de la Forteresse du Sorcier, de leurs années d'études, des créatures et des peuples magiques des Contrées du Milieu… Ils n'étaient peut-être pas nés avec le don, mais ils avaient travaillé toute leur vie pour devenir sorciers. Et ils l'étaient bel et bien !

Richard eut un petit sourire que Kahlan connaissait bien. Celui qu'il affichait chaque fois qu'elle formulait à sa place les notions fondamentales d'une théorie.

— Mais ils n'étaient pas nés avec la magie ! En plus de les former, Zedd a dû utiliser son pouvoir pour les aider à devenir des sorciers…

Kahlan plissa pensivement le front.

— Je n'en sais rien… Ils ne sont jamais entrés dans les détails au sujet de leur formation. Ce n'était pas le genre de chose dont ils parlaient avec moi…

— Mais Zedd contrôle la Magie Additive, insista Richard. Un pouvoir qui peut changer les choses, leur ajouter des éléments, en faire plus que ce qu'elles sont au départ…

— Sans doute, mais où veux-tu en venir ?

— À ceci : Zedd sélectionnait des gens qui n'étaient pas nés avec le don et il en faisait des sorciers. Mais pour cela, et c'est capital, il utilisait sa magie afin d'altérer leur naissance. Ou plutôt, ce qu'ils étaient à la naissance. Bref, il modifiait leur étincelle de don – en la magnifiant – afin qu'ils puissent lancer des sorts comme lui. (Alors que son étalon contournait un petit conifère squelettique, Richard jeta un coup d'œil en coin à Kahlan.) Zedd se servait de la magie pour modifier des êtres humains.

Kahlan lâcha un gros soupir et fit mine de sonder le terrain, autour d'eux. Une façon de se gagner un répit pour assimiler ce que le Sourcier venait de lui dire.

— Je n'ai jamais vu les choses sous cet angle, admit-elle enfin, mais tu as sans doute raison… Une nouvelle fois, où veux-tu en vernir ?

— Nous avons toujours pensé que seuls les sorciers de jadis pouvaient faire une telle chose. Apparemment, ce n'est pas le cas, et cet art s'est beaucoup moins perdu qu'on pourrait le croire. On peut aussi conclure que ces sorciers des temps passés avaient raison de penser qu'ils pouvaient transformer à volonté les choses et les êtres. À l'instar de Zedd, qui donnait à ses élèves le don qu'ils n'avaient pas reçu à la naissance, ses prédécesseurs tentaient de guérir les Piliers de la Création en leur offrant une étincelle de magie.

Kahlan comprit soudain, et elle en eut la chair de poule. Comme les anciens sorciers, Zedd avait utilisé la magie pour modifier la nature même de certains êtres humains…

En agissant ainsi, il avait simplement aidé de jeunes gens à réaliser le rêve de leur vie. Grâce à lui, ils avaient pu s'épanouir totalement. Mais tous les élèves du grand-père de Richard avaient le potentiel intérieur requis. Si les anciens sorciers avaient parfois utilisé leur magie pour aider les gens, il leur était arrivé de la mettre au service d'objectifs bien moins altruistes.

— Donc, résuma Richard, les sorciers de cette époque, des hommes habitués à modifier les caractéristiques d'autres êtres humains, pensaient que les Piliers de la Création pouvaient être guéris.

— D'être nés sans le don ? répéta Kahlan, incrédule.

— Pas exactement… Ils n'essayaient pas d'en faire des sorciers, mais simplement de leur offrir une étincelle de don. Celle que tout le monde possède, en fait…

— Et qu'est-il arrivé ? demanda Kahlan.

— Le livre a été écrit après la fin des Grandes Guerres – alors que la barrière isolait déjà l'Ancien Monde du reste de l'Univers. En ce temps-là, le Nouveau Monde vivait en paix parce qu'il était séparé de l'Ancien…

» Maintenant, souviens-toi de ce que nous avons découvert il y a quelque temps… Pendant le conflit, semble-t-il, le sorcier Ricker et son équipe ont fait nous ne savons trop quoi pour que la Magie Soustractive ne soit plus transmise aux descendants d'un sorcier. Après les Grandes Guerres, les personnes nées avec le don sont devenues de plus en plus rares – et toutes étaient privées de la facette soustractive du pouvoir.

— Depuis trois mille ans, plus personne n'était né avec les deux magies. Avant toi, en tout cas. Mais ça, nous le savons depuis longtemps.

— C'est vrai, mais l'essentiel n'est pas là… Alors même qu'il naissait de moins en moins de sorciers, un nouveau problème s'est

posé : celui des trous dans le monde, ou encore, des maillons brisés de la chaîne du don. Soudain, les sorciers en exercice se sont retrouvés avec deux fardeaux sur les épaules. Primo, la dénatalité qui les frappait, et secundo, l'apparition des Piliers de la Création.

Kahlan tenta d'imaginer l'ambiance fiévreuse qui devait régner dans la forteresse en ce temps-là.

— Les sorciers devaient être très préoccupés…, dit-elle.

— Je dirais plutôt : désespérés.

Kahlan tira légèrement sur les rênes de sa monture et suivit Richard, qui contournait un énorme arbre mort à l'écorce jaunie par le soleil.

— Si tu as raison, dit l'Inquisitrice quand les deux époux purent de nouveau chevaucher côte à côte, nous devons supposer que les anciens sorciers ont agi exactement comme Zedd. Ils ont dû se mettre à entraîner les jeunes gens qui avaient la « vocation ». En d'autres termes, ceux qui voulaient pratiquer la magie mais n'étaient pas nés avec le don…

— C'est ça, mais ils formaient leurs élèves aux deux variantes de la magie, afin qu'ils deviennent de « vrais » sorciers selon les critères de l'époque. Au fil du temps, ils perdirent cette aptitude et durent se contenter d'enseigner la Magie Additive à leurs adeptes. Exactement comme Zedd…

» Mais ce n'est pas le sujet du livre, ajouta Richard. À l'origine, les sorciers débordaient de confiance et ils croyaient dur comme fer que les Piliers de la Création pouvaient être « guéris » de leur maladie. Puisqu'ils enseignaient la Magie Soustractive à des sorciers qui n'étaient pas nés avec ce don-là, offrir une étincelle de pouvoir à un individu ne devait pas être trop compliqué.

La façon dont Richard agitait les mains en parlant rappela à Kahlan un des tics de Zedd, quand il s'échauffait sur un sujet.

— Ces sorciers ont tenté d'altérer la naissance des gens comme Jennsen. Tu mesures la portée de leurs actes ? Prenant pour cobayes des hommes et des femmes totalement privés du don, ils les ont modifiés avec l'espoir absurde qu'ils pourraient réintégrer l'univers de la magie. Il ne s'agissait pas d'un ajout, ni d'une amélioration, mais d'une création pure et simple.

Kahlan n'aima pas du tout cette dernière phrase. En ces temps anciens, c'était connu, les sorciers n'hésitaient pas à utiliser leur pouvoir pour manipuler l'humanité.

Ils avaient transformé des gens en armes !

Durant les Grandes Guerres, les ancêtres de Jagang comptaient parmi ces armes vivantes. Ceux qui marchent dans les rêves avaient pour mission de s'emparer des esprits des habitants du Nouveau Monde afin de les contrôler. Le lien qui unissait le seigneur Rahl à ses

sujets était une mesure défensive contre cet assaut mental.

D'autres types d'armes humaines étaient sortis de l'imagination maladive des sorciers. Les modifications, toujours très importantes, étaient absolument irréversibles. Dans certains cas, les « créations » se révélaient être des monstres d'une cruauté sans limites.

Jagang était un des fruits de cet arbre du mal…

Pendant le conflit, un sorcier jugé pour trahison avait refusé de dévoiler toute l'étendue de ses crimes. La torture ne suffisant pas à lui délier la langue, le sorcier qui présidait le tribunal avait fait appel aux talents de Merritt, un de ses collègues, afin d'arracher une confession au traître. Créée par Merritt, la première Inquisitrice – nommée Magda Searus – avait parfaitement accompli sa mission.

Ravi de ce résultat, le tribunal avait ordonné la création d'un ordre des Inquisitrices.

Kahlan ne se sentait pas différente des autres humains. Elle était une femme comme les autres, aimant la vie tout autant qu'elles. Mais ses pouvoirs lui venaient en droite ligne de Magda Searus. Comme Jagang, elle descendait d'une lignée altérée par la magie. En un sens, elle était une arme, comme l'empereur. Mais sa mission consistait simplement à découvrir la vérité.

— Pourquoi ce long silence ? demanda soudain Richard.

— Oh ! pardon, je réfléchissais, c'est tout… Alors, qu'as-tu appris en sautant des passages du livre ?

Richard prit une grande inspiration.

— Pour faire court, les sorciers ont tenté d'utiliser les couleurs afin de permettre à des aveugles de voir.

D'après ce que Kahlan savait de la magie et de l'histoire, c'était une démarche différente de la pire expérience visant à transformer une personne en arme. Dans ce contexte-là, les sorciers avaient « simplement » modifié, en les amplifiant, les aptitudes naturelles de leurs cobayes. Au passage, ils les avaient privés d'une partie de leur humanité, bien entendu… Mais ils n'avaient pas tenté de créer… ce qui n'existait pas du tout.

— Et si j'ai bien compris, dit enfin Kahlan, ils ont échoué…

— Un bon résumé, oui… Les Grandes Guerres étaient terminées depuis longtemps, et l'Ancien Monde – dont le but était de détruire la magie, comme pour l'Ordre Impérial aujourd'hui – ne pouvait plus nuire, puisque la barrière l'isolait du Nouveau. Mais les sorciers se sont avisés que de moins en moins de gens naissaient avec le don. Puis ils ont découvert que le lien, ce sortilège créé pour neutraliser ceux qui marchent dans les rêves, avait eu une conséquence imprévue : donner naissance à des êtres totalement dépourvus de magie. Des hommes et des femmes qui brisaient la chaîne de transmission du don…

— Ils avaient deux problèmes, dit Kahlan. Moins de sorciers potentiels et de plus en plus de gens privés de tout lien avec la magie.

— C'est ça, oui… Et le deuxième problème était plus préoccupant que le premier. Au début, les sorciers ont cru qu'ils trouveraient un remède. Une grossière erreur. Comme je l'ai déjà dit, les gens comme Jennsen donnent toujours naissance à des personnes privées du don. En quelques générations, le nombre d'individus coupés de la magie a augmenté plus vite que quiconque s'y serait attendu.

— De quoi être désespéré, tu as raison, souffla Kahlan.

— Le chaos menaçait de s'installer, tout simplement…

— Et qu'ont décidé les sorciers ?

À la lueur qui passa dans le regard de Richard, Kahlan devina qu'il était très troublé par ce qu'il avait découvert.

— Ils ont choisi la magie plutôt que les gens. Pour eux, le pouvoir est devenu plus important que la vie humaine. Pendant le conflit, ils avaient lutté pour qu'une personne ait le droit d'être telle que la nature l'avait faite. Après avoir défendu les détenteurs du don face à l'intolérance de l'Ancien Monde, ils ont retourné cette même intolérance contre les « trous dans le monde ». Pour eux, la magie est devenue plus précieuse que les êtres vivants !

» Comme il aurait fallu tuer trop de gens, ils ont opté pour une solution plus simple : le bannissement.

— Le bannissement ? répéta Kahlan, le front plissé. Mais où ?

— Dans l'Ancien Monde, bien sûr !

— Quoi ?

Richard haussa les épaules comme s'il s'agissait d'une évidence dont il était inutile de discuter.

— Que pouvaient-ils faire d'autre ? Massacrer des gens qui étaient leurs amis, voire leurs parents par alliance ? Beaucoup de gens « normaux » – c'est-à-dire touchés par le don sans être des sorciers – avaient des fils, des filles, des frères, des sœurs, des oncles, des tantes ou des voisins mariés à des Piliers de la Création. Les gens comme Jennsen faisaient partie intégrante de la société – en même temps, le nombre de sorciers potentiels diminuait…

» Alors qu'ils devenaient minoritaires, même s'ils tenaient toujours les rênes du pouvoir, les sorciers ne purent pas ordonner la mise à mort de tant d'innocents.

— Dois-je comprendre qu'ils ont envisagé cette solution ?

Richard hocha la tête. Dans son regard, Kahlan lut ce qu'il pensait d'un tel comportement.

— Mais ils ne sont pas passés à l'acte… Cela dit, après avoir tout essayé, ils ont dû se rendre à l'évidence : quand la chaîne du pouvoir était brisée, il n'y avait aucun moyen de la réparer. Et pis encore, les

Piliers de la Création se reproduisaient à une vitesse record, menaçant de devenir la « race » dominante.

» Pour les sorciers et les magiciennes, le risque était comparable à celui que le monde avait connu pendant les Grandes Guerres. Le but de l'Ancien Monde n'avait-il pas été de détruire la magie ? Eh bien, ça pouvait se produire, même si la cause était différente…

» Les sorciers ne disposaient d'aucun « remède », ils n'avaient aucun moyen d'enrayer le phénomène, et ils ne pouvaient pas condamner à mort autant de braves gens. Conscients que le temps jouait contre eux, ils ont adopté à la hâte la solution qui s'imposait : le bannissement.

— Mais pour ça, il fallait traverser la barrière…

— La barrière était un obstacle pour les gens touchés par le don, si peu que ce fût. Les Piliers de la Création sont insensibles à la magie. Pour eux, la barrière n'existait pas.

— Mais comment les sorciers ont-ils su qu'ils avaient exilé tous les Piliers de la Création ? Si certains étaient passés à travers les mailles du filet, le problème se serait très vite posé de nouveau.

— Les sorciers et les magiciennes savent reconnaître les trous dans le monde. Ils les voient, comme n'importe qui, mais ils ne les sentent pas à travers le don. Du coup, les identifier n'a pas été un problème.

— C'est pareil pour toi ? Tu sens que Jennsen est différente ? Tu reconnais en elle un trou dans le monde ?

— Non… Mais je n'ai jamais été formé par un sorcier… Et toi, tu sens qu'elle est différente ?

— Richard, je ne suis pas une magicienne, mais… Eh bien, une créature magique, s'il faut appeler les choses par leur nom. Donc, je n'ai pas ce genre de pouvoir… Mais si tu me racontais plutôt la suite de l'histoire ?

— Les gens du Nouveau Monde ont rassemblé tous les descendants privés du don de la maison Rahl, et ils leur ont fait traverser la barrière pour qu'ils gagnent l'Ancien Monde, où on rêvait d'une humanité à jamais débarrassée de la magie…

Richard eut un sourire amer.

— En clair, les sorciers du Nouveau Monde ont offert à leurs ennemis le plus beau cadeau possible : des êtres humains privés du don. (Le Sourcier se rembrunit.) Tu nous vois décider de bannir Jennsen sous prétexte qu'elle est insensible à la magie ?

Kahlan tenta en vain de se représenter une telle infamie.

— Quelle horreur ! Se voir rejeté par les siens et envoyé chez l'ennemi…

Richard chevaucha quelques minutes en silence, puis il reprit le fil de son histoire.

— L'expérience fut terrible pour les bannis, mais tout autant traumatisante pour ceux qui restèrent dans le Nouveau Monde. Tu imagines ? Perdre soudain tant d'amis et de parents ? Voir chavirer tout l'équilibre d'un monde ? Et tout ça parce que des fous ont décidé qu'un pouvoir est plus important que la vie ?

La simple évocation de ce drame était une épreuve pour Kahlan. Perdue dans ses pensées, elle aussi avança en silence.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-elle au bout d'un moment. Ces gens eurent-ils des nouvelles de ceux que les sorciers avaient bannis ?

— Non. Une fois la barrière franchie, ils disparurent à jamais.

Pour se réconforter, Kahlan caressa l'encolure de son cheval. Parfois, toucher une créature vivante vous remettait un peu de baume au cœur…

— Et qu'advint-il aux trous dans le monde qui naquirent après cet exil forcé ?

— Ils furent impitoyablement massacrés.

Kahlan en frémit de dégoût.

— Comment peut-on faire une chose pareille ?

— Les sorciers et les magiciennes ont appris à reconnaître les « anormaux » à la naissance. Selon le livre, tuer un enfant avant qu'il soit baptisé est plus facile…

Kahlan en resta sans voix un moment.

— C'est affreux…, souffla-t-elle enfin.

— Mais pas différent du traitement que les Inquisitrices infligent à leurs fils.

Ces mots firent l'effet d'une gifle à Kahlan. Elle détestait se souvenir du temps où les enfants mâles des Inquisitrices étaient tués à la naissance sur ordre de leur mère.

C'était obligatoire, affirmait-on. Avant qu'on en vienne là, plusieurs Inquisiteurs, dépassés par leur pouvoir, avaient commis d'innommables atrocités.

Pour éviter les guerres et les persécutions, il n'y avait qu'une solution : tuer ces enfants avant qu'ils aient reçu un nom.

Kahlan ne réussit pas à regarder Richard dans les yeux. La voyante Shota avait prédit que Richard et elle engendreraient un fils. Et bien entendu, aucun des deux n'envisageait de tuer un être né de leur amour…

Ils n'exécuteraient jamais un garçon parce qu'il risquait de devenir un Inquisiteur maléfique. Pareillement, ils ne toucheraient pas à un cheveu d'un descendant de la lignée Rahl dépourvu du don. Nul ne pouvait décréter qu'un être n'avait pas le droit d'exister à cause de son apparence, de son ascendance ou de ce qu'il risquait de devenir.

— Depuis l'écriture de ce livre, dit Richard, certaines choses ont

changé. À l'époque, les seigneurs Rahl étaient tous mariés. Quand un enfant privé du don venait au monde, ils mettaient fin à ses jours le moins cruellement possible.

» Mais les maîtres de D'Hara changèrent radicalement. Comme Darken Rahl, ils décidèrent d'avoir toutes les femmes qu'ils voulaient. Que leurs enfants illégitimes puissent être des Piliers de la Création leur parut sans importance. Ils les tuaient, épargnant seulement ceux qui avaient le don, et voilà tout !

— Ils avaient trois sortes d'enfants, dit Kahlan. Des futurs sorciers, des gens « normaux » et des Piliers de la Création. Les Rahl pouvaient faire la différence, selon toi… Pourquoi n'épargnaient-ils pas les enfants touchés par une étincelle de don ?

— Ils auraient pu se donner la peine de sélectionner, je suppose, mais ça ne les intéressait pas.

— Du coup, certaines mères ont tenté de soustraire leur enfant à la folie meurtrière des seigneurs Rahl. Et c'est pour ça que tu t'es découvert une sœur nommée Jennsen.

— Exactement !

Kahlan suivit le regard du Sourcier, qui venait de lever les yeux. Devant eux, des coureurs tournaient en rond au-dessus des pics, comme s'ils les attendaient.

— Richard, tu crois que les trous dans le monde bannis de l'autre côté de la barrière ont survécu ?

— Oui, si les sorciers de l'Ancien Monde ne les ont pas massacrés…

— Ici, les gens sont les mêmes que chez nous… Avec Zedd et les Sœurs de la Lumière, j'ai combattu les armées de Jagang. Nous avons recouru à la magie et je peux t'assurer que les soldats de l'Ordre n'y sont pas insensibles. Ça implique qu'ils sont tous nés avec une étincelle de don. Dans l'Ancien Monde, la chaîne du pouvoir n'est pas brisée.

— Tout ce que j'ai vu ici milite en ce sens, c'est vrai…

Kahlan essuya la sueur qui ruisselait sur son front et lui coulait dans les yeux.

— Dans ce cas, qu'est-il arrivé aux « bannis » ?

— Je n'en sais rien… Mais leur destin a dû être atroce.

— Tu crois qu'ils ont été exterminés ?

— Je suis incapable de le dire… Et je paierais cher pour savoir pourquoi cet endroit, dans le désert, porte le même nom que les trous dans le monde. Les Piliers de la Création ! (Une lueur menaçante passa dans les yeux de Richard.) Et je donnerais encore plus cher pour savoir ce qu'un exemplaire de ce livre fiche entre les mains de Jagang !

Cette nouvelle inquiétante fournie par Jennsen avait également beaucoup troublé Kahlan.

— Tu n'aurais peut-être pas dû sauter des passages entiers, seigneur Rahl.

En réponse à cette pique, Richard eut un pauvre sourire qui déçut beaucoup sa femme. Quand il allait bien, il saisissait au vol ce genre de perche…

— Si c'est la plus grave erreur que j'aie commise, ces derniers temps, je serai soulagé…

— Que veux-tu dire ?

Le Sourcier se passa une main dans les cheveux.

— Ton pouvoir d'Inquisitrice te semble-t-il différent, depuis peu ?

— Différent ? (D'instinct, Kahlan entra en contact avec la force mystérieuse tapie en elle.) Non. Il est tel qu'en lui-même…

Le pouvoir lové au cœur de son être n'avait pas besoin d'être invoqué lorsqu'elle voulait l'utiliser. Il était toujours prêt, attendant qu'elle relâche son contrôle pour se déchaîner.

— Quelque chose cloche avec la magie de l'épée…

— Comment le sais-tu ? En quoi est-elle différente ?

Richard passa lentement un pouce sur les rênes enroulées autour de son poignet.

— C'est dur à dire… J'ai l'habitude qu'elle m'obéisse au doigt et à l'œil. Elle continue de me répondre quand je l'appelle, mais je la sens… hésitante.

Kahlan pensa pour la énième fois qu'ils devaient absolument aller en Aydindril pour parler à Zedd. Le vieil homme était le gardien de l'épée. Même si l'arme ne pourrait pas voyager dans la Sliph, le Premier Sorcier leur en apprendrait long sur les fluctuations de cette magie. Et il saurait que faire.

Idem pour les migraines de Richard.

Le Sourcier avait besoin de secours, c'était évident. On lisait de la douleur dans son regard, mais son malaise était encore plus visible dans sa posture, ses mouvements et ses expressions.

Ce qu'il avait découvert dans le livre semblait avoir sapé ses forces.

On eût dit qu'un sablier égrenait impitoyablement le temps qui était encore imparti à Richard. Et le sursis raccourcissait inexorablement.

Malgré la chaleur accablante, cette idée fit courir un frisson glacé le long de l'échine de Kahlan.

— Retournons au chariot, dit soudain Richard. Je voudrais mettre des vêtements plus chauds. On gèle, aujourd'hui…

Chapitre 12

Zedd sonda de nouveau la rue déserte. Il aurait juré avoir vu quelqu'un. Pourtant, son don lui disait qu'il n'y avait personne de vivant dans les environs. Il n'en restait pas moins immobile, le regard acéré…

La brise chaude plaquait sa tunique toute simple contre son corps squelettique et faisait voleter ses cheveux blancs déjà portés à l'indiscipline.

Mise à sécher au balcon d'un deuxième étage, une robe bleue, la couleur passée à cause du soleil, battait au vent comme un étendard. À l'instar de la ville et de tout ce qu'elle abritait, ce vêtement avait été abandonné depuis longtemps.

Avec leurs façades de toutes les couleurs – du rouge ocre au jaune, avec une teinte violemment contrastée pour les volets – les bâtiments qui se dressaient des deux côtés de l'étroite rue pavée composaient une sorte de canyon artificiel bariolé. Toutes ces maisons étant légèrement inclinées vers l'avant – une bizarrerie du terrain –, on eût dit qu'elle se penchait volontairement pour mieux observer les passants. Dans cette configuration, et surtout si on ajoutait leur avant-toit encore plus incliné, elles occultaient presque complètement le ciel, laissant à peine filtrer la timide lumière de la fin d'après-midi.

Le portail vert d'un jardinet, grand ouvert, grinçait sinistrement sous les assauts de la brise.

Zedd décida qu'il avait été victime d'une illusion d'optique. Sans doute un reflet lumineux, sur un carreau…

Quand il fut sûr de n'avoir vu personne, le vieux sorcier recommença de descendre la rue. Prudent, il rasa les murs et marcha d'un pas délibérément très lent.

Depuis que Zedd avait activé la toile de lumière, faisant un massacre dans leurs rangs, les soldats de l'Ordre n'étaient plus revenus en ville. Mais ça ne voulait pas dire qu'il n'y avait plus aucun danger.

Jagang voulait toujours s'emparer de la cité – et surtout de la forteresse – mais il n'était pas idiot. À coup sûr, il savait que son armée, si grande fût-elle, ne pouvait pas encaisser des pertes à l'infini. Si Zedd avait l'occasion de frapper deux ou trois fois de plus, cela risquait d'inverser le résultat de la guerre.

Jagang combattait les Contrées du Milieu et D'Hara depuis un an. Au fil de toutes ces batailles, il avait perdu moins d'hommes qu'en Aydindril – en quelques minutes !

Il ne prendrait plus le risque de s'exposer aux défenses magiques de la cité.

Mais après ce coup dur, il devait rêver d'investir la Forteresse du Sorcier. Et de tordre de ses mains le cou de Zedd.

Le vieil homme soupira… Par bonheur, Jagang ignorait un détail : en fouillant frénétiquement la forteresse, Zedd n'avait pas trouvé d'autres toiles de lumière. Sinon, il aurait déjà réglé son compte à l'Ordre Impérial. Mais l'intendance ne suivait pas, et il fallait se résigner…

Cela dit, Jagang n'était pas au courant, et le respect que lui inspiraient ces toiles de lumière le tenait hors de la ville et loin de la forteresse. Un résultat dont il fallait se féliciter.

Lors de la bataille, le Palais des Inquisitrices avait pris de sales coups. Mais le jeu en valait la chandelle, car Adie et Zedd n'étaient pas passés loin d'avoir la peau de l'empereur. Les dégâts matériels pouvaient toujours se réparer.

En tout cas, Zedd l'espérait…

Il serra un poing, furieux d'avoir raté Jagang de si peu, ce jour-là. Mais au moins, son armée avait souffert.

Sans l'étrange jeune femme, le vieux sorcier aurait tué l'empereur. Mais comme il était bizarre de se trouver en face d'une personne insensible à la magie. Bien entendu, il avait entendu parler de ces gens, mais il s'agissait seulement de théorie… De vagues références, dans d'antiques grimoires, pouvaient stimuler l'imagination. Mais voir quelque chose de ses propres yeux, voilà qui était bien différent.

Une rencontre bouleversante, qui avait encore plus troublé la pauvre Adie. La dame des ossements était aveugle, mais avec l'aide de son don, elle y voyait beaucoup mieux que Zedd. Ce jour-là, elle n'avait pas pu « distinguer » la jeune femme qui était là… sans y être vraiment.

Pour Zedd, la vision avait été plutôt agréable : une très jolie femme qui arborait quelques ressemblances avec Darken Rahl, mais qui en était assez différente pour dégager une saine séduction. À l'évidence, c'était une demi-sœur de Richard. Une multitude de points communs en attestaient.

Si Zedd avait pu la convaincre qu'elle se trompait en luttant aux côtés de l'Ordre Impérial, elle n'aurait pas servi de bouclier humain à Jagang, et l'empereur ne serait plus qu'un petit tas de cendres. Hélas, le vieil homme n'avait pas pu parler à la jeune femme – et il n'était pas parvenu non plus à la tuer…

Cela dit, il savait pertinemment que tuer Jagang n'aurait pas suffi à en finir avec l'Ordre Impérial. L'empereur n'était qu'une brute qui commandait d'autres brutes. Le chef d'une bande de fanatiques convaincus que la mort était la seule forme de rachat pour les péchés

de l'humanité. Des fous persuadés que la vie n'avait aucune valeur, sauf si on la sacrifiait sur l'absurde autel d'un altruisme hypocrite.

Pour les idéologues de l'Ordre, l'humanité était pervertie dès l'origine. Afin que les lendemains chantent, il convenait, aujourd'hui, d'écraser la vermine humaine sous la botte de la tyrannie. Dans son arrogance, l'Ordre Impérial s'accrochait au pouvoir et se nourrissait des cadavres des millions d'innocents dont il avait ruiné les vies pourtant saines et productives.

Une philosophie qui méprisait à ce point la raison et reposait sur des postulats irrationnels avait besoin de la force pour rester en place. Sans des monstres comme Jagang, l'Ordre aurait depuis longtemps été rayé de la carte du monde.

Mais toute la subtilité résidait dans le « comme ». Si efficace qu'il fût, Jagang n'était pas indispensable. Sans lui, l'Ordre survivrait, car ses chefs spirituels n'auraient aucun mal à trouver une nouvelle brute pour le remplacer.

Les idées de ces gens étaient dangereuses. Pour vaincre, il fallait leur opposer la vérité, tout simplement, et espérer qu'elle convainque les serviteurs de l'Ordre de se détourner de leurs maîtres. Jusque-là, Zedd et les siens devraient tenter de ralentir l'avancée de l'ennemi en lui mettant dans les roues autant de bâtons que possible.

Zedd regarda prudemment devant lui, humant le vent pour détecter la moindre trace d'un importun. La ville était déserte, mais à plusieurs occasions, des soldats isolés avaient osé descendre des montagnes pour l'explorer.

Après les dévastations provoquées par la toile de lumière, la panique s'était répandue comme une traînée de poudre dans le campement de l'Ordre. Terrifiés, beaucoup de soudards s'étaient réfugiés dans les collines et les montagnes. Le calme revenu, nombre d'entre eux avaient décidé de déserter. Des milliers de ces insoumis avaient été capturés et exécutés, leurs corps laissés à pourrir au soleil pour bien montrer quel destin guettait ceux qui se détournaient de la cause sacrée de l'Ordre. La cause du bien ultime, comme aimaient à l'appeler ses chefs…

Instruits par l'exemple, la plupart des autres déserteurs avaient réintégré leur unité.

Cependant, il restait quelques irréductibles. Après que l'armée de Jagang se fut retirée de la ville, Zedd les avait souvent vus errer, seuls ou par petits groupes, dans les rues désertes. En quête de nourriture et de butin, ces brutes auraient tué père et mère pour un morceau de pain.

Zedd avait perdu le compte des soudards de cet acabit qu'il avait réduits en cendres.

Il était presque sûr que tous les déserteurs étaient morts. L'armée

de l'Ordre Impérial était pour l'essentiel composée d'hommes venus de moyennes et de grandes villes – et donc incapables de survivre dans la nature. Leur mission était de submerger l'ennemi, de massacrer les civils, de violer les femmes et de piller les cités. Pour ce qui était de se nourrir, se vêtir et s'équiper, il y avait l'intendance ! Ces types étaient des brutes, certes, mais ils avaient besoin qu'on s'occupe d'eux. Dépendant de toute une chaîne d'approvisionnement, ils n'avaient pas une chance de survivre dans les montagnes qui entouraient Aydindril.

N'en ayant plus vu depuis assez longtemps, Zedd estimait que ces maraudeurs étaient morts de faim, avaient été exécutés ou étaient repartis vers le sud, en direction de l'Ancien Monde.

Il restait cependant possible que Jagang ait envoyé des tueurs rôder dans les rues d'Aydindril. Ou des tueuses…

Certaines pouvaient être des Sœurs de la Lumière, ou pis encore, des Sœurs de l'Obscurité. Méfiant de nature, Zedd sortait très rarement de la forteresse. Et quand il s'y aventurait, il redoublait de prudence.

De plus, il détestait voir une si belle cité déserte et lugubre. Presque toute sa vie durant, il avait résidé en Aydindril, et il se souvenait des temps où la forteresse bourdonnait d'activité. Pas comme aux grandes heures de la magie, à une époque depuis longtemps révolue, mais c'était quand même le bon temps, et l'évoquer faisait flotter un sourire sur ses lèvres.

Sa bonne humeur ne dura pas. Désormais, la ville était plus lugubre qu'un cimetière. Plus de passants dans les rues, de voisins qui se parlaient d'un balcon à l'autre, d'acheteurs potentiels qui se pressaient sur la place du marché…

Naguère, le vieux sorcier aurait vu des hommes ou des femmes en grande conversation sous presque toutes les portes cochères. Des vendeurs ambulants auraient fait un boucan d'enfer avec leurs charrettes bancales, et des dizaines de gosses auraient pris un malin plaisir à courir dans les pattes des adultes.

Aujourd'hui, il n'y avait plus rien de tout ça…

Au moins, les habitants étaient vivants. C'était toujours ça, même si on les avait exilés très loin de chez eux. Et bien qu'il eût de profondes et nombreuses divergences avec les Sœurs de la Lumière, Zedd savait que Verna, leur Dame Abbesse, et toutes celles qui avaient échappé à Jagang, veilleraient bien sur les résidents d'Aydindril contraints à l'exode.

Hélas, et comme toujours, il y avait un revers à la médaille. Maintenant qu'il n'avait plus rien d'important à gagner en Aydindril – à part la forteresse – et tant de choses à y perdre, Jagang avait envoyé son armée à l'est, où attendaient ce qu'il restait des troupes des Contrées du Milieu. Les forces d'haranes se dresseraient contre l'Ordre,

et Zedd savait combien les soldats de Richard étaient redoutables. Mais il ne fallait pas se faire d'illusions : face à une telle horde, ils n'avaient pas une chance de tenir.

Jagang était parti d'Aydindril afin d'affronter ces troupes. Conscient que l'Ordre Impérial ne gagnerait pas la guerre en occupant une cité déserte, l'empereur voulait écraser toute résistance. S'il ne restait plus d'individus libres et heureux dans le monde, la vérité ne menacerait plus jamais de réduire à néant les odieux mensonges de l'Ordre.

Jagang avait traversé toutes les Contrées du Milieu, coupant littéralement en deux le Nouveau Monde. Si des forces avaient été laissées en chemin pour occuper les principales cités, le gros de l'armée impériale avançait vers l'est avec D'Hara pour ultime objectif.

La tactique de Jagang était simple : isoler pour mieux écraser. Et elle fonctionnait à merveille.

Pourtant, le Nouveau Monde s'était battu pied à pied, cédant chaque pouce de terrain au prix de terribles combats. Des mois durant, Zedd, Kahlan et beaucoup de guerriers avaient tout tenté pour arrêter la progression des troupes de Jagang.

La gorge serrée, Zedd repensa aux batailles féroces, à l'impuissance des défenseurs face au nombre, aux frères d'armes et aux amis qu'il avait vus mourir… Tôt ou tard, les barbares de l'Ordre Impérial obtiendraient la victoire. Ce n'était plus évitable.

Richard et Kahlan ne survivraient pas à la défaite finale. Soudain bouleversé, Zedd trembla de tous ses membres à l'idée de perdre aussi les deux jeunes gens. La dernière famille qu'il lui restait… Oui, Kahlan et Richard étaient tout pour lui…

Submergé par le désespoir, alors qu'il s'était toujours cru capable de résister à tout, le vieil homme fut obligé de s'asseoir sur un banc, devant un magasin de chaussures dont la porte et la vitrine étaient condamnées par des planches.

Quand l'Ordre en aurait fini avec les D'Harans, Jagang reviendrait en Aydindril et il assiégerait la forteresse.

Un jour ou l'autre, tout serait à lui…

L'avenir était désormais plongé dans la grisaille d'une vie sans intérêt sous le joug de l'Ordre Impérial. Si le monde devait se plier à cette tyrannie, il faudrait des siècles et des siècles pour que renaisse l'étincelle de la liberté. Quand on le forçait à courber l'échine, le bonheur pouvait mettre une éternité pour la relever…

Au fond, était-ce si important ? Que valait la souffrance de l'humanité face à l'immensité de l'Univers et à son éternité ? Rien du tout !

Certes, mais tout dépendait du point de vue où on se plaçait. Et Zedd n'était pas d'humeur à adopter un stoïcisme de dimensions

cosmiques…

Il se leva d'un bond comme s'il avait été assis sur une fourmilière. Bon sang ! était-il le Premier Sorcier, ou un vieillard pleurnichard ? Dans sa vie, combien de fois s'était-il cru perdu avant de voir l'ennemi battre en retraite ? Allons, Adie et lui avaient encore une chance de trouver dans la forteresse une arme qui renverserait la situation ! Ou au moins des informations qui pourraient être très utiles à leur cause…

Il fallait explorer toutes les salles, étudier tous les grimoires… Tant qu'il y avait de la vie, aucun combat n'était perdu. Et la victoire n'était jamais vraiment hors de portée.

En fait, elle était toujours facile à saisir, quand on la désirait assez. À condition de ne pas douter, on pouvait surmonter tous les obstacles.

Zedd se réjouit qu'Adie n'ait pas été là pour le voir déprimé au point de ne plus croire – momentanément – à la victoire. Non sans raison, elle lui en aurait rebattu les oreilles jusqu'à la fin de ses jours.

Fichtre et foutre ! il n'était pas un jeune homme sans expérience, et il avait largement les moyens de relever le défi qui se présentait à lui. Et s'il y avait dans le coin des tueurs ou des tueuses – magiques ou non –, il les attendait de pied ferme et se réjouissait d'avance des petites surprises qu'il leur avait réservées.

Le menton bien droit, un sourire sur les lèvres, Zedd s'engagea dans une allée étroite et passa devant une série de jardinets. Naguère pleins de poules, d'oies, de canards ou de pigeons, tous les poulaillers étaient vides. Dans les potagers à l'abandon, les mauvaises herbes s'en donnaient à cœur joie, semblant narguer les divers outils abandonnés par leurs propriétaires. Sur les cordes à linge, pas un seul vêtement ne flottait au vent…

En chemin, Zedd s'arrêta pour ramasser quelques plantes comestibles. Il fit provision de salades, d'épinards, de courgettes, de tomates vertes et de petits pois.

Fourrant ses trouvailles dans un sac de toile suspendu à son épaule, le vieil homme continua à explorer les jardins en quête de carrés d'oignons, de blettes, de haricots et de navets.

Mais la plupart de ces légumes n'étaient pas encore arrivés à maturité.

Par manque de soins, beaucoup de ces cultures périclitaient, mais l'abondance de jardins, en Aydindril, assurait qu'Adie et son compagnon ne mourraient pas de faim. Ils auraient même de quoi faire des réserves pour l'hiver. En stockant les tubercules dans les endroits frais de la forteresse et en faisant des conserves avec les légumes plus fragiles, ils auraient assez de nourriture pour un régiment !

Soudain, Zedd repéra un mûrier niché derrière une clôture, entre deux maisons. Le roncier était lesté de magnifiques fruits gorgés de jus délicieux.

Non sans regarder devant et derrière lui, au cas où une mauvaise surprise se préparerait, Zedd fit une généreuse collecte de fruits qu'il plaça dans un carré de tissu dont il noua les quatre coins avant de le ranger dans son sac, tout au-dessus des végétaux plus lourds.

Détestant le gaspillage, le vieil homme cueillit autant de mûres que possible et s'en remplit les poches. Le chemin qui menait jusqu'à la forteresse était long et ardu, et une petite pause goûter ne lui ferait pas de mal. Connaissant son appétit, ça ne l'empêcherait pas de faire honneur au dîner.

Adie préparait une délicieuse potée au jambonneau. Sans nul doute, elle serait ravie qu'il rapporte des légumes et en ajouterait une partie à son plat. La dame des ossements était une cuisinière de génie.

De peur qu'elle attrape la grosse tête, Zedd ne l'aurait jamais admis devant elle, bien entendu…

Arrivé devant le pont de pierre, le vieux sorcier s'arrêta et leva les yeux sur la route qui serpentait à flanc de montagne. Il n'y avait pas un bruit ni un mouvement, n'était le vent qui faisait onduler et bruire les feuilles des arbres.

Pourtant, le vieil homme resta un long moment à sonder le chemin désert.

Comme à regret, il s'engagea sur le pont qui enjambait un précipice de plusieurs milliers de pieds, au-dessus de la couverture de nuages bas de cette journée tristounette.

Bien qu'il eût traversé ce pont des centaines de fois, le vieil homme avait toujours un peu le tournis. En l'absence d'ailes, c'était pourtant le seul moyen de gagner la forteresse – à part le passage secret qu'il utilisait enfant…

Conscient de leur importance stratégique, Zedd avait placé assez de pièges le long du pont et de la route pour qu'aucun intrus ne survive plus de quelques secondes. Ces obstacles étaient infranchissables, même pour une Sœur de l'Obscurité. Quelques-unes avaient tenté l'aventure, et elles avaient payé cette audace de leur vie.

Elles se doutaient sûrement que le Premier Sorcier avait disposé des défenses, et elles ne pouvaient pas ne pas avoir senti les sorts d'avertissements. Mais Jagang n'avait pas dû leur laisser le choix. Avec lui, c'était toujours « marche ou crève » pour la gloire de l'Ordre – et incidemment, pour la sienne…

Ayant été prisonnière de l'empereur et soumise à son pouvoir – un

court moment, par bonheur –, Verna avait parlé de son expérience à Zedd avec l'espoir de trouver une autre défense que de jurer fidélité à Richard. Malgré ses efforts, le vieil homme n'avait rien découvert. À ce jour, à part le lien, aucune magie ne pouvait neutraliser le pouvoir de celui qui marche dans les rêves. Durant les Grandes Guerres, des sorciers bien plus doués que Zedd – et armés des deux facettes du don – n'avaient pas réussi non plus à trouver une parade. Quand une créature comme Jagang s'était emparée de l'esprit de quelqu'un, il n'y avait plus rien à faire. Il fallait lui obéir à n'importe quel prix, y compris la vie…

Selon Zedd, la mort était un soulagement quand elle permettait d'échapper à l'emprise de Jagang. Mais celui qui marche dans les rêves interdisait le suicide à ses victimes. Les talents des Sœurs de la Lumière ou de l'Obscurité, sans parler d'autres pratiquants de la magie, lui étaient trop précieux pour qu'il les laisse filer ainsi.

S'il ne pouvait permettre les suicides en série, l'empereur, en envoyant certaines sœurs à l'assaut de la forteresse, leur offrait un moyen radical d'en finir avec leur esclavage.

Bâtie à flanc de montagne, la Forteresse du Sorcier semblait vouloir écraser le monde de son altier mépris. Alors que ses murs sombres d'une hauteur inimaginable intimidaient la plupart des gens, Zedd les regardait comme la façade souriante de sa maison. Quand son regard errait sur les remparts, il se revoyait les arpenter avec sa chère femme, des années plus tôt.

Une éternité plus tôt, lui semblait-il…

Du haut des tours, il avait souvent contemplé Aydindril, le cœur serré par sa beauté. À une époque, il avait traversé les ponts et les passerelles pour aller donner des ordres aux soldats qui défendaient les Contrées du Milieu contre les troupes du père de Darken Rahl.

Ces événements-là aussi semblaient remonter à une autre vie. Aujourd'hui, son petit-fils Richard était le nouveau seigneur Rahl, et il avait réussi à intégrer les Contrées à son « empire d'haran ». Zedd n'en était toujours pas revenu, et il s'émerveillait de tous ces changements. Par la grâce de Richard, le vieil homme était désormais un loyal sujet de l'empire d'haran.

De quoi en rester baba !

Avant d'avoir atteint le bout du pont, Zedd jeta un coup d'œil dans l'abîme et un mouvement attira son attention.

Se penchant pour mieux voir, il aperçut deux gros oiseaux, au-dessus de la couche de nuages. Énormes, sombres et menaçants, les deux monstres s'engouffrèrent dans un étroit défilé, au milieu de la montagne.

Zedd n'avait jamais vu de pareils volatiles. Que fallait-il conclure de cet événement ?

Pour être franc, il n'en savait rien.

Levant les yeux vers la forteresse, il vit trois autres oiseaux qui décrivaient de grands cercles très haut au-dessus des plus grandes tours.

Ce devaient être des corbeaux. Ces oiseaux étaient plutôt gros, et Zedd, sans doute parce qu'il était affamé, devait mal estimer la distance.

Bien, s'il s'agissait de corbeaux, il fallait réévaluer l'altitude à laquelle ils volaient…

Trop tard, les fichus animaux n'étaient déjà plus en vue !

Alors qu'il franchissait le pont-levis, l'âme soudain envahie par la magie de la forteresse, Zedd eut le cœur serré de chagrin et de mélancolie. Sa tendre épouse, Erilyn, lui manquait tellement, même si elle avait quitté ce monde depuis longtemps… Et sa fille, la mère de Richard, morte si jeune…

Et Richard lui-même ! Par les esprits du bien ! que n'aurait-il pas donné pour être aux côtés de ce sacré gamin !

Par bonheur, le petit, lui, avait la chance d'être avec sa femme… Mais qu'il était difficile, parfois, de penser que ce « petit » était à présent un homme fait.

Aider à l'élever avait été un plaisir. Un des meilleurs moments de la vie de Zedd ! Un long séjour en Terre d'Ouest, loin des Contrées du Milieu, de la magie et des responsabilités. Des années passées auprès d'un enfant curieux de tout, avec des milliers de merveilles à découvrir et à lui montrer.

Un sacré bon moment de sa vie, pour sûr !

Dès que le Premier Sorcier Zeddicus Zu'l Zorander fut entré dans la forteresse, les lampes installées dans les couloirs s'allumèrent docilement sur son passage.

En chemin, Zedd s'assura que personne n'avait altéré la nature de ses pièges ni ne les avait activés.

Rien n'était arrivé, et il en soupira de soulagement. En principe, personne ne pouvait être assez fou pour s'aventurer dans son fief, mais le monde, hélas, ne manquait pas de crétins. Avoir truffé la forteresse de toiles mortelles, en plus des champs de force qui la protégeaient en permanence, ne lui plaisait pas beaucoup, mais il n'avait pas voulu prendre de risques.

Alors qu'il passait près d'une longue table, dans un couloir assez large pour être une salle de bal, le vieil homme laissa machinalement courir ses doigts le long du bois patiné par le temps. Enfant, il sacrifiait immanquablement à ce rituel chaque fois qu'il passait par là…

Il s'immobilisa soudain, plissa le front et s'avisa que ce meuble contenait un objet qu'il désirait soudain posséder. Une pelote de ficelle noire laissée ici trois ans plus tôt après avoir servi à accrocher les rubans et les autres décorations aux supports des lampes – tout ça pour la fête des vendanges, comme à l'accoutumée…

Dans le tiroir central, comme il s'y attendait, le vieil homme trouva la pelote de ficelle. Il s'en empara et la glissa dans une de ses poches depuis longtemps vidée de sa réserve de mûres.

D'un support mural, près de la table, il décrocha un bâton muni de six clochettes. Dans la forteresse, des milliers d'objets similaires servaient à appeler les domestiques…

Zedd soupira tristement. Les domestiques et leur famille avaient déserté la Forteresse du Sorcier depuis des décennies, mais il se souvenait encore des temps où leurs enfants jouaient dans les couloirs. À l'époque, leurs rires redonnaient vie au fief de la magie abandonné par les sorciers.

Zedd se promit que des enfants, un jour prochain, courraient de nouveau dans les couloirs. Les fils et les filles de Richard et de Kahlan…

Le vieil homme eut un grand sourire…

Par endroits, des ouvertures dans la pierre sombre laissaient entrer la lumière du jour. Mais dans la forteresse, beaucoup de coins étaient très mal éclairés. Zedd en chercha un, tendit un morceau de ficelle noire en travers de la porte, et y accrocha une des clochettes. Après s'être enfoncé dans le dédale de couloirs obscurs, il s'arrêta et posa à plusieurs endroits d'autres pièges à base de ficelle et de clochettes.

Pour s'équiper, il dut récupérer plusieurs autres bâtons destinés à appeler les domestiques.

Il y avait des pièges magiques partout, mais qui pouvait savoir de quel pouvoir disposaient les Sœurs de l'Obscurité ? Si elles venaient jusqu'ici, elles se méfieraient de la magie, pas de pièges si élémentaires.

De toute façon, prendre des précautions supplémentaires ne pouvait pas nuire à Zedd.

Le vieux sorcier repéra mentalement l'endroit où il avait placé le dernier piège. Il fallait qu'il prévienne Adie du danger. Mais il doutait qu'elle ait besoin de cet avertissement. Avec ses yeux morts, elle y voyait beaucoup mieux que la plupart des gens.

Suivant la délicieuse odeur de la potée, Zedd se dirigea vers la pièce aux murs couverts de livres qu'Adie et lui avaient choisie comme fief.

Adie avait accroché des oignons à sécher aux poutres très basses de la salle. Devant la cheminée flanquée de deux confortables fauteuils,

face à une fenêtre décorée du symbole des carreaux, dans un jeu de cartes, un sofa confortable permettait de contempler de très haut Aydindril.

Le soleil se couchait, abandonnant la ville aux caresses d'une lumière crépusculaire.

Aydindril ressemblait à la capitale qu'elle avait toujours été.

À part l'absence de fumée sortant des cheminées et le silence de mort qu'on « entendait » jusque dans la forteresse…

Zedd posa son sac rempli de mûres sur une pile de livres qui trônait au milieu d'une table basse, derrière le sofa.

Il approcha du feu et inspira à fond pour mieux sentir la délicieuse odeur de la potée qui y mijotait.

— Adie, ça sent délicieusement bon ! As-tu jeté un coup d'œil dehors, aujourd'hui ? J'ai vu des oiseaux vraiment bizarres…

Le vieux sorcier inspira de nouveau à fond.

— Adie, je pense que c'est cuit… (Il haussa le ton.) Au moins, nous devrions goûter… Le contrôle de qualité ne peut jamais faire de mal, sais-tu… (Le vieil homme jeta un regard par-dessus son épaule.) Adie, tu m'écoutes ? (Gagnant la porte, il examina en vain le garde-manger.) Adie, où es-tu donc ?

Zedd fit la moue, car il détestait qu'on ne lui réponde pas.

— Adie ? Fichtre et foutre ! où te caches-tu ?

Pas de réponse…

Zedd se tourna vers le chaudron qui mijotait sur les flammes. Puis il ramassa une longue louche posée sur le plan de travail de la cuisine.

— Prends ton temps, chère Adie, dit-il, je vais t'attendre en lisant un peu.

Satisfait de son mensonge, le vieil homme sourit et se prépara à s'attaquer à la potée.

Chapitre 13

Richard se leva d'un bond quand il vit Cara revenir vers le camp en poussant devant elle un homme qui lui disait vaguement quelque chose.

À la chiche lumière, il ne pouvait pas distinguer les traits du type. Sondant les environs, il ne vit personne d'autre.

Friedrich explorait le terrain au sud et Tom faisait de même à l'ouest. Cara s'était chargée du nord, cherchant comme les deux autres si l'endroit était une bonne place où passer la nuit. Après une rude journée de voyage, les six compagnons étaient épuisés. La Mord-Sith avait exploré la direction que Richard estimait la plus dangereuse. Celle vers laquelle ils allaient, et où les attendaient des zones habitées.

Une fois debout, Richard regretta de s'être levé si vite, car sa tête tournait comme une toupie.

Comme s'il regardait quelqu'un d'autre agir, il était incapable de contrôler les étranges sensations qu'il éprouvait. Quand il se concentrait vraiment, elles se dissipaient, le laissant se demander s'il était le jouet de son imagination.

Kahlan lui posa une main sur le bras comme si elle avait peur qu'il s'écroule.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle.

Le Sourcier hocha la tête sans quitter Cara et l'inconnu du regard.

Depuis leur chevauchée de l'après-midi, quand ils s'étaient isolés pour parler du livre, l'Inquisitrice s'inquiétait plus encore pour son mari.

Les informations découvertes par le Sourcier étaient troublantes, mais son épouse se faisait beaucoup plus de souci pour lui.

Richard pensait avoir contracté une maladie qui lui donnait un peu de fièvre. Voilà qui aurait expliqué pourquoi il crevait de froid alors que tous les autres se plaignaient de la chaleur.

De temps en temps, Kahlan lui posait le dos d'une main sur le front ou sur la joue. Ce contact lui réchauffait le cœur, mais elle faisait mine de ne pas s'en apercevoir, car elle prenait au sérieux son rôle de mère poule.

Elle pensait que Richard avait un peu de fièvre. Chargée par l'Inquisitrice de confirmer ce diagnostic, Jennsen avait touché le front de son frère. Selon elle, s'il avait de la température, ce n'était rien de dramatique…

Se fiant aux comptes-rendus de Kahlan et de Jennsen, Cara n'avait

jusque-là pas jugé bon de vérifier par elle-même…

Richard pensait seulement que ce n'était pas le moment d'être malade. Il y avait quelque chose d'important en cours et…

Quelque chose d'important, certes, mais quoi ? Hélas, il ne parvenait pas à s'en souvenir. Pour penser à autre chose, il tenta de se remémorer le nom de l'homme qui accompagnait Cara. Mais il ne savait même plus où il avait bien pu le voir…

Alors que le soleil sombrait à l'horizon, à l'ouest, ses ultimes lueurs coloraient l'horizon de rose. Alentour, les collines se teintaient de gris à l'approche de la nuit.

Au milieu du camp, le feu de cuisson crépitait doucement. Afin qu'il ne trahisse pas leur présence à des lieues à la ronde, Richard prenait garde à ce qu'il ne brûle pas trop vivement.

— Seigneur Rahl…, salua l'inconnu en entrant dans le camp. (Il esquissa une révérence maladroite, comme s'il doutait que ce fût approprié.) Seigneur, vous revoir est un honneur…

Plus jeune que Richard d'un ou deux ans, l'homme avait des cheveux bouclés assez longs pour frôler ses épaules couvertes d'une élégante tunique en peau de daim. Un couteau était accroché à sa ceinture, mais il ne portait pas d'épée.

Comme des feuilles de chou, les oreilles du visiteur battaient au vent de chaque côté de sa tête. Enfant, il avait dû encaisser pas mal de moqueries au sujet de ces imposants attributs. Aujourd'hui, cela lui donnait un air sérieux et concentré. De toute façon, avec son imposante musculature, il ne devait plus guère être exposé aux sarcasmes.

— Désolé, dit Richard, mais j'ai oublié…

— Seigneur Rahl, vous ne pouvez pas vous souvenir de moi ! Je n'étais qu'un…

— Sabar ! l'interrompit soudain Richard. Tu te nommes Sabar et tu étais enfourneur dans la fonderie de Priska, en Altur'Rang.

— C'est ça ! Je suis surpris que vous ne m'ayez pas oublié, seigneur…

Sabar était un des ouvriers de la fonderie qui n'avaient pas perdu leur travail grâce aux livraisons de métal du Sourcier. Mesurant à quel point Priska luttait pour garder son affaire ouverte malgré les interminables et contradictoires tracasseries de l'Ordre, il était présent le jour où on avait dévoilé la statue sculptée par Richard. Il l'avait vue avant qu'elle soit détruite, et s'était impliqué dans la révolution dès le début, combattant aux côtés de Victor, de Priska et de tous les autres insurgés. Au mépris du danger, cet homme s'était battu pour la liberté : la sienne, celle de ses amis, et celle de l'Ancien Monde.

Ce jour-là, tout avait changé…

Même si Sabar était jusque-là un sujet de l'Ordre Impérial – donc

un ennemi –, il rêvait de vivre comme il l'entendait en respectant des lois équitables, pas les diktats prétendument altruistes de despotes avides de dominer leurs semblables et de leur imposer d'ignobles mensonges.

Perdu dans ses souvenirs, Richard s'aperçut un peu tard que ses compagnons étaient tendus comme s'ils pensaient qu'un drame allait se produire.

— Du calme, Cara, dit le Sourcier. Je le connais…

— C'est ce qu'il m'a dit, oui… (La Mord-Sith posa une main sur l'épaule de Sabar.) Assieds-toi, voyageur !

— Oui, renchérit Richard, ravi de la relative amabilité de Cara, assieds-toi, mon ami. Et dis-nous ce qui t'amène.

— C'est Nicci qui m'envoie…

Richard se releva d'un bond et Kahlan vint se placer à côté de lui.

— Nicci ? Nous sommes en chemin pour la rejoindre.

Sabar dansait d'un pied sur l'autre, ignorant s'il devait s'asseoir à présent que le seigneur Rahl et sa femme étaient debout.

Cara, elle, ne s'était pas assise, se tenant debout derrière Sabar comme un bourreau prêt à faire son office. La Mord-Sith était présente au début de la révolution, en Altur'Rang, et elle devait se souvenir de Sabar. Mais pour elle, ça ne faisait aucune différence. Dès que la sécurité de Richard et Kahlan était en jeu, plus rien ne comptait à ses yeux.

Le Sourcier fit signe à Sabar de rester assis.

— Où est Nicci ? demanda-t-il tandis que Kahlan et lui reprenaient place sur une couverture dépliée. Viendra-t-elle bientôt ?

— Elle m'a chargé de vous dire qu'elle a attendu aussi longtemps que possible. Mais il y a eu des… rebondissements… et elle a dû s'en aller.

Richard en soupira de déception.

— Nous avons eu aussi des… rebondissements…

Kahlan avait été capturée et conduite jusqu'aux Piliers de la Création pour servir d'appât et y attirer le Sourcier. Mais c'était une longue histoire, et il n'avait aucune envie de la raconter.

— Nous voulions rejoindre Nicci, mais nous avons dû faire un détour… inévitable.

Sabar hocha pensivement la tête.

— Je me suis inquiété quand elle est revenue en annonçant que vous ne vous étiez pas montrés au moment du rendez-vous. Mais elle pensait que vous aviez dû avoir une urgence, et elle ne se faisait pas trop de souci…

» Victor Cascella, le forgeron, a blêmi d'angoisse quand Nicci nous a raconté tout ça. Il pensait que vous reviendriez avec elle, seigneur Rahl. D'après lui, la révolte couve dans d'autres villes – des endroits

où Priska et lui ont des relations d'affaires. Les gens ont entendu parler de la déroute de l'Ordre en Altur'Rang, et ils savent que les habitants, depuis, sont beaucoup plus heureux. Les esprits indomptables qui rêvaient de liberté sous le joug de l'empereur ont à présent besoin de l'aide d'hommes tels que Victor.

» Certains membres de la Confrérie de l'Ordre, des prêtres qui sont sortis vivants d'Altur'Rang, ont gagné ces cités pour tenter d'étouffer la révolte dans l'œuf. La répression est terrible, seigneur Rahl. Des milliers de révolutionnaires potentiels et de braves gens innocents ont été exécutés.

» Pour être sûrs de contrôler l'empire, les frères survivants se sont installés dans toutes les grandes villes. Certains ont dû aller rejoindre Jagang pour l'informer du désastre et de la mort du frère Narev.

— L'empereur sait depuis longtemps que le frère Narev n'est plus de ce monde, dit Jennsen en tendant un gobelet à Sabar.

L'homme la remercia, but une gorgée et reprit le fil de son récit.

— Selon Priska, l'Ordre va tout faire pour reprendre le contrôle d'Altur'Rang. Si Jagang n'écrase pas la révolution, elle se répandra partout. Au lieu de semer autour de nous la graine de la subversion, nous devrions préparer nos défenses. Parce que l'Ordre attaquera bientôt Altur'Rang avec l'intention de ne pas laisser un survivant sur son passage… En tout cas, c'est ce que pense Priska.

Sabar marqua un temps d'arrêt. À l'évidence, la thèse de Priska l'inquiétait, mais il était trop honnête pour en rester là.

— Victor, lui, dit que nous devrions battre le fer tant qu'il est chaud. D'après lui, il faut agir avant que l'Ordre Impérial ait le temps de se réorganiser et de nous couper l'herbe sous le pied. Si la révolution éclate partout, l'empereur ne pourra pas éteindre tous ces foyers en même temps. Qu'en pensez-vous, seigneur Rahl ?

— Priska voudrait qu'Altur'Rang soit le bastion de la révolution, et Victor pense que cette ville devrait servir d'exemple à d'autres insurgés. C'est lui qui a raison. Si les gens d'Altur'Rang tentent de devenir le symbole de la liberté au milieu d'un empire hostile, ils seront tôt ou tard rayés de la carte du monde. L'Ordre ne peut pas survivre par la seule grâce de ses idéaux pervertis, et il le sait. C'est pour ça qu'il a recours à la force. Sans la violence, il s'écroulerait comme une maison rongée par les termites.

» Jagang a passé vingt ans à développer des voies de communication afin de transformer en empire cohérent une région du monde qui vivait dans l'anarchie. Ces routes ont joué un rôle capital dans son succès. Dès que quiconque s'opposait à ses prêtres, il pouvait envoyer des forces armées en un temps record.

» Après avoir éliminé les dissidents, il est passé à la deuxième

phase de son plan : bourrer de propagande le crâne des enfants afin qu'ils soient prêts à vivre et à mourir – surtout à mourir – pour une belle et noble cause.

» Ces jeunes gens, fanatisés par l'Ordre, sont à présent en train de conquérir le Nouveau Monde et de massacrer sans pitié tous ceux qui ne sont pas disposés à courber l'échine au nom du salut ultime de l'humanité.

» Mais pendant que son armée et lui combattent au nord, le fief même de l'empereur est affaibli. C'est notre seule chance de vaincre, et nous devons en tirer profit. En l'absence de Jagang et de ses soudards, les voies de communication nous servent à apporter partout la bonne parole.

» La flamme de la liberté a été allumée par les premiers héros d'Altur'Rang. À présent, elle doit sillonner le pays, afin que tout le monde la voie. Si on la cache derrière les murs d'une ville, l'Ordre la soufflera comme celle d'une vulgaire bougie. Sabar, c'est peut-être notre seule chance d'échapper à la tyrannie. En tout cas, la seule qui se présentera de notre vivant. Il nous faut des porteurs de flamme, c'est Victor qui a raison.

Sabar sourit de fierté. Quoi qu'il arrive, il aurait pris part au grand combat pour la liberté…

— Victor aimerait beaucoup que les autres – Priska, par exemple – connaissent la position du seigneur Rahl. Seigneur, il voudrait vous parler avant d'aller de ville en ville « regonfler les soufflets », comme il dit…

— Donc, Nicci t'a envoyé à ma recherche ?

— Oui, et j'ai accepté cette mission avec joie. Victor sera ravi d'apprendre que vous allez bien, et très content de savoir que vous partagez son point de vue.

Même si Victor accordait beaucoup d'importance à son opinion, Richard savait qu'il n'aurait pas attendu jusqu'à la fin des temps pour agir. La révolution ne dépendait pas d'un seul homme – le seigneur Rahl – mais du désir de liberté de centaines de milliers de gens. Cela dit, Richard devait jouer son rôle de coordinateur, parce que cette révolte visait aussi un objectif politique : miner les fondations de l'Ordre Impérial au cœur même de l'Ancien Monde. Si la manœuvre réussissait, Jagang serait contraint de renoncer à sa politique de conquête pour rentrer chez lui.

Pour s'emparer du Nouveau Monde, Jagang y avait semé la division. Richard entendait lui rendre la monnaie de sa pièce et l'abattre avec ses propres armes…

Aydindril ayant été évacuée, l'Ordre allait maintenant se tourner vers D'Hara. Si compétentes qu'elles fussent, les forces d'haranes ne parviendraient pas à arrêter ce raz-de-marée. Si l'Ordre n'était pas

contraint à venir s'occuper de ses arrières, D'Hara tomberait et l'empire fondé pour unifier le Nouveau Monde cesserait d'exister alors qu'il était à peine né.

Richard devait aller rejoindre Victor et Nicci. Il fallait enfoncer le clou en utilisant la seule stratégie susceptible de diviser les forces de l'Ordre.

Mais le Sourcier et ses compagnons devaient d'abord résoudre un problème urgent… qu'ils ne comprenaient pas vraiment.

— Je suis content que tu nous aies trouvés, Sabar… Dis à Victor et à Nicci que nous les rejoindrons bientôt, après avoir réglé… hum… une affaire secondaire. Dès que ce sera possible, nous les aiderons à réaliser leurs plans.

— Tout le monde sera content d'entendre ce message, seigneur… (Sabar hésita, puis inclina la tête et désigna le nord.) Seigneur, quand je venais à votre rencontre, en suivant le chemin indiqué par Nicci, je suis passé devant votre point de rendez-vous, puis j'ai continué vers le sud… Il y a quelques jours, j'ai traversé sur plusieurs lieues un endroit qui était… mort.

Richard leva les yeux et s'avisa que sa migraine avait disparu comme par magie.

— Comment ça, « mort » ?

— Jusque-là, le paysage ressemblait à celui qui nous entoure : des arbres, des carrés d'herbe, des buissons… Mais j'ai atteint un lieu où plus rien ne poussait. La végétation s'arrêtait brusquement, au même point, comme s'il y avait une ligne de démarcation. Au-delà, on ne voyait que de la roche. Nicci ne m'avait pas parlé de ce coin, et j'avoue avoir eu très peur.

Richard regarda les montagnes, à l'est.

— Et quelle est la taille de cette zone morte ?

— Je m'y suis engagé, abandonnant la vie derrière moi, et j'ai eu le sentiment de m'être aventuré dans le royaume des morts… Ou entre les mâchoires d'un nouveau piège inventé par Jagang pour nous détruire.

» De plus en plus effrayé, j'ai failli faire demi-tour. Puis je me suis rappelé que l'Ordre m'avait terrorisé toute ma vie, et cette idée m'a déplu. Ensuite, je me suis imaginé devant Nicci, essayant de lui expliquer pourquoi je n'avais pas rempli ma mission. Rouge de honte, j'ai repris mon chemin et marché quelques lieues avant de retrouver un paysage normal. (Sabar soupira.) D'abord, j'ai été soulagé, puis je me suis senti ridicule d'avoir eu si peur…

Deux, compta mentalement Richard. Voilà qui nous fait deux étranges frontières.

— J'ai été dans des lieux de ce genre, mon ami, et j'ai eu au moins

aussi peur que toi.

— Je n'étais donc pas stupide ?

— Pas du tout ! Si tu devais comparer ce… désert… à quelque chose, tu parlerais d'une « bande de terre » ou d'une sorte de « ligne de démarcation » ?

— Les deux peuvent convenir… (Sabar désigna l'est.) Je suis venu de ces lointaines montagnes, au nord de la dépression… La ligne de dévastation mène tout droit dans le désert.

En direction des Piliers de la Création…

— Une ligne presque parallèle à celle que nous avons vue au sud, souffla Kahlan à l'oreille de Richard. Pourquoi y aurait-il deux frontières si proches l'une de l'autre ?

— Je n'en sais rien…, murmura le Sourcier. Celui qui les a « érigées » voulait peut-être isoler quelque chose de très dangereux.

Kahlan n'émit pas de commentaires. À son expression, Richard comprit que cette hypothèse l'inquiétait, surtout quand on pensait que les frontières en question n'existaient plus.

— Quoi qu'il en soit, conclut Sabar, je suis bien content de ne pas avoir rebroussé chemin. Sinon j'aurais dû affronter Nicci en plus du regret de ne pas avoir aidé le seigneur Rahl – ou plutôt, mon ami Richard.

Le Sourcier sourit.

— Je me réjouis aussi, Sabar. D'après moi, le territoire que tu as traversé n'est pas dangereux. En tout cas, beaucoup moins qu'à une époque…

— Qui est Nicci ? demanda Jennsen, morte de curiosité.

— Une magicienne, répondit Richard. Une ancienne Sœur de l'Obscurité.

— Ancienne ? Que veux-tu dire ?

— Elle était acquise à la cause de Jagang, mais elle s'est aperçue de son erreur et elle a changé de camp… (Encore une histoire que le Sourcier n'avait pas envie de raconter par le menu.) Elle se bat à nos côtés et son aide est précieuse.

Jennsen sembla ne pas en croire ses oreilles.

— Comment peux-tu faire confiance à une ancienne alliée de Jagang ? Surtout si elle était une Sœur de l'Obscurité ? J'ai eu affaire à ces femmes, Richard, et je sais combien elles sont impitoyables. Elles sont peut-être obligées d'obéir à Jagang, mais n'oublie pas qu'elles ont volontairement juré allégeance au Gardien. Tu es sûr qu'elle ne te trahira pas ?

Richard regarda sa demi-sœur dans les yeux.

— Je dors non loin de toi en sachant que tu portes un couteau à la ceinture…

Jennsen eut un sourire gêné.

— Hum… Je vois ce que tu veux dire…

— Nicci a-t-elle dit autre chose ? demanda Kahlan à Sabar.

— Rien, à part que je devais aller à votre rencontre à sa place.

La prudence était une des nombreuses qualités de Nicci. Craignant qu'il soit capturé, elle avait révélé un minimum de choses au jeune messager.

— Comment a-t-elle su où je serais ? demanda Richard.

— Grâce à la magie… Nicci a des pouvoirs aussi impressionnants que sa beauté…

Richard ne prit pas la peine de détromper le pauvre garçon. En réalité, les pouvoirs de Nicci étaient mille fois plus impressionnants que sa beauté. Comptant parmi les plus puissantes magiciennes de l'histoire, elle portait naguère un surnom évocateur : la Maîtresse de la Mort.

Richard supposa que Nicci s'était servie du lien de la maison Rahl pour le retrouver. Si le serment prêté était loyal, cette magie interdisait à celui qui marche dans les rêves de s'introduire dans un esprit. Les D'Harans de pure souche, comme Cara, pouvaient sentir où était leur seigneur…

Un jour, Kahlan avait avoué que cette aptitude de la Mord-Sith lui tapait sur les nerfs. Nicci n'était pas d'harane, mais elle était liée à Richard et avait assez de pouvoir pour manipuler le lien et remonter jusqu'à lui.

— Sabar, dit le Sourcier, Nicci avait sûrement une raison de t'envoyer. Elle ne t'a pas fait risquer ta vie pour nous dire qu'elle n'honorerait pas le rendez-vous…

— Bien entendu ! s'exclama le jeune homme. (Il rougit de honte de ne pas y avoir pensé plus tôt.) Quand je lui ai demandé ce que je devrais vous dire, elle a répondu que tout était écrit dans une lettre. (Il ouvrit la sacoche accrochée à sa ceinture.) Lorsqu'elle a mesuré à quelle distance d'elle vous étiez, elle a compris qu'elle n'aurait pas le temps de vous rejoindre. Du coup, elle m'a confié une lettre qui vous expliquera tout.

Sabar saisit le rouleau de parchemin cacheté de cire rouge entre le pouce et l'index. On eût dit qu'il tenait un aspic prêt à le mordre…

— Nicci m'a dit que c'est dangereux, expliqua-t-il. Si quelqu'un d'autre que vous l'ouvre, seigneur, elle m'a conseillé de m'éloigner très vite pour sauver ma peau…

Sabar posa délicatement la lettre dans la paume de Richard.

Le parchemin se réchauffa anormalement au contact de sa peau et la cire du cachet se mit à briller, sa lueur rouge enveloppant tout le rouleau.

Puis la cire se fissura, explosa et tomba en fine poussière sur le sol.

— J'aime mieux ne pas penser à ce qui serait arrivé si quelqu'un

d'autre avait tenté de l'ouvrir, souffla Sabar.

— De la magie ? demanda Jennsen.

— À l'évidence, oui…, répondit Richard.

Il commença de dérouler la lettre.

— Mais j'ai vu la cire tomber, s'étonna Jennsen.

— As-tu vu autre chose ? Par exemple une lueur rouge ?

— Non. C'est arrivé d'un seul coup…

— Nicci a protégé cette lettre avec une toile de magie. Ma peau a désamorcé le sortilège. Si quelqu'un d'autre avait tenté d'ouvrir la lettre, ç'aurait activé la toile. Tu as vu le résultat de la magie – la cire qui se brise –, pas la toile en action…

— Un moment ! s'écria Sabar. (Il se tapa sur le front.) Bon sang ! où ai-je la tête ? Je suis chargé de vous donner autre chose…

Sabar décrocha le sac suspendu à son épaule, défit la lanière de cuir qui le fermait, l'ouvrit et sortit prudemment un objet enveloppé dans de la soie noire. D'environ un pied de long et d'un assez petit diamètre, il semblait assez lourd, à voir la façon dont le jeune homme le tenait.

— Nicci m'a dit de vous donner ça, fit Sabar en posant le paquet devant Richard. La lettre vous expliquera tout.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jennsen en se penchant un peu.

— Nicci ne m'a rien dit… (Sabar fit la grimace, comme si avouer sans cesse qu'il ne savait pratiquement rien de sa mission lui tapait sur les nerfs.) Quand elle vous regarde puis vous donne un ordre, on n'a pas réellement envie de lui poser des questions…

Richard eut un petit sourire. Il était bien placé pour comprendre ce que voulait dire Sabar.

— Quelqu'un de particulier doit-il déballer cet objet ? demanda le Sourcier.

— Nicci n'a rien précisé, seigneur…

— S'il y avait une toile de protection, elle t'aurait averti… (Richard leva les yeux.) Cara, tu veux bien déballer notre cadeau pendant que Kahlan et moi lisons la lettre ?

La Mord-Sith s'empara du paquet et commença de défaire les multiples nœuds de la lanière de cuir qui le tenait fermé.

Richard inclina un peu la feuille de parchemin pour que Kahlan puisse lire plus facilement.

« Chers Richard et Kahlan,

» Désolée de ne pas pouvoir vous dire tout ce que vous devriez savoir, mais je dois m'occuper d'une affaire très urgente et je n'ose pas perdre trop de temps.

» Jagang s'est lancé dans une aventure que j'aurais crue impossible. Grâce à ses pouvoirs, il a forcé les Sœurs de l'Obscurité

qu'il contrôle à fabriquer des armes à partir d'êtres humains, comme à l'époque des Grandes Guerres. C'est déjà dangereux en soi, mais comme l'empereur n'a pas le don, sa compréhension, en de tels domaines, est des plus limitées. Il se comporte comme un taureau qui tenterait d'utiliser ses cornes pour coudre de la dentelle…

» Les sœurs utilisent des sorciers comme cobayes de leurs expériences. Je ne sais pas où elles en sont, mais je crains le pire.

» Bien ! je reviendrai plus tard sur ce sujet. Commençons par l'objet que je vous envoie. Quand j'ai repéré vos traces, puis entrepris de les remonter pour gagner notre lieu de rendez-vous, j'ai découvert cette… chose. Je suppose que vous l'avez vue aussi, puisqu'elle a été touchée par un "être-clé" impliqué dans cette affaire et lié à vous.

» Cet objet est une balise d'avertissement. Il n'a pas été activé par le contact avec la "clé", mais par les événements. Et je ne saurais trop insister sur le danger dont il nous prévient.

» Un tel artefact doit avoir été fabriqué par un sorcier de l'ancien temps, car pour y parvenir, il faut recourir aux deux facettes de la magie. Et l'officiant doit être né avec les deux variantes du don.

» Pour tout dire, ces balises sont si rares que c'est la première fois que j'en vois une. Mais dans les catacombes du Palais des Prophètes, j'ai lu quelques informations sur les objets de ce type. Pour rester active, une telle balise doit rester liée au sorcier mort qui l'a fabriquée. »

Richard leva les yeux et soupira.

— Comment un tel lien est-il possible ? demanda Kahlan.

Le Sourcier n'avait pas eu besoin de lire entre les lignes pour comprendre la gravité des propos de Nicci.

— L'objet doit avoir un lien avec le royaume des morts, dit-il simplement.

La lueur des flammes se refléta dans les yeux de Kahlan quand elle regarda son mari. Puis elle tourna la tête vers Cara, qui se débattait toujours contre les nœuds afin de déballer un objet lié à un sorcier défunt et actuel résident du royaume des morts.

Les deux époux reprirent leur lecture.

« D'après ce que je sais de ces balises, elles commandent de puissants boucliers protecteurs conçus pour isoler quelque chose de terriblement dangereux. Ces artefacts vont par deux. Le premier est toujours en ambre. C'est un avertissement pour la personne qui a provoqué la rupture du champ de force. Le contact d'une "clé", ou de quelqu'un lié à une "clé", permet de reconnaître l'objet pour ce qu'il est et l'aide à remplir sa fonction : avertir ceux qui sont concernés. Une balise ne peut pas être détruite tant qu'elle n'a pas prévenu la

personne qu'elle était censée alerter. Je vous envoie celle-ci pour être absolument sûre que vous l'avez vue.

J'ignore à quoi ressemble la seconde. Mais je sais qu'elle est destinée à l'être qui sera capable de remettre en place le champ de force.

Sur le champ lui-même, je ne puis rien vous dire, et encore moins décrire ce qu'il protégeait. La seule certitude, c'est qu'il a été brisé.

La source de cette rupture, même si elle n'est pas la cause de l'activation de la balise, me semble évidente, dès qu'on aperçoit l'objet… »

— Hé ! une petite minute ! s'écria Cara. (Elle se leva et recula comme si la peste noire venait de jaillir hors du paquet.) Cette fois, je n'y suis pour rien. C'est vous qui m'avez donné l'ordre, seigneur.

Le fameux « objet » que la Mord-Sith avait touché quelques jours plus tôt – en réalité, une statuette transparente – se dressait au milieu du carré de soie noire.

La petite statue représentait Kahlan, le bras gauche plaqué contre son flanc et le bras droit tendu.

En forme de sablier, la statuette était faite d'ambre transparent. Ainsi, on pouvait voir à l'intérieur.

Du sable coulait du torse de la Mère Inquisitrice, traversait sa taille et s'entassait au pied de sa longue robe blanche.

Le sable coulait toujours, comme la dernière fois que Richard avait vu l'artefact. À ce moment-là, la moitié supérieure était beaucoup plus pleine que l'autre. À présent, c'était l'inverse.

Kahlan blêmit en regardant l'objet.

Dès qu'il l'avait vu, Richard n'avait pas eu besoin de Nicci pour flairer le danger. Il avait interdit qu'on y touche, mais comme d'habitude, Cara ne l'avait pas écouté.

La statuette reposait dans la niche naturelle d'un rocher, au bord de la route. Encore opaque à ce moment-là, sa surface rugueuse et noire, elle gisait sur un flanc.

Même ainsi, on reconnaissait parfaitement son modèle.

Kahlan !

Très mécontente de cette découverte, Cara avait refusé de laisser une représentation de la Mère Inquisitrice à un endroit où n'importe qui pouvait s'en emparer pour en faire le Créateur savait quoi.

Richard lui avait crié de ne pas toucher l'artefact.

Cara était passée outre. Et dès qu'elle l'avait saisie, la statuette était devenue transparente.

Paniquée, la Mord-Sith l'avait reposée dans la niche, debout, mais le dos tourné à la route.

Le bras droit s'était tendu à cet instant, indiquant la direction de l'est.

Puis les trois compagnons avaient vu le sable qui coulait dans l'objet.

La menace symbolique – le temps qui filait entre leurs doigts – avait bouleversé les trois voyageurs.

Cara avait proposé de reprendre la statuette et de la remettre sur le côté, pour empêcher le sable de couler. Ne sachant rien de l'objet, mais presque sûr qu'une solution si simple n'aurait aucun effet, Richard avait mis son veto.

Cette fois, Cara avait obéi.

Le Sourcier avait dissimulé l'objet derrière des cailloux et des branchages. À l'évidence, ça n'avait pas suffi.

À présent, il savait que le geste de Cara n'était pour rien dans cette affaire. La Mord-Sith avait simplement activé la balise, et rien de plus.

— Cara, pose-la sur le côté !

— Pardon ?

— Ce que tu voulais faire l'autre jour, pour voir si le sable cessait de couler.

La Mord-Sith dévisagea un moment son seigneur, puis, du bout d'une botte, elle fit ce qu'il lui demandait.

Le sable continua à couler.

— Comment est-ce possible ? demanda Jennsen. Il ne devrait pas pouvoir couler dans cette position.

— Tu le vois tomber ? demanda Kahlan.

— Oui, et je dois avouer que ça me flanque la chair de poule.

Richard regarda sa sœur, les yeux ronds. Pour que le sable coule, dans cette position, il fallait une intervention de la magie. Or, Jennsen était un Pilier de la Création. Un trou dans le monde. Un rejeton du seigneur Rahl dépourvu de magie.

Elle n'aurait pas dû voir le sable.

Et pourtant…

— Je suis d'accord avec vous, jeune dame, ça me terrifie aussi, dit Sabar. Encore plus que les gros oiseaux qui tournent au-dessus de ma tête depuis une semaine.

Kahlan se redressa.

— Tu as vu…, commença-t-elle.

Entendant l'avertissement de Tom, Richard se leva d'un bond et dégaina son épée.

La note métallique si caractéristique retentit.

Mais le pouvoir de l'arme ne s'éveilla pas.

Chapitre 14

Tandis que Richard dégainait sa lame, Kahlan se pencha sur le côté pour ne pas être blessée. L'avertissement lancé par Tom et la note métallique de l'Épée de Vérité se répercutèrent dans les collines environnantes, et l'Inquisitrice frissonna d'angoisse. Alors qu'elle sondait l'obscurité, son instinct lui souffla de saisir sa propre épée. Hélas, elle l'avait laissée dans le chariot pour mieux passer inaperçue et ne pas éveiller les soupçons.

Dans l'Ancien Monde, les femmes ne portaient pas d'armes.

À la lueur du feu, Kahlan distinguait clairement les traits de Richard. Depuis le jour où Zedd avait remis l'épée au Sourcier, elle l'avait vu dégainer l'arme un nombre incalculable de fois. Ce premier jour, par exemple, où il avait tiré maladroitement la lame de son fourreau. Puis au cœur de batailles terribles, ou encore, comme ce soir, avec la simple intention de se défendre.

Quand Richard tirait au clair l'épée, il éveillait la magie qui lui était liée. C'était la particularité de cette lame. Son pouvoir n'existait pas seulement pour défendre son légitime propriétaire, mais pour être la projection et la prolongation de sa volonté. L'Épée de Vérité n'était pas un artefact magique, en réalité, mais un outil mis au service du Sourcier.

La véritable arme était l'homme nommé « Sourcier » par le Premier Sorcier. Cet élu maniait l'arme et la magie lui obéissait.

Chaque fois que Richard avait dû brandir l'épée, Kahlan avait vu les reflets mortels de la magie danser dans ses yeux gris.

C'était la première fois qu'il en allait autrement. Ce soir, elle voyait simplement le regard de Richard – le guerrier, pas le réceptacle d'une antique magie.

La surprise de l'Inquisitrice – quasiment de la stupéfaction – n'était rien à côté de celle du Sourcier. Un instant, il hésita comme s'il ne savait plus qui il était.

Avant que Richard et sa femme aient le temps de se demander pourquoi Tom avait crié, des ombres sortirent du couvert des arbres, autour du camp, et fondirent sur ses occupants.

Ces agresseurs ne semblaient pas être des soldats – en tout cas, ils ne portaient pas d'uniforme – et ils n'attaquaient pas en brandissant des armes, comme l'auraient fait des militaires. Kahlan n'en vit aucun qui tenait une épée, une hache ou un couteau.

Armés ou non, ils étaient nombreux et braillaient des cris de guerre

qui ne permettaient pas de douter de leurs intentions. Ils étaient assoiffés de sang et entendaient le faire savoir.

Les cris étaient une tactique classique pour effrayer l'ennemi. Kahlan avait été la première à y recourir lorsqu'elle lançait des assauts nocturnes sur le campement des soldats de l'Ordre, après le massacre d'Ebinissia.

À l'approche du combat, une lame à la main, Richard était dans son élément. Concentré, déterminé et sans pitié, même si la magie de son arme lui faisait soudain défaut…

Quand un attaquant le chargea, l'épée animée par la seule colère du Sourcier fendit l'air et lança un éclair pourpre lorsqu'elle passa au-dessus des flammes du feu.

À cet instant, Kahlan se demanda si la défection de la magie de l'épée n'allait pas leur coûter la vie.

Richard se battait merveilleusement, mais le camp, si calme un instant plutôt, était livré au chaos. Et même s'ils ne portaient pas d'uniforme, les attaquants étaient des colosses et ils prévoyaient de faire un carnage.

Un agresseur plongea et tenta de bloquer les poignets de Richard pour l'empêcher de porter un nouveau coup. La lame s'abattit, presque sans élan, et lui trancha net le bras droit. Puis elle lui ouvrit le crâne en deux. Du sang, des éclats d'os et des lambeaux de matière cérébrale volèrent dans les airs.

Un deuxième homme voulut sauter sur Richard.

Très calmement, le Sourcier lui enfonça son arme dans la poitrine. En quelques secondes, deux ennemis étaient morts.

Et la magie faisait enfin briller les yeux de Richard !

Soulagée, Kahlan s'intéressa de plus près aux attaquants. Que fichaient-ils donc ? Ils n'avaient pas d'armes, certes, mais n'en paraissaient pas moins féroces. Leur nombre, leur taille, leur vitesse et leur expression haineuse avaient de quoi impressionner les défenseurs les plus aguerris.

Mais à quoi rimait leur comportement ?

Voyant que le flot d'assaillants ne se tarissait pas, Cara se campa devant les tueurs, Agiel au poing. Quand elle commença de frapper, ses premières victimes poussèrent des hurlements qui incitèrent leurs camarades à plus de prudence… voire à une certaine hésitation.

Couteau au poing, Sabar venait de faire tomber un des types sur le sol, et le duel à mort continuait.

Jennsen dut s'écarter pour empêcher un homme de la saisir par les cheveux. Dans le même mouvement, elle ouvrit la joue de la brute d'un coup de couteau.

L'homme mêla ses cris à ceux de ses complices.

Dans un demi-brouillard, Kahlan s'avisa que les blessés n'étaient

pas les seuls à hurler. Terrifiés, tous les chevaux hennissaient follement.

L'Agiel de Cara s'abattit sur la pomme d'Adam d'un type, lui arrachant un cri atroce.

Les agresseurs se hurlaient des ordres ou des avertissements qui s'étranglaient dans leur gorge lorsque l'épée de Richard la leur ouvrait d'une oreille à l'autre.

Tous les cris tournaient autour d'un seul thème : maîtriser les défenseurs. Du coup, Kahlan comprit enfin ce qui se passait. Ces attaquants ne cherchaient pas à tuer, mais à capturer. Comparée à ce qu'ils prévoyaient de faire à leurs victimes, la mort aurait été miséricordieuse.

Deux colosses sautèrent par-dessus les flammes, les bras écartés comme s'ils voulaient renverser Richard et Kahlan. Cara saisit un de ces salauds au vol, par le pan de sa chemise, le força à pivoter sur lui-même et lui plaqua son Agiel sur le ventre.

Fou de douleur, l'attaquant tomba à genoux.

L'autre s'empala sur l'épée de Richard et mourut une demi-seconde avant son compagnon, que Cara venait d'achever d'un coup d'Agiel sec et précis dans la région du cœur.

Sautant à son tour au-dessus des flammes, mais vers l'autre direction, Richard vint lui aussi se camper face au flot d'attaquants.

D'un coup presque nonchalant, il coupa presque en deux l'adversaire de Sabar, qui prit le temps de le remercier d'un petit geste de la main.

L'homme que Jennsen avait blessé était revenu à l'assaut. La peur décuplant ses forces et son adresse, la sœur de Richard frappa de nouveau. La gorge tranchée, le type porta les mains à son cou pour tenter d'enrayer l'hémorragie.

Transfigurée par la bataille, Cara était partout à la fois. Rapide comme l'éclair, elle frappa à la gorge un type qui tentait d'attaquer Jennsen dans le dos. Tombant au sol avec son adversaire, elle l'acheva avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Des couteaux brillèrent soudain dans les mains des hommes qui entouraient Richard. Conscients qu'ils ne parviendraient pas à maîtriser un adversaire si formidable, ils avaient décidé de le larder de coups.

L'apparition des couteaux eut surtout pour effet de décupler la fureur meurtrière du Sourcier. Et désormais, le pouvoir et la colère de l'Épée de Vérité combattaient avec lui.

Une fraction de seconde, Kahlan fut hypnotisée par le spectacle qu'offrait Richard. Totalement concentré sur un objectif – défendre sa vie et celle des siens –, il tuait avec une grâce qui avait quelque chose d'artistique. Une façon de danser avec la mort, comme il le disait lui-

même. En face de tant de fluidité, les attaquants évoquaient irrésistiblement de gros taureaux lourds et maladroits. Avec une fabuleuse économie de mouvements, le Sourcier se déplaçait au milieu d'eux comme s'ils avaient été des statues, et chacun de ses coups portait. Dès qu'elle s'abattait, sa lame tranchait de la chair, déchiquetait des tendons et brisait des muscles. Chaque parade était suivie d'une contre-attaque mortelle.

Richard ne ratait pas une ouverture, saisissant la moindre occasion de tromper la garde d'un adversaire. Quand il frappait, il ne manquait jamais sa cible, et pas un seul de ses coups ne blessait simplement un adversaire. Dans ce ballet parfaitement synchronisé, il n'y avait pas de place pour l'erreur, l'hésitation ou la pitié.

Kahlan était furieuse de ne pas avoir son épée. Les attaquants étaient si nombreux que les voir lui faisait tourner la tête. Un jour, dans un autre pays, elle avait été encerclée par une bande de brutes chargées de la tuer. Il n'était pas question de revivre ça !

L'Inquisitrice commença de se rapprocher du chariot.

Jennsen et Sabar venaient d'être renversés par un colosse qui avait jailli des ténèbres. Dès qu'ils touchèrent le sol, leur agresseur s'écrasa sur eux, leur coupant le souffle.

Combattant expérimenté, le type saisit le poignet droit de chacun de ses adversaires, immobilisant leurs couteaux.

L'épée de Richard siffla le long du dos de l'homme, ravageant sa colonne vertébrale. Alors que le moribond se demandait encore ce qui lui arrivait, le Sourcier se retourna, mit un genou en terre et embrocha un autre agresseur, qui s'était imaginé pouvoir le frapper dans le dos.

Une surprise infinie s'afficha sur le visage du type quand il s'empala sur l'épée de Richard.

Tandis que Jennsen et Sabar s'extrayaient de sous le cadavre de leur agresseur, Richard dégagea sa lame et se prépara à affronter un nouvel adversaire.

Non loin de là, Cara abattit son Agiel sur la gorge d'un énième colosse qui déboulait des ténèbres. Presque dans le même mouvement, elle défonça d'un coup de coude le nez d'un autre type qui avait tenté de l'attaquer par-derrière pendant qu'elle était occupée.

Indignée, la Mord-Sith se retourna et flanqua un coup de genou dans l'entrejambe du fâcheux. Alors qu'il basculait en avant, les mains plaquées sur sa virilité malmenée, Cara lui écrasa la glotte d'un coup d'Agiel.

Puis elle se débarrassa d'un troisième attaquant en lui plaquant son arme sur la poitrine.

Un autre agresseur se jeta sur Sabar, qui vacilla sous l'impact, mais parvint à brandir son couteau à temps pour refroidir les ardeurs adverses.

Profitant de l'ouverture, un grand brun se baissa et ramassa la lettre de Nicci, qui était restée abandonnée sur le sol.

Kahlan plongea pour arracher la feuille de parchemin au voleur, mais il retira son bras à temps puis tenta de s'éloigner.

Jennsen vint lui barrer le chemin. Chargeant comme un taureau, l'homme l'écarta sans trop de mal. Mais elle parvint à conserver son équilibre et lui enfonça sa lame entre les omoplates.

Le type se débattit, mais la jeune femme continua à peser sur son arme, dont la pointe se fraya un chemin jusqu'au cœur de la brute.

Foudroyé, peut-être incapable de croire qu'une « faible femme » avait eu raison de lui, l'homme tomba comme une masse, atterrit dans le feu et mourut avant de s'apercevoir que ses vêtements s'enflammaient.

Kahlan essaya encore de lui arracher la lettre, mais elle dut y renoncer à cause de la chaleur des flammes.

Le message de Nicci que Richard et elle n'avaient pas lu en entier s'embrasa, brûla comme de la paille sèche et se désintégra dans le poing serré du cadavre.

Les narines agressées par l'odeur de la chair et des cheveux brûlés, Kahlan se plaqua une main sur le nez et la bouche puis recula lentement. Même si elle aurait juré que le combat durait depuis des heures, il commençait à peine. Pourtant, il y avait des cadavres partout…

Alors qu'elle repartait en direction du chariot, où l'attendait son épée, l'Inquisitrice leva les yeux et vit qu'une montagne d'homme, les épaules larges comme celles d'un cheval de trait, lui barrait le chemin. Ravi de se trouver face à une femme désarmée, le type savourait d'avance une victoire facile.

Kahlan aperçut Richard derrière le colosse et leurs regards se croisèrent.

Le Sourcier avait encaissé l'attaque de front, résolu à abattre les agresseurs avant qu'ils puissent s'en prendre à ses amis.

Mais nul n'avait la capacité d'être partout à la fois.

À l'évidence, il était trop loin de sa femme pour intervenir à temps, mais cette constatation ne l'empêcha pas d'essayer.

Kahlan ne se fit aucune illusion. Richard ne réussirait pas.

Le regard rivé dans celui de l'homme qu'elle aimait plus que tout, elle lut dans ses yeux une incroyable fureur. Richard, lui, devait être face à un visage qui n'exprimait rien. Un masque d'Inquisitrice, comme disait la mère de Kahlan, qui lui avait tout appris de son « art »…

Le colosse avança encore, bloquant totalement la vue de Kahlan.

Très calme, l'Inquisitrice se concentra sur l'espèce d'ours fou furieux qui fondait sur elle à toute vitesse.

Il ne voulait pas lui laisser l'ombre d'une chance de fuir. Et ça tombait bien, puisqu'elle n'en avait pas la moindre intention.

Malgré son air bestial, cet homme était plus rusé que ses compagnons. Après avoir évité Jennsen et Sabar, il s'était débrouillé pour échapper à la lame de Richard puis à l'Agiel de Cara. Contrairement aux autres, il ne s'était pas précipité tête basse vers la mort.

Il avait un objectif, et il était sur le point de l'atteindre.

Il n'était plus qu'à un pas de Kahlan.

Le cri d'angoisse de Richard retentit une fraction de seconde avant que le colosse, un ignoble sourire dévoilant ses dents pourries, bondisse sur sa proie.

En un éclair, Kahlan enregistra d'étranges détails qui n'avaient rien à faire dans cette histoire. Le type avait une petite cicatrice au coin de la bouche, comme s'il s'était blessé alors qu'il se servait d'un couteau pour manger. Sous ses cheveux blonds crasseux, son œil gauche était à demi fermé et il manquait un gros morceau du lobe de son oreille droite. La forme de l'évidement, en « V », rappela à Kahlan la façon dont certains fermiers marquaient leurs porcelets.

Alors qu'elle levait le bras droit, Kahlan vit son reflet dans les yeux noirs de l'homme.

Un instant, elle se demanda s'il avait une épouse qui s'inquiétait pour lui et attendait impatiemment son retour. Avait-il des enfants ? Et dans ce cas, qu'est-ce qu'un homme tel que lui pouvait leur enseigner ?

Kahlan frissonna d'horreur en imaginant ce personnage répugnant vautré sur elle, ses lèvres gercées plaquées sur les siennes, ses mains crasseuses se glissant sous ses vêtements…

Le temps se distordit.

Kahlan tendit complètement le bras et la poitrine de l'homme vint s'écraser contre sa paume ouverte.

Les secondes s'allongèrent démesurément, donnant à l'Inquisitrice le sentiment que rien de mal ne pouvait lui arriver. Non loin de là, Richard tentait toujours de la rejoindre. Devant elle, le colosse s'apprêtait à la renverser comme si elle avait été un vulgaire fétu de paille.

Mais Kahlan dominait le temps.

Et le chasseur était devenu le gibier.

Les bruits du combat, les cris, la puanteur du sang et de la sueur, les reflets de l'acier, les jurons et les grognements, la peur, la terreur, la stupéfaction et la fureur des agonisants…

… Tout cela cessa d'exister pour l'Inquisitrice, soudain réfugiée dans un monde silencieux qui n'appartenait qu'à elle.

Même si elle était née avec et le sentait en permanence dans le

noyau de son être, le pouvoir de Kahlan lui paraissait la plupart du temps lointain, incompréhensible et… étranger. Comme toujours, cela cesserait dès qu'elle relâcherait le contrôle qu'elle exerçait en permanence sur cette force dévastatrice. Alors, elle s'unirait à ce pouvoir – une osmose indescriptible qui la stupéfiait encore alors qu'elle avait recouru d'innombrables fois à sa magie.

Elle regarda l'homme qui se tenait devant elle, l'évaluant froidement.

Pendant qu'il courait vers elle, le temps lui appartenait. À présent c'était l'inverse.

Elle sentait le tissu grossier de sa chemise, et, dessous, les poils qui couvraient sa poitrine.

La surprise due à la violence de l'attaque avait disparu, maintenant. Il n'y avait plus que Kahlan et cet homme, liés à jamais l'un à l'autre par ce qui allait se produire.

Ce type avait choisi son destin lorsqu'il avait décidé d'attaquer Kahlan. Pour faire ce qu'il lui restait à faire, la jeune femme n'avait nul besoin d'éprouver des émotions, et il n'y en avait aucune en elle.

Pas de joie, ni de soulagement… Pas de haine, ni d'aversion… Aucune compassion, et pas une ombre de tristesse.

Kahlan s'était libérée de tout cela pour dégager le chemin au raz-de-marée de pouvoir qui montait du plus profond d'elle.

Son adversaire n'avait plus une chance. Il lui appartenait.

Pour l'instant, il ne se doutait de rien. Étudiant sa proie, il se demandait comment il allait en jouir, maintenant qu'elle faisait partie de son butin.

Kahlan libéra son pouvoir.

Lui obéissant, la force qui se tapissait en elle depuis sa naissance se transforma en une arme terrifiante capable d'altérer la conscience d'un être humain.

Une ombre dansa dans les yeux de l'homme, comme s'il avait compris qu'un événement qui le dépassait venait de commencer et irait inexorablement jusqu'à son terme.

Soudain, il sembla saisir que sa vie, telle qu'il l'avait connue jusque-là, était irrémédiablement terminée. Tout ce qu'il avait désiré, convoité, espéré obtenir ou voulu posséder… Tout cela n'existait plus. Et c'en était fini aussi de tout ce qu'il avait aimé ou haï.

Dans les yeux de Kahlan, il ne lut aucune pitié. Plus que tout le reste, cela le terrifia.

Un coup de tonnerre silencieux fit vibrer l'air.

Un pur moment de beauté et d'horreur. Un chant funèbre pour célébrer la fin d'une vie… qui allait pourtant continuer.

Pour Kahlan, le temps s'écoulait toujours au ralenti, et elle eut tout

loisir de voir s'afficher la défaite sur le visage de l'homme. La magie qui déferlait en lui faisait déjà des ravages dans son esprit, détruisant à tout jamais sa personnalité.

La puissance de la déflagration silencieuse fit trembler jusqu'aux étoiles, au cœur du firmament.

Des étincelles jaillirent du feu et une colonne de poussière tourbillonna dans les airs. Secoués par l'onde de choc, les arbres se dépouillèrent de leurs épines ou de leurs feuilles.

L'homme appartenait à Kahlan.

Le temps ayant repris son cours, elle recula un peu sous l'impact, puis s'écarta et laissa sa victime, emportée par son élan, s'écraser sur le sol.

L'homme se releva d'un bond, se mit à genoux et croisa les mains. Des larmes aux yeux, il gémit :

— Par pitié, maîtresse, donne-moi un ordre !

Kahlan éprouva enfin une émotion pour la brute qui entrait dans une nouvelle phase de sa vie.

Du mépris.

Chapitre 15

Seuls les bêlements plaintifs de Betty troublaient le silence de mort qui s'était abattu sur le camp. Des cadavres gisaient un peu partout. À première vue, l'attaque était terminée… L'épée toujours au poing, Richard traversait le charnier pour rejoindre Kahlan. Debout près du feu, Jennsen regardait Cara examiner les morts.

S'éloignant de l'homme qu'elle venait de toucher avec son pouvoir, l'Inquisitrice alla à la rencontre de son mari, qui l'enlaça de son bras libre.

— Tu vas bien ? demanda Richard.

Kahlan hocha la tête. Puis elle regarda autour d'elle, craignant de voir jaillir de nouveaux attaquants. Mais apparemment, la source s'était tarie…

— Et toi, tu vas bien aussi ?

Richard sembla ne pas avoir entendu la question.

— Par les esprits du bien !…, soupira-t-il.

Lâchant sa femme, il courut s'agenouiller près d'un cadavre.

C'était Sabar…

Jennsen approcha, son couteau encore à la main. Tremblant de tous ses membres, elle se jeta dans les bras de Kahlan, qui lui caressa la tête et lui murmura que c'était fini, à présent…

— Sabar… Kahlan, il a tenté de me protéger…

— Je sais, je sais…

Richard venait de retourner le jeune homme sur le dos. Les membres inertes, Sabar n'était déjà plus de ce monde, et il n'y avait rien à faire pour lui.

Le souffle court, couvert de sueur et de sang, Tom déboula dans le camp. Dès qu'elle le vit, Jennsen se dégagea des bras de Kahlan et courut vers lui.

Il l'enlaça et elle posa la tête sur son épaule.

Dans le chariot, Betty bêlait toujours misérablement, comme si elle hésitait à en sortir. Jennsen l'encourageant de la voix, elle se décida enfin et vint se réfugier dans les jupes de son amie.

Toujours sur ses gardes, Tom sondait nerveusement les ténèbres.

Cara marchait entre les cadavres, s'assurant qu'aucun des types ne faisait semblant d'être mort afin de pouvoir placer plus tard une attaque-surprise. Dans la plupart des cas, le doute n'était pas permis, car les brutes étaient pratiquement coupées en deux. De temps en

temps, la Mord-Sith dut quand même tapoter un dos de la pointe d'une botte ou du bout de son Agiel.

Elle n'obtint pas l'ombre d'une réaction.

Kahlan posa une main sur le dos de Richard, qui s'était agenouillé près de Sabar.

— Combien de gens devront mourir pour expier le péché d'avoir voulu être libres ? Combien ?

Kahlan vit que le Sourcier serrait toujours l'Épée de Vérité. À l'évidence, la colère de l'arme coulait encore à flots dans ses veines.

— Combien ? répéta-t-il, furieux.

— Je n'en sais rien, Richard…, murmura Kahlan.

Le Sourcier tourna la tête vers l'homme agenouillé à l'autre bout du camp. Trop effrayé pour parler, le colosse vaincu attendait que sa maîtresse daigne s'occuper de lui.

Une personne touchée par le pouvoir d'une Inquisitrice changeait radicalement. Son identité s'effaçait, et elle ne vivait plus que pour servir sa « maîtresse ».

Tout ce qui faisait normalement un être humain était remplacé par une dévotion aveugle. Plus rien d'autre ne comptait. Le seul but de cet homme, désormais, serait d'obéir à Kahlan, de la satisfaire et de répondre à toutes ses questions.

Une fois sous la domination d'une Inquisitrice, un « sujet » pouvait avouer sans sourciller n'importe quel crime. C'était pour ça qu'on avait créé l'ordre des Inquisitrices. En un sens, comme le Sourcier, elles avaient pour mission de découvrir la vérité. En temps de guerre, en particulier, la vérité était une arme essentielle lorsqu'on entendait survivre.

Le type agenouillé était désespéré parce que sa maîtresse ne lui avait rien demandé. Pour lui, ne pas savoir ce qu'elle voulait était une atroce souffrance. Car sa vie, s'il n'était pas occupé à la servir, perdait tout son sens. Quand l'Inquisitrice qui les avait « touchés » se désintéressait d'eux, beaucoup d'hommes se laissaient simplement mourir de chagrin.

Tout ce que Kahlan demanderait à sa victime – son nom, celui de sa bien-aimée – et tout ce qu'elle lui ordonnerait – y compris tuer sa propre mère – lui remplirait le cœur de joie, parce qu'il se sentirait enfin utile.

— Essayons d'en savoir plus sur tout ça…, soupira Richard.

Épuisée, Kahlan regarda l'homme agenouillé sur le sol. À peine capable de tenir debout, de la sueur ruisselant entre les seins, l'Inquisitrice avait avant tout besoin de repos. Mais un problème urgent allait l'empêcher d'en prendre…

Alors qu'il était encore à mi-chemin du prisonnier, Richard s'arrêta et baissa les yeux. À ses pieds gisaient les morceaux de la statue que

leur avait apportée Sabar. Il n'en restait plus que des fragments uniquement reconnaissables parce qu'il s'agissait d'ambre transparent.

Par bonheur, Nicci précisait dans sa lettre que la statue ne leur servirait plus à rien, une fois qu'elle aurait délivré son avertissement.

Apparemment, Kahlan avait sans le vouloir brisé un champ protecteur qui isolait quelque chose de terriblement dangereux.

L'Inquisitrice ignorait de quoi il s'agissait. En revanche, elle avait peur de savoir pertinemment ce qu'elle avait fait pour briser le champ de force…

Et elle redoutait que la magie de l'épée ait commencé à faiblir à cause d'elle.

Quand elle baissa à son tour les yeux sur les restes de la statue, le désespoir la submergea.

— Ne te laisse pas emporter par ton imagination, dit Richard en lui passant un bras autour de la taille. Nous ne savons pas encore de quoi il s'agit. Ni même si c'est la vérité. Ça peut être une sorte d'erreur, ou quelque chose dans ce genre…

Kahlan aurait donné cher pour croire une chose pareille.

Richard rengaina enfin l'Épée de Vérité.

— Tu voudrais te reposer un peu, avant d'interroger cet homme ?

Kahlan passait toujours avant tout pour lui. Il en allait ainsi depuis leur rencontre. Mais aujourd'hui, c'était elle qui s'inquiétait pour lui.

Quand elle utilisait son pouvoir, une Inquisitrice était vidée de ses forces. Cette fois, Kahlan ne se sentait pas seulement épuisée, mais aussi terriblement nauséeuse.

Sa nomination au poste de Mère Inquisitrice s'expliquait en partie par son aptitude à récupérer rapidement après avoir libéré son pouvoir. En règle générale, il lui fallait quelques heures, alors que ses collègues avaient besoin d'une journée entière, voire de deux. En repensant à toutes ces femmes, souvent des amies qu'elle adorait, Kahlan éprouva un désespoir qui ne fit rien pour améliorer son état.

Toutes les autres Inquisitrices étaient mortes depuis longtemps, victimes de Darken Rahl…

Pour récupérer ses forces, la Mère Inquisitrice aurait besoin d'une nuit de sommeil. Mais cela devrait attendre, parce qu'il y avait d'autres urgences – et surtout Richard, qui avait besoin d'elle.

— Non, répondit-elle enfin, je vais bien et je me reposerai plus tard. Allons interroger ce type…

Richard balaya du regard le camp jonché de cadavres. La terre était rouge de sang et souillée d'entrailles encore fumantes. La puanteur des viscères et celle du cadavre carbonisé accentuaient la nausée de Kahlan. Tournant le dos au prisonnier agenouillé, elle se blottit contre Richard.

Malgré ses fanfaronnades, elle était épuisée.

— Ensuite, dit-elle, nous quitterons cet endroit. Il le faut, car d'autres hommes pourraient venir. (Et si Richard devait dégainer son épée, la magie risquait de lui faire défaut…) Nous devons trouver un endroit plus sûr.

Richard approuva d'un hochement de tête.

Malgré le carnage – ou peut-être à cause de lui – Kahlan se sentait merveilleusement bien dans les bras de son mari.

Le souffle court et l'air effaré, Friedrich déboula à son tour dans le camp. S'arrêtant net, il lâcha un petit cri de surprise – et peut-être aussi de dégoût – en découvrant le charnier.

— Tom, Friedrich, demanda Richard, vous pensez que d'autres attaquants risquent d'arriver ?

— Non, répondit Tom. Je crois qu'ils étaient tous là… Je les ai repérés alors qu'ils progressaient dans un ravin. Je tentais de venir vous avertir quand quatre de ces types, cachés au sommet d'une butte, m'ont sauté dessus. Les autres ont continué leur chemin…

— Je n'ai vu personne, seigneur Rahl, haleta Friedrich. Mais je suis venu au pas de course dès que j'ai entendu les cris…

Richard tapota gentiment l'épaule du vieil homme.

— Va aider Tom à atteler les chevaux. Je ne veux pas passer le reste de la nuit ici.

Tandis que les deux hommes s'éloignaient, Richard se tourna vers Jennsen.

— Tu veux bien dérouler des couvertures à l'arrière du chariot ? J'aimerais que Kahlan puisse se reposer lorsque nous partirons.

— J'y vais, Richard ! répondit la jeune femme.

Elle courut vers le chariot, Betty la suivant comme son ombre.

Tandis que tous s'affairaient à préparer le départ, le Sourcier repéra un petit carré de terre et alla y creuser une tombe étroite. Pour un bûcher funéraire, le temps manquait, et le pauvre Sabar devrait se contenter d'une sépulture rudimentaire. Mais son esprit avait déjà quitté ce monde, et il ne leur en voudrait pas d'avoir dû s'occuper un peu hâtivement de son corps.

Kahlan se demanda si toute cette mystique avait encore un sens. Après avoir lu la lettre de Nicci, et appris ce que signifiait la « balise », elle avait encore plus de raisons de douter que bien des choses – dont les esprits, par exemple – continuent d'exister. Le royaume des morts était connecté au monde des vivants par des liens magiques. Le voile était une manifestation du pouvoir, et on disait qu'il se nichait à l'intérieur des gens comme Richard. Sans la magie, c'était établi, les fameux liens cessaient d'être actifs. Les autres mondes ne pouvant pas exister indépendamment de celui des vivants – en d'autres termes, il leur fallait une relation avec celui-ci –, ils risquaient purement et

simplement de disparaître.

Kahlan était à présent certaine que l'emprise de la magie sur le monde s'était relâchée. Et cela avait commencé depuis des années.

Elle savait pourquoi…

Les esprits, qu'ils fussent du bien ou du mal, et toutes les autres créatures qui dépendaient de la magie, étaient menacés de disparition. Si cela se produisait, la mort deviendrait un point final dans toutes les acceptions de cette expression. Il serait impossible de retrouver un être aimé après la vie et de prendre place aux côtés des esprits du bien. Car ces esprits – voire le royaume des morts tout entier – auraient sombré dans le néant.

Quand Richard eut fini de creuser, Tom l'aida à placer délicatement le corps de Sabar dans la tombe. Après que le colosse blond eut prononcé quelques mots pour recommander l'âme du défunt aux esprits du bien, les deux hommes recouvrirent de terre la dépouille.

— Seigneur Rahl, dit Tom lorsque la cérémonie fut achevée, pendant que la majorité de ces types vous attaquait, quelques-uns sont allés trancher la gorge des chevaux.

— Tous les chevaux ?

— À part les miens. Ce sont des bêtes énormes, et ces salopards ont sans doute eu peur de se faire piétiner. Comme j'étais en train de me battre contre quatre tueurs, je n'ai pas pu intervenir… Les autres ont dû décider de s'occuper de mes chevaux une fois qu'ils en auraient eu fini avec vous… (Tom haussa les épaules.) Pour ce que j'en sais, ils avaient peut-être prévu de vous capturer, de vous ligoter et de vous jeter dans le chariot.

Richard hocha simplement la tête puis s'essuya le front d'un revers de la main.

Kahlan trouva qu'il avait l'air encore plus mal en point qu'elle. À l'évidence, sa migraine était revenue et il souffrait atrocement.

Tom jeta un regard circulaire dans le camp.

— Que faisons-nous des autres cadavres ? demanda-t-il.

— Les coureurs s'en délecteront, répondit Richard sans l'ombre d'une hésitation.

Tom n'émit aucune objection contre ce programme.

— Je vais aller aider Friedrich à atteler les chevaux. Avec la mort des autres bêtes et l'odeur du sang, ils doivent être très nerveux.

Alors que le géant blond s'éloignait, Richard appela Cara :

— Compte les morts, dit-il. Je veux savoir combien il y avait d'agresseurs.

— Richard, souffla Kahlan quand Tom et Cara furent assez loin pour ne pas l'entendre, qu'est-il arrivé quand tu as dégainé ton épée ?

— Quelque chose cloche avec son pouvoir… Quand j'ai saisi l'arme, elle n'a pas répondu à mon appel. Mais nos agresseurs arrivaient, et il fallait agir vite. Une fois le combat commencé, le pouvoir s'est réveillé…

» C'est probablement un effet de mes maux de tête… Comme ils sont provoqués par la magie, ils doivent perturber mon lien avec l'Épée de Vérité.

— La dernière fois que tu as eu ces migraines, elles n'ont eu aucune influence sur le pouvoir de l'épée.

— Je t'ai déjà dit de ne pas te laisser emporter par ton imagination ! Ce phénomène se produit depuis que j'ai mal à la tête, et il doit y avoir un rapport…

Kahlan se demanda si elle devait adhérer à cette logique. D'ailleurs, Richard croyait-il lui-même à ce qu'il racontait ?

Cela dit, il avait raison sur un point. Les défaillances de la magie de l'épée étaient récentes, et elles correspondaient au retour de ses migraines.

— Tu as de plus en plus mal, n'est-ce pas ?

Le Sourcier se contenta de hocher la tête.

— Viens, allons chercher quelques réponses…

Kahlan eut un soupir résigné. Ils devaient saisir cette occasion d'en savoir plus.

Elle se dirigea vers le prisonnier.

Chapitre 16

Quand elle se campa devant lui, l'homme leva sur Kahlan des yeux pleins de larmes. Après l'avoir attendue si longtemps, privé d'ordres à exécuter, il avait sombré dans un océan de désespoir.

— Tu vas venir avec nous, dit froidement l'Inquisitrice. Tu marcheras devant le chariot, histoire qu'on garde un œil sur toi. À chaque instant, tu exécuteras les ordres de mes compagnons comme si c'étaient les miens. Et tu répondras sincèrement à toutes les questions que nous allons te poser.

Le type se jeta à plat ventre, embrassa les pieds de Kahlan et la remercia de daigner s'occuper de lui. Ainsi vautré dans la poussière, avec son entaille en forme de « V » à l'oreille, il ressemblait vraiment à un cochon.

— Arrête ça ! cria l'Inquisitrice, révulsée qu'un déchet d'humanité pareil ose la toucher.

L'homme recula instantanément, le sang glacé par la colère qui faisait vibrer la voix de sa maîtresse. Comment avait-il pu lui déplaire ? Désespéré, il s'immobilisa à ses pieds, terrifié à l'idée de faire encore quelque chose qu'elle n'aimerait pas.

— Tu ne portes pas d'uniforme, dit Richard au prisonnier. Tes camarades et toi n'êtes pas des soldats ?

— Si, mais pas des soldats réguliers, expliqua l'homme, ravi de satisfaire Kahlan en répondant à des questions. Nous faisons partie des forces spéciales de l'Ordre Impérial.

— Les forces spéciales ? Que veux-tu dire ?

De l'incertitude passant dans ses yeux humides de larmes, l'homme jeta un regard interrogateur à Kahlan.

L'Inquisitrice ne lui fit aucun signe. Ne lui avait-elle pas déjà dit ce qu'il devait faire ? Comprenant que cette neutralité était une confirmation, le prisonnier débita à toute vitesse son discours :

— Nous sommes une unité spéciale de l'armée dont la mission est de capturer les ennemis de l'Ordre et pour ça nous passons des épreuves qui déterminent notre loyauté…

— Moins vite ! coupa Richard. On ne comprend rien à ce que tu racontes.

Le prisonnier regarda Kahlan. Lui avait-il encore déplu sans le vouloir ?

— Continue, dit l'Inquisitrice, mais plus lentement…

— Nous n'avons pas d'uniforme, et personne n'est informé de notre

mission. En général, nous traquons les insurgés, dans les villes. Nous nous mêlons à eux, faisant mine de partager leurs opinions. Quand ils complotent contre l'Ordre, nous attendons d'avoir tous les noms des conjurés puis nous les arrêtons afin de les interroger.

Impassible, Richard dévisagea l'homme un long moment.

Kahlan savait qu'il avait connu les prisons et les « interrogatoires » de l'Ordre. Et elle imaginait sans peine ce qu'il éprouvait devant ce tortionnaire.

— Faites-vous la différence entre les authentiques « conspirateurs » et les braves gens mécontents ? demanda le Sourcier. Ou mettez-vous toutes leurs connaissances dans le même sac ?

— Quand nous débusquons des traîtres, nous commençons par travailler sur ce que nous appelons le « premier cercle ». Les meneurs du complot, si vous préférez. Ceux-là doivent absolument craquer et nous dire tout ce qu'ils savent. (L'homme s'anima, tout heureux de décrire en détail des méthodes de travail si raffinées.) Puis nous nous intéressons aux membres de leur famille, à leurs collègues de travail, à leurs amis… Une partie de ces gens sont incarcérés et interrogés. Tous finissent par avouer des crimes contre l'Ordre. Une preuve que nous ne soupçonnons jamais personne sans raison.

Kahlan crut un moment que Richard allait dégainer son arme et décapiter l'homme sans autre forme de procès. Quand on était entre les griffes de l'Ordre, lui avait-il confié un jour, on racontait n'importe quoi pour obtenir un semblant de répit.

Les dénonciations obtenues sous la torture remplissaient les prisons de nouvelles cargaisons d'innocents. Du coup, les bourreaux n'étaient jamais menacés par le chômage. Et les citoyens de l'Ancien Monde, même les plus respectueux de l'Ordre, redoutaient en permanence d'être soumis aux « attentions » des spécialistes de la question.

Les prisonniers étaient rarement de vrais conjurés. Dans un monde où survivre et assurer la subsistance de sa famille était un combat quotidien, la politique devenait un luxe hors de portée.

Cela dit, beaucoup de gens parlaient de leurs rêves : avoir une vie meilleure, faire ce qui leur plaisait, avoir une existence créative, œuvrer pour que leurs enfants connaissent un sort moins cruel que le leur.

L'Ordre Impérial estimant que le sacrifice était le premier devoir de l'humanité – un sacrifice consenti pour le bien d'un « autrui » de plus en plus mystérieux et insaisissable –, ces désirs innocents, pour le pouvoir en place, tenaient du blasphème autant que de l'insurrection. Dans l'Ancien Monde, la pauvreté et le malheur étaient des vertus majeures. Un devoir, et l'unique moyen de laver la souillure originelle…

Bien entendu, certains citoyens ne rêvaient pas d'une vie meilleure,

parce qu'ils préféraient dénoncer leurs voisins qui disaient du mal de l'Ordre, qui cachaient un peu de nourriture ou d'argent ou qui aspiraient au bonheur. Terriblement craints, ces délateurs passaient pour des saints aux yeux des fanatiques de la Confrérie de l'Ordre.

Au lieu de dégainer son épée, Richard changea abruptement de sujet.

— Combien étiez-vous, cette nuit ?

— Vingt-huit…

— Et vous avez attaqué tous ensemble ?

Certain que Kahlan serait ravie qu'il ne dissimule rien, le prisonnier répondit avec enthousiasme :

— Nous voulions être sûrs que vous et la…

Il s'interrompit, conscient que sa confession ne plairait sûrement pas à la Mère Inquisitrice.

— Pardon, maîtresse ! s'écria-t-il. Pardonne-moi, je t'en prie.

— Réponds à la question, lâcha froidement Kahlan.

Malgré les larmes qui roulaient sur ses joues, l'homme parvint à se contrôler assez pour obéir à l'être qu'il vénérait par-dessus tout.

— Nous voulions attaquer en groupe afin de capturer le seigneur Rahl et… eh bien, toi, Mère Inquisitrice. En principe, quand nous visons un groupe assez important, la moitié des hommes ne participent pas à l'attaque afin d'intercepter d'éventuels fuyards. Mais j'ai dit à mes gars que le seigneur Rahl et toi, maîtresse, ne vous sépariez jamais. Afin de mettre toutes les chances de notre côté, j'ai ordonné une attaque massive. Mais d'abord, j'ai fait abattre les chevaux de monte, pour interdire toute possibilité de fuite…

» Je n'ai jamais imaginé que nous allions échouer, maîtresse !

— Qui t'a envoyé ? demanda Kahlan.

L'homme se traîna sur les genoux, tendant les mains pour toucher la jambe de Kahlan.

La jeune femme ne broncha pas, mais son regard indiqua qu'elle n'avait aucune envie d'un contact de ce genre.

Le type retira ses mains.

— Nicholas…, répondit-il.

Kahlan plissa le front. Elle aurait cru qu'il allait dire « Jagang ».

Elle redoutait que celui qui marche dans les rêves soit en train de l'épier à travers les yeux de cet homme. Par le passé, l'empereur avait déjà envoyé des tueurs dont il contrôlait l'esprit. Et face à ces marionnettes, même Cara était impuissante.

— Tu mens ! C'est Jagang qui t'a envoyé !

— Non, maîtresse ! s'écria le prisonnier. Je n'ai jamais rencontré Son Excellence. L'armée est si grande, si puissante… J'exécute les ordres de mes supérieurs, et je doute que leurs chefs – et même le

niveau suivant de la hiérarchie – intéressent le moins du monde l'empereur. Jagang est très loin au nord, occupé à apporter la bonne parole à des sauvages. Je doute qu'il connaisse l'existence des unités comme la mienne…

» Nous sommes des équipes d'exécutants assez compétents et forts pour capturer ou réduire au silence les suspects que nous désigne l'Ordre. Nous sommes tous originaires de cette partie de l'empire, et c'est pour ça qu'on nous a recrutés. Pour Jagang, un homme comme moi n'a aucun intérêt.

— Pourtant, il est venu marcher dans tes rêves !

— Pardon, maîtresse ? (L'homme parut terrifié d'avoir répondu à une question par une autre question.) Désolé, mais je ne comprends pas.

— Jagang s'est introduit dans ton esprit et il t'a parlé.

— Non, maîtresse… Je n'ai jamais rencontré Son Excellence, et je n'ai pas davantage rêvé de lui. À son sujet, je ne sais rien, sinon qu'Altur'Rang a l'honneur d'être la ville où il est né.

» Voudrais-tu que je le tue pour toi, maîtresse ? Si c'est ce que tu veux, permets-moi d'essayer !

Le pauvre idiot ne savait pas à quel point il se montrait présomptueux. Mais il était prêt à tout, quitte à en crever.

Kahlan se détourna de sa marionnette, se pencha vers Richard et lui parla à l'oreille :

— Je n'en suis pas sûre, mais je crois que les personnes contrôlées par Jagang ont conscience de sa présence – ou au moins, de son passage – dans leur esprit.

— Celui qui marche dans les rêves a peut-être trouvé un moyen d'occulter ce souvenir. Pour mieux nous espionner, par exemple…

— C'est possible, mais… Richard, pense aux millions d'habitants de l'Ancien Monde. Comment Jagang saurait-il qui il doit contrôler ? Malgré ses pouvoirs, ce n'est qu'un homme…

— As-tu le don ? demanda Richard au prisonnier.

— Non…

— Nous tenons la réponse, dit le Sourcier. Selon Nicci, Jagang s'intéresse fort peu aux gens dépourvus de magie. Comme il a plus de mal à les contrôler, il se concentre sur les sorciers et les magiciennes, qui font le travail à sa place. En ce moment, il doit se focaliser sur toutes les sœurs qu'il a capturées. Et si on en croit le début de la lettre de Nicci, il les a chargées d'une mission vitale : transformer des êtres humains en armes. Comme il doit aussi s'occuper de l'armée et de la planification de la campagne, il est sûrement trop pris pour se soucier de seconds couteaux comme ce type.

— Peut-être, mais quand il le faut, il peut s'introduire dans l'esprit d'un pareil minable. Richard, nous devrions exécuter ce prisonnier,

et vite !

Depuis le début, Richard foudroyait l'homme du regard. Dès qu'il ne jugerait plus utile de l'interroger, il n'aurait aucune pitié pour ce chien, Kahlan le savait.

— Un seul ordre de moi, rappela-t-elle, et il tombera raide mort.

Richard soutint un moment le regard de sa femme, puis il s'intéressa de nouveau au prisonnier.

— Qui est le « Nicholas » dont tu as parlé ?

— Un puissant sorcier dévoué à la cause.

— Tu l'as vu et il t'a directement donné des ordres ?

— Non. Nous sommes trop insignifiants pour des hommes pareils. Les ordres ont suivi la voie hiérarchique, comme toujours…

— Comment nous as-tu trouvés ? demanda Richard.

— On nous a dit où vous chercher, seigneur Rahl…

— Et d'où Nicholas tirait-il cette information ?

Le front plissé, l'homme fouilla dans sa mémoire pour trouver la réponse.

— Eh bien… Je ne sais pas, parce qu'on ne nous l'a pas dit. Nous avons reçu l'ordre de fouiller ce secteur et de vous capturer si nous vous trouvions. Le capitaine qui m'a transmis ces instructions était très clair sur un point : en cas d'échec, le Chapardeur serait très mécontent.

— Le Chapardeur ? Qui est-ce ?

— Nicholas le Chapardeur… C'est son nom, et on l'appelle souvent le Chapardeur tout court.

— Le quoi ? demanda Kahlan, tout aussi étonnée que Richard.

— Le Chapardeur, maîtresse.

— Oui, mais pourquoi ce surnom ?

L'homme inclina piteusement la tête.

— Je n'en sais rien, maîtresse. Tu m'as demandé qui nous envoie et j'ai répondu : Nicholas, un sorcier qu'on surnomme le Chapardeur.

— Et où est-il, ce sorcier ?

— Je n'en sais rien, répéta l'homme. Je reçois des instructions de mon chef, et c'est un frère de l'Ordre qui les lui transmet…

Richard prit une grande inspiration et se massa la nuque.

— Que sais-tu d'autre au sujet de Nicholas ? À part que c'est un sorcier surnommé le Chapardeur, parce que ça, on a compris…

— J'ai appris à le redouter, comme mes chefs le redoutent.

— Pourquoi ? demanda Kahlan. Qu'arrive-t-il quand on le mécontente ?

— Il fait empaler les gens qui lui déplaisent…

Ajoutée à la puanteur du sang et de la chair brûlée, cette révélation fut beaucoup plus qu'en pouvait supporter Kahlan. Si cet

interrogatoire continuait, elle allait vomir, c'était une certitude.

— Richard, dit-elle en prenant le bras de son mari, tout ça ne sert pas à grand-chose… Partons d'ici, je t'en prie ! Nous pourrons l'interroger de nouveau plus tard…

— Tu marcheras devant le chariot, dit le Sourcier sans hésiter une seconde. Je ne veux pas que ma femme soit obligée de te voir.

Le type inclina la tête et obéit.

— Je ne crois pas que Jagang se soit infiltré dans son esprit, dit Kahlan. Mais qu'arrivera-t-il si je me trompe ?

— Pour l'instant, il ne faut pas le tuer… S'il marche devant le chariot, Tom pourra le surveiller, et si nous nous trompons, eh bien… notre ami est très adroit avec un couteau. (Richard eut un petit soupir.) J'ai déjà appris quelque chose d'important…

— Quoi ?

— Mettons-nous en route et je te raconterai.

Dans l'obscurité, Kahlan distinguait le chariot, prêt au départ. Tom ne quittait pas des yeux le prisonnier, déjà en position devant les deux grands chevaux de trait.

Cara et Jennsen étaient dans le véhicule. Friedrich, lui, avait pris place sur le banc du conducteur, près de Tom.

— Combien de cadavres ? demanda Richard à Cara.

— Avec les quatre que Tom a laissés dans la colline, ça nous fait vingt-sept.

— Donc, vingt-huit hommes avec le prisonnier, fit le Sourcier, visiblement soulagé.

Kahlan sentit soudain glisser la main qu'il avait posée sur son épaule. Sans crier gare, il cessa de marcher, vacillant sur ses jambes, puis se laissa tomber à genoux.

L'Inquisitrice s'agenouilla à côté de lui et lui passa un bras autour des épaules. Les yeux plissés à cause de la douleur, Richard se pressa un bras sur la poitrine et se plia en deux.

Cara sauta du chariot et vint s'accroupir près de son seigneur.

L'angoisse chassa instantanément la fatigue de Kahlan.

— Nous devons rejoindre au plus vite la Sliph, dit-elle à Cara autant qu'à Richard. Zedd pourra nous aider, mais le temps presse, et il faudra voyager vite.

Haletant, Richard semblait perdre inexorablement sa bataille contre la douleur. Ne pas savoir que faire pour l'aider brisa le cœur de Kahlan. Était-ce donc cela, la vie ? Rester éternellement impuissante devant la détresse des autres ?

— Seigneur Rahl, dit Cara, on vous a enseigné le contrôle de la douleur. Vous devez le faire, à présent… (Elle saisit Richard par les

cheveux et le força à relever la tête.) Réfléchissez ! Souvenez-vous ! Remettez la douleur à sa place ! Vite !

Richard serra le poignet de son amie pour la remercier de son aide.

— Impossible…, souffla-t-il à Kahlan. Nous ne pouvons pas… voyager dans la Sliph…

— Il le faut ! C'est le moyen le plus rapide.

— Et si ma magie me fait défaut au moment où je devrai respirer le vif-argent ?

— Mais… Pour arriver à temps pour te sauver, c'est la seule possibilité !

— Et si quelque chose tourne mal, je mourrai… (Richard haletait de plus en plus.) Sans l'aide du don, entrer dans la Sliph est un suicide. Et l'épée ne me répond plus… Si mes migraines ont pour cause la disparition de mon pouvoir, je mourrai dans la Sliph dès ma première inspiration. Je refuse de prendre ce risque.

Kahlan en eut le sang glacé. Zedd était le seul espoir de Richard. Sans l'aide d'un expert, les migraines provoquées par le don tueraient le Sourcier.

La jeune femme avait bien peur de savoir pourquoi la magie de l'épée trahissait Richard. Ça n'avait rien à voir avec les maux de tête. En revanche, c'était lié à ce qui avait brisé le fameux champ de force. Et la balise indiquait clairement que l'Inquisitrice était responsable de cet événement. Si c'était vrai, elle portait de lourdes responsabilités sur tellement de plans…

Et dans ce cas, comprit-elle, Richard avait raison au sujet de la Sliph. Il serait incapable de la réveiller, et encore moins de voyager en elle…

— Richard Rahl, puisque tu viens de jeter aux orties mon plan génial, tu as intérêt à en trouver un autre.

La douleur arrachait maintenant des gémissements au Sourcier. Puis il toussa, et Kahlan vit qu'il crachait du sang.

— Richard !

Alarmé, Tom accourut. Quand il vit le sang, sur le menton de son seigneur, il devint blanc comme un linge.

— Aidons-le à monter dans le chariot, dit Kahlan avec un calme forcé.

Cara passa une épaule sous le bras de Richard et Tom le prit par la taille. Avec le concours de l'Inquisitrice, les deux gardes du corps parvinrent à remettre debout leur seigneur.

— Nicci…, souffla Richard.

— Pardon ? demanda Kahlan.

— Tu voulais un plan… J'en ai un : aller voir Nicci.

Richard luttait pour contrôler sa respiration. Mais il ne pouvait pas

s'empêcher de tousser et de cracher du sang.

Nicci était une magicienne, et il avait besoin d'un sorcier. Même sans utiliser la Sliph, il devait tenter de gagner Aydindril.

— Zedd sera plus à même de…, commença Kahlan.

— Il est trop loin ! Et n'oublie pas que Nicci peut pratiquer les deux variantes de la magie.

Kahlan avait négligé ce point. Oui, Nicci pouvait peut-être vraiment les aider.

À mi-chemin du chariot, Richard s'évanouit. Le soutenant du mieux possible, sa femme et ses deux amis le portèrent jusqu'au véhicule.

Tom n'eut pas besoin de l'aide des deux femmes pour hisser le seigneur Rahl dans le chariot, où Jennsen avait déjà déplié d'autres couvertures.

Avec un détachement qui l'étonnait elle-même – mais il n'était pas question, pour le bien de Richard, qu'elle cède à la panique –, Kahlan aida les autres à allonger son mari dans le chariot.

Puis Jennsen et elle tentèrent de se pencher sur lui, pour voir comment il allait, mais la Mord-Sith les écarta sans douceur. Se pliant en deux, elle plaqua une oreille contre la bouche du Sourcier et écouta intensément.

Elle tata la carotide de Richard, qui pulsait encore faiblement. Puis elle glissa sa main libre sous la nuque du Sourcier, prête à le soulever et à lui donner le souffle de la vie s'il le fallait.

Ayant souvent besoin de garder des gens en vie pour continuer à les torturer, les Mord-Sith étaient expertes en ce domaine. Et ce talent leur permettait à l'occasion de sauver des vies.

— Il respire, annonça Cara. (Elle se redressa et tapota l'épaule de Kahlan.) Il va mieux…

L'Inquisitrice hocha simplement la tête. Si elle voulait continuer à feindre l'impassibilité, mieux valait éviter de parler. Alors qu'elle prenait place à côté de Richard, face à Cara, celle-ci entreprit de nettoyer le sang qui maculait le menton du malade.

Kahlan ignorait que faire et ça la rendait folle.

— Nous voyagerons toute la nuit, annonça Tom en s'asseyant sur le banc du conducteur.

Kahlan se força à réfléchir. Que voulaient-ils faire, déjà ? Ah oui ! rejoindre Nicci !

— Non, dit-elle. Altur'Rang est très loin d'ici. Il n'y a pas de route à proximité, et traverser un pays inconnu en pleine nuit est de la folie. Si nous les poussons trop, les chevaux ne tiendront pas le coup. Ils mourront ou se blesseront, et si nous les perdons, je ne nous vois pas porter Richard jusqu'à notre destination.

» Le plus sage est de nous éloigner très vite d'ici, puis de nous

reposer pour reprendre des forces, au cas où il y aurait une nouvelle attaque. Si nous n'agissons pas intelligemment, nous sommes fichus !

Jennsen prit soudain les mains de Kahlan.

— Il avait une migraine et il a dû affronter ces hommes… Un peu de repos suffira peut-être à le retaper…

Kahlan apprécia cette façon de voir les choses, même si elle doutait de sa pertinence.

Tendant le cou, elle regarda son prisonnier.

— Il y a d'autres unités ? Nicholas a-t-il envoyé plusieurs groupes à nos trousses ?

— Pas à ma connaissance, maîtresse.

Kahlan se pencha vers Tom.

— S'il fait le moindre geste suspect, tue-le !

Le géant blond hocha la tête.

L'Inquisitrice recula et alla tâter le front de Richard. Sa peau était glacée et humide.

— Partons et avançons jusqu'à ce que nous ayons trouvé un endroit plus facile à défendre. Tu as raison, Jennsen : Richard a besoin de repos, pas d'être secoué dans un chariot. Nous allons tous dormir un peu, et nous repartirons à l'aube.

— Il faut trouver un cheval, dit Cara. Ce chariot est trop lent. Si j'avais une monture, j'irais chercher Nicci et je la ramènerais ici. Ce serait un gros gain de temps.

— Bonne idée, dit Kahlan. Nous verrons ce qu'on peut faire… Tom, en route ! Trouvons un endroit sûr où camper.

Le géant blond desserra le frein et fit claquer les rênes. Aussitôt, le chariot s'ébranla.

Betty se coucha près de Richard, la tête blottie sur son épaule.

— J'ai tant de peine pour Rouquine…, dit Kahlan en voyant des larmes rouler sur les joues de Jennsen.

Betty leva la tête et poussa un bêlement plaintif.

— Richard se remettra, dit Jennsen. (Elle prit la main de Kahlan.) J'en suis sûre !

Chapitre 17

Zedd crut avoir entendu quelque chose.

La cuillerée de potée qu'il allait engloutir s'immobilisa en plein vol.

Il se pétrifia et tendit l'oreille.

La forteresse lui semblait souvent vivante, comme si elle respirait. De temps en temps, il aurait même juré qu'elle poussait un petit soupir. Et depuis qu'il était enfant, il y captait des craquements dont il n'avait jamais trouvé la source. Selon lui, ces bruits devaient provenir des blocs de pierre qui réagissaient aux changements de température et de taux d'humidité. C'était d'autant plus probable que certains de ces blocs, au niveau des fondations, avaient la taille de petits immeubles.

Un jour, alors que le sorcier avait onze ou douze ans, un grand bruit avait retenti dans toute la forteresse, comme si on l'avait frappée avec un marteau géant. Il était sorti d'une bibliothèque, où il lisait studieusement, pour voir des dizaines de gens courir en tous sens dans les couloirs en échangeant des murmures inquiets. Plus tard, son père lui avait dit qu'on avait trouvé la cause de ce tumulte. Un des blocs géants s'était fissuré, tout simplement. Cela ne menaçait en rien l'intégrité du complexe, mais on avait entendu le bruit d'un bout à l'autre de ses interminables couloirs. Bien que ces incidents fussent très rares, Zedd avait sursauté plus d'une fois à cause d'un vacarme inattendu.

Ensuite, il y avait les animaux. Dans certaines zones de la forteresse, des milliers de chauves-souris voletaient en liberté. Elles appréciaient tout particulièrement le sommet des tours de garde où des myriades d'insectes venaient chercher les chiches rayons de soleil qui filtraient des meurtrières.

Les rats comptaient aussi parmi les résidents de la forteresse. Leurs couinements et le bruissement de leurs pattes, quand ils rôdaient en bande, pouvaient inquiéter n'importe qui.

Les souris grignotaient tout ce qui leur tombait sous les dents, produisant un bruit de fond parfois angoissant.

Bien entendu, il y avait aussi les chats… Descendants des souriciers et des félins domestiques, ceux qui peuplaient aujourd'hui les lieux étaient redevenus sauvages et ils perpétraient de véritables massacres dans les rangs des rongeurs. Ils s'attaquaient aussi aux oiseaux qui nidifiaient au sommet des tours ou venaient y chasser des insectes.

De temps en temps, un bruit répugnant retentissait quand une chauve-souris, un rat, une souris, un oiseau ou un chat s'aventurait dans un endroit interdit. Les champs de force étaient conçus pour garder les gens hors des zones dangereuses ou sensibles, mais ils protégeaient aussi les artefacts précieux conservés dans la forteresse. Ces défenses s'activaient au contact de la vie, qu'elle fût humaine ou animale.

C'était logique. Sinon, rien n'aurait empêché qu'un chien de compagnie vienne voler un dangereux talisman et le rapporte innocemment à son jeune maître, qui risquait de se faire exploser en jouant avec. Il était aussi possible que des personnes malveillantes dressent des animaux pour qu'ils collectent du butin à leur place. Incapables de faire la différence entre les espèces, les champs de force tuaient aveuglément les intrus. Si une chauve-souris – pourtant impossible à domestiquer – s'aventurait là où il ne fallait pas, elle finissait en cendres comme n'importe qui.

Dans le complexe, il existait des champs de force que Zedd lui-même ne pouvait pas traverser. Car pour cela, il fallait contrôler les deux facettes de la magie.

Certaines défenses se présentaient sous la forme de barrières qui empêchaient les intrus d'avancer – en limitant leurs mouvements, ou en leur infligeant des sensations hautement désagréables. Ces protections-là visaient à interdire l'accès de certaines zones à des enfants ou à des profanes en matière de magie. Attendu leur objectif, il n'était pas nécessaire qu'elles soient capables de tuer.

D'autres secteurs étaient strictement réservés à des sorciers ou des magiciennes dotés de l'autorité requise. Si un intrus tentait d'y pénétrer sans désactiver le sortilège – par exemple en touchant une plaque de métal spéciale –, le champ de force le carbonisait en un clin d'œil. Et il se montrait tout aussi impitoyable avec les animaux.

Ces défenses mortelles avertissaient leurs victimes en leur communiquant une intense chaleur ou de terribles picotements. Dans un complexe si grand, il était facile de s'égarer, et il fallait prendre des précautions pour ne pas tuer des innocents. Ces alarmes fonctionnaient aussi pour les animaux, mais quand un chat poursuivait une souris, il pouvait se laisser entraîner au-delà du point de non-retour.

Zedd continua à tendre l'oreille et ne capta plus rien. S'il avait vraiment entendu quelque chose, il avait dû s'agir d'un grincement de la pierre, d'un cri d'animal ou des gémissements du vent qui s'engouffrait dans la forteresse par ses centaines d'ouvertures.

La cuillerée de potée reprit son vol majestueux jusqu'à la bouche avide de Zedd.

— Miam ! s'écria le vieux sorcier. C'est un délice !

Quand il avait goûté le plat, un peu plus tôt, rien n'était cuit, et ça l'avait beaucoup déçu. Au lieu d'accélérer les choses avec un peu de magie – et de s'attirer le courroux d'Adie, qui détestait qu'on se mêle de ses recettes – il s'était assis sur un banc et avait lu un peu pour passer le temps.

Lire était une source inépuisable d'informations qui pouvaient se révéler utiles aux moments les plus inattendus de ce conflit.

En étudiant, le vieil homme avait régulièrement surveillé l'évolution de la potée. Et ce avec une patience qui l'étonnait lui-même.

À présent, le plat paraissait parfait. Le jambonneau fondait sur la langue et les légumes ajoutés par Zedd étaient cuits à point : ni trop craquants ni trop mous. Un régal en perspective.

Non sans désolation, Zedd avait depuis longtemps remarqué qu'Adie ne lui avait jamais fait de biscuits salés. Or, c'était délicieux avec une potée. Bon sang, il rêvait de biscuits ! En attendant que la dame des ossements revienne et lui en prépare, une bonne assiette de ce plat savoureux lui calerait l'estomac. Mais ensuite, il y aurait intérêt à avoir des biscuits, sinon, il râlerait comme jamais.

Où était donc Adie, d'ailleurs ? Puisqu'il avait passé la journée en ville, elle était certainement allée chercher des informations dans une des bibliothèques. Pour la sélection des ouvrages, elle était une précieuse assistante. Étant native de Nicobarese, elle s'occupait prioritairement des livres rédigés dans sa langue. Mais comme il y en avait partout dans le complexe, ça ne disait pas où elle pouvait bien être…

Il y avait aussi des pièces remplies d'étagères lestées d'ossements. D'autres pièces abritaient des myriades d'armoires munies de centaines de tiroirs. Des ossements, là encore.

Zedd avait vu les squelettes de créatures dont il ignorait jusqu'à l'existence. Mais Adie, elle, était une spécialiste des os. Pendant des décennies, elle avait vécu dans une petite maison, près de la frontière. Effrayés, les gens du coin l'avaient surnommée « dame des ossements » parce qu'elle collectionnait les tibias, les clavicules, les côtes et tout ce qu'on pouvait imaginer d'autre. Sa maison était pleine d'os, dont certains tenaient à distance les monstres qui s'aventuraient à traverser la frontière.

Zedd soupira. Os ou pas, il n'avait aucun moyen de savoir où était sa vieille amie. D'autant moins qu'il y avait dans la forteresse bien d'autres choses susceptibles d'intéresser une magicienne. Enfin, Adie avait simplement pu vouloir se dégourdir les jambes – ou grimper sur les remparts pour admirer les étoiles et méditer.

Bref, il était bien plus facile de l'attendre près de la potée que de se lancer à sa recherche.

S'il y avait pensé, il aurait attaché une des clochettes autour du cou de la vieille fugueuse…

Zedd s'attaqua à sa potée en sifflotant un air entraînant. Attendre l'estomac vide ne servait à rien, sauf à se mettre de mauvaise humeur. C'était sa devise depuis toujours. Mieux valait casser la croûte et sourire, pas vrai ? Quand il se sentait grognon, il fallait une grande abnégation pour le supporter…

Alors qu'il versait la huitième louche de potée dans son assiette, Zedd entendit de nouveau un bruit.

Il se pétrifia. Bon sang ! il aurait juré qu'il venait d'entendre sonner une clochette.

Le vieil homme n'était pas doté d'une imagination délirante et il n'avait pas tendance à être impressionnable. Pourtant, un frisson glacé courut dans tout son corps comme s'il venait d'être touché par les doigts gelés d'un fantôme.

Zedd se leva doucement et se tourna vers la porte.

Ça pouvait être un chat… S'il n'avait pas placé la cordelette assez haut, un félin avait pu faire sonner la clochette avec sa queue – s'il la gardait fièrement dressée quand il passait sous un obstacle si insignifiant. Un de ces sacrés matous avait même pu s'asseoir sur son arrière-train et jouer les sonneurs avec les pattes avant. Oui, c'était possible…

Il se pouvait aussi qu'un oiseau se soit perché sur la cordelette. Ces pièges sonores étaient un luxe de précaution, puisque aucun être humain normal n'aurait pu franchir les champs de force placés avant les clochettes.

Ce devait être un animal. Plus précisément, un chat ou un oiseau. C'était la seule explication.

Malgré cette rassurante logique, le vieil homme avait tous les poils hérissés. Il détestait la façon dont cette clochette avait sonné. Quelque chose lui disait qu'un animal ne pouvait pas avoir produit un tintement pareil.

Pourtant, une clochette avait sonné – ce n'était pas son imagination. Tentant de se souvenir du tintement, il s'efforça de se représenter le type de personne qui pouvait l'avoir provoqué.

Posant son assiette sur le manteau de la cheminée, Zedd avança vers la porte en traçant mentalement la carte des pièges sonores qu'il avait placés.

Il devait être sûr !

Il sortit de la pièce et avança dans le couloir, le dos collé au mur. Quand il atteignit la première intersection, il sonda le nouveau couloir, sur sa droite, puis jeta un coup d'œil derrière lui. Il n'y avait rien nulle part.

Le vieil homme continua son chemin, passant devant une série de

portes fermées puis longeant une tapisserie – la représentation d'un vignoble – qu'il avait toujours trouvée d'une grande médiocrité.

Trois intersections plus tard, il arriva au pied d'un grand escalier. Il le gravit, passant au-dessus du couloir qu'il venait de quitter. En revenant ainsi sur ses pas, il allait pouvoir rejoindre les couloirs où il avait placé des pièges sonores. L'astuce suprême étant bien entendu de ne pas les avoir empruntés à l'aller.

En marchant, Zedd consulta le plan mental du dédale de couloirs, de salles et d'escaliers où il entraînait ses éventuels poursuivants. Pour y avoir passé la plus grande partie de sa vie, il connaissait comme sa poche le complexe géant. Et bien entendu, le Premier Sorcier avait accès à tous les coins et recoins, à part ceux qui exigeaient la maîtrise de la Magie Soustractive.

À cause de cette limitation, il aurait pu se perdre dans certaines parties de son fief. Mais pas celle où il évoluait actuellement.

À moins de marcher dans son sillage, ce qui était impossible, quiconque le suivrait devrait faire tôt ou tard demi-tour, ou passer dans un couloir muni d'un piège magique et d'une cordelette à clochette.

S'il entendait un nouveau tintement, il saurait de quoi il retournait.

Une idée le frappa soudain. Et si c'était Adie ? Elle avait pu ne pas « voir » la cordelette noire. Ou juger ces pièges stupides et décider de faire sonner une clochette pour embêter son compagnon.

Non, Adie n'était pas comme ça. Elle aurait pu lui délivrer un sermon pompeux au sujet des pièges idiots qui ne servaient à rien – ça, c'était tout à fait son genre ! – mais elle était trop responsable pour en déclencher un histoire de s'amuser. Cela dit, elle avait pu le faire sans le vouloir…

Une autre clochette tinta. Zedd se tourna en direction du bruit et se pétrifia.

Ça ne collait pas… Le son venait de derrière un amphithéâtre, dans un couloir où il avait effectivement posé un piège. Mais cet endroit était trop éloigné de celui où avait tinté la première clochette. Personne n'avait pu parcourir une telle distance en si peu de temps. Gravir des centaines de marches, traverser une passerelle, longer des remparts étroits en pleine nuit, trouver le bon escalier en colimaçon pour redescendre, puis traverser une enfilade de couloirs…

Non, c'était impossible.

Sauf s'il y avait plus d'un intrus !

La clochette avait d'abord émis un bref tintement, puis il y avait eu un son métallique, comme si elle était tombée sur le sol de pierre. Quelqu'un avait bel et bien trébuché sur la cordelette…

Zedd changea de plan. Faisant demi-tour, il s'engagea dans un

étroit couloir, sur sa gauche, courut jusqu'à un escalier et gravit trois par trois les marches en chêne polies par le temps. Sur le premier palier, il tourna à droite, se précipita vers un deuxième escalier – en pierre, celui-là – et monta aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient le porter.

Glissant sur une marche, le vieil homme faillit basculer en arrière. Mais il parvint à se rétablir, tomba sur un genou, se fit affreusement mal au tibia et ravala le chapelet de jurons qui lui montait aux lèvres.

Très sobre, il s'autorisa simplement une seconde pour grimacer de douleur. Et encore, il utilisa ce répit pour consulter de nouveau sa carte mentale de la forteresse.

Puis il repartit à un train d'enfer.

L'escalier avalé, il descendit un couloir aux murs lambrissés, s'arrêta devant une porte en chêne ronde, l'ouvrit d'un coup d'épaule et déboula sur un chemin de ronde. Sans prendre le temps d'admirer le firmament étoilé, il avança, s'arrêta deux fois pour regarder par une meurtrière et fut très satisfait de ne voir personne. Si les intrus ne passaient pas par un des chemins extérieurs, il devinait aisément où ils devaient être…

Sa tunique flottant au vent, Zedd passa de tour en tour, traversant ainsi tout le vaste secteur du complexe où avaient sonné les deux clochettes. En procédant ainsi, il espérait débouler dans le dos des visiteurs qui s'étaient pris les pieds dans les cordelettes. Puisque ces inconnus avaient avancé sur les deux flancs de l'amphithéâtre, ils devaient être entrés par la même aile du complexe. Le vieil homme voulait arriver derrière eux et les coincer avant qu'ils atteignent une zone dépourvue de protection magique où ils pourraient s'enfoncer dans un incroyable dédale de couloirs. S'il ne les rattrapait pas avant, il lui faudrait une éternité pour les dénicher.

Tout en courant, le vieux sorcier tenta de comprendre comment des intrus avaient pu franchir les défenses magiques de base pour atteindre les couloirs où il avait posé ses pièges sonores. Les champs de force qui protégeaient ce secteur auraient dû être infranchissables. Mais quelqu'un avait-il pu les contourner ? D'instinct, il aurait répondu « non », mais quelque chose devait lui échapper.

La forteresse était un tel labyrinthe…

De fait, beaucoup de zones défendues par des champs de force pouvaient être contournées. Quand un couloir était piégé aux deux extrémités, afin de défendre toutes les salles auxquelles il donnait accès, il était en général possible de faire le tour, dans un sens ou dans l'autre, pour aller au-delà du secteur protégé.

Cette configuration était délibérée. Si les salles en question contenaient des artefacts dangereux, ça ne signifiait pas que ce qui se trouvait après ou avant la zone devait être interdit à tout visiteur. De

plus, il fallait bien un moyen, pour ceux qui pouvaient traverser les champs de force, d'atteindre les endroits où ceux-ci étaient disposés.

Le complexe entier était en fait un labyrinthe en trois dimensions qui comptait une infinité de routes et de chemins.

Pour les téméraires, ce pouvait être aussi un piège mortel. À certains endroits, les sorts d'avertissements permettaient aux promeneurs innocents de rebrousser chemin. Au-delà de ces systèmes de sécurité, les champs de force tuaient sans tirer de coup de semonce. Les intrus n'avaient aucun moyen de savoir où étaient placées ces défenses. Quand on entendait abattre des envahisseurs, on ne les prévenait pas gentiment de ses intentions…

Zedd supposait qu'il devait être possible de contourner assez de champs de force pour atteindre les couloirs où il avait tendu les cordelettes. Mais même sous la torture, il n'aurait pas pu indiquer un tel chemin à quelqu'un.

Qu'importait, au fond ? Qu'ils aient été malins ou chanceux, les intrus seraient bientôt coincés dans le labyrinthe. Si aucun champ de force ne les tuait, il s'occuperait d'eux en personne.

À un moment, le vieil homme, en passant sur un chemin de ronde, sonda l'abîme vertigineux qui se terminait au pied de la montagne. Au-delà, on apercevait la forme sombre d'Aydindril, la ville fantôme…

Mais au fait, qui avait pu franchir le pont de pierre piégé, pour commencer ?

Une Sœur de l'Obscurité, sans doute… Une magicienne assez futée pour désamorcer les défenses de Zedd en utilisant la Magie Soustractive. Mais les champs de force, dans la forteresse, étaient d'une tout autre nature. La majorité avait été créée par des sorciers de l'ancien temps qui contrôlaient les deux facettes de la magie. Une Sœur de l'Obscurité, si douée soit-elle, ne neutraliserait pas des défenses prévues pour repousser des sorciers qui maîtrisaient la magie dans son ensemble. Ces hommes-là avaient été à leur époque mille fois plus puissants que la plus redoutable Sœur de l'Obscurité actuelle.

Mais où était Adie ? Elle aurait déjà dû se montrer. À présent, le vieil homme regrettait de ne pas s'être lancé à sa recherche. Elle devait être informée que des intrus rôdaient dans la forteresse.

Sauf si elle le savait déjà, parce qu'ils l'avaient capturée…

Zedd cessa de contempler la vue et dévala au pas de course le chemin de ronde pentu. Quand il atteignit l'escalier, il s'accrocha à la rampe pour ralentir un peu, puis entama dans le noir la descente des marches en colimaçon.

Son don lui apprenait qu'il n'y avait personne dans les environs. Donc, il avait probablement réussi à prendre ses ennemis à revers. Ces crétins étaient piégés !

Arrivé au pied de l'escalier, Zedd ouvrit la porte et s'engouffra

dans le couloir…

… Où il percuta de plein fouet l'homme qui attendait, les bras croisés.

L'impact renversa le grand type. Zedd s'étala aussi, et les deux hommes glissèrent sur le sol de marbre, chacun tentant de se raccrocher à quelque chose pour s'immobiliser.

Le vieux sorcier n'en revenait pas ! Son don lui affirmait que l'homme n'était pas là. À l'évidence, c'était une erreur. Rencontrer quelqu'un dans un couloir qui aurait dû être désert donnait le tournis au vieil homme – plus encore que sa ridicule glissade sur le marbre.

Tout en avançant sur les fesses, Zedd invoquait une toile pour coincer le type dans les mâchoires d'un piège magique. Dans le même temps, son adversaire tentait de le ceinturer ou de lui bloquer les bras.

Faisant fi du danger, Zedd puisa de la chaleur dans l'air ambiant et fit jaillir de ses doigts un éclair de lumière blanche censé carboniser l'intrus en un clin d'œil.

L'éclair traversa sa cible et alla ricocher contre le mur de pierre du couloir.

Zedd comprit alors que son attaque n'avait fait ni chaud ni froid à sa cible. En revanche, des étincelles jaillissaient partout dans le couloir. Et désormais, elles étaient dangereuses pour une seule personne : le Premier Sorcier lui-même.

L'homme parvint à prendre le dessus sur le vieillard, l'écrasant de tout son poids. Alors qu'il se battait au corps à corps, Zedd exagéra sa faiblesse musculaire pour inspirer à son adversaire une confiance fallacieuse. Dès que l'occasion se présenta, il lança un coup de genou dans l'estomac du colosse, lui coupant le souffle.

Criant de surprise plus que de douleur, l'homme lâcha le vieillard.

Drainé de presque toute sa chaleur par la magie, l'air était aussi glacial que par une nuit d'hiver. Des nuages de buée se formaient devant la bouche des deux hommes, qui frissonnaient de froid.

Le grand type cria pour appeler ses camarades au secours.

Zedd avait toujours cru que les individus sensés évitaient de s'en prendre physiquement à un sorcier. Ce type, lui, semblait n'avoir rien à redouter de la magie. Et même s'il ignorait avoir cette chance, jusque-là, il devait avoir compris, à présent. Pourtant, alors qu'il était deux fois plus grand que son adversaire, trois fois moins âgé et immunisé contre les sorts, ce grand crétin se battait comme une fillette.

Médiocrement doué pour le combat, l'imbécile était cependant doté d'une détermination de fer. S'il parvenait à briser la nuque du vieil homme, son manque de compétence ne changerait rien au résultat… définitif.

Voyant que l'homme s'était relevé et revenait à l'assaut, Zedd, enfin debout, tendit les mains, les doigts écartés, et invoqua un nouvel éclair. Trop malin pour tenter de couper en deux un type qui se jouait de la magie, il visa le plafond, juste au-dessus de sa cible.

Des éclats de pierre volèrent dans les airs. Puis un fragment de la taille d'un poing se détacha et vint s'écraser sur l'épaule du type. Malgré le vacarme de son sortilège, Zedd entendit craquer des os. Sonné par l'impact, le colosse recula et s'adossa au mur.

Sachant que son adversaire ne pouvait pas être blessé directement par la magie, Zedd déchaîna dans le couloir une tempête de pouvoir qui enverrait des éclats de pierre voler un peu partout.

Déjà remis du choc, le type repassa à l'attaque. Il dut reculer à la hâte pour éviter une pluie de gravats en provenance du plafond. Mais sa manœuvre ne suffit pas. Percuté par de gros blocs, blessé par des échardes géantes, il fut rapidement réduit en charpie et s'écroula, raide mort.

Hélas, jaillissant de l'écran de fumée et de poussière, deux nouveaux agresseurs bondirent sur le vieil homme. Comme pour le premier, le don de Zedd lui affirmait qu'il n'y avait personne…

Le sorcier lança d'autres éclairs, mais ses deux agresseurs étaient déjà sur lui. Le plaquant au sol, ils lui immobilisèrent les bras.

Zedd lutta de toutes ses forces pour lancer un éclair qui ferait s'écrouler tout le plafond.

Une main énorme qui tenait un morceau de tissu crasseux s'abattit sur le visage du vieil homme. Vite forcé de respirer, il capta une odeur puissante et entêtante qui fit sonner un signal d'alarme dans sa tête.

Mais il était trop tard. Aveuglé par le tissu, Zedd ne voyait plus rien, mais il sentait sa tête tourner comme une toupie.

Les ténèbres l'enveloppèrent et finirent par avoir raison de sa résistance.

Il perdit conscience.

Chapitre 18

Zedd se réveilla. L'estomac retourné, la tête embrumée, il aurait juré ne s'être jamais senti si malade de sa vie. Comment pouvait-on avoir envie de vomir à ce point et ne rien restituer de la potée qu'on venait de manger ?

Tétanisé, il ne parvenait pas à lever la tête. S'il avait pu mourir sur-le-champ, quel soulagement cela aurait été. Ne plus souffrir, enfin…

Il voulut mettre les mains devant ses yeux, car la lumière les blessait. Mais il s'aperçut qu'on lui avait lié les poignets dans le dos.

— Je crois qu'il se réveille, dit un homme d'un ton respectueux, comme s'il s'adressait à un supérieur.

Malgré son piteux état, Zedd tenta d'utiliser son don pour déterminer combien de gens il y avait autour de lui. Pour une raison inconnue, cette force qui coulait d'habitude en lui aussi aisément que son sang – un pouvoir naturel comme l'ouïe ou la vue – lui sembla épaisse et gluante, comme si de la mélasse circulait dans ses veines.

C'était sans doute un effet du produit dont était imbibé le morceau de tissu qu'on lui avait appliqué sur le visage.

Malgré tout, il parvint à sentir qu'il n'y avait qu'une personne près de lui.

Plutôt étrange… Pourquoi ce type aurait-il parlé tout seul ?

Des mains puissantes saisirent le vieux sorcier par le devant de sa tunique et le remirent debout.

Zedd se donna l'autorisation de vomir. Mais curieusement, rien ne se passa.

Malgré sa vision brouillée, il distingua des silhouettes d'arbres sur un fond de ciel obscur et, au-delà, la forme noire de la forteresse.

Soudain, une langue de flammes jaillit dans les airs. Ébloui, Zedd cligna des yeux. La petite flamme dansait paresseusement au-dessus d'une femme aux cheveux gris.

Le vieux sorcier vit d'autres personnes dans les ombres. Son don s'était trompé.

Non, il s'agissait d'autre chose. Comme le grand type qu'il avait percuté, ces gens n'étaient pas touchés par la magie.

La femme dévisagea longuement son prisonnier et eut un sourire méprisant.

— Eh bien, dit-elle, moqueuse, le grand sorcier est réveillé, semble-t-il.

Zedd ne répondit rien. La situation paraissant l'amuser, la femme se pencha et la petite flamme de paume éclaira ses lèvres au rictus hautain et son nez crochu.

— Tu es en notre pouvoir, à présent, siffla-t-elle.

Après avoir patiemment attendu de s'être un peu repris, Zedd appliqua à son don la « torsion » mentale requise – un mouvement qui se communiqua jusqu'aux tréfonds de son âme – pour invoquer un éclair blanc, former une lame d'air qui couperait cette vieille chouette en deux et, cerise sur le gâteau, inciter toutes les pierres des environs à s'abattre sur elle pour l'ensevelir.

Bref, il allait offrir un fabuleux (et ultime) feu d'artifice de magie à cette harpie.

Rien ne se produisit.

Au lieu de se pencher sur les causes de cet échec, Zedd décida d'oublier ses petites préférences personnelles – il adorait écrabouiller les enquiquineuses – et se résigna à la carboniser avec du bon vieux Feu de Sorcier.

Là non plus, il n'obtint aucun résultat.

Un bide complet ! De plus, le vieil homme eut le sentiment que ses tentatives d'attaque n'étaient rien de plus qu'un minuscule caillou tombant dans un puits obscur dont il n'atteindrait jamais le fond.

Sentant en lui un vide qui correspondait assez bien à sa définition du néant, il baissa les bras pour la première fois de sa vie. Même si le sort du monde en avait dépendu, il aurait été incapable d'invoquer une ridicule flamme de poing ! Tous ses pouvoirs étaient neutralisés, le laissant aussi impuissant qu'un nouveau-né. Encore un effet secondaire de la drogue qu'on lui avait fait inhaler, bien entendu…

Privé de magie, Zedd utilisa la dernière arme qui lui restait : il cracha au visage de la femme.

Elle le gifla à la volée, si fort qu'il échappa à la poigne des colosses qui le tenaient. Incapable d'utiliser ses mains pour amortir sa chute, le vieux sorcier heurta rudement le sol. Il resta un moment le nez dans la poussière, les oreilles bourdonnantes après le coup qu'il venait d'encaisser. Mais bientôt, songea-t-il, quelqu'un s'agenouillerait près de lui et l'achèverait.

Au lieu de ça, on le remit debout. Un des hommes le prit par les cheveux et le força à relever la tête pour regarder la femme. La colère qu'il lut dans ses yeux ne semblait pas près de s'apaiser.

La femme cracha au visage du vieil homme.

— Eh bien, railla Zedd, voilà une enfant gâtée qui joue à « un prêté pour un rendu » !

Les entrailles soudain déchirées de l'intérieur, le Premier Sorcier

grogna de douleur. Si les deux hommes ne l'avaient pas tenu, il se serait plié en deux, puis écroulé comme une masse. Comment la femme avait-elle réussi ça ? En propulsant un poing d'air avec toute la force de son don ? Oui, ce devait être ça. Et pour ne pas tuer sur le coup son prisonnier, elle avait dû fermer à demi le poing, pour que ses « phalanges » ne fassent pas trop saillie.

Malgré cette « délicatesse », le ventre de Zedd serait d'un joli bleu foncé pendant un sacré moment !

Au bout d'une petite éternité, le sorcier parvint à reprendre sa respiration. Les deux hommes que son don ne « voyait pas » le redressèrent.

— Je suis déçu, fanfaronna Zedd. J'aurais préféré tomber entre les mains d'une magicienne plus inventive que ça.

La femme eut un sourire mauvais.

— Ne t'inquiète pas, sorcier Zorander ! Son Excellence veut ta vieille peau parcheminée, et il te réserve des jeux que tu trouveras vite trop inventifs. En matière de cruauté, il paraît que c'est un maître inégalable. Crois-moi, il ne te décevra pas.

— Alors, que fiches-tu ici ? J'ai hâte de rencontrer Son Excellence, si ça promet d'être vraiment drôle.

Tandis qu'un des hommes lui maintenait la tête levée, la magicienne passa un ongle sur la joue puis sur la gorge du vieil homme. Elle n'appuya pas assez pour que du sang coule, mais cette démonstration en disait long sur son potentiel de tortionnaire.

Elle se pencha de nouveau, un sourcil levé d'une manière qui fit frissonner Zedd de terreur.

— Tu crois que ta rencontre avec Jagang sera le grand moment de ta vie ? Tu te vois dire et faire des choses extraordinaires ?

La femme tendit un index et le posa sur le cou du sorcier. Puis elle replia son doigt et tira d'un coup sec sur le collier qui lui enserrait la gorge.

À la façon dont l'objet lui entra dans la chair de la nuque, Zedd déduisit que l'objet était en métal.

— Devine ce que c'est, sorcier !

— Ce que tu peux être assommante…, soupira Zedd. Mais on a déjà dû te le dire, je suppose…

La femme ignora le sarcasme et annonça triomphalement la très mauvaise nouvelle que Zedd connaissait déjà.

— Un Rada'Han, vieil homme !

Le grand-père de Richard ne se sentit pas si fier que ça, mais il n'en laissa rien paraître.

— Sans blague ? (Il bâilla comme s'il s'ennuyait à mourir.) Eh bien, je n'aurais pas cru qu'une débile mentale comme toi aurait une idée si intelligente.

La magicienne propulsa son genou dans l'entrejambe du vieil homme. Criant de douleur, il se plia de nouveau en deux. Pour être franc, il ne s'attendait pas à des manœuvres si grossières…

Les hommes le redressèrent afin de ne lui laisser aucun répit. Les dents serrées, des larmes aux yeux et les genoux tremblotants, Zedd dut subir l'ironie douteuse de sa tortionnaire.

— Tu vois, sorcier Zorander, être intelligent n'est pas toujours nécessaire…

Pour une fois, le vieil homme était d'accord, mais il se garda bien de le dire.

De toute façon, il s'apprêtait à ouvrir le Rada'Han. Récemment, il avait été « capturé » ainsi – et par la Dame Abbesse, qui plus est ! – et elle lui avait passé autour du cou ce collier destiné à neutraliser le don des jeunes hommes pas encore formés. Les Sœurs de la Lumière recouraient à cet objet pour éviter que les sorciers novices se fassent du tort à eux-mêmes. Peu après que le don se fut éveillé en lui, Richard avait subi ce traitement humiliant.

Le collier pouvait aussi servir à faire souffrir le jeune homme, s'il se montrait indiscipliné. Zedd comprenait qu'Anna ait voulu contrôler Richard, puisqu'elle savait qu'il était né avec les deux facettes du don. De plus, elle était informée que de redoutables ennemis le poursuivaient. Pourtant, le vieil homme n'était pas près de lui pardonner le coup du Rada'Han. Un sorcier devait être formé par un autre sorcier, pas tomber entre les pattes de pimbêches ignorantes comme les Sœurs de la Lumière.

En réalité, Anna n'avait jamais eu la prétention de former Richard. Elle l'avait fait capturer afin qu'il débusque les Sœurs de l'Obscurité infiltrées au Palais des Prophètes.

Contrairement à son petit-fils, Zedd savait comment se débarrasser d'un Rada'Han. Et il ne s'en était pas privé lorsque Anna avait voulu le forcer à coopérer…

Il invoqua un filament de pouvoir histoire de tester le système de fermeture. Il agit discrètement, pour que l'idiote campée en face de lui ne s'aperçoive de rien. Mais dès qu'il aurait trouvé le défaut du sortilège qui défendait le mécanisme…

Oui, le moment venu, quand ses genoux ne trembleraient plus, sa tête ayant cessé de tourner, il ouvrirait le collier. Et une fraction de seconde après, du Feu de Sorcier carboniserait la vieille casse-pieds.

— Bien entendu, très cher, dit la femme en glissant de nouveau un doigt entre le collier et le cou du vieil homme, j'ai prévu qu'un homme de ton talent et de ta renommée saurait comment ouvrir un Rada'Han.

— Mon talent ? Ma renommée ? répéta Zedd. Quelle jolie pluie de compliments !

La femme eut un sourire méprisant. Le nez presque collé à celui de Zedd, elle lâcha :

— Consciente que Son Excellence m'en voudrait si tu parvenais à te libérer, j'ai pris les mesures qui s'imposaient. Le sort de fermeture du collier est à base de Magie Soustractive !

Tout compte fait, pensa Zedd, il était dans la mouise.

La femme fit un petit signe aux hommes qui le tenaient. Leur jetant un coup d'œil, il remarqua que tous les deux avaient les yeux humides. Ces colosses pleuraient ! Bon sang, c'était incroyable !

En larmes ou non, ils obéirent à la magicienne. Soulevant le vieil homme, ils le jetèrent à l'arrière d'un chariot qui attendait non loin de là.

Zedd atterrit sur quelque chose d'agréablement mou.

— Contente de te revoir vivant, dit une voix éraillée familière.

Adie ! C'était Adie…

Un côté du visage tuméfié comme si on avait voulu la tuer d'un coup de massue, elle avait les mains liées dans le dos, comme son compagnon.

Zedd vit des larmes séchées sur les joues de la vieille femme. Savoir qu'elle souffrait lui brisa le cœur.

— Adie, que t'ont-ils fait ?

— Le quart de ce qu'ils prévoient de m'infliger, j'en ai peur…

À la chiche lueur d'une lampe, Zedd vit que son amie portait aussi un Rada'Han.

— Ta potée était excellente, dit-il.

— Par pitié, ne me parle pas de nourriture en ce moment !

Zedd tourna doucement la tête et vit que d'autres hommes attendaient sur un côté du chariot. Jusque-là, il ne les avait pas remarqués, et son don ne l'avait pas informé de leur présence…

— Je crois que nous sommes dans la mélasse…, marmonna le vieux sorcier.

— Sans blague ? railla Adie. Comment as-tu deviné ?

Zedd comprit qu'il s'agissait d'une plaisanterie, mais il ne parvint pas à sourire.

— Désolée, Zedd, s'excusa Adie.

— Non, c'est moi qui dois l'être ! Je me croyais malin avec mes sorts de protection. L'ennui, c'est qu'ils n'ont aucun effet sur les personnes insensibles à la magie.

— Tu ne pouvais pas le savoir…

— J'aurais dû y penser, insista Zedd, d'humeur à s'autoflageller. Tu te souviens de la fille que nous avons croisée dans le Palais des Inquisitrices, au printemps ? Ç'aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Je sers notre cause comme le dernier des crétins !

— Mais d'où viennent tous ces gens qu'on ne voit pas avec le don ? demanda Adie, au bord de la panique. Je n'en avais rencontré aucun jusqu'à ce printemps, et maintenant, en voilà tout un régiment !

Zedd détestait voir son amie craquer ainsi. Si elle savait, pour le « régiment », c'était à cause du bruit que faisaient ces hommes. Lui, au moins, il pouvait les voir avec ses yeux.

Les types attendaient des ordres et ils semblaient mécontents de ce qui se passait. Tous paraissaient avoir une vingtaine d'années, et certains pleuraient.

C'était un spectacle troublant : des costauds en larmes. Zedd regretta presque d'en avoir tué un.

Presque…

— Vous trois, dit la femme en dirigeant une lampe sur un trio de colosses, entrez là-dedans et commencez les recherches.

Adie riva ses yeux entièrement blancs dans ceux du vieux sorcier.

— Une Sœur de l'Obscurité…, souffla-t-elle.

Et la forteresse était tombée…

Chapitre 19

— Et comment peux-tu être sûre d'avoir vu une Sœur de l'Obscurité ? demanda distraitement Verna avant de retremper sa plume dans l'encrier.

Elle griffonna ses initiales au bas d'un document. Une autorisation de voyager donnée à une sœur qui désirait aller au sud pour rencontrer une magicienne et parler de plans défensifs.

Même en campagne, la paperasse semblait coller aux basques de la pauvre Verna. Le palais était détruit, le prophète avait mis les voiles, la véritable Dame Abbesse était occupée à le poursuivre, certaines Sœurs de la Lumière avaient juré allégeance au Gardien, lui donnant une bonne chance de dominer un jour le monde des vivants, et un grand nombre de sœurs – de la Lumière comme de l'Obscurité – étaient tombées sous la coupe de l'empereur Jagang. Comme si ça ne suffisait pas, la barrière qui séparait l'Ancien Monde du Nouveau avait disparu et le seul homme capable de vaincre l'Ordre Impérial – Richard Rahl – traînait on ne savait où pour y faire on ne savait quoi.

Et malgré tout ça, la paperasse, tel un monstre immortel, continuait de harceler la pauvre Verna.

Certaines de ses assistantes filtraient le travail, mais malgré son aversion pour la bureaucratie, la Dame Abbesse intérimaire tenait à garder un œil sur les choses. Un sens du devoir qui l'honorait. Et un moyen, sans doute, de moins penser à tout ce qui aurait pu être et n'était plus.

— Après tout, continua-t-elle, ça pouvait être une Sœur de la Lumière. Jagang exploite toutes les sœurs, quelle que soit leur allégeance. Tu ne peux pas être certaine de ce que tu as vu. Pendant tout l'hiver, Jagang a envoyé des sœurs avec ses éclaireurs.

La Mord-Sith posa ses poings fermés sur le bureau et se pencha en avant.

— Dame Abbesse, je vous le garantis : c'était une Sœur de l'Obscurité.

— Si tu le dis, Rikka, capitula Verna.

Pourquoi aurait-elle polémiqué pendant des heures ? Au fond, tout ça avait si peu d'importance…

Verna passa au document suivant. Une sœur qui demandait à tenir un discours devant des enfants au sujet de la vocation des Sœurs de la Lumière. Au programme figurait également un sermon sur la position du Créateur face à l'Ordre Impérial et sur son soutien à la cause du

Nouveau Monde.

Avec un petit sourire, Verna imagina la fureur de Zedd, à l'idée qu'une sœur vienne pérorer sur ce sujet au moment où les envahisseurs de l'Ancien Monde déferlaient sur le Nouveau.

— Je m'attendais à ce que vous disiez ça, soupira Rikka.

Elle retira ses mains du bureau.

— Dans ce cas, tu devrais être satisfaite…, marmonna Verna.

Pour l'heure, elle lisait un rapport des Sœurs de la Lumière postées au sud. Le texte parlait des cols, dans les montagnes, et des méthodes utilisées pour les condamner.

— Attendez-moi ici, grogna Rikka avant de sortir en trombe de la tente.

— Ne t'inquiète pas, je n'irai nulle part…, soupira Verna en continuant sa lecture.

Mais la Mord-Sith blonde était déjà sortie.

La Dame Abbesse entendit du bruit devant sa tente. À l'évidence, Rikka passait un fichu savon à quelqu'un. Cette Mord-Sith était incorrigible. C'était sans doute pour ça, et malgré ses défauts, que Verna l'aimait bien.

Enfin, si on pouvait s'exprimer ainsi… Depuis la mort de Warren, elle ne mettait plus de cœur à grand-chose. Elle faisait son devoir, comme il convenait, mais sans se sentir vraiment concernée.

Le désespoir dominait tout. L'homme qu'elle aimait, qu'elle avait épousé, qu'elle tenait pour l'être le plus formidable du monde… Cet homme-là n'existait plus, et face à ce vide, plus rien ne comptait.

Bien sûr, la Dame Abbesse tentait de s'acquitter de sa tâche – de faire face, selon l'expression consacrée – parce que beaucoup de gens dépendaient d'elle. Mais si elle regardait la vérité en face, sa seule raison de travailler jusqu'à l'épuisement était le désir de s'occuper l'esprit.

Oui, penser à tout, sauf à Warren, et au jour terrible où il avait quitté ce monde. Bien entendu, elle n'y arrivait pas, mais elle ne renonçait pas encore. Un jour, tôt ou tard, les souvenirs la submergeraient, et il lui faudrait refaire en pensée le chemin qui l'avait conduite en quelques mois du bonheur absolu au désespoir total. À ce moment-là, seule face à elle-même et au désastre qu'était devenue sa vie, elle sombrerait sans doute ou partirait à la dérive.

Et après ? C'était son droit, non ?

Oui, elle le savait, des gens comptaient sur elle ! Mais elle ne réussissait pas à trouver ça vraiment important.

Warren était parti et il ne reviendrait jamais. L'être qui importait le plus pour elle n'existait pas. Cela marquait la fin de bien des choses, et en particulier du souci qu'elle avait pu se faire naguère sur la marche du monde.

Verna tira lentement le livre de voyage glissé dans une pochette de sa ceinture. Pourquoi faisait-elle ça ? se demanda-t-elle, vaguement intriguée. Eh bien, sans doute parce qu'elle n'avait plus reçu de message de la véritable Dame Abbesse depuis un sacré bout de temps.

Anna aussi avait un lourd fardeau à porter, puisque Kahlan l'avait accusée de tous les crimes du monde, y compris d'être responsable du conflit en cours. Selon Verna, la Mère Inquisitrice se trompait. Mais elle comprenait parfaitement son raisonnement. Pendant un temps, elle avait également tenu Anna pour une manipulatrice sans scrupules.

En feuilletant le livre, Verna vit qu'il y avait un nouveau message. Mais elle n'eut pas le temps de s'y intéresser, car Rikka rentra comme une furie dans la tente et posa un gros sac de toile sur l'impressionnante pile de documents.

— Voilà ! cria-t-elle, visiblement furieuse.

Levant les yeux, Verna remarqua pour la première fois la tenue plus qu'étrange de la Mord-Sith. Stupéfiée, elle en resta bouche bée.

Rikka ne portait pas l'uniforme de cuir rouge qui était en somme la tenue de travail de sa corporation. De temps en temps, quand elles se détendaient un peu, les Mord-Sith optaient pour du cuir marron.

Verna n'avait jamais vu Rikka dans une autre tenue. Et surtout pas une robe ! Bon sang, c'était la surprise de sa vie !

Et pour une robe, c'était une robe ! Le genre de vêtement qu'aucune femme sensée de l'âge de Rikka – le début de la trentaine – n'aurait consenti à porter.

Une robe rose, avec un décolleté vertigineux qui exposait les seins de la Mord-Sith – si généreux, par ailleurs, qu'ils menaçaient de déborder de toute part. Avec la façon dont ils se soulevaient chaque fois qu'elle prenait une ample inspiration, il était miraculeux que ses mamelons restent discrètement cachés.

— Vous non plus ? s'écria Rikka.

Verna réussit enfin à regarder la Mord-Sith dans les yeux.

— Moi quoi ?

— Vous ne pouvez pas vous empêcher de reluquer ma poitrine ?

Verna sentit qu'elle s'empourprait. Pour se donner une contenance, elle brandit un index accusateur sous le nez de Rikka.

— Que fais-tu ainsi attifée dans un camp militaire ? Devant tous ces soldats ? Tu as l'air d'une catin !

Même si l'uniforme de cuir était boutonné jusqu'au cou, il laissait fort peu de place à l'imagination, tant il était moulant. Mais voir la peau d'une Mord-Sith, voilà qui était différent, et tout à fait choquant.

Verna remarqua enfin un second détail. La natte de Rikka était défaite et ses longs cheveux blonds cascadaient librement sur ses épaules. La Dame Abbesse n'avait jamais vu une Mord-Sith qui n'arborait pas en public ce signe extérieur bien connu de sa profession.

Le décolleté, tout bien pesé, était moins troublant que la coiffure. Car c'était la natte, plus que tout le reste, qui conférait son identité à Rikka. La voir ainsi était une sorte de sacrilège – à condition qu'on accepte de sanctifier un métier qui consistait pour l'essentiel à torturer des prisonniers…

Un peu honteuse de sa façon de prendre les choses de haut, Verna se souvint qu'elle avait imploré Cara de se charger du meurtrier de Warren. Ce tueur – un gamin, en réalité – avait hurlé de douleur toute la nuit. Son calvaire avait été affreux, et pourtant, il n'avait pas suffi à satisfaire la veuve de Warren.

De temps en temps, Verna se demandait ce que le Gardien lui réservait, une fois qu'elle serait passée dans le royaume des morts. Car il lui faudrait payer ce qu'elle avait fait, c'était certain. Mais elle s'en fichait. La vengeance n'avait pas de prix, quand on souffrait vraiment…

De plus, si elle était punie pour avoir condamné un assassin à un châtiment mérité, la notion même de justice perdrait tout son sens. Du coup, qu'un être fasse le bien ou le mal au cours de sa vie n'aurait plus la moindre importance. En réalité, Verna devrait être récompensée pour avoir ordonné la mort lente et douloureuse du déchet d'humanité qui avait tué Warren. Cet acte méritait même la plus haute récompense : une éternité de bonheur dans la Lumière du Créateur en compagnie de l'esprit de Warren.

Sinon, il n'y avait pas de justice, tout simplement…

Le général Meiffert entra soudain sous la tente. Les poings plaqués sur les hanches, il vint se camper à côté de Rikka. Apercevant Verna assise à son bureau, il passa une main dans ses cheveux blonds et se calma à vue d'œil.

Le « bureau » était un cadeau de l'officier. Les charpentiers militaires l'avaient fabriqué avec des planches découvertes dans une ferme abandonnée. Bien entendu, ce meuble n'avait rien à voir avec ceux qu'on trouvait au Palais des Prophètes, mais il avait été conçu avec plus d'amour que tous ceux que Verna avait jamais vus.

Le général était fier que la Dame Abbesse s'en serve sans cesse et l'apprécie.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il après avoir brièvement regardé la Mord-Sith.

— Eh bien, fit Verna, je ne sais pas trop… Quelque chose au sujet d'une des sœurs de Jagang qui aurait surveillé un col…

Rikka croisa ses bras nus sur son époustouflante poitrine.

— Pas une simple sœur, une Sœur de l'Obscurité !

— Jagang a envoyé des magiciennes pendant tout l'hiver, dit le jeune général. La Dame Abbesse a placé des pièges et des champs de force là où il le fallait. Faut-il comprendre que des espionnes ont

franchi nos lignes de défense ?

— Non, lâcha Rikka. J'ai simplement dit que j'étais allée à la chasse aux magiciennes.

— Que racontes-tu là ? s'étonna Verna. Au moins six Mord-Sith sont mortes en essayant de faire ça. Quand tu as trouvé les têtes de deux de tes collègues fichées sur des piques, la Mère Inquisitrice en personne a ordonné que tu mettes un terme à ces missions inutiles.

Rikka sourit enfin. Le genre de rictus satisfait – quand il s'affichait sur le visage d'une Mord-Sith – qui donnait immanquablement des cauchemars aux gens.

— Inutiles, vraiment ? lança-t-elle.

Plongeant la main dans le sac de toile, elle en tira une tête humaine qu'elle brandit triomphalement sous le nez de Verna. Puis elle se tourna, la montra au général et la posa sur le bureau.

Des fluides innommables souillèrent les précieux rapports.

— Comme je le disais, c'est une Sœur de l'Obscurité !

Malgré les stigmates de la mort, Verna reconnut ce visage. Rikka ne se trompait pas, c'était bien une Sœur de l'Obscurité. Mais comment la Mord-Sith avait-elle pu le savoir ?

Dehors, des chevaux passaient devant la tente de la Dame Abbesse. Des soldats saluaient au passage leurs camarades qui revenaient de patrouille. Dans le lointain, on entendait des échos de conversations et des voix d'hommes qui criaient des ordres. En bruit de fond, les marteaux des forgerons s'abattaient inlassablement sur des enclumes. On réparait le matériel et les armes…

Non loin de la tente, des chevaux tournaient en rond dans un corral.

Les bruits normaux d'un camp, par une journée exactement semblable aux autres.

Verna aimait qu'il ne se passe rien d'extraordinaire. À force de s'empiler les uns sur les autres, les jours finiraient par l'écraser, et elle en aurait terminé avec son chagrin. Au fond, que pouvait-elle espérer de plus ?

— Tu l'as touchée avec ton Agiel ? demanda-t-elle à Rikka. Je croyais que l'arme des Mord-Sith n'avait aucun effet sur les personnes contrôlées par celui qui marche dans les rêves.

Rikka eut un sourire rusé. Puis elle écarta les bras.

— Mon Agiel ? Vous voyez un Agiel quelque part ?

Sachant qu'une Mord-Sith ne se séparait jamais de son arme, Verna jeta un coup d'œil au décolleté de Rikka. Elle frissonna en pensant à l'endroit où devait être caché l'Agiel.

— Bon ! lâcha Meiffert, visiblement à court de patience, je veux savoir ce qui se passe, et plus vite que ça !

— Je patrouillais dans le col de Dobbin, et devinez sur quoi je suis

tombée ? Un détachement de l'Ordre Impérial !

Le général eut un soupir rageur.

— Nos ennemis tentent régulièrement ce genre d'incursion dans nos lignes… Mais comment avez-vous pu croiser ce détachement ? Une de nos sœurs aurait déjà dû l'avoir piégé…

Rikka haussa les épaules.

— Eh bien, ce détachement était en fait de l'autre côté du col… Près de la ferme abandonnée… (Elle flanqua un petit coup de gros orteil au bureau.) Là où vous avez trouvé le bois…

Verna fit une moue agacée. Rikka n'aurait pas dû s'aventurer jusque-là. Hélas, les Mord-Sith n'obéissaient qu'au seigneur Rahl en personne. Et si elles avaient exécuté les ordres de Kahlan, c'était exclusivement parce que celle-ci représentait Richard durant sa longue absence.

En réalité, selon Verna, c'était encore plus simple que ça. Ces femmes avaient accepté l'autorité de la Mère Inquisitrice parce qu'elles ne voulaient pas s'attirer les foudres de son mari, lorsqu'il reviendrait. Tant que ces instructions ne les contrariaient pas, pourquoi n'auraient-elles pas joué le jeu ?

Dès que quelque chose ne leur convenait plus, elles n'en faisaient qu'à leur tête. Ça, tout le monde le savait…

— La Sœur de l'Obscurité se tenait à l'écart, dit Rikka, et elle semblait avoir très mal à la tête.

— Jagang…, souffla Verna. Il lui communiquait ses ordres, la punissait de quelque forfait ou lui faisait des remontrances. Il s'introduit de temps en temps dans l'esprit de ses serviteurs. C'est toujours très déplaisant.

Rikka caressa les cheveux de la tête posée sur le bureau.

— La pauvre chérie ! railla-t-elle. Alors qu'elle était dans un bosquet, les yeux dans le vague et les mains pressées sur les tempes, les soldats qui l'accompagnaient prenaient du bon temps avec deux filles qui hurlaient de douleur et les imploraient d'arrêter. Mais bien entendu, ces porcs n'en avaient rien à faire !

Verna baissa les yeux et soupira. Quelques personnes avaient refusé de s'enfuir avant l'arrivée de l'Ordre Impérial. Trop souvent, lorsque des gens doutaient de l'existence du mal, ils y étaient confrontés plus brutalement encore que les autres.

— Je me suis chargée des héroïques guerriers de l'Ordre, continua Rikka. Ils étaient trop occupés pour m'entendre arriver. Terrorisées, les deux femmes ont continué à crier après que je les eus sauvées. Mais la sœur se moquait de leurs hurlements depuis le début…

» Une des femmes était blonde, comme moi, et elle faisait à peu près ma taille. Ça m'a donné une idée… J'ai défait ma natte et mis la robe de la fille. Elle a pris les vêtements d'un soldat, puis son amie et

elle, sur mon conseil, ont couru vers les collines, le plus loin possible de la sœur.

» Je n'ai pas eu besoin de leur dire deux fois de foutre le camp ! Quand elles ont été loin, je me suis assise sur un banc, devant l'étable. Lorsque la sœur est revenue, elle m'a vue en train de faire semblant de pleurer, et elle est tombée dans le piège. « Il est temps que ces porcs en finissent avec toi et ton amie, qu'ils doivent encore besogner dans le foin, a-t-elle dit. Son Excellence veut un rapport le plus vite possible. Il est prêt à se mettre en mouvement… »

Verna se leva d'un bond.

— Elle a dit ça, vraiment ?

— Oui.

— Et après ? demanda le général.

— La sœur s'est dirigée vers la porte de l'étable. Quand elle est passée devant moi, je lui ai sauté dessus et je lui ai tranché la gorge avec le couteau volé à un soldat.

— Tranché la gorge ? répéta Meiffert. Tu n'as pas utilisé ton Agiel ?

Rikka le regarda comme s'il était un écolier qui n'a pas bien écouté la leçon.

— Comme l'a dit la Dame Abbesse, nos armes ne font aucun effet aux marionnettes de Jagang. J'ai donc utilisé une lame. Empereur ou pas, lui couper la gorge a très bien marché.

Rikka leva de nouveau la tête de sa victime. Un rapport souillé de fluides y resta collé, produisant un effet comique des plus incongrus.

— Je lui ai d'abord ouvert la gorge, puis j'ai coupé la moelle épinière entre deux vertèbres, pour la décapiter. Comme elle se débattait, j'ai dû la tenir fermement, et j'ai senti le moment où elle mourait. Pendant une fraction de seconde, le monde est devenu plus noir que le cœur du Gardien. Comme si le royaume des morts s'était emparé de l'Univers tout entier.

Verna détourna les yeux de la sœur, qu'elle avait connue pendant des années, la prenant pour une fervente adoratrice du Créateur. En réalité, cette folle adorait la mort et le néant.

— Le Gardien est venu prendre possession de ce qui lui appartenait, expliqua Verna à Rikka.

— Et voilà ! triompha la Mord-Sith. Je savais bien que la mort d'une Sœur de la Lumière ne se passait comme ça. C'était donc bien une Sœur de l'Obscurité. J'avais raison depuis le début.

— C'est exact…, soupira Verna.

Meiffert flanqua une tape amicale entre les omoplates de la Mord-Sith.

— Bien joué, Rikka ! Je devrais aller voir mes officiers. Si Jagang se met en mouvement, il ne lui faudra que quelques jours pour arriver

ici. Nous devons nous assurer que les cols seront prêts lorsque ses forces arriveront.

— Les cols tiendront, dit Verna. Enfin, pendant un temps…

L'Ordre devait traverser les montagnes pour envahir D'Hara, et il existait fort peu de cols. Verna et les sœurs les avaient condamnés du mieux qu'elles pouvaient. Des champs de force en défendaient l'entrée et des amas de pierres – des éboulis réalisés avec l'aide de la magie – bloquaient physiquement le passage. Toujours grâce à la magie, les sœurs avaient également dévasté les sentiers et les pistes qui couraient à flanc de montagne. Au cas où l'ennemi passerait quand même, les soldats avaient travaillé tout l'hiver pour construire des murailles défensives au milieu de tous les cols. Du haut de ces ouvrages, les défenseurs cribleraient leurs adversaires de flèches.

Afin de ne rien laisser au hasard, les sœurs avaient placé des pièges magiques devant toutes ces murailles.

Suivant les ordres de Jagang, des Sœurs de l'Obscurité avaient tenté de détruire les barrières magiques et naturelles. Mais la Dame Abbesse était bien plus puissante qu'elles, en tout cas lorsqu'il s'agissait de Magie Additive. De plus, elle avait uni ses forces à celles des autres sœurs pour que les sorts défensifs soient d'une résistance à toute épreuve.

Malgré tout ça, Jagang passerait. Rien de ce que pouvaient faire Verna, ses sœurs ou l'armée d'harane n'empêcherait que le nombre finisse par prévaloir. Si des dizaines de milliers d'hommes devaient tomber dans les cols, eh bien, l'empereur les sacrifierait sans sourciller. Et des centaines de milliers ne l'auraient pas dérangé davantage.

— Verna, je reviendrai dans un moment, dit le général. Nous devons organiser une réunion entre mes officiers et vos sœurs, pour harmoniser nos actions défensives.

— Une réunion… Oui, oui, bien sûr…

Le général et la Mord-Sith se tournèrent vers la sortie de la tente.

— Rikka ! appela Verna. (Elle désigna le bureau.) Tu veux bien emporter ton trophée ?

La Mord-Sith soupira – au risque de faire jaillir ses seins hors de la robe –, afficha une expression résignée et s'empara de la tête. Puis elle sortit avec le général.

Verna s'assit, accablée. Tout allait recommencer ! Après un hiver glacial mais paisible, la boucherie reprenait ses droits.

Jagang ayant établi son camp de l'autre côté des montagnes, la neige et le froid l'avaient empêché de nuire gravement à ses adversaires. À présent, comme durant l'été où Warren avait péri, le climat redevenait favorable et la guerre allait pouvoir faire rage.

La peur, les combats, la faim, la fatigue, la mort…

Mais quel choix s'offrait aux défenseurs, à part accepter de se faire massacrer ? L'ennui, c'était que la vie, ces derniers temps, était plus pénible à supporter que la mort…

Verna se souvint soudain du livre de voyage. Le tirant de la pochette de sa ceinture, elle approcha la lampe pour mieux voir.

Avant de lire, elle se demanda où étaient Richard et Kahlan. Allaient-ils bien ? Et Zedd et Adie, les derniers défenseurs de la Forteresse du Sorcier ? Eux, au moins, ils étaient en sécurité. Pour l'instant, en tout cas. Quand D'Hara serait tombé, Jagang retournerait en Aydindril, et les choses se gâteraient pour eux…

Verna posa le petit livre noir sur le bureau et passa un index sur la couverture en cuir de cet artefact vieux de plus de trois mille ans.

Les livres de voyage étaient une invention des mystérieux sorciers qui avaient construit le Palais des Prophètes. Chaque carnet avait son jumeau, et ce qu'on écrivait dans l'un apparaissait dans l'autre. Les Sœurs de la Lumière pouvaient ainsi communiquer même lorsque d'extraordinaires distances les séparaient.

Anna, la vraie Dame Abbesse, détenait le livre « frère » de celui de Verna.

Vingt ans durant, Verna avait sillonné le Nouveau Monde pour trouver Richard. Et Anna savait depuis le début où il était !

Une bonne raison de comprendre la rage de Kahlan, au sujet des manipulations d'Anna. Mais Verna avait fini par saisir que la Dame Abbesse lui avait confié une mission de la première importance, même si elle ne lui avait pas vraiment tout dit… Et elle l'avait choisie parce qu'elle lui faisait confiance.

Verna ouvrit le livre et lut le nouveau message.

« Verna, je crois avoir découvert où se cache le prophète ! »

La Dame Abbesse par intérim en sursauta de surprise. Après la destruction du palais, Nathan avait filé sans demander son reste. Qu'un tel homme soit en liberté glaçait les sangs…

Pendant près de deux ans, les Sœurs de la Lumière avaient cru qu'Anna et Nathan étaient morts. Une mise en scène organisée par l'authentique Dame Abbesse, partie en mission avec le prophète. Et c'était également elle qui avait choisi Verna pour lui « succéder ».

À part Verna, Zedd, Richard et Kahlan, très peu de personnes savaient la vérité. Heureusement, car l'évasion de Nathan était une catastrophe. Qui pouvait dire quels désastres il provoquerait ?

Verna continua sa lecture.

« Je devrais le capturer d'ici à quelques jours, si tout va bien. J'ai du mal à le croire, mais cette longue traque est enfin terminée.

Bien entendu, je te tiendrai au courant…

Et toi, comment vas-tu ? Comment se portent les sœurs, et que fait notre armée ? Réponds-moi aussi vite que possible. Je regarderai

chaque soir mon livre de voyage. Tu me manques terriblement, sache-le… »

Verna releva les yeux. Il n'y avait rien de plus, mais ça suffisait. L'idée qu'Anna mette enfin la main sur Nathan était un tel soulagement…

Pourtant, cette grande nouvelle ne remonta pas le moral de Verna. Jagang lancerait bientôt son attaque et Richard était toujours perdu quelque part dans le Sud. Anna avait œuvré pendant cinq cents ans pour que le Sourcier dirige les forces du Nouveau Monde lors de la bataille qui déciderait du sort de l'humanité.

On était à la veille du dernier acte de ce conflit, et Richard manquait à l'appel…

Verna tira la plume spéciale glissée dans la couverture du livre et commença d'écrire.

« Très chère Anna, j'ai peur que les choses, ici, soient en train de très mal tourner.

Le siège des cols qui défendent D'Hara commencera bientôt. »

Chapitre 20

Dans les immenses couloirs du Palais du Peuple, le cœur même du pouvoir d'haran, le martèlement des semelles sur la pierre composait un étrange fond sonore.

Anna se tortilla un peu sur le banc de marbre blanc où elle était assise, coincée entre trois femmes et un couple d'âge mûr. Tous ces braves gens parlaient de ce que les passants portaient – souvent pour en dire du mal – ou des curiosités à ne manquer à aucun prix lorsqu'on visitait le palais. Ces bavardages innocents ne faisaient de tort à personne. Et ils aidaient sûrement les gens à oublier la guerre et son cortège de malheurs.

Pourtant, la Dame Abbesse avait du mal à croire qu'on ne soit pas bien au chaud dans son lit, à une heure si tardive. Les commérages étaient agréables, mais tout de même…

La tête baissée, Anna faisait mine de fouiller dans son sac de voyage. En réalité, elle ne cessait de surveiller les soldats qui patrouillaient dans le couloir. Devait-elle s'inquiéter à leur sujet ? Elle n'en savait rien et ne tenait pas à le découvrir quand il serait trop tard.

— Vous venez de loin ? demanda la femme assise à sa gauche.

Anna sursauta puis comprit que la question lui était adressée.

— Eh bien, c'était un long voyage, oui…

Espérant qu'on lui fiche la paix, la Dame Abbesse recommença de fourrager dans son sac.

Mais la femme aux cheveux à peine grisonnants ne se laissa pas décourager.

— Moi, j'habite assez près, mais j'aime bien passer une nuit au palais de temps en temps, histoire de me remonter le moral.

Anna regarda autour d'elle, admirant le magnifique sol de marbre, les arches aux colonnes veinées de rose, les balcons délicatement sculptés… Puis elle contempla la voûte qui laissait passer la lumière du soleil pendant la journée, illuminant les superbes statues qui ornaient les fontaines et les bassins.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire…, murmura Anna.

Cela dit, ce lieu ne lui remontait pas le moral. Bien au contraire, il la rendait plus nerveuse qu'un chat égaré dans un chenil.

Elle sentait que son pouvoir était terriblement affaibli, ici…

Le Palais du Peuple était en réalité un complexe urbain plus grand

que bien des mégalopoles. Des dizaines de milliers de gens y vivaient, et les visiteurs y affluaient quotidiennement. Aux différents niveaux, on trouvait des habitations, des commerces ou des institutions liées à l'État. Et un certain nombre d'étages étaient interdits aux visiteurs…

Au pied du complexe, dans une vaste plaine, un marché en plein air se tenait tous les jours de la semaine. Tandis qu'elle gravissait l'incroyable escalier, à l'intérieur du complexe, Anna était passée par plusieurs niveaux exclusivement réservés au commerce. Véritable plaque tournante économique, le palais attirait des gens venus des quatre coins de D'Hara.

Mais c'était surtout le fief ancestral des Rahl, la lignée qui dirigeait le pays depuis des lustres. Et cela lui conférait une grandeur qui dépassait la compréhension de la majorité des gens qui le visitaient ou y résidaient.

Le Palais du Peuple était un sortilège ! Pas un endroit protégé par un sort, comme le Palais des Prophètes, mais un sort en soi.

Le complexe entier avait été bâti dans un but bien précis : être un sortilège dessiné sur la face du monde. Les murailles fortifiées déterminaient l'apparence physique du sortilège, les combinaisons de salles formaient les moyeux de grandes roues invisibles, et les couloirs étaient les lignes de forces du construct magique – l'essence du sort et la source de sa puissance.

Comme les lignes d'un sortilège dessinées dans la poussière avec la pointe d'un bâton, les couloirs avaient dû être construits dans l'ordre requis par la magie particulière qu'on entendait évoquer. Procéder de cette manière avait dû être extraordinairement coûteux, car cela impliquait de négliger les techniques classiques du bâtiment pour recourir à des méthodes beaucoup moins rationnelles. Mais c'était le seul moyen pour que le sort soit actif.

Et pour être actif, il l'était !

Cette magie très spécifique faisait du palais un endroit parfaitement sûr pour tout membre de la lignée Rahl. Elle renforçait le pouvoir du seigneur régnant et diminuait celui de tous ses visiteurs. Anna n'avait jamais senti son Han se racornir d'une telle manière. Ici, elle doutait d'avoir assez de pouvoir pour allumer une bougie.

La Dame Abbesse resta bouche bée de surprise quand elle s'avisa d'une autre particularité du sortilège. Elle sonda les couloirs à portée de sa vue – certaines lignes du sort – et comprit pourquoi ils étaient en permanence pris d'assaut par des visiteurs.

Les sorts dessinés avec du sang étaient les plus puissants et les plus actifs. Mais quand le fluide vital séchait dans la terre, puis se décomposait et disparaissait, la magie faiblissait en même temps. Ici, les « lignes » du sort – les couloirs – étaient gorgées du sang des gens qui allaient et venaient jour et nuit dans le complexe.

Voilà pourquoi le palais était ouvert aux quatre vents !
Un concept génial qui stupéfiait littéralement Anna.

— Vous louez une chambre, je suppose…

Anna avait totalement oublié la femme assise à côté d'elle.

— Eh bien, pour être franche, je ne sais pas encore où je dormirai ce soir…

La femme continua à sourire, mais sa courtoisie semblait lui coûter de plus en plus d'efforts.

— Vous ne pourrez pas vous rouler en boule sur un banc, savez-vous ? Les gardes ne vous y autoriseront pas. Si vous ne louez pas une chambre, ils vous jetteront dehors.

Anna comprit où sa voisine voulait en venir. Aux yeux de ces gens, tous vêtus de leurs plus beaux atours pour leur visite du palais, elle devait ressembler à une clocharde. Alors que la tenue des autres était le principal sujet de médisance de ces badauds, voir Anna à côté d'eux devait les déconcerter.

— J'ai de quoi me payer une chambre, assura la Dame Abbesse. Mais je ne sais pas où on peut en louer, voilà tout. Après un si long voyage, je voulais trouver une auberge et prendre un bon bain, mais j'ai dû reposer un peu mes vieilles jambes. Auriez-vous la bonté de me dire où on peut louer des chambres ?

Le sourire de la femme redevint plus naturel.

— Je vais de ce pas regagner mon auberge, et je peux vous y conduire. Ce n'est pas très loin.

— Ce serait très gentil à vous, dit Anna.

La femme se leva et souhaita une bonne nuit à ses deux amies. Anna se leva aussi, d'autant plus pressée de partir qu'une patrouille venait d'apparaître à l'autre bout du couloir.

La Dame Abbesse était surtout épuisée parce qu'elle avait été embarquée, l'après-midi même et contre sa volonté, dans la séance de dévotions au seigneur Rahl. Entendant sonner une cloche, tous les gens s'étaient réunis dans une cour à ciel ouvert et s'étaient agenouillés comme un seul homme.

Personne ne s'était dérobé à ce rituel, et des gardes patrouillaient pour s'en assurer. Se sentant comme une souris sous le regard d'une armée de hiboux, Anna s'était jointe à la « célébration ».

Deux heures à genoux sur un sol dur, le plus souvent prosternée afin que son front touche le carrelage glacé. Deux heures à répéter les mêmes fadaises !

« Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies

lui appartiennent. »

Les résidents du palais devaient sacrifier à ce rituel plusieurs fois par jour. Franchement, Anna se demandait comment ils pouvaient supporter ça !

Puis elle se souvint du lien, entre le seigneur et ses sujets, qui empêchait Jagang de s'introduire dans leur esprit. Du coup, elle ne se posa plus la question. Prisonnière pendant un temps de l'empereur, elle l'avait vu assassiner une sœur, simplement pour démontrer sa puissance.

Face à un tel monstre, s'acquitter d'innocentes dévotions n'était pas un grand sacrifice.

Cela dit, Anna n'avait pas besoin de répéter la ridicule litanie. Elle était liée à Richard depuis plus de cinq cents ans, soit très longtemps avant sa naissance…

Selon une prophétie, Richard était la seule chance de l'humanité d'éviter une catastrophe…

Anna sonda attentivement le couloir. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à trouver le prophète…

— Par là, dit la femme en tirant Anna par sa manche.

La Dame Abbesse suivit sa nouvelle « amie » dans un couloir, sur la droite. Par prudence, elle tira son châle pour dissimuler son sac à dos et serra son autre sac de voyage sous son bras. En avançant, elle se demanda combien de gens, sur leur banc de marbre, échangeaient des ragots à son sujet.

Le sol du couloir était en mosaïque, afin de dessiner des motifs géométriques qui donnaient le sentiment d'évoluer sur un dallage à trois dimensions. Cette illusion d'optique, très classique, existait dans l'Ancien Monde, mais Anna ne l'avait jamais vue appliquée sur une telle échelle. Une œuvre d'art ! Et il s'agissait seulement du sol. Dans ce palais, tout était fabuleux.

De chaque côté du couloir, sous des arcades, des boutiques proposaient tout ce qu'un voyageur pouvait désirer. Des boissons, de la nourriture, des confiseries… Sur d'autres étalages, on trouvait des chemises de nuit ou des pyjamas. Anna vit même un marchand de bigoudis !

Même à cette heure tardive, la plupart des commerces étaient encore ouverts, et les affaires marchaient bien. Dans un tel complexe, il devait y avoir des centaines de travailleurs nocturnes, et il fallait bien qu'ils se nourrissent. En revanche, les salons de beauté et les coiffeurs étaient fermés, car leur clientèle – une légion de coquettes – n'arriverait pas avant l'aube suivante.

— Et d'où venez-vous ? demanda la compagne d'Anna en regardant avec intérêt les étalages, des deux côtés du couloir.

— Du sud… Très loin au sud… (Voyant que la femme tendait

l'oreille, très intéressée, Anna décida de lui donner un peu de grain à moudre.) Ma sœur habite ici, et je viens lui rendre une petite visite. Elle conseille le seigneur Rahl sur des sujets importants…

— Une conseillère du seigneur Rahl ? s'extasia la femme. Quel honneur pour votre famille !

— Oui, nous sommes tous fiers d'elle…

— Et sur quoi le conseille-t-elle ?

— Sur quoi ? Eh bien, des affaires stratégiques…

— Une femme ? Et le seigneur l'écoute sur des questions militaires ?

— Oui, persista et signa Anna. (Elle baissa le ton.) C'est une magicienne. Une voyante, même… Elle m'a écrit une lettre où elle prévoyait que je viendrais au palais. N'est-ce pas remarquable ?

— Eh bien, oui… Surtout puisque vous êtes là, comme elle l'avait prévu.

— Elle m'a dit aussi que je rencontrerais une femme très serviable.

— Eh bien, elle a l'air très douée…

— Vous ne pouvez pas imaginer à quel point ! Ses prévisions sont extraordinairement précises.

— C'est vrai ? Qu'a-t-elle dit d'autre au sujet de votre visite ?

— Eh bien… Elle a prédit que je rencontrerais un homme ici…

— Un homme ? Il y en a beaucoup au palais. Voilà qui ne me semble pas très… précis. À mon avis, elle a dû entrer davantage dans les détails. Pour une conseillère du seigneur Rahl, ça paraît la moindre des choses…

Anna fit mine de puiser dans ses souvenirs.

— Oui, maintenant que vous le dites… Voyons si je me souviens… (Anna posa une main sur le bras de la femme, comme si elles étaient de vieilles amies.) Elle me parle sans arrêt de mon avenir ! Ses lettres sont tellement remplies de détails sur mon futur que j'ai parfois le sentiment de ne plus contrôler ma vie. Et bien entendu, j'oublie tout un tas de choses.

— Faites un effort ! implora la femme. C'est tellement fascinant !

Anna feignit de se plonger dans une profonde méditation. Alors qu'elle levait les yeux au plafond, comme pour y trouver l'inspiration, elle remarqua pour la première fois que la voûte était peinte pour imiter le ciel, avec les nuages et même les oiseaux.

L'effet était saisissant.

— Eh bien, fit Anna lorsqu'elle fut sûre d'avoir captivé son auditoire, ma sœur affirme que cet homme est vieux… Mais très distingué, cependant ! Pas un vieux barbon décrépit, mais un homme très grand avec une crinière blanche qui cascade sur ses larges épaules. Selon elle, il serait rasé de près, beau comme un dieu et

fascinant avec ses yeux bleu foncé.

— Des yeux bleu foncé, répéta la femme. Oui, ce doit être un très bel homme.

— Ma sœur prétend qu'une femme fond dès qu'il pose sur elle ses yeux d'hypnotiseur.

— Pour des précisions, ce sont des précisions ! Dommage que votre sœur ne connaisse pas le nom de cet homme.

— Mais elle le connaît ! Mériterait-elle le titre de conseillère du seigneur Rahl si elle ignorait ce genre de chose ?

— Son nom ? Elle vous l'a dit ? Elle peut prévoir l'avenir avec tant d'acuité ?

— Bien sûr que oui ! mentit effrontément Anna.

Elle marcha un moment en silence, regardant les gens qui allaient et venaient dans le couloir et s'arrêtaient parfois devant une boutique.

— Alors ? insista la femme. Quel nom vous a indiqué votre sœur ? Comment s'appelle ce grand gentilhomme distingué ?

Anna regarda une nouvelle fois la voûte.

— Son nom commençait par un « N »… Nigel, Norris ou quelque chose comme ça. Non, une minute ! (Anna claqua des doigts.) Il s'appelle Nathan.

— Nathan, répéta la femme comme si elle avait été prête à torturer Anna pour lui arracher ce nom. Nathan…

— Oui, c'est ça, Nathan ! Vous connaissez quelqu'un de ce nom, au palais ? Un grand type âgé avec des cheveux blancs, de larges épaules et des yeux bleu foncé ?

Cette fois, ce fut la femme qui contempla la voûte, et Anna qui guetta nerveusement une réponse.

Soudain, une main se referma sur l'épaule de la Dame Abbesse et la força à s'arrêter de marcher.

Anna et sa compagne se retournèrent.

Elles découvrirent une grande femme aux yeux bleus et aux cheveux blonds nattés. Vêtue d'un uniforme de cuir rouge, elle ne paraissait pas du tout commode.

La compagne d'Anna devint blanche comme une crème à la vanille.

— Nous vous attendions, dit la femme en rouge.

Anna se força à ne rien dire. À quelques pas de là, une dizaine de soldats armés jusqu'aux dents bloquaient le passage.

— Eh bien, dit la Dame Abbesse, vous devez vous tromper, parce que…

— Je ne me trompe jamais.

Anna était bien plus petite que la blonde – deux bonnes têtes de moins au bas mot. De quoi l'inciter à la prudence.

— Oui, ça ne doit pas être votre genre, dit-elle d'un ton soudain

moins conciliant. Que se passe-t-il ?

— Le sorcier Rahl veut que nous vous arrêtions.

— Le sorcier Rahl ?

— Oui. Nathan Rahl.

La compagne d'Anna poussa un petit cri. Craignant qu'elle s'évanouisse, la Dame Abbesse la retint par un bras.

— Vous allez bien, très chère ?

— Oui, oui, mentit la pauvre femme. Mais il se fait tard, et je dois y aller. Puis-je partir ?

— Oui, ce serait une bonne idée, répondit la grande blonde.

La femme aux cheveux gris fit une révérence, marmonna un « bonne nuit » presque inaudible et fila sans demander son reste.

— Ravie que vous m'ayez trouvée, lâcha froidement Anna. Maintenant, allons voir Nathan. Enfin, je veux dire… le sorcier Rahl.

— Le sorcier ne vous accordera pas d'audience…

— Ce soir ? Vous voulez dire qu'il ne me recevra pas ce soir ?

Anna s'efforçait de rester polie, mais elle avait hâte de tordre le cou de ce vieil enquiquineur. Ou au moins, de le rosser copieusement.

— Je m'appelle Nyda, dit la femme.

— Ravie de vous rencontrer.

— Tu ne sais donc pas qui je suis ? demanda la blonde, jetant la politesse aux orties. Une Mord-Sith, espèce d'idiote ! Je vais te donner un avertissement, et c'est le seul auquel tu auras droit de ma part. Tu es venue pour nuire au sorcier Rahl, et tu es maintenant ma prisonnière. Si tu tentes d'utiliser ta magie, je m'en emparerai pour la retourner contre toi. Et crois-moi, ce ne sera pas une expérience agréable.

— De toute façon, soupira Anna, ma magie n'est pas très vaillante, ici. Pour tout dire, elle ne vaut plus tripette. Donc, je suis parfaitement inoffensive.

— Je me fiche de l'état dans lequel est ton pouvoir ! Tente seulement d'allumer une bougie avec, et il m'appartiendra.

— Je vois, dit Anna.

— Tu as des doutes ? Essaie donc de m'attaquer ! Voilà longtemps que je ne me suis plus approprié le pouvoir d'une magicienne. Ça pourrait être amusant.

— Désolée, mais je suis trop fatiguée pour attaquer quelqu'un. Le voyage, sans doute… Peut-être plus tard…

Nyda sourit et Anna, face à ce rictus, comprit pourquoi les Mord-Sith étaient tellement redoutées.

— Très bien, j'attendrai…

— Que ferez-vous de moi jusque-là ? demanda Anna. Allez-vous m'enfermer dans une des jolies salles du palais ?

Nyda ne daigna pas répondre mais fit un signe de tête. Deux soldats sortirent du rang et accoururent. Dominant Anna comme des chênes auraient dominé un fraisier, ils la saisirent chacun par un bras.

— Allons-y, dit Nyda.

Elle avança d'un pas décidé dans le couloir.

Les deux géants la suivirent, portant quasiment Anna, dont les pieds ne parvenaient pas à toucher le sol plus d'un pas sur trois ou quatre.

Devant eux, les passants s'écartaient pour céder le passage à la Mord-Sith. Certains entraient précipitamment dans la première boutique qui s'offrait à eux et d'autres se pressaient contre les murs. Tous regardaient la petite femme vêtue d'une robe bleue que deux gardes du palais en cotte de mailles conduisaient vers son destin.

Suivis par les autres soldats, Nyda, Anna et les deux colosses s'engagèrent dans un court corridor qui donnait sur une lourde porte barrée de fer.

Un homme courut l'ouvrir. Avant d'avoir compris ce qui se passait, Anna franchit le seuil entre ses deux anges gardiens.

Le couloir défendu par la porte ne ressemblait pas à ceux que la Dame Abbesse venait d'admirer. Obscur et humide, il empestait la mort.

Le petit groupe s'engagea dans un escalier aux marches en bois. Plusieurs soldats allumèrent des lampes afin d'éclairer le chemin de Nyda.

Au pied de l'escalier, la Mord-Sith continua son chemin dans un dédale de corridors tout aussi glauques. Puis elle descendit un nouvel escalier.

Anna et ses geôliers progressaient dans les entrailles du palais. Avant la Dame Abbesse, des centaines de prisonniers avaient dû emprunter ce chemin pour ne plus jamais remonter à la surface. Darken Rahl, le père de Richard, et Panis Rahl, son grand-père, étaient de célèbres amateurs de torture. Pour des hommes comme eux, la vie ne signifiait rien.

Mais Richard avait changé tout ça. Hélas, il n'était pas là. En revanche, Nathan avait élu résidence au palais.

Anna connaissait le prophète depuis près de mille ans. Pendant ces dix siècles, elle l'avait gardé prisonnier dans ses appartements. Les hommes comme lui n'avaient pas droit à la liberté. Mais il s'était enfui, et il avait réussi à prendre le pouvoir au Palais du Peuple, la demeure ancestrale des Rahl. Après tout, il était un parent de Richard, un sorcier et un membre de la lignée régnante.

Anna jugea soudain idiot le plan qu'elle avait imaginé. Prendre le

prophète par surprise et lui passer un collier autour du cou ! Il suffirait d'une ouverture, et il serait de nouveau en son pouvoir.

Tout ça lui avait paru logique, quelque temps plus tôt…

Au terme d'une très longue descente, Nyda s'engagea sur une étroite corniche bordée par un mur humide sur la droite et par une balustrade de fer sur la gauche.

Anna jeta un coup d'œil au-delà de la rampe, mais elle ne vit rien d'autre qu'une obscurité épaisse comme de l'encre. À combien de centaines de pieds se trouvait le fond de ce gouffre ?

Une question théorique, puisqu'elle n'avait aucune intention de se battre avec ses geôliers. Cela dit, s'ils décidaient de la jeter dans le vide, l'atterrissage risquerait de faire mal.

Mais cette femme et ces hommes obéissaient à Nathan. Si mal embouché qu'il fût, le prophète ne lui infligerait pas un sort pareil…

Encore que… Après des siècles d'incarcération et de brimades, le vieil homme pouvait avoir envie de se venger…

Anna sonda de nouveau les inquiétantes ténèbres.

— Nathan nous attend ? demanda-t-elle d'un ton faussement enjoué. J'ai hâte de lui parler. Nous devons discuter d'affaires très sérieuses…

Par-dessus son épaule, Nyda jeta un regard noir à la Dame Abbesse.

— Nathan n'a rien à vous dire, lâcha-t-elle.

Puis elle tourna de nouveau à droite et accéléra le pas. Une hâte soudaine qui ne dit rien de bon à Anna.

Au bout d'un énième couloir étroit, la Mord-Sith s'engagea dans un escalier en colimaçon. Craignant de tomber, la Dame Abbesse saisit la rampe rouillée. Mais les mains puissantes plaquées sur ses épaules lui auraient sans doute épargné une chute.

En tout cas, elles étouffaient dans l'œuf toute tentative d'évasion.

Au pied de l'escalier, Nyda fit signe au petit groupe de s'arrêter. Si bas dans les sous-sols du palais, l'air empestait la poix, la fumée, la sueur et l'urine. Une sorte d'avant-goût du royaume des morts, songea Anna.

Entendant les échos d'une quinte de toux, sur sa droite, elle sonda un étroit corridor et distingua une enfilade de portes de cellule. Des mains serraient parfois les barreaux des judas, et on n'entendait pas un bruit, à part quelques gémissements étouffés.

Sur la gauche, un homme en uniforme attendait devant une porte bardée de fer. Cet officier semblait taillé dans une pierre aussi dure que celle des murs. Dans d'autres circonstances, Anna lui aurait trouvé une indubitable prestance.

— Nyda…, salua-t-il en inclinant la tête. Que m'amènes-tu là ?

— Une prisonnière, capitaine Lerner ! (La Mord-Sith saisit la Dame

Abbesse par une épaule et la tira en avant, l'exhibant comme un trophée de chasse.) Une femme très dangereuse !

Lerner étudia brièvement la captive.

— Une cellule spéciale ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Nyda. Le sorcier Rahl ne veut pas qu'elle puisse sortir. Il dit qu'elle est une source infinie de problèmes.

Une demi-douzaine de remarques acerbes vinrent à l'esprit d'Anna, mais elle parvint à tenir sa langue.

— Viens avec nous, dans ce cas, dit Lerner. Tu nous aideras à l'incarcérer derrière les champs de force.

Nyda inclina de nouveau la tête. Deux soldats avancèrent et sortirent des torches de leur support. Quand il eut trouvé la bonne clé, sur un anneau qui en comptait une bonne dizaine, le capitaine ouvrit la porte, qui pivota sur ses gonds avec un grincement sinistre.

Anna ne se demanda pas pour qui sonnait ce glas. Car elle savait que c'était pour elle.

Quand Lerner eut fini de pousser la porte, il s'engagea dans un couloir chichement éclairé par des bougies. À travers les barreaux de leur cellule, des prisonniers rendus fous par la solitude tendaient leurs mains aux ongles recourbés comme des serres. Depuis combien de temps ces malheureux n'avaient-ils plus vu le jour ?

Les porteurs de torches suivirent Nyda et les flammes crépitantes firent briller son superbe uniforme moulant en cuir rouge. Les prisonniers grognèrent de désir et de frustration. L'Agiel pendu à une chaînette vola dans la main de la Mord-Sith, qui foudroya du regard les chiens qui lui manquaient ainsi de respect. Toutes les mains disparurent et Anna entendit des bruits de pas. Les prisonniers s'étaient réfugiés au fond de leur cachot, et plus un seul n'osait simplement soupirer.

Certaine qu'il n'y aurait pas de problème, Nyda recommença d'avancer. Les deux géants entraînèrent Anna avec eux, et le capitaine ferma la marche.

La Dame Abbesse tira un coin de son châle sur sa bouche et sur ses narines, mais ça ne fit pas grand-chose contre la puanteur ambiante.

Lerner prit une petite lampe dans une niche murale, l'alluma et alla ouvrir une nouvelle porte.

Dans le couloir très bas de plafond, au-delà, les cellules étaient placées très près les unes des autres. Une main couverte de pustules jaillit d'une petite ouverture et se retira aussitôt.

Derrière la porte suivante, le couloir, encore plus bas, se révéla à peine plus large que les épaules d'Anna. Alors que Nyda et les hommes étaient obligés de se plier en deux et de rentrer le ventre, la Dame Abbesse tenta en vain de contrôler les battements affolés de son cœur.

— Ici, dit Lerner en s'arrêtant.

À la lueur de sa lampe, il trouva la bonne clé et déverrouilla une nouvelle porte. Confiant la lampe à Nyda, il banda ses muscles pour faire pivoter le lourd battant.

Quand il se fut engouffré dans l'ouverture, Nyda le suivit, entraînant Anna avec elle.

Au fond d'une très petite pièce, le capitaine était occupé à ouvrir une deuxième porte.

Anna comprit que les champs de force étaient actifs dans l'avant-pièce. Derrière la seconde porte, une minuscule cellule sans fenêtre attendait les prisonniers condamnés à ne jamais revoir le soleil.

Les Rahl savaient construire des oubliettes dignes de ce nom !

Nyda tira Anna par le bras. Bien qu'elle fût très petite, la vieille femme dut baisser la tête pour entrer dans ce qui serait son ultime résidence.

Un banc creusé à même la pierre tenait lieu d'ameublement. On avait posé dessus une couverture miteuse et un gobelet cabossé.

Un pot de chambre attendait dans un coin du réduit. À défaut d'être propre, il avait été vidé…

— Nathan m'a ordonné de vous laisser ça, dit Nyda en posant la lampe sur le banc.

À l'évidence, il s'agissait d'un luxe auquel les autres « invités » n'avaient pas droit.

La Mord-Sith fit mine de sortir, mais s'immobilisa quand Anna cria son nom.

— Nyda ! Transmettez un message de ma part à Nathan, je vous en prie ! Dites-lui que je voudrais le voir. C'est très important !

— Il m'avait prévenue que vous diriez ça… C'est un prophète, après tout…

— Vous lui transmettrez mon message ?

— Nathan m'a déjà donné la réponse : il a un palais à diriger, et il ne peut pas accourir chaque fois que vous l'appelez.

Presque mot pour mot ce qu'Anna faisait répondre au prophète quand une sœur venait l'informer qu'il désirait la voir.

« Dites à Nathan que j'ai un palais à diriger. Je ne peux pas accourir chaque fois qu'il m'appelle ! S'il a une nouvelle prophétie, qu'il la note sur une feuille de parchemin, et je la regarderai quand j'aurai le temps. »

À l'époque, et jusqu'à aujourd'hui, Anna n'avait pas mesuré à quel point ce comportement était cruel.

Nyda sortit et tira la porte derrière elle. La Dame Abbesse se retrouvait seule dans une prison dont elle ne réussirait jamais à s'évader.

Au moins, elle était presque au terme de sa vie et ne devrait pas y croupir pendant des siècles, comme Nathan y avait été contraint.

— Nyda ! cria-t-elle en se précipitant vers le petit guichet.

La Mord-Sith se retourna alors qu'elle allait franchir la première porte, au-delà du champ de force désormais activé.

— Oui ?

— Dites à Nathan que… eh bien… que je suis désolée.

— Oh ! ça, je parie qu'il s'en doute ! railla la Mord-Sith.

Anna passa une main à travers les barreaux.

— Nyda, je vous en prie, dites-lui aussi que… que je l'aime.

Avant de refermer la première porte, Nyda dévisagea un long moment la prisonnière.

Chapitre 21

Kahlan leva les yeux, posa doucement une main sur la poitrine de Richard et tourna la tête en direction du son qu'elle avait entendu dans l'obscurité.

Sous sa paume, la poitrine de Richard se soulevait laborieusement au rythme de sa respiration saccadée. Mais au moins, il vivait, et c'était tout ce qui comptait. Tant qu'il serait de ce monde, la Mère Inquisitrice pourrait lutter pour trouver une solution. Elle ne baisserait les bras à aucun prix. Coûte que coûte, ils rejoindraient Nicci !

Un rapide coup d'œil au quartier de lune apprit à Kahlan qu'elle avait dormi moins de une heure. Des nuages teintés d'argent par les rayons de lune arrivaient paresseusement du nord.

À peine visibles, les coureurs décrivaient des cercles dans le ciel, presque à l'horizon. Ils étaient toujours sur la piste des voyageurs.

Kahlan détestait ces oiseaux qui les traquaient depuis que Cara avait touché la statue que Nicci appelait une « balise » d'avertissement. Les ailes de ces horribles animaux, comme celles de la mort, semblaient guetter sans cesse le Sourcier et la Mère Inquisitrice.

Kahlan se souvint du sable qui coulait dans la statue. Le temps leur filait entre les doigts. Elle ignorait ce qui se produirait quand le délai qui leur était imparti arriverait à son terme, mais elle se doutait que ce ne serait pas agréable.

L'endroit où les voyageurs avaient décidé de camper – un carré de terrain adossé d'un côté à une paroi rocheuse et protégé de l'autre par un bosquet de pins et de buissons – n'était pas très facile à défendre, mais Cara avait insisté : s'ils ne s'arrêtaient pas, avait-elle dit, le seigneur Rahl risquait de ne pas passer la nuit.

Cet avertissement avait donné des sueurs froides à Kahlan. Son cœur s'était emballé, et elle avait failli céder à la panique.

Elle avait remarqué que les cahots du chariot, même en avançant très lentement, n'avaient pas un bon effet sur la respiration de Richard. Trois heures après s'être mis en route, les voyageurs avaient dû souscrire à l'analyse de Cara et s'arrêter pour la nuit.

En quelques minutes, le souffle de Richard était devenu plus régulier.

Il fallait à tout prix retrouver une route et ne plus avancer sur un terrain accidenté.

Sur une voie convenable, l'épreuve serait moins pénible pour le

Sourcier et le chariot pourrait rouler plus vite.

Kahlan luttait sans cesse pour se convaincre qu'elle avait raison de croire encore en leurs chances. Non, ce voyage n'était pas un cache-misère posé sur une réalité accablante. La partie restait gagnable !

La dernière fois que Kahlan s'était sentie impuissante à ce point – presque certaine que la vie de Richard lui échappait –, il lui restait au moins une solide chance de sauver son bien-aimé. À l'époque, elle ne se doutait pas que cet ultime pari aurait pour conséquence une série d'événements qui mettraient en danger l'existence même de la magie.

L'Inquisitrice avait décidé seule de courir un risque, et elle était donc responsable de tout ce qui s'était passé depuis. Et si elle avait su ce qu'elle savait aujourd'hui, elle aurait quand même décidé de sauver Richard et de déclencher une catastrophe…

Une des missions de la Mère Inquisitrice était de protéger toutes les créatures magiques. Et voilà qu'elle risquait d'être la principale cause de leur disparition !

Quand elle entendit Cara imiter le sifflet d'un oiseau – un truc que lui avait appris Richard –, Kahlan se leva d'un bond, épée au poing, et attendit de voir apparaître la Mord-Sith.

À la chiche lueur d'une lanterne, elle remarqua que Tom, main sur la poignée en argent de son couteau, s'était levé du rocher où il s'était assis pour monter la garde et surveiller l'homme touché par le pouvoir de l'Inquisitrice.

Le « soldat spécial » de l'Ordre était roulé en boule aux pieds de Tom, là où sa maîtresse lui avait ordonné de rester.

— Que se passe-t-il ? demanda Jennsen.

Frottant ses yeux encore lourds de sommeil, elle vint se camper près de Kahlan.

— Je ne sais pas trop… Mais le signal de Cara veut dire qu'elle a quelqu'un avec elle…

La Mord-Sith surgit de l'obscurité. Comme la Mère Inquisitrice le pensait, elle poussait un homme devant elle.

Kahlan trouva un air familier à ce prisonnier. Puis elle le reconnut et en tressaillit de surprise. C'était le jeune voyageur qu'ils avaient rencontré une semaine plus tôt. Owen…

— J'ai essayé de vous rejoindre plus vite ! cria-t-il dès qu'il vit Kahlan. Je jure que j'ai essayé !

Le tenant par le col, Cara fit avancer le jeune homme, puis elle le força à s'arrêter face à Kahlan.

— Que racontes-tu là, Owen ?

Quand il aperçut Jennsen, derrière Kahlan, l'étrange voyageur en écarquilla les yeux de surprise.

— Je voulais vous rejoindre plus tôt, répéta-t-il, la voix brisée

comme s'il allait éclater en sanglots. Je suis passé par votre camp… (Tremblant de tous ses membres, il resserra sur sa poitrine les pans de son manteau.) J'ai vu… les… les dépouilles… Créateur bien-aimé ! comment pouvez-vous être si brutaux ?

Kahlan eut le sentiment qu'Owen allait vomir. D'ailleurs, il se couvrit la bouche comme s'il était effectivement sur le point de vider son estomac sur ses chaussures.

— Ces hommes ont tenté de nous capturer, dit Kahlan, avec l'intention de nous tuer. Nous ne sommes pas allés les chercher sur leur fauteuil à bascule, devant leur cheminée, pour les massacrer dans ce maudit désert. Ils nous ont attaqués, et nous nous sommes défendus !

— Mais par le Créateur ! comment avez-vous pu… ? (Owen ferma les yeux.) Rien n'est réel. Rien n'est réel.

Il répétait cette phrase comme si elle était une incantation capable de le protéger du mal.

Cara le tira en arrière et le força à s'asseoir sur un rocher.

— Rien n'est réel, continua-t-il à marmonner tandis que la Mord-Sith venait se placer sur la gauche de Kahlan.

— Si tu nous disais plutôt ce que tu fiches là ? demanda Cara.

— Et sans tarder, qui plus est ! ajouta Kahlan. Nous avons assez de problèmes sans devoir en plus nous occuper de toi.

Owen rouvrit enfin les yeux.

— Je suis venu dans votre camp pour vous parler, mais tous ces cadavres…

— Nous savons ce qui s'est passé là-bas ! coupa Kahlan, arrivée au bout de sa patience. Dis-nous pourquoi tu es là ! C'est la dernière fois que je te le demande !

— Le seigneur Rahl, dit Owen avant d'éclater en sanglots.

— Quoi, le seigneur Rahl ! rugit Kahlan.

— Il a été… empoisonné…

— Comment le sais-tu ? demanda l'Inquisitrice, les sangs glacés.

Owen se leva, les mains tordant les pans de son manteau.

— Parce que c'est moi qui l'ai empoisonné !

Était-ce possible ? Se pouvait-il que ce soit un poison, pas le don, qui tuait à petit feu Richard ? S'étaient-ils donc tous trompés ? Ce crétin d'Owen était-il responsable de tout ?

Kahlan avança vers le voyageur. Très vaguement, elle sentit que son épée lui glissait des doigts.

Owen la regarda approcher avec l'air apeuré d'une biche qui voit bondir un guépard.

Kahlan savait qu'Owen était bizarre. Richard aussi avait trouvé que quelque chose n'allait pas avec ce type.

Et cette poule mouillée avait empoisonné le Sourcier.

Richard souffrait et sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Le coupable se tenait devant Kahlan, et elle saurait pourquoi il avait agi ainsi.

Owen ne lui échapperait pas.

Il se confesserait à elle. Et il deviendrait sa marionnette.

Elle tendit un bras. Son pouvoir s'était régénéré, elle le sentait lové au cœur même de son être.

Ce porc avait tenté de tuer Richard. Kahlan allait découvrir s'il y avait un moyen de sauver son mari. L'empoisonneur pourrait le lui dire.

Elle se prépara à le toucher avec son pouvoir.

Pour frapper, elle n'avait pas besoin d'invoquer sa magie, mais simplement de cesser de la brider. Sa haine pour Owen s'était déjà dissipée, car elle n'avait plus d'importance. Kahlan cherchait la vérité, à présent. Elle était engagée corps et âme dans cette quête.

Owen n'avait pas une chance de s'en tirer.

Elle le vit debout, pétrifié, la regarder approcher avec des larmes aux yeux. La magie brûlait d'envie d'être libérée. Kahlan allait lui donner satisfaction, et tout serait accompli.

Owen lui appartiendrait.

Mais Cara s'interposa brusquement entre l'Inquisitrice et sa proie.

Ne voyant plus Owen, Kahlan essaya d'écarter la Mord-Sith, qui ne céda pas un pouce de terrain. Au contraire, elle saisit sa protégée par les épaules et la força à reculer.

— Non, Mère Inquisitrice, non !

— Laisse-moi passer !

— Non ! Reprenez-vous !

— Laisse-moi passer ! Cara, ne m'oblige pas à…

— Écoutez-moi !

— Cara, écarte-toi, ou…

La Mord-Sith secoua Kahlan comme si elle voulait lui décoller la tête des épaules.

— Écoutez-moi !

— Quoi ? Que veux-tu ?

— Attendez qu'il vous ait parlé. Il est venu ici pour ça. Quand il aura fini, vous pourrez utiliser votre pouvoir. Ou si vous préférez, je le ferai crier de douleur jusqu'au lever du soleil. Mais nous devons d'abord l'écouter !

— Je saurai bientôt toute la vérité… Quand il sera en mon pouvoir, il me dira tout.

— Et si ça provoque la mort du seigneur Rahl ? Sa vie est en jeu, il ne faut pas l'oublier.

— Bien entendu ! Pourquoi crois-tu que je fais tout ça ?

Cara tira Kahlan près d'elle et murmura :

— Et si, pour une raison inconnue, votre pouvoir tuait cet homme ? Nous avons eu ce genre de problème par le passé. Vous vous souvenez de Martin Pickard, qui clamait partout être venu au palais pour assassiner Richard. Le neutraliser semblait facile, mais c'était un leurre. Comme aujourd'hui, peut-être…

» En touchant Owen avec votre pouvoir, n'allez-vous pas entrer dans le jeu d'un mystérieux ennemi ? Et si tout ça était un piège ? Il ne s'agirait pas d'une banale erreur facile à corriger. Si le seigneur Rahl meurt, rien ne lui rendra la vie.

Les yeux bleus de Cara étaient humides de larmes et ses doigts s'enfonçaient cruellement dans la chair de Kahlan.

— Écoutons d'abord Owen. Quel mal cela peut-il nous faire ? Après, vous pourrez toujours recourir à votre pouvoir, si ça vous semble nécessaire. Mère Inquisitrice, votre Sœur de l'Agiel vous implore d'attendre un peu. Pour le salut du seigneur Rahl !

Cet ardent plaidoyer de Cara fit réfléchir Kahlan. Quand il fallait recourir à la force, la Mord-Sith n'hésitait jamais. Et là, elle prêchait la prudence…

Mais avait-elle raison ? Différer ce qui devait être fait n'était-il pas terriblement dangereux pour Richard ?

Face à Nicci, Kahlan avait commis l'erreur de ne pas agir assez vite. À cause d'elle, Richard avait été conduit en captivité. À l'époque, sa liberté était en jeu. Aujourd'hui, c'était sa vie.

Si hésiter avait été une erreur à l'époque, se précipiter ne serait pas nécessairement judicieux cette fois…

— D'accord, Cara, nous allons l'écouter…

Du bout d'un index, Kahlan écrasa la larme qui roulait sur la joue de la Mord-Sith. L'idée de perdre Richard terrifiait cette femme pourtant impitoyable.

— Merci, mon amie, murmura Kahlan. Tu as raison…

Cara lâcha la Mère Inquisitrice, se tourna vers Owen, croisa les bras et foudroya le pauvre homme du regard.

— Ne me fais surtout pas regretter d'être intervenue en ta faveur…

Owen dévisagea tour à tour les personnes qui l'encerclaient. Friedrich, Tom, Jennsen, Cara, Kahlan – et même l'homme que l'Inquisitrice avait touché avec son pouvoir.

— Pour commencer, dit Kahlan, comment aurais-tu pu empoisonner Richard ?

Owen semblait terrifié à l'idée de se confesser. Pourtant, il était venu pour ça.

— Quand j'ai vu la poussière soulevée par le chariot, dit-il en baissant les yeux, j'ai vidé l'eau qui me restait. Quand le seigneur Rahl m'a découvert, je lui ai demandé à boire. Il m'a offert son outre, et j'ai introduit le poison dedans avant de la lui rendre. J'ai été ravi de vous

voir arriver, parce que j'avais l'intention de vous empoisonner aussi. Mais vous aviez votre outre, et vous n'avez pas bu à celle de Richard. Cela dit, ce n'est pas grave. Tout marche quand même très bien.

Kahlan ne parvint pas à comprendre le sens d'une telle confession.

— Si je saisis bien, tu voulais nous tuer tous les deux, mais tu n'as pu empoisonner que Richard ?

— Vous tuer ? répéta Owen, bouleversé. Cette idée ne m'a jamais traversé l'esprit, Mère Inquisitrice. Je voulais vous rejoindre plus tôt, mais il y avait tous ces cadavres, dans votre camp… Je désirais donner l'antidote au seigneur Rahl.

— Je comprends… Tu cherchais à le sauver – après l'avoir empoisonné – mais quand tu es entré dans notre camp, nous n'étions plus là.

— C'était horrible. Tous ces morts. Du sang partout. Je n'ai jamais vu une telle boucherie.

— Si nous ne nous étions pas défendus, ces hommes nous auraient massacrés.

Owen ne sembla pas entendre cette remarque.

— Vous étiez partis, et je ne savais pas où. Dans l'obscurité, il n'est pas facile de suivre les traces d'un chariot. J'ai dû courir pour vous pister, et j'avais peur que les oiseaux m'attrapent, mais je devais vous rejoindre ce soir. J'avais peur, mais ça ne pouvait pas attendre.

Une histoire de fous, pensa Kahlan. *Rien de tout cela n'a de sens.*

— Donc, tu es une sorte de pompier pyromane ? Tu allumes un feu, tu donnes l'alerte, tu aides à éteindre l'incendie, et tu espères passer pour un héros ?

— Non, vous ne comprenez pas. Ce n'est pas ça du tout. J'ai détesté faire du mal au seigneur Rahl.

— Dans ce cas, pourquoi l'as-tu empoisonné ?

— Mère Inquisitrice, si nous ne lui donnons pas vite l'antidote, il va mourir ! J'ai déjà tellement tardé… (Owen croisa les mains et leva les yeux au ciel.) Créateur bien-aimé ! fais qu'il ne soit pas trop tard ! (Il tendit un bras vers Kahlan, mais se pétrifia quand il vit le regard noir qu'elle lui jetait.) Le temps nous manque, Mère Inquisitrice ! J'ai tout fait pour être là en temps et en heure, je le jure ! Si vous ne m'autorisez pas à lui donner l'antidote, le seigneur Rahl sera perdu. Et tout ça pour rien !

Kahlan se demanda que penser de cette offre d'assistance. Empoisonner un homme puis lui sauver la vie était… ridicule.

— De quel antidote s'agit-il ? demanda-t-elle.

Owen sortit un petit flacon de sa poche.

— Le voici ! Je vous en prie, Mère Inquisitrice… Il doit le boire. Dépêchez-vous, ou il mourra.

— À moins que ta potion l'achève…

— Si j'avais voulu sa mort, il aurait suffi de verser plus de poison dans son outre. Ou de ne pas venir ici avec l'antidote. Je ne suis pas un assassin, et c'est même la principale raison de ma présence ici.

Le discours d'Owen était incohérent et Kahlan ne lui faisait aucune confiance. Mais si elle se trompait, Richard le paierait de sa vie.

— Je suis pour l'antidote…, murmura Jennsen.

— Tu veux foncer tête baissée ?

— Vous l'avez dit vous-même : parfois, il faut agir vite, mais sans pour autant cesser de réfléchir. Tout à l'heure, dans le chariot, Cara vous a dit que Richard ne passerait peut-être pas la nuit. Owen affirme avoir un antidote. Il me semble que c'est le moment ou jamais d'agir.

— Si mon opinion intéresse quelqu'un, intervint Tom, je suis d'accord avec Jennsen. Je ne vois pas ce que nous pourrions faire d'autre. Mais si vous avez une idée, Mère Inquisitrice, n'hésitez pas à nous l'exposer.

Kahlan n'avait rien à proposer, à part rejoindre Nicci. Et ce n'était plus rien qu'un espoir vide de sens.

— Mère Inquisitrice, dit Friedrich, je suis également d'accord. Si vous autorisez Owen à donner son antidote au seigneur Rahl, nous penserons tous que c'était le meilleur choix possible.

En d'autres termes, personne ne blâmerait Kahlan si l'antidote tuait Richard…

Betty lui emboîtant le pas, Jennsen approcha d'Owen.

— Si tu mens, dit-elle, tu auras affaire à moi, puis à Cara et enfin à la Mère Inquisitrice, s'il reste quelque chose de toi. Tu comprends ce que je te dis, pas vrai ?

Owen détourna la tête comme s'il avait peur de regarder la jeune femme – et même sa chèvre.

Jennsen lui fait plus peur que nous tous réunis, pensa Kahlan, étonnée.

— Mère Inquisitrice, dit Cara à l'oreille de sa protégée, il doit avoir un antidote. S'il mentait, pourquoi aurait-il risqué sa vie en revenant nous voir ? Et s'il désirait la mort du seigneur Rahl, eh bien, il aurait déjà obtenu ce qu'il voulait. Donnons l'antidote au seigneur Rahl, et sans perdre de temps !

— Pourquoi l'a-t-il empoisonné ? Quand on compte fournir un antidote à un homme, pourquoi l'empoisonner ?

— Je n'en sais rien… Mais si le seigneur Rahl meurt…

Cara n'en dit pas davantage, mais ce qu'elle avait osé prononcer à voix haute était une impensable vérité.

Kahlan regarda Richard et crut s'évanouir à l'idée qu'il risquait de ne plus jamais reprendre conscience. Comment pourrait-elle vivre dans un monde où il ne serait plus ?

— Combien de liquide doit-on lui faire boire ? demanda-t-elle.

— Tout le flacon ! Il faut qu'il avale tout. (Owen posa l'antidote dans la paume de Kahlan.) Dépêchez-vous, par pitié !

— Tu lui as fait du mal, dit l'Inquisitrice. À cause de ton poison, il a craché du sang et la douleur lui a fait perdre connaissance. Si tu espères que je te pardonnerai parce que tu es venu le sauver, c'est une grossière erreur !

— J'ai essayé de vous rejoindre… Si j'avais réussi, il n'aurait jamais souffert autant. Mais vous avez massacré ces hommes, et…

— C'est notre faute, si je comprends bien ?

Owen eut un petit sourire satisfait. N'ayant pas saisi l'ironie de Kahlan, il se réjouissait qu'elle ait enfin clairement compris la situation.

Tandis que Jennsen surveillait l'empoisonneur, Tom s'occupa de la marionnette de Kahlan et Friedrich se chargea de Betty.

Kahlan et Cara s'agenouillèrent et soulevèrent Richard pour tenter de lui faire avaler l'antidote.

Kahlan enleva le bouchon avec sa bouche. Attentive à ne pas renverser une goutte du précieux médicament, elle porta le flacon aux lèvres de Richard puis l'inclina doucement.

Elle n'était pas sûre du tout que ce liquide si semblable à de l'eau fût vraiment un antidote. Pendant que Richard avalait une première gorgée, elle huma le flacon et sentit une légère odeur de cannelle.

Boire tout le contenu du flacon fut une longue épreuve pour Richard, car il n'avait plus le réflexe d'avaler. Kahlan dut plusieurs fois lui appuyer sur la glotte et Cara lui inclina la tête en arrière.

L'Inquisitrice soupira de soulagement quand le flacon fut enfin vide. Au moins, elle avait été capable de faire boire l'homme qu'elle aimait…

Dès que Cara et Kahlan eurent rallongé Richard, Owen accourut.

— Il a tout bu ? Vous en êtes sûres ?

Cara se leva d'un bond, fit voler son Agiel dans son poing et se campa devant l'étrange voyageur. Voyant qu'il ne s'arrêterait pas, elle lui abattit son arme sur l'épaule.

Owen recula en titubant légèrement.

— Désolé, dit-il en se massant l'épaule. Je voulais voir comment il allait… Je ne lui veux aucun mal, je le jure !

Kahlan écarquilla les yeux de surprise.

Cara regarda tristement son Agiel.

Owen n'avait pas été affecté par la magie de l'arme.

Jennsen aussi dévisageait le jeune homme. Il était comme elle. Un Pilier de la Création totalement étranger à la magie. Mais si la sœur de Richard avait conscience de sa nature, Owen paraissait ne pas en avoir la moindre idée. À ses yeux, Cara lui avait simplement donné un bon

coup sur l'épaule.

Un homme normal se serait écroulé et tordu de douleur dans la poussière.

— Richard a bu tout l'antidote…, dit Kahlan. À présent, laissons agir ce médicament. Cara, tu veux bien organiser les tours de garde ? Moi, je resterai près de Richard.

La Mord-Sith regarda Tom, qui capta immédiatement le message.

— Owen, dit-il, tu devrais venir avec moi… Que dirais-tu de passer la nuit près de cet homme charmant, là-bas ?

À l'expression du grand D'Haran, Owen comprit que ce n'était pas une invitation, mais un ordre.

— Oui, oui, j'arrive… (Il se tourna vers Kahlan.) Je prierai pour lui. Pour qu'il ait eu l'antidote à temps…

— Prie surtout pour toi, répondit froidement l'Inquisitrice.

Mais quand elle s'allongea près de Richard, sa façade se craquela. Dans la moiteur de la nuit, son mari frissonnait de froid…

Elle l'enveloppa dans une couverture, lui mit une main sur l'épaule et se blottit contre lui.

Serait-il toujours vivant lorsque le soleil se lèverait ?

Elle n'en savait rien…

Chapitre 22

Richard ouvrit les yeux, fut ébloui par la lumière et baissa aussitôt les paupières. Pourtant, la lumière n'était pas aveuglante. À voir le ciel gris acier à peine coloré de violet à l'horizon, l'aube se levait à peine.

Ou était-ce le crépuscule ? Trop désorienté pour répondre à une question pourtant très simple, le Sourcier tâta sa tête encore douloureuse. Sa poitrine lui faisait mal à chaque inspiration et il avait la gorge plus sèche que du vieux parchemin.

Mais l'écrasante douleur qui l'avait terrassé, lui faisant perdre connaissance, semblait ne plus le harceler. Et il ne tremblait plus du froid alors qu'il faisait une température étouffante.

Richard se sentait comme s'il avait été coupé du monde pendant un temps. Mais quelle avait été la longueur de cette rupture de continuité ? D'instinct, il aurait répondu « une éternité », car le monde des vivants lui apparaissait comme un très lointain souvenir. De plus, il avait la certitude d'être passé à un souffle de ne jamais se réveiller. À l'idée d'avoir frôlé de si près la mort, il frissonna de nouveau, mais de terreur, cette fois.

Son environnement ne ressemblait plus à celui dont il se souvenait. Le camp était adossé à une muraille rocheuse, et protégé sur un côté par un bosquet de pins. Les montagnes semblaient plus proches que la dernière fois qu'il les avait regardées, et il y avait beaucoup plus d'arbres sur les pentes des collines environnantes.

Le dos contre une roue arrière du chariot, Jennsen était enroulée dans une couverture et Betty dormait à côté d'elle. Tom était couché non loin de ses précieux chevaux et Friedrich, assis sur un rocher, montait la garde.

Richard ne reconnut pas les deux hommes étendus aux pieds de Friedrich. L'un des deux devait être le tueur que Kahlan avait touché avec son pouvoir. L'autre… Eh bien, il lui semblait l'avoir vu quelque part, mais où ?

Kahlan dormait paisiblement à côté de lui, et son épée reposait contre son autre flanc, bien à portée de sa main. L'Inquisitrice aussi se reposait avec sa lame près d'elle.

Tous les Sourciers qui avaient manié l'Épée de Vérité, qu'ils aient été loyaux envers le bien ou non, avaient légué leurs compétences à la magie de l'arme. Étant un authentique Sourcier de Vérité – à savoir le genre de personne pour qui l'arme était conçue –, Richard avait vite appris à s'approprier les talents de ses prédécesseurs et à en tirer parti

lors d'un combat. Dans tous les sens de l'expression, il était devenu un maître de la lame, et cela se vérifiait même quand il maniait un burin.

Kahlan avait été formée à l'escrime par son père, le roi Wyborn Amnell, souverain de Galea jusqu'à ce que la mère de l'Inquisitrice décide de le prendre pour compagnon. Richard avait complété cet enseignement en montrant à son épouse comment utiliser la vitesse et la souplesse – deux qualités majeures de la jeune femme – plutôt que de se reposer sur la force, comme la plupart des hommes d'épée.

Malgré sa tête et sa poitrine douloureuses, Richard sourit de sentir contre lui le corps délicieusement chaud de sa bien-aimée. Elle était si belle, même avec les cheveux tout emmêlés, comme en cet instant. La voir l'emplissait de désir et de tendresse. Amoureux fou de ses cheveux, il adorait la regarder dormir, et se réjouissait chaque fois qu'elle avait des mèches en bataille à cause de lui…

Depuis le premier jour, la formidable vitalité de Kahlan le fascinait. Cette femme n'avait peur de rien et elle ne baissait les bras devant aucun obstacle. En matière de courage, il n'avait jamais rencontré quelqu'un qui lui arrivât à la cheville. Et pourtant, lorsqu'elle dormait ainsi, on eût dit une petite fille qui rêvait à la prochaine fois que son père l'emmènerait en promenade et lui tiendrait la main…

Richard se pencha et posa un baiser sur le front de sa femme.

Kahlan ronronna d'aise et se blottit plus étroitement contre lui.

Puis elle s'assit d'un bond, comme un diable qui sort de sa boîte, et le regarda, les yeux écarquillés.

— Richard !

Elle se jeta sur son mari, posa la tête sur son épaule et lui mit un bras autour du torse. Alors qu'elle s'accrochait à lui comme à une bouée de sauvetage, elle eut un petit cri de détresse qui glaça les sangs de Richard.

Quelle angoisse elle avait dû éprouver, pour réagir ainsi…

— Je vais bien, dit-il.

Kahlan se redressa de nouveau, lentement, cette fois, et dévisagea son époux comme si elle ne l'avait plus vu depuis une éternité.

— Richard…

À part répéter ce prénom, Kahlan ne semblait plus capable de grand-chose.

— Tu fais les présentations ? demanda le Sourcier en désignant les deux hommes, au pied du rocher.

— Tu te souviens du voyageur que nous avons rencontré il y a une semaine ? Owen… C'est lui.

— Je savais bien qu'il me disait quelque chose.

— Seigneur Rahl ! s'écria Cara en se laissant tomber sur le sol à côté de Kahlan. Seigneur Rahl…

Elle aussi semblait avoir du mal à trouver ses mots.

Sans hésiter, elle prit la main libre de Richard. Un geste qui en disait plus long que d'interminables discours.

Richard dégagea sa main, s'embrassa les doigts puis caressa la joue de la Mord-Sith.

— Merci d'être la meilleure sentinelle du monde, mon amie…

Encore entortillée dans sa couverture, Jennsen accourut à son tour.

— Richard ! L'antidote a agi. Par les esprits du bien, il a agi !

— Un antidote ? répéta Richard en se redressant sur un coude. À quoi ?

— Tu as été empoisonné, expliqua Kahlan. (Elle désigna du doigt le coupable.) Owen… Tu lui as offert ton outre, et il te l'a rendue pleine de poison. Il voulait m'intoxiquer aussi, mais tu as été le seul à boire cette eau.

Richard regarda longuement les deux hommes roulés en boule aux pieds de Friedrich.

Puis il hocha fièrement la tête, comme s'il s'attendait à être félicité.

— Une de ces petites erreurs…, dit Jennsen.

— Pardon ? s'étonna Richard.

— Tu as dit que tout le monde commettait des erreurs, même toi, et que la plus infime pouvait avoir de graves conséquences. Tu ne te souviens pas ? Cara disait que tu faisais toujours des bourdes, et que tu avais de la chance qu'elle soit là pour les corriger. (Jennsen eut un sourire moqueur.) Elle parlait d'or…

Richard ne daigna pas rectifier les propos par trop simplistes de la Mord-Sith. En revanche, il saisit au vol l'occasion de faire un petit sermon à sa sœur.

— Ça te montre comment on peut être abusé par un type à l'air aussi insignifiant que notre ami, là-bas…

— Je crains qu'il ne soit pas si insignifiant que ça…, souffla Kahlan.

Cara tendit son bras à Richard, qui le saisit et s'en servit de point d'appui pour se relever.

— Cara, dit-il, alors que ses jambes encore flageolantes le forçaient à s'asseoir sur une caisse, près du chariot, tu veux bien aller le chercher ?

— Avec plaisir, seigneur Rahl… (La Mord-Sith s'éloigna, puis se retourna.) Mère Inquisitrice, n'oubliez pas de lui dire, pour Owen.

— Me dire quoi ? demanda Richard.

Tandis que Cara « aidait » Owen à se relever, Kahlan souffla à l'oreille de son mari :

— Il est comme Jennsen : totalement étranger au don.

Perplexe, Richard se passa une main dans les cheveux.

— Tu veux dire qu'il est mon demi-frère ?

— Non, je n'en sais rien… Mais nous savons que c'est un trou dans le monde. Au fait, dans le camp, juste après l'attaque, tu allais me dire quelque chose d'important que tu avais compris pendant l'interrogatoire de mon « prisonnier ». Tu n'en as jamais eu le temps…

— Oui… (Richard plissa le front pour se souvenir.) C'était au sujet du chef de ces hommes… Nicholas… Nicholas je ne sais plus quoi…

— Le Chapardeur, rappela Kahlan. C'est son surnom.

— Exact… Ce type a dit à ses sbires où nous trouver. Comment pouvait-il le savoir ?

— J'y ai réfléchi aussi, dit Kahlan, et je n'ai pas trouvé la réponse. Nous n'avons vu personne qui aurait pu trahir notre position. Et même si nous n'avions pas remarqué un espion, nous aurions été loin le temps qu'il ait fait son rapport… Bien entendu, il se peut que Nicholas soit près de nous, mais…

— Les coureurs, coupa Richard. C'est lui qui nous épie à travers leurs yeux. Nous n'avons vu personne, tu as raison, et c'est la seule explication qui tienne la route. Nicholas le Chapardeur a su où nous étions grâce aux oiseaux et c'est comme ça qu'il a pu indiquer notre position à ses tueurs.

Voyant qu'Owen approchait, Richard se leva.

— Seigneur Rahl ! s'écria le jeune homme. (Il voulut courir vers le sorcier, mais Cara le retint par le col.) Je suis tellement soulagé que vous vous sentiez mieux ! Le poison ne devait pas vous faire souffrir autant, et ça ne serait pas arrivé si vous aviez eu l'antidote à temps. J'ai essayé de vous rejoindre, mais avec tous ces cadavres… La Mère Inquisitrice comprend ce que je veux dire. Ce n'était pas ma faute.

Kahlan croisa les bras, plissa le front et regarda Richard dans les yeux.

— Ce pauvre Owen n'est vraiment pas responsable, lâcha-t-elle avec une ironie glaciale. Il est venu dans notre camp pour te donner l'antidote, mais nous étions partis, et il a seulement trouvé les cadavres des braves types que nous avons massacrés. Tu comprends le principe ? Il avait de bonnes intentions, et nous avons tout gâché. N'est-ce pas inconvenant ?

Richard se demanda si Kahlan en rajoutait dans la caricature, si Owen avait vraiment accouché d'excuses pareillement rocambolesques, ou s'il n'avait pas encore la tête assez claire pour saisir de telles subtilités.

Soudain, il se sentit de très mauvaise humeur.

— Tu m'as empoisonné, récapitula-t-il devant Owen, puis tu as voulu m'apporter l'antidote, mais tu ne m'as pas trouvé dans le camp où j'ai dû lutter contre des tueurs. C'est bien ça ?

— Oui ! s'écria Owen, très fier de lui. (Il se rembrunit soudain.) Une telle sauvagerie n'est pas étonnante de la part de gens qui ignorent la Lumière, bien entendu… (Des larmes perlèrent aux yeux de l'étrange jeune homme.) Mais pourtant, c'était si… (Il ferma les yeux et marmonna :) Rien n'est réel. Rien n'est réel…

Richard prit Owen par le col de sa chemise et le tira vers lui.

— Que veux-tu dire par « rien n'est réel » ?

Owen blêmit sous le regard du Sourcier.

— Ce que je dis, tout simplement. Comment savoir si ce que nous voyons est réel ? Oui, comment ?

— Si tu vois une chose, comment peux-tu imaginer qu'elle n'est pas réelle ?

— Parce que nos sens nous abusent en permanence en distordant la réalité. Ils nous confèrent des certitudes qui sont en fait des illusions. La nuit, nous sommes aveugles, et nous pensons donc qu'il n'y a rien autour de nous. Mais un hibou peut pourtant y repérer une souris à des centaines de pas de distance. Pour nous, la souris n'existe pas. Enfin, c'est ce que nous devrions penser, à cause de ce que nous voyons. Mais nous savons qu'il n'en est rien, n'est-ce pas ? Notre vue, au lieu de nous révéler la vérité, nous la dissimule. Plus grave encore, elle nous en donne une fausse idée…

» Nos sens nous trompent, seigneur Rahl… Les chiens sentent une multitude de choses qui nous sont inaccessibles à cause des limitations de nos sens. Si nous étions capables de distinguer la vérité du fantasme, comment un chien pourrait-il nous être supérieur ? Notre compréhension de la réalité est limitée par la médiocre qualité de nos perceptions.

» Notre arrogance nous porte à croire que nous connaissons l'inconnaissable. Comprenez-vous, à présent ? Nous ne sommes pas munis des outils requis pour déterminer ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Nous appréhendons une infime partie du monde qui nous entoure. Il existe un grand univers rempli de mystères qui ne nous est pas accessible. Un monde invisible, pourrait-on dire. Mais ça ne change rien, parce que même s'il était visible, nous ne saurions rien de sa réalité. Que nous le reconnaissions ou pas, distinguer entre le vrai et le faux est une tâche au-delà de nos pauvres moyens. Ce que nous croyons connaître échappe en fait à la connaissance. Rien n'est réel.

— Tu as vu ces cadavres parce qu'ils étaient réels, rappela Richard.

— Nous distinguons des apparences, c'est radicalement différent. Nos perceptions lacunaires nous poussent à l'erreur. Comme je l'ai déjà dit, rien n'est réel.

— Quand tu n'aimes pas ce que tu vois, tu décides que c'est irréel ?

— Comment pourrais-je trancher ? Aucun d'entre nous n'en est

capable. Prétendre le contraire est de l'arrogance. Un esprit éclairé sait admettre que son cerveau a de strictes limites.

Richard tira Owen plus près de lui.

— Avec des idées pareilles, on mène une vie misérable, en tremblant de peur à chaque seconde. Une vie gaspillée parce que jamais prise à bras-le-corps. Tu devrais utiliser ton cerveau pour comprendre le monde, au lieu de croire à des fadaises de ce calibre. Quand tu t'adresses à moi, parle de la réalité qui nous entoure et évite les théories fantaisistes de tes ridicules maîtres à penser.

Jennsen tira Richard par la manche et lui murmura à l'oreille :

— Et si Owen avait raison ? Pas au sujet des cadavres, mais pour sa vision du monde ?

— Tu veux me faire gober que ses conclusions sont fausses, mais que son raisonnement est juste ?

— Eh bien, non, mais… Imagine que sa thèse soit exacte. Prends-nous tous les deux pour exemples. Tu te souviens de la conversation où tu m'as dit que j'étais née incapable de voir… (Jennsen jeta un coup d'œil à Owen et décida de ne pas entrer dans les détails)… Eh bien, certaines choses… Tu as dit que ces choses n'existaient pas pour moi. En un sens, ma réalité et la tienne sont différentes.

— Tu m'as mal compris, Jennsen… Quand une personne touche du sumac vénéneux, elle a en général une réaction allergique. Par exemple, des cloques ou des démangeaisons. De très rares individus sont insensibles à cette variété de plante. En conclurais-tu qu'elle n'existe pas ? Ou que sa réalité dépend de ce que nous en pensons ?

— Es-tu sûr d'avoir raison ? insista Jennsen. Tu ne sais pas ce que c'est d'être différent des autres. De ne pas voir ce qu'ils voient, par exemple. Tu affirmes que la magie existe, mais je ne la sens pas, et elle n'a aucune influence sur moi. Dois-je te croire sur parole malgré ce que me crient mes sens ? À cause de ça, peut-être, je comprends mieux que toi ce que veut dire Owen. Il n'a pas absolument tort, je crois… Un être humain peut chercher à distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas, et postuler que tout n'est qu'une question de point de vue.

— Les informations que nous fournissent nos sens ont un contexte, Jennsen ! Si je fermais les yeux, le soleil ne cesserait pas de briller. Et quand je dors, perdant conscience de ce qui m'entoure, le monde ne cesse pas d'exister. Il faut toujours tenir compte du contexte. Les choses ne sont pas différentes en fonction de ce que nous en pensons. Ce qui existe, existe !

— Peut-être, mais si nous ne percevons pas un phénomène, comment êtres sûrs qu'il est réel ?

Un rien agacé, Richard croisa les bras.

— Je ne peux pas tomber enceinte. Dirais-tu que les femmes n'existent pas pour moi ?

Un rien penaude, Jennsen s'écarta de son frère.

— Hum… non, je ne crois pas…

— À présent, fit Richard en se tournant vers Owen, récapitulons ! Tu m'as empoisonné, c'est un fait. Pour commencer, tu l'as avoué, et ensuite, j'ai toujours mal quand je respire. Nous tenons donc une chose bel et bien réelle !

» Je veux savoir pourquoi tu m'as fait boire du poison, et pourquoi tu m'as apporté un antidote. Je me fiche de ce que tu penses des cadavres que nous avons laissés derrière nous. Limite-toi au vif du sujet. Tu m'as apporté un antidote, donc tu dois avoir une idée derrière la tête. Laquelle ?

— C'est simple : je ne voulais pas votre mort, donc je vous ai sauvé.

— Cesse de dire n'importe quoi ! Si tu ne voulais pas ma mort, pourquoi m'as-tu empoisonné ? Surtout pour me sauver après ?

Owen regarda autour de lui et ne vit que des visages hostiles. Pour se donner du courage, il inspira à fond.

— J'avais besoin de votre aide. Oui, je devais vous convaincre de nous porter assistance. Je vous ai imploré de venir, mais vous avez refusé alors que mon peuple a besoin d'un libérateur. J'ai précisé à quel point c'était important, mais ça ne vous a pas fait changer d'avis.

— J'ai mes propres problèmes, dit Richard, et ils sont prioritaires. Désolé que l'Ordre ait envahi ton pays. Je sais ce que c'est, crois-moi. Mais je tente de vaincre l'Ordre, et si j'y parviens, vous en serez débarrassés aussi. Vous n'êtes pas les seuls à souffrir. Les bouchers de Jagang tuent, violent et pillent partout.

— Vous devez nous aider d'abord, insista Owen. Les gens comme vous, ceux qui ignorent la Lumière, sont faits pour libérer mon peuple. Enfin, nous ne pouvons pas nous en charger nous-mêmes, parce que nous ne sommes pas des sauvages ! Je vous ai entendu parler de la consommation de viande, et ça m'a rendu malade. Les miens et moi ne sommes pas ainsi, parce que nous connaissons la Lumière. J'ai vu ce que vous avez fait à ces hommes. Eh bien, je vous demande de massacrer l'Ordre Impérial de la même façon.

— Je croyais que ces morts n'étaient pas réels…

Owen ignora l'interruption.

— Vous devez libérer mon peuple !

— Je t'ai déjà dit que je ne pouvais pas !

— Eh bien, vous y êtes obligé, maintenant ! (Owen regarda Jennsen, Cara, Tom et Friedrich, puis ses yeux s'arrêtèrent sur Kahlan.) Vous devez convaincre le seigneur Rahl de nous aider. Sinon, il mourra. Je l'ai empoisonné…

Kahlan saisit Owen par les pans de sa chemise.

— Tu lui as apporté l'antidote !

— Le jour où je vous ai exposé ma requête, je venais de lui donner le poison. Seigneur Rahl, vous l'aviez bu depuis quelques heures. Si vous aviez accepté, je vous aurais fourni immédiatement l'antidote. Aujourd'hui, vous seriez complètement guéri.

» Mais vous avez refusé d'aider ceux qui en ont besoin, alors que c'est votre devoir. De plus, vous m'avez chassé. Du coup, je ne vous ai pas donné l'antidote. Depuis, la substance toxique s'est installée dans votre corps. Si vous étiez moins égoïste, tout serait déjà arrangé.

» Mais là, le poison continue à faire son œuvre. À cause du délai, je n'avais pas assez d'antidote pour vous guérir. Cela dit, vous allez vous sentir mieux pendant un moment.

— Et comment puis-je guérir ?

— Il vous faudra davantage d'antidote.

— Et tu m'as donné tout ce que tu avais ?

— Exactement. Vous devrez libérer mon peuple. Après, vous pourrez boire tout l'antidote nécessaire.

Richard aurait volontiers tordu le cou d'Owen. Mais il se força au calme et posa une question cruciale :

— Pourquoi « après » ?

— Parce que l'antidote est à l'endroit conquis par l'Ordre Impérial. Pour y accéder, il vous faudra chasser l'envahisseur. Pour vivre, libérez-nous ! Sinon, acceptez de mourir.

Chapitre 23

Kahlan tendit un bras pour saisir Owen à la gorge.

Elle allait l'étrangler, le priver d'air, lui montrer ce que Richard avait subi quand il ne pouvait plus respirer. Oui, il allait voir ce que c'était de mourir à petit feu.

Cara approcha, apparemment avec les mêmes intentions que la Mère Inquisitrice.

Richard lança un bras pour arrêter les deux furies. De l'autre, il prit Owen par les pans de sa chemise.

— Combien de temps avant que je retombe malade ? cria-t-il. Quel répit me laissera ton poison avant de me tuer ?

Affolé, Owen regarda tous ces gens qui le dévisageaient comme s'ils voulaient le dévorer vif.

— Si vous faites ce que je demande – votre devoir, après tout – rien de mal ne vous arrivera. Je ne veux pas vous nuire, vous devez déjà l'avoir compris…

Kahlan se souvint de Richard, quand chaque inspiration était une torture. Une horreur sans nom ! Et ça risquait de recommencer – sans résurrection, cette fois !

— Combien de temps ? demanda le Sourcier.

— Mais si vous…

— Combien de temps ?

— Moins d'un mois… Pas *beaucoup* moins, mais…

— Laisse-moi le toucher avec mon pouvoir ! lança Kahlan en tentant d'écarter Richard. Je découvrirai…

— Non ! cria Cara. Mère Inquisitrice, c'est au seigneur Rahl d'agir. Vous ne savez pas quel effet aurait votre pouvoir sur un homme… comme Owen.

— Peut-être aucun, mais ce n'est pas sûr, et nous saurions tout.

Cara passa un bras autour de la taille de la Mère Inquisitrice. Un moyen sûr de la retenir.

— Et si votre magie le tuait parce que seul le pouvoir soustractif le frapperait ?

Kahlan cessa de se débattre et dévisagea la Mord-Sith.

— Depuis quand es-tu experte en magie ?

— Depuis que la vie du seigneur Rahl est en jeu. (Cara tira l'Inquisitrice en arrière.) J'ai un cerveau, savez-vous, et il peut me servir à penser. Avez-vous oublié le vôtre en chemin ? Où est la cité dont parle Owen ? Et dans cette ville, où trouver l'antidote ? Que

ferez-vous si votre magie tue cet homme et condamne ainsi à mort le seigneur Rahl ? Nous avons besoin d'informations, et nous pouvons les obtenir *sans* recourir à votre magie.

» Si ça peut vous soulager, je casserai les bras d'Owen. Je le ferai saigner, et il hurlera de douleur. Mais je ne le tuerai pas, afin d'obtenir les informations dont nous avons besoin pour sauver le seigneur Rahl.

» Vous voulez toucher Owen avec votre pouvoir parce que c'est la seule solution, ou à cause de la haine qui vous noue les entrailles ? La vie du seigneur Rahl peut dépendre de votre honnêteté face à vous-même, Mère Inquisitrice.

Kahlan haletait un peu parce qu'elle s'était débattue, mais essentiellement à cause de sa fureur. Elle brûlait d'envie de frapper Owen, de le punir, de lui faire mal…

— J'en ai assez de cette comédie, dit-elle enfin. Je veux tout entendre, et vite !

— Moi aussi, renchérit Richard. (Il souleva Owen de terre et le força à s'asseoir sur la caisse.) Allez, Owen, plus d'excuses ni de pleurnicheries ! Commence par le commencement, dis-nous ce qui est arrivé, et précise comment ton peuple se défend.

Owen tremblait comme une feuille et il semblait proche de l'évanouissement.

Jennsen tira Richard en arrière.

— Tu lui fais peur, souffla-t-elle à son frère. Allège la pression, sinon, il ne parviendra pas à parler.

Richard prit une grande inspiration, tapota l'épaule de Jennsen pour la remercier, puis alla faire quelques pas, les mains croisées dans le dos.

Un long moment, il étudia les montagnes, dans le lointain. Au-dessus des pics, de gros nuages noirs s'amoncelaient. Pour la première fois depuis longtemps, un orage se préparait. On le sentait dans l'air.

— D'où viens-tu ? demanda très calmement le Sourcier sans se tourner vers Owen.

Le jeune homme tira sur sa chemise et sur son manteau pour remettre un peu d'ordre dans sa tenue. Puis il s'éclaircit la voix.

— Je vivais dans un endroit où règne la Lumière. Un haut lieu de culture et un très grand empire.

— Et où est-il, ce noble empire ? s'enquit Richard, le regard toujours rivé sur les montagnes.

Owen tendit le cou vers l'est. Puis il désigna les pics imposants que Richard contemplait.

— Là… Vous voyez ce col, très haut dans ces montagnes ? J'habitais au-delà de ce passage, dans l'empire qui s'étend après la chaîne de montagnes.

Kahlan se souvint d'avoir demandé à Richard s'il croyait possible de traverser ces monts.

Le Sourcier s'était montré plus que dubitatif…

— Et comment se nomme ton empire ?

— Bandakar…, murmura Owen d'une voix pleine de respect. (Il se lissa les cheveux, comme s'il faisait tout pour être un représentant honorable de sa terre natale.) J'étais un citoyen de l'Empire bandakar.

Richard se retourna et dévisagea le prisonnier.

— Bandakar… Sais-tu ce que ce nom signifie ?

— Oui… Dans une très ancienne langue, il veut dire « élu ». L'empire élu, voilà comment on pourrait traduire ce nom…

Richard avait blêmi. Quand son regard croisa celui de Kahlan, l'Inquisitrice devina qu'il connaissait le sens du mot.

Owen se trompait du tout au tout…

Richard émergea soudain de sa méditation.

— Sais-tu de quelle ancienne langue il s'agissait ? demanda-t-il à Owen.

— Non, et personne n'en a la moindre idée. C'est une langue morte depuis très longtemps. Mais le sens du mot se transmet de génération en génération. Nous vivons dans l'empire élu, et nous sommes nous-mêmes des élus.

Le comportement de Richard avait changé. Sa colère volatilisée, il approcha d'Owen et lui parla d'un ton serein :

— L'Empire bandakar… Pourquoi n'est-il pas connu ? Comment se fait-il que nul n'en ait jamais entendu parler ?

Les yeux humides de larmes, Owen tourna la tête vers l'est.

— On dit que les Anciens, ceux qui nous ont donné ce nom, voulaient nous protéger parce que nous sommes un peuple très particulier. Ils nous ont conduits dans un endroit où personne ne pouvait aller, à cause des montagnes – des monts si hauts que seul le Créateur a pu les placer là afin qu'ils défendent notre territoire.

— Mais il y a quand même ce col, qui y donne accès…, rappela Richard.

— C'est vrai… Nous sommes sans doute passés par là pour entrer chez nous, mais d'autres auraient pu emprunter ce passage. C'était notre point faible. Voyez-vous, nous sommes un peuple élu qui a dépassé la violence, mais le monde grouille encore de sauvages. Dans leur grande sagesse, les Anciens ont scellé le col afin que notre sublime culture survive à jamais.

— Et vous êtes restés isolés pendant des milliers d'années ?

— Oui. Nous vivons dans un pays parfait où la violence n'existe plus.

— Et ce col, comment était-il « scellé », pour reprendre ton expression.

Owen parut surpris par la question.

— Eh bien… il était scellé, voilà tout… Personne ne pouvait le franchir.

— Parce que des envahisseurs seraient morts s'ils avaient violé cette… frontière ?

Avec un frisson glacé, Kahlan comprit soudain par quoi cet empire avait été séparé du reste du monde.

— Oui, c'est ça… Mais il fallait bien tenir les étrangers éloignés de chez nous. Nous rejetons totalement la violence, qui doit rester le domaine de ceux qui ignorent la Lumière. La violence appelle la violence, et ce cycle est infini. Nous sommes un peuple avancé qui a dépassé la brutalité de ses ancêtres. Ainsi, nous sommes devenus meilleurs… Mais sans la frontière qui nous isolait, nous aurions été des proies faciles pour les sauvages.

— Et désormais, il n'y a plus de frontière ?

Owen baissa piteusement les yeux.

— C'est ça, oui…

— Et depuis combien de temps en est-il ainsi ?

— Nous ne savons pas trop… C'est un endroit dangereux et personne n'y vit. Mais nous pensons que la protection a disparu il y a environ deux ans.

Kahlan vacilla comme sous l'effet d'une gifle. Elle venait d'avoir la confirmation de ses pires craintes.

— Notre empire est maintenant à la merci des sauvages, gémit Owen.

— Peu après la disparition de la frontière, l'Ordre Impérial a franchi le col.

— Oui.

— Les coureurs à plumes à pointe noire viennent-ils de ton empire ? demanda Richard.

Owen parut étonné qu'il sache tant de choses.

— Oui. Ces horribles oiseaux chassent les membres de mon peuple. La nuit, nous devons rester à l'intérieur, pour leur échapper. Mais des gens se font parfois surprendre par ces affreuses créatures. Des enfants, surtout…

— Pourquoi n'exterminez-vous pas ces oiseaux ? demanda Cara, indignée. Combattez-les ! Criblez-les de flèches ! Lancez-leur des pierres, si c'est tout ce que vous avez !

Owen parut profondément choqué par cette suggestion.

— N'ai-je pas dit que nous avions dépassé la violence ? Ces oiseaux sont innocents, car chasser est simplement leur façon naturelle de se nourrir. Leur faire du mal serait indigne. Nous devons même les protéger, puisque nous sommes les intrus sur leur territoire. La culpabilité pèse sur nos épaules, parce que nous les incitons à la

violence. Pour que la vertu subsiste, il faut savoir regarder le monde en oubliant les limitations de nos perceptions humaines lacunaires.

Richard fit signe à Cara de ne pas insister.

— Dans ton empire, tout le monde est pacifique ? demanda-t-il à Owen.

— Oui.

— N'y a-t-il pas de temps en temps des gens qui se comportent mal ? Les enfants, par exemple ? Chez moi, ils sont parfois très indisciplinés. Il n'y a jamais de jeunes qui violent les lois, dans ton empire ?

Owen haussa vaguement une épaule.

— Oui, ça se produit, à l'occasion… Il peut arriver que des enfants se comportent mal.

— Et que fait-on de ces rebelles ?

Très mal à l'aise, Owen se racla la gorge.

— Eh bien, on les met hors de chez eux un moment…

— Hors de chez eux ? répéta Richard. Dans mon pays, les enfants ne trouveraient pas que c'est une punition. Ils en profiteraient pour jouer.

Owen secoua vivement la tête.

— Chez moi, c'est une affaire très grave. Dès notre naissance, nous vivons en groupe. Nous sommes très proches les uns des autres. Nous nous aimons, nous dépendons de nos semblables, et nous passons tout notre temps de veille avec eux. Nous travaillons, faisons notre toilette et cuisinons ensemble. La nuit, nous nous reposons dans de grands dortoirs. Notre existence entière est placée sous le signe de la proximité. Rien n'est plus important qu'être ensemble.

— Donc, dit Richard, feignant d'être intrigué, quand un enfant est exclu, il est malheureux.

Owen déglutit péniblement et une grosse larme roula sur sa joue.

— Il n'y a rien de pire ! Être séparé des autres est le sort le plus terrible qu'on puisse connaître. Se retrouver dans la glaciale cruauté du monde est un cauchemar.

Penser à cette éventualité suffisait à bouleverser le pauvre Owen.

— N'est-ce pas à ces occasions que les coureurs attrapent des enfants ? demanda Richard d'un ton plein de compassion. Quand ils sont seuls et vulnérables ?

Du dos de la main, Owen écrasa la larme, sur sa joue.

— Quand il faut punir un enfant, nous prenons toutes les précautions. Pour commencer, nous ne le mettons jamais dehors la nuit, puisque c'est le moment où les coureurs chassent. Ils sont punis le jour ! Mais loin des autres, nous sommes livrés à la terrible méchanceté du monde. Être seul est un cauchemar.

» Nous faisons tout pour que ça ne nous arrive pas. Après une

punition, un enfant se comporte parfaitement bien pendant très longtemps. Être de nouveau accepté parmi les siens est la plus grande joie qu'un être puisse connaître.

— Donc, pour ton peuple, le bannissement est le châtiment suprême ?

— Bien entendu !

— Là d'où je viens, les gens s'entendent très bien aussi. Nous aimons être ensemble et organiser de belles fêtes. Nous apprécions le temps que nous passons ensemble. Après une absence, nous prenons des nouvelles des amis que nous n'avons pas vus pendant un moment…

— Donc, vous comprenez notre façon de vivre, se réjouit Owen.

— De temps en temps, quelqu'un se comporte mal. Parfois, il peut même s'agir d'un adulte… Malgré tous nos efforts, une personne fait délibérément le mal. Elle ment, elle vole, ou, plus grave encore, elle nuit à une autre personne. Il y a les attaques à main armée, les viols, les meurtres…

Owen garda les yeux rivés sur le sol. Il refusait de croiser le regard du Sourcier.

En parlant, celui-ci s'approchait insensiblement du prisonnier.

— Quand quelqu'un commet un tel acte, que faites-vous ? Comment ceux qui connaissent la Lumière traitent-ils les crimes capitaux ?

— Notre première démarche est la prévention, répondit Owen, peut-être un peu trop vivement. Nous mettons nos ressources en commun afin que personne n'ait besoin de voler. Et pour que nul n'en ait *envie*, pour se venger, les riches évitent de traiter les pauvres de haut. Quand tous les membres d'une communauté sont égaux, la haine et la jalousie disparaissent d'elles-mêmes.

Richard eut un haussement d'épaules nonchalant.

Kahlan avait cru qu'il arracherait les réponses à Owen. Bien au contraire, il affichait une parfaite sérénité et se montrait compréhensif avec son interlocuteur.

Elle l'avait déjà vu agir ainsi. En ce moment, il était le Sourcier de Vérité légitimement nommé par le Premier Sorcier en personne.

Richard remplissait sa mission, qui consistait à découvrir la vérité. Parfois, il utilisait son épée. À d'autres occasions, les mots lui tenaient lieu d'armes.

Lors des interrogatoires, Richard avait tendance à désarmer les gens à grand renfort de calme et de compassion. Mais comment avait-il senti que c'était ce qui marcherait le mieux avec Owen ? Et comment avait-il pu se comporter ainsi alors qu'il brûlait d'envie de rosser ce crétin ?

En tout cas, la méthode fonctionnait et les informations coulaient à

flots.

Kahlan avait même appris qu'elle était la cause du malheur de ces gens…

— Owen, dit Richard, nous savons tous les deux que certaines personnes ne changent pas. On s'efforce de les aider, mais elles continuent de faire le mal. Au sein même de la civilisation, il reste des gens qui optent pour la barbarie. Et si on les laisse faire, ils mettent en danger toute la communauté.

» Quand on a un violeur pour voisin, on ne peut pas lui permettre de continuer de s'attaquer aux femmes. Lorsqu'un individu commet un meurtre chez vous, il est hors de question qu'il menace la survie et la cohésion de l'empire, n'est-ce pas ? Une culture avancée ne peut être blâmée de vouloir épargner de tels dangers à ses membres.

» Vous étant détournés de toute forme de violence, vous ne pouvez pas recourir à la peine de mort. Donc, que faites-vous des assassins ? Comment un peuple qui connaît la Lumière résout-il de si graves problèmes ?

Owen transpirait à grosses gouttes. Il n'avait pas eu le réflexe de nier l'existence de meurtriers dans l'empire – Richard ne lui en avait guère laissé le loisir, il fallait l'avouer – et il se retrouvait engagé sur une pente très savonneuse.

— Eh bien, comme vous l'avez dit, nous connaissons la Lumière… Quand quelqu'un nuit à autrui, il reçoit un… un blâme.

— Un blâme ? Tu veux dire que vous condamnez l'acte mais pas l'homme ? Vous lui donnez une deuxième chance ?

— C'est ça, oui, fit Owen en essuyant du dos de la main la sueur qui ruisselait sur son front. Nous travaillons dur pour réhabiliter les personnes qui ont reçu un blâme. Pour nous, leur crime est un appel à l'aide, et nous venons à leur secours. Nous leur apprenons que nuire à une seule personne revient à léser la communauté tout entière – et donc à se faire du tort à elles-mêmes. Oui, nous faisons montre de compassion et de compréhension vis-à-vis des criminels.

Kahlan prit Cara par le bras et, d'un regard noir, l'empêcha d'émettre les commentaires qui lui brûlaient les lèvres.

Richard hocha la tête comme s'il était convaincu par le discours d'Owen.

— Je vois… Je vois… Vous faites tout votre possible pour les empêcher de recommencer.

Owen sourit, ravi d'avoir été compris.

— Mais il doit arriver qu'une personne récidive malgré tous vos efforts. Voire qu'elle commette un crime plus grave encore ?

» Dans ce cas, il est clair que cet individu refuse d'être réhabilité, et qu'il devient une menace pour l'ordre public. Si on ne fait rien, il

réintroduira la violence dans la société. Bref, il minera les fondations même de l'empire…

Un vague brouillard s'était levé. Toujours assis sur sa caisse, Owen tremblait encore un peu, mais il était à présent disposé à débattre de tout avec Richard.

Friedrich observait la scène en flattant l'encolure d'un des chevaux. Jennsen s'était assise sur une grosse pierre, Betty à ses pieds. Debout derrière la jeune femme, Tom lui avait posé une main sur l'épaule, mais il gardait en permanence un œil sur l'homme que Kahlan avait touché avec son pouvoir.

La marionnette de l'Inquisitrice écoutait d'une oreille distraite en attendant que sa maîtresse daigne lui donner un ordre.

Cara se tenait derrière Kahlan. Toujours à l'affût du moindre problème, comme d'habitude, elle était fascinée par le récit d'Owen – même si elle avait quelque difficulté à tenir sa langue, à l'occasion.

L'Inquisitrice comprenait parfaitement l'impatience de la Mord-Sith. Pour sa part, cependant, elle était captivée par l'histoire que le Sourcier obtenait sans effort d'un homme qui avait tenté de l'empoisonner.

Où Richard voulait-il en venir avec ses étranges questions ? En quoi les punitions en vigueur dans l'Empire bandakar avaient-elles un rapport avec la situation présente ? Kahlan n'aurait su le dire, mais elle était certaine que Richard savait parfaitement où il allait.

Le Sourcier s'immobilisa devant Owen.

— Alors, que faites-vous dans ces cas-là ? Comment ceux qui connaissent la Lumière traitent-ils les criminels endurcis ?

— Nous les bannissons, répondit Owen d'une voix qui porta loin dans le silence de l'aube naissante.

— Tu veux dire que vous les forcez à traverser la frontière ?

Owen hocha la tête.

— N'as-tu pas dit qu'on ne pouvait pas survivre à cette traversée ? Si ce que tu me racontes est vrai, ce serait l'équivalent d'une exécution. Or, ça ne cadre pas avec votre philosophie. Vous avez sûrement un moyen de bannir les déviants sans les tuer. Une façon de leur faire contourner la frontière, par exemple ? Un chemin qui les conduit quelque part où ils ne pourront plus vous nuire.

— Vous avez deviné, concéda Owen. Les Anciens ont prévu un chemin qui contourne la frontière. C'est une piste escarpée et dangereuse, mais on peut arriver au pied de la montagne.

— En revanche, il est impossible de l'emprunter dans l'autre sens, je parie ?

— C'est exact… Pour descendre, il faut suivre un étroit chemin bordé des deux côtés par un royaume où n'existe que la mort. Le condamné n'a ni eau ni nourriture, et il doit se débrouiller pour en

trouver de l'autre côté. Sinon, il mourra… Nous postons des sentinelles à l'entrée du chemin pour nous assurer que le criminel ne tente pas de se cacher au début de la piste puis de revenir plus tard chez nous.

» Les guetteurs restent là pendant des semaines, le temps d'être sûrs que le condamné a atteint l'autre côté – ou qu'il est mort de faim et de soif.

» Tout au long du chemin, la forêt est terriblement dangereuse, avec des ravins sans fond et des chutes d'eau vertigineuses. Plus bas, il faut avancer entre des arbres géants qui dissimulent le ciel. D'après ce qu'on dit, c'est à partir de là qu'on a traversé la frontière – et franchi le col de montagne…

» C'est une piste sans retour, comme vous l'avez deviné. Quand on est banni, il n'y a pas de rédemption possible.

Richard approcha encore d'Owen et lui posa une main sur l'épaule.

— Qu'as-tu donc fait pour être banni, mon ami ?

Owen se plia en deux, se prit la tête entre les mains et éclata en sanglots.

Chapitre 24

Richard laissa sa main sur l'épaule d'Owen et continua sur le même ton compatissant :

— Dis-moi ce qui s'est passé, mon ami. Raconte-le avec tes mots à toi…

Après tout ce qu'Owen avait dit, Kahlan n'en revenait pas qu'il fût un exilé. Jennsen en était restée bouche bée, et Cara elle-même avait froncé un sourcil.

Kahlan vit que la main de Richard était en cet instant précis tout ce qui raccrochait le pauvre Owen à la vie.

Il se redressa, ravala ses larmes et s'essuya le nez d'un revers de la manche.

— Vous voulez entendre toute l'histoire ?

— Oui, et sans que tu omettes le moindre détail.

Kahlan fut frappée par la ressemblance, à cette minute précise, entre Richard et son grand-père. Zedd aussi voulait tout savoir jusqu'au « moindre détail ».

— Eh bien, je vivais heureux avec les miens. J'aimais les avoir autour de moi, comprenez-vous ? Quand j'étais petit, ils me serraient contre eux, et je me suis toujours senti en sécurité dans leurs bras. Je savais que d'autres enfants désobéissaient et devaient être punis, mais ça ne m'est jamais arrivé. Je voulais ressembler aux membres de mon peuple et connaître comme eux la Lumière. Pendant un temps, j'ai même servi les miens en étant leur Sage…

» Plus tard, ravis de voir à quel point j'étais devenu familier de la Lumière – et combien je les aimais –, mes concitoyens m'ont nommé porte-parole de notre ville. À partir de ce moment-là, j'ai voyagé de cité en cité pour faire connaître la foi que partageaient tous les habitants de mon foyer natal. Je suis également allé dans les mégalopoles afin de remplir la même mission. Mais je n'ai jamais été aussi heureux que chez moi, avec mes amis les plus proches.

» Un jour, je suis tombé amoureux d'une femme de ma ville. Elle se nommait Marilee…

Owen s'immergea dans ses souvenirs. Soucieux de ne pas le bousculer, Richard attendit patiemment qu'il reprenne la parole.

— C'était au printemps, il y a un peu plus de deux ans, que Marilee et moi avons joyeusement découvert que nous nous aimions. Nous passions beaucoup de temps à parler, à nous tenir les mains, et, quand c'était possible, à nous asseoir l'un à côté de l'autre parmi nos

concitoyens. Mais à ces moments-là, je n'avais d'yeux que pour elle, et elle ne voyait que moi…

» Même avec les autres autour, j'avais le sentiment que nous étions seuls au monde. Pour tout dire, j'aurais juré que l'Univers nous appartenait, et que nous étions les seuls capables de voir toute sa beauté cachée. Éprouver de telles choses est mal, je le sais. Être unis si égoïstement et penser qu'on peut appréhender le monde avec des sens limités est un terrible péché, mais nous ne pouvions pas nous retenir. À nos yeux, les arbres fleurissaient uniquement pour nous, et l'eau, dans les ruisseaux, gazouillait pour nos seules oreilles. Jusqu'à la lune, qui se levait exclusivement pour notre bonheur… (Owen secoua tristement la tête.) Mais vous ne pouvez pas comprendre ce qu'on éprouve… comment on se sent…

— Au contraire, je comprends très bien, assura Richard. Très, très bien, même…

Owen leva les yeux sur le Sourcier, puis son regard se posa sur Kahlan, qui hocha simplement la tête.

Le jeune homme plissa le front et détourna les yeux comme s'il se sentait soudain atrocement coupable.

— Eh bien, dit-il, reprenant le fil de son histoire, j'étais donc le porte-parole de ma ville. L'homme qui clamait haut et fort ce que la communauté tenait pour la vérité. J'avais aussi pour mission d'éclairer les autres sur ce qui est bon et juste selon les critères d'une culture avancée. (Owen eut un petit geste de la main.) Comme je l'ai déjà dit, j'avais servi les miens en étant le Sage, et tout le monde me faisait confiance.

Richard n'interrompit pas le récit du jeune homme, même si la plupart des détails lui échappaient autant qu'à Kahlan et qu'à tous les autres. Mais l'essence même de l'histoire commençait à leur paraître bien trop claire…

— J'ai demandé à Marilee si elle voulait devenir ma femme – m'épouser, moi et personne d'autre. Elle me répondit que c'était le plus beau jour de sa vie, parce que j'avais dit que je ne voulais personne d'autre qu'elle.

» Je n'ai jamais été plus heureux qu'à l'instant où elle a accepté de me prendre pour époux…

» Tout le monde fut très content. Les gens nous aimaient, et ils nous gardèrent un long moment serrés dans leurs bras pour nous manifester leur joie. Quand nous nous fûmes assis ensemble, au milieu des nôtres, nous parlâmes du mariage à venir. Tous les gens se réjouirent que Marilee et moi voulions nous unir pour offrir des enfants à notre peuple.

Owen s'immergea de nouveau dans ses souvenirs. On eût dit qu'il avait oublié jusqu'à la présence de son auditoire.

— Ce fut un beau mariage ? lança finalement Richard.

— Les soldats de l'Ordre sont arrivés, souffla Owen, le regard dans le vide. C'est alors que nous avons compris, au sujet du col : il n'était plus scellé, et aucune frontière ne nous protégeait. Notre empire était désormais livré aux sauvages.

Kahlan savait qu'un de ses actes avait provoqué la disparition de la frontière, laissant ces pauvres gens sans défense. À l'époque, elle n'avait pas eu le choix, mais ça ne la consolait pas beaucoup.

— Ces soldats s'installèrent devant la ville dont j'étais le porte-parole. Comme toutes les autres, notre cité est entourée de hauts murs. Les Anciens, à qui nous devons notre nom, ont voulu qu'il en soit ainsi, et c'était une bonne idée, car ces murailles nous protègent des bêtes sauvages sans nous forcer à leur faire du mal.

» Les soldats de l'Ordre dressèrent donc leur camp devant notre ville. À l'intérieur, il n'y avait pas assez de place pour eux, car nous n'avions jamais accueilli autant de visiteurs. De plus, j'avais peur que de tels hommes dorment sous nos toits. Je sais que cette réaction témoigne de mon imperfection, pas de la leur, mais c'était ainsi…

» Comme mon rôle de porte-parole me l'imposait, je suis allé dans le camp offrir de la nourriture et d'autres présents à ces hommes. Même quand je les vis, je ne pus me défaire de mes angoisses impies. Ils étaient grands, certains avec de longs cheveux sales et emmêlés, d'autres avec le crâne rasé – mais aucun n'arborait les magnifiques cheveux blonds des Bandakars. Je fus choqué de voir leur accoutrement : des peaux de bêtes, des cuirasses, des chaînes, des bandes de cuir clouté… Tous portaient à la ceinture des objets terrifiants dont je n'avais jamais imaginé l'existence. Très vite, j'appris qu'il s'agissait d'armes…

» J'annonçai à ces hommes que nous étions heureux de les accueillir et que nous les respecterions. Comme il se devait, je les invitai à s'asseoir parmi nous et à se mêler à nos conversations…

Richard et ses compagnons, murés dans le silence, attendirent qu'Owen ait essuyé les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Les soldats de l'Ordre ne se sont pas assis avec nous, et ils n'ont pas partagé nos conversations. Bien que je leur aie parlé, ils ont réagi comme si je n'étais pas digne de leur attention. Certains m'ont souri, mais c'était en réalité le rictus d'un chien qui montre ses dents avant de dévorer une proie.

» J'ai tenté d'apaiser leurs craintes, puisque c'est la peur de l'autre qui provoque l'agressivité. J'ai précisé que nous étions pacifiques et que nous n'avions aucune intention de leur nuire. Au contraire, ai-je dit, nous étions prêts à tout pour les intégrer à notre communauté.

» L'homme qui parlait en leur nom – un « commandant », a-t-il

dit – a enfin daigné me répondre. Il se nommait Luchan, et ses épaules étaient deux fois plus larges que les miennes alors que nous faisions à peu près la même taille.

» Luchan m'a dit qu'il ne me croyait pas. Bien entendu, j'ai été horrifié d'entendre ça. Mais il a insisté, affirmant que mon peuple voulait lui nuire en tuant ses hommes. J'ai été bouleversé qu'il pense une chose pareille, surtout après le discours de bienvenue que je venais de lui tenir. Mais j'avais certainement dû commettre un impair. Afin d'arranger les choses, j'ai répété que nos intentions étaient amicales.

» Luchan a alors eu un sourire tel que je n'en avais jamais vu. Sans aucune joie, mais avec une sorte de jubilation mauvaise… Très calmement, il m'a annoncé qu'il allait faire brûler la ville et abattre ses habitants afin qu'ils n'attaquent pas les soldats pendant leur sommeil.

» Je l'ai supplié de croire à ma bonne foi. S'il venait parler avec nous, il sentirait l'amour que nous lui portions, et le malentendu se dissiperait.

» Luchan dit alors qu'il renoncerait au massacre et à l'incendie à une condition. Si je lui offrais ma femme en gage de sincérité, il consentirait à me croire. Et si je refusais, ajouta-t-il, ce ne serait pas lui le responsable du désastre, mais moi, parce que je n'aurais pas su lui démontrer que je ne mentais pas…

» Je suis retourné en ville pour savoir ce qu'en pensaient les miens. Tout le monde trouvait que je devais livrer Marilee aux soldats afin de sauver la communauté. Jugeant cette décision un peu hâtive, j'ai proposé que nous fermions les portes de la ville pour en interdire l'accès à ces brutes.

» On me répondit que de tels guerriers trouveraient un moyen de briser nos défenses. Ensuite, ils tueraient tout le monde pour nous punir d'avoir voulu résister.

» Tous les citoyens dirent à haute et intelligible voix que je devais prouver notre bonne foi à Luchan. Il devait cesser d'avoir peur de nous…

» Je ne m'étais jamais senti si seul parmi les miens. Mais comment m'opposer à leur opinion, puisque seules les voix de dizaines et de dizaines de gens sont susceptibles d'être assez sages pour dire la vérité ? Un individu ne peut jamais avoir raison. La communauté seule sait distinguer le bien du mal.

» Mes genoux tremblaient quand je me suis présenté devant Marilee. Comme dans un cauchemar, je me suis entendu lui demander si elle voulait faire ce que les soldats – et les nôtres – exigeaient. Si elle refusait, ai-je dit, j'étais prêt à m'enfuir avec elle. En larmes, elle m'a imploré de ne plus tenir de si vils propos, car agir ainsi

condamnerait tous les autres à mort.

» Elle devait se livrer aux soldats de l'Ordre afin d'étouffer dans l'œuf la violence. À force de leur parler de notre façon de vivre, elle était sûre qu'ils finiraient par comprendre…

» J'étais fier de Marilee, qui défendait ainsi les plus hautes valeurs de notre empire. En même temps, j'aurais voulu mourir plutôt qu'admirer un comportement qui allait l'arracher à mon amour.

» Je l'embrassai une dernière fois sans parvenir à cesser de pleurer. Dans les bras l'un de l'autre, nous versâmes toutes les larmes de nos corps.

» Ensuite, je la conduisis à Luchan, le commandant au crâne rasé et à la barbe noire. Effrayant avec l'anneau qu'il portait au nez – le même qui ornait une de ses oreilles –, il déclara que j'avais fait le bon choix.

» Ses bras bronzés étaient presque aussi gros que la taille de Marilee. D'une main crasseuse, il la prit par le poignet et l'entraîna avec lui en me conseillant de courir retrouver mes concitoyens. Tout au long de la route, ses soldats se moquèrent de moi.

» Luchan tint parole et l'Ordre ne s'en prit pas à ma ville. En vendant Marilee, j'avais assuré la paix aux miens.

» Mais il n'y avait plus de paix en mon cœur.

» Les soldats de l'Ordre levèrent le camp et ne revinrent pas pendant un long moment. Quand ils se remontrèrent, un après-midi, je dus sortir leur parler. Dès que je vis Luchan, je lui demandai des nouvelles de Marilee. Allait-elle bien ? Semblait-elle heureuse ? Avec un rictus que je n'oublierai jamais, le commandant répondit qu'il n'en savait rien, parce qu'il ne lui avait jamais posé la question. Très inquiet, je voulus savoir si elle lui avait parlé de notre pacifisme et de nos bonnes intentions. Quand il était avec une femme, ricana-t-il, il ne perdait jamais son temps à bavarder !

» Il me fit un clin d'œil. Même si je n'avais jamais vu quelqu'un cligner de l'œil d'une telle manière, je compris ce que ça signifiait.

» J'avais peur pour Marilee, mais je me rappelai que rien n'est réel. Ce que je venais d'entendre ne signifiait rien. C'était le témoignage de cet homme, son point de vue, et mes pauvres perceptions ne me permettaient pas de connaître la réalité.

» Luchan me dit ensuite que je devais faire ouvrir les portes de la ville. Sinon, ses hommes risquaient de penser que nous leur étions hostiles. Un moyen sûr d'entrer dans un cycle de violence…

» De retour en ville, je fis mon rapport aux citoyens massés autour de moi. Tous estimèrent que nous devions ouvrir les portes en gage de nos bonnes intentions.

» Les soldats entrèrent dans la cité et enlevèrent presque toutes nos femmes – des gamines jusqu'aux vénérables grands-mères. Avec les

autres hommes, j'implorai ces guerriers de nous laisser nos mères, nos compagnes et nos filles. N'avions-nous pas accédé à leur première demande, afin de montrer que nous les aimions ? Rien n'y fit, car ils ne nous écoutèrent pas.

» J'allai voir Luchan pour lui rappeler que Marilee avait été une sorte de gage de paix. À présent, il devait tenir parole.

» Le commandant et ses hommes éclatèrent de rire.

» Je ne saurais dire si ce que j'ai vu était réel. La réalité est le royaume du destin, et les êtres humains, en ce lieu qu'ils croient être le monde, ne peuvent la saisir dans toute sa complexité. Ce jour-là, le destin frappa les miens, et personne n'y pouvait rien. Lutter aurait été inutile, nous le savions, car ce drame était en fait l'expression et la volonté de l'authentique réalité – c'est-à-dire celle qu'il nous est impossible de percevoir.

» Je dus regarder tandis qu'on amenait les femmes, impuissant alors qu'elles criaient nos noms et nous tendaient les bras.

» Je n'avais jamais entendu de tels cris. Aujourd'hui encore, ils résonnent à mes oreilles…

Les nuages bas semblaient vouloir frôler la cime des arbres. Alors qu'Owen marquait une pause, Kahlan entendit un oiseau chanter au sommet du pin à cône épineux.

Les bras désormais croisés, Richard regardait Owen en silence. Cet homme était plongé dans de terribles souvenirs que nul ne pouvait vraiment partager avec lui et qui risquaient, un jour ou l'autre, d'avoir raison de sa santé mentale.

— Je suis allé dans d'autres villes, reprit Owen. Dans certaines, les soldats de l'Ordre m'avaient précédé, raflant toutes les femmes. Parfois, ils avaient également pris une poignée d'hommes…

» Dans d'autres cités, l'Ordre ne s'était pas encore montré. Fort de mon titre de porte-parole, je racontai à leurs habitants ce qui était arrivé chez moi, et je les incitai à mettre au point une défense. Très en colère, ils affirmèrent que résister était mal. Car recourir à la violence nous rabaisserait au niveau des sauvages. Ils me conjurèrent de ne plus prêcher la mauvaise parole et de me plier à la sagesse ancestrale de notre peuple. Une philosophie, me rappelèrent-ils, qui nous avait valu des milliers d'années de paix et une connaissance approfondie de la Lumière.

» Ils me reprochèrent d'avoir vu tout cela à travers mes pauvres yeux limités, en oubliant que seul un groupe est capable d'émettre un jugement sain.

» Je décidai d'aller dans une de nos plus grandes villes pour avertir nos chefs que le champ de force n'existait plus. L'Ordre Impérial avait franchi le col, et il fallait agir. On devait m'écouter et faire quelque chose pour protéger l'empire.

» Alarmés par mon exaltation, les membres du cercle des porte-parole me conduisirent devant le Sage afin qu'il me conseille. Écouter le Sage est un grand honneur, il faut que vous le sachiez… Ce jour-là, il déclara que je devais pardonner à ceux qui avaient maltraité les miens. C'était le seul moyen d'en finir avec la violence.

» Il ajouta que la colère et la méchanceté des soldats de l'Ordre étaient l'expression d'une grande souffrance intérieure. En fait, il s'agissait d'un appel à l'aide, et il fallait y répondre par de la compassion et de la compréhension. J'aurais dû être convaincu par tant de clairvoyance – une lucidité dont seul le Sage est capable –, mais mon arrogance prit le dessus, et je ne pus m'empêcher de plaider pour le retour parmi nous de Marilee et de toutes les autres personnes « disparues ». J'allai même jusqu'à demander aux porte-parole de m'aider…

» Le Sage répondit que Marilee serait heureuse sans moi et que je cédais à l'égoïsme en voulant me l'approprier. Le destin avait décidé de son sort et je n'avais aucun droit de m'y opposer.

» Je rappelai au Sage et aux porte-parole que Luchan n'avait pas tenu ses engagements après que Marilee se fut livrée à lui. Le Sage répondit que ma bien-aimée avait agi comme il le fallait. En allant librement vers ces hommes, elle avait fait obstacle à la violence. Faire passer mes désirs avant la paix était la marque d'un égoïsme sans bornes alors que Marilee s'était sacrifiée dans la joie et pour l'amour des autres. Sans nul doute, c'était mon attitude qui avait provoqué la colère des soldats.

» Qu'aurais-je dû faire, alors que j'avais été honnête et eux non ? À cette question, le Sage répondit qu'il était injuste de condamner des hommes que je ne connaissais pas. Avais-je d'abord tenté de les comprendre, de les étreindre, voire de leur pardonner ? Pour les inciter à s'engager sur le chemin de la paix, je devais me jeter à leurs pieds et implorer leur pardon, car par mon comportement, j'avais réveillé en eux d'anciennes douleurs et rouvert de très vieilles blessures.

» Devant le Sage et les porte-parole, j'affirmai que je n'avais aucune envie de comprendre, d'étreindre ou de pardonner à ces hommes. Tout ce que je voulais, c'était les chasser de nos vies.

» On me donna un blâme pour ces propos…

Sans un mot, Richard tendit un gobelet à Owen, qui but distraitement un peu d'eau.

— Le cercle des porte-parole m'ordonna de rentrer chez moi et de demander conseil aux miens, afin qu'ils m'aident à revenir sur le droit chemin. J'obéis, décidé à me racheter, mais je découvris que la situation s'était aggravée.

» Les soldats de l'Ordre étaient revenus et ils s'emparaient de tout

ce qui les intéressait. Nous leur aurions tout donné, mais ils ne prenaient jamais la peine de demander. Depuis mon départ, de jeunes garçons et des hommes forts et solides avaient été enlevés. D'autres hommes, coupables d'avoir offensé la dignité des soldats de l'Ordre, avaient été exécutés.

» Des gens que j'avais connus toute ma vie regardaient fixement les taches rouges, là où nos amis étaient tombés. À d'autres endroits, des citoyens se réunissaient pour célébrer le souvenir des morts sur le carré de terre imbibé de leur sang. Des temples sacrés avaient poussé un peu partout comme des champignons. Les enfants pleuraient nuit et jour et personne n'était en mesure de me guider sur le droit chemin.

» Dans ma chère cité, les gens tremblaient de peur derrière leur porte. Mais ils baissaient les yeux et ouvraient aux soldats de l'Ordre dès qu'ils frappaient au battant. Tout valait mieux que les offenser, n'est-ce pas ?

» Je ne pouvais plus vivre dans cette ville ! Bien que l'idée d'être seul me terrifiât, je m'enfuis dans les collines et y rencontrai d'autres hommes. Aussi égoïstes que moi, ils s'y cachaient pour préserver leur vie. Ensemble, nous décidâmes d'agir. Il fallait en finir avec le malheur et rétablir la paix.

» Nous commençâmes par envoyer des émissaires assurer aux soldats que nous ne leur voulions aucun mal. Que pouvions-nous faire pour vivre en paix avec eux ? Que voulaient-ils de nous ?

» Les soldats pendirent ces hommes par les pieds et les écorchèrent vifs.

» Des amis que je connaissais depuis toujours ! qui m'avaient conseillé, qui avaient rompu le jeûne avec moi, qui m'avaient serré dans leurs bras en apprenant que Marilee et moi allions nous marier ! Les soldats ne les achevèrent pas et les laissèrent crier de douleur toute la journée. Le soir, les coureurs vinrent festoyer…

» Une fois encore, je dus me rappeler que tout ça n'était pas réel. Je ne devais pas me fier à ces visions, car mes yeux m'abusaient peut-être pour me punir d'avoir eu des pensées impies. Et comment mon pauvre esprit limité aurait-il pu distinguer entre la vérité et le mensonge ?

» Les soldats de l'Ordre ne tuèrent pas tous nos émissaires. Ils en renvoyèrent certains, avec un message pour nous. Si nous ne descendions pas des collines pour venir leur faire allégeance, et confirmer nos intentions pacifiques, ils écorcheraient vifs et livreraient aux coureurs une dizaine d'otages par jour. Cela cesserait lorsque nous nous serions rendus… ou quand il n'y aurait plus une personne vivante en ville.

» Un grand nombre d'hommes éclatèrent en sanglots, incapables de supporter l'idée d'être la cause d'un nouveau cycle de violence. En

gage de bonne volonté, ils redescendirent en ville.

» Quelques irréductibles restèrent dans les collines. Les soldats de l'Ordre n'ayant pas compté les réfractaires, ils crurent que tout le monde était rentré au bercail.

» Je restai donc dans les collines avec quelques résistants. Pour notre subsistance, nous nous reposâmes d'abord sur les fruits qui poussaient dans la forêt. Puis nous fîmes des incursions en ville pour voler des vivres et de l'équipement. Un jour, je dis à mes compagnons qu'il fallait découvrir ce que l'Ordre faisait de nos compatriotes enlevés. Les soldats ne nous connaissant pas, il était facile de nous mêler aux paysans qui travaillaient dans les champs ou s'occupaient d'animaux. Ainsi, s'introduire en ville devenait un jeu d'enfant. Pendant des mois, nous épiâmes nos ennemis.

» Les enfants avaient été envoyés au loin. Les femmes, en revanche, étaient toutes emprisonnées dans un camp fortifié construit spécialement pour elles…

Owen se prit la tête à deux mains et continua son histoire en sanglotant.

— Nos femmes étaient devenues des reproductrices ! Les soldats faisaient tout ce qu'il fallait pour qu'elles tombent enceintes, et certaines avaient déjà le ventre bien rond.

» En un an et demi, des centaines d'enfants naquirent. Dès qu'ils étaient sevrés, on les envoyait au loin, et le ventre de leurs mères grossissait de nouveau.

» J'ignore pour où partaient ces petits, à part qu'ils quittaient probablement notre empire, comme les hommes adultes régulièrement raflés.

» Sachant que nous n'étions pas dangereux, à cause de notre refus de la violence, les soldats ne nous surveillaient pas de très près. Du coup, quelques hommes parvinrent à s'échapper dans les collines, où ils ne tardèrent pas à nous rencontrer. Ce qu'ils nous racontèrent me glaça les sangs. Les soldats avaient montré les femmes à tous les mâles de la ville. S'ils n'obéissaient pas au doigt et à l'œil, avait déclaré Luchan, toutes les « garces de Bandakar » seraient écorchées vives. Les fugitifs ne connaissaient pas le camp des femmes, mais ils savaient que toute désobéissance de leur part donnerait le signal d'un massacre.

» Après un an et demi de vie clandestine, nous finîmes par apprendre que l'Ordre s'était enfoncé en profondeur dans notre empire. Des dizaines de villes et de mégalopoles étaient tombées. Le Sage et la plupart des porte-parole étaient en fuite…

» Certains conseils municipaux avaient invité les soldats de l'Ordre à venir chez eux. Une tentative d'apaiser ces brutes et de les empêcher de nuire. Mais aucune concession ne pouvait venir à bout de leur agressivité. Comment une telle chose était-elle possible ?

Franchement, la réponse nous dépassait…

» Dans certaines mégalopoles, la situation était différente. Les habitants avaient prêté l'oreille aux porte-parole de l'Ordre, et ils semblaient croire que leur cause et la nôtre se rejoignaient. Selon eux, l'Ordre cherchait comme nous à mettre un terme à l'injustice et à la violence. Et s'il utilisait les armes, c'était uniquement pour vaincre les monstres qui cherchaient à réduire l'humanité en esclavage. Ces gens se réjouissaient d'être entre les mains de « sauveurs » qui répandraient partout la bonne parole et montreraient la voie de la Lumière aux sauvages.

Cette fois, Richard ne parvint pas à tenir sa langue.

— Et après tant d'exactions, ces idiots ont cru aux mensonges de l'Ordre Impérial ?

Accablé, Owen écarta les mains.

— Des innocents abusés par de beaux discours… Ils ont cru que l'Ordre combattait pour les mêmes idéaux que nous. Pour justifier les massacres, ils ont prétendu que ma ville et quelques autres s'étaient alliées aux sauvages venus du nord. Les barbares de l'empire d'haran…

» J'avais déjà entendu ce nom… Pendant l'année et demie passée à me cacher, j'ai parfois quitté les collines et fait d'assez longs voyages pour découvrir s'il était possible de chasser l'Ordre Impérial de Bandakar. Bref, je cherchais de l'aide. Un jour, dans une cité de l'Ancien Monde nommée Altur'Rang, j'ai entendu parler d'un grand libérateur originaire de l'empire d'haran, très loin au nord.

» Certains de mes compagnons voyageaient aussi. Quand nous nous retrouvions, nous échangions nos informations. Tout le monde parlait de la même chose : un héros appelé le seigneur Rahl luttait contre l'Ordre avec l'aide de sa femme, la Mère Inquisitrice.

» Peu après, nous apprîmes que le Sage et les principaux porte-parole étaient sains et saufs. Ils vivaient dans la plus grande ville de l'empire, dans un coin où l'Ordre n'était pas encore venu. Nos ennemis étant très occupés ailleurs, ils se gardaient le « meilleur » pour la fin. De toute façon, le Sage et ses compagnons n'avaient nulle part où aller…

» Mes hommes me demandèrent de parler en leur nom aux principaux porte-parole. Je devais les convaincre qu'il fallait agir contre les soldats ennemis et les chasser de chez nous…

» Je voyageai jusqu'à la mégalopole, une cité que je n'avais jamais vue, et je fus enthousiasmé par la splendeur construite par notre civilisation. Une civilisation, hélas, qui disparaîtrait bientôt si je ne me montrais pas assez convaincant.

» Je fis un ardent discours devant le Sage et les porte-parole. Après avoir décrit les crimes de l'Ordre, je leur dis que des hommes cachés

un peu partout n'attendaient qu'un mot pour s'opposer à l'Ordre Impérial.

» Les porte-parole affirmèrent que je ne pouvais pas tirer de conclusions sur l'Ordre à partir de ce qu'une poignée d'hommes et moi avions vu. L'Ordre représentait un très grand empire, et nous n'en connaissions qu'une infime partie. De plus, les actes que je décrivais ne pouvaient pas être réels, parce que aucun être humain n'aurait pu commettre des horreurs pareilles. Pour le démontrer, ils me mirent au défi d'écorcher vif l'un des leurs. Je reconnus que j'en étais incapable, mais sans renier mon témoignage. Oui, j'avais bel et bien vu des soldats de l'Ordre se livrer à ces abominations.

» Les porte-parole me rappelèrent que rien n'était réel, et que mes pauvres perceptions humaines ne pouvaient prétendre connaître la vérité. Craignant que nous soyons un peuple violent, les soldats de l'Ordre nous mettaient à l'épreuve en nous faisant croire qu'ils perpétraient des horreurs. Ils voulaient savoir si nous étions vraiment pacifiques, ou assez fourbes pour le prétendre puis les attaquer dans le dos.

» Selon les porte-parole, je n'étais pas sûr d'avoir vu les choses que je décrivais. Et même si c'était le cas, comment déterminer si c'était bien ou mal ? En m'érigeant en juge suprême d'hommes dont je ne savais rien, je me plaçais très au-dessus d'eux, et cette arrogance pouvait bien être la cause profonde de leur hostilité.

» En écoutant ces discours, je repensai à tout ce que mes compagnons et moi avions vu. En esprit, je revis le visage de Luchan, puis je pensai à ce que Marilee devait subir entre ses mains. Ma bien-aimée s'était sacrifiée pour rien, et c'était moi qu'on accusait d'avoir le cœur sec !

» Me campant face aux porte-parole, je leur criai qu'ils étaient l'engeance du démon.

— Eh bien, fit Cara, quand tu y mets du tien, on dirait que tu sais distinguer la réalité du fantasme…

Richard foudroya la Mord-Sith du regard.

Owen leva les yeux vers le Sourcier. Concentré sur son histoire, il n'avait même pas entendu la remarque de Cara.

— C'est là qu'on m'a banni, seigneur Rahl.

— Mais la frontière n'existait déjà plus, dit Richard. Tu étais sorti de ton pays plusieurs fois. Dans ces conditions, on ne pouvait pas t'imposer un exil.

Owen haussa les épaules.

— Ils n'avaient pas besoin du champ de force mortel… Le bannissement est une sentence de mort. Cette sanction marque la fin de mon appartenance à Bandakar. Partout dans l'empire, ou plutôt, dans ce qu'il en reste, tout le monde connaît mon nom et personne ne

voudrait avoir commerce avec moi. Si j'étais resté chez moi, on m'aurait claqué au nez toutes les portes. Les bannis sont universellement méprisés. Frontière ou pas, je suis séparé de mon peuple, et rien ne peut être plus terrible.

» Je suis allé retrouver mes compagnons, dans les collines, pour récupérer mes maigres possessions et avouer que j'étais banni. Comme il se devait, j'allais quitter l'empire…

» Mes amis ne l'entendirent pas de cette oreille. La punition était injuste, dirent-ils, et je devais rester avec eux. N'avaient-ils pas vu les mêmes choses que moi ? Leurs mères, leurs sœurs et leurs femmes n'avaient-elles pas été enlevées ? N'avaient-ils pas vu leurs amis être écorchés vifs puis abandonnés en pâture aux coureurs ? Puisque tant d'yeux avaient vu ces horreurs, affirmèrent-ils, elles devaient être vraies.

» Depuis, si nous étions cachés dans ces collines, c'était par amour pour notre pays et afin de lui rendre un jour la paix. Les porte-parole étaient les véritables aveugles dans cette affaire, et ils condamnaient le peuple à mourir ou à souffrir sous le joug de l'Ordre Impérial.

» Je fus très étonné que ces hommes ne me rejettent pas. Pour la première fois dans l'histoire, un banni restait le bienvenu parmi les siens…

» Peu après, nous décidâmes d'agir à la place des porte-parole, puisqu'ils ne daignaient pas lever le petit doigt.

» Dès qu'il fut question d'imaginer un plan, tout le monde proposa la même idée : partir en quête du seigneur Rahl afin qu'il nous libère.

» Ayant tous parlé de la même voix, nous décidâmes de passer à l'action. Dans nos rangs, certains hommes étaient persuadés que le seigneur Rahl ne nous refuserait pas son aide. D'autres redoutaient un refus, car selon eux, on ne pouvait jamais prédire la réaction d'un homme qui ignore la Lumière. Cette analyse étant juste, nous conclûmes qu'il faudrait avoir un moyen de pression pour vous contraindre à venir nous libérer.

» Ayant été banni, je déclarai que cette mission me revenait. À part dans les collines, avec ceux que je considérais désormais comme mes hommes, il n'y aurait plus d'avenir possible pour moi dans l'empire – sauf si nous en chassions l'Ordre Impérial.

» Je dis à mes compagnons que je ne savais pas où trouver le seigneur Rahl. Mais je leur jurai de ne pas abandonner tant que je ne l'aurais pas trouvé.

» Un vieil herboriste me fournit le poison que j'ai versé dans votre outre, seigneur. Il se chargea aussi de concevoir l'antidote. Puis il m'expliqua comment fonctionnait la substance toxique et me révéla le protocole à suivre pour la neutraliser. Aucun de nous n'avait

l'intention de vous assassiner, même si vous ignorez la Lumière…

D'un regard appuyé, Richard fit savoir à Kahlan qu'elle devait tenir sa langue – et tant pis si c'était très difficile.

L'Inquisitrice prit sur elle…

— Je ne savais pas comment vous localiser, seigneur, mais échouer ne m'était pas permis. Cela dit, avant de partir à votre recherche, je devais cacher le reste de l'antidote, comme le prévoyait notre plan.

» Lors de mon passage dans une cité acquise à la cause de l'Ordre, j'entendis des gens se rengorger parce que le représentant le plus haut placé de l'empereur à Bandakar était en visite chez eux. Immédiatement, je me dis qu'un tel individu devait en savoir long sur son ennemi le plus irréductible, à savoir le seigneur Rahl.

» Je décidai de rester sur place et de surveiller l'endroit où résidait cet homme. Observant les allées et venues des soldats, je remarquai qu'ils entraient parfois avec des gens qui ressortaient quelques heures plus tard.

« Un jour, je vis des visiteurs quitter la maison, et je parvins à m'approcher assez pour espionner leur conversation. Ils avaient été reçus par le haut émissaire en personne, et tout semblait s'être déroulé sans heurts. En tout cas, ces gens ne paraissaient pas blessés…

» Plus tard, des soldats sortirent à leur tour. Comprenant qu'ils allaient chercher d'autres visiteurs, je les précédai sur une grande place et j'attendis à côté des bancs publics. Comme je l'avais prévu, les soldats rassemblèrent de force un petit groupe dans lequel je parvins à me glisser.

» Je crevais de peur, mais c'était ma seule chance d'entrer dans la maison, de voir à quoi ressemblait l'homme et de repérer assez bien les lieux pour revenir m'y livrer à de l'espionnage. Avoir des informations sur le seigneur Rahl était vital pour moi. Ça ne m'empêcha pas de trembler comme une feuille tandis qu'on nous poussait le long d'un couloir, puis dans un escalier qui menait au premier étage.

» Me conduisait-on à l'abattoir ? me demandai-je. C'était bien possible, et j'eus très envie de fuir, mais je pensai à mes hommes, dans les collines, qui me faisaient confiance. Leur sort et celui de Bandakar reposaient sur mes épaules, et je ne pouvais pas faillir.

» On nous fit franchir une lourde porte pour entrer dans une pièce obscure où une odeur de sang flottait dans l'air. Toutes les fenêtres étaient fermées par des volets, d'où la pénombre, mais j'aperçus quand même, au fond de la salle, une table où reposait une grande coupe. À côté, je vis une rangée de gros pieux de bois à la pointe taillée en biseau. M'arrivant à peu près à hauteur de la taille, ces gros bâtons étaient souillés de sang et de fluides immondes.

» Deux femmes et un homme s'évanouirent. Fous de rage, les

soldats leur flanquèrent des coups de pied dans la tête. Cela ne servant à rien, ils tirèrent les malheureux par les bras, laissant de longues traînées de sang sur le parquet. Refusant qu'une de ces brutes me défonce le crâne à coups de botte, je résolus de ne pas défaillir.

» Un homme entra soudain dans la pièce. De ma vie, personne ne m'a jamais fait si peur, pas même Luchan.

» Habillé de vêtements couverts de larges bandes de tissu cousues les unes sur les autres, il ressemblait à un grand oiseau chaque fois qu'il faisait un geste. Sous ses cheveux noirs ramenés en arrière par un étrange cosmétique qui les faisait briller, son nez proéminent ressemblait à une saillie rocheuse miniature. Maquillés en rouge, ses petits yeux noirs rappelaient ceux d'une fouine. Quand il les posa sur moi, je dus me rappeler que m'évanouir revenait à signer mon arrêt de mort…

» L'homme passa devant nous et nous étudia comme s'il choisissait des navets sur un étalage. De temps en temps, sa main osseuse sortait de sous ses fausses plumes et il désignait une personne. Il en était à la cinquième quand je remarquai enfin que ses ongles étaient couverts d'un vernis noir.

» D'un geste méprisant, il congédia tous les visiteurs qu'il n'avait pas sélectionnés. Les soldats nous séparèrent des cinq « élus », puis ils nous poussèrent vers la porte. À cet instant, un commandant au nez aplati comme s'il avait été plusieurs fois cassé entra dans la pièce et annonça que le messager était arrivé. L'homme aux haillons passa une main aux ongles noirs dans ses cheveux et dit à l'officier que le messager devait attendre. Avant l'aube, ajouta-t-il, il aurait la dernière information requise.

» Mes compagnons et moi fûmes poussés dans l'escalier, puis jetés dehors sans autre forme de procès. Pour toute explication, un soldat hilare nous informa qu'on n'aurait pas besoin de nos services aujourd'hui.

» Pour ne pas me faire remarquer, je partis avec les autres et les entendis se rengorger d'avoir vu le grand homme en personne. Moi, je me demandais surtout ce que pouvait bien être la « dernière information ».

» Plus tard, après la tombée de la nuit, je retournai sur les lieux. À l'arrière de la maison, je remontai une allée étroite, franchis un portail et découvris une porte dérobée. Curieusement, elle n'était pas fermée. Une fois à l'intérieur, je retrouvai assez vite le couloir par lequel nous étions entrés, le matin. À cette heure tardive, il n'y avait personne et je pus gagner rapidement l'entrée de la maudite salle.

» L'oreille collée au battant de la porte, j'entendis des cris horribles. Des malheureux imploraient qu'on les épargne, ou au moins qu'on leur accorde une mort rapide. Une femme, en particulier, priait

pour qu'on lui tranche la gorge.

» Je faillis vomir, ou m'évanouir, mais une idée me permit de tenir le coup et de ne pas fuir à toutes jambes. Si je ne trouvais pas le seigneur Rahl, le destin de mon peuple serait scellé !

» Je restai caché toute la nuit, dans une alcôve, en face de la grande porte. Dans la pièce, les cris continuaient, et je n'aurais jamais imaginé, croyez-moi, qu'on pût agoniser pendant si longtemps.

» En larmes, je me répétais que ce n'était pas réel. Pourquoi avoir peur de ce qui n'existait pas ? J'imaginais la souffrance des victimes, mais c'était une erreur – exactement ce qu'on m'avait appris à ne pas faire. Pour m'apaiser, je repensai aux temps heureux, avec Marilee, et parvins à ignorer les sons qui n'étaient pas réels. Au fond, il pouvait s'agir de n'importe quoi…

» Très tôt, ce matin-là, le commandant au nez cassé revint voir l'homme aux cheveux noirs. Tendant le cou, je pus espionner ce qui se passait.

» Le type aux ongles noirs ouvrit la porte et tendit un rouleau de parchemin à l'officier. Puis il prononça quelques mots que je n'oublierai jamais : « Najari, je les ai trouvés… Ils ont atteint la lisière orientale du désert et ils se dirigent vers le nord. Va immédiatement donner ses ordres au messager. »

» L'officier eut un rictus et répondit : « Ce ne sera plus long, désormais. Très bientôt, tu les tiendras et nous aurons assez de pouvoir pour imposer notre prix, cher Nicholas… »

Chapitre 25

— Nicholas ? s'écria Richard. Tu l'as entendu dire ce nom ?

— Oui. Nicholas, j'en suis sûr. Nicholas…

Une vague de désespoir déferla en Kahlan, lui glaçant le cœur.

— Continue ! ordonna le Sourcier.

— Je n'étais pas sûr que ces hommes parlaient bien de vous – le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice –, puisque l'officier n'avait pas cité de noms. Mais à entendre vibrer d'excitation les voix de ces deux brutes, j'aurais juré que c'était ça. Nicholas et Najari me rappelaient Luchan, lors de sa première visite chez moi…

» L'information que je venais d'entendre me donnait une bonne chance de vous retrouver. Je me mis donc immédiatement en chemin.

La brume matinale était désormais remplacée par un crachin désagréable. Kahlan s'avisa soudain qu'elle tremblait de froid.

Richard désigna l'homme que l'Inquisitrice avait touché avec son pouvoir.

— C'est à lui que Nicholas a envoyé un messager, dit-il, la colère bouillonnant sous son calme de surface. Ce salaud est entré dans notre camp avec ses tueurs. Si nous ne nous étions pas défendus, désobéissant à la répulsion naturelle que nous inspire la violence, nous serions perdus, comme Marilee…

Owen dévisagea le prisonnier.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je n'en sais rien, et je m'en fiche ! Il combattait pour l'Ordre Impérial, un système de pensée qui considère toute vie comme interchangeable, sacrifiable, dépourvue d'importance et fondamentalement insignifiante. Aux yeux de l'Ordre, les individus ne comptent pas, sauf s'ils se sacrifient béatement pour un improbable « bien commun ». Oui, il luttait pour un « rêve » : anéantir la personne afin de mettre en valeur la communauté !

» Selon cette philosophie, tu n'avais aucun droit d'aimer Marilee. Toutes les femmes se ressemblant, tu aurais dû épouser quelqu'un qui avait besoin de ton aide. Ainsi, par le biais du sacrifice, tu aurais servi l'humanité tout entière. Owen, malgré les idées bizarres qu'on t'a fourrées dans le crâne, je crois que tu as compris le plus important. La véritable horreur, ce n'est pas la brutalité de l'Ordre, mais son idéologie. Car c'est elle qui justifie la violence et l'incite à prendre ton peuple pour cible.

» Cet homme n'accordait aucune valeur à sa vie et à son identité.

Pourquoi devrais-je me soucier de son nom ? Je lui offre ce qu'il désirait le plus au monde : l'anonymat et le néant.

Quand il vit que Kahlan grelottait, Richard se détourna d'Owen, alla prendre le manteau de sa femme, dans le chariot, et le lui posa sur les épaules avec une incroyable tendresse.

Apparemment, il ne pensait plus avoir grand-chose à tirer du récit de son empoisonneur.

— Richard, ce n'était pas le don qui te tuait, dit Kahlan, mais le poison !

Il restait du temps pour sauver son mari ! À un moment, dans le chariot brinquebalant, l'Inquisitrice avait cru que toutes les options étaient épuisées.

— J'avais des migraines avant de rencontrer Owen, et j'en ai toujours. Quant à la magie de l'épée, elle m'a fait défaut avant que j'aie bu le poison.

— Certes, mais ça nous laisse plus de temps pour trouver des solutions à tes problèmes.

Fidèle à son vieux tic, Richard se passa une main dans les cheveux.

— J'ai peur que nous en ayons de plus graves – avec très peu de temps pour les résoudre.

— De plus graves ?

— Et comment ! Tu sais ce que veut dire le mot « Bandakar » ?

Kahlan tourna la tête vers Owen, toujours assis sur sa caisse. Puis elle regarda de nouveau Richard, étonnée par la colère qu'elle sentait bouillir en lui.

— Non, je l'ignore…

— En haut d'haran, ce mot signifie « exilés ». Tu te souviens du livre que je traduis, Les Piliers de la Création ? Selon cet ouvrage, il fut un jour décidé d'envoyer en exil tous les « trous dans le monde ». En lisant ce passage, je me suis demandé ce qu'étaient devenus ces gens. Eh bien, nous venons de trouver la réponse.

» Le monde est désormais sans défense face aux citoyens de l'Empire bandakar.

L'Inquisitrice plissa le front.

— Comment peux-tu être sûr que ces gens sont les descendants des D'Harans exilés ?

— Regarde Owen ! Il est blond et ressemble trait pour trait à un D'Haran de pure souche. Et s'il te faut une autre preuve, pense qu'il n'est pas affecté par la magie.

— Il est peut-être un cas à part parmi son peuple…

— Kahlan, dans une région isolée comme la sienne – un endroit coupé du reste du monde depuis des millénaires – un seul Pilier de la Création aurait transmis sa « résistance au don » à toute la population

actuelle, et en quelques générations seulement.

» Dans le cas qui nous occupe, tous les Bandakars étaient étrangers au don. À cause de cela, ils furent exilés dans l'Ancien Monde, ou plus précisément, dans le pays qui s'étend au-delà des montagnes et auquel un col infranchissable longtemps interdit l'accès.

— Comment les gens de l'Ancien Monde ont-ils identifié les exilés ? De quelle façon s'y sont-ils pris pour les réunir et les déporter dans une région donnée ? Si un seul leur avait échappé, il aurait « contaminé » tout l'Ancien Monde.

— Tu poses de très bonnes questions, mais pour l'instant, elles sont secondaires. (Richard se tourna vers Owen.) Je vais te demander de rester assis sur cette caisse pendant que mes amis et moi déciderons ensemble de ce que nous devons faire. Il convient que nous parlions tous d'une seule et même voix…

Owen apprécia visiblement cette façon de procéder – la concertation –, car elle lui rappelait sa chère culture.

Contrairement à Kahlan, il n'avait pas détecté la pointe d'ironie, dans le ton du Sourcier.

— Toi, dit Richard à la marionnette de Kahlan, viens t'asseoir avec lui et assure-toi qu'il ne bouge pas.

Tandis que l'homme accourait, le Sourcier fit un signe de la tête à ses compagnons.

— Venez avec moi, nous devons parler…

Friedrich, Tom, Jennsen, Cara et Kahlan suivirent Richard jusqu'au chariot, où ils seraient hors de portée d'oreille d'Owen et du prisonnier.

S'adossant au véhicule, Richard croisa les bras et regarda dans les yeux chacun de ses amis.

— Nous avons de gros problèmes – et pas seulement à cause du poison que m'a fait boire Owen. Ce jeune homme est étranger au don ! Il est comme toi, Jennsen. La magie ne le touche pas. Et tous les membres de son peuple ont la même caractéristique.

Jennsen en resta bouche bée, comme si elle était incapable d'assimiler cette information. Friedrich et Tom semblaient à peine moins surpris qu'elle, et Cara plissait bizarrement le front.

— Richard, dit enfin Jennsen, c'est impossible ! L'empire compte trop d'habitants pour qu'ils soient tous nos demi-frères ou nos demi-sœurs.

— Ils ne le sont pas, répondit Richard. Mais ils descendent tous de la lignée Rahl privée de magie. Je n'ai pas le temps de tout expliquer, mais souviens-toi de ce que je t'ai dit : si tu as des enfants, ils seront comme toi, et transmettront leur particularité à toute leur descendance. Eh bien, il y a très longtemps, les gens comme toi étaient de plus en plus nombreux en D'Hara. Pour enrayer le phénomène, ils

furent exilés dans l'Ancien Monde. De là, on les expédia dans ce qui se nomme aujourd'hui l'Empire bandakar. Soit dit en passant, ce mot veut dire « exilés »…

Les grands yeux bleus de Jennsen s'emplirent de larmes. Elle était si semblable à ces gens qu'on avait chassés de chez eux parce qu'on les détestait.

Kahlan passa un bras autour des épaules de la jeune femme.

— Pourquoi cette tristesse ? demanda-t-elle. Tu te sentais seule au monde, et voilà que tu te découvres des frères et des sœurs d'élection.

L'Inquisitrice n'eut pas le sentiment que son discours avait fait mouche. En revanche, Jennsen semblait touchée par la manifestation de tendresse.

— Tu dois te tromper, dit-elle cependant à Richard. Une frontière empêchait de franchir le col. Mais si tous les Bandakars étaient comme moi, ce champ de force magique ne les affecterait pas. Bref, ils auraient pu entrer et sortir de leur pays à volonté ! Au fil des siècles, certains seraient revenus dans le reste du monde…

— Ton raisonnement est brillant, mais je crains qu'il soit faux, dit Richard. Tu te souviens de la statue, quand tu as vu le sable couler latéralement ? C'était de la magie, et pourtant, tu l'as perçue.

— C'est vrai, dit Kahlan. Si Jennsen est un Pilier de la Création, comment est-ce possible ?

— Oui, comment ? renchérit Jennsen. Si je suis insensible à la magie… Richard, j'ai peut-être une étincelle de don, tout compte fait ! Et si je n'étais pas vraiment un trou dans le monde ?

— Jennsen, fit Richard avec un petit sourire, tu es totalement étrangère au don. Mais tu as vu cette magie pour une raison très simple. Dans sa lettre, Nicci dit que la « balise » est liée au sorcier qui l'a créée – un homme depuis longtemps parti pour le royaume des morts. Cela implique que la statue était en partie « animée » par la Magie Soustractive – celle qui dépend du royaume des morts.

» La magie ne t'affecte pas, c'est entendu, mais tu n'es pas immunisée contre la mort. Avec ou sans le don, tu es liée à la vie, et par conséquent à la mort. Voilà pourquoi tu as vu une partie de la magie du sablier. La partie relative à l'inexorable marche de toute vie vers sa fin…

» Les frontières n'étaient pas des champs de force magiques, mais un lieu très particulier où la mort dominait tout. Tenter de les traverser revenait à entrer dans le royaume du Gardien, un séjour dont nul ne peut revenir. Si un citoyen de l'empire avait tenté de passer, il serait mort, tout bêtement. Donc, les Bandakars étaient vraiment coincés derrière leur col…

— Mais les bannissements ? objecta Jennsen. Il fallait bien que les condamnés traversent la frontière.

— Non, ils seraient morts s'ils avaient essayé, mais il existait un passage permettant de contourner la frontière. Il y en avait un aussi dans le Nouveau Monde, à l'époque où les trois pays étaient également séparés par des frontières. J'ai emprunté un de ces chemins, et je ne suis jamais entré dans le royaume des morts. Et c'est exactement ce que nous décrivait tout à l'heure Owen : une piste étroite et dangereuse, mais négociable.

— Tout ça n'a aucun sens, dit Jennsen. Si ton passage existe vraiment, pourquoi les Bandakars ne l'empruntaient-ils pas pour quitter leur empire ? Ils auraient pu aller partout où ça leur chantait. Et nul besoin d'être banni pour ça !

Richard soupira et se passa une main sur le front. Il aurait aimé que sa sœur ne pose pas cette question, ça se lisait sur son visage.

— Tu te souviens de la zone que nous avons traversée il y a quelque temps ? Celle où rien ne poussait ?

— Oui.

— Sabar en a traversé une semblable, un peu plus au nord. Il nous en a parlé, un peu avant l'attaque.

— C'est exact, dit Kahlan. Et cette bande de terre dévastée file droit vers le centre du désert, là où se dressent les Piliers de la Création. La nôtre aussi se dirige vers les Piliers. En fait, elles sont parallèles…

Richard hocha la tête, indiquant à sa femme qu'elle était sur la bonne voie.

— Parallèles, oui, dit-il, et placées des deux côtés du col qui donne accès à l'empire. De plus, elles ne sont pas séparées par une très grande distance. En ce moment, nous sommes au milieu de la zone qu'elles délimitent…

— Seigneur Rahl, intervint Friedrich, ça signifie que… (Il prit le temps de chercher ses mots.) Eh bien, une personne bannie de l'empire empruntait le passage et débouchait… entre deux autres frontières qui formaient comme les mâchoires d'un piège. Elle ne pouvait aller nulle part, sauf…

Friedrich s'interrompit et tourna la tête vers l'ouest.

— Vers les Piliers de la Création, oui, confirma Richard.

— Mais… mais, bafouilla Jennsen. (Elle prit une grande inspiration et se ressaisit.) Veux-tu dire que c'était délibéré ? Quelqu'un a conçu ces frontières pour que tout individu banni de l'empire finisse par échouer au milieu des Piliers de la Création ? Mais pourquoi ?

— Afin de tuer tous les « bannis ».

— Attends, laisse-moi comprendre… Selon toi, les gens qui ont exilé les trous dans le monde voulaient qu'ils meurent s'ils étaient par malheur chassés de l'empire ?

— Exactement, répondit Richard.

Kahlan resserra frileusement les pans de son manteau autour de son torse. Après de telles chaleurs, comment pouvait-il faire si froid, tout d'un coup ?

Richard écarta une mèche de cheveux humides de son front et continua sa démonstration.

— D'après ce qu'Adie m'a expliqué un jour, une frontière doit avoir un « passage » afin de créer un équilibre des deux côtés – un équilibre de vie, je veux dire. Selon moi, les gens de l'Ancien Monde qui ont déporté les Bandakars voulaient leur fournir un moyen de se débarrasser des criminels. C'est pour ça qu'ils leur ont révélé l'existence du passage. Mais ils ne désiraient pas que les trous dans le monde aillent partout. Criminels ou non, ils étaient insensibles à la magie et ne pouvaient pas aller et venir en liberté.

Kahlan mit immédiatement le doigt sur le maillon faible de cette théorie.

— Les trois frontières auraient eu un passage, dit-elle. Et même si les « Anciens » avaient gardé secrets les deux autres chemins détournés, un banni aurait pu en découvrir un et s'enfuir au lieu de déboucher au milieu des Piliers de la Création pour y mourir. Certains avaient donc une chance d'émerger dans l'Ancien Monde.

— S'il y avait réellement eu trois frontières, dit Richard, tu aurais raison. Mais selon moi, il n'y en avait qu'une.

— Seigneur Rahl, grogna Cara, sauf votre respect, vous dites n'importe quoi ! Au début, vous avez parlé d'une frontière latérale orientée nord-sud afin de bloquer le col, et de deux autres, parallèles, qui se dirigeaient vers l'est et l'ouest pour conduire vers les Piliers de la Création toute personne sortie de l'empire par le fameux « passage ». Ça nous faisait bien trois frontières.

Kahlan dut reconnaître que la Mord-Sith avait raison. Les bannis auraient dû pouvoir s'échapper par l'un des deux autres passages.

— Il n'y avait pas trois frontières, insista Richard, mais une seule. Simplement, elle n'était pas droite, mais pliée en deux. (Il leva deux index, colla les pointes l'une contre l'autre et plia les doigts pour former une sorte d'arche.) La partie vide, entre la base de mes pouces, représente le col, et elle était scellée par la section nord-sud de la frontière. Les deux branches sont d'abord parallèles, mais leur course s'infléchit pour qu'elles se rejoignent et forment un cul-de-sac : la cuvette des Piliers de la Création !

— Pourquoi une telle configuration ? demanda Jennsen.

— J'ai une hypothèse, mais elle vaut ce qu'elle vaut… Connaissant les positions philosophiques des Bandakars, les Anciens se doutaient qu'ils n'appliqueraient pas la peine de mort et répugneraient sans doute à mettre les délinquants en prison pendant très longtemps. Cette mansuétude en faisait des proies idéales pour les criminels de tout

poil. Pour se protéger, les Bandakars devaient avoir un moyen d'expulser de chez eux les individus dangereux.

» Avoir été chassés de D'Hara et du Nouveau Monde avait dû terrifier ces pauvres gens, d'où leur comportement grégaire presque caricatural. Les « Anciens » – en fait, les sorciers de l'Ancien Monde – ont dû les convaincre qu'ils seraient en sécurité au-delà du col protégé par une frontière infranchissable. Avec leur désir maladif de rester ensemble, les Bandakars ont dû trouver cette solution idéale. Ils avaient de bonnes raisons de craindre un nouvel exil, il faut le reconnaître…

» Tout le monde les rejetait parce qu'ils étaient insensibles à la magie. Mais entre eux, à l'abri derrière leur col, ils se sentaient heureux et en sécurité.

» Aujourd'hui, la frontière a disparu et nous avons un gros problème sur les bras.

Jennsen croisa les bras et releva le menton.

— Maintenant qu'il y a bien plus qu'un seul flocon, tu redoutes une tempête de neige ?

Richard jeta à sa sœur un regard plein de reproche.

— Quel est le but des rafles organisées par l'Ordre, selon toi ?

— La reproduction, répondit Jennsen. Donner naissance à de plus en plus de trous dans le monde et libérer l'humanité de ta précieuse magie.

Richard ignora l'agressivité de la jeune femme.

— Non, je parlais des rafles d'hommes.

— Dans un haras, il faut bien des étalons, pas vrai ?

Richard prit une grande inspiration pour se calmer.

— Tu te souviens de ce qu'a dit Owen ? Si ces hommes n'obéissaient pas au doigt et à l'œil, toutes les « garces de Bandakar seraient écorchées vives ».

— Et alors ?

— Obéir à quoi, Jennsen ? À quel genre d'ordres ? Quelle peut être l'utilité tactique des trous dans le monde ? Quel parti pourrait en tirer l'Ordre Impérial ?

— La Forteresse du Sorcier ! s'écria Kahlan.

— Exactement, confirma Richard. Comme je l'ai dit, c'est un gros problème. Zedd défend la forteresse. Avec ses pouvoirs et la magie des lieux, il pourrait tenir indéfiniment. Mais que fera-t-il, ce pauvre vieillard décharné, si un jeune colosse qui se fiche de la magie l'attaque et le saisit à la gorge ?

— Tu as raison, Richard, dit Jennsen. Jagang détient aussi ce livre, Les Piliers de la Création. Il connaît l'existence des trous dans le monde, et il a tenté de m'utiliser pour t'atteindre. Il a tout fait afin de me convaincre que tu voulais me tuer, puis il m'a conseillé de frapper

la première. Et il savait que la magie ne pouvait pas m'arrêter…

— Jagang est originaire de l'Ancien Monde, rappela Richard. Il devait avoir entendu parler de Bandakar. Chez nous, cet empire est totalement inconnu. Ici, il est peut-être légendaire depuis des milliers d'années. Et Jagang est homme à explorer toutes les pistes.

» L'Ordre a enlevé des Bandakars et il les menace de tuer leurs femmes s'ils n'obéissent pas. Je crois que ces trous dans le monde ont pour mission d'attaquer et de conquérir la Forteresse du Sorcier.

Kahlan sentit que ses genoux tremblaient. Si la forteresse tombait, les défenseurs perdraient leur dernier avantage, si minime fût-il. De très anciens et redoutables artefacts seraient entre les mains de Jagang, qui s'en servirait pour dévaster le Nouveau Monde. Dans la forteresse, on gardait certains sorts capables de tuer des millions de gens – y compris le fou qui les lançait, s'il n'avait pas les compétences requises. Ignare en sorcellerie, Jagang avait déjà prouvé qu'il se moquait de provoquer la mort de ses propres sujets, si ça pouvait lui valoir une victoire. À l'époque où il avait lancé une épidémie de peste, beaucoup de ses soldats avaient été frappés aussi…

Et même si Jagang ne jouait pas les apprentis sorciers, tenir la forteresse priverait l'empire d'haran de ressources précieuses. Car Zedd, en plus de défendre le complexe, avait mission d'y trouver une arme magique susceptible de mettre fin à la guerre en anéantissant l'Ordre ou, au moins, en le renvoyant chez lui derrière un champ de force qu'il ne pourrait plus jamais traverser.

Si la forteresse ne tenait pas, le combat était perdu d'avance et toute résistance se révélerait futile. Sans le secours de la magie, les défenseurs seraient écrasés par les hordes de l'empereur. Rien ne pourrait les arrêter, et la nuit de la tyrannie tomberait sur le monde…

Kahlan resserra davantage les pans de son manteau. Elle savait ce qui attendait les peuples du Nouveau Monde en cas de triomphe de l'Ordre Impérial. Pendant près d'un an, elle avait dirigé l'armée et combattu ces soudards. On eût dit une meute de chiens sauvages. Quand on avait de tels molosses aux basques, on ne connaissait plus une minute de répit. Car ils ne renonçaient pas avant d'avoir dévoré leurs proies.

L'Inquisitrice avait traversé des villes dévastées par l'Ordre. Ebinissia, par exemple… Pendant des jours, les salauds de l'Ordre avaient torturé, violé et tué. Au bout du cauchemar, il n'était pas resté un survivant. Nul n'avait été épargné, sans distinction d'âge ou de sexe.

Voilà le destin qui attendait tous les peuples du Nouveau Monde.

Quand les soldats de l'Ordre seraient partout, le peu d'activité commerciale qui restait serait réduite à néant. Toutes les entreprises feraient faillite, et des milliers de gens perdraient leurs moyens de

subsister. La nourriture se ferait rare, puis elle deviendrait impossible à trouver, même au marché noir. Incapables de subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants, les hommes et les femmes perdraient tout ce qu'ils avaient laborieusement mis de côté au fil d'une vie de travail et d'effort.

Avant même l'arrivée des envahisseurs, la panique se répandrait dans les villes. Lorsque les soudards se montreraient, beaucoup de gens auraient déjà brûlé leur maison avant de se lancer sur les routes de l'exode.

En bon prédateur, Jagang s'emparerait de tout ce qui avait de la valeur et offrirait les terres conquises à ses plus fidèles serviteurs. Les vrais propriétaires seraient exécutés ou deviendraient des esclaves sur leur propre domaine.

Quant aux fugitifs, ils survivraient tant bien que mal dans une nature dont ils ne connaissaient pas les règles.

Dans ce désastre où une seule devise tiendrait lieu de loi suprême – « chacun pour soi et sauve qui peut » – la plupart des gens deviendraient des vagabonds livrés à la cruauté des éléments. Affamés, ils tomberaient comme des mouches dès les premières rigueurs de l'hiver.

Tandis que la civilisation s'écroulerait, la famine devenue universelle, des maladies se répandraient d'un bout à l'autre du Nouveau Monde. Les familles se désintégreraient, touchées à mort par le décès d'un des parents ou des deux. Livrés à eux-mêmes, les enfants seraient exposés à toutes sortes de mauvais traitements et de violences…

Kahlan avait déjà vu les ravages d'une épidémie. Elle savait ce qu'on éprouvait quand les gens mouraient par milliers autour de soi. Lorsque la peste s'était abattue sur Aydindril, des légions de malheureux avaient été frappées comme par la foudre. Les vieux, les jeunes, les enfants – des milliers de braves gens avaient contracté le mal et connu une fin atroce. Des jours et des jours de souffrance et d'agonie…

Richard aussi avait eu la peste. Mais il était sans doute le seul à l'avoir contractée délibérément : le prix à payer pour retourner auprès de Kahlan.

Il serait mort pour le bonheur de la revoir une dernière fois…

Une époque où l'horreur avait dépassé toutes les limites…

Kahlan avait payé pour connaître le sens du mot « désespoir ». Quand elle en parlait, ce n'était pas avec l'arrogance des imbéciles qui n'ont rien subi de pire, dans leur vie, qu'une mauvaise grippe ou des ennuis d'argent…

Ce jour maudit, elle avait saisi au vol sa seule chance de sauver Richard. Et ce faisant, elle avait invoqué puis libéré les Carillons.

Richard avait survécu, mais au prix d'une succession d'événements plus dramatiques les uns que les autres.

À cause de Kahlan, la frontière qui isolait Bandakar avait disparu. Et par sa faute, la magie risquait d'être à jamais rayée de la surface du monde.

Et à présent, parce que l'Empire bandakar n'était plus isolé, la Forteresse du Sorcier, le dernier bastion du monde libre, risquait de tomber entre les mains de Jagang.

Kahlan avait le sentiment d'être responsable de toutes ces catastrophes.

L'Univers était au bord de la destruction. À tout le moins, la civilisation risquait de disparaître, éradiquée par l'obscène « idéal » de l'Ordre Impérial. Officiellement, les idéologues de l'Ordre prônaient le sacrifice des individus pour le bien du plus grand nombre. En réalité, ils se préparaient à immoler la raison sur le bûcher de leur délire. L'ombre de la folie s'étendait sur le monde et finirait par le recouvrir.

Des âges obscurs se profilaient, comme si on était à la veille de la fin des temps.

Kahlan ne pouvait pas révéler à ses compagnons la profondeur de son désespoir. Elle avait l'image d'une battante qui ne renonçait jamais. Il fallait s'y tenir, même si ce n'était plus qu'une façade lézardée.

— Richard, nous ne pouvons pas abandonner la forteresse à Jagang. (Comme sa voix était calme et déterminée ! À l'entendre, on aurait pu croire qu'il restait encore une chance de vaincre…) Nous devons empêcher ça !

— Je suis d'accord ! répondit Richard.

Lui aussi semblait être gonflé à bloc. L'Inquisitrice se demanda s'il avait lu dans ses yeux qu'elle ne croyait plus à leurs chances depuis longtemps.

— Commençons par le plus simple : Nicci et Victor. Il faut les prévenir que nous ne pourrons pas les rejoindre. Victor doit aussi savoir que nous soutenons son plan et qu'il le mettra à exécution sans nous attendre. Ayant parlé souvent avec nous, il saura que faire. L'heure d'agir a sonné, et Priska doit recevoir l'ordre de soutenir Victor coûte que coûte.

» Nicci a également besoin d'être informée. Il faudra lui dire où nous allons et lui communiquer ce que nous avons découvert au sujet de la « balise » d'avertissement.

Richard préféra laisser dans l'ombre un troisième point : si son don continuait à le tuer, il faudrait que Nicci trouve un moyen de le rejoindre très rapidement.

— Enfin, continua le Sourcier, nous devons l'avertir que nous n'avons pas pu lire sa lettre en entier. En conséquence, il nous manque

des informations sur ces « armes vivantes » que les Sœurs de la Lumière tentent de créer au bénéfice de l'empereur.

Tom, Jennsen, Cara et Friedrich écarquillèrent les yeux de surprise, car ils n'avaient pas lu la lettre en question.

— Au moins, dit Kahlan, voilà un problème qui ne nous concerne pas dans l'immédiat.

— C'est toujours ça de pris, approuva Richard. (Il désigna l'homme que Kahlan avait touché avec son pouvoir.) Nous l'enverrons livrer nos messages à Victor et à Nicci.

— Et après, que deviendra-t-il ? demanda Cara.

— Kahlan lui ordonnera de partir pour le nord dès qu'il aura porté ses messages. Il devra trouver l'armée de l'Ordre puis tenter d'assassiner Jagang.

L'Inquisitrice ne se faisait aucune illusion sur les chances de succès de ce plan. À voir leur tête, ses compagnons n'en pensaient pas moins.

— Jagang est protégé par des dizaines et des dizaines d'hommes, dit Jennsen. Et il est entouré de gardes spéciaux. Les soldats réguliers ne peuvent pas l'approcher.

— Tu crois que « notre » homme aura une chance de réussir ? demanda Kahlan.

— Non, aucune, répondit honnêtement Richard. Il sera tué avant d'avoir atteint l'empereur. Mais animé par le désir de t'obéir, il fera son possible pour exécuter ton ordre. Je parie qu'il échouera, mais j'ai bon espoir qu'il roussisse un peu les moustaches de Jagang, si tu vois ce que je veux dire. Après ça, l'empereur devrait dormir d'un sommeil moins paisible. J'aimerais qu'il voie en chacun de ses hommes un assassin potentiel, et qu'il se demande tous les jours qui tentera de le tuer. Nous allons lui pourrir un peu la vie, Kahlan. Dans ses cauchemars, il cherchera à démasquer le traître qui se cache sous les traits amicaux de ses plus proches fidèles…

L'Inquisitrice approuva ce plan d'un hochement de tête.

Richard étudia un moment les visages tendus de ses compagnons, anxieux de savoir ce qu'il avait encore à dire.

— Passons à l'essentiel, maintenant. Nous devons gagner la forteresse et prévenir Zedd. Il faut faire au plus vite, car Jagang a trop d'avance sur nous. Il prépare son attaque depuis longtemps, et nous ne nous étions aperçus de rien. Qui sait quand les trous dans le monde partiront pour le nord ? Nous n'avons plus une minute à perdre.

— Seigneur Rahl, intervint Cara, vous devez aller chercher l'antidote dans le délai imparti. Si vous vous mettez en route pour la forteresse… (La Mord-Sith sursauta.) Oh, non ! Une minute, une minute… Vous n'allez pas m'expédier de nouveau en mission ? Pas question de vous quitter à un moment si délicat. Je ne veux pas en

entendre parler, c'est compris ? Et je n'irai pas, point final !

Richard tapota l'épaule de son amie.

— Je n'avais pas l'intention de t'y envoyer. Mais merci de t'être portée volontaire si spontanément…

Cara croisa les bras et foudroya son seigneur du regard.

— En revanche, continua Richard, nous ne pourrons pas aller dans l'empire avec le chariot. La piste est bien trop étroite.

— Seigneur Rahl, dans un pays sans magie, vous aurez besoin de tout l'acier disponible, et…

— Je sais, Tom, coupa Richard, amusé d'avoir découvert un clone masculin de Cara. C'est à Friedrich que je pensais. (Il se tourna vers le vieil homme.) Tu prendras le chariot. Un vieux gentilhomme très digne n'éveillera pas les soupçons. Personne ne te fera d'ennuis, et tu pourras franchir les lignes ennemies sans craindre d'être enrôlé de force dans l'armée. Acceptes-tu cette mission, Friedrich ?

Le vieil homme se gratta le menton.

— Eh bien, on dirait que je vais finir par devenir une sorte de garde-frontière, sur le tard…

Richard échangea un sourire avec son nouvel ami.

— Friedrich, une frontière de plus a disparu. Avec toute l'autorité que me confère mon titre, je te nomme garde-frontière et je te demande d'aller immédiatement prévenir Zedd du danger qui le menace.

Friedrich se tapa du poing sur le cœur – pour un D'Haran, il n'y avait pas de plus fort serment de loyauté.

Chapitre 26

Dans une très lointaine pièce, là où son corps attendait, Nicholas entendit un bruit insistant. Très concentré sur ce qu'il faisait, il ignora le son.

La lumière baissait. Même si celle-ci aidait à voir, l'obscurité ne gênerait pas les yeux qu'il utilisait.

Le bruit continuait. Indigné qu'on persiste à le déranger et à le déconcentrer, Nicholas réintégra son corps.

Quelqu'un tapait à la porte.

Nicholas se leva du parquet où son corps était assis en tailleur. Pour manier sa chair et ses muscles, il lui fallait toujours un petit moment d'adaptation. Il était tellement déconcertant de se retrouver dans une si petite prison. Et qu'il semblait ennuyeux de devoir sentir, voir et entendre avec ses propres organes.

On tapa de nouveau. Furieux d'avoir été interrompu, Nicholas ferma d'abord les volets de toutes les fenêtres. Puis il alla ouvrir la porte, les bandes de tissu qui couvraient sa tunique ondulant comme un lourd manteau de plumes.

— Qui est là ? cria-t-il en tirant le lourd battant de bois.

Najari attendait dans le couloir, les pouces nonchalamment glissés dans sa ceinture. Ses énormes épaules touchaient quasiment les murs des deux côtés. Derrière lui, Nicholas parvint pourtant à apercevoir une petite foule.

Le nez crochu mais aplati sur la gauche de Najari – le souvenir d'un de ses innombrables corps à corps – projetait une ombre presque cocasse sur sa joue. En général, les malheureux qui affrontaient l'officier s'en sortaient avec des blessures beaucoup plus graves qu'un nez cassé…

— Tu m'as demandé des « invités », Nicholas, rappela l'officier en brandissant un pouce par-dessus son épaule.

Le sorcier se passa dans les cheveux une main aux ongles noirs et savoura le contact humide des huiles qui lui permettaient de se coiffer en arrière.

Trop concentré sur son travail en cours, il avait oublié que Najari devait lui livrer des cobayes le soir même.

— Très bien, commandant. Fais-les entrer, je vais les passer en revue.

Nicholas regarda le petit troupeau d'otages franchir la porte. Au fond du couloir, des soldats se chargèrent de faire avancer les

imbéciles qui croyaient améliorer leur sort en traînant les pieds.

Quand ils furent entrés, les prisonniers regardèrent autour d'eux et semblèrent étonnés par le décor austère. Des murs de bois, de simples torches dans des supports, un parquet bon marché, aucun meuble à part une grande table…

En sentant l'odeur du sang, certains citadins plissèrent le nez.

Nicholas observa avec une attention particulière la réaction de ses invités quand ils découvraient les pals alignés dans un coin.

Il guettait de la peur sur les visages. Il y en avait, mais elle était encore souillée par une stupide curiosité. La majorité de ces crétins prenaient note de tout ce qu'ils voyaient afin de pouvoir le raconter à leurs amis.

Car Nicholas, et il le savait pertinemment, était un grand sujet de conversation en ville.

De fait, il y avait de quoi, car il était un être d'exception.

Un Chapardeur !

Personne ne savait ce que ce surnom signifiait vraiment. Ce soir, quelques idiots allaient l'apprendre.

Nicholas passa devant la petite foule d'abrutis. Ces gens étaient vraiment bizarres. Dépourvus du don, curieux comme des oiseaux moqueurs – mais beaucoup moins courageux –, ils posaient un problème très particulier au sorcier. Comme la magie ne les affectait pas, il devait s'en occuper d'une façon spéciale, s'il voulait obtenir des résultats. C'était agaçant, mais il y avait aussi des côtés amusants…

Des cous se tendirent sur le passage de Nicholas. On voulait mieux voir l'oiseau rare…

Le sorcier se passa de nouveau les doigts dans les cheveux afin de sentir le contact des huiles sur sa peau.

Alors qu'il passait en revue ses cobayes, une femme ferma les yeux et détourna la tête. Aussitôt, le sorcier tendit un bras pour la sélectionner. Puis il regarda Najari afin de s'assurer qu'il avait bien compris.

Le commandant riva les yeux sur la femme. Le message était bien passé.

Les yeux écarquillés, un homme s'était recroquevillé contre le mur comme s'il voulait s'y enfoncer. Nicholas le désigna aussi.

Un autre homme se tordait les lèvres d'une curieuse façon. Baissant les yeux, le sorcier constata que le type, mort de peur, s'était pissé dessus.

Il le sélectionna sans hésiter.

Encore deux, et il en aurait terminé.

Une femme ne put retenir un gémissement lorsqu'il passa devant elle. Il lui sourit, attentif, tandis qu'elle s'efforçait de cacher sa peur. Mais elle fixait ses yeux maquillés de rouge, et de l'horreur se lisait sur

son visage. Sans doute parce qu'elle n'avait jamais vu une créature inhumaine qui ressemblât autant à un homme.

Nicholas sélectionna la femme. Il la récompenserait de sa muette répulsion en la sacrifiant pour le bien d'une cause très élevée.

La sienne !

Jagang avait voulu créer un être vraiment hors du commun. Une sorte de marotte de bouffon en chair et en os. Un hochet magique fabriqué à partir d'un sorcier.

Un toutou avec des crocs de molosse, en quelque sorte.

L'empereur avait obtenu exactement ce qu'il désirait. Et même plus… Oui, beaucoup plus !

Nicholas adorerait voir la tête que ferait Jagang devant une marionnette sans ficelles – une créature dotée d'une volonté propre et des talents requis pour s'en servir.

Au deuxième rang, un homme affichait un air ennuyé, comme s'il était pressé qu'on le laisse retourner à ses affaires. En règle générale, les Bandakars ne se tenaient pas pour des individus importants ou influents, mais il y avait des exceptions, et ce type-là semblait en faire partie.

Nicholas désigna son cinquième et dernier « invité ». Bientôt, ce gentilhomme aurait toutes les raisons de s'intéresser à cette soirée, et il découvrirait qu'il ne valait pas mieux que ses concitoyens.

Alors, ses angoisses prendraient corps. Enfin, si on pouvait s'exprimer ainsi…

Très fier de son trait d'humour, Nicholas ricana devant son auditoire stupéfié. Puis il redevint sérieux et désigna la porte.

Les soldats passèrent aussitôt à l'action.

— Dehors ! cria Najari. Sortez tous de là, et plus vite que ça !

La petite foule ne se le fit pas dire deux fois. En sortant, certains citadins jetèrent un regard inquiet aux cinq infortunés que Najari avait séparés des autres.

Ne comprenant pas encore que les dés étaient jetés, ils tentèrent de rejoindre leurs compagnons, mais le commandant les repoussa sans ménagement.

— Ne faites pas d'histoires, grogna-t-il, si vous ne voulez pas que les autres paient pour vous.

Les cinq « élus » se pressèrent les uns contre les autres et ne bronchèrent plus.

Quand les soldats eurent fait évacuer la salle, Najari ferma la porte et se campa devant, les mains croisées dans le dos.

Nicholas alla rouvrir les volets des fenêtres du mur ouest. Le soleil s'était couché, laissant une lueur rouge à l'horizon.

Bientôt, ils prendraient leur envol et commenceraient de chasser.

Et Nicholas serait avec eux.

Sans se retourner, il éteignit les torches d'un simple geste. À ce moment de la journée, la lumière vacillante d'une flamme était une distraction, et le crépuscule était un moment si fugitif. Plus tard, il aurait besoin de lumière. Pour l'instant, il entendait seulement contempler le ciel.

— Pourrons-nous partir bientôt ? demanda une voix timide.

Nicholas se tourna vers ses cinq invités. Le regard de Najari lui indiqua qui venait de parler. Bien entendu, c'était l'homme qui n'avait pas caché son ennui, un peu plus tôt.

— Partir ? répéta Nicholas en approchant de l'impudent. Tu voudrais t'en aller ?

L'homme recula jusqu'à ce qu'il percute le mur.

— Eh bien, mon seigneur, je me demandais seulement quand nous rentrerions chez nous…

Nicholas riva ses yeux dans ceux de l'insolent.

— Pose-toi ce genre de question en silence, lâcha-t-il.

Il revint devant une fenêtre, s'appuya sur le rebord et inspira à fond en admirant le ciel coloré de pourpre.

Bientôt, il serait là-haut, enfin libre !

Il prendrait de l'altitude comme lui seul savait le faire.

D'instinct, il les chercha. Les yeux exorbités, il projeta ses sens à une distance que lui seul pouvait atteindre.

— Là ! cria-t-il en désignant d'un ongle noir quelque chose que lui seul pouvait voir. L'un d'eux s'est déjà envolé !

Nicholas se retourna, ses fausses plumes ondulant autour de lui. Bien entendu, tous les crétins qui le regardaient ne pouvaient pas savoir. Comment auraient-ils compris les émotions et les désirs d'un être comme lui ? Il mourait d'envie d'être avec eux, de chasser en leur compagnie, de tirer le meilleur parti possible de ses nouveaux pouvoirs.

Apprendre à les utiliser avait été une expérience grisante. Depuis qu'il était venu dans l'empire et qu'il avait découvert ces fantastiques oiseaux, il passait le plus de temps possible avec eux.

Dire qu'il avait résisté, au début ! Quelle ironie ! Comment avait-il pu redouter ce que ces ignobles femmes – les Sœurs de l'Obscurité – avaient décidé de lui faire… et lui avaient fait ?

C'était son devoir, avaient-elles dit.

Leur magie dégoûtante avait tranché et brûlé ses chairs comme une lame chauffée au rouge. Fou de douleur, il avait cru que ses yeux allaient jaillir de leurs orbites.

Étendu sur le sol, les membres attachés à des pieux, il était presque mort de peur à l'idée de ce que ces femmes allaient lui infliger.

Il avait redouté ce qui l'attendait.

À ce souvenir, il ne put s'empêcher de sourire.

Il avait haï ce qu'il risquait de devenir.

Mais tout ça avait la souffrance pour cause. Et l'angoisse de ne pas savoir en quoi ces femmes le transformeraient.

C'était son devoir, avaient-elles dit. Le sacrifice qu'il devait consentir au service d'une grande cause.

Être un sorcier impliquait certaines responsabilités…

Le regard devenu vitreux, Nicholas regarda Najari lier les mains des prisonniers. Pour ce qui allait suivre, mieux valait en effet qu'elles soient attachées dans leur dos.

— Merci, commandant, dit-il quand l'officier eut terminé.

— Nos hommes ont dû les avoir, annonça Najari. Nicholas, j'ai dit à leur chef de prévoir assez d'attaquants pour que nos proies n'aient pas une chance de s'en tirer. Inutile de t'inquiéter. Le détachement doit déjà être sur le chemin du retour avec les prisonniers…

— Nous verrons, nous verrons…

Nicholas voulait s'en assurer par lui-même. Le voir pour de bon, même si ça ne serait pas avec ses propres yeux.

Najari étouffa un bâillement et se dirigea vers la porte.

— À demain, Nicholas, dit-il d'une voix pâteuse de fatigue.

Nicholas n'était pas fatigué. Il imita le bâillement, pour le simple plaisir d'ouvrir en grand la bouche. Parfois, il se sentait piégé dans son corps et il se languissait d'en sortir…

Pour l'heure, il ferma la porte derrière lui et la verrouilla. C'était un acte inutile, mais qui pimentait un peu la situation. Même avec les mains liées, ces cinq prisonniers pouvaient aisément avoir raison de lui. Il leur suffirait de le faire tomber puis de lui tirer des coups de pied dans la tête, par exemple. Mais pour ça, il leur aurait fallu réfléchir, prendre une décision et agir.

Ne pas réfléchir était plus simple.

Obéir se révélait si facile.

Oui, mourir demandait moins d'efforts que vivre. Pour exister, il fallait combattre, souffrir, espérer…

Nicholas abominait la vie.

— Haïr la vie et vivre pour la haine…, déclara-t-il à son auditoire terrorisé.

Dans le ciel, les bancs de nuages tournaient au gris à présent que le soleil ne les colorait plus du tout.

La nuit tombait. Et bientôt, Nicholas serait avec eux.

Se détournant de la fenêtre, il dévisagea les cinq otages. Bientôt, ils seraient tous là-haut avec les oiseaux.

Chapitre 27

Nicholas choisit un des hommes anonymes et dont il ne tenait surtout pas à connaître le nom. Utilisant la force que lui avait conférée la sorcellerie des Sœurs de l'Obscurité, il souleva le type de terre.

Le prisonnier cria de surprise. Comment pouvait-on le manipuler avec autant d'aisance ? Troublé, il se débattit mollement contre une poigne bien trop puissante pour lui.

Si ces gens n'avaient pas été insensibles à la magie, Nicholas aurait eu recours à son pouvoir pour les faire léviter. Mais quand une créature était dépourvue de la moindre étincelle de don, aucun sort ne pouvait l'atteindre.

Ces détails n'importaient pas pour le Chapardeur. L'essentiel restait que les sujets arrivent sur le pal. Car c'était là que commençait la partie intéressante de l'opération.

Nicholas fit traverser la salle à l'homme qui hurlait de terreur. Les quatre autres citadins s'étaient déjà réfugiés dans un coin obscur. Ils réagissaient toujours ainsi. On eût dit des poules effrayées par un renard.

Les bras autour de la poitrine de l'homme, Nicholas le souleva un peu plus. Tout l'art consistait à bien évaluer la distance et l'angle…

La bouche tordue en un affreux rictus, le citadin écarquilla les yeux de terreur, cria d'angoisse puis gémit de douleur quand son bourreau le posa sur le pal.

Sa respiration s'accéléra tandis que la pointe acérée déchirait ses chairs. Pétrifié dans les bras du sorcier, il n'osait plus bouger. Comprenant enfin ce qui allait lui arriver, ce crétin se demandait sans doute si c'était réel…

Une drôle d'habitude, dans cet empire de minables…

Nicholas se redressa de toute sa hauteur pour mieux toiser sa victime. Le dos raide comme une planche, de la sueur dégoulinant sur son front, l'homme tendait les jambes au maximum pour toucher le sol et interrompre sa lente glissade. Mais la hauteur des pals était calculée pour que ce soit impossible.

Dans un vortex de sensations, Nicholas projeta son esprit hors de son corps et s'introduisit dans celui de cette créature vivante confrontée à la souffrance et à la certitude de sa mort prochaine. L'homme si arrogant, quelques instants plus tôt, n'était plus qu'une bête apeurée qui ne parvenait plus à organiser logiquement ses pensées. Au cœur même de cet être, tout était confusion, angoisse et

irréductibles contradictions. Dès qu'il se fut introduit dans ce cerveau, envahissant une conscience déjà vacillante, Nicholas n'eut aucun mal à en aspirer l'essence.

Exposé au pouvoir à la fois créateur et destructeur des Sœurs de l'Obscurité, le Chapardeur était devenu un être nouveau. Une renaissance, en quelque sorte, mais dont il était sorti différent… tout en restant lui-même.

Nicholas était désormais un être unique : ce que d'autres humains avaient voulu qu'il soit – et ce qu'ils avaient fait en sorte qu'il soit !

S'unissant pour contrôler des pouvoirs qui les dépassaient individuellement – et qu'elles n'auraient pas dû être en mesure d'invoquer ensemble –, ces magiciennes avaient déchaîné en lui une tempête de pouvoir dont chaque fibre de son être avait émergé radicalement métamorphosée. Nicholas s'était retrouvé doté d'un talent que peu d'intelligences auraient pu simplement imaginer : celui de s'introduire dans l'esprit d'un autre humain afin de lui voler son âme.

Son surnom lui venait de là.

Le Chapardeur…

Les poings serrés, il approcha ses bras de son torse comme s'il tirait de toutes ses forces pour arracher au corps du supplicié la substantifique moelle de sa personnalité. Soudain, il sentit une intense chaleur l'envahir et se diffuser dans sa poitrine, ses membres puis sa tête.

Un autre esprit venait d'entrer en lui, déferlant avec la violence tumultueuse d'un raz-de-marée.

Nicholas abandonna le premier otage empalé et courut jusqu'à une fenêtre. La tête lui tournant comme s'il était ivre, il ouvrit entièrement son âme pour se préparer au fantastique voyage qu'il allait entreprendre.

Contrôler tant de pouvoir lui donnait parfois le sentiment que son cœur allait exploser.

Il ouvrit de nouveau la bouche en grand. Un bâillement qui n'en était pas un – mais un appel silencieux audible à des centaines de lieues de distance pour certaines oreilles.

Des images tremblotèrent devant ses yeux et ses narines captèrent les premières odeurs de la forêt.

Revenant près des prisonniers, il ceintura une femme qui implora pitié pendant qu'il la portait jusqu'à un pal.

— Ce qui t'attend n'est rien, dit-il à sa victime. Vraiment rien comparé à ce que j'ai subi. Franchement, tu ne peux pas imaginer ce que j'ai dû endurer…

Attaché sur le sol, nu, les membres écartés, au milieu d'un cercle de femmes monstrueuses… Pour ces harpies, il n'était rien du tout.

Pas un homme, ni un sorcier, mais une simple matière première – de la chair et du sang innervés par le don et adaptés à ce qu'elles entendaient en faire. Le cobaye parfait d'une de leurs maudites expériences, quantité négligeable qui pouvait être mise au rebut si la manipulation échouait.

Il avait un talent particulier et son devoir était de l'offrir en sacrifice sur l'autel de l'Ordre Impérial.

Nicholas était le premier sorcier qui eût survécu aux manipulations de ces femmes. Pas parce qu'elles se souciaient de lui, mais simplement parce qu'elles avaient appris à ne plus commettre certaines erreurs… mortelles.

— Crie, ma chère ! Crie tant que tu voudras ! Hurler ne m'a pas aidé, et ça ne t'apportera rien non plus.

— Pourquoi moi ? Pourquoi me faire ça ?

— Parce que je le dois, très chère, si je veux que ton esprit vole sur les ailes de mes lointains amis. Nous allons faire un glorieux voyage, toi et moi.

— Par pitié, non ! Créateur bien-aimé, au secours !

— C'est ça, Créateur bien-aimé ! Viens la sauver, exactement comme tu m'as sauvé !

Les gémissements de la femme ne lui seraient d'aucune utilité. Lui aussi avait crié, et ça n'avait servi à rien. Cette idiote ne se doutait pas à quel point son sort serait doux, comparé à ce qu'il avait vécu. Car il avait été condamné à vivre – après – alors qu'elle aurait bientôt l'immense privilège de mourir.

— Haïr la vie et vivre pour la haine, murmura Nicholas d'une voix pleine de compassion. Tu connaîtras la gloire, et mourir sera ton ultime récompense.

Il posa la femme sur le pal, mais n'appuya pas assez et n'obtint aucun résultat. Une erreur facile à corriger. Pesant sur les épaules de la suppliciée, il l'enfonça d'une dizaine de pouces supplémentaires, afin de produire le niveau requis de douleur et de terreur. En procédant par petites étapes, il évitait de léser un organe qui eût provoqué une mort rapide.

La femme se tortilla malgré ses mains liées dans le dos. Elle essayait de se libérer, mais ses contorsions auraient pour seul résultat de décupler la souffrance.

Nicholas l'entendait à peine beugler et implorer. Elle croyait que ses supplications pouvaient faire une différence. Mais le Chapardeur était en quête de souffrance. Les plaintes de ses victimes lui confirmaient simplement qu'il avait atteint son but.

Les mains tendues, doigts repliés, Nicholas se campa devant la femme et s'introduisit dans son esprit torturé, atteignant sans coup férir le noyau même de son être. Avec une force mentale bien

supérieure à sa puissance physique, il tira l'essence de la femme vers lui puis l'absorba.

Jusqu'à maintenant, il parvenait uniquement à s'approprier l'âme de personnes sur le point de connaître une fin atroce. À cet instant, et pendant un très court moment, ces êtres existaient dans les limbes qui séparaient le monde des vivants – qu'ils savaient perdu pour eux – du royaume des morts qui les réclamait déjà.

Quelques secondes durant, un laps de temps que Nicholas nommait la « transition », la vie ne pouvait plus s'accrocher à ces corps et la mort ne s'en était pas encore emparée. À cet instant précis, le Chapardeur pouvait s'approprier leur esprit et l'utiliser à des fins qu'il était seul à pouvoir imaginer.

Pour être honnête, il avait à peine commencé à explorer les possibilités qui s'offraient à lui.

Son pouvoir n'était pas le genre de « talent » qu'on pouvait enseigner à quelqu'un. Il était le seul de son espèce, et il lui restait d'immenses progrès à faire pour maîtriser pleinement sa magie.

Jagang avait voulu créer un être qui lui ressemble. Une sorte de frère capable comme lui de marcher dans les rêves. Un maraudeur qui pouvait entrer dans l'esprit des autres. Mais le résultat du « travail » des Sœurs de l'Obscurité dépassait toutes les espérances de l'empereur. Nicholas ne se contentait pas de violer les pensées des gens, comme le chef de l'Ordre. Il s'introduisait dans leur âme et la leur volait !

Les maudites sœurs n'avaient pas du tout prévu cette « aberration », mais quand on se croyait assez fort pour jouer avec le don, il ne fallait s'étonner de rien…

Nicholas se précipita vers la fenêtre et eut de nouveau un bâillement qui n'en était pas un. Autour de lui, les contours de la pièce se brouillaient. Il n'y était plus que partiellement, à présent, et commençait de voir d'autres endroits.

Des lieux fabuleux contemplés avec un esprit… Non, des esprits ! enfin libérés de leur prison de chair.

Nicholas courut vers le troisième prisonnier. Un homme ? Une femme ? Il aurait été incapable de le dire, et ça n'avait plus aucune importance, puisque seules les âmes comptaient encore à ses yeux.

Il empala l'otage, s'introduisit dans ses pensées et lui vola son esprit.

Puis il courut jusqu'à la fenêtre, ouvrit de nouveau la bouche et secoua frénétiquement la tête, se laissant emporter par l'ivresse de l'impossible.

Perdre tout sens de l'endroit où on était, se sentir au-delà des contingences de la chair, oublier les limites de sa misérable carcasse humaine… Quelle extase, surtout lorsque des esprits qu'il venait de libérer de leur enveloppe mortelle unissaient leurs efforts aux siens

pour le propulser vers une incroyable grandeur.

Quels moments glorieux !

Une joie presque aussi forte que celle qu'il éprouverait en mourant, un jour pas trop lointain, espérait-il…

Il alla chercher le quatrième supplicié, traversa la pièce en le portant et l'empala. Insensible aux cris de sa victime, il s'introduisit en elle et prit ce qu'il y avait à prendre.

Lorsqu'il contrôlait l'esprit d'un être humain, il devenait son maître absolu. L'incarnation de la vie et de la mort. Un sauveur en même temps qu'un exterminateur.

Comme les âmes qu'il libérait – en tout cas, jusqu'à ce qu'il les ait libérées –, le Chapardeur se sentait piégé dans son enveloppe charnelle. Il détestait la vie, avec son interminable cortège de chagrins et de douleurs. Pourtant, il redoutait la mort, même s'il attendait impatiemment le jour où elle le prendrait enfin dans ses bras.

Déjà « lesté » de quatre âmes, Nicholas avança vers le cinquième citadin, qui se recroquevillait dans un coin de la salle.

— Par pitié ! cria l'homme, cherchant à éviter un sort auquel il ne pouvait plus échapper. Par pitié, non !

Nicholas pensa soudain que les pals étaient vraiment une plaie. À cause d'eux, il devait transporter ses « invités » pour qu'ils consentent à lui céder leur âme. Bien entendu, il était encore en période de formation, mais toutes les limites matérielles commençaient à lui peser. De plus, quand on y réfléchissait, il était presque insultant qu'un sorcier de son envergure doive recourir à des « outils » si rudimentaires.

Il rêvait de se glisser dans les esprits et de chaparder les âmes sans avoir besoin d'un équipement désuet.

Quand il saurait approcher d'une personne, la saluer, s'enfoncer comme une dague dans son esprit et le lui voler, Nicholas le Chapardeur serait invincible. Personne ne pourrait le défier ou lui refuser quoi que ce fût.

Sans vraiment savoir ce qu'il faisait, car la haine et l'ambition le survoltaient, Nicholas tendit les mains et projeta son esprit dans celui du citadin.

Le type se raidit, exactement comme les quatre précédents prisonniers. Mais cette fois, le Chapardeur l'avait empalé avec son pouvoir.

Il ramena ses poings serrés vers sa poitrine et éprouva la sensation de chaleur familière.

Le bourreau et sa victime se regardèrent, bouleversés par la signification profonde de ce qui venait d'arriver.

Puis l'homme glissa le long du mur, déjà à moitié mort.

Nicholas venait de réaliser un exploit inédit : voler une âme par la

seule force de sa volonté.

Désormais, le Chapardeur était libre de prendre ce qu'il voulait, où et quand il le désirait…

Chapitre 28

La vision de plus en plus brouillée, Nicholas tituba jusqu'à la fenêtre.

Les cinq esprits étaient à lui, maintenant.

Cette fois, quand il ouvrit la bouche en grand, un cri en sortit. Le hurlement de cinq âmes unies à la sienne et soumises à sa volonté. Cinq âmes qui ne se souciaient plus guère du sort de leur enveloppe charnelle.

Cinq esprits qui regardèrent dehors en même temps que le Chapardeur, prêts à s'envoler dans la nuit vers l'endroit où il entendait les envoyer.

Cette terrible nuit, les Sœurs de l'Obscurité ne s'étaient pas doutées de ce qu'elles faisaient. Surtout, elles n'avaient pas mesuré l'étendue du pouvoir qu'elles lui conféraient.

Ces femmes avaient réussi ce que nul n'était parvenu à réaliser depuis des milliers d'années : transformer un sorcier en une arme conçue dans un but très précis. En lui offrant une magie qui dépassait celle de tous les êtres vivants, elles lui avaient donné la possibilité de dominer les esprits.

L'arme absolue !

La plupart de ces chiennes lui avaient échappé. Mais il avait réussi à en tuer cinq, et c'était suffisant. En s'appropriant leur âme, il avait absorbé leur Han – la source même de leur magie.

Un juste châtiment, car ces garces n'auraient pas dû avoir de Han. Elles l'avaient volé à de jeunes sorciers : un pillage mental destiné à leur fournir un pouvoir et des talents qu'elles ne possédaient pas de naissance.

Tandis qu'il les éventrait à mains nues, Nicholas s'était emparé de cet inestimable trésor. En crevant comme des chiennes, ces femmes avaient dû regretter d'avoir exécuté les ordres de Jagang. Car c'étaient elles qui avaient fait du sorcier un être que la Création n'avait jamais prévu à son programme.

Non contentes de l'avoir transformé en Chapardeur, elles lui avaient offert leur Han, le rendant plus puissant que jamais.

Aux moments de la mort de ces femmes, le monde était devenu plus noir que la nuit, car le Gardien était venu prendre possession de ce qui lui appartenait.

Ce soir-là, les sœurs avaient détruit Nicholas. En même temps, elles lui avaient donné la vie.

Il lui restait des décennies pour explorer son nouveau pouvoir.

Mais pour commencer, Jagang devrait le dédommager de ses souffrances. Si curieux que cela parût, il le ferait de bon cœur, car Nicholas le Chapardeur allait lui offrir des trophées que lui seul était capable d'ajouter à son tableau de chasse.

Nicholas n'avait pas encore décidé quel prix il demanderait. Mais la récompense devrait être à la hauteur de ses souffrances et de son horreur de la vie.

À partir d'aujourd'hui, il rentabiliserait son pouvoir. N'ayant plus besoin des pals et de toute la mise en scène qui allait avec, il pourrait s'emparer de tous les esprits qui le tenteraient.

Le Chapardeur ferait son « marché » où et quand ça lui chanterait, et le monde n'était pas près d'oublier son passage dans cette vie.

En bon commerçant, il échangerait les âmes contre tout ce qu'il convoitait : le pouvoir, l'argent, le luxe. Mais cela suffirait-il ? Hélas, il en doutait.

Non, il lui faudrait plus que ça.

Être empereur, voilà un destin qui semblait à sa mesure. À condition, bien entendu, de ne pas diriger ces crétins de Bandakars ! Son règne devrait le remplir d'extase, et il faudrait que le moindre de ses désirs soit satisfait. Mais dominer une bande de moutons n'avait rien d'amusant.

Alors, que demanderait-il à l'empereur. Eh bien, il n'avait pas encore décidé, et il n'y avait aucune raison de se presser. Le moment venu, une idée lui viendrait…

Nicholas s'arracha à sa rêverie et se détourna de la fenêtre. En lui, les cinq esprits brûlaient déjà d'envie de prendre leur envol.

Il était temps de les utiliser. Oui, s'il voulait atteindre son objectif, il devait se remettre au travail.

Cette fois, il arriverait plus près de ses cibles. Ne pas bien voir et rester trop loin le remplissait de frustration. Mais la nuit était tombée, et sous le couvert de l'obscurité, il approcherait davantage.

Nicholas prit la grande coupe, sur la table, et la posa devant les cinq citadins qui détenaient encore les esprits qu'il portait en lui. Tous se tordaient de douleur, même le type qui n'avait pas été empalé.

Le Chapardeur s'assit en tailleur à côté de la coupe. Les mains sur les genoux, il inclina la tête en arrière, ferma les yeux et invoqua le pouvoir que lui avaient donné ces délicieuses idiotes de Sœurs de l'Obscurité.

Elles l'avaient pris pour un minable sorcier – de la chair à pâté parfaite pour servir de cobaye.

Dès qu'il en aurait l'occasion, Nicholas s'occuperait de celles qui lui avaient filé entre les mains.

Mais il y avait plus urgent ! Il devait oublier ces fichues sœurs.

Leur tour viendrait bien assez tôt…

Ce soir, il n'avait pas l'intention de seulement regarder à travers d'autres yeux. Il entendait de nouveau voyager avec les esprits qu'il contrôlait.

Oui, son esprit voyagerait avec eux !

Sa tête oscillant de droite et de gauche, Nicholas ouvrit la bouche au maximum. Puis il se pencha vers la coupe, et les esprits qui s'étaient unis en lui y laissèrent tomber une part d'eux-mêmes – un filament de pâle lumière qui devait être tout ce qui les reliait encore à la vie. Pendant le voyage, ces filaments monteraient la garde sur les corps qu'ils avaient abandonnés – un lien immatériel mais indestructible qui interdirait toute séparation définitive entre les enveloppes mortelles et les âmes.

Son esprit aussi déposa dans la coupe un minuscule filament qui vint danser et onduler avec les cinq autres.

Les préparatifs du voyage étaient terminés.

Nicholas abandonna sa coquille de muscles, d'os et de sang et prit son envol avec ses cinq compagnons.

Aucun sorcier, avant lui, n'avait réussi cet exploit : partir à la chasse en laissant son corps derrière lui afin d'aller en habiter un autre.

Soudain, Nicholas entendit le bruit caractéristique de battements d'ailes. En un clin d'œil, il avait filé à travers la nuit, les cinq esprits dans son sillage, et rejoint les grands oiseaux de proie.

Il ordonna aux coureurs de tourner en cercle dans le ciel avec lui, puis attribua à chacun d'eux une des âmes qui l'accompagnaient.

Très loin de là, un cri jaillit de la gorge de son corps abandonné.

Alors que les oiseaux tournaient en rond, Nicholas sentit l'air vibrer à cause de la puissance de leurs battements d'ailes. Cinq magnifiques chasseurs capables de voler plus vite que le vent sans jamais se décourager. Des tueurs infatigables aussi disciplinés que les cinq âmes désormais sous la coupe du Chapardeur.

Le sorcier ordonna aux oiseaux de gagner l'endroit où les soldats spéciaux avaient dû attaquer.

Les coureurs survolèrent les plaines et les collines, sondant au passage chaque pouce de terrain.

Au milieu de ce vol glorieux, drapé du doux manteau de l'obscurité, l'esprit du sorcier se sentait comme blotti dans un nid de plumes.

Nicholas capta une odeur de charogne terriblement attirante. Sans rompre la formation, les cinq coureurs piquèrent vers le sol, et le sorcier, à travers leurs yeux que l'obscurité n'aveuglait pas, vit un camp abandonné au sol jonché de cadavres.

Des dizaines de coureurs avaient déjà investi le charnier pour y

festoyer.

Mais quelque chose clochait. Nicholas ne voyait pas ses proies. Pourtant, il devait les trouver.

Imposant sa volonté de fer, il ordonna aux coureurs de se détourner du festin pour repartir en chasse.

Les choses ne pouvaient pas en rester là ! L'avenir de Nicholas dépendait de cette traque, et il lui semblait que son destin coulait entre ses doigts comme du sable.

Il devait les retrouver.

D'une pensée, il encouragea ses précieux rapaces.

Par là, puis par ici, et maintenant là-bas ! Cherchez, cherchez, cherchez ! Nous ne pouvons pas être bredouilles.

Que s'était-il donc passé ? Le détachement était largement suffisant, et personne ne pouvait échapper à des soldats d'une telle expérience. Surtout quand ils approchaient furtivement et attaquaient par surprise. Ces hommes avaient été choisis pour leurs compétences. Ils connaissaient leur travail.

Pourtant, des becs et des serres, en ce moment même, déchiquetaient leurs cadavres.

Non, vous mangerez plus tard ! D'abord la chasse. Allons, reprenez de l'altitude !

Au milieu d'un cercle d'horribles femmes, dans une forêt triste et sombre, Nicholas avait connu les affres d'une nouvelle naissance. Tant de douleur méritait une récompense. Après tout ça, on ne le priverait pas de ses trophées et de son triomphe.

Cherchez, cherchez ! Il faut les trouver !

Porté par des ailes puissantes, Nicholas s'éleva dans les airs. Voyant à travers des yeux qui se jouaient des ténèbres, il scruta le terrain. Conscient que les rapaces captaient l'odeur d'une proie à des lieues de distance, il leur fit humer l'air.

La traque continua, continua…

Et soudain…

Nicholas reconnut immédiatement le chariot, avec les grands chevaux. Il l'avait déjà vu, et ses proies n'en étaient pas loin.

Les coureurs perdirent de l'altitude pour mieux détailler ce que le Chapardeur avait repéré.

Non, ils ne sont pas là ! C'est une ruse ! Oui, une diversion. Ils ont envoyé le chariot dans cette direction pour que nous nous lancions sur une fausse piste.

Leurs cinq paires d'ailes battant rageusement l'air, les rapaces reprirent de l'altitude pour mieux sonder les environs.

Chassez ! Chassez ! Nous devons les trouver !

Cinq grands oiseaux, cinq âmes soumises, et un sorcier qui partageait la faim des rapaces et la haine des esprits…

Chassez !

Mais même les coureurs finissaient par fatiguer, quand on ne leur laissait aucun répit.

Tant pis ! Pas de repos ! Je vous interdis d'échouer ! Chassez !

Au milieu des arbres, le Chapardeur capta soudain un mouvement.

En pleine nuit, les proies ne remarqueraient pas leurs poursuivants. Mais Nicholas, lui, avaient les yeux infaillibles d'un rapace.

Approchez ! Approchez d'eux !

Cette fois, le Chapardeur ne les laisserait pas filer, et il ne raterait pas l'occasion de vaincre.

C'est elle ! La Mère Inquisitrice !

Il y avait aussi les autres. La fille aux cheveux roux, avec sa petite compagne à quatre pattes, et des personnes qu'il ne reconnaissait pas…

Le seigneur Rahl doit être là aussi. Il marche sûrement vers l'ouest avec ce petit groupe.

Vers l'ouest !

Nicholas éclata de rire ! Ces idiots avaient changé de direction. À présent, ils avançaient vers l'ouest…

Les soldats d'élite étaient tous morts, mais quelle importance ? Les ennemis du Chapardeur venaient obligeamment se jeter entre ses griffes.

L'affaire était entendue. Il capturerait le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice. Puis il les livrerait à Jagang.

Brusquement, la question de la récompense trouva une réponse qui aurait dû être évidente.

D'Hara !

En échange du grand idiot et de sa dinde de femme, Nicholas régnerait sur D'Hara. Jagang serait disposé à payer ce prix, parce qu'il brûlait d'envie de tordre le cou à ces deux abrutis.

L'empereur n'oserait rien refuser à Nicholas le Chapardeur, s'il détenait les trophées dont il avait le plus envie…

Un cri retentit, suivi d'une formidable explosion de douleur. La peur, le trouble et l'inquiétude tourbillonnèrent dans l'esprit du Chapardeur. Le vent qui était jusque-là son allié le malmenait comme si un poing géant avait saisi une de ses ailes pour le tirer vers le sol.

Un des cinq coureurs tomba en vrille et s'écrasa sur un rocher.

Nicholas hurla.

Un des esprits venait d'être perdu en même temps que son « hôte ». Très loin de là, dans une salle dont il avait quasiment oublié l'existence, une âme était arrachée à son contrôle.

Et un corps avait cessé de vivre à l'instant même où l'oiseau s'était écrasé.

Encore un cri. Une autre chute. Un deuxième esprit libéré pour

aller se réfugier dans les bras de la mort.

Nicholas s'efforça de continuer à voir malgré la confusion. Il ordonna aux trois survivants de garder les yeux sur l'objectif, afin que sa vision ne se brouille pas.

Chassez ! Chassez ! Chassez !

Où était le seigneur Rahl ? Nicholas voyait tous les autres. Oui, tous, sauf le seigneur Rahl.

Un troisième cri retentit.

Où était donc le seigneur Rahl ?

Nicholas lutta pour continuer à voir malgré la vague de douleur.

Un quatrième coureur périt.

Avant que le Chapardeur ait le temps de mobiliser sa volonté pour continuer à les contrôler, deux nouveaux esprits furent aspirés dans le néant du royaume des morts.

Où est le seigneur Rahl ?

Les serres prêtes à frapper, « Nicholas » continua à chercher.

Là ! Là !

Au prix d'un violent effort, le Chapardeur força le rapace à piquer vers le sol.

Le seigneur Rahl est là, perché sur un rocher. Il ne marchait pas en bas, avec les autres. Plonge sur lui !

Richard Rahl arma une nouvelle fois son arc.

Foudroyé en plein vol, le dernier rapace tomba comme une pierre. Nicholas tenta de ralentir sa chute, puis il sentit l'oiseau percuter la roche à une incroyable vitesse…

Un instant, seulement, car le Chapardeur, en un éclair, se retrouva dans son corps et prit une grande inspiration qui lui donna le sentiment d'avoir avalé du feu liquide.

Il battit des paupières et tenta en vain de crier.

Il était revenu dans la salle. Qu'il l'ait voulu ou non, quelque chose l'avait ramené dans son corps. Et il ne parvenait pas à crier parce qu'il n'avait plus de lien avec le coureur à l'agonie.

Les merveilleux oiseaux étaient morts. Tous les cinq…

Les quatre minables qu'il avait empalés étaient déjà en route pour le royaume des morts. Le type recroquevillé dans un coin avait suivi le même chemin. Cinq cadavres et autant d'esprits perdus…

La salle était aussi silencieuse qu'une crypte et un seul filament brillait encore dans la coupe.

Nicholas aspira cette minuscule partie de lui-même.

Puis il resta assis un long moment, attendant que sa tête cesse de tourner. Être à l'intérieur d'une créature au moment où elle mourait l'avait bouleversé. Et que dire des cinq esprits qui avaient péri alors qu'il les portait en lui ?

Une situation tout à fait imprévue !

Le seigneur Rahl était un homme surprenant. Lors de la première attaque, des jours plus tôt, il avait déjà abattu cinq coureurs. Mais selon Nicholas, il s'était agi d'un coup de chance. Personne ne pouvait être assez précis et rapide pour ça.

La deuxième fois, on ne pouvait plus invoquer le hasard. Le seigneur Rahl n'était décidément pas un homme ordinaire.

Nicholas aurait pu reprendre son vol et se mettre en quête de nouveaux yeux. Mais il était fatigué, et il avait mal à la tête. De plus, pourquoi aurait-il perdu son temps ainsi ? Le seigneur Rahl marchait vers l'ouest, en direction de l'Empire bandakar.

Nicholas régnait sur ce territoire et les habitants le vénéraient.

Le Chapardeur sourit. Le seigneur Rahl arriverait bientôt, et il serait surpris de découvrir quel ennemi l'attendait. Sans nul doute, ce tueur de rapaces devait penser qu'il connaissait tous les types d'hommes.

Il n'avait pas encore rencontré Nicholas le Chapardeur !

Le prochain empereur de D'Hara, dès qu'il aurait livré à Jagang les deux trophées qu'il désirait plus que tout au monde : le cadavre du seigneur Rahl et le corps bien chaud et vivant de la Mère Inquisitrice.

Jagang aurait ses jouets. En échange, Nicholas recevrait leur empire.

Chapitre 29

Anna capta l'écho de bruits de pas dans un lointain couloir. Bien entendu, ils étaient assourdis par l'avant-pièce munie d'une épaisse porte qui tenait lieu de « sas de sécurité » à sa minuscule cellule perdue au fin fond des entrailles du Palais du Peuple de D'Hara.

La Dame Abbesse aurait été incapable de dire si on était le jour ou la nuit. À force de rester assise dans le noir, elle avait perdu la notion du temps. Prudente, elle économisait sa lampe, l'allumant seulement quand on lui apportait à manger ou lorsqu'elle écrivait à Verna dans son livre de voyage.

Ou encore, en de rares occasions, quand elle se sentait vraiment trop seule dans sa prison.

Au palais, prise dans les filets du sortilège qui protégeait la lignée Rahl, Anna avait à peine assez de pouvoir pour rallumer cette lampe. Heureusement qu'il lui restait au moins ça, car elle craignait de tomber à court d'huile. Qui savait si ses geôliers consentiraient à lui en redonner ? Pour une femme comme elle, l'idée d'être totalement privée de lumière – le plus beau don du Créateur à l'humanité – était une torture…

Condamnée à passer la majorité de son temps dans le noir, Anna en « profitait » pour faire le bilan de sa vie et des siècles qu'elle avait consacrés à un travail acharné. Une longue lutte pour aider les Sœurs de la Lumière à assurer le triomphe du Créateur sur le Gardien, ce monstre destructeur qu'il fallait absolument contenir dans les limites du royaume des morts, son domaine désolé…

Tout au long de ces mêmes siècles, Anna avait vécu dans l'angoisse des temps obscurs qu'annonçaient certaines prophéties.

Aujourd'hui, on y était…

Cinq cents années durant, Anna avait attendu la naissance de l'homme qui guiderait les forces de la Lumière lors du combat final contre les hordes de brutes résolues à rayer la magie de la carte du monde. Pendant ces cinq siècles, la Dame Abbesse avait préparé le terrain pour ce sauveur, afin qu'il ait toutes les chances de son côté lorsque sonnerait l'heure décisive.

Les prophéties ne laissaient aucune place au doute : seul Richard avait une chance d'empêcher que l'obscurantisme règne en maître absolu sur l'humanité. Sans lui, le don était condamné à la disparition. Les prédictions n'affirmaient pas qu'il triompherait – elles annonçaient que lui seul pouvait obtenir la victoire. Sans lui, tout était perdu, ça ne

faisait pas l'ombre d'un doute. Du coup, Anna avait été sa plus fidèle servante longtemps avant sa naissance.

Selon Kahlan, la Dame Abbesse s'était indûment permis d'intervenir dans la vie des autres. À l'en croire, les actes d'Anna étaient la cause de ce qu'elle tentait justement d'éviter à tout prix.

Parfois, la Dame Abbesse éprouvait de terribles doutes. Se pouvait-il que la Mère Inquisitrice ait raison ? Richard aurait peut-être dû choisir de lui-même – sans aucun « coup de pouce » – de prendre la tête du camp de la magie afin de le conduire à la victoire. L'enjeu de ce conflit était la survie du don, et au-delà, celle de l'humanité tout entière. Et Zedd croyait dur comme fer au libre arbitre du Sourcier de Vérité. Bref, lui aussi condamnait les discrètes manipulations d'Anna.

Au fond, le vieil homme et l'épouse de Richard pouvaient avoir raison. En tentant d'orienter des événements dont le cours la dépassait, Anna avait peut-être aggravé les choses au lieu de les améliorer.

Les bruits de pas approchaient. Était-ce déjà l'heure de manger ? Anna n'avait pas faim, en tout cas…

On lui passait sa nourriture à l'aide d'un long bâton qui traversait le guichet de la première porte, franchissait la petite pièce au champ de force, puis se glissait entre les barreaux du guichet du second battant. Nathan ne prenait décidément aucun risque, limitant au strict minimum les occasions où les gardes devaient ouvrir les deux portes qui séparaient Anna de la liberté.

Ses geôliers lui faisaient passer du pain, de la viande, des légumes et des outres d'eau. Même si la cuisine était de qualité, Anna n'en tirait aucune satisfaction. Dans un cachot sinistre, les mets les plus délicats perdaient toute leur saveur.

Au fil du temps, Anna avait souvent eu le sentiment d'être prisonnière de son poste. Ces dernières décennies, elle avait rarement pris ses repas avec les Sœurs de la Lumière, car la présence de la Dame Abbesse au réfectoire les mettait sur les nerfs. De toute façon, procéder autrement aurait été une erreur, car trop de familiarité finissait par ronger l'autorité d'un chef.

Pour maintenir la discipline, une certaine distance était nécessaire – en même temps, selon Anna, qu'un savant mélange de crainte et de respect. Dans un palais où le temps passait au ralenti – les effets d'un sortilège –, on ne pouvait pas laisser s'installer l'anarchie.

Anna semblait avoir environ soixante-dix ans. En réalité, elle avait vécu près de mille ans sous la protection du sort temporel qui isolait le Palais des Prophètes du reste du monde.

Sa vision du pouvoir avait-elle été la bonne ? Durant son « règne » de Dame Abbesse, les Sœurs de l'Obscurité avaient pris de plus en plus d'importance au palais. Sur des centaines et des centaines de sœurs,

combien avaient prêté allégeance au Gardien ? Anna était incapable de le dire, mais les mensonges du maître de la mort avaient été des plus efficaces. Toutes ses promesses étaient fausses, bien entendu, mais comment prêcher la bonne parole à des fanatiques ? Pour des femmes qui voyaient vieillir et mourir toutes leurs connaissances résidant à l'extérieur du palais, l'immortalité était une récompense séduisante.

Les sœurs qui avaient des enfants les faisaient élever hors du palais, afin qu'ils aient une vie normale. En conséquence, elles finissaient par assister à leurs funérailles, puis à celles de leurs petits-enfants et de leurs arrière-petits-enfants. Quand on vivait de telles expériences en restant soi-même belle et désirable, la perspective de ne jamais mourir devenait de plus en plus attirante au fil du temps – en particulier lorsqu'une « rose » voyait ses pétales commencer à se flétrir.

Vieillir n'était amusant pour personne, Anna le savait. Quand on vivait au Palais des Prophètes, les ravages de l'âge n'étaient pas gommés mais dilués dans le temps.

La Dame Abbesse elle-même, par exemple, était une vieille femme depuis quelques siècles.

Quatre ou cinq cents années de jeunesse semblaient être une délicieuse expérience. Le revers de la médaille – plusieurs siècles de vieillesse – se révélait insupportable pour beaucoup de sœurs.

Anna ne partageait pas cette aversion. Pour elle, la vie était merveilleuse, quel que soit le nombre d'années qu'on portait sur les épaules. Mais nul n'était obligé de partager cette vision des choses.

À présent que le Palais des Prophètes était détruit, les sœurs vieilliraient au même rythme que le reste de l'humanité. Quelque temps plus tôt, Anna aurait pu espérer vivre une bonne centaine d'années de plus. Désormais, il lui restait dix ans – et encore, au maximum.

Surtout si elle devait les passer dans ce cachot humide, loin de la vie et de la lumière.

Parfois, elle avait du mal à croire que Nathan et elle n'étaient pas loin d'avoir vécu mille ans. Même si elle n'avait aucune idée de ce qu'éprouvait un vieillard « normal », elle doutait que cela fût très différent de ses propres sentiments au sujet de l'âge. Le sort temporel, supposait-elle, devait altérer les perceptions de ceux qu'il protégeait…

Les bruits de pas approchaient toujours.

Anna n'avait plus aucune envie de manger dans ce trou à rats. Pourquoi ses geôliers ne l'oubliaient-ils pas, histoire qu'elle puisse crever de faim en paix ?

Qu'avait-elle accompli de bien dans sa vie ? Lorsqu'elle y réfléchissait honnêtement, la réponse à cette question lui glaçait les

sangs. Bien sûr, elle avait tout fait pour influencer Richard, afin qu'il prenne les bonnes décisions. Mais au bout du compte, il avait toujours agi seul, et neuf fois sur dix, en optant pour des solutions qu'Anna désapprouvait.

Et ce fichu Sourcier ne s'était jamais trompé !

Si elle ne l'avait pas fait capturer puis incarcérer au palais, il ne se serait peut-être rien passé. Pour accomplir les prophéties, aurait-il suffi que Richard n'agisse pas, laissant ainsi Jagang et l'Ordre Impérial croupir à jamais dans l'Ancien Monde, derrière l'infranchissable barrière ?

Anna avait-elle provoqué la catastrophe en essayant de l'éviter ?

On venait d'ouvrir la porte du couloir où se trouvait sa cellule. Eh bien, elle ne mangerait pas, même si on lui apportait un festin ! Tant que Nathan ne serait pas venu lui parler, comme elle l'avait demandé, elle ferait la grève de la faim.

Parfois, on lui donnait du vin avec son repas. Un ordre de Nathan pour se venger d'elle, c'était certain. Pendant sa captivité, le prophète avait parfois demandé à boire un peu d'alcool. Informée de ses requêtes, Anna avait toujours catégoriquement refusé.

Les sorciers étaient des hommes dangereux. Et qu'était un prophète, sinon un sorcier capable de prédire l'avenir ?

Cette aptitude faisait de lui un individu plus dangereux encore. Alors s'il se saoulait, par-dessus le marché…

Les prophéties semées aux quatre vents provoquaient immanquablement des catastrophes. Parfois, pour déclencher une guerre, il avait suffi qu'*une se*ule prédiction parvienne à filtrer des murs du Palais des Prophètes.

En plus d'un peu de vin, Nathan demandait parfois la visite d'une « dame de compagnie ». Anna détestait qu'il formule cette requête-là… parce qu'elle se sentait de temps en temps obligée d'y accéder. Enfermé dans ses appartements, Nathan avait une vie bien misérable, alors qu'il n'avait commis aucun crime, à part celui de naître avec un don hors du commun.

Le palais avait largement de quoi lui offrir les services occasionnels d'une « professionnelle ».

Hélas, Nathan en profitait souvent pour se venger de ses geôlières. Combien de ces femmes étaient sorties du palais avec une prophétie calamiteuse qu'elles avaient eu le temps de répéter partout avant qu'une somme importante les convainque de se taire ?

Les profanes ne devaient pas avoir accès aux prédictions. Quand on manquait de la formation requise, mal interpréter ces textes était d'une facilité dérisoire. Divulguer une prophétie à une personne lambda revenait à jeter un tison ardent dans une plaine à l'herbe desséchée par le soleil.

Non, décidément, les prophéties n'étaient pas faites pour toutes les oreilles.

Et voilà que Nathan était libre de raconter ce qu'il voulait à qui il le désirait !

Avant qu'il s'évade, Anna l'avait parfois discrètement emmené en voyage avec elle. C'était toujours pour la bonne cause, à savoir préparer le terrain pour la venue – et l'avènement – de Richard. Même s'il était un enquiquineur de première, Nathan restait un vrai génie de la prédiction et un sincère défenseur du camp de la magie.

Dans les grimoires, il avait vu ce qui se passerait si l'Ordre triomphait, et ça n'avait pas dû lui plaire beaucoup…

Durant ces excursions, le prophète avait toujours porté un Rada'Han qui le gardait sous le strict contrôle de la Dame Abbesse. Ainsi, le monde n'avait rien risqué. En mission avec Anna, Nathan n'avait jamais été libre de ses mouvements.

Mais il s'était débarrassé du collier. Désormais, plus rien ne pourrait l'empêcher de nuire.

C'était décidé, Anna ne mangerait plus ! On verrait bien comment Nathan réagirait quand il saurait qu'elle se laissait mourir d'inanition.

Anna croisa les bras, sa résolution plus forte que jamais. Plutôt que d'avoir sa mort sur la conscience, Nathan finirait par descendre la voir…

Les bruits de pas s'arrêtèrent devant la première porte. Si elle avait eu accès à son Han, Anna aurait pu comprendre la conversation étouffée que tenaient ses mystérieux visiteurs.

Elle soupira d'agacement. Dans ce palais de malheur, ses pouvoirs les plus simples étaient neutralisés ! Bien entendu, ça paraissait logique. En construisant un sortilège géant pour neutraliser la magie de ses ennemis, quel idiot aurait oublié de les priver de la capacité d'espionner ?

La première porte pivota sur ses gonds en grinçant. Depuis le jour où on avait jeté Anna dans ces oubliettes, c'était la première fois qu'on l'ouvrait…

Anna se précipita vers la porte de sa cellule et, s'accrochant aux barreaux, tenta de voir à travers le guichet.

Une vive lumière l'éblouit. Se frottant les yeux, elle recula d'un ou deux pas. Après un si long séjour dans les ténèbres, la clarté devenait une torture.

La Dame Abbesse recula encore quand elle entendit une clé tourner dans la serrure de sa porte.

Il y eut un « clic » sonore, puis le battant s'ouvrit lentement.

Un air un peu moins moisi que d'habitude pénétra dans la cellule et la lumière d'une lanterne se refléta sur les murs grisâtres. Le bras

qui la tenait était gainé de cuir rouge.

Une Mord-Sith !

Chapitre 30

Éblouie par la lumière de la lanterne, Anna plissa les yeux pendant que la Mord-Sith entrait dans sa cellule, les épaules baissées afin de ne pas se fracasser le crâne contre l'encadrement de la porte.

Au début, la Dame Abbesse reconnut seulement l'uniforme de cuir rouge et la natte blonde. Quand elle se demanda ce que pouvait bien lui vouloir une des tristement célèbres tortionnaires du seigneur Rahl, la réponse lui fit froid dans le dos – et partout ailleurs, pour être honnête.

Richard n'était pas du genre à conserver une unité de bourreaux d'élite. Mais il était absent, et Nathan avait pris le pouvoir au Palais du Peuple…

À force de plisser les yeux, Anna reconnut sa visiteuse. C'était Nyda, la femme qui l'avait arrêtée.

Après avoir froidement étudié la vieille femme, la Mord-Sith s'écarta pour laisser passer l'homme qui la suivait.

Un vieux séducteur aux longs cheveux blancs, encore plus grand que Nyda et donc contraint de se plier en deux pour franchir le seuil du cachot.

Anna le reconnut dès qu'il releva la tête.

— Anna ! s'écria Nathan. (Il écarta les bras comme s'il pensait que la Dame Abbesse allait s'y jeter.) Nyda m'a transmis ton message. Tu es bien traitée, j'espère ?

Anna foudroya le prophète du regard.

— Disons que je suis toujours vivante, et que ce n'est sûrement pas grâce à toi…

Nathan n'avait jamais paru petit à Anna, mais dans cette cellule, alors que son crâne touchait presque le plafond, il avait l'air d'un géant. Depuis qu'il ne vivait plus en captivité, sa musculature s'était développée et ses épaules avaient encore gagné en largeur. Chaussé de bottes montantes, il portait un pantalon marron, une chemise blanche à jabot de dentelle et une élégante jaquette également marron. Une fort jolie cape verte en velours était attachée sur son épaule droite et une superbe épée glissée dans un fourreau de luxe battait sur sa hanche gauche.

Revoir son beau visage émut tellement Anna qu'elle en eut des palpitations cardiaques de jeune pucelle.

Nathan fit à la Dame Abbesse un sourire typiquement « Rahl ». Un mélange d'authentique joie, de féroce appétit de vivre et de goût

immodéré du pouvoir… En cet instant, le prophète avait l'air d'un galant qui entend enlacer une jeune beauté et l'embrasser sans sa permission.

— Tu ne risquais rien ici, ma chère, dit-il en désignant la cellule d'un geste circulaire. Pendant que nous veillons sur toi, nul ne peut t'ennuyer ni te faire du mal. As-tu la moindre critique à formuler sur la nourriture ? Et le vin, n'était-il pas bon, chaque fois qu'on t'en a servi ? Qu'aurais-tu pu vouloir de plus ?

Les poings plaqués sur les hanches, Anna avança avec une vigueur qui inquiéta Nyda.

La Mord-Sith ne bougea pas mais, d'un coup de poignet, fit voler son Agiel dans son poing.

Nathan ne broncha pas et continua à sourire.

— Ce que j'aurais pu vouloir de plus ? cria Anna. Tu oses me le demander ? Sortir de ce trou puant, voilà ce que j'aurais voulu !

— Sans blague ? feignit de s'étonner Nathan avec un petit sourire ironique qui coupa tous ses moyens à la Dame Abbesse.

Pétrifiée, elle dut se contenter de foudroyer du regard le vieil empêcheur de tourner en rond. Si elle commençait à polémiquer, elle apporterait de l'eau à son moulin.

— Quel message lui avez-vous transmis ? demanda Anna à la Mord-Sith dès qu'elle fut de nouveau capable de parler.

— Nyda m'a dit que tu voulais me voir, répondit Nathan. Et me voilà ! Pourquoi désirais-tu me rencontrer, très chère ?

— Ne joue pas les idiots avec moi, Nathan ! Tu sais très bien pourquoi je suis ici.

Le prophète croisa les mains dans son dos et cessa de sourire béatement.

— Nyda, dit-il à la Mord-Sith, tu veux bien être gentille et nous laisser seuls un moment ?

La blonde en cuir rouge évalua Anna du regard et conclut que le prophète ne risquait rien.

Nathan était un sorcier – le plus grand de tous les temps, avait-il sans doute dit à la Mord-Sith – et il résidait dans la demeure ancestrale des Rahl. Une vieille magicienne ne pouvait rien lui faire, c'était évident.

Sur un regard indiquant qu'elle ne serait pas bien loin, en cas de besoin, Nyda sortit de la cellule avec une grâce et une souplesse de félin.

Sans changer de posture, Nathan attendit la suite du discours d'Anna.

La vieille femme alla s'asseoir au bout du banc de pierre qui lui servait de lit, de chaise et de table. Elle s'empara de son sac de voyage, qu'on lui avait obligeamment laissé, l'ouvrit et en sortit un

objet métallique.

— Nathan, j'ai quelque chose pour toi, dit-elle en se tournant vers le prophète.

Elle brandit le Rada'Han qu'elle avait eu l'intention de lui passer autour du cou. Mais comment avait-elle pu croire un instant qu'elle serait capable d'accomplir un tel exploit ?

Eh bien, elle l'avait cru, parce que rien n'était hors de sa portée, quand elle décidait de s'y mettre à fond. Voilà de quel bois était faite Annalina Aldurren, la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière. Enfin, l'ancienne Dame Abbesse… Car aujourd'hui, c'était Verna qui occupait ce poste.

— Tu veux que je me mette ce collier autour du cou ? demanda Nathan. Et tu crois sérieusement que je vais le faire ?

— Non, Nathan, je veux seulement te le donner… J'ai beaucoup réfléchi, depuis mon incarcération. L'idée de ne plus jamais sortir de ma cellule m'a torturée jour et nuit…

— Quelle curieuse coïncidence ! s'exclama le prophète. J'ai eu ce genre d'idée fixe, à une époque…

— Je m'en doute, oui… (Anna tendit le Rada'Han à Nathan.) Prends-le ! Je ne veux plus jamais voir un de ces horribles objets. À l'époque où je croyais agir pour le mieux, je détestais déjà cette situation, Nathan ! Te garder comme un oiseau en cage me brisait le cœur. Aujourd'hui, je me demande si ma vie n'a pas toujours été un gâchis. Pardon de t'avoir enfermé derrière un champ de force, mon ami. Si je pouvais tout recommencer, je ne suivrais pas le même chemin, tu peux me croire.

» Sache que je n'attends aucune clémence de ta part, car j'ai été impitoyable avec toi.

— Impitoyable, oui, c'est bien le mot…

Le regard vert de Nathan sembla plonger au plus profond de l'âme d'Anna. Encore une caractéristique des Rahl, et Richard en avait hérité…

— Si je comprends bien, tu regrettes de m'avoir fait passer ma vie en prison ? Mais sais-tu pourquoi c'était une erreur, Anna ? Mesures-tu à quel point c'est paradoxal ?

— Comment ça, paradoxal ? demanda Anna.

Une question qui avait jailli de ses lèvres avant qu'elle ait pu réfléchir. Et maintenant, Nathan la tenait…

— Eh bien, sais-tu pour quelle cause nous combattons ?

— Bien sûr que oui ! Et tu le sais aussi, d'ailleurs…

— C'est vrai, mais es-tu sûre d'avoir vraiment compris ? Si c'est le cas, parle-moi de ce que nous cherchons à protéger, à préserver et à maintenir en vie ?

— Le don et la magie, qui sont de précieux cadeaux du Créateur.

Nous luttons pour que l'un et l'autre continuent d'exister dans ce monde. Et nous défendons le droit à l'existence de ceux qui naissent avec le pouvoir, car nous voulons qu'ils explorent et développent leur potentiel.

— Et tu ne vois rien de paradoxal là-dedans ? Toute ta vie, tu as eu peur du pouvoir pour lequel tu es prête à te battre jusqu'à la mort. Aux yeux de l'Ordre Impérial, le don est une malédiction pour l'humanité, et il convient de l'en débarrasser. La magie n'étant pas répartie équitablement entre les individus, elle représente un danger qu'il faut éradiquer, puisque la vie d'un être humain doit être rigoureusement identique à celle de tous ses semblables. En accord avec cette philosophie, l'Ordre cherche logiquement à éliminer tous les sorciers et toutes les magiciennes. Et son objectif, au moins en principe, est d'améliorer le monde tout en le rendant plus sûr.

» Bien qu'appartenant au camp opposé, tu as raisonné comme un membre de l'Ordre. Oui, parce que j'avais un pouvoir, tu as tenté de m'isoler. Car tu voyais mon don comme une menace pour l'humanité.

» C'était ton choix, mais dans ce cas, pourquoi combats-tu pour l'existence et la liberté des autres détenteurs du don ? Tu m'as privé de tout ça, et tu t'engages pour que d'autres y aient droit ?

— Je pense que les loups, des enfants du Créateur, ont le droit de chasser, puisqu'Il les a conçus pour ça. Cela dit, je n'ai aucune intention de figurer sur leur menu…

— Je ne suis pas un loup, Anna, mais un homme ! Tu m'as jugé, déclaré coupable, et condamné à la prison à vie ! Et pourquoi ? Parce que tu redoutais, sans raisons objectives, que j'utilise mal mon pouvoir. Pour soulager ta conscience, tu m'as enfermé dans une cage dorée et tu t'es présentée comme une ardente partisane de la liberté – pour d'autres que moi, et dans un avenir très lointain.

» Ma prison te semblait une bonne chose parce qu'elle était luxueuse et confortable. Mais c'était un moyen de t'aveugler sur ce que tu faisais vraiment ! Regarde autour de toi, Anna ! Il n'y a aucune différence entre ce cachot et ce qui fut ma cage. Fondamentalement, ce sont des lieux qui empêchent les gens de mener leur vie comme ils l'entendent. Parce que mon pouvoir te déplaisait, tu t'es comportée exactement comme l'Ordre. Et comme lui, tu as décidé de sacrifier au nom du bien commun des êtres dotés d'un potentiel extraordinaire. Qu'importe la manière dont tu as décoré mon cachot, Anna ! Vu de l'intérieur, il ressemblait trait pour trait à ce trou puant.

Avant de parler, Anna prit le temps de choisir ses mots et de contrôler le ton de sa voix.

— Pendant que je croupissais dans cette cellule, j'ai cru avoir compris certaines choses, mais je me suis trompée. En tout cas, jusqu'à

aujourd'hui, je n'avais sûrement pas tout saisi. Depuis le début, je me sentais mal à l'aise de t'avoir emprisonné, mais je ne me suis jamais demandé si c'était un acte rationnel et motivé.

» Tu as raison, Nathan, j'ai vu en toi un grand potentiel de nuisance. Mais j'aurais pu t'aider à bien agir, au lieu de m'attendre au pire et de t'enfermer dans des oubliettes de luxe. Je suis désolée, mon ami…

— Tu parles sincèrement, Anna ? demanda le prophète, les poings plaqués sur les hanches.

Des larmes aux yeux, la Dame Abbesse hocha simplement la tête. Alors qu'elle avait toujours exigé l'honnêteté chez les autres, elle s'était aveuglée sur son propre compte, et c'était impardonnable.

— Oui, Nathan. Plus sincèrement que jamais…

Son autocritique achevée, la vieille femme retourna s'asseoir sur le banc de pierre.

— Merci d'être venu, sorcier Rahl… Désormais, je ne vous dérangerai plus, et je subirai sans me plaindre un châtiment amplement mérité. Si ce n'est pas trop demander, j'aimerais être seule, à présent, afin de prier et de continuer mon examen de conscience.

— Tu te flagelleras plus tard ! Allez, lève-toi, vieille peau, et ramasse tes affaires en vitesse ! Nous avons du pain sur la planche.

— Quelle mouche te pique ? demanda Anna, le front plissé.

— Personne ne m'a piqué, mais nous avons du travail, femme, et chaque minute est précieuse. Vas-tu enfin te lever ? Anna, nous combattons dans le même camp. Pour avoir une chance de vaincre, nous devons collaborer. (Nathan haussa les épaules.) Sauf si tu as décidé de rester sur tes fesses jusqu'à la fin des temps… Sinon, dépêche-toi un peu, parce que nous avons un gros problème !

— Un problème ? demanda Anna en se levant d'un bond. De quel genre ?

— Des ennuis à base de prophéties…

— Quoi ? Quel problème ? Et avec quelles prédictions ?

L'air courroucé, Nathan foudroya la Dame Abbesse du regard.

— Je ne peux pas t'en dire plus… Les prophéties ne sont pas pour les oreilles des profanes…

Alors qu'elle allait exploser, traitant Nathan de tous les noms d'oiseaux de la Création, Anna remarqua le petit sourire qui flottait sur les lèvres de son vieil ami.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'un ton amical et conciliant.

Un code pour indiquer à Nathan qu'elle était prête à faire table rase du passé et à repartir sur de bonnes bases.

— Anna, tu ne vas pas en croire tes oreilles. C'est encore ce fichu gamin !

— Richard ?

— Tu connais un autre gamin aussi doué pour se fourrer dans la mélasse ?

— Tu sais, je ne pense plus à lui comme à un « gamin »…

— Tu as raison, je suppose… Mais à mon âge, il est difficile de dire « homme » quand on parle d'un jeunot pareil.

— Pourtant, c'est bel et bien un homme, assura Anna.

— Sans doute, sans doute… Et un Rahl, en plus de ça !

— Dans quel guêpier s'est-il fourré, ce coup-ci ?

Nathan se rembrunit.

— Il s'est écarté du chemin des prophéties…

— Pardon ? Que racontes-tu là ? Et qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Ce que ça dit, mon amie… Il s'est éloigné des prophéties. En d'autres termes, il se dirige vers un endroit où elles n'existent pas.

— Plaît-il ?

Anna ne doutait pas de la sincérité du prophète, qui semblait authentiquement perturbé. Mais son discours n'avait pas de sens. C'était en partie pour ça que bien des gens le redoutaient. Souvent, il donnait l'impression de délirer alors qu'il évoquait des choses qu'il était le seul à pouvoir comprendre. Parfois, les capacités intellectuelles d'un prophète dépassaient de loin celles du commun des mortels. Et ses yeux voyaient ce que ceux des gens normaux ne distinguaient pas…

Ayant passé sa vie au contact des prophéties, Anna était en général capable de saisir les grandes lignes des discours de Nathan. Mais là, elle se sentait totalement larguée.

— Comment peux-tu le savoir, si aucune prophétie ne mentionne où il va ? Et comment les prédictions pourraient-elles connaître l'existence d'un lieu où elles n'existent pas, justement ?

— Au Palais du Peuple, les bibliothèques regorgent de grimoires que je n'avais jamais pu consulter. Je connaissais l'existence de certaines prophéties « décalées », mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elles pouvaient dire. Depuis mon arrivée, je les étudie, et j'ai fait des recoupements avec les textes que nous détenions dans les catacombes du Palais des Prophètes. Les prophéties que j'ai découvertes ici comblent les lacunes des prédictions sur lesquelles je travaillais jusque-là.

» Plus important encore, j'ai découvert une nouvelle branche de prophéties qui explique pourquoi et comment j'ai pu passer à côté de choses évidentes. En étudiant les fourches et les inversions de cette ramification, j'ai établi que Richard, par une série d'étapes

intermédiaires, s'est engagé sur un chemin qui le conduit vers l'oubli. Une bifurcation des prophéties, si tu préfères, menant à une ligne temporelle qui selon moi n'existe pas et n'existera jamais. En un mot, le néant !

Une main sur la hanche et l'autre dessinant des arabesques dans l'air, Nathan réussit l'exploit de marcher de long en large dans la minuscule cellule.

— Cette affaire est liée à des réalités dont j'ignorais tout, à part qu'elles devaient exister, mais qu'elles étaient en quelque sorte « manquantes ». À présent, je sais pourquoi. Ces prédictions sont terriblement dangereuses, et il valait mieux qu'elles soient gardées secrètes. Même si j'en avais eu connaissance il y a des années, ça n'aurait rien changé, car je les aurais mal interprétées. Ces nouvelles branches ont toutes un rapport avec le vide. À cause de sa nature même, le vide ne peut être appréhendé par un cerveau humain. Une pareille contradiction est inconcevable, et pourtant…

» Richard est allé dans cet étrange néant où les prophéties ne peuvent ni le voir ni l'aider. Pis encore, elles ne peuvent plus nous aider ! Comprends-tu la situation ? Je ne parviens plus à voir Richard avec l'assistance des prophéties, mais ce n'est pas le plus grave. À l'heure qu'il est, l'endroit où il se trouve et les actes qu'il accomplit n'existent pas !

» Bref, il s'est engagé sur une voie qui risque de mettre un terme définitif à tout ce que nous connaissons.

Anna connaissait assez Nathan pour savoir qu'il n'en aurait pas rajouté sur un sujet si grave. Même si elle ne saisissait pas très bien de quoi il parlait, l'idée générale lui donnait des frissons glacés dans le dos.

— Et que pouvons-nous faire ?

— Le rejoindre et le ramener dans le monde qui existe ! C'est la seule solution…

— Tu veux dire : « le monde dont les prophéties affirment l'existence » ?

Nathan foudroya la Dame Abbesse du regard.

— Bien entendu ! Il te faut un dessin, maintenant ? Nous devons le ramener sur la branche de la prophétie qu'il est censé suivre.

— Et si nous échouons ?

Nathan ramassa la lanterne, puis il s'empara du sac d'Anna.

— Il cessera de faire partie du présent et de l'avenir tels que les définissent les prophéties. En d'autres termes, il n'aura plus aucune influence sur l'histoire de ce monde.

— Tu veux dire qu'il mourra ?

— Bon sang ! me suis-je adressé aux murs, ou à une Dame Abbesse ? Bien entendu qu'il mourra ! Si ce gosse dévie du bon

chemin et brise tous ses liens avec les prophéties où il a un rôle à jouer, il videra de toute réalité ces branches-là des prédictions. S'il agit ainsi, ces textes deviendront de fausses prophéties, puisque aucun des événements prévus ne se réalisera. Tu me suis ? Pas une autre ramification ne contient l'ombre d'une allusion à Richard. Ça veut bien dire ce que ça veut dire ! Au point de départ de ces branches-là, il aura cessé d'exister.

— Et que prédisent les fourches où il n'est pas présent ?

Nathan prit la main d'Anna et la tira vers la porte.

— Des âges terribles où l'obscurité régnera sur chacun d'entre nous. Pour toutes les créatures vivantes, ce sera un long cauchemar.

— Attends une minute ! lança Anna en tirant sur la manche du prophète.

Elle retourna près du banc de pierre et posa le Rada'Han dessus.

— Je n'ai pas le pouvoir de détruire cet objet… Il vaudrait peut-être mieux qu'il ne sorte plus d'ici.

Nathan parut séduit par cette idée.

— Nous allons fermer la porte et dire aux gardes que ce collier doit rester jusqu'à la fin des temps dans la cellule.

Anna brandit soudain un index devant le nez de Nathan.

— Tu n'as pas de collier, c'est entendu, mais n'imagine pas que je te laisserai faire n'importe quoi !

Le prophète sourit et ne protesta pas. Avant de franchir la porte, il se tourna vers Anna.

— As-tu communiqué avec Verna, ces derniers temps ?

— Quelques messages, oui… Elle est avec l'armée, et elle a du pain sur la planche. Jagang a commencé son siège, et il faut défendre les cols qui conduisent en D'Hara.

— D'après ce que m'ont dit les chefs militaires du palais, ces cols tiendront un bon moment… (Nathan se pencha vers Anna.) Il faut que tu envoies un message à Verna, cependant. Lorsqu'un chariot vide roulera vers les lignes d'haranes, les soldats devront le laisser passer.

— Pardon ? Tu ne peux pas être un peu plus clair ?

— Les prophéties ne sont pas pour les oreilles des profanes. Transmets-lui simplement mon message.

— D'accord, fit Anna tandis que le prophète lui faisait franchir l'étroite porte. Mais je ne lui dirai pas que ce conseil vient de toi, car ça l'inciterait à passer outre. Elle te prend pour un dingue, tu sais ?

— Elle n'a jamais eu l'occasion de me connaître vraiment, c'est tout… Si elle avait su que mon incarcération était injustifiée…

Anna faillit dire que Verna connaissait peut-être trop bien Nathan, au contraire, mais elle jugea inutile de jeter de l'huile sur le feu.

Alors que le prophète s'apprêtait à passer la deuxième porte, elle le

tira de nouveau par la manche.

— Nathan, que me caches-tu sur cette prophétie qui prédit la disparition de Richard ? Qu'as-tu dit, déjà : « Tomber dans l'oubli » ?

Anna connaissait assez bien son ami pour être sûre qu'il ne lui avait pas tout révélé. Sans doute jugeait-il galant de lui épargner des soucis, et elle ne pouvait pas l'en blâmer. Mais elle devait savoir.

L'air très grave, Nathan dévisagea longuement sa vieille complice.

— Sur cette fourche de la prophétie, on rencontre un Chapardeur.

Anna plissa le front, cherchant dans sa mémoire ce que signifiait ce nom.

— Un Chapardeur… Un Chapardeur… Bon sang, je devrais savoir ! (Elle claqua soudain des doigts.) Créateur bien-aimé, un Chapardeur !

— J'ai bien peur que le Créateur n'ait rien à voir là-dedans…

Anna eut un geste d'impatience.

— C'est impossible ! Ta nouvelle prophétie se trompe. Les Chapardeurs ont été créés lors des Grandes Guerres. Comment pourrait-il y en avoir un sur une fourche de cette prophétie ? Ta prédiction doit être obsolète depuis des lustres. Oui, c'est probablement ça l'explication…

— Non, en aucun cas ! Tu crois que je n'y ai pas pensé ? Me prendrais-tu pour un vulgaire amateur ? J'ai vérifié cent fois la chronologie et utilisé toutes les méthodes de calcul que je connais. Pour cette occasion, j'en ai même inventé une ou deux. Tout concorde, Anna. Les maillons de la chaîne temporelle sont en place, et la prédiction est en phase avec notre époque.

— Alors, c'est une fourche illusoire. Les Chapardeurs étaient des hybrides magiques stériles. Ils ne pouvaient pas se reproduire.

— Et moi, je persiste et signe : il y en a un sur cette fourche !

— Aucun Chapardeur n'aurait pu survivre jusqu'à maintenant, affirma Anna.

Si Nathan était un expert en prophéties, elle était une des meilleures spécialistes en matière de créatures magiques. Sur ce sujet, elle avait plusieurs longueurs d'avance sur le prophète.

— Les Chapardeurs ne pouvaient pas avoir d'enfants, insista- t-elle.

Nathan eut un de ces regards en coin que la Dame Abbesse détestait.

— Et moi, je te dis qu'il y en a un dans l'entourage de Richard.

— Nathan, les voleurs d'âmes ne pouvaient pas se reproduire !

— La prophétie dit qu'il n'est pas né ainsi, mais qu'il est devenu un Chapardeur.

Anna en eut la chair de poule et en resta muette quelques secondes.

— Depuis trois mille ans, dit-elle enfin, aucun sorcier n'est né avec les deux facettes du don. Richard est le premier. Il est donc impossible que… (La Dame Abbesse se tut. Oui, ça y était, elle comprenait…) Créateur bien-aimé ! soupira-t-elle.

— Ne t'ai-je pas dit qu'il n'est pour rien là-dedans ? Le Chapardeur a été « engendré » par les Sœurs de l'Obscurité.

Bouleversée, Anna ne sut que dire.

Face à un Chapardeur, il n'existait pas de défense. Aucune âme ne pouvait lui échapper.

Dans le couloir, Nyda attendait le prophète et sa compagne. Pour une fois, la Mord-Sith ne parvenait pas à avoir l'air plus sinistre que la Dame Abbesse.

Dans la pénombre, le cuir rouge de son uniforme évoquait du sang séché.

En passant devant Nyda, Anna se pencha vers elle et souffla :

— Vous lui avez dit tout ce que je vous avais demandé de lui transmettre, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, répondit la Mord-Sith en emboîtant le pas à la Dame Abbesse, que Nathan tirait toujours par la main.

Se retournant à demi, Anna braqua un index accusateur sur la femme blonde.

— Je te ferai regretter de lui avoir tout dit !

— Voilà qui m'étonnerait…, répondit simplement Nyda.

Anna lui fit de gros yeux puis s'adressa à Nathan :

— Au fait, que fiches-tu avec une épée ? Depuis quand un sorcier a-t-il besoin d'une arme ?

— Eh bien, répondit le prophète, un rien vexé, Nyda me trouve superbe avec une lame au côté.

— Oui, oui, je vois, marmonna la Dame Abbesse, les yeux rivés sur le couloir obscur, devant elle.

Chapitre 31

Au bord d'une étroite corniche de pierre, Richard contemplait les bancs de nuages grisâtres qui dérivaient à ses pieds. Tandis qu'il sondait le gouffre, un vent frais charriait jusqu'à ses narines des senteurs de mousses, de sapins baumiers, de feuilles humides et de terre gorgée d'eau. Autant d'odeurs qui lui rappelaient ses chères forêts… Par ici, la roche, essentiellement du granit, ressemblait à celle qu'on trouvait fréquemment dans les bois de Hartland. Mais les montagnes, dans ce coin, étaient beaucoup plus impressionnantes. La pente que les voyageurs venaient de gravir était vertigineuse.

À l'ouest, devant le Sourcier, mais beaucoup plus bas, s'étendait une série de collines boisées. Sur sa droite et sur sa gauche – exclusivement parce qu'il savait où chercher – il distinguait les bandes de terre aride où se dressaient naguère les frontières. Plus loin dans la même direction, l'ouest, on apercevait les pics plus modestes qui bordaient le désert. Celui-ci, comme les Piliers de la Création, n'était désormais plus visible, et Richard ne se plaignait pas d'avoir laissé cet enfer derrière lui.

Pour l'instant, il n'y avait pas l'ombre d'un coureur dans le ciel. Sans doute parce que les gros oiseaux savaient maintenant que le Sourcier et ses compagnons se dirigeaient vers l'ouest.

Richard avait récemment tué cinq coureurs qui avaient comme d'habitude entrepris de décrire de grands cercles dans le ciel. Il les avait piégés en se postant à flanc de montagne alors que ses amis progressaient largement au-dessous de lui. Après s'être débarrassé des coureurs, il avait guidé ses compagnons vers des bois très denses. Depuis le ciel, il devait être à peu près impossible de les repérer. Une chance de semer leurs poursuivants, s'ils restaient prudents.

Cela dit, si Nicholas le Chapardeur les avait espionnés à travers les yeux de ces cinq oiseaux-là, il savait à présent qu'ils avançaient vers l'ouest. Mais s'ils restaient sous le couvert des arbres, comment pourrait-il être sûr qu'ils continuaient dans la même direction ?

S'il n'avait plus de « rapports » des oiseaux, le Chapardeur finirait par se demander si ses proies n'avaient pas décidé de filer vers le nord ou le sud. Et un adversaire qui avait des doutes était un adversaire affaibli.

Richard devait tout faire pour entretenir la confusion dans l'esprit du Chapardeur. Sa tactique n'avait pas cent pour cent de chances de marcher, mais c'était incontestablement la meilleure.

Une main en visière pour se protéger les yeux du soleil, le Sourcier se détourna du gouffre et regarda longuement le terrain qui s'étendait devant lui. Il devait graver dans sa tête la configuration de la forêt avant d'aller rejoindre ses compagnons, qui l'attendaient à l'abri de la frondaison.

Il y avait d'autres nuages, bien plus denses et plus noirs, au-dessus de la position actuelle du petit groupe. Tôt ou tard, Richard et les autres devraient avancer à l'aveuglette dans un épais brouillard.

À force d'étudier la roche, les arbres et la pente, le Sourcier finit par trouver ce qu'il cherchait. Après une dernière vérification – et un coup d'œil au ciel pour confirmer qu'aucun coureur n'y tournait en rond – il alla rejoindre les autres.

Ne pas avoir vu les oiseaux était réconfortant, mais ça ne prouvait pas grand-chose. Il pouvait y avoir dix coureurs perchés dans les arbres, et il n'aurait pas une chance sur mille de les localiser.

Pour le moment, Richard était là où ses ennemis attendaient qu'il soit. Du coup, être épié ne le dérangeait pas.

Mais il allait bientôt faire quelque chose qui surprendrait ses adversaires.

Le Sourcier entreprit de gravir la pente couverte de mousses, de feuilles et de racines humides. S'il glissait, il n'aurait qu'une chance de ne pas tomber dans l'abîme : s'accrocher au bord de la corniche d'où il avait observé le terrain. S'il n'y parvenait pas, une chute de plusieurs milliers de pieds l'attendait. L'idée de finir en bouillie au bas de la montagne l'incita à choisir très prudemment ses prises…

La pente abrupte négociée – en réalité, il s'agissait presque d'une muraille rocheuse –, le Sourcier entra dans un bosquet d'érables. Pour échapper à l'ombre écrasante des pins qui les privaient de lumière, ces arbres relativement petits poussaient à la lisière de la forêt, là où les géants leur concédaient un peu d'espace.

Les feuilles des frênes et des bouleaux qui se dressaient derrière les érables, juste avant les sapins et les pins, étaient tellement gorgées d'eau qu'elles pliaient sous le poids, envoyant de grosses gouttes s'écraser sur le sommet du crâne de Richard. Et quand le vent s'en mêlait, il produisait des sortes d'averses miniatures toujours surprenantes.

Se baissant pour passer sous les branches basses des sapins, Richard remonta sa propre piste à travers des buissons lestés de superbes myrtilles. Puis il pénétra dans la forêt elle-même, derrière la première rangée de pins géants dont les épines crissèrent aussitôt sous les semelles de ses bottes.

Les toiles d'araignées tendues entre les branches, pièges mortels pour toute une théorie d'insectes, brillaient faiblement à la chiche lueur du jour qui parvenait à filtrer de la frondaison. Sur les fils de la

Vierge, des gouttes de rosée scintillaient comme des pierres précieuses.

Dans la clairière où elle attendait avec les autres, Kahlan se leva d'un bond dès qu'elle aperçut son mari.

Jennsen, Cara, Tom et Owen imitèrent la Mère Inquisitrice. Comme elle, ils s'inquiétaient dès que Richard restait un peu trop longtemps absent.

— Avez-vous vu des coureurs, seigneur Rahl ? demanda Owen sans dissimuler son angoisse.

Les oiseaux de proie le terrorisaient et il n'en faisait pas mystère.

— Non, répondit Richard en ramassant son paquetage. Mais ça ne veut pas dire qu'ils ne m'ont pas vu.

Quand il eut mis en place son sac à dos, le Sourcier suspendit son arc et son outre d'eau à son épaule gauche.

— Au moins, dit Owen en se tordant nerveusement les mains, nous pouvons toujours espérer qu'ils ignorent où nous sommes.

— L'espoir n'est pas une stratégie qui me séduit, Owen, lâcha sombrement Richard.

Pendant que les autres ramassaient également leurs affaires, il prit Cara par le bras et l'entraîna hors de la clairière.

— Tu vois cette saillie rocheuse, devant nous ? demanda-t-il en tendant une main. Là où une étroite piste passe devant ce jeune chêne, là-bas – oui, celui qui a une branche cassée, c'est ça…

— Vous parlez de cette éminence, juste après le ruisseau qui coule dans un lit de roche et lui confère des reflets verts ?

— Exactement ! Je voudrais que tu grimpes jusque-là, puis que tu obliques vers la droite et que tu escalades la paroi rocheuse à l'endroit où elle fait bizarrement saillie. Essaie de voir si tu peux nous ouvrir un chemin jusqu'au plateau suivant, au-dessus des grands arbres.

La Mord-Sith hocha simplement la tête.

— Et que ferez-vous pendant ce temps, seigneur ?

— Je vais conduire les autres jusqu'à l'endroit où le versant devient très dur à négocier. Rejoins-nous là-bas et dis-nous si tu as trouvé un moyen de contourner la difficulté.

Cara ajusta son sac à dos sur ses épaules puis brandit le bâton de marche que Richard avait taillé spécialement pour elle.

— J'ignorais que les Mord-Sith savaient jouer les guides de montagne, dit Tom.

— Mes collègues en sont incapables, répondit Cara. Moi, j'ai suivi l'enseignement du seigneur Rahl.

Richard regarda son amie et garde du corps s'éloigner entre les arbres. Elle marchait avec une grâce et une souplesse admirables – sans parler du sens de l'économie d'énergie qui lui permettait de repousser toujours plus loin ses limites.

Cara n'avait pas toujours été une femme des bois, très loin de là ! Mais elle avait écouté les leçons de son seigneur, et le résultat était impressionnant.

Richard sourit, satisfait de ne pas avoir perdu son temps.

— Seigneur Rahl, dit Owen en approchant, l'air très nerveux, nous ne pouvons pas passer par là ! La piste est derrière nous, et c'est le seul moyen d'atteindre le col. Ce ne sera pas un jeu d'enfant, je sais, mais depuis la disparition de la frontière, la piste est praticable…

— C'est le seul chemin que tu connais, dit Richard. À voir l'état du sol, je parie que le Chapardeur aussi pense qu'il n'y en a pas d'autres. À première vue, c'est par là que les soldats de l'Ordre sont passés pour envahir ton empire.

» Si nous suivons cette piste, les coureurs nous repéreront. En revanche, si nous ne nous montrons pas, ils ne sauront pas où nous sommes. Je veux les plonger dans l'incertitude, Owen. Je suis las de tenir lieu de souris aux rapaces du Chapardeur…

Richard laissa Kahlan ouvrir la route et guider la petite colonne dans la forêt. La plupart du temps, déterminer la bonne piste était simple. Et dès qu'elle avait un doute, l'Inquisitrice tournait la tête vers son mari et l'interrogeait du regard. D'un geste, Richard lui indiquait où aller, et il n'eut pratiquement jamais besoin de lui donner des instructions à voix haute.

À voir la configuration du terrain, Richard aurait juré qu'il y avait quelque part une ancienne piste conduisant jusqu'au col. S'il ressemblait au chas d'une aiguille, vu de loin, ce col était en réalité très large et très sinueux. Selon le Sourcier, le chemin que les Bandakars imposaient aux bannis n'était sûrement pas le seul possible – en tout cas, depuis la disparition de la frontière.

Certains indices laissaient penser à Richard qu'ils n'étaient pas loin de la zone où serpentait jadis une grande route. De temps en temps, il apercevait des bandes de terre plane qui devaient être les vestiges de cette antique voie.

Bien entendu, ce passage pouvait avoir été abandonné pour d'excellentes raisons : par exemple, des glissements de terrain qui l'auraient rendu impraticable. Mais Richard tenait à s'en assurer par lui-même. Car si ce n'était pas le cas, l'emprunter permettrait aux voyageurs de déjouer la surveillance des coureurs.

Dès que la largeur du chemin était suffisante, Jennsen venait marcher à côté de son frère. Tenant Betty par une longe, la jeune femme était sans cesse obligée de tirer dessus pour empêcher la chèvre de goûter toutes les plantes qui poussaient le long de la piste.

— Tu ne crois pas que les coureurs nous repéreront quoi qu'il arrive ? demanda Jennsen à Richard. Même si nous ne nous montrons

pas là où ils l'ont prévu, ils chercheront inlassablement, et ils finiront par nous localiser.

— C'est possible, mais pas certain… Si nous sommes malins et discrets, il ne sera pas facile de nous voir au milieu d'une forêt. En plaine, les oiseaux auraient un avantage écrasant. Ici, c'est plutôt nous qui avons la meilleure part…

» Quand ils ne nous verront pas déboucher là où ils s'y attendaient, les espions de Nicholas devront balayer une vaste zone sans savoir par où commencer. Leur tâche ne sera pas simple, tu peux me croire…

» De plus, je doute que le Chapardeur obtienne de très bonnes images à travers leurs yeux. Sinon, il ne les ferait pas tourner si souvent en rond afin de mieux sonder le terrain. Si nous avançons sans nous faire voir pendant assez longtemps, nous réussirons à rejoindre les Bandakars, et les espions de Nicholas auront beaucoup de difficultés à nous identifier parmi une foule.

Jennsen réfléchit pendant qu'ils entraient dans un bosquet de bouleaux. Betty étant passée du mauvais côté d'un arbre, la jeune femme dut s'arrêter pour démêler la longe.

De soudaines bourrasques agitèrent les arbres, en faisant dégringoler des trombes d'eau.

— Richard, demanda Jennsen à voix basse dès qu'elle eut rattrapé son frère, que comptes-tu faire quand nous serons chez les Bandakars ?

— Trouver l'antidote afin de ne pas mourir.

— Oui, ça, je m'en doute… Mais que feras-tu au sujet du peuple d'Owen ? C'est ça, le véritable sens de ma question.

À chaque inspiration, Richard sentait encore une pointe de douleur dans sa poitrine. Pas de quoi l'inciter à déborder de compassion pour les Bandakars…

— Eh bien, pour le moment, je ne sais pas trop ce que je déciderai…

— Mais tu tenteras de les aider, n'est-ce pas ?

— Jennsen, ces gens ont essayé de me tuer. Et la menace n'est toujours pas écartée.

Mal à l'aise, la jeune femme haussa les épaules.

— Je sais, mais ils sont désespérés… (Elle jeta un coup d'œil à Owen, pour être sûre qu'il n'entendait pas.) Ils n'ont pas trouvé de meilleure solution, voilà tout… Contrairement à toi, ce ne sont pas des guerriers.

Richard prit une grande inspiration. Quand il s'emplissait ainsi les poumons, la douleur était bien plus vive.

— Tu n'es pas une guerrière non plus, dit Richard. Lorsque tu

croyais que je voulais ta mort, comme notre père, et que j'étais responsable de celle de ta mère, qu'as-tu fait ? Je ne dis pas que tu avais raison de penser du mal de moi, mais qu'avais-tu prévu de faire pour te défendre ?

— Te tuer la première !

— Exactement ! Tu n'as pas empoisonné un pauvre type pour lui ordonner de s'en charger à ta place. Convaincue que tu méritais de vivre, tu as décidé de faire tout ce qu'il fallait pour continuer…

» Quelqu'un qui est prêt à se laisser arracher son bien le plus précieux – l'existence – par le premier bandit venu ne peut pas être aidé. On peut obtenir un sursis pour une telle personne, mais tôt ou tard, elle se prosternera de nouveau devant un bourreau. Tout ça parce qu'elle accorde plus d'importance à la vie d'un assassin qu'à la sienne.

» Cette attitude condamne tout être humain, ou toute nation, à devenir l'esclave potentiel des bouchers et des tyrans. Si l'agneau s'offre en sacrifice, personne au monde ne peut lui épargner le couteau…

Jennsen avança un moment en silence.

Richard remarqua que sa sœur se déplaçait parfaitement bien dans la forêt. Elle y était chez elle presque autant que lui…

— Richard, dit-elle enfin, je ne veux pas que ces gens souffrent davantage. Ils ont déjà payé un lourd tribut à l'Ordre…

— Essaie de dire ça à Kahlan, si leur poison finit par me tuer !

Quand ils atteignirent le point de rendez-vous, Cara n'y était pas encore. Mais personne ne se plaignit de pouvoir prendre quelques minutes de repos. Niché sous une saillie rocheuse, le « camp » des plus provisoires était abrité du vent par un mur de broussailles et par une rangée de pins majestueux. Pourtant, après un si long séjour dans le désert, Richard et ses compagnons avaient du mal à s'habituer au froid.

Tandis que les humains partaient en quête de rochers où s'asseoir, histoire d'éviter le tapis de feuilles humides, Betty fit un festin de plantes savoureuses.

Owen s'assit le plus loin possible de la chèvre, comme s'il en avait peur.

Kahlan alla prendre place près de Richard, sur un rocher plat.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle à son mari. On dirait que tu as mal à la tête…

— Oui, mais nous ne pouvons rien y faire pour le moment…

Kahlan se serra contre le Sourcier, le réconfortant par sa seule présence.

— Richard, souffla-t-elle, tu te souviens du message de Nicci ?

— Oui. Pourquoi cette question ?

— Nous avons supposé que la balise avait un rapport avec la disparition de la frontière de l'Empire bandakar. Mais c'était peut-être une erreur.

— Pourquoi penses-tu ça ?

— À cause de l'absence de l'autre balise… (Kahlan désigna le nord-ouest.) Nous avons vu la première là-bas… Depuis, nous nous sommes régulièrement approchés de la frontière – sans apercevoir l'ombre de la seconde statue.

— Tant mieux, dit Richard. Rappelle-toi que les coureurs nous collent aux basques depuis la découverte de la première.

Cette image n'était pas près de s'effacer de la mémoire de Richard. À l'endroit où ils avaient trouvé la statuette, des coureurs étaient perchés dans presque tous les arbres. À l'époque, il avait cru qu'il s'agissait simplement d'oiseaux plus gros que la moyenne. Mais lorsque Cara avait saisi la statue, ils s'étaient tous envolés en même temps, et il y en avait des centaines.

— Je sais, dit Kahlan, mais puisque nous n'avons toujours pas découvert l'autre balise, nous nous sommes peut-être trompés sur l'événement qui a provoqué l'apparition de la première.

— Tu supposes que la seconde sera pour moi, et que nous devons automatiquement la trouver. Mais selon Nicci, elle sera destinée à la personne capable de réparer les dégâts. Et il ne s'agit peut-être pas de moi.

D'abord secouée par cette idée, Kahlan prit le temps d'y réfléchir et souffla :

— Je ne suis pas sûre de devoir me réjouir, si c'est le cas… (Elle se serra davantage contre Richard.) De toute façon, je pense que personne n'est en mesure de « réparer les dégâts », comme tu dis…

Richard passa une main dans ses cheveux trempés.

— Si le sorcier mort me croyait capable de restaurer la frontière, il se trompait, c'est évident… Je n'ai pas la première idée de ce qu'il faut faire.

— Richard, tu ne comprends pas très bien… Même si tu savais comment t'y prendre, tu ne réussirais sans doute pas.

Le Sourcier jeta un regard en biais à sa femme.

— Une nouvelle fois, voilà que tu te laisses emporter par ton imagination…

— Regarde les choses en face ! La frontière a disparu à cause de moi. C'est pour ça que la première balise me désignait clairement. Tu ne vas pas nier cette évidence-là, j'espère ?

— Non, mais il nous reste beaucoup à apprendre avant d'être sûrs de ce qui se passe.

— J'ai invoqué les Carillons, rappela Kahlan. Pratiquer la politique

de l'autruche ne nous fera aucun bien.

Pour sauver son bien-aimé, l'Inquisitrice avait invoqué une très ancienne magie. Si elle n'avait pas libéré les Carillons, Richard n'aurait plus eu que quelques minutes à vivre. Dans de telles circonstances, on n'avait pas le temps de peser le pour et le contre.

De toute manière, Kahlan ne s'était jamais doutée que les Carillons mettraient en danger l'existence du monde. Comment aurait-elle pu savoir qu'ils avaient été créés trois mille ans plus tôt afin de détruire la magie ? Des armes terribles nourries par la sorcellerie du royaume des morts…

À l'époque, l'Inquisitrice savait simplement qu'ils étaient la seule chance de survie du Sourcier.

Richard avait déjà connu plusieurs situations où il avait été seul à connaître une vérité que les autres tenaient pour impossible. Aujourd'hui, sa femme découvrait la frustration qu'on éprouvait à ces moments-là…

— Tu as raison, il serait ridicule de nous voiler la face. Mais encore une fois, ne te laisse pas emporter par ton imagination. Avant tout, n'oublie pas que les Carillons ont été bannis dans le royaume des morts.

— Peut-être, mais souviens-toi, de ton côté, de ce que nous a dit Zedd : une fois enclenché le processus de destruction de la magie, rien ne garantit que le bannissement des Carillons l'enrayera. Cet événement ne s'étant jamais produit, il n'y a aucun précédent sur lequel se fonder…

Richard n'avait aucune réponse à ces questions. De plus, en matière de magie, il était bien inférieur à Kahlan, car il n'avait pas un dixième de sa formation.

L'arrivée de Cara lui épargna de se lancer dans de vaseuses spéculations.

La Mord-Sith enleva son sac à dos, le posa sur le sol et s'assit sur un rocher, face à Richard.

— Vous aviez raison, seigneur Rahl, dit-elle. On peut passer par là. J'ai repéré une piste, une fois la saillie négociée.

— Parfait ! s'exclama Richard en se levant. En route, mes amis ! Les nuages deviennent de plus en plus noirs, et nous devrons bientôt nous arrêter pour la nuit.

— Sous la saillie, j'ai repéré un endroit sec idéal pour camper, dit Cara.

— Parfait, répéta Richard. (Il ramassa le paquetage de la Mord-Sith.) Je le porterai pendant un moment. Tu as mérité un peu de repos…

D'un signe de tête, Cara remercia son seigneur. Puis, comme les autres, elle se lança dans l'ascension.

Il y avait assez de saillies rocheuses et de racines affleurantes pour que la progression soit relativement aisée. À chaque passage difficile, Richard se retournait pour tendre une main secourable à Kahlan.

Tom se chargea d'aider Jennsen. En quelques occasions, il porta brièvement Betty. La chèvre étant une alpiniste très douée, Richard pensa que le géant blond cherchait surtout à rassurer Jennsen.

Finalement, la jeune femme rappela à son ami que les ovins étaient naturellement doués pour l'escalade.

Betty en fit la démonstration en se jouant de difficultés qui ralentirent considérablement Tom.

— Ingrate ! lança-t-il. C'est toi qui devrais m'aider !

Jennsen, Kahlan et Richard sourirent de cet épisode.

Owen contourna la zone délicate par la gauche, alors que la chèvre avait choisi la droite. À l'évidence, il avait peur de Betty…

Jugeant qu'elle était passée assez longtemps pour une « femme fragile », Cara demanda à Richard de lui rendre son paquetage.

Alors qu'il pleuvait depuis quelques minutes, ils arrivèrent à l'endroit décrit par la Mord-Sith. Il ne s'agissait pas d'une grotte, mais d'un point où deux gros rochers, suite à un éboulis, formaient les « murs » d'une salle adossée à la paroi rocheuse. Très judicieusement, la saillie tenait lieu de plafond à cette curiosité de la nature.

La « pièce » n'était pas bien grande, mais Richard estima qu'il y aurait assez de place pour eux tous.

Le sol était jonché de feuilles mortes, de fragments d'écorce, de plaques de mousse et d'une myriade d'insectes rampants. Utilisant des branches en guise de balais, Richard et Tom firent un peu de ménage, puis ils disposèrent d'autres branches, encore sèches, sur la roche humide – un revêtement isolant de fortune, mais fort efficace.

La bruine tournant à l'orage, tous les voyageurs se réfugièrent dans leur abri. S'il était un peu bas de plafond, les contraignant à baisser la tête, ce refuge les protégerait au moins de la pluie.

Richard refusa qu'on allume un feu. Maintenant qu'ils s'étaient écartés de la piste « normale », il aurait été stupide que de la fumée trahisse leur position.

Ils mangèrent de la viande séchée, tout le bannock qui leur restait et une bonne quantité de fruits secs.

Épuisés par l'ascension, ils parlèrent très peu.

Seule à se sentir vraiment à l'aise dans cet enclos, Betty se frotta aux jambes de Richard jusqu'à ce qu'il consente à lui grattouiller la tête.

Alors que la nuit tombait, tous, à part Owen, pensèrent à ce qui les attendait dans un empire séparé du reste du monde depuis près de trois mille ans.

Avant tout, ils y rencontreraient des soudards de l'Ordre

Impérial…

Alors que Richard sondait le rideau de pluie, tendant l'oreille dès que retentissait un bruit un peu inhabituel, Kahlan vint s'allonger près de lui et posa la tête sur ses cuisses.

Elle aussi fatiguée, Betty alla se coucher près de sa maîtresse.

Kahlan s'endormit comme une masse. Bien qu'il fût épuisé aussi, Richard n'avait pas sommeil.

Sa tête lui faisait un mal de chien et le poison continuait à rendre sa respiration douloureuse. Avec un étrange détachement, il se demanda qui aurait raison de lui en premier : le don ou la substance toxique d'Owen ?

À ce propos, comment allait-il pouvoir répondre aux attentes d'Owen, et obtenir l'antidote, par la même occasion ? Kahlan, Cara, Jennsen, Tom et lui semblaient un peu justes pour chasser l'Ordre de l'Empire bandakar.

S'ils n'y parvenaient pas, comme ça paraissait probable, Richard avait moins d'un mois à vivre. Ce voyage risquait bien d'être le dernier…

Et dire qu'il venait de retrouver Kahlan après une longue séparation ! Que n'aurait-il pas donné pour être un peu seul avec elle !…

S'il ne trouvait pas vite un moyen de libérer les Bandakars, sa femme et lui n'auraient tout simplement plus d'avenir.

Il n'y aurait pas besoin que ses migraines le tuent.

Ni même que l'Ordre s'empare de la Forteresse du Sorcier.

Chapitre 32

Richard s'accrocha aux bords de l'ouverture à peu près ronde et tira sur ses bras pour s'en extraire. Lorsqu'ils avaient découvert ce passage obscur qui s'enfonçait dans la terre, le Sourcier avait décidé de l'explorer seul.

Quand il en fut sorti, il se frotta les mains pour les débarrasser de la poussière puis se tourna vers ses compagnons.

— On peut traverser ! Ce n'est pas facile, mais ça débouche à l'air libre.

Tom ne cacha pas son scepticisme et Owen parut consterné. Les oreilles pendant tristement – l'équivalent d'une moue dubitative, chez une chèvre –, Betty sonda l'étroit passage et lâcha un bêlement pathétique.

— Mais j'ai peur que ce soit impossible ! gémit Owen. Et si nous…

— Si nous étions coincés ? acheva Richard à sa place.

— C'est ça, oui…

— Eh bien, avec tes épaules étroites, tu as un gros avantage sur Tom et sur moi. (Richard ramassa son paquetage, qu'il avait laissé au pied d'un rocher.) Si j'ai réussi un aller et retour, tu le feras aussi, c'est certain.

Owen désigna une montée abrupte, sur sa droite.

— Pourquoi ne passons-nous pas par là ?

— Je déteste m'aventurer dans des trous à rats, admit Richard. Mais le chemin que tu sembles préférer longe un à-pic vertigineux, et avec la pluie, la roche doit être glissante. Si c'était la seule possibilité, je prendrais le risque. Là, pas question !

» D'autant moins que les coureurs n'auraient aucun mal à nous repérer… Imagine qu'ils nous attaquent pendant que nous serons sur ta corniche chérie ? Je déteste les souterrains, c'est vrai, mais une chute de plusieurs milliers de pieds me tente encore moins. Si tu préfères mourir comme ça, libre à toi. Pendant que les coureurs dévoreront ton cadavre, ils nous ficheront la paix.

Owen se plia en deux pour sonder à son tour le passage.

— Évidemment, si vous présentez les choses comme ça…, marmonna-t-il.

— Richard, dit Kahlan pendant que les autres enlevaient leur sac à dos, qu'ils tiendraient contre leur poitrine, si c'était jadis un chemin, comme tu le penses, pourquoi n'y a-t-il pas un passage moins

difficile ?

— Selon moi, c'est à cause d'un glissement de terrain qui remonte à mille ou deux mille ans… Regarde vers le haut. L'endroit où nous sommes s'est détaché de cette dépression, dans la paroi. Avant, une route passait ici, mais elle a été enterrée sous un gros pan de roche.

— Et il n'y a pas d'autre choix que passer dessous ou longer la corniche ?

— Ai-je jamais dit ça ? Au contraire, je suis sûr qu'il existe d'autres chemins, mais nous devrions retourner sur nos pas et marcher une journée entière pour rejoindre la dernière bifurcation que j'ai remarquée. Et rien ne garantit que ce soit la bonne ! Mais si tu y tiens, nous pouvons essayer.

L'Inquisitrice secoua la tête.

— Nous ne devons plus perdre de temps. Il faut trouver cet antidote.

Richard souscrivait à ce programme – n'était qu'il ne voyait pas comment il pourrait libérer un empire du joug de l'Ordre Impérial. Cela dit, il avait quelques idées… Seul l'antidote comptait pour lui. Et il n'avait aucune raison de jouer selon les règles d'Owen… ou de l'Ordre Impérial.

Kahlan sonda de nouveau le passage obscur.

— Tu es certain qu'il n'y a pas de serpents là-dedans ? demanda-t-elle.

— Autant qu'on peut l'être, oui…

Tom approcha et tendit son épée à Richard.

— Je passerai le dernier, dit-il. Si vous avez réussi, seigneur, je réussirai aussi.

Richard enfila le baudrier et orienta le fourreau, sur sa hanche, pour qu'il se plaque autant que possible à sa jambe.

Son sac à dos serré contre la poitrine, il s'accroupit pour s'introduire dans le passage. Au début, la voûte était inclinée de telle façon qu'on ne pouvait pas se tenir debout. De plus, à cause d'une saillie rocheuse, il fallait se contorsionner et rentrer le ventre pour passer.

Ce premier obstacle franchi, Richard s'enfonça dans les ténèbres. Dès que les autres lui eurent emboîté le pas, occultant la lumière du soleil, l'obscurité s'épaissit encore.

Contrairement aux jours précédents, il ne pleuvait plus, mais le trop-plein des ruisseaux et des torrents continuait de dévaler anarchiquement le flanc de la montagne. Dans le passage, Richard et ses compagnons avaient de l'eau jusqu'aux chevilles et leurs pas produisaient un curieux bruit de ventouse ponctué de clapotis plus discrets.

L'obscurité ajoutait encore à la difficulté de l'aventure. Mais à

cause des averses, ils n'avaient rien trouvé qui pût leur permettre de fabriquer des torches.

Une grotte humide, sombre et truffée d'endroits où se cacher… S'il avait été un serpent, pensa soudain Richard, il aurait volontiers élu domicile dans un endroit pareil. Et si Kahlan, qui avait horreur des reptiles, en croisait un pendant cette aventure, son mari risquait d'en entendre parler jusqu'à la fin de ses jours.

Quand on redoutait déjà quelque chose en plein air, la menace s'accentuait lorsqu'on se trouvait dans un lieu clos obscur et exigu. À ces moments-là, la panique n'était jamais bien loin.

Y voyant de moins en moins, Richard posa une main contre la paroi et se guida au toucher. Par endroits, tant d'eau suintait de la roche que celle-ci en devenait gluante.

Au bout d'un moment, l'eau, sur le sol, fut remplacée par une boue encore moins agréable. Une sorte de limon collant qui empestait la moisissure…

À l'odeur, il semblait évident qu'un assez gros animal était mort dans la grotte, où son cadavre finissait de pourrir.

Lorsque la puanteur atteignit leurs narines, les compagnons de Richard grognèrent de dégoût et Betty bêla d'indignation.

D'une voix étouffée, Jennsen ordonna à la chèvre de se calmer.

Très vite, le Sourcier et tous les autres oublièrent les désagréments olfactifs, car avancer sous l'immense bloc de roche qui recouvrait l'ancienne route avait de quoi effrayer n'importe qui. Il ne s'agissait pas d'une grotte classique, comme Richard en avait exploré des dizaines, dans sa jeunesse, mais d'une sorte de fissure qui courait dans les entrailles d'un gigantesque rocher. Ici, on ne traversait pas de salles souterraines et on ne rencontrait presque jamais de bifurcation.

Toute l'affaire consistant à suivre un unique chemin, le manque de lumière devenait beaucoup moins gênant. De plus, la traversée ne durait pas très longtemps, en réalité. Mais dans le noir, tout semblait se dérouler au ralenti.

Richard atteignit le point où le sol montait soudain très abruptement – une muraille verticale plus qu'une véritable pente. Cherchant des prises à tâtons, il commença la pénible ascension. À certains endroits, la cheminée naturelle était si étroite qu'il pouvait appuyer son dos contre la paroi et utiliser ses pieds pour se hisser. Bien entendu, il se servait aussi de ses bras, quand il trouvait des prises, mais elles étaient assez rares, dans cette section du passage.

Le Sourcier atteignit bientôt une autre partie horizontale du tunnel. Suite au glissement de terrain, l'énorme bloc de roche qui s'était détaché du versant reposait de biais sur l'ancienne route qu'il avait recouverte. Après une descente et une remontée, Richard et ses compagnons allaient progresser en droite ligne, sur un sol plan. Mais

des milliers de tonnes de roche les surplomberaient et le goulot qui conduisait à l'air libre devenait de plus en plus bas de voûte.

Richard se retourna et tendit une main à Kahlan pour l'aider à s'extraire de la cheminée. Derrière l'Inquisitrice, les autres n'en avaient pas encore fini avec la pénible ascension.

Un pâle rai de lumière, devant lui, confirma au Sourcier qu'ils n'étaient plus très loin de la sortie. Mais ils allaient aborder la partie la plus délicate de ce parcours du combattant, et il se demandait comment réagiraient ses compagnons.

Pour être franc, il n'était pas fou de ce genre d'exercice. Mais il n'y avait pas d'autres solutions. Et au fond, garder le pire pour la fin n'était pas si mal que ça.

— À partir d'ici, dit-il à Kahlan, nous allons devoir ramper. Accroche-toi à ma cheville. Que tous les autres fassent de même avec la personne qui les précède…

L'Inquisitrice regarda la chiche lumière, dans le lointain.

— Richard, souffla-t-elle, c'est très étroit… On dirait qu'il s'agit d'une fissure…

— On peut passer, je t'assure. Avec ta main libre, pousse ton paquetage devant toi, et tu réussiras sans difficulté…

— J'espère bien…, soupira Kahlan. Plus vite nous serons dehors et mieux nous nous sentirons.

— Écoutez tous ! lança Richard. Nous sommes presque au bout de nos peines.

— S'il faut encore supporter la puanteur d'un cadavre d'animal, dit Jennsen, tu auras intérêt à numéroter tes abattis à la sortie !

Tout le monde rit de cette saillie.

— Plus de charogne, promit Richard. Mais un dernier passage délicat nous attend. Je l'ai franchi, donc je sais que c'est possible. À condition de m'obéir au doigt et à l'œil, bien entendu. Vous allez devoir ramper sur le ventre et pousser vos sacs devant vous. Accrochez-vous à la cheville de la personne qui vous précède. Il y a une ou deux intersections, et je ne voudrais pas que vous vous perdiez.

» Vous verrez de la lumière, devant vous, mais il ne faut surtout pas la prendre pour point de repère. Ce n'est pas la sortie ! Le passage devient beaucoup trop étroit, et vous risqueriez d'être coincés. Nous devons contourner cet endroit en empruntant un corridor latéral, sur la droite. Il y fait plus noir que par une nuit sans lune, mais la voûte n'est pas très basse. Ensuite, on arrive très vite à la véritable sortie. Tout le monde m'a bien compris ?

— Richard, gémit Jennsen, au bord de la panique, je déteste être enfermée comme ça. Je veux sortir !

— Tu crois que j'apprécie les trous à rats ? répondit Richard. Mais j'ai réussi à passer, ne l'oublie pas. J'ai même fait un aller et retour.

Suis-moi, et tu n'auras aucun problème.

— Je veux retourner en arrière ! s'entêta Jennsen.

Richard ne pouvait pas accepter ça. Les corniches étaient trop dangereuses, surtout si les coureurs en profitaient pour attaquer.

— Passe devant moi, dit Kahlan à Jennsen. Si c'est toi qui t'accroches à la cheville de Richard, tu seras sortie avant tout le monde.

— Je m'assurerai que Betty te suive, proposa Tom.

Cet argument sembla décider Jennsen, qui rampa sur les coudes, son paquetage devant elle, pour passer devant les autres.

Quand elle put mesurer l'étroitesse du passage, grâce à la faible lumière, la jeune femme commença de trembler de tous ses membres.

Richard vit luire des larmes dans les yeux de sa sœur.

— Par pitié, je meurs de peur… Je ne veux pas être coincée là-dessous !

— Je te comprends, mais la sortie n'est pas loin. Et je ne t'abandonnerai pas, ne crains rien… Tu sortiras, c'est juré ! Je t'en donne ma parole.

— Comment puis-je savoir que tu ne mens pas ?

— Les sorciers tiennent toujours leurs promesses…

— Je croyais que tu n'étais pas très doué pour la sorcellerie ?

— C'est vrai, mais j'ai un don particulier pour tenir parole.

Richard se retourna, prit la main de Jennsen et la tira un peu plus vers lui. Quand elle fut totalement sortie du conduit vertical et comprit qu'elle devrait vraiment avancer à plat ventre, des claquements de dents vinrent s'ajouter à ses tremblements.

— Je sais ce que tu éprouves, dit Richard. Je déteste ça aussi, crois-moi ! Mais nous n'avons pas le choix, et ce n'est pas dangereux, si tu me suis jusqu'à la sortie. Nous reverrons le jour avant que tu aies eu le temps de t'en apercevoir.

— Et si ça s'écroule sur nous ? Si ça nous écrase, ou si ça nous coince juste assez pour que nous ne puissions pas bouger ?

— Il n'y a aucun danger, dit Richard. Le glissement de terrain remonte à des millénaires. Tu n'as rien à craindre.

Jennsen hocha la tête, mais Richard n'aurait pas juré qu'elle l'avait entendu. Et dès qu'il se détourna d'elle, la jeune femme commença de gémir.

— Accroche-toi à ma cheville ! Et pousse ton sac jusqu'à moi, je m'en chargerai. Il te suffira de me suivre sans penser à rien.

— Et si je ne peux plus respirer, coincée entre la voûte et le sol ? Richard, si je ne peux plus respirer ?

— Je suis bien plus large que toi, et je n'ai eu aucun problème.

Jennsen hocha de nouveau la tête. Richard tendit une main

derrière lui et répéta qu'elle devait lui confier son sac. Quand ce fut fait, il l'attacha au sien, pour se faciliter la tâche.

Jennsen s'accrocha à la cheville du Sourcier comme si c'était la seule chose capable de l'empêcher de tomber dans les bras du Gardien.

Bien qu'elle lui fît mal, le Sourcier ne se plaignit pas.

Un jour, coincé dans un tunnel semblable à celui-ci, lui aussi avait été pris de panique…

Poussant les sacs, il commença de ramper en tentant d'oublier la voûte de pierre que son crâne frôlait par moments. Avant la délivrance, alors que le sol remontait légèrement, le passage deviendrait encore plus étroit…

Avancer en droite ligne vers la lumière semblait si séduisant ! La liberté paraissait toute proche, mais ce n'était qu'un leurre. Avant cette ouverture-là, le passage devenait beaucoup trop étroit.

Se forcer à remonter dans l'obscurité paraissait absurde. Pourtant, c'était la seule voie vers le salut. Un curieux paradoxe qui rappelait à Richard plusieurs épisodes importants de sa vie…

Le Sourcier atteignit l'endroit où il fallait contourner une zone très basse afin de s'engager dans le passage ascendant. Le chemin illusoire, lui, allait tout droit… Parfois, l'option la plus simple n'était tout simplement pas la meilleure.

Richard rentra le ventre, le dos pressé contre la roche. Ce passage n'était pas très long – peut-être sept ou huit pieds – mais quand on comprimait son torse à ce point, le souffle volontairement coupé, chaque seconde prenait des allures d'éternité.

Poussant toujours les sacs, le Sourcier se contorsionna comme un ver et se propulsa avec le bout de ses bottes pour continuer à avancer.

Malgré tout ce qu'il savait sur la configuration du passage, il dut se contraindre à se détourner de la lumière pour s'enfoncer dans l'obscurité.

La main de Jennsen était toujours refermée sur sa cheville comme un étau. Une bonne chose, puisque cela l'aidait à la tirer avec lui – et ça serait capital à l'endroit où il fallait bloquer sa respiration.

Hélas, Jennsen lâcha sa « bouée de sauvetage » au moment où elle en aurait eu le plus besoin.

Chapitre 33

Derrière lui, Richard entendit des bruits étouffés.

— Jennsen ? Que se passe-t-il ? Que fais-tu donc ?

En larmes et gémissant de terreur, la jeune femme avait reculé et elle rampait maintenant vers la lumière illusoire.

— Jennsen ! cria le Sourcier. Ne va pas par là ! Reste avec moi.

Coincé comme il l'était, Richard ne pouvait pas tourner la tête pour voir ce qui se passait. Il avança un peu, se tordit le cou et aperçut enfin Jennsen. Elle rampait vers la lumière, sourde aux appels de son frère.

Kahlan approcha autant que possible de son mari.

— Que se passe-t-il ?

— Jennsen essaie de sortir. Elle a vu l'ouverture et la lumière, et elle ne m'écoute pas.

Poussant toujours les sacs, Richard décida de contourner la difficulté. Quand il eut dérivé un peu latéralement, il put prendre une grande inspiration, se redresser à demi sur les mains et les genoux et regarder de nouveau ce que faisait sa sœur.

Jennsen hurlait de terreur. Richard vit qu'elle griffait frénétiquement la roche, mais sans avancer d'un pouce. Au prix d'efforts inhumains, elle tentait de se propulser vers ce qu'elle tenait pour le salut. Mais elle obtenait l'effet inverse, se coinçant inexorablement.

Plus elle se débattait, moins elle réussissait à faire ce qu'elle voulait, et plus elle paniquait.

Richard lui cria des conseils qu'elle n'entendit pas. Ayant vu l'ouverture, elle voulait sortir par là et plus rien d'autre ne comptait.

Le Sourcier repartit vers la véritable issue, guidant Kahlan, Owen, Cara et Tom sur le seul chemin qui menait à l'extérieur. L'Inquisitrice s'accrochait fermement à sa cheville, et il entendait la respiration haletante des trois autres, derrière sa femme.

Jennsen cria de nouveau. Elle se débattait toujours, mais ne pouvait plus bouger. Coincée pour de bon, elle avait déjà du mal à respirer.

— Jennsen, inspire très lentement ! Surtout, ne halète pas ! Lentement, je te dis ! Très lentement.

Richard atteignit enfin l'ouverture. Quand il sortit du passage obscur, la lumière du jour l'éblouit. S'agenouillant, il se pencha et aida Kahlan à s'extraire du trou à rats. Betty en émergea juste après. D'une

façon ou d'une autre, elle avait réussi à dépasser les humains.

Alors qu'Owen puis Cara sortaient à leur tour, le Sourcier retira son baudrier et tendit son épée à Kahlan.

Tom cria qu'il allait rebrousser chemin pour aider Jennsen.

Richard plongea de nouveau dans l'obscurité. La tête la première, il rampa vers Tom. Très vite, il s'aperçut que le géant, vu la façon dont il s'y prenait, n'avait aucune chance de réussir.

— Je vais m'en charger, dit Richard.

— Non, je peux y arriver !

— Tu te trompes, lâcha froidement le Sourcier. Il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir. Tu réussiras seulement à te coincer. Écoute-moi, mon ami ! Recule, sinon ton poids t'entraînera sur la pente et tu seras tellement bloqué que nous ne pourrons plus te sortir de là. Allons, recule, et laisse-moi sauver Jennsen !

Tom regarda le Sourcier se placer derrière lui. Sans dissimuler qu'il agissait à contrecœur, il recula, s'éloignant du point où le passage aurait été trop étroit pour lui.

Richard avança et entra de biais – en reposant sur une épaule – dans la faille descendante. S'il avait choisi de ramper sur le ventre, comme Tom, il aurait fini par se coincer, comme il l'avait prédit au géant.

Toujours la même histoire : le bon angle d'approche pouvait tout changer.

— Richard ! cria Jennsen, à bout de résistance nerveuse, ne me laisse pas ici ! Richard, je t'en prie !

— Je ne t'abandonnerai pas, assura le Sourcier d'un ton très calme. Je viens à ton secours. Attends-moi, c'est tout ce que tu dois faire…

— Richard, je ne peux pas bouger ! Ni respirer ! Et la voûte tremble ! Je la sens vibrer. Elle va m'écraser. Richard, au secours ! Ne me laisse pas mourir comme ça !

— Tout va bien, Jennsen… La voûte ne bouge pas, et je serai bientôt là…

Alors qu'il progressait lentement dans le passage qui maintenant remontait légèrement, la jeune femme luttait toujours pour avancer, et ça n'améliorait pas sa situation. Elle n'avait pas une chance de sortir par là. En revanche, plus elle s'enfonçait et plus elle se coinçait. La poitrine comprimée par la roche, elle ne parvenait presque plus à respirer.

Ayant enfin reculé jusqu'à l'intersection, Richard s'engagea dans le passage où Jennsen s'était coincée. La dégager latéralement ne serait pas possible, car la voûte était bien trop basse. Il allait devoir la tirer en arrière jusqu'au chemin qui menait au salut. L'éloigner de la lumière et la ramener dans l'obscurité…

La voûte raclait contre le dos de Richard, qui avançait maintenant

de face, l'empêchant d'inspirer à fond. Comme sa sœur un peu plus tôt, il fut obligé de haleter.

Le manque d'air décupla la douleur que lui infligeait en permanence le poison. On eût dit que des dizaines de lames s'enfonçaient entre ses côtes. Les bras tendus, il se propulsa avec la pointe des pieds et tenta de maîtriser la panique qui montait en lui.

Enfin, il n'était pas seul, et s'il ne revenait pas, ses amis se lanceraient à sa recherche ! Mais quand on risquait d'être écrasé par des tonnes de roche, les raisonnements les plus logiques ne suffisaient pas – surtout lorsqu'on devait se forcer à avancer vers un endroit encore plus étroit.

Mais s'il ne tirait pas Jennsen de là, elle allait mourir…

— Richard, ça fait mal et je ne peux plus respirer. Par les esprits du bien, je suis coincée ! Je t'en prie, aide-moi ! Je meurs de peur…

Le Sourcier tendit un bras au maximum. Impossible d'atteindre la cheville de Jennsen. Pour pouvoir avancer un peu plus, il tourna la tête sur le côté. Ses deux oreilles frottèrent contre la roche. Bien que sa raison lui soufflât qu'il avait un gros problème, il tenta d'avancer encore…

— Jennsen, il faut que tu m'aides ! Essaie de reculer un peu. Pousse avec tes mains et tes coudes si tu peux !

— Non, il faut que je continue ! J'ai presque réussi ! La sortie est si proche…

— Tu te trompes ! Par là, tu ne réussiras jamais à passer. Tu dois me faire confiance. Essaie de reculer, pour que je puisse te tirer vers moi.

— Non ! Je veux sortir ! Je veux sortir !

— Je te ramènerai à la lumière, c'est promis ! Recule un peu, s'il te plaît !

Jennsen occultant la lumière, Richard aurait été incapable de dire si elle lui obéissait ou non. Il fit un effort, gagna un pouce, puis un autre… Sa tête était presque coincée ! Comment Jennsen était-elle allée si loin ?

— Jennsen, recule…, haleta le Sourcier.

Lui non plus ne pouvait presque plus respirer.

Il tendit les doigts au maximum. Toujours sans résultat.

Bon sang ! il voulait respirer à fond. Il en avait besoin. Ne pas s'emplir les poumons était douloureux et angoissant. Les battements de son propre cœur l'assourdissaient.

En haute montagne, l'air se raréfiait et il était difficile de respirer même dans des conditions normales. Ici, le manque d'oxygène commençait d'altérer la conscience de Richard. S'il ne revenait pas très vite à un endroit où il pourrait respirer, sa sœur et lui seraient à jamais coincés dans cet enfer.

Du bout des doigts, il toucha la semelle d'une des bottes de la jeune femme. Mais ça ne suffisait pas…

— Recule encore…, murmura-t-il. (Il ne devait pas crier, sinon, il lâcherait la bonde à sa propre panique.) Jennsen, fais ce que je te dis…

La botte appuya contre sa main, et il referma les doigts dessus. Puis il recula de quelques pouces en tirant de toutes ses forces.

Jennsen ne bougea pas. Continuait-elle à lutter pour avancer, ou était-elle trop coincée ?

— En arrière…, souffla Richard. Utilise tes mains, Jennsen. Pousse vers moi. Pousse…

La jeune femme, entre ses sanglots, chuchotait des mots que le Sourcier ne comprenait pas.

Prenant appui sur les talons de ses bottes, il tira encore plus fort et sentit trembler les muscles de ses bras.

Jennsen recula de quelques pouces !

Rampant en arrière d'une distance équivalente, Richard tira de nouveau.

Pouce après pouce, il arracha Jennsen aux griffes de la mort.

Une ou deux fois, elle tenta de nouveau d'avancer vers la lumière. Impitoyable, il ne céda pas, s'arrimant à la roche afin de l'empêcher de regagner un peu de distance.

Le Sourcier ne pouvait pas redresser la tête, et ça ne l'aidait pas à faire un plein usage de sa force. Inclinant le crâne sur la droite, il saisit de la main gauche un renflement rocheux, dans la voûte, et l'utilisa comme point d'appui pour se tirer encore un peu plus en arrière. La main droite refermée sur la botte de Jennsen, il la sortait lentement des mâchoires du piège.

Alors qu'il cherchait une nouvelle prise de la main gauche, il aperçut un objet coincé sur le côté du passage, où la voûte était terriblement basse. Au début, il pensa qu'il s'agissait d'une pierre. Mais quand il referma le poing dessus, il n'eut pas l'impression de sentir contre sa peau le contact du granit.

Richard décoinça l'objet étrangement lisse, le plaqua contre son flanc et continua à reculer.

À sa grande joie, il fut bientôt revenu à l'endroit où il pouvait respirer plus aisément. Il resta immobile un moment, le temps de reprendre son souffle. Mais il voulait plus que tout sortir de ce piège !

Tandis qu'il parlait à Jennsen, lui donnant pour la distraire des ordres qu'elle suivait une fois sur cinq, il la força à dériver sur la droite, où il y avait plus de place. Non sans effort, il réussit à se placer à côté d'elle et à la prendre par le poignet. Quand il fut sûr de bien la tenir, il la tira vers le haut – et vers l'obscurité – dans l'étroit passage

qui restait le seul chemin pour revenir à l'air libre.

Le sentir si proche rassura la jeune femme, et il lui parla tout au long de leur lente reptation.

— C'est le bon chemin, Jennsen… Le bon chemin… Je ne t'abandonnerai pas, et nous reverrons la lumière ensemble dans quelques minutes…

Quand il fallut négocier le passage étroit et terriblement obscur, la jeune femme voulut repartir dans l'autre direction, mais son frère lui barrait le chemin.

Il ne la laisserait plus s'égarer, c'était juré. Et elle semblait puiser de la force dans sa tranquille assurance.

Quand ils atteignirent l'endroit où la voûte était un peu plus haute, Jennsen pleura de joie.

Richard connaissait ce sentiment de délivrance, après une terrible épreuve…

Dès qu'ils furent moins à l'étroit, il accéléra le rythme pour ramener plus vite sa sœur à la lumière.

Leurs compagnons les attendaient et ils les aidèrent à s'extraire de la faille.

Sa trouvaille glissée sous le bras gauche, Richard poussa Jennsen pour qu'elle passe la première. Dès qu'elle fut à l'air libre, la jeune femme se jeta dans les bras de Tom.

Lorsque Richard fut sorti, elle abandonna le géant blond et vint se blottir contre la poitrine de son frère.

— Je suis désolée, dit-elle entre deux sanglots. Tellement désolée… J'avais si peur…

— Je sais… Je sais…

Ayant vécu une situation similaire dans un tunnel d'où il avait cru ne jamais sortir, Richard comprenait ce que Jennsen avait éprouvé. Quand on se pensait sur le point de mourir, vouloir s'enfuir – même n'importe où – était un réflexe normal.

— Je me sens si stupide…

— Je suis claustrophobe aussi… Ce doit être de famille.

— Mais je ne comprends pas… Je n'ai jamais eu peur des endroits de ce genre… Depuis mon plus jeune âge, j'ai l'habitude de me cacher dans des lieux exigus. Je m'y suis toujours sentie bien, parce que personne ne pouvait me dénicher. Quand on passe sa vie à fuir un homme comme Darken Rahl, on apprécie les cachettes étroites et obscures.

» J'ignore ce qui m'est arrivé… C'était vraiment bizarre… On aurait cru que des idées angoissantes – ne jamais pouvoir sortir, ne plus respirer, risquer de mourir – s'introduisaient dans ma tête. Des pensées et des sentiments que je n'avais jamais eus avant m'envahissaient. On aurait dit qu'ils me submergeaient.

— Tu éprouves toujours ces étranges sentiments ?

— Oui, mais ils s'estompent, à présent que je suis dehors et que tout est fini.

Tom et les autres s'étaient écartés pour laisser à la jeune femme le temps de se reprendre. Assis sur de vieilles souches grisâtres, ils attendaient que Jennsen aille mieux.

Richard se garda bien de la bousculer. La serrant dans ses bras, il lui fit comprendre qu'elle était en sécurité.

— Je suis désolée…, souffla-t-elle. Je me sens si idiote.

— Inutile de culpabiliser. C'est terminé, maintenant…

— Oui, tu as tenu parole…

Richard sourit, heureux d'avoir pu le faire.

L'air inquiet et tendu, Owen approcha et ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Jennsen, pourquoi n'as-tu pas recouru à la magie ?

— Parce que j'en suis aussi incapable que toi.

— Non, tu pourrais, si tu voulais… Tu fais partie de ceux qui ont accès à la magie.

— Il existe des magiciens, mais je ne suis pas du nombre. Je n'ai aucun pouvoir pour ça.

— Ceux qui croient connaître la magie produisent leurs propres illusions et s'empêchent simplement de voir le véritable pouvoir. Nos yeux nous aveuglent et nos sens nous trompent – mais ça, je l'ai déjà expliqué plusieurs fois. Seuls ceux qui n'ont jamais vu, utilisé, senti ou perçu la magie – ceux qui n'ont aucun don, en d'autres termes – peuvent vraiment la comprendre et la pratiquer. Pour être réelle, la magie doit reposer entièrement sur la foi. Si tu crois, tu pourras vraiment voir. C'est toi la véritable magicienne.

Ébahis, Richard et Jennsen dévisagèrent leur interlocuteur.

— Richard, dit Kahlan d'une voix bizarre avant que le Sourcier ait pu répondre à Owen, qu'est-ce que c'est ?

— Quoi donc ?

— L'objet que tu as glissé sous ton bras ? Qu'est-ce que c'est ?

— Je l'ai trouvé coincé dans la roche, près de Jennsen, à l'endroit où elle était bloquée. Dans le noir, je n'ai pas vu ce que c'était, à part qu'il ne s'agissait pas d'une pierre.

Richard saisit l'objet pour l'examiner.

C'était une statuette.

Elle le représentait, vêtu de sa tenue de sorcier de guerre. Une longue cape tombait dans le dos du personnage, couvrant ses jambes. Ainsi, la base était plus large que la taille.

La partie inférieure de la statuette était en ambre transparent, laissant apercevoir le filet de sable qui coulait de la partie supérieure.

Le bas de ce « sablier » était presque plein.

Contrairement à la représentation de Kahlan, celle-ci n'était pas entièrement en ambre. Au niveau de la taille, d'où filtrait le sable, le matériau devenait plus sombre. Et plus on remontait vers la tête, plus il était noir.

En fait, les épaules et le crâne étaient aussi obscurs qu'une pierre de nuit.

Une pierre de nuit… Ces artefacts venaient du royaume des morts, et Richard se souvenait douloureusement bien de celle qu'il avait eue en sa possession. Comme avec cet artefact, le haut de la statue semblait absorber la lumière, à croire qu'il la dévorait.

Richard eut le cœur serré de se voir représenté comme un talisman touché et investi par la mort.

— Elle l'a fabriqué ! lança Owen en brandissant un index accusateur sur Jennsen. Elle s'est servie de sa magie pour le faire. J'avais bien dit qu'elle avait un pouvoir ! Elle l'a déchaîné sans le vouloir lorsqu'elle crevait de peur dans la grotte. Le pouvoir l'a submergée à un moment où elle avait baissé sa garde – je veux dire, alors qu'elle n'avait pas le temps de se croire insensible à la magie.

Owen racontait n'importe quoi. Ce n'était pas l'œuvre de Jennsen, mais la seconde balise d'avertissement, destinée à celui qui était censé remettre en place le champ de force – ou rétablir le bouclier.

— Seigneur Rahl…

Richard tourna la tête pour voir ce que Cara lui voulait.

Debout à quelque distance des autres, elle leur montrait son dos et regardait un petit carré de ciel à travers les arbres.

Alarmée par le ton de la Mord-Sith, Jennsen ne s'écarta pas de Richard mais regarda aussi en direction de Cara.

Enlacés, le frère et la sœur approchèrent de la Mord-Sith.

À travers la frondaison des pins, Richard aperçut les contours du col, au-dessus d'eux.

Une étrange silhouette trônait sur un socle, au milieu du passage.

À première vue, il s'agissait d'une immense statue.

Chapitre 34

Un vent glacial faisait voler les vêtements de Kahlan et Richard, debout côte à côte à la lisière d'un épais bosquet d'épicéas. Poussés par le vent, des nuages bas déchiquetés semblaient résolus à fuir la gigantesque perturbation noire qui tourbillonnait au-dessus des voyageurs. Les bourrasques charriaient les premiers flocons de neige.

Les oreilles gelées, Richard sautait frileusement d'un pied sur l'autre.

— Qu'en penses-tu ? demanda Kahlan.

— Je n'ai aucune idée de ce que c'est… (Richard jeta un coup d'œil derrière lui, dans le bosquet.) Owen, tu es sûr de ne pas savoir de quoi il s'agit ?

— Certain, seigneur Rahl… Je ne suis jamais venu ici, puisque le col était infranchissable. Impossible de dire ce qu'est cette statue. À moins que…

— À moins que quoi ? s'impatienta Richard.

Owen rentra la tête dans les épaules. À l'évidence, être flanqué de Tom et de Cara ne le mettait pas à l'aise.

— Eh bien, il existe une prédiction… Elle vient des Anciens qui nous ont donné un empire protégé par ce col. Selon certaines légendes, le jour où ils nous ont nommés « Bandakars », ils ont précisé qu'un sauveur viendrait un jour à nous.

Richard aurait voulu demander à Owen pourquoi une culture comme la sienne – raffinée, familière de la lumière et à l'abri des « sauvages » – aurait besoin d'un sauveur. Préférant faire simple, il opta pour une question qui ne plongerait pas Owen dans la confusion.

— Et ce serait une statue de ce fameux « sauveur » ?

Owen s'agita nerveusement, puis il haussa les épaules.

— Ce n'est pas seulement un sauveur… La prédiction dit aussi qu'il nous détruira.

Richard plissa pensivement le front. Bon sang ! il n'allait pas encore avoir droit à un long discours incompréhensible sur les absurdes croyances des Bandakars ?

— Je sais ! Personne ne comprend ce que ça veut dire.

— Ça peut être très simple, intervint Jennsen. Un sauveur viendra, mais il échouera et provoquera indirectement la destruction des Bandakars.

— C’est possible, admit Owen, visiblement déprimé par une telle éventualité.

— J’ai une meilleure idée, lâcha Cara d’un ton glacial. Ça signifie que ce type viendra, qu’il trouvera les Bandakars minables et qu’il décidera d’en débarrasser l’Univers.

Owen regarda la Mord-Sith comme s’il réfléchissait sérieusement à cette possibilité. Décidément, l’ironie lui passait bien au-dessus de la tête.

— Je ne crois pas que ce soit ça, dit-il après une assez longue méditation. Seigneur Rahl, la prédiction dit d’abord qu’un homme arrivera pour nous détruire. Ensuite, elle affirme qu’il nous sauvera. « Votre destructeur viendra et il vous apportera le salut. » C’est mot pour mot la phrase qui fut dite à mes ancêtres quand on les installa dans l’empire, au-delà de ce col.

— « Votre destructeur viendra et il vous apportera le salut », répéta Richard. Une phrase étrange… Mais au fil du temps, elle a pu être altérée par ceux qui la répétaient. Je veux dire qu’elle ne doit plus avoir qu’un lointain rapport avec la prédiction originale.

Au lieu de protester, comme Richard s’y attendait, Owen abonda en ce sens.

— Certains d’entre nous pensent comme vous, seigneur Rahl. Mais d’autres soutiennent que ces mots sont exacts et qu’ils ont un sens capital. D’autres encore affirment qu’on nous prédit simplement la venue d’un sauveur – ou d’un destructeur, selon les tendances.

— Et toi, qu’en dis-tu ? demanda Richard.

Owen joua nerveusement avec les boutons de son manteau. S’il continuait comme ça, il finirait par les arracher.

— Je crois qu’il y a deux personnes. Nicholas est le destructeur, mais un sauveur viendra, et je suis persuadé que c’est vous, seigneur Rahl.

Une interprétation qui en valait une autre… Hélas, Richard savait que les prophéties ne pouvaient pas, par nature, concerner des Piliers de la Création.

— Ce que vous tenez pour une prédiction, dit-il, n’est sans doute qu’un vieux proverbe dont les gens ont mélangé les mots…

Owen tenta timidement de défendre sa position.

— On nous dit que c’est une prédiction. On nous apprend que les Anciens nous l’ont léguée et qu’ils voulaient qu’elle soit transmise jusqu’à la fin des temps.

Richard lâcha un soupir qui se transforma en un gros nuage de buée.

— Donc, tu penses qu’il y a là-haut une statue de moi laissée par les « Anciens » qui vous ont offert votre empire ? Des millénaires avant ma naissance, comment auraient-ils su à quoi je ressemblerais ?

— L'authentique sagesse sait tout ce qu'il adviendra, débita Owen, répétant sa leçon. (Il eut un petit sourire et haussa les épaules.) Sinon, comment la statuette que vous avez trouvée dans le passage aurait-elle pu vous ressembler, seigneur Rahl ?

Fort mécontent qu'on lui rappelle l'existence de cette balise, Richard se détourna d'Owen. La statuette avait été faite à sa ressemblance par un pouvoir lié à la frontière – et sans doute aussi à un sorcier résident du royaume des morts…

Richard sonda le ciel, regarda autour de lui et ne distingua aucun signe de vie. La statue, impossible à identifier de si loin, se dressait sur une butte rocheuse, au milieu du col. Pour l'atteindre, il leur faudrait encore des heures et des heures de marche.

S'il découvrait une représentation de lui-même, là-haut, Richard risquait de ne pas aimer ça du tout.

Il lui déplaisait déjà beaucoup que la seconde balise lui soit destinée. Cela faisait peser sur ses épaules une responsabilité qu'il n'avait aucune envie d'assumer.

De toute façon, il en aurait été incapable. Comment restituer sa protection à l'Empire bandakar ? Les frontières que Zedd avaient érigées jadis dans le Nouveau Monde ressemblaient sans doute beaucoup à celle-là. Mais pour ce faire, il avait utilisé des sortilèges découverts dans la Forteresse du Sorcier. Ces toiles magiques avaient été créées par de très anciens sorciers dont les pouvoirs dépassaient l'imagination. Et selon le grand-père du Sourcier, il n'existait plus de sorts de ce type.

Richard n'avait pas l'ambition de pouvoir invoquer une telle magie. Créer une frontière, lui ? C'était impossible ! Et même s'il avait pu le faire, n'était-il pas déjà trop tard ?

La disparition de la frontière qui protégeait l'empire avait déjà eu une conséquence : réunir les Piliers de la Création et le reste du monde. L'Ordre Impérial se servait des femmes bandakars pour créer une race entière de trous dans le monde. Des enfants étaient déjà nés et nul ne savait où on les avait envoyés. L'Ordre les endoctrinerait et obtiendrait ainsi une armée de jeunes gens totalement étrangers au don.

Quand Jagang déciderait d'utiliser les hommes pour la reproduction, le nombre d'enfants augmenterait dramatiquement. Une femme pouvait accoucher une fois par an. En une année, un homme était capable d'engrosser des centaines de femmes…

Malgré sa haute opinion du sacrifice de soi, l'Ordre Impérial n'avait pas encore décidé d'utiliser ses propres femmes comme reproductrices. Violer d'innocentes Bandakars et prétendre ensuite que c'était pour le bien de l'humanité ne gênait pas les chefs de l'Ordre. Mais forcer leurs compagnes à se prostituer au nom de la cause ne leur

disait rien qui vaille.

Ils y viendraient sans doute, Richard en était certain, mais il leur faudrait encore un peu de temps. En attendant, toutes les femmes capturées dans le Nouveau Monde pourraient être mises enceintes par des Piliers de la Création. Le « bétail » de ce genre ne manquerait pas, hélas…

Les anciens sorciers du Nouveau Monde avaient fait leur possible pour que l'insensibilité au don ne se propage pas. L'Ordre s'assurerait qu'elle se transmette à toute l'humanité future.

— Richard, souffla Kahlan afin que les autres, toujours abrités dans le bosquet, n'entendent pas, pourquoi la seconde balise devient-elle peu à peu aussi noire qu'une pierre de nuit ? Est-ce pour te montrer combien de temps il te reste avant de devoir prendre l'antidote ?

Venant à peine de trouver la statuette, Richard n'avait pas réfléchi à cette question. Mais il s'agissait à l'évidence d'un sérieux avertissement. Les pierres de nuit étaient liées au royaume des morts – et par conséquent au Gardien.

Kahlan pouvait avoir raison au sujet du changement de couleur de la statuette. Pourtant, Richard doutait que ce soit la bonne explication.

— Je ne peux rien affirmer, dit-il, mais je ne crois pas que ça ait un lien avec le poison. Je pense que la statue noircit pour symboliser la façon dont le pouvoir me fait défaut. Le don me tue à petit feu et le royaume des morts m'enveloppe lentement dans un linceul de non-vie.

Pour le réconforter, mais aussi pour exprimer son inquiétude, Kahlan posa une main sur le bras de son mari.

— J'en étais arrivée aux mêmes conclusions que toi… Mais j'espérais que tu me contredirais. Bref, le don est plus dangereux que le poison – la preuve, c'est que le sorcier mort a utilisé la balise pour te prévenir.

Richard se demanda si la statue qui trônait au milieu du col leur fournirait des réponses. Pour sa part, il n'en avait pas. Pour aller voir, ils devraient sortir de la forêt et avancer en terrain découvert.

Richard fit signe à ses compagnons de le rejoindre.

— Je doute que les coureurs nous attendent ici, déclara-t-il. À mon sens, nous avons vraiment réussi à les semer. Donc, nous pouvons continuer notre chemin sans que Nicholas sache où nous sommes.

— Avec cette couverture de nuages au ras des pics, ajouta Tom, ces fichus oiseaux auront du mal à nous chercher.

— C'est probable, modéra Richard, mais pas certain.

L'heure avançait. Dans les lointaines montagnes, un loup hurla à la mort. Quelques secondes plus tard, un autre lui répondit. Il faudrait se méfier d'une meute…

Très inquiète, Betty se pressa contre les jambes de Jennsen.

— Et si Nicholas utilise d'autres espions ? demanda la sœur de

Richard.

Cara saisit sa natte blonde, qui reposait sur son épaule gauche, puis regarda alentour.

— Que veux-tu dire ?

Luttant contre le vent glacial, Jennsen resserra autour d'elle les pans de son manteau.

— Eh bien, il peut voir à travers les yeux d'autres animaux.

— Un loup, par exemple ? Tu penses que c'est lui que nous venons d'entendre hurler ?

— Je n'en sais rien…, reconnut Jennsen.

— Si un coureur peut lui servir de « regard », dit Richard, une souris ferait tout aussi bien l'affaire…

Tom écarta de son front une mèche de cheveux blonds, puis il sonda le ciel.

— Dans ce cas, pourquoi utilise-t-il toujours des coureurs ? demanda-t-il. En tout cas, c'est ce qu'il a fait jusqu'à maintenant…

— Sûrement parce qu'ils couvrent aisément de grandes distances. Une souris aurait dû mal à nous emboîter le pas.

» Plus encore, je pense qu'il aime « s'unir » à de puissants oiseaux de proie. Après tout, il est lui aussi un chasseur.

— Donc, nous devons nous inquiéter exclusivement des coureurs ? demanda Jennsen.

— Je crois que ce sont ses « hôtes » préférés, mais pour lui, la fin peut justifier tous les moyens… Il nous traque, Kahlan et moi. Pour nous avoir, il recourra à toutes les armes à sa disposition. Si ça peut l'aider, il se contentera des yeux d'une souris !

— S'il finit par vous capturer, dit Cara, Owen l'aura bien aidé en vous conduisant à lui…

Richard ne trouva rien à redire à cette analyse. Mais pour le moment, il devait jouer selon les règles édictées par Owen. Très bientôt, les choses changeraient…

— Pour l'instant, dit le Sourcier, Nicholas en est toujours à nous chercher, et il doit se reposer sur les coureurs. Comme j'ai tué plusieurs de ces oiseaux, il doit se douter que nous avons compris son petit jeu d'espionnage… Quand nous serons plus près de lui, il utilisera sûrement d'autres hôtes pour nous tromper.

— Un loup, un hibou, n'importe quel animal ? demanda Kahlan, visiblement alarmée par cette possibilité.

— Une chouette, un pigeon, un moineau… Si je devais parier, je dirais qu'il se servira d'un oiseau tant qu'il ne nous aura pas trouvés.

Kahlan se serra contre son mari, en partie pour se protéger du vent. Ils étaient à présent assez haut dans la montagne pour qu'il neige

de temps en temps. D'après ce que Richard savait de l'Ancien Monde, le climat était trop chaud pour qu'il neige au niveau de la mer. En altitude, ça restait possible, même en cette période de l'année, mais il fallait s'aventurer sur les pics les plus imposants.

Richard désigna les flocons qui tourbillonnaient dans l'air.

— Owen, comment sont les hivers dans l'empire ? Très froids, avec de la neige ?

— Le vent souffle du nord, donc à partir du versant de la montagne où nous sommes. Les hivers sont rigoureux, mais la neige reste exceptionnelle. Le problème, c'est plutôt la pluie. En revanche, je ne comprends pas pourquoi il neige ici, en plein été.

— L'altitude…, répondit simplement Richard.

Un peu plus haut, on voyait des neiges éternelles, et avec ce vent, les traverser serait dangereux. Bien entendu, il y avait aussi les risques d'avalanche. Par bonheur, le col n'était plus très loin, et ils n'auraient pas besoin de s'aventurer plus loin, où s'étendaient des glaciers. Mais avoir si froid, après la chaleur du désert, était une torture.

— Je veux voir cette statue de plus près, dit Richard. Tout le monde est d'accord ? (Personne n'émit d'objection.) Nous devons savoir ce qu'elle fait là.

— Vous pensez qu'il faut attendre la nuit, seigneur ? demanda Cara. L'obscurité pourrait nous dissimuler.

— Les coureurs y voient sûrement très bien dans le noir, puisque ce sont des chasseurs nocturnes. Non, je préfère tenter l'aventure de jour, pour avoir une chance de les voir arriver.

Le Sourcier prit son arc, posa un pied sur une extrémité, plia l'autre et attacha la corde. L'arme bandée, il tira une flèche de son carquois et l'encocha. Puis il leva les yeux et tenta de repérer des coureurs.

Il n'y en avait pas dans le ciel. Pour la cime des arbres, il était difficile d'être sûr, mais il fallait bien prendre quelques risques, dans la vie…

— Mettons-nous en route…, dit Richard. Autant que possible, marchez sur les rochers. Je ne veux pas laisser dans la neige une piste que les coureurs de Nicholas n'auront aucun mal à repérer.

Les compagnons du Sourcier hochèrent tous la tête, puis ils lui emboîtèrent le pas. Marchant devant Cara, sur ses gardes comme d'habitude, Owen jetait de fréquents coups d'œil au ciel. Jennsen et Betty surveillaient la forêt, sur les côtés.

Les bourrasques se firent de plus en plus fortes. Pour se protéger un peu, les voyageurs se plièrent en deux. En altitude, avec un oxygène raréfié, toute ascension devenait vite pénible. Les mollets de Richard lui faisaient un mal de chien, et le poison transformait en

torture chaque inspiration.

En étudiant le terrain, l'ancien guide forestier estima que le col était le seul chemin possible pour traverser ces fichues montagnes. Essayer une autre route aurait probablement été mortel, même pour des alpinistes expérimentés.

Personne ne parla tout au long de la montée. Quand ils marquaient une pause pour reprendre leur souffle, les voyageurs ne pouvaient s'empêcher de sonder le ciel tourmenté.

Richard repéra quelques petits oiseaux dans le lointain. Rien d'inquiétant, à première vue…

Alors qu'ils approchaient du but, souvent en zigzaguant pour éviter d'escalader des rochers, Richard put apercevoir un peu mieux la statue assise sur son énorme socle en granit.

Au milieu du col, le gouffre, des deux côtés du versant, devait être profond de plusieurs milliers de pieds. Si des routes partaient de plus bas, elles devaient toutes converger vers la zone où Richard et ses compagnons avançaient. Comme ça semblait probable dès le début, il n'y avait pas d'autre chemin pour atteindre le passage.

Tout voyageur approchant de Bandakar finissait par se trouver devant l'étrange monument.

La statue montait la garde au milieu du col. Quand il la vit enfin en entier, Richard constata que ce n'était pas seulement une image poétique. Dans une main, l'homme tenait une épée dont la pointe reposait sur le sol. Ce guerrier portait une cuirasse, et une cape était posée sur ses genoux.

Sa posture n'avait rien de détendu. Il était là pour surveiller le versant, et il connaissait l'importance de sa mission.

Des siècles d'intempéries s'étaient attaqués à la pierre sans rien retirer à la puissance de la sculpture. Qu'une telle œuvre d'art soit installée au milieu de nulle part où quasiment personne n'avait une chance de la voir ne manqua pas d'étonner Richard.

Pour avoir manié le burin, il savait ce que représentait ce travail. Ce n'était pas l'œuvre d'un grand artiste, mais d'un technicien remarquablement doué. Bref, cette sculpture donnait facilement la chair de poule.

— Au moins, dit Kahlan, il ne te ressemble pas.

Oui, c'était déjà ça de pris. Mais que cette statue soit restée là pendant des milliers d'années, abandonnée de tous, avait quelque chose d'angoissant.

— Je voudrais bien savoir pourquoi la seconde balise n'est pas ici. Que fichait-elle sous terre ?

— Si Jennsen n'avait pas paniqué, rappela Kahlan, tu n'aurais jamais trouvé la statuette…

Richard fit le tour du socle, cherchant… il ne savait trop quoi.

Soudain, il aperçut, en haut d'une moulure décorative, un étrange vide dans la neige. Comme si il y avait eu là un objet qu'on avait retiré pour une raison inconnue.

La forme de ce vide lui paraissant familière, il sortit la balise de son sac et étudia son socle. Oui, ça collait.

Son intuition confirmée, le Sourcier posa la statuette à l'endroit qui aurait dû être sa place.

La balise était censée attendre là, avec la statue géante.

— Comment a-t-elle fini sous terre ? demanda Cara d'un ton soupçonneux.

— Elle est peut-être tombée, suggéra Jennsen. Avec ce vent, ce ne serait pas étonnant.

— Elle aurait roulé à travers la forêt sans être arrêtée par un arbre ou un rocher, dit Richard, puis se serait obligeamment arrêtée sous la roche à l'endroit où tu t'es coincée par le plus grand des hasards. Ou plutôt, à cause d'une angoisse que tu n'éprouves normalement pas dans les endroits clos…

— Bien sûr, si tu présentes les choses comme ça…, reconnut Jennsen.

Debout devant la statue, à l'endroit où aurait dû être la balise – et où elle était revenue –, Richard avait une vue stratégique parfaite sur le paysage, à l'ouest, qui donnait accès à l'Empire bandakar. Des deux côtés, les montagnes qui bloquaient la lumière étaient les plus impressionnantes qu'il ait jamais vues.

Malgré leur longue ascension, le Sourcier et ses compagnons étaient seulement au pied de ces pics-là.

Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre d'une sentinelle, la statue ne regardait pas devant elle mais légèrement sur la droite.

Richard trouva ce détail un peu étonnant. Était-ce pour montrer que ce gardien était particulièrement vigilant ?

De sa position, juste devant la balise, Richard pouvait aisément suivre la direction du regard de la statue. Dans le lointain, à l'ouest, il distingua une grande forêt et, au-delà, les premières montagnes – plutôt de hautes collines – qu'ils avaient traversées.

Il y avait un vide, entre deux pics. Et les yeux de pierre, au-delà de cette faille, étaient fixés sur quelque chose que Richard reconnaissait à présent.

— Par les esprits du bien !…

— Que se passe-t-il, Richard ? demanda Kahlan. Que vois-tu donc ?

— Les Piliers de la Création…

Chapitre 35

Kahlan plissa les yeux et sonda à son tour l'horizon. Au pied de la statue, on avait une vision plongeante sur tout ce qui s'étendait à l'ouest du col. L'Inquisitrice avait le sentiment de contempler tout un monde – ou en tout cas, la moitié d'un monde… Pourtant, elle ne distinguait pas ce que Richard affirmait avoir vu.

— Je n'aperçois pas trace des Piliers de la Création, dit-elle.

Richard tendit un bras et se pencha vers sa femme.

— Suis la direction de mon regard… Tu vois cette dépression plus sombre, dans la grande étendue de terrain plat ?

La vue du Sourcier était bien meilleure que celle de sa compagne, qui se brouillait à partir d'une certaine distance.

— Fie-toi aux points de repère, conseilla Richard. (Il tendit le bras vers la droite.) Tu vois ces montagnes ? Et celles-là, un peu sur la gauche ? Elles sont plus hautes que les autres et leur forme est très particulière. Prends-les comme référence pour t'orienter.

— Oui, oui, ça marche ! Maintenant, je reconnais le territoire que nous avons traversé. Tout ça grâce à tes montagnes !

Mais qu'il était déconcertant de voir les choses de si haut ! Désormais, Kahlan identifiait le désert où ils avaient tant souffert, et tout au fond, la cuvette naturelle qu'on appelait les Piliers de la Création.

— Owen, à quelle distance sommes-nous des collines où tu te cachais avec tes hommes ?

Le Bandakar parut troublé par cette question.

— Seigneur Rahl, je ne suis jamais venu ici, et c'est la première fois que je vois cette statue. Je ne me suis jamais approché de cette zone. Me repérer est tout simplement impossible.

— C'est faux, dit Richard. Si tu connais un peu ton pays, tu dois être capable de t'orienter. Comme je viens de le faire en scrutant l'ouest, pour retrouver le chemin que nous avons suivi. Regarde en direction de l'empire, et tente de reconnaître des détails du paysage.

L'air sceptique, Owen fit le tour de la statue, se plaçant dans le dos du personnage, et resta un long moment immobile.

Soudain, il désigna une montagne, dans le lointain.

— Je crois que je la connais, dit-il, très surpris. Oui, sa forme me rappelle quelque chose. De notre point d'observation, ça semble un peu différent, bien sûr, mais ce doit être l'endroit que je connais. (Il mit une main en visière pour se protéger les yeux du vent.) Là, encore

un endroit qui m'est familier !

Owen courut rejoindre Richard.

— Vous aviez raison, seigneur Rahl ! s'écria-t-il. Je réussis à m'orienter… (Il baissa le ton, comme s'il parlait tout seul.) Je ne suis jamais venu ici, pourtant, je peux dire où est ma ville…

Kahlan n'avait jamais vu personne s'émerveiller d'une chose si simple.

— Bon ! intervint Richard, à quelle distance sommes-nous de tes hommes ?

Owen jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Traverser cette plaine, là-bas, puis contourner la pente sur la droite… (Le Bandakar se retourna vers Richard :) Nous nous cachons pas très loin de l'endroit où se dressait la frontière. Personne ne s'aventure par là, parce que c'est le domaine de la mort, tout près du col… Je dirais qu'une bonne journée de marche suffira. Mais… Eh bien, si mes yeux m'abusaient, me montrant ce que j'ai envie de voir, pas ce qui existe vraiment ? Ce n'est peut-être pas réel…

Richard croisa les bras, s'adossa au socle de la statue et regarda les lointains Piliers de la Création. À l'évidence, les doutes philosophiques d'Owen le laissaient de marbre.

Connaissant son mari, Kahlan devina qu'il réfléchissait aux différentes possibilités qui s'offraient à eux.

La jeune femme voulut également s'adosser au socle. Avant de le faire, elle balaya machinalement la neige, à côté de l'endroit où reposait désormais la seconde balise.

La moulure ornementale portait une inscription !

— Richard… regarde…

Le Sourcier tourna la tête, vit ce que lui indiquait sa femme et entreprit aussitôt de retirer davantage de neige.

Cara vint aider son seigneur et tous les autres les rejoignirent pour découvrir la mystérieuse inscription.

Kahlan ne parvint pas à la lire. Elle reconnaissait les lettres, mais ne réussissait pas à leur donner un sens.

— Du haut d'haran ? demanda Cara.

Richard hocha la tête.

— Un très ancien dialecte, marmonna-t-il. Très ancien et très éloigné de ceux que je connais. Sans doute parce que nous sommes au cœur de l'Ancien Monde…

— Que disent ces mots ? demanda Jennsen. Tu peux les traduire ?

— Ce n'est pas facile du tout…

Il suivit du bout d'un index le contour de chaque lettre. Puis il se redressa, jeta un coup d'œil à Owen, et recula un peu pour observer l'inscription de loin.

Les autres attendaient, suspendus à ses lèvres.

— Je ne sais pas trop… La syntaxe est étrange… (Richard tourna la tête vers Kahlan.) Impossible à dire ! Je n'ai jamais vu de haut d'haran rédigé ainsi. Je devrais pouvoir comprendre, mais je n'y arrive pas…

L'Inquisitrice se demanda si son mari ne projetait pas un écran de fumée parce qu'il n'avait pas envie de donner la traduction devant les autres.

— Tu devrais prendre le temps de la réflexion, proposa-t-elle, lui tendant une perche, et ça finira peut-être par venir.

Richard ne saisit pas l'occasion de se dérober. Donc, son problème n'était pas le « public » présent…

Il tapota quelques lettres, sur la gauche de l'endroit où trônait la balise.

— Cette partie est un peu plus facile à comprendre… Elle dit quelque chose de ce genre : « Craignez toute brèche dans la frontière qui isole ce grand empire… » (Le Sourcier étudia les autres mots.) Là, j'ai beaucoup plus de doutes, mais si je devais avancer une traduction, ce serait : « … car il abrite des démons : ceux qui ne peuvent pas voir… »

— Voilà qu'on traite de « démons » les trous dans le monde, maintenant, marmonna Jennsen.

— Ne t'emballe pas, lui conseilla Richard. Je ne suis pas sûr de mon interprétation. Il reste des zones d'ombre, et je peux me tromper…

— À d'autres ! s'écria Jennsen. « Ceux qui ne peuvent pas voir la magie », voilà ce que ça veut dire. Ces mots ont été gravés par les sorciers responsables de l'exil des trous dans le monde. (Des larmes perlèrent aux yeux de la jeune femme.) Tu as des doutes sur le sens de cette inscription ? Allons, Richard, c'est tellement évident !

Personne n'osa émettre d'objections.

À part le Sourcier, bien entendu.

— Je n'en suis pas aussi sûr que toi, Jennsen…

La jeune femme tourna le dos à son frère et se perdit dans la contemplation des lointains Piliers de la Création.

Kahlan comprit parfaitement sa réaction. Jennsen se sentait exclue par tout le monde, à l'exception des personnes qui lui ressemblaient. Les Inquisitrices avaient vécu la même expérience, car beaucoup de gens les tenaient pour des monstres. S'ils avaient pu, il les aurait volontiers parquées derrière une frontière…

Cela dit, comprendre les sentiments de Jennsen ne revenait pas à les partager. La jeune femme avait raison d'en vouloir aux « Anciens » – les responsables du bannissement –, mais se défouler sur Richard et sur tous ceux, autour d'elle, qui avaient une étincelle de don, n'était pas très honnête.

Richard s'intéressa de nouveau à Owen.

— Combien d'hommes t'attendent dans ces collines ?

— Moins d'une centaine…

Richard soupira de déception.

— Eh bien, si tu n'en as pas plus, il faudra faire avec. Plus tard, nous tenterons d'en recruter d'autres…

» Pour l'instant, je veux que tu ailles chercher ces hommes et que tu me les amènes ici. Nous t'attendrons près de la statue. Cet endroit va devenir notre quartier général, et c'est ici que sera conçu le plan qui boutera l'Ordre hors de Bandakar. Nous établirons notre camp dans le bosquet, là-bas, où il sera bien défendu.

Owen regarda l'endroit qu'indiquait Richard, puis il sonda de nouveau l'est.

— Seigneur Rahl, vous devez nous libérer. Si vous voulez connaître ces hommes, pourquoi ne pas venir simplement avec moi ?

— Parce qu'ils seront plus en sécurité ici que dans des collines où les soudards de l'Ordre peuvent aller les chercher quand l'envie leur en prendra.

— Ils ignorent que des résistants se cachent encore dans les collines, seigneur…

— Tu te laisses abuser par tes sens, mon ami. Les soldats de l'Ordre sont brutaux, mais pas idiots.

— Dans ce cas, pourquoi ne sont-ils pas venus chercher mes compagnons ?

— Ils le feront, répondit Richard. Quand le moment leur conviendra, ils n'hésiteront pas. Tes amis ne sont pas une menace pour l'Ordre. Alors, pourquoi se presser ? Mais tôt ou tard, il faudra les capturer, parce que nul ne doit pouvoir croire qu'il est possible d'échapper à l'Ordre Impérial.

» Tes hommes viendront ici, et nos ennemis, pensant qu'ils se sont enfuis, renonceront à les poursuivre.

— Je crois que je suis d'accord…, souffla Owen après une assez longue réflexion.

Tom s'était posté près du coin le plus éloigné du socle, afin de laisser Jennsen tranquille. Elle paraissait furieuse, et il ne semblait pas judicieux de la déranger.

Tom se sentait un peu coupable, comme s'il jugeait indécent d'être né avec l'étincelle de don qui lui assurait de n'être jamais exclu ni banni…

— Tom, dit soudain, Richard, je veux que tu accompagnes Owen.

Jennsen se retourna et décroisa les bras.

— Pourquoi Tom doit-il partir ? demanda-t-elle d'un ton beaucoup moins agressif.

— Une très bonne question, approuva Owen.

— Parce que je veux être sûr que les résistants arrivent jusqu'ici. J'ai besoin de l'antidote, au cas où quelqu'un l'aurait oublié. Plus je serai entouré de personnes qui savent où il est, et mieux ce sera. Ces hommes doivent être hors de portée des bourreaux de l'Ordre. Avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, Tom passera sans peine pour un Bandakar. Si des soldats ennemis l'aperçoivent, ils n'auront aucun soupçon. Et s'il veille sur les résistants, ils arriveront ici entiers, j'en suis sûr.

— C'est une mission dangereuse, dit Jennsen, indignée.

Richard soutint le regard de sa sœur et ne répondit rien, attendant qu'elle ose justifier cette dernière remarque.

Mais elle baissa les yeux.

— C'est un plan intelligent…, admit-elle.

— Tom, dit Richard, essaie de nous rapporter des vivres et de l'équipement. Si ça ne te dérange pas, pendant ton absence, j'aimerais utiliser ta hachette.

Tom sortit immédiatement la hachette de son paquetage.

Pendant qu'il approchait pour en prendre possession, Richard récita la liste de choses que Tom devrait rapporter : des outils, du bois de construction, de la colle de peau, du fil solide, des clous…

— Compris, fit Tom en glissant les pouces dans sa ceinture. Je doute de trouver tout ça facilement. Vous voulez que je cherche partout avant de revenir ?

— Non. J'ai besoin de ces fournitures, mais les hommes sont plus importants. Prends tout ce qui est disponible, puis reviens le plus vite possible avec Owen et ses compagnons.

— Je ferai de mon mieux… Quand devons-nous partir ?

— Maintenant. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Maintenant ? s'indigna Owen. Mais il fera nuit dans une heure ou deux.

— Au bout du compte, ce sont peut-être une heure ou deux qui me tueront. Alors, ne gaspillons pas celles-ci.

Kahlan supposa que Richard faisait allusion au poison. Mais il pouvait aussi penser au don, car ses migraines devenaient de plus en plus fortes. Elle brûlait d'envie de le serrer dans ses bras, de le réconforter, de le dorloter, mais elle ne devait pas se laisser aller. Il fallait lutter pour trouver une solution. Ce combat-là ne pouvait pas être perdu.

Kahlan regarda la petite représentation de Richard posée sur le socle de la statue. La moitié du personnage était noire comme une pierre de nuit – un aperçu de l'obscurité qui devait régner dans les recoins les plus oubliés du royaume des morts.

— Veille bien sur eux, Cara, dit Tom en jetant son paquetage sur

son épaule. (La Mord-Sith eut un demi-sourire.) On se revoit dans quelques jours, les amis…

Ses yeux s'attardant un long moment sur Jennsen, Tom fit au revoir de la main, puis il s'éloigna en compagnie d'Owen.

Cara croisa les bras et chercha le regard de Jennsen.

— Si tu ne cours pas lui donner un baiser, histoire de lui souhaiter bonne route, tu es la reine des idiotes !

Troublée, la jeune femme interrogea Richard du regard.

— En général, je ne polémique pas avec Cara…, dit le Sourcier.

Jennsen sourit puis partit au pas de course afin de rattraper Tom. Comme elle n'avait pas lâché la longe de Betty, la chèvre lui emboîta joyeusement le pas.

Richard reprit la balise et la remit dans son sac. Puis il récupéra son arc, qu'il avait laissé appuyé contre le socle.

— Nous devrions aller dresser notre camp…

Kahlan, Cara et le Sourcier regagnèrent le couvert des arbres. Au gré de l'Inquisitrice, ils étaient restés bien trop longtemps en pleine vue. Tôt ou tard, les coureurs de Nicholas reviendraient, et les imprudences de ce genre se paieraient au prix fort.

Malgré le froid, il ne serait pas question d'allumer un feu, car les oiseaux pouvaient repérer une colonne de fumée à des lieues de distance. Du coup, il leur faudrait s'aménager un abri aussi confortable que possible. Un pin-compagnon aurait été idéal, mais elle n'en avait jamais vu dans l'Ancien Monde et ses désirs ne suffiraient pas à en faire sortir un de terre.

Alors qu'elle prenait garde à marcher sur les rochers afin de ne pas laisser de traces dans la neige, l'Inquisitrice jeta un coup d'œil au ciel menaçant. Si la température montait un tout petit peu, il pouvait pleuvoir au lieu de neiger. Mais même ainsi, la nuit serait glaciale.

Betty derrière elle, Jennsen réapparut et eut vite fait de rattraper ses compagnons.

Le vent devenait de plus en plus froid et les flocons grossissaient à vue d'œil.

Quand elle l'eut rejoint, Jennsen prit le bras de son frère.

— Richard, je suis désolée… Je n'aurais pas dû m'énerver. Mais je n'ai rien contre toi, tu sais. J'ai conscience que tu n'as pas banni ces gens. Tu n'y es pour rien. (Jennsen enroula autour de son poignet une bonne partie de la longe de Betty.) Savoir qu'on les avait maltraités m'a mise hors de moi. Parce que je leur ressemble, comprends-tu ?

— Ce qu'on leur a fait justifie ta colère, dit Richard. Mais que tu leur ressembles ou non n'a aucune importance.

Surprise et peut-être un peu blessée par ces paroles, Jennsen tira sur le bras du Sourcier pour qu'il s'immobilise.

— Que veux-tu dire ?

Richard s'arrêta et se tourna vers sa sœur.

— C'est la façon de penser de l'Ordre Impérial et des Bandakars. Une manière de conférer un prestige désincarné à une communauté donnée. Ou de l'accabler sous une chape de culpabilité…

» L'Ordre veut faire croire aux gens que leurs vertus, leur valeur personnelle – ou au contraire leurs tares – découlent de leur appartenance à un groupe. L'individu et son libre arbitre sont tenus pour des quantités négligeables. Cette philosophie prétend que tous les êtres sont des membres interchangeables de communautés dont les caractéristiques demeurent immuables. Elle postule l'existence d'une « identité collective » et refuse de prendre en compte la notion de « mérite individuel ». Seul le groupe peut être méritant.

» Quand une personne sort du rang, c'est uniquement pour recevoir les honneurs dus à la communauté dont elle est devenue la représentante. La lumière qui semble inonder cet individu se reflète en réalité sur tous les autres membres de son groupe. L'arbre ne cache plus la forêt, il la symbolise.

» Les « héros » ainsi distingués savent qu'ils n'ont pas les compétences correspondant à leur statut. Incapables de s'aveugler, ils en viennent vite à se mépriser eux-mêmes. Vivant dans le mensonge, ils sont obligés de recourir à la force pour conserver leur pouvoir mal acquis. Car un vrai chef, Jennsen, n'est pas avide de gloire et de puissance. En revanche, il est capable d'entraîner les autres à sa suite.

» L'Ordre estime que l'humanité est coupable par nature. Les motivations d'un individu étant toujours perverses, on le condamne d'avance à se sacrifier au nom du « bien commun ».

» Tout à l'heure, quand tu t'es identifiée aux Bandakars, tu m'as indirectement accusé d'être responsable de leur exil parce que j'ai un point commun avec les Anciens ! Exactement ce qui se passe quand les gens disent que je suis un monstre parce que notre père en était un.

» Si tu admires quelqu'un parce que tu trouves des qualités au groupe dont il est issu, tu adoptes exactement la même éthique corrompue.

» Selon l'Ordre Impérial, aucun individu n'a le droit de réussir quelque chose seul ou d'accomplir un exploit inaccessible pour une autre personne – c'est même pour ça que la magie doit être anéantie. Pour ces gens, l'épanouissement est un acte impie, parce qu'il plonge ses racines dans l'égoïsme. Bien entendu, les fruits d'un tel arbre ne peuvent être que pourris. Voilà pourquoi un être humain doit offrir ce qu'il a gagné à ceux qui n'ont rien fait pour le mériter. Le sacrifice est purificateur, comprends-tu ? C'est la voie de la rédemption.

» Nous pensons, bien au contraire, qu'une vie a de la valeur en soi, vise des objectifs légitimes et produit des bénéfices, matériels ou non, parfaitement justifiés.

» On s'épanouit soi-même par le travail qu'on fournit sur sa propre personne. Quand un groupe propose le « bonheur collectif » à ses membres, c'est qu'il a appris à donner un autre nom à l'esclavage.

Jennsen dévisagea longuement son frère, puis elle lui sourit.

— C'est pour ça, tu crois, que j'ai toujours cherché à être acceptée telle que j'étais ? Et que j'ai trouvé injuste d'être persécutée à cause de ma naissance ?

— Tu as tout compris, confirma Richard. Si tu veux être fière de toi à cause de ce que tu as réussi, ne te laisse jamais entraver par un groupe et ne fais rien qui puisse enchaîner quelqu'un d'autre à une communauté. Par exemple en portant sur une personne un jugement qui repose sur son appartenance à une ethnie ou à un groupe.

» En clair, ça signifie qu'on ne doit pas me haïr parce que mon père était un monstre, mais qu'il serait tout aussi faux de m'admirer parce que mon grand-père est un homme formidable. J'ai le droit de vivre ma vie pour moi-même, en visant les objectifs qui m'intéressent. Tu te nommes Jennsen Rahl, et ce que tu fais de ton existence te regarde.

Le frère et la sœur continuèrent leur chemin en silence. Jennsen semblait troublée par tout ce que le Sourcier venait de lui dire.

Quand ils furent tous revenus dans la forêt, Kahlan se sentit rassurée par l'épaisse frondaison des pins, puis par la protection plus intime d'un bosquet très serré de sapins baumiers.

Ils choisirent de camper au pied d'un énorme rocher. Avec un pareil « mur du fond », aménager un abri avec des branchages et des buissons était beaucoup plus facile.

Richard utilisa la hachette de Tom pour amputer quelques jeunes pins de solides branches. Puis il les planta en terre devant la muraille rocheuse. Pendant qu'il les attachait les unes aux autres avec des racines récupérées dans le sol, Kahlan, Jennsen et Cara se chargèrent de trouver des branches plus petites qui serviraient de « plancher » et de « toit ».

— Richard, demanda Jennsen tout en tirant vers le refuge sa dernière collecte, comment comptes-tu libérer les Bandakars du joug de l'Ordre ?

Richard posa la première branche du toit et entreprit de l'attacher avec une longue racine.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais ma priorité est de me procurer l'antidote.

— Tu n'aideras pas ces gens ? s'étonna Jennsen.

— Ils m'ont empoisonné… Même si c'est présenté en termes fleuris, ils ont l'intention de m'assassiner si je refuse de leur obéir – en clair, de faire le sale travail à leur place. Pour eux, nos vies ont peu de valeur, parce que nous n'appartenons pas à leur communauté. De mon

point de vue, l'antidote est tout ce qui compte, parce que c'est de ma survie qu'il s'agit.

— Je vois ce que tu veux dire… (Jennsen passa une autre branche à son frère.) Mais selon moi, éliminer l'Ordre ici – et tuer Nicholas – serait très utile à notre cause.

— Je suis d'accord, et c'est pour ça que nous ferons de notre mieux. Mais pour aider vraiment Owen, il me faudra le convaincre que ses hommes et lui doivent s'aider eux-mêmes.

— Une excellente idée, ironisa Cara. Permettre aux agneaux de se transformer en loups… Mais ça ne se fera pas tout seul.

Kahlan partageait cette analyse. Pour elle, changer le comportement des Bandakars était un défi plus difficile à relever que de vaincre une armée de l'Ordre, même à eux cinq…

Elle se demanda quelle idée son mari avait en tête…

— Puisque nous sommes tous embarqués dans cette aventure, dit soudain Jennsen, n'ai-je pas le droit d'en savoir plus long sur toute cette affaire ? J'en ai assez de vous voir échanger des regards entendus ou faire des messes basses…

Richard dévisagea longuement sa sœur avant de se tourner vers Kahlan… pour l'interroger du regard.

L'Inquisitrice posa une brassée de branches aux pieds de son mari.

— Richard, je pense qu'elle a raison…

Le Sourcier ne parut pas ravi, mais il se fia au jugement de sa femme, comme souvent.

— Il y a presque deux ans, dit-il, cessant de travailler, Jagang a utilisé la magie pour provoquer une épidémie de peste. La maladie elle-même n'avait rien de surnaturel. Comme toutes les pestes, elle s'est répandue de ville en ville et a fait des milliers de victimes. L'incendie ayant été allumé par une étincelle de magie, j'ai pu l'enrayer en recourant à mon pouvoir.

Kahlan doutait qu'un tel cauchemar puisse se résumer en quelques phrases si rationnelles. Pourtant, Jennsen semblait avoir saisi l'essence même de ce drame : une terreur sans nom presque impossible à décrire avec des mots.

— Pour revenir de l'endroit où il avait dû aller pour vaincre l'épidémie, enchaîna Kahlan, occultant une grande partie de l'histoire, Richard a dû contracter volontairement la peste. S'il ne l'avait pas fait, il aurait vécu très longtemps et serait mort seul sans avoir l'occasion de me revoir – ni quiconque d'autre, d'ailleurs. Il a accepté d'être malade pour pouvoir me dire une dernière fois qu'il m'aimait.

— Vous ne le saviez pas ? s'étonna Jennsen avec une touchante naïveté.

Kahlan eut un sourire amer.

— Tu sais que ta mère t'aimait, n'est-ce pas ? Tu crois que ça l'empêcherait de revenir en ce monde pour te le dire, si on lui en offrait la possibilité ?

— Non, rien ne l'en empêcherait… Mais Richard, pourquoi devais-tu tomber malade pour revenir ? Et d'abord, revenir d'où ?

— Le Temple des Vents, un endroit qui existe en partie dans le royaume des morts. Un peu comme la frontière qui passait par ici, avant qu'elle disparaisse… Pour sortir du temple, j'ai dû payer un prix qui a été fixé par un résident du royaume des morts. Une sorte de fantôme, si ça peut t'aider à comprendre…

— Un fantôme ? Tu en as vu dans le Temple des Vents ? (Richard hocha simplement la tête.) Pourquoi le prix était-il si… cruel ?

— Parce que c'est le spectre de Darken Rahl qui l'a fixé.

Jennsen en resta bouche bée.

— Quand nous avons trouvé le seigneur Rahl, dit Cara, il était presque mort. La Mère Inquisitrice a voyagé seule dans la Sliph pour trouver un moyen de le sauver. Elle a réussi, mais à son retour, la vie du seigneur Rahl ne tenait plus qu'à un fil…

— J'ai utilisé la magie que j'avais rapportée, enchaîna Kahlan. Pour débarrasser Richard de la peste, j'ai invoqué les trois Carillons.

— Les Carillons ? De quoi s'agit-il ?

— Une magie venue du royaume des morts. Demander leur aide empêche une personne de traverser le voile… Malheureusement – ou peut-être par bonheur – j'ignorais tout des Carillons. Plus tard, nous avons appris que leur naissance remontait aux Grandes Guerres… Leur mission était de détruire la magie. Ce sont des créatures – enfin, plus ou moins – mais dépourvues d'âme.

» Les Carillons viennent du royaume des morts et ils neutralisent la magie dans notre monde.

— Et comment font-ils ça ? demanda Jennsen.

— Je n'en sais rien… Mais quand ils sont lâchés dans notre monde, la magie commence à mourir.

— Et vous ne pouviez pas vous en débarrasser ? Par exemple en les renvoyant chez eux ?

— C'est fait depuis longtemps, intervint Richard. Mais pendant leur séjour ici, la magie s'est altérée…

— Selon toute vraisemblance, invoquer les Carillons a déclenché une série d'événements qui est toujours en cours malgré l'intervention de Richard.

— C'est ce que tu penses, coupa le Sourcier, mais rien n'est moins sûr.

— C'est vrai, admit Kahlan. Nous n'avons aucune certitude, mais tous les indices concordent. Pensez à la disparition de la frontière, ici.

La chronologie colle avec mon interprétation des faits. Une de ces erreurs dont je te parlais l'autre jour, Jennsen. Tu te rappelles ?

La sœur de Richard hocha la tête.

— Vous ne vouliez nuire à personne, et vous ne saviez pas ce qui allait arriver. Comment auriez-vous pu prévoir la disparition de la frontière, l'attaque de l'Ordre et les malheurs des Bandakars ?

— Qu'est-ce que ça change ? Je suis responsable, un point c'est tout. À cause de moi, la magie se meurt. J'ai réussi à faire sans effort ce que l'Ordre Impérial s'acharne à réaliser. Par ma faute, beaucoup de Bandakars sont morts, et d'autres, partout dans le monde, donnent naissance à une humanité dépourvue d'une étincelle de pouvoir.

» La fin de la magie est proche, et c'est moi qui l'aurai provoquée.

— Et vous le regrettez ? La disparition de la magie vous gêne tant que ça ?

Pour la consoler, Richard passa un bras autour de la taille de Kahlan.

— La magie a toujours fait partie de ma vie, Jennsen… Le rôle de la Mère Inquisitrice est de protéger les créatures magiques. En réalité, j'en suis une, car le pouvoir fait partie de moi comme mon sang ou ma chair. La magie a des aspects merveilleux que j'adore. Elle fait partie intégrante du monde des vivants.

— Donc, vous craignez d'avoir provoqué la fin de ce que vous aimez le plus ?

— Pas le plus, mon enfant… (Kahlan sourit.) J'ai accepté la charge de Mère Inquisitrice parce que les lois, selon moi, doivent protéger tous les individus et leur garantir le droit de vivre comme ils l'entendent. Je refuse qu'un sculpteur ne puisse plus créer, qu'un chanteur soit réduit au silence ou qu'on empêche une personne de penser. Dans le même ordre d'idées, je me bats pour préserver le pouvoir des créatures magiques.

» La magie n'est pas ma préoccupation essentielle. Je veux que toutes les fleurs du monde aient une chance d'éclore. Tu es formidable, Jennsen, et je lutterais jusqu'à mon dernier souffle pour défendre ton droit à l'existence. Tout le monde mérite de vivre. La simple idée de choisir qui vivra et qui mourra est totalement opposée à nos idéaux.

Kahlan caressa la joue de Jennsen, qui eut un grand sourire.

— Dans un monde où la magie n'existerait pas, j'aurais une chance d'être reine…

— Possible, marmonna Cara, mais les reines aussi doivent s'incliner devant la Mère Inquisitrice. Ne t'avise surtout pas de l'oublier !

Chapitre 36

De la lumière s'infiltra dans la caisse à mesure qu'on l'ouvrait. Sans doute parce qu'elles étaient rouillées, les charnières grincèrent atrocement jusqu'à ce que le fichu couvercle ait fini de se soulever.

Zedd cligna des yeux, ébloui par tant de clarté.

Des bras musclés rabattirent violemment le couvercle sur un côté de la caisse. Si la chaîne passée autour de son cou avait eu un peu de mou, le vieux sorcier aurait sursauté à cause du bruit. Mais il n'était pas en mesure de bouger.

Entre la vive lumière et le rideau de poussière qui dansait dans l'air, Zedd ne voyait absolument rien. La chaîne fixée au fond de la caisse lui permettant à peine de soulever la tête, il n'avait aucun moyen de corriger cette pénible situation. D'autant moins qu'on lui avait lié les poignets dans le dos…

Bref, mieux valait qu'il se résigne à rester coucher dans sa caisse.

Étendu sur le côté, le cou près de l'anneau de fer où était fixée la chaîne, il s'autorisa à respirer à pleins poumons un air enfin renouvelé. Dans la caisse, il faisait une chaleur infernale, et ses geôliers ne lui avaient pas donné à boire plus de deux ou trois fois en quelques jours. C'était bien sûr insuffisant. Adie et lui n'avaient pratiquement rien eu à manger, mais l'eau importait beaucoup plus que la nourriture. Obsédé par l'idée de boire, Zedd se demandait s'il n'était pas déjà en train de mourir de déshydratation.

Il n'aurait su dire depuis quand il croupissait dans la caisse, mais il trouvait très étonnant d'être encore en vie. Tout au long d'un voyage mené à un train d'enfer, la maudite caisse avait été secouée par les cahots du chariot. Un miracle que le vieil homme n'ait pas récolté une fracture du crâne…

Zedd supposait qu'on le conduisait vers l'empereur Jagang. S'il survivait jusqu'à sa destination, il regretterait sûrement de n'avoir pas péri en route…

Suffoquant dans sa caisse, il avait cru plusieurs fois que sa dernière heure était sur le point de sonner. À certains moments, il avait espéré sombrer dans son dernier sommeil. Considérant le sort qu'on lui réservait, la mort aurait été une bénédiction. Hélas, opter pour le suicide était exclu. Par le biais du Rada'Han, la Sœur de l'Obscurité pouvait aisément l'empêcher de s'étrangler avec la chaîne. Et cesser de vivre simplement parce qu'on en avait envie n'était pas possible.

La tête toujours plaquée contre le fond de sa prison, le vieil homme

leva les yeux autant qu'il le put et aperçut un chiche carré de ciel.

Un nouveau bruit lui apprit qu'on venait d'ouvrir une seconde caisse. Cette fois, les tourbillons de poussière soulevés par le couvercle le firent simplement tousser.

Quand une quinte de toux d'Adie fit écho à la sienne, il se demanda s'il était soulagé ou désolé que la magicienne soit toujours en vie. Car elle aussi allait devoir subir des atrocités sans nom…

Zedd était préparé à supporter la torture. Dans sa jeunesse, comme tous les sorciers, il avait dû passer l'épreuve de la douleur. S'il redoutait les sévices, il se savait capable de les subir jusqu'à ce que son vieux corps rende les armes. Et dans l'état où il était, le processus ne risquait pas de durer très longtemps. En un sens, être de nouveau torturé revenait à retrouver une vieille connaissance qu'il n'aimait pas et qui le lui rendait bien. Un rendez-vous qui était peut-être prévu depuis le jour même de sa naissance…

Mais pour Adie, c'était différent… Depuis toujours, alors qu'il s'accommodait de la sienne, Zedd avait du mal à supporter la douleur des autres. Imaginer celle d'Adie lui donnait déjà des sueurs froides.

Le chariot trembla quand le couvercle de la seconde caisse s'abattit sur le côté.

Il y eut un bruit sourd, puis Adie laissa échapper un petit cri. Quelqu'un venait de la frapper.

— Pousse-toi, vieille idiote, que je puisse ouvrir l'anneau !

Zedd entendit des grincements et devina que la dame des ossements se tortillait comme un ver pour obéir. Un nouveau bruit sinistre signala que l'homme n'était pas satisfait du résultat.

Zedd ferma les yeux et regretta qu'un être humain n'ait pas un moyen de se rendre sourd à volonté.

Le devant de la caisse du sorcier tomba comme un mur qui s'écroule, laissant passer davantage de lumière.

L'ombre d'un homme recouvrit le corps maigrichon du vieux sorcier.

Incapable de lever la tête, Zedd ne put pas voir à quoi ressemblait le type. En revanche, il distingua tous les détails de la grosse main qui introduisait une clé dans la serrure de son anneau. Afin de laisser l'homme travailler en paix, il écarta autant que possible sa tête de l'anneau. En guise de remerciements, il eut droit à un coup de poing qui lui fit voir des étoiles et lui laissa les oreilles bourdonnantes.

Quand l'anneau fut ouvert, l'homme saisit le vieux sorcier par les cheveux et le tira hors de la caisse comme s'il s'était agi d'un vulgaire sac de patates.

Zedd serra les dents pour ne pas crier quand il percuta durement le plancher du chariot, sa tête heurtant douloureusement de grosses glissières de bois.

D’un coup de pied, son geôlier le fit basculer du véhicule puis s’étaler dans la poussière.

Malgré la nausée et la douleur, le vieil homme tenta de s’asseoir quand on lui décocha un nouveau coup de pied – dans les côtes, cette fois. Avec les mains liées dans le dos, se redresser n’était pas un jeu d’enfant. Après lui avoir caressé une fois de plus les côtes, un grand type prit Zedd par les cheveux et le força à se redresser.

Le sorcier sentit son estomac se nouer quand il vit la multitude de soldats qui grouillaient tout autour du chariot. Une marée de chair humaine couvrait à perte de vue la plaine et les collines. De toute évidence, le voyage était terminé.

Du coin de l’œil, Zedd vit qu’Adie était assise à côté de lui. La tête inclinée, elle avait un énorme hématome sur une joue. Lorsqu’une ombre s’étendit sur elle, la dame des ossements ne leva même pas les yeux.

Une femme en robe de laine grise vint se camper devant les prisonniers. Abandonnant pour un temps l’estimation des forces ennemies, Zedd reconnut en un clin d’œil la Sœur de l’Obscurité qui lui avait passé un collier autour du cou. Il ignorait son nom : rien d’étonnant, puisqu’elle ne le lui avait jamais dit. En fait, elle n’avait plus daigné parler aux prisonniers depuis qu’on les avait enfermés dans des caisses. Aujourd’hui, elle se tenait devant eux avec l’air revêche de la gouvernante d’un duo de sales gosses.

L’anneau qu’elle portait à la lèvre inférieure – le symbole de son esclavage – sapait toute son autorité aux yeux de Zedd.

Le sol était couvert de crottes de cheval. Presque toutes étaient vieilles et desséchées, mais il y en avait de récentes. Derrière la sœur, des montures étaient attachées à des piquets, au milieu des soldats. Les bêtes qui appartenaient à la cavalerie semblaient en bonne santé. Les chevaux de trait, eux, ne paraissaient pas très bien soignés.

Des centaines de chariots stationnaient un peu partout dans un désordre étourdissant.

L’air empestait. L’odeur des chevaux, du fumier, des latrines de campagne, des tentes surpeuplées et dépourvues d’équipements sanitaires…

Par bonheur, la fumée âcre de centaines de feux de cuisson couvrait un peu cette ignoble puanteur.

Les mouches, les moustiques, les abeilles et les moucherons pullulaient. Si les piqûres des moustiques étaient désagréables parce qu’elles donnaient des démangeaisons, celles des mouches et des abeilles faisaient mal sur le coup. Et avec les mains attachées dans le dos, les prisonniers ne pouvaient pas faire grand-chose pour se défendre. À part secouer frénétiquement la tête, histoire d’éloigner les

agresseurs de leurs yeux et de leur nez.

Les deux soldats qui avaient sorti Zedd et Adie de leurs caisses attendaient patiemment à droite et à gauche de la sœur.

Derrière ce sinistre trio, le camp s'étendait à l'infini. Il y avait partout des soldats en train de s'exercer, de se distraire, de travailler ou de se reposer. Ces hommes portaient une grande variété de tenues : des peaux de bêtes, des cuirasses, des tuniques recouvertes d'une cotte de mailles. Les vêtements avaient tous un point commun : la crasse. Vus de loin, certains combattants de l'Ordre ressemblaient plus à des vagabonds qu'à des guerriers.

La plupart étaient hirsutes et probablement couverts de poux et d'autres représentants de la vermine attirée par la saleté et les mauvaises odeurs.

Un vacarme infernal montait en permanence du camp. Des cris, des sifflets, des éclats de rire, des cliquètements métalliques, les sons plus puissants et caractéristiques des marteaux de forgeron ou des scies de menuisier.

Et par moments, dominant tout le reste, les hurlements de douleur d'un supplicié.

Les tentes semblaient avoir poussé comme des champignons. De toutes les couleurs, elles évoquaient un tapis géant du plus mauvais goût. Pour les décorer, les soudards avaient pioché dans le butin : des rideaux d'organdi en guise de rabats, un petit fauteuil ou une table trônant devant l'entrée… De temps en temps, des dessous féminins tenaient lieu d'étendards…

Les chariots, les chevaux et les divers équipements étaient éparpillés un peu partout – et visiblement au hasard.

Avec son sol mille fois piétiné et pour longtemps saccagé, ce lieu ressemblait à un territoire cauchemardesque où la sauvagerie humaine pouvait s'épanouir en toute liberté. Ici, les pulsions les plus viles dominaient tout. Si les chefs de l'Ordre avaient des prétentions philosophiques, leurs soudards n'étaient que des barbares.

— Son Excellence vous veut tous les deux, annonça la sœur aux prisonniers.

Zedd et Adie ne répondirent pas.

Les deux soldats les relevèrent de force et emboîtèrent le pas à la Sœur de l'Obscurité, qui s'éloignait à grandes enjambées. Une bonne dizaine d'hommes suivirent le mouvement.

Le chariot s'était arrêté à la fin de la piste rudimentaire qui serpentait dans le camp. Au-delà de cette limite, on entrait dans une sorte de « cercle intérieur » où devaient être regroupés les officiers supérieurs.

Juste avant cette zone sensible défendue par des gardes armés jusqu'aux dents, les soldats du rang prenaient leur repas, jouaient aux

dés, se partageaient le butin, plaisantaient grassement ou tétaient avidement leur outre de vin.

Zedd eut soudain une idée. S'il déclarait à haute et intelligible voix être responsable du sort qui avait tué des milliers de guerriers de l'Ordre, ces hommes tenteraient sans doute de le lyncher pour venger la mort de leurs camarades. Et avec un peu de chance, ils feraient subir le même sort à Adie.

Un excellent moyen d'échapper à Jagang…

Le vieux sorcier ouvrit la bouche… et découvrit que la sœur, par l'intermédiaire du Rada'Han, l'avait provisoirement réduit au silence. Si elle ne l'y autorisait pas, il ne prononcerait plus jamais un mot.

Après avoir franchi la ceinture de garde, la sœur et les prisonniers passèrent devant une bonne dizaine de chariots proprement alignés, pour une fois. Tous étaient chargés de grandes caisses.

Le butin magique pris dans la Forteresse du Sorcier, comprit Zedd. Des dizaines et des dizaines d'artefacts précieux et mortellement dangereux récupérés par les colosses insensibles à la magie – et placés sous les ordres des Sœurs de l'Obscurité, bien entendu.

Quelle folie ! Il y avait dans la forteresse des objets qui pouvaient provoquer un désastre, même entre des mains compétentes, dès qu'on les soustrayait aux boucliers qui les protégeaient. D'autres artefacts, indiciblement précieux, perdaient tous leurs attributs quand on les arrachait un peu trop longtemps à un environnement protecteur – les ténèbres, par exemple.

Les gardes qui défendaient la zone sécurisée étaient mieux armés, plus grands et plus menaçants que les soldats lambda – ce qui n'était pas peu dire. Alors que les combattants réguliers se détendaient ou s'acquittaient en râlant des inévitables corvées, ces hommes-là restaient vigilants en permanence.

La sœur et sa petite colonne passèrent devant une rangée de tentes rondes d'une taille déjà imposante. Mieux tenues que celles des soudards, elles devaient abriter les plus proches collaborateurs de l'empereur – ses assistants – et ses esclaves personnels.

Zedd se demanda si les sœurs prisonnières vivaient dans cette partie du camp.

Il cessa vite de s'interroger, captivé par la vision soudaine de somptueuses tentes entourant un immense pavillon. C'était ici, sans nul doute, que résidaient les officiers supérieurs, les hauts représentants de l'Ordre et les plus proches conseillers de Jagang.

Si Zedd avait eu à sa disposition une toile de lumière – et le pouvoir de l'utiliser – il aurait pu décapiter l'armée impériale en un clin d'œil.

Mais l'Ordre se serait rétabli de ce coup dur, il le savait. Ses chefs suprêmes, bien à l'abri dans l'Ancien Monde, auraient trouvé une

nouvelle brute pour semer partout leur « bonne » parole. Pour en finir avec l'Ordre, tuer Jagang ne serait pas suffisant.

À l'heure actuelle, Zedd aurait été en peine de dire ce qu'il fallait faire pour abattre la bête immonde.

Malgré les idées simplistes que professait la majorité des gens, l'empereur n'était pas l'âme de l'invasion. La force motrice du raz-de-marée destructeur était l'idéologie perverse de l'Ordre. Pour survivre, cette philosophie malsaine ne pouvait tout simplement pas permettre l'existence du bonheur où que ce fût dans le monde. Sinon, comment aurait-elle pu justifier le malheur qui régnait en maître sur tous les territoires dominés par l'Ordre ? La liberté et la prospérité des habitants du Nouveau Monde étaient une insulte à la face des mensonges inlassablement répétés par les « penseurs » de l'Ordre.

S'ils décrétaient que la réussite individuelle était un blasphème, il fallait l'éliminer impitoyablement au nom des intérêts supérieurs de l'humanité. C'était pour ça que Jagang cherchait à conquérir et à écraser le Nouveau Monde.

— Ce sont eux ? demanda soudain un garde aux courts cheveux bouclés.

Les anneaux qui pendaient à ses oreilles et à son nez le faisaient ressembler à un cochon de concours agricole. N'était qu'une bête primée aurait été plus propre et beaucoup moins puante.

— Oui, répondit la sœur. Tous les deux, comme on me l'a demandé.

L'homme étudia attentivement les prisonniers. À son expression, il se tenait pour un défenseur du bien confronté à deux hérauts du mal…

Quand il eut dûment noté la présence des colliers – la garantie que les deux vieillards ne pourraient pas nuire à Jagang – il s'écarta et fit signe à la petite colonne de se diriger vers un second cordon de gardes postés juste devant les tentes impériales.

Sans cacher son mépris, il regarda les démons partir à la rencontre de leur destin.

Venant du « cercle intérieur », de nouveaux hommes entourèrent les prisonniers. Zedd vit que ces soldats-là portaient des tenues qui se rapprochaient beaucoup d'authentiques uniformes. Une cuirasse couverte d'une cotte de mailles, un gros ceinturon, des bandes de cuir clouté croisées sur la poitrine… À leur façon de se déplacer, le vieux sorcier devina que ce n'étaient pas des citoyens ordinaires enrôlés à la va-vite dans l'armée, mais des guerriers compétents qui avaient suivi une formation sérieuse.

Bref, il s'agissait de la garde d'élite de l'empereur.

Zedd jeta un coup d'œil en coin à un des seaux d'eau mis à la disposition des gaillards qui montaient la garde en plein soleil. Un empereur digne de ce nom ne pouvait pas laisser ses protecteurs

s'évanouir parce qu'ils crevaient de soif. Imaginant d'avance la réponse qu'il obtiendrait, le vieil homme ne se donna pas la peine de demander à boire.

Adie se passa la langue sur les lèvres, mais elle aussi se garda bien de quémander.

Le pavillon de l'empereur, un palais ambulant, pour dire la vérité, était orné d'une multitude d'étendards et de bannières rouges et jaunes. Avec les tentures extérieures brodées qui décoraient ses « murs », cette structure ressemblait à la tente centrale d'une grande foire commerciale.

Le garde posté devant une entrée soutint le regard de Zedd avant d'écarter le grand rabat décoré de rondaches d'or et de médaillons d'argent martelé. Un autre soldat poussa sans ménagement le vieux sorcier, qui manqua de s'étaler les quatre fers en l'air, mais réussit à se rétablir et à franchir l'entrée en titubant.

Adie le suivit en boitillant.

Dans le pavillon, le vacarme du camp était assourdi par les riches tapis disposés un peu partout et couverts de centaines de coussins de soie. Des tentures aux motifs colorés divisaient l'espace en une myriade de « pièces ». Au « plafond », des ouvertures protégées par des carrés de gaze laissaient filtrer très peu de lumière mais assuraient parfaitement la circulation de l'air.

Au milieu de ce qui devait être la salle d'apparat, vers le fond du pavillon, se dressait un magnifique fauteuil drapé de soie rouge. Le trône de Jagang, probablement…

Pour le moment, le siège était vide.

Quand des soldats eurent encerclé Zedd et Adie, afin qu'ils restent là où ils étaient, un officier passa derrière une des tentures d'où filtrait une chiche lueur.

Les types qui entouraient Zedd empestaient la sueur et leurs bottes étaient souillées de déjections de cheval. Bien qu'il fût aussi somptueux qu'un véritable palais – avec une prétention au sacré qui le rendait proche d'un temple –, le pavillon de Jagang puait l'écurie. Les mauvaises odeurs des soldats aggravaient simplement les choses…

L'officier réapparut, fit signe à la Sœur de l'Obscurité d'avancer et repassa avec elle derrière la tenture.

Zedd jeta un regard en biais à Adie, dont les yeux complètement blancs étaient fixés sur le vide. Faisant mine de sauter d'un pied sur l'autre pour se dégourdir les jambes, le vieil homme se pencha et posa le front sur l'épaule de la magicienne. Un geste de réconfort à un instant où seul le désespoir existait…

D'une infime poussée, la dame des ossements confirma qu'elle avait reçu le message et qu'elle appréciait l'intention.

Zedd mourait d'envie de l'enlacer, mais il se doutait qu'il n'en

aurait plus l'occasion.

Des propos étouffés montaient de derrière la tenture. S'il avait eu l'usage de son don, Zedd aurait pu les comprendre sans difficulté, mais le collier lui retirait cette possibilité.

Au ton de la sœur, le vieux sorcier estima qu'elle faisait simplement un rapport circonstanciel.

Les esclaves qui s'affairaient à brosser les tapis, à faire briller les vases ou à cirer les meubles en bois rare ne prêtaient aucune attention aux prisonniers. En revanche, ils tendirent l'oreille quand la conversation s'envenima dans la « pièce » invisible et se mirent à travailler avec un enthousiasme suspect. À l'évidence, on devait conduire souvent des prisonniers devant Jagang, et ses serviteurs savaient que ce n'était pas le moment de se faire remarquer en tirant au flanc.

Une odeur de nourriture flottait dans l'air. Captant une grande variété de senteurs, Zedd plissa le nez, un peu surpris. Mais avec la puanteur ambiante, le mélange olfactif à base de viande, d'huile d'olive, d'ail, d'oignons et d'épices avait plutôt tendance à vous retourner l'estomac.

L'anneau qu'elle portait à la lèvre brillant vivement sur sa peau grisâtre, la sœur ressortit et fit un petit signe aux hommes qui entouraient les prisonniers.

Sans ménagement, les soldats poussèrent les deux vieillards dans l'antre de celui qui marche dans les rêves.

Chapitre 37

Les mains toujours liées dans le dos, Zedd se retrouva face à l'homme qui menaçait de réduire le Nouveau Monde en esclavage.

Assis dans un fauteuil à haut dossier, les coudes posés sur une grande table, l'empereur dévorait une cuisse de dinde dégoulinante de graisse. La lumière de deux chandeliers se reflétait sur le crâne rasé de Jagang et sur les muscles puissants de son cou qui ondulaient au rythme de sa mastication. Sa fine moustache bougeait également, tout comme la chaîne qui reliait les boucles passées à son nez et à une de ses oreilles.

La graisse de la volaille coulait le long de ses doigts puis sur ses avant-bras nus.

Sans cesser de manger, l'empereur étudia calmement ses deux nouveaux prisonniers.

Malgré les chandeliers posés des deux côtés de la table, le cœur du pavillon était aussi sombre et humide qu'un donjon.

Devant Jagang, des plats débordant de nourriture voisinaient avec des gobelets, des bouteilles, des coupelles et même des livres ou des rouleaux de parchemin. Bien qu'il fût lui-même doté d'un solide coup de fourchette, Zedd n'avait jamais vu un homme ripailler ainsi. Il semblait y avoir de quoi remplir l'estomac de tout un régiment.

Face aux grands discours de l'Ordre Impérial sur le sacrifice de soi, une telle abondance proclamait un message bien différent – radicalement contradictoire, en fait. Et ça restait vrai même si Jagang était le seul témoin notable de ce spectacle.

Car les figurants ne manquaient pas. Des esclaves se tenaient derrière l'empereur, certains portant des plats et d'autres attendant simplement des ordres.

Ceux-ci devaient être les jeunes sorciers que Jagang, selon les rumeurs, avait capturés en même temps que les sœurs, après la destruction du Palais des Prophètes. Torse nu et vêtus d'un pantalon bouffant ridicule, ces génies potentiels – si on les avait correctement formés – étaient désormais les marionnettes d'un tyran.

Un autre message envoyé par le chef de l'Ordre Impérial : dans le monde dont il rêvait, les esprits les plus brillants nettoieraient les pots de chambre au service de brutes décérébrées.

Les jeunes femmes présentes – un mélange de Sœurs de la Lumière et de l'Obscurité – portaient des robes qui les couvraient du cou jusqu'aux chevilles. Mais le tissu était si transparent qu'elles auraient

tout aussi bien pu être nues. Une façon de montrer à quel point l'empereur méprisait le pouvoir de ces femmes – et combien il aimait jouir de leur corps.

Les sœurs plus âgées ou peu séduisantes, vêtues de haillons, devaient s'acquitter d'une multitude de corvées humiliantes.

Jagang adorait avoir pour esclaves des sorciers et des magiciennes. Rabaisser les personnes douées de magie était un comportement en parfait accord avec la philosophie de l'Ordre.

Sans trahir l'ombre d'une émotion, Jagang regarda Zedd tandis qu'il étudiait le troupeau de serviteurs.

Avec son cou de taureau, Jagang ressemblait plus à une bête qu'à un homme. Sa puissante musculature, révélée par une jaquette de laine ouverte, accentuait cette impression. Même assis, cet homme était le plus imposant et le plus effrayant que le vieux sorcier eût jamais vu.

Devant les deux prisonniers silencieux, l'empereur mordit à belles dents sa cuisse de dinde et en arracha un énorme morceau. En mâchant, il parut réfléchir à ce qu'il allait faire de ses nouvelles proies.

Plus que tout le reste, c'étaient les yeux absolument noirs de Jagang qui glaçaient les sangs de Zedd. La dernière fois qu'il avait vu ces deux gouffres obscurs, il n'avait pas les mains liées, et aucun Rada'Han ne serrait son cou. Hélas, la fille que le don n'affectait pas l'avait empêché de porter le coup de grâce. Une occasion que le vieil homme risquait de regretter de plus en plus chaque jour. Pendant l'affrontement, au Palais des Inquisitrices, ce n'étaient pas des sœurs, des sorciers et des soldats qui avaient sauvé Jagang, mais une étrange gamine…

Les yeux noirs de Jagang – un signe typique de maturité pour ceux qui marchent dans les rêves – brillaient à la lumière des chandeliers. Dans leur insondable profondeur, des formes plus sombres encore semblaient dériver comme des nuages au cœur d'une nuit sans lune.

Le regard noir de l'empereur était aussi expressif que les yeux uniformément blancs d'Adie. Tandis que Jagang l'étudiait, le vieux sorcier dut faire un effort pour se détendre et continuer de respirer normalement.

Le plus terrifiant, au sujet des yeux du tyran, restait ce qu'ils révélaient de son esprit froid, fin et calculateur. Pour le combattre depuis longtemps, Zedd savait que sous-estimer cet homme était une des pires erreurs qu'on pouvait commettre.

— Jagang le Juste…, dit simplement la Sœur de l'Obscurité en désignant l'empereur. Excellence, voici Zeddicus Zu'l Zorander, le Premier Sorcier, et une magicienne nommée Adie.

— Je sais qui sont ces gens, lâcha Jagang d'une voix à la fois

menaçante et dégoûtée.

Il s'adossa à sa chaise et brandit sa cuisse de dinde comme une épée.

— Le grand-père de Richard Rahl, d'après ce qu'on raconte, dit-il en désignant Zedd.

Le vieil homme ne répondit pas.

Jagang laissa tomber la cuisse de dinde sur une assiette, prit un couteau et, d'une seule main, se coupa une grosse tranche de viande rouge qu'il piqua sur la pointe de la lame. Le coude sur la table, il agita le couteau en parlant.

Du sang coulait lentement sur la lame…

— Tu espérais sûrement me rencontrer en d'autres circonstances, sorcier !

Sur cette saillie, l'empereur retira la viande de la pointe du couteau avec ses dents, la dévora comme s'il n'avait plus mangé depuis une semaine, puis la fit descendre en vidant un gobelet de vin en argent.

— Moi, en revanche, je suis ravi que vous ayez pu me rendre visite… En un seul morceau, je veux dire ! Bien, trêve de civilités. Nous avons beaucoup de choses à nous raconter. Ou plutôt, en hôte attentionné, j'ai très envie de vous écouter parler.

Zedd et Adie ne pipèrent pas mot.

— On n'est pas causants ? Ne vous inquiétez pas, ça vous passera très vite.

Zedd ne prit pas la peine de dire que la torture ne ferait rien gagner à l'empereur. Jagang n'en croirait pas un mot. Et même dans le cas contraire, il n'aurait pas renoncé au plaisir d'assister au spectacle.

— Tu es plein de ressources, sorcier Zorander, dit Jagang en prenant une grappe de raisin dans une coupe. (Il goba langoureusement quelques grains.) Alors que tu étais seul en Aydindril, menacé par une armée entière, tu as réussi à me faire croire que j'avais piégé Richard Rahl et la Mère Inquisitrice. Un coup de maître ! Quand un compliment est mérité, je n'hésite jamais à le faire…

» Et cette toile de lumière, quel exploit ! Sais-tu combien de centaines de milliers d'hommes ont péri à cause de toi ?

Zedd vit les muscles jouer sur l'avant-bras de Jagang, qui venait de serrer le poing.

Mais il rouvrit vite la main et s'empara d'un gros fond de jambon.

— C'est le genre de magie que tu devras faire pour moi, cher sorcier ! Selon ces crétines qu'on nomme des Sœurs de la Lumière – ou de l'Obscurité, en fonction du maître qu'elles se sont choisi dans l'au-delà – tu n'es pas l'auteur de cet exploit, mais le simple utilisateur

d'un sortilège découvert dans la Forteresse du Sorcier. Une arme magique que tu as activée à distance par la ruse, probablement en exploitant la curiosité naturelle de l'un ou l'autre de mes soldats. Un imbécile qui a ramassé un objet qu'il aurait dû laisser sur le sol, par exemple…

Zedd fut atterré que Jagang ait pu en apprendre si long.

L'empereur arracha une grosse bouchée de jambon et prit à peine le temps de la mâcher. À l'évidence, les limites de sa patience étaient facilement atteintes.

— Comme cette merveilleuse magie n'est pas ta création, j'ai fait apporter ici des artefacts trouvés dans la forteresse, afin que tu m'apprennes à les utiliser. En ce moment, j'aurais besoin d'un sortilège qui m'aide à franchir quelques-uns des cols qui mènent en D'Hara. Si tu collabores, tu m'épargneras bien du tracas. Tu comprends ma hâte d'en finir avec cette ridicule résistance, je suppose ?

Zedd prit enfin la parole.

— Au sujet des artefacts, tu pourrais me torturer jusqu'à la fin des temps sans que je te dise un mot. Sais-tu pourquoi ? Parce que j'ignore à quoi ils servent, dans la grande majorité des cas. Contrairement à toi, je connais mes limites. J'ignore comment reconnaître une toile de lumière et comment l'activer. Contre ton armée, j'ai eu une sacrée chance que ça fonctionne !

— Sans doute, sans doute, mais tu en sais long sur quelques-uns de ces artefacts, j'en suis sûr. Tu es le Premier Sorcier, et il s'agit de ta forteresse. Même si tu as eu un peu de chance, il faut beaucoup de connaissances pour activer à distance une toile de ce type. Donc, tu peux m'aider à vaincre mes ennemis.

— Tu ne connais rien à la magie ! s'écria Zedd. De grandes idées naissent dans ton cerveau de profane, et tu crois qu'il suffit d'ordonner pour être obéi. Eh bien, tu te trompes ! Bref, tu es un imbécile qui raconte n'importe quoi sur la magie et qui n'a aucune idée de ses limites.

Jagang fronça presque imperceptiblement les sourcils.

— Désolé, sorcier, mais j'en sais plus long que tu l'imagines ! Tu me sous-estimes, pauvre vieillard sénile !

— Non, je te prends pour quelqu'un qui se fait des illusions…

— Des illusions ? Serais-tu capable de créer un Chapardeur, sorcier Zorander ?

Zedd se pétrifia un court instant, puis il se ressaisit. Jagang avait entendu ce nom quelque part, voilà tout. Ou il l'avait lu dans un des grimoires qu'il aimait consulter.

— Bien sûr que non, répondit le vieil homme. Et personne d'autre n'en serait capable.

— Parle pour toi, sorcier Zorander ! Tu n'as pas idée de mes

compétences en magie. J'ai ramené à la vie de très anciens pouvoirs qu'on croyait à jamais morts et enterrés.

— Tes rêves sont grandioses, Jagang, je veux bien l'admettre. Mais il y a une grande distance entre les fantasmes et la réalité, et tu n'es pas près de la franchir.

— Sœur Tahira sait la vérité, dit l'empereur en désignant la femme avec son couteau. Dis-lui tout, ma petite chérie. Raconte-lui comment je transforme mes rêves en réalité.

Mal à l'aise, la sœur ainsi interpellée avança de quelques pas.

— Son Excellence ne ment pas, dit-elle en détournant la tête pour fuir le regard noir de Zedd. Sous sa brillante supervision, nous avons réveillé de très anciennes connaissances. Avec l'aide du plus grand empereur de tous les temps, nous avons pu conférer à Nicholas, un simple sorcier, un pouvoir que nul n'avait eu depuis trois mille ans. C'est un des plus grands exploits de Son Excellence. Sache-le bien, sorcier Zorander : un Chapardeur arpente de nouveau le monde. Ce n'est pas du tout un mensonge…

» Je peux en témoigner, car j'ai assisté à la naissance de ce Chapardeur.

— Tu as créé un Chapardeur ? cria Zedd. (S'il n'avait pas eu les mains liées, il aurait volontiers étranglé la stupide magicienne.) As-tu perdu l'esprit, à supposer que tu en aies jamais eu un ? (La sœur battit en retraite sous cet assaut verbal.) Jagang, les Chapardeurs étaient des catastrophes ! Des créatures incontrôlables ! Il faut être fou pour avoir pris ce risque.

— Serais-tu jaloux, sorcier ? Crèverais-tu d'envie parce que tu n'as pas su te procurer une telle arme pour m'affronter ? Ou es-tu mort de peur parce que je vais pouvoir te voler Richard Rahl et son épouse ?

— Un Chapardeur a des pouvoirs qui te dépasseront…

— Quelqu'un qui marche dans les rêves n'a rien à craindre d'un voleur d'âmes. Mon pouvoir est plus rapide que le sien. Je lui suis de loin supérieur.

— Que vient faire la rapidité là-dedans ? Un Chapardeur ne peut pas être contrôlé, et il ne t'obéira pas.

— Jusqu'à maintenant, tout se passe bien… Tu as besoin de magie pour dominer les gens, mais ce n'est pas mon cas. Aussi bien avec Nicholas qu'avec l'humanité, note-le…

» Tu es obsédé par la notion de « contrôle », sorcier. Pas moi… Figure-toi que j'ai trouvé une multitude de gens du type que tes prédécesseurs, il y a des millénaires, ne voulaient surtout pas voir errer en liberté dans le monde. Des hommes et des femmes insensibles à la magie, si tu veux tout savoir ! Bref, des personnes que les manipulateurs de ta sorte ne pouvaient pas contrôler.

Jagang tapa du poing sur la table, et tous les esclaves sursautèrent.

— Tu veux que l'humanité entière ait au moins une parcelle de don, pas vrai, vieil homme ? Afin de pouvoir la dominer aisément, bien sûr… Tu aimerais pouvoir passer autour du cou de chaque être humain vivant un collier comme celui qui te laisse entièrement à ma merci…

» J'ai découvert où vivaient ces proscrits, et je les ai ramenés dans le monde. Lamente-toi, vieillard, car ta maudite sorcellerie ne les affecte pas !

Zedd aurait été en peine de dire où Jagang avait déniché ces gens insensibles au don. Mais il savait que ce n'était pas du bluff…

— Pour les tenir sous ton joug, tu as créé un Chapardeur… Ce n'est pas mal joué…

— Vous avez banni ces pauvres gens, et nous les accueillons parmi nous. Mieux que ça, nous voulons en faire les modèles de l'humanité à venir. Leur nature même les lie à notre grand projet : débarrasser l'humanité de la magie. Quand nous aurons réussi, le monde sera uni et il vivra en paix.

» J'ai un avantage sur toi, vieillard : la justice est de mon côté. Pour gagner, tu as besoin de la magie. Moi non. Je prépare l'humanité future et il est déjà bien trop tard pour changer de cap.

» Mes « bannis » m'ont déjà aidé à conquérir ta forteresse. Avec leur aide, j'y ai récupéré de formidables artefacts. Et tu n'as rien pu faire pour nous arrêter. Bientôt, les hommes suivront librement le chemin de leur choix, sans souffrir sous le joug de la magie.

» Un Chapardeur participe désormais à ce noble combat. Et crois-moi, l'aide de Nicholas s'est déjà révélée précieuse.

» En plus d'être invincible face aux gens comme toi, il a proposé de me livrer les deux proies que je convoite le plus au monde : ton petit-fils et sa femme. J'ai de grands projets pour ces deux-là… Enfin, surtout pour l'Inquisitrice. En ce qui concerne Richard, ce sera plus classique et beaucoup plus bref…

Zedd bouillait de fureur. Sans le maudit collier, il aurait déjà réduit en cendres le pavillon et tous ses occupants.

— Quand ton Nicholas aura mesuré toute l'étendue de son pouvoir, il exigera une récompense que tu risques de trouver dure à avaler !

Jagang écarta les bras et haussa les épaules.

— Encore une grossière erreur, sorcier. En échange du seigneur Rahl et de son épouse, aucun prix ne me paraîtra trop élevé. Même si j'apprécie le butin, mon vrai plaisir est d'imposer ma volonté aux infidèles. Seul l'objectif final importe vraiment à mes yeux. Et il consiste à voir tous les hommes servir le Créateur et adhérer à ma juste cause.

Content de sa tirade, Jagang prit des noix dans une coupe et les

mangea en silence.

— Zedd a tort, déclara Adie. Tu sais ce que tu fais, nous avons payé pour nous en apercevoir. Dominer le Chapardeur ne te posera aucun problème. Puis-je te suggérer de le garder toujours à tes côtés, afin qu'il t'aide en permanence ?…

L'empereur eut un sourire ironique.

— Toi aussi, vieille peau de magicienne, tu me diras tout ce que tu sais au sujet des artefacts.

— Pauvre empereur, tu n'es qu'un idiot encombré d'un trésor inutile. J'espère que tu te froisseras un muscle en le transportant partout avec toi.

— Adie parle d'or, intervint Zedd. Tu n'es qu'un lourdaud incompétent qui…

— Assez, assez, tous les deux ! s'écria Jagang. Vous espérez m'énerver assez pour que je vous réduise en bouillie sur-le-champ ? Histoire de vous épargner le juste châtiment qui vous attend ?

Zedd et Adie ne répondirent pas.

— Quand j'étais jeune, continua Jagang d'un ton presque rêveur, je n'étais rien. Un petit dur des rues d'Altur'Rang. Une brute et un voleur. Ma vie n'avait pas de sens, et en guise d'avenir, je pensais à mon prochain repas.

» Un jour, j'ai remarqué un homme qui descendait la rue. Comme il semblait plutôt prospère, je me suis caché sous une porte cochère, puis glissé derrière lui pour l'assommer. Mais il s'est tourné vers moi et m'a regardé dans les yeux.

» Son sourire m'a paralysé. Ce n'était pas un signe de faiblesse, ni de gentillesse, mais le sourire de quelqu'un qui peut vous tuer sur-le-champ si ça l'amuse.

» Sortant une pièce de sa poche, il me l'a négligemment jetée, puis il s'est détourné et a repris son chemin.

» Quelques semaines plus tard, au milieu de la nuit, alors que je dormais sous un tas de couvertures mitées, je me suis réveillé et j'ai vu une silhouette à l'entrée de la ruelle. J'ai su que c'était lui avant même qu'il m'ait lancé une pièce. Puis il a disparu dans les ténèbres.

» Je l'ai revu des jours plus tard, assis sur un banc, à la lisière d'une place très fréquentée par les traîne-misère d'Altur'Rang. Personne ne donnait une chance à ces types. Exactement comme à moi… La cupidité des gens les avait vidés de toute vie, et j'allais souvent les voir pour me dire que je ne voulais pas leur ressembler en vieillissant. Mais je savais que ce serait inévitable. Un déchet humain, voilà ce que j'étais destiné à être. Une âme sans valeur attendant de sombrer dans l'oubli de l'après-vie.

» Ce jour-là, je me suis assis sur le banc, et j'ai demandé à l'homme

pourquoi il m'avait donné de l'argent. Au lieu de me fournir une réponse bateau – après tout, je n'étais qu'un gosse – il m'a parlé du sens de la vie, du grand destin de l'humanité et de notre bref passage en ce monde sur la route du bonheur que le Créateur garde en réserve pour nous. À condition, bien sûr, que nous nous montrions à la hauteur du défi…

» Je n'avais jamais entendu un discours pareil… Cela dit, j'ai répondu que tout ça n'avait guère d'importance dans la vie d'un vulgaire voleur. Il m'a corrigé, affirmant que j'étais un pauvre garçon en lutte contre l'injustice de sa naissance. L'humanité était coupable de m'avoir fait tel que j'étais. Et le seul chemin vers la rédemption passait par le sacrifice au service des autres.

» Cet homme m'a ouvert les yeux sur la perversité fondamentale de l'être humain.

» Avant de partir, il s'est retourné et m'a demandé si je connaissais la durée de l'éternité. J'ai répondu que non, bien entendu. Il a déclaré que notre misérable passage en ce monde représentait moins d'une seconde sur la grande horloge de l'Univers. Entre la naissance et la mort, a-t-il ajouté, il n'y avait qu'un battement de cœur.

» Pour la première fois, j'ai réfléchi au sens de la vie et à la mission de l'humanité…

» Au cours des mois suivants, le frère Narev prit le temps de me parler de la Création et de l'éternité. Grâce à lui, j'ai entrevu la possibilité d'un avenir meilleur. Grâce au sacrifice et à la rédemption, le pécheur que j'étais vit de nouveau la lumière déchirer son linceul de ténèbres.

» Je décidai de me dévouer à lui, et il accepta de me prendre à ses côtés.

» Pour moi, le frère Narev était un professeur, un prêtre, un conseiller, un ange salvateur et (Jagang braqua les yeux sur Zedd) un grand-père adoré.

» Il m'a montré ce que l'humanité devait être. Grâce à lui, j'ai vu que les désirs égoïstes conduisaient les hommes à leur perte. Au fil du temps, je suis devenu le bras armé de sa philosophie. Il était l'âme de l'Ordre. Moi, j'en étais le corps…

» Le frère Narev m'a laissé l'honneur de déclencher la révolution. Il m'a confié un rôle central dans la lutte de l'humanité contre le péché. L'Ordre est le seul espoir d'avenir de ce monde, et c'est le frère Narev en personne qui m'a chargé d'incarner sa vision au milieu des flammes qui purifient nos frères humains.

Jagang eut un sourire sinistre qui fit frissonner Zedd.

— Ce printemps, alors que j'apportais la bonne parole au Nouveau Monde, qui aurait dû m'accueillir à bras ouverts, moi le libérateur qui écraserait la magie, je suis entré en Aydindril, et qu'ai-je trouvé

devant le Palais des Inquisitrices ?

» La tête du frère Narev fichée sur une pique. Et un petit mot : « Avec les compliments de Richard Rahl. »

» Ton petit-fils, sorcier, a osé traiter ainsi le plus grand homme qui ait jamais vécu. Il a tué le représentant du Créateur en ce monde !

» S'il existe un pire crime contre l'humanité, j'entends qu'on me dise lequel !

Des formes sombres passèrent dans les yeux noirs de l'empereur.

— Richard Rahl subira un juste châtiment, sorcier Zorander. Avant que je l'envoie rejoindre le Gardien, il souffrira physiquement et moralement, puisque sa femme sera devenue un simple jouet entre mes mains. Quand il aura bu le calice jusqu'à la lie, je le tuerai…

Zedd étouffa un bâillement.

— Une jolie histoire… Surtout quand on oublie les centaines de milliers d'innocents morts parce qu'ils ont refusé de se plier à la vision perverse du monde de ton maudit frère Narev.

» Allons, Jagang, assez d'excuses pathétiques ! Coupe-moi la tête, fiche-la sur une pique, et n'en parlons plus !

Jagang eut soudain un sourire triomphal.

— Ce ne sera pas si simple que ça, vieil homme. D'abord, tu auras des choses à me dire…

Chapitre 38

— Ah oui ! dit Zedd, la torture… J'avais presque oublié…

— La torture ? répéta Jagang.

Avec deux doigts, il désigna une des femmes, sur sa droite. La sœur d'un certain âge sursauta quand elle vit que l'empereur braquait les yeux sur elle. Cessant aussitôt de se tordre nerveusement les mains, elle s'éloigna et disparut derrière une tenture. Zedd l'entendit murmurer des ordres urgents à des auditeurs invisibles, puis il entendit des bruits de pas – pour une raison inconnue, des gens sortaient à la hâte du pavillon.

Alors qu'Adie et Zedd crevaient de faim et de froid, Jagang recommença de ripailler.

Quand il fut enfin repu, il posa son couteau sur une assiette. Aussitôt, les esclaves passèrent à l'action. Ils remportèrent les plats – presque tous entamés, mais aucun terminé –, les couverts, les assiettes et les carafes pour ne laisser que les chandeliers, les livres, les rouleaux de parchemin et la coupe en argent remplie de noix.

Sœur Tahira, la femme qui avait capturé Zedd et Adie à la forteresse, se tenait sur le côté, les mains croisées devant elle. Malgré la terreur que lui inspirait l'empereur – la cause principale de sa servilité envers lui – elle fit aux deux vieillards un sourire pervers qui se passait d'explications. Elle attendait impatiemment la suite et s'en délecterait !

Quand six hommes terrifiants entrèrent dans la salle et se campèrent sur un côté, le vieil homme commença à comprendre pourquoi Tahira ne se tenait plus d'excitation.

Il n'avait jamais rencontré des brutes si crasseuses et puantes. Les cheveux gras et emmêlés, les mains et les avant-bras couverts de taches noirâtres, les ongles noirs de saleté et volontairement mal coupés, ces « hommes de l'art » portaient des haillons souillés de sang séché et d'autres fluides immondes.

Des tortionnaires hautement spécialisés, comprit Zedd.

Conscient qu'elle espérait le voir céder à la panique, il cessa de soutenir le regard impassible de la Sœur de l'Obscurité.

Sans doute sous la menace de soldats en armes qui restaient invisibles pour le moment, un petit groupe d'hommes et de femmes entra soudain dans la salle privée obscure du pavillon impérial. On eût dit pour l'essentiel des paysans ou de modestes travailleurs raflés par des patrouilles. Les hommes serraient leur épouse dans leurs bras et

les enfants s'accrochaient aux jupes de leur mère.

Les soldats entrèrent à leur tour et poussèrent les otages de l'autre côté de la salle, face à la ligne de bourreaux.

Jagang croqua langoureusement une noix tout en étudiant le vieux sorcier.

— Excellence, dit la sœur qui était allée chercher les familles, voici un échantillon de gens du coin, comme vous l'aviez demandé. (Elle désigna le maître de l'Ordre Impérial.) Bonnes gens, inclinez-vous devant Jagang le Juste, notre empereur vénéré. Guidé par l'infinie sagesse du Créateur, il nous apporte la Lumière ultime. Grâce à lui, nous savons qu'il faut être humble et serviable en ce monde pour mériter la joie éternelle aux côtés du Créateur, quand viendra l'heure d'entrer dans l'après-vie.

Amusé, Jagang regarda les habitants des Contrées du Milieu le gratifier de révérences maladroites.

La terreur presque timide de ces malheureux retourna l'estomac de Zedd. Pour arriver jusque-là, ils avaient dû traverser le camp de l'Ordre et mesurer la taille de l'armée qui venait de conquérir leur patrie.

— Vous connaissez peut-être cet homme, dit Jagang en désignant le grand-père de Richard. C'est le Premier Sorcier Zorander, un des monstres qui vous ont opprimés avec la complicité de la magie. Comme vous pouvez le voir, il est maintenant prisonnier devant moi. Vous voilà libérés de son joug et de celui de ses semblables.

Les otages regardèrent Zedd puis l'empereur. Se demandant ce qu'ils fichaient sous le pavillon du chef ennemi, ils ignoraient que faire.

Finalement, ils inclinèrent la tête et marmonnèrent des remerciements à leur « sauveur ».

— Les sorciers et les magiciennes, comme ces deux-là, auraient pu mettre leur pouvoir au service de l'humanité, mais ils ont préféré poursuivre des objectifs égoïstes. En refusant de se sacrifier pour les plus démunis, ils se sont montrés terriblement égocentriques. Vivre ainsi dans l'opulence alors que tant d'innocents souffraient… Je suis furieux à l'idée de ce qu'ils auraient pu faire pour vous, mes amis, s'ils n'étaient pas des monstres ! Des femmes, des enfants et des vieillards sont morts à cause de la cupidité de ces chiens !

» Ce sorcier et cette magicienne comparaissent devant moi parce qu'ils ont refusé de m'aider à libérer le Nouveau Monde tout entier. Je leur ai demandé comment fonctionnent les artefacts qu'ils ont utilisés pour tuer par dizaines de milliers de nobles et courageux soldats. Alors qu'ils ont agi pour se venger d'avoir perdu le pouvoir, ces assassins se murent dans le silence.

Des dizaines d'yeux écarquillés se rivèrent sur Zedd et Adie.

— Je pourrais vous dire combien de morts cet homme a sur la conscience, mais vous risqueriez de ne pas me croire. Sachez seulement que je ne le laisserai pas faire d'autres victimes. Aujourd'hui, je déclare que la coupe est pleine !

Jagang sourit aux enfants et leur fit signe d'approcher. Les dix ou douze gamins, âgés de six à treize ans, ne bougèrent pas. Levant les yeux vers leurs parents, l'empereur refit les mêmes gestes. Comprenant qu'ils n'avaient pas le choix, les adultes poussèrent leurs petits vers le siège de celui qui marche dans les rêves.

Jagang accueillit les enfants à bras ouverts. Il les embrassa, ébouriffa leurs cheveux et fit mine de ne pas s'apercevoir qu'ils tremblaient de terreur.

Un silence de mort régnait dans la salle.

Le spectacle le plus angoissant que Zedd ait jamais vu.

— À présent, dit Jagang en souriant, si je vous disais pourquoi vous êtes ici, braves gens ?

Il tira de force les enfants près de lui. Tandis qu'une sœur interceptait un petit garçon qui voulait retourner près de ses parents, Jagang saisit une fillette par la taille et la posa sur ses genoux.

La petite frémit de terreur et eut un petit cri de panique quand son regard croisa celui de l'empereur.

— Le sorcier et la magicienne ne veulent pas m'aider, reprit Jagang. Pour sauver un nombre incroyable de vies, je dois les convaincre de coopérer et de répondre honnêtement à mes questions. Comme ils s'entêtent, j'espère, mes bons amis, que vous saurez les convaincre de changer d'avis. Si vous réussissez, beaucoup d'innocents auront la vie sauve, et des millions d'autres seront enfin libérés de la tyrannie de la magie.

Jagang tourna la tête vers les tortionnaires et leur fit signe d'avancer.

— Que comptez-vous faire ? demanda une femme alors que son mari tentait en vain de la faire taire. Quelles sont vos intentions ?

— Mes intentions ? Je l'ai déjà dit : faire en sorte que vous convainquiez le sorcier et la magicienne de coopérer. Pour cela, je vais vous faire placer dans une tente avec eux afin que vous leur fassiez la morale.

Quand les tortionnaires commencèrent de se saisir d'eux, les enfants éclatèrent en sanglots. Voyant leur détresse, les parents tentèrent de voler à leur secours, mais les bourreaux les repoussèrent sans difficulté.

— Libérez les petits ! crièrent à l'unisson plusieurs otages.

— Désolé, répondit Jagang, mais c'est impossible…

Il fit un nouveau signe aux hommes, qui entraînèrent les gamins hors du pavillon.

En larmes, des pères et des mères tentèrent en vain de toucher les petits êtres qui comptaient plus que tout au monde à leurs yeux.

Craignant d'attirer davantage de malheur encore sur la tête de leurs petits, les adultes s'immobilisèrent.

Dès que les enfants furent sortis, les sœurs bloquèrent l'issue pour empêcher les adultes de les suivre.

Des cris et des sanglots firent trembler les tentures du pavillon.

— Silence ! cria Jagang en tapant sur la table.

Aussitôt, tout le monde se tut.

— Maintenant, annonça Jagang, les deux prisonniers vont être enfermés avec vous dans une tente. À l'intérieur, il n'y aura pas de gardes – aucune surveillance.

— Et nos enfants ? demanda une femme qui se fichait totalement du destin de Zedd et d'Adie.

Jagang prit une bougie et la posa devant lui sur la table.

— Voici la tente où vous serez avec les deux prisonniers, mes bons amis. (De la pointe d'un index, il dessina un cercle autour de la bougie.) Tout autour se dresseront d'autres tentes, plus petites. (Jagang prit des noix dans la coupe, en disposa sur le périmètre du cercle qu'il venait de tracer et goba les autres.) Vos enfants seront là…

Les otages regardèrent l'empereur croquer ses noix. Une question leur brûlait les lèvres, mais ils n'osaient pas la poser, bien trop effrayés par la réponse possible.

— Pourquoi ? demanda finalement une femme.

Les yeux noirs de Jagang balayèrent l'assistance.

— Parce que c'est là que mes bourreaux les tortureront.

Les parents blêmirent, les yeux écarquillés. Une femme s'évanouit et plusieurs autres s'agenouillèrent près d'elle.

Tahira s'accroupit et posa une main sur le front de la malheureuse, qui rouvrit immédiatement les yeux.

La sœur ordonna à toutes les femmes de se relever.

Quand il fut sûr que tout le monde l'écoutait, Jagang reprit le fil de la démonstration.

— Les petites tentes seront assez proches pour que vous entendiez crier vos enfants. Cela vous permettra de comprendre qu'on ne leur épargne rien de ce qu'un homme peut faire de plus terrible à sa victime…

Tétanisés, les parents semblaient incapables d'en croire leurs oreilles.

— Toutes les deux ou trois heures, je viendrai voir si vous avez réussi à persuader les deux vieillards de parler. Si ce n'est pas le cas, j'irai vaquer à mes occupations – ou dormir paisiblement, selon l'heure de la journée.

» Un point important : montrez-vous convaincants, mes amis, mais ne tuez surtout pas le sorcier et sa complice. S'ils meurent, ils ne répondront jamais à mes questions, et vos enfants ne sortiront pas vivants de ces tentes. (Jagang braqua ses yeux noirs sur Zedd.) Mes hommes sont des tortionnaires très compétents. Quand tu entendras les cris des gamins, sorcier, tu n'auras plus aucun doute sur leurs talents ou leur détermination. Tu dois savoir qu'on peut garder longtemps en vie les gens qu'on torture, mais il ne faut quand même pas s'attendre à un miracle. Des êtres si jeunes ne survivront pas indéfiniment. S'ils périssent trop vite, il y a dans le coin d'autres parents et d'autres enfants…

Zedd ne put retenir les larmes qui perlaient à ses paupières. Elles roulèrent sur ses joues tandis que Tahira le poussait vers la sortie.

Les otages s'accrochèrent à lui, l'implorant d'obéir à l'empereur.

Zedd enfonça les talons dans le sol et s'immobilisa devant la table de Jagang. D'un regard, il réduisit les adultes au silence.

— J'espère que vous mesurez maintenant la monstruosité de nos ennemis. Désolé, mais je ne peux rien faire pour vous en ces heures des plus sombres. Si je donnais satisfaction à cet homme, d'autres enfants, innombrables, seraient victimes de sa brutalité. Je comprends que cet argument ne pèse pas lourd face à la vie de vos petits, mais je dois en tenir compte. Implorez les esprits du bien qu'ils ne souffrent pas trop et connaissent rapidement la paix éternelle.

Ne pouvant rien dire de plus aux parents, Zedd se tourna vers l'empereur.

— Ça ne marchera pas, Jagang. Je sais que tu le feras quand même, mais ce sera inutile.

L'empereur se leva lentement.

— Il y a beaucoup d'enfants dans les Contrées du Milieu. Combien es-tu prêt à en sacrifier avant d'œuvrer à la libération de l'humanité ? Quand cesseras-tu de leur dénier un avenir plein de joie, de liberté et de solidarité ?

À la lumière des bougies, les lourdes chaînes d'or et d'argent passées autour du cou de Jagang brillaient sinistrement. Les médailles et autres ornements accrochés à sa jaquette – sa part du butin, sans nul doute – luisaient également, tout comme les chevalières et les bagues royales qu'il portait à tous les doigts.

Zedd se sentit écrasé par l'avenir qui attendait l'humanité sous le joug de ce tyran et de ses sbires.

— Tu ne peux pas vaincre, sorcier, dit l'empereur. Comme tous ceux qui combattent dans ton camp – les oppresseurs des petites gens – tu es incapable de te sacrifier pour sauver des enfants. En paroles, tu es un héros, mais dès qu'il faut agir, tu as l'âme et le cœur d'un

pleutre. Contrairement à moi, tu n’as pas le cran de faire ce qui s’impose pour remporter la victoire…

Jagang inclina la tête. Comprenant le message, la Sœur de l’Obscurité poussa Zedd vers la sortie.

Les parents des petits suppliciés suivirent le mouvement.

Dans le lointain, on entendait déjà les premiers cris des pauvres gosses…

Chapitre 39

— Ils ne sont pas loin, annonça Richard en revenant sous le couvert des arbres.

En silence, il regarda Kahlan ajuster le tombé des épaules de sa robe.

Le vêtement n'avait pas souffert de son long séjour dans un sac. Le tissu blanc satiné brillait comme à l'accoutumée et la coupe très simple de la robe, sans dentelles ni fioritures, ne retirait rien à sa sobre élégance.

Voir Kahlan dans sa robe d'Inquisitrice continuait de couper le souffle à Richard…

Lorsque Cara siffla, l'épouse de Richard jeta un coup d'œil hors du bosquet.

Le signal que Richard avait appris à la Mord-Sith imitait le chant haut perché d'une espèce très commune de piouis de l'Est. Au début, Cara n'avait pas demandé de quel oiseau elle reprenait le cri. Quand elle avait posé la question, et obtenu la réponse, la Mord-Sith s'était écriée qu'elle refusait d'apprendre le langage d'une bestiole affublée d'un nom pareil. Peu enclin à polémiquer, le Sourcier avait proposé de lui enseigner le chant d'une variété de faucon des pins à courte queue particulièrement féroce. Un animal qui convenait mieux à une Mord-Sith, avait-il admis, mais qui exigerait plus d'efforts, car les modulations de son chant étaient étonnamment raffinées.

Contente d'avoir pu faire son petit numéro, Cara avait opté pour la solution la plus flatteuse. Comme elle était douée, cet apprentissage ne lui avait pas pris trop de temps.

Richard s'était bien gardé de lui révéler qu'il n'existait pas de « faucon des pins à courte queue ». De plus, aucune espèce d'oiseau de proie ne sifflait de cette façon-là…

Sur son socle, la statue du guerrier continuait de monter la garde sur une partie du col où nul ne s'était plus aventuré depuis des millénaires. Pour la énième fois, Richard se demanda pourquoi les « Anciens » avaient érigé un monument pareil à un endroit où personne ne le verrait jamais.

Et quelle bizarre culture avait pu exiler de pauvres gens pour le « crime » de ne pas avoir en eux une étincelle de don ? Encore une question sans réponse qui s'ajoutait à la longue liste du Sourcier…

— Ne bouge plus, et laisse-moi te regarder, dit-il à son épouse.

Kahlan se tint bien droite, les bras le long des flancs, pendant que

son mari rectifiait les plis du tissu, sur ses avant-bras.

Sous leurs sourcils gracieux qui évoquaient les ailes de quelque aigle majestueux, les yeux verts de la jeune femme plongèrent dans ceux de son compagnon.

Richard trouvait que Kahlan embellissait chaque jour. Depuis leur rencontre, les épreuves et la maturité l'avaient rendue plus fascinante encore. Et l'intelligence qui brillait dans ses yeux avait gagné en profondeur.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça, Richard ?

Malgré les angoisses qui le taraudaient, le Sourcier ne put étouffer un sourire.

— Te voir dans cette robe, avec tes longs cheveux, sur un fond de nature, me fait repenser au jour de notre rencontre.

Un sourire très particulier naquit sur les lèvres de Kahlan. Cette expression strictement réservée à Richard illuminait tout le visage de l'Inquisitrice. L'exact opposé du masque qu'elle devait souvent porter dans l'exercice de ses fonctions.

Posant les mains sur les épaules de son mari, elle l'attira vers elle et l'embrassa.

Comme toujours, ce baiser entraîna Richard dans un tourbillon de désir – un vortex délicieux où il oublia pour un temps jusqu'à l'existence du monde.

Kahlan aussi se laissa emporter.

Pendant quelques secondes, il n'exista plus d'Ordre Impérial, d'Empire bandakar, d'Épée de Vérité, de Carillons, de migraines provoquées par le don, de poison, de balises d'avertissement, de coureurs, de Sœurs de l'Obscurité, d'empereur Jagang ou de Chapardeur nommé Nicholas.

À ces moments-là, il n'y avait plus qu'eux deux. Sans Kahlan, rien n'aurait eu importance pour Richard, et chaque baiser lui rappelait qu'il en irait ainsi jusqu'à la fin des temps.

La jeune femme s'écarta un peu de son mari.

— Depuis notre rencontre, tu n'as eu que des problèmes, dit-elle tristement.

— Et avant, répondit Richard, je n'avais rien du tout, parce que ma vie a commencé au moment où je t'ai trouvée.

Sur ces mots, il embrassa de nouveau sa bien-aimée.

Betty choisit cet instant-là pour lui flanquer un coup de tête dans la jambe et pousser un bêlement plaintif.

— Vous serez bientôt prêts ? cria Jennsen, qui attendait à la lisière du bosquet. Ils seront là dans un instant. Vous n'avez pas entendu le signal de Cara ?

— Si, si ! répondit Kahlan. Nous arrivons ! (Elle étudia Richard de

la tête aux pieds et sourit.) Eh bien, seigneur Rahl, dans ta tenue de sorcier de guerre, tu ne ressembles plus beaucoup au guide forestier que j'ai rencontré. Pourtant, tu es resté la même personne. Tes yeux n'ont pas du tout changé, malgré les épreuves… Au fait, je n'y vois pas trace des maux de tête magiques ?

— Ils me laissent en paix depuis quelque temps. De toute façon, après des baisers pareils, comment pourrait-on avoir des migraines ?

— Eh bien, si ce traitement est efficace, n'hésite pas à faire appel à moi dès que tu en as besoin…

Richard caressa les cheveux de sa femme, la regarda une fois encore dans les yeux, puis lui passa un bras autour de la taille. Ensemble, ils se dirigèrent vers la sortie du bosquet.

— Je les ai repérés ! cria Jennsen en courant vers les deux jeunes gens. Tout à l'heure, quand j'étais en haut… Ils seront là bientôt, et Tom ouvre la marche !

La jeune femme écarquilla soudain les yeux, comme si elle venait de s'apercevoir que les deux époux avaient changé de tenue.

— Quelle robe ! s'exclama-t-elle. Et toi, Richard, tu as une de ces allures ! On dirait un roi et une reine prêts à diriger le monde.

— Eh bien, fit Richard, espérons que les compagnons d'Owen penseront comme toi…

— Le seigneur Rahl m'a confié un jour qu'il avait l'intention de régner sur le monde, confirma Cara en approchant à grands pas.

Vêtue de son uniforme de cuir rouge, elle avait l'air aussi impressionnante que la première fois que Richard l'avait vue, dans les couloirs du Palais du Peuple.

— Sans blague ? demanda Jennsen.

— L'exercice s'est révélé plus difficile que prévu, soupira Richard.

— Si vous nous écoutiez plus, la Mère Inquisitrice et moi, dit Cara, votre vie serait bien plus simple.

Richard ignora la plaisanterie.

— Tu veux bien aller récupérer les affaires ? demanda-t-il à la Mord-Sith. J'aimerais que Kahlan et moi soyons là-haut avant que Tom arrive avec Owen et ses compagnons.

Cara partit récupérer les objets qu'ils avaient fabriqués au prix d'un travail acharné. Elle en empila quelques-uns et fit le compte de certains autres.

— Attache Betty pour qu'elle reste ici, dit Richard en posant une main sur l'épaule de sa sœur. Ça ne te gêne pas ? Nous n'avons pas besoin qu'elle nous traîne dans les jambes…

— Je m'assurerai qu'elle ne bougera pas, répondit simplement la jeune femme.

Elle bouillait d'impatience de revoir Tom, ça crevait les yeux.

— Tu es très belle, dit Richard. Une vraie princesse…

Jennsen eut enfin un grand sourire.

La queue battant la mesure, Betty regarda les humains et les implora du regard de l'emmener avec eux.

— Allons, viens avec moi, lui dit Jennsen. Pour une fois, tu resteras en arrière…

Elle saisit la longe de la chèvre et l'empêcha de suivre Richard et Kahlan, qui sortirent à pas lents du bosquet.

Des nuages bas obscurcissaient le ciel juste au-dessus des pics. Dans ces conditions, pensa Richard, on avait le sentiment de ne pas être bien loin du toit du monde.

Au niveau du sol, le vent était tombé. Dans le ciel, il soufflait toujours, poussant les nuages comme s'ils étaient d'énormes oiseaux noirs en route pour on ne savait quel pays de cocagne.

La tempête de la veille s'était calmée et le soleil, au cours d'une brève apparition, avait fait fondre une partie de la neige qui recouvrait le col.

Aujourd'hui, songea Richard, il y avait fort peu de chances que l'astre du jour daigne se montrer.

La gigantesque sentinelle de pierre sondait toujours l'horizon, en direction des Piliers de la Création. En gravissant la pente, Richard scruta le ciel et n'aperçut rien d'inquiétant. Depuis que les voyageurs avaient opté pour l'ancienne piste, les coureurs ne s'étaient plus montrés, et le Sourcier ne s'en plaignait pas.

Le premier soir, Richard et ses compagnes avaient travaillé dur pour se construire un abri confortable. Par bonheur, ils avaient réussi à finir avant que la nuit soit tout à fait tombée.

Le lendemain matin, Richard était remonté étudier la statue. Retirant davantage de neige, il avait découvert d'autres inscriptions.

Désormais, il en savait plus sur l'homme qui avait servi de modèle à la sculpture. Depuis, des bourrasques avaient de nouveau projeté de la neige sur les inscriptions…

— Ils vont t'écouter, Richard, affirma Kahlan. J'en suis certaine.

À chaque inspiration, la poitrine du Sourcier lui faisait un peu plus mal, et il ne parvenait plus à le cacher à ses compagnes.

— J'espère bien… Sinon, je n'aurai pas une chance de me procurer l'antidote…

Seul, Richard n'y parviendrait pas, et il en avait parfaitement conscience. Même s'il savait à présent invoquer son don et dominer un minimum son pouvoir, il restait incapable de chasser l'Ordre Impérial de Bandakar d'un simple froncement de sourcils – fût-il magique ou non. De toute façon, un tel exploit aurait été hors de portée du plus grand sorcier de tous les temps. Quand on savait l'utiliser, la magie était un excellent outil, comme l'Épée de Vérité. Mais elle ne sauverait pas Richard, car elle n'était pas la panacée. S'il voulait réussir, il

devrait faire appel à son intelligence.

Aujourd'hui, il n'était même plus sûr de pouvoir se fier à la magie de son arme. Et son don, apparemment, tentait de nouveau d'avoir sa peau. Parfois, il avait le sentiment que la magie et le poison faisaient la course pour savoir lequel des deux le tuerait le premier.

Richard et Kahlan gravirent la pente jusqu'à la statue, puis ils se placèrent à côté d'elle, tout en haut du col – l'endroit où ils avaient décidé d'attendre leurs visiteurs. De ce point d'observation, ils pouvaient voir la piste qui serpentait sur l'autre versant de la montagne.

Tom guidait la petite expédition d'un pas assuré. Levant les yeux, il vit immédiatement comment le seigneur Rahl et sa femme étaient vêtus et s'abstint de les saluer joyeusement. Décidément, songea Richard, cet homme avait l'esprit vif.

Histoire d'impressionner les Bandakars qui suivaient le géant blond, le Sourcier fit coulisser l'Épée de Vérité dans son magnifique fourreau.

Dans le ciel, les nuages noirs formaient une masse compacte comme s'ils se pressaient les uns contre les autres pour mieux assister à un spectacle.

Dominant de toute sa hauteur les Bandakars et l'empire d'où ils venaient, Richard prit la main de sa femme.

En silence, les deux époux attendirent de relever un défi susceptible de changer à jamais la nature même du monde.

Ou de mettre un terme à l'existence du Sourcier de Vérité.

Chapitre 40

Lorsque toute la colonne de visiteurs fut enfin visible, Richard se massa lentement le front entre le pouce et l'index et soupira de désagrément.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan, assise sur un rocher quelques pas derrière lui.

— Il n'y a même pas cinquante hommes…

L'Inquisitrice se leva, alla rejoindre son mari et lui prit la main.

— Eh bien, ça nous en fait cinquante fois plus qu'avant… Ce n'est pas si mal…

Cara arriva sur ces entrefaites. Posant son fardeau sur le sol, elle alla se poster sur la gauche de son seigneur.

Richard croisa le regard sinistre de la Mord-Sith. Comment faisait-elle pour avoir toujours l'air de s'attendre au pire depuis le début ? De temps en temps, son éternel pessimisme tapait un peu sur les nerfs du Sourcier.

Tom marchait toujours en tête quand le petit groupe atteignit le sommet du col. Bien que l'ascension l'eût épuisé, le colosse blond eut un grand sourire lorsqu'il aperçut Jennsen, qui attendait derrière le socle de la statue, à l'abri des regards.

Quand ils découvrirent le Sourcier en grande tenue de sorcier de guerre – sans même parler du fourreau décoré d'or et d'argent de son épée – les Bandakars ralentirent le pas comme si tout leur courage venait de les abandonner.

Lorsqu'ils virent Kahlan, debout très légèrement derrière son mari, ils s'immobilisèrent, reculèrent de quelques pas puis inclinèrent respectueusement la tête.

À l'évidence, ils ne s'attendaient pas à être accueillis par deux souverains.

— Allons, avancez ! leur lança Tom.

Owen remonta la colonne en exhortant ses amis à continuer leur chemin. Ils obéirent à contrecœur, traînant honteusement les pieds, et finirent par s'immobiliser à une bonne distance du rocher de Richard.

Tandis qu'ils regardaient autour d'eux, hésitant sur la conduite à adopter, Cara avança d'un pas et désigna le Sourcier d'un geste théâtral.

— Je vous présente le seigneur Rahl, dit-elle d'une voix claire et puissante. Il est le Sourcier de Vérité, le légitime détenteur de l'Épée de Vérité, le messager de la mort, le maître de l'empire d'haran… et le

mari comblé de la Mère Inquisitrice.

Ce petit discours n'apaisa pas les angoisses des Bandakars. Songeant sans doute que ça ne pouvait pas faire de mal, en de telles circonstances, ils s'agenouillèrent avec un bel ensemble.

Cara avança encore, tourna le dos aux Bandakars et s'agenouilla aussi. Captant le message, Tom imita la Mord-Sith.

Tous deux se prosternèrent devant Richard.

Dans un silence tendu, les Bandakars ne bronchèrent pas, comme s'ils ne savaient toujours pas que faire.

— Maître Rahl nous guide ! lança Cara avec une sincère conviction.

Puis elle attendit.

Tom regarda les Bandakars blonds agenouillés derrière lui. Quand il plissa le front d'agacement, les compagnons d'Owen comprirent qu'ils étaient censés répéter ce que disait la femme en rouge. Le front plaqué contre le sol, ils continuèrent cependant à ne rien dire.

— Maître Rahl nous guide ! répéta Cara sans relever la tête.

Cette fois, imitant Tom, tous les Bandakars y allèrent de leur incantation :

— Maître Rahl nous guide ! récitèrent-ils sans grande conviction.

— Maître Rahl nous dispense son enseignement ! continua Cara quand le dernier Bandakar eut marmonné la première phrase.

Les types blonds répétèrent la deuxième, mais ils n'y mettaient pas beaucoup de cœur et encore moins de coordination.

— Maître Rahl nous protège ! continua la Mord-Sith.

Cette fois, l'écho fut un peu plus harmonieux.

— À sa lumière, nous nous épanouissons.

Les Bandakars reprirent cette partie des dévotions.

— Dans sa bienveillance, nous nous réfugions.

Là non plus, il n'y eut pas de fausse note.

— Devant sa sagesse, nous nous inclinons.

Le chœur de Bandakars reprit cette profession de foi.

— Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Quand la dernière phrase eut été répétée, Cara releva la tête et foudroya du regard les hommes réunis devant elle.

— Ce sont les dévotions consacrées au seigneur Rahl. Vous allez maintenant les répéter trois fois avec moi, comme l'exige le rituel lorsqu'on est hors des murs du Palais du Peuple.

La Mord-Sith se prosterna de nouveau devant son seigneur.

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa

sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Richard et Kahlan ne bronchèrent pas pendant tout le rituel. Il ne s'agissait pas d'une mise en scène imaginée par Cara pour impressionner les Bandakars, mais des authentiques dévotions que les D'Harans adressaient à leur seigneur depuis des millénaires. Et la Mord-Sith pensait chaque mot qu'elle récitait.

— Vous pouvez vous lever, dit-elle aux Bandakars.

Ils obéirent timidement et dans un silence respectueux.

Richard les balaya du regard avant de prendre la parole.

— Je suis Richard Rahl, l'homme que vous avez empoisonné afin qu'il soit obligé de vous obéir.

» Vous avez commis un crime, voilà tout ! Même si vous croyez pouvoir justifier cet acte parce qu'il était vital pour vous de me convaincre, rien ne vous autorisait à mettre en danger la vie de quelqu'un qui ne vous aurait jamais fait de mal. Avec la torture, le viol et le pillage, le meurtre est une des armes principales de l'Ordre Impérial.

— Seigneur, nous ne voulions pas vous nuire ! s'écria un des Bandakars, horrifié qu'on puisse l'accuser d'un pareil forfait.

D'autres hommes crièrent haut et fort que le seigneur Rahl se trompait.

— Vous me prenez pour un sauvage ! lança Richard sur un ton qui doucha les ardeurs des hommes blonds. Vous pensez être meilleurs que moi, et avoir par conséquent le droit de m'empoisonner. Et vous aviez également l'intention de menacer la Mère Inquisitrice. Comme des enfants gâtés, lorsque vous voulez quelque chose, vous entendez l'obtenir.

» Quel choix me laissez-vous, à part la mort ? La mission dont vous me chargez est presque impossible. Du coup, il y a d'excellentes chances que votre poison finisse par me tuer. Voilà exactement comment se présentent les choses.

» J'ai déjà failli mourir à cause de vous, mais j'ai obtenu un sursis grâce à un peu d'antidote. Ma femme et mes amis ont cru me perdre, cette nuit-là. Et c'étaient vous les coupables ! En m'empoisonnant, vous acceptiez pleinement le risque de mettre fin à mes jours.

— Non ! insista un homme, les mains croisées comme s'il priait. Nous ne voulions pas vous faire de mal !

— Si la menace n'avait pas été terrible, quel effet aurait-elle eu ? Aucun, et vous le savez très bien. Si ce que vous dites est néanmoins vrai, donnez-moi l'antidote et rendez-moi ma vie, car elle ne vous appartient pas.

Cette fois, aucun Bandakar ne prit la parole.

— Cette solution ne vous sourit pas ? Vous voyez bien que j'ai raison ! L'esclavage ou la mort, voilà tout ce qui me reste comme possibilité. Alors, de grâce, cessez de pérorer au sujet de vos bonnes intentions. Vos actes vous condamnent, et c'est tout ce qui compte à mes yeux.

Richard croisa les mains dans son dos et marcha de long en large devant les Bandakars.

— Bien sûr, je pourrais adopter votre philosophie, et me demander si tout cela est réel. Me découvrant dans l'impossibilité de trancher, j'aurais beau jeu à me déclarer incapable de faire face à la réalité.

» Hélas pour moi, je suis le Sourcier de Vérité, et cela m'interdit de pratiquer la politique de l'autruche. Quand on choisit de vivre, on ne peut pas se voiler la face. J'ai résolu de ne pas mourir, et cette décision m'obligera à avancer sur un chemin étroit et dangereux.

» Quant à vous, c'est aujourd'hui qu'il faudra décider de votre avenir et de celui de vos proches. Philosophie ou pas, vous allez devoir regarder la vérité en face – et croyez-moi, ce n'est pas un très beau spectacle ! – si vous voulez avoir une chance de survivre. Aujourd'hui, après des millénaires passés à l'éviter, vous avez rendez-vous avec la réalité !

Richard se tourna vers Owen :

— Il aurait dû y avoir plus d'hommes, d'après ce que tu disais. Où sont-ils ?

— Seigneur Rahl, pour en finir avec le cercle vicieux de la violence, ils se sont rendus aux forces de l'Ordre Impérial.

— Owen, après tout ce que tu m'as raconté et tout ce que ces hommes ont vu, comment ont-ils pu faire une chose pareille ?

— Rien n'assure que ça ne marchera pas, seigneur. Comment connaître la réalité de…

— Assez ! Devant moi, je te l'ai déjà dit, limite-toi aux faits et épargne-moi la phraséologie obscure que tu aimes débiter. Si tu as des *faits* nouveaux, je t'écoute ! Sinon, cesse de bavasser dans le vide.

Owen retira son sac à dos, l'ouvrit et en sortit une petite bourse en toile.

— Les soldats de l'Ordre ont découvert que des résistants se cachaient encore dans les collines, dit-il, des larmes aux yeux. Un de mes amis avait trois filles. Pour enrayer la violence, un de nos concitoyens les a désignées à l'ennemi.

» Chaque jour, un soldat attachait une corde à un doigt de chacune de ces malheureuses. Puis il tenait sa victime pendant qu'un autre tirait sur la corde – jusqu'à ce que le doigt se détache. Ensuite, un homme de chez nous devait aller porter la « cueillette » du jour au père des trois petites. Ce manège dura pendant des jours…

Owen tendit la bourse à Richard.

— Voici les doigts des trois filles de mon ami…

» L'homme chargé des « livraisons » sombra chaque jour un peu plus dans la folie. Selon mes amis, il parlait d'une voix de spectre et n'avait plus apparence humaine. Chaque matin, il débitait son discours puis s'en allait. Convaincu que rien n'était réel, il avait résolu de devenir lui-même un fantôme.

» Les soldats de l'Ordre, a-t-il révélé un jour, connaissaient les noms d'autres résistants – toujours des dénonciations, bien entendu – et ils détenaient déjà leurs enfants. Si ces fugitifs ne se rendaient pas, il y aurait beaucoup d'autres doigts arrachés…

» La moitié de mes hommes jugèrent intolérable d'être la cause de tant de violence. Ils décidèrent donc de se rendre.

— Pourquoi me donnes-tu cette bourse ? demanda Richard.

— Pour que vous sachiez, seigneur, que mes compagnons n'ont pas eu le choix. Comment auraient-ils pu accepter qu'on torture leurs enfants ?

Richard étudia les hommes dévastés qui se tenaient devant lui. Intérieurement, il brûlait de rage, mais il parvint à se contenir.

— Je comprends ce que ces hommes ont voulu faire en se sacrifiant ainsi. Et en toute franchise, je ne peux pas les en blâmer. Ça ne sera pas très utile pour notre cause, mais ils avaient le droit de défendre leurs enfants. (Malgré sa fureur, le Sourcier parvint à parler d'un ton calme.) Je suis navré que les Bandakars subissent de telles atrocités. Mais vous devez comprendre une chose : c'est réel, et l'Ordre Impérial est la cause de vos malheurs. Vos compagnons et vos concitoyens ne sont pour rien dans le cycle de la violence. C'est l'Ordre qui sème la guerre et la terreur. Vous ne l'avez pas attaqué, et il n'a pas eu besoin de ça pour s'en prendre à vous.

La plupart des hommes d'Owen baissèrent les yeux.

— Parmi vous, certains ont-ils des enfants ?

Beaucoup de Bandakars hochèrent la tête.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas rendus ? demanda Richard en se passant une main dans les cheveux. Pourquoi n'avez-vous pas agi comme vos camarades ?

Les hommes se regardèrent, mal à l'aise. Certains semblaient désorientés par cette question. D'autres paraissaient avoir du mal à formuler une réponse. Leur tristesse était visible – en même temps qu'une étrange détermination… hésitante –, mais ils restaient incapables d'expliquer leur décision de ne pas se rendre.

Richard brandit l'ignoble bourse en toile.

— Vous étiez tous au courant. Pourquoi ne pas être rentrés chez vous ?

Un homme prit enfin la parole.

— Un soir, je me suis glissé dans un champ, et j'ai pu parler à un

ouvrier agricole. Bien entendu, je lui ai demandé ce qu'il était advenu des résistants qui s'étaient livrés. Il m'a répondu que leurs enfants avaient déjà été emmenés au loin ou tués. Quant à eux, ils avaient été déportés sans pouvoir retourner chez eux dire adieu à leur famille. Si nous nous étions rendus aussi, quel bien cela aurait-il fait ?

— Une excellente question…, murmura Richard.

C'était la première fois qu'un Bandakar semblait comprendre pour de bon ce qui se passait.

— Vous devez arrêter l'Ordre, dit soudain Owen, et nous offrir la liberté. Pourquoi nous avez-vous forcés à venir jusqu'ici ?

L'optimisme très relatif de Richard fut aussitôt douché. S'ils avaient à peu près saisi la situation, les Bandakars étaient toujours très loin d'envisager une solution *sérieuse*. Ils désiraient être sauvés et attendaient que quelqu'un d'autre s'en charge à leur place.

Tous semblaient soulagés qu'Owen ait abordé un sujet qu'ils n'osaient pas évoquer.

Alors qu'ils attendaient la réponse de Richard, beaucoup de Bandakars jetaient des coups d'œil à la dérobée à Jennsen. Ils semblaient également troublés par l'énorme statue dont il ne voyait pour l'instant que le dos.

— Je vous ai fait venir, répondit enfin Richard, parce que vous devez mesurer la difficulté de ce que vous me demandez. Si vous pensez que je réussirai à chasser l'Ordre tout seul, vous vous trompez ! Aidez-moi, sinon, vos familles et vos amis sont condamnés à mort, je peux vous l'assurer. Pour que nous ayons une chance de vaincre, tous les membres de votre peuple doivent comprendre les choses que je vais vous dire.

» Jusque-là, vous avez pris beaucoup de risques et supporté bien des malheurs. Comprenez-le, mes amis, pour que votre démarche ne soit pas vaine, il vous faudra recourir à des méthodes qui vous sembleront choquantes et peu dignes de ceux qui connaissent la Lumière. Mais le temps presse, et l'heure des débats philosophiques est révolue. Une certitude demeure : vous avez tous résolu d'essayer de neutraliser les brutes qui tuent et réduisent en esclavage votre peuple.

» Vous êtes l'unique chance de l'Empire bandakar, mes amis. Et la dernière…

» Maintenant, écoutez ce que j'ai à vous dire. Ensuite vous devrez choisir ce que sera votre avenir.

Tous les résistants en haillons, les joues creusées par la faim et l'angoisse, déclarèrent qu'ils étaient prêts à écouter jusqu'au bout le seigneur Rahl.

Certains parurent soulagés qu'il s'adresse à eux avec une telle franchise. Et quelques-uns, hélas assez rares, semblèrent pressés d'entendre ce qu'il avait à dire.

Chapitre 41

— Il y aura trois ans à l'automne prochain, commença Richard, je vivais dans une ville appelée Hartland. À l'époque, j'étais guide forestier et je menais une existence paisible près de gens que j'aimais. Je ne connaissais presque rien du monde qui m'entourait. En un sens, j'étais un peu comme vous, avant l'arrivée de l'Ordre Impérial, et c'est pour ça que je comprends en partie vos sentiments face aux changements brutaux…

» Moi aussi, je vivais à l'abri derrière une frontière infranchissable par d'éventuels ennemis…

Les Bandakars échangèrent des murmures excités. À l'évidence, ils étaient surpris – et ravis – d'avoir tant de points communs avec le seigneur Rahl.

— Qu'est-il arrivé ? demanda un des compagnons d'Owen.

Richard ne put étouffer le sourire qui lui monta aux lèvres.

— Un jour, j'ai rencontré quelqu'un dans ma chère forêt. (Il désigna Kahlan.) Comme le vôtre, son peuple avait de gros problèmes, et elle cherchait de l'aide. Mais au lieu de m'empoisonner, elle me raconta son histoire et me prévint qu'un vent mauvais soufflerait bientôt sur ma terre natale. La frontière qui protégeait sa patrie se lézardait, et un tyran voulait réduire en esclavage les gens qu'elle aimait. Dès que ce serait fait, il viendrait chez moi avec les mêmes intentions…

Les Bandakars regardèrent l'Inquisitrice comme s'ils la voyaient pour la première fois. Il devait leur paraître étonnant que cette femme – une « sauvage », selon leurs critères – ait pu avoir les mêmes problèmes qu'eux.

Richard laissait dans l'ombre des pans entiers de l'histoire. Mais simplifier était indispensable s'il voulait se faire comprendre de ces hommes qui ignoraient tout de l'histoire du monde depuis… trois mille ans.

— Je fus nommé Sourcier de Vérité, et on me confia une arme magique qui m'aiderait lors du combat contre le mal.

Richard fit coulisser l'Épée de Vérité dans son fourreau. Plusieurs Bandakars firent la moue en découvrant une telle lame.

— Côte à côte, Kahlan et moi avons lutté pour vaincre l'homme qui tentait de nous écraser sous son joug. Dans un étrange pays, elle devint mon guide, m'aida à combattre nos ennemis, et m'aida à mieux connaître le monde – qui était bien plus vaste que je le pensais.

Kahlan me fit découvrir tout ce qui existait au-delà de la frontière. Grâce à elle, je compris qu'il me fallait combattre la tyrannie pour défendre la liberté – et ultimement, la vie elle-même.

» Kahlan m'a permis d'être à la hauteur du défi. Sans elle, je ne serais plus de ce monde, et davantage d'innocents auraient péri ou seraient réduits en esclavage.

Richard fut un instant submergé par un raz-de-marée de terribles souvenirs. Les amis perdus au combat, les victoires obtenues à des prix si élevés…

S'appuyant un instant au socle de la statue, il se souvint de l'assassinat de George Cypher, l'homme qu'il avait très longtemps pris pour son père – et qui l'avait aimé exactement comme si ç'avait été le cas.

Le chagrin revenait toujours ainsi, par vagues imprévisibles. Parfois, Richard se souvenait de son désespoir, à l'époque, quand il avait compris qu'il ne reverrait plus un homme qu'il adorait. À ces moments-là, il s'apercevait que George et tous les autres n'avaient jamais cessé de lui manquer dans un coin de sa tête…

Se reprenant, le Sourcier regarda de nouveau son auditoire.

— Grâce à Kahlan, j'ai fini par vaincre ce tyran – un monstre dont j'ignorais jusqu'à l'existence avant notre rencontre dans les bois de Hartland.

» Cet impitoyable tueur se nommait Darken Rahl et il était mon père.

Les Bandakars en écarquillèrent les yeux de stupéfaction.

— Vous ne le saviez pas, seigneur ? demanda l'un d'eux.

— C'est une très longue histoire… Un jour, je vous la raconterai peut-être. Pour l'instant, seules comptent les parties qui ont un rapport avec votre situation…

Richard prit le temps de réfléchir à la suite de son discours. Expliquer tout ça était si difficile…

— J'ai tué Darken Rahl pour sauver ceux que j'aimais et me sauver moi-même. Il avait fait abattre ou torturer assez de gens pour mériter la mort, mais j'ai dû l'exécuter pour éviter qu'il me tue. À l'époque, j'ignorais qu'il était mon père et que j'allais devenir le nouveau seigneur Rahl.

» S'il avait su qui j'étais, il m'aurait peut-être épargné. Mais il n'était pas informé de notre lien, et je détenais des informations dont il avait besoin. Pour les obtenir, il m'aurait fait torturer. Puis il m'aurait condamné à mort. Mais j'ai frappé le premier…

» Depuis cette époque, j'ai appris beaucoup de choses, et je dois vous en transmettre une partie, si vous voulez avoir une chance de vaincre l'Ordre Impérial.

» Mon pays natal, celui de Kahlan et celui de Darken Rahl forment

ce qu'on appelle le Nouveau Monde. Comme vous le savez sûrement, l'immense territoire qui s'étend derrière moi est l'Ancien Monde. Peu après la mort de mon père, la barrière qui séparait les deux mondes a disparu. C'est comparable à ce qui s'est produit avec les frontières, même si cette barrière est d'une tout autre nature magique…

» L'empereur Jagang, chef de l'Ordre Impérial, en a profité pour lancer une attaque massive contre le Nouveau Monde – exactement comme il a fait avec l'Empire bandakar. Nous combattons depuis deux ans pour vaincre cet envahisseur ou au minimum le renvoyer chez lui.

» La barrière nous a protégés pendant près de trois mille ans. Peu avant qu'elle soit érigée, à la fin des Grandes Guerres, les sorciers ennemis avaient réussi à créer des armes humaines capables de marcher dans les rêves.

Les Bandakars recommencèrent de murmurer. Ils avaient entendu parler de ceux qui marchent dans les rêves, mais sans vraiment comprendre de quoi il s'agissait.

— Ceux qui marchent dans les rêves, expliqua Richard, peuvent s'introduire dans l'esprit d'une personne afin de la contrôler. Il n'existe aucune défense. Quand l'attaque a eu lieu, on devient un esclave incapable de se rebeller contre un ordre, si abominable soit-il. À l'époque dont je parle, les gens étaient désespérés, parce qu'ils ne voyaient aucun moyen de combattre ces créatures.

» Alric Rahl, un de mes ancêtres, trouva une parade contre le pouvoir de ceux qui marchent dans les rêves. Alric régnait sur D'Hara, et il était un très grand sorcier. Grâce à son pouvoir, il créa ce qu'on nomme le « lien ». Tous ceux qui jurent fidélité au seigneur Rahl – mais du fond du cœur, pas du bout des lèvres – échappent aux maléfices de ceux qui marchent dans les rêves. Les D'Harans, depuis ce temps, n'ont rien eu à craindre des créatures comme Jagang.

» Les dévotions que vous venez de répéter sont la matérialisation de ce lien. Depuis trois mille ans, tous les D'Harans jurent ainsi allégeance à leur seigneur.

Quelques Bandakars avancèrent d'un ou deux pas.

— Sommes-nous protégés par le serment que nous venons de prêter ? demanda l'un d'eux. Le lien interdira-t-il nos esprits à celui qui marche dans les rêves ?

Richard secoua lentement la tête.

— Les Bandakars n'ont pas besoin du lien. Ils sont protégés d'une autre manière.

Les hommes ne cachèrent pas leur soulagement. Certains se tapèrent sur l'épaule et d'autres se flanquèrent de solides claques entre les omoplates. Ils jubilaient comme s'ils venaient d'échapper à un péril imminent.

— Comment pouvons-nous être protégés ? demanda Owen.

Richard prit une grande inspiration et la relâcha doucement.

— Une affaire d'équilibre, mes amis… Comme tout le reste dans le monde, la magie a besoin d'équilibre, et elle le trouve parfois d'une façon… surprenante.

Les Bandakars hochèrent gravement la tête. Alors qu'ils étaient totalement étrangers au don, ces hommes semblaient avoir une compréhension instinctive de la magie.

— Quand Alric Rahl a créé le lien pour protéger son peuple, il a vite pris conscience d'un problème : pour que cela marche au fil des siècles, il faudrait qu'il y ait *toujours* un seigneur Rahl doté de pouvoirs magiques. Le don d'un sorcier n'est pas automatiquement héréditaire, loin de là. Alric utilisa donc sa magie pour assurer qu'au minimum un descendant de chaque seigneur Rahl soit un sorcier capable d'assumer le lien entre son peuple et lui. Ainsi, la protection serait virtuellement éternelle.

Richard leva un index pour signaler l'importance de ce qu'il allait dire.

— En ce temps-là, on négligeait la notion d'équilibre, et personne ne se douta que la magie allait toute seule générer celui dont elle avait besoin. Depuis trois mille ans, le seigneur a toujours donné naissance à un fils apte à devenir un sorcier. En compensation, certains de ses autres enfants sont *totalement* étrangers à la magie.

À leurs regards vides, Richard comprit que ses interlocuteurs ne comprenaient rien à son discours. Pour des gens coupés du monde depuis si longtemps, son histoire devait sembler des plus bizarres – voire totalement délirante. Lorsqu'il avait rencontré Kahlan, il ne connaissait rien à la magie – car elle n'existait pas en Terre d'Ouest – et il lui avait fallu un moment pour s'y retrouver. Alors qu'il était né avec les deux facettes du don, il avait été d'une rare incompétence en matière de magie, et les choses commençaient à peine à s'arranger.

— Seuls quelques sorciers ont le don et le pouvoir qui va avec, continua Richard. En revanche, presque tous les gens naissent avec une fragile étincelle de don qui les relie à l'Univers tout entier. Ils n'ont aucun pouvoir, mais ils ne sont pas *étrangers* à la magie. Jusqu'à présent, cette subtilité n'était pas connue. On pensait qu'il y avait les sorciers, les magiciennes et les personnes sans pouvoir, voilà tout. Mais ce n'était pas vrai. En réalité, il y a une infime parcelle de pouvoir chez presque tous les êtres humains. C'est ça qui leur permet d'être connectés à la magie qui les entoure. Celle de la nature, des créatures magiques, des sorciers, des magiciennes…

— Chez nous, il y a aussi des sorciers, dit un des Bandakars. Des véritables pratiquants de la magie. Seuls ceux qui n'ont jamais vu…

— Non ! coupa Richard, refusant que son auditoire perde le fil de sa démonstration. Owen m'a parlé de ce que vous prenez pour de la

magie. C'est du mysticisme, et ça n'a aucun rapport avec mon sujet. Je parle d'une magie qui produit des résultats concrets dans le monde réel. Oubliez tout ce qu'on vous a enseigné sur la foi et les miracles qu'elle est censée accomplir. Ce n'est pas réel. La magie n'a rien à voir avec les fantaisies d'une imagination débridée…

— La foi est réelle, objecta un des hommes. Bien plus que ceux que nous voyons ou sentons.

Richard foudroya les Bandakars du regard.

— S'il en est ainsi, pourquoi avez-vous dû recourir à un poison fabriqué par un herboriste qui a travaillé toute sa vie sur les propriétés des plantes ? Parce que vous saviez que cette substance était bel et bien réelle ! Quand vos vies sont en jeu, vous pouvez très bien faire la différence entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas.

Richard désigna Kahlan.

— La Mère Inquisitrice a un réel pouvoir. Rien de comparable avec ce ridicule « mauvais œil » qu'on lance sur une personne, et qu'on accuse d'avoir provoqué sa mort, dix ou vingt ans après. Fondamentalement, la magie de ma femme est liée à la mort, donc elle est susceptible de vous affecter. Quand la Mère Inquisitrice touche un ennemi avec son pouvoir, il peut tomber raide mort sur-le-champ, pas un demi-siècle plus tard !

Richard croisa les bras et défia les Bandakars du regard.

— Si l'un de vous doute de ce que je dis, mettons mes propos à l'épreuve de la réalité. Pour commencer, qu'un de vos magiciens mystiques jette un sort afin de me tuer dans les dix minutes qui viennent. Ensuite, qu'il avance et s'expose à la magie mortelle de ma femme. Au terme de l'épreuve, vous serez libres de juger le résultat… Alors, quelqu'un relèvera-t-il le gant ? Y a-t-il parmi vous un « magicien » assez courageux pour tenter l'aventure ?

Aucun homme ne broncha.

— Eh bien, voilà la preuve, me semble-t-il, que vous savez très bien distinguer le rêve de la réalité. N'oubliez jamais cette petite démonstration, et tirez-en des leçons…

» Bien ! revenons à nos moutons… Comme je vous le disais, chaque seigneur Rahl a engendré au moins un fils capable de régner sur D'Hara et de protéger son peuple à travers le lien. Mais l'équilibre, j'ai déjà évoqué ce sujet, joue souvent des tours pendables à l'humanité…

» Récemment, nous avons découvert qu'une partie des autres enfants des seigneurs Rahl sont totalement dépourvus de magie. Je veux dire par là qu'ils ne possèdent même pas la fameuse « étincelle »…

» Comme ils sont étrangers au don, ces gens n'ont aucune connexion avec la véritable magie, et elle ne les affecte pas. Pour eux,

elle pourrait tout aussi bien ne pas exister, car ils n'ont pas la *possibilité* de la voir ou de la sentir. Pour mieux comprendre, pensez à un oiseau qui ne pourrait pas voler. Il ressemble à un oiseau, il a des plumes, il mange des insectes, mais il ne peut pas prendre son envol…

» Il y a trois mille ans, peu après la création du lien, les sorciers réussirent à ériger une barrière entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Cela marqua la fin des Grandes Guerres, puisque les agresseurs de l'Ancien Monde ne pouvaient plus entrer dans le Nouveau…

» Mais les gens du Nouveau Monde découvrirent vite qu'ils avaient un problème. Les enfants sans magie des seigneurs Rahl transmettaient cette caractéristique à leur descendance. C'était systématique. Si on laissait faire les choses, le don disparaîtrait en quelques générations…

» C'était terrifiant, parce que les humains, à l'époque, dépendait de la magie. Elle faisait partie de leur vie, elle les avait sauvés de ceux qui marchent dans les rêves, et la barrière existait grâce à elle. Bref, on lui devait la paix, elle guérissait les malades, retrouvait les enfants perdus, inspirait les artistes et rendait tout le monde heureux. De plus, elle guidait les hommes sur les chemins de l'avenir.

» Mais ce n'était pas tout. Certaines villes prospéraient et grandissaient parce qu'un sorcier pouvait répondre aux besoins des gens. Beaucoup de sorciers et de magiciennes gagnaient leur vie ainsi. Sur bien des plans, la magie permettait aux humains de contrôler la nature, améliorant considérablement leur vie. Le pouvoir bénéficiait à tout le monde, stimulait la créativité des individus et contribuait à leur épanouissement. Ses bénéfices étaient universels…

» Je ne veux pas dire que la magie était – ou est encore – indispensable. Mais il s'agissait d'un outil très utile. Comme le bras droit d'un homme, par exemple. C'est l'esprit qui est indispensable, pas l'outil – chacun de nous survivrait sans son bras droit, mais en aucun cas sans son esprit. Cela dit, la magie avait pris tant d'importance que beaucoup de gens la jugeaient indispensable.

» Les hommes et les femmes dépourvus de don passèrent vite pour une menace. S'ils continuaient de croître et de se multiplier, le monde risquait de perdre ce qu'il avait de plus précieux : la magie !

Richard marqua une pause pour étudier son auditoire. Il fallait que ces hommes mesurent l'importance de l'enjeu – qu'ils sachent à quel point la possible disparition de la magie avait terrorisé les « Anciens ».

— Qu'ont fait les gens de cette époque ? demanda un des Bandakars.

— Ils ont commis un acte monstrueux, répondit Richard d'un ton très calme.

Il sortit le livre d'une des sacoches accrochées à sa ceinture et le brandit pour que tous les résistants puissent le voir.

Dans le ciel, de gros nuages chargés de neige passaient lentement

au-dessus des pics.

— Ce livre s'intitule *Les Piliers de la Création*… C'est ainsi que les sorciers de l'époque appelaient ceux qu'on connaît aussi sous le nom de « trous dans le monde ».

— Pourquoi ce nom ? demanda un Bandakar.

— Sans doute parce que ces gens pouvaient devenir la source d'une toute nouvelle race d'humains. Une branche de l'espèce radicalement étrangère à la magie…

» J'ai découvert cet ouvrage il y a peu de temps, et c'est grâce à lui que je sais une grande partie de ce que je viens de vous raconter. On y apprend aussi ce qu'il advint, il y a trois mille ans, des Piliers de la Création.

Malgré le froid, les Bandakars étaient suspendus aux lèvres de Richard et ils n'auraient cédé leur place pour rien au monde.

— Et qu'est-il arrivé ? demanda Owen.

— Les trous dans le monde furent bannis, répondit Richard.

Des murmures coururent dans les rangs. La cruauté de ce châtiment avait de quoi remuer des hommes élevés dans une culture où l'exil était pire que la mort.

— C'est affreux…, souffla un des compagnons d'Owen.

— Mais ces Piliers de la Création, dit un autre homme, le front plissé de perplexité, avaient des proches et des amis dans leur ville ou leur village… Ils ont été bannis par des gens qui les aimaient…

— C'est exact, dit Richard. Les trous dans le monde étaient parfaitement intégrés dans leur communauté. Le livre évoque la tristesse de ceux qui décidèrent de les exiler. Ce ne fut certainement pas facile, mais les chefs de l'époque estimèrent essentiel de préserver la magie. Ils placèrent le bien commun au-dessus des intérêts individuels et exilèrent les Piliers de la Création.

» Il y a plus grave encore, mes amis… Il fut décidé que tous les descendants des seigneurs Rahl – à part l'héritier, bien entendu – devraient être mis à mort afin qu'aucun trou dans le monde ne puisse se marier et fonder une famille…

Cette fois, il n'y eut pas de murmures. Les Bandakars étaient atterrés par l'histoire des Piliers de la Création. Tête baissée, ils tentaient de se représenter ce qu'avait dû être la vie, à cette sombre époque.

Un homme finit par lever la tête. Visiblement troublé, il posa la question que Richard appelait de tous ses vœux.

— Où furent bannis les Piliers de la Création, seigneur Rahl ?

Presque tous les résistants levèrent les yeux, car cette question les fascinait.

— Les trous dans le monde ne redoutaient pas la magie. Et la

barrière était une création des sorciers…

— On les a forcés à traverser la barrière ! s'exclama un Bandakar.

— Oui, confirma Richard. Beaucoup de sorciers avaient péri pour que cette barrière, alimentée par leur pouvoir, protège les habitants du Nouveau Monde des ennemis qui entendaient détruire la magie et régner sur l'univers tout entier.

» Car tels étaient les enjeux capitaux des Grandes Guerres : la domination absolue et l'éradication de la magie…

» Quoi qu'il en soit, les chefs du Nouveau Monde exilèrent les Piliers de la Création de l'autre côté de la barrière.

» Une fois que ce fut fait, ils n'eurent plus jamais de nouvelles des exilés. Pour se donner bonne conscience, ils imaginèrent sans doute que les trous dans le monde avaient trouvé un endroit où repartir de zéro. Une sorte de terre promise, si vous préférez…

» Mais ce n'étaient que des spéculations, et la barrière, toujours infranchissable, interdisait qu'on pût les vérifier.

» Très récemment, la barrière a disparu, et la question se repose : que sont devenus les Piliers de la Création ? S'ils avaient pu s'installer dans l'Ancien Monde, on aurait dû retrouver facilement leurs traces. Mais tous les gens, dans le Sud, ressemblent à ceux du Nord : sans être des pratiquants de la magie, ils ont tous en eux une étincelle de don.

» Les Piliers de la Création se sont apparemment volatilisés.

— On peut supposer, intervint Owen, qu'ils sont tous morts il y a très longtemps. Ou qu'on les a massacrés…

— C'est ce que j'ai pensé au début, dit Richard. Mais une chose incroyable s'est produite : j'ai retrouvé ce peuple que je croyais perdu.

— Où sont ces gens, seigneur ? demanda un résistant. Ils sont de votre lignée, savez-vous ? Et ils ont été tellement maltraités…

— Suivez-moi, dit Richard, et je vous montrerai ce qu'il est advenu de ces bannis.

Le Sourcier fit faire le tour de la statue aux Bandakars. Quand ils découvrirent le personnage de pierre, ils ne cachèrent pas leur surprise et leur émerveillement.

Comme cet homme avait l'air vrai ! Comme ses traits semblaient réels !

À ces réactions, Richard supposa que les Bandakars n'avaient jamais vu de statue – en tout cas, de cette taille. Pour eux, ce monument devait être l'œuvre de la magie, pas une simple manifestation du génie humain.

Une étrange inversion des valeurs…

Richard posa une main sur le socle géant.

— Cette statue représente un sorcier de l'Ancien Monde nommé Kaja-Rang. Elle a été sculptée pour rendre hommage aux

extraordinaires pouvoirs de cet homme.

— Un sorcier ? s'étonna Owen. J'avais cru comprendre que la magie n'était pas très bien vue, dans l'Ancien Monde. Qu'y aurait fichu un grand sorcier, et pourquoi lui aurait-on rendu hommage ?

Richard fut ravi qu'Owen ait levé le lièvre.

— Les actes des gens ne sont pas toujours cohérents. Et plus les croyances sont irrationnelles, plus les contradictions deviennent frappantes. Pensez à vous-mêmes, les Bandakars… Quand une chose vous gêne, vous déclarez qu'elle n'est pas réelle. Pourtant, vous vous désolez de ce que l'Ordre vous a fait, et vous redoutez ce qu'il garde en réserve pour vous. Bref, vous désirez en être débarrassés le plus vite possible.

» Si rien n'était réel, comme vous l'affirmez, pourquoi faudrait-il lutter contre l'Ordre ? Quand on va bien chercher, votre mouvement de résistance est la négation même de tout ce que vous professez. Si nos sens sont imparfaits, comme vous le dites, comment pouvez-vous seulement être sûrs que des envahisseurs s'en sont pris à votre empire ?

» Pourtant, vous n'avez pas hésité à m'empoisonner pour me contraindre à vous aider. N'est-ce pas une démarche un peu radicale pour des mystiques qui doutent de la réalité du monde ?

Certains hommes parurent troublés par le discours de Richard. D'autres eurent l'air franchement embarrassés. Enfin, quelques-uns parurent surpris.

Mais aucun n'osa polémiquer avec le Sourcier.

— Les gens de l'Ancien Monde étaient comme vous, continua Richard, et rien n'a changé au fil des millénaires. Ils prétendent ne plus vouloir de la magie, mais ils s'affolent dès qu'elle semble leur faire défaut. L'Ordre Impérial est exactement ainsi. Jagang prétend délivrer l'humanité de la magie, mais il utilise des sorciers pour écraser la résistance du Nouveau Monde. Il clame haut et fort que la magie est maléfique. Pourtant, n'est-il pas lui-même une créature magique ? Celui qui marche dans les rêves, s'il était honnête, devrait refuser de diriger un empire en lutte contre la magie. Mais que fait-il, bien au contraire ? Il utilise son pouvoir, renie tout ce qu'il est censé penser, et se fait pourtant appeler Jagang le Juste !

» Malgré ses beaux discours, il cherche le pouvoir, tout simplement. Ses séides et lui sont des dictateurs et des bourreaux qui se paient de mots et de nobles intentions. Tous les tyrans pensent être différents des brutes qui les ont précédés. En réalité, ils se ressemblent tous, et ils ne reculent devant aucune abomination.

— Si je comprends bien, dit Owen, de plus en plus perplexe, les gens de l'Ancien Monde ne vivent pas selon leurs préceptes. Ils jurent que l'Univers serait meilleur sans la magie, mais ils utilisent sans

vergogne le pouvoir.

— C'est exactement ça.

— Dans ce cas, fit Owen en désignant la statue, pourquoi afficher leur contradiction en rendant hommage à un sorcier ?

Les nuages devenaient de plus en plus noirs. Pourtant, ils ne crevaient pas, comme s'ils attendaient eux aussi de connaître la fin de l'histoire.

— Cet homme est ici parce qu'il a sauvé les habitants de l'Ancien Monde d'une menace plus angoissante que la magie.

Richard leva les yeux sur le personnage qui rivait son regard de pierre sur les lointains Piliers de la Création.

— Kaja-Rang a réuni tous les trous dans le monde, après qu'ils eurent franchi la barrière, et il les a exilés une seconde fois.

Le Sourcier tendit un bras derrière lui, en direction de l'Empire bandakar.

— Il les a exilés là-bas, derrière une frontière, afin qu'ils ne puissent plus jamais traverser le col et revenir dans le monde.

» C'est lui qui donna un nom à ces bannis. Les Bandakars ! Ce mot vient du haut d'haran, une très ancienne langue, et il signifie « banni », justement. Kaja-Rang a sacrifié des milliers d'innocents pour que le don ne disparaisse pas de l'Ancien Monde.

» Vous êtes les descendants des Piliers de la Création, mes amis. Alric Rahl est votre ancêtre à tous, et vous appartenez à la maison Rahl. Le même sang coule dans nos veines, et vous êtes le peuple perdu !

Un long silence suivit cette déclaration.

Puis les Bandakars réagirent enfin, et une cacophonie épouvantable manqua de faire trembler le socle de la statue.

Richard ne tenta pas de ramener le calme. Se plaçant près de Kahlan, il laissa aux résistants tout le temps d'assimiler l'énormité de ce qu'ils venaient d'apprendre.

Les bras levés au ciel, certains hommes hurlaient d'indignation. D'autres gémissaient ou sanglotaient, accablés par tant de vilenie.

Quelques-uns contestaient divers points de l'histoire ou posaient des questions plus ou moins pertinentes. Chacun à sa manière, tous ces hommes tentaient d'échapper à l'horreur de ce que Richard leur avait révélé. Mais la réalité les rattrapait impitoyablement, et ils seraient bientôt contraints de rendre les armes. Qu'ils le veuillent ou non, les Bandakars étaient les descendants des premiers Piliers de la Création.

Le choc passé, Owen et ses compagnons se tournèrent de nouveau vers le Sourcier pour en apprendre plus.

— Seigneur Rahl, dit l'un d'eux, vous êtes un des « héritiers » et ce

sont vos ancêtres qui nous ont bannis…

Une sourde angoisse montait dans le cœur des Bandakars. Richard Rahl allait-il décider de les exterminer, maintenant qu'il les avait retrouvés ?

— C'est vrai, dit Richard, je suis le chef de l'empire d'haran, et vous êtes les descendants des trous dans le monde. J'ai le don, comme tous les seigneurs qui m'ont précédé. À l'instar de vos ancêtres, vous ne possédez pas une étincelle de pouvoir.

Debout devant la statue de Kaja-Rang, le bourreau des Bandakars, Richard balaya du regard les résistants en haillons.

— La décision de bannir vos ancêtres fut immorale et criminelle. Moi, Richard Rahl, seigneur de D'Hara, je déclare qu'elle est définitivement annulée. Si vous le désirez, mes amis, vous ne serez plus des Bandakars, mais des D'Harans, comme vous n'auriez jamais dû cesser de l'être !

Tous les hommes retinrent leur souffle. Richard pensait-il ce qu'il venait de dire ? Allait-il revenir en arrière ? Ajouter quelque restriction ?

Très calme, Richard passa un bras autour de la taille de Kahlan.

— Heureux que vous soyez de retour, mes amis…

Les compagnons d'Owen tombèrent à genoux, embrassant les pieds, le pantalon et les mains de leur seigneur. Ceux qui ne parvinrent pas à approcher assez se prosternèrent, baisant le sol sacré que leur libérateur avait foulé.

Très vite, les plus enthousiastes commencèrent d'embrasser l'ourlet de la robe de Kahlan.

Après des millénaires de séparation, ces hommes retrouvaient un membre de leur famille, et ils entendaient lui souhaiter dignement la bienvenue.

Chapitre 42

Tandis que les Bandakars se prosternaient autour d'eux, reconnaissants qu'on ait enfin levé leur sentence d'exil, Richard échangea un long regard avec Kahlan.

Visiblement agacée par ces débordements émotionnels, Cara faisait de louables efforts pour ne pas intervenir.

Jugeant que tout ça avait assez duré, Richard fit signe aux hommes de se relever.

— J'ai d'autres choses à vous dire… Veuillez m'écouter, je vous en prie…

Des larmes de joie roulant sur leurs joues, les Bandakars obéirent et entourèrent leur seigneur. On eût dit qu'ils venaient de retrouver un frère perdu de vue depuis longtemps…

Il y avait quelques hommes mûrs parmi les résistants, mais la plupart étaient très jeunes, comme Owen, ou un peu plus vieux – environ l'âge du Sourcier. Tous avaient traversé de terribles épreuves…

Mais le plus dur les attendait encore, car Richard allait devoir les obliger à regarder la réalité en face.

Il se tourna vers Jennsen et lui fit signe d'approcher.

Elle obéit, sortant de l'ombre de la statue, et tous les regards se rivèrent sur elle tandis qu'elle approchait de son frère.

Richard sourit de voir à quel point sa sœur resplendissait. Jouant avec une mèche de ses cheveux roux, elle regarda timidement les Bandakars, puis baissa les yeux.

Richard lui tendant les bras, elle vint se réfugier contre lui puis étudia de nouveau les étranges résistants qui lui ressemblaient sur un point capital.

— Je vous présente ma sœur, Jennsen Rahl, dit Richard. Elle est étrangère au don, exactement comme vous. Notre père a tenté de la faire assassiner. Le comportement normal d'un seigneur Rahl face à un Pilier de la Création…

— Et vous ne la rejetez pas ? demanda un homme, visiblement sceptique.

Richard serra Jennsen contre lui.

— Pourquoi le ferais-je ? Quel crime a-t-elle commis pour que je la repousse ? Être une femme et pas un homme, comme moi ? Ne pas mesurer la même taille que moi ? Avoir les cheveux roux ? Les yeux bleus ? Ou ne pas avoir le don ?

Les hommes eurent l'air embarrassés. Pour se donner une contenance, certains croisèrent les bras et d'autres étudièrent attentivement la pointe de leurs chaussures. Après tout ce que le Sourcier venait de dire, ils ne devaient pas se sentir très fiers d'avoir posé la question.

— Jennsen est jolie, intelligente et courageuse. Elle aussi a lutté pour affirmer son droit à la vie. Au cours de ce combat, elle a toujours su garder la tête froide, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Comme vous, elle est totalement étrangère à la magie. Mais je lui fais une place dans mon cœur, parce que nous partageons une valeur essentielle : le respect de la vie.

Un bêlement fit soudain sursauter le Sourcier. Il se retourna et vit que Betty trottinait pour les rejoindre. Jennsen en écarquilla les yeux de surprise.

Quand la chèvre fut arrivée, la sœur de Richard examina la longe et y découvrit des traces de dents.

— Betty, tu as coupé ta longe ? s'indigna Jennsen. Ce n'est pas bien du tout !

La chèvre semblait au contraire très fière de son exploit.

Soupirant d'agacement, Jennsen fit un petit geste d'excuses à Richard.

Très impressionnés, les résistants avaient reculé de quelques pas et ils murmuraient entre eux.

— Je ne suis pas une envoûteuse ! leur lança Jennsen. Avoir les cheveux roux ne prouve rien.

Les Bandakars ne parurent pas convaincus.

— J'ai eu affaire à toutes sortes de magiciennes, dit Richard. Aucune n'avait les cheveux roux. C'est une légende…

— Pas du tout ! insista un des hommes. (Il désigna Betty.) Et voici son esprit lige !

— Son quoi ? lança Richard.

— Son familier, dit un autre homme. Toute envoûteuse en a un. Dès qu'elle l'appelle, il accourt plus vite que le vent.

— J'aurais appelé Betty ? s'étonna Jennsen. (Elle brandit l'extrémité mâchouillée de la longe.) Je l'avais attachée à un arbre, et elle a rongé la corde.

— Non, dit un autre type, tu l'as appelée et elle est venue aussitôt.

Les poings plaqués sur les hanches, Jennsen avança vers les résistants… qui reculèrent avec un bel ensemble.

— Vous avez tous des amis et une famille, dit la jeune femme. Bref, vous faites partie d'une communauté. Je n'ai jamais pu avoir un ami parce que ma mère et moi devions fuir sans cesse les tueurs à la solde de mon père. S'il m'avait capturée, Darken Rahl m'aurait fait torturer puis abattre. Soit dit en passant, il vous aurait réservé le même sort,

s'il avait connu votre existence. Pour rendre ma solitude plus supportable, ma mère m'a offert Betty. C'était un bébé chèvre, et nous avons grandi ensemble. Si elle a coupé sa longe pour me rejoindre, c'est simplement parce qu'elle m'aime…

» Comme vos ancêtres, j'ai été rejetée à cause de ma naissance. Vous savez tous que c'est totalement injuste, et vous savez à quel point on souffre d'être banni. Et maintenant, vous voudriez me rejeter parce que j'ai les cheveux roux ? Et parce qu'une chèvre me tient compagnie ? Seriez-vous des crétins hypocrites et d'ignobles couards ?

» Pour commencer, vous avez empoisonné votre sauveur, et maintenant, vous m'ostracisez à cause d'absurdes superstitions ? Si j'avais une once de pouvoir, je vous carboniserais sur place, espèces de monstres !

Richard posa une main sur l'épaule de sa sœur et la tira en arrière.

— Ça va aller, Jennsen, ça va aller… Laisse-moi leur parler.

— Seigneur, dit un vieil homme, au dernier rang des Bandakars, vous prétendez être un sorcier, et vous nous demandez de le croire aveuglément. En un sens, vous exigez un acte de foi de notre part. Mais quand il s'agit de l'envoûteuse, vous affirmez que notre foi – ou notre instinct – n'est pas fiable…

— C'est vrai ! renchérit un autre résistant. À vous entendre, vous croyez en la véritable magie, et nous sommes de pauvres imbéciles trop crédules. Je suis d'accord avec bien des choses que vous avez dites, mais pas sur ce point-là !

Il ne pouvait pas y avoir d'adhésion partielle ou conditionnelle. Rejeter une partie de la vérité revenait à la refuser tout entière.

Mais comment convaincre des trous dans le monde que la magie existait vraiment ? De leur point de vue, Richard semblait commettre l'erreur même dont il les accusait. Et les persuader du contraire revenait à faire voir un arc-en-ciel à un aveugle…

— C'est très bien raisonné, concéda Richard. Laissez-moi un instant, et je vous montrerai que la magie dont je parle existe vraiment. (Richard fit signe à Cara d'approcher.) Va chercher la balise, s'il te plaît…

La Mord-Sith partit immédiatement vers le camp où Richard avait laissé son paquetage.

Le Sourcier vit que Jennsen avait les larmes aux yeux, mais qu'elle parvenait à les contenir. Alors qu'il se préparait à reprendre son discours, Kahlan entraîna à l'écart la sœur de son mari.

— J'ai encore des choses à vous dire, et elles sont très importantes. J'ai levé la sentence d'exil, mais ça ne veut pas dire que je vous accepte *sans conditions.*

— Vous avez pourtant dit être heureux de notre retour, rappela Owen.

— C'était une façon d'affirmer que vous étiez libres de choisir votre vie. Si vous le souhaitez, je vous accueille à bras ouverts dans l'empire d'haran. Cela dit, j'ai quelques exigences à votre égard, et n'espérez pas que j'y renonce. Tous les hommes sont libres, je ne le dirai jamais assez. Mais n'allez surtout pas vous méprendre : il existe une grande différence entre la liberté et l'anarchie.

» Si nous finissons par vaincre, vous deviendrez membres de l'empire d'haran, et vous devrez adopter certaines de ses valeurs fondamentales. Prenons un exemple très simple… Vous pouvez penser ce qui vous chante et tenter de convaincre les autres que vous êtes dans le vrai. Mais il n'est pas question que vous teniez pour des sauvages, ou des criminels, les gens qui luttent pour une liberté dont vous espérez profiter. Au minimum, ces guerriers auront mérité votre respect et votre gratitude. Leur vie vaut autant que la vôtre, et il n'est pas question qu'elle soit sacrifiée pour votre bénéfice. Car c'est cela, l'esclavage…

— Vous vous battez sauvagement pour une terre que nous n'avons jamais vue, dit un jeune homme. (Il désigna l'Empire bandakar, derrière son épaule.) Notre seule patrie est ici, et nous ne partagerons jamais votre amour de la violence.

— Qui a parlé de patrie ? s'écria Richard. Nous ne nous battons pas pour un pays, mais pour un idéal dont la liberté est la pierre de voûte. Nous ne versons pas notre sang pour un peu de poussière ou pour défendre des frontières imaginaires. Et surtout, nous ne vénérons pas la violence ! Si nous luttons, c'est pour la liberté des individus, leur droit à survivre et leur légitime quête du bonheur.

» Parce que vous rejetez aveuglément la violence, vous vous pensez supérieurs aux autres, ceux qui sont censés ne pas connaître la lumière. En réalité, vous capitulez devant le mal, rien de plus. Renoncer à se défendre revient à mendier la pitié et la compassion auprès de ses ennemis…

» Le mal ignore la pitié, et tout ce qu'on fait pour l'amadouer le rend plus fort. Baisser les bras revient à accepter l'esclavage, dans le meilleur des cas, et à se résigner à mourir, dans le pire. En ce sens, votre « non-violence » signifie que vous aimez mieux mourir que vivre.

» Avec l'Ordre, vous serez servis, croyez-moi !

» La clé de la survie d'un peuple est de résister à ceux qui emploient la force contre lui. La justification morale de cette forme de violence est simplement la défense du droit à la vie des individus. Écraser des agresseurs est une manière de dénier à la violence le droit de faire régner la terreur sur le monde. Chercher coûte que coûte à détruire ceux qui utilisent la force contre des innocents est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la vie. Résister aux bandits et aux

tyrans, voilà le meilleur moyen de célébrer la douceur et l'harmonie de l'existence !

» Refusez de vous défendre et vous deviendrez des souris qui tentent de négocier avec des hiboux. Vous pensez que les hiboux se comportent mal ? Eux, ils vous ont prévus à leur menu, et rien d'autre ne les intéresse.

» L'Ordre Impérial clame haut et fort que l'humanité est corrompue et que la vie ne vaut rien. Le salut et le bonheur, selon cette philosophie, ne peuvent se trouver que dans un autre monde. Un excellent prétexte pour massacrer à tour de bras dans celui-ci…

» Quand elle est librement consentie, la générosité est une des plus belles choses qui soient. Mais imposer le sacrifice revient simplement à donner un autre nom à l'esclavage. Les chantres du sacrifice sont des manipulateurs qui tentent de dissimuler les chaînes et les boulets qu'ils réservent à leurs victimes.

» Si vous devenez des D'Harans, nul ne vous demandera de sacrifier votre vie pour les autres. En échange, vous n'aurez aucun droit d'exiger qu'on le fasse pour vous. Croyez ce qui vous chante – refusez même de prendre les armes, si vous vous en sentez incapables – mais vous devrez contribuer à la défense de notre cause d'une façon ou d'une autre. Plus important encore, il vous sera interdit de participer physiquement ou intellectuellement à la destruction des valeurs de l'empire d'haran. Car il s'agit de trahison, et le châtiment le plus terrible attend ceux qui s'y livrent…

» L'Ordre Impérial a envahi des pays pacifiques tels que le vôtre. Chez vous, ses soudards ont torturé, violé et tué afin d'asseoir leur domination. Ils ont fait de même dans le Nouveau Monde, et ces forfaits les privent du droit à la compassion. Nous n'avons aucun dilemme, et le débat éthique est clos depuis longtemps : ces meurtriers doivent être éliminés.

Un homme fit deux pas en avant.

— Les règles élémentaires de la morale imposent qu'on ait pitié des brebis égarées…

— Où voyez-vous des brebis égarées, mes amis ? Ce sont des meurtriers ! Rien n'a plus de valeur que la vie, je vous le concède, et cette notion de « pitié » pourrait passer pour une manière de défendre cet inestimable trésor. Mais les bourreaux de l'Ordre se croient autorisés à disposer de la vie des autres. En multipliant les massacres, ils se sont privés du droit de vivre. Avoir pitié de tels monstres revient à les excuser et à leur permettre de continuer de tuer. Si un assassin n'est pas déchu de son droit à la vie, il peut légitimement estimer que tuer des innocents n'est pas un acte condamnable.

» La « pitié » accorde trop d'importance à la vie du meurtrier et diminue d'autant la valeur qu'on accorde à celle de sa victime. En un

sens, le sort du coupable importe plus que celui de l'innocent. Le mal l'emporte ainsi sur le bien, et la mort triomphe de la vie…

— Si je comprends tout, dit Owen, pour venger votre peuple, vous êtes prêt à tuer jusqu'au dernier habitant de l'Ancien Monde ?

— Absolument pas ! L'Ordre Impérial est maléfique, et il est bel et bien issu de l'Ancien Monde. Mais ça ne veut pas dire que tous ses habitants sont des monstres parce qu'ils ont eu la malchance de naître dans une région dirigée par des tyrans. Certains soutiennent activement leurs chefs et sont des suppôts du mal, mais tous ne se comportent pas ainsi. La majorité des gens de l'Ancien Monde souffre sous le joug de l'Ordre Impérial. Et beaucoup font ce qu'ils peuvent pour combattre la dictature. Au moment même où nous parlons, des hommes et des femmes courageux luttent pour se débarrasser des brutes qui les gouvernent. Nous avons tous le même but : la liberté.

» Je me fiche de la nationalité, du sexe ou de l'âge des combattants de la liberté. Tous croient à la valeur de l'individu, et c'est ce qui compte. L'endroit où vit une personne n'a pas d'importance…

» Mais là non plus, ne vous méprenez pas : l'Ordre Impérial a beaucoup de partisans. Ceux-là seront anéantis avec leurs chefs…

— Mais vous serez quand même disposé à faire quelques compromis, dit un des résistants les plus âgés.

— Où est la ligne de démarcation entre compromis et compromission ? Négocier avec le mal, c'est lui donner l'occasion de vous planter ses crocs dans la chair. Le venin s'introduit dans vos veines, et il finit par vous tuer…

— Ce sont des positions bien trop radicales, dit l'homme. Ça revient à claquer toutes les portes. Il faut toujours laisser une chance à la paix.

Richard se tapota la poitrine.

— Vous m'avez empoisonné, et cette substance me tue. Pour moi, elle est l'incarnation même du mal. Comment devrais-je m'y prendre pour négocier avec ce produit toxique ?

Personne ne répondit.

— Dans une relation commerciale, entre deux parties foncièrement honnêtes, une négociation au sujet du prix ou des conditions d'exécution d'un contrat est tout à fait normale. Mais quand il s'agit de morale ou de vérité, transiger n'est pas jouer !

» Pactiser avec des meurtriers – et c'est exactement ce que vous suggérez – les fait bénéficier d'un « relativisme éthique » qui est un piège mortel. Ce que j'entends par là est très simple : si nous les mettons sur un pied d'égalité avec nous, les bouchers de l'Ordre seront autorisés à penser que leurs croyances et leurs actes – y compris le viol et le meurtre – sont justifiables et justifiés. Bref, ils penseront que nous ne valons pas mieux qu'eux, et c'est intolérable ! Négocier avec le mal,

c'est jeter le bien aux orties ! Si tout devient égal à tout, les pires crapules réussiront à passer pour des saints, et on jettera d'authentiques héros au fond des poubelles de l'histoire.

» Comment trouver des « compromis » avec ceux qui torturent, violent et assassinent nos proches ? En instituant un quota de jours de torture par semaine ? En limitant le nombre de violeurs par village ? En édictant des conditions d'exécution d'otages acceptables ?

» Dans un conflit comme celui que nous vivons, le relativisme moral est une chimère. Y croire, c'est accepter de se suicider à petit feu.

» Proposer des négociations avec des bouchers est une manière insidieuse de devenir leur complice.

Les Bandakars parurent secoués par un discours si radical. Soudain, leur philosophie leur semblait dépassée, et beaucoup d'entre eux trouvaient dans les propos du Sourcier un écho de ce qu'ils pensaient tout bas depuis longtemps.

Richard leur montrait une façon nouvelle de voir la lumière, et ils se rendaient compte qu'ils avaient été aveugles pendant la majeure partie de leur vie.

Alors que les compagnons d'Owen méditaient sombrement, Cara revint et tendit la statuette à son seigneur.

Richard n'en aurait pas mis sa tête à couper, mais il semblait bien que la couleur noire avait encore gagné du terrain. À l'intérieur de la balise, le sable continuait de couler inexorablement.

— Kaja-Rang a placé une frontière à travers ce col pour vous enfermer dans l'Empire bandakar. Incidemment, c'est lui qui vous a donné ce nom… Sachant que la violence vous répugnait, il a eu peur que vous deveniez les proies impuissantes d'une horde de criminels. Pour vous protéger, il a eu l'idée du bannissement, ce châtiment qui vous permettait de continuer de mener une vie paisible. Voilà pourquoi vous connaissez l'existence du passage qui permet de contourner la frontière. « Contourner » est un verbe un peu simple, dans un tel contexte, mais il rend bien l'idée générale…

Owen parut de nouveau très troublé.

— Ce grand sorcier ne voulait pas que les Piliers de la Création se mêlent à la population de l'Ancien Monde. Si j'ai bien saisi, il entendait éviter la transmission de l'insensibilité à la magie. Mais qu'en est-il, dans ce cas, des criminels que mon peuple exile depuis des millénaires ? Leur permettre de vivre dans l'Ancien Monde ne pouvait qu'aboutir au résultat tant redouté par Kaja-Rang : les Piliers de la Création allaient croître et se multiplier !

— Très bien raisonné, Owen, dit Richard. Tu apprends vite à te servir de ton intelligence…

Le jeune homme sourit d'aise.

— Si vous suivez la direction de son regard, dit Richard en désignant la statue, vous verrez que Kaja-Rang le fixe sur un lieu appelé les Piliers de la Création. C'est un désert brûlant où rien ne peut survivre. La frontière imaginée par Kaja-Rang était *courbe*, mes amis. Lorsque vous exiliez un criminel, il ne pouvait pas fuir par la droite ou la gauche. Il devait aller tout droit, et finissait dans un cul-de-sac mortel.

» Jusqu'à ces dernières années, la frontière emprisonnait les bannis dans cette vallée de la mort. Manquant d'eau et de vivres, sans aucune connaissance du terrain, vos criminels n'avaient pas une chance de s'en tirer vivants.

Les Bandakars écarquillèrent les yeux.

— Donc, dit un homme, quand nous bannissions un criminel, c'était en réalité une condamnation à mort ?

— C'est ça, répondit Richard.

— Kaja-Rang nous a trompés, conclut l'homme. Il a fait de nous des assassins…

— Pouvez-vous l'en blâmer ? demanda Richard à brûle-pourpoint. Votre peuple se débarrasse de ses criminels en les bannissant et pas en les tuant. Soit. Mais ça revient à expédier des prédateurs dans le monde, afin qu'ils se trouvent d'autres proies que vous ! Au lieu d'exécuter les assassins, vous leur offrez la possibilité d'aller exercer leurs « talents » ailleurs. Avez-vous déjà réfléchi à cet aspect de la question ? À force de rejeter la violence, vous êtes devenus ses complices !

» Vous allez peut-être me dire que les victimes de vos tueurs lâchés dans la nature étaient des « sauvages » dont la vie ne comptait pas. Si cette question a jamais effleuré l'esprit de vos chefs, ils ont dû se répondre que la protection des précieux Bandakars passait avant toute autre considération…

» Kaja-Rang a imaginé une solution qui empêchait la « contamination » de l'Ancien Monde par les Piliers de la Création – et qui neutralisait des criminels dangereux. Il s'est chargé à votre place d'appliquer la peine de mort. En excluant tout recours à la violence, vous ouvrez une infinité de possibilités aux criminels. Le sorcier a su trouver une parade à cette menace.

— Créateur bien-aimé ! soupira Owen alors que ses jambes se dérobaient, les choses sont bien pires que ça… Vous ne savez pas tout, seigneur Rahl…

D'autres Bandakars semblaient au moins aussi terrifiés que leur jeune chef. Certains se laissèrent lourdement tomber sur le sol, comme lui. D'autres se détournèrent, se prirent la tête entre les mains et s'éloignèrent en sanglotant.

— Que veux-tu dire ? demanda Richard à Owen.

— Eh bien… Vous vous souvenez de ce que j'ai raconté sur notre mode de vie ? Cette façon d'être toujours ensemble et de tout partager ? Certaines personnes voyaient les choses autrement…

Les bras croisés et le front plissé, Kahlan se pencha sur le Bandakar.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle d'un ton sinistre.

Owen écarta les bras en signe d'impuissance.

— Certains désiraient davantage que nos joies simples et conviviales… Ces gens-là voulaient changer les choses. Les améliorer, comme ils disaient. Rendre la vie plus agréable, se construire de petites maisons, même si ça ne se fait pas chez nous…

— Owen dit vrai, intervint un des hommes âgés. Dans ma jeunesse, j'ai connu beaucoup de ces rebelles qui ne supportaient pas ce qu'ils appelaient les « principes agaçants » de l'empire.

— Qu'arrivait-il aux gens qui voulaient changer la vie ou qui cherchaient à s'affranchir des règles de l'empire ? demanda Richard.

Owen regarda ses camarades, qui semblaient aussi accablés que lui.

— Les porte-parole dénonçaient leurs discours et le Sage nous mettait en garde contre tout ce qui pouvait nous désunir. Immanquablement, toutes les idées de changement étaient rejetées et ceux qui les professaient recevaient un blâme. (Owen déglutit péniblement.) Il est souvent arrivé que ces « rebelles » décident de quitter l'empire. Ils empruntaient le même chemin que les criminels et partaient en quête d'une nouvelle vie. Aucun n'est jamais revenu…

Richard essuya d'un revers de la main la sueur qui perlait sur son front malgré le froid ambiant.

— Ils sont morts parce qu'ils cherchaient une meilleure façon de vivre…, souffla Richard. C'est un destin terrible, mais empreint d'une certaine grandeur.

— Vous ne comprenez pas ! s'écria Owen en se levant d'un bond. Nous sommes comme ces gens ! (Il désigna les résistants.) Nous avons refusé de nous rendre alors que l'Ordre torture des innocents à cause de nous. Certains que les horreurs ne cesseraient pas, nous ne nous sommes pas livrés…

» En agissant ainsi, nous avons agi contre la volonté des porte-parole et du Sage. C'était pour sauver l'empire, mais ça nous a quand même valu d'être blâmés par nos chefs.

» Pour trouver un moyen de chasser l'Ordre de Bandakar, nous avons franchi le col. Vous comprenez, maintenant ? Nous ressemblons aux « rebelles » qui ont émaillé toute notre histoire. Comme eux, nous avons voulu changer les choses. Comme eux, nous sommes partis pour fuir des principes qui nous étouffaient.

— Dans ce cas, vous commencez peut-être à comprendre que tout ce qu'on vous a enseigné est à la gloire de la mort, pas de la vie. La fameuse lumière que vous êtes censés connaître n'était qu'un moyen de vous aveugler, mes amis…

Richard posa une main sur l'épaule d'Owen. Puis il regarda la statuette que Cara venait de lui remettre.

— Vous êtes allés jusqu'au bout du voyage, dit-il, et vous avez découvert qu'il faut utiliser son esprit de manière indépendante quand on veut assurer sa survie et celle des êtres qu'on aime. Il vous reste beaucoup de choses à apprendre, mais vous êtes sur le bon chemin. Ne vous arrêtez pas et ne revenez surtout pas en arrière ! Si vous voulez réussir, il faudra mobiliser votre courage et agir comme je vous le demanderai. C'est la seule solution.

Pour la première fois, les résistants semblaient authentiquement fiers d'eux. Richard ne les estimait pas parce qu'ils répétaient des fadaises apprises par cœur, mais parce qu'ils avaient pris des décisions courageuses.

— Richard, demanda soudain Jennsen, pourquoi les « rebelles » ne sont-ils pas retournés dans l'empire ? Ayant découvert qu'ils devaient traverser les Piliers de la Création, ils auraient pu renoncer, ou au moins aller se procurer des vivres et de l'eau.

— Elle a raison, dit Kahlan. George Cypher a traversé la frontière en empruntant le Passage du Roi. Il a fait l'aller et retour ! Selon Adie, toute frontière doit avoir une « soupape de sécurité ». C'était le cas de celle-ci, nous le savons, alors, pourquoi nul n'est-il jamais revenu sur ses pas ?

Les Bandakars tendirent l'oreille, car cette question les fascinait.

— Je me suis demandé la même chose, dit Richard. Dans le Nouveau Monde, les frontières avaient besoin de « soupapes » parce qu'elles s'étendaient sur des lieues et des lieues. Celle qui se dressait ici était bien plus courte, et elle ne visait pas tout à fait les mêmes objectifs. Je veux dire qu'il n'y avait pas besoin que quelqu'un de l'extérieur puisse entrer dans l'empire. Bien au contraire, devrait-on ajouter…

» Kaja-Rang a dû imaginer une issue qui ne fonctionnait que dans un sens. Nous savons déjà que le chemin du retour était presque impraticable, mais je parie qu'il a ajouté un obstacle magique infranchissable.

— Je ne vois pas comment il a pu faire ça…, marmonna Jennsen.

Richard posa la main gauche sur le pommeau de son épée.

— Certains serpents peuvent avaler des proies beaucoup plus grosses qu'eux. Leurs crocs sont orientés de façon à empêcher leur victime de sortir, une fois qu'ils l'ont ingérée. Kaja-Rang a dû imaginer un passage à sens unique de ce type.

— Tu crois que c’est possible ? demanda Jennsen.

— La barrière qui séparait l’Ancien Monde du Nouveau pouvait permettre un aller et retour à certaines personnes, dans des conditions très précises. Une deuxième traversée était en revanche impossible. Un sorcier de l’envergure de Kaja-Rang était capable d’un exploit comparable. N’oubliez pas que sa frontière – un fragment du royaume des morts, rien que ça ! – est restée en place pendant près de trois mille ans.

— Donc, tous ceux qui ont quitté l’empire sont morts, dit Owen.

— J’en ai bien peur… Kaja-Rang avait conçu un plan sans faille. Et il avait choisi une localisation qui continuerait de vous isoler même en cas de défaillance de la frontière.

— C’est un point qui me dépasse, dit un jeune Bandakar. Si ce sorcier était assez puissant pour ériger une frontière capable de rester en place trois mille ans, comment expliquer que ce « fragment du royaume des morts » ait disparu pratiquement en un clin d’œil ?

— Je crois que c’est ma faute, dit Kahlan.

Elle avança vers les résistants, et Richard ne tenta pas de l’arrêter. Au point où en étaient les choses, il ne devait pas laisser penser qu’il cherchait à cacher des informations aux tout nouveaux D’Harans.

— Il y a environ deux ans, pour sauver Richard, j’ai invoqué sans le vouloir une force venue du royaume des morts qui détruit lentement la magie présente dans notre monde. Le seigneur Rahl a renvoyé ces « Carillons » chez le Gardien, mais il semble que ça n’ait pas suffi à régler le problème.

Les Bandakars échangèrent des regards inquiets. La femme qui se tenait devant eux venait d’admettre qu’elle était la cause de leur malheur. Par sa faute, ils avaient perdu leur frontière, et des envahisseurs avaient déferlé sur leurs villes et leurs villages.

À cause de la Mère Inquisitrice, un empire vieux de trois mille ans avait été réduit à néant.

Et ils avaient perdu tout ce qui comptait pour eux.

Chapitre 43

— Vous ne nous avez toujours pas montré votre magie, seigneur Rahl, dit un des hommes après un très long silence.

Richard brandit la statuette que lui avait apportée Cara.

— Kaja-Rang avait créé un artefact lié à la frontière et chargé de contribuer à sa protection. Cette balise m'a averti que votre empire n'était plus défendu…

— Pourquoi la partie supérieure est-elle plus noire que la nuit ? demanda un des Bandakars.

— C'est un moyen d'indiquer que le temps me file entre les doigts. En d'autres termes, que je vais bientôt mourir…

Des murmures inquiets coururent dans les rangs des résistants. Richard les fit taire d'un geste.

— Vous voyez le sable, dans la statuette ?

Tous les Bandakars tendirent le cou, mais certains étaient trop loin pour bien voir. Richard avança et marcha dans les rangs afin que tous constatent que la balise faite à son image était en réalité un sablier.

— Ce n'est pas vraiment du sable, mais de la magie…

— Seigneur, vous avez dit que nous ne pouvions pas voir la magie, objecta Owen.

— Le don vous est étranger, c'est vrai, et vous êtes incapables de percevoir la magie « normale ». Pourtant, la frontière vous empêchait bien de franchir le col. Comment expliquez-vous cette contradiction ?

— Le royaume des morts…, répondit un homme comme s'il pensait que la réponse était évidente.

— C'est exactement ça ! La magie ne vous affecte pas, mais tenter de traverser la frontière vous aurait coûté la vie. Pourquoi ? Parce que nul n'a jamais prétendu que vous étiez insensibles à la mort ! Don ou pas, vous êtes des créatures mortelles liées à la vie et à son ennemie irréductible.

Richard brandit plus haut la statuette.

— La magie de cet artefact est également liée au royaume des morts. Ayant un lien avec le Gardien, comme tout être destiné à périr un jour, vous êtes à même de voir le sable qui égrène le peu de temps dont je dispose…

— Je ne vois pas ce qu'un vulgaire sablier peut avoir de magique, marmonna un homme. Vous parlez de pouvoir, seigneur, et du temps qu'il vous reste à vivre, mais ce ne sont que des mots, et nous voulons des preuves.

Richard tourna la statue sur le côté. Le sable continua de couler *latéralement.*

Les Bandakars approchèrent comme une volée de gamins curieux d'admirer un prodige. Certains tendirent la main pour toucher la partie noire de la balise. D'autres étudièrent avec une attention fascinée la fraction encore transparente du Sourcier miniature.

Les résistants étaient impressionnés, mais ils avaient encore des doutes sur l'explication de Richard.

— Nous voyons tous le sable couler, dit un Bandakar, mais comment être sûrs que nous sommes différents de vous, seigneur, ou de vos compagnons ? Puisque nous pouvons voir cette magie, nous ne sommes peut-être pas des Piliers de la Création, tout compte fait…

Richard réfléchit un moment au meilleur moyen de prouver à ces hommes que la magie existait. Il fallait trouver un moyen indirect, puisqu'ils étaient des trous dans le monde. Mais lequel ?

Richard avait le don, il le savait. Quant à le contrôler, c'était une autre affaire. Son pouvoir était activé par la colère, comme en témoignait son lien avec l'Épée de Vérité. Contrairement à Zedd, il ne pouvait pas lancer des sortilèges à volonté. Et de toute façon, son « public » n'aurait rien vu…

Du coin de l'œil, il aperçut Cara, debout les bras croisés. Alors, une idée naquit dans son esprit.

— Le lien qui unit le seigneur Rahl à son peuple est de nature magique, dit-il. Et il ne se limite pas à protéger les D'Harans de celui qui marche dans les rêves…

Le Sourcier fit signe à Cara d'approcher.

— En plus d'être mon amie, Cara est une Mord-Sith. Depuis des milliers d'années, ces femmes se dévouent corps et âme à la protection du seigneur Rahl. (Richard souleva le bras de Cara afin que tous voient la tige de cuir rouge reliée à son poignet par une fine chaîne d'argent.) C'est un Agiel, l'arme très spéciale des Mord-Sith. Le pouvoir de cet objet lui est fourni par le lien qui existe entre sa propriétaire et le seigneur Rahl – moi-même, en l'occurrence.

— Il n'y a pas de lame, dit un des hommes. Je ne vois pas en quoi il s'agit d'une arme.

— Regardez de plus près, conseilla Richard. (Tenant Cara par le coude, il la fit marcher au milieu des Bandakars.) Cet homme a raison : il n'y a pas de lame, et ce n'est qu'une simple tige de cuir à l'air inoffensif.

Les hommes se penchèrent vers Cara, qui ne se braqua pas et leur permit même de toucher et de soupeser son Agiel. L'exercice lui tapait sûrement sur les nerfs, mais que n'aurait-elle pas fait pour son seigneur ?

Richard ordonna soudain à son amie de faire une petite

démonstration. L'arme volant dans son poing, Cara approcha d'Owen et la lui posa sur l'épaule.

— Elle a déjà fait ça, dit le jeune Bandakar à ses compagnons, et je n'ai rien senti de particulier.

Cara répéta l'opération sur plusieurs résistants. Quelques-uns reculèrent d'instinct, craignant d'avoir mal même si leurs amis semblaient indemnes.

Mais la plupart purent constater que le contact de l'Agiel les laissait de marbre.

Richard releva lentement sa manche.

— Maintenant, je vais vous montrer qu'il s'agit pour de bon d'une puissante arme magique.

Il tendit son bras à Cara.

— Fais-moi saigner, dit-il d'un ton calme qui ne trahissait en rien l'horreur que lui inspiraient les Agiels depuis sa longue captivité au Palais du Peuple.

— Seigneur Rahl, je ne…

— Obéis !

— Prends-moi plutôt comme cobaye ! lança Tom en offrant son avant-bras dénudé à la Mord-Sith.

Cara jugea l'initiative judicieuse et se tourna vers le géant blond.

— Non ! cria Jennsen – bien trop tard.

Tom hurla de douleur quand la pointe de l'Agiel entra en contact avec sa chair. Du sang coulant du creux de son bras jusqu'à son poignet, il recula sur des jambes soudain tremblantes.

Les Bandakars en restèrent bouche bée.

— C'est un truc…, murmura cependant l'un d'eux.

Tandis que Jennsen réconfortait Tom, Richard offrit de nouveau son bras à Cara.

— Montre-leur ce que peut faire la magie de ton arme !

— Seigneur, je…

— Allez ! Fais-le, afin qu'ils comprennent. (Richard se tourna vers les hommes.) Approchez, histoire de ne rien manquer du spectacle. Vous verrez qu'il n'y a pas de « truc », et que la magie peut faire au moins aussi mal qu'une lame.

Richard ferma le poing et présenta le creux de son bras à Cara.

— Fais-le, mon amie, et ne cherche pas à me ménager. Sinon, tout ça ne servira à rien, et je ne veux pas m'infliger ce calvaire en vain.

Cara fit une grimace qui en disait long sur ce qu'elle pensait de cet ordre. Puis elle regarda son seigneur et lut dans ses yeux une détermination inébranlable.

Le Sourcier, lui, vit sur le visage de la Mord-Sith la douleur que lui infligeait le simple fait de tenir l'Agiel. Serrant les dents, il fit signe qu'il était prêt.

Cara plaqua son arme dans le creux du bras de Richard.

On eût dit que la foudre venait de tomber sur le mari de Kahlan. Le contact d'un Agiel, encore plus lorsqu'on en gardait de cuisants souvenirs, comme Richard, était une expérience dévastatrice. L'onde de choc se répercuta jusque dans l'épaule du Sourcier, et il eut le sentiment que tous les os de son bras venaient d'exploser.

Cara fit lentement descendre l'Agiel jusqu'au poignet de son seigneur. Du sang jaillit de la peau éclatée et forma un étrange ruisselet rouge.

Durcissant ses abdominaux, Richard bloqua son souffle et se laissa tomber sur un genou. Il aurait préféré rester debout, devant les Bandakars, mais la douleur était vraiment trop forte.

Les compagnons d'Owen semblaient terrifiés et stupéfiés par ce spectacle.

Dès que Cara eut éloigné l'Agiel de sa peau, Richard inspira à fond et eut l'impression qu'on lui déchiquetait la poitrine de l'intérieur.

Son propre sang lui empoissait les doigts et sa tête tournait comme une toupie.

Kahlan accourut, tenant un mouchoir que Jennsen lui avait donné.

— As-tu perdu l'esprit ? demanda-t-elle à son mari tout en lui bandant le bras.

— Merci, souffla Richard, éludant délibérément la question.

Il ne pouvait pas empêcher ses doigts de trembler. Cara s'étant un peu retenue, il était sûr de n'avoir aucun os cassé, mais la douleur lui arrachait quand même des larmes.

Dès que Kahlan eut terminé le pansement, Cara glissa une main sous le bras de son seigneur et l'aida à se relever.

— La Mère Inquisitrice a raison, dit-elle. Vous avez perdu l'esprit…

Richard ne tenta pas de convaincre les deux femmes que ce qu'il venait de faire était absolument nécessaire. Au contraire, il se tourna vers les Bandakars et leur montra son bras enveloppé d'un bandage déjà rouge de sang.

— Voilà une magie puissante, n'est-ce pas ? Si vous ne pouvez pas voir la sorcellerie, contemplez au moins ses résultats. Si Cara le désire, son Agiel peut tuer… (Les Bandakars considérèrent la Mord-Sith avec un tout nouveau respect.) Mais sur vous, cette arme n'aurait aucun effet, parce qu'il vous manque l'étincelle de don requise pour être réceptif à la magie.

Les résistants étaient beaucoup plus calmes, comme si la vue du sang les avait rappelés à la réalité.

Richard les passa de nouveau en revue d'un pas très lent.

— Chaque mot que j'ai dit devant vous était la vérité, et je ne vous ai rien caché d'important. Vous savez qui je suis, qui vous êtes, et dans

quelle situation nous sommes tous. Si vous avez des questions, je vous répondrai en toute franchise…

Les hommes s'interrogèrent du regard, mais aucun ne se décida à prendre la parole.

— Mes amis, l'heure est venue pour vous de décider quel avenir vous entendez offrir à vos proches. Aujourd'hui, vous allez devoir poser la première pierre d'un monument appelé le « futur »… (Richard désigna Owen.) Je sais que la bien-aimée de votre camarade, Marilee, lui a été enlevée par l'Ordre Impérial. J'ai conscience que vous avez tous beaucoup souffert des exactions des envahisseurs. Je ne connais pas tous vos noms, et moins encore ceux de vos proches, mais croyez-moi, je partage votre souffrance.

» Le malheur vous a poussés à imaginer un plan : m'empoisonner pour que je vous aide. Je comprends que vous en soyez arrivés là, mais je désapprouve néanmoins votre comportement. (Beaucoup de Bandakars baissèrent les yeux.) Aujourd'hui, je vais vous donner une chance de choisir le bon chemin – pour vous-mêmes et pour ceux que vous aimez.

» Vous avez prouvé votre valeur en survivant si longtemps dans des conditions terribles. Mais à présent, vous allez devoir faire un choix. (Richard posa la main gauche sur la garde de son épée.) Je veux savoir où est caché l'antidote dont j'ai besoin pour ne pas crever comme un chien.

Les Bandakars se consultèrent du regard. Aucun ne semblait savoir que répondre à la requête du Sourcier.

Owen tenta de déterminer ce que pensaient ses camarades, mais il ne lut rien d'évident sur leurs visages.

— Si nous promettons de vous révéler où est l'antidote, seigneur Rahl, nous jurerez-vous *d'abord* de venir à notre secours ?

Richard recommença de marcher de long en large devant les Bandakars. Le sang qui coulait de ses doigts laissait derrière lui une piste de petites gouttes écarlates.

— Pas question ! répondit-il. Je ne vous permettrai pas de vous en tirer en créant un lien entre deux affaires qui n'en ont pas. M'empoisonner était un crime, et je vous donne une chance de réparer le mal que vous avez fait. Si je vous concède quelque chose en échange de mon salut, ça renforcera l'illusion que vos actes étaient justifiés. Vous n'avez qu'une option moralement défendable : me dire où est l'antidote sans rien attendre en retour de ma part. Aujourd'hui, vous devez décider ce que sera votre vie future. Tant que je ne saurai pas ce que vous avez choisi, je ne vous ferai pas l'ombre d'une promesse…

Certains hommes paraissaient paniqués et d'autres étaient au bord

des larmes. Owen leur fit signe de s'éloigner avec lui, afin qu'un débat puisse être conduit loin des oreilles de Richard.

— Non ! lança le Sourcier. (Les Bandakars se turent et se tournèrent tous vers lui.) Vous ne devez pas prendre une décision collective. Je veux que chacun de vous me fasse part de son choix *personnel.*

— Qu'entendez-vous par là, seigneur ? demanda un des hommes.

— Je veux connaître le choix individuel de chaque membre de votre groupe. Faut-il me libérer du poison, ou l'utiliser pour faire pression sur moi ? C'est une question simple, non ?

— Mais nous devons délibérer et déterminer une position commune, objecta un autre résistant.

— Pourquoi donc ?

— Afin de prendre la bonne décision. Dans une situation délicate, c'est le groupe qui doit trancher, pas l'individu. Le consensus est la base de la démocratie.

— Un joli discours pour parer de toutes les vertus ce qui est en réalité la loi du nombre, comme chez les bêtes sauvages.

— Chercher le consensus est une démarche hautement morale, affirma un troisième homme, parce que ça revient à exprimer la volonté du peuple.

— Je vois…, lâcha Richard. Donc, si vous étiez tous d'accord pour violer ma sœur, ce serait un acte moral, puisque dicté par un consensus. Et si je tentais de vous en empêcher, je serais maléfique, car je ne représenterais que moi-même. Est-ce ainsi que vous voyez les choses ?

— Eh bien… pas vraiment, répondit un des Bandakars tandis que ses compagnons rentraient la tête dans les épaules, comme s'ils avaient peur qu'un orage éclate.

— Le bien et le mal ne sont pas les produits d'un consensus, dit Richard. Les choix éthiques doivent reposer sur le respect de la vie, pas sur un unanimisme de façade. Aucun consensus ne forcera jamais le soleil à se lever après minuit, et aucun ne transformera le bien en mal. Si une chose est mauvaise, qu'importe qu'elle compte des milliers de partisans ? Il faut la combattre, même si on est le seul à le faire. Et quand un acte est moral, on doit l'accomplir malgré l'éventuelle désapprobation des masses…

» Je ne veux plus entendre de bla-bla au sujet du consensus. Vous n'êtes pas un troupeau de moutons, mais des hommes dignes de ce nom ! J'entends connaître l'opinion de chacun d'entre vous… (Richard désigna le sol.) Baissez-vous et ramassez deux cailloux.

Sans cacher leur surprise, les Bandakars obéirent.

— Maintenant, chaque homme va serrer un ou deux cailloux dans sa main droite. Puis il viendra se présenter devant moi, l'homme que

le « consensus » a décidé d'empoisonner, et il ouvrira le poing. Ainsi, je saurai ce qu'il pense, mais ses camarades continueront de l'ignorer…

» Un seul caillou signifiera le refus de me révéler où est l'antidote *avant* que j'aie juré de libérer votre peuple. Deux cailloux symboliseront la position inverse. Est-ce bien clair ?

— Mais qu'arrivera-t-il si nous optons pour les deux cailloux ? Viendrez-vous à notre secours ?

— Quand vous m'aurez donné votre réponse, vous découvrirez la mienne… Si je sais où est l'antidote, je peux décider de vous aider, ou au contraire m'arranger pour le trouver puis retourner m'occuper de *mes* problèmes. Désolé, mais vous ne le saurez pas avant de m'avoir communiqué *votre* décision.

» Maintenant, écartez-vous les uns des autres et, sans que nul ne vous voie, choisissez de serrer un ou deux cailloux dans votre poing droit. Quand ce sera fait, venez chacun à votre tour devant moi pour me faire connaître votre choix personnel.

Les Bandakars s'éparpillèrent en échangeant des regards interloqués. Mais ils jouèrent le jeu, et ne se consultèrent pas pour déterminer leur position. Dans l'intimité de son esprit, chaque homme allait opter pour la réponse qui lui semblerait la meilleure.

Pendant que les Bandakars réfléchissaient, Cara et Kahlan approchèrent du Sourcier. Et elles ne semblaient pas contentes du tout…

— Vous avez perdu l'esprit ? murmura la Mord-Sith, furieuse.

— Décidément, c'est la question à la mode, aujourd'hui…

— Seigneur Rahl, dois-je vous rappeler que vous avez déjà organisé un scrutin, il n'y a pas si longtemps ? Avec un résultat catastrophique…

— Cara a raison, c'est de la folie, souffla Kahlan.

— Mais non, c'est différent, cette fois…

— Différent, mon œil ! s'écria la Mord-Sith. Des ennuis se profilent…

— C'est différent, insista Richard. Je leur ai dit ce qu'il était juste de choisir. Ils doivent décider entre le bien et le mal, et les enjeux sont clairs.

— Tu laisses ces hommes déterminer ton avenir, dit Kahlan. Alors que tu ne les connais pas, tu places ton destin entre leurs mains.

— J'agis ainsi parce que je le dois… Allons, il est temps de savoir ce qu'ils ont décidé…

Cara alla se poster au pied de la statue de Kaja-Rang.

Même si elle ne comprenait pas les motivations de son mari, Kahlan lui serra tendrement le bras pour l'assurer de son soutien. Puis elle rejoignit la Mord-Sith, Jennsen et Tom.

Richard leur tourna délibérément le dos. Il ne fallait pas que Kahlan voie à quel point il souffrait. Le poison continuait de lui déchirer la poitrine, et chaque inspiration devenait une torture. Après la démonstration, avec l'Agiel, son bras l'élançait comme si on l'avait écorché vif.

Tout ça n'était rien comparé aux maux de tête…

Richard se demanda si Cara pouvait voir dans ses yeux qu'il était au plus mal. Après tout, les Mord-Sith étaient des expertes de la souffrance.

Le Sourcier savait qu'il devrait ingérer l'antidote avant d'avoir aidé les Bandakars. D'autant plus qu'il ignorait comment débarrasser leur empire des soudards de l'Ordre.

S'il avait connu un moyen, il aurait commencé par bouter l'ennemi hors du Nouveau Monde !

De plus, il n'y avait pas que la menace du poison… Le temps coulait entre les doigts de Richard, et chaque seconde le rapprochait du désastre. Si rien n'était fait, les migraines provoquées par le don finiraient par le tuer. Mais pour l'heure, elles l'affaiblissaient, permettant au poison d'agir plus vite et plus efficacement. Chaque jour, lutter contre le produit toxique devenait un peu plus difficile.

Si les Bandakars choisissaient de lui donner l'antidote, Richard aurait une chance de s'en tirer.

Sinon, il n'était plus qu'un mort en sursis.

Chapitre 44

Les Bandakars cherchaient l'inspiration en marchant de long en large au sommet du col. Certains avaient les yeux baissés et d'autres regardaient la statue de Kaja-Rang, l'homme qui avait banni leurs ancêtres.

Quelques-uns jetaient des coups d'œil furtifs à leurs compagnons. Ils brûlaient d'envie de leur demander conseil, mais ils s'en tenaient aux ordres de Richard.

Lorsque le Sourcier vint se camper devant eux, un des plus jeunes résistants se dirigea vers lui. Ce garçon avait paru fasciné par les propos de Richard et il semblait y avoir mûrement réfléchi. Si celui-là votait « non », le combat serait perdu avant même d'avoir commencé.

Mais il ouvrit le poing et dévoila deux cailloux. Richard en soupira de soulagement : au moins, il aurait réussi à convaincre un de ses interlocuteurs.

Un autre homme se présenta devant le Sourcier et lui montra deux cailloux. Sans trahir ses sentiments, Richard hocha simplement la tête et fit signe au type de s'écarter.

Les autres attendaient en ligne face au Sourcier. Ils avancèrent, ouvrirent le poing, puis s'éloignèrent. Tous montrèrent deux cailloux à Richard, indiquant qu'ils refusaient de faire pression sur lui en le menaçant de mort.

Owen passa le dernier. Tendant le bras, il ouvrit le poing et souffla :

— Vous ne nous avez fait aucun mal.

Lui aussi avait opté pour deux cailloux.

— J'ignore ce qu'il adviendra de nous, ajouta Owen, mais nous n'avons pas le droit de recourir au chantage face à un homme tel que vous.

— Merci, dit simplement Richard. (Son sincère soulagement fit sourire d'aise plusieurs Bandakars.) Votre vote a été unanime ! Je suis content que vous ayez tous opté pour la même solution. Nous avons désormais de solides fondations sur lesquelles bâtir un avenir commun.

Les résistants se regardèrent, visiblement surpris. Puis ils se réunirent par petits groupes et s'ébaubirent d'avoir pris la même décision sans s'être consultés. Constater qu'ils étaient unis les réjouissait, et Richard ne pouvait pas les en blâmer.

Très satisfait, il alla rejoindre Kahlan, Cara, Jennsen et Tom.

— Alors, j'ai perdu l'esprit ? demanda-t-il à son épouse et à sa garde du corps.

La Mord-Sith croisa agressivement les bras.

— Et qu'auriez-vous fait s'ils avaient choisi l'autre solution ?

— Je n'aurais pas été plus avancé que maintenant, mais pas moins… J'aurais dû les aider, mais en sachant que je ne pouvais pas me fier à eux.

— Et si tu avais obtenu un résultat mitigé ? demanda Kahlan, toujours très mécontente. Par exemple une courte majorité de « oui » ?

— Eh bien, après avoir appris où est l'antidote, j'aurais dû tuer ceux qui auraient voté « non »…

Cara sourit de satisfaction. C'était exactement comme ça qu'elle voyait la démocratie. Moins convaincue, Kahlan hocha cependant la tête.

Jennsen, en revanche, eut l'air profondément choquée.

— En votant « non », lui expliqua son frère, ces hommes auraient choisi de me réduire en esclavage par le biais d'une sentence de mort. Dans l'action, je n'aurais jamais pu me fier à eux, et nous ne sommes pas en position de nous exposer à la trahison. Mais c'est une affaire réglée, à présent, alors, inutile de nous tourmenter pour rien…

Richard se tourna vers les Bandakars.

— Vous avez décidé de me rendre ma vie…

L'air soudain très grave, les hommes se turent et tendirent l'oreille.

Le Sourcier regarda la statuette qui le représentait. Le sable continuait de couler et la couleur noire gagnait inexorablement du terrain. Sa vie lui coulait entre les doigts comme de l'eau, et il serait bientôt à court de solutions.

Les nuages étaient si sombres, désormais, qu'on se serait cru au crépuscule, pas au milieu de l'après-midi.

— Nous allons faire de notre mieux pour vous aider à chasser l'Ordre de chez vous, annonça-t-il.

Des vivats saluèrent cette déclaration. Richard vit sur le visage des Bandakars des sourires franchement épanouis. Cette réaction révélait à quel point ils rêvaient d'être débarrassés des soudards de l'Ordre. Mais seraient-ils toujours aussi ravis quand le Sourcier leur révélerait le rôle qu'il leur réservait ?

Richard avait une priorité : Nicholas le Chapardeur. Tant que ce sorcier pourrait les espionner à travers les yeux des coureurs, le Sourcier et ses compagnons seraient en danger et ils n'auraient pas les coudées franches pour semer partout dans l'Ancien Monde la graine qui conduirait à une révolte contre l'Ordre Impérial.

Il n'y avait pas que ça… Grâce à son pouvoir, Nicholas était en mesure d'envoyer des tueurs à Richard et à ses amis. L'idée que ce

monstre sache où était Kahlan glaçait les sangs de Richard…

Le sorcier devait être éliminé ! En tuant le chef des envahisseurs, Richard contribuerait peut-être à la libération de l'Empire bandakar…

Richard fit signe aux résistants d'approcher.

— Avant que nous parlions du salut de votre peuple, vous devez me montrer où vous avez caché l'antidote.

Owen s'agenouilla, s'empara d'une pierre pointue et dessina un grand ovale sur une partie plate du sol rocheux.

— Ce tracé représente les montagnes qui entourent Bandakar. (Il posa la pierre au bout de l'ovale, du côté de Richard.) Voici l'emplacement du col, où nous sommes en ce moment. (Il ramassa trois petits cailloux et posa le premier tout près de la pierre.) C'est Witherton, notre ville… On y trouve de l'antidote…

— Et vous vous cachiez autour de la cité, dans les collines ? demanda Richard.

— Essentiellement dans la partie Sud, répondit Owen. (Il posa son deuxième caillou au milieu de l'ovale.) Cette ville se nomme Northwick. C'est là qu'est caché le deuxième flacon d'antidote. (Enfin, il déposa le troisième caillou au bout de l'ovale.) Hawton… La troisième ville où est dissimulé un flacon d'antidote.

— Si je comprends bien, dit Richard, il me suffit d'aller dans une de ces cités et de récupérer un flacon. Votre ville étant la plus proche et la moins grande, c'est probablement notre meilleure chance de réussir…

Quelques hommes secouèrent tristement la tête et d'autres détournèrent le regard.

Très gêné, Owen toucha tour à tour chaque caillou.

— Je suis navré, seigneur Rahl, mais un flacon ne suffira pas. Le poison agit depuis trop longtemps… Au point où nous en sommes, deux ou trois flacons ne feront pas l'affaire. L'homme qui a conçu le poison nous a prévenus : si le délai dépassait quelques jours, les quatre doses d'antidote deviendraient nécessaires.

» Vous avez pris la première, mais trop tard pour qu'on puisse s'arrêter là. Toujours selon cet homme, l'intoxication va passer par trois phases, et vous aurez besoin de tous les flacons. Si vous ne les buvez pas, vous périrez…

— Trois phases ? Que veux-tu dire ?

— La première est la douleur, dans votre poitrine. La deuxième est une sensation de vertige qui vous empêchera de tenir debout. (Misérable, Owen baissa les yeux.) Lors de la troisième, vous serez aveugle. (Il tapota le bras du Sourcier pour le rassurer.) Mais ne vous en faites pas, les trois doses vous sauveront, et tout ira très bien.

Richard s'essuya le front d'un revers de la main. Sa poitrine continuant à lui faire mal, il supposa qu'il en était toujours à la première phase.

— Combien de temps me reste-t-il ?

— Je n'en sais rien, seigneur Rahl… Voilà déjà pas mal de temps que vous avez bu la première dose. J'ai bien peur que nous devions nous hâter.

— Combien de temps ? insista Richard.

— Eh bien… Pour être franc, seigneur, je suis surpris que vous supportiez encore la douleur de la première phase. D'après ce qu'on m'a dit, elle s'aggrave de jour en jour…

Richard hocha la tête et ne tourna pas les yeux vers Kahlan.

Alors que les soudards de l'Ordre grouillaient dans l'empire, récupérer un flacon tenait déjà de l'exploit. Alors, retrouver les trois…

— Puisque le temps presse, dit Richard, j'ai une meilleure idée… Préparez-moi de l'antidote ! Nous n'aurons plus à nous soucier de ce problème, et nous nous concentrerons sur la libération de votre empire.

— Désolé, mais c'est impossible.

— Comment ça ? Vous avez su préparer quatre doses d'antidote. Faites-en d'autres !

— Impossible…, répéta Owen.

— Pourquoi ? demanda Richard.

Owen désigna le sac de toile qui contenait les doigts de trois fillettes.

— Le père des petites… C'était lui, notre herboriste. Le seul d'entre nous capable de fabriquer des substances aussi complexes que le poison et son antidote. Aucun de nous ne peut le faire. Nous ne savons même pas quels ingrédients il a utilisés.

» Il y a peut-être d'autres herboristes en mesure de préparer l'antidote, mais nous ne savons pas où les trouver, en supposant qu'ils soient encore vivants. Avec les soudards de l'Ordre, qui peut le dire ? De toute façon, nous ne connaissons pas la composition du poison. Ce sont des données indispensables pour définir celle de l'antidote… Navré, seigneur Rahl, mais votre seule chance est de retrouver les trois flacons.

Richard avait si mal à la tête qu'il redoutait de perdre conscience d'un instant à l'autre. S'il n'existait que trois flacons, il devait les récupérer avant que l'un d'eux soit cassé ou vidé par inadvertance. Si l'antidote était perdu, il n'aurait pas une chance de s'en tirer. Et chaque inspiration lui faisait de plus en plus mal.

La phase un… Quel était le symptôme principal de la phase deux, déjà ? Il ne parvenait pas à se le rappeler…

Kahlan lui posa une main sur l'épaule, l'arrachant à la panique qui

menaçait de le submerger.

— Seigneur Rahl, dit un des Bandakars, nous vous aiderons à trouver l'antidote.

Tous les résistants affirmèrent qu'ils feraient l'impossible pour sauver leur libérateur et ami.

— La plupart d'entre nous connaissent au moins deux villes sur les trois, dit Owen, et quelques-uns sont même passés par les trois. C'est moi qui ai caché les flacons, mais j'ai indiqué l'endroit à tous mes camarades. Je ferai de même avec vous, afin que nous sachions tous où chercher.

— Bien ! puisqu'il faut en passer par là… (Richard se pencha pour étudier la carte rudimentaire composée par Owen.) Où est Nicholas ?

Owen désigna le caillou le plus éloigné.

— Il a élu résidence à Hawton.

Richard riva son regard gris sur le Bandakar.

— Ne me dis pas que… Bon sang ! tu as caché le flacon dans la demeure de Nicholas ?

— Sur le coup, ça m'a paru une bonne idée… Aujourd'hui, j'en suis bien moins fier, évidemment.

— Je m'étonne que tu ne l'aies pas remis en main propre au sorcier, marmonna Cara, en lui demandant de le garder jusqu'à ton retour.

Pressé de changer de sujet, Owen indiqua le caillou qui représentait Northwick.

— C'est là que se cache le Sage. Les grands porte-parole accepteront peut-être de nous aider. Et si le Sage nous donne sa bénédiction, le peuple tout entier participera à notre lutte contre l'Ordre Impérial.

Avec tout ce qu'il avait appris sur les Bandakars, Richard doutait qu'ils puissent lui être très utiles. Ces gens désiraient être libérés de l'oppression, mais ils réprouvaient moralement la violence. Une telle contradiction semblait insoluble. Owen et ses résistants étaient différents parce qu'ils avaient choisi de ne pas courber l'échine. Ce serait à eux de convaincre leurs compatriotes. Même s'ils réussissaient, il leur faudrait beaucoup trop de temps…

— Pour atteindre votre légitime objectif – anéantir l'Ordre ou au moins le chasser de chez vous – vous allez devoir mettre la main à la pâte. Kahlan, Cara, Jennsen, Tom et moi n'y arriverons pas seuls. Pour que ça marche, nous aurons besoin de votre assistance.

— Que devrons-nous faire ? demanda Owen. Nous vous conduirons dans les villes où sont cachés les flacons, c'est entendu. Mais qu'attendez-vous de nous, à part ça ?

— Que vous nous aidiez à tuer les soldats de l'Ordre !

Aussitôt, un concert de protestations perça les tympans de Richard et de ses compagnons. Tous les Bandakars parlaient en même temps. Dans cette cacophonie, Richard ne comprit que quelques mots, mais il n'y avait pas besoin d'être devin pour savoir ce qui se passait. Les résistants refusaient catégoriquement de tuer.

— Vous savez ce que ces hommes ont fait, dit le Sourcier d'une voix puissante qui réduisit au silence les Bandakars. Vous avez fui pour ne pas être exécutés ou subir les mêmes mauvais traitements que vos amis. Et vous n'ignorez rien de ce qu'endurent vos femmes entre les mains des hommes de Jagang.

— Mais nous ne pouvons pas tuer…, gémit Owen. C'est impossible.

— Ce n'est pas dans notre philosophie…, renchérit un homme.

— Vous bannissiez les criminels, rappela Richard. Que se passait-il lorsqu'ils refusaient de partir ?

— Quand c'était nécessaire, répondit un résistant d'âge mûr, nous nous groupions pour l'immobiliser, afin qu'il ne puisse plus nuire. Puis nous lui attachions les mains, et nous le portions jusqu'à la frontière. Là, nous lui disions qu'il devait quitter l'empire. S'il refusait toujours, nous le portions jusqu'à une descente très raide – une pente rocheuse – et nous le poussions, les pieds devant, pour qu'il glisse jusqu'en bas. Arrivé à ce point, le banni ne pouvait plus revenir en arrière…

Richard s'étonna des efforts que ces gens produisaient pour ne pas blesser les pires meurtriers. Combien de victimes devait faire un tueur avant que les nobles Bandakars se décident à sévir ? Le Sourcier préférait ne pas le savoir.

— Nous avons compris beaucoup de choses, aujourd'hui, dit Owen, mais nous ne pouvons accepter de tuer. On nous a appris à respecter la vie.

Richard ramassa le sac en toile plein de doigts et le brandit pour que tous les hommes le voient.

— Vos amis et vos proches prient chaque jour pour que quelqu'un vienne à leur secours. Imaginez-vous leur terreur ? Je sais ce qu'on ressent quand on est torturé et qu'on pense que ça ne cessera jamais. À ces moments-là, on désire seulement que ça s'arrête. Et on ferait n'importe quoi pour en finir.

— C'est votre travail ! lança un homme. Vous devez nous débarrasser de l'Ordre !

— N'ai-je pas déjà dit que je n'y arriverais pas seul ? Si vous ne m'aidez pas, que ferez-vous ? Capituler face à des bouchers pareils n'arrangera rien, vous le savez très bien. Les soldats de l'Ordre sont l'incarnation du mal et vous devez les combattre.

— Si vous parliez à ces hommes comme vous venez de le faire devant nous, ils renonceraient à leurs errements. Ils changeraient, c'est

une certitude.

— Non, ils ne prendraient même pas la peine de m'écouter. Pour eux, la vie n'a aucune importance. Ils ont choisi de torturer, de violer et de tuer. Notre seule chance est de les anéantir.

— Nous ne pouvons pas tuer, dit un homme.

— Ce serait le mal absolu, renchérit Owen.

— Blesser ou tuer quelqu'un est toujours immoral, dit un troisième homme. Les êtres malfaisants souffrent et ils ont besoin de compassion, pas de haine. La colère engendre la colère. Et la violence est un cercle vicieux qui ne résout jamais rien.

Richard eut le sentiment qu'il venait de reperdre tout le terrain gagné précédemment. Alors qu'il allait se passer une main dans les cheveux – une sorte de tic chez lui – il s'avisa que ses doigts étaient rouges de sang.

Une vision qui lui suggéra un nouvel angle d'approche.

— Vous m'avez empoisonné pour me forcer à tuer ces hommes. C'était déjà reconnaître qu'il est parfois nécessaire de tuer pour sauver des innocents. Comment pouvez-vous prétendre qu'il est mal de tuer et obliger quelqu'un à le faire à votre place ? C'est un crime par procuration.

— Nous méritons d'être libres ! s'écria un homme. Nous pensions qu'un chef de votre envergure pourrait convaincre les envahisseurs de quitter l'empire. Parce qu'ils auraient peur de vous…

— C'est bien pour ça que vous devez m'aider. Il faut en effet que nos ennemis aient peur de moi. Si rien ne les menace et s'ils ne voient pas leurs camarades tomber autour d'eux, pourquoi quitteraient-ils l'empire ?

— Nous espérions que vous nous libéreriez sans recourir à la violence, dit un nouvel homme. Mais si vous le jugez utile, libre à vous de tuer. Pour nous, c'est hors de question. Depuis la fondation de l'empire, les anciens enseignent aux jeunes que prendre une vie est un péché. Faites-le, si ça vous semble indispensable !

— Oui, faites-le ! cria un autre résistant. Vous substituer à nous est votre devoir !

« Devoir »… Un nom fleuri pour l'esclavage…

Richard se détourna, ferma les yeux et se serra les tempes entre le pouce et l'index. Il avait cru avoir fait un pas en avant avec ces hommes. Il avait espéré leur apprendre à penser par eux-mêmes, plutôt que de débiter les fadaises dont on leur avait bourré le crâne.

Et après tout ce qu'il leur avait dit, ces « résistants » préféraient voir souffrir leurs proches plutôt que de nuire à leurs bourreaux. En refusant de regarder la réalité en face, ils assuraient la victoire du mal sur le bien et celle de la mort sur la vie.

Non, c'était encore plus simple que ça. Ces fous niaient l'existence

même du mal ! Tout le problème était là.

Chaque inspiration manquait à présent d'arracher un cri de douleur à Richard. Il devait se procurer l'antidote. Le temps pressait.

Mais son problème était encore plus compliqué que ça. Son don le tuait aussi sûrement que le poison. La migraine était si forte qu'il redoutait de vomir. Et la magie de son arme l'abandonnait.

Richard redoutait le poison, mais il avait encore plus peur de la mort tapie au cœur même de son être. Si dangereuse fût-elle, la substance toxique pouvait être vaincue. Contre le don, il se sentait impuissant.

Le Sourcier chercha le regard de sa femme et constata qu'elle n'avait aucune solution à lui proposer. Elle se tenait bien droite, prête à tout, mais incapable de répondre aux attentes de son mari.

Richard posa les yeux sur la statuette qu'il avait confiée à sa femme. Ce maudit artefact affirmait que son devoir était de remettre en place la frontière. Comme si sa vie ne lui avait pas appartenu. Comme si elle était la propriété de tous ceux qui entendaient lui dicter ses actes.

Le « devoir » était un poison comparable à la substance que lui avait fait boire Owen. Une absurde incitation au sacrifice…

Richard prit la statuette à Kahlan et l'étudia intensément. La moitié de l'artefact était noire, à présent. Sa vie se consumait, et le sable continuait de couler.

Le délai expirerait bientôt.

La statue de Kaja-Rang, le sorcier mort qui avait chargé Richard d'une mission impossible, semblait le narguer du haut de son socle.

Derrière le Sourcier, les Bandakars bavassaient pour se donner du courage. Ils répétaient que tuer était mal, qu'ils devaient rester fidèles à leurs idéaux, que les soldats de l'Ordre pouvaient être remis dans le droit chemin, si on leur témoignait de la compassion… Ils parlaient du Sage et des grands porte-parole, qui se dévouaient corps et âme à la cause de la non-violence.

Tous étaient d'accord : ils devaient suivre la voie ouverte par les pères fondateurs de leur empire. Car c'était à eux qu'ils devaient leurs coutumes, leurs croyances, leurs valeurs et leur façon de vivre.

Tenter d'élever le niveau de raisonnement de ces hommes était aussi difficile que de les soulever tous ensemble avec une seule corde.

Et cette corde venait de casser.

Richard était piégé par les convictions absurdes de ces gens. Il était également coincé par le poison, les migraines, les espions de Nicholas et les manigances d'un foutu sorcier mort depuis des millénaires.

Ça faisait beaucoup, et il ne pouvait plus contenir sa colère.

Armant son bras, il lança la balise sur l'imposante statue de Kaja-Rang.

Les Bandakars baissèrent la tête pour éviter le projectile, qui alla exploser contre le socle de la statue. Des morceaux d'ambre et de pierre noire volèrent dans toutes les directions et le sable s'écrasa au pied d'un pilier en granit.

Les résistants se turent.

La couverture nuageuse était si basse qu'on aurait cru pouvoir la toucher en tendant la main. De petits flocons tourbillonnaient dans l'air et un brouillard glacé enveloppait les pics. Encore épargné, le col ressemblait à un îlot où la vie résistait envers et contre tout.

Tous les regards étaient rivés sur Richard.

Alors, il se souvint des mots gravés sur le socle de la statue.

« Craignez toute brèche dans la frontière qui isole ce grand empire… *» « … car il abrite des d*émons : ceux qui ne peuvent pas vo*ir… »*

Depuis le début, quelque chose le gênait dans cette traduction. Comme s'il était tombé dans un piège tendu par cette étrange syntaxe.

— Par les esprits du bien, murmura Richard. Je me suis trompé ! Ça veut dire autre chose !

Chapitre 45

Kahlan eut le cœur brisé par les tourments que ces hommes imposaient à Richard. Au moment où ils semblaient avoir compris ce qu'il fallait faire et pourquoi il fallait le faire, voilà qu'ils retombaient dans leur cécité volontaire.

Le Sourcier paraissait avoir oublié les Bandakars. Immobile, il regardait le socle de la statue, à l'endroit où la balise avait explosé en mille morceaux.

Kahlan s'approcha de lui et souffla :

— Qu'est-ce qui veut dire autre chose ? De quoi parles-tu ?

— La traduction… (Richard continua à fixer la statue de Kaja-Rang.) Tu te souviens de ce que je t'ai dit au sujet de la syntaxe ?

— Oui…

— Elle n'était pas bizarre, c'est moi qui ai tout compris de travers. Je voulais que le texte dise ce que je *pensais* qu'il disait. Au lieu de me fier à ce que je voyais, j'ai extrapolé à partir d'une idée toute faite. Du coup, j'ai fait un énorme contresens…

Le Sourcier se perdit de nouveau dans ses pensées.

Kahlan lui prit le bras pour le ramener au présent.

— Quel contresens ?

Richard désigna la statue.

— J'ai mal interprété la syntaxe… Tu te souviens que j'avais des doutes sur ma traduction. Eh bien, j'avais rudement raison ! Le texte ne dit pas : « … car il abrite des démons : ceux qui ne peuvent pas voir… » Mais alors, pas du tout !

— Tu en es sûr ? demanda Jennsen.

— Certain, à présent…, répondit Richard, les yeux rivés sur la statue.

Kahlan le tira par le bras pour qu'il la regarde.

— Alors, que dit-il, ce texte ?

Richard posa brièvement les yeux sur sa femme, puis il les tourna de nouveau vers la statue de Kaja-Rang, cette sentinelle qui surveillait en permanence la cuvette des Piliers de la Création.

Sans répondre, le Sourcier avança vers le monument.

Kahlan lui emboîta le pas. Cara suivit le mouvement, tout comme Jennsen, qui saisit au passage la longe de Betty.

Les Bandakars s'écartèrent pour dégager le chemin au seigneur Rahl. Au passage, ils jetèrent des regards soupçonneux à Jennsen et à sa chèvre.

Tom resta où il était, histoire de pouvoir surveiller tout ce petit monde.

Arrivé devant la statue, Richard balaya la neige pour dévoiler de nouveau l'inscription rédigée en haut d'haran.

Kahlan vit qu'il la relisait lentement – à la tension qu'elle devinait en lui, elle comprit qu'il était sur le point de faire une découverte majeure.

Elle sentit que la migraine, pour le moment, ne torturait plus son mari. Elle ne comprenait pas pourquoi ces maux de tête apparaissaient et disparaissaient, mais savoir qu'ils le laissaient en paix pour le moment était un grand soulagement.

Les mains posées sur le granit, le corps incliné vers l'avant, Richard lisait et relisait l'inscription.

— Quelque chose m'échappait depuis le début… Maintenant, je sais de quoi il s'agissait. La dernière partie de la phrase ne dit pas : « … car il abrite des démons : ceux qui ne peuvent pas voir… »

— Vraiment ? fit Jennsen. Ce n'est pas une allusion aux trous dans le monde ?

— Bien sûr que si, mais pas celle que je croyais… (Richard tapota quelques lettres du bout d'un index.) C'est là que j'ai commis l'erreur. La bonne traduction est : « … car il abrite ceux qui ne peuvent pas voir les démons… »

— Ceux qui ne peuvent pas voir les démons ? répéta Kahlan, perplexe.

Richard leva son bras bandé vers le noble visage de Kaja-Rang.

— C'est ça qu'il redoutait le plus… Pas les gens incapables de voir la magie, mais ceux qui ne savent pas reconnaître le mal. C'était un avertissement à l'attention du monde. (Richard désigna les Bandakars, dans son dos.) Au sujet de ces hommes, par exemple…

Kahlan ne parut pas totalement convaincue.

— Tu veux dire que leur incapacité à voir la magie les empêche d'identifier le mal ? Ou qu'ils sont incapables d'en concevoir l'existence ? Un peu comme lorsqu'ils ne parviennent pas à faire la différence entre le mysticisme et les manifestations concrètes du don ?

— C'est ce que devait penser Kaja-Rang, dit Richard. Mais je ne partage pas son opinion.

— Et tu es sûr d'avoir raison ? demanda Jennsen.

— Absolument.

Avant que Kahlan ait pu poser une question, Richard se tourna vers les Bandakars.

— Kaja-Rang a laissé un avertissement gravé dans le granit. Au sujet des gens qui ne peuvent pas voir les démons. Vos ancêtres ont été chassés du Nouveau Monde parce qu'ils étaient étrangers au don.

Kaja-Rang les redoutait à cause d'autre chose : leur philosophie ! Et en particulier, leur refus de reconnaître l'existence du mal. Aux yeux des habitants de l'Ancien Monde, c'est ça qui rendait vos ancêtres si dangereux.

— Mais pourquoi ont-ils développé cette philosophie ? demanda un des résistants.

— Une fois bannis dans l'Ancien Monde, vos ancêtres ont dû se raccrocher désespérément les uns aux autres. En réaction à ce qu'on leur avait infligé, ils ont nié jusqu'à la possibilité de devoir rejeter l'un des leurs à cause de ses actes. Peu à peu, ils ont acquis la conviction qu'il était injuste de condamner qui que ce soit. Afin de ne pas juger, ils ont évacué le concept de « mal » de leur vision du monde. Car un « démon », si on le démasque, doit être isolé de la communauté.

» Conduits à fuir la réalité, ils ont justifié leur aveuglement en imaginant le curieux concept affirmant que rien n'est réel. Ce relativisme les a protégés pendant trois mille ans. Plutôt que de punir les criminels, ils ignoraient les crimes. Face à un problème, ils ont choisi de regarder ailleurs et d'attendre que ça passe…

» S'ils avaient reconnu l'existence du mal, châtier les criminels serait devenu incontournable, et ils auraient dû admettre, par extension, qu'ils avaient été exilés à cause de leurs mauvaises actions. Pour échapper à ce dilemme, ils ont décrété que le mal n'existait pas. Et toute une idéologie a découlé de ce postulat.

» Kaja-Rang a sans doute fait le lien entre l'insensibilité au don et l'impossibilité de voir les « démons ». À mon avis, il a eu peur que la philosophie des Piliers de la Création se répande dans l'Ancien Monde. Réfléchir est difficile et demande de gros efforts. Il est tellement plus facile de croire en des vérités toutes faites et de se gargariser de phrases pompeuses. N'importe qui peut produire un discours vaseux – un infâme bla-bla puisé aux sources les plus douteuses – qui nie totalement l'indépendance de pensée pourtant consubstantielle à la condition humaine. Une illusion de sagesse qui économise à des adeptes la peine de tenter de comprendre le monde tel qu'il est. Avec des idées simples, il est aisé d'embrigader les gens – en particulier la jeunesse –, car les tirades fumeuses leur donnent l'impression d'appartenir à une élite.

» Alerté par ces délires à répétition, Kaja-Rang a dû se dire qu'il était temps de faire quelque chose.

» Les idées absurdes et dangereuses ont une étonnante particularité : une force de conviction bien supérieure à celle des discours raisonnables et honnêtes. En son temps, Kaja-Rang a mesuré le danger. S'il laissait faire, des sornettes philosophiques risquaient de devenir une sorte de nouvelle religion qui préparerait le terrain au mal et laisserait les innocents sans défense. Un peu comme ce qui se

passe aujourd'hui avec l'Ordre Impérial et les légions de malheureux qu'il torture ou massacre.

» Kaja-Rang a voulu éviter le triomphe du crétinisme sur l'intelligence – ou de la mort sur la vie, ce qui revient à peu près au même. Les Piliers de la Création, comprit-il, étaient une menace pour l'Ancien Monde. Il fallait donc prendre des mesures radicales.

Richard tapota le socle, là où figuraient d'autres inscriptions.

— Ce texte-là décrit brièvement la solution que choisit le sorcier. Pour enrayer l'épidémie, il réunit tous les trous dans le monde, leur adjoignit les adeptes qu'ils s'étaient faits depuis leur arrivée, et les bannit dans l'Empire bandakar.

» Le premier exil, du Nouveau Monde dans l'Ancien, était injuste. Le deuxième, au contraire, était inévitable.

Jouant nerveusement avec la longe de Betty, Jennsen semblait avoir quelques doutes sur toute cette histoire.

— Admettons pour l'instant que ce deuxième exil ait été justifié, dit-elle. Crois-tu vraiment qu'il y ait eu des gens « normaux » bannis en même temps que les Piliers de la Création ? Ça devait faire beaucoup de monde, non ? Comment Kaja-Rang s'y est-il pris ? Si ces gens ont résisté, y a-t-il eu des massacres ?

Intéressés par les questions pertinentes de Jennsen, les Bandakars tendirent l'oreille.

— Je doute que le haut d'haran, même à l'époque, ait été une langue très pratiquée. Elle devait déjà être à demi éteinte, son usage étant limité à des cercles très particuliers, tels que les sorciers. Kaja-Rang a nommé « Bandakars » les exilés. Ce mot signifie « bannis », mais les principaux intéressés ne devaient pas le savoir. En tout cas, leur empire n'a pas été baptisé pour faire référence aux seuls Piliers de la Création. Le texte gravé dans la pierre laisse penser qu'il y a une bonne raison à cela : tous les exilés n'étaient pas des trous dans le monde. En revanche, tous croyaient dur comme fer à la philosophie hérétique des Piliers de la Création.

» Ces gens se croyaient « familiers de la lumière » à cause de leurs convictions. Kaja-Rang a dû jouer sur leur élitisme. J'imagine qu'il a affirmé vouloir les protéger d'un monde qui n'était pas prêt à accueillir des êtres si raffinés. En d'autres termes, il les a convaincus qu'on les isolait parce qu'ils étaient meilleurs que les autres. Habitués à gober des mensonges, les premiers Bandakars ont dû accueillir avec joie leur bannissement. Si je comprends bien les inscriptions, ils ont accepté l'exode de bon cœur. Et une fois qu'ils furent coupés de tout derrière leur frontière, le jeu des mariages entre trous dans le monde et personnes « normales » a très vite éradiqué le don parmi la population.

— Kaja-Rang croyait vraiment que ces gens étaient une terrible

menace pour les habitants de l'Ancien Monde ? demanda Jennsen.

Les Bandakars parurent de nouveau très satisfaits qu'elle ait posé cette question. Kahlan eut le sentiment que la sœur de Richard se sentait investie du rôle de porte-parole de ses semblables.

Richard désigna une fois de plus la statue du sorcier.

— Regardez-le ! Que fait-il donc ? Symboliquement, il monte la garde sur ce col et sur la frontière qu'il a érigée. Il est là, éternel et imposant, pour empêcher que quiconque sorte de l'Empire bandakar. Et pour bien marquer que le danger n'est pas imaginaire, il tient une épée dégainée…

» Selon vous, pourquoi les habitants de l'Ancien Monde ont-ils bâti ce monument en hommage à Kaja-Rang ? Parce qu'ils lui étaient reconnaissants de les avoir débarrassés d'une menace qui mettait en péril la survie de leur société. L'enjeu de toute cette affaire n'était pas insignifiant, prenez-en conscience…

» Par-delà la mort, Kaja-Rang veille sur cette frontière, et il m'a envoyé un message pour m'avertir qu'elle n'existait plus.

Richard marqua une pause, attendant que tous les regards soient braqués sur lui. Puis il énonça sa conclusion :

— Kaja-Rang n'a pas banni vos ancêtres parce qu'ils étaient insensibles au don mais parce qu'ils ne pouvaient pas voir les démons.

Mal à l'aise, les Bandakars se regardèrent furtivement.

— Ce que vous appelez un « démon », dit timidement l'un d'eux, est en réalité un être humain qui exprime sa souffrance intérieure.

— Il a raison ! intervint un autre homme. Traiter un homme de « monstre » ou de « barbare » n'a pas de sens. C'est une manière d'enfoncer un être déjà en difficulté. Si on les réintègre dans la communauté humaine, ces êtres cesseront de redouter les autres et ils renonceront à la violence.

Richard foudroya du regard les « résistants » massés devant lui.

— Kaja-Rang avait peur de vous parce que vous êtes dangereux pour tout le monde. Pas à cause de votre insensibilité au don, mais parce que votre idéologie est un précieux soutien pour le mal. En tentant d'être bons et altruistes – sans parler de votre refus de juger – vous donnez au mal une puissance phénoménale. Vous refusez de voir les démons, et ainsi, vous les accueillez parmi vous. Vous facilitez leur existence et vous leur conférez un immense pouvoir sur vous. Vous êtes un peuple complice de la mort qui se voile la face sur ses propres motivations.

» Face aux légions de démons, vous êtes un empire de vaincus.

Un long silence suivit cette déclaration. Puis un des Bandakars les plus âgés prit la parole :

— Croire à l'existence des « démons », ou du mal, est une attitude

intolérante et procède d'un raisonnement beaucoup trop simpliste. Bref, c'est une manière de condamner injustement certains individus. Aucun de nous, et même pas vous, seigneur, n'a le droit de juger les autres.

Kahlan savait que Richard était un homme patient. Mais comme toutes ses autres qualités, celle-là avait des limites, et elles étaient atteintes. Un moment, la Mère Inquisitrice eut peur de voir son mari dégainer l'Épée de Vérité.

Mais Richard se contenta de marcher au milieu des hommes en les dévisageant les uns après les autres.

— Vous pensez être au-dessus de la violence et connaître la lumière… Ce sont des fadaises ! Un troupeau de moutons attendant des bouchers, voilà ce que vous êtes ! Et vos meurtriers sont venus à vous.

Richard ouvrit la bourse en toile et se campa devant son dernier contradicteur.

— Tends la main !

Le Bandakar hésita, consulta ses compagnons du regard, puis obéit.

Richard prit un petit doigt d'enfant ratatiné et souillé de sang et le posa dans la paume du résistant.

L'homme aurait voulu se débarrasser de cette abominable relique, mais le regard glacial du Sourcier l'en empêcha.

Richard avança et distribua des doigts, apparemment au hasard. En réalité, il choisissait ses principaux contradicteurs, et ne s'arrêta que lorsque le sac fut vide.

— L'œuvre des démons repose dans vos mains, déclara-t-il. Vous savez que je dis la vérité, et que le mal sévit dans votre empire. Vous désirez que ça change et qu'on vous laisse vivre, afin que vos proches et vos amis cessent de souffrir.

» Mais vous aimeriez obtenir tout ça sans devoir regarder la réalité en face. Jusque-là, j'ai essayé de vous faire comprendre les choses et de vous décrire la vraie nature du défi que nous devons relever.

» Le temps des explications est révolu. Vous vouliez que je vienne chez vous, eh bien, me voici ! Maintenant, à vous de décider de la suite. Ferez-vous ce qui s'impose, ou vous détournerez-vous de la vérité ?

Richard se campa devant les Bandakars. Le dos bien droit, le torse bombé, il était l'incarnation même du pouvoir. À ces instants-là, Kahlan prenait conscience que son mari, l'homme le plus aimant au monde, n'était pas le nouveau seigneur Rahl par hasard.

Depuis leur rencontre, dans ses chers bois de Hartland, Richard avait mis le monde cul par-dessus tête. Dès le début, il avait été au cœur de leur combat, et à présent, il dirigeait un empire.

Cela dit, et tout comme son don, l'empire en question restait

largement un mystère pour lui…

Mais il n'avait aucun doute sur la légitimité de sa cause.

Richard et Kahlan s'étaient trouvés dans l'œil du cyclone qui avait dévasté le Nouveau Monde. Et maintenant, la même catastrophe menaçait les Bandakars.

Partout dans le monde, certaines personnes considéraient le Sourcier comme leur unique chance de salut. Inlassablement, Richard leur expliquait que chaque individu était maître de son destin.

Parce qu'il professait de telles idées, le mari de Kahlan était détesté par une bonne partie de l'humanité. Au fond, si l'Ordre Impérial voulait sa tête, c'était davantage à cause de ses idées que de ses actes.

— Voici comment se présentent les choses, continua Richard. Soit vous jurez allégeance à l'empire d'haran, soit vous devenez des sujets de l'Ordre Impérial. Il n'y a pas de troisième voie. Que ça vous plaise ou non, vous devrez choisir. Si vous refusez, les événements s'en chargeront pour vous et vous finirez entre les mains de l'Ordre Impérial. Et au cas où cette idée ne serait pas encore entrée dans votre crâne, ce sont des mains malfaisantes.

» Avec l'Ordre, si vous n'êtes pas tués, vous deviendrez des esclaves. Vous savez très bien ce que ça implique. Votre vie n'aura aucune valeur pour vos maîtres, et vous ne serez pas mieux traités que du bétail.

» Si vous optez pour l'empire d'haran, votre existence vous appartiendra. J'espère que vous serez capables de la mener comme d'authentiques individus, pas comme une bande d'insectes dans une fourmilière…

» La frontière qui protégeait votre empire a disparu. J'ignore comment la rétablir, et même si je le savais, je ne le ferais pas. Désormais, l'Empire bandakar n'existe plus.

» Le temps où vous étiez à l'abri derrière la frontière est révolu. Même si on peut chasser l'Ordre de votre territoire, rien ne pourra l'empêcher de revenir à l'assaut plus tard.

» Alors, à vous de choisir. Voulez-vous être des esclaves ou des hommes libres ? Dans les deux cas, vivre ne sera pas facile. Vous imaginez, je suppose, quel est le lot quotidien d'un esclave. Un homme libre doit lutter, travailler et réfléchir par lui-même, mais les fruits de ses efforts lui reviennent, et c'est une grande consolation.

» Il faut conquérir la liberté. Ensuite, on doit la défendre contre les prédateurs tels que l'Ordre Impérial.

» Comme vous le savez, je suis le seigneur Rahl, et j'entends bien me procurer l'antidote au poison que vous m'avez administré. Une fois ce problème réglé, et si vous choisissez de combattre, je vous aiderai à sauver vos proches du mal.

» Si vous optez pour l'Ordre, vous pourrez rentrer chez vous et

vous laisser égorger comme des agneaux. Vous aurez aussi la possibilité de fuir et de vous cacher, mais je n'ai pas le sentiment que vivre dans les collines, loin de vos familles, vous ait rendus très heureux…

» Décidez-vous ! Si vous vous rangez dans mon camp, sachez qu'il vous faudra renoncer à votre aveuglement et à vos absurdes sophismes. Quand on regarde la réalité en face, on découvre qu'il y a de bonnes et de mauvaises choses dans le monde. Pour distinguer entre les unes et les autres, vous devrez faire appel à votre intelligence.

» Si vous vous alliez à moi, je ferai tout mon possible pour répondre à vos questions honnêtes, et je vous apprendrai à combattre les soudards de l'Ordre. Mais je ne tolérerai pas votre stupide philosophie, car elle revient tout simplement à pratiquer en toute occasion la politique de l'autruche.

» Regardez les doigts ensanglantés que tiennent certains de vos amis. Voyez ce que les bouchers de Jagang font aux enfants. Vous devez haïr ces hommes ! Si vous ne le voulez ou ne le pouvez pas, il n'y aura pas de place pour vous dans le camp des défenseurs de la vie.

» Pensez à ces fillettes, à leur terreur, à leur souffrance et à leur désir de ne pas être maltraitées… Imaginez ce qu'elles ont éprouvé, seules entre les mains de ces monstres. La haine monte en vous ? Ne l'étouffez pas, car elle est justifiée. Au contraire, nourrissez-la, car c'est le seul sentiment que méritent les démons.

» Je veux trouver l'antidote afin de continuer de vivre. Durant cette quête, je compte tuer autant de bouchers que possible. Si vous me laissez seul, je me procurerai peut-être les trois flacons, mais je ne réussirai pas à vous libérer de l'Ordre Impérial.

» Ensemble, nous aurons une chance d'y parvenir.

» Ne sachant rien des forces ennemies, je ne peux pas vous garantir la victoire. Mais une chose est sûre : si vous ne m'aidez pas, le combat est perdu d'avance. (Richard leva un index menaçant.) Ne vous abusez pas, surtout ! Si vous luttez avec moi, certains d'entre nous mourront, c'est une certitude. Si nous baissons les bras, nous finirons tous par périr – peut-être pas physiquement, mais notre esprit ne survivra pas, je vous l'assure. Sous un joug comme celui de l'Ordre, la notion de « bonheur » n'existe plus. Si le corps peut résister un temps, car c'est une mécanique solide, l'âme se fane et meurt très rapidement.

Richard se tut et balaya son auditoire du regard. Quelques hommes, honteux, baissèrent les yeux. Mais la plupart ne purent pas détourner la tête.

— Si vous choisissez de me soutenir, reprit Richard, vous serez tôt ou tard obligés de tuer des soldats de l'Ordre. Si vous pensez que j'aime prendre des vies, détrompez-vous ! Je déteste tuer. Je m'y

résigne quand je ne peux pas faire autrement, et je ne vous demanderai jamais d'apprécier les massacres. Un guerrier n'a pas besoin d'aimer ce qu'il fait. Il suffit qu'il vénère la vie et qu'il soit prêt à tout pour la défendre.

Richard ramassa un des objets que Cara, Kahlan, Jennsen et lui avaient fabriqués en attendant le retour de Tom et d'Owen.

On eût dit un simple bâton. En fait, il s'agissait d'une arme taillée dans une branche de chêne. Arrondi à une extrémité, afin de pouvoir être bien pris en main, ce « bâton » devenait plus étroit en son milieu, et l'autre extrémité était très pointue.

— Vous n'avez pas d'armes, reprit Richard. En vous attendant, nous en avons fabriqué, à tout hasard… (Il fit signe à Tom d'approcher.) Au premier coup d'œil, les soldats de l'Ordre ne verront pas qu'il s'agit d'une arme. S'ils vous questionnent, dites que c'est un outil agricole qui sert à faire des trous dans la terre, pour les semailles.

De la main gauche, Richard prit Tom par l'épaule et fit une démonstration de l'efficacité du bâton. Si on l'enfonçait dans le ventre d'un homme, juste sous ses côtes, en poussant très fort, on lui déchiquetait le cœur et les poumons.

Plusieurs Bandakars ne dissimulèrent pas leur répulsion.

— C'est l'endroit le plus vulnérable du corps humain, commenta Richard. Après avoir frappé, donnez un coup de poignet pour briser l'arme à l'endroit où elle est plus étroite. Ainsi, votre victime ne sera pas en mesure de la retirer de la plaie. Et avec un pareil morceau de bois dans le corps, pas un soldat au monde ne poursuivrait son agresseur ou ne continuerait à le combattre. Du coup, vous pourrez fuir facilement…

— Un bâton pareil ne se cassera pas, dit un des hommes. Avec l'humidité naturelle du bois, les fibres plieront mais ne se briseront pas.

Richard envoya l'arme à l'homme, qui l'attrapa au vol.

— Regarde bien la partie centrale… Tu verras qu'elle a été séchée au-dessus des flammes exactement pour cette raison. Et si tu étudies la pointe, tu constateras qu'elle est fendue en quatre. Une fois qu'elle est enfoncée dans le corps d'un ennemi, elle « éclôt », un peu comme un bourgeon. Les dégâts sont plus étendus, et si le soldat parvient à tirer quand même l'arme en arrière, il déchiquette ses propres organes.

» En un sens, chaque coup porté inflige quatre blessures… Un homme ainsi touché ne peut plus se battre, parce que les quatre pointes lui font un mal de chien. Même s'il ne meurt pas sur le coup, le type n'a pas une chance de survivre plus de vingt-quatre heures. Et son agonie sera un véritable calvaire. Je veux que ces bouchers connaissent la souffrance et l'angoisse qu'ils imposent à leurs victimes. Ça donnera à réfléchir aux survivants. Ils en perdront le sommeil,

deviendront moins vigilants, et nous aurons plus de facilité à les tuer.

Richard ramassa une autre arme.

— C'est une arbalète de poing. Regardez bien, et vous comprendrez comment elle fonctionne. La corde est bloquée en position armée par l'écrou que vous voyez ici. Le carreau est placé dans la rainure, là, et il suffit de tirer sur ce levier pour débloquer la corde et lâcher le projectile. C'est extrêmement simple. À courte distance, même des hommes sans expérience, comme vous, peuvent atteindre une cible presque à tous les coups.

» J'ai fabriqué le cadre de dizaines d'arbalètes. Avec les équipements que vous apportez, nous les terminerons. Ce sont des armes rudimentaires, et à longue portée, il ne faudra pas s'attendre à des miracles. Cela dit, elles sont petites et faciles à dissimuler sous un manteau, par exemple. Même face à un géant, le plus faible d'entre vous aura toutes ses chances. Si on tire de près, une cotte de mailles ne peut pas arrêter un carreau. Croyez-moi, vous sèmerez la mort et la terreur…

Richard montra aussi aux Bandakars des massues en bois qui seraient bientôt hérissées de pointes. Des armes de ce type pouvaient être facilement dissimulées, un point essentiel.

Il présenta également une simple corde munie d'une poignée à chaque extrémité. Pour étrangler une sentinelle en l'attaquant par-derrière, il n'y avait pas mieux.

— Nous nous procurerons d'autres armes sur les cadavres de nos adversaires. Des couteaux, des haches, des masses d'armes, des épées…

— Seigneur Rahl, dit Owen après avoir consulté du regard ses compagnons, même si nous nous rangeons dans votre camp, nous ne sommes pas des guerriers. Les soldats de l'Ordre sont des experts. Contre eux, nous n'aurons pas une chance.

D'autres hommes exprimèrent des inquiétudes similaires.

Richard leva une main pour les faire taire.

— Regardez les doigts de ces fillettes ! Quelle chance ont-elles eu contre leurs bourreaux ? Et qu'en serait-il de vos mères, de vos femmes, de vos sœurs ou de vos filles ? Vous êtes le seul espoir des faibles. Et votre seul espoir…

» C'est vrai, vous risquez d'être en mauvaise posture face aux soldats. Mais je n'ai pas l'intention de livrer une guerre ouverte, comprenez-le bien. Ce serait courir au suicide. (Richard désigna un des plus jeunes résistants.) Quel est votre but ? Pourquoi êtes-vous venus me retrouver ?

Le jeune type hésita…

— Pour être débarrassés des soldats de l'Ordre ?

— Exactement ! Vous voulez être débarrassés des meurtriers. Pas

les affronter au corps à corps…

L'homme désigna les armes que Richard venait de montrer aux Bandakars.

— Mais ces objets…

— Les soldats de l'Ordre sont des assassins. Notre mission est de les exécuter, pas de les affronter à la loyale. Si nous les combattons, nous risquons d'être blessés ou tués. Je ne dis pas que nous devrons systématiquement les éviter. Mais notre but n'est pas de leur livrer bataille. En certaines occasions, nous les attaquerons lorsqu'ils seront peu nombreux et ne s'attendront pas à des ennuis. N'oubliez jamais que ces brutes vous pensent incapables de résister. Nous tenterons de les prendre par surprise, sans leur laisser le temps de dégainer une arme.

» Notre but étant de les tuer, nous ne chercherons ni l'héroïsme ni la gloire. Il faudra frapper pendant qu'ils dorment, quand ils regardent ailleurs, au moment où ils mangent, lorsqu'ils bavardent, boivent ou vont faire une petite promenade…

» Ce sont des démons. Nous voulons les éliminer, et rien d'autre ne compte.

— Seigneur Rahl, gémit Owen, si nous les frappons ainsi, ils se vengeront sur les otages qu'ils détiennent déjà.

Richard regarda les Bandakars jusqu'à ce qu'il soit sûr d'avoir toute leur attention.

— Voilà, vous avez enfin compris qu'ils sont le mal incarné ! Tu as raison, Owen : ils tueront des otages pour vous obliger à vous rendre. Mais ils en exécutent déjà ! Au fil du temps, si on les laisse faire, ils passeront à des massacres à grande échelle. Plus vite nous les abattrons, et plus tôt les horreurs cesseront. Des innocents mourront à cause de nous, mais nous en sauverons des milliers. En revanche, si nous ne faisons rien, personne n'échappera au désastre. Comme je l'ai dit souvent, on ne négocie pas avec le mal. La seule solution, c'est de le détruire.

— Seigneur Rahl, dit un résistant, certains membres de notre peuple se sont ralliés à l'Ordre. Ils croient aux mensonges de l'empereur, et ils refuseront que nous fassions du mal à ses soldats.

Richard eut un profond soupir. Tournant la tête, il regarda un moment dans le vide, puis braqua de nouveau les yeux sur les Bandakars.

— J'ai dû abattre des gens que je connaissais depuis toujours et qui s'étaient alliés à l'Ordre. Ayant gobé les mensonges de l'ennemi, ils ont tenté de me tuer parce que je voulais continuer le combat. Prendre la vie d'une personne qu'on connaît est une expérience terrible. Mais j'affirme que le contraire n'est pas mieux.

— Le contraire ?

— Se laisser égorger comme un agneau… C'est ce qui arrive quand on veut épargner d'anciens amis. On y perd la vie et on cesse d'aider les gens qu'on aime… Si certains des vôtres se sont joints à l'Ordre ou sympathisent avec ses thèses, vous devrez les affronter un jour ou l'autre. Et ce sera vous ou eux, tout simplement ! L'équation est simple, parce que nous ne pouvons pas permettre que des traîtres nous empêchent d'éradiquer le mal.

» Cet élément doit entrer en compte dans votre réflexion. Si vous vous joignez à l'empire d'haran, il vous faudra peut-être un jour tuer des gens que vous connaissez. Avant de choisir, pensez-y bien…

Les Bandakars ne semblaient plus choqués par la façon de parler très directe du seigneur Rahl. Ils l'écoutaient, graves et concentrés…

Kahlan vit de petits oiseaux voleter autour d'eux, à la recherche d'un endroit où se percher pour la nuit. Le brouillard et le ciel s'assombrissaient. Sondant les nuages, l'Inquisitrice n'aperçut pas l'ombre d'un coureur. Avec de si mauvaises conditions climatiques, il y avait peu de risques que les espions de Nicholas se montrent. De ce point de vue, le brouillard était une bénédiction.

Richard semblait épuisé. À une telle altitude, respirer était difficile pour tout le monde. Pour lui, avec les effets du poison, ce devait être une torture. Ils devaient redescendre le plus tôt possible, avant qu'il soit vidé de ses forces…

— Je vous ai dit la vérité sans rien vous cacher, résuma Richard. Votre avenir ne dépend plus que de vous…

Le Sourcier demanda à Cara, Tom et Jennsen de récupérer les armes qu'il venait de montrer aux Bandakars. Puis il posa une main sur l'épaule de Kahlan et tendit un bras en direction de la forêt.

— Nous allons retourner dans notre camp, en bas… Prenez votre décision. Si vous choisissez l'empire d'haran, venez nous rejoindre sous le couvert des arbres, où les coureurs ne pourront pas vous repérer quand le brouillard se lèvera. Ensemble, nous finirons de fabriquer les armes dont vous aurez besoin…

» Ceux qui ne voudront pas s'allier à moi devront se débrouiller seuls. Je ne compte pas rester longtemps dans ce camp. Si l'Ordre Impérial les capture, je veux être loin quand ils hurleront de douleur sous la torture – juste avant de trahir notre position…

— Seigneur Rahl, demanda Owen, désespéré, nous allons devoir choisir dès maintenant ?

— Je vous ai tout dit… Combien de temps pourront attendre ceux qu'on torture, qu'on viole et qu'on tue dans vos villes et vos villages ? Si vous optez pour le camp de la vie, rejoignez-nous. Sinon, je vous souhaite de tout cœur bonne chance. Mais ne tentez pas de nous suivre, car je serai contraint de vous tuer. J'ai été guide forestier, ne l'oubliez pas. Si quelqu'un essaie de me pister, je m'en apercevrai.

Un des hommes – celui qui avait le premier montré à Richard qu'il serrait deux cailloux dans son poing – s'écarta de ses compagnons et vint se camper devant Richard.

— Seigneur Rahl, je me nomme Anson, dit-il, des larmes dans ses yeux bleus. Je voulais que vous sachiez mon nom, simplement. Anson…

— Je n'oublierai pas, Anson…

— Merci de m'avoir ouvert les yeux, seigneur… J'ai toujours eu des idées semblables aux vôtres… Maintenant, je comprends pourquoi et j'ai conscience qu'un épais brouillard m'aveuglait. Je ne veux plus vivre ainsi. Croire en des mots dépourvus de sens n'a pas d'intérêt, et je refuse que les soldats de l'Ordre contrôlent ma vie.

» Mes parents ont été assassinés, et j'ai vu le cadavre de mon père pendu à un poteau. Il n'avait jamais nui à personne, et il ne méritait pas une fin pareille… Ma sœur fait partie des otages. Je sais ce que ces hommes lui infligent, et ça m'empêche de dormir la nuit…

» Je veux me battre et tuer ces monstres. Il faut les réduire en bouillie, pour les empêcher de faire du mal aux innocents…

» Seigneur, j'ai décidé de me joindre à vous et de lutter pour recouvrer ma liberté. Je veux vivre comme je l'entends et je me battrai pour que ceux que j'aime en aient aussi le droit.

Kahlan fut très surprise d'entendre un Bandakar faire une telle déclaration, surtout avant d'avoir consulté ses compagnons.

Tous avaient le regard rivé sur Anson pendant qu'il parlait, et ils n'avaient pas perdu une miette de son discours.

Richard sourit et tapota l'épaule du jeune homme.

— Bienvenue dans l'empire d'haran, Anson. Ton assistance nous sera précieuse, n'en doute pas. (Le Sourcier désigna Cara, Jennsen et Tom.) Pour commencer, si tu aidais mes amis à rapporter les armes dans le camp ?

Anson hocha vigoureusement la tête. Les épaules larges, le cou musclé, c'était un homme charmant mais d'une puissance impressionnante. À la place de l'Ordre, Kahlan n'aurait pas aimé avoir un tel colosse pour ennemi.

Anson voulut d'abord soulager Cara de son fardeau, mais elle refusa obstinément. Ramassant le reste des armes, le Bandakar emboîta le pas à Tom.

Jennsen suivit le mouvement. Elle dut tirer sur la longe de Betty, qui tenait absolument à rester avec Richard et Kahlan.

Les compagnons d'Anson le regardèrent un moment, puis ils s'éloignèrent de la statue et commencèrent de débattre de leur décision.

Avant de tourner les talons, Richard jeta un dernier coup d'œil à la statue de Kaja-Rang.

Quelque chose attira son attention.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan.

— Tu vois cette inscription, sur le socle ? Juste sous les pieds du sorcier ?

L'Inquisitrice savait qu'il n'y avait jusque-là rien eu de gravé à cet endroit. Et pourtant, il semblait bien que son mari ne se trompait pas.

Elle le suivit alors qu'il approchait de la statue.

L'inscription était apparue à l'endroit où la balise s'était écrasée contre le granit. Du sable restait accroché à la pierre – si peu croyable que ce fût, on aurait juré qu'il érodait le granit pour y graver des lettres.

Cette inscription était nouvelle, Kahlan en aurait mis sa tête à couper.

Bien entendu, les mots étaient en haut d'haran. Si elle ne pratiquait pas cette langue, l'Inquisitrice était en mesure de la reconnaître.

Dans le ciel, les nuages noirs semblaient de plus en plus tourmentés. Entre deux pics, très fugitivement, Kahlan aperçut la vallée qui s'étendait au-delà du col.

Le territoire de l'Empire bandakar. Un paradis au niveau de la mer où il ferait agréablement chaud…

… Mais qui grouillerait de soudards de l'Ordre.

Transie de froid, Kahlan regretta que Richard n'ait pas l'excellente idée de lui passer un bras autour des épaules. Mais il étudiait l'inscription avec une intensité presque effrayante.

— Richard, qu'est-ce que ça dit ?

Fasciné, le Sourcier suivit du bout des doigts le contour des lettres miraculeusement apparues sur le socle.

— C'est la Huitième Leçon du Sorcier, souffla-t-il. *« Talga Vassternich.* »

Chapitre 46

Alors qu'elle suivait le messager, Verna s'écarta pour laisser passer une colonne de cavalerie. Les montures avaient les flancs souillés de boue et les naseaux frémissants d'excitation. Le regard plein de détermination, les soldats qui les chevauchaient se penchaient sur leur encolure pour offrir moins de résistance au vent. Avec l'activité fébrile qui régnait dans le camp, ces dernières semaines, Verna devait prendre mille précautions chaque fois qu'elle sortait de sa tente. Quand ce n'étaient pas des chevaux lancés au galop qui risquaient de la renverser, des fantassins marchant au pas de course pouvaient très bien s'en charger.

— C'est juste devant, dit le messager par-dessus son épaule.

Quand il tourna à demi la tête, Verna lui sourit poliment. C'était un charmant jeune homme dont les cheveux blonds bouclés et les bonnes manières lui rappelaient irrésistiblement Warren.

Comme toujours quand elle songeait à la disparition de son bien-aimé, Verna fut sans défense contre la vague de chagrin qui déferla en elle.

Comme la vie était vide, depuis que Warren n'était plus là…

Même sous la torture, elle n'aurait su dire le nom du messager. Il y avait tant de jeunes hommes qu'on ne pouvait retenir tous leurs prénoms. Au moins, en ce moment, ils ne tombaient pas comme des mouches. En D'Hara, l'hiver était terriblement rigoureux, mais il avait imposé une trêve bienvenue après les batailles de l'été et de l'automne précédents. Mais les beaux jours revenaient, et ce répit touchait à sa fin.

Pour l'instant, les cols résistaient. Dans un espace confiné, la supériorité numérique de l'adversaire comptait beaucoup moins. Si un seul homme pouvait passer par une ouverture, il importait peu qu'il soit suivi de cent, de mille ou de cent mille compagnons. Pour être tranquille, il suffisait de pouvoir repousser un seul envahisseur, une tâche qui n'avait rien de surhumain.

Entendant de lointains roulements de tonnerre, Verna leva les yeux au ciel. Depuis deux jours, le soleil n'avait pas daigné se montrer. Les nuages qui s'accumulaient au-dessus des pics avaient une allure qui ne plaisait guère à la Dame Abbesse. Un sacré orage se préparait.

Cela dit, ce n'était peut-être pas le tonnerre qu'elle avait entendu, mais l'écho des attaques magiques qui martelaient sans cesse les champs de force protecteurs. Ce type d'acharnement ne menait à rien,

mais il tapait sur les nerfs des défenseurs, les empêchant de dormir, et les sorciers ennemis devaient trouver que c'était une bonne raison de continuer.

Une partie des soldats et des officiers que croisait Verna lui adressaient un petit salut amical. Pour l'instant, la Dame Abbesse n'avait pas vu une seule Sœur de la Lumière. Beaucoup devaient être occupées à maintenir les champs de force, pour barrer le passage aux soldats de l'Ordre. Zedd leur avait conseillé d'être prêtes à parer à toutes les éventualités, si bizarres puissent-elles paraître. Jour et nuit, Verna passait mentalement les défenses en revue, en quête d'une faille qui aurait pu échapper à son attention.

Car si l'ennemi traversait, il n'y aurait plus rien pour l'empêcher de s'enfoncer en D'Hara – à part l'armée de défenseurs, mais sa terrible infériorité numérique la condamnait d'avance.

Verna n'avait trouvé aucun défaut dans l'« armure » de l'empire d'haran, mais elle s'inquiétait quand même…

La bataille finale était pour très bientôt. Et que fichait donc Richard ?

Selon les prophéties, il avait un rôle essentiel à jouer dans la lutte de l'humanité contre la tyrannie. Le choc ultime approchait, et le seigneur Rahl risquait de manquer à l'appel au moment crucial.

Depuis des siècles, les prophéties annonçaient que le Sourcier dirigerait le camp de la liberté. Il ne pouvait pas avoir trouvé plus urgent à faire ailleurs.

N'est-ce pas ?

Verna connaissait la loyauté de Richard et de Kahlan. Douter d'eux était injuste, mais les hordes de Jagang approchaient et le seigneur Rahl tardait à arriver…

Bien que les messages d'Anna, dans le livre de voyage, fussent des plus lapidaires, Verna avait compris que de gros ennuis se profilaient. Entre les lignes, elle avait deviné que la véritable Dame Abbesse était profondément troublée. En tout cas, Nathan et elle étaient repartis vers le sud pour entrer dans l'Ancien Monde. Peut-être pour ne pas ajouter aux angoisses de Verna, la vieille dame restait avare d'explications.

La Dame Abbesse par intérim ne la bombardait pas de questions. Quand elle avait demandé pourquoi Anna s'était alliée au prophète au lieu de lui passer un collier autour du cou, la réponse ne l'avait pas du tout avancée : un livre de voyage, avait écrit Anna, n'était pas l'endroit idéal pour parler de ce genre de sujet.

Même s'il faisait parfois des choses fort utiles, Nathan était un homme dangereux. Verna l'avait toujours jugé ainsi, et elle n'était pas disposée à changer d'avis. Un orage apportait la pluie, dont la nature entière avait besoin pour vivre. Pourtant, être frappé par la foudre ne

faisait aucun bien. Pour avoir décidé d'unir leurs forces, Anna et Nathan devaient être face à d'énormes ennuis.

Verna dut faire un effort pour se rappeler que tout n'était quand même pas contre eux. L'armée de Jagang avait encaissé de terribles coups portés par Zedd et Adie. Après ce désastre, l'empereur avait décidé de se désintéresser d'Aydindril. Pour l'instant, la Forteresse du Sorcier restait inexpugnable. Malgré son désir de la conquérir, Jagang avait dû rester sur sa faim.

Zedd et Adie continuaient à défendre la forteresse. De ce côté-là, tout allait bien, et c'était un atout majeur dans la manche de l'empire d'haran. La magie que contenait la forteresse pouvait inverser le cours de la guerre.

Même si elle ne l'aurait pas reconnu à voix haute, le vieux sorcier manquait à Verna. Elle appréciait sa sagesse, ses conseils, son étrange humour… En voyant son grand-père, on ne se demandait plus d'où Richard tenait ses qualités.

Verna s'immobilisa quand elle vit Rikka venir vers elle. Au passage, elle saisit la Mord-Sith par le bras.

— Un problème, Dame Abbesse ?

— Tu sais de quoi il s'agit ?

— Que voulez-vous dire ?

Le messager s'arrêta de l'autre côté d'un carrefour où se croisaient plusieurs pistes. Des chevaux avançaient dans toutes les directions, ainsi qu'un chariot chargé de tonneaux d'eau.

Des hommes en armes patrouillaient le long d'une des pistes. Entouré d'un replat défensif, le camp était peu à peu devenu une sorte de mégalopole improvisée.

— Il se passe quelque chose, dit Verna.

— Désolée, mais je ne suis pas au courant.

— Tu es occupée ?

— Rien qui ne puisse pas attendre…

— Alors, accompagne-moi ! (Verna se remit en chemin et la Mord-Sith la suivit.) Le général Meiffert m'a fait demander. Il vaut mieux que tu viennes aussi. Comme ça, s'il a également besoin de toi, nous aurons gagné du temps.

— Si vous le dites… (La Mord-Sith se rembrunit.) Vous ne savez vraiment pas de quoi il est question ?

Sans quitter du regard le messager, qui slalomait entre des tentes, des chariots et des groupes d'hommes, Verna jeta un coup d'œil à Rikka.

— Absolument pas… Mais t'est-il déjà arrivé de te réveiller avec le sentiment que quelque chose n'allait pas ? Comme si la journée

s'annonçait mauvaise, mais sans que tu saches dire pourquoi ?

— Quand une journée s'annonce mauvaise, c'est en général pour les autres, et très souvent à cause de moi…

Verna ne put s'empêcher de sourire.

— Dommage que tu n'aies pas le don… Tu ferais une très bonne Sœur de la Lumière.

— Je préfère être une Mord-Sith et protéger le seigneur Rahl…

— Par là, Dame Abbesse, dit le messager. Le général vous attend sous cette tente, près des arbres…

Verna remercia le jeune homme, puis Rikka et elle se dirigèrent vers la tente isolée où les officiers aimaient bien recevoir loin des oreilles indiscrètes les éclaireurs qui revenaient de mission.

Quelles pouvaient être les nouvelles ? Aucune alarme n'ayant retenti, les cols ne devaient pas être tombés. Et l'activité, dans le camp, ne semblait pas plus frénétique qu'à l'accoutumée.

Un garde reconnut la Dame Abbesse et passa la tête sous la tente pour annoncer son arrivée. Le général sortit aussitôt et se précipita vers les deux femmes. Si une inflexible détermination brillait dans ses yeux, Meiffert était d'une pâleur inquiétante.

— J'ai croisé Rikka, expliqua Verna tandis que l'officier la saluait, et j'ai pensé que sa présence pourrait être utile.

— Une bonne initiative… Entrez, je vous en prie…

Verna tira sur la manche du général.

— Que se passe-t-il ? Encore des ennuis ?

L'officier regarda tour à tour les deux femmes.

— Nous avons reçu un message de Jagang.

— Comment un envoyé de l'empereur a-t-il pu franchir nos lignes vivant ? demanda Rikka, l'air très sombre.

Personne n'avait le droit de passer, même pas une souris ! Tout pouvait être un piège mortel…

— C'était un petit chariot, tiré par un seul cheval, expliqua Meiffert. Les hommes l'ont laissé passer, car ils se souvenaient de vos ordres…

Verna fut très surprise que le curieux message d'Anna au sujet d'un chariot vide ait ainsi des allures de prophétie…

Elle se jura d'enquêter plus tard sur la question.

— Un chariot est arrivé tout seul ? Il était vraiment vide ?

— Pas exactement, mais les soldats l'ont cru. Le cheval était apparemment habitué à tirer un chariot sur une piste, et il avançait sans avoir besoin d'un cocher. (Voyant que Verna était larguée, Meiffert fit la grimace, puis il se détourna de la tente.) Venez, et je vous montrerai…

Il conduisit les deux femmes un peu plus loin et ouvrit le rabat de

la troisième tente d'une longue rangée. Verna se pencha et entra, Rikka et l'officier lui emboîtant le pas.

À l'intérieur de la tente, une jeune novice nommée Holly était assise sur un banc à côté d'une petite fille terrorisée qu'elle tentait de calmer.

— J'ai demandé à Holly de rester avec elle, expliqua le général. J'ai pensé que ça l'angoisserait moins que la présence d'un soldat…

— Vous avez bien fait…, dit Verna. C'est elle qui nous apporte le message ?

Meiffert hocha la tête.

— Elle était assise à l'arrière du chariot… C'est pour ça que nos hommes ont cru qu'il était vide.

Verna comprit comment le « messager » avait pu passer. Les soldats n'étaient pas du genre à tuer une fillette, et les sœurs qui montaient la garde avaient dû s'assurer aisément qu'elle n'était pas une menace.

La Dame Abbesse se demanda ce que Zedd aurait pensé de tout ça. Pour lui, le danger pouvait adopter toutes les apparences…

Elle approcha du banc, se pencha en avant et sourit.

— Je m'appelle Verna… Tu vas bien, mon enfant ? (La fillette hocha la tête.) Tu as faim ?

Ses grands yeux écarquillés d'inquiétude, la petite hocha de nouveau la tête.

— Dame Abbesse, dit Holly, Valery est allée lui chercher un repas.

— Parfait, fit Verna sans cesser de sourire. (Elle s'agenouilla et tapota la main de l'enfant.) Tu habites dans le coin, ma chérie ?

La fillette tenta d'évaluer la femme qui se tenait devant elle. Représentait-elle un danger ? Ou lui voulait-elle du bien ?

— Je vis un peu plus loin au nord, ma dame…

— Et quelqu'un t'a envoyée à nous ?

— Mes parents sont de l'autre côté du col, entre les mains des soldats… Des hommes sont venus, et ils nous ont « invités » à les accompagner. Nous sommes restés avec eux pendant quelques semaines, et aujourd'hui, on m'a dit d'apporter une lettre aux gens qui ont un camp de l'autre côté des cols. En échange, j'aurai le droit de rentrer chez moi avec mes parents…

Verna tapota de nouveau les petites mains de l'enfant.

— Je vois… Tu es très courageuse, et tu as bien raison d'aider tes parents.

— Je veux rentrer chez moi !

— C'est pour bientôt, ma chérie… (Verna se redressa.) Mais tu vas d'abord manger, histoire d'avoir le ventre bien plein avant de retrouver tes parents.

La fillette se leva et fit une révérence.

— Merci de votre gentillesse… Après avoir mangé, je pourrai partir ?

— Bien entendu… Je vais lire la lettre pendant que tu te régaleras, puis tu iras rejoindre tes parents.

Non sans avoir jeté un coup d'œil inquiet à Rikka, la petite se rassit et se serra contre Holly.

Jouant à merveille la décontraction, Verna dit joyeusement au revoir à l'enfant, puis elle sortit de la tente, la Mord-Sith et le général sur les talons.

Que pouvait mijoter Jagang ?

— Que dit cette lettre ? demanda Verna en s'immobilisant devant la tente de « réunion ».

— Il vaudrait mieux que vous la lisiez, Dame Abbesse, répondit Meiffert. Certains passages sont très clairs et fort peu réjouissants. Les autres… Eh bien, j'espère que vous pourrez éclairer ma lanterne…

Quand elle entra sous la tente, Verna vit que le capitaine Zimmer attendait dans un coin. Et pour une fois, il n'affichait pas son éternel sourire.

Zimmer commandait les forces spéciales d'haranes, des troupes d'élite chargées de marauder au-delà des lignes ennemies et de tuer autant de soudards que possible. Bien que les réserves de Jagang aient semblé inépuisables, le capitaine paraissait résolu à les assécher.

Ses hommes étaient de véritables experts. Lors de chaque mission, ils collectaient des oreilles qu'ils montaient en colliers. À une époque, Kahlan demandait à voir leur « cueillette » chaque fois qu'ils revenaient au camp. La Mère Inquisitrice leur manquait beaucoup…

Un coup de tonnerre fit trembler le sol. L'orage éclaterait bientôt…

Meiffert prit sur un bureau de campagne une feuille de parchemin pliée et la tendit à Verna.

— C'est le message…

Sous le regard maussade des deux officiers, la Dame Abbesse commença sa lecture.

« J'ai capturé le sorcier Zorander et une magicienne nommée Adie. Désormais, la forteresse et son contenu sont à moi. Et mon Chapardeur me livrera bientôt le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice.

» Vous n'avez plus aucune chance de vaincre. Si vous vous rendez, j'épargnerai vos soldats. Sinon, nous ne ferons pas de prisonniers.

Jagang le Juste »

— Créateur bien-aimé, soupira Verna.

Les genoux soudain flageolants, elle baissa le bras qui tenait la lettre.

Rikka la récupéra, la lut, et lâcha un abominable juron.

— Il faut les libérer ! s'écria-t-elle. Nous devons tirer Zedd et Adie

de cet enfer !

— C'est impossible, hélas, dit le capitaine Zimmer.

Rikka s'empourpra de fureur.

— Zedd m'a sauvé la vie ! Et à vous tous aussi ! Nous ne pouvons pas l'abandonner.

Comparée à Rikka, Verna parla d'un ton quasiment paisible.

— Nous sommes tous d'accord… Nous devons tous une fière chandelle – voire plusieurs ! – à Zedd. Hélas, Jagang lui fera payer très cher ses exploits…

Rikka brandit rageusement la lettre.

— Nous allons le laisser crever comme un chien sous le regard ravi de Jagang ? Non, il faut nous glisser dans le camp ennemi, et…

— Maîtresse Rikka, coupa Zimmer, une main posée sur la poignée du coutelas qu'il portait à la ceinture, si je vous disais qu'un homme est caché dans une des centaines de milliers de tentes d'un camp, et si je vous mettais au défi de le trouver, combien de temps vous faudrait-il ? Même en admettant que personne ne vous ennuie et qu'on vous laisse chercher librement ?

— Adie et Zedd ne sont pas détenus dans n'importe quelle tente, objecta Rikka. Le message de Jagang est très vite arrivé ici, parce que c'est l'endroit où on échange des informations. Il y a une logique à tout, même chez l'Ordre Impérial.

— J'ai été dans le camp ennemi tant de fois que j'en ai perdu le compte, dit Zimmer. Sa taille dépasse l'imagination. Des millions d'hommes y sont cantonnés.

» Ce camp est un repaire d'assassins et de violeurs. Il y règne une anarchie qui nous permet d'entrer, de frapper et de fuir aussitôt après. Mais il ne faut pas s'attarder parmi les soldats de l'Ordre. Ils savent identifier les intrus, surtout quand ils ont les cheveux blonds.

» De plus, il existe une hiérarchie au sein de ces hommes. Les soldats du rang sont des molosses que Jagang lâche quand il veut faire dévorer une proie. Mais ils n'ont pas accès à ce qu'on peut nommer le « cercle intérieur » du camp. Et les soldats qui protègent la zone sécurisée ne sont pas des brutes sans cervelle.

» Ces gardes spéciaux sont assez peu nombreux, mais il s'agit de professionnels entraînés. Ils sont vifs, vigilants… et redoutables. Si vous parveniez par miracle à traverser les lignes de soudards pour atteindre le cœur du camp, où on garde les prisonniers importants, ces soldats d'élite vous décapiteraient en moins de temps qu'il en faut pour le dire.

» Sans compter que les Sœurs de la Lumière et de l'Obscurité veillent aussi sur cette partie du camp. Ce sont elles, avec leur magie,

qui forment le deuxième cordon de sécurité. Le troisième est constitué par la garde personnelle de Jagang. Des hommes qui combattent depuis des années avec l'empereur… Au moindre geste suspect, ils peuvent tuer n'importe qui en un clin d'œil. S'ils entendent parler d'une personne qui dit du mal de l'empereur, ils l'arrêtent, la torturent puis la mettent à mort.

» Maîtresse Rikka, n'allez pas croire que mes hommes et moi refusons de risquer notre vie pour Zedd. En revanche, nous ne sommes pas prêts à mourir pour rien.

Aucune déclaration n'aurait pu ressembler davantage à la sonnerie d'un glas.

Le général brandit la lettre que Rikka venait juste de lui rendre.

— Vous savez ce qu'est un Chapardeur, Dame Abbesse ?

— Oui, un voleur d'âmes.

— Pardon ?

— Pendant les Grandes Guerres, il y a trois mille ans, les sorciers transformaient des êtres humains en armes. Ceux qui marchent dans les rêves – comme Jagang – appartiennent à cette catégorie. Un Chapardeur est une créature très proche de l'empereur. À une différence près : quand il s'introduit dans l'esprit d'une proie, le Chapardeur lui vole son âme. Bref, il ne se limite pas à contrôler sa victime.

— Pourquoi lui voler son âme ? demanda Rikka, mal à l'aise.

— Je n'en sais rien… (Verna soupira de frustration.) Modifier les sorciers et les magiciennes est une très ancienne pratique. En général, chaque « arme » avait un but bien précis. Les sorciers utilisaient la Magie Soustractive pour éliminer certaines caractéristiques de leurs cobayes, et l'Additive pour en ajouter ou en améliorer d'autres. En somme, ils créaient des monstres.

» Je ne suis pas experte en ce domaine. Lorsque j'ai été bombardée Dame Abbesse, j'ai eu accès à des grimoires dont j'ignorais jusqu'à l'existence. C'est là que j'ai trouvé des références aux Chapardeurs. Leur mission était de voler des âmes, c'est tout ce que je sais…

» L'art de modifier les êtres est heureusement perdu depuis très longtemps. Je ne me suis pas appesantie sur le sujet, mais j'ai retenu que les Chapardeurs étaient terriblement dangereux.

— Un art perdu depuis longtemps…, murmura Meiffert. (Il semblait faire un gros effort pour ne pas exploser.) Les anciens sorciers le maîtrisaient, mais comment s'y prend Jagang ? Il n'a même pas le don… Est-il possible qu'il mente ?

Verna réfléchit quelques instants.

— Il a sous son contrôle des sorciers et des magiciennes capables d'utiliser la sorcellerie du royaume des morts. Donc, il doit pouvoir

fabriquer des monstres.

— Comment ? insista Meiffert. Ce salaud n'est même pas un sorcier !

Verna croisa les mains dans son dos.

— Il a à sa disposition des Sœurs de la Lumière et de l'Obscurité. En principe, ça devrait lui suffire. L'empereur a étudié l'histoire, il accorde une très grande valeur aux livres, et il en a une formidable collection. Nathan trouvait ça très inquiétant, et il a détruit beaucoup d'ouvrages pour qu'ils ne tombent pas entre les mains de Jagang.

» Mais l'empereur en avait déjà beaucoup, et maintenant qu'il contrôle la forteresse, il a accès à de fabuleuses bibliothèques. Comme vous vous en doutez, elles sont pleines d'ouvrages très dangereux – sinon, ils auraient été entreposés ailleurs.

— Et maintenant, Jagang peut en faire ce qu'il veut, lâcha Meiffert, sinistre. (Il agrippa le haut du dossier de la chaise placée devant le bureau et s'y appuya.) Vous croyez qu'il tient vraiment Zedd et Adie ?

Cette question faisait briller une étincelle d'espérance dans les ténèbres. Avant d'y répondre, Verna prit le temps de choisir ses mots. Depuis qu'elle avait lu le message, elle tentait de s'accrocher à ce minuscule espoir. Mais les illusions ne menaient jamais à rien.

— Selon moi, Jagang n'est pas homme à se vanter d'un exploit imaginaire. Je crois qu'il dit la vérité…

Le général lâcha la chaise, encaissa le coup et posa une question plus terrifiante encore :

— Vous croyez que le Chapardeur lui livrera bientôt le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice ?

Verna se demanda si c'était la raison du départ précipité pour le Sud d'Anna et de Nathan. Richard et Kahlan s'y trouvaient, et rien n'était plus prioritaire que leur sécurité. Le Chapardeur s'était-il déjà emparé de leurs âmes ? Si Anna le savait, ça expliquait pourquoi elle était si peu prolixe au sujet de son voyage.

— Je n'en sais rien, finit par répondre Verna.

— Je crois que Jagang vient de commettre une erreur, dit le capitaine Zimmer.

— Laquelle ? demanda Verna.

— Il nous informe que les cols lui donnent du fil à retordre. Nos défenses lui posent un problème, et il ne sait plus que faire. Les rigueurs de l'hiver lui ont coûté beaucoup d'hommes. Les soldats tombaient comme des mouches, victimes du froid ou de maladies. S'il ne passe pas pendant la bonne saison, Jagang devra attendre un autre hiver, et il y aura une deuxième hécatombe.

— L'empereur s'en fiche ! lança Meiffert. Il a des réserves inépuisables de soldats.

— Vous ne souscrivez pas à l'analyse du capitaine, général ?

s'enquit Verna.

— Si, si… Zimmer a raison : Jagang voudrait en finir le plus vite possible. Mais pas pour épargner ses hommes. À mon avis, il a hâte de régner sur le monde. Sa patience est légendaire, mais là, l'objectif est à portée de main, et nous sommes le dernier obstacle à surmonter. Les soldats aussi doivent être pressés de recevoir leur part du butin.

» Diviser le Nouveau Monde en fondant sur Aydindril l'a rapproché de son but – en même temps, ça l'en a éloigné. S'il ne peut pas franchir les cols, il décidera peut-être de reculer jusqu'à la vallée de Kern pour entrer en D'Hara par le sud.

» S'il ne traverse pas les cols maintenant, ça impliquera une très longue marche et ses plans seront retardés. Mais il triomphera quand même à la fin. Pour gagner du temps, il propose de ne pas tuer nos hommes…

— Négocier avec le mal est toujours une grossière erreur, dit Verna.

— Je suis d'accord, précisa aussitôt Meiffert. Si nous le laissons passer, il massacrera tous nos soldats.

Un long silence suivit cette déclaration.

— Nous devrions lui répondre, dit enfin Rikka. Lui dire que nous ne le croyons pas, et qu'il devra nous envoyer les têtes de Zedd et d'Adie pour nous convaincre…

Le capitaine Zimmer eut un sourire amer.

— Si Jagang les tient vraiment, dit Meiffert, nous ne pouvons rien faire pour eux… Tôt ou tard, il les tuera pour se venger de ce qu'ils lui ont fait à Aydindril. Mais d'abord, il les torturera longuement, comme il aime à le faire…

— Donc, l'idée de Rikka vous paraît bonne ? demanda Verna.

— J'ai horreur de baisser les bras, mais là, il n'y a rien à faire. Ne faisons pas à Jagang le plaisir de connaître nos véritables sentiments…

Verna eut la nausée à l'idée que Zedd et Adie soient torturés par les bourreaux de Jagang et les Sœurs de l'Obscurité. Mais pour les forces d'haranes, perdre le vieux sorcier serait une catastrophe. Personne n'avait le dixième de son expérience. Un homme irremplaçable, voilà ce qu'il était.

— Écrivons une lettre à Jagang, dit Verna, et prétendons que nous ne le croyons pas…

— Ça le privera de ce qu'il désire le plus, renchérit Rikka. Savoir que nous renonçons à la lutte…

Meiffert tira la chaise et invita Verna à s'asseoir pour rédiger le message.

— Si l'empereur est furieux, il nous enverra peut-être vraiment les têtes de Zedd et d'Adie. Ça épargnera d'atroces souffrances à nos amis. Et c'est tout ce que nous pouvons faire pour eux.

Verna dévisagea ses compagnons et lut dans leur regard une détermination d'acier. Une fois assise, elle ouvrit l'encrier et prit une feuille de parchemin vierge dans une boîte.

Avant de tremper sa plume dans l'encre, elle prit le temps de réfléchir à ce qu'elle allait écrire. Quel ton emploierait Kahlan, dans une situation pareille ?

Quand elle eut trouvé, la Dame Abbesse écrivit à toute allure :

« Je doute que tu sois assez compétent pour capturer le sorcier Zorander. Et dans le cas contraire, tu nous aurais envoyé sa tête en guise de preuve. Ne me fais plus perdre mon temps avec tes pleurnicheries, Jagang. Si tu es trop stupide pour franchir nos défenses, ne compte pas sur nous pour te faciliter la tâche. »

— J'adore, dit Rikka, qui avait lu par-dessus l'épaule de la Dame Abbesse.

— Je signe de quel nom ? demanda Verna.

— Celui qui inquiétera et agacera le plus Jagang, répondit le capitaine Zimmer.

Verna réfléchit quelques secondes. Puis l'évidence s'imposa à elle.

« La Mère Inquisitrice », ajouta-t-elle au pied du texte.

Chapitre 47

Richard étudia la ville qui se nichait dans la grande vallée verdoyante. Ne voyant pas de soldats, il se tourna vers Owen :

— C'est Witherton ?

À plat ventre sur une excroissance rocheuse, à la lisière de la forêt, le Bandakar tendit le cou, plissa les yeux et hocha la tête.

Richard s'attendait à quelque chose de plus grand…

— Je ne vois pas d'ennemis, dit-il en rampant à reculons.

Owen l'imita. Une fois à l'abri, sous le couvert des arbres, les deux hommes se relevèrent et s'époussetèrent.

— Les hommes de l'Ordre sont le plus souvent en ville. Ils ne travaillent pas aux champs, vous savez… Ces parasites mangent ce que nous produisons et ils jouent aux dés les objets de valeur qu'ils nous ont volés. Rien d'autre ne les intéresse. (Owen s'empourpra de colère.) La nuit, ils « réquisitionnent » nos femmes… Le jour, il leur arrive de sortir surveiller les paysans, mais c'est très rare. Le soir, ils se contentent de compter les hommes qui reviennent des champs…

Bref, les soldats ne campaient plus à l'extérieur de la cité, car ils étaient très attachés à leur petit confort. Ayant compris que personne ne leur opposerait de résistance, ils dormaient parmi les Bandakars sans craindre de se réveiller avec un couteau entre les omoplates.

Le mur d'enceinte en bois de la ville bloquant la vue, Richard apercevait seulement le coin d'un bâtiment à travers les portes ouvertes. Il n'y avait pas de douves pour renforcer les défenses de la cité, et pas de tertre artificiel non plus. Bref, si le mur pouvait tenir à l'écart les cerfs – voire repousser les assauts d'un vieil ours fatigué – il n'était sûrement pas assez solide pour résister à une attaque massive des forces de l'Ordre Impérial.

Si les soudards avaient demandé qu'on leur ouvre les portes, ce n'était pas parce que la muraille leur semblait imprenable. Mais depuis le début, l'ouverture des portes, pour ces hommes, était un délectable signe de soumission.

De grandes zones de la vallée avaient été déboisées afin de laisser la place à des champs cultivés. Un peu partout, des branches d'arbres taillées tenaient lieu de poteaux aux enclos à bestiaux. Parmi les vaches et les taureaux, quelques moutons broutaient l'herbe déjà rase.

Devant les poulaillers, des volailles picoraient en liberté.

Une brise légère charriait jusqu'aux narines de Richard l'odeur de la terre fraîchement retournée, des fleurs sauvages et de l'herbe. Être

revenu au niveau de la mer était un grand soulagement pour le Sourcier, qui avait de plus en plus de mal à respirer. Et bien qu'il eût encore les os gelés, il sentait que la température, ici, était bien plus clémente.

Richard jeta un dernier coup d'œil à la vallée, puis Owen et lui s'enfoncèrent dans la forêt pour aller rejoindre leurs compagnons. Les arbres étaient pour l'essentiel des hêtres, des érables, des chênes et des bouleaux, mais il y avait de-ci de-là des pins d'une hauteur impressionnante. Des oiseaux gazouillaient dans la frondaison et un écureuil, suivant des yeux les deux humains, débita sur leur passage un chapelet de pépiements incompréhensibles.

Au cœur de cette forêt régnait une pénombre éternelle, sauf aux rares endroits où des rayons de soleil parvenaient à traverser les feuillages.

Cessant de batailler contre les moustiques qui les harcelaient, la plupart des hommes se levèrent quand Owen et Richard entrèrent dans l'étrange « clairière » qu'ils avaient quittée quelques heures plus tôt.

Ici, la lumière du soleil pénétrait à flots. Une rareté, au plus profond d'une forêt si dense. Mais il y avait une explication très simple : un très vieil érable géant avait été frappé par la foudre et s'était fendu en deux, entraînant des arbres dans sa chute – des deux côtés, évidemment. Du coup, une trouée absolument pas naturelle laissait pénétrer les rayons.

Kahlan sauta de la souche où elle était assise. La queue oscillant à toute vitesse, Betty fit la fête à Richard, qui la remercia en la caressant derrière les oreilles.

D'autres Bandakars sortirent de derrière les racines arrachées du sol de l'arbre géant. Après des années d'exposition aux intempéries, elles avaient pris une étrange couleur argentée.

Les résistants d'Owen vinrent entourer Kahlan, Cara, Jennsen et Tom. Ému, Richard regarda son armée au grand complet.

La déclaration d'Anson, au sommet du col, avait précipité les choses. Après l'avoir entendue, tous ses compagnons, soudain libérés d'une vie d'aveuglement, avaient clamé haut et fort qu'ils voulaient se rallier à l'empire d'haran et lutter contre les soudards de Jagang.

Sans se consulter vraiment, ils avaient conclu que les soldats ennemis méritaient la mort – cette cause valant qu'eux-mêmes sacrifient éventuellement leur vie.

Lorsque Tom baissa les yeux pour regarder Betty, qui revenait après avoir brouté quelques mauvaises herbes, Richard remarqua que le front du colosse blond était trempé de sueur. Oubliant sa réserve légendaire, Cara s'éventait avec une poignée de grosses feuilles

d'érable.

Le Sourcier voulut demander à ses amis pourquoi ils transpiraient ainsi par une journée plutôt frisquette. Puis il s'avisa qu'il frissonnait à cause du poison. Et la dernière fois que ça lui était arrivé, il avait frôlé la mort…

Anson et un autre résistant, John, ramassèrent leurs sacs. Ils avaient été désignés pour se glisser parmi les hommes qui rentreraient des champs à la tombée de la nuit. Une fois en ville, ils s'arrangeraient pour récupérer l'antidote.

— Je crois que je vais venir avec toi, Anson, dit Richard. John, ça te dérange d'attendre ici avec les autres ?

— Pas du tout, seigneur Rahl, mais vous n'avez aucune raison d'y aller…

Ce n'était pas un raid susceptible de finir en combat à mort, mais une discrète expédition visant à récupérer l'antidote. Les attaques contre l'Ordre commenceraient après, quand Richard aurait vidé le précieux flacon.

— John a raison, dit Cara. Ils peuvent se débrouiller sans vous.

Richard respirait de plus en plus mal, et il devait en permanence se retenir de tousser.

— Je sais… Mais j'aimerais jeter un coup d'œil en ville…

Cara et Kahlan échangèrent un long regard.

— Si tu pars avec Anson, dit Jennsen, tu ne pourras pas emporter ton épée…

— Ai-je dit que je voulais commencer une guerre ? J'ai juste envie d'aller voir…

Kahlan approcha de son mari.

— Anson et John peuvent explorer la ville et te faire un rapport détaillé. Pendant ce temps, tu te reposeras. Après tout, ils en auront à peine pour quelques heures.

— C'est vrai, mais je n'ai pas envie d'attendre si longtemps…

Richard vit dans les yeux de Kahlan qu'elle mesurait à quel point il souffrait. D'ailleurs, elle n'insista pas.

Le Sourcier retira son baudrier et le passa à l'épaule de sa compagne.

— Voilà… Je te nomme Sourcière de Vérité.

Acceptant le titre et les honneurs qui allaient avec, Kahlan plaqua les poings sur les hanches.

— Bon ! jure de ne rien déclencher quand tu seras en ville. Ce n'est pas le plan, ne l'oublie pas. Anson et toi serez seuls. Il faudra attendre que nous soyons tous là.

— Je sais… Juste le temps de prendre l'antidote, et je reviens !

En réalité, Richard voulait profiter de l'incursion pour évaluer les forces ennemies, découvrir comment elles avaient placé leurs défenses

et étudier la configuration de la ville. Une carte dessinée dans la poussière ne valait jamais ce qu'on observait avec ses propres yeux. D'autant moins que les hommes d'Owen étaient ignares en stratégie.

Un des résistants enleva son manteau en tissu léger et le tendit à Richard.

— Mettez-le, seigneur Rahl, et vous ressemblerez davantage à l'un d'entre nous.

Le Sourcier remercia l'homme d'un signe de tête et enfila le vêtement. Ayant retiré sa tenue de sorcier de guerre, bien trop voyante, il pensait n'avoir aucune difficulté à passer inaperçu au milieu des paysans de Witherton.

Le Bandakar étant à peu près de sa taille, le manteau lui allait très bien. Et il cachait le couteau glissé à sa ceinture…

Jennsen secoua pensivement la tête.

— Richard, je ne sais pas, mais… Tu ne ressembles pas à un Bandakar. On a toujours l'impression de voir le seigneur Rahl.

— Que veux-tu dire ? (Le Sourcier tendit les bras, puis baissa les yeux sur son torse.) Qu'est-ce qui cloche ?

— Tiens-toi moins droit !

— Oui, intervint Kahlan, voûte-toi un peu et baisse la tête.

Richard prit très au sérieux le conseil des deux femmes. Maintenant qu'il y pensait, la plupart des Bandakars ne se tenaient pas droit. Il ne fallait surtout pas qu'il sorte du lot, sinon, il était fichu.

Il se tassa un peu.

— Et comme ça ?

— On ne voit pas beaucoup la différence…, marmonna Jennsen.

— Seigneur Rahl, dit Cara, souvenez-vous de l'époque où vous marchiez derrière Denna, qui vous tenait en laisse. C'est comme ça que vous devez être…

Richard sursauta comme si la Mord-Sith l'avait giflé. Secoué par l'évocation de sa captivité au Palais du Peuple, il serra les dents et se contenta de hocher la tête. L'évocation de ce cauchemar le déprimerait assez pour qu'il n'ait aucun mal à jouer le rôle d'un Bandakar courbant l'échine sous la tyrannie.

— On devrait y aller, dit Anson. Quand le soleil commence de sombrer derrière les montagnes, la nuit tombe très vite. (Il hésita, puis continua :) Seigneur Rahl, les soldats de l'Ordre ne vous reconnaîtront pas. Je veux dire qu'ils ne s'apercevront pas que vous n'êtes pas un citadin de Witherton. Mais les gens de chez nous ne portent pas d'armes. S'ils voient ce couteau, ils sauront que vous êtes un espion…

Richard écarta les pans du manteau et regarda l'arme.

— Tu as raison…

Il décrocha le couteau et son fourreau de sa ceinture et les confia à Cara.

Puis il caressa très rapidement le menton de Kahlan, lui prit les mains et lui baisa les doigts.

Elle avait de si petites mains, comparées aux siennes ! Parfois, il se moquait d'elle, demandant comment elle faisait pour tenir quoi que ce fût avec de si minuscules mains.

La réponse ne variait jamais : elle avait des mains parfaitement normales, pas d'énormes battoirs, comme sa brute de mari.

Ils jouaient ainsi à une multitude de petits jeux bien à eux qu'un observateur neutre aurait jugés ridicules. Mais c'était une façon de cimenter leur union et de sceller leur complicité…

Les Bandakars remarquèrent bien entendu ces démonstrations d'affection, et Richard n'en fut pas du tout embarrassé. Ces hommes devaient comprendre que tous les êtres humains se ressemblaient, quand il était question d'amour ou de tendresse. C'était l'enjeu même du combat : être libre d'aimer et de vivre comme on l'entendait avec les personnes qu'on avait choisies.

Comme Anson l'avait prédit, la nuit tomba très vite tandis que les deux hommes traversaient la forêt. Richard voulait en sortir le plus près possible des champs, des jardins potagers et des enclos à bestiaux où travaillaient les citadins.

Comme les montagnes, à l'ouest, étaient inhabituellement hautes, le soleil disparaissait derrière assez longtemps avant que le ciel s'obscurcisse. Pourtant, quand Anson et le Sourcier atteignirent leur objectif, il faisait encore trop clair, et ils attendirent qu'une bienfaisante pénombre vienne les dissimuler.

La ville était encore trop loin pour que Richard puisse voir s'il y avait des gardes devant les portes. Pareillement, si des sentinelles surveillaient les environs, elles ne repéreraient pas les deux intrus.

— Voici une colonne d'hommes qui retournent en ville, souffla soudain Anson. Suivons ces paysans…

— D'accord, mais n'oublie pas que nous devons les suivre de loin. Si nous les rattrapons, ils vont te reconnaître et en faire toute une histoire. Laissons-leur une large avance.

Quand ils furent devant les portes de la cité, le Sourcier s'aperçut qu'il s'agissait simplement d'une partie articulée de la palissade. En guise de fortifications, on pouvait faire beaucoup mieux, mais le but était probablement de tenir à distance les bêtes sauvages, et rien de plus.

Avec la pénombre, les deux gardes postés à l'intérieur de la ville pour surveiller le retour des paysans apercevraient à peine les traits de Richard et d'Anson. Ils les prendraient pour deux citadins ordinaires – des esclaves bien utiles quand on avait envie de se remplir la panse sans produire le moindre effort pour ça.

Richard pensa à rentrer la tête dans les épaules et à plier le dos. Quand il était prisonnier de Denna, un collier autour du cou, il avait bien cru ne jamais recouvrer sa liberté. Se replongeant dans ce qui restait la pire période de sa vie, il entra en traînant les pieds, et les gardes ne lui accordèrent pas une once d'attention.

En revanche, l'un d'eux saisit Anson par la manche et le força à se retourner.

— Je veux des œufs, dit-il. Donne-moi la moitié de ceux que tu rapportes.

Anson écarquilla les yeux, incapable de penser à une réponse. Les deux soldats étaient des brutes, rien de plus, et face à de tels êtres le Bandakar ignorait comment réagir.

Sans oublier de baisser la tête, Richard vint se placer devant Anson pour le tirer de ce mauvais pas.

— Nous n'avons pas d'œufs, messire, dit-il. On s'occupait des haricots. Les mauvaises herbes à arracher, vous savez… Mais demain, nous vous donnerons des œufs, c'est promis…

Richard leva les yeux juste au moment où le soldat le giflait à la volée. Surpris, il tomba à la renverse. Résistant à l'envie de se relever, il contrôla sa colère et essuya le sang qui coulait au coin de ses lèvres.

— C'est la vérité, dit Anson pour détourner l'attention du soudard. On s'occupait des haricots. Mais demain, vous aurez des œufs, si ça peut vous faire plaisir…

Le soldat émit un grognement incompréhensible, puis il s'éloigna, entraînant son compagnon vers une longue et basse structure dont la porte était éclairée par une torche fixée à un poteau. Dans la pénombre, Richard ne put déterminer ce qu'était cet endroit, mais il crut deviner qu'il s'agissait d'un bâtiment partiellement enterré afin que les avant-toits soient à la hauteur des yeux d'un homme de taille normale.

Quand les deux soldats furent assez loin, Anson tendit une main à Richard pour l'aider à se relever.

Le coup n'avait pas été très violent. Pourtant, la tête du Sourcier tournait comme une toupie.

Quand les deux hommes reprirent leur chemin, des regards se rivèrent sur eux. Cachés sous des portes cochères ou dans des coins obscurs, des gens les épiaient, et ils reculaient dans les ombres dès que Richard les regardait.

— Ils savent que vous n'êtes pas d'ici…, souffla Anson.

Richard n'aurait pas mis sa tête à couper qu'aucun de ces Bandakars ne songerait à le dénoncer dès qu'il aurait le dos tourné.

— Dépêchons-nous d'aller chercher le flacon, dans ce cas…

Anson guida le Sourcier dans une rue où s'alignaient des deux côtés des sortes de huttes améliorées. Aucune torche ne brûlait à

l'entrée de ces bâtisses, et celle qui trônait devant la porte de l'étrange structure était beaucoup trop loin pour déchirer la pénombre.

Jusque-là, la cité était plutôt minable, pensa le Sourcier. En fait, il s'agissait plus d'un village que d'une ville. La plupart des bâtiments semblaient être des étables, et les lueurs qui vacillaient derrière les fenêtres des rares maisons étaient produites par des bougies, pas par des lampes.

Richard suivit Anson, qui venait d'entrer dans une étable, au bout de la rue. Des vaches, des moutons et des chèvres y cohabitaient, et l'irruption des intrus déclencha un concert de meuglements et de bêlements.

Les deux hommes attendirent que le calme revienne. Puis Anson marcha jusqu'à une échelle, la gravit et baissa la tête pour entrer dans un petit grenier à foin.

Richard suivit son compagnon et le regarda tendre le bras pour atteindre l'extrémité d'une poutre basse, à l'endroit où elle était fixée au mur.

— Et voilà ! dit-il en brandissant le flacon qu'il venait de sortir de sa cachette. C'est l'antidote. Buvez-le, seigneur, et fichons le camp d'ici !

À cet instant, la porte s'ouvrit et une silhouette se découpa dans son encadrement. À la façon dont l'homme se tenait, il devait s'agir d'un soldat.

Richard retira le bouchon du flacon. Comme la première fois, l'antidote sentait vaguement la cannelle. Il le but très vite, remarquant à peine son goût un peu trop sucré et épicé.

— Qui est là ? demanda le soldat en avançant.

— Messire, répondit Richard, je venais chercher du foin pour nourrir les bêtes.

— Dans le noir ? Tu te fiches de moi ? Descends tout de suite.

Richard poussa Anson au fond du grenier.

— Oui, messire, j'arrive, dit-il en s'engageant sur l'échelle.

Quand il fut en bas, et vit l'homme approcher de lui, Richard glissa la main sous son manteau pour dégainer son couteau.

Mais il n'en avait pas, se souvint-il. Et ça changeait tout…

Prudent, le soldat marchait à pas lents. Selon toute vraisemblance, il ne voyait pas Richard dans les ténèbres.

Le Sourcier s'écarta de l'échelle, attendit que l'homme soit passé devant lui, lui sauta dessus, dégaina le couteau que le type portait à la ceinture et, de l'autre main, lui saisit les cheveux et le força à relever la tête.

La lame trancha d'un coup net la gorge de son propriétaire, qui n'avait même pas encore compris ce qui se passait.

Richard maintint le moribond tant qu'il se débattit puis le laissa

glisser sur le sol lorsqu'il devint inerte.

— Anson, viens ! C'est fini.

Le Bandakar descendit l'échelle et se pétrifia devant le cadavre étendu sur le sol.

— Que s'est-il passé ?

— Je l'ai tué, répondit Richard tout en défaisant la boucle du ceinturon de sa victime. (Il tendit à Anson le couteau rengainé dans son fourreau.) Voilà, tu auras une bonne arme, désormais.

Alors qu'il faisait rouler le cadavre sur le côté pour dégager le ceinturon, Richard entendit un bruit et se retourna à la vitesse de l'éclair.

Un autre soldat fonçait sur eux !

Anson avait déjà dégainé son nouveau couteau. Il l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine du soudard, qui recula en titubant.

Richard se releva vivement, le ceinturon du mort dans la main.

L'autre soldat, les mains serrées sur le manche du couteau, tentait en vain de reprendre son souffle. Tombant à genoux, il lâcha un ultime soupir puis s'écroula sur le flanc.

Anson regarda un moment sa victime. Puis il se pencha, récupéra son couteau et essuya la lame sur la tunique du mort.

— Ça va ? demanda Richard, impressionné par le calme du Bandakar.

— Oui… Je reconnais cet homme. Nous l'avions surnommé la Fouine. Croyez-moi, il méritait de mourir.

Richard tapota l'épaule de son compagnon.

— Tu t'en es bien sorti… Filons d'ici, à présent.

Une fois dehors, Richard demanda à Anson d'attendre derrière lui pendant qu'il sondait les allées latérales. Un guide forestier digne de ce nom était aussi à l'aise de nuit que de jour. Dans les ténèbres, Richard se sentait comme chez lui…

La « ville » était bien plus petite qu'il l'avait imaginé. Elle semblait également moins structurée qu'on aurait pu s'y attendre, connaissant les Bandakars. Les bâtiments, très simples, étaient disposés au hasard et des rues – enfin, des venelles – serpentaient sans logique apparente entre ces structures. Devant les maisons, Richard vit quelques charrettes à bras, mais aucun véhicule plus sophistiqué. De toute façon, une seule voie – celle qui menait des portes à l'étable où était caché l'antidote – aurait été assez large pour laisser passer un chariot.

Bizarrement, les deux hommes ne croisèrent aucune patrouille.

— Sais-tu si les soldats de l'Ordre restent ensemble ? demanda Richard à Anson une fois qu'il l'eut rejoint.

— La nuit, ils dorment chez nous… Dans le bâtiment que nous avons vu en entrant.

— Celui aux avant-toits très bas ?

— C'est ça. Presque tous les habitants s'y retrouvaient, mais les soldats se sont approprié les lieux.

— Vous dormiez tous ensemble ? demanda Richard, troublé.

Anson parut un peu surpris par cette question.

— Oui, parce que nous nous séparons le moins possible. Beaucoup de gens ont des maisons où ils travaillent, se restaurent et gardent leurs possessions. Mais ils y dorment très rarement. Nous préférons le grand dortoir, où nous aimons nous réunir pour évoquer les événements de la journée. Nous adorons être ensemble, seigneur. Quelques habitants dormaient ailleurs, mais ils étaient très rares. Quand on est en groupe, on se sent plus en sécurité. Ça nous a beaucoup aidés, chaque soir, pendant le voyage vers le col.

— Et vous faites… hum… tout en groupe ?

Anson détourna le regard.

— Les couples dorment souvent à l'écart et sous une seule couverture. Mais ils ne sont pas bien loin des autres. Et dans le noir, qui peut voir ce que font deux personnes sous leur couverture ?

— Toute la ville dormait dans ce bâtiment ? demanda Richard, déconcerté par cette façon de vivre. Il est assez grand ?

— Non, un seul dortoir ne suffisait pas. Il y en a un autre derrière celui que nous avons vu.

Les deux hommes regagnèrent l'entrée de la ville. En chemin, ils ne croisèrent absolument personne.

Mais sur leur passage, la porte d'une maison s'entrebâilla en grinçant, comme si quelqu'un voulait jeter un coup d'œil dehors.

— Anson ! cria soudain une voix.

La porte s'ouvrit en grand et un petit garçon d'une dizaine d'années sortit de la maison, courut vers le Bandakar et s'accrocha à ses jambes.

— Anson, je suis si content que tu sois revenu ! Tu nous as tellement manqué. Et nous avions peur que tu sois mort.

Anson prit le gamin par sa chemise et le releva.

— Bernie, je vais bien et je suis ravi que tu te portes bien aussi. Mais il faut rentrer, maintenant. Si les soldats te voient…

— Anson, viens dormir chez nous ! Nous nous sentons si seuls… Et nous avons tellement peur.

— Avec qui es-tu ?

— Mon grand-père, c'est tout… S'il te plaît, viens avec nous.

— Ce soir, c'est impossible. Une autre fois, peut-être.

Le gamin regarda Richard et eut un mouvement de recul lorsqu'il ne le reconnut pas.

— Bernie, c'est un ami à moi. Il vient d'une autre ville. (Anson s'agenouilla devant l'enfant.) Mon petit, je reviendrai, mais tu dois

rentrer chez toi et ne plus en sortir. Il risque d'y avoir du grabuge. Répète ce que je viens de te dire à ton grand-père, s'il te plaît.

Bernie finit par accepter de retourner chez lui.

Richard se remit en chemin, pressé de sortir de la ville avant que d'autres amis d'Anson viennent le saluer. Si ça continuait, les soldats finiraient par s'apercevoir que quelque chose clochait.

Ils rasèrent les murs en silence jusqu'à l'endroit où se dressait le premier dortoir. La porte était ouverte, et une douce lumière en filtrait.

— Vous dormiez là ? demanda Richard.

— Oui, c'est le premier dortoir. L'autre est juste derrière.

— Et vous vous allongiez sur quoi ?

— Nous déroulions nos couvertures sur de la paille. On la changeait souvent, par souci d'hygiène, mais ces soudards s'en fichent. Ils s'allongent comme des animaux sur de la paille infestée de vermine.

Richard regarda les portes de la ville ouvertes, puis le premier dortoir.

— Et maintenant, ce sont les soldats qui passent la nuit là-dedans ?

— Oui, ils nous ont chassés. Ce sont leurs casernes, désormais. Et les Bandakars dorment où ils peuvent.

Richard demanda de nouveau à Anson de l'attendre. Se faufilant dans les ombres, il alla étudier le second dortoir, d'où montaient des échos de voix et des éclats de rire.

L'Ordre avait affecté beaucoup de soldats à la défense d'une si petite ville. Mais c'était logique, car Witherton était l'incontournable porte d'entrée et de sortie de l'Empire bandakar.

— Retournons auprès des autres, dit Richard quand il eut rejoint Anson. J'ai une idée…

Alors qu'ils approchaient des portes, le Sourcier sonda le ciel à la recherche de coureurs à plumes à pointe noire.

Il ne vit aucun oiseau, mais découvrit en revanche deux corps de suppliciés suspendus par les chevilles à un poteau, de chaque côté des portes.

Anson se pétrifia d'horreur quand il vit lui aussi les victimes de l'Ordre.

— Ça va ? demanda Richard en posant une main sur l'épaule du Bandakar.

— Pas du tout… Mais mon état s'améliorera quand les salauds qui ont envahi mon pays pourriront tous sous terre.

Chapitre 48

Richard ignorait si l'antidote était censé lui faire du bien très vite. Si c'était le cas, ça ne marchait pas du tout. Alors que ses compagnons et lui traversaient les champs maintenant obscurs, sa poitrine lui faisait mal à chaque inspiration.

Marquant une pause, il ferma les yeux pour soulager la douleur que lui infligeaient ses maux de tête. Il aurait tout donné pour s'étendre un moment, mais l'heure n'était pas au repos.

Dès que le Sourcier repartit, la petite colonne qui le suivait se remit en mouvement.

Au moins, Richard était ravi d'avoir de nouveau son épée, même si l'idée de la dégainer lui donnait des sueurs froides. Que ferait-il si la magie ne répondait pas à son appel ?

Dès qu'il aurait retrouvé les deux derniers flacons d'antidote, il devrait aller voir Nicci et lui demander de l'aide.

Que pouvait faire une magicienne pour un sorcier dépassé à ce point par son don ? Richard n'en savait trop rien, mais Nicci avait une grande expérience. Même si elle était incapable d'intervenir directement, elle lui donnerait sûrement de bons conseils. À l'origine, elle était une Sœur de la Lumière, et ces femmes avaient pour vocation d'aider les sorciers en délicatesse avec leur don.

— Je crois voir la palissade…, souffla Kahlan.

— Oui, c'est ça, dit Richard. Tu distingues les portes ?

— Je pense…

Dans cette obscurité, Richard était le seul dont la vue était assez perçante pour se satisfaire de la chiche lumière des étoiles. Et cette constatation valait aussi pour les sentinelles ennemies.

Quand la petite expédition eut assez approché de son objectif, le premier dortoir devint visible à travers les portes ouvertes. Une torche brûlait toujours devant l'entrée du bâtiment où les soldats devaient dormir.

Richard fit signe à ses compagnons de s'arrêter et de s'accroupir. Puis il tira Anson par l'épaule, l'approchant de lui, et fit de même avec Owen.

Les deux Bandakars portaient à présent les haches de guerre volées sur les soudards morts. Anson avait également gardé le couteau. Les autres hommes étaient équipés des armes improvisées par Richard.

Quand le Sourcier et lui étaient revenus dans la clairière, Anson avait tout raconté à ses compatriotes. Lorsqu'il en était arrivé à

l'exécution de la Fouine, Richard avait retenu son souffle, craignant que l'annonce d'un meurtre sème le trouble parmi les résistants. Après un bref moment de surprise, tous les hommes avaient félicité Anson.

Ils avaient défilé devant lui pour lui serrer la main et lui dire à quel point ils étaient fiers de lui. À cet instant, les derniers doutes de Richard s'étaient dissipés.

Quand les Bandakars avaient terminé leurs effusions, le petit groupe s'était mis en chemin pour Witherton.

Cette nuit, la ville recouvrerait sa liberté.

Richard regarda autour de lui et souffla :

— Très bien, à présent, souvenez-vous de tout ce que nous vous avons dit. Vous devrez être silencieux et bien tenir les portes pendant qu'Anson et Owen couperont les cordes qui leur tiennent lieu de charnières. Surtout, quand ce sera fait, prenez garde à ne pas les laisser tomber sur le sol.

Dans l'obscurité, Richard devina que tous les hommes hochaient la tête. Sondant le ciel à la recherche de coureurs, il n'en vit pas et en fut intensément soulagé. Voilà un bon moment que ces horribles oiseaux ne s'étaient plus montrés.

Apparemment, avoir choisi de s'enfoncer dans la forêt avant de changer de direction avait suffi à les semer. Richard et ses amis avaient-ils vraiment réussi à échapper à la surveillance de Nicholas le Chapardeur ? Si la réponse était affirmative, ce sorcier de malheur ne saurait pas par où commencer ses recherches…

Richard pressa brièvement l'épaule de Kahlan, puis il se dirigea vers les portes de la ville. Accroupie comme lui, Cara avançait à ses côtés. Tom et Jennsen fermaient la marche, s'assurant qu'aucune surprise ne viendrait de l'arrière.

Pour s'assurer qu'elle ne les suivrait pas, ils avaient attaché Betty dans un enclos improvisé avec des branches mortes. La chèvre avait paru dépitée qu'on la laisse en arrière, mais trop de vies étaient en jeu, et il ne fallait prendre aucun risque. À leur retour, la brave bête aurait tout le temps de se réjouir.

À courte distance des portes, Richard fit signe à ses compagnons de se baisser et de rester où ils étaient.

Tom rejoignit son seigneur. Ensemble, ils approchèrent de la palissade.

Un garde solitaire marchait de long en large devant les portes. L'homme ne devait pas redouter grand-chose – ou être très incompétent – sinon, il n'aurait pas patrouillé à la lumière d'une torche.

Tom se glissa derrière le soudard et le neutralisa en un éclair. Tandis qu'il tirait le cadavre à l'intérieur, pour le cacher dans les ombres, Richard entra, se plaqua contre la palissade et étudia le

dortoir. La porte était toujours ouverte, mais on n'entendait plus un bruit et aucune lumière n'en sourdait. À cette heure tardive, les soldats dormaient à poings fermés.

Alors qu'il se dirigeait vers le second dortoir, Richard repéra un deuxième garde. Il attendit que l'homme passe à sa portée, lui sauta dessus, l'égorgea, le maintint tout au long de son agonie puis le laissa glisser sur le sol et le tira loin de la lumière de la torche.

Devant l'entrée, les résistants étaient déjà occupés à tenir les portes pendant qu'Anson et Owen coupaient les cordes qui les tenaient en place. En quelques minutes, les deux « battants » furent désolidarisés de la palissade. Non sans effort, car ils étaient très lourds, deux groupes de Bandakars les portèrent à l'intérieur.

Jennsen tendit à Richard son arc et une des flèches spéciales qu'elle portait dans un carquois. Approchant de la torche qui brûlait devant le dortoir, Kahlan y alluma plusieurs petits flambeaux. Elle en garda un pour elle et distribua les autres à ses hommes.

Richard encocha sa flèche puis consulta ses compagnons du regard. Tous lui firent signe qu'ils étaient prêts. Devant lui, les hommes qui soutenaient les deux battants hochèrent aussi la tête. L'arc tenu d'une seule main, la flèche serrée dans son poing, le Sourcier fit signe à son commando de se mettre en mouvement.

Ce qui avait été une lente approche furtive se transforma en une ruée sauvage.

Richard plaça la tête de sa flèche dans la torche que tenait Kahlan. Dès que le feu eut pris, le Sourcier courut jusqu'à la porte ouverte du dortoir, se pencha en avant et décocha sa flèche.

Alors qu'il traversait le dortoir, le projectile enflammé révéla des rangées d'hommes couchés à même la paille.

La flèche se ficha dans le sol au fond du bâtiment. Aussitôt, la paille s'enflamma. Réveillés en sursaut, des hommes relevèrent la tête.

Jennsen tendit une autre flèche à Richard, qui l'encocha, arma l'arc et tira. Cette fois, il visa le milieu du dortoir.

Le Sourcier s'écarta de la porte pour céder la place à deux Bandakars qui jetèrent leurs torches juste au-delà de l'entrée.

Trois foyers d'incendie, chacun à un endroit stratégique… Moins d'une minute après le début de l'attaque, le premier dortoir flambait sur toute sa longueur. Et bien entendu, les flammes les plus vives bloquaient la sortie du bâtiment.

Des cris de terreur retentirent.

Richard regarda derrière lui pour s'assurer que les hommes qui portaient les battants arrivaient. Puis il courut vers le deuxième dortoir, Jennsen sur les talons.

Sa sœur lui donna une nouvelle flèche à la tête enveloppée d'un

morceau de tissu imbibé d'huile. Dès qu'il eut embrasé le projectile, Richard recommença l'opération « incendie ».

Un des Bandakars retira de son support la torche qui éclairait l'entrée du bâtiment.

Quand il se campa dans l'encadrement de la porte, le Sourcier vit qu'un colosse fondait sur lui en hurlant. S'adossant à un montant de la porte, il flanqua à l'homme un coup de pied dans la poitrine qui le fit repartir en arrière.

Aussitôt après, il tira sa flèche. À la lueur des flammes, il vit que pas mal de soldats, sans doute alertés par les cris de leurs camarades de l'autre dortoir, étaient en train de se lever. Quand il se tourna pour prendre le deuxième projectile, déjà enflammé par Jennsen, le Sourcier aperçut la fumée qui montait du premier bâtiment.

Il tira sa flèche puis s'écarta pour laisser agir les lanceurs de torches.

La première rebondit hors du bâtiment, car elle avait percuté la poitrine d'un homme qui accourait afin de voir ce qui se passait. La poix avait collé à sa barbe, y mettant le feu, et il hurlait comme un cochon qu'on égorge. D'un coup de pied, Richard le propulsa à l'intérieur. Mais des dizaines d'autres soudards tentaient de sortir, autant pour fuir les flammes que pour repousser l'étonnante attaque.

Richard vit la lueur des flammes se refléter sur les lames que ces défenseurs dégainaient.

Il s'écarta de la porte, car des Bandakars arrivaient avec un des battants. L'ayant incliné sur le côté, ils s'apprêtaient à le coincer sous l'avant-toit, afin de bloquer la sortie du dortoir. Mais la charge des soldats de l'Ordre les en empêcha. Contraints de reculer, ils perdirent l'équilibre, basculèrent en arrière et se retrouvèrent coincés sous le battant qui aurait – littéralement – dû sceller le destin des soudards.

Les autres hommes de Richard firent face avec beaucoup de courage. Tandis que certains enfonçaient leurs armes en bois dans le ventre des soldats, cassant ensuite le manche, comme le Sourcier leur avait indiqué, d'autres s'étaient placés des deux côtés de la porte, et, à grands coups de massue, défonçaient le crâne des hommes de Jagang.

Les Bandakars qui avaient utilisé leur arme en bois ramassèrent les épées des morts et s'en servirent pour embrocher la vague suivante de défenseurs.

Des cadavres s'entassaient dans l'entrée, ralentissant le flot de guerriers.

Surpris de voir des agneaux se transformer soudain en loups, les soudards ne se battaient pas avec leur efficacité habituelle. De plus, ils étaient en position d'infériorité, car ils ignoraient ce qui se passait vraiment et devaient charger à l'aveuglette.

Leur situation s'aggrava encore quand des carreaux d'arbalète

commencèrent de leur pleuvoir dessus.

Quelques hommes réussirent pourtant à passer… Tout ça pour avoir affaire à l'Agiel de Cara, dont chaque coup se révélait mortel.

Les cris de ces soudards-là attirèrent brièvement l'attention des combattants des deux camps. Comment pouvait-on avoir mal à ce point ?

Toutes les armes des morts finissaient entre les mains des résistants, qui les retournaient immédiatement contre leurs oppresseurs. Richard ficha une flèche dans le cœur d'un colosse qui tentait de sortir. Dès que sa cible se fut écroulée, il abattit l'homme qui la suivait.

Désormais, les soudards trébuchaient sur les cadavres de leurs camarades. Une fois tombés, ils étaient taillés en pièces par des haches de guerre, des épées ou des couteaux. Comme ils ne pouvaient sortir que un par un, à cause de l'étroitesse de la porte, ceux qui les guettaient se livraient à une véritable séance de tir aux pigeons.

Pendant que leurs amis contenaient les soudards, quelques Bandakars allèrent soulever le lourd battant pour dégager les hommes coincés dessous. Quand ce fut fait, tous coururent vers la porte, avec l'intention de la bloquer.

Il y avait trop de cadavres pour que ce soit possible. Sur un ordre de Richard, quelques résistants les tirèrent à l'écart par les bras ou les jambes.

Le battant, cette fois, se mit parfaitement en place. Calé entre l'avant-toit et le sol, il empêcherait quiconque de sortir.

Un soldat réussit à se glisser dehors au tout dernier moment. Faisant montre d'un sang-froid remarquable, Owen lui traversa la gorge avec l'épée qu'il avait volée à un mort.

Des résistants se plaquèrent contre le battant pour le maintenir en place malgré les efforts désespérés des hommes piégés dans le bâtiment. D'autres Bandakars enfoncèrent dans le sol des pieux dont l'extrémité libre vint appuyer contre le battant.

Quand ils eurent fini, tous les attaquants s'écartèrent. La porte improvisée ne bougerait plus, et l'affaire était entendue…

Le premier dortoir flambait déjà entièrement, et une bizarre odeur de viande grillée monta aux narines des attaquants.

Cet arôme presque appétissant rappela à Richard que le don, pour compenser les meurtres qu'il était obligé de commettre, exigeait qu'il suive un régime strictement végétarien. Après la tuerie de ce soir, et avec les misères que lui faisait déjà son pouvoir, il devrait éviter les écarts pendant très longtemps.

Sa tête lui faisait si mal qu'il en avait la vue brouillée. S'il aggravait le déséquilibre, le poison ne réussirait pas à le tuer plus vite

que sa propre magie…

Une fumée noire s'échappait des côtés du battant qui obstruait le deuxième dortoir. À l'intérieur, des soudards criaient de douleur ou imploraient qu'on les libère.

Les résistants reculèrent pour ne pas se faire roussir les poils. La bataille était finie alors qu'elle semblait avoir à peine commencé.

Dans un silence de mort, les Bandakars, Richard et ses amis s'éloignèrent des deux bâtiments en feu. Les soldats de l'Ordre qui y étaient enfermés ne feraient plus jamais de mal à personne.

Attirés par la lumière et le bruit, tous les habitants de la cité s'étaient massés à bonne distance du théâtre des opérations.

Un vieil homme sortit des rangs et s'adressa à Owen :

— Porte-parole, que se passe-t-il ? Tu as recouru à la violence ?

Owen avança vers le vieil homme.

— Voici le seigneur Rahl, dit-il en désignant Richard. Il dirige l'empire d'haran, et je m'étais lancé à sa recherche pour qu'il vienne nous libérer. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, mes amis. Mais pour l'heure, contentez-vous de savoir que notre ville est enfin débarrassée des bouchers de l'Ordre.

» Oui, nous avons aidé le seigneur Rahl à tuer les monstres qui nous terrorisaient. Nos morts sont vengés, et je m'en réjouis. Nous ne serons plus jamais des esclaves.

Les citadins regardèrent Owen en silence. Si certains semblaient contents, la majorité était abasourdie.

Le gamin, Bernie, courut rejoindre Anson.

— Vous nous avez libérés ? demanda-t-il. C'est vrai ?

— Oui, mon petit. C'est vrai.

— Merci, Anson ! (L'enfant se tourna vers les citadins.) Vous avez entendu ? Nous sommes débarrassés des assassins !

Des acclamations retentirent, couvrant le crépitement des flammes. Les citadins se précipitèrent vers les amis qu'ils n'avaient plus vus depuis des mois pour les congratuler et les bombarder de questions.

Prenant la main de Kahlan, Richard la tira à l'écart, dans le coin où attendaient Cara, Jennsen et Tom.

Les Bandakars, qui se disaient radicalement opposés à la violence, avaient cessé de porter des œillères. Et maintenant, ils se réjouissaient de ne plus être les victimes impuissantes de la terreur.

Délaissant pour un temps leurs amis, de plus en plus de citadins vinrent voir de près les étrangers. Richard et Kahlan leur sourirent, mais cela ne suffit pas à rompre la glace.

Bernie ne quittait pas Anson d'un pouce et il le suivit quand il vint se placer derrière le Sourcier et la Mère Inquisitrice.

Un à un, tous les résistants rejoignirent leur camarade.

— Nous sommes ravis de votre retour, dit un des citadins.

— Oui, nous sommes enfin réunis, renchérit Bernie.

— Nous ne pourrons pas rester, le détrompa Anson.

Un lourd silence accueillit cette déclaration.

— Pourquoi ? finit par demander l'enfant.

Des murmures coururent parmi les citadins. Tous étaient atterrés que leurs amis songent à repartir.

Owen leva une main pour demander le silence.

— L'Empire bandakar courbe toujours l'échine sous le joug de l'Ordre Impérial. Il faut le libérer, comme nous vous avons libérés ce soir…

» Le seigneur Rahl, sa femme – la Mère Inquisitrice –, sa garde du corps, Cara, sa sœur Jennsen et son ami Tom ont accepté de nous aider. Mais ils ne peuvent agir seuls. Nous devons combattre pour notre pays, et, plus important encore, pour les personnes que nous chérissons.

— Owen, tu ne dois pas t'engager sur le chemin de la violence, dit un homme d'âge mûr. (Même s'il ne semblait pas convaincu, il récitait consciencieusement ce qu'on lui avait appris.) Tu as ouvert un cycle de violence, et c'est très mal.

— Avant de partir, nous vous parlerons, promit Owen. Ainsi, vous comprendrez ce qu'il faut faire pour se débarrasser vraiment de la violence. Le seigneur Rahl nous a montré que la terreur n'est pas provoquée par la volonté de résister, mais bien au contraire par le renoncement. Lorsqu'on fait ce qu'il faut pour se protéger et défendre ses proches, on élimine l'ennemi, l'empêchant ainsi de continuer de nuire. C'est ça, mettre fin à la violence. Alors, la paix et la liberté peuvent prospérer.

— Non, la violence engendre la violence ! objecta un vieil homme.

— Regardez autour de vous ! intervint Anson. Est-ce le début de la violence, ou sa fin, que vous contemplez ? La brutalité a été écrasée comme elle le méritait.

Les citadins hochèrent la tête. S'ils avaient quelques doutes philosophiques, le soulagement de ne plus être victimes de l'Ordre suffisait à les apaiser. La joie remplaçait la peur, et le retour de la liberté guérissait bien des cécités.

— Mais vous devez comprendre, continua Owen, que rien ne sera plus jamais comme avant. Notre ancien mode de vie fait partie du passé, désormais…

Richard nota que les citadins ne baissaient plus la tête. Au contraire, ils la tenaient bien droite.

— Nous avons choisi la vie, conclut Owen. Et ainsi, nous avons découvert le sens du mot « liberté ».

— Nous aussi, je crois, dit le vieil homme qui avait parlé le

premier.

Chapitre 49

Zedd plissa le front, se concentrant avec peine sur l'objet que sœur Tahira avait posé sur la table devant lui. Puis il leva les yeux et croisa le regard impitoyable de sa tortionnaire.

— Alors ? demanda-t-elle.

Zedd se concentra davantage. On aurait dit une balle recouverte de cuir et zébrée de lignes bleues et roses décoratives.

Pourquoi cet objet lui semblait-il si familier – et en même temps, tellement lointain, comme s'il remontait à une autre vie ?

Le vieil homme tenta de focaliser sa vision. Sa nuque lui faisait un mal de chien…

Désespéré d'entendre son fils hurler de douleur sous une tente voisine, un père avait pris Zedd par les cheveux pour l'arracher aux autres parents qui le secouaient rudement afin qu'il se décide à rendre gorge.

Avec ces élancements dans la nuque, le vieux sorcier avait du mal à tenir la tête droite. Mais comparé à ce que subissaient les enfants, ce n'était rien…

Zedd aurait juré que la tente chichement éclairée par des torches tournait à toute allure autour de lui. Cet endroit puait, la chaleur et l'humidité ne faisant rien pour arranger les choses.

Le vieil homme se demanda s'il allait vomir, s'évanouir ou crever comme un chien, tout simplement…

Il ne s'était plus allongé depuis des jours et, en guise de sommeil, il avait seulement réussi à fermer les yeux, sur sa chaise, aux rares moments où Tahira ne s'occupait pas de lui parce qu'elle inspectait une nouvelle livraison d'artefacts déchargée d'un chariot.

La sœur allait parfois dormir, mais une autre magicienne de malheur la remplaçait et continuait l'interminable interrogatoire au sujet des objets récupérés dans la forteresse.

Les répits qu'obtenait Zedd ne dépassaient jamais quelques minutes. De plus, les gardes avaient ordre de les empêcher de se coucher à même le sol, Adie et lui…

Au moins, on n'entendait plus de cris d'enfant. Depuis que le vieil homme coopérait, les tortures avaient cessé. Et tant qu'il tiendrait le coup, les parents pourraient garder un peu d'espoir…

Quelque chose percuta soudain le cou de Zedd. Sa tête partit en arrière, puis il sentit que sa chaise basculait aussi. Ayant les bras attachés dans le dos, il ne put rien faire pour éviter la chute et heurta

durement le sol.

L'impact lui fit voir des étoiles et ses oreilles bourdonnèrent. Un phénomène classique, quand la Sœur de l'Obscurité lui infligeait de la souffrance par l'intermédiaire du Rada'Han.

Zedd détestait ces foutus colliers. En revanche, les sœurs en raffolaient. Ça pouvait se comprendre, de leur point de vue. Maltraiter un sorcier privé de son pouvoir devait être un régal pour des magiciennes dévouées au Gardien.

Pourtant, toutes ces femmes n'étaient pas liées au Gardien. Certaines avaient passé leur vie à tenter sincèrement d'aider les autres. Mais Jagang les tenait en son pouvoir, et elles ne pouvaient rien lui refuser. Si douces qu'elles aient pu être naguère, elles en rajoutaient dans la cruauté pour ne pas s'exposer aux punitions de Jagang.

L'empereur attendait des résultats, et la reddition de Zedd ne suffirait pas à l'apaiser, si l'affaire traînait trop.

Le vieil homme vit qu'Adie aussi gisait sur le sol. La pauvre subissait exactement les mêmes tortures que lui, et il en avait le cœur brisé…

Des soldats approchèrent et relevèrent la chaise du vieil homme. Ils la reposèrent si violemment sur le sol qu'un gémissement de douleur s'échappa des lèvres du sorcier.

— Alors, demanda Tahira. De quoi s'agit-il ?

Zedd étudia de nouveau la balle. Les lignes bleues et roses lui disaient quelque chose. Bon sang, il devait se souvenir !

— C'est… eh bien… c'est…

— Quoi ? s'écria Tahira.

Elle tapa sur la table avec le gros livre qu'elle tenait. Sous l'impact, la balle roula un peu avant de s'immobiliser presque sous le nez de Zedd.

La sœur glissa le livre sous son bras et se pencha vers le vieil homme.

— Qu'est-ce que c'est ? Et à quoi ça sert ?

— Je… j'ai oublié…

— Tu veux que je fasse venir quelques enfants, vieil homme ? Tu aimerais les voir avant que je les confie aux experts qui attendent sous les tentes voisines ?

— Je suis épuisé, souffla Zedd. J'essaie de me souvenir, mais rien ne vient…

— Dans ce cas, tu expliqueras aux parents que leurs chers petits hurlent à la mort parce que ta mémoire te fait défaut !

Parents ? Enfants ?

Zedd se rappela ce qu'était la balle. Submergé par des souvenirs douloureux, il sentit des larmes lui monter aux yeux.

— Par les esprits du bien…, souffla-t-il, où avez-vous trouvé

cet objet ?

— Qu’est-ce que c’est ?

— Où l’avez-vous trouvé ? insista Zedd.

Agacée, la sœur se redressa, tira le livre de sous son bras, l’ouvrit et le feuilleta rageusement.

Quand elle eut trouvé, elle tapota la page de l’étrange catalogue compilé par les hommes qui avaient pillé la forteresse.

— On l’a découvert dans une alcôve, derrière une malle à six tiroirs au-dessus de laquelle était accrochée une tapisserie représentant trois chevaux blancs. Alors, de quoi s’agit-il ?

— C’est une balle…

— Je le vois bien, vieil imbécile ! Mais à quoi sert-elle, cette maudite balle ? Quel est son pouvoir ?

Les yeux rivés sur la balle pas plus grande que son poing, Zedd recouvra toute sa mémoire.

— Amuser les enfants… C’est un jouet, et il sert à donner du bonheur aux gamins…

Le vieil homme se souvint des temps heureux où sa fille jouait avec la balle colorée dans les couloirs de la Forteresse du Sorcier.

Zedd lui avait offert la balle pour la récompenser d’étudier aussi bien. Parfois, l’enfant faisait rouler son jouet sur le sol avec une baguette, lui parlant comme s’il s’agissait d’un animal domestique. Mais son grand plaisir était de lancer la balle contre un mur, près d’une intersection de couloirs, de la laisser rebondir plusieurs fois, de voir dans quel corridor elle finissait par s’engager, puis de la suivre en riant aux éclats.

Un jour, l’enfant était venue voir son père, de grosses larmes roulant sur ses joues. En réponse aux questions du sorcier, elle s’était blottie contre lui et avait expliqué que la balle était perdue. Elle voulait qu’il la retrouve, mais Zedd lui avait conseillé de chercher par elle-même. Des jours entiers, la gamine avait vainement exploré les couloirs.

Un matin, dès le lever du soleil, Zedd avait quitté la forteresse pour descendre en ville et faire un petit tour sur le marché de la rue Stentor. C’était là, des mois plus tôt, qu’il avait acheté la première balle chez un marchand de jouets ambulant.

Il en avait acquis une autre – pas exactement la même, mais un modèle décoré d’étoiles roses et vertes. Un choix délibéré, car il ne voulait pas que sa fille pense que tous les désirs pouvaient être miraculeusement exaucés. En revanche, il entendait lui apprendre qu’il existait une solution à tous les problèmes.

Sa fille s’était serrée contre ses jambes, l’avait profusément remercié et s’était écriée qu’il méritait le titre de « meilleur papa du monde ». Elle avait aussi juré de faire davantage attention à cette balle

et de ne jamais la perdre.

La petite adorait ce jouet. Et comme la balle était minuscule, elle avait pu l'emporter quand son père et elle avaient fui en Terre d'Ouest, après que Darken Rahl l'eut violée.

Petit, Richard avait joué avec la balle aux décorations roses et vertes. Zedd se souvenait du regard émerveillé de sa fille devant ce spectacle touchant. Sa propre enfance lui revenait en mémoire, et elle en avait les larmes aux yeux. Jusqu'à sa mort, elle avait jalousement conservé cette précieuse relique des temps heureux.

La balle que Zedd regardait à présent était à coup sûr celle que sa fille avait perdue. Le jouet avait dû rebondir derrière la malle et y rester pendant des années.

Le vieux sorcier se pencha en avant, posa le front sur la balle aux lignes bleues et roses et éclata en sanglots.

Sœur Tahira le prit par les cheveux et le força à relever la tête.

— Je ne te crois pas, vieux fou ! cria-t-elle. Cet artefact, je veux savoir à quoi il sert ! Tu sais que je n'hésiterai pas à faire tout ce qu'il faut pour te forcer à parler. Son Excellence n'accepte pas l'échec…

— C'est un jouet, dit Zedd, la vue brouillée par ses larmes. Une balle, et rien d'autre…

Tahira le relâcha et eut un rictus méprisant.

— Le grand et puissant sorcier Zorander ! (La sœur secoua la tête.) Et dire que nous te redoutions ! Tu es un vieux minable qui perd tous ses moyens dès qu'il entend crier des moutards. Désolée, mais ta réputation était largement imméritée, vieux crétin…

Tahira ramassa la balle et la fit tourner entre ses doigts pour l'étudier. Puis elle la jeta négligemment, comme si elle la jugeait sans valeur.

Zedd regarda le jouet rebondir, puis rouler sur le sol et s'immobiliser près de la chaise où était assise Adie.

La magicienne riva son regard totalement blanc dans celui du sorcier, qui détourna rapidement la tête.

— Parfait, fit Tahira en refermant le livre où elle venait d'ajouter ses commentaires, allons voir le trésor qui a été déchargé dans la tente d'à côté.

Les soldats soulevèrent le vieil homme avant qu'il ait pu esquisser un geste. Adie subit le même traitement et laissa échapper un petit cri de douleur.

Tahira referma son livre et sortit la première de la tente.

Conscientes que les objets découverts dans la forteresse étaient mortellement dangereux, les sœurs procédaient avec une extrême prudence. Elles sortaient les artefacts des caisses un par un, et les isolaient sous une tente avant de les soumettre à Zedd.

Le vieux sorcier avait dû leur tirer son chapeau – de mauvaise grâce, mais il fallait bien, parfois, reconnaître les mérites de ses adversaires.

Les magiciennes avaient mille fois raison ! Si certains objets étaient inoffensifs seuls, ils pouvaient provoquer une catastrophe lorsqu'on les mettait en contact avec un autre artefact, tout aussi anodin sans son « complément magique ».

Assez bien formées en magie, malgré tout le mal que le Premier Sorcier pouvait dire d'elles à l'occasion, les sœurs comprenaient le principe de complémentarité, et elles traitaient le butin rapporté de la forteresse avec une grande prudence.

Passant de tente en tente, Zedd, toujours accompagné d'Adie, devait identifier un objet magique à la fois. Ce manège durait depuis des jours, et le vieil homme, épuisé, en avait perdu toute notion du temps…

Il faisait néanmoins son possible pour étirer les choses en longueur, mais les sœurs ne se laissaient pas abuser, et elles n'étaient pas prêtes à gober des explications fantaisistes. Si le vieil homme tentait de les rouler dans la farine, des enfants le paieraient cher.

Zedd avait vite renoncé à jouer au plus fin avec ces maudites magiciennes. En plusieurs occasions, elles avaient feint l'ignorance pour voir s'il leur disait la vérité… Par bonheur, il s'en était aperçu et avait évité le piège.

Jusque-là, tous les artefacts qu'il avait examinés étaient quasiment inoffensifs. Ces objets d'aspect très simple avaient tous une utilité bien précise, mais aucun ne présentait un grand danger. Zedd se souvenait d'un bâton qui permettait de mesurer à distance la profondeur d'un puits, d'une sculpture en forme de composition florale qui empêchait les sons de sortir quand on la plaçait devant la porte ouverte d'une pièce, et d'un miroir très spécial qui permettait de voir qu'une personne venait d'entrer dans une salle où était disposé son « jumeau ». Même s'ils pouvaient être utiles à Jagang, ces objets ne l'aideraient pas à conquérir le monde, c'était une certitude.

Les quelques artefacts dangereux que les sœurs avaient montrés à Zedd n'avaient rien de bien extraordinaire. Par exemple, le vase d'ornement qui, dans des conditions particulières, pouvait produire une langue de flammes lorsqu'on le remplissait d'eau. Un sort de ce genre était à la portée de la première magicienne venue. En le dévoilant à Tahira, Zedd n'avait pas nui à sa cause ni mis en danger la vie d'innocents. Et si cet objet-là entrait en contact avec d'autres trésors volés, aucune catastrophe n'en découlerait. À destination purement défensive, le sortilège aurait senti l'usurpation de propriété et simplement détruit les artefacts en question.

Rien de ce qu'on avait montré au vieil homme ne pouvait faire grand bien à Jagang. En revanche, certains objets entreposés dans la forteresse lui réserveraient de très mauvaises surprises. Quelques boîtes et coffrets, par exemple, étaient en mesure de reconnaître la personne qui invoquait leur pouvoir. Si Zedd ou un sorcier « légitime » les ouvrait, rien de méchant ne se produisait. Mais qu'un voleur s'y aventure, et il risquait de le regretter…

Il y avait des milliers de salles dans la forteresse. Les pillards de l'Ordre avaient déjà rempli toute une caravane de chariots. Mais il restait mille fois plus de choses à découvrir…

Pour le moment, Zedd n'avait pas vu de véritables « trésors ».

Vivrait-il assez longtemps pour en examiner ? Le voyage dans la caisse, après sa capture, l'avait rudement secoué, et il n'était toujours pas remis des blessures que lui avaient infligées les parents, après son entrevue avec Jagang.

Les gardes s'étaient simplement assurés que les mères et les pères déchaînés ne tuent pas le sorcier et sa compagne. Dans le feu de l'action, un accident aurait pu arriver – le vieil homme avait prié pour qu'il en soit ainsi – mais les soldats de l'Ordre avaient hélas veillé au grain.

Après quelques heures passées à entendre crier les enfants, et à subir la pression compréhensible mais musclée des parents, le vieil homme avait capitulé. Père et grand-père lui-même, comment aurait-il pu supporter que des gamins soient torturés à mort ?

De toute façon, résister n'aurait servi à rien, à part faire souffrir des gosses. Jusque-là, les pillards n'avaient récupéré qu'une infime partie des artefacts magiques. En toute logique, étant donné la configuration du complexe, la première caravane ne pouvait pas contenir d'armes susceptibles d'aider Jagang. Ayant tout le temps du monde devant lui, Zedd aurait été irresponsable s'il n'avait pas mis fin au calvaire des gamins.

Alors qu'ils étaient pour une fois seuls sous une tente – un moment d'inattention de l'ennemi, sans doute –, Adie avait demandé ce qu'il ferait si on lui présentait un sortilège capable d'accélérer la victoire de Jagang.

Le retour de Tahira n'avait pas laissé à Zedd le temps de répondre. Mais sa stratégie était limpide : faire traîner les choses autant que possible.

Il n'avait pas prévu qu'on le forcerait à travailler jour et nuit, sans une minute de repos.

Par bonheur, les sœurs mettaient souvent une petite éternité à décharger et à placer sous une tente l'objet suivant. Prudentes à l'extrême, elles ne prenaient aucun risque, et Zedd aurait été le dernier à les en blâmer. Les étranges colosses insensibles à la magie

qui participaient au pillage n'auraient pas été blessés en cas d'accident, mais ils étaient bien les seuls, et le souvenir de la toile de lumière restait vif dans la mémoire des bouchers de l'Ordre.

Cela dit, les sœurs étaient assez nombreuses pour que les répits ne permettent jamais aux deux vieillards de dormir suffisamment pour récupérer.

Alors qu'il avançait vers la tente suivante, Zedd constata qu'il tenait à peine debout. Voir la balle perdue par sa fille tant d'années auparavant l'avait vidé de ses dernières forces. Se sentant plus vieux et plus faible que jamais, il redoutait d'avoir perdu toute volonté de vivre.

Et il se demandait jusqu'à quand il conserverait sa santé mentale.

Pour être honnête, il n'aurait pas juré qu'il la détenait encore. Le monde semblait être devenu fou, et il avait parfois le sentiment d'évoluer dans un cauchemar. La frontière entre ce qu'il savait et ce qu'il ignorait devenait de plus en plus floue, et il n'était plus capable de mettre bout à bout deux pensées cohérentes.

Alors qu'on le forçait à marcher dans le camp, le vieux sorcier eut des hallucinations. Autour de lui, il crut voir des objets et des personnes – surtout des personnes – qui appartenaient à un lointain passé.

Avait-il vraiment examiné la balle de sa fille ? Ou s'était-il laissé emporter par son imagination devant un banal jouet d'enfant ? Les lignes bleues et roses, les avait-il imaginées ?

Il doutait de tout, désormais. Comme si rien n'était réel.

Chaque fois qu'il posait les yeux sur une femme, il lui semblait voir les traits adorés de sa chère Erilyn, morte depuis si longtemps. Bien entendu, il ne s'agissait pas d'elle, mais de malheureuses mères blêmes de peur à l'idée qu'on torture de nouveau leurs enfants.

Des gamins, il y en avait des dizaines, serrés contre les jupes de leur mère ou les jambes de leur père. Et tous ces gens le regardaient comme s'il était un vieux fou aux cheveux blancs en bataille.

Et si c'était le cas ?

À la lumière des torches, le camp tout entier semblait irréel. Et les innombrables feux, à perte de vue, faisaient penser à des étoiles piquetant le firmament.

Le monde était-il sens dessus dessous ? Ou était-ce seulement l'esprit de Zedd ?

— Un moment, dit la Sœur de l'Obscurité aux gardes.

Zedd entendit Adie gémir, sans doute parce qu'on l'avait également forcée à s'arrêter en tirant sur ses bras déjà douloureusement retournés dans son dos.

La sœur passa la tête sous une tente.

Vacillant sur ses jambes, Zedd crut qu'il allait s'évanouir. Autour

de lui, la réalité se brouilla.

Apercevant une des filles gardées en otages, il crut la reconnaître, tout comme le garde d'élite de l'empereur qui l'entraînait vers une tente.

Le vieil homme cligna des yeux. Ce soldat vêtu d'une cuirasse recouverte d'une cotte de mailles lui rappelait vraiment quelqu'un. Et la sœur qui marchait dans la direction opposée ne lui était pas étrangère non plus…

Il regarda autour de lui. Presque tous les soldats ressemblaient à des personnes sorties de son passé.

Pour la première fois de sa vie, Zedd fut vraiment terrifié. Voilà qu'il devenait fou ! Ces gens ne pouvaient pas être dans le camp.

Son esprit était son bien le plus précieux. Il refusait de devenir un mendiant gâteux vautré dans un caniveau.

La vieillesse ou une trop forte pression pouvaient avoir raison de la santé mentale d'un homme. Il avait connu des fous qui croyaient voir des choses qui n'existaient pas. Et il se mettait à leur ressembler, à présent. Des fantômes de son passé déambulaient dans le camp de l'empereur Jagang. Il n'y avait pas de signes de folie plus évidents. Des hallucinations ! Des fantasmes ! Des spectres adorés !

Zedd s'était toujours rengorgé de sa santé mentale.

Mais elle l'abandonnait.

Il devenait fou.

Chapitre 50

Nicholas entendit un bruit agaçant dans un endroit où il n'était pas. Enfin, pas pour le moment.

On venait le déranger, là où attendait son corps…

Il ignora la perturbation et se concentra sur les bâtiments alignés des deux côtés de la rue. Le soleil venait juste de se coucher et des gens à l'air méfiant passaient devant ses yeux.

Des couleurs. Des sons. De l'activité.

C'était un lieu lugubre, avec des bâtiments serrés les uns contre les autres.

Regarde ! Regarde ! Regarde !

Des ruelles étroites et sombres… La puanteur ambiante… Des regards insistants…

Il n'y avait pas de bâtiments à plus de deux étages. Nicholas l'aurait juré. Et la plupart n'en avaient qu'un.

Le bruit retentit de nouveau là où attendait le corps du sorcier.

Il tenta de l'ignorer et se concentra sur ce qu'il voyait.

Où vont-ils ? Où sont-ils ? Regarde ! Regarde ! Regarde !

Nicholas avait sa petite idée, mais il n'était pas certain. Il lui fallait une preuve.

Regarde !

Il aimait tellement observer.

Mais on tapait de plus en plus fort à la porte, et il fut obligé de retourner dans son corps. Assis en tailleur sur le parquet, il rouvrit les yeux et vit qu'une chiche lumière, filtrant au travers des volets fermés, perçait à peine la délicieuse pénombre de la pièce.

Nicholas se leva et vacilla sur ses jambes. Chaque fois, réintégrer son corps était une expérience si déconcertante…

Il commença de traverser la pièce, les yeux baissés pour voir si ses pieds se soulevaient comme il fallait. Ces derniers temps, il s'était si souvent absenté de lui-même que les gestes les plus simples devenaient difficiles. L'autre corps qu'il avait investi était si différent, quand on y réfléchissait…

Un imbécile continuait à frapper à la porte en beuglant pour qu'on lui ouvre.

Nicholas sentit monter en lui une indicible fureur. Il détestait les intrus.

D'une démarche mal assurée, Nicholas gagna la porte. Il se sentait prisonnier dans ce corps qui se déplaçait si bizarrement. Résistant à

l'envie de se pencher en avant, il fit jouer ses épaules, s'étira et fit craquer son cou.

Diriger des muscles et des tendons était abominablement ennuyeux. Il appréciait tellement que ses « hôtes » respirent, entendent, voient et sentent à sa place.

La porte était verrouillée lorsque Nicholas « voyageait ». Une précaution indispensable, au cas où quelqu'un aurait voulu faire du mal à son corps pendant ses absences…

De l'autre côté du battant, un crétin tapait comme un sourd, criait le nom du Chapardeur et exigeait qu'on le laisse entrer.

Le sorcier déverrouilla la porte et l'ouvrit.

Un jeune soldat s'impatientait dans le couloir. Un homme du rang sans valeur. Un anonyme.

Nicholas foudroya du regard la vermine qui avait osé gravir l'escalier interdit – tout le monde savait que cette zone était prohibée – et venir frapper à la porte… sacrée. Où était cette andouille de Najari quand son chef avait besoin de lui ? Et pourquoi n'y avait-il aucun garde devant la porte ?

Nicholas remarqua soudain qu'un os cassé saillait du poing fermé du soldat.

Tendant le cou, le Chapardeur vit les cadavres des gardes, dans le couloir. Ce type les avait-il vraiment massacrés à mains nues ?

Le Chapardeur se passa une main dans les cheveux et savoura le contact de l'huile qui lui permettait de les coiffer en arrière.

Puis il regarda le soldat aux yeux écarquillés qu'il était sur le point de tuer. Pour un soudard de l'Ordre Impérial, cet abruti était plutôt bien équipé. Une cuirasse, une manche de mailles pour lui protéger le bras droit, une panoplie d'armes fournie, des bottes apparemment pas trouées…

Impressionnant. Pourtant, ce fier guerrier semblait mort de peur.

Intrigué, Nicholas se demanda ce que cet idiot pouvait bien avoir à lui dire – au risque de sa vie, en plus de tout.

— Que veux-tu, pauvre imbécile ?

Le soldat leva un bras, puis une main et enfin un index, qu'il brandit bêtement. On eût dit une marionnette dont quelque invisible manipulateur tirait les ficelles.

Le doigt s'agita d'avant en arrière comme s'il se voulait menaçant.

— Un peu de politesse, mon ami ! Un peu de politesse !

Le soldat parut surpris par les mots qui sortaient de sa bouche. D'ailleurs, la voix était trop grave et trop mûre pour appartenir à un type si jeune…

C'était la voix d'un homme habitué à dominer. Un chef dangereux et rusé…

— Qu'y a-t-il ? demanda Nicholas. Que se passe-t-il ?

L'homme entra dans la salle d'une démarche étrangement raide – un peu celle que devait avoir le Chapardeur quand il n'avait pas utilisé ses jambes depuis longtemps.

Le sorcier s'écarta et laissa son visiteur gagner le centre de la salle. Du sang coulait de la main cassée du soldat, mais il ne semblait pas s'en soucier. Comment pouvait-on ignorer une blessure si douloureuse ? et avoir peur à ce point sans raison apparente ?

— Où sont-ils, Nicholas ? demanda une voix qui ne trahissait aucune peur.

— Qui ça, « ils » ?

— Tu as promis de me les livrer. Je déteste qu'on ne tienne pas sa parole. Où sont-ils ?

Nicholas fronça les sourcils et se pencha vers l'insolent.

— De qui parles-tu ?

— De Richard Rahl et de la Mère Inquisitrice ! cria le soldat, fou de rage.

Le Chapardeur recula de quelques pas. Il comprenait, à présent. Il avait entendu des histoires au sujet des pouvoirs de cet homme. Et voilà qu'il était témoin du prodige.

En face de lui se tenait l'empereur Jagang – celui qui marche dans les rêves en personne, sinon en chair et en os.

— Remarquable, lâcha Nicholas. (Il tendit un bras et, du bout de l'index, tapota le crâne du faux soldat.) Vous êtes là-dedans, Excellence ? C'est vous, n'est-ce pas ?

— Où sont-ils, Nicholas ?

La question la plus menaçante que le Chapardeur eût jamais entendue. Pourtant, elle était d'une extraordinaire banalité.

— J'ai promis de vous les livrer, et je le ferai…

— Je crois que tu me mens, Nicholas… Je pense que tu ne les tiens pas du tout, malgré ce que tu prétends.

Le Chapardeur eut un geste négligent de la main.

— Mais si ! Ils sont à portée de ma main.

— Moi, j'ai de bonnes raisons de supposer qu'ils sont loin d'ici, Chapardeur. La Mère Inquisitrice, par exemple… Je suis presque sûr qu'elle est dans le Nord, avec son armée.

Nicholas approcha de nouveau du soldat et le regarda droit dans les yeux.

— Vous perdez toujours l'esprit lorsque vous vous infiltrez dans la tête d'un autre homme ?

— Tu mets ma parole en doute ?

Nicholas décida qu'il en avait assez entendu.

— Je les espionnais au moment où vous êtes venu me casser les

pieds ! Ils étaient là tous les deux.

— Tu es sûr ? demanda la voix profonde qui ne collait pas avec l'allure juvénile du soldat.

— Vous doutez de ma parole ? Comment osez-vous ? Je suis Nicholas le Chapardeur, savez-vous ce que ça signifie ?

Le soldat fit un pas en avant.

— Si vous les voulez, dit Nicholas sans céder un pouce de terrain, vous avez intérêt à me ménager.

Le « soldat » écarquilla les yeux. Mais il y avait davantage que de la surprise dans ce regard.

Une menace évidente…

— Parle, avant que je perde patience !

— Eh bien, ceux qui vous ont dit que la Mère Inquisitrice était au nord ne savent pas ce qu'ils racontent. Ou ils vous mentent délibérément. J'ai gardé en permanence un œil sur le seigneur Rahl et sa femme.

— Les as-tu vus récemment ?

Jugeant qu'il faisait trop sombre dans la salle, Nicholas, d'une pichenette de pouvoir, alluma les trois bougies posées sur la table.

— Seriez-vous sourd ? J'étais en train de les épier. Ils sont dans une ville, pas très loin d'ici. Bientôt, ils se jetteront dans la gueule du loup, et je n'aurai plus qu'à les cueillir.

— Pourquoi viendraient-ils à toi ?

— Je sais tout de leurs faits et gestes… (Nicholas se mit à marcher autour du soldat en décrivant dans l'air des arabesques qui firent glisser sur ses bras les manches de sa tunique noire.) Je les observe, vous dis-je ! J'ai vu la Mère Inquisitrice se coucher contre son mari, le soir, et le prendre dans ses bras pour soulager sa souffrance. Un spectacle très touchant, pour être franc.

— Il souffre ?

— Oui, terriblement ! Ils sont à Northwick, en ce moment. Une ville pas très éloignée d'ici… Quand ils en auront terminé là-bas, s'ils survivent, ils viendront me voir.

À travers les yeux du soldat, Jagang regarda les cadavres alignés contre le mur. Puis son attention se riva de nouveau sur Nicholas.

— Encore une fois, pourquoi viendraient-ils ici ?

— Eh bien, parce que les crétins qui vous fascinent tant – vous savez, les Piliers de la Création – ont empoisonné le pauvre seigneur Rahl. Une façon de le faire chanter, pour qu'il soit contraint de les aider.

— Empoisonné ? Tu en es sûr ?

Nicholas savoura le soudain intérêt que trahissait le ton de l'empereur.

— Tout à fait certain ! Le pauvre homme souffre atrocement, et il a

besoin d'un antidote.

— Dans ce cas, il se le procurera, tu peux en être certain. Richard Rahl ne manque pas de ressources.

Nicholas s'appuya contre la table et croisa les bras.

— Peut-être, mais il est dans la mouise jusqu'au cou. Il lui faut encore deux doses d'antidote. La première est à Northwick, et c'est pour ça qu'il y est…

— Tu serais surpris de ce que ce chien peut accomplir, rugit Jagang. Ne le sous-estime surtout pas, Nicholas !

— Excellence, je ne sous-estime jamais personne, répondit le Chapardeur avec une parfaite sincérité. Je parie que Richard Rahl trouvera l'antidote à Northwick. Pour tout dire, je l'espère. Avant votre intrusion, je l'espionnais pour savoir où il en était.

» Mais s'il réussit, il devra venir ici pour se procurer le dernier flacon. Celui de Northwick ne suffira pas à lui sauver la vie.

— Et où est le dernier flacon ?

Nicholas glissa une main dans sa poche et en sortit un objet qu'il brandit triomphalement.

— En ma possession !

Le faux soldat eut un grand sourire.

— Il peut en effet venir essayer de te prendre ce flacon, Nicholas. Mais il est assez malin pour se faire fabriquer l'antidote qui lui manque – et s'épargner un dangereux voyage.

— Il ne dispose pas de cette possibilité, Excellence. Me prenez-vous pour un débutant ? Le poison qui tue le seigneur Rahl est une substance complexe, mais beaucoup moins que l'antidote. Je le sais, parce que j'ai fait torturer le seul homme qui connaissait la formule. La liste d'ingrédients est si longue que j'en ai déjà oublié la moitié.

» J'ai fait exécuter cet herboriste, bien entendu, puis le bourreau qui lui a arraché sa confession, histoire qu'il n'y ait plus de témoin. J'aurais détesté que le seigneur Rahl obtienne la formule salvatrice en faisant parler un banal tortionnaire.

» Vous comprenez, maintenant, Excellence ? Plus personne ne peut fabriquer cet antidote. (Nicholas prit le flacon par le goulot et l'agita doucement.) C'est la dernière dose. L'ultime espoir de survie du seigneur Rahl.

— Dans ce cas, dit l'empereur par la bouche de sa marionnette, il viendra…

Nicholas retira le bouchon du flacon et huma le liquide légèrement parfumé à la cannelle.

— Vous croyez, Excellence ?

Très lentement, Nicholas versa le liquide sur le sol. Puis il secoua le flacon, pour s'assurer qu'il était bien vide.

— N'ai-je pas la situation en main, Excellence ? Richard Rahl ne

sera bientôt plus un problème, puisque le poison le tuera – si mes hommes ne l'éventrent pas avant. Dans tous les cas, ce maudit Sourcier est condamné, comme vous le souhaitiez.

Nicholas fit une grande révérence, comme un acteur après une représentation particulièrement réussie.

Le soldat eut un sourire un rien condescendant.

— Et la Mère Inquisitrice ? demanda-t-il.

Nicholas remarqua la frustration sous-jacente de son interlocuteur. Au lieu d'admirer son œuvre et de l'en féliciter, Jagang remâchait sa colère. Pourtant, il avait été incapable d'obtenir le trophée que le Chapardeur lui offrait sur un plateau. Voilà qui aurait dû le ramener à de meilleurs sentiments.

— Eh bien, Excellence, maintenant que vous savez que le seigneur Rahl aura bientôt rejoint le Gardien, comment puis-je avoir l'assurance que vous tiendrez vos promesses ? Avant de vous livrer la Mère Inquisitrice, j'aimerais avoir quelques assurances…

— Pourquoi es-tu si sûr qu'elle te tombera entre les mains ?

— Parce que sa nature même l'y poussera.

— Sa nature même ?

— Ne cherchez pas à comprendre, Excellence… Sachez seulement que vous aurez cette femme, comme promis. Le seigneur Rahl peut être considéré comme un cadeau que je vous fais. Mais pour sa femme, vous devrez payer le prix !

— Quel prix, exactement ?

Nicholas se campa devant le soldat et fit un grand geste circulaire.

— Si je suis obligé de vivre, ce qui semble être le cas, je me fais une tout autre idée d'un environnement luxueux…

— Donc, tu voudrais être couvert de richesses parce que tu accomplis ton devoir ? Servir le Créateur, l'Ordre Impérial et Jagang le Juste ne te semble pas être une récompense suffisante ?

En matière de devoir, Nicholas avait fait bien plus que sa part, ce fameux soir, avec les Sœurs de l'Obscurité. Mais il ne jugea pas utile de le mentionner.

— Excellence, je vous laisse volontiers le monde que vous avez si durement conquis. J'aimerais seulement avoir D'Hara. Un empire modeste, mais qui me comblerait…

— Tu veux régner sur D'Hara ?

Nicholas se fendit d'une révérence théâtrale.

— Sous votre houlette, bien entendu… J'exercerai le pouvoir comme vous, en semant la terreur au nom de l'indispensable rédemption de l'humanité.

Le regard de la marionnette de Jagang se fit de nouveau menaçant.

— Tu joues un jeu dangereux, Chapardeur… Tes exigences risquent de te coûter cher, surtout si tu tiens à la vie.

Nicholas eut un sourire plein de lassitude.

— « Haïr la vie et vivre pour la haine », telle est ma devise, Excellence !

Le soldat eut un rictus satisfait.

— Tu veux D'Hara ? Marché conclu ! Quand le seigneur Rahl sera mort, et que je tiendrai sa femme, leur empire sera à toi… Tant que tu jureras allégeance à l'Ordre Impérial, bien sûr.

— C'est l'évidence même, concéda Nicholas.

— Après la mort du seigneur Rahl, et la capture de la Mère Inquisitrice, tu seras nommé empereur de D'Hara. Ça te convient ?

— Vous êtes un chef avisé, Excellence…

Cet homme était responsable du destin de Nicholas. C'était lui qui avait ordonné aux sœurs de lui imposer leur sorcellerie. Les magiciennes l'avaient détruit puis fait renaître au monde dans d'abominables souffrances.

Jagang l'avait sacrifié à sa grande « cause » sans lui demander son avis. Bientôt, et simplement pour avoir vaincu de banals ennemis de l'Ordre, le Chapardeur serait récompensé au-delà de tout ce qu'il avait pu imaginer avant sa « renaissance ».

Les sœurs l'avaient détruit, mais l'être qu'il était devenu détenait un incroyable pouvoir.

Bientôt, il serait l'empereur Nicholas.

Un long chemin qui le laissait plein d'amertume.

Cédant à la colère et à la haine, le Chapardeur lança une main en avant. En même temps, il propulsa son esprit, telle une dague chauffée au rouge, dans le crâne de l'homme qui se tenait devant lui.

Il suffisait de s'introduire dans cet infime intervalle entre les pensées, et d'aspirer la moelle spirituelle…

Le Chapardeur brûlait d'envie de voler l'âme du soldat alors que Jagang, toujours présent dans sa marionnette, serait réduit au rôle de témoin impuissant.

Mais il n'y avait plus rien à voler.

En un clin d'œil, l'empereur s'était volatilisé.

Et le soldat s'écroula sur le sol, raide mort.

L'empereur Nicholas sourit d'aise. Une sacrée partie venait de s'engager. Et en matière d'enjeux, il avait peut-être placé la barre un peu bas.

Chapitre 51

Alors que ses compagnons et elle remontaient la rue, Kahlan regarda les petites fenêtres des bâtiments environnants. Avec la chiche lumière du crépuscule, elle doutait que les gens qui les épiaient puissent distinguer grand-chose. À tout hasard, elle tira sur la capuche de son manteau pour mieux dissimuler ses traits.

D'après les résistants, toutes les femmes, dans l'Empire bandakar, étaient susceptibles de devenir des proies pour les soudards de l'Ordre. En conséquence, Kahlan, Jennsen et Cara tentaient de ne pas se faire remarquer.

D'expérience, l'Inquisitrice savait que les gens, quand ils craignaient pour leur vie, n'hésitaient jamais à livrer d'autres personnes aux meutes de loups. Pis encore, certains esprits malsains, sous prétexte d'apaiser le mal – ou de se le concilier –, étaient capables de fabriquer des martyrs en série…

Richard ralentit le pas et sonda la ruelle devant laquelle passait le petit groupe. Sa main gauche tenait négligemment un pan de son manteau noir tout simple – un moyen très pratique d'ouvrir le vêtement en un clin d'œil, s'il avait besoin de dégainer son épée.

Les résistants marchaient par petits groupes pour ne pas donner l'impression qu'une bande organisée traversait Northwick. Tout attroupement suspect – sauf sur la place du marché – risquait d'être rapidement signalé aux soldats de l'Ordre.

Richard avait programmé leur entrée en ville pour le crépuscule. Un moment où la pénombre les protégerait, mais une heure assez précoce pour que leur présence dans les rues n'éveille pas les soupçons.

— Par là, dit Owen en désignant la droite.

Richard jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que tout le monde le verrait tourner, puis il s'engagea dans la petite rue.

Les bâtiments de Northwick n'étaient pas plus hauts que ceux de Witherton, et ils étaient à peine moins serrés les uns contre les autres. Une odeur d'égout planait dans l'air, et la poussière omniprésente donnait des quintes de toux à Kahlan. Lorsqu'il pleuvait, les rues devenaient sûrement d'ignobles bourbiers plus puants encore.

Richard faisait d'énormes efforts pour ne pas tousser. Et quand ça lui arrivait malgré tout, il ne crachait pas de sang.

Alors qu'ils longeaient les murs, sous le couvert des auvents,

l'Inquisitrice se rapprocha de son mari. Jennsen marchait derrière le couple et Anson, loin devant, prenait très au sérieux son rôle d'éclaireur.

Richard leva une nouvelle fois les yeux et ne vit rien de suspect dans le ciel. Les coureurs ne s'étaient plus montrés depuis qu'ils avaient réussi à les semer, avant de gagner le col. Kahlan et Cara se réjouissaient de ne plus voir les gros oiseaux. Bizarrement, le Sourcier ne semblait pas moins inquiet qu'avant, loin de là…

Cara avançait quelques pas en retrait, en compagnie d'une demi-douzaine d'hommes. Tom et quelques résistants suivaient une rue parallèle. D'autres compagnons d'Owen, qui connaissaient la cité, empruntaient des chemins différents. Bien que l'armée de Richard comptât moins de cinquante membres, autant de personnes ne pouvaient pas se déplacer ensemble sans attirer l'attention.

Pour l'instant, Richard et ses amis ne cherchaient pas des ennuis, mais un flacon d'antidote…

— Où est le centre-ville ? demanda Kahlan à Owen.

Le Bandakar fit un grand geste circulaire.

— Nous y sommes… Les boutiques que vous voyez sont les plus importantes de la ville. Et il y a parfois des marchés sur les grandes places…

Kahlan repéra une boutique de maroquinerie, une boulangerie, un tailleur… et pas grand-chose de plus.

— C'est le cœur de ce que tu nommes une grande ville ? demanda-t-elle à Owen. Des bâtiments minuscules, avec une échoppe au rez-de-chaussée et un appartement au premier ? C'est ça, ton centre d'activité commerciale ?

— Oui, répondit Owen, un rien perplexe.

Kahlan soupira et s'abstint de tout commentaire, pour ne pas froisser le Bandakar. Richard n'eut pas ces scrupules.

— C'est ça, le produit de ta culture tellement avancée ? (Il désigna les bâtiments miteux.) En trois mille ans, vous n'avez rien fait de mieux ? Ils sont là, vos chefs-d'œuvre architecturaux ?

— Exactement ! C'est magnifique, non ?

Le Sourcier eut la délicatesse d'éluder la question.

— Je croyais que tu étais allé en Altur'Rang ?

— Et j'y étais, oui…

— Eh bien, cette cité lugubre était beaucoup plus avancée que ta « magnifique » ville !

— Vraiment ? Désolé, seigneur Rahl, mais je n'ai pas vu grand-chose d'Altur'Rang. J'avais très peur, et je n'y suis pas resté longtemps… (Owen se tourna vers Kahlan.) Dois-je comprendre que votre ville natale est plus belle que Northwick ?

Kahlan regarda Owen, les yeux ronds. Comment pouvait-elle décrire Aydindril à cet homme ? La Forteresse du Sorcier, le Palais des Inquisitrices, l'avenue des Rois, où se dressaient toutes les ambassades ? Comment lui faire comprendre ce qu'étaient des colonnades de marbre, des statues géantes, des galeries des glaces ? Et au-delà d'Aydindril, comment lui parler des centaines d'autres merveilles du monde comme le Palais du Peuple ? Que pouvait comprendre un homme qui s'extasiait devant des bâtiments en pierre taillée au toit de chaume ?

Probablement rien, décida l'Inquisitrice.

Du coup, elle remit l'opération à plus tard.

— Owen, quand nous nous serons libérés de l'Ordre Impérial, Richard et moi montrerons aux Bandakars ce qu'est le monde au-delà de leur empire. Vous verrez d'autres centres d'activité commerciale et artistique, et… hum… vous comprendrez bien des choses.

— J'adorerai ça, Mère Inquisitrice ! Vraiment, j'ai hâte que ce jour arrive… (Owen s'arrêta sans crier gare.) Nous y sommes ! C'est ici.

Le Bandakar s'était immobilisé devant un portail de bois grisâtre, au bout de la rue. Richard regarda à droite et à gauche, s'assurant que personne ne les épiait. À part leurs compagnons, il n'y avait pas âme qui vive.

Sans relâcher sa vigilance, le Sourcier poussa le portail afin qu'Owen jette un coup d'œil au-delà.

Le Bandakar passa la tête par l'ouverture puis la retira.

— Vous pouvez venir. Il n'y a aucun danger.

Richard fit signe aux hommes qui attendaient au coin de la rue. Puis il prit Kahlan par la taille, la serra contre lui et franchit le portail qui donnait sur une sorte d'allée privée.

Les bâtiments qui s'alignaient des deux côtés de ce passage n'avaient pas de fenêtres. Certains, bâtis un peu en décalage, bénéficiaient d'un petit jardin.

Tandis que Richard et son groupe avançaient, d'autres résistants franchirent le portail. Dérangées par ces intrus, les volailles entassées dans un poulailler caquetèrent frénétiquement.

Jennsen tenait Betty par la longe en lui laissant le moins de mou possible, pour éviter les ennuis. La chèvre semblait nerveuse dans cet environnement inconnu, et elle adoptait un profil bas, ne cherchant même pas à se faire consoler par sa maîtresse ou par Richard et Kahlan.

Tom entra à son tour dans la ruelle avec un petit groupe d'hommes. Richard leur fit signe d'attendre là après s'être un peu déployés.

Cara approcha de son seigneur. Comme Jennsen et Kahlan, elle avait relevé sa capuche.

— Je n'aime pas ça…, marmonna-t-elle.

— Parfait, souffla Richard.

— Pardon ? s'étonna la Mord-Sith. Je dis que je n'aime pas ça, et vous êtes content ?

— Exactement ! Si tu te sentais à l'aise ici, c'est là que je m'inquiéterais…

Cara ravala la réplique cinglante qui semblait lui être venue à l'esprit.

— Ici, dit Owen en prenant Richard par le bras.

Richard regarda le bâtiment que désignait le Bandakar.

— C'est un palais ?

— Un des palais de Northwick, oui… Nous en avons plusieurs. N'ai-je pas dit que nous étions une civilisation très avancée ?

Le Sourcier se contenta d'échanger un regard en coin avec sa compagne.

D'après ce qu'apercevait l'Inquisitrice, les « jardins » de ce palais étaient une minuscule cour en terre battue où poussaient par-ci par -là des touffes de gazon. Au fond, un escalier de bois menait à un petit balcon, au niveau du premier étage. Alors qu'ils entraient dans la cour, Kahlan vit que d'autres marches, sous le premier escalier, s'enfonçaient dans le sol.

Owen regarda autour de lui puis souffla :

— Ils sont en bas… C'est là qu'ils cachent le Sage.

Richard aussi étudia les environs. Puis il se massa le front entre le pouce et l'index.

— L'antidote est ici ?

— Oui. Vous voulez attendre pendant que je vais le chercher ?

— Non, répondit le Sourcier. Nous t'accompagnons.

Kahlan serra le bras de son mari. Elle aurait tant aimé pouvoir l'aider à moins souffrir. Mais il n'y avait pas grand-chose à faire, à part se procurer l'antidote. Dès qu'il en aurait fini avec le poison, Richard pourrait s'attaquer à la question des migraines provoquées par le don…

Dans les yeux des résistants qui attendaient non loin de là, l'Inquisitrice lut une sourde angoisse. Ces hommes avaient peur parce qu'ils étaient dans une cité contrôlée par l'Ordre Impérial.

Mais comment débarrasser Northwick et l'Empire bandakar de l'occupant ? Pour l'instant, Richard et sa femme n'en avaient pas la moindre idée. Kahlan s'était pourtant juré de trouver une solution. Si elle n'avait pas invoqué les Carillons, les Bandakars n'auraient jamais eu à souffrir sous le joug de Jagang.

À la lueur du crépuscule, le regard de Richard avait des reflets métalliques qui renforçaient sa détermination coutumière.

— Jennsen, Tom et toi devriez rester ici avec Betty et monter la

garde. Attendez sous le balcon, à l'abri de l'escalier. Et si vous voyez des soldats, venez nous avertir.

— Je laisserai Betty brouter en liberté. Ç'aura l'air plus naturel…

— D'accord, mais ne te montre surtout pas. Si les soldats voient une jolie femme comme toi, ils ne te laisseront pas en paix.

— Je veillerai sur Jennsen, dit Tom en entrant dans la cour. Les hommes se sont éparpillés pour ne pas être visibles comme le nez au milieu de la figure.

Kahlan et Cara suivirent Richard et Owen jusqu'à l'escalier.

— Par là, seigneur Rahl, dit le Bandakar.

Mais Richard se dirigea vers la porte du bâtiment.

— Je sais bien que c'est par là, dit-il. Mais je veux jeter un coup d'œil au couloir, à l'intérieur, pour m'assurer qu'il n'y a aucun danger.

— À cet étage, on trouve seulement des salles vides où les gens se réunissent de temps en temps…

— Je veux vérifier quand même. Cara, attends ici avec Kahlan.

L'Inquisitrice emboîta le pas à son mari.

— Je viens avec toi ! déclara-t-elle.

— Rectification, fit Cara, qui avait accouru, si vous voulez jeter un coup d'œil, seigneur Rahl, il faudra nous accompagner.

Richard décida de ne pas polémiquer avec Kahlan. En revanche, il foudroya la Mord-Sith du regard.

— Parfois, je…

— Allons, sans moi, vous ne sauriez que faire ! lança la terrible protectrice.

Kahlan vit le sourire que Richard ne parvint pas tout à fait à étouffer. Comme il était touchant de le voir un peu heureux…

Et comme elle était égoïste ! songea-t-elle aussitôt, le cœur serré à l'idée du chagrin que devait éprouver Cara.

Sans nul doute, le général Meiffert devait lui manquer cruellement. Comme il se devait, l'officier se trouvait dans le Nord avec ses hommes. Pour une Mord-Sith, il n'était pas fréquent d'éprouver les sentiments que Cara avait pour Benjamin. Mais ça ne l'aurait en aucun cas détournée de son devoir, qui restait la protection du seigneur Rahl et – accessoirement – de son épouse.

Lorsque Cara et elle avaient rejoint l'armée, Kahlan avait dû prendre des décisions cruciales après une bataille où étaient tombés beaucoup d'officiers. Se fiant à son jugement, elle avait promu Meiffert, alors capitaine, au grade de général.

Benjamin s'était montré à la hauteur de la situation. Depuis, l'armée tenait encore debout pratiquement grâce à lui seul. Si elle lui faisait une confiance absolue, Kahlan s'inquiétait pour l'officier, et

Cara devait se ronger également les sangs. Car il n'était pas certain que les deux femmes revoient un jour le jeune officier.

Richard entrebâilla la porte et sonda le couloir obscur. Comme Owen l'avait dit, il était désert. Agiel au poing, Cara précéda son seigneur et avança lentement. Kahlan suivit Richard, passant avec lui devant quatre portes – deux de chaque côté.

Au bout du couloir se dressait une porte munie d'un guichet.

Richard alla jeter un coup d'œil par cette ouverture.

— Qu'est-ce que tu vois ? lui demanda Kahlan.

— La rue… Je reconnais certains de nos hommes…

Sur le chemin du retour, Richard vérifia les salles de droite et Cara se chargea de celles de gauche.

Là non plus, Owen n'avait pas menti : les quatre étaient vides.

— Voilà qui pourrait être une bonne planque pour nos hommes, souffla Cara.

— C'est exactement ce que je pensais, dit Richard. Nous pourrions lancer nos attaques d'ici, au lieu de nous cacher hors de la ville. Nous serions dans le nid du serpent, en quelque sorte…

Alors qu'ils approchaient de la porte de derrière, Richard tituba, se cogna une épaule contre le mur et tomba sur un genou. Aussi vives l'une que l'autre, Kahlan et Cara le soutinrent, l'empêchant de s'écraser face contre terre.

— Que se passe-t-il, seigneur Rahl ? demanda la Mord-Sith.

Richard ne répondit pas tout de suite, comme s'il attendait qu'une vague de douleur ait déferlé. Il serrait très fort le bras de Kahlan, manquant de lui arracher des larmes de douleur, mais elle parvint à ne pas gémir.

— Je… Eh bien, j'ai eu des vertiges, pendant un bref instant… (Richard prit une grande inspiration et grimaça.) C'est ce couloir obscur, je suppose…

Il lâcha enfin le bras de Kahlan.

— La deuxième phase…, souffla l'Inquisitrice. Je crois qu'Owen l'appelait comme ça. Ces vertiges sont une manifestation du poison.

— Je vais bien, dit Richard. Allons chercher l'antidote.

Owen les attendait en bas de l'escalier. Dès qu'ils l'eurent rejoint, il poussa une porte et tendit l'oreille.

— Ils sont encore là, dit-il, visiblement soulagé. Les grands porte-parole sont ici, j'ai reconnu des voix… Le Sage doit être avec eux. Ils ne sont pas allés se cacher ailleurs, comme je le craignais…

Owen espérait que les grands porte-parole acceptent de combattre l'Ordre Impérial. Sachant qu'ils avaient refusé par le passé, Kahlan ne voyait pas trop pourquoi ils changeraient d'avis. Mais après tout,

Owen et ses résistants n'avaient pas été convaincus tout de suite non plus…

Selon Owen, ce qui s'était passé dans sa ville – sa libération par un groupe de résistants déterminés – influencerait la réflexion des grands porte-parole et les inciterait à écouter le discours de Richard. Beaucoup de compagnons de lutte d'Owen pensaient, comme lui, qu'il y avait une bonne chance que ça marche.

Mais tout ça était secondaire pour Kahlan. Le deuxième flacon d'antidote était caché dans ce « palais », et il fallait absolument le récupérer. La seule idée que Richard puisse mourir la faisait trembler comme une feuille.

Owen pénétra dans un petit vestibule et gratta doucement à la porte.

Le battant s'ouvrit, laissant filtrer un peu de lumière.

— Owen ? s'écria l'homme qui avait entrebâillé la porte.

Kahlan aurait juré qu'il ne l'ouvrirait pas en grand. Avant qu'il ait pu réagir, Richard la poussa d'un coup d'épaule et entra dans la pièce.

L'homme s'écarta, paniqué.

— Cara, surveille la porte ! lança le Sourcier. Personne ne sortira d'ici sans mon autorisation.

La Mord-Sith prit aussitôt position à l'entrée de la salle.

— Que signifie cette intrusion, Owen ? demanda l'homme qui avait ouvert.

Mort de peur, il regardait Richard et Kahlan avec des yeux ronds comme des soucoupes.

— Grand porte-parole, il est essentiel que nous ayons un débat avec tous tes collègues.

La petite salle était éclairée par des bougies. Une vingtaine d'hommes l'occupaient. Avant l'intrusion, ils bavardaient en sirotant du thé. À présent, un silence de mort régnait dans la pièce.

Les murs de cette cave étaient tout simplement les fondations du bâtiment et de grosses poutres porteuses couraient au plafond, bien au-dessus de la tête de Richard. Ce sous-sol n'était ni décoré ni meublé, mais des tapis et quelques coussins y assuraient un confort minimal. Les porte-parole devaient aimer s'y retrouver quand ils désiraient être un peu tranquilles.

Certains se levèrent lentement après avoir posé par terre leur tasse de thé.

— Owen, dit l'un d'eux, fort mécontent, tu as été banni. Que fais-tu ici ?

— Honorable porte-parole, nous sommes bien au-delà de ces histoires d'exil… (Owen tendit le bras.) Je vous présente des amis à moi venus d'un autre pays.

Kahlan saisit Owen par le bras, le tira vers elle et souffla :

— L’antidote !

Le Bandakar hocha la tête. Indignés, les porte-parole, tous plus âgés que lui, le regardèrent gagner le fond de la pièce et entreprendre de faire pivoter sur lui-même un bloc de pierre. Richard vint l’aider, dégageant très rapidement la niche ménagée dans le mur. Owen glissa la main derrière le bloc, en sortit un flacon et le tendit au Sourcier.

Une odeur de cannelle monta aux narines de Kahlan quand son mari eut ouvert le flacon.

— Vous devez partir, dit un des hommes. Nous ne voulons pas de vous ici !

Owen ne se laissa pas abattre.

— Nous voulons voir le Sage.

— Quoi ?

— L’Ordre Impérial a envahi notre pays. Ses soldats torturent, déportent et assassinent notre peuple.

— Nous ne pouvons rien y faire ! rugit le porte-parole, rouge de colère. Nous tentons de protéger les Bandakars pour qu’ils continuent de vivre. Tous nos efforts visent à éviter la violence.

— Nous y avons mis un terme, lâcha froidement Owen. Au moins, dans notre ville. Nous avons tué tous les soldats de l’Ordre, et nos concitoyens ne risquent plus rien. À présent, il est temps de libérer l’empire tout entier. Les porte-parole ont le devoir de refuser qu’on réduise leur peuple en esclavage.

— Plus un mot, traître ! cria un des hommes, exprimant à la perfection la fureur de ses compagnons.

— Nous parlerons avec le Sage, et c’est lui qui décidera.

— Non ! Le Sage ne vous recevra jamais ! Aucun de vous ne le verra. Et maintenant, partez !

Chapitre 52

Un des porte-parole approcha et saisit rageusement Richard par les pans de sa chemise.

— Tu es responsable de cette catastrophe ! Sauvage ! Maudit étranger ! Que connais-tu de la lumière ? C'est toi qui as répandu des idées impies parmi nous !

Le type faisait de son mieux pour secouer Richard et le pousser hors de la salle.

— Tu as exposé mon peuple à la séduction de la violence !

Le Sourcier prit les poignets du porte-parole, lui retourna les bras dans le dos et le força à tomber à genoux.

Se fichant des couinements de douleur de sa victime, Richard répondit d'un ton glacial à ses accusations :

— Nous avons risqué notre vie pour aider ton peuple. Les Bandakars ne sont pas plus près de la lumière que n'importe qui ! Maintenant, vous allez nous écouter. Ce soir, l'avenir de votre empire va se décider.

Richard lâcha le porte-parole, le poussa contre le mur puis tourna la tête vers la porte :

— Cara, va voir Tom et aide-le à faire venir ici tous les résistants. Ils ont le droit d'assister à ce qui va suivre.

Alors que la Mord-Sith partait au pas de course, Richard ordonna à tous les porte-parole de s'aligner contre le mur du fond.

— Vous n'avez pas d'ordres à nous donner ! s'indigna un des hommes.

— Vous êtes les chefs de l'Empire bandakar, répondit le Sourcier. L'heure est venue d'assumer vos responsabilités.

Des résistants entraient déjà dans la salle chichement éclairée. Quelques minutes plus tard, tous étaient arrivés. Le sous-sol était assez grand pour que les hommes d'Owen y tiennent sans problème. Kahlan remarqua même qu'ils étaient accompagnés d'hommes et de femmes qu'elle n'avait jamais vus. Connaissant les Bandakars – et Cara, qui les avait laissé entrer –, l'Inquisitrice conclut que ces nouveaux venus ne représentaient pas une menace.

Richard désigna Owen et ses compagnons, puis il s'adressa aux porte-parole.

— Ces hommes de Witherton ont su voir la vérité en face. Ils refusent que leur peuple continue à souffrir de la tyrannie. Fatigués d'être des victimes, ils ont choisi la liberté.

Un porte-parole au menton comiquement pointu eut un rictus méprisant et répliqua aussitôt :

— La liberté est un leurre ! Elle autorise simplement les gens à être égoïstes. Un être intelligent et dévoué au bien et à l'édification de l'humanité doit rejeter ce concept immoral. La « liberté », c'est la dictature de l'égocentrisme !

— C'est la vérité, renchérit un autre porte-parole. Des convictions si simplistes peuvent uniquement ouvrir un nouveau cycle de violence. La prétendue « liberté » incite les gens à voir les choses tout en noir ou tout en blanc. Une morale si radicale conduit au désastre. Les individus n'ont pas le droit de juger les autres, et moins encore de les condamner. La paix repose sur le compromis entre toutes les parties concernées, et…

— Le compromis ? l'interrompit Richard. Un cycle de violence est possible exclusivement lorsqu'on traite tous les êtres, y compris les « démons », sur un pied d'égalité. Ou en d'autres termes, quand on décrète que tout le monde a le droit d'exister, même les criminels qui consacrent leur vie à nuire aux autres. En refusant de combattre le mal, vous lui conférez une légitimité et un pouvoir qui lui permettront de vous détruire.

» Vous savez à quoi revient le « compromis », dans ce contexte ? À se couper d'abord un doigt, puis un bras et enfin une jambe pour nourrir des monstres. Le mal vampirise le bien. Tuez les monstres, et la violence cessera…

» Deux possibilités s'offrent à vous. D'abord, vivre à genoux, morts de peur, en vous excusant sans cesse d'exister, et en consentant de plus en plus de sacrifices pour apaiser le mal. Ou éliminer les oppresseurs, conquérir votre liberté et rester vigilants dès que quiconque la menace.

Un des porte-parole, les yeux écarquillés de fureur, pointa un index sur Richard.

— Je te reconnais, à présent ! Tu es celui dont parle la prophétie. Le destructeur des Bandakars !

Des murmures nerveux coururent dans l'auditoire.

Richard regarda ses résistants, puis se tourna de nouveau face aux porte-parole.

— Je me nomme Richard Rahl, et vous avez parfaitement raison : je suis celui qui vous détruira et vous sauvera…

» Cette prédiction parle bien de moi. Mais si je n'étais pas venu, un autre aurait joué mon rôle l'an prochain ou dans dix siècles. Parce que cette prophétie évoque simplement le retour vers la vie d'un peuple tout entier.

» Les Bandakars furent bannis parce qu'ils refusaient de voir la réalité. J'ai en effet mis un terme à cette cécité volontaire. (Richard

désigna de nouveau ses résistants.) Ces hommes ont choisi de regarder la vérité en face. Aujourd'hui, tous les Bandakars doivent se décider. Veulent-ils rester aveugles, ou recouvrer la vue ?

» La prophétie au sujet du sauveur qui est aussi un destructeur vous promet un avenir meilleur. Votre façon de vivre touche à sa fin, c'est vrai. Il est temps que vous cessiez d'entraver les individus, de les forcer à se dévaloriser, d'écraser leur esprit… Au fil des siècles, les meilleurs d'entre vous ont quitté l'empire pour échapper à cette tyrannie de la médiocrité. L'heure est venue d'en finir avec le règne de la grisaille !

» Les soldats de l'Ordre ont envahi votre pays, mais en fait, cette agression n'a rien changé. Leur violence est plus visible que la vôtre, dont toute la « subtilité » consiste à étouffer discrètement ses victimes. L'Ordre ne vous a pas détournés de votre cécité, bien au contraire. Mais il vous exploite, et pour ça, il n'hésite pas à vous brutaliser.

» J'ai apporté la lumière de la vérité aux hommes qui combattent avec moi. Ce faisant, j'ai effectivement détruit leur ancien mode de vie. Tous les autres Bandakars doivent aujourd'hui trancher en faveur de la lumière ou de l'obscurité.

» Quant à moi, je reste le sauveur et le destructeur de votre peuple. J'ai montré aux Bandakars qu'ils pouvaient voler de leurs propres ailes et obtenir ce qu'ils désirent vraiment. En agissant ainsi, je les ai aidés à se réapproprier leur vie.

» Dans le processus, j'ai détruit les mensonges sur lesquels reposait leur aliénation. Mais cette œuvre salvatrice leur a rendu leur noblesse d'esprit.

» C'est ce que veut dire votre prophétie. À présent, chacun d'entre vous peut choisir de saisir l'occasion au vol ou de se murer dans les ténèbres. Si vous optez pour la lucidité, rien ne garantit que vous triompherez au bout du compte. Mais si vous n'essayez pas, votre défaite sera consommée et des temps bien sombres vous attendront.

» Si vous préférez continuer d'ignorer le mal – ou de l'apaiser quand il y a urgence – vous découvrirez que la lâcheté a un prix. En général, on n'y laisse pas moins que son âme…

Richard se détourna des porte-parole. Juste avant qu'il ferme les yeux pour les masser du bout de ses doigts, Kahlan lut dans son regard qu'il souffrait comme jamais.

Il fallait partir à la recherche du dernier flacon. Ensuite, Nicci les aiderait à venir à bout des migraines provoquées par le don.

Sinon, Richard était condamné, Kahlan en avait la certitude. Parfois, il lui semblait que son mari avait glissé dans un gouffre et qu'il se retenait du bout des doigts à des racines humides qui lui échappaient inexorablement.

— Honorables porte-parole, intervint Owen, ne devons-nous pas

chercher à savoir ce que pense le Sage de tout cela ? Si une telle crise ne justifie pas qu'on ait recours à lui, pourquoi existe-t-il ? Notre avenir est en jeu, ne l'oubliez pas !

» Faisons venir le Sage et écoutons ce qu'il a à nous dire.

Ayant pris note des murmures approbateurs qui couraient dans la salle, les porte-parole formèrent un cercle serré et conférèrent à voix basse. Quand ils eurent fini, la moitié passa dans une arrière-salle.

— Le Sage tranchera, puisqu'il le faut…, dit un vieux porte-parole au crâne rasé.

Kahlan remarqua le sourire hautain du personnage. Elle avait si souvent vu ce genre de comportement, chez des politiciens corrompus…

— Devant des représentants du peuple, nous ferons entendre vos blasphèmes au Sage, et il en finira avec toutes ces absurdités.

Plusieurs porte-parole ressortirent, les bras lestés de bouts de bois de diverses formes recouverts de velours rouge. Devant la porte de l'arrière-salle, ils commencèrent d'assembler une sorte de trône surmonté d'un toit en draperie rouge. Quand ils eurent terminé, ils posèrent un épais coussin sur le siège puis tirèrent les tentures rouges conçues pour clore l'étrange temple portable.

D'autres hommes déposèrent de chaque côté de la structure une table basse sur laquelle brûlaient des dizaines de petites bougies. En quelques minutes, les porte-parole avaient installé un temple très simple mais néanmoins impressionnant.

Dans les Contrées du Milieu, beaucoup de peuples magiques révéraient des êtres tels que le Sage. Ces « devins » avaient en général des assistants, la fonction que tenaient ici les porte-parole.

Kahlan n'avait jamais sous-estimé ces chamanes, incontestablement liés au monde des esprits. Certains d'entre eux exerçaient une influence très réelle sur leur peuple – et ils avaient des pouvoirs parfois redoutables.

Mais comment des Piliers de la Création pouvaient-ils avoir parmi eux un chamane capable de communiquer avec les esprits ? Si le Sage avait un authentique pouvoir, et qu'il tranchait en faveur de l'ancien mode de vie, tous les efforts de Richard auraient été vains.

Les porte-parole se placèrent de chaque côté du temple. Puis l'un d'eux écarta légèrement la tenture frontale – à peine assez pour qu'on pût voir à l'intérieur de l'étrange trône.

Un gamin en tunique blanche était assis en tailleur sur le gros coussin. Les mains pieusement croisées, il portait un bandeau noir sur les yeux.

— Il n'a même pas dix ans, souffla Richard.

— Seul un enfant est assez innocent pour atteindre la véritable sagesse, dit un porte-parole, outragé que l'intrus ait osé parler en

présence du Sage. En vieillissant, nous laissons nos expériences prendre le dessus sur nos intuitions, et nos sens corrompus nous conduisent à de fausses conclusions. Mais nous gardons au fond du cœur le souvenir du temps où notre esprit n'était que pure sagesse et profonde compréhension du monde. Voilà pourquoi nous vénérons le Sage.

Tous les Bandakars présents approuvèrent du chef cette déclaration.

Richard échangea un regard inquiet avec Kahlan.

Un porte-parole s'agenouilla devant le temple et inclina son crâne rasé.

— Grand Sage, nous avons besoin de tes lumières. Certains d'entre nous veulent s'engager dans une guerre.

— Les guerres ne résolvent rien, dit immédiatement le Sage.

— Ne veux-tu pas connaître les motivations de ces hommes ?

— Rien ne peut justifier la violence. La guerre n'est jamais une solution. En revanche, c'est un aveu d'échec.

Les résistants et les autres Bandakars présents dans le sous-sol reculèrent, comme s'ils étaient gênés d'avoir dérangé le Sage pour lui poser une question dont il venait en quelques mots de démontrer la stupidité.

— Comme toujours, ta sagesse est sans faille, dit le porte-parole. Quel fou oserait s'écarter de cette vérité ? (Il inclina de nouveau la tête.) Nous avons tenté de dire à…

— Pourquoi portes-tu un bandeau ? coupa soudain Richard.

— J'entends de la colère dans ta voix, répondit le Sage. Rien ne pourra être accompli si tu n'étouffes pas ta haine. Cherche avec ton cœur, et tu trouveras un peu de bien chez chaque être vivant.

Richard plaqua une main dans le dos d'Owen pour le forcer à avancer. Tendant un bras, il saisit Anson par le devant de sa chemise et l'entraîna avec lui. Tous les trois s'arrêtèrent devant le temple, mais Richard fut le seul à ne pas s'agenouiller. Du bout d'un pied, il obligea le porte-parole à s'écarter.

— J'ai demandé pourquoi tu portais un bandeau, rappela Richard.

— La place que n'occupe pas la connaissance est laissée libre pour la foi. C'est à travers la croyance qu'on appréhende la réalité. Donc, il convient de croire avant d'être autorisé à voir.

— Si tu crois sans connaître la réalité, objecta Richard, tu es un aveugle volontaire, pas un sage. Pour apprendre et comprendre, il faut vivre les yeux grands ouverts.

Les résistants qui entouraient Kahlan parurent troublés que Richard ose parler ainsi au Sage.

— Renonce à la haine, sinon, elle dévorera ton âme.

— Nous parlons de connaissance et de perception de la réalité.

T’ai-je posé une question sur la haine ?

Le Sage inclina humblement la tête.

— Le savoir ultime est autour de nous, mais nos yeux nous aveuglent, nos oreilles nous rendent sourds et nos pensées accentuent notre ignorance. Nos sens nous abusent. Le monde physique ne peut rien nous apprendre sur la véritable nature de la réalité. Pour s’unir à la vie, à son essence même, il faut d’abord regarder à l’intérieur de soi et refuser de s’arrêter aux apparences qui nous aliènent.

Richard croisa agressivement les bras.

— Bref, j’ai des yeux, mais je suis aveugle, j’ai des oreilles, mais je suis sourd, et mon cerveau ne m’est utile à rien.

— Le premier pas vers la sagesse est d’accepter que nous sommes incapables d’appréhender la réalité. Rien de ce que nous pensons connaître n’est réel.

— Pour vivre, nous devons manger. Tu es d’accord, je pense ? Comment chasser un cerf, par exemple ? En se bandant les yeux ? En s’enfonçant de la cire dans les oreilles ? En dormant, afin de ne pas impliquer l’esprit dans cette traque ?

— Nous ne mangeons pas de viande, répondit le Sage. Il est injuste de faire souffrir des animaux pour satisfaire notre voracité. Nous n’avons pas plus de droits à l’existence qu’un cerf.

— Donc, vous mangez des légumes, des œufs, du fromage ?

— C’est ça, oui.

— Comment fabriques-tu du fromage ?

Dans le silence gêné qui suivit, quelqu’un toussota nerveusement.

— Je suis le Sage, et je n’ai pas à me charger de ce travail. D’autres le font pour que les Bandakars se nourrissent.

— Je vois… Tu ne sais pas comment fabriquer du fromage parce que personne ne te l’a appris. N’est-ce pas parfait ? Tu es assis là, un bandeau sur les yeux, l’esprit libre de toutes connaissances superflues sur la réalité du fromage. Alors, comment en fabriques-tu ? La réponse germe-t-elle dans ton esprit ? T’est-elle soufflée par le génie que te confèrent tes divines introspections d’aveugle ?

— La réalité ne peut pas être appréhendée…

— Essayons autre chose ! Avec un bandeau sur les yeux, de la cire dans les oreilles et des gants épais sur les mains, pourrais-tu aller ramasser un radis si tu crevais de faim ? Allons, je me sens d’humeur généreuse, ce soir. Oublions la cire et les gants. Garde le bandeau, et viens avec moi cueillir un radis. Je t’aiderai à trouver la porte. Ensuite, tu devras te débrouiller seul. Allez, viens avec moi !

— Eh bien, je…

— Si tu t’interdis de voir, d’entendre et de toucher, comment cultiveras-tu de quoi te nourrir ? Ou simplement, comment cueilleras-

tu des fruits ? Si rien n'est réel, combien de temps te faudra-t-il pour mourir d'inanition en attendant sur tes fesses que ta vérité intérieure te remplisse l'estomac ?

Un porte-parole bondit et tenta de pousser Richard en arrière. Loin de réussir, il atterrit lourdement sur le dos après que le Sourcier l'eut envoyé voler dans les airs.

Les autres porte-parole reculèrent d'un ou deux pas. Posant un pied sur le rebord du trône, Richard croisa les mains sur son genou et se pencha vers le Sage.

— Allons, pur esprit, dis-moi comment, en tournant ton regard vers l'intérieur de toi-même, tu as soudain appris à faire du fromage. Parle, j'ai hâte de t'entendre !

— Mais ce n'est pas une question… équitable.

— Vraiment ? Pour toi, il n'est pas « équitable » de te demander si tu es capable de subvenir à tes besoins ? Un oiseau qui ne sait pas attraper les vers est condamné à mourir. C'est une règle fondamentale. Et c'est pareil pour les êtres humains.

— Assez de haine !

— Tu portes déjà un bandeau… Pourquoi ne pas te boucher les oreilles et te fredonner intérieurement une chanson afin de ne penser à rien ? (Richard se pencha davantage et baissa le ton – dans le registre de la menace, pas de la complicité.) Puisque tu es omniscient, Sage, essaie de deviner ce que je vais te faire.

Le gamin couina de terreur et recula sur son coussin.

Kahlan joua des coudes pour passer entre Richard et Anson. Puis elle s'assit au bord du trône, passa un bras autour des épaules du pauvre gosse, qui se serra contre elle pour se réconforter.

— Richard, tu le terrifies ! Regarde-le, il tremble comme une feuille.

Le Sourcier retira le bandeau des yeux du gamin, qui le regarda comme s'il allait le manger.

— Pourquoi t'es-tu blotti contre ma femme ? demanda gentiment Richard.

— Parce que tu allais me faire du mal.

— Tu espérais donc qu'elle te protégerait ?

— Bien sûr. Tu es beaucoup plus grand que moi.

— Tu as conscience de ce que tu viens de dire ? Tu avais peur, et tu voulais qu'on te défende. Est-ce un comportement critiquable ? Est-il mal de rechercher la sécurité ? ou de redouter un agresseur ? ou encore de demander la protection de quelqu'un d'assez fort pour repousser la menace ?

— Eh bien… Non, je suppose que non…

— Et si je te menaçais avec un couteau ? Tu voudrais que quelqu'un s'interpose et te sauve la vie ?

— Je crois, oui…

— C’est exactement le sujet de notre conversation.

— Que veux-tu dire ?

— La vie… Tu veux vivre, et c’est une noble motivation. Tu refuses d’être tué. Ça, c’est parfaitement justifié.

» Toutes les créatures veulent vivre. Un lapin court quand il est en danger, et c’est pour ça qu’il a des pattes puissantes. Ses longues oreilles et ses jarrets musclés ne lui servent pas à découvrir de l’herbe agréable à brouter. Il doit entendre venir ses ennemis, et courir assez vite pour leur échapper.

» Un daim grogne quand il est menacé. Un serpent peut utiliser ses sonnettes pour repousser un agresseur. Enfin, un loup hurle quand il veut faire fuir ses adversaires. Mais si la menace persiste, et quand il est impossible de fuir, un daim peut piétiner, un serpent peut mordre et un loup peut attaquer. Aucun de ces animaux ne cherche le conflit, mais ils savent se défendre quand il le faut.

» L’homme est la seule créature qui se soumet volontairement aux sévices d’un prédateur. À cause de son conditionnement – par exemple celui qui te pousse à débiter des phrases que tu ne comprends pas – l’homme peut négliger ou rejeter les valeurs fondamentales de la vie. Pourtant, tu as eu le bon réflexe en te serrant contre ma femme.

— Vraiment ?

— Oui. Ta philosophie ne pouvait rien pour toi, alors tu as parié sur sa bonté. Si j’avais vraiment voulu te frapper, elle se serait interposée pour m’en empêcher.

— Tu l’aurais fait ? demanda le Sage à l’Inquisitrice.

— Oui, parce que je crois moi aussi à la noblesse de la vie.

Le gamin eut un sourire émerveillé.

— Mais ton réflexe, continua Kahlan, n’aurait servi à rien si tu avais cherché la protection d’une personne conditionnée par ton idéologie. Selon ses préceptes, l’autodéfense est l’expression de la haine. À cause des enseignements pervers de ses philosophes, ton peuple est devenu le complice de ses propres bourreaux.

— Je refuse qu’il en soit ainsi ! s’écria le Sage.

— Nous aussi, dit Kahlan en souriant. C’est pour ça que nous sommes là. Richard vient de te montrer que connaître la réalité est possible. Et que c’est indispensable quand on veut survivre…

— Merci, dit l’enfant à Richard, qui sourit et lui ébouriffa les cheveux.

— Navré d’avoir été obligé de te terroriser pour t’aider à comprendre que tes propos n’avaient aucun sens. Je voulais prouver que les choses qu’on t’a inculquées ne te servent pas. Elles ne le peuvent pas, parce qu’elles sont irréelles et déraisonnables. Tu as l’air d’un garçon qui aime la vie, et j’étais comme toi, à ton âge.

Aujourd'hui, je n'ai pas changé. La vie est formidable : dévore-la à belles dents, regarde-la avec tes yeux et émerveille-toi de sa beauté.

— Personne ne m'avait jamais parlé comme ça… Hélas, je reste toujours à l'intérieur, et je n'ai pas l'occasion de voir grand-chose.

— Eh bien, avant de repartir, je pourrai peut-être t'emmener faire un tour dans les bois, histoire de te montrer quelques jolies choses : les arbres, les plantes, les oiseaux. Avec de la chance, nous apercevrons peut-être un renard. Et en marchant, nous parlerons un peu plus des merveilles de la vie. Ça te plairait ?

— Tu ferais ça pour moi ? Vraiment ?

— Bien entendu, fit Richard avec le sourire qui faisait chaque fois fondre le cœur de Kahlan.

Owen avança et ébouriffa à son tour les cheveux blonds du garçon.

— J'étais le Sage, à une époque. Et puis je suis devenu un peu trop vieux…

Le gamin ne cacha pas sa surprise.

— Sans blague ?

— Comme je te le dis ! En ce temps-là, je pensais avoir été choisi grâce à mes qualités et parce que j'étais le seul à avoir accès à des trésors de sagesse. Je me prenais pour un grand philosophe, figure-toi. Aujourd'hui, j'ai honte de mesurer à quel point j'étais stupide. On m'a appris à réciter des leçons, et je n'ai pas eu d'enfance. Les grands porte-parole me félicitaient de répéter les choses comme un perroquet, et quand je parlais pompeusement aux gens, ils louaient ma sagesse alors que je ne comprenais pas un mot de ce que je disais…

— C'est la même chose pour moi…, dit l'enfant.

Richard se tourna vers les résistants et les autres Bandakars.

— Voilà toute la sagesse à laquelle a eu droit votre peuple : des idioties répétées par un enfant. Mais vous avez un cerveau qui vous permet de réfléchir et de comprendre le monde. Cette cécité volontaire est une façon de vous trahir vous-mêmes !

Les hommes du premier rang – les seuls que Kahlan pouvait voir, de sa position – hochèrent pensivement la tête. Ils semblaient un peu honteux, crut deviner l'Inquisitrice.

— Le seigneur Rahl a raison, dit Anson. Jusqu'à aujourd'hui, je ne m'étais pas aperçu que nous étions… eh bien… ridicules.

— Nous ne sommes pas ridicules ! rugit un des porte-parole, le poing levé.

Un autre porte-parole – celui au menton pointu – tendit la main et s'empara du couteau accroché à la ceinture d'Anson.

Kahlan eut du mal à croire qu'elle ne rêvait pas. Comme dans un cauchemar, en effet, elle eut l'impression de savoir ce qui allait se passer sans rien pouvoir faire pour l'empêcher.

Avec un cri de rage, le porte-parole frappa Anson, et l'Inquisitrice

entendit la lame riper contre un os. Fou de colère, le porte-parole dégagea le couteau, leva le bras et poignarda de nouveau Anson, dont les genoux se dérobèrent.

Une note métallique reconnaissable entre toutes retentit. Reflétant la lueur des bougies, la lame de l'Épée de Vérité décrivit un arc de cercle dans les airs. Propulsée par les formidables muscles du Sourcier, la lame percuta le cou du porte-parole sur le côté gauche, s'enfonça de biais, le décapita et trancha en fin de course son épaule droite.

La tête de l'homme, son bras et le couteau d'Anson volèrent dans les airs puis allèrent s'écraser contre un mur. Le corps du porte-parole resta un moment debout, puis il bascula sur le côté dans un geyser de sang.

Richard braqua son arme sur les autres porte-parole, au cas où ils auraient l'idée d'imiter leur collègue.

Kahlan serra le petit garçon contre elle et lui couvrit les yeux d'une main.

Des résistants s'affairaient déjà auprès d'Anson. L'Inquisitrice n'aurait su dire s'il était mort ou grièvement blessé, mais les coups avaient été terribles…

La tête et le bras du porte-parole étaient tombés près d'une table chargée de bougies. Le poing inerte serrait encore le manche du couteau.

Une horrible boucherie, en quelques secondes… Tous les acteurs et les témoins du drame en étaient comme pétrifiés.

— Grands porte-parole, dit Richard d'une voix qui ne tremblait pas, l'un des vôtres a versé le sang, et ce n'était pas celui d'un de vos bourreaux, mais d'un homme qui ne vous a jamais rien fait et qui lutte pour libérer son peuple de l'oppression…

Kahlan se leva et vit qu'il y avait à présent une petite foule dans le sous-sol. Voyant Cara approcher, l'Inquisitrice attira son attention et lui souffla à l'oreille :

— Qui sont ces gens ?

— Des citadins… Des messagers leur ont appris la libération de Witherton. Quand on les a informés de notre visite au Sage, ils ont voulu venir voir ce qui se passait. Il y en a partout dans l'escalier et à l'étage. Bientôt, on ne pourra plus faire un pas dans la cour…

La Mord-Sith s'inquiétait, car son principal souci, comme toujours, était la protection du Sourcier et de la Mère Inquisitrice.

Les propos de Richard avaient secoué les Bandakars, c'était évident. Mais comment prévoir leur réaction ?

Les porte-parole avaient perdu toute leur agressivité, sans doute parce qu'ils ne voulaient pas être associés au crime de leur collègue.

L'un d'eux s'écarta des autres et vint se camper devant Kahlan, qui serrait toujours contre elle le petit Sage.

— Je suis désolé, dit-il au gamin. (Il se tourna vers les autres Bandakars.) Navré, mais je démissionne de mon poste. La prophétie se réalise, et le salut est à portée de nos mains. Selon moi, nous devrions écouter ce que ces hommes ont à dire. J'aimerais cesser d'avoir peur que les soudards de l'Ordre nous massacrent tous…

Il n'y eut pas d'acclamations, mais une approbation silencieuse, comme si ces gens étaient soulagés qu'on tienne enfin compte de leur désir secret d'échapper à la tyrannie des envahisseurs.

Richard s'accroupit près d'Owen. Ensemble, les deux hommes regardèrent des braves gens bander le bras d'Anson.

Le Bandakar s'était assis. Du sang empoissait sa chemise, mais le bandage semblait ralentir l'hémorragie. La blessure était impressionnante, mais sans réelle gravité…

— Il va falloir recoudre la plaie, dit Richard.

Plusieurs hommes hochèrent la tête. Un vieux Bandakar fendit la foule et se pencha sur le blessé.

— Je sais le faire, dit-il simplement. Et j'ai les herbes qu'il faut pour préparer un cataplasme.

— Merci, dit Anson alors que certains de ses amis l'aidaient à se relever. (Il tituba, attendit un instant, puis se tourna vers Richard :) Seigneur Rahl, merci d'avoir agi comme l'affirment les dévotions que nous vous consacrons. (Il ferma les yeux.) « Maître Rahl nous protège… »

Anson rouvrit les yeux et sourit.

— Je n'aurais pas cru être le premier à verser mon sang pour la cause. Et moins encore qu'un Bandakar en serait responsable…

Richard tapota gentiment l'épaule intacte de son ami.

— Je crois que nous avons tous opté pour la liberté, dit Owen en regardant la foule. (Tous les Bandakars hochèrent la tête.) Seigneur Rahl, comment allons-nous éliminer les soldats qui occupent Northwick ?

Richard essuya sa lame sur le pantalon du porte-parole mort, puis il regarda lui aussi la foule.

— Quelqu'un sait combien de soudards compte la garnison de Northwick ?

Il n'y avait aucune colère dans la voix du Sourcier. Depuis qu'il avait dégainé son arme, Kahlan lisait dans son regard que la magie de l'épée n'avait pas répondu à son appel. Il avait frappé avec ses muscles, sans l'aide de son pouvoir. N'importe quelle lame aurait fait l'affaire. Si sa démonstration de force avait de quoi rassurer, l'absence de la magie liée à l'arme était inquiétante.

Le pouvoir qu'avait toujours soutenu Richard lui faisait défaut. Un très mauvais présage qui glaçait les sangs de Kahlan.

Les Bandakars se consultaient pour déterminer le nombre de

soldats présents en ville. Tout le monde était d'accord pour compter par centaines.

— Non, il y en a des milliers ! affirma un homme.

— En tout cas, deux mille au minimum, renchérit une femme.

— Voilà qui fait beaucoup d'ennemis, souffla Owen à Richard.

N'ayant jamais participé à une bataille, il ignorait à quel point il avait raison. Car un militaire entraîné valait facilement trois ou quatre civils…

— Comment peux-tu être si affirmative ? demanda Richard à la femme.

— Parce que je travaille dans l'équipe qui prépare les repas des soldats…

— Vous faites la cuisine pour les envahisseurs ?

— Oui. Ils sont bien trop paresseux pour s'en charger eux-mêmes.

— Quand dois-tu aller au travail ?

— Je devrais déjà y être… Il faut préparer le ragoût de demain, et comme d'habitude, nous passerons la nuit à faire du pain, des biscuits et des omelettes pour leur petit déjeuner.

Connaissant les soldats de l'Ordre, Kahlan songea qu'ils devaient être ravis qu'on les chouchoute ainsi.

Richard se plongea dans une profonde méditation. Avec des combattants inexpérimentés, vaincre deux mille soldats professionnels serait impossible. Il fallait contourner le problème, pas l'attaquer de front.

Le Sourcier tapota le bras de l'homme qui pansait la blessure d'Anson.

— Tu as des herbes, ai-je cru comprendre ? Es-tu versé en herboristerie ?

— Pas vraiment… Mais je sais préparer des médicaments de base.

Kahlan fit la grimace. Un instant, elle avait espéré que ce Bandakar saurait reproduire l'antidote…

— Peux-tu te procurer du muguet, de l'if commun, du tue-loup, de la ciguë et du laurier rose ?

— Ce sont des végétaux très faciles à trouver dans nos forêts.

Richard regarda ses résistants de la première heure.

— Nous devons éliminer les soldats ennemis. Moins nous nous battrons pour y parvenir et mieux ce sera. Profitons de la nuit pour quitter la ville et aller cueillir ces plantes… (Le Sourcier tendit une main vers la femme qui cuisinait pour les soldats.) Tu nous montreras où vous préparez ce fameux ragoût. Demain matin, nous vous apporterons des ingrédients supplémentaires.

» Avec ce que nous ajouterons au rata, les soldats seront très malades quelques heures après le repas du soir. Nous ne mettrons pas

le même poison dans tous les chaudrons, afin que les symptômes soient différents. Si nous nous y prenons bien, les trois quarts des hommes seront morts avant d'avoir compris ce qui leur arrive.

» Pendant la nuit, nous achèverons les agonisants et nous tuerons ceux qui auront jeûné pour une raison ou pour une autre. Agissons intelligemment, et Northwick sera libérée de l'Ordre Impérial sans avoir eu besoin de le combattre. La défaite de l'ennemi sera totale, et nous n'aurons pas perdu un seul homme.

Un long silence suivit cet exposé. Puis des sourires apparurent sur les lèvres des Bandakars, qui recouvraient enfin l'espoir.

Bouleversés à l'idée d'être de nouveau libres, beaucoup avancèrent et vinrent raconter en quelques mots tout ce qu'ils avaient enduré. Des êtres chers violés, tués, déportés ou assassinés.

Une chance de vivre s'offrait à ces pauvres gens, et ils ne lui tourneraient pas le dos. Leur calvaire pouvait cesser, et ils étaient prêts à tout pour qu'il en soit ainsi.

— Ça détruira notre mode de vie, dit un homme, sans aucune amertume, mais avec une sincère stupéfaction.

— Le salut est à portée de nos mains, lui répondit une femme dans la foule.

Chapitre 53

À la pâle lumière du crépuscule, Zedd avait du mal à tenir debout pendant qu'il attendait devant la tente où Tahira venait d'entrer avec une petite caisse. Alors qu'elle déballait les artefacts, les préparant pour une inspection, des gardes, non loin de là, discutaient de leurs chances d'avoir une tournée de bière avec le rata du soir.

Avec son collier autour du cou, le vieil homme décharné aux bras attachés dans le dos ne les inquiétait pas beaucoup.

Conscient qu'on ne lui prêtait aucune attention, Zedd s'appuya discrètement contre la roue arrière d'un chariot. Il aurait tout donné pour qu'on le laisse s'allonger et dormir un peu.

Il jeta un bref coup d'œil à Adie, qui lui sourit courageusement.

Le chariot était plein d'objets volés dans la forteresse. Pour ce qu'en savait le vieux sorcier, il pouvait s'agir d'une cargaison d'artefacts destinés à amuser les enfants et à former les novices. Ou au contraire d'une brassée de sorts susceptibles d'assurer la victoire de Jagang en un clin d'œil.

Zedd n'avait même jamais vu certains objets rapportés par les pillards insensibles à la magie. Même pour lui, il existait des champs de force infranchissables. Et quand il était enfant, les vieux sorciers qui l'avaient initié n'étaient pas plus capables que lui de les franchir.

Les pillards étrangers au don allaient et venaient à leur guise, se jouant de pièges datant de plusieurs milliers d'années. Toutes les certitudes de Zedd étaient cul par-dessus tête. La chute de la forteresse marquait la fin d'une époque – et la disparition définitive d'un mode de vie.

Très bientôt, Zedd lui-même s'effacerait, condamné à l'oubli au fond des poubelles de l'histoire.

Jusque-là, les artefacts qu'il avait identifiés n'étaient pas en mesure d'aider Jagang à gagner la guerre. Les quelques objets qu'il n'avait pas reconnus – et que Tahira avait à la hâte remis dans des caisses hermétiques – pouvaient être terriblement dangereux.

Zedd aurait bien aimé qu'ils soient détruits avant qu'une Sœur de l'Obscurité en découvre le mode d'emploi…

Relevant les yeux, il étudia un des soldats d'élite qui bavardaient non loin de lui. Le type était un peu étrange… Pour commencer, il avait à l'oreille droite une entaille en forme de V qui rappelait la façon dont certains fermiers marquaient leurs cochons. Ensuite, s'il portait le même uniforme que ses camarades, ses bottes étaient différentes.

Autre détail troublant, l'œil gauche du soldat s'ouvrait bien moins largement que le droit…

L'étrange militaire s'éloigna avec quelques autres hommes, privant Zedd de sa distraction.

Mais des soldats et des sœurs passaient sans cesse devant lui. Bizarrement, l'aberration continuait : très souvent, le sorcier croyait voir des fantômes de temps révolus ou simplement des gens qu'il connaissait.

Quelle décadence, pour un homme comme lui ! Avoir des hallucinations parce que son esprit partait en vrille à cause du manque de sommeil…

Bon sang ! une moitié des gardes arboraient des traits familiers. C'était insensé ! Mais à force de les voir depuis des jours, il s'était peut-être habitué à eux…

Une sœur avançait en direction du chariot. Celle-là aussi ressemblait à une connaissance de Zedd. Peut-être simplement parce qu'il l'avait croisée récemment. Ces derniers temps, il avait rencontré pas mal de ces femmes, et rarement dans des circonstances agréables…

Bien, il devait cesser de délirer ! Un homme comme lui ne pouvait pas devenir cinglé comme ça…

Une des petites filles gardées en otages – celle que surveillait un impressionnant colosse – regarda Zedd et lui sourit. Une réaction étrange, pour une gamine terrifiée dans un camp de l'armée de l'Ordre. Mais la pauvre petite ne devait pas comprendre qu'elle était là pour subir la torture, si le vieux sorcier cessait de collaborer.

Zedd détourna le regard de la longue chevelure blonde de cette adorable gamine qui ressemblait à…

Non, il fallait qu'il arrête avec ça ! C'était de la folie furieuse.

— Qu'ils entrent ! cria Tahira à l'intérieur de la tente.

Les quatre gardes passèrent aussitôt à l'action. Deux se saisirent d'Adie, et les deux autres ceinturèrent Zedd. Pour des costauds pareils, le sorcier était un poids plume, et ils le portaient plus qu'ils l'escortaient. Les pieds touchant à peine le sol, le vieil homme entra sous la tente et eut le souffle coupé quand les deux brutes l'assirent sur une chaise, devant une inévitable table basse.

Zedd fit la grimace et ferma les yeux. Si les soldats le tuaient maintenant, se dit-il, il n'aurait plus jamais besoin de les rouvrir. L'ennui, c'était qu'ils enverraient sûrement sa tête à Richard. Le pauvre petit en ferait une maladie, c'était certain…

— Alors ? demanda Tahira.

Zedd ouvrit les yeux et regarda l'objet qui trônait sur la table.

Il sursauta, stupéfié, mais parvint plus ou moins à dissimuler sa réaction.

C’était un artefact très spécial. Un sort de coucher de soleil, enfermé dans une boîte à l’apparence anodine.

Les sœurs ne devaient pas l’avoir ouverte, sinon… Eh bien, il n’aurait pas été assis là en ce moment.

La petite boîte jaune vif avait l’apparence de la moitié supérieure d’un soleil très stylisé. Un demi-disque dont six rayons jaillissaient sur tout le périmètre. Une représentation du soleil couchant, lorsqu’il sombrait à l’horizon.

Les rayons étaient également jaunes, mais avec des lignes orange, vertes et bleues sur leurs arêtes.

— Alors ? répéta Tahira.

— Eh bien…

La sœur consultait son livre et ne regardait pas la petite boîte jaune.

— De quoi s’agit-il ?

— Je n’en suis pas trop sûr…, mentit Zedd pour gagner du temps.

— Tu veux que je fasse venir des enfants ? grogna Tahira, de fort mauvaise humeur ce jour-là.

— Non, ça me revient ! lança Zedd, nonchalant. C’est une boîte à musique magique. Un sort joue un petit air quand on l’ouvre.

Ce détail-là était vrai…

Tahira étant toujours plongée dans son catalogue, Zedd regarda brièvement Adie et vit qu’elle avait saisi qu’il se passait quelque chose. Il espéra que la sœur ne s’en apercevrait pas si facilement.

— Une boîte à musique, donc, répéta la sœur, plus intéressée par le livre que par l’artefact en question.

— C’est ça, oui… Quand on l’ouvre, le sortilège produit une mélodie… (Ruisselant de sueur, le cœur battant la chamade, Zedd tenta d’empêcher sa voix de trembler.) Essayez, et vous verrez…

Tahira étudia un moment la boîte.

— C’est toi qui vas l’ouvrir, dit-elle.

— Et comment ferai-je, avec les mains attachées dans le dos ?

— Utilise tes dents !

— Mes dents ?

Du bout de sa plume, Tahira poussa la boîte plus près du sorcier.

— C’est ça, tes dents !

Zedd avait prévu les soupçons de la sœur, et il jugea plus prudent de ne pas en rajouter en jouant trop la comédie.

Il fit rouler sa langue dans sa bouche, tentant d’obtenir un peu de salive. Du sang aurait été encore mieux, mais si elle le voyait se mordre l’intérieur de la joue, Tahira ne serait pas dupe. Le sang était un catalyseur si commun…

Zedd se pencha en avant et tendit le cou vers la boîte. Placer les dents convenablement sur le couvercle n'était pas aisé, dans cette position. S'en apercevant, Tahira poussa de nouveau la boîte.

Exactement ce qu'il fallait à Zedd.

Serrant le couvercle entre ses dents, il leva le menton. Au début, toute la boîte vint avec. Mais il secoua la tête, et le couvercle consentit à se séparer du reste.

S'il n'était pas ouvert par un voleur, un sort de coucher de soleil devait être activé par un sorcier qu'il reconnaissait. Trop vite pour que Tahira s'en aperçoive, Zedd déposa une goutte de salive dans la boîte afin d'activer le sortilège.

Le vieux sorcier se sentit euphorique quand la mélodie retentit. Le sortilège était toujours fonctionnel ! Et par la fente du rabat de la tente, on voyait que le soleil ne tarderait plus à se coucher.

Zedd se serait bien levé pour danser au rythme de la musique. Et il aurait volontiers crié de joie. Même s'il ne lui restait plus longtemps à vivre, il vibrait de bonheur. L'épreuve était presque terminée. Dans très peu de temps, tous les artefacts volés seraient détruits, et le vieil homme aurait quitté ce monde. Ses ennemis n'auraient rien obtenu de lui.

Il allait mourir sans avoir trahi sa cause.

Il déplorait que les familles prises en otages doivent périr avec lui, mais au moins, elles ne souffriraient plus…

Adie aussi allait mourir. Cette idée lui serrait le cœur. Il détestait que sa très chère amie ait des malheurs…

— Très amusant, marmonna Tahira en reposant le couvercle sur la boîte.

Aussitôt, la musique cessa. Mais ça n'avait aucune importance, puisque le sortilège était activé. La mélodie était une confirmation – et un signal indiquant qu'il fallait filer au plus vite.

Zedd n'en aurait pas l'occasion et il s'en fichait.

— Je vais la remettre à sa place, dit Tahira en ramassant la boîte. Pendant mon absence, les gardes t'amèneront la petite fille suivante, sur la liste des tortionnaires… Regarde-la bien et pense à ce que ces hommes lui feront si tu cesses de coopérer…

— Mais je…

Zedd ne put pas finir sa phrase, car le Rada'Han lui envoya une vague de douleur qui descendit de sa nuque jusqu'à ses hanches. Arquant le dos, il hurla et manqua de perdre conscience.

Quand son calvaire cessa, il s'affaissa sur sa chaise, la tête baissée, incapable de la relever…

— Venez avec moi, dit Tahira aux gardes. J'ai besoin d'aide. Le

soldat qui s'occupe de la fillette pourra surveiller ces deux vieux fous…

Des larmes aux yeux, le souffle encore court à cause de la douleur, Zedd regarda le « plafond » de la tente. Des ombres dansèrent sur la toile quand la sœur et les quatre soldats écartèrent le rabat, laissant entrer la lumière du crépuscule.

Puis le garde entra avec la « fillette suivante ».

Zedd ne baissa pas les yeux, car il refusait de voir le visage d'une autre petite victime.

Un peu remis du choc, il se redressa néanmoins sur sa chaise.

Un garde d'élite en cuirasse, des bandes de cuir croisées sur la poitrine, avança vers le vieil homme avec la petite fille blonde dont il tenait la main. Baissant enfin les yeux, Zedd reconnut la gamine qui lui avait souri.

Il baissa les paupières, accablé à l'idée de ce qui attendait cette pauvre enfant qui lui rappelait tellement quelqu'un.

Quand il rouvrit les yeux, la petite lui fit un clin d'œil.

Zedd en plissa le front de surprise.

Souriante, la fillette releva assez sa robe imprimée pour que le sorcier puisse voir le couteau fixé à chacune de ses cuisses.

Bon sang ! que se passait-il ? Se pouvait-il que… ?

— Rachel ? hasarda le vieux sorcier.

Le sourire de la gamine s'élargit.

Soufflé, Zedd dévisagea le « garde d'élite ».

— Par les esprits du bien…, souffla-t-il.

C'était un garde-frontière qu'il connaissait très bien.

— J'ai entendu dire que tu t'étais fourré dans les ennuis, dit Chase.

Un instant, Zedd crut qu'il continuait à avoir des hallucinations. Puis il comprit pourquoi il avait reconnu Rachel… sans vraiment la reconnaître. En près de deux ans et demi, la petite avait pas mal changé, et ses cheveux blonds, jadis coupés court, cascadaient sur ses épaules. De plus, elle avait grandi d'une bonne tête.

— Adie, fit Chase, les pouces glissés dans sa large ceinture de cuir, connaissant ton sérieux, je suis sûr que c'est Zedd qui t'a mise dans la mouise.

Le vieux sorcier jeta un coup d'œil à son amie. Il vit qu'elle souriait de toutes ses dents. Depuis combien de temps ne l'avait-il plus vue si heureuse ?

— Tu le connais, Chase, dit la dame des ossements, il attire les ennuis comme un aimant le fer !

Zedd n'avait plus vu le garde-frontière depuis deux ans et demi. Mais c'était un très vieil ami, et grâce à lui, Richard avait pu rencontrer Adie et découvrir un moyen de traverser la frontière, quelque temps avant qu'elle disparaisse.

Chase était un peu plus vieux que Richard. En Terre d'Ouest, c'était sans nul doute son meilleur ami.

— Un autre garde-frontière, Friedrich, est venu me voir en Terre d'Ouest, expliqua Chase. Il m'a raconté que le « seigneur Rahl » l'avait envoyé à la forteresse t'avertir de je ne sais quel danger. Quand il a vu qu'Adie et toi n'étiez pas là, et que le complexe grouillait d'envahisseurs, il a eu la bonne idée de venir me demander de l'aide. Les gardes-frontière de tous les pays sont solidaires.

» Rachel et moi avons décidé de venir sauver ta vieille peau, mon cher Zedd !

Le sorcier jeta un coup d'œil inquiet à la très pâle lumière qui filtrait du rabat.

— Vous devez partir d'ici ! Il faut filer avant le coucher du soleil, sinon vous mourrez. Allez, fichez le camp tant que c'est encore possible !

— Zedd, dit Chase, je n'ai pas fait tout ce chemin pour repartir sans toi.

— Mais tu ne comprends pas…

Une lame fendit soudain la toile, sur le côté de la tente, et ménagea une ouverture assez haute et large pour qu'un homme, en forçant un peu, puisse rejoindre Zedd et ses compagnons.

Ébahi, le vieux sorcier dévisagea ce nouveau garde d'élite qui lui rappelait aussi quelqu'un.

— Non, Chase ! cria Zedd quand il vit le garde-frontière porter la main à la hache de guerre accrochée à sa ceinture.

— Pas un geste ! ordonna l'homme qui venait d'entrer. Il y a là dehors un ami à moi qui t'embrochera sans sourciller si tu tentes de faire le malin.

— Capitaine Zimmer ? fit Zedd, dépassé.

— En chair et en os, oui. Et je suis là pour vous sauver.

— Mais… vous êtes brun…

— De la suie, tout bêtement. Dans le camp de Jagang, les blonds ne sont pas très bien vus.

— Vous devez tous partir avant le coucher du soleil, répéta Zedd. Fichez le camp, bon sang !

— Combien d'hommes avez-vous ? demanda Chase au capitaine.

— Une poignée… Mais qui es-tu, l'ami ?

— Un vieil ami, justement, répondit Zedd à la place du garde-frontière. À présent, écoutez, il…

Des cris venant de l'extérieur interrompirent le vieil homme.

Zimmer se précipita vers le rabat de la tente. Un homme passa la tête à l'intérieur et répondit avant que son chef ait eu le temps de

l'interroger :

— Ce n'est pas nous, capitaine…

Dans le lointain, Zedd entendit des voix crier : « Assassin ! Assassin ! »

Le capitaine Zimmer se plaça derrière le sorcier et lui délia les mains. Puis il s'occupa de libérer Adie.

— Il faut saisir notre chance, dit Rachel. Profitons de la confusion pour partir d'ici.

— Le cerveau de notre groupe, dit Chase avec un sourire.

Zedd se laissa tomber à genoux et prit la petite fille dans ses bras. Aucun mot ne parvint à sortir de ses lèvres, mais ce n'était pas un problème. Sentir les petits bras de Rachel autour de son cou suffisait à combler le vieil homme de bonheur.

— Tu m'as beaucoup manqué, Zedd, souffla Rachel.

Hors de la tente, c'était le chaos. Des officiers criaient des ordres, leurs soldats couraient en tous sens et des cliquetis d'acier retentissaient dans le lointain.

Tahira entra soudain sous la tente. Voyant que Zedd était libre, elle lui envoya une décharge de pouvoir par l'intermédiaire du Rada'Han.

Le vieil homme en tomba à la renverse.

Une deuxième sœur, plus jeune, entra juste derrière Tahira, qui se retourna, surprise. Mais sa « collègue » la frappa si fort qu'elle manqua de s'écrouler comme Zedd. Réagissant à une vitesse folle, la Sœur de l'Obscurité lança un éclair qui illumina violemment l'intérieur de la tente.

Au lieu de pulvériser son adversaire, comme Zedd le redoutait, l'attaque de Tahira se retourna contre elle et elle tomba comme une masse.

— Je t'ai eue ! triompha l'autre sœur, blonde comme les blés, en posant un pied sur la gorge de Tahira.

— Rikka ? s'étonna le vieux sorcier.

Agiel au poing, la Mord-Sith s'était déjà tournée vers Chase.

— Rikka ? lança Zimmer à l'autre bout de la tente.

Il semblait soufflé de voir la Mord-Sith ici – surtout déguisée en sœur, avec ses longs cheveux blonds défaits.

— Zimmer ? Que fichez-vous ici ?

— Et vous ? répliqua le capitaine. D'abord, c'est quoi, cette tenue ?

— La robe d'une sœur…, répondit Rikka avec un sourire mauvais.

— Quelle sœur ? demanda Zedd.

— Une égoïste qui ne voulait pas me prêter sa tenue… Elle aura laissé sa tête dans l'affaire… (Rikka désigna l'anneau passé à sa lèvre inférieure.) Je lui ai emprunté ça aussi. Mais je l'ai coupé, pour ne pas être obligée de me percer la lèvre. Comme ça, je ressemble vraiment à

une sœur…

Rikka se pencha, prit Tahira par les cheveux et la força à se relever.

— Enlève son collier à Adie !

— Je ne ferai pas…

Rikka plaqua son Agiel sous le menton de la sœur. Du sang perla de la lèvre inférieure de Tahira, qui cria de douleur.

— J'ai dit : enlève-lui ce collier ! Et ne t'avise plus jamais de me contrarier !

La sœur tituba jusqu'à la dame des ossements et exécuta l'ordre de la Mord-Sith.

Les poings sur les hanches, Chase regarda Zedd, qui ne s'était toujours pas relevé.

— Que vas-tu faire, maintenant ? Tirer à la courte paille pour savoir qui aura le droit de te sauver ?

— Fichtre et foutre ! Vous êtes tous sourds, ou quoi ? Vous devez filer d'ici !

Rachel brandit un index accusateur sous le nez du vieil homme.

— Zedd, tu sais qu'on ne doit pas dire de gros mots devant les enfants ?

Accablé, le sorcier fit de grands yeux à Chase.

— Je sais…, soupira le garde-frontière. Elle ne cesse de m'admonester…

— Le soleil se couchera bientôt ! rugit le vieux sorcier.

— Il serait préférable d'attendre qu'il ait disparu, dit Zimmer. Dans l'obscurité, il sera plus facile de sortir du camp.

Un bourdonnement retentit, l'air vibra, et il y eut un claquement métallique. Enfin débarrassée de son collier, Adie soupira de soulagement.

— Quelqu'un m'écoute ? explosa Zedd en se relevant. J'ai activé un sort de coucher de soleil !

— Un quoi ? s'étonna Chase.

— Un sort de coucher de soleil… C'est un artefact protecteur qui vient de la forteresse. Une variante de champ de force. Quand il sent que d'autres champs de force ont été violés, et que des objets de valeur manquent, il parvient à s'introduire dans le butin. Lorsqu'un voleur l'ouvre – car le sort a la forme d'une boîte – il s'active dès que le soleil se couche et détruit tous les trésors volés. Là, c'est moi qui ai déclenché le sortilège, pas un pillard, mais le résultat sera le même.

— Vieux fou ! rugit Tahira.

— Nous devrions peut-être y aller, dit Rikka en prenant le vieux sorcier par le bras.

— Hé ! une minute ! lança Chase en saisissant l'autre bras du vieil

homme.

Zedd dégagea ses deux membres supérieurs et désigna la lumière mourante, à travers la fente ménagée par Zimmer.

— Il nous reste peu de temps avant que cet endroit se transforme en une boule de feu.

— Une boule de quelle taille ? demanda Zimmer.

— Il y aura des milliers de victimes ! Le sort ne détruira pas le camp, très loin de là, mais toute cette zone sera carbonisée.

Tout le monde se mit à parler en même temps.

— Silence ! cria Chase. Et écoutez-moi ! Si nous nous comportons comme des fugitifs, nous serons pris. Capitaine, tes hommes et toi m'accompagnerez. Nous ferons comme si Zedd, Adie et Rachel étaient nos prisonniers. Je suis arrivé ici grâce à cette ruse, parce que j'ai découvert qu'il y avait des enfants otages… Rikka et la vraie sœur renforceront notre crédibilité.

— Zedd, voulez-vous être débarrassé du collier avant notre départ ? demanda la Mord-Sith.

— Non, nous n'avons pas le temps. Allons-y !

— Pas question, fit Adie en prenant le bras du vieil homme.

— Pardon ?

— Écoute-moi ! Il y a des familles entières sous les tentes. Si nous ne faisons rien, tous ces gens mourront. Va à la forteresse. Moi, je me chargerai de sauver les innocents…

Zedd détesta d'emblée cette idée. Mais seul un fou aurait tenté de discuter avec Adie quand elle avait décidé quelque chose.

— Séparons-nous, dans ce cas, proposa Zimmer. Mes hommes et moi jouerons le rôle des gardes, et nous conduirons Adie et ses protégés hors du camp.

— D'accord, fit Rikka. Dites à Verna que je pars avec Zedd pour l'aider à reconquérir la forteresse. Il aura besoin d'une Mord-Sith pour protéger ses arrières.

Un court silence suivit. Personne n'ayant émis d'objection, l'affaire semblait réglée.

— On y va ! cria Zedd.

Il enlaça Adie et l'embrassa sur la joue.

— Sois prudente… Assure Verna que je reprendrai la forteresse, et aide-la à défendre les cols.

— Sois prudent aussi, vieux fou, et écoute Chase. Pour être venu de si loin à ton secours, ce doit être un très gentil garçon.

Zedd sourit puis poussa un petit cri quand le garde-frontière le tira par le dos de sa tunique, l'entraînant vers la sortie.

— Le soleil se couche, fichons le camp ! N'oublie pas : tu es mon prisonnier.

— Je connais le rôle par cœur, marmonna Zedd tandis que Chase le tirait dehors comme un vulgaire sac de patates.

Il sourit à Adie, qui se précipitait déjà vers sa mission.

— Un moment ! cria-t-il. (S'arrêtant près d'un chariot, il y récupéra un objet qu'il ne voulait pas laisser détruire.) C'est bon, on file !

Le camp était sens dessus dessous. Arme au poing, des gardes d'élite se précipitaient vers les tentes de commandement. D'autres hommes allaient renforcer le cordon de sécurité. Partout, des cors et des trompettes sonnaient l'alarme.

Zedd eut soudain très peur que son petit groupe soit intercepté et interrogé.

Mais Chase prit très intelligemment les devants.

— Qu'est-ce que tu fiches ? beugla-t-il en saisissant par le bras un soldat affolé. Aide-moi à protéger ces prisonniers. Si nous les perdons, l'empereur nous fera écarteler vifs.

L'homme rassembla une dizaine de soldats qui escortèrent Chase, Rikka, Tahira, Rachel et Zedd.

La fille adoptive du garde-frontière jouait à merveille les gamines terrifiées. Histoire de renforcer ses effets, Chase la secouait de temps en temps et lui criait de la fermer.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Zedd vit que le soleil commençait de sombrer à l'horizon.

— Plus vite ! lança-t-il à Rikka.

Franchir le cordon de sécurité fut moins compliqué que prévu. Résolus à ne laisser entrer personne, les soldats ne s'attendaient pas que des soldats de leur camp et des prisonniers essaient de sortir.

Un homme décida quand même d'interroger l'étrange petite colonne.

— Écarte-toi, imbécile ! cria Chase. Ordre de l'empereur !

L'homme obéit, et le cordon de sécurité, derrière lui, se scinda brièvement en deux pour céder le passage au petit groupe.

En quelques minutes, les fugitifs furent loin du « cœur » du camp. Alors que tout semblait se dérouler à merveille, une bande de soldats tenta de leur barrer le chemin.

Ces soudards avaient simplement repéré Rikka et Tahira, et ils espéraient profiter du chaos ambiant pour s'offrir un peu de bon temps.

Leur chef, un type affreux à demi édenté, se campa devant ses hommes et leva une main.

— Minute, les amis ! Je crois que les dames ont envie de rester ici avec nous…

Sans s'arrêter, Rachel récupéra un couteau, sous sa robe, et, sans

même regarder en arrière, le lança par-dessus son épaule. Sans s'arrêter non plus, Chase rattrapa l'arme au vol – par la pointe – puis la propulsa sur l'enquiquineur édenté.

La lame s'enfonça entre les deux yeux de l'homme, qui tomba raide mort.

Rachel lança un deuxième couteau à Chase, qui réédita son exploit sur un autre soldat. Échaudés par le sort de leurs compagnons, les autres violeurs potentiels se préparèrent au combat.

Dans le camp de l'Ordre, les rixes pour du butin, du vin ou des femmes n'étaient pas rares, et les authentiques soldats qui accompagnaient les fugitifs ne s'étonnèrent pas de la tournure des événements.

Mais l'affaire allait être chaude, ça semblait évident…

— À terre ! cria Zedd après avoir jeté un regard derrière lui. Tous à plat ventre !

Rikka, Chase, Rachel et le sorcier lui-même se jetèrent dans la poussière.

Autour d'eux, les agresseurs et les hommes de l'escorte se pétrifièrent. Arme au poing, ils regardèrent autour d'eux, à la recherche d'une explication.

— Au secours, ces gens sont des…, commença de crier Tahira.

Une lumière blanche déchira soudain les ténèbres. Quelques secondes plus tard, le souffle d'une explosion fit trembler le sol. Propulsé par une force invisible, un mur de débris passa au-dessus des têtes de Zedd et de ses compagnons.

Les soldats qui étaient restés debout s'envolèrent comme des pantins désarticulés. Décapités par des débris volants, certains étaient morts avant d'avoir compris ce qui se passait.

Tahira s'était tournée vers la source de l'explosion. Une roue de chariot, volant à une vitesse incroyable, la percuta, la coupa en deux et continua son chemin comme si de rien n'était.

Les restes de la sœur vinrent rejoindre sur le sol ceux de dizaines d'hommes.

Quand le rugissement de l'explosion eut un peu faibli, des cris de douleur retentirent un peu partout. Il devait y avoir des centaines de soldats atrocement mutilés.

Zedd espéra qu'Adie n'avait pas traîné dans les parages.

Saisissant le sorcier par l'épaule, Chase le força à se relever. Rachel sous l'autre bras, le garde-frontière détala comme un lapin. Rikka vint se placer entre Zedd et son colosse de sauveur.

Très secouée, Rachel enfouit la tête dans le cou de son père adoptif.

Zedd ouvrit la bouche pour demander à Chase pourquoi il avait

enseigné le truc des couteaux à une petite fille. Mais il se ravisa, car c'était lui, deux ans et demi plus tôt, qui avait demandé au garde-frontière d'apprendre tout ce qu'il savait à la fillette.

Rachel était une personne très spéciale. Elle devait être préparée à tout ce que la vie gardait en réserve pour elle.

— Vous auriez dû accepter que la sœur vous retire le collier, dit Rikka. Maintenant, c'est trop tard.

— Si nous avions pris le temps de me faire libérer, répondit Zedd, nous ne serions plus là pour en parler…

— Probablement…, dut concéder la Mord-Sith.

Les quatre fugitifs ralentirent un peu pour reprendre leur souffle. Dans le chaos ambiant, personne ne s'avisa qu'ils tentaient de sortir du camp.

Tout en marchant, Zedd passa un bras autour de l'épaule de Rikka et la serra contre lui.

— Merci d'être venue à mon secours…

La Mord-Sith eut un grand sourire.

— Je ne vous aurais pas laissé entre les mains de ce chien, après tout ce que vous avez fait pour nous. En plus, le seigneur Rahl a Cara pour protectrice, et il serait ravi qu'une Mord-Sith veille sur son grand-père.

Zedd ne se trompait pas : le monde était cul par-dessus tête. Voilà que les Mord-Sith devenaient des anges tutélaires !

— J'ai caché des chevaux et des vivres pas loin d'ici, annonça Chase. Mais il faudrait nous procurer une monture pour Rikka.

Toujours blottie dans les bras de son père adoptif, Rachel sourit au sorcier.

— Chase est mécontent parce qu'il a dû laisser toutes ses armes en arrière. Il n'aime pas se promener sans rien sur lui…

Zedd regarda la hache accrochée à une hanche du garde-frontière, puis l'épée qui faisait le pendant de l'autre côté, et les deux couteaux glissés dans son ceinturon.

— Je peux comprendre qu'un homme digne de ce nom déteste être aussi peu armé, concéda ironiquement le vieux sorcier.

— Je n'aime pas cet endroit…, souffla Rachel à l'oreille de Chase.

— Nous serons bientôt dans la forêt, ma chérie, répondit le colosse en tapotant le dos de l'enfant.

Au cœur même de la boucherie, cette manifestation de tendresse émut Zedd aux larmes.

Chapitre 54

Verna tira sur la bride de son cheval quand la sentinelle déboula devant elle. Pour empêcher sa monture de se cabrer, elle plaça ses mains plus haut sur la bride, tout près du mors.

— Dame Abbesse…, haleta l'homme, j'ai peur qu'il s'agisse d'une attaque…

— De quoi parles-tu ? Quel genre d'attaque ?

— Quelque chose approche sur la route… (La sentinelle désigna le col de Dobbin.) Un chariot, je crois…

L'ennemi leur envoyait sans cesse d'étranges choses. Des chevaux pris dans un sortilège censé percer leurs défenses, des chariots à l'aspect banal truffés d'archers, des espions chargés de missions improbables, des vents magiques qui charriaient des sorts bizarres…

— Comme il fait nuit, notre chef a des soupçons et il ne veut prendre aucun risque.

— Voilà qui me paraît judicieux, admit Verna.

Après avoir fait la tournée des avant-postes et inspecté toutes les défenses, elle était pressée de rentrer au camp.

— Notre chef veut détruire le chariot avant qu'il ait trop approché. Dame Abbesse, j'ai vérifié et il n'y a pas d'autres Sœurs de la Lumière dans le coin. Si vous voulez bien venir jeter un coup d'œil, nous pourrons ensuite provoquer une avalanche pour écraser ce véhicule…

Verna avait une réunion avec les officiers, et elle était déjà en retard.

— Dis plutôt à ton chef de régler cette affaire de la manière qui lui conviendra le mieux.

Le soldat se tapa du poing sur le cœur et s'éloigna.

Verna s'approcha du flanc de sa monture et glissa une botte dans un des étriers. Pourquoi l'ennemi envoyait-il un chariot en pleine nuit ? Ce véhicule n'avait aucune chance de passer, c'était évident. Il fallait être idiot pour…

Verna rappela le soldat.

— Attends un peu ! (L'homme se retourna.) J'ai changé d'idée. Bien ! je t'accompagne…

Utiliser les rochers qu'ils avaient préparés n'était pas une bonne idée. Une avalanche serait bien plus utile contre une attaque massive. Pour arrêter un chariot, c'était du gaspillage…

Verna suivit le soldat jusqu'au point d'observation où attendaient son chef et ses camarades. Tous regardaient la piste à travers les

arbres. À la lumière de la lune, le paysage tout entier avait des reflets argentés.

En regardant le chariot avancer sur la voie sinueuse, Verna s'emplit les poumons d'une bonne odeur de pignes.

Un seul cheval tirait le véhicule.

Les archers d'harans attendaient, prêts à tirer au moindre événement suspect. Une lanterne, pour l'instant couverte, leur permettrait d'embraser les flèches si ça devenait nécessaire.

Le chariot semblait vide, un détail que Verna trouva inquiétant. Bien entendu, elle n'avait pas oublié l'étrange message d'Anna au sujet d'un chariot vide, mais ils en avaient déjà laissé passer un, et ça ne pouvait pas devenir une habitude.

S'agissait-il d'un nouveau message de Jagang ? ou d'une sinistre livraison ? Par exemple les têtes de Zedd et d'Adie ?

— Ne tirez pas, dit la Dame Abbesse aux archers. Laissez passer le chariot, mais soyez prêts à le détruire si c'est une ruse de l'ennemi…

Verna suivit l'étroite piste qui serpentait entre les arbres et se dissimula derrière un gros buisson. Quand le chariot fut assez près, elle ouvrit un petit passage dans le champ de force que les sœurs et elle avaient invoqué pour bloquer le col. La toile magique était truffée de sortilèges dévastateurs…

Ce col était assez étroit pour qu'un seul champ de force suffise à le défendre. Si l'ennemi venait, la configuration du terrain interdirait une attaque massive. Bref, même sans magie, ce col aurait été relativement facile à défendre.

Dès que le chariot fut passé, Verna referma la brèche. Aussitôt, un homme sortit du couvert des arbres et alla arrêter le cheval. Tandis que le véhicule s'immobilisait, des dizaines d'archers le visant, Verna acheva la préparation du sort destructeur qu'elle lancerait au moindre signe suspect.

La bâche qui couvrait l'arrière du chariot se souleva et une petite fille apparut. C'était la « messagère » de la fois précédente. En reconnaissant Verna, elle eut un grand sourire.

La Dame Abbesse eut un pincement au cœur à l'idée de ce que l'empereur pouvait avoir à leur dire, cette fois.

— J'ai amené des amis, annonça la fillette.

D'autres passagers se relevèrent. On eût dit des parents accompagnés d'enfants terrorisés.

Verna sursauta quand elle vit un homme et une femme aider Adie à se redresser. La magicienne semblait épuisée. Sa chevelure en bataille rappelait désormais celle de Zedd.

Verna sortit de sa cachette.

— Adie ! Adie ! Je suis tellement contente de te revoir !

— Et moi donc, mon enfant ! Et moi donc…

— Mais où est Zedd ?

— Pas d'inquiétude ! Il s'est évadé aussi…

Verna ferma les yeux et récita une courte prière au Créateur.

— Mais où est-il, dans ce cas ?

— Il est parti pour la forteresse, qui est tombée entre les mains de l'ennemi.

— Nous avons appris la nouvelle…

— Ce bon vieux Zedd veut récupérer son fief.

— Le connaissant, je plains tous ceux qui se mettront en travers de son chemin.

— D'autant plus que Rikka l'accompagne.

— Rikka ? Qu'est-elle allée faire dans le camp de l'Ordre ? Je le lui avais interdit ! (Verna s'avisa que ses propos pouvaient être mal interprétés.) Nous pensions qu'il était impossible de vous sauver…

— Rikka est une Mord-Sith… Elle obéit exclusivement quand ça l'arrange.

— Même si elle m'a désobéi, la joie de te revoir et de savoir Zedd libre me pousse à lui pardonner.

— Le capitaine Zimmer sera bientôt là aussi.

— Zimmer ?

— Oui. Ses hommes et lui sont également venus à notre secours. Ils sont rentrés à pied, suivant le chariot pour le protéger. Le capitaine craignait que l'ennemi nous intercepte. Il s'est assuré qu'il ne nous arrive rien.

Zimmer et ses hommes disposaient de signaux spéciaux qui leur permettaient de traverser le col sans être attaqués par les sœurs ou par leurs propres troupes. De par la nature même de leur mission, ces forces spéciales échappaient à la chaîne de commandement. Kahlan avait voulu qu'il en soit ainsi. Même si leur indépendance était parfois agaçante, ces soldats accomplissaient des exploits hors du commun.

— Avec l'accord de Zedd, j'ai aidé ces innocents à s'échapper, dit Adie. Hélas, d'autres sont restés là-bas…

Verna regarda les malheureux entassés dans le chariot.

— J'imagine ce que Jagang a pu leur faire subir…

— Non, fit Adie, vous ne pouvez pas en avoir idée…

Verna passa à un sujet encore plus terrifiant.

— L'empereur a-t-il trouvé des armes magiques dans la forteresse ?

— Non. Et Zedd a activé un sort qui a détruit tous les artefacts volés. Il y a eu une énorme explosion dans le camp adverse.

— Comme celles qui ont tué tant de soldats en Aydindril ?

— Non, mais les dégâts sont considérables. Des officiers ont dû périr. Et sans doute aussi des sœurs alliées à Jagang.

Verna n'aurait jamais cru voir le jour où elle se réjouirait

d'apprendre la mort de Sœurs de la Lumière. Mais ces femmes étaient les esclaves de l'empereur, et elles avaient été trop lâches pour opter pour la liberté quand l'occasion s'était présentée. Bref, elles avaient choisi leur destin.

Une idée lui traversant l'esprit, Verna prit Adie par la manche de sa robe.

— Le sort a-t-il pu tuer Jagang ?

Adie tourna ses yeux totalement blancs en direction du camp ennemi, de l'autre côté du col.

— J'aimerais avoir de meilleures nouvelles, Dame Abbesse, mais sur le chemin du retour, le capitaine Zimmer m'a raconté qu'un assassin s'était introduit dans le camp peu avant notre évasion.

— Qui était-ce ? Et qui l'envoyait ?

— Nous n'en savons rien… C'était un homme de l'Ancien Monde, apparemment… Il semblait déterminé à tuer Jagang. En se déguisant, il est parvenu à entrer dans le « cercle intérieur » mais les gardes l'ont identifié et tué avant qu'il ait pu atteindre l'empereur.

» Jagang a quitté la zone pendant que ses hommes vérifiaient qu'il n'y avait pas d'autres tueurs. Beaucoup de sœurs l'ont accompagné pour assurer sa protection. Quand Zedd a activé son sortilège, il ignorait que l'empereur n'était pas là. Mais de toute façon, il devait agir au moment où l'occasion se présentait…

Verna soupira. Un moment, elle avait espéré que le cauchemar était fini.

— Cela dit, Zedd et toi êtes libres, et nous devons en remercier le Créateur.

— Une petite armée est venue à notre secours, fit Adie. Je ne me souviens pas d'avoir vu le Créateur dans le lot…

— J'imagine bien, dit Verna, mais tu comprends ce que je veux dire…

Dans les bois, les criquets donnaient un concert enthousiaste. Soudain, la vie semblait un peu moins pesante et l'espoir renaissait.

— En tout cas, murmura Verna, j'espère que le Créateur aidera Zedd et Rikka à reprendre la forteresse.

— Le vieil homme n'aura pas besoin du Créateur, répliqua Adie. Un autre homme est venu nous libérer : Chase, un de nos plus chers amis. Les gens qui ont envahi le complexe imploreront l'aide divine quand ce sacré Chase leur tombera dessus !

— Dans ce cas, la forteresse sera bientôt reprise, et Jagang ne recevra aucune aide contre nos champs de force.

Sur un geste de Verna, les quatre couples assis dans le chariot avec leurs enfants en descendirent et approchèrent.

— Bienvenue en D'Hara, dit la Dame Abbesse. Ici, vous serez en sécurité.

— Merci de votre aide, dit un des hommes à la dame des ossements. Aujourd'hui, j'ai honte du mal que j'ai pu penser de vous.

Adie sourit et posa les mains sur les épaules de l'homme.

— Ce n'était pas très gentil, mais comment t'en blâmer ?

La fillette qui avait livré le message, des jours plus tôt, tira sur la robe de Verna.

— C'est mon papa et ma maman… Je leur ai dit que tu as été très gentille avec moi.

La Dame Abbesse s'agenouilla et serra l'enfant dans ses bras.

— Je suis contente de te revoir, ma chérie. Bienvenue dans ton nouveau foyer.

Chapitre 55

Dès qu'un souffle de vent faisait bouger les branches, des rayons de lune s'infiltraient à travers la frondaison et venaient danser devant les yeux de Kahlan comme des fantômes condamnés à une éternelle errance.

L'Inquisitrice plissait les yeux pour distinguer les silhouettes des grands arbres qui l'entouraient. Il n'y avait pas un bourdonnement d'insecte, pas un bruissement d'animal piétinant le lit de feuilles, pas de chants d'oiseaux nocturnes… Marchant à pas prudent sur le sol couvert de mousse, la femme de Richard faisait de son mieux pour ne pas se prendre les pieds dans une racine, trébucher sur une pierre ou glisser à cause d'une flaque de boue.

Devant elle, Richard se faufilait dans la forêt avec la furtivité d'une ombre. De temps en temps, Kahlan ne l'apercevait plus, et elle frissonnait à l'idée qu'il ait semé le groupe.

Le Sourcier avait ordonné le silence à tous ceux qui le suivaient. Il leur avait également demandé de marcher sans faire de bruit, mais aucun de ses compagnons n'était capable de progresser aussi discrètement que lui.

Pour une raison inconnue, Richard était plus tendu que la corde de son arc. Il sentait que quelque chose clochait, mais il aurait été incapable de dire quoi. Alors que cette nuit aurait pu être douce et paisible, la façon d'agir du Sourcier, combinée à un silence de mort, donnait à ses amis le sentiment qu'une catastrophe se profilait.

Kahlan se réjouissait cependant que le ciel se soit éclairci. Ces derniers jours, la pluie avait empoisonné la vie des voyageurs. Car même s'il ne faisait pas froid, l'humidité leur donnait le sentiment d'être transis jusqu'aux os.

S'arrêter dans un coin abrité aurait été judicieux, mais Richard avait besoin de la dernière dose d'antidote, et tout retard risquait de lui coûter la vie.

La dose de Northwick lui avait fait un peu de bien. La progression des symptômes étant enrayée, il avait eu quelques jours de répit. Mais cette période bénie était révolue.

Kahlan s'inquiétait tellement pour son mari qu'elle en avait perdu l'appétit.

Désormais, deux fois plus d'hommes accompagnaient le Sourcier et la Mère Inquisitrice. Beaucoup d'autres avançaient vers Hawton par des chemins différents. Ces groupes avaient pour mission d'éliminer

les petits détachements de l'Ordre cantonnés dans les villages. Richard, Kahlan et leurs compagnons avançaient aussi vite que possible vers Hawton. Ils évitaient délibérément l'ennemi afin d'arriver sur place sans que Nicholas soit informé de leur venue. Cette tactique semblait la meilleure pour récupérer en douceur la dernière dose d'antidote.

Une fois qu'ils auraient le flacon, ils retrouveraient les autres combattants pour lancer une attaque massive.

Selon Kahlan, commencer par éliminer Nicholas serait une très bonne façon de procéder. Sans chef, les troupes de l'Ordre seraient beaucoup plus faciles à vaincre. Si elle pouvait approcher du sorcier, l'Inquisitrice le toucherait avec son pouvoir. Bien entendu, elle n'avait pas parlé de son projet à Richard, qui lui aurait interdit de prendre un tel risque.

Kahlan se sentait en partie responsable de ce que les Bandakars avaient enduré sous le joug de l'Ordre Impérial. Si elle n'avait pas invoqué les Carillons, la frontière aurait toujours été là. Pourtant, si les Piliers de la Création parvenaient à chasser l'envahisseur, reprendre contact avec le reste du monde leur aurait rapporté rien de moins que la liberté et l'espoir d'une existence meilleure.

Un bien pour un mal… Un mal pour un bien… Les éternels paradoxes de l'équilibre…

La métamorphose des citadins de Northwick avait de quoi regonfler le moral. Cette nuit-là, les résistants de Richard avaient veillé jusqu'à l'aube pour expliquer à leurs compatriotes tout ce que la vision du monde de l'Inquisitrice et du Sourcier pouvait leur apporter.

Après l'élimination radicale des soldats qui terrorisaient leur cité, les Bandakars avaient chanté et dansé dans les rues. Ces hommes et ces femmes n'avaient pas seulement découvert la valeur de la liberté. Ils s'étaient aussi aperçus que leurs antiques coutumes et leur vision du monde ne leur étaient d'aucune utilité pour améliorer leur vie.

Après que Richard eut démontré que le Sage n'était qu'un enfant effrayé conditionné par les absurdes sophismes des grands porte-parole – et encore plus après l'exécution des soldats de l'Ordre –, les hommes de Northwick s'étaient presque tous portés volontaires pour participer à la libération de leur pays. Enfin délivrés de leur cécité ancestrale, ils brûlaient d'envie de forger leur avenir de leurs propres mains.

Kahlan percuta soudain les bras tendus de Richard. La surprise passée, elle se retourna et fit signe à la petite colonne de s'arrêter. Dans la forêt obscure, le silence était tel qu'on aurait entendu voler une mouche.

Le Sourcier retira son sac à dos, le posa sur un rocher, l'ouvrit et fouilla dedans.

— Que fais-tu donc ? souffla Kahlan.

— Je cherche de quoi allumer du feu… Il nous faut de la lumière. Fais passer le mot : quelques hommes doivent venir avec leurs torches.

Alors que Richard sortait son silex et son morceau d'acier, Kahlan répéta cet ordre à Cara, qui le transmit à l'homme qui la suivait.

Quelques instants plus tard, une dizaine de résistants approchèrent avec les torches qu'ils avaient fabriquées pendant une pause.

Ils se massèrent autour du Sourcier, qui venait de ramasser sur le sol un bâton qu'il plongeait à présent dans une petite boîte. Puis il passa la pointe sur une partie saillante du rocher.

— C'est de la résine de pin, expliqua-t-il aux Bandakars. Tenez vos torches au-dessus. Quand j'aurai embrasé la résine en produisant une étincelle avec mon silex, vous n'aurez plus qu'à les allumer.

Très difficile à trouver et à collecter sur les troncs pourris, la résine permettait de faire du feu sous la pluie. Une étincelle suffisait à l'embraser même quand elle était humide, et ses flammes étaient assez vives et chaudes pour faire flamber du bois mouillé.

Cela dit, songea Kahlan, Richard avait toujours été à l'aise dans l'obscurité, et elle ne l'avait jamais vu en quête de lumière comme cette nuit. Que pouvait-il y avoir d'inquiétant dans les ténèbres, pour qu'il ne se fie plus à son instinct ?

— Cara, souffla le Sourcier, fais passer le mot : que tout le monde dégaine son arme. Tout de suite !

Sans hésiter, la Mord-Sith se tourna pour transmettre la consigne. Après un long silence uniquement troublé par le bruissement de l'acier glissant contre le cuir, la réponse revint jusqu'à Cara.

— C'est fait, dit-elle à son seigneur.

— Vous deux aussi, dit Richard à Kahlan et à Jennsen.

L'Inquisitrice tira au clair son épée. La sœur du Sourcier dégaina son couteau à la garde d'argent orné d'un « R » – le symbole de la maison Rahl.

Richard fit jaillir une étincelle. La résine s'embrasa, le feu se communiqua aux torches et une vive lumière jaillit au cœur de l'épaisse forêt.

Tous les hommes regardèrent autour d'eux pour voir ce qui se cachait dans l'obscurité. Certains ne purent étouffer un petit cri.

Des coureurs à plumes à pointe noire étaient perchés dans les arbres. Des centaines d'oiseaux, leurs petits yeux mauvais rivés sur les humains.

Un court moment, le temps parut suspendre son vol.

Puis les coureurs attaquèrent en hurlant.

Il en venait de partout, bec et serres prêts à déchiqueter les chairs. Et après un silence si profond, les cris de ces prédateurs étaient assourdissants.

Les humains se défendirent avec une féroce détermination. Sous cette pluie d'oiseaux, certains hommes vacillèrent ou tombèrent. Mais tous eurent le réflexe de se protéger le visage avec un bras et de frapper leurs agresseurs de l'autre.

Les Bandakars debout protégèrent leurs compagnons le temps qu'ils se relèvent.

Puis le carnage commença.

Kahlan coupa en deux un coureur qui lui piquait dessus, puis elle amputa un autre d'une de ses ailes. Avisant un oiseau blessé, sur le sol, elle lui transperça le cœur juste avant qu'il ait pu lui flanquer un coup de bec vicieux dans la jambe.

L'épée de Richard fendait inlassablement l'air, et des plumes volaient autour de lui.

Les oiseaux attaquaient tout le monde, mais ils semblaient se concentrer plus particulièrement sur le Sourcier. On eût même dit qu'ils tentaient de le couper de ses compagnons pour mieux lui régler son compte.

Jennsen frappait avec son couteau, Kahlan jouait de la lame et Cara interceptait les prédateurs en plein vol afin de leur briser le cou.

Partout, les Bandakars taillaient les oiseaux en pièces. Certains utilisaient leur torche comme une arme, et des coureurs en feu tentaient vainement de reprendre de l'altitude pour échapper à leurs bourreaux.

Les armes les réduisaient en bouillie, les décapitaient, les éventraient… La férocité de cette bataille dépassait l'imagination.

Sur le sol, des dizaines de coureurs agonisaient en battant des ailes. D'autres se laissaient tomber des arbres pour les remplacer, s'offrant aux coups des défenseurs.

Puis, soudainement, tout fut fini.

L'attaque ayant cessé, les Bandakars entreprirent d'achever les prédateurs qui se tordaient encore de douleur à leurs pieds. Quand ce fut fait, le silence revint.

Plus l'ombre d'une menace dans le ciel…

Autour de Richard se dressait désormais une petite montagne d'oiseaux morts.

Haletant, les vainqueurs sondèrent la cime des arbres et le ciel. Mais il n'y avait plus rien. Le flot d'assaillants s'était enfin tari.

Voyant que Richard avait les bras couverts de coupures, Kahlan traversa le sol couvert de coureurs morts pour aller récupérer le sac à dos de son mari. Pour s'en emparer, elle dut faire tomber le coureur éventré qui gisait dessus.

Grimaçant de dégoût, elle poussa l'horrible oiseau de la pointe du

pied puis sortit du sac un petit pot d'onguent…

Voyant qu'il titubait, Cara bondit aux côtés de Richard et le soutint.

— Que s'est-il passé, bon sang ? demanda Jennsen en essuyant le sang – pas le sien ! – qui maculait son visage.

— Nos ennemis ont tenté d'en finir avec nous, répondit Owen.

Jennsen tapota le crâne de Betty, qui venait de la rejoindre.

— En tout cas, dit-elle, une chose est sûre : ils nous ont retrouvés.

— Non, c'est différent, cette fois…, fit Richard. Ils ne nous suivaient pas. Ils nous attendaient ici !

Tous les regards se braquèrent sur le Sourcier.

— Que veux-tu dire ? demanda Kahlan tout en appliquant de l'onguent sur les blessures de son mari. Ils nous suivent depuis le début. Ils ont dû retrouver notre trace, voilà tout.

Betty approcha et se plaqua contre la jambe de l'Inquisitrice. N'étant pas d'humeur à cajoler la chèvre, celle-ci la repoussa sans ménagement.

Richard posa une main sur l'épaule de Cara pour se soutenir. Il avait de plus en plus souvent des vertiges…

— Non, ils ne nous suivaient pas ! Je n'ai rien vu dans le ciel. Ces maudits oiseaux nous attendaient. Ils savaient que nous arrivions, et ils nous ont tendu une embuscade.

Une idée terrifiante – si le Sourcier ne se trompait pas.

— Comment pouvaient-ils savoir où nous allions ? demanda Kahlan.

— Ça, je paierais cher pour le savoir, avoua Richard.

Nicholas se glissa de nouveau dans son corps, dont la bouche était encore ouverte sur un bâillement qui n'en était pas un.

Il étira son cou et sourit, ravi par ce qu'il venait de vivre. Une expérience grisante. Vraiment inoubliable !

Comme toujours après ses absences, il ne se sentait pas très assuré sur ses jambes. Cela lui rappela la façon dont Richard Rahl titubait. Les effets du poison qui le rongeait de l'intérieur.

Le pauvre Richard avait besoin de sa dernière dose d'antidote !

Nicholas eut de nouveau un bâillement qui n'en était pas un. Il brûlait d'envie de repartir à l'aventure. Et ce serait pour bientôt !

Il les espionnerait, les verrait s'inquiéter, tenter de comprendre ce qui se passait…

Une partie de plaisir en perspective.

Mais le plus drôle restait encore à venir. Ces idiots arriveraient dans quelques heures…

Nicholas slaloma entre les cadavres qui gisaient sur le sol. Tous ces

gens étaient morts en même temps que les coureurs. Ils étaient entassés par terre, comme les oiseaux tout autour de Richard Rahl.

Des morts si violentes… Ces âmes étaient horrifiées pendant la boucherie, mais elles n'avaient rien pu faire pour l'empêcher. À présent, le Chapardeur ne les contrôlait plus, car elles appartenaient au Gardien du royaume des morts.

Nicholas se passa une main dans les cheveux et frissonna de plaisir au contact des huiles qui les faisaient briller.

Pour atteindre la porte, il dut traîner à l'écart trois cadavres.

— Najari ! appela-t-il quand il eut enfin ouvert le battant.

L'homme attendait dans le couloir et il accourut aussitôt.

— Oui ?

Nicholas écarta les bras, tendant au maximum ses mains aux ongles noirs.

— Il faut nettoyer la salle ! Que des hommes me débarrassent de toutes ces charognes !

Najari approcha et jeta un coup d'œil dans la pièce.

— Tous les gens que nous t'avons amenés ?

— Oui, et j'ai même dû envoyer en chercher d'autres ! Je n'ai plus besoin de ces morceaux de viande froide, à présent. Nettoie-moi ce carnage !

Lors de l'attaque, chaque coureur était dirigé par l'âme d'un trou dans le monde que contrôlait Nicholas. Cet assaut massif avait été un chef-d'œuvre de précision et de coordination. Mais la mort des coureurs avait entraîné celle des cobayes de Nicholas.

Un jour, espérait-il, il saurait rappeler les âmes à l'instant où leur « hôte » périssait. Ça lui épargnerait de devoir se procurer sans cesse de nouveaux imbéciles. Cela dit, le matériel humain ne manquait pas. Et s'il trouvait un moyen d'économiser les âmes, il devrait aussi apprendre à gérer les réactions de ses cobayes, une fois qu'ils auraient conscience de ce qu'il faisait d'eux.

Pour l'instant, le problème n'était pas dramatique. Mais Nicholas s'agaçait quand Richard Rahl tuait les gens qui l'aidaient à le surveiller…

— Combien de temps ? demanda Najari.

Nicholas ne se trompa pas une seconde sur le sens de cette question.

— Ils seront là très bientôt. Fais nettoyer la salle avant qu'ils arrivent. Puis dis à tes hommes de se tenir à l'écart. Nos invités doivent être libres de leurs mouvements.

— Comme tu voudras, Nicholas.

— Empereur Nicholas, s'il te plaît !

— Oui, empereur…, répéta Najari en s'éloignant déjà.

— Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi.

Le séide du Chapardeur se retourna.

— À quoi ?

— L'empereur Jagang… Nous travaillons si dur, toi et moi… Pourquoi devrais-je courber l'échine devant lui ? Une légion de mon armée silencieuse pourrait l'attaquer et c'en serait fini de lui. En fait, je n'aurais même pas besoin d'une armée. Imagine qu'il chevauche son étalon, un jour, et que je sois tapi dans le crâne de la bête, attendant l'occasion de le désarçonner et de lui fracasser le crâne à coups de sabot ?

— Un bon plan…

— Quelle est l'utilité de Jagang ? Ne suis-je pas capable de diriger l'Ordre Impérial ? Soyons réalistes : j'ai beaucoup plus de talent que lui !

— Dans ce cas, que deviennent nos plans ?

— Pour l'instant, à quoi bon les modifier ? Mais qui m'oblige à livrer la Mère Inquisitrice à Jagang ? Et pourquoi lui abandonnerais-je le monde ? Je pourrais garder la femme… et m'offrir l'Univers en prime.

Chapitre 56

Richard s'adossa au mur lambrissé. Il dut s'arrêter un moment, attendant que le monde cesse de tourner. Il avait si froid qu'il en était ankylosé. Et il avait des difficultés à voir.

Pas seulement à cause de la pénombre…

Sa vue faiblissait.

La nuit, c'était catastrophique. Jusque-là, il lui était arrivé de se croire quasiment nyctalope. À présent, sa vision nocturne n'était pas meilleure que celle de Kahlan. La différence n'était pas si énorme que ça, en fait. Mais elle restait lourde de sens.

Richard en était à la troisième phase.

Par bonheur, le dernier flacon d'antidote serait bientôt en sa possession.

— C'est cette ruelle, souffla Owen.

Richard sonda l'étroit passage et ne vit rien. Hawton tout entière dormait à poings fermés. Richard aurait donné cher pour en faire autant. Épuisé et nauséeux, il avait du mal à poser un pied devant l'autre et il devait prendre de toutes petites inspirations pour éviter de tousser.

Les quintes de toux étaient une torture, même s'il ne crachait pas de sang.

Conscient que tousser pouvait être mortel, car ça alerterait d'éventuelles patrouilles, le Sourcier faisait son possible pour s'en empêcher.

Owen s'engagea dans la ruelle. Richard, Kahlan, Cara, Jennsen, Tom et une poignée de résistants lui emboîtèrent le pas.

Aucune lumière ne filtrait des fenêtres de façade des bâtiments. Sur le côté, aucun n'en avait, bien que quelques-uns fussent munis de portes latérales.

Owen s'engagea entre deux immeubles, dans une ruelle pavée à peine plus large que les épaules de Richard.

— C'est le seul chemin ? demanda le Sourcier.

— Non… Il y a une porte sur la grande avenue et une troisième sur l'autre flanc du bâtiment.

Content de savoir qu'il existait plusieurs voies d'évasion, Richard hocha brièvement la tête. Puis Owen descendit quelques marches et poussa une porte qui devait être celle du sous-sol.

Après plusieurs tentatives infructueuses, Tom réussit à allumer une bougie avec son morceau de silex.

À la chiche lumière, Richard étudia la petite pièce sans fenêtres où Owen venait de le faire entrer.

— Où sommes-nous ?

— Dans la cave du palais…

— Et que fichons-nous ici ?

L'air mal à l'aise, Owen regarda Kahlan.

L'Inquisitrice comprit le message. Elle avança, poussa Richard jusqu'à ce qu'il consente à s'asseoir, le dos contre le mur, et laissa Betty, contente de prendre un peu de repos après avoir tant marché, venir se coucher près de lui.

Jennsen s'accroupit près de son frère et Cara vint couvrir l'autre flanc de son seigneur.

Kahlan s'assit sur les talons en face de Richard.

— J'ai demandé à Owen de nous conduire dans un endroit sûr. Nous n'allons pas tous nous lancer à la recherche de l'antidote…

— Oui, c'est une bonne idée, concéda le Sourcier. J'irai avec Owen et vous nous attendrez tous ici.

Richard fit mine de se lever, mais sa femme l'en empêcha.

— C'est toi qui attendras ! Tu as du mal à tenir debout. Il faut que tu économises tes forces.

Richard sonda les yeux verts de sa femme. Depuis le début, ce regard le fascinait, et à côté, rien ne lui paraissait important. Il aurait donné cher pour être dans un endroit vraiment sûr avec elle, par exemple la cabane qu'il avait construite pour elle dans les montagnes, pour qu'elle y passe sa convalescence.

Après avoir été frappée par des brutes qui l'avaient privée de son enfant à naître…

Aux yeux de Richard, la sécurité de Kahlan passait avant tout. Pour lui, elle était le sel même de la vie, et il n'envisageait pas de continuer sa route dans un monde dont elle aurait été absente.

— Je vais bien, mentit-il. Aucun problème.

— Si tu tousses dans un endroit truffé de soldats, tu te feras capturer et tu n'en sortiras pas vivant, sans l'antidote. Imagine qu'Owen soit pris aussi ? Nous ignorons combien de soudards il y a dans ce palais. Qu'arrivera-t-il si tu tombes entre leurs mains ? Richard, Owen connaît les lieux. Il n'a pas besoin de toi.

Richard vit que Kahlan était désespérée à l'idée de le perdre. Comme il détestait être ainsi une source d'angoisse pour elle !

— Votre femme a raison, seigneur Rahl, dit Owen. Je vais aller chercher l'antidote.

— Pendant que nous attendrons, insista Kahlan, tu pourras te reposer. Un peu de sommeil te ferait le plus grand bien.

Richard n'aurait pas pu nier qu'il était épuisé. Mais l'idée de rester en arrière continuait à lui déplaire.

— Tom pourrait accompagner Owen, proposa Cara.

Richard regarda la Mord-Sith, puis il dévisagea sa femme. Il avait déjà perdu la bataille, comprit-il…

— Où est caché l'antidote, Owen ?

— Assez loin d'ici… Nous sommes à la lisière de la ville, à un endroit où il n'y a pas beaucoup de soldats. Le flacon est caché à une bonne heure de marche. Ça ne vous fera pas très longtemps à attendre.

— Très bien, capitula Richard. Tom t'accompagnera, et nous vous attendrons ici.

Kahlan marchait de long en large dans la cave. Assis contre le mur, tous ses compagnons attendaient en silence. Elle ne pouvait pas supporter la tension, bien trop semblable à celle d'une veillée funèbre.

Ils étaient si près du but que celui-ci en paraissait inaccessible. Le peu de temps qu'il leur restait à attendre semblait être une éternité dont ils ne verraient jamais le bout.

Kahlan s'exhorta au calme. Dans quelques heures, au maximum, Richard aurait l'antidote, et il se sentirait beaucoup mieux.

Et si ça ne marchait pas ? Si trop de temps avait passé pour que les effets du poison puissent être neutralisés ? Mais l'herboriste avait assuré Owen que la dernière dose guérirait Richard. Avec leurs croyances si particulières, les Bandakars n'auraient pas agi sans la certitude que l'intoxication était curable. Sans nul doute, ils n'auraient pas pris le risque de tuer.

Mais ils avaient pu se tromper, comme n'importe qui.

Kahlan s'ordonna de ne plus s'inventer des problèmes alors qu'elle en avait déjà tellement. Quand la vie vous accablait d'ennuis, il ne fallait surtout pas laisser son imagination en ajouter. L'antidote arriverait bientôt, et après, ils s'occuperaient des migraines provoquées par le don. Une fois Richard guéri, il serait temps de repenser à Jagang et à ses hordes de barbares.

Voyant que Richard s'était endormi, l'Inquisitrice décida d'aller attendre dehors Tom et Owen.

Debout près de son seigneur, Cara veillait sur lui. Elle hocha la tête lorsque Kahlan lui dit où elle allait.

Jennsen se leva et suivit la femme de son frère. Betty étant endormie près de Richard, elle la laissa se reposer.

Au milieu de la nuit, il faisait frisquet. Étonnée d'être aussi bien réveillée, alors qu'elle aurait dû tomber de sommeil, Kahlan sortit du bâtiment et se dirigea à pas lents vers la ruelle.

— Owen sera bientôt de retour, dit Jennsen. Essayez de ne pas trop vous inquiéter. Dans peu de temps, tout ira à la perfection…

— Détrompe-toi, répondit Kahlan par-dessus son épaule. Même quand Richard aura bu l'antidote, il nous restera le problème de son

don. Zedd est beaucoup trop loin d'ici. Nous devrons rejoindre Nicci, la seule qui peut intervenir…

— Vous croyez que ça s'aggrave ? demanda Jennsen.

Kahlan pensa à la douleur qu'elle lisait dans les yeux de Richard. Mais il n'y avait pas que ça.

— Les deux dernières fois qu'il a dégainé son arme, j'ai vu que la magie ne répondait pas à son appel. Il minimise ses ennuis avec le don, mais je ne suis pas dupe.

— Ce soir, nous aurons l'antidote ! dit Jennsen. Et dès demain, nous partirons à la recherche de Nicci.

Kahlan crut entendre des bruits de pas dans le lointain. Se retournant, elle distingua effectivement deux silhouettes au bout de la ruelle. À voir leur différence de taille, presque comique, Kahlan fut absolument certaine qu'il s'agissait de Tom et d'Owen. Elle aurait voulu courir vers eux, mais ce n'était pas le moment de prendre des risques, et la possibilité de tomber dans un piège ne devait jamais être écartée.

Elle entraîna Jennsen dans l'étroit passage pavé. Quand les deux hommes s'y engagèrent, elle se campa devant eux, prête à déchaîner son pouvoir si ça s'imposait.

— Mère Inquisitrice, c'est moi, Tom. Avec Owen…

— Nous sommes rudement contentes de vous voir…, souffla Jennsen.

Owen regarda nerveusement à droite et à gauche. À la lumière de la lune, Kahlan vit qu'il pleurait.

— Mère Inquisitrice, nous avons des ennuis, dit Tom.

— Je… eh bien… il…, balbutia Owen.

Kahlan le prit par le devant de sa chemise.

— Tu as l'antidote, oui ou non ? Réponds !

— Non ! (Owen ravala ses sanglots et sortit une feuille de parchemin pliée en deux.) Voici ce que j'ai trouvé dans la cachette.

Kahlan saisit le message, le déplia et l'orienta pour qu'il soit éclairé par les rayons de lune.

« Je détiens l'antidote. J'ai aussi le pouvoir de vie et de mort sur les Bandakars. Si ça me chante, je peux en finir aussi aisément avec eux qu'avec Richard Rahl.

» En échange de l'antidote, et de la survie des Bandakars, je veux la Mère Inquisitrice.

» Qu'on me la livre sur le pont qui franchit le fleuve, à environ mille pas à l'est de l'endroit où vous êtes. Si je ne l'ai pas dans une heure, je viderai le flacon dans le fleuve et je ferai en sorte que tous les habitants de cette ville crèvent comme des chiens.

L'empereur Nicholas »

Le cœur battant la chamade, Kahlan tourna la tête vers l'est.

— Mère Inquisitrice, dit Tom en lui prenant le bras, j'ai lu cette lettre…

— Donc, tu sais que je n'ai pas le choix.

Jennsen vint se camper devant Kahlan pour l'empêcher de partir à grandes enjambées.

— Que dit ce message ?

— Nicholas me veut en échange de l'antidote.

— Quoi ? s'exclama Jennsen.

Pour la retenir, elle posa les mains sur les épaules de sa belle-sœur.

— Nicholas me veut. Sinon, il tuera tous les Bandakars et Richard n'aura pas l'antidote.

— Comment peut-il menacer de tuer tous les Bandakars ?

— Nicholas est un sorcier. Ces hommes-là ne manquent pas de moyens de nuire aux autres. Avec du Feu de Sorcier, il peut commencer par incendier la ville.

— Mais sa magie ne peut rien contre les Piliers de la Création !

— S'il met le feu à un bâtiment, les gens qui sont à l'intérieur brûleront, car l'origine des flammes n'aura aucune importance. Un incendie est un incendie, et tous les êtres humains y sont sensibles. De plus, Nicholas dispose de soldats qui peuvent en quelques heures décapiter des milliers de citadins. Qui sait ce qu'il peut encore imaginer ? Puisqu'il a laissé la lettre à l'endroit où aurait dû être le flacon, nous savons qu'il ne bluffe pas.

Kahlan contourna Jennsen et se mit en route.

Elle tremblait comme une feuille et son cœur refusait de reprendre un rythme normal. Une seule idée tournait dans sa tête : Richard devait avoir l'antidote. Rien d'autre ne comptait.

Tom et Jennsen avaient bien sûr emboîté le pas à l'Inquisitrice.

— Attendez ! cria le colosse blond. Nous devons réfléchir.

— C'est tout réfléchi…

— Non, nous pouvons y aller en force et récupérer l'antidote.

— Tu veux le reprendre à un sorcier ? C'est impossible, mon pauvre ami. Et si Nicholas voit approcher tout un régiment, il videra l'antidote dans le fleuve. Qu'aurons-nous gagné ? Il faut jouer selon ses règles, mon ami. Nous devons récupérer le flacon, c'est la priorité.

— Qui vous dit que Nicholas ne le jettera pas quand même dans le fleuve ?

— Nous organiserons l'échange pour qu'il n'en ait pas la possibilité. Tu crois que je vais me fier à sa bonne foi ? Owen et Jennsen sont insensibles à la magie. Ils ne risqueront rien, et se chargeront d'obtenir le flacon dans de bonnes conditions.

— Kahlan, s'écria Jennsen, vous ne pouvez pas faire ça ! S'il vous plaît ! Richard deviendra fou. Et nous aussi. Si vous l'aimez, ne faites

pas ça !

— Au moins, même fou, il sera vivant…

— C'est un suicide !

Kahlan regarda autour d'elle pour s'assurer qu'aucune patrouille ne rôdait dans les environs.

— Espérons que Nicholas voie les choses comme toi…

— Mère Inquisitrice, intervint Owen, ce que vous allez faire… Eh bien, c'est ce que le seigneur Rahl juge immoral. On ne négocie pas avec un homme comme Nicholas. Il ne faut pas chercher à apaiser le mal.

— Je n'en ai aucune intention !

— Que voulez-vous dire ? demanda Jennsen en essuyant les larmes qui roulaient sur ses joues.

— Quelle est notre meilleure chance d'en finir avec l'Ordre Impérial dans cette ville ? puis partout dans l'Empire bandakar ? Nicholas ! Et pour l'approcher, je vais lui faire croire qu'il a gagné.

— Vous voulez le toucher avec votre pouvoir ? demanda Jennsen. C'est votre plan ? Vous pensez être capable de le vaincre de cette manière ?

— S'il approche de moi, il est fichu !

— Richard ne serait pas d'accord avec ce plan.

— Je ne le lui demande pas. C'est ma décision.

Tom dépassa l'Inquisitrice et se campa devant elle, lui barrant le chemin.

— J'ai juré de protéger le seigneur Rahl, dit-il, et je comprends que vous soyez prête à risquer votre vie pour lui. Mais là, c'est différent… Vous agissez pour le sauver, mais à quel prix ? Nous allons tous y perdre beaucoup trop. Vous ne devez pas y aller.

— Il a raison, renchérit Owen. Le seigneur Rahl sera fou de rage que vous vous soyez sacrifiée pour lui.

— Et il passera sa colère sur nous, approuva Jennsen. Il nous décapitera parce que nous vous aurons laissé faire.

Kahlan sourit et caressa la joue de la jeune femme.

— Tu te souviens, juste après notre rencontre, du moment où je t'ai dit qu'on avait parfois qu'un seul choix : agir ?

Jennsen hocha la tête.

— C'est une de ces occasions. Richard est de plus en plus malade. En fait, il agonise. Sans l'antidote, il est perdu. C'est ainsi que sont les choses, un point c'est tout.

» Comment laisser passer cette dernière chance de le sauver ?

Après, il n'y aura plus rien, sinon le néant, et nous aurons des regrets jusqu'à la fin de nos jours. Je ne veux pas vivre sans lui. Et je refuse qu'il ne soit plus là pour aider nos peuples.

» Si j'agis, Richard vivra, et il me restera une chance de m'en tirer. Je pourrai toucher Nicholas avec mon pouvoir. Ou être sauvée par Richard, avec votre concours à tous…

» Mais si le Sourcier meurt, nous sommes tous fichus.

— Mère Inquisitrice, gémit Jennsen, si vous faites ça, il vous perdra…

Kahlan sentit qu'elle arrivait à bout de patience.

— Si l'un de vous a une meilleure idée, qu'il le dise ! Sinon, cessez de me faire perdre mon temps.

Personne ne prit la parole.

Kahlan était la seule à avoir un plan. Les autres avaient des souhaits et des angoisses, mais ces sentiments-là ne sauveraient pas Richard.

L'Inquisitrice repartit, décidée à être à l'heure à son rendez-vous.

Chapitre 57

Kahlan s'immobilisa dans la pénombre, pas très loin du pont. De l'autre côté, elle distinguait la silhouette solitaire d'un homme plutôt costaud. À cette distance, il était impossible de distinguer les traits de ce personnage.

L'Inquisitrice sonda l'autre berge et ne repéra pas de soldats. Apparemment, l'homme était seul.

— Kahlan…, gémit Jennsen. (Elle prit le bras de sa belle-sœur.) S'il vous plaît…

L'Inquisitrice éprouvait un calme souverain. Consciente de n'avoir pas le choix, elle ne se sentait pas minée par l'indécision. Les choses étaient simples : la vie ou la mort de Richard étaient en jeu.

Kahlan avait tranché. Du coup, elle était animée d'une détermination qu'on aurait pu qualifier de « tranquille ». Désormais, il ne lui restait plus qu'à se concentrer sur son objectif.

Le fleuve était plus large que la jeune femme l'aurait cru. Dans cette zone, ses berges pentues étaient hautes de plusieurs dizaines de pieds et renforcées de blocs de pierre. Assez large pour que deux chariots se croisent, le pont en forme d'arche dominait des eaux noires et tumultueuses. Bref, pas le genre qui donnaient envie de prendre un bain.

Kahlan marcha jusqu'à l'entrée du pont et s'immobilisa. De l'autre côté, l'homme la regardait intensément.

— Vous avez l'antidote ? cria-t-elle.

L'inconnu brandit ce qui ressemblait à un flacon. Puis il baissa le bras, désignant le pont. À l'évidence, il voulait que la Mère Inquisitrice traverse.

— Vous devriez réfléchir encore…, souffla Owen, des larmes aux yeux.

— Réfléchir à quoi ? Savoir si je préfère laisser mourir Richard ? Renoncer à tuer Nicholas parce que je me fiche de libérer ton peuple et de vaincre l'Ordre Impérial ? Comment pourrai-je continuer de vivre si Richard meurt alors que j'ai la possibilité de tenter quelque chose pour le sauver ? et pour mettre un terme aux méfaits de Nicholas ?

» Si je ne faisais rien, je ne pourrais plus jamais me regarder en face.

» Nous livrons ce combat pour nous débarrasser des tyrans qui

veulent nous priver de liberté et étouffer notre joie de vivre. Ces gens haïssent la vie et ils vénèrent la mort. Ils voudraient que nous leur ressemblions jusque dans leur dégoût de l'existence.

» J'ai un jour déclaré que le combat contre l'Ordre était une lutte à mort et qu'il n'y aurait pas de merci. Changer d'idée serait un suicide. Tout est clair dans mon esprit.

— Que dirons-nous au seigneur Rahl ? demanda Tom.

— Que je l'aime, mais il le sait déjà…

Kahlan défit son ceinturon d'armes et le tendit à Jennsen.

— Owen, dit-elle, viens avec moi.

L'Inquisitrice voulut se mettre en chemin, mais Jennsen lui jeta les bras autour du cou et la serra contre elle.

— Ne vous inquiétez pas, dès que nous aurons apporté l'antidote à Richard, nous viendrons vous délivrer.

Kahlan rendit son étreinte à la jeune femme, puis elle se dégagea, murmura un « merci » et s'engagea sur le pont, Owen à ses côtés.

Sur l'autre rive, l'homme ne bougea pas d'un pouce.

Comme elle l'avait prévu depuis le début, Kahlan s'arrêta au milieu du pont.

— Apportez le flacon ! cria-t-elle.

— Venez jusqu'ici, et vous l'aurez !

— Si vous voulez que j'avance encore, rejoignez-moi et donnez le flacon à l'homme qui m'accompagne. C'est le marché que m'a proposé Nicholas.

L'homme hésita un moment. Il ressemblait à un soldat, pas à la description qu'Owen avait faite du Chapardeur.

Il finit par se décider et avança.

— C'est l'officier que j'ai vu parler avec Nicholas, souffla Owen à l'oreille de Kahlan.

De fait, le type portait un couteau sur une hanche et une épée sur l'autre. Un équipement plus habituel chez un soldat que pour un sorcier.

Quand il fut à quelques pas de Kahlan, il s'immobilisa.

— Le message proposait un marché : moi contre l'antidote.

L'officier au nez crochu eut un méchant rictus.

— Il paraît, oui…

— Je suis la Mère Inquisitrice. Si vous tenez à votre peau, donnez-moi le flacon.

L'homme avança et posa l'antidote dans la main tendue de Kahlan. Baissant les yeux, celle-ci s'assura que le flacon était bien plein d'un liquide clair. Puis elle retira le bouchon, approcha le goulot de ses narines et sentit une odeur de cannelle qui finit de la rassurer.

— Mon ami va nous quitter, dit-elle après avoir passé le flacon à

Owen.

— Et vous, vous venez avec moi ! (Il saisit le poignet de Kahlan.) Sinon, nous mourrons tous sur ce pont. Votre ami peut partir, mais si vous tentez de me fausser compagnie, adieu tout le monde !

— File…, souffla l'Inquisitrice à Owen.

Le Bandakar regarda l'officier, puis la femme de Richard. Il semblait avoir beaucoup de choses sur le cœur, mais il se contenta de hocher la tête, tourna les talons et courut vers l'endroit où Tom et Jennsen l'attendaient.

Quand il les eut rejoints, l'officier lâcha froidement :

— Allons-y, si vous tenez à votre peau…

Kahlan dégagea son poignet. Quand l'homme se mit en chemin, elle lui emboîta le pas.

Sur l'autre rive, il semblait n'y avoir toujours personne. Mais cette constatation ne la rassura pas plus que ça. Nicholas devait être tapi quelque part et se frotter les mains en attendant sa proie.

Le ciel s'illumina soudain. Quand elle se retourna, Kahlan vit qu'une énorme boule de feu presque noir enveloppait le pont.

Des éclats de pierre montèrent vers le ciel. Sous la boule de feu, le pont se désagrégeait. Il céda d'abord au centre, puis toute la structure tomba dans le fleuve.

Les sangs glacés, Kahlan se demanda s'il y avait d'autres ponts. Sinon, comment rejoindrait-elle Richard, si elle réussissait à neutraliser Nicholas ? Et en cas d'échec, comment ses amis la retrouveraient-ils ?

Sur l'autre rive, Jennsen, Owen et Tom couraient déjà sur le chemin qui menait à Richard. Ils étaient bien trop pressés pour assister à la destruction du pont…

Pensant à son mari, Kahlan eut du mal à étouffer un sanglot.

— Avancez ! cria l'homme en la poussant sans ménagement.

L'Inquisitrice foudroya du regard l'ignoble officier au rictus satisfait. Alors qu'elle marchait devant lui, et qu'il n'hésitait pas à la pousser de temps en temps, elle sentit la fureur monter en elle. Elle aurait adoré déchaîner son pouvoir sur cet horrible salaud. Mais elle devait se concentrer sur Nicholas, sa cible prioritaire.

Quand elle s'engagea dans la rue qui prolongeait le pont, montant vers la cité, Kahlan distingua les soldats qui se tapissaient dans les rues latérales, bloquant toutes les voies d'évasion. Qu'ils aillent au diable ! Pour le moment, fuir ne l'intéressait pas, car elle était sur la piste d'une proie.

Malgré son arrogance, l'officier qui la suivait se méfiait d'elle, c'était évident. Et le sentir anxieux lui remontait le moral.

De ce côté du fleuve, des myriades de petits bâtiments étaient collés les uns aux autres. Des rues étroites serpentaient entre eux, et

les branches basses des rares arbres, plantés presque sur le passage, ressemblaient à des serres tendues vers un gibier.

Kahlan essaya d'oublier qu'elle s'enfonçait profondément dans le territoire ennemi. Il ne fallait surtout pas qu'elle pense à tous les hommes qui la cernaient.

La dernière fois qu'elle avait été piégée par des brutes, elle avait failli y laisser la peau. Et son enfant à naître – l'enfant de Richard ! – n'avait pas survécu.

Ce jour-là, Kahlan avait perdu une sorte d'innocence – ou plutôt, la naïve conviction qu'elle était invincible. Depuis, elle prenait à chaque minute un peu plus conscience de la fragilité de la vie. Toute existence ne tenait qu'à un fil, et il était si facile à couper !

Quand il avait cru la perdre, Richard avait souffert comme jamais. Chaque fois qu'il posait les yeux sur elle, elle lisait dans son regard une angoisse au-delà de tout ce qu'elle aurait pu imaginer. C'était très différent des tourments que lui infligeaient le poison et son don. Une douleur impuissante, voilà ce qu'elle avait vu. Et si elle échouait, le calvaire de Richard recommencerait.

Une silhouette sortit soudain de derrière un bâtiment, sur la droite. L'homme portait une tunique noire couverte de plusieurs couches de bandes de tissu qui évoquaient des plumes. Quand il avançait, ses bras ressemblaient aux ailes d'un oiseau de proie.

Ses cheveux étaient tenus en arrière par des huiles qui brillaient sous les rayons de lune. Sur son visage au rictus malsain, de petits yeux noirs maquillés de rouge regardaient sans cesse de gauche et de droite. Comme s'il s'agissait de serres, l'étrange personnage tenait croisées sur sa poitrine ses mains aux longs ongles noirs.

Kahlan sut immédiatement qu'elle était en face de Nicholas le Chapardeur.

Par le passé, elle avait arraché des aveux à des hommes qui ressemblaient à de gentils garçons, à d'honnêtes pères de famille ou à d'adorables grands-papas. En réalité, il s'agissait de monstres coupables d'actes d'une incroyable cruauté. Quand on les voyait fabriquer des chaussures dans un atelier, vendre du pain derrière un comptoir ou s'occuper d'animaux dans un champ, il était difficile de les croire capables de tels crimes. En revanche, dès qu'on apercevait Nicholas, on n'avait pas le moindre doute sur sa nature profonde.

— Le plus grand trophée de tous ! siffla-t-il en tendant un poing fermé. Et il est pour moi !

Kahlan entendit à peine les propos du sorcier. En elle, le pouvoir n'attendait plus qu'un ordre pour se déchaîner. Elle se tenait devant l'homme qui avait pris pour otages d'innocents citadins. Le sorcier qui amenait la mort et la souffrance dans son sillage.

L'ennemi qui les tuerait, Richard et elle, s'il en avait l'occasion.

Kahlan saisit au vol le poignet du Chapardeur.

Le sorcier se pétrifia.

Soudain, le firmament piqueté d'étoiles parut plus distant et glacé que jamais.

Nicholas se tendit, comme s'il songeait à dégager son bras. Mais il était trop tard. Il n'avait pas une chance.

Il était à elle !

Le temps appartenait à l'Inquisitrice.

Les soldats qui accouraient de partout n'arriveraient pas à temps pour sauver le Chapardeur. L'officier au nez crochu était beaucoup plus près, mais lui aussi serait impuissant.

Le temps se figeait. Kahlan en devenait la maîtresse.

Nicholas ne lui échapperait pas.

Qu'importait ce que lui feraient ensuite les soldats ? Pour le moment, rien ne comptait, à part accomplir sa mission. Cet homme devait être éliminé.

Cet ennemi n'avait plus le droit de vivre.

Au nom de l'Ordre Impérial, il avait envahi un pays, puis torturé et assassiné ses habitants. Ce n'était plus vraiment un homme, mais un monstre créé par la magie pour détruire les alliés de Kahlan. Totalement maléfique, il était un outil entre les mains de Jagang.

Et il menaçait la vie de Richard.

Le pouvoir de l'Inquisitrice exigeait qu'elle le libère.

Toutes les émotions s'effacèrent de l'esprit de Kahlan. Elle oublia la peur, la colère, la haine et l'horreur. Tout ce qui pouvait faire obstacle entre sa logique et elle s'était volatilisé. En cet instant où le temps arrêtait son vol comme si la montée du pouvoir en elle le tétanisait, Kahlan éprouvait une détermination inébranlable.

Toutes les barrières cédèrent devant sa magie.

En un éclair, alors qu'elle sondait les yeux de fouine du sorcier, son pouvoir devint tout ce dont elle avait encore conscience.

Comme elle l'avait fait en des dizaines d'occasions, l'Inquisitrice cessa de le brider et se laissa emporter par le flot tumultueux de sa violence.

Alors qu'elle aurait dû sentir jaillir d'elle une force impitoyable, elle ne capta qu'un vide terrifiant. Pourtant, son pouvoir aurait déjà dû être en train d'investir et de détruire l'esprit de cet homme.

Mais rien ne se passait.

Kahlan écarquilla les yeux et cria de douleur comme si un couteau à la lame chauffée au rouge lui déchirait les entrailles.

Puis elle capta l'intrusion dans son âme d'une entité étrangère plus malfaisante que tout ce qu'elle avait jamais imaginé.

La douleur devint une souffrance mentale insoutenable.

Quelque chose déchiquetait son esprit de l'intérieur.

Elle tenta en vain de crier.

Dans le silence de mort de cette nuit d’encre, elle crut entendre les échos d’un rire se répercuter à l’infini dans son âme.

Chapitre 58

Richard ouvrit les yeux. En un clin d'œil, il se sentit parfaitement réveillé – avec en prime une horrible lucidité.

Tous les poils de sa nuque étaient hérissés. Ses cheveux semblaient vouloir se dresser sur sa tête, et son cœur battait la chamade.

Il se leva d'un bond. Surprise, Cara sursauta et lui prit aussitôt le bras, comme si elle craignait qu'il s'écroule.

— Seigneur Rahl, que se passe-t-il ? Vous allez bien ?

Dans la cave silencieuse, tous les regards se braquèrent sur le Sourcier.

— Dehors ! cria-t-il. Prenez vos affaires et sortez ! Tout le monde dehors !

Richard ramassa son sac. Il ne vit pas Kahlan, mais repéra son paquetage et s'en empara aussi.

Un instant, il se demanda s'il était en train de rêver. Ou au moins, si le sentiment d'urgence qu'il éprouvait venait des lambeaux d'un cauchemar que son esprit n'aurait pas encore évacué.

Non, c'était bien réel.

D'abord déconcertés par l'ordre de Richard, les hommes s'étaient levés et récupéraient toutes les affaires qui leur tombaient sous la main – qu'elles leur appartiennent ou pas.

— Vite ! cria Richard en poussant quelques Bandakars vers la sortie. Ne traînez surtout pas !

Comme si une entité invisible le frôlait, il avait la chair de poule et tous ses poils continuaient à se hérisser.

— Vite ! beugla-t-il.

Les Bandakars s'engagèrent dans l'escalier obscur. Affolée par le comportement des humains, Betty se glissa entre les jambes du Sourcier et s'attaqua aux marches.

Richard sentit que Cara était derrière lui.

Il était tendu comme si la foudre était sur le point de le frapper.

— Où sont Kahlan et Jennsen ? demanda-t-il.

— Dehors, répondit la Mord-Sith.

— Parfait. Allons-y !

Alors qu'il atteignait le haut de l'escalier, le souffle d'une explosion, venant du sous-sol, projeta Richard au sol. Également déséquilibrée, Cara lui tomba dessus.

La cave était en feu, et la lueur orange des flammes dansait dans la

cage d'escalier.

Richard prit Cara par le bras et lui fit franchir la porte ouverte. Au moment où ils émergeaient à l'air libre, le bâtiment entier s'embrasa. En quelques secondes, il commença de s'écrouler.

Évitant des débris enflammés, la Mord-Sith et son seigneur s'enfuirent à toutes jambes.

Quand ils furent assez loin du bâtiment en feu, Richard sonda la ruelle pour s'assurer qu'on ne leur avait pas tendu une embuscade. Ne repérant pas de soldats, il fit signe à ses hommes de prendre encore plus de distance avec le « palais » incendié.

— Nous ne pouvons pas rester ici, dit-il à Anson. Nicholas connaît notre position. Des soldats vont venir voir ce qui se passe. Il faut nous dépêcher.

Richard n'apercevait Kahlan nulle part, et ça l'inquiétait de plus en plus. Soudain, il vit Jennsen, Owen et Tom débouler dans la ruelle et courir vers lui. À leur expression, il comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas.

— Où est Kahlan ? demanda-t-il en prenant le bras de sa sœur.

— Richard, je…

La jeune femme éclata en sanglots. Lui aussi en larmes, Owen tendit au Sourcier un flacon et une feuille de parchemin.

— Que se passe-t-il ? demanda Richard à Tom, le seul qui ne pleurnichait pas.

— Nicholas a trouvé l'antidote, et il a proposé un marché… Le flacon en échange de la Mère Inquisitrice. Nous avons tenté de l'arrêter, seigneur Rahl. Je vous jure que c'est vrai ! Mais elle n'a rien voulu écouter. Elle tenait à récupérer le flacon et à en finir avec le sorcier. Quand vous aurez bu l'antidote, et si elle ne parvient pas à neutraliser le Chapardeur, elle espère que vous viendrez à son secours.

» Quand cette femme a une idée dans la tête, il est impossible de la lui enlever. Mais vous devez le savoir, seigneur…

Dans ce domaine, Richard avait pas mal d'expérience, en effet…

Le toit de l'immeuble venait de céder, ajoutant des craquements sinistres aux rugissements des flammes.

— Seigneur Rahl, dit Owen en brandissant le flacon, elle a agi pour vous. Buvez avant qu'il soit trop tard, sinon, elle se sera sacrifiée pour rien.

Richard retira le bouchon du flacon. Le liquide sentait bien la cannelle, mais quand il le goûta, il ne reconnut absolument pas le goût épicé de l'antidote.

— C'est de l'eau aromatisée, dit-il en regardant sa sœur et le Bandakar.

— Quoi ? s'écria Jennsen.

— De l'eau avec un peu de cannelle ! (Richard vida le flacon sur le

sol.) Ce n'est pas de l'antidote ! Elle s'est livrée à Nicholas pour rien !

Jennsen, Tom et Owen en restèrent muets de consternation.

Richard éprouva un étrange détachement.

Ainsi, tout était terminé. Pour lui, la partie s'arrêtait là. Il lui restait un peu de temps pour faire ce qui s'imposait, puis il pourrait poser son fardeau et se reposer à jamais.

— Fais-moi voir ce message, dit-il à Owen.

Le Bandakar tendit la feuille au Sourcier, qui n'eut aucun mal à lire grâce à la lueur des flammes.

Sous le regard de ses compagnons, il prit le temps de bien s'imprégner du message. Puis il baissa les bras.

Cara lui arracha la feuille et lut à son tour.

Richard regarda le bâtiment qui finissait de s'écrouler.

— Comment Nicholas a-t-il su que nous venions chercher l'antidote ? Il a laissé une heure à Kahlan pour le rejoindre sur un pont, à l'est d'ici. Comment connaissait-il notre position ?

— C'était peut-être un bluff, dit Cara. Il a sûrement rédigé la note il y a des jours, en tentant de nous impressionner avec sa « prescience ».

— C'est possible… (Richard tendit un bras derrière lui.) Mais comment expliquer l'incendie ?

— La magie ? avança Jennsen.

Quelle que soit l'explication, Richard n'aimait pas du tout que le Chapardeur ait toujours une bonne longueur d'avance sur lui.

— Comment avez-vous su qu'il allait incendier l'immeuble ? demanda Cara.

— Je me suis réveillé en sursaut. Ma migraine avait disparu, et j'ai pensé que nous devions sortir de là en vitesse.

— Donc, votre don a fonctionné ?

— On dirait bien… Parfois, il m'avertit d'un danger…

Richard aurait aimé mieux contrôler cette particularité de sa magie. Cela dit, il pouvait se féliciter de son existence, car sans elle, ses compagnons et lui auraient péri dans les flammes.

— Vous pensez que Nicholas est près de nous ? demanda Tom, les yeux plissés pour mieux sonder la nuit. Il savait où nous étions, et il a incendié le bâtiment ?

— C'est ça, mais il n'est pas si près que ça. Un sorcier peut déchaîner son feu de très loin. De plus, je ne suis pas un expert en magie, et il a peut-être utilisé un autre sort pour faire jaillir des flammes à distance. (Richard se tourna vers Owen.) Conduis-moi à l'endroit où tu as caché l'antidote. Là où était Nicholas quand tu l'as vu…

Sans hésiter, le Bandakar se mit en chemin, et tous ses compagnons le suivirent.

— Tu crois que Kahlan sera là ? demanda Jennsen à son frère.

— Il n'y a qu'une façon de le savoir…

Quand ils atteignirent le fleuve, hors d'haleine pour avoir marché trop vite, Richard fut furieux de constater la disparition du pont.

Owen et quelques citadins l'informèrent qu'il y en avait un autre, plus loin vers le nord. Le groupe repartit, suivant la route qui serpentait le long du cours d'eau.

Alors que le pont n'était plus très loin, des soldats jaillirent d'une rue latérale. Arme au poing, ils beuglaient le cri de guerre des soudards de l'Ordre Impérial.

Une note métallique retentit à l'instant où Richard dégaina son épée.

La magie ne se manifesta pas. Par bonheur, le Sourcier savait se battre sans son aide.

Son premier coup fendit en deux le torse d'un soldat en cuirasse. Avant même que le type se soit écroulé, Richard se retourna et décapita un deuxième attaquant qui menaçait de le frapper dans le dos.

D'un coup de coude, Richard écrasa la trachée-artère d'un soudard qui tentait une attaque latérale. Puis il embrocha un nouvel attaquant et fit face à un autre…

Tom lardait les soldats de coups de couteau et l'Agiel de Cara faisait comme toujours des ravages. Un instant, les cris de douleur assourdirent Richard et ses frères d'armes.

Puis le silence revint. Avant que les Bandakars ou Jennsen aient pu esquiver un geste, Richard, Tom et Cara avaient éliminé la menace. Sans même reprendre leur souffle, ils repartirent en direction du pont.

Les deux gardes postés devant parurent stupéfaits de voir des gens courir vers eux. Sans doute parce que les Bandakars ne leur avaient jamais posé de problème, ils ne songèrent même pas à se mettre en position de combat. Brandissant l'épée qu'il avait cachée dans son dos, Richard transperça le cœur du premier homme et égorgea proprement le second.

À la tête de son groupe, il traversa le pont et s'engagea dans le labyrinthe de rues qui serpentaient entre les amas de bâtiments.

À chaque intersection, Owen indiquait au Sourcier la direction du bâtiment où, à la place de l'antidote, il avait découvert un message de l'« empereur » Nicholas le Chapardeur.

Soudain, le Bandakar prit Richard par le bras et le força à s'arrêter.

— Seigneur Rahl, à l'intersection, devant nous, il faudra prendre à droite. Cette rue donne sur une place où les citadins aiment à se réunir. Au fond de cette place se dresse un bâtiment beaucoup plus grand que la moyenne. C'est celui où réside Nicholas. Sur le côté, une étroite ruelle donne accès à l'arrière de cet édifice. C'est par là que je

suis passé, la première fois.

— Très bien… On continue !

Sans s'assurer que ses hommes le suivaient, le Sourcier repartit en prenant garde à raser les murs.

Il passa devant une boulangerie – mais il était trop tôt pour que l'artisan soit déjà à son travail –, atteignit le bout du bâtiment et découvrit comme prévu la cour où était réunie une petite foule.

Les citadins regardaient les ruines du grand bâtiment qu'avait décrit Owen. Un incendie l'avait ravagé, et il n'en restait plus qu'une charpente carbonisée.

— Par les esprits du bien…, murmura Jennsen, horrifiée.

Elle se plaqua une main sur la bouche pour ne pas dire tout haut ce que tout le monde pensait tout bas.

Enfin, presque tout le monde.

— Kahlan n'était pas là-dedans, dit Richard. Nicholas ne l'aurait pas capturée pour la tuer ainsi.

— Dans ce cas, qui a fait ça ? demanda Anson. Et pourquoi ?

Richard regarda un moment la fumée noire qui montait des ruines.

— C'est l'œuvre de Nicholas, dit-il. Une façon de me faire savoir qu'il tient Kahlan et que je ne la retrouverai pas.

— Seigneur Rahl, dit Cara, nous devrions partir d'ici…

Dans les ombres, autour du bâtiment détruit, Richard venait de repérer les innombrables soldats qui se cachaient de leur mieux, attendant de fondre sur d'éventuelles proies.

— Je m'en doutais…, souffla Owen. C'est pour ça que je nous ai fait prendre un chemin détourné. Vous voyez la voie que surveillent ces hommes ? C'est celle qui prolonge directement le pont…

— Comment peuvent-ils toujours savoir où nous sommes et ce que nous faisons ? demanda Jennsen.

Cara prit Richard par la manche et le tira en arrière.

— Ces soldats sont trop nombreux, et il peut y en avoir d'autres qui attendent derrière eux… Il faut partir.

À contrecœur, le Sourcier dut reconnaître que la Mord-Sith avait raison.

— Des hommes nous attendent, lui rappela Tom. Et beaucoup d'autres vont arriver.

Où était Kahlan ? se demanda Richard.

Comprenant qu'il n'apprendrait rien de plus sur la place, il se laissa entraîner en arrière par Cara.

Chapitre 59

Sous le firmament constellé d'étoiles, Richard mobilisa toute sa volonté pour se tenir bien droit devant les hommes massés autour de lui à la lisière de la forêt de chênes.

Quelques Bandakars tenaient des bougies afin que tout le monde puisse bien voir. Lorsqu'ils lanceraient l'assaut sur Hawton, dans quelques heures, l'aube se serait levée.

Richard n'avait plus qu'un désir, avant de tirer sa révérence au monde : investir la cité et sauver Kahlan. Mais s'il ne voulait pas gaspiller sa dernière chance, il devait mettre tous les atouts de son côté.

La majorité de ses hommes n'avait jamais livré une véritable bataille. Les résistants de Witherton avaient participé à l'incendie des dortoirs et à quelques escarmouches. Ceux de Northwick, où Richard avait rencontré le Sage, avaient dû éliminer les soldats qui n'avaient pas consommé de ragoût empoisonné. Les « grévistes de la faim » s'étaient révélés fort peu nombreux. Cela dit, les Bandakars avaient bien joué leur rôle.

Ces conflits mineurs mais sanglants avaient renforcé la détermination des compatriotes d'Owen, leur montrant qu'on pouvait lutter pour sa liberté et exercer un plein contrôle sur son avenir.

Mais aujourd'hui, tout était différent. À Hawton, l'affrontement aurait des proportions inconnues des Bandakars. D'autant plus que la plupart des habitants s'étaient ralliés à l'Ordre. Du coup, il ne faudrait espérer aucune aide de ce côté-là.

S'il avait eu plus de temps, Richard aurait sans doute imaginé un plan capable de réduire peu à peu l'avantage numérique de l'adversaire. Mais le « peu à peu » ne collait pas, car il y avait urgence.

C'était maintenant ou jamais…

Debout face à ses hommes, le Sourcier devait trouver les mots adéquats pour leur gonfler le moral. Hélas, il avait du mal à se concentrer sur autre chose que la libération de Kahlan. Afin d'avoir une chance de réussir, il oublia momentanément sa femme et se concentra sur sa tâche actuelle.

— J'aurais aimé que ça ne se passe pas ainsi, dit-il. J'espérais trouver une solution telle que le feu ou le poison, afin qu'aucun d'entre vous ne soit blessé. Mais ce n'est pas possible. Nicholas sait que nous sommes ici. Si nous fuyons, ses hommes nous poursuivront. Certains d'entre nous s'échapperont peut-être… provisoirement…

— Nous ne voulons plus fuir, dit Anson.

— C'est exact, confirma Owen. Nous avons appris que fuir et se cacher est encore plus douloureux, au bout du compte…

— C'est bien vu, mais aujourd'hui, certains d'entre nous risquent de mourir, vous devez le savoir. Et avec de la malchance, nous y resterons tous ! S'il y a parmi vous des hommes qui ne veulent pas se battre, qu'ils le disent. Une fois lancés dans l'action, nous dépendrons les uns des autres…

Les mains croisées dans le dos, Richard passa ses « troupes » en revue. Avec la pénombre, il n'était pas facile de distinguer les traits des combattants. Surtout avec une vue défaillante…

Le Sourcier n'en avait plus pour très longtemps… Ses vertiges empiraient, et rien ne s'arrangerait plus… jusqu'à la fin.

S'il voulait sauver Kahlan, il allait devoir agir vite, avec ou sans les Bandakars.

Aucun homme ne déclarant qu'il voulait abandonner, le Sourcier reprit son exposé :

— Nous devons approcher des chefs pour deux raisons. Primo, savoir où est Kahlan. Secundo, éliminer les officiers pour que les soldats soient désorganisés.

» Vous êtes tous armés, à présent, et nous vous avons formés du mieux possible, compte tenu du peu de temps dont nous disposions. Mais vous devez savoir une chose de plus : vous aurez peur… et moi aussi.

» Pour surmonter cette peur, vous devrez puiser dans votre colère.

— Notre colère ? répéta un des hommes. Comment être furieux quand on meurt de peur ?

— Ces hommes ont violé vos femmes, vos sœurs, vos mères, vos filles, vos voisines… Pensez-y quand vous serez face à eux. Ils ont déporté presque toutes vos femmes, et vous savez pourquoi. Pour vous faire courber l'échine, ils ont torturé des enfants. Imaginez la terreur de ces pauvres petits tandis qu'ils agonisaient, couverts de sang.

Une authentique fureur fit vibrer la voix de Richard.

— Pensez à tout ça lorsque vous verrez ces bouchers avancer vers vous comme à la parade. Ces hommes ont tué des innocents – vos familles, vos amis, tous ceux que vous aimez. Faites-leur payer ces crimes quand vous en aurez l'occasion.

» Des Bandakars ont été déportés, d'autres sont réduits en esclavage. Des milliers pourrissent sous la terre. Ne l'oubliez pas lors du combat final.

» Il ne s'agit pas d'un conflit d'opinion – une divergence de points de vue qui pourrait se régler à l'amiable. Vous n'avez pas à vous interroger sur la légitimité de vos actes. Il s'agit de châtier des

violeurs, des tortionnaires et des meurtriers.

Richard se campa face à ses hommes.

— N'oubliez rien de tout ça quand vous affronterez ces chiens. (Il se tapa du poing sur la poitrine.) Et lorsque vous les combattrez, faites-le avec un cœur gonflé de haine. Luttez avec la haine en vous, et tuez haineusement. Ils ne méritent rien de mieux.

Un lourd silence tomba sur les résistants. Bouillant de rage et de haine, Richard, lui, avait hâte de passer à l'action.

Il ignorait où était Kahlan, mais il avait l'intention de la trouver et de la libérer. Il comprenait pourquoi elle avait agi, et il aurait été le dernier à l'en blâmer, sachant quel genre de femme elle était.

Elle l'aimait autant qu'il l'aimait, et elle avait pris les risques qu'il aurait pris à sa place.

Raison de plus pour ne pas la laisser tomber. Il était sa seule chance de survivre.

Et dire qu'elle avait joué cette partie pour rien ! L'antidote n'était que de l'eau, et plus rien n'arrêterait le poison.

Richard dévisagea ses « guerriers » et fut ému de constater qu'ils étaient suspendus à ses lèvres. Cherchant une conclusion à la hauteur de l'événement, il se souvint des mots gravés sur le socle de la statue, au sommet du col.

La Huitième Leçon du Sorcier : « Talga Vassternich ».

Richard Rahl, chef de l'empire d'haran – une terre qui luttait pour sa survie – traduisit ces mots à l'attention des Bandakars :

— Méritez votre victoire…

L'aube se levait à peine quand les attaquants entrèrent dans la ville. Tout le monde était là, sauf Jennsen, car Richard lui avait interdit de participer à l'opération. En partie parce qu'elle était physiquement moins solide que les hommes, mais surtout parce que sa jeunesse et sa beauté en feraient une cible. Le viol était une arme de choix pour les soudards de l'Ordre, qui en faisaient un usage quasi mystique. Un trophée comme Jennsen les fascinerait, c'était évident.

Avec Cara, c'était différent. Véritable guerrière professionnelle, elle était la plus dangereuse du groupe, à part Richard.

Jennsen n'avait pas été ravie qu'on la relègue à l'arrière, mais elle avait compris les motivations de Richard et ne voulait pas lui donner des raisons supplémentaires de s'inquiéter. Betty et elle étaient donc restées dans la forêt.

Un homme envoyé en éclaireur parce qu'il connaissait bien la ville sortit d'une rue latérale. Richard et ses compagnons le rejoignirent en longeant les murs, afin de rester hors de vue.

— Je les ai trouvés, dit l'homme, le souffle un peu court.

Il tendit un bras vers la droite.

— Combien d'hommes ?

— Toute la garnison, seigneur Rahl. C'est là qu'ils dorment. Ils y sont toujours, comme vous l'aviez prévu, et pas encore réveillés. Le quartier qu'ils ont annexé compte plusieurs bâtiments administratifs… (L'éclaireur hésita un instant.) J'ai des nouvelles… désagréables. Les citadins protègent les soldats de l'Ordre.

Richard se passa une main dans les cheveux. Il devait se concentrer pour ne pas tousser, et tenir debout devenait de plus en plus difficile…

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il à l'éclaireur.

— Un cordon de citadins entoure l'endroit où sont cantonnés les soldats. Ces gens sont là pour défendre les hommes de l'Ordre… contre nous. Leur but est d'empêcher une attaque.

— Je vois…, fit Richard, visiblement furieux. (Il se tourna vers ses guerriers.) Écoutez-moi bien ! Nous nous sommes unis pour combattre le mal. Tous ceux qui se rangent dans le camp ennemi, même passivement, ont pour objectif le triomphe de l'injustice.

— Seigneur, dit un homme, mal à l'aise, faut-il comprendre que nous devrons recourir à la violence si des civils se mettent sur notre chemin ?

— Quel est le but de ces gens ? Nous empêcher d'éliminer l'Ordre Impérial. Parce qu'ils détestent la vie, ils préfèrent l'esclavage à la liberté.

Plus déterminé que jamais, le Sourcier développa son raisonnement.

— J'affirme que toute personne qui protège nos ennemis et tente de les maintenir au pouvoir s'est engagée dans le camp du mal. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Si ces civils essaient de nous empêcher d'agir, nous devrons les tuer.

— Mais ils n'ont pas d'armes, objecta un Bandakar.

— Oh que si ! Ils en sont bardés ! Leurs armes sont des idées maléfiques qui visent à réduire le monde en esclavage. Si ces idées triomphent, nous mourrons tous !

» Sauver vos familles et vos amis – et, au bout du compte, limiter les pertes – implique d'écraser impitoyablement l'adversaire. Une fois que c'est fait, la paix peut s'installer. Si ces gens tentent de s'opposer à nous, c'est pour permettre à des meurtriers de continuer de faire régner la terreur. Civils ou non, ils doivent être pris pour ce qu'ils sont : des serviteurs du mal.

» S'ils se dressent sur votre chemin, tuez-les !

Il y eut un long moment de silence. Puis Anson se tapa du poing sur la poitrine.

— La haine au cœur… et pas de quartier !

— Pas de quartier et la haine au cœur ! répétèrent les Bandakars en imitant le salut martial d'Anson.

— On y va ! lança Richard.

Ils sortirent de l'ombre des bâtiments et chargèrent. Dès qu'ils les entendirent, les citadins massés au bout de la rue se retournèrent. D'autres habitants, des deux sexes, vinrent se placer devant les bâtiments annexés par l'Ordre Impérial.

Ces « défenseurs » semblaient particulièrement mal organisés.

— Non à la guerre ! Non à la guerre ! Non à la guerre ! entonnèrent-ils en chœur.

— Écartez-vous ! cria Richard en approchant.

Ce n'était plus l'heure de négocier. Le succès de l'attaque dépendait essentiellement de sa soudaineté.

— Écartez-vous ! répéta le Sourcier. Il n'y aura pas d'autres avertissements. Laissez-nous passer ou mourez !

— Assez de haine ! Assez de haine ! crièrent les défenseurs en se prenant par le bras.

S'ils avaient mesuré la haine qui bouillonnait en Richard, ces gens auraient détalé comme des lapins. Il dégaina l'Épée de Vérité. La colère de l'arme ne déferla pas en lui, mais la sienne suffisait largement.

Il ralentit un peu le pas.

— Filez d'ici ! cria-t-il aux citadins.

Une femme aux courts cheveux bouclés fit un pas en avant. Empourprée de fureur, elle brandit le poing et cria :

— Assez de haine ! Non à la guerre !

Sans s'arrêter, alors qu'un cri de guerre montait du fond de sa gorge, Richard abattit son arme, décapitant la femme et coupant en même temps le bras qu'elle levait. Un geyser de sang aspergea les citadins massés derrière elle.

Ils continuèrent à hurler leurs slogans dépourvus de sens.

Un homme commit l'erreur de vouloir arracher sa lame au Sourcier. Il mourut le cœur transpercé avant d'avoir compris ce qui lui arrivait.

Les Bandakars de Richard chargèrent impitoyablement. Avec pour seules armes des idées malfaisantes, les citadins de Hawton ne purent opposer aucune résistance. Blessés, mutilés ou tués, ils tombaient comme des mouches.

Certains hommes tentèrent quand même de combattre à mains nues. L'acier des attaquants eut vite raison d'eux.

Comprenant que défendre les soldats de l'Ordre allait leur coûter la vie, les citadins survivants s'éparpillèrent en criant des insultes à Richard et à ses hommes.

Les guerriers du Sourcier continuèrent leur charge en direction des bâtiments. Les soudards qui se tenaient devant comprirent qu'ils allaient devoir se défendre eux-mêmes, puisque les habitants de la cité

n'avaient pas arrêté l'ennemi.

Les hommes de l'Ordre cantonnés dans l'Empire bandakar avaient l'habitude de massacrer des victimes impuissantes. Depuis plus d'un an, ils n'avaient plus participé à une véritable bataille.

Richard fut le premier à entrer au contact, Cara un pas derrière lui, sur sa droite, et Tom dans la même position sur sa gauche.

Les premiers soldats tombèrent avant d'avoir dégainé leur arme. Les autres tentèrent de résister, mais ils avaient perdu l'ardeur indispensable aux véritables guerriers.

Richard avait le sentiment d'affronter des statues. Lents et patauds, ces « combattants » frappaient alors qu'il était déjà loin d'eux et n'avaient même pas le réflexe de s'écarter quand il les taillait en pièces. Virevoltant entre eux, il les désorientait, puis les égorgeait ou les éventrait comme à l'entraînement.

Certains furent décapités avant de s'être avisés qu'un danger les menaçait.

Le Sourcier se battait avec une remarquable économie de mouvements. Chacun de ses gestes était court et précis, et ses coups tuaient presque chaque fois. Au combat, son but n'était pas de montrer à ses adversaires qu'il était meilleur qu'eux. Les abattre lui suffisait amplement. Il ne leur donnait jamais une chance de ferrailler, les mettant aussi vite que possible hors d'état de nuire.

Le ballet mortel qu'il dansait à ces moments-là n'avait qu'un objectif : tuer. Son devoir, son désir et sa volonté se résumaient à cela.

Les soldats de l'Ordre n'étaient pas préparés à un tel déferlement de violence.

Stimulés par ce spectacle, les Bandakars faisaient des merveilles.

Quand il repéra un officier, Richard le désarma prestement et lui plaqua la pointe de son épée sur la gorge.

— Où sont Nicholas et la Mère Inquisitrice ?

L'homme tenta de saisir le bras du Sourcier. Une très mauvaise idée. D'un mouvement du poignet, Richard lui ouvrit la gorge d'une oreille à l'autre. Puis il se tourna pour faire face à un soldat qui l'attaquait par-derrière.

Une parade, une contre-attaque, et l'homme tomba à la renverse, le cœur transpercé.

Les défenseurs perdaient régulièrement du terrain. Hélas, d'autres soldats sortirent des bâtiments. Mieux équipés que leurs camarades, ils semblaient aussi beaucoup mieux entraînés.

Des tueurs redoutables…

Richard croisa le fer avec tous les hommes susceptibles d'être des officiers. Avant de les tuer, il leur posa la même question qu'au premier type, mais n'obtint pas de réponse. Personne ne savait – ou ne

voulait dire – où étaient le Chapardeur et son otage.

Richard devait combattre ses vertiges, souvent plus dangereux pour lui que les soldats ennemis. En se concentrant sur la danse avec les morts et tout ce que son arme lui avait appris, il parvenait à neutraliser les effets du poison. Mais ce petit miracle ne durerait pas, et il le savait très bien.

Les exploits des Bandakars le surprenaient. Comme des guerriers expérimentés, ils s'épaulaient sans cesse les uns les autres et cette tactique leur permettait de limiter énormément les pertes.

Mais il y en avait quand même, comme Richard le constata en regardant autour de lui. La surprise était plutôt du côté de l'ennemi, qui se faisait littéralement massacrer. Les soldats de l'Ordre n'avaient pas le dixième de la détermination des Bandakars. Habitués à vaincre sans péril, les hommes de Jagang étaient des bandits et des pillards, pas de véritables militaires. Face à des victimes qui relevaient enfin l'échine, ils luttaient de manière désordonnée, chacun songeant surtout à sauver sa propre peau. Les hommes du Sourcier, au contraire, combattaient pour un objectif supérieur.

Richard entendit Cara l'appeler. Il pensa d'abord qu'elle était en difficulté, mais en tournant la tête, il vit qu'elle avait capturé un officier. L'homme était à genoux, et elle le tenait d'une main par ses cheveux noirs crasseux. De l'autre, elle lui plaquait son Agiel sur la gorge.

— Dis-le à mon seigneur ! cria la Mord-Sith quand elle aperçut Richard.

— Je ne sais pas où ils sont !

Folle de rage, Cara abattit son Agiel sur la nuque de l'homme. Il vacilla, les bras tremblants et le souffle coupé par la douleur fulgurante. Les yeux révulsés, il faillit basculer en arrière mais la Mord-Sith le retint par les cheveux.

— Parle !

— Ils sont partis…, marmonna le prisonnier. Nicholas a quitté la ville cette nuit. Il y avait une femme avec lui, mais j'ignore qui c'est.

Richard s'agenouilla et prit l'homme par le devant de sa chemise.

— À quoi ressemblait-elle ?

— Des cheveux longs…, répondit l'officier, à demi inconscient.

— Où sont-ils allés ?

— Ne sais pas… Partis… Vite…

— Qu'a dit Nicholas avant son départ ?

L'homme recouvra un peu ses esprits.

— Il savait que vous attaqueriez à l'aube. Il m'a même indiqué le chemin que vous suivriez en ville.

Richard eut du mal à en croire ses oreilles.

— Comment pouvait-il détenir ces informations ?

L'officier hésita. Mais Cara leva son Agiel, lui déliant instantanément la langue.

— Je n'en sais rien… Nicholas m'a dit combien d'hommes vous auriez, quand vous attaqueriez, et quel chemin vous emprunteriez en ville. Il m'a ordonné de mettre en place un cordon de civils pour nous protéger. J'ai convoqué nos plus fidèles alliés, et je leur ai dit que vous vouliez nous tuer – pour le plaisir de faire la guerre.

— Où Nicholas a-t-il emmené cette femme ?

— Je l'ignore ! Il est parti à la hâte, cette nuit. C'est tout ce que je sais.

— Si tu étais averti de l'attaque, pourquoi ne pas avoir prévu une meilleure défense ?

— Qui vous dit que je ne l'ai pas fait ? Nicholas m'a chargé de défendre la ville, et je l'ai assuré qu'une petite force comme la vôtre ne nous vaincrait pas.

Quelque chose clochait, comprit Richard.

— Pourquoi cette certitude ?

L'homme sourit pour la première fois.

— Parce que vous ne savez pas combien nous sommes en réalité… Dès que j'ai été prévenu de l'attaque, j'ai appelé des renforts. Vous entendez cette corne de guerre, dans le lointain ? Ils arrivent, et vous allez mourir !

— Pas avant toi…, lâcha froidement Richard.

Sur ces mots, il transperça le cœur de l'officier. Pour être sûr d'avoir bien fait le travail, il imprima une torsion à la lame avant de la retirer du cadavre.

— Nous devons sortir les hommes de ce traquenard, Cara !

La Mord-Sith et son seigneur coururent vers le champ de bataille.

— On dirait qu'il est déjà trop tard, soupira soudain Cara.

Des milliers d'hommes déboulaient de toutes les rues.

Comment Nicholas avait-il connu leur plan à l'avance ? Quand ils l'avaient mis au point, il n'y avait pas l'ombre d'un coureur dans le ciel – et pas même une souris à trois cents pas à la ronde.

C'était incompréhensible.

— Par les esprits du bien ! souffla Cara, je n'aurais même pas cru que l'Ordre avait autant d'hommes dans tout l'Empire bandakar.

Les hurlements de ces soldats perçaient les tympans de Richard.

Sa vue se brouillait, il avait de plus en plus de mal à respirer, et le temps s'écoulait inexorablement.

Il devait retrouver Kahlan. Vivre jusque-là, voilà ce que devait être son objectif !

Il siffla l'ordre du rassemblement. Tous les Bandakars survivants accoururent, Anson et Owen à leur tête.

— Ils sont trop nombreux… Nous allons tenter une sortie. Pour le moment, restez groupés. Si nous parvenons à passer, dispersez-vous et retrouvons-nous dans la forêt.

Cara sur un flanc et Tom sur l'autre, Richard chargea à la tête de ses hommes. Des milliers de soudards les encerclaient. Ils étaient si nombreux que le sol semblait bouger au rythme de leurs pas.

Un peu avant que le Sourcier et son groupe arrivent au contact avec l'ennemi, des langues de flammes blanches s'abattirent sur les soldats de l'Ordre, les tuant par centaines. Des troncs d'arbre, des mottes de terre et des morceaux de corps humain volèrent dans les airs.

Des têtes, des torses, des pieds ou des touffes de cheveux…

Richard entendit derrière lui un rugissement familier. Se retournant, il vit qu'une boule de feu jaune volait vers lui en grossissant à mesure qu'elle approchait.

Du Feu de Sorcier.

Devenue blanche, la boule passa au-dessus de la tête du Sourcier et de ses hommes. Puis sa trajectoire s'infléchit, et elle alla exploser au milieu des lignes ennemies.

Le Feu de Sorcier consumait tout ce qu'il touchait. Une seule étincelle suffisait à brûler jusqu'à l'os la jambe d'un homme. Et quand on était blessé, la mort venait immanquablement et dans des souffrances indicibles.

Mais qui bombardait ainsi les soldats de l'Ordre ?

En face de Richard et de ses hommes, les soudards tombaient comme des mouches. On eût dit qu'une lame géante les fauchait à toute vitesse.

Mais qui était à l'origine de cette attaque ?

L'heure des questions n'avait pas encore sonné. Pour l'instant, Richard et ses guerriers devaient s'occuper des soldats survivants. Ce ne fut pas trop difficile, car les hommes de Jagang, réduits au strict minimum, avaient perdu tout leur enthousiasme.

Le feu continua à les massacrer. Les Bandakars en taillèrent un certain nombre en pièces, et des dizaines s'écroulèrent sans qu'une lame les ait touchés. Ils portaient une main à leur poitrine, poussaient un petit cri et tombaient raides morts.

En quelques minutes, tout fut terminé. Stupéfiés et craignant que la mort s'en prenne à présent à eux, les Bandakars se massèrent autour de leur chef.

Richard comprit que ses hommes n'avaient pas vu la scène de la même façon que lui. Par exemple, ils n'avaient pas pu repérer les boules de feu pendant qu'elles volaient. En revanche, ils avaient bien vu les hommes en flammes. À leurs yeux, ce retournement de situation

avait tout d'un miracle.

Richard repéra deux personnes debout à côté d'un bâtiment, un peu à l'écart du champ de bataille. Un homme de grande taille et une femme beaucoup plus petite. À cette distance, il ne pouvait pas distinguer leurs traits…

S'appuyant sur Tom, car ses vertiges s'aggravaient, le Sourcier approcha des deux inconnus.

— Bonjour, mon garçon ! s'écria Nathan quand Richard l'eut rejoint. Quel plaisir de te voir en bonne forme !

Anna fit au Sourcier un sourire débordant de tendresse et de bienveillance.

— Vous n'imaginez pas à quel point je suis content de vous voir, dit Richard. (Il respirait le moins profondément possible, pour modérer la douleur.) Mais que faites-vous ici ? Et comment m'avez-vous trouvé ?

— Selon toi, à quoi servent les prophéties, mon garçon ? demanda Nathan.

Avec ses bottes montantes, son pantalon noir, sa chemise à jabot et sa cape en velours vert, le prophète en imposait fichtrement. Très surpris, Richard remarqua que son ancêtre portait une très jolie épée dans un magnifique fourreau. Pourquoi un homme capable de contrôler le Feu de Sorcier portait-il une arme si rudimentaire ?

Et pourquoi venait-il de la dégainer sans raison apparente ?

Anna poussa un petit cri quand une des citadines qui avaient décidé de protéger les soldats lui sauta dessus. Très grande et très mince, la femme semblait folle de rage et brandissait un couteau.

— Vous êtes des meurtriers ! cria-t-elle. Vos cœurs débordent de haine !

Anna lança un sort pour se défendre. Bien entendu, son adversaire ne fut pas affectée, puisqu'elle était un Pilier de la Création.

Nathan fit un pas en avant et transperça le torse de la citadine avec sa lame.

Une infinie surprise sur le visage, la folle furieuse tituba en arrière puis s'écroula.

Anna baissa les yeux sur le cadavre, puis elle foudroya Nathan du regard.

— Plutôt primaire, ta méthode…

— Je t'ai dit qu'ils étaient insensibles à la magie… Mais tu ne m'as pas cru, comme d'habitude.

— Nathan, dit Richard, je ne comprends toujours pas comment…

— Approche, mon enfant, dit Nathan en faisant signe à quelqu'un qui se tenait derrière le Sourcier.

Jennsen accourut et se jeta dans les bras de son frère.

— Je suis si contente de te voir ! s'écria-t-elle. J'espère que tu ne

m'en voudras pas… Nathan est entré dans la forêt peu après ton départ. Je me suis souvenue que je l'avais déjà vu en D'Hara, au Palais du Peuple. Sachant qu'il est un Rahl, je lui ai parlé de nos problèmes. Anna et lui m'ont proposé leur aide, et nous sommes venus aussi vite que possible.

Jennsen leva un regard inquiet sur Richard, qui la rassura en la serrant contre lui.

— Tu as très bien agi, dit-il. Face à une situation imprévue, tu as su utiliser ton cerveau.

La fièvre de la bataille étant retombée, Richard avait du mal à tenir debout.

Voyant qu'il s'appuyait sur Tom, Nathan approcha et le soutint aussi.

— J'ai cru comprendre que tu as des ennuis avec ton don ? Je pense pouvoir t'aider.

— Je n'ai pas le temps. Nicholas le Chapardeur tient Kahlan. Je dois la trouver, sinon…

— Ne te fais pas plus bête que tu l'es, coupa Nathan. Remettre les choses en place ne prendra pas longtemps. Si un sorcier ne t'aide pas – comme la dernière fois, tu te souviens ? – tu n'iras plus très loin. Entrons dans un de ces bâtiments, pour être tranquilles. En quelques minutes, j'en aurai terminé…

Richard voulait retrouver Kahlan, mais il ne savait pas où chercher. S'en remettre à Nathan, un homme expérimenté, était terriblement tentant. Le vieil homme avait raison : sans aide, tout serait très vite terminé. En revanche, s'il reprenait le contrôle de son don, tout n'était peut-être pas perdu.

Au moins pour Kahlan, qu'il aurait le temps de secourir…

Jusque-là, il avait pensé demander de l'aide à Nicci. Mais un sorcier serait dix fois plus efficace qu'une magicienne.

Personne n'était mieux qualifié pour remédier aux désordres provoqués par le don.

— D'accord, mais il faudra que ça aille vite…, dit Richard.

Nathan eut un sourire plein d'assurance – la marque des Rahl, disait-on.

— Suis-moi. Cette affaire sera réglée en un clin d'œil.

— Merci, Nathan, souffla Richard en emboîtant le pas au prophète.

Chapitre 60

Dans la pièce dépourvue de meubles, Richard s'était assis en tailleur face à Nathan. L'absence de sièges ne dérangeait pas le prophète, qui se satisfaisait totalement du parquet. Anna était là aussi, dans la même position que les deux hommes.

Richard s'étonnait un peu que Nathan l'ait autorisée à venir. Personnellement, ça ne le dérangeait pas, et il se pouvait que son ancêtre envisage de demander de l'aide à la Dame Abbesse.

Tous les autres attendaient dehors. Cara détestait ne pas avoir son seigneur à portée de vue, mais Richard l'avait convaincue qu'il se sentirait plus rassuré si elle montait la garde dehors pendant qu'il tentait de régler le problème de son don.

Les volets des deux fenêtres étant tirés, une chiche lumière filtrait dans la pièce parfaitement silencieuse. Les mains sur les genoux, Nathan redressa bien le dos et inspira à fond. Par le passé, il avait déjà aidé Richard en lui révélant que les sorciers de guerre étaient très différents des autres. Au lieu de puiser le pouvoir au fond d'eux-mêmes, ils le généraient à travers leurs sentiments et leurs désirs.

Richard avait eu du mal à saisir ce concept. Selon Nathan, son pouvoir dépendait spécifiquement de la colère.

— Regarde-moi dans les yeux, dit le prophète.

Richard comprit qu'il devait momentanément oublier son angoisse pour Kahlan.

Contrôlant sa respiration pour ne pas tousser, il plongea son regard dans les yeux bleu azur du prophète. Un moment, il eut l'impression de sombrer dans un océan d'une infinie pureté. Sa respiration s'accéléra – pas de son propre fait – et il sentit plus qu'il les entendit les mots prononcés par le vieil homme.

— Invoque la colère, Richard ! Invoque la rage ! Appelle la haine et la fureur !

Bien que sa tête tournât comme une toupie, Richard se concentra. Pour être furieux, il lui suffit de se rappeler que Nicholas avait capturé Kahlan.

Il sentit une force étrangère en lui – comme s'il était en train de se noyer, et que quelqu'un ait essayé de lui tenir la tête hors de l'eau.

Il dériva dans un endroit sombre et tranquille. Ici, le temps n'avait plus de sens.

Le temps !

Il devait trouver Kahlan très vite. Sinon, elle n'aurait plus une

chance.

Le Sourcier s'ébroua.

— Nathan, je suis navré, mais…

Le prophète était trempé de sueur. Assise près de lui, Anna tenait la main gauche de Richard.

Nathan lui serrait la droite.

Les deux vieux complices semblaient accablés.

— Que se passe-t-il ? demanda Richard.

— Nous avons essayé, crois-moi… De toutes nos forces…

Richard plissa le front. De quoi parlait son ancêtre ? Il venait juste de commencer.

— Que veux-tu dire ? Et pourquoi renoncer si vite ?

Nathan regarda Anna et soupira :

— Nous nous acharnons depuis deux heures, mon garçon.

— Quoi ?

— Je crains qu'il n'y ait rien à faire, mon petit…

Richard se passa nerveusement une main dans les cheveux.

— De quoi parles-tu, Nathan Rahl ? Lors de notre première rencontre, tu m'as dit que pour un sorcier, régler les problèmes de ce type était un jeu d'enfant. Qu'il suffisait de rétablir l'harmonie du don…

— C'est exact, mais ton don est… hum… On dirait qu'il forme un nœud coulant résolu à t'étrangler.

— Mais tu es un sorcier ! Et Anna est une magicienne. À vous deux, vous en savez plus long sur le pouvoir que n'importe qui au monde, et ce depuis des milliers d'années !

— Richard, dit Anna, le problème, justement, c'est que tu es le premier sorcier de guerre depuis trois millénaires. Nous avons essayé, tu peux me croire… (La Dame Abbesse s'interrompit et repoussa en arrière une mèche de cheveux argentés.) Ton cas dépasse Nathan, même avec le soutien de mon pouvoir. Nous avons essayé toutes les méthodes connues, plus une ou deux de notre invention. Rien n'y a fait. Nous ne pouvons pas t'aider.

— Alors, où en suis-je exactement ?

— Ton don te tue, dit Nathan en baissant les yeux. Je ne sais pas pourquoi, mais il est entré dans une phase qui est impossible à contrôler… et mortelle.

— Richard, souffla Anna, des larmes aux yeux, je suis navrée…

— Ne vous en faites pas trop, dit le Sourcier à ses deux amis. Ce n'est pas très important.

— Que veux-tu dire ? demanda Nathan, le front plissé.

Richard se leva et dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

— J'ai été empoisonné, et l'antidote n'existe plus… Il n'y a pas de remède. Navré, mais il me reste fort peu de temps. C'est un sale coup

pour mon don : quelque chose d'autre me tuera avant lui.

Anna se leva et prit le bras du Sourcier.

— Richard, nous ne pouvons pas t'aider pour le moment, mais tu devrais te reposer pendant que nous réfléchissons à un moyen de…

— Non, pas question de gaspiller le peu de temps qu'il me reste. Je dois sauver Kahlan.

— Richard, dit Anna, au Palais des Prophètes, Nathan et moi avons attendu ta naissance pendant très longtemps. Ensemble, nous avons travaillé pour éliminer les obstacles qui risquaient de se dresser sur ton chemin. Les prophéties sont formelles : tu es essentiel pour l'avenir du monde. En fait, tu es le seul qui puisse réussir. Nous avons besoin de toi pour nous conduire à la bataille.

» Nous ignorons ce qui cloche avec ton don. Mais tu dois rester ici, en attendant que nous ayons trouvé une solution.

— Je ne vivrai pas assez longtemps pour ça. Ne voyez-vous pas ? Le poison me tue. Il y a trois phases, et je suis déjà entré dans la dernière. Bientôt, je serai aveugle. Et ensuite, je mourrai. Avant, je dois tout faire pour sauver Kahlan. Je ne vous conduirai pas au combat, mais si je l'arrache aux griffes de Nicholas, elle le fera à ma place.

— Tu sais où elle est ? demanda Nathan.

Richard s'aperçut que oui ! Pendant qu'il dérivait dans le lieu sombre et paisible où le prophète tentait de l'aider, il avait deviné où le Chapardeur avait conduit sa femme. Et il devait y aller tant que le sorcier y était encore.

— Oui, je le sais…

Richard ouvrit la porte et Cara, assise dans le couloir, se leva d'un bond. Quand elle interrogea son seigneur du regard, il secoua la tête, indiquant que son état ne s'était pas amélioré.

— Nous devons partir, dit-il. J'ai deviné où Nicholas cache Kahlan. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Tu as deviné ? répéta Jennsen, qui tenait Betty par sa longe.

— Oui. Il faut nous mettre en route.

— Où est-elle ? demanda Jennsen.

— Owen, dit Richard, tu te souviens du camp fortifié dont tu m'as parlé ? Celui que les soldats de l'Ordre ont construit quand ils s'inquiétaient pour leur sécurité ?

— Oui, ce camp, non loin de ma ville…

— C'est ça ! Désormais, les soudards y enferment vos femmes. Je suis sûr que Nicholas est allé là-bas. Un camp fortifié, une garnison sur le qui-vive… De quoi pouvait-il rêver de plus ?

— Comment allons-nous attaquer ? demanda Jennsen.

— Nous verrons ça quand nous y serons, répondit Richard.

Nathan rejoignit le Sourcier devant la porte.

— Anna et moi allons vous accompagner, dit-il. Nous pouvons vous aider à sauver Kahlan, et en chemin, nous réfléchirons à une solution, au sujet de ton don.

Richard posa une main sur l'épaule du prophète.

— Il n'y a pas de chevaux dans ce pays. Si vous pouvez suivre le rythme, vous êtes les bienvenus, mais je ne ralentirai pas pour vous. J'ai peu de temps, et c'est pareil pour Kahlan. Nicholas ne la gardera sûrement pas longtemps dans ce camp. Après s'être reposé et avoir récupéré de l'eau et des vivres, il quittera sans doute l'Empire bandakar, et il deviendra très difficile de le dénicher. Le temps presse et il faudra voyager aussi vite que possible.

Nathan baissa les yeux, l'air très déçu.

Anna approcha de Richard et l'enlaça.

— Nous sommes bien trop vieux pour emboîter le pas à des jeunes gens comme vous. Quand tu auras libéré Kahlan, reviens, et nous ferons notre possible pour t'aider. En t'attendant, nous travaillerons sur ton problème…

Richard ne vivrait pas assez longtemps pour revenir, et il le savait. Mais il ne jugea pas utile de le préciser.

— Très bien… Que savez-vous sur les Chapardeurs, l'un et l'autre ?

Nathan se massa pensivement le menton.

— Ce sont des voleurs d'âmes… Il n'existe aucune défense contre eux. Même moi, je serais impuissant…

Richard estima qu'il n'y avait pas besoin d'en dire plus.

— Cara, Jennsen et Tom, vous venez avec moi.

— Et nous ? demanda Owen.

Anson vint se camper près de son compatriote, et d'autres Bandakars approchèrent.

— Je ne cracherai pas sur un peu d'aide… Mais la majorité de nos guerriers devrait rester avec Anna et Nathan. Les citadins de Hawton ont besoin qu'on leur explique les choses. Il faut qu'ils changent de point de vue pour s'adapter à l'évolution du monde, tout autour d'eux.

Richard fit mine de partir, mais Nathan le prit par la manche.

— Richard, pour autant que je sache, il est impossible de lutter contre un Chapardeur. Mais j'ai lu quelque chose dans un vieux grimoire, au temps où je vivais au Palais des Prophètes.

— Je t'écoute…

— Ces gens quittent parfois leur corps pour voyager en esprit…

Richard réfléchit à la révélation du prophète.

— Je m'en doutais… Depuis le début, je pense qu'il m'espionne à travers les yeux de gros oiseaux de proie appelés des coureurs… Si tu as raison, il doit quitter son corps quand il épie quelqu'un… Mais en quoi ça peut m'être utile ?

— C'est le seul moment où les Chapardeurs sont vulnérables…

Richard s’assura que l’Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau.

— Et comment dois-je m’y prendre pour lui tomber dessus quand son corps sera vide ?

— Je n’en sais rien…

Richard salua le vieil homme et franchit la porte.

— Owen, combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre le camp fortifié ?

— Il est à côté du chemin qui permettait de contourner la frontière. Plusieurs jours de marche seront nécessaires.

Richard comprit pourquoi il n’avait pas vu le camp. Avec ses compagnons, il était passé par l’antique route tracée par Kaja-Rang…

Normalement, il y en avait pour une bonne semaine de voyage. Mais il faudrait faire mieux que ça.

— Nicholas a de l’avance sur nous, et il sera pressé de filer avec son trophée. En marchant vite et en nous reposant très peu, nous avons une chance d’arriver au camp à peine après lui. Mais nous devons partir tout de suite.

— Nous n’attendons plus que vous, seigneur Rahl, dit Cara.

Exactement comme Kahlan !

Chapitre 61

L'état de Richard s'aggravait un peu plus chaque jour. Mais il continuait d'avancer, motivé par son angoisse pour Kahlan.

Presque nuit et jour, sous le soleil ou sous la pluie, les voyageurs avançaient d'un pas régulier. Pour ne pas perdre l'équilibre, Richard utilisait un bâton de marche qu'il avait taillé lui-même. Quand il se sentait sur le point d'abandonner, il se forçait à presser le pas afin de se souvenir qu'il n'avait pas le droit d'échouer.

La nuit, le petit groupe dormait à peine quatre heures.

Les Bandakars avaient du mal à suivre le rythme. Pas Cara et Jennsen, qui avaient l'habitude des marches forcées.

Dans leur état de fatigue, les voyageurs parlaient le moins possible, histoire d'économiser leurs forces.

Richard se forçait à progresser rapidement sans penser à l'avenir qui l'attendait. Son destin n'importait pas. L'essentiel était que chaque pas plus rapide que le précédent lui permettait de gagner du terrain sur Nicholas.

Quand il cédait au doute, le Sourcier se répétait que Kahlan devait être vivante. S'il avait voulu la tuer, pourquoi le Chapardeur aurait-il attendu si longtemps ? Et s'il l'avait tuée, quelles raisons de fuir aurait-il eues ? De toute façon, Kahlan avait beaucoup plus de valeur vivante…

En un sens, Richard se sentait plus libre que jamais. N'ayant plus à se soucier de sa santé, il pouvait s'imposer des efforts inhumains. Sans antidote, le poison finirait par le tuer. Et de toute manière, il n'existait pas de solution au problème posé par son don. Quoi qu'il arrive, Richard allait mourir, c'était une certitude. De temps en temps, il se demandait qui gagnerait la course : le poison ou la magie ?

Les collines boisées étaient faciles à traverser, tout comme les plaines semées de fleurs et d'herbe bien grasse. La faune était fascinante. S'il n'avait pas été à l'agonie et fou d'angoisse pour Kahlan, le Sourcier aurait apprécié la beauté du paysage.

Là, il n'y prêtait aucune attention.

Le soleil disparaissait déjà à l'horizon, et la nuit ne tarderait plus. Quelques heures plus tôt, Richard avait abattu un daim avec son arc. Très doué, Tom avait dépecé l'animal en un clin d'œil. Les compagnons de Richard devaient manger, sinon, ils tomberaient d'épuisement. Bientôt, il faudrait s'arrêter pour cuire la viande et prendre un peu de repos.

Owen rattrapa Richard et tendit un bras :

— Regardez, seigneur Rahl… Le cours d'eau qui descend de cette colline coule en direction du camp… Notre objectif est au-delà de ces grandes collines, en direction des montagnes. Witherton, ma ville, n'est pas très loin sur la droite.

Richard changea légèrement de direction pour avancer vers les bois qui naissaient au pied d'une colline en pente douce. Ils atteignirent le couvert des arbres juste au moment où le soleil sombrait derrière les montagnes.

— Très bien, dit Richard, alors que ses compagnons et lui entraient dans une clairière, nous allons camper ici. Jennsen, tu vas rester avec Tom et les hommes. Faites cuire la viande pendant que je vais étudier les lieux avec Owen et Cara. Il faut bien que j'imagine un plan d'attaque…

Quand le Sourcier s'éloigna, s'appuyant sur son bâton, Betty voulut le suivre, mais Jennsen s'empara au vol de sa longe.

— Oh non ! tu restes là ! Richard n'a pas besoin que tu attires l'attention sur lui.

— Seigneur Rahl, demanda Tom, que devons-nous vous préparer pour le dîner ?

Richard avait envie de vomir à la seule idée de manger de la viande. Après une nouvelle tuerie, il avait besoin d'équilibre encore plus que d'habitude. Son don le tuait, mais s'il commettait des erreurs, la fin risquait d'être précipitée, et il n'aurait même pas le temps de sauver Kahlan.

— N'importe quoi, à part de la viande… Par exemple du bannock, du riz, ou des haricots.

Tom promit qu'il ferait le nécessaire.

Richard emboîta le pas à Owen. Affichant une tristesse et un désarroi qu'il ne lui avait jamais vus, Cara lui posa une main sur l'épaule.

— Vous tenez le coup, seigneur Rahl ?

— Pour l'instant, répondit Richard, sans s'étendre sur le calvaire que lui infligeait le don – et sans préciser qu'il avait commencé à cracher du sang.

Quand ils revinrent au camp, deux heures plus tard, la viande finissait de cuire sur une broche. Quelques hommes avaient déjà mangé les premiers morceaux, et ils dormaient à poings fermés.

Richard était au-delà de la fatigue. Devant le camp, il avait senti que Kahlan n'était pas loin. Il aurait voulu agir sur-le-champ, mais il devait réfléchir d'abord. Toute action précipitée conduirait à la catastrophe. S'il voulait sauver Kahlan, il devait agir intelligemment.

Le Sourcier était également au-delà de la faim. Mais ce n'était pas le cas de Cara et d'Owen, qui devaient être épuisés et avoir l'estomac dans les talons. Alors que le Bandakar s'était assis près du feu, Cara attendait debout à côté de son seigneur. Elle ne le quittait jamais d'un pouce et se souciait fort peu de ses propres besoins.

Au début de toute cette aventure, Richard n'aurait jamais cru qu'il se sentirait si proche d'une Mord-Sith.

Jennsen se leva d'un bond et courut le rejoindre.

— Laisse-moi t'aider… Allons, viens t'asseoir…

Richard se laissa tomber dans l'herbe, non loin du feu. Betty approcha et vint mendier une place à côté de lui qu'il lui accorda de bonne grâce.

— Alors ? demanda Tom. Que pensez-vous de ce camp ?

— C'est dur à dire… La palissade semble solide, et il y a des douves tout autour. Sans compter une multitude de pièges… Enfin, il y a un vrai pont-levis. (Richard soupira et se frotta les yeux, car sa vision était de plus en plus trouble.) Je n'ai pas encore d'idée…

Avec l'odeur du daim qui cuisait, réfléchir était difficile. Cet arôme le rendait malade. Acceptant le morceau de bannock et le bol de riz aux haricots que lui tendait Jennsen, Richard se leva.

Il ne pourrait pas dîner en regardant les autres manger de la viande.

— Je vais me dégourdir un peu les jambes, mentit-il, soucieux de ne pas culpabiliser ses compagnons. Et j'ai besoin d'un peu de solitude pour réfléchir…

Il fit signe à Cara de rester où elle était.

— Restaure-toi, j'ai besoin que tu sois en forme.

Le Sourcier s'enfonça dans la forêt et écouta un moment le chant des criquets. Être seul était un soulagement. Il était las qu'on lui pose sans cesse des questions. Fatigué que les gens dépendent ainsi de lui…

Il s'assit au pied d'un vieux chêne et s'adossa au tronc. Que n'aurait-il pas donné pour rester là jusqu'à la fin ! Si Kahlan n'avait pas eu besoin de lui, c'est exactement ce qu'il aurait fait.

Betty arriva, se campa devant lui et le regarda comme si elle se demandait quelle serait la suite du programme. L'humain ne disant rien, elle se coucha devant lui. Au fond, elle venait peut-être simplement le réconforter.

Richard sentit qu'une larme roulait le long de sa joue. Tout s'écroulait, et il ne parvenait plus à tenir les murs debout. Dans son état, il n'aurait pas pu empêcher la chute d'un château de cartes.

Il s'allongea et posa une main sur Betty.

— Que vais-je faire ? souffla-t-il. Kahlan, que puis-je faire ? J'ai tellement besoin de toi. Et je suis à bout de forces.

Et au bout du chemin, également.

L'arrivée inattendue de Nathan lui avait redonné de l'espoir, mais c'était terminé. Même un puissant sorcier ne pouvait rien pour lui.

Un puissant sorcier ?

Kaja-Rang !

Richard se pétrifia.

Les mots gravés sur le socle de la statue lui revinrent en mémoire.

C'étaient à lui qu'ils s'adressaient.

« Talga Vassternich ».

« Méritez votre victoire. »

— Par les esprits du bien !…, souffla Richard.

Il comprenait, à présent.

Chapitre 62

Nicholas regarda le seigneur Rahl retourner vers son camp après avoir murmuré une inutile prière à ses fichus esprits du bien. Qu'il était triste de savoir que cet homme allait bientôt mourir ! Pauvre seigneur Rahl… Mais au moins, il serait bientôt avec les esprits, dans le royaume des morts dominé par le Gardien.

Le Chapardeur adorait ce jeu ! Le seigneur Rahl était si malheureux, si perdu… Nicholas aurait bien prolongé la partie, mais la fin approchait inexorablement.

Désolant, vraiment…

En un sens, les choses seraient encore plus drôles après la mort de ce pauvre crétin. Jagang pensait que ce minable était plein de ressources. « Ne le sous-estime pas », avait-il dit à Nicholas.

Jagang n'était peut-être pas de taille à s'opposer au seigneur Rahl. Mais le Chapardeur, lui, n'en aurait fait qu'une bouchée.

Le sorcier éprouvait une profonde extase à la seule idée que le Sourcier de malheur serait bientôt mort. Le spectacle allait valoir le déplacement : la fin en apothéose d'une vie peu ordinaire. Nicholas avait l'intention de ne pas rater une seconde du dernier acte de cette tragédie. Il imaginait les amis du seigneur Rahl, en larmes, regarder la vie s'enfuir impitoyablement de lui. En toute logique, ils se consoleraient en pensant que leur héros, après un pénible séjour dans cette vallée de larmes, s'envolait pour un monde meilleur.

Le rideau était sur le point de tomber. Nicholas adorait la fin de ce drame. Tellement qu'il était pressé d'y assister.

Haïr la vie et vivre pour la haine…

Comme le seigneur Rahl lui-même, Nicholas se demanda qui gagnerait la course : le poison ou le don ? Le pronostic était difficile, car la situation fluctuait sans cesse. Parfois, les migraines étaient si douloureuses qu'on pouvait les donner largement favorites. À d'autres occasions, le poison forçait presque le Sourcier à rendre les armes. Une belle compétition, en tout cas, et dont on ne connaîtrait pas l'issue avant la dernière seconde de la partie.

Quel délicieux suspense…

Nicholas misait sur le don. Le poison n'était pas trop mal, bien entendu, mais il serait beaucoup plus intéressant de voir un grand sorcier – le premier de son genre depuis trois mille ans – succomber à son propre pouvoir. Une nouvelle victime des ambitions démesurées, en quelque sorte.

Une fin morale et fascinante à une héroïque saga.

Et il n'y avait plus longtemps à attendre. Plus longtemps du tout…

Nicholas épiait presque en permanence, parce qu'il ne voulait pas rater un seul délectable détail de cette affaire. Avec l'esprit de la délicieuse épouse du Sourcier à ses côtés, comme en ce moment, Nicholas avait l'impression de faire partie de la famille. Un lointain mais fidèle cousin qui guettait la chute tragique du héros.

Nicholas trouvait juste que la Mère Inquisitrice ne manque pas non plus une miette du spectacle. Alors qu'elle regardait en même temps que le Chapardeur, elle ne pouvait pas ne pas voir la détresse du pauvre seigneur Rahl, tandis qu'il rentrait dans le camp.

Nicholas savourait le désespoir de Kahlan. Pour le moment, il ne lui infligeait pas d'autre forme de souffrance. Mais ça changerait bientôt, et il aurait tout le temps du monde pour découvrir son seuil de résistance à la douleur.

Les combattants réunis autour du feu relevèrent la tête dès qu'ils aperçurent leur chef. Nicholas aussi regarda, fasciné, le maître de l'empire d'haran venir se camper près des flammes.

Ainsi auréolée, sa silhouette évoquait déjà celle d'un esprit en partance pour les mystérieuses contrées de la mort.

— J'ai un plan, annonça le seigneur Rahl à ses hommes. Je sais comment attaquer les fortifications.

Les oreilles de Nicholas frémirent. Que racontait ce crétin ?

— Nous attaquerons dès que le soleil apparaîtra au-dessus des montagnes. Nous viendrons de l'est, et les gardes ne nous verront pas, car ils auront la lumière du levant dans les yeux. Du coup, ils préféreront guetter dans une autre direction…

— Une bonne idée, dit un des combattants.

— Donc, nous nous infiltrerons dans le camp ennemi. Ce ne sera pas vraiment une attaque…

— Au contraire, mon ami ! Cet assaut leur fera tourner la tête ! Ils n'auront jamais vu une attaque pareille.

Que mijotait le seigneur Rahl ? C'était vraiment étrange. Nicholas regardait, cherchant à comprendre. Le Sourcier s'infiltrerait d'abord dans le camp, puis il lancerait son attaque ? Comment espérait-il donner le tournis aux défenseurs ?

Décidément, ce fou était fascinant.

Nicholas approcha davantage pour ne pas perdre une miette du discours de son adversaire.

— Vous serez tous impliqués dans l'attaque, mes amis. Pendant que vous fondrez sur le pont-levis, dès l'aube, je m'introduirai dans le camp. Mais votre rôle ne consistera pas seulement à me fournir une diversion, loin de là. Vous aurez une importance que nos ennemis n'imaginent pas…

La partie battait son plein, et Nicholas écoutait avec une fascination croissante. Il adorait jouer, surtout quand il connaissait toutes les règles et était en mesure de les modifier à sa guise.

Demain serait un jour glorieux, vraiment…

— Seigneur Rahl, intervint le grand type nommé Tom, comment franchirons-nous le pont-levis, s'il est à la fois solide et bien défendu ?

Nicholas n'avait pas pensé à ça. Que c'était bizarre ! Apparemment, un élément capital du plan de Richard Rahl était bancal.

— C'est toute la beauté de la chose, répondit le Sourcier. J'ai trouvé la solution et je parie qu'elle va rudement vous surprendre.

Il avait trouvé la solution, sans blague ? Nicholas était anxieux de savoir quel « truc » pouvait avoir une chance de sauver un plan mal ficelé.

Mais le seigneur Rahl s'étira et bâilla.

— Je suis épuisé, dit-il. Incapable de tenir debout… Avant de tout vous expliquer, il me faut un peu de repos. C'est compliqué, donc il vaut mieux que j'aie les idées claires.

» Réveillez-moi deux heures avant l'aube, et je vous dirai tout.

— Deux heures avant l'aube, répéta Tom. C'est bien compris.

Nicholas aurait volontiers hurlé de rage. Il voulait savoir maintenant. Tout connaître sur le plan fabuleux de son adversaire.

Le seigneur Rahl fit un signe à Cara, sa délicieuse garde du corps, et à quelques hommes.

— Pourquoi ne venez-vous pas dormir un peu pendant que les autres finissent de manger ?

Le petit groupe s'éloigna.

— Jennsen, dit le seigneur Rahl, se retournant, garde Betty avec toi. J'ai besoin de dormir, et je ne veux pas que son odeur me réveille.

— Est-ce que je viendrai avec vous demain, Richard ? demanda la fille rousse.

— Oui. Tu as un rôle important dans mon plan. (Le Sourcier bâilla de nouveau.) Mais je t'expliquerai à mon réveil. Surtout, n'oublie pas, Tom : deux heures avant l'aube.

— Je vous réveillerai moi-même, seigneur.

Nicholas serait là aussi, pour entendre la suite du plan de son ennemi. Il bouillait déjà d'impatience, et il serait là assez tôt pour ne pas perdre un mot du discours de Richard Rahl.

Ensuite, il préparerait une petite surprise à ces imbéciles. Au fond, ce ne serait peut-être ni le don ni le poison qui tuerait le Seigneur Rahl.

Parce que Nicholas s'en chargerait avant !

Son esprit étant prisonnier du Chapardeur, Kahlan n'avait rien pu faire, à part espionner avec lui.

Elle n'avait pas été en mesure de répondre à la question désespérée de son mari. Ni de pleurer pour lui, quand elle l'avait vu si abattu.

Elle aurait tant donné pour le serrer dans ses bras, le rassurer, apaiser sa douleur…

Il n'en avait plus pour longtemps, c'était visible.

Et le voir mourir à petit feu se révélait insupportable.

Kahlan l'avait vu pleurer. Elle l'avait entendu dire à quel point il avait besoin d'elle.

Et elle n'avait rien pu faire.

L'Inquisitrice ne s'était jamais sentie si seule et glacée de sa vie. Elle détestait être ainsi « à la dérive » et brûlait d'envie de retourner dans son corps.

Cette enveloppe de chair attendait dans une pièce, au cœur du camp fortifié. Celle de Nicholas était au même endroit…

Si elle avait pu retourner dans cette salle…

Mais c'était impossible, et elle n'avait aucun moyen non plus de prévenir Richard que Nicholas savait tout de son plan.

Chapitre 63

L'hôte de Nicholas attendait dans le camp, humant l'air, regardant et écoutant. Le sorcier était impatient que la partie reprenne. Pour ne rien rater, il était venu en avance. Mais à présent, on devait être deux heures avant l'aube – le moment exaltant de l'ultime lever de rideau. Tom, le géant, devait aller réveiller le seigneur Rahl. Bon sang ! que fichait-il ?

Regarde ! Regarde ! Regarde !…

Des hommes montaient la garde autour du camp, mais Tom n'était nulle part en vue. Non, voilà, Nicholas venait de le repérer ! Il veillait sur ses compagnons endormis avec les autres sentinelles. Il avait sûrement pris ce tour de garde pour exécuter en temps voulu les ordres du seigneur Rahl.

Puisqu'il ne dormait pas, il devait savoir que c'était le moment de réveiller son seigneur.

Qu'attendait-il ? Son maître lui avait donné un ordre. Pourquoi désobéissait-il ?

La femme rousse, Jennsen, s'éveilla et se frotta les yeux. Puis elle regarda le ciel pour avoir une idée de l'heure. Voyant qu'on était deux heures avant l'aube, elle écarta sa couverture et se leva.

Nicholas la suivit tandis qu'elle courait vers le géant blond nonchalamment appuyé contre un arbre.

— Tom, c'est l'heure de réveiller Richard !

Dans la pièce du camp où attendait son corps, Nicholas entendit un son insistant. Trop fasciné par ce qu'il voyait, il ignora cette perturbation.

C'était sans doute Najari… L'officier brûlait d'envie de profiter pleinement des appas de la Mère Inquisitrice. Nicholas lui avait promis qu'il en aurait l'occasion, mais pas avant son retour. Il ne voulait pas que Najari s'amuse avec le corps de Kahlan quand elle en était absente. Ce type ne connaissait pas sa force, et il risquait d'abîmer un trophée inestimable.

Pour sa loyauté, l'officier méritait une récompense, mais il devrait patienter un peu. En tout cas, mieux valait qu'il ne désobéisse pas à son chef, parce qu'il le regretterait…

Mais c'était peut-être seulement…

Un instant, que se passait-il ?

Regarde ! Regarde ! Regarde !…

Le géant venait de poser une main rassurante sur l'épaule de la

rousse. Un spectacle très touchant…

— Oui, tu as raison, c'est l'heure, dit-il. Tu viens avec moi ?

Nicholas entendit de nouveau le son. Un bruissement… Très étrange, mais…

Non, ce n'était pas le moment de s'intéresser à ça !

Regarde ! Regarde ! Regarde !

Tom et Jennsen marchaient dans la forêt, à présent. Mais pourquoi flânaient-ils ainsi ? N'étaient-ils pas conscients de l'importance du moment ?

Plus vite, plus vite, plus vite !

— Betty, grogna la rousse, cesse de me traîner dans les jambes.

Dans la pièce, il y eut de nouveau ce son…

Puis un autre, plus inquiétant.

Nicholas en frissonna jusqu'au plus profond de son âme.

C'était un glas qu'il entendait.

Et il sonnait pour lui.

Quand l'Épée de Vérité glissa hors de son fourreau, une note métallique unique entre toutes retentit dans l'air.

En même temps que l'arme, une antique magie jaillit dans la petite pièce chichement éclairée.

La fureur de la lame se déversa aussitôt en Richard, imprégnant jusqu'à l'ultime fibre de son être.

Voilà longtemps qu'il n'avait plus vécu cela, sentant la puissance du flot qui faisait bouillir son sang. Un instant, il s'immobilisa pour savourer l'ivresse de tenir une telle arme entre ses mains.

Sa propre fureur, parfaitement justifiée, était déjà à son apogée. À présent qu'elle s'unissait à celle de la lame, leurs puissances combinées menaçaient de déclencher une incontrôlable tempête.

Richard se réjouit qu'un tel pouvoir pût exister – et qu'il en soit le seul et unique maître.

Le Sourcier de Vérité mit son arme en mouvement, lui faisant décrire dans les airs un arc de cercle majestueux.

La lame siffla comme un serpent tandis qu'elle volait vers sa cible.

On était exactement deux heures avant l'aube.

Déconcerté, Nicholas regardait Tom et Jennsen marcher dans la forêt pour aller réveiller le seigneur Rahl moribond.

Dans la pièce où attendait le corps du Chapardeur, un cri retentit.

Pas un hurlement d'angoisse. Non, un cri de fureur qui le fit frissonner jusqu'aux tréfonds de son âme.

Conscient qu'il devait intervenir, Nicholas revint en un clin d'œil dans son enveloppe de chair.

Bouleversé par ce retour impromptu, il ouvrit les yeux et battit des paupières.

Le seigneur Rahl se tenait devant lui. Bien campé sur ses jambes, il serrait son épée à deux mains – l'incarnation de la force physique alliée à une détermination irréductible.

Nicholas écarquilla les yeux lorsqu'il vit l'arme commencer de décrire un arc de cercle dans l'air.

Le seigneur Rahl criait de rage et toute sa volonté était mobilisée sur le coup qu'il se préparait à porter.

Nicholas eut une révélation qui le stupéfia : il ne voulait pas mourir. Même s'il haïssait la vie, vivre pour la haine était assez satisfaisant pour qu'il ait envie de continuer.

Il devait se défendre. Son pouvoir l'aiderait. S'il volait l'âme de son agresseur, il pouvait encore échapper à son destin.

Mais l'acier s'enfonça dans sa chair avant qu'il ait eu le temps d'agir.

Richard criait toujours quand la lame de son épée, à une incroyable vitesse, trancha le haut de l'épaule gauche du Chapardeur.

Comme si le temps avait ralenti, le Sourcier vit l'acier couper les muscles, briser les os, déchiqueter les tendons et trancher net les artères. Suivant exactement la trajectoire voulue par son maître, la lame traversa le cou du sorcier, coupa net sa trachée-artère et ressortit de l'autre côté.

La bouche ouverte sur un cri de surprise, les yeux écarquillés, la tête de Nicholas s'envola dans les airs, tourna sur elle-même avec une étrange lenteur et s'écrasa sur le sol en projetant autour d'elle des geysers de sang rouge et pourpre.

Richard cessa de crier quand l'épée s'immobilisa.

Le monde redevint perceptible tout autour de lui et il vit la tête grotesque qui roulait sur le sol de la pièce.

C'était fini.

Richard reprit aussitôt le contrôle de sa fureur, l'apaisant comme on calme un chien après une chasse. Il avait encore une chose très importante à faire.

Rengainant sa lame, il se tourna vers le deuxième corps assis dos contre le mur.

Kahlan était vivante ! Elle respirait, ne semblait pas blessée et ne paraissait pas effrayée.

Le cœur de Richard manqua d'exploser de joie. Les angoisses qu'il n'avait pas osé formuler, même dans l'intimité de son âme, venaient de se volatiliser.

Pourtant, quelque chose clochait… Kahlan n'aurait pas dû continuer à dormir pendant qu'il exécutait le Chapardeur.

Richard s'agenouilla et prit sa femme dans ses bras. Elle était inerte, les paupières mi-closes et les yeux révulsés.

Richard plongea au plus profond de lui-même, cherchant la force de ramener du néant l'être qu'il aimait le plus au monde.

Il ouvrit son âme à Kahlan. Tout ce qu'il désirait, tout ce dont il avait besoin, en cet instant terrible, c'était qu'elle vive et redevienne elle-même.

D'instinct, sans même comprendre ce qu'il faisait, il laissa son pouvoir remonter du noyau même de son être et le fit déferler dans l'esprit de sa bien-aimée. À travers ce lien, il déversa en Kahlan tout l'amour qu'il éprouvait pour elle, le désespoir qui l'envahirait si elle disparaissait et l'allégresse qui le submergerait si elle revenait.

— Retourne là où est ta vie…, murmura-t-il à l'oreille de sa femme.

La magie du Sourcier devint une balise qui éclairait le chemin de sa femme. Dans des ténèbres insondables, cette minuscule lumière semblait dérisoire, mais elle suffirait à ramener Kahlan vers la vie.

Même s'il aurait été incapable d'expliquer pourquoi, Richard savait que sa volonté, alimentée par le don, serait assez forte pour accomplir l'ultime miracle d'une résurrection.

— Reviens, Kahlan, reviens ! Je suis là et je t'attends.

La jeune femme poussa un petit cri. Même si elle restait inerte, Richard sentit que la vie investissait de nouveau son corps et son âme.

Elle prit une grande inspiration, comme quelqu'un qui a failli se noyer et cherche à remplir d'air ses poumons.

Puis elle bougea dans les bras de Richard, ouvrit les yeux, toucha du bout des doigts le poignet de son mari.

— Richard… J'étais si loin… et si seule ! Par les esprits du bien ! je ne me suis jamais sentie si seule, et j'ignorais que faire. J'ai entendu un cri, mais je ne savais pas comment revenir… Puis j'ai senti ton corps contre le mien…

Kahlan se serra contre son mari comme si elle voulait ne plus jamais s'éloigner de lui.

— Tu m'as montré le chemin au cœur des ténèbres !

— C'est mon métier, tu sais ? Je suis un guide, au cas où tu l'aurais oublié.

— Mais comment as-tu fait ? Ton don n'aurait pas dû…

— J'ai résolu le problème… Kaja-Rang m'a fourni la solution. En réalité, je la connaissais depuis longtemps, mais je ne m'en étais pas aperçu. Mon don va très bien et le pouvoir de l'épée répond de nouveau à mes appels. J'ai été tellement stupide que je rougirai de honte quand je te raconterai tout…

Richard rata une inspiration et ne put s'empêcher de tousser, puis

de grimacer de douleur.

— L'antidote ! s'écria Kahlan en lui prenant le bras. Que s'est-il passé ? Owen ne te l'a pas remis ?

La poitrine en feu, Richard eut une quinte de toux qui lui fit monter les larmes aux yeux.

— Eh bien…, souffla-t-il quand il eut un peu repris son souffle, il y a eu un problème… Ce n'était pas l'antidote, mais de l'eau aromatisée à la cannelle.

Kahlan se décomposa.

— Mais…

Elle regarda le cadavre de Nicholas, puis sa tête, quelques pas plus loin.

— Richard, le Chapardeur est mort… Comment allons-nous récupérer le bon flacon ?

— Il n'existe plus depuis longtemps ! Nicholas voulait ma mort, et il a dû détruire l'antidote dès qu'il l'a découvert. Il t'a donné un leurre pour pouvoir te capturer…

— Mais sans l'antidote, tout est perdu…, souffla Kahlan, passant en quelques instants de la joie de la renaissance au désespoir du deuil.

Chapitre 64

— Nous n'avons pas le temps de nous inquiéter au sujet du poison, dit Richard en aidant sa femme à se relever.

Pas le temps ? Alors qu'il avançait en titubant comme un ivrogne ?

Richard ouvrit une petite fenêtre et lança le signal convenu : un sifflement haut perché d'un banal pioui – mais pour Cara, officiellement, le cri redoutable d'un improbable faucon des pins à courte queue.

— J'ai utilisé une sorte d'échelle, expliqua Richard. Cara arrive…

Kahlan tenta d'approcher de son mari, mais elle se sentit étrangement mal à l'aise dans son propre corps. Elle vacilla sur quelques pas, les jambes raides comme des morceaux de bois. Bizarrement, elle brûlait d'envie de marcher à quatre pattes…

On eût dit qu'elle était une intruse dans son enveloppe de chair. Devoir respirer avec ses poumons, voir avec ses yeux et écouter avec ses oreilles lui semblait aberrant. Et le contact des vêtements, sur sa peau, la dérangeait en permanence.

Richard lui tendit la main pour l'aider à tenir debout. Si peu assurée qu'elle fût sur ses jambes, la jeune femme trouva que c'était quand même la pitié qui se moquait de la charité…

— Nous allons devoir nous battre pour sortir, dit Richard, mais nous recevrons de l'aide. Je te donnerai la première épée que je trouverai…

Richard souffla la flamme de l'unique bougie du réflecteur posé sur une étagère.

— Je ne suis pas encore habituée à être… eh bien… revenue en moi-même. Je doute de pouvoir sortir d'ici. Comme tu le vois, je suis à peine capable de marcher.

— Kahlan, nous n'avons pas le choix. Il faut nous en aller ! Je t'aiderai, et tu recouvreras tes réflexes en avançant.

— Tu tiens à peine debout !

Ayant atteint le sommet du poteau-échelle taillé par Richard, Cara passa d'abord la tête par la fenêtre, puis entra dans la pièce.

— Mère Inquisitrice, s'écria-t-elle, émerveillée, le seigneur Rahl a réussi !

— Inutile d'exprimer une telle surprise…, marmonna Richard en aidant la Mord-Sith à se réceptionner.

Cara jeta un coup d'œil plein d'indifférence au cadavre étendu sur le sol. En revanche, elle ne put s'empêcher de sourire quand Kahlan

l'enlaça.

— Vous n'imaginez pas à quel point je suis contente de vous revoir, Mère Inquisitrice !

— Et toi, si tu savais combien je me réjouis de te voir à travers mes propres yeux !

— Dommage que vous ayez passé un marché truqué avec ce maudit sorcier…

— Nous trouverons une autre solution, assura Kahlan.

Richard alla entrebâiller la porte et jeta un coup d'œil dehors. Puis il referma le battant et se retourna.

— Personne en vue… Les portes qui se trouvent sur la gauche et tout autour du balcon sont celles des cellules où ils enferment les femmes. L'escalier de droite est le plus proche, en sortant d'ici. En bas, il y a des chambres d'officiers et les dortoirs des soldats.

— Je suis prête, dit Cara.

— Prête pour quoi ? demanda Kahlan.

Richard prit sa femme par le bras.

— Tu vas devoir m'aider à voir…

— Le mal progresse si vite ? Tu es déjà aveugle ?

— Ne pose pas de questions… Nous allons devoir faire le tour du balcon et ouvrir les portes. Utilise tous tes talents de diplomate pour calmer les femmes. Nous allons les faire sortir avec nous.

Kahlan n'y comprenait plus rien. Le plan en cours n'avait aucun rapport avec celui que Nicholas et elle avaient entendu.

Eh bien, dans ce cas, l'Inquisitrice n'avait plus qu'à se laisser porter par les événements.

Dehors, le long du balcon en bois, il n'y avait ni lampes ni torches et la lune, cachée derrière les montagnes, ne fournissait presque aucune lumière.

La vision de Kahlan, lorsque Nicholas contrôlait son esprit, avait été brouillée comme si elle regardait à travers une vitre crasseuse. Ce soir, le ciel constellé d'étoiles paraissait plus beau que jamais à l'Inquisitrice. À la pâle lueur des astres, elle distinguait les bâtiments alignés sur tout le périmètre des fortifications.

Richard et Cara avaient commencé d'ouvrir les portes. Chaque fois, la Mord-Sith passait la tête dans la cellule pour tenir un bref discours aux prisonnières.

Certaines femmes sortaient en chemise de nuit. D'autres prenaient le temps d'enfiler des vêtements. Kahlan entendit des cris de bébés monter de quelques pièces.

Alors que Cara parlait aux femmes d'une cellule, Richard ouvrit la suivante et souffla à Kahlan :

— Entre et dis aux prisonnières que nous venons les aider à

s'enfuir. Précise que leurs hommes vont participer au sauvetage. Surtout, dis-leur qu'elles doivent faire le moins de bruit possible. Sinon, nous nous ferons prendre.

Kahlan entra, la démarche toujours hésitante, et réveilla une jeune Bandakar qui dormait dans un lit, sur sa droite.

La prisonnière s'assit en sursaut, terrifiée, mais ne cria pas. Kahlan tendit le bras et réveilla la femme couchée dans le lit d'à côté.

— Nous allons vous aider à fuir, mais il ne faudra pas faire de bruit. Vos hommes sont là pour vous aider. Vous avez une chance de recouvrer la liberté.

— Vraiment ? demanda la première Bandakar.

— Oui… C'est à vous de décider, mais je vous conseille de saisir cette chance… et de vous dépêcher.

Les femmes bondirent hors de leur lit et commencèrent de s'habiller.

Richard, Kahlan et Cara continuèrent à faire le tour du balcon. Comme ils demandèrent aux femmes déjà dehors de les aider à réveiller les autres, il fallut une dizaine de minutes pour que les centaines de prisonnières soient dehors et prêtes au départ. Ayant l'habitude de souffrir quand elles attiraient sur elles l'attention des soudards, les Bandakars étaient d'un calme remarquable. Elles voulaient à tout prix fuir cet enfer, et elles faisaient le nécessaire pour y parvenir.

Plusieurs femmes avaient de très petits bébés dont on leur laissait la garde pour l'instant. La plupart dormaient dans les bras de leur mère, mais certains pleuraient, et les pauvres femmes s'efforçaient en vain de les faire taire.

Mais ces sons familiers, avec un peu de chance, n'éveilleraient pas les soupçons des soldats.

— Attends ici, souffla Richard à Kahlan. Que personne ne descende avant que nous ayons baissé le pont-levis.

Cara sur les talons, Richard descendit en silence les marches et commença de traverser la cour.

Intrigués par les cris d'un bébé, des soldats sortirent d'un bâtiment pour voir ce qui se passait. Bien entendu, ils repérèrent le Sourcier et sa garde du corps et donnèrent l'alarme.

Kahlan entendit la note métallique si particulière. Richard venait de dégainer son épée. Mais des soudards sortaient à présent de tous les dortoirs. Par bonheur, habitués depuis trop longtemps à la docilité des Bandakars, les hommes de l'Ordre ne semblaient pas s'attendre à de gros problèmes. Ils se trompaient lourdement et le payèrent de leur vie dès qu'ils furent à portée de l'épée de Richard et de l'Agiel de Cara.

Les cris des mourants réveillèrent tout le camp. Encore en train

d'enfiler leurs vêtements, de nouveaux soldats déboulèrent dans la cour.

Malgré la pénombre, Kahlan vit que Richard avait atteint le pont-levis. Levant son arme, il l'abattit sur une des chaînes qui tenaient le tablier en place. Dans une gerbe d'étincelles, le maillon que visait le Sourcier se brisa.

Richard alla s'occuper de l'autre chaîne. Deux hommes tentèrent de l'intercepter, mais il n'eut aucun mal à les tailler en pièces.

Tandis que Cara se chargeait des nouveaux importuns qui accouraient, le Sourcier fit exploser la seconde chaîne. Aussitôt, le tablier bascula en avant. Richard poussa pour l'aider à prendre de la vitesse. Il n'eut pas à forcer longtemps. Entraîné par son poids, le pont-levis s'abattit sur les douves.

Les hommes qui attendaient dehors, leurs épées, leurs haches et leurs masses d'armes brandies, poussèrent un cri de guerre et se ruèrent à l'intérieur du camp.

Les soldats de l'Ordre leur barrèrent le chemin. L'ultime combat venait de commencer.

Du coin de l'œil, Kahlan vit que des soudards s'étaient engagés dans l'escalier, du côté opposé du balcon.

— Allez ! cria l'Inquisitrice aux prisonnières. C'est le moment de filer !

Saisissant la rampe pour ne pas perdre l'équilibre, Kahlan dévala les marches devant des centaines de femmes dont un bon nombre portaient un enfant dans les bras.

Richard courut jusqu'au pied de l'escalier et lança à sa femme une épée courte à la poignée enveloppée de cuir. L'Inquisitrice réceptionna l'arme juste à temps pour transpercer le cœur d'un soldat qui lui fondait dessus.

Owen sortit de la mêlée et rejoignit les prisonnières.

— Le pont-levis ! cria-t-il. Vite !

Les femmes entreprirent de traverser la cour. Quand elles passaient près des combattants, certaines s'arrêtaient puis se jetaient sur le dos d'un des soudards qui affrontaient les résistants d'Owen. Elles mordaient la nuque des soldats, leur griffaient les yeux, leur arrachaient les oreilles.

Les soudards ne faisaient pas la différence entre les hommes et les femmes, c'était une évidence depuis le début du conflit. Voyant plusieurs de leurs compagnes mourir, les prisonnières, loin de fuir, furent plus nombreuses encore à attaquer les hommes de Jagang.

Si elles avaient couru vers le pont-levis, elles auraient pu s'évader, mais elles préféraient lutter à mains nues contre des soldats entraînés ! Ces Bandakars étaient entre les mains des soudards depuis longtemps,

et Kahlan imaginait aisément ce qu'elles avaient enduré. Au fond, elle comprenait leur réaction… Elle se serait même jointe au combat, si son corps avait bien voulu lui obéir.

Entendant un bruit de pas, elle se retourna et vit qu'un homme courait vers elle. C'était Najari, le bras droit de Nicholas. Il la reluquait depuis sa capture, et il devait penser que l'heure de s'amuser avec elle avait sonné…

Kahlan aurait volontiers utilisé son pouvoir contre cette brute, mais elle redoutait que sa magie lui fasse défaut. Préférant ne prendre aucun risque, elle sortit l'épée qu'elle cachait dans son dos, la brandit et laissa Najari s'embrocher tout seul sur la lame.

Les yeux écarquillés, l'officier cria de douleur quand l'Inquisitrice fit tourner l'épée dans la blessure afin d'achever le travail. Terrorisé, Najari se pétrifia comme s'il craignait que ses mouvements aggravent encore sa situation. Mais elle était désespérée, et Kahlan abrégea son agonie en imprimant un mouvement ascendant à sa lame.

Quand elle eut dégagé l'épée, Najari se laissa tomber à genoux, les mains plaquées sur le ventre. L'air infiniment surpris, comme s'il venait de comprendre qu'il n'aurait jamais le trophée que lui avait promis Nicholas, il resta un instant en équilibre, puis bascula en avant.

En mourant, il déversa sur le sol ses entrailles rouges de sang.

Kahlan tourna la tête pour voir où en était la bataille. Campé devant le pont-levis, Richard taillait en pièces les hommes qui tentaient de prendre le contrôle de la sortie du camp. Des Bandakars venaient au secours du Sourcier. Tels des guerriers entraînés, ils frappaient les soudards dans le dos sans leur laisser l'ombre d'une chance.

Kahlan aperçut Owen, qui traversait la cour en direction d'un homme campé devant une porte, juste sous le balcon.

Le crâne rasé et la barbe noire, ce colosse avait des avant-bras énormes et ses épaules étaient deux fois plus larges que celles d'Owen.

— À nous deux, Luchan ! lança le Bandakar.

Les yeux rivés sur l'officier, il ne semblait plus voir ce qui se passait autour de lui.

Derrière Luchan, une silhouette féminine se découpa dans l'encadrement de la porte. L'officier se retourna et lui ordonna de rentrer, ajoutant qu'il allait s'occuper du crétin venu le défier.

Lorsque Luchan fit de nouveau face à la cour, Owen se tenait devant lui.

— Si tu retournais te cacher dans ton trou, vermisseau ? lança l'officier, les poings plaqués sur les hanches.

Owen ne lança aucun avertissement et ne formula aucune exigence. Suivant à la lettre les conseils de Richard, il bondit sur

Luchan et lui enfonça son couteau dans la poitrine.

Le boucher de l'Ordre avait sous-estimé son adversaire, et ça lui avait coûté la vie.

La jeune femme avança, s'arrêta près du corps de son défunt maître, baissa les yeux, regarda un moment le sang qui coulait de la blessure, puis leva la tête vers Owen.

Kahlan devina qu'il s'agissait de Marilee. Un instant, elle redouta qu'elle rejette Owen parce qu'il avait « initié un cycle de violence ».

Mais Marilee sauta au cou d'Owen et l'enlaça.

Puis elle se dégagea, saisit le couteau que tenait son promis, s'agenouilla près du cadavre et le larda de coups si puissants que la lame, chaque fois, s'enfonça jusqu'à la garde.

Devant ce spectacle, Kahlan devina sans peine comment Luchan avait traité sa prisonnière.

Sa colère épuisée, Marilee se releva et se jeta de nouveau dans les bras d'Owen.

Kahlan décida de rejoindre Richard, et elle se réjouit de constater que son corps lui obéissait normalement. Elle longea les murs pour contourner le champ de bataille. Des soldats l'aperçurent et imaginèrent bien entendu qu'elle ferait une proie facile. Ils ignoraient que l'Inquisitrice avait été initiée au maniement de l'épée dès le plus jeune âge – par son père, le roi Wyborn – et que le Sourcier de Vérité en personne s'était chargé de perfectionner sa technique. En particulier, il lui avait appris à tirer avantage de son physique : là où d'autres usaient de leur puissance, elle pouvait compter sur une vitesse hors du commun.

Les hommes qui l'agressèrent commirent là leur dernière erreur.

Des soldats parfaitement réveillés et prêts au combat sortaient maintenant des dortoirs. Tous se ruaient sur Richard, et ils étaient beaucoup trop nombreux, même pour le Sourcier. Les Bandakars faisaient de leur mieux, mais ils ne parviendraient pas à protéger leur chef.

L'affaire tournait mal.

Kahlan entendit un bruit assourdissant au moment où le mur d'enceinte du camp s'embrasa. Éblouie, elle dut se protéger les yeux avec les mains. En un clin d'œil, il faisait clair comme en plein jour. En même temps, une obscurité plus profonde que la pire nuit sans lune s'abattait sur le camp.

Un éclair né de la Magie Additive tourbillonnait dans un trou noir issu de la Magie Soustractive. En s'unissant, les deux forces pouvaient tout balayer sur leur passage.

On eût dit que le soleil de midi venait de s'écraser au milieu du camp. L'air lui-même parut aspiré par la chaleur et la lumière qui se dégageaient de ce vortex. Kahlan tenta d'inspirer, mais elle eut

l'impression d'inhaler du métal en fusion.

La fureur de Richard se concentra sur une cible. En quelques secondes, le sortilège double fit le tour du camp et tua tous les soldats de l'Ordre Impérial.

Puis la nuit redevint obscure et silencieuse.

Pétrifiés, les Bandakars se tenaient au centre d'une immonde mer de sang, de lambeaux de chair, de viscères et de fluides innommables.

La bataille était terminée, et les Bandakars l'avaient emporté. Heureuses d'êtres libres, les femmes se laissèrent enfin aller à pleurer de joie. Folles de reconnaissance, elles étreignirent leurs libérateurs, unissant dans leur allégresse ceux qu'elles connaissaient et ceux qu'elles voyaient pour la première fois.

Les hommes aussi pleuraient de bonheur et de soulagement.

Kahlan se fraya un chemin parmi cette foule débordante d'enthousiasme. Beaucoup d'hommes la saluèrent au passage, la remerciant d'avoir participé à la défaite de l'Ordre Impérial. Elle ne leur prêta pas attention et continua à courir vers Richard.

Il était appuyé au mur, Cara le soutenant discrètement. Il n'avait pas rengainé son épée, dont la pointe reposait sur le sol.

— Mère Inquisitrice, s'écria Owen, qui approchait aussi du Sourcier, je suis si content de vous revoir. Seigneur Rahl, j'ai le plaisir de vous présenter Marilee !

Quelques instants plus tôt, la jeune femme avait lardé de coups de couteau le cadavre de son tortionnaire. À présent, elle semblait trop intimidée pour parler et se contenta d'incliner humblement la tête.

Richard redressa les épaules et sourit.

— Ravi de te rencontrer, Marilee. Owen nous a parlé de toi, et nous savons combien tu comptes à ses yeux. Tout au long de cette aventure, tu as toujours eu la première place dans son cœur et dans son esprit. Par amour pour toi, il a trouvé la force de changer les choses dans l'Empire bandakar.

Marilee parut franchement dépassée par les événements.

— Le seigneur Rahl est venu à nous, et il ne nous a pas simplement sauvés, dit Owen à sa bien-aimée. Il m'a donné le courage de combattre pour ceux que j'aime. En fait, il l'a donné à tous les hommes qui l'ont rencontré…

Rayonnante, Marilee se dressa sur la pointe des pieds et embrassa le Sourcier sur la joue.

— Merci, seigneur Rahl… Je n'aurais jamais cru que mon Owen pouvait accomplir de tels exploits.

— Ma petite, marmonna Cara, nous avons eu de sacrés doutes à son sujet, tu peux me croire ! (Elle tapa sur l'épaule du Bandakar.) Mais il s'en est bien sorti !

— Ce que j’ai vécu ici m’aide à mesurer la valeur de ce que vous avez apporté à mon peuple, seigneur, dit Marilee.

Richard sourit aux deux jeunes gens, mais il ne put étouffer une quinte de toux.

Partout dans le camp, l’allégresse se dissipa. Des hommes et des femmes accoururent pour aider leur sauveur.

— Richard, non ! cria Kahlan quand elle vit du sang couler sur le menton de son mari.

Quand on l’eut allongé sur le sol, le Sourcier fit signe à sa femme de s’agenouiller près de lui.

Des larmes ruisselant sur les joues, Cara lui tenait la main.

Arrivé au bout de ses forces, Richard cédait aux assauts du poison et il n’y avait plus rien à faire pour lui.

— Owen, dit-il entre deux accès de toux, nous sommes loin de ta ville ?

— Non, seigneur… Quelques heures, si nous nous dépêchons.

— L’herboriste qui a conçu le poison et l’antidote vivait bien à Witherton ?

— Oui. Sa maison y est toujours.

— Emmène-moi là-bas !

— Bien sûr seigneur, répondit Owen, visiblement surpris.

— Et vite ! ajouta Richard.

Il voulut se relever mais n’y parvint pas.

— Il nous faut de quoi fabriquer une civière ! cria Tom en accourant, Jennsen à ses côtés. Nous nous relaierons pour le porter, par équipe de quatre. On devrait arriver vite à destination !

Des hommes entrèrent dans les bâtiments en quête du matériel nécessaire à la fabrication d’une civière.

Chapitre 65

Kahlan saisit la petite boîte, sur l'étagère, et retira le couvercle. La poudre était jaune, comme il convenait. Se penchant, l'Inquisitrice montra sa trouvaille à Richard, toujours allongé sur sa civière.

Il prit une pincée de poudre, la sentit, la goûta et hocha la tête.

— Il en faut très peu, dit-il.

Il déposa un peu de poudre dans la paume de sa femme et, trop las pour songer à remettre le reste dans la boîte, le laissa tomber sur le sol.

Kahlan versa cet ingrédient dans la bouilloire qui chauffait sur une cuisinière.

Des sachets d'herbes infusaient dans d'autres récipients. Sur une table, des champignons séchés avaient été mis à tremper dans de l'huile. Un peu partout, des Bandakars émiettaient des plantes ou râpaient des racines.

— De la lobélie séchée…, murmura Richard, les yeux fermés.

— De la lobélie ? répéta Owen, perplexe.

— C'est une herbe…

Owen approcha des étagères et commença de chercher. Il y avait des centaines de petits bocaux dans la boutique de l'herboriste de Witherton.

Cet endroit exigu et mal éclairé ne ressemblait pas aux herboristeries que Kahlan avait vues ailleurs, mais l'homme détenait un impressionnant stock de produits. Et c'était avec ces ingrédients, sans nul doute, qu'il avait fabriqué l'antidote.

— Voilà ! s'écria Owen. (Il montra un sachet à Richard.) Il y a écrit « lobélie » sur l'étiquette.

— Piles-en une petite quantité – l'équivalent de la moitié de l'ongle de ton pouce. Tamise les fibres et jette-les, puis verse le reste dans la coupe que tu as remplie de l'huile la plus sombre.

Richard avait de solides connaissances au sujet de la flore, mais largement insuffisantes pour pouvoir préparer l'antidote.

Son don semblait le guider, et il lui laissait la bride sur le cou.

Le Sourcier était-il en transe ou au bord du coma ? Kahlan elle-même aurait été incapable de le dire. Il respirait de plus en plus mal, et personne ne savait comment le soulager. S'il ne se passait rien, il ne survivrait plus très longtemps, c'était évident. Sur la civière, il était installé confortablement, mais ça ne l'aiderait pas à se rétablir.

Pour Kahlan, le voyage jusqu'à Witherton, pourtant très court, avait paru durer une éternité.

— De la mille-feuille…, dit Richard.

— Sous quelle forme ? demanda Kahlan.

— Liquide…

La jeune femme explora les étagères et découvrit un flacon étiqueté « essence de mille-feuille ».

— Combien ? demanda-t-elle en s'accroupissant près de Richard. (Elle lui glissa le flacon dans une main.) Quelle quantité ?

— Ce flacon est plein ?

Kahlan retira le bouchon et regarda.

— Oui.

— La moitié… À mélanger avec une des autres huiles…

— J'ai trouvé la grande camomille, annonça Jennsen en sautant de la chaise où elle était perchée.

— Fais-en une teinture, dit Richard.

Kahlan reboucha le flacon de mille-feuille et se pencha sur son mari.

— Que faut-il faire ensuite ?

— Une infusion de bouillon-blanc…

— Bouillon-blanc, bouillon-blanc…, répéta Kahlan en retournant au travail.

Une bonne demi-douzaine de personnes obéissaient aux instructions de Richard, l'aidant à préparer le seul produit susceptible de lui sauver la vie. L'opération était compliquée, car certaines décoctions devaient être mélangées aux autres à un moment très précis, et la moindre erreur risquait de réduire tous ces efforts à néant.

Richard fit signe à Owen, qui s'essuya les mains sur le devant de son pantalon et approcha de son seigneur.

— Froid…, souffla le Sourcier. L'antidote doit être froid. Il faut trouver un moyen de le rafraîchir très vite.

Owen réfléchit un moment.

— Il y a un ruisseau, pas très loin d'ici.

— Verse toutes les infusions et les poudres dans la grande bouilloire. Puis va la plonger dans le cours d'eau. Mais ne l'immerge pas surtout, sinon, l'antidote sera fichu. Il ne faut pas ajouter de liquide.

— C'est compris…, répondit le Bandakar.

Sans dissimuler son impatience, il attendit que Kahlan ait fini de verser les différents ingrédients dans la bouilloire.

L'Inquisitrice ignorait si ce qu'elle faisait avait un sens, mais Richard avait le don, et il était à l'évidence parvenu tout seul à résoudre le problème que lui posait son pouvoir. Si la magie l'aidait à fabriquer l'antidote, il avait une chance de s'en tirer. Sinon, il était

condamné…

Kahlan tendit la bouilloire à Owen, qui sortit aussitôt de la boutique. Cara le suivit, décidée à veiller sur la seule chose au monde qui pouvait sauver la vie de son seigneur.

Jennsen s'assit près de Richard et lui prit la main. Kahlan s'installa de l'autre côté de la civière et saisit l'autre main de son mari.

Maintenant, il fallait attendre le retour d'Owen et de Cara.

Sur le seuil de la boutique, Betty agitait frénétiquement la queue chaque fois que Jennsen ou Kahlan regardaient dans sa direction. On eût cru qu'elle voulait avoir des nouvelles rassurantes de son ami humain.

Après ce qui parut des heures, Owen revint avec la bouilloire. En réalité, Kahlan le savait, il s'était écoulé beaucoup moins de temps que ça.

— Filtrez le liquide à travers un morceau de tissu, dit Richard. À la fin, n'essorez pas le filtre. Laissez simplement couler jusqu'à ce que vous obteniez une demi-tasse de produit. Puis ajoutez les huiles et les essences…

Sous le regard tendu de ses compagnons, Kahlan se chargea en personne de toute l'opération.

— Remue avec un bâtonnet de cannelle, dit Richard quand elle eut terminé.

— J'en ai vu quelque part, dit Owen.

Il chercha sur les étagères, trouva ce qu'il voulait et tendit un bâtonnet à Kahlan, qui commença de remuer la décoction de couleur jaune.

— Les huiles et l'eau ne se mélangent pas, dit-elle au bout d'un moment.

— Continue…, souffla Richard. Ça viendra d'un seul coup…

Malgré ses doutes, Kahlan persévéra. Les huiles formaient des boules qui refusaient de se dissoudre dans l'eau qu'elle venait de filtrer. Et les choses semblaient se compliquer à mesure que le liquide refroidissait.

Tout ça ne servait à rien ! Depuis le début, c'était n'importe quoi !

Soudain, le liquide devint plus… onctueux. Refusant de dire à Richard que ça ne marchait pas, Kahlan continua à remuer malgré son désespoir.

Puis un miracle se produisit. En un clin d'œil, la décoction s'était transformée en un liquide sirupeux parfaitement transparent.

— Richard, j'ai réussi ! Que faut-il faire, maintenant ?

— C'est prêt. Fais-moi boire…

Jennsen et Cara aidèrent le Sourcier à s'asseoir. Tenant la précieuse tasse à deux mains, Kahlan la plaça devant les lèvres de son

mari et l'inclina légèrement pour l'aider à boire.

Richard eut du mal à déglutir, et il fallut un long moment pour qu'il ait tout ingéré. Il y avait beaucoup plus d'antidote que dans les flacons précédents, mais ça devait être nécessaire, après avoir accumulé autant de retard.

Quand Richard eut bu, Kahlan posa la tasse sur le comptoir de la boutique, puis lécha la goutte de liquide qui venait de tomber sur son index. L'antidote avait un goût de cannelle, il était très sucré et à la fois très épicé.

Tout semblait coller.

Quand Richard eut repris son souffle – car boire l'avait épuisé – Cara et Jennsen l'aidèrent à se rallonger.

Il tremblait et paraissait au bord de l'évanouissement.

— Laissez-moi me reposer, maintenant, murmura-t-il.

Sur le seuil, Betty bêla plaintivement pour indiquer qu'elle aurait voulu entrer.

— Il va se rétablir, dit Jennsen à son amie. Reste où tu es et laisse-le dormir.

La chèvre se coucha devant l'entrée de la boutique afin d'attendre avec les humains.

La nuit serait longue, devina Kahlan, certaine d'être incapable de fermer l'œil avant de savoir si son mari survivrait.

— Il y en a un autre, là, dit Zedd en tendant un bras. Encore du nettoyage pour toi, Chase !

Comme à l'accoutumée, le garde-frontière portait une cuirasse recouverte d'une cotte de mailles. La boucle de sa large ceinture représentait l'emblème des membres de sa périlleuse profession, et il était plus bardé d'armes qu'un régiment en campagne. Sa panoplie allait de simples petites piques d'acier – idéales pour transpercer le crâne d'un adversaire, pendant un corps à corps – à une énorme hache de guerre destinée à décapiter en série les importuns qui se dressaient sur le chemin du colosse.

Chase maniait toutes les armes du monde avec la fluidité d'un expert.

Depuis quelque temps, les compétences d'un garde-frontière paraissaient moins utiles et Chase avait craint de se retrouver sans emploi. Mais il n'y avait plus aucun risque, désormais.

Il s'approcha du cadavre gisant sur le chemin de ronde et retira le couteau planté dans sa poitrine.

— C'est là qu'il était ! s'exclama-t-il. (Il leva l'arme à hauteur de ses yeux pour l'examiner.) J'avais peur de l'avoir perdu…

Après avoir rengainé la lame dans un fourreau vide pendu à sa ceinture, Chase prit le mort par la taille de son pantalon, le souleva sans la moindre difficulté, approcha des créneaux et jeta son fardeau dans le vide.

Zedd se pencha pour suivre la chute du corps. Il y avait un à-pic de plusieurs milliers de pieds avant qu'un objet pût entrer en contact avec la paroi de la montagne. Et il fallait ajouter quelques milliers de pieds pour atteindre la forêt, au pied du mont.

Alors que le soleil disparaissait à l'horizon, les nuages se coloraient de jaune et d'orange. Vue de si haut, Aydindril paraissait toujours formidablement belle. Hélas, c'était désormais une ville fantôme…

— Chase, Zedd ! appela Rachel, campée sur le seuil d'une porte. Le ragoût est prêt.

— Fichtre et foutre ! s'écria le vieux sorcier en levant les bras au ciel. Il était temps ! Un honnête homme peut mourir de faim en attendant que ces ragoûts de malheur soient cuits.

Plaquant sur sa hanche la main qui tenait une louche, Rachel pointa vers Zedd un index accusateur.

— Si tu continues à jurer, tu seras privé de dîner !

Chase lâcha un gros soupir puis regarda le vieux sorcier.

— Et tu penses avoir des problèmes ? Tu croirais qu'une fillette qui ne m'arrive pas à la taille puisse m'empoisonner la vie à ce point ?

— Elle est toujours comme ça ? demanda Zedd en emboîtant le pas à son compagnon.

Au passage, Chase ébouriffa les cheveux de la gamine.

— Toujours, confirma-t-il.

— Et son ragoût, il est bon ? Assez pour que je surveille mon langage ?

— C'est ma nouvelle maman qui m'a appris à cuisiner, rappela Rachel. Avant de sortir, Rikka a goûté et elle s'est régalée.

Zedd passa une main dans ses cheveux blancs en bataille.

— Eh bien, Emma est la meilleure cuisinière que je connaisse…

— Dans ce cas, tiens-toi bien, et tu auras même des biscuits salés.

— Des biscuits salés ?

— Bien sûr. C'est délicieux avec un ragoût.

— Sans blague ? C'est ce que j'ai toujours pensé…

— Avant de t'emballer, Zedd, dit Chase, laisse-moi découvrir si sa cuisine est bonne. Je détesterais que tu t'engages à être « gentil » pour une tambouille immangeable.

— Friedrich m'a aidée, précisa Rachel, et il est très content du résultat.

— Nous verrons…, marmonna Chase.

Rachel lui brandit soudain sa louche sous le nez.

— Avant, tu dois aller te laver les mains ! Je t'ai vu jeter ce cadavre dans le vide. Pas question de t'asseoir à table avec les mains sales !

Chase coula à Zedd un regard accablé.

— Quelque part, un jeune garçon s'amuse innocemment – sans doute avec une grenouille morte, ou quelque chose dans ce genre – sans penser au jour sinistre où il passera la bague au doigt de notre damoiselle « lave-toi-les-mains-avant-de-manger »…

Zedd sourit. Quand Chase avait décidé d'adopter Rachel, il avait été ravi. La petite aussi – et apparemment, ça continuait. Elle adorait son père adoptif et aurait fait n'importe quoi pour lui.

Alors que Zedd s'attaquait à sa troisième assiette de ragoût, dans la salle à manger où crépitait un bon feu dans la cheminée, il songea que la forteresse ne lui avait plus semblé si amicale depuis des décennies.

C'était à cause de Rachel. Cet endroit avait besoin que des enfants s'amusent et courent dans ses couloirs…

Le vieux sorcier regarda Friedrich, l'homme que Richard lui avait envoyé pour le prévenir d'une attaque imminente. Voyant qu'il était arrivé trop tard, Friedrich avait su utiliser son cerveau. Richard lui ayant parlé de son vieil ami Chase, il s'était lancé à sa recherche.

Pendant que le garde-frontière était allé libérer Zedd et Adie, Friedrich avait regagné la forteresse pour espionner ceux qui l'avaient envahie. Prenant garde à ne pas être repéré par la sœur qui supervisait les opérations, il avait fourni à ses amis de précieuses informations sur le nombre d'envahisseurs et sur leurs habitudes. Puis il avait participé à la reconquête du fief.

Zedd appréciait le vieux doreur. Non content d'être redoutable, un couteau à la main, il était d'une compagnie des plus agréables. Ayant été marié à une magicienne, Friedrich osait par exemple converser avec Zedd sans être intimidé par son statut de Premier Sorcier. De plus, il était une source intarissable d'informations sur D'Hara, où il avait vécu toute sa vie.

Rachel brandit fièrement un petit faucon finement sculpté.

— Regarde, Zedd ! Friedrich l'a fait pour moi ! As-tu jamais rien vu de plus beau ?

— Sûrement pas…

— Ce n'est rien ! s'exclama Friedrich. Si j'avais une feuille d'or, tu verrais le résultat ! C'était mon métier, vous savez ? (Il s'adossa à son siège et sourit.) Jusqu'à ce que le seigneur Rahl me nomme garde-frontière…

— Mes amis, dit Zedd aux deux hommes, il ne faut pas se voiler la face. La forteresse est plus vulnérable que jamais face à des attaquants

dépourvus de magie. Je peux me charger des sorciers et des magiciennes, mais pour le reste, j'ai des problèmes…

— On l'a bien vu, oui…, marmonna Chase.

— Comme tu dis ! Bref, voici ce que j'ai pensé : puisqu'il n'y a plus de frontière à garder, vous accepterez peut-être de m'aider à défendre la forteresse. En fait, vous auriez la responsabilité de tout ce qui n'est pas magique, puisque je ne suis pas très doué pour ça. Comprenez bien que c'est une mission cruciale !

Accoudé à la table, Chase finit de mâcher un biscuit tout en remuant distraitement son ragoût.

— Si Jagang attaque de nouveau avec des trous dans le monde, dit-il, ce sera un désastre… Emma comprendra, je suppose…

— Fais-la venir ici, proposa Zedd.

— Ici ?

— Il y a largement assez de place, non ?

— Et les enfants, Zedd ? Tu sais que j'en ai beaucoup, et ils vont courir partout, s'amuser dans les couloirs, crier à tue-tête… Bref, ils te feront tourner en bourrique. (Chase regarda Rachel du coin de l'œil.) De plus, ils sont tous très laids, comme tu le sais.

La petite fille dissimula son sourire derrière un biscuit.

Zedd se souvint de l'époque bénie où des cris d'enfants retentissaient tous les jours dans les couloirs de la forteresse.

— Oui, ce sera pénible, mentit-il, mais pour la défense de mon fief, je suis prêt à consentir bien des sacrifices.

— Et ma sœur Lee pourrait amener Matou, proposa Rachel. Tu sais, le chat que tu lui as confié…

— Cette bonne vieille canaille ! s'exclama le sorcier. Voilà un bail que je n'ai pas vu mon chat. Lee le traite bien ?

— Oh oui ! Nous prenons tous soin de lui.

— Qu'en penses-tu Rachel ? demanda Chase. Tu voudrais vivre dans cet endroit poussiéreux avec ce bon vieux Zedd ?

Rachel courut se jeter contre Chase et lui passa les bras autour des jambes.

— Oui, j'adorerais ça ! Ce serait formidable !

— Dans ce cas, soupira Chase, l'affaire est entendue. Mais il faudra bien te tenir et ne pas déranger notre ami en faisant trop de bruit.

— C'est promis, dit Rachel. (Elle jeta un regard interrogateur à Zedd.) Maman devra entrer par le petit tunnel, comme nous l'avons fait ?

Le vieux sorcier sourit.

— Non, elle passera par la grande porte, comme il se doit pour une gente dame. (Zedd se tourna vers Friedrich.) Et toi, garde-frontière ? Veux-tu continuer de servir le seigneur Rahl en défendant la forteresse ?

Pensif, le vieil homme fit mine d'étudier l'oiseau de proie qu'il avait sculpté pour Rachel.

— En attendant les attaques, continua Zedd, tu pourras t'occuper de tous les objets dorés qui ont terriblement besoin d'une retouche. Que dirais-tu de devenir le doreur officiel de la forteresse ? Ici, nous ne manquons pas de feuilles d'or. Et si les habitants d'Aydindril reviennent un jour, tu seras débordé de clients…

Friedrich baissa les yeux sur la table.

— Je ne sais pas trop… Cette aventure ne m'a pas déplu, mais depuis la mort de ma chère Althea, plus rien ne m'intéresse vraiment.

— Je sais ce que c'est…, souffla Zedd. J'avais une femme, dans le temps… À mon avis, exercer un métier te fera du bien…

Friedrich eut l'ombre d'un sourire.

— J'en doute, sorcier, mais pourquoi ne pas essayer ? Au point où j'en suis, ça ne me fera pas de mal…

— Parfait ! s'exclama Chase. J'aurai quelqu'un pour m'aider quand je devrai enfermer dans le donjon une bande de sales gosses.

Rachel eut un petit rire mutin qui en disait long sur la terreur que lui inspirait son père adoptif.

— Eh bien, compagnon Friedrich, dit Chase en se levant, si nous devons devenir des gardes-forteresse, il convient de faire des rondes et de prendre des mesures de sécurité. Vu la taille de ce complexe, Rikka ne crachera pas sur un peu d'aide.

— Pensez aux champs de force ! lança Zedd alors que les deux hommes se dirigeaient vers la porte.

Dès qu'ils furent sortis, Rachel donna un nouveau biscuit au vieux sorcier.

— Quand nous vivrons ici, dit-elle, nous essaierons de ne pas te déranger, Zedd.

— Tu sais, la forteresse est très grande. Si tes frères, tes sœurs et toi avez envie de jouer un peu, je doute que ça m'empêche de méditer…

— Vraiment ?

Le vieil homme sortit de sa poche la balle aux lignes bleues et roses et la posa sur la table.

Rachel en écarquilla les yeux de surprise.

— Je l'ai trouvée, dit Zedd en désignant la balle avec son biscuit. Un jouet se porte beaucoup mieux lorsque quelqu'un s'amuse avec lui, et je juge ça tout à fait normal. Tu crois que cette balle plairait à tes frères et sœurs ? La faire rebondir dans les couloirs doit être sacrément drôle, non ?

— Et tu nous laisserais faire ?

— Bien sûr.

— Sans blague ?

— Parole de sorcier !

— Je pourrais commencer à jouer dans les couloirs sombres qui font tous ces bruits bizarres. Comme ça, tu ne serais pas plus dérangé que maintenant.

— Ce vieux complexe produit sans cesse des bruits bizarres. Une balle ne devrait pas aggraver les choses…

Rachel sauta sur les genoux du vieil homme et lui passa les bras autour du cou.

— T'enlacer est plus facile, maintenant que tu as réussi à te débarrasser de ce méchant collier.

— Oui, ma chérie, c'est plus facile… Et je suis content d'avoir trouvé ce qu'il me fallait pour me libérer.

— J'aimerais que Richard et Kahlan soient là. Pour jouer à la balle, mais pas seulement. Parfois, ils me manquent si fort que j'en pleurerais.

— Moi aussi, mon enfant… Moi aussi…

— Allons, ne sois pas si triste, Zedd ! Tu verras, je ne ferai pas assez de bruit pour te déranger.

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète… (Le vieil homme brandit un index décharné.) En revanche, j'ai peur qu'il te reste beaucoup à apprendre au sujet des balles et de la façon de jouer avec.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr ! Quand on s'amuse avec une balle, rire très fort va de soi. C'est comme les biscuits et le ragoût…

Rachel plissa le front, se demandant si c'était du lard ou du cochon.

Zedd la posa sur le sol.

— Tu veux une preuve ? Viens jouer avec moi, et je te montrerai.

— Vraiment ?

Le vieil homme se leva puis ébouriffa les cheveux de la fillette.

— Encore une fois, parole de sorcier ! Voyons si tu es capable d'apprendre à cette balle comment s'amuser quand on est un jouet digne de ce nom.

Chapitre 66

À l'ombre d'un bosquet de chênes blancs, Richard s'adossa confortablement à un rocher et regarda onduler les cimes des érables, dans le lointain. Après l'orage de la veille, la terre embaumait. Depuis, les nuages s'étaient enfuis, laissant derrière eux un ciel bleu parfaitement dégagé.

Richard se sentait tout à fait bien pour la première fois depuis des semaines.

Il avait fallu trois jours pour qu'il ne souffre plus du tout des effets du poison. Son don l'avait aidé à ramener Kahlan à la vie, puis à se sauver lui-même…

Les citadins de Witherton s'efforçaient de reprendre le cours de leur existence. Avec tant de tués, les choses ne seraient pas faciles pour eux. Tant d'amis et de membres de leur famille manquaient à l'appel…

Mais ils étaient libres, et pressentaient qu'un avenir meilleur les attendait. Cela dit, ils devraient défendre cette liberté, et ça non plus, ce ne serait pas un jeu d'enfant.

Richard laissa son regard errer dans la vallée, derrière la cité. Des hommes et des femmes travaillaient aux champs ou s'occupaient des animaux. Ils reprenaient le cours normal de leur vie, et le Sourcier avait hâte d'en faire autant. Cet endroit l'avait tenu éloigné d'affaires importantes et de gens qui l'attendaient impatiemment.

Mais cette aventure n'était pas pour autant dépourvue de sens. Un jour, son impact sur l'histoire de l'humanité serait clair. Pour l'instant, il restait mystérieux.

Mais une chose était évidente : le monde ne serait plus jamais pareil.

Richard vit Cara et Kahlan sortir de la ville. Betty gambadait à leurs côtés, avide de connaître la prochaine étape du voyage. Jennsen avait dû laisser la bride sur le cou à son amie. Après une vie passée à bouger sans cesse, la chèvre avait des fourmis dans les pattes, et ça pouvait se comprendre. C'était peut-être pour ça qu'elle collait aux basques de Richard et de Kahlan. En eux, elle avait reconnu d'éternels voyageurs qui lui ressemblaient comme un frère et une sœur…

— Alors, que va-t-elle faire ? demanda Richard une fois que Kahlan l'eut rejoint.

— Je n'en sais rien, dit l'Inquisitrice en posant son sac à côté de

celui du Sourcier. Je crois qu'elle veut que tu sois le premier à le savoir…

— Elle est écartelée et ne sait que faire, dit Cara en posant également son sac.

— Richard, comment vas-tu ? demanda Kahlan.

Du bout des doigts, elle caressa l'épaule de son mari. Un contact à la fois tendre et apaisant.

— Combien de fois devrai-je te dire que je suis en pleine forme ?

Sur ces mots, il sortit de son sac un morceau de viande séchée et le dévora à belles dents.

Jennsen, Tom, Owen, Marilee, Anson et un petit groupe de résistants venaient de franchir les portes de la ville. Sans cesser de mâcher, Richard les regarda approcher.

— J'ai faim, dit Kahlan. Tu me donnes un peu de viande ?

— Bien sûr !

Richard sortit d'autres morceaux de viande et les distribua à sa femme et à la Mord-Sith.

— Seigneur Rahl, dit Anson quand le petit groupe arriva, nous sommes venus vous saluer. Si ça ne vous dérange pas, nous vous accompagnerons sur un bout de chemin.

— Ce sera un plaisir, mon ami.

— Seigneur Rahl, s'inquiéta Owen, pourquoi mangez-vous de la viande ? Vous venez de rétablir l'harmonie de votre don. N'est-il pas dangereux de rompre l'équilibre ?

— Non, répondit le Sourcier. En fait, tous mes ennuis venaient de ma fausse conception de l'équilibre.

Owen ne cacha pas sa perplexité.

— Que voulez-vous dire, seigneur ? Vous nous avez affirmé que la privation de viande compensait les vies que vous êtes parfois obligé de prendre. Après la bataille, dans le camp, vous devez avoir terriblement besoin d'équilibre.

Richard prit une profonde inspiration et la relâcha lentement. Qu'il était bon de pouvoir s'emplir ainsi les poumons !

— En fait, dit-il, je vous dois des excuses. Vous m'avez tous écouté alors que je ne m'écoutais pas moi-même…

» Kaja-Rang a tenté de m'aider avec les mots écrits sur le socle de sa statue. Ceux que je vous ai répétés : « Méritez votre victoire. » Car ils s'adressaient en premier lieu à moi.

— Je ne comprends pas, avoua Anson.

— Je vous ai dit que votre vie vous appartenait et que vous aviez le droit de la défendre. Pourtant, je croyais devoir compenser les vies que je prenais au combat – en ne mangeant pas de viande, par exemple. Ça revenait à dire que me défendre et protéger des innocents

était immoral et que je devais me faire pardonner d'une façon ou d'une autre. Voilà pourquoi mon don s'est « déréglé ».

— Mais la magie de ton épée ne t'obéissait plus, rappela Jennsen.

— Exactement, et c'est ça qui aurait dû m'orienter plus tôt vers la solution. Mon don et la magie de l'arme sont deux entités bien distinctes, pourtant, toutes deux réagissaient de la même façon à mon illogisme. L'épée m'a fait défaut parce que je pensais, au plus profond de moi-même, que l'usage de la violence, même contre des monstres, n'était pas tout à fait justifié.

» Le pouvoir de l'épée dépend du système de pensée de son propriétaire. Il s'active uniquement contre les gens que le Sourcier perçoit comme des ennemis. La lame est impuissante contre mes amis. C'est la clé du problème, et j'aurais dû comprendre beaucoup plus tôt.

» Quand j'affirmais que la violence de l'épée devait être compensée, je trahissais la faiblesse de mon raisonnement : croire que mes actes étaient en partie injustifiés. La philosophie perverse dans laquelle j'ai grandi – la même que celle des Bandakars, en somme – m'incitait à penser que tuer est toujours mal. Du coup, la magie de l'arme s'est détournée de moi.

» Comme mon don, cette magie, pour m'assister, avait besoin que je prenne conscience d'une vérité fondamentale : il n'y a pas besoin de compenser une juste violence, car c'est la seule façon d'agir qui soit vraiment morale dans certaines situations.

» En me privant de viande, je montrais simplement que je partageais inconsciemment les valeurs que vous, les Bandakars, défendiez avant notre rencontre. Bref, je condamnais aveuglément toute forme de violence.

» Imaginer que je ne devais pas consommer de la viande revenait à nier la nécessité morale de l'autodéfense et de la protection de la vie. Chercher un « équilibre » alors que j'avais raison d'agir comme je le faisais a provoqué les migraines qui ont failli me tuer. Et c'est ça qui m'a privé pendant un temps de la magie de ma lame.

» Je me détruisais moi-même…

Richard avait violé la Première Leçon du Sorcier en croyant à un mensonge – tuer est toujours mal – parce qu'il avait peur qu'il soit vrai. Entre autres choses, il avait négligé la Deuxième Leçon – « Les pires maux découlent des meilleures intentions » – et totalement ignoré la Sixième : « Le seul souverain dont on doit accepter le joug est la raison. »

La défaillance de son don et du pouvoir de l'épée était le résultat direct d'un processus de pensée aberrant.

Par bonheur, la Huitième Leçon l'avait remis sur le bon chemin, et il avait mis le doigt sur le défaut de sa cuirasse philosophique. Dès lors, tout s'était arrangé.

Car le Sourcier s'était soumis à la Huitième Leçon.

— Je devais comprendre que mes actes étaient moraux et n'avaient nullement besoin d'être compensés, continua Richard. Parfois, tuer n'est pas seulement justifié, mais hautement moral !

» Il m'a fallu comprendre en profondeur ce que je m'efforçais de vous enseigner. N'est-ce pas ironique ? Je devais me convaincre que je méritais la victoire !

Owen regarda ses compagnons puis se gratta pensivement le crâne.

— Tout bien pesé, nous pouvons comprendre, je crois, que vous ayez commis cette erreur de jugement…

— Eh bien, dit Jennsen, qui avait écouté attentivement la conversation, je suis sacrément contente d'être un trou dans le monde. L'existence d'un sorcier semble rudement compliquée !

Tous les Bandakars approuvèrent du chef.

— Beaucoup de choses sont difficiles en ce bas monde, dit Richard en souriant à sa sœur. Comme ta réflexion, par exemple. Qu'as-tu décidé, à la fin ?

Jennsen croisa les mains puis regarda Owen, Anson et les autres Bandakars.

— Eh bien, cet empire n'est plus peuplé de bannis – et encore moins de vaincus ! Ce pays appartient à l'empire d'haran, et son peuple lutte pour les mêmes valeurs que nous.

» Richard, j'aimerais rester ici un moment, et aider les Bandakars à reprendre leur place dans le monde, comme tu m'as appris à le faire. C'est une mission exaltante, et toutes tes suggestions seront bienvenues, seigneur Rahl.

Richard sourit à sa sœur et ébouriffa ses magnifiques cheveux roux.

— Cependant, il y a une condition, ajouta Jennsen.

— Une condition ? répéta Richard.

Méfiant, il retira sa main.

— Oui. Je suis une Rahl, et en tant que telle, j'ai droit à une protection. Je pourrais devenir la cible d'une cohorte d'assassins, tu sais. Jagang adorerait me…

Richard prit Jennsen dans ses bras et la serra assez fort pour lui imposer le silence.

— Accordé ! lança-t-il en riant. Tom, tu es un protecteur des membres de la lignée Rahl. Aujourd'hui, je te charge de veiller sur ma sœur, Jennsen Rahl. C'est une mission importante qui me tient particulièrement à cœur.

— Vous êtes sûr, seigneur ? demanda Tom.

Jennsen se dégagea des bras de son frère.

— Bien entendu qu'il est sûr ! lança-t-elle. Il n'a pas l'habitude de

raconter n'importe quoi !

— As-tu entendu ce qu'a dit la dame, Tom ? demanda Richard. Je suis absolument sûr.

Le colosse blond eut un sourire de petit garçon.

— Dans ce cas, je jure de la protéger, seigneur Rahl.

Jennsen désigna les hommes debout derrière elle, puis la ville, dans le lointain.

— Depuis que je suis avec eux, les Bandakars ont compris que je n'ai rien d'une envoûteuse. Quant à Betty, ils savent qu'elle n'est pas un familier – même si j'ai eu quelques doutes à son sujet, dernièrement.

Richard regarda la chèvre, qui inclina la tête.

— À part Betty, aucun de nous ne saura jamais ce que Nicholas mijotait, dit Richard.

Consciente qu'on parlait d'elle, la chèvre agita fièrement la queue.

Jennsen lui tapota gentiment le ventre.

— Maintenant que les Bandakars savent qui je suis, reprit-elle, je pense pouvoir jouer un rôle important auprès d'eux. (Elle dégaina son couteau à la garde d'argent ornée d'un « R ».) Si tu es d'accord, Richard, je propose d'être la représentante officielle des Rahl dans l'Empire bandakar.

— Une excellente idée, ma sœur.

— Oui, très bonne, renchérit Kahlan. Mais n'attends pas trop longtemps avant d'aller rejoindre Nathan et Anna à Hawton. Ils t'aideront à défendre les Bandakars quand l'Ordre Impérial contre-attaquera.

— Nathan et Anna ne devraient pas être plutôt avec vous ? Pour vous assister ?

— Anna pense qu'elle doit diriger la vie de Richard, dit Kahlan. Je doute fort que ses choix soient toujours les bons… (Elle glissa un bras sous celui de Richard.) Il est le seigneur Rahl, désormais. C'est à lui de décider, et à personne d'autre.

— Anna et Nathan se sentent responsables de nous, expliqua Richard. Nathan est un prophète, et cette forme de magie exige bel et bien une compensation qui se nomme « libre arbitre ». J'incarne l'équilibre, dans ce cas précis. Nos deux amis n'aiment pas beaucoup ça, mais j'ai besoin d'être loin d'eux, au moins pour le moment.

» Mais ce n'est pas tout… Je crois sincèrement qu'ils doivent aider les Bandakars. Nous savons combien les trous dans le monde peuvent être utiles à Jagang. S'ils veulent préserver leur liberté, les Piliers de la Création ont besoin de guides avisés. Anna et Nathan seront aussi en mesure d'ériger des défenses efficaces. En plus, ils vous enseigneront l'histoire du monde dont vous êtes coupés depuis trois mille ans.

Richard ramassa son sac et s'apprêta à partir.

— Seigneur Rahl, dit Owen en lui prenant le bras, merci de m'avoir montré que la vie vaut la peine d'être vécue.

Marilee avança et serra le Sourcier dans ses bras.

— Merci d'avoir appris à Owen ce qu'il lui fallait pour être digne de moi, dit-elle.

Richard éclata de rire. Owen l'imita, et Cara flanqua une grande claque dans le dos de la Bandakar.

Tous les hommes rirent aux éclats.

Betty vint se frotter à la jambe de Richard comme si elle l'implorait de ne pas l'abandonner.

Le Sourcier se pencha et lui grattouilla les oreilles.

— Quant à toi, mon amie, jure de ne plus jamais laisser un Chapardeur te transformer en espionne.

Betty donna un gentil coup de tête à Richard et eut un bêlement désolé, comme si elle voulait s'excuser.

Chapitre 67

Lorsque Kahlan, Cara et lui furent enfin seuls, une fois le col franchi, Richard se réjouit d'avoir repris son chemin après un étrange interlude. Jennsen lui manquerait, mais ce serait provisoire, et être un peu seule lui ferait du bien – surtout parmi des gens qui apprenaient à vivre libres, exactement comme elle.

Jennsen devait faire ses propres expériences, et c'était très bien comme ça. Depuis son départ de Hartland, Richard n'avait jamais vraiment regretté sa petite vie douillette. Sans les épreuves, il n'aurait pas rencontré Kahlan…

Marcher à grands pas dans la forêt était délicieux ! Après avoir frôlé la mort – et pratiquement perdu la vue – tout lui semblait plus beau.

Les mousses paraissaient plus vertes, les feuilles brillaient au soleil et les pins géants donnaient l'impression de tutoyer les cieux.

Les yeux de Kahlan semblaient plus verts, ses cheveux plus doux, son sourire plus chaleureux…

Alors qu'il avait maudit le don, au début de son aventure, Richard était aujourd'hui heureux de ne pas l'avoir perdu. Sa magie était une part de lui-même, et sans elle, son identité n'aurait pas été… totale.

Kahlan lui avait demandé un jour s'il aurait préféré qu'elle soit née sans son pouvoir d'Inquisitrice. Il avait répondu par la négative, car il l'aimait pour ce qu'elle était. Il était absurde de vouloir éliminer certaines caractéristiques d'une personne. Cela revenait à nier sa spécificité. Le don faisait partie intégrante de Richard, et il influençait toutes ses actions.

Ses récents problèmes étaient exclusivement dus à son incompétence. En l'abandonnant, la magie de l'arme lui avait permis de comprendre ce qui se passait. Conscient qu'il avait été incapable de voir la vérité en face, Richard avait rectifié le tir.

Sentir que l'arme était de nouveau disposée à l'aider était merveilleusement rassurant. Pas parce qu'il désirait se battre, mais parce qu'il voulait vivre…

Par une journée plutôt chaude, les trois voyageurs progressaient assez vite. Le temps se rafraîchit quand ils atteignirent le col, mais en l'absence de vent, ça n'avait rien de désagréable.

Richard et ses compagnes s'arrêtèrent un moment pour admirer la statue de Kaja-Rang, cette sentinelle qui veillait sur l'empire dont les habitants ne voyaient pas les démons…

En un sens, cette statue était un monument érigé à la gloire de l'échec. Kaja-Rang et les siens n'avaient pas réussi à aider les trous dans le monde à voir la vérité. Richard y était parvenu – mais avec l'aide du puissant sorcier.

Le Sourcier passa la main sur les mots qui lui avaient sauvé la vie.

« Talga Vassternich ».

— Merci, murmura-t-il à l'homme qui regardait fixement les Piliers de la Création, cette infernale cuvette où il avait rencontré sa sœur.

Cara approcha, posa aussi une main sur l'inscription, puis leva les yeux vers la statue :

— Merci d'avoir contribué à sauver le seigneur Rahl, souffla-t-elle à la grande surprise de Richard.

Alors qu'ils descendaient vers la forêt, longeant une étroite corniche, le Sourcier entendit le chant d'un pioui.

Le fameux signal qu'il avait appris à Cara…

— Vous saviez qu'Anson était un expert en oiseaux ? demanda la Mord-Sith d'un ton faussement léger.

— Vraiment ? répondit Richard, très occupé à regarder où il mettait les pieds.

— Vraiment ! Pendant votre courte convalescence, je me suis un peu promenée avec lui…

La Mord-Sith se prit le pied dans une racine et dut se retenir à un tronc d'arbre pour ne pas tomber. Habituée à ce genre d'incidents, elle reprit son chemin comme si de rien n'était.

— Il a dit que j'imitais très bien les oiseaux, continua-t-elle.

Richard interrogea Kahlan du regard. Haussant les épaules, sa femme lui fit comprendre qu'elle ignorait aussi où la Mord-Sith voulait en venir.

— Je t'ai toujours dit que tu apprenais vite, lança le Sourcier à tout hasard.

— J'ai expliqué à Anson que c'était le cri d'un faucon des pins à courte queue. Et vous savez quoi, seigneur ? Selon notre excellent ami, il n'existe pas d'oiseau portant ce nom ! En revanche, le signal, toujours d'après lui, imite à la perfection le chant d'un banal pioui. Moi, une Mord-Sith, siffler comme un fichu piaf affublé d'un nom si ridicule ! Quelle honte !

Les trois voyageurs marchèrent en silence pendant un moment.

— Tu m'en veux ? demanda finalement Richard.

— À mort, oui ! répondit Cara.

Le Sourcier ne put s'empêcher de sourire. Mais il fit son possible pour que Cara ne s'en aperçoive pas – et ne capte pas non plus le regard malicieux qu'il échangea avec Kahlan.

— Regardez ! lança soudain l'Inquisitrice en levant les yeux.

Très haut au-dessus des cèdres, un coureur décrivait des cercles

dans le ciel d'un bleu éblouissant. Se laissant porter par les courants, l'oiseau n'espionnait personne. Tout bêtement, il était à la recherche d'une proie.

— N'existe-t-il pas un vieux proverbe ? demanda Cara. Quelque chose qui dit qu'un oiseau de proie qui tourne dans le ciel, au début d'un voyage, est un mauvais présage ?

— Ce dicton existe bien, confirma Richard. Mais je ne suis pas superstitieux, et nous te laisserons donc venir avec nous.

Kahlan éclata de rire et son mari ne tarda pas à l'imiter.

Après avoir foudroyé les deux jeunes gens du regard, comme il convenait, Cara se détourna et repartit à grandes enjambées.

Mais Richard eut le temps de voir le sourire qu'elle ne parvint pas à étouffer.

Terry Goodkind

La Chaîne de Flammes

L'Épée de Vérité – livre neuf

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

À Vincent Cascella,
Un homme d'idées, de volonté, de force et de courage…
Et un ami qui répond toujours présent quand je l'appelle.

Chapitre premier

— Tout ce sang est le sien ? demanda une voix féminine.

— J'ai bien peur que oui, répondit une autre.

Alors que Richard mobilisait toutes ses forces pour ne pas s'évanouir, les propos des deux femmes qui marchaient à côté de lui semblaient venir de très loin.

Qui étaient ces personnes ? Il n'aurait pu le dire avec certitude. Il les connaissait, il le savait, mais leur identité, pour l'instant, n'avait aucune espèce d'importance.

La douleur qui lui déchirait le côté gauche à chaque inspiration l'avait poussé jusqu'aux frontières de la panique. Au prix d'un effort surhumain, il parvenait à se contrôler assez pour satisfaire son désir d'inhaler de l'oxygène.

Pourtant, ce n'était pas son plus grave sujet d'inquiétude.

Richard voulut parler à ses compagnes et aux hommes qui le portaient de l'angoisse qui lui nouait les entrailles, mais les mots refusèrent de se former dans sa gorge et il réussit seulement à produire un piteux gémissement.

Il prit le bras d'une des femmes. Bon sang ! il fallait que ces gens s'arrêtent et l'écoutent ! Hélas, l'idiote ne comprit pas ce qu'il désirait et crut malin d'ordonner aux hommes de presser le pas. Ces pauvres types étaient déjà à bout de souffle et ils avaient de plus en plus de peine à avancer sur le sol rocheux, dans les ombres d'une forêt de pins géants. Depuis le début, ils tentaient de ne pas trop secouer le blessé, mais ils n'avaient jamais osé ralentir pour récupérer un peu.

Dans le lointain, un coq lança son cocorico habituel, comme s'il s'était agi d'un matin ordinaire.

Richard observait avec un étrange détachement tout ce qui se passait autour de lui, y compris la frénétique activité de ses sauveteurs. Seule la douleur lui paraissait réelle. Un jour, se souvint-il, quelqu'un avait dit devant lui qu'on mourait toujours seul, quel que fût le nombre de gens présents autour de soi. Eh bien, c'était en train de lui arriver, semblait-il…

Lorsque le petit groupe sortit des bois pour déboucher dans un champ constellé de touffes d'herbe, Richard aperçut le ciel plombé d'où se déverseraient bientôt des trombes d'eau. Un orage compliquerait encore les choses, c'était évident. Si la pluie voulait bien attendre encore un peu…

Richard distingua soudain la façade en bois brut d'un petit bâtiment, puis une clôture de jardin presque entièrement décolorée par les intempéries. Affolées, des poules détalèrent pour ne pas être piétinées par les intrus qui venaient d'entrer dans le jardin.

Un peu partout, des voix masculines criaient des ordres.

Trop occupé à lutter contre la souffrance, car il ne devait à aucun prix perdre conscience, Richard aperçut à peine les visages décomposés des gens qui le regardaient passer.

Il aurait juré qu'on lui déchiquetait les entrailles de l'intérieur. C'était abominable.

Fendant la foule, les sauveteurs arrivèrent devant une petite porte, l'ouvrirent et entrèrent dans une pièce obscure.

— Posez-le là ! cria la première femme. Oui, là, sur la table !

La voix de Nicci, reconnut enfin Richard. Mais que faisait-elle ici ?

Quelqu'un balaya d'un revers de la main les gobelets d'étain posés sur la table. En s'écrasant sur le sol, ils produisirent un étrange tintement métallique. Des objets plus petits, peut-être des couverts, subirent le même sort. Puis un grand bruit signala qu'on venait d'ouvrir les volets pour laisser entrer la lumière grisâtre du jour.

Richard supposa qu'il se trouvait dans une ferme abandonnée aux murs inclinés selon un angle bizarre, comme s'ils avaient du mal à tenir debout. Sans ses occupants habituels, qui lui donnaient la vie, ce lieu semblait attendre la destruction et la mort.

Les hommes qui tenaient les bras et les jambes du Sourcier le soulevèrent délicatement puis le posèrent sur le plateau en bois grossièrement taillé de la table.

Le flanc gauche de Richard le torturait tellement qu'il faillit décider de retenir sa respiration aussi longtemps que possible. Mais pour pouvoir parler, il avait besoin d'air, c'était une loi incontournable.

Dehors, un éclair illumina le ciel. Une seconde plus tard, le tonnerre fit trembler les murs de la bicoque.

— Nous avons eu de la chance d'arriver ici avant la pluie, dit un des hommes.

Nicci hocha distraitement la tête puis se pencha sur Richard et lui palpa soigneusement le torse. Hurlant de douleur, le blessé se débattit pour échapper à cet examen pourtant indispensable. Avec une force étonnante, la seconde femme lui plaqua les épaules contre le bois.

Richard tenta encore de parler – cette fois, il faillit réussir, mais une quinte de toux ruina tous ses efforts.

La femme qui lui tenait les épaules le lâcha d'une main pour lui faire tourner la tête sur le côté.

— Crachez ! lança-t-elle en se penchant sur lui.

Terrorisé parce que l'air semblait ne plus vouloir pénétrer dans ses poumons, Richard obéit. La femme lui enfonça les doigts dans la bouche, l'aidant à expectorer assez de sang pour dégager un peu ses voies respiratoires.

Tandis qu'elle sondait la chair, autour de la blessure, Nicci lâcha un abominable juron.

Puis elle murmura :

— Esprits du bien, faites qu'il ne soit pas déjà trop tard…

— Je n'ai pas osé retirer le projectile, dit l'autre femme pendant que Nicci déchirait la chemise imbibée de sang du Sourcier. Je ne savais pas si c'était une bonne idée, alors j'ai préféré ne pas y toucher et partir à votre recherche.

— Une excellente initiative, répondit Nicci en glissant les mains sous le dos de Richard. Si tu avais fait ça, il serait mort depuis un bon moment.

— Mais vous pouvez le guérir ?

Une supplication bien plus qu'une question…

… D'ailleurs, Nicci ne prit pas la peine de répondre.

— Oui, vous pouvez le guérir…, grogna l'autre femme entre ses dents serrées.

Un ton menaçant unique entre tous… C'était Cara, Richard en aurait mis sa tête à couper. Il n'avait pas eu le temps de lui parler avant l'attaque. Mais à l'évidence, elle devait savoir. Dans ce cas, pourquoi ne disait-elle rien ? Elle aurait pu si facilement apaiser ses inquiétudes.

— Sans lui, dit un des hommes, nous aurions été pris par surprise. En attaquant les soldats qui allaient lancer l'assaut, il nous a tous sauvés.

— Il faut le tirer de là ! lança un autre type.

Nicci eut un grand geste impatient.

— Dehors, tous ! Cette pièce est minuscule et j'ai besoin de toute ma concentration.

La foudre et le tonnerre firent écho à ces paroles, comme si les éléments refusaient d'accéder aux désirs de celle qu'on surnommait naguère la Maîtresse de la Mort.

— Cara viendra nous avertir dès qu'il y aura du nouveau ? demanda un troisième homme.

— Oui, oui… Allez ! filez d'ici !

— Et assurez-vous que d'autres soldats ne se préparent pas à nous attaquer, lâcha froidement Cara. Au cas où il y en aurait, ne vous montrez pas ! En ce moment, nous ne pouvons pas nous payer le luxe d'être découverts.

Les hommes jurèrent d'obéir à la Mord-Sith. Puis ils ouvrirent la porte, laissant entrer un peu plus de lumière blafarde, et sortirent

comme des fantômes – à croire que les esprits du bien eux-mêmes avaient décidé d'abandonner le Sourcier.

En passant, un homme tapota brièvement l'épaule de son chef pour le réconforter et lui donner courage.

Richard reconnut vaguement le brave combattant et se souvint qu'il n'avait pas vu tous ces gens depuis un bon moment.

Eh bien, les retrouvailles étaient pour le moins bizarres…

La pénombre revint dans la pièce dès que le dernier sauveteur eut refermé la porte derrière lui. Par une journée si morose, la lumière qui filtrait de la fenêtre ne suffisait pas…

Richard était en chemin pour rencontrer Nicci quand des troupes de l'Ordre Impérial avaient attaqué son campement. Venus écraser l'insurrection contre le règne sanglant de Jagang, ces soldats ne reculaient devant aucune atrocité. Juste avant de les affronter, Richard avait pensé qu'il devait absolument rejoindre Nicci. Car elle seule pouvait l'aider – une ultime étincelle d'espoir dans un océan d'obscurité et d'angoisse.

À présent, il devait trouver un moyen de la forcer à l'écouter.

Alors qu'elle se penchait un peu plus, sa main glissant le long du dos de Richard pour déterminer si la pointe du projectile était ressortie, il parvint à saisir la manche de sa robe noire et à tirer dessus.

Ses doigts étaient rouges de sang, constata-t-il. Et chaque fois qu'il toussait, un liquide chaud coulait sur son menton.

— Richard, tout va bien se passer, alors, reste tranquille…

Les longs cheveux blonds de Nicci ondulèrent sur ses épaules quand le Sourcier la tira un peu plus près de lui.

— Je suis là… Calme-toi ! Allons, je ne te laisserai pas… Ne bouge pas et fais-moi confiance…

Malgré les efforts qu'elle produisait pour la dissimuler, l'angoisse faisait trembler la voix de la jeune femme et voilait ses magnifiques yeux bleus embués de larmes.

Cette blessure risquait de dépasser ses compétences de guérisseuse, elle devait le savoir au moins aussi bien que Richard. Du coup, il était plus important encore qu'il lui parle !

Il essaya, mais l'air lui manqua de nouveau. Grelottant de froid, à bout de souffle, il parvenait à peine à gémir.

Pourtant, il ne devait pas mourir. Pas ici, et encore moins maintenant !

À cette idée, des larmes perlèrent à ses paupières.

Il tenta de lever la tête, mais Nicci le poussa doucement en arrière.

— Seigneur Rahl, dit Cara, tenez-vous tranquille, je vous en

supplie ! (Elle décrocha la main de Richard du tissu noir et la serra très fort.) Nicci va s'occuper de vous et tout ira bien. Laissez-la vous soigner, c'est vital !

Contrairement à Nicci, dont la crinière cascadait en liberté sur ses épaules, Cara arborait une longue tresse blonde. Si inquiète et angoissée qu'elle fût, la Mord-Sith restait l'image même d'une guerrière à la volonté et au courage indomptables. Alors qu'il s'enfonçait dans les sables mouvants de la terreur, Richard s'accrochait comme à une planche de salut à la force tranquille de son amie.

— La pointe n'a pas traversé, annonça Nicci en retirant la main de sous le dos du blessé.

— Je vous l'avais dit… Il a réussi à dévier un peu le projectile avec son épée. C'est encourageant, non ? La situation serait pire si la pointe était ressortie…

— Absolument pas…

— Quoi ? Que voulez-vous dire ?

— C'est un carreau d'arbalète, pas une flèche munie d'une longue hampe… Si la pointe avait traversé, ou presque, il suffirait de pousser, de casser le bois juste avant la tête de fer barbelé, puis de retirer la hampe courte de la plaie.

Nicci préféra ne pas décrire ce qu'il fallait faire quand on n'avait pas cette chance.

— Il ne saigne pas trop, dit Cara. Au moins, nous avons enrayé l'hémorragie.

— Extérieurement, oui…, concéda Nicci. Mais elle continue à l'intérieur de son corps, et son poumon gauche est plein de sang.

Cette fois, ce fut Cara qui saisit la manche de la robe noire.

— Vous allez intervenir, n'est-ce pas ? Vous devez…

— Bien sûr que je vais agir ! cria Nicci avant de se dégager sans douceur.

Richard gémit de douleur. Malgré tous ses efforts, il s'enfonçait de plus en plus dans les sables mouvants de la peur.

Nicci lui posa une main sur la poitrine pour le réconforter et le forcer à ne pas bouger.

— Cara, pourquoi n'irais-tu pas attendre dehors avec les autres ?

— N'y comptez pas ! Je ne sortirai pas d'ici, c'est bien compris ?

Nicci soutint un moment le regard de la Mord-Sith, soupira d'agacement, puis détourna la tête et saisit entre le pouce et l'index la petite partie de la hampe du carreau qui dépassait du flanc de Richard.

Richard sentit la magie de son amie courir le long du bois puis dans la pointe de fer. Comme sa voix si curieusement douce, il aurait reconnu entre mille le contact du pouvoir de son ancienne ennemie.

Il devait parler très vite ! Lorsqu'elle aurait commencé de le soigner, nul ne pourrait dire quand il reviendrait à la conscience.

S'il y revenait un jour.

Mobilisant toutes ses forces, Richard se redressa, saisit le col de la robe noire, tira Nicci vers lui et plaqua la bouche contre son oreille.

Il devait demander si quelqu'un savait où était Kahlan. Si personne ne pouvait répondre, Nicci l'aiderait à la retrouver.

Mais le Sourcier ne put prononcer qu'un mot.

Un nom, plutôt.

— Kahlan…, coassa-t-il.

— Du calme, Richard, du calme… (Nicci prit les poignets du Sourcier et le força à lâcher sa robe.) S'il te plaît, écoute-moi bien ! (Elle appuya sur la poitrine de Richard jusqu'à ce qu'il s'étende de nouveau.) Le temps presse, et il faut que tu te calmes. Détends-toi et laisse-moi me charger de tout.

Elle ramena en arrière les cheveux de Richard, lui caressa le front d'une main, et, de l'autre, saisit de nouveau le bout de la hampe du carreau désormais ensorcelé.

Le Sourcier voulut crier qu'il fallait d'abord trouver Kahlan, mais le léger fourmillement de la magie se transforma en une douleur paralysante.

La poitrine déchirée de l'intérieur, Richard se pétrifia.

Il distingua encore un moment les visages de Nicci et de Cara, puis des ténèbres mortelles envahirent en un clin d'œil la pièce.

Nicci l'ayant déjà soigné par le passé, il connaissait tout de son pouvoir. Du moins, il le croyait. Parce que cette fois, c'était différent. Radicalement et… dangereusement… différent.

— Que faites-vous ? demanda Cara.

— Ce qui est indispensable pour le sauver. C'est le seul moyen.

— Mais vous ne pouvez pas…

— Tu préfères le voir glisser entre les bras de la mort ? Si c'est ça, n'hésite pas à me le dire. Sinon, laisse-moi faire ce qui s'impose pour qu'il reste dans ce monde.

La Mord-Sith dévisagea quelques instants l'ancienne Maîtresse de la Mort, puis elle capitula.

Quand Richard voulut prendre le poignet de Nicci, ce fut Cara qui l'en empêcha et lui plaqua le bras contre le flanc.

Le bout des doigts reposant sur le pommeau de l'Épée de Vérité, le Sourcier voulut prononcer une fois encore le nom de sa femme, mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

— Vous avez entendu ce qu'il a dit tout à l'heure ? demanda Cara à Nicci.

— Pas vraiment… C'était un nom, je crois… Kahlan, dirait-on…

Richard tenta de hurler un « oui » retentissant, mais rien ne vint.

— Kahlan ? répéta la Mord-Sith. Qui est-ce ?

— Je n'en ai pas la moindre idée… mais il a perdu beaucoup de sang, et j'ai peur qu'il délire…

Une nouvelle vague de douleur déferla en Richard, lui coupant le souffle.

La foudre tomba, le tonnerre gronda et des trombes d'eau se déversèrent du ciel pour venir tambouriner sur le toit de la ferme. Les ténèbres s'épaissirent, brouillant totalement la vision de Richard. Alors qu'il essayait une dernière fois de prononcer le nom de Kahlan, la magie de Nicci s'empara totalement de lui.

Alors, abdiquant toute volonté, il sombra dans le néant.

Chapitre 2

Les hurlements d'un loup, dans le lointain, arrachèrent Richard à un sommeil de plomb. Même s'ils se répercutaient dans toute la montagne, les appels de l'animal solitaire restaient sans réponse.

Couché sur le côté, Richard attendit longtemps que le pauvre loup obtienne enfin une réaction de ses congénères.

Mais l'animal était désespérément seul.

Malgré tous ses efforts, Richard ne réussissait pas à ouvrir les yeux plus de quelques secondes d'affilée. Quant à trouver la force de lever la tête, c'était tout simplement un doux fantasme !

Sous les premières lueurs de l'aube, les branches des arbres se laissaient caresser par le vent et bruissaient doucement. Comment les hurlements d'un loup – un son familier, en pleine nature – pouvaient-ils avoir réveillé un forestier aguerri ?

Le Sourcier se souvint que Cara avait pris le troisième tour de garde. Du coup, elle viendrait le réveiller très bientôt. Donc, il n'avait aucune raison de se faire violence…

Non sans effort, il se tourna de l'autre côté. Il avait besoin de toucher Kahlan, de l'enlacer et de replonger dans le sommeil en la serrant contre lui. Quelques délicieuses minutes de repos supplémentaires, en protégeant de ses bras l'être qu'il aimait le plus au monde.

Mais il n'y avait personne à côté de lui. Sa femme n'était pas là.

Où était-elle allée ? Parler avec Cara parce qu'elle s'était réveillée trop tôt ?

Richard s'assit lentement puis vérifia d'instinct la présence de l'Épée de Vérité à portée de sa main. Le contact du fourreau et de la garde le rassura. L'arme était posée sur le sol, près de lui.

Captant un bruit régulier, Richard identifia très vite le son discret d'une pluie un rien plus insistante que la bruine. Pour une raison qui lui échappait, il aurait préféré un temps sec…

Mais s'il pleuvait, pourquoi ne sentait-il rien ? Pour quelle raison son visage et le sol n'étaient-ils pas mouillés ?

Richard se frotta les yeux et tenta de rassembler ses idées pour le moins confuses. Plissant les yeux, il parvint à percer suffisamment la pénombre pour constater qu'il n'était pas dehors. À la lumière qui filtrait d'une petite fenêtre, il vit qu'il reposait dans une pièce miteuse qui sentait la moisissure et le bois humide. Dans la cheminée, en face de lui, des braises finissaient d'agoniser. Sur le mur, une grande

louche en bois noirci pendue à un piton voisinait avec un antique balai tout déplumé. À part ça, aucun objet personnel n'aidait à se faire une idée sur les gens qui vivaient habituellement ici.

L'aube tardait à s'affirmer, comme si les heures à venir ne lui disaient rien qui vaille. De fait, les assauts réguliers de la pluie contre le toit – qui fuyait copieusement – présageaient d'une journée sombre, froide et humide.

La vision du mur enduit de plâtre, de la cheminée et d'une lourde table, au milieu de la pièce, ramena des fragments de souvenirs à la mémoire de Richard.

Décidé à savoir où était Kahlan, il se leva péniblement, fit quelques pas hésitants, porta une main à son flanc gauche, qui lui faisait un mal de chien, et se retint de l'autre au bord de la table.

Alarmée par le bruit, Cara se leva d'un bond du fauteuil où elle montait la garde.

— Seigneur Rahl ! Vous êtes réveillé ?

Malgré la pénombre, Richard remarqua que la Mord-Sith débordait de joie – un enthousiasme peu caractéristique. Il nota aussi qu'elle portait son uniforme de cuir rouge.

Du coin de l'œil, il vit que son épée était posée sur la table. Pourtant, il aurait juré que…

— J'ai entendu les hurlements d'un loup…

La Mord-Sith secoua la tête.

— Je vous veille depuis des heures, et je n'ai pas fermé l'œil une minute. Aucun loup n'a hurlé, seigneur. Vous avez dû rêver. (Cara sourit de nouveau.) Vous semblez en bien meilleure forme !

Richard se souvint d'avoir eu du mal à respirer. Histoire de vérifier où il en était, il prit une grande inspiration et n'eut aucun problème. Même si le spectre de la douleur le hantait toujours, il ne souffrait plus véritablement.

— Oui, je crois que ça va…

Des images désordonnées défilèrent dans sa tête.

Sous la lumière à peine moins blafarde d'une autre aube, une éternité plus tôt, il s'était tenu seul et immobile à la lisière d'une forêt d'où déboulait une horde de soldats de l'Ordre Impérial.

Il revit quelques images de la charge furieuse. Le scintillement des armes, les reflets sur les armures…

Ce matin-là, le Sourcier avait dansé avec les morts, semant la terreur dans les rangs ennemis. Sous une pluie de flèches et de carreaux, il avait tenu la position jusqu'à ce que d'autres hommes viennent combattre à ses côtés.

Richard saisit sa chemise, tira dessus et s'étonna qu'elle soit propre et entière.

— Celle que vous portiez était fichue, expliqua Cara. Nous vous

avons lavé, rasé et changé…

« Nous » ? Ce mot dominait tous les autres dans l'esprit de Richard. « Nous » ! Cara et Kahlan ? C'était sûrement ce que voulait dire la Mord-Sith.

— Où est-elle ?

— Qui ça ?

— Kahlan… (Richard s'écarta de la table pour se prouver qu'il pouvait tenir debout sans aide.) Où est-elle ?

— Kahlan ? (Cara eut un sourire malicieux.) Qui est-ce ?

Richard soupira de soulagement. Si sa femme avait été blessée, ou dans une situation déplaisante, Cara ne se serait jamais permis de le taquiner ainsi. Il en était absolument certain. Apprendre que Kahlan allait bien chassa toute son angoisse et une bonne partie de son inexplicable fatigue.

Voir Cara sourire lui ravissait l'âme, notamment parce que ce n'était pas un spectacle très fréquent. En général, les Mord-Sith se limitaient à des rictus qui n'auguraient rien de bon pour leurs interlocuteurs. Et c'était encore plus inquiétant lorsqu'elles portaient leur uniforme rouge.

— Kahlan, tu sais bien, ma femme, fit Richard, entrant dans le jeu de Cara. Où est-elle ?

La Mord-Sith plissa le nez – une mimique très féminine dont elle n'était pas coutumière non plus. Surpris par tant de spontanéité primesautière, Richard ne put s'empêcher de sourire à son tour.

— Une femme…, souffla Cara, un rien ironique. En voilà une idée révolutionnaire : le seigneur Rahl marié !

Richard ne s'était toujours pas fait à son statut de chef suprême de D'Hara et du tout nouvel empire… Même dans ses rêves les plus fous, un guide forestier de Terre d'Ouest ne pouvait pas imaginer être un jour l'homme le plus puissant du monde civilisé.

— Eh bien, il fallait que l'un d'entre nous commence, non ? (Richard se passa une main sur le visage pour en chasser les derniers lambeaux de sommeil.) Bon ! où est-elle ?

— Kahlan, c'est ça ? (Le sourire de Cara s'élargit.) Votre épouse, si j'ai bien compris ?

— Exactement, répondit Richard d'un ton détaché.

Au fil du temps, il avait appris à ne plus montrer à la Mord-Sith que ses facéties faisaient mouche chaque fois.

— Ma femme, oui ! Tu te souviens : une brune très intelligente aux yeux verts et aux longs cheveux. Et bien entendu, la plus fantastique beauté que j'aie vue de ma vie !

Cara croisa les bras, faisant craquer le cuir de son uniforme moulant.

— Vous voulez dire à part moi, bien sûr ? lança-t-elle avec un

grand sourire.

Richard ignora superbement la provocation. Le genre d'hameçon auquel il ne mordait plus depuis un moment…

— Eh bien, soupira Cara, on dirait que le seigneur Rahl a fait un rêve passionnant pendant son long sommeil…

— Un long sommeil ?

— Deux jours sans ouvrir les yeux depuis que Nicci vous a soigné…

Richard passa les doigts dans ses cheveux sales et emmêlés.

— Deux jours…, répéta-t-il en tentant de reconstituer le puzzle de ses souvenirs. (Le petit jeu de Cara commençait à ne plus l'amuser du tout.) Alors, où est-elle ?

— Votre femme ?

— Oui, ma femme ! (Agacé par l'humour épais de Cara, le Sourcier plaqua les poings sur ses hanches et se pencha en avant.) Tu sais, la Mère Inquisitrice ?

— La Mère Inquisitrice ? Diantre ! lorsqu'il rêve, le seigneur Rahl n'y va pas de main morte ! Intelligente, belle, et Mère Inquisitrice, par-dessus le marché ! Je suppose qu'elle est follement amoureuse de vous, tant qu'on y est ?

— Cara…

— Une minute ! (La Mord-Sith leva une main et redevint parfaitement sérieuse.) Nicci m'a demandé de la prévenir dès que vous vous réveilleriez… Elle veut vous examiner, si j'ai bien compris… (Elle désigna une porte fermée, au fond de la pièce.) Elle s'est couchée il y a moins de deux heures, mais elle m'en voudra à mort si je ne la réveille pas…

Une minute après que Cara fut entrée dans la chambre du fond, Nicci en sortit comme un diable de sa boîte.

— Richard ! s'écria-t-elle.

Avant que le Sourcier ait pu dire un mot, l'ancienne Maîtresse de la Mort se précipita vers lui, le prit par les épaules et le regarda comme si elle s'émerveillait qu'il soit encore de ce monde.

Ou comme si elle le prenait pour un esprit du bien qui risquait de se volatiliser si elle ne le retenait pas…

— J'étais si inquiète… Comment te sens-tu ?

Nicci avait l'air aussi mal en point que Richard. Sa crinière blonde semblait ne plus avoir vu un peigne depuis des jours, et on aurait juré qu'elle avait dormi dans sa robe noire.

Curieusement, cette apparence négligée atypique mettait en valeur sa remarquable beauté.

— Eh bien, je ne vais pas trop mal, répondit le Sourcier. Cela dit, après deux jours de sommeil, je m'étonne d'être si épuisé et d'avoir la tête tellement embrumée…

Nicci eut un geste nonchalant.

— C'était prévisible… Avec un peu de repos, tu récupéreras assez vite… Mais tu as perdu beaucoup de sang, et ton corps aura besoin de temps pour se régénérer.

— Nicci, j'ai besoin de…

— Tais-toi un peu…

Nicci plaqua une main dans le dos de Richard, posa l'autre sur sa poitrine et se concentra, le front plissé et les sourcils froncés.

Même si elle semblait avoir un an ou deux de plus que le Sourcier, la magicienne avait vécu très longtemps au Palais des Prophètes, où un sortilège altérait l'écoulement du temps. Comme toutes les autres Sœurs de la Lumière (ou de l'Obscurité), Nicci était bien plus âgée qu'elle le paraissait. Sa grâce naturelle, l'acuité de son regard bleu et son étrange sourire – surtout lorsqu'elle rivait ses yeux dans ceux de son interlocuteur – avaient longtemps perturbé Richard, mais il avait fini par s'y habituer.

Il fit la grimace en sentant le pouvoir de son amie envahir sa poitrine puis l'examiner attentivement. Une intrusion des plus inhabituelles et des plus déconcertantes qui affolait le cœur du Sourcier et lui flanquait de vagues nausées…

— Tout va bien…, murmura Nicci, se parlant à elle-même. (Puis elle leva la tête et chercha le regard de Richard.) Les vaisseaux sanguins sont reconstitués et ils tiennent le coup…

Dans les yeux bleus de son amie, Richard lut à quel point elle avait douté du succès de son intervention.

— Il te faut encore du repos, mais tout évolue très bien… Vraiment, je suis rassurée…

Richard hocha la tête, soulagé d'apprendre qu'il était en bonne santé – et un rien surpris que ça étonne tant Nicci. Mais il avait d'autres motifs d'inquiétude, et il fallait s'en occuper d'urgence.

— Nicci, où est Kahlan ? Cara est d'humeur contrariante, ce matin, et elle refuse de me répondre.

— Où est qui ? demanda Nicci, interloquée.

Richard lui saisit le poignet et la força à écarter la main posée sur sa poitrine.

— Que se passe-t-il, bon sang ? Elle a été blessée ? Où est-elle ?

— Pendant son sommeil, intervint Cara, le seigneur Rahl a rêvé qu'il était marié.

— Marié ? répéta Nicci. Lui, avoir une épouse ?

— Vous vous souvenez du nom qu'il murmurait dans son délire ? C'est celui de sa femme – enfin, dans ses songes. Bien entendu, elle est belle, intelligente et tout ce qui s'ensuit…

— Belle et intelligente ? répéta Nicci.

— Et en plus, c'est la Mère Inquisitrice !

— Rien que ça ?

— Assez joué ! cria Richard. (Il lâcha le poignet de Nicci.) Et je ne plaisante pas, sachez-le ! Une dernière fois : où est Kahlan ?

Les deux femmes comprirent immédiatement que le Sourcier n'était plus d'humeur à badiner. L'intensité de sa voix, sans parler de la lueur qui brillait dans son regard, les incita à la prudence.

— Richard, dit Nicci, tu as été grièvement blessé… Pendant un moment, j'ai cru que… (Elle repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille et reprit :) Tu sais, quand on est dans un état si… inquiétant… l'esprit peut… eh bien… s'égarer un peu. C'est tout à fait normal. J'ai souvent vu ça. Le carreau t'empêchait de respirer, comme si tu t'étais noyé. Et la privation d'air provoque…

— Que vous arrive-t-il à toutes les deux ? coupa Richard. Et que se passe-t-il ? Pourquoi tournez-vous comme ça autour du pot ? Kahlan est-elle blessée ? Répondez-moi, au nom des esprits du bien !

— Richard, dit Nicci d'un ton apaisant, comme si elle parlait à un enfant, le carreau est passé très près de ton cœur. Un demi-pouce d'écart, et je n'aurais rien pu faire, parce que je ne sais pas réveiller les morts.

» Même s'il a raté ton cœur, ce projectile a fait beaucoup de dégâts. En général, on ne survit pas à une blessure de ce genre. Il était impossible de te sauver en recourant à des moyens… conventionnels. Et il était même trop tard pour tenter d'extraire le carreau. L'hémorragie interne était si terrible que j'ai dû…

Nicci se tut et chercha le regard du Sourcier, qui se pencha légèrement vers elle.

— Tu as dû faire quoi, exactement ?

— Eh bien… recourir à la Magie Soustractive…

Nicci était de naissance une magicienne très puissante, mais elle avait en plus la très rare capacité de savoir manier la sorcellerie du royaume des morts. Disciple de longue date du Gardien, elle avait très récemment déserté les rangs des Sœurs de l'Obscurité et la guérison n'était pas vraiment sa spécialité.

— Pour quoi faire ? demanda Richard.

— Te débarrasser du carreau.

— Tu l'as éliminé en lançant un sort soustractif ?

— Il n'y avait pas d'autre solution, et le temps pressait. (Nicci prit de nouveau Richard par les épaules, mais plus tendrement, cette fois.) Si je n'avais pas agi, tu serais mort très vite. Je ne pouvais pas tergiverser.

L'explication paraissait tenir la route. C'était tout ce que Richard pouvait dire. Élevé dans l'immense forêt de Hartland, sa ville natale, il ne savait pas grand-chose de la magie, même s'il avait le don…

— Et un peu de ton sang aussi…, souffla soudain Nicci.

— De quoi parles-tu ? demanda le Sourcier, soudain très inquiet.

— Ton poumon gauche était plein de sang et j'ai senti qu'il faisait pression sur ton cœur, le chassant de son emplacement naturel. Cette tension anormale menaçait de faire exploser tes artères. Je devais éliminer le sang pour que tes poumons et ton cœur recommencent à fonctionner. Richard, tu étais en état de choc et tu délirais. Pour tout te dire, tu agonisais ! (Des larmes perlèrent aux paupières de Nicci.) J'étais terrifiée, comprends-tu ? Personne d'autre que moi ne pouvait t'aider, et j'avais peur d'échouer. Même après avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir, j'ignorais si tu te réveillerais…

Richard ne douta pas un instant de la sincérité de Nicci, car il voyait le reflet de cette peur dans son regard. Les mains posées sur ses épaules tremblaient, prouvant à quel point cette femme avait changé depuis qu'elle n'adhérait plus à la philosophie des Sœurs de l'Obscurité et de l'Ordre Impérial.

L'expression de Cara suffisait à confirmer les dires de Nicci. Le seigneur Rahl avait failli mourir, et sa garde du corps en faisait encore des cauchemars. En supposant qu'elle ait fermé l'œil pendant les deux jours où son seigneur et ami dormait comme une masse…

La pluie continuait à marteler le toit. À part ça, un silence de mort régnait dans la ferme fantôme. La vie avait abandonné cette maison, et elle n'y reviendrait sans doute plus. Une idée qui donnait la chair de poule à Richard…

— Tu m'as sauvé, Nicci… J'ai cru que je ne m'en tirerais pas, je m'en souviens, maintenant… Grâce à toi, j'ai survécu… (Richard caressa la joue de son ancienne ennemie.) Merci beaucoup. J'aimerais avoir une meilleure façon de te témoigner ma reconnaissance, mais je n'en trouve pas…

Le petit sourire de Nicci – ponctué d'un bref hochement de tête – indiqua qu'elle ne doutait pas de la sincérité de son patient.

— Dois-je comprendre, cependant, que le recours à la Magie Soustractive a pu avoir des… effets secondaires ?

— Non, non… (Nicci serra le bras de Richard comme pour l'aider à oublier ses craintes.) Sincèrement, je ne crois pas que ça t'ait fait du mal.

— Comment ça, tu ne *crois* pas ?

L'ancienne Sœur de l'Obscurité hésita un moment avant de s'expliquer :

— Je n'ai jamais rien fait de comparable, et je n'ai pas entendu dire qu'il y ait eu un précédent. Au nom des esprits du bien ! j'ignorais jusqu'à avant-hier que c'était possible ! Mais comme tu t'en doutes, utiliser ainsi la Magie Soustractive est risqué. Toute créature vivante touchée par ce pouvoir est promise à la destruction. Pour éviter ça, je

me suis servie du carreau comme d'un vaisseau, au sens magique du terme. J'ai pris toutes les précautions possibles pour éliminer uniquement le projectile et le sang qui obstruait ton poumon.

Richard se demanda un moment ce qui arrivait aux choses touchées par la Magie Soustractive – et donc à son propre sang, dans le cas présent. Mais toute cette histoire lui donnait le tournis, et il avait hâte que son amie en arrive au vif du sujet.

— Victime d'une hémorragie massive, continua Nicci, incapable de bien respirer et soumis à la pression classique de la Magie Additive – car je l'ai utilisée aussi pour te soigner –, tu as vécu une expérience qu'on peut seulement qualifier de « chaotique ». Et je ne parle pas des éléments inconnus ajoutés à l'équation par la Magie Soustractive. Bref, une crise si radicale peut avoir des résultats inattendus…

— Quels résultats ? demanda Richard. Désolé, mais je ne vois pas où tu veux en venir.

— C'est difficile à définir… J'ai dû recourir à des méthodes extrêmes parce que tu étais bien au-delà du seuil des portes de la mort. Pendant un moment, comprends-le, tu n'étais plus vraiment toi-même.

— Nicci a raison, seigneur Rahl, dit Cara, un pouce glissé dans sa ceinture en cuir rouge. Vous étiez différent et vous vous débattiez. J'ai dû vous tenir pour qu'elle puisse vous soigner.

» J'ai vu d'autres hommes frôler ainsi la mort. À ces instants-là, d'étranges choses se produisent. Il y a deux nuits, ces « instants » ont duré très longtemps pour vous, seigneur…

Richard n'eut pas besoin que la Mord-Sith précise où et quand elle avait vu « d'autres hommes frôler ainsi la mort ». Sa profession consistait à torturer les gens – à les garder entre la vie et le néant jusqu'à ce qu'ils craquent.

Le nouveau seigneur Rahl avait changé tout ça. Pour en témoigner, il portait en permanence l'Agiel de Denna, la femme en cuir rouge qui l'avait jadis aidé à « frôler la mort ». Pour le remercier de l'avoir libérée de son atroce devoir, Denna lui avait offert son arme magique – même si la « libération », à cette époque, avait consisté à lui passer la lame d'une épée à travers le corps.

Depuis, Richard se sentait terriblement loin de la paisible forêt où il avait grandi. Comme si son enfance s'était déroulée dans un autre monde…

Nicci écarta soudain les mains, comme si elle implorait son interlocuteur de faire un effort de compréhension.

— Tu avais perdu connaissance, puis tu as dormi pendant longtemps… J'ai dû te réveiller pour te faire boire de l'eau et avaler un peu de bouillon, mais ton sommeil était thérapeutique, et j'ai lancé

un sort pour que tu n'en sortes pas trop vite. Après une telle hémorragie, un réveil trop précoce aurait encore pu t'arracher à nous…

Une jolie image pour éviter de conjuguer le verbe « mourir »…

Richard prit une profonde inspiration. Il n'avait aucune idée de ce qui était arrivé depuis la bataille. Il se souvenait d'avoir dansé avec les morts, puis d'avoir été réveillé par les hurlements d'un loup.

— Nicci, dit-il d'un ton calme, alors qu'il bouillait intérieurement, quel rapport tout cela a-t-il avec Kahlan ?

— Richard, cette femme est le produit de ton imagination. Quelqu'un que tu as inventé durant les désordres de l'agonie, avant que je puisse te soigner.

— Nicci, je n'ai pas imaginé…

— Tu agonisais ! (Nicci leva un bras pour intimer le silence au Sourcier.) Tu avais besoin que quelqu'un t'aide et te réconforte. Une femme douce et protectrice, comme cette « Kahlan ». Crois-moi, c'est une réaction tout à fait normale ! Mais tu es réveillé, à présent, et il faut regarder la réalité en face. Ta « femme » n'existe pas et elle n'a jamais existé !

Richard crut d'abord avoir mal entendu. Puis il se tourna vers Cara, l'implorant de ramener Nicci à la raison – et de voler au secours de son seigneur.

— Comment peux-tu croire une chose pareille ? Cara, dis-lui qu'elle délire !

— Seigneur, n'avez-vous jamais été terrifié, dans un rêve, et préservé d'on ne sait quelle menace par votre mère morte et enterrée depuis longtemps ? (La Mord-Sith évita de croiser le regard de son protégé.) Après un songe pareil, ne vous êtes-vous jamais réveillé en pensant que votre mère n'était pas morte, et qu'elle viendrait vous secourir s'il le fallait ? Quand on éprouve ces choses-là, on donnerait dix ans de sa vie pour que le rêve soit vrai. Je suis sûre que vous avez connu ça.

Nicci tapota délicatement l'endroit où le carreau avait pénétré dans la poitrine de Richard.

— Après que je t'ai soigné, dès que tu es allé un peu mieux, tu as sombré dans un sommeil profond en emportant avec toi l'illusion qu'une femme nommée Kahlan était ton épouse. Les rêves ont succédé aux rêves, t'inventant toute une vie illuminée par la présence de cette personne. Cette délicieuse illusion qui t'emplissait en même temps d'un désir acharné de vivre s'est infiltrée partout dans ton esprit jusqu'à ce que tu la tiennes pour la réalité. C'est exactement le processus que décrit Cara. Mais comme tu as dormi très longtemps, l'effet est beaucoup plus fort que d'habitude. Au sortir de cette

inconscience réparatrice, tu as du mal à démêler le vrai du faux, et il n'y a rien de plus compréhensible.

— Nicci a raison, seigneur Rahl, dit Cara. (Depuis qu'il la connaissait, Richard ne lui avait jamais vu une expression si grave.) Vous avez imaginé votre Kahlan, exactement comme les hurlements de loup qui vous ont réveillé. C'était un très beau songe, je n'en doute pas, mais maintenant, il faut passer à autre chose.

Richard frémit intérieurement. Envisager que Kahlan puisse être le produit de son imagination le terrifiait. Au moment de mourir, comment aurait-il pu voir un être qui n'existait pas lui ouvrir les bras pour l'accueillir dans le néant ? C'était une idée horrible qui l'angoissait au-delà de tout ce qu'il pouvait exprimer. Si ces deux femmes disaient la vérité, il aurait préféré ne jamais se réveiller. Oui, si c'était vrai, il regrettait que Nicci ait réussi à le guérir. Parce qu'il ne voulait pas vivre dans un monde où Kahlan n'était pas réelle.

Dans un océan de ténèbres tourmentées, il cherchait quelque chose de solide à quoi se raccrocher, trop assommé pour penser à un moyen de combattre une menace qui n'avait ni sens ni substance. Ne pas se souvenir de l'épreuve qu'il avait traversée le désorientait encore un peu plus. Tout ce qu'il tenait pour la réalité n'était-il qu'une vaste mascarade ?

Richard vacilla, mais il ne bascula pas dans le gouffre de l'absurdité. Au fil du temps, il avait appris qu'on finissait par donner vie à ses angoisses lorsqu'on ne les affrontait pas. Même s'il avait du mal à comprendre pourquoi Cara et Nicci avaient conçu une idée si monstrueuse, il savait que Kahlan n'était pas un fantasme.

— Après tout ce que vous avez vécu avec elle, toutes les deux, comment pouvez-vous prétendre que Kahlan n'existe pas ?

— Si tu disais vrai, répondit Nicci, nous en serions parfaitement incapables.

— Seigneur Rahl, pensez-vous que nous pourrions être si cruelles sur un sujet pareil ?

Richard s'efforça de répondre honnêtement à cette question. Nicci et Cara pouvaient-elles dire tout simplement la vérité ?

Non, c'était impensable.

— Arrêtez ça, toutes les deux ! cria-t-il, les poings serrés.

Un plaidoyer pour un retour à la raison, sans aucune intention de menacer les deux femmes. Mais il avait raté son coup, puisque Nicci recula d'un pas tandis que les joues de Cara perdaient une bonne partie de leur couleur.

— Je ne me souviens pas de mes rêves, dit-il, le souffle court et le cœur battant la chamade. C'est comme ça depuis mon enfance. Je ne me rappelle aucun songe que j'aurais pu avoir pendant mon sommeil

ou lorsque j'ai perdu conscience. Les rêves n'ont aucun sens ! Kahlan, elle, compte plus que tout pour moi. Ne me faites pas ça, je vous en prie ! C'est parfaitement inutile, et ça aggrave encore les choses. Si un malheur est arrivé à ma femme, je dois le savoir !

Oui, il avait trouvé ! Le mal avait frappé Kahlan et les deux femmes jugeaient qu'il n'était pas en état d'encaisser un tel choc.

Un frisson courut le long de sa colonne vertébrale lorsqu'il se souvint d'une phrase de Nicci : *« Un demi-pouce d'écart, et je n'aurais rien pu faire, parce que je ne sais pas réveiller les morts. »*

Était-ce cela qu'on tentait de lui cacher ?

Richard serra les dents pour ne pas crier et réussir à parler d'un ton presque normal.

— Où est Kahlan ?

Nicci inclina la tête comme si elle implorait le pardon du Sourcier.

— Richard, elle n'existe pas, à part dans ton esprit. Je sais que de telles créations peuvent paraître très réelles, mais tu dois te résigner : cette femme est une invention, rien de plus !

— Non, je n'ai pas imaginé Kahlan ! (Richard se tourna vers la Mord-Sith.) Cara, tu nous accompagnes depuis plus de deux ans. Tu as lutté à nos côtés ou combattu pour nous. Quand Nicci, alors une Sœur de l'Obscurité, m'a capturé et conduit de force dans l'Ancien Monde, tu as veillé sur Kahlan à ma place. En échange, elle t'a protégée. Ensemble, vous avez surmonté des épreuves que la plupart des gens ne peuvent simplement pas imaginer. Avec le temps, vous êtes devenues amies…

Il désigna l'Agiel accroché au poignet de Cara par une chaîne d'argent.

— Tu as même fait d'elle ta Sœur de l'Agiel !

Cara ne broncha pas.

Le titre de « Sœur de l'Agiel » était totalement officieux. Cela dit, c'était un hommage rendu à une ancienne ennemie par une Mord-Sith – un honneur qui valait une tonne de médailles plus protocolaires.

— Cara, au début, tu étais ma garde du corps, mais tu es vite devenue pour Kahlan et moi une véritable amie. En fait, tu appartiens à la famille…

Cara aurait donné sa vie pour Richard sans l'ombre d'une hésitation. Quand il s'agissait de le défendre, elle savait se montrer impitoyable et d'une bravoure qui frisait l'inconscience.

Elle n'avait peur de rien, à part de décevoir son seigneur.

Et ce matin, cette angoisse la taraudait.

— Seigneur Rahl, merci de m'avoir fait une place dans votre merveilleux rêve.

Richard fut soudain glacé de terreur. Sonné comme un lutteur vaincu, il posa une main sur son front puis la passa machinalement

dans ses cheveux. Nicci et Cara n'avaient pas inventé une histoire pour lui épargner de très mauvaises nouvelles. Elles disaient la vérité.

Enfin, ce qu'elles tenaient pour telle… Une vérité devenue cauchemardesque pour des raisons inconnues…

Mais comment était-ce possible ? Tout ça n'avait aucun sens. Avec tout ce que Kahlan, Nicci, Cara et lui avaient partagé, comment expliquer que les deux femmes aient oublié l'existence de la Mère Inquisitrice ?

Pourtant, c'était le cas…

Quelque chose ne tournait pas rond, c'était évident. Mais quoi ?

Richard eut soudain un très mauvais pressentiment. À croire que le monde avait été mis sens dessus dessous et qu'il ne parvenait pas à reconstituer le puzzle.

Il devait agir. Et le plus simple était de reprendre les choses là où l'attaque des soldats de l'Ordre les avait interrompues.

Avec un peu de chance, il ne serait peut-être pas déjà trop tard…

Chapitre 3

Richard s'agenouilla près de l'endroit où il avait dormi et entreprit de fourrer des vêtements dans son sac. La bruine qu'il apercevait derrière la fenêtre ne semblant pas susceptible de cesser bientôt, il jugea plus prudent de ne pas empaqueter son manteau.

— Tu fais quoi, exactement ? demanda Nicci.

Le Sourcier repéra un morceau de savon, à portée de sa main, et s'en empara.

— Tu répondrais quoi à ta propre question, si on te la posait ?

Richard avait perdu trop de temps – des jours entiers – et il ne lui en restait plus à gaspiller. Après avoir rangé dans son sac le savon, des sachets d'herbes et d'épices en poudre et une petite réserve d'abricots secs, il enroula sommairement sa literie.

Renonçant aux questions et aux objections, Cara était déjà en train de faire son propre paquetage.

— Tu te moques de moi, Richard, et tu le sais très bien. (Nicci s'agenouilla près de son patient, lui prit le bras et le força à se tourner vers elle.) Tu ne peux pas partir ! Il te faut du repos, après avoir perdu tant de sang. Pour le moment, tu es trop faible pour aller à la chasse aux fantômes.

Se dégageant afin de nouer une lanière de cuir autour de son sac de couchage, Richard ravala une réplique cinglante et souffla :

— Je suis en pleine forme.

Une exagération, bien entendu, mais il ne se sentait pas si mal que ça.

Nicci avait brûlé beaucoup d'énergie pour le sauver. Rongée par l'inquiétude, elle était épuisée et probablement hors d'état de réfléchir clairement. Dans ces conditions, on pouvait comprendre qu'elle juge irresponsable le comportement de son ami.

Peut-être… Cela dit, il était blessé qu'elle ne lui accorde pas plus de crédit.

— Tu n'as pas conscience de ton état ! cria-t-elle soudain en saisissant à pleine main un pan de la chemise de Richard. Tu risques ta vie, m'entends-tu ? Ton corps a besoin de récupérer. Une convalescence de deux jours n'a aucun sens ! Il te faut du temps !

— Et combien en reste-t-il à Kahlan, d'après toi ? (Richard prit Nicci par le bras et la tira vers lui.) Elle est seule quelque part et elle a de gros ennuis. Tu refuses de l'admettre, tout comme Cara, mais il en

va différemment pour moi. Tu crois que je me reposerais pendant que la femme que j'aime est en danger ?

» Si tu avais des problèmes, aimerais-tu que je baisse les bras si facilement ? Ne voudrais-tu pas que j'essaie de te porter secours ? Même si j'ignore quoi, quelque chose cloche. Si j'ai raison – et c'est le cas – les implications et les conséquences de cette histoire me glacent les sangs.

— Que veux-tu dire ?

— Si tu as raison, je me lance à la poursuite d'un spectre, voilà tout… Puisque Cara et toi ne pouvez pas souffrir des mêmes troubles psychiques, si c'est moi qui ai raison, il est évident que la *cause* de ces événements – ou leur source – est une menace pour nous tous. Je ne peux pas passer des jours et des jours à tenter de vous convaincre, Cara et toi, parce que l'enjeu est bien trop important. Sans compter que j'ai déjà perdu trop de temps.

Secouée par cette tirade, Nicci en resta muette quelques instants.

Richard la lâcha et acheva de faire son paquetage. Face à une terrible urgence, il ne pouvait pas s'offrir le luxe d'enquêter sur ce qui arrivait à ses deux compagnes.

La magicienne recouvra enfin sa voix :

— Richard, ne vois-tu pas dans quel piège tu tombes ? Te voilà en train d'inventer des notions absurdes pour justifier ton désir de croire en l'incroyable. Comme tu l'as dit, Cara et moi ne pouvons pas être folles de la même manière. Reste ici et repose-toi. Nous travaillerons ensemble sur le rêve qui s'est si profondément enraciné en toi, et nous finirons par trouver une solution. Il y a sûrement un rapport avec la Magie Soustractive. Si c'est vraiment ça, je te prie de m'en excuser. En attendant, reste ici avec nous, je t'en supplie !

Le point aveugle, comme toujours… Nicci était focalisée sur ce qu'elle avait devant le nez, et elle ne voyait plus le reste.

Richard se souvint de ce que Zedd lui disait quand il était petit : *« Pense à la solution, pas au problème. »*

Dans le cas présent, la solution était de trouver Kahlan avant qu'il soit trop tard. Si le vieux sorcier avait été là, il aurait sans doute pu donner un coup de pouce à son petit-fils, qui ne savait pas par où commencer ses recherches.

— Tu n'es pas guéri, loin de là, dit Nicci tout en écartant la tête pour esquiver les gouttes d'eau qui sourdaient du toit. Dépasse tes limites, et ça te coûtera la vie…

— Je comprends – non, vraiment, sans me moquer de toi… (Richard vérifia l'état de la lame de son couteau puis le rengaina.) Je tiendrai compte de ton conseil. Autant que possible, je me ménagerai.

— Richard, écoute-moi ! (Nicci se massa furieusement les tempes

comme si sa tête menaçait d'exploser.) L'enjeu est tellement important !

» Richard, tu n'es pas invincible ! Tu portes l'Épée de Vérité, certes, mais elle ne peut pas te protéger de tout et à tout moment. Tes ancêtres, une longue lignée de seigneurs Rahl, étaient des sorciers accomplis, et ça ne les empêchait pas de s'entourer de gardes du corps. Tu es né avec le don, je sais, mais même si tu avais les compétences pour t'en servir, ce ne serait pas une protection suffisante – particulièrement en ce moment.

» Ce carreau nous a montré à quel point tu es vulnérable. Si important que soit un homme, Richard, il reste un être humain fragile. Nous avons tous besoin de toi, ne l'oublie pas. Si tu nous fais défaut, nous risquons de tout perdre.

Gêné par l'angoisse qui se lisait dans le regard de Nicci, Richard détourna les yeux. Contrairement à ce qu'elle pensait, il savait très bien qu'il était vulnérable. La vie restait son bien le plus précieux, et il ne la tenait pas pour acquise. Afin de la préserver, il ne se plaignait quasiment jamais que Cara le suive comme son ombre. Comme les autres Mord-Sith et les divers « protecteurs » dont il avait hérité, elle avait prouvé sa valeur en plus d'une occasion. Mais cela ne signifiait pas qu'il était incapable de survivre seul – ni que la prudence devait l'empêcher de faire ce qui s'imposait.

Cela dit, il comprenait très bien le point de vue de Nicci. Pendant son séjour au Palais des Prophètes, il avait découvert que les Sœurs de la Lumière le tenaient pour la figure centrale de très anciennes prophéties. À les en croire, beaucoup d'événements dépendaient de lui.

Selon les sœurs, leur camp gagnerait exclusivement si c'était lui, Richard Rahl, qui le conduisait à la bataille. Une prophétie affirmait que tout serait perdu sans lui. Du coup, la Dame Abbesse, Annalina, avait consacré une grande partie de sa (longue) vie à tirer les ficelles dans l'ombre afin d'assurer que le Sourcier vienne au monde, survive et soit un jour le chef suprême des armées opposées à l'Ordre Impérial. Pour Anna, c'était clair, tous les espoirs reposaient sur les épaules de Richard.

Sur ce point, Kahlan avait remis les idées en place à la Dame Abbesse, et son mari lui en était très reconnaissant. Mais il savait que d'autres gens le prenaient pour le sauveur du monde. Et même si ce n'était pas le cas, il fallait reconnaître que combattre pour lui avait souvent stimulé les ardeurs des défenseurs de la liberté.

Dans les catacombes du Palais des Prophètes, Richard avait vu quelques-uns des recueils de prophéties les plus importants – et les mieux gardés. Ces textes avaient quelque chose d'étrange et de troublant, il fallait bien l'admettre. Mais au bout du compte, les

prophéties restaient des charades qui disaient… très exactement ce que les gens avaient envie qu'elles disent.

Richard avait une expérience personnelle des prédictions les concernant, Kahlan et lui. La voyante Shota en avait produit un tombereau, et toutes s'étaient révélées d'une parfaite inutilité – dans le meilleur des cas, puisqu'il arrivait qu'une prophétie, par son existence même, provoque une catastrophe qui ne serait pas arrivée si elle n'avait pas été prédite.

Richard eut un sourire un peu forcé.

— Nicci, on croirait entendre le sermon d'une Sœur de la Lumière. (L'ancienne Maîtresse de la Mort ne sembla pas trouver la remarque très drôle.) Cara sera avec moi, donc, je ne risquerai rien.

Dès qu'il eut dit sa dernière phrase, Richard s'avisa que la présence de la Mord-Sith ne l'avait pas empêché de recevoir un carreau dans la poitrine. Mais au fait, où était Cara pendant cette bataille ? Il ne se souvenait pas de l'avoir vue. Pourtant, elle ne ratait pas une occasion de se battre et un attelage de dix chevaux n'aurait pas suffi à la tirer loin d'un endroit où son seigneur avait besoin d'elle. À l'évidence, elle avait dû lutter à ses côtés. Dans ce cas, pourquoi ne l'avait-il pas aperçue ?

Richard ramassa son large ceinturon de cuir et le boucla autour de sa taille. Plusieurs pièces de sa tenue, dont ce ceinturon, avaient appartenu jadis à un sorcier de guerre. Il les avait découvertes dans la Forteresse du Sorcier, le fief de la magie que Zedd, en ce moment même, défendait pied à pied contre les hordes de pillards de l'empereur Jagang.

Nicci lâcha un soupir impatient – voire agacé. Un aperçu d'une facette de sa personnalité que le Sourcier connaissait hélas trop bien. Quand elle le voulait, cette femme pouvait être dure et impitoyable. Mais aujourd'hui, elle se faisait tout simplement du souci pour un ami…

— Richard, nous ne pouvons pas nous permettre un tel… eh bien… gaspillage de temps. Nous devons parler de sujets très importants. Tu te souviens ? C'était la raison de notre rendez-vous. As-tu reçu ma lettre ?

Le Sourcier fouilla dans ses souvenirs.

— Une lettre de toi ? Oui, ça me dit quelque chose. J'ai eu ton message et je t'ai envoyé une réponse par l'intermédiaire d'un soldat que Kahlan avait touché avec son pouvoir.

Richard surprit le regard que Cara coula à Nicci – une façon de dire qu'elle ne se souvenait pas du tout de cet épisode.

Nicci dévisagea longuement le Sourcier.

— Moi, je n'ai jamais reçu ton message…

Étonné, Richard fit un geste dans la direction générale du Nouveau Monde.

— Sa mission principale était d'aller vers le nord et d'assassiner Jagang. Ayant été touché par une Inquisitrice, il a sans doute préféré la mort à l'échec. S'il n'a pas pu te trouver, il s'est sans doute lancé sur la piste de l'empereur. À moins qu'il lui soit arrivé malheur avant… L'Ancien Monde n'est pas un endroit très sûr…

À l'expression de Nicci, Richard comprit qu'elle pensait qu'il déraillait de plus en plus.

— Même dans tes rêves les plus fous, dit-elle, as-tu jamais cru que nous pourrions éliminer si facilement celui qui marche dans les rêves ?

— Non, bien sûr que non ! (À travers la toile, Richard modifia la position d'une casserole, dans son sac.) Nous pensions que cet homme se ferait tuer avant d'avoir atteint son objectif. Nous lui avons confié une mission suicide parce que c'était un boucher qui méritait la mort. Cela dit, il avait quand même une minuscule chance de réussir – ou au moins d'empêcher Jagang de dormir pendant un moment, s'il voyait un assassin potentiel en chacun de ses hommes.

Le regard de Nicci et son calme à l'évidence forcé signalèrent à Richard qu'elle ne croyait pas un mot de son discours. Pour elle, c'était un fantasme de plus visant à affirmer l'existence d'une femme imaginaire.

Richard se souvint soudain d'autres événements.

— Très peu de temps après que Sabar nous eut remis ta lettre, nous avons été attaqués. Le pauvre Sabar a été tué dans cette escarmouche…

Richard interrogea du regard Cara, qui eut un hochement de tête affirmatif.

— Par les esprits du bien…, soupira Nicci, émue d'apprendre la triste fin du jeune homme.

Richard aussi avait eu de la peine.

Dans sa lettre, Nicci l'avertissait que Jagang transformait en armes des sorciers et des magiciennes – une pratique courante lors des Grandes Guerres, des millénaires auparavant. Depuis, la chose était réputée impossible, mais en utilisant les Sœurs de l'Obscurité prisonnières dans son camp, Jagang avait trouvé un moyen de contourner les lois de la nature.

Pendant la fameuse escarmouche, la lettre de Nicci était tombée dans un feu et le Sourcier n'avait pas eu le temps de la lire en entier. Mais il était arrivé assez loin dans sa lecture pour mesurer le danger…

Richard voulut approcher de la table pour récupérer son arme, mais Nicci vint se camper devant lui.

— Je sais que c'est dur pour toi, mais il faut en finir avec ce rêve, parce que nous n'avons pas de temps à perdre. Nous devons parler.

Puisque tu as lu mon message, tu sais au moins que tu ne peux pas…

— Nicci, coupa Richard, je dois partir !

Il posa une main sur l'épaule de son amie et tenta de parler calmement mais assez fermement pour mettre un terme à la polémique.

— Si tu venais avec nous ? Nous pourrions converser en chemin et ça ne m'empêcherait pas d'accomplir mon devoir. Car il y a urgence pour moi et pour Kahlan…

Sans violence, le Sourcier écarta Nicci et gagna la table.

Tandis qu'il refermait la main sur le fourreau de son épée, il se demanda un instant pourquoi il avait cru, en se réveillant, que l'arme était posée sur le sol à côté de lui. C'était sans doute un fragment de rêve, conclut-il. De toute façon, il n'avait pas le temps de réfléchir à des sujets si futiles.

Il enfila son vieux baudrier en cuir, ajusta la position du fourreau sur sa hanche gauche puis s'assura que tout tiendrait bien en place. Entre le pouce et l'index, il saisit la poignée de l'épée et la dégaina sur quelques pouces d'acier. Pas uniquement pour être certain que l'arme coulissait bien, mais aussi pour vérifier l'état de la lame.

Richard ne gardait aucun souvenir du combat et il n'avait sûrement pas eu la possibilité de s'occuper de l'épée.

De fait, l'acier poli brillait sous une fine couche de sang séché.

Des images de la bataille défilèrent dans la tête de Richard. L'attaque l'avait surpris, mais une fois l'épée dégainée, cet élément n'avait plus eu aucune importance, car la colère induite par la magie avait tout balayé.

Cependant, combattre à un contre cent n'avait pas été simple, magie ou pas. Nicci avait parfaitement raison : il n'était pas invincible.

Peu après que Kahlan fut entrée dans sa vie, Richard avait été nommé Sourcier par Zedd, qui lui avait remis l'Épée de Vérité. Au début, il détestait l'arme, parce qu'il n'avait pas cerné sa véritable nature.

Zedd lui avait alors expliqué que l'épée était un outil, rien de plus. Seules comptaient les intentions de l'homme qui la maniait. Il en était ainsi avec toutes les armes – et ça se vérifiait particulièrement avec celle-là.

L'épée était désormais liée à Richard, à sa volonté et à ses intentions. Depuis le début, il avait pour objectif de protéger ses proches. Pour réussir, avait-il fini par comprendre avec le temps, il devait contribuer à l'avènement d'un monde où les siens pourraient vivre en paix et en sécurité.

Cet objectif conférait une grande importance à l'épée.

L'acier émit un long sifflement lorsque Richard rengaina la lame.

Aujourd'hui, son but était de retrouver Kahlan. Si son arme pouvait l'aider à réussir, il n'hésiterait pas un instant à s'en servir.

Soulevant son sac à dos, le Sourcier le mit en place sur ses épaules puis jeta un coup d'œil dans la sinistre pièce pour voir s'il n'avait rien oublié. Près de la cheminée, il repéra quelques lanières de viande séchée et trois ou quatre biscuits de voyage. Les assiettes creuses de voyage étaient là aussi, l'une contenant du bouillon et l'autre un reste de flocons d'avoine.

Richard ramassa trois outres pleines qu'il mit en bandoulière sur son épaule gauche.

— Cara, rassemble toute la nourriture transportable et n'oublie surtout pas nos assiettes !

La Mord-Sith obéit avec une froide efficacité. Maintenant qu'elle était sûre de partir avec son seigneur, elle avait recouvré toute son équanimité.

— Richard, insista Nicci, nous devons parler ! C'est très important.

— Dans ce cas, fais ce que je t'ai demandé : accompagne-nous ! (Le Sourcier prit son arc et son carquois.) Si tu ne nous ralentis pas, nous bavarderons pendant des heures.

Nicci décida de capituler. Avec un soupir accablé, elle fila dans la chambre afin de faire son paquetage.

Qu'elle vienne n'ennuyait pas Richard. Bien au contraire, il s'en réjouissait, car la magie de son ancienne ennemie l'aiderait à retrouver Kahlan.

Pour tout dire, rejoindre Nicci et lui demander de l'aide avait été sa première idée lorsqu'il s'était réveillé, avant l'attaque, et avait constaté l'absence de sa femme.

Après avoir pris son manteau, qu'il se contenta de jeter sur ses épaules, le Sourcier se dirigea vers la porte. Toujours agenouillée près de la cheminée, où elle finissait son paquetage, Cara leva les yeux et fit signe à son seigneur qu'elle lui emboîterait vite le pas.

Dans la chambre, Nicci se pressait tellement qu'elle produisait un boucan d'enfer.

L'absence de Kahlan minait la résistance nerveuse de Richard, qui devenait de plus en plus le jouet de ses angoisses. Il imaginait que sa bien-aimée souffrait et qu'elle l'appelait au secours. L'idée de la savoir seule quelque part – et sans nul doute en danger – l'emplissait de terreur.

Assez logiquement, le souvenir du soir où des brutes l'avaient frappée et laissée pour morte remonta à sa mémoire.

Abandonnant tout, il était parti vivre avec Kahlan sur le flanc d'une montagne où nul ne les trouverait. Ainsi, elle avait pu guérir et redevenir lentement elle-même.

L'été de la résurrection de sa femme resterait à jamais une des plus belles périodes de la vie de Richard. Hélas, Nicci avait tout gâché en le capturant pour le conduire de force dans l'Ancien Monde.

Comment Cara pouvait-elle avoir oublié de tels événements ? C'était incompréhensible.

Par réflexe, juste avant de sortir, Richard fit de nouveau coulisser l'Épée de Vérité dans son fourreau.

Une lumière maussade l'accueillit dehors et il eut à peine le temps de faire un pas avant de marcher dans une flaque de boue – les œuvres néfastes de l'eau qui s'accumulait sur le toit puis ruisselait le long de l'auvent.

Richard sentit des gouttes glacées s'écraser sur le sommet de son crâne. Pour se consoler, il songea qu'un orage aurait été encore pire que cette bruine somme toute clémente.

À la lisière du petit champ où se dressait la ferme, de lourds nuages pesaient comme un couvercle sur les hautes branches des premiers pins de la forêt. Évoquant des spectres, des colonnes de brume s'abandonnaient aux assauts du vent entre les grands troncs torturés qui projetaient leur ombre sur le monde.

Richard était furieux qu'il pleuve. Par un temps sec, sa tâche aurait été dix fois plus simple. Cela dit, il ne fallait pas baisser les bras, parce qu'un bon guide forestier pouvait suivre une piste dans n'importe quelles conditions.

La pluie lui compliquerait les choses, mais après tout, il avait passé des années à pister des animaux et des gens dans la forêt. Il devrait se concentrer davantage que d'habitude, et voilà tout…

Soudain, une idée lui traversa l'esprit.

Une idée plutôt encourageante…

Dès qu'il aurait trouvé la piste de Kahlan, il aurait une preuve de son existence. Nicci et Cara seraient bien obligées de se rendre à l'évidence.

Chaque individu laissait des traces bien spécifiques. Il savait comment identifier celles de sa femme, et il connaissait le chemin par lequel elle était venue, puisqu'ils l'avaient emprunté ensemble.

La piste de Kahlan serait donc visible à côté de la sienne et de celle de Cara. Nicci et la Mord-Sith devraient renoncer à leurs fantaisies, c'était évident ! Pour la première fois depuis son réveil, Richard se sentit bien. L'effet du soulagement… Dès qu'il aurait trouvé des signes flagrants de l'existence de sa femme, ses deux compagnes cesseraient de le regarder comme s'il avait perdu la tête. Comprenant enfin qu'il n'avait pas rêvé, elles prendraient conscience que quelque chose n'allait pas du tout.

Après cette démonstration, Richard pourrait sortir du camp,

remonter la piste de Kahlan et la retrouver. La pluie le ralentirait, mais elle ne l'arrêterait pas. Et si Nicci l'aidait un peu avec son pouvoir…

Les hommes qui attendaient dehors se précipitèrent vers le Sourcier dès qu'ils l'aperçurent. Ces combattants n'étaient pas de véritables soldats. Il s'agissait de conducteurs de chariot, de meuniers, de charpentiers, de maçons, de fermiers et de marchands qui souffraient depuis des décennies sous le joug de l'Ordre, peinant pour gagner leur vie et subvenir aux besoins de leur famille.

Pour la majorité de ces travailleurs, l'Ancien Monde était devenu une sorte de bagne où régnait la terreur. Tous ceux qui osaient s'insurger contre l'Ordre Impérial étaient arrêtés, accusés de subversion et exécutés. En matière de fausses charges, les procureurs du régime n'étaient jamais à court d'imagination. Une forme expéditive de justice qui incitait les citoyens à courber l'échine…

Un endoctrinement incessant – en particulier pour les jeunes – poussait une partie de la population à adhérer aveuglément à la philosophie de l'Ordre. Dès leur plus jeune âge, les enfants entendaient répéter que penser par soi-même était un sacrilège. On leur vantait les mérites du sacrifice de soi – pour le bien-être du plus grand nombre, évidemment – en leur faisant miroiter une éternité de béatitude sous la Lumière du Créateur, après un bref passage dans cet horrible monde. Toute personne qui doutait du dogme – ou qui refusait de participer à la grande œuvre collective – était promise à d'infinis tourments dans le royaume des morts.

Les fidèles de l'Ordre, et ils étaient légion, refusaient jusqu'à l'éventualité que les choses changent un jour. Les promesses d'égalité – quand toutes les richesses seraient enfin équitablement partagées – rendaient en fait les zélateurs du système avides d'avoir leur ration de sang innocent. Ils étaient prêts à tout, même à lyncher, pour dépouiller de leurs biens injustement gagnés les oppresseurs qui s'engraissaient sur le dos du peuple. Car à leurs yeux, il n'existait pas de pire péché…

Ces fanatiques qui se tenaient pour des justes envoyaient avec joie leurs fils grossir les rangs de la glorieuse armée de l'Ordre. Fanatisés eux-mêmes, ces jeunes gens massacraient avec enthousiasme les incroyants et les prévaricateurs. Appâtés par un fabuleux butin, encouragés à donner libre cours à leur brutalité – et à leurs plus bas instincts, car violer les femelles inférieures était considéré comme un acte héroïque –, ces « soldats » se transformaient très vite en une bande de sauvages déchaînés. Des bouchers qui s'égorgeaient volontiers entre eux quand ils n'avaient personne d'autre sous la main…

Et ces hordes, après avoir conquis une bonne partie du Nouveau

Monde, menaçaient à présent les patries respectives de Kahlan et de Richard.

Des âges sombres s'annonçaient, et rien ne semblait pouvoir s'opposer à leur avènement.

Rien, peut-être, mais pas personne, car selon Anna, l'ancienne Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière, Richard était venu au monde pour combattre la tyrannie. Comme bien d'autres gens, elle croyait que le Sourcier était l'unique chance de vaincre du Nouveau Monde. Pour que la liberté triomphe, il fallait qu'il combatte en première ligne.

Les hommes qui entouraient aujourd'hui le « seigneur Rahl » avaient su voir ce que dissimulaient les beaux discours de l'Ordre. La dictature, rien de plus ni de moins ! Du coup, ils avaient décidé de reprendre en main leur vie. Et cela faisait d'eux des combattants de la liberté.

Des acclamations saluèrent le retour du Sourcier parmi ses frères d'armes. Massés autour de lui, les hommes s'enquirent de sa santé et l'assurèrent qu'ils feraient tout pour le soutenir.

Touché par leur sincérité, Richard prit le temps de leur sourire et de taper dans les mains des courageux résistants qu'il avait rencontrés en Altur'Rang pendant sa captivité.

Parce qu'il avait travaillé avec certains de ces hommes – et tissé des liens d'amitié avec quelques-uns – Richard savait qu'il était pour eux la vivante incarnation de la liberté. Le seigneur Rahl venu du Nouveau Monde, un endroit où les hommes et les femmes étaient libres du jour de leur naissance à celui de leur mort. Grâce au Sourcier, ils savaient désormais que leur rêve était réalisable : on pouvait vivre autrement qu'à genoux, les yeux baissés pour ne pas risquer d'être accusé d'arrogance par ses maîtres.

Au fond de lui, Richard continuait à se voir comme un simple guide forestier. Avoir été nommé Sourcier puis être devenu le maître de l'empire d'haran ne changeait rien à ses yeux. Malgré les épreuves traversées ces deux dernières années, il était resté le même homme, avec des convictions et des rêves identiques. Aujourd'hui, il devait affronter des armées, plus des jeunes coqs de village abrutis. L'échelle était différente, mais le fond du problème restait le même.

Pour l'instant, cependant, une seule chose l'intéressait : retrouver Kahlan. Sans elle, le reste du monde – et la vie en elle-même – n'avait pas grand intérêt.

Appuyé à un poteau, à l'écart de la foule, un colosse jetait sur la scène un regard menaçant qui contrastait avec l'allégresse ambiante. Les bras croisés, il semblait impatient que la cérémonie des retrouvailles s'achève.

Richard fendit sa foule de fidèles pour aller retrouver le forgeron à

l'humeur maussade.

— Victor ! cria-t-il.

Aussitôt, un sourire de petit garçon s'épanouit sur les lèvres du géant aux muscles saillants.

— Nicci et Cara ne m'ont autorisé que deux visites, dit-il en serrant la main de Richard. Si elles avaient tenté de m'empêcher de te voir, ce matin, je leur aurais noué des barres de fer autour du cou.

— Quand on m'a amené ici, c'est toi qui m'as tapoté l'épaule ?

— Qui d'autre, selon toi ? J'ai aidé à te porter jusqu'ici… (Il posa une main sur l'épaule du Sourcier et le secoua doucement.) Tu as l'air solide, mais qu'est-ce que tu es pâle ! J'ai du lardo, ça te redonnera des forces.

— Je vais bien, Victor… Pour le lardo, nous verrons plus tard… Merci de m'avoir transporté. Et maintenant, dis-moi : tu as vu Kahlan ?

— Qui ça ?

— Ma femme.

Victor en resta bouche bée. Pour se donner une contenance, il se passa une main dans les cheveux – coupés si court qu'on aurait pu le croire chauve.

— Richard, tu t'es marié depuis la dernière fois que nous nous sommes vus ?

Les tripes nouées, le Sourcier se tourna vers les autres combattants.

— L'un de vous a vu Kahlan ?

La plupart des hommes ne bronchèrent pas. Quelques-uns échangèrent des regards interloqués avec leurs compagnons.

Tous s'étaient tus, sentant que quelque chose n'allait pas.

Une bonne partie de ces types connaissaient Kahlan et ne pouvaient pas l'avoir oubliée. Pourtant, ils hochaient la tête, l'air désolé, ou haussaient les épaules en guise d'excuses.

Richard encaissa mal ce nouveau coup du sort. Le problème était plus grave qu'il l'avait cru. Cara et Nicci n'étaient pas les seules victimes d'une inexplicable amnésie.

— Victor, j'ai des ennuis, et pas le temps de tout t'expliquer. D'ailleurs, je ne saurais pas vraiment comment m'y prendre. Bref, j'ai besoin d'aide.

— Que puis-je faire ?

— Me conduire jusqu'au site de la bataille.

— Un jeu d'enfant, mon vieux !

Le forgeron se mit en route et Richard lui emboîta le pas.

Chapitre 4

Nicci écarta sans y penser une branche de sapin ruisselante d'eau. Depuis quelques minutes, elle suivait la petite colonne d'hommes qui s'enfonçaient dans la forêt, mais la promenade menaçait de se compliquer, car Richard et l'homme qui le guidait venaient de s'engager sur une piste qui serpentait sur le flanc d'une colline très escarpée. Avec la pluie, le sol rocheux était très glissant, et l'ancienne Maîtresse de la Mort n'avait aucune envie de se casser une jambe…

Trois jours plus tôt, pour transporter Richard jusqu'à la ferme, les sauveteurs avaient emprunté un chemin moins accidenté mais beaucoup plus long. Au pied de la pente, le petit groupe entreprit de slalomer entre des rochers afin de contourner une vaste zone marécageuse entourée par de grands cèdres squelettiques qui semblaient veiller jalousement sur l'intimité d'une mare d'eau croupie.

Les ruisselets qui dévalaient la pente couverte de mousse creusaient dans la boue des sillons assez profonds pour révéler par endroits le granit moucheté enfoui dessous. Après plusieurs jours de pluie, il y avait des flaques d'eau un peu partout. En règle générale, la forêt, avec ce genre de temps, sentait bon la terre détrempée. Mais à certains endroits, une odeur de végétaux décomposés agressait les narines…

Même si cette marche forcée l'avait mise en nage, Nicci avait très froid aux doigts et aux oreilles. Si loin au sud dans l'Ancien Monde, la chaleur et l'humidité, elle le savait, reviendraient très vite, et dans la fournaise, tout le monde regretterait la fraîcheur d'aujourd'hui.

Citadine de naissance, Nicci n'avait jamais passé beaucoup de temps dehors. Au Palais des Prophètes, où elle avait résidé durant la plus grande partie de sa vie, la « nature » se réduisait aux magnifiques jardins et pelouses qui couvraient l'île Kollet. Tout ce qui s'étendait hors de l'enceinte du complexe des Sœurs de la Lumière lui avait toujours paru vaguement hostile. Quant à la campagne, elle la tenait pour une nuisance qu'il fallait traverser pour aller d'une ville à l'autre. À ses yeux, les cités et les grands bâtiments étaient des refuges contre les constantes agressions de la vie sauvage.

Plus important encore, c'était là, dans les villes, que Nicci avait lutté pour l'amélioration de l'humanité. Avec une telle mission à remplir, les champs et les forêts avaient toujours été le cadet de ses soucis.

D'autant plus qu'elle n'avait jamais été sensible à la beauté des collines, des arbres, des cours d'eau, des lacs et des montagnes. Du moins, jusqu'à sa rencontre avec Richard. Depuis, même les villes lui apparaissaient sous un jour nouveau.

Cet homme rendait tout merveilleux !

Nicci s'avisa qu'elle s'était laissé distancer.

Avançant un peu plus vite sur le sol rocheux glissant, elle négocia une petite butte et découvrit que ses compagnons marquaient une pause à l'ombre d'un antique érable. Non loin de là, Richard s'était agenouillé pour étudier le terrain.

Il finit par se lever et sonda un long moment la forêt, devant lui. Comme toujours, Cara, plus fidèle qu'une ombre, était campée à ses côtés. Sous la frondaison verte, son uniforme rouge sautait aux yeux comme une tache de sang sur une serviette de table à l'heure du thé.

Nicci comprenait pourquoi la Mord-Sith protégeait Richard avec tant de passion. Les deux femmes avaient un point commun : être d'anciennes ennemies du Sourcier. Mais Cara ne lui était pas fidèle simplement parce qu'il était le nouveau seigneur Rahl. En fait, il avait gagné son respect, puis son amitié, en se montrant humain et loyal.

L'uniforme rouge était conçu pour faire peur : la promesse que toute personne qui s'en prendrait au seigneur le paierait très cher. Et il ne s'agissait pas de vaines menaces. Dès l'enfance, les Mord-Sith étaient programmées pour ignorer la pitié. À l'origine, leur mission consistait à capturer les sorciers ou les magiciennes et à retourner leur pouvoir contre eux. Mais elles étaient tout à fait capables d'utiliser leurs « compétences » face à toutes sortes d'adversaires.

Sans même en avoir conscience, des hommes qui connaissaient et appréciaient Cara gardaient leurs distances lorsqu'elle portait son uniforme rouge.

D'expérience, Nicci savait à quel point la Mord-Sith, depuis la mort de Darken Rahl, devait être heureuse de ne plus servir aveuglément un maître qui la répugnait…

De lointains croassements de corbeaux se répercutaient un peu partout dans la forêt. Humant l'air, Nicci capta l'odeur des charognes déjà bien décomposées. Quand elle regarda autour d'elle en quête de points de repère, comme Richard le lui avait appris, elle remarqua un pin, à la base d'un gros rocher, qui l'avait frappée à cause de son tronc en deux parties, dont l'une s'incurvait vers le sol pour former une sorte de siège. La bataille avait eu lieu à cet endroit, juste derrière un rideau de buissons et de lianes.

Richard se remit en route avant que Nicci ait pu le rejoindre pour l'avertir qu'ils approchaient du but.

En avançant vers le pin dédoublé, le Sourcier leva les bras au-dessus de sa tête et se mit à crier comme un fou furieux. Des dizaines

de gros charognards noirs s'envolèrent, indignés d'être dérangés en plein milieu d'un festin. Quelques secondes durant, il sembla qu'ils ne se laisseraient pas chasser si facilement, mais l'impressionnante note métallique que produisit l'épée de Richard quand il la dégaina les décida à abandonner les lieux. Bizarrement, on eût juré qu'ils avaient reconnu l'arme et peut-être aussi son porteur.

Comme s'il redoutait une ruse, l'épouvantail vivant qui venait d'avoir raison des corbeaux attendit quelques instants avant de rengainer son arme.

Puis il se tourna vers ses hommes :

— Pour l'instant, restez tous hors de cette zone, ordonna-t-il. Attendez-moi là où vous êtes.

Estimant qu'aucune consigne ne la concernait dès qu'il était question de la sécurité du seigneur Rahl, Cara le suivit quand il entreprit d'inspecter la petite clairière, au-delà des buissons et des lianes.

Nicci continua à avancer, passa devant les hommes silencieux, gravit une petite butte couronnée par un bosquet de bouleaux maigrichons, slaloma entre les troncs constellés de taches noires rondes qui ressemblaient à des yeux et s'arrêta au bord de la courte pente qui menait à la clairière. Quand elle s'appuya d'une main contre le tronc d'un des arbres, elle remarqua qu'un carreau d'arbalète était fiché dans l'écorce. Le bouleau d'à côté, lui, avait reçu trois flèches et d'autres arbres étaient ainsi « blessés ».

En bas, le sol était jonché de cadavres de soldats de l'Ordre Impérial. Ici, la puanteur donnait la nausée. Et si les corbeaux s'étaient enfuis, les mouches, qui ne redoutaient pas les épées, continuaient à festoyer et à pondre des œufs dans les dépouilles. De gros vers étaient déjà à l'œuvre sur certains corps…

Beaucoup de morts étaient décapités ou privés d'un bras ou d'une jambe. Quelques-uns gisaient à moitié submergés dans une mare d'eau croupie. Les corbeaux et les autres charognards avaient déjà bien entamé leur festin, la tâche facilitée par les plaies béantes que portaient tous les cadavres. Les cuirasses, les manteaux de fourrure, les ceinturons cloutés, les cottes de mailles et les armes de ces soldats ne leur servaient plus à rien. Assez souvent, les vêtements qui enveloppaient ces corps boursouflés restaient boutonnés malgré la tension, comme pour tenter de préserver un peu de dignité dans des circonstances où il ne pouvait plus y en avoir.

La chair, les os et la foi fanatique de ces soudards étaient condamnés à pourrir dans ce marécage. Un étrange destin pour des « héros » censés conquérir le monde…

Nicci resta là où elle était pendant que Richard inspectait les cadavres. Quand Victor et ses hommes étaient arrivés, le matin de la

bataille, le Sourcier avait déjà grandement éclairci les rangs adverses. Pendant combien de temps avait-il combattu avec un carreau dans la poitrine ? Nicci l'ignorait, mais en règle générale, une blessure de ce type ne laissait pas beaucoup d'autonomie à un guerrier.

Massés autour de l'érable, les quelque vingt hommes qui accompagnaient Richard avaient resserré autour d'eux les pans de leur manteau. Avec les pluies de ces derniers jours, il faisait plutôt frisquet.

Agitées par un vent léger, les branches des bouleaux, des chênes et des ormes se débarrassaient de leur lourde cargaison d'eau. Des flaques boueuses se formaient au pied des troncs, ajoutant à l'humidité ambiante.

Richard avait presque contourné la mare. De nouveau accroupi, il observait encore le sol, et Nicci aurait donné cher pour savoir ce qu'il cherchait.

Aucun compagnon du Sourcier ne semblait avoir envie de revoir le site de la bataille transformé en charnier. Attendre sous un arbre ne dérangeait pas ces hommes, bien au contraire. Pour eux, tuer n'était pas normal et ils avaient des difficultés à s'y faire. Ayant décidé de combattre pour une cause qu'ils estimaient juste, ils ne se dérobaient pas, mais toute cette aventure leur déplaisait. Cette attitude en disait long sur leur valeur morale…

Après le combat, ils avaient brûlé les dépouilles de trois frères d'armes – mais ils avaient laissé pourrir celles de la centaine de soudards qui les auraient réduits en charpie sans l'intervention de Richard.

Nicci se souvint de sa surprise, le jour de l'affrontement, quand elle avait découvert Richard au milieu d'un champ de cadavres, sans comprendre qui avait pu abattre tant d'ennemis. Puis elle avait vu le Sourcier se déplacer avec la grâce d'un danseur parmi des adversaires ivres de sang. Un spectacle fascinant. Chaque coup de Richard faisait une victime.

Les soldats survivants semblaient stupéfiés que tant de leurs camarades soient déjà tombés. Pour la plupart très jeunes, ces types étaient des colosses habitués à intimider les gens. Correctement formés, ils maniaient fort bien l'épée. Pourtant, toutes leurs attaques fendaient l'air à l'endroit où Richard aurait dû se tenir, mais qu'il avait depuis longtemps quitté. Son style de combat fluide et subtil ne convenait pas à leur tactique consistant à exploiter la force brute.

Ébranlés par leur échec, ils semblaient se demander s'ils ne combattaient pas une armée de fantômes. Et en un sens, c'était le cas…

Hélas, ils étaient trop nombreux pour un homme seul, fût-il Richard armé de l'Épée de Vérité. Tôt ou tard, l'un de ces taureaux enragés porterait un coup chanceux, et tout serait fini. À moins qu'un

carreau vienne foudroyer le Sourcier, qui n'était pas invincible et encore moins immortel.

Victor et ses hommes étaient arrivés juste à temps, détournant de Richard l'attention des soldats de l'Ordre.

Puis Nicci avait mis un terme à l'affrontement en lançant un sort dévastateur sur les soudards survivants.

Parce qu'elle redoutait l'orage imminent – et plus encore l'arrivée inopportune d'une autre horde de soldats – Nicci avait ordonné aux hommes qui portaient le Sourcier de prendre le chemin le mieux protégé, à travers la forêt. Comme c'était aussi le plus long, elle avait envoyé en Richard un filament de son Han qui le garderait en vie jusqu'à ce qu'elle soit en mesure d'en faire plus.

Cette course effrénée contre la mort donnerait encore longtemps des cauchemars à l'ancienne Sœur de l'Obscurité, elle en était certaine…

Ignorant les soldats morts, Richard s'était remis à inspecter le champ de bataille en prêtant surtout attention au périmètre qui le délimitait. Qu'espérait-il donc trouver ? Allait-il encore longtemps décrire des cercles concentriques de plus en plus larges autour du charnier ? et se mettre de temps en temps à quatre pattes pour mieux observer le sol ?

À force de jouer à ce petit jeu, il finit par disparaître dans la forêt.

Lassé d'attendre, Victor vint rejoindre Nicci sur sa butte.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à voix basse.

— Il cherche quelque chose…

— Ça, je m'en suis rendu compte… Mais je parlais de cette histoire d'épouse.

— Désolée, mais je n'en sais rien…

— Vous devez avoir une idée, non ?

Nicci aperçut fugitivement Richard entre deux troncs, assez loin dans la forêt.

— Il a été grièvement blessé. Les personnes en danger de mort délirent parfois…

— D'accord, mais il est guéri, à présent. Il agit normalement, pas comme quelqu'un qui a des visions ou je ne sais quoi dans ce genre. Et pourtant, je ne l'ai jamais vu se comporter ainsi.

— Moi non plus, admit Nicci.

Victor n'était pas le genre d'homme à parler ainsi d'un ami, sauf quand il était mort d'inquiétude pour lui.

— Cela dit, continua la magicienne, nous devons nous montrer compréhensifs, sachant ce qu'il a subi, et lui laisser le temps de reprendre ses esprits. Après tout, il vient de se réveiller après des jours d'inconscience…

Victor prit le temps d'assimiler ces propos, puis il soupira et hocha la tête pour indiquer qu'il était d'accord. Nicci fut soulagée qu'il ne lui ait pas demandé ce qu'ils devraient faire si le Sourcier s'enfonçait dans ses fantasmes.

Richard venant d'émerger de la forêt, Victor et elle descendirent la pente et marchèrent à sa rencontre. Pour quelqu'un qui le connaissait mal, le Sourcier aurait pu paraître particulièrement concentré et résolu, rien de plus. Mais Nicci devina qu'il avait un très gros problème.

S'arrêtant devant ses amis, il chassa les feuilles, la mousse et les brindilles qui maculaient les genoux de son pantalon puis lança :

— Victor, ces soldats n'étaient pas là pour reprendre Altur'Rang.

— Tu en es sûr ?

— Absolument. Pour investir une cité révoltée, il faut des milliers d'hommes, voire des dizaines de milliers. Ce détachement n'aurait pas suffi, et loin de là ! De plus, si Altur'Rang avait été l'objectif de ces soudards, qu'auraient-ils fichu dans ce marécage, très loin de la ville ?

Forcé d'admettre que son ami avait raison, Victor fit la grimace.

— Dans ce cas, que crois-tu qu'ils faisaient ?

— Ils marchaient dans cette forêt alors que l'aube n'était pas encore levée… Selon moi, ils menaient une mission de reconnaissance. (Richard tendit un bras sur le côté.) Il y a une route par là… Nous l'avons utilisée pour voyager vers le sud. En principe, notre campement était assez loin de cette artère pour que nous n'ayons pas d'ennuis. En tout cas, je le croyais… À l'évidence, c'était une erreur.

— C'est une route importante, dit Nicci. Une des premières et des plus vitales que Jagang a construites. Grâce à elle, il a pu déplacer ses troupes très rapidement. Son réseau de communication l'a beaucoup aidé à asseoir sa domination sur l'Ancien Monde.

— Une voie pareille lui permet aussi d'acheminer très vite le ravitaillement et l'équipement. Voilà ce qui est arrivé d'après moi : si près d'Altur'Rang, et informés de la révolte, ces soldats avaient peur qu'une colonne de l'intendance tombe dans un piège. Je suis sûr que Jagang envoie tout ce qu'il faut à ses troupes en campagne dans le Nord. Car il doit en finir avec le Nouveau Monde avant de pouvoir écraser la sédition chez lui… Victor, je pense que ces hommes nettoyaient le terrain pour ouvrir le passage à un convoi. Ils étaient en patrouille si tôt dans l'espoir de tomber sur des insurgés encore endormis.

— Ce que nous étions, grogna Victor, visiblement mécontent. N'ayant jamais imaginé que des soldats ratisseraient cette forêt, nous dormions comme des bébés. Si tu n'avais pas été là, ils nous auraient étripés dans notre sommeil. Et aujourd'hui, c'est nous qui nourririons les corbeaux et les mouches !

Un long silence ponctua cette sinistre déclaration.

— Tu as entendu dire que des convois étaient partis pour le nord ? demanda Richard au forgeron.

— Pour sûr ! On parle tout le temps de ces caravanes. Certaines sont escortées par des troupes fraîches qui partent pour le front. Ta théorie se tient…

Richard s'agenouilla et tendit un bras.

— Vous voyez ces traces ? Elles remontent à un peu après la bataille. Un détachement important – sans doute à la recherche des éclaireurs. Ces hommes ont fait demi-tour dès qu'ils ont repéré les cadavres. Les traces prouvent qu'ils étaient plutôt pressés… (Richard se releva et posa la main gauche sur le pommeau de son épée.) Si vous ne m'aviez pas immédiatement évacué, ces soldats nous seraient tombés dessus. Par bonheur, ils ont préféré rebrousser chemin plutôt que de fouiller les environs.

— Pourquoi ont-ils fichu le camp si vite, sans même s'occuper des morts ?

— Ils ont sûrement surestimé nos forces, craint pour la sécurité du convoi, et jugé urgent d'aller donner l'alarme… Seule la nécessité de protéger une caravane peut expliquer qu'ils n'aient pas enterré leurs morts.

Victor étudia les traces puis tourna la tête vers le charnier.

— Cette situation n'a pas que des désavantages, dit-il. Pendant que Jagang s'occupe de sa guerre de conquête, il nous laisse l'occasion de miner les fondations de l'Ordre dans l'Ancien Monde.

Richard secoua la tête.

— L'empereur s'occupe de la guerre, c'est vrai, mais ça ne l'empêchera pas d'agir pour restaurer son autorité ici. Celui qui marche dans les rêves est un expert en matière d'écrasement de toute opposition. Au fil du temps, nous avons payé très cher pour l'apprendre…

— Richard a raison, intervint Nicci. Il est dangereux de tenir Jagang pour une simple brute. Il est violent, bien sûr, mais c'est un homme intelligent et un brillant tacticien. Avec l'expérience qu'il a accumulée, il est presque impossible de le pousser à agir impulsivement. Il peut se montrer brave, quand le courage et l'audace ont toutes les chances de réussir, mais son caractère le pousse à calculer et à prévoir. Se faisant guider par la logique, pas par l'amour-propre, il ne voit pas d'inconvénients à laisser un adversaire croire qu'il a gagné. Et pendant ce temps, il réfléchit à la meilleure manière de lui arracher les tripes. La patience est sa qualité la plus redoutable…

» Quand il passe enfin à l'attaque, il se fiche des pertes que subiront ses forces, pourvu qu'il lui reste assez de soldats pour vaincre.

Pourtant, tout au long de sa carrière – du moins jusqu'à la campagne contre le Nouveau Monde –, il a perdu moins d'hommes que ses adversaires. Tout simplement parce qu'il se moque de notions classiques comme la gloire et l'honneur. Les héroïques victoires le laissent de marbre. L'idéal, pour lui, est d'écraser l'adversaire sous le poids du nombre et d'un armement supérieur…

» Le traitement que ses soudards infligent aux vaincus est universellement connu. Pour ceux qui se dressent sur son chemin, l'angoisse est insupportable. Aucun individu sain d'esprit ne voudrait tomber entre les mains des bourreaux de Jagang.

» Du coup, des cités entières tombent sans combattre, l'accueillant comme un libérateur et l'implorant de les laisser se joindre à l'Ordre Impérial.

Victor ne mit pas en doute les propos de Nicci. L'ancienne Maîtresse de la Mort, il le savait, avait été témoin de ces événements – quand elle n'y avait pas joué un rôle majeur.

Parfois, lorsqu'elle songeait à son adhésion passée aux thèses de l'Ordre – cette philosophie qui ramenait sournoisement l'humanité à la barbarie –, Nicci regrettait d'être encore de ce monde. De fait, elle méritait amplement la mort. Mais elle était désormais en mesure de contribuer à la défaite de l'Ordre – grâce justement à tout ce qu'elle avait appris durant ses années noires. L'idée de pouvoir réparer le mal qu'elle avait aidé à commettre lui donnait la force de continuer à vivre…

— Jagang tentera bientôt de reprendre Altur'Rang, dit Richard.

— S'il pensait que c'est l'unique foyer de sédition, fit Victor, il ferait sûrement ce que tu dis, et la répression, ensuite, serait terrible. Mais nous faisons tout pour que ça n'arrive pas. (Le forgeron eut un grand sourire.) Nous allumons des incendies dans toutes les villes et tous les villages où des gens sont prêts à briser leurs chaînes. Richard, la révolte se répand partout dans l'Ancien Monde, privant l'empereur d'une cible précise.

— Ne te fais pas trop d'illusions, mon ami… Altur'Rang est sa ville natale. C'est là que la révolution a commencé – un soulèvement populaire dans la cité même où il construisait son palais démentiel. Cette cité devait devenir le fief à partir duquel Jagang et les prêtres de l'Ordre auraient tyrannisé l'humanité au nom du Créateur. Un règne prévu pour durer des millénaires, mon ami. Mais le peuple a rasé le palais et opté pour la liberté.

» Jagang ne laissera pas une telle offense impunie. Si l'Ordre veut dominer l'Ancien Monde et le Nouveau, il doit d'abord écraser ce foyer de sédition. Pour Jagang, c'est une cause sacrée, car il considère toute opposition aux théories de l'Ordre comme un blasphème. Pour faire un exemple, il n'hésitera pas à vous envoyer ses meilleures

troupes. Il noiera la révolte dans le sang, et pour lui, le plus tôt sera le mieux.

Victor parut troublé mais pas vraiment surpris.

— N'oublions pas un point, dit Nicci. Les prêtres de l'Ordre qui ont survécu à l'insurrection travaillent activement à rétablir l'autorité de l'empereur. Ces hommes ont le don, vous le savez. Ce ne sont pas des ennemis ordinaires, et nous sommes loin de nous en être débarrassés…

— C'est vrai, mais on ne peut pas forger le fer avant de l'avoir chauffé… (Victor brandit un poing rageur.) Au moins, nous avons allumé les forges !

Nicci concéda ce point au forgeron et eut un petit sourire pour adoucir son discours terriblement pessimiste.

Victor avait raison : il fallait commencer quelque part et par quelque chose ! En bien des lieux, il avait déjà réussi à rendre le goût de la liberté à des gens qui avaient jusque-là perdu tout espoir. Mais il ne devait pas perdre le sens des réalités et sous-estimer les difficultés qui les attendaient tous.

Si elle l'avait moins bien connu, Nicci aurait été soulagée d'entendre Richard tenir un discours pareillement sensé sur la stratégie et la tactique. Hélas, ça n'empêchait rien. Quand il était concentré sur un objectif personnel, le Sourcier pouvait régler les problèmes « secondaires » très efficacement, mais ça ne le persuadait pas pour autant de renoncer à sa quête. En un sens, s'il avait averti Victor avec tant de précision et de clarté, c'était pour mieux se décharger du problème. Dans ses yeux, Nicci lisait clairement une grande hâte de s'occuper de questions beaucoup plus importantes.

— Tu n'étais pas avec Victor et ses hommes ? demanda soudain le Sourcier à son amie.

En un éclair, Nicci comprit pourquoi l'histoire de la caravane de vivres était si importante pour Richard. Comme souvent, c'était un élément secondaire d'une bien plus vaste équation. Obstiné, le Sourcier tentait d'intégrer le convoi à l'histoire qu'il s'était racontée en rêve. Pour ne pas être contraint d'y renoncer, il fallait que toutes les pièces du puzzle s'emboîtent à la perfection.

— Non, je n'étais pas avec eux… Nous n'avions aucune nouvelle de toi. En mon absence, Victor a quitté Altur'Rang pour se lancer à ta recherche. Lorsque je suis revenue en ville, j'ai pu savoir où il était allé, et je me suis mise en route pour le rejoindre. Comme j'avais encore du retard sur lui, je suis partie bien avant l'aube, le troisième jour de voyage, avec l'espoir de le rattraper. Je marchais depuis deux heures quand j'ai entendu les échos de la bataille. Lorsque je suis arrivée, c'était presque terminé…

— Je me suis réveillé, dit Richard, et Kahlan n'était plus là… Puisque nous étions près d'Altur'Rang, j'ai tout de suite pensé à te rejoindre pour te demander de l'aide. Puis j'ai entendu les soldats qui marchaient dans la forêt…

» La pénombre a joué en ma faveur, et j'ai pu les attaquer par surprise.

— Pourquoi ne t'es-tu pas caché ? demanda Victor.

— Il en venait de tous les côtés… Si j'ignorais leur nombre, il m'est vite apparu que ces soudards ratissaient la forêt. Dans ce cas, même en admettant que je me sois résolu à vous abandonner, où me serais-je caché ? De toute façon, puisque Kahlan pouvait être dans les environs, peut-être blessée, fuir n'était pas une option. J'ai décidé de profiter de l'élément de surprise. Mais il fallait faire vite, car l'aube approchait. De plus, si ces soldats avaient capturé Kahlan, je devais la libérer sans tarder.

Personne ne fit de commentaires.

— Et toi, où étais-tu ? demanda Richard à Cara.

La Mord-Sith en tressaillit de surprise.

— Eh bien… je n'en suis pas très sûre…, répondit-elle après une assez longue réflexion.

— Que veux-tu dire ? De quoi te souviens-tu ?

— J'étais de garde, et je patrouillais assez loin du camp… Quelque chose avait dû m'inquiéter, et je vérifiais le périmètre. Soudain, j'ai aperçu une volute de fumée. J'allais tenter d'en savoir plus, mais j'ai entendu des cris…

— Du coup, tu as rebroussé chemin ?

Cara repoussa distraitement sa tresse derrière son épaule. Ses souvenirs semblaient la fuir obstinément.

— Non… J'ai compris que vous étiez attaqué, seigneur, parce que j'ai entendu le cliquetis des épées et les cris de douleur des soldats. Mais je me suis avisée que cette fumée montait en fait du feu de camp de Victor. Si j'étais si près, il valait mieux que j'aille réveiller notre ami et ses hommes, afin que nous venions tous vous aider.

— C'est assez logique, dit Richard, pourtant pas totalement convaincu.

— Tout s'est bien passé comme ça, confirma Victor. Cara n'était pas loin quand j'ai entendu les échos de la bataille. Je m'en souviens très bien, parce que j'étais étendu dans le noir, les yeux grands ouverts.

— Tu ne dormais pas ? demanda Richard, visiblement très étonné.

— Non, des hurlements de loup m'avaient réveillé.

Chapitre 5

— Tu as entendu hurler des loups ? demanda Richard, une étrange lueur dans le regard.

— Non, un seul… C'est ça, il n'y en avait qu'un…

Cara, Nicci et Victor attendirent pendant que le Sourcier réfléchissait, comme s'il essayait encore et toujours d'emboîter correctement les pièces d'un puzzle géant.

Nicci jeta un coup d'œil aux hommes qui patientaient toujours sous leur arbre. Certains bâillaient, d'autres s'étaient assis sur un tronc abattu et quelques-uns conversaient à voix basse. D'autres encore, les bras croisés, sondaient les environs pour passer le temps.

— Ce n'est donc pas arrivé ce matin…, murmura Richard. Quand je me suis réveillé, je me croyais revenu au jour où Kahlan a disparu…

— Le jour de la bataille, corrigea Nicci sans avoir l'air d'y toucher.

Si Richard l'entendit, il ne fit pas grand cas de sa remarque.

— Pour une raison qui m'échappe, je me suis souvenu de ce qui est arrivé ce matin-là. (Il prit le bras de Nicci.) Pendant qu'on me transportait jusqu'à la ferme, un coq a chanté, n'est-ce pas ?

Surprise par ce changement de sujet, et ne voyant pas en quoi c'était important, Nicci soupira :

— C'est possible, oui… Franchement, ça ne m'a pas frappée. Pourquoi cette question ?

— Il n'y avait pas de vent… Quand j'ai entendu le coq, j'ai levé les yeux et vu que les branches des arbres ne bougeaient pas. Même les feuilles étaient immobiles. Il n'y avait même pas un courant d'air.

— Vous avez raison, seigneur Rahl, dit Cara. La fumée du feu de camp de Victor montait en droite ligne vers le ciel. Rien ne la faisait onduler… Je crois même que c'est pour ça que j'ai si bien entendu les échos de la bataille – dans un silence total, on ne pouvait pas les rater…

— Si ça peut t'être utile, dit Victor à Richard, nous avons dérangé des volailles en arrivant devant la ferme. Il y avait bien un coq, et il y allait de son « cocorico »… Pour tout te dire, nous étions décidés à ne pas nous faire repérer afin que Nicci puisse te soigner. Le coq risquant d'attirer l'attention de nos ennemis, j'ai ordonné à un homme de lui couper le cou.

Dès que Victor eut fini son rapport, Richard se replongea dans ses pensées. Se tapotant distraitement la lèvre inférieure, il devait sans

doute essayer d'intégrer à l'ensemble cette nouvelle pièce du puzzle.

— Alors, ta conclusion ? lui demanda Nicci quand elle eut l'impression qu'il avait oublié jusqu'à la présence de ses amis.

Le Sourcier cligna des yeux puis la regarda.

— Ce matin, je me suis cru revenu trois jours en arrière. Pourquoi, d'après toi ? Parce que quelque chose cloche dans tout ça ! C'est un phénomène fréquent : on se souvient d'un événement à cause de sa bizarrerie…

— Quelle bizarrerie ?

— Le vent ! Il n'y en avait pas ce matin-là. Pourtant, en me réveillant, alors que l'aube pointait à peine, j'ai vu les branches des arbres bouger comme si la brise les agitait.

Perturbée par la soudaine obsession de Richard – le vent ! –, Nicci commençait également à se faire du souci pour sa santé mentale.

— Tu venais de te réveiller et il faisait encore sombre. Tu as cru voir bouger les branches…

— Peut-être…, lâcha le Sourcier.

— Ou c'étaient les soldats ennemis qui les écartaient…, avança Cara.

— Non, eux, je les ai repérés un peu plus tard, après avoir découvert l'absence de Kahlan.

Voyant que Victor et Cara n'avaient pas l'intention de rappeler à Richard qu'il n'était pas marié, Nicci décida de les imiter.

Comme s'il venait enfin de reconstituer son maudit puzzle, Richard se tourna vers ses trois amis, l'air mortellement sérieux.

— J'ai quelque chose à vous montrer… Mais d'abord, une précision : même si ça ne vous dit rien, ne perdez pas de vue que je sais de quoi je parle. Il ne s'agit pas de me croire aveuglément, bien entendu. Cela dit, j'ai dans ce domaine une vie entière d'expérience. Quand il est question de vos spécialités, je me fie à vous. Là, nous sommes dans la mienne, alors ne refusez pas de voir ce qui me saute aux yeux.

Nicci, Cara et Victor se regardèrent pensivement.

Puis le forgeron jeta ses doutes aux orties. Après avoir acquiescé à l'attention de Richard, il se tourna vers ses hommes.

— Gardez les yeux bien ouverts, les gars ! Il peut y avoir des ennemis partout, alors soyez discrets et vigilants. Je veux des sentinelles aux quatre points cardinaux. Ferran, va inspecter le terrain, devant nous.

Plusieurs hommes se levèrent, heureux d'avoir enfin quelque chose à faire. Quatre d'entre eux se postèrent sur le périmètre de la clairière pour balayer toute la zone.

Ferran confia son paquetage à un camarade, encocha une flèche sur son arc et se dirigea vers les broussailles. Ce jeune homme

apprenait les subtilités du commerce des métaux sous la tutelle de Victor. Élevé dans une ferme, il avait des dons naturels d'éclaireur.

Ferran admirait son maître, c'était visible à chaque instant.

Victor aimait bien ce jeune homme, Nicci l'avait deviné sans peine. Mais cette affection le poussait à être encore plus exigeant que d'habitude avec lui. Quand elle l'avait interrogé sur sa dureté vis-à-vis de ses apprentis, le forgeron lui avait fourni une réponse imagée : pour créer un objet de valeur, il fallait éliminer toutes les imperfections d'un métal et ne pas hésiter à frapper fort pour lui donner la forme qu'on souhaitait.

Depuis la bataille, Victor avait organisé des gardes jour et nuit, Ferran et quelques autres hommes sillonnant sans cesse le terrain. Pas question que des soldats adverses déboulent alors que Nicci luttait pour sauver la vie de Richard.

Après s'être occupée du Sourcier, la magicienne avait soigné la blessure à la jambe d'un résistant et les plaies moins graves d'une demi-douzaine d'autres.

En trois jours, elle avait très peu dormi, et elle se sentait épuisée.

Après avoir regardé ses hommes prendre leur poste, Victor tapota l'épaule de Richard.

— Allons-y !

Le Sourcier guida ses trois compagnons au-delà du charnier puis s'enfonça dans la forêt en suivant une piste très praticable qui serpentait entre les arbres. Au sommet d'une petite butte, il s'arrêta et s'accroupit.

Agenouillé ainsi dans sa tenue de sorcier de guerre, avec son épée au côté et un arc accroché à l'épaule, Richard avait l'allure d'un roi – mais d'un roi guerrier ! En même temps, il ressemblait au modeste guide forestier qu'il était jadis. Lorsqu'il touchait les aiguilles de pin, les brindilles, les feuilles, l'écorce ou la mousse, il semblait retrouver de vieux amis. Aux yeux de Nicci, tout ce qui était lié à la nature restait assez simple et un rien ennuyeux. Mais Richard y voyait bien autre chose : les manifestations d'un monde résolument à part.

Se souvenant qu'il n'était pas seul, il fit signe à ses compagnons de s'accroupir près de lui.

— Là…, dit-il. Vous voyez ? (D'un index, il suivit les contours d'une empreinte de pas.) C'est la piste de Cara…

— Rien d'étonnant, dit la Mord-Sith. C'est le chemin que nous avons suivi pour aller de la route à la clairière…

— Exact, fit Richard. (Il désigna d'autres empreintes.) Ce sont également tes traces. Tu vois comment elles sont orientées ? On devine facilement où tu allais, non ?

— On dirait, oui, répondit Cara, soupçonneuse.

Richard se déplaça vers la droite et ses amis le suivirent. Là encore,

il laissa courir un index le long d'une empreinte pour creuser un peu le sol et la rendre plus aisément visible. Quand il faisait ça, la forme d'un pied semblait apparaître comme par magie sur le sol.

Nicci eut très vite une idée sur le propriétaire de ces traces.

— C'est ma piste, dit Richard. Selon les endroits, la pluie efface plus ou moins rapidement les empreintes, mais là, nous avons de la chance. (Il saisit entre le pouce et l'index une feuille de chêne qu'il avait écrasée en marchant.) Vous voyez ce que ma botte a fait à cette feuille ? Elle est tout à fait plate et ses nervures sont écrabouillées. La pluie ne peut pas faire disparaître des indices de ce genre…

Richard regarda ses compagnons pour être sûr qu'ils l'écoutaient, puis il tendit un bras vers la forêt obscure, devant lui.

— Mes pas suivent la même direction que ceux de Cara. Ils viennent vers nous, vous êtes bien d'accord ? (Il se déplaça un peu et fit apparaître deux nouvelles empreintes pour étayer sa démonstration.) On les voit toujours, vous le constatez…

— Oui, fit Victor, mais où veux-tu en venir ?

Richard désigna successivement les deux séries de traces.

— Vous voyez la distance qui sépare ma piste de celle de Cara ? Lorsque nous marchions, j'étais sur le côté gauche du sentier et Cara se tenait sur ma droite. Vous voyez que nous étions loin l'un de l'autre ?

— Et après ? demanda Nicci.

Transie de froid, elle releva sa capuche et glissa les mains sous son manteau.

— Nous marchions si loin l'un de l'autre parce que Kahlan avançait entre nous, dit Richard.

Nicci étudia le sol. N'étant pas une experte, elle trouva assez normal de ne pas distinguer une troisième série d'empreintes. Mais elle doutait que Richard lui-même y parvienne, ce coup-ci.

— Tu peux nous montrer les traces de Kahlan ? demanda-t-elle à Richard.

Le Sourcier leva la tête et regarda son amie, qui eut le souffle coupé par l'intensité de son regard halluciné.

— C'est tout le problème… (Richard leva un index avec autant de majesté que s'il dégainait son épée.) Les empreintes de ma femme ont disparu. Elles n'ont pas été effacées par la pluie – non, on jurerait qu'elles n'ont jamais existé !

Victor ne put réprimer un soupir qui en disait long sur sa consternation. Cara parvint à cacher son trouble et Nicci, certaine que Richard n'en avait pas encore terminé, préféra opter pour une approche prudente.

— Tu voulais nous montrer qu'il n'y a pas d'empreintes de cette femme ?

— C'est ça, oui. J'ai trouvé les miennes et celles de Cara, mais il n'y a rien là où est passée Kahlan.

Un long silence gêné suivit cette étrange déclaration.

Nicci prit finalement sur elle de briser le charme.

— Richard, tu dois savoir pourquoi il en est ainsi ! Ne comprends-tu pas ? C'était un rêve. Il n'y a pas de piste parce que Kahlan n'existe pas !

Lorsque le Sourcier releva les yeux, Nicci crut un instant qu'elle pouvait voir jusqu'au fond de son âme. Elle aurait donné n'importe quoi pour réconforter cet homme si cher à son cœur. Mais le rassurer en lui mentant aurait été criminel.

— Tu es un grand éclaireur, et tu ne parviens pas à trouver les empreintes de cette femme. N'est-ce pas suffisant pour clore le débat ? Nous tenons la preuve que ton épouse n'existe pas et qu'elle n'a jamais arpenté ce monde. (Nicci sortit une main de sous son manteau et la posa sur l'épaule du Sourcier.) Tu dois renoncer à ton songe, mon ami…

— Tu simplifies trop les choses, Nicci… Je vous demande de regarder et d'essayer de comprendre ce que ça signifie. Pour que Cara et moi ayons été si loin l'un de l'autre, il fallait qu'une troisième personne marche entre nous !

Nicci frotta ses yeux gonflés de sommeil.

— Les gens ne marchent pas toujours côte à côte, voyons ! Cara surveillait peut-être un côté de la piste et toi l'autre. Ou vous étiez trop fatigués pour parler, que sais-je moi ? Il y a des dizaines d'explications très simples.

— Quand deux personnes se déplacent, elles ne s'éloignent pas autant l'une de l'autre ! (Richard jeta un coup d'œil derrière lui.) Regarde les empreintes que nous avons laissées en venant. Cara était sur ma droite, comme l'autre jour, et elle avançait très près de moi. C'est normal quand deux personnes se déplacent de front. Victor et toi étiez derrière nous. Constate-le par toi-même : vous vous teniez côte à côte.

» La piste d'il y a trois jours est différente. Parce qu'il y avait une troisième personne, bien entendu !

— Richard…

Nicci s'interrompit, car elle ne voulait pas se disputer avec le Sourcier. Au fond de son cœur, elle avait envie de lui ficher la paix. S'il désirait croire à un rêve, pourquoi l'en empêcher ? Le monde réel était si triste, si vide…

Mais pouvait-on se taire, alimenter un mensonge et laisser un homme vivre dans l'illusion ? Même si elle comprenait la détresse de Richard et se serait volontiers faite sa complice, Nicci ne devait pas lui permettre de croire à un fantasme. S'il ne faisait pas face à la réalité, il

ne guérirait jamais vraiment, c'était évident. Pour l'aider, il fallait le faire souffrir, il n'y avait pas d'autre solution.

— Richard, dit-elle, cherchant à briser le fantasme sans se montrer dure ni condescendante, on voit tes empreintes et celles de Cara. Tu nous les as montrées, et il n'y en a pas d'autres, c'est toi-même qui le dis. Si une femme marchait entre vous, pourquoi n'a-t-elle laissé aucune trace ?

De plus en plus gelés, Cara, Victor et Nicci attendirent que Richard consente à répondre.

— Je pense que la piste de Kahlan a été effacée en recourant à la magie.

— La magie ? répéta Cara, révulsée par ce simple mot.

— Oui. Le ravisseur de Kahlan a fait disparaître ses traces avec un sortilège…

Nicci n'en crut pas ses oreilles… et elle ne fit aucun effort pour le cacher.

— C'est possible ? demanda Victor, déboussolé.

— Oui, affirma Richard. Quand j'ai rencontré Kahlan, Darken Rahl la poursuivait. Zedd, ma future femme et moi avons dû fuir le plus vite possible. Face à Darken Rahl, la magie de Zedd n'aurait pas fait le poids, donc, afin d'éviter un duel, il a jeté un sort pour faire disparaître nos traces. Voilà ce qui s'est passé il y a trois jours. On a éradiqué par magie la piste de Kahlan !

Victor et Cara interrogèrent Nicci du regard.

Le forgeron ne savait rien du pouvoir, et c'était bien normal. Quant aux Mord-Sith, elles abominaient la magie et refusaient de s'y intéresser. Leur instinct les poussait à neutraliser tout individu doté de pouvoirs qui semblaient menacer le seigneur Rahl, et ça leur suffisait.

Nicci était une magicienne, d'où l'importance de son opinion sur l'affaire des empreintes. Mais elle était loin de tout savoir sur le don, et elle hésitait. Pourtant, elle devait se jeter à l'eau.

— C'est possible en théorie, dit-elle, mais je n'ai jamais entendu parler d'un sortilège spécifique. (Nicci se força à regarder Richard dans les yeux.) Cela posé, il y a une explication plus simple, et nous la connaissons tous.

Le Sourcier ne put pas dissimuler sa déception, mais il ne baissa pas les bras.

— Pour des néophytes en matière de pistes, déclara-t-il, je comprends qu'il soit difficile de me croire. Mais je peux vous montrer une autre preuve qui vous aidera à mieux saisir la situation. Suivez-moi !

— Seigneur Rahl, dit Cara en évitant de croiser le regard de son maître, ne devrions-nous pas revenir à des affaires plus urgentes ?

— J'ai quelque chose d'important à vous montrer à tous les trois. Dois-je comprendre que tu préfères attendre ici pendant que j'emmène Nicci et Victor sur les lieux ?

— Non, bien sûr que non !

— Dans ce cas, en route !

Sans protester, Nicci, Cara et Victor suivirent Richard, qui s'enfonça dans la forêt et marcha à grands pas vers le nord. À un moment, ils durent jouer les équilibristes sur des pierres pour traverser un torrent aux eaux noires, au fond d'un large ravin. Quand Nicci faillit glisser, Richard la rattrapa, lui prit la main et l'aida à atteindre l'autre berge.

La paume du Sourcier était chaude mais pas brûlante de fièvre. Nicci aurait aimé qu'il ralentisse un peu, histoire de se ménager, mais il n'en manifestait pas l'intention.

De l'autre côté du torrent, l'ascension se révéla vite plus ardue que prévu. Sous un ciel de plus en plus gris, et avec le brouillard qui s'était levé, on aurait pu croire que la nuit approchait. Mais il ne devait même pas être midi…

Dérangés par les intrus, des oiseaux s'envolèrent de la cime des arbres, prirent de l'altitude et disparurent très vite au milieu des nuages. En permanence, des cris d'animaux inconnus montaient des broussailles et se répercutaient dans toute la forêt.

Avec les branches entrelacées des épicéas et des pins – sans parler des rideaux de lianes qui tombaient de chênes géants ratatinés au tronc couvert de mousse –, la visibilité était très mauvaise – sauf peut-être à ras du sol, aux rares endroits que les rayons du soleil parvenaient à atteindre.

Alors que les quatre intrus approchaient du cœur de la forêt, la végétation se fit moins touffue. Ici, les troncs noirs des arbres ressemblaient à des sentinelles solitaires résolues à ne pas quitter leur poste face à une horde d'envahisseurs.

Richard guida ses compagnons jusqu'à une piste confortablement large et au sol tapissé d'aiguilles de pin. Dans ces conditions, la randonnée devint plus agréable, même si la pénombre ne se dissipa jamais. Par les plus belles journées d'été, songea Nicci, la lumière ne devait pas souvent réchauffer le sol de cette forêt. Quand on longeait la piste, il fallait plisser les yeux pour y voir à vingt pas devant soi. Sur les côtés du chemin, où des buissons et de jeunes conifères se disputaient sans pitié l'espace vital, il faisait sûrement aussi sombre qu'en pleine nuit.

Richard s'arrêta enfin et tendit les deux bras sur le côté afin qu'aucun de ses compagnons ne le dépasse. Puis il leur fit signe de s'agenouiller en même temps que lui.

— Derrière nous, comme vous le savez, il y a la piste que Cara,

Kahlan et moi avons suivie avant de dresser notre camp, la veille de la bataille. Cette nuit-là, ma femme a pris le premier tour de garde, moi le deuxième et Cara le troisième. J'ai trouvé autour du camp des traces de mon passage et de celui de Cara, mais pas une seule de la garde de Kahlan…

D'un regard, Richard dissuada ses amis de lui resservir un discours sur le rêve et les fantasmes.

— Les soldats de l'Ordre sont arrivés par là… Victor, tes hommes et toi veniez de la direction opposée quand vous vous êtes mêlés à la bagarre. Presque au même endroit, on trouve les empreintes que vous avez laissées en me portant jusqu'à la ferme. Au-delà, comme je vous l'ai montré tout à l'heure, on relève les traces des soldats qui ont découvert le charnier.

» La piste que nous suivons n'a été empruntée par personne. Si vous regardez bien, vous ne verrez aucune empreinte – à part les miennes, qui datent de ce matin. Si on se fie aux indices, nul n'est venu ici depuis très longtemps. On pourrait même croire que je suis le premier à avoir exploré cette partie de la forêt…

— Et tu as des raisons de penser que c'est faux ? demanda Victor.

— Oui. Même s'il n'y a pas de traces, quelqu'un est passé par ici. Et cette personne a semé des preuves dans son sillage. (Richard se pencha et posa le bout d'un index sur une pierre lisse à peu près de la taille d'une miche de pain.) En passant, Kahlan a trébuché sur cette pierre…

— Comment le sais-tu ? demanda Victor, captivé par le discours du Sourcier.

— Regarde les marques, sur la pierre. Allez, penche-toi ! Tu vois la partie du haut qui est depuis toujours exposée à l'air et aux intempéries ? Il y a des taches brunes laissées par du lichen et la pierre est jaune clair. Soudain, exactement comme sous la ligne de flottaison d'un bateau, la couleur change pour passer à un marron soutenu. C'est très régulier, sur toute la circonférence. À partir de là, le ventre de la pierre, si j'ose dire, était enfoui dans la terre.

» Comme tu peux le constater, il ne l'est plus, en tout cas plus entièrement, sinon on ne verrait pas la zone marron. Regarde mieux ! Tu vois bien que la pierre est inclinée, comme si elle voulait exposer son torse au soleil. Quelqu'un l'a délogée de son nid dans la terre, et c'est très récent, sinon, on trouverait du lichen sous la « ligne de flottaison » et la couleur serait déjà plus pâle. Crois-moi, cette pierre était encore en terre il y a trois jours !

» Tous les trois, examinez le sol, du côté droit de la pierre. Il y a un vide entre la cavité – nettement visible ici – et le contour de l'objet qu'elle contenait. Et de l'autre côté, ce petit monticule de terre, de brindilles et de minuscules cailloux témoigne que le sol a été

légèrement retourné *de l'intérieur*.

» La configuration de la cavité et du monticule nous indique que la personne qui a trébuché s'éloignait de notre camp et filait vers le nord.

— Mais où sont ses empreintes de pas, dans ce cas ? demanda Victor.

Richard passa une main dans ses cheveux humides.

— Elles ont été effacées par un sortilège ! Regardez de nouveau la pierre. Elle a été déplacée, c'est incontestable. Mais voyez-vous une quelconque marque ? Une entaille ? Une botte n'aurait pas pu déloger de terre une si grosse pierre sans y laisser une trace. Cette trace a donc été effacée. Là encore, l'intervention de la magie est la seule explication.

— Richard, dit Nicci en abaissant sa capuche, tu détournes tout ce que tu vois pour étayer ce que tu as envie de croire. Mais on ne peut pas dire une chose et son contraire. Si la magie a effacé une piste, pourquoi as-tu pu trouver ce que tu appelles un « indice » ?

— Parce que le sortilège efface seulement les empreintes de pas… La personne qui l'a lancé ne sait sûrement pas grand-chose du métier d'éclaireur. À mon avis, elle n'est même pas très familière de la nature. Du moins, pas assez pour penser à remettre les pierres en place.

— Richard, tu devrais…

— Bon sang ! regardez autour de vous ! Le sol de cette forêt est parfait, vous ne l'avez pas remarqué ?

— Que veux-tu dire ? demanda Victor.

— Il est *trop* parfait ! Les brindilles, les feuilles et les morceaux d'écorce sont trop bien « rangés ». La nature n'est pas si ordonnée…

Nicci, Victor et Cara examinèrent le sol.

L'ancienne Maîtresse de la Mort le trouva d'une banalité à pleurer. Des brindilles, des aiguilles de pin, une petite branche et d'autres minuscules choses inconnues reposaient sur un lit de feuilles mortes, de mousse et d'éclats d'écorce. Même si Nicci n'avait pas la prétention d'être une femme des bois – Richard laissait des entailles dans les arbres quand il voulait qu'elle le suive dans une forêt –, elle ne voyait aucun « indice » du passage de quelqu'un. Et la « perfection inhabituelle » lui semblait être une vue de l'esprit – pour rester polie.

Elle regarda ailleurs et arriva aux mêmes conclusions. À côté d'elle, Cara et Victor paraissaient franchement perplexes.

— Richard, je suis sûre qu'il existe des dizaines d'explications possibles à la mésaventure de ta pierre. Ton hypothèse se tient, je te le concède, mais il peut s'agir aussi d'un élan ou d'un cerf dont les empreintes ont été effacées par le temps et la pluie.

Le Sourcier secoua lentement la tête.

— Regarde les bords de la cavité : ils sont encore très réguliers – parfaitement formés. Au fil du temps, surtout quand il pleut régulièrement, le trou est obstrué et ses bords s'effondrent plus ou moins. La piste d'un élan ou d'un cerf devrait être récente, sinon, rien ne colle… De plus, un sabot aurait laissé une marque, exactement comme une botte. Je maintiens que quelqu'un a trébuché sur cette pierre il y a trois jours.

— Tu vois cette branche morte, là-bas ? Elle a pu tomber sur la pierre et la déloger…

— Si c'était le cas, il y aurait une trace de l'impact, sur la partie claire couverte de lichen. Et on retrouverait une entaille correspondante sur la branche… Il n'y en a pas, j'ai regardé…

— Et un écureuil qui aurait sauté d'un arbre pour atterrir sur la pierre ? proposa Cara.

— Un écureuil ne serait pas assez lourd pour ébranler une si grosse pierre.

— Si je comprends bien, résuma Nicci, l'absence d'empreintes de cette femme est pour toi la preuve irréfutable de son existence. Si tu pars de ce principe, tu pourras nous démontrer tout et n'importe quoi.

— Tu caricatures mon raisonnement, Nicci. Je ne veux pas vous imposer un postulat absurde. Au contraire, je mets dans leur contexte des éléments incontestables qui tissent un réseau de preuves.

Nicci plaqua les poings sur ses hanches. Des affaires urgentes devaient être réglées, et le temps leur coulait entre les doigts. Au lieu de prendre des décisions cruciales, ils marchaient à quatre pattes dans une forêt pour étudier une pierre sous toutes ses coutures.

La magicienne sentit qu'elle s'empourprait.

— C'est ridicule, Richard ! Tu nous as surtout démontré que cette femme est imaginaire, rien de plus. Elle n'existe pas, c'est pour ça qu'elle ne laisse pas de traces. C'est un rêve ! Il n'y a rien de mystérieux ni de magique dans cette affaire. Un simple rêve !

Richard se releva d'un bond. En une fraction de seconde, le paisible guide forestier était redevenu un chef de guerre puissant, imposant… et sans pitié lorsqu'il cédait à la colère.

Il n'affronta pas Nicci, préférant la dépasser et faire quelques pas sur le chemin du retour. Puis il s'arrêta et sonda de nouveau la forêt.

— Quelque chose ne va pas, lâcha-t-il.

L'Agiel de Cara vola jusqu'à sa paume et Victor posa la main sur le manche de la masse d'armes glissée à sa ceinture.

Dans le lointain, de là où ils venaient, Nicci entendit des croassements de corbeaux.

Les cris qui leur firent écho étaient à peine humains…

Chapitre 6

Richard courut vers la clairière où attendaient les hommes de Victor. Les hurlements venaient de là, et il n'y avait pas de temps à perdre. Alors que les arbres et les buissons défilaient à une incroyable vitesse sur ses flancs, le Sourcier sauta par-dessus un tronc abattu puis enchaîna un deuxième bond qui lui épargna la peine de contourner un assez gros rocher.

Il slaloma entre les troncs d'une série de jeunes pins, traversa un bosquet de cornouillers, écarta des branches de sapin puis se baissa pour passer sous celles d'un grand pin. Tandis qu'il courait, les branches mortes de jeunes épicéas s'accrochaient à ses vêtements comme si elles voulaient le retenir. Dix fois plutôt qu'une, il faillit trébucher sur les racines affleurantes de plus grands arbres. Mais il réussit à les éviter au dernier moment.

Courir ainsi dans une forêt très dense, surtout sous la pluie, était dangereux. Avec la bruine, on distinguait le danger au dernier moment, et certaines grosses branches pointues pouvaient aisément crever un œil. Et quand on glissait sur des feuilles mortes ou sur une pierre, un peu de malchance suffisait à transformer un vol plané comique en chute mortelle.

Mettre le pied dans une crevasse était un moyen radical de se casser une jambe. Dans sa jeunesse, Richard avait connu un garçon qui s'était étalé ainsi dans la forêt. Les os de sa jambe et de sa cheville ne s'étaient jamais bien ressoudés, et il avait dû se résigner à boiter jusqu'à la fin de ses jours.

Même s'il savait tout cela, Richard n'osait pas ralentir.

Depuis qu'il courait, il entendait les atroces cris et de sinistres bruits d'os qui se brisent. Derrière lui, Cara, Victor et Nicci tentaient de le suivre, mais ils étaient irrémédiablement distancés et il n'avait aucune intention de les attendre.

Le souffle de plus en plus court – un problème qu'il n'avait jamais eu après un effort si bref –, Richard se demanda ce qui lui arrivait. Puis il se souvint de ce que lui avait dit Nicci : après une hémorragie importante, il lui faudrait beaucoup de repos pour reprendre ses forces. Eh bien, il allait faire avec celles qu'il avait, parce qu'il n'était pas question de renoncer. De toute façon, il n'était plus très loin.

Les frères d'armes qui étaient venus à son secours quelques jours plus tôt avaient maintenant besoin d'aide. Sans savoir ce qui se passait

exactement, Richard était sûr qu'ils étaient dans de sales draps.

Le matin de l'attaque, avant l'arrivée de Victor et de ses hommes, Richard aurait pu vaincre seul les soldats de l'Ordre – à condition de mieux maîtriser son don. S'il avait pu recourir à la magie, trois braves n'auraient pas péri durant l'affrontement.

Bien sûr, si Richard n'avait pas été là, Victor et les autres auraient sans doute été égorgés dans leur sommeil. Mais ça ne changeait rien : la mort de trois combattants pesait sur sa conscience. Afin qu'il n'y ait plus de victimes, il courait aujourd'hui sans se soucier de sa santé. Il finirait bien par se rétablir, même si ça mettrait peut-être un peu plus longtemps que prévu. En revanche, une vie perdue l'était à tout jamais.

À des moments pareils, il regrettait vraiment de ne pas être un sorcier plus compétent. Hélas, son don n'en faisait qu'à sa tête. Au lieu d'obéir à sa volonté, comme le pouvoir de Nicci, il répondait uniquement à la colère et au « besoin » du Sourcier.

Lorsqu'il avait dégainé son arme, ce matin-là, Richard luttait d'abord pour sauver sa propre vie. Son désir de survivre s'était communiqué à l'Épée de Vérité, éveillant sa magie – une force indépendante de son don sur laquelle il pouvait compter à tout moment.

La plupart des détenteurs du don apprenaient dès l'enfance à le contrôler. Richard n'avait pas eu de formation. En grande partie grâce à Zedd, il avait vécu une enfance et une jeunesse protégées qui lui avaient laissé tout le temps de découvrir la vie et de l'aimer.

Comme toujours, la rose avait des épines… Manquant de connaissances et de pratique, Richard était un sorcier certes doué mais totalement étranger à son propre talent…

Aujourd'hui, rattraper son retard n'était pas si facile que ça. En partie parce qu'il avait une guerre sur les bras, mais ce n'était pas tout. La nature même de son pouvoir, extraordinairement rare, contrariait tous les efforts de Zedd et des Sœurs de la Lumière. Malgré toute leur sagesse et leur compétence, le vieux sorcier et les magiciennes de l'Ancien Monde ne parvenaient pas à aider Richard à maîtriser consciemment sa magie.

Selon Nathan Rahl, le prophète, la clé de tout était la colère et le besoin, mais ces deux notions demeuraient très vagues dans l'esprit de Richard. Une chose était sûre : toutes les formes de colère ou de besoin ne suffisaient pas à éveiller son pouvoir. Mais comment faire la distinction ?

Jusqu'à ce jour, c'était impossible, puisque le déclencheur était différent dans toutes les occasions où il avait eu accès à ses pouvoirs.

Richard avait quand même déterminé que la magie restait insensible à ses coups de tête ou à ses « caprices ». Pour que quelque chose se passe, il ne suffisait pas qu'il ait une envie ou une contrariété. L'éveil du pouvoir et sa mise en action dépendaient de conditions bien spécifiques. L'ennui, c'était de savoir lesquelles et d'être capable de les reproduire…

Quand ils lançaient un sort, même les plus grands sorciers avaient parfois besoin du soutien d'un livre pour être sûrs de faire ce qu'il fallait. Dans son enfance, Richard avait mémorisé un de ces ouvrages, le *Grimoire des Ombres Recensées*.

Le livre que Darken Rahl voulait se procurer afin de mettre dans le jeu les boîtes d'Orden.

Le matin de la disparition de Kahlan, face aux soldats de l'Ordre, Richard avait reçu l'aide de l'épée, mais pour vaincre, il s'était reposé sur ses qualités de guerrier, pas sur sa magie. Le long combat l'avait conduit au bord de l'épuisement. Son inquiétude pour Kahlan n'avait sans doute rien arrangé, car la déconcentration était toujours une source de fatigue. Combattre en ayant en quelque sorte l'esprit ailleurs était absurde et dangereux, mais quand il s'agissait de Kahlan, rien ne pouvait être plus important…

Pendant la bataille, la magie du Sourcier s'était éveillée plusieurs fois indépendamment de sa volonté. Sans cela, il aurait succombé sous les volées de projectiles qui s'étaient abattues sur lui.

Hélas, la magie n'avait pas réagi quand un arbalétrier l'avait pris pour cible. Voyant trop tard que le carreau menaçait de lui transpercer le cœur, Richard avait seulement pu le dévier. S'il n'avait pas dû repousser trois brutes assoiffées de sang, il aurait sûrement pu arrêter le projectile grâce à la magie que lui conférait son épée…

Chaque fois qu'il repensait à cette bataille, des « si » et des « mais » tourbillonnaient dans sa tête. L'idée qu'il n'avait pas été totalement à la hauteur continuait à le hanter. Pourtant, comme l'avait dit Nicci, il n'était pas invincible… ni infaillible, avait-il envie d'ajouter.

Soudain, un lourd silence tomba sur la forêt. Les cris s'étaient tus et on n'entendait plus que le petit bruit régulier des gouttes de pluie qui s'écrasaient sur le feuillage des arbres et sur le sol.

Troublé par la quiétude pourtant réconfortante de la nature, Richard se demanda si les horribles sons qu'il avait entendus n'étaient pas le fruit de son imagination.

Malgré ses doutes et sa fatigue, il ne ralentit pas.

Tendant l'oreille, il ne capta aucun signe de vie des hommes de Victor. Derrière lui, très loin, des craquements lui signalaient que ses trois compagnons le suivaient toujours. Mais ils perdaient sans cesse du terrain.

Pour une mystérieuse raison, le silence surnaturel était plus

angoissant encore que les cris. Ce que Richard avait d'abord pris pour des hurlements de corbeaux – des croassements de douleur, pour être précis – s'était rapidement transformé en sons produits par des gorges humaines.

Mais n'était-ce pas sur ce point, justement, que l'imagination du Sourcier lui avait joué des tours ? S'il s'était agi de cris d'animaux du début à la fin, cette course à travers bois n'avait aucun sens…

Mais dans ce cas, pourquoi le silence actuel glaçait-il les sangs de Richard ? Il en avait même la chair de poule…

Voyant qu'il approchait de la clairière, il dégaina son épée. La note métallique reconnaissable entre toutes eut le mérite de faire voler en éclats ce silence oppressant.

Aussitôt, la colère de l'arme se déversa en Richard et éveilla la sienne. Comme à l'accoutumée, il s'abandonna sans retenue à une magie qu'il connaissait et qui ne lui avait jamais fait défaut.

Exalté par le pouvoir de sa lame, il n'avait plus qu'une idée : identifier la menace et l'éliminer.

Par le passé, la peur et l'incertitude l'avaient poussé à se méfier de la tempête qu'une épée forgée par un antique sorcier déchaînait en lui. À cette époque-là, il répugnait à lâcher la bonde à sa propre colère. Mais ces temps étaient révolus. Désormais, il ne résistait plus face au juste courroux de l'arme, et il avait appris à en tirer parti. Ce pouvoir-là n'échappait plus vraiment à son contrôle…

Au fil des siècles, des imposteurs motivés par la soif de pouvoir et la cupidité avaient manié l'épée en ignorant volontairement les risques auxquels ils s'exposaient. Au lieu de contrôler la magie, ces hommes et ces femmes étaient devenus les serviteurs de l'arme, les esclaves de sa colère et, ultimement, les proies de leur propre voracité. S'ils avaient fait le mal, ce n'était pas la faute de l'épée. Car l'outil ne devait jamais être tenu pour responsable des méfaits commis par celui qui le maniait…

Après avoir traversé un dernier rideau de broussailles, Richard s'immobilisa à la lisière de la zone où il avait tué tant de soudards de l'Ordre, trois jours plus tôt. Épée au poing, il inspira à pleins poumons malgré la puanteur.

Au début, il eut du mal à trouver un sens à ce qu'il voyait.

Il y avait des corbeaux morts partout. Ou plutôt, des cadavres taillés en pièces. Des ailes, des têtes et des fragments de corps jonchaient le sol. Et un linceul de plumes noires recouvrait les dépouilles des soldats de l'Ordre.

Si terrifiant que fût ce spectacle, ce n'était pas pour ça que Richard était venu au pas de course. Traversant le charnier, il repassa le rideau de broussailles et continua son chemin vers l'endroit où attendaient les hommes.

La colère de l'épée lui fit oublier sa fatigue, ses difficultés à reprendre son souffle et sa faiblesse de convalescent. Elle le préparait au combat à venir, et tout ce qui comptait pour lui était désormais d'atteindre les hommes de Victor – ou plus exactement d'affronter ce qui les menaçait.

Tuer les serviteurs du mal était une incomparable source d'ivresse spirituelle. Quand on ne combattait pas les méchants, on les cautionnait. Du coup, les éliminer devenait une manière d'honorer la vie et de reconnaître sa valeur. Car cela revenait à détruire des prédateurs qui existaient uniquement pour dénier aux autres leur droit à la vie.

C'était pour ça, fondamentalement, que l'Épée de Vérité déversait sa colère dans le Sourcier et exigeait qu'il y réponde par sa propre fureur. La rage occultait l'horreur de la violence et chassait le dégoût naturel qu'un être humain éprouvait face au meurtre. Lorsque la métamorphose était accomplie, il ne restait plus que la nécessité de frapper sans pitié afin qu'il y ait une véritable justice…

Quand Richard sortit du bosquet de bouleaux, son attention fut immédiatement attirée par l'érable sous lequel s'étaient massés les hommes de Victor.

Les branches les plus basses ne portaient plus une feuille, comme si une tempête les en avait dépouillées. Alentour, les arbustes et les buissons n'étaient plus que des masses végétales déchiquetées. Les plus gros arbres avaient été déracinés ou brisés en deux comme de vulgaires brindilles.

Au pied de l'érable, sur un assez grand périmètre, le sol de la forêt – jusque-là de toutes les nuances imaginables de vert – avait été remplacé par un étrange tapis rouge sang.

Le cœur battant à tout rompre, Richard tenta de projeter sa colère sur… une menace qu'il ne parvenait pas à identifier. Il sonda la forêt de tous les côtés et ne repéra aucun mouvement. En même temps, il essaya de déterminer ce qu'était ce qu'il avait d'instinct appelé un « tapis rouge ».

Prête au combat, Cara s'immobilisa sur le flanc gauche de son seigneur. Quelques instants plus tard, sa masse d'armes au poing, Victor vint se camper sur son flanc droit.

Nicci suivait le forgeron de peu. Elle ne portait pas d'armes, mais Richard sentit que l'air, autour d'elle, crépitait de pouvoir prêt à se déchaîner sur une cible.

— Par les esprits du bien…, murmura Victor.

Levant sa masse d'armes hérissée de six lames – un objet mortel forgé de ses mains –, il avança prudemment.

Richard lui barra le chemin avec son épée tenue horizontalement.

Quand sa poitrine se pressa contre le tranchant de la lame, Victor consentit à contrecœur à s'arrêter.

La scène tout d'abord déconcertante devint sinistrement claire pour le Sourcier et ses compagnons. Aux pieds de Richard, sur un lit de fougères, gisait l'avant-bras d'un homme. La main manquait, mais il restait encore la manche de chemise en flanelle foncée. Un peu plus loin, une botte reposait bien droite sur le sol vermillon. Rien d'extraordinaire, n'était le tibia délesté de sa chair et de ses tendons qui en jaillissait comme une fine colonne.

Sur le côté, dans un buisson, une moitié de torse exposait à tous les regards ses côtes dénudées et une partie de sa colonne vertébrale. Sur le tronc où s'étaient assis les combattants, des viscères encore fumants s'étiraient en lambeaux visqueux qui glissaient lentement vers le sol. Des fragments de cuir chevelu, de peau et de matière cérébrale s'accrochaient aux rochers, aux buissons et aux branches des arbres environnants.

Quelle noire magie pouvait être la cause d'un tel massacre ? se demanda Richard. Une réponse lui venant aussitôt à l'esprit, il se tourna vers Nicci et demanda :

— L'œuvre de Sœurs de l'Obscurité ?

— Il y a quelques similitudes, c'est vrai, mais elles ne tuent pas ainsi…

Le Sourcier se demanda si cette nouvelle était si réconfortante que ça…

Très lentement, il avança au milieu du carnage. À première vue, il n'y avait même pas eu de bataille, car les dépouilles désarticulées ne portaient aucune plaie qui aurait pu être infligée par une épée ou une hache. De plus, on ne voyait ni flèche ni lance sur tout le périmètre. Les lambeaux de chair ne paraissaient pas avoir été coupés, mais arrachés à leurs propriétaires, comme si leurs corps avaient explosé.

Ce second charnier était si horrible et incompréhensible qu'on oubliait vite jusqu'à sa révulsion. Quand il tenta d'imaginer ce qui avait pu déchiqueter ainsi des êtres humains – et la nature qui les entourait –, Richard ne parvint pas à formuler une hypothèse cohérente. Sous la colère que suscitait en lui la magie de l'épée, il éprouvait une insondable tristesse à l'idée d'avoir été incapable d'empêcher cette abomination. Ce remords le hanterait longtemps, il le savait. Mais pour l'instant, il voulait surtout tailler en pièces le responsable de ce massacre.

— Richard, dit Nicci dans le dos du Sourcier, je crois que nous ne devrions pas traîner ici.

Le ton calme et posé de l'ancienne Maîtresse de la Mort était plus lourd de sens que les cris d'alarme d'une personne moins habituée aux ignominies des batailles.

La colère de l'épée se combinant à sa propre fureur indignée, Richard ignora cet avertissement. S'il restait un survivant, il devait le trouver.

— Personne ne s'en est tiré…, souffla Nicci comme si elle avait lu dans les pensées de son ami.

S'il y avait toujours un danger, Richard devait le savoir…

— Qui a fait ça ? demanda soudain Victor.

À l'évidence, il n'avait aucune intention de quitter les lieux avant d'avoir mis la main sur les coupables.

— Pas un être humain, selon moi, répondit Cara.

Alors qu'il avançait sur le tapis sanglant, Richard sentait le silence peser comme une chape de plomb sur ses épaules. On n'entendait pas un chant d'oiseau, un bourdonnement d'insecte ou un couinement d'écureuil. Loin de troubler le silence, le bruit régulier de la pluie lui composait une sorte d'écrin afin de le mettre davantage en valeur.

Du sang gouttait des feuilles, de la pointe des branches et du haut des buissons à demi déracinés. Des humeurs rougeâtres dégoulinaient le long de l'écorce rugueuse d'un frêne et une main aux doigts ouverts, projetée à des dizaines de pas de là, gisait maintenant au pied d'un petit tertre.

Richard repéra les empreintes qu'avait laissées la colonne en arrivant dans la clairière, puis sa propre piste et celle de ses trois compagnons. Il n'y avait pas de traces de bottes dans toute la zone dévastée, même si le sol, à certains endroits, était zébré de mystérieuses et profondes balafres qui se prolongeaient parfois jusque dans les racines mises à nu des arbres.

En y regardant mieux, Richard comprit que ces crevasses correspondaient aux endroits où les hommes avaient été violemment projetés sur le sol. Dans plusieurs cas, de la chair s'accrochait aux pointes des racines arrachées de terre.

Cara referma les doigts sur l'épaule du Sourcier, froissant sa chemise, et souffla :

— Seigneur Rahl, je veux que vous partiez d'ici…

— Tiens-toi tranquille, répondit Richard avant de se dégager sans douceur.

Alors qu'il avançait, les innombrables voix des anciens détenteurs de l'Épée de Vérité murmurèrent quelque part dans un recoin de son esprit :

Ne te concentre pas sur ce que tu vois – ce qui est déjà fait. Intéresse-toi au coupable de ce massacre, qui pourrait bien être toujours là ou revenir. L'heure est à la vigilance.

Richard n'avait nul besoin de tels conseils. Serrant si fort son arme qu'il sentait les lettres du mot « Vérité » s'enfoncer dans sa paume, il était attentif et tendu comme un chasseur sur la piste fraîche d'une

proie.

Baissant les yeux, il vit la tête coupée d'un homme au milieu d'un buisson écrabouillé. La bouche ouverte sur un cri qu'il n'avait jamais pu pousser, le malheureux était mort dans une indicible terreur. Richard connaissait ce combattant. Il se souvenait même de son nom. Nuri… Tout ce que ce jeune brave avait appris, tout ce qu'il avait vécu, tout ce qu'il prévoyait de faire – tout ça était fini à jamais.

Il en allait ainsi pour tous les hommes de Victor. On leur avait volé l'unique vie qu'il leur était donné d'avoir…

La violence du chagrin qu'éprouvait Richard menaçait d'étouffer la colère que lui communiquait l'arme. Tous ces hommes avaient une famille et des amis qui guettaient leur retour. Quand ils sauraient qu'il n'y avait plus rien à attendre, ces êtres aimants et tendres auraient le cœur brisé.

Conscient que ce n'était pas le moment de pleurer les morts, Richard se força à revenir au présent. Il était là pour trouver les coupables et les punir avant qu'ils puissent tuer d'autres innocents. Une fois sa mission accomplie, il aurait le droit de s'abandonner à la mélancolie…

Le Sourcier fouilla toute la zone et ne trouva pas un seul cadavre entier. Il y avait des fragments de corps partout, y compris dans la forêt, comme si quelques hommes avaient tenté de s'enfuir. Mais aucun n'était allé bien loin.

S'il était facile de repérer la piste des malheureux qui avaient essayé d'échapper à leur sort, on ne voyait pas une trace de leurs éventuels poursuivants.

À l'entrée de la forêt, après avoir contourné un grand pin, Richard découvrit le torse sans bras d'un homme accroché à l'envers à une branche brisé. Le morceau de cadavre pendait bien au-dessus de la tête du Sourcier et il était empalé sur la branche comme un quartier de viande suspendu à un croc de boucher. Le visage du mort exprimait une terreur sans nom. Sa tête étant à l'envers, du sang dégoulinait de ses cheveux pour venir s'écraser sur un lit de feuilles mortes et d'aiguilles de pin.

— Par les esprits du bien ! s'écria Victor, fou de rage, c'est Ferran !

Richard sonda les alentours mais ne capta aucun mouvement dans la pénombre.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai peur qu'il n'y ait pas de survivant…

Au pied de l'arbre, nota Richard, il n'y avait pas d'empreintes de pas.

La piste de Kahlan aussi avait disparu…

L'idée qu'elle ait connu le même sort que Ferran faillit couper les jambes au Sourcier. La fureur de l'épée elle-même n'était pas assez

puissante pour le protéger de ce chagrin-là.

— Richard, dit Nicci, nous devons filer d'ici !

— Je suis d'accord ! lança Cara.

— Moi, je veux les coupables ! rugit Victor, les jointures de sa main droite devenues blanches tant il serrait fort le manche de son arme. Tu peux les traquer, Richard ?

— J'ai peur que ce ne soit pas une très bonne idée…, souffla Nicci.

— Bonne idée ou non, il n'y a pas l'ombre d'une piste… (Richard riva ses yeux dans ceux de Nicci.) Tu vas essayer de me convaincre que ce massacre est le fruit de mon imagination ?

L'ancienne Maîtresse de la Mort ne releva pas le défi – mais elle ne baissa pas les yeux.

— J'avais promis à sa mère de veiller sur lui, dit Victor en regardant Ferran. Que vais-je dire à sa famille, à mon retour ? Que raconterai-je aux parents, aux femmes et aux enfants de ces pauvres gars ?

— Qu'ils ont été victimes du mal, répondit Richard, et que tu ne connaîtras pas le repos avant de les avoir vengés. Parce que justice sera faite tôt ou tard !

Sa colère l'abandonnant soudain, chassée par le désespoir, Victor hocha tristement la tête.

— Nous devons les enterrer…

— Pas question ! dit Nicci. Je comprends que vous vouliez prendre soin d'eux, mais ils ne sont plus là, en réalité. Ces corps déchiquetés ne comptent pas. Vos hommes ont rejoint les esprits du bien, et nous devons tout faire pour ne pas les suivre.

— Mais il faut…

— Non ! répéta Nicci. Regardez autour de vous ! Une frénésie de sang ! Nous ne devons pas subir le même sort que ces malheureux. Pour ça, il faut partir d'ici.

Sans laisser répondre Victor, Richard posa une question à l'ancienne complice de Jagang.

— Que sais-tu au sujet de cette horreur ?

— Je t'ai déjà dit que nous devons parler, Richard… Mais ce n'est ni le moment ni l'endroit.

— C'est bien mon avis, siffla Cara. Il ne faut pas traîner ici.

Richard leva les yeux vers Ferran, puis il tourna la tête en direction du charnier. De sa vie il ne s'était jamais senti si seul. Le désir de voir Kahlan était tellement fort qu'il en devenait douloureux. Il aurait tout donné pour qu'elle le réconforte. Et tout fait pour s'assurer qu'elle était bien vivante et en sécurité. Mais il ne savait plus rien d'elle, et c'était une ignoble torture.

— Cara a raison, dit Nicci. (Elle prit le bras de Richard.) Nous ne savons pas à qui nous nous frottons, mais dans l'état où tu es, tu ne

vaincrais pas un tel ennemi, et nous en sommes tous au même point que toi. Si le ou les coupables se cachent dans cette forêt, ce n'est pas le moment de les affronter. Pour venger nos morts et faire justice, nous devons être vivants. Et nous ne le resterons pas longtemps si nous ne partons pas d'ici !

Du dos de la main, Victor essuya les larmes de chagrin et de rage qui ruisselaient sur ses joues.

— Je n'aime pas le reconnaître, mais Nicci parle d'or.

— Seigneur Rahl, intervint Cara, ces tueurs dont nous ignorons tout sont à votre recherche et je détesterais être encore là quand ils reviendront.

Richard nota que la Mord-Sith ne détonnait plus dans la forêt, désormais. Avec son uniforme rouge, elle s'accordait bien à tout ce sang.

Pas convaincu qu'il fallait abandonner les recherches, il regarda Cara, le front plissé.

— Pourquoi penses-tu que ces tueurs me poursuivent ?

Nicci répondit à la place de la Mord-Sith :

— Richard, je répète que ce n'est ni le lieu ni le moment de discutailler. Nous n'avons plus rien à faire ici, car ces hommes n'ont plus besoin de notre aide.

Et il en allait de même pour Kahlan, peut-être ? Richard ne pouvait pas se laisser entraîner sur cette pente-là.

Mais par où commencer de chercher sa femme ? La pierre qui avait été délogée semblait militer pour le nord, mais rien ne prouvait que les ravisseurs de Kahlan étaient vraiment partis dans cette direction. Ils avaient pu faire simplement un détour pour éviter les hommes de Victor et les soldats qui escortaient le convoi de vivres. Ils voulaient peut-être passer inaperçus, rien de plus, avant de se mettre en route pour leur véritable destination.

Laquelle, justement ?

Richard comprit qu'il avait besoin d'aide. Mais qui pouvait lui être utile dans des circonstances pareilles ? Et pour commencer, qui le croirait ? Zedd était susceptible de lui faire assez confiance pour ça, mais rien ne disait que ses pouvoirs lui conféraient des compétences particulières dans un pareil cas de disparition. Et faire un si long chemin pour découvrir que le vieil homme était impuissant n'avait rien d'une idée séduisante.

Qui était susceptible de l'aider ? Et de savoir quelque chose sur la question ?

Richard se tourna soudain vers Victor.

— Où puis-je trouver des chevaux ? Le plus vite possible, bien sûr…

Surpris, le forgeron eut besoin de quelques instants de réflexion.

— Altur'Rang est sans doute le meilleur endroit et le plus proche…

— En route, dit Richard en rengainant son épée. Et pas question de traîner en chemin !

Ravie de quitter ce lieu sinistre, Cara orienta son seigneur dans la direction générale de la ville natale de Jagang.

Soulagée que Richard se soit décidé à partir, Nicci ne demanda même pas à Richard pourquoi il lui fallait des chevaux – pourtant, elle trouvait cette idée inquiétante.

Comme s'ils avaient oublié leur fatigue, les quatre compagnons s'éloignèrent à grands pas de la clairière. Abandonner des morts leur serrait le cœur, mais prendre le temps de les inhumer était bien trop dangereux.

La lame ayant réintégré son fourreau, la colère déserta Richard, qui fut aussitôt assailli par le chagrin. Étrangement, toute la forêt semblait pleurer avec lui.

Aujourd'hui, le Sourcier avait perdu des amis. Et il mourait d'angoisse à l'idée que Kahlan soit entre les mains de leurs assassins.

Pense à la solution, pas au problème ! s'exhorta Richard.

Pour trouver sa femme, il avait besoin d'aide. Et pour dénicher de l'aide, il lui fallait des chevaux. Voilà comment se présentaient les choses. Il restait une bonne demi-journée de marche, et il n'avait pas l'intention de perdre une seconde.

Il guida ses trois amis dans la forêt.

Aucun ne protesta ni ne se plaignit.

Chapitre 7

À la pâle lueur du crépuscule, Richard et Cara se servaient de longues et fines racines de pin – pas très difficiles à déterrer quand le sol était ainsi détrempé – pour attacher les uns aux autres des troncs d'arbustes préalablement émondés. Pendant ce temps, Victor et Nicci coupaient et collectaient des branches de sapin au pied d'une butte couverte de végétation dont le flanc était presque aussi abrupt que celui d'une falaise.

Tandis que Richard tenait les troncs les uns contre les autres, Cara enroulait et nouait les racines qui se révélaient un excellent substitut de corde.

Quand elle eut terminé, le Sourcier coupa les longueurs excédentaires – qui pourraient sûrement servir à autre chose – puis rengaina son couteau. Puis il mit en place le toit de bois de cet appentis de fortune, le calant sur une saillie rocheuse, et entreprit de le couvrir de branches de sapin.

Cara consolida la construction avec des branches qu'elle rajouta à l'ouvrage de l'intérieur et Richard continua à en empiler sur l'autre face du toit.

Victor et Nicci l'alimentaient régulièrement en matière première.

La zone qui se situait sous l'éminence rocheuse était assez bien protégée de la pluie mais trop petite. Grâce à l'appentis imaginé par Richard, les quatre compagnons auraient assez de place pour dormir confortablement. Comme ils ne pourraient pas allumer un feu, il ne ferait pas très chaud dans l'abri, mais au moins, ils seraient au sec.

La bruine s'était peu à peu transformée en une pluie lente mais régulière. Tant qu'ils marchaient, Richard et ses amis n'avaient pas eu froid – au contraire, ils avaient transpiré en négociant certains passages délicats – mais pendant la nuit, le froid reprendrait ses droits.

Même si la température n'était pas vraiment basse, porter des vêtements humides donnait vite l'impression qu'on gelait et les efforts physiques en devenaient deux fois plus fatigants.

Si on s'exposait trop longtemps à un climat froid et humide, même modérément, on risquait de gros ennuis de santé. Richard avait même entendu parler de voyageurs qui y avaient laissé la vie.

Nicci et Cara n'avaient pratiquement pas fermé l'œil depuis trois jours. Quant à lui, il s'était imposé un drôle de régime, pour un convalescent. Avec tout ça, un endroit sec où dormir était indispensable pour éviter que quelqu'un tombe malade. Et il n'était

pas question qu'une banale grippe les ralentisse.

Tout l'après-midi et une bonne partie de la soirée, le Sourcier et son escorte avaient rapidement avancé en direction d'Altur'Rang. Après l'horrible spectacle du charnier, autour de l'érable, aucun des voyageurs n'avait eu d'appétit. Conscients qu'ils n'iraient pas bien loin s'ils se laissaient dépérir, ils avaient quand même mangé un peu de viande séchée et des biscuits tout en marchant.

Richard avait du mal à tenir debout, tant il était épuisé. Pour aller plus vite sans risquer d'être repéré par d'éventuels éclaireurs ennemis, il avait choisi de couper à travers la forêt, loin de la piste principale. Dans des conditions pareilles, plusieurs heures de marche étaient un exercice plus que fatigant. Richard avait mal à la tête, son dos le torturait et ses jambes pesaient des tonnes. Mais s'ils partaient tôt le lendemain, et maintenaient le même rythme, ils avaient une chance d'atteindre Altur'Rang en fin de journée. Et lorsqu'ils auraient des chevaux, le voyage deviendrait beaucoup moins pénible.

Richard aurait préféré ne pas aller chercher ses réponses si loin, mais il n'avait pas entrevu d'autres solutions. Pour trouver Kahlan, il ne pouvait pas fouiller la forêt jusqu'à la fin de sa vie, en quête d'une autre pierre délogée qui lui indiquerait dans quelle direction chercher. Il ne découvrirait peut-être plus d'indice de ce genre – et même s'il en dénichait, rien ne disait que ça le mettrait sur la piste des ravisseurs de Kahlan, qui pouvaient avoir changé dix fois de direction depuis le matin de la bataille.

Les empreintes normales avaient été effacées par magie. Comment faisait-on pour suivre une piste ainsi oblitérée ? Richard n'en savait rien, et le don de Nicci ne suffirait pas, à supposer qu'elle finisse par croire son ancien prisonnier, ce qui n'était pas gagné d'avance.

Tourner en rond n'apporterait rien. Même s'il détestait s'éloigner de l'endroit où il avait vu Kahlan pour la dernière fois, Richard savait qu'il n'avait pas le choix. Il avait besoin d'aide, et ça impliquait un long voyage.

Pour l'heure, il construisait le refuge en pensant rigoureusement à autre chose. Inquiète pour lui, Cara ne le lâchait pas du regard – comme si elle avait peur de ne pas être prête à le rattraper quand il s'écroulerait.

Tout en travaillant, Richard réfléchit à la possibilité, faible mais réelle, que des soldats de l'Ordre fouillent la forêt à leur recherche. En même temps, il s'interrogeait sur l'identité du ou des meurtriers des hommes de Victor. Ces monstres étaient peut-être aussi à leurs trousses, à présent…

Richard recensa les précautions supplémentaires qu'il était en mesure de prendre. Puis il tenta de déterminer comment il combattrait un adversaire capable d'une telle violence.

Mais Kahlan restait sa préoccupation principale. Après avoir passé en revue tous ses souvenirs du maudit matin, il se demanda si sa femme était blessée.

La simple idée d'avoir commis une erreur, le jour de la disparition, lui nouait les entrailles. Et maintenant, rongée par les doutes et l'angoisse, Kahlan devait se demander s'il arriverait à temps pour empêcher ses ravisseurs de la mettre à mort.

Au prix d'un combat de tous les instants, Richard parvenait à ne pas penser que sa femme n'était peut-être déjà plus de ce monde. En revanche, il ne pouvait s'empêcher d'imaginer tout ce qu'elle endurait peut-être. Pour un prisonnier, il existait parfois de pires sorts qu'une exécution sommaire, il avait jadis payé pour le savoir. Et aux yeux de Jagang, Kahlan avait plus de valeur vivante, puisqu'il pouvait la faire souffrir.

Depuis le début du conflit, l'Inquisitrice sabotait les plans de l'empereur et transformait certaines de ses victoires en débâcles.

La première force expéditionnaire de l'Ancien Monde avait entre autres exactions massacré tous les habitants d'Ebinissia, une mégalopole de Galea. Kahlan avait découvert la cité dévastée peu après le passage d'une troupe de jeunes recrues originaires de ce pays membre des Contrées du Milieu. Fous de douleur et de rage, ces jeunes gens, se fichant de devoir combattre à un contre dix, avaient décidé de faire payer aux soudards de l'Ordre le viol, la torture et le meurtre de tous les êtres qui leur étaient chers.

Kahlan avait rencontré les hommes du capitaine Bradley Ryan alors qu'ils se préparaient à livrer contre les bouchers de Jagang une bataille en règle – on l'eût dite sortie tout droit d'un manuel militaire – qui les aurait conduits inexorablement à leur perte. Manquant par trop d'expérience, ces jeunes braves croyaient possible d'obtenir une victoire en dépit des données arithmétiques et stratégiques.

La future épouse de Richard savait comment les hommes de l'Ordre, des vétérans aguerris, se comportaient sur un champ de bataille. Si elle ne s'était pas opposée au plan de Ryan, les bleus de Galea auraient été taillés en pièces. Une fois ces défenseurs morts à cause de leur idéalisme aveugle, les envahisseurs auraient pu mettre à sac d'autres villes et terroriser un pays entier.

Kahlan avait pris le commandement et fait en sorte que Ryan et ses hommes oublient toute notion d'honneur et de gloire lorsqu'il s'agissait d'affronter les tueurs de Jagang. Le seul objectif, avait-elle martelé, était d'éliminer les envahisseurs. La méthode qu'emploieraient les jeunes soldats ne compterait pas. Seul le résultat importait, et de toute façon, lors d'une guerre, survivre à l'ennemi devait être l'unique but d'un combattant. Dans ce contexte, tuer n'était

plus un crime, mais l'unique moyen de défendre la vie.

Après la théorie, Kahlan, passant à la pratique, avait appris aux jeunes soldats comment il convenait d'affronter une force dix fois supérieure en nombre. En quelques jours, elle avait transformé des adolescents en hommes capables de se salir les mains lorsqu'il le fallait.

Avant de mener ces jeunes gens au combat, Kahlan était allée seule dans le camp ennemi, en pleine nuit, afin de tuer le sorcier des Impériaux et quelques-uns de leurs officiers. Le lendemain, cinq mille guerriers à peine sortis de l'adolescence étaient partis en campagne contre les cinquante mille soudards qui composaient l'avant-garde de l'armée impériale. La bataille terminée, on ne comptait pas un seul survivant dans les rangs de l'Ordre. Un exploit militaire sûrement unique dans l'histoire du Nouveau Monde.

Le premier coup que Kahlan avait porté à Jagang. De nombreux autres avaient suivi et l'empereur, pour se venger, avait envoyé des tueurs à la Mère Inquisitrice.

Tous avaient échoué.

Pendant que Richard était prisonnier de Nicci, au cœur de l'Ancien Monde, Kahlan avait rejoint Zedd et les troupes de l'empire d'haran. Après une bataille longue de trois jours, les soldats du seigneur Rahl avaient perdu tout espoir de renverser la situation. Prenant la place de Richard, l'Épée de Vérité à la ceinture, la Mère Inquisitrice avait rendu courage aux troupes d'haranes. La contre-attaque qu'elle avait montée en quelques jours s'était révélée dévastatrice pour le moral des barbares de l'Ordre.

Kahlan avait réorganisé l'armée et rendu leur flamme aux D'Harans. Grâce à elle, ils avaient recouvré le goût de relever les défis…

Les troupes du capitaine Ryan étaient venues participer au combat contre Jagang. Pendant près d'un an, Kahlan avait été l'âme et le cœur de la lutte contre les envahisseurs de l'Ordre. Harcelant sans cesse ses ennemis, elle avait élaboré ou contribué à mettre au point une multitude de plans brillants qui avaient coûté des centaines de milliers d'hommes à l'empereur.

En affaiblissant l'armée de l'Ordre, Kahlan avait gagné quelques mois d'indépendance à Aydindril, sa ville natale. Pendant la trêve hivernale, elle avait fait évacuer la cité. L'armée s'était alors retranchée en D'Hara, exerçant un contrôle de fer sur tous les cols qui y donnaient accès. Incapables de soumettre la patrie du seigneur Rahl, les envahisseurs n'avaient pas pu briser totalement la résistance du Nouveau Monde. Même si cela risquait de ne plus tarder, désormais, Jagang n'avait pas apprécié ce contretemps. Kahlan figurait juste

derrière Richard sur la liste des personnes qu'il détestait le plus au monde. Très récemment, il avait lâché un sorcier nommé Nicholas sur la piste des deux époux. Le Sourcier et la Mère Inquisitrice s'en étaient sortis d'extrême justesse.

Richard savait que l'Ordre aimait infliger d'abominables souffrances à ses prisonniers. Après lui, Kahlan était la personne que Jagang rêvait de voir attachée sur un chevalet de torture. Pour la capturer, il n'aurait reculé devant rien. Et pour elle, il avait sans doute déjà imaginé des dizaines de nouveaux supplices…

Richard s'aperçut qu'il était immobile et qu'il tremblait, les mains fermées sur des branches de sapin.

Cara le regardait sans dissimuler son inquiétude.

Il recommença à travailler et tenta de chasser toutes ces idées noires de son esprit. Un peu rassurée, la Mord-Sith aussi se remit à l'ouvrage.

Le refuge devait être terminé le plus vite possible. Ils avaient tous besoin de repos, et s'ils s'endormaient tôt, repartir dès les premières lueurs de l'aube serait peut-être possible.

Même s'ils étaient loin de la piste principale – et encore plus d'une grande route –, Richard refusait d'allumer un feu. Avec la pluie et le brouillard, d'éventuels ennemis auraient du mal à voir la fumée, c'était vrai. Mais par un temps pareil, la fumée avait tendance à rester accrochée au sol. Elle dérivait au gré du vent, et n'importe quelle patrouille de l'Ordre serait capable de la *sentir*. C'était si évident qu'aucun des compagnons de Richard n'avait protesté. Avoir froid était moins terrible que de devoir combattre pour sa vie…

Nicci tendit à Richard une nouvelle livraison de branches qu'il ajouta à l'appentis. Personne ne parlait, sans doute parce qu'il n'était guère enthousiasmant de se dire que les assassins des hommes de Victor pouvaient rôder dans les environs, attendant pour attaquer que les quatre voyageurs se soient endormis dans leur dérisoire refuge végétal.

À dire vrai, la première demi-journée de marche vers Altur'Rang leur avait semblé être une course contre la mort. Pourtant, rien ni personne ne les avait poursuivis. Enfin, apparemment… Car on ne pouvait pas imaginer que des créatures dotées d'un tel pouvoir de destruction étaient incapables de rattraper des fugitifs dont elles repéraient sans peine la piste. Quand on avait soif de sang, on ne se laissait arrêter par rien.

De plus, dans la forêt, Richard savait en général toujours s'il y avait des animaux dans les environs – et pour les hommes, il ne se trompait jamais. Pareillement, personne au monde ne pouvait le suivre sans qu'il s'en aperçoive.

Un bon guide forestier devait pouvoir retrouver une personne

égarée dans la forêt. Pour s'entraîner, Richard et des collègues à lui avaient souvent joué à se pister. Grâce à ces simulations, il savait comment repérer quelqu'un qui lui collait aux basques.

Dans le cas présent, le problème n'était pas qu'un éclaireur ait pu leur emboîter le pas. En réalité, ils redoutaient qu'un spectre assoiffé de sang les ait pris en chasse, et cette peur les incitait à presser l'allure.

Une erreur, peut-être, car voir fuir une victime potentielle incitait souvent un prédateur à lui sauter dessus.

Richard avait pourtant conscience que son imagination seule lui faisait sentir le souffle chaud d'un poursuivant sur sa nuque. Dans son enfance, Zedd lui avait appris à chercher la cause de ses sensations, afin de savoir s'il fallait les prendre au sérieux ou non. Si on exceptait le choc provoqué par le massacre, Richard n'avait aucun indice lui permettant de penser qu'ils étaient traqués. Il devait donc garder son quant-à-soi face à une émotion compréhensible mais irrationnelle.

Souvent, la peur était la plus grande menace, car elle poussait les gens à des actions irréfléchies qui les mettaient en danger. L'angoisse empêchait les êtres humains de penser. Et dès qu'ils cessaient de se fier à leur intelligence, ils faisaient souvent d'énormes erreurs.

Dans sa jeunesse, Richard avait souvent dû partir à la recherche de voyageurs égarés dans la forêt de Hartland. Un jeune garçon qu'il pistait depuis deux jours était tellement affolé qu'il courait droit devant lui, même après la tombée de la nuit. Il avait fini par basculer dans le vide. Par bonheur, il n'avait pas fait une très longue chute, et Richard l'avait retrouvé au fond d'un ravin avec une cheville foulée mais pas cassée. Le garçon avait froid, il était épuisé et il mourait de peur. Mais il l'avait échappé belle, et il le savait. Sur le chemin du retour, il s'était montré ravi que son sauveur l'empêche de faire de nouvelles bêtises.

Il y avait une myriade de façons de mourir dans la forêt. Richard avait entendu parler de gens dévorés par un couguar ou mordus par un serpent. Mais qui avait tué les hommes de Victor ? Il n'aurait su le dire, car il n'avait jamais rien vu de pareil…

Une seule chose était sûre : ce n'étaient pas des soldats. Il aurait pu s'agir de sorciers ou de magiciennes utilisant un pouvoir jusque-là inconnu, mais il ne croyait pas à cette explication.

En fait, il était intimement persuadé d'avoir affaire à un monstre.

Qu'il ait raison ou non, il avait pris toutes les précautions qui s'imposaient. Pour s'éloigner de la clairière, il avait fait suivre à ses compagnons le lit de plusieurs petits cours d'eau et il avait choisi de les ramener sur la terre ferme à un endroit où le sol rocheux ne risquait pas de garder trace de leur passage. Ensuite, il avait recommencé cette opération chaque fois que c'était possible, histoire

de compliquer la tâche à d'éventuels poursuivants. Lorsqu'on avait de l'avance, tout ce qui aidait à la conserver était pain béni.

Le refuge de cette nuit était conçu pour se fondre dans le décor. À moins de passer très près, on ne pouvait pas le remarquer.

Victor arriva avec une cargaison de branches de sapin qu'il posa aux pieds de Richard.

— Il t'en faudra d'autres ?

Du bout d'une botte, le Sourcier évalua la quantité de matière première que lui apportait le forgeron.

— Non, avec celles que Nicci va ajouter, ça devrait suffire.

Nicci laissa tomber sa collecte à côté de celle de Victor.

La voir faire ce genre de travail manuel parut étrange à Richard. Même lorsqu'elle portait des branches de sapin, cette femme avait une distinction de reine. Cara était également d'une grande beauté et son assurance de tous les instants lui permettait d'être toujours en phase, qu'elle soit en train de construire une cabane ou de manier un fléau d'armes face à une horde d'envahisseurs.

Lorsqu'elle travaillait dans la nature, Nicci ne semblait pas à sa place, comme si elle allait pleurnicher parce qu'elle se salissait les mains. Pourtant, elle n'avait pas ce genre de réaction de grande dame. En réalité, elle ne refusait jamais de faire ce que Richard lui demandait, mais cela semblait lui coûter de tels efforts que ça en devenait presque poignant.

Enfin, une personne de sa classe n'était pas faite pour construire des abris dans les bois !

Maintenant qu'elle avait apporté toutes les branches requises, la magicienne attendait sous les arbres au feuillage mouillé. Transie de froid, elle se massait les bras pour faire circuler son sang.

Richard avait les doigts gelés et il espérait en avoir terminé vite. Tandis qu'il attachait les branches sur le toit et les poteaux improvisés, il vit que Cara se glissait de temps en temps les mains sous les aisselles. Victor seul semblait ne pas souffrir du froid. Sans doute parce que son feu intérieur et sa rage le réchauffaient.

— Si tu allais dormir ? proposa-t-il quand Richard eut mis en place la dernière branche. Si tout le monde est d'accord, je prendrai le premier tour de garde. Pour être franc, je n'ai pas tellement sommeil.

À la colère qui faisait trembler sa voix, Richard supposa que le forgeron ne pourrait pas fermer l'œil avant un sacré moment. Il comprenait la fureur de son ami, qui passerait sûrement une partie de sa veille à se demander ce qu'il dirait à la mère de Ferran et aux proches des autres hommes.

Le Sourcier posa une main sur l'épaule de Victor.

— Nous ne savons pas à qui ou à quoi nous avons affaire… Si tu entends ou vois quelque chose d'étrange, n'hésite pas à nous réveiller.

Et surtout, ne fais pas le malin, et viens dormir quand ton tour de garde sera terminé. Demain, nous marcherons toute la journée. Nous devons tous récupérer des forces.

Victor acquiesça distraitement.

Richard le regarda ramasser son manteau, le jeter sur ses épaules puis saisir à pleines mains des racines affleurantes pour se hisser le long de la pente et prendre son poste sur l'éminence rocheuse d'où il surveillerait les environs.

Un moment, le Sourcier se demanda si la présence de Victor aurait pu éviter un atroce destin à ses hommes. Mais il se souvint des corps déchiquetés, des cuirasses détruites, des os brisés… Non, il valait mieux que Victor n'ait pas été là au moment de l'attaque. Même une masse d'armes maniée par ses bras puissants n'aurait pas arrêté les agresseurs des malheureux résistants.

Nicci approcha et posa une main sur le front de Richard.

— Tu as de la fièvre… Pas de tour de garde cette nuit. Nous nous en chargerons, parce qu'il te faut du repos.

Le Sourcier aurait voulu protester, mais il dut se rendre à l'évidence : Nicci avait raison. N'ayant aucune chance de remporter cette bataille-là, il préféra capituler tout de suite. Prête à intervenir dans le sens de sa nouvelle amie, Cara ne perdait pas une miette de la scène.

Un étrange son grinçant retentissait dans les ténèbres environnantes. Maintenant que le travail était terminé, il aurait été difficile de l'ignorer. On eût dit que la forêt tout entière bruissait d'activité.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Nicci.

Richard décrocha du tronc d'un arbre un cocon vide de la taille d'un pouce. Partout dans la forêt, les pins, les érables et les sapins en étaient infestés.

— Des cigales…, dit Richard en souriant. (Il fit tourner le cocon abandonné sur sa paume, songeant qu'il s'agissait en somme du spectre « inversé » de la créature qui l'avait habité.) Voilà ce qu'elles laissent après leur éclosion…

Nicci examina brièvement le cocon puis regarda tout aussi vite ceux qui restaient accrochés à l'arbre.

— J'ai passé plus de temps en ville que dans la forêt, c'est vrai, mais depuis que j'ai quitté le Palais des Prophètes, la nature a un peu moins de secrets pour moi. Ces insectes doivent vivre exclusivement dans cette forêt, parce que je n'en ai ni vu ni entendu ailleurs…

— C'est normal… J'étais enfant la dernière fois que les cigales sont nées. Cette espèce sort de terre tous les dix-sept ans. Ces cigales

vivront quelques semaines, le temps de s'accoupler et de pondre. Puis il faudra attendre dix-sept autres années pour les revoir.

— Vraiment ? demanda Cara. (Elle passa la tête hors de l'abri.) Tous les dix-sept ans ? (Elle réfléchit quelques secondes puis marmonna :) Elles ont intérêt à ne pas nous empêcher de dormir !

— Leur concert est inoubliable à cause de leur nombre, dit Richard. Lorsque des multitudes de cigales chantent ensemble, on entend parfois les variations harmoniques de leur mélodie traverser la forêt comme une vague sonore… La nuit, au début, on se dit que leur boucan est insupportable. En réalité, c'est une berceuse qui aide à s'endormir…

Satisfaite d'apprendre que les insectes ne dérangeraient pas son seigneur, Cara rentra la tête dans le refuge.

Richard se souvint de son émerveillement, le jour où Zedd, alors qu'ils se promenaient en forêt, lui avait montré les insectes qui émergeaient après dix-sept années passées sous la terre. Pour un enfant, l'étrange cycle de vie des cigales était fascinant.

Quand il les reverrait, avait ajouté Zedd, Richard serait devenu un homme. Puis il lui faudrait attendre dix-sept nouvelles années.

Très excité, le futur Sourcier s'était juré de prendre le temps d'étudier tout à loisir les étranges créatures, la prochaine fois qu'elles daigneraient se montrer.

Aujourd'hui, il avait le cœur serré en repensant à la période la plus heureuse de sa vie. L'âge de l'innocence… Petit, l'apparition des cigales lui avait semblé extraordinaire, et attendre leur retour dix-sept ans lui avait paru la chose la plus difficile qu'il aurait à faire. Aujourd'hui, les insectes étaient de retour. Mais la vie était passée par là…

L'adulte avait bien d'autres soucis en tête.

Richard jeta le cocon, retira son manteau mouillé et entra dans l'abri derrière Nicci. Puis il réarrangea les branches pour laisser passer le moins de vent possible.

Le rideau de végétation étouffa le chant haut perché des cigales. En fond sonore, ce bourdonnement régulier aiderait les voyageurs à s'endormir.

Les branches de sapin arrêtaient bien la pluie. Au moins, ils allaient passer la nuit au sec. Une paillasse végétale, sur le sol, leur fournirait un endroit où dormir relativement souple et chaud. Mais même à l'abri des gouttes, l'humidité était telle qu'ils seraient quand même trempés.

Chaque fois qu'ils expiraient, des nuages de buée éphémères apparaissaient devant leur bouche.

Richard en avait plus qu'assez d'être mouillé. À force de manipuler

des branches, il était couvert de morceaux d'écorce, d'aiguilles de pin et de poussière. Ses mains collaient à cause de la sève et il ne s'était jamais senti aussi mal dans des vêtements imbibés d'eau.

Au moins, une agréable odeur végétale flottait dans le refuge.

Richard aurait donné une fortune en échange d'un bon bain chaud. Il espérait que Kahlan allait bien, qu'elle était au sec et qu'elle ne tremblait pas de froid…

Il tombait de fatigue et le chant des cigales l'endormait. Pourtant, il lui restait des choses à faire avant de se reposer. Le seigneur Rahl avait des préoccupations plus pressantes que son manque de repos ou ses touchants souvenirs d'enfance.

Il devait apprendre ce que Nicci savait sur les assassins des hommes de Victor. On rencontrait trop de coïncidences troublantes dans cette affaire. Pour commencer, le massacre s'était déroulé près de l'endroit où Kahlan, Cara et lui avaient campé quelques jours plus tôt. Ensuite, les assassins n'avaient laissé aucune trace – en tout cas, il n'en avait pas trouvé.

À part la pierre délogée de terre, il n'avait pas davantage découvert de marques du passage de Kahlan et de ses ravisseurs.

Avant de dormir, Richard était bien décidé à apprendre tout ce que savait Nicci.

Chapitre 8

Richard posa son sac de couchage entre ceux de Nicci et de Cara et le déroula.

— Nicci, sur le site du carnage, tu as parlé de « frénésie de sang ». (Le Sourcier s'adossa à la paroi rocheuse, sous la saillie qui servait de support au toit.) Que voulais-tu dire ?

— Eh bien, qu'il ne s'agissait pas d'une tuerie classique. (Nicci s'assit en tailleur sur son sac de couchage.) Mais ça sautait aux yeux, non ?

Richard dut reconnaître que son amie venait de marquer un point. Il n'avait jamais rien vu de pareil, il fallait l'avouer. Cela dit, Nicci en savait plus long sur le sujet, il en était certain.

— Je pense qu'il ne sait pas, si vous voulez mon avis, fit Cara, assise à gauche du Sourcier.

— Je ne sais pas quoi ? demanda Richard, son regard volant de l'une à l'autre de ses compagnes.

Nicci passa les doigts dans ses longs cheveux mouillés puis écarta une mèche qui lui tombait sur les yeux.

— Tu as bien reçu ma lettre, ai-je cru comprendre ?

— Je l'ai reçue, oui…

Cet épisode remontait à un moment. Dans ce message, si Richard se souvenait bien, Nicci parlait des gens transformés en armes par Jagang…

— Ta lettre nous a aidés à comprendre ce qui était en train d'arriver, et j'ai apprécié que tu nous mettes en garde contre les détenteurs du don métamorphosés en armes mortelles par l'empereur. Nicholas le Chapardeur était un exemplaire particulièrement réussi…

— Nicholas ? répéta Nicci sans dissimuler son mépris. Une banale puce dans le pelage d'un loup !

Si Nicholas était la puce, Richard espérait ne jamais rencontrer le loup qui allait avec. Le Chapardeur, un sorcier « modifié » par les Sœurs de l'Obscurité, était doté de pouvoirs qui dépassaient l'imagination…

On avait longtemps cru qu'altérer les gens était impossible depuis des millénaires, essentiellement parce que les métamorphoses de ce type exigeaient l'usage combiné des deux variantes de magie – l'Additive et la Soustractive. Même si de rares sorciers parvenaient à lancer des sorts soustractifs, personne ne naissait plus avec le don

pour cette version « noire » du pouvoir. Personne à part Richard, bien entendu, le premier à déroger à la règle depuis des millénaires.

Cela posé, on pouvait jusqu'à un certain point *apprendre* à utiliser la Magie Soustractive. Darken Rahl comptait parmi les sorciers qui y étaient parvenus. D'après ce qu'on racontait, il avait livré l'âme d'enfants innocents au Gardien du royaume des morts – en échange de petites « faveurs », naturellement, notamment l'accès à la Magie Soustractive.

Selon Richard, c'était en jurant allégeance à ce même Gardien que les premières Sœurs de l'Obscurité avaient obtenu le même privilège. Puis elles l'avaient transmis en secret à leurs disciples infiltrées dans les rangs des Sœurs de la Lumière.

Après la destruction du Palais des Prophètes, Jagang avait capturé beaucoup de sœurs des deux obédiences. Mais avec le traitement qu'il infligeait à ces femmes, leur nombre diminuait rapidement, murmurait-on.

Celui qui marche dans les rêves avait le pouvoir de s'introduire dans l'esprit d'un être humain et d'en prendre le contrôle. Aucune pensée intime ne lui échappait – un viol mental qui ne laissait aucun « jardin secret » à la victime. Mais il y avait plus terrible encore : les esclaves psychiques de l'empereur ne savaient jamais s'il était ou non entré dans leur esprit, se délectant de les espionner…

Selon Nicci, cette forme très particulière de possession avait coûté leur santé mentale à de nombreuses sœurs. À travers le lien magique, Jagang pouvait infliger de la douleur à ses marionnettes – voire les assassiner. Grâce à son pouvoir, Jagang était en mesure de contraindre les sœurs à faire tout ce qu'il leur ordonnait.

Un sort lancé par un ancêtre de Richard – afin de protéger son peuple des prédateurs tels que Jagang, très répandus à l'époque – permettait d'immuniser toute personne qui jurait allégeance au seigneur Rahl. Le Sourcier avait hérité de cette aptitude, puisqu'il était le fils de Darken Rahl, et tous ceux qui lui étaient loyaux ne risquaient pas que Jagang s'introduise dans leur esprit pour les plier à sa volonté.

Pour bénéficier de cette protection, il fallait prêter serment en répétant des dévotions rituelles. Le cérémonial avait son importance, comme souvent, mais l'efficacité du sort dépendait en réalité de la conviction et de la sincérité des serviteurs et des zélateurs du seigneur Rahl.

L'ancienne Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière, Anna, et la femme qui occupait à présent le poste, Verna, s'étaient toutes les deux introduites dans le camp ennemi pour tenter de sauver leurs amies et collègues. Pour être tirées d'affaire, les sœurs prisonnières auraient simplement dû prêter allégeance à Richard. La seule condition était de n'avoir aucune arrière-pensée lorsqu'on se déclarait fidèle à Richard.

Terrifiées par Jagang, la plupart de ces femmes n'avaient pas saisi l'occasion de recouvrer leur liberté…

Il n'y avait rien d'étonnant à cela. Bien des gens reculaient devant les efforts – et les prises de risques – que la liberté exigeait d'eux. Ces pleutres préféraient s'illusionner et prendre leur soumission pour une preuve de réalisme.

Nicci avait été l'esclave de la Confrérie de l'Ordre, des Sœurs de la Lumière, des Sœurs de l'Obscurité et enfin de Jagang. Mais cette période de son existence était révolue. Désormais, elle partageait avec Richard une valeur fondamentale : l'amour de la vie. Depuis qu'elle avait embrassé la cause du Sourcier, elle ne courbait plus l'échine sous le joug d'aucune tyrannie.

L'ancienne Maîtresse de la Mort était désormais convaincue que sa vie lui appartenait, et cette certitude ajoutait encore à la noblesse de son apparence et de ses actes.

— Je n'ai pas lu toute la lettre, avoua Richard. Ce soir-là, nous avons été attaqués par des hommes de Nicholas. Je t'ai raconté la mort de Sabar, alors inutile de revenir là-dessus. Mais pendant le combat, la lettre est tombée dans le feu de camp.

— Par les esprits du bien, souffla Nicci, accablée. Je croyais que tu savais…

— Que je savais quoi ? répéta Richard, sa réserve de patience presque épuisée.

— Comme au temps des Grandes Guerres, les sœurs prisonnières peuvent transformer des gens en armes – tout ça grâce à Jagang ! Sur bien des points, c'est un esprit brillant, et il ne cesse jamais d'apprendre. Chaque fois qu'il investit une cité, il se procure de nouveaux livres. J'en ai vu certains : des grimoires qui remontent à l'époque des Grandes Guerres.

» Même s'il est intelligent et capable de marcher dans les rêves, Jagang n'a pas le don, et il ne comprend pas grand-chose à la magie. Il ignore ce qu'est exactement le Han et comment il fonctionne. Lorsqu'on n'a pas le don, il est très difficile d'appréhender ces réalités-là.

» Tu es né avec les deux facettes du don, Richard, et pourtant, tu n'as rien d'un sorcier compétent. Jagang est au moins aussi ignorant que toi. Ça ne l'empêche pas de se lancer dans de grands chantiers magiques, parce qu'un empereur, affirme-t-il, a le droit d'exiger que ses rêves les plus fous se réalisent.

— Ne le sous-estime pas trop sur ce point, dit Richard en s'essuyant le front d'un revers de la main. Il sait peut-être ce qu'il fait – en tout cas, davantage que tu le penses…

— Que veux-tu dire ?

— Tout le monde est informé que je ne suis pas un grand sorcier,

mais j'ai au moins appris une chose : la magie peut être considérée comme une forme d'art. Par l'intermédiaire de la création artistique – faute d'un meilleur terme – on peut lancer des sorts inédits et… innovants.

Nicci en resta un instant bouche bée.

— Richard, dit-elle quand elle se fut ressaisie, où es-tu donc allé chercher ça ? Les choses ne marchent pas ainsi !

— D'accord, d'accord… Kahlan aussi pense que je déraille sur ce point précis… Elle a été élevée avec des sorciers qui l'ont un peu formée à la magie, et elle m'a plusieurs fois affirmé que je me trompais. Mais je suis sûr que non. J'ai utilisé la magie d'une manière nouvelle et originale, et ça m'a tiré de pièges qui auraient dû être mortels.

Nicci dévisagea Richard avec une intensité d'entomologiste. Soudain, il comprit pourquoi. Ce n'était pas à cause de son discours sur le don, mais parce qu'il évoquait de nouveau Kahlan. La femme qui n'existait pas. Son épouse imaginaire.

L'air morose de Cara prouvait qu'elle partageait la vision des choses de Nicci.

Richard jugea plus prudent d'en revenir au vif du sujet.

— Jagang n'a pas le don, mais ça ne l'empêche pas de concevoir en rêve des créatures ignobles comme Nicholas. C'est de cette « usine » que sortent les armes humaines contre lesquelles nous ne pourrons peut-être pas nous défendre. Je parie que les sorciers de jadis procédaient exactement de la même façon…

— Richard, s'écria Nicci, de plus en plus nerveuse, la magie ne fonctionne pas ainsi ! Il ne suffit pas de rêver pour obtenir quelque chose ! Le pouvoir obéit à des lois bien spécifiques, comme toute chose en ce monde. Les songes ne transforment pas un tronc en planches ! Il faut une scie pour ça ! Quand on désire une maison, on ne peut pas attendre que la charpente et les briquent s'assemblent d'elles-mêmes. Il faut intervenir – travailler avec ses mains…

— Certes, mais c'est l'imagination qui rend possibles – et surtout efficaces – ces actions concrètes. La plupart des bâtisseurs pensent en termes de « maisons » ou de « fermes ». Ils font ce qu'on faisait avant eux parce que ça existait, tout simplement. Comme ils ne veulent pas se donner la peine de réfléchir, ils n'ont aucune vision nouvelle. Ces gens se contentent d'imiter, et pour se justifier, ils affirment qu'on a toujours procédé ainsi et qu'il faut donc continuer. La magie souffre aussi de ces limitations. Beaucoup de détenteurs du don refont ce qui a été fait avant eux – tout bêtement parce que c'est plus facile comme ça.

» Avant la construction d'un grand palais, il faut qu'un architecte audacieux imagine un bâtiment tel qu'il n'en a jamais existé. Des

hommes occupés à bâtir une étable ne donneront jamais naissance à un château, n'est-ce pas ? Pour modeler la réalité, on doit d'abord passer par le stade du concept.

» Mais pour que l'imagination permette la construction d'un palais, il est essentiel de respecter toutes les lois qui régissent les matériaux requis. Quelqu'un qui invente les plans d'un tel bâtiment doit parfaitement connaître les outils et les matières premières qui seront utilisés. Sinon, le palais s'écroulera très vite. Et notre bâtisseur aura intérêt à maîtriser son sujet bien mieux que des types qui construisent une étable. La complexité d'un projet est évidemment une donnée très importante.

» La création n'est pas un acte visant à affranchir l'humanité des lois de la nature. Bien au contraire, c'est un processus de pensée original qui *intègre* parfaitement les lois en question.

» J'ai grandi dans la forêt de Hartland et je n'avais jamais vu de palais avant de connaître celui de Tamarang, en Galea, la Forteresse du Sorcier, le Palais des Inquisitrices, en Aydindril, et le Palais du Peuple en D'Hara. Je n'avais jamais imaginé que de tels lieux existaient, voire qu'ils pouvaient exister. Avant mon départ de Terre d'Ouest, les bâtiments de ce genre dépassaient mon imagination. Mes limites de cette époque ont-elles empêché d'autres hommes de dessiner les plans de ces palais puis de les faire construire ? Bien sûr que non !

» J'ai tiré une leçon de cette expérience. Une des fonctions majeures des grandes créations est d'inspirer les gens.

Nicci semblait fascinée par les explications de Richard. La question qu'elle posa prouvait que ces théories lui paraissaient dignes d'intérêt.

— Dois-je comprendre que l'expression artistique peut influencer un processus aussi capital que le fonctionnement de la magie ?

Richard sourit.

— Pense à ta propre trajectoire… Avant de voir la statue que j'ai sculptée, en Altur'Rang, la vie te semblait sans importance et sans valeur. Lorsque tu as vu la matérialisation de ces concepts, tu as mis ensemble toutes les choses apprises au cours de ta vie et ça t'a permis de saisir la notion d'unicité de l'existence – celle qui est la clé de tout. Une œuvre d'art touche l'âme des gens. Voilà pourquoi j'affirme que les chefs-d'œuvre inspirent les hommes.

» La statue t'a fait prendre conscience de la beauté de la vie et de la noblesse de l'humanité. À partir de là, tu as combattu pour obtenir la liberté. Quand je t'ai connue, tu aurais dit que c'était du temps perdu !

» Les habitants d'Altur'Rang ont également été stimulés par la statue, et ils ont décidé de se dresser contre la tyrannie. Crois-tu que

ce résultat a été obtenu parce que j'ai respecté les canons de la sculpture en vigueur dans l'Ancien Monde ? Pense à la façon dont l'humanité est représentée : une espèce faible et inefficace ! Non, c'est une certaine idée de la beauté et de la noblesse qui a guidé ma main.

» Je n'ai jamais perdu de vue la nature du marbre qui me servait de support, mais j'ai tiré parti de ses qualités pour créer une œuvre très différente de celles des « artistes » de l'Ancien Monde. Avant de commencer, j'ai recensé les caractéristiques de la pierre, j'ai appris à manier le burin et je me suis efforcé de comprendre comment je pouvais sublimer le marbre pour atteindre mes objectifs. Victor m'a fabriqué de formidables outils spécifiquement conçus pour m'aider à traduire mes intentions dans la réalité. En ce sens, je peux dire que j'ai donné vie à quelque chose qui n'existait pas avant moi.

» Il en va de même pour la magie, j'en suis persuadé. Pour moi, ce sont des idées qui ont présidé à la création d'armes humaines. Après tout, si ces armes furent si efficaces, n'est-ce pas en grande partie grâce à leur originalité ? parce que personne ne les avait jamais imaginées ? Bien souvent, le camp adverse, pour se défendre, a dû créer de nouveaux artefacts magiques. Mais lorsqu'une abomination était ainsi neutralisée, les sorciers ennemis s'empressaient d'imaginer une nouvelle horreur. Si une utilisation créative de la magie était impossible, comment les anciens sorciers auraient-ils pu produire des armes nouvelles ? Ne me dis pas qu'ils ont trouvé des idées dans d'antiques grimoires. Même si c'est le cas, il a bien fallu, un jour, que quelqu'un ait eu l'idée de transformer les gens en armes. À l'origine, on trouve nécessairement une personne qui a rêvé avant d'agir.

» Je crois que Jagang a renoué avec cette façon de faire. Il a étudié l'époque des Grandes Guerres, découvert quelles armes on inventait alors, et tiré les leçons qui s'imposaient de ses recherches. Il se peut qu'il imite des « monstres » venus du passé, comme Nicholas, mais dans beaucoup d'autres cas, je suis certain qu'il imagine l'arme vivante qu'il aimerait avoir dans son arsenal. Puis il ordonne à des magiciennes compétentes de lui procurer ce qu'il désire.

» Quand on parle de création, la quantité de travail directement fournie ne compte pas tant que ça. L'essentiel, c'est d'avoir les idées et la stratégie qui rendent le labeur efficace et profitable pour tout le monde. Ces idées doivent être adaptées à l'ouvrage en cours, bien entendu, et c'est même pour ça que des maçons et des charpentiers habitués à construire des étables peuvent être employés sur le chantier d'un palais. Dans tous les chefs-d'œuvre architecturaux que j'ai vus, la qualité du travail de ces corps de métier n'était pas déterminante. La clé de voûte, c'était la vision intérieure et la créativité des architectes qui expliquaient à ces artisans ce qu'il fallait faire et comment on devait s'y prendre.

Nicci hocha presque imperceptiblement la tête.

— Je vois que ta position n'est pas du tout fantaisiste, contrairement à ce que je pensais. Je n'ai jamais été confrontée à une telle façon de raisonner. Il faut que je réfléchisse à tout ça. Tu es peut-être le premier qui comprend en profondeur le fonctionnement intellectuel de Jagang – sans parler de celui des antiques sorciers. Si tu as raison, ça répondrait à des questions que je me pose depuis des années.

Dans les propos de Nicci, on sentait tout le respect qu'elle éprouvait pour un concept radicalement nouveau. Mais il était tout aussi évident qu'elle comprenait en profondeur la théorie de Richard. Aucun des interlocuteurs du Sourcier n'avait jamais fait montre d'autant d'ouverture d'esprit au sujet de la magie. On eût dit que quelqu'un, pour la première fois, avait véritablement saisi sa façon de voir les choses.

— J'ai dû en découdre contre une création de Jagang. Comme je l'ai déjà dit, Nicholas n'était pas un adversaire facile.

Plissant les yeux pour mieux voir dans la pénombre, Nicci dévisagea longuement Richard.

— D'après ce que j'ai entendu dire, le Chapardeur n'était qu'un prototype… Jagang s'exerce, et il n'a pas encore donné toute sa mesure.

— Un prototype, Nicholas ? J'ai des doutes, Nicci… Ce sorcier était une formidable création – presque un chef-d'œuvre. Il nous a donné du fil à retordre, tu peux me croire.

— Possible, mais tu as fini par le vaincre…

Richard ne cacha pas sa surprise.

— À t'entendre, on dirait que c'était un jeu d'enfant ! Mais tu te trompes : Nicholas était un sorcier redoutable, et il a bien failli nous tuer tous.

— D'accord, et pourtant, Jagang vise des créations beaucoup plus ambitieuses. Tu m'as dit de ne pas sous-estimer l'empereur – ne tombe pas dans le même travers. Jagang n'a jamais pensé que Nicholas serait à ta hauteur.

» Ta thèse sur l'importance de l'imagination est particulièrement pertinente dans le cas qui nous occupe. Elle pourrait même expliquer certaines choses… D'après le peu que j'ai pu apprendre, Nicholas devait surtout servir à développer les compétences des Sœurs de l'Obscurité chargées de transformer des êtres humains en armes. Le Chapardeur n'était pas le but suprême de Jagang, mais une simple étape sur un long chemin.

» La diminution constante du nombre de sœurs augmente la pression que subit l'empereur. Mais jusqu'à présent, il lui reste assez

de magiciennes pour la création des armes.

Richard eut la chair de poule dès qu'il eut saisi toutes les implications du discours de Nicci.

— Si je comprends bien, Jagang a entraîné ses « maçons » et ses « charpentiers » en leur fournissant Nicholas comme matière première. Pour pousser la métaphore jusqu'au bout, il leur a fait construire une maison, mais il prévoit de les mettre à l'ouvrage sur un palais.

— C'est exactement ça.

— Mais… il a nommé le Chapardeur gouverneur d'un pays, il lui a fourni une armée, et il l'a chargé de nous capturer.

— De la poudre aux yeux, tout ça ! Dans l'intérêt de sa grande expérience, Jagang a instillé chez Nicholas le désir de te traquer. Il n'espérait pas sérieusement que le sorcier réussirait. L'empereur te déteste parce que tu veux l'empêcher de conquérir le Nouveau Monde. Il fait mine de te tenir pour un adversaire sans valeur, et il aimerait te voir mort le plus vite possible. Cela dit, il n'est pas stupide, et il sait ce que tu vaux, au fond de lui. C'est exactement comme lorsque tu as chargé un prisonnier d'assassiner Jagang. Tu savais que cet homme avait peu de chances d'y parvenir, mais comme il n'avait aucune valeur à tes yeux, tu as quand même tenté le coup, histoire d'occuper l'ennemi pendant que tu réfléchissais à un meilleur plan. Et si ton tueur a été abattu, tu t'en fiches, parce qu'il a largement mérité la mort.

» Nicholas représentait la même chose pour Jagang : un outil pas terriblement utile. Mais tant qu'à faire, il valait mieux s'en servir plutôt que de le jeter ! S'il avait rempli sa mission, quelle divine surprise ! Et dans le cas contraire, en tuant le Chapardeur, tu rendais service à ton pire ennemi.

Richard se passa une main dans les cheveux. Tout ce qu'il venait d'entendre le désorientait. Il avait reproché à Nicci de ne pas avoir une vision d'ensemble, et voilà qu'il avait commis le même péché.

— Dans ce cas, dit-il, que prépare Jagang ? Quel monstre pire que Nicholas va-t-il sortir de sa manche ?

Le chant des cigales parut soudain angoissant à Richard, comme si les insectes étaient l'avant-garde d'une armée ennemie.

— Je crois qu'il l'a déjà sorti…, soupira Nicci. Les hommes de Victor en sont le témoignage… J'ai bien peur qu'ils aient rencontré la nouvelle arme de l'Ordre Impérial.

— Et que sais-tu exactement sur le « chef-d'œuvre » de l'empereur ?

— Pas grand-chose, avoua Nicci. Quelques mots prononcés par une de mes anciennes… consœurs… juste avant qu'elle parte en voyage.

— En voyage ?

— Pour le royaume des morts…

Au ton de Nicci, et à son regard fixe, Richard préféra ne pas demander pour quelles raisons et dans quelles circonstances la sœur avait « décidé » de quitter ce monde.

— Bien, que t'a-t-elle dit ?

— Elle m'a raconté que l'empereur se livrait à des expériences sur des prisonniers et des volontaires. Certains jeunes sorciers pensent qu'ils se sacrifient pour une noble cause… (Nicci secoua tristement la tête.) Elle m'a aussi confié que Nicholas n'était qu'une étape sur le glorieux chemin de Jagang. (Elle leva les yeux pour être sûre que Richard l'écoutait bien.) Selon elle, l'empereur serait sur le point de créer un monstre inspiré des antiques grimoires, mais bien plus dangereux, dépourvu de défaut et invincible.

— Un monstre ? Qu'entends-tu par là ?

— Une bête… Une bête invulnérable.

— Et as-tu découvert à quoi elle ressemble ? Ou quels sont ses pouvoirs ?

Pour une raison qui le dépassait, Richard ne parvenait pas à prononcer le mot « bête ». Comme s'il risquait de faire apparaître le monstre dans les ténèbres environnantes.

— Juste avant de mourir, la Sœur de l'Obscurité a souri – on eût dit le rictus satisfait du Gardien quand il a fait le plein d'âmes – puis elle a murmuré : « Quand Richard Rahl utilisera son pouvoir, la bête saura enfin qui il est. Alors, elle le traquera et le tuera. Sa vie sera bientôt terminée, comme la mienne… »

— A-t-elle dit autre chose ?

— Les convulsions l'en ont empêchée… Les ténèbres se sont abattues dans la pièce quand le Gardien est venu chercher son âme – le prix à payer lorsqu'on pactise avec lui.

» Mais pour en revenir à notre sujet, comment cette bête nous a-t-elle trouvés ? C'est la question qui me tracasse. Et aussi ce qui me fait dire que la situation n'est peut-être pas si désespérée. Au fond, qu'est-ce qui nous prouve que les hommes de Victor ont été tués par le monstre de Jagang ? Richard, tu n'as pas utilisé ton pouvoir, donc cette créature n'avait aucun moyen de nous localiser.

Le Sourcier baissa les yeux sur ses bottes.

— Le matin de l'attaque, dit-il, je me suis servi du don pour dévier les projectiles. Mais j'ai raté mon coup avec le dernier…

— Seigneur Rahl, intervint Cara, je crois que vous vous trompez. Selon moi, vous vous êtes servi de votre épée pour dévier les flèches et les carreaux.

— Tu n'étais pas là, donc, comment peux-tu le savoir ? Avec ma lame, je combattais les soldats. Elle ne pouvait pas me protéger des projectiles, et c'est pour ça que j'ai recouru à mon don.

Nicci se redressa, le dos bien droit.

— Tu as utilisé ton pouvoir ? Comment y as-tu accédé ?

Richard haussa les épaules sans même s'en apercevoir. Il aurait voulu en savoir plus long sur ses propres actes…

— Par le biais du besoin, répondit-il. J'ignorais que j'allais déclencher une catastrophe…

— Ne te torture pas pour rien, coupa Nicci. Tu ne pouvais pas savoir, et si tu n'avais rien fait, tu serais mort à l'heure qu'il est. À ce moment-là, tu n'avais pas entendu parler du monstre. De plus, je crains que tu ne sois pas le seul responsable.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai dû contribuer à trahir notre position.

— Toi ? Mais comment ?

— Pour me débarrasser du sang et pouvoir te soigner, j'ai invoqué la Magie Soustractive. Même si la Sœur de l'Obscurité n'a rien dit à ce sujet, j'ai eu le sentiment que ce monstre était lié au royaume des morts. Si j'avais raison, avoir lancé un sort soustractif a peut-être permis à la bête de découvrir le goût de ton sang.

— Vous avez fait ce qu'il fallait, dit Cara, d'autant plus qu'il n'y avait pas d'autres solutions. Si vous aviez laissé mourir le seigneur Rahl, Jagang aurait obtenu ce qu'il veut depuis le début.

Nicci apprécia visiblement la tirade de la Mord-Sith.

— Que peux-tu me dire d'autre sur cette créature ? demanda Richard.

— Rien de très important, j'en ai peur… La mourante m'a confié que les sœurs chargées de la fabrication des armes par Jagang avaient conduit une expérience sur Nicholas avant de passer aux choses sérieuses. Même dans ces conditions, des sœurs sont mortes pour métamorphoser le Chapardeur. Avec ses pertes précédentes, Jagang doit se montrer « économe », et c'est nouveau pour lui. Fidèle à sa réputation de pragmatisme, il a lancé l'opération « monstre » tant qu'il lui restait assez de magiciennes. Toute l'affaire fut plus difficile et plus compliquée que la création de Nicholas, mais le résultat semble être plus que satisfaisant. Je soupçonne Jagang d'avoir exigé que les sœurs empruntent des « raccourcis » qui passent sûrement tous par le royaume des morts.

» Si nous devons combattre cette bête, il faut en apprendre aussi long que possible à son sujet. Hélas, nous n'avons pas beaucoup de temps…

Richard saisit l'allusion très peu voilée. Nicci entendait qu'il oublie ses fantaisies au sujet de Kahlan pour affronter la nouvelle menace imaginée par Jagang.

— Je dois retrouver ma femme, dit-il simplement.

— Si tu es mort, tu ne retrouveras personne !

Richard retira son baudrier et posa l'Épée de Vérité contre la paroi

rocheuse.

— Nicci, nous ne sommes même pas sûrs que la bête ait tué ces hommes…

— Que veux-tu dire ?

— Si elle m'a repéré parce que j'ai utilisé mon pouvoir, pourquoi s'en est-elle prise à ces malheureux ? D'accord, c'est là que j'ai lancé un sort, mais trois jours se sont écoulés… La bête n'avait aucune raison d'attaquer les hommes de Victor.

— Sauf si elle pensait que vous étiez parmi eux, dit Cara.

— Une très bonne hypothèse, renchérit Nicci.

— Peut-être…, murmura Richard. Mais si elle m'a identifié par le biais de mon pouvoir – et si tu lui as en plus fait connaître le goût de mon sang – elle aurait dû savoir que je n'étais pas là.

— Pas nécessairement…, dit Nicci. Ta magie peut l'avoir attirée dans les environs, mais tu as dû cesser de l'utiliser avant qu'elle t'ait repéré. Furieuse de t'avoir raté de si peu, cette créature s'est vengée sur tes compagnons… Dans ce cas, elle doit attendre que tu te serves de nouveau de ton don afin de t'attraper.

— La sœur a dit que la bête me reconnaîtrait si j'avais recours à mon don. Il n'a jamais été question de plusieurs utilisations…

— Te reconnaître et te trouver, voilà deux choses bien différentes ! lança Nicci. La première étant faite, le monstre attend peut-être une seconde occasion pour passer à l'attaque.

Un raisonnement plein d'une terrifiante logique…

— Si tu vois juste, je suis vraiment ravi de ne pas dépendre exclusivement de mon don…

— Seigneur Rahl, à partir de maintenant, vous devrez nous laisser vous protéger. Il faut éviter toutes les situations qui pourraient éveiller votre magie.

— Cara a raison, dit Nicci. Je ne suis pas certaine que la bête connaît le goût de ton sang, mais la sœur mourante m'a bien dit que tu signerais ton arrêt de mort si tu recourais à la magie. Tant que la bête te pistera, et que nous ne saurons pas comment la neutraliser, tu ne devras pas utiliser le don – quelles que soient la raison ou les circonstances !

Richard hocha vaguement la tête. Il voulait bien capituler, puisque ça n'avait aucune conséquence. Ne sachant pas comment il éveillait sa magie, il ne voyait pas comment il aurait pu l'empêcher de se manifester. Jusque-là, la colère et le besoin avaient été la clé de tout. Comment prédire quand il serait de nouveau furieux ou confronté à une menace mortelle ? La théorie de Nicci n'était pas absurde, mais il y avait un petit détail gênant : sorcier instinctif, Richard n'avait aucun contrôle sur son pouvoir…

De toute façon, une idée terrifiante venait de lui traverser l'esprit. La bête pouvait l'avoir identifié et savoir parfaitement où il était. Et si elle avait tué les hommes de Victor simplement pour étancher sa soif de sang ? Dans ce cas, elle avançait peut-être vers l'abri en ce moment même, le bruit de ses pas couvert par le chant des cigales.

Nicci dévisagea longuement Richard, puis elle tendit une main pour lui tâter le front.

— Nous devrions prendre du repos, dit-elle. Tu trembles de froid. Dans ton état, une montée de fièvre serait désastreuse. Étends-toi. Nous allons nous tenir chaud les uns aux autres. Mais d'abord, il faut que tu ne sois plus mouillé…

— Et comment allez-vous le sécher, sans feu ? demanda Cara.

— Couchés, tous les deux ! ordonna Nicci.

Richard obéit. Cara aussi, à contrecœur…

L'ancienne Maîtresse de la Mort se pencha sur eux et passa les mains au-dessus de leurs têtes. Richard sentit le picotement de la magie, mais il ne trouva pas ça désagréable, cette fois.

Il vit la douce aura lumineuse qui enveloppait également Cara. Pour traiter ainsi une Mord-Sith, il fallait lui faire une confiance absolue, puisque ces femmes étaient formées pour s'emparer du pouvoir des sorciers et des magiciennes et le retourner contre eux.

En un sens, il était plus étonnant encore que Cara se laisse faire, parce que ses collègues et elle détestaient la magie sous toutes ses formes.

Les mains de Nicci descendirent jusqu'aux pieds du Sourcier et de sa garde du corps.

Richard eut soudain la sensation de n'avoir plus un poil de mouillé. Passant une main sur ses vêtements, il constata qu'ils étaient parfaitement secs.

— Alors, ça fait du bien ? demanda Nicci.

— Je préférais encore être trempée, marmonna Cara.

— Je peux arranger ça, si tu veux !

Cara glissa les mains sous ses bras pour les réchauffer et ne dit plus rien. Satisfaite de voir que Richard était content, Nicci se sécha elle-même, déplaçant ses mains sur sa robe comme si elle entendait l'essorer.

Quand elle eut terminé, elle tremblait de froid et claquait des dents, mais son corps et sa robe noire étaient secs.

Inquiet de la voir grelotter à ce point, Richard se releva et lui prit gentiment le bras.

— Ça va ou tu risques de t'évanouir ?

— Je suis très fatiguée, c'est tout… Le manque de sommeil, l'effort de te guérir, le voyage d'aujourd'hui… Désolée, mais l'épuisement me rattrape. Un sortilège mineur, et voilà que je vacille sur mes jambes.

Je dois dormir – et toi aussi, Richard, même si tu ne t'en rends pas compte ! Rallonge-toi, je t'en prie ! Tenons-nous chaud et dormons !

Sec mais toujours gelé et pas très vaillant, Richard se glissa dans son sac de couchage. Nicci avait raison : il devait récupérer. S'il n'était pas en forme, il ne pourrait pas aider Kahlan.

Sans hésiter, Cara se pressa sur le flanc gauche de son seigneur pour l'aider à se réchauffer. Nicci fit de même sur le flanc droit, et Richard se sentit rapidement mieux. Jusque-là, il n'avait pas mesuré à quel point il avait froid. Là encore, Nicci avait raison : il n'était pas dans son état normal. Par bonheur, il avait besoin de repos, pas d'une thérapie magique…

— Nicci, tu crois que cette bête a pu enlever Kahlan pour m'appâter ?

L'ancienne Maîtresse de la Mort prit le temps de la réflexion.

— Une créature pareille n'a pas besoin de telles ruses pour te trouver… D'après tout ce que je sais, elle te localisera sans trop de difficultés. Et considérant le carnage, dans la clairière, je crains que ce soit déjà fait…

Richard se sentit plus coupable que jamais. Sans lui, tous ces hommes auraient été encore en vie.

La gorge serrée, il regretta qu'il soit impossible de revenir en arrière. S'il avait pu modifier le passé, rendre leur vie et leur avenir à ces braves gens…

— Seigneur Rahl, dit soudain Cara, j'ai un aveu à faire… Mais il faut jurer que vous ne le répéterez à personne.

La première fois que Richard entendait la Mord-Sith parler ainsi… Que lui arrivait-il ?

— C'est promis… Alors, cet aveu ?

La réponse mit longtemps à venir – et d'une voix si basse que Richard ne l'aurait pas entendue dans des circonstances normales.

— J'ai peur…

Même si une petite voix lui souffla qu'il faisait une erreur, Richard passa un bras autour des épaules de Cara et l'attira vers lui.

— Il ne faut pas… La bête en a après moi, pas après toi…

Cara leva la tête et foudroya son seigneur du regard.

— C'est bien pour ça que j'ai peur ! Après avoir vu ce carnage, je crains de ne pas pouvoir vous protéger.

— Bien sûr… Si ça peut te réconforter, ça m'inquiète beaucoup aussi.

Cara reposa sa tête sur l'épaule du Sourcier. Apparemment, elle aimait bien qu'il la protège aussi, de temps en temps…

Le chant des cigales rendait Richard nerveux, comme s'il se sentait plus vulnérable. Ce cycle de vie de dix-sept années était difficile à

comprendre, à analyser… et à maîtriser.

Exactement comme le monstre de Jagang. Comment pourrait-il échapper à une telle créature ?

— Au fait, lança Nicci d'un ton léger, comme si elle voulait détendre l'atmosphère, où as-tu rencontré la femme de tes rêves ?

Une tentative d'humour ? De l'ironie blessante ? S'il n'avait pas aussi bien connu Nicci, Richard aurait juré qu'elle était jalouse.

Le regard perdu dans le vide, il repensa à cette fameuse journée.

— J'étais dans la forêt, en quête de preuves pour découvrir l'identité du meurtrier de mon père – ou plutôt, de mon beau-père, George Cypher, l'homme qui m'a élevé. Soudain, j'ai remarqué Kahlan, sur la piste qui fait le tour du lac Trunt.

» Quatre hommes la suivaient… Des assassins envoyés par Darken Rahl. Il avait fait exécuter toutes les autres Inquisitrices. Kahlan est la dernière.

— Vous l'avez secourue ? demanda Cara.

— Disons que je l'ai aidée… Ensemble, nous avons tué ses agresseurs.

» Elle venait en Terre d'Ouest pour retrouver un grand sorcier. Très vite, il s'est avéré que c'était Zedd… Il détenait toujours le titre de Premier Sorcier, même après avoir quitté les Contrées du Milieu pour s'installer en Terre d'Ouest, un peu avant ma naissance. En grandissant, je n'ai jamais su qu'il était un sorcier… et mon grand-père. Je le tenais simplement pour mon meilleur ami…

— Que voulait Kahlan à ce grand sorcier ? demanda Nicci.

Elle avait levé la tête et Richard sentait son souffle chaud contre sa joue.

— Darken Rahl avait mis dans le jeu les boîtes d'Orden – le plus terrible cauchemar qu'on puisse faire ! Il fallait l'arrêter avant qu'il ouvre la bonne boîte. Kahlan était à la recherche de Zedd pour lui demander de nommer un Sourcier. Depuis le jour où je l'ai rencontrée, au bord du lac Trunt, ma vie n'a plus jamais été la même.

— Un coup de foudre, si je comprends bien ? lança Cara.

Les deux femmes tentaient de distraire Richard pour qu'il ne pense plus au massacre des hommes de Victor et au monstre qui le traquait.

Et si le cadavre déchiqueté de Kahlan gisait dans les bois, pas loin de l'endroit où ils avaient campé, quelques nuits plus tôt ? Cette idée était si terrible que Richard crut qu'un poing géant lui écrasait le cœur.

Il ne leva pas la main pour essuyer les larmes qui ruisselaient sur ses joues, mais Nicci s'en chargea à sa place. Une tendre et brève caresse d'une étrange douceur…

— Nous devrions essayer de dormir, dit Richard.

Nicci retira sa main et la lui posa sur le bras.

Malgré l'obscurité, Richard ne parvint pas à fermer ses yeux qui picotaient étrangement. Très vite, il entendit le souffle régulier de Cara, qui s'était endormie comme une masse.

Nicci se serra contre Richard et posa la tête sur son épaule. Tout était bon pour se réchauffer…

— Nicci ? demanda le Sourcier.

— Oui ?

— Quel genre de torture Jagang inflige-t-il à ses prisonniers ?

Nicci eut un gros soupir.

— Désolée, mais je ne répondrai pas… Cela dit, tu sais très bien que l'empereur est un homme dur et violent…

Richard n'avait pas pu s'empêcher de poser la question. Il fut sincèrement soulagé que l'ancienne Maîtresse de la Mort se soit dérobée ainsi.

— Quand Zedd m'a remis l'Épée de Vérité, je lui ai dit que je ne deviendrais jamais un meurtrier. Depuis, j'ai appris que tuer les méchants est souvent la seule façon de préserver la vie. Si seulement chasser l'Ordre Impérial du Nouveau Monde pouvait être aussi facile que de tuer Jagang !

— Si tu savais combien je regrette de ne pas l'avoir exécuté quand j'en avais l'occasion. Tu as raison, ça ne mettrait pas un terme au conflit. Mais je ne peux cesser de penser à tout ce que j'aurais pu faire – toutes ces chances que je n'ai pas saisies !

Richard passa son bras libre autour des épaules de Nicci.

Elle aussi s'endormit très vite.

S'il voulait trouver Kahlan, Richard devait se reposer. Sentant de nouvelles larmes perler à ses paupières, il ferma les yeux.

Sa femme lui manquait tellement.

Il repensa à leur rencontre, la première fois qu'il l'avait vue dans sa robe blanche – la tenue rituelle de la Mère Inquisitrice, avait-il appris plus tard.

Le vêtement mettait en valeur la silhouette de Kahlan et lui conférait une extraordinaire noblesse. Avec ses longs cheveux qui cascadaient sur ses épaules, elle était d'une beauté à couper le souffle. Et dans ses yeux verts brillaient une sagesse et une intelligence stupéfiantes pour quelqu'un de si jeune.

Ce jour-là, Richard avait dès le premier instant eu l'impression de connaître Kahlan depuis toujours. Comme si leur rencontre était des retrouvailles.

Quand il lui avait parlé des quatre hommes qui la traquaient, elle lui avait demandé s'il allait l'aider.

Sans réfléchir, il avait répondu par l'affirmative. Depuis, il n'avait jamais regretté une seconde d'avoir pris cette décision.

Et maintenant, elle avait de nouveau besoin d'aide.

Avant de sombrer dans un sommeil tourmenté, Richard pensa une ultime fois à la femme qu'il aimait.

Chapitre 9

Anna accrocha la banale lanterne en fer-blanc à un crochet, devant la porte. Puis elle invoqua son Han et le modela, faisant jaillir dans l'air une petite flamme qui vint danser dans sa paume ouverte. Dès qu'elle fut entrée dans la chambre, elle envoya ce messager du feu embraser la mèche d'une bougie posée sur la table.

Lorsque la lumière eut jailli, la Dame Abbesse referma la porte.

Cela faisait un moment qu'elle n'avait plus reçu de message dans son livre de voyage, et elle était impatiente de découvrir le nouveau.

Les murs enduits de plâtre de la petite pièce n'étaient percés d'aucune fenêtre. Tout l'espace que le lit laissait libre était occupé par la table et la chaise qu'Anna avait insisté pour avoir. En plus d'être une chambre, ce lieu faisait un sanctuaire des plus convenables. Un endroit où Anna pouvait être seule pour réfléchir, prier et consulter le livre de voyage.

Un plateau de fromages garni de tranches de fruits attendait sur la table. Jennsen l'avait probablement laissé là quand elle était sortie avec Tom pour aller contempler la lune.

Si lourd que fût sur ses épaules le poids des ans, Anna avait toujours chaud au cœur lorsqu'elle voyait un couple d'amoureux. Ces deux-là croyaient dissimuler à merveille leurs sentiments, et ils en étaient d'autant plus touchants, car ils auraient tout aussi bien pu les crier sur tous les toits.

Anna regrettait parfois de ne jamais avoir vécu une période pareille avec Nathan. Des moments volés au temps où ils auraient exploré sans pression ni arrière-pensées leur extravagante attirance mutuelle. Mais les Dames Abbesses n'étaient pas vraiment faites pour exprimer librement leurs sentiments.

Anna se demanda soudain d'où elle tirait cette certitude. Lorsqu'elle était encore une novice, aucune formatrice ne lui avait jamais conseillé de porter un masque d'indifférence si elle devait un jour être nommée au poste suprême.

Cacher ses sentiments ? Certes, mais pas tous. Et surtout pas la désapprobation, parce qu'une Dame Abbesse devait être capable, d'un seul regard, de flanquer la tremblote à une sœur du tout-venant. Où Anna avait-elle appris à faire ça ? Elle n'en savait rien, mais c'était depuis toujours un de ses points forts.

Le Créateur avait peut-être prévu de toute éternité qu'elle occuperait ces fonctions. Du coup, il l'avait peut-être dotée des

qualités requises. Hélas, l'insensibilité semblait être du nombre…

De plus, Anna ne s'était jamais autorisée à affronter en face ses sentiments pour Nathan. Lorsqu'elle régnait encore sur le Palais des Prophètes, aujourd'hui en ruine, et sur les Sœurs de la Lumière, le vieux prophète était son prisonnier – on pouvait recourir à des noms plus fleuris, mais ça revenait à ça, même s'il était parfois dur de voir les choses avec une telle lucidité.

Depuis toujours, on tenait les prophètes pour des êtres dangereux qui ne devaient surtout pas frayer avec les gens normaux.

En enfermant Nathan dès son plus jeune âge, les sœurs l'avaient privé de son libre arbitre. Plus grave encore, elles l'avaient jugé coupable par nature sans jamais lui laisser le loisir d'opter pour le bien ou le mal. Prononçant la sentence avant que le crime soit commis, elles avaient sur la conscience un déni de justice dont Anna avait été complice pendant la majeure partie de sa vie. Ce comportement irrationnel et archaïque n'était pas à la gloire des Sœurs de la Lumière – et encore moins de leur Dame Abbesse, qui en avait parfois des sueurs froides rétrospectives.

Maintenant que Nathan et elle étaient vieux et qu'ils vivaient ensemble – si improbable qu'une chose pareille eût pu sembler par le passé –, on ne pouvait plus vraiment parler d'« extravagante attirance mutuelle ».

Pendant des siècles, Anna avait dû supporter les fantaisies souvent douteuses de Nathan. Transformée en garde-chiourme, elle s'était assurée qu'il ne se libère jamais de son collier et soit confiné à chaque instant dans une cellule du Palais des Prophètes. Victime d'un traitement inique, le prisonnier avait développé un caractère odieux qui n'avait rien fait pour le rendre populaire auprès des sœurs. La dureté de ses geôlières l'incitant à se montrer de moins en moins coopératif, l'affaire aurait pu durer mille ans de plus sans que rien ne change.

Malgré tous les ennuis qu'elle lui devait – car sur ce point, l'inventivité de Nathan n'avait pas de limites –, Anna avait toujours regardé le prophète avec un sourire… intérieur. Parfois, il était comme un gosse – mais un gosse âgé de dix siècles, maître en sorcellerie et capable d'interpréter les prophéties.

Si certaines prédictions venaient à être divulguées aux masses insuffisamment éduquées, les risques d'émeutes ou de guerres seraient multipliés par cent. C'était du moins ce que les Sœurs de la Lumière redoutaient depuis des lustres…

Oubliant sa faim, Anna poussa le plateau, qui pourrait attendre qu'elle ait fini sa lecture. Avoir des nouvelles de Verna lui faisait battre plus fort le cœur.

Elle s'assit, sortit le petit livre à la couverture noire et le feuilleta

jusqu'à ce qu'elle reconnaisse l'écriture si familière. Gênée par le peu de lumière, elle plissa les yeux puis rapprocha la bougie.

« Ma chère Anna, j'espère que vous allez bien et qu'il en va de même pour le prophète. Même si vous affirmez que Nathan est un atout précieux pour notre cause, je m'inquiète toujours de vous savoir aux côtés d'un tel homme. Je prie pour qu'il n'ait pas changé d'avis depuis votre dernier message. Cela dit, je l'avoue, il m'est difficile de l'imaginer compréhensif et docile sans un collier autour du cou. Je sais que vous êtes prudente, mais je n'ai jamais vu Nathan faire montre d'une totale sincérité – surtout quand il est agréable. »

Anna eut un petit sourire. Elle comprenait très bien les inquiétudes de Verna, mais elle connaissait Nathan sous un jour que la nouvelle Dame Abbesse ignorait. Ce vieux gamin pouvait se fourrer dans d'incroyables ennuis, c'était vrai. Pourtant, malgré tous ses défauts, il avait plus de points communs avec Anna que quiconque d'autre.

La Dame Abbesse soupira et reprit sa lecture.

« Empêcher Jagang d'envahir D'Hara n'a pas été un jeu d'enfant, mais nous avons réussi à lui barrer l'accès des cols de montagne. Un grand succès – peut-être même *trop* grand. Si vous êtes là, Dame Abbesse, je vous implore de me répondre. »

Anna plissa le front. Quand on évitait une invasion, sauvant ainsi la vie à des milliers de soldats et de civils de son camp, comment pouvait-il s'agir d'un « *trop* grand succès » ?

La vieille dame approcha encore un peu la bougie. Pour être honnête, elle avait hâte de savoir ce que mijotait Jagang, maintenant que le printemps était assez avancé pour qu'on puisse recommencer à se battre.

Celui qui marche dans les rêves était un ennemi patient. Venant du sud, où s'étendait l'Ancien Monde, ses soldats n'avaient pas l'habitude des rudes hivers du Nouveau Monde. Des milliers d'hommes étaient morts de froid et des milliers d'autres avaient succombé à une des maladies qui se répandaient à toute vitesse dans le campement de l'Ordre.

En dépit de pertes pléthoriques, l'armée de Jagang grossissait sans cesse parce qu'elle recevait en permanence des renforts. L'effort de guerre de l'Ancien Monde devait être colossal, et c'était sans doute pour ça qu'il menaçait hélas de porter ses fruits.

Bien qu'il eût l'avantage numérique, Jagang ne s'était pas engagé dans une campagne hivernale. S'il se fichait du sort de ses soldats, il tenait à la victoire et ne négligeait pas l'importance des données climatiques. L'empereur ne prenait jamais de risques inutiles. Lentement mais inexorablement, il broyait ses adversaires dans son poing d'acier. À ses yeux, les années ne comptaient pas à condition qu'il finisse par régner sur le Nouveau Monde. Partageant la

philosophie de la Confrérie de l'Ordre, l'empereur n'accordait aucune importance aux individus. Sauf quand il s'agissait pour eux de contribuer à l'œuvre glorieuse et salvatrice de l'Ordre Impérial.

Avec autant de forces ennemies déjà passées dans le Nouveau Monde, les forces de l'empire d'haran étaient désormais à la merci des décisions tactiques de Jagang. L'armée d'harane était extraordinaire, sans aucun doute, mais elle ne comptait pas assez de combattants pour espérer repousser un assaut massif. Et il en serait ainsi tant que Richard n'aurait pas trouvé un moyen de rétablir l'équilibre des forces.

Selon une prophétie, Richard était le « caillou dans la mare ». Cette métaphore signifiait probablement que les ondes qu'il créait dans le monde influençaient tout ce qui se trouvait autour de lui.

De très nombreux textes affirmaient qu'il devrait conduire les forces du Nouveau Monde à la bataille. Sinon, le désastre serait assuré.

Sur ce point, et pour une fois, les prédictions étaient claires comme de l'eau de roche.

Anna tira une plume spéciale de la couverture de son livre de voyage – le jumeau de celui de Verna – et se mit à écrire.

« Je suis là, mon amie… Mais n'oublie pas que tu es la Dame Abbesse, maintenant. Nathan et moi sommes morts et carbonisés depuis très longtemps. »

Grâce à la mise en scène de leur fin, les deux vieillards avaient sauvé des milliers de vies. De temps en temps, Anna regrettait l'époque où elle veillait sur son groupe de Sœurs de la Lumière. Elle avait sincèrement aimé un grand nombre de ces femmes – en tout cas, celles qui n'avaient pas fini par intégrer les rangs des Sœurs de l'Obscurité.

Qu'on puisse ainsi trahir le Créateur avait brisé le cœur d'Anna.

Nostalgie ou pas, une fois libérée de ses écrasantes responsabilités, elle avait pu s'occuper d'affaires beaucoup plus importantes et urgentes. Même si elle regrettait son ancien poste et la douceur de la vie au palais, sa véritable vocation n'était pas de veiller sur des murs, des novices, des sœurs et des jeunes sorciers en formation. Sa mission consistait à défendre le monde des vivants. Pour qu'elle l'accomplisse au mieux, il était préférable que les Sœurs de la Lumière la croient morte. Et il en allait de même pour Nathan.

La Dame Abbesse plissa davantage les yeux quand l'écriture de Verna apparut sur une page blanche.

« Anna, je suis tellement réconfortée de vous avoir de nouveau près de moi, même par l'intermédiaire d'un livre de voyage. Il reste si peu d'entre nous… Vous l'avouerai-je ? parfois, je regrette les jours heureux, au palais, en des temps où tout semblait plus facile. Vous souvenez-vous de cette époque où chaque chose avait un sens ? Comme je me compliquais la vie pour rien, en ces années-là ! Mais le

monde a tant changé depuis la naissance de Richard… »

Anna n'aurait sûrement pas pu dire le contraire. Après avoir pris un bout de fromage, elle saisit sa plume et écrivit :

« Je prie chaque jour pour que la paix et le calme reviennent en ce monde. Comme nous étions heureux, lorsque nous avions surtout à nous plaindre du mauvais temps ! Mais Verna, je suis perplexe. Que voulais-tu dire par "peut-être même *trop* grand" ? S'il te plaît, explique-toi. J'attends ta réponse. »

Anna s'adossa à sa chaise et mangea une tranche de poire pour passer le temps. Les deux livres étant jumeaux, tout ce qu'elle venait d'écrire était apparu au même moment dans celui de Verna.

Presque tous les artefacts du Palais des Prophètes avaient été détruits. Heureusement, il restait quelques précieuses reliques…

La réponse de Verna apparut enfin.

« Nos éclaireurs annoncent que Jagang s'est remis en mouvement. N'ayant pas pu franchir les cols, il a divisé ses forces et il a pris la tête d'une armée qui se dirige vers le sud. C'était une des craintes du général Meiffert. La stratégie de l'empereur n'est pas très difficile à deviner. Sans aucun doute, il veut traverser la vallée de Kern puis contourner les montagnes. Ensuite, il entrera en D'Hara par le sud et se dirigera vers le nord pour nous prendre en tenaille. Pour nous, c'est une catastrophe. Puisque Jagang a laissé des forces ici, partir reviendrait à leur abandonner les cols. Rester, c'est attendre qu'on nous poignarde dans le dos ! La seule solution est de nous diviser aussi. Une partie de notre armée gardera les cols tandis que l'autre tentera d'enrayer la progression de Jagang. Le Palais du Peuple se dresse sur le chemin qu'il empruntera, et il rêve sûrement de le conquérir.

Chère Anna, je n'ai pas beaucoup de temps. Ici, c'est la panique. Nous venons d'apprendre que l'empereur fait mouvement vers le sud, et nous nous hâtons de lever le camp… Enfin, partiellement…

Je vais également devoir diviser les Sœurs de la Lumière. Hélas, il en reste si peu… Parfois, je me demande si nous ne faisons pas avec l'Ordre Impérial un concours d'extermination de sœurs. Anna, j'ai peur de ce qui arrivera à tant de braves gens si nous ne survivons pas. Sans cette inquiétude, je me réjouirais à l'idée de quitter ce monde pour aller rejoindre Warren dans celui des esprits…

Le général Meiffert dit que nous devons partir dès l'aube. Je ne fermerai pas l'œil de la nuit, car je dois inspecter les boucliers défensifs puis m'occuper de la division de nos forces magiques. La vitesse d'exécution est un point-clé, si nous ne voulons pas être pris au piège.

Avez-vous des choses urgentes à me dire ? Sinon, je crains de

devoir vous laisser. »

Anna se sentit de plus en plus oppressée au fil de sa lecture. Ce n'étaient pas de bonnes nouvelles…

Elle répondit très vite pour faciliter les choses à Verna.

« Je n'ai rien de particulièrement urgent… N'oublie jamais que tu es en permanence dans mon cœur. »

La réponse fut quasiment immédiate.

« Les cols sont étroits, c'est pour ça qu'il a été relativement facile de les défendre. Ici, la supériorité numérique de l'Ordre est neutralisée. Ces passages tiendront encore longtemps. Jagang est furieux de n'avoir pas pu traverser. Il doit aussi détester l'idée de faire un détour, mais il n'a pas le choix. La force qui transitera par le sud étant le plus grand danger, je partirai avec le gros de notre armée.

Priez pour nous, Anna. Tôt ou tard, nous devrons affronter Jagang dans les plaines, où il pourra faire jouer son avantage numérique. Si rien ne change, je doute que nous ayons une chance de survivre à cette bataille.

Espérons que Richard accomplisse les prophéties avant qu'il soit trop tard. »

Anna répondit sans tarder.

« Je jure de faire tout mon possible pour qu'il en soit ainsi. Sois assurée que Nathan et moi nous consacrerons entièrement à cette tâche. Tu es la mieux placée pour savoir que je travaille en ce sens depuis plus de cinq cents ans. Je n'abandonnerai jamais, sois-en certaine. Si c'est en mon pouvoir, Richard agira comme il le doit ! Que le Créateur veille sur toi et sur tes compagnons. Je prierai pour vous chaque jour. Verna, ne cesse jamais de croire au Créateur. Comme tu es la Dame Abbesse, désormais, communique cette foi à tous ceux qui t'entourent. »

Quelques instants plus tard, quelques lignes apparurent encore.

« Merci, Anna… Chaque soir, je consulterai mon livre de voyage pour voir si vous avez des nouvelles de Richard. Vous me manquez. J'espère que nous nous reverrons dans cette vie. »

Anna pesa soigneusement son ultime réponse.

« Moi aussi, mon enfant. Bon voyage. »

Anna s'appuya sur les coudes et se massa les tempes. Les nouvelles n'étaient pas bonnes, mais il y avait quelques points positifs. Jagang n'avait pas réussi à passer en force. Du coup, il était condamné à une longue et épuisante marche. Au moins, les défenseurs avaient gagné du temps pour trouver des solutions.

Richard se montrerait bientôt, et il saurait que faire. Les prophéties promettaient depuis toujours qu'il détiendrait les clés de la victoire.

Le mal ne pouvait pas gagner ! C'était impensable…

Quelqu'un frappa soudain à la porte. Anna sursauta, inquiète que son Han ne l'ait pas avertie qu'une personne approchait.

— Oui ?

— Anna, c'est moi, Jennsen…

Anna remit la plume en place et glissa le livre dans sa ceinture. Puis elle se leva, tira sur sa robe et prit une grande inspiration pour se calmer.

— Entre, ma chère, dit-elle en ouvrant la porte à la sœur de Richard. Merci pour le plateau… Tu veux grignoter avec moi ?

— Non, merci… Anna, c'est Nathan qui m'envoie. Il veut vous voir, et il dit que c'est très urgent. Vous savez comment il est, n'est-ce pas ? Vous l'avez déjà vu rouler de grands yeux quand une idée le travaille.

— Oui, en général, c'est quand il prépare un mauvais tour…

Jennsen parut un peu étonnée.

— Je me demande si vous n'avez pas raison… En tout cas, il m'a dit de vous ramener sur-le-champ !

— Ce type aime que les gens crient quand il les pince…, soupira Anna. Je te suis, mon enfant. Où est ce vieux forban ?

Dès que les deux femmes furent sorties, Jennsen leva sa lanterne pour éclairer le chemin.

— Dans un cimetière.

— Un cimetière ? Et il veut que je le rejoigne ? Que fiche-t-il dans un endroit pareil ?

— Quand je lui ai posé la question, il a répondu qu'il déterrait les morts…

Chapitre 10

Niché dans le feuillage d'un grand saule, au milieu de la pente douce qui conduisait au cimetière, un merle passait sa nuit à répéter une série de cris censés l'aider à défendre son territoire contre d'éventuels envahisseurs. En général, les trilles de ces oiseaux, même s'ils étaient toujours menaçants, sonnaient agréablement aux oreilles d'Anna. Dans la pénombre, et en de telles circonstances, ce récital lui tapait sur les nerfs. Dans le lointain, un autre merle se livrait au même manège agressif. Si les oiseaux ne parvenaient pas à vivre en paix, comment espérer que les hommes en soient un jour capables ?

Sa lanterne toujours levée, Jennsen tendit son bras libre.

— C'est tout droit… Tom a dit que nous le trouverions ici…

En nage après une assez longue marche, Anna sonda les ténèbres. Que pouvait donc manigancer Nathan ? Depuis qu'elle le connaissait, il n'avait rien fait de si bizarre. Pourtant, en matière de fantaisies, il n'avait pas son égal. Mais à son âge canonique, on l'aurait plutôt cru disposé à éviter de séjourner dans un cimetière avant d'y être contraint.

La Dame Abbesse à la retraite pressa le pas pour ne pas être distancée par Jennsen. Bon sang ! elle aurait juré qu'elle marchait depuis des heures et des heures… Pour ne rien arranger, elle avait faim et se maudissait de ne pas avoir pensé à emporter du fromage.

— Tu es sûre que Tom sera encore là ?

— Certaine… Nathan lui a demandé de monter la garde.

— Pour repousser les autres détrousseurs de cadavres ?

— Peut-être, répondit Jennsen sans même esquisser un sourire.

Anna n'était pas très douée pour l'humour. Elle pouvait flanquer la trouille à n'importe qui, mais en matière de plaisanteries, ce n'était pas vraiment ça. De plus, un cimetière, en pleine nuit, ne semblait pas l'endroit idéal pour éclater de rire. En revanche, quant à avoir la trouille…

— Nathan veut peut-être simplement de la compagnie ? avança Anna.

— Voilà qui m'étonnerait…, répondit Jennsen. (Elle repéra la partie à demi écroulée de la clôture du cimetière et l'enjamba.) Il m'a envoyée vous chercher et il a chargé Tom de monter la garde. C'est sûrement pour qu'il repère des intrus que lui ne serait pas capable de détecter…

Nathan adorait se sentir le chef. Pour un Rahl détenteur du don, c'était la moindre des choses. Selon Anna, il pouvait avoir fait tout ça afin de voir Jennsen, Tom et elle marcher à la baguette. Et avec son goût du drame, un cimetière semblait un décor particulièrement bien choisi.

Pour être franche, Anna aurait préféré qu'il s'agisse d'une nouvelle extravagance du prophète. Hélas, elle avait le sentiment que c'était bien plus grave que ça.

Depuis qu'elle le connaissait, Nathan s'était parfois montré dissimulateur et un rien comploteur. À l'occasion, il avait été dangereux, mais jamais avec l'intention de faire le mal.

Pendant sa longue captivité, il avait constamment tenté de pousser les sœurs à bout. Cela dit, il ne s'était jamais montré méchant ou pervers avec les gens normaux. Il abominait la tyrannie et considérait la vie avec un enthousiasme presque enfantin. Si exaspérant qu'il pût être à l'occasion, cet homme avait un cœur pur.

Presque depuis le début, et malgré les circonstances, il était le confident d'Anna et son allié dans le combat contre le Gardien – qui voulait envahir le monde des vivants – et contre tous les êtres malfaisants qui s'en prenaient à des innocents. Dans le conflit en cours, il avait joué un rôle capital. Car c'était lui, avec cinq siècles d'avance, qui avait annoncé à Anna la future naissance du Sourcier.

En marchant, la vieille dame ne put s'empêcher de pester contre le froid, contre le cadre de cette promenade nocturne et contre les longues jambes de Jennsen.

Soudain, elle comprit pourquoi Nathan avait chargé Tom de « repérer des intrus que lui n'aurait pas pu détecter… »

Une allusion aux trous dans le monde…

Comme la sœur de Richard, tous les Bandakars étaient totalement privés de magie. Ils ne portaient même pas en eux la minuscule étincelle de don que le Créateur, partout ailleurs dans le monde, accordait à tous ses enfants. Ce lien consubstantiel rendait les gens sensibles au contact du pouvoir et à son influence. Pour les trous dans le monde, le pouvoir n'existait tout simplement pas.

L'absence totale de don chez ces personnes les immunisait naturellement contre la magie. Mais ce n'était pas tout : puisqu'il n'y avait aucune interaction entre le pouvoir et elles, il était impossible de les « voir » avec le don. En d'autres termes, pour les sorciers et les magiciennes, les Bandakars étaient invisibles – magiquement parlant, bien entendu.

En matière d'hérédité, les choses se révélaient cruellement simples : si un des parents était un trou dans le monde, sa « particularité » se transmettait à toute la descendance. Des lustres plus tôt, ces gens avaient été bannis. Une solution expéditive et

cruelle, certes, mais qui avait évité la disparition du don. Sans cette démarche radicale, la magie n'aurait plus été qu'un très vieux fantasme ou un conte à dormir debout.

Les prophéties faisant partie intégrante du don, elles non plus ne « voyaient » pas les trous dans le monde. Aucune prédiction ne les mentionnait ni n'évoquait l'avenir de l'humanité et de la magie après que Richard eut redécouvert les Bandakars et mis un terme à leur isolement. Depuis ce moment précis, tout ce qui suivrait était inconnu et… inédit.

Anna se doutait que Richard s'en réjouissait. Par nature, il n'était pas porté à croire aux prédictions. Malgré tout ce que les textes majeurs disaient de positif sur lui, il s'en méfiait et clamait à qui voulait l'entendre qu'il préférait croire au libre arbitre. La notion même de prédestination le révulsait, et il avait l'honnêteté de ne pas en faire mystère.

L'équilibre était nécessaire dans tous les domaines de la vie, y compris et surtout la magie. En un sens, l'entêtement de Richard à forger son destin tout seul était une compensation par rapport à l'omnipotence des prophéties.

Le Sourcier se tenait au centre d'un vortex où toutes les forces de la nature et de l'humanité s'opposaient les unes aux autres. Dès qu'il s'agissait de lui, toute magie divinatoire tentait en fait de… prédire l'imprévisible.

Pourtant, il fallait bien continuer d'essayer…

Le fameux « libre arbitre » de Richard le transformait en véritable fléau vivant des prophéties. À force de s'affirmer comme un électron libre, il semait le désordre partout, et spécialement dans les textes qui le concernaient.

Ce garçon était le représentant du chaos invité à un banquet de l'ordre. Antithèse naturelle de toutes les organisations, qu'elles fussent animées de bonnes ou de mauvaises intentions, il était au moins aussi capricieux que la foudre. Pourtant, il se laissait guider par la vérité et la raison. Ne comptant pas sur la chance, il ne cédait jamais à ses fantaisies et prenait garde à ne pas basculer de la puissance à l'arbitraire. Comment pouvait-on semer ainsi le chaos dans les prédictions et être une personne si rationnelle ? Pour Anna, c'était une énigme, et ça promettait de le rester longtemps.

L'ancienne Dame Abbesse s'inquiétait beaucoup au sujet du Sourcier. En général, un être porteur de telles contradictions finissait par sombrer dans l'illusion. Et l'empire d'haran, en ce moment, avait besoin que la tête de son chef soit bien posée sur ses épaules…

Tous ces raisonnements étaient de la haute théorie. Le problème urgent consistait à persuader Richard de jouer dans l'histoire le rôle

que les prophéties lui allouaient. S'il n'accomplissait pas son destin jusqu'au bout, tout serait perdu…

Angoissant comme l'ombre de la mort, le message de Verna restait sans cesse présent à l'esprit d'Anna…

Ayant repéré la lueur de la lanterne, Tom avait quitté son poste pour aller à la rencontre des deux femmes.

— Vous voilà enfin, dit-il à Anna. Nathan sera content de vous voir arriver. Venez, je vais vous montrer le chemin…

D'après ce qu'elle vit de lui à la chiche lueur de la lanterne, Tom semblait inquiet.

Quoi qu'il en soit, il guida les deux femmes jusqu'à une section du cimetière qui devait être assez récente. Jusque-là, la Dame Abbesse avait surtout vu de hautes herbes qui recouvraient des pierres tombales patinées par le passage du temps, voire pratiquement retombées en poussière. À ces endroits, on se serait cru dans un banal champ envahi de végétation.

Ici, en revanche, on distinguait parfaitement les monticules de terre sous lesquels reposaient des défunts.

— Tom, demanda Jennsen, tu sais comment s'appellent ces gros insectes qui font un boucan d'enfer ?

— Désolé, mais je ne peux pas te répondre… Je n'en avais jamais vu, et voilà qu'il y en a partout, comme s'ils sortaient de terre.

— Ils sortent de terre, confirma Anna avec un petit sourire. Et ce sont des cigales.

— Des quoi ? lança Jennsen.

— Des cigales… Vous êtes trop jeunes pour vous souvenir de leur dernière éclosion. Le cycle de vie de cette espèce aux yeux rouges est de dix-sept années.

— Vous voulez dire que ces insectes se montrent seulement tous les dix-sept ans ?

— Exactement. Quand les femelles se seront unies à leurs bruyants compagnons, elles pondront des œufs dans les arbres. Une fois écloses, les larves tomberont des branches et s'enfouiront dans les arbres. Elles n'en ressortiront pas avant dix-sept nouvelles années, pour mener une existence adulte des plus brèves.

Jennsen et Tom émirent quelques commentaires émerveillés tout en continuant à avancer. La sœur de Richard marchant un peu devant elle, Anna ne distingua pratiquement plus rien à part la silhouette massive de grands arbres aux branches agitées irrégulièrement par une brise capricieuse.

Alors que le chant des cigales montait de toutes parts, Anna utilisa son Han pour détecter d'éventuelles présences. Mais il n'y avait que Tom, et, un peu plus loin, une autre personne qui devait être Nathan. Jennsen étant un Pilier de la Création, elle n'existait pas pour le

pouvoir de la vieille dame.

Comme son frère, Jennsen avait été engendrée par Darken Rahl. L'apparition de gens étrangers à la magie, comme elle, était un effet secondaire inattendu et indésirable du lien dont tous les seigneurs Rahl étaient les dépositaires. En un très lointain passé, les Piliers de la Création avaient été exilés dans l'Empire bandakar. Ensuite, tous les rejetons privés du don des seigneurs Rahl avaient été mis à mort.

Rompant avec une vieille et ignoble tradition, Richard s'était réjoui d'avoir une sœur. Avec lui, Jennsen ne risquait plus de finir sous les coups d'un assassin, et il ne serait plus jamais question de bannissement.

Anna côtoyait des trous dans le monde depuis quelque temps. Pourtant, elle ne s'y était toujours pas habituée. Même quand l'un d'eux se tenait devant elle, son Han lui soufflait qu'il n'y avait personne. Cette forme de cécité était terrorisante, comme pouvait l'être la perte d'un sens pour un individu normal.

Jennsen devait allonger le pas pour soutenir le rythme de Tom. Avec ses jambes courtes, la pauvre Anna était obligée de courir.

Derrière un petit tertre, la forme massive d'un monument se découpa soudain. À la lumière de la lanterne, Anna vit qu'il s'agissait d'un socle un peu plus haut qu'elle mais pas autant que Jennsen. La pierre brute avait souffert du passage du temps et les sculptures qui la décoraient étaient impossibles à identifier. Si quelqu'un avait un jour poli cette structure, il n'en restait plus la moindre preuve. En revanche, les diverses strates de décoloration, combinées à une kyrielle de petits amas de lichen, laissaient penser que l'érection de cet autel remontait à des siècles.

Une vasque sculptée remplie de fruits en pierre et d'où débordaient des grappes de raisin – le fruit préféré de Nathan – trônait sur ce socle jadis majestueux.

Quand elle eut fait le tour du monument, Anna eut la surprise de constater qu'il ne reposait plus sur ce qui aurait dû être sa base. Une pâle lumière sourdait du sol, là où béait un trou.

Le socle avait été poussé sur le côté pour dégager l'entrée d'une crypte.

Tom désigna les marches qui s'enfonçaient dans la terre.

— Il est là-dedans…, dit-il simplement.

Jennsen se pencha pour jeter un coup d'œil.

— Sous terre ? Dans cette crypte ?

— J'en ai peur, oui…

— Et c'est quoi, cette crypte ? demanda Anna.

— Navré, mais je n'en ai pas la moindre idée. J'ignorais son existence jusqu'à ce que Nathan me fasse appeler, il y a quelques

heures. Il a dit que vous devriez le rejoindre dès votre arrivée. Il a répété cent fois que personne d'autre ne verrait cette crypte. J'étais chargé de monter la garde et d'interdire l'accès du cimetière à tous les importuns. Franchement, je doute qu'il y en ait beaucoup en pleine nuit, surtout quand on connaît l'extrême prudence des Bandakars.

— Une qualité dont Nathan ferait bien de s'inspirer, lâcha Anna. (Elle tapota l'avant-bras musclé de Tom.) Merci, mon garçon. Reste ici et continue à monter la garde. Moi, je vais descendre voir de quoi il retourne.

— Nous allons descendre toutes les deux, corrigea Jennsen.

Chapitre 11

Poussée par une curiosité mêlée d'inquiétude, Anna s'attaqua sans plus tarder aux marches couvertes de poussière. Jennsen sur les talons, la vieille dame atteignit un palier, remonta un couloir très court, sur la droite, puis descendit jusqu'à un autre palier où l'escalier tournait cette fois sur la gauche.

Le passage devint soudain plus étroit et si bas de plafond que la vieille dame, pourtant courte sur pattes, se sentit écrasée et baissa instinctivement la tête. De plus en plus, elle avait l'impression d'être avalée par un gosier géant qui la laisserait descendre jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'estomac du cimetière.

Au pied de l'escalier, Anna s'immobilisa, les yeux ronds de surprise, et Jennsen poussa un long sifflement étonné.

Les deux femmes n'avaient pas abouti dans un donjon sinistre mais sur le seuil d'une pièce à la configuration totalement inhabituelle. En dix siècles d'existence, l'ancienne Dame Abbesse n'avait jamais rien vu de tel. Des murs de pierre indépendants les uns des autres étaient disposés au hasard, comme si on avait voulu en faire les cloisons aléatoires d'un labyrinthe. Tous d'une conception différente, certains en pierre brute et d'autres enduits de plâtre, ces fragments de construction semblaient se succéder sur une très grande distance – plus que d'une crypte, il s'agissait d'une immense salle souterraine qui rappela à Anna les catacombes du Palais des Prophètes.

Il régnait dans ces lieux un étrange désordre « organisé » qui mettait mal à l'aise la vieille dame. Certains murs portaient comme une blessure une niche entourée de symboles et d'ornements bleus à demi passés et effacés. Il y avait aussi des inscriptions, mais bien trop vieilles et attaquées par la moisissure pour être aisément lisibles.

Un peu partout, des bibliothèques et des tables de travail flanquées de chaises meublaient ce dédale baroque et sinistre.

Des toiles d'araignées depuis longtemps desséchées tenaient lieu de tentures à cette antichambre géante de la mort. Les bougies qui brûlaient sur toutes les tables et dans certaines niches fournissaient une lumière maladive parfaitement adaptée à un cimetière. Comme si les morts allongés au-dessus de la tête d'Anna venaient périodiquement tenir de tristes réunions en ce lieu et accueillir comme il se doit les nouveaux membres de leur glaciale confrérie…

Derrière le rideau de fils de la Vierge, trônant devant quatre tables

qu'on avait tirées les unes à côté des autres, Nathan consultait un ouvrage posé sur le peu d'espace disponible qui subsistait encore entre d'impressionnantes piles de livres.

— Te voilà enfin, dit-il en levant à peine les yeux de son grimoire.

Anna interrogea du regard Jennsen, qui lui répondit aussitôt :

— J'ignorais l'existence de ces catacombes… Je ne savais même pas qu'il y avait une salle souterraine…

— D'après moi, tu n'es pas la seule, souffla Anna en regardant autour d'elle. Je doute que quiconque ait eu vent de l'existence de cet endroit depuis des millénaires… Je me demandais comment *il* l'avait trouvé.

Nathan referma le livre et le posa sur une pile toute de guingois qui ne tarderait pas à s'écrouler. Puis il se tourna vers Anna, ses longs cheveux blancs ondulant sur ses épaules, et riva ses yeux bleu foncé dans les siens.

La vieille dame comprit aussitôt le message muet.

— Jennsen, pourquoi ne remontes-tu pas tenir compagnie à Tom ? Monter la garde dans un cimetière doit être mortellement ennuyeux.

La sœur de Richard ne cacha pas sa déception. Mais elle parut comprendre que les deux vieillards avaient besoin d'être seuls.

— D'accord… S'il vous faut quelque chose, n'hésitez pas à m'appeler.

Alors que les bruits de pas de la jeune femme résonnaient dans l'escalier, Anna se faufila entre les toiles d'araignées, puis se campa devant le prophète.

— Nathan, quel est cet endroit ?

— Inutile de murmurer… Regarde la disposition des murs… Ces angles bizarres étouffent les sons.

Anna tendit l'oreille et constata que son vieil ami avait raison. D'habitude, l'écho était presque insupportable dans les catacombes de ce type. Ici, on pouvait crier sans briser le silence de mort ambiant.

— Nathan, la forme de cette pièce me semble vaguement familière…

— Un sort de dissimulation…, marmonna Nathan.

— Pardon ?

— Les murs imitent à la perfection les runes qui composent un sort de dissimulation… Regarde bien ! Ici, contrairement au Palais du Peuple, le sortilège n'est pas dessiné par la configuration globale des lieux : la structure générale, la disposition des pièces et des couloirs… Non, les « lignes » du « schéma » sont représentées par les murs. On dirait que quelqu'un a ainsi « tracé » le sortilège, puis construit autour les murs extérieurs qui délimitent en quelque sorte le cadre du tableau. Une façon de procéder très intelligente.

Pour qu'un tel sort fonctionne, il avait certainement fallu le dessiner d'abord avec du sang et des ossements humains. Pour ces derniers, les réserves ne devaient pas manquer, dans le coin…

— Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal…, dit Anna en regardant de nouveau autour d'elle. Mais dans quelle intention ?

— Je n'en sais trop rien, avoua Nathan. Je ne saurais dire si ces ouvrages étaient là pour rester enterrés avec les morts jusqu'à la fin des temps, ou si on entendait simplement les cacher. (Il tendit un bras.) C'est par là… Laisse-moi te montrer quelque chose…

Anna se laissa guider dans le dédale jusqu'à un grand mur qui abritait trois niches en forme d'arche.

Nathan tendit un long index délicat vers la première.

— Jette un coup d'œil, dit-il.

Anna se pencha et obéit.

La cavité contenait un cadavre. Enfin, plutôt un squelette vêtu de haillons. Une ceinture de cuir entourait encore la taille de la dépouille et une bandoulière de cuir lui barrait une épaule. Les bras croisés sur la poitrine, le défunt portait autour du cou plusieurs chaînes en or. Un des médaillons brillait comme s'il était plus neuf que les autres.

Simplement parce que Nathan l'avait soulevé pour l'examiner, le débarrassant d'une couche de poussière…

— Tu sais de qui il s'agit ? demanda Anna.

— D'un prophète, je crois…, souffla Nathan en se penchant un peu vers son amie.

— Je croyais qu'il était inutile de murmurer…

Encaissant le coup avec grâce, Nathan se redressa de toute sa hauteur.

— Il y a beaucoup d'autres dépouilles ici… Par là, vers le fond de la crypte…

Anna se demanda si tous les morts étaient des prophètes.

— Et les livres ? lança-t-elle.

Nathan se pencha de nouveau et murmura :

— Des recueils de prophéties…

— Plaît-il ? Tous ces ouvrages ? Ce sont tous des recueils de prophéties ?

— Presque tous, oui…

Anna sentit son cœur s'emballer. Les grimoires de ce genre étaient d'authentiques trésors. Selon ce qu'ils contenaient, leur lecture fournirait aux deux amis des réponses qu'ils cherchaient depuis des siècles. S'ils leur épargnaient des erreurs et comblaient certaines lacunes dans leurs connaissances, ces livres pouvaient être la clé de tout. Surtout s'ils leur en apprenaient plus sur la bataille finale qu'ils devraient tôt ou tard livrer sous les ordres de Richard.

Pour l'instant, Anna et Nathan ignoraient quand aurait lieu cet

affrontement déterminant. Les prophéties se montrant volontiers approximatives, ce pouvait être dans des années. Des décennies, même, car rien ne disait que Richard ne serait pas un vieillard lorsque viendrait le moment d'accomplir sa destinée. Les dernières années n'ayant pas été très fructueuses pour les défenseurs du Nouveau Monde, un répit ne serait pas malvenu, car il leur laisserait le temps de se préparer.

Les prédictions pouvaient au moins leur donner des indices…

Des milliers de recueils de prophéties avaient brûlé le jour de la destruction du Palais des Prophètes. Un crève-cœur, mais il aurait été dramatique que ces textes tombent entre les mains de Jagang.

Et maintenant, voilà que d'autres catacombes abritaient des myriades de grimoires. Et grâce au sort de dissimulation, nul ne connaissait leur existence.

— Nathan, c'est merveilleux !

La lueur qui passa dans le regard du prophète doucha un peu l'enthousiasme d'Anna.

— C'est inespéré, même ! insista-t-elle.

— J'ai peur que ce soit plus compliqué que ça… (Nathan se détourna de la niche et rebroussa chemin.) Certains de ces ouvrages me font douter de ma santé mentale.

— Enfin ! s'écria joyeusement Anna. Depuis le temps que je te le dis !

Nathan s'arrêta et fit demi-tour.

— Il n'y a rien de drôle là-dedans, tu peux me croire…

Anna en eut aussitôt la chair de poule.

— Dans ce cas, dit-elle, montre-moi ce que tu as découvert…

— Si au moins j'étais sûr…, soupira Nathan. (Il repartit, se faufilant timidement entre les tables comme s'il était un intrus – une humilité qui ne lui était absolument pas coutumière.) J'ai commencé par classer ces livres…

Anna résista à l'envie de pousser le prophète à entrer dans le vif du sujet. Quand la magie était concernée, il valait mieux le laisser s'expliquer à sa façon, surtout lorsque quelque chose le tracassait.

— Les classer ?

— Oui… Tu vois cette pile, là ? Ces ouvrages ne nous serviront pas à grand-chose… Certains contiennent des prédictions dépassées ou des archives inexactes, d'autres sont rédigés dans une langue que je ne pratique pas… Enfin, tu vois ce qu'il en est…

Nathan tapota une autre pile, soulevant un petit nuage de poussière.

— Là, ce sont les ouvrages que nous avions au palais. Sur toute cette table, en fait…

Les yeux ronds, Anna regarda les bibliothèques et les niches qui s'étendaient à perte de vue.

— Il y a au moins dix fois plus de livres que ça… Que dis-je ? cent fois plus ! Tu n'en as classé qu'une infime partie.

— C'est exact… Je n'ai même pas pu les regarder tous… Au bout d'un moment, j'ai décidé d'envoyer Tom à ta recherche, histoire que tu voies ce que j'ai découvert. Bon ! maintenant, nous avons de la lecture sur la planche, si j'ose dire… J'ai prélevé les ouvrages un par un, vérifié de quoi ils parlaient, puis fait différentes piles…

Anna se demanda combien de ces grimoires pouvaient être encore lisibles après des millénaires de vieillissement sous terre. Par le passé, il lui était arrivé de trouver des livres détruits par le temps et les éléments. L'eau et la moisissure, en particulier, étaient des ennemies mortelles du parchemin. Levant les yeux, elle ne vit cependant aucune trace d'humidité…

— À première vue, ces livres n'ont pas été abîmés par l'eau. Comment une salle souterraine peut-elle rester à l'abri de l'humidité ? Il devrait y avoir des infiltrations, d'autant plus que nous parlons de millénaires, pas de décennies ou de siècles. Ces livres semblent si bien conservés que je n'en crois pas mes yeux !

— « Semblent » est le verbe-clé, marmonna Nathan.

— Que veux-tu dire ?

— Plus tard, femme, plus tard… Pour répondre à ta question, les murs et le plafond sont revêtus de plomb pour empêcher l'eau de traverser. La salle bénéficie également de la protection d'un bouclier. Accessoirement, il y en avait aussi un à l'entrée.

— Mais… les Bandakars sont incapables de lancer des sorts et nul ne pouvait entrer dans leur pays. Contre quelle magie a-t-on protégé ces catacombes ?

— La barrière qui interdisait d'entrer dans l'empire a fini par disparaître, rappela Nathan.

— C'est vrai… Je me demande comment ça a pu arriver…

— Même si elle me tracasse aussi, cette question n'est pas à l'ordre du jour… (Nathan eut un geste presque nonchalant.) Pour le moment, tout ce qui importe, c'est qu'elle a disparu. Les gens qui ont caché ces livres ici se sont donné beaucoup de mal pour qu'ils restent en sécurité et en bon état. Les Bandakars ne pouvaient pas être arrêtés par les boucliers, mais le poids du monument, en revanche, était un obstacle. Cela dit, pourquoi auraient-ils voulu le déplacer ? Pour ça, ils auraient dû savoir qu'il y avait quelque chose dessous. Et au nom de quoi s'en seraient-ils doutés ? Ce sanctuaire est resté inviolé jusqu'à aujourd'hui : la preuve qu'ils n'ont jamais rien soupçonné. Selon moi, les boucliers étaient là pour arrêter d'éventuels envahisseurs – les hommes de Jagang, par exemple.

— Une théorie qui se tient, concéda Anna. Il pouvait s'agir d'une précaution, au cas bien improbable où la barrière magique disparaîtrait.

— Ou parce qu'une prophétie avait annoncé sa disparition !

— C'est une possibilité, bien sûr…

Pour passer outre de tels boucliers, il fallait un sorcier de l'envergure du prophète. Anna elle-même s'y serait cassé les dents. Et pour franchir certaines protections magiques placées dans l'ancien temps, il fallait même recourir à la Magie Soustractive.

— Il est aussi possible qu'on ait voulu préserver ces ouvrages, au cas où il arriverait malheur aux autres exemplaires existants…

— Nathan, tu crois que quelqu'un aurait fait tant d'efforts pour ça ?

— Eh bien, tous les grimoires et les recueils du Palais des Prophètes ont été perdus, non ? Les livres précieux sont toujours en danger. Certains brûlent, d'autres tombent entre les mains de l'ennemi et d'autres disparaissent tout simplement. Ces catacombes sont une sorte de salle du trésor – et c'est justifié si une prophétie annonçait la perte des autres livres.

— Tu as peut-être raison… J'ai entendu dire que certains livres de prophéties étaient gardés dans des endroits secrets afin de les préserver ou d'empêcher des profanes de les consulter. Mais là, il y en a tellement… C'est… eh bien… déconcertant.

Nathan tendit à son amie un livre dont la couverture rouge avait par endroits tourné au marron foncé.

Même ainsi, le volume avait des airs familiers – peut-être à cause du lettrage d'or passé, sur la tranche.

Anna ouvrit le livre à la page de titre.

— Eh bien, eh bien…, murmura-t-elle, impressionnée. Le *Livre de Glendhill sur la théorie de la déviation*… Je suis émerveillée de l'avoir de nouveau entre les mains. (Elle referma le livre et le serra contre elle.) Comme si un très cher ami revenait d'entre les morts…

Cet essai sur les prophéties à fourche était un des ouvrages de référence d'Anna. Le texte contenait une multitude d'informations capitales sur Richard. Tandis qu'elle attendait la naissance du Sourcier, elle l'avait si souvent consulté et cité qu'elle le connaissait pratiquement par cœur. Elle avait été désolée qu'il ait brûlé avec les autres volumes conservés au Palais des Prophètes. D'autant plus que Nathan et elle étaient loin d'avoir tiré toute la substantifique moelle de cet extraordinaire travail de compilation et d'analyse.

Nathan prit un autre livre sur une pile et le brandit sous le nez d'Anna.

— *Précession et inversions binaires* ! annonça-t-il triomphalement.

— Non ! s'écria Anna. C'est impossible !

Dans les archives, rien ne confirmait l'existence de ce texte mythique – ni ne l'infirmait radicalement, fallait-il ajouter. À la demande de Nathan, Anna avait cherché à se procurer cet ouvrage partout où ses voyages l'avaient conduite. Et elle avait chargé de cette mission toutes les sœurs amenées à se déplacer au service du Créateur. Certaines avaient découvert des pistes, mais aucune n'avait jamais abouti.

— Je ne rêve pas ? demanda l'ancienne Dame Abbesse. Certains historiens assurent que ce livre n'a jamais existé.

— D'autres disent qu'il est perdu depuis des lustres, et d'autres encore qu'il n'est qu'un mythe. J'ai feuilleté cet exemplaire, Anna. Si on considère les branches de prophéties qu'il contient, il doit être authentique. Sinon, c'est l'œuvre d'un faussaire de génie. Mais pourquoi aurait-on entreposé ici une contrefaçon ? En général, on les fabrique pour gagner de l'argent…

Un raisonnement qui se tenait.

— Et il était là depuis des millénaires ! Enfoui sous un cimetière !

— Avec d'autres livres tout aussi précieux, je m'empresse de le préciser.

— Nathan, dit Anna, admirative et stupéfiée, tu as découvert un trésor d'une valeur inestimable !

— Peut-être…, marmonna le prophète.

Anna fronça pensivement les sourcils. Que voulait dire ce « peut-être » ?

— Tu ne vas pas en croire tes yeux, à présent. Ouvre ce grimoire et lis le titre à haute voix.

À contrecœur, Anna posa le précieux volume et prit celui que lui tendait Nathan. Elle le posa sur la table, se pencha, l'ouvrit, lut le titre… et sursauta.

— *La Septième Tâche de Selleron* ! Je pensais qu'il n'y avait qu'un exemplaire – depuis longtemps détruit, hélas.

Nathan eut un étrange petit sourire. Puis il s'empara d'un autre livre.

— Et voici *Douze Mots épargnés pour la raison* ! Au cas où ça t'intéresse, j'ai également trouvé *Les Jumeaux de la destinée*. (Nathan désigna une pile branlante.) Il est quelque part là-dedans…

Anna en resta un moment bouche bée.

— Je pensais que ces prophéties étaient à jamais perdues, dit-elle quand elle eut recouvré l'usage de la parole. (Toujours souriant, Nathan se contentait de regarder sa vieille amie, qui lui prit soudain le bras.) Venons-nous de trouver des copies de tous ces livres légendaires ?

Nathan hocha simplement la tête, mais son sourire s'effaça.

— Anna, dit-il, feuillette *Douze Mots épargnés pour la raison* et dis-moi ce que tu en penses…

Troublée par la gravité de son compagnon, la Dame Abbesse poussa le livre près d'une bougie et tourna très délicatement les pages. L'encre était un peu passée, mais ça n'avait rien de surprenant pour un texte si vieux. Malgré le passage du temps, le livre restait en bon état et il se révéla parfaitement lisible.

Ce grimoire mythique contenait douze prophéties « mères » et une multitude de branches secondaires. Ces dernières, lorsqu'on croisait correctement les références, permettaient de relier des événements réels à une kyrielle d'autres recueils de prédictions qu'il aurait été sinon impossible de situer chronologiquement. Bizarrement, les douze prophéties principales n'avaient pas une grande importance. Toute la valeur du recueil provenait de son matériau secondaire.

Quand on tentait d'interpréter des prédictions, la chronologie était presque toujours le problème le plus épineux. Comment savoir si un événement aurait lieu le lendemain ou dans un siècle ? Le flot du temps était si capricieux.

Le repérage chronologique des prophéties était un point crucial. Pas seulement pour savoir quand une prédiction se réaliserait, mais parce que ce qui pouvait paraître terriblement important une année devenait purement anecdotique si on se plaçait dans le contexte de l'année suivante. Tant qu'on ignorait la date à laquelle une prophétie se réaliserait, impossible de savoir si elle annonçait un danger mortel ou une banale épidémie de grippe.

La plupart des prophètes laissaient à leurs successeurs le soin de situer leurs prédictions dans l'histoire du monde. Personne ne savait si c'était délibéré ou non. Les grands visionnaires du passé s'étaient-ils fichus comme d'une guigne de ceux qui viendraient après eux, ou n'avaient-ils simplement pas mesuré à quel point il serait difficile, des siècles plus tard, d'organiser chronologiquement leurs fulgurances ? Pour avoir côtoyé Nathan, Anna savait que les prophètes, pour qui les prédictions étaient apparemment toujours claires comme de l'eau de roche, avaient du mal à comprendre que d'autres se cassent les dents sur leurs textes souvent plus qu'allusifs.

— Minute ! s'écria soudain Nathan. Reviens une page en arrière.

Anna plissa le front mais obéit.

— Lis ! Tu vas voir qu'il manque plusieurs lignes.

La Dame Abbesse fit ce que lui disait Nathan. Il y avait bien un blanc, mais c'était fréquent dans tous les grimoires, et pour une multitude de raisons.

— Et alors ?

Au lieu de répondre, Nathan fit signe à sa vieille amie de continuer

à tourner les pages. Elle s'exécuta jusqu'à ce que le prophète lui fasse signe d'arrêter, lui montre un nouveau blanc, puis l'incite à reprendre l'exercice.

Anna constata que les blancs étaient de plus en plus fréquents. Puis elle tourna plusieurs pages vierges. Là non plus, ça n'avait rien d'extraordinaire. Certains grimoires s'arrêtaient ainsi, en plein milieu. Sans doute parce que leur auteur était mort avant d'en avoir terminé la rédaction. Par respect, les prophètes suivants s'étaient abstenus d'achever le travail d'un maître défunt. Ou ils avaient tout bêtement entrepris d'écrire un ouvrage sans rapport avec celui du mort…

— *Douze Mots*, dit Nathan, utilisant l'abréviation fort commune parmi les initiés, est un des rares recueils de prophéties *chronologiques* !

Anna le savait, bien entendu. C'était même ce point qui en faisait un ouvrage d'exception. Mais pourquoi Nathan enfonçait-il ainsi les portes ouvertes ?

— Eh bien, soupira la vieille dame, c'est assez curieux… Selon toi, que signifient ces passages blancs ?

Nathan ne répondit pas, mais tendit un autre livre à sa compagne.

— *Subdivision de la racine de Burkett*, annonça-t-il. Feuillette-le aussi.

Anna tourna les pages de cet autre rarissime grimoire. Là aussi, il y avait des pages blanches – trois, pour être précis – à un endroit incongru.

— Que suis-je censée voir ? demanda la Dame Abbesse, agacée par le petit jeu de Nathan.

Le prophète prit son temps pour répondre. Et quand il le fit, la gravité de son ton glaça les sangs d'Anna.

— Nous avions des exemplaires de ces livres au palais…

Encore une porte ouverte d'enfoncée !

— Je sais, et je m'en souviens très bien.

— Nos exemplaires n'avaient pas de pages ou de passages blancs.

Anna baissa les yeux, feuilleta le livre en arrière, revint en avant, nota que les pages blanches précédaient l'exploration d'une nouvelle branche de la prophétie traitée et eut un soupir de lassitude.

— On dirait que le copiste, pour une raison inconnue, n'a pas voulu reproduire une partie du texte. Peut-être parce qu'il savait, au moment où il dupliquait le livre, que le passage en question était une branche morte. En un sens, c'est logique. Pourquoi inclure dans un grimoire une prédiction qui n'a aucun sens ? Cette démarche n'a rien d'inhabituel – surtout quand le copiste, pour ne pas tromper le lecteur, prend soin de signaler matériellement – les pages blanches ! – qu'il y a

eu des coupes.

Anna leva les yeux, vit que Nathan la regardait fixement et sentit soudain de la sueur couler entre ses omoplates.

— Regarde le *Glendhill*, dit Nathan, utilisant une autre abréviation d'érudit.

Anna prit le grimoire et le feuilleta un peu plus vite que les précédents. Il y avait aussi des pages vierges. Encore plus nombreuses.

— Une copie peu fiable…, murmura la Dame Abbesse.

Un rien agacé, Nathan tendit une main et revint à la page de titre.

En haut, il y avait la signature magique de l'auteur.

— Créateur bien-aimé ! soupira Anna en étudiant le symbole stylisé. (On captait encore le pouvoir contenu par ces quelques signes tracés d'une main sûre.) Ce n'est pas une copie, mais l'original !

— Exactement. Si tu te souviens, celui que nous gardions dans les catacombes était une copie.

— Je n'ai pas oublié… Tu as parfaitement raison.

Anna avait d'abord pensé que cet exemplaire-là était un duplicata. Les recueils de prophéties étaient souvent des copies, mais ça ne diminuait en rien leur valeur. Les textes étaient vérifiés puis « signés » par des érudits reconnus qui n'auraient pas entériné de grossières falsifications. L'intérêt d'un grimoire résidait dans les informations qu'il transmettait. Qu'il soit ou non un original n'avait aucune importance. La prophétie seule comptait, pas la plume qui avait tracé les lettres.

Cela dit, avoir entre les mains l'original d'un livre qu'on aimait était une expérience inoubliable. Imaginer que ces prédictions étaient consignées par écrit de la main même du prophète qui les avait conçues…

— Nathan, je ne sais que dire… Je suis si heureuse de tenir ce livre que j'aime tant, et…

— Les pages blanches ! coupa le prophète. Tu en penses quoi ?

— Je ne sais pas trop… et je ne me sens pas en état d'émettre une hypothèse. Où veux-tu en venir ?

— Étudie les endroits où il manque du texte…

Anna lut quelques lignes qui précédaient les pages vierges, puis elle passa à la suite du texte… et sursauta. La prophétie concernait Richard !

Elle chercha une autre section pareillement tronquée et vit qu'elle traitait également du Sourcier actuel.

Un troisième passage confirma cette tendance.

— Il y a des blancs aux endroits qui évoquent Richard…

Nathan eut un soupir agacé.

— C'est parce que le *Glendhill* parle presque exclusivement de lui !

Dans les autres livres, on ne retrouve pas cette constante.

— Dans ce cas, je donne ma langue au chat. Désolée, mais je ne vois pas ce qui te saute pourtant aux yeux.

— Rien ne me saute aux yeux, justement ! Le problème, ce sont les pages blanches.

— Comment peux-tu le savoir, puisqu'il n'y a rien dessus ?

— Je le sais parce qu'il y a vraiment quelque chose d'étrange avec ce que tu tiens pour des coupes…

Anna repoussa dans son chignon une mèche de cheveux gris indisciplinés. Tout ça commençait de lui flanquer la migraine.

— Et il s'agit de quoi ?

— C'est à toi de me le dire… Je parie que tu sais pratiquement par cœur des passages entiers du *Glendhill* ?

— C'est possible…

— Moi, j'en connais. En fait, je peux réciter en totalité l'exemplaire que nous avions dans les catacombes. J'ai comparé ce texte avec ce que ma mémoire a enregistré…

Anna sentit son estomac se nouer à l'idée que leur exemplaire ait été truffé de fausses prédictions tout au long des pages que l'auteur avait volontairement laissées vierges. Une pareille catastrophe avait de quoi vous donner des sueurs froides…

— Et quel a été le résultat ?

— Je cite très exactement le texte original. Rien de plus ni de moins.

Anna soupira de soulagement.

— Nathan, c'est formidable ! La preuve que notre exemplaire n'était pas rempli de prophéties mensongères. Pourquoi es-tu perturbé de ne pas te souvenir de pages blanches ? Il n'y a rien dessus. Donc, rien que tu aurais pu mémoriser !

— Notre exemplaire n'avait pas de pages blanches.

— C'est vrai… Je m'en souviens très bien… Mais où est le problème ? Si nous avions tout le texte, comme tu sembles le dire, ça signifie que le copiste n'a pas jugé bon d'insérer les paragraphes et les pages vierges laissés par l'auteur. Le prophète avait probablement pris cette précaution pour pouvoir rajouter des informations ou corriger ce qu'il avait écrit. À l'évidence, il n'a pas eu besoin de le faire, et les vides sont restés.

— Anna, je sais que notre exemplaire comptait plus de pages.

— Dans ce cas, je ne te suis plus…

— Tu ne comprends pas ? C'est pourtant simple ! Regarde le livre ! Cherche l'avant-dernière branche de l'ultime prophétie. Il y a une page de texte suivie de six pages blanches. Dans notre exemplaire du *Glendhill*, as-tu souvenir d'une seule branche qui ait tenu sur une

unique page ? Non ! Aucune n'était si courte. Toutes étaient trop complexes. Tu sais que le livre en disait plus long, je le sais aussi, mais mon esprit est aussi vide que ces pages. Le texte manquant s'est également effacé de ma mémoire. Et sauf si tu peux me le réciter, il a aussi déserté la tienne.

— Nathan, ce n'est pas… je veux dire, on ne peut pas…

Le prophète s'empara d'un autre livre.

— *Conte des origines*, dit-il sobrement. Tu dois te souvenir de cet ouvrage.

Anna prit le livre et le regarda avec une sorte de vénération.

— Bien sûr que je m'en souviens ! Comment pourrait-on oublier un livre si court mais tellement magnifique ?

Ce texte prophétique était un cas unique dans l'histoire, car il était rédigé comme un roman. Anna aimait l'histoire que racontait ce volume – même si elle ne l'aurait pas avoué sous la torture, elle avait un faible pour les romances. L'ouvrage étant en réalité un recueil de prédictions, elle avait eu un prétexte officiel pour le lire et le relire sans jamais se lasser.

Avec un petit sourire, elle souleva la couverture.

Des pages blanches… Rien que des pages blanches !

— Et maintenant, dis-moi de quoi parle ce livre ?

Anna ouvrit la bouche… mais aucun son ne consentit à en sortir.

— Je sais que tu étais folle de ce roman ! Cite-moi une seule ligne de ce texte ! Résume-moi le début, le milieu et la fin !

La mémoire d'Anna continuait à lui faire défaut.

— Parle-moi de ce livre, je t'en prie !

— Nathan, c'était ton livre de chevet, à une époque… Tu le connais encore mieux que moi. De quoi te souviens-tu ?

— De rien ! *Absolument rien !*

Chapitre 12

— Nathan, souffla Anna, accablée, comment pouvons-nous avoir oublié un livre que nous aimions tant ? Et en ce qui concerne les autres grimoires, pourquoi aurions-nous des trous de mémoire qui correspondent à des paragraphes ou à des pages vierges ?

— Enfin, tu te poses la bonne question !

Une réponse évidente explosa dans l'esprit d'Anna.

— Un sort ! Ces volumes ont été ensorcelés ?

— Plaît-il ? grogna Nathan.

— Beaucoup de livres sont protégés ainsi ! Je n'avais jamais vu ça avec des recueils de prophéties, mais c'est très courant quand il s'agit de grimoires classiques. Cet endroit a été conçu pour cacher des choses, c'est évident. C'est peut-être tout bêtement l'explication…

Un sort de ce type s'activait dès qu'une personne non autorisée ouvrait le livre. Parfois, ces défenses magiques visaient des personnes spécifiques.

La méthode habituelle consistait à effacer de la mémoire de l'intrus tout souvenir de sa lecture. L'espion voyait les mots mais il ne les retenait pas. Dans son esprit, il y avait alors l'équivalent d'une page blanche.

Nathan ne dit rien, mais son regard s'adoucit tandis qu'il réfléchissait à l'hypothèse d'Anna. À son expression, il n'était absolument pas convaincu, mais il semblait réticent à polémiquer sur-le-champ, comme s'il avait des projets plus urgents.

Soudain, il tapota des ouvrages empilés au milieu de la table, assez loin des autres.

— Ces recueils parlent essentiellement de Richard. Je ne les avais jamais vus, pour la plupart… Franchement, je trouve inquiétant qu'on les ait dissimulés dans un tel endroit. Sache qu'ils comptent tous beaucoup de pages blanches.

Il était effectivement alarmant que tant de livres consacrés à Richard n'aient pas été en possession des Sœurs de la Lumière. Pendant cinq siècles, Anna avait écumé le monde pour se procurer tous les ouvrages qui faisaient allusion de près ou de loin au Sourcier.

La découverte de Nathan remettait en question tout le travail d'une vie…

— Tu as appris quelque chose en les étudiant ?

Le prophète prit le premier ouvrage de la pile et l'ouvrit.

— Tu vois ce symbole, là ? Il me perturbe beaucoup. C'est une variante de prophétie extrêmement rare – et dessinée alors que le prophète était balayé par une tempête de révélations. Ces prédictions graphiques se révèlent très utiles quand écrire prendrait trop longtemps et risquerait d'interrompre ou de ralentir le raz-de-marée de visions et d'intuitions…

Anna connaissait l'existence de ces prédictions visuelles. Elle en avait vu quelques-unes dans les catacombes du Palais des Prophètes, mais Nathan, jusque-là, n'avait jamais consenti à lui dire ce que c'était. Personne d'autre ne le sachant, il avait joué les cachottiers pendant des siècles…

Anna se pencha pour mieux étudier le dessin complexe qui s'étendait sur presque toute une page. Il n'y avait aucune ligne droite – uniquement des courbes et des arcs qui composaient une silhouette qu'on eût dite vivante. Par endroits, la plume avait laissé de profonds sillons dans le parchemin, comme si la main qui la maniait avait tremblé violemment.

Intriguée par un détail troublant, Anna saisit le livre et le souleva pour l'examiner de plus près. Elle avait bien vu !

À un endroit, au centre d'un pâté d'encre, un petit éclat de métal s'était fiché dans le parchemin. C'était la pointe de la plume, brisée comme si l'auteur du dessin avait voulu le poignarder avec. Au-delà, le trait redevenait plus net, mais pas moins puissant, sans doute parce que le prophète avait changé de plume.

Le dessin à l'encre ne représentait rien d'identifiable. À l'évidence, il n'était pas figuratif. Pourtant, sa seule vue faisait frissonner Anna de peur. Au prix d'un gros effort, elle aurait juré pouvoir identifier ce qui avait servi de modèle au prophète. Mais la solution de cette énigme flottait juste au-delà des frontières de sa conscience, toute proche et pourtant insaisissable…

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Anna. Qu'est-ce que ça signifie ?

— C'est difficile à expliquer… (Nathan se tapota pensivement la joue.) Il n'existe pas de mots assez précis pour décrire ce qui m'apparaît en pensée comme une image…

Anna croisa les mains et se concentra pour ne pas exploser de colère.

— Serais-tu assez bon pour me décrire, même vaguement, l'image qui vient d'apparaître dans ton précieux esprit ?

— Eh bien, il y a une phrase très courte qui pourrait convenir. Quelque chose comme : « La bête arrive ! »

— La bête ?

— C'est ça… Ne m'en demande pas plus, parce que je n'ai rien d'autre à dire. La prophétie est partiellement voilée – peut-être délibérément, ou au contraire parce qu'elle représente une créature ou

une entité que je ne connais pas. Ou encore parce qu'elle est liée aux pages blanches. Dans ce cas, sans le texte manquant, le dessin ne peut pas prendre tout son sens devant mes yeux.

— Et cette bête arrive pour quoi faire ?

Nathan referma l'ouvrage afin qu'Anna puisse lire son titre.

Un caillou dans la mare.

Anna sentit de la sueur perler sur son front.

Dans les prophéties, Richard était souvent surnommé le « caillou dans la mare ». Le texte de ce recueil aurait sûrement été très précieux – s'il n'avait pas disparu.

— Nathan, tu crois que cet avertissement au sujet d'une bête est destiné à Richard ?

— C'est à peu près tout ce que je capte, oui… Avec l'aura terrifiante qui entoure cette… chose.

— La bête, tu veux dire ?

— Oui. Le texte qui précédait le dessin nous aurait éclairés sur cette créature et sur la nature de la menace, mais il est absent. Là où auraient dû figurer les branches suivantes, les pages sont également blanches, ce qui nous empêche de situer l'avertissement dans un contexte chronologique. Pour ce que j'en sais, il peut s'agir d'un ennemi que Richard a déjà affronté et vaincu. Ou d'un adversaire qui le terrassera lorsqu'il sera devenu un vieillard. Sans au minimum quelques fragments des prophéties pertinentes, et sans contexte, il est impossible de trancher…

Anna savait que la chronologie était le facteur-clé de l'interprétation des prédictions. Mais à l'angoisse que lui inspirait ce dessin, elle pouvait jurer qu'il ne s'agissait pas d'une menace déjà éliminée par Richard.

— C'est peut-être une métaphore, avança-t-elle. L'armée de Jagang se comporte bestialement et on peut sans nul doute la qualifier de « terrifiante ». Ces bouchers massacrent tous les malheureux qui se dressent sur leur chemin. Aux yeux des hommes libres – et tout particulièrement du Sourcier –, l'armée de l'Ordre est une bête qui vient pour les détruire et dévaster le monde qu'ils chérissent.

— C'est une explication plausible… Honnêtement, je ne sais pas… (Nathan marqua une pause, comme s'il était mal à l'aise.) Dans ce livre, on trouve un conseil plutôt surprenant. Il figure aussi dans d'autres ouvrages, que je n'avais jamais vus de ma vie…

Le prophète était visiblement perturbé. Pour toute une série de raisons, Anna trouvait également inquiétant que tant de volumes précieux aient été entreposés sous un cimetière, dans une salle secrète.

Nathan désigna les ouvrages empilés sur les quatre tables.

— Certains de ces livres sont des copies de grimoires que nous connaissons, mais ils ne sont pas majoritaires ici… Pour être franc, la

plupart de ces textes m'étaient inconnus jusqu'à aujourd'hui. Une bibliothèque qui s'éloigne autant du catalogue normal, voilà qui n'est pas courant. Chaque collection a ses pièces uniques, c'est vrai, mais ici, on se croirait dans un autre monde. La plupart des ouvrages m'ont fait passer de découverte en découverte…

Un signal d'alarme retentit dans la tête d'Anna. Elle suivait depuis le début les divers raisonnements de Nathan, et les quelques mots qu'il avait prononcés une minute plus tôt tournaient en boucle dans son esprit.

— Tu as parlé d'un conseil, dit-elle. De quoi s'agit-il ?

— Si les lecteurs ne sont pas animés par un besoin général de connaissances – en d'autres termes, s'ils cherchent des informations plus détaillées et plus précises sur certains sujets –, on leur recommande de consulter les volumes spécialisés conservés avec les ossements.

— Conservés avec les ossements ? répéta Anna.

— Oui, ces cachettes sont appelées les « sites centraux ». (Nathan se pencha vers Anna et recommença à murmurer :) Il semble qu'il y en ait dans beaucoup d'endroits, mais jusqu'à présent, je n'en ai localisé qu'un : la crypte qui se trouvait sous les catacombes du Palais des Prophètes.

— Une crypte ? (La Dame Abbesse en resta bouche bée.) C'est ridicule ! Il n'y en a jamais eu sous nos catacombes !

— Nous ne l'avons pas trouvée, corrigea Nathan. Ça ne veut pas dire qu'elle n'existe pas…

— Mais… Mais…, bafouilla Anna. C'est impossible ! On ne passe pas à côté d'une chose pareille ! Depuis le temps que les Sœurs de la Lumière vivaient au palais, elles auraient trouvé cette crypte.

— Celle où nous sommes en ce moment est restée inviolée pendant des millénaires…

— Mais personne n'habite dans ce cimetière !

— Et si l'existence d'une crypte sous le palais avait été secrète depuis le début ? Après tout, nous savons peu de choses sur les sorciers de cette époque – et encore moins au sujet des gens qui ont conçu puis fait bâtir le palais. Ils avaient peut-être une bonne raison de dissimuler la crypte…

» Qui sait si la fonction avouée du palais, former de jeunes sorciers, n'était pas une « couverture » destinée à cacher l'existence du site central ?

Anna devint rouge comme une tomate.

— Veux-tu dire que la mission des Sœurs de la Lumière n'avait aucun sens ? Comment oses-tu avancer que nous avons consacré notre vie à une mascarade ? Nies-tu que des jeunes sorciers sont depuis des lustres épargnés parce que nous…

— Ai-je jamais dit ça ? coupa Nathan. Je ne prétends pas que les sœurs sont depuis toujours les dindons de la farce, ni que leur dévouement n'a jamais sauvé un jeune détenteur du don. Tout ce que je me permets de dire, en me fondant sur les grimoires découverts ici, c'est que les choses ne sont peut-être pas aussi simples que ça. Le palais peut avoir été construit pour héberger les sœurs *et* pour contribuer à la mise en œuvre d'un projet secret très important. Pense au cimetière, au-dessus de nos têtes. Il abrite des morts tout ce qu'il y a d'authentiques, et pourtant, lui aussi est une couverture…

» Si la crypte du palais était faite pour rester secrète, comment s'étonner que nous ne l'ayons jamais découverte ? Quand on aménage un endroit pareil, rien ne figure sur les plans ni dans les archives.

» J'ai feuilleté la majorité des livres posés sur ces tables. Tu veux connaître ma conclusion ? À une époque, certains grimoires devaient contenir des sortilèges très dangereux ou des prédictions déstabilisantes. Pour réduire à zéro les risques, on a pu décider de les cacher dans des « sites centraux » afin qu'ils ne soient pas copiés puis mis en circulation parmi les sorciers et les magiciennes du monde entier. Anna, réfléchis, qu'y a-t-il de plus inaccessible qu'une crypte ? La référence aux « grimoires conservés avec les ossements » laisse penser que la plupart de ces cachettes sont souterraines, comme ici…

Anna secoua la tête pour s'éclaircir les idées. La théorie de Nathan tenait debout, il fallait l'admettre. Pour s'en convaincre, la vieille dame n'avait qu'à poser les yeux sur la table chargée d'ouvrages consacrés à Richard dont elle n'avait jamais entendu parler.

— Et ces grimoires, qu'en penses-tu ?

— Je me dis parfois que je n'aurais jamais dû les ouvrir…

— Pourquoi ? Qu'as-tu découvert dans ces pages ?

Nathan eut un geste nonchalant, fit un sourire forcé et changea de sujet avec toute la subtilité d'un éléphant dans un magasin de porcelaine.

— Tu sais ce qui me tracasse le plus au sujet des « blancs », dans les grimoires que nous connaissons ? Eh bien, tous ont un point commun. Ce n'est pas d'évoquer sans cesse Richard, comme nous pourrions le craindre, mais c'est quand même lié à lui…

— Si tu entrais dans le vif du sujet, Nathan ?

Le vieil homme leva un index sentencieux.

— Tous les passages manquants appartiennent à des prophéties relatives à une période *postérieure* à la naissance de Richard. Tous les textes antérieurs à cet événement sont intégraux…

Anna croisa les mains et réfléchit un moment à cette cataracte de mystères.

— Bon ! dit-elle enfin, j'ai l'ébauche d'un plan… Si nous voulons vérifier un point, je peux demander à Verna d'envoyer un messager à

la Forteresse du Sorcier. Zedd y est pour empêcher que son ancien fief tombe entre les mains de Jagang. Verna lui demandera de consulter les passages correspondant aux blancs dans les ouvrages qu'il détient là-bas.

— Une très bonne idée, approuva Nathan.

— Considérant la taille de la bibliothèque, dans la forteresse, je suis sûre que le Premier Sorcier aura à sa disposition des exemplaires de tous les ouvrages entreposés ici.

Nathan eut soudain un grand sourire.

— En fait, il y aurait encore mieux à faire ! s'écria-t-il. Verna pourrait envoyer quelqu'un au Palais du Peuple, en D'Hara. Lorsque j'y ai séjourné, j'ai passé beaucoup de temps dans les diverses bibliothèques. Elles contenaient des exemplaires de plusieurs grimoires concernés… Si quelqu'un les consulte, nous saurons si nos livres, ici, sont sous l'effet d'un sort, comme tu l'avances, ou si le phénomène est plus largement répandu. Mais il faudrait que Verna agisse très vite.

— Ce ne devrait pas être difficile… Elle va partir pour le sud avec l'armée, et la colonne passera sûrement près du Palais du Peuple.

— Tu as eu des nouvelles de Verna ? Pourquoi se met-elle en route vers le sud ?

— J'ai reçu un message ce soir, juste avant de venir te rejoindre…

— Et que t'a dit notre jeune Dame Abbesse ? Pourquoi ce départ pour le sud ?

Anna ne put s'empêcher de soupirer tristement.

— Ce ne sont pas de bonnes nouvelles… Jagang a divisé ses forces, et il a pris la tête d'une moitié pour contourner les montagnes et attaquer D'Hara par le sud. Verna accompagne le grand contingent de troupes d'haranes qui va tenter d'arrêter la progression de l'Ordre.

Nathan devint blanc comme un linge.

— Qu'as-tu dit ? souffla-t-il.

— Eh bien, Jagang a divisé ses forces…

Le prophète devint encore plus blême, un exploit qu'Anna aurait cru impossible.

— Esprits du bien, protégez-nous ! C'est trop tôt et nous ne sommes pas prêts !

— Nathan, de quoi parles-tu ? demanda Anna. Qu'est-ce qui t'inquiète à ce point ?

Nathan se détourna et consulta fébrilement le dos des livres empilés sur la table « Richard ». Il trouva l'ouvrage qu'il cherchait, le tira sans ménagement, faisant s'écrouler la pile, et le feuilleta en marmonnant.

— J'ai trouvé ! lança-t-il en tapotant une page. Dans cette crypte, j'ai découvert des prophéties dont je n'avais jamais entendu parler.

Celles qui concernent la bataille finale me sont voilées – je ne peux pas avoir de visions à ce sujet –, mais les mots restent suffisamment inquiétants comme ça… Cette prédiction résume parfaitement toutes les autres.

Le prophète se pencha pour lire à la lueur d'une bougie.

— « Durant l'année des cigales, quand le champion du sacrifice et de la souffrance, celui qui marche trompeusement sous la bannière de la Lumière et de l'humanité, divisera enfin ses forces, la prophétie aura été éveillée et la bataille finale ne tardera plus. La prudence s'impose, car dans cette arborescence de prophéties, les bonnes fourches et les mauvaises sont inextricablement emmêlées. Un seul tronc existe, mais ses ramifications dépassent l'imagination. Si *fuer grissa ost drauka* n'est pas à la tête de ses forces lors de l'affrontement final, le monde basculera pour toujours dans les ténèbres qui menacent depuis longtemps de le dévorer… »

Fuer grissa ost drauka était un des surnoms de Richard dans les grimoires et les recueils. Il était apparu dans une célèbre prédiction écrite en haut d'haran, une très ancienne langue. « Messager de la mort » était sans doute la traduction la plus fidèle. En choisissant d'utiliser ce surnom dans cette prophétie, l'auteur avait sans nul doute voulu la relier au texte d'origine et signifier ainsi que les deux prédictions appartenaient à la même fourche.

— Si les cigales se montrent cette année, dit Nathan, ça prouvera que cette prophétie est exacte… et que nous sommes en plein dans le drame !

Anna crut que ses jambes allaient se dérober.

— Les cigales ont commencé à sortir de terre aujourd'hui…

Le prophète regarda sa vieille amie comme si elle était le Créateur en personne… et qu'elle venait de prononcer le jugement dernier…

— Dans ce cas, la chronologie est claire. Les prophéties sont en place, les événements s'enchaînent… et tout est perdu !

— Créateur bien-aimé, veille sur nous…, souffla Anna.

— Nous devons trouver Richard, dit Nathan en glissant le livre dans sa poche.

— Tu as raison… Et il n'y a pas de temps à perdre.

— Nous ne pouvons pas emporter tous ces livres, et il faudrait des années pour les lire. Nous devons sceller cet endroit, comme il l'était avant mon intrusion, et filer d'ici le plus vite possible.

Avant qu'Anna ait pu dire un mot, le prophète tendit un bras. Aussitôt, toutes les bougies s'éteignirent. Seule la lanterne posée au coin d'une des tables continua à brûler. Au passage, Nathan s'en empara d'un geste vif.

— Suis-moi ! lança-t-il.

Anna dut presser le pas pour ne pas perdre de vue son compagnon et rester dans le petit cercle de lumière de la lanterne.

— On ne devrait pas emporter quelques-uns de ces livres ?

— Leur poids nous ralentirait, répondit Nathan en s'engageant dans l'escalier. (Il marqua une pause et se retourna brièvement.) Nous savons ce que veulent dire ces prophéties, et désormais, nous connaissons aussi la chronologie. Il faut trouver Richard. S'il n'est pas là au début de la bataille, nous pourrons dire adieu à la victoire.

— Le Sourcier doit accomplir son destin et obéir aux prophéties, tu as raison !

— Pour une fois, nous sommes parfaitement d'accord.

Le prophète se tut jusqu'à la fin de l'ascension. Avec sa grande taille, il avait du mal à avancer dans un passage si étroit et si bas de plafond.

Le chant des cigales accueillit les deux amis quand ils émergèrent à l'air libre. Nathan appela Tom et Jennsen, qui semblèrent mettre une éternité à venir – une pure illusion, car il n'avait pas dû s'écouler plus de deux ou trois minutes.

— Que se passe-t-il ? demanda la sœur de Richard.

— Des problèmes ? lança Tom.

— Graves, oui, répondit Nathan.

Anna trouva que le prophète aurait pu se montrer un peu plus discret. Mais dans une situation si dramatique, ce n'était peut-être pas important.

Nathan sortit le livre de sa poche, l'ouvrit sur deux pages blanches et le brandit sous les yeux de Jennsen.

— Dis-moi ce que ça raconte ! ordonna-t-il.

— Mais… il n'y a rien d'écrit !

— De la Magie Soustractive…, marmonna le prophète. Le pouvoir du royaume des morts affecte les trous dans le monde… Jennsen, nous avons découvert des prophéties qui concernent Richard. Si nous ne trouvons pas ton frère, Jagang gagnera la guerre.

Jennsen poussa un petit cri et Tom s'autorisa un long sifflement.

— Vous savez où il est, mes enfants ?

Sans hésiter, Tom tendit un bras sur sa gauche. Le lien pouvait être parfois plus efficace que le don…

— Il est par là, pas très loin, mais pas vraiment près non plus.

— Nous allons faire nos bagages et partir dès l'aube, dit Anna.

— Le seigneur Rahl se déplace constamment. Je doute que vous puissiez le rattraper.

— Et bien entendu, grogna Nathan, personne ne sait où va ce garçon.

— Je pense qu'il se dirige vers Altur'Rang, dit Anna.

— Peut-être, mais s'il n'y reste pas, ça ne nous avance à rien de le savoir… (Nathan posa une main sur l'épaule de Tom.) Il va falloir que tu viennes avec nous. Tu es l'un des protecteurs secrets de Richard, et l'affaire est importante…

Anna vit le colosse poser la main sur la garde ornée d'un « R » de son couteau. Cette arme était le signe de reconnaissance des rares « agents secrets » qui œuvraient sans cesse dans l'ombre pour garantir la sécurité du seigneur Rahl.

— Je viens, bien entendu, dit Tom.

— Et moi aussi ! lança Jennsen. Laissez-moi juste le temps de…

— Non, coupa Nathan. Il faut que tu restes ici.

— Pourquoi ?

Anna répondit en prenant soin de se monter un peu plus agréable que le prophète.

— Parce que tu es le lien de Richard avec les Bandakars… Ces gens ont besoin de découvrir le monde, après un si long isolement… Ils sont sans défense face à l'Ordre Impérial et ils risquent de se retourner contre nous. N'oubliez pas qu'ils viennent juste d'opter pour notre camp… Tout ça est encore très fragile… Jennsen, ton devoir est de rester ici, alors que Tom, lui, doit partir avec nous à la recherche de Richard.

— Mais je…, commença Jennsen.

L'air paniquée, elle regarda Tom.

Nathan passa un bras autour des épaules de la jeune femme.

— Jennsen, tu sais ce qu'il y a là-dessous… (Il désigna la crypte.) Si quelque chose nous arrive, Richard doit être informé de l'existence de cet endroit. Tu dois rester ici pour monter la garde. C'est important – autant que la présence de Tom à nos côtés. Ne crois pas que nous voulons te protéger : ta mission est peut-être plus dangereuse que la nôtre.

Jennsen regarda Nathan, puis Anna, et se résigna à reconnaître la gravité de la situation.

— Richard voudrait que je reste, c'est vrai…

— Merci de te montrer si coopérative, mon enfant, dit Anna en tapotant le menton de la jeune femme.

— Nous devons sceller la crypte, rappela Nathan. Je vais te montrer comment fonctionne le mécanisme, puis nous irons en ville faire nos bagages. Nous ne dormirons pas beaucoup, cette nuit, mais il faut ce qu'il faut…

— Nous aurons un long chemin à faire pour sortir de l'Empire bandakar, dit Tom. Une fois que ce sera fait, il faudra trouver des

chevaux, sinon, nous ne rattraperons jamais le seigneur Rahl.

— Fermons cette crypte et partons ! lança Nathan.

— Au fait, dit Anna, j'ai une petite question… Cette salle était dissimulée sous le monument depuis des millénaires. Personne ne s'était jamais douté de son existence. Comment as-tu fait ?

Le prophète eut un petit sourire.

— Eh bien, ce n'était pas si difficile que ça… Pour moi, en tout cas…

Il alla se camper face au monument et fit signe à Anna de le rejoindre.

Quand ce fut fait, il approcha la lanterne de la pierre et éclaira le nom qui y était gravé.

« Nathan Rahl ».

Chapitre 13

En fin d'après-midi, Victor, Nicci, Cara et Richard s'engagèrent dans le grand bosquet d'oliviers qui couvrait tout le flanc sud d'une colline, juste à la lisière d'Altur'Rang. Le Sourcier n'ayant jamais ralenti le pas, ses trois compagnons étaient épuisés par le court mais difficile voyage qui les avait conduits jusque-là. La pluie froide avait été chassée par une vague de chaleur humide. Ruisselant de transpiration, Richard et les autres auraient été à peine plus trempés s'il avait toujours plu.

Même si la marche forcée l'avait éprouvé, Richard se sentait bien mieux que la veille et l'avant-veille. Chaque jour, un peu de ses forces lui revenaient malgré le régime épuisant qu'il s'imposait.

Il était aussi soulagé que la bête n'ait pas donné signe de vie. À plusieurs occasions, il avait joué les arrière-gardes pour s'assurer qu'on ne les suivait pas. N'ayant rien repéré d'inquiétant, il respirait plus librement depuis quelques heures.

Cependant, une question se posait. La mort des hommes de Victor était-elle vraiment liée aux monstres que l'empereur tentait de créer ? Car même s'il avait réussi, rien ne prouvait que cette fameuse « bête » se soit déjà mise en chasse. Cela dit, si elle n'était pas coupable, qui avait donc pu perpétrer un tel massacre ?

Des chariots et des piétons arpentaient toutes les routes qui entouraient la cité. Apparemment, le commerce fleurissait de plus en plus en Altur'Rang. Pas mal d'hommes et de femmes reconnaissaient Victor ou Nicci, car tous les deux avaient joué un rôle important en ville depuis la révolte. Richard ne passait pas inaperçu non plus. Certaines personnes l'identifiaient parce qu'elles l'avaient vu le soir où tout avait commencé, sur l'esplanade du Fief. D'autres ne l'avaient jamais rencontré mais se fiaient à son épée. L'arme n'était pas commune et les fourreaux si richement ornés ne couraient pas les rues – surtout dans l'Ancien Monde, sous le règne austère de l'Ordre Impérial.

Les gens souriaient aux quatre voyageurs, les saluant d'un petit geste ou soulevant leur chapeau. Comme de bien entendu, Cara jetait un regard soupçonneux à tous ces assassins potentiels – selon elle, en tout cas.

Richard aurait été ravi de voir la renaissance d'Altur'Rang, mais des préoccupations plus importantes l'empêchaient d'en prendre vraiment conscience. Pour faire face à ses problèmes, il avait besoin

de chevaux. Mais quand il en aurait trouvé – sans compter l'achat de vivres et d'équipement indispensables pour un si long voyage –, il serait bien trop tard pour repartir. Non sans maugréer, le Sourcier avait dû se résoudre à passer la nuit en Altur'Rang.

Les gens qui allaient entrer en ville venaient des agglomérations environnantes et de villages beaucoup plus lointains. Quelque temps plus tôt, ils affluaient avec le vague espoir de trouver un emploi pénible et mal payé sur le grand chantier de Jagang. Aujourd'hui, ils savaient qu'une vie nouvelle les attendait dans la cité. Une vie d'hommes et de femmes libres…

Les divers marchands qui partaient d'Altur'Rang n'emportaient pas que des produits destinés à la vente. Ils colportaient des idées, la plus importante de toutes étant que souffrir sous le joug de l'Ordre n'était pas un destin inévitable. Depuis la révolution, les gens ne vivaient plus dans la peur et se sentaient de nouveau en mesure de modeler leur existence selon leurs propres aspirations. Grâce à deux outils formidables – la liberté et le désir d'entreprendre –, leur vie leur appartenait, et ils n'avaient plus le sentiment d'avoir une dette envers le pouvoir.

Les armes pouvaient aider les tyrannies à tenir debout, mais pour cela, il fallait que de telles idées soient étouffées dans l'œuf. Car la philosophie de l'oubli de soi et du sacrifice ne résistait pas longtemps à la froide analyse d'esprits indépendants et lucides. Du coup, même la brutalité ne pouvait pas tout…

Pour écraser l'idéal de liberté, l'Ordre devrait envoyer ici ses plus sauvages soudards, et leur ordonner de ne pas laisser de survivants. Sinon, la liberté déferlerait sur l'Ancien Monde comme un raz-de-marée, c'était inéluctable.

Richard remarqua que des étals avaient fleuri partout là où il n'y avait naguère que des terrains vagues et des routes quasiment désertes. Les vendeurs ambulants proposaient tout : des légumes, de la viande, du bois de chauffe, des bijoux…

À la lisière de la ville, la nourriture remportait un succès écrasant. Affamés, les visiteurs se jetaient sur les saucisses, le pain et le fromage qu'on leur proposait pour un prix des plus raisonnables. Plus loin, là où se dressaient les premières maisons, les vêtements et les articles en cuir tenaient le haut du pavé.

À l'époque où Nicci l'avait amené de force en Altur'Rang, il fallait faire la queue toute la journée pour obtenir une miche de pain – à condition que la production quotidienne du boulanger n'ait pas été vendue trop rapidement.

Afin que tout le monde puisse acheter du pain, les boulangeries devaient se soumettre à des règles strictes, les prix étant fixés par toute une théorie de comités, de bureaux et d'instances de

surveillance. Le coût des matières premières et du travail n'entrait pas en considération, car seul comptait le prix que les gens pouvaient se permettre d'acquitter.

Le pain n'était pas cher, mais il n'y en avait jamais assez, et c'était la même chose pour tous les autres produits alimentaires. Même si la disette n'était pas un fléau exclusivement limité à l'Ancien Monde, Richard jugeait illogique qu'on vende à bas prix une marchandise… indisponible. La loi imposait que les pauvres ne meurent pas de faim – un principe incontestable en soi – mais dans la réalité, elle avait pour résultat la multiplication des déshérités dans les rues et les maisons glacées de la ville. Le véritable prix d'une législation idéaliste était le triomphe de la famine et de la mort. Du coup, tous ceux qui défendaient les positions philosophiques de l'Ordre devenaient complices d'un système qui fabriquait inlassablement de la pauvreté et du désespoir.

Aujourd'hui, pratiquement à chaque coin de rue, on trouvait du pain en abondance et la famine n'était plus qu'un horrible souvenir. Il était fabuleux de voir à quel point la liberté rimait avec l'abondance. Dans cette cité naguère tellement sinistre, tout le monde souriait.

Pas mal de gens s'étaient opposés à la révolution, car ils refusaient de voir les choses changer. Parmi eux, beaucoup pensaient que l'humanité était pervertie et méritait de souffrir. Pour eux, le bonheur et l'épanouissement étaient des péchés parce que les individus ne pouvaient pas améliorer leurs conditions de vie sans léser les autres. À leurs yeux, l'idée même de liberté individuelle était un sacrilège.

La plupart de ces rétrogrades avaient perdu la partie. Tués pendant les combats ou chassés de la cité, ils n'avaient plus aucun moyen de nuire. Ceux qui s'étaient battus pour la liberté connaissaient la valeur de ce qu'ils avaient obtenu. Richard espérait qu'ils ne laisseraient personne leur arracher ce bien inestimable.

Alors que ses amis et lui traversaient les plus vieux quartiers de la ville, il remarqua que la plupart des bâtiments, récemment ravalés, avaient un air pimpant inhabituel. Repeints avec des couleurs vives, les volets donnaient un petit air de fête à ces austères immeubles.

Les maisons brûlées pendant les émeutes étaient presque toutes reconstruites. Ayant connu Altur'Rang avant sa libération, le Sourcier avait du mal à croire qu'une telle métamorphose se soit produite. La joie était partout, chantant un vibrant hommage à la vie.

Hélas, l'authentique satisfaction de gens qui visaient à satisfaire leurs propres intérêts et à vivre pour eux-mêmes éveillait la mesquine jalousie de certains. Les zélateurs de l'Ordre pensaient que l'humanité était mauvaise par nature. Et ils ne reculeraient devant rien pour en finir avec ce qu'ils tenaient pour le blasphème ultime : le bonheur

individuel.

Alors que les quatre compagnons s'engageaient dans une large avenue, Victor s'immobilisa soudain.

— Je dois aller voir la famille de Ferran et celle des autres hommes. Si tu es d'accord, Richard, je préfère être seul pour leur annoncer la terrible nouvelle. Apprendre un décès et recevoir en même temps d'importants visiteurs n'est pas facile à vivre…

Richard trouva bizarre d'être considéré comme un « important visiteur », surtout dans des circonstances pareilles. Mais ce n'était sûrement pas le moment de discutailler sur ce sujet.

— Je comprends, Victor…

— Mais j'espérais que plus tard… Eh bien, si tu voulais leur dire un petit mot… Ces gens seraient réconfortés de t'entendre louer la bravoure de ces hommes. Tes paroles salueraient leur mémoire…

— Je ferai de mon mieux, mon ami…

— D'autres personnes doivent être informées de mon retour. Et elles voudront te voir.

Richard désigna Cara et Nicci.

— Je désire leur montrer quelque chose – par là, droit devant nous.

— L'Esplanade de la Liberté ?

Le Sourcier hocha la tête.

— Je vous y rejoindrai dès que j'en aurai terminé.

Victor s'éloigna, ses pas résonnant sur les pavés de la rue.

— Que voulez-vous nous montrer ? demanda Cara à son seigneur.

— Quelque chose qui vous rafraîchira la mémoire, j'en suis certain…

Dès qu'il aperçut la statue sculptée dans le plus beau marbre de Cavatura, Richard craignit que ses jambes se dérobent.

Il connaissait par cœur les moindres détails de Bravoure – jusqu'aux plus infimes replis de sa robe. Ça n'avait rien d'étonnant, puisque la statuette originale était son œuvre.

— Richard, demanda Nicci en le prenant par le bras, tu te sens bien ?

— En parfaite forme, mentit le Sourcier, incapable de détourner les yeux de la statue qui trônait au milieu de la grande pelouse.

C'était là, quelque temps plus tôt, que Jagang faisait construire ce qui aurait dû être le siège même de son pouvoir. Un fabuleux palais protégé par un sort temporel, afin que l'empereur règne sur le monde jusqu'à la fin des temps.

Nicci avait amené Richard en Altur'Rang pour le convertir à la glorieuse cause de l'Ordre Impérial. Mais c'était elle, au bout du compte, qui avait découvert l'importance et la valeur de la vie.

Pendant qu'il était prisonnier de la Maîtresse de la Mort, le Sourcier avait travaillé des mois durant à l'érection de ce palais – une ébauche de bâtiment dont il ne restait plus une pierre, depuis la révolution. On avait seulement épargné un demi-cercle de colonnes blanches qui montaient la garde derrière une grande statue de marbre blanc.

C'était là, quelque temps plus tôt, que l'étincelle de la liberté avait allumé un incendie salvateur.

La statue était un hommage à tous ceux qui avaient péri pour terrasser la tyrannie. En leur honneur, Victor avait baptisé ces lieux « Esplanade de la Liberté ».

À la lumière du soleil couchant, la statue brillait comme un phare dans la nuit.

— Que voyez-vous ? demanda Richard.

— Seigneur Rahl, répondit Cara (elle posa aussi une main sur le bras du Sourcier), c'est la statue que nous avons vue lors de notre précédent séjour ici.

— Celle que les sculpteurs locaux ont créée après la révolution.

La seule vue de cette œuvre serrait le cœur de Richard. Sous la robe fine, la féminité du personnage était douloureusement sensible et on aurait cru avoir affaire à une personne vivante.

— Et qu'est-ce qui leur a servi de modèle ?

Nicci et Cara écarquillèrent les yeux.

— Que veux-tu dire ? demanda l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Pour réaliser une œuvre de cette taille, les bons sculpteurs partent en règle générale d'un modèle plus petit. Vous vous souvenez de cette statuette ?

— Oui, oui ! s'écria Cara. C'était une de vos créations.

— Exactement ! Cara, nous avons cherché ensemble le bois que j'ai utilisé. C'est même toi qui as déniché le noyer. Il poussait sur une pente, juste au-dessus d'une grande vallée. Un épicéa déraciné par le vent lui était tombé dessus. Tu étais là quand j'ai prélevé une partie du tronc de cet arbre mort. Et tu m'as regardé sculpter la statue. Nous étions assis au bord du ruisseau, et nous avons parlé pendant des heures alors que je travaillais…

— Oui, je me souviens, dit Cara. Un moment très agréable, dans la nature…

— J'avais construit une cabane non loin de là. Pourquoi vivions-nous là, à l'époque ?

Cara ne cacha pas sa surprise. La réponse était tellement évidente qu'elle hésitait à la fournir.

— Quand les habitants d'Anderith ont voté pour se rallier à

l'Ordre, pas à l'empire d'haran, vous avez décidé de ne plus vous mêler des affaires du monde. Si j'ai bien tout saisi, vous avez conclu qu'on ne peut pas forcer les gens à être libres. Pour les aider, il faut d'abord qu'ils aient choisi leur camp.

Dire calmement à une personne ce qu'elle était censée savoir parfaitement n'était pas agréable, mais Richard avait compris que les reproches et les imprécations ne raviveraient pas la mémoire de la Mord-Sith. De plus, ce qui arrivait, il en était conscient, n'avait rien à voir avec une machination imaginée par les deux femmes.

— Nous avions une raison de plus de nous réfugier dans ces montagnes. Une raison plus importante encore…

— Vraiment ?

— Kahlan avait été rouée de coups par des brutes. Nous l'avons amenée en altitude pour qu'elle soit en sécurité pendant sa convalescence. Ensemble, nous avons passé des mois à la soigner. Mais elle ne se remettait pas, acceptant sans sourciller de dépendre de nous. Elle pensait ne jamais guérir – ne jamais redevenir entièrement elle-même.

Richard ne parvint pas à dire pourquoi il en était ainsi. Un sujet tellement intime…

Les coups de ces hommes avaient fait perdre son bébé à Kahlan. Un drame qui l'avait dévastée…

— Et vous avez sculpté cette statuette à son image ?

— Pas exactement…

Le Sourcier regarda de nouveau la version géante de Bravoure. Il n'avait pas voulu représenter directement Kahlan. Mais en cherchant à reproduire ses principales qualités – le courage, l'indomptable volonté de lutter, la vitalité qui ne se laissait jamais abattre – il avait réalisé son portrait sans le savoir – ni le vouloir consciemment.

Ce n'était pas une statue de Kahlan, mais l'image même de son âme. La rare force d'un esprit immortalisée dans le marbre.

— C'est l'image du courage de Kahlan. De son cœur, de sa valeur, de son invincible détermination. C'est pour ça que j'ai baptisé la statuette Bravoure.

» Lorsque je la lui ai offerte, elle a compris le message. Ce présent lui a donné envie de redevenir elle-même. D'être de nouveau une femme forte et indépendante. Bref, elle a recouvré l'envie de vivre. Et à partir de là, elle s'est vite rétablie.

Nicci et Cara semblaient interloquées, mais elles ne contredirent pas Richard.

— Si vous demandez aux sculpteurs où est passé leur modèle, dit le Sourcier en avançant vers la statue, ils seront incapables de vous répondre.

— Et pourquoi ça ? voulut savoir Nicci.

— Parce que Kahlan adorait la statuette. Elle était pressée de la récupérer, dès que le travail serait terminé. Et aujourd'hui, mon cadeau est avec elle.

— Ben voyons ! soupira Nicci.

— Que signifie cette remarque ? demanda Richard, le regard noir.

— Quand une personne a des fantasmes, son cerveau fabrique des histoires pour combler les trous… En d'autres termes, des illusions servent à donner un vernis de rationalité à son délire.

— Dans ce cas, où est la statuette ?

— Je n'en sais rien, Richard ! Si les sculpteurs font des recherches, ils finiront peut-être par la trouver.

Les deux femmes semblaient ne pas avoir saisi le véritable sens de cette histoire de statuette. Croyaient-elles qu'il voulait seulement récupérer son œuvre ?

— Ils peuvent chercher cent ans sans obtenir de résultat ! C'est ça que j'essaie de vous faire comprendre. Kahlan détient la statuette. Je me souviens de sa joie, le jour où je la lui ai rendue. Personne ne la dénichera ni ne se rappellera où elle est. Vous ne voyez pas que quelque chose cloche dans la réalité ? Ou plutôt, ce que nous prenons pour la réalité ?

Richard et les deux femmes s'arrêtèrent au pied des marches de marbre.

— La réalité se porte très bien, dit Nicci. C'est toi qui as un problème… (Elle désigna la statue.) Une fois le travail terminé, les sculpteurs ont détruit ou perdu leur modèle. Quelle importance, puisque la version géante est visible par tous sur l'esplanade ?

— Quelle importance ? Tu veux dire que mes propos n'ont aucun sens ? Je me souviens du sort de la statuette, et je suis bien le seul. J'essaie de vous démontrer que je n'ai pas imaginé Kahlan. Quelque chose ne va pas, et vous devez me croire.

Nicci glissa un pouce sous la lanière de son sac pour soulager un peu ses épaules d'un poids épuisant.

— Richard, ton subconscient sait sûrement ce qu'il est advenu de la statuette – qui, je le répète, a dû être détruite ou égarée. Mais tu te sers d'un détail insignifiant pour étayer l'incroyable histoire que tu as rêvée pendant que tu luttais contre la mort. Pour te rassurer, tu inventes des théories de plus en plus fumeuses.

C'était donc ça ! Nicci et Cara n'avaient pas du mal à comprendre – elles saisissaient parfaitement ce qu'il disait mais n'en croyaient pas un mot.

Richard prit une grande inspiration. Il n'allait pas baisser les bras si vite…

— Pourquoi aurais-je inventé une histoire pareille ?

— Richard, fit Nicci, abandonnons ce sujet, si tu veux bien. Si j'en dis davantage, je te blesserai inutilement.

— Je t'ai posé une question ! Tu vas répondre, oui ou non ?

Nicci consulta Cara du regard, puis elle se jeta à l'eau.

— Tu veux savoir ce que je pense ? Eh bien, tu t'es souvenu de cette statue, quand tu étais dans le coma, et tu l'as intégrée à ton rêve. En reliant les uns aux autres des détails qui n'ont aucun rapport, tu as imaginé une fiction qui te semble plus réelle que le monde qui t'entoure. La statuette est un moyen de donner de la substance à tes fantasmes, rien de plus.

— En quoi ça… ? commença Richard, bouleversé.

— Tu cherches à t'accrocher au rêve, Richard, et c'est normal après ce que tu as traversé.

Le Sourcier écarquilla les yeux.

— Navrée de ruiner tes illusions… Essaie de me pardonner.

Richard détourna les yeux. Comment pouvait-on pardonner à une amie qui vous traitait d'affabulateur ? Et comment se pardonner d'être incapable de convaincre quelqu'un qu'on ne mentait pas ?

Craignant que sa voix trahisse son trouble, Richard leva les yeux vers l'escalier. En montant les marches, il se demanda s'il pourrait de nouveau regarder Nicci ou Cara en face, sachant qu'elles le prenaient pour un fou.

Quand il fut sur l'esplanade, il entendit derrière lui les pas des deux femmes, qui finissaient de gravir les marches. Pour la première fois, il s'avisa que quelques rares citadins se promenaient sur le site du palais avorté. De là où il était, en hauteur, Richard voyait clairement le fleuve qui serpentait au milieu de la ville. Des oiseaux volaient à ras de l'eau, se dirigeant sans doute vers les vallées boisées verdoyantes qu'on distinguait dans le lointain.

Bravoure semblait plus glorieuse que jamais à la lueur du crépuscule. Richard s'appuya d'une main au socle de la statue. À certains moments, le chagrin lui serrait si fort la gorge qu'il redoutait de ne plus pouvoir respirer.

Cara vint se camper près de lui, comme toujours.

— C'est ce que tu penses aussi ? demanda-t-il. Tu me prends pour un cinglé ? La convalescence de Kahlan ne te rappelle rien ? Et la statuette ? Elle n'a pas ravivé tes souvenirs ?

— Depuis que vous en avez parlé, seigneur Rahl, je me souviens d'avoir découvert le noyer. Je revois votre sourire, lorsque je vous l'ai montré. Vous étiez très content de moi. J'ai également en mémoire notre conversation, pendant que vous sculptiez… Mais vous avez créé beaucoup de statuettes durant ce fameux été.

— Juste avant que Nicci me capture…

— C'est ça, oui…

— Si Kahlan n'existe pas, comment expliques-tu que Nicci ait pu me faire prisonnier alors que tu étais là pour me protéger ?

Troublée par le ton agressif de son seigneur, Cara prit un court moment avant de répondre :

— Elle a utilisé sa magie…

— Vraiment ? Les Mord-Sith sont l'arme absolue contre la magie. Tu as oublié ça aussi ? Dommage, puisque c'est la raison même de leur existence : défendre le seigneur Rahl quand des détenteurs du don l'attaquent. Nicci est arrivée avec l'intention évidente de me nuire, tu étais là, et tu ne l'as pas arrêtée. Pourquoi ?

Une ombre passa dans le regard de Cara – quelque chose qui ressemblait à de l'angoisse.

— Parce que j'ai failli, seigneur. J'aurais dû la neutraliser, mais je n'ai pas réussi. Chaque jour, je souhaite que vous décidiez enfin de me punir pour cette indignité ! (La Mord-Sith devint rouge comme une pivoine.) Par ma faute, Nicci vous a capturé et tenu loin de nous pendant près d'un an. Votre père m'aurait fait mettre à mort, à son retour, mais après m'avoir torturée au point que je l'implore de me tuer. Et il aurait eu raison ! Je mérite de souffrir…

— Cara, coupa Richard, ce n'était pas ta faute. C'est tout l'intérêt de ma question ! As-tu oublié que tu ne pouvais rien faire contre Nicci ?

— J'aurais pu, mais j'ai été minable !

— C'est faux ! Nicci avait jeté un sort à Kahlan. Si nous avions tenté quelque chose, elle l'aurait tuée.

— Que racontes-tu là ? s'écria l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Tu as lancé à Kahlan un sortilège qui agissait à distance, te permettant de la tuer d'une simple pensée si je refusais de t'obéir. C'est pour ça que Cara et moi n'avons rien tenté.

— Et selon toi, quel genre de sortilège peut accomplir un tel miracle ?

— Un sort de maternité.

— Pardon ?

— Un lien magique à travers lequel tout ce qui t'arrivait arrivait également à Kahlan. Si Cara ou moi t'avions tuée, ma femme serait morte à la même seconde que toi. *Idem* si nous t'avions blessée. Je devais te suivre, sinon tu aurais utilisé ce lien pour l'exécuter. Et pendant un an, j'ai veillé sur toi pour la protéger.

Nicci secoua la tête, incrédule. Puis elle se détourna et contempla les collines, dans le lointain.

— Cara, ce n'était pas ta faute. (Richard prit la Mord-Sith par le menton et la força à le regarder dans les yeux.) Nous étions impuissants tous les deux. Tu n'as pas failli à ton devoir.

— Seigneur Rahl, ne pensez-vous pas que je meurs d'envie de vous croire ? Si vous disiez vrai, ce serait un tel soulagement pour moi.

— Si tu ne te souviens pas de ce qui s'est vraiment passé, comment Nicci a-t-elle réussi à me capturer d'après toi ?

— Grâce à la magie…

— Quelle magie ?

— Je n'en sais rien ! Seigneur, je ne suis pas experte en ce domaine… Elle a recouru à la magie, voilà tout ce que je peux dire.

— Quelle magie, Nicci ? lança Richard. Comment t'y es-tu prise ? Pourquoi Cara et moi avons-nous été impuissants ?

— Richard… ça remonte à un an et demi… Je ne me rappelle plus quel sort j'ai utilisé ce jour-là. De toute façon, la tâche n'était pas si compliquée que ça. Tu ne contrôles pas assez bien ton don pour te défendre contre quelqu'un d'expérimenté comme moi. Si je t'ai emprisonné dans une toile de magie, tu as dû te retrouver sur le dos d'un cheval avant d'avoir compris ce qui t'arrivait.

— Et Cara, pourquoi n'a-t-elle rien pu faire ?

— Eh bien… (Nicci ne cacha pas que fouiller ainsi dans sa mémoire l'agaçait.) Sans doute parce que je te tenais en mon pouvoir, et qu'elle savait que je te tuerais si elle tentait quelque chose. Ce n'est pas plus compliqué que ça…

— Nicci vous tenait, comme elle vient de le dire, intervint Cara. Si elle avait utilisé son pouvoir contre moi, elle aurait couru à sa perte, mais c'est vous qu'elle a pris pour cible.

Du bout d'un doigt, Richard essuya la sueur qui perlait sur son front.

— Tu es entraînée à tuer à mains nues, rappela-t-il à la Mord-Sith. Pourquoi ne lui as-tu pas lancé une pierre à la tête ?

— Au moindre geste suspect de sa part, dit Nicci, je t'aurais blessé ou tué.

— Mais ensuite, Cara t'aurait taillée en pièces.

— En ce temps-là, ma vie ne comptait pas. Tu le sais très bien.

Richard ne put rien objecter. À cette époque, Nicci n'accordait aucune importance à la vie – la sienne comme celle des autres. C'était même ça qui la rendait terriblement dangereuse.

— Mon erreur fut de ne pas attaquer Nicci avant qu'elle vous ait en son pouvoir, seigneur. Si j'avais pu la forcer à me jeter un sort, je l'aurais vaincue. C'est la mission d'une Mord-Sith, et j'ai échoué…

— J'ai été trop rapide, c'est tout, dit Nicci. Cara, il arrive qu'on n'ait aucune chance de gagner, même sans commettre de faute. Parfois, il n'existe pas de solution. C'était le cas pour vous deux ce

jour-là…

C’était sans espoir, songea Richard. Chaque fois qu’il coinçait les deux femmes, les poussant dans leurs derniers retranchements, elles réussissaient à se défiler.

Mais comment était-il possible qu’elles aient tout oublié ? S’il trouvait la cause de la catastrophe, il réussirait peut-être à tout arranger.

Soudain, il se souvint de quelque chose qu’il avait raconté à ses deux compagnes, deux nuits plus tôt, dans leur abri de fortune…

Chapitre 14

Richard claqua des doigts.

— La magie ! s'écria-t-il. Tout est là ! Vous vous souvenez de mon récit au sujet de Kahlan ? Quand je l'ai rencontrée dans la forêt de Hartland, alors qu'elle cherchait un grand sorcier disparu depuis longtemps ?

— Et alors ? demanda Nicci.

— En réalité, Kahlan cherchait Zedd, car c'était lui, le grand sorcier. Il avait quitté les Contrées du Milieu avant ma naissance. Darken Rahl venait de violer ma mère, et Zedd voulait la conduire en sécurité.

Soupçonneuse, Cara plissa le front.

— Seigneur Rahl, ça ressemble à ce que vous dites avoir fait pour votre femme, après qu'on l'eut rouée de coups.

— Eh bien, un peu, mais…

— Ne comprends-tu pas, Richard ? intervint Nicci. Tu prends des bouts d'histoire un peu partout, puis tu les intègres à ton fantasme. Tu ne vois pas le lien entre les deux situations ? C'est un phénomène très banal, lorsqu'on rêve. L'esprit revient à ce qu'il connaît par expérience ou par ouï-dire.

— Non, ce n'est pas ça du tout ! Si tu m'écoutais, au lieu de te lancer dans de grandes interprétations ?

Nicci se résigna au silence, mais elle croisa les mains dans le dos et pointa le menton comme un professeur intraitable contraint d'affronter un élève obstiné.

— Je reconnais qu'il y a des similitudes, admit Richard, mal à l'aise sous le regard de l'ancienne Maîtresse de la Mort. Mais ça n'a rien d'étonnant, en fait. Zedd est parti parce qu'il ne supportait plus le Conseil, et moi, j'en avais assez de secourir des gens qui préféraient les mensonges de l'Ordre. La différence – de taille – est que Zedd entendait que les gens assument seuls les conséquences de leurs actes. Ne voulant pas qu'ils viennent l'arracher à son exil, il a lancé une toile de sorcier pour que tout le monde l'oublie.

Richard pensait que son exposé était clair, mais l'air perplexe des deux femmes le détrompa.

— Zedd a jeté un sort pour qu'on ne se souvienne plus de son nom et de son importance. Ainsi, il espérait avoir la paix. C'est sûrement ce qui est arrivé avec Kahlan. Quelqu'un l'a enlevée et s'est servi de la magie pour dissimuler ses traces et effacer son souvenir de toutes les

mémoires. Voilà pourquoi vous pensez ne pas la connaître…

Cara sembla surprise par ce raisonnement. Elle consulta du regard Nicci, qui eut un soupir accablé.

— C'est ça, déclara Richard. Oui, j'ai trouvé la solution de l'énigme.

— Richard, dit Nicci, ta fable n'a aucun rapport avec ce que nous vivons. Même avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de trouver un sens à tes propos !

Le Sourcier en crut de moins en moins ses oreilles. Comment une magicienne compétente pouvait-elle passer à côté d'une chose si simple ?

— Tu te trompes ! s'écria-t-il. À cause de la magie, tout le monde avait oublié Zedd. Le soir de notre rencontre, Kahlan m'a confié qu'elle était sur la piste d'un vieux sorcier dont on ignorait le nom parce qu'il avait lancé un sort pour le dissimuler. La magie a cette fois servi à faire sombrer dans l'oubli le nom et la personne de Kahlan.

— Et tu serais la seule exception ? lança Nicci. Sur toi, le fameux sort semble ne pas avoir eu beaucoup d'effet.

Richard s'était préparé à cet argument, qu'il savait logique – au moins, à un niveau élémentaire.

— Je suis le seul sorcier de guerre – bref, le seul à maîtriser les deux types de magie. Il paraît logique qu'un sort jeté à de simples mortels ne fonctionne pas sur moi.

— Tu as bien dit que cette femme, « Kahlan », est partie de chez elle pour retrouver un vieux sorcier ?

— C'est ça, oui…

— Tu ne vois pas où ça cloche, Richard ? Lorsque tu l'as rencontrée, Kahlan savait qu'elle suivait la piste du grand sorcier, n'est-ce pas ?

— C'est ça, oui…

— Ce sort de dissimulation est dangereux à créer, reprit Nicci, et il faut tenir compte d'une multitude de difficultés potentielles. À part ça, il n'a rien de remarquable. Il est difficile, certes, mais parfaitement passe-partout.

— C'est sûrement ce qui est arrivé à Kahlan, s'entêta le Sourcier. Un des sorciers qui voyagent avec la colonne de l'Ordre l'a capturée et tente de nous la faire oublier afin que nous ne le dénichions pas.

— Pourquoi quelqu'un se donnerait-il le mal de faire ça ? demanda Cara. La tuer serait beaucoup plus simple. À quoi bon la capturer et effacer son souvenir de toutes les mémoires ?

— J'ignore la réponse… Les ravisseurs voulaient peut-être simplement s'enfuir sans risquer d'être suivis. Ou ils ont l'intention de séquestrer Kahlan puis de l'exhiber devant leurs sujets au moment de

leur choix, histoire de montrer qu'on ne peut pas s'opposer impunément à eux. Quoi qu'il en soit, ma femme a disparu et je suis le seul à me souvenir d'elle. J'en déduis qu'on a lancé un sort semblable à celui qu'a jadis utilisé Zedd.

Nicci se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index – un geste qui donna à Richard l'impression d'être stupide, comme si elle lui signifiait que ses âneries lui flanquaient la migraine.

— Les gens n'avaient pas oublié le grand sorcier, puisqu'ils le cherchaient. Ils ne se rappelaient plus son nom et ne savaient plus à quoi il ressemblait, c'était ça, le problème. Et sans ces éléments, ils avaient du mal à le trouver.

— Oui, c'est assez bien résumé…

— Ne vois-tu pas où ça coince, Richard ? Ils connaissaient l'existence du vieux sorcier et devaient garder en mémoire certains de ses exploits, mais le sortilège les empêchait de l'identifier. Ils se souvenaient de l'homme, pas de son nom…

» Qui se souvient de ton « épouse », à part toi ? Son nom nous est inconnu – et tout le reste avec ! Nous ne revoyons aucun moment de notre vie où elle aurait été présente. Nous ne savons rien d'elle, Richard ! Elle n'existe dans aucun esprit, à part le tien !

Richard avait bien vu la différence, mais il n'était pas disposé à capituler.

— Il s'agit peut-être d'un sort plus puissant… ou quelque chose comme ça. Oui, la même magie, mais plus forte et plus efficace…

Nicci posa sur l'épaule du Sourcier une main compatissante.

— Richard, pour quelqu'un qui a grandi comme toi loin de la magie, cette hypothèse peut paraître logique. Elle est très inventive, je te le concède, mais les choses ne fonctionnent pas ainsi dans le monde réel. Pour un profane, ta théorie tient la route. Mais la différence entre les deux sorts que tu évoques revient… Eh bien, c'est comme allumer un feu de camp ou tenter de faire briller un second soleil dans le ciel.

— Pourquoi ? s'écria Richard.

— Parce que le premier sortilège altère simplement un élément : le souvenir qu'ont les gens du nom d'une personne. Soit dit en passant, ce « simple » sort exige des pouvoirs et des compétences qui dépassent de loin les possibilités de l'immense majorité des sorciers et des magiciennes.

» Dans le premier cas de figure, les gens savent qu'ils ont oublié le nom du sorcier. La tâche du sortilège reste donc assez basique et c'est l'étendue de son champ d'application qui pose un problème. Mais pour notre exemple, ce point est sans importance…

» Le second sort, lui, altère la réalité dans toutes ses manifestations. Il efface des événements, des traces matérielles, des objets de tout genre… C'est cette « diversité » qui rend son existence

purement et simplement impossible.

» Pense à toutes les façons dont une personne, et surtout la Mère Inquisitrice, influence la vie des autres. Par les esprits du bien ! Richard, la Mère Inquisitrice dirige le Conseil des Contrées. Ses décisions affectent tous les royaumes !

— Quelle différence ça fait ? Zedd était le Premier Sorcier. Lui aussi avait de l'influence sur une multitude de gens.

— Certes, mais ils avaient oublié son nom, pas son existence. Imagine ce que serait le résultat si la magie pouvait occulter totalement une personne. Prenons par exemple Faval, le marchand de charbon. N'oublie pas seulement son nom, mais fais comme s'il n'avait jamais foulé cette terre. Raye de ton esprit tout ce qui le concerne, comme nous sommes censées l'avoir fait avec Kahlan.

» Qu'arriverait-il si c'était possible ? Que penseraient ses enfants, soudain privés depuis toujours de père ? et sa femme, qui n'aurait jamais eu de mari ? Et pourtant, cette famille existerait, tu es bien d'accord là-dessus ?

» La pauvre épouse s'inventerait-elle un autre mari, pour remplir le vide et apaiser ses angoisses ? Qu'en diraient ses amies et comment leurs pensées s'accorderaient-elles aux siennes ? Quelles seraient les réactions des gens, autour d'elle, sans réalité pour soutenir leur réflexion ? Que se passerait-il quand ils fabriqueraient de faux souvenirs pour combler les trous, dans leur mémoire ? Ces illusions ne correspondraient pas les unes aux autres, tu t'en doutes. Mais il resterait les installations qui servaient à fabriquer le charbon, là non plus, tu ne peux pas me contredire. Qu'en ferait la famille de Faval et comment expliquerait-elle leur présence autour de la maison ?

» Qu'arriverait-il dans les fonderies que Faval approvisionnait en charbon ? Que penserait Priska, par exemple ? Croirait-il que des réserves sont apparues par miracle dans son entrepôt ?

» J'ai à peine commencé d'évoquer ce qui se passerait si Faval était visé par ton extravagant sort d'oubli, mais je peux continuer, si tu veux : comment vivraient ses ouvriers, comment les comités répartiraient-ils le travail, qu'en serait-il des contrats avec ses fournisseurs de bois, que deviendraient les documents qu'il a signés et les promesses qu'il a faites ? Richard, imagine la confusion que cette « disparition » provoquerait ! Et nous parlons d'un modeste commerçant qui vit à la lisière de la ville dans une petite maison.

Nicci écarta théâtralement les bras.

— Alors, quand il s'agit d'une Mère Inquisitrice ? Désolée, mais je parviens à peine à envisager les conséquences d'un tel bouleversement.

Sa crinière de cheveux blonds ondulant sur ses épaules, l'ancienne Maîtresse de la Mort, superbe dans sa robe noire, avait tout d'une

jeune et jolie femme aux intentions et au comportement amicaux. Mais en ce moment précis, avec son aura plus brillante que le soleil, elle incarnait aussi l'image même du pouvoir, de l'intelligence et de l'autorité. Une force indomptable et sans reproche face à laquelle Richard, tout Sourcier qu'il fût, se sentait impuissant comme un petit garçon devant sa mère.

— Cette cataracte de conséquences explique pourquoi le sort dont tu parles ne peut tout simplement pas exister. Le plus petit acte de la Mère Inquisitrice serait effacé, et lorsqu'on ferait la somme des « suppressions », il faudrait admettre que l'histoire du monde, rien de plus ni de moins, en aurait été radicalement altérée. Pour soutenir ce sort, il faudrait donc mobiliser plus de pouvoir qu'en ont eu les sorciers de tous les temps réunis.

» Car une telle complexité puiserait en permanence du pouvoir afin de neutraliser ou de corriger les kyrielles de « déviations » qui ne cesseraient d'apparaître. Le phénomène étant exponentiel – puisque chaque « alternative » en générerait des dizaines d'autres –, le sortilège ne pourrait bientôt plus faire face aux désordres qu'il aurait créés. Devenu une coquille vide, il finirait par mourir comme une bougie exposée à un déluge.

Nicci approcha de Richard et lui tapota la poitrine d'un index rageur.

— Ce tableau ne tient même pas compte des plus évidentes contradictions dont est truffé ton rêve. Dans ton délire, tu as accouché de tout un univers, rien que ça ! Tu ne t'es pas contenté de t'inventer une femme, ce qui serait déjà beaucoup, mais tu l'as placée au centre des événements en cours – un conflit qui concerne tout simplement le monde entier ! S'il s'était agi d'une fille de ferme que tu aurais été seul à connaître, tes affabulations auraient pu tenir plus ou moins debout. Hélas, tu as opté pour une personne publique. Dans un univers onirique, où est le problème ? Mais dans le monde réel, choisir une « célébrité » est une inépuisable source de conflits de cohérence.

» Tu es allé plus loin encore, car tu as opté pour la Mère Inquisitrice, une femme d'une stature légendaire – et d'une importance capitale – mais aussi d'un tel niveau social, et géographiquement si distante, que ni Cara, ni Victor ni moi ne pouvons la connaître. Aucun de nous trois n'est originaire des Contrées du Milieu, et c'est très commode pour toi. Ainsi, il ne nous est pas facile d'opposer des faits à tes constructions imaginaires.

» Mais prends garde à toi, Richard ! Si la « distance » est un atout pour la crédibilité de ton rêve, il y aura tôt ou tard un retour de bâton. La Mère Inquisitrice est très largement connue. Bientôt, pour ne pas renoncer à ton rêve, tu devras multiplier les affrontements entre tes fantasmes et la réalité, et tu finiras par perdre la bataille. En mettant

la barre trop haut, ton inconscient a condamné ton beau songe à la destruction – sauf si tu bascules dans la folie.

Nicci saisit le menton de Richard et le força à la regarder dans les yeux.

— Dans ton désarroi, mon pauvre ami, tu as imaginé des choses réconfortantes. Au seuil de la mort, il te fallait un être aimé : quelqu'un qui apaiserait tes angoisses et t'aiderait à te sentir moins seul et moins terrifié. C'est parfaitement compréhensible ! Je ne perdrai pas une once de mon respect pour toi à cause de cela. Mais c'est terminé, maintenant, et tu dois renoncer à tes illusions.

» Si tu avais rêvé d'une banale inconnue, il serait beaucoup moins urgent de « liquider » tes fantasmes. Mais à cause de la personnalité de ton « épouse », ils sont trop intimement liés au monde réel. Si tu retournes dans les Contrées du Milieu – ou si tu rencontres des gens qui en viennent –, ton rêve sera brutalement confronté à la réalité. C'est une menace aussi redoutable que celle des arbalétriers de l'Ordre – plus grave, même, parce que cette fois, un carreau te transpercera inévitablement le cœur.

» Et des épreuves plus terribles encore te guettent peut-être. Imagine que la vraie Mère Inquisitrice soit morte ?

— Non, non, elle est vivante !

— Seigneur Rahl, intervint Cara, il y a quelques années, votre père a chargé des *quatuors* d'éliminer toutes les Inquisitrices. Les tueurs de Darken Rahl ont scrupuleusement exécuté ses ordres.

— Mais ils ont laissé une survivante : Kahlan !

— Richard, dit gentiment Nicci, que se passera-t-il si tu découvres un jour que la Mère Inquisitrice actuelle est une vieille femme édentée ? Je doute qu'une jeune personne ait pu être nommée à ce poste… Imagine que la véritable Mère Inquisitrice soit toute décrépite – voire morte et enterrée depuis longtemps. Sois franc, Richard : que ferais-tu si tu recevais un jour un tel choc ?

Les lèvres sèches, Richard dut se les humidifier avant de répondre :

— Je n'en sais rien…

— Enfin une déclaration sincère ! triompha Nicci. (Elle eut l'ombre d'un sourire mais se rembrunit aussitôt.) Je suis morte d'inquiétude pour toi, Richard. Terrifiée à l'idée de ce qui t'arrivera si tu t'accroches à un passé qui n'a jamais existé. Un jour ou l'autre, tu ne pourras plus fuir la réalité, et j'ai peur que ta santé mentale ne résiste pas à ce traumatisme.

— Nicci, ne va pas croire que…

— Richard, je suis une magicienne ! J'ai fait partie des Sœurs de la Lumière, puis de celles de l'Obscurité. En matière de magie, j'en sais plus long que toi ! Si je te dis qu'un sortilège pareil est impossible, il faut me croire ! Un moribond peut rêver des choses fabuleuses, mais

tout s'écroule lorsqu'il revient dans le monde réel. Si ce que tu décris était envisageable – je n'ai même pas dit « faisable » –, les conséquences seraient tout simplement incalculables.

— Nicci, je reconnais que tu sais beaucoup de choses, mais tu n'es pas infaillible. Lorsque tu ne peux pas faire quelque chose, ça ne signifie pas que ce soit impossible, mais simplement que ça dépasse tes compétences. Mais tu refuses d'admettre que tu te trompes parfois, comme tout le monde…

Plaquant les poings sur ses hanches, Nicci foudroya le Sourcier du regard.

— Tu crois que j'aime m'opposer à toi sur ce sujet ? Tu penses que j'ai plaisir à détruire ton rêve ? As-tu l'impression stupide que me dresser contre toi puisse être autre chose qu'un crève-cœur ?

— Je ne crois rien du tout ! explosa Richard. Une chose est sûre : on a réussi à vous faire oublier Kahlan. Moi, je sais qu'elle existe et j'ai l'intention de la trouver. Tant pis si ça te déplaît !

Des larmes dans ses beaux yeux bleus, Nicci tourna le dos au Sourcier et jeta un rapide coup d'œil à la statue géante.

— Si j'en avais le pouvoir, je ferais en sorte que ton rêve devienne réalité. Tu n'as pas idée de ce que je suis prête à faire pour te rendre heureux…

Richard admira un moment les nuages violets, à l'horizon. La nuit tombait sur un monde qui semblait bien trop paisible pour être réel. Les bras croisés, Nicci tournait le dos à son ami et se perdait elle aussi dans la contemplation du couchant.

Près des deux jeunes gens, Cara tenait en permanence à l'œil les badauds qui allaient et venaient sur l'esplanade.

— Nicci, dit enfin Richard, brisant le silence, as-tu une autre explication que la théorie du rêve ? Existe-t-il une autre cause à ce qui nous arrive ? Connais-tu une magie qui pourrait nous aider à reconstituer ce puzzle ?

Le Sourcier regarda un moment le dos de son amie, se demandant si elle allait répondre. Les ombres s'allongeaient sur le cadran solaire de bronze qui entourait la magnifique statue. Le jour agonisait, des minutes précieuses s'écoulaient, et demain, il serait peut-être déjà trop tard…

Nicci se retourna très lentement, les yeux ternes comme si son feu intérieur avait été soufflé par une tempête.

— Richard, je suis navrée de ne pas pouvoir rendre ton rêve réel. (Elle écrasa la larme unique qui roulait sur sa joue.) Pardonne-moi de te trahir ainsi…

Cara se tourna vers l'ancienne Maîtresse de la Mort et chercha son regard.

— Désormais, nous aurons un point commun…, souffla-t-elle.

Richard caressa du bout des doigts l'ourlet de la robe en marbre de Bravoure.

Le visage fièrement levé de la statue semblait lui aussi privé de sa flamme intérieure. Mais c'étaient simplement les effets du crépuscule…

— Aucune de vous ne me trahit, dit le Sourcier. Vous dites ce que vous pensez – et vous vous trompez. Kahlan n'est pas un rêve. Elle est aussi réelle que cette statue sculptée à l'image de son âme.

Chapitre 15

Son attention attirée par de lointains échos de voix, Richard se retourna et aperçut un groupe de gens qui approchait du monument. Étant posté en hauteur, il vit que d'autres personnes suivaient cette petite colonne. Des curieux intrigués par l'évidente détermination des hommes qui traversaient l'esplanade ? Peut-être bien… Quoi qu'il en fût, le gaillard qui marchait en tête du premier groupe était exactement l'ami que le Sourcier avait envie de voir.

— Richard, salut ! cria l'homme en agitant la main.

Malgré ses angoisses, le Sourcier ne put s'empêcher de sourire. Ishaq n'avait pas changé d'un iota et il portait toujours son étrange chapeau rouge à bord étroit. Pourtant, il était aujourd'hui un des hommes très importants d'Altur'Rang.

— J'arrive ! lança-t-il quand il s'aperçut que son ami l'avait reconnu. Tu es revenu, vieux frère, comme tu l'avais promis !

Richard alla à la rencontre de son ami, qui venait de s'engager dans l'imposant escalier. Du coin de l'œil, il vit alors que Victor se frayait un chemin dans la foule, juste derrière Ishaq.

Les deux amis se rejoignirent sur un palier et se serrèrent chaleureusement la main.

— Richard, lança Ishaq, je suis tellement content de te revoir ! Tu viens pour travailler dans mon entreprise de transport ? Un bon conducteur de chariot ne serait pas de trop, parce que mon carnet de commandes déborde. Comment ai-je pu me fourrer dans un pétrin pareil ? J'ai besoin de toi, mon ami. Tu peux commencer demain ?

— Ravi de te revoir moi aussi…

— Alors, marché conclu ? demanda Ishaq sans lâcher la main du Sourcier. Tiens, je te propose une association ! Moitié-moitié, et voilà le travail !

— Ishaq, avec tout l'argent que tu me dois…

— L'argent ? Qui parle d'argent ? J'ai tellement de boulot que je n'ai plus le temps de penser à ça ! Oublie l'argent ! Nous en gagnerons des tombereaux, si tu veux ! J'ai besoin d'un gars qui a un cerveau entre les oreilles. Si tu préfères, ce sera moi, l'associé. Comme ça, nous aurons plus de travail, parce que tout le monde te demande. « Où est Richard ? » J'entends ça tous les jours ! Crois-moi, mon gars, si tu…

— Ishaq je ne peux pas. J'essaie de retrouver Kahlan.

— Kahlan ?

— Sa femme ! lança Victor, qui venait de rejoindre ses amis.

Les yeux ronds, Ishaq tourna la tête vers le forgeron. Puis il regarda de nouveau Richard.

— Ta femme ? (Théâtral, il retira son chapeau rouge et salua son ami avec.) Mais c'est merveilleux ! (Il remit son chapeau et donna l'accolade au Sourcier.) Tu t'es marié ! Quelle bonne nouvelle ! Nous allons organiser un banquet, et…

— Ma femme a disparu, dit Richard. (Il repoussa gentiment son ami.) Je la recherche, et nous ne savons pas ce qui s'est passé.

— Disparu ? Je t'accompagne. Dis-moi ce que je peux faire pour toi.

Ce n'était pas une proposition en l'air. Ishaq était sincère. Le savoir disposé à tout abandonner pour aider un ami réchauffa le cœur de Richard.

— Ce n'est pas si simple, hélas, dit-il, convaincu que le moment n'était pas aux grandes explications.

— Richard, intervint Victor, nous avons un problème.

Ishaq foudroya le forgeron du regard.

— La femme de notre ami a disparu. Tu crois utile de lui fournir d'autres raisons de s'inquiéter ?

— Ne t'emballe pas, Ishaq, dit le Sourcier. Victor est déjà au courant, pour Kahlan… De quel problème s'agit-il, Victor ?

— Des éclaireurs ont vu des troupes de l'Ordre qui se dirigent vers la ville.

— Un convoi de l'intendance ?

— Non… Ce sont des combattants, et ils marchent sur la cité.

— Des soldats arrivent ? Dans combien de temps seront-ils là ?

Passant de bouche à oreille, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans la foule.

— Au rythme où ils avancent, ils en ont encore pour quelques jours. Il nous reste un peu de temps pour organiser notre défense, mais il ne faudra pas traîner…

Nicci vint se camper à côté de Richard. Le dos et la tête bien droits, les yeux perçants, elle attira tous les regards et incita les hommes les plus bavards à se taire.

Même les gens qui ne la connaissaient pas devenaient muets devant l'ancienne Maîtresse de la Mort. Sans doute à cause de sa beauté et de son aura d'autorité : un mélange explosif qui faisait perdre leur voix – et le contrôle de leurs nerfs – à la plupart des hommes.

— Les éclaireurs sont sûrs que ces soldats viennent ici ? demanda Nicci. Ils vont peut-être passer non loin de la ville et continuer leur chemin vers le nord.

— Ils ne marchent pas en direction du nord, corrigea Victor, ils en

viennent !

D'instinct, Richard posa la main sur la garde de son épée.

— Tu es sûr de ce que tu avances ? demanda-t-il au forgeron.

— Certain ! Ce sont des troupes d'élite habituées au combat. En plus, un de ces foutus prêtres de l'Ordre les accompagne.

Des cris montèrent de la foule, puis des questions fusèrent de toutes parts. Les hommes beuglaient, chacun tentant de couvrir la voix des autres.

Nicci leva une main pour demander le silence. Cela suffit pour que le calme revienne en un clin d'œil.

— Tu dis que ces soldats ont un sorcier avec eux ? souffla Nicci en se penchant vers Victor, l'air menaçante.

Le forgeron ne recula pas d'un pouce. À sa place, une poignée d'hommes seulement auraient tenu ainsi leur terrain.

— Un prêtre de l'Ordre, plutôt, rectifia-t-il.

— Tous les frères de l'Ordre pratiquent la magie, rappela Ishaq. Ce n'est pas une bonne nouvelle. Pour sûr que non !

— Ce n'est pas moi qui te contredirai, soupira Victor. Selon les éclaireurs, ce type-là est bien un sorcier…

Des murmures coururent dans la foule. Certains hommes affirmèrent que cette nouvelle ne changeait rien : si l'Ordre tentait de reprendre Altur'Rang, ils combattraient jusqu'à la mort. D'autres révolutionnaires semblaient moins sûrs de la conduite à adopter.

Le regard dans le lointain, Nicci réfléchit à ce qu'elle venait d'apprendre. Puis elle riva de nouveau les yeux sur Victor.

— Connais-tu le nom de ce sorcier ? Ou un détail quelconque qui pourrait nous permettre de l'identifier ?

Victor glissa un pouce dans sa ceinture et hocha la tête.

— Il se nomme Kronos…

— Kronos…, répéta Nicci, songeuse.

— Les éclaireurs qui ont repéré la colonne ont été malins, reprit Victor. N'ayant pas été vus, ils ont pris de l'avance sur l'ennemi, se sont postés dans une ville qu'il devait traverser et ont attendu. Les soudards de l'Ordre ont dressé leur camp à la lisière de la cité et ils sont restés là quelques jours pour se reposer et se réapprovisionner. Bien entendu, ils en ont profité pour piller la ville. Comme ils se saoulaient tous les soirs, mes hommes ont pu approcher et espionner leurs conversations sans courir de risques. Ces bouchers sont là pour mettre un terme à ce que l'empereur appelle « l'insurrection d'Altur'Rang ». Ils ont ordre d'écraser les « émeutiers » et de ne pas laisser de survivants. Pour faire un exemple, bien entendu.

» Ces soldats pensent que la tâche ne sera pas trop difficile et ils attendent impatiemment de fêter la victoire.

Un lourd silence suivit cette déclaration.

— Et le sorcier ? demanda Ishaq après un long moment.

— Si on en croit mes éclaireurs, il est du genre dévot. Physiquement, c'est un homme de taille moyenne – un blond aux yeux bleus. Il ne buvait jamais avec les soldats. Le soir, il allait prêcher la bonne parole aux villageois. Des sermons sur la Lumière du Créateur, la grandeur du sacrifice de soi, la gloire de l'Ordre Impérial et l'incroyable bravoure de Jagang.

» Dès qu'il ne pérore pas sur la foi, ce gaillard est un trousseur de jupons, et il se fiche que sa partenaire soit consentante ou non. Un jour, un homme s'est plaint que sa fille ait été enlevée en pleine rue sur ordre de Kronos. Pour avoir la paix, notre bon frère a lancé un sort qui a brûlé la peau du pauvre type sur toute la surface de son corps. Notre saint homme a laissé sa victime agoniser en hurlant, histoire que les autres pères, maris ou fiancés en colère ne viennent plus l'importuner. Puis il est allé terminer ses petites affaires avec la fille…

» Le pauvre homme a mis des heures à mourir. Mes gars m'ont confié qu'ils n'avaient jamais rien vu de si affreux. Après cette démonstration de force, personne n'a plus rien dit quand une femme plaisait à Kronos…

Des murmures coururent de nouveau dans la foule. Beaucoup de gens étaient choqués par ce récit. Et terrorisés à l'idée que cet homme ait reçu l'ordre de « faire un exemple avec eux ».

L'ancienne Maîtresse de la Mort, elle, ne paraissait pas du tout étonnée par l'évocation de ces atrocités. Après une longue réflexion, elle hocha lentement la tête.

— Je ne connais pas ce frère, mais j'étais loin de les avoir tous rencontrés…

Ishaq regarda alternativement Richard et Nicci.

— Qu'allons-nous faire ? Des troupes et un sorcier… C'est de très mauvais augure… Mais vous avez des idées, n'est-ce pas ?

Dans la foule, des hommes et des femmes crièrent qu'ils voulaient eux aussi savoir ce que pensait Richard.

Il allait le leur dire, si basique que ce fût.

— Vous vous êtes tous battus pour obtenir la liberté. Je suggère que vous continuiez…

Plusieurs citadins hochèrent la tête, car ils savaient que la vie, sous le joug de l'Ordre, était un véritable calvaire. Depuis la révolution, ils avaient appris à savourer la liberté, et ça leur donnait du cœur au ventre.

Néanmoins, la peur semblait prête à faire des ravages dans les rangs des insurgés.

— Vous êtes là pour nous diriger, seigneur Rahl, dit un homme. Je suis sûr que vous avez connu de bien pires situations. Avec votre aide,

nous repousserons ces soldats.

À la chiche lueur du crépuscule, le Sourcier étudia un moment les visages pleins d'espoir des citadins suspendus à ses lèvres.

— Je crains de ne pas pouvoir rester… Une mission d'une importance vitale m'oblige à partir d'ici. Dès l'aube, demain, je quitterai Altur'Rang.

— Seigneur Rahl, lança un homme, les soldats sont à quelques jours de marche. Vous pouvez sûrement attendre jusque-là…

— Si c'était possible, je resterais ici pour combattre à vos côtés, comme je l'ai fait par le passé. Hélas, je ne peux pas me permettre un tel retard. Je dois aller lutter sur un autre champ de bataille. Mais c'est le même combat, au bout du compte, et je serai avec vous par l'esprit.

— Quelques jours seulement…, insista l'homme.

— Non, ce n'est pas si simple ! Si nous repoussons ensemble ces agresseurs-là, d'autres viendront reprendre le flambeau. Vous devez apprendre à vous défendre seuls. Il m'est impossible de rester pour toujours ici afin de défendre votre liberté chaque fois que les soudards de Jagang la menaceront. Le monde est rempli de cités semblables à la vôtre et qui subissent la même épreuve. Tôt ou tard, vous devrez assumer vos responsabilités. Cette occasion de commencer ne me paraît pas plus mauvaise qu'une autre…

— Ainsi, vous nous abandonnez quand nous avons le plus besoin de vous ? cria un homme.

Personne ne lui manifesta un soutien actif, mais Richard sentit qu'il exprimait tout haut ce que beaucoup de gens pensaient tout bas.

Cara fit mine d'avancer. Pour l'empêcher de venir se camper devant lui, le Sourcier tendit une main en arrière et lui tapota discrètement la jambe.

— Allons, allons ! lança Victor. Richard n'abandonne personne et je ne veux plus entendre ce genre d'ânerie !

Les types des premiers rangs reculèrent d'instinct. Quand la moutarde lui montait au nez, Victor pouvait faire blêmir toute une armée de colosses.

— N'oubliez jamais qu'il a plus fait pour nous que quiconque d'autre ! continua le forgeron. Il nous a montré qu'on pouvait être libre, et ça a bouleversé notre vie. Nous avons tous grandi sous le règne de l'Ordre, et c'est Richard qui nous a ouvert les yeux. Grâce à lui, nous avons recrouvré notre fierté et nous sommes capables d'affronter l'adversité. Nous avons décidé de nous révolter pour être heureux. Le seigneur Rahl ne nous a pas accordé la liberté, nous l'avons conquise à la force du poignet !

La majorité des hommes et des femmes rassemblés devant la statue

se turent et se regardèrent les uns les autres, l'air honteux. Puis des voix claironnèrent que le forgeron avait bien parlé et qu'il fallait lui faire confiance.

Alors qu'un débat s'engageait entre les révolutionnaires, Nicci tira le Sourcier par le bras jusqu'à un endroit où ils pourraient parler en privé.

— Richard, le combat qui aura lieu ici est plus important que tout le reste…

— Je dois partir.

— Non, tu devrais être là pour conduire ces hommes à la bataille. Tu es le seigneur Rahl, et ils comptent sur toi.

— Je ne suis pas responsable d'eux. Ils ont choisi de se révolter et ils ont réussi à se libérer. Pour ça, ils n'ont pas eu besoin de moi. Nous combattons tous pour nos convictions – et pour le droit de vivre comme nous l'entendons. Comme eux, je fais ce que je crois juste.

— Tu désertes le champ de bataille pour aller à la chasse aux fantômes !

Richard ne répondit pas à cette attaque en règle. Au contraire, il s'éloigna de Nicci et vint parler à ses frères d'armes.

— L'Ancien et le Nouveau Monde sont en guerre ! déclara-t-il. (Aussitôt, les gens se turent pour l'écouter.) Les soldats qui approchent se sont entraînés dans le cadre de ce conflit. Lors de leur progression, dans le Nord, ils ont utilisé leurs épées, leurs haches et leurs masses d'armes contre les soldats et les civils du Nouveau Monde. Ces soudards ont l'habitude de mettre à sac des cités et de massacrer leurs habitants. Chez vous, ils tortureront, violeront et tueront comme ils l'ont fait dans d'innombrables cités du Nord… Sauf si vous les en empêchez, bien entendu…

» Même si vous y parvenez, ça ne vous mettra pas à l'abri pour toujours. L'Ordre enverra d'autres soldats, et il recommencera jusqu'à ce que vous soyez vaincus.

— Richard, que veux-tu dire ? intervint Ishaq. Faut-il comprendre que c'est sans espoir et que nous devrions abandonner ?

— Non, je veux que vous mesuriez ce qu'implique la décision de s'opposer à l'Ordre que vous avez prise. Si vous désirez rester libres, vous barricader ici et tenir bon ne suffira pas, à longue échéance.

» On ne gagne pas une guerre en se défendant, sachez-le !

» Pour garantir votre liberté, vous devrez terrasser ceux qui entendent vous réduire en esclavage. En d'autres termes, il vous faudra prendre part au combat qui vise à débarrasser le *monde* de l'Ordre Impérial. L'empire d'haran, dont je suis le chef, est le dernier obstacle au triomphe de Jagang. (Richard secoua lentement la tête.) Mais sans renforts, nous ne vaincrons pas. Quand il aura vaincu au nord, Jagang pourra se concentrer sur les poches de résistance qui

subsisteront dans l'Ancien Monde.

» Altur'Rang figurera en tête de cette liste. N'oubliez pas qu'il est né ici. Comment pourrait-il supporter que cette cité devienne le symbole de la liberté ? Il lancera contre vous les meilleurs soldats de l'Ordre – les propres enfants de l'Ancien Monde. Vous serez conquis et tués par une armée composée de vos frères et de vos fils ! Tous les hommes, adultes ou non, seront exécutés, et toutes les femmes deviendront de vulgaires jouets pour les bouchers de l'Ordre.

L'auditoire du Sourcier était à présent saisi de terreur. À l'évidence, ces hommes et ces femmes s'attendaient à une héroïque harangue, comme il convenait à la veille d'une bataille. Mais Richard, depuis qu'il avait perdu Kahlan, n'était plus disposé à caresser les gens dans le sens du poil.

— Euh… Richard…, intervint Victor. Tu essaies de nous dire quelque chose ?

— Oui, et je crois y être parvenu… Je tente de vous suggérer que vous ne devez pas vous contenter de rester ici et d'attendre l'ennemi. Vous ne gagnerez pas une telle guerre de position. Il faut passer à l'offensive, mes amis, et contribuer à la chute de l'Ordre Impérial.

— Sa chute ? demanda Ishaq. Comment espères-tu obtenir ça ?

— Comme vous le savez tous, répondit Richard, l'existence, sous le joug de l'Ordre, est une lente glissade vers la décadence et la ruine. Il y a peu de travail, peu de nourriture, aucune perspective d'avenir, à part la promesse d'une après-vie bienheureuse – mais en échange d'un sacrifice permanent dans ce monde-ci. Les frères de l'Ordre n'ont rien d'autre à offrir que la misère pour presque tous. Du coup, ils font de la souffrance une vertu et promettent en échange une éternelle béatitude dans un autre monde des plus improbables. Une récompense commode pour eux, puisqu'on ne peut pas l'évaluer par avance. Il faut donc les croire sur parole, car leur « monde meilleur » est hors de portée des vivants. Aucun être sensé ne donnerait un sou troué pour s'offrir un tel « paradis ». Et pourtant, des légions de jeunes hommes ont accepté de se sacrifier pour assurer la victoire de Jagang. On a du mal à le croire, hélas, il en va bien ainsi…

» Pour vendre ses mensonges, l'empereur invoque le Créateur, l'avenir de l'humanité et la nécessité d'éliminer tous les pratiquants de la magie. C'est ainsi qu'il justifie l'invasion du Nord. Il vous a présenté les habitants du Nouveau Monde sous les traits d'ignobles païens. Du coup, les exterminer devenait une sainte croisade.

» En réalité, Jagang crée une diversion pour faire oublier la pauvreté et le chômage générés par l'Ordre Impérial. Aujourd'hui, il a la possibilité de faire endosser la responsabilité à des « traîtres ». Vous, bien entendu ! Il vous accusera de servir les intérêts des ignobles athées du Nord, et le tour sera joué. Les jeunes hommes dont je parlais

tout à l'heure auront une cible idéale pour se défouler de leur frustration.

» Avec cette stratégie, Jagang a transformé en fanatiques les jeunes gens de l'Ancien Monde. Vous avez tous connu de pauvres garçons endoctrinés qui partaient joyeusement combattre pour la « noble » cause. Privés de perspectives d'avenir, ils se sont précipités sur les enseignements fallacieux de l'Ordre. Jagang leur a fourni les boucs émissaires dont ils avaient besoin. Ces soldats sont de féroces défenseurs de la mort et ils abominent la liberté, la prospérité et cette ultime horreur qu'est le bonheur. Malheureusement, la plupart sont hors de portée de tout raisonnement et ils n'ont plus aucune chance de salut.

» Envoyés se battre à l'étranger, ces soldats ont le droit de piller, de tuer, de violer et de torturer – tout ce qui peut les aider à oublier l'avenir misérable qui les attend chez eux. Au nom du Créateur, et pour la plus grande gloire de l'Ordre, ils éradiquent toute opposition et annexent royaume après royaume. Sur leur chemin, ils terrorisent tout le monde, bien entendu, et la force que confère le nombre les rend pratiquement invincibles.

» Terrifiées par la réputation de ces soudards, des populations entières capitulent sans combattre et implorent ensuite d'être intégrées à l'Ordre.

— Doit-on comprendre que toute résistance est inutile ? demanda quelqu'un.

— Je vous expose les faits tels qu'ils sont, répondit Richard. Si vous saisissez l'essence de ce conflit, il nous restera une chance de l'emporter…

» Pour commencer, les stratèges de l'Ordre n'ont pas bien mesuré les conséquences de l'éloignement… Malgré leurs pillages, les soudards ont toujours besoin de recevoir d'énormes quantités de vivres et d'équipements. Cela commence avec la farine, pour faire le pain, et se termine avec les pointes de flèche et les empennages. En d'autres termes, le butin ne suffit pas à les nourrir. De plus, ils ont besoin d'artisans et d'ouvriers pour fabriquer et entretenir leur matériel. Enfin, attendu l'importance de leurs pertes, il faut que des renforts leur arrivent quasiment chaque jour de l'Ancien Monde.

» Se battre sur un terrain inconnu est difficile. Cet hiver, la maladie a fait des ravages dans les rangs de ces hommes qui n'avaient jamais vu l'ombre d'un flocon de neige. Jusque-là, les renforts ont toujours amplement compensé les pertes. Du coup, l'armée de l'empereur grossit semaine après semaine. Un excellent résultat, mais qui aggrave encore les difficultés logistiques.

» Les convois qui viennent du sud sont un des éléments-clés de ce conflit. Je suppose que vous ne vous souciez pas vraiment de ce qui

arrive au Nouveau Monde, mais c'est une grossière erreur. Si les brutes qui massacrent mes sujets finissent par l'emporter, elles viendront ensuite vous écorcher vifs. Bref, si l'Ordre triomphe, nous aurons tous perdu. Et qu'importe l'endroit où nous serons, puisqu'il n'y aura nulle part où se cacher.

» Si vous voulez vivre – pas seulement jusqu'à demain, mais durant des mois, des années et des décennies –, fonder une famille, conserver les richesses qui vous reviennent et améliorer votre niveau de vie et celui de vos enfants, vous devez contribuer à la chute de l'Ordre en aidant à détruire tout ce qui l'aide à prospérer.

» Victor et ses hommes sont déjà engagés dans ce combat, mais ils sont encore trop peu nombreux pour que ça fasse une différence. Eux aussi ont besoin de renforts ! Aidez-les à attaquer et à détruire les convois d'approvisionnement. Tuez le plus de soudards possible *avant* qu'ils aient atteint le champ de bataille. Minez les ressources de l'Ordre. Privez ses troupes de farine, de pointes de flèche, d'empennages et de renforts ! Chaque homme qui mourra de faim dans les montagnes du Nord fera un boucher de moins susceptible de revenir ici pour vous massacrer.

» Il y a heureusement d'autres façons de vaincre, et je vais vous en parler. (Le Sourcier désigna Nicci et Cara.) Ces deux femmes étaient naguère mes ennemies. Elles étaient opposées à mes convictions – celles que vous partagez maintenant –, mais j'ai réussi à les convaincre que je combattais au nom de la vie. Dès qu'elles ont ouvert les yeux, elles se sont engagées à mes côtés dans cette lutte.

Richard tendit un bras en direction de la foule.

— Regardez combien vous êtes à m'écouter ! Il y a peu, vous étiez les ennemis du Nouveau Monde. Beaucoup d'entre vous ont longtemps cru aux mensonges de l'Ordre. Pourtant, il vous a suffi de voir la flamme de la vie pour choisir, presque par réflexe, le camp de la vérité. En cet instant précis, au cœur du territoire ennemi, je me tiens devant d'anciens adversaires, et nous sommes tous persuadés que la vie vaut la peine d'être vécue *ici* et *maintenant*, pas dans un improbable paradis. Beaucoup d'entre vous sont devenus mes amis, et nous luttons côte à côte pour défendre la liberté.

» Il est possible de « convertir » ainsi des fidèles de l'Ordre. Pour cela, il peut suffire de leur montrer la beauté de la vie. Si vous y parvenez, cela fera chaque fois une personne de moins désireuse de vous tuer. Et si ça ne tenait qu'à moi, j'aimerais convaincre *tous* nos adversaires, afin de pouvoir vivre dans un monde en paix. Tout ce que vous aimez dans la vie, ces gens-là l'abominent ! Et quand on ne peut pas convaincre des partisans de l'Ordre, il ne reste plus qu'une solution : les tuer !

» Si vous les épargnez, ils n'hésiteront pas à vous étriper, croyez-

moi ! Il faut porter le feu partout ! Pas de sécurité pour les ennemis de la vie ! Oui, mes amis, il vous faudra éliminer les soudards fanatisés ! Mais plus important encore, vous devrez frapper au cœur tous ceux qui prêchent la philosophie destructrice de l'Ordre !

» Car ce sont eux qui corrompent et empoisonnent les esprits faibles. Si on ne les arrête pas, ils continueront à former des légions de brutes qui s'en prendront à vous et à vos familles. Les idéologues de la haine ne se laissent retenir par rien. Persuadés d'avoir raison – c'est la caractéristique même de leur délire –, ils ne vous laisseront jamais vivre en paix, parce que votre prospérité et votre bonheur sont la négation même de ce qu'ils enseignent.

» Pour rester libres, vous devrez faire savoir à ces disciples de la haine qu'ils ne seront en sécurité nulle part. Qu'ils sachent que leurs agissements ne seront tolérés par aucun être humain civilisé. Faites-leur comprendre que vous n'aurez pas de repos avant de les avoir tous traqués et éliminés, parce que vous savez qu'ils visent rien de moins que la destruction de la civilisation.

» Vous vous êtes tous courageusement libérés de vos chaînes. Aucun de vous n'a besoin de me prouver sa valeur, parce que je la connais. Mais gagner une bataille ne suffit pas. L'enjeu de ce conflit, c'est l'avenir de vos enfants et de vos petits-enfants. Vous avez lutté héroïquement. Certains de vos frères d'armes sont tombés à vos côtés, et d'autres périront encore. Mais la victoire finale est possible. Vous avez gagné à la force du poignet le droit de vivre comme vous l'entendez. Aujourd'hui, ne perdez pas de vue que ce n'était qu'un début. La lutte pour cet idéal ne fait que commencer.

» L'objectif suprême est de vivre libres à tout jamais. Ayez-le toujours à l'esprit. La liberté est difficile à conquérir et très facile à perdre. L'indifférence, mes amis, est le plus sûr moyen d'en être dépossédé.

Richard désigna la statue qui dominait l'esplanade.

— Cette volonté de défendre la vie, regardez-la telle que l'incarne Bravoure, une sculpture que nous aimons tous…

— Seigneur Rahl, objecta quelqu'un, cette mission est bien trop lourde pour nos épaules. Nous sommes de simples citoyens, pas des guerriers. Si vous étiez là pour nous guider, ce serait peut-être différent…

Richard se tapota la poitrine.

— Avant de comprendre que je devais relever le défi, je n'étais qu'un *simple* guide forestier. Moi non plus, je n'avais aucune envie d'affronter l'ennemi apparemment invincible qui se dressait devant moi. Mais une femme pleine de sagesse – celle qui a servi de modèle à la statue, justement – m'a montré qu'il n'y avait pas d'autre chemin. Je ne suis ni meilleur ni plus fort que vous. En revanche, j'ai compris

qu'il fallait refuser toute compromission face à la tyrannie. Je combats pour cette cause parce que je refuse de vivre dans la peur, l'échine courbée.

— Au nord, les défenseurs du Nouveau Monde se battent et meurent pour ce même idéal. Ce sont de modestes citoyens, comme vous. Ils n'ont pas envie de faire la guerre, mais ils le doivent, sinon ils n'auront pas une chance de survivre. Le destin qu'ils connaissent aujourd'hui sera le vôtre demain. Ils ne peuvent plus continuer seuls, s'ils veulent avoir une chance de l'emporter. Quand votre tour viendra, l'équation sera la même. Vous devez rejoindre le monde libre et combattre ceux qui militent pour instaurer le règne des ténèbres.

— N'est-ce pas le même discours que celui de l'Ordre ? lança un homme. Nous demander un sacrifice au nom du bien supérieur de l'humanité ?

— Ceux qui postulent l'existence d'un « bien supérieur », comme vous dites, sont les pires ennemis du bien, tout simplement. C'est le sens de mon propre intérêt qui m'a poussé à brandir l'épée contre l'Ordre Impérial. C'est pour défendre vos intérêts et ceux de vos proches que je vous conseille de combattre de la façon que vous jugerez la meilleure. Je ne vous force pas à lutter pour le bien supérieur de l'humanité. Au contraire, je tente de vous montrer que vous agirez pour votre propre survie.

» Ne commettez jamais l'erreur de penser qu'il est mal de défendre ses propres intérêts. C'est la définition même de la survie – l'essence de la vie, si vous préférez.

» Afin de préserver votre vie, je vous suggère de vous dresser contre l'Ordre. Car c'est le seul moyen de garantir votre liberté.

» Tous les regards de l'Ancien Monde sont braqués sur vous !

La foule occupait maintenant toute l'esplanade et d'autres personnes accouraient. Richard fut soulagé de voir qu'une majorité de gens hochait la tête.

Victor balaya l'assistance du regard puis se tourna vers Richard.

— Je crois que vous avez été compris, seigneur Rahl, dit-il. Et je ferai mon possible pour que nous suivions vos « suggestions ».

Richard et son ami se serrèrent la main sous les acclamations de la foule. Puis tout le monde se mit à discuter par petits groupes de la meilleure façon de saboter l'Ordre Impérial.

Richard se détourna et entraîna Nicci avec lui.

Fidèle comme une ombre, Cara emboîta le pas aux deux jeunes gens.

— Richard, dit Nicci, je reconnais la valeur de ce que tu as fait, mais ces gens ont quand même besoin de toi…

— Je partirai demain à l'aube, coupa le Sourcier, et Cara m'accompagnera. Je n'ai pas d'ordre à te donner, mais il serait

judicieux que tu restes ici pour aider nos amis. Les soldats sont déjà un problème, mais en plus, ils devront affronter un sorcier… Contre une menace de ce type, tu es bien plus efficace que moi. Donc, ta place est ici !

L'ancienne Maîtresse de la Mort regarda longuement Richard dans les yeux, puis elle jeta un coup d'œil à la foule.

— J'ai besoin d'être avec toi, dit-elle d'un ton très calme.

Pourtant, il s'agissait clairement d'une supplique.

— N'ai-je pas précisé que je n'ai pas d'ordre à te donner ? Je ne te dirai pas que faire de ta vie, et j'aimerais que tu ne veuilles pas diriger la mienne…

— Tu devrais rester et aider ces gens, lâcha Nicci. Mais c'est ta vie, comme tu dis. Après tout, c'est toi, le Sourcier de Vérité… Mais as-tu pensé à quelque chose ? Ce soir, ces citadins n'ont rien trouvé à t'objecter. Mais qu'en sera-t-il après un affrontement sanglant contre les soudards ? Ils peuvent décider d'en rester là…

— J'espérais que tu resterais, et ce n'était pas pour rien… Après les avoir aidés à vaincre le sorcier et les soldats, tu pourrais ajouter du poids à mes propos et renforcer leur détermination. Parmi ces hommes, beaucoup savent que tu as une connaissance disons… poussée… de la nature profonde de l'Ordre. Ils te feraient confiance, surtout après t'avoir vue combattre à leurs côtés. Au fond, tu pourrais nous rejoindre une fois la bataille terminée…

Nicci croisa les bras et soutint sans ciller le regard du Sourcier.

— Ai-je bien compris ? Si j'aide ces gens à repousser les soldats de l'Ordre, j'aurai le droit ensuite de t'accompagner ?

— Je te suggère ce qui me semble être la meilleure façon de lutter contre l'Ordre. Loin de moi l'idée de te dicter ton comportement.

— Certes, mais tu serais très content que je me rallie à ta « suggestion » ?

— Je dois avouer que oui…

Nicci eut un soupir agacé.

— Dans ce cas, je vais rester. Mais si j'accomplis ma mission, m'autoriseras-tu à te rejoindre ensuite ?

— J'ai déjà dit que oui.

— Alors, marché conclu !

Richard tourna brièvement la tête.

— Ishaq ! appela-t-il.

— Oui ? répondit l'homme en accourant.

— Il me faut six chevaux.

— Six ? Tu pars avec une escorte ?

— Non, juste Cara… Nous aurons besoin de montures de rechange pour aller plus vite sans épuiser les bêtes. Il me faut des étalons, pas

des chevaux de trait. Et la sellerie requise, bien entendu.

— Des étalons… (Ishaq souleva son chapeau et se gratta la tête.) Quand les veux-tu ?

— Je compte partir à l'aube.

Ishaq jeta un regard soupçonneux à son ami.

— Je suppose que tu imputeras cet achat sur l'argent que je te dois ?

— Bien entendu… En attendant que tu puisses me rembourser, ça soulagera un peu ta conscience.

Ishaq eut un bref gloussement.

— Tu auras ce qu'il te faut… Et je m'occuperai aussi des vivres.

— Merci, mon ami, dit Richard en tapotant l'épaule d'Ishaq. J'apprécie ce que tu fais pour moi. J'espère pouvoir revenir un jour dans le coin et transporter un ou deux chargements pour toi, en souvenir du bon vieux temps.

— Quand nous serons tous libres pour de bon ?

— Oui, à ce moment-là… (Richard leva les yeux vers le ciel déjà piqueté d'étoiles.) Tu connais un endroit agréable où nous pourrions manger un morceau et passer la nuit ?

Ishaq désigna la colline sur laquelle les artisans s'étaient installés à l'époque où le Fief était encore en construction.

— Il y a des auberges à la place de nos ateliers, désormais… Les gens viennent de loin pour voir l'Esplanade de la Liberté, et après il leur faut une table et une chambre… J'ai fait construire un établissement – un des meilleurs disponibles… Tu connais ma réputation : Ishaq offre toujours un service de haut niveau, qu'il s'agisse de transporter des barres de fer ou d'accueillir des voyageurs fatigués.

— J'ai comme l'impression que tu m'auras bientôt remboursé, mon ami…

— Eh bien… Beaucoup de gens veulent voir cette extraordinaire statue. Les chambres se faisant rares, elles ne sont pas données.

— Je me demande pourquoi ça ne me surprend pas…

— Mais le prix reste raisonnable, précisa Ishaq. Là aussi, tu me connais. J'ai ouvert une écurie juste à côté. Dès que j'aurai trouvé tes chevaux, je les y conduirai. Bon ! il va falloir que j'y aille…

— Très bien… (Richard ramassa son sac et le hissa sur son épaule.) Au moins, ce n'est pas loin, même si c'est cher.

Ishaq écarta théâtralement les bras.

— Et le lever de soleil est un spectacle magnifique ! Crois-moi, ça vaut la dépense ! Mais pour toi et tes deux amies, ce sera gratuit, bien entendu.

— Non, non… (Richard leva une main pour couper court à toute objection.) Il est logique que tu aies un retour sur investissement.

Déduis ça de ce que tu me dois. Avec les intérêts, je parie que la somme doit être plus que rondelette.

— Les intérêts ?

— Évidemment, lâcha Richard en s'éloignant. Tu t'es servi de mon argent, et il est juste que ça fasse fructifier mon capital. Les intérêts sont plutôt salés, mais c'est une transaction équitable et profitable pour les deux parties.

Chapitre 16

Lorsqu'il entra dans sa chambre, Richard fut ravi de voir une cuvette et un broc d'eau fraîche trôner sur la petite commode. Il ne pourrait pas prendre un bain, mais faire un brin de toilette serait agréable.

Il ferma le verrou, s'enfermant dans la pièce même s'il se sentait en parfaite sécurité dans la petite auberge d'Ishaq. Cara occupait la chambre attenante et Nicci était logée un étage plus bas, au rez-de-chaussée. Proche de l'entrée, sa porte était juste en face de la cage d'escalier. Des hommes montaient la garde dans l'établissement, devant le portail et dans les rues environnantes.

Richard trouvait ces précautions superflues, mais Victor et ses « petits gars » avaient insisté. Quand des troupes ennemies approchaient, on ne devait pas négliger la sécurité d'un homme comme le Sourcier.

Richard avait fini par capituler, secrètement soulagé d'avoir devant lui une nuit de sommeil paisible et profond.

La fatigue lui coupait les jambes et il avait mal partout après une longue journée de marche sur un terrain difficile. Ultime épreuve à négocier, son discours sur l'Esplanade de la Liberté – une réussite, mais un effort émotionnel violent – l'avait vidé de ses dernières forces.

Richard posa son sac au pied du lit, approcha de la commode, plongea les mains dans la cuvette et s'aspergea le visage. Bon sang ! ce qu'un peu d'eau pouvait faire du bien, dans certaines circonstances !

Avant de monter se coucher, il avait pris un rapide repas avec Nicci et Cara. Le ragoût d'agneau qu'ils avaient dégusté dans la petite salle à manger était des plus convenables. Jamila, la gérante engagée par Ishaq – une autre « associée » –, avait été priée de traiter royalement ces trois clients-là. Du coup, elle leur avait proposé de cuisiner tout ce qu'ils voudraient. Richard n'avait pas voulu la déranger plus que de raison. De plus, le reste de ragoût serait vite réchauffé, faisant gagner du temps aux trois voyageurs, qui avaient hâte d'aller s'allonger.

Jamila avait été déçue de ne pas pouvoir faire profiter le seigneur Rahl de ses talents culinaires. Avec ce qu'il avait dû ingurgiter ces derniers jours, le ragoût accompagné de pain frais et de beurre onctueux avait eu des allures de festin. Malgré ses soucis, Richard l'avait vraiment apprécié, et il regrettait de ne pas avoir eu l'esprit plus ouvert à la gastronomie, car Jamila était vraiment un cordon-

bleu.

Conscient que Cara et Nicci avaient autant besoin de repos que lui, Richard avait insisté pour qu'elles prennent chacune une chambre. Comme il s'en doutait, toutes les deux auraient préféré partager la sienne afin de veiller sur lui. Refusant qu'elles passent la nuit à monter la garde au pied de son lit et devant sa porte, il avait tenu un long discours sur la sécurité qu'offrait l'auberge. Avec le nombre d'hommes qui patrouillaient un peu partout, que pouvait-il risquer au premier étage ?

Reconnaissant qu'elles redeviendraient plus utiles une fois reposées, les deux femmes s'étaient rendues à ses raisons, mais pas de gaieté de cœur.

Quand on pouvait se payer le luxe de ne pas monter la garde, avait martelé Richard, il fallait en profiter, parce que de pareilles occasions ne se présentaient pas souvent.

Victor avait promis de passer dire au revoir au Sourcier et à la Mord-Sith un peu avant l'aube. À en croire Ishaq, les chevaux seraient depuis longtemps dans des stalles de l'écurie, attendant leurs maîtres avec impatience. Les deux révolutionnaires étaient navrés que Richard s'en aille, mais ils comprenaient ses motivations. Aucun d'eux ne lui avait demandé où il allait, sans doute parce qu'ils étaient un peu gênés de parler d'une femme qu'ils soupçonnaient de ne pas exister. Chaque fois qu'il évoquait son épouse en public, Richard sentait la gêne croissante de ses interlocuteurs.

La grande fenêtre de la chambre offrait une vue saisissante sur Bravoure, qui se dressait au pied de la colline. En baissant au maximum sa lampe, le Sourcier pouvait aisément distinguer la grande statue de marbre éclairée par un cercle de torches fixées dans de grands supports en fer.

Un an plus tôt, sur cette colline, Richard avait souvent contemplé de haut le palais de Jagang en cours de construction. Comme le monde avait changé, depuis… Parfois, le Sourcier se demandait s'il n'avait pas basculé dans un autre univers où toutes les lois et les règles étaient différentes.

À moins qu'il soit en train de perdre la raison, comme le pensaient les gens !

De sa chambre du rez-de-chaussée, Nicci ne pouvait probablement pas voir la statue. Cara, en revanche, devait pouvoir l'admirer tout son saoul.

Profitait-elle de cette possibilité ? Et si c'était le cas, que pensait-elle de la sculpture ?

Comment la Mord-Sith pouvait-elle avoir oublié ce que Bravoure représentait pour lui… et pour Kahlan ? Mais elle avait peut-être aussi le sentiment de mener la vie de quelqu'un d'autre… ou de devenir

cinglée.

Une question demeurait, de plus en plus obsédante : que s'était-il produit pour que tout le monde ait oublié Kahlan ? Jusqu'à son arrivée en ville, Richard avait entretenu le fragile espoir que les habitants d'Altur'Rang se souviendraient d'elle. Au fond, il était possible que seule la mémoire des gens physiquement proches de Kahlan le fameux jour ait été affectée.

Cette espérance avait rejoint au rebut toutes celles que Richard avait dû abandonner sur son chemin. Quelle que fût sa cause, le problème se posait à très grande échelle…

Le Sourcier s'appuya d'une main à la commode, inclina la tête en arrière et ferma les yeux un moment. Son cou et son dos étaient en compote à cause du lourd paquetage et ses mollets devaient être durs comme du bois, après une si longue marche.

Pendant qu'ils avançaient, Richard et ses deux compagnes avaient à peine échangé dix mots, tant la randonnée forcée leur demandait d'efforts et de concentration. Ce soir, ne pas être obligé de marcher était une fête pour le petit-fils de Zedd. Mais quand il fermait les yeux, d'interminables forêts verdoyantes défilaient dans sa tête. Lorsqu'il avait les paupières baissées, il aurait juré que ses pieds continuaient à fouler le sol humide de la forêt.

Tout en bâillant à s'en décrocher la mâchoire, le Sourcier retira son baudrier et posa l'Épée de Vérité contre une chaise. Puis il enleva sa chemise et la jeta sur le lit. Il aurait été judicieux de laver une partie de ses vêtements, mais ce soir, le seigneur Rahl était bien trop fatigué pour ça. Après ses ablutions vespérales, il avait bien l'intention de s'endormir comme une masse.

Tout en se débarbouillant avec un morceau de tissu trempé dans l'eau savonneuse, Richard revint se camper devant la fenêtre. À part le chant des cigales, la nuit était d'un calme surnaturel. Mais ce n'était pas ça qui intéressait l'occupant de la chambre. Alors qu'il admirait de nouveau Bravoure, sa ressemblance avec Kahlan – ou plutôt, avec les qualités physiques et morales qui en faisaient un être exceptionnel – l'émut au point que des larmes lui montèrent aux yeux.

Il dut faire un effort pour ne pas penser aux horreurs qu'affrontait peut-être sa bien-aimée. Quand il se laissait aller à l'imaginer en train de souffrir, sa respiration se bloquait, comme lorsqu'il avait un carreau fiché dans la poitrine.

Pour se calmer, il se remémora le sourire de Kahlan. Puis il rêva tout éveillé à ses yeux verts, à ses bras tendres et chauds, aux petits soupirs qu'elle poussait lorsqu'il l'embrassait.

Bon sang ! il devait la trouver !

Il plongea le morceau de tissu dans la bassine, l'essora, vit l'eau se

troubler un peu et s'aperçut que ses mains tremblaient.

Il fallait qu'il retrouve Kahlan !

Pour essayer de penser quelques instants à autre chose, le Sourcier baissa les yeux sur la cuvette. Puis il regarda autour de lui et trouva que la chambre, bien que petite, était correctement équipée et décorée. La literie semblait également de qualité, un bon point de plus. Décidément, Ishaq avait fait de l'excellent travail, comme toujours…

Soudain, l'eau de la cuvette trembla légèrement, comme si une impossible brise était venue la caresser.

Richard se pétrifia, le regard braqué sur l'eau.

Brusquement, la surface jusque-là plane se hérissa de crêtes symétriques – on eût presque dit la fourrure dressée d'un chat pris de folie furieuse.

Puis le bâtiment tout entier trembla sur ses fondations comme si un projectile géant venait de le percuter. Une des vitres de la fenêtre se fissura et explosa. Dans le même temps, à l'autre bout du bâtiment, du bois se brisa avec un bruit sourd.

Richard tenta en vain d'identifier ce son.

Il supposa qu'un grand arbre s'était écroulé quelque part, mais se souvint très vite qu'il n'y en avait pas dans les environs.

Le son se répéta, plus fort, cette fois. Et plus proche.

Le bâtiment trembla, à croire qu'une main géante le secouait. Richard leva les yeux comme s'il redoutait que le plafond s'écroule.

Une troisième onde de choc fit de nouveau vibrer l'auberge. Le bruit évoquait toujours celui du bois brisé, mais là, on eût cru que la branche ou le tronc criaient de douleur tandis qu'on les cassait en deux.

Le phénomène se reproduisit, toujours plus puissant et plus proche.

Richard s'accroupit et posa une main sur le sol pour assurer son équilibre tandis que le plancher tanguait comme le pont d'un bateau.

La dévastation qui avait commencé à l'autre bout de l'auberge approchait à toute allure.

Le vacarme devenait infernal.

Du bois se brisa encore et le bâtiment fut secoué comme par un tremblement de terre. L'eau déborda de la cuvette et les craquements sinistres devinrent un concert ininterrompu.

Soudain, la cloison qui séparait la chambre de Richard de celle de Cara explosa dans un nuage de poussière, de sciure et d'échardes de bois.

Une grande silhouette noire, presque de la largeur de la pièce, franchit l'ouverture dans un tourbillon de débris et de gravats.

L'onde de choc arracha la porte de ses gonds et désintégra les meneaux de la fenêtre et sa seule vitre encore intacte.

De gros éclats de bois volèrent dans les airs. L'un vint pulvériser la chaise contre laquelle reposait l'arme de Richard. Un autre se ficha dans le mur du fond.

L'Épée de Vérité tomba sur le sol et glissa hors de portée de son détenteur.

La jambe percutée par un des débris volants, le Sourcier dut s'appuyer sur un genou pour ne pas perdre l'équilibre.

Les ténèbres mouvantes propulsaient des débris devant elles, occultaient inexorablement la lumière et plongeaient la scène de cauchemar dans une pénombre surnaturelle.

Le sang de Richard se glaça dans ses veines.

Lorsqu'il réussit à se relever au prix d'un formidable effort, il vit son souffle se transformer en buée devant lui.

Comme si elles étaient l'incarnation de la mort en personne, les ténèbres bondirent sur lui.

Lorsqu'il prit une grande inspiration, Richard eut l'impression que l'air glacé lui déchiquetait les poumons comme s'il avait inhalé des milliers de minuscules aiguilles. Le choc lui coupa un moment le souffle.

Il marchait sur une corde raide et il suffirait d'un rien pour qu'il bascule d'un côté ou de l'autre.

À sa droite dame la mort, à sa gauche princesse la vie ! Et tout tiendrait à un rien…

Mobilisant toutes ses forces, il sauta vers la fenêtre comme s'il voulait plonger dans un trou d'eau, au milieu d'un étang gelé. Quand il frôla la masse informe d'obscurité, le froid qui s'en dégageait était si intense qu'il lui brûla la peau.

Alors qu'il franchissait la fenêtre, apparemment promis à une chute très dangereuse, il parvint à s'accrocher de la main gauche au cadre en bois. Il le serra comme une planche de salut et crut que son épaule ne résisterait pas quand son « vol » fut brutalement interrompu. Freiné alors qu'il filait vers le bas à une vitesse folle, il alla percuter la façade de l'auberge. Le souffle coupé par la violence de l'impact, il resta suspendu dans le vide par une main.

L'air humide, après le grand « bol » d'échardes de glace, se révéla particulièrement difficile à inspirer. Alors qu'il haletait, Richard aperçut dans le lointain la statue éclairée par un cercle de torches. La tête levée vers le ciel, les poings sur les hanches et le dos arqué, Bravoure était l'image même de la résistance obstinée à toutes les forces maléfiques.

La voir aida Richard à recouvrer son souffle. Face à tant de courage, on se sentait pousser des ailes !

Deux appendices dont il aurait eu bien besoin, dans sa situation. Du bout des pieds, il chercha des prises… et n'en trouva pas.

L'auberge étant construite à flanc de colline, le gouffre, de ce côté-ci, était largement assez vertigineux pour qu'il se brise le cou.

Cela dit, son épaule semblait sur le point de se déchirer comme une banale feuille de parchemin. Il devait agir, mais se lâcher ne lui disait rien, car il aurait au minimum les deux jambes cassées après un atterrissage sans douceur.

Un son terrifiant retentit dans la chambre que Richard venait de quitter d'une manière si peu conventionnelle. Tous les nerfs vrillés par ce bruit ignoble, le Sourcier eut soudain peur que le voile qui séparait le royaume des morts du monde des vivants se soit finalement déchiré pour céder le passage au Gardien.

Le son, qui était peut-être un hurlement, tout compte fait, s'acheva sur une note étranglée qui semblait sortir de la gorge même de la haine. Comme si ce sentiment dévastateur avait pu venir au monde et s'y faire chair.

Richard faillit lâcher l'encadrement de la fenêtre. La chute valait sans doute mieux que d'affronter le monstre noir qui sortait à présent de la chambre.

Une masse informe et sans réelle substance suintait de la fenêtre comme une humeur visqueuse empoisonnée.

Même si la créature, telle qu'elle se présentait, était impossible à identifier, Richard comprit qu'il s'agissait d'un fléau comparable à la mort en personne. Une force destructrice que rien d'humain ne pouvait arrêter.

Mais alors qu'elle arrivait à l'air libre, la masse ténébreuse se divisa en des milliers de petites silhouettes floues qui s'éparpillèrent dans toutes les directions.

L'obscurité maléfique disparut, avalée par une nuit sans étoiles encore plus sombre qu'elle.

Pas dupe de la manœuvre, Richard serra les dents, certain que la créature allait bientôt se reconstituer devant lui et le déchiqueter.

Un silence surnaturel régnait sur la colline. Même les cigales s'étaient tues.

Richard vivait ses dernières secondes, il en était sûr. Un si long chemin, pour finir ainsi, presque ridiculement…

Tout à coup, les cigales recommencèrent à chanter.

— Seigneur Rahl, cria un homme, en bas, tenez bon !

Portant un chapeau à bord étroit semblable à celui d'Ishaq, le type était en train de contourner le bâtiment pour atteindre la porte d'entrée. Hélas, Richard doutait de pouvoir rester suspendu ainsi jusqu'à ce que quelqu'un arrive pour l'aider.

Grognant de douleur, il parvint à se retourner, à lancer vers le haut son bras libre et à fermer les doigts sur le rebord de la fenêtre. Dès qu'elle fut un peu soulagée de sa charge, son épaule gauche lui fit

moins mal, un signe qu'il trouva encourageant.

Il se hissa jusqu'à la fenêtre et commençait d'y passer le haut du corps lorsque des gens entrèrent dans la chambre. La lanterne ayant disparu – probablement sous une montagne de gravats –, le Sourcier ne reconnut pas les sauveteurs.

Trébuchant sur les débris, ces braves gens parvinrent quand même à gagner la fenêtre. Des mains puissantes se glissèrent sous les aisselles de Richard et l'aidèrent à s'arracher au vide. D'autres mains le saisirent par le ceinturon pour contribuer au processus.

Quand il fut à l'intérieur et de nouveau sur ses deux jambes, Richard vacilla un peu. Après un tel choc, il n'était pas facile de tenir debout dans une pièce obscure.

— Vous l'avez vue ? demanda-t-il, le souffle encore très court. Avez-vous vu la créature qui est sortie par la fenêtre ?

Alors que leurs compagnons toussotaient, la gorge irritée par la poussière, quelques hommes répondirent qu'ils n'avaient rien vu du tout.

Trois sauveteurs arrivèrent avec des lanternes qui permirent à Richard de mesurer l'ampleur des dégâts.

La chambre n'était plus qu'un champ de débris et de gravats.

Profitant de la lumière, le Sourcier examina le trou rond, dans le mur de séparation entre sa chambre et celle de Cara. L'orientation des étais de bois brisés indiquait clairement d'où venait l'intrus. Pour Richard, ce n'était pas une surprise, juste une confirmation. En revanche, la taille de l'orifice avait de quoi surprendre, puisqu'il occupait presque toute la surface du mur. Si elle était si grosse, comment la créature avait-elle pu passer par la fenêtre ?

Dès qu'il eut repéré son arme, le Sourcier alla la récupérer et la posa contre le mur encore intact, du côté fenêtre de la pièce. S'il avait besoin de l'épée, c'était le meilleur endroit possible.

Mais que pouvait une lame, même magique, contre des ténèbres mouvantes ?

Regardant autour de lui, Richard constata que tous ses sauveteurs étaient comme lui couverts d'une poussière blanche. On eût dit une assemblée de fantômes, au cœur d'une nuit sans lune. N'était qu'un de ces spectres, en l'occurrence lui, saignait d'une multitude de coupures plus ou moins larges et profondes.

Craignant qu'il y ait eu d'autres victimes, Richard prit sa lanterne à un sauveteur et approcha de la cloison démolie. Ce qu'il découvrit ne le surprit pas vraiment, puisqu'il avait entendu le bruit correspondant au phénomène.

Jusqu'au fond du bâtiment, toutes les cloisons étaient aux trois quarts détruites. Bien entendu, le trou était chaque fois identique au premier qu'avait vu Richard. Tout au bout de l'auberge, le mur

porteur lui aussi avait été pulvérisé.

Sous le regard des hommes stupéfiés par ce qui venait d'arriver, Richard avança d'un pas hésitant – avec tous ces débris, on risquait de se tordre une cheville à chaque enjambée – et repéra enfin Cara, debout au milieu de sa chambre, le regard braqué sur l'enfilade de cloisons éventrées. Tournant le dos à son seigneur, la Mord-Sith était en position défensive, la main droite serrant son Agiel.

Une flamme magique dansant au-dessus de sa paume, Nicci entra dans la chambre du Sourcier.

— Richard, ça va ? cria-t-elle.

— Je crois… Si mon épaule consent à rester accrochée à moi, je m'en serai sorti à bon compte.

Non sans égrener à voix basse un chapelet de jurons, car elle aussi trébuchait sans cesse, Nicci rejoignit son ami assez rapidement.

— Une idée de ce qui s'est passé ? demanda un homme.

— Pas vraiment…, éluda Richard. Il y a des blessés ?

Les sauveteurs se regardèrent, puis deux ou trois annoncèrent que tout le monde semblait être là. Et par bonheur, les autres chambres de l'étage étaient vides, cette nuit-là.

— Cara, demanda Richard, tu vas bien aussi ?

La Mord-Sith ne répondit pas et ne bougea pas d'un pouce.

Très inquiet, Richard avança plus vite. Pour limiter les risques de chute, il se retint aux poutres désormais apparentes du plafond.

Cette chambre était tout aussi dévastée que la sienne – voire plus, puisque les deux cloisons avaient quasiment disparu. Les vitres de la fenêtre étaient brisées, mais la porte, ici, tenait encore en place par quelques gonds.

Cara était debout face au centre des deux orifices – l'œil du cyclone –, un peu plus près de la cloison de la chambre du Sourcier. Comme toujours, elle avait eu le réflexe de protéger son seigneur.

À première vue, son uniforme en cuir l'avait préservée des coupures.

Quand Nicci arriva près de Richard, elle se retint à son bras afin de recouvrer son équilibre.

— Cara ? demanda-t-elle en levant le bras pour que sa flamme de paume éclaire le visage de la Mord-Sith.

Richard fit de même avec sa lanterne.

Les yeux écarquillés, Cara regardait dans le lointain un spectacle qu'elle était la seule à voir. Des larmes avaient laissé des sillons sur ses joues couvertes de poussière et elle tremblait de tous ses membres – assez doucement pour qu'on ne le remarque pas de loin.

Richard posa une main sur le poignet de sa protectrice et la retira comme s'il s'était brûlé.

La peau de la Mord-Sith était glacée.

— Cara ? Tu nous entends ?

Nicci tapota l'épaule de la Mord-Sith et recula, choquée.

— Elle… elle est dure comme du marbre…

Cara ne broncha pas, comme si elle s'était pour de bon transformée en statue. À la lumière de sa flamme de paume, Nicci crut voir que la Mord-Sith avait la peau bleue, comme si elle était cyanosée. Mais avec toute cette poussière blanche, c'était difficile à dire…

Richard passa un bras autour de la taille de Cara et eut l'impression d'enlacer un bloc de glace. D'instinct, il l'aurait lâchée, mais il refusa de s'autoriser cette trahison. Cela dit, avec son épaule douloureuse, il ne pensait pas pouvoir soulever seul son amie pour la porter ailleurs.

— Quelqu'un peut m'aider ? demanda-t-il en tournant la tête vers ses sauveteurs.

Des hommes approchèrent, soulevant un nouveau nuage de poussière blanche. Comme ils avaient des lanternes, Nicci éteignit sa flamme de paume.

Puis elle saisit le visage de Cara entre ses mains…

… Et recula en criant de terreur. Alors qu'elle se prenait les pieds dans les gravats, Richard la retint par un bras, l'empêchant de s'étaler de tout son long.

— Par les esprits du bien…, souffla l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Que se passe-t-il ? demanda Richard.

— Elle agonise…, dit Nicci, le souffle court comme si elle venait de recevoir un coup de poing dans le ventre.

— Sortons-la d'ici ! lança le Sourcier.

— Oui ! En bas, dans ma chambre !

Sans réfléchir, Richard voulut soulever Cara de terre. Le voyant grimacer de douleur, deux hommes vinrent l'aider.

— Créateur bien-aimé ! s'écria l'un d'eux, elle est pétrifiée et glacée comme le cœur du Gardien.

— Allons, grogna Richard, aidez-moi à la porter dans l'escalier.

À trois, l'opération ne fut pas trop compliquée. D'un coup de pied, un des sauveteurs fit sauter la porte de ses gonds, facilitant la tâche à ses compagnons.

Dans l'escalier étroit, Richard se chargea de tenir Cara par les épaules et les deux hommes s'occupèrent de ses jambes. En bas, Nicci guida le petit groupe jusqu'à sa chambre et demanda qu'on dépose la Mord-Sith sur le lit. Dès que ce fut fait, elle l'enveloppa dans toutes les couvertures disponibles.

Les beaux yeux bleus de Cara regardaient toujours le vide fixement. De temps en temps, une larme perlait à ses paupières et elle n'avait pas cessé de trembler.

Richard tenta d'ouvrir les doigts de sa protectrice afin qu'elle lâche son Agiel. Comme il ne réussit pas, il serra les dents pour encaisser la douleur et tira sur l'arme magique jusqu'à ce qu'elle pende librement au bout de sa chaîne d'argent.

— Si vous alliez tous attendre dehors ? dit calmement Nicci. J'ai besoin de temps et de tranquillité pour déterminer ce que je dois faire…

Les hommes sortirent, annonçant qu'ils allaient monter la garde devant l'auberge ou patrouiller autour.

— Si cette… créature… revient, dit Richard, n'essayez pas de l'arrêter. Venez me chercher !

— Quelle créature, seigneur Rahl ? demanda un des hommes. Que sommes-nous censés guetter ?

— Je n'en sais trop rien… Je n'ai vu qu'une ombre immense, au moment de l'intrusion, puis après, quand cette entité est sortie par la fenêtre.

— Si ce « monstre » a dû forer un trou pareil dans la cloison, comment a-t-il pu passer par la fenêtre ? demanda l'homme.

— Je donnerais cher pour le savoir, avoua Richard. Je n'ai pas eu le temps de bien regarder cette chose.

Le sauveteur leva les yeux, comme s'il pouvait voir le désastre à travers le plafond.

— Nous ouvrirons l'œil et le bon, dit-il. Vous pouvez en être certain !

À cet instant, Richard se souvint qu'il avait laissé son arme dans la chambre ravagée. Il n'aimait pas être sans son épée, mais quitter le chevet de Cara lui déplaisait au plus haut point…

Quand le dernier homme fut sorti, Nicci s'assit au bord du lit et posa une main sur le front de Cara.

Richard vint s'agenouiller près de son amie.

— Où est le problème, selon toi ?

— Je n'en sais rien…

— Mais tu peux l'aider à se remettre ?

Nicci prit un long moment avant de répondre :

— Je l'ignore… Bien sûr, je ferai tout mon possible.

Richard prit la main toujours glacée et tremblante de Cara.

— On ne pourrait pas lui fermer les yeux ? Elle n'a plus battu des paupières depuis que nous l'avons retrouvée…

— Bonne idée… Je crois que c'est la poussière qui la fait pleurer.

Nicci ferma délicatement les yeux de la Mord-Sith. Pour une raison qui le dépassait, Richard fut soulagé que sa protectrice ne regarde plus dans le vide.

Nicci reposa une main sur le front de la Mord-Sith et lui plaqua l'autre sur la poitrine. Tandis qu'elle examinait sa patiente, Richard

alla verser de l'eau dans la cuvette dont toutes les chambres étaient équipées puis il revint avec un morceau de tissu imbibé d'eau.

Il lava le visage de Cara et dépoussiéra tant bien que mal ses cheveux.

Les joues de la Mord-Sith étaient froides comme la mort.

Comment pouvait-elle être gelée ainsi par un temps chaud et humide ?

Soudain, le Sourcier se souvint : au moment où la créature noire était entrée dans sa chambre, l'air était devenu tout d'un coup glacial. Et il avait frissonné de froid lorsqu'il était passé tout près du monstre.

— Tu ne sais vraiment pas ce qu'elle a ? demanda-t-il à Nicci.

Les mains sur les tempes de la Mord-Sith, l'ancienne Maîtresse de la Mort secoua distraitement la tête.

— Rien à me dire non plus sur la créature qui traverse les murs ?

— Pardon ?

— Qui nous a attaqués ? Quel monstre a joué les passe-murailles ?

Nicci parut agacée par ces questions.

— Richard, va attendre dehors, je t'en prie !

— Je préférerais rester près de Cara…

Nicci saisit le poignet du Sourcier et lui souleva doucement la main afin qu'il lâche celle de la Mord-Sith.

— Tu me déconcentres… S'il te plaît, laisse-moi agir seule. Ce sera plus facile si tu ne me regardes pas…

Se sentir surnuméraire déplut à Richard, mais il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Si ça peut aider Cara…

— Ça l'aidera, crois-moi…

Richard se leva mais ne sortit pas tout de suite.

— Dehors…, murmura Nicci tout en glissant une main sous le dos de Cara.

— La créature sombre était froide, dit Richard.

— Froide ?

— Tellement que mon souffle se transformait en nuage de buée. Lorsque je l'ai frôlée, j'ai frissonné comme en plein hiver.

— Merci pour l'information… Dès que ce sera possible, je viendrai te donner de ses nouvelles. C'est juré !

Peu habitué à se sentir impuissant, Richard resta un moment debout sur le seuil de la pièce. La poitrine de Cara se soulevait à peine, comme si sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Nicci lutterait jusqu'au bout, mais rien ne disait qu'elle triompherait.

Richard avait l'affreuse intuition de savoir ce qui était arrivé à Cara. Si absurde que ça puisse paraître, il craignait qu'elle ait été

touchée par la mort elle-même.

Chapitre 17

Après avoir récupéré son sac et son épée, Richard se nettoya sommairement puis il changea de chemise et enfila son baudrier.

Il ignorait la nature du monstre qui avait dévasté l'auberge, mais la logique lui soufflait qu'il était la cible de l'attaque. Même si une lame ne pouvait sûrement rien contre une telle créature, avoir la sienne à portée de la main le rassurait.

Dehors, la nuit était chaude et tranquille. Voyant sortir le Sourcier, un des hommes qui montaient la garde s'approcha de lui.

— Comment va maîtresse Cara ?

— Impossible de se prononcer pour le moment… Elle est toujours vivante, c'est déjà ça…

Le type acquiesça.

Richard reconnut le chapeau que portait cette sentinelle.

— C'est toi qui m'as vu quand je m'accrochais à la fenêtre ?

— Oui, seigneur.

— As-tu aperçu la créature qui nous a attaqués ?

— Hélas, non… J'ai entendu du bruit, levé les yeux et vu que vous étiez en mauvaise posture. J'ai eu peur que vous tombiez. Sinon, je n'ai rien remarqué d'autre.

— Pas de masse sombre qui sortait par la fenêtre ?

L'homme croisa les mains dans son dos et prit le temps de réfléchir.

— Non… Enfin, j'ai peut-être aperçu une ombre, mais je ne pourrais pas le jurer. Je voulais surtout arriver là-haut avant que vous tombiez !

Richard remercia l'homme puis marcha un moment sans vraiment savoir où il comptait aller. Il avait l'impression que son esprit embrumé produisait des pensées plus obscures encore que la nuit. Son univers s'écroulait et les gens qu'il aimait le lâchaient les uns après les autres. Jamais il ne s'était senti si impuissant.

La lune ne se montrait toujours pas et des nuages dissimulaient les étoiles. Par bonheur, les lumières de la cité, en contrebas, suffisaient à éclairer le chemin qui serpentait sur le flanc de la colline.

Ne rien pouvoir pour Cara était un fardeau accablant. Chaque fois qu'il avait eu besoin d'aide, elle ne lui avait jamais fait défaut. Et voilà que l'impensable venait de se produire : Cara s'était trouvée face à un adversaire trop fort pour elle !

S’arrêtant au bord du chemin, Richard contempla un moment la statue qui se dressait dans le lointain. Les supports de torche en fer étaient l’œuvre de Victor. Fascinée par tout le processus, Kahlan avait passé une journée à regarder le forgeron travailler le métal chauffé à blanc. Fait exceptionnel, Victor n’avait pas fait la tête une seule fois, ce jour-là. Faisant montre d’une patience atypique, il avait répondu en détail à toutes les questions de la femme du Sourcier.

Kahlan s’était aussi intéressée à la reproduction géante de Bravoure, mais en émettant quelques réserves, car elle n’aimait pas trop être exposée ainsi à la vue de tous. Le travail terminé, lorsqu’on lui avait enfin rendu l’original en noyer, elle l’avait serré contre son cœur comme une petite fille qui retrouve sa poupée favorite. Tandis qu’elle caressait les plis de la robe si délicatement sculptée, elle avait plongé ses magnifiques yeux verts dans ceux de son mari…

Aujourd’hui, personne ne croyait Richard quand il parlait de Kahlan. Du coup, il se sentait plus seul et… isolé… que jamais dans sa vie.

Il n’avait aucune expérience d’une situation pareille. Des gens qu’il aimait et qui le lui rendaient bien étaient persuadés qu’il leur parlait d’une femme imaginaire. Ils pensaient qu’il avait perdu le contact avec la réalité, et cette situation avait quelque chose de terrifiant.

Mais ce n’était rien à côté de son inquiétude pour Kahlan.

Il devait aller à son secours, bien sûr, mais par où commencer ses recherches ? Même s’il était contraint d’avancer à l’aveuglette, il fallait s’y résoudre. L’ennui, c’était de ne même pas avoir l’esquisse d’un plan ou d’une feuille de route.

Après un long moment, Richard retourna à l’auberge. Devant l’entrée, Jamila jouait frénétiquement du balai.

— Vous devrez payer pour tout ça ! lança-t-elle en apercevant le Sourcier.

— Pardon ? Je n’ai rien fait…

— C’est votre faute !

— Vous dites ? J’étais dans ma chambre, j’ignore qui l’a dévastée, et j’ai failli y laisser ma peau.

— À l’étage, il n’y avait que vous et la femme en cuir. Les chambres étaient en parfait état quand vous y êtes entrés. À présent, elles sont en ruine. Les réparations coûteront une fortune, croyez-moi !

— Je n’ai pas dévasté l’auberge, donc je ne vois pas pourquoi je devrais payer.

— Vous êtes responsable – y compris de la perte de chiffre d’affaires pendant les travaux à venir.

Cette femme venait d’exiger de l’argent avant même de s’être renseignée sur l’état de santé de Cara…

— J’autoriserai Ishaq à déduire ces sommes de ce qu’il me doit, dit

Richard en foudroyant l'aubergiste du regard. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser…

Il écarta la douteuse collaboratrice de son ami Ishaq et s'engagea dans le couloir obscur.

Avant de retourner à son balai, Jamila marmonna quelques amabilités bien senties à l'intention de son client.

Ne sachant où attendre, Richard entreprit de faire les cent pas dans le couloir. Au bout d'un moment, l'aubergiste s'en alla nettoyer ailleurs et lui ficha enfin la paix. Las de marcher, il s'assit alors à même le sol, le dos contre la porte de la chambre qui faisait face à celle de Nicci.

Richard aurait voulu voir Cara. Puisque ça lui était interdit, il était totalement désœuvré.

Les jambes pliées et le menton reposant sur les genoux, il repensa au discours hargneux de Jamila. En un sens, elle avait raison. Le monstre était venu pour lui…

S'il n'avait pas été là, rien ne serait arrivé. Si quelqu'un avait été blessé ou tué, ç'aurait été à lui d'en porter la responsabilité. D'ailleurs, ce qui arrivait à Cara était entièrement sa faute…

Sentant qu'il s'engageait sur une pente savonneuse, le Sourcier se rappela qu'il y avait de *véritables* coupables. Jagang et ses fidèles étaient à blâmer. La créature sombre sortait de l'imagination perverse de l'empereur. Richard était la cible des sorciers et des magiciennes de l'Ordre, et Cara avait eu la malchance d'être au mauvais endroit au mauvais moment. Comme toujours, elle avait tenté de protéger son seigneur, et maintenant, elle en payait le prix.

Mais lorsqu'il repensait aux hommes de Victor massacrés quelques jours plus tôt par la même bête – selon toute probabilité – le Sourcier sentait de nouveau le poids de la culpabilité peser sur ses épaules.

Bizarrement, la créature sombre ne lui avait pas fait de mal. Elle ne s'en serait pas privée si elle avait pu, ça ne faisait aucun doute, mais elle s'était volatilisée avant d'avoir achevé son sale travail. Pourquoi cette fuite ? Et pourquoi avoir traversé les murs de cette façon ?

Il y avait une question encore plus troublante : puisque le monstre était sorti par la fenêtre, pourquoi n'avait-il pas choisi ce chemin pour entrer ? En agissant ainsi, il aurait sûrement coincé sa proie sans difficultés. L'assassin des hommes de Victor s'était comporté très différemment… Il y en avait une autre preuve : Cara. Car si elle était grièvement blessée, elle n'avait pas été taillée en pièces par son agresseur.

Alors, était-ce vraiment le même ? Jagang avait pu créer plus d'une abomination destinée à abattre son pire ennemi. Si les Sœurs de l'Obscurité avaient donné naissance à un régiment de monstres…

Les implications de cette hypothèse étaient terrifiantes, d'autant

plus que…

Richard sursauta, leva les yeux et reconnut Nicci, qui venait de le secouer par l'épaule. En réfléchissant, il s'était endormi…

— Quelle heure est-il ? (Il se frotta les yeux.) Combien de temps ai-je… ?

— Quelques heures… Nous sommes au milieu de la nuit…

Richard se releva péniblement.

— Cara va bien ? Tu as réussi à la soigner ?

Nicci dévisagea longuement le Sourcier, qui eut l'impression de se noyer dans le regard plein de sagesse de son amie.

— Richard… C'est dur à dire, mais je l'ai perdue…

— Perdue ? Qu'est-ce que ça signifie ? Je…

— Tu devrais venir la voir tant qu'elle est encore avec nous… (Nicci posa une main sur le bras du Sourcier.) Il ne faut pas perdre de temps…

— Bon sang ! que racontes-tu, à la fin ?

— Richard, j'ai perdu ma patiente… Ou plutôt, je vais la perdre. Cara ne s'en sortira pas. Elle ne passera pas la nuit…

Le Sourcier tenta de reculer loin de la magicienne, mais il percuta un mur.

— Pourquoi ? Que lui est-il arrivé ?

— Je ne suis pas certaine… Elle a été touchée par une entité qui a… instillé… la mort en elle. Je ne peux pas en dire plus, parce que j'ignore de quoi elle meurt. Tout ce que je sais, c'est que son corps ne se défend plus contre la fin. Sa vie me glisse entre les doigts minute après minute.

— Cara est forte ! Elle va combattre, et…

— Non, Richard, elle n'est plus en état de le faire. Je refuse de te donner de faux espoirs. Elle agonise et j'ai peur qu'elle ait *envie* de mourir.

— Quoi ? Que dis-tu là ? C'est absurde ! Elle n'a aucune raison de vouloir mourir.

— Tu n'as pas le droit de dire ça, Richard. Sais-tu ce qu'elle endure ? Connais-tu ses motivations ? La souffrance est sans doute trop forte, même pour elle. Elle veut peut-être y mettre un terme à n'importe quel prix.

— Non, même si elle ne tenait plus à la vie, Cara s'y accrocherait afin de continuer à me protéger !

Nicci serra gentiment le bras de son ami.

— Tu as peut-être raison…

Depuis toujours, Richard détestait qu'on cherche à le consoler au lieu de faire face aux problèmes qu'il soulevait.

— Nicci, tu peux la sauver. Après tout, ça fait partie de tes pouvoirs de magicienne.

— Viens donc la voir avant que…

— Tu dois agir ! Il le faut !

Nicci s'enroula les bras autour du torse comme si elle mourait de froid. Des larmes aux yeux, elle détourna la tête pour ne plus croiser le regard de Richard.

— Crois-moi, j'ai essayé tout ce qui était en mon pouvoir… Elle n'est plus sensible à ma magie. La mort s'est déjà emparée de son esprit, et je ne peux pas l'atteindre dans de si lointaines contrées. Elle respire à peine, son cœur bat très lentement, et tout son corps se prépare au départ.

» Je ne suis même plus sûre qu'elle est vivante au sens où nous l'entendons d'habitude… Elle ne tient plus à l'existence que par un fil qui se brisera bientôt…

— Mais c'est impossible…

Richard ne trouva rien d'autre à dire pour exprimer le chagrin qui l'envahissait insidieusement.

— S'il te plaît, viens la voir une dernière fois… Tant que c'est encore possible, dis-lui les mots que te dictera ton cœur. Si tu ne le fais pas, tu ne te le pardonneras jamais.

Comme un automate, Richard se laissa guider par Nicci, qui le fit entrer dans la chambre.

Tout ça était absurde ! Invraisemblable ! Cara ne pouvait pas mourir. Autant dire que le soleil s'éteindrait demain !

Cara était son amie. Quelqu'un qui ne devait tout simplement pas mourir.

Chapitre 18

La chiche lueur de deux lampes ne parvenait pas à percer la pénombre qui régnait dans la pièce.

La première lampe, plus petite que l'autre, était posée sur une table, dans un coin, comme si elle avait voulu se faire discrète en présence de la mort. La seconde trônait sur la table de chevet à côté d'un verre d'eau et d'un morceau de tissu humide. Malgré tous ses efforts, elle ne réussissait pas à tenir l'obscurité à l'écart du lit où Cara reposait sous plusieurs couvertures. Les mains croisées sur le ventre, au-dessus des couvertures, la Mord-Sith ne bougeait pas davantage qu'une statue.

Cara ne se ressemblait plus, avec ce visage au teint de cire qui évoquait déjà celui d'un cadavre. Même la lumière jaune de la lampe ne parvenait pas à conférer à sa peau un semblant de vie…

La poitrine de la moribonde se soulevait à peine. Une boule dans la gorge, Richard avait lui aussi du mal à respirer et ses genoux tremblaient. S'il ne s'était pas retenu, il se serait penché sur son amie pour la secouer, la réveiller, l'arracher au cauchemar qui l'entraînait dans les abysses…

Nicci se pencha, caressa la joue de Cara puis posa les doigts sur sa carotide.

La Mord-Sith ne tremblait plus, mais ce n'était pas du tout un bon signe, comprit Richard.

— Elle est… Est-ce que… ? balbutia-t-il.

— Non, elle respire encore… Mais ses fonctions vitales sont de plus en plus ralenties.

— Tu sais, parvint à souffler Richard, Cara est très liée à un homme…

— Vraiment ?

— Les gens croient que les Mord-Sith ne peuvent pas aimer. C'est absurde, bien entendu. Cara aime un militaire… Le général Meiffert. Benjamin lui rend ses sentiments…

— Tu le connais ?

— Oui… Un type bien. (Richard regarda un moment la tresse blonde qui reposait sur l'épaule de Cara, au-dessus des couvertures.) Je ne l'ai plus vu depuis une éternité. Il commande l'armée d'harane.

— Et Cara t'a confié qu'elle l'aimait ? demanda Nicci, sceptique.

Richard secoua la tête. Les yeux rivés sur Cara, il ne parvenait pas à la reconnaître vraiment, comme si elle avait vieilli d'un siècle en

quelques heures.

— Non, c'est Kahlan qui me l'a dit. Cara et elle sont devenues très proches lorsqu'elles combattaient avec l'armée d'harane. Tu sais, à l'époque où j'étais ton prisonnier, en Altur'Rang.

Nicci détourna le regard. Pour se donner une contenance, elle fit mine d'arranger la literie de Cara.

Richard avançant vers le lit, elle alla s'asseoir sur l'unique chaise, histoire de lui laisser un peu plus de place.

Comme s'il n'habitait plus son propre corps, le Sourcier eut le sentiment qu'il se regardait de très haut, comme lorsqu'il étudiait les fourmis, dans sa forêt natale. Dans cet étrange état de dissociation, il se vit se pencher sur le lit, prendre la main de Cara et la presser contre sa joue.

— Esprits du bien, murmura-t-il, ne lui faites pas ça ! Je vous en prie, ne la laissez pas partir ainsi. (Il leva les yeux vers Nicci.) Elle voulait mourir comme une Mord-Sith, en se battant, pas dans un lit !

Nicci eut un pâle sourire.

— Et c'est bien en luttant qu'elle est morte…

Cette phrase qui ressemblait tant à une oraison funèbre fit à Richard l'effet d'une gifle. Il n'était pas question de laisser mourir Cara ! D'abord la disparition de Kahlan, puis ce drame terrible… Non, il fallait se révolter !

Il caressa la joue de sa protectrice et sursauta, car on aurait cru toucher de la chair morte.

— Nicci, tu es une magicienne ! Tu m'as sauvé alors que j'étais à un souffle de la mort… Personne d'autre que toi n'aurait réussi ça, je le sais… Ne peux-tu pas répéter cet exploit pour Cara ?

Nicci se leva et vint se camper près du Sourcier. Lui prenant la main, elle la porta à ses lèvres et il sentit une larme s'écraser sur sa peau.

On eût dit une humble servante implorant le pardon d'un grand roi.

— Je suis navrée, mais il n'y a rien à faire. S'il y avait une solution, tu sais très bien que je tenterais le tout pour le tout. Hélas, c'est au-delà de mes compétences. La fin d'un être humain arrive tôt ou tard. L'heure de Cara a sonné et je ne peux rien y changer.

Richard regarda autour de lui. Le lit de Cara semblait dériver dans un océan d'obscurité que les lampes parvenaient de plus en plus difficilement à percer. On aurait juré que des ombres rôdaient autour de la moribonde.

— Nicci, pourrais-tu me laisser seul avec elle ? Je voudrais que nous soyons tous les deux, elle et moi, au moment où… Ne le prends pas mal, surtout. Je vois les choses comme ça, et…

— Je comprends, ne t'inquiète pas… (Nicci tapota l'épaule de

Richard, prolongeant ce geste comme si elle redoutait de briser son dernier lien avec le monde des vivants, puis elle s'éloigna.) Si tu as besoin de moi, je ne serai pas loin…

Quand son amie fut sortie, Richard resta un long moment immobile, comme s'il venait de recevoir un coup sur la tête et ne parvenait pas à recouvrer ses esprits. Bizarrement, il remarqua que le chant des cigales s'entendait même quand la fenêtre était fermée et le rideau tiré…

Des choses étranges vous traversaient l'esprit, lorsque le monde s'écroulait…

Ne pouvant plus retenir ses larmes, il posa la tête sur la poitrine de Cara et serra plus fort sa main inerte.

— Cara, je suis désolé… C'est ma faute. La bête en avait après moi, pas après toi ! S'il te plaît, ne me quitte pas. J'ai tellement besoin de toi.

Cara était la seule personne qui suivait Richard parce qu'elle croyait en lui. Même si elle avait pensé comme Nicci que Kahlan était un rêve, ça n'avait pas altéré sa foi en lui. Avec elle, ce n'était pas une contradiction. Ces derniers temps, s'il tenait debout et parvenait à se concentrer sur ce qu'il avait à faire, c'était grâce à cette confiance – et pratiquement à rien d'autre, car il lui arrivait de plus en plus souvent de se demander s'il croyait encore en lui…

Quand on était regardé comme un doux rêveur par tout le monde, il devenait presque impossible de s'accrocher à ses convictions. Et pour un guerrier, il n'y avait rien de pire que sentir le doute chez ses frères d'armes.

Victor, Nicci, tous les autres… Ils le prenaient pour un fou ! En revanche, et même si elle croyait honnêtement que Kahlan n'existait pas, Cara restait une alliée loyale de son seigneur, et elle était prête à le suivre jusqu'au bout du monde.

Enfin, elle avait été prête, avant de…

Richard prit le visage de Cara entre ses mains et lui posa un baiser sur le front.

Au moins, il espérait qu'elle ne souffrait pas. Les esprits du bien lui accordaient-ils une fin paisible, après une vie des plus tumultueuses ? Une existence formidable, bien sûr, mais terriblement difficile, malgré les apparences…

Cara était de plus en plus pâle et glacée.

Richard écarta les couvertures et passa les bras autour du torse de son amie, espérant que ce contact lui rendrait la vie.

— Prends ma chaleur, murmura-t-il. Prends tout ce qu'il te faut, je t'en prie ! Reviens dans ce monde et absorbe la chaleur qui est en moi !

Alors qu'il serrait dans ses bras sa plus fidèle amie, Richard plongea avec elle dans un abîme de douleur. Il savait, lui, à quel point cette femme avait souffert. Connaissant tout de sa vie, il ne pouvait ignorer qu'on l'avait blessée durant presque toute sa jeunesse, puis lors de sa vie d'adulte. Entre les mains de Denna, il avait eu un aperçu de ce que Cara avait subi sous le joug de Darken Rahl, ce père qu'il vomissait mille fois.

Pendant sa captivité au Palais du Peuple, Richard avait expérimenté dans sa chair ce que les Mord-Sith nommaient pudiquement leur « formation ». Qui mieux que lui pouvait savoir qu'on avait entraîné Cara de force dans un monde où la folie et le sadisme régnaient en maîtres ? Après y avoir séjourné, même brièvement, il avait compris que les femmes en rouge étaient plus à plaindre qu'à blâmer. Alors, il avait rêvé de les ramener toutes vers la lumière. En particulier Cara, avec qui il partageait tant de choses…

— Prends ma chaleur, Cara… Je suis là pour toi.

Il s'ouvrit à son amie, se livra entièrement à elle et se laissa envahir par ce qui émanait encore d'elle.

Pleurant sur l'épaule de Cara, il la serra contre lui, presque certain qu'elle ne glisserait pas dans l'abîme de la mort s'il la tenait ainsi jusqu'à la fin des temps.

Il sentait qu'elle vivait encore et ne supportait pas l'idée que cela puisse cesser. Pourquoi Nicci n'avait-elle rien pu faire ? Si quelqu'un méritait d'être sauvé, c'était bien Cara. Plus que tout au monde, en ce moment précis, il désirait qu'elle se rétablisse.

Et il se concentrait corps et âme sur cet objectif.

Plus rien ne comptait que cette femme qui lui avait tant donné sans rien demander en échange. Combien de fois avait-elle risqué sa vie pour lui obéir ? Et combien de fois, ignorant ses ordres, avait-elle failli mourir pour le protéger ?

Cara l'avait suivi aux quatre coins du monde, ne rechignant jamais à braver le danger pour lui ou pour Kahlan. Rien que pour ça, elle méritait de vivre et d'être heureuse. S'il parvenait à la ramener dans le monde des vivants, il aurait sans nul doute accompli la plus noble action de son existence.

Focalisé sur cet objectif – ou cette sublime illusion –, il s'immergea dans la douleur de Cara, se lançant à la recherche de ce qui restait de vie en elle au plus profond des abysses de l'agonie. Son esprit s'unit à celui de la Mord-Sith, et il partagea une douleur plus dévastatrice que tout ce qu'il avait jamais connu. Tenant toujours Cara dans ses bras, il sentit rouler sur ses joues des larmes semblables à celles que verse un condamné attaché sur un chevalet de torture.

Les dents serrées et le souffle court, Richard aspira en lui toute la souffrance de son amie. Il voulait la libérer de ses tourments, et rien

de ce qui pouvait lui arriver, si terrible que ce fût, ne minerait sa détermination.

Torturé autant que l'était son amie, sa chair labourée de l'intérieur comme la sienne, il s'efforça d'étouffer les cris qui montaient du plus profond de son être.

Cara et lui étaient dans un lieu obscur où le désespoir occupait presque toute la place. Un lieu où la vie n'avait plus droit de cité.

Richard parvenait à soulager un peu la Mord-Sith de sa douleur, mais c'était difficile, car elle refusait de se la laisser voler, tout particulièrement par son seigneur. Trop faible pour remporter ce combat-là, elle cédait lentement du terrain, et le Sourcier poussait autant que possible son avantage.

À mesure qu'il la libérait de sa souffrance, il sentait le contact glacé de la mort, au cœur de l'âme de son amie.

Lorsque cette rencontre avec le néant devenait imminente, une terreur animale vous envahissait. Alors que Richard devait résister pour ne pas se détourner de la menace et fuir aussi vite que possible, Cara se laissait dériver dans cet océan d'obscurité et de glace. Elle souffrait sans manifester l'ombre du désir que cela s'arrête, et toute la volonté de Richard suffisait à peine à l'empêcher de sombrer au fond d'un puits noir où attendaient le silence, le repos et l'illusoire éternité de la fin.

Un torrent de désespoir et de souffrance entraînait le Sourcier vers un vide absolu où il achèverait de se consumer. L'épreuve semblait dépasser de loin sa résistance, et pourtant, il la supportait et acceptait même qu'elle devienne plus dure encore, car il voulait que Cara lui prenne sa force et sa chaleur. Pour que ce soit possible, il devrait d'abord survivre au poison noir qu'il aspirait, et ce n'était pas facile quand on abandonnait en même temps sa force à quelqu'un d'autre.

Le temps perdit toute signification. Seule subsistait l'éternité de la douleur et de l'angoisse.

— La mort veut t'emporter… car, elle désire te prendre, mais tu dois la repousser. N'accepte pas de partir avec elle. Reste ici, près de tes amis.

Je veux mourir.

Cette pensée tourbillonnait sans cesse dans ce monde de tristesse et de désolation. Elle venait de Cara et terrorisait Richard. Si s'accrocher à la vie n'était plus possible pour son amie, n'était-il pas en train de la torturer ? Ne lui demandait-il pas plus qu'il est permis d'exiger d'un être humain ?

Ne s'imposait-il pas à lui-même une épreuve dont il ne sortirait pas indemne ?

— Cara, murmura-t-il à l'oreille de la Mord-Sith, j'ai besoin que tu vives. Oui, j'ai besoin de toi !

Je ne peux pas…

— Cara, tu n'es pas seule ! Je suis près de toi ! Accroche-toi ! Tiens le coup ! S'il te plaît, laisse-moi t'aider…

Par pitié, laissez-moi partir ! Permettez-moi de mourir ! Si vous vous souciez un peu de moi, libérez-moi de la vie…

Richard sentit que Cara lui échappait de nouveau. Il la serra plus fort et aspira davantage de douleur.

L'âme de la Mord-Sith hurla de souffrance tout en luttant contre lui.

— Cara, je t'en supplie, je veux t'aider… Ne me laisse pas !

Je n'ai plus envie de vivre, parce que je vous ai trahi… J'aurais dû vous sauver quand Nicci est venue vous capturer. Je le sais, maintenant, parce que vous m'avez ouvert les yeux. Je suis prête à mourir pour vous, mais je n'ai pas su accomplir mon devoir et tenir la promesse que je m'étais faite. Je n'ai plus de raisons d'exister. Comme protectrice, je ne vaux rien, et c'est tout ce qui compte pour moi. S'il vous plaît, libérez-moi !

Richard fut stupéfié par l'ampleur du désespoir de son amie. Plus encore, il en fut horrifié.

Il aspira également cette souffrance-là. Cette fois, la résistance de la Mord-Sith faillit être trop forte, mais le Sourcier puisa dans son propre désespoir des ressources qu'il ne se connaissait pas.

— Cara, je t'aime ! S'il te plaît, ne me quitte pas ! J'ai besoin de toi.

Richard accentua son assaut et vola davantage de douleur à son amie. De plus en plus faible, celle-ci ne pouvait plus l'arrêter. Contre sa volonté, il l'arrachait à l'emprise de la mort qui tentait de l'entraîner vers le fond du puits.

La serrant toujours dans ses bras, il s'ouvrit totalement à Cara. Son cœur, ses rêves, son âme, le noyau même de son chagrin…

Elle gémit de tristesse et il comprit que sa solitude la tuait petit à petit.

— Je suis là, Cara ! Tu n'es pas seule !

Tout en tentant d'apaiser la Mord-Sith, Richard luttait pour supporter les assauts du mal absolu qui tentait de s'emparer d'elle. Il y avait la douleur, bien sûr, mais ce n'était pas vraiment ce qui tuait Cara. La terreur qu'elle éprouvait face à cet ennemi glacé la vidait de ses forces vitales – et maintenant, cette angoisse proche de la panique menaçait également d'avoir raison du Sourcier.

La mort enveloppait Cara d'un linceul de souffrance qui bloquait le passage à la magie thérapeutique instinctive de Richard.

On eût dit qu'il avait plongé pour sauver une personne de la noyade et se retrouvait en train de se noyer avec elle, entraîné par un courant dont il avait sous-estimé la puissance.

Pour avoir une chance – et en offrir une à Cara – il devait avant

tout la soulager de sa souffrance. Un fardeau écrasait cette femme, et il fallait qu'il le porte à sa place.

Il s'empara de la douleur et de la folie, les défiant de le vaincre lors d'un combat à mort.

Lorsque la bataille fut engagée – un conflit qui avait son corps et son esprit pour théâtre des opérations –, Richard fut contraint de guerroyer sur deux fronts.

Pour commencer, ne pas se laisser arracher sa vie. Et en même temps, laisser le flux de son pouvoir thérapeutique se déverser en Cara.

Personne ne lui avait jamais appris à soigner ainsi. Il devait se fier à son instinct, et laisser la douce marée de la guérison monter lentement en Cara comme une renaissance.

Je ne veux pas vivre… Je vous ai trahi, alors, laissez-moi mourir.

— Pourquoi veux-tu me quitter ? Si ta réponse me convainc, je n'insisterai plus !

C'est la meilleure façon de vous servir, seigneur… Ainsi, vous aurez pour vous protéger quelqu'un d'autre que moi. Un garde du corps qui ne vous trahira pas…

— Cara, c'est faux ! Totalement faux ! Quelque chose ne va pas dans le monde, pas en nous. Mais nous ne parvenons pas à déterminer ce que c'est. Tu ne m'as pas trahi, je te supplie de le croire ! Sais-tu ce qui compte le plus pour moi ? Te sentir à mes côtés et savoir que tu crois en moi. C'est de toi que j'ai besoin, pas de tes « services ». Crois-moi, je t'en conjure ! Je veux que tu restes avec moi. C'est ainsi que tu me « sers » : ta vie rend la mienne meilleure.

Richard continuait à lutter, mais le courant – ou le poids, ou la douleur – les entraînait toujours plus profondément dans le puits noir du néant.

Le Sourcier eut soudain le sentiment de s'enfoncer à toute vitesse dans la masse obscure qui avait défoncé les murs de l'auberge pour l'atteindre, quelques heures plus tôt.

Avec les yeux de Cara, il vit la bête d'obscurité jaillir d'une cloison défoncée et fondre sur sa proie.

Ce monstre était la source des angoisses de la Mord-Sith. Une entité dévastatrice bondissait sur son seigneur, et elle n'avait pas su s'interposer.

Ou plutôt, elle l'avait fait, mais ça n'avait servi à rien.

La mort n'était pas pour Cara la paisible dissolution d'une conscience dans le vide ouaté de la non-existence. Pour elle, c'était une créature avide de mordre, de griffer, de déchiqueter et d'éventrer. Une bête fauve noire qui s'en prenait autant aux esprits qu'aux corps et ne laissait rien d'intact sur son passage.

En se dressant sur son chemin, courageuse comme à l'accoutumée, la Mord-Sith s'était exposée au baiser mortel de cette mante religieuse. Et désormais, elle portait la mort en elle.

Tout était limpide. Croyant qu'elle avait trahi son seigneur, le jour où Nicci l'avait capturé, Cara avait décidé, cette fois, de ne pas faillir. Son jugement faussé par l'oubli d'un élément essentiel – le sort de maternité qui menaçait de tuer Kahlan –, la Mord-Sith récrivait le passé avec l'encre sombre de la folie.

En mourant, elle croyait se racheter aux yeux de son seigneur. Du coup, vivre n'avait plus aucun intérêt pour elle.

Sa mort démontrerait sa valeur à l'homme qu'elle avait juré de protéger.

Quelques heures plus tôt, dans sa chambre, Cara avait délibérément tenté de s'approprier le pouvoir de la bête noire venue mettre un terme à l'existence du seigneur Rahl.

Au contact de l'ultime entropie, la Mord-Sith gelait de l'intérieur, et les émanations de cette fournaise de glace étaient sur le point de détruire également le cœur de Richard.

Lui aussi se laissait dériver de plus en plus loin du monde.

Comme Cara, il allait périr écrasé sous le poids d'un fardeau impossible à porter.

Chapitre 19

Richard aurait juré que Cara et lui étaient prisonniers des eaux mortelles d'une rivière gelée. Sous une épaisse couche de glace, les ombres menaçantes de la panique et de la folie tournaient autour de lui, se rapprochant inexorablement.

Le combat durait depuis trop longtemps et il était à bout de forces.

Sentant l'approche de la défaite – et mesurant toutes les implications qu'aurait un tel désastre –, le Sourcier mobilisa ce qu'il lui restait de volonté, faute d'énergie, pour remonter vers la lointaine lumière de la conscience.

Bien qu'il fût à demi éveillé – au prix d'un effort surhumain, semblait-il –, Richard restait perdu dans un « ailleurs » lointain et mystérieux d'où il ne paraissait pas être capable de revenir. Il luttait pour retourner à la surface, où l'attendait la vie, mais rien n'y faisait : impossible de se retrouver à l'air libre, sous la lumière de l'existence…

Il combattait, mais l'exploit semblait hors de sa portée. Depuis quelques instants, il envisageait de renoncer et savourait par avance la paix et le soulagement qu'il éprouverait. Comme la Mord-Sith avant lui, il n'avait plus envie de vivre et consentait à se laisser entraîner vers le fond.

Les griffes de l'échec menaçaient de se refermer sur son âme.

Terrorisé par tout ce qu'une telle défaite signifierait, Richard réussit à se propulser vers la lumière en mobilisant tout ce qui lui restait de courage, de passion et de détermination. Tel un naufragé qui remonte à la surface, il jaillit hors de l'onde obscure de son cauchemar, ouvrit les yeux et reprit douloureusement sa respiration.

Le souvenir de la souffrance le faisait encore frissonner. Après cette rencontre avec le mal à l'état pur, il se sentait désorienté et nauséeux. Tremblant de tous ses membres et ravagé par une violence telle qu'il n'en avait jamais rencontré, le Sourcier de Vérité en personne redoutait que chaque battement de son cœur soit le dernier. Le contact visqueux de la dépravation ultime lui laissait dans les narines d'obsédants relents de cadavre en décomposition, l'empêchant de prendre les profondes inspirations dont il aurait eu besoin.

Dans l'âme de Cara, il avait débusqué un démon inconnu qui aspirait la vie de son amie et la tirait inexorablement vers le fond du puits obscur de la mort. Au-delà de la terreur qu'inspirait le néant à tous les êtres pensants, Richard avait été confronté à la plus terrible menace qui fût : un aperçu des abominations qui l'attendaient dans un

avenir très proche et qui arpentaient ce monde uniquement pour le frapper.

Au début, il avait cru toucher le visage glacé de la mort. Mais ce n'était pas ça. Malgré la révulsion qui ne l'avait pas encore quitté, il devinait qu'il s'agissait d'autre chose. Une entité bien plus complexe que la mort.

La mort accompagnait cette entité destructrice, rien de plus ni de moins. Elle n'avait ni âme ni chair, contrairement à la bête de ténèbres…

La douleur restait si forte que Richard, un moment, se demanda s'il aurait de nouveau la force de se lever et de vivre. Il avait mal jusque dans la moelle des os. Et malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à maîtriser ses tremblements.

La souffrance physique restait cependant secondaire. Le pire, c'était cette détresse totale et irréductible qu'il sentait à présent en lui, tapie dans son âme et prête à infecter toutes les facettes de son existence.

Les contours de la petite chambre revinrent danser devant ses yeux. Comme lorsqu'il y était entré pour la première fois, les deux lampes faisaient de leur mieux pour repousser les ténèbres. Dehors, les cigales chantaient toujours afin de célébrer la vie.

Alors qu'il reposait encore sur le lit, Cara dans ses bras, Richard put enfin prendre une profonde inspiration. En même temps, il huma le parfum des cheveux de la Mord-Sith et sentit la douce odeur de sa peau, là où le col de sa tenue de cuir la laissait exposée à l'air libre.

Aussitôt, la douleur devint moins déchirante.

Alors, Richard s'aperçut que Cara aussi le serrait dans ses bras – et qu'une mèche blonde rebelle lui taquinait tendrement la joue.

— Cara ?

La Mord-Sith glissa une main sous la tête de son seigneur et, sans la moindre gêne, l'attira encore plus près d'elle.

— Chut…, murmura-t-elle. Tout est pour le mieux.

Richard tenta de comprendre ce qui se passait.

Après un plongeon dans le néant, ce n'était pas si simple.

Il tenait dans ses bras Cara, qui le serrait dans les siens. Une intimité inhabituelle entre eux, c'était peu de le dire. D'autant plus qu'il sentait le corps de la Mord-Sith tout au long du sien. Mais en réalité, rien ne pouvait être plus « intime » que les moments partagés dans le lieu obscur où ils avaient affronté ensemble le démon qui s'était emparé de Cara.

Richard passa la langue sur ses lèvres desséchées et identifia le goût salé de larmes récentes.

— Cara…

— Chut… Tout est pour le mieux. Je suis là et je ne vous quitterai pas.

Richard s'écarta juste assez pour pouvoir regarder son amie dans les yeux. Bleus, limpides et profonds – plus profonds que jamais, était-il tenté de dire –, ils exprimaient une tendresse et une compassion toutes nouvelles chez la Mord-Sith.

Richard comprit aussitôt sa méprise : ce n'était plus le regard d'une Mord-Sith, mais celui d'une femme nommée Cara, et rien de plus. La « femme en rouge » n'existait plus, et la personne qui le dévisageait était un être humain comme les autres.

Richard n'avait jamais vu son amie sous ce jour. Une révélation d'une stupéfiante beauté.

— Vous êtes une personne comme on en rencontre rarement, seigneur Rahl.

Le souffle chaud de Cara, sur les joues du Sourcier, contribua à dissiper ce qui restait de la douleur – un complément à l'action de ses bras, de son regard, de ses paroles et de la chaleur de son corps.

Même ainsi, la souffrance dont il l'avait libérée, la faisant sienne dans le processus, cherchait à repousser Richard dans l'abîme où régnaient les ténèbres et la mort. Pour lui résister, il mobilisa tout son amour de la vie et la joie qu'il éprouvait en ce moment même parce que Cara était toujours vivante.

— Je suis un sorcier, c'est sans doute pour ça…, souffla-t-il.

Cara secoua très lentement la tête.

— Il n'y a jamais eu un seigneur Rahl comme vous, j'en suis certaine ! (Elle passa les bras autour du cou de Richard et l'embrassa sur la joue.) Merci de m'avoir ramenée, seigneur Rahl. De m'avoir sauvée, en réalité ! Grâce à vous, j'ai compris que je désirais toujours vivre. C'est moi la protectrice, et c'est vous qui avez risqué votre vie pour m'arracher à la mort.

Cara sonda de nouveau tendrement le regard de Richard. Ça n'avait rien à voir avec la manière dont une Mord-Sith regardait jusqu'au fond de l'âme d'un prisonnier. Dans les yeux de Cara, on lisait toute la valeur qu'elle accordait à son seigneur – et pas seulement à cause de la fonction qu'il occupait. Au sens le plus pur de ce mot, il s'agissait d'amour, et la femme que Richard tenait dans ses bras ne faisait rien pour l'empêcher de voir ce qui se cachait au fond de son âme.

Après ce qu'ils venaient de partager, une telle pudeur n'aurait eu aucun sens. Mais il y avait plus que cela : pour la première fois, Richard voyait Cara dans toute sa sincérité, sans honte et sans angoisse.

— Il n'y a jamais eu un seigneur Rahl comme vous, répéta-t-elle.

— Je suis tellement heureux que tu sois revenue avec moi.

Cara prit entre ses mains la tête de Richard et lui posa un baiser sur le front.

— Je sais combien vous avez souffert, seigneur, et à quel point vous désiriez que je revienne dans le monde des vivants. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. (Cara repassa les bras autour du cou de Richard et le serra contre elle.) Je n'ai jamais eu peur comme ça, même lorsqu'on m'a…

Richard posa deux doigts sur les lèvres de son amie. Elle ne devait pas évoquer ces souvenirs-là maintenant, sinon, la dureté de la Mord-Sith brillerait de nouveau dans ses magnifiques yeux bleus.

Il savait de quoi elle avait failli parler. De cette folie-là, il n'ignorait presque rien…

— Merci, seigneur Rahl, dit Cara quand il eut retiré ses doigts. Merci pour tout, et aussi pour m'avoir fait taire, il y a un instant… (L'ombre de l'incroyable douleur passa dans le regard de la protectrice du Sourcier.) C'est pour ça que vous êtes unique. Les autres seigneurs Rahl semaient la souffrance autour d'eux. C'est l'un d'eux qui a créé les Mord-Sith. Et vous avez mis fin à l'horreur.

Incapable de parler à cause de la boule qui s'était formée dans sa gorge, Richard caressa le front de Cara et lui sourit. Fou de joie de l'avoir ramenée à la vie, il aurait été bien en peine de traduire en mots son euphorie.

Il regarda autour de lui, tentant de déterminer quelle heure il était.

— J'ignore combien il vous a fallu de temps pour me guérir, dit Cara, le regard également braqué sur la fenêtre. L'aube devrait bientôt poindre derrière le rideau… Quand tout a été fini, vous avez sombré dans le sommeil. Même si j'avais essayé, je n'aurais pas pu vous réveiller, je crois… De toute façon, je vous ai laissé dormir. (Cara eut un sourire presque extatique – on aurait pu croire qu'elle était résolue à rester ainsi près de Richard jusqu'à la fin des temps.) J'étais si faible que j'ai également dormi…

— Cara, nous devons sortir d'ici !

— Que voulez-vous dire ?

Frappé par l'urgence de la situation, Richard s'assit d'un bond dans le lit. La tête lui tournant un peu, il ne se leva pas tout de suite.

— Pour te guérir, j'ai recouru à la magie…

Cara acquiesça, pour une fois ravie d'entendre le mot « magie » associé à sa personne. Car le pouvoir de son seigneur lui avait rendu le goût de vivre.

Soudain, elle comprit où voulait en venir Richard, et s'assit aussi brusquement que lui. Également prise de vertiges, elle dut poser une main à plat sur le matelas.

Richard se leva péniblement. Baissant les yeux, il s'aperçut qu'il

portait toujours son épée. Une bonne chose, que de l'avoir ainsi sous la main…

— Si la créature de Jagang rôde dans les environs, elle risque de sentir que j'ai utilisé mon pouvoir. Crois-moi, je n'ai aucune envie d'être encore ici quand elle arrivera.

— J'en ai autant à votre service. Une fois suffit dans toute une vie !

Richard tendit un bras et aida son amie à se lever. D'abord très raide, Cara reprit rapidement une posture normale. Non sans surprise, le Sourcier s'avisa qu'elle portait son uniforme de cuir rouge. Après un pareil moment d'intimité, cette tenue paraissait des plus déplacées – une incongruité, en quelque sorte.

Très mystérieusement, Cara se para de nouveau de l'armure et de l'aura d'une Mord-Sith. Puis elle sourit avec une confiance sereine qui redonna du cœur au ventre au Sourcier.

— Je vais très bien, annonça-t-elle, et je suis de retour à vos côtés.

La lueur métallique, dans son regard, ne mentait pas : Cara la guerrière était de nouveau là.

— Je me sens très bien aussi, dit Richard. Prenons nos affaires et filons d'ici !

Chapitre 20

Campée au bord du chemin qui serpentait sur le flanc de la colline, Nicci regardait la grande statue de marbre blanc, dans le lointain. La nuit, la sculpture était en permanence illuminée par des torches. Ce symbole de la liberté, très important aux yeux des citadins, ne devait jamais être occulté par les ténèbres.

Accablée par ce qui arrivait à Cara, et désespérée de ne rien avoir pu faire, l'ancienne Maîtresse de la Mort avait passé la plus grande partie de la nuit à faire les cent pas dans le couloir de l'auberge.

Elle ne connaissait pas très bien la Mord-Sith, mais elle était très liée à Richard. Et au sujet du Sourcier, personne au monde n'en savait aussi long qu'elle – à part peut-être le vieux sorcier Zedd.

Contrairement au grand-père de Richard, Nicci avait des lacunes sur l'enfance et la jeunesse du chef de l'empire d'haran. En revanche, elle connaissait parfaitement l'homme adulte. Encore une fois, nul ne pouvait se vanter d'en savoir autant sur lui…

Elle mesurait donc parfaitement le chagrin que faisait à Richard la mort imminente de Cara. Pendant la nuit, son don lui avait permis de capter des émanations de ce profond désespoir. Elle détestait que son ami soit malheureux à ce point et elle aurait tout fait pour qu'il en aille autrement.

À un moment, elle avait voulu entrer dans la chambre pour consoler Richard, ou au moins partager son chagrin. Mais la porte avait refusé de s'ouvrir.

Même si c'était bizarre, Nicci avait senti qu'il y avait seulement deux personnes dans la pièce. Au son qu'elle entendait, elle avait déduit que rien de menaçant n'était en cours. Richard avait de la peine, il implorait Cara de ne pas le quitter et il ne cesserait pas avant qu'elle ait rendu l'âme.

Un terrible drame et, en même temps, une situation que vivaient tous les gens à qui la mort arrachait un proche. Devant cette déchirure, qu'on soit le Sourcier de Vérité ou le plus humble des paysans ne changeait rien…

Le cœur serré, Nicci avait fini par sortir pour marcher un peu et admirer la statue nommée Bravoure.

À part être auprès de Richard, contempler la magnifique œuvre d'art était une des activités préférées de l'ancienne Maîtresse de la Mort.

Parfois, la mort d'un être aimé aidait les gens à voir le monde sous

un jour nouveau. À l'occasion d'un deuil, ils revenaient aux choses qui comptaient le plus pour eux – leurs valeurs fondamentales, en somme.

Nicci se demandait comment réagirait Richard après la mort de Cara. Renoncerait-il à poursuivre un spectre, revenant enfin à la réalité ? Les hommes et les femmes qui luttaient contre l'Ordre Impérial avaient tant besoin qu'ils soient à leurs côtés.

Entendant des bruits de pas, Nicci se retourna au moment où une voix criait son nom. C'était Richard, qui approchait en compagnie d'une autre personne.

Nicci comprit ce que ça signifiait : le calvaire de Cara était terminé. Mais alors qu'elle aurait dû être contente pour la Mord-Sith, cet événement lui brisait le cœur…

Sauf que… Maintenant, elle voyait qui était avec le Sourcier, et…

— Par les esprits du bien ! s'exclama-t-elle, qu'as-tu fait, Richard ?

À la lumière vacillante des lointaines torches, Cara semblait en pleine forme.

— Le seigneur Rahl m'a guérie, annonça-t-elle presque distraitement.

À croire que cet inconcevable exploit lui semblait d'une assommante banalité.

— Comment a-t-il fait ?

Richard paraissait aussi épuisé qu'après une bataille. Nicci n'aurait pas été étonnée qu'il soit couvert de sang.

— Je n'ai pas supporté l'idée d'être incapable de sauver Cara, dit-il. Ma motivation devait être assez forte pour que je puisse faire ce qui s'imposait.

La porte fermée prenait à présent un tout autre sens. Richard avait bel et bien livré une bataille – et il était couvert de sang pour de bon, même si cela ne pouvait pas se voir…

— Tu as utilisé ton don, lâcha Nicci.

C'était une accusation, pas une question.

— Je suppose, oui…

— Tu supposes ? (Nicci s'en voulut de son ton coupant et ironique, mais elle ne parvenait pas à parler autrement.) J'ai tout tenté, et rien de ce que j'ai fait n'a eu de résultat. Qu'as-tu donc fait, bon sang ? Et comment as-tu réussi à toucher ton Han ?

Richard haussa les épaules.

— Je n'en sais trop rien… Je serrais Cara dans mes bras et je sentais qu'elle allait mourir. Elle glissait vers les ténèbres, et je m'y suis laissé tomber avec elle. Quand j'ai atteint le cœur même de son âme, là où elle appelait encore à l'aide, je l'ai libérée de sa souffrance afin qu'elle récupère assez de forces pour s'emparer de la chaleur que je lui offrais.

Nicci connaissait parfaitement le processus qu'évoquait Richard, mais elle n'en revenait pas de l'en entendre parler comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde. Si elle lui avait demandé comment il avait réussi à sculpter une statue si « vivante », aurait-il répondu : « Eh bien, je me suis servi d'un burin pour éliminer la matière superflue » ?

Si exacte qu'elle fût, une explication pareille était d'une simplicité qui frisait l'absurdité.

— Tu l'as libérée de ce qui la tuait ? En prenant tout en toi ?

— Il le fallait…

Nicci se massa nerveusement les tempes. Malgré l'étendue de son pouvoir et des siècles d'études et d'expérience, elle aurait été incapable de faire une chose pareille.

— Tu as idée des risques que ça impliquait ?

Richard parut un peu mal à l'aise face à cette question.

— C'était le seul moyen, alors…

— Le seul moyen… (Bon sang ! il valait mieux entendre ça qu'être sourde !) Bien entendu, tu ignores tout de la quantité de pouvoir qu'il faut mobiliser pour s'embarquer dans un tel voyage spirituel et en revenir vivant ?

Richard fourra les mains dans ses poches comme un petit garçon qui se fait passer un savon.

— C'était le seul moyen de ramener Cara, voilà tout ce que je sais.

— Et le seigneur Rahl a réussi ! intervint Cara. (Elle tendit un index rageur vers Nicci, histoire de lui faire comprendre qu'elle était prête à tout pour défendre son sauveur.) Il a fait tout ça pour moi !

— Pour toi, Richard a marché jusqu'à la frontière du royaume des morts ! Pour ce que j'en sais, il l'a peut-être même traversée.

— Vraiment ?

— Ton esprit avait déjà dérivé jusque dans les limbes. Je ne pouvais pas t'atteindre. C'est pour ça que te soigner me dépassait.

— Eh bien, ça ne dépassait pas le seigneur Rahl !

— On dirait, oui… (Nicci approcha de Cara, lui prit le menton et la força à tourner la tête vers Richard.) J'espère que tu n'oublieras jamais ce que cet homme a fait pour toi. À part lui, personne n'aurait envisagé de prendre de tels risques.

— Il n'avait pas le choix ! (Cara eut un sourire éblouissant.) Le seigneur Rahl ne serait rien sans moi, et il le sait très bien.

Richard détourna la tête pour dissimuler un petit sourire.

Nicci n'en croyait toujours pas ses yeux. Comment pouvait-on se comporter si… banalement… après un événement hors du commun ? Soucieuse de ne pas donner une fausse impression – par exemple qu'elle était mécontente que Richard ait guéri Cara –, Nicci prit une

profonde inspiration pour bien contrôler sa voix.

— Tu as utilisé ton don, Richard. La bête rôde, et tu lui as indiqué où tu es…

— Sinon, Cara serait morte…

Pour le Sourcier, tout était toujours clair et net. Au moins, il avait le bon goût de ne pas afficher le même air satisfait que Cara.

Les poings plaqués sur les hanches, Nicci se pencha vers son ami.

— Tu comprends ce que tu as fait, au moins ? Tu as recouru à ta magie alors que je t'avais dit de ne pas le faire. La bête va te trouver, maintenant…

— Tu aurais préféré que je laisse mourir Cara ?

— Oui ! Elle a juré de te protéger au prix de sa vie ! C'est sa mission sacrée. Elle n'est pas là pour aider un monstre à te localiser. Nous aurions pu te perdre, pendant que tu jouais les apprentis guérisseurs. Pour sauver une personne, tu as mis en danger notre cause et le peuple d'haran. Tu aurais dû laisser partir Cara. En la ramenant, tu vous as condamnés à mort, elle et toi, puisque le monstre de Jagang finira par vous trouver. L'histoire se terminera de la même façon, et cette fois, il n'y aura pas de miracle. En un sens, tu n'as sauvé personne aujourd'hui, Richard Rahl !

Tout en parlant, Nicci vit dans les yeux de Richard – des yeux qui brillaient de colère – qu'elle n'avait pas bien su présenter sa position.

En revanche, une sombre panique voilait maintenant le regard de la Mord-Sith.

Pour la rassurer, Richard lui tapota gentiment le dos.

— Rien n'est écrit, Nicci, lâcha-t-il entre ses dents serrées. Tu as peut-être raison, mais ce n'est pas sûr. De toute façon, je n'aurais pas laissé mourir quelqu'un que j'aime par souci de ma sécurité. On me traque déjà, et la disparition de Cara ne m'aurait pas mis à l'abri.

Nicci laissa tomber ses bras le long de ses flancs. Richard n'était pas en mesure d'écouter un raisonnement comme celui qu'elle venait de tenir. Avec son histoire de « Kahlan », il perdait de plus en plus le sens de la réalité.

Comment lui faire comprendre qu'il avait joué avec des forces qui le dépassaient ? Comment le forcer à regarder la vérité en face sans qu'il interprète n'importe comment ses propos ?

C'était impossible, tout simplement.

— Au fond, je ne peux pas te blâmer, dit-elle en posant une main sur l'épaule de son ami. À ta place, j'aurais fait la même chose. Un jour, quand nous aurons le temps, il faudra reparler de tout ça. Tu me décriras ce que tu as fait, et je pourrai peut-être t'aider à mieux contrôler cette formidable force. Au minimum, je t'enseignerai à l'invoquer volontairement, pour que tu ne te laisses plus emporter par le flot tumultueux de ce pouvoir.

Richard acquiesça. Parce qu'il approuvait les propos de Nicci, ou simplement parce qu'il préférait ce ton-là ? L'ancienne Maîtresse de la Mort n'aurait su le dire.

En revanche, elle voyait bien que cette expérience avait encore rapproché le seigneur Rahl et sa garde du corps. Quand elle se souvint que Richard partirait bientôt, toute la joie due à la résurrection de Cara fondit comme neige au soleil.

— Pour commencer, nous ne savons pas s'il y a un lien entre le massacre des hommes de Victor et l'attaque de l'auberge.

— Allons ! fit Nicci, il est évident qu'il y en a un !

— Comment peux-tu en être sûre ? Ces pauvres gars ont été taillés en pièces. Cara était indemne – physiquement, je veux dire. Pour être franc, nous ne savons pas si la fameuse bête de Jagang est impliquée dans l'une ou l'autre de ces attaques.

— Que racontes-tu là ? Il s'agit sûrement de l'arme créée par les Sœurs de l'Obscurité.

— Je ne le nie pas catégoriquement, mais dans cette histoire, beaucoup de choses ne collent pas.

— Lesquelles ?

Richard se passa une main dans les cheveux.

— Le monstre de la forêt s'en est pris à nos hommes et ne m'a pas attaqué alors que j'étais à proximité. Ici, l'agresseur n'a pas jugé bon de déchiqueter Cara. La « bête » est sûrement capable de me tuer sans difficulté. Alors pourquoi a-t-elle raté deux bonnes occasions ?

— Peut-être parce que j'ai tenté de m'emparer de son pouvoir, avança Cara. La créature peut m'avoir laissé la vie parce que je lui paraissais insignifiante. Ou au contraire, mon assaut l'aura décidée à filer…

— Tu ne l'as pas menacée un instant… Elle t'a traversée comme un obstacle mineur. Puis elle a défoncé le mur – et là, elle n'a pas filé, elle s'est simplement désintégrée.

Nicci n'avait pas encore entendu toute l'histoire et ce détail attira son attention.

— Tu étais dans la chambre et le monstre s'est volatilisé ?

— Pas tout à fait… J'ai sauté par la fenêtre, une étrange masse sombre m'a suivi, mais elle a disparu dans la nuit.

Pensive, Nicci tenta de faire tenir ensemble toutes les pièces du puzzle, mais c'était impossible. Le comportement de la bête, s'il n'y en avait bien qu'une, était incohérent. Richard avait raison : ça ne collait pas.

— Elle ne t'a peut-être pas vu…

— Tu veux dire qu'un monstre capable de défoncer toutes les cloisons d'une auberge pour me trouver ne me verrait pas une fois

qu'il serait arrivé dans ma chambre ?

— Les deux attaques ont un point commun : un pouvoir extraordinaire qui déracine les arbres et détruit les murs.

— Là, tu as raison…

— Mais dans ce cas, pourquoi avoir épargné Cara ?

Nicci vit un éclair passer dans les yeux du Sourcier. Comme souvent, il en savait plus long qu'il voulait bien le dire.

Elle l'interrogea du regard.

— Quand j'étais dans l'esprit de Cara, pour la soulager de sa douleur et lui faire oublier le contact de cette abomination, j'ai trouvé une sorte de message à mon attention. Une façon de me faire savoir que la bête vient pour me tuer, qu'elle me trouvera, et qu'elle mettra une *éternité* à me tuer.

Nicci foudroya la Mord-Sith du regard.

— Je n'ai pas invité le seigneur Rahl à venir dans mon esprit, se défendit Cara. Je voulais mourir et j'ai tenté de le repousser. Maintenant, je ne prétendrai pas que je préférerais être morte…

Nicci ne put s'empêcher de sourire face à tant de candide honnêteté.

— Cara, je suis sincèrement heureuse que tu aies survécu. Quel genre d'homme serait notre chef s'il laissait mourir ses amis sans rien tenter ?

L'expression de la Mord-Sith se radoucit un peu.

— Je me demande toujours pourquoi la bête n'a pas tué Cara, continua Nicci. Après tout, elle aurait pu te délivrer son message en personne, une fois que tu aurais été pris entre ses griffes. Si la menace au sujet de l'éternité est sérieuse – et moi, je n'en doute pas – la créature n'avait aucune raison de se servir de notre amie. Ce message ne l'avance à rien. De plus, pourquoi a-t-elle disparu alors que tu étais à sa merci ?

Richard réfléchit en tapotant distraitement le pommeau de son épée.

— De très bonnes questions, dit-il. Hélas, je n'ai pas la première idée des réponses.

» Cara et moi devrions nous mettre en route, à présent. Après le massacre, dans la forêt, je ne voudrais pas que ce monstre vienne dévaster la ville. Dans cette affaire, il y a déjà eu trop de victimes innocentes. Qu'il s'agisse de la bête de Jagang ou d'une autre horreur, j'ai plus de chances de rester en vie si je me déplace sans arrêt, et c'est également mieux pour mes alliés. Je ne me sens pas l'âme d'un condamné à mort qui attend l'arrivée du bourreau.

— Je ne suis pas sûre que toutes tes déductions soient logiques…, souffla Nicci.

— De toute façon, je veux partir, et pour une multitude de raisons,

le plus tôt sera le mieux. Mais d'abord, je dois trouver Victor et Ishaq.

Résignée, Nicci tendit un pouce derrière elle.

— Après l'attaque, je les ai cherchés et localisés. Ils sont à l'écurie, par là… Ishaq t'a déniché les chevaux et des hommes à nous l'ont aidé à collecter des vivres et des équipements pour toi…

» Richard, à l'écurie, il y a aussi certains parents des hommes tués dans la forêt. Victor voudrait que tu leur parles…

— J'espère pouvoir les réconforter, mais mon chagrin est encore très frais… (Richard serra brièvement l'épaule de Cara.) J'ai eu aussi une très grande joie…

Sur ces mots, le Sourcier s'éloigna, suivi comme son ombre par la Mord-Sith revenue du néant par loyauté et par amour pour lui.

Chapitre 21

Lorsque Cara passa devant elle, Nicci la retint par le bras et attendit que Richard soit trop loin pour les entendre.

— Comment vas-tu, Cara ? Sincèrement ?

Impassible, la Mord-Sith soutint le regard de l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Je suis fatiguée… Sinon, je me sens bien. Le seigneur Rahl a fait du très bon travail.

— Tu m'en vois ravie… Puis-je te poser une question personnelle ?

— Bien sûr, si vous ne me demandez pas de m'engager à répondre…

— Es-tu… eh bien… très proche d'un homme appelé Benjamin Meiffert ?

Même dans la pénombre, Nicci vit que les joues de Cara devenaient aussi rouges que le cuir de son uniforme.

— Qui vous a raconté ça ?

— Veux-tu dire que c'est un secret que personne ne connaît ?

— Non, pas vraiment, mais… Nicci, vous essayez de me tirer les vers du nez et je n'aime pas ça.

— Ce n'est pas un interrogatoire, rassure-toi ! Je veux simplement que tu m'en dises un peu plus long sur Benjamin Meiffert.

— Une fois encore, qui vous a parlé de lui ?

— Richard… Il disait vrai ?

Les lèvres pincées, la Mord-Sith détourna le regard.

— Oui…

— Donc, tu lui as confié les sentiments que tu éprouves pour cet officier ?

— Avez-vous perdu la tête ? Voilà bien un sujet que je n'évoquerais jamais avec le seigneur Rahl. Où a-t-il appris ça ?

Tout en écoutant le chant des cigales, Nicci dévisagea la Mord-Sith un long moment.

— Il prétend tenir cette histoire de Kahlan, dit-elle enfin.

Cara en resta un instant bouche bée.

— C'est… C'est absurde ! J'ai dû en parler sans m'en rendre compte… Nous avons tellement de conversations… Je ne me souviens pas de tout ce que nous disons, mais maintenant que vous en parlez, j'ai comme un souvenir… Un soir, nous avons évoqué ces affaires…

sentimentales… autour d'un feu de camp. C'est là, sûrement, que j'ai fait allusion à Benjamin Meiffert. J'ai enfoui dans ma mémoire ces moments privilégiés. Le seigneur Rahl a réagi autrement, dirait-on. Il faudra que j'apprenne à me taire…

— Tu peux tout dire à Richard, parce que tu n'as pas de meilleur ami au monde. Et n'aie pas peur de moi : je serai muette comme une tombe. Richard a « trahi » ton secret quand il te croyait perdue. Il voulait que je sache que tu n'étais pas seulement une Mord-Sith au sang plus froid que celui d'un reptile. C'était te rendre hommage, en quelque sorte… Je ne répéterai rien, Cara. Tes sentiments sont en sécurité avec moi…

La Mord-Sith remit distraitement en place une mèche de cheveux qui dépassait de sa tresse.

— Je n'aurais pas vu ça de cette manière, mais c'est assez juste… Une façon de me rendre hommage, dites-vous ? C'est très gentil, ça…

— Aimer, c'est partager avec quelqu'un sa passion pour la vie. On tombe amoureux d'une personne qu'on juge exceptionnelle. Et qui incarne les valeurs auxquelles on tient le plus… L'amour est un des plus beaux cadeaux que puisse nous faire l'existence. Tu ne dois pas être embarrassée ou honteuse parce que tu aimes… Enfin, en supposant que ce soit le cas, bien sûr…

Cara prit le temps de réfléchir avant de se jeter à l'eau.

— Ce n'est pas une question de honte… Mais n'oubliez pas que je suis une Mord-Sith ! De plus, je ne suis pas certaine de ce que j'éprouve pour Benjamin. Il me plaît, c'est sûr, et je pense souvent à lui. Mais c'est peut-être simplement le premier pas sur le chemin de l'amour. Je n'ai aucune expérience de tout ça… On m'a appris que mes sentiments et mes idées ne comptaient pas, alors…

Nicci sourit puis commença de marcher, s'enfonçant dans les ténèbres.

— Pendant très longtemps, je n'ai rien compris à l'amour, moi non plus… Quand j'étais avec lui, Jagang pensait parfois qu'il était amoureux de moi…

— Jagang ? coupa Cara. Sérieusement ? Il vous aime ?

— Non, il le croit, tout bêtement… Même à l'époque, je savais que ce n'était pas de l'amour… Une affaire d'instinct, je suppose… L'empereur déteste ou désire, et il n'y a rien d'autre entre ces deux extrêmes. Puisqu'il abomine tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie, je doute qu'il soit capable d'aimer…

» Il tentait de se convaincre du contraire en me tirant par les cheveux pour me jeter sur son lit. En me violant, il prenait son excitation pour de l'amour. À l'en croire, j'aurais dû lui être reconnaissante d'éprouver pour moi une passion qui lui faisait oublier

tout le reste. Puisque prendre une femme de force était pour lui un acte d'amour, il imaginait que j'en étais honorée.

— Jagang aurait apprécié Darken Rahl, murmura Cara. Ils auraient fait une sacrée équipe ! (Intriguée, la Mord-Sith se tut quelques instants.) Vous êtes une magicienne, non ? Pourquoi n'avez-vous pas utilisé votre pouvoir pour carboniser ce salaud ?

Nicci eut soudain le tournis. Comment pouvait-on résumer en quelques mots toute une vie d'endoctrinement ?

— Selon la philosophie de l'Ordre, nous ne devons pas nous consacrer aux meilleurs d'entre nous, mais bien au contraire, nous occuper de ceux que nous tenons pour la lie de l'humanité. Pas parce que ces gens méritent de l'aide. Non, justement, parce qu'ils en sont indignes. C'est la base même de la morale et le seul moyen de connaître après la mort la béatitude éternelle dans la Lumière du Créateur. La vertu au service du mal, quel beau programme ! Bien entendu, on ne présente jamais les choses comme ça, afin de mieux abuser les crédules…

» Les plaisirs de la chair sont primordiaux pour Jagang. Possédant ce qu'il désirait, j'avais le devoir de me sacrifier pour le satisfaire. D'autant plus qu'il s'agit du grand chef qui apportera la bonne parole aux mécréants du Nouveau Monde.

» Quand l'empereur me battait avant de me violer, j'avais le sentiment d'accomplir une mission sacrée – et j'allais même jusqu'à m'en vouloir de ne pas aimer ça !

» Puisque je trouvais répugnant mon égoïsme, j'estimais que je méritais de souffrir dans ce monde et de subir un éternel calvaire dans le suivant. Comment aurais-je pu tuer un homme que les têtes pensantes de l'Ordre qualifiaient d'« être supérieur » ? Peut-on se révolter contre quelqu'un qu'on a été programmé pour servir ? protester parce qu'on vous maltraite alors qu'on pense mériter les plus terribles châtiments ?

» À quoi aurais-je pu me raccrocher ? À la justice ? Mais je pensais qu'il était moralement justifié de se sacrifier au bien commun… Le pire piège que l'Ordre tend à ses victimes, c'est bien celui-là, tu peux me croire.

Tandis qu'un flot de souvenirs atroces remontait à la mémoire de Nicci, les deux femmes marchèrent un moment en silence.

— Et qu'est-ce qui a changé tout ça ?

— Richard… (Des larmes aux yeux, la magicienne se félicita qu'il fasse si noir.) L'Ordre a besoin de la violence pour régner. Richard m'a montré que je ne devais courber l'échine devant personne. Il m'a appris que ma vie m'appartenait et que j'avais le droit d'en faire ce qui me chantait. À son contact, j'ai compris que se soucier des autres était un choix, pas une obligation…

— Vous avez beaucoup de points communs avec les Mord-Sith – en tout cas, sous le règne des seigneurs Rahl précédents. D'Hara était naguère un royaume livré aux ténèbres, comme l'Ancien Monde aujourd'hui. Notre nouveau seigneur ne s'est pas contenté de tuer Darken Rahl : il a chassé à tout jamais de D'Hara ses doctrines criminelles. Comme à vous, il nous a rendu notre vie…

» Je crois qu'il nous comprend parce qu'il a vécu la même expérience que nous.

Nicci ne fut pas sûre d'avoir bien saisi.

— Que veux-tu dire ?

— Il a été prisonnier d'une Mord-Sith nommée Denna. À l'époque, notre mission était de torturer les ennemis du seigneur Rahl. Denna était la meilleure d'entre nous. Darken Rahl en personne l'avait choisie pour capturer le Sourcier et se charger de le « dresser ».

» Mon ancien maître traquait Richard Cypher depuis longtemps pour découvrir ce qu'il savait sur les boîtes d'Orden. Denna devait briser la volonté de son prisonnier afin qu'il réponde à toutes les questions.

Nicci s'arrêta, tourna la tête et vit que Cara avait les larmes aux yeux.

Levant un bras, la Mord-Sith saisit son Agiel et le contempla tristement.

Nicci savait tout sur Denna et ce qu'elle avait fait subir au Sourcier. Pourtant, il lui parut judicieux d'écouter en silence les confidences de Cara. Parfois, les gens avaient besoin de dire certaines choses à voix haute pour eux-mêmes, et avoir un auditoire devenait un excellent prétexte. Après être passée si près de la mort, Cara désirait peut-être s'exprimer…

— J'étais là, dit la Mord-Sith, les yeux toujours baissés sur son Agiel. Le seigneur Rahl ne s'en souvient plus à cause de tout ce que lui a infligé Denna – il est passé près de la folie –, mais je l'ai vu au Palais du Peuple et j'ai été témoin des exactions de Denna… et de toutes les Mord-Sith.

— Comment ça, de toutes les Mord-Sith ? demanda Nicci, soudain inquiète.

— Nous faisions tourner nos « chiots », comme nous les appelions. C'était une procédure standard, afin qu'ils ne s'habituent pas à la façon de torturer de l'une d'entre nous. Ainsi, nos prisonniers restaient désorientés et effrayés. La peur est une part essentielle de la torture. Toutes les Mord-Sith l'apprennent dès le début de leur entraînement. La peur et l'angoisse de l'inconnu décuplent la douleur. Le plus souvent, Denna confiait son prisonnier à Constance, une de ses amies. Mais elle ne se limitait pas à une seule « collaboratrice »…

Telle une statue, Cara n'avait pas bougé d'un pouce depuis qu'elle

avait commencé son récit.

— C'était juste après l'arrivée du futur seigneur Rahl au Palais du Peuple. Il a oublié, et c'est normal, parce que, à ce moment-là, Denna le gardait dans un état de délire permanent. Je pense qu'il aurait été incapable de dire son propre nom, durant ces quelques jours…

» Il a passé toute une journée avec moi.

Une information que Nicci ne détenait pas. Ignorant ce qu'elle pouvait bien dire, elle s'abstint de tout commentaire.

— Plus tard, Denna l'a pris pour compagnon. À l'origine, elle ne comprenait pas mieux l'amour que Darken Rahl ou Jagang. Mais au fil du temps, elle a développé des sentiments pour lui. Je l'ai vue changer et apprécier de plus en plus l'homme qu'il était. Une véritable passion, j'en suis sûre. À la fin, elle l'aimait tellement qu'elle a accepté qu'il la tue afin de recouvrer sa liberté.

» Mais avant, lorsqu'elle le torturait encore, je l'ai vu plusieurs fois suspendu à une chaîne, couvert de sang et implorant la mort de venir mettre un terme à ses souffrances. (La voix de Cara se brisa :) Par les esprits du bien ! dire que je l'ai aussi forcé à demander le coup de grâce !

La Mord-Sith se pétrifia, soudain consciente de l'énormité qu'elle venait de dire à voix haute.

— S'il vous plaît, ne lui répétez pas tout ça… Ces horreurs remontent à longtemps, et tout a tellement changé… Je ne veux pas qu'il sache que… Par pitié !

Nicci prit la main de Cara et la serra entre les siennes.

— Bien sûr, je ne dirai pas un mot ! Personne n'est mieux placé que moi pour te comprendre ! Il n'y a pas si longtemps, j'ai fait des choses terribles à Richard, et il lui a fallu un an pour recouvrer sa liberté. Mais comme tu l'as dit, c'est du passé ! Tous les trois, je crois que nous savons ce qu'est l'amour… et ce qu'il n'est pas.

Cara eut un sourire qui exprimait son soulagement… et la joie d'avoir parlé avec quelqu'un qui la comprenait.

— Nous devrions rattraper le seigneur Rahl…

— Richard est à l'écurie, en train de parler avec les parents des hommes de Victor. (Nicci se tapota la tempe.) Je l'entends confusément avec mon Han. (Elle tendit une main et essuya la larme qui coulait sur la joue de Cara.) Nous avons le temps de reprendre une contenance…

— Nicci, puis-je vous dire quelque chose de personnel ?

Une autre surprise, au cours d'une nuit qui n'en était pas avare ?

— Bien entendu…

— Hum… Lorsque le seigneur Rahl m'a guérie, il était près de moi…

— Que veux-tu dire ?

— Il était allongé près de moi, ses bras autour de mon corps pour me protéger et me tenir chaud. (Cara frissonna au souvenir du froid mortel qui l'avait envahie.) Je gelais tellement… Et dans mon état, eh bien, je l'ai enlacé aussi, et…

— Je vois, je vois…

— Lorsqu'il est entré dans mon esprit, j'ai senti des choses… Mais si vous lui répétez ça, je jure que je vous tuerai !

— Nous sommes toutes les deux aux petits soins pour lui, rappela Nicci. Si tu me confies quelque chose, je suppose que c'est pour son bien, donc, tu n'as rien à craindre.

— C'est bien vu… (Cara se massa frileusement les bras.) Quand il est venu me chercher, nous avons vécu un moment d'intimité tel que je n'en ai jamais connu. Le seigneur Rahl m'a déjà soignée alors que j'étais salement touchée. Mais cette fois, c'était différent. Il y avait des points communs – la compassion, la douceur – et pourtant, l'expérience n'avait rien à voir avec les précédentes. Par le passé, il a soigné mon corps. Aujourd'hui, il s'est attaqué à l'entité monstrueuse qui détruisait mon esprit et me donnait envie de sombrer dans les ténèbres.

Cara se tut, visiblement frustrée de ne pas réussir à mieux s'exprimer.

— Je vois ce que tu veux dire, fit Nicci. Aujourd'hui, il a existé entre vous un lien beaucoup plus personnel.

— C'est ça, oui, plus personnel… Beaucoup plus, même. J'avais l'impression que mon âme était à nu devant lui. C'était comme… Non, laissons tomber…

Cara se tut et Nicci se demanda si elle était arrivée au bout de sa confession. Mais ce n'était pas le cas.

— L'important, c'est que le seigneur Rahl a capté tant de choses secrètes – mes pensées les plus intimes, des sentiments que personne…

La Mord-Sith se tut de nouveau, mais probablement parce qu'elle ne trouvait pas ses mots.

— Je comprends, Cara, fais-moi confiance… J'ai soigné des gens, et je connais la sensation que tu décris. Jusque-là, je n'ai jamais réalisé un exploit comparable à celui de Richard, mais ça ne m'a pas empêchée de vivre des expériences très similaires. Surtout quand c'était lui que je soignais.

— Je suis contente que vous me compreniez… (Cara tira distraitement un coup de pied dans un caillou.) Je doute que le seigneur Rahl en soit conscient, mais ce lien était à double sens. Bref, j'ai également capté des choses… (Cara secoua la tête.) Non, je ne dois

pas en parler… Oubliez ça, s'il vous plaît !

— Si tu n'as pas envie d'aller plus loin, ne te force surtout pas. Tu sais combien je me soucie de Richard, mais si tu penses que le silence est préférable, parce que tu refuses de dépasser certaines limites, tu dois te fier à ton instinct.

— Vous avez peut-être raison…

Nicci n'avait jamais vu Cara dans un tel état de détresse. Si elle avait une caractéristique, c'était bien son inébranlable confiance en elle ! Dans toutes les circonstances, elle savait que faire et agissait très vite. Comme Richard, Nicci ne pensait pas que la Mord-Sith avait *toujours* raison, mais on pouvait être sûr qu'elle se décidait chaque fois en fonction du bien de son seigneur – et sans penser un instant à sa propre sécurité. Quand elle pensait faire du bien à Richard, rien ne la dissuadait d'aller de l'avant, y compris la désapprobation de son protégé.

Alors que les deux femmes marchaient en silence, Nicci, grâce à son don, entendait des échos de voix dans le lointain. Même si elle ne tenta pas de comprendre ce qui se disait, elle déduisit qu'il s'agissait des hommes et des femmes réunis dans l'écurie.

Un peu plus tard, elle reconnut la voix pleine de compassion de Richard. Autour de lui, des gens pleuraient…

À quelques dizaines de pas de l'écurie, Cara prit Nicci par le bras et la força à s'arrêter à l'ombre d'une maison.

— Toutes les deux, au début de cette histoire, nous étions résolues à tuer le seigneur Rahl.

Très surprise, Nicci jugea que ce n'était pas le moment de pinailler.

— C'est vrai, oui…

— Nous sommes sûrement les deux personnes qui le connaissent le mieux. Quand on commence par vouloir nuire à un homme, et qu'il vous montre à quel point la vie est belle et précieuse, ça incite à développer des sentiments très forts, n'est-ce pas ?

— Je serais malvenue de te contredire.

Cara désigna l'Esplanade de la Liberté, en contrebas.

— Le jour où la révolution a commencé, alors que le seigneur Rahl était grièvement blessé, les gens ne voulaient pas que vous le guérissiez. Ils avaient peur que vous l'acheviez, au contraire. C'est moi qui leur ai dit de vous laisser faire. Je comprenais votre évolution parce que j'avais vécu la même. Qui d'autre aurait pu savoir ce que vous éprouviez pour lui ? J'étais sûre que vous ne lui feriez pas de mal.

— Et tu ne te trompais pas… Nous l'aimons beaucoup, toutes les deux. On peut dire que nous avons avec lui un lien spécial.

— C'est très bien exprimé. Un lien que n'ont pas les autres.

Se demandant où Cara voulait en venir, Nicci écarta les mains.

— Tu as quelque chose à me dire ?

La Mord-Sith baissa les yeux.

— Quand le seigneur Rahl et moi avons été… intimes, j'ai capté ses sentiments. Il crève de solitude, Nicci ! Je crois que c'est pour ça qu'il a inventé cette Kahlan.

Nicci inspira profondément puis expira à fond, se demandant ce que Cara avait découvert *exactement*.

— C'est une explication plausible…

— Nicci, quand on tient un homme dans ses bras en des circonstances pareilles, on sent vraiment ce qu'il y a de plus sincère en lui.

L'ancienne Maîtresse de la Mort se concentra pour chasser dans les limbes les sentiments qui montaient en *elle*.

— Je suis sûre que tu as raison, Cara.

— Je désirais l'enlacer jusqu'à la fin des temps. Le réconforter, lui faire comprendre qu'il n'est pas seul…

Nicci jeta un coup d'œil à la Mord-Sith, qui faisait une étrange moue tout en contemplant la pointe de ses bottes.

— Nicci, ce n'est pas à moi de faire ça pour le seigneur Rahl…

— Tu veux dire que tu n'es pas la femme susceptible d'apaiser sa… solitude.

— C'est ça, oui.

— À cause de Benjamin ?

— En partie… J'aime le seigneur Rahl et je donnerais ma vie pour lui. J'avoue que le tenir dans mes bras m'a donné l'idée que je pourrais être plus pour lui qu'une protectrice et une amie. Alors que je le serrais contre moi, j'ai imaginé ce que ça pourrait être de devenir…

— Je vois, coupa Nicci.

— Mais je doute d'être la bonne personne. J'ignore pourquoi, parce que je ne suis pas une experte en affaires de cœur. Pourtant, je suis presque sûre de ne pas être la femme qu'il lui faut. C'est étrange, non ? S'il me le demandait, je répondrais « oui » sans hésiter. Mais pas vraiment parce que je le désirerais aussi… Comprenez-vous ce que je veux dire ?

— Je crois, oui… Tu accepterais parce que tu respectes Richard – et parce que tu te soucies de son bonheur. Mais tu n'as pas réellement envie d'être sa… compagne.

— C'est exactement ça, fit Cara, soulagée que quelqu'un dise à sa place cette délicate vérité. De plus, je ne crois pas que le seigneur Rahl ait un… penchant… pour moi. Quand nous étions dans les bras l'un de l'autre, j'aurais senti son désir, s'il y en avait eu. Mais je n'ai rien capté de tel. Il ne m'aime pas de cette façon-là.

Nicci relâcha l'air qu'elle se retenait d'exhaler depuis un moment.

— C'est ça dont tu voulais parler ? Ta théorie selon laquelle il

s'invente une femme parce qu'il se sent seul ?

— Eh bien, oui… mais il y a autre chose.

Nicci jeta un coup d'œil dans la rue et remarqua que des hommes se dirigeaient vers l'écurie.

— De quoi s'agit-il ?

— Je pense que vous pourriez être la bonne personne.

— Quoi ? s'écria l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— La femme qu'il faut au seigneur Rahl… (Cara leva une main pour couper court aux protestations.) Ne dites rien ! Je n'ai pas besoin d'entendre que vous me prenez pour une folle. Pour l'instant, contentez-vous de réfléchir à la question. Le seigneur Rahl et moi allons partir et vous ne le reverrez pas avant un bon moment. Ça vous laisse tout loisir de méditer sur le sujet. Je ne vous demande pas de vous sacrifier pour lui, ni je ne sais quelle ânerie de ce genre.

» Je constate seulement que le seigneur Rahl a besoin d'une femme, et que vous pourriez être sa compagne, si cette idée ne vous déplaît pas trop…

» Moi, je ne ferais pas l'affaire, voyez-vous. Je suis une Mord-Sith et le seigneur Rahl est un sorcier. Le jour et la nuit ! Je hais la magie alors qu'il en est la glorieuse incarnation. En outre, nous ne nous entendrions pas sur tout un tas de petites choses. Vous, c'est différent. Une magicienne a forcément des points communs avec un sorcier. Vous le comprenez mieux que personne, et vous êtes en mesure de l'aider dans toutes les circonstances de sa vie.

» Je me souviens de votre conversation au sujet de la magie, ce fameux soir, dans la cabane de fortune. Je n'ai pas compris grand-chose, mais un point m'a frappée : la qualité de votre communication. Vous vous comprenez instinctivement, c'est très impressionnant. J'étais stupéfiée de vous voir si proches l'un de l'autre et si unis.

» Alors que je me serrais contre le seigneur Rahl pour me réchauffer, j'ai pensé que vous étiez à votre place près de lui. Comme une amante peut l'être aux côtés de son amoureux. Un moment, j'ai pensé qu'il allait vous embrasser, et j'ai trouvé ça tout à fait naturel…

— Cara…, souffla Nicci, le cœur battant la chamade.

Mais elle ne put rien dire de plus, car les mots se refusaient à elle.

— Nicci, vous êtes la plus belle femme que j'ai vue de ma vie ! Le seigneur Rahl doit avoir une épouse à sa hauteur, et je n'imagine pas de meilleure candidate que vous.

— Une… épouse ?

— Ne voyez-vous pas que c'est logique ? Cela remplirait le vide que j'ai senti en lui. Sa tristesse serait balayée par un raz-de-marée de joie et de bonheur. Il aurait quelqu'un avec qui partager son don et son rapport si compliqué à la magie. Bref, il ne serait plus seul. Pensez-y, c'est tout ce que je demande.

— Cara… Richard ne m’aime pas…

La Mord-Sith dévisagea en silence son interlocutrice. Un jour, Richard avait confié à Nicci qu’on se sentait terriblement mal à l’aise sous le regard d’une femme en rouge. Ce soir, elle comprenait enfin ce qu’il voulait dire.

— Peut-être pas pour le moment, mais quand vous vous reverrez, dans quelque temps… Si l’idée d’être avec lui ne vous déplaît pas, bien entendu, vous pourriez lui faire comprendre… eh bien, qu’il ne vous est pas indifférent. Certains hommes ont seulement besoin qu’on leur ouvre les yeux. Et certaines femmes aussi, c’est pour ça que je vous ai parlé. Si vous décidez qu’une histoire d’amour avec le seigneur Rahl est envisageable, vous n’aurez aucun mal à éveiller son intérêt.

» Les gens qui s’aiment ont tous commencé un jour, parce qu’ils ne sont pas nés en s’aimant. Si vous y mettez un peu du vôtre, le seigneur Rahl ne sera pas insensible à votre charme. Qui sait ? il pense peut-être qu’une femme telle que vous ne peut pas s’intéresser à lui. Parfois, les hommes sont impressionnés par l’intelligence et la beauté.

— Cara, je doute que Richard…

— Allons ! allons ! Pas de fausse modestie ! Il a peut-être inventé cette Kahlan parce qu’il vous croit inaccessible.

— Nous devrions y aller, maintenant, dit Nicci, très mal à l’aise. Sinon, il finira par partir sans toi.

— C’est vrai, ça… Nicci, si vous préférez, vous pouvez oublier tout ce que j’ai dit. Je vois que ça vous gêne, et je suis presque sûre que j’aurais mieux fait de me taire.

— Alors, pourquoi as-tu parlé ?

— Parce que j’ai senti la profondeur de sa solitude, quand je le serrais dans mes bras. Ça m’a brisé le cœur, et croyez-moi, ça n’arrive pas souvent à une Mord-Sith.

Nicci faillit dire que ça n’arrivait pas tous les jours non plus aux magiciennes. Mais elle préféra en rester là.

Chapitre 22

Les lanternes fixées à de solides poteaux illuminaient agréablement l'écurie. Une bonne odeur de paille flottait dans la grande allée qui séparait deux rangées de stalles. C'était là que les hommes et les femmes venus parler au seigneur Rahl s'étaient massés pendant un long moment. Après que Richard se fut entretenu avec eux, la plupart de ces gens lui avaient souhaité un bon voyage et s'en étaient retournés chez eux.

L'aube ne poindrait pas avant deux bonnes heures. Bien que l'heure fût inhabituelle, les visiteurs du Sourcier n'étaient pas tous des parents des hommes tués dans la forêt. Tous les citadins voulaient en apprendre plus sur la bataille décisive qui aurait bientôt lieu. Même si presque tous ces braves gens étaient repartis se coucher, Richard aurait parié qu'ils ne dormiraient pas beaucoup jusqu'au lever du soleil. L'idée que des soudards approchaient les empêcherait sûrement de fermer l'œil…

Debout près de Richard, Victor ne cachait pas sa tristesse. Évoquer ses compagnons avait à l'évidence ravivé le chagrin de les avoir perdus en de si horribles circonstances.

Un grand nombre d'hommes et de femmes avaient pleuré en écoutant le récit du drame. Conscient qu'aucune harangue ne pouvait soulager leur peine, Richard avait préféré parler des défunts, vanter leur courage et souligner à quel point ils lui manqueraient.

Les discours ayant des limites, il avait fini par partager tout simplement le chagrin des citadins. Même s'il s'était senti impuissant et inutile, son auditoire avait paru apprécier ses propos.

Du coin de l'œil, Richard repéra Nicci et Cara au moment où elles franchissaient les lourdes portes de l'écurie. Alors qu'il les suivait du regard, admirant la façon dont elles zigzaguaient entre les citadins qui se dirigeaient vers la sortie, le Sourcier se demanda distraitement ce qu'elles avaient bien pu faire pour arriver si longtemps après lui. À un moment, il avait voulu partir à leur recherche, mais il avait dû y renoncer pour faire face aux dizaines de visiteurs qui imploraient de lui parler.

Richard s'était rassuré en pensant que les deux femmes voulaient simplement lui laisser le temps de dialoguer longuement avec les citadins. Sinon, Cara n'aurait pas manqué de débouler dans l'écurie pour organiser une petite inspection surprise.

Quoi qu'il en soit, Richard était ravi de revoir ses deux amies.

Mais pour l'instant, il devait écouter la question d'un vieil homme nommé Henden, puis y répondre.

— Seigneur Rahl, vous pensez vraiment que la créature qui a démoli l'auberge d'Ishaq en avait après vous ?

Accoudé à la porte d'une stalle, le vieux type tenait dans sa main libre une pipe au long tuyau incurvé.

Avec sa peau parcheminée et sa silhouette voûtée, Henden impressionnait les jeunes citadins qui l'avaient spontanément bombardé « porte-parole ». D'un ton calme et posé, il interrogeait Richard au nom de ses concitoyens – et il exhalait des nuages de fumée aux senteurs aromatiques tandis qu'il écoutait les réponses du Sourcier.

— Tous les indices laissent penser que cette bête me traque, mon ami… Même si nous ignorons la nature de ce nouvel ennemi, ce point-là au moins semble clair. C'est pour ça que je dois partir au plus vite. Ainsi, le monstre ne reviendra pas semer la terreur en Altur'Rang.

Henden braqua sur Richard le tuyau de sa pipe.

— Donc, les hommes de Victor sont morts parce que vous étiez dans les environs ?

Victor fit soudain un pas en avant.

— Allons ! Henden ! Des gens très pervers veulent tuer le seigneur Rahl, et ce n'est pas sa faute ! N'oublie pas que des soudards rêvent d'avoir notre peau. Serais-tu coupable si les soldats de Jagang qui viennent pour te tuer faisaient en chemin du mal à notre libérateur ?

» Quand ils sont tombés sous les coups d'un monstre mystérieux, mes hommes étaient en train de combattre l'Ordre Impérial. La créature de Jagang les a tués alors qu'ils luttaient pour offrir un avenir meilleur à leurs enfants. Ils avaient choisi de ne plus vivre à genoux, ne perds jamais ça de vue.

— C'était une question, rien de plus… Il est toujours bon de savoir où on en est, pas vrai ?

Les quelques citadins encore présents approuvèrent du chef.

— Tu as raison, c'est légitime, dit Richard avant que Victor ait le temps de cracher une réponse venimeuse. Je ne blâme jamais un homme qui pose des questions, surtout quand beaucoup de vies sont en jeu. Mais les arguments de Victor sont eux aussi très justes. Jagang veut nous tuer jusqu'au dernier, et pour survivre, nous devons en finir avec l'Ordre Impérial.

Ses cheveux blonds cascadant sur ses épaules, Nicci finissait de remonter à contre-courant le flot de citadins qui quittaient les lieux. Comme toujours, sa robe noire mettait en valeur sa silhouette d'une étonnante perfection. Mais c'était son aura d'autorité qui lui donnait l'allure d'une reine égarée au milieu de la foule. Et avec son uniforme rouge, Cara faisait une escorte royale des plus convaincantes.

Richard fut un peu gêné par la façon dont les deux femmes le regardaient. Bon sang ! on aurait dit qu'elles ne l'avaient plus vu depuis un mois !

Sans crier gare, Henden flanqua une grande tape entre les omoplates du Sourcier, l'arrachant à sa méditation.

— Bon voyage, seigneur Rahl, dit-il tout en mâchonnant le tuyau de sa pipe. Et merci de tout ce que vous avez fait pour nous. Nous attendrons impatiemment votre retour dans la cité libre d'Altur'Rang.

— Merci, répondit simplement Richard.

Henden s'en alla à son tour. En le regardant s'éloigner, Richard se félicita que ces gens aient compris qu'il s'agissait de *leur* combat et de *leur* liberté.

Debout près de Victor, Ishaq salua Cara et Nicci avec son étrange chapeau rouge.

— Enfin, vous voilà ! Comment allez-vous, maîtresse Cara ? Richard m'a dit que vous étiez remise, mais je suis heureux de le constater de mes yeux.

Le Sourcier suivit Ishaq, parti à la rencontre des deux femmes.

— Nous sommes en pleine forme toutes les deux, dit Cara quand les quatre amis se furent rejoints. Désolée pour les dégâts, à l'auberge…

— Ce n'est rien ! Des planches et du plâtre, qui s'en soucie ? Les gens sont plus difficiles à réparer.

— C'est bien vrai, maître Ishaq, approuva la Mord-Sith.

Richard remarqua que Jamila, à l'autre bout de l'allée, foudroyait son patron du regard. Même si elle ne voyait pas les choses comme lui, elle jugea plus prudent de ne rien dire.

Elle tenait par la main une fillette qui lui ressemblait trait pour trait. L'enfant souriait à Richard, qui ne pouvait s'empêcher de lui répondre, tant elle était mignonne.

— Ishaq, quand j'ai dit qu'il fallait déduire les travaux de ta dette, ce n'étaient pas des propos en l'air !

— Pourquoi t'en fais-tu autant ? (Ishaq remit le chapeau sur sa tête.) Des réparations, c'est tout ! Il n'y a pas de quoi en faire un plat…

Alors qu'il allait répondre, Richard entendit du raffut, dehors. Trois secondes plus tard, quelques-uns des hommes partis en patrouille entrèrent en poussant devant eux deux colosses vêtus d'une longue tunique marron semblable à celle que portaient presque tous les citadins.

— Des espions…, souffla Victor, qui venait de rejoindre ses amis.

Richard s'en serait douté tout seul. Sous la tunique de chacun des types, on distinguait un large ceinturon idéal pour porter une panoplie

d'armes. Les troupes de l'Ordre approchant, les officiers avaient sûrement voulu que des éclaireurs évaluent la résistance à laquelle il fallait s'attendre.

À présent qu'ils étaient prisonniers, ces deux-là pouvaient devenir des informateurs précieux pour le camp de Richard.

Malgré tous leurs efforts, le déguisement des fouineurs n'était pas convaincant. Pour commencer, les tuniques étaient trop petites pour ne pas paraître ridicules sur de tels costauds. Ensuite, leur coupe de cheveux – en brosse pour l'un et au bol pour l'autre – ne correspondait pas à la mode actuellement en vigueur en Altur'Rang.

Silencieux, les deux espions regardaient autour d'eux et gravaient tout dans leur mémoire. Deux salopards aussi dangereux qu'un duo de loups dans une bergerie.

D'instinct, Richard s'assura que l'Épée de Vérité coulissait bien dans son fourreau.

Alors qu'un des gardes tournait la tête pour regarder quelque chose, le prisonnier aux cheveux plus longs flanqua un coup de talon dans le tibia de l'homme qui le ceinturait.

Tandis que son gardien s'écroulait en hurlant de douleur, l'espion envoya valdinguer sur le sol les deux autres hommes qui tentaient de le maîtriser.

Percutés par les gardes ou tout simplement paniqués, des visiteurs s'étalèrent de tout leur long.

D'autres gardes essayèrent de capturer l'espion, mais il les repoussa avec une incroyable sauvagerie.

En un instant, le chaos régna dans l'écurie. Des femmes criaient, des enfants pleuraient ou couinaient de terreur, des hommes braillaient de rage et des gardes lançaient des ordres tonitruants et contradictoires.

La confusion et la peur se répandaient comme une traînée de poudre dans l'assistance.

Expert en l'art de combattre dans un endroit exigu où l'ennemi ne pouvait pas vraiment faire valoir sa supériorité numérique, l'espion bondit vers Jamila et saisit sa fille par les cheveux.

Dans la confusion, le type avait réussi à récupérer un couteau qu'il plaqua sur la gorge de l'enfant.

Jamila tenta de secourir sa fille, mais un coup de pied rageur la repoussa, l'assommant à demi.

Un garde qui tentait d'approcher en rampant reçut une ruade dans la tête et perdit aussitôt connaissance.

Richard avançait lentement, les yeux rivés sur le type au couteau.

— Reculez tous ! cria l'homme.

Encore essoufflé par ses efforts, il ruisselait de sueur, mais semblait

parfaitement maître de la situation.

— Allons ! reculez, ou je la saigne comme un goret !

La fillette hurlait de terreur et se débattait comme une folle, ses pieds fendant frénétiquement l'air entre les jambes du colosse.

— Lâchez-le ! ordonna l'espion aux gardes qui tenaient son compagnon. Obéissez, sinon, la gamine est foutue !

Envahi par la colère, Richard avait déjà décidé qu'il n'y aurait ni négociations, ni accord… ni pitié.

Il se tourna sur le côté, présentant son flanc droit au type – une ruse classique pour qu'il ne voie pas son épée.

Occupé à faire libérer son ami, l'espion n'accordait aucune attention particulière au Sourcier.

Même si le colosse l'ignorait, tout était déjà joué dans la tête de Richard. Pour lui, le salaud qui menaçait une enfant était déjà un homme mort.

Au moment où Richard refermait les doigts sur la poignée de son arme, la magie liée à l'épée se déversa en lui, décuplant sa fureur. En un clin d'œil, la soif d'agir avait balayé toutes ses autres sensations.

Désormais, le Sourcier n'avait plus qu'une idée en tête : voir couler le sang de ce fumier ! Rien ne l'arrêterait, et il n'était plus accessible au doute ni à la raison.

L'Épée de Vérité était pour le Sourcier un outil précieux. Grâce à cette arme, il était en mesure d'influer sur la réalité – voire de la transformer, en quelques occasions.

Justement, c'en était une. Richard allait rendre le monde meilleur en le privant brusquement d'un être abject qui l'arpentait depuis des années.

Sa vision se focalisa sur la cible de son courroux. Pour lui, plus rien n'existait à part cet espion qu'il devait abattre coûte que coûte.

Il suffisait d'une pression, et la peau tendre de la fillette s'ouvrirait. Puis la lame trancherait la carotide, et la fille de Jamila mourrait. Une équation très simple.

Mais une équation dont le temps était l'inconnue… Avant de tuer, l'espion devrait prendre sa décision, puis il lui faudrait une ou deux secondes pour passer à l'action. Pour commencer, se décider n'était pas facile.

Actuellement, la vie du type était liée à la fillette. Si elle mourait, son bouclier humain n'aurait plus aucune valeur. Avant d'égorger la petite, l'homme devrait prendre en compte toutes ces variables. Et là encore, il lui faudrait du temps.

Richard, lui, avait déjà pris sa décision, et il était entièrement concentré sur sa tâche. Du coup, il avait en matière de temps une infime avance qui pouvait lui permettre de contrôler la situation. Et il n'était pas question de gaspiller cet avantage.

Mais à l'instant précis, ce calcul, si exact qu'il fût, n'avait plus aucune importance aux yeux du Sourcier. Stimulé par une colère dévastatrice – un mélange de sa propre rage et de la fureur de son arme –, il avait soif de sang. Rien d'autre ne le satisferait, il ne s'apaiserait à aucun autre prix et il n'accepterait pas d'autre issue à cette affaire.

Comme s'il obéissait à l'espion, Richard fit mine de reculer. En agissant ainsi, il entendait détourner de lui l'attention du type et lui laisser tout loisir de faire face à la menace qui semblait la plus pressante : les hommes qui tentaient d'approcher sur ses flancs et dans son dos.

Serrant très fort son épée, le Sourcier prit une profonde inspiration. Autour de lui, le monde sembla devenir paisible et silencieux.

Quand il eut reculé au maximum, compte tenu de ce qu'il avait l'intention de faire, Richard marqua une courte pause.

Il compta deux battements de cœur et passa à l'action au moment où le troisième s'annonçait.

Devant l'assistance pétrifiée, alors que l'homme au couteau était sans doute en train de préméditer le meurtre de l'enfant, le Sourcier dégaina sa lame.

Au moment où la gamine hurlait de terreur, l'Épée de Vérité jaillit de son fourreau en émettant une note métallique à nulle autre pareille. Pivotant sur lui-même tandis qu'il frappait, Richard rugit de colère. Dans cet état second, il parvenait à porter des coups d'une vitesse et d'une précision inhumaines.

Le temps parut s'arrêter. Comme si la scène s'était figée, le Sourcier eut tout le temps de voir la surprise qui s'affichait sur le visage de sa proie.

Maintenant, le temps lui appartenait, se pliant à sa volonté, à son désir et à sa colère. Rien ni personne ne pourrait influer sur ses gestes, et il n'était plus que le messager de la mort.

Quand l'espion tourna la tête vers lui, Richard vit les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. La lumière orange des lampes se reflétant sur ces minuscules éclats de diamant liquide, un arc-en-ciel miniature – et bizarrement monochrome – se forma devant les yeux du Sourcier. Délogées par la violence du mouvement de l'espion, les gouttes de sueur, tel un minuscule geyser, restèrent un instant en suspension dans l'air avant de tomber en pluie vers le sol.

Dans son cocon de temps déconnecté du reste de l'Univers, Richard aurait pu compter ces gouttes et tous les points lumineux que projetaient dessus les multiples lanternes.

Lentement, comme dans un rêve, l'Épée de Vérité fendait l'air vers sa cible.

Tous les regards, y compris celui de la fillette, étaient désormais

braqués sur Richard. Même s'il en avait conscience, ça ne comptait plus pour lui. Seuls importaient les yeux noirs de l'homme qu'il était à un souffle de tuer.

Quand ils croisèrent les siens, Richard y vit le reflet d'une frénétique réflexion. L'espion avait identifié la menace et il tentait d'imaginer un moyen d'y échapper. Mais il était bien trop tard, et il ne tarderait pas à le comprendre.

La lame fendait toujours l'air, visant la tête du type.

Comme il était prévisible, l'espion, enfin arrivé au terme de sa réflexion, décida d'agir pour sauver sa peau. Mais son hésitation, si courte qu'elle ait été, avait permis à la lame de parcourir la plus grande partie de la distance qui la séparait de son objectif.

Envahi par une terreur animale, l'homme se pétrifia. Mais cela ne dura pas, et dans son regard, Richard lut qu'il recommençait à calculer.

Il voulait savoir si la lame de son couteau pouvait battre de vitesse celle de l'épée.

Un dernier crime, pour célébrer à sa façon son départ du monde des vivants.

Le regard toujours rivé à celui de sa « victime », Richard vit enfin apparaître sa lame dans son champ de vision. L'épée avait fini de décrire l'arc de cercle qui mettrait un terme à l'existence d'un tueur.

L'acier percuta la tête de l'espion à hauteur de ses yeux – exactement le point que visait le Sourcier.

Au moment exact de l'impact, le temps reprit son cours normal dans une explosion de bruits et d'images.

Un rideau rouge brouilla le champ de vision du Sourcier.

Un voile de sang, ultime salut de l'espion à son bourreau, alors que le tiers supérieur de sa tête, proprement découpé, s'envolait dans les airs.

La lame avait fendu la peau, l'os et la matière cérébrale comme s'il s'était agi d'une motte de beurre. Pour porter un tel coup, il fallait plus que de la force et de l'habileté. C'était une affaire de magie, et Richard lui-même aurait été incapable d'expliquer ce qui se produisait.

L'espion était passé de vie à trépas en une fraction de seconde. Toujours immergé dans sa fureur, le Sourcier n'éprouva pas une once de compassion pour le défunt.

Le bras armé du colosse foudroyé retomba le long de son flanc. Une seconde après, son grand corps privé de vie bascula en arrière.

Ce salaud avait décidé de tuer la petite – de la pure perversité, car ça ne lui aurait servi à rien – mais il n'avait pas eu le temps de mettre son plan à exécution.

Richard, lui, avait été assez rapide.

Le troisième battement de cœur venait de s'achever quand il revint à la réalité.

L'espion n'avait pas encore percuté le sol. Proprement détachée du reste, la partie supérieure de son crâne volait toujours dans les airs, laissant dans son sillage une traînée de sang et d'humeurs répugnantes.

Des citadins crièrent de surprise et d'autres de terreur.

L'épée de nouveau prête à frapper, Richard se tourna vers le second prisonnier. Toujours fermement maintenu par deux hommes de Victor, le type ne semblait pas décidé à tenter de se libérer.

Victor approcha à grands pas, sa masse d'armes au poing. Cara aussi accourait en brandissant déjà son Agiel.

Du coin de l'œil, Richard vit que Nicci suivait de près la Mord-Sith.

— Non ! cria l'ancienne Maîtresse de la Mort. Arrêtez !

Victor s'en pétrifia de surprise. Comme si elle pensait qu'il allait exécuter le second prisonnier, Nicci lui saisit le poignet.

— Baisse le bras, forgeron !

Muet de surprise, Victor obéit.

Nicci se tourna alors vers Richard :

— Toi aussi, charpentier ! Vas-tu faire ce que je t'ordonne ? Rengaine ton arme et cesse de me défier du regard !

Richard en cilla de surprise.

Charpentier ?

Chapitre 23

Bien qu'il eût l'esprit embrumé par la colère, Richard comprit quand même que Nicci avait une idée derrière la tête. Il n'aurait su dire laquelle, mais les avoir appelés, Victor et lui, par un nom de métier était un signal évident. Par ce biais, elle leur demandait d'entrer dans un jeu dont elle comptait être l'animatrice et la maîtresse.

Sans doute parce que les gens l'appelaient souvent « forgeron », Victor semblait ne pas avoir capté le message.

Il voulut parler, mais Nicci lui flanqua une gifle magistrale.

— Silence ! Je n'ai rien à faire de tes excuses !

Troublé, Victor recula d'un pas. Fort mécontent, il foudroya Nicci du regard, mais décida quand même d'attendre la suite.

Voyant qu'il se tiendrait tranquille, Nicci se tourna vers Richard et lui braqua un index rageur sur la poitrine.

— Tu devras répondre de ton crime, charpentier !

Même s'il ne voyait toujours pas où son amie voulait en venir, le Sourcier hocha discrètement la tête. Craignant de saboter le plan de Nicci, il n'osa pas en faire davantage.

— Quelle mouche t'a piqué ? cria l'ancienne Maîtresse de la Mort, l'air aussi terrifiant qu'à l'époque où elle méritait amplement ce surnom. Où as-tu pêché l'idée inacceptable que tu es libre d'agir comme il te chante dans un cas pareil ?

Quelle réponse apporterait de l'eau au moulin de Nicci ? Incapable de le deviner, Richard se contenta de hausser les épaules, comme s'il était trop honteux pour se défendre.

— Il a sauvé ma fille ! cria Jamila. L'espion allait l'égorger.

Nicci se tourna vers l'aubergiste.

— Comment oses-tu te montrer si méprisante par rapport à ton prochain ? De quel droit préjuges-tu de ses intentions et de ses sentiments ? C'est le privilège exclusif du Créateur ! Serais-tu une voyante ? Bien sûr que non ! Dans ce cas, comment sais-tu ce qu'aurait fait cet homme ?

» Tu crois que tes suppositions suffisaient à le condamner à mort ? Et même s'il avait agi comme tu le prévoyais, qui es-tu pour juger un être humain et statuer sur ses motivations ?

Son étrange discours terminé, Nicci regarda de nouveau Richard.

— À la place de ce malheureux, qu'aurais-tu fait ? Son compagnon et lui ont été traînés dans cette écurie par une foule hostile. On ne leur a pas dit de quoi ils étaient accusés, ni permis de s'expliquer. Tu traites un homme comme un animal et tu t'étonnes qu'il ait des réactions de bête fauve ?

» Si nous agissons ainsi, comment espérer que Jagang le Juste nous donne une chance de nous racheter ? Cet homme avait raison de craindre pour sa vie, car il était entouré de brutes sans cervelle.

» Je suis la femme du maire, et je ne tolérerai pas de tels comportements. C'est compris ? Mon mari aurait le cœur brisé s'il savait ce que vous avez fait ce soir. En son absence, je m'assurerai que de pareils errements ne se reproduisent plus. Et maintenant, rengaine cette épée !

Commençant à comprendre où Nicci voulait en venir, Richard obéit sans protester.

Dès qu'il eut lâché son arme, sa rage se volatilisa. Aussitôt, ses genoux tremblèrent. Si justifié que fût son acte, il en allait ainsi chaque fois qu'il prenait une vie avec l'Épée de Vérité. Même pour la bonne cause, tuer restait une horrible expérience.

Entrant dans le jeu de son amie, le Sourcier baissa humblement la tête.

Nicci se tourna vers la foule, qui recula d'un pas comme un seul homme.

— Nous sommes des gens pacifiques. Avez-vous oublié votre devoir de compassion ? Et que faites-vous de l'enseignement du Créateur ? Si nous continuons à nous comporter comme des bêtes, comment espérer que l'empereur nous accepte de nouveau dans les rangs de l'Ordre Impérial ?

Personne ne protesta. À l'évidence, tous les citadins avaient compris que Nicci tentait un énorme bluff.

— La femme du maire n'acceptera pas que la violence aveugle prive nos enfants d'un avenir radieux.

Une jeune femme avança, les poings sur les hanches, et lança :

— Mais ces hommes…

— Nous ne devons jamais oublier l'amour du prochain ! cria Nicci, coupant la parole à la citadine. Nos égoïstes petits désirs ne comptent pas.

Elle coula un regard discret à Victor, qui comprit le message et tira la femme en arrière afin qu'elle ne gâche pas la représentation.

— Notre devoir est de guider nos semblables, pas de les décapiter. Ce soir, un homme a été lâchement assassiné. Le tribunal du peuple étudiera cette affaire et se prononcera sur le sort du charpentier. En attendant, je demande qu'il soit incarcéré et étroitement surveillé.

» Au nom du maire, dont j'exerce l'autorité, je refuse que le second prisonnier subisse un sort injuste. Je sais que mon époux aurait aimé statuer sur cette affaire, mais je suis sûre qu'il ne voudrait pas forcer ce malheureux à attendre sa libération jusqu'à demain. Les injustices doivent être réparées sans attendre ! (Nicci désigna deux gardes.) Vous allez conduire ce brave homme hors de la ville, et vous le laisserez partir en paix. Le charpentier, lui, attendra son procès dans une cellule obscure et humide où il aura tout loisir de réfléchir à sa perversité.

— Vous faites montre d'une grande sagesse, ma dame, dit Victor. Votre époux sera fier de vous, je n'en doute pas…

Le forgeron s'étant incliné devant elle, Nicci foudroya un moment du regard le sommet de son crâne. Puis elle alla se camper devant le second prisonnier, le dévisagea avec bienveillance… et le gratifia d'une révérence.

Richard remarqua que le chemisier de Nicci, comme par hasard, était à demi délacé.

L'espion ne loupa pas non plus ce détail, et il profita de l'occasion pour se rincer abondamment l'œil.

Quand Nicci se releva, il fallut un moment au type pour consentir à la regarder dans les yeux.

— J'espère que vous accepterez nos excuses, messire… Nous vous avons maltraité, et ce n'est pas ainsi qu'on nous a appris à agir avec nos frères humains…

Le type fit une grimace qui pouvait passer pour un sourire plein d'indulgence.

— Je comprends que vous soyez nerveux, avec cette insurrection contre l'Ordre Impérial et…

— Une insurrection ? coupa Nicci. Foutaises ! C'était un lamentable malentendu, rien de plus. Certains travailleurs, comme ce misérable charpentier, exigeaient d'être mieux payés et d'avoir divers privilèges. L'affaire se limite à ça. Mais pendant un moment, comme mon mari vous l'expliquerait, les choses ont dérapé. Comme cette nuit, où un fils innocent du Créateur a perdu la vie injustement. Mais nous nous efforçons de remettre de l'ordre dans nos affaires.

L'espion dévisagea longuement Nicci.

— C'est la position de tous les citadins ?

— Presque tous, oui. Et c'est la profonde conviction du maire, mon époux. Si vous saviez combien il a travaillé pour mater les fauteurs de troubles et les émeutiers professionnels ! Avec des représentants du peuple, il n'a pas ménagé sa peine pour remettre ces réactionnaires sur le droit chemin. Ces gens agissaient sans tenir compte du bien commun. Pour leur montrer leur erreur, mon mari a fait traduire en justice les meneurs, et un tribunal populaire les a durement punis. La plupart se sont repentis. Bien entendu, le maire se charge aussi de

rééduquer les « révoltés » qui ont agi davantage par bêtise que par méchanceté.

L'espion inclina brièvement la tête.

— Ma dame, dites à votre mari qu'il est un parangon de sagesse – et ajoutez qu'il a une épouse admirable qui sait se sacrifier pour le bien commun.

— Ah ! le bien commun, rien n'est plus important ! Mon mari le répète sans cesse : nos désirs et nos sentiments ne sont rien comparés aux besoins impérieux des masses. Le premier pas sur la voie de la sainteté, selon lui, est de renoncer à l'individualisme pour se concentrer sur l'amélioration de l'humanité. Personne n'a le droit de faire passer ses intérêts avant ceux de son prochain.

— Comme c'est vrai ! s'exclama l'espion en baissant de nouveau les yeux sur le décolleté de son interlocutrice. N'allez pas croire que je m'ennuie ici, mais je devrais peut-être y aller…

— Et où allez-vous, justement ? demanda Nicci en tirant pudiquement sur les pans de son chemisier.

L'homme releva les yeux.

— Mon compagnon et moi nous dirigions vers le sud, où nous avons tous les deux de la famille. Nous espérions trouver du travail là-bas… Je ne connaissais pas très bien le… hum… défunt. On voyageait ensemble depuis quelques jours, voilà tout…

— Avec ce qui vient d'arriver, mon mari vous conseillerait de repartir sur-le-champ, j'en suis sûre… Il reste encore des réactionnaires en ville. Ne prenons pas le risque de vivre une autre tragédie.

L'espion balaya l'assemblée d'un regard assassin. Ses yeux s'attardèrent sur Richard, qui garda « humblement » la tête baissée.

— Vous avez raison, ma dame… Veuillez remercier le maire de ne pas ménager ses efforts pour ramener les trublions sur le droit chemin.

Nicci sourit d'aise puis se tourna vers les deux gardes qu'elle avait un peu plus tôt chargés d'une mission.

— Assurez-vous que ce noble citoyen quitte notre ville sans que rien de fâcheux lui arrive. S'il le faut, faites-vous escorter par une vingtaine d'hommes. Faut-il vous rappeler que le maire et le conseil du peuple seraient fort marris qu'il arrive malheur à notre ami ? Il doit repartir en parfaite santé et continuer son chemin d'un pas allègre.

Les hommes s'inclinèrent et marmonnèrent que les ordres seraient exécutés. Impressionné par leur performance d'acteurs, Richard se souvint que vivre sous le joug de Jagang les avait habitués à la soumission.

La petite foule regarda le prisonnier sortir avec ses « protecteurs ».

Lorsque ce fut fait, personne ne parla avant un bon moment – si l'espion avait l'oreille fine, mieux valait attendre qu'il soit très loin de là.

— Eh bien, soupira Nicci, j'espère qu'il retournera vers ses frères d'armes. S'il tombe dans le panneau, nous aurons semé une belle confusion dans les rangs ennemis.

— Il va s'empresser de rapporter les « bonnes nouvelles » à ses supérieurs. Avec un peu de chance, ces idiots croiront que l'affaire est dans le sac, et nous pourrons leur réserver une sacrée surprise.

— Espérons, dit simplement Nicci.

Quelques-uns des citadins encore présents émirent des commentaires enthousiastes sur la stratégie de l'ancienne Maîtresse de la Mort. De toute évidence, sa façon de désinformer l'ennemi leur plaisait beaucoup.

Ayant eu leur compte d'émotions, d'autres personnes souhaitèrent bonne nuit à tout le monde et s'en furent.

— Désolée de vous avoir frappé, dit Nicci en souriant à Victor.

— Aucun problème, répondit le forgeron, puisque c'était pour la bonne cause.

L'air gênée, Nicci se tourna vers Richard – on eût dit qu'elle redoutait qu'il lui passe un savon.

— Je… eh bien, je voulais que ces soldats pensent qu'ils nous écrabouilleront sans problème. L'excès de confiance n'est jamais bon…

— Tu ne me dis pas tout…, grogna Richard.

Nicci regarda autour d'elle puis s'approcha du Sourcier et parla assez bas pour que lui seul l'entende.

— Tu m'as bien assuré que je pourrais vous rejoindre une fois les soudards de Jagang éliminés ?

— Exact, mais…

— Eh bien, j'ai l'intention de vous retrouver très vite !

Richard dévisagea un long moment son amie. Puis il décida de lui laisser carte blanche en ce qui concernait la défense d'Altur'Rang.

Bien sûr, le plan tordu de Nicci l'inquiétait, mais il avait assez de soucis lui-même pour ne pas chercher à en savoir davantage.

Il saisit les lacets du chemisier de la superbe blonde, tira dessus et referma le chemisier.

Les poings sur les hanches, Nicci soutint son regard tout au long de l'opération.

— Merci, dit-elle quand ce fut terminé. Ce fichu truc a dû s'ouvrir dans le feu de l'action.

Ignorant ce gros mensonge, Richard regarda autour de lui pour localiser Jamila. Les joues rouges et les yeux gonflés, l'aubergiste serrait dans ses bras la malheureuse petite fille.

— Comment va-t-elle ? demanda le Sourcier en approchant.

— Aussi bien que possible, seigneur Rahl. Vous l'avez sauvée, mille fois merci !

Blottie dans les bras de sa mère, la gamine regardait Richard comme si elle risquait d'être sa prochaine victime.

Elle l'avait vu commettre une telle horreur !

— Jamila, je suis content qu'elle soit indemne…

Richard sourit à l'enfant… qui lui répondit d'un regard haineux.

Nicci serra le bras de son ami pour le consoler, mais elle ne dit rien.

Les citadins restants félicitèrent le Sourcier d'avoir secouru la fillette. Tous semblaient avoir compris la manœuvre de Nicci, et quelques-uns ne furent pas avares de compliments sur cette ruse de guerre.

— Voilà qui devrait nous débarrasser des soudards ! lança un homme.

Richard doutait que l'idée de Nicci soit si simple. Ce qu'elle mijotait l'inquiétait, mais il ne pouvait rien faire.

Un moment, il regarda les hommes qui emportaient le cadavre du premier espion. Sur un ordre d'Ishaq, d'autres entreprirent de nettoyer le sol et les cloisons. L'odeur du sang énervant les chevaux, il fallait l'éliminer au plus vite.

Les derniers citadins souhaitèrent bon voyage au seigneur Rahl puis s'en allèrent. Un peu plus tard, leur corvée accomplie, les « nettoyeurs » partirent à leur tour.

Nicci, Cara, Ishaq, Victor et Richard restèrent seuls dans l'écurie silencieuse.

Chapitre 24

Richard sonda soigneusement les ombres, autour de lui, puis il se décida à aller voir les chevaux qu'Ishaq avait trouvés pour lui.

Le silence qui régnait dans l'écurie avait quelque chose d'angoissant. Se souvenant de la quiétude de l'auberge, juste avant que le monstre défonce les cloisons, le Sourcier trouvait logique d'être sur ses gardes. Comment déterminer si la créature ne rôdait pas dans les environs, prête à frapper ?

Richard aurait aimé savoir comment combattre une bête de ce type. Mais il n'en avait pas la moindre idée. Heureusement, il lui restait son épée et la magie qu'elle contenait.

Il n'avait pas oublié les inhumaines promesses de souffrance et de tourment que le monstre avait laissées à son attention dans l'esprit de Cara. La simple évocation de ces horreurs lui donnait la nausée. Les genoux soudain tremblotants, il dut se tenir un instant à la paroi d'une stalle.

Se retournant, il jeta un coup d'œil à Cara et se réjouit de la voir vivante et en bonne santé. La façon dont elle le regardait lui mettait du baume au cœur. Depuis qu'il l'avait guérie, leur lien s'était approfondi, car il avait un peu mieux découvert la femme cachée sous l'armure de la Mord-Sith.

À présent, il devait aider Kahlan afin de la voir elle aussi vivante et en bonne santé.

Deux chevaux étaient déjà sellés et prêts au départ. Les vivres étaient répartis sur les quatre autres. Quand Ishaq promettait quelque chose, il n'y avait plus de soucis à se faire…

Dès qu'il fut entré dans la stalle, le Sourcier tapota la croupe de la plus grande des deux juments baies. Un message d'amitié et, plus important encore, une façon de lui signaler qu'il y avait quelqu'un derrière elle.

Avec tout ce qui s'était produit, sans parler de l'odeur du sang, les chevaux avaient les nerfs à vif et une ruade pouvait tuer net un homme, s'il n'avait pas de chance…

La jument ne parut pas apprécier l'intrusion d'un inconnu. Avant de prendre son arc pour l'accrocher à la selle, Richard grattouilla l'oreille de la bête et lui murmura quelques mots apaisants.

Ravi, il constata que la jument se détendait à son contact.

Lorsqu'il sortit de la stalle, Nicci l'attendait devant la porte, l'air perdue et solitaire.

— Tu seras prudent ? demanda-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas, dit Cara en dépassant les deux jeunes gens. (Alors qu'elle entrait dans la stalle et se dirigeait vers la plus petite des deux juments, elle ajouta :) Je lui ferai un long sermon sur ses actes irréfléchis de ce soir !

— Quels actes irréfléchis ? demanda Victor.

Cara caressa l'encolure de la jument puis se tourna vers le forgeron.

— Les D'Harans ont un dicton : « Soyons l'acier qui affronte l'acier et laissons le seigneur Rahl en découdre avec la magie. » Le sens profond de cette phrase, c'est que le seigneur Rahl ne doit pas risquer sa vie lors de combats livrés avec des armes traditionnelles. Ses sujets peuvent s'en charger. En revanche, ils sont incapables de lutter contre la magie – lui seul est en mesure de le faire, et pour ça, il doit être *vivant* ! Nous le protégeons de l'acier, et en échange, il nous défend face à la magie. C'est son devoir, tel que l'a prévu le créateur du lien.

Victor désigna l'épée du Sourcier.

— On dirait qu'il n'est pas manchot avec une lame…

— Il lui arrive d'avoir de la chance, corrigea Cara. Dois-je vous rappeler qu'un simple carreau a failli le tuer ? Sans une Mord-Sith à ses côtés, il serait impuissant comme l'agneau qui vient de naître.

Voyant que Victor le dévisageait avec une sincère inquiétude, Richard roula de gros yeux.

Ishaq aussi regardait le Sourcier comme s'il le voyait pour la première fois.

Les deux hommes connaissaient depuis environ un an quelqu'un qui semblait être un banal travailleur. Un costaud qui chargeait des barres de fer dans un chariot d'Ishaq pour les livrer à la forge de Victor. Ils le croyaient marié à Nicci et avaient appris très récemment qu'il était en réalité son prisonnier.

Désormais, ils savaient que Richard était le seigneur Rahl, un légendaire combattant de la liberté venu du nord. Mais cette idée continuait à les déconcerter, et ils préféraient voir leur ami sous les traits d'un ancien esclave de l'Ordre révolté contre ses maîtres.

Dès qu'on leur parlait du « seigneur Rahl », les deux amis de Richard devenaient nerveux, comme s'ils ne savaient plus comment se comporter devant lui.

Alors que Cara finissait de ranger ses affaires dans les sacoches de selle, Nicci posa une main sur l'épaule d'Ishaq.

— Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais voir Richard en privé…

— Victor et moi allons vous attendre dehors. Nous avons pas mal de choses à nous dire, de toute façon…

Tandis que les deux hommes s'éloignaient, Nicci jeta un coup d'œil

à Cara, qui capta le message.

Après avoir tapoté la croupe de sa monture, la Mord-Sith sortit avec les deux hommes et ferma derrière elle les lourdes portes de l'écurie. Richard fut assez surpris de la voir s'en aller ainsi sans protester.

Campée devant lui, les mains croisées, Nicci avait l'air plutôt mal à l'aise, trouva le Sourcier.

— Richard, je m'inquiète pour toi… Je devrais peut-être t'accompagner…

— Ce soir, tu as mis en route une machination que tu es la seule à pouvoir mener jusqu'à son terme.

— C'est exact, hélas…

Une nouvelle fois, Richard se demanda quelle idée Nicci pouvait bien avoir derrière la tête. Mais il n'avait pas le temps d'approfondir le sujet. Si le sort de la magicienne le souciait, celui de Kahlan passait avant tout à ses yeux. Il était plus que temps de partir.

— Mais pourtant…, commença Nicci.

— Dès que tu auras rempli ta mission ici, tu pourras me rejoindre. Avec ce sorcier nommé Kronos à la tête des soudards, les citadins auront rudement besoin de ton aide !

— Je sais… Crois-moi, j'ai bien l'intention de réduire à néant la menace qui pèse sur Altur'Rang. Je ne traînerai pas, et dès que ça sera fait, je me mettrai à ta recherche.

Comprenant soudain le plan de Nicci, Richard eut l'impression que son sang se glaçait dans ses veines. Il eut envie d'implorer son amie de renoncer à cette folie, mais il se retint de justesse. Il avait lui aussi une mission périlleuse à accomplir. Pas question de s'entendre également dire que c'était beaucoup trop risqué.

En outre, Nicci, une magicienne, savait parfaitement ce qu'elle faisait. Jadis, elle avait été une Sœur de l'Obscurité – et plus précisément, une des six femmes devenues ses « formatrices » au Palais des Prophètes.

Quand l'une d'elles avait tenté de le tuer pour lui voler son don, il avait réussi à l'abattre. Cette mort avait marqué le début de la fin pour le Palais des Prophètes.

Jagang avait capturé les Sœurs de l'Obscurité survivantes, y compris Ulicia, leur chef.

Afin de sauver la vie de Kahlan, Richard avait autorisé cinq servantes du Gardien à lui jurer fidélité – le seul moyen pour elles d'échapper à l'emprise de Jagang. Nicci ne faisait pas partie de ce groupe qui avait plus tard perdu un de ses membres dans la Sliph. À part l'ancienne Maîtresse de la Mort, seules quatre magiciennes vendues au Gardien n'étaient pas au service de l'empereur.

Nicci était une adversaire terrifiante pour n'importe qui, y compris

l'Ordre Impérial. Il fallait cependant espérer qu'elle n'avait pas imaginé un plan absurdement risqué pour pouvoir rejoindre plus vite son « protégé ».

Se demandant ce qui allait suivre, Richard passa un pouce dans son ceinturon, histoire de se donner une contenance.

— Dès que tu pourras nous rejoindre, tu seras la bienvenue. Je te l'ai déjà dit.

— J'ai pris note…

— Tu veux un petit conseil ? Si puissante que tu te croies – ou que tu sois –, n'oublie jamais qu'un vulgaire carreau peut te tuer.

— J'ai le même conseil à ton service, sorcier !

Une idée traversa soudain l'esprit de Richard.

— Comment me trouveras-tu ?

Nicci leva les bras, saisit le col de la chemise du Sourcier et le força à baisser la tête vers elle.

— C'est pour ça que je voulais être seule avec toi… Pour te retrouver, je dois d'abord te toucher avec mon pouvoir…

Richard fut aussitôt sur ses gardes.

— Pour lancer quel genre de sort ?

— Quelque chose qui ressemble au lien que tu as avec les D'Harans. Mais l'heure n'est pas aux longues explications…

Richard se demanda pourquoi Nicci avait besoin d'être seule avec lui pour lancer un tel sortilège.

Sans lâcher sa chemise, elle se pressa contre lui.

— Reste un peu tranquille…

Nicci semblait soudain très bizarre, comme si elle glissait dans une profonde transe. Ou comme si elle n'était pas totalement fière de ce qu'elle faisait.

Richard aurait juré que la lumière des lampes était plus forte quelques instants auparavant. Désormais, une lueur orangée flottait dans l'écurie. La paille embaumait et l'air était agréablement tiède.

Un instant, Richard se demanda s'il devait se fier à Nicci et la laisser faire. Après une profonde réflexion, il décida que oui.

La main gauche de Nicci lâcha la chemise du Sourcier, glissa sur son épaule et alla se plaquer contre sa nuque, la serrant assez fort pour le dissuader de bouger.

L'inquiétude de Richard augmenta d'un cran. Soudain, il n'était plus sûr du tout de vouloir que Nicci continue. Pour avoir plusieurs fois senti le contact de sa magie, il savait que ce n'était pas une expérience agréable.

Il aurait voulu reculer. Pourtant, il ne broncha pas.

Nicci tendit le cou et l'embrassa sur la joue.

C'était beaucoup plus qu'une simple « bise ».

Autour de Richard, le monde sembla se dissoudre. Les stalles, l'air

tiède, le doux parfum de la paille : on eût dit que plus rien n'existait. Il ne restait plus que le lien avec Nicci, comme si elle était tout ce qui le retenait encore en ce monde.

Et ce lien immergeait Richard dans un univers de joie et de plaisir à couper le souffle. Il n'avait jamais rien éprouvé de pareil. Tout ce qui passait par ce lien – la vie et la chaleur de Nicci, mais aussi toute la beauté et la tendresse du monde – emplissait son esprit et lui donnait le tournis. Une ivresse merveilleuse dont il était sûr de ne jamais se lasser.

Tout ce qu'il avait vécu d'agréable lui revenait à la mémoire, les sensations se révélant dix fois plus fortes qu'à l'origine. L'extase était si extraordinaire qu'il en oubliait jusqu'à son nom.

Quand les lèvres de Nicci se séparèrent de sa joue, le monde réel reparut autour de lui. Mais il semblait plus beau qu'avant, avec des couleurs plus soutenues et des odeurs plus enivrantes.

Dans un silence à peine troublé par le crépitement des lampes et les hennissements étouffés d'un cheval, Richard savoura un long moment le délicat baiser de Nicci.

Ce contact avait-il duré quelques secondes ou plusieurs heures ? Le Sourcier aurait été incapable de le dire, parce qu'il s'agissait d'une magie qu'il ne connaissait pas. Ce pouvoir l'avait tellement secoué qu'il dut pour recouvrer son souffle ordonner à ses poumons de se remplir d'air.

— Qu'as… Qu'as-tu fait ? demanda-t-il à son amie.

Nicci eut l'ombre d'un sourire et ses beaux yeux bleus brillèrent étrangement.

— Je t'ai « marqué » avec un peu de mon pouvoir, afin de te retrouver. Quand je localiserai ma magie, il me suffira de remonter la piste pour arriver jusqu'à toi. Et ne crains rien, l'effet sera assez durable pour ce que nous entendons faire.

— Je crois que tu ne me dis pas tout…

Le sourire de Nicci s'effaça. Très concentrée, elle chercha ses mots, et il comprit que ce qu'elle allait dire serait très important.

— Jusque-là, je t'avais toujours fait mal avec mon pouvoir. Quand je t'ai capturé, lorsque je te retenais, et même quand je te guérissais. C'était toujours douloureux, tu le sais bien. Pardonne-moi, mais j'ai voulu t'offrir un contact avec ma magie qui ne te laissera pas de mauvais souvenirs. Quelque chose qui ne te forcera pas à me haïr. (Nicci détourna la tête pour ne plus croiser le regard de Richard.) J'ai voulu te donner une bonne impression de mon pouvoir. La mémoire fugitive d'une expérience plus ou moins agréable.

Richard préféra ne pas imaginer ce qu'aurait été la mémoire non fugitive d'une expérience radicalement agréable…

Il prit le menton de son amie et la força à le regarder dans les yeux.

— Je ne te hais pas, et tu le sais. Chaque fois que tu m'as soigné, c'était une façon de me redonner la vie, et c'est tout ce qui compte.

Ce fut au tour de Richard de détourner la tête.

Il venait de s'aviser que Nicci était la plus belle femme qu'il ait jamais rencontrée.

À part Kahlan.

— Merci pour cette expérience, en tout cas, conclut-il, encore tout remué.

Nicci lui serra gentiment le bras.

— Tu as très bien agi, ce soir, dit-elle. J'ai pensé qu'une magie agréable t'aiderait à recouvrer des forces.

— J'ai vu trop de gens souffrir et mourir. Cette petite fille ne devait pas être sacrifiée.

— Je parlais de Cara… La façon dont tu l'as sauvée…

— Eh bien, la grande fille ne devait pas être sacrifiée non plus !

Nicci sourit de cette plaisanterie.

— Je vais devoir y aller, dit Richard en désignant les chevaux.

Pendant qu'il vérifiait la sellerie et les harnais des six bêtes, Nicci alla ouvrir la porte.

Cara entra dès que la magicienne l'y eut invitée.

L'aube ne poindrait pas avant deux ou trois heures. Soudain, Richard s'avisa qu'il était épuisé – rien d'étonnant, après avoir tué avec son épée. Le sort de Nicci lui avait fait du bien, mais Cara et lui risquaient de ne pas avoir une vraie nuit de sommeil avant des jours. Un long chemin les attendait, et il ne serait pas question de traîner. Avec des montures de rechange, ils pourraient avancer à un train d'enfer, et il n'avait pas l'intention de s'en priver.

Nicci tint le mors de la jument tandis que Richard glissait un pied dans l'étrier afin de se hisser en selle. La bête agitait la queue, impatiente de sortir de l'écurie, même en pleine nuit.

Richard flatta l'encolure de sa monture pour la calmer. Dans les jours à venir, elle aurait tout loisir de lui montrer son enthousiasme.

Une fois en selle, Cara se tourna vers son seigneur :

— Au fait, où allons-nous avec une telle hâte ? demanda-t-elle.

— Je dois voir Shota.

— Shota ! s'écria la Mord-Sith. Nous allons rencontrer une voyante ? Auriez-vous perdu la tête, seigneur Rahl ?

Soudain décomposée, Nicci vint se placer à côté de la jument.

— C'est de la folie, Richard ! Et ça te servira à quoi ? Sans parler des troupes ennemies que tu rencontreras sur le chemin du Nouveau Monde.

— Je n'ai pas le choix… Je crois que Shota m'aidera à retrouver Kahlan.

— Mais c'est une voyante ! Elle ne consentira sûrement pas à t'aider.

— C'est faux, puisqu'elle l'a déjà fait par le passé. Elle nous a même offert un cadeau de mariage… Je pense qu'elle s'en souviendra.

— Un cadeau de mariage ? répéta Cara. C'est de la folie ! Shota vous tuera à vue !

C'était bien possible, en effet… La relation de Richard avec la voyante était depuis toujours conflictuelle.

— Quel cadeau de mariage ? demanda Nicci, s'accrochant à la jambe du Sourcier. De quoi parles-tu ?

— Shota souhaitait la mort de Kahlan, parce qu'elle avait peur que nous donnions naissance à un monstre : un Inquisiteur détenteur du don ! En gage de paix, lors de notre mariage, elle a offert à Kahlan un collier composé d'une chaîne et d'une unique pierre noire. Un artefact conçu pour empêcher ma femme de tomber enceinte.

» D'un commun accord, Kahlan et moi avons décidé d'utiliser ce présent. Pour un temps, en tout cas… En attendant que les choses aillent un peu mieux…

Alors que les Carillons arpentaient le monde, toute magie était devenue inefficace. L'ignorant au début, Richard et Kahlan s'étaient fiés au collier.

La jeune femme avait conçu un enfant. Mais les hommes qui l'avaient battue à mort, une terrible nuit, l'avaient privée du bonheur de le mettre au monde.

Même si les Carillons n'étaient plus là, il restait possible que cette défaillance provisoire de la magie ait irrévocablement altéré le monde. Ce processus risquait de conduire à l'extinction totale de la magie – une catastrophe que redoutait beaucoup Kahlan.

Plusieurs séries d'événements pouvaient difficilement s'expliquer d'une autre façon. Zedd appelait ça l'« effet en cascade ». Une fois commencé, un processus pareil ne pouvait plus être enrayé.

Trop néophyte en la matière, Richard ne savait pas si la magie était oui ou non en train de disparaître. Mais il pressentait que quelque chose clochait.

— Shota se souviendra du collier… Ou au moins, de sa propre magie – un peu comme toi, avec le sort qui te permettra de me retrouver. Si quelqu'un peut se rappeler Kahlan, c'est bien Shota ! Nous avons eu de nombreux différends, c'est vrai, mais il m'est arrivé aussi de l'aider. Elle a une dette envers moi, et elle s'en acquittera.

— Comme de juste, il s'agit d'un bijou porté par Kahlan, et pas d'un objet que tu pourrais avoir sur toi. (Nicci ne cachait plus son agacement.) Ne vois-tu pas ce que tu fais ? Une fois de plus, tu as

inventé une histoire impossible à prouver. Tout ce que tu nous racontes est ainsi. Ce collier appartient à tes rêves.

» Richard, ta voyante ne se souviendra pas de Kahlan, parce que Kahlan n'existe pas !

— Shota m'aidera, insista Richard. Je sais qu'elle le fera, et je ne vois aucun autre moyen d'obtenir des réponses. Le temps presse ! Plus Kahlan reste avec ses ravisseurs, plus sa vie est en danger. Je dois aller voir Shota !

— Et si tu te trompes ? Si elle refuse de t'aider ?

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour la convaincre.

— Richard, remets ton départ d'un jour ou deux… Nous parlerons et je t'aiderai à y voir plus clair.

Richard talonna sa jument qui se mit aussitôt à avancer, entraînant les deux autres chevaux attachés au pommeau de sa selle.

— Voir Shota est ma meilleure chance de comprendre. J'y vais, un point, c'est tout !

Le Sourcier baissa la tête pour franchir les larges portes.

Le chant des cigales l'accueillit dès qu'il eut mis le nez dehors.

Se retournant, il vit Nicci debout sur le seuil de l'écurie.

— Sois prudente, dit-il. Si tu te fiches de ta vie, préserve-la au moins pour moi.

Cette saillie arracha un sourire à la magicienne.

— À vos ordres, seigneur Rahl !

Richard salua de la main Victor et Ishaq.

— Bon voyage ! lança Ishaq en agitant son chapeau.

Victor se plaqua martialement le poing sur le cœur.

— Reviens ici dès que tu le pourras, mon ami !

Le Sourcier promit qu'il n'y manquerait pas.

Quand ils se furent un peu éloignés, Cara poussa un gros soupir.

— Je me demande pourquoi vous vous êtes embêté à me sauver la vie, seigneur. Nous sommes condamnés, c'est sûr !

— Je croyais que tu m'accompagnais pour me protéger ?

— Seigneur Rahl, j'ignore si j'en serai capable face à une voyante. Je n'ai jamais affronté ce type de magie – et aucune Mord-Sith n'a plus d'expérience que moi, à ma connaissance. Le pouvoir des Inquisitrices est mortel pour mes collègues et moi. Qui sait ? il en va peut-être de même avec celui des voyantes.Je ferai de mon mieux, mais sachez que je ne peux rien vous garantir.

— Je ne m'en fais pas pour ça, Cara, dit Richard en serrant les genoux pour indiquer à sa monture de se lancer au galop. D'après ce que je sais de Shota, elle ne te laissera pas l'approcher, de toute manière…

Chapitre 25

Alors qu'elle remontait une grande avenue à la tête d'un petit groupe d'hommes, Nicci songea que le soleil semblait avoir disparu depuis le départ de Richard. Qu'il était dur de ne plus voir danser dans ses yeux l'étincelle de vie qui avait transformé l'existence de l'ancienne favorite de Jagang.

Depuis deux jours, Nicci se concentrait sur les mesures à prendre face à une attaque imminente. Mais dès qu'elle s'arrêtait une seconde pour souffler, le monde sans Richard lui paraissait vide, moins lumineux, moins…

Moins à peu près tout, pour être franche !

En même temps, lorsqu'il était là, son obsession au sujet de « Kahlan » épuisait Nicci. Par moments, elle avait eu envie de l'étrangler… Pour lui dessiller les yeux, elle avait tout essayé, de la patience à l'abrupte franchise. Rien n'y avait fait – autant tenter de renverser une montagne. Au bout du compte, ni ses actes ni ses paroles n'avaient eu la moindre influence.

Si Nicci souhaitait guérir Richard de ses fantasmes, c'était pour son bien, rien de plus ni de moins. Mais pour le ramener à la réalité avant que quelque chose de terrible se produise, elle devait jouer la « méchante » vis-à-vis de lui, et elle détestait endosser ce rôle face à un… ami très cher.

Avec un peu de chance, dès qu'elle aurait mis Altur'Rang à l'abri des troupes de l'Ordre et du sorcier Kronos, Nicci rattraperait très vite Richard et Cara. Mais avec des chevaux de rechange, et au rythme où le Sourcier était capable de voyager, elle doutait de le rejoindre avant qu'il soit arrivé chez Shota.

S'il parvenait jusque-là… et si la voyante ne l'abattait pas dès qu'elle le verrait.

D'après ce que Nicci savait des femmes comme Shota, Richard avait peu de chances de sortir vivant de cette rencontre. D'autant moins qu'elle ne serait pas à ses côtés pour l'épauler. Cela dit, Richard connaissait la voyante. Sachant qu'elle était une vraie dame, d'après ce qu'on disait d'elle, en tout cas, le Sourcier aurait probablement la sagesse de se montrer courtois. Être impoli avec une voyante n'était pas une très bonne idée, de toute façon.

Mais cette rencontre avec Shota, même si elle ne se terminait pas par un drame, serait dévastatrice, puisque Richard n'obtiendrait

aucune aide. Comment s'en étonner quand on savait qu'il n'existait pas d'épouse perdue nommée Kahlan ?

Parfois, Nicci était furieuse que Richard s'accroche ainsi à une illusion. À d'autres moments, elle se demandait s'il n'était pas en train de devenir fou.

Une idée trop terrifiante pour qu'elle l'approfondisse…

Frappée par une idée stupéfiante, Nicci s'immobilisa au milieu du trottoir.

Les hommes qui la suivaient s'arrêtèrent en catastrophe et leurs imprécations l'arrachèrent à sa méditation. Ces braves types étaient avec elle afin de superviser les défenses de la cité – en fonction de ses instructions, bien sûr – et de servir de messagers entre les différents groupes d'insurgés. Pour l'instant, ignorant la raison de cette pause impromptue, ils semblaient mal à l'aise et n'osaient pas parler.

— Là-haut, dit Nicci en désignant un bâtiment de trois étages, au coin de la rue. Ce sera parfait pour surveiller les environs. Postez des archers derrière toutes les fenêtres et fournissez-leur de grosses réserves de flèches.

— Je vais jeter un coup d'œil, annonça un des hommes.

Il s'éloigna et traversa la rue en slalomant entre les chariots, les chevaux et les charrettes à bras.

Des gens allaient et venaient dans les deux sens. N'accordant pas un regard à Nicci et ses compagnons, les badauds conversaient à voix basse et baissaient à peine les yeux sur les étals des marchands ambulants. Un peu partout, par petits groupes, les citadins discutaient de la bataille à venir et des précautions qu'ils avaient prises pour s'en tirer vivants.

Tant que c'était encore possible, des chariots de toutes les tailles continuaient à sillonner la ville pour livrer des vivres et de l'équipement partout où il en fallait.

Bizarrement, Nicci n'entendait pas le vacarme de la rue. Plongée dans ses pensées, elle réfléchissait à Shota.

Elle venait de s'aviser que la voyante pouvait mentir à Richard, lui faisant croire qu'elle allait l'aider. Ces femmes avaient une façon bien à elles de résoudre les problèmes, et rien ne comptait à leurs yeux à part leurs intérêts personnels.

Si le Sourcier empoisonnait la vie de Shota avec ses questions, elle pouvait décider de s'en débarrasser en l'envoyant poursuivre une illusion à l'autre bout du monde.

Shota était assez perverse pour agir ainsi afin de se distraire, tout simplement. Si elle condamnait Richard à mort en lui conseillant de s'enfoncer dans quelque lointain désert, ça ne signifierait pas forcément qu'elle le détestait. Une voyante était capable de tuer quelqu'un pour « plaisanter ».

Bien entendu, trop pressé de retrouver sa femme imaginaire, Richard ne prendrait pas le temps de la réflexion et il se jetterait tête baissée dans le piège.

Nicci s'en voulait de l'avoir laissé partir pour rencontrer une voyante mortellement dangereuse. Mais qu'aurait-elle pu faire ? Personne n'était en position d'interdire quoi que ce fût au seigneur Rahl…

La seule possibilité était d'en finir le plus vite possible avec le frère Kronos et ses troupes, puis de rejoindre Richard et de tout tenter pour le protéger.

Nicci suivit du regard le retour de l'homme chargé d'aller inspecter le bâtiment. Le pauvre avait du mal à éviter les chariots et les cavaliers. Pourtant, le trafic était bien moins dense que d'habitude. Partout en ville, les gens se préparaient à la bataille, les plus peureux se terrant déjà dans des cachettes où ils croyaient être en sécurité.

Foutaises ! Nicci était entrée dans quelques villes conquises en compagnie des soudards de l'Ordre. On n'était à l'abri nulle part, dans ces moments-là…

Après avoir évité un ultime chariot, l'homme rejoignit Nicci et attendit en silence qu'elle daigne l'interroger. Il ne dirait rien tant qu'elle ne le lui aurait pas demandé, parce qu'il avait peur d'elle. Tous les citadins la redoutaient. Parce qu'elle était une magicienne, bien sûr – et plus grave encore, une magicienne de très mauvaise humeur.

Personne ne comprenait pourquoi elle était si morose. Mais depuis deux jours, les gens marchaient sur des œufs quand ils approchaient d'elle. Pourtant, ils n'avaient rien à craindre, car l'état de Nicci n'avait rien à voir avec eux. En fait, la folle équipée de Richard elle-même n'y était pour rien. Concentrée sur les combats à venir, l'ancienne Maîtresse de la Mort redevenait un peu la femme qu'elle était jadis : une guerrière impitoyable prête à tout faire pour vaincre et déjà occupée à s'endurcir afin de ne pas flancher au mauvais moment.

Lorsqu'on s'apprêtait à tuer sauvagement, on ne sifflotait pas un air entraînant et on évitait les remarques primesautières sur le temps. Face au désastre, broyer du noir semblait une bonne réaction.

Fidèle à sa légende, Nicci ne prenait pas la peine de justifier ses humeurs. De telles explications lui auraient coûté de l'énergie au moment où elle en avait le plus besoin. Fermée comme une huître, l'amie de Richard se préparait à déchaîner des forces obscures et meurtrières qui dépassaient l'imagination du commun des mortels. L'heure n'étant pas aux cours magistraux, les citadins d'Altur'Rang devraient prendre Nicci comme elle était.

— Alors ? demanda-t-elle calmement à l'éclaireur.

— C'est parfait, dit l'homme. Ce bâtiment en brique est une

manufacture de textile. Chaque étage est en fait une seule et même salle. Nos archers s'y déplaceront sans peine et ils pourront passer de fenêtre en fenêtre pour avoir le meilleur angle de tir possible.

Nicci mit une main en visière pour se protéger les yeux du soleil couchant et regarda derrière elle, sondant l'avenue en direction de l'ouest. Après avoir étudié la configuration des rues et des divers carrefours, elle décida que celui où ils se trouvaient était le meilleur choix possible. Étant donné sa largeur, cette avenue – et celles qui la prolongeaient – serait à coup sûr le premier choix de la cavalerie adverse lorsqu'elle entrerait en ville par les portes est.

Nicci connaissait les tactiques de prédilection de l'Ordre Impérial. Ces soudards aimaient les voies d'accès larges et bien droites, histoire de faire jouer à fond leur supériorité numérique. Si l'ennemi entrait dans la cité par l'est, comme Nicci l'espérait, la cavalerie emprunterait cette avenue.

— Très bien, dit Nicci à l'éclaireur. Fais poster dans ce bâtiment des archers munis d'une énorme réserve de flèches. Et dépêche-toi, parce qu'il nous reste peu de temps !

Alors que l'homme partait exécuter ses ordres, Nicci repéra Ishaq sur le siège du conducteur d'un chariot qui remontait la voie. L'homme au chapeau rouge semblait pressé. Nicci devinait pourquoi il venait la voir, et cette idée lui donnait des sueurs froides. En attendant qu'il arrive, elle se tourna vers un autre de ses hommes.

— Au-delà du bâtiment où seront postés les archers, il faudra construire une barrière de pieux. À cet endroit, il y a des immeubles des deux côtés de l'avenue, donc l'obstacle sera dur à négocier… Tu vois le carrefour, un peu plus loin ? Il faudra bloquer de la même façon les deux rues latérales. Si des survivants tentent de s'échapper, ils tomberont dans un deuxième piège.

Lorsque les cavaliers galoperaient dans l'avenue, aveuglés par l'ivresse de la conquête, il suffirait de relever la barrière avec des cordes et d'attendre qu'ils viennent s'embrocher dessus. Les archers se chargeraient des survivants coincés entre l'obstacle et les camarades qui les suivaient.

Le second homme partit lui aussi au pas de course. Au sujet des pieux, Nicci avait déjà donné ses instructions et des dizaines d'ouvriers, dans la forge de Victor et dans d'autres, fabriquaient déjà ces armes très simples mais terriblement efficaces.

En fait, le principe était celui d'une clôture de jardin, n'était que les « poteaux » ne faisaient pas tous la même taille et qu'ils avaient une pointe capable de transpercer le poitrail d'un cheval ou le torse d'un homme.

Lorsque les pièges reposaient à plat sur le sol, ils ne gênaient pas la circulation des chariots et des cavaliers. Mais quand on les relevait,

l'effet se révélait dévastateur. Surtout si on pensait à varier la taille des pieux, qui pointaient ainsi vers le haut selon des angles différents.

De cette manière, les cavaliers adverses étaient condamnés quoi qu'ils fassent. S'ils continuaient à galoper droit devant eux, les pieux les plus bas et les plus horizontaux déchiquetaient le ventre de leur monture. Et s'ils tentaient de sauter par-dessus l'obstacle, leur cheval avait fort peu de chances de passer sans se faire déchirer les entrailles par les pointes les plus hautes.

Un concept élémentaire et pourtant très efficace.

Les défenseurs avaient disposé partout en ville des « herses » de ce type. En général, ils avaient choisi de les placer à des carrefours.

Leurs montures blessées ou paniquées, les soudards adverses seraient pris au piège et les archers pourraient les abattre comme à l'entraînement. Les cavaliers suivants seraient obligés de s'arrêter, faisant eux aussi des cibles de choix.

Les herses avaient un seul défaut : une fois relevées, il n'était pas facile de les baisser de nouveau. Du coup, les équipes de défenseurs qui les manipulaient avaient reçu l'ordre de ne pas les lever automatiquement dès qu'elles apercevraient l'ennemi. Quitte à laisser passer quelques attaquants, il valait mieux attendre que ces pièges bloquent des forces assez importantes, les coupant progressivement les unes des autres. Pour défendre une ville, éliminer la cavalerie adverse était une des clés du succès.

Nicci savait d'expérience que les défenseurs, face à des hordes d'envahisseurs, risquaient d'oublier tous les plans complexes pour s'enfuir à toutes jambes. Elle avait assisté plus d'une fois à ce spectacle : fous de peur, les citadins transformés en soldats battaient en retraite sans même songer à relever les pièges. Pour remédier à cette difficulté, Nicci avait prévu plusieurs rangées de herses.

Pratiquement tous les citadins s'étaient investis dans la défense d'Altur'Rang. Comme on pouvait s'en douter, certains seraient plus efficaces que d'autres…

Même les femmes réfugiées chez elles avec leurs enfants étaient munies de pierres et de chaudrons d'huile bouillante qu'elles lanceraient de leur fenêtre sur les immondes conquérants.

Par manque de temps, il avait été impossible de fabriquer des armes sortant de l'ordinaire. Mais à tous les coins de rue, des hommes veillaient sur des faisceaux de lances. Bien sûr, ça n'avait rien d'extravagant, mais quand il s'agissait d'étriper un homme ou un cheval, tout ce qui faisait l'affaire était bienvenu.

Dans le même ordre d'idées, des milliers de citadins avaient été bombardés « archers d'élite ». Avec une flèche, un vieillard pouvait tuer net un jeune homme vigoureux – et à distance, par-dessus le

marché.

Un projectile intelligemment utilisé pouvait même mettre un terme à l'existence d'un sorcier.

Les citadins auraient été fous de vouloir affronter les soudards de l'Ordre selon les règles de la chevalerie. Pour avoir une chance de vaincre, ils devaient attirer l'ennemi en terrain inconnu.

Nicci avait voulu transformer la cité en un piège géant. Maintenant que c'était fait, il ne restait plus qu'à convaincre l'Ordre de s'y jeter tête baissée.

C'était l'objet de la venue d'Ishaq.

Tirant sur les rênes de son attelage, l'homme au chapeau rouge immobilisa son chariot en soulevant un impressionnant nuage de poussière. Dès qu'il eut mis le frein, il sauta du véhicule.

— Nicci ! Nicci ! cria-t-il en brandissant ce qui ressemblait à une feuille de parchemin.

La magicienne se tourna vers ses hommes.

— Filez vous occuper des préparatifs. Il nous reste à peine quelques heures, j'en ai peur…

— Ils n'attendront pas jusqu'à demain matin ? demanda un défenseur.

— Non, je pense qu'ils attaqueront ce soir…

Nicci ne jugea pas utile de préciser pourquoi elle faisait cette prédiction.

Les hommes s'éparpillèrent comme une volée de moineaux.

Les joues aussi rouges que le couvre-chef qu'il tenait dans une main et la robe de la magicienne, Ishaq arriva enfin devant l'amie de Richard.

— J'ai un message ! Une lettre pour le maire !

Nicci sentit ses entrailles se nouer.

— Des soldats ont approché en agitant un drapeau blanc, exactement comme vous l'aviez dit. Ils avaient une « missive pour le maire ». Comment aviez-vous deviné ?

Nicci ne daigna pas répondre.

— Vous avez lu la lettre ?

Ishaq s'empourpra de plus belle.

— Oui… Victor aussi. Il est furieux, et l'énerver n'est jamais bon.

— Vous avez un cheval pour moi, comme je l'ai demandé ?

— Oui, oui… Mais d'abord, vous devriez lire…

Nicci suivit ce conseil.

« Honorable maire,

J'ai entendu dire que les habitants d'Altur'Rang, influencés par ta sagesse, désirent renoncer au péché et se soumettre de nouveau à la

bienveillante autorité de l'Ordre Impérial.

Si tu veux vraiment leur épargner le châtiment que nous réservons aux mécréants et aux factieux, prouve ta bonne volonté en m'envoyant ta délicieuse femme, les mains liées, afin que je puisse disposer d'elle selon mon bon plaisir.

Si tu refuses de me faire ce modeste présent, tous tes administrés mourront.

Au nom du Créateur tout-puissant,

Frère Kronos,

Chef de la force impériale de réunification. »

— Allons-y ! dit simplement Nicci tout en froissant la lettre dans son poing.

Ishaq remit son chapeau et suivit la magicienne jusqu'au chariot.

— Vous n'avez pas l'intention de faire ce que demande cette brute ?

Nicci prit souplement place sur le banc du conducteur.

— En route, Ishaq !

En marmonnant, l'homme s'assit à son tour, desserra les freins, secoua les rênes et cria aux gens de s'écarter de son chemin.

Lorsque le chariot s'ébranla, Ishaq fit claquer dans l'air la lanière de son fouet, histoire de stimuler l'attelage.

Nicci ne desserra pas les dents tandis que le véhicule avançait dans les rues de la cité, passant devant des rangées de boutiques et de bâtiments d'habitation.

Les maraîchers, les fromagers, les boulangers et les bouchers étaient pris d'assaut comme à la pire époque de l'Ordre Impérial. Mais il y avait une explication : affolés, les gens faisaient des réserves avant le début de la tempête.

Quand le chariot entra dans une partie plus ancienne de la cité, la rue devint plus étroite. Sans ralentir beaucoup, Ishaq commença par faire s'égailler devant lui les chariots et les charrettes à bras qui obstruaient le passage. Puis il décida de prendre un raccourci, car l'exercice devenait de plus en plus difficile.

Ici, les maisons faisaient rarement plus d'un étage. Du linge pendait à toutes les fenêtres et les minuscules jardins étaient tous reconvertis en potagers histoire d'améliorer l'ordinaire de familles nombreuses aux ressources précaires. Il y avait aussi des poulaillers dont les occupants couinaient d'abondance lorsque le chariot passait devant eux à toute vitesse.

Ishaq conduisait son véhicule avec une maestria impressionnante. Beuglant sans cesse des avertissements, il contraignait d'innocents badauds à s'écarter à la hâte, parfois en se jetant sous des portes cochères…

Le chariot s'engagea dans une rue dont Nicci se souvenait très bien. Il longea un moment une haute muraille – l'enceinte de l'entrepôt d'Ishaq – puis franchit un portail et entra dans une grande cour bordée de hauts chênes.

Nicci sauta à terre au moment où Victor sortait du grand entrepôt. L'air furieux, il semblait décidé à étrangler la première personne qui lui tomberait sous la main.

— Vous avez lu la lettre ? demanda-t-il.

— Oui… Vous avez mon cheval ?

Victor désigna l'entrepôt, derrière son épaule.

— Que faisons-nous, maintenant ? Ils attaqueront à l'aube, je suppose… Pas question de laisser les types au drapeau blanc vous conduire à leur chef ! Mais nous ne pouvons pas non plus les laisser repartir et raconter à Kronos que nous nous fichons de ses « demandes ». Alors, qu'allons-nous leur dire ?

Nicci inclina la tête vers l'entrepôt.

— Ishaq, vous voulez bien aller chercher le cheval ?

— Vous devriez épouser Richard, marmonna l'homme au chapeau rouge. Vous feriez un beau couple de dingues !

Soufflée, Nicci put seulement foudroyer l'insolent du regard.

— Ishaq, vite, dit-elle quand elle eut recouvré sa voix. Le temps presse ! Ces émissaires ne doivent pas s'en retourner les mains vides.

— Comme il vous plaira, Majesté… Si vous me permettez d'aller chercher votre royale monture…

— Je ne l'ai jamais vu se comporter ainsi, dit Nicci à Victor tandis qu'Ishaq se dirigeait vers l'entrepôt en marmonnant dans sa barbe.

— Il pense que vous êtes folle… et je partage son opinion. (Le forgeron plaqua les poings sur ses hanches.) Votre ruse a-t-elle mal tourné ou aviez-vous prévu ça depuis le début ?

N'étant pas d'humeur à polémiquer, Nicci soutint le regard de Victor.

— Mon plan est d'en terminer ici aussi vite que possible afin d'aller rejoindre Richard en toute bonne conscience.

— Et vous livrer à Kronos vous y aidera ?

— Si nous les laissons attaquer à l'aube, nos ennemis auront l'avantage. Ils doivent passer à l'action aujourd'hui !

— Aujourd'hui ? Mais il va bientôt faire nuit…

— Précisément…, dit Nicci.

Elle se pencha et prit dans le chariot une bonne longueur de corde.

— Eh bien, dit Victor en réfléchissant, il est vrai que la lumière les avantagerait. Si nous les poussons à attaquer aujourd'hui, l'obscurité sera un handicap pour eux.

— Je vais vous les amener… Soyez prêts, c'est tout ce que je vous demande.

— J'ignore comment vous ferez, mais s'ils viennent, nous les attendrons de pied ferme…

Ishaq sortit de l'entrepôt en tenant par la bride un étalon blanc tacheté de noir. Sa queue, sa crinière et ses jambes, sous le boulet, étaient également noires.

Un cheval élégant mais aussi puissant, du genre à avoir une endurance sans limites…

Pourtant, ce n'était pas ce qu'attendait Nicci.

— Il n'est pas si grand que ça…, se plaignit-elle à Ishaq.

— Vous n'avez jamais dit « grand » ! Si je me souviens bien, vous vouliez un cheval costaud et sans peur. Le genre de bête que rien ne fait fuir.

— Dans mon esprit, un équidé pareil était grand…

— Victor, cette femme est folle…, souffla Ishaq à son ami.

— Bientôt, ce sera une folle morte et enterrée…

Nicci tendit sa corde au forgeron.

— Quand je serai en selle, grimpez sur le muret, là, et tout sera très simple…

La magicienne flatta l'encolure de l'étalon puis lui caressa les oreilles. Jugeant ce traitement agréable, l'animal flanqua de gentils petits coups de tête à sa future cavalière.

Nicci utilisa un peu de pouvoir pour apaiser l'animal. Puis elle en fit lentement le tour, histoire de bien l'examiner.

Résigné, Victor grimpa sur le muret et attendit que la magicienne se soit hissée en selle.

Quand elle eut arrangé les plis de sa robe, Nicci la déboutonna jusqu'à la taille, sortit les bras des manches, tint le devant du vêtement sur sa poitrine avec les coudes et tendit vers Victor ses poignets plaqués l'un contre l'autre.

Le forgeron devint rouge comme une pivoine.

— Quelle mouche vous pique, bon sang ?

— Ces soudards sont des vétérans de l'Ordre Impérial. Il y a des officiers parmi les porteurs du drapeau blanc, et j'ai passé beaucoup de temps dans le camp de Jagang. J'étais très connue, je vous prie de le croire. On m'appelait la « Reine Esclave » ou encore la « Maîtresse de la Mort ». Si certains de ces hommes étaient là à l'époque, ils risquent de me reconnaître. C'est pour ça que j'ai mis une robe rouge à la place de ma tenue noire habituelle. Une précaution, à tout hasard…

» Pour que mon visage ne risque pas de me trahir, je vais inciter ces types à regarder… autre chose. Même des soldats si bien entraînés tomberont dans le panneau. Kronos pensera que le « maire » est décidément très désireux de lui faire plaisir. Les hommes comme lui sont excités par la faiblesse plus que par toute autre chose.

— Les poignets liés et à demi nue, vous aurez de gros ennuis avant

d'arriver devant Kronos.

— Je suis une magicienne, ne vous en faites pas pour moi…

— Si je ne me trompe pas, Richard est un sorcier et il porte une arme magique. Tout ça ne l'a pas empêché de frôler la mort quand il a dû affronter trop d'ennemis à la fois.

Nicci agita les bras.

— Attachez-moi !

Victor foudroya la magicienne du regard, mais il finit par capituler. Pendant qu'il œuvrait, Ishaq tint l'étalon par la bride.

— Ce cheval est rapide ? demanda Nicci.

— Sa'din galope très vite, oui, répondit Ishaq.

— Sa'din ? Dans l'ancienne langue, ça voulait dire « le vent », n'est-ce pas ?

— Oui. Vous connaissez l'ancienne langue ?

— Un peu… Aujourd'hui, Sa'din devra être *plus* rapide que le vent. À présent, écoutez-moi, tous les deux : je n'ai pas l'intention de me faire tuer.

— C'était le cas de beaucoup de cadavres, grogna Victor.

— Vous ne comprenez pas… C'est ma meilleure chance d'atteindre Kronos. Quand l'attaque aura commencé, il sera presque impossible de le trouver. Et même si j'y parvenais, comment l'approcher ? Si je ne le neutralise pas, ce sorcier fera des ravages dans nos rangs. Les soldats le savent, et pendant l'action, ils veillent jalousement sur leur détenteur du don. Je dois agir ce soir.

Victor et Ishaq échangèrent un regard effaré.

— Tout le monde devra être prêt, continua Nicci. Quand je reviendrai, j'aurai à mes trousses des gens très mécontents.

Victor serra le dernier nœud et leva les yeux.

— Et combien seront-ils ?

— J'espère avoir toutes leurs forces derrière moi.

— Et pourquoi ces gens seront-ils mécontents ? demanda Ishaq. Si je puis me permettre de poser la question, bien sûr…

— Avant d'éliminer le sorcier, je compte flanquer un sacré coup de bâton dans le nid de vipères !

— Nous serons prêts, grogna Victor, mais je ne suis pas sûr que vous pourrez ressortir du camp…

Nicci n'en était pas certaine non plus. Elle se rappela l'époque pas si lointaine que ça où l'idée de mourir la laissait de marbre. Les choses avaient bien changé, depuis…

— Si je ne reviens pas, faites de votre mieux, voilà tout… Avec un peu de chance, j'aurai emporté Kronos avec moi dans la mort… De toute façon, nous avons de bonnes défenses…

— Richard connaissait votre plan ? demanda Ishaq.

— Il a dû deviner, oui… Mais il a eu le bon goût de ne pas m'effrayer encore plus en discutaillant – contrairement à vous ! Ce n'est pas un jeu, savez-vous ? Nous combattons pour survivre. Et si nous échouons, des milliers d'innocents connaîtront un sort atroce. J'ai participé à des attaques de cité – dans l'autre camp. Je sais ce que ça implique, et je fais tout pour l'éviter. Si vous ne voulez pas m'aider, écartez-vous de mon chemin !

Nicci dévisagea les deux hommes.

Vexés, ils ne dirent plus rien.

Victor vérifia ses nœuds puis dégaina son couteau et coupa la longueur de corde excédentaire.

— Qui va vous escorter jusqu'aux émissaires ? demanda Ishaq.

— J'aimerais que ce soit vous, mon ami… Pendant que Victor mobilisera les défenseurs, vous jouerez le rôle d'un représentant du maire.

— D'accord…

— Parfait, alors…

Nicci saisit les rênes entre ses mains liées.

— Ma dame, dit Victor, je voulais vous parler de quelque chose… Voilà un petit moment que ça me tracasse, mais nous avons été tellement occupés…

— De quoi s'agit-il ?

— Eh bien… les gens commencent à douter de Richard.

— Comment ça, douter ?

— Il y a des rumeurs sur les raisons de son départ… Les citadins s'inquiètent qu'il les abandonne pour aller à la chasse au fantôme. Ils se demandent si un tel homme est un chef digne de ce nom. Certains avancent que Richard est… hum… dérangé, en quelque sorte. Que dois-je répondre ?

Nicci prit une profonde inspiration, histoire de se laisser le temps de choisir ses mots.

C'était exactement ce qu'elle redoutait. Pour éviter ça, elle aurait voulu que Richard ne s'en aille pas – ou au moins, qu'il ne file pas ainsi juste avant l'attaque.

— Victor, rappelez aux citadins que le seigneur Rahl est un sorcier, c'est-à-dire quelqu'un qui voit des choses – par exemple les menaces cachées – qu'eux ne peuvent pas distinguer. Précisez qu'un sorcier ne passe pas son temps à justifier ses actes devant les gens.

» Ajoutez que le seigneur Rahl a des responsabilités partout dans le monde, et pas seulement ici. Si les citadins d'Altur'Rang veulent être libres, ils doivent se battre pour ça. Et croire que Richard, le Sourcier de Vérité, s'en est allé pour servir au mieux notre cause.

— Et vous croyez à ce que vous dites ? demanda le forgeron.

— Non, mais il y a une différence essentielle… Je peux être fidèle aux idéaux que Richard m'a aidée à découvrir *et* m'efforcer de le ramener à la raison. Pour moi, les deux démarches ne sont pas incompatibles. En revanche, les citadins doivent croire en leur chef. S'ils pensent qu'il est devenu fou, ils perdront tout courage et renonceront à la lutte. Et c'est un risque que nous ne pouvons pas courir.

» La santé mentale de Richard n'a aucun rapport avec la validité de notre cause. La vérité est la vérité, avec ou sans lui.

» Les troupes qui viennent pour nous massacrer sont tristement réelles. Si elles nous écrasent, les rares survivants devront de nouveau plier l'échine sous le joug de l'Ordre Impérial. Que Richard soit vivant, mort ou fou à lier n'y changera rien.

Victor acquiesça sobrement.

Le dirigeant avec les genoux, Nicci poussa Sa'din à s'approcher davantage du muret. Puis elle orienta ses épaules vers le forgeron.

— Faites glisser le haut de ma robe jusqu'à ma taille. Et dépêchez-vous, surtout, parce que le soleil ne tardera pas à se coucher !

Empourpré, Ishaq détourna la tête.

Victor hésita un moment, puis il fit ce qu'on lui demandait.

— Allons-y, Ishaq ! lança Nicci. Passez donc le premier ! Victor, je vous amènerai bientôt l'ennemi, lancé à la poursuite du soleil couchant…

— Que dois-je dire aux hommes ?

Nicci afficha l'expression glaciale qui lui avait jadis valu d'être surnommée la Maîtresse de la Mort.

— Conseillez-leur d'avoir des pensées sombres et violentes.

Pour la première fois de la journée, un sourire mauvais étira les lèvres de Victor Cascella.

Chapitre 26

Les soldats montés sur d'impressionnants destriers baissèrent la tête pour mieux étudier Ishaq, qui venait de s'arrêter près du puits public, sur une petite place située à la lisière est de la ville. Comparé aux montures des soudards, l'étalon qu'Ishaq tenait par la bride paraissait minuscule. N'étant pas caparaçonné, il semblait presque ridicule face à des bêtes dressées pour la bataille – d'ailleurs, celles-ci ne se gênaient pas pour lui témoigner leur mépris à grand renfort de hennissements dédaigneux.

Sa'din recula d'un pas histoire de se mettre hors de portée des mâchoires du plus agressif de ses congénères. N'était cette précaution, il ne trahit aucune peur et garda fièrement la tête haute.

Les soldats étaient encore plus effrayants que leurs montures. Vêtus d'une cuirasse noire protégée par une cotte de mailles, ils charriaient une sinistre panoplie d'armes plus redoutables les unes que les autres. Tous étaient des colosses qui dépassaient d'une bonne tête les plus grands défenseurs de la cité.

On les avait choisis à cause de leurs caractéristiques physiques, Nicci le savait très bien. Les chefs de l'Ordre aimaient envoyer à leurs ennemis des « messagers » effrayants à souhait. Car le règne de Jagang était d'abord celui de la terreur…

Cachés derrière des fenêtres ou sous des portes cochères, les habitants d'Altur'Rang, morts de peur, regardaient la superbe blonde à la poitrine nue qu'un étrange petit bonhomme au chapeau rouge livrait à l'ennemi. Durant tout le trajet dans les rues de la ville, Nicci avait senti des regards peser sur elle. Se concentrant sur ce qui importait vraiment – sauver au plus vite Altur'Rang et filer rejoindre Richard –, la magicienne avait réussi à faire abstraction de sa pénible situation. Tout le monde la reluquait ? Et alors ? Entre les mains des soudards de l'Ordre, elle devrait supporter de bien pires outrages.

— Je suis un adjoint du maire, dit Ishaq à l'officier qui portait le drapeau blanc.

Le bout de la hampe reposait sur la selle, entre ses cuisses, et les énormes doigts de sa main gauche serraient si fort le bois qu'ils en avaient les phalanges toutes blanches.

— Le maire m'a chargé de vous amener sa femme, comme promis… (Ishaq fit une révérence maladroite.) Un cadeau de bienvenue pour le grand Kronos, afin de lui prouver notre loyauté.

L'officier regarda longuement les seins de Nicci, puis il eut un rictus qui pouvait passer pour un sourire, dans des circonstances si particulières.

Comme tous ses semblables, ce guerrier portait un véritable arsenal à la ceinture et les bandes de cuir clouté qui se croisaient sur sa poitrine grinçaient à chacun de ses mouvements. Nicci avait vu des centaines d'hommes de ce genre lorsqu'elle était avec Jagang. Par bonheur, elle n'avait jamais croisé ce type-là, qui ne risquait donc pas de la reconnaître.

À première vue, les soldats qui escortaient le messager étaient également des inconnus pour elle.

Toujours silencieux, l'officier daigna regarder de nouveau Ishaq, qui retira son chapeau et balaya l'air avec.

— De grâce, messire, transmettez notre message de paix à…

Sans crier gare, l'officier lâcha le drapeau blanc, qui bascula lentement en direction d'Ishaq.

Vif comme l'éclair, l'ami de Richard remit son chapeau puis saisit au vol la lourde hampe – tout ça sans lâcher de l'autre main la bride de Sa'din.

L'étendard paraissait lourd, mais ce n'était pas un problème pour Ishaq, qui avait passé une bonne partie de sa vie à charger et décharger des chariots.

— Kronos vous fera savoir s'il est satisfait de son cadeau…, grogna l'officier.

Ishaq préféra ne rien dire et se fendit d'une seconde révérence. Autour de lui, tous les soldats ricanèrent avant de s'intéresser de nouveau aux appas de la prisonnière. Comme tous les soudards de l'Ordre, ces hommes adoraient dominer et terroriser les faibles.

Presque tous avaient des anneaux aux narines ou aux oreilles, histoire de paraître plus féroces. Certains avaient même les joues percées par des pointes d'acier.

Loin de trembler de peur, Nicci trouvait qu'ils paraissaient idiots – au moins autant que les crétins qui s'étaient fait tatouer le visage au point d'être méconnaissables.

Une belle brochette d'imbéciles qui étaient parvenus sans trop de peine à régresser jusqu'au tout premier stade de la barbarie…

Quand une ville se rendait face aux troupes de l'Ordre, il était fréquent que des femmes à demi nues viennent implorer la clémence des vainqueurs. Cette forme de soumission n'ayant rien d'extraordinaire, les soldats ne s'étonnaient pas que la femme du maire leur ait été livrée avec les seins exposés à tous les regards.

Nicci avait bien entendu agi en toute connaissance de cause.

Les chefs de l'Ordre ne se montraient *jamais* cléments, elle le savait. Mais les femmes qui se sacrifiaient ainsi l'ignoraient,

évidemment…

Nicci avait souvent été témoin du traitement que l'Ordre réservait à ces malheureuses. En s'offrant ainsi, elles croyaient adoucir leur sort et celui de leurs proches. En réalité, elles se livraient pieds et poings liés à des tortionnaires lubriques à l'imagination débordante.

Malgré leurs beaux discours, les intellectuels de l'Ordre ne s'offusquaient pas que de tels crimes soient commis au nom du Créateur. Pour eux, il s'agissait de dégâts collatéraux, car l'essentiel restait d'apporter la lumière et la foi aux mécréants. Et sur ce point-là, l'Ordre Impérial accomplissait sans faillir sa mission.

Hantée par d'insoutenables souvenirs – sans parler de la culpabilité d'avoir participé activement à ces horreurs –, Nicci regrettait souvent d'être encore de ce monde. Mais puisque la mort n'avait pas voulu d'elle, il lui restait une consolation : tirer parti de son expérience pour nuire à l'Ordre autant que faire se pouvait. Oui, elle entendait contribuer à éliminer ce fléau de la surface du monde !

L'officier qui venait de se débarrasser du drapeau blanc se pencha et prit la bride que lui tendait Ishaq. Puis il fit approcher sa monture de Sa'din, se pencha de nouveau et joua distraitement avec le téton gauche de Nicci tout en lui parlant à l'oreille :

— Le frère Kronos se fatigue très vite des femmes, si belles soient-elles. Ce ne sera pas différent avec toi, j'en suis sûr. Quand il a choisi la suivante, il nous fait cadeau de celle qui ne l'intéresse plus. Étant le chef, je passe avant mes hommes, sache-le.

Les soldats ricanèrent, comme pour dire que Nicci ne perdrait rien pour attendre.

Ses yeux noirs brillant de perversité, l'officier tordit le téton de Nicci jusqu'à ce qu'il lui ait arraché un cri de douleur. Satisfait de voir qu'elle avait des larmes aux yeux, il la lâcha et eut un sourire mauvais.

Nicci ferma les yeux pour s'empêcher de pleurer et replia ses bras attachés sur sa poitrine afin d'apaiser la lancinante douleur.

Quand l'officier lui tira violemment sur les poignets, elle sursauta de surprise puis baissa humblement la tête.

Combien de fois avait-elle vu de pauvres femmes tenter d'éveiller ainsi la pitié de bourreaux inaccessibles aux sentiments humains ? En agissant ainsi, elles priaient sûrement pour que leur délivrance soit rapide. Mais pour les victimes de l'Ordre, ce n'était jamais le cas…

Jusqu'à très récemment, Nicci avait toujours chassé ses doutes en se disant que les enseignements de l'Ordre étaient purs. Pour fermer les yeux sur de telles exactions, le Créateur devait avoir d'excellentes raisons.

Il savait qu'un bien supérieur naîtrait de ce qui semblait être la quintessence du mal.

Aujourd'hui, Nicci ne croyait plus à ces fadaises. Et elle n'implorait pas la délivrance, car elle avait bien l'intention de prendre son destin en main et d'assurer son propre salut…

Alors que l'officier talonnait son destrier, elle jeta un dernier coup d'œil à Ishaq.

L'ami de Richard avait de nouveau retiré son chapeau, qu'il tenait à deux mains, en triturant nerveusement le bord.

Nicci vit qu'il avait des larmes aux yeux.

Était-ce la dernière fois qu'elle posait les yeux sur ce brave homme ? Reverrait-elle un jour ses autres amis ? Elle espérait que oui, mais le risque qu'il n'en soit rien existait, et elle n'était pas du genre à se voiler la face.

L'officier s'étant emparé des rênes, Nicci se retint au pommeau de sa selle. Alors que la petite colonne se dirigeait vers l'est, les soldats vinrent chevaucher tout autour de la prisonnière – moins pour la surveiller que pour la reluquer tout à leur aise, comprit la magicienne.

À la façon dont ces hommes se tenaient en selle, elle estima qu'il s'agissait de cavaliers expérimentés qui passaient le plus clair de leur temps à cheval. Même si elle avait tenté le coup, Nicci n'aurait pas eu une chance de leur fausser compagnie.

Malgré les regards lubriques qu'ils lui jetaient, ces militaires, leur chef compris, n'étaient pas assez gradés pour décider de l'entraîner derrière des buissons afin de s'amuser un peu avec elle. Les types comme Kronos n'aimaient pas qu'on viole leurs « conquêtes » avant eux, et tous les soudards de l'Ordre le savaient. Ceux-là se résignaient donc à attendre. Et si cette prisonnière-là ne leur revenait pas, ils auraient l'embarras du choix, une fois Altur'Rang conquise.

Pour oublier ses « admirateurs », Nicci tenta de se concentrer sur sa mission à venir.

De toute façon, elle savait que ces chiens étaient programmés pour se comporter ainsi. Brutaliser les autres était le seul moyen d'influer sur le monde qu'ils connaissaient et ils ne se lassaient jamais de leur propre médiocrité. Car s'il leur arrivait d'avoir des doutes, ça ne durait pas bien longtemps, et la routine du bourreau reprenait vite ses droits.

Aujourd'hui, Nicci était bien décidée à utiliser sa détermination comme une armure impénétrable.

Bien qu'il restât des heures avant le coucher du soleil, les cigales avaient déjà recommencé à chanter. Quelques nuits plus tôt, Richard avait expliqué que ces insectes sortaient de terre tous les dix-sept ans. Comme c'était étrange… Depuis la naissance de Nicci, ce cycle s'était reproduit une bonne dizaine de fois, et elle n'avait jamais remarqué les cigales. La vie au palais, sous la protection d'un sort temporel, était beaucoup plus longue que celle des gens normaux, mais elle avait

quelques désavantages peu visibles. Par exemple, couper une personne du monde réel.

Pendant que l'existence suivait son cours hors du Palais des Prophètes, Nicci avait consacré son temps à tout ce qui se situait au-delà du réel, justement.

Les Sœurs de l'Obscurité qui avaient réussi à se faire confier la formation de Richard – elle était du lot, à l'époque – avaient vendu leur âme au Gardien. Nicci aussi, mais pas à cause des promesses du maître des morts et de leur royaume.

Non, elle pensait simplement que la vie n'avait aucune valeur – et *idem* pour l'univers qui servait de décor à cette absurde tragédie.

Puis Richard était venu, et tout avait changé…

L'air étant chaud et humide, l'ancienne Maîtresse de la Mort ne grelottait pas en chevauchant. Mais les moustiques l'avaient prise pour cible, et ils lui faisaient subir un calvaire. Par bonheur, elle n'avait pas les mains liées dans le dos, ce qui l'autorisait à écraser les insectes qui s'attaquaient à son visage.

Les champs de blé vallonnés que traversait le petit groupe jetaient des éclats dorés sous la lumière du soleil couchant. À perte de vue, on ne voyait pas de paysans à l'ouvrage et toutes les routes étaient désertes. Comme la faune sauvage juste avant un feu de savane, tout le monde s'était enfui à l'approche de l'Ordre Impérial.

Quand ses compagnons et elle eurent atteint le sommet d'une colline, Nicci aperçut enfin le camp de l'armée de l'Ordre, en contrebas, dans une grande vallée.

Les soudards ne devaient pas être là depuis longtemps, car ils n'avaient pas fini de dresser leur campement. Apparemment, ils avaient choisi un site assez proche de la ville, histoire de ne pas avoir à se déplacer beaucoup le lendemain, quand ils passeraient à l'attaque.

Le sol n'était pas encore dévasté par les hommes, les chevaux, les mules et les chariots. Beaucoup de petites tentes étaient encore en cours d'érection dans un grand périmètre surveillé par des centaines de sentinelles.

D'autres hommes montaient la garde au sommet de toutes les collines environnantes.

Les feux de cuisson brûlaient déjà, lançant vers le ciel une multitude de colonnes de fumée noire. Sur la gauche du camp, de précieux oliviers avaient été débités en bûches pour alimenter ces feux. Un peu partout, des cuisiniers préparaient la tambouille très simple des soldats : du riz, des haricots, des ragoûts à base de bas morceaux, du bannock ou des beignets.

Les agréables odeurs de cuisine n'arrivant pas à couvrir la puanteur des excréments humains ou animaux, on avait très vite l'estomac retourné en approchant du camp.

Les cavaliers continuèrent à entourer Nicci lorsqu'ils s'engagèrent sur une piste temporaire qui serpentait à l'intérieur du campement.

La magicienne s'attendait à découvrir des soudards immergés dans les habituelles beuveries d'avant la bataille. Mais ces soldats-là étaient différents. Très disciplinés, ils se préparaient consciencieusement au combat. Certains s'occupaient des armes tandis que d'autres s'assuraient du bon état des cuirasses et de la sellerie. Les lances à la pointe déjà aiguisée étaient proprement rangées en faisceaux un peu partout dans le camp, et les forges de campagne, installées à proximité des chariots, fonctionnaient à plein rendement. Ne manquant pas de fournitures, les maréchaux-ferrants circulaient entre les chevaux et vérifiaient leurs sabots. Assis un peu à l'écart, d'autres hommes réparaient des équipements en cuir.

Bien entendu, des palefreniers se chargeaient de bouchonner et de nourrir les destriers promis à un glorieux destin.

Bref, cet endroit n'avait rien d'un camp typique de l'Ordre, avant tout caractérisé par un invraisemblable chaos. Cela dit, l'armée partie envahir le Nouveau Monde était immense. Et, pour l'essentiel, composée de barbares dont la seule mission consistait à massacrer tout ce qui leur tombait sous la main.

Cette force-là, en revanche, comptait un peu moins de vingt mille hommes. Toutes choses égales par ailleurs, il s'agissait de troupes d'élite capables de faire montre d'organisation et de discipline.

Dans le camp de l'armée principale de Jagang, une femme aux seins nus ne serait pas restée sur son cheval plus de cinq minutes. Ces hommes-là n'étaient pas moins lubriques que leurs camarades, mais on les avait mieux formés, et ils savaient se tenir. Pour mater la rébellion d'Altur'Rang, sa ville natale, l'empereur avait choisi des soldats expérimentés, motivés et capables de contrôler leurs bas instincts.

Nicci en frissonna de peur. Ces guerriers-là étaient encore pires que les autres ! Capables de réfléchir, ils tuaient néanmoins tous ceux qui s'opposaient à eux, sans distinction d'âge ni de sexe. Comme les autres soudards de l'Ordre, c'étaient des brutes qui vénéraient la violence, mais ils se cachaient derrière de fumeuses théories philosophico-religieuses. Des tueurs assoiffés de sang lâchés dans la nature pour défendre coûte que coûte les enseignements de l'Ordre…

Si les soldats ne tentaient pas de la faire tomber de sa monture, tous la reluquaient lubriquement et elle avançait sous un concert d'obscénités qui dépassait tout ce qu'elle avait entendu jusque-là. Dans leur enthousiasme, les hommes ne laissaient rien à l'imagination et Nicci eut droit à l'entier répertoire de mots orduriers en vigueur dans les rangs de l'Ordre. Ayant vécu auprès des guerriers de Jagang, elle n'ignorait rien de cet ignoble vocabulaire. Mais c'était la première fois

qu'on jetait ces mots-là à *sa* tête.

S'interdisant de tourner les yeux, elle regarda fixement la piste, devant elle, et pensa à la manière dont Richard la traitait. Un pareil respect n'avait pas de prix…

Près d'un bosquet de peupliers, au bord du cours d'eau qui serpentait dans la vallée, Nicci repéra des tentes en peau de mouton un peu plus grandes que la moyenne. Même si elles n'avaient aucun rapport avec celles qui entouraient le pavillon de Jagang – les demeures de ses plus proches collaborateurs –, ces tentes restaient luxueuses, surtout selon les critères de l'armée.

Le « village » des officiers était installé au sommet d'une butte, afin d'offrir une vue imprenable sur le reste du camp. Si aucun cordon de gardes n'en défendait l'accès, des esclaves de haut vol allaient et venaient entre les tentes et de délicieuses brochettes de viande cuisaient sur des braseros.

Du luxe, oui, même s'il était limité. Les officiers supérieurs et les frères de l'Ordre aimaient bien qu'on prenne soin de leurs petites personnes…

Alors que la colonne s'arrêtait, l'officier qui tenait les rênes de Sa'din ordonna à un de ses hommes d'aller annoncer leur arrivée. Le type sauta à terre et souleva une colonne de poussière en courant vers la tente principale.

Nicci remarqua que des soldats approchaient de toutes les directions. À l'évidence, ils venaient admirer la femme offerte à leur chef par le maire d'Altur'Rang.

Sous le regard à la fois concupiscent et glacé de ces soudards, Nicci se sentit soudain toute petite. Elle entendait les remarques paillardes qu'ils échangeaient, et cela lui donnait envie de vomir.

Mais il y avait plus inquiétant encore. Presque tous ces curieux brandissaient une lance ou avaient encoché une flèche sur leur arc. Ces soldats ne prenaient rien à la légère. Et même s'ils la regardaient en bavant de lubricité, ils étaient prêts à faire face à toutes les menaces susceptibles d'être entraînées par sa présence.

Après une ou deux minutes, le messager sortit de la tente principale devant un grand homme vêtu d'une longue tunique rouge sombre. Dans cet environnement, cette tenue le distinguait immédiatement du commun des soldats. Malgré la chaleur ambiante, sa capuche était relevée, un témoignage d'humilité, de ferveur religieuse… et d'autorité.

Il vint se camper devant l'étalon de Nicci et inspecta soigneusement sa cavalière.

— Un modeste présent des habitants d'Altur'Rang, lança l'officier qui tenait les rênes de Sa'din.

Tous les hommes qui entendirent cette phrase ricanèrent puis se lancèrent dans de grandes conversations sur les « satisfactions » que Kronos tirerait de son nouveau jouet. Attirés par le bruit, plusieurs officiers sortirent des tentes environnantes.

Kronos sourit dans les ombres de sa capuche.

— Qu'on me l'amène ! Je vais déballer mon cadeau pour l'examiner de plus près.

Les soudards rirent aux éclats. Ravi qu'ils apprécient son humour, Kronos sourit de plus belle.

Nicci n'aurait pas pu dire qu'elle se sentait très à l'aise, poitrine nue au milieu de tant de porcs lubriques. Mais elle avait pris le risque de s'exhiber ainsi, et elle ne le regrettait pas, car la diversion fonctionnait parfaitement.

Le frère Kronos continua son inspection en attendant qu'on veuille bien lui livrer sa proie.

Nicci croisa le regard noir du sorcier, qui ne cilla pas.

Des hommes approchaient de Sa'din.

Si elle les laissait l'arracher à sa monture, la magicienne serait perdue, et elle le savait. Il fallait agir maintenant.

Nicci avait un millier de choses à dire au frère Kronos. Pour commencer, tout ce qu'elle pensait de lui et de ses semblables. Ensuite, ce qu'elle avait l'intention de lui faire. Et enfin, le traitement que Richard réservait à l'Ordre Impérial…

Une mort rapide serait bien trop douce pour Kronos. Avant de partir rejoindre le Gardien, il devait souffrir. Nicci voulait le voir se tordre de douleur, l'entendre implorer pitié, savoir qu'il mesurait l'étendue de sa défaite. Ce salaud devait payer pour tout le mal qu'il avait fait. Tous les innocents morts par sa faute criaient vengeance…

Avant de crever, il fallait qu'il comprenne que sa vie n'était qu'un gâchis. Qu'il se trompait depuis toujours et n'aurait jamais l'occasion de se racheter.

Nicci avait envie de dévaster l'existence de ce porc, mais elle n'était pas là pour ça. Et si elle s'écartait de sa mission, elle risquait de provoquer une catastrophe.

Se résignant à la sobriété, elle braqua ses poignets liés vers l'homme tout en invoquant son Han. Afin de ne pas éveiller les soupçons de Kronos, elle s'interdit de prendre ne serait-ce qu'une seconde de plus pour lancer un sort sophistiqué.

Un poing d'air dirigé directement sur le sorcier suffirait amplement. Pas de fioritures, mais un assaut d'une extraordinaire puissance. Même s'il se doutait qu'il avait affaire à une magicienne, Kronos ne pourrait pas dévier une attaque pareille.

Un éclair déchira le ciel, juste au-dessus du camp. Une simple réaction physique générée par l'extraordinaire chaleur consécutive à la

compression de l'air.

Consciente que tout relâchement de sa part pouvait offrir au sorcier l'occasion de riposter – juste avant de mourir –, Nicci ne s'autorisa même pas à sourire pendant que le poing d'air volait vers la tête de sa victime.

Kronos n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait. L'impact fut terrifiant, creusant un trou de la taille d'un poing dans le front du sorcier. Alors que du sang et des lambeaux de matière cérébrale s'écrasaient sur la tente en peau de mouton, derrière le frère, celui-ci s'écroula comme une masse. Mort sur le coup, il n'avait pas eu une chance de se défendre.

Nicci utilisa son Han pour couper les cordes qui lui entravaient les poignets. Dès qu'ils furent libres, elle s'empara des rênes de Sa'din.

Puis elle modula un filament de Han pour le transformer en une ligne de pouvoir concentré qu'elle fit tourner autour d'elle à la manière d'une lame.

L'officier qui l'avait escortée jusque-là fut le premier touché. Coupé en deux au niveau de la taille, il tenta en vain de hurler quand son torse bascula de la selle pour aller s'écraser dans la poussière.

Un deuxième cavalier subit le même sort. Tandis que ses intestins se déversaient sur l'encolure de son cheval, il baissa les yeux, essaya de comprendre ce qui lui arrivait, puis mourut en un clin d'œil.

Nicci se tourna sur sa selle pour s'assurer que sa lame magique décrivait bien un cercle complet autour d'elle. Dans le périmètre ainsi défini, aucun cavalier n'échappa à une fin atroce mais rapide.

La puanteur de la chair brûlée, du sang et des entrailles chaudes emplit l'air. Partout, les chevaux ruaient pour se débarrasser de la moitié de cavalier toujours perchée sur leur dos. En général, les destriers ne cédaient pas à la fureur des batailles. Mais c'était en grande partie parce que leur cavalier les rassurait et les contrôlait. Seuls dans la tourmente, ils avaient peur, tout simplement. Et dans leur panique, ils renversaient la plupart des soudards à pied venus admirer la prisonnière.

Dans cette confusion, alors que quelques hommes avaient tout de même le réflexe de l'attaquer, Nicci se prépara à lancer un troisième sortilège destructeur.

Ce serait le plus puissant de tous.

Juste avant qu'elle déchaîne son Han, la magicienne bascula en avant. Une fraction de seconde plus tard, elle cria de douleur quand une masse compacte la percuta entre les omoplates. Le choc fut si puissant que ses poumons se vidèrent de tout leur air.

Du coin de l'œil, Nicci aperçut la hampe d'une grosse lance que quelqu'un avait utilisée comme une massue.

Il lui fallut un moment pour comprendre qu'elle s'était écrasée dans la poussière. Gisant sur le ventre, elle tenta de reprendre ses esprits, mais son visage était curieusement ankylosé et elle sentait le goût du sang dans sa bouche.

Elle réussit à se redresser sur un coude, voulut prendre une profonde inspiration… et s'aperçut qu'elle en était incapable. Elle essaya encore mais n'obtint aucun résultat.

Le monde tournait comme une toupie autour d'elle. Sa'din était toujours au même endroit, comme s'il ne parvenait pas à s'écarter. S'il s'affolait, il risquait de la piétiner.

Un coup de sabot à la tête pouvait être mortel. Nicci le savait, mais elle ne réussissait pas à bouger.

Des hommes parvinrent à tirer l'étalon sur le côté. D'autres s'accroupirent près de la magicienne, qui sentit la pointe d'un genou s'enfoncer dans son dos pour la plaquer au sol. Des mains lui maintinrent les bras et les jambes – tas d'imbéciles, comme si elle avait été en état de se relever !

Ces types redoutaient qu'elle lance un nouveau sortilège s'ils la laissaient se redresser. Malheureusement pour eux, une magicienne pouvait invoquer son Han dans toutes les positions. Hélas, elle avait besoin de toute sa lucidité, et celle de Nicci semblait être partie sans laisser d'adresse.

Les soudards la retournèrent sur le dos et une botte se plaqua sur sa gorge. Des dizaines d'armes étaient braquées sur elle.

À cet instant, une pensée accablante traversa l'esprit de l'ancienne Maîtresse de la Mort.

Le sorcier qu'elle venait de tuer avait les yeux noirs.

Kronos était un blond aux yeux bleus, d'après la description de Victor…

Mais qu'est-ce que ça voulait dire ? Elle venait de tuer un frère de l'Ordre. Tout ça n'avait pas de sens.

Sauf si plusieurs sorciers accompagnaient l'expédition punitive.

Soudain, les hommes qui tenaient Nicci la lâchèrent et s'écartèrent.

Un homme vêtu d'une tunique longue à capuche baissa ses yeux bleus sur la prisonnière.

— Magicienne, tu viens de tuer le frère Byron, un loyal serviteur de l'Ordre et de son empereur.

Nicci entendit dans la voix de l'homme une colère qui ne demandait qu'à s'exprimer par des actes, plus par des mots.

Toujours sonnée, la respiration bloquée, elle avait mal au dos comme si sa colonne vertébrale menaçait d'exploser. L'homme qui l'avait frappée lui aurait-il brisé toutes les côtes ? Ou carrément cassé l'échine ?

Quelle importance, puisqu'elle allait mourir ?

— Permets-moi de me présenter, dit l'homme aux yeux bleus. Je suis le frère Kronos. Désormais, tu m'appartiens. Et j'ai l'intention de te faire payer très cher la mort d'un brave homme qui consacrait sa vie au service du Créateur.

Chapitre 27

Nicci n'aurait pas pu respirer même pour sauver sa vie – alors, pour parler, c'était inutile d'y penser !

Être incapable d'aspirer de l'air l'emprisonnait dans un linceul de panique qui l'empêchait de réfléchir. Seconde après seconde, l'idée de mourir étouffée devenait plus terrifiante.

Elle ne savait que faire…

Elle se souvint de Richard, quand il avait été blessé par un carreau. Lui non plus ne pouvait pas respirer. Sa peau était d'abord devenue grise, puis elle avait viré au bleu. Le voir ainsi avait terrorisé Nicci. Et maintenant, c'était son tour !

Le sourire de Kronos était le plus glacial qu'elle ait jamais vu, mais c'était le cadet de ses soucis, pour l'instant.

— Quel exploit pour une magicienne : tuer un sorcier ! Mais tu l'as frappé en traître, donc, ça n'a rien d'extraordinaire. Au fond, ce n'est qu'un sale petit crime de crapule !

Il ne savait pas ! comprit Nicci. Cet homme ignorait qu'elle était beaucoup plus qu'une simple magicienne…

Cela dit, elle avait quand même besoin de respirer.

Sa vision se réduisait à un tunnel obscur au bout duquel elle voyait le visage furieux de Kronos.

Elle essaya encore de respirer, mais son corps semblait ne plus savoir comment s'y prendre.

Le manque d'air provoquait de terribles douleurs dans toute la cage thoracique. Nicci n'aurait pas cru que c'était pénible à ce point. Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à s'emplir les poumons d'air, sans doute à cause des dégâts irréversibles consécutifs au coup qu'elle avait reçu.

Elle allait mourir ainsi, le souffle coupé.

Mais Kronos se pencha, les dents serrées, et posa une main sur sa poitrine. Aussitôt, des milliers d'épines magiques s'enfoncèrent dans ses chairs, les déchiquetant sans pitié.

La douleur débloqua le diaphragme de Nicci, qui prit une formidable inspiration… sans vraiment s'en apercevoir.

La chaleur de la vie emplit de nouveau son corps. D'instinct, elle mobilisa son Han pour repousser l'assaut magique en cours.

Kronos cria, se redressa et recula en secouant frénétiquement sa main désormais tuméfiée et rouge de sang.

Nicci avait réussi à se libérer de Kronos et elle était même parvenue à le blesser. Cela dit, dans son état de confusion mentale, elle n'aurait pas les forces nécessaires pour percer les défenses d'un sorcier et le tuer.

Haletante, Nicci souffrait mille morts avec chaque inspiration. Mais elle savait que ne pas pouvoir respirer était encore pire.

— Immonde catin ! cria Kronos. Tu oses utiliser ton pouvoir contre moi ? N'espère pas être mon égale, chienne ! Mais je t'aurai bientôt remise à ta place, tu verras !

Le sorcier était rouge de colère. Avec un filament de Han, Nicci alla éprouver la résistance des formidables boucliers qu'il venait d'ériger devant lui.

Non, elle ne passerait pas, inutile de rêver…

Mais avant qu'il se soit protégé, elle fit éclater la peau de ses doigts. Sa main blessée serrée contre la poitrine, il se demandait quelle vengeance serait assez longue et douloureuse pour laver son honneur.

Kronos insulta Nicci, la maudit mille fois, détailla ce qu'il avait l'intention de lui faire et décrivit en détail la loque humaine qu'elle serait lorsqu'il en aurait fini avec elle.

À l'évocation de ces horreurs, le sourire des soldats survivants s'élargissait de plus en plus.

Kronos pensait avoir affaire à une banale magicienne dont il dominait aisément le pouvoir. En réalité, il était face à une Sœur de l'Obscurité – même si elle avait changé de camp, Nicci restait à jamais altérée par son pacte avec le Gardien.

S'il avait su la vérité, ce sorcier, comme tant de gens avant lui, n'aurait peut-être pas saisi la terrible différence que faisait cette « simple » dénomination. Car une Sœur de l'Obscurité n'était pas seulement dépositaire de son Han, mais de celui d'un sorcier. Un don qu'elle s'appropriait juste avant que sa victime franchisse le voile donnant sur le royaume des morts.

Comme si cela ne suffisait pas, la Magie Soustractive venait s'ajouter à la panoplie de la sœur – un pouvoir qu'elle glanait au moment où le voile s'écartait pour laisser passer le « donneur » du Han.

La magie de l'homme devenait un conduit, et à travers lui, la sœur absorbait la Magie Soustractive qui sourdait du voile.

Très peu de gens contrôlaient les deux facettes du don. En fait, la liste se limitait à Richard – une aptitude acquise dès la naissance – et aux Sœurs de l'Obscurité, qui devaient pour cela recourir au meurtre et à la ruse.

À part Nicci et quatre autres femmes – trois anciennes formatrices de Richard et leur chef, Ulicia –, toutes les Sœurs de l'Obscurité étaient prisonnières de Jagang.

Kronos brandit son poing rouge de sang devant le nez de Nicci.

— Les habitants d'Altur'Rang sont tous des traîtres qui ont souillé un lieu saint. En tournant le dos à l'Ordre, ils ont renié le Créateur. À travers nous, Il se vengera et châtiera ces pécheurs. Nous débarrasserons Altur'Rang de cette vermine et de sa propagande mensongère. M'entends-tu ? L'Ordre Impérial régnera bientôt de nouveau sur cette cité – le Fief d'où Jagang le Juste dirigera le monde afin qu'il ne s'écarte plus jamais du droit chemin tracé par le Créateur.

Nicci faillit éclater de rire. Ce crétin ignorait qu'il parlait à la personne qui avait suggéré son surnom à l'empereur !

À l'époque, elle avait décrit à Jagang tous les avantages qu'il tirerait d'être associé à la notion de « justice ». S'ils le pensaient équitable et clément, beaucoup de gens se rendraient sans combattre. Alors que Jagang brûlait d'envie d'exterminer ses ennemis, Nicci l'avait convaincu qu'il valait mieux en épargner certains. À condition, bien entendu, qu'ils se rallient de leur plein gré à l'Ordre, faisant ainsi une bonne partie du travail de propagande à la place des instances impériales.

Le surnom qu'elle proposait aiderait à convaincre les indécis, avait affirmé Nicci.

Et elle ne s'était pas trompée, malheureusement. Confondant intentions et actions, des milliers de gens s'étaient fait une idée parfaitement fausse de l'empereur. Le pouvoir des mots restait stupéfiant ! Lorsqu'on répétait assez longtemps un mensonge, il finissait par devenir plus incontournable que bien des vérités. À partir du moment où on proposait de penser à leur place, les êtres humains étaient disposés à gober n'importe quelles âneries.

La tirade hargneuse de Kronos avait laissé à Nicci le temps de récupérer. Ses forces lui étant revenues, elle ne pouvait pas prendre le risque de différer sa contre-attaque.

Elle tendit un poing vers le sorcier. L'idée était de drainer toute la force magique dont elle disposait le long de son bras, afin qu'elle forme une masse compacte dans l'air, juste devant sa main. Cette façon de procéder n'avait rien d'obligatoire, mais elle tenait à ce que Kronos voie la menace et réagisse comme l'imbécile qu'il était.

Confiant en son talent et certain que ses boucliers étaient infranchissables, le sorcier ne jugea pas inquiétante la posture belliqueuse de sa proie.

En revanche, tant d'arrogance le remplit de fureur.

— Comment oses-tu menacer…, commença-t-il.

Nicci lança sur le sorcier une puissante décharge composée de Magie Additive et Soustractive – une combinaison dévastatrice qui traversa sans peine les boucliers de Kronos et fora au centre de sa poitrine un trou de la taille d'un melon.

L'attaque avait transpercé sa cible aussi facilement qu'un éclair traverse une feuille de parchemin.

Kronos écarquilla les yeux, la bouche ouverte sur un cri muet. En une fraction de seconde, il comprit que les dés étaient jetés en ce qui concernait son destin.

Pendant quelques instants, Nicci put contempler le ciel à travers le trou bien rond, dans la poitrine du sorcier. Puis un geyser de sang en jaillit tandis que Kronos tombait à la renverse, raide mort.

Cet idiot ne s'était jamais douté que sa magie ne valait rien face à celle de Nicci. Contre un sort soustractif, ses pauvres boucliers additifs n'avaient jamais eu la moindre chance de tenir…

Autour de la magicienne, les soldats s'apprêtaient à frapper avec leur lame ou à tirer avec leur arc. Si elle ne réagissait pas très vite, Nicci finirait taillée en pièces par une bande de soudards terrorisés.

Sans perdre une seconde, elle fit jaillir dans l'air un second tentacule de magies combinées. Tous les hommes qui l'entouraient furent coupés en deux comme si elle avait manié une faux géante invisible. Soudain gorgé de sang, le sol devint boueux comme celui d'un marécage.

L'énorme chaleur résiduelle du sortilège embrasa plusieurs arbres dans un rayon d'une trentaine de pas. Pareillement, les uniformes des soldats qui accouraient pour porter secours à leurs camarades prirent feu ou fumèrent sinistrement.

Plusieurs soudards, près de Nicci, avaient été purement et simplement déchiquetés par la puissante déflagration magique. Plus loin de l'œil du cyclone, des soldats avaient été « simplement » renversés comme des fétus de paille.

Puiser autant dans ses réserves était risqué, même pour une Sœur de l'Obscurité, mais le résultat en valait la peine. En un clin d'œil, les brutes lubriques qui reluquaient une jolie prisonnière étaient devenues de pauvres types en proie à la panique.

Craignant de perdre l'initiative, Nicci projeta une intense chaleur dans les arbres qui bordaient le cours d'eau, derrière les soldats adverses. Cette méthode permettait d'avoir un très bon retour sur investissement quand on disposait de relativement peu de pouvoir.

La sève surchauffée fit exploser les troncs des peupliers. Volant à toute vitesse, des éclats de bois acérés blessèrent cruellement les soudards encore en état de combattre.

Nicci lança un sort de flammes et l'envoya dévaster le camp où régnait déjà un indescriptible chaos. Affolés par le feu, les hommes et

les chevaux couraient en tous sens sans parvenir à échapper à la menace. Une odeur de poils et de crins roussis monta très vite aux narines de la magicienne.

Pour elle, l'heure était venue d'évaluer la situation. Plus personne ne l'attaquait, mais ça ne durerait pas, et elle devait tirer profit de ce répit pour s'enfuir.

L'ayant repérée, Sa'din la rejoignit et lui flanqua de gentils petits coups de tête. Contente qu'il soit indemne – en grande partie grâce au bouclier protecteur dont elle l'avait enveloppé –, Nicci passa brièvement un bras autour du cou de l'étalon.

Puis elle saisit les rênes et se hissa péniblement en selle.

Malgré son épuisement, tout à fait normal après une telle débauche de sortilèges, la magicienne avait réussi le plus dur : tuer Kronos sans y laisser sa peau. À présent, elle devait sortir vivante du camp ennemi.

Elle talonna Sa'din, qui se lança au galop, renversant tous les obstacles qu'il rencontrait sur son chemin.

Monté sur un énorme destrier, un soldat de l'Ordre apparut soudain devant la magicienne, lui barrant le chemin. Avant qu'elle ait pu entreprendre quoi que ce fût, Sa'din hennit de rage, chargea, mordit le cheval caparaçonné à l'oreille et lui arracha un atroce hurlement de douleur.

Désarçonné par sa monture folle de douleur, le soldat atterrit au milieu de ses camarades aux vêtements en feu.

Voyant que des hommes encore vaillants couraient vers elle, Nicci les accueillit avec une toile de pouvoir qui les frappa les uns après les autres. Le choc n'avait rien d'extraordinaire, mais ce sortilège avait la particularité d'empêcher le cœur de battre.

Portant soudain la main à leur poitrine, les types s'écroulèrent avec un bel ensemble.

En un sens, voir des frères d'armes mourir sans cause apparente était plus terrifiant pour les soldats que la violence des sorts précédents.

Pour Nicci, l'essentiel restait d'éliminer des ennemis, et cette méthode-là avait l'avantage de consumer moins de pouvoir. Même s'il fallait viser avec plus de précision, forcer un cœur à s'arrêter était moins difficile qu'invoquer le feu et la foudre.

Alors que des centaines d'hommes accouraient, bien décidés à la tuer, Nicci savait qu'économiser ses forces pouvait faire la différence entre le succès et l'échec.

Si les soldats cantonnés dans les environs avaient compris ce qui arrivait, tous les autres n'en avaient qu'une très vague idée. Bien entendu, ils avaient saisi qu'on les attaquait, et ça leur suffisait pour se ruer sur les lieux de l'action.

Des flèches sifflaient aux oreilles de Nicci et des lances la frôlaient

de près. Un carreau d'arbalète traversa ses cheveux et un autre lui écorcha l'épaule avant d'aller se perdre dans la nuit.

La magicienne talonna de plus belle sa monture. Le surplus de puissance que l'étalon développa soudain la surprit. Insensible à la peur, Sa'din galopait sans se soucier des hommes qui tentaient de lui barrer le chemin. Beaucoup eurent le crâne éclaté ou le torse défoncé par les sabots de ce cheval réellement plus rapide que le vent.

Sa'din sauta par-dessus des feux de camp et des alignements de tentes. Alors qu'il la conduisait vers la liberté, sa cavalière ne manquait pas une occasion de semer un peu plus la confusion et la terreur dans le camp ennemi.

Mais la poursuite s'organisait, et le roulement des sabots, derrière Nicci, évoquait de plus en plus celui du tonnerre.

Des cris de haine montant de milliers de gorges accompagnaient la magicienne dans sa fuite.

Nicci se souvint de ce que lui avait dit Richard : une seule flèche suffisait pour tuer un sorcier. Alors, comment survivre quand on vous en décochait des centaines ? Afin de se protéger, l'ancienne Maîtresse de la Mort érigea des boucliers autour de sa monture et d'elle-même. Elle ne pourrait plus attaquer, mais il ne fallait pas tout demander…

Pourtant, dès que Sa'din eut pris un peu d'avance, Nicci oublia la défense et utilisa de nouveau son pouvoir pour tailler en pièces tous ceux qui passaient à sa portée.

La faux géante invisible recommença à couper en deux les soudards assez fous pour tenter d'arrêter la cavalière. Selon que Sa'din était en train de sauter un obstacle ou de galoper ventre à terre, la lame de pur pouvoir décapitait les soudards ou leur coupait les jambes au niveau des genoux.

Des chevaux s'écroulaient en hennissant à la mort. Des cris de douleur montant de gorges humaines faisaient écho à ces hennissements d'agonie – mais les hurlements de colère avaient de plus en plus tendance à les couvrir.

Partout dans le camp, des hommes sautaient en selle pour se lancer à la poursuite de Nicci. Prenant des armes au passage dans les faisceaux de lances, ces soldats se faisaient de plus en plus pressants, et Sa'din serait bien obligé de ralentir à un moment ou à un autre…

Nicci aurait aimé détruire les lances, mais elle devait désormais se concentrer sur la chevauchée, car rester en selle dans de telles conditions n'avait rien d'évident.

Comme s'il était résolu à sauver coûte que coûte sa cavalière, Sa'din multipliait les exploits. Mais la marée des poursuivants grossissait sans cesse, et l'aventure risquait de mal finir.

Alors qu'elle passait devant les dernières tentes, Nicci jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le camp ennemi était sens dessus dessous.

Des colonnes de flammes et de fumée en montaient par endroits, et un épouvantable vacarme trahissait la panique ambiante.

Nicci se demanda combien d'hommes elle avait tués.

Pas assez, déduisit-elle en découvrant qu'une petite armée lui donnait à présent la chasse.

Au moins, elle avait éliminé Kronos… Le sorcier avait voulu jouer au plus fin, et ç'avait coûté la vie à un autre sorcier dont les défenseurs ignoraient l'existence. Un sacré coup de chance, car le frère Byron aurait pu être une très mauvaise surprise pour les citadins.

Mais de ce côté-là, tout allait bien, maintenant. Sauf si *trois* frères de l'Ordre accompagnaient l'expédition punitive…

Chapitre 28

Lorsqu'elle aperçut enfin la ville, alors qu'elle venait d'atteindre le sommet d'une colline, Nicci éprouva un intense soulagement. Jetant un coup d'œil en arrière, la magicienne constata que la marée de poursuivants avait encore grossi et gagnait du terrain.

Avec les lames d'épée, les tranchants de hache et les pointes de lance qui brillaient faiblement à la lumière du crépuscule, la colonne ennemie ressemblait à un porc-épic géant. Le nuage de poussière qu'elle soulevait occultait l'horizon.

Les cris de guerre qui montaient de cette horde sauvage avaient de quoi glacer les sangs.

Même si elle n'avait pas eu le soleil couchant dans les yeux, Nicci n'aurait sans doute pas repéré âme qui vive dans les rues d'Altur'Rang. Exactement ce qu'elle voulait. Les habitants devaient rester cachés jusqu'au dernier moment. Cela dit, il n'était pas très encourageant de se sentir si seule quand on était pourchassée par des soudards enragés.

Nicci avait indiqué à Victor et Ishaq la route qu'elle prendrait pour revenir. Ainsi, les deux hommes configureraient les défenses en toute connaissance de cause. Mais avaient-ils eu le temps de se préparer ? Les événements s'étaient tellement précipités…

En approchant de la cité, Nicci prit la peine de glisser le bras droit dans la manche de sa robe. Puis elle fit de même avec le gauche. Les rênes tenues d'une main, elle se pencha sur l'encolure de Sa'din et réussit à refermer sa robe. Une minuscule victoire qui lui arracha un petit sourire.

L'étalon passa devant les premières maisons d'Altur'Rang. Même si elle connaissait un raccourci qui l'aurait conduite beaucoup plus vite jusqu'à la lisière de la cité, la magicienne était restée sur la voie principale. Ici, cette route devenait un large boulevard bordé de grands arbres.

En avançant, Nicci repéra au pied des troncs les cocons vides de cigales. Cette vision lui rappela cette extraordinaire nuit, dans un abri de fortune, où elle avait pu dormir dans les bras de Richard.

Sa'din avait le poitrail couvert d'écume. Il devait fatiguer, et pourtant, il n'avait pas manifesté la moindre envie de ralentir.

Nicci dut tirer sur les rênes pour que l'étalon consente à galoper un peu moins vite. Ses poursuivants devaient croire qu'ils la rattrapaient. Lorsqu'un prédateur gagnait du terrain sur sa proie, il ne voyait plus

rien d'autre. Chez les soudards de l'Ordre, l'instinct de la chasse était au moins aussi fort que chez les loups. La magicienne voulait qu'ils oublient toute prudence, grisés par l'imminence de la capture. Histoire de les stimuler, elle se laissa un peu pencher sur le côté, comme si elle était blessée et risquait de tomber.

Avançant au milieu de l'avenue, elle commença de reconnaître certains bâtiments – parfois à la configuration de leurs fenêtres, en d'autres occasions à la couleur des volets.

Les habitations étaient faciles à identifier à cause des cordes à linge qui pendaient entre les balcons. Dans quelques rues latérales, la magicienne repéra des hommes tapis dans les ombres. Tous étaient armés d'un arc…

Nicci approchait de son objectif.

Mais quand elle arriva devant l'immeuble en brique, elle faillit ne pas le reconnaître à cause de la pénombre. Afin que les soldats ne les repèrent pas, les pieux liés les uns aux autres étaient couverts d'une fine couche de poussière. Quand elle les dépassa, la magicienne vit les hommes cachés au coin des bâtiments.

Bientôt, ils tireraient sur les cordes pour lever les pièges.

— Attendez qu'une bonne partie des cavaliers soient passés, dit Nicci juste assez fort pour que les citadins l'entendent.

Un des types hocha la tête. La magicienne espéra qu'il avait bien compris son ordre. Si les « herses » se dressaient devant les premiers cavaliers, quelques-uns seraient désarçonnés et deviendraient des cibles faciles. Mais tous ceux qui chevauchaient à l'arrière auraient le temps de s'arrêter puis de se regrouper. Dans ce cas, les défenseurs auraient gaspillé leur seule chance de désorganiser la cavalerie.

Il fallait laisser passer beaucoup de chevaux, pour piéger leurs maîtres entre deux séries de herses.

Nicci regarda derrière elle. Les colosses montés sur leurs imposants destriers arrivaient au niveau du bâtiment de brique. Lorsque les dix ou douze premiers rangs furent passés, les défenseurs levèrent les pièges.

Des dizaines de destriers vinrent s'empaler sur les pieux. Emportés par leur élan, ceux qui les suivaient ne purent pas s'arrêter.

Des cavaliers désarçonnés moururent piétinés et d'autres furent criblés de flèches.

Les archers postés aux fenêtres des bâtiments environnants faisaient mouche comme à la parade. Tous les cavaliers qui parvenaient à ralentir avant de percuter les herses devenaient des cibles idéales. Pris sous un feu croisé, ils se résignèrent à passer à la défensive. Mais quand ils levèrent le bras gauche, presque tous s'aperçurent qu'ils avaient oublié d'emporter leur rondache.

Alors que les derniers chevaux percutaient les herses ou les destriers déjà blessés, Nicci prit l'embranchement de droite du premier carrefour qu'elle rencontra. Les cavaliers qu'on avait laissé entrer sur son ordre la talonnaient, mais ils n'étaient pas au bout de leur surprise.

— Laissez-en passer la moitié ! lança Nicci aux hommes qui attendaient de lever la deuxième ligne de herses.

Les défenseurs obéirent.

Quelques instants plus tard, les hennissements de douleur et les cris de rage apprirent à Nicci que l'ennemi était de nouveau tombé dans le panneau.

Des citadins armés de lances vinrent embrocher les soudards avant qu'ils aient eu le temps de se relever.

Les défenseurs ramassèrent les armes qui ne serviraient plus aux vaincus et les retournèrent contre les soldats de l'Ordre encore debout.

Les cavaliers survivants, furieux de s'être laissé prendre deux fois, décidèrent qu'il n'y aurait pas de troisième désastre. Se séparant du gros de la colonne, ils s'engouffrèrent dans des rues latérales, à droite et à gauche.

Les hommes qui poursuivaient Nicci n'eurent pas le temps d'aller bien loin, et encore moins de se demander s'il n'aurait pas été plus judicieux de briser la charge.

Juste après le passage de la magicienne, une troisième ligne de herses se dressa devant les guerriers ennemis.

La scène qui s'était déjà produite deux fois recommença avec son cortège de geysers de sang, de cris de rage, de hennissements d'agonie et d'appels au secours. Au même moment, les cavaliers qui avaient cru malin de quitter l'avenue se retrouvèrent bloqués par les mêmes pièges de fer.

L'avant-garde de l'armée ennemie était prise dans un étau qu'elle ne parviendrait pas à desserrer. Dans un vacarme de fin du monde, d'autres destriers vinrent s'empaler sur les pieux et de nouveaux cavaliers volèrent dans les airs, désarçonnés par leur monture blessée ou folle de terreur.

Là encore, des défenseurs armés de lances vinrent finir le travail. D'autres se postèrent aux endroits où la ligne de herses n'avait pas tenu. Décidés à boucher les brèches, ils se campèrent sur leurs jambes, lances levées.

D'autres défenseurs contre-attaquèrent.

Parfaitement inattendue, cette manœuvre fut couronnée de succès au-delà de toutes les espérances de Nicci. Effrayés et blessés, les destriers se laissèrent d'abord éventrer par les citadins. Puis ils tentèrent de fuir, aggravant encore la panique qui régnait dans les rangs de l'Ordre Impérial.

Les archers vinrent également se mêler au jeu, poussant à son paroxysme l'hystérique désespoir des attaquants.

Sans la mort de Kronos, l'ennemi n'aurait jamais attaqué si bêtement, Nicci le savait. Redoutables en terrain découvert, quand il s'agissait d'enfoncer des défenses classiques, les destriers n'étaient pas adaptés aux combats de rue.

Manquant de place pour manœuvrer, les cavaliers auraient été à leur désavantage même s'il n'y avait pas eu les pieux. De plus, les défenseurs disposaient de trop d'endroits où se cacher…

Lors d'un siège classique, la cavalerie aurait servi à écraser les lignes de défense postées *devant* la ville. Après l'entrée de l'infanterie dans la cité, les forces montées auraient poursuivi et abattu tous les citadins assez lâches pour tenter de s'enfuir.

Si les officiers supérieurs avaient pu contrôler la situation, il n'y aurait jamais eu d'absurde charge dans l'avenue la plus facile à défendre d'Altur'Rang. C'était exactement pour ça que Nicci avait pris le risque d'aller tirer un coup de pied dans la fourmilière de l'Ordre…

La stupidité de la « tactique » spontanée des attaquants devenait de plus en plus évidente. Partout, des défenseurs qui n'avaient aucune expérience du combat massacraient sans peine des vétérans aguerris. Voir tant de cadavres d'hommes et de chevaux finissait par donner le tournis à Nicci et la puanteur du sang lui retournait l'estomac.

Remarquant qu'une petite colonne de cavaliers s'engouffrait dans une ruelle afin d'échapper au massacre, la magicienne propulsa sur le cheval de tête une lance de pouvoir qui lui cisailla les jambes au niveau du boulet. Le pauvre animal s'écroula, entraînant dans sa chute presque tous les destriers qui le suivaient.

Quelques étalons parvinrent à sauter au-dessus de l'obstacle et à continuer leur chemin. Pas très longtemps, car des défenseurs les guettaient à la prochaine intersection…

Nicci décida de revenir en arrière pour aider les défenseurs des deux premières lignes de herses à éliminer tous les cavaliers de l'Ordre. Alors qu'elle contournait un pâté de maisons, elle se trouva face à un petit groupe d'ennemis qui étaient parvenus à passer à travers les mailles du filet.

La magicienne leur envoya une boule de feu des plus classiques qui explosa au milieu de la colonne, embrasant aussitôt les hommes et les bêtes.

Les flammes se propagèrent à une vitesse folle, ne laissant pas une chance aux soudards de Jagang.

Nicci continua son chemin et déboula enfin dans la zone, entre la première et la deuxième ligne de défense, où étaient piégés le plus de cavaliers. Les citadins étaient passés à l'attaque et ils ne faisaient pas de quartier. Désorganisés, incapables de briser les mâchoires du piège

et submergés par le nombre – pour une fois, c'était leur tour ! –, les soldats de Jagang affrontaient des hommes dont la détermination les stupéfiait. Accoutumés à intimider des civils désarmés puis à les massacrer, les soudards ne savaient comment réagir face à des combattants de la liberté.

À la lumière mourante du crépuscule, Nicci repéra Victor, qui faisait des ravages dans les rangs adverses avec sa masse d'armes personnelle. La magicienne talonna Sa'din afin de rejoindre le forgeron.

— Victor ! cria-t-elle.

L'ami de Richard ne parut pas ravi de cette interruption.

— Quoi ? rugit-il.

Nicci approcha un peu plus.

— Des fantassins suivent la cavalerie… C'est contre eux que se jouera l'issue de la bataille. Il ne faut surtout pas qu'ils renoncent à attaquer ce soir. Au cas où ils auraient des doutes sur la tactique à employer, je vais leur fournir une motivation irrésistible…

— Parfait ! Nous les attendrons de pied ferme.

Quand les fantassins seraient entrés en ville, ils n'auraient aucun moyen de rester groupés. Dès qu'ils se seraient éparpillés dans les rues, les défenseurs s'arrangeraient pour qu'ils se divisent en très petits groupes. Puis des archers les attaqueraient, les poussant vers des pièges et des sites d'embuscade…

Altur'Rang n'était pas une petite ville. Une fois la nuit tombée, beaucoup d'envahisseurs seraient totalement perdus. Dans un inextricable dédale de rues, ils ne réussiraient pas à se regrouper et seraient d'autant plus vulnérables à toutes les attaques. Habitués à être les chasseurs, ils deviendraient le gibier, et ce rôle ne leur conviendrait pas du tout.

Inévitablement, ce serait la débandade. Mais le « chacun pour soi et sauve qui peut » ne fonctionnerait pas, parce que Nicci avait tout prévu : aucun soudard ne trouverait un endroit sûr dans la cité.

— Vous avez du sang partout ! cria Victor. Tout va bien ?

— Une mauvaise chute, rien de grave… Victor, nous devons en finir ce soir, ne l'oubliez pas !

— Pressée de retrouver Richard ?

Nicci sourit mais ne répondit pas.

— Bon ! je vais aller tirer un nouveau coup de pied dans la fourmilière !

— Nous vous attendrons !

Voyant que trois soldats ennemis à pied tentaient de s'engouffrer dans une ruelle latérale, Nicci mobilisa son Han pour lancer un sortilège très simple. Jaillissant l'une après l'autre de son poing, trois lances de pouvoir percutèrent les fuyards et les déchiquetèrent.

— Victor, encore une chose…

— Oui ?

— Pas un seul ennemi ne doit s'enfuir. C'est compris ?

Profitant d'une accalmie, le forgeron soutint quelques instants le regard de la magicienne.

— C'est compris, oui… Ishaq vous attendra ici. Amenez-nous les fourmis aussi vite que possible.

— Je n'y manquerai pas…

Nicci s'interrompit et tourna la tête vers l'est. Précédées par un bruit de soufflet assourdissant, d'énormes flammes crépitaient à l'est de sa position. Et ça ne pouvait vouloir dire qu'une chose…

Victor lâcha un chapelet de jurons. Se perchant sur le cadavre d'un destrier, il essaya de voir par-dessus la ligne de toits afin de savoir ce qui se passait.

— Vous n'avez pas tué Kronos ? demanda-t-il à Nicci.

— Je l'ai abattu, ainsi qu'un collègue à lui… Hélas, il y avait un troisième sorcier, dirait-on… Décidément, Jagang n'a rien laissé au hasard. (Nicci tira sur les rênes de Sa'din.) Mais il n'a pas pu préparer ces sorciers à un combat contre la Maîtresse de la Mort…

Chapitre 29

— D’après vous, demanda Berdine, qu’est-ce que ça signifie ?

Verna soutint le regard de la Mord-Sith aux splendides yeux bleus.

À part le doux bruissement des lampes à huile, on n’entendait pas le moindre bruit dans la grande bibliothèque. Il y régnait également une pénombre rassurante que la lumière des bougies et des lampes ne parvenait pas à troubler vraiment. Si Verna avait allumé tous les déflecteurs accrochés le long des murs et au bout de certaines étagères, il aurait pu faire beaucoup plus clair. Mais pour ce que Berdine et elle entendaient réaliser, ça ne paraissait pas indispensable.

En fait, la Dame Abbesse craignait qu’une illumination trop vive ne soit pas adaptée à un tel sanctuaire. C’était aussi pour ça qu’elle sélectionnait avec soin les volumes à retirer des interminables rangées. Ramener trop de vie en ces lieux risquait d’éveiller les spectres de tous les seigneurs Rahl qui les avaient hantés au fil des siècles.

Sur les imposantes colonnes qui séparaient à intervalles réguliers les hauts rayonnages, des sculptures à l’image de lianes et de feuilles reprenaient les motifs gravés sur les solides poutres apparentes qui se croisaient au plafond. On distinguait aussi sur ces éléments d’architecture de mystérieuses runes peintes plutôt que sculptées.

Sur le sol, d’épais tapis ornés de frises géométriques étouffaient les bruits de pas des visiteurs.

Partout, où qu’on tournât le regard, des livres attendaient le bon vouloir des érudits, des lettrés et des scientifiques. Les ouvrages les plus précieux étant rangés dans des vitrines, il se révélait un peu plus difficile de lire le titre écrit en lettres d’or sur le dos de leur reliure de cuir. Surtout avec une lumière minimale…

Verna n’avait jamais vu une bibliothèque si majestueuse. Les catacombes du Palais des Prophètes – où elle avait passé une grande partie de sa vie à étudier – contenaient également des milliers de livres. Mais elles avaient toujours été un lieu strictement utilitaire – un espace pratique pour entreposer des ouvrages et les consulter. Ici, au contraire, la beauté architecturale et la sophistication des ornements témoignaient d’une authentique vénération pour les volumes et leur contenu.

Le savoir était la clé de la puissance. Depuis que la lignée Rahl régnait sur D’Hara, elle avait à portée de la main des trésors de connaissances.

D’après ce qu’en savait Verna, peu de seigneurs Rahl en avaient

fait bon usage. Mais c'était une tout autre question…

Face à une telle abondance, il n'y avait qu'un problème : comment retrouver dans une pareille collection les textes qu'on cherchait ? En supposant qu'ils existent, ce qui n'était pas facile à prouver… ni à infirmer, d'ailleurs…

Par le passé, des scribes se chargeaient de la mise à jour permanente d'un énorme thésaurus. Même s'ils étaient avant tout formés pour copier les ouvrages les plus importants – et garantir ainsi qu'ils accèdent à la postérité –, ces hommes avaient les qualités requises pour gérer et organiser des sections entières de la bibliothèque. En les questionnant intelligemment, leur maître pouvait être très vite orienté sur les grimoires ou les recueils cabalistiques qui répondraient à ses attentes.

Aujourd'hui, en l'absence de conservateurs qualifiés, les informations nichées dans les milliers de livres avaient tendance à glisser comme des anguilles entre les doigts des visiteurs. Paradoxalement, l'abondance de bien nuisait, en tout cas dans ce contexte particulier. Comme un soldat portant beaucoup trop d'armes, le cœur intellectuel du Palais du Peuple souffrait d'une limitation drastique de sa « mobilité ».

Les livres présentés dans une seule salle contenaient une incroyable quantité de contributions scientifiques, littéraires ou magiques signées par les plus grands érudits et la quasi-totalité des prophètes connus. En explorant quelques-unes des diverses ailes, Verna avait découvert des traités de géographie, d'histoire, de politique, de sciences naturelles et même d'arts divinatoires dont elle n'avait jamais entendu parler.

La Dame Abbesse aurait pu passer sa vie entière dans une seule salle sans s'ennuyer une seconde – et à en croire Berdine, il y en avait des dizaines et des dizaines. Sans même parler des salles interdites au public où seuls le seigneur Rahl et ses plus fidèles conseillers avaient le droit d'entrer.

Celle que Verna et Berdine découvraient actuellement se rangeait dans cette catégorie.

Parce qu'elle comprenait le haut d'haran, la Mord-Sith avait eu le privilège d'accompagner assez souvent Darken Rahl dans ce sanctuaire. Son maître lui demandait son avis sur les traductions de passages énigmatiques piochés dans de très anciens textes. Du coup, elle était une des rares personnes à avoir une idée assez précise du trésor culturel – potentiellement explosif, en l'occurrence – jalousement conservé au cœur du palais.

Toutes les prophéties n'étaient pas nuisibles, heureusement. La plupart se révélaient parfaitement inoffensives… et d'une insignifiance sidérante. Si difficile que ce fût à comprendre pour les profanes, la

majorité des prédictions n'étaient pas plus fiables que de vulgaires commérages.

Mais il ne fallait surtout pas se laisser abuser par cette apparente innocuité. Si on baissait sa garde, l'esprit endormi par les péripéties de la vie quotidienne, on devenait trop confiant, et le drame jaillissait au détour des pages d'un recueil apparemment anodin.

Une minute d'inattention suffisait pour que de sombres créatures bondissent hors d'un recueil pour s'emparer de l'âme d'un innocent lecteur.

Alors que certains livres de prophéties n'auraient pas fait de mal à une mouche, certains autres étaient mortellement dangereux de leur premier mot jusqu'au dernier.

La salle qu'exploraient les deux femmes abritait les recueils de prophéties les plus redoutables de l'histoire. Au Palais des Prophètes, ces ouvrages, jugés trop sulfureux, n'étaient pas conservés dans les catacombes principales, mais dans une pièce annexe à l'accès strictement limité et défendue par des sortilèges.

Verna et Berdine sillonnaient les allées d'un sanctuaire longtemps réservé au seul seigneur Rahl. Sans la présence de la Mord-Sith, la Dame Abbesse, malgré son statut d'alliée de Richard, n'aurait sans doute pas été autorisée à entrer.

Verna se serait volontiers attardée dans cet endroit luxueux et confortable où d'innombrables volumes s'offraient à sa curiosité. Hélas, le temps était un luxe dont elle ne disposait pas.

Richard avait-il eu l'occasion de profiter des merveilles qui étaient désormais siennes ? Verna en doutait, car le pauvre garçon n'avait guère eu de répit, ces derniers mois…

Berdine tapota du bout de l'index une des pages blanches qu'elle avait trouvées dans le *Livre de Glendhill sur la théorie de la déviation.*

— Dame Abbesse, je vous le répète : j'ai étudié ce livre avec le seigneur Rahl dans la bibliothèque de la Forteresse du Sorcier, en Aydindril.

— Si tu le dis…

Verna jugeait intéressant, pour employer un doux euphémisme, que Richard ait eu connaissance de cet ouvrage. Sachant à quel point il se méfiait des prédictions, elle estimait encore plus surprenant qu'il ait étudié un recueil dont la plupart des textes parlaient très spécifiquement de lui.

La Dame Abbesse semblait ne pas avoir fini de découvrir des choses étonnantes au sujet du Sourcier !

Richard se méfiait des prophéties parce qu'il avait une sainte horreur des charades et des énigmes. Il leur avait tourné le dos parce qu'il croyait dur comme fer au libre arbitre. C'était lui-même, pas le destin, qui déterminait sa vie, et il rejetait tout ce qui pouvait laisser

penser le contraire.

Terriblement complexes et sujettes à des interprétations contradictoires – au point que la majorité des gens s'y noyait –, les prophéties existaient bel et bien et elles militaient en faveur de l'existence d'une « prédestination » incontournable. Cela dit, Richard avait plus d'une fois contribué à la réalisation d'une prophétie… tout en démontrant qu'elle était fausse.

Soupçonneuse de nature, Verna se demandait si les grimoires avaient prévu la naissance de Richard afin qu'il puisse un jour prouver l'inanité du concept même de « destinée ».

Les actes du Sourcier n'avaient jamais été faciles à anticiper, même – et surtout – pour les prophéties. Au début, Verna avait été stupéfiée par tout ce que faisait Richard. Aujourd'hui encore, elle était incapable de prévoir ses réactions face à l'événement le plus insignifiant. Mais elle avait appris, cependant, que la façon dont il sautait d'un sujet à un autre – apparemment sans qu'il y ait de rapport entre les deux – était en réalité l'expression d'une impeccable logique et d'un esprit hautement organisé.

Mais c'était *sa* logique et *son* idée de l'organisation…

Les gens étaient en règle générale incapables de rester concentrés sur un sujet sans que rien ne puisse les en détourner. La vie de tous les jours n'était pas avare en soucis, en tracas et en avanies à traiter d'urgence. Comme dans un combat à l'épée, lorsqu'il affrontait plusieurs adversaires, Richard avait l'art de classer les événements selon leur ordre de priorité. Les mettant de côté pour plus tard ou trouvant une solution sur-le-champ, il ne perdait pas pour autant de vue son objectif originel.

Ses interlocuteurs avaient parfois l'impression qu'il sautait du coq à l'âne. En fait, il traversait le fleuve de la vie en passant allégrement de pierre de gué en pierre de gué – une manière très efficace d'aller d'une rive à l'autre sans se mouiller inutilement.

À certains moments, Richard était l'homme le plus extraordinaire que Verna eût jamais croisé. À d'autres, il lui tapait sur les nerfs, et elle ne comptait plus les occasions où elle l'aurait volontiers étranglé de ses mains.

S'il était né pour guider ses compagnons lors de la bataille finale, Richard avait aussi réussi, sur ses seuls mérites, à devenir le chef incontesté du mouvement de résistance à l'Ordre Impérial. Aujourd'hui, le seigneur Rahl incarnait toutes les valeurs que la Dame Abbesse défendait depuis des décennies aux côtés des Sœurs de la Lumière.

Exactement ce qu'annonçaient les prophéties !

Mais dans le détail, rien ne correspondait à ce qu'elles prédisaient.

Par exemple, avant d'être son chef et son guide, Richard était pour

Verna un merveilleux ami. Du coup, elle aurait voulu qu'il connaisse le bonheur – comme elle avec Warren.

Tout ce que Verna avait partagé avec Warren lui laissait un souvenir émerveillé. Et leur vie commune, après une extraordinaire cérémonie de mariage, avait été une bien trop courte plage de bonheur et d'harmonie. Depuis la mort de son bien-aimé, Verna se considérait comme un spectre – un être certes vivant mais qui n'appartenait plus vraiment au monde.

Étrangement, si Warren avait quitté la vie, c'était elle qui se transformait en fantôme. Parfois, elle se demandait si ses amis avaient conscience que leur regard finirait par la traverser…

Un jour, lorsque l'Ordre serait vaincu, il faudrait que Richard se trouve une compagne. La Dame Abbesse le lui souhaitait de tout cœur, car il aimait trop la vie pour continuer à n'avoir personne avec qui la partager.

Verna eut l'ombre d'un sourire. Depuis leur rencontre, lorsqu'elle l'avait capturé, lui mettant un collier autour du cou afin de le conduire au Palais des Prophètes, le cyclone qui se nommait Richard l'avait entraînée dans une course de plus en plus folle.

Elle n'oublierait jamais ce jour d'hiver, dans le village du peuple d'Adobe, où elle avait enfin mis la main sur lui. L'événement n'avait rien eu de joyeux, puisqu'elle avait dû faire de Richard son prisonnier, mais elle avait éprouvé un soulagement extraordinaire, après une quête longue de quelque vingt ans.

Le jeune Sourcier n'avait pas coopéré, c'était le moins qu'on pouvait dire. Les deux sœurs qui accompagnaient Verna étaient mortes en essayant de lui faire mettre le Rada'Han qu'il détestait tant…

Verna plissa soudain le front.

« Mettre le Rada'Han qu'il détestait tant… »

Comme c'était bizarre… Elle ne se rappelait plus comment elle s'y était prise pour lui imposer le collier magique. Après avoir été prisonnier d'une Mord-Sith, Richard ne supportait plus d'avoir un collier autour du cou. Pourtant, il avait fini par s'y résoudre. Pour une raison qui la dépassait, Verna avait oublié les détails de cette affaire qui ne remontait pourtant pas à très longtemps…

— C'est étrange…, marmonna soudain Berdine.

Le cuir marron de son uniforme craqua lorsqu'elle se pencha pour mieux étudier l'antique livre posé sur la table, juste devant elle.

Elle tourna une page, l'examina, revint en arrière…

— Il y avait des paragraphes à cet endroit… Verna, j'en mettrais ma tête à couper. Et maintenant, il n'y a plus rien…

Verna s'arracha à ses souvenirs, lointains et récents, et dévisagea la Mord-Sith avec un intérêt sincère.

— Parce que ce n'est pas le même livre, mon amie. (Voyant

Berdine froncer les sourcils, la Dame Abbesse précisa sa pensée :) Le titre était identique, mais il ne s'agissait pas de cet exemplaire-là. Tu étais dans la Forteresse du Sorcier, pas vrai ? Du coup, ce n'est pas le même ouvrage que tu étudies ici.

— C'est vrai, concéda Berdine. (Elle se redressa et passa une main dans ses magnifiques cheveux bruns.) Mais si le titre est identique, comment expliquez-vous que le texte ne soit pas le même ? L'exemplaire de la forteresse n'est pas truffé de pages blanches.

— J'ai compris, mais qu'est-ce que ça prouve ? Avec Richard, tu as étudié un exemplaire différent de cet ouvrage. Tu te souviens d'avoir lu certains paragraphes qui manquent dans ce grimoire ? (Verna désigna l'ouvrage, sur la table.) Là encore, quelle conclusion en tirer ? N'as-tu pas pu oublier ces passages ? Quant aux pages blanches, le copiste qui a réalisé cet exemplaire a pu décider de les ajouter pour je ne sais quelles raisons.

— Et pourquoi aurait-il fait ça ? insista Berdine.

— Je viens de dire que je n'en sais rien ! Parfois, il arrive qu'on laisse du blanc entre deux prédictions incomplètes. Ainsi, les prophètes à venir pourront achever la prédiction.

Obstinée, Berdine plaqua les poings sur les hanches.

— Admettons… Mais j'ai une question : quand je consulte cet ouvrage, je mémorise les passages que je lis. Je ne comprends pas vraiment tout, mais l'« image » du texte se grave dans ma mémoire. Comment se fait-il que je n'ai pas le moindre souvenir des passages manquants, alors que je les ai lus ?

— Parce qu'ils n'existent pas, tout simplement ! Les blancs ont été ajoutés par le copiste, et il n'y a rien à se rappeler !

— Non, vous ne comprenez pas ! J'ai mémorisé les prophéties de façon globale, par exemple en notant leur longueur… Une magicienne comme vous aurait été distraite par le sens de ces passages. Moi, je n'ai jamais rien saisi de ces prédictions, mais je me souviens de leur… eh bien… allure générale. Au sujet de la longueur, par exemple, je n'ai pas le moindre doute. Ces prophéties ne sont plus complètes !

» Vous voulez une confidence : comme je n'y comprenais rien, je me demandais comment on pouvait interpréter des prédictions si longues et si fumeuses.

— Quand un texte est difficile à comprendre, il paraît toujours plus long…

— Non, l'explication n'est pas là ! (Berdine tourna les pages pour atteindre le début de la dernière prophétie.) Cette prédiction est très courte et elle est suivie par plusieurs pages blanches. Sans la comprendre mieux que les autres, je me suis plus longuement penchée sur l'ultime prédiction. Alors, quand je dis qu'elle était plus longue, vous pouvez me croire ! Dans mon exemplaire du livre, elle prenait

plusieurs pages, j'en suis certaine.

» Si fort que j'essaie, je ne me souviens pas du contenu de cette prédiction, ni de sa longueur *exacte*, mais je sais qu'elle s'étendait sur plusieurs pages.

Exactement la confirmation qu'attendait Verna…

— Si la suite dépasse ma compréhension, continua Berdine, je me souviens de l'introduction. On y parle d'une prophétie à fourche, de la difficulté de revenir sur ses pas quand on s'est trompé de route et de « la division d'une horde qui trahit la cause du Créateur ». Là, je vois une allusion à l'Ordre Impérial… Mais après la conclusion du paragraphe – à savoir « … un chef perd la confiance… » –, je n'ai plus le moindre souvenir de ce que disait le texte remplacé par des pages blanches…

» Verna, ce n'est pas un tour de mon imagination ! Je ne sais pas pourquoi, mais je maintiendrais sous la torture qu'il manque une partie du texte. Et voilà ce qui me tourmente : pourquoi ces passages-là se sont-ils effacés de ma mémoire ?

Verna se pencha vers la Mord-Sith et fronça les sourcils.

— Tu veux une confidence, ma chère ? Je me pose la même question, et elle m'inquiète beaucoup…

Berdine ne cacha pas sa surprise.

— Vous comprenez ce que je veux dire ? Et vous me croyez ?

— Je crains que oui… Je ne voulais pas t'influencer, donc j'ai joué les sceptiques. Et tu as confirmé mes soupçons…

— C'est ça qu'Anna nous demandait de vérifier ? Le fameux point qui la tracassait ?

— Exactement ! (Verna chercha dans les piles de livres qui trônaient sur la table et trouva assez vite celui qu'elle voulait.) Tu vois cet ouvrage ? C'est celui qui me perturbe le plus. *Conte des origines* est un recueil de prophéties très particulier – le seul, à ma connaissance, qui soit rédigé comme un roman. Avant de quitter le Palais des Prophètes pour me lancer à la recherche de Richard, j'ai étudié ce volume. Je le connaissais pratiquement par cœur. (Verna tourna nerveusement les pages du livre.) Il n'y a plus que du blanc et je ne me rappelle plus rien du texte, sinon qu'il parlait de Richard…

Berdine sonda le regard de la Dame Abbesse avec l'acuité agressive qui n'appartenait qu'aux Mord-Sith.

— Si je comprends bien, nous avons un problème et il concerne le seigneur Rahl.

Verna s'autorisa un gros soupir qui fit vaciller la flamme des bougies les plus proches.

— Prétendre le contraire serait un affreux mensonge… Le texte ne parle pas exclusivement de Richard, mais il traite d'une époque

postérieure à sa naissance. Je n'ai pas idée de la nature précise du problème, mais je reconnais qu'il m'angoisse beaucoup.

Le comportement de Berdine avait changé. D'habitude, elle était la plus aimable de toutes les Mord-Sith que Verna connaissait. Contrairement à ses collègues, il se dégageait d'elle une véritable joie de vivre qui avait parfois quelque chose de l'enfance… Parfois, sa curiosité de petite fille était attendrissante. Bien qu'elle ait subi des épreuves qui auraient aigri n'importe qui, elle souriait très souvent, et sans la moindre hypocrisie.

Mais dès que la sécurité du seigneur Rahl était en jeu, elle redevenait une garde du corps loyale et impitoyable. En cet instant, Verna aurait pu être face à n'importe quelle Mord-Sith…

— Quelle est la cause de ce problème ? Que veut dire toute cette histoire ?

Verna referma le livre truffé de pages blanches.

— Je n'en sais rien, Berdine. Anna et Nathan sont aussi désorientés que nous. Tu te rends compte : un prophète qui avoue son ignorance ?

— Que veut dire la phrase sur le chef qui perd la confiance de ses troupes ?

Pour une non-initiée, Berdine avait sacrément bien déchiffré une prophétie plutôt alambiquée, nota Verna.

— Il peut y avoir une multitude de sens différents… C'est très difficile à dire.

— Pour moi, sûrement ! Mais pas pour vous, je parie…

— Je ne suis pas experte en prédictions, mais je suppose que Richard est visé.

— Ça, j'avais compris ! Mais pourquoi les gens perdraient-ils confiance en lui ?

— Mon amie, les prophéties ne sont jamais aussi simples qu'elles le semblent. (Verna aurait donné cher pour que Berdine cesse de la dévisager ainsi.) Le sens premier est rarement pertinent, car il y a des…

— Dame Abbesse, ce texte avance qu'un chef perdra la confiance des siens à cause de troubles mentaux – les siens, peut-on déduire. Comme on parle de l'homme qui combat les faux fidèles du Créateur, il faut conclure qu'il s'agit du seigneur Rahl. La référence à la « division » de la horde indique que cette prédiction concerne la période présente, puisque Jagang vient de séparer ses forces. Bref, la menace est imminente !

Verna eut une pensée émue pour tous les gens qui avaient un jour commis l'erreur de sous-estimer Berdine à cause de son apparence avenante.

— Les prédictions ont tendance à en rajouter au sujet de Richard. Parfois, on dirait qu'elles veillent sur lui à la façon des mères poules…

— Le danger me paraît évident et très bien décrit.

— Berdine, tu es une femme intelligente. Tu comprendras donc, j'espère, que je commettrais une grave erreur en glosant en ta compagnie au sujet de cette prophétie. Les prédictions sont réservées à ceux qui ont le don. Les qualités d'une personne ne comptent pas. Ces textes ont été rédigés par des prophètes, et ils s'adressent à d'autres prophètes. Pour tout te dire, ils ne sont pas faits pour être lus par des sorciers « classiques ».

» Les Sœurs de la Lumière elles-mêmes doivent suivre une formation de plusieurs décennies avant de pouvoir poser les yeux sur une prophétie. Pour oser l'interpréter, il faut toute une vie d'expérience. Si des profanes s'y essaient, ils prennent d'énormes risques. Car s'ils reconnaissent des mots, ils ne sont pas à même de saisir leur sens.

— C'est idiot ! Les mots ont un sens, pas cinquante ! C'est la base même de la communication. Pourquoi les prédictions s'amuseraient-elles à semer le trouble dans les esprits ?

Verna comprit que la conversation s'engageait sur une pente très glissante.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire… Les mots peuvent être utilisés comme des « lieux communs ». Cette appellation n'a rien de péjoratif, elle signifie simplement qu'ils sont un point de ralliement où tous ceux qui pratiquent la même langue peuvent se « retrouver ».

» Les mots servent aussi à exprimer des spéculations, et dans ce cas, ils sont nécessairement ambigus. Si je prédis que tu vivras bientôt des moments sombres, cela peut faire allusion à un deuil qui te désespérera. Ou à un accident qui te coûtera la vie. Ou encore à une rencontre malheureuse avec un assassin…

» Les mots ne mentent pas, dans mon exemple. Pourtant, leur sens exact nous est pour le moment inconnu. Tuer tous les gens qui t'entourent pour ne pas être tuée serait une grave injustice, puisque nous ne savons pas si tu seras vraiment victime d'un meurtrier.

» Des erreurs d'interprétation ont provoqué des guerres et des milliers de gens ont péri à cause de l'imprudence de personnes non initiées. C'est pour ça que les recueils étaient conservés dans les catacombes du Palais des Prophètes.

— Ici, on n'a pas pris une telle précaution.

— Eh bien, on aurait sans doute dû !

— Si je comprends bien, vous pensez que mon interprétation de la prédiction est fausse ?

— Non, parce que dans un cas pareil, il est impossible de distinguer le vrai du faux. Pour commencer, il est vain de vouloir interpréter sérieusement une prophétie incomplète. Les pages blanches nous empêchent d'aller plus loin dans notre réflexion…

— Et alors ?

— Alors, il est possible que tu aies raison. Les gens pourraient douter du jugement de Richard et perdre confiance en lui. Mais comment savoir si la suite du texte ne raconte pas que cette crise a duré moins d'une journée ? Et que les fidèles du Sourcier, ensuite, l'ont suivi avec encore plus d'enthousiasme ? Une prédiction peut être à fourche, mais ce n'est pas tout : il arrive qu'elle dise une chose et son contraire.

— Je ne vois pas comment il est possible de prédire un événement et son exact opposé. Et je doute que la suite de cette prophétie particulière puisse en modifier radicalement le sens.

Tout en regardant autour d'elle, Verna réfléchit à un exemple convaincant.

— Eh bien, dit-elle après un court moment, imaginons que les gens jugent absurde le plan de bataille de Richard. Peut-être à cause de l'opinion négative de certains officiers supérieurs. Dans une situation pareille, il serait normal que le peuple perde confiance en son chef…

» Maintenant, supposons que Richard passe outre l'avis des militaires. Malgré leurs doutes, les officiers et les soldats obéiraient, parce qu'ils sont loyaux au seigneur Rahl. Pour finir, postulons que notre armée remporte une victoire aussi décisive qu'inespérée. Ne crois-tu pas que Richard serait encore plus vénéré qu'avant ?

» Comprends-tu maintenant pourquoi il est interdit d'interpréter une prophétie incomplète ? Si nous nous emballions, nous pourrions dès aujourd'hui multiplier les efforts pour que les gens ne perdent pas confiance en Richard. Au mieux, ce serait une perte de temps, puisque tout doit s'arranger sans effort. Au pis, notre propagande risquerait d'éveiller les soupçons du peuple. « Si on nous dit de ne pas perdre confiance, c'est qu'il doit y avoir anguille sous roche… » Du coup, en essayant d'éviter un problème, on contribue à le créer…

— Oui, présenté comme ça, ce n'est pas si bête…

— Tu saisis maintenant pourquoi les prédictions sont une source de confusion, même pour les prophètes et les Sœurs de la Lumière ? Alors, quand elles sont incomplètes, par-dessus le marché… C'est en partie pour ça que l'affaire des pages blanches m'angoisse.

— En partie ? répéta Berdine. Il y a d'autres raisons de s'inquiéter ?

— Oui : la cause de ces disparitions de texte ! Quelle catastrophe peut avoir provoqué un événement sans précédent ?

— Pourquoi parler d'une « catastrophe » ? Je croyais qu'il fallait se garder des conclusions hâtives, en matière de prophéties…

Verna eut le sentiment de s'être pris les jambes dans un piège à loup qu'elle venait juste de poser. Décidément, Berdine n'était pas une interlocutrice facile.

— Tu as raison, mais dans le cas qui nous occupe, quelque chose ne tourne pas rond, c'est évident.

— Et vous avez une hypothèse ?

— Pas l'ombre d'une idée, non… Comme je l'ai dit, c'est sans précédent. Honnêtement, je n'y comprends rien.

— Mais vous pensez que le seigneur Rahl est concerné.

— C'est une conclusion logique, lorsqu'on pense à ce qui est arrivé au *Conte des origines*. Richard est un acteur majeur de l'histoire – il se trouve au centre de tout ce qui peut modifier le cours des événements… En un sens, il est à la source de tous les problèmes.

— C'est pour ça qu'il a besoin de nous, lâcha Berdine, fort mécontente de la dernière phrase.

— Ai-je jamais dit le contraire ?

La Mord-Sith se détendit un peu.

— C'est vrai, vous n'avez jamais prétendu qu'il fallait nous détourner de lui…

— Anna cherche Richard. Espérons qu'elle le trouvera vite, car nous aurons besoin de lui lors de la bataille finale.

Berdine s'approcha d'une étagère protégée par une vitre, l'ouvrit, en sortit un ouvrage et entreprit de le feuilleter.

— Le seigneur Rahl est censé être la magie qui s'oppose à la magie… Pas l'acier qui affronte l'acier.

— C'est un dicton d'haran, dit Verna. Les prophéties, elles, affirment qu'il sera à notre tête lors de la bataille finale.

— Si vous le dites…, marmonna Berdine sans même lever les yeux de son livre.

— Avec les troupes de Jagang qui contournent actuellement les montagnes pour nous attaquer par le sud, il faut espérer qu'Anna nous ramènera très vite Richard.

Berdine n'avait visiblement pas écouté. En revanche, quelque chose dans sa lecture venait de la faire sursauter.

— Qu'est-ce qui est enterré avec les ossements ? demanda-t-elle.

— Plaît-il ?

Le front plissé, la Mord-Sith resta concentrée sur l'ouvrage.

— Ce volume avait attiré mon attention à cause de son titre, dit-elle après quelques instants d'intense réflexion. *Fuer Grissa Ost Drauka*… C'est du haut d'haran et ça signifie…

— Le messager de la mort, coupa Verna.

— C'est ça, oui. Comment le savez-vous ?

— Au Palais des Prophètes, les sœurs débattaient sans fin sur une prédiction bien précise. En fait, on en discutait depuis des siècles. Le jour de son arrivée au palais, Richard a annoncé qu'il était le « messager de la mort ». Par là même, et sans le savoir, il reconnaissait être l'homme dont parlait cette prophétie. Cette révélation a fait du

bruit dans tous nos couloirs, tu peux me croire !

» Plus tard, Warren a montré le texte à Richard, qui l'a interprété sans aucune difficulté. Rien de plus logique, car à ses yeux, ce n'était pas une énigme mais le récit d'une partie de sa vie.

Berdine brandit le livre qu'elle venait de refermer.

— Cet ouvrage est truffé de pages blanches !

— C'est normal, puisqu'il parle de Richard… Comme bon nombre des grimoires conservés ici, je parie…

La Mord-Sith rouvrit le livre et reprit sa lecture.

— C'est du haut d'haran, et je pratique cette langue… La traduction sera un gros travail, et le texte manquant ne me facilitera pas la tâche. Mais j'y arriverai… Ce passage, par exemple, parle du seigneur Rahl et dit que ce qu'il cherche est « enterré avec les ossements ». Ou qu'il cherche des « ossements enterrés », la syntaxe est ambiguë…

» Vous avez une idée de ce que ça peut vouloir dire ?

— Cette histoire d'ossements ? Navrée, mais je n'ai pas de piste à te proposer… La plupart de ces ouvrages doivent nous apprendre des choses fascinantes, intrigantes ou terrifiantes sur Richard. Mais s'il manque des passages, nous ne pourrons rien en tirer…

— Je comprends… La notion de « sites centraux » vous dit quelque chose ?

— Des sites centraux ?

— Oui, on en parle à plusieurs endroits dans ce livre… Les sites centraux… (Berdine s'immergea dans ses souvenirs.) Je crois que Kolo les mentionne quelque part…

— Kolo ?

— Un sorcier qui a écrit son journal, à l'époque des Grandes Guerres. Le seigneur Rahl a retrouvé le texte dans la salle de la Sliph. Le sorcier vivait dans la forteresse, en Aydindril, et son nom complet était Koloblicin. En haut d'haran, ça veut dire « grand conseiller ». Le seigneur Rahl et moi avons adopté le diminutif « Kolo ».

— Et que disait-il sur les sites centraux, votre Kolo ?

— Je ne m'en souviens plus… À l'époque, ce n'était qu'une énigme parmi des dizaines. Il faudra que je me replonge dans le journal… De mémoire, je dirais que des choses sont enfouies dans les sites centraux. Mais impossible de me souvenir si Kolo précise de quoi il s'agit !

Berdine baissa les yeux et étudia de nouveau son livre.

— J'espérais trouver un indice dans ce texte…

Verna regarda autour d'elle et soupira.

— J'aimerais rester ici et découvrir les trésors contenus dans ces pages, mais le temps presse. Nous devons aller retrouver l'armée et mes Sœurs de la Lumière.

À contrecœur, Berdine referma le livre et le remit à sa place.
— D’accord, Dame Abbesse. Que voulez-vous voir, maintenant ?

Chapitre 30

Entendant sonner une cloche, Verna s'immobilisa dans le grand couloir bordé de colonnes de marbre que Berdine et elle remontaient d'un pas décidé.

— Que se passe-t-il ? demanda la Dame Abbesse.

— C'est l'heure des dévotions, répondit la Mord-Sith.

Autour des deux femmes, tous les gens, où qu'ils se rendissent à l'origine, convergeaient maintenant vers l'endroit d'où montait la sonnerie de cloche. Ils ne se pressaient pas particulièrement, mais aucun ne dérogeait à la règle.

— L'heure de quoi ? s'étonna Verna.

— Des dévotions. Vous savez ce que c'est, non ?

— Tu parles des dévotions au seigneur Rahl ?

— Oui. La cloche annonce qu'il est temps de rendre hommage au maître de D'Hara.

La plupart des occupants du palais portaient une longue tunique blanche ou de couleur pastel. D'après les observations de Verna, les tenues blanches ornées de bandes dorées ou argentées étaient le signe de reconnaissance des fonctionnaires de divers rangs qui vivaient et travaillaient sur place.

Les tuniques brodées de vert semblaient identifier les messagers – des types gonflés d'importance qui se baladaient fièrement avec leur sacoche de cuir décorée d'un grand « R » tarabiscoté, le symbole de la maison Rahl.

Tous ces notables ou autoproclamés tels avançaient en continuant leur conversation en cours, comme si rien d'extraordinaire ne se produisait.

Les commerçants qui tenaient les innombrables échoppes présentes à tous les niveaux du palais avaient opté pour un style de vêtements simple et fonctionnel. Maroquiniers, potiers, tailleurs, boulangers, bouchers… Toute une théorie de braves gens qui équipaient ou nourrissaient les fonctionnaires et les ouvriers – du paveur jusqu'au jardinier – qui faisaient tourner l'extraordinaire mécanique du Palais du Peuple.

Verna repéra plusieurs visiteurs humblement vêtus de leurs frusques de fermiers ou de marchands ambulants. Beaucoup étaient venus avec leur épouse, et certains avaient même amené leurs enfants.

La Dame Abbesse reconnut pas mal de personnes qu'elle avait vues

en traversant les niveaux inférieurs ou sur la grande place qui accueillait le marché en plein air, au pied du haut plateau où se dressait la résidence des seigneurs Rahl. Pour y accéder, on devait gravir un long escalier, dans les entrailles de la montagne – aménagées comme une mégalopole souterraine, pour dire la vérité.

Les visiteurs les plus humbles venaient en général pour vendre des produits ou faire leurs emplettes. Mais d'autres personnes profitaient de leur séjour au palais pour se montrer à leur avantage. D'après Berdine, ces hôtes-là louaient des chambres à la semaine ou au mois dans un des quartiers résidentiels du complexe.

Les fonctionnaires et les messagers marchaient lentement. Les visiteurs parés de leurs plus beaux atours faisaient de louables efforts pour paraître décontractés. Non sans peine, ils parvenaient à ne pas s'extasier sur les merveilles architecturales du palais – une retenue obligatoire, si on voulait passer pour un habitué des lieux.

Les fermiers et les autres visiteurs de modeste extraction répondaient à l'appel de la cloche tout en regardant autour d'eux avec des yeux ronds comme des soucoupes. Ils s'extasiaient sur les colonnes, les balcons, les statues et même le sol en dalles de marbre décoré de motifs incroyablement complexes.

Pour réussir un dallage pareil – avec des joints impeccables, qui plus est –, il fallait avoir employé les artisans les plus doués du Nouveau Monde. Verna était bien placée pour le savoir. Pendant qu'elle officiait comme Dame Abbesse, au Palais des Prophètes, elle avait tenté de s'occuper du remplacement d'une partie d'un sol presque aussi impressionnant. Dans un passé assez lointain, cette zone avait été endommagée par de jeunes sorciers en formation. Les événements étaient enveloppés d'un voile de mystère et l'identité des coupables était toujours restée secrète. Après que la longueur de dallage eut été dévastée, on avait consenti à retirer les gravats, mais nul n'avait songé à réparer les dégâts – ni d'ailleurs à les faire rembourser par les responsables. Sans doute parce qu'elles culpabilisaient de devoir les retenir contre leur gré, les Sœurs de la Lumière faisaient montre d'une indulgence parfois coupable envers leurs jeunes « étudiants ».

Verna s'était toujours indignée qu'on ait laissé les choses en l'état pendant des décennies – une façon subtile d'exprimer son désaccord face à l'indulgence en question.

À part Richard et Warren, elle était la seule à avoir déploré le saccage d'une œuvre d'art si rare et si précieuse.

Le Sourcier pensait que les jeunes sorciers auraient dû assumer la responsabilité de leurs actes. Même s'il était lui aussi prisonnier, il ne pouvait cautionner le vandalisme.

Warren partageait la position de Richard. Sans doute une des

raisons de leur amitié quasiment spontanée. Depuis toujours, Warren se félicitait d'être sérieux et de ne rien faire sans y accorder l'attention requise. Après le départ du futur seigneur Rahl, il avait rappelé à Verna qu'elle était désormais la nouvelle Dame Abbesse. En clair, une personne qui n'était plus contrainte de déplorer les mauvais comportements et l'état lamentable de cette fameuse section du sol.

Encouragée par le soutien de l'homme qu'elle aimait, Verna avait eu le courage d'agir selon ses convictions. De nouvelles règles avaient vu le jour, et il n'aurait plus jamais été question d'y déroger. Accessoirement, ordre avait été donné de réparer enfin le splendide dallage.

Ayant tenu à superviser l'opération, Verna avait appris quelques petits détails fascinants sur les sols… et sur les soi-disant maîtres carreleurs – en gros, un ramassis de vantards.

Les rodomontades étaient une chose, et le talent une autre. C'était au produit fini qu'on pouvait juger un artisan. Les beaux parleurs se décomposaient quand il s'agissait de mettre la main à la pâte. Les vrais professionnels, au contraire, relevaient les défis avec enthousiasme.

On ne les entendait pas bavasser parce qu'ils étaient trop occupés, tout simplement !

Warren avait été très fier que la nouvelle Dame Abbesse s'occupe du chantier et refuse d'accepter le travail bâclé…

Warren… Warren…

Comme il manquait à Verna !

Distraitement, elle regarda autour d'elle, dut reconnaître que l'architecture était fabuleuse et s'avoua immédiatement qu'elle n'en avait rien à faire. Depuis la mort de Warren, tout lui semblait sans intérêt ni importance. La vie elle-même lui paraissait d'une affligeante inutilité…

Partout dans le palais, des soldats patrouillaient en se fichant probablement comme d'une guigne des efforts que la construction d'un tel chef-d'œuvre avait coûtés à des générations d'architectes, d'artisans et d'ouvriers. Pourtant, malgré leur indifférence, ces hommes contribuaient à la défense et à la préservation du Palais du Peuple. Comme tous ceux qui les avaient précédés au fil des siècles, ils étaient parties prenantes d'une aventure qui les dépassait – et les grandissait en même temps.

Curieuse de tout, Verna avait noté que les patrouilles se composaient au minimum de deux hommes. Les plus importantes pouvaient en compter une cinquantaine…

Armés au minimum d'une épée, mais très souvent d'une hallebarde ou d'une pique en plus, les jeunes et vaillants soldats d'harans se tenaient tous bien droits dans leur bel uniforme et leur cuirasse

renforcée de plates de fer aux endroits les plus vulnérables.

Une arbalète sur l'épaule, des gardes spéciaux qui portaient des gants noirs surveillaient sans cesse les balcons et les couloirs. Des tireurs d'élite, essentiels pour la sécurité d'un complexe si vaste et truffé de possibles cachettes…

— Richard m'a parlé des dévotions, dit enfin Verna, mais je m'étonne qu'elles aient lieu même lorsque le seigneur Rahl est absent. Surtout depuis que c'est Richard, votre nouveau maître…

La Dame Abbesse n'avait pas voulu être blessante. Mais ses paroles, force était d'en convenir, pouvaient être prises de travers. Richard ne faisait sûrement pas un mauvais seigneur Rahl, mais… eh bien, c'était Richard, voilà tout… Un homme à part sous d'innombrables aspects…

— Un seigneur Rahl est un seigneur Rahl, déclara Berdine, choquée par les propos de Verna. Et le lien reste très fort, que notre maître soit là ou pas. Les dévotions ont lieu régulièrement, même quand le seigneur Rahl s'absente. Et quoi que vous pensiez de lui, Richard Rahl est un formidable seigneur. C'est le premier que nous respectons ainsi. Du coup, les dévotions ont plus de sens que jamais, et elles sont devenues encore plus importantes qu'avant.

Verna ne fit pas de commentaires, mais elle gratifia Berdine d'un regard un rien condescendant. En tant que Sœur de la Lumière – et plus précisément, en tant que Dame Abbesse – elle avait une vision très distanciée de la politique. Les peuples avaient besoin de chefs, elle voulait bien l'admettre, mais sur l'échelle hiérarchique de l'Univers, les empereurs et les rois passaient après les gens qui militaient pour accomplir la volonté du Créateur. Durant les siècles qu'elle avait vécus au Palais des Prophètes sous la protection d'un sort temporel, Verna avait assisté à l'ascension et à la chute de dizaines de monarques charismatiques. Aucune sœur ne s'était jamais inclinée devant un de ces pantins qui croyaient dominer l'histoire alors qu'ils en étaient les jouets impuissants.

Verna doucha son propre enthousiasme en se rappelant que le palais n'existait plus. Désormais, presque toutes les sœurs étaient prisonnières de Jagang.

Berdine fit un grand geste circulaire.

— Tout a changé ici, et c'est grâce au nouveau seigneur Rahl. Il nous a rendu une véritable patrie, et grâce à lui, nous avons une chance de vivre en sécurité. Il est la magie qui affronte la magie. Nos anciens maîtres tenaient les dévotions pour un témoignage de soumission. Ils se trompaient. En réalité, il s'agit d'une marque de respect.

Verna eut quelque peine à contenir son agacement. Berdine ne parlait pas d'un chef mythique ni d'un vieux roi très sage. Il était

question de Richard. Même si elle reconnaissait sa valeur, la Dame Abbesse n'oubliait jamais qu'il était à l'origine un humble guide forestier.

Comme souvent, cette réflexion peu amène fut aussitôt suivie d'une poussée de culpabilité.

Pourquoi avoir de mauvaises pensées sur Richard, un garçon qui combattait pour une cause qu'il estimait juste ? Afin de triompher, il avait plus d'une fois mis sa vie dans la balance. En outre, les prophéties le présentaient comme l'élu, il avait été nommé Sourcier et ses principales actions, surtout depuis qu'il dirigeait D'Hara, avaient mis le monde sens dessus dessous.

Grâce à lui, Verna était devenue la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière. Savoir si c'était un bien ou un mal restait une autre histoire…

Quoi qu'il en soit, Richard était pour de bon le dernier espoir du monde libre.

— S'il ne nous rejoint pas avant la bataille finale, marmonna Verna, il ne restera plus personne pour le respecter…

Berdine se décrispa un peu. Sans crier gare, elle repartit et s'engagea dans un couloir, sur la gauche. Elle aussi voulait répondre à l'appel de la cloche.

— Nous sommes l'acier qui s'oppose à l'acier, dit la Mord-Sith, et le seigneur Rahl se charge de la magie. S'il ne vient pas ici, c'est sans doute parce que son devoir – nous protéger des sortilèges ennemis – le retient loin de nous.

— Des justifications sans queue ni tête…, grogna Verna en allongeant le pas histoire de rattraper la Mord-Sith. Où cours-tu ainsi, Berdine ?

— Au palais, tout le monde fait ses dévotions…

— Nous n'avons pas de temps à perdre en enfantillages !

— Les dévotions sont une composante essentielle du lien. Vous devriez m'accompagner, ça ne pourrait pas vous faire de mal…

Immobile dans l'immense couloir, Verna regarda la Mord-Sith s'éloigner à un train d'enfer. Elle se souvenait très bien de l'époque où le lien entre Richard et son peuple avait été coupé. Cela n'avait pas duré très longtemps, mais tous les fidèles du seigneur Rahl avaient été privés de sa protection.

Profitant de l'occasion, Jagang s'était infiltré dans les rêves de Verna pour la capturer. Il avait également pris le contrôle de Warren…

Être la marionnette de l'empereur avait horrifié la Dame Abbesse. Et savoir que son bien-aimé subissait le même sort décuplait sa souffrance morale.

Jagang s'était emparé de leurs deux vies, les privant de la liberté

de penser et d'agir. Se substituant à leur volonté, il avait transformé Verna et Warren en esclaves – et lorsqu'il était mécontent, il n'hésitait jamais à faire souffrir ses marionnettes.

Repenser à tout ça fit monter des larmes aux yeux de Verna.

Elle les essuya rapidement et accéléra encore le pas.

Pour ne pas s'égarer dans le palais, où elle avait encore mille choses à faire, la Dame Abbesse avait besoin d'un guide. Si elle avait pu accéder à son Han, la situation aurait été très différente. Hélas, entre ces murs, son pouvoir, affaibli par des contre-sortilèges, n'aurait pas suffi à allumer une bougie. Pour l'heure, accompagner Berdine à ses absurdes dévotions semblait être le meilleur moyen de perdre aussi peu de temps que possible. À condition que la ridicule cérémonie ne dure pas trop longtemps, la Dame Abbesse et sa compagne en reviendraient très vite à leurs occupations, et ce serait déjà un bon résultat.

Le couloir qu'avait emprunté Berdine conduisait à une imposante passerelle à la balustrade en marbre gris veiné de blanc. À la sortie de ce passage, sur une grande place à demi couverte, se dressait ce qu'on nommait une « cour de dévotions ».

La cloche qui appelait les sujets du seigneur Rahl était placée au-dessus d'un gros rocher entouré par les eaux limpides d'un bassin.

Quelques gouttes d'eau tombaient dans l'onde paisible. Levant les yeux, Verna vit que le centre de l'immense voûte était ouvert, laissant ainsi passer la lumière et le crachin.

Le sol de la cour de dévotions était très légèrement incliné afin d'assurer le drainage des eaux de pluie. Si invraisemblable que cela pût paraître, cette petite place, bien que nichée au cœur du complexe, était une sorte de jardin extérieur…

Partout, les gens s'agenouillaient face à la cloche, le front plaqué sur le carrelage du sol.

La mauvaise humeur de Berdine s'était évaporée depuis que Verna avait décidé de l'accompagner. Avec un grand sourire, elle fit un geste des plus étranges : tendre un bras et prendre la main de la Dame Abbesse.

— Venez, dit-elle, approchons du bassin. Il y a des poissons dedans.

— Des poissons ?

Le sourire de la Mord-Sith s'élargit.

— Oui ! J'adore les cours de dévotions où on voit des poissons…

Lorsque les deux femmes se furent frayé un chemin jusqu'au bassin, Verna distingua les bancs de petits poissons orange qui sillonnaient les eaux parfaitement claires.

— Ils sont jolis, n'est-ce pas ? demanda Berdine.

De nouveau, elle ressemblait à une petite fille.

— Ce sont simplement des poissons…, lâcha Verna, pas du tout enthousiaste.

L'air dépitée, Berdine s'agenouilla entre deux personnes qui s'étaient écartées pour lui faire de la place. À l'évidence, tout le monde, ici, respectait la Mord-Sith – ou plutôt, la redoutait.

Si les gens n'osaient pas fuir, ils essayaient ostensiblement de se tenir le plus loin possible d'elle. À l'évidence, l'étrange femme qui accompagnait Berdine les inquiétait aussi. Pensaient-ils qu'elle était une pécheresse repentie sur le point de recevoir un sanglant châtiment ?

La Mord-Sith jeta un regard perçant à la Dame Abbesse, puis elle posa les mains à plat sur le sol, s'agenouilla et baissa la tête.

Verna comprit que Berdine l'avait « invitée » à se prosterner. Un ou deux gardes patrouillaient parmi les fidèles sujets de Richard, et eux aussi regardaient avec insistance la Dame Abbesse.

Mais enfin, c'était absurde ! Verna dirigeait les Sœurs de la Lumière, elle faisait partie des conseillers privés de Richard et elle comptait également au nombre de ses amis intimes. On ne pouvait pas lui demander de se mettre à genoux pour chanter ses louanges !

Hélas, les gardes ignoraient tout de ses rapports privilégiés avec le seigneur Rahl.

Dans ce palais, la magie de Verna se réduisait à trois fois rien. Le Palais du Peuple était en réalité un sortilège géant dessiné sur le haut plateau. Conçu pour renforcer le pouvoir des Rahl, il faisait également fonction d'éteignoir sur celui de leurs concurrents.

Avec un soupir, Verna s'agenouilla et plaqua le front sur le carrelage. L'ouverture de la voûte se trouvant à l'aplomb du bassin, la pluie ne tombait pas sur la majorité des suppliants. Placée très près de l'eau, Verna eut droit à une aspersion qu'elle trouva bizarrement rafraîchissante – une réaction somme toute logique pour une personne dont le sang bouillait de colère…

— Je suis trop vieille pour ces âneries…, souffla Verna à Berdine.

— Allons ! Dame Abbesse, vous êtes dans la force de l'âge !

Verna soupira de plus belle. À quoi bon faire remarquer qu'il était ridicule de se prosterner pour passer la brosse à reluire à un homme qu'elle vénérait déjà de bien des façons ? Cela dit, ce rituel était plus que ridicule : un summum d'imbécillité ! Et une abominable perte de temps.

— « Maître Rahl nous guide… », entonnèrent les sujets de Richard.

Bien qu'elle eût le front plaqué sur le sol, Berdine parvint à couler un regard furibard à Verna.

Accablée, la Dame Abbesse adopta la position requise. Et elle consentit à répéter la flagornerie en cours :

— « Maître Rahl nous protège… »

Le jour où elle avait prêté serment à Richard pour échapper à l'emprise mentale de Jagang, Verna avait prononcé les quelques phrases que les D'Harans, chaque jour, répétaient pendant des heures. Mais à l'époque, ce rituel avait un sens et un objectif, alors que là…

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

De bien belles paroles… Mais s'il ne se dépêchait pas de revenir, Richard n'aurait bientôt plus personne à guider, à éclairer de ses lumières ou à protéger…

L'assistance reprit en chœur la lancinante prière.

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

— Combien de fois allons-nous devoir rabâcher ça ? demanda Verna à Berdine.

La Mord-Sith foudroya du regard la Dame Abbesse. De nouveau, la petite fille avait disparu pour être remplacée par une femme autoritaire dont les yeux semblaient pouvoir tuer aussi facilement que des poignards.

Verna connaissait la musique, car elle recourait à la même méthode pour terroriser les novices indisciplinées et les jeunes sorciers peu coopératifs.

Se sentant mortifiée comme si elle était justement redevenue une novice, Verna récita :

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Dans la cour de dévotions, les voix des dizaines de zélateurs du seigneur Rahl composaient une étrange mélodie à mi-chemin entre la berceuse et la prière.

Secouée par la façon dont Berdine l'avait regardée, Verna décida d'oublier momentanément son rang et ses liens d'amitié avec Richard. Résignée, elle récita plusieurs fois les dévotions.

Après quelques minutes, elle se mit à réfléchir au sens de ces phrases. Pour être honnête, ce texte n'était pas si ridicule que ça. Depuis qu'elle connaissait Richard, Verna avait changé d'avis sur

beaucoup de choses. Même la mission des Sœurs de la Lumière – incarcérer de jeunes sorciers pour les former – lui semblait maintenant contestable. Au contact du Sourcier, Verna avait remis en question tout ce qui méritait de l'être, et elle ne voyait plus du tout la vie de la même façon.

Sans lui, son amour pour Warren aurait-il éclaté au grand jour ? Elle en doutait, parce que c'était grâce à lui qu'elle avait redécouvert la beauté de l'existence. En ce sens, il lui avait fait le plus beau cadeau qu'elle eût jamais reçu.

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Verna prit conscience qu'elle se sentait seule au milieu de cette foule en adoration. Warren lui manquait, et aucune autre présence ne pouvait combler ce vide-là. Pour survivre, elle avait enfermé son chagrin derrière d'épaisses murailles afin de le dissimuler à la vue des autres. En procédant ainsi, elle espérait s'aveugler sur ses propres sentiments.

Mais en cet instant, alors que la foule répétait inlassablement les dévotions, toutes les défenses de la Dame Abbesse s'écroulaient.

Warren lui manquait et elle l'aimait toujours autant. Ce qu'elle avait vécu avec lui était la meilleure part de sa vie. Maintenant, elle restait seule avec un héritage à la fois merveilleux et écrasant.

Les jours heureux ne reviendraient plus. Avant la mort de Warren, Verna aurait trouvé cette phrase d'une banalité affligeante. Mais quand on vivait dans cette « banalité », elle se révélait sacrément dure à avaler…

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Une image revint flotter devant les yeux de Verna. Le visage cendreux de Warren, lorsqu'elle l'avait embrassé pour la dernière fois, le jour de sa mort.

Le pire moment de son existence, qui n'avait pourtant pas toujours été facile… Et malgré les mois écoulés depuis cette journée maudite, on eût dit que tout cela s'était produit la veille.

Parfois, Warren lui manquait tellement qu'elle en avait mal dans tout le corps…

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous

épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

À force de répéter ces mots « ridicules », Verna les investissait de sentiments qu'elle refoulait depuis des mois.

Des larmes trop longtemps contenues ruisselèrent sur les joues de la Dame Abbesse.

Les dernières paroles de Warren remontèrent à sa mémoire :

« Embrasse-moi tant qu'il me reste un souffle de vie… Surtout, ne pleure pas sur ce qui se termine, mais réjouis-toi en pensant à ce qui a été… Embrasse-moi, ma chérie ! »

Et maintenant, que lui restait-il ? Son univers s'était désintégré et elle n'avait plus aucune envie de vivre.

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Verna récitait les dévotions entre deux sanglots et elle ne s'inquiétait pas de savoir si quelqu'un la regardait. D'habitude, elle s'interdisait de craquer en public.

Tout ça était tellement absurde ! Un jeune bon à rien sans foi ni loi – un être inutile, y compris et surtout pour lui-même – avait tué Warren pour prouver sa loyauté à l'Ordre Impérial. À coup sûr, ce crétin ne comprenait rien à la philosophie de Jagang et il aurait été incapable de dire pourquoi il combattait dans un camp plutôt que dans l'autre.

Avec sa vénération du « sacrifice altruiste », l'idéologie de l'Ordre justifiait tout simplement que des êtres de valeur disparaissent au profit de parasites.

Richard combattait pour mettre un terme à cette folie. Il s'opposait à la brutalité aveugle de Jagang et luttait inlassablement pour que l'horreur et la violence cessent enfin de séparer les gens qui s'aiment.

Il comprenait en profondeur le chagrin de son amie.

Se laissant emporter par le rythme fascinant de l'incantation, Verna s'avisa que le Sourcier défendait les valeurs qu'elle chérissait plus que tout. Il était le champion de l'honnêteté, du courage, de la lucidité…

Vénérer un tel homme n'avait rien de blasphématoire – en réalité, il n'y avait rien de plus logique. Car à travers lui, c'était la vie qu'on adorait…

Richard avait été le premier ami de Warren. Forçant celui qu'on surnommait « la Taupe » à sortir des catacombes, il lui avait fait découvrir le monde.

Warren aimait Richard.

Alors que les échos de l'incantation l'emportaient sur leurs ailes, Verna eut le sentiment qu'un rayon de soleil venait de percer les nuages pour lui caresser les joues. Une douce lumière l'enveloppait et une tendre chaleur envahissait son âme.

Pour la première fois depuis très longtemps, elle se sentit en paix.

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

À présent, les paroles des dévotions, magnifiées par la ferveur de tous ceux qui les prononçaient, mettaient du baume au cœur de Verna. Se sentant partie prenante d'une communauté – un sentiment qu'elle n'avait plus éprouvé depuis le jour mille fois maudit –, elle répéta les phrases qui prenaient désormais un sens nouveau à ses oreilles.

Depuis la mort de Warren, Verna avait cessé d'aimer la vie. Et là, dans cette cour baignée de soleil, elle réapprenait à la voir sous un jour moins noir. Oui, c'était cela : les couleurs revenaient peu à peu…

La joie était encore loin, mais elle ne semblait plus inaccessible. Comme s'il existait désormais pour Verna un chemin qui conduisait à la vie, au renouveau… et à Warren.

Pas dans le sens où elle le retrouverait un jour sous la douce Lumière du Créateur – une éventualité qu'elle ne refusait pas, mais qui semblait bien improbable… Non, désormais, elle cheminerait vers ce qu'il y avait en elle de Warren – cet héritage qu'il lui avait laissé, et qu'elle ne trouvait plus du tout écrasant.

Un instant, elle crut sentir à côté d'elle la présence de l'homme qu'elle aimerait jusqu'au trépas.

Soudain, la cloche sonna deux fois, marquant la fin des dévotions.

Mais ce qui venait de naître en Verna n'était pas près de finir…

La Dame Abbesse sentit une main se poser sur son épaule. Levant les yeux, elle vit que Berdine lui souriait.

Tous les autres suppliants étaient partis. À part la Mord-Sith, il ne restait personne dans la cour.

— Dame Abbesse, vous allez bien ?

Verna se redressa à demi.

— Oui, oui… Mais je me sens si apaisée, sous ce soleil…

Les sourcils froncés, Berdine jeta un rapide coup d'œil au bassin et constata qu'il pleuvait de plus en plus fort.

— Dame Abbesse, le ciel est couvert et il tombe des cordes.

Verna se leva et regarda autour d'elle.

— Mais… J'ai senti la chaleur et j'ai vu la lumière…

Berdine sembla soudain comprendre ce qui arrivait à sa compagne.

— Je vois ce que vous voulez dire…

— Vraiment ?

— Les dévotions sont souvent une occasion de penser à sa vie et d'éprouver une étrange forme de réconfort. Comme si un être aimé revenait d'entre les morts pour vous consoler…

Verna étudia un moment le sourire plein de tendresse de la Mord-Sith.

— Tu as vécu cette expérience ?

Des larmes aux yeux, Berdine hocha simplement la tête.

Chapitre 31

Les deux femmes suivirent à l'intérieur du palais un chemin qui n'avait absolument rien de rectiligne. Elles n'étaient pas perdues, ne flânaient pas pour mieux visiter et ne choisissaient pas volontairement le chemin le plus long.

Ici, pour aller d'un point à un autre, il n'était jamais possible d'avancer en ligne droite.

Les tours et les détours se révélaient obligatoires parce que le complexe n'obéissait à aucune règle classique de l'architecture. On avait dessiné sur le sol un sortilège géant, avec ses multitudes de lignes entrelacées, et bâti le palais en suivant soigneusement ce modèle. Verna avait dessiné dans sa vie des dizaines de sorts similaires – sur une plus petite échelle, bien entendu – mais elle n'aurait jamais cru se déplacer un jour *à l'intérieur* d'un construct magique.

Cette manière d'utiliser la magie révolutionnait la vision du monde de la Dame Abbesse. D'autant plus qu'une question fascinante se posait. Pour être toujours actif après des siècles, ce sortilège visant à protéger la maison Rahl devait avoir été dessiné à l'origine avec du sang. Et plus spécifiquement celui de membres de la famille Rahl… Comment était-ce possible ?

Alors que Berdine et elle remontaient de fantastiques couloirs, Verna ne parvenait pas à dissimuler sa surprise et son admiration. Elle avait déjà vu des complexes impressionnants, mais la taille de ce palais dépassait tout ce qu'elle aurait pu imaginer. En fait, plutôt qu'une résidence luxueuse, c'était une cité qui se dressait au milieu du paysage désolé des plaines d'Azrith.

Ce qu'on voyait sur le haut plateau n'était que la partie apparente de l'iceberg. Des dizaines d'étages se nichaient dans les entrailles de la montagne et un incroyable escalier aux milliers de marches en marbre les reliait les uns aux autres.

Gravir cet escalier prenant des heures et des heures, beaucoup de visiteurs venus exclusivement pour commercer ne dépassaient jamais les deux ou trois premiers niveaux, où se concentraient un nombre stupéfiant de boutiques et d'échoppes. Quant au marché en plein air installé au pied du haut plateau, il ne désemplissait pratiquement jamais.

Une route serpentait à flanc de montagne. Défendue par un pont-levis et des centaines de soldats, cette voie d'accès n'aurait de toute

façon pas pu servir à une attaque, car elle était bien trop étroite.

Pour faciliter la circulation des chariots et des cavaliers, on avait aménagé des rampes à l'intérieur du haut plateau. Surveillées par toute une garnison, ces routes-là étaient tout aussi inaccessibles pour un ennemi – sans même parler des lourdes portes géantes qui pouvaient interdire l'entrée de la cité souterraine et l'accès au palais qui reposait au-dessus d'elle comme une délicate couronne.

Les statues en pierre noire disposées de chaque côté d'un couloir en marbre blanc semblaient suivre la progression de Berdine et de Verna. À la lueur des torches, les immenses statues semblaient presque vivantes. Contraste frappant, la teinte sombre des sculptures opposée à la blancheur immaculée des dalles conférait à ces lieux une aura surnaturelle.

Les deux femmes avaient déjà gravi plusieurs volées de marches, lisses et brillantes comme si une main géante les entretenait tous les jours. La diversité des pierres, dans ce palais, ne manquait jamais de surprendre la Dame Abbesse. On eût dit que chaque salle, chaque couloir, chaque escalier était composé d'une variété bien spécifique. Du coup, chacun avait également sa combinaison de couleurs particulière.

Dans les parties les plus utilitaires du complexe, un calcaire beige régnait en maître absolu. Inversement, dans les zones ouvertes au public, toutes les variantes de pierre ou de brique aux couleurs vives composaient un décor plus « tape-à-l'œil ». Certains couloirs privés – des passages qui servaient de raccourcis aux fonctionnaires les plus importants – étaient lambrissés, leurs riches panneaux de bois poli brillant à la lumière des réflecteurs d'argent accrochés aux murs à intervalles réguliers.

Si ces couloirs-là étaient en général assez petits et étroits, plusieurs étages de balcons et de promenades dominaient de toute leur hauteur les « avenues » principales. Les plus larges – qui composaient en fait les lignes directrices du sortilège – étaient éclairées par de hautes fenêtres qui laissaient pénétrer des flots de lumière. Adossés aux grandes colonnes qui s'alignaient majestueusement les unes derrière les autres, les balcons permettaient aux visiteurs de prendre une courte pause et de regarder évoluer les gens qui allaient et venaient sans cesse à leurs pieds.

À plusieurs endroits, des passerelles se croisaient très haut au-dessus de la tête de Verna. À une intersection de couloirs, elle remarqua que deux longueurs de passerelle étaient superposées l'une sur l'autre.

De temps en temps, suivant Berdine, la Dame Abbesse gravissait un escalier, traversait une de ces passerelles et redescendait vers une

autre section de couloir, au niveau du sol. Ce manège se répétant sans cesse, Verna eut plus d'une fois l'impression d'avancer à une lenteur d'escargot. Mais malgré tous ces détours, sa compagne et elle progressaient régulièrement vers le centre du palais.

— Par là, dit Berdine en désignant une porte de chêne à double battant au moins deux fois plus haute que Verna.

Chaque battant était orné d'une sculpture représentant un serpent suspendu à une branche, la queue enroulée comme s'il se préparait à attaquer. La gueule ouverte, les crochets saillants, ces deux reptiles semblaient prêts à s'affronter en un duel à mort.

Les poignées en bronze de la porte, placées à la hauteur des têtes de serpent, étaient en forme de crâne.

— Très joli…, marmonna Verna.

— Un avertissement, pour que les gens n'aient pas l'idée de franchir ces portes.

— Une pancarte « défense d'entrer » n'aurait pas tout aussi bien fait l'affaire ?

— Tous les visiteurs ne savent pas lire, répondit Berdine, et les plus vicieux pourraient feindre l'illettrisme quand on les prend sur le fait. Ces symboles sont très clairs et ceux qui voudraient passer outre savent qu'ils n'auront pas d'excuses s'ils se font surprendre par des gardes.

Aux frissons qui couraient le long de sa colonne vertébrale, Verna supposa sans peine que les gens sensés faisaient d'eux-mêmes un grand détour.

Tous ses muscles bandés, Berdine poussa péniblement le battant de droite.

Derrière, quatre grands soldats armés jusqu'aux dents montaient la garde dans une salle lambrissée de chêne au sol couvert de riches tapis.

Deux colosses vinrent barrer la route aux intruses.

— Cette partie du palais est interdite aux visiteurs, dit l'un d'eux.

Berdine le foudroya du regard.

— Eh bien, assure-toi qu'elle le reste, mon brave !

Se souvenant qu'elle était désarmée dans ce palais – magiquement parlant, bien entendu –, Verna resta prudemment derrière sa compagne.

Peu désireux de se colleter avec une Mord-Sith, l'homme siffla pour appeler ses compagnons à la rescousse.

Le son était assez puissant pour se propager dans les couloirs et alerter des renforts…

— Désolé, maîtresse, dit un des gardes en approchant, mais comme le dit mon camarade, c'est une zone interdite. Je suis d'ailleurs certain que vous le savez…

Le poing gauche plaqué contre sa hanche, Berdine fit négligemment tourner son Agiel autour de son poignet droit. Puis elle le saisit et le brandit sous le nez de l'homme tout en parlant.

— Puisque nous combattons dans le même camp, je ne te tuerai pas sur place. Félicite-toi que je ne porte pas de cuir rouge aujourd'hui. Dans le cas contraire, j'aurais sûrement pris le temps de t'apprendre la politesse. Comme *tu* devrais le savoir, les Mord-Sith sont les gardes du corps personnelles du seigneur Rahl et pour elles, il n'existe pas de zones interdites.

— Je le sais très bien, mais je ne vous ai pas croisée dans le palais depuis quelque temps…

— Parce que j'étais avec le seigneur Rahl !

— … et vous ignorez que le général chargé de la défense du palais a durci les règles de sécurité.

— Une très bonne initiative. Puisque nous en parlons, je suis ici pour voir le général Trimack et évoquer avec lui ce sujet essentiel.

Le soldat inclina respectueusement la tête.

— Dans ce cas, c'est différent, maîtresse… Montez l'escalier, et quelqu'un vous prendra en charge…

Lorsque les gardes s'écartèrent, Berdine les gratifia d'un sourire venimeux, puis elle passa entre eux, Verna sur les talons.

Les deux femmes s'engagèrent dans un grand escalier de marbre sombre veiné d'écarlate. Verna n'avait jamais vu une pierre si magnifique, ni senti sous sa paume une rampe plus douce et plus lisse.

Sur le premier palier, plus grand que la place principale de bien des villages, une petite armée de défenseurs attendait les rares visiteurs. Toute Mord-Sith qu'elle était, Berdine aurait du mal à en imposer à ces gaillards-là.

— Que font tous ces hommes ici ? demanda Verna.

— Nous approchons du Jardin de la Vie, un endroit où il y a eu de gros problèmes par le passé…

Quand Berdine et elle durent s'arrêter devant une haie de gardes, Verna nota qu'une majorité de ces hommes étaient des soldats d'élite. Cette fois, les arbalètes étaient chargées d'un carreau et prêtes à tirer.

— Qui est le chef, ici ? demanda la Mord-Sith.

— Moi, répondit un homme un peu plus âgé que la moyenne des soldats.

Les gardes s'écartant à la hâte sur son passage, il avançait d'un pas tranquille.

— Général Trimack ! s'écria Berdine.

Après avoir soigneusement étudié Verna, le militaire se tourna vers la Mord-Sith. Même si elle n'en aurait pas mis sa tête à couper, la Dame Abbesse crut remarquer l'ombre d'un sourire sur les lèvres du

général.

— Content de vous savoir de retour, maîtresse Berdine. Ça faisait longtemps…

— Une petite éternité ! Je suis ravie de rentrer à la maison… Permettez-moi de vous présenter Verna Sauventreen, la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière. C'est une amie personnelle du seigneur Rahl et elle dirige les forces magiques qui épaulent nos troupes.

Trimack inclina brièvement la tête – sans daigner regarder la visiteuse.

— Dame Abbesse…

— Verna, voici le général Trimack, chef de la Première Phalange de la garde du palais.

— La Première Phalange ?

— Quand il est au palais, nous sommes le mur d'acier qui entoure le seigneur Rahl, Dame Abbesse. Pour sa sécurité, nous sommes prêts à mourir jusqu'au dernier… (Trimack regarda alternativement les deux femmes.) À cause de la distance, nous sentons seulement que le seigneur Rahl est très loin d'ici, à l'ouest… Pouvez-vous me dire où il se trouve exactement ? Et quand il reviendra ?

— Beaucoup de gens paieraient cher pour avoir la réponse à ces questions, général, répondit Verna. J'ai peur que vous soyez tout au bout d'une très longue file d'attente.

Trimack parut sincèrement déçu.

— Et comment évolue la guerre ? Vous avez des nouvelles ?

— L'Ordre Impérial a divisé ses forces.

Tous les soldats se regardèrent, inquiets, et l'expression du général se durcit tandis qu'il écoutait les explications de Verna :

— Jagang a laissé une partie de ses troupes de l'autre côté des montagnes, près d'Aydindril, dans les Contrées du Milieu. Nous avons des défenseurs, là-bas, qui empêchent ces envahisseurs d'entrer en D'Hara. Mais une bonne partie de l'armée adverse est en train de contourner nos lignes afin d'attaquer D'Hara par le sud. Du coup, le gros de nos troupes s'est mis en mouvement pour tenter de repousser l'assaut.

Les soldats n'émirent pas un commentaire. Alors qu'ils apprenaient les plus terribles nouvelles qu'on aurait pu leur annoncer, ces jeunes gens restaient impassibles. Des hommes d'acier, vraiment…

— Donc, dit Trimack, nos forces approchent du palais.

— Non, elles sont encore assez loin… Quand ce n'est pas nécessaire, les armées ne se déplacent pas rapidement… Puisque nous avons moins de distance à parcourir que les hommes de Jagang – qui n'avancent pas bien vite –, nous évitons d'imposer une marche forcée à nos soldats. Berdine et moi sommes là avant les autres parce que je

dois étudier certains ouvrages conservés entre ces murs. Puisque je suis ici, j'ai pensé à vérifier que tout va bien dans le Jardin de la Vie. Une simple précaution…

Tout en pianotant sur la garde de son épée, Trimack prit une grande inspiration.

— J'aimerais vous obliger, Dame Abbesse, mais trois sorciers m'ont ordonné de ne laisser entrer personne. Ils ont été très clairs : même les jardiniers n'ont pas le droit de passer.

— Trois sorciers ? Et qui sont-ils ?

— Le Premier Sorcier Zorander, le seigneur Rahl et, plus récemment, le sorcier Nathan Rahl.

Nathan… Verna aurait dû se douter qu'il jouerait les importants au palais. Étant un sorcier Rahl, et un ancêtre de Richard, il avait matière à affabuler – son activité préférée. Qui pouvait dire quels dégâts il avait faits durant son séjour au palais ?

— Général, je suis la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière et je combats dans le même camp que vous.

— Les Sœurs de la Lumière, hein ? Une de ces femmes est passée par ici, il y a deux ans. Vous vous souvenez, les gars ? (Trimack regarda ses hommes, qui s'étaient tous rembrunis, puis se tourna de nouveau vers la Dame Abbesse.) De longs cheveux bruns ondulés, à peu près de votre taille… Il lui manquait le petit doigt de la main droite. Je suppose que ça vous dit quelque chose ?

— Odette, dit simplement Verna. Le seigneur Rahl m'a parlé des problèmes que vous avez eus avec elle. Mais c'était une sœur déchue, si on peut exprimer les choses comme ça…

— Je me fiche de savoir qui elle servait lorsqu'elle est venue ici. Pour atteindre le Jardin de la Vie, cette femme a tué trois cents soldats. Trois cents hommes à moi ! Et pour repartir, elle a fait cent victimes supplémentaires. Nous étions impuissants comme des agneaux. Savez-vous ce que c'est de voir des compagnons mourir sans pouvoir les aider ? Avez-vous idée de ce que ressent un officier face à un tel carnage ? D'autant plus quand il est incapable de barrer le chemin à une foutue magicienne ?

Verna baissa humblement les yeux.

— Je suis désolée, général… Mais Odette combattait contre le seigneur Rahl. Pas moi. Je suis de votre côté et je m'oppose aux gens comme elle.

— Sans doute, mais les ordres de Zedd puis du seigneur Rahl, après qu'il eut tué cette femme, sont de ne laisser entrer personne. Je ne désobéirai pas même si ma propre mère me le demandait.

Quelque chose clochait dans le discours de Trimack, et Verna ne fut pas longue à mettre le doigt dessus.

— Si vous n'avez pas pu arrêter Odette, comment pensez-vous

m'empêcher de passer ?

— Je ne voudrais pas aller jusque-là, mais s'il le faut, nous avons les moyens de remplir notre mission. Bref, nous ne sommes plus des agneaux !

— De quoi parlez-vous ?

Trimack tira un gant noir de sa ceinture et l'enfila en tendant bien les doigts pour qu'il n'y ait pas de plis. Entre le pouce et l'index de sa main gantée, il saisit un des six carreaux d'arbalète à pointe rouge rangés dans des pochettes spéciales fixées à la ceinture d'un de ses soldats.

L'homme ayant déjà encoché un projectile dans son arme, il lui en restait encore quatre de réserve.

Tenant le carreau par sa courte hampe, Trimack brandit la pointe acérée sous le nez de Verna, afin qu'elle puisse l'étudier tout à loisir.

— Ce n'est pas qu'une pointe d'acier, dit-il. Ce carreau a le pouvoir d'abattre les détenteurs du don.

— Je ne comprends toujours pas de quoi vous voulez parler…

— Ce projectile peut traverser tous les boucliers qu'un sorcier ou une magicienne sont susceptibles d'ériger.

Verna tendit une main et tapota la hampe du carreau. La douleur la força aussitôt à retirer sa main. Même si son Han était presque impuissant dans ce palais, elle n'eut aucun mal à sentir la force impressionnante de la toile magique qui enveloppait le projectile. Une arme terrible, sans nul doute… Même en disposant de toute sa magie, un sorcier n'aurait pas une chance si un arbalétrier lui tirait dessus.

— Ces projectiles ne vous ont pas permis de neutraliser Odette ? demanda Verna.

— À l'époque, nous ne les avions pas…

— Qui vous les a fournis ?

Le général sourit avec la satisfaction d'un profane certain d'être capable de se défendre contre un détenteur du don.

— Nathan Rahl m'a interrogé sur nos défenses… Je lui ai parlé du massacre perpétré par votre foutue sœur… En fouillant le palais, il est tombé sur ces armes – apparemment cachées à un endroit où seul un sorcier pouvait les dénicher. C'est lui qui m'a remis ces projectiles et les arbalètes spéciales qui vont avec.

— Comme c'était gentil à lui…

— Très généreux, oui…, approuva Trimack.

Il remit en place le carreau. Les pochettes de ceinture, les gants, le luxe de précaution… Tout ça semblait logique lorsqu'on manipulait des armes qui remontaient sans doute aux Grandes Guerres.

— Nathan Rahl nous a appris à utiliser ces carreaux, confirma Trimack. C'est également lui qui nous a procuré les gants.

Il retira le sien et le glissa de nouveau dans sa ceinture.

Croisant les mains dans son giron, Verna prit une grande inspiration et pesa soigneusement ses mots.

— Général, je connais le sorcier Rahl depuis une époque où votre grand-mère n'était pas encore née… Nathan n'est pas toujours un parangon de prudence, si vous voyez ce que je veux dire. À votre place, je me montrerais méfiant vis-à-vis de tout ce qu'il a dit ou fait ici.

— Dois-je comprendre que le sorcier Rahl est dangereux ?

— Pas délibérément – enfin, avec nous – mais il a une fâcheuse tendance à occulter les détails qui lui posent un problème. De plus, il est très vieux et très puissant. Du coup, il lui arrive d'oublier qu'il en sait plus long sur la magie que la majorité de ses contemporains. Il peut aussi perdre de vue que le don lui confère des… aptitudes… hors de portée du commun des mortels. Si vous voulez une comparaison, il me rappelle un vieux gentilhomme qui oublie d'avertir ses invités que son chien mord facilement.

Les soldats se regardèrent, mal à l'aise, et certains écartèrent la main du carquois spécial accroché à leur ceinture.

Trimack posa la main sur la garde de l'épée courte glissée dans un fourreau sur sa hanche gauche.

— Je prendrai vos avertissements au sérieux, Dame Abbesse. Mais je n'oublierai pas pour autant les centaines d'hommes que j'ai perdues lors de l'attaque d'une de vos sœurs. Je tiens à mes soldats, et je refuse qu'une catastrophe pareille se reproduise.

Pour se calmer, Verna se rappela que cet homme faisait son devoir, et rien de plus. Dans l'état où était son Han, ici, elle n'avait pas trop de mal à comprendre ce que Trimack avait éprouvé face à Odette, lorsqu'il avait été incapable de se défendre.

— Je vois ce que vous voulez dire, général… Moi aussi, j'ai des responsabilités. La vie de vos hommes est précieuse, j'en conviens volontiers, et tout ce qui peut empêcher l'ennemi de les menacer est bon à prendre. C'est pour ça que je vous conseille la prudence avec ces carreaux. Les armes magiques ne sont pas sans danger pour les profanes…

— Je n'oublierai pas vos recommandations, c'est promis.

— Parfait… Comprenez aussi que le Jardin de la Vie contient des artefacts extrêmement dangereux. Si je pouvais m'assurer que tout va bien, ce serait dans notre intérêt à tous.

— Dame Abbesse, je comprends votre démarche, mais rien ne me permet de déroger à mes ordres. Je ne peux pas vous laisser entrer, même si vous êtes vraiment tout ce que vous dites. Une espionne s'y prendrait-elle autrement pour tenter de me convaincre ? Qui me dit que vous n'êtes pas une transfuge ou le Gardien lui-même revêtu d'un déguisement de chair ? Si sincère que vous sembliez, je n'ai pas atteint

le grade de général en me laissant raconter n'importe quoi par des femmes séduisantes.

Un moment, Verna fut déconcertée d'avoir été qualifiée de « séduisante » devant tant d'inconnus.

— Pour vous rassurer, continua Trimack, sachez que personne, depuis le départ du seigneur Rahl, n'est entré dans le Jardin de la Vie. Même Nathan Rahl n'y est pas allé. Tout ce que le jardin peut contenir est resté en l'état.

— J'en prends note, général, dit Verna.

Elle n'était pas près de revenir au palais, songea-t-elle, et personne ne pouvait dire quand Richard reviendrait. Un sacré casse-tête, tout ça…

— Et si je vous faisais une proposition, général ? Au lieu d'entrer, je pourrais me tenir sur le seuil du Jardin de la Vie et jeter un coup d'œil pour voir si les boîtes d'Orden sont en sécurité. Pendant ce temps, si ça vous soulage, dix de vos hommes pointeront leur arbalète sur moi…

Trimack prit le temps de la réflexion.

— Un cercle d'hommes autour de vous, leur arme prête à tirer… Vous devrez regarder à travers les brèches de ma muraille de soldats et nous vous abattrons sans sommation si vous franchissez le seuil du jardin.

Verna n'avait nul besoin d'approcher des boîtes. Pour être franche, elle entendait même en rester aussi loin que possible. Mais elle désirait les voir, afin d'être sûre que personne d'autre ne les avait touchées.

Le dispositif de sécurité que proposait Trimack ne lui plaisait pas beaucoup. Jeter un coup d'œil sur les boîtes d'Orden n'était pas sa mission première, mais plutôt une idée qu'elle avait eue après coup. Cela dit, ne fallait-il pas profiter de l'occasion ?

— Marché conclu, général ! Voir que tout va bien m'aidera à mieux dormir la nuit.

— Je ne me plaindrais pas d'avoir un sommeil plus paisible…

Trimack et une trentaine de soldats escortèrent les deux femmes tout au long d'un couloir en granit poli. Les colonnes qui se dressaient à intervalles réguliers semblaient former les cadres d'une imposante succession de tableaux. Pour Verna, cette curieuse « galerie » était le signe que la main du Créateur n'avait pas été étrangère à l'érection du royaume des vivants – une sorte de Jardin de la Vie géant, si on réfléchissait bien.

L'immense salle qu'on appelait le Jardin de la Vie était le noyau même du sortilège, devina Verna. C'était là que pulsait le cœur de la magie.

La petite colonne s'arrêta devant une immense porte à deux

battants ornés de sculptures évoquant la nature.

— Le Jardin de la Vie s'étend derrière cette porte, annonça simplement Trimack.

Alors que les soldats pointaient sur Verna et Berdine leur arbalète chargée, le général entreprit d'ouvrir un des deux battants.

Les hommes placés derrière Verna et sur ses flancs braquèrent leur arme sur sa tête. Ceux qui vinrent se camper devant elle visèrent son cœur. Bizarrement, la Dame Abbesse trouva l'attention touchante. Elle aurait détesté qu'on lui tire dans le visage.

Toute cette affaire lui semblait ridicule. Mais ces hommes prenaient leur mission au sérieux, et elle ne pouvait pas les en blâmer.

Lorsque le battant fut ouvert, Verna en approcha à petits pas. Ses anges gardiens avancèrent avec elle jusqu'au seuil. Là, elle fit signe à l'un d'eux de s'écarter un peu, afin qu'elle puisse voir ce qu'il y avait à l'intérieur.

Sous la lumière qui pénétrait à flots par les hautes fenêtres, la Dame Abbesse fut surprise de constater que le Jardin de la Vie, à première vue, ressemblait à un… jardin luxuriant.

Des sentiers couverts de gravillons serpentaient entre les parterres de fleurs et des pétales séchés jaune et rouge couvraient le sol. Au-delà des parterres, de petits arbres offraient des zones ombragées où flâner en toute tranquillité. Tout au fond de la salle, un mur d'enceinte envahi de lierre marquait les limites de cette fabuleuse enclave.

Le Jardin de la Vie contenait d'innombrables variétés de végétaux dont une bonne partie était inconnue de Verna. Partout, le manque d'entretien paraissait évident. Les haies avaient besoin d'être taillées, les arbres imploraient qu'on les élague et les mauvaises herbes envahissaient tout.

À l'évidence, Trimack n'avait pas menti : personne n'était plus venu ici depuis que Richard avait mis un terme au règne de Darken Rahl.

Au Palais des Prophètes, il y avait eu un jardin intérieur, mais beaucoup plus petit que celui-ci. L'irrigation était assurée par tout un réseau de tuyaux reliés à des tonneaux posés sur le toit. Ce système de récupération des eaux de pluie était également utilisé ici. Une chance, car sinon, toutes les plantes seraient mortes de soif depuis longtemps.

Au centre de l'immense salle s'étendait une pelouse désormais broussailleuse. Cette zone formait quasiment un cercle parfait. Au milieu, sur un rectangle de pierre blanche, un autel de pierre reposait sur un double piédestal.

Les trois boîtes d'Orden trônaient sur l'autel, si noires qu'il était presque étonnant qu'elles n'absorbent pas toute la lumière de la salle pour la plonger, ainsi que le reste du monde, dans les ténèbres éternelles du royaume des morts.

La simple vision d'artefacts pareillement sinistres retourna l'estomac de Verna.

Pour la Dame Abbesse, les trois boîtes étaient depuis toujours surnommées le « portail ». Et ce nom leur allait parfaitement. Combinées, elles devenaient un passage qui reliait le royaume des morts au monde des vivants. La magie des deux univers avait contribué à l'érection de ce portail. Si cette fragile construction s'écroulait, le voile se déchirerait et plus rien ne pourrait interdire au Gardien l'accès du monde des vivants.

Ces informations étant contenues dans des grimoires réservés à une poignée de personnes, peu de résidants du Palais des Prophètes connaissaient l'antique nom du portail : les boîtes d'Orden. Ces trois artefacts travaillaient ensemble pour générer le portail.

Les Sœurs de la Lumière pensaient que ce passage était perdu depuis près de trois mille ans. Presque toutes estimaient qu'il avait disparu à tout jamais, et depuis quelques siècles, une école de pensée mettait en doute son existence même.

Un débat théologique faisait rage entre les diverses obédiences. Désormais, Verna connaissait la vérité : les boîtes d'Orden existaient bel et bien et elle avait du mal à en détourner le regard.

Contempler de si horribles artefacts donnait des sueurs froides à la pauvre Dame Abbesse.

Maintenant, il ne semblait plus étonnant que trois sorciers aient interdit à quiconque d'entrer dans le Jardin de la Vie.

Malgré ses réticences vis-à-vis du prophète, Verna dut reconnaître qu'il avait eu raison de distribuer les carreaux à la Première Phalange.

Une fois débarrassées du revêtement qui les faisait passer pour des coffrets à bijoux, les trois boîtes noires ressemblaient à des cercueils miniatures.

Darken Rahl avait mis les boîtes dans le jeu avec l'intention d'utiliser le pouvoir d'Orden pour régner sur le monde des vivants. Par bonheur, Richard l'en avait empêché.

Subtiliser les boîtes n'aurait pas enrichi un voleur lambda. Pour comprendre le fonctionnement du portail et de la magie d'Orden, il fallait détenir des informations dont une bonne partie figuraient dans un livre qui n'existait plus – à part dans la mémoire de Richard.

C'était grâce à ça qu'il avait pu vaincre Darken Rahl.

En plus de ces informations, un éventuel voleur, pour tirer parti des boîtes, aurait dû maîtriser les deux variantes de la magie.

Bref, si un inconscient avait tenté de s'emparer des boîtes, c'est lui-même qu'il aurait mis en danger.

Voyant les artefacts là où Richard les avait laissés – selon ses propres dires –, Verna soupira de soulagement. Pour l'instant, il

n'existait pas d'endroit plus sûr où entreposer une magie si dangereuse. Un jour, si c'était possible, Verna ambitionnait de contribuer à la destruction du portail. Pour l'instant, celui-ci était très bien dans le Jardin de la Vie.

— Merci, général Trimack. Je suis contente que tout soit en ordre.

— Et ça le restera, faites-moi confiance ! (Le général commença de refermer le battant.) Personne n'entrera ici à part le seigneur Rahl.

— Très bien… (Verna sourit à Trimack, puis elle regarda autour d'elle, impressionnée par le calme qui régnait en ces lieux – une illusion, bien sûr, mais très plaisante.) Désolée, mais Berdine et moi allons devoir partir. Je dois rejoindre nos forces… Dès que je le verrai, je dirai au général Meiffert que tout est en ordre ici. Espérons que le seigneur Rahl nous rejoindra bientôt. Selon les prophéties, s'il arrive à temps, nous avons une chance d'écraser l'Ordre Impérial, ou au minimum de le renvoyer dans l'Ancien Monde.

Trimack hocha sobrement la tête.

— Puissent les esprits du bien être avec vous, Dame Abbesse…

Flanquée de Berdine, Verna s'éloigna du Jardin de la Vie puis sortit de la zone interdite. En descendant l'escalier, elle s'avisa qu'elle se réjouissait de rejoindre l'armée, même si la mission qu'elle avait à remplir l'inquiétait. Depuis qu'elle séjournait au palais, la Dame Abbesse se sentait beaucoup plus liée à l'empire d'haran, une entité créée par Richard et qui lui ressemblait beaucoup.

Un peu de son ancienne ferveur recouvrée, Verna devait bien admettre qu'elle aimait davantage la vie, ces derniers temps.

Cela dit, si Richard ne revenait pas, l'armée d'harane courait au désastre.

— Dame Abbesse ? lança Berdine en tirant derrière elle un des battants de la porte « ornée » de deux serpents haineux.

— Qu'y a-t-il, mon amie ?

— Je crois que je devrais rester ici.

— Rester ? Pour quoi faire ?

— Si Anna trouve le seigneur Rahl et nous le ramène, il aura comme gardes du corps toutes les Mord-Sith présentes. Sans parler de vous bien entendu. L'ennui, c'est qu'Anna ne le localisera sûrement pas…

— Elle ne peut pas échouer ! Richard est conscient du poids que la prophétie fait peser sur ses épaules. Même si Anna ne le trouve pas, je suis sûre qu'il sera là au moment voulu.

— C'est possible… mais pas garanti… Verna, j'ai passé beaucoup de temps avec lui. Il ne pense pas comme vous, Dame Abbesse. Pour lui, les prophéties ne sont pas si importantes que ça.

— Tu ne crois pas si bien dire, soupira Verna.

— D'Hara est le pays du seigneur Rahl, même s'il n'y a jamais

vécu, sauf lorsqu'il était prisonnier. Il aime son peuple, et il sait que cette affection est partagée. Il éprouvera peut-être le besoin de revenir ici.

» S'il le fait, je dois être là pour lui. Il a besoin de moi pour traduire les livres – du moins, j'aime penser que je lui suis utile. Depuis que je le connais, il me donne le sentiment de servir à quelque chose… Alors, j'ai l'impression que je devrais rester ici. S'il vient, je lui dirai que vous l'attendez impatiemment parce que la bataille finale est pour bientôt.

— Ton lien te dit-il où il est ?

Berdine désigna l'ouest.

— Quelque part dans cette direction, mais très loin d'ici.

— Le général m'a dit la même chose. Ça laisse penser que Richard est au moins de retour dans le Nouveau Monde. Une bonne nouvelle, ça !

— Plus il approchera, et plus les D'Harans sentiront sa présence… C'est peut-être en restant ici que je vous aiderai vraiment à le trouver.

Verna réfléchit quelques instants.

— Eh bien, tu me manqueras, Berdine, mais tes propos sont sensés et tu dois agir selon ta conscience. Si tu crois que rester ici est ta meilleure option…

— J'en suis certaine, Dame Abbesse ! De plus, j'aimerais étudier quelques ouvrages et les comparer au journal de Kolo. Certains détails me perturbent… Si je trouve les réponses à mes questions, je pourrai peut-être aider le seigneur Rahl à remporter cette bataille finale.

Verna eut un sourire mélancolique.

— Tu m'accompagnes jusqu'à la sortie ? demanda-t-elle.

— Bien sûr…

Entendant des bruits de pas précipités, les deux femmes se retournèrent. Une Mord-Sith en uniforme rouge, plus grande que Berdine et blonde comme les blés, approchait en étudiant Verna avec un regard froid plein d'une souveraine confiance en elle-même.

— Nyda ! s'écria Berdine.

La femme eut un demi-sourire lorsqu'elle s'immobilisa devant sa collègue et lui posa les mains sur les épaules. Un geste exubérant pour une Mord-Sith – le summum de l'enthousiasme, même, sauf peut-être pour Berdine, qui devait pouvoir faire mieux en de rares occasions.

— Sœur Berdine, dit Nyda, voilà longtemps que tu es absente, et tu as manqué à D'Hara. Bienvenue chez toi !

— J'ai plaisir à être de retour et à te revoir.

Le regard de Nyda glissant vers la Dame Abbesse, Berdine se souvint des règles élémentaires de la politesse.

— Nyda, je te présente Verna, la Dame Abbesse des Sœurs de la

Lumière ! C’est une amie et une conseillère du seigneur Rahl.

— Il arrivera bientôt ?

— Hélas non, ma sœur.

— Vous êtes vraiment sœurs ? demanda soudain Verna.

— Non, répondit Berdine. Mais les Mord-Sith s’appellent parfois ainsi, comme vos Sœurs de la Lumière. Nyda est une vieille amie.

— Au fait, où est Raina ?

Berdine blêmit d’un seul coup, comme chaque fois qu’on prononçait devant elle le nom de sa bien-aimée.

— Elle est morte…

— Je suis désolée, mon amie. A-t-elle dignement péri, son Agiel au poing ?

Berdine baissa les yeux.

— Elle a attrapé la peste, et elle a lutté jusqu’à son dernier souffle. Mais au bout du compte, c’est la seule bataille qu’elle aura jamais perdue… Elle est morte dans les bras du seigneur Rahl.

Verna crut voir les yeux bleus de Nyda s’embrumer un peu.

— Je suis navrée, ma sœur…

— Le seigneur Rahl a pleuré pour elle, dit Berdine en relevant les yeux.

Au regard surpris de Nyda, Verna déduisit que les seigneurs Rahl précédents devaient se ficher comme d’une guigne du destin des Mord-Sith. Une nouvelle fois, et sans calcul, Richard avait agi d’une façon qui marquerait longtemps les esprits.

— J’ai entendu des histoires extraordinaires de ce genre au sujet du seigneur Rahl. Ce serait donc la vérité ?

— La vérité vraie, confirma Berdine avec un grand sourire.

Chapitre 32

— Que lisez-vous avec une telle concentration ? demanda Rikka en refermant la lourde porte d'un coup d'épaule.

Zedd eut un grognement agacé, mais il leva quand même les yeux du grimoire ouvert devant lui.

— Des pages blanches…

Par une fenêtre ronde, sur sa gauche, le vieux sorcier apercevait les toits d'Aydindril, très loin en contrebas. À la lumière dorée du soleil couchant, la cité paraissait magnifique, mais ce n'était qu'une illusion. Vidée de ses habitants, qui avaient fui devant les hordes d'envahisseurs, Aydindril n'était plus qu'une coquille vide. Un peu comme les cocons des cigales qui venaient de naître partout dans les Contrées du Milieu.

Rikka se pencha et jeta un coup d'œil à l'ouvrage.

— Il n'y a pas que du blanc, dit-elle. Sinon, vous ne pourriez rien lire du tout… J'en déduis que vous vous intéressez au texte, pas aux passages blancs. Si l'honnêteté est au-delà de vos possibilités, essayez au moins de vous montrer plus précis.

Zedd foudroya la Mord-Sith du regard.

— Parfois, le non-dit est plus important que ce qui est exprimé. As-tu jamais pensé à ça ?

— Une façon de me demander le silence ? s'enquit Rikka en posant sur le bureau une assiette fumante d'où montait une délicieuse odeur d'oignons, d'ail, de légumes et de viande.

— Non, de l'exiger !

Par la fenêtre ronde qui se trouvait sur sa droite, Zedd pouvait admirer un des murs noirs de la Forteresse du Sorcier. Construit à même la montagne, cet immense complexe dominait Aydindril. Et comme la ville, il était désert, à l'exception de Zedd, Rikka, Chase et Rachel. Mais les choses changeraient bientôt. Une famille résiderait de nouveau ici, et des rires d'enfants retentiraient dans les couloirs, comme jadis, à l'époque bienheureuse où des centaines de gens travaillaient et vivaient dans la forteresse.

Nullement vexée, Rikka passa le temps en balayant du regard la pièce ronde – une forme logique, dans une tour.

Les étagères étaient lestées d'éprouvettes, de cornues, de fioles et de bocaux remplis de composants magiques. Parmi ces trésors, il y avait aussi un banal flacon de cire destiné à l'entretien du bureau, du fauteuil en chêne, du coffre et des bibliothèques.

Il y avait bien entendu des livres partout – les plus rares, comme de juste, trônaient sur les rayonnages du seul meuble muni de vitres.

Les bras croisés, Rikka se pencha pour mieux étudier les dos dorés à l'or fin de ces volumes.

— Vous avez lu tous ces livres ? demanda-t-elle au vieux sorcier.

— Lu et relu, oui…

— Eh bien, le métier de sorcier ne doit pas être drôle tous les jours… Tant de lecture et de réflexion… On obtient beaucoup plus vite les réponses en torturant les gens.

Zedd s'éclaircit théâtralement la voix, histoire de ménager ses effets :

— Lorsqu'une personne souffre, très chère, elle est souvent bavarde, je veux bien l'admettre. Mais elle a tendance à dire ce que son bourreau a envie d'entendre, que ce soit la vérité ou non…

Rikka s'empara d'un livre et le feuilleta avant de le remettre en place.

— Voilà pourquoi on nous forme à cuisiner les gens en utilisant des méthodes appropriées. Avec nous, ils comprennent vite que mentir sera plus douloureux encore que se taire. Quand ils ont saisi que nous tromper n'est pas une option, l'affaire est dans le sac.

Zedd n'écoutait pas vraiment la Mord-Sith. Très concentré, il cherchait à cerner le sens d'un fragment de poésie. Chaque hypothèse qu'il formulait lui coupait un peu plus l'appétit…

Le délicieux ragoût attendait toujours. Soudain, le vieil homme comprit que Rikka espérait un commentaire sur sa cuisine. Voire des compliments.

— Qu'y a-t-il au menu ?

— Du ragoût…

— Et où sont les biscuits ?

— Nulle part. C'est du ragoût.

— Je vois bien ! Mais j'aime avoir des biscuits salés avec mon ragoût.

— Je peux aller vous chercher du pain frais, si ça vous dit.

— Un ragoût doit être accompagné de biscuits ! C'est une règle élémentaire de la gastronomie.

— Si j'avais su que vous vouliez des biscuits, j'en aurais fait, au lieu de préparer un ragoût. Vous auriez dû me le dire plus tôt…

— Je n'ai jamais parlé de biscuits *au lieu* du ragoût, marmonna le vieux sorcier.

— Vous changez tout le temps d'avis quand vous êtes grognon, on dirait…

— Et toi, tu es vraiment douée pour torturer les gens…

Rikka sourit, tourna les talons et sortit du bureau avec la dignité d'une reine.

Zedd se demanda si les Mord-Sith se jouaient cette comédie même quand elles étaient seules…

Il revint à son problème et tenta de l'aborder selon un angle différent. Mais il n'en eut pas l'occasion, parce que la porte s'ouvrit de nouveau pour laisser passer Rachel. Tenant quelque chose à deux mains, la fillette se servit de son pied droit pour fermer la porte.

— Zedd, tu devrais cesser de travailler et prendre le temps de manger.

Le sorcier sourit à la gamine. Devant elle, il fondait comme une vieille bougie…

— Que m'apportes-tu là, Rachel ?

La petite posa sur le bureau un saladier qu'elle poussa devant le sorcier.

— Des biscuits !

Stupéfié, le vieil homme se pencha au-dessus du récipient.

— Et que fiches-tu avec des biscuits ?

Rachel écarquilla les yeux comme si c'était la question la plus idiote qu'elle ait jamais entendue.

— Ils sont pour toi… Rikka m'a demandé de te les apporter. Elle n'avait plus de main libre, puisqu'elle portait une assiette de ragoût pour toi et une autre pour Chase.

— Tu ne devrais pas aider cette femme, grogna Zedd. C'est un démon !

— Tu es stupide, Zedd ! lança Rachel. Rikka me raconte des histoires sur les étoiles… Elle les dessine, et j'ai droit à un récit sur chacune…

— Elle fait ça ? Eh bien, j'admets que c'est assez gentil de sa part…

Avec le crépuscule qui tombait, lire devenait de plus en plus difficile. D'un geste nonchalant, le vieil homme alluma la dizaine de bougies disposées sur un chandelier en fer forgé.

Une douce lumière brilla dans la pièce, illuminant les pierres lisses du mur et les poutres apparentes du plafond.

Rachel eut un grand sourire émerveillé. Elle adorait voir le Premier Sorcier allumer ses bougies.

— Tu es le plus grand sorcier du monde ! s'exclama-t-elle.

— Je regrette vraiment que tu partes, soupira le vieil homme. Rikka n'aime pas mon petit truc, avec les bougies…

— Je te manquerai ?

— Non, pas vraiment, mais je n'ai aucune envie de rester seul avec Rikka.

Entêté, Zedd relut la phrase qui le poussait à s'arracher les cheveux.

« Ils commenceront par le contredire puis comploteront pour le guérir. »

Qu’est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

— Si tu es gentil avec elle, Rikka te racontera peut-être des histoires sur les étoiles, dit Rachel. Toi, tu me manqueras terriblement, Zedd !

Le vieux sorcier leva les yeux de son grimoire. Rachel tendait les bras, et il ne put s’empêcher de la prendre dans les siens. Cette petite se blottissait comme personne, et on en tirait chaque fois des réserves de tendresse pour une semaine.

— Tu fais de très bons câlins, Zedd. Richard aussi est très doué.

— C’est vrai, il n’est pas mauvais…

Zedd se souvint d’un lointain passé, dans ce même bureau. Sa fille, qui avait à peu près l’âge de Rachel, venait souvent le voir pour avoir un câlin. Aujourd’hui, Richard était la seule famille du vieil homme, et il aurait donné cher pour le voir.

— Tu me manqueras, ma chérie, mais en un clin d’œil, tu seras de retour avec tous tes frères et sœurs. Pour jouer, ce sera bien plus amusant qu’un vieux grincheux comme moi. (Zedd fit asseoir l’enfant sur ses genoux.) Je serai ravi de vous avoir ici. La forteresse va enfin redevenir un endroit bruissant de vie.

— Rikka est sûre de ne plus avoir besoin de cuisiner lorsque ma mère sera avec nous !

Zedd tendit la main pour prendre la choppe de thé posée sur le coffre, derrière lui.

— Eh bien, personne ne s’en plaindra…

— Elle dit aussi que maman te forcera à te peigner…

Rachel tendit les mains. Comprenant qu’elle voulait goûter le thé, Zedd lui en fit boire une gorgée.

— Me peigner ? répéta-t-il, indigné.

— Tes cheveux sont dressés sur ta tête… Mais moi, j’aime ça…

La porte s’ouvrit et Chase passa la tête dans le bureau.

— Rachel, tu es encore en train d’embêter Zedd ?

La fillette secoua la tête.

— Non, je lui ai apporté des biscuits. Rikka m’a dit qu’il aimait en manger avec son ragoût…

Le garde-frontière plaqua les poings sur ses hanches.

— Et comment est-il censé manger avec une vilaine petite fille sur les genoux ? Tu es si laide que ça risque de lui couper l’appétit.

Rachel sauta à terre en gloussant.

— Vos bagages sont faits ? demanda Zedd en baissant de nouveau les yeux sur son grimoire.

— Oui… Je veux partir très tôt, demain. Si ça ne te dérange pas.

— Aucun problème… Plus vite tu auras amené ta famille ici, mieux ce sera. Nous serons tous soulagés que les tiens soient près de nous et ne risquent plus rien.

— Zedd, qu'est-ce qui te tracasse ?

Le vieux sorcier releva la tête.

— Moi ? Rien du tout. Pourquoi cette question ?

— Il est occupé par sa lecture, dit Rachel.

Elle vint se blottir contre son père adoptif et passa les bras autour d'une de ses énormes jambes.

— Zedd…, grogna le colosse, qui n'était pas dupe.

— Quoi ? Pour quelle raison ça n'irait pas, d'après toi ?

— Pour commencer, tu n'as rien mangé…

Posant une main sur le manche du coutelas glissé à sa ceinture, Chase caressa de l'autre la tête blonde de Rachel. Le garde-frontière avait une bonne demi-douzaine de couteaux sur lui. Certains accrochés à sa ceinture et d'autres glissés dans ses bottes. Lorsqu'il partirait, le lendemain, des épées et des haches compléteraient son arsenal.

— Quand on te connaît bien, on sait que c'est très mauvais signe…

Zedd s'empara d'un biscuit et le goba distraitement.

— Voilà… Tu es satisfait ?

Pendant que le vieil homme mâchait, Chase se pencha, prit le menton de Rachel entre le pouce et l'index et lui fit lever la tête vers lui.

— Ma fille, file dans ta chambre et finis d'empaqueter tes affaires. Je veux que tes couteaux soient propres et aiguisés, compris ?

— Ils le seront, Chase !

Pour une enfant si jeune, Rachel n'avait pas eu la vie facile. Victime d'une série de coïncidences qui éveillaient la suspicion du vieux sorcier, elle avait été au centre de divers drames. Lorsque Chase l'avait adoptée, le sorcier lui avait fermement conseillé d'enseigner l'autodéfense à sa petite protégée. Adorant son « papa », la gamine s'était révélée une excellente élève. Avec un des petits couteaux qu'elle cachait sur elle, cette enfant était capable de transpercer une mouche en plein vol.

— Et couche-toi tôt pour être reposée, ajouta Chase. Si tu as les yeux lourds de sommeil, je ne te porterai pas dans mes bras !

Rachel eut un regard interloqué.

— Et si je suis en pleine forme, tu me porteras ?

Chase échangea un regard accablé avec Zedd. L'homme qui épouserait cette petite raisonneuse n'aurait pas fini d'en baver…

Forçant son naturel, le garde-frontière parvint à foudroyer la gamine du regard.

— Demain, tu devras te débrouiller seule.

Pas plus impressionnée que ça, Rachel hocha simplement la tête.

— Compris, chef ! (Elle se tourna vers Zedd.) Tu viendras me dire bonne nuit ?

— Bien entendu… Je ne me priverai pas du plaisir de te border…

Zedd se demanda si Rikka passerait dans la chambre de Rachel pour lui raconter une histoire. Penser qu'une Mord-Sith parlait des étoiles à une enfant lui réchauffait le cœur. Mais Rachel aurait attendri n'importe qui…

Chase regarda sa fille adoptive sortir du bureau et courir sur les remparts.

Zedd se réjouissait que l'enfant se soit si vite habituée à la forteresse. En quelques heures, elle s'était sentie chez elle, commençant à batifoler dans des couloirs vieux de plusieurs millénaires. Très intelligente, elle ne s'aventurait jamais dans les endroits que Zedd lui interdisait.

Rachel savait reconnaître le danger. Une qualité rare chez une enfant si jeune.

Quand il fut sûr que la gamine était en sécurité, Chase ferma la lourde porte de chêne et approcha du bureau.

Dans cette pièce que Zedd avait toujours jugée confortable, le colosse semblait trop à l'étroit pour être heureux.

— Bien, quel est le problème, Zedd ?

Connaissant le garde-frontière, le vieux sorcier devina qu'il ne le laisserait pas en paix avant d'en avoir appris davantage.

— Regarde ce livre et tu comprendras…

Chase étudia le grimoire puis le feuilleta rapidement.

— Désolé, mais je ne saisis pas. Où y aurait-il un sujet d'inquiétude ? Cet ouvrage ressemble à beaucoup d'autres…

— C'est le problème, justement…

— Ce qui veut dire ?

— C'est un recueil de prophéties. Il est censé contenir des prédictions sous forme de texte. Un livre composé de pages vierges n'est pas digne de porter ce nom, n'est-ce pas ? Eh bien, dans ce grimoire, l'écriture est absente !

— Absente ? Voilà qui ne veut pas dire grand-chose… Veux-tu dire qu'elle est partie ? Ou qu'on l'a volée ? Dans les deux cas, c'est parfaitement idiot ! Personne ne peut subtiliser les lettres tracées sur du parchemin.

Penser tout de suite à un vol était une position intéressante. Ayant été un garde-frontière pendant presque toute sa vie, Chase était formé pour raisonner ainsi. Zedd n'avait aucune habitude de ce type de réflexion. Face à un mystère, il penchait toujours pour la solution la plus sombre.

— C'est très bien résumé, Chase… Moi aussi, j'ai du mal à admettre la disparition de ces textes…

— Et de quoi parlaient-ils, si ce n'est pas indiscret ?

— C'étaient des prédictions, pour l'essentiel. Des prophéties au sujet de Richard.

Chase affichait un calme total – un excellent indice de sa nervosité grandissante.

— Tu es sûr qu'il y avait du texte ? S'il est très vieux, tu as peut-être oublié la présence des pages blanches. Après tout, quand on lit, on se souvient des paragraphes, pas des espaces blancs…

— Tu as raison, intervint Zedd. Je ne mettrais pas ma tête à couper qu'il y avait du texte partout, mais je doute fort qu'il y ait eu autant de pages vierges. Et pourtant, c'est maintenant le cas…

Chase resta imperturbable.

— C'est bizarre, je le reconnais, mais pourquoi te ronger les sangs ainsi ? Richard n'a jamais été très réceptif aux prophéties. Il ne voudrait rien savoir, de toute façon…

Zedd se leva et tapota plusieurs fois le grimoire.

— Chase, ce livre est conservé ici depuis des millénaires. Et il y a toujours eu du texte sur ses pages. J'en suis certain. Aujourd'hui, il manque les trois quarts des mots. Ça te paraît anodin ?

Chase haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, Zedd… Ce n'est pas moi l'expert en ce domaine. Si tu dois un jour te fier à mon avis sur un sujet pareil, eh bien, tu seras dans la panade ! C'est toi, le sorcier…

Zedd s'appuya sur le bureau et se pencha vers Chase.

— Je ne me rappelle rien de ce qu'il y avait dans ce livre – et dans tous les autres où manquent des passages.

— Ce n'est pas le seul cas ?

Zedd hocha la tête, puis il se passa une main dans les cheveux. Un moment, il tenta de voir son reflet dans la vitre, mais il ne faisait pas encore assez nuit dehors.

— Tu crois que j'ai besoin d'un coup de peigne ? demanda-t-il soudain.

— Pardon ?

— Laisse tomber, je dis n'importe quoi… Pour résumer, j'ai découvert des blancs dans plusieurs recueils de prophéties, et ça m'inquiète.

Chase commençait à avoir l'air alarmé. Quand on le connaissait, on savait qu'il se demandait combien de personnes il risquait de devoir tuer…

— Je ferais mieux de rester… Rien ne nous oblige à partir demain. Nous pouvons attendre que tu en saches plus long…

Zedd soupira, agacé d'avoir abordé ce problème devant Chase. Le garde-frontière ne connaissait rien à la magie, et il aurait dû se garder de l'angoisser. Mais il était difficile de se taire face à un si grand

mystère.

— Inutile de différer ton départ, Chase… Ce n'est pas le genre d'énigme qu'on résout à coups de poing ou de couteau. C'est une affaire de livres… Tu ne dois pas t'inquiéter. Il s'agit de mon domaine, et je trouverai tôt ou tard la solution. J'avais simplement besoin de ton avis – histoire de voir les choses avec un regard différent.

Chase tapota le recueil.

— Que veut dire cette phrase, là ? « Ils commenceront par le contredire puis comploteront pour le guérir. » Tu as dit que ces textes parlaient de Richard, et ces mots-là n'augurent rien de bon. On dirait que des gens vont le trahir et…

— Ne t'emballe pas ! coupa Zedd. Les prédictions en rajoutent volontiers, crois-moi. Ici, le verbe « comploter » peut vouloir dire « mettre un plan au point sans le lui dire ». Il s'agit sûrement des alliés et des amis de Richard, puisqu'il est question de le guérir. Je suppose que la difficulté sera de convaincre notre bon vieux Richard qu'il a besoin d'être soigné.

— Pour guérir de quoi ?

— Ce n'est dit nulle part…

— Donc, selon toi, il n'y a rien d'inquiétant ?

— Probablement, mais la réponse se trouve sans doute dans les passages manquants.

— Et c'est tout l'effet que ça te fait ? Richard a des ennuis, il a besoin d'aide, et il est peut-être même blessé…

Zedd hocha tristement la tête.

— D'après mon expérience, les prophéties ne sont jamais si précises…

— Mais ça peut être le cas, pour une fois ?

— Nous avons assez de soucis pour ne pas en inventer, Chase. N'oublie pas que la chronologie des prédictions n'est jamais limpide… Les faits dont nous parlons peuvent s'être déjà produits. Qui sait si ce n'est pas une allusion à une maladie d'enfance de Richard – un cas où j'ai dû consulter un herboriste pour choisir le meilleur médicament…

— Il peut être question d'un lointain passé ?

— Et pourquoi pas ? Sans le texte manquant, je ne suis pas assez compétent pour situer ces événements dans la vie de Richard.

Chase hocha la tête.

Puis il dut s'écarter, car Rikka entra en trombe dans le bureau. Approchant du meuble, elle voulut reprendre sa vaisselle, mais s'immobilisa en constatant que Zedd n'avait rien mangé.

— Que se passe-t-il ici ? Chase, Zedd est-il malade ? Il aurait dû avoir tout englouti et attendre du rabiot avec impatience. Nous devrions trouver une idée pour le forcer à s'alimenter.

— Tu vois ce que je te disais au sujet du verbe « comploter » ? Ce

peut être quelque chose de ce genre…

Rikka dévisagea le vieil homme, comme si elle doutait de sa santé mentale, puis elle se tourna de nouveau vers le garde-frontière.

— De quoi parle-t-il ?

— Une affaire de bouquins…

— Eh bien, Premier Sorcier, après tout le mal que je me suis donné pour cuisiner, vous allez me faire le plaisir de manger. Et si vous refusez, je donnerai votre part aux asticots qui grouillent dans les poubelles du complexe. Comme ça, lorsque vous serez affamé, vous pourrez vous serrer la ceinture, et je ne vous plaindrai pas.

Zedd sursauta soudain.

— Hein ? Que viens-tu de dire ?

— J'ai parlé de nourrir les asticots si…

— Fichtre et foutre ! voilà la solution ! (Zedd écarta les bras.) Rikka, tu es un génie. Si je ne me retenais pas, je t'embrasserais !

— Si ça ne gêne personne, je préfère être vénérée de loin…

Mais le vieux sorcier n'écoutait plus. Se frottant les mains, il cherchait à se rappeler où il avait vu cette référence. Ça remontait à très longtemps, mais…

— Que se passe-t-il ? demanda Chase. Tu as trouvé la solution ?

— Non, mais je me souviens d'avoir lu une exégèse qui…

— Une quoi ?

— Une analyse sur le sujet qui me préoccupe.

— Ah ! encore une histoire de bouquins…

— Oui, et je dois me souvenir… Ce texte parlait d'asticots.

Chase jeta un long regard à Rikka tout en se grattant le crâne.

— D'asticots ?

Le vieil homme continua à se creuser la cervelle. Il ne se trompait pas, il l'aurait juré, mais des souvenirs fantômes continuaient à lui échapper, comme s'ils se dérobaient à lui…

— Zedd, de quoi parlez-vous ? demanda Rikka. Quel rapport avec des asticots ?

— Pardon ? Euh… Oui, des asticots prédictophages… C'était une étude sur la capacité de nuisance de ces créatures…

Cette fois, Chase et Rikka ne doutèrent plus que le vieil homme avait perdu l'esprit.

Zedd entreprit de faire les cent pas pour mieux réfléchir. La pièce étant petite, il dut pousser le fauteuil et le coffre pour se dégager de la place.

Il tentait de déterminer dans quelle bibliothèque de la forteresse se trouvait le livre dont il avait besoin. Il existait des dizaines de salles et des milliers d'ouvrages. De plus, il avait pu consulter le volume en question ailleurs que dans son fief. Il y avait des archives au Palais des

Inquisitrices, en ville, et dans toutes les somptueuses ambassades de l'allée des Rois. Et bien entendu, Aydindril n'était pas la seule ville qu'il avait visitée dans sa vie. Comment faire le tri parmi tant de souvenirs ?

— De quoi parlez-vous ? demanda Rikka quand elle fut à bout de patience.

— Je n'en suis pas sûr, parce que ça remonte à longtemps… Sans doute quand j'étais jeune… Mais ça reviendra, si je me concentre… Je regrette vraiment de ne plus avoir ma bonne vieille « raison »…

— Sa quoi ? demanda Rikka au garde-frontière.

— En Terre d'Ouest, il avait sous son porche une chaise où il s'asseyait pour résoudre les problèmes épineux. Il l'avait surnommée « raison »…

» C'est là-bas, dans notre pays, que tout a commencé. Darken Rahl voulait capturer Richard. Zedd et lui ont fui juste à temps, et ils sont venus me voir…

— Il ne manque pas de sièges dans cette forteresse, marmonna Rikka. De plus, qui a besoin d'une chaise pour stimuler ses fonctions cérébrales ? Une personne pareille aurait un sacré problème…

— On peut voir les choses comme ça, admit Chase.

Lui aussi regarda le vieil homme tourner en rond. Puis il n'y tint plus et le saisit au vol par la manche.

— Pendant que tu réfléchis, je vais aller voir si Rachel a fini de se préparer…

— C'est ça, file ! Dis-lui que je viendrai lui faire un baiser de bonne nuit dès que j'aurai cessé de méditer.

Quand le garde-frontière fut sorti, Rikka s'assit sur un coin du bureau.

— Dois-je comprendre que des asticots ont dévoré le parchemin et fait disparaître le texte ?

— Non, ils ont mangé les mots, pas le support.

— Des bestioles qui se nourrissent d'encre ?

Agacé qu'on le dérange sans cesse, le vieil homme s'immobilisa.

— Qui se nourrissent ? Non, pas dans ce sens-là… C'est une entité magique… Si je me souviens bien, on parlait d'asticots prédictophages parce que ces trucs grignotent lentement les branches des prophéties. L'infection se propage de prédiction en prédiction – en commençant par celles qui sont « cousines » – et finit par détruire toute une ramification. Dans le cas qui nous occupe, la branche est de toute évidence en rapport avec Richard.

— Vraiment ? fit Rikka, fascinée et perplexe. La magie peut faire des choses pareilles ?

— Sans doute…, répondit Zedd, pensif. Pourquoi pas ? Mais je n'en suis pas sûr, et c'est pour ça que j'essaie de me souvenir. S'agissait-il

d’une théorie ou d’un sortilège bel et bien effectif ? Ai-je trouvé la référence dans… Eh ! une minute !

Le vieil homme plissa les yeux et se concentra.

— C’était avant la naissance de Richard, j’en suis sûr ! J’étais très jeune, donc je devais vivre ici. C’est parfaitement logique. Du coup… Par les esprits du bien !

— Que vous arrive-t-il encore ?

— Je me souviens ! Je sais où j’ai lu ça !

— Et c’est où, exactement ?

Le sorcier se dirigea vers la porte.

— Je m’en occupe, ne t’en fais pas… Va patrouiller, si ça te chante… Je reviendrai vite.

Chapitre 33

Au crépuscule, l'air devenait plus frais et Zedd ne s'en plaignait pas alors qu'il courait le long des remparts. Bien entendu, il transpirait encore à cause de la chaleur que diffusaient les pierres bombardées de soleil pendant toute la journée, mais c'était à peu près supportable.

En contrebas, le soleil couchant inondait d'or et d'argent la magnifique cité déserte. Au-dessus des plus hautes tours de la forteresse, la montagne s'élevait à perte de vue, semblant tutoyer le ciel.

On n'entendait plus un bruit, à part le chant lointain des cigales…

À une intersection, sur le large chemin de ronde, Zedd prit à droite. Contrairement aux remparts de la façade du complexe, qui surplombaient un à-pic vertigineux, ceux du bastion intérieur serpentaient entre deux gouffres impressionnants. Côté forteresse, l'abîme donnait sur des cours intérieures. À coup sûr, les gens qui travaillaient jadis dans le complexe avaient dû apprécier de pouvoir sortir prendre l'air de temps en temps…

Traversant une succession de ponts et de passerelles, le vieil homme se dirigeait vers une immense muraille munie d'une énorme porte à double battant flanquée de colonnes hautes comme trois hommes. Mais il ne visait pas cette entrée de cérémonie ornée de sculptures un rien trop tarabiscotées.

Avant d'avoir atteint la façade, Zedd s'engagea dans un escalier latéral dont les marches – des centaines et des centaines – permettaient de descendre jusqu'à la partie inférieure de cette zone du complexe.

Le vieux sorcier voulait gagner les entrailles de la montagne. Des niveaux de la forteresse que nul ne visitait jamais, car leur existence était connue d'une poignée de gens – et aujourd'hui, du seul Premier Sorcier, selon toute évidence…

La rampe de bois, du côté gouffre, pas très haute, obligeait un homme de taille normale à se plier en deux. Du coup, la descente, sans l'ombre d'un palier pour l'interrompre, avait vite tendance à donner le tournis. Alors qu'un mur imposant se dressait sur la gauche du vieux sorcier, un abîme sans fond s'ouvrait sur sa droite, et il se sentait petit comme une fourmi sur l'étroit escalier qui plongeait dans le vide.

Tout en bas, au pied d'une tour, Zedd apercevait une sorte de couronne de rochers déchiquetés.

Alors qu'il était à peine à mi-chemin, il s'avisa que des bruits de

pas retentissaient derrière lui. Se retournant, il vit que Rikka le suivait.

— Où crois-tu donc aller ? lança le vieil homme.

Le vent tourbillonnant faisait gonfler sa tunique et lui ébouriffait encore un peu plus les cheveux. Par moments, il redoutait de s'envoler, emporté par les bourrasques comme une vulgaire feuille morte.

Rikka s'immobilisa quelques marches au-dessus du sorcier.

— J'ai l'air d'aller où, d'après vous ?

— Quelque part où je t'avais interdit de m'accompagner…

— Allez ! continuons ! Je ne vous laisserai pas…

— C'est mon affaire, combien de fois devrai-je te le répéter ? Il me semble t'avoir conseillé de patrouiller…

— Toute cette histoire concerne le seigneur Rahl, donc c'est aussi *mon* problème !

— Mais non, j'ai simplement envie de vérifier des informations dans un très vieux grimoire…

— Chase et Rachel partiront à l'aube… S'il n'y avait pas urgence, vous seriez en train de raconter une histoire à la petite pour l'endormir. Le seigneur Rahl est visé, ça vous inquiète, je dois savoir ce qu'il en est, par conséquent, je vous accompagne !

Faute d'avoir envie de polémiquer avec une Mord-Sith sur un escalier battu par le vent, Zedd capitula. Se détournant, il souleva sa tunique, la tenant à deux mains, histoire de ne pas se prendre les pieds dans l'ourlet. Ces foutues marches étaient très raides, et il n'avait pas envie d'arriver trop vite en bas – et en bouillie, bien entendu.

Quand il eut atteint le pied de la tour, Zedd s'arrêta sur la première d'une série de pierres plates et se retourna.

— Surtout, dit-il à Rikka, marche sur les pierres.

La Mord-Sith étudia l'étendue broussailleuse qui conduisait à un étroit passage, entre deux hautes murailles, à gauche de la base de la tour.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en emboîtant le pas à Zedd.

— Parce que je te l'ordonne !

Zedd n'avait ni le temps ni l'envie de se fendre d'explications sur les défenses magiques d'un lieu. Si Rikka ne marchait pas sur les pierres, les boucliers l'avertiraient du danger et l'empêcheraient d'aller là où il ne fallait pas. C'était certes une sécurité, mais quand on manquait du pouvoir requis, il restait plus prudent de suivre le chemin balisé.

Si les boucliers ne réussissaient pas à dissuader les intrus d'explorer des endroits interdits, les végétaux qui couvraient le sol se chargeraient de les piéger. Comme des tentacules, de longues racines s'enrouleraient autour des chevilles de leurs proies. Pour mieux les

emprisonner, elles leur enfonceraient dans les chairs des épines rétractiles capables de percer un os.

Libérer une personne coincée dans ce piège n'était pas facile. En fait, on échouait neuf fois sur dix, et l'affaire se soldait par la mort du sujet. Les défenses de la forteresse ne faisaient pas dans la dentelle, et c'était tout à fait normal.

— Ces racines bougent, dit Rikka. (Elle tira sur la manche du sorcier.) On dirait un nid de serpents.

— Maintenant, tu comprends pourquoi il faut rester sur les pierres ?

Arrivant devant une porte ronde, Zedd appuya sur un levier pour l'ouvrir. Quand ce fut fait, il s'engouffra dans l'ouverture, Rikka sur les talons.

Dans une obscurité totale, Zedd chercha à tâtons un support métallique qui devait être quelque part sur sa droite. Quand il l'eut trouvé, il passa la main sur la sphère lisse posée dessus.

La première lampe magique s'alluma aussitôt.

L'antichambre où venaient d'entrer le vieil homme et la Mord-Sith frappait par sa petite taille et sa sobriété. Des murs en pierre brute, un plafond aux poutres apparentes et dans un coin, formant une sorte de niche, un banc taillé à même la muraille afin d'offrir un peu de repos aux visiteurs épuisés par l'escalier.

À droite et à gauche, des couloirs s'enfonçaient dans les ténèbres.

Zedd s'empara d'une autre sphère posée sur un support. L'objet était en verre, tout simplement, mais la magie lui avait conféré des caractéristiques très spéciales. Au contact de la peau du sorcier, l'artefact émit une vive lumière jaune. Alimentée par le don de Zedd, cette torche magique diffusait sa lueur dans les deux couloirs.

Lui plaquant un index sur la poitrine, Zedd força Rikka à s'asseoir sur le banc.

— Tu n'iras pas plus loin, très chère !

Hélas, la Mord-Sith n'était pas d'humeur à coopérer.

— Il arrive quelque chose d'étrange aux recueils de prophéties, dit-elle. Voilà des jours que vous étudiez ces ouvrages sans prendre le temps de dormir ni de manger. Et tous les textes qui ont disparu concernaient le seigneur Rahl…

C'était une affirmation, pas une question. Zedd avait cru donner le change, mais Rikka était beaucoup plus fine qu'il l'aurait pensé. Trop occupé, il ne s'était pas avisé qu'elle le surveillait de près. Et un sorcier de son envergure n'aurait pas dû s'autoriser une telle cécité.

— C'est vrai, et je ne te l'ai pas caché : les textes manquants parlent presque tous de Richard. Cela dit, le *presque* a son importance. Mais il y a une constante incontournable : toutes ces prédictions visent une époque postérieure à sa naissance. Le distinguo est subtil, mais

très significatif, crois-moi.

» Il y a énormément de passages « blancs » dans les ouvrages. Ne me souvenant plus de ce qu'ils racontaient, comme si on les avait aussi effacés de ma mémoire, je ne peux pas en dire grand-chose…

— Mais vous supposez qu'ils sont liés au seigneur Rahl, n'est-ce pas ?

Là non plus, ce n'était pas une question. Quand la sécurité de Richard était en jeu, ses fidèles protectrices ne prenaient pas de précautions oratoires et on aurait été fou d'espérer les apaiser avec de fumeuses explications.

— Je reconnais que Richard, s'il n'est pas le sujet principal des textes manquants, a en tout cas un rapport étroit avec l'apparition de pages blanches dans d'antiques ouvrages.

Rikka se leva d'un bond.

— S'il en est ainsi, ce n'est pas le moment de me faire des cachotteries, Zedd. Nous avons tous besoin du seigneur Rahl. Il ne s'agit pas seulement de protéger votre petit-fils. L'avenir du monde est en jeu.

— Et je m'occupe de…

— Cette affaire nous regarde tous ! Si vous découvrez seul quelque chose d'important, puis qu'il vous arrive malheur, nous risquons d'être tous condamnés à mort. L'heure n'est plus aux secrets, sorcier Zorander.

Zedd se détourna et réfléchit quelques instants. Puis il regarda de nouveau la Mord-Sith.

— Rikka, il y a dans ces sous-sols des… choses… dont personne ne connaît l'existence. Et crois-moi, il y a d'excellentes raisons pour ça !

— Je n'ai pas l'intention de voler vos trésors. Et je veux bien jurer de ne jamais trahir vos secrets – sauf si les révéler au seigneur Rahl peut lui être utile.

— La discrétion n'est pas l'essentiel ! Le point crucial, c'est le danger que représentent ces… choses.

— Le danger est partout, par les temps qui courent. Le secret est un luxe que nous ne pouvons plus nous offrir.

Zedd sonda le regard de Rikka. Elle n'avait pas tort sur un point : s'il lui arrivait malheur, tout ce qu'il aurait découvert serait à jamais perdu.

Le sorcier avait depuis longtemps l'intention de tout expliquer à Richard sur les catacombes de la forteresse. Mais il n'en avait jamais eu le temps – et jusqu'au désastre actuel, dans les recueils de prophéties, ça n'avait jamais paru urgent non plus.

D'un autre côté, Rikka n'était pas Richard, et donc…

— Que redoutez-vous, sorcier ? lança la Mord-Sith. Que j'aille en ville pour tout raconter ? Mais qui m'écoutera, puisque les habitants

ont fui vers D'Hara ? L'avenir de mon pays ne tient plus qu'à un fil, et notre destin également…

— Si certaines choses sont secrètes, ce n'est pas par hasard !

— Certes, mais un authentique sage doit savoir parfois partager ses connaissances. La vie est l'enjeu de ce conflit. Tout ce qui peut la protéger doit être connu de chaque défenseur de la liberté. Il ne faut rien dissimuler, surtout quand un trésor risque d'être perdu au moment où on en a le plus besoin.

Zedd réfléchit un long moment. Il avait découvert le secret autour duquel tout orbitait alors qu'il était adolescent. Depuis, il n'en avait jamais parlé à âme qui vive. Personne ne lui avait ordonné de se taire, puisque nul autre que lui ne savait qu'il y avait quelque chose à révéler…

Mais s'il avait décidé de ne rien dire, c'était pour une raison, il en aurait mis sa main au feu.

D'accord, mais quelle raison ?

Ça, il n'en savait rien…

— Zedd, pour le bien du seigneur Rahl et de notre cause, permettez-moi de venir avec vous !

Le vieil homme dévisagea un moment son interlocutrice.

— Tu ne devras en parler à personne, tu le sais…

— Je jure de ne rien dire, sauf au seigneur Rahl, si ça se révèle indispensable. Les Mord-Sith ont l'habitude d'emporter pas mal de secrets dans la tombe…

— Très bien, tu mourras sans avoir rien dit, sauf s'il m'arrive malheur. Dans ce cas, tu devras parler à Richard de ce que je vais te montrer ce soir. Promets de garder le silence, même vis-à-vis des autres Mord-Sith.

Sans hésiter, Rikka leva une main.

— C'est juré !

Zedd tapa dans la main de la Mord-Sith – une façon de sceller le pacte.

Lors de la guerre contre D'Hara, quand il était le Premier Sorcier officiel des Contrées du Milieu, Zedd avait érigé les frontières et tué Panis Rahl, le père de Darken Rahl. En ce temps-là, si un prophète lui avait dit qu'il conclurait un jour un marché pareil avec une Mord-Sith, il aurait cru avoir affaire à un fou.

Mais tout avait changé et le vieil homme ne pouvait que s'en féliciter…

Chapitre 34

— C’est un chemin compliqué, annonça Zedd à Rikka.

— Vous avez déjà été obligé de partir à ma recherche parce que je m’étais perdue en patrouillant ? demanda la Mord-Sith.

Le vieux sorcier dut reconnaître *in petto* que ce n’était pas le cas. Pourtant, il était extrêmement facile de s’égarer dans la forteresse. Pour tout dire, c’était même une des principales défenses du complexe.

En plusieurs endroits, traverser la forteresse revenait à se repérer dans un labyrinthe de pièces interconnectées – des milliers de pièces, le plus souvent. Dans ces zones, il n’y avait pas de couloirs, et seulement deux escaliers, un à chaque bout. Trouver son chemin dans ces dédales était indispensable pour atteindre plusieurs secteurs particulièrement bien protégés.

S’égarer dans ces alignements de salles pouvait arriver à n’importe qui, y compris quelqu’un qui avait grandi entre les murs de la forteresse.

Tout intrus qui s’aventurait dans ces zones risquait d’y errer jusqu’à ce que mort s’ensuive. Dès qu’on avait franchi quelques portes et exploré une dizaine de pièces, on ne faisait plus la différence entre ces salles délibérément similaires. En l’absence de fenêtres, s’orienter devenait très vite impossible. Quant à se rappeler si on avait déjà traversé une pièce ou une autre… Toute l’astuce était là : la même décoration, des meubles identiques, des dimensions qui se recoupaient au pouce près… Par le passé, des espions et des voleurs s’étaient perdus dans ce labyrinthe. Souvent, on avait retrouvé leur cadavre par hasard… et des mois après leur mort.

Mais tous les gens dangereux n’étaient pas des espions. De tout temps, les traîtres avaient été la pire menace…

— C’est vrai, tu ne t’es jamais perdue, reconnut Zedd. Enfin, pas encore ! Mais tu n’es pas là depuis très longtemps, ne l’oublie pas. Les dangers sont multiples, et s’égarer n’est pas le plus grave. Là où nous allons, il est facile de perdre son sens de l’orientation. Tu devras mémoriser le chemin. Bien entendu, je ferai de mon mieux pour t’aider.

Rikka ne parut pas impressionnée.

— Je suis très douée pour me souvenir d’un itinéraire…

— Ne pèche pas par excès de confiance ! Ce n’est pas un banal

itinéraire… Il m'est arrivé d'errer dans la forteresse, et j'y ai pourtant grandi.

» Il n'existe pas un seul bon chemin pour atteindre notre destination. Parfois, celui qu'on a pris la fois précédente aboutit à une impasse ou tourne en rond. Dans les entrailles du complexe, les boucliers ne sont pas fixes : ils se déplacent sans cesse pour compliquer la tâche des intrus. Une saine précaution, au cas où un espion aurait l'idée de dessiner une carte à l'usage d'un groupe d'envahisseurs.

Toujours aussi impassible, Rikka haussa les épaules.

— Je comprends le concept général… Il y a aussi des chemins fluctuants dans les zones sensibles du Palais du Peuple. Certains couloirs sont condamnés un jour et sans protection le lendemain…

— J'ai été au Palais du Peuple, juste après que Darken Rahl eut capturé Richard, et je vois très bien ce que tu veux dire. Même si je n'ai jamais quitté les zones ouvertes au public, j'ai vu combien il était facile de perdre son sens de l'orientation dans ce dédale… Heureusement, j'avais un avantage sur le visiteur lambda : le palais des Rahl est en fait un sortilège dessiné sur le sol, et je connais très bien la forme du sort en question. Du coup, repérer les branches principales et les voies de liaison était assez facile…

— Les Mord-Sith savent suivre plusieurs itinéraires complexes pour aller d'un endroit à un autre. C'est indispensable en cas d'invasion ou quand nous poursuivons des gens – histoire de leur passer *devant*, le meilleur moyen de pister quelqu'un…

» Bref, nous sommes formées pour faire bien plus que mémoriser un itinéraire. Lorsque nous traversons un lieu, nous devons comprendre comment il est configuré. Chaque intersection de couloirs m'aide à me construire une image mentale de l'endroit que j'explore. Quand le schéma est complet, ou presque, j'ai à ma disposition toutes les options possibles pour passer d'une localisation à une autre.

— Un talent des plus remarquables, souffla Zedd, impressionné.

— Comprendre les choses de ce genre a toujours été plus facile, pour moi, que de suivre les méandres de l'esprit humain.

— Je parierais ma tunique que tu t'en sors bien mieux que tu le dis, dans ce domaine !

Rikka eut un sourire énigmatique.

— Bien ! à présent, écoute-moi attentivement. Ce soir, mémoriser le chemin ne sera pas le plus important. Pour atteindre notre destination, il faudra traverser plusieurs champs de force – des boucliers invisibles, si tu préfères… Tu n'as pas le don, il te faut donc, pour passer, avoir l'aide d'un sorcier ou d'une magicienne. Si la situation se présentait un jour, Richard pourrait te guider, comme je le

ferai aujourd'hui. Mais seule, tu n'aurais pas une chance de t'en tirer vivante, ne l'oublie jamais ! Si nous sommes séparés, ça signera ton arrêt de mort.

Zedd agita un index squelettique devant les yeux de Rikka.

— Ne tente surtout pas de franchir seule les boucliers. Ce serait un moyen très sûr de te suicider.

— Compris… De toute façon, que viendrais-je faire ici sans vous ou le seigneur Rahl ?

— Tu jures sur ta vie ?

— J'ai déjà promis le silence, alors pourquoi ne pas aller plus loin ? Je jure tout ce que vous voudrez, sorcier Zorander.

— Parfait. Dans ce cas, mettons-nous en route.

Rikka sur les talons, le vieil homme s'engagea dans l'étroit couloir qui s'ouvrait sur sa gauche. Le globe magique éclairait leur chemin, et des lampes disposées sur des supports s'allumaient à leur approche et s'éteignaient dès qu'ils les avaient dépassées.

Zedd s'engouffra dans le premier escalier qu'ils rencontrèrent. Remonter pouvait paraître étrange, mais c'était indispensable pour traverser certains sous-sols piégés de la forteresse. Une fois que ce serait fait, il serait toujours temps de redescendre.

Le sorcier et la Mord-Sith remontèrent plusieurs couloirs aux murs lambrissés et au sol dallé de marbre. Puis ils traversèrent une série de salles d'études attenantes à de grandes bibliothèques. Dans ces pièces confortables où de lourds tapis étouffaient les bruits de pas, la vive lumière permettait de lire sans se fatiguer les yeux. Jeune, Zedd passait le plus clair de son temps dans des pièces semblables, les yeux baissés sur un grimoire énigmatique.

Au sortir d'un entrelacs de couloirs provenant de diverses zones du complexe, Zedd et Rikka s'engagèrent enfin dans le corridor principal du secteur qu'ils entendaient traverser.

Avec sa voûte perdue dans les hauteurs et les grandes colonnes qui le flanquaient, le couloir ressemblait à une immense avenue menant à un château. En fin d'après-midi, la lumière du soleil ne filtrait presque plus des hautes fenêtres. Encouragées par la pénombre, des chauves-souris sortaient de leur cachette. Chaque soir, au crépuscule, des milliers de ces petites créatures quittaient leur tanière pour aller voleter dans les ombres de la voûte.

Zedd s'arrêta devant une porte plaquée d'or et se tourna vers Rikka.

— Ce passage est protégé par un champ de force… Donne-moi la main, et tu pourras traverser.

La Mord-Sith n'hésita pas. Quand Zedd le franchit, le contact du bouclier fit picoter sa peau – une sensation fugace indigne qu'on s'appesantisse dessus. En revanche, quand il tira Rikka par la main,

elle fit la grimace.

— Tu ne risqueras rien tant que nous serons en contact, assura Zedd. On continue ou tu préfères rebrousser chemin ?

— On continue… C'est le froid qui m'a surprise. Le contact avec le champ de force, je veux dire…

Serrant très fort la main de Rikka, Zedd la tira de l'autre côté.

— Que serait-il arrivé si j'avais essayé toute seule ? demanda la Mord-Sith en se frottant vigoureusement les bras.

— C'est difficile à dire, parce que chaque bouclier à un effet différent. Contentons-nous de dire que tu n'aurais jamais traversé. Ce passage n'est pas annoncé par un sort de mise en garde, donc il y a des chances pour qu'il ne soit pas mortel. Mais nous en rencontrerons bientôt dont tu ne sortirais pas avec la peau sur les os. Bien entendu, ces défenses-là sont signalées…

Rikka ne parut pas ravie par toutes ces nouvelles, mais elle n'émit aucun commentaire. Les Mord-Sith détestant la magie, Zedd apprécia à leur juste valeur les efforts qu'elle produisait pour passer outre sa répugnance naturelle.

La porte plaquée d'or donnait accès à un couloir entièrement en marbre blanc : le sol, les murs, le plafond… La couleur était choisie pour neutraliser les intrus qui auraient pu utiliser des sortilèges polychromes pour tenter de tromper le bouclier qui défendait chaque extrémité du corridor.

Quand ils furent à l'autre bout, Zedd aida Rikka à traverser. Cette fois, elle eut une sensation d'intense chaleur, pas de froid. Comme Zedd l'avait dit, chaque bouclier avait ses effets bien distincts…

Une fois sortis du couloir, le sorcier et la Mord-Sith descendirent plusieurs volées de marches en marbre sombre couvertes de poussière. Au pied de l'escalier, Zedd choisit le plus à gauche des trois couloirs qui s'enfonçaient dans les ténèbres. À la lumière du globe magique, le vieil homme et sa compagne descendirent ce corridor et débouchèrent dans la première d'une série de salles d'une extrême simplicité.

Ici, pas de lambris ni de marbre, mais de banals blocs de pierre grise…

Si toutes les pièces avaient deux issues, comme il se devait, certaines en avaient trois ou quatre, chacune ouvrant sur une autre salle. Parfois, quelques marches donnaient accès à la suite du labyrinthe. Mais en règle générale, les pièces étaient à niveau les unes par rapport aux autres.

Toutes étaient de la même taille et aucune ne contenait de meubles. La plupart du temps, une peinture écaillée et décolorée recouvrait les murs. D'autres, plus rares, portaient une couche de plâtre soigneusement lissé.

Petit garçon, Zedd s'était perdu une journée entière dans cette

fourmilière de pièces identiques. Ces lieux étaient si peu fréquemment visités que certaines empreintes visibles dans la poussière pouvaient avoir été laissées par ses chaussures, des décennies plus tôt.

Après la longue traversée de l'enfilade de salles, Zedd et Rikka déboulèrent dans un grand couloir aux murs en granit brut. La voûte était si basse qu'ils durent se pencher un peu pour éviter de se cogner la tête.

Ce corridor large mais fort peu haut impressionnait depuis toujours le Premier Sorcier. Au détour d'une courbe, des globes magiques posés sur des supports en fer brillèrent fugacement sur le passage des deux intrus.

Des escaliers de service et des couloirs latéraux débouchaient dans ce passage, qui semblait être l'artère principale d'un vaste réseau.

Au bout du corridor, Zedd et sa compagne s'engagèrent dans une large voie flanquée de colonnades – un décor somptueux qui semblait déplacé dans ce secteur de la forteresse.

S'arrêtant enfin, Zedd désigna la voûte.

— Tu vois cette grille de fer géante, au-dessus de nos têtes ? Eh bien, c'est un des poumons de mon fief !

Rikka étudia attentivement la grille.

— C'est l'image d'un livre qu'on voit, quand on regarde bien ?

— Un livre ouvert, oui… Le dessin est gravé sur les barreaux de fer. Tu es très observatrice, Rikka… Ce symbole signale qu'il y a beaucoup de bibliothèques dans le coin. Cette grille est un point de repère qui m'indique où tourner. Il existe plusieurs chemins pour arriver jusqu'ici, et en partant de ce point, on peut rallier pratiquement tous les secteurs du complexe. Mais quand on est ici, sous la grille, un seul itinéraire conduit là où nous allons. Tu vois ce couloir étroit ? C'est par là que nous devrons passer.

Zedd attendit que Rikka ait parfaitement repéré les lieux, au cas où elle devrait revenir avec Richard. Quand tout fut enregistré dans sa mémoire, la Mord-Sith fit un petit signe et les deux explorateurs téméraires s'engagèrent dans le petit couloir.

Ils passèrent devant une série de portes qui devaient défendre l'accès de très anciens dépôts de matériel d'entretien. Une des pièces au moins, Zedd le savait, contenait encore des outils…

Au bout du couloir, après une série de pièces aux murs nus grisâtres, des passages étroits partaient un peu dans toutes les directions.

Zedd et Rikka prirent celui du milieu, arrivèrent très vite au bout et remontèrent un long réseau de tunnels de maintenance au sol souvent irrégulier, comme s'il montait et descendait sans cesse, mais jamais de plus de quelques dizaines de pouces. Passant devant des caves aux portes de fer verrouillées, le vieux sorcier et la Mord-Sith

durent traverser des zones où une eau croupie leur montait jusqu'aux chevilles. Des cadavres de rats flottaient dans cette boue répugnante et l'air empestait la décomposition.

Par bonheur, le chemin ne tarda pas trop à remonter nettement.

Une fois sortis des égouts, Zedd et Rikka avancèrent dans un tunnel jusqu'à un escalier en colimaçon qui les conduisit de nouveau dans les entrailles de la forteresse. À l'évidence, aucune lumière n'avait percé ces ténèbres depuis des années et des années…

Sur les marches étroites, on avait en permanence l'angoisse de trébucher et de basculer dans le vide. Parfois, le vieux sorcier avait l'impression de glisser le long du tube digestif de quelque incroyable monstre.

Au pied de l'escalier, le globe illumina les entrées rondes de plusieurs tunnels de maintenance qui permettaient de vérifier l'état des fondations de ce secteur du complexe. Ici, les blocs de pierre faisaient au minimum la taille d'une petite maison et les éclats de quartz qui y étaient enchâssés reflétaient la lumière du globe magique.

Zedd guida Rikka jusqu'à un autre escalier en colimaçon. Avant de s'y engager, tous deux tentèrent en vain de sonder les ténèbres.

Arrivés en bas, ils longèrent une étroite corniche, à la base des immenses blocs de pierre. Dans leur dos, une muraille de pierre grise s'effritait dès qu'ils la touchaient. Si elle s'écroulait, ils seraient enterrés vivants et personne n'aurait jamais l'idée de venir les chercher ici.

Dans cette partie du complexe, on avait prévu une petite marge entre les fondations et la roche tendre de la montagne – un « jeu » indispensable en cas de glissement de terrain. Les blocs de pierre s'enfonçaient de toute façon dans un sol rocheux très solide, et l'étroit passage permettait d'inspecter l'état d'une composante essentielle de toute construction.

Au cours de ses inspections, quand il était jeune, Zedd s'était toujours étonné de ne trouver aucun défaut à ces blocs. Certains avaient des fissures, bien entendu, mais il ne s'agissait pas de faiblesses structurelles, et il n'y avait donc aucun danger.

Au bout de la « corniche », un nouvel escalier attendait les deux explorateurs.

— Encore une descente ? s'impatienta Rikka. Ça ne finira donc jamais ?

— Nous sommes très loin dans les entrailles de la montagne, et nous approchons d'un des versants. Mais nous avons encore beaucoup de chemin à faire.

La Mord-Sith hocha la tête, décidée à subir cette torture jusqu'au bout.

— Tu pourrais revenir jusqu'ici en te fiant à ta mémoire – à

condition que Richard ou moi t'aidions à franchir les champs de force ?

Il y avait eu nombre de « boucliers », certains particulièrement désagréables. Même avec l'aide d'un sorcier, une personne dépourvue du don vivait une expérience traumatisante.

— Je crois, oui, répondit Rikka.

Dans le second réseau de maintenance et d'inspection, les tunnels ronds étaient carrelés, car ils servaient aussi au drainage en cas d'inondation. Pour se diriger, Zedd fit appel à ses souvenirs de jeune garçon. Ici, il faisait assez froid pour que le souffle des deux intrus se transforme en buée. Avec les inévitables infiltrations, le sol était par endroits plus glissant qu'une plaque de verglas.

Plusieurs champs de force, disposés au hasard, contraignirent le vieux sorcier à jouer les chevaliers servants. Certaines de ces défenses magiques, probablement mortelles, étaient annoncées à l'avance par des sorts de garde.

Dans les cas les plus délicats, Zedd dut prendre la Mord-Sith dans ses bras pour la protéger.

— Cet endroit grouille de rats…, lâcha à un moment Rikka.

On entendait des couinements monter d'un peu partout. Par bonheur, les rongeurs redoutaient la lumière et ils s'éparpillaient devant les deux explorateurs comme une volée de moineaux.

— C'est vrai… Tu as peur des rats ?

— Vous connaissez quelqu'un qui apprécie leur compagnie ?

— Si tu présentes les choses comme ça, je ne te contredirai pas…

À chaque intersection, Zedd tendait un bras pour indiquer la direction à suivre. Même si elle était très douée, Rikka ne pourrait pas se souvenir du chemin. Mais avec un peu de chance, ce ne serait pas nécessaire. S'il ne lui arrivait pas malheur, Zedd espérait bien avoir l'occasion de montrer lui-même son secret à Richard.

Dans sa jeunesse, le sorcier s'était repéré en semant des filaments de magie sur sa route. Rikka observait tout très attentivement, mais elle ne réussirait pas à mémoriser l'itinéraire, c'était certain. Pour qu'elle en soit capable, il faudrait revenir deux ou trois fois. Puis tenter une expédition où elle ouvrirait la voie…

Après une descente qui parut interminable, Zedd et Rikka entrèrent dans une énorme salle – une caverne, plutôt – creusée à l'intérieur de la montagne. À l'évidence, le granit ainsi excavé avait servi à consolider les fondations. De la carrière abandonnée une fois les travaux finis, il restait uniquement cette étrange grotte.

Sur tout le périmètre de la salle, les constructeurs de la forteresse avaient laissé en place des poutres de soutènement destinées à renforcer les parties un peu faibles de la voûte. Un peu partout sur la roche, on distinguait de larges strates d'obsidienne, une pierre noire à

l'aspect vitreux qui ne convenait pas à la construction. Ce matériau était utilisé en quelques endroits dans le complexe, essentiellement à des fins décoratives. À la lueur du globe, on voyait sur les veines noires les traces des coups de burin des tailleurs de pierre qui s'étaient chargés d'extraire l'obsidienne.

Au centre de l'immense salle, là où la pierre devait être la plus dure, la voûte se trouvait à quelque deux cents pieds de haut. À l'évidence, les mineurs avaient commencé par dégager le haut de la structure, taillant des blocs de pierre juste au-dessous de ce qui était à présent la voûte. Peu à peu, ils avaient creusé dans la roche une caverne qui n'avait rien de naturel. Pour transporter les blocs, on avait dû recourir à des systèmes de treuils et de poulies. Sur les côtés de la grotte, il restait les rampes sur lesquelles on avait fait glisser la roche fraîchement extraite.

— Tu vois cette corniche circulaire et ces tunnels, en hauteur ? demanda Zedd à Rikka. Elle a été ménagée en premier. C'est par là que les blocs commençaient leur long transit jusqu'à l'endroit où ils deviendraient les fondations du complexe. Regarde comme la roche est polie, à ces endroits-là.

— Pourquoi ne sommes-nous pas venus par là ? demanda Rikka. Le chemin aurait été beaucoup plus court.

Zedd fut étonné par le sens de l'orientation de la Mord-Sith. Comment avait-elle déterminé que ce chemin conduisait là d'où ils venaient ?

— Tu as raison, c'est l'itinéraire le plus court. Mais il est défendu par des champs de force que je ne peux pas traverser. À cause de ces obstacles, j'ignore ce qu'on trouve dans ce secteur, mais je suppose que les bâtisseurs y ont créé des sortes de salles du trésor – quel que soit le trésor en question. Sinon, pourquoi auraient-ils érigé des défenses infranchissables ?

— Comment ces sortilèges peuvent-ils arrêter le Premier Sorcier ?

— Les sorciers, en ce temps-là, maîtrisaient les deux facettes du don. Depuis des milliers d'années, Richard est le premier à naître avec le contrôle potentiel des deux magies, la Soustractive et l'Additive.

» Les champs de force soustractifs sont mortels et réservés aux endroits stratégiques et aux salles du trésor, justement…

Zedd fit traverser la caverne à Rikka en suivant une voie qui ne s'éloignait pas beaucoup de la paroi. Ne venant pas souvent en ces lieux, le vieux sorcier dut observer attentivement la roche tout en avançant. Quand il eut atteint l'endroit qu'il visait, il prit Rikka par le bras et la força à s'immobiliser en même temps que lui.

— Nous y voilà…

Pour la Mord-Sith, cette zone de la grotte n'avait rien de

remarquable.

— Où ça ?

— À l'endroit secret…

Comme partout dans la carrière, la roche portait des traces d'outils. À part ce témoignage du labeur d'héroïques ouvriers, des lustres plus tôt, il n'y avait absolument rien à voir.

Zedd leva son globe magique pour éclairer la paroi.

— Tu vois ce trou dans la roche, en hauteur ? Celui qui semble prolonger la fissure… Tu l'as repéré ? Glisse ta main gauche dedans. Il y a une fente au fond de cette cavité…

Rikka plissa le front, mais elle se hissa sur la pointe des pieds et fit ce que lui disait le sorcier.

— Il y a une excroissance rocheuse, vers le bas de la paroi… Je m'en servais quand j'étais petit. Si tu n'es pas assez grande, utilise ce marchepied naturel…

— Non, pas besoin, j'y suis… Et maintenant ?

— Enfonce davantage ta main !

Rikka bougea les doigts et le poignet jusqu'à ce que toute sa main ait disparu dans la cavité.

— Je ne peux pas aller plus loin… Mes doigts ont heurté une surface solide.

— Lève l'index et baisse-le pour trouver un trou…

Rikka obéit encore.

— C'est fait, annonça-t-elle.

Zedd prit la main droite de la Mord-Sith et la guida jusqu'à une seconde cavité située le long de la même fissure, mais deux bons pieds plus bas.

— Répète l'opération avec ta main droite. Quand tu auras trouvé le second trou, enfonce l'index dans les deux en même temps.

Rikka s'affaira un moment.

— J'y suis ! lança-t-elle enfin. Je pousse avec les deux doigts.

— Très bien… Sans t'arrêter, pose ton pied droit juste au-dessus de cette crevasse, dans le mur, et appuie très fort…

De plus en plus perplexe, Rikka obéit.

Rien ne se passa.

— Tu ne peux pas pousser plus fort ? Ne me dis pas que tu as moins de muscles qu'un pauvre vieillard ?

La Mord-Sith foudroya le sorcier du regard, puis elle recommença l'opération en y mettant plus d'énergie.

Soudain, une partie de la muraille commença à s'écarter. Zedd cria à Rikka de tout lâcher et de reculer. Quand elle eut obéi, ils regardèrent ensemble une section de la paroi s'ouvrir comme s'il s'agissait d'une porte – et de fait, c'était exactement ça. Malgré le poids monstrueux de ce battant, lorsqu'il était déverrouillé, il suffisait

d’une bonne poussée pour l’ouvrir. Une petite merveille de mécanique…

— Par les esprits du bien…, souffla Rikka. (Elle tendit le cou pour jeter un coup d’œil par l’ouverture.) Comment avez-vous trouvé cet endroit ?

— J’étais un enfant curieux… Pour être exact, j’ai d’abord découvert l’autre voie d’accès… Lorsque j’ai débouché ici en venant de l’extérieur du complexe, j’ai soigneusement noté le chemin que j’ai suivi pour retourner dans les étages supérieurs. Les premières fois, je me suis quand même perdu, mais au fil du temps, ça s’est arrangé.

— Et c’est quoi, ce passage ?

— La voie du salut, quand j’étais enfant ! Un chemin qui me permettait d’entrer et de sortir discrètement de la forteresse sans avoir besoin de passer par le pont et le grand portail, comme tout le monde.

Rikka eut un petit sourire.

— Vous ne deviez pas être un gamin facile…

— Beaucoup de gens seraient d’accord avec toi, je dois l’admettre… Cet endroit est formidable. Je m’en suis servi quand les Sœurs de l’Obscurité ont envahi la forteresse. Ces idiotes faisaient simplement garder l’entrée principale. Comme tout le monde, à part moi, elles ignoraient l’existence de ce passage secret.

— Alors, c’est ça que vous vouliez me montrer ?

— Non, c’est de loin la particularité la moins remarquable de cet endroit hors du commun.

— De quoi s’agit-il exactement ? demanda Rikka, de nouveau méfiante.

Zedd se pencha vers la Mord-Sith et souffla :

— Au-delà s’étend l’éternelle nuit : le portail qui ouvre sur la mort.

Chapitre 35

Le hurlement lointain d'un loup tira Richard d'un profond sommeil. Le cri se répercuta dans toute la montagne, mais ne reçut pas de réponse.

Richard se tourna sur le côté et tendit l'oreille. À la lumière irréelle d'une aube à peine naissante, il guetta une réaction à l'appel… qui ne vint jamais.

Malgré ses efforts, le Sourcier ne parvenait pas à garder les yeux ouverts plus de quelques secondes. Quant à relever la tête, cela lui semblait un effort inouï.

Dans la pénombre, les branches des arbres s'agitaient au vent comme les bras rachitiques de quelque géant.

Dès qu'il fut totalement réveillé, Richard sentit que la colère lui tordait les entrailles.

Son épée reposait contre sa poitrine. La main gauche refermée sur le fourreau, le Sourcier, de la droite, serrait si fort la poignée de l'arme que ses jointures en blanchissaient.

L'arme était à moitié dégainée. Comme si elle aussi était furieuse.

Dans un silence total, l'aube se leva sur le flanc de montagne boisé.

Richard remit la lame dans son fourreau, le posa à côté de lui et s'assit lentement.

Pliant les jambes, il appuya les coudes sur ses genoux puis se passa les doigts dans les cheveux. Son cœur battait toujours la chamade à cause de la fureur de l'épée.

L'arme avait envahi sa conscience sans qu'il l'ait décidé, mais ça ne l'alarmait pas. À vrai dire, ça ne l'étonnait pas non plus. Ce n'était pas la première fois qu'il se réveillait ainsi, depuis la disparition de Kahlan. En émergeant du sommeil, il se croyait revenu à l'instant où il avait constaté l'absence de sa femme, et une fureur incontrôlable lui nouait les entrailles.

Le souvenir de cet atroce matin ne le quittait presque jamais. En se réveillant, il basculait d'un cauchemar dans un autre, car sa vie, désormais, n'était plus qu'un mauvais rêve…

Cependant, il y avait autre chose… Ce souvenir le hantait pour une autre raison, mais il ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Même si être réveillé par les hurlements d'un loup n'était pas fréquent, ça ne semblait pas suffisant pour expliquer une telle obsession.

Richard regarda autour de lui dans la pénombre, mais il n'aperçut pas Cara. À travers l'épais feuillage des arbres, il distinguait les

premiers rougeoiements du ciel, à l'est. Vues d'ici, les taches colorées ressemblaient à du sang – comme si l'horizon, derrière la ligne paisible des arbres, avait été barré par une longue blessure.

Richard était épuisé par le long voyage qui l'avait ramené dans le Nouveau Monde. Partis des profondeurs de l'Ancien, Cara et lui avaient marché à un rythme infernal. Depuis qu'ils étaient dans les Contrées du Milieu, les patrouilles et les divers camps des forces d'occupation ralentissaient considérablement leur progression.

Il ne s'agissait pas des forces principales de l'Ordre, loin de là, mais c'était déjà assez pour avoir de gros problèmes. En une occasion, Richard et Cara étaient parvenus à franchir un poste de contrôle en se faisant passer pour un sculpteur et son épouse. Impressionnés par la glorieuse mission que l'artiste était censé remplir pour Jagang – une pure invention de Richard –, les soldats leur avaient permis de continuer leur chemin.

Dans tous les autres cas, le Sourcier et la Mord-Sith avaient dû se battre. Et beaucoup de sang avait coulé ces jours-là…

Richard aurait eu besoin de repos – ils avaient en particulier très peu dormi depuis leur départ – mais il n'était pas question de gaspiller du temps avant d'avoir retrouvé Kahlan. Conscient de l'urgence, le Sourcier refusait cependant d'envisager qu'il fût déjà trop tard.

Un des chevaux était mort de fatigue récemment. Un autre s'était mis à boiter, et ils avaient dû l'abandonner.

Richard s'occuperait plus tard de remplacer les montures perdues. Pour l'instant, il avait des soucis plus urgents. Car ils approchaient de l'Allonge d'Agaden, le fief de Shota. Depuis deux jours, ils s'enfonçaient dans les montagnes qui entouraient l'Allonge.

Tout en s'étirant, Richard réfléchit une nouvelle fois à la stratégie qu'il devrait utiliser pour convaincre la voyante de l'aider. Elle l'avait déjà fait par le passé, mais ça ne voulait rien dire. Shota était une personne… difficile… pour ne rien dire de plus désobligeant. Certaines personnes, terrifiées par la voyante, n'osaient même pas prononcer son nom à voix haute.

Un jour, Zedd avait confié à Richard que Shota ne répondait jamais à une question qu'on lui posait sans ajouter la réponse à une question… qu'on n'avait aucune envie de lui poser. Étant curieux de tout, le Sourcier ne voyait pas très bien quel sujet aurait été tabou pour lui. Cela dit, il comprenait l'idée générale…

Pour l'heure, la voyante aurait intérêt à lui dire tout ce qu'elle savait sur la disparition de Kahlan. Sinon, les choses risquaient de tourner très mal.

Alors que la colère remontait en lui, Richard s'avisa qu'il sentait le contact contre son visage d'une brume fraîche. Au même moment, il remarqua que quelque chose bougeait dans les arbres.

Il plissa les yeux pour mieux voir. Les feuilles ne pouvaient pas être agitées par la brise, car il n'y avait pas un souffle de vent.

« Dans la pénombre, les branches des arbres s'agitaient au vent comme les bras rachitiques de quelque géant. »

Il n'y avait pas de vent non plus quelques minutes plus tôt…

Un signal d'alarme retentit dans la tête de Richard. Il se redressa prudemment.

Quelque chose se déplaçait entre les arbres.

Les branches et les buissons ne bougeaient pourtant pas comme si un être humain ou un animal en était responsable. L'ondulation était localisée en hauteur – environ la taille d'un homme. Mais il n'y avait pas assez de lumière pour voir ce qui se passait vraiment. Dans ces conditions, Richard ne pouvait pas être sûr que son imagination ne lui jouait pas un tour. Être si près de Shota avait de quoi le mettre très mal à l'aise. Si la voyante l'avait parfois aidé, elle s'était aussi très souvent dressée sur son chemin…

Mais s'il n'y avait rien de tapi au milieu des arbres, pourquoi Richard avait-il la chair de poule ? Et pourquoi entendait-il un sifflement étouffé ?

Sans quitter les arbres du regard, il tendit le bras, appuya les doigts contre le tronc d'un épicéa pour garder son équilibre et ramassa son épée du bout de sa main libre. Tandis qu'il passait le baudrier autour de sa tête, il continua à sonder la pénombre. Il y avait bien quelque chose, il en aurait mis sa tête à couper, mais ça ne pouvait pas être une créature énorme, pour déranger si peu de feuilles…

Cela dit, cette… chose… se déplaçait bizarrement. Elle ne procédait pas par bonds successifs, comme un oiseau ou un écureuil qui saute de branche en branche. Et si elle semblait glisser, ce n'était pas à la manière d'un serpent, qui avance, s'arrête, repart et s'arrête de nouveau…

Non, cette créature se déplaçait avec fluidité et lenteur, mais sans jamais s'immobiliser.

Dans le corral que le Sourcier avait improvisé avec des branches mortes, les chevaux renâclèrent. Au milieu des arbres, des oiseaux désertèrent leur nid et s'éloignèrent à tire-d'aile.

Richard s'aperçut soudain que les cigales ne chantaient plus.

Puis il détecta une senteur très légère qui ne semblait pas appartenir à la nature. Humant l'air, il tenta de l'identifier et pencha pour une odeur de brûlé. Mais pas celle d'un incendie, qui aurait couvert toutes les autres. Plutôt celle d'un feu de camp – mais Cara et lui n'en avaient pas allumé, ce soir.

La Mord-Sith avait emporté une lanterne, mais cette odeur n'en provenait pas, Richard en était certain.

Il regarda de nouveau autour de lui, à la recherche de sa compagne. Étant de garde, elle devait patrouiller dans les environs. Mais Richard ne parvenait pas à la repérer, et c'était inquiétant. Après l'attaque surprise, le matin où Kahlan avait disparu, la Mord-Sith ne s'était sûrement pas éloignée. Obsédée par la sécurité de son seigneur, elle savait qu'il n'y aurait pas Nicci pour le sauver s'il était touché par un carreau.

Non, Cara ne pouvait pas être loin !

Richard eut envie de l'appeler, mais il se retint. Avant de donner l'alerte, il devait découvrir ce qui se passait. Sinon, il avertirait simplement ses adversaires qu'il était sur ses gardes. Et quand un ennemi croyait avoir l'avantage de la surprise, le détromper était toujours une mauvaise idée.

Plus il regardait et plus le Sourcier trouvait un air bizarre à la forêt. Il n'aurait su dire ce qui clochait, sinon que les branches des arbres ne semblaient pas… eh bien… normales.

Était-ce l'odeur de brûlé qui stimulait l'imagination de Richard ? Ou avait-il raison de trouver étrange la façon dont les arbres se découpaient dans le clair-obscur de l'aube ?

Il se souvenait parfaitement de sa première incursion dans l'Allonge d'Agaden. Au pied de la montagne, il avait été attaqué par une mystérieuse créature. Pendant qu'il la combattait, Shota avait capturé Kahlan et l'avait conduite de force dans son fief.

Ce jour-là, l'attaquant s'était présenté sous les traits d'un inconnu inhabituellement obligeant. En luttant avec l'énergie du désespoir, Richard l'avait finalement forcé à fuir.

Aujourd'hui, aucun inconnu jovial n'avait tenté d'aborder le Sourcier. Bien entendu, ça ne voulait pas dire que la créature ne rôdait pas autour de lui, trop échaudée par sa mésaventure pour tenter une nouvelle approche.

Sans son épée, Richard n'aurait pas vaincu, ce fameux jour.

Très lentement, il dégaina sa lame. Afin qu'elle ne produise pas sa note métallique habituelle, il referma les doigts sur le haut du fourreau et appuya pour élargir l'ouverture. Même ainsi, l'acier émit un léger sifflement.

La colère de l'arme se déversant en lui, Richard avança très lentement vers l'endroit où il avait cru voir bouger quelque chose. Dès qu'il détournait un instant les yeux, il lui semblait capter un mouvement à la périphérie de sa vision. En revanche, lorsqu'il regardait droit devant lui, rien ne se passait. Une illusion d'optique ou la preuve qu'une entité inconnue jouait bel et bien au chat et à la souris avec lui ?

Il savait parfaitement que la vision périphérique, dans la

pénombre, était bien meilleure que la vision centrale. Son métier de guide l'ayant amené à passer beaucoup de nuits dans la nature, il avait souvent recouru à la technique consistant à ne pas regarder directement les choses qui l'intéressaient. La nuit, savoir tirer parti de sa vision périphérique était un grand atout. Il en allait de même lorsqu'on affrontait plusieurs adversaires à l'épée. Une découverte plus récente de Richard, depuis qu'on l'avait bombardé Sourcier de Vérité…

Il avait à peine fait trois pas quand sa jambe de pantalon frôla quelque chose qui n'aurait pas dû être là. Un contact léger que quelqu'un d'autre n'aurait peut-être pas senti, mais qui l'incita à s'immobiliser.

De nouveau, l'odeur monta à ses narines. On aurait dit du tissu brûlé…

Soudain, il sentit une chaleur intense le long de son tibia. D'instinct, il recula de deux enjambées.

Même sous la torture, il aurait été incapable de dire ce qu'il venait de toucher. Ce n'était rien de naturel, ça, il pouvait l'affirmer. Il aurait pu s'agir d'un fil tendu entre deux buissons afin de prévenir ses adversaires qu'il se déplaçait, mais ça ne collait pas avec la sensation de chaleur.

De plus, tandis qu'il reculait, la… substance… avait adhéré au tissu, comme si elle était collante. Et une fois qu'il s'était dégagé, le mouvement furtif avait cessé dans les arbres – à croire qu'un signal avait bien été envoyé à un ennemi invisible.

Le silence de mort qui régnait maintenant tout autour de Richard était presque douloureux.

Il bruinait toujours, la preuve que le sifflement qu'il entendait un peu plus tôt n'avait rien à voir avec la pluie.

Le Sourcier se ramassa sur lui-même, tous les sens aux aguets.

Le mouvement reprit et le bruit aussi.

Quand Richard recula de nouveau, quelque chose se colla à son autre jambe de pantalon.

La sensation de chaleur recommença.

Alors qu'il se tournait pour voir ce qui se passait, quelque chose frôla le bras du Sourcier, juste au-dessus du coude. Comme il était torse nu, la brûlure fut plus forte. Là encore, la matière inerte ou vivante qui venait de le toucher était très chaude.

Richard dégagea son bras et fit deux pas de côté. Du dos de la main qui tenait son épée, il massa la brûlure, sur son bras gauche.

Du sang chaud coula le long de sa main.

La rage de l'épée se mêlant à la sienne, Richard était à un souffle de jeter la prudence aux orties.

Il tourna sur lui-même, toujours pour repérer ce qui n'aurait pas dû

être là. La lumière rouge qui sourdait à l'horizon oriental se refléta sur la lame de l'Épée de Vérité, donnant l'impression qu'elle était dégoulinante de sang avant même d'avoir combattu.

Quelque chose approchait de Richard. En se déplaçant, cette créature faisait osciller les feuilles et les buissons.

Le sifflement venait des végétaux. C'était le léger crépitement qu'ils émettaient en s'embrasant – comme le tissu de son pantalon.

Désormais, il savait pourquoi l'air charriait une odeur de brûlé. Mais qu'est-ce qui mettait ainsi le feu à la végétation ? S'il n'avait pas été brûlé lui-même, Richard aurait juré qu'un tel phénomène ne pouvait pas se produire dans la nature. Mais il n'avait pas imaginé le sang qui coulait le long de son bras.

Un terrible danger le menaçait, et il avait peu de temps pour réagir.

Chapitre 36

D'un geste vif, mais dans un parfait silence, Richard leva son épée afin de dévier toute attaque éventuelle. S'il ignorait la nature du danger, il entendait être prêt. Comme avant chaque combat, quand il en avait le temps, il plaqua sur son front la lame froide de son arme.

Puis il prononça les paroles rituelles :

— Ma lame, ne me trahis pas aujourd'hui…

Quelques grosses gouttes de pluie s'écrasèrent soudain sur la poitrine nue du Sourcier. La bruine menaçait de se transformer en averse et elle martelait déjà bruyamment la frondaison.

Richard cligna des yeux pour éclaircir sa vision.

Tandis que son ennemi invisible approchait toujours, il entendit des bruits de pas et reconnut immédiatement la démarche souple et fluide de Cara. Alors qu'elle patrouillait autour du camp, elle avait dû entendre le sifflement et elle accourait pour voir ce qui se passait. La connaissant, Richard ne s'étonnait pas qu'elle ait prêté attention à de si minuscules indices.

Mais sous le fracas de la pluie, de plus en plus forte, le Sourcier entendait toujours bruisser les feuilles et les broussailles. De temps en temps, un infime craquement signalait qu'une brindille venait de se briser sous les pas de l'être, du monstre ou de l'entité qui s'apprêtait à l'attaquer.

Quelque chose de gluant entra en contact avec son bras gauche. Il recula d'un pas, s'éloignant de la matière chaude et visqueuse.

La nouvelle brûlure fit un mal de chien au Sourcier. À présent, son bras saignait en deux endroits.

Sentant quelque chose se coller à l'ourlet de son pantalon, Richard se dégagea vivement.

Cara déboula des arbres quelques secondes plus tard. La Mord-Sith n'avait jamais fait dans la subtilité, et elle ne changerait plus. Le cache relevé de sa lanterne laissant filtrer pas mal de lumière, Richard put enfin voir ce qu'il y avait autour de lui.

On eût dit une toile d'araignée géante ! Les fils s'accrochaient aux branches et aux buissons, formant un cercle dont il était le centre. Très épaisses, ces cordes organiques avaient un aspect caoutchouteux. Richard n'avait pas la moindre idée ce qu'elles étaient – et il n'imaginait même pas comment elles étaient arrivées là.

— Seigneur Rahl, tout va bien ?

— Oui. Reste où tu es, Cara !

— Que se passe-t-il ?

— Je n'en suis pas encore sûr…

Le sifflement se fit plus fort. Partout, les fils de la toile géante se tendaient au maximum. L'un d'eux vint se plaquer dans le dos de Richard. Se retournant, il le trancha net avec sa lame.

Comme en réponse à cette agression, les autres fils se tendirent davantage, refermant le piège sur leur proie.

Pour y voir mieux, Cara retira complètement le cache de sa lanterne. Grâce à cet apport de lumière, Richard vit que les tentacules visqueux l'auraient bientôt enveloppé d'une sorte de cocon. Certains s'entrelaçaient déjà au-dessus de sa tête. À chaque seconde, sa liberté de mouvement se réduisait un peu plus.

Alors, il comprit ce qu'était le sifflement régulier. Il accompagnait les mouvements tout aussi réguliers du monstre qui avait tissé autour de lui un piège mortel – le même principe qu'une araignée capturant une mouche. Mais ces « fils » étaient épais comme ses poignets et très résistants, même si l'acier de l'Épée de Vérité avait pu en venir à bout. Pour ne rien arranger, ils étaient collants et leur simple contact détruisait la peau.

Cara tentait visiblement de rejoindre son seigneur, mais elle ne semblait pas savoir comment s'y prendre.

— Reste où tu es ! répéta Richard. Si tu touches ces fils, ta peau brûlera !

— Comment ça, « brûlera » ?

— C'est comme si on versait de l'acide dessus, je crois… En plus, ces horreurs sont collantes. Si tu ne t'en tiens pas loin, elles te piégeront.

— Comment allez-vous sortir de là, seigneur ?

— Je vais me tailler un chemin à la force du poignet – ou plutôt, de la lame. Ne bouge plus et attends que je t'aie rejointe.

Certain que le piège ne tarderait plus à l'étouffer, Richard passa à l'offensive. Fendant l'air à une incroyable vitesse, la lame de l'Épée de Vérité trancha tentacule après tentacule. Lorsque l'acier coupait les fils en deux, chaque moitié partait en arrière comme un ressort brisé. Un indice sur la tension qu'ils étaient capables de supporter et sur la pression finale qu'ils devaient imposer à une proie.

Quant à la créature qui tissait le cocon, elle restait bien entendu invisible.

Alors que la pluie tombait de plus en plus fort, Cara se mit à tourner autour du piège, comme si elle cherchait un moyen de passer.

— Je crois que…, commença-t-elle.

— Non ! cria Richard. Je t'ai déjà dit de ne pas avancer !

Il abattait toujours sa lame, cherchant à briser l'étreinte et à affaiblir de façon décisive le cocon. Mais le résultat n'avait rien de convaincant.

Très vite, il dut frapper à un rythme moins soutenu, prenant le risque uniquement lorsque ça s'imposait. Les fils collants commençaient à s'enrouler autour de la lame et ils menaçaient de la lui arracher des mains.

— Il faut que je vous aide à vous libérer ! cria Cara.

— Non, parce que ça servira seulement à t'emprisonner aussi. Et une fois coincée, tu ne me seras plus d'aucune utilité. Attends-moi, comme je te l'ai déjà ordonné.

L'utilisation de ce verbe sembla convaincre provisoirement la Mord-Sith. Furieuse d'être impuissante, elle se mit en position d'attaque, Agiel au poing, attendant qu'une occasion d'agir se présente. Les propos du seigneur Rahl étaient pleins de bon sens, elle devait l'admettre, mais le voir lutter seul contre la mort allait contre tout ce qu'elle croyait, pensait et ressentait.

Cara n'avait jamais vu un combat si peu violent et si lent. Tout se passait à un rythme presque nonchalant. Richard frappait sans hâte, les blessures qu'il infligeait à son adversaire paraissaient ne lui faire aucun mal et le cocon continuait à se resserrer imperturbablement autour de lui.

Bref, une scène presque paisible, comme si Richard avait fait quelques passes d'armes à blanc histoire de se dérouiller les muscles après une bonne nuit de sommeil.

En réalité, l'implacable progression du cocon inquiétait terriblement le Sourcier. Afin de ne pas se laisser endormir par l'apparente quiétude qui le poussait lentement vers la mort, il se força à frapper de nouveau.

Des fils apparaissaient un peu partout autour de lui, s'accrochant aux arbres et aux buissons les plus solides. Alors que Richard s'acharnait à l'affaiblir, le cocon se renforçait à chaque seconde. Pour dix fils que coupait l'Épée de Vérité, vingt de plus jaillissaient de nulle part.

C'était bien ça, le problème : ce « nulle part ». Le seul espoir, dans une situation pareille, était d'éliminer la cause de l'agression, pas ses effets. Hélas, Richard ne parvenait pas à repérer la créature qui tissait le cocon. En parfaite sécurité, ce monstre continuait inlassablement à ajouter des fils à ceux qui encerclaient déjà sa proie.

La lenteur du processus pouvait donner l'impression que Richard avait tout le temps de trouver une solution. Mais c'était une dangereuse illusion. S'il ne réagissait pas très vite, la fin ne tarderait plus, et les brûlures qu'il avait déjà récoltées ne laissaient pas de doute sur le calvaire qui l'attendait.

Lorsque les fils seraient trop proches, il ne pourrait plus bouger. Englué dans le cocon, il devrait se regarder mourir. Et si l'issue ne faisait pas de doute, son agonie serait longue et douloureuse, c'était évident.

Richard lança soudain une attaque d'une formidable violence. Frappant à coups redoublés, il put croire un moment s'être gagné un peu d'espace vital. Mais sa lame avait de plus en plus de mal à trancher la matière visqueuse et les mailles du « filet » se resserraient de plus en plus.

Bientôt, même l'Épée de Vérité ne pourrait plus rien pour son propriétaire. Peu à peu, les fils s'entrelaçaient, tissant une sorte de paroi que la lame ne pourrait plus traverser. Depuis qu'il la possédait, Richard n'avait jamais affronté un adversaire qui posât de tels problèmes à sa lame. Avec elle, il avait traversé des armures et coupé des barres de fer. Mais une matière à la fois collante et résistante finissait par devenir plus impénétrable que la roche.

Richard se souvint de l'étrange question que lui avait un jour posée Adie. Quel était le plus fort, les dents ou la langue ? Bien entendu, la réponse la plus évidente – les dents – n'était pas la bonne. C'était la langue, justement parce qu'elle était plus molle que les dents et se brisait donc beaucoup plus tard.

À l'époque, la petite énigme d'Adie, une métaphore, en réalité, s'était appliquée à tout autre chose que la situation présente. Ça ne l'empêchait pas de prendre aujourd'hui des résonances sinistres.

Un tentacule visqueux s'accrocha à la jambe du pantalon de Richard. Alors qu'il levait son épée, un autre s'abattit sur son bras droit.

Il cria de douleur et tomba à genoux.

— Seigneur Rahl !

— Ne bouge pas ! Je vais bien. Contente-toi de rester où tu es !

Ramassant une poignée de feuilles souillées de terre, Richard s'en servit comme d'un gant pour détacher le tentacule de son bras.

La douleur était telle qu'il n'avait plus qu'une idée en tête : se débarrasser de cette horreur.

La tension augmentant sans cesse, certaines branches et les buissons les moins solides ne résistèrent pas plus longtemps. Privés de leur point d'ancrage, des fils se détendirent comme une lanière de fouet.

L'odeur de brûlé devenait de plus en plus forte.

Les quelques fils en moins n'affaiblissaient pas la structure qui emprisonnait de plus en plus Richard.

Même s'il frappait encore, il savait que la bataille était perdue. Dès qu'il réussissait à percer une brèche, de nouveaux fils venaient la colmater. À ce rythme-là, en résistant, il réussissait surtout à accélérer

sa fin.

La certitude d'être piégé pour de bon fit craquer la dernière digue qui empêchait le Sourcier de paniquer. La peur décuplant ses forces, il se lança dans ce qui serait son ultime bataille.

Bientôt, la masse noire se collerait à lui, corroderait ses chairs puis l'étoufferait lentement – à condition qu'être écorché vif ne l'ait pas tué avant.

Non, ce n'était pas un destin acceptable ! Fou de rage, Richard frappa encore et encore.

Mais les fils qu'il coupait s'enroulaient tout simplement autour des autres, renforçant un peu plus le cocon. Tout était fini. Richard avait échoué et ses ultimes gesticulations, ô ironie du sort ! facilitaient la tâche de son bourreau.

— Seigneur Rahl, il faut que je vous rejoigne !

Cara avait mesuré la menace, et elle voulait trouver un moyen d'aider son protégé. Mais comme lui, elle n'avait pas idée de ce qu'il fallait faire.

— Cara, écoute-moi bien ! Si tu es engluée dans ce cocon, tu mourras ! N'approche pas, et quoi qu'il arrive, ne touche pas les fils avec ton Agiel. Ne t'inquiète pas, je vais trouver une solution.

— Alors, faites vite, avant qu'il soit trop tard !

Comme s'il flânait histoire de profiter d'un moment agréable…

— Laisse-moi une minute de réflexion…

Le souffle court, Richard s'adossa au tronc d'un grand épicéa, près de l'endroit où il avait dormi. Que faire pour s'enfuir ? Il ne restait plus beaucoup d'espace libre autour de l'arbre, et il ne faudrait pas longtemps pour qu'il n'y en ait plus du tout.

Du sang coulait maintenant de ses deux bras. Ses blessures lui faisaient atrocement mal et l'empêchaient de penser. Il devait trouver un moyen de traverser le cocon avant d'être étouffé. Pour survivre, il lui fallait échapper à ce piège.

Soudain, la solution explosa dans son esprit.

Tire parti de ce que l'épée fait le mieux !

Sans perdre une seconde, Richard passa à l'exécution de son plan. S'éloignant de l'arbre autant qu'il le pouvait, il se campa face au tronc, arma son bras et abattit sa lame de toutes ses forces. Conscient que sa vie en dépendait, il mobilisa toute sa puissance et toute sa détermination.

L'épée fendit l'air en sifflant.

Elle percuta le tronc avec un bruit qui évoquait un roulement de tonnerre – et lui infligea presque autant de dommages que l'aurait fait la foudre. L'écorce éclata et des échardes de bois volèrent un peu partout, percutant la toile d'araignée géante.

Avec un craquement sinistre, le grand épicéa oscilla sur ses racines. Puis il commença de basculer en arrière. Arracher ainsi un arbre de terre était un exploit inconcevable, surtout avec un seul coup d'épée, mais Richard savait que sa vie ne tenait plus qu'à un fil – s'il osait dire – et la rage de s'en sortir s'était combinée à la magie de l'Épée de Vérité afin de décupler ses forces.

L'épicéa tomba à une vitesse incroyable. Ses branches arrachant au passage une partie du feuillage des arbres qui l'entouraient, il s'écrasa sur la toile géante qui continuait à emprisonner le Sourcier.

Comme le couperet d'une guillotine, le tronc ouvrit une large brèche dans le cocon. Sectionnés net, des dizaines de fils noirs se détendirent avec un claquement sec.

Avant qu'ils aient le temps de reprendre leur position – ou que le cocon se guérisse lui-même spontanément, pourquoi pas ? – Richard sauta sur le tronc tandis qu'il rebondissait après un premier impact sur le sol. Les bras tendus, accroupi pour ne pas perdre l'équilibre à cause de la pluie qui rendait l'écorce glissante, le Sourcier avança aussi vite que possible vers la liberté. Sous une averse de branches, d'éclats d'écorce, de feuilles et d'épines, il se servit du tronc comme d'un pont-levis.

Lorsqu'il jaillit hors du cocon, les premiers fils se ressoudaient déjà.

Cara avait compris la manœuvre de son seigneur. Afin de l'aider à ne pas tomber, elle le prit par le bras et le stabilisa tandis qu'il continuait à courir sur la cime de plus en plus étroite de l'arbre abattu.

— Qu'est-ce que c'était, seigneur Rahl ? demanda-t-elle quand Richard eut sauté à terre.

— Je n'en sais rien…

— Regardez votre épée !

Le Sourcier baissa les yeux. La matière gluante qui collait à la lame fondait à toute vitesse sous la pluie.

Les fils noirs arrimés un peu partout aux alentours se décomposaient également. De moins en moins solide, le cocon finit par basculer sur le côté. Quelques secondes plus tard, gisant dans la boue comme le cadavre d'un grand animal, lui aussi fondit comme de la neige au printemps.

L'aube étant enfin levée, Richard put mesurer toute l'étendue du piège qui avait failli le tuer. La zone concernée était immense. En tombant, l'épicéa avait compromis l'intégrité du cocon et ouvert dans sa « chair » une blessure trop large pour pouvoir être recousue.

L'averse glaciale arrachait les derniers tentacules des arbres et des buissons. La bouillie qui finissait de se désintégrer sur le sol évoquait irrésistiblement les viscères noirs d'un grand monstre éventré.

Richard essuya son arme dans l'herbe et sur les buissons.

Ce qui demeurait du cocon se désintégrait à une incroyable vitesse. Il ne restait plus qu'un brouillard noir que le vent, désormais levé, faisait dériver dans toutes les directions.

On eût dit qu'un spectre se dématérialisait sous la pluie. En un clin d'œil, il n'y eut plus rien du tout.

Un frisson courut le long de la colonne vertébrale de Richard.

— Vous avez vu ça ? demanda Cara.

— C'est exactement ce qui s'est passé en Altur'Rang, après l'attaque de l'auberge. La brume noire s'est dissipée en un clin d'œil.

— Dans ce cas, il doit s'agir de la même bête.

— C'est également mon avis, dit Richard en sondant la forêt encore obscure, autour de lui.

Cara aussi restait sur ses gardes.

— Un coup de chance qu'il ait plu.

— Je doute que l'averse ait joué un rôle là-dedans…

— Alors, comment expliquez-vous le phénomène, seigneur Rahl ?

— Je n'en suis pas certain, mais je crois que mon évasion a convaincu la bête de ne pas insister.

— Un monstre doté de tels pouvoirs se laisserait si facilement décourager ? Seigneur, c'est un peu étrange…

— D'accord, mais je n'ai pas de meilleure explication… Viens, à présent ! Rassemblons nos affaires et fichons le camp d'ici.

— Allez chercher les chevaux. Je me charge de nos bagages. Il sera toujours temps de sécher nos affaires plus tard.

— Non, je veux partir tout de suite ! (Richard sortit de son sac une chemise et un manteau.) Nous allons laisser les chevaux. Ils ont à boire et à manger et ils ne pourront pas sortir de mon enclos. Ils seront bien ici et nous les retrouverons en repartant.

— Mais à cheval, nous filerions plus vite !

Sans cesser de surveiller les environs, Richard enfila sa chemise.

— Le col est trop étroit pour nos montures. De plus, elles ne pourraient pas négocier la descente qui conduit au château de la voyante. Laissons-les se reposer jusqu'à ce que nous en ayons appris plus long sur Kahlan. Avec un peu de chance, Shota me dira aussi comment éliminer la bête qui me colle aux basques.

— Un plan raisonnable, admit Cara, mais je continue de penser que nous devrions nous éloigner d'ici le plus rapidement possible.

Richard s'agenouilla et entreprit d'enrouler son sac de couchage.

— Je partage ton sentiment, mais le col n'est pas bien loin d'ici… Profitons-en pour laisser souffler les chevaux. Sinon, ils n'iront pas jusqu'au bout du voyage.

Cara sortit également un manteau de son sac.

— Il faut récupérer certaines choses dans nos sacoches de selle…

— Non, porter trop de poids nous ralentirait.

— Et si on nous vole nos vivres ?

— Ne t'inquiète pas, aucun bandit ne s'aventure si près du fief de Shota.

— Et pourquoi donc ?

— Shota et son compagnon patrouillent souvent dans la forêt. Et la voyante n'aime guère les étrangers.

— Je vois…

— En route ! lança Richard en soulevant son sac.

Cara hissa le sien sur son épaule et emboîta le pas au Sourcier.

— Vous est-il venu à l'esprit que la voyante est peut-être plus dangereuse que la bête ?

Richard jeta un coup d'œil derrière lui et lâcha :

— Tu as juré de me saper le moral, ce matin, dirait-on !

Chapitre 37

Au sortir de la forêt, lorsque les deux voyageurs s'engagèrent dans une zone beaucoup moins boisée, la pluie se transforma en neige. L'altitude n'étant pas vraiment l'alliée des végétaux, les arbres poussaient de travers et portaient des branches tordues comme les membres squelettiques de très vieilles personnes. En traversant ce paysage désolé, on avait le sentiment de passer à côté de damnés dont les silhouettes torturées puis pétrifiées jusqu'à la fin des temps trahissaient encore les indicibles tourments.

À d'autres endroits, on se serait cru dans un cimetière où les morts, après avoir réussi à fuir leur tombe, auraient été transformés en statues, leurs pieds à jamais prisonniers d'une immonde tourbe.

Alors que beaucoup de gens ne se seraient pas aventurés dans ces bois sans une panoplie d'amulettes et de gris-gris, Richard ne cédait pas aux détestables fantaisies de la superstition. Pour dire la vérité, il considérait les croyances de ce genre comme le refuge ultime des ignorants décidés à le rester jusqu'à la fin de leurs jours.

Toutes les superstitions tendaient le même piège à l'esprit humain. Si on ne résistait pas, on finissait par se voir comme un jouet du destin. Très vite, on renonçait à tenter d'influer sur le cours des choses, comme s'il était parfaitement impossible d'agir sur le monde réel. La logique était alors remplacée par la conviction qu'il existait des forces mystérieuses auxquelles il valait mieux ne pas s'opposer. Enclins à se jeter à genoux pour implorer la clémence d'entités supérieures plus improbables les unes que les autres, les mystiques passaient leur vie à pleurnicher et à se barder de fétiches ridicules dès qu'ils croyaient frayer avec le surnaturel.

Même s'il avait toujours trouvé impressionnant de traverser un bois ou une forêt pareillement dévastés, Richard savait de quoi il s'agissait et pourquoi les végétaux avaient poussé ainsi. Bien entendu, ça ne l'empêchait pas d'éprouver une certaine angoisse, mais comme l'expérience le lui avait appris, il existait deux façons de gérer cette émotion primale.

Les mystiques se lestaient d'amulettes et de talismans pour tenir éloignés les démons ou les monstres qui peuplaient les endroits « hantés ». Ainsi, ils espéraient convaincre le destin de les épargner. Même si les gens affirmaient volontiers que les « forces énigmatiques » étaient au-delà de la compréhension des mortels, ils avaient tendance

à croire – sans l'ombre d'une preuve – que des objets dérisoires, voire ridicules, suffisaient à les mettre à l'abri du courroux et de la sauvagerie de ces mêmes « forces ».

À les en croire, il suffisait d'avoir la foi pour que ça marche. Comme si la ferveur mystique, tel un plâtre miraculeux, avait pu boucher instantanément tous les « trous philosophiques » du monde réel. Et par la même occasion, toutes les fissures qui lézardaient l'édifice branlant de leurs convictions…

Fervent apôtre du libre arbitre, Richard avait opté pour la seconde manière de contrôler les peurs irrationnelles. La clé était de rester en permanence vigilant et d'être prêt à assumer seul la responsabilité de sa propre survie et de son existence.

Le refus de croire au destin était la principale raison qui tenait Richard éloigné des prophéties. Si tout était écrit, l'avenir n'étant plus à vivre mais à interpréter, à quoi bon perdre son temps à lutter ? Se laisser emporter par le courant semblait tellement plus facile que de guerroyer chaque jour contre des adversaires de plus en plus puissants…

Pendant toute la traversée du bois dévasté, Richard garda l'œil ouvert, mais il n'aperçut pas de spectres vengeurs ni de monstres de légende. Seuls les flocons de neige poussés par le vent erraient comme des âmes en peine dans la forêt…

Après une marche forcée sous la chaleur humide de l'été, passer à des rigueurs hivernales, surtout après avoir été trempé jusqu'aux os, n'avait rien d'une expérience agréable.

Vidé de ses forces par l'altitude, Richard n'envisageait pourtant pas de marquer une pause. Quand on portait des vêtements trempés, marcher à un bon pas était le meilleur moyen de résister au froid. En revanche, céder au chant des sirènes de l'épuisement et s'étendre un moment pour dormir revenait à signer son arrêt de mort.

Crever de froid était probablement moins douloureux qu'agoniser avec un carreau dans la poitrine. Cela dit, on n'en était pas moins mort…

De plus, Cara et Richard avaient hâte de s'éloigner de l'endroit où un piège mortel avait failli se refermer sur eux – ou, du moins, sur le Sourcier.

Les brûlures, sur ses bras, s'étaient transformées en énormes cloques. À l'idée de ce qui avait failli lui arriver, il frémit de la tête aux pieds.

Dans le même ordre d'idées, aller voir Shota dans son fief ne l'enthousiasmait pas. Lors de son dernier passage, la voyante avait promis de le tuer s'il osait revenir. Elle ne plaisantait pas, c'était certain, et elle avait les moyens de mettre sa menace à exécution. Mais il fallait courir le risque, car Shota était sa meilleure chance de

retrouver un jour Kahlan.

Il avait tellement envie d'entendre quelqu'un lui dire des choses utiles. Après avoir passé en revue tous les gens qu'il connaissait, Shota s'était imposée comme la meilleure candidate.

Nicci n'avait rien pu faire pour lui – en fait, elle n'avait même pas compris son problème.

Zedd aurait été en mesure de l'aider, ça ne faisait pas de doute. Et deux ou trois autres personnes aussi…

Pourtant, tout bien considéré, Shota était la mieux placée pour le lancer sur la bonne piste. Du coup, le choix n'avait pas été difficile.

Dès qu'il levait les yeux, Richard apercevait le sommet enneigé de la montagne à travers le rideau fluctuant de neige. Très bientôt, un peu devant eux, la piste qui traversait le col longerait un moment la lisière des neiges éternelles.

Ici, les nuages s'accrochaient aux rochers qui, de loin, ressemblaient aux crocs acérés d'une légion de monstres. Avec la brume omniprésente, la visibilité était des plus réduites. Mais il n'y avait pas lieu de s'en plaindre, car le chemin, par endroits, longeait un abîme vertigineux qui aurait donné le tournis à n'importe qui.

Les bourrasques lui projetant des flocons au visage, Richard releva le col de son manteau et en resserra les pans pour se protéger du froid. Maintenant qu'ils progressaient en terrain découvert, le Sourcier et la Mord-Sith ne devaient plus négocier simplement l'inclinaison de la pente. Un vent contraire s'était mis de la partie, ajoutant une difficulté à ce parcours du combattant.

Avec les hurlements de ce vent, qui jaillissait du col par bourrasques agressives, parler n'était pas facile. Fatigués à l'extrême, les deux voyageurs n'avaient aucune envie de tenir une conversation. Richard devait lutter pour respirer, tout simplement, et à voir l'expression de Cara, l'altitude la rendait tout aussi malade que lui.

De toute façon, Richard était ravi de ne rien dire. Après des jours passés à tout expliquer et réexpliquer, il n'était arrivé à rien avec Cara. La Mord-Sith, quant à elle, paraissait exaspérée par les questions qu'il lui posait.

Un conflit sans solution… Cara pensait que les questions de Richard étaient idiotes. Inversement, il jugeait qu'elle lui répondait des absurdités.

Au début, les souvenirs incohérents et pleins de trous de la Mord-Sith avaient désorienté le Sourcier. Après plusieurs jours de ce régime, il redoutait de perdre patience. En plusieurs occasions, il avait failli exploser. Par bonheur, il s'était souvenu que Cara ne faisait pas ça pour l'embêter. Si elle avait pu *honnêtement* lui dire ce qu'il avait envie d'entendre, elle n'aurait pas hésité une seconde.

Si elle avait menti pour lui faire plaisir, le remède aurait été pire

que le mal. Parce que Richard, pour trouver Kahlan, avait besoin de la vérité.

C'était exactement pour ça qu'il allait voir Shota.

Ces derniers temps, il avait recensé les nombreuses occasions où Cara, Kahlan et lui étaient ensemble. La Mord-Sith se souvenait de ces périodes et des événements qui les avaient marquées. Mais elle distordait tout ce qui avait de près ou de loin un rapport avec Kahlan.

Dans certains cas, par exemple tout ce qui était lié au séjour de Richard dans le Temple des Vents, la Mord-Sith avait oublié les moments où Kahlan se trouvait au centre des événements.

Dans d'autres occurrences, ses souvenirs divergeaient radicalement de ce qui s'était réellement produit.

Ou de ce que Richard tenait pour tel ? De temps en temps, l'angoisse lui serrait le cœur : et s'il se trompait ? S'il avait un problème, et pas les autres ?

Cara croyait dur comme fer que c'était lui qui se souvenait d'événements imaginaires. Même si elle ne se permettait pas de douter de sa santé mentale – ouvertement, en tout cas –, chaque nouvel élément qu'il ajoutait à son dossier, croyant bien faire, la convainquait un peu plus que ses fantasmes au sujet d'une épouse le poussaient à s'éloigner de plus en plus de la réalité.

Visiblement, ce qu'elle prenait pour une dérive inquiétait beaucoup la Mord-Sith.

Encouragé par sa mémoire, parfaitement claire et précise, contrairement à celle des autres, Richard ne doutait jamais bien longtemps de l'existence de Kahlan. Après tout, c'était sa vie, et nul ne pouvait la connaître mieux que lui.

Sur certains points, les souvenirs de Cara étaient d'une limpide clarté, il fallait l'admettre. Sur d'autres, ils n'avaient ni queue ni tête, car il leur manquait des éléments-clés. Lorsque Richard insistait sur ces lacunes et ces contradictions, la Mord-Sith, comme Nicci, se disait qu'il était beaucoup plus atteint qu'elle le pensait. Même si cette idée lui faisait de la peine, Richard était bien obligé d'insister…

Cara était la seule Mord-Sith présente lors du mariage de son seigneur avec la Mère Inquisitrice. Cet événement aurait dû se graver dans sa mémoire pour toute une série de raisons. Pourtant, Cara se souvenait simplement d'une visite au Peuple d'Adobe.

Pour la coincer, Richard avait posé la question évidente : « Qu'étions-nous allés faire là-bas ? »

La Mord-Sith ne s'était pas démontée. Elle ignorait les motifs de ce voyage, mais son seigneur n'avait pas de comptes à lui rendre et il avait sûrement d'excellentes raisons de l'avoir fait. Le devoir de Cara était d'accompagner et de protéger le seigneur Rahl. En revanche, elle n'était pas autorisée à lui chercher des poux dans les cheveux…

En parlant de cheveux, Richard aurait bien arraché ceux de l'agaçante blonde, ce jour-là.

Bien entendu, Cara avait oublié que Kahlan, Richard et elle avaient voyagé dans la Sliph pour gagner du temps. À l'époque, elle avait eu peur d'entrer dans le puits de l'étrange créature et de respirer ce qui semblait être du vif-argent. Aujourd'hui, elle avait oublié que Kahlan l'avait aidée à surmonter son appréhension.

La Mord-Sith se rappelait la présence de Zedd chez les Hommes d'Adobe. Elle n'avait pas occulté le bref passage de Shota. Mais dans sa version des faits, la voyante n'était pas venue féliciter les deux jeunes gens et offrir un collier à la mariée. Plus prosaïquement, elle avait remercié Richard d'avoir enrayé la peste en osant s'aventurer dans le Temple des Vents.

Refusant de baisser les bras, le Sourcier avait évoqué le sorcier Marlin, un tueur que lui avait envoyé Jagang.

Kahlan et Cara avaient été étroitement associées dans cette affaire. Mais la Mord-Sith avait occulté tout ce qui concernait la Mère Inquisitrice.

Richard avait alors adopté un autre angle d'approche. Sans l'aide de Kahlan, avait-il demandé, comment aurait-il pu guérir de la peste ? Pour commencer, il n'aurait probablement jamais réussi à entrer dans le Temple des Vents…

La réponse de Cara lui avait coupé le souffle.

— Seigneur Rahl, vous êtes un sorcier, donc ces choses-là vous regardent. Désolée, mais je ne peux pas vous expliquer pourquoi vous faites régulièrement des miracles avec votre don. J'ignore tout de la magie, mais je suis capable de voir quand elle fonctionne. Vous avez remis les choses dans l'ordre, ça, c'est une certitude. Comment ? Je n'en sais rien !

» Quand vous m'avez guérie, à l'auberge, ai-je compris ce que vous aviez fait ? Pas le moins du monde ! Vous êtes la magie qui affronte la magie, comme vous l'impose votre devoir…

» Je ne me souviens pas que cette femme ait joué un rôle dans tout ça. J'aimerais vous faire plaisir, mais ne comptez pas sur moi pour vous mentir.

Chaque fois que Kahlan avait joué un rôle important, la mémoire de Cara distordait ou occultait les faits. Immanquablement, la Mord-Sith présentait une version alternative de la réalité ou prétendait que son seigneur évoquait des événements imaginaires.

Richard détectait des incohérences à la pelle dans les récits de sa protectrice.

Mais son amie refusait de le croire, lui opposant des arguments d'une tranquille absurdité.

Les nerfs du Sourcier menaçaient de craquer. N'ayant aucune envie

de finir par tordre le cou de Cara, il n'essayait plus de la ramener à la réalité. Si tout ce qui concernait Kahlan s'était effacé de sa mémoire, eh bien, tant pis !

Avoir failli mourir n'arrangeait sans doute rien, même si le début de la négation de la réalité était antérieur à l'attaque de l'auberge.

Cela posé, il devait y avoir une cause rationnelle à cette perte de mémoire – d'autant plus qu'elle ne frappait pas qu'une seule personne. Richard penchait pour un sortilège très puissant. Et s'il avait raison, rien de ce qu'il pouvait dire ne réveillerait les souvenirs de Cara.

C'était terrible, mais il y avait plus grave encore. Pendant qu'il tentait de rétablir les souvenirs des autres, Richard ne cherchait pas Kahlan, et il perdait un temps précieux.

Il jeta un rapide coup d'œil derrière lui pour s'assurer que Cara le suivait toujours. Dans les montagnes qui entouraient l'Allonge d'Agaden, il suffisait souvent d'un seul faux pas pour basculer dans un gouffre sans fond. Avec les plaques de verglas dissimulées par une fine couche de poudreuse, glisser n'était pas difficile, même quand on avait le pied sûr comme Richard et sa fidèle amie.

Avec une si mauvaise visibilité, Richard ne voulait pas risquer de perdre le contact avec la Mord-Sith. S'ils étaient séparés, les hurlements du vent couvriraient leurs appels et la neige effacerait leurs empreintes en moins de dix minutes.

Dès qu'il eut constaté que Cara était juste derrière lui, le Sourcier recommença à regarder devant lui, même s'il ne voyait pas grand-chose à travers le rideau de flocons.

Revenant à sa méditation, il dut reconnaître qu'il avait mis le doigt sur quelque chose. Chaque fois qu'il pensait à un événement dont la Mord-Sith, Nicci ou d'autres amis à lui auraient dû se souvenir, il tombait dans le vieux piège consistant à se préoccuper du problème au lieu de se concentrer sur la solution. Depuis qu'il était enfant, Zedd lui répétait de se soucier de son objectif – trouver la solution –, pas de ce qui lui causait des tracas.

À partir de maintenant, se jura Richard, les conséquences secondaires de la disparition de Kahlan ne l'intéresseraient plus. Cara, Nicci et Victor, par exemple, avaient une imagination inépuisable quand il s'agissait de boucher les trous de leurs raisonnements. Tous les trois n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était vraiment produit. En passant son temps à rectifier leurs souvenirs biaisés, le Sourcier s'écartait de plus en plus de la bonne démarche – retrouver sa femme à n'importe quel prix ! – et il mettait en danger la vie de Kahlan.

Il devait se ressaisir et suivre enfin le bon vieux conseil de son grand-père.

« Pense à la solution, pas au problème… »

Mais renoncer à convaincre ses amis que Kahlan existait n'était pas

facile. En un sens, ça revenait à l'oublier alors même qu'il était en train de la chercher. Dans sa relation avec son épouse, la mémoire jouait un rôle central. Aller voir Shota servirait surtout à étayer ses souvenirs – à leur donner de la substance.

Sa première rencontre avec la voyante avait eu lieu en présence de Kahlan. L'idée était de lui demander de l'aide pour retrouver la dernière boîte d'Orden, toujours manquante alors que Darken Rahl avait mis les artefacts dans le jeu.

Kahlan était inextricablement liée à la vie de Richard. En un sens, il la connaissait avant même de la connaître, alors qu'il était encore un petit garçon.

Au minimum, la notion d'Inquisitrice ne lui était pas totalement étrangère.

Quand il était enfant, l'homme qu'il prenait pour son père, George Cypher, lui avait parlé d'un livre secret qu'il avait volé et rapporté en Terre d'Ouest pour éviter qu'on le détruise. Tant que ce grimoire existerait, le monde serait en danger, mais George n'avait pas le cœur d'éradiquer tant de connaissances.

Il ne voyait qu'un moyen d'assurer que l'ouvrage ne tomberait jamais entre de mauvaises mains : apprendre le texte par cœur puis brûler le support matériel.

George Cypher avait choisi son fils pour cette tâche titanesque.

À l'abri dans une clairière isolée, le futur Sourcier avait passé des mois à lire et relire le texte afin de le mémoriser. George n'avait jamais jeté un coup d'œil dans l'ouvrage. Seul Richard en avait le droit.

Après ce travail intensif, l'enfant avait entrepris de coucher sur le parchemin tout ce qu'il avait enregistré. Puis il avait comparé avec le texte original. Au début, les erreurs abondaient, mais il s'était amélioré très régulièrement.

Chaque fois, George brûlait les écrits de son fils. Très souvent, il s'excusait de lui avoir imposé un tel fardeau, mais Richard ne lui en voulait pas. Au contraire, il se sentait flatté que son père lui ait confié une telle responsabilité. Même s'il était trop jeune pour comprendre tout ce qu'il lisait, il saisissait d'instinct l'importance de ces textes.

Quand il eut « récité » une centaine de fois l'ouvrage sans commettre d'erreur, Richard conclut qu'il n'oublierait jamais un seul mot. C'était essentiel, car la moindre omission pouvait se révéler désastreuse.

Lorsque Richard annonça à son père qu'il en avait terminé, le livre retourna dans sa cachette et y resta pendant trois ans.

Ce délai écoulé, alors que Richard entrait dans l'adolescence, George et lui retournèrent dans la clairière et récupérèrent le livre.

Le discours de George fut clair et net : si Richard réussissait à

restituer le texte sans commettre l'ombre d'une erreur, ils brûleraient le grimoire.

Richard passa l'épreuve avec succès.

Avec l'aide de son père, il fit un feu aux flammes assez puissantes pour que leur chaleur les force à reculer.

George tendit à son fils le précieux ouvrage et lui dit de le jeter dans le feu s'il se sentait sûr de lui.

Le *Grimoire des Ombres Recensées* posé au creux de son bras, Richard passa l'index sur l'épaisse couverture en cuir. Il devait être certain de ne pas décevoir son père – et au-delà, l'humanité tout entière. Conscient du poids écrasant de cette responsabilité, il jeta le livre dans le feu.

Dès cet instant, il sortit pour de bon de l'enfance et devint un homme.

En brûlant, le grimoire dégagea de la chaleur, une curieuse sensation de froid et une brume colorée dans laquelle dansaient des fantômes. Bien que la magie fût une réalité inconnue en Terre d'Ouest, le futur Sourcier avait ce jour-là eu le sentiment d'avoir accès à un monde mystérieux qui lui deviendrait un jour très familier. N'étant déjà pas convaincu par la notion de destin, il avait très vite oublié cette intuition et repris le cours de sa vie comme si de rien n'était.

Mais dès sa première lecture du grimoire, alors qu'il était encore enfant, Richard avait en un sens rencontré Kahlan.

« La véracité des phrases du *Grimoire des Ombres Recensées*, quand elles sont prononcées par une autre personne que le détenteur des boîtes d'Orden – et non lues par celui-ci – exige le recours à une Inquisitrice… »

Dès le premier paragraphe, on faisait allusion à une Inquisitrice, et Kahlan était la dernière survivante de cet ordre mystérieux.

Des années plus tard, le jour de sa véritable rencontre avec Kahlan, Richard enquêtait sur l'assassinat de son père.

Darken Rahl avait mis dans le jeu les boîtes d'Orden. Afin de les ouvrir, il avait besoin des informations contenues dans le *Grimoire des Ombres Recensées*. À l'époque, le maître de D'Hara ignorait que ces données n'existaient plus que dans la mémoire de Richard. Et il ne savait pas non plus, bien sûr, qu'il aurait besoin d'une Inquisitrice pour s'assurer de l'authenticité des propos de son fils.

En un sens, Richard et Kahlan avaient été unis par le grimoire et les événements qui s'y rapportaient. Dès l'instant où le jeune homme avait lu le mot « Inquisitrice » sur la première page, il était devenu le champion de sa future épouse…

Lors de leur véritable rencontre, dans la forêt, il avait eu

l'impression de la connaître depuis toujours. Et au fond, ce n'était pas faux, puisqu'elle était présente dans ses pensées depuis sa plus tendre enfance.

Dès qu'il avait vu Kahlan, sans même savoir qu'elle était la dernière Inquisitrice vivante, la vie de Richard avait changé. En un clin d'œil, il était devenu… eh bien, entier, comme s'il lui avait toujours manqué quelque chose jusque-là. Le choix d'aider cette inconnue n'avait rien à voir avec le destin ou les prophéties. C'était la libre décision d'un homme libre.

Depuis, Kahlan appartenait tellement à sa vie qu'il n'imaginait pas un instant de continuer sans elle. Voilà pourquoi il devait la retrouver.

L'heure de s'occuper de la solution était venue, et il devait cesser de penser au problème.

Une bourrasque plus glaciale que les autres arracha soudain Richard à sa réflexion.

— Par là, dit-il.

Cara s'arrêta juste derrière lui et se dressa sur la pointe des pieds pour sonder la piste qui serpentait sur le flanc de la montagne, longeant les neiges éternelles.

Par endroits, la neige du jour recouvrait cet étroit chemin. Richard avait hâte de passer le col et de commencer la descente, mais les conditions climatiques ne s'amélioraient pas, et il ne fallait pas s'attendre à un miracle.

Avec une telle couche de neige, la progression serait lente et difficile.

— Nous sommes presque en haut du col, annonça-t-il néanmoins à Cara. Dès que nous l'aurons franchi, le chemin descendra et il fera plus chaud.

— Bref, nous nous retrouverons sous une pluie glaciale avant même d'avoir séché. J'ai bien saisi le message ?

Richard comprit parfaitement la mauvaise humeur de la Mord-Sith. Hélas, il ne pouvait pas lui promettre que les choses s'arrangeraient bientôt.

— J'ai peur que oui…, avoua-t-il.

Soudain, une petite silhouette noire jaillit du rideau de flocons. Au moment où il voyait le danger, trop tard pour réagir, la créature percuta la jambe droite de Richard, le faisant basculer à la renverse.

Chapitre 38

Richard sentit qu'il avait perdu l'équilibre. Puis il fit un magnifique vol plané et ne vit plus que du blanc autour de lui. Même sous la torture, il aurait été incapable de dire où était le haut et où se trouvait le bas.

Il percuta le sol gelé et commença de glisser vers le pied de la pente. À cette altitude, la neige compactée et glacée n'avait pratiquement pas amorti l'impact. En roulant sur lui-même de plus en plus vite, le Sourcier apercevait des fragments de paysage qui aggravaient sa désorientation.

Conscient qu'il dévalait la pente sans pouvoir s'arrêter, il essaya de ralentir sa glissade mais n'obtint aucun résultat.

Tout s'était passé bien trop vite pour qu'il se prépare à une chute de ce genre. Un moment d'inattention avait suffi, mais ce n'était pas une excuse, et encore moins une consolation.

Sans doute parce qu'il avait percuté un rocher, Richard décolla du sol, pirouetta sur lui-même et atterrit sur le ventre. Le souffle coupé, il continua à dévaler la pente. Et quand il tenta de respirer, il avala et inhala une neige glacée qui lui brûla la gorge.

Avec sa vitesse acquise et la déclivité de la pente, rien ne l'arrêterait avant qu'il ait atteint puis dépassé le bord du précipice. Glisser sur le ventre, tête vers le sol, limitait encore ses maigres options. Pour ralentir, il écarta les jambes et les bras, tentant d'enfoncer dans la neige la pointe de ses bottes et le bout de ses doigts. Hélas, l'effet fut très bref, lui donnant un peu d'espoir, puis la chute reprit et devint même plus rapide.

Du coin de l'œil, le Sourcier vit une ombre passer à côté de lui. Malgré les hurlements du vent, il capta des cris de fureur d'une sauvagerie à glacer les sangs.

Quelque chose lui percuta le dos alors qu'il essayait de nouveau d'enrayer sa chute. Dans sa position, il ne voyait que du blanc… et de temps en temps l'ombre de ce qu'il pensait être son agresseur.

Un nouveau coup fit sursauter le Sourcier. Cette fois, on l'avait frappé au niveau des reins, avec l'intention évidente d'accélérer sa glissade vers l'abîme.

Richard cria de douleur. Alors qu'un des obstacles du chemin le forçait à se tourner légèrement sur le flanc droit, il entendit la note métallique que produisait l'Épée de Vérité en jaillissant de son

fourreau.

Sans cesser de glisser, Richard se contorsionna et lança le bras gauche pour tenter d'empêcher qu'on lui vole son arme. S'il refermait les doigts sur la lame, il risquait de se couper la main en deux. Il fallait donc qu'il saisisse la poignée ou un des quillons…

Mais il était trop tard pour ça.

Son agresseur réussit à s'immobiliser et lui continua à dévaler la pente.

De nouveau, il percuta un rocher pas assez haut pour l'arrêter mais suffisamment pointu pour lui couper de nouveau le souffle.

Une deuxième fois, Richard s'envola dans les airs. Mais alors qu'il tournait sur lui-même, il eut le réflexe de lancer les bras et de refermer les mains sur l'arête du rocher qu'il venait de heurter.

Pour ne pas lâcher prise, il fallait avoir la force d'un guide forestier rompu à tous les exercices et qui n'hésitait jamais à jouer les bûcherons quand il le fallait.

Un instant certain que ses épaules ne résisteraient pas au choc et se détacheraient de son tronc, il n'eut pas le temps de savourer son soulagement lorsque son pronostic se révéla faux.

Il était immobile, certes, mais dans une position des plus précaires. Cherchant des appuis pour ses jambes, il n'en trouva pas et se demanda combien de temps il tiendrait dans une situation si inconfortable.

Lâcher le rocher revenait à s'offrir une nouvelle glissade. Sans espoir, cette fois.

Jetant un coup d'œil derrière lui – ou plutôt, au-dessus –, Richard aperçut une silhouette sombre aux longs bras et à la peau grisâtre. De gros yeux jaunes globuleux pleins de haine regardaient le Sourcier à travers le voile tourbillonnant de flocons. Retroussant ses lèvres livides sur ce qu'il pensait être un sourire, l'être dévoilait deux rangées de dents acérées.

Richard reconnut Samuel, le compagnon de Shota.

Vêtu d'un ample manteau noir qui claquait au vent comme l'étendard de sa victoire, Samuel brandissait l'Épée de Vérité et il semblait très content de lui. Reculant un peu, il adopta une position plus confortable histoire d'avoir ses aises en attendant que Richard finisse par lâcher prise et plonge vers la mort.

Les doigts du Sourcier menaçaient de glisser. Il tenta de se hisser à la force des poignets, mais n'obtint aucun résultat. De toute façon, s'il réussissait, Samuel utiliserait l'épée pour ruiner tous ses efforts.

Les jambes surplombant un à-pic de quelque mille pieds, Richard était dans une position terriblement précaire. Bon sang ! il n'arrivait pas à croire que Samuel ait pu se jouer de lui comme ça ! Et en lui volant son arme, par-dessus le marché…

Et où était Cara ? Pourquoi ne se montrait-elle pas ?

— Samuel, rends-moi mon épée !

Une requête des plus ridicules, le Sourcier en avait parfaitement conscience.

— C'est mon épée ! riposta le compagnon de Shota.

— Et que dirait ta maîtresse, selon toi ?

— Maîtresse pas là…

Comme un spectre qui se matérialise soudain, une silhouette sombre apparut derrière Samuel. C'était Cara, son manteau gonflé par le vent lui donnant bel et bien des allures de fantôme vengeur.

La Mord-Sith avait dû suivre la piste laissée dans la neige par son seigneur. Trop concentré sur sa proie, Samuel n'avait ni vu ni entendu approcher la protectrice de Richard.

Cara eut besoin d'une fraction de seconde pour jauger la situation.

Pour l'avoir déjà rencontré, Richard savait que Samuel ne brillait pas par son intelligence. Esclave de ses émotions, il devait être trop occupé à triompher pour songer à la compagne de Richard – qu'il avait sans doute vue avant d'attaquer. Mais la joie d'avoir récupéré « son » épée ne devait pas améliorer ses chiches aptitudes au raisonnement.

Sans inutile recherche de subtilité, Cara abattit son Agiel sur la nuque de Samuel. Étant en équilibre fort précaire elle aussi, elle ne put pas maintenir le contact assez longtemps pour assommer ou tuer le petit être.

Lâchant l'épée, Samuel se leva d'un bond et se tortilla en criant de douleur. Bien placé pour savoir ce qu'on éprouvait lorsqu'une telle arme vous frappait, Richard ne fut pas surpris quand le compagnon de la voyante finit par perdre connaissance.

Cara se pencha sur sa proie avec un sourire qui ne trompa pas son seigneur. Elle avait l'intention d'achever Samuel.

Richard n'aurait sûrement pas pleuré la disparition de l'horrible petit être, mais il avait une mission beaucoup plus urgente pour la Mord-Sith.

— Cara, je ne tiendrai plus longtemps !

La Mord-Sith ramassa l'épée histoire que Samuel ne puisse pas s'en servir s'il reprenait trop tôt connaissance. Plantant la lame dans la neige, à côté d'elle, elle se pencha et referma les mains sur les avant-bras de Richard.

Bon sang ! c'était vraiment moins une !

Avec l'aide de son amie, le Sourcier parvint à affermir sa prise puis à enrouler solidement ses bras autour de la saillie rocheuse. Dans cette configuration, il n'eut plus qu'à osciller comme un pendule jusqu'à ce que Cara soit en mesure de le saisir par la ceinture pour le hisser en sécurité.

— Merci, souffla le Sourcier quand il fut hors de danger.

La Mord-Sith jeta un regard noir à la silhouette inanimée de Samuel. Comprenant le message, Richard se releva, arracha son épée de la neige et remonta péniblement la pente.

Comment avait-il pu se laisser surprendre par Samuel ? Depuis le matin, il s'attendait à une attaque de ce monstre. Cela dit, même sur ses gardes, un homme ne pouvait pas s'épargner tous les malheurs de la vie. Parfois, une fraction de seconde de déconcentration suffisait à provoquer un drame.

Richard épousseta la neige collée à ses cheveux et à ses joues. La chute, la glissade et l'épisode ridicule où il était resté suspendu à son rocher l'avaient épuisé, certes, mais surtout plongé dans une colère noire.

Samuel reprit connaissance et marmonna quelques mots que Richard ne comprit pas à cause des hurlements du vent.

Toujours secoué par l'Agiel, le petit être se leva néanmoins d'un bond lorsqu'il vit approcher Richard.

— À moi ! Donne l'épée. C'est mon arme.

Richard braqua la pointe de la lame sur l'ignoble créature.

Aussitôt, Samuel perdit tout son courage.

— Pas tuer…, gémit-il en reculant.

— Que fais-tu ici ?

— Maîtresse m'a envoyé.

— Et t'a dit de me tuer ? lança Richard, prêchant le faux pour savoir le vrai.

— Non, pas tuer toi.

— Donc, c'était ton idée ?

Samuel ne répondit pas.

— Alors, pourquoi Shota t'a-t-elle envoyé ?

Samuel regarda Cara approcher de lui avec des intentions rien moins qu'amicales.

— Réponds ! cria Richard.

Le petit être tourna vers le Sourcier des yeux qui brillaient de nouveau de haine.

— Pourquoi t'a-t-elle envoyé ?

— Maîtresse… Maîtresse envoyer compagnon.

— Pourquoi, bon sang ?

Samuel sursauta quand Richard fit un pas en avant, l'air encore moins commode que Cara.

— Maîtresse vouloir que tu amènes la jolie dame.

Une déclaration surprenante pour deux raisons. *Primo*, « jolie dame » était la façon dont Samuel parlait depuis toujours de Kahlan. *Secundo*, Richard n'aurait jamais cru que Shota inviterait Cara dans son fief, et cet événement le perturbait.

— Pourquoi veut-elle que la jolie dame m'accompagne ?

— Pas savoir… Peut-être pour la tuer.

Cara brandit son Agiel devant le nez du compagnon.

— Si elle essaie, elle aura moins de chance que toi. Qui sait, c'est peut-être moi qui la tuerai ?

Les yeux déjà énormes de Samuel faillirent jaillir de leurs orbites.

— Non, pas tuer maîtresse ! Pas tuer !

— Nous ne sommes pas venus pour lui faire du mal, dit Richard. Mais nous nous défendrons s'il le faut.

— Nous voir bientôt ce que maîtresse fera de toi, Sourcier !

Avant que Richard puisse répondre, Samuel partit à la course dans la neige. Ce monstre se déplaçait vraiment à une vitesse étonnante.

Cara fit mine de le suivre, mais Richard la retint par le bras.

— Je ne suis pas d'humeur à le poursuivre, dit-il. De toute façon, nous aurions peu de chances de le rattraper. Il a sur nous l'avantage décisif de connaître le chemin. De plus, il est parti rejoindre Shota, et c'est là que nous allons. Inutile de gaspiller notre énergie.

— Vous auriez dû me laisser en finir avec lui !

— Je l'aurais volontiers fait, si j'avais su voler…

— Un point pour vous, seigneur… Vous allez bien ?

— Oui, grâce à toi, répondit Richard en rengainant son arme.

Cara eut un petit sourire satisfait.

— Je me tue à vous dire que vous avez besoin de moi, seigneur. Et que ferons-nous si ce nabot nous attaque encore ?

— Samuel est un lâche. Sachant que nous sommes sur nos gardes, il ne tentera rien. Pour ce que je sais, il est pourri jusqu'à la moelle…

— Dans ce cas, pourquoi la voyante le garde-t-elle à ses côtés ?

— Je n'en sais trop rien… Peut-être parce qu'il fait un bouffon distrayant. Ou parce qu'il lui sert souvent de messager. Ou encore parce qu'il est le seul qui accepte d'être son compagnon. Les gens ont peur de Shota et personne ne s'aventure dans son domaine.

» Cela dit, les voyantes, selon Kahlan, ne peuvent pas s'empêcher d'ensorceler les hommes. Même si Shota fait exception à la règle, elle serait assez séduisante pour avoir un compagnon plus avenant, si elle le désirait…

» Rassure-toi, Cara, Samuel n'attaquera plus. Maintenant qu'il a délivré le message de sa maîtresse, il a probablement l'intention de se réfugier dans ses jupes. À mon avis, il espère qu'elle nous tuera, histoire qu'elle fasse le sale boulot à sa place…

Richard se mit en chemin et Cara lui emboîta le pas.

— Seigneur, pourquoi Shota m'a-t-elle envoyé une invitation officielle ?

Richard retrouva la piste et s'y engagea. Il repéra les empreintes de Samuel, mais la neige les recouvrait déjà.

— Je n’en sais rien, et ça m’intrigue.

— Et pourquoi Samuel pense-t-il que votre épée lui appartient ?

— Là, je peux répondre… Il la portait avant moi. C’était le dernier Sourcier en date, avant ma nomination. Pas un *vrai* Sourcier, bien sûr… Je ne sais pas comment il s’est procuré l’Épée de Vérité. Mais Zedd est venu chez Shota pour la lui reprendre. Du coup, Samuel pense que l’arme est toujours à lui.

— Ce monstre, votre prédécesseur ?

— Il n’avait ni le pouvoir ni les qualités, ni le caractère requis pour être un authentique Sourcier de Vérité. Comme il s’est montré incapable de contrôler la magie de l’arme, tu as vu en quoi elle l’a transformé…

Chapitre 39

Du bout d'un index, Richard essuya le mélange de sueur et de bruine qui faisait luire son front. Dans ce marécage, très peu de lumière parvenait à percer la frondaison. Même sans l'action directe du soleil, la chaleur était accablante. Mais après la neige, au sommet de la montagne, le Sourcier n'était pas mécontent de ne plus devoir grelotter.

Cara ne se plaignait pas non plus. Quand on connaissait son stoïcisme naturel, ça ne signifiait pas grand-chose. Tant qu'elle était aux côtés de son seigneur, elle se satisfaisait de son sort – sauf quand il prenait à Richard la fantaisie de mettre sa vie en danger. À ces moments-là, Cara laissait libre cours à sa colère et à son inquiétude.

C'était exactement pour ça qu'elle n'avait aucune envie d'aller voir Shota…

De-ci de-là, Richard repérait dans le sol boueux les empreintes récemment laissées par Samuel. À l'évidence, le compagnon, pressé de rejoindre sa maîtresse, avait marché à un train d'enfer.

Cara aussi avait vu les traces. Mieux encore, elle les avait remarquées depuis un bon moment. Décidément, elle faisait des progrès très réguliers depuis le jour de la disparition de Kahlan, quand Richard avait donné à ses amis un cours complet sur l'art de lire une piste.

Même si celle de Samuel indiquait qu'il était déjà loin devant et n'attaquerait plus, Cara et Richard restaient sur leurs gardes. Après tout, ce marécage était spécifiquement conçu pour inciter les intrus à rebrousser chemin. Richard ignorait quels monstres se tapissaient dans les broussailles, mais il savait que les habitants des Contrées, y compris les sorciers, se tenaient aussi loin que possible du sanctuaire de Shota.

Il ne pleuvait plus, mais avec ce brouillard humide, on s'en apercevait à peine. D'autant moins que des gouttes d'eau tombaient encore des énormes feuilles des arbres et venaient s'écraser lourdement sur les buissons.

Comme à la lisière des neiges éternelles, les arbres, ici, évoquaient des silhouettes distordues et malingres. Parfois, on aurait juré qu'ils avaient du mal à supporter le poids des lianes qui s'accumulaient sur leurs branches et de la mousse qui adhérait à leur tronc.

Assez loin en amont du chemin, Richard apercevait des oiseaux

perchés sur les plus hautes branches. Immobiles et silencieux, ils attendaient le Créateur seul savait quoi…

De la brume dérivait au-dessus des eaux troubles du marécage. Au bord de l'étang, de longues racines semblables à des reptiles saillaient de la terre pour plonger dans la tourbe d'où elles tiraient les précieux éléments indispensables à la survie de la végétation. Au centre de l'étendue glauque, des ondulations signalaient la présence sous la surface de créatures qu'il valait sûrement mieux ne jamais fréquenter de trop près.

En avançant, Cara et Richard devaient sans cesse écraser sur leurs bras et leur nuque de gros moustiques convaincus que l'heure de festoyer avait sonné. Réfugiés au cœur de la brume, d'autres monstres invisibles grognaient, gémissaient ou feulaient.

Un paroxysme de violence… contenue. Tout semblait paisible, mais on sentait qu'un rien suffirait pour que cela change. Et l'odeur de pourri qui planait dans l'air n'incitait pas à l'optimisme béat…

Le chemin qui serpentait à travers la végétation avait plus de points communs avec un tunnel qu'avec une piste. Dans ces conditions, Richard se félicitait de ne pas avoir à s'écarter de cette voie relativement rassurante. Une fois égarés, les visiteurs devaient faire des proies faciles pour les prédateurs tapis dans les ombres.

Lorsqu'ils atteignirent la sortie de l'infernal marécage, Richard s'immobilisa sous un arbre et plissa les yeux pour mieux sonder ce qu'il y avait devant lui. Après le crépuscule permanent que Cara et lui venaient de traverser, le Sourcier ne s'étonna pas que la lumière du jour, même filtrée par un rideau de végétation, l'éblouisse comme s'il avait tenté de regarder le soleil en face.

La vallée de Shota se nichait au fond d'une cuvette dont les parois étaient de fantastiques falaises pratiquement lisses. Pour arriver jusqu'aux abords de l'Allonge d'Agaden, il n'y avait pas d'autres chemins que le marécage. Et pour descendre jusqu'à l'endroit où se dressait le château de la voyante, il était indispensable de négocier l'étroite corniche qui serpentait le long de la muraille de roche.

Du marécage, où se tenaient Cara et Richard, on avait le sentiment de contempler le jour alors qu'il faisait nuit noire là où on était.

Une multitude de torrents de toutes tailles dévalaient les falaises pour venir alimenter le paisible cours d'eau qui égayait le domaine privé de Shota.

La piste principale s'arrêtant brusquement au bord du gouffre, Richard guida Cara jusqu'à l'étroite corniche impossible à localiser pour quiconque n'était pas venu au moins une fois ici.

La descente commencée, la première bonne surprise du jour attendait les visiteurs intrépides. Bien dissimulée par des buissons et

des entrelacs de lianes, la corniche était en réalité un escalier géant taillé à même la roche.

Dès qu'on s'attaquait aux milliers de marches qui descendaient en colimaçon jusqu'à la vallée, la vue devenait fabuleuse. Admirés à partir du versant d'une falaise, les ruisseaux et la rivière qui collectaient l'eau des torrents, au pied du gouffre, ressemblaient à de magnifiques rubans aux reflets dorés. Qu'ils fussent serrés les uns contre les autres ou qu'ils se dressent à l'écart comme des veilleurs solitaires, tous les arbres semblaient inviter à la paix et au recueillement.

Au centre de la vallée, dans une grande clairière, le château de Shota était d'une beauté à couper le souffle. Avec ses minarets délicats reliés par des passerelles et les étendards colorés qui flottaient au vent un peu partout, on eût dit la demeure d'une noble dame de légende attendant son prince charmant.

La féminité de ce lieu convenait parfaitement à Shota. Pour le reste, le « prince charmant » avait tout intérêt à porter une cuirasse et une cargaison d'armes…

À part les montagnes où il avait emmené Kahlan pour qu'elle se rétablisse, après qu'on l'eut rouée de coups, Richard ne connaissait aucun endroit comparable à l'Allonge d'Agaden.

Dès sa première visite, le Sourcier avait pensé qu'on ne pouvait pas vivre en un tel lieu et être totalement mauvais. Du coup, il avait eu au sujet de Shota un préjugé hautement favorable.

Après avoir découvert le Palais du Peuple, où résidait l'ignoble Darken Rahl, il avait définitivement renoncé à juger les gens à l'aune de leur sens de l'esthétique.

Au pied de la falaise, près de magnifiques chutes d'eau, une route prenait naissance dans l'herbe pour serpenter paresseusement entre les collines couvertes d'une végétation luxuriante.

Avant que son seigneur s'engage sur cette voie, Cara suggéra une courte pause qui serait une occasion idéale de faire un peu de toilette et de se changer.

Richard jugea l'idée excellente. Cessant de marcher, il posa son paquetage sur le sol. S'il profitait de l'occasion pour nettoyer ses brûlures, nul doute qu'elles guériraient plus vite… De plus, trempé de sueur et couvert de poussière, il devait avoir l'air d'un mendiant.

Au début de leur relation, Kahlan lui avait souvent répété qu'il fallait faire impression sur les gens. Et dans cette optique, la tenue de guide forestier de Richard ne faisait pas l'affaire. S'il voulait être un meneur d'hommes – rien de moins que le seigneur Rahl, un héros à la tête de l'empire d'haran –, il devait avoir l'allure requise.

Qu'était l'apparence, sinon le reflet de ce qu'une personne pensait d'elle-même – et par extension, de sa vision des autres ? Un être miné

par le doute ou le mépris de soi trahissait souvent sa faiblesse en se montrant sous un mauvais jour.

Les indices physiques, même s'ils n'étaient pas toujours parfaitement exacts, clamaient haut et fort ce qu'un homme ou une femme pensait de son propre degré de fiabilité. Même sans le savoir, on pouvait afficher un profond désir de ne pas être aimé ou obéi…

Quel oiseau en bonne santé laissait ses plumes s'ébouriffer ? Quel félin digne de ce nom se fichait comme d'une guigne de l'aspect de sa fourrure ? Et quand un sculpteur voulait symboliser la noblesse humaine, il n'habillait pas de haillons ses personnages.

Richard avait parfaitement saisi la position de Kahlan. En fait, il s'était même occupé du problème avant qu'elle insiste vraiment. Dans la Forteresse du Sorcier, il avait trouvé la tenue d'un sorcier de guerre de l'ancien temps. En y ajoutant quelques pièces qu'il avait fait confectionner, Richard s'était enfin doté d'une image à la hauteur de son rôle dans l'empire d'haran. S'il ignorait comment les « autres » avaient pris sa métamorphose, il était certain que Kahlan l'avait beaucoup appréciée.

Richard fit le tour des rochers pour trouver un endroit discret où faire ses ablutions. Après avoir promis qu'elle ne serait pas longue, Cara s'isola également.

Le Sourcier ne s'attarda pas dans l'eau, même s'il trouva son contact réconfortant. Mais il avait des choses plus importantes à son programme. Après s'être lavé et avoir pris soin de ses blessures, il enfila sa tenue de sorcier de guerre.

Il se félicita de l'avoir emportée, car c'était le jour ou jamais d'apparaître devant Shota avec toute la noblesse d'un chef.

Quand il eut revêtu son pantalon noir et sa tunique noire sans manches, Richard mit son gilet, également noir, mais orné de broderies d'or au col et aux manches. Puis il boucla la large ceinture de cuir clouté d'argent où étaient accrochés deux bourses en fil d'or, une sacoche et le fourreau de son couteau. Enfin, il enfila ses bottes noires décorées de symboles rappelant les diverses runes qui rehaussaient la tenue.

Puis il fit passer son baudrier au-dessus de sa tête et s'assura que le fourreau de l'Épée de Vérité était bien en place sur sa hanche gauche.

Aux yeux de bien des gens, l'Épée de Vérité était une arme de toute beauté. Ils avaient raison, mais pour Richard, cette lame représentait bien plus que cela. Son grand-père Zedd, Premier Sorcier en titre des Contrées du Milieu, la lui avait remise en le nommant Sourcier. Sur bien des points, ce témoignage de confiance était l'écho de la démarche de George Cypher au sujet du *Grimoire des Ombres Recensées*.

Richard avait eu besoin de temps pour accepter et assumer toutes

les responsabilités liées à son titre.

L'arme formidable qu'il détenait lui avait sauvé d'innombrables fois la vie. Pas essentiellement parce qu'elle était magique. En fait, elle l'avait surtout aidé à comprendre énormément de choses sur lui-même et sur la vie.

Bien entendu, l'épée lui avait appris à se battre et à triompher alors que toutes les probabilités étaient contre lui. Quand il avait dû commettre le pire acte qui soit – ôter la vie à un être humain –, l'arme l'avait aidé à surmonter ce traumatisme. À d'autres occasions, elle l'avait incité à se montrer clément. Globalement, elle avait contribué à lui faire découvrir des notions importantes quand on luttait pour le triomphe de la vie contre tous les hérauts de la mort. Capable d'établir une hiérarchie des valeurs, Richard était devenu mieux à même d'évaluer des situations et de prendre des décisions.

Le *Grimoire des Ombres Recensées* avait en quelque sorte marqué son accession à l'âge adulte. L'épée était plus tard venue lui montrer sa place dans le monde et ce qu'il convenait de faire pour l'occuper dignement.

En un sens, c'était également à l'arme qu'il devait sa rencontre avec Kahlan.

Et il était ici à cause de son épouse.

Richard referma son sac. En général, il parachevait sa tenue avec une cape couleur or qu'il avait aussi découverte dans la forteresse. Mais par une journée si chaude, mieux valait s'en passer…

En revanche, il mit les serre-poignets rembourrés de cuir et ornés de runes qui faisaient également partie de ses atours de chef de l'empire d'haran. Entre autres choses, ces antiques ornements servaient à réveiller la Sliph.

Lorsque Cara annonça qu'elle était prête, le Sourcier sortit de derrière ses rochers.

La Mord-Sith ne s'était pas contentée de prendre un bain. Elle aussi s'était changée.

Désormais, elle portait son uniforme de cuir rouge.

— Shota regrettera peut-être de t'avoir invitée…, souffla Richard.

Cara eut un sourire sans équivoque : si la voyante cherchait des ennuis, elle était tombée sur la personne idéale.

— Je ne sais pas grand-chose sur les pouvoirs de Shota, dit Richard en se mettant en chemin. Mais je te conseillerai de recourir à une arme qui n'est pas d'habitude dans ta panoplie.

— Laquelle, seigneur ?

— Une qualité appelée la prudence…

Chapitre 40

Richard et Cara s'arrêtèrent au sommet d'une butte où de magnifiques érables, accompagnés de quelques hêtres tout aussi splendides, composaient un bosquet dont la frondaison en arche faisait irrésistiblement songer à quelque fabuleux temple végétal. Alors que les senteurs enivrantes des fleurs sauvages montaient à leurs narines, le Sourcier et la Mord-Sith prirent le temps d'admirer le château de la voyante et ses délicats minarets.

Richard prit également le temps de s'assurer qu'il n'y avait aucun danger. Avec Shota, céder à la poésie n'était pas nécessairement une erreur, à condition de ne pas baisser sa garde.

Tout semblait paisible. Lorsqu'ils eurent descendu la butte et tourné sur la droite, les deux voyageurs aperçurent enfin la femme qui les attendait au bord de la rivière, près d'un gros rocher troué afin de laisser passer l'eau.

Vêtue d'une longue robe noire, la superbe blonde, assise sur un rocher plat, laissait paresseusement ses doigts caresser la surface de l'onde. On eût dit que l'air scintillait autour de cette merveilleuse hôtesse.

Même si elle lui tournait le dos, Richard lui trouva un air familier.

Apparemment, Cara s'était fait la même réflexion.

— Seigneur, ce ne serait pas Nicci ?

— En un sens, ça me rassurerait, mais ce n'est pas elle…

— Vous êtes sûr ?

— Shota m'a déjà joué un tour de ce genre. La première fois que je suis venu, elle m'attendait au bord de l'eau, et elle avait pris l'apparence de ma défunte mère.

— Une cruelle comédie…

— Selon elle, c'était plutôt un cadeau qu'elle me faisait. Une manière de ramener à la vie un être cher à mon cœur…

Cara eut une moue dubitative.

— Pourquoi vous faire penser à Nicci, aujourd'hui ? demanda-t-elle.

Richard aurait été bien en peine de répondre.

Lorsqu'ils eurent atteint le rocher, la voyante se leva et se retourna.

— Bonjour Richard, dit-elle avec la voix de Nicci. (Une hallucinante ressemblance, vraiment – n'était le décolleté, encore plus

profond que celui de l'ancienne Maîtresse de la Mort.) Je suis si contente de te revoir… (La voyante passa les bras autour du cou de Richard.) Si contente…

L'air scintillant, tout autour d'elle, conférait à Shota l'aura d'une apparition divine. À part ça, elle ressemblait trait pour trait à Nicci. L'illusion était si parfaite que Cara en était restée bouche bée malgré les avertissements de son seigneur.

Richard avait du mal à ne pas se réjouir de revoir Nicci si rapidement après leur séparation.

Cela dit, il parvint à se contrôler.

— Shota, je suis venu te parler.

— Parler est réservé à ceux qui s'aiment…

Avec un sourire presque timide, Shota caressa la nuque de Richard du bout des doigts. Une telle joie brillait dans ses yeux – et tout ça simplement parce qu'elle revoyait Richard !

Nicci n'avait jamais eu l'air si apaisée, satisfaite et heureuse. Même s'il savait que ce n'était pas elle, le Sourcier devait se rappeler sans cesse qu'il s'agissait en fait de Shota.

D'ailleurs, le comportement seyait plus à la voyante qu'à la Sœur de l'Obscurité repentie. Nicci ne se serait jamais montrée si directe.

C'était Shota, et voilà qu'elle attirait lentement Richard vers elle.

Il chercha une raison de résister, n'en trouva pas et continua à regarder la fausse Nicci avec un émerveillement sans limites.

— Si tu es venu me déclarer ta flamme, Richard, sache que mon cœur t'est acquis.

Ils étaient si près l'un de l'autre, désormais, que Richard sentait le souffle de sa compagne sur sa joue chaque fois qu'elle prononçait un mot.

Puis elle ferma les yeux et donna au Sourcier un baiser qu'il ne lui rendit pas – mais sans la repousser non plus.

Alors qu'elle l'enlaçait, l'entraînant peu à peu dans sa passion, Richard eut l'impression d'avoir perdu l'aptitude de penser et de bouger. Sentir contre le sien le corps d'une femme n'éveillait pas tant son désir que l'envie de tendresse, de réconfort et de soutien qu'il étouffait depuis la disparition de Kahlan.

La promesse d'une étreinte consolante, après une si longue frustration, le désarmait totalement.

Il sentait le corps d'une femme contre le sien, et ce contact lui rappelait qu'il était comme n'importe qui à la recherche d'affection et de compréhension. Quelque part dans sa tête, il savait qu'il aurait dû penser à tout autre chose que ce baiser, ce corps, cette chaleur, mais il aurait été incapable, même au prix de sa vie, de dire de quoi il s'agissait.

Pour être franc, il avait de plus en plus de mal à penser, tout

simplement…

Tout venait de ce baiser. Cette étreinte lui faisait oublier qui il était et pourquoi il avait voyagé jusqu'à l'Allonge d'Agaden. Curieusement, ce contact intime ne promettait rien de bien précis – en tout cas, ni l'amour ni le plaisir –, comme s'il s'agissait de signer un pacte dont les termes n'avaient jamais été précisés.

Dans son état de confusion mentale, Richard parvint quand même à déterminer que ce baiser n'avait rien à voir avec celui que la vraie Nicci lui avait donné à l'écurie, juste avant son départ d'Altur'Rang.

Derrière ce baiser-ci, il y avait l'extraordinaire extase de la magie. Et sa tout aussi surprenante sérénité. Ce jour-là, Nicci tout entière s'était investie dans cette étreinte.

Le baiser de Shota pouvait paraître irrésistible, mais à la manière d'une force telle que le vent ou le courant. Impossible à fuir, comme une muraille qui se dresse de toutes parts, il n'avait rien de très érotique, au fond. Et pourtant, il menaçait d'emprisonner le Sourcier et de le priver de tout sens critique.

— Nicci, ou Shota, ou qui que vous soyez, siffla Cara, les poings plaqués sur les hanches, vous faites quoi, exactement ?

La voyante s'écarta de Richard – ou plutôt, tourna la tête vers la Mord-Sith, sa joue restant en contact avec celle du Sourcier.

Un gentil sourire aux lèvres, elle tendit un bras et prit entre le pouce et l'index le menton de Cara, qui ne put s'empêcher de reculer un peu.

— Mon enfant, j'exauce tes souhaits, tout simplement.

Cara recula encore, forçant Shota à la lâcher.

— Pardon ?

— C'est ce que tu veux, non ? Je pensais que tu me serais reconnaissante de t'aider à réaliser ton grand projet.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler !

— Pourquoi tant de colère ? Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée, mais toi. C'est ton plan, très chère. J'y apporte ma contribution, voilà tout.

— Où êtes-vous allée chercher que…

Faute de trouver ses mots, Cara n'alla pas plus loin. Shota en profita pour regarder de nouveau Richard, son visage tout près du sien.

— Cette gente dame est une si bonne amie à toi ! Et une si bonne protectrice ! T'a-t-elle informé de l'avenir qu'elle te préparait, mon garçon ? Quelle planification ! Tout est prévu jusqu'à la fin de tes jours. De temps en temps, tu devrais lui demander comment elle voit la suite de ta vie…

Un éclair de compréhension passa dans le regard de Cara. Aussitôt

après, elle devint rouge comme une pivoine.

Richard prit Shota par les épaules et la força à s'écarter de lui et à le lâcher.

Puis il produisit un énorme effort de volonté pour reprendre le contrôle de ses pensées.

— Cara est mon amie, comme tu l'as si bien dit. En conséquence, je ne redoute pas ce qu'elle prévoit pour moi. De toute façon, quoi qu'ambitionnent mes amis et mes proches, il s'agit de ma vie, et en dernière analyse, la décision me revient. Les plans et les espoirs des autres, tout ça est bel et bon, mais chaque individu doit prendre ses responsabilités et aller dans le sens qui lui convient.

Shota eut un grand sourire.

— Quelle charmante naïveté ! s'exclama-t-elle. (Elle tendit le bras et reposa sa main sur la nuque de Richard.) Malgré tes touchantes convictions, je te conseille de lui demander ce qu'elle entend faire de ton cœur…

Richard regarda Cara, qui semblait déchirée entre l'envie de fuir à toutes jambes et le désir impérieux d'éventrer la voyante. Incapable de se décider, elle ne bougeait pas, mais le Sourcier nota qu'elle serrait très fort son Agiel.

Il ne savait pas à quoi Shota faisait allusion. Eh bien, tant pis, car ce n'était pas le moment de s'en préoccuper.

— Shota, cessons ce petit jeu. Ce qui se passe entre Cara et moi ne te concerne pas !

La fausse Nicci eut un sourire mélancolique.

— C'est ce que tu crois, Richard… Oui, ce que tu crois…

L'air scintilla davantage autour de la femme blonde en robe noire.

Nicci disparut, remplacée par Shota telle que Richard l'avait toujours connue. Une beauté rousse portant une robe qui passait par toutes les nuances du gris au rythme de ses mouvements sensuels.

La maîtresse de l'Allonge d'Agaden était aussi belle que sa vallée.

— Tu as maltraité Samuel, dit-elle en regardant Cara.

— Désolée, fit la Mord-Sith. Ce n'était pas mon intention.

Shota parut surprise une fraction de seconde. Puis elle fronça les sourcils – une façon de dire qu'elle ne gobait pas cet énorme mensonge.

— Je voulais le tuer, précisa Cara.

Shota eut un petit rire qui semblait sincère. Sa colère volatilisée, elle regarda Richard d'un air complice.

— Je l'adore, mon garçon. Tu peux la garder.

Un jour, se souvint le Sourcier, Cara lui avait fait la même déclaration au sujet de Kahlan.

— Shota, je dois te parler !

— Tu es donc bien venu me déclarer ta flamme ?

Richard vit soudain briller derrière des buissons le regard jaune haineux de Samuel. L'ignoble petit être les espionnait.

— Tu sais bien que non…

— Je vois… Donc, tu es ici pour me demander quelque chose, c'est ça ? Voilà qui me déçoit beaucoup…

Le Sourcier dut se forcer à ne pas croiser le regard de la voyante. C'était si difficile, quand on se tenait face à elle. Comme si elle parvenait à prendre le contrôle des yeux de ses interlocuteurs.

Selon Kahlan, Shota tentait d'ensorceler Richard chaque fois qu'elle le rencontrait. Elle ne pouvait pas s'en empêcher, car agir ainsi était dans la nature des voyantes.

Kahlan.

Ce nom ramena Richard à la réalité.

— Kahlan a disparu, annonça-t-il.

— Qui ça ? demanda Shota.

— Quelque chose d'affreux s'est produit… Kahlan, ma femme…

— Ta femme ! Quand t'es-tu marié ?

Visiblement, Shota détestait cette idée. À la violence de sa réaction – en particulier à la manière dont son souffle s'était accéléré, faisant se soulever sa poitrine –, Richard comprit qu'elle ne jouait pas la comédie.

Elle aussi avait oublié Kahlan.

Tandis qu'il réfléchissait à ce qu'il allait dire, Richard se passa une main dans les cheveux.

— Shota, tu as rencontré plusieurs fois Kahlan. Tu la connais très bien, mais quelque chose a effacé son souvenir de la mémoire de tout le monde – y compris toi !

— Tu es le seul à te rappeler son existence ? C'est ça que tu es en train de me dire ?

— C'est une longue histoire…

— La longueur ne garantit en rien la véracité.

— Et pourtant, c'est vrai ! Tu es même venue à notre mariage.

— Voilà qui m'étonnerait fort…

— La première fois que je suis passé ici, tu as capturé Kahlan et tu l'as couverte de serpents…

— Des serpents ? Tu veux me faire croire que j'ai apprécié cette femme au point de la traiter avec une coupable indulgence ?

— Pas vraiment… En fait, tu voulais la tuer…

Shota sourit et posa de nouveau ses poignets sur les épaules du Sourcier.

— Mais c'était très méchant de ma part, ça !

Richard saisit les mains de la voyante et la repoussa gentiment. S'il la laissait faire, elle lui embrouillerait de nouveau les idées.

— Comme tu dis, oui… Entre autres délicates attentions, tu voulais empêcher notre mariage.

Shota laissa courir le bout de ses ongles au vernis rouge sur la poitrine de Richard.

— Eh bien, je devais avoir mes raisons…

— Oui, faire en sorte que nous n'ayons pas d'enfant… Tu assurais que ce serait un monstre – un Inquisiteur mâle détenteur du don.

— Pardon ? Tu prétends que cette Kahlan est une Inquisitrice ? As-tu perdu l'esprit ?

— Shota…

— Il n'y a plus d'Inquisitrices ! Elles sont toutes mortes !

— Ce n'est pas tout à fait exact… Elles ont toutes péri, à part Kahlan.

Shota se tourna soudain vers Cara :

— Il a contracté une mauvaise fièvre, ou quelque chose comme ça ?

— Eh bien… Il a été blessé par un carreau et il a failli mourir. Nicci l'a sauvé, mais il est resté plusieurs jours dans le coma.

La voyante leva soudain un index, comme si elle venait de percer à jour un complot diabolique.

— Ne me dis pas qu'elle a recouru à la Magie Soustractive ?

— Si, répondit Richard à la place de la Mord-Sith. C'est grâce à ça qu'elle a pu me guérir.

Shota avança d'un pas, regagnant le terrain que Richard lui avait subtilement fait perdre.

— La Magie Soustractive…, souffla-t-elle. (Elle regarda de nouveau le Sourcier.) Dans quel dessein s'en est-elle servie ?

— Pour éliminer le carreau à pointe barbelée enfoncé dans mon flanc.

— Certes, certes, mais elle a dû faire quelque chose de plus…

— Elle a également éliminé le sang qui s'était accumulé dans mes poumons. Lui aussi m'aurait tué si elle n'était pas intervenue.

Shota tourna le dos à ses visiteurs, fit quelques pas pour s'aider à réfléchir, s'arrêta et marmonna :

— Voilà qui explique beaucoup de choses…

— Tu as donné un collier à Kahlan, dit soudain Richard.

— Moi ? (La voyante se retourna.) Quelle sorte de collier ? Et comment peux-tu penser que j'aurais fait un cadeau à ton… amante ?

— Ma femme, corrigea Richard. Kahlan et toi avez passé du temps ensemble, seules, et vous avez fini par conclure un pacte de non-agression. Le collier devait nous permettre de vivre notre amour sans concevoir d'enfant. Même si je ne suis pas d'accord avec ta vision

catastrophique de notre avenir, la guerre fait rage et il nous a paru inopportun d'être parents avant d'avoir vaincu. Nous avons donc signé une trêve avec toi…

— Quelle imagination fertile ! C'est incroyable… (Shota interrogea Cara du regard puis de la voix :) A-t-il eu une forte fièvre quand il était inconscient ?

Richard pensa d'abord que Shota faisait de l'ironie facile. Puis il vit que la question était tout à fait sérieuse.

— Non, sa température n'est pas montée très haut… D'après Nicci, le cœur du problème, c'est qu'il a frôlé la mort et qu'il est resté très longtemps dans le coma. (À l'évidence, Cara n'aimait pas parler de sujets si intimes avec une ennemie potentielle, mais elle se força à continuer :) Elle pense que le seigneur Rahl a déliré.

Shota croisa de nouveau les bras et riva sur Richard ses très jolis yeux en amande.

— Que vais-je faire de toi ? demanda-t-elle.

— Lors de ma dernière visite, tu as juré de me tuer si je revenais à l'Allonge d'Agaden.

— En voilà encore une de belle… Et pourquoi aurais-je juré une chose pareille ?

— Tu étais furieuse parce que je refusais de tuer Kahlan ou de te laisser mettre fin à ses jours. (Du menton, Richard désigna la montagne d'où il venait.) J'ai cru que tu m'avais envoyé Samuel pour qu'il se charge du sale boulot à ta place.

Shota regarda l'endroit où son compagnon se cachait plus ou moins habilement. Richard lut de l'inquiétude dans le regard du Sourcier déchu.

— De quoi parles-tu ? demanda la voyante.

— Tu prétends ne pas le savoir ?

— Savoir quoi ?

Richard soutint un instant le regard jaune plein de haine de Samuel.

— Ton compagnon s'est caché dans le col, il m'a attaqué pour me voler mon épée et me faire tomber dans un précipice. Je m'en suis tiré par miracle… Et si Cara n'avait pas été là, Samuel aurait utilisé mon arme pour me faire tomber dans le vide. Il est passé près de me tuer. S'il n'a pas réussi, ce n'est pas faute d'avoir essayé !

Shota foudroya du regard la silhouette distordue cachée dans les arbres.

— Il dit la vérité ?

Samuel baissa piteusement la tête et cette réponse suffit à sa maîtresse.

— Nous en parlerons plus tard…, lâcha Shota d'un ton qui donna la chair de poule à Richard. Mon cher je n'ai jamais ordonné à Samuel

de te tuer. Sa mission était d'inviter ici ta rusée petite garde du corps…

— Tu veux que je te dise une chose, Shota ? lança Richard. J'en ai assez que Samuel tente de m'abattre, et encore plus assez de t'entendre dire après que tu n'y es pour rien. Une fois, passe encore, mais de là à en faire une habitude… Ta surprise, chaque fois, me paraît de moins en moins convaincante, permets-moi de te le dire. Je commence à penser que tu joues un double jeu.

— Et tu te trompes, Richard ! (Shota décroisa les bras et baissa les yeux.) Tu portes l'épée de Samuel, et ça lui déplaît beaucoup. Comme on la lui a prise de force, il n'a pas tort de considérer qu'elle est toujours à lui.

Richard faillit riposter vertement, mais il se souvint qu'il n'était pas venu pour polémiquer avec la voyante.

Shota releva les yeux – et ils brillaient de fureur.

— Comment oses-tu te plaindre des agissements de Samuel, dont j'ignore tout, alors que tu fais peser en toute connaissance de cause une menace mortelle sur mon paisible domaine ?

— De quoi parles-tu ?

— Ne joue pas les imbéciles, Richard, ça ne te va pas bien ! Tu es traqué par une bête monstrueuse. Combien de gens sont morts parce qu'ils étaient près de toi alors que cette créature te tournait autour ? Et si elle décidait de te suivre jusqu'ici ? En venant chez moi, tu as mis ma vie en danger sans même m'en informer. Tout ça parce que tu as besoin de mon aide ?

» Tu crois que c'est une raison suffisante pour que je meure ? Avoir des ennuis te donne-t-il sur moi le droit de vie et de mort ?

— Bien sûr que non ! Je n'ai jamais considéré les choses comme ça…

— Si je comprends bien, tu crois te dédouaner en avouant que tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez ?

— Shota, il faut que tu m'aides !

— Donc, c'est bien ça : tu es venu m'implorer d'agir en ta faveur sans te soucier un instant des risques auxquels tu m'exposais.

— Je n'ai pas toutes les réponses, c'est vrai, mais je suis certain que Kahlan existe et qu'elle a disparu.

— Bref, tu veux quelque chose et tu te fiches de mettre les autres en danger.

— C'est faux ! Ne comprends-tu pas ? Tu as oublié Kahlan. Je suis le seul à me souvenir d'elle. Réfléchis à ce que ça signifie.

— Que veux-tu dire ? Encore une de tes fantaisies ?

— Si j'ai raison, il y a dans le monde quelque chose qui cloche et

qui a altéré la mémoire de tous ses habitants, y compris toi. Kahlan a été effacée de vos souvenirs, c'est vrai, mais le problème est plus grave que ça.

» Il ne manque pas qu'une personne, mais aussi la plus petite trace de tout ce que mes proches ont fait avec elle. Si une partie de ces événements est sans importance, je veux bien te le concéder, certains sont susceptibles de se révéler capitaux.

» Par exemple, tu as oublié ta promesse de me tuer si je revenais ici. Cette menace devait être liée à Kahlan d'une façon ou d'une autre, et elle a disparu de ta mémoire. Tu comprends le problème ? Ne plus te souvenir de Kahlan a des conséquences très étendues…

» Imaginons que ce processus t'ait fait oublier quelque chose de très important. Dans ce cas, tu aurais perdu une partie centrale de ta vie – par exemple, une décision capitale. Comment déterminer les liens que tu avais avec Kahlan ? Tu es bien placée pour savoir que les vies humaines sont interconnectées d'une manière très complexe. Quels fragments de ta vie as-tu perdus ? En quoi ton existence a-t-elle été modifiée parce que ta mémoire ne garde pas trace d'événements pourtant cruciaux ?

» Mesures-tu la gravité du problème, à présent ? Les perceptions de milliers de gens risquent d'être bouleversées ! Si tous ceux qui l'ont connue ne savent plus que Kahlan a existé, ils perdront le bénéfice de tout ce qu'elle leur a apporté.

Richard fit quelques pas, une main sur la hanche, l'autre décrivant dans l'air des arabesques.

— Pense à quelqu'un que tu connais ! (Il se tourna vers la voyante et chercha son regard.) Ta mère, par exemple… Et maintenant, imagine tout ce que tu perdrais si on t'arrachait tes souvenirs d'elle et des événements sur lesquels elle a eu une influence, qu'elle soit directe ou non.

» Maintenant, postule que toute l'humanité ait oublié quelque chose d'aussi essentiel qu'une mère. N'était que ce « trou de mémoire » doit concerner un moment frappant de l'histoire *commune* des êtres humains. Tu vois le tableau ?

» Allons ! un dernier exercice ! Essaie de te représenter combien ta vie changerait si tu n'étais plus consciente de mon existence, de ce que nous avons fait ensemble et des actes que tu as commis à cause de moi. Alors, tu comprends mieux mon point de vue ?

» Tu as offert un collier à Kahlan afin qu'elle n'ait pas d'enfant tout de suite. Ce cadeau était une offre de paix, et il s'adressait aussi à moi. En somme, nous avons signé une trêve. Si personne ne se souvient plus de ma femme, combien de trêves, d'alliances, de pactes et de traités de paix ont été purement et simplement annulés ? Et combien de missions importantes ont été laissées en plan ?

» Shota, cette affaire a le pouvoir de plonger le monde dans le chaos. Je n'ai aucune idée des effets en chaîne d'une disparition de cette importance. Mais je n'exclus pas que l'issue du combat pour la liberté puisse en être inversée. L'Ordre Impérial risque d'en être formidablement renforcé. Et la fin du monde pourrait se trouver au bout du chemin.

— La fin du monde, rien que ça ?

— Un événement si déterminant ne se produit pas par hasard. Il ne s'agit pas d'un déplorable accident ni du résultat d'une erreur. Il doit y avoir une cause et une source. Et tout ce qui peut provoquer un bouleversement universel est menaçant pour nous, à l'heure actuelle.

Le visage de marbre, Shota étudia un long moment Richard. Puis elle se détourna avec grâce, sa robe aux couleurs fluctuantes ondulant sur ses formes épanouies, réfléchit quelques instants et se plaça de nouveau face au Sourcier.

— Et si ton imagination te jouait des tours, tout simplement ? Puisqu'il s'agit de l'explication la plus évidente, elle a de bonnes chances d'être exacte.

— En règle générale, je suis d'accord avec cette façon de voir les choses. Mais il peut y avoir des exceptions.

— La situation que tu décris est d'une extraordinaire complexité, Richard. Malgré mon don de voyance, j'ai du mal à seulement *commencer* la liste de toutes les conséquences d'une affaire pareille. Mais j'ai une certitude : les désordres engendrés seraient tels que tout le monde s'apercevrait que le monde ne tourne pas rond. Les gens ne sauraient pas où est le problème, mais ils le sentiraient.

» Il ne se passe rien de ce genre, que je sache… En revanche, tu risques de bouleverser le cours de l'histoire pour trouver une femme qui n'a jamais existé. Et ça, c'est très dangereux pour la cause de la liberté.

» La première fois que tu es venu me voir, Sourcier, tu voulais que je t'aide à neutraliser Darken Rahl. Je l'ai fait, contribuant ainsi à ce que tu deviennes le nouveau seigneur Rahl. Aujourd'hui, l'empire d'haran est engagé dans une lutte à mort. Et toi, que fais-tu, au lieu d'être à la tête de tes troupes ? Tu cherches Kahlan ! Tes fantasmes et ton comportement irresponsable sont incompatibles avec le rôle de chef. De fait, tu t'es destitué toi-même. Le pouvoir est à prendre, parce que personne ne l'exerce. Ceux qui combattent pour la cause que tu as embrassée auraient besoin d'une aide et d'un soutien qui ne viendront plus…

— Je pense avoir raison, dit Richard. Si je ne me trompe pas, ça veut dire que personne n'a conscience du danger qui nous menace. Personne à part moi, je précise… Du coup, je suis le seul qui peux empêcher une catastrophe pour le moment indéterminée. Comment

pourrais-je feindre d'ignorer tout ça et passer mon temps à guerroyer contre l'Ordre Impérial ?

— Tu t'inventes des excuses très convaincantes, Richard…

— Il ne s'agit pas d'excuses !

— Et si l'empire d'haran s'effondre pendant que tu cours après des chimères ? Pendant que leur chef est parti à la chasse au fantôme, les combattants de la liberté se feront tailler en pièces par les brutes de l'Ordre Impérial. Seront-ils moins morts parce que tu es le seul à voir de fumeux dangers ? Leur cause, qui est aussi la tienne, en aura-t-elle moins perdu la bataille ? Le monde entrera-t-il le cœur léger dans une ère d'esclavage, de famine, de souffrance et de mort ?

» T'abandonner aux fantaisies de ton imagination t'empêchera-t-il de pleurer sur la tombe de la liberté ?

Richard n'avait pas de réponse toute prête. De toute façon, il n'aurait pas osé en formuler une. Après une telle tirade, tout ce qu'il pourrait dire sonnerait creux, il le savait. À ses yeux, il y avait assez de preuves pour qu'il ne renonce pas à ses certitudes. Mais les autres pouvaient juger ses arguments insensés, et insister ne lui vaudrait rien de bon tant qu'il n'en saurait pas davantage.

De plus, le doute le rongeait. Et si Shota avait raison, comme Nicci avant elle ? S'il délirait, tout simplement ?…

Au nom de quoi aurait-il eu raison contre le monde entier ? Qui était-il pour ça, en admettant que ce soit possible ?

Il n'avait aucun moyen de vérifier ses propres dires. Et ses souvenirs n'étaient rien de concret qu'il aurait pu brandir sous le nez de ses contradicteurs.

Sa confiance en lui était lézardée, et ça le terrifiait. Si la fissure s'élargissait, l'édifice finirait par s'écrouler, incapable de supporter le poids du monde. Car si Kahlan n'existait pas, il ne se sentait pas la force d'affronter la réalité.

Lui seul empêchait que Kahlan tombe à jamais dans l'oubli.

Sans elle, il n'avait aucune envie de continuer à vivre. Que ferait-il dans un monde où elle n'était pas présente ? Cette femme représentait tout pour lui…

Jusqu'à aujourd'hui, il avait repoussé dans un coin de sa tête l'image de sa femme et le désespoir consécutif à son absence. Pour supporter la douleur et continuer à la chercher minute après minute, il s'était occupé l'esprit en pensant à des détails plus ou moins importants.

À présent, la douleur lui serrait le cœur, menaçant de le faire exploser.

Comme toujours, le chagrin était accompagné d'une écrasante culpabilité. Il était le seul espoir de Kahlan. L'unique porteur de la

flamme de sa vie alors qu'un raz-de-marée menaçait de l'emporter comme un fétu de paille.

Lui seul s'entêtait à la chercher !

Mais pour l'instant, il n'avait pas obtenu l'ombre d'un résultat, et il y avait de quoi mourir de honte.

Pour ne rien arranger, il savait que Shota avait raison sur un point : pendant qu'il cherchait Kahlan, il abandonnait le reste de l'humanité. Était-ce un comportement digne de l'homme qui avait largement contribué à la libération de D'Hara puis à la révolution qui venait de naître au cœur même de l'Ancien Monde ?

Quant à la guerre, il ne pouvait nier en être responsable. Après tout, qui avait provoqué la disparition de la barrière qui séparait l'Ancien Monde du Nouveau ?

Combien d'hommes et de femmes périraient pendant qu'il serait à la recherche de sa bien-aimée ?

Dans une situation pareille, que lui conseillerait Kahlan ? Elle était très attachée aux peuples des Contrées du Milieu. Presque à coup sûr, elle voudrait qu'il l'abandonne pour sauver les gens et les lieux qu'elle avait tant aimés.

Oui, elle demanderait à Richard de se détourner d'elle pour sauver ses anciens sujets.

Mais si la situation avait été inversée, Richard ayant soudain disparu, elle n'aurait renoncé sous aucun prétexte à voler à son secours.

Tout le paradoxe était là.

Et enfin, quoi que sa femme pût dire, c'était elle qui occupait la première place sur la liste des priorités de Richard.

Troublé, il se demanda si Shota n'avait pas raison sur un autre point. Le danger que la disparition de Kahlan représentait pour le monde n'était-il pas une excuse commode pour tout lâcher et se consacrer à sa quête ?

Pour l'heure, face au désarroi qui s'emparait de lui, Richard décida de gagner du temps afin d'affermir ses positions et de récupérer des forces.

Dans cette optique, il changea abruptement de sujet.

— Et la bête qui me traque, que peux-tu me dire à son sujet ? demanda-t-il.

Une excellente question, puisqu'elle n'était pas seulement liée à la disparition de Kahlan mais aussi à la « sainte mission » que Shota lui reprochait de négliger.

La voyante dévisagea longuement son interlocuteur. Puis elle répondit d'un ton étrangement doux, comme si elle proposait une trêve implicite :

— Ce monstre n'est plus tel qu'il a été créé. Les événements ont

provoqué sa mutation.

— Sa mutation ? répéta Cara. Que voulez-vous dire ?

— C’est une bête de sang, désormais.

Chapitre 41

— Une bête de sang ? répéta Richard.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Cara.

D'instinct, elle vint se camper près de son seigneur.

— Une bête qui n'est plus simplement liée au royaume des morts, comme lors de sa « naissance ». Richard, ce monstre connaît le goût de ton sang. C'est la Magie Soustractive, elle aussi soumise au Gardien, qui le lui a fait découvrir. D'où sa métamorphose en bête de sang.

— Et ça veut dire quoi, précisément ?

Shota baissa la voix :

— Que cette créature est beaucoup plus dangereuse… Je ne sais pas grand-chose sur les armes magiques inventées pendant les Grandes Guerres. À part qu'elles ne renoncent plus une fois qu'elles ont goûté au sang de leur proie.

— J'avais compris que ce monstre ne me laisserait jamais en paix, dit Richard, une main posée sur la garde de son épée. Tu peux me dire comment le tuer ? Ou au moins le renvoyer d'où il vient ? Sais-tu comment il frappe et comment il devine que…

— Non, non, non ! coupa Shota. Richard, tu traites cette bête comme si elle était une ennemie normale. Tu veux la doter d'une nature et d'un type de comportement. C'est une grossière erreur. La caractéristique frappante de ce monstre, justement, est de ne pas être définissable. Tout en lui est fluctuant, c'est pour ça qu'on ne peut pas prédire ses actes.

— Tes propos n'ont aucun sens, déclara Richard. (Croisant les bras, il se demanda si Shota n'en savait pas encore moins qu'elle le prétendait.) Toute créature a des caractéristiques stables et se comporte selon un schéma qu'on peut comprendre et interpréter. La difficulté est de trouver ce schéma. Aucun être n'est totalement fluctuant.

— Réfléchis un peu, Richard ! Depuis le début, tu tentes de comprendre ce monstre pour mieux le vaincre. Tu penses que Jagang n'a pas anticipé ta démarche ? Par le passé, ne lui as-tu pas fait cent fois ce coup-là ? L'empereur a percé à jour ta façon d'être, et pour te détruire, il a créé une arme vivante qui est dépourvue de « nature ».

» Le Sourcier de Vérité cherche des réponses sur les gens, les choses ou les situations. À moindre échelle, tous les êtres pensants font ça. Si la bête de sang avait une nature, ses actions suivraient une logique interne qui nous permettrait de prévoir les conditions de la

prochaine attaque. Lorsqu'on peut prédire les choses, on a la possibilité d'élaborer une défense. Comprendre la bête de sang est essentiel pour s'opposer à elle. L'ennui, c'est qu'il n'y a rien à comprendre !

— Bon sang ! ça n'a pas de sens ! rugit Richard.

— C'est le but de l'opération, mon garçon… Laisser l'absurdité te déconcerter afin de mieux te prendre au piège.

— Je suis d'accord avec le seigneur Rahl, intervint Cara. Cette créature doit avoir un schéma de comportement. Même les gens très malins qui agissent au hasard pour brouiller les pistes finissent par en avoir un. La bête ne peut pas rôder à l'aveuglette en espérant simplement tomber sur le seigneur Rahl endormi.

— Afin qu'on ne puisse pas anticiper ses actes, ce monstre a été délibérément conçu pour être un enfant du chaos. Il est programmé pour attaquer et tuer Richard, mais à part ça, il ne fait montre d'aucune logique. Un jour, il frappe avec des griffes. Le lendemain, il crache du poison. Le surlendemain, c'est du feu. Et ainsi de suite. Là encore, inutile de chercher une logique à cette séquence. Le monstre ne choisit pas un plan en fonction de son analyse ou de son expérience, mais du hasard le plus total.

Richard dut reconnaître que l'explication se tenait. Jusque-là, il n'y avait eu aucune cohérence lors des attaques. Au point qu'il avait douté d'être confronté à la bête dont lui avait parlé Nicci.

— Le seigneur Rahl a échappé plusieurs fois à cette horreur, dit Cara. Ça prouve qu'elle n'est pas invincible.

Shota eut le genre de sourire indulgent qu'on réserve d'habitude aux enfants.

— Pensez à la bête de sang comme si c'était la pluie, dit-elle d'un ton patient qui ne lui ressemblait guère. Imaginez que vous vouliez être à l'abri d'une averse, exactement comme vous désirez échapper à la tueuse de Jagang.

» Précisons que votre but est de rester bien secs. Le premier jour, vous êtes à l'intérieur du château lorsqu'il commence de pleuvoir, et votre but est facilement atteint. Le jour d'après, l'orage se déchaîne de l'autre côté de la vallée, et là non plus, vous n'aurez pas un poil de mouillé. Un autre jour, vous quittez une zone juste avant que les nuages crèvent. Un autre encore, vous marchez sur un chemin, il pleut sur votre droite et il ne tombe pas une goutte sur votre gauche. Dans tous les cas, la pluie vous a ratés et vous avez atteint votre objectif. Parfois en prenant des précautions, et d'autres fois par pure chance.

» Mais il pleut souvent, et vous comprenez que vous ne demeurerez pas secs éternellement.

» Pour ne pas être vaincus par la pluie, vous décidez de comprendre son schéma de pensée. À cette fin, vous commencez à

sonder le ciel afin de prédire le temps. Certains indices se révélant fiables, vous les utilisez et constatez que vos prévisions sont très souvent exactes. Du coup, vous optez pour la défense la plus simple : ne pas sortir chaque fois qu'il doit pleuvoir.

» Une remarquable victoire de l'intelligence, non ?

Les yeux sans âge de la voyante se posèrent un instant sur Cara puis se rivèrent sur Richard, qui eut le souffle coupé par l'intensité de leur éclair.

— Mais tôt ou tard, la pluie vous aura ! Elle vous prendra par surprise, qui sait ? Ou vous aurez prévu un orage, mais pensé à tort avoir assez de temps pour gagner un abri.

» Enfin, il arrivera bien un jour où vous serez sortis, certains qu'il ne tomberait pas d'eau, juste pour être surpris par l'averse du siècle ! Tous ces événements ont un résultat commun : deux jeunes gens trempés comme des soupes. Quand on parle de la bête, il suffit de dire à la place : « raides morts en un éclair ».

» Mieux vous prédirez le temps et plus vous serez en danger, parce que cette activité n'est pas une science exacte. Mais les victoires successives vous donneront confiance, et sans le savoir, vous prendrez de plus en plus de risques prétendument « calculés ». Le désir de comprendre la pluie aura signé votre perte, parce qu'elle n'a pas vraiment de schéma de comportement. On peut trouver des grandes lignes, mais elles servent surtout à forcer les jeunes présomptueux à baisser leur garde.

Richard regarda Cara, vit qu'elle était inquiète et jugea plus judicieux de ne rien dire.

— La bête de sang est comme la pluie : une adversaire qui peut surgir n'importe où et n'importe quand, sans même l'avoir prémédité.

Richard ne put garder plus longtemps le silence.

— Shota, tout ce qui vit a un code de comportement et obéit à des lois naturelles. Sinon, ta thèse revient à affirmer qu'un être peut devenir sa propre contradiction. Or, c'est impossible.

» Ne pas comprendre quelque chose n'autorise pas à adopter l'explication qu'on préfère. Tu affirmes que la bête n'a pas de nature, mais c'est simplement parce que tu ne connais pas la nature en question. Reconnaître ton ignorance serait beaucoup plus honnête.

Shota eut un petit sourire et désigna le ciel.

— Tu veux déterminer la nature de la pluie ? Tu as sans doute raison d'un point de vue théorique, mais il n'en reste pas moins que certaines choses dépassent de très loin notre compréhension. Du coup, nous concluons que seul le hasard les régit. Le climat obéit sûrement à des règles très précises, mais elles nous échappent totalement. Donc, postuler qu'elles n'existent pas est une démarche très raisonnable.

» Les orages sont peut-être soumis à une logique implacable. Ne la

connaissant pas, nous ne pourrons jamais éviter totalement d'être trempés jusqu'aux os.

» Si la bête de sang a une nature, celle-ci est hors d'atteinte de notre petit cerveau, et ça ne fait par conséquent aucune différence.

» Voici tout ce que je peux dire : ce monstre a été créé pour agir au hasard, et il se montre à la hauteur des espérances de Jagang. En l'état actuel des choses, aucun de nous ne peut vaincre cette abomination.

» Intellectuellement, je ne rejette pas ta théorie, mon garçon. Le désordre n'est peut-être qu'apparent, afin de nous désorienter, mais le mystère est hors de notre portée…

— Je ne suis pas sûr de comprendre, avoua Richard. Tu peux me donner un exemple concret ?

— Eh bien, par exemple, la bête n'apprend rien de ses erreurs. Elle peut utiliser trois fois la même tactique inadaptée et revenir la quatrième avec un plan encore moins susceptible de réussir. C'est le principe même du hasard, et nous devons en rester là pour le moment…

» De plus, cette créature n'a pas de conscience, du moins au sens où nous entendons ce mot. En d'autres termes, on pourrait dire qu'elle n'a pas d'âme. Elle a un objectif, mais elle ne se réjouit pas d'avoir réussi. En cas de désastre, elle n'est pas furieuse. La pitié, l'empathie, la curiosité, l'enthousiasme ou l'angoisse n'existent pas pour elle. Sa mission est de tuer Richard Rahl et elle recourt à ses innombrables aptitudes pour l'accomplir. Mais fondamentalement, toute cette affaire ne l'intéresse pas !

» Un oiseau qui vole vers un buisson lesté de baies ou un serpent qui suit une souris dans son trou ont envie de réussir. Ils veulent se nourrir pour prolonger leur vie. La bête n'a pas ce genre de préoccupation.

» Dépourvue d'esprit, elle avance inexorablement vers sa proie avec la pulsion de la détruire. Comme la pluie, si quelqu'un lui donnait la mission de « mouiller Richard ». Quand elle échoue, ça ne la dérange pas, et elle ne s'énerve pas si une sécheresse la ralentit. Face à un obstacle, elle ne redouble pas d'efforts. Non, à la première occasion, elle essaie de nouveau, et c'est tout. Enfin, quand elle réussit, ça ne lui fait aucun plaisir…

» Cette créature est irrationnelle, dans cette mesure-là. Mais surtout, Richard, ne la sous-estime pas ! Elle est vicieuse, féroce et d'une cruauté sans limites.

— Je ne comprends toujours pas, dit Richard. Comment est-ce possible ? Si c'est une bête, elle doit être animée par quelque chose. Son instinct, par exemple.

— Son instinct, c'est le besoin de te tuer ! Elle est conçue pour agir au hasard, afin de te désarmer. À force d'essuyer des déconvenues,

Jagang t'a envoyé une adversaire qui se dérobera à tes assauts au lieu d'essayer de te dominer par la force.

— Si la bête a été créée pour me tuer, elle a donc bien un code de comportement.

— Exact, mais comme il est *aléatoire*, ça ne nous avance à rien. Impossible de prévoir quand, comment et où cette adversaire tentera de te frapper. Elle agit au hasard, et tu dois mesurer à quel point cette tactique est dangereuse pour toi. Si tu sais qu'une lance te menace, tu peux te munir d'un bouclier. Quand un archer te traque, tu as la possibilité d'envoyer une armée entière le débusquer. Enfin, lorsqu'un loup te piste, tu as la possibilité de poser des pièges ou de ne pas sortir de chez toi.

» La bête de sang n'a aucune méthode favorite lorsqu'il est question d'assassinat. Du coup, il devient très difficile d'organiser ta défense. Un jour donné, le monstre peut tailler en pièces les mille soldats chargés de te protéger. Le lendemain, il est capable de battre timidement en retraite face à un gamin qui gambade devant toi. On ne peut rien déduire des actes de cette créature, et c'est en partie pour ça qu'elle est si terrifiante. On ne sait jamais d'où viendra le coup fatal…

» La force de cette bête est de n'avoir aucune caractéristique stable. Elle peut être à la fois forte et faible, rapide et lente… Bref, elle change sans cesse, mais elle peut aussi rester un long moment la même ou revenir à une phase antérieure de son chaos perpétuel…

» Après sa naissance, une seule chose importait : la première fois que tu utiliserais ton don. C'est à ce moment-là qu'elle s'est focalisée sur sa cible. Depuis, impossible d'anticiper ses actes ou de percer à jour ses plans inexistants. Une seule certitude demeure : la bête te traque et elle continuera jusqu'à ce qu'elle t'ait eu. Elle peut attaquer plusieurs fois dans la même journée, puis ne plus se manifester pendant un mois – voire un an ! Tout ce que nous savons, c'est qu'elle n'abandonnera jamais.

Richard se demanda quelle part de vérité objective contenait le discours de Shota. La connaissant bien, il savait qu'elle devait broder autour de faits authentiques, mais dans quelles proportions ?

— Vous êtes une voyante, rappela Cara. Je suis sûre que vous pouvez aider le seigneur Rahl à se défendre.

— Mon don me permet de voir comment les événements naviguent sur l'immense fleuve du temps. En d'autres termes, je peux déterminer quel cap ils prennent. La bête de sang ne sachant pas elle-même ce qu'elle fera dans la minute qui suit, elle échappe totalement à mon pouvoir. En un sens, la voyance est intimement liée aux prophéties. Et elle est désarmée face à tout ce qui n'est pas prévisible…

» Comme les Mord-Sith l'ont probablement découvert, Richard

aussi est rétif à tout ce qui est prédictions ou oracles. Ça ne facilite pas la tâche de ses protecteurs, et lorsqu'il affronte une créature également rétive à la divination, il est impossible de lui conseiller ce qu'il doit faire ou ne pas faire.

— Consulter des recueils de prophéties ne servirait à rien ? demanda Richard.

— Les prédictions se fondent sur une logique, et la bête n'en a aucune. Les grimoires sont aussi impuissants que moi face à un monstre de ce type. Ils peuvent prédire qu'un homme sera blessé par un carreau au cours d'une journée pluvieuse, mais ne leur demande pas la liste de tous les jours de pluie ou de tous les hommes blessés par un carreau depuis le début des temps. Sans concordance ni logique, il est impossible de prévoir quoi que ce soit… Sinon qu'il pleuvra un jour ou l'autre et que quelqu'un sera mouillé.

Richard eut un petit sourire.

— C'est la façon dont je vois les prophéties, même lorsqu'il y a concordance et logique… Les grimoires nous apprennent que le soleil se lèvera demain, et c'est à peu près tout… (Richard plissa soudain le front.) Si j'ai bien compris, tu ne peux rien me dire sur la bête parce qu'elle échappe à ton pouvoir de divination ? Dans ce cas, comment peux-tu en savoir si long à son sujet ?

— Qui a jamais prétendu que je n'avais pas d'autres cordes à mon arc ? éluda énigmatiquement Shota.

Richard n'insista pas, certain que ça n'aurait servi à rien.

— Donc, tu ne peux rien me dire de plus ?

— Il n'y a rien de plus à dire, Richard ! Si la bête continue d'exister, elle te traquera jusqu'à ce qu'elle t'ait tué. Mais je ne peux même pas savoir quand tu mourras, puisque la créature échappe aux prédictions. Tu peux rendre le dernier soupir aujourd'hui ou mourir de vieillesse avant qu'elle t'ait trouvé.

— Voilà qui me laisse un espoir…

— Si j'étais toi, je ne m'y accrocherais pas trop… Tant que tu vivras, la bête te traquera, attirée par le sang qui coule dans tes veines.

— C'est mon sang qui lui permet de me localiser ? Comme les chiens à cœur, qui repèrent une proie en captant ses pulsations cardiaques ?

— Ne pousse pas si loin la comparaison ! C'était une façon de parler… La bête a goûté ton sang, d'une certaine manière. Mais ce n'est pas ton fluide vital qui importe vraiment pour elle. L'essentiel, c'est ce qu'elle a senti en cette occasion : ton ascendance.

» Elle connaissait ton existence et te traquait déjà. Dès que tu as utilisé ton don – je veux dire, la première fois après sa venue au monde –, vous avez été liés jusqu'à la fin des temps. Dans ton sang, la

bête a eu son premier contact avec le don, et c'est ça qui a déclenché sa métamorphose.

Des questions plein la tête, Richard ne savait pas trop laquelle poser en premier. Finalement, il se décida pour celle qui semblait la plus simple.

— Pourquoi a-t-elle un rapport étroit avec le royaume des morts ? Y a-t-il une logique là-dedans ?

— Quelques éléments de cohérence, en tout cas… Le royaume des morts est éternel. En conséquence, le temps n'y a pas de sens. Comme je te l'ai dit, il n'en a pas non plus pour la bête. Elle n'est pas pressée de te tuer, il faut que tu le comprennes. Si elle avait le sens de l'urgence, elle agirait avec une constance qui deviendrait vite un code de comportement. Pour elle, finir le travail aujourd'hui, demain ou dans un siècle est parfaitement égal. Comme si tous les jours se ressemblaient, si tu vois ce que je veux dire. Ou comme si mille ans n'étaient en fait qu'une seule et même journée.

» Quand on n'a aucune notion du temps, pourquoi aurait-on besoin d'une « nature » ou d'un « code de comportement » ? Le passage du temps confère du poids et de l'intensité aux créatures vivantes. Quand on vit dans une réalité où les heures succèdent aux heures, on établit des priorités en fonction de critères objectifs. C'est pour ça, par exemple, qu'on se hâte de dresser un camp avant que la nuit tombe. Et qu'on met des défenses en place avant et pas après l'attaque d'un ennemi. Sans le temps, comment organiserait-on ces actions ? Pense aussi à une femme qui veut avoir des enfants avant qu'il soit trop tard. Si elle n'avait pas conscience de son âge, comment saurait-elle que le moment est venu ?

» Le temps, Richard, est un des burins du sculpteur qui grave notre vie dans le marbre. Notre « nature » est définie par les tourments que nous infligent le passage des ans et l'inexorable approche de la mort.

» Tu saisis maintenant ce que j'entends par « urgence » ? Même un papillon, lorsqu'il sort de son cocon pour vivre une seule journée, est pressé par le temps. Car s'il ne trouve pas un partenaire pour s'unir et s'il ne pond pas des œufs, son espèce entière risque d'être rayée de la surface du monde.

» La bête n'a pas conscience du temps. Son schéma de pensée est influencé par l'éternité du royaume des morts – la négation radicale de la notion même de Création, puisque le domaine du Gardien est l'antithèse de la vie. Le conflit éternel entre la Création et l'entropie produit la force qui anime une bête de sang et lui confère cette « versatilité » dont je parlais tout à l'heure.

» Quand Nicci a utilisé la Magie Soustractive pour éliminer le sang qui obstruait un de tes poumons, la bête a senti le goût du fluide vital de sa proie. Pour être plus précise, elle a pris la véritable mesure de ta

magie.

» Dans ton sang coulent les deux formes du don. La bête est conçue pour te reconnaître par l'intermédiaire de ton essence – la magie – et cela lui permet de se jouer d'obstacles bêtement matériels. Mais pour se lier à toi, elle avait besoin que tu utilises ton don. Ainsi, elle allait pouvoir te traquer sans relâche. Et quand elle a effectivement eu le goût de ton sang dans la bouche – métaphoriquement parlant –, elle est devenue apte à te connaître d'une manière nouvelle et différente.

» Ce monstre a eu sur la langue la saveur de la magie hors du commun qui est en toi. Le mélange entre le pouvoir bienveillant de Zedd et la magie noire dévastatrice de Darken Rahl. C'est ça qui l'a transformée. Désormais, elle ne ressemble plus au monstre basique imaginé par les sbires de Jagang.

» Souviens-toi, Richard : ce sont les éléments magiques qu'elle reconnaît dans ton sang. Si tu lances un sort, tu attireras ta propre mort. Voilà pourquoi cette bête est plus dangereuse que toutes les autres. Où que tu sois en ce monde, elle saura que tu invoques ton don, et elle accourra pour ne pas rater la curée. Chaque sorcier a une signature magique unique. Depuis peu, la bête connaît la tienne. Voilà pourquoi tu dois t'abstenir de recourir à ton pouvoir.

» Les Sœurs de l'Obscurité qui ont créé la bête auraient aimé utiliser ton sang dès le début, mais elles n'ont pas pu s'en procurer. Elles ont lié le monstre à ta magie, mais sans fluide vital, c'était une connexion trop faible pour être vraiment efficace.

» Sans le vouloir, Nicci a donné à la bête ce qui lui manquait encore. Elle a agi pour te sauver la vie, et elle n'avait pas le choix, mais c'est quand même elle la responsable. À partir de là, chaque utilisation de ton don attirait encore plus facilement la bête de sang. Dans cette mesure, on peut dire que Nicci a été fidèle à son serment de Sœur de l'Obscurité.

Dévasté par ce discours, Richard tenta de trouver une objection qui tienne la route. Shota devait se tromper. L'armure du monstre qu'elle venait de décrire avait sûrement un point faible.

— La bête peut attaquer quand je ne me sers pas de mon don, dit-il. Le matin où elle a tissé le cocon, je ne jetais pas de sort.

Shota posa sur le Sourcier le genre de regard qui le faisait se sentir tout petit.

— Tu utilisais ton don, ce matin-là…

— Non ! Je dormais, comment aurais-je pu… ?

Le Sourcier n'alla pas plus loin.

Il venait de se souvenir. En se réveillant, alors qu'il revivait la disparition de Kahlan, il tenait son épée et l'avait à demi dégainée. La magie de l'arme s'infiltrait en lui, et…

— C'était la magie de l'épée ! dit-il. Je tenais mon arme, et mon

don restait assoupi.

— Non, tu te trompes… Quand tu éveilles la magie de l'épée, elle se combine à la tienne – et c'est ça qui alerte la bête de sang. Le pouvoir de l'arme est en toi, désormais. Combattre avec ta lame risque de faire venir la bête.

Richard eut le sentiment qu'un piège mortel se refermait sur lui, lui interdisant toute réaction. Quoi qu'il fasse, il était coincé. Le matin, déjà, il s'était réveillé avec cette impression. Et les événements en cours la confirmaient.

— J'ai besoin de mon arme ! Shota, je contrôle mal mon don. L'Épée de Vérité est la seule chose sur laquelle je peux compter.

— Dans certaines circonstances, j'admets volontiers qu'elle peut te sauver. Mais la bête n'a pas de nature, ne l'oublie pas, et elle vient du royaume des morts. À cause de ces éléments, tu croiras parfois que ton arme te protège alors que c'est faux. Ne commets pas l'erreur de penser que tu apprendras à faire la distinction entre ces moments. La bête est imprévisible, je l'ai dit vingt fois, et il y aura donc des occasions où ton arme ne te sera d'aucun secours. Méfie-toi de l'épée, Richard, car en la dégainant, tu risques d'attirer la bête.

» Cette créature te poursuit sans cesse et elle est susceptible d'attaquer n'importe quand. Mais lorsque tu utilises ton don, sache que le risque augmente considérablement, car le don aiguise l'appétit et la fureur du monstre.

Richard s'avisa qu'il serrait très fort la poignée de son arme. Réagissant à son appel, la colère et la magie de la lame commençaient déjà à s'insinuer en lui.

Il retira sa main comme s'il venait de se brûler. Avait-il invoqué la bête sans le vouloir ? Allait-il devoir se surveiller en permanence ?

— Il y a autre chose, dit Shota en croisant les mains sur son giron.

— Super ! Quoi encore ?

— Richard, je n'ai pas créé ce monstre ! Si tu me hais parce que je te dis la vérité, demande-moi de me taire et je t'obéirai sur-le-champ.

— Désolé, Shota… Je sais que tu n'y es pour rien, mais ça commence à faire beaucoup, tout ça… Continue, je t'en prie. Que voulais-tu ajouter ?

— Si tu as recours à la magie – n'importe laquelle –, la bête le saura. Puisqu'elle agit au hasard, il se peut qu'elle n'en profite pas tout de suite. Voire pas du tout. Mais il ne faudra pas baisser ta garde, parce que ça pourra être très différent la fois suivante. Ne te montre jamais trop confiant, car ça risquerait de signer ta perte.

— Tu me l'as déjà dit !

— Je sais, mais tu n'as pas encore vraiment compris cet avertissement. Mets-toi dans la tête que toute utilisation de la magie permettra à la bête de sentir ton sang…

— Ça aussi, tu l'as déjà dit.

— Je parle de toutes les formes de magie. (Shota tendit un index et tapota la tempe du Sourcier.) Réfléchis, mon garçon !

Richard ne répondant pas, la voyante perdit patience :

— Cette limitation inclut les prophéties !

— Que veux-tu dire ?

— Les prédictions sont écrites par des sorciers dotés d'un pouvoir spécial. Un profane, quand il lit ces textes, ne voit que des mots obscurs. Même les Sœurs de la Lumière, qui se prennent pour les gardiennes des grimoires et des recueils, ne sont pas capables de distinguer la vérité. Toi, tu es un sorcier de guerre. En tant que tel, tu disposes d'autres pouvoirs, pour l'instant latents, dont celui de déchiffrer pour de bon les prophéties.

» Comprends-tu maintenant combien il te serait facile d'invoquer la magie sans t'en apercevoir ? Que tu manies ton arme, soignes quelqu'un ou invoques la foudre n'importe pas. Tout cela risque d'attirer la bête, parce qu'elle ne fera pas la distinction entre un sort mineur et une grande invocation. Pour elle, le don est le don et voilà tout !

— Dois-je comprendre que guérir quelqu'un ou dégainer mon épée peut suffire à attirer la bête ?

— Exactement ! Et elle n'aura pas besoin de longtemps pour te trouver. Étant liée au royaume des morts, elle n'appartient qu'à demi à ce monde. Pour elle, la distance n'est pas un problème et aucun obstacle ne l'arrête. Elle n'échappe pas totalement aux lois de notre univers, mais elle ne se fatigue jamais, ne perd pas le contrôle de ses nerfs, n'est pas découragée et ne se montre en aucun cas impatiente.

» Te servir de ton don ne la poussera pas systématiquement à agir, c'est déjà établi. Personne ne peut anticiper les actes de ton adversaire, mais recourir à la magie augmente ses chances et diminue les tiennes. C'est tout ce qu'on peut dire, hélas…

— Une cataracte de bonnes nouvelles, marmonna Richard.

Sur ces mots, il se mit à faire nerveusement les cent pas.

— Comment le seigneur Rahl peut-il tuer cette créature ? demanda Cara.

— Elle n'est pas vivante ! Comment tuer un rocher qui nous tombe dessus ou une averse qui nous trempe jusqu'aux os ?

— Ce monstre doit bien avoir peur de quelque chose ? insista Cara.

— Seuls les êtres vivants connaissent la peur.

— Alors, elle déteste sûrement quelque chose ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, l'eau, le feu ou la lumière… Un élément qu'elle n'aime pas et qui la fait fuir.

— Un jour, il peut s'agir de l'eau. Mais le lendemain, elle se

cachera dans un marécage, en bondira pour saisir la jambe de Richard et l'entraînera au fond pour le noyer. Pour elle, notre monde est un territoire étranger qui ne l'affecte pas vraiment.

— Où les Sœurs de l'Obscurité ont-elles appris à donner la vie à un monstre pareil ? demanda Richard.

— Les connaissances de base ont été découvertes par Jagang dans de très vieux grimoires qui remontent aux Grandes Guerres. Il est passionné par les armes magiques de l'ancien temps. Cela dit, je pense qu'il a modifié la « recette » afin de mieux viser sa cible principale – toi, mon garçon. Ensuite, les Sœurs de l'Obscurité ne furent que des exécutantes.

» Avec l'aide de la Magie Soustractive, en plus du Han volé à des sorciers, elles ont arraché leur âme à des détenteurs du don. Ainsi, la bête est dotée de toutes les caractéristiques que pouvait désirer Jagang. Cette arme est supérieure à toutes celles qui nous ont été opposées. L'empereur est son vrai « père », et nous devons l'arrêter avant qu'il mette au monde d'autres horreurs.

— Je suis totalement d'accord, marmonna Richard.

— Mais tu ne l'arrêteras pas si tu cours après des fantômes.

— Et toi, tu ne peux pas m'assener tout ça sans ajouter une ou deux choses qui m'aideront un peu ?

— Tu es venu m'interroger. T'ai-je demandé de le faire ? De plus, je t'ai déjà aidé en te disant ce que je sais. Grâce à ces informations, tu as une excellente chance de vivre un jour ou deux de plus.

Richard en avait assez entendu. La bête n'avait peut-être pas de nature, mais cette particularité, en y réfléchissant bien, revenait à avoir une *sorte* de nature. Shota avait sans doute raison sur l'impossibilité de prédire les actes de cette adversaire, mais ça n'impliquait pas automatiquement une absence de code de comportement.

Cela dit, ce n'était pas le moment de couper les cheveux en quatre. Plus tard, les détails de ce type feraient peut-être une énorme différence. Pour l'instant, ils ne comptaient pas.

Les propos de Shota confirmaient ceux de Nicci. Et même si elle connaissait plus d'éléments, la voyante n'avait pas proposé plus de solutions que l'amie de Richard.

À vrai dire, Shota semblait s'être donné beaucoup de mal pour convaincre ses interlocuteurs que la situation était désespérée.

S'avisant qu'il allait poser la main sur le pommeau de son épée, Richard se ravisa et se passa plutôt les doigts dans les cheveux.

Il était à bout de ressources, apparemment…

— Donc, je ne peux rien faire pour me protéger ?

— Je n'ai jamais dit ça…

— Quoi ? Il y aurait un moyen ?

— Je crois, oui…

— Lequel ?

Shota croisa les mains, baissa les yeux, réfléchit puis releva la tête pour croiser le regard du Sourcier.

— Rester ici.

Du coin de l'œil, Richard vit Samuel sursauter.

— Comment ça, rester ici ?

— Eh bien, te placer sous ma protection.

— Vous pouvez assurer la sécurité du seigneur Rahl ? demanda Cara.

— Il y a de très bonnes chances.

— Dans ce cas, venez avec nous ! Voilà qui résoudrait le problème.

Richard détesta d'emblée l'idée de la Mord-Sith.

— Impossible, répondit Shota. Hors de cette vallée, je serais impuissante contre la bête.

— Et moi, je ne peux pas rester, dit Richard d'un ton qu'il espéra détaché.

— Pourquoi pas ? demanda la voyante. (Elle prit gentiment le bras du Sourcier.) Tu crois que tu serais malheureux ici ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire…

— Dans ce cas, reste !

— Combien de temps ?

Shota serra un peu plus fort le bras de Richard, comme si elle avait peur de sa réaction, une fois qu'elle aurait répondu.

— Pour toujours.

Richard eut l'impression d'être en train de traverser un étang gelé. La couche de glace étant trop mince, le moindre faux pas risquait de provoquer une catastrophe.

La chair de poule lui annonçant qu'il était en danger, il se demanda s'il n'aurait pas préféré affronter la bête plutôt que Shota.

— Pour toujours, dis-tu ? Hélas, ce n'est pas possible. Tu sais que des gens comptent sur moi. Tout à l'heure, tu me l'as même rappelé…

— Tu n'es pas esclave des autres sous prétexte qu'ils ont besoin de toi. C'est ta vie, Richard. Reste et tu la garderas.

L'air soupçonneuse, Cara se tapota la poitrine.

— Et moi, dans tout ça ?

Shota répondit sans même daigner regarder la Mord-Sith :

— Dans cette vallée, il n'y a pas de place pour deux femmes.

Se souvenant du conseil de Richard au sujet de la prudence, Cara ne dit rien. Une retenue hors du commun, chez elle…

— Reste…, murmura Shota.

Richard vit passer dans le regard de la voyante une… vulnérabilité… qu'il n'aurait pas crue possible. Toujours du coin de

l'œil, il remarqua l'expression haineuse de Samuel.

— Et ton compagnon ? demanda-t-il.

Shota ne tenta pas d'éluder la question.

— Dans cette vallée, il n'y a pas de place pour deux Sourciers.

— Shota…

— Reste…, répéta la voyante.

À la fois une proposition et un ultimatum, avant que le Sourcier ait franchi une ligne rouge qu'il ne pourrait plus jamais retraverser.

— Et la bête de sang ? Tu as affirmé ne pas pouvoir prédire ses actes. Comment peux-tu savoir qu'elle ne me tuera pas ici ?

— Je me connais, Richard, et j'ai conscience de mon pouvoir comme de mes limites. Dans la vallée, je suis pratiquement certaine de pouvoir te protéger. En revanche, si tu t'en vas, personne au monde ne te sauvera. C'est ta seule chance.

» Reste, Richard… Je t'en prie, ne t'en va pas !

— Rester pour toujours ?

— Oui, pour toujours… (Des larmes perlèrent aux paupières de Shota.) Je m'occuperai de ton bien-être et tu ne regretteras jamais d'avoir laissé derrière toi le reste du monde.

Richard comprit qu'il n'avait plus une voyante devant lui, mais un être humain qui lui ouvrait son cœur au mépris de tous les risques.

Lorsqu'elle cessait de la dissimuler, la solitude de Shota paraissait tellement affreuse. Quand on crevait d'angoisse de perdre sa bien-aimée et de finir seul, comme Richard, il était impossible de se montrer insensible face à une telle détresse.

Et pourtant, il fallait traverser le lac gelé et continuer son chemin.

— Shota, c'est la chose la plus gentille que tu m'aies jamais dite. Savoir que tu me respectes assez pour me proposer ça me touche à un point que tu ne mesures pas. Sache que je te respecte aussi – et beaucoup plus que tu le crois, puisque je me suis tourné vers toi quand j'avais besoin de réponses.

» J'apprécie ton offre, mais j'ai peur de devoir la décliner.

La froideur qui envahit le visage de Shota fit frissonner Richard, comme si la glace venait de se briser sous ses pieds.

Sans un mot, la voyante se détourna et s'éloigna.

Chapitre 42

Richard prit Shota par le bras pour l'empêcher de partir. Les choses ne pouvaient pas finir comme ça. Une multitude de raisons l'interdisaient.

— Shota, je suis désolé, mais c'est ma vie, tu l'as dit toi-même. Si tu me considères comme un ami, tu dois vouloir que je fasse ce qui me chante, pas ce que tu penses bon.

— Parfait… Tu as fait ton choix. À présent, va vivre ce qui te reste de temps !

— Je suis venu parce que j'ai besoin d'aide…

La voyante se retourna et jeta au Sourcier un regard d'une froideur comme il n'en avait jamais vu. Cette fois, il n'avait plus un être humain devant lui, mais une pratiquante de la magie au cœur de pierre.

— Je t'ai aidé au prix d'efforts que tu n'imagines pas, j'en suis sûre. Sers-toi de mes informations comme ça te chantera. Mais pars de chez moi !

Même s'il brûlait d'envie de filer, Richard était là pour une raison et il ne s'en irait pas avant d'avoir eu les réponses qu'il cherchait.

— Tu dois m'aider à trouver Kahlan.

— Si tu es malin, les informations que je t'ai fournies t'aideront à vivre assez longtemps pour vaincre Jagang – ou poursuivre un fantôme, si c'est ce que tu préfères. File avant de découvrir pourquoi les plus grands sorciers ne s'aventurent pas chez moi.

— Tu as le pouvoir de connaître l'avenir. Qu'y vois-tu pour moi ?

Shota se tut un moment, cessa de défier Richard du regard et consentit à répondre :

— Pour une raison qui me dépasse, le fleuve du temps ne me livre plus ses secrets. Ça arrive parfois sans qu'on sache pourquoi. Tu vois, je ne peux rien pour toi. Allez, fiche le camp !

Mais Richard n'avait pas l'intention d'abandonner.

— Je viens chercher des réponses, et c'est important pour l'avenir du monde, pas seulement pour moi. Ne te détourne pas de moi, Shota ! Sans toi, je suis perdu…

— Quand as-tu jamais écouté un de mes conseils ?

— J'avoue ne pas avoir toujours été d'accord avec toi, mais si je n'admirais pas ton intelligence, je ne serais pas ici. Bien que tes prédictions aient été souvent exactes, j'aurais échoué si je n'avais pas réagi en fonction de situations sans cesse fluctuantes. Voudrais-tu que

nous vivions sous le joug de Darken Rahl ou du Gardien ?

— Non, mais je ne vois pas le rapport.

— Tu te souviens du jour où tu es venue me voir chez les Hommes d'Adobe, n'est-ce pas ? Tu m'as imploré de refermer le voile afin que le Gardien n'envahisse pas notre monde. Tu disais qu'il infligerait une éternité de souffrance à tous les détenteurs du don, et tu avais peur de ce qui t'attendait.

Richard brandit un index puis tapota la poitrine de Shota pour souligner son propos.

— Tu n'as pas enduré toutes les horreurs nécessaires pour enrayer la catastrophe. Moi, oui ! Tu n'as pas dû résister à la terreur qu'inspire le Gardien afin de refermer le voile. Moi, oui ! Enfin, tu n'as pas eu à échapper aux griffes de ce même Gardien. Moi, oui !

— Je me souviens…, souffla Shota.

— J'ai réussi, t'épargnant un affreux destin.

— Tu te l'es épargné à toi ! Me sauver n'était pas ton but, mais un effet collatéral, au mieux…

Richard soupira d'agacement, mais il ne craqua pas.

— Shota, je suis sûr que tu sais quelque chose au sujet de Kahlan.

— Je ne connais pas de Kahlan. Combien de fois faudra-t-il te le dire ?

— C'est la preuve qu'un désastre se prépare ! J'en ai pris conscience grâce à toi, aujourd'hui même. Mais tu peux me mettre sur la piste de la vérité, j'en suis persuadé.

— Tu espères venir chez moi sans être invité, mettre ma vie en danger, faire ton petit numéro et obtenir tout ce que tu veux comme un gosse gâté ?

Richard dévisagea longuement la voyante. Elle n'avait à aucun moment prétendu ne rien savoir qui soit susceptible de l'aider. Il avait eu parfaitement raison de venir ici.

— Shota, cesse de jouer la comédie de l'indignation ! Je ne t'ai jamais menti, et tu le sais très bien. Alors quand je te dis que la disparition de Kahlan est importante pour tout le monde, y compris toi, accorde-moi un peu de crédit. Pour ce que j'en sais, il s'agit peut-être d'une machination du Gardien qui nous vise tous. J'ai besoin d'informations pour remettre les choses dans l'ordre. Je ne joue pas à des jeux idiots – et je n'abandonnerai pas avant d'entendre tout ce que tu peux me dire sur cette affaire.

— Tu crois qu'exiger suffit ? Sérieusement, tu penses que je dois te livrer tous mes secrets sous prétexte que tu cherches la vérité ? As-tu le sentiment erroné que ma vie t'appartient ? Que tu peux en faire ce qui te plaît puis me mettre ensuite au rebut ?

» Tu débarques chez moi, des exigences plein la bouche. Et quand je te demande quelque chose, tu m'envoies sur les roses.

Richard mobilisa toute sa volonté pour ne pas hausser le ton.

— Je ne t'ai pas envoyée sur les roses… Shota, la sincérité de ta proposition m'a ému. Je suis bien placé pour comprendre ta solitude. Mais si tu es la femme que je crois, tu ne me voudrais pas à tes côtés sans que le cœur y soit aussi. Tu mérites d'être avec quelqu'un qui t'aime. Navré, mais je ne peux pas prétendre être cet homme-là. Ce serait tellement cruel ! Tu dois savoir la vérité : j'aime quelqu'un d'autre.

» Tu l'as peut-être compris dès mon arrivée. Dans ce cas, si j'acceptais, que ferais-tu d'un compagnon déloyal ? Si je trahissais Kahlan aujourd'hui, qu'est-ce qui m'empêcherait de te trahir demain ? Tu cherches un homme qui soit ton égal, afin de partager avec lui la beauté de la vie. Cohabiter avec une girouette ne t'apporterait aucune joie. Mais ça, je parie que tu le sais déjà !

» Si je compte pour toi, aide-moi à retrouver ma femme. C'est la plus belle chose que nous pouvons faire ensemble !

La voyante ne répondant pas, Richard augmenta la pression :

— Shota, j'ai besoin de connaître toutes les informations que tu détiens. C'est très important pour moi ! Tu te souviens du jour où tu es venue me demander de réparer le voile ? Eh bien, je suis à un tournant de ma vie, comme toi à cette époque. Seul, je n'en sais pas assez long pour résoudre le problème. Je n'ai pas le temps de jouer à des jeux idiots. Donne-moi les réponses que j'ai tant besoin d'entendre. Il me faut toutes les informations que tu détiens.

— Comment oses-tu te montrer si présomptueux ? Je t'ai déjà répondu, Sourcier ! Tu n'as aucun droit sur mon pouvoir et sur ma vie !

Richard prit une grande inspiration, puis il se massa les tempes histoire de se calmer.

Même à contrecœur, il reconnaissait que la voyante n'avait pas tout à fait tort. Rien ne l'autorisait à exiger des choses pareilles. Cela dit, il ne partirait pas avant d'avoir eu les informations que Shota détenait.

Se détournant, Richard fit quelques pas afin de réfléchir à une nouvelle approche.

— Si je comprends bien, dit-il, tu sais quelque chose qui m'aiderait à avancer sur le chemin de la vérité ?

— Mon savoir est infini, mais tout dépend de ce que tu entends par « vérité ».

— Ce qui est arrivé à Kahlan. Et comment je peux la retrouver.

— Cette vérité-là ?

— Oui.

— Eh bien, il se peut que j'aie une ou deux choses à dire, effectivement…

Richard en aurait mis sa tête à couper ! Tournant toujours le dos à Shota, il lâcha :

— Dis-moi ton prix !

— Inutile, car tu ne consentiras jamais à le payer.

Richard se retourna. À la façon dont elle le regardait, il comprit que Shota n'était pas disposée à marchander. Comme il n'était pas prêt non plus à abandonner, le conflit ne faisait que commencer.

Pour sauver Kahlan, le Sourcier ne reculerait devant rien, y compris sacrifier sa propre vie.

— Ton prix, Shota !

— L'Épée de Vérité.

— Quoi ?

— Tu voulais savoir, eh bien, c'est fait.

— Tu n'es pas sérieuse ?

— Tu m'as souvent vue plaisanter ?

Dans sa cachette, Samuel ne perdait pas une miette de la conversation.

— Que ferais-tu de mon arme ?

— C'est mon prix, voilà tout. Le reste ne te regarde pas.

Richard sentit une sueur glacée couler entre ses omoplates.

— Shota…

Que dire de plus ? Il s'était attendu à tout, sauf à ça.

La voyante se détourna et s'éloigna lentement.

— Adieu, Richard. J'ai été ravie de te revoir. Ne reviens pas, surtout !

— Attends !

La voyante jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— C'est à prendre ou à laisser, Richard ! Je t'ai déjà assez donné de moi-même sans rien obtenir en échange. Tu n'auras plus rien gratuitement. Si tu veux ces informations, il faudra payer. Et décide-toi maintenant, parce que cette proposition n'est valable qu'aujourd'hui.

Shota fit mine de se détourner de nouveau.

— Marché conclu, lâcha Richard.

— Sans blague ?

— Oui.

La voyante croisa les bras, attendant la suite.

Richard commença de retirer son baudrier, mais Cara lui saisit le poignet au vol entre ses deux mains.

— Que croyez-vous faire ? grogna-t-elle, les joues aussi rouges que son uniforme de cuir.

— Shota détient des informations que je dois connaître. Je n'ai pas le choix…

La Mord-Sith lâcha son seigneur d'une main et s'appuya très fort

sur le front, comme si elle cherchait à rassembler ses idées.

— Seigneur Rahl, vous ne pouvez pas faire ça ! Vous n'êtes pas lucide, j'en suis sûre ! Ne vous laissez pas emporter par vos émotions ! Ces informations ne valent pas un tel sacrifice. Pour commencer, qui vous dit que la voyante ne vous vend pas du vent ? Elle est assez furieuse pour vous jouer un sale tour.

— Je dois en savoir plus, Cara…

— Peut-être, mais rien ne dit que Shota vous y aidera. Seigneur Rahl, vous ne pensez pas clairement. Croyez-moi, le prix est bien trop élevé.

— Aucun objet n'est plus précieux que la vie de Kahlan.

— Mais vous n'échangerez pas l'arme contre son salut ! La voyante veut vous abuser pour se venger d'avoir été rejetée. N'avez-vous pas dit récemment qu'aucune de ses prédictions ne s'est totalement réalisée ? Ce sera pareil aujourd'hui. Vous perdrez votre épée pour rien.

— Cara, je dois le faire !

— Seigneur, c'est de la folie !

— Et si c'était moi, le fou ?

La Mord-Sith en resta un moment bouché bée.

— Pardon ?

— Imagine que vous ayez tous raison et que Kahlan n'existe pas. Toi-même, tu te demandes si je n'ai pas perdu l'esprit. Shota est en mesure de me fournir la réponse. Si je suis fou, à quoi me servirait une arme magique ? Tu crois sincèrement qu'un malade mental vous conduira à la victoire ? Si ma raison a chancelé, je ne suis plus bon à rien !

— Seigneur, vous n'êtes pas fou…

— Vraiment ? Donc, tu crois que je suis marié à une certaine Kahlan, qui existe bel et bien ? (Cara ne répondit pas.) On dirait que non…

Richard dégagea sans douceur son poignet.

Folle de rage, Cara brandit son Agiel devant le nez de Shota.

— Vous n'avez pas le droit de lui prendre son arme ! C'est un forfait, et vous en avez conscience. Vous profitez de la faiblesse actuelle du seigneur Rahl…

— Mon prix est ridicule ! En réalité, cette épée n'appartient même pas à Richard.

Shota fit un signe de la main. Quittant sa cachette, Samuel courut la rejoindre.

— Cette arme a été remise au seigneur Rahl par le Premier Sorcier, insista Cara. Ce jour-là, le seigneur Rahl a été nommé Sourcier de Vérité. L'épée est à lui !

— Selon toi, où le Premier Sorcier a-t-il trouvé cette lame magique ? (Shota désigna le sol.) Ici même ! Il est venu la voler. C'est comme ça que Zedd s'est procuré l'épée.

» Richard n'est pas le propriétaire de l'artefact, mais un vulgaire receleur. Restituer un bien volé est la moindre des choses.

Cara fit mine d'abattre son Agiel, mais Richard lui bloqua le poignet et la força à baisser le bras. À vrai dire, il ignorait quel serait le résultat d'un duel entre les deux femmes. Mais de toute façon, il en serait mécontent, car il tenait aux informations de la voyante et ne voulait surtout pas perdre Cara.

— Je fais ce qu'il faut, dit-il à la Mord-Sith. Ne me rends pas les choses encore plus difficiles.

Richard avait vu Cara éprouver tous les sentiments imaginables. La joie, la tristesse, le découragement, la détermination et la fureur… Mais c'était la première fois qu'elle le regardait avec une telle colère dans les yeux.

Une colère dirigée entièrement contre lui.

Soudain, il prit conscience qu'il se trompait. Il avait déjà vu Cara dans cet état, très longtemps auparavant.

L'heure n'étant pas à de tels souvenirs, il chassa cette image de son esprit. L'enjeu de tout cela, c'était le devenir de Kahlan. Le futur, pas le passé.

Le Sourcier retira son baudrier et le plia contre le fourreau. Tapi derrière les jupes de sa maîtresse, Samuel écarquilla ses énormes yeux jaunes.

Richard tendit le baudrier, le fourreau et l'arme à Shota.

— Cette épée appartient à Samuel, mon loyal compagnon, dit la voyante. C'est à lui que tu dois la remettre.

Richard se pétrifia. Il ne pouvait pas donner l'arme à Samuel. C'était impossible !

Pourtant, qu'aurait fait Shota d'une épée magique ? Richard aurait dû deviner la vérité dès le début, mais il s'était volontairement aveuglé.

— C'est l'épée qui lui a fait du mal, dit-il. Zedd m'a raconté que la magie de l'arme l'a… métamorphosé.

— Lorsqu'il aura récupéré son bien, Samuel redeviendra ce qu'il était avant l'ignoble larcin de ton grand-père.

Richard avait appris à connaître Samuel. Ce monstre était capable de tout, y compris d'un meurtre de sang-froid. Comment pouvait-on confier une arme terriblement dangereuse à un personnage pareil ?

Beaucoup trop d'êtres semblables à Samuel avaient porté l'épée au fil des siècles. Ils s'étaient battus pour l'avoir, se détroussant les uns les autres, ou l'avaient vendue au plus offrant. Le « Sourcier » ainsi autoproclamé n'était rien de plus qu'un mercenaire. Quand il ne

s'abaissait pas à devenir tueur à gages…

Au moment où Zedd avait remis l'épée à Richard, après l'avoir récupérée, le Sourcier avait depuis longtemps cessé d'être un héros de légende. Universellement méprisé – et pour de bonnes raisons –, il n'était plus qu'un vulgaire criminel.

Si Richard donnait l'arme à Samuel, tout recommencerait.

Hélas, s'il refusait, il perdrait toute chance de neutraliser une menace bien plus terrible. Et il ne reverrait jamais Kahlan…

À ses yeux, rien ne comptait plus que sa femme. Mais sa disparition, il en était certain, ne concernait pas que lui. Le monde entier était en danger.

Le Sourcier devait être fidèle à la vérité, pas à une arme, si extraordinaire fût-elle.

Samuel tendit les mains.

— Donne, c'est à moi, dit-il.

Richard consulta Shota du regard et lut sur son visage que c'était sa dernière chance. L'ultime possibilité de découvrir la vérité.

S'il avait connu un autre moyen de trouver de l'aide, même avec d'infimes chances de succès, le vrai Sourcier aurait gardé son arme et couru le risque de tout perdre. Mais il était obligé d'entrer dans le jeu de Shota.

Richard tendit l'épée au compagnon de la voyante.

Samuel s'en empara et la serra contre sa poitrine.

Aussitôt, une étrange expression s'afficha sur son visage. La bouche ouverte et le regard fixe, il semblait comme emporté vers un autre monde.

Richard n'avait aucune idée de ce qui arrivait à Samuel. Peut-être était-il simplement fou de joie de récupérer un objet qu'il convoitait depuis longtemps.

Il détala soudain, retournant dans sa cachette.

L'Épée de Vérité venait de retourner dans les ombres, au propre comme au figuré.

Désorienté, Richard regarda dans la direction où était parti Samuel. Pourquoi n'avait-il pas tué ce monstre dès leur première rencontre ? Samuel l'avait souvent attaqué, et il s'était toujours débrouillé pour l'épargner. À présent, il le regrettait.

Richard foudroya Shota du regard.

— S'il fait du mal à quelqu'un, tu en répondras sur ton sang.

— Est-ce moi qui lui ai donné l'épée ? As-tu agi contre ta volonté ? T'ai-je jeté un sort pour t'y forcer ? Ne te défausse pas sur moi de tes responsabilités !

— D'accord, mais je n'ai pas choisi de remettre mon arme à Samuel. S'il s'en sert pour faire le mal, je m'assurerai qu'il soit châtié.

Shota regarda très lentement autour d'elle.

— Quel mal veux-tu qu'il fasse ici ? et à qui ? Il a enfin son arme. Le voilà heureux…

Richard doutait que ce fût si simple, mais il s'abstint de tout commentaire et revint au sujet qui le préoccupait.

— Je t'ai payée, Shota…

La voyante dévisagea le Sourcier, puis elle souffla :

— *La Chaîne de Flammes.*

Puis elle se détourna et regarda la piste.

— Pardon ? s'écria Richard.

Il prit la voyante par le bras et la força à lui faire face.

— Tu voulais que je t'aide à découvrir la vérité ? Voici ce que je peux te donner : *La Chaîne de Flammes*.

— Et ça veut dire quoi ?

— Je n'en sais rien… Mais c'est ce qu'il te faut connaître pour trouver la vérité.

— Comment ça, tu n'en sais rien ? Tu ne peux pas te débarrasser de moi en me lâchant quatre mots que je n'ai jamais entendus. Ce n'est pas équitable, en échange de mon arme.

— Nous avons conclu un marché, et je me suis acquittée de ma part.

— Non, tu dois me dire ce que ça signifie !

— Je l'ignore. Mais ça vaut largement ce que ça t'a coûté, crois-moi !

Richard n'en revenait pas de s'être fait rouler ainsi. Il n'était toujours pas plus avancé, et il sentait la résignation le gagner.

— Nos relations commerciales sont terminées, Richard. File avant que la nuit tombe. Tu détesterais être dans ma vallée après le coucher du soleil.

Shota partit en direction de son château.

En la regardant s'éloigner, Richard se fustigea de s'être cru battu alors qu'il n'avait même pas commencé le combat. Désormais, il connaissait au moins un élément lié au mystère qu'il tentait de comprendre. Une pièce du puzzle était en sa possession, et elle devait être précieuse, puisqu'elle venait d'une voyante.

Kahlan existait, Shota venait de le confirmer indirectement. Richard venait de faire un grand pas en avant.

En tout cas, il devait le croire.

— Shota ! appela-t-il.

La voyante se retourna, l'air de s'attendre à une longue tirade enfiévrée.

— Merci, dit Richard. J'ignore quel bien me feront ces quatre mots, « *La Chaîne de Flammes* », mais sache que je te suis

reconnaissant. Tu m'as donné une raison de continuer, et c'est très important, parce que je n'en avais pas avant de venir ici.

La voyante dévisagea le Sourcier, qui aurait été bien en peine de dire quels sentiments elle éprouvait à ce moment.

Elle croisa les mains sur son giron, regarda un moment les arbres puis se décida à parler :

— Ce que tu cherches est depuis longtemps enterré.

— Depuis longtemps enterré ?

— J'ignore ce que ça veut dire… Des informations m'arrivent, mais je ne sais pas d'où et je suis là exclusivement pour les transmettre. Ne me demande pas ce que ça signifie, mais sache que ce que tu cherches est depuis longtemps enterré.

— *La Chaîne de Flammes* et quelque chose qui est depuis longtemps enterré. Eh bien, ça me fait un point de départ.

Shota plissa le front – une nouvelle information qui venait de lui arriver, sans doute.

— Tu dois trouver l'endroit où sont les ossements, dans le Profond Néant.

Richard en eut la chair de poule. Même s'il n'en avait jamais entendu parler, il devinait que le Profond Néant ne devait pas être un lieu de villégiature. Surtout quand on mentionnait des ossements dans la même phrase.

Shota repartit vers son château. Mais elle se retourna après une dizaine de pas et ses yeux sans âge plongèrent dans ceux de Richard.

— Méfie-toi de la vipère à quatre têtes.

— Je veux bien, mais qu'est-ce que c'est ?

— Même si tu en doutes en ce moment, notre marché était équitable. Je t'ai fourni toutes les réponses dont tu avais besoin. Tu es le Sourcier – enfin, tu l'étais… Cherche la vérité cachée dans ces mots, et tout ira bien.

Shota fit volte-face pour la dernière fois et partit d'un pas décidé.

— Filons d'ici, Cara, dit Richard. Je n'ai aucune envie de savoir pourquoi nous n'aimerions pas être dehors après le coucher du soleil.

— Vous ne croyez pas que ç'a un rapport avec le fou furieux armé d'une épée magique qui rôde dans cette charmante vallée ? demanda la Mord-Sith.

Richard dut reconnaître que ce n'était pas idiot. Ne se contentant pas de détenir l'épée, Samuel aurait sûrement tenté d'éliminer son légitime propriétaire, histoire qu'il ne revienne pas un jour chercher son bien.

Malgré ce que prétendait Shota, c'était Samuel, le voleur, parce que le Premier Sorcier était le gardien de l'Épée de Vérité. L'arme n'appartenait pas à l'homme ou à la femme qui l'avait achetée, mais à l'authentique Sourcier nommé par un sorcier.

En ce moment, c'était Richard.

Le cœur serré, il prit conscience qu'il avait trahi Zedd, son grand-père adoré, et la confiance qu'il avait placée en lui.

Mais si conserver l'arme avait entraîné la mort de Kahlan, Richard n'aurait pas pu continuer à la porter sur la hanche gauche.

La vie était la plus haute valeur existante, à ses yeux.

Et celle de Kahlan plus que toute autre.

Chapitre 43

Plongé dans ses pensées, Richard n'eut pas vraiment conscience des difficultés de l'ascension que Cara et lui négocièrent sous la lumière de plus en plus pâle du soleil couchant. Le flanc de la montagne était pourtant terriblement abrupt, mais le Sourcier s'en aperçut à peine. Dans le même ordre d'idées, il accorda une attention des plus limitées à la beauté pourtant saisissante du paysage.

Lorsque les deux voyageurs atteignirent le sommet de la muraille rocheuse et s'engagèrent dans le grand marécage, la nuit était presque tombée dans la vallée encaissée au milieu de hautes montagnes.

Dans le marécage, la pénombre était perpétuelle à cause de la densité des feuillages et des entrelacs de lianes. Mais les ténèbres, ici, étaient très différentes de celles qui régnaient déjà sur l'Allonge d'Agaden. Dans le marécage, les ombres dissimulaient des menaces terribles, certes, mais tout ce qu'il y avait de concrètes. Autour du château de la voyante, le danger devait être beaucoup moins… naturel.

Dans un coin de sa tête, Richard enregistrait les dizaines de sons qui retentissaient dans le marécage. Des cris, des bourdonnements, des grognements, des appels, des hurlements de douleur… En temps normal, le Sourcier se serait intéressé à cette vie animale trépidante. Mais il était trop occupé par le combat que se livraient en lui le désespoir et le désir acharné de continuer le combat.

Shota avait longuement parlé de la bête qui traquait Richard. Hélas, Nicci lui avait déjà dit depuis longtemps qu'un monstre créé par Jagang le poursuivait. Ce qu'il avait appris sur la bête n'aurait pas suffi à justifier un si long voyage, loin de là…

L'important, c'étaient les quelques mots prononcés par Shota à la fin de la rencontre. Pour eux, Richard avait consenti à payer un prix extravagant, et il commençait à peine à mesurer les premières conséquences de sa décision.

Toutes les cinq secondes, sa main volait jusqu'à son ceinturon pour tapoter le pommeau de l'Épée de Vérité.

Mais l'arme n'était plus là…

Richard aurait aimé ne pas y penser, mais il ne parvenait pas à évoquer autre chose. Les informations qu'il avait collectées semblaient très précieuses, il fallait le dire. Ça ne signifiait pas pour autant qu'il avait fait une bonne affaire en se laissant délester de son arme.

L'esprit ailleurs, le Sourcier restait assez concentré pour ne pas

marcher sur un des serpents à bandes jaunes et noires qui pullulaient dans ces montagnes. Pareillement, il parvenait à éviter que les grosses araignées poilues réfugiées dans les arbres se laissent glisser dans son dos le long de leurs fils gluants.

En avançant aussi vite que le permettait le terrain, Richard repensait à son entrevue avec Shota. Bien entendu, il se focalisait surtout sur le moment où la voyante lui disait les quatre mots et les deux phrases qui étaient peut-être la clé de toute cette affaire.

Cara marchait derrière son seigneur. À grand renfort de gesticulations, elle consacrait le plus clair de son temps à la lutte contre les moustiques qui harcelaient impitoyablement les voyageurs.

De temps en temps, une chauve-souris jaillissait des ombres pour gober en plein vol un de ces agaçants insectes.

Habitué à la forêt, Richard écartait d'instinct les branches et les lianes et il évitait habilement les entrelacs de racines. Certains ressemblaient à des nids de serpents – d'ailleurs, lors de sa première visite, Samuel lui avait montré comment ces végétaux pouvaient s'enrouler autour de la cheville d'un homme, s'il en approchait trop.

Malgré ses réflexes de guide forestier, Richard faillit ne pas voir une mare d'eau noire nichée entre des buissons. Dans la pénombre ambiante, il était aisé de se laisser surprendre, surtout lorsqu'on réfléchissait sans cesse à une énigme.

Qu'était donc *La Chaîne de Flammes* ? Et cette affaire d'ossements…

Cara prit son seigneur par le bras et le tira en arrière une fraction de seconde avant qu'il prenne un bain improvisé.

Richard reprit sa route en continuant à se creuser la cervelle. *La Chaîne de Flammes*… Connaissait-il ce nom ? Un nom si étrange, soit dit en passant, qu'il semblait peu probable de l'oublier une fois qu'on l'avait entendu.

Si seulement Shota en avait su un peu plus long… Mais il aurait juré qu'elle ne lui avait pas menti : souvent, ce genre de « réponse » lui arrivait ainsi, sans explications ni indices.

En revanche, Richard redoutait d'avoir trop bien compris une des deux phrases transmises par la voyante.

« Ce que tu cherches est depuis longtemps enterré… »

Ce sinistre avertissement donnait la chair de poule au Sourcier. Si ces mots concernaient Kahlan, ça signifiait qu'il l'avait perdue à jamais.

Depuis le matin de sa disparition, Richard se sentait seul et perdu. Sans elle, le monde n'avait pas de sens.

Incapable d'envisager qu'elle soit morte, Richard pensa aux magnifiques yeux verts de sa femme, au sourire qu'elle lui réservait, à la façon dont elle pétillait en permanence de vie et d'intelligence…

Les paroles de Shota continuaient pourtant à retentir dans sa tête.

S'il voulait retrouver Kahlan, il devait résoudre plusieurs énigmes aussi vite que possible.

La dernière, au sujet de la vipère à quatre têtes, lui paraissait encore plus mystérieuse que les autres. Pourtant, lorsqu'il y réfléchissait, quelque chose lui soufflait qu'il aurait dû comprendre. Oui, en faisant un effort, il devait trouver la solution. Rien ne venait pour le moment, mais ça finirait par changer. Car à l'évidence, la vipère à quatre têtes, quoi que pût désigner ce nom, était d'une façon ou d'une autre responsable de la disparition de Kahlan.

Toujours prudent, Richard se demanda s'il ne pensait pas ça simplement parce que cette appellation évoquait quelque chose de sinistre. Lors de cette quête, il devrait éviter de se lancer sur de fausses pistes, car il n'avait pas beaucoup de temps. Une simple intuition ne pouvait pas lui en faire perdre davantage – n'était qu'il n'avait rien d'autre à se mettre sous la dent.

— Nous allons où ? lança soudain Cara.

Arraché à ses sombres méditations, Richard s'avisa que c'étaient les premiers mots de la Mord-Sith depuis qu'ils avaient quitté Shota.

— Chercher les chevaux.

— Vous voulez repasser le col cette nuit ?

— Oui. Essayer, au moins. Avec ce ciel dégagé, la nuit sera claire.

Lors de la première visite du Sourcier, Shota avait capturé Kahlan pour la conduire dans sa vallée. Il avait suivi la piste des deux femmes de nuit. Ce n'était pas facile, dans ce col tortueux, mais on pouvait y arriver.

Cara était fatiguée, comme lui, mais pour recouvrer un semblant de forme, il leur aurait fallu se reposer bien trop longtemps. Alors, autant continuer comme ça.

À l'expression de la Mord-Sith, elle détestait l'idée de voyager de nuit. Mais elle ne se plaignit pas et passa à un autre sujet :

— Et ensuite ? Où irons-nous ?

— Là où nous aurons une chance de trouver la solution des énigmes de Shota.

Autour des deux voyageurs, la brume formait un cercle de plus en plus serré, comme si elle entendait espionner leur conversation. Le vent étant tombé, la mousse qui s'accrochait aux arbres ne bougeait pas d'un pouce. Entre les broussailles et les lianes, des ombres se déplaçaient furtivement et des clapotis signalaient que de petites créatures cherchaient leur pitance dans les innombrables mares d'eau boueuse.

Richard n'avait aucune envie d'évoquer le long et pénible voyage qui les attendait, Cara et lui. Du coup, il changea également de sujet.

— Tu as déjà entendu parler de cette *Chaîne de Flammes* ?

— Non.

— Tu as idée de ce que c'est ?

— Encore moins.

— Et l'endroit où sont les ossements, dans le Profond Néant ?

La Mord-Sith ne répondit pas tout de suite.

— Ce Profond Néant me dit vaguement quelque chose… Enfin, je crois…

Eh bien, voilà qui était encourageant, pour une fois !

— Tu as des souvenirs plus précis ?

— Hélas non… (Cara leva un bras et arracha nonchalamment une feuille en forme de cœur à une branche.) Je pense que ça remonte à mon enfance. J'essaie de toutes mes forces, mais rien ne vient… « Profond » et « néant » sont des mots très communs, mais on ne s'attend pas à ce qu'ils soient associés. Pour le moment, c'est tout ce que je peux dire…

Richard soupira d'agacement. Lui aussi se demandait si cette étrange association frappait son imagination. Le Profond Néant ne lui était pas inconnu non plus, mais il pouvait s'agir d'une impression fausse.

— Et la vipère à quatre têtes ?

Cara hocha la tête tout en se laissant distancer d'un pas ou deux par son seigneur. Une branche morte encombrait la piste, et les deux voyageurs n'auraient pas pu passer de front. Quand Richard eut contourné l'obstacle, sa garde du corps fit de même sans se laisser impressionner par le petit serpent vert – un parfait camouflage dans les feuilles – qui dressa la tête pour la regarder.

— Cette énigme-là ne me dit rien du tout. (Tenant sa feuille par la tige, Cara s'amusait à la faire tourner entre ses doigts.) Je n'ai jamais entendu parler d'un animal pareil – si c'en est un. Mais cette créature vit peut-être dans un endroit appelé le Profond Néant.

Richard avait envisagé cette possibilité. Mais Shota avait évoqué les deux indices séparément, sans aucune indication qu'ils étaient liés. Bien sûr, ils avaient un rapport avec la disparition de Kahlan, et on pouvait sans doute les combiner, comme l'avait fait Cara, mais il convenait de rester prudent sur les conclusions à tirer de cet exercice.

Cara s'arrêta à l'endroit où une brèche dans la végétation permettait d'apercevoir les pics qui se dressaient à l'horizon.

— Avec un peu de chance, Nicci nous rejoindra bientôt. Elle est très calée en magie, seigneur Rahl. Elle nous dira peut-être ce qu'est une *Chaîne de Flammes*. Dès qu'elle peut vous aider, elle déborde de joie…

— Nicci, Nicci… Si tu me disais ce que vous avez comploté, toutes les deux ?

— Elle n'est pour rien là-dedans. C'est mon idée.

— Compris. Et c'est quoi, ton idée ?

Cara continua à sonder le col. La lune ne tarderait pas à se lever, et malgré quelques nuages maigrichons, la nuit serait claire, comme l'avait prédit son seigneur.

— Quand vous m'avez guérie, j'ai senti que la solitude vous torturait. L'idée m'est alors venue que vous aviez inventé cette femme, Kahlan, pour combler le vide de votre existence. Mais ce n'est pas une solution, seigneur ! Les êtres imaginaires ne comblent rien du tout. Au contraire, ils vous font souffrir davantage.

Cara en resta là, mais Richard décida de ne pas la lâcher.

— Et tu voudrais que Nicci comble ce vide ?

— C'était pour vous aider, seigneur Rahl… J'ai cru qu'il vous fallait quelqu'un avec qui tout partager. Au fond, c'est ce que cherche Shota, et c'est vous qu'elle a choisi… Mais cette union serait catastrophique pour vous deux. En revanche, Nicci ferait une compagne parfaite pour un homme comme vous.

— En résumé, tu as cru pouvoir disposer de mon cœur sans demander mon avis ?

— Présenté comme ça, c'est moche, mais…

— C'est moche, Cara ! Un point c'est tout.

— Non, vous vous trompez. Il vous faut quelqu'un. Vous vous sentez perdu, et ça va de plus en plus mal. Par les esprits du bien ! vous avez même renoncé à votre épée !

» Vous ne devez pas rester seul ! En ce moment, vous n'êtes pas… entier. Depuis que nous nous connaissons, c'est la première fois que j'ai ce sentiment. Avant de vous rencontrer, je n'aurais jamais cru qu'un seigneur Rahl puisse être fait pour la monogamie. Mais vous êtes l'exception qui confirme la règle.

» Nicci est la candidate idéale. Elle est très intelligente, et en plus de ça, vous pourrez parler de magie et de trucs dans ce genre. Chaque fois que je vous vois ensemble, je me dis que vous êtes faits l'un pour l'autre. Vous êtes tous les deux très intelligents et vous avez le don… En plus, Nicci est très belle. Un seigneur Rahl doit avoir une compagne qui sorte de l'ordinaire…

— Et quel rôle joue Nicci dans ta petite machination ?

— Elle émet à peu près les mêmes objections que vous. Une preuve de plus que vous vous ressemblez et que je ne me trompe pas.

— Elle n'aime pas non plus que tu disposes de sa vie ?

— Non, vous m'avez mal comprise. Ses objections tendent toutes à défendre *votre* libre arbitre. Elle se soucie exclusivement de votre bien-être. Elle a deviné que mon initiative vous déplairait.

— Comme tu l'as dit toi-même, elle est intelligente.

— J'ai voulu la persuader de réfléchir à la question, rien de plus. N'allez pas croire que je lui ai conseillé de se pendre à votre cou.

Selon moi, vous êtes complémentaires, tous les deux… En encourageant Nicci, j'espérais simplement accélérer le cours naturel des choses.

Richard aurait volontiers étranglé la Mord-Sith à mains nues. En même temps, une telle démonstration de compassion et de tendresse lui donnait envie de la serrer dans ses bras. Qui aurait cru qu'une femme en rouge s'occuperait un jour des amours de ses amis ?

C'était le pari qu'avait fait Richard, après sa victoire sur Darken Rahl. Mais le résultat dépassait ses espérances…

— Cara, comme Shota, tu as voulu décider à ma place, et…

— Non, ce n'est pas pareil !

— Et pourquoi donc ?

Cara mit longtemps à répondre, comme si ces mots lui arrachaient la gorge.

— Elle ne vous aime pas vraiment. Moi si, mais pas de cette façon-là.

Richard n'était pas d'humeur à discutailler et il n'avait aucune envie de s'énerver. Les intentions de Cara étaient bonnes, et au fond, le reste ne comptait pas. De plus, elle venait de lui faire une sorte de déclaration d'amour. Dans des circonstances moins tragiques, le cœur du Sourcier se serait gonflé de joie.

— Cara, j'ai épousé la femme que j'aime.

— Seigneur Rahl, je suis navrée, mais Kahlan n'existe pas !

— Si tu as raison, pourquoi Shota m'a-t-elle donné des indices qui me conduiront à la vérité ?

— La vérité, c'est qu'il n'y a pas de Kahlan ! Les énigmes de Shota vous amèneront peu à peu à vous en rendre compte. Vous n'avez pas encore envisagé cette possibilité ?

— Si, dans mes cauchemars, répondit Richard avant de se remettre en route.

Chapitre 44

Quand elle entendit le corbeau croasser, Jillian leva les yeux vers le ciel d'un bleu limpide.

Ses grandes ailes déployées, l'oiseau se laissait porter par des courants invisibles.

Alors que Jillian le suivait du regard, l'oiseau croassa de nouveau – un son rauque qui se répercuta un peu partout dans le paysage désolé où collines et ravins se succédaient avec une accablante monotonie.

Jillian ramassa le petit lézard mort qui gisait sur le mur à demi écroulé, à côté d'elle, puis elle entreprit de remonter la piste poussiéreuse.

Le corbeau décrivait maintenant de grands cercles au-dessus de la fillette. Bien entendu, il avait dû la voir très longtemps avant qu'elle ait conscience de sa présence…

Tenant le lézard mort par la queue, Jillian se dressa sur la pointe des pieds et leva le bras, présentant son offrande au ciel. Dès qu'il aperçut la petite bête morte, le corbeau s'immobilisa comiquement en plein vol – on eût dit qu'il venait de trébucher, mais c'était impossible quand on était en l'air, bien entendu.

Dès qu'il eut recouvré ses esprits, l'oiseau piqua vers le sol, les ailes partiellement repliées pour gagner de la vitesse.

Jillian s'assit sur le mur en ruine qui longeait ce qui était autrefois une voie pavée. Au fil du temps, la poussière avait recouvert cette route, formant des couches si épaisses que de la végétation avait commencé à pousser.

Quelques arbustes rabougris, des cactus et des mauvaises herbes increvables…

Selon le grand-père de Jillian, ce décor minable faisait partie d'un endroit très spécial et très ancien.

L'âge de ce site n'était pas facile à déterminer. Quand elle était plus jeune, Jillian avait un jour demandé à son grand-père si ce lieu avait le même âge que lui. Le vieil homme avait éclaté de rire. Même s'il n'était plus de la première jeunesse, il devait bien l'avouer, ça n'avait rien de comparable – d'ailleurs, il fallait beaucoup plus qu'une vie d'homme pour que la nature reprenne ainsi ses droits sur une construction humaine. Pour que ça advienne, un manque total d'entretien devait s'ajouter au passage des ans.

Ici, la nature avait tout le temps qu'elle pouvait vouloir. Et puisqu'il ne restait pratiquement personne, l'absence d'entretien allait

de soi.

Cette cité fantôme était jadis habitée par les ancêtres de Jillian. Des gens mystérieux qui avaient bâti l'incroyable ville sur un promontoire, au-delà des grandes flèches de pierre.

Le grand-père de Jillian était un devin. Voyant qu'elle adorait entendre ses histoires et ses légendes, le vieillard lui avait proposé de la former afin qu'elle prenne un jour sa place. Bien entendu, elle devrait être prête à fournir un gros effort…

Jillian était très excitée à l'idée de devenir un membre respecté de son peuple – quelqu'un dont on admirerait l'érudition, en particulier sur les mystères du passé. En même temps, elle n'aimait pas penser au jour où elle succéderait pour de bon à son grand-père, parce que pour cela, il faudrait qu'il meure…

Lokey se posa à côté de Jillian et plia ses ailes noires brillantes. Aussitôt, la fillette oublia sa méditation sur le passé, les grands constructeurs de villes, les guerres dévastatrices et les fabuleuses réalisations humaines.

Le corbeau approcha de sa démarche sautillante.

Jillian posa le lézard mort sur le mur et le fit bouger de droite et de gauche.

Lokey suivit des yeux ce mouvement tentateur. La tête inclinée, il ne se jeta pas sur le festin. Posant d'abord la patte droite, il avançait vers la charogne avec sa prudence coutumière.

En règle générale, face à ce qui semblait être un dîner mais qui pouvait se révéler une menace, l'oiseau battait brièvement des ailes puis sautait en arrière plusieurs fois – probablement pour inciter un éventuel adversaire à se démasquer en l'attaquant.

Mais là, il continua à avancer, se colla au bras de Jillian et prit dans son bec la manche de sa tunique en daim.

— Lokey, que t'arrive-t-il ?

Le corbeau tira frénétiquement sur la manche de la fillette. D'habitude, il aimait jouer avec les lanières de cuir qui décoraient le vêtement. Mais il ne s'amusait pas, c'était facile à voir…

— Que veux-tu ?

L'oiseau lâcha la manche de Jillian et leva la tête pour river sur elle un de ses yeux noirs brillants. Les corbeaux étaient réputés pour leur intelligence, la fillette le savait. Mais jusqu'où allait celle-ci ? Parfois, Lokey se comportait plus subtilement que beaucoup de gens.

Les plumes qui couvraient son jabot se gonflèrent soudain agressivement.

Comme s'il enrageait de ne pas pouvoir parler, il lâcha un croassement indigné, battit une ou deux fois des ailes et manifesta de nouveau son irritation par un cri grinçant.

Jillian caressa la tête puis le dos du corbeau, le grattouillant assez

vigoureusement sous son plumage noir gonflé – une attention dont il raffolait – avant de le lisser de nouveau. Au lieu de gazouiller de bonheur, comme d'habitude, Lokey bondit en arrière, sautilla sur place et lâcha une série de croassements qui firent froid dans le dos à la fillette.

Les tympans agressés, elle se plaqua les mains sur les oreilles.

— Que t'arrive-t-il, aujourd'hui ?

Lokey continua son manège. Puis il prit son envol, passa au-dessus de l'ancienne route, se posa au sommet, trépigna d'impatience, redécolla, décrivit quelques cercles et se posa encore.

Jillian se leva.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

Le corbeau croassa allégrement, comme s'il était ravi que la fillette ait enfin capté le message.

Jillian rit de nouveau aux éclats. Elle aurait parié que ce drôle d'oiseau comprenait tout ce qu'elle disait et était même capable de lire ses pensées, à l'occasion. Elle adorait l'avoir avec elle. Très souvent, quand elle lui parlait, il restait bien gentiment à ses côtés, l'écoutant pendant des heures.

Le grand-père de Jillian lui avait dit de ne pas laisser le corbeau dormir dans sa chambre. Sinon, avait-il prévenu, l'oiseau connaîtrait ses rêves.

Mais Jillian faisait des songes merveilleux et elle ne voyait pas d'inconvénient à les partager avec Lokey. Au contraire, quand elle se réveillait, elle se réjouissait de le voir dormir paisiblement sur le rebord de sa fenêtre…

En revanche, elle prenait bien garde à ne jamais lui transmettre de cauchemar.

— Tu as déniché un cadavre d'antilope ? Une carcasse de lapin ? C'est pour ça que tu n'as pas faim ? (Jillian brandit un index accusateur sur son ami.) Tu n'as pas encore pillé le garde-manger d'un autre corbeau ?

Lokey était affamé en permanence. Quand elle y consentait, il partageait de bon cœur les repas de Jillian. Lorsqu'elle n'était pas d'accord, il était capable de lui enlever la nourriture de la bouche.

Même s'il était trop repu pour dévorer le lézard, pourquoi ne s'en emparait-il pas pour aller le cacher quelque part ? Les corbeaux mettaient de côté tout ce qu'ils jugeaient comestible – à savoir beaucoup de choses, parce qu'ils étaient des trous sans fond. Souvent, Jillian se demandait comment Lokey faisait pour ne pas être obèse.

Alors que l'oiseau venait de s'envoler, pressé qu'elle le suive, la fillette prit le temps d'épousseter sa robe et ses genoux un peu trop osseux à son goût.

— Très bien, très bien, grogna-t-elle.

Écartant les bras pour assurer son équilibre, elle marcha comme un funambule au sommet du mur, longeant bientôt un enclos jonché de débris.

Au sommet de la petite butte, elle s'immobilisa, une main sur la ceinture en tissu nouée autour de sa taille et l'autre en visière devant ses yeux pour ne pas être éblouie par le soleil.

Lokey faisait des acrobaties aériennes pour attirer l'attention de son amie. Ce corbeau était un cabotin de première ! Quand il ne pouvait pas impressionner ses congénères, il improvisait une représentation au bénéfice de Jillian.

— Oui, oui, dit la fillette, tu es un oiseau très malin, Lokey !

Le corbeau croassa – une seule fois – puis battit frénétiquement des ailes. Se protégeant toujours les yeux, Jillian le regarda voler vers le sud, en direction de la grande plaine qui s'étendait au pied du promontoire.

Flanquée de chaînes de montagnes – ou plutôt de leurs contreforts – cette vaste langue de désert semblait devoir continuer jusqu'au bout du monde. Mais c'était une illusion. Au-delà, très loin au sud, se dressait une grande barrière. L'Ancien Monde, un lieu depuis longtemps interdit, s'étendait derrière cet obstacle terrifiant.

Dans le lointain, mais au cœur d'une zone où poussait encore une riche végétation, Jillian distinguait l'avant-poste où son peuple résidait en été. Leurs brèches obstruées par des planches, des enclos en pierre empêchaient les cochons, les chèvres et les volailles de s'éparpiller dans le village. En liberté surveillée, une partie du bétail paissait dans de grands champs.

Il y avait de l'eau, là-bas, et quelques arbres dont le feuillage brillait au soleil.

Des jardins s'alignaient près des maisons en brique qui résistaient depuis des siècles aux rigueurs de l'hiver et aux excès inverses de l'été.

Soudain, alors qu'elle suivait toujours du regard les évolutions de Lokey, Jillian vit le nuage de poussière, à l'ouest.

De si loin, il semblait minuscule et on aurait cru qu'il ne bougeait pas. Mais c'était une illusion d'optique. Même de là, Jillian pouvait affirmer que cette colonne grisâtre était très large et très haute. À cette distance, on ne pouvait rien dire de précis sur sa nature. Sans l'intervention de Lokey, Jillian l'aurait sans doute repérée beaucoup plus tard.

La fillette n'avait jamais rien vu de pareil, et ça l'inquiétait beaucoup.

S'agissait-il d'un cyclone ou d'une tempête de sable ? Non, pour un cyclone, le phénomène était trop large – et une tempête de sable ne montait pas lentement vers le ciel de cette façon. Même quand elle

était très haute, sa base ventrue ressemblait toujours à un énorme nuage sombre qui courait sur le sol. Car c'était là que les vents tourbillonnants se chargeaient en sable et en débris divers…

Non, ce qu'elle voyait n'avait rien d'un phénomène météorologique. Ce nuage de poussière était soulevé par des cavaliers, tout simplement.

Des étrangers.

Beaucoup plus d'étrangers qu'elle pouvait en imaginer. Une horde telle qu'on en trouvait seulement dans les histoires de son grand-père.

Jillian sentit que ses genoux tremblaient. La peur lui nouait la gorge – et pourtant, elle avait une envie folle de crier.

C'étaient eux ! Les étrangers dont son grand-père prédisait depuis toujours la venue. Eh bien, ils étaient là, maintenant !

Les gens ne mettaient jamais en question les propos de leur devin – pas devant lui, en tout cas. Mais ils ne s'inquiétaient pas vraiment à cause de ce qu'il prédisait. Après tout, ils vivaient en paix et personne ne venait les embêter.

Jillian se fiait aux propos de son grand-père. Ainsi, elle savait depuis toujours que les étrangers viendraient. Mais elle s'était rassurée en pensant que ce serait dans un lointain futur. Quand elle serait vieille, ou mieux encore, longtemps après qu'elle aurait quitté ce monde.

Dans ses très rares cauchemars, la horde ennemie déferlait sur le village alors qu'elle était encore enfant. Mais elle oubliait très vite les mauvais rêves…

Aujourd'hui, la colonne de poussière claironnait que le temps des douces illusions était révolu.

De sa vie, Jillian n'avait jamais vu l'ombre d'un étranger. À part son peuple, nul ne s'aventurait jamais dans les étendues désertiques du Profond Néant.

Tremblante de terreur, Jillian comprit qu'elle était sur le point de voir une multitude d'étrangers.

Les envahisseurs des histoires de son grand-père.

C'était beaucoup trop tôt ! Elle n'avait pas encore pu aimer, fonder une famille, se forger une vie…

Jillian regarda derrière elle. À travers les larmes qui brouillaient sa vision, elle observa les ruines. Ses ancêtres avaient-ils également vu fondre sur eux une horde d'étrangers ? Comme dans les histoires de son grand-père ?

Des larmes creusèrent des sillons dans la poussière qui maculait les joues de Jillian. Avec une terrible certitude, elle savait que sa vie était sur le point de changer. Ses rêves ne seraient plus jamais merveilleux…

Elle sauta du tas de gravats où elle était et dévala la pente, dépassant l'ancien mur d'enceinte, les ruines de quelques bâtiments et les trous béants qui constituaient les derniers vestiges d'autres constructions. Alors qu'elle courait dans les ruines de ce qui était jadis l'avant-poste d'une mégalopole, un petit nuage de poussière, soulevé par ses pieds, faisait comme un écho à la colonne menaçante qui avançait dans les plaines.

En remontant les rues désertes, Jillian avait souvent tenté d'imaginer à quoi ressemblaient ces lieux à l'époque où les habitants cuisinaient dans leur maison, pendaient leur linge aux fenêtres, commerçaient sur la place du marché et arpentaient jour et nuit les avenues et les allées.

Aujourd'hui, il n'y avait plus personne. Les habitants de l'avant-poste étaient morts depuis des lustres, la cité avait fini d'agoniser et il n'y avait pas âme qui vive dans les bâtiments – sauf lorsque quelques membres du peuple de Jillian s'y installaient pour un moment.

Alors qu'elle approchait des maisons investies par les siens, Jillian vit que des gens couraient en tous sens en s'apostrophant. Elle comprit que certains rassemblaient leurs affaires tandis que d'autres s'occupaient des animaux. Un exode se préparait, peut-être vers les montagnes ou en direction du désert.

Ce n'était pas la première fois que la fillette assistait à pareille débandade. Jusque-là, la menace s'était toujours révélée imaginaire. Aujourd'hui, elle était bien réelle.

Jillian se demanda si ses semblables et elle allaient disposer d'assez de temps pour se cacher avant l'arrivée des étrangers. Par bonheur, les membres de son peuple étaient forts et agiles. De plus, ils avaient l'habitude de se déplacer dans la région.

Comme le disait son grand-père, personne d'autre n'aurait survécu dans un endroit si hostile. Pour cela, il fallait connaître comme sa poche les cols, avoir en mémoire tous les points d'eau et connaître les passages qui serpentaient au milieu de canyons apparemment infranchissables.

Grâce à leurs multiples talents, Jillian et les siens pourraient se cacher dans ces terres dévastées et survivre.

Certains le pourraient, en tout cas… D'autres, comme son grand-père, n'avaient plus la force et l'agilité requises.

L'angoisse lui nouant les entrailles, Jillian accéléra encore le pas. En approchant, elle vit des hommes occupés à fixer sur le dos de leur mule des sacs de vivres et des outres d'eau. Pendant ce temps, les femmes collectaient les ustensiles de cuisine, remplissaient d'autres outres et dépendaient le linge mis à sécher sur des cordes.

Les préparatifs du départ étant très avancés, Jillian supposa que ces gens étaient informés depuis un moment de l'arrivée des étrangers.

— Maman ! cria-t-elle lorsqu'elle aperçut sa mère près d'une mule qui disparaissait presque sous son chargement. Maman !

La mère de la fillette sourit et écarta les bras.

Même si elle avait passé l'âge de se faire cajoler ainsi, Jillian se blottit contre sa mère comme un poussin sous l'aile d'une poule.

— Jillian, va chercher tes affaires, vite !

Consciente que ce n'était pas le moment de discuter, Jillian s'arracha à la protection maternelle, essuya les larmes qui roulaient sur ses joues et courut vers le carré de petits bâtiments que son peuple habitait pendant l'été.

Après les assauts de l'hiver, il fallait souvent réparer ou remplacer les toits. À part ça, les maisons étaient telles que les avaient construites les Anciens qui avaient jadis fondé et peuplé les avant-postes et la cité de Caska aujourd'hui abandonnée.

Dès qu'elle fut arrivée, Jillian aperçut son grand-père, assis dans les ombres de la porte. Voyant qu'il ne contribuait pas aux préparatifs, Jillian se pétrifia de terreur.

Puis elle dut se rendre à l'évidence : le vieil homme ne pourrait pas participer à l'exode. Fatigué et fragile, il resterait sur place, avec les autres vieillards, parce qu'il n'avait plus d'assez bonnes jambes pour courir…

Jillian se jeta dans les bras de son grand-père et éclata en sanglots.

— Allons, allons, ma chérie… Nous n'avons pas le temps de pleurer ainsi…

Le vieil homme tapota gentiment le dos de la fillette pendant qu'elle tentait de se ressaisir. À son âge, elle n'aurait pas dû pleurer ainsi, c'était vrai, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher.

— Grand-père, dit-elle quand elle fut un peu remise de ses émotions, Lokey m'a fait voir les étrangers qui arrivent par la plaine.

— Je sais… C'est moi qui l'ai envoyé…

— Vraiment ?

Ce fut tout ce que Jillian trouva à dire. Son monde s'écroulait et elle avait du mal à réfléchir. Mais elle nota quand même que le vieil homme n'avait jamais utilisé ainsi l'oiseau. Elle n'aurait pas cru qu'il en était capable, mais avec lui, il ne fallait s'étonner de rien.

— Jillian, écoute-moi bien ! Ce sont les étrangers dont je t'annonce depuis toujours la venue. Les nôtres vont quitter le promontoire et se cacher – enfin, ceux qui sont encore assez jeunes pour ça.

— Combien de temps devront-ils se cacher ?

— C'est impossible à dire… Les cavaliers qui approchent ne sont que l'avant-garde des envahisseurs.

— Tu veux dire que d'autres viendront ? Mais ils sont déjà si nombreux ! Je n'avais jamais vu une telle colonne de poussière. Et il peut y avoir encore plus d'envahisseurs ?

Le vieil homme eut un sourire amer.

— Ce sont des éclaireurs, rien de plus… Ils ne connaissent pas ce grand territoire désolé, et ils y cherchent des routes. Ils doivent aussi vouloir déterminer s'ils rencontreront une résistance. Le gros de la horde n'est pas encore là, mais cette avant-garde est très dangereuse. Tous ceux d'entre nous qui sont valides doivent s'enfuir…

» Mais tu ne pourras pas aller avec eux, Jillian.

— Quoi ? Je…

— Les temps dont je te parlais sont là, ma chérie !

— Papa et maman ne voudront pas que…

— Tes parents feront ce que je leur dirai de faire, comme tous les nôtres. L'enjeu est beaucoup plus important que tout ce qu'a connu notre peuple, du moins depuis l'époque où nos ancêtres vivaient dans la cité. Aujourd'hui, cet enjeu nous concerne, comme dans l'ancien temps…

— Très bien, grand-père…

Jillian hocha humblement la tête. Elle tremblait de peur, mais il n'était pas question qu'elle déçoive son grand-père. Le sens du devoir s'éveillait en elle, comme il le prévoyait sans doute depuis toujours.

— Que dois-je faire ?

— Tu vas devenir la prêtresse des ossements – celle qui transmet les rêves.

— Moi ?

— Oui, toi !

— Je suis bien trop jeune, grand-père ! Et pas assez formée…

— Nous sommes à court de temps, mon enfant, et c'est ta mission ! Je t'ai appris beaucoup de choses sur l'art de la divination. Tu crois être mal préparée et pas assez mûre – et il y a une part de vérité en cela –, mais tu en sais bien plus long que tu le penses. De toute façon, il n'y a pas d'autre candidate… C'est ton sacerdoce, petite…

Jillian sentit qu'elle avait les yeux écarquillés, mais elle ne réussit pas à battre des paupières. Elle n'était pas à la hauteur, ça tombait sous le sens. En même temps, elle éprouvait un discret mélange d'excitation et d'enthousiasme. Son peuple avait besoin d'elle ! Plus important encore, son grand-père dépendait d'elle et il semblait croire qu'elle réussirait…

— Je comprends, grand-père…

— Je te préparerai à rejoindre les morts, puis tu devras te cacher parmi eux et attendre.

Jillian tremblait de plus en plus fort. Elle n'était jamais restée seule parmi les morts.

— Grand-père, tu crois vraiment que je suis prête pour un tel exploit ? Me dissimuler parmi les morts et guetter l'un d'entre eux…

— Tu es aussi prête que possible et je ne peux rien faire de plus pour toi… J'espérais avoir plus de temps, afin de te dispenser mon enseignement sur d'autres aspects de la vie, mais sur ce qui compte le plus, la mort, je t'ai transmis les connaissances requises.

Dehors, des hommes et des femmes continuaient à préparer le départ. En travaillant, ils prenaient garde à ne pas sonder les ombres de la porte cochère, car ce qu'ils risquaient de voir les aurait peut-être transformés en statues de sel.

— Pour être franc, reprit le grand-père de Jillian, ces événements m'ont pris au dépourvu, comme toi. Je n'ai jamais cru qu'ils se produiraient de mon vivant. Je me souviens de l'époque où mon grand-père me racontait les histoires que je t'ai répétées des décennies plus tard. Je n'ai jamais pensé que ces divinations seraient confirmées de mon vivant. Désireux de m'aveugler, je les situais dans un avenir trop lointain pour me déranger vraiment. Mais les temps sont révolus, et nous devons nous efforcer d'honorer nos ancêtres. Comme les divinations l'exigent, nous devons être prêts et disponibles.

— Et combien de temps vais-je devoir attendre ?

— Je ne peux rien te dire sur ce point… Tu dois te dissimuler parmi les morts. Comme les devins le font depuis des siècles, nous avons tous les deux caché de la nourriture – à la manière de Lokey, en somme – et tu auras tout ce qu'il faut pour te remplir la panse. Mais tu peux pêcher et chasser si ça t'amuse… et qu'il n'y a aucun danger dehors.

— Je comprends, grand-père. Mais pourquoi ne te caches-tu pas avec moi ?

— Je te conduirai là-haut, je t'aiderai à te préparer, et je te dirai tout ce que je sais. Ensuite, je devrai revenir ici, avec les autres vieillards, pour tromper les étrangers en les accueillant poliment pendant que les jeunes se cacheront. C'est grâce à ça que tu pourras te dissimuler parmi les morts. Je ne suis pas assez agile pour échapper à ces hommes. Ni assez petit et souple pour me glisser dans un endroit exigu où ils ne me trouveront pas. Il faudra donc que je revienne jouer mon rôle.

— Et si les étrangers te font du mal ?

— Il est possible qu'ils me maltraitent. Ces hommes sont capables de toutes les bassesses, c'est pour ça que l'enjeu dont je parlais tout à l'heure est si important. À cause de leur cruauté, nous devons être forts et ne pas capituler devant eux. Même si je meurs, j'aurai gagné le temps dont vous avez besoin. Mais ne me pleure pas déjà, parce que je ferai tout mon possible pour m'en sortir vivant !

— Tu n'as pas peur de mourir, grand-père ?

— Cette idée me terrorise ! Après une vie longue et bien remplie, je suis prêt à me sacrifier pour que tu aies une chance d'avoir un jour

des cheveux blancs.

— Mais je voudrais que tu restes avec moi pour toujours !

— Moi aussi, ma chérie. J'aimerais te voir devenir grande et avoir des enfants. Mais ne t'inquiète pas trop pour moi : je ne suis pas sans défense et je n'ai rien d'un idiot. Je m'assiérai à l'ombre avec les autres vieillards, et les envahisseurs ne nous trouveront pas menaçants. Pour les amadouer, nous raconterons que les jeunes se sont enfuis et que nous n'avons pas pu les suivre. Selon moi, ils seront trop affairés pour avoir le temps de nous torturer. Tout ira bien, tu verras ! Pense à ta mission et ne t'en fais pas pour moi.

Ce petit discours rassura un peu Jillian.

— D'accord, grand-père…

— En plus, Lokey sera avec toi et il transportera mon esprit avec lui. Du coup, ça sera presque comme si je veillais sur toi. Bien, filons nous préparer, maintenant !

Après que le vieil homme leur eut annoncé que leur fille devait rejoindre les esprits des Anciens et garantir la sécurité de son peuple, les parents de Jillian furent autorisés à lui dire rapidement au revoir.

Comprirent-ils l'importance de la mission confiée à leur enfant ? Avaient-ils trop peur pour protester ? Quoi qu'il en fût, ils embrassèrent la fillette et lui souhaitèrent bonne chance jusqu'à leurs très prochaines retrouvailles.

Soudain silencieux, le grand-père ouvrit la marche alors que Jillian regardait encore derrière elle pour suivre ses parents des yeux.

Le vieil homme guida la fillette sur d'anciennes routes qui serpentaient le long du promontoire. Ils passèrent devant des avant-postes et des bâtiments abandonnés, montant toujours plus haut d'un pas régulier. Dans leur dos, derrière la colonne de poussière qui grossissait à vue d'œil, le soleil sombrait déjà à l'horizon occidental.

Jillian frissonna. Avant que le soleil ait fini de se coucher, beaucoup de gens qu'elle connaissait et aimait risquaient d'avoir quitté ce monde.

En fin d'après-midi, les ombres s'allongeaient démesurément dans le défilé que la fillette et son grand-père remontaient à présent. À chaque détour de la piste, le décor devenait de plus en plus sinistre : de la roche grise, des cailloux et, de plus en plus souvent, les ossements de petits animaux. La plupart étaient les restes de proies tuées par les coyotes ou les loups.

Jillian dut se concentrer pour ne pas imaginer ses propres os blanchis gisant sur le sol.

Dans le ciel, Lokey dessinait de grands cercles au-dessus des deux voyageurs qu'il ne quittait pas du regard.

Quand ils furent au sommet du promontoire, abordant les

premières flèches de pierre, le corbeau s'amusa à slalomer entre ces imposants piliers. Il avait assez souvent accompagné ses deux amis jusqu'à la ville morte pour ne plus être impressionné.

Même si elle était venue très souvent ici, Jillian, elle, aurait juré que c'était la première fois. Car aujourd'hui, c'était la prêtresse des ossements – celle qui transmettait les rêves – qui allait entrer dans la cité.

À un endroit où un cours d'eau suivait une route sinueuse qui plongeait jusqu'au fond du canyon abrupt, le grand-père de Jillian s'arrêta et fit signe à la fillette de s'asseoir.

Ici, les parois du canyon étaient droites comme des murs d'enceinte et pratiquement aussi lisses. En cas de crue, il n'y avait pas moyen de s'échapper. Mais ce n'était pas pour ça que ce défilé était mortellement dangereux. Lorsqu'on s'y enfonçait, les ravins et les défilés secondaires qui se succédaient formaient un labyrinthe minéral où il était facile de tourner en rond jusqu'à ce que mort s'ensuive. Heureusement, Jillian aurait pu trouver la sortie les yeux bandés !

Quand elle se fut assise, son grand-père ouvrit la sacoche accrochée en permanence à sa ceinture. Il en sortit un morceau de toile goudronnée soigneusement plié, l'ouvrit et plongea un index dans la substance noire visqueuse qu'il contenait.

— Tiens-toi tranquille pendant que je te peins le visage.

C'était la première fois que Jillian avait droit au masque rituel. Elle connaissait son existence grâce aux histoires de son grand-père, mais elle n'avait jamais espéré, même dans ses rêves les plus fous, devenir la prêtresse des ossements.

Alors qu'elle se concentrait pour faciliter la tâche à son grand-père, la fillette songea que tout était arrivé bien trop vite. Depuis quelques heures, elle n'avait plus eu une minute pour réfléchir à ses actes et à ses décisions. Au milieu de l'après-midi, son seul souci était de trouver une petite gâterie pour Lokey. Et voilà que tout le poids du monde reposait à présent sur ses épaules.

— Viens voir le résultat, dit le vieil homme quand il eut terminé.

Jillian se leva et alla s'agenouiller au bord d'un petit point d'eau.

Elle ne put s'empêcher de crier. Le reflet de son visage était terrifiant. Une bande noire couvrait ses yeux, comme si on les lui avait voilés, mais elle pouvait voir à travers et ses yeux couleur cuivre brillaient bizarrement au milieu de ce loup des plus étranges.

— À partir de maintenant, les esprits du mal ne pourront plus te voir. Marche sans crainte parmi nos ancêtres !

Jillian se releva avec le sentiment de ne plus être la même personne. Le visage qu'elle venait de voir était celui de la prêtresse, plus le sien. Bien qu'elle en eût entendu parler par son grand-père, elle n'avait jamais vu la femme chargée de transmettre les rêves. Et voilà

que c'était elle, maintenant !

— Ce masque me dissimulera vraiment, grand-père ?

— Grâce à lui, tu seras en sécurité, oui…

Jillian se demanda si Lokey aurait peur d'elle ou s'il la reconnaîtrait.

— Viens, dit le vieil homme. Je dois t'accompagner là-haut puis redescendre le plus vite possible.

Après avoir traversé le champ de grandes flèches, Jillian et son grand-père sortirent du canyon, dépassèrent quelques murs défensifs extérieurs et ne tardèrent pas à se trouver devant les fortifications principales de Caska.

Ils n'étaient pas très loin du cimetière, se souvint la fillette.

— Montre-moi le chemin, petite. Tu es chez toi, à présent.

Jillian acquiesça et se dirigea vers la mégalopole colorée de rouge par les ultimes rayons du soleil couchant. C'était une vision magnifique, comme toujours, mais la fillette, pour la première fois, la trouva angoissante, comme si elle la voyait d'un œil nouveau. Depuis que son grand-père avait achevé le rituel, elle se sentait très fortement liée à ses ancêtres, et ça expliquait sans doute sa tendance à percevoir les choses différemment.

Ici, les grands bâtiments avaient à peine souffert des intempéries et du passage des ans. Au fond, Jillian n'aurait pas été surprise d'apercevoir des silhouettes derrière les fenêtres…

Certaines résidences – peut-être même des palais – étaient immenses et souvent flanquées de hautes tours qui semblaient vouloir partir à l'assaut du ciel. À chaque étage, des dizaines de fenêtres en arche égayaient la façade de ces chefs-d'œuvre d'architecture.

Jillian avait visité certains de ces bâtiments en compagnie de son grand-père. À l'intérieur, les pièces étaient empilées les unes sur les autres, et il fallait emprunter un escalier pour passer d'un niveau à l'autre.

Les antiques architectes avaient accompli un exploit. Vue de loin, à la lumière de la fin d'après-midi, Caska était un authentique joyau.

Dès que son grand-père serait parti, Jillian allait devoir arpenter les rues avec pour seule escorte les fantômes des anciens habitants de la mégalopole. Grâce au masque de prêtresse des ossements peint par son grand-père, la fillette était un peu rassurée. Mais elle n'en menait cependant pas large.

Bientôt, elle devrait transmettre les rêves aux étrangers.

Si elle le faisait bien, ils auraient tellement peur qu'ils s'enfuiraient plus vite que le vent. Alors, le peuple de Jillian serait sain et sauf.

Mais les anciens habitants de la cité avaient jadis tenté la même manœuvre. Et ils avaient échoué.

— Tu crois qu'ils seront trop nombreux ? demanda la fillette, les

sangs glacés au souvenir des récits qu'elle avait entendus sur la terrible défaite des Anciens.

— Trop nombreux ? Que veux-tu dire ?

— Eh bien, pour être chassés par les rêves… Je suis seule, je manque d'expérience, de maturité et de plein d'autres choses. Je suis simplement moi, quoi !

Le vieil homme tapota gentiment le dos de sa petite-fille.

— Le nombre n'importe pas. *Il* te fournira toute la force dont tu auras besoin. Mais n'oublie pas, petite : les oracles disent que tu devras être au service de cet homme. Il deviendra ton maître.

La fillette acquiesça gravement alors que son grand-père et elle entraient dans le grand cimetière. Aux premiers niveaux, les tombes étaient simplement signalées par des pierres. À mesure qu'on montait, dépassant des rangées et des rangées de sépultures, on rencontrait des monuments de plus en plus impressionnants. Les plus cossus étaient surmontés de grandes statues qui représentaient sans doute les défunts. Souvent, on y voyait aussi la flamme de la vie qui symbolisait la Lumière du Créateur.

Jillian lut sur quelques pierres des déclarations d'amour éternel qui lui serrèrent le cœur. Sur certains grands monuments, la famille avait simplement fait graver une Grâce géante. Enfin, parangon de sobriété, de rares chapelles arboraient pour tout ornement le nom du défunt.

Au cœur de la grande résidence des morts, près du point le plus haut, là où les arbres étaient plus grands mais plus tordus, ils arrivèrent devant un très grand monument de pierre surmonté par une vasque remplie de fruits en pierre d'où débordaient des grappes de raisin.

Chaque fois qu'il l'amenait devant cette sépulture, où il aimait lui révéler des oracles, le grand-père de Jillian lui rappelait que la vasque symbolisait la fécondité de la vie et la créativité infatigable de l'humanité.

La fillette se pencha sur la pierre tombale où figurait le nom d'un homme mort depuis très longtemps.

Depuis toujours, elle se demandait s'*il* avait été jeune ou vieux, gentil ou cruel, courageux ou lâche…

Lokey vint se poser sur les grappes en pierre et gonfla un peu son plumage avant de s'immobiliser.

Jillian se réjouit qu'il accepte de lui tenir compagnie dans un endroit tellement sinistre.

Tendant un bras, elle suivit du bout d'un index le tracé des lettres gravées dans la pierre.

— Grand-père, tu crois que les oracles sont vrais ? Je veux dire, pour de bon ?

— C’est ce qu’on m’a enseigné.

— Alors, *il* reviendra vraiment du royaume des morts pour nous ? Il ressuscitera, passant de la mort à la vie ?

Jetant un coup d’œil par-dessus son épaule, la fillette vit son grand-père tendre à son tour le bras pour toucher respectueusement le socle du monument.

— Oui, il reviendra du néant.

— Dans ce cas, je vais l’attendre. La prêtresse des ossements sera là pour l’accueillir et se mettre à son service.

Jillian regarda la colonne de poussière, à l’ouest, puis se tourna de nouveau vers la tombe.

— S’il te plaît, dépêche-toi ! implora-t-elle.

Sous le regard de son grand-père, elle passa de nouveau l’index sur les lettres sculptées.

— Sans toi, je ne pourrai pas transmettre les rêves, souffla-t-elle comme si elle s’adressait au nom gravé sur la pierre. Fais vite, Richard Rahl, j’attends ton retour dans le monde des vivants !

Chapitre 45

Dans la ville déserte, le bruit des sabots de Sa'din, le cheval de Nicci, se répercutait de rue en rue, rebondissant contre les façades des bâtiments vides.

Certaines fenêtres étaient occultées par des volets aux couleurs vives. D'autres restaient simplement entrebâillées, comme si les habitants s'étaient absentés pour quelques heures.

Au deuxième et dernier étage de la plupart des maisons, des petits balcons aux balustrades en fer forgé surplombaient les rues pavées. Sur une corde à linge tendue entre deux maisons, des pantalons séchaient depuis des semaines. Oubliés par leur propriétaire, ils resteraient là jusqu'à son très improbable retour.

Pas un souffle de vent ne faisait frémir les vêtements abandonnés.

Le silence était si profond qu'il en devenait oppressant. Avancer dans une cité déserte avait quelque chose d'irréel – comme s'il s'était agi d'une coquille vide désormais privée de tout ce qui lui donnait son sens.

C'était un peu comme voir le cadavre d'un être aimé. La vie aurait dû être là, faisant briller son regard et pétiller son sourire, mais rien ne se produisait, et cette immobilité ne laissait aucun doute sur la terrible vérité.

Comme une dépouille humaine, la cité d'Aydindril, si on ne faisait rien, finirait par se décomposer pour sombrer dans l'oubli.

Entre les bâtiments, Nicci apercevait parfois un fragment des murailles noires de la Forteresse du Sorcier. Taillé dans le flanc même de la montagne, l'immense complexe faisait penser à un oiseau de proie perché au sommet d'un arbre. Attendait-il de fondre sur la ville pour lui picorer la chair ?

Nicci s'était toujours doutée que la forteresse lui paraîtrait sinistre et menaçante. Eh bien, elle ne s'était pas trompée ! Mais elle devait se ressaisir, car ce lieu était en réalité pour elle un havre de paix qu'elle avait intérêt à rallier le plus vite possible.

Le voyage depuis l'Ancien Monde n'avait pas été une partie de plaisir. Par moments, Nicci s'était demandé si elle parviendrait jamais à franchir les lignes ennemies – en fait, une succession de lignes, parce que l'Ordre Impérial était partout. À d'autres occasions, elle s'était laissé aller à affronter ces troupes, faisant de véritables massacres. Un gaspillage de temps, lorsqu'on regardait les choses froidement. L'ennemi était si nombreux que les pertes, même considérables,

n'avaient aucun retentissement sur son potentiel de nuisance. Au mieux, les faits d'armes de Nicci n'avaient pas eu plus d'importance qu'une épidémie de peste – et encore ! – et ça la rendait folle de rage.

Cela dit, son but était de rejoindre Richard, et les soldats ennemis n'auraient pas dû l'intéresser.

Au terme d'un très long voyage, le lien qui l'unissait à Richard lui soufflait qu'elle approchait du but. Si elle n'avait pas encore trouvé le Sourcier, cela ne tarderait plus beaucoup.

Après leur séparation, et avant qu'elle quitte à son tour Altur'Rang, l'ancienne Maîtresse de la Mort s'était demandé si elle reverrait un jour son ami.

La bataille pour Altur'Rang avait été d'une extraordinaire violence. Après avoir essuyé de rudes coups, alors que le soir tombait, les attaquants avaient réagi en soldats expérimentés et endurcis. Reprenant leurs esprits, les cavaliers et les fantassins s'étaient regroupés et avaient tenté d'inverser l'issue de l'affrontement.

Nicci avait toujours su que Jagang ne traiterait pas à la légère le soulèvement d'Altur'Rang. Pourtant, elle avait été surprise par la compétence et la puissance des forces qu'il avait chargées de régler cette affaire. Avec l'aide d'un troisième sorcier sorti d'on ne savait où, les soudards de l'Ordre avaient bien failli avoir raison des défenseurs. À un moment, le cœur brisé, Nicci avait eu peur que le courage et l'indépendance d'esprit des habitants d'Altur'Rang n'aient servi à rien. L'échec se profilait, et avec lui, une ignoble succession de massacres, de viols et de pillages.

Quelques heures durant, les défenseurs avaient cru qu'ils ne survivraient pas jusqu'au matin.

Bien qu'elle fût blessée et fatiguée, Nicci avait puisé au fond d'elle-même des forces insoupçonnées. Évidemment, son amitié pour les défenseurs et les citadins l'avait stimulée, car elle ne voulait pas voir périr des innocents, mais c'était surtout l'idée de ne plus jamais revoir Richard, en cas de défaite, qui lui avait donné le courage de se dépasser. Cette angoisse avait alimenté sa colère, lui donnant soif de sang ennemi.

Le tournant de la bataille s'était produit alors qu'une partie de la ville était en feu.

Debout sur une estrade, au milieu d'une place publique, le sorcier adverse incitait ses hommes à avancer. En même temps, il lançait des sorts qui faisaient des ravages dans les rangs des insurgés.

Apparaissant tel un fantôme vengeur au milieu des soldats ennemis, Nicci les avait taillés en pièces pour se frayer un chemin jusqu'à l'estrade. Puis, d'un bond de félin, elle avait rejoint le sorcier sur son perchoir.

Alors que tous les regards étaient braqués sur elle, la magicienne

avait profité de la surprise générale pour ouvrir la poitrine du sorcier d'un coup de couteau et lui arracher le cœur à mains nues.

Devant les soudards stupéfaits, elle avait levé au ciel son sanglant trophée.

À cet instant précis, Victor Cascella et ses hommes avaient chargé les soudards. Le forgeron était fou de rage. En partie parce que les sbires de Jagang se préparaient à massacrer des innocents, mais aussi parce qu'ils voulaient le priver de la liberté qu'il avait durement gagnée. S'il avait eu le don, son regard aurait suffi à couper en deux les bouchers adverses. Mais même sans magie, son attaque surprise avait eu des effets dévastateurs sur les agresseurs. Après la mort du sorcier, cette démonstration de force – une pure provocation, en réalité – avait eu raison de leur courage. Condamnés à périr sous les coups d'un forgeron fou ou d'une magicienne enragée, ils avaient prudemment choisi la fuite.

Faisant demi-tour, les troupes d'élite de Jagang avaient tenté de quitter la cité. Au lieu de les laisser fêter leur victoire, Nicci avait ordonné aux défenseurs de poursuivre les fuyards et de les abattre jusqu'au dernier.

Il était capital qu'aucun survivant n'aille faire son rapport à Jagang. Furieux que sa ville natale se soit révoltée, il brûlait sûrement d'envie de savoir que l'insurrection avait été noyée dans le sang. Car seul un massacre pouvait assurer que d'autres villes ne tenteraient pas l'aventure de la sécession.

Même s'il s'attendait à un triomphe, l'empereur n'aurait pas été abattu par l'annonce d'un désastre. Quand on guerroyait, il fallait accepter de perdre et savoir tirer une leçon de chaque défaite. Jagang n'était pas un grand chef militaire pour rien. Afin d'assurer la victoire, il aurait envoyé plus de troupes, plus de sorciers et plus d'officiers préparés à rencontrer une résistance acharnée.

Nicci était bien placée pour connaître le chef de l'Ordre Impérial. Il se moquait de la vie de ses soldats – et de quiconque d'autre, d'ailleurs ! Lorsque des combattants de l'Ordre tombaient au champ d'honneur, il fallait les envier, car leur véritable récompense les attendait dans l'après-vie. En ce monde, on pouvait seulement se sacrifier pour autrui, et c'était déjà pas mal…

Pour en revenir à Jagang, les choses seraient radicalement différentes s'il ne recevait plus la moindre nouvelle de la bataille d'Altur'Rang.

L'empereur détestait être dans l'ignorance ! Ne pas savoir le rendait fou de rage. Après avoir envoyé des troupes d'élite et trois sorciers, l'absence de message lui paraîtrait vite intolérable. Perdre des hommes ne l'empêchait pas de dormir, mais rester dans l'inconnu était au-delà de ses forces.

Au bout du compte, n'avoir aucune nouvelle de son corps expéditionnaire terroriserait Jagang bien plus qu'une simple défaite.

Plus superstitieux encore que leur chef, les soldats s'inquiéteraient beaucoup de ce qu'ils prendraient pour un mauvais présage.

Au sortir d'un des tournants de la voie pavée qu'elle remontait, Nicci découvrit entre deux immeubles une vue d'une beauté qui lui coupa le souffle. Dans le lointain, sur une colline illuminée par le soleil, au milieu de magnifiques jardins, se dressait un superbe palais de marbre blanc. D'une élégance hors du commun, cet édifice fier, fort et imposant possédait également une grâce des plus féminines.

C'était le Palais des Inquisitrices, bien entendu…

Derrière, comme un spectre, la Forteresse du Sorcier semblait vouloir jaillir du flanc de la montagne pour prendre son envol. À l'évidence, le complexe noir et menaçant avait été conçu pour être l'antithèse parfaite du palais et dissuader quiconque de l'attaquer.

Pendant des millénaires, le chef-d'œuvre de marbre blanc avait été le cœur du pouvoir dans les Contrées du Milieu. Entre ses murs, la Mère Inquisitrice régnait sur ses consœurs et dirigeait le Grand Conseil. Tous les monarques des Contrées s'inclinaient devant la femme en robe blanche.

De là où elle était, Nicci ne voyait pas les ambassades qui s'alignaient sur la voie menant au palais. Mais elle devinait qu'aucune n'égalait la taille et la splendeur du fief de la Mère Inquisitrice.

Soudain, un mouvement attira l'attention de Nicci. Sur sa gauche, une colonne de poussière montait dans l'air, presque droite à cause de l'absence de vent.

La magicienne tira sur les rênes de Sa'din, qui se laissa docilement orienter dans la direction souhaitée.

Serrant les genoux contre les flancs de l'animal, Nicci le fit passer au petit galop. Alors qu'il s'engageait dans une rue latérale, elle vit de nouveau la colonne de poussière, entre deux bâtiments.

Quelqu'un galopait ventre à terre vers la montagne où se nichait la forteresse. Grâce au lien, Nicci sut tout de suite de qui il s'agissait.

La magicienne avait pris tous les risques pour sauver Altur'Rang le plus rapidement possible et pouvoir se lancer sur la piste de son ami. Par indifférence vis-à-vis des citadins ? Sûrement pas ! Un grand nombre d'entre eux étaient désormais ses amis, et elle ne les aurait trahis pour rien au monde. Parce qu'elle se fichait d'éliminer les brutes venues mater la révolution ? Encore moins, puisqu'elle était une des premières à avoir compris la nécessité de se rebeller.

En fait, la réponse était très simple : tout ce qu'elle venait d'évoquer comptait pour l'ancienne Maîtresse de la Mort, mais pas au point de devenir plus important que Richard !

Au début, Nicci avait prévu de galoper jour et nuit pour rattraper

le Sourcier et sa garde du corps. Très vite, elle avait compris que les deux voyageurs avaient trop d'avance sur elle. Quand Richard avait une idée en tête, il ne s'arrêtait même plus pour souffler.

Pour le rejoindre, avait compris Nicci, le poursuivre ne servirait à rien. Sa seule chance était de prévoir où il irait après avoir vu Shota et de l'y précéder. Ou au moins, d'y arriver en même temps que lui.

Sachant que la voyante ne pourrait pas aider Richard à retrouver une chimère, il n'avait pas été difficile de deviner sa destination suivante. Après Shota, il voudrait consulter un sorcier, et le seul qu'il connaissait – Zedd – était retourné dans sa forteresse d'Aydindril.

Nicci ayant évité le détour par l'Allonge d'Agaden, elle avait eu moins de chemin à faire que son ami. Et aujourd'hui, elle était récompensée de son initiative.

Alors qu'elle sortait de la cité, Nicci eut une vue d'ensemble sur le paysage. Aussitôt, elle repéra Richard.

Cara et lui gravissaient une route en soulevant un énorme nuage de poussière. Partis d'Altur'Rang avec six montures, ils n'en avaient plus que trois. À les voir galoper, Nicci ne s'en étonna pas. Quand le Sourcier était pressé, il pouvait très bien pousser une bête au-delà de ses limites…

Lorsque Nicci se lança au galop, Richard l'aperçut du coin de l'œil. Levant une main, il fit signe à Cara de ralentir le rythme.

L'ancienne Maîtresse de la Mort talonna sa monture. Elle passa devant des paddocks, des écuries, des ateliers, des échoppes, une forge et enfin de grands pâturages jouxtant des étables vides depuis longtemps.

Puis elle s'engagea sur la route bordée de grands chênes blancs.

Nicci vibrait de joie à l'idée de revoir Richard. Dès qu'elle l'avait aperçu, sa vie avait recouvré un sens. Pendant leur séparation, sa rencontre avec la voyante l'avait-elle convaincu que l'épouse dont il se souvenait était une illusion ? S'il ne délirait plus, il devait être redevenu lui-même, n'est-ce pas ? Mais dans ce cas, pourquoi serait-il venu jusqu'ici alors qu'il avait tant de choses plus urgentes à faire ?

Depuis le départ du Sourcier, Nicci avait repensé à toute cette affaire avec l'intention de découvrir la cause des troubles mentaux de son ami. Sur la route d'Aydindril, elle avait émis une inquiétante hypothèse. Après l'avoir examinée en détail, il lui était apparu que cette théorie pouvait bien être juste. La cause du mal, c'était peut-être… elle !

Pour le sauver, elle avait dû agir très vite, et les gens qui se pressaient autour d'elle l'avaient déconcentrée. Craignant que l'ennemi attaque, elle avait quand même continué. Plus grave encore, elle avait tenté dans ces conditions une manœuvre dont elle n'avait

jamais entendu parler.

La Magie Soustractive était censée détruire, et elle était sans doute la première à l'avoir utilisée pour guérir. Mais en l'absence d'autres solutions, et considérant l'état de Richard, il avait fallu tenter le tout pour le tout.

En jouant les apprenties sorcières, Nicci avait peut-être semé le trouble dans la mémoire de Richard. Si c'était à elle qu'il devait ses fantasmes, jamais elle ne se le pardonnerait.

Si elle s'était trompée, éliminant avec la Magie Soustractive certaines zones de son esprit – par exemple l'aptitude à distinguer l'imaginaire du réel –, les dégâts seraient irréversibles. Les effets de cette magie étaient comme la mort : absolument définitifs. Si elle avait endommagé le cerveau de Richard, il serait à tout jamais incapable de reprendre sa place dans le monde. Perdu dans ses rêves, il sombrerait dans l'oubli et la folie…

Tout ça par la faute de Nicci ! Cette idée lui donnait envie de mettre fin à ses jours.

Richard et Cara s'étant arrêtés pour l'attendre, la magicienne tira sur les rênes de Sa'din pour qu'il repasse au petit galop.

Voir Richard faisait bondir de joie le cœur de Nicci. À part ses cheveux, qui avaient un peu poussé, il était tel qu'en lui-même : grand, puissant, beau, animé par une détermination d'acier… Un guerrier au regard vif auquel rien n'échappait.

Bref, et malgré ses vêtements de voyage poussiéreux, le seigneur Rahl dans toute sa majesté.

Et pourtant, il semblait que quelque chose n'allait pas chez lui…

— Richard ! cria Nicci – assez stupidement, se dit-elle, puisqu'il l'avait repérée depuis longtemps.

Une fois arrivée au niveau du Sourcier et de la Mord-Sith, elle tira sur les rênes de Sa'din qui s'arrêta en soulevant un fantastique nuage de poussière.

Après l'avoir entendue crier, Richard et Cara pensaient visiblement que la magicienne avait une extraordinaire nouvelle à leur annoncer.

— Je suis contente que vous alliez bien tous les deux, dit-elle un peu piteusement.

Satisfait qu'il n'y ait pas de catastrophe, Richard posa les mains sur le pommeau de sa selle.

— Content de voir que tu vas bien aussi, répondit le Sourcier.

Son sourire prouvait qu'il ne mentait pas. Même si elle avait envie de crier de joie, Nicci parvint à se contenir.

— Bien le bonjour, marmonna Cara, très droite sur sa selle.

— Comment se sont passées les choses en Altur'Rang ? demanda Richard.

— Nous avons éliminé la menace, répondit Nicci en tirant sur les

rênes de Sa'din, très excité après une telle cavalcade. La ville est pour l'instant en sécurité. Victor et Ishaq m'ont chargée de te dire qu'ils sont libres et qu'ils ont bien l'intention de le rester.

— Tu m'en vois ravi… Nicci, je me suis fait du souci pour toi.

— C'était inutile, je vais très bien…

Vraiment, il s'était inquiété ? Le cœur en fête, Nicci en oublia de mentionner les diverses blessures qu'elle avait récoltées. Tout ça ne comptait plus, puisqu'elle était de nouveau avec Richard.

Cela dit, il paraissait las, comme si Cara et lui n'avaient pas beaucoup dormi pendant leur voyage.

Soudain, Nicci comprit ce qu'elle trouvait étrange dès qu'elle posait les yeux sur Richard.

Il n'avait plus son épée !

— Richard, où… ?

Placée derrière le Sourcier, Cara jeta un regard noir à Nicci et se plaqua un index sur les lèvres. Une manière très directe d'avertir la magicienne qu'elle devait ravaler sa question.

— … où sont les autres chevaux ? improvisa Nicci.

Le Sourcier soupira. À première vue, le manège de la magicienne lui était passé bien au-dessus de la tête.

— J'ai peur de les avoir un peu trop poussés… Certains se sont mis à boiter et les autres sont morts d'épuisement. Nous avons dû nous en procurer de nouveaux en chemin. Ceux-là viennent d'un camp de l'Ordre, près de Galea. Jagang a des troupes dans toutes les Contrées du Milieu. Nous en avons profité pour nous procurer des vivres et des montures fraîches.

Cara eut un sourire satisfait.

Nicci se demanda comment Richard avait réussi tout ça sans son épée. Puis elle se fustigea d'avoir pensé une ânerie pareille. L'épée n'était qu'un outil. Il n'en avait pas besoin pour être lui-même.

— Et la bête ?

— Eh bien, nous l'avons croisée une ou deux fois…

Nicci trouva quelque chose d'inquiétant dans cette déclaration faussement nonchalante.

— Vous l'avez croisée, dis-tu ? Dans quelles circonstances, et que s'est-il passé ?

— On s'en est sortis, c'est l'essentiel… Nous en reparlerons plus tard.

Nicci lut dans le regard du Sourcier qu'il n'était pas d'humeur à subir un interrogatoire en règle.

— Pour l'instant, nous devrions continuer notre chemin.

— Et la voyante ? demanda Nicci. (Elle talonna Sa'din, qui alla se

placer à côté du cheval de Richard et adopta la même foulée.) Que t'a-t-elle dit ? Qu'as-tu découvert ?

— Selon Shota, ce que je cherche est depuis longtemps enterré… (Richard se plongea un moment dans ce qui semblait être une sombre méditation.) Que te disent les mots « *La Chaîne de Flammes* » ?

— Rien du tout.

— Et « Profond Néant », ça te dit quelque chose ?

— Encore moins. De quoi s'agit-il ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais Zedd aura sûrement des réponses. Allez ! ne perdons plus de temps.

Richard lança son cheval au petit galop.

Intriguée, Nicci talonna Sa'din, qui emboîta le pas à son congénère.

Chapitre 46

De la route qui menait à la forteresse, on avait une vue imprenable sur Aydindril. Même sous les nuages qui dérivaient lentement au gré du vent, la cité était magnifique. Si elle avait été moins soucieuse, Nicci se serait sans doute écriée qu'elle n'avait jamais vu un si beau paysage.

Un sens de l'esthétique assez nouveau chez elle – et dont elle devait l'éveil à Richard.

Hélas, aujourd'hui, la magicienne n'était pas d'humeur à s'extasier sur un panorama. Comme elle le craignait, Richard n'était pas guéri et il continuait à faire une fixation sur cette « Kahlan ».

Il n'avait pas prononcé le nom de son « épouse », probablement pour ne pas provoquer une énième polémique, mais à l'évidence, il ne renonçait pas à poursuivre un fantôme. Très déçue que son ami n'aille pas mieux, Nicci perdit tout intérêt pour la beauté du paysage.

Le regard de Richard était différent, semblait-il, et cette nouveauté-là paraissait plutôt encourageante. Même si elle ne parvenait pas à mettre un nom sur ce qui était arrivé, les yeux du Sourcier étaient encore plus pénétrants, comme s'il avait appris à sonder l'âme des autres lorsqu'il les dévisageait.

Nicci n'avait rien à cacher, et surtout pas à Richard. Se préoccupant des intérêts de son ami, elle souhaitait de tout son cœur qu'il soit heureux. Et elle était prête à tout pour contribuer à son bonheur.

Comme souvent, la réalité venait de flanquer un bon coup de poing à la magicienne. Richard n'allait pas bien du tout ! Même s'il gardait une détermination inébranlable, son cerveau battait de plus en plus la campagne.

La lumière de la vie brillait depuis toujours dans le regard du Sourcier. Nicci aurait donné n'importe quoi pour ne pas la voir s'éteindre. Hélas, elle devrait sans doute assister à ce spectacle déchirant…

Chevauchant trop vite pour mener une véritable conversation avec Richard, la magicienne ignorait toujours ce qui s'était passé chez Shota. Mais de toute évidence, le résultat n'était pas à la hauteur des espérances du Sourcier…

Comment s'en étonner ? Même si elle était pleine de bonne volonté, une voyante ne pouvait pas aider un homme à retrouver une

femme qui n'existait pas.

La Chaîne de Flammes était un parfait mystère pour Nicci. À la façon dont il prononçait ces mots, Richard devait mourir d'envie de résoudre cette énigme.

Après avoir vécu si longtemps avec lui, Nicci devinait les sentiments de Richard sans qu'il ait besoin de parler. Et pour lui, elle l'aurait juré, cette *Chaîne de Flammes* était d'une importance capitale.

Tout ça était bel et bon, mais qu'était-il arrivé à l'Épée de Vérité ? Voir Richard sans son arme avait de quoi glacer les sangs. Surtout après la réaction de Cara – une manière sans équivoque d'indiquer que le sujet était tabou.

Plus bizarrement encore, Richard n'avait même pas mentionné sa lame. Et même si son esprit lui jouait des tours, il paraissait impossible qu'il ait oublié son arme.

Après une impressionnante série de lacets, la route traversait un bosquet d'épicéas. Elle en émergeait juste devant un pont de pierre qui enjambait un gouffre insondable. Nicci eut le sentiment qu'on avait coupé la montagne en deux avec un couteau géant, comme s'il s'était agi d'un gros gâteau.

Tandis que les trois cavaliers franchissaient le pont, la magicienne jeta un coup d'œil dans l'abîme – un à-pic parfaitement droit – et tenta en vain d'en repérer le fond sous les filaments de nuages qui dérivaient à l'intérieur.

Elle n'insista pas très longtemps, car cette perspective plongeante lui donnait la nausée.

Au bord de l'épuisement, le pauvre Sa'din avançait d'un pas mal assuré qui ne lui ressemblait pas. Les oreilles tombantes, le cheval ne cachait pas sa lassitude. Pourtant, comparé aux montures de Richard et Cara, il aurait encore pu être traité de « fringant ».

En règle générale, le Sourcier traitait bien les animaux. Il avait fait une exception pour ceux-là, sans doute parce qu'il pensait que l'enjeu justifiait cette entorse à ses principes. De fait, une vie humaine dépendait de l'issue de cette aventure. Enfin, c'était ce que Richard croyait…

Les murs noirs de la forteresse s'élevaient à perte de vue à la manière de fantastiques falaises. Chevauchant entre Richard et Cara, Nicci leva les yeux dès qu'elle eut traversé le pont. Avec sa multitude de chemins de ronde, de remparts, de tours et de passerelles, le complexe paraissait vivant – une énorme bête qui regardait les visiteurs approcher puis franchir l'arche de pierre qui était en réalité son immense gueule béante.

Richard passa sans hésitation le portail à la herse ouverte. À sa place, Nicci aurait été beaucoup moins confiante, car le pouvoir qui

émanait de ce lieu lui donnait la chair de poule. Parmi tous les sites magiques qu'elle connaissait, c'était sans contestation possible le plus investi de pouvoir. Y entrer donnait le sentiment de s'enfoncer dans l'œil d'un cyclone. Ou d'être piégé au cœur d'un orage assez puissant pour dévaster tout un pays.

Ces sensations fournissaient une assez bonne idée de la puissance des champs de force protecteurs. Comparées à ces boucliers-là, les défenses du Palais des Prophètes auraient pu passer pour des jouets d'enfant. De plus, ils étaient pour l'essentiel à base de Magie Additive. Ici, la Magie Soustractive était largement mise à contribution, et les concepteurs du complexe n'avaient fait aucun effort pour le cacher. Bien au contraire, ils affichaient cet avertissement à l'attention de tous ceux qui détenaient assez de pouvoir pour prendre note du danger.

À l'approche du soir, le ciel maintenant chargé de nuages filandreux arborait des reflets gris métalliques. À cette heure de la journée, la lumière déjà déclinante ne parvenait plus à faire briller la pierre noire de la forteresse. De plus en plus sombre et menaçant, le complexe tout entier semblait s'être drapé d'un linceul d'obscurité afin de mieux espionner la magicienne et le sorcier qui osaient s'aventurer dans ses entrailles.

Après l'arche du mur d'enceinte extérieur, les visiteurs remontaient une route qui serpentait entre de fantastiques murailles intérieures – et progressaient dans un long tunnel obscur où les bruits se répercutaient sinistrement sur ce qui semblait être des lieues et des lieues.

En réalité, on émergeait assez vite devant un grand enclos où poussait une herbe luxuriante. Tout au fond, adossées au mur de la forteresse, se dressaient d'immenses écuries.

Sans un mot, Richard sauta à terre, ouvrit la barrière de l'enclos et y fit entrer son cheval sans le desseller. Plutôt intriguées, Cara et Nicci imitèrent le Sourcier. Puis elles lui emboîtèrent le pas jusqu'à une entrée défendue par une volée de marches polies par le temps et les allées et venues de milliers de visiteurs et de résidants du complexe.

La lourde porte à deux battants commença de s'ouvrir en grinçant tandis que le Sourcier et ses compagnes gravissaient le court escalier.

Un vieil homme aux cheveux blancs en bataille passa la tête entre les battants. On eût dit un banal gardien d'immeuble surpris d'avoir de la visite à une heure si tardive.

Le vieillard haletait. À l'évidence, il avait couru pour atteindre la porte un peu avant ses trois hôtes potentiels. Averti par les défenses magiques, il avait dû traverser une bonne moitié du complexe, et ce genre d'exercice n'était plus de son âge. En des temps plus prospères, quelque domestique se serait chargé d'aller ouvrir. Aujourd'hui, le

vieillard devait tout faire seul…

Dès qu'elle l'eut dévisagé cinq secondes, Nicci n'eut plus le moindre doute sur l'identité du vieil homme. La ressemblance était vraiment frappante, quand on savait regarder.

La magicienne se trouvait en présence de Zedd, le grand-père de Richard. Très grand mais squelettique, le Premier Sorcier étudiait ses visiteurs avec une sorte d'émerveillement enfantin au fond de ses yeux noisette.

Pour les initiés, sa longue tunique dépourvue d'ornements était la marque d'un très grand sorcier.

Non sans satisfaction, Nicci nota que Zedd portait son âge avec un grand panache. Un indice encourageant sur la façon dont vieillirait Richard…

— Mon garçon ! s'écria le vieillard. Fichtre et foutre ! c'est vraiment toi, fichu garnement ?

Un grand sourire lui fendant le visage, Zedd dévala les marches.

Richard courut à sa rencontre, le souleva et l'étreignit avec assez de force pour vider ses poumons du peu d'air qu'ils contenaient encore.

Les deux hommes s'esclaffèrent – un point commun de plus, car ils riaient exactement de la même manière.

— Zedd, si tu savais ce que je suis content de te voir !

— C'est réciproque, mon garçon ! Nous avons été séparés bien trop longtemps… Oui, sacrément trop longtemps ! (Le sorcier tendit un bras et serra gentiment l'épaule de Cara.) Comment te portes-tu, chère enfant ? Tu m'as l'air bien fatiguée. Tu es sûre que ça va ?

— Je suis une Mord-Sith, répondit Cara, un rien agacée. Bien entendu que ça va ! Pourquoi voudriez-vous qu'il en aille autrement ?

— Pour rien, pour rien…, répondit Zedd avec un petit sourire. Mais à vous voir, tous les deux, on dirait bien qu'un bon repas et une nuit de repos ne seraient pas du luxe. À part ça, tu resplendis, jeune dame, et je suis ravi de te revoir.

Touchée par le compliment, Cara sourit.

— Vous m'avez manqué, Zedd.

— Voilà une étrange déclaration, pour une Mord-Sith ! Rikka en restera sûrement comme deux ronds de flanc.

— Elle est ici ? Sans blague ?

Zedd désigna la porte entrebâillée.

— Elle rôde quelque part dans la forteresse, oui… Sans doute en train de patrouiller. Apparemment, elle a deux obsessions : inspecter tout pendant la moitié de la journée et me casser les pieds le reste du temps. Cette femme ne me laisse pas une seconde de répit, quand elle est là. En plus, elle est trop intelligente pour son propre bien. Heureusement qu'elle sait cuisiner, sinon…

— Rikka cuisine ? Et bien, par-dessus le marché ?

— Ne le lui répète pas, surtout ! Sinon, j'en entendrai parler jusqu'à la fin de mes jours. Mais bon ! elle…

— Zedd, coupa Richard, j'ai un problème et il me faut ton aide.

— Tu es malade ? Bon sang ! j'aurais dû m'en douter ! Tu n'as pas l'air dans ton assiette, fiston… (Le vieux sorcier posa une main sur le front du Sourcier.) Les fièvres estivales sont les plus dangereuses, tu sais ? De la chaleur qui s'ajoute à de la chaleur… Une mauvaise combinaison…

— Je sais, mais… Hum, Zedd, ce n'est pas ça. J'ai besoin de te parler.

— Eh bien, parle, mon garçon ! C'est normal, après une si longue séparation… Combien de temps, déjà ? Ça fait deux ans au printemps, non ? (Zedd s'interrompit pour étudier son petit-fils de la tête aux pieds.) Fichtre et foutre ! où est ton épée ?

— Nous verrons ça plus tard, si ça ne te dérange pas…

— Tu as envie de me parler, si j'ai bien compris. Alors dis-moi où est ton épée ! (Zedd se tourna vers Nicci et lui fit un grand sourire.) Mais avant, présente-moi la charmante magicienne qui t'accompagne.

Richard plissa le front, surpris par le sourire de Zedd. Mais il n'épilogua pas.

— Désolé, Zedd… Je te présente Nicci, une…

— Nicci ! s'écria le vieil homme. (Il recula de deux marches comme s'il venait de voir une vipère.) La Sœur de l'Obscurité qui t'a conduit de force dans l'Ancien Monde ? Cette Nicci-là ? Que fiches-tu avec une telle créature ? Et pourquoi me l'amènes-tu ici ? Je…

— Zedd, Nicci est une amie !

— Quoi ? Aurais-tu perdu l'esprit, mon garçon ? Comment peux-tu croire que… ?

— Elle a changé de camp, voilà tout ! Un peu comme Cara, Rikka et les autres. Les choses évoluent. Naguère les Mord-Sith… Bon ! inutile d'entrer dans les détails ! Aujourd'hui, je me fie aveuglément à Cara, et elle s'est plusieurs fois montrée digne de ma confiance. Eh bien, il en va de même avec Nicci !

Zedd se détendit un peu.

— Oui, je vois ce que tu veux dire… Depuis que je t'ai confié l'Épée de Vérité, tu as changé beaucoup de choses, et toujours pour le mieux. Si on m'avait dit que je me régalerais un jour des petits plats d'une Mord-Sith ! (Le vieil homme brandit un index menaçant sur Cara.) Si tu vends la mèche, je t'égorgerai vive, compris ? Cette fichue bonne femme est déjà assez insupportable comme ça.

Cara se contenta de sourire.

Zedd regarda de nouveau Nicci. Même s'il n'avait pas les yeux d'hypnotiseur des Rahl, la magicienne se sentit très mal à l'aise tandis

qu'il l'examinait.

— Bienvenue, finit-il par lâcher. Si Richard dit que tu es une amie, je veux bien le croire. Navré de ma réaction…

— Inutile de vous excuser, car c'est tout à fait compréhensible… Je déteste ce que j'étais avant… Sous l'influence de maîtres plus que douteux, je méritais bien mon surnom… Mais Richard a su montrer la beauté de la vie à la Maîtresse de la Mort.

— La beauté de la vie… Oui, c'est ça, très exactement. Bravo, mon garçon !

Richard tenta de s'engouffrer dans la brèche.

— Zedd, c'est justement de la vie qu'il est question, et il me faut…

— Oui, oui… Il te faut toujours quelque chose – et sur-le-champ, tant qu'à faire. À peine arrivé, voilà que tu me bombardes de questions ! Si mes souvenirs sont exacts, ton premier mot fut « pourquoi » et tu n'as pas changé d'un iota…

» Si nous entrions, avant d'aller plus loin ? Richard, je veux savoir pourquoi tu n'as pas ton épée. Je sais que tu veilles sur elle comme sur la prunelle de tes yeux, mais je tiens quand même à entendre toute l'histoire – au moindre détail près, comme d'habitude. Mais d'abord, passons à l'intérieur.

Le vieux sorcier se détourna et entreprit de gravir les marches.

— Zedd, j'ai besoin de…

— Oui, oui, j'ai compris… Tu as vu le ciel ? Il risque de pleuvoir, et je ne veux pas finir trempé jusqu'aux os. Viens avec moi et je t'écouterai… (Le vieil homme passa la porte et disparut.) Manger un morceau te fera du bien… Quelqu'un d'autre a faim ? Les retrouvailles m'ouvrent toujours l'appétit.

Les bras tombant le long des flancs, Richard soupira de frustration. Puis il emboîta le pas à son grand-père.

Avec quiconque d'autre, Nicci n'en doutait pas, il aurait réagi très différemment. Mais il s'agissait de Zedd, un homme qui l'avait élevé, le réconfortant lorsqu'il avait peur de l'orage ou des hurlements d'un loup. Face à un parent plein d'amour, la plupart des gens étaient désarmés, et il en allait ainsi pour Richard. Devant son grand-père, la tendresse et le respect lui coupaient tous ses moyens.

Nicci ne connaissait pas cette facette de Richard… et elle la trouvait charmante. Le seigneur Rahl, maître de l'empire d'haran et Sourcier de Vérité – un homme respecté et craint partout dans le Nouveau Monde – venait de se faire réduire au silence par les admonestations d'un vieil homme un rien excentrique. Dans des circonstances moins graves, la magicienne aurait souri de voir le héros du monde libre filer doux face à un vieillard décharné.

Le petit groupe entra dans une grande salle obscure où on

entendait un clapotis d'eau. Dès que Zedd eut tendu nonchalamment une main sur le côté, une lampe accrochée au mur s'alluma. À la façon dont se matérialisait la flamme, Nicci reconnut un sortilège à répétition d'étincelles. Une seconde plus tard, des centaines de lampes s'allumèrent partout dans l'immense hall d'entrée. Avec un petit bruit de soufflet, elles s'embrasaient deux par deux – une astuce destinée à réduire au maximum la dépense d'énergie magique. On eût dit qu'un cercle de flammes apparaissait en un clin d'œil autour des visiteurs.

Le sort était conçu pour que le processus soit le même lorsqu'on allumait plus prosaïquement la première lampe avec une bougie.

Sous une lumière presque aussi brillante que celle du jour, Nicci découvrit au milieu du sol en mosaïque une magnifique fontaine en forme de feuille de trèfle. À travers un réseau de biefs, l'eau qui en jaillissait se répartissait dans une multitude de vasques disposées autour du bassin principal. Un muret de marbre assez large pour servir de banc entourait cette impressionnante réussite architecturale.

Sur toute la circonférence de la salle, des colonnes de marbre rouge poli au point de briller comme du verre soutenaient une promenade circulaire.

À une centaine de pieds de hauteur, le toit vitré laissait filtrer la lumière vacillante de la fin d'après-midi – en plein jour, on ne devait ainsi pas avoir besoin des lampes pour y voir. La nuit, la pâle lueur de la lune conférait sans doute une aura spectrale à ces lieux à la fois somptueux et angoissants. Mais par temps nuageux, comme aujourd'hui – et sans même parler de la nouvelle lune –, cette illumination devait être minimale.

Ce que Nicci aperçut du ciel à travers la voûte confirmait les propos de Zedd : la pluie ne tarderait plus, selon toute vraisemblance.

Lorsqu'on entrait pour la première fois dans la forteresse, ce hall était en général perçu comme un contrepoint chaleureux et esthétique à un aspect extérieur qui donnait un sentiment de froideur et d'austérité.

Jadis, cet endroit débordait sûrement de monde. Aujourd'hui, il était désert comme les villes et les villages que Nicci avait traversés depuis son arrivée dans les Contrées du Milieu.

De quoi peiner encore un peu plus la magicienne, déjà morte d'inquiétude pour Richard.

— Bienvenue dans la Forteresse du Sorcier ! lança Zedd. Avant tout, nous devrions tous…

— Zedd, coupa Richard, il faut que je te parle. C'est important et ça ne peut pas attendre.

Grand-père adoré ou pas, le Sourcier était quasiment à bout de patience. Les poings serrés, il avait l'air d'un homme qui n'a ni bu ni

mangé depuis des jours. Nicci n'avait jamais vu son ami dans cet état de lassitude et de résignation.

Même si elle se débrouillait mieux pour le cacher, Cara aussi semblait avoir dépassé les limites de son endurance. Mais les Mord-Sith étaient conditionnées pour ne pas se soucier de l'inconfort et de la douleur.

Malgré tout le plaisir qu'il avait à revoir son grand-père, Richard avait saboté l'ambiance positive et détendue que Zedd s'était échiné à instaurer. À part chercher sa femme, il se fichait de tout comme d'une guigne et ça jetait comme un froid entre ses contemporains et lui…

Le cauchemar qu'était devenue sa vie depuis sa blessure semblait l'avoir inexorablement poussé vers cet ultime moment de vérité.

— D'accord, d'accord, mon garçon… (Zedd écarta les bras et sourit.) Tu sais que tu peux toujours venir me voir. Si quelque chose te préoccupe, tu…

— Zedd, *La Chaîne de Flammes*, ça te dit quelque chose ?

C'était presque mot pour mot la première question que Richard avait posée à Nicci.

— *La Chaîne de Flammes*…, répéta le vieux sorcier.

— C'est ça, oui…

L'air très grave, Zedd prit le temps de réfléchir. Pendant qu'il fouillait dans sa mémoire, il se tourna vers la fontaine dont le bruit, à la longue, finissait par taper sur les nerfs.

— *La Chaîne de Flammes*…, marmonna-t-il en passant un index rachitique sur sa joue mal rasée.

Nicci jeta un coup d'œil à Cara, parfaitement impassible. Ses traits tirés trahissaient qu'elle était aussi fatiguée que Richard, mais fidèle à elle-même, elle se tenait bien droite, refusant de laisser transparaître sa faiblesse.

— C'est ça, *La Chaîne de Flammes* ! s'impatienta Richard. Tu sais ce que c'est ?

Zedd se retourna vers son petit-fils et écarta les mains, l'air navré.

— Tu m'excuseras, mon garçon, mais je n'en ai jamais entendu parler.

L'agacement de Richard retomba soudain comme un soufflet. Privé de ce stimulus, il craignit un moment de s'écrouler comme une masse. Sans chercher à cacher sa déception, il se voûta un peu et soupira à pierre fendre.

Discrètement, Cara approcha de lui, prête à le soutenir s'il s'évanouissait.

Une possibilité bien réelle, songea Nicci.

— Richard, dit Zedd d'un ton tranchant, où est ton épée ?

— Bon sang ! ce n'est qu'un morceau d'acier ! explosa le Sourcier.

— Pardon ? Qu'oses-tu… ?

— Un stupide morceau de métal, oui ! Tu ne crois pas qu'il y a des sujets plus importants ?

— De quoi parles-tu, mon garçon ? Tu es sûr que ça va ?

— Je veux qu'on me rende ma vie !

Zedd regarda son petit-fils en silence – une façon de lui ordonner d'en dire plus, et très vite.

Richard avança nerveusement jusqu'à une volée de marches placée entre deux grandes colonnes rouges. Sur le sol, un riche tapis jaune et or décoré de motifs géométriques noirs marquait la naissance d'un couloir qui s'enfonçait dans les ténèbres.

Richard se passa une main dans les cheveux.

— À quoi bon s'acharner ? s'écria-t-il soudain. Personne ne me croit. On ne m'aidera pas à la retrouver…

Émue par la détresse de son ami, Nicci regretta toutes les choses désagréables qu'elle lui avait dites pour le convaincre que Kahlan n'existait pas. Richard devrait renoncer un jour à ses fantasmes, mais à ce moment précis, elle était prête à le laisser s'y raccrocher, si ça pouvait lui rendre sa joie de vivre.

Elle aurait aimé le prendre dans ses bras et le consoler. Mais c'était impossible pour une multitude de raisons.

Les bras le long du corps, très raide sur ses jambes, Cara ne cachait plus sa tristesse de voir le seigneur Rahl dans un tel état. Il n'y avait aucune issue en vue. Comme la magicienne, la Mord-Sith devait être tentée de laisser Richard être heureux dans son merveilleux rêve d'amour. Mais nul mensonge ne pouvait apaiser longtemps une mélancolie si profonde.

— Richard, je ne sais pas de quoi tu parles, dit Zedd, mais où est le rapport avec l'Épée de Vérité ?

Le Sourcier ferma les yeux, las de devoir répéter sans cesse la même chose.

— Il faut que je trouve Kahlan !

Nicci vit que Richard se tendait, prêt à encaisser la terrible question habituelle. Entendre tant de gens affirmer que sa « femme » n'existait pas était une torture. Mais quand ces mots sortiraient de la bouche de son grand-père, suivis par les insinuations coutumières sur sa santé mentale, cela risquait d'être le coup de trop.

— Kahlan ? demanda le vieux sorcier.

— Oui, Kahlan… Mais bien entendu, tu ne sais pas de qui je parle.

D'habitude, Richard se lançait dans une longue explication. Mais il semblait trop fatigué pour supporter une fois de plus l'incrédulité un peu moqueuse d'un de ses proches.

— Kahlan ? Tu veux parler de Kahlan Amnell ?

Nicci se pétrifia.

— Que viens-tu de dire ? souffla Richard, les yeux écarquillés.

— Kahlan Amnell ! C’est cette Kahlan-là ?

Nicci crut que son cœur allait cesser de battre.

Cara en était bouche bée.

Richard bondit, saisit Zedd par le devant de sa tunique et le souleva du sol.

— Tu as dit son nom entier : Kahlan Amnell ! Je ne l’ai pas prononcé, tout le monde est témoin !

— Mais… mais…, bégaya Zedd, troublé. J’ai dit ça parce que c’est la seule Kahlan que je connais.

— Tu sais de qui je parle !

— La Mère Inquisitrice ?

— C’est ça, oui !

— Quoi de plus normal ? Tout le monde la connaît. Richard, quelle mouche t’a piqué ? Repose-moi !

Nicci ne parvenait pas à en croire ses oreilles. Comment une chose pareille était-elle possible ?

Bon sang ! maintenant, c’était elle qui avait les genoux tremblants comme si elle allait s’évanouir.

— Comment ça, tout le monde la connaît ? demanda Richard.

Il laissa le vieil homme reprendre appui sur le sol puis le lâcha.

Zedd tira sur les manches de sa tunique, rectifia les plis que faisait le tissu sur ses hanches et dévisagea son petit-fils comme s’il était en présence d’un fou furieux.

— Richard, que racontes-tu ? Qui ne connaît pas Kahlan Amnell ? La Mère Inquisitrice, fichtre et foutre !

— Où est-elle ?

Zedd jeta un rapide coup d’œil à Cara et à Nicci.

— Ici, au Palais des Inquisitrices !

Richard cria de joie et enlaça son grand-père.

Chapitre 47

— Elle est en ville ? s'écria Richard. (Il s'écarta de Zedd, le prit par les épaules et le secoua comme un prunier.) Kahlan est au Palais des Inquisitrices ?

Le front plissé d'inquiétude, le vieil homme hocha dubitativement la tête.

Du dos de la main, Richard essuya les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Elle est là, dit-il en se tournant vers Cara. (Il lâcha Zedd, posa les mains sur les épaules de la Mord-Sith et la secoua à son tour.) Elle est en Aydindril ! Tu as entendu ça ? Je n'ai rien imaginé ! Zedd se souvient de Kahlan, et il sait la vérité !

La Mord-Sith, abasourdie, semblait se concentrer pour que sa surprise ne passe pas pour de la déception – ou de la frustration, ce qui n'aurait guère été mieux.

— Seigneur Rahl, je suis ravie pour vous, vraiment… Mais je ne vois pas comment…

Sans accorder d'attention aux doutes de la Mord-Sith, le Sourcier se tourna de nouveau vers son grand-père.

Très mal à l'aise, celui-ci jeta un coup d'œil à Cara et à Nicci, puis il tapota gentiment l'épaule de son petit-fils.

— Richard, c'est au palais qu'elle est enterrée…

Le monde sembla soudain se pétrifier.

Et Nicci comprit ce qui se passait.

Tout était clair, et le comportement de Zedd devenait logique. La Kahlan dont il parlait n'était pas la femme née de l'imagination de Richard – une Mère Inquisitrice fantastiquement belle qu'il pensait avoir épousée.

Il s'agissait de la véritable Mère Inquisitrice !

Le piège se refermait sur le malheureux Sourcier. Nicci l'avait prévenu qu'il était dangereux de fantasmer sur une personne réelle universellement connue. À présent, il était confronté à une terrible réalité : Kahlan Amnell reposait au Palais des Inquisitrices. Elle n'avait jamais pu être la femme de Richard, dont les rêves se désintégraient, comme il fallait le craindre depuis le début.

Il ne pouvait pas y avoir d'autre issue. Un jour ou l'autre, Richard devait se retrouver face à la réalité. Ce moment était venu, et personne n'y pouvait rien…

Nicci avait eu raison, mais elle ne triomphait pas, le cœur serré à l'idée de ce qu'éprouvait Richard. Comme il devait être désorienté, après avoir encaissé un tel coup ! Pour quelqu'un qui avait toujours eu les pieds sur terre, comme lui, toute cette aventure était un calvaire.

Hébété, il regardait dans le vide…

— Richard, dit Zedd, ça va ? Que t'arrive-t-il, mon garçon ?

— Que… Comment… ? Elle est enterrée au palais, dis-tu ? Mais quand est-elle morte ?

— Je n'en sais rien… Quand je suis passé en ville, alors que l'armée de Jagang approchait, j'ai remarqué la pierre tombale. Je ne connaissais pas la Mère Inquisitrice. En revanche, j'ai vu sa tombe – pour la manquer, il faudrait être aveugle ! Les Inquisitrices ont été massacrées par Darken Rahl. Elle a dû mourir à cette époque-là, avec les autres…

» Richard, tu n'as pas pu la connaître. Elle est morte avant même que nous ayons quitté Terre d'Ouest. Avant la disparition des frontières. Quand tu étais encore guide forestier dans la forêt de Hartland.

— Non, non, tu ne comprends rien ! cria Richard, les mains pressées sur les tempes. Tu as le même problème que les autres. Ce n'est pas la tombe de ma femme. Et tu connais Kahlan.

— Richard, c'est impossible ! Les *quatuors* ont tué toutes les Inquisitrices.

— Ces tueurs ont éliminé les Inquisitrices, c'est vrai, mais Kahlan leur a échappé. Zedd, c'est elle qui est venue te demander de nommer un Sourcier. C'est même pour ça que nous avons quitté Terre d'Ouest. Tu la connais !

— De quoi parles-tu, mon garçon ? Nous avons dû fuir parce que Darken Rahl nous poursuivait. Nous sommes partis pour sauver notre peau !

— C'est vrai, mais Kahlan était venue te voir avant notre départ. C'est elle qui t'a appris que Darken Rahl avait mis dans le jeu les boîtes d'Orden. Il était de l'autre côté de la frontière ! Sans Kahlan, comment aurions-nous su ?

Zedd regarda son petit-fils comme s'il le soupçonnait de brûler de fièvre.

— Richard, tu sais très bien ce que dit le *Grimoire des Ombres Recensées* : « Quand les trois boîtes d'Orden seront mises dans le jeu, la liane-serpent croîtra et se multipliera. » Tu es le mieux placé pour le savoir, puisque tu as été blessé par une liane tueuse dans la forêt de Ven. Quand tu es venu me demander de l'aide, tu avais une fièvre terrible. C'est comme ça que nous avons su, pour les boîtes d'Orden. Ensuite, Darken Rahl est entré en Terre d'Ouest pour nous attaquer.

— C'est ce qui est arrivé, en gros, mais Kahlan était là, et elle nous

a raconté les événements en cours dans les Contrées du Milieu. Zedd, tu la connais !

— Désolé, mais j'ai bien peur que non, mon garçon…

— Par les esprits du bien ! tu as passé l'hiver dernier avec elle et l'armée d'harane ! Après que Nicci m'eut capturé, Kahlan et Cara sont venues te rejoindre. (Richard braqua un index sur la Mord-Sith.) Toutes les deux, elles se sont battues comme des lionnes.

Zedd consulta du regard la Mord-Sith, qui soupira et haussa les épaules.

— Puisque tu as mentionné ton titre de Sourcier, mon garçon, puis-je te demander où est ton…

— J'ai compris ! coupa Richard. Ce n'est pas la tombe de Kahlan !

— Bien sûr que si ! On ne peut pas s'y tromper. C'est un beau monument et son nom est gravé dans la pierre.

— C'est son nom, d'accord, mais pas sa tombe ! Je suis soulagé, à présent… (Richard eut un petit rire.) Crois-moi, ce n'est pas sa sépulture !

Zedd ne sembla pas trouver la situation amusante.

— Richard, j'ai vu le nom gravé sur la pierre tombale. Il s'agit bien de Kahlan Amnell, la Mère Inquisitrice.

— Non, c'est une ruse…

— Pardon ? s'écria Zedd. Que racontes-tu encore ? Quel genre de ruse ?

— Les soudards de l'Ordre occupaient Aydindril et ils traquaient Kahlan. Ils avaient pris le contrôle du Conseil, qui l'avait condamnée à la peine capitale. Pour protéger ma future femme, tu lui as jeté un sort de mort…

— Quoi ? s'étrangla Zedd. Un sort de mort ? Richard, as-tu idée de ce que ça implique ?

— Bien sûr que oui ! Pourtant, c'est la vérité. Tu as fait en sorte qu'elle passe pour morte. Ainsi, les soldats de l'Ordre ont cessé de la traquer, et elle a pu s'enfuir. Tu as oublié ? C'est toi qui as fait graver la pierre tombale. Quand je suis venu ici pour chercher Kahlan, j'ai failli tomber dans le panneau. Un moment, je l'ai crue morte…

» Vous aviez fui tous les deux, mais tu m'as laissé un message sur la pierre tombale. Pour que je sache que Kahlan était toujours vivante ! Tu craignais que je baisse les bras, et je l'aurais peut-être fait sans ton idée de génie…

— Fichtre et foutre ! mon garçon, de quel message à la noix parles-tu ? explosa Zedd.

Il arrivait au bout de sa patience et Nicci ne pouvait l'en blâmer.

— L'inscription, sur la pierre tombale, n'était adressée qu'à moi !

— Aurais-tu perdu l'esprit, mon garçon ? s'indigna Zedd, les poings plaqués sur les hanches.

Richard plissa le front, comme s'il tentait de se rappeler les mots exacts de la fausse épitaphe.

En réalité, comprit Nicci, il inventait une histoire tirée par les cheveux pour éviter de faire face à la réalité. Mais cette fois, il n'avait pas une chance de réussir son coup. L'évidence s'imposerait bientôt à lui, qu'il le veuille ou non.

La magicienne redoutait l'instant où l'univers du Sourcier s'écroulerait. Il fallait que ça arrive, bien entendu, mais il souffrirait tellement…

Et s'il refusait d'ouvrir les yeux, ce serait plus grave encore, parce qu'il sombrerait pour toujours dans l'illusion.

— Pas ici…, marmonna Richard. Il était question de ça et de mon cœur…

Sous le regard de son grand-père, plus inquiet et perplexe que jamais, Richard entreprit de faire nerveusement les cent pas.

— Non, pas mon cœur… Enfin, pas seulement. C'est un grand monument… Oui, c'est ça, je me rappelle : « Kahlan Amnell, Mère Inquisitrice. Elle n'est pas ici, mais dans le cœur de ceux qui l'aimaient. »

» C'était une façon de me dire que Kahlan vivait toujours. Afin que je ne perde pas espoir.

— Richard, mon garçon, c'est le genre de texte qu'on trouve sur beaucoup de tombes… Les vivants se consolent en pensant que le mort n'est pas sous terre mais dans leur cœur. Je suis sûr que des dizaines de pierres tombales disent plus ou moins la même chose…

— Kahlan n'est pas enterrée ici ! *« Elle n'est pas ici… »* C'est précis, non ?

— S'il en est ainsi, qui repose dans sa tombe ?

Richard ne répondit pas tout de suite.

— Personne, lâcha-t-il simplement. Maîtresse Sanderholt, la cuisinière du palais, a été abusée par ton sort comme les autres. Elle m'a dit t'avoir vu sur l'estrade pendant qu'on décapitait Kahlan, et elle était désespérée… Moi, j'ai compris que tu n'aurais jamais fait une chose pareille. Ça faisait partie de la ruse. Comme tu me l'as dit un jour, la meilleure magie est parfois un simple truc…

— Voilà bien la première phrase sensée que tu prononces.

— Maîtresse Sanderholt m'a dit que le cadavre de Kahlan a été brûlé à côté du monument, sous l'œil attentif du Premier Sorcier en personne. Elle m'a même conduit à l'endroit où ces événements sont censés avoir eu lieu. Devant la pierre tombale, j'ai cru mourir de chagrin, jusqu'au moment où j'ai saisi le sens réel de l'inscription.

Richard prit de nouveau son grand-père par les épaules.

— C'était une ruse pour que nos ennemis cessent de poursuivre

Kahlan. Elle n'est jamais morte, et ce n'est pas son cadavre qui a brûlé.

Nicci ne put s'empêcher d'admirer l'imagination de Richard. Cette histoire de crémation était géniale, puisqu'elle interdisait toute vérification. Chaque fois qu'une difficulté se présentait, il trouvait un moyen judicieux de la contourner.

La magicienne ignorait si les Inquisitrices étaient ou non incinérées. Mais si c'était le cas, ça renforcerait la démonstration absurde de Richard – et une fois de plus, il n'y aurait aucun moyen de démonter ses fantaisies.

Sauf si l'histoire du cadavre brûlé ne collait pas avec la réalité !

— Tu es allé dans le cimetière privé du palais ? demanda Zedd.

— Oui, c'est là que Denna est venue pour…

— Denna était déjà morte à l'époque ! coupa Cara. Vous l'aviez tuée pour vous évader du Palais du Peuple. Elle ne pouvait pas être là… sauf s'il s'agissait d'un fantôme !

— Eh bien, c'est exactement ça ! Elle m'a conduit dans un lieu entre les mondes où j'ai retrouvé Kahlan.

Consciente qu'elle ne parvenait plus à dissimuler sa stupéfaction, Cara détourna les yeux de son seigneur et, pour se donner une contenance, fit mine de se grattouiller la nuque.

Nicci aurait voulu hurler. Le délire de Richard devenait de plus en plus grave. Un jour, se souvint-elle, la Dame Abbesse lui avait expliqué que la graine du mensonge, une fois plantée dans l'esprit humain, donnait des fruits de plus en plus gros…

Zedd tapota de nouveau l'épaule de son petit-fils.

— Allons, mon garçon, je crois que tu as besoin de repos… Nous reparlerons de tout ça plus tard…

— Non ! Ce n'est pas mon imagination ! Je n'invente pas une histoire pour me rassurer !

Hélas certaine que c'était exactement ce que faisait Richard, Nicci ne put cependant s'empêcher d'admirer sa façon d'imaginer en un clin d'œil une longue série d'événements. Dès qu'on le croyait pris au piège de la réalité, il trouvait un moyen de se défiler.

Mais il ne réussirait pas éternellement. La véritable Mère Inquisitrice gisait dans une tombe, et cette réalité-là serait incontournable. En supposant, bien entendu, qu'on n'incinérait pas les défunts dans les Contrées du Milieu.

Mais même si Richard obtenait un nouveau sursis, son rêve finirait bien par voler en éclats.

— Mon garçon, tu es fatigué… On dirait que tu as chevauché pendant…

— Je peux prouver ce que je dis !

Le vieil homme se tut.

— Vous ne me croyez pas, je sais, mais je peux prouver ce que je dis.

— Comment ? demanda Zedd.

— Allons voir ensemble le monument.

— Même si l'inscription correspond, ça ne nous avancera à rien. C'est une épitaphe des plus banales, je te l'ai déjà dit.

— Incinère-t-on d'habitude les Mères Inquisitrices, ou cela faisait-il partie de ta stratégie ? Une façon habile de ne pas pouvoir exhiber de cadavre si quelqu'un se montrait soupçonneux…

— Quand je vivais dans les Contrées, répondit Zedd, de moins en moins patient, on ne brûlait pas les Inquisitrices. Le cadavre de leur « Mère » était placé dans un cercueil au couvercle en argent. On exposait le corps afin que tout le monde puisse venir lui dire adieu.

Richard foudroya du regard ses trois compagnons.

— Eh bien, s'il faut que je creuse la terre pour vous montrer qu'il n'y a rien sous la pierre tombale, je le ferai ! Nous devons régler cette affaire avant de nous occuper de trouver une solution au mystère de la disparition. Si nous voulons avancer, il faut que vous me croyiez.

— Richard, dit Zedd, il n'est pas nécessaire de…

— Si, c'est indispensable ! Je veux qu'on me rende ma vie !

Personne n'osa dire que c'était impossible.

— Zedd, t'ai-je déjà menti ?

— Non, mon garçon…

— Eh bien, je ne mens pas davantage aujourd'hui.

— Richard, intervint Nicci, personne ne prétend que tu mens. Après une grave blessure, tu souffres de confusion mentale, et nul ne te le reproche. Nous savons que tu ne le fais pas exprès.

— Zedd, ne comprends-tu pas ? dit Richard. Réfléchis un peu, s'il te plaît ! Quelque chose ne tourne pas rond dans le monde ! Pour une raison qui me dépasse, je suis le seul qui n'a pas oublié Kahlan. Il y a une machination là-derrière. Peut-être signée Jagang…

— Il a créé la bête pour se charger de toi, rappela Nicci. C'était sûrement trop difficile pour qu'il puisse préparer en même temps un autre plan. Et de toute façon, à quoi bon, quand on connaît l'efficacité du monstre ?

— Je ne peux pas répondre… Certaines choses me dépassent, mais je sais que je ne me trompe pas.

— Et comment peux-tu être le seul à te souvenir de la vérité ? demanda Zedd, très agacé.

— Je n'en sais rien, mais je peux prouver la véracité de mes dires. Pour ça, je dois vous montrer la tombe.

— Richard, je t'ai déjà dit deux fois que l'inscription était d'une affligeante banalité.

— C’est pour ça que nous allons creuser la terre ! Quand vous verrez qu’il n’y a rien à exhumer, vous comprendrez que je ne suis pas fou !

Zedd tendit un bras vers la porte.

— Dehors, il fera bientôt nuit… Et il va pleuvoir, pour ne rien arranger.

— Nous avons un cheval pour toi, Zedd, dit Richard. Nous serons sur place avant la nuit, et de toute façon, je suis prêt à creuser à la lueur d’une lanterne. L’enjeu est trop important pour que l’obscurité et la pluie soient un obstacle. Il faut en finir dès ce soir, passer au vrai problème – et retrouver Kahlan avant qu’il soit trop tard. En route !

— Richard, c’est de la…, commença Zedd.

— Faisons ce qu’il demande, coupa Nicci. C’est important pour lui, et nous n’allons pas discutailler jusqu’à la fin des temps. Nous avons enfin une chance de mettre un terme à cette histoire, alors, saisissons-la !

Avant que Zedd ait pu répondre, une Mord-Sith jaillit de l’obscurité, entre deux colonnes rouges. Moins grande et un peu plus enrobée que Cara, cette femme vêtue de cuir n’en était pas moins impressionnante. Elle n’avait peur de rien, à l’évidence, et guettait la moindre occasion de le montrer.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. J’ai entendu… (Elle écarquilla soudain les yeux.) Cara, c’est toi ?

— Rikka ! Je suis contente de te revoir, mon amie !

Alors que sa collègue s’était contentée d’un bref hochement de tête pour la saluer, Rikka s’inclina de façon plus prononcée, puis elle se tourna vers Richard, avança… et écarquilla les yeux.

— Seigneur Rahl, je ne vous ai plus vu depuis…

— C’était au Palais du Peuple, quand je suis venu pour fermer le portail donnant sur le royaume des morts. Tu faisais partie des Mord-Sith qui m’ont aidé à gagner le Jardin de la Vie. Tu me tenais par l’épaule pour me guider dans le palais… Ce soir-là, une de tes amies a donné sa vie pour que je puisse remplir ma mission.

Rikka ne cacha pas sa surprise.

— Vous vous souvenez de tous ces détails ? Nous portions toutes un uniforme rouge. Je suis très surprise que vous nous ayez distinguées les unes des autres. Et honorée que le sacrifice de l’une d’entre nous soit resté gravé dans votre mémoire.

— Je ne suis pas du genre à oublier…, fit Richard avec un regard noir pour Zedd et Nicci. Au cas où ça intéresse quelqu’un, tout ça s’est passé juste avant que je vienne en Aydindril pour découvrir la « tombe » de Kahlan.

» Rikka, tu veux bien veiller sur la forteresse ? Nous devons aller

en ville…

— Bien entendu, seigneur Rahl !

— Dans ce cas, si nous filions, à présent ?

Sur ces mots, le Sourcier se dirigea vers la sortie.

Zedd retint Nicci par la manche.

— Il a été blessé, c'est ça ? Tu l'as dit tout à l'heure…

— Un carreau dans le flanc gauche… Il a failli mourir.

— Mais Nicci l'a tiré de là, intervint Cara. Elle a sauvé la vie du seigneur Rahl !

— Une véritable amie, dirait-on…

— Je l'ai soigné, confirma Nicci, mais c'est la chose la plus difficile que j'aie jamais faite. Et je me demande si le prix n'est pas trop élevé…

— Que veux-tu dire, mon enfant ? demanda Zedd.

— J'ai peur d'être responsable de sa confusion mentale !

— C'est faux ! s'écria Cara.

— Je n'en suis pas si sûre… J'aurais peut-être dû m'y prendre autrement…

La magicienne se tut, la gorge nouée par l'angoisse. Elle redoutait vraiment d'avoir agi trop lentement ou pris des décisions erronées. Avait-elle eu tort de faire conduire Richard en sécurité avant de le soigner ? Elle avait craint d'être interrompue par une attaque, mais une intervention immédiate aurait peut-être évité qu'il se lance à la chasse au fantôme.

Il n'y avait pas eu d'attaque, pour finir, et ça ajoutait du grain à moudre au moulin de Nicci. Elle ne pouvait pas le savoir, bien sûr, mais si elle avait chargé les hommes de Victor de monter la garde, ça lui aurait permis d'agir.

Elle avait renoncé à cette idée parce qu'il était toujours délicat de s'arrêter au milieu d'une séance de guérison. Même si cette motivation était excellente, Nicci avait pris sa décision seule, et maintenant, Richard souffrait de graves troubles mentaux. Cette nuit-là, quelque chose s'était affreusement mal passé…

Pour Nicci, personne au monde ne comptait davantage que Richard. Et c'était peut-être elle qui l'avait rendu malade…

— Comment se présentait la blessure ? demanda Zedd.

— Un carreau logé dans la poitrine, pas très loin du cœur… Un de ses poumons était plein de sang, et il risquait de s'étouffer.

— Tu as pu retirer le projectile et tout arranger ?

— Exactement ! lança Cara. Quand je vous dis qu'elle a sauvé la vie du seigneur Rahl !

— Peut-être, dit Nicci, mais quand je le vois dans son état actuel, je me demande si je lui ai rendu service. Il est de plus en plus plongé dans ses fantasmes… Comment un homme peut-il vivre s'il ne voit pas

la réalité qui l'entoure ? Son corps est guéri, mais son esprit agonise à petit feu…

Zedd tapota paternellement l'épaule de Nicci.

Dans son regard, la magicienne vit la même étincelle de vie que dans celui de Richard.

Enfin, avant cette horrible aventure…

— Nous allons l'aider à voir la réalité, dit le vieux sorcier.

— Et si ça lui brise le cœur ?

Zedd eut un sourire qui rappela à Nicci celui qu'elle aimait tant voir sur les lèvres de Richard, à l'époque où il souriait encore.

— Eh bien, nous tenterons de le recoller, voilà tout !

— Et vous comptez procéder comment ?

Zedd sourit de nouveau.

— Nous verrons bien quand nous y serons… Pour commencer, occupons-nous des songes éveillés de ce pauvre garçon.

Nicci hocha la tête sans conviction. Elle crevait de peur à l'idée que Richard souffre.

— Et la bête dont tu as parlé ? demanda le vieil homme. Cette créature de Jagang ?

— C'est une arme qu'il a fabriquée avec l'aide des Sœurs de l'Obscurité. Un monstre qui remonte au temps des Grandes Guerres.

Zedd lâcha dans sa barbe un chapelet de jurons.

Cara sembla vouloir ajouter un commentaire au sujet de la bête, mais elle se ravisa et regarda la sortie.

— Venez ! Je ne veux pas que le seigneur Rahl prenne trop d'avance sur nous.

— Allons-y…, grogna Zedd. On dirait vraiment qu'il va pleuvoir.

— Un peu d'eau me fera du bien, fit Cara en haussant les épaules. Avec de la chance, je n'empesterai plus le cheval !

Chapitre 48

Le crachin commença dès que Zedd et les deux femmes sortirent de l'enclos. Richard était déjà parti, et il était impossible de déterminer combien d'avance il avait déjà pris.

Cara voulait galoper ventre à terre pour le rattraper, mais le vieux sorcier, gardant la tête froide, lui rappela qu'ils savaient où il allait. À quoi bon risquer qu'un des chevaux se casse une jambe ? Si ça arrivait, l'un d'eux devrait marcher jusqu'au cimetière puis retourner à pied à la forteresse – des heures d'efforts inutiles.

— De toute façon, conclut Zedd, nous ne le rattraperions pas.

— Vous avez peut-être raison, admit la Mord-Sith en talonnant sa monture, mais je ne veux pas le laisser seul trop longtemps. N'oubliez pas que je suis sa protectrice.

— Surtout depuis qu'il n'a plus son épée…, marmonna Zedd.

Nicci et lui durent se résigner à suivre le train d'enfer imposé par Cara.

Quand ils atteignirent la cité, la lumière du jour déclinait nettement et le crachin menaçait de virer à l'averse. Nicci comprit qu'ils seraient trempés jusqu'aux os avant la fin de cette aventure, mais c'était impossible à éviter. Par bonheur, il faisait assez chaud pour qu'ils ne risquent pas d'attraper la mort…

Les trois cavaliers foncèrent directement au Palais des Inquisitrices. Dès qu'ils arrivèrent dans le complexe, ils repérèrent le cheval de Richard, attaché à une chaîne tendue entre deux colonnes de granit.

Zedd et les deux femmes attachèrent leurs montures à côté de celle du Sourcier. Puis ils enjambèrent la chaîne, qui délimitait sans doute une zone privée des jardins.

Alors qu'ils avançaient, cette impression se confirma : les étrangers n'étaient pas les bienvenus ici.

Le cimetière était protégé des regards indiscrets par un cercle de grands ormes et une haie de genévrier. À travers l'épais rideau de végétation, Nicci aperçut les murs de marbre blanc du palais qui brillaient encore à la lumière du crépuscule.

Sans doute parce qu'il était dissimulé, Nicci s'attendait à un minuscule cimetière. En réalité, il n'était pas si petit que ça, mais les grands arbres intelligemment disposés découpaient l'espace de façon à donner une impression d'intimité aux visiteurs. Venant du palais, un

chemin semé de gravillons et bordé de colonnes couvertes de lierre serpentait dans les jardins. À l'évidence, on avait prévu de limiter l'accès de ces lieux aux résidants du complexe, qui devaient pour cela franchir une élégante porte vitrée à deux battants.

À cette heure de la journée, la lumière grise conférait à l'endroit un halo de calme et de sérénité.

Zedd et ses compagnes retrouvèrent Richard dans un petit carré de terrain délimité par une haie. Debout devant une grande stèle, le Sourcier laissait courir ses doigts le long des lettres gravées dans le marbre.

Des lettres qui composaient un prénom : « Kahlan ».

Richard avait déniché quelque part des pelles et des pioches qu'il avait posées à ses pieds.

Regardant autour d'elle, Nicci repéra des cabanes de jardin qui devaient servir à entreposer les outils. En toute logique, ce devait être là que son ami avait déniché les siens.

En approchant, l'ancienne Maîtresse de la Mort songea que Richard était sur le point de vivre une expérience dévastatrice. N'osant pas le déranger, elle se campa derrière lui et attendit qu'il ait fini de caresser le prénom sculpté dans la pierre.

— Richard, se décida-t-elle à souffler après un long moment, quoi qu'il arrive, pense à tout ce que je t'ai dit et n'oublie surtout pas que nous sommes tous là pour t'aider. Même si les choses ne se passent pas comme tu l'espères, tu ne seras pas seul, mon ami…

Le Sourcier se retourna lentement.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Nicci. Il n'y a rien dans cette tombe. Kahlan n'est pas ici… Je vais vous le prouver, et après, vous serez bien obligés de me croire. Quand vous aurez compris que quelque chose ne tourne pas rond dans ce monde, nous nous lancerons tous ensemble à la recherche de ma femme, et je finirai par récupérer ma vie. En tout cas, je l'espère…

Richard soutint un moment le regard de Nicci, comme s'il la défiait de le contredire. Puis il ramassa une pelle et commença de creuser le sol à l'endroit où aurait dû reposer la Mère Inquisitrice.

À la lueur des deux lanternes que le Sourcier avait dû trouver en même temps que les outils, le vieux sorcier et les deux femmes s'assirent sur un banc de pierre et regardèrent la scène en silence.

Sous le ciel plombé, et avec le brouillard qui se levait, la lumière des lanternes préservait un îlot de clarté dans ce qui serait bientôt un océan de ténèbres. La nuit à venir – la première de la nouvelle lune – serait d'un noir d'encre. Et avec la couverture nuageuse, il ne faudrait pas compter sur la lueur des étoiles pour améliorer les choses.

Même s'il avait fait plus clair et plus beau, exhumer un cadavre restait une horrible expérience…

Voyant son seigneur creuser avec une rage à peine contrôlée, Cara finit par se lever et s'emparer d'une pelle.

— Plus vite nous en aurons terminé et mieux ce sera…, lâcha-t-elle en guise d'explication.

Sous le regard morne de Zedd, la Mord-Sith se mit à jouer les terrassiers avec le maître de l'empire d'haran.

Nicci leur aurait bien donné un coup de main, mais elle estima qu'une troisième personne risquait surtout de gêner les deux autres, attendue la chiche surface à retourner. Quant à utiliser la magie, elle préférait s'en abstenir en présence de Zedd, qui aurait pu lancer un sort encore plus facilement qu'elle. Mais il devait vouloir que son petit-fils aille au bout de ses fantaisies à la force des poignets et à la sueur de son front.

Alors que la nuit tombait, le Sourcier et la Mord-Sith s'attaquèrent à une couche de terre très humide où s'entrecroisaient de grosses racines qui ralentissaient considérablement leur progression.

La présence de ces racines, songea Nicci, indiquait que la sépulture était assez ancienne – bien plus, en tout cas, que le supposait Richard. Mais s'il s'en était avisé, il se garda bien de le mentionner.

S'agissait-il vraiment d'un cénotaphe ? La présence de ces végétaux militait en ce sens, sauf si on avait creusé entre eux un trou assez petit pour laisser passer une urne – une possibilité qui ramenait à l'hypothèse d'une crémation.

Alors que le tas de terre, au bord du trou, devenait de plus en plus haut, Nicci étudia cette possibilité… et la rejeta après une très courte réflexion.

À l'expression sinistre du Premier Sorcier, la magicienne devina qu'exhumer une Mère Inquisitrice lui déplaisait hautement, même si c'était pour une bonne cause. À l'évidence, le vieil homme bouillait d'envie d'assener quelques vérités bien senties à son petit-fils. Bref, Richard ne perdait rien pour attendre, et le sermon qui le guettait ne ferait sûrement rien pour lui remonter le moral, une fois qu'il aurait découvert la déprimante vérité au sujet de ses fantasmes.

Alors que la tête du Sourcier disparaissait presque dans le trou, tant il était profond, sa pelle heurta soudain ce qui semblait être un objet en pierre ou en métal.

Richard et Cara cessèrent de creuser.

Selon le petit-fils de Zedd, la tombe n'aurait rien dû contenir – à part une urne, éventuellement, et on ne voyait pas pourquoi celle-ci aurait été enterrée si profondément.

— Ce doit être une urne, dit Richard à son grand-père. Tu n'aurais pas simplement jeté des cendres dans un trou ! Aux funérailles, il fallait bien utiliser un réceptacle pour les cendres censées être celles de Kahlan.

Zedd ne répondit pas.

Cara regarda un long moment son seigneur, puis elle plongea sa pelle dans le sol. Il y eut un nouveau bruit métallique.

La Mord-Sith écarta une mèche de cheveux blonds de son front et leva les yeux vers Nicci.

— Eh bien, on dirait que vous avez découvert quelque chose, dit enfin le vieux sorcier. Il serait judicieux de voir ce que c'est.

Richard jeta un bref coup d'œil à son grand-père, puis il recommença à creuser. En quelques minutes, Cara et lui eurent déterré un long objet rectangulaire. Même s'il faisait trop sombre pour bien voir, Nicci sut immédiatement de quoi il s'agissait.

La vérité n'était plus bien loin.

Et le glas sonnait pour les illusions de Richard.

— Je ne comprends pas…, murmura le Sourcier, déconcerté par la taille de l'objet qu'il venait de découvrir.

— Enlevez la terre autour du couvercle, ordonna Zedd d'une voix qui trahissait son malaise.

Richard et Cara dégagèrent les flancs de ce qui était de toute évidence un cercueil. Quand ils eurent terminé, Zedd exigea qu'ils sortent du trou. Puis il passa les mains au-dessus de la tombe ouverte, paumes vers le sol.

Lorsqu'il les orienta vers le ciel, le lourd cercueil s'arracha à sa gangue de terre et lévita dans l'air nocturne. Zedd s'écarta un peu du trou, et, sans effort, le fit voler jusqu'à un carré d'herbe, puis le déposa dessus en douceur.

Délicatement sculptée, la bière plaquée d'argent était d'une beauté poignante. Mais Richard la regardait comme si un démon risquait d'en sortir.

— Ouvre ce cercueil ! ordonna Zedd.

Son petit-fils ne réagit pas.

— Ouvre ce cercueil ! répéta le vieil homme.

Richard s'agenouilla et utilisa le bout de sa pelle pour soulever délicatement le couvercle.

Cara ramassa les deux lanternes, en tendit une à Zedd et leva l'autre au maximum pour que son seigneur puisse voir ce qu'il faisait.

Après quelques secondes d'efforts, le couvercle se désolidarisa du reste du cercueil et le Sourcier le fit glisser sur le côté.

La lumière de la lanterne se refléta sur les os blanchis d'un squelette. Grâce à la parfaite étanchéité du cercueil, le cadavre s'était décomposé selon le processus naturel mais il n'avait pas moisi ensuite, se desséchant au fil du temps. Tenant encore au crâne par miracle, de longs cheveux tombaient sur ses épaules. Il restait peu de chair, à part sur les mains, entre les doigts. Très longtemps après la mort de leur propriétaire, ces doigts serraient toujours un bouquet de fleurs elles

aussi desséchées.

La Mère Inquisitrice défunte portait une longue robe blanche très stricte qui avait jadis dû briller comme du satin.

Les tiges du bouquet étaient enveloppées dans une longueur de dentelle vaporeuse tenue par un ruban doré sur lequel figurait une inscription en lettres d'argent :

« Mère Inquisitrice vénérée, tu resteras à jamais dans nos cœurs, Kahlan Amnell. »

Après cela, comment douter du sort de cette Mère Inquisitrice ? De toute évidence, ce que Richard prenait pour ses souvenirs n'était qu'un tissu d'illusions et de mensonges. Et désormais, il n'avait plus aucun moyen de fuir la réalité.

Pour l'instant, comme frappé par la foudre, il ne pouvait détourner le regard de la morte allongée pour l'éternité dans sa longue robe blanche.

Nicci eut la nausée.

— Tu es satisfait, mon garçon ? demanda Zedd d'une voix qui tremblait un peu – de colère, probablement.

— Je ne comprends pas…, murmura Richard.

— Vraiment ? Pourtant, ça paraît clair comme de l'eau de roche !

— Je sais que Kahlan n'est pas enterrée ici ! C'est inexplicable. Comment peut-il exister une telle contradiction… de la vérité ?

Zedd croisa les mains sur son giron.

— Ne cherche pas à analyser une contradiction. C'est du temps perdu, parce qu'il n'en existe pas.

— Peut-être, mais…

— Tu veux connaître la Neuvième Leçon du Sorcier ? La voici : « Dans la réalité, il n'existe pas de contradiction, qu'elle soit partielle ou totale. » Croire à une contradiction, c'est cesser de reconnaître l'existence même du monde environnant et de tout ce qu'il contient. Afin de se persuader qu'une chose est réelle – parce qu'on a envie qu'il en soit ainsi –, cela revient à adopter un processus de pensée qui subordonne l'intelligence à tout ce qui peut stimuler les fantaisies et les fantasmes.

» Une chose est une chose et rien de plus. Les contradictions sont tout simplement impossibles !

— Mais Zedd, je dois croire que…

— Croire, dis-tu ? Parce que la découverte de ce cercueil et du cadavre qu'il contient a dévasté tes rêves, tu entends te réfugier dans la foi la plus aveugle qui soit ? Dois-je comprendre que tu pratiques désormais le déni de réalité ?

— Eh bien, dans le cas présent, je…

— La foi est un instrument d'autosuggestion, mon garçon ! Un tour de passe-passe fumeux fondé sur des émotions et des songes éveillés. Le feu d'artifice de l'irrationnel ! Une méprisable tentative de faire plier le réel sous le joug du souhait enfantin de modeler le monde selon des désirs égoïstes.

» Pour faire plus simple, disons que c'est le piteux désir de donner vie à des mensonges afin de parer la réalité des beaux atours de l'imagination. La foi, mon garçon, c'est le refuge des crétins et le fonds de commerce de ceux qui les manipulent. Aucun être humain intelligent ne devrait s'enivrer de cette liqueur à deux sous !

» Les contradictions n'existent pas, c'est clair et net. Pour ne pas voir cette vérité en face, tu devras renoncer à ta lucidité – soit à ton bien le plus précieux. Et au bout du compte, tu paieras de ta vie cette abdication. Car dans ces affaires-là, le joueur perd toujours l'intégralité de sa mise !

Richard passa les doigts dans ses cheveux humides et soupira :

— Zedd, quelque chose cloche… Je ne sais pas quoi, mais je suis sûr de mon fait. Il faut que tu m'aides !

— Et qu'ai-je fait jusque-là, selon toi ? Je t'ai permis de nous montrer une preuve, et nous l'avons sous les yeux : une femme allongée dans un cercueil. Je sais que cette réalité est moins plaisante que celle dont tu rêvais, mais il n'y a rien à faire ! Tu as trouvé ce que tu cherchais, Richard ! Voici la dépouille de Kahlan Amnell, comme nous l'indiquait la stèle depuis le début.

Un sourcil levé, le vieil homme se pencha vers son petit-fils.

— Sauf si tu nous prouves qu'il s'agit d'une machination – un plan démoniaque visant à te faire passer pour un fou aux yeux de tous –, il semble bien que tu aies eu tort depuis le début, Sourcier ! Si j'étais toi, je ne chercherais pas une nouvelle explication fumeuse. Cesse enfin de te voiler la face, et devant la preuve de ton erreur, admets une bonne fois pour toutes qu'il n'existe pas de contradiction.

Richard regarda un long moment le cadavre en robe blanche.

— Quelque chose ne va pas… Ça ne peut pas être vrai… C'est impossible !

Zedd serra les mâchoires pour ne pas crier de rage.

— Richard, siffla-t-il, j'ai déjà fait montre envers toi de beaucoup trop d'indulgence. Maintenant, dis-moi pourquoi tu n'as pas ton arme. Fichtre et foutre ! où as-tu laissé l'Épée de Vérité ?

Tandis que son grand-père attendait une réponse, Richard continuait à sonder les profondeurs du cercueil.

Il consentit pourtant à répondre.

— J'ai donné mon arme à Shota, en échange d'informations précieuses pour moi.

— Quoi ? explosa Zedd.

— Il le fallait, voilà tout…

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Oui.

— Et quelles informations voulais-tu glaner ?

— Tout ce qui pouvait m'aider à comprendre cette affaire et à retrouver Kahlan. Désormais, c'est la sauver qui importe pour moi avant tout le reste !

Furieux, Zedd braqua un index squelettique sur le cercueil.

— Regarde, c'est le cadavre de Kahlan Amnell, enterré à l'endroit exact où se dresse sa pierre tombale ! Après t'avoir délesté de ton arme, quels autres tuyaux crevés t'a donc refilés Shota ?

Richard ne tenta même pas de rappeler qu'il avait remis de son plein gré l'épée à Shota.

— *La Chaîne de Flammes*, dit-il, résolu à ne pas baisser les bras. Shota m'a transmis ce nom, mais elle ignore son sens. Elle a ajouté que je devais trouver l'endroit où sont les ossements, dans le Profond Néant.

— Le Profond Néant, répéta Zedd avec un rire grinçant. De mieux en mieux, vraiment ! Bien entendu, cette maudite voyante n'a pas été fichue de te dire ce qu'était son « Profond Néant » de malheur ?

— Elle l'ignore… Mais elle a ajouté que je devais me méfier de la vipère à quatre têtes.

— Attends, laisse-moi deviner ! Tu ne sais pas plus que moi ce que ça veut dire, pas vrai ?

Cette fois, Richard se contenta de secouer la tête.

— C'est ça, le trésor que tu as obtenu en échange de l'Épée de Vérité ? Des charades à la noix ?

— Il y avait autre chose, ajouta Richard après une brève hésitation. (Il murmurait plus qu'il parlait, sa voix presque couverte par le bruit pourtant discret de la pluie.) Shota a dit que ce que je cherche est depuis longtemps enterré…

Zedd eut visiblement beaucoup de mal à ne pas exploser.

— Eh bien, voilà qui a le mérite d'être clair ! (Il désigna le cercueil.) Kahlan Amnell, la Mère Inquisitrice, inhumée depuis très longtemps…

Richard baissa piteusement la tête.

— Et tu as sacrifié une arme d'une incroyable valeur pour avoir le droit d'exhumer un cadavre ? Tu nous prives d'une épée fabriquée par les sorciers de l'ancien temps et destinée à une poignée d'élus ? Une lame que je t'ai remise en personne !

» Et tu oses la donner à une voyante ?

» As-tu idée de ce que j'ai dû endurer pour reprendre l'épée à Shota, la dernière fois qu'elle l'avait en sa possession ?

Richard ne leva pas les yeux et ne répondit pas.

Nicci s'en étonna, car elle savait qu'il ne manquait pas d'arguments pour se défendre. Il avait agi honnêtement, en fonction de ce qu'il croyait juste, mais il omettait de le rappeler, même quand Zedd lui en donnait l'occasion. Comme un petit garçon, le Sourcier se laissait sermonner par son grand-père…

— Je t'ai confié une arme précieuse et très dangereuse, car elle peut aussi servir le mal, lorsqu'elle tombe entre de mauvaises mains. Richard, tu m'as abandonné – tu nous as *tous* abandonnés – pour te lancer à la poursuite d'un rêve. Regarde, ton songe est ici, enterré depuis longtemps ! J'espère pour toi que tu es satisfait. Moi, en revanche, je bous de colère !

Debout près du cercueil, sa lanterne à la main, Cara semblait avoir envie de défendre Richard, mais sans parvenir à trouver que dire. Tout comme la Mord-Sith, Nicci n'osait pas intervenir.

Pour l'instant, tout ce que les deux femmes pouvaient avancer risquait d'aggraver les choses.

Un long moment, on n'entendit plus que le bruit de la pluie s'écrasant sur les feuilles des arbres.

— Zedd, dit enfin Richard, je suis désolé.

— Tes regrets n'arracheront pas l'arme à Shota ! Ils ne sauveront pas les malheureux que Samuel tuera avec ! Richard, je t'aime depuis toujours comme un fils, et je continuerai, mais c'est la première fois que tu me déçois. Je n'aurais jamais cru que tu puisses te comporter si stupidement !

Une nouvelle fois, le Sourcier acquiesça timidement.

Nicci en eut le cœur serré pour lui.

— À présent, conclut Zedd, je vais te laisser remettre en terre la Mère Inquisitrice. Et pendant que tu accompliras cette mission à ta portée, je réfléchirai au meilleur moyen de subtiliser l'épée à une voyante qui s'est montrée bien plus maligne que mon petit-fils. Si toute cette histoire tourne mal, Richard, tu devras assumer tes responsabilités, et elles seront écrasantes.

Le Sourcier déchu hocha encore la tête.

— Parfait… Je me réjouis que tu sois encore capable de comprendre des choses si compliquées… (Zedd braqua sur Nicci et Cara son regard désormais aussi intimidant que celui des Rahl.) Vous deux, vous allez retourner à la forteresse avec moi. Je veux tout savoir au sujet de cette bête. Jusqu'au moindre détail.

— Je dois rester et veiller sur le seigneur Rahl, dit Cara.

— Pas question ! Toi, tu me raconteras tout ce qui s'est passé avec Shota. Je veux me faire répéter chaque mot qu'elle a prononcé.

— Zedd, je ne…

— Fais ce qu'il demande, Cara, dit Richard. Je t'en prie…

Nicci comprenait très bien ce qu'éprouvait Richard face à son grand-père. Alors qu'il pouvait se défendre, il en était incapable – comme elle, jadis, lorsque sa mère lui faisait des remontrances. Un seul mot de cette femme, et elle se décomposait, persuadée que ses actes et ses choix ne pouvaient pas être les bons. Même en vieillissant, elle était restée sans défense devant la personne qui l'avait élevée. Après des années passées au Palais des Prophètes, il suffisait encore d'un regard maternel pour qu'elle ait le sentiment d'avoir de nouveau dix ans.

Si la magicienne n'avait jamais vraiment aimé sa mère, Richard adorait et respectait son grand-père – des sentiments qui lui compliquaient encore les choses. Malgré tous les exploits qu'il avait accomplis, malgré sa force, ses connaissances, ses aptitudes et son pouvoir, il ne pouvait supporter l'idée d'avoir déçu Zedd. Et puisqu'il l'aimait, sa souffrance était encore plus terrible…

— Viens, dit Nicci à Cara en lui tapotant gentiment le dos. Pour une fois, fais ce que Richard te dit. Être un peu seul lui permettra de réfléchir à tout ça et de recouvrer ses esprits.

La Mord-Sith réfléchit quelques instants et se rendit à l'évidence : la magicienne avait raison.

— Quant à toi, dit Zedd à Nicci, tu me décriras ton rôle dans tout ça. Si je dispose des éléments idoines, je pourrai peut-être réparer certains dégâts et riposter aux attaques magiques de Jagang.

— Allez chercher les chevaux, soupira Nicci, et je vous suivrai sans protester.

Zedd jeta un bref coup d'œil à Richard, hocha la tête et s'éloigna en compagnie de Cara.

Nicci approcha de Richard, toujours accroupi près du cercueil, et lui posa une main sur l'épaule.

— Ne t'inquiète pas, mon ami, tout ira bien…

— Je me demande si quoi que ce soit ira de nouveau bien un jour…

— C'est difficile à imaginer ce soir, mais tout s'arrangera. Zedd oubliera sa colère et finira par comprendre que tu as agi en ton âme et conscience. Il t'aime et il n'avait pas l'intention de te blesser à ce point. J'en suis certaine !

Richard ne répondit pas et ne détourna pas non plus le regard du cadavre de Kahlan Amnell, une très ancienne morte qu'il avait crue être sa bien-aimée.

— Nicci…, souffla-t-il après un long moment, tu voudrais bien m'aider ?

— Bien entendu, Richard !

— Accepterais-tu d'être une dernière fois la Maîtresse de la Mort ? Pour moi…

Nicci se leva, des larmes roulant sur ses joues en même temps que les gouttes de pluie. Par miracle, elle réussit à répondre d'une voix qui ne tremblait pas :

— Désolée, mais c'est impossible, Richard. Tu m'as trop bien appris à aimer la vie !

Chapitre 49

La lourde porte s'ouvrit à demi et Rikka passa la tête à l'intérieur de la bibliothèque silencieuse.

— Quelqu'un vient, annonça-t-elle.

Nicci se leva et écarta sa chaise rembourrée de la table de lecture.

— Comment ça, quelqu'un vient ?

— Eh bien, des cavaliers approchent de la forteresse.

— Et tu sais de qui il s'agit ?

La Mord-Sith secoua la tête.

— Zedd m'a seulement dit que les champs de force ont signalé la présence de visiteurs sur la route. Il estime que vous devez être prévenue. Pour être franche, la magie qui rôde dans ces couloirs me flanque en permanence la chair de poule.

— Je vais aller avertir Richard.

Rikka acquiesça et s'en fut.

Nicci remit à sa place sur une étagère le livre qu'elle lisait depuis des heures. L'ouvrage était un compte-rendu assez ennuyeux de la vie à la forteresse pendant les Grandes Guerres. Malgré le manque d'événements marquants, la magicienne avait trouvé amusant d'en apprendre plus long sur les gens qui résidaient ici des milliers d'années plus tôt.

De temps en temps, elle devait faire un effort pour se souvenir qu'il s'agissait de l'endroit où elle était actuellement. Jusqu'à sa destruction, le Palais des Prophètes avait toujours fourmillé d'activité et elle ne parvenait pas à l'imaginer désert et silencieux. La forteresse étant beaucoup plus grande que l'ancien fief des Sœurs de la Lumière, penser qu'elle était vide depuis des décennies donnait le tournis…

Mais au moins, elle avait survécu à la guerre, contrairement au palais.

En réalité, Nicci n'avait trouvé aucun intérêt au livre. Le texte était d'une lourdeur accablante, mais elle s'en fichait, parce qu'elle cherchait seulement à passer le temps. Dans son état de nerfs, elle aurait été incapable de se concentrer sur un vrai sujet.

Depuis le jour de l'exhumation, près d'un mois s'était écoulé et rien n'avait changé. Environ une semaine après la terrible nuit, Zedd avait dit à Richard qu'il l'aimait toujours comme un fils et qu'il regrettait d'avoir été si dur avec lui. Avant de prononcer des paroles blessantes, il était souvent judicieux de tourner sept fois sa langue dans sa

bouche. Le vieil homme avait dérogé à ce principe, et il s'en excusait.

Très bientôt, avait-il promis, il aurait trouvé un moyen de récupérer l'épée et tout rentrerait dans l'ordre.

Nicci ne doutait pas de la sincérité du Premier Sorcier. Hélas, ce petit discours n'avait pas aidé Richard, qui ne se remettait pas d'avoir échoué si lamentablement. Non content de décevoir son grand-père, il n'avait pas réussi à démontrer la validité de sa position. Après un long combat qu'il avait été certain de gagner, il avait dû encaisser la plus grave défaite de sa vie.

Face aux « excuses » de Zedd, il s'était contenté de hocher la tête. Ce revirement l'avait à l'évidence laissé de marbre, car il était arrivé au bout de ses espoirs, de ses idées et de ses forces.

Rien ni personne n'était venu à son secours. Ce soir-là, la vie avait cessé de couler en lui et plus aucune étincelle ne brillait dans son regard.

Ce premier soir, Zedd avait interrogé pendant des heures la Mord-Sith et la magicienne.

Nicci avait été bouleversée par les propos de Shota fidèlement rapportés par Cara. Selon la voyante, le monstre était devenu une bête de sang parce qu'elle lui avait involontairement permis de connaître le goût du fluide vital de Richard. Avoir nui à son ami, même avec les meilleures intentions du monde, était un fardeau très lourd à porter.

Très surpris par la méthode qu'avait adoptée Nicci pour sauver Richard, Zedd avait néanmoins tenu à la rassurer. Si elle n'avait pas agi, le Sourcier aurait survécu à peine quelques heures. Grâce à elle, il s'en était sorti, et maintenant, il ne restait plus qu'à trouver un moyen de détruire la bête créée par les sœurs de Jagang. Il fallait aussi guérir Richard de ses hallucinations et récupérer l'épée, mais ce ne serait sans doute pas le plus difficile.

Le monstre était le véritable problème, et il ne semblait pas y avoir de solution…

Nicci s'était empourprée lorsque Cara avait abordé un sujet plus privé. Sans doute parce qu'elle était une voyante, Shota avait vu clair dans le jeu de la Mord-Sith et de la magicienne, qui « complotaient » pour influencer le cœur de Richard. Par bonheur, le vieux sorcier n'avait émis aucun commentaire sur cette partie du récit.

Pour l'heure, Nicci avait oublié ses projets romantiques et elle broyait du noir. L'Ordre Impérial allait et venait à sa guise dans le Nouveau Monde, une bête invincible traquait Richard, et il n'était pas vraiment lui-même – c'était le moins qu'on pouvait dire !

D'une certaine façon, Nicci était revenue au pessimisme foncier qui l'habitait avant sa rencontre avec le Sourcier.

Dès son plus jeune âge, on lui avait enseigné qu'elle était une privilégiée et devait expier ce « crime » en se sacrifiant pour les plus démunis. En dépit de ses efforts, elle n'avait jamais pu soulager les malheureux, et une culpabilité chronique l'avait poussée à se dévaloriser toujours un peu plus. Si la situation présente n'avait guère de rapport avec ce contexte passé, le résultat restait le même : un profond désespoir face au vide et à l'inanité de la vie.

Depuis qu'il avait découvert la vérité au fond d'une tombe, Richard s'était réfugié dans la solitude. Après avoir répondu à l'interrogatoire en règle de Zedd, Cara était bien entendu allée rejoindre son seigneur. Comme il n'était pas d'humeur bavarde, elle avait choisi de devenir son ombre silencieuse…

Même au milieu d'une tourmente, Richard et Cara demeuraient des complices liés par une amitié hors du commun. Quand ils n'échangeaient pas un mot, ces deux-là semblaient se comprendre à chaque instant de leur vie.

Se sentant dans la peau d'une intruse, Nicci s'était dignement éloignée de son ami. Elle n'était jamais bien loin de lui, au cas où la bête attaquerait, mais elle ne lui imposait ni sa présence ni sa vue.

Après l'exhumation, le Sourcier avait passé quatre ou cinq jours à errer dans le magnifique Palais des Inquisitrices. Réfugiée dans une des luxueuses chambres réservées aux invités, Nicci avait attendu qu'il passe à autre chose.

Richard avait fini par sortir du complexe pour rôder pendant près d'une semaine dans la cité déserte – comme s'il était devenu un fantôme et tentait de se souvenir de sa vie enfuie.

Nicci avait eu plus de mal à le suivre sans se faire remarquer, et les choses s'étaient encore compliquées quand il avait décidé de sillonner la forêt environnante en dormant à la belle étoile.

Dans la nature, Richard était chez lui. Citadine endurcie, Nicci avait décidé de ne pas le suivre, car il l'aurait repérée en un clin d'œil. Par bonheur, le lien magique lui permettait de savoir en permanence où était le seigneur Rahl.

Ça ne l'empêchait pas de passer une nuit blanche les soirs où il dormait dehors…

Zedd avait fini par exiger que son petit-fils reste dans la forteresse. Ainsi, en cas d'attaque de la bête, Nicci et lui auraient une chance d'intervenir à temps.

Richard avait obéi sans discuter. Ces derniers jours, privé de sorties, il se consolait en arpentant du matin au soir les chemins de ronde de la forteresse.

Nicci brûlait d'envie d'aider son ami, mais Zedd avait été catégorique : il fallait laisser agir le temps, qui le ramènerait tôt ou tard à la réalité. Quand il aurait compris que Kahlan n'était qu'un

fantasme, il redeviendrait sensible à ce qui se passait autour de lui.

Nicci doutait que le temps soit un remède suffisant. Selon elle, le mal de Richard était bien plus profond que ça, et il avait besoin d'aide. Hélas, elle ignorait que faire…

Le bruit de ses pas étouffé par d'épais tapis, la magicienne remonta un long couloir aux murs lambrissés et s'engagea dans un escalier.

Se fiant au lien pour retrouver le Sourcier, elle ne s'inquiétait pas de s'égarer dans l'immense labyrinthe qu'était la forteresse pour un non-initié.

En marchant, Nicci repensa au baiser qu'elle avait donné à Richard afin de tisser entre eux un lien qui lui permettrait de le retrouver à tout moment. Elle se sentait coupable au sujet de cette étreinte, même – et surtout – si ç'avait été un des plus beaux moments de sa vie.

Le sortilège pouvait être lancé d'une manière beaucoup moins intime. Il aurait suffi qu'elle tapote le dos de la main ou l'épaule du Sourcier pour que le lien s'établisse sans que le « sujet » s'aperçoive de rien.

Mais Cara, peu avant l'incident, lui avait conseillé d'imposer en quelque sorte sa féminité à Richard. Le baiser avait semblé un très bon moyen d'y parvenir.

Hélas, la magicienne était peut-être allée trop loin – ou avait agi trop vite – si on considérait l'état d'esprit actuel de Richard. Il était amoureux d'une autre femme, et même si elle n'existait pas, Nicci aurait dû respecter ses sentiments.

Regrettait-elle d'avoir embrassé Richard ? Oui, en un sens… En même temps, elle déplorait d'avoir posé les lèvres sur sa joue et non sur sa bouche.

Contrairement à Shota !

Le récit de Cara sur la tentative de séduction avait fait bouillir le sang de l'ancienne Maîtresse de la Mort. Elle n'ignorait rien des sentiments de la voyante pour Richard, mais ça ne rendait pas la potion moins amère.

Nicci aurait tout donné pour être en mesure de consoler Richard. Si seulement elle avait pu le prendre dans ses bras, lui murmurer que tout s'arrangerait, lui rappeler que tous les gens qui l'entouraient l'aimaient…

Malheureusement, l'heure n'était pas à de tels débordements.

Certes, mais que fallait-il faire ? Richard ne pouvait pas continuer comme ça. Il devait se ressaisir, et le plus vite serait le mieux.

Éprouvant soudain une envie insurmontable d'être à ses côtés, la magicienne pressa encore le pas.

Un bras posé sur un merlon, Richard se penchait pour mieux sonder le gouffre que surplombait la tour crénelée. Dans cette

position, au-dessus des bancs de nuages qui dérivaient lentement dans le ciel, on aurait juré être au bord du monde – voire sur l'ultime frontière de l'Univers.

Le Sourcier avait perdu toute notion du temps. Depuis le soir de l'exhumation, les jours se succédaient, mornes, lisses et parfaitement creux. Si on le lui avait demandé, Richard aurait été incapable de dire depuis quand il se tenait ainsi penché entre deux merlons à contempler le vide.

Si Kahlan était morte, plus rien n'importait. D'ailleurs, le monde avait-il jamais compté pour lui ?

Et voilà qu'il doutait de l'existence de l'être qui importait le plus à ses yeux. Pouvait-on tomber plus bas ?

Au fond, quelle importance ? Réelle ou non, Kahlan n'était plus, désormais…

Comme d'habitude, Cara n'était pas bien loin de son seigneur. En un sens, il était réconfortant de la savoir toujours attentive et disponible. Mais c'était également agaçant, car la notion même d'intimité, dans un tel contexte, devenait illusoire.

Richard se demanda si la Mord-Sith croyait être assez près pour le rattraper, au cas où il basculerait dans le vide.

Si la réponse était affirmative, la femme en rouge se trompait.

Richard contempla un moment les toits d'Aydindril visibles à travers les brèches des nuages, très loin sous ses pieds. Ces derniers temps, il se sentait très proche de la cité. Comme lui, elle était vide. Et comme elle, il était privé de sa vie.

Depuis qu'il avait ouvert la tombe – même mentalement, il ne se résignait pas à l'appeler la « tombe de Kahlan » –, Richard ne parvenait plus à se trouver des raisons de vivre. Si désirer mourir avait suffi pour que son cœur cesse de battre, il aurait déjà rejoint depuis longtemps le royaume du Gardien. Mais la Faucheuse, lorsqu'on l'appelait de ses vœux, devenait soudain timide.

À moins qu'elle prenne plaisir à torturer subtilement ses futures victimes…

Le soir de l'exhumation, Richard avait encaissé un choc dont il ne s'était toujours pas remis. Devenu incapable de réfléchir, il se fichait de tout et ne se fiait plus à aucune de ses perceptions. À quoi bon vivre quand on n'était plus capable de distinguer la réalité de l'illusion ?

Pour la première fois de sa vie, il devait baisser pavillon face à une sentence définitive prononcée par la vie elle-même. Battu à plate couture, laminé même, il n'avait plus aucun atout à tirer de sa manche.

À chaque seconde, il revoyait en pensée le cadavre allongé dans le cercueil.

Si le Sourcier n'avait perdu ni la vue ni l'ouïe – des sens encore capables de le torturer –, il n'était plus en mesure de réfléchir de façon créative. Un cadavre ambulant, voilà ce qu'il était devenu. Une très pâle imitation de la vie que les gens ne remarqueraient bientôt plus.

Un spectre prisonnier des vestiges d'un amour qui n'avait probablement jamais existé.

Si la vie ne lui souriait plus, le néant et le vide le fascinaient.

Il pouvait encore s'offrir une plongée vertigineuse vers le rien qui précédait et suivait toute trajectoire humaine.

Lorsqu'on avait dépassé la souffrance, la tristesse et même le désespoir, il ne restait plus qu'une longue étendue de temps et d'espace vide qui ne vous laissait jamais vous évader, même une fraction de seconde. Un cachot puant où il était interdit de fuir la réalité – la pire sentence possible, au fond, n'était pas la peine de mort mais une condamnation… à vie.

Alors que le vent lui ébouriffait les cheveux, Richard sonda une nouvelle fois le gouffre qui semblait l'appeler.

S'il sautait, à qui manquerait-il ?

Il avait déçu Zedd. Avant, il s'était laissé subtiliser l'Épée de Vérité en échange de quelques stupides « prédictions ». Son amie Nicci le pensait fou à lier et Cara, sa garde du corps, ne parvenait pas à faire semblant de le croire.

Il s'était cru plus malin que le monde entier – le seul détenteur de la vérité. Mais il avait ouvert une tombe et tout lui avait sauté au visage.

Nicci devait avoir raison : il était dingue ! Les gens voyaient la réalité pendant qu'il imaginait des histoires puériles. Dans les yeux de ses plus proches compagnons, il lisait de la pitié. Parce qu'il avait perdu l'esprit, et qu'ils ne pouvaient plus rien pour lui.

Aujourd'hui, penché aux créneaux de la Forteresse du Sorcier, il avait l'occasion d'en finir en beauté.

N'était-ce pas une excellente initiative lorsqu'on ne pouvait plus être utile à personne ?

Le Sourcier regarda Cara du coin de l'œil. Elle était près de lui – mais sûrement pas *assez* près !

Au nom de quoi aurait-il dû prolonger le calvaire qu'était devenue sa vie ?

Il avait perdu Kahlan, sa seule raison d'exister.

Et sa santé mentale, l'unique arme qui lui avait permis de survivre jusque-là.

Et il y avait plus grave encore ! Ce qu'il avait découvert dans le cercueil, cette nuit-là, signifiait qu'il n'avait pas vécu d'histoire d'amour avec Kahlan.

Alors, avait-il jamais été sain d'esprit ?

Ou n'était-il qu'un dément dont tous les actes, depuis toujours, n'avaient aucun sens ?

S'il sautait, la chute durerait très longtemps. Ne disait-on pas qu'on revoyait sa vie entière au moment de mourir ?

Si c'était vrai, il existait bel et bien un moyen de retrouver Kahlan et de savourer de nouveau les merveilleux moments passés en sa compagnie.

Et s'il s'agissait d'hallucinations, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ?

Une longue chute, oui.

Tout le temps de retrouver cette femme dont les yeux, lui disait-on, s'étaient fermés à jamais.

Une éternité à passer avec elle.

Un voyage au bout duquel elle l'attendrait, c'était une certitude…

Chapitre 50

Nicci ouvrit une porte bardée de fer, la franchit et déboula sur le chemin de ronde. En d'autres circonstances, la vision des rares nuages blancs qui dérivaient dans le ciel d'un bleu parfait lui aurait remonté le moral, mais depuis quelque temps, elle était redevenue insensible aux merveilles de la nature.

Au-delà d'une étroite passerelle, Richard était penché entre deux merlons. Campée à quelques pas de son seigneur, Cara tourna la tête lorsqu'elle entendit grincer la porte.

Nicci traversa au pas de course la passerelle qui surplombait un jardin intérieur où quelques bancs de pierre attendaient parmi les parterres de fleurs l'improbable venue de visiteurs d'humeur romantique.

Quand elle eut rejoint Richard, il tourna brièvement la tête et la gratifia d'un petit sourire. Même si c'était une simple manifestation de courtoisie, l'attention réchauffa le cœur de la magicienne.

— Rikka m'a avertie que des cavaliers approchaient. J'ai pensé que tu voudrais être prévenu aussi.

— Vous savez de qui il s'agit ? demanda Cara en approchant de son seigneur.

— Non, désolée… Pour être franche, ça ne me dit rien qui vaille…

— Anna et Nathan…, marmonna Richard sans daigner tourner la tête.

Nicci en fronça les sourcils de surprise. Regardant en bas, elle vit les trois silhouettes, sur la route de montagne.

— Qui est le troisième cavalier ? demanda-t-elle.

— On dirait bien qu'il s'agit de Tom…

Nicci se pencha un peu plus. L'à-pic était vertigineux, constata-t-elle.

Et Richard, nonchalamment appuyé… Soudain, la magicienne eut les tripes nouées d'angoisse.

Posant une main sur l'épaule du Sourcier pour se stabiliser, elle se pencha un peu plus et distingua mieux les trois cavaliers qui avançaient sur la route inondée de soleil.

Ils disparurent au gré d'un lacet puis en sortirent quelques secondes plus tard.

Une rafale de vent soudaine manqua de déséquilibrer Nicci, qui ne

s'attendait pas du tout à ça. Avant qu'elle ait pu réagir, Richard lui passa un bras autour de la taille, la retenant fermement.

Elle eut néanmoins l'instinct de reculer. Sentant qu'elle n'était plus en danger, Richard la lâcha, toujours sans avoir tourné la tête.

— Tu es sûr que ce sont Anna et Nathan ?

— Certain.

Revoir la Dame Abbesse n'enthousiasmait pas particulièrement Nicci. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie au Palais des Prophètes, elle avait plus que largement fait le tour des Sœurs de la Lumière et de leur dirigeante. Sous plus d'un aspect, la Dame Abbesse lui rappelait sa mère. Une personne toujours prête à se déclarer déçue par le comportement des autres et à leur tenir des discours sur les sacrifices qu'ils devraient consentir pour se racheter.

Lorsqu'elle était enfant, la magicienne récoltait une bonne gifle de sa mère chaque fois qu'elle se montrait « égoïste ». Plus tard, la Dame Abbesse s'était également échinée à la garder sur le « droit chemin ». Avec un gentil sourire, certes, mais le résultat était le même : la servitude et la négation de soi, tout simplement.

Nathan Rahl posait moins de problèmes à l'ancienne Maîtresse de la Mort. Au palais, elle ne l'avait jamais vraiment fréquenté. Mais elle connaissait des sœurs, et surtout des novices, que son seul nom faisait trembler de la tête aux pieds. D'après ce qu'on disait, le bougre était mortellement dangereux et… fou à lier.

Un ancêtre de Richard mentalement dérangé ? Voilà qui n'était pas de bon augure…

Le prophète avait passé la plus grande partie de sa (très) longue vie dans des « appartements » jalousement surveillés par les Sœurs de la Lumière. À Tanimura, les gens étaient à la fois terrifiés et fascinés par un homme capable de prédire l'avenir. Au bout du compte, la terreur l'emportait presque toujours sur la fascination – à cause de la bonne vieille peur de l'inconnu, cette mère de tous les crimes omniprésente dans le cœur humain.

Les médisances de la populace n'influençaient pas Nicci, qui en avait vu d'autres en matière de méchanceté, de folie et de perversité. Quand on connaissait Jagang – l'incontestable numéro un d'une longue liste de tordus –, comment pouvait-on redouter un banal prophète ?

— Nous devrions descendre, dit Nicci à Richard et à Cara.

— Descends, si tu veux, répondit le Sourcier. Moi, je reste ici…

À en juger par son ton, il se fichait comme d'une guigne des visiteurs. Perdu dans ses pensées, il désirait simplement que Nicci le laisse en paix…

— Ne devrais-tu pas aller voir ce qu'ils veulent ? Ils ont dû faire un long voyage, et je doute que ce soit pour nous apporter du lait et des

gâteaux.

Insensible à l'humour, Richard haussa vaguement une épaule.

— Zedd les accueillera tout aussi bien que moi…

Oui, il se moquait de tout, pensa Nicci. Et elle ne supportait plus de le voir comme ça.

— Cara, dit-elle, tu ne voudrais pas te dégourdir un peu les jambes ? (Si les propos étaient anodins, le ton ne laissait pas planer d'équivoque : il s'agissait d'un ordre.) Un petit tour te ferait du bien, j'en suis sûre !

Surprise que Nicci fasse ainsi montre d'autorité avec elle, Cara jeta un petit coup d'œil à Richard, qui observait toujours la route, puis elle fit un petit geste complice à la magicienne.

Nicci comprit que la Mord-Sith se méprenait sur ses intentions. Mais quelle importance, à partir du moment où elle acceptait de s'éclipser ?

Dès que Cara se fut éloignée, l'ancienne Maîtresse de la Mort s'adressa au Sourcier sur un ton qui aurait fait blêmir plus d'un interlocuteur.

— Richard, tu dois arrêter ça !

Le Sourcier ne broncha pas, comme s'il n'avait rien entendu.

Consciente qu'il lui restait fort peu de cartes à jouer, Nicci se concentra sur les quelques mots qu'elle allait prononcer. Chacun devrait faire mouche, sinon, la partie risquait d'être perdue.

La magicienne aurait fait n'importe quoi pour avoir une place… à part… dans la vie de Richard. Cela dit, elle refusait d'être la remplaçante d'une morte ou le substitut d'un fantôme. Si elle devait être la compagne de Richard, il faudrait qu'il la choisisse, pas qu'il se laisse convaincre par défaut. À une époque, elle aurait tout accepté, mais ce temps-là était révolu. Grâce à lui, elle avait appris à se respecter elle-même.

Aujourd'hui, il n'était plus l'homme qu'elle avait connu et aimé. Même si elle devait se passer à jamais de lui, il n'était pas question de le laisser sombrer ainsi dans le néant. Elle devait l'aider à reprendre goût à la vie, et tant pis si elle ne gagnait rien dans l'affaire !

S'il avait besoin qu'un « ennemi » le stimule, elle était prête à jouer ce rôle, au risque de perdre ses chances d'avenir avec lui.

Elle posa une main sur un des merlons et se lança à l'assaut du Sourcier de Vérité :

— Vas-tu enfin combattre pour ce que tu crois ?

— Ceux que ça amuse peuvent le faire, si ça leur dit…

— Je ne parlais pas de la cause, lâcha Nicci. (Elle prit Richard par le bras et le força à se tourner vers elle.) Il s'agit de lutter pour toi-même !

Le Sourcier soutint le regard de son amie mais ne répondit pas.

— Tout ça parce que Zedd t'a dit que tu l'as déçu ?

— Je crois plutôt que le contenu d'une certaine tombe a sapé mes forces…

— C'est ce que tu te dis, mais tu te trompes ! Pourquoi devrait-il en être ainsi ? Tu as déjà encaissé des coups terribles qui ne t'ont pas abattu. Quand je t'ai capturé et conduit de force dans l'Ancien Monde, as-tu baissé les bras ? Non ! Malgré les limites que je t'imposais, tu es resté toi-même sans renoncer aux valeurs que tu chéris. Au bout du compte, ton amour de la vie a bouleversé ma vision du monde. Grâce à toi, j'ai découvert que l'existence pouvait être joyeuse, et mes vieilles croyances se sont peu à peu émiettées…

» Quand tu es revenu à la conscience, après avoir failli mourir, Cara, moi et les autres t'avons dit que Kahlan n'existait pas. As-tu baissé les bras pour autant ? Malgré nos affirmations, tu n'as pas abdiqué tes convictions.

— Ce qu'il y a dans le cercueil prouve mon erreur, Nicci ! Dès lors, je n'ai plus le droit de défendre ma position.

— C'est ce que tu penses ? Eh bien, je ne partage pas ton opinion. Tu as découvert un squelette. Et après ?

— Et après ? Aurais-tu perdu la tête, Nicci ? Que veux-tu dire avec ton « et après » ?

— Eh bien, même si je pense que tu te trompes, je voudrais te voir combattre, car une victoire par défaut ne me satisferait pas. Ne crois pas que je sois passée dans ton camp, mais comprends que tu ne dois pas baisser les bras si vite !

— Désolé, mais je ne saisis pas…

— As-tu vu le visage de Kahlan ? Bien sûr que non, puisqu'il ne restait plus qu'un crâne ! Le squelette portait la robe d'une Mère Inquisitrice, mais ça prouve quoi ? Au Palais des Inquisitrices, il y a sûrement tout un stock de ces tenues…

» Un nom cousu sur un ruban doré suffit-il à te convaincre ? T'en faut-il si peu pour renoncer à ce que tu crois ? Alors que tu as rejeté tous mes arguments et ceux de Cara, tu te laisserais convaincre par une preuve si douteuse ?

» Une dépouille méconnaissable aurait donc eu raison de ta foi alors que tu es resté insensible à ce que te disaient tes proches ? Et ce ruban, puisqu'on en parle, ne te semble-t-il pas tomber un peu trop à pic ?

— Où veux-tu en venir, Nicci ?

— Richard, je crois sincèrement que ta mémoire te joue des tours. Mais le Sourcier que j'ai connu ne se serait en aucun cas laissé démonter par les preuves douteuses que contient cette tombe. Or, tu as abandonné la lutte. Et je ne crois pas non plus que l'incrédulité de Zedd puisse tout expliquer.

— Dans ce cas, que s'est-il passé, selon toi ?

— Tu as cru que le cadavre était Kahlan parce que tu *redoutais* qu'il en soit ainsi. Et sais-tu pourquoi tu craignais d'avoir tort depuis le début ? Parce que l'enjeu était la réaction de ton grand-père, qui s'est déclaré déçu et trahi…

Richard fit mine de se détourner, mais Nicci le prit par le devant de sa chemise et le tira vers elle.

— Voilà la clé de tout ! s'écria-t-elle. Tu t'es décomposé parce que Zedd a dit que tu l'as déçu !

— Il ne l'a pas simplement dit : c'est la vérité !

— Et alors ?

— Comment ça, « et alors » ?

— Qu'importe qu'il soit déçu ? ou qu'il juge tes actes stupides ? Tu es adulte, et tu as fait ce qui te semblait juste. As-tu à un moment ou à un autre entrepris une action que tu estimais inutile ?

— Mais je…

— Quoi, encore ? Tu as déçu Zedd ? Il est furieux à cause de tes actes ? Il croit que tu l'as abandonné ? Tu es dévalorisé à ses yeux ?

Richard ne répondit pas.

Nicci lui prit le menton et le força à la regarder dans les yeux.

— Richard, rien ne t'oblige à vivre selon des critères définis par les autres !

Le Sourcier en resta muet de stupéfaction.

— C'est ta vie ! insista Nicci. C'est toi qui m'as appris ça. Tu as agi selon tes convictions. As-tu refusé le marché de Shota parce qu'il déplaisait à Cara ? Pas du tout ! L'aurais-tu rejeté si tu avais su que je trouve désastreux que tu lui aies remis ton épée ? Pas davantage ! Savoir que Cara et moi étions contre t'aurait-il fait changer d'avis ? Encore moins, et tu le sais très bien…

» Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que tu as agi selon ta conscience ! Tu aimerais que nous soyons de ton avis, mais au bout du compte, ce que nous pensons ne pèse pas lourd dans la balance. Tu fais ce que tu juges bon et voilà tout ! Quand tu prends une décision, tu te fondes sur des raisons que tu es le seul à connaître, et tu as parfaitement raison de procéder ainsi. N'est-ce pas comme ça que tu vois les choses ?

— Oui, mais…

— Si c'est ainsi, pourquoi t'affoles-tu parce que ton grand-père estime que tu t'es trompé ? En sait-il plus long que toi sur la situation ? A-t-il été là depuis le début ? Tu aurais préféré qu'il te soutienne, et c'est très compréhensible. Hélas, il a choisi de ne pas le faire. Cela suffit-il à te donner tort depuis le début ? Réponds sincèrement, Richard !

— Non, ça ne suffit pas…

— Dans ce cas, il ne faut pas te laisser abattre. Souvent, les gens que nous aimons le plus attendent trop de choses de nous. Au lieu de nous stimuler, ils nous inhibent. Tu as suivi le chemin qui s'imposait afin de répondre à des questions qui te semblaient essentielles. Même si tu étais la seule personne au monde à penser ainsi, tu as eu raison de te fier à tes convictions. Qu'importe le nombre de tes contradicteurs ? Le seul objectif est de découvrir la vérité, pas de satisfaire les autres, y compris quand ils nous sont très proches…

» Seuls tes propres critères ont un sens pour toi, Richard ! L'unique personne que tu ne dois pas décevoir, c'est toi !

— Dois-je comprendre que tu me crois, Nicci ? demanda Richard avec un peu de son ancienne intensité.

— Non, Richard… Je continue à penser que tu as rêvé ta relation avec Kahlan. Tout ça à cause de ta blessure…

— Et la tombe ?

— Tu veux une réponse honnête ?

— Oui.

— Je crois que ce cercueil contient le cadavre de Kahlan Amnell, la défunte Mère Inquisitrice.

— Je vois…

Nicci prit de nouveau le menton de Richard et le força à la regarder dans les yeux.

— C'est ce que je pense, mais rien ne prouve que j'aie raison. Comme tu le sais, je suis en désaccord avec toi depuis le début de cette affaire. Le contenu de ce cercueil n'aurait en aucun cas suffi à me forger une opinion, et c'est ce point que tu dois retenir !

» Richard, il m'est souvent arrivé de me tromper. Sur la question qui nous occupe, tu estimes que je suis dans l'erreur, et c'est ton droit le plus strict. Alors, pourquoi as-tu baissé les bras ?

— Il est si difficile d'aller contre l'avis général…

— C'est vrai, mais qu'est-ce que ça prouve ? Tu peux être le seul à avoir raison.

— Mais à la longue, un homme dans ma position est rongé par le doute.

— La vie est rudement dure, par moments, pas vrai ? Mais le Richard que j'ai connu aurait lutté dix fois plus pour connaître la vérité. Le doute ne l'aurait pas abattu, au contraire, il l'aurait stimulé. Vas-tu renoncer à tout parce que tu as découvert un cadavre dans une tombe qui aurait dû être vide ? Et parce que ton grand-père t'a maltraité à un moment où tu étais vulnérable ?

» Zedd t'a en somme porté le coup de grâce, et je comprends que tu aies pour un temps perdu la volonté de te battre. Tout être humain a ses limites, même toi. Richard Rahl, tu es un être mortel qui peut se

retrouver à bout de forces. Comme nous tous, tu dois pouvoir faire avec et continuer ton chemin. Je ne te blâme pas de t'être arrêté quelque temps au bord de la route, mais il faut reprendre le collier, mon ami !

Nicci vit que Richard réfléchissait à ses propos. Le voir revenir à la vie était déjà un triomphe en soi. Mais il hésitait toujours, et elle ne pouvait pas le laisser retomber dans son apathie.

— Ne t'est-il jamais arrivé que les gens doutent de toi ? Ta chère Kahlan t'a-t-elle toujours cru sur parole ? Si elle existe, elle a dû te contredire à certains moments, c'est inévitable. Et tu as certainement agi selon ta conscience, même si elle jugeait ton comportement aberrant. Allons ! Richard, tu sais bien qu'il m'est souvent arrivé de trouver que tu agissais bizarrement. Et pourtant, ce n'était pas toi le fou.

Richard eut un petit sourire, comme s'il se plongeait dans des souvenirs agréables.

— Oui, dit-il, une lueur malicieuse faisant briller son regard, il y a eu quelques occasions où Kahlan ne m'a pas cru…

— Et tu as quand même fait ce que tu pensais juste, n'est-ce pas ?

Toujours souriant, Richard acquiesça.

— Dans ce cas, ne te laisse pas gâcher la vie par une dispute avec ton grand-père.

— Mais c'est que…, voulut se justifier Richard.

— Tu as baissé les bras à cause de ce que t'a dit Zedd. Et sans te servir de ce que tu as obtenu de Shota.

Richard regarda Nicci, son attention soudain au maximum.

— Que veux-tu dire ?

— En échange de ton épée, la voyante t'a fourni des informations. Par exemple, elle a dit que ce que tu cherchais était enterré depuis longtemps.

» Mais ce n'est pas tout ce qu'elle t'a appris… Cara a répété à Zedd tout ce que Shota t'a dit… J'étais présente, et j'ai trouvé que l'élément le plus important était un nom… *La Chaîne de Flammes*, si ma mémoire ne me trompe pas. C'est l'information qu'elle t'a fournie en premier, non ?

Richard hocha simplement la tête.

— Ensuite, elle t'a dit de trouver l'endroit où sont les ossements dans le Profond Néant. Puis elle a parlé de la vipère à quatre têtes.

» Que signifient ces indices, Richard ? Tu les as payés au prix fort, et qu'en as-tu fait ? Rien, tout ça parce que Zedd n'a pas pu te répondre ! Et c'est lui qui se prétend déçu par toi ?

» Envisages-tu sérieusement de renoncer à tout parce qu'un vieil homme pense que tu te comportes stupidement ? Mais que sait-il de ce

que Kahlan représente pour toi ? et des épreuves que tu as surmontées ces derniers temps ? Richard, dois-je comprendre que tu vas devenir son petit chien ? Cesseras-tu de penser pour lui obéir aveuglément ?

— Bien sûr que non !

— Le soir de l'exhumation, Zedd était furieux. Pour reprendre l'épée à Shota, il a certainement beaucoup souffert. Tu t'attendais à des félicitations ? alors qu'il a tant lutté afin d'arracher cette arme à la voyante ? De son point de vue, tu t'es fait arnaquer. Tu ne partages pas cette opinion, et c'est ton droit !

» Même si c'est lui qui a raison, tu as pris un risque calculé parce que tu jugeais que ça s'imposait. Pour toi, le pacte conclu avec Shota était équitable. Selon Cara, au début, tu as cru que la voyante tentait de t'abuser. Puis tu as changé d'avis. Est-ce la vérité ?

— Oui.

— Que t'a dit Shota au sujet de votre marché ?

— Je m'en souviens très bien : « Même si tu en doutes en ce moment, notre marché était équitable. Je t'ai fourni toutes les réponses dont tu avais besoin. Tu es le Sourcier – enfin, tu l'étais… Cherche la vérité cachée dans ces mots, et tout ira bien. »

— Tu as cru ce qu'elle te disait ?

Avant de répondre, Richard prit le temps de la réflexion.

— Oui. Et je le crois toujours !

Il releva les yeux, et Nicci y vit danser l'étincelle de vie qu'elle aimait tant.

— Alors, dis à ton grand-père, à Cara et à ton amie Nicci de t'aider ou de s'écarter de ton chemin et de te laisser accomplir ta mission. Oui, mets-nous face à nos responsabilités !

Richard eut un sourire mélancolique.

— Tu es une femme hors du commun, Nicci… Réussir à me convaincre de combattre alors que tu ne crois pas en ma cause…

Le Sourcier se pencha et embrassa la magicienne sur la joue.

— Je suis sincère, Richard, parce que je parle pour ton bien.

— Je sais… Merci, mon amie. Pour agir comme tu le fais, il faut être une véritable amie, voilà pourquoi j'emploie ce mot. (Richard tendit la main et écrasa sous son pouce la grosse larme qui coulait sur la joue de la magicienne.) Tu as fait davantage pour moi que tu le penses. Merci mille fois.

Nicci éprouva un surprenant mélange de joie et de frustration. Richard et elle étaient en quelque sorte revenus à leur point de départ, et c'était déjà beaucoup… même si ça restait peu de chose.

Au lieu de lui jeter les bras autour du cou, elle prit sobrement les mains du Sourcier.

— Maintenant, je vais aller voir Anna et Nathan, histoire d'enquêter sur *La Chaîne de Flammes.* Tu veux bien me donner un coup

de main, Nicci ?

Trop émue pour parler, l'ancienne Maîtresse de la Mort se contenta de hocher la tête.

Puis, n'y tenant plus, elle enlaça Richard et le serra très fort contre elle.

Chapitre 51

Lorsque Nicci émergea d'entre deux colonnes rouges pour passer dans le grand hall d'entrée, la tête que tira Anna valut vraiment son pesant de cacahouètes. Si elle n'avait pas été vidée par son dialogue avec Richard, la magicienne aurait sûrement éclaté de rire.

Le prophète était très vieux, certes, mais très loin d'avoir l'air décati. Grand, large d'épaules, il arborait une longue crinière blanche des plus élégantes. Bref, il semblait assez puissant pour tordre une barre de fer – et sans même avoir recours à son don.

Nicci fut particulièrement frappée par son regard hypnotique – ce n'était pas un Rahl pour rien, décidément !

— Sœur Nicci…, souffla Anna.

Elle n'ajouta pas « ravie de te revoir », ni une autre formule courtoise classique. Stupéfiée de rencontrer une ancienne résidante du Palais des Prophètes, Anna semblait incapable de réfléchir clairement.

Nicci se demanda comment elle avait pu être si impressionnée par cette petite femme plutôt boulotte. Mais au palais, les sœurs et les novices passaient souvent de longs mois sans apercevoir la Dame Abbesse. L'absence ajoutait une aura de mystère aux gens, c'était bien connu…

— Dame Abbesse, je suis contente de vous voir en bonne forme, surtout après avoir assisté à vos poignantes funérailles. (Nicci fit un clin d'œil malicieux à Richard.) Si j'ai bien compris, tout le monde vous croit morte. C'est fou ce qu'un bon bûcher funéraire peut influencer les gens !

Richard eut un petit sourire complice.

Debout non loin de la fontaine, Zedd dévisagea Nicci sans dissimuler sa perplexité. Il avait saisi l'allusion à la ruse d'Anna – un excellent moyen de partir en mission avec Nathan à l'insu de tous – mais l'insolence de la magicienne l'étonnait un peu.

— Je n'aime pas mentir, mon enfant, mais c'était nécessaire… Avec toutes ces Sœurs de l'Obscurité infiltrées parmi nous… (Anna regarda du coin de l'œil Zedd, Richard et Cara.) Considérant tes compagnons, très chère, je déduis que tu as changé de camp. Sache que j'en suis enchantée. Dans mes prières, je remercierai le Créateur d'être intervenu pour sauver ton âme.

Nicci croisa les mains dans son dos.

— Le Créateur n'y est pour rien, désolée de vous l'apprendre.

Pendant que je gaspillais ma vie au service de sangsues, Il devait être trop occupé pour s'inquiéter. Et lorsque de saints hommes affirmaient que mon devoir était de servir, de me soumettre et de tuer les infidèles, Il devait sûrement regarder ailleurs et écouter d'autres conversations…

» Et selon vous, que pensait-Il quand certains de Ses champions les plus zélés abusaient de mon corps ?

» Mais c'est terminé ! Richard m'a appris à vivre pour moi-même, et j'ai retenu la leçon. Au fait, il n'y a plus de « sœur » Nicci – que ce soit au service de la Lumière ou de l'Obscurité. Pareillement, la Maîtresse de la Mort et la Reine Esclave n'existent plus. Il n'y a plus que Nicci, désormais, que ça vous plaise ou non.

Anna s'empourpra d'indignation.

— Une sœur reste une sœur… Puisque tu as renié le Gardien – un exploit remarquable –, te voilà de nouveau au service de la Lumière. Il n'est pas question de te laisser oublier tes vœux, car…

— Si le Créateur est mécontent, qu'Il le dise ici et maintenant ! cria Nicci.

Dans un silence de mort, elle regarda autour d'elle comme si le Créateur avait pu se cacher derrière une colonne, attendant le moment propice pour sortir et faire connaître Ses capricieuses volontés.

— Pas d'objections divines ? (La magicienne sourit de toutes ses dents.) Eh bien, puisque c'est ainsi, « Nicci » est adjugé, dirait-on…

— Je ne tolérerai pas…, commença Anna.

— Assez, femmes ! ordonna Nathan. Nous avons des choses importantes à faire – vraiment importantes, je veux dire. Je n'ai pas voyagé jusqu'ici pour entendre une Dame Abbesse défunte faire un sermon à une Sœur de l'Obscurité repentie.

Nicci fut surprise d'entendre la voix de la raison sortir de la bouche du prophète. Avait-elle accordé trop de crédit à des rumeurs ? Ce vieil homme paraissait très sensé…

— Je suppose que tu as raison, capitula Anna. Nicci, je suis sur les nerfs, ces derniers temps, et je te prie de bien vouloir m'excuser.

— Je vous pardonne de bon cœur, Dame Abbesse.

— « Anna », je t'en prie… La Dame Abbesse, c'est Verna, désormais. Ne perds pas de vue que je suis morte, chère enfant.

— Je m'en souviendrai, Anna… Verna est un très bon choix. Sœur Cecilia disait souvent qu'il n'y avait aucun espoir de la rallier à la cause du Gardien.

— Un jour, quand nous aurons un peu de temps, j'aimerais en apprendre plus sur Cecilia et les anciennes formatrices de Richard. (Anna eut un soupir agacé.) Je soupçonnais que ces cinq femmes et toi étiez toutes des Sœurs de l'Obscurité, mais je n'en ai jamais eu la preuve.

— Je vous dirai tout ce que je sais, Anna… En insistant sur les survivantes, bien entendu. Liliana et Merissa ont quitté ce monde.

Richard profita du silence qui suivit cette déclaration pour s'adresser à Tom.

— Comment va ma sœur ? demanda-t-il.

Nicci capta le message. Estimant qu'il écoutait depuis assez longtemps, le Sourcier signalait qu'il entendait passer à la suite.

— Elle se porte très bien, seigneur Rahl, répondit le colosse blond.

— Parfait… Nathan, quel mauvais vent t'amène ? Car si tu es ici, c'est que quelque chose va mal, pas vrai ?

— Tout va de travers, mon garçon… Nous sommes venus plus particulièrement pour parler des perturbations dans les prophéties…

Richard se détendit nettement.

— Eh bien, sur ce sujet, j'ai peur de ne rien pouvoir pour vous…

— Ça, c'est encore à démontrer, fit Nathan, volontairement énigmatique.

— Laissez-moi deviner, fit Zedd en avançant vers les deux nouveaux arrivants. Vous êtes là à cause des blancs, dans les recueils de prophéties ?

— En plein dans le mille, Premier Sorcier ! lança Nathan.

Pour être sûre de les avoir bien comprises, Nicci dut se répéter mentalement les paroles de Zedd.

— Quels blancs ? demanda Richard. De quoi parlez-vous ?

— Dans tous les ouvrages, il manque des paragraphes, voire des pages entières, répondit Nathan. Nous avons consulté Verna, et il s'avère que les recueils de prédictions, au Palais du Peuple, ont subi les mêmes « mutilations ». C'est très inquiétant. Du coup, Anna et moi sommes venus voir si les exemplaires conservés à la forteresse sont toujours intacts.

— Désolé, intervint Zedd, mais la réponse est négative. Nos grimoires aussi ont été altérés.

— Par les esprits du bien…, murmura Nathan. Nous espérions que ces livres-là n'auraient pas souffert.

— Doit-on comprendre que le texte des prophéties a partiellement disparu ? demanda Richard.

— C'est exactement ça, confirma Nathan.

— Avez-vous trouvé une logique à ces disparitions ?

Nicci devina que Richard tentait de faire le lien avec ce qui était prétendument arrivé à sa « femme ». En temps normal, elle aurait été furieuse qu'il en revienne sans cesse à son obsession. Mais dans ces circonstances très particulières, elle se réjouissait de voir qu'il redevenait peu à peu le bon vieux Richard qu'elle appréciait tant.

— Un point commun, en tout cas… Toutes les prophéties touchées concernent des événements postérieurs à ta naissance.

Le Sourcier écarquilla les yeux.

— Et de quoi traitent toutes ces prédictions ? Sont-elles reliées à des événements précis, ou n'ont-elles en commun que cette coïncidence chronologique ?

Nathan se massa pensivement le menton.

— C'est le plus étrange, dans cette affaire… Anna et moi devrions nous souvenir du texte intégral de ces prophéties, mais il s'est effacé de notre mémoire. Exactement comme l'encre sur le parchemin des grimoires… Pas un mot ne nous revient en mémoire. Ne sachant pas de quoi traitaient ces textes, je ne peux rien te dire, mon garçon. Anna et moi avons conscience qu'il manque quelque chose. C'est tout !

Richard interrogea Nicci du regard, se demandant si elle avait fait le lien avec la disparition de Kahlan.

Voyant l'intense concentration de la magicienne, il se répondit par l'affirmative.

— C'est étrange, continua-t-il. Imaginer que quelque chose puisse s'effacer en un clin d'œil d'une mémoire… Tu ne trouves pas ça bizarre, Nathan ?

— Et comment ! Zedd, tu as une idée pertinente ?

— Je connais la cause du phénomène, si ça peut vous aider…

Le vieux sorcier ponctua cette déclaration provocante d'un sourire patelin.

Nicci remarqua que Rikka, debout près d'une colonne, fit écho à ce sourire. D'abord pétrifié de surprise, Nathan semblait bouillir de curiosité.

— Vraiment ? demanda-t-il. (Écartant Richard, il avança vers Zedd.) Que se passe-t-il ? Réponds, bon sang !

— Le coupable est un asticot prédictophage, tout simplement. Enfin, plusieurs asticots, probablement…

— Un quoi ? demanda Nathan, pas certain d'avoir bien entendu.

— La disparition du texte est provoquée par un asticot prédictophage, persista et signa Zedd. Quand une fourche est infectée par ce fléau, l'asticot se grignote un chemin jusqu'au bout de cette ligne temporelle, et il la consume en avançant. Puisqu'il détruit la prédiction, il tombe sous le sens que toutes ses manifestations – en particulier écrites – sont également détruites. L'infection est foudroyante. Nathan, si ça t'intéresse, je te montrerai les études de référence…

— Je ne dis pas non, Premier Sorcier.

— Zedd, c'est très important, intervint Richard. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Le vieil homme tapota gentiment l'épaule du Sourcier.

— Quand tu es arrivé, mon garçon, tu n'avais guère envie de

m'écouter. Un seul sujet t'intéressait, et tu insistais pour m'en parler. Puis certaines déconvenues t'ont poussé à t'isoler, comme si tu refusais de communiquer…

— C'est assez bien vu, admit Richard. (Il prit son grand-père par le bras et l'empêcha de s'éloigner.) Zedd, je dois te dire quelque chose au sujet de toute cette histoire… et d'une certaine nuit.

— Je t'écoute.

— Je sais que les contradictions n'existent pas.

— Je ne t'ai jamais vraiment soupçonné du contraire, mon garçon.

— Mais le soir de l'exhumation, cette Leçon du Sorcier n'était pas vraiment pertinente. Lorsque tu l'as mentionnée, tu pensais avoir raison, mais c'est une autre Leçon que j'ai négligée. Celle qui dit que les gens ont tendance à croire un mensonge parce qu'ils redoutent qu'il soit vrai. C'est exactement ce que j'ai fait. Je ne croyais pas à une contradiction, mais simplement à un mensonge, parce que je craignais qu'il soit le reflet de la réalité. J'aurais dû soumettre mon raisonnement, si on peut nommer ça ainsi, à la Leçon qui traite des contradictions, et tout serait devenu limpide. Je ne l'ai pas fait, et c'était une énorme erreur.

» Je comprends très bien la façon dont tu as vu les choses, puisque tu ignorais tout ce qui était arrivé avant ce terrible soir. Mais je n'aurais pas dû renoncer à chercher la vérité pour te faire plaisir – ou parce que j'avais peur que tu penses du mal de moi. (Richard se tourna vers Nicci.) Une précieuse amie m'a montré que je faisais fausse route.

Le Sourcier marqua une pause, puis il dévisagea de nouveau son grand-père.

— Cela dit, la Neuvième Leçon du Sorcier est bien plus profonde qu'il y paraît, je m'en suis rendu compte… Elle signifie surtout qu'on ne doit pas défendre des valeurs ou viser des objectifs lorsqu'ils sont contradictoires. Par exemple, il ne faut pas porter aux nues l'honnêteté et mentir sans vergogne aux gens. Et si on a la justice pour but, on ne peut pas refuser de juger les coupables et de les punir.

» Cette Leçon est en fait au cœur de notre combat. Car la vérité qu'elle énonce condamne inexorablement l'Ordre Impérial. Un système pareil n'est pas viable, et c'est très facile à démontrer.

» Ces gens prétendent avoir l'altruisme pour valeur suprême. Ensuite, au nom de cet amour du prochain, ils contraignent des malheureux à se sacrifier – plus précisément, à renoncer à leur vie et à leur libre arbitre. En fin de compte, ce n'est que du pillage organisé ! Un ordre social conçu pour assurer le bonheur des voleurs et des assassins au détriment de leurs victimes, dont tout le monde se fiche. Ériger ainsi la contradiction en mode de vie conduit inévitablement à la souffrance et à la mort. Parce qu'il est impossible de militer

vraiment pour la vie quand on est prêt à défiler sous la bannière de la mort.

» Zedd, cette Leçon veut dire que je ne peux pas, imitant les fidèles de Jagang, prétendre désirer la vérité et gober tous les mensonges sans me poser de question. Même la peur n'est pas une justification suffisante à pareille félonie.

» Par paresse intellectuelle, j'ai moi-même violé la Neuvième Leçon. J'aurais dû dépasser les contradictions et accepter de voir la vérité en face. Mais j'ai baissé les bras, renonçant à ce qui m'est le plus cher au monde…

— Mon garçon, coupa Zedd, dois-je comprendre que tu crois qu'il ne s'agissait pas de Kahlan Amnell ?

— Quelle preuve avons-nous que ce cadavre est le sien ? Aucun fait n'est venu infirmer ma conviction première. J'ai cédé à la panique lorsque ce cercueil est apparu, voilà tout…

— Richard, ton raisonnement est tiré par les cheveux – et sacrément, si je puis me permettre !

— Tu en es si sûr que ça ? Apprécierais-tu ma « rationalité » si je te disais que les prophéties n'ont jamais existé – en arguant en outre que les blancs, dans les recueils, prouvent que j'ai raison ?

» Pour toi, Zedd, croire aux prophéties malgré les passages manquants des livres n'est pas une contradiction. Dans une position relativement confortable, tu suis les événements de loin et rien ne t'oblige à tirer des conclusions rapides des faits que tu analyses. Pareillement, rien ne te contraint à énoncer une opinion ou à atteindre une conclusion avant d'avoir obtenu les informations requises.

» Quel Sourcier serais-je si je renonçais à jouer mon rôle dans le monde ? Comme tu me l'as répété si souvent, ce n'est pas l'épée qui fait le Sourcier de Vérité. C'est l'esprit, et tu le sais très bien. La lame n'est qu'un outil – c'est toi, Zedd, qui m'as enseigné cette profonde vérité.

» Pour en revenir à Kahlan, il reste beaucoup trop de questions sans réponse pour que je sois convaincu d'avoir vu sa dépouille dans un cercueil. Avant d'avoir obtenu une preuve définitive, je continuerai à chercher la vérité, parce que nous avons plus que jamais besoin de certitudes en ces temps troublés. Je suis certain d'être le seul à mesurer la gravité de la situation – et le danger est imminent ! J'ai peu de temps, et en plus de tout, il me faut retrouver une personne aimée qui a besoin de mon aide.

Zedd eut un sourire appréciateur.

— Une très jolie profession de foi, Richard. Mais bien entendu, j'ai besoin de preuves. Ne va pas croire que je suis prêt à boire tes paroles !

— Je n'en attendais pas moins de toi… Pour commencer, il est plus

qu'étrange, tu dois le reconnaître, que les prophéties tronquées aient un lien avec moi. Tout le monde a oublié Kahlan, et les prédictions où elle aurait dû être mentionnée se sont volatilisées aussi. Tu ne trouves pas ça bizarre ? Parierais-tu qu'il s'agit de coïncidences ?

Nicci fut immensément soulagée de retrouver le Richard logique et combatif qu'elle avait toujours connu. En même temps, quelque chose la perturbait : ce qu'il disait ne manquait pas de sens, et ça allait contre tout ce qu'elle avait cru ces derniers temps.

— Très finement raisonné, mon garçon ! s'écria Zedd. Hélas, ta théorie a un trou…

— Vraiment ? Et lequel, si je puis le savoir ?

— Personne ne t'a oublié, pas vrai ? Pourtant, les prophéties qui te concernent ont disparu. Du coup, tu ne peux plus utiliser les blancs dans les textes pour prouver l'existence de Kahlan.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que j'ai enquêté sur l'altération des prophéties et fait des découvertes qui ne vont pas en ton sens. N'oublie pas que je suis au moins aussi curieux et malin que toi, mon garçon…

— Je n'ai jamais prétendu le contraire, Zedd. Mais il peut exister un rapport entre les recueils à demi effacés et le destin de Kahlan.

— C'est ce que tu aimerais croire, mais ton hypothèse ne tient pas parce qu'une multitude de faits ne la corroborent pas. Tu veux enfiler des bottes qui ont l'air confortables, mais en réalité, elles sont trop petites pour toi. (Zedd tapota l'épaule de Richard.) Quand nous irons ensemble à la bibliothèque, je te montrerai ce que j'ai trouvé.

— Qui est Kahlan ? demanda soudain Nathan, tombant comme un cheveu dans la soupe.

Richard riposta par une cataracte de questions :

— Anna et toi, savez-vous ce qu'est *La Chaîne de Flammes* ? (La Dame Abbesse et son compagnon secouèrent la tête.) Que vous disent une vipère à quatre têtes ? ou un endroit nommé le Profond Néant ?

— Tout ça ne nous dit rien, Richard, fit Anna, et tu m'en vois désolée… Mais puisque nous abordons des sujets fondamentaux, savez-vous que nous devons parler de choses très sérieuses ?

— Une fois que nous aurons vu le trésor de Zedd, dit Nathan.

Le vieux sorcier exécuta un demi-tour plein de majesté et s'éloigna à petits pas pressés.

— Qui m'aime me suive ! lança-t-il sans daigner se retourner.

Chapitre 52

Dans la bibliothèque cossue, Richard regarda son grand-père s'emparer d'un gros volume relié de cuir et l'ouvrir avant de le poser sur un lutrin.

La lumière des réflecteurs en argent fixés aux quatre côtés d'une série de grosses poutres parvenait à peine à déchirer la pénombre qui régnait dans la grande salle. Soutenu par les poutres de bois, un étroit balcon faisait tout le tour de la bibliothèque.

Outre une multitude de rayonnages lestés de livres, la salle contenait des dizaines de petites tables de travail, un grand nombre de lutrins et des fauteuils à la fois fonctionnels et confortables. Sur le sol, de riches tapis ornés de motifs complexes assourdissaient les bruits de pas.

Au fond de la salle, le rayon de soleil qui filtrait de l'unique fenêtre faisait briller comme des pierres précieuses les grains de poussière qui tourbillonnaient dans l'air paisible. À la lumière diffuse des lampes, la grande pièce avait un faux air de catacombes…

Cara et Rikka s'étaient postées près de la porte. Les bras croisés sur la poitrine, elles se parlaient à voix basse – encore un des « complots » dont les Mord-Sith étaient friandes, aurait parié Richard.

Nicci et Zedd se tenaient devant une table aux pieds richement sculptés. En face d'eux, Anna et Nathan attendaient avec une impatience de plus en plus visible.

Ils avaient hâte que Zedd leur dise ce qui était arrivé aux prophéties. Une explication, avait-il précisé, qu'il connaissait depuis peu.

— Ce recueil a été compilé juste après la fin des Grandes Guerres, annonça le vieux sorcier. (Il tapota la couverture en cuir où figurait le titre : *Ratios quantiques et fiabilité des prédictions*.) Les détenteurs du don venaient juste de découvrir qu'il naissait de moins en moins d'enfants dotés des deux facettes de la magie. En ce temps-là, il était très rare qu'un sorcier ou une magicienne viennent au monde avec un pouvoir « spécialisé »…

» Mais il y avait plus inquiétant encore. Tous les enfants destinés à devenir des serviteurs de la magie contrôlaient uniquement la version Additive. La Magie Soustractive était menacée de disparition…

— Tu ne parles pas devant une novice et un aspirant sorcier, vieil homme, grogna Anna. Nathan et moi avons passé notre vie à plancher sur ce problème. Allez ! nous t'écoutons !

— Eh bien… Hum… Vous savez peut-être que les prophètes sont de plus en plus rares ?

— Quelle géniale découverte ! ironisa Anna. Je n'aurais jamais pensé à ça…

— Continue, Zedd, souffla Nathan.

Le Premier Sorcier foudroya Anna du regard puis écarta théâtralement les bras.

— Les sorciers de jadis s'inquiétèrent beaucoup de la dénatalité qui frappait les prophètes. Si la « lignée » dépérissait, il y aurait de moins en moins de prédictions au fil des décennies, et mes prédécesseurs se demandèrent quelles seraient les conséquences d'une telle pénurie. Pour le savoir, ils se lancèrent dans de grandes recherches au sujet des prédictions. Une initiative judicieuse, puisqu'ils avaient encore dans leurs rangs assez de prophètes et de sorciers capables de contrôler les deux facettes de la magie.

» Ils abordèrent ces recherches avec un grand sérieux, car c'était peut-être la dernière occasion, pour l'humanité, de déterminer ce que seraient les prophéties à l'avenir. De plus, ces sorciers entendaient offrir aux générations futures une vision des choses illuminée par des connaissances et un savoir-faire qui risquaient de disparaître avec eux…

Zedd coula un regard à Anna pour voir si elle se préparait à lancer un commentaire désagréable.

Elle s'en abstint, pour une fois. Visiblement, elle n'était pas informée de tout ça, et elle ouvrait en grand les oreilles.

— Maintenant, passons aux travaux de ces sorciers…

Pendant que Zedd parlait, Richard s'était approché du lutrin afin de feuilleter le livre tout en écoutant. Rédigé dans un langage technique sophistiqué, ce traité de magie et de divination était parfaitement opaque pour lui. Il aurait tout aussi bien pu être écrit dans un idiome qu'il ne connaissait pas…

De manière assez surprenante, l'ouvrage contenait une longue série de formules et d'équations mathématiques qui encadraient des schémas stellaires surchargés de chiffres – apparemment, des angles d'incidence, mais le Sourcier n'en aurait pas mis sa tête à couper.

C'était la première fois qu'il voyait un grimoire où la magie et la science faisaient si bon ménage. Cela dit, il n'avait pas consulté des centaines de textes de ce genre. Et le *Grimoire des Ombres Recensées*, qu'il avait appris par cœur dans son enfance, contenait effectivement pas mal de données astronomiques qu'il fallait absolument connaître pour mettre dans le jeu les boîtes d'Orden.

Mais dans le cas présent, on avait rajouté dans la marge des calculs manuscrits, comme si quelqu'un avait voulu vérifier ceux de l'ouvrage

ou leur ajouter des informations mises à jour. Sur un tableau particulièrement complexe, tous les chiffres étaient raturés et des flèches incitaient le lecteur à se reporter à d'autres chiffres griffonnés dans la marge.

Zedd avait cessé de parler et regardait son petit-fils tourner les pages. De temps en temps, il lui demandait de s'arrêter et fournissait quelques explications succinctes sur l'une ou l'autre des équations.

Comme un chien qui regarde un bel os, Nathan écarquillait les yeux, cherchant sur chaque page des informations qui auraient pu lui être directement utiles.

Très à l'aise, Zedd glosait au sujet de « transpositions de fourches » et de « triples sources relatives à des racines conjointes compromises par le processus de précession et par les inversions binaires proportionnelles et séquentielles qui en découlaient ». Apparemment, le point essentiel de sa démonstration restait que seule la Magie Soustractive pouvait permettre de comprendre vraiment et d'utiliser ces formules.

Nathan et Anna en furent rapidement bouche bée de stupéfaction. À un moment, le prophète ne put retenir un petit cri et la Dame Abbesse devint blanche comme un linge. Nicci elle-même écoutait avec une concentration que Richard lui avait rarement vue.

Quant à lui, il avait le tournis, tout simplement. Chaque fois qu'il assistait à des discours dont il ne comprenait pas un mot, il avait le sentiment d'être un crétin – rien qui fût très agréable, il fallait l'avouer.

Alors que Zedd marquait de fréquentes pauses dans sa démonstration pour lire à haute voix certaines équations du grimoire, Nathan et Anna le regardaient comme s'il était sur le point de leur révéler la date et l'heure précises de la fin du monde.

— Zedd, souffla Richard, interrompant son grand-père au milieu d'une phrase dont il avait oublié le début et qui semblait ne pas avoir de fin prévisible, tu ne pourrais pas trouver un moyen de rendre cette bouillie pour les chats accessible à la pauvre compréhension de mon cerveau embrumé ?

Soufflé, le vieux sorcier se tut un moment. Puis il prit le grimoire, le posa sur la table et le poussa vers Nathan.

— Lis par toi-même, et tu comprendras…

Le prophète saisit le livre prudemment, comme si le Gardien en personne pouvait jaillir de ses pages.

— Pour faire simple, déclara Zedd, histoire de m'adapter au maillon faible de mon auditoire, imaginons que les prophéties soient un arbre géant doté de racines et de branches. Comme n'importe quel

végétal, l'« arbre aux prédictions » pousse sans cesse. La thèse de ces antiques sorciers, c'est que l'arborescence des prophéties est en quelque sorte vivante. Pas comme un animal ou un être humain, bien entendu. Mais d'une manière qui, sur certains points, imite sans les reproduire certains attributs d'un être vivant. Grâce à ce postulat, mes prédécesseurs ont pu construire un cadre théorique valide et se livrer à des calculs rigoureux. En un sens, ils ont découvert l'équivalent des paramètres qui permettent de déterminer l'âge et l'état de santé d'un arbre et d'extrapoler sur son avenir probable.

» Avant la période de « disette », à savoir lorsque les prophètes et les sorciers abondaient, le tronc et les branches de notre arbre grossissaient très rapidement. Grâce au travail de tous les prophètes qui s'étaient occupés de lui, il était planté dans une terre fertile et doté de solides racines.

» Les contributions des nouvelles générations de prophètes donnaient naissance à de nouvelles fourches – des branches, si on préfère – qui se développaient harmonieusement et à un rythme très régulier.

» Surveillant sans cesse la croissance des nouvelles branches, les prophètes avaient de plus en plus pour mission de « couper le bois mort » afin de faciliter le développement des forces vives de l'arbre.

» Puis leurs rangs s'éclaircirent, comme je l'ai déjà dit, et ils ne furent bientôt plus assez nombreux pour s'occuper correctement de l'arbre, dont le rythme de croissance commença à ralentir.

» Pour exprimer simplement les choses, afin que tu comprennes, mon garçon, on peut dire que l'arbre des prophéties avait… eh bien, vieilli. Comme un chêne vénérable, au milieu d'une forêt, il avait encore devant lui une très longue vie, mais les anciens sorciers savaient quel serait au bout du compte son avenir.

» Alors que tout s'éteint et disparaît, au nom de quoi les prophéties seraient-elles éternelles ? Au fil du temps, les prédictions finissent par se périmer, tout simplement. Le simple passage des ans suffit à rendre obsolètes des dizaines et des dizaines de branches – et ce au moment même où nous parlons.

» En d'autres termes, sans *nouvelles* prédictions, tout le stock de prophéties – qu'il s'agisse de fourches valides ou non – finit par se déprécier. Même un profane comme toi, Richard, doit bien se douter qu'une prédiction concernant le passé n'a aucune valeur !

» Les sorciers chargés d'enquêter sur la divination en arrivèrent donc à cette conclusion : s'il n'y avait plus de prophètes pour lui ajouter de nouvelles branches, l'arbre finirait par mourir. Ce grimoire est le compte-rendu fidèle des travaux auxquels ils se livrèrent pour prédire la date et les circonstances de ce « décès ».

» Les meilleurs experts dans le domaine des prophéties prirent en

quelque sorte le « pouls » de l'arborescence divinatoire. En se fondant sur les données déjà collectées – le ralentissement de la croissance des prédictions et le désastre démographique frappant les prophètes –, ces chercheurs déterminèrent que le poids des « branches mortes » finirait par être fatal s'il n'y avait plus de vrais prophètes pour prendre en charge ce qu'on pourrait appeler l'élagage des fourches mortes.

» Une maladie dégénérative guettait les prophéties. Bizarrement, elle se manifestait par la présence de parasites résolus à grignoter peu à peu tout ce qui se trouvait sur leur chemin.

» Les antiques sorciers eurent l'idée de présenter cette affection de manière imagée. Ils eurent donc l'inspiration de baptiser « asticots prédictophages » les entités dévastatrices qui porteraient la première attaque contre le grand arbre des prophéties. Comme des vers, ces créatures étaient censées digérer lentement l'écorce du grand « végétal » et corrompre jusqu'à sa sève.

» Bref, un parasite redoutable !

Un long silence suivit ce brillant exposé.

— Et comment peut-on traiter cette maladie ? finit par lancer Richard.

Très étonné par la question, Zedd regarda son petit-fils comme s'il venait de lui demander de soigner et de guérir un ouragan.

— Mon garçon, selon ces vénérables experts, c'est impossible…, répondit enfin le vieux sorcier. Voilà pourquoi ils ont prédit que l'arbre finirait par mourir si les forces vitales de nouveaux prophètes n'étaient pas là pour l'en empêcher. Le renouvellement est la clé de toute cette affaire, et c'est bien là que le bât blesse…

» Pour que les prédictions « guérissent », il faudrait qu'une jeune génération de sorciers en pleine santé vienne au monde et prenne l'affaire en main.

» Mais la grande découverte de ces antiques sorciers, c'est que les prophéties sont également condamnées à vieillir, à connaître la décrépitude et à mourir.

Richard n'avait jamais rien tiré de bon des prédictions, et tous ses proches savaient qu'il aurait préféré ne jamais en entendre parler. Cela dit, toutes les personnes présentes dans la pièce affichaient une expression sinistre qui se révélait contagieuse. Richard aurait juré qu'un guérisseur venait d'annoncer à ces gens que le décès d'un de leurs parents n'était plus qu'une affaire de minutes.

Le Sourcier pensa à tous les prophètes qui avaient consacré leur vie à préserver le grand arbre des prédictions et à le développer. Aujourd'hui, les prophéties étaient menacées de mort. Se souvenant de ce qu'il avait éprouvé au moment de la destruction de la statue qu'il venait juste de sculpter, Richard eut le cœur serré à l'idée que Zedd ou Nicci assistent à la disparition de ce qui faisait partie de leur vie

depuis leur plus jeune âge.

Toujours lucide, il se dit aussitôt après que son moral était peut-être dévasté à cause du concept de « mort » omniprésent dans cette affaire. Obligé de penser très souvent à sa propre mortalité, Richard était ainsi en permanence confronté à celle de Kahlan…

En même temps, la disparition des prophéties était peut-être un bienfait pour l'humanité. Si les gens ne croyaient plus que leur avenir était « écrit » – bref, s'ils tournaient le dos à la notion même de « destin » –, ils apprendraient peut-être à penser par eux-mêmes et à décider seuls de ce qui était bon ou mauvais pour eux. Libérés du déterminisme, ils redeviendraient maîtres de leur vie. Enfin capables de mesurer les enjeux, ils prendraient enfin conscience que leurs choix devaient être dictés par la logique et la raison. S'ils cessaient d'attendre passivement que leur « destin » s'accomplisse, tout changerait très vite pour le mieux.

— D'après ce qu'Anna et moi avons découvert, dit Nathan, les branches des prophéties qui ont disparu concernaient en gros l'époque où Richard est venu au monde. À première vue, c'est logique, puisque sa naissance marque le début d'une période capitale de notre histoire. Mais en creusant un peu, j'ai pu établir que tout ce matériel ne s'est pas uniformément volatilisé.

— C'est exact, intervint Zedd. Ces branches sont attaquées depuis leur base et le mal ne s'est pas encore répandu sur toute leur longueur. J'ai moi aussi découvert des parties entières de ces fourches qui n'ont rien perdu de leur vitalité.

— Je confirme, fit simplement Nathan. Comme le dit Zedd, le fléau a dévasté ces branches en commençant par l'endroit où elles ont pris naissance sur le tronc. L'infestation commence il y a deux ou trois décennies et elle n'a pas encore ravagé totalement les années à venir…

» Concrètement, Richard, ça signifie que certaines fourches qui te concernent sont toujours bien vivantes. Mais ça ne durera pas, et quand la maladie aura fait son œuvre, nous perdrons également ces prédictions-là et nous ne nous souviendrons plus de leur importance…

Richard regarda le prophète, puis il étudia un moment la Dame Abbesse. Tous les deux affichaient une expression sinistre, comme s'ils étaient arrivés à un carrefour où choisir une direction était une question de vie ou de mort.

— C'est pour ça que nous sommes venus te voir, Richard Rahl, dit Anna. Pour t'informer avant qu'il soit trop tard de l'existence d'une prophétie qui nous promet des temps très difficiles – une série d'épreuves comme le monde n'en a plus connu depuis les Grandes Guerres.

Richard plissa le front, très mécontent que la magie divinatoire soit encore sur le point de lui attirer de gros ennuis.

— Que raconte cette prophétie ? demanda-t-il.

Nathan sortit un petit livre de sa poche, l'ouvrit puis regarda le Sourcier d'un air sévère, comme un professeur désireux de s'assurer qu'un élève va l'écouter.

Lorsqu'il fut certain d'avoir toute l'attention du Sourcier, le prophète lut à voix haute :

— « Durant l'année des cigales, quand le champion du sacrifice et de la souffrance, celui qui marche trompeusement sous la bannière de la Lumière et de l'humanité, divisera enfin ses forces, la prophétie aura été éveillée et la bataille finale ne tardera plus. La prudence s'impose, car dans cette arborescence de prophéties, les bonnes fourches et les mauvaises sont inextricablement emmêlées. Un seul tronc existe, mais ses ramifications dépassent l'imagination. Si *fuer grissa ost drauka* n'est pas à la tête de ses forces lors de l'affrontement final, le monde basculera pour toujours dans les ténèbres qui menacent depuis longtemps de le dévorer… »

— Par les esprits du bien ! s'écria Zedd. *Fuer grissa ost drauka* est un lien majeur avec une autre prophétie qui donne naissance à une fourche principale. La mise en parallèle de ces deux textes génère incontestablement une bifurcation combinée !

— Exactement, confirma Nathan.

Même s'il n'avait pas compris le jargon utilisé par Zedd, Richard avait saisi l'idée générale. Quant à l'identité du *fuer grissa ost drauka*, ce n'était sûrement pas un mystère pour lui.

Ces mots signifiaient : « le messager de la mort ». Et c'était son surnom dans de nombreuses prophéties.

— Jagang a divisé ses forces, dit Anna, le regard rivé sur le Sourcier. Ses troupes n'étaient plus loin d'Aydindril, mais l'armée d'harane a su tirer parti de l'hiver pour organiser la fuite des citadins. Pour échapper à Jagang, les fugitifs ont dû franchir les cols qui nous séparent de D'Hara.

— Je sais, dit Richard. C'est Kahlan qui a eu cette idée et c'est également elle qui m'en a parlé…

Cara sursauta, visiblement prête à contester cette façon de voir les choses, mais elle jeta un coup d'œil à Nicci et décida aussitôt de se taire. Au moins provisoirement…

— Quoi qu'il en soit, reprit Anna, agacée par l'interruption, les troupes de Jagang n'ont pas pu profiter de leur supériorité numérique. Dans des cols étroits, c'est parfaitement compréhensible. Furieux de piétiner ainsi, Jagang a divisé ses forces. Une partie surveille toujours les cols et une autre, conduite par l'empereur en personne, tente de contourner la position de nos troupes afin de les prendre à revers.

» Une partie de notre armée traverse D'Hara en direction du sud pour intercepter ces envahisseurs. Nous étions en chemin avec les

soldats lorsqu'un message de Verna nous a prévenus qu'il y avait un problème avec les recueils de prophéties conservés au Palais du Peuple. Partant en éclaireur, notre amie est allée voir de ses yeux ce qui se passait…

— Les cigales sont de retour cette année, dit Nicci. J'en ai vu un peu partout.

— Au moins, nous sommes fixés sur la chronologie, déclara Nathan. Les prophéties se sont rejointes et la ligne temporelle est en place. Il n'y a plus de doutes : le dénouement est proche.

Zedd émit un long sifflement modulé.

— S'il en est ainsi, dit Anna d'un ton sec, il est temps que le seigneur Rahl rejoigne les forces d'haranes afin d'être à leur tête au moment de la bataille finale. Si tu n'es pas à ton poste, Richard, les prédictions sont claires comme de l'eau de roche : nous perdrons la partie ! Nous sommes venus te chercher, Sourcier, et il n'y a pas de temps à perdre. Nous devons nous mettre en route dès aujourd'hui !

— Désolé, répondit Richard, mais je dois d'abord trouver Kahlan.

Depuis toujours, les prophéties lui pourrissaient la vie, et ça ne semblait pas devoir s'arrêter de sitôt.

Sa déclaration fit en tout cas un effet bœuf à l'assistance.

Anna prit une grande inspiration et se mordilla la lèvre inférieure. On aurait juré qu'elle tentait de mobiliser toute la patience qu'il lui restait – et cherchait en même temps les mots qui convaincraient une bonne fois pour toutes le Sourcier.

Les deux Mord-Sith échangèrent un regard perplexe et Zedd fit une grimace qui aurait pu paraître cocasse dans d'autres circonstances.

Furieux, Nathan jeta son livre sur la table et passa le dos d'une main sur son front soudain ruisselant de sueur.

Richard se demanda ce qu'il pouvait bien dire pour faire comprendre à ces gens que quelque chose ne tournait pas rond dans le monde. Kahlan n'était qu'une pièce du puzzle – la plus importante pour lui, et de loin –, mais elle restait victime d'une série d'événements qui ne concernaient pas uniquement sa précieuse personne.

Depuis le matin de sa disparition, Richard rappelait à qui voulait l'entendre que retrouver sa femme était une priorité. Hélas, il n'avait convaincu personne, et il lui restait trop peu de temps pour gaspiller son énergie à débiter de nouveaux discours.

— Tu dois faire quoi ? demanda Anna d'un ton glacial.

À cet instant, elle était redevenue la Dame Abbesse – à savoir une petite femme râblée qui réussissait à se faire craindre comme si elle était une géante.

— Trouver Kahlan, répéta Richard.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, et nous n'avons pas de temps à perdre !

Le Sourcier nota que son interlocutrice venait d'expédier en quelques mots tout ce qui comptait pour lui. Et ce sans même se demander s'il avait de bonnes raisons d'agir comme il le faisait.

— Nous sommes ici pour garantir que tu rejoindras au plus vite tes troupes, continua Anna. Tout le monde t'attend et a besoin de toi. Tu dois jouer ton rôle lors de la grande bataille où se décidera notre avenir.

— Désolé, mais c'est impossible.

— Les prophéties l'exigent ! s'écria Anna.

La Dame Abbesse avait changé, constata Richard. C'était le cas de tout le monde, depuis la disparition de Kahlan. Mais chez Anna, la différence crevait vraiment les yeux.

La dernière fois que la Dame Abbesse avait tenté d'imposer un destin à Richard, Kahlan avait jeté dans un feu son journal de voyage. Puis elle avait déclaré que ce n'étaient pas les prophéties qui influençaient l'histoire, mais Anna qui faisait tout son possible pour que les prédictions se réalisent. En agissant ainsi, elle inversait tout simplement l'ordre logique des choses…

En d'autres termes – et parce qu'elle avait cette attitude depuis des siècles –, la Dame Abbesse pouvait très bien être en grande partie responsable du désastre qui s'était abattu sur le monde.

Ébranlée, Anna s'était livrée à un examen de conscience douloureux mais très enrichissant. Au terme de cette méditation, elle avait admis que Richard devait choisir tout seul sa destinée.

Depuis que Kahlan s'était volatilisée sans laisser de traces, le souvenir de ses actes s'était effacé de toutes les mémoires. Comme les autres, Anna était revenue aux positions qu'elle défendait avant sa rencontre avec la Mère Inquisitrice.

Chaque fois qu'il se trouvait face à une personne qui aurait dû être influencée par Kahlan, Richard mesurait un peu plus ce qu'il avait perdu. Dans de rares cas, cependant, ce phénomène l'avait aidé. Ayant oublié Kahlan, Shota ne s'était pas rappelé non plus qu'elle avait juré de tuer le Sourcier s'il revenait à l'Allonge d'Agaden.

Mais le plus souvent, l'absence de sa femme rendait les choses plus difficiles pour Richard.

— Kahlan a jeté votre livre de voyage dans les flammes, dit-il. Elle en avait assez que vous vouliez régenter ma vie. Comme moi, d'ailleurs…

— Que racontes-tu là ? J'ai laissé tomber le livre… C'était un accident…

— Je vois, soupira Richard.

À quoi bon polémiquer ? Il n'arriverait à rien, puisque aucune des

personnes présentes ne le croyait.

Si Cara était prête à tout pour lui, elle pensait pourtant qu'il délirait. Nicci partageait cette opinion, mais elle l'encourageait à se comporter selon ses convictions. Une démarche honorable et touchante. En fait, depuis la disparition de Kahlan, c'était la seule personne qui avait vraiment soutenu Richard…

— Mon garçon, intervint Nathan, tout ça n'est pas une petite affaire. Tu es né pour accomplir les prophéties, et des temps bien sombres guettent le monde. C'est toi qui peux nous empêcher de basculer dans les ténèbres. Les prophéties affirment que tu assureras le triomphe de notre cause – qui est aussi et avant tout la tienne. Le devoir t'appelle, et tu ne peux pas te dérober.

Richard en avait plus qu'assez d'être ballotté au gré des événements. À bout de ressources, il éprouvait le sentiment d'avoir en permanence un pas de retard sur le monde – et au moins deux quand il s'agissait du sort de Kahlan. À force d'entendre tout un chacun lui dicter sa conduite, il enrageait que personne ne se soucie de ce qui importait pour lui. Ses proches voulaient l'empêcher de prendre sa vie en main. À les en croire, les prophéties avaient décidé pour lui.

Mais c'était faux !

Il devait découvrir la vérité au sujet de Kahlan, et…

Non, il lui fallait trouver sa femme, un point et c'était tout ! Perdre son temps à parler de ce que les autres voulaient qu'il fasse ne l'intéressait plus. Car tous ceux qui ne l'aidaient pas, aujourd'hui, l'empêchaient d'accéder à une vérité d'une importance vitale.

— Rien ne m'oblige à vivre en fonction de ce que les gens attendent de moi, déclara-t-il en s'emparant du petit livre que Nathan avait jeté sur la table.

La Dame Abbesse et le prophète, stupéfiés, dévisagèrent l'insolent.

Nicci posa une main sur la hanche du Sourcier – une manière de lui témoigner son soutien. Elle ne croyait pas à son histoire, certes, mais au moins, elle l'aidait à être fidèle à ses principes. Faisant tout son possible pour qu'il ne capitule pas sans combattre, elle s'affirmait comme sa meilleure amie. Et celle dont il avait le plus besoin.

Une seule autre personne se serait comportée ainsi : Kahlan, bien entendu.

Richard tourna les pages blanches du livre de Nathan. Il avait désespérément besoin de comprendre ce qui lui arrivait. Mais apparemment, ses compagnons lui distillaient uniquement les informations susceptibles de le convertir à leur vision du monde.

Il devrait se débrouiller seul.

Et il faudrait qu'il y arrive vite, car des événements terrifiants se préparaient. La théorie de Zedd sur les « asticots prédictophages » semblait tenir la route, mais quelque chose dérangeait Richard. Cette

explication collait trop bien à ce que tous ses amis avaient envie d'entendre. On l'eût dite taillée sur mesure pour les décourager de se poser des questions. Tout ça tombait trop bien, en quelque sorte.

Une heureuse coïncidence.

Et Richard se méfiait depuis toujours des coïncidences…

Sur ce plan, Nicci avait mis dans le mille. Il semblait bien trop arrangeant que le cadavre exhumé au Palais des Inquisitrices ait été enterré avec un ruban où figurait son nom. Une précaution prise par un mystificateur, au cas où quelqu'un ouvrirait la tombe ?

Après une série de pages blanches, le Sourcier tomba sur le texte qui l'intéressait.

« Durant l'année des cigales, quand le champion du sacrifice et de la souffrance, celui qui marche trompeusement sous la bannière de la Lumière et de l'humanité, divisera enfin ses forces, la prophétie aura été éveillée et la bataille finale ne tardera plus. La prudence s'impose, car dans cette arborescence de prophéties, les bonnes fourches et les mauvaises sont inextricablement emmêlées. Un seul tronc existe, mais ses ramifications dépassent l'imagination. Si *fuer grissa ost drauka* n'est pas à la tête de ses forces lors de l'affrontement final, le monde basculera pour toujours dans les ténèbres qui menacent depuis longtemps de le dévorer… »

Plusieurs passages de ce texte intriguaient Richard. Pour commencer, la référence aux cigales… Ces insectes semblaient bien insignifiants pour qu'une prédiction les mentionne – surtout lorsqu'il s'agissait, prétendait-on, de la prophétie la plus importante des trois derniers millénaires.

Bien sûr, la référence aux cigales était un précieux repère chronologique. Mais d'après ce qu'en disait par exemple Zedd, aider le lecteur à se situer dans le temps était le cadet des soucis du prophète lambda.

Richard s'étonnait aussi que cette prédiction, tellement différente de celles qu'il avait lues au Palais des Prophètes, se réfère à lui en utilisant le surnom qu'on lui donnait en haut d'haran.

Sur ce point, Zedd avait peut-être raison : il ne s'agissait pas d'une coïncidence, mais d'un indice signalant l'importance de cette prédiction. Cela dit, ce lien entre les textes renvoyait à d'autres prophéties où le Sourcier était appelé « *fuer grissa ost drauka* ». Et toutes ces prédictions-là étaient liées aux boîtes d'Orden.

Dans la prophétie source où Richard était baptisé « messager de la mort », le mot « mort » pouvait avoir trois significations. Le Sourcier pouvait être considéré comme le messager du royaume des morts, celui des esprits, ou encore celui de la mort au sens le plus littéral.

Dans ce jeu de miroirs, les trois acceptions étaient lourdes de sens. La deuxième se référait sans doute aux esprits enfermés dans l'Épée de

Vérité. La troisième indiquait simplement qu'il devait tuer des gens. Mais qu'en était-il de la première ?

Selon Richard, elle faisait allusion aux boîtes d'Orden.

Dans le texte lu par Nathan, le sens du surnom était très probablement le troisième. Ce texte affirmait qu'il devait conduire ses troupes à la bataille et massacrer l'ennemi. En tout état de cause, c'était bien la mission du *fuer grissa ost drauka*.

Mais là encore, tout cela semblait bien arrangeant…

Cette série de coïncidences et d'explications commodes éveillait la méfiance de Richard. Avec la disparition de Kahlan, les choses ne pouvaient pas être si limpides…

Le Sourcier regarda la page qui précédait la prédiction, puis il vérifia la suivante. Toutes les deux étaient blanches.

— J'ai un problème avec ce texte…, dit-il, conscient que tous les regards étaient braqués sur lui.

— Lequel ? demanda Anna, les bras croisés et le front plissé.

On eût dit qu'elle s'adressait à un jeune sorcier qui venait de débarquer au palais pour y recevoir de force une formation…

— Eh bien, il n'y a rien avant et après…

Nathan se couvrit les yeux d'une main et Anna leva les bras au ciel.

— Tu aimes enfoncer les portes ouvertes, mon garçon ? s'écria-t-elle. Les autres textes se sont effacés. Nous parlons de ce phénomène depuis un sacré moment. Cette prophétie est importante justement parce qu'elle a survécu.

— Sans connaître le contexte, comment pouvez-vous affirmer ça ?

Alors que Nathan et Anna fulminaient, Zedd s'autorisa un petit sourire, ravi que son petit-fils ait retenu de très anciennes leçons.

— Quel rapport entre ta question et la prophétie ? demanda Nathan, exaspéré.

— Les textes précédents ou suivants pouvaient très bien modérer voire infirmer cette prédiction. Ce ne serait pas la première fois que ça arrive.

— Ce petit marque un point, lâcha Zedd, très satisfait.

— Ce n'est plus un « petit », grogna Anna, mais le maître de l'empire d'haran dont la mission consiste à affronter l'Ordre Impérial. Nos vies à tous dépendent de ce qu'il fera.

Alors qu'il feuilletait l'ouvrage à l'envers, Richard fut frappé par un texte qu'il n'avait pas remarqué jusque-là.

— Une autre prophétie ne s'est pas effacée, annonça-t-il.

— Quoi ? s'écria Nathan. Il n'y avait rien d'autre, j'en suis certain !

— C'est une phrase, dit Richard en tapotant la page. Très courte. « Nous arrivons ! » Quelqu'un a une idée de ce que ça veut dire ?

— « Nous arrivons ! » répéta Nathan. Je n'ai jamais vu ces mots dans le grimoire.

Richard tourna d'autres pages.

— Regardez ! La phrase est reproduite ailleurs.

— J'ai pu la rater une fois, concéda Nathan, mais certainement pas deux.

Le Sourcier tourna le livre vers son ancêtre.

— Pourtant, il y a d'autres occurrences. Et même une page entièrement couverte de ces deux mots.

Nathan en resta muet de stupéfaction.

Nicci tenta de voir par-dessus l'épaule de Richard et Zedd se campa près de son petit-fils pour étudier le grimoire. Même les Mord-Sith y jetèrent un coup d'œil.

Richard revint à une page qui était blanche quelques secondes plus tôt. La phrase y était recopiée une vingtaine de fois.

« Nous arrivons ! »

— Je t'ai regardé faire, dit Nicci. Cette page était vierge il y a un instant…

Richard sentit la chair de poule courir le long de ses bras.

Levant les yeux, il vit une forme noire trancher sur la pénombre de la voûte, près de la grande fenêtre.

Trop tard, il se souvint que Shota lui avait conseillé de se tenir loin des prophéties, s'il voulait échapper à la bête de sang.

D'instinct, il voulut dégainer son épée.

Mais elle n'était plus sur sa hanche gauche…

Chapitre 53

Avec un gémissement qui semblait monter de la gorge d'un millier de damnés, une obscurité plus noire que la nuit se matérialisa au-dessus de la tête du Sourcier et de ses compagnons.

Au bout de la salle, une table de travail explosa. Une autre subit le même sort, puis une autre encore, et des éclats de bois volèrent partout dans la bibliothèque.

Dans un vacarme de fin du monde, la bête de sang fondait sur Richard, et elle dévastait tout sur son passage.

Agiel au poing, Cara et Rikka se campèrent devant leur seigneur.

Si elles affrontaient la bête, Richard savait parfaitement ce qui arriverait. L'idée que Cara soit de nouveau blessée de cette façon-là le rendit fou de rage. Saisissant chaque femme par sa natte, il les tira en même temps en arrière et rugit :

— Ne vous mettez pas sur son chemin !

Anna et Nathan tendirent les bras vers le monstre et le bombardèrent de sortilèges dont la puissance fit trembler les murs de la forteresse.

Des poings d'air, comprit Richard. En principe assez forts pour repousser n'importe quel agresseur. Mais sur la bête de sang, ils n'avaient visiblement aucun effet.

Richard et ses compagnons reculèrent de quelques pas.

Le Sourcier se baissa pour éviter le plateau de table qui volait vers lui en sifflant et passa à un souffle de le décapiter. Ce projectile alla s'écraser contre une poutre et brisa une lampe. De l'huile enflammée tomba sur le tapis qui s'embrasa aussitôt.

Zedd lança un éclair de feu blanc qui traversa l'énorme turbulence noire sans lui faire de mal. La lance magique percuta une étagère, créant ainsi un second foyer d'incendie.

La salle s'emplit très vite d'une fumée âcre.

Les hurlements de pécheurs torturés de la bête se firent de plus en plus assourdissants à mesure qu'elle approchait.

Les lampes s'éteignirent les unes après les autres.

Les sorts que lançaient à la hâte Nathan et Anna restaient invisibles pour Richard. Mais de toute évidence, ils n'étaient d'aucune efficacité – au contraire, ils excitaient la bête, qui projetait sur ses proies de plus en plus d'éclats de bois.

Des poutres s'abattirent, et le balcon, privé de ses supports,

s'écroula à demi sur le côté, puis resta suspendu en équilibre précaire dans le vide.

Des dizaines d'étagères se renversaient, livrant à la fureur de la bête une kyrielle d'ouvrages précieux.

Alors qu'il réfléchissait au meilleur moyen de combattre le monstre – en supposant qu'il en existe un –, Richard sentit que quelqu'un le tirait par la manche. Avec une force étonnante, Nicci l'entraînait vers la sortie.

Tom montait la garde dans le couloir. Alarmé par le bruit, il entra dans la bibliothèque, évalua la situation en une fraction de seconde, prit le bras libre de Richard et aida Nicci à le faire sortir de cet enfer.

Protégeant les arrières de leur seigneur, Cara et Rikka franchirent le seuil de la pièce sur ses talons.

Dans la bibliothèque, la bête de sang continuait sa charge.

Anna, Nathan et Zedd avaient uni leurs forces pour lancer sur le monstre des sortilèges qui auraient eu raison d'une armée entière.

Même s'il ne pouvait pas voir les projectiles invoqués par les deux sorciers et la magicienne, Richard eut l'estomac retourné par un tel déchaînement de pouvoir. Une fois hors de la salle, il capta encore l'aura des forces surnaturelles qui tentaient d'abattre la créature de Jagang.

Mais rien n'y faisait. Les trois courageux vieillards auraient tout aussi bien pu s'attaquer à des fantômes.

Se retournant, Nicci expédia sur la bête une boule de feu qui la traversa, comme tout le reste, et explosa contre un mur. Les flammes se répandirent presque immédiatement sur toute la circonférence de la vaste salle.

Extraordinairement puissant, le sort de Nicci fit lui aussi trembler les murs de la forteresse. La vive lumière éblouit Richard et ses amis et le vacarme menaça de leur percer les tympans.

Couvrant le rugissement des flammes, la bête poussa un cri de fureur. L'attaque de Nicci ne l'avait pas blessée, mais il semblait quand même que cette magie était un peu plus forte que celle des trois vieillards.

Alors que la bête n'avait jusque-là été ralentie par rien, elle sembla détecter un danger et avança un tout petit peu moins vite.

Nicci continua à entraîner Richard, qui la suivit dans le couloir sans protester. Laisser Zedd face à un tel monstre ne lui plaisait pas, mais comme c'était lui la proie désignée, pas son grand-père, une séparation améliorerait plutôt la situation du vieil homme.

Cela posé, rien ne garantissait que la fuite soit une bonne solution pour préserver la vie du Sourcier…

— Ne te mets pas en travers de sa route, dit Richard à Tom. Sinon, cette horreur te taillera en pièces. Cette remarque vaut aussi pour vous, Cara et Rikka !

— C'est compris, seigneur Rahl ! lança Cara.

— Comment allons-nous tuer cette horreur ? demanda Tom sans cesser de courir.

— C'est impossible, répondit Nicci. Elle est déjà morte !

— Encore une bonne nouvelle, marmonna le colosse blond.

Il se retourna pour aider les trois femmes à faire avancer de gré ou de force le seigneur Rahl.

Richard n'avait pas vraiment besoin d'encouragements pour courir. Les cris des damnés et le souvenir de ses précédentes rencontres avec la créature suffisaient à le stimuler.

Dans la bibliothèque, si on se fiait au bruit et à la lueur des éclairs, Anna, Nathan et Zedd se battaient toujours contre la masse de ténèbres animée.

Richard était certain que ses trois amis perdaient leur temps. La bête était en partie l'œuvre de la Magie Soustractive, et aucun des trois vieillards ne la maîtrisait.

Ils s'en doutaient sûrement, mais ils tentaient de faire diversion pour laisser au Sourcier le temps de se mettre à l'abri.

Contre un tel monstre, les tactiques de ce genre n'avaient guère de chances de réussir. Mais l'intention était louable…

À une intersection, Richard tourna à droite dans un couloir aux murs lambrissés. Ses compagnons le suivirent, passant avec lui devant de grandes alcôves où étaient installés des fauteuils et des sofas. Des sortes de salons où les gens venaient jadis converser amicalement à la lumière tamisée des lampes.

Alors que les fugitifs remontaient un corridor plus large aux murs revêtus de plâtre et au parquet en chêne brut, une cloison explosa devant eux. Alors que des débris volaient vers lui, Richard s'immobilisa dès qu'il aperçut la silhouette sombre de la bête. Sans hésiter, il fit demi-tour et ses compagnons l'imitèrent.

Désormais, c'était lui qui fermait la marche, et le monstre avait son dos en point de mire.

La silhouette noire semblait avoir aspiré sur son chemin d'autres ombres bizarrement distordues. Dans ses entrailles, des formes sombres tourbillonnaient, véritables vortex d'horreurs indéfinissables mais pourtant suffisantes pour glacer les sangs de n'importe qui. Et si le regard s'y attardait trop longtemps, ce spectacle donnait le tournis. D'ailleurs, il étourdissait même quand on lui jetait un très bref coup d'œil…

En même temps, la créature restait assez éthérée pour que Richard, quand il regardait derrière lui, aperçoive la lumière de lointaines

fenêtres à travers son « corps ».

Si dépourvue de substance qu'elle fût, cette créature parvenait quand même à détruire les murailles les plus épaisses…

Richard ignorait comment on pouvait s'opposer à une entité immatérielle – une sorte de patchwork d'ombre – assez forte pour se jouer d'obstacles en pierre de taille.

Il se souvint des hommes de Victor déchiquetés dans la forêt. Sans nul doute, c'était la bête de sang qui les avait ainsi taillés en pièces. Et si elle l'avait trouvé, ce matin-là, il aurait subi le même sort.

Deux sorciers et deux magiciennes avaient tenté en vain d'arrêter la créature de Jagang. Et Nicci était en fait davantage qu'une magicienne, parce qu'elle avait vendu son âme au Gardien en échange d'un certain contrôle de la Magie Soustractive.

Les sorts de l'ancienne Maîtresse de la Mort n'avaient pas été plus efficaces que ceux de Zedd, Nathan et Anna. N'était que la bête avait au moins remarqué qu'on les lui lançait…

Nicci s'arrêta soudain et se retourna comme si elle avait décidé de défier la créature en duel. Dès qu'il l'eut rejointe, et sans même ralentir, Richard lui flanqua un coup de coude dans le ventre, lui coupant le souffle, puis la chargea sur son épaule comme un vulgaire sac de grain.

Nicci récupéra très vite et, malgré sa position étrange, lança sur la bête un éclair de lumière blanche qui fit trembler le sol et manqua de déséquilibrer Richard.

Une lance de lumière noire frôla le Sourcier et la magicienne et alla s'écraser contre un mur.

Nicci riposta. Au hurlement de douleur qui retentit dans le corridor, Richard supposa qu'elle avait fait mouche.

— Repose-moi ! cria-t-elle en saisissant à deux mains la chemise de Richard. Je peux courir toute seule. Je te ralentis et le monstre risque de te rattraper !

Richard fit basculer la magicienne sur son épaule et son bras droit, afin qu'elle reprenne contact avec le sol dans le sens de la marche. Lorsque ses pieds touchèrent le parquet, il garda un bras autour de sa taille le temps qu'elle ait recouvré son équilibre.

Suivant Tom, Cara et Rikka, Richard et Nicci remontèrent d'interminables couloirs sans avoir la moindre idée d'où ils allaient. Bifurquant au hasard ou négligeant certaines intersections, ils entendaient en permanence le vacarme que produisait le monstre lancé à leurs trousses.

La créature de Jagang suivait parfois le même chemin que ses proies. Dès qu'elle était distancée, en revanche, elle « coupait » par les cloisons, les abattant comme si elle avait traversé un rideau de gaze.

La pierre, le bois et le mortier ne faisaient aucune différence pour

la bête, qui les traversait sans la moindre difficulté.

Un monstre invoqué par les Sœurs de l'Obscurité et lié au royaume des morts avait nécessairement des pouvoirs hors du commun. Mais jusqu'où cela pouvait-il aller ?

— Tom, Cara, Rikka ! cria soudain Richard. Continuez tout droit et tentez d'inciter la bête à vous poursuivre.

Les deux Mord-Sith et le colosse regardèrent derrière eux sans cesser de courir et hochèrent la tête.

— La bête ne les suivra pas, souffla Nicci.

— Je sais, mais j'ai une idée. Reste avec moi. Je vais m'engager dans cet escalier, devant nous.

Lorsqu'il fut au niveau de la cage d'escalier, ses trois compagnons l'ayant dépassée, Richard s'accrocha à la grosse boule noire du départ de la rampe, fit un quart de tour sur lui-même et tourna sur la droite. Nicci imita la manœuvre puis s'engagea à son tour dans l'escalier.

La créature suivit sa proie. Renversant le premier poteau de la rampe, elle commença de dévaler les marches alors que des fragments de granit volaient encore dans les airs.

Cara, Rikka et Tom s'arrêtèrent en catastrophe sur le sol de marbre glissant. Au lieu de les suivre, le monstre avait choisi de traquer leur seigneur. Ils revinrent donc sur leurs pas et commencèrent la descente.

Nicci et Richard dévalaient les marches trois par trois. Dans leur dos, la bête hurlait de colère et de haine.

Au pied de l'escalier, Richard tourna à droite et s'engouffra dans un corridor aux murs de pierre. Emportée par son élan, la créature percuta un mur qui vola en éclats. Bien entendu, cet obstacle ne l'arrêta pas longtemps.

Dès qu'il rencontra un nouvel escalier, le Sourcier s'y engagea et descendit à la course les trois volées de marches qui menaient jusqu'en bas.

Le très large couloir dans lequel il déboucha avait un sol garni de tapis disposés à intervalles réguliers. Conscient du danger de s'y prendre les pieds, Richard avança plus lentement et il fit signe à Nicci d'être prudente.

Sur le passage du Sourcier, de gros globes de verre posés sur des supports s'illuminaient pour éclairer le chemin.

La poursuite continuait, car la bête n'avait toujours pas renoncé.

Pour descendre l'escalier suivant, très nettement en colimaçon, Richard sauta sur la rampe et se laissa glisser jusqu'en bas. Ayant eu la présence d'esprit d'imiter son ami, Nicci lui passa un bras autour du cou pour assurer son équilibre et se laissa également glisser.

Grâce à leur brillante initiative, les deux fuyards gagnèrent un peu de terrain sur le monstre.

Au pied des marches, ils sautèrent de la rampe et se réceptionnèrent souplement sur le sol au carrelage vert.

Dès qu'il eut recouvré son équilibre, Richard s'empara d'un des globes lumineux et repartit au pas de course.

— Plus vite ! lança-t-il à Nicci, qui avait elle aussi arraché un globe de son support.

Choisissant leur chemin au hasard, histoire de déconcerter la créature, Richard et Nicci réussirent par moments à prendre pas mal d'avance. Mais la bête profitait des couloirs en ligne droite pour regagner le terrain perdu.

À la lueur de leurs globes, Richard et Nicci virent qu'ils passaient devant toute une enfilade de pièces à la porte souvent ouverte. Pour ce qu'ils purent observer, le Sourcier et la magicienne trouvèrent un côté fort opulent à ce cadre.

Plusieurs escaliers et corridors plus loin, la configuration des lieux ne changea pas, mais les pièces devinrent nettement moins luxueuses.

Dans la grande salle que Richard et Nicci durent traverser, l'économie de moyens pouvait aisément passer pour une manifestation de pingrerie. Car on ne voyait pas un meuble à cent pas à la ronde et la décoration se réduisait au strict minimum.

Au-delà de cette salle, les protections devinrent plus sérieuses. En sa qualité de sorcier de guerre, Richard pouvait se contenter de les franchir comme si de rien n'était. Tom et les deux femmes, en revanche, seraient bloqués, et ça leur épargnerait de connaître le même sort que les hommes de Victor, dans la forêt.

Comme il ne prit bien entendu pas la peine de neutraliser les sorts de garde, Richard supposa que Cara serait folle de rage dès que des champs de force lui bloqueraient le passage. Avec un peu de chance, il vivrait assez longtemps pour se faire passer un savon…

Le Sourcier et sa compagne traversèrent en un éclair ce qui devait être l'entrepôt d'un artisan maçon. Richard reconnut sans peine les outils qu'il avait vus lors de son long séjour dans la cité natale de son pire ennemi.

En un temps remarquablement court, Nicci et son protégé eurent traversé l'entrepôt. De l'autre côté de ce passage, ils débouchèrent dans une carrière intérieure aux parois vertigineusement hautes. Sans cesser de courir, Richard se demanda si sa compagne et lui sortiraient vivants de ce labyrinthe minéral.

En attendant, il tourna brusquement à droite, le bruit des pas de Nicci suffisant à lui indiquer que la magicienne tenait toujours le choc. Mais elle devait être épuisée et souffler un peu ne lui ferait pas de mal.

Plus très frais non plus, Richard ralentit le pas.

Partout autour de lui, des centaines de damnés continuaient à hurler à la mort. Ceux-ci ne semblaient pas connaître la fatigue…

Richard tenta en vain d'apercevoir le bout du couloir où sa compagne et lui avançaient à un rythme légèrement moins soutenu qu'avant. Et dire qu'il y avait des centaines de couloirs similaires dans le complexe…

Quand ils atteignirent une nouvelle intersection, Richard tourna sur la gauche et remonta un couloir très court qui se terminait sur un escalier de fer. Alors qu'il tentait de reprendre son souffle, le Sourcier jeta un coup d'œil derrière lui et vit que la masse noire venait de négocier le tournant.

Poussant Nicci devant lui, Richard dévala les marches.

En bas, ils se retrouvèrent au milieu d'une petite pièce carrée d'où partaient trois couloirs. Grâce à son globe lumineux, le Sourcier put jeter un bref coup d'œil dans chacun de ces passages. Après avoir fait chou blanc avec les deux premiers, il aperçut une lueur dans ce qui devait être le bout du troisième.

Nicci sur les talons, Richard traversa le petit tunnel qui devait passer sous un large corridor, quelque part au-dessus de leurs têtes. Au-delà s'étendait une sorte de hall d'entrée aux murs très bizarrement décorés de minuscules fragments de verre coloré qui composaient une série de figures géométriques hautement complexes. La lumière des deux globes faisait briller ces symboles de mille feux, comme s'il avait pu y avoir un lever de soleil jusque dans les entrailles de la terre.

La seule sortie se trouvait sur le mur d'en face.

Richard tituba un peu puis s'arrêta. L'étrange salle lui donnait la chair de poule, comme si une colonie entière d'araignées marchait le long de ses membres.

Nicci se passa une main sur le visage comme si elle essayait d'en décoller quelque chose.

Ce genre de sensation, ici, était un avertissement. Une manière très impérieuse d'inciter les intrus à ne pas aller plus loin.

La porte de sortie était flanquée de deux petites colonnes en pierre polie tachetée de jaune qui soutenaient un entablement. Au-delà de cette entrée ornementée, le passage suivant, à peine assez haut pour que Richard n'ait pas besoin de baisser la tête, semblait d'une banalité affligeante : un tunnel carré aux parois et au sol de pierre brute plongé dans de profondes ténèbres fort peu engageantes.

L'entrée semblait un peu prétentieuse, comparée à la suite. Mais il y avait une excellente raison à ça.

Enfin, si Richard ne se trompait pas…

Lorsqu'il eut franchi la colonnade dorique, Nicci à ses côtés, une

chiche lumière rouge éclaira le chemin et un curieux bourdonnement se répercuta dans tout le tunnel.

— Un champ de force…, souffla Nicci, soudain tendue comme un arc.

— Je sais, dit Richard.

Il prit son amie par le bras et la força à continuer.

— Richard, tu ne passeras pas ! Ce n'est pas une protection classique. Je capte une combinaison de Magie Additive et de Magie Soustractive. Les défenses de ce type sont mortelles – et sans coup de semonce.

Regardant derrière lui, Richard vit très brièvement la masse noire qui les suivait en tentant de se dissimuler derrière les colonnes.

— Ne t'inquiète pas, mon amie… J'ai déjà traversé des tunnels au moins aussi dangereux…

Richard affichait une confiance qu'il n'éprouvait pas. Si le champ de force était identique à ceux qu'il avait pu franchir lors de précédents séjours à la forteresse, tout irait pour le mieux. Mais les sorciers cherchaient sans cesse de nouvelles armes censées neutraliser la magie adverse. Si un sortilège défensif inédit les frappait de plein fouet, les intrus seraient au minimum rudement secoués.

Pour sortir de la salle, Richard et sa compagne n'avaient que deux options : reculer pour se jeter entre les griffes du monstre ou tenter le tout pour le tout et avancer à l'aveuglette.

— Dépêchons-nous ! lança Richard.

Nicci décida de se jeter à l'eau.

— Richard, nous ne pourrons pas traverser. Sinon, le labyrinthe nous fera fondre la peau sur les os !

— Tu ne pourrais pas me croire, une fois de temps en temps ? Je t'ai dit que j'ai déjà réussi à passer. Quelqu'un qui maîtrise bien la Magie Soustractive, comme toi, devrait en sortir à peu près entier. Nicci, si nous reculons, la bête nous aura. Il n'y a qu'une seule chance : le tunnel !

Avec un soupir résigné, l'ancienne Maîtresse de la Mort consentit à suivre son protégé.

— Gare à toi si tu te trompes, grommela-t-elle pour la forme.

Au cas où il aurait été impératif de *naître* avec le don soustractif, Richard prit la main de son amie. Nicci avait appris à utiliser la variante « obscure » du pouvoir. Si elle avançait seule, elle risquait la mort.

Même s'il n'était pas un expert en magie, Richard savait qu'être né avec le don faisait une énorme différence.

En cas de pépin, il pourrait protéger Nicci – s'il réussissait à se défendre lui-même, évidemment.

Une brume rouge flottait maintenant devant l'entrée du couloir.

Sans lâcher la main de Nicci, Richard se rua en avant.

Nicci cria comme si elle était sur le point de s'évanouir. Une énorme pression pesait sur son corps fin et délicat, menaçant de lui faire imploser le cœur.

Richard dut combattre cette pression pour continuer à avancer. Quand on franchissait l'entrée, on était exposé à une chaleur infernale. Au contact de cette fournaise, le Sourcier crut avoir commis la plus grosse erreur de sa vie : Nicci avait eu raison et il allait griller comme un cochon de lait bien gras !

Même si l'intense chaleur le fit légèrement tressaillir, Richard parvint à convaincre ses jambes de le porter un peu plus loin.

Jusque-là, il restait vivant et il n'avait pas subi grand-chose d'horrible, tout bien pesé.

Il y avait quand même un problème : vu de loin, le passage ressemblait à un simple tunnel de pierre grise. Lorsqu'on se trouvait à l'intérieur, la perception changeait radicalement. La pierre polie brillait et sa surface ondulée aux reflets d'argent évoquait les eaux paisibles d'un lac.

La bête était déjà en train de traverser la petite salle. Décidément, elle ne laisserait pas de répit au Sourcier.

À bout de forces, il ne courait plus.

— L'enjeu est simple, dit-il à Nicci. Vivre ou mourir, et c'est là que ça se décide !

Chapitre 54

La bête de sang percuta l'entrée défendue par les colonnes doriques. Au vacarme qui atteignit ses oreilles, Richard crut que le tunnel entier allait exploser.

La créature noire, en tout cas, s'était désintégrée en des milliers d'éclats minuscules. Alors qu'une lumière violette envahissait le passage, des cris de rage et de douleur s'y répercutèrent. Devant l'entrée protégée par un champ de force tueur, des volutes de brume noire rappelaient qu'un monstre quasiment invincible avait tenté d'ajouter le Sourcier de Vérité sur la liste de ses victimes.

Les éclats de ténèbres tombèrent lentement vers le sol – on eût dit une pluie de météorites miniatures. Une comparaison des plus judicieuses puisque les fragments s'embrasaient et se désintégraient avant de toucher le sol.

À part le souffle rauque de Nicci et de Richard, on n'entendait plus rien.

La bête s'en était allée. Au moins pour l'instant.

Le Sourcier lâcha la main de sa compagne. Avec un bel ensemble, les deux jeunes gens se laissèrent glisser sur le sol, s'assirent et s'adossèrent au mur couleur d'argent.

— Tu cherchais un de ces champs de force, c'est ça ? demanda Nicci.

— Oui, puisque la magie de Zedd, de Nathan et d'Anna était impuissante. En revanche, tes sortilèges semblaient avoir un effet. Limité, certes, mais c'était déjà ça… J'ai supposé qu'une certaine variété de champ de force pouvait venir à bout de la bête. En tout cas, sous la forme, si j'ose dire, qu'elle avait adoptée aujourd'hui.

» Je savais que les sorciers de l'ancien temps avaient prévu de neutraliser toutes les formes de magie étrangères à la forteresse. La bête de sang fut créée à cette époque, me suis-je souvenu. Jagang a trouvé l'idée en consultant d'antiques grimoires. En toute logique, il devait exister un champ de force prévu pour les monstres comme le nôtre…

» Ces défenses-là, ai-je déduit, combinaient sans doute les deux facettes de la magie. En conséquence, pour les traverser, il faut détenir au moins une étincelle de pouvoir soustractif. Comme c'est le cas de nos ennemis, j'ai supposé que les champs de force étaient capables d'analyser la nature et les intentions des gens qui tentent de les

traverser. Au fond, les défenses moins radicales sont peut-être des postes de contrôle. On y collecte des informations qui sont transmises aux champs de force tueurs. Bref, j'ai parié que cette défense-là nous reconnaîtrait mais qu'elle ne laisserait pas passer la bête.

Pensive, Nicci écarta une mèche de cheveux de son front.

— Personne ne sait grand-chose sur les sorciers de l'époque, mais il semble normal qu'une antique menace soit vulnérable à d'antiques défenses. D'ailleurs, les champs de force de ce type te protégeraient peut-être automatiquement si la bête se remontrait.

— C'est probable… Mais je devrais me terrer ici comme une taupe.

Nicci regarda autour d'elle.

— Tu sais où nous sommes ? demanda-t-elle.

— Absolument pas. Il serait temps de le découvrir, non ?

Le Sourcier et la magicienne se relevèrent péniblement, marchèrent jusqu'au bout du couloir, en sortirent et débouchèrent dans une pièce très simple aux murs en pierre revêtus d'un plâtre déjà bien effrité. Longue d'une quinzaine de pieds et un peu moins large que ça, la salle contenait une grande bibliothèque aux rayonnages remplis de livres.

Bien qu'il y eût des ouvrages, il ne s'agissait pas d'une bibliothèque. Pour commencer, cet endroit était trop petit. Ensuite, sa totale inélégance ne collait pas avec un sanctuaire de la culture.

Une table et une chaise complétaient l'ameublement minimaliste de cette étrange salle. Une bougie posée sur la table éclairait l'entrée d'un couloir obscur très similaire à celui que Richard et Nicci avaient emprunté en venant.

Le Sourcier approcha, jeta un coup d'œil et ne fut pas surpris de découvrir des murs argentés et, au bout du corridor, la lumière rouge d'un champ de force.

Contrairement à bien des endroits défendus par des sortilèges, il n'était pas possible, ici, de contourner les défenses pour atteindre la pièce. Un pareil dispositif de sécurité trahissait la grande importance des ouvrages entreposés dans ce refuge secret.

— Tu as vu la couche de poussière ? lança Nicci. On dirait que le ménage n'a plus été fait depuis des millénaires.

La magicienne avait raison. Cette salle n'avait plus reçu de visiteurs depuis des lustres. Ce qui signifiait…

Eh bien, les implications étaient étourdissantes !

— C'est exactement ça, confirma Richard. Plus personne n'est venu depuis des milliers d'années.

— Sans blague ?

— Il n'y a que deux voies d'accès, toutes protégées par des champs de force tueurs. Pour entrer, il faut maîtriser la Magie Soustractive. Zedd lui-même ne pourrait pas passer !

— Il se ferait carboniser ! Richard, j'ai été confrontée à des champs de force toute ma vie. Ceux-là sont mortels pour quiconque n'a pas le pouvoir requis. Sans ton aide, je me demande même si je serais passée…

La tête inclinée pour mieux déchiffrer les titres, Richard longea lentement la bibliothèque. Certains volumes n'avaient pas de titre sur le dos. D'autres étaient rédigés dans des langues inconnues du Sourcier. Enfin, quelques-uns pouvaient tout à fait être des journaux intimes.

Deux volumes intriguèrent Richard. Le premier était intitulé *Gegendrauss – Contre-mesures* en haut d'haran. Le second, également assez mince, avait un titre bizarre : *Théorie Ordenique*. Richard ne connaissait pas ce mot, et il comprit très vite que ça n'avait rien d'étonnant. C'était sans doute un adjectif inspiré du nom « Orden », le créateur des boîtes.

Y avait-il vraiment un lien ?

— Richard, viens un peu voir ! lança Nicci.

Le Sourcier devina qu'elle avait dû traverser le deuxième champ de force. D'abord alarmé, il accourut et fut profondément soulagé que son amie n'ait rien.

Nicci était une magicienne expérimentée. Après avoir traversé la première défense, elle avait sûrement analysé le danger et recensé les contre-mesures – justement ! – qui s'imposaient.

Il était également possible que le premier champ de force ait communiqué au second que cette magicienne-là avait le droit de passer.

Quand il franchit la défense magique, Richard éprouva de nouveau la sensation de pression. Puis il se retrouva dans un petit espace carré entouré d'un garde-fou.

Décidément, les sorciers avaient opté pour la symétrie, dans ce cas précis. Connaissant leur goût pour la fantaisie, c'était plutôt étonnant.

Tournant le dos au Sourcier, Nicci se tenait devant une lourde porte de fer grande ouverte.

Richard vint s'appuyer au garde-fou qui entourait la plate-forme. Se penchant un peu, il découvrit que Nicci et lui se tenaient sur un des paliers de l'escalier extérieur d'une grande tour qui s'élevait encore sur des centaines de pieds.

Les paliers disposés à des intervalles irréguliers correspondaient tous à une entrée de la tour.

Une odeur de pourri planait dans l'air. Au pied de la tour, pas très loin vers le bas, Richard repéra une passerelle en fer qui semblait contourner la bâtisse.

— Je connais cet endroit…, souffla-t-il.

— Vraiment ?

— Oui. Viens, descendons.

Arrivé en bas, Richard suivit la passerelle jusqu'à une grande plate-forme. Ici, une porte donnait naguère accès à la tour. Mais une explosion l'avait arrachée à ses gonds, et l'ouverture faisait à présent deux bonnes fois sa taille d'origine. Là où aurait dû se trouver l'encadrement de la porte, la pierre avait fondu et des traces noires zébraient la partie encore debout de la façade.

L'explosion avait eu lieu à l'intérieur, c'était facile à voir pour un œil exercé. Et encore plus pour Richard, qui avait participé à tous ces événements…

— Qu'est-il arrivé ici ? demanda Nicci, ébahie.

— La salle que tu vois a été scellée au moment où l'Ancien Monde et le Nouveau se séparaient. Quand j'ai détruit la barrière, la porte a sauté comme un bouchon de vin pétillant !

— Que protégeait-elle ?

— Le puits de la Sliph.

— La créature qui transporte les gens sous terre dans du vif-argent ? Celle dont tu m'as parlé un soir ?

— C'est ça, oui, confirma Richard en approchant de l'ouverture déchiquetée de l'antique salle.

La pièce était ronde et large d'une soixantaine de pas. À l'intérieur, les murs étaient noircis par des éclairs magiques, prouvant qu'un terrible combat s'était déroulé en ces lieux.

Au centre de la salle, un muret courait autour de ce qui devait être un trou d'eau.

Le puits de la Sliph, comprit Nicci.

Sous la voûte qui disparaissait presque dans les ténèbres, les murs n'étaient pas percés de fenêtres. La porte pulvérisée restait la seule entrée accessible – sans préjuger de l'existence d'un éventuel réseau de tunnels.

Une table et un siège attendaient à bonne distance du puits de la Sliph. Au tout début de son aventure, Richard avait découvert les ossements de Kolo, le sorcier qui s'était occupé de sceller la pièce à l'époque des Grandes Guerres.

Piégé au mauvais moment dans la salle, le pauvre gardien avait failli mourir d'ennui. Pour passer le temps, il avait recommencé à écrire son journal intime. Aujourd'hui, l'ouvrage était entre les mains de Berdine, chargée par son seigneur de traduire le texte.

Bien que le travail fût toujours en cours, ce récit avait déjà fourni de précieuses informations au Sourcier, qui le tenait pour l'un des livres les plus importants du monde.

Nicci approcha du puits, leva son globe lumineux, se pencha et

regarda un long moment le conduit vertical qui semblait ne pas avoir de fond.

Un pareil à-pic donnait le frisson, même lorsqu'on ne craignait pas les hauteurs.

— Tu as endormi la Sliph, m'as-tu dit ?

— Oui, avec ces objets…

Richard tapa doucement l'un contre l'autre les serre-poignets rembourrés qui mettaient en valeur les muscles saillants de ses avant-bras.

— Quand elle dort, à ce qu'il paraît, elle retrouve son âme. J'ignore si c'est vrai, mais du coup, elle adore s'endormir.

— Et tu peux la réveiller avec tes serre-poignets ?

— Oui, mais en utilisant mon don, comme quand je l'endors, et je n'ai guère envie de jouer les sorciers, ces derniers temps. Surtout dans cette salle isolée, à quelques pas de la Sliph, et en sachant que la bête de sang est attirée par les sortilèges que je lance.

— Bien raisonné, je l'avoue… Richard, tu sais si la bête pourrait te suivre dans la Sliph ?

Le Sourcier réfléchit quelques secondes.

— Je n'ai aucune certitude, mais c'est possible, je crois… De toute façon, la bête apparaît chaque fois que j'invoque mon don, donc, elle n'a sûrement pas besoin de la Sliph pour me retrouver…

» D'après ce que j'ai appris grâce à toi puis à Shota, ce monstre est capable de sillonner le royaume des morts et d'en sortir à sa guise.

— Revenons à la Sliph, si tu veux bien… À part toi, qui peut recourir à ses services ?

— Ceux qui ont au moins une étincelle des *deux* magies… Pendant les Grandes Guerres, ç'a posé un problème, et c'est pour ça qu'un sorcier montait en permanence la garde dans la salle de la Sliph. C'est aussi pour cette raison qu'on l'a scellée, afin que des ennemis ne puissent pas s'introduire dans la forteresse.

» Heureusement, très peu de gens ont le « double don », si j'ose dire, et eux seuls peuvent voyager dans la Sliph. Cara s'est emparée du pouvoir de plusieurs sorciers additifs et elle a un jour fait de même avec un adversaire qui n'était pas entièrement humain et possédait, selon Kahlan, une étincelle de Magie Soustractive. Du coup, notre amie en rouge peut survivre dans le vif-argent. Le pouvoir des Inquisitrices étant très ancien, il comporte quelques éléments soustractifs. En conséquence, Kahlan aussi peut voyager dans la Sliph. À part les Sœurs de l'Obscurité et moi, je ne connais personne qui en soit capable. Une de mes anciennes formatrices, Merissa, m'avait poursuivi dans le vif-argent. Tu le pourrais également.

» Il y a peu d'intrus potentiels, comme tu le vois, mais les Sœurs de l'Obscurité de Jagang restent une menace permanente.

— Et qu'arrive-t-il à ceux qui n'ont pas le « double don », comme tu dis ? Je pense par exemple à Zedd, qui contrôle uniquement la Magie Additive.

Richard voulut poser la main sur le pommeau de son épée. Hélas, l'arme n'était plus là. Il avait la nausée chaque fois qu'il se rappelait l'avoir donnée à Shota – ou plutôt, à Samuel.

Il chassa de son esprit cette idée angoissante.

— Eh bien, la Sliph permet de voyager très vite, mais le transfert n'est quand même pas instantané. J'ignore si la durée dépend de la distance, mais il faut toujours quelques heures pour arriver à destination. La Sliph est une sorte de vif-argent vivant. Pour survivre pendant le trajet, il faut être capable de respirer cette étrange matière. Le voyageur l'inhale, et elle le maintient en vie. S'il n'a pas le double don, il meurt – c'est aussi simple que ça.

Un moment, Richard envisagea d'aller réveiller la Sliph pour savoir si elle se souvenait de Kahlan.

Mais pour fabriquer cette créature, les antiques sorciers avaient choisi une courtisane de haut vol impliquée dans des intrigues politiques qui avaient fini par lui coûter la vie.

La Sliph conservait quelques caractéristiques de cette femme. En particulier, elle ne révélait jamais l'identité de ses « clients ».

— Nous devrions rejoindre Zedd et l'informer que nous allons bien, dit soudain Richard, revenant au présent. Cara doit être dans tous ses états…

— Richard, appela Nicci alors que son ami s'était détourné et s'éloignait déjà.

— Oui ?

— Que vas-tu faire au sujet de Nathan et d'Anna ?

Le Sourcier se retourna.

— Rien du tout… Pourquoi cette question ?

— Je faisais allusion aux choses qu'ils t'ont dites… Tu sais, la guerre, ta présence à la tête de l'armée… Le moment décisif est imminent, tu le sais très bien. Vas-tu continuer à poursuivre des chimères alors que les espoirs et les rêves des hommes libres sont menacés de destruction ?

Richard foudroya Nicci du regard.

Très déterminée, elle ne détourna pas la tête.

— Tu as dit toi-même que le cadavre ne prouvait rien.

— C'est vrai, mais il nous a au moins appris une chose : tu te trompais au sujet de ce que tu trouverais ici. Ouvrir la tombe est loin d'avoir confirmé ce que tu pensais – c'est le moins qu'on puisse dire. Du coup, une question s'impose : pourquoi cette erreur de ta part ? Si tu as quand même raison, il n'y a qu'une réponse : parce que quelqu'un a enterré le cercueil afin que tu le trouves.

» Mais pourquoi agir ainsi ?

» Du temps a passé depuis l'exhumation, et tu n'as pas avancé d'un pouce. Il serait peut-être temps d'élargir ta réflexion. Lorsqu'on considère les choses globalement, les prophéties exposent l'enjeu on ne peut plus clairement. Tu aimes Kahlan, c'est un fait. Mais même si elle existait, sa vie devrait-elle peser plus lourd que celle de tous tes alliés ?

Richard approcha du puits et posa une main sur le muret. La dernière fois qu'il avait voyagé dans la Sliph, c'était avec Kahlan, pour aller se marier au village du Peuple d'Adobe.

— Je dois trouver ma femme, et je ne serai pas le pantin des prophéties.

— Très bien… Par où vas-tu continuer ? Tu as vu Shota et Zedd, qui n'ont rien pu te dire au sujet de ton épouse ou de cette *Chaîne de Flammes*. Que te reste-t-il à tenter ? N'est-ce pas le moment de regarder la réalité en face ?

Richard s'essuya le front du dos de la main. Même si l'admettre le révulsait, il redoutait que Nicci ait raison. Comment allait-il continuer sa quête ? Il n'avait plus de plan, c'était exact, et sillonner le monde au hasard ne l'aiderait sûrement pas à retrouver Kahlan.

Dans un silence presque total, Richard se pencha et constata que le puits de la Sliph était vide. La créature dormait quelque part, heureuse d'être avec son âme…

Kahlan était-elle encore vivante ? Richard frissonna, comme toujours lorsqu'il se posait cette question – avec en arrière-plan une interrogation plus terrifiante encore : Kahlan avait-elle jamais existé ?

Vivre dans le doute, y compris sur soi-même, finissait par être accablant.

Surtout quand on se sentait déjà coupable… Ces gens croyaient-ils qu'il était facile pour lui de tourner le dos à sa mission ? Chaque jour, il pensait aux innocents dont la vie était menacée par les soudards de l'Ordre. Ces malheureux aussi s'inquiétaient pour ceux qu'ils aimaient…

Avait-il le droit de se désintéresser d'eux et de poursuivre jusqu'à son dernier souffle le fantôme de Kahlan ?

— Richard, dit Nicci, je sais qu'il est dur de tourner la page et de passer à autre chose.

Le Sourcier ne put soutenir le regard de son amie.

— Je ne peux pas faire ça, Nicci… Je sais que tous mes amis ont du mal à comprendre ma position, et je ne leur en veux pas. Si une maladie l'avait emportée, j'aurais été désespéré, mais j'aurais fini par m'intéresser de nouveau à la vie. Là, c'est différent. Je sens qu'elle est en train de se noyer et j'entends ses appels au secours. Personne

d’autre ne les capte, et…

— Richard, je…

— Tu crois que je me fiche de tous ces innocents en danger ? Bien sûr que non ! L’angoisse m’empêche de dormir, et je n’ai pas seulement peur pour Kahlan. Sais-tu à quel point je suis déchiré ?

» Comment réagirais-tu si tu devais choisir d’abandonner l’être que tu aimes ou de décevoir tous tes amis ?

» La nuit, je me réveille en sursaut et je vois danser des visages devant mes yeux. Celui de Kahlan, bien sûr, mais aussi ceux de tous les gens qui souffriront si Jagang l’emporte. Quand on me dit que le peuple a besoin de moi, ça me déchire le cœur. D’abord parce que je voudrais aider les gens, bien entendu, mais aussi parce qu’ils croient qu’un seul homme peut faire la différence dans un conflit qui en implique des millions. De quel droit font-ils peser une telle responsabilité sur mes épaules ?

Nicci posa la main sur le bras de Richard et le massa doucement. Un geste tendre et rassurant.

— Tu sais que je ne voudrais pour rien au monde que tu agisses contre ce que tu penses juste. J’aurais pu te laisser croire que ce cercueil était une preuve suffisante. Mais je ne l’ai pas fait, alors qu’elle l’est à mes yeux.

— Je sais…

— Depuis la nuit de l’exhumation, tu n’as pas été le seul à réfléchir intensément.

Pour ne pas avoir à regarder Nicci, Richard fit mine de s’intéresser à une partie du muret légèrement effritée.

— Et qu’as-tu conclu ?

— Pour commencer, alors que je te regardais marcher sur un chemin de ronde, une idée étrange m’est venue. Je n’en avais pas encore parlé parce que je ne suis pas sûre que ce soit l’explication de ce qui t’arrive. De plus, si c’était le cas, nous serions encore plus dans la mouise… Bref, sans être sûre de moi, j’ai de bonnes raisons de le croire… L’ennui, c’est que la preuve a disparu, ce qui me prive de presque tous mes arguments. Pourtant, je crois qu’il est temps d’aborder le sujet.

— Une preuve ? Et elle aurait disparu, selon toi ?

— Oui. Il s’agit du carreau d’arbalète… J’ai toujours dit que ton… rêve… était lié à la blessure. Mais je n’avais pas envisagé cette façon-là…

— Que veux-tu dire ?

— As-tu vu qui t’a tiré dessus ? l’homme qui tenait l’arbalète ?

Richard se repassa mentalement les événements de cette terrible

matinée.

Les cris d'un loup… Un mouvement dans les broussailles… Des soldats tout autour de lui…

Il avait dû se battre contre des adversaires qui venaient de toutes les directions…

Du coin de l'œil, il avait aperçu des archers et quelques arbalétriers. Une configuration classique pour un détachement de l'Ordre.

— Non, je ne saurais dire qui m'a tiré dessus… Mais pourquoi cette question ?

Nicci sonda un long moment le regard de Richard. Ses yeux à la sagesse sans âge ressemblaient à ceux d'autres magiciennes que le Sourcier avait connues : Anna, Verna, Adie, Shota et… Kahlan.

— La pointe barbelée m'empêchait d'extraire le projectile à temps pour te sauver la vie. Soumise à une terrible pression, je n'ai jamais pensé à analyser le carreau avant d'utiliser la Magie Soustractive pour le détruire.

— L'analyser pour trouver quoi ?

— Un sortilège ! Un sort très simple mais destructeur.

Richard devina qu'il n'allait pas aimer l'idée que Nicci avait derrière la tête.

— Quel genre de sort ?

— Un sort de séduction.

— Pardon ?

— Ça marche un peu comme un philtre d'amour.

— Hein ?

— Oui, en gros… C'est comparable, en tout cas. Un sort de séduction force le sujet à tomber amoureux d'une personne bien précise. Jusque-là, je pensais qu'il fallait choisir une personne réelle, mais pourquoi est-ce que ça ne marcherait pas avec une « cible » imaginaire ? Le résultat serait le même, non ?

» Cela dit, « tomber amoureux » est une expression bien trop anodine. « Être obsédé par » serait plus proche de la vérité. En fait, la victime de ce sortilège ne peut plus penser qu'à l'objet de sa flamme.

» En général, ce sort se transmet de magicienne à magicienne – et très souvent, de mère en fille. Tu sais, nous n'en sommes pas très fières. D'autant que nous l'utilisons la plupart du temps pour qu'un homme soit obsédé par nous…

» Certaines magiciennes ne peuvent pas s'empêcher de jouer ainsi avec les sentiments des hommes. Au Palais des Prophètes, recourir à cette magie était interdit et sévèrement puni. Comme s'il s'agissait d'un viol psychique… La coupable pouvait être bannie… ou pendue haut et court. Certaines sœurs furent accusées de ce crime puis

condamnées…

» Si ma mémoire ne me fait pas défaut, le dernier cas remonte à une cinquantaine d'années. Le tribunal hésitait entre bannir et faire exécuter une novice nommée Valdera. Finalement, la Dame Abbesse a tranché en faveur du bannissement.

» Les sœurs captives de Jagang sont sûrement capables de lancer ce sort. L'ajouter à un carreau – ou sans doute à plusieurs – pouvait sembler une bonne idée. Si le projectile ne te tuait pas, il t'ensorcelait…

— Il n'y a aucun sortilège ! coupa Richard, de moins en moins aimable.

Nicci ne tint aucun compte de son intervention.

— Voilà qui expliquerait tout ! La victime d'un sort de séduction ne s'aperçoit de rien. Elle est manipulée du début à la fin…

Pour se calmer, Richard se passa une main dans les cheveux.

— Pourquoi faire une chose pareille ? Jagang veut me tuer, et il a même créé un monstre pour parvenir à ses fins. Alors pourquoi perdre son temps en enfantillages ?

— Parce que les bénéfices seraient énormes pour l'empereur ! Tu y perdrais ta crédibilité et tu scierais toi-même la branche sur laquelle tu es assis.

— Désolé, mais je ne te suis pas très bien.

— Quand un chef devient obsédé par une femme, ceux qui le suivent finissent par se dire qu'il a un problème. Qu'il devient fou, si tu préfères.

» Si tes hommes et ton peuple doutaient de toi, cela nuirait à notre cause.

» Les victimes de ce sortilège deviennent des morts-vivants qui n'accordent plus d'importance à rien. Si j'ai raison, c'est cela, le mal qui te ronge. Tu comprends pourquoi utiliser cette magie était considéré comme un crime, au palais ?

» Ce sort peut ruiner la vie d'un homme. Pour un dirigeant de ta stature, c'est l'assurance de tout perdre : la confiance de ses sujets, l'estime de soi-même, le goût d'agir…

Et bien entendu, la victime ne devait s'apercevoir de rien… Dans ce contexte, Richard ne devait plus s'étonner que ses amis le regardent comme s'il avait perdu l'esprit.

— Pourquoi mes sujets ne me feraient-ils plus confiance ? Ce que je disais avant d'être « fou » n'est pas nécessairement faux. La vérité reste la vérité, même quand elle est énoncée par quelqu'un qu'on ne respecte pas.

— Tu as raison, mais peu de gens sont aussi lucides que toi.

— C'est bien possible, hélas…

— N'étant pas homme à compter sur une seule tactique, Jagang t'a

également envoyé la bête. Pour se débarrasser de Richard Rahl, tu sais qu'il ne reculerait devant rien !

Richard approuvait cette partie du raisonnement. Le reste lui semblait aberrant.

— Jagang ne sait même pas où je suis. Les soldats me sont tombés dessus alors qu'ils fouillaient tout bêtement la forêt, afin de garantir la sécurité d'un convoi de vivres.

— L'empereur sait que tu es à l'origine de la révolution, en Altur'Rang. Il peut avoir ordonné à ses arbalétriers de porter des carreaux ensorcelés à la ceinture et de les utiliser s'ils te voyaient.

Richard dut admettre que Nicci ne l'avait pas trompé. Elle avait sacrément réfléchi et trouvait une réponse à tout…

— Si c'est ça, magicienne, dit le Sourcier, touche-moi et désenvoûte-moi ! Rends-moi ma santé mentale. Si tu crois vraiment que la magie me ronge le cerveau, chasse-la de ma tête pour que nous en finissions vraiment avec ça.

Nicci tourna la tête et regarda un moment l'entrée dévastée.

— Pour ça, il me faudrait le carreau, et il n'existe plus. Désolée, mon ami. Je n'aurais jamais pensé à vérifier le projectile de cette façon. J'étais pressée de te sauver la vie, mais j'aurais dû réfléchir quand même.

— Tu n'as rien fait de travers… En fait, tu m'as sauvé la vie !

— Tu crois vraiment ? Ne t'ai-je pas plutôt condamné à une existence de zombie ?

— Sûrement pas ! Tu m'aides et tu me respectes, même si tu doutes de ma santé psychique. Comme tu l'as dit aussi, la preuve de la mort de Kahlan ne suffit pas. Moi, j'affirme que ce cercueil n'aurait pas dû être là. À mes yeux, il nous signale que quelque chose de très grave est en cours.

» À part moi, personne ne se souvient de Kahlan. Nul ne sait qu'elle est censée reposer ici. Mais j'ai la certitude, maintenant, de ne pas pourchasser une hallucination.

— Tu sautes trop vite à la conclusion… Richard, quoi qu'il arrive, ça ne peut pas continuer ainsi. Tu dois en finir ou tenter quelque chose de nouveau. As-tu un plan ?

— Non, et j'avoue être à court d'idées. Mais Kahlan est trop précieuse pour que je l'abandonne.

— Et tu crois pouvoir jouer les chevaliers errants jusqu'à la fin des temps ? Quand l'Ordre sera là, tu devras changer d'avis. Je déteste qu'Anna se mêle de ma vie – comme toi, exactement –, mais elle ne fait pas ça pour nous ennuyer. C'est une véritable combattante de la liberté qui lutte pour sauver des innocents.

Richard ravala péniblement la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— J’ai besoin de réfléchir… Il faut que j’étudie certains livres que nous avons découverts. Je dois comprendre ce qui se passe et décider comment je vais continuer.

— Et si tu ne trouves pas de réponse ?

Richard baissa la tête pour sonder le puits. Un excellent moyen de dissimuler ses larmes.

— S’il te plaît, ne me harcèle pas…

Si seulement il avait su qui combattre. Mais comment affronter les ombres qui rôdaient dans son esprit ?

— D’accord, dit Nicci, d’accord, je vais te laisser du temps…

Chapitre 55

Alors que Rikka attendait derrière elle, Nicci tapa à la porte ronde en chêne massif.

— Entrez…, dit une voix grave.

Nicci paria que c'était celle de Nathan, pas du Premier Sorcier. Et de fait, en entrant dans la pièce favorite de Zedd, elle découvrit le prophète et la Dame Abbesse.

Avec sa robe grise très simple, Anna affichait toute la dignité liée au poste qu'elle avait occupé pendant des siècles. Vêtu d'un pantalon marron, d'une chemise en dentelle et d'une cape froncée, le vieil homme ressemblait plus à un aventurier qu'à un prophète.

Zedd était là aussi, même s'il n'avait pas répondu. Campé devant une fenêtre ronde, les mains croisées dans le dos, il contemplait la ville, très loin en contrebas.

Une vue magnifique. Pas étonnant que le Premier Sorcier ait toujours été fou de cette pièce…

— Bonjour, Rikka, dit Anna tandis que la Mord-Sith refermait la porte derrière elle. Depuis que cet horrible monstre a incendié une bibliothèque, hier, j'ai la gorge terriblement sèche. Tu voudrais bien me préparer une tisane ? Peut-être avec un peu de miel ?

— Avec plaisir…

— Il te reste des biscuits ? demanda Nathan. Ils sont délicieux, surtout quand ils sortent du four.

Rikka balaya la pièce du regard.

— Je vais revenir avec des biscuits, de la tisane et du miel.

— Merci mille fois, mon enfant, dit Anna pendant que la Mord-Sith sortait.

Zedd regardait toujours la ville sans desserrer les dents.

— Rikka dit que vous voulez me voir ? lança Nicci au Premier Sorcier.

— C'est exact, répondit Anna à la place du vieil homme. Où est Richard ?

— Dans la salle qu'il a découverte, entre deux champs de force. Il cherche des informations dans des livres, comme un Sourcier digne de ce nom. Si j'ai bien compris, vous êtes trois à vouloir me parler de lui ?

Nathan eut un rire qui se transforma en raclement de gorge lorsque Anna le foudroya du regard.

Zedd n'avait toujours pas bronché.

— Tu comprends toujours très vite, dit la Dame Abbesse.

— Il n'y a pas besoin d'être un génie pour deviner, riposta Nicci, qui ne voulait surtout pas tomber dans le piège tendu par la flatterie. Si ça ne vous dérange pas, couvrez-moi de louanges quand je l'aurai mérité, pas avant.

Anna et Nathan sourirent – peut-être sincèrement, dans le cas du prophète.

La flatterie était le cauchemar de Nicci depuis sa naissance.

« Nicci, tu es une enfant si intelligente ! Il faut faire plus d'efforts pour les autres ! »

« Nicci, tu es la plus belle femme que j'aie vue, il faut que je te tienne dans mes bras. »

« Nicci, si tu ne me laisses pas goûter à tes délicieux appas, je mourrai sans avoir connu l'extase. »

Pour l'ancienne Maîtresse de la Mort, les compliments étaient l'équivalent du rossignol d'un voleur désireux de s'introduire en douce quelque part.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-elle d'un ton très neutre.

— Eh bien, dit Anna, nous devons t'entretenir du triste état de Richard. Le voir dans cet état de confusion mentale nous a bouleversés.

— Je ne saurais vous contredire…

— Alors, as-tu une idée ?

— Une idée sur quoi ?

— Ne joue pas les idiotes ! Tu sais très bien ce que je veux dire.

Comme s'il n'aimait pas les manières cavalières d'Anna, Zedd se retourna enfin.

— Nicci, nous sommes très inquiets… En partie parce que les prophéties disent qu'il doit nous conduire au combat, mais ce n'est pas tout… Nous nous faisons du souci pour Richard, parce qu'il ne va pas bien du tout. Je l'ai vu naître et j'ai passé des années seul avec lui. Si tu savais combien j'ai toujours été fier de lui ! De temps en temps, il a toujours fait des choses étranges qui me déconcertaient un peu. Mais je ne l'avais jamais entendu délirer. Tu imagines ce que ça me fait ?

Nicci se gratta le front, un prétexte pour fuir le regard du vieil homme. Avec sa chevelure en bataille, son air abattu et ses yeux gonflés par le manque de sommeil, il faisait vraiment peine à voir.

— Je comprends vos sentiments, dit Nicci. Mais je ne saisis pas plus que vous ce qui est en cours depuis le matin où il a failli mourir.

— Il a perdu beaucoup de sang, si j'ai bien compris, dit Nathan, et il est resté plusieurs jours dans le coma.

— C'est ça, oui… Alors qu'il agonisait, il a pu s'inventer une

femme aimée pour se rassurer. Quand j'avais peur, enfant, je tentais de me projeter dans un endroit sûr et agréable. Pour tenir le coup pendant sa guérison, Richard a dû prolonger son songe… Au réveil…

— … Il n'a plus pu distinguer la réalité du fantasme, acheva Anna.

— C'est ce que je pensais au début, oui.

— Et tu as changé d'idée ? demanda Zedd.

— Je ne suis plus sûre de rien… Les problèmes de ce genre me dépassent, et je n'ai jamais été connue pour mes talents de guérisseuse. Vous en savez sûrement bien plus long que moi.

— Eh bien, au moins, tu es lucide, dit Anna, visiblement satisfaite.

— Alors, quel est votre diagnostic à tous les trois ?

— Pour être franc, répondit Zedd, nous n'avons pas encore exclu les…

— Tu as pensé à un sort de séduction ? demanda soudain Anna.

Elle prenait le même ton et roulait pareillement des yeux quand elle voulait faire avouer à une novice qu'elle séchait les cours.

Nicci n'était plus une novice et le pouvoir d'intimidation des « chefs » la laissait désormais de marbre. Quand on avait été tabassée par Jagang, un regard ne pouvait plus vous faire trembler. À dire vrai, dans des circonstances moins dramatiques, Nicci aurait éclaté de rire au nez de la vieille femme.

— Cette idée m'a traversé l'esprit, oui… Mais pour sauver Richard, j'ai dû éliminer le carreau en utilisant la Magie Soustractive. À l'époque, j'étais trop occupée à soigner Richard pour me poser des questions. J'aurais dû envisager que le carreau était ensorcelé, mais je ne l'ai pas fait. Le projectile ayant disparu, nous ne saurons jamais la vérité. Et s'il s'agit bien d'un sort, nous aurions besoin du carreau pour le neutraliser.

— Voilà qui complique les choses, dit Zedd en massant son menton fraîchement rasé.

— Et pas qu'un peu ! lança Nicci. Le sortilège n'est déjà pas facile à inverser quand on dispose de l'objet qui l'a transmis à la victime. Dans le cas présent, sans le carreau, seule la magicienne qui a jeté le sort peut faire quelque chose. Pour éliminer la maladie, il faut agir sur sa cause.

» L'ennui, c'est que nous ne sommes pas sûrs d'être confrontés à un sort de séduction. Mais de toute façon, pour combattre le mal, il faut savoir d'où il vient.

— Pas vraiment, dit Anna. Au point où nous en sommes, la cause n'a plus aucun intérêt.

— Pardon ? C'est du délire ? Comment… ?

— Quand une personne se casse le bras, il faut réduire la fracture puis immobiliser le membre. Savoir comment a eu lieu l'accident – et pourquoi – ne compte plus. Pour guérir, on doit aller à l'essentiel, et

les palabres sont une perte de temps.

— Nous pensons avoir besoin de ton aide, dit Zedd d'un ton plus conciliant. Il est évident que Richard raconte des histoires à dormir debout. Au début, quand il a annoncé que son épée était entre les mains de Shota et de Samuel, j'ai cru qu'il avait commis une énorme bévue. Ensuite, j'ai compris qu'il n'avait pas conscience de ses actes.

» J'ai réprimandé mon petit-fils, et je m'en veux, parce que j'aurais dû mesurer à quel point il est malade et agir en conséquence.

» Je sais bien qu'un être humain peut parfois être amené à croire des choses bizarres, mais l'adjectif « bizarre » est à des lieues de décrire les convictions et le comportement de Richard. Il n'a plus ses esprits, et aucun de nous ne se voile la face, désormais… As-tu des arguments contre cette analyse ? Des éléments susceptibles de démontrer que nous nous trompons ?

La sincérité de Zedd ne faisait pas de doute. À l'évidence, il était vraiment mort d'inquiétude pour son petit-fils.

Peinée par la détresse du vieil homme, Nicci détourna les yeux.

— Désolée, mais je ne vois rien de convaincant… Malheureusement, le cadavre déterré ne prouve pas grand-chose, nous privant d'une chance d'imposer la réalité à Richard. Cela dit, je crois qu'il s'agit bien de la dépouille de Kahlan Amnell, la femme qu'il a cru épouser – ou plutôt, la Mère Inquisitrice à qui il se pense uni pour la vie.

» Il a certainement entendu le nom de sa « femme » dans les Contrées du Milieu. L'illusion s'est ancrée dans son cerveau, et elle était probablement très exaltante. Pour un guide forestier, ce fantasme était assez naturel, somme toute. Un rêve éveillé des plus agréables – comme imaginer qu'il montait en grade, quittait le pays, épousait une reine et revenait chez lui en héros. Confronté à la solitude, il a « invoqué » Kahlan et il l'a en quelque sorte annexée. Mais les choses ont mal tourné, et il vit désormais avec un bandeau sur les yeux.

Nicci fut obligée de s'arrêter. Dire du mal de Richard en public, devant des gens qui l'appréciaient, était une expérience dévastatrice.

Malgré toutes les réserves de Nicci à son égard, Anna elle-même semblait sincèrement inquiète pour le Sourcier. Et pas seulement parce qu'il était l'outil désigné des prophéties…

L'ancienne Maîtresse de la Mort savait qu'elle faisait ce qu'il fallait avec Richard, mais ça ne l'empêchait pas d'avoir sans cesse le sentiment de le trahir. Dès qu'il lui parlait, elle voyait dans ses yeux la tristesse de ne pas être compris par une femme qu'il tenait en très haute estime.

— Nous estimons que Richard est malade, dit la Dame Abbesse, et qu'on doit le ramener de force à la réalité, quelle que soit la cause de

son délire.

Nicci n'émit aucun commentaire. Elle n'était pas loin de penser la même chose, mais…

… Eh bien, elle ne voyait pas trop que faire, à part laisser Richard cheminer lentement jusqu'à la vérité.

Nathan avança vers la magicienne et lui sourit. Dans la petite pièce, ce diable d'homme était encore plus imposant. Mais comme chez tous les Rahl, c'était surtout son regard qui tétanisait ses interlocuteurs.

— Parfois, on fait souffrir une personne en voulant l'aider. Mais une fois qu'elle va mieux, elle est toujours reconnaissante à son « bourreau ».

— C'est comme réduire une fracture, dit Anna. Aucun blessé n'a envie d'en passer par là, mais il n'y a pas d'autres solutions pour guérir.

— Si j'ai bien compris, fit Nicci, vous voulez le soigner ?

— Exactement, confirma Zedd. J'ai trouvé la prophétie suivante au sujet de Richard : « Ils commenceront par le contredire puis comploteront pour le guérir. » J'avoue que je ne la voyais pas se réaliser de cette manière, mais au fond, quelle importance ? Nous aimons tous ce garçon et nous avons hâte qu'il soit en quelque sorte de retour parmi nous.

Nicci se demanda quelle sinistre réalité se cachait derrière ce beau discours. Pourquoi Zedd et les deux autres vieillards avaient-ils chargé Rikka de préparer de la tisane ? Parce qu'ils ne tenaient pas à avoir dans les pattes une protectrice du seigneur Rahl ?

— Comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas connue pour mes talents de guérisseuse…

— Peut-être, mais tu t'en es très bien tirée quand il avait ce carreau dans la poitrine, rappela Zedd. Je n'aurais pas été capable d'un tel exploit, tu dois le savoir. Dans cette pièce, personne d'autre que toi n'aurait réussi ça. Tu n'es pas une guérisseuse réputée, c'est d'accord, mais tu mériterais de le devenir.

— J'ai utilisé la Magie Soustractive. C'est ça, mon grand secret…

Aucun des trois vieillards ne pipa mot.

En revanche, ils dévisagèrent bizarrement Nicci, qui en eut la chair de poule.

— Minute ! Vous voudriez que je recommence, c'est ça ? Que je lance de nouveau un sort soustractif à Richard ?

— Tu as deviné, dit Zedd.

— Si nous pouvions nous en charger, nous le ferions, précisa Anna. Hélas, ce n'est pas dans nos cordes.

Nicci croisa agressivement les bras.

— De quoi parlez-vous exactement ? Qu'attendez-vous de moi ?

Anna tapota gentiment le bras de la magicienne.

— Mon enfant, écoute bien… Nous ne connaissons pas la cause des troubles de Richard. Comment soigner une maladie dont on ignore l'origine ? Même s'il s'agissait d'un sort de séduction, comme tu l'as avancé, nous ne pourrions rien faire sans avoir en face de nous la magicienne qui a lancé le sort ou le carreau qui lui a servi de support.

» De toute façon, nous ne sommes sûrs de rien, et nous n'aurons peut-être jamais la réponse…

Soudain, la Dame Abbesse parut décider qu'elle avait assez tourné autour du pot. Changeant de ton, elle dit ce qu'elle avait vraiment sur le cœur :

— La solution est d'éliminer le symptôme sans se soucier de sa cause. Qu'importe qu'il s'agisse d'un sort, d'un rêve ou d'une mauvaise fièvre ! Le souvenir de Kahlan est un cancer qui ronge le cerveau de Richard, et nous devons l'en délivrer.

Nicci eut du mal à en croire ses oreilles.

— Vous voulez que j'utilise la Magie Soustractive sur le cerveau de votre petit-fils ? demanda-t-elle en se tournant vers Zedd. Vous me laisseriez détruire une partie de sa personnalité ?

— Certainement pas ! Je ne permettrais jamais une chose pareille… Il est question de guérir Richard, pour le retrouver tel qu'il était avant cette affreuse histoire. Je veux revoir le vrai Richard, pas une pâle copie qui se laisse pousser dans le vide par ses obsessions.

Nicci secoua la tête.

— Je ne peux pas faire ça à l'homme que… à un ami.

— Tu refuserais de me rendre le Richard que j'aime ? s'écria Zedd. Celui que nous adorons tous ?

Nicci recula, incapable de trouver les mots pour apaiser un tel désespoir. Mais il devait y avoir une autre façon de sauver Richard.

— Montre-lui ! lança soudain Nathan à Anna.

Le ton d'un prophète habitué à commander. Et d'un Rahl certain qu'on ne lui résisterait pas.

Anna soupira, résignée, puis sortit de sa poche un petit livre de voyage qu'elle tendit à Nicci.

— Lis le dernier message, dit-elle.

L'ancienne Maîtresse de la Mort hésita un instant.

— Lis ! l'encouragea Nathan. C'est un message de Verna adressé à Anna.

Les livres de voyage étaient rares et précieux. Nicci pensait qu'ils avaient tous été détruits en même temps que le Palais des Prophètes, mais elle s'était trompée, apparemment…

Elle passa directement au dernier message.

« Anna, les choses ne tournent pas bien du tout pour nos forces. Où est donc Richard ? L'avez-vous trouvé ? Désolée de vous harceler alors que vous faites de votre mieux, mais nous ne tiendrons plus très longtemps.

Des hommes ont déjà déserté – très peu, mais c'est significatif – et les autres s'inquiètent des rumeurs de plus en plus alarmantes qui courent dans les rangs. On murmure que le seigneur Rahl ne viendra pas parce que la bataille finale est perdue d'avance. Ces soldats se sentent abandonnés par leur chef, et ils sont certains, sans lui, de courir au désastre face à un adversaire très supérieur en nombre.

Le général Meiffert et moi avons de plus en plus de mal à remonter le moral des troupes. Même si l'absence de Richard était justifiée, il serait difficile de faire comprendre à ses guerriers qu'ils doivent se passer de l'homme qu'ils admirent le plus.

Anna, dès que vous verrez Richard, dites-lui que les courageux combattants qui ont déjà tant souffert pour la cause l'attendent avec impatience. S'il vous plaît, donnez-nous une date d'arrivée probable. Et surtout, faites comprendre à Richard qu'il doit se dépêcher !

En l'attente d'une réponse rapide,

Votre dévouée Verna. »

Nicci manqua de lâcher le livre tant elle était émue.

Anna lui prit des mains le précieux artefact.

— Que voulais-tu que je réponde à Verna ? Et que pouvait-elle transmettre aux hommes ?

— Vous voulez que je vole à Richard une partie de son esprit, dit Nicci, des larmes aux yeux. Vous me demandez de le trahir !

— Pas du tout ! s'écria Zedd. Nous te demandons de le guérir.

— Dans l'état où il est, dit Anna, nous avons peur de l'approcher et d'éveiller ses soupçons. Je crains d'être en partie responsable de sa méfiance, à cause de ma réaction un peu vive à son délire. Que le Créateur me pardonne ! mais j'ai passé ma vie à diriger des gens et à les voir obéir. Les habitudes ont la peau dure. Richard croit que je veux le forcer à se plier aux prophéties. Il n'a plus confiance en nous, mais c'est différent avec toi…

— Il se fiera à toi, renchérit Zedd. Si tu lui poses une main sur l'épaule, il ne se doutera de rien.

— Une main sur l'épaule ? répéta Nicci, interloquée.

— Oui, parce que tu devras l'avoir sous ton contrôle avant qu'il ait compris ce qui lui arrive. Il ne sentira rien, et quand il se réveillera, le souvenir de Kahlan Amnell aura disparu de sa mémoire. Et nous retrouverons notre bon vieux Richard !

Nicci préféra ne pas répondre, de peur que sa voix la trahisse.

— J'aime beaucoup mon petit-fils, continua Zedd. Pour lui, je ferais n'importe quoi. Si c'était à ma portée, je me chargerais de cette

mission. Nous voulons tous qu'il se rétablisse.

» Nicci, si tu l'aimes aussi, fais ce que je te demande. Oui, guéris-le une deuxième fois !

Chapitre 56

— « Maître Rahl nous guide ! murmura de nouveau Kahlan. Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

À force d'être agenouillée, le front plaqué contre le sol, elle avait terriblement mal au dos et aux épaules. Mais elle ne s'en plaignait pas, car répéter inlassablement les dévotions était une très bonne action.

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Réciter les mêmes mots pendant des heures et des heures était une expérience plutôt plaisante. Les dévotions emplissaient son esprit, chassant l'angoisse provoquée par le vide. Grâce à ces mots, Kahlan se sentait un peu moins seule.

Et un tout petit peu moins perdue.

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Certaines de ces phrases résonnaient très profondément en Kahlan. Les échos qu'elles éveillaient dans son âme se révélaient des plus positifs. Comme si elle se souvenait d'un lointain paradis perdu.

Les personnes qui l'accompagnaient étaient pressées. Pourtant, quand elles avaient vu que des soldats les surveillaient tout particulièrement, elles avaient préféré aller avec tout le monde dans une cour de méditation à ciel ouvert.

Kahlan était stupéfiée que tant de gens aient répondu à l'appel de la cloche. À présent, tous exprimaient avec ferveur leur amour pour le seigneur Rahl.

La cloche sonna soudain à deux reprises. Dès qu'ils eurent fini la dévotion en cours, tous les fidèles du seigneur Rahl se turent. Puis ils se relevèrent, certains s'étirant et bâillant, et reprirent leurs diverses conversations tout en retournant là où ils étaient avant l'appel de la cloche.

Quand les personnes qui l'accompagnaient lui firent signe d'avancer, Kahlan obéit et s'engagea dans l'immense allée, laissant derrière elle la cour de dévotions.

Le petit groupe passa devant une rangée de statues, négligea un carrefour et traversa l'allée.

Lorsque ses trois compagnes s'arrêtèrent, Kahlan s'immobilisa aussi.

Après un voyage déjà éprouvant, monter des centaines de marches puis arpenter des couloirs interminables l'avait vidée de ses forces. Elle aurait adoré s'asseoir, mais il était inutile de demander. Les sœurs se fichaient qu'elle soit épuisée. Agacées d'avoir perdu du temps avec les dévotions, elles devaient être d'une humeur épouvantable. Bref, ce n'était pas le moment de leur marcher sur les pieds.

Quand elles étaient ainsi, Kahlan craignait toujours qu'elles la frappent. Elle décida donc de se faire toute petite. Après tout, elle avait pu se reposer un peu pendant les dévotions…

Fringants dans leur bel uniforme, des soldats patrouillaient en permanence et rien ne leur échappait.

Chaque fois que des gardes croisaient Kahlan et ses trois compagnes, ils les étudiaient longuement. Les Sœurs de l'Obscurité faisaient alors semblant d'admirer une statue ou une tapisserie. À une occasion, pour tromper des soldats plus méfiants que la moyenne, elles s'étaient serrées les unes contre les autres pour échanger des propos enthousiastes sur la statue d'une femme qui brandissait un épi de blé tout en s'appuyant à une lance.

— Vous devriez vous asseoir sur ce banc, dit sœur Ulicia quand les militaires furent passés. On dirait des chats qui se font renifler par une meute de chiens…

Sœur Tovi et sœur Cecilia, toutes deux plus âgées qu'Ulicia, tournèrent la tête et virent le banc de marbre blanc. Relevant l'ourlet de leur robe, elles trottinèrent jusque-là et s'assirent.

Avec son surpoids, la pauvre Tovi était au bord de l'épuisement. Après la séance de génuflexion, dans la cour de dévotions, son front était rouge comme une tomate mûre.

Toujours coquette, Cecilia profita de l'occasion pour lisser ses cheveux gris.

Contente de pouvoir se reposer, Kahlan se dirigea vers le banc.

— Pas toi ! cria Ulicia. Personne ne te remarquera… Reste debout près de mes sœurs, histoire que je puisse garder un œil sur toi.

La sœur foudroya sa prisonnière du regard.

— Oui, sœur Ulicia, dit enfin Kahlan.

La Sœur de l'Obscurité ne supportait pas qu'on omette de répondre lorsqu'elle s'adressait à quelqu'un.

Kahlan avait payé cette leçon au prix fort. Pourtant, elle avait

répondu avec un temps de retard, et ç'avait failli lui coûter cher. Même fatiguée, elle devait rester concentrée, si elle ne voulait pas recevoir une gifle sur-le-champ… et une pire punition un peu plus tard.

Ulicia ne détourna pas le regard. Plaquant la pointe de sa canne sur la gorge de Kahlan, elle s'en servit pour la forcer à relever le menton.

— La journée n'est pas terminée, et tu dois encore t'acquitter de ta part du travail. Et n'espère pas me laisser tomber d'une façon ou d'une autre…

— Oui, sœur Ulicia.

— Parfait… Nous sommes aussi fatiguées que toi, sais-tu ?

Kahlan faillit répondre que les sœurs, contrairement à elle, avaient voyagé à cheval.

Leur prisonnière, en revanche, devait marcher et ne pas se laisser distancer par les équidés. Ulicia détestait devoir rebrousser chemin pour aller chercher une stupide esclave.

Kahlan regarda autour d'elle et ne cacha pas son émerveillement.

— Sœur Ulicia, où sommes-nous, s'il vous plaît ?

La sœur se tapota nerveusement la cuisse avec sa canne, puis elle jeta un bref coup d'œil autour d'elle.

— C'est la résidence natale du seigneur Rahl, lâcha-t-elle.

Ulicia attendit un commentaire qui ne vint jamais puis reprit, agacée :

— Le seigneur Rahl, tu sais, l'homme pour lequel nous venons de prier ? Richard Rahl, pour être précise. C'est lui qui règne sur D'Hara, maintenant…

Kahlan réfléchit. Le seigneur Richard Rahl… Oui, ç'aurait dû lui dire quelque chose, mais son cerveau refusait de lui obéir. On eût juré que tous ses souvenirs s'étaient évanouis.

Ou qu'elle n'en avait jamais eu, tout simplement.

— Le Palais du Peuple, dit Ulicia, est un endroit magnifique. C'est là que vit le seigneur Rahl. En as-tu jamais entendu parler, ma fille ?

— Non, ma sœur, je ne crois pas…

— Eh bien, c'est plutôt normal, après tout… Tu n'es qu'une esclave – quelqu'un qui ne compte pas. Une moins-que-rien.

Kahlan voulut se défendre en rappelant qu'elle avait eu une existence hors du commun. Mais ce n'était qu'un rêve, et elle le savait, désormais.

— Oui, sœur Ulicia, trouva-t-elle la force de répondre.

Dès qu'elle tentait de réfléchir à elle-même, un trou noir grandissait dans sa tête. Sa vie était si vide. Quelque chose lui soufflait qu'il n'aurait pas dû en être ainsi, mais qu'est-ce que ça changeait ?

Ulicia tourna la tête lorsqu'elle vit que Kahlan suivait des yeux

l'approche d'Armina, la quatrième sœur du groupe.

— Pourquoi ce retard ? demanda Ulicia quand Armina l'eut rejointe.

— J'ai dû prendre part aux dévotions en l'honneur du seigneur Rahl.

— Nous aussi… Et nous étions à l'heure. Alors, qu'as-tu découvert ?

— C'est bien l'endroit… La première intersection, derrière moi, puis l'allée de droite jusqu'à notre destination. Cela dit, nous devrons être prudentes.

— Pourquoi ? demanda Ulicia alors que les deux autres femmes approchaient pour écouter.

— Il n'y a pas moyen d'aller là-bas sans se faire remarquer…, répondit Armina. Pour nous, en tout cas. Il semble clair que les étrangers n'y sont pas les bienvenus.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Il y a des serpents sculptés sur les portes. Ça ne donne pas envie d'entrer…

Kahlan frissonna. Elle détestait les reptiles.

Ulicia réfléchit un moment puis se tourna vers sa prisonnière.

— Tu te souviens des ordres ?

— Oui, sœur Ulicia.

Kahlan voulait en avoir fini au plus vite. Quand les sœurs seraient contentes, elle aurait peut-être quelques minutes de répit. En attendant, le soir tombait et il allait falloir agir.

Le retard était pour l'essentiel imputable aux dévotions. En principe, la mission aurait dû être terminée.

Quand tout serait fini, Kahlan espérait pouvoir dormir un peu. Les sœurs ne lui laissaient jamais une véritable nuit de repos. Mais parfois, après avoir dressé le camp, elle pouvait profiter d'un court répit pour fermer un peu les yeux…

— Bien, ce retard ne change rien d'essentiel, dit Ulicia. Nous allons simplement devoir rester un peu plus longtemps que prévu, voilà tout. (L'air de rien, elle regarda autour d'elle afin de repérer les soldats.) Cecilia, tu monteras la garde ici. Armina, retourne sur tes pas pour surveiller l'entrée de ce niveau. Pars tout de suite afin que nous n'ayons pas l'air d'être ensemble, lorsque nous serons près des portes.

— Je flânerai dans les couloirs comme une paysanne impressionnée qui s'ébaubit de tout.

Sans un mot de plus, elle s'éloigna d'un pas nonchalant.

— Tovi, dit Ulicia, tu viens avec moi. Nous ferons semblant d'être deux amies qui bavardent en visitant le superbe palais du seigneur

Rahl. Pendant ce temps, Kahlan accomplira sa mission…

La Sœur de l'Obscurité prit Kahlan par le bras.

— Allez ! cria-t-elle en flanquant un grand coup dans le dos de la prisonnière.

Kahlan tituba, réajusta son sac sur son épaule et avança.

Les deux sœurs la suivirent dans la grande allée.

À l'approche de l'intersection où il fallait prendre à droite, les trois femmes croisèrent deux soldats qui remarquèrent à peine Tovi. En revanche, ils répondirent chaleureusement au sourire d'Ulicia.

Quand elle le voulait, cette femme pouvait être charmante. Et elle était assez séduisante pour que les hommes s'intéressent à elle.

En revanche, Kahlan passa totalement inaperçue.

— Arrête-toi ici ! lança Ulicia.

Kahlan obéit et étudia la lourde porte, au bout de l'allée. Les deux serpents qui « décoraient » les battants semblèrent soutenir son regard. Leur corps enroulé autour de branches sculptées en haut de la porte, les reptiles avaient la tête en bas afin que celle-ci soit au niveau des yeux d'un être humain. Leurs crochets jaillissant de leur gueule béante, ces étranges gardiens semblaient sur le point d'attaquer.

Kahlan se demanda pourquoi des créatures si laides figuraient sur une porte. Dans ce palais, tout était très beau, à l'exception de cette entrée…

— Tu te souviens de tes ordres ? demanda Ulicia.

— Oui, ma sœur, répondit Kahlan.

— Si tu as des questions, c'est le moment de les poser.

— Non, je me rappelle tout.

C'était le plus bizarre dans tout ça. Elle pouvait mémoriser parfaitement certaines choses, mais d'autres semblaient comme perdues dans un brouillard…

— Et ne traîne pas ! lança Tovi.

— Je ne traînerai pas, ma sœur, c'est juré.

— Nous avons besoin de ce que nous t'envoyons chercher, et tu ne dois pas faire de bêtises. C'est bien compris ?

— Oui, sœur Tovi.

— Alors, n'en fais pas, sinon, tu auras affaire à moi, et ce ne sera pas agréable, crois-moi.

— Je sais, sœur Tovi.

Kahlan ne mentait pas : elle savait. Tovi n'était pas la pire du lot, mais quand on la provoquait, elle pouvait se montrer incroyablement cruelle. Et une fois lancée, elle adorait voir ses proies souffrir et se débattre en vain.

— Vas-y, ordonna Ulicia, et surtout, ne parle à personne. Si quelqu'un s'adresse à toi, ne réponds pas, et on te laissera tranquille.

Un instant pétrifiée par la lueur mauvaise qui dansait dans les yeux de la sœur, Kahlan finit par hocher la tête, puis elle partit à grandes enjambées. Sa fatigue oubliée, elle savait ce qu'elle avait à faire et ne tenait pas à découvrir ce qui l'attendait si elle échouait.

Arrivée devant la double porte, elle saisit une des poignées en bronze en forme de crâne ricanant.

Évitant soigneusement de regarder les serpents, elle banda ses muscles pour ouvrir le lourd battant.

Elle entra, s'immobilisa le temps que ses yeux s'habituent à la pénombre, puis avança prudemment sur un épais tapis bleu et or qui étouffa l'écho de ses pas.

La pièce lambrissée d'acajou – le même bois que la porte – se révéla agréablement silencieuse, contrairement au reste du palais.

Dès qu'elle eut refermé la porte, Kahlan s'avisa qu'elle était totalement coupée des quatre sœurs. C'était la première fois depuis très longtemps. D'habitude, il y en avait toujours une pour la surveiller. Ça semblait d'ailleurs étrange, puisqu'elle n'avait jamais tenté de s'échapper. Il lui était souvent arrivé d'y penser, bien sûr, mais elle n'était jamais allée jusqu'à essayer.

Le simple fait de l'envisager lui valait de terribles souffrances – comme si son cerveau allait exploser dans son crâne, ses yeux menaçant de jaillir hors de leurs orbites.

Lorsqu'elle rêvait de fausser compagnie à ses geôlières, la douleur frappait trop vite pour qu'elle puisse l'esquiver en pensant à autre chose. Après avoir été punie ainsi, elle avait l'estomac retourné et devait rester couchée pendant plusieurs heures.

Les sœurs savaient systématiquement que ça se produisait, puisqu'elles la découvraient roulée en boule sur le sol. Dès qu'elle se sentait un peu mieux, une des quatre la battait pour lui apprendre l'obéissance. Ulicia était la pire, car elle utilisait la canne très dure dont elle ne se séparait jamais. Les marques guérissaient lentement, et certaines meurtrissures se rouvraient sans cesse.

Aujourd'hui, les quatre femmes avaient ordonné à Kahlan de s'éloigner d'elles. Si elle s'en tenait aux ordres, avaient-elles dit, la prisonnière ne souffrirait pas. Être loin de ces femmes était si agréable que Kahlan en aurait bien crié de joie.

Cela dit, dans la pièce, quatre colosses – des gardes – étaient là pour remplacer les maudites sœurs. Kahlan s'immobilisa, ne sachant trop que faire.

Des vipères dehors, d'autres serpents sur la porte, et encore des reptiles de l'autre côté. De quoi se demander si elle pouvait rêver à quelques secondes de paix.

Comment allait-elle passer le poste de garde ? Ces hommes la terrorisaient, car ils ne devaient sûrement pas traiter les intrus avec

égards…

Pour l'instant, ils la regardaient d'une étrange façon.

Rassemblant son courage, Kahlan ramena derrière son oreille une mèche de ses longs cheveux et se dirigea vers le fond de la salle, où se trouvait un escalier.

Deux gardes vinrent lui barrer le chemin.

— Où crois-tu aller, femme ? demanda l'un d'eux.

Gardant la tête baissée, Kahlan continua à avancer. Afin de pouvoir se glisser entre les deux hommes, elle se tourna légèrement sur le côté.

Alors qu'elle les dépassait, le deuxième homme lança au premier :

— Qu'as-tu dit, exactement ?

L'autre type dévisagea son camarade, l'air surpris.

— Pardon ? Je n'ai rien dit du tout !

Alors que Kahlan continuait son chemin, les deux autres soldats approchèrent de leurs camarades.

— De quoi parlez-vous, les gars ? demanda l'un d'eux.

— De rien, répondit le premier homme avec un vague geste de la main. Ce n'est rien d'important…

Kahlan gravit les marches aussi vite que ses jambes fatiguées le lui permettaient. Elle marqua une courte pause sur un grand palier, puis reprit son chemin et négocia une deuxième volée de marches.

Le soldat qui montait la garde en haut de l'escalier se retourna dès qu'il entendit le bruit de ses pas. Lorsqu'elle passa devant lui, il la regarda s'engager dans le couloir mais ne dit rien et reprit tranquillement sa ronde.

Le couloir grouillait de soldats. Le seigneur Rahl en avait beaucoup et c'étaient tous des colosses à l'air menaçant.

Kahlan frissonna à l'idée de devoir échapper à tant d'hommes afin d'accomplir sa mission. S'ils la ralentissaient, Ulicia ne se montrerait sûrement pas compréhensive. Et comme elle n'était pas du genre à pardonner…

Plusieurs hommes aperçurent l'intruse et se dirigèrent vers elle. Mais lorsqu'ils arrivaient à sa hauteur, leur regard se voilait et ils ne s'intéressaient plus du tout à elle.

Certains gardes se tournèrent vers un officier, comme s'ils voulaient donner l'alarme. Mais dès qu'on leur posait une question, ils répondaient que ce n'était rien et qu'il ne fallait pas faire attention.

D'autres encore levaient un bras, comme pour désigner quelque chose, mais ils le laissaient retomber aussitôt, l'air désorientés.

Tandis que les soldats la repéraient et l'oubliaient aussitôt, Kahlan se dirigeait lentement mais sûrement vers sa destination.

Tout se passait bien. Elle trouvait cependant inquiétante la présence de tant d'arbalétriers. Ces hommes-là portaient des gants

noirs et leurs armes étaient prêtes à tirer d'étranges carreaux à la pointe rouge.

La magie qui torturait Kahlan pour lui interdire de s'enfuir l'enveloppait d'une toile – le nom qu'utilisait Ulicia – qui empêchait les gens de la voir. Il était curieux que les sœurs se donnent tant de mal pour elle, mais leurs motivations profondes lui échappaient et elle ne parvenait pas à réfléchir assez clairement pour les reconstituer. Avoir en permanence le cerveau embrumé était une expérience terrifiante. Quand elle se posait une question, la réponse commençait à se former dans sa tête, mais elle s'évanouissait comme si un vent mauvais l'avait chassée au loin.

Même si une « toile » la protégeait, Kahlan avait conscience de risquer sa vie. Si un arbalétrier tirait assez vite, à savoir avant de l'avoir « oubliée », elle n'aurait aucune chance de s'en sortir.

Cela posé, mourir ne la gênait pas vraiment, puisque ça lui permettrait d'échapper à ses geôlières. Encore que… Selon sœur Ulicia, les femmes comme elle étaient très liées au Gardien du royaume des morts. Si Kahlan tentait de s'enfuir en traversant le voile – en route pour un séjour éternel dans le monde des esprits –, elle ne serait en sécurité nulle part.

À cette occasion, Ulicia avait mentionné pour la première fois qu'elle était une Sœur de l'Obscurité. Une façon de souligner que ce n'étaient pas des menaces en l'air.

Kahlan n'aurait pas eu besoin de cette confirmation. Depuis toujours, elle pensait que les sœurs pourraient la traquer jusque dans le trou le plus perdu du monde – y compris si ce trou était une tombe comme celle que les sœurs avaient ouverte une nuit pour quelque mystérieuse raison.

N'ayant aucun motif de mettre en question les propos d'Ulicia, Kahlan avait cessé de voir la mort comme un doux refuge où rien de mal ne pourrait plus lui arriver.

Une ultime interrogation la hantait. Avait-elle toujours été une marionnette dont les sœurs tiraient les ficelles ? Cela semblait peu probable. Pourtant, elle ne se souvenait de rien d'autre…

Tout en se faufilant au milieu des soldats, Kahlan négociait une série d'intersections que sœur Ulicia avait dessinées dans la poussière près d'un nombre incalculable de feux de camp. Utilisant la pointe de sa canne, la Sœur de l'Obscurité avait fourni à sa prisonnière assez d'indications pour qu'elle ne se perde pas.

Comme depuis le début, personne ne tentait de l'intercepter. En un sens, être si transparente avait quelque chose de déprimant.

Mais ça ne ratait jamais ! Les soldats ne la remarquaient pas ou l'oubliaient immédiatement quand par hasard ils la voyaient. Elle

n'était qu'une esclave, quelqu'un dont la vie n'avait pas de valeur. Elle appartenait à des sœurs, et cela la rendait invisible, insignifiante et sans importance.

Un néant ambulant !

De temps en temps, comme lors de l'ascension du grand escalier qui menait au palais, Kahlan croisait ou dépassait un couple qui marchait main dans la main. Être aimée et aimer devait réchauffer le cœur. Mais elle n'aurait jamais cette chance, c'était certain.

Elle écrasa la grosse larme qui coulait sur sa joue. Les esclaves n'avaient pas de vie privée, parce qu'ils étaient en ce monde pour servir leur maître – et rien d'autre ! Sœur Ulicia avait été très claire là-dessus.

Un jour, avec le regard malveillant qu'elle arborait parfois, elle avait menacé Kahlan d'une « saillie » afin de voir si elle était une bonne reproductrice.

Comment en était-elle arrivée là ? D'où venait-elle ? Il ne semblait pas possible que le passé se soit effacé de *toutes* les mémoires. Il devait bien rester quelqu'un qui se souvenait d'elle !

Avec la brume qui envahissait son cerveau, elle ne parvenait pas à se pencher vraiment sur la question. Le monde des concepts lui était fermé, et celui de la réflexion la plus basique semblait hors de sa portée. Pourquoi était-elle la seule personne au monde incapable de penser ? Même cette question-là se perdait dans le brouillard de son hébétude.

Quand elle fut en vue d'une grande porte à double battant revêtue d'or, Kahlan s'arrêta et constata que la description d'Ulicia était d'une précision diabolique. En fermant les yeux, Kahlan aurait pu jurer qu'elle était déjà venue ici. C'était impossible, bien sûr, mais…

Dès qu'elle eut regardé à droite et à gauche, elle mobilisa toutes ses forces pour ouvrir un des deux battants.

Après un dernier coup d'œil dans le couloir, elle entra et tira la porte derrière elle.

Il faisait bien plus clair à l'intérieur que dans le couloir. Même si la journée était plutôt couverte, le toit vitré laissait filtrer assez de lumière pour que le plus étonnant des jardins intérieurs saute aux yeux des visiteurs.

Ulicia avait rapidement décrit les lieux à Kahlan. Mais aucun mot n'aurait pu la préparer à ce qu'elle découvrait.

Richard Rahl était un homme heureux, vraiment… Avoir un tel jardin à sa disposition n'était pas donné à tout le monde.

Un moment, Kahlan imagina qu'il venait s'y promener pendant qu'elle était là, la croisait… et l'oubliait instantanément.

Se souvenant qu'elle était en mission, elle chassa ces fantaisies de son esprit, se concentra et suivit un des chemins qui serpentaient à

travers les parterres de fleurs. Ici, le sol était jonché de pétales rouges ou jaunes. Kahlan se demanda si Richard Rahl venait cueillir des fleurs pour la dame de ses pensées.

Elle aimait le nom de ce seigneur. Ses sonorités la rassuraient. Richard Rahl…

Richard…

Était-il agréable à regarder ? Son allure correspondait-elle à la grâce de son patronyme ?

En remontant le sentier, Kahlan admira les petits arbres qui le bordaient des deux côtés. Elle les aimait beaucoup, et ils éveillaient en elle le souvenir de…

Tout le problème était là ! Elle ignorait de quel souvenir il s'agissait. C'était intolérable ! Ne pas garder en mémoire des événements importants la rendait folle. De toute façon, importants ou pas, elle détestait oublier des éléments de sa vie. Parce que ça revenait à perdre contact avec une partie de ce qu'elle était.

Kahlan longea un mur couvert de lierre puis se dirigea vers le centre du jardin, où s'étendait une pelouse. Bientôt, au milieu de cet espace libre, elle reconnut l'autel de pierre qu'elle cherchait.

Les objets qu'elle venait prendre reposaient dessus. Quand elle les aperçut, Kahlan frissonna de terreur. Les trois boîtes étaient plus noires que la nuit, comme si leur surface mate absorbait la lumière au lieu de la refléter.

Le cœur battant la chamade, Kahlan approcha de l'autel. Être si près d'objets pareillement maléfiques la terrifiait, mais elle devrait quand même aller jusqu'au bout.

Elle enleva son sac de son épaule et le posa près des boîtes obscures qu'on l'avait chargée de récupérer. Son sac de couchage, accroché au paquetage, empêchait le tout de tenir debout seul, sauf si elle l'inclinait légèrement sur un côté.

Posant la main sur son sac de couchage, elle se réconforta en sentant les contours du trésor qu'il contenait. Sa plus précieuse possession – et pratiquement la seule.

Mais elle ne devait pas perdre de vue sa mission ! Cela dit, elle allait avoir un problème. Les boîtes étaient plus grandes que sœur Ulicia le pensait. Impossible de les ranger toutes dans son sac…

Pourtant, c'était ce qu'on lui avait ordonné. Les désirs des sœurs entraient en conflit avec une incontournable réalité physique. Et il n'y avait aucun moyen de résoudre cette contradiction.

Kahlan se souvint de punitions passées et frémit. Le front humide de sueur, elle repensa à certaines séances de torture. Pourquoi fallait-il que ces images viennent la tourmenter maintenant ?

Bien, il fallait qu'elle essaie. Sinon, les sœurs se déchaîneraient

contre elle.

Mais commettre un vol dans le jardin de Richard Rahl lui déplaisait profondément. Les boîtes noires appartenaient au maître de ces lieux, et pour qu'il ait posté tant de gardes autour, elles devaient avoir une grande valeur à ses yeux.

Kahlan n'était pas une voleuse. Mais l'honnêteté était-elle une raison suffisante pour souffrir mille morts ? Le trésor du seigneur Rahl avait-il plus de valeur que son sang ? Aurait-il aimé qu'elle ne remplisse pas sa mission et le paie au prix fort ? Selon elle, il n'était pas ce genre d'homme…

Elle ouvrit son sac, essaya de tasser son contenu mais gagna ridiculement peu de place.

Inquiète à l'idée de mettre trop de temps à agir, elle sortit un vêtement afin d'envelopper dedans la première boîte.

Une longue robe blanche aux reflets satinés…

Kahlan admira le magnifique tissu. Elle n'avait jamais vu un pareil vêtement. Mais que faisait dans son paquetage une telle merveille ? C'était la robe d'une reine, pas d'une esclave. Quelque chose ne tournait pas rond.

Mais là encore, la réponse lui échappait…

Elle prit une des boîtes, enroula autour le bas de la robe et remit le tout dans le sac. Appuyant un peu, elle parvint à refermer de justesse le rabat du sac.

Une seule boîte récupérée, et elle n'avait déjà plus de place !

Comment faire, maintenant ?

Sœur Ulicia avait été catégorique : si Kahlan ne cachait pas les boîtes dans son sac à dos, les gardes les verraient. La voleuse ne les intéresserait pas, mais ils reconnaîtraient les objets magiques et donneraient l'alarme.

Kahlan avait ordre de cacher son butin. Mais il n'y avait aucun moyen de le faire.

Quelques nuits auparavant, autour d'un feu de camp, Ulicia avait décrit par le menu ce que subirait la prisonnière si elle échouait.

Kahlan sentit qu'elle tremblait de tous ses membres à ce souvenir. Et le phénomène s'aggrava lorsqu'elle pensa à Tovi…

Que devait-elle faire pour éviter le pire ?

Chapitre 57

Kahlan poussa un battant de la porte ornée de serpents d'un côté… Les sœurs Ulicia et Tovi la virent immédiatement et lui firent signe d'approcher le plus vite possible. Elles attendaient dans l'allée, assez loin de la porte, parce qu'elles ne voulaient pas être vues trop près d'une entrée qui pouvait les associer au larcin.

Les yeux baissés, Kahlan avança à petits pas.

Dès qu'elle fut à portée de main, Ulicia la saisit par l'épaule et la tira jusqu'à une sorte de niche creusée dans le mur.

Les deux sœurs coincèrent la prisonnière dans ce réduit.

— Quelqu'un a-t-il tenté de t'arrêter ? demanda Tovi.

Kahlan secoua la tête.

— Très bien…, dit Ulicia. Montre-nous les boîtes.

Kahlan glissa un bras hors de la bandoulière de son sac et s'inclina afin que les sœurs puissent accéder au rabat.

Tovi et Ulicia s'attaquèrent à la fermeture, défirent le nœud et soulevèrent le rabat.

Elles se serrèrent l'une contre l'autre, afin que nul ne puisse voir ce qu'elles faisaient, puis Ulicia sortit délicatement la robe blanche.

Elle déballa la première boîte.

En silence, les deux sœurs admirèrent le terrible artefact.

Tremblant d'excitation, Ulicia chercha frénétiquement les autres boîtes.

— Où sont les deux autres ? demanda-t-elle quand elle fut sûre d'avoir fait chou blanc.

— Je n'avais pas assez de place, ma sœur… Vous m'aviez dit de les cacher, mais elles étaient plus grosses que prévu…

Avant que Kahlan ait eu le temps de dire qu'elle pensait faire deux autres voyages, Ulicia leva sa canne et la lui abattit sur la tête.

Kahlan entendit un craquement sinistre quand l'arme percuta sa tempe gauche.

Le monde devint obscur et silencieux.

Quand elle reprit conscience, Kahlan s'aperçut qu'elle était tombée à genoux. Portant une main à son oreille gauche, elle sentit le contact poisseux du sang. Une tache rouge s'élargissait sur le sol et sa main, quand elle la baissa, lui sembla revêtue d'un gant écarlate.

Le souffle coupé par la douleur, Kahlan ne pouvait plus parler – ni même hurler de souffrance. L'estomac retourné, elle avait l'impression

de regarder le monde à travers un long tunnel obscur.

Ulicia la prit par l'épaule, la força à se relever et la propulsa contre le mur. Sa nuque heurta la pierre, mais ce n'était rien comparé à ce que lui avait fait le coup de canne.

— Imbécile ! cria Ulicia. (Elle poussa de nouveau la prisonnière contre le mur.) Crétine ! Garce sans la moindre valeur !

Tovi semblait mourir d'envie d'entrer dans la partie.

Du coin de l'œil, Kahlan aperçut sur le sol un morceau de la canne d'Ulicia, qui avait frappé assez fort pour casser son arme fétiche.

Kahlan n'avait plus qu'une chance de s'en tirer : plaider sa cause.

— Sœur Ulicia, parvint-elle à lancer, je ne pouvais pas ranger les trois boîtes dans mon sac ! Vous m'aviez dit de le faire, mais elles n'entraient pas. J'ai prévu de faire deux autres voyages. C'est juré, je vous rapporterai les boîtes qui manquent !

Ulicia recula d'un pas, mais son regard brillait toujours de haine.

Elle braqua un index sur Kahlan, qui fut de nouveau projetée contre le mur. Cette fois, elle eut l'impression d'avoir été percutée par un taureau lancé à pleine vitesse. Du sang coulant sur ses yeux, incapable de reprendre son souffle, la prisonnière crut que sa dernière heure avait sonné.

— Pourquoi n'as-tu pas enroulé les deux autres boîtes dans ton sac de couchage ? Nous les aurions, et tout serait terminé…

Kahlan n'avait même pas envisagé de procéder ainsi.

— Ma sœur, il y avait déjà un objet dans mon sac de couchage.

Ulicia se pencha vers Kahlan, qui se demanda si elle n'allait pas bientôt regretter d'être née – ou de ne pas être déjà morte. Comparée à ce qui l'attendait, aucune des options ne paraissait pire.

Un nouveau coup « invisible » la propulsa contre le mur et la douleur explosa dans son crâne. Plaquée contre le mur, Kahlan n'avait même pas la possibilité de se laisser glisser sur le sol, de mettre les mains sur ses oreilles et de hurler jusqu'à s'en briser la voix.

— Qu'importent les détritus que tu gardes dans ton sac de couchage ! Tu aurais dû t'en débarrasser. Les boîtes passent avant tout.

Incapable de bouger à cause de la force qui l'épinglait au mur, le souffle coupé au point de ne plus pouvoir parler, Kahlan était plus impuissante qu'un nouveau-né. On eût dit qu'on lui enfonçait des éclats de glace dans les oreilles, ses poignets et ses chevilles lui faisaient un mal de chien et les vagues de douleur, dans sa tête, se succédaient à un rythme de plus en plus rapide.

— Tu crois pouvoir y retourner, cacher les deux dernières boîtes dans ton sac de couchage et revenir ici ? Est-ce dans tes possibilités, espèce d'idiote ?

Kahlan tenta en vain de répondre. À défaut, elle hocha la tête,

prête à tout faire pour que la douleur cesse. Du sang coulait de son oreille blessée et le col de son chemisier en était déjà tout poisseux. Debout sur la pointe des pieds, elle se pressait contre le mur avec l'espoir absurde de le traverser et d'échapper à sœur Ulicia.

— Te souviens-tu des centaines de soldats que nous avons vus dans les niveaux inférieurs de ce palais ? Des colosses solitaires en quête d'un peu de compagnie…

Kahlan hocha de nouveau la tête.

— Si tu me déçois de nouveau, je te briserai tous les os et tu souffriras mille morts. Mais après, je te guérirai afin de te vendre à ces fiers guerriers en quête de « tendresse ». Tu finiras tes jours dans un bordel militaire, passant d'un inconnu à l'autre sans que nul se soucie de ton sort.

Sœur Ulicia ne lançait jamais des menaces en l'air, Kahlan le savait. Cette femme ne connaissait pas la pitié et la souffrance des autres lui procurait une sorte d'extase.

Elle prit Kahlan par le menton et la força à redresser la tête.

— As-tu bien compris ce qui t'attend si tu me déçois de nouveau ? demanda la sœur.

La prisonnière parvint péniblement à acquiescer.

La force qui la plaquait au mur se volatilisa soudain.

Kahlan tomba à genoux. Tout le côté gauche de son visage l'élançait, et elle redoutait d'avoir plusieurs os fracturés.

— Que se passe-t-il ici ? demanda une voix masculine.

Ulicia et Tovi se retournèrent et sourirent au soldat qu'elles n'avaient pas entendu approcher. Le front plissé, l'homme étudia attentivement Kahlan, qui l'implora du regard de la tirer de ce cauchemar.

Le garde ouvrit la bouche pour s'adresser aux deux sœurs, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge. Regardant les deux femmes qui lui souriaient, il leur rendit la politesse.

— Tout va bien, mes dames ?

— Bien sûr ! répondit Tovi avec un rire de gorge. Nous allions nous reposer un peu sur ce banc, là… Je me plaignais de mon dos douloureux, c'est tout. Nous étions en train de dire, mon amie et moi, que la vieillesse est vraiment un naufrage.

— Ce n'est sûrement pas rose tous les jours, dit le soldat. Quoi qu'il en soit, bonne journée, mes dames.

Le type s'éloigna sans adresser ne serait-ce qu'un geste à Kahlan. Il l'avait vue, c'était presque sûr, mais il avait oublié cet événement presque aussitôt.

Comment s'en étonner, puisque Kahlan elle-même oubliait des choses à son propre sujet ?

— Debout ! cria Ulicia.

Kahlan se releva péniblement.

— Nous perdons notre temps, garce de paysanne ! Tovi, prends la robe de cette imbécile et veille sur le trésor qu'elle contient !

— Cette robe est à moi ! cria Kahlan.

Elle tenta d'arracher le vêtement à Ulicia.

Le coup que lui décocha la sœur, sans recourir à la magie, fut assez puissant pour qu'elle tombe à la renverse, les poumons vidés de leur oxygène.

Une tache rouge apparut puis s'élargit très vite sur le sol.

Kahlan souffrait atrocement, mais elle n'avait aucune intention de baisser les bras.

— Tu veux que je quitte la ville avant vous ? demanda Tovi à Ulicia.

Elle avait glissé sous son bras la boîte d'Orden enveloppée dans la robe et ne paraissait pas plus impressionnée que ça.

— Je pense que c'est la meilleure solution. Ainsi, tu mettras la boîte en sécurité pendant que cette idiote ira chercher les autres. Si cette seconde incursion durait aussi longtemps que la première, il serait trop dangereux que nous attendions ici ensemble. Mieux vaut éviter d'attirer l'attention des gardes… Nous ne sommes pas venues pour nous battre.

— Si nous étions interrogées, renchérit Tovi, être en possession d'une boîte d'Orden ne jouerait sûrement pas en notre faveur. Je dois vous attendre quelque part ou continuer mon chemin jusqu'à ce que vous me rattrapiez ?

— Autant que possible, évite de t'arrêter… (Ulicia fit signe à Kahlan de se relever, puis elle continua sa conversation avec Tovi.) Cecilia, Armina et moi te rejoindrons là où tu sais…

Tovi regarda Kahlan avec un sourire mauvais.

— Tu vas avoir quelques jours de répit pour imaginer ce que je te ferai pour fêter nos retrouvailles ! Une chance, non ?

— Si vous le dites, ma sœur…

— Eh bien, bon voyage ! lança Ulicia à sa complice.

Alors que Tovi s'éloignait déjà, emportant la magnifique robe blanche, Ulicia tira Kahlan par les cheveux puis lui palpa le côté gauche du visage.

— Tu as plusieurs fractures, annonça-t-elle. Si tu accomplis ta mission, je te guérirai. Dans le cas contraire, ces os brisés ne sont qu'un début…

» Mes amies et moi avons encore beaucoup à faire pour atteindre notre objectif. Il en va de même pour toi. Réussis aujourd'hui, et tu seras soignée. Nous préférerions que tu restes en bon état pour tes futures missions, mais on peut toujours s'arranger autrement, dans la

vie… Maintenant, file chercher les deux autres boîtes !

Kahlan regretta de ne pas pouvoir oublier la douleur aussi facilement que sa vie passée. Hélas, sa mémoire semblait ne vouloir conserver que les mauvaises choses…

En serrant les dents à cause de la douleur, elle remit son sac à dos et se prépara à partir.

— Tu as intérêt à m'apporter les deux ! cria Ulicia dans son dos.

Kahlan hocha la tête et s'éloigna aussi vite que possible.

Tout le monde l'ignorait, comme si elle était invisible. Même si certains soldats l'apercevaient, ils l'oubliaient une seconde plus tard…

Elle ouvrit la porte aux serpents jumeaux, évita les gardes sans difficultés, négocia les divers escaliers et couloirs tout aussi aisément et se retrouva très vite devant les portes du fabuleux jardin.

Après avoir poussé un des deux battants, elle entra de nouveau dans le sanctuaire et se repéra beaucoup plus vite que la première fois.

Arrivée devant les boîtes noires, elle resta un moment pétrifiée à l'idée du sacrifice qu'elles allaient lui coûter.

Puis elle ouvrit son sac et le posa à côté des boîtes.

Submergée par une vague de douleur, elle s'immobilisa, attendit le reflux et s'essuya le nez d'un revers de la manche. Une de ses narines saignait en permanence…

Très prudemment, elle passa le bout de ses doigts sur sa joue gauche avec l'espoir futile d'apaiser la douleur. Son massage n'eut aucun effet, mais elle faillit s'évanouir en sentant sous son index la pointe d'un petit objet saillant. Était-ce un éclat de la canne d'Ulicia, ou la moitié d'un de ses os brisés ?

Quelle que soit la réponse, Kahlan avait des vertiges et elle devait produire un effort surhumain pour ne pas vomir.

Consciente d'avoir peu de temps, elle entreprit de défaire la lanière de cuir qui tenait fermé son sac de couchage. Avec les doigts poisseux de sang, ce ne fut pas un jeu d'enfant, mais elle finit par en avoir terminé.

Bien entendu, le pire restait à venir…

Déroulant le sac de couchage, Kahlan saisit l'objet qu'il enveloppait et le posa sur l'autel. Quel sacrifice elle allait consentir pour pouvoir emporter les deux maudites boîtes !

Malgré ses sanglots, elle entreprit de dissimuler les deux boîtes restantes dans le sac de couchage. Dès que ce fut fini, elle renoua la lanière, tirant très fort, remit le sac sur son dos et repartit.

Alors qu'elle traversait la pelouse, elle s'immobilisa, se retourna et, les yeux brouillés de larmes, regarda le trésor qu'elle devait laisser derrière elle.

Son bien le plus précieux.

Et elle était forcée de s'en défaire !

Dévastée, elle se laissa tomber à genoux.

Elle ne s'était jamais sentie ainsi. Vaincue. Battue à plate couture. Lessivée…

Elle se releva et avança en pleurant. Elle détestait sa vie. Non, elle détestait vivre ! Par la faute de deux mauvaises femmes, voilà qu'elle devait abandonner l'objet qu'elle aimait plus que tout au monde.

Elle ne voulait pas sacrifier ainsi son trésor. Mais si elle désobéissait à un ordre si important, sœur Ulicia ne la raterait pas.

Quel atroce destin ! À part quatre Sœurs de l'Obscurité, le monde entier ignorait son existence.

Ne pouvait-il pas y avoir *une* personne qui se souvienne d'elle ?

Pourquoi le seigneur Rahl ne venait-il pas à son secours ?

Des souhaits, toujours des souhaits. Bien entendu, ça ne servait à rien.

Personne ne l'aiderait.

Une nouvelle fois, elle regarda en arrière. Non, elle ne devait pas s'éloigner ! Elle avait déjà trop souffert pour s'arracher ainsi le cœur.

Quelle pleureuse elle faisait ! C'était étrange, car elle n'avait jamais été comme ça, avant. Elle le savait, si bizarre que cela parût. Sans pouvoir dire pourquoi ni comment, elle avait la certitude d'avoir été une femme forte capable de ne compter que sur elle-même pour survivre. En ce temps-là, elle ne passait sûrement pas ses journées à se lamenter.

Les yeux rivés sur son trésor, elle y puisa de la force – en même temps, il lui sembla qu'elle allait chercher des ressources au plus profond d'elle-même.

Elle devait redevenir la femme de jadis ! Il fallait qu'elle soit forte pour se tirer de ce piège mortel.

Lorsqu'on était seul, on se sauvait seul. Il n'y avait rien de plus compliqué que ça…

L'objet qu'elle abandonnait n'était plus à elle. C'était un cadeau au seigneur Rahl en échange de la merveilleuse révélation qu'elle venait d'avoir dans son jardin.

La noblesse de la vie – de sa vie – était son véritable bien le plus précieux !

— « Maître Rahl nous guide… », murmura-t-elle, citant les dévotions. Merci, maître, de m'avoir guidée jusqu'à ce qui reste de noble en moi.

Kahlan essuya de ses yeux un mélange de sueur et de sang. Si elle faisait montre de faiblesse, les sœurs l'écraseraient sans pitié. Et si elles parvenaient à tout lui arracher, elles auraient gagné.

C'était intolérable et ça ne devait pas arriver.

Se souvenant qu'elle n'avait pas qu'un seul trésor, elle baissa les yeux sur son collier puis saisit entre le pouce et l'index la petite pierre. Ce bijou était encore à elle. Pour tout lui avoir pris, Ulicia devrait attendre encore un peu.

Détournant la tête de l'autel, elle accéléra le pas. Le premier objectif était de rejoindre Ulicia, afin qu'elle la soigne. Bien entendu, elle la guérirait pour mieux l'exploiter, mais les motivations des gens, parfois, comptaient moins que leurs actes.

Il n'était pas question qu'elle capitule devant Ulicia et les autres. Ces femmes finiraient peut-être par la vaincre, mais nul ne pourrait dire qu'elle ne s'était pas battue.

Même si elle y perdait la vie, elle aurait épargné une défaite dévastatrice à son esprit – tout simplement en faisant montre de bravoure…

Chapitre 58

Richard marchait lentement de long en large dans la petite pièce. Depuis des heures, il repensait en détail au matin où Kahlan avait disparu. Pour une multitude de raisons, il devait découvrir au plus vite ce qui était arrivé. Sa motivation principale, bien entendu, était d'aider sa femme. Pour garder la foi, il lui fallait se convaincre qu'elle était encore vivante et qu'il lui restait du temps.

Il était le seul à croire qu'elle existait. S'il l'abandonnait, son destin serait scellé.

Il y avait aussi les conséquences plus générales de sa disparition. Comment dire jusqu'où iraient les choses ? Sur ce plan aussi, le Sourcier était le seul adversaire du marionnettiste qui tirait les ficelles de cette histoire.

Jusqu'à présent, tout laissait à penser que Kahlan n'était pas en mesure d'échapper à ses ravisseurs. Donc, elle avait besoin de secours.

Un monstre capable de frapper à tout moment collait aux basques de Richard. Dans ces conditions, il pouvait mourir d'une minute à l'autre. Et s'il succombait, Kahlan aurait perdu son seul lien avec le monde.

Le Sourcier devait consacrer tout son temps et toute son énergie à sauver sa femme. Agir était devenu si urgent qu'il n'avait même plus le loisir de se lamenter sur toutes les journées qu'il venait de gaspiller.

Tout avait commencé ce fameux matin, peu avant qu'un carreau lui transperce la poitrine. Pour comprendre un événement, il fallait se concentrer sur son origine. Afin de réussir, Richard avait provisoirement occulté l'énormité du problème. S'il s'arrachait les cheveux en pensant que Kahlan était prisonnière, ça ne l'avancerait à rien. Quant à tenter de convaincre les autres de son existence, il avait déjà essayé et il ne fallait plus compter sur lui…

Dans ce même ordre d'idées, il s'était détourné de l'étude des deux grimoires – *Gegendrauss* et *Théorie Ordenique* – qu'il avait récemment découverts dans la petite bibliothèque privée.

Le premier ouvrage était en haut d'haran. Richard n'ayant plus pratiqué cette langue depuis longtemps, il ne pouvait pas se permettre de perdre de l'énergie sur un texte truffé de difficultés.

D'un rapide examen il avait conclu que cet ouvrage contenait des informations intéressantes. Cela dit, il n'avait rien repéré qui fût directement applicable à l'époque présente. Manquant d'entraînement linguistique, il ne pouvait pas étudier la question en profondeur.

Le second livre était difficile à déchiffrer, surtout quand on avait l'esprit ailleurs. Richard était cependant parvenu à établir que le texte parlait des boîtes d'Orden.

À part le *Grimoire des Ombres Recensées*, c'était le seul ouvrage qui traitait de ce sujet particulier.

Ce simple fait, sans même évoquer le danger potentiel que représentaient les artefacts, suffisait à convaincre Richard que le grimoire était d'une extraordinaire valeur. Mais pour l'heure, il se fichait des boîtes d'Orden. Kahlan seule l'intéressait, et ce livre refusait obstinément d'en parler.

La bibliothèque secrète contenait d'autres volumes que Richard avait écartés par manque de temps. Selon lui, se plonger dans la lecture alors qu'on ne disposait pas encore de toutes les informations concrètes était une preuve de mollesse de caractère. Depuis qu'il avait pris cette décision, il se sentait de mieux en mieux, et c'était une très bonne surprise.

Quelles que soient les causes des malheurs de Kahlan, tout avait commencé le matin où il avait récolté un carreau dans le torse. La nuit précédant cette bataille, il s'était couché près de sa femme. Ce n'était pas une illusion, il en aurait mis sa tête à couper. Ce soir-là, il avait serré Kahlan dans ses bras, et il gardait encore en mémoire la chaleur de son corps.

Personne ne le croirait jamais, il avait assimilé cette triste réalité, mais Kahlan Amnell n'était pas le produit de son imagination.

Richard ne s'offrait pas non plus le luxe de penser que les autres pouvaient avoir raison. Ce type de raisonnement était mortellement dangereux. Et de toute façon, il avait une preuve éclatante : la piste laissée par sa femme dans la forêt.

Même s'il n'avait pas pu communiquer à ses amis le fruit de près de vingt années d'apprentissage, il savait relever des empreintes et il n'avait plus le moindre doute.

Pour un spécialiste comme lui, les choses étaient claires : on avait brouillé la piste de Kahlan au moyen d'un sortilège. Mais le sol de la forêt était resté trop parfait pour être honnête. De plus, il y avait la pierre délogée de son nid dans la terre. Cet infime détail suffisait à le convaincre qu'il ne délirait pas.

Il n'imaginait rien du tout. Kahlan existait bel et bien et il devait comprendre ce qui lui était arrivé. Pour la capturer, on avait recouru à la magie – c'était la seule certitude. La piste trop parfaitement trafiquée en fournissait la preuve.

Dans ces conditions, l'identité du coupable n'était pas difficile à deviner. Il devait s'agir d'un sorcier ou d'une magicienne travaillant pour Jagang.

Ce matin-là, Richard avait émergé d'un profond sommeil un peu

avant l'aube. Se tournant sur le côté, il avait eu du mal à ouvrir les yeux et à lever la tête pendant un assez long moment. Pourquoi ? Parce qu'il était épuisé ? Non, ça ne tenait pas. Il lui était arrivé d'être plus fatigué que cela, et il n'avait jamais réagi ainsi.

Mais la clé du problème n'était pas là. L'important, il le sentait, restait ce qu'il avait vu à la très chiche lumière de l'aube naissante, tandis qu'il tentait de se réveiller.

Pour l'heure, il se concentrait sur ces quelques instants, prêt à tous les efforts pour en tirer la substantifique moelle.

Les branches des arbres avaient paru s'agiter au gré du vent, il s'en souvenait très bien. Mais ce matin-là, il n'y avait pas le moindre courant d'air. Tous les témoins s'accordaient au minimum sur ce point. Richard lui-même n'avait rien à leur opposer. Et pourtant, il avait vu bouger les branches.

Une contradiction, à première vue.

La Neuvième Leçon du Sorcier était catégorique : les contradictions n'existaient pas. La réalité étant la réalité, tout ce qui semblait la nier n'avait pas de place dans l'Univers. C'était une loi fondamentale de la vie.

Les contradictions étaient illusoires !

Il n'y avait pas de vent, ce jour-là, et les branches ne pouvaient pas bouger toutes seules. Voilà l'équation que Richard devait résoudre.

Il n'y parviendrait pas s'il continuait à poser le problème de travers. Depuis le début, il s'ébaubissait que des branches puissent être agitées par le vent alors qu'il n'y en avait pas. Tout était dans l'énoncé de l'énigme, comme souvent.

Les branches ne bougeaient pas à cause du vent, mais parce que quelqu'un ou quelque chose les dérangeait.

Richard s'immobilisa soudain. Il y avait une autre solution : ce n'était peut-être pas les branches qui bougeaient !

Il avait déduit que c'étaient elles, mais il s'agissait peut-être d'une erreur. Et cette nouvelle façon de voir les choses changeait tout.

Tout à coup, il comprit ce qui s'était passé.

Pétrifié, les yeux écarquillés, il reconstitua la scène. Maintenant que les pièces du puzzle s'emboîtaient, tout paraissait limpide. Les ravisseurs de Kahlan l'avaient emmenée après avoir lancé à Richard un sort de sommeil profond. Pour que leur coup soit parfait, ils avaient ramassé les affaires de leur prisonnière et réarrangé le camp.

Richard n'avait pas vu bouger des branches mais des gens !

Des détenteurs du don, bien entendu…

Le Sourcier sursauta, car des bruits de pas venaient de retentir dans son dos. Se retournant, il vit que Nicci était entrée dans la petite salle.

— Richard, dit-elle, il faut que je te parle.

— J'ai compris, Nicci ! Je sais ce qu'est la vipère à quatre têtes.

La magicienne détourna la tête comme si elle ne pouvait pas soutenir le regard de son ami. À l'évidence, elle pensait qu'il avait encore peaufiné son délire.

— Richard, écoute-moi, c'est important !

Le Sourcier étudia attentivement l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Tu as pleuré ? demanda-t-il, stupéfié.

Nicci avait les yeux rouges et gonflés. S'il l'avait déjà vue pleurer, c'était pour de très bonnes raisons, car elle n'était pas du genre à sangloter pour un oui ou pour un non.

— Ne te soucie pas de ça, dit-elle. Tu dois m'écouter !

— Nicci, j'étais en train de t'annoncer que…

— Écoute-moi !

Les poings plaqués sur les hanches, Nicci semblait sur le point d'éclater de nouveau en sanglots.

Richard s'avisa qu'il ne l'avait jamais vue si bouleversée.

Il ne voulait plus perdre de temps, c'était clair. Mais la laisser parler, décida-t-il, éviterait de longues et inutiles hésitations.

— Bien, je t'écoute…

Nicci approcha du Sourcier et le prit par les épaules.

— Richard, tu dois partir d'ici.

— Pardon ?

— J'ai déjà dit à Cara de faire tes bagages. Elle te les apportera bientôt. Elle sait comment arriver ici sans devoir traverser un champ de force.

— C'est moi qui lui ai appris, marmonna Richard, soudain très inquiet. Mais que se passe-t-il ? On nous attaque ? Comment va Zedd ?

— Richard, ils ont décidé de te guérir de tes hallucinations…

— Quelles hallucinations ? Je viens juste de comprendre ce qui est arrivé.

Nicci parut ne pas avoir entendu. Plus probablement, elle ignorait ce qu'elle tenait pour une nouvelle tentative de démontrer l'impossible.

Aujourd'hui, Richard n'avait aucune envie de prouver quoi que ce soit aux incrédules.

— Tu dois t'en aller ! Ils veulent que j'utilise la Magie Soustractive pour effacer de ta mémoire le souvenir de Kahlan.

— Tu parles d'Anna et de Nathan ? Zedd ne serait jamais d'accord avec une infamie pareille…

— Désolé, mais il est dans le coup… La Dame Abbesse et le prophète l'ont convaincu que tu étais malade et qu'il n'y avait pas d'autres solutions. Ils ont souligné que le temps pressait et qu'il fallait à tout prix te sauver. Ton grand-père est si triste de te voir dans cet

état qu'il s'accroche à n'importe quel espoir…

— Tu es aussi dans la conspiration ?

— As-tu perdu la tête ? Tu penses que je te ferais une chose pareille ? Même si je partageais leur analyse, tu me crois capable de détruire une part de ta personnalité ? Après ce que tu m'as montré sur la vie ? Tu me vois poignarder dans le dos l'homme qui m'a libérée de ma prison ?

— Non, je t'imagine mal dans ce rôle… Mais Zedd ? Il m'aime beaucoup et…

— Il a peur pour toi, Richard ! Il craint que tu sois ensorcelé, ou que tu sombres dans la folie, devenant un étranger qu'il ne reconnaîtra plus.

» Zedd pense que c'est son unique possibilité de retrouver le véritable Richard.

» Anna, Nathan et lui n'ont aucune véritable envie de te faire du mal. Mais la Dame Abbesse pense que tu es la seule chance de salut de l'humanité. Elle se fie à une prédiction qui l'affirme, et elle ferait tout pour que tu t'occupes de nouveau de la guerre.

» Zedd hésitait, mais ils lui ont montré un message, dans le livre de voyage d'Anna.

— Quel message ?

— Verna est avec l'armée d'harane. Elle nous informe que les soldats perdent la foi parce que tu n'es pas avec eux. Verna redoute des désertions en série. Elle demande si Anna t'a trouvé et si elle sait quand tu reviendras prendre la tête des troupes…

Richard en resta quelques instants sonné.

— Je… eh bien, je comprends que nos trois amis soient bouleversés, mais de là à te demander de lancer des sorts soustractifs…

— Pour moi, c'est l'expression d'un désespoir total, pas le fruit d'une réflexion logique. Mais j'ai peur, si je refuse, qu'ils tentent d'utiliser leur don pour te « soigner ». S'ils s'en prennent à ton esprit, j'ai très peur du résultat.

» Ils ne réfléchissent plus sainement parce que l'éventualité d'une victoire de Jagang les terrifie. Pour le moment, ils ne sont plus accessibles à la raison.

» Richard, tu dois partir ! J'ai fait semblant d'être d'accord avec leur plan pour t'avertir de ce qui se tramait.

— C'est une bonne initiative, mais il y a un problème… J'ignore comment brouiller une piste – par magie, bien sûr. S'ils sont aussi décidés que tu le dis, ils me poursuivront. Et s'ils me tombent dessus par surprise, que devrai-je faire ?

— Je n'en sais rien… Mais ils sont prêts à tout, c'est une certitude.

Tu ne peux rien tenter pour les empêcher d'agir, puisqu'ils te croient malade. L'amour motive leurs actes, et pourtant, ils se trompent sur toute la ligne. Par les esprits du bien ! je pense aussi que tu es malade, mais ça ne justifie pas une horreur pareille…

Richard serra brièvement l'épaule de Nicci pour la remercier, puis il se détourna et tenta d'assimiler tout ce qu'il venait d'entendre. Comment imaginer que Zedd participe à un tel plan ? Cela ne lui ressemblait pas.

Et c'était tout à fait normal !

Comme c'était évident… Anna n'aurait pas dû non plus être certaine de devoir le contraindre à réaliser les prophéties.

Kahlan avait eu une grande influence sur tous ceux qui la connaissaient. Elle avait convaincu Anna par exemple que Richard n'était pas condamné à être le jouet des prédictions.

Avec sa disparition, tous les gens avaient changé. Zedd était différent, et pas dans le bon sens.

Cara aussi. Elle restait toujours aussi encline à protéger son seigneur, mais elle le couvait d'une façon bien plus… féminine.

Nicci aussi avait changé. Dans son cas, Richard n'avait aucune raison de se plaindre. Ayant tout oublié de Kahlan, elle défendait bec et ongles son ami, même quand elle ne le croyait pas aveuglément.

Un peu comme Anna, le Zedd « nouveau » était plus dirigiste et il ne supportait pas que son petit-fils agisse selon sa conscience.

Pratiquement depuis le début, Richard répétait que la disparition de Kahlan avait de très vastes conséquences. Curieusement, il n'avait pas mesuré à quel point c'était vrai. Aujourd'hui, le résultat le surprenait…

Tout était subtilement différent et il ne pouvait plus se fier à sa mémoire pour se repérer dans le monde. Ce qu'il avait vécu était oublié et n'influençait plus les gens. Autour de lui, il n'y avait plus que des étrangers, à part Cara et Nicci.

Zedd, Anna et Nathan n'étaient plus des alliés fiables.

Richard devait tenir compte de ces changements et agir en conséquence. En certaines circonstances, cela le contraindrait à douter des personnes qu'il aimait le plus.

La disparition de Kahlan avait tout changé. Les règles du jeu n'étaient plus les mêmes.

Le Sourcier se retourna vers Nicci.

— Cette affaire tombe très mal, dit-il. Je viens de comprendre quelque chose. La « vipère à quatre têtes » désigne les Sœurs de l'Obscurité.

— Celles de Jagang ?

— Non, mes anciennes formatrices : Tovi, Cecilia, Armina et leur

chef, Ulicia. C'est elle qui a désigné toutes mes formatrices, y compris toi.

— Richard, c'est du délire ! Je ne…

— Non, j'ai raison ! Ce matin-là, quand j'ai cru voir bouger les branches alors qu'il n'y avait pas de vent, c'étaient ces sœurs qui se déplaçaient entre les arbres.

— Jagang a capturé toutes les Sœurs de l'Obscurité !

— Non !

— L'empereur marche dans les rêves, Richard ! Les Sœurs de la Lumière qui t'ont juré fidélité sont hors de sa portée grâce au lien. En revanche, rien ne protège les servantes du Gardien. Contre Jagang, elles sont impuissantes. Mes… sentiments… m'ont liée à toi, et j'ai pu échapper à l'empereur. Mes anciennes consœurs ne te sont pas loyales et ça leur serait impossible même si elles le voulaient.

— Détrompe-toi, elles m'ont juré allégeance.

— Quoi ? C'est impossible !

— Tu n'étais pas là le jour où c'est arrivé. À l'époque, les forces de Jagang tentaient de conquérir le Palais des Prophètes. Ulicia et mes autres formatrices – à part toi et feue Liliana – savaient où Kahlan était détenue. Désireuses de se libérer de Jagang, elles m'ont proposé un marché : cette information contre la protection du seigneur Rahl. Le fameux lien, si tu préfères.

Nicci semblait avoir trop d'objections à formuler pour savoir par où commencer son énumération.

— Richard, tu dois cesser de raconter des histoires invraisemblables ! Rien ne tient debout dans tout ça ! Pour commencer, ta vipère devrait avoir cinq têtes. Mais tu as oublié Merissa.

— Non, elle est morte. Elle voulait me tuer pour prendre un bain dans mon sang, mais j'ai contrarié ses projets…

Nicci saisit une longue mèche de cheveux blonds entre son pouce et son index et la tordit nerveusement.

— C'était une expression à elle, je dois l'admettre…

— Eh bien, elle a tout fait pour que ça arrive ! Elle nous avait suivis dans la Sliph, Kahlan et moi. L'Épée de Vérité empêche quiconque de survivre dans le vif-argent. En arrivant ici, j'ai récupéré mon arme et je l'ai plongée dans le puits avant que Merissa en sorte. Elle est morte dans la Sliph…

» Il ne reste donc plus que quatre Sœurs de l'Obscurité qui m'ont juré fidélité. Ce sont elles, les quatre têtes de la vipère ! Quand elles ont enlevé Kahlan, elles ont fait en sorte que j'aie du mal à me réveiller. Un sort très simple suffisait pour que j'aie peine à émerger du sommeil sans me douter que ce n'était pas normal. Le cri du loup solitaire était en fait un signal lancé par les soldats qui approchaient.

Le sortilège m'a empêché de m'en apercevoir, même si je sentais que quelque chose clochait. Ensuite, les sœurs ont utilisé la magie pour brouiller leur piste et celle de Kahlan.

— Ce sont des Sœurs de l'Obscurité ! Comment pourraient-elles être liées au Gardien et à toi ? C'est impossible !

— Je pensais comme toi, mais Ulicia m'a détrompé… Elle m'a juré fidélité, ses compagnes aussi, et j'ai obtenu ce que je voulais en échange. Pour que le lien fonctionne, elles ont dû être sincères. Ensuite, elles sont parties. Si je leur avais demandé plus de choses, notre pacte aurait été brisé et elles seraient redevenues les marionnettes de Jagang. Bien entendu, Kahlan n'aurait jamais été libérée… Ulicia a été très claire : après la prestation de serment, je n'avais droit qu'à une question.

» Nous avons joué le jeu, et chacun a eu ce qu'il voulait.

— Mais ce sont des Sœurs de l'Obscurité !

— Ulicia a dit qu'elles n'essaieraient pas *activement* d'avoir ma peau, après cette affaire de lien. Selon elle, m'épargner ainsi était une forme de loyauté… Et d'obéissance, puisque je ne désirais pas qu'on m'ôte la vie… Du coup, Ulicia et ses compagnes gagnaient le droit d'être protégées par le lien.

— C'est logique, en un sens… Sœur Ulicia aime bien les raisonnements tordus. Celui-là ressemble à sa façon de penser…

Nicci sursauta.

— Bon sang ! mais qu'est-ce que je raconte ? Tu m'entraînes dans tes hallucinations… Il faut que tu arrêtes ! Pour l'instant, tu dois sortir d'ici au plus vite. Filons ! Cara nous rattrapera et tu auras tes affaires…

Richard ne contredit pas son amie. Elle avait raison, ça coulait de source. S'il devait sans cesse se méfier de trois vieux détenteurs du don résolus à charcuter sa mémoire, comment pourrait-il trouver Kahlan ? Zedd, Nathan et Anna avaient en tête un plan qu'ils jugeaient excellent, et ils ne lui laisseraient pas une chance de s'expliquer. Au fil des semaines qu'il avait gaspillées en tentant de convaincre des sceptiques, il avait d'ailleurs découvert que les grandes explications ne servaient à rien.

Les deux sorciers et la magicienne mettraient leur plan à exécution et ils ne feraient pas de quartier. Avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, Richard risquait d'être « guéri »… d'une maladie qu'il n'avait pas.

Même si ça lui brisait le cœur, il devait regarder la vérité en face : Zedd était capable de tout. Tout au début de cette aventure, alors qu'il venait de remettre à Richard l'Épée de Vérité, le vieil homme avait déclaré que trop de vies étaient en jeu pour qu'il fasse du sentiment. S'il le fallait, il était prêt à tuer son petit-fils pour sauver tous ces

innocents.

En nommant Richard Sourcier, il avait été très clair : le jeune homme s'engageait à servir fidèlement la cause de la liberté et à tout lui sacrifier.

Avec une telle disposition d'esprit, comment s'étonner que le vieil homme soit prêt à utiliser la magie pour effacer du cerveau de Richard des souvenirs qui – selon lui, en tout cas – n'avaient aucune réalité et mettaient en danger des millions de vies ?

— Tu as raison, dit le Sourcier à Nicci, ils ne reculeront devant rien… (Richard ramassa les deux petits livres posés sur la table et les glissa dans sa poche de pantalon.) Nous ferions bien de filer avant qu'ils ouvrent les hostilités.

— Nous ? Tu veux que je t'accompagne ?

— Nicci, Cara et toi êtes les seules amies qui me restent. Vous m'avez aidé alors que tout le monde me tournait le dos. Au moment où je commence à comprendre ce qui s'est passé, tu voudrais que je laisse en arrière une de mes alliées ? Quand j'aurai tout reconstitué, je te demanderai peut-être de l'aide. Mais de toute façon, je serai heureux de t'avoir à mes côtés et d'entendre tes conseils…

» Si tu veux venir, bien entendu. Je ne t'y forcerai pas, mais ça me ferait plaisir.

Nicci sourit.

Loin du rictus qu'affichait volontiers la Maîtresse de la Mort, ce sourire révélait toute la noblesse de cette femme.

Une noblesse qu'elle ne cherchait plus à cacher depuis qu'elle avait décidé d'aimer la vie…

Chapitre 59

Cara attendait impatiemment de l'autre côté du champ de force. Postée près de la porte bardée de fer, Rikka montait la garde, décidée à assurer coûte que coûte la sécurité de son seigneur.

La lueur rouge indiqua aux deux Mord-Sith que leur maître traversait le champ de force.

Dès qu'il fut passé, Richard approcha des bagages proprement empilés près de la porte, s'empara de son sac à dos et rangea les deux livres dedans.

— Nous partons ? demanda Cara.

Richard ajusta le sac sur ses épaules puis soupira :

— Oui, et nous avons intérêt à ne pas perdre de temps.

Tandis qu'il récupérait son arc et son carquois, Nicci et Cara allèrent prendre leurs affaires.

Cara désirait sans doute que Nicci vienne avec eux – une protectrice de plus ne pouvait pas faire de mal ! Histoire de le souligner, elle était allée chercher les bagages de la magicienne sans attendre son autorisation.

Le Sourcier remarqua que Rikka portait déjà un paquetage. Un instant, il faillit lui demander où elle comptait aller, mais il se souvint qu'il s'agissait d'une Mord-Sith. S'il lui disait de rester, elle répliquerait que sa place était auprès du seigneur Rahl.

Habitué à être seul avec Cara, Richard aurait un peu de mal à gérer la présence de deux Mord-Sith à ses côtés, mais il finirait par s'y faire.

— Tout le monde est prêt ? demanda-t-il.

Les trois femmes ayant acquiescé, Richard prit la tête de la petite colonne.

Ses compagnes étaient d'humeur plus que médiocre et il n'avait guère envie de rire non plus…

Cara lui obéissait aveuglément, il le savait, mais elle n'était pas du genre à se laisser dicter ses actes, fût-ce par Nicci. Avant d'accepter de partir, elle avait dû accabler la magicienne de questions. Et les réponses qu'elle avait obtenues ne lui avaient sans doute pas regonflé le moral…

Au pied de la tour, Richard s'engagea sur la passerelle circulaire. Mais il s'immobilisa après quelques pas, comme s'il avait eu une révélation.

Ses trois compagnes le regardèrent, interdites…

— Nicci, ils ne vont sûrement pas te faire confiance !

— Pardon ?

— C'est trop important ! Ils ne se contenteront pas de te laisser exécuter leurs ordres. Craignant que tu perdes courage, ou que tu ne réussisses pas à m'empêcher de fuir, ils prévoiront des contre-mesures.

— Vous pensez qu'ils vont vous tomber dessus, seigneur ? demanda Cara.

— Non, pas exactement… Mais je crois qu'ils tendront une embuscade sur le chemin de la sortie, juste au cas où. Si nous fonçons dans le piège, il sera trop tard pour réagir.

— Seigneur Rahl, dit Rikka, Cara et moi, nous vous défendrons jusqu'à notre dernier souffle.

— Je sais, mais j'espère que nous n'en arriverons pas là. Ces trois vieillards ne veulent pas me nuire. Ils croient que j'ai besoin d'aide, et je ne veux pas que *vous* leur fassiez du mal.

— S'ils nous attaquent et tentent de vous lancer un sort, dit Cara, n'escomptez pas que nous les laisserons faire.

— N'ai-je pas dit que je refuse d'en arriver là ? demanda Richard.

— Seigneur Rahl, insista Cara, je ne peux pas permettre que des gens vous attaquent, même avec les meilleures intentions du monde. Dans une situation pareille, l'indécision est un crime. S'ils s'en prennent à vous, il faudra les arrêter, point à la ligne ! Laissons-les réussir leur coup, et vous ne serez plus jamais le même. Comment nous passerions-nous de notre nouveau seigneur Rahl ?

Cara se pencha et fixa sur Richard ce « regard de Mord-Sith » qui lui donnait chaque fois la chair de poule.

— De plus, si vous les laissez réussir pour les ménager, ils vous arracheront le souvenir de cette femme, Kahlan, qui semble si importante pour vous. C'est ce que vous voulez, vraiment ?

— Non, et tu le sais très bien… Faisons de notre mieux pour ne pas en arriver là. Si nous échouons, j'ai peur que tu aies raison : nous devrons nous défendre. Si ça se produit, jurons tous que nous ne riposterons pas avec plus de violence que nécessaire.

— Hésiter est le meilleur moyen de tout perdre, dit Cara. Si j'avais agi quand il était encore temps, dans ma jeunesse, je ne serais jamais devenue une Mord-Sith.

Une fois encore, Richard dut concéder la victoire à Cara. L'Épée de Vérité lui avait appris que la notion de « compromis » n'avait pas cours quand on dansait avec les morts.

— Je sais de quoi tu parles…, souffla le Sourcier.

Nicci leva les yeux pour étudier la tour qui les dominait de sa fabuleuse hauteur.

— Où s'embusqueront-ils, d'après toi ?

— Je n'en sais rien… La forteresse est immense, mais il n'y a qu'une sortie. En revanche, on peut accéder au portail par des centaines de voies différentes. Pour se faciliter la tâche, ils attendront dans la cour, juste avant le pont-levis.

— Seigneur Rahl, il y a un autre chemin pour sortir ! s'écria Rikka.

— De quoi veux-tu parler ?

— Il existe une autre sortie ! Pour l'atteindre, il faut négocier un labyrinthe souterrain impressionnant…

— Comment sais-tu ça ? coupa Richard.

— Votre grand-père m'a montré ce chemin…

Richard ne prit pas le temps de s'émerveiller de la nouvelle.

— Tu pourrais retrouver ce lieu ?

Rikka réfléchit un long moment.

— Je crois, oui… Je détesterais nous conduire dans un piège mortel, mais ça n'arrivera pas, j'en suis convaincue. En ce moment, nous sommes déjà sur la bonne voie, et ça m'aidera beaucoup.

Richard voulut poser la main sur la garde de son épée. Hélas, il ne l'avait plus depuis déjà un moment…

— Nous te suivons, Rikka, dit-il d'un ton morose.

La Mord-Sith partit aussitôt d'un pas martial.

Richard se laissa dépasser par Nicci, puis il lui emboîta le pas afin de confier l'arrière-garde à Cara.

Au bout d'une dizaine de pas, il s'arrêta et s'immobilisa.

— Ce chemin n'est pas bon non plus, dit-il à Rikka. Zedd te l'a montré, et il connaît très bien les Mord-Sith. Il sait que vous l'aimez beaucoup, mais que vous n'hésiteriez pas un instant entre lui et moi, en cas de conflit.

» Zedd est un vieux filou. Il ordonnera à Nathan et Anna de surveiller la voie principale, puis il ira nous attendre là où il t'a emmenée, mon amie.

— S'il y a vraiment deux sorties, dit Nicci, ils devront se diviser pour les contrôler. En supposant que Zedd raisonne comme tu le dis, Richard… Il peut avoir oublié qu'il a montré un passage secret à Rikka. Ou supposer qu'elle omettra de t'en parler.

Richard secoua lentement la tête.

— Zedd n'est pas homme à commettre des bourdes pareilles…

Nicci parut un peu inquiète.

— Tu ne peux pas utiliser ton pouvoir sans attirer la bête de sang, nous le savons. Mais personne ne m'empêche d'invoquer le mien, et il est supérieur à celui de Zedd. Si nos « amis » se divisent, comme tu le suggères, nous ne devrons pas les affronter tous en même temps.

— C'est vrai, mais ce genre de bras de fer ne me dit rien, surtout

dans l'enceinte de la forteresse. Il existe peut-être des défenses qui s'activent lorsque le Premier Sorcier est en danger. Si tu lances un banal sortilège pour retarder Zedd, tu risques d'encaisser une riposte disproportionnée. Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur, Nicci. Et je pense qu'arrêter Zedd ne sera pas facile…

— Alors, que proposes-tu, dans ce cas ?

— De prendre un chemin qui l'empêchera de nous suivre.

— Pardon ?

— La Sliph, mon amie !

Tous baissèrent les yeux vers le pied de la tour, comme si la Sliph, à l'instar d'un petit chien, avait décidé d'accourir en entendant son nom.

— C'est évident ! s'écria Cara. Nous aurons filé avant même qu'ils s'en aperçoivent ! Et ils ne pourront pas nous suivre.

— C'est tout à fait ça ! (Richard tapota l'épaule de la Mord-Sith.) Et maintenant, en route !

Dès qu'ils furent dans la salle de la Sliph, Nicci lança un petit sort pour allumer toutes les torches. Puis le Sourcier et ses trois compagnes se placèrent tout autour du puits.

Tous se penchèrent pour le sonder du regard.

— Il n'y a qu'un problème, dit Richard, soudain frappé par une idée déprimante. Pour appeler la Sliph, je vais devoir recourir à ma magie.

— Pour un problème, c'est un problème ! s'écria Nicci.

— Pas nécessairement, dit Cara. Shota nous a révélé que votre pouvoir, seigneur, était susceptible d'attirer la bête de sang. Mais ce monstre agit de manière aberrante. Il peut venir quand vous lancez un sort, ou ne pas se montrer. C'est imprévisible, et Shota a bien insisté là-dessus.

— En revanche, rappela Nicci, si nous choisissons les deux autres possibilités, nous sommes certains de devoir affronter Zedd, Anna ou Nathan.

— Emprunter une sortie classique présente deux difficultés, dit Richard. Filer entre les pattes de nos amis, puis les empêcher de nous rattraper. Opter pour la Sliph nous assure qu'aucun des trois vieillards ne pourra nous suivre. Ils ne sauront pas où nous sommes allés, et nous ne serons donc pas contraints de les affronter. J'aime trop mon grand-père pour avoir envie de me battre contre lui.

— Je suis d'accord avec cette analyse, annonça Cara.

— Moi aussi, dit Rikka.

— Appelle la Sliph, souffla Nicci à Richard. Et dépêche-toi, avant que ton grand-père ait l'idée de venir voir ce que nous faisons.

Richard n'hésita plus. Tendant les mains au-dessus du puits, il

commença par invoquer son propre pouvoir – un exercice malaisé pour lui. Mais il y était parvenu dans le passé, et il n'y avait aucune raison que ça ne se reproduise pas.

Il relâcha la pression, au plus profond de lui-même. S'il voulait retrouver la femme qu'il aimait plus que tout au monde, il devait être moins tendu.

Un moment, la douleur d'être séparé d'elle prit le dessus. Chaque jour, presque toutes les heures, il traversait ainsi des tempêtes de désespoir.

Mais il se ressaisit, et le désir brûlant de sauver sa femme réveilla quelque chose au plus profond de lui-même.

Un feu rugissait maintenant dans le noyau même de son âme, là où n'existaient ni le temps ni l'espace.

De la lumière apparut entre ses poings tendus. Alors, il pressa l'un contre l'autre les deux serre-poignets en argent rembourrés de cuir qu'il portait en permanence. La première fois, il n'avait pas ces artefacts, mais la Sliph lui avait dit qu'il les lui faudrait pour l'appeler de nouveau.

Richard se concentra sur une seule idée : faire venir la Sliph afin qu'elle l'aide à sauver Kahlan.

Réponds-moi ! Réponds-moi, je le veux !

La lumière magique s'orienta vers le fond du puits, évoquant irrésistiblement un éclair sur le point de zébrer l'air.

Il n'y eut pas de roulement de tonnerre. Pourtant, une sorte de foudre plongea résolument dans les ténèbres du puits.

Les quatre visiteurs attendirent avec une angoisse évidente. Du coin de l'œil, Nicci sondait sans cesse les ombres de la pièce, où la bête de sang risquait de se matérialiser.

L'écho du pouvoir envoyé en mission par le Sourcier se répercuta dans la salle durant de longues minutes.

Puis le silence se fit.

Très vite troublé par un lointain bourdonnement.

Le bruit que produit un être qui revient à la vie.

Le sol commença de trembler et de la poussière monta de ses fissures.

Tout au fond du puits, une entité venait de se mettre en chemin à une vitesse incroyable. Un hurlement aigu ponctuait sa progression, se faisant de plus en plus net au fil des secondes.

Nicci, Cara et Rikka reculèrent avec un bel ensemble lorsqu'une lance de vif-argent jaillit du puits et s'immobilisa avec une étrange grâce… métallique.

Cette excroissance changea lentement de forme pour prendre l'apparence d'une femme aux traits délicats.

Du vif-argent vivant… et qui souriait au Sourcier de Vérité.

— Tu m’as appelé, maître ?

La voix féminine se répercuta dans toute la salle. Pourtant, les lèvres de vif-argent n’avaient pas bougé…

Sans se soucier de la stupéfaction de Nicci et Rikka, Richard approcha encore du puits.

— Oui, Sliph, je t’ai réveillée. Merci d’être venue, car j’ai besoin de toi.

— Tu veux voyager, maître ?

— Oui. Et mes amies aussi.

— C’est très bien ! Approchez, et nous voyagerons.

Richard fit signe à ses compagnes d’approcher. Une excroissance jaillit du puits, prit la forme d’une main et vint toucher le front de chaque femme.

— Tu as déjà été en moi, dit la Sliph à Cara. Tu peux voyager.

La créature passa à Nicci.

— Tu possèdes ce qui est requis, dit-elle. Toi aussi, tu peux voyager.

Ce fut enfin le tour de Rikka, qui subit l’examen de bonne grâce malgré ses réticences vis-à-vis de la magie.

— Toi, tu ne peux pas voyager, dit la Sliph.

— Mais si Cara est…, commença Rikka.

— Tu n’as pas ce qui est exigé. Les deux facettes…

— Je dois les accompagner, s’entêta Rikka, croisant agressivement les bras. Je viens, un point c’est tout !

— Comme tu voudras. Mais tu mourras, et tu ne seras pas avec tes amis non plus…

Richard posa une main sur le bras de Rikka pour l’empêcher de discutailler.

— Cara s’est un jour emparée du pouvoir d’un adversaire qui contrôlait les deux variantes de la magie. C’est pour ça qu’elle peut voyager. Il n’y a rien à faire : tu dois rester ici.

La Mord-Sith capitula de mauvaise grâce.

— Dans ce cas, vous devriez partir vite !

— Viens, dit la Sliph à Richard, et nous voyagerons. Où veux-tu aller ?

Le Sourcier faillit nommer une destination, mais il se ravisa au dernier moment.

— Rikka, tu ne peux pas venir avec nous… Il vaudrait mieux que tu nous laisses, afin de ne pas m’entendre dire où je veux me rendre. Si tu es au courant, nos « amis » peuvent finir par l’apprendre aussi. Mon grand-père sait être très rusé quand il veut faire parler quelqu’un.

— Il vaut mieux que je ne sache rien, admit Rikka. (Elle sourit à Cara.) Veille sur lui.

— Comme toujours… Sans moi, il est impuissant comme l’agneau

qui vient de naître.

Richard ignora superbement les vantardises de la Mord-Sith.

— Rikka, je vais te confier un message pour Zedd. Écoute-moi attentivement…

» Dis-lui que quatre Sœurs de l'Obscurité ont capturé Kahlan, la véritable Mère Inquisitrice, pas le cadavre enterré en Aydindril. Ajoute que je reviendrai le plus vite possible avec la preuve de ce que j'avance. Lorsque je serai de retour, je demande qu'il me laisse lui présenter ma preuve, avant de tenter une « guérison ». Ajoute que je l'aime et que je comprends qu'il s'inquiète pour moi. Mais j'agis comme le doit un Sourcier, en accord avec la mission qu'il m'a confiée en me remettant l'Épée de Vérité.

Dès que Rikka fut sortie, Cara prit la parole :

— Quelle preuve, seigneur Rahl ?

— Je n'en sais rien, puisque je ne l'ai pas encore trouvée ! (Richard se tourna vers Nicci.) Note bien ces conseils, mon amie. Dans la Sliph, tu devras respirer. Au début, tu voudras bloquer ton souffle, mais c'est impossible. Quand nous serons arrivés, accepter de nouveau l'air ne sera pas facile…

Nicci semblant très nerveuse, Richard lui prit la main.

— Je serai avec toi, et Cara aussi. Nous avons tous deux l'expérience du vif-argent. Je ne t'abandonnerai pas, sois-en assurée. Se forcer à inhaler du vif-argent est difficile, mais ensuite, tu apprécieras cette expérience. Au bout de quelques minutes, tu éprouveras une douce extase…

— De l'extase…, répéta Nicci, dubitative.

— Le seigneur Rahl dit la vérité, intervint Cara. Vous verrez…

— N'oublie pas : quand le voyage sera fini, tu ne voudras pas abandonner la Sliph et respirer de l'air comme avant. Mais il faudra t'y forcer. Sinon, tu mourras. C'est bien compris ?

— Oui.

— Alors, suis-moi…

Richard enjamba le muret.

— Où veux-tu aller, maître ?

— Au Palais du Peuple, en D'Hara. Tu connais cet endroit ?

— Bien sûr. C'est un site central.

— Un site central ?

Le visage de vif-argent exprima une profonde surprise.

— Oui, comme cette forteresse…

— Je vois, fit Richard.

En réalité, il ne voyait rien du tout, mais l'heure n'était pas à d'interminables débats.

— Pourquoi le Palais du Peuple ? demanda Nicci.

— Il faut bien aller quelque part, non ? Au palais, nous serons en sécurité. Mieux encore, nous aurons à notre disposition de fabuleuses bibliothèques. Qui sait ? nous y trouverons peut-être des informations sur *La Chaîne de Flammes*. Les Sœurs de l'Obscurité étant impliquées dans cette affaire, je suppose qu'il y a un rapport avec la magie…

» D'après ce que nous avons entendu, l'armée d'harane, qui marche vers le sud, ne doit pas être très loin du palais. En outre, il est fort possible que Berdine y réside.

— Berdine ?

— Une autre Mord-Sith qui m'aide à traduire le haut d'haran. Elle travaille toujours sur le journal de Kolo, et elle a peut-être découvert des choses fascinantes.

Richard jeta un petit coup d'œil à Cara.

— Nous rencontrerons peut-être le général Meiffert, qui nous en dira plus long sur le moral des troupes.

Cara ne put s'empêcher de sourire.

— C'est un bon plan, dit Nicci, et un endroit qui en vaut bien d'autres. Là-bas, tu ne seras pas en danger, et c'est le plus important !

— Sliph, dit Richard, nous voulons aller au Palais du Peuple, en D'Hara.

Un bras de vif-argent vint enlacer les trois voyageurs.

Richard sentit que Nicci lui serrait convulsivement la main.

— Seigneur Rahl ? demanda soudain Cara.

Richard leva sa main libre pour faire signe à la Sliph d'attendre un peu.

— Oui ?

— Eh bien… Vous tenez la main de Nicci… Voudriez-vous prendre la mienne ? Pour que nous ne nous perdions pas, bien sûr…

Richard tenta de ne pas sourire face à l'inquiétude ô combien visible de la Mord-Sith. Même si elle connaissait déjà celle de la Sliph, Cara redoutait terriblement la magie.

— Tu as raison, dit le Sourcier. Il ne faut surtout pas qu'on se perde.

Il prit la main de Cara…

… Et fut frappé par une idée.

— Attends encore un peu, dit-il à la Sliph.

— Tu veux quelque chose, maître ?

— Oui, te poser une question. Connais-tu une femme appelée Kahlan Amnell ? La Mère Inquisitrice ?

— Ce nom m'est inconnu…

Richard soupira de déception. Il n'espérait pas vraiment une réponse positive, mais…

— Et un endroit nommé le Profond Néant, ça te dit quelque

chose ?

— Je connais plusieurs lieux qui appartiennent au Profond Néant. Beaucoup ont été détruits, mais certains existent encore. Je peux t'y conduire, si tu veux…

— Sliph, certains de ces lieux sont-ils des sites centraux ?

— Oui, l'un d'eux… Caska en est un. Tu désires voyager jusque-là ?

Richard regarda Nicci et Cara.

— Vous avez déjà entendu parler de Caska ?

La magicienne secoua la tête.

— Quand j'étais enfant, dit Cara, il me semble avoir entendu ce nom… Désolée, seigneur, mais je ne peux pas en dire plus. Sauf qu'il semble venir d'anciennes légendes…

— Quelles légendes ?

— De vieilles fables d'haranes… au sujet de transmission de rêves… Des histoires que se racontent les gens sur le passé de D'Hara. Caska me paraît être un nom lié à nos origines.

La transmission de rêves dans un lointain passé ? Dans un des livres de la salle secrète, Richard avait lu quelque chose au sujet des « jeteurs de rêves » – un nom visiblement calqué sur « jeteur de sorts ». Manquant de temps, il n'avait pas traduit ce passage de *Gegendrauss*, le grimoire en haut d'haran.

Même s'il en était le chef, Richard connaissait bien peu de choses sur la mystérieuse D'Hara.

Cara aussi avait des connaissances limitées. Pourtant, elle venait de l'aider à avancer d'un grand pas sur la piste de Kahlan.

— Sliph, nous voulons voyager, dit le Sourcier. Nous allons à Caska, dans le Profond Néant.

N'ayant pas voyagé dans la Sliph depuis longtemps, Richard avait quelques appréhensions. Mais la joie d'avoir trouvé de nouvelles informations les balaya en un clin d'œil.

— Nous voyagerons jusqu'à Caska, annonça la Sliph.

Sa voix se répercuta dans la salle de pierre où Kolo était mort des millénaires plus tôt en veillant sur le puits magique.

C'était l'époque des Grandes Guerres, terminées depuis longtemps. Ou plutôt interrompues, car le conflit d'aujourd'hui n'était rien d'autre que l'épilogue de ces antiques affrontements.

Le bras de vif-argent souleva les trois voyageurs et les plongea dans le puits.

Nicci prit une profonde inspiration, serra très fort la main de Richard et se laissa immerger dans l'inconnu.

Chapitre 60

Aussi vite qu'une flèche, Richard volait dans le silence ouaté de la Sliph. En même temps, il aurait juré qu'il planait avec la grâce d'un aigle qui se laisse porter par les courants, survolant la frondaison d'arbres géants par une nuit de pleine lune.

La chaleur et le froid n'existaient plus. Dans la quiétude du vif-argent, de doux sons résonnaient dans son esprit. Ses yeux embrassaient la lumière et l'obscurité en une seule vision spectrale et ses poumons respiraient la délicieuse présence de la Sliph – qui emplissait aussi son âme et apaisait pour un moment son cœur…

L'extase, vraiment.

Hélas, les meilleures choses ont une fin.

Des ombres noires sur fond de ténèbres apparurent devant Richard. Comprenant qu'il venait de sortir de la Sliph, il sentit que Nicci, terrorisée, lui serrait très fort la main.

— *Respire*, dit la Sliph au Sourcier.

Richard exhala ce qui lui restait de la divine extase et aspira un air qui lui parut brûlant et hostile.

Cara aussi toussa à cause de la chaleur inattendue.

Nicci flottait sur le ventre dans le puits de vif-argent.

Richard s'arrima d'un bras au muret du puits et tira la magicienne avec lui. Ensuite, pour ne pas être entravé, il saisit l'arc accroché à son épaule et le jeta au loin.

Avec l'aide de la Sliph, il sortit du puits. La créature lui prêtant toujours main-forte, il entreprit d'arracher Nicci à son mortel cocon de vif-argent.

— Respire ! cria-t-il en lui donnant de grandes claques entre les omoplates. Allez ! il te faut renoncer à la Sliph et respirer ! Fais-le pour moi !

L'ancienne Maîtresse de la Mort exhala puis s'emplit les poumons d'air. Terrifiée de se retrouver dans un environnement inconnu, elle battit des bras et gémit.

Richard banda ses muscles et tira son amie hors du puits.

Comme dans la forteresse, des globes magiques posés sur des supports fournissaient une chiche lumière.

— Où sommes-nous ? demanda Cara en regardant autour d'elle.

— C'était… de l'extase pure…, murmura Nicci, toujours sous le charme de cette expérience.

— Je te l'avais dit, pas vrai ? triompha Richard.

— Nous sommes dans une salle aux murs de pierre, annonça Cara, qui inspectait déjà les lieux.

— Tu n'as rien de plus spécifique ? demanda Richard.

Lorsqu'il approcha d'une niche obscure, au fond de la salle, les deux globes posés sur des supports de fer brillèrent comme de petits soleils.

Richard vit que ces balises lumineuses délimitaient les deux côtés d'une cage d'escalier. De grandes marches montaient régulièrement jusqu'au plafond de la salle.

— C'est très étrange, dit Cara en s'immobilisant sur la deuxième marche.

— Regardez ! lança Nicci. Une plaque de métal est encastrée dans le mur…

Richard avait déjà vu ailleurs des artefacts de ce genre. Si un sorcier y plaquait la main, les champs de force ne s'activaient pas sur son passage.

Nicci posa sa paume sur l'étrange détecteur, mais rien ne se passa.

Richard approcha et posa sa propre paume sur le métal glacé. Aussitôt, la pierre, sous sa main, se mit à bouger en grinçant et de la poussière voleta dans l'air.

Le Sourcier et ses deux compagnes reculèrent et tentèrent de déterminer ce qui bougeait vraiment. Le mur tout entier ? Un panneau ? Une porte ?

Le sol trembla. On eût dit que la salle se métamorphosait ou pour le moins changeait de forme…

Toujours attentif, Richard ne tarda pas à s'apercevoir que c'était la voûte qui s'écartait lentement de la structure qu'elle recouvrait.

Ne sachant rien sur Caska, à part le peu que lui avait révélé la Sliph, Richard ignorait à quoi s'attendre. Mais la sensation de malaise qu'il éprouvait depuis quelques minutes n'augurait rien de bon.

À tout hasard, le Sourcier décida de dégainer son arme.

L'épée n'était plus là, constata-t-il pour la millième fois depuis sa mésaventure avec Shota. Et comme toujours, penser à ce qu'il advenait de la lame entre les mains de Samuel lui glaçait les sangs.

Tirant au clair son long couteau – une consolation comme une autre –, Richard commença de gravir les marches. Se pliant presque en deux pour ne pas se cogner la tête, tant le plafond était bas, il mobilisa son attention sur ce qui l'attendait sans doute cinq ou six pas plus loin.

Voyant que son maître était prêt à laisser parler l'acier, Cara plia violemment le poignet. Aussitôt, son Agiel vint se caler dans sa paume.

Dès que ce fut fait, la Mord-Sith voulut doubler son seigneur, mais

celui-ci tendit un bras pour l'empêcher de le dépasser.

Cara obéit et vint se poster juste derrière son épaule gauche.

Nicci n'était pas loin derrière, sur sa droite.

Alors qu'il émergeait à l'air libre, le Sourcier aperçut trois silhouettes, pas très loin devant lui. Sa vue déjà hors du commun était encore plus acérée lorsqu'il sortait de la Sliph. Presque à coup sûr, les trois inconnus le voyaient beaucoup moins bien qu'il les distinguait.

Grâce à sa vision décuplée, il constata que le grand type du milieu tenait une fillette serrée contre lui. Une main plaquée sur la bouche de l'enfant, l'homme semblait animé de très mauvaises intentions.

Un rayon de lune fit soudain briller la lame du couteau qui menaçait la gorge de la gamine.

— Lâchez vos armes ! ordonna l'homme. Si vous ne vous rendez pas face à l'Ordre Impérial, vous périrez !

Richard lança en l'air son couteau, attendit qu'il ait fait un demi-tour sur lui-même et le rattrapa par la pointe.

Une silhouette sombre passa soudain au-dessus de la tête du type. Alors que l'oiseau poussait un cri perçant, le kidnappeur tressaillit.

Sans perdre de temps à s'interroger sur une attaque si bienvenue, Richard lança son couteau.

L'oiseau – un corbeau, semblait-il – s'éloigna à tire-d'aile.

La lame se planta entre les deux yeux du type. Au bruit qu'elle fit, Richard devina qu'elle allait traverser le cerveau de sa cible et ressortir de l'autre côté.

Il ne s'était pas trompé, puisque le soldat de l'Ordre tomba raide mort une fraction de seconde plus tard.

Avant qu'ils aient pu réagir, Nicci lança sur les deux autres hommes une lame d'air acérée qui les décapita net.

Les têtes se détachèrent et percutèrent le sol avec un bruit sourd. Puis les corps suivirent le même chemin.

La fillette n'avait plus rien à craindre.

Dans la nuit paisible, on n'entendait plus un bruit, à part le chant des cigales.

La fillette avança, se laissa tomber à genoux puis se prosterna devant Richard.

— Seigneur Rahl, je suis votre humble servante. Merci d'être venu et de m'avoir protégée. Je vis uniquement pour servir et ma vie vous appartient. Ordonnez, et j'obéirai !

Tandis que la gamine débitait son petit discours, Nicci et Cara s'étaient déployées sur les flancs de Richard pour éliminer toute menace potentielle.

Richard plaqua un index sur ses lèvres pour leur signaler de faire le moins de bruit possible. Elles acquiescèrent et continuèrent à fouiller

la zone.

Le Sourcier attendit, tous les sens aux aguets. La fillette étant quasiment allongée sur le sol, il la laissa tranquille, car c'était la position la plus sûre, dans des circonstances pareilles.

Un bruissement lui apprit qu'un oiseau, sans doute celui qui avait attaqué le soudard, venait de se percher sur une branche, non loin du Sourcier.

— Aucun danger, annonça Nicci alors qu'elle revenait sur ses pas. Mon Han m'apprend qu'il n'y a personne dans le coin… À part nous, bien sûr.

Soulagé, Richard s'autorisa à relâcher un peu sa vigilance.

S'avisant que la fillette pleurait de terreur, il alla s'asseoir à côté d'elle, juste une marche plus bas.

Après ce qu'elle venait de voir, elle devait avoir peur d'être tuée comme les trois soudards. Avant tout, Richard devait lui montrer qu'elle ne risquait rien.

— Tout va bien…, murmura-t-il.

Il tapota l'épaule de l'enfant et l'encouragea à se relever.

— Je ne te ferai pas de mal, c'est juré. Tu es en sécurité, désormais.

Dès qu'elle eut consenti à se lever, Richard prit dans ses bras la petite fille terrorisée. Voyant qu'elle ne parvenait pas à détourner le regard des trois brutes qui l'avaient agressée, il lui saisit le menton et la força à tourner la tête.

Vue de plus près, cette gamine était une adolescente qui ne tarderait pas à atteindre la maturité. Pourtant, avec son air frêle – comme si elle venait de tomber du nid –, on aurait cru avoir affaire à une enfant…

— L'oiseau est un ami à toi ? demanda Richard.

— Il s'appelle Lokey et il veille sur moi.

— Eh bien, il a fait du bon travail, ce soir…

— Seigneur Rahl, j'ai eu peur que vous ne veniez pas. Je pensais que c'était ma faute, parce que je suis une très médiocre prêtresse.

Richard caressa lentement la nuque de la petite.

— Comment savais-tu que je venais ici ? demanda-t-il.

— Les prédictions l'annonçaient, seigneur. Mais j'attends depuis très longtemps et j'ai eu peur que les textes aient menti…

Richard supposa que les « prédictions » étaient en réalité des prophéties – décidément, il fallait toujours patauger dans le même étang fétide.

— Tu es une prêtresse, jeune dame ?

La gamine acquiesça puis abaissa sa capuche.

Richard s'aperçut soudain que les grands yeux aux reflets cuivrés de l'enfant brillaient sous un loup noir peint à même son visage.

— Je suis la prêtresse des ossements, oui, répondit l'enfant. Tu es revenu sur tes pas pour m'aider, et j'ai décidé de te servir jusqu'à ma mort. C'est moi qui suis chargée de transmettre les rêves…

— Tu viens de dire « revenu sur tes pas » en parlant de moi. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Tu es revenu à la vie, seigneur. Tu as échappé à l'emprise des morts !

Richard écarquilla les yeux.

Nicci vint s'agenouiller à côté de la fillette.

— Comment ça, « revenu à la vie » ? demanda-t-elle d'une voix tremblante d'inquiétude.

La fillette désigna la structure dont les trois voyageurs étaient sortis.

— Il est parti du royaume des morts pour revenir dans le monde des vivants. Son nom est écrit sur la tombe, derrière nous…

Richard se retourna et constata que son nom était bien gravé sur le monument.

Il se souvint aussitôt qu'il avait vu celui de Kahlan dans un autre cimetière. Tous deux avaient leur nom sur une stèle, mais ils étaient bel et bien vivants.

La fillette regarda Cara puis Nicci.

— Les prédictions annonçaient votre résurrection, seigneur Rahl, mais elles ne parlaient pas de vos familiers spectraux…

— Je ne reviens pas d'entre les morts, dit Richard. J'ai voyagé dans la Sliph – son puits est sous la terre, dans une grande salle.

— Le puits des morts, oui ! s'écria la gamine. Les prédictions en parlent, mais je n'ai jamais bien compris de quoi il s'agissait.

— Dois-je t'appeler « prêtresse » ou as-tu un petit nom ?

— Seigneur Rahl, c'est à vous de choisir. Je me nomme Jillian depuis le jour de ma naissance, et je suis prêtresse depuis beaucoup moins longtemps que ça. J'ai peur de ne pas être très bonne dans ce rôle, pour tout vous dire. Mais mon grand-père pense que l'âge n'a aucune importance lorsque le moment est venu.

— Tu veux bien que je t'appelle Jillian, donc ?

— J'aimerais beaucoup, seigneur Rahl…

— Eh bien, moi, je me nomme Richard et j'adorerais que tu ne me donnes plus du « seigneur Rahl » à tout bout de champ !

Jillian hocha la tête, mais elle semblait stupéfiée. Parce qu'elle parlait amicalement avec le seigneur Rahl ou parce qu'elle avait vu un mort sortir de sa tombe ?

— Jillian, écoute-moi bien… Je ne sais rien de tes « prédictions », mais tu dois comprendre que je ne reviens pas d'entre les morts. Je suis ici parce que je cherche des réponses à mes questions. Et des

solutions à mes problèmes.

— Vous avez rencontré trois « problèmes », et la solution a été radicale, pas vrai ? Seigneur, la réponse est que vous devez m'aider à transmettre les rêves, afin que nous puissions chasser les mauvais hommes. Presque tous les membres de mon peuple se cachent, à part les vieillards, qui sont restés au village, au pied de cette grande pente. Ils ont peur que ces soudards les tuent s'ils ne trouvent pas ce qu'ils sont venus chercher.

— Et que sont-ils venus chercher, Jillian ?

— Je n'en suis pas sûre, sei… Richard. Je me cachais parmi les esprits de mes ancêtres. Ces soldats ont dû faire parler un des vieillards, car ils connaissaient mon nom avant de me capturer. Je leur ai échappé pendant longtemps, mais aujourd'hui, ils m'attendaient à un des endroits où je cache des vivres. Ils se sont emparés de moi et ils m'ont ordonné de leur montrer l'endroit où nous gardons les livres.

— Ce ne sont pas des soldats réguliers de l'Ordre, dit soudain Nicci. Il s'agit d'éclaireurs…

— Comment sais-tu ça ? demanda Richard.

Il étudia un moment les cadavres mais ne repéra aucun signe distinctif.

— Richard, les soudards de Jagang ne font jamais de sommations et ils ne proposent pas aux gens de se rendre. Parce qu'ils cherchent des informations dans des pays inconnus, les éclaireurs font volontiers des prisonniers. Pour commencer, ils les interrogent. Tous ceux qui ne parlent pas sont confiés à des tortionnaires. De plus, les éclaireurs sont en permanence à la recherche de nouveaux grimoires pour Jagang. Ces hommes ne sont pas seulement en quête de bons itinéraires : ils traquent le savoir et la culture au bénéfice de leur chef !

Richard savait que c'était la stricte vérité. Jagang était par exemple un érudit en histoire, et son savoir lui valait souvent un gros avantage. Très souvent, Richard était à sa traîne, essayant de combler son retard…

— Les soldats ont-ils découvert des livres ? demanda-il à Jillian.

— Mon grand-père m'a parlé de vieux grimoires, mais à ma connaissance, nous n'en possédons pas. La ville est abandonnée depuis très longtemps. S'il y avait des livres, ils ont été volés avec le reste des trésors…

Richard espérait découvrir des réponses à Caska, mais il s'était trompé. En tout cas, il ne s'y était pas pris de la bonne manière.

Shota lui avait dit de trouver l'endroit où sont les ossements, dans un lieu appelé le Profond Néant.

N'était-il pas dans un cimetière ? Un cadre où les ossements

abondaient ?

— Nous sommes bien dans le Profond Néant, pas vrai ? demanda-t-il à Jillian.

— C'est un grand pays où vivent très peu de gens… À part mon peuple, nul ne peut subsister avec ce qu'offrent ces terres. Les gens ont peur de venir ici, et c'est très bien, parce que les os blanchis des téméraires gisent sur le sol, au sud, près de la grande barrière. C'est ça, le Profond Néant.

Bref, l'équivalent du Pays Sauvage en Terre d'Ouest, songea Richard.

— La grande barrière ? demanda Cara.

— Celle qui nous protège de l'Ancien Monde, oui…

— Nous sommes dans le sud de D'Hara, dit la Mord-Sith. C'est logique, puisque j'ai entendu le nom « Caska » lorsque j'étais enfant, dans des légendes qui parlaient de mon pays…

— C'est la terre de mes ancêtres, dit Jillian. Il y a très longtemps, ils furent massacrés par des bouchers venus de l'Ancien Monde. Ces Anciens transmettaient eux aussi des rêves. Mais ils ont échoué et furent tués.

Richard manquait de temps pour intégrer ces informations nouvelles à sa vision de l'histoire. Pour l'instant, le présent lui suffisait.

— *La Chaîne de Flammes*, ça te dit quelque chose ?

— Non. C'est quoi ?

— Je n'en sais rien…

— Richard, tu dois m'aider à transmettre les rêves qui chasseront les envahisseurs et rendront sa liberté à mon peuple.

Le Sourcier se tourna vers Nicci.

— Tu sais comment on jette un rêve ?

— Absolument pas… En revanche, je peux te prédire que les autres éclaireurs ne vont pas tarder à venir voir ce qui est arrivé à leurs camarades. Ce ne sont pas des soudards moyens de l'Ordre, Richard. Ils sont brutaux, c'est vrai, mais bien plus intelligents que leurs frères d'armes.

» Quant à transmettre des rêves, je suppose que ça implique d'utiliser ton pouvoir, et ce n'est pas recommandé en ce moment.

Richard se leva et contempla un long moment la ville bâtie sur le haut plateau.

— Chercher ce qui est enterré depuis longtemps…, marmonna-t-il pour lui-même. (Il se tourna vers Jillian.) Tu es la prêtresse des ossements, dis-tu ? J'aimerais que tu me fasses partager tout ce que tu sais sur le sujet…

La fillette secoua la tête.

— D'abord, tu dois m'aider à transmettre les rêves, pour que je puisse sauver mon grand-père et mon peuple.

Richard soupira d'agacement.

— Jillian, j'ignore comment t'aider à transmettre des rêves, et je n'ai pas le temps de me pencher sur la question. De toute façon, c'est en rapport avec la magie, comme l'a dit Nicci, et je ne peux pas utiliser la mienne sans risquer d'attirer ici une bête qui nous tuera tous. Elle a déjà massacré beaucoup de mes amis.

» Dis-moi tout ce que tu sais sur ce qui « est enterré depuis longtemps », je t'en prie !

Jillian essuya les larmes qui roulaient sur ses joues.

— Ces hommes ont capturé mon grand-père et d'autres villageois. Ils les tueront ! Tu dois d'abord les sauver. Mon grand-père est un devin, il pourra t'en dire beaucoup plus long que moi.

Richard posa une main rassurante sur l'épaule de l'enfant.

Si quelqu'un de très puissant refusait de sauver *son* grand-père, comment réagirait-il ?

— J'ai une idée, dit Nicci. Jillian, je suis une magicienne, et je sais tout sur ces soldats et leur manière de faire. Je peux les affronter et les vaincre. Pendant que tu aideras Richard, je m'occuperai de ton peuple. Quand j'en aurai terminé, ton grand-père ne sera plus en danger.

— Tu le sauveras si j'aide Richard, c'est ça ?

— Exactement !

Jillian interrogea le Sourcier du regard.

— Nicci n'a qu'une parole, dit-il.

— Très bien. Pendant que tu chasses les soldats, je vais montrer à Richard tout ce que je connais.

— Cara, dit le Sourcier, accompagne Nicci et surveille ses arrières.

— Et qui s'occupera des vôtres, seigneur ?

Richard posa une botte sur la tête de sa victime et récupéra son couteau.

— Lokey s'en chargera, dit-il.

— Un corbeau veillera sur vous ? s'écria Cara, incrédule.

Richard essuya sa lame sur la chemise du mort puis la rengaina.

— La prêtresse des ossements me protégera… Elle m'a attendu pendant longtemps, et je peux me fier à elle. De toute façon, c'est Nicci qui va prendre des risques. J'aimerais que tu t'occupes d'elle…

Cara regarda la magicienne comme si elle trouvait soudain un double sens aux paroles de son seigneur.

— Je la protégerai pour vous, seigneur Rahl, c'est juré !

Chapitre 61

Alors que Cara et Nicci descendaient vers l'endroit où se trouvaient les soldats de l'Ordre, en tout cas selon Jillian, Richard retourna dans « sa » tombe et récupéra le plus petit globe lumineux. Afin qu'il ne perturbe pas sa vision nocturne, il le glissa dans son sac. Ainsi, il l'aurait à portée de main s'il devait s'aventurer dans un bâtiment.

Fouiller de vieilles bâtisses dans le noir n'était pas vraiment une perspective qui l'enthousiasmait.

Jillian connaissait la ville fantôme comme sa poche et elle y évoluait avec l'aisance d'un chat.

Le Sourcier et la prêtresse des ossements remontèrent des rues qui disparaissaient presque sous des tonnes de débris. Certaines montagnes de gravats, peu à peu recouvertes par la terre que charriait le vent, ressemblaient à de petites collines, et de la végétation y poussait.

Richard remarqua un grand nombre de bâtiments où il ne serait entré pour rien au monde, car ils tenaient encore debout par miracle. Une mauvaise rafale de vent risquait de suffire à les abattre, et il n'avait aucune envie de finir ainsi.

En revanche, d'autres structures restaient en bon état – relativement parlant, bien entendu.

Un des grands bâtiments que Jillian lui fit découvrir était percé d'arches tout au long de sa façade. Richard supposa qu'il y avait jadis des fenêtres – à moins que ces ouvertures aient donné sur une sorte de cour intérieure.

Alors qu'il traversait cette cour supposée, le Sourcier remarqua que des fragments de mortier craquaient sous ses semelles. Le sol était carrelé en mosaïque. Bien que les couleurs fussent passées depuis longtemps, Richard reconstitua le motif représenté : un vaste terrain entouré d'un mur et zébré d'une multitude de sentiers qui conduisaient tous à des tombes.

— C'est une des entrées du cimetière, expliqua Jillian.

Richard se pencha et étudia plus attentivement la mosaïque. Il y avait quelque chose d'étrange… À la lueur de la lune, des hommes et des femmes portant des plateaux lestés de miches de pain et de quartiers de viande entraient dans le cimetière et croisaient d'autres personnes qui sortaient avec des plateaux vides.

Un cri terrifiant retentit dans le lointain. Richard se redressa et

Jillian se pétrifia, tendant l'oreille.

D'autres cris suivirent, plus faibles…

— Qu'est-ce que c'était ? demanda la fillette.

— Nicci se débarrasse des envahisseurs… Quand elle aura fini, les tiens seront hors de danger.

— Elle fait du mal aux soldats ? s'étonna Jillian.

Richard comprit que ce concept lui était totalement étranger.

— Ces hommes avaient l'intention de torturer ton peuple puis de le massacrer. S'il reste des survivants, ils reviendront tôt ou tard pour se venger…

Jillian se retourna et regarda dans le lointain, bien au-delà des arches.

— Ce serait terrible… Mais les rêves auraient suffi à les chasser.

— Transmettre des rêves a sauvé tes ancêtres ? Les habitants de cette cité ?

— Je crois que non…

— La seule chose qui compte, c'est que les gens qui chérissent la vie, comme toi, ton grand-père et ton peuple, soient libres et en sécurité. Parfois, ça implique d'éliminer les personnes qui leur veulent du mal.

— Je comprends, seigneur Rahl…

— Richard ! Je suis un seigneur Rahl qui désire voir les gens vivre comme ils l'entendent.

Jillian eut enfin un vrai sourire d'enfant.

Richard baissa les yeux et étudia de nouveau la mosaïque.

— Tu sais ce que représente cette image ?

Oubliant un moment le cri qui avait déchiré la nuit, Jillian s'intéressa à la mosaïque.

— Tu vois ces murs, là ? Les prédictions disent que les tombes des habitants de la cité doivent se dresser entre eux. (La gamine désigna un point.) Là, c'est l'endroit où nous sommes. Et là, le passage des morts.

» Les prédictions expliquent qu'il y a toujours eu des morts, mais qu'il n'existe qu'un endroit pour eux dans la cité. Quand on perd un être cher, on ne veut pas qu'il soit enterré très loin de soi. Les anciens habitants refusaient qu'on inhume leurs morts à l'écart de ce qu'ils tenaient pour des lieux sacrés. Ils ont donc créé un passage afin de conduire leurs défunts quelque part où ils pourraient reposer en paix.

Richard se souvint des paroles de Shota.

« Tu dois trouver l'endroit où sont les ossements, dans le Profond Néant. Ce que tu cherches est depuis longtemps enterré. »

— Montre-moi cet endroit, dit-il à Jillian. Conduis-moi là-bas…

Le chemin fut beaucoup plus compliqué que Richard l'aurait cru. Pour atteindre la destination, il fallait négocier un véritable labyrinthe

de couloirs et de salles dans le bâtiment. Parfois, on se retrouvait entre deux murs à ciel ouvert, puis on revenait à l'intérieur sans vraiment s'en apercevoir.

— C'est le passage des morts, dit Jillian. On transportait les défunts à travers ce dédale… Si le chemin est difficile, c'est paraît-il pour que l'âme du mort soit désorientée. Ainsi, les nouveaux esprits ne pouvaient pas revenir aisément dans le monde des vivants. Étant confinés dans l'endroit où nous allons, ils finissaient par prendre la route qui conduit au royaume des morts.

Le Sourcier et sa petite compagne sortirent enfin du bâtiment. La nuit étant tombée, un beau croissant de lune brillait au-dessus des toits en ruine de Caska.

D'humeur joyeuse, Lokey décrivait de grands cercles dans le ciel et croassait à l'attention de son amie.

La petite fille salua l'oiseau d'un grand geste de la main.

Le cimetière dans lequel Jillian et Richard venaient d'entrer était de bonne taille. Cela dit, il ne semblait pas adapté à une mégalopole.

Un sentier serpentait entre les tombes. Au clair de lune, ce lieu était paisible et non dénué d'une certaine grandeur mélancolique.

— Où sont les passages dont tu m'as parlé ? demanda Richard à Jillian.

— Désolée, mais je n'en sais rien… Les prédictions en parlent mais n'expliquent pas comment les trouver.

Richard fouilla le cimetière avec l'aide active de Jillian et il ne trouva pas l'ombre d'un passage et encore moins de plusieurs. Bref, cet endroit ressemblait à tous les cimetières qu'il avait vus. Certains monticules de terre portaient une multitude de stèles et les tombes couvertes de marbre étaient serrées les unes contre les autres.

Beaucoup de pierres tombales gisaient sur le sol, renversées par le vent, la pluie ou simplement le passage des ans…

Richard n'avait plus beaucoup de temps et il ne pouvait pas rester à Caska à écouter le chant des cigales jusqu'à la fin de la guerre. Cette histoire ne menait à rien. S'il voulait trouver des réponses, il devait aller là où il y en avait et le Profond Néant n'entrait pas dans cette catégorie.

Au Palais du Peuple, en D'Hara, Richard aurait à sa disposition des grimoires que Jagang lui-même n'avait jamais eu l'occasion de consulter. À coup sûr, il y dénicherait plus d'informations que dans un cimetière abandonné.

Le Sourcier s'assit au pied d'un olivier et entreprit de planifier ses prochaines actions.

— Tu connais un autre endroit où nous pourrions trouver les passages mentionnés par les prédictions ?

Jillian eut une moue dubitative.

— Désolée, mais la réponse est « non »… Quand il n'y aura plus de danger, nous pourrons descendre parler à mon grand-père. Il sait beaucoup plus de choses que moi.

C'était sûrement vrai, mais Richard doutait d'avoir beaucoup de temps à consacrer aux histoires d'un vieil homme.

Pas très loin du Sourcier et de la fillette, Lokey se posa sur le sol pour s'offrir un festin de cigales. Après dix-sept années passées dans la terre, la plus grande partie de ces insectes en émergeait pour servir de nourriture à des prédateurs tels que le corbeau de Jillian.

Richard se souvint de la prophétie que lui avait lue Nathan. Le texte parlait des cigales. Soudain, Richard se demanda pourquoi.

Selon la prédiction, le retour des cigales annoncerait l'imminence de la bataille finale. Car le monde était au bord des ténèbres…

Le bord des ténèbres… Richard regarda de nouveau les cigales qui sortaient de sous la terre.

Il y avait quelque chose d'étrange… Tous les insectes émergeaient de sous la même stèle renversée sur une tombe. Ayant remarqué cette bizarrerie, Lokey festoyait sans devoir fournir l'ombre d'un effort.

— C'est bizarre…, marmonna Richard.

— Quoi donc ? demanda Jillian.

— Regarde : les cigales ne sortent pas de la terre mais de sous une seule et même stèle renversée.

Richard s'accroupit et passa une main sous la pierre rectangulaire. Il sentit un grand vide, dessous.

Sous le regard intrigué de Lokey, Richard glissa les deux mains sous la stèle et banda ses muscles. Au début, rien ne se passa. Puis la stèle consentit à se soulever.

Après quelques secondes, Richard remarqua qu'il y avait une charnière sur le côté gauche de la pierre.

Il força un peu plus et réussit à ouvrir la sinistre cachette.

La stèle n'était qu'un trompe-l'œil ! Elle gisait sur le sol depuis toujours et servait à fermer un passage secret.

Richard sortit le globe magique rangé dans son sac. Dès que la lueur fut assez forte, il passa l'artefact au-dessus du trou vide.

— Un escalier…, souffla Jillian, terrorisée.

Les marches en pierre étroites et irrégulières descendaient en droite ligne jusqu'à un premier palier où Richard et Jillian prirent l'intersection de droite. Au bout d'un long couloir rectiligne, ils tournèrent à gauche et continuèrent leur chemin.

Quand ils eurent avancé assez longtemps, toujours tout droit, ils débouchèrent dans une série de corridors dont les sorts de protection semblaient désactivés.

Tenant la main de Jillian d'un côté et levant son globe magique de l'autre, Richard dut très vite se plier en deux pour ne pas s'assommer

contre la voûte.

Très rapidement, le Sourcier et sa petite compagne se trouvèrent devant une nouvelle intersection.

— Les prédictions disent quelque chose sur le chemin à suivre ici ? demanda Richard. (Jillian secoua la tête.) Très bien… Je vais ouvrir la marche. Si tu reconnais une route ou un point de repère, n'hésite pas à m'avertir.

Dès que la fillette eut approuvé du menton, les deux explorateurs se remirent en chemin. En remontant un passage plutôt étroit – « exigu » aurait été le terme précis –, ils commencèrent de découvrir des alcôves taillées dans la pierre.

Chacune contenait au moins le corps d'un inconnu. Dans certaines, on avait empilé quatre ou cinq cadavres. D'autres en renfermaient deux : sans doute des couples mariés.

D'antiques peintures restaient visibles sur le mur, tout le long du couloir. Ces fresques représentaient des fidèles venus rendre hommage aux défunts, des sous-bois envahis de lianes et quelques motifs géométriques du plus bel effet.

La diversité des styles et la qualité très variable de ces œuvres laissaient penser qu'elles avaient été réalisées par les proches des morts entreposés dans cette étrange crypte naturelle.

Le long couloir finit par déboucher dans une salle d'où partaient une dizaine de tunnels identiques.

Richard en choisit un au hasard et le remonta à grandes enjambées. Comme les autres, ce tunnel donnait sur une petite place où prenait naissance un véritable réseau de passages obscurs.

Descendant le plus souvent, le sol remontait parfois abruptement. Mais ça ne durait jamais longtemps, et la descente reprenait, épuisante de monotonie.

L'ennui de Richard et de Jillian se dissipa dès qu'ils commencèrent à découvrir des ossements.

Des salles en étaient pleines à craquer ! Entreposés dans des alcôves, comme les dépouilles, les os étaient soigneusement classés par catégorie.

À tout seigneur tout honneur, la première alcôve contenait des centaines de crânes méticuleusement empilés. Des clavicules s'entassaient dans la deuxième, et des tibias dans la troisième…

Des vasques taillées à même la roche abritaient des ossements plus petits et difficiles à empiler.

Richard et Jillian continuèrent leur chemin et passèrent devant de véritables murs de crânes qui devaient être composés de dizaines de milliers de pièces.

Conscient de n'explorer qu'un « passage » sur des dizaines, Richard osa à peine imaginer combien de cadavres étaient inhumés dans ces

catacombes.

Si terrifiant que fût ce spectacle, on sentait que tous ces ossements avaient été traités avec amour et respect. Aucun ne gisait sur le sol ni ne reposait seul dans quelque cavité naturelle. Ultimes témoins du passage en ce monde d'un être vivant, tous avaient reçu les honneurs qu'ils méritaient.

Richard et Jillian marchèrent pendant plus de une heure dans le dédale de tunnels. Toutes les sections étaient différentes, au gré des caprices de la nature. Certains passages suffisaient à peine pour que deux personnes y marchent de front et d'autres donnaient sur d'immenses cavernes dont la voûte se perdait très haut dans les ténèbres.

Au bout d'un moment, Richard comprit que toutes les alcôves avaient été creusées volontairement pour fournir un espace funéraire à une famille ou à un groupe d'individus. La configuration des lieux ne devait rien au hasard, mais pour le comprendre, il fallait adopter la logique de leurs constructeurs.

Le Sourcier et la fillette se trouvèrent soudain devant l'entrée d'un tunnel dont une grande partie s'était éboulée.

Richard s'arrêta et étudia le tas de pierres.

— Je crois que nous n'irons pas plus loin, Jillian.

La fillette ne répondit pas. Très concentrée, elle alla s'accroupir devant un gros bloc de pierre et tenta de regarder dessous et sur les côtés.

— On peut passer par là, dit-elle en se tournant vers Richard. (Ses yeux brillant intensément sur le fond noir du masque dessiné à même sa peau, l'enfant ajouta :) Je suis plus petite et plus mince que toi, seigneur. Tu désires que j'aille jeter un coup d'œil ?

Richard éclaira brièvement le minuscule passage.

— J'aimerais bien, oui… Mais rebrousse chemin si ça devient dangereux, compris ? Il y a des centaines de tunnels ici et celui-ci n'est pas différent des autres.

— Tu te trompes, Richard. Il est particulier parce que c'est toi qui l'as découvert.

— Jillian, je ne suis qu'un homme ! Cesse de me prendre pour un esprit revenu du royaume des morts !

— Si tu le dis, Richard…, fit la gamine avec un petit sourire.

Sur ces mots, elle se glissa dans une crevasse triangulaire et disparut en un éclair.

— Seigneur Rahl ! appela-t-elle quelques secondes plus tard. J'ai trouvé des livres !

— Des livres ?

— Oui, tout un tas ! Il fait sombre, là-dedans, mais je crois que

c’est une grande salle remplie de livres.

— J’arrive !

Pour avancer, Richard dut ôter son sac de ses épaules et le brandir à bout de bras devant lui. Si le passage était étroit, il suffisait de rentrer le ventre au bon moment. Du coup, l’épreuve se révéla moins traumatisante que prévu.

Une fois qu’il fut passé, Richard s’avisa que le « bloc de pierre » qui bloquait le chemin était jadis une porte. Conçu pour pivoter dans une cavité creusée dans la paroi de droite, le lourd rectangle de pierre s’était fissuré – un défaut structurel probablement aggravé par la taille – puis brisé en deux. Basculant de son logement, il était devenu un obstacle plus impressionnant qu’efficace.

En étudiant la paroi, le Sourcier découvrit une plaque métallique semblable à celles de la Forteresse du Sorcier. Savoir que les livres étaient protégés par un champ de force réveilla son enthousiasme.

Levant son globe magique, il étudia un moment la salle. Elle était immense, avec des cloisons disposées dans tous les sens et selon tous les angles, sans doute afin de désorienter les visiteurs.

Richard et Jillian longèrent les rayonnages lestés de livres. Beaucoup d’étagères étaient simplement taillées dans la roche, exactement comme les alcôves, les niches et les vasques qui contenaient les ossements.

Richard leva son globe magique pour déchiffrer les titres de certains grimoires.

— Jillian, dit-il, je cherche quelque chose de très spécifique. *La Chaîne de Flammes*… Il peut s’agir d’un ouvrage. Prends un côté et je m’occuperai de l’autre. Mais fais attention à ne pas rater un livre…

— S’il y a quelque chose à trouver, nous trouverons !

L’antique bibliothèque était immense – de quoi décourager n’importe qui. Alors qu’ils avançaient, chacun se chargeant d’un côté, comme prévu, ils entrèrent dans un corridor étroit où d’interminables rayonnages se faisaient face à moins de deux pas de distance.

Se gênant l’un l’autre, le Sourcier et sa petite compagne progressèrent encore moins vite.

Il leur fallut des heures pour en terminer avec cette aile particulièrement étroite de la bibliothèque. En chemin, ils passèrent devant des salles latérales plus petites mais remplies d’ouvrages qu’ils explorèrent avec la même minutie que les plus grandes.

Pour ne rien arranger, ils durent assez souvent essuyer la poussière qui dissimulait le titre des volumes.

Alors que Richard n’en pouvait plus de fatigue et d’agacement, la fillette et lui se trouvèrent tout à coup devant une muraille nue dépourvue de porte.

Sans s’inquiéter, le Sourcier chercha une plaque métallique, la

trouva sans peine et plaqua la paume dessus. Un panneau de pierre plutôt étroit pivota pour révéler une pièce obscure où flottait une odeur de renfermé.

Richard espéra que la plaque avait simplement reconnu son don et neutralisé le champ de force. S'il s'était passé davantage que cela, la bête risquait de se matérialiser dans les catacombes, où elle aurait un avantage énorme sur sa proie incapable de fuir.

À la lueur de son globe, Richard constata que la salle n'était pas bien grande. Il y avait des rayonnages partout, comme dans les précédentes, et aucun meuble à part une table réduite en miettes par la section de la voûte qui s'était écroulée dessus.

Jillian commença d'étudier les livres. Avisant une autre plaque de métal, au fond de la pièce, Richard avança et plaqua la paume dessus.

Une autre porte invisible coulissa.

Le Sourcier se pencha pour la franchir.

— Maître, tu veux voyager ? lança une voix familière.

La lumière du globe se refléta sur le visage de vif-argent de la créature. Richard venait d'entrer dans la salle du puits, à savoir l'endroit où il était arrivé ! La porte qu'il venait de franchir se découpait juste en face de l'escalier qui conduisait hors du cénotaphe du seigneur Richard Rahl.

Jillian et lui avaient marché presque toute la nuit pour revenir à leur point de départ !

— Richard, dit soudain la fillette, regarde…

Le Sourcier se retourna et vit que l'enfant brandissait un livre à la couverture en cuir rouge.

Quatre mots y étaient écrits en lettres d'or.

La Chaîne de Flammes !

Richard en eut le souffle coupé.

Rayonnante, Jillian le rejoignit dans la salle de la Sliph et lui tendit l'ouvrage.

Comme s'il regardait la scène de très loin, spectateur attentif de sa propre vie, Richard se vit saisir entre des mains tremblantes le grimoire intitulé *La Chaîne de Flammes*.

Chapitre 62

— Richard ? lança une voix féminine.

Celle de Nicci, reconnut immédiatement le Sourcier.

Toujours stupéfié d'avoir trouvé le grimoire, il gagna le pied de l'escalier et regarda en haut, où Cara et Nicci attendaient son retour depuis des heures.

— J'ai trouvé…, souffla-t-il. Enfin, c'est Jillian…

— Comment êtes-vous entrés dans la tombe ? demanda Nicci alors que le Sourcier et la fillette gravissaient les marches. En arrivant, nous sommes venues voir et vous n'y étiez pas.

— Jillian ? appela une voix masculine.

— Grand-père !

La petite prêtresse des ossements monta les marches quatre à quatre et courut se jeter dans les bras d'un vieil homme.

— Qui est-ce ? demanda Richard quand il eut rejoint ses deux amies.

— Le devin du peuple de Jillian, le gardien des antiques connaissances – et un grand-père mort d'inquiétude pour sa petite fille.

Richard sourit de cette présentation, si typique de la nouvelle vision du monde de Nicci.

— Ravi de vous rencontrer, dit Richard en serrant la main du vieux sage. Votre petite-fille est formidable. Sans elle, je ne m'en serais pas sorti.

— Tu aurais trouvé le livre si je ne l'avais pas vu la première, assura Jillian en souriant.

Richard lui rendit son sourire.

— Qu'est-il arrivé aux hommes de Jagang ? demanda-t-il en se tournant vers Nicci.

— Brouillard nocturne…, répondit simplement la magicienne.

Jillian s'étant éloignée avec son grand-père pour aller saluer Lokey, perché sur un muret voisin, Richard demanda à mi-voix :

— Un brouillard, tu es sûre ?

— Oui… Une brume surnaturelle a balayé les rangs de soldats, les rendant tous aveugles.

— Pas seulement, corrigea Cara avec une évidente satisfaction. Les yeux de ces porcs ont jailli de leurs orbites. Un magnifique carnage,

seigneur. Je me suis régalée !

Richard dévisagea Nicci, le front plissé. Il allait lui falloir une solide explication…

— C'étaient des éclaireurs, dit la magicienne. Je les ai souvent vus et ils me connaissaient. Aurais-je dû leur permettre de m'identifier ? En outre, je voulais que les survivants ne soient plus d'aucune utilité à Jagang.

» Le grand-père de Jillian doute que beaucoup d'entre eux réussissent à rejoindre le gros de l'armée, mais je me suis arrangée pour que certains soient près de leur monture quand ils perdaient la vue. Leurs chevaux les ramèneront au bercail. Je veux que les rescapés terrorisent leurs camarades en leur racontant comment un brouillard surnaturel les a aveuglés en quelques secondes. Les histoires de ce genre ne gonflent pas vraiment le moral des soldats…

» Violer, piller et tuer, voilà qui amuse beaucoup les soudards de Jagang ! En revanche, ils n'aiment pas les attaques magiques. À la rigueur, ils acceptent de tomber au champ d'honneur pour la gloire du Créateur, mais être frappés par une force inconnue et finir handicapés ne leur dit rien qui vaille.

» Connaissant Jagang, il choisira de contourner le Profond Néant, histoire de préserver le moral de ses troupes. En conséquence, l'armée de l'Ordre devra marcher plus longtemps vers le sud avant de pouvoir entrer en D'Hara pour réaliser sa manœuvre tournante.

— Très bien vu, Nicci…, dit Richard. Très bien vu !

La magicienne eut un sourire radieux.

— Tu as trouvé un grimoire intéressant ? demanda-t-elle en désignant le livre que tenait Richard.

— *La Chaîne de Flammes* ! C'était un titre d'ouvrage… (Richard gravit quelques marches et vint s'asseoir entre la Mord-Sith et la magicienne.) Nicci, j'aimerais que tu y jettes un coup d'œil avant moi… Au cas où ce serait un recueil de prophéties… Tu vois ce que je veux dire ?

— Bien entendu, Richard… Je vais le faire.

Le Sourcier tendit l'ouvrage à son amie.

Il n'avait aucune envie de l'ouvrir et de découvrir beaucoup trop tard qu'il n'aurait pas dû, parce que ç'aurait attiré la bête de sang. Au moment où il allait obtenir les réponses qu'il cherchait depuis des semaines, finir comme ça aurait été stupide.

Nicci entreprit de feuilleter le livre et Cara s'autorisa à lire par-dessus son épaule.

— Ça n'a aucun sens, déclara-t-elle en relevant les yeux.

Richard vit que Nicci était loin de partager son opinion. Blanche comme un linge, elle semblait avoir du mal à respirer.

— Par les esprits du bien…, murmura-t-elle.

Alors qu'elle continuait sa lecture en silence, Richard sortit de la crypte et alla s'asseoir au pied d'un olivier.

Une liane poussait autour du tronc. Le Sourcier tendit une main pour en arracher une feuille.

Il se pétrifia, les doigts à moins d'un pouce du végétal.

Un frisson courut le long de sa colonne vertébrale.

Cette liane lui rappelait quelque chose.

Il se souvint d'un passage du *Grimoire des Ombres Recensées*, le livre que son père lui avait fait apprendre par cœur avant de le détruire.

« Quand les trois boîtes d'Orden seront mises dans le jeu, la liane-serpent croîtra et se multipliera. »

— Que se passe-t-il ? demanda Jillian. On dirait que tu as vu un fantôme…

— Jillian, cette variété de liane est répandue chez vous ?

— Non… Je crois que c'est la première que je vois.

— Elle a raison, dit le grand-père de la fillette. Je vis ici depuis toujours, et je n'ai jamais vu une liane de ce type. Enfin, si, une fois, il y a trois ans. Je crois que c'est ça… Oui, ça fera trois ans cet automne. La liane est morte, et je n'en ai plus jamais aperçu d'autre.

Richard arracha délicatement une vrille sur l'étrange liane qui ne portait pas de bourgeons.

— C'est un grimoire terriblement dangereux, dit soudain Nicci. (Plongée dans sa lecture, elle n'accordait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle.) « Dangereux » n'est même pas assez fort, d'ailleurs… Je n'en suis qu'au début, mais… Eh bien, comment dire ?…

Brandissant la vrille volée à la liane, Richard se leva d'un bond.

— Nous devons filer, dit-il. Et sans tarder !

Alarmée par le ton de son seigneur, Cara cessa de lire par-dessus l'épaule de Nicci, qui leva elle aussi les yeux.

— Seigneur, que se passe-t-il ? demanda la Mord-Sith.

— On dirait que tu viens de voir le fantôme de ton père ! lança la magicienne.

— Non, c'est encore plus grave ! Je viens de comprendre. Oui, je sais ce qui se passe !

Le Sourcier dévala les marches pour entrer dans « sa » tombe.

— Sliph, nous voulons voyager !

— Richard, dit Jillian, qui avait suivi le Sourcier, tu dois m'aider à transmettre les rêves afin que les mauvais hommes ne reviennent jamais ici.

— Désolé, mais je dois partir très vite !

— Le seigneur Rahl nous a déjà beaucoup aidés, dit le grand-père de la gamine. Et il reviendra s'il en a la possibilité.

— C’est vrai, confirma Richard. Merci de m’avoir aidé, Jillian. Tu ne sais pas à quel point tu m’as été utile. Dis aux tiens de rester loin de cette liane.

— Richard, quelle mouche t’a piqué ? demanda Nicci.

Le Sourcier prit ses deux compagnes par le bras.

— Nous devons aller au Palais du Peuple !

— Pourquoi ? Qu’as-tu découvert ?

Richard montra la vrille de la liane à Nicci. Puis il la rangea dans sa poche.

— C’est une liane-serpent. Elle pousse uniquement lorsque les boîtes d’Orden ont été mises dans le jeu.

— Seigneur, les boîtes sont en sécurité dans le Jardin de la Vie, rappela Cara.

— Elles l’étaient, mais c’est fini ! Les Sœurs de l’Obscurité ont réveillé la magie d’Orden. Sliph, conduis-nous au Palais du Peuple.

— Viens, et nous voyagerons.

— Richard, dit Nicci, toujours réticente à partir, je ne vois pas le rapport avec tes rêves au sujet de cette Kahlan…

Le Sourcier posa une main sur la plaque métallique qui commandait la fermeture de la crypte.

— Au revoir, Jillian ! lança-t-il à la gamine, debout avec son grand-père en haut de l’escalier. Merci pour tout, et n’oublie pas que je reviendrai un jour.

La fillette agita la main en souriant.

Richard récupéra son arc et son carquois.

— Les sœurs ont besoin de Kahlan, dit-il à Nicci. C’est la dernière Inquisitrice vivante. Quand on met dans le jeu les boîtes d’Orden, on a besoin du *Grimoire des Ombres Recensées*. Et sais-tu ce qu’on trouve sur la première page ? « La véracité des phrases du *Grimoire des Ombres Recensées*, quand elles sont prononcées par une autre personne que le détenteur des boîtes d’Orden – et non lues par celui-ci – exige le recours à une Inquisitrice… »

Alors que la crypte finissait de se refermer, Richard entendit Jillian lui crier :

— Au revoir et bon voyage !

— Richard, c’est de la folie ! Et je…

— Ce n’est pas le moment de polémiquer, Nicci !

Richard monta sur le muret et tira les deux femmes avec lui.

— Une minute ! s’écria Nicci. (Elle ouvrit le sac à dos du Sourcier.) Le grimoire sera plus en sécurité avec toi.

Elle glissa l’ouvrage dans le sac.

— Tu as idée de ce qu’est *La Chaîne de Flammes* ?

— D’après ce que j’ai lu, mais je n’en suis pas très loin, c’est une formule théorique qui sert à invoquer des entités qui ont le potentiel

requis pour voiler l'existence.

— « Voiler l'existence », répéta Cara. Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en suis pas sûre… Le grimoire semble être une sorte de discussion sur une théorie magique qui, si on la mettait en application, risquerait de détruire le monde des vivants.

— Pourquoi les sœurs auraient-elles besoin de ça ? lança Richard. Elles ont déjà les boîtes d'Orden.

Nicci ne répondit pas. De toute façon, elle n'adhérait pas aux hypothèses de Richard qui se fondaient immanquablement sur l'existence de Kahlan.

— Sliph, conduis-nous au Palais du Peuple !

Un bras jaillit du puits pour enlacer Richard et ses compagnes.

— Venez en moi, et nous voyagerons.

Avant de plonger dans le puits de vif-argent, Nicci et Cara prirent chacune une main du Sourcier.

Chapitre 63

Nicci avait à peine repris ses esprits – une opération délicate après un voyage dans la Sliph – lorsque Richard lui fit franchir le muret en la tirant par la main.

Malgré les épreuves passées et à venir, dans un coin reculé de son esprit, Nicci pouvait encore frissonner comme une gamine simplement parce qu'elle tenait la main de Richard.

Pendant le voyage dans la Sliph, la magicienne avait réfléchi à sa relation complexe avec le Sourcier. Ces derniers temps, elle avait du mal à suivre son ami. Par exemple, comment avait-il pu conclure que les Sœurs de l'Obscurité avaient mis les boîtes d'Orden dans le jeu ? Parce qu'il avait découvert une liane ? C'était absurde !

Acharné à prouver l'existence de Kahlan, le Sourcier multipliait les erreurs.

La salle étant protégée par un champ de force, Richard aida ses deux amies à traverser.

Ensuite, ils remontèrent un couloir au sol en marbre puis arrivèrent devant une double porte plaquée d'argent.

— Je sais où nous sommes, annonça Cara.

— Parfait. Montre-nous le chemin, et dépêche-toi !

Par moments, Richard était si désagréable que Nicci regrettait presque de ne pas avoir adhéré au plan des trois vieillards. Débarrassé du souvenir de Kahlan, son ami serait sans doute redevenu le garçon sympathique et attentionné qu'elle avait toujours connu.

Mais il y avait un bémol. À Caska, Nicci avait testé l'idée sur un soldat de l'Ordre. Utilisant la Magie Soustractive, elle avait effacé de sa mémoire le souvenir de l'empereur. Le processus était très simple. Et elle avait fait exactement ce que Zedd et les autres voulaient infliger à Richard.

Hélas, il y avait eu un petit problème…

Le cobaye n'avait pas survécu. Et sa fin donnait encore des sueurs froides à l'ancienne Maîtresse de la Mort.

En pensant qu'elle avait failli se laisser convaincre de traiter Richard ainsi – pour être honnête, ça n'était pas passé bien loin –, Nicci s'était sentie si mal qu'elle avait dû s'asseoir sur le sol près du cadavre de sa victime.

Cara avait accouru, certaine que son amie allait s'évanouir.

Ça n'avait pas été le cas, mais la magicienne avait tremblé comme

une feuille pendant plus de une heure.

— Par là, dit la Mord-Sith.

Elle s'engagea dans un escalier qui donnait sur un grand couloir au plafond partiellement vitré.

À la couleur rougeâtre de la lumière, on devait être au crépuscule ou juste après l'aube. Au sortir de la Sliph, Nicci était incapable de trancher. Ne pas savoir si c'était la nuit ou le jour avait quelque chose de perturbant…

Les allées intérieures débordaient de monde. En y déboulant au pas de course, les trois visiteurs ne manquèrent pas d'attirer l'attention des curieux – et de quelques gardes, qui faillirent sortir leur arme mais se ravisèrent en reconnaissant l'uniforme de cuir rouge d'une Mord-Sith.

Quelques-uns reconnurent Richard et tombèrent à genoux. Du coup, de plus en plus de passants les imitèrent.

Le Sourcier ne perdit pas de temps à saluer ses sujets.

Le petit groupe traversa une interminable succession d'allées, de passerelles, de balcons et de corridors. De temps en temps, un escalier les conduisait à un niveau différent du complexe.

En quête de raccourcis, Cara emprunta plusieurs couloirs de service.

Nicci fut frappée par la beauté du palais. La précision des motifs qui ornaient le sol l'impressionna et elle trouva que les statues étaient particulièrement réussies. Aucune ne valait celle que Richard avait sculptée, mais c'était néanmoins de la belle ouvrage.

Quant aux tapisseries géantes – des scènes de bataille où figuraient des centaines de chevaux –, elles étaient tout simplement à couper le souffle.

— Par ici ! lança Cara en s'engageant dans un corridor.

Tirée par Richard, dont elle n'avait pas lâché la main, Nicci aurait aimé poser des questions cruciales et débattre de sujets essentiels, mais elle était trop occupée à conserver un semblant de souffle. Avant sa rencontre avec Richard, l'exercice physique n'était pas son fort, et elle manquait d'entraînement.

Cara ralentit à l'approche d'une double porte sur laquelle étaient sculptés deux énormes serpents.

Saisissant une des poignées – un crâne en bronze –, Richard ouvrit le battant et entra dans une pièce où quatre gardes vinrent immédiatement lui barrer le chemin.

Avisant Cara, ils perdirent de leur assurance.

— Seigneur Rahl ? demanda l'un d'eux.

— C'est lui, oui ! répondit Cara. Et maintenant, écartez-vous !

Les soldats se tapèrent du poing sur le cœur et libérèrent le passage.

— Quelque chose à signaler ? demanda Richard à celui qui semblait être le chef.

— Que voulez-vous dire, seigneur ?

— Une tentative d'intrusion ? Des alertes ?

L'homme eut un petit sourire.

— Nous sommes là pour éviter ça, seigneur…

Richard salua les sentinelles et fonça vers l'escalier, entraînant Nicci à sa suite.

Alors qu'il montait les marches quatre à quatre, la magicienne fit de son mieux pour suivre le rythme. Même si tous ses muscles lui faisaient un mal de chien, elle devait oublier la douleur et servir Richard sans penser à ses petites misères.

En haut de l'escalier, des soldats barrèrent de nouveau le chemin des trois amis. Ceux-là étaient armés d'arbalètes et ils semblaient prêts à tout pour empêcher une intrusion.

Nicci espéra qu'ils n'étaient pas enclins à tirer puis à poser des questions après…

Mais elle fut vite rassurée. Parfaitement entraînés, ces soldats n'étaient pas du genre à cribler de carreaux leur seigneur.

Un coup de chance pour eux, car elle les aurait réduits en bouillie avant.

— Général Trimack ? lança Richard à l'officier qui fendait les rangs pour approcher des « visiteurs ».

— Seigneur Rahl ? (Le militaire se tapa du poing sur le cœur.) Cara ?

La Mord-Sith inclina légèrement la tête.

— Général, quelqu'un s'est introduit dans le Jardin de la Vie et a volé les boîtes d'Orden !

Trimack en resta un instant bouche bée.

— Pardon ? s'étrangla-t-il quand il eut recouvré ses esprits. Seigneur Rahl, c'est impossible ! Sauf votre respect, vous devez faire erreur. Personne ne peut tromper nos gardes. Il n'y a eu aucun incident depuis des lustres et nous avons reçu un seul visiteur, ces derniers temps.

— Qui ça ?

— Une visiteuse, pour être plus précis. La Dame Abbesse Verna. Elle est venue consulter des grimoires, si j'ai bien compris. Et elle en a profité pour s'assurer que les boîtes d'Orden étaient en sécurité.

— Vous lui avez permis d'entrer dans le jardin ?

Le général ne cacha pas son indignation.

— Certainement pas, seigneur ! Nous avons seulement consenti à ouvrir les portes, pour qu'elle puisse jeter un coup d'œil…

— Jeter un coup d'œil ?

— Exactement ! Les hommes l'entouraient et ils pointaient leur

arbalète sur elle. Des armes chargées avec les carreaux antimagie de Nathan Rahl. Si elle avait fait un geste de trop, la pauvre femme aurait ressemblé à une pelote d'épingles.

Les soldats acquiescèrent gravement.

— La Dame Abbesse a jeté son coup d'œil, puis elle a dit que tout était en ordre. J'ai regardé aussi : les trois boîtes reposaient toujours sur l'autel de pierre. Seigneur, Verna n'a pas mis un pied dans le jardin, je le jure sur ma vie !

— Et depuis, plus rien à signaler ?

— Le calme plat, seigneur. À part mes hommes, personne n'est venu ici. Les couloirs adjacents au Jardin de la Vie sont interdits aux visiteurs, comme vous l'avez demandé lors de votre précédent séjour ici…

— Eh bien, allons jeter un coup d'œil aussi, dit Richard.

Les soldats escortèrent leur seigneur et ses deux compagnes jusqu'aux lourdes portes plaquées d'or.

Richard ouvrit un des battants et entra.

Les gardes s'arrêtèrent sur le seuil de ce qu'ils considéraient visiblement comme un sanctuaire réservé à leur seigneur. Si Richard ne les y invitait pas, ils ne violeraient pas ce lieu sacré.

Le Sourcier ne leur fit pas signe de le suivre.

Bien qu'elle fût épuisée, Nicci accéléra le pas pour ne pas se laisser distancer sur le sentier qui serpentait au milieu des parterres de fleurs. À travers le toit vitré, elle vit que le ciel avait viré au pourpre. C'était donc le soir, pas le matin…

Comme Richard, la magicienne ne prêta pas attention aux murs couverts de lierre, aux arbres et aux innombrables végétaux. Le Jardin était magnifique, il fallait l'admettre, mais Nicci ne s'intéressait qu'à l'autel de pierre qu'elle apercevait dans le lointain. Elle ne distinguait pas de boîtes. Un autre objet reposait sur l'autel, mais elle était encore trop loin pour l'identifier.

À sa respiration rapide, Richard devait déjà savoir de quoi il s'agissait…

Ils traversèrent une pelouse puis une zone en terre battue.

Richard s'immobilisa et baissa les yeux.

— Seigneur Rahl, demanda Cara, que vous arrive-t-il ?

— Les traces de Kahlan… Je les reconnais. Elles ne sont pas dissimulées par un sortilège, cette fois. Elle est venue seule. (Il désigna les empreintes.) Deux fois ! (Il se retourna et étudia la pelouse.) Elle est tombée à genoux sur l'herbe…

Le Sourcier reprit son chemin et ses deux compagnes lui emboîtèrent le pas.

Quand ils atteignirent l'autel, Nicci reconnut immédiatement l'objet posé dessus. C'était une version miniature de la statue qui se

dressait sur l'Esplanade de la Liberté d'Altur'Rang. En fait, il s'agissait du modèle original reproduit par les maîtres sculpteurs.

Et selon le Sourcier, c'était un cadeau qu'il avait fait à Kahlan.

La magicienne remarqua que la statue était couverte d'empreintes sanglantes.

Richard s'en empara et la serra contre son cœur. Un instant, Nicci eut peur que les jambes de son ami se dérobent, mais il ne tomba pas à la renverse.

Après un long moment, il leva bien haut la statuette d'une femme aux poings plaqués sur les hanches qui semblait lancer un défi au ciel.

— C'est Bravoure, la statue que j'ai sculptée pour Kahlan. Une copie géante se dresse sur l'Esplanade de la Liberté, en Altur'Rang. Ma femme ne s'en sépare jamais. Pour que cet objet soit venu de l'Ancien Monde jusqu'ici, il a bien fallu que quelqu'un le transporte !

Nicci n'en croyait pas ses yeux. Face à la statuette, elle comprenait ce que Richard avait éprouvé en exhumant le cadavre de Kahlan Amnell. La contradiction était incompréhensible.

Mais les contradictions n'existaient pas…

Donc…

— Richard, comment cette statue est-elle arrivée ici ?

— Kahlan l'a laissée à mon intention ! Elle a été obligée de voler les boîtes d'Orden pour le compte des Sœurs de l'Obscurité. Tu ne saisis pas ? Que te faut-il de plus pour voir la vérité en face ?

Richard serra de nouveau Bravoure contre lui. Submergé par l'émotion, il semblait incapable de dire un mot de plus.

À cet instant, Nicci se demanda ce que ça lui ferait s'il l'aimait un jour à ce point.

En même temps, malgré sa tristesse devant un spectacle poignant, elle se réjouit que cet homme qu'elle admirait tant ait une bien-aimée qui le comble à ce point de bonheur. Et tant pis si elle était imaginaire !

Car au fond, cette « preuve » ne démontrait rien.

— Alors, vous êtes convaincues, toutes les deux ? demanda enfin Richard.

L'air aussi sonnée que Nicci, Cara secoua la tête.

— Désolée, seigneur Rahl, mais je n'y comprends toujours rien…

Richard brandit de nouveau la statuette.

— Personne ne se souvient de Kahlan ! Elle est passée devant ces hommes, et ils l'ont aussitôt oubliée, comme vous, alors que vous la connaissez depuis longtemps. Elle est prisonnière de ces quatre sœurs, qui l'ont obligée à venir voler les boîtes. Vous avez vu le sang, sur la statue ? Imaginez-vous ce qu'on ressent, lorsqu'on est seul et oublié de tous. Elle a laissé Bravoure ici pour que quelqu'un se souvienne enfin

d'elle.

» Regardez ! Il y a du sang sur la statue, sur l'autel et sur le sol ! Comment les boîtes ont-elles disparu, selon vous ? Kahlan était ici, c'est évident !

Un long silence suivit cette tirade. Désorientée, Nicci ne savait plus que croire. La thèse de Richard tenait la route, mais c'était si… incroyable.

— Alors, vous me croyez, maintenant ?

— Seigneur Rahl, dit Cara, je vous crois, mais je ne me souviens toujours pas de Kahlan.

— Richard, dit Nicci, impressionnée par le regard du Sourcier, je n'en sais plus rien… Ton discours est convaincant, pourtant, je n'ai pas plus de souvenirs que Cara. Je pourrais abonder en ton sens pour te faire plaisir, mais tu sais que ce n'est pas ma façon de t'être loyale.

— Je sais, oui, acquiesça Richard. C'est ce que je me tue à dire ! Il se passe quelque chose de très grave. Personne ne se rappelle Kahlan. Un sort pareil ne peut être lancé que par un détenteur du don très puissant dans les deux variantes de la magie. Le genre de sortilège consigné dans un grimoire que des sorciers ont enfermé dans des catacombes défendues par un champ de force…

— *La Chaîne de Flammes*, dit Nicci. Mais d'après le peu que j'ai lu, ce sort a le pouvoir de détruire le monde.

— Et après ? Les Sœurs de l'Obscurité s'en fichent ! Si elles ont mis dans le jeu les boîtes d'Orden, c'est pour dévaster l'univers des vivants au nom du Gardien. Nicci, tu devrais comprendre ça mieux que quiconque.

— Par les esprits du bien ! j'ai peur que tu aies raison… Si j'ai bien compris, ce sort fonctionne un peu comme celui que Zedd, Anna et Nathan voulaient que je lance sur toi. Au fond, c'est ce qu'ont fait les sœurs : effacer des souvenirs. Mais à très grande échelle…

Nicci chercha le regard de Richard.

— Mon ami, j'ai… essayé ce sort.

— Pardon ?

— Sur un homme de Jagang, à Caska… J'ai utilisé la Magie Soustractive pour lui faire oublier son maître. Mon cobaye est mort. Et si *La Chaîne de Flammes* nous tuait tous ?

— Suivez-moi, dit simplement Richard.

Il alla rejoindre le général Trimack et ses hommes.

— Seigneur Rahl, dit l'officier, je ne vois plus les boîtes.

— C'est normal, on les a volées.

Les soldats en eurent le souffle coupé et Trimack écarquilla les yeux.

— Mais… Mais… qui a pu faire ça ?

Richard brandit la statuette.

— Ma femme…

Trimack parut hésiter entre exploser de fureur ou s'ouvrir les veines sur-le-champ. Pour l'heure, il se contenta de se masser le front en réfléchissant aux données dont il disposait. Puis il regarda son seigneur avec le genre de regard intense typique des officiers supérieurs.

— Je reçois des rapports en permanence, seigneur, et je les lis tous. J'insiste sur le « tous », car on ne sait jamais quel détail finira par se révéler précieux. Le général Meiffert m'envoie également des rapports. Comme il est près d'ici, je les reçois très vite. Quand ses hommes et lui seront plus loin au sud, ça prendra plus de temps, mais…

— Au fait, général, au fait !

— Eh bien, j'ignore si c'est pertinent, mais dans son dernier rapport, en date de ce matin, le général m'informe qu'il a trouvé une vieille femme blessée par un coup d'épée. Elle est mourante, selon lui. J'ignore pourquoi il me fait part d'un événement si mineur, mais c'est un homme intelligent, et il doit trouver que cette histoire est bizarre.

— Où est notre armée ? demanda Richard.

— En chevauchant vite, il faut moins de deux heures pour la rejoindre.

— Dans ce cas, je veux des chevaux – très rapidement.

Trimack se tapa du poing sur le cœur. Puis il fit signe à deux soldats.

— Allez faire préparer des montures pour le seigneur Rahl. (Il consulta Richard du regard.) Trois chevaux, seigneur ?

— Trois, oui…

— Et une escorte d'élite pour assurer sa protection…

Les deux hommes acquiescèrent et partirent au pas de course.

— Seigneur Rahl, je ne sais que dire…, déclara Trimack. Je vais bien entendu démissionner…

— Pas d'âneries, général ! Vous ne pouviez rien faire contre cette magie. C'est moi qui aurais dû empêcher ça. Comme vous le savez, s'opposer à la magie est la mission du seigneur Rahl.

Nicci pensa tristement qu'il avait tout fait pour la remplir. Mais personne ne l'avait cru.

Escortés par des gardes, Richard et ses deux amies traversèrent au pas de course une interminable enfilade d'allées et de couloirs. Effrayés par les soldats, les badauds s'écartaient sur le passage de cette petite colonne.

Dans un couloir étroit et quasiment désert, Richard s'arrêta net.

Les soldats s'immobilisèrent aussi, assez loin pour laisser un peu d'intimité à leur seigneur.

Richard regarda intensément un couloir latéral.

— Les quartiers des Mord-Sith sont par là…, expliqua Cara à Nicci.

— La chambre de Denna était au bout de ce couloir, dit Richard. (Il désigna la direction opposée.) La tienne se trouvait par là…

— Comment le savez-vous, seigneur ?

— Je n'ai rien oublié de mon séjour…

La Mord-Sith devint plus rouge que son uniforme.

— Vous savez tout ? demanda-t-elle, au bord de la panique.

— Bien entendu que je sais, Cara…

— Mais comment… ?

— Quand j'ai touché ton Agiel, j'ai eu mal, et pour ça, il faut avoir été formé par l'arme. Sauf si la Mord-Sith a l'intention de faire souffrir quelqu'un…

— Seigneur, je suis navrée…

— Tout ça remonte à des années, quand tu étais une personne différente. À l'époque, je combattais ton seigneur Rahl. Les choses changent, mon amie…

— Vous êtes sûr que je suis assez différente ?

— D'autres avaient fait de toi ce que tu étais, et tu as travaillé pour te métamorphoser. Tu te souviens du soir où je t'ai guérie, après l'attaque de la bête ?

— Bien sûr ! Comment pourrais-je oublier ça ?

— Dans ce cas, tu sais ce que j'éprouve pour toi.

Cara sourit.

Richard plissa soudain le front.

— La magie… le contact… Bon sang ! c'est évident !

— De quoi parles-tu ? demanda Nicci.

— L'épée !

— Oui ?

— L'Épée de Vérité… Le matin de la disparition de Kahlan, les sœurs m'ont jeté un sort pour que je dorme profondément pendant qu'elles enlevaient Kahlan. Elles m'ont aussi jeté le sort d'oubli, mais ma main reposait sur le pommeau de mon arme. Tu comprends, à présent ? La magie de l'épée a neutralisé celle des sœurs. C'est pour ça que je n'ai rien oublié. L'épée a fonctionné comme une contre-mesure.

Richard se remit en chemin.

— Allons voir qui est cette vieille femme blessée !

De plus en plus perplexes, Nicci et Cara emboîtèrent le pas au Sourcier.

Chapitre 64

Nicci fut surprise par le camp. Habituée à côtoyer l'armée de Jagang, elle ne s'était jamais demandé à quoi pouvaient ressembler les forces ennemies. Il semblait logique qu'il y ait des différences, mais elle n'avait pas jugé bon de s'appesantir dessus.

Même après la tombée de la nuit, la lumière des feux de camp était assez vive pour qu'on y voie presque comme en plein jour. Dans ces conditions, la magicienne s'attendait à être au centre de l'attention des soldats. Elle les entendait déjà échanger à voix haute des obscénités censées la choquer, l'humilier ou la terroriser. Dans le camp de l'Ordre, les hommes ne manquaient jamais de lui témoigner leur « intérêt » d'une manière directe fort peu agréable.

Les soldats de Richard la regardaient, elle aurait difficilement pu dire le contraire. Selon toute vraisemblance, ils ne voyaient pas tous les jours une cavalière traverser le camp au petit trot. Mais ils se contentaient de l'admirer. En guise d'outrages, Nicci collecta des œillades furtives, des coups d'œil admiratifs, quelques saluts de la tête et un plein tombereau de sourires. Était-ce parce qu'elle chevauchait en compagnie d'une Mord-Sith et du seigneur Rahl ? Non, ça ne paraissait pas pertinent… Ces hommes étaient différents. On leur avait appris à se comporter dignement.

Dans le même ordre d'idées, le camp était beaucoup plus ordonné. L'absence de pluie aidait beaucoup, il fallait le dire, car il n'y avait rien de pis qu'un camp où les militaires évoluaient dans la boue.

Dès que les hommes apercevaient Richard, ils se tapaient du poing sur le cœur et prenaient souvent plaisir à marcher un moment à côté de son cheval, histoire de lui témoigner leur dévotion et leur respect.

Dans ce camp, tout le monde semblait ravi par le retour du seigneur Rahl.

Les soldats devaient être épuisés par une morne et longue marche. Pourtant, leurs tentes étaient déjà impeccablement dressées – encore un contraste avec les troupes de l'Ordre, qui, malgré les beaux discours de l'empereur, n'étaient qu'un ramassis de brutes étrangères à la civilisation.

Ici, les feux de camp étaient plus modestes et ne servaient pas à illuminer des beuveries et des rixes.

Il y avait une autre différence : chez les D'Harans, on ne trouvait pas l'ombre d'une tente de torture. L'Ordre avait toujours en réserve un endroit spécial adapté aux interrogatoires musclés. Un nombre

élevé de « suspects » y entraient et une quantité équivalente de cadavres en sortaient. Rien qu'avec les hurlements des suppliciés, les camps de l'Ordre comptaient parmi les endroits les plus bruyants du monde.

C'était l'autre différence marquante. Ce camp-là se révélait si calme qu'on aurait pu le qualifier de « paisible ». Les hommes finissaient de manger et s'apprêtaient à dormir. Pour tous, c'était un moment de répit bien mérité.

Cette notion n'existait pas dans les camps de l'Ordre, où l'idée même de pouvoir s'asseoir en paix quelques instants était inconnue.

— Par là, dit un des membres de l'escorte.

Il tendit un bras pour désigner des tentes de commandement dont les contours étaient à peine visibles dans les ténèbres.

Un colosse blond approcha d'un pas nonchalant. À l'évidence, il avait été averti de la visite du seigneur Rahl, et il était venu voir si tout se passait bien.

Richard sauta de sa selle et empêcha le brave militaire de tomber à genoux pour lui réciter ses dévotions.

— Général Meiffert, dit-il, je suis ravi de vous revoir, mais nous devons écourter le protocole…

L'officier inclina la tête.

— Comme vous voudrez, seigneur Rahl…

Nicci surprit le regard plein de tendresse que l'homme coula à Cara lorsqu'elle vint se camper à côté de Richard.

— Maîtresse Cara, dit-il en lissant ses beaux cheveux blonds.

— Général…

— À quoi rime cette mascarade ? cria Richard, soudain furieux. La vie est trop courte pour qu'on s'amuse à cacher ses sentiments. Bon sang ! quand comprendrez-vous que les instants passés ensemble sont brefs et ne reviennent jamais ? Il n'y a rien de mal à aimer quelqu'un, mes amis ! Nous nous battons pour avoir ce type de liberté. N'est-ce pas, général ?

Meiffert en resta pétrifié un moment, mais il parvint à se ressaisir.

— Oui, oui, seigneur Rahl… Vous avez parfaitement raison.

— Nous sommes ici à cause de votre rapport sur une femme blessée. Elle est toujours vivante ?

— La dernière fois que je suis passé la voir, elle respirait toujours… Mon chirurgien s'est occupé d'elle, mais certaines blessures dépassent le meilleur médecin… C'est le cas pour cette femme. Un coup d'épée dans le ventre. L'agonie sera longue et douloureuse, et nous n'y pouvons rien. Elle a déjà résisté plus longtemps que je l'aurais cru.

— Vous connaissez son nom ? demanda Nicci.

— Quand elle était tout à fait consciente, elle n'a rien voulu nous dire. Mais la fièvre la fait délirer, à présent, et elle a répondu à la question. Son nom est Tovi.

Richard jeta un coup d'œil à Nicci, puis il demanda :

— Et elle ressemble à quoi, cette Tovi ?

— Une vieille femme plutôt grosse…

— On dirait bien que c'est elle… Général, nous voulons la voir. Sur-le-champ !

— Si vous voulez bien me suivre, seigneur…

— Un instant ! lança Nicci.

— Oui ? demanda Richard en se retournant.

— Si elle te voit, tu n'obtiendras rien d'elle. En revanche, elle ne sait rien de mon… évolution. La dernière fois qu'elle m'a croisée, juste avant de s'enfuir, j'étais encore à la botte de Jagang. Je pourrai la faire parler, si je m'y prends bien…

Nicci vit que Richard était impatient d'être face à une des femmes qui avaient capturé Kahlan.

Quant à elle, elle ne savait plus que croire. À cause de ses sentiments pour Richard, s'accrochait-elle stupidement à l'idée que Kahlan n'existait pas ? C'était bien possible…

— Richard, dit-elle en approchant du Sourcier, laisse-moi m'occuper de cette affaire. Si tu t'en mêles, tu me saboteras le travail. J'ai une chance d'obtenir des informations de Tovi. Mais si elle t'aperçoit, ce sera fichu !

— Et comment envisages-tu de lui tirer les vers du nez ?

— Tu veux savoir ce qui est arrivé à Kahlan, ou tu préfères me tenir un cours de morale sur les lois de la guerre ?

Richard ne répondit pas tout de suite.

— Éviscère-la si ça te chante, mais fais-la parler !

Après avoir tapoté l'épaule de son ami, Nicci emboîta le pas au général. Dès qu'ils se furent un peu éloignés, elle vint marcher à côté de l'homme.

Pas étonnant qu'il ait conquis le cœur de Cara ! Ce jeune type avait un merveilleux visage où se lisaient une honnêteté et une droiture sans faille.

— Je suis le général Meiffert, dit-il, au cas où ç'aurait échappé à la magicienne.

— Benjamin, oui…

— Comment connaissez-vous mon prénom ?

— Cara m'a parlé de vous… (Le général ne se détendit pas d'un iota.) Entendre une Mord-Sith dire tant de bien d'un homme n'est pas habituel !

— Elle dit du bien de moi ?

— Bien entendu ! Elle vous apprécie beaucoup. Mais vous le

savez…

Meiffert croisa les mains dans son dos.

— Dans ce cas, vous devez être informée que je la tiens en très haute estime.

— Évidemment…

— Et qui êtes-vous, si je puis me permettre ? Le seigneur Rahl n'a pas fait les présentations…

— Vous avez entendu parler de la Maîtresse de la Mort ?

Le général s'immobilisa et eut une quinte de toux. Un moment, Nicci redouta qu'il s'étouffe.

— La Maîtresse de la Mort ? finit-il par répéter. Beaucoup de gens vous redoutent plus que l'empereur lui-même.

— Et ils n'ont pas tort…

— C'est vous qui avez capturé le seigneur Rahl pour le conduire dans l'Ancien Monde ?

— Moi en chair et en os, oui !

Meiffert se remit en chemin.

— Eh bien, je suppose que vous avez changé de camp. Sinon, le seigneur Rahl ne vous garderait pas à ses côtés.

Nicci se contenta d'esquisser un sourire.

Toujours mal à l'aise, Meiffert tendit une main :

— La tente est par là…

Nicci prit le général par le bras et le força à s'arrêter. Il ne fallait pas que Tovi entende ce qu'elle allait lui dire.

— Je vais en avoir pour un moment… Si vous alliez conseiller à Richard de prendre un peu de repos ? Cara en a besoin aussi, croyez-moi. Pourquoi n'iriez-vous pas lui suggérer de… dormir… un peu ?

— Eh bien, cette mission devrait être dans mes cordes.

— Général, si mon amie Cara n'affiche pas un grand sourire, demain matin, je vous écorcherai vif !

Meiffert écarquilla les yeux et blêmit.

— C'est une façon de parler, Benjamin… Vous avez une nuit à passer ensemble. Ne la gaspillez pas !

— Eh bien, merci… euh… ?

— Nicci. Je m'appelle Nicci.

— Nicci, merci beaucoup ! Je pense sans arrêt à Cara. Si vous saviez à quel point elle m'a manqué. Et combien je m'inquiète pour elle.

— Je peux imaginer ça… Mais c'est à elle que vous devriez le dire, pas à moi… Bon ! où est Tovi, exactement ?

— Sur la droite, la dernière tente de la rangée.

— Général, faites-moi une faveur… Assurez-vous qu'on ne nous

dérangera pas. J'ai besoin d'être seule avec elle.

— Aucun problème… (Meiffert se gratta le menton, hésitant.) Je sais que ça ne me regarde pas, mais… Eh bien, le seigneur Rahl et vous… Enfin, vous voyez ce que je veux dire ?

Nicci n'eut aucune envie de prononcer à voix haute la seule réponse qui s'imposait.

— Il se fait tard, général. Cara vous attend…

— Oui, oui… Merci, Nicci. Nous nous verrons demain matin…

La magicienne regarda le général s'éloigner, puis elle se concentra sur sa mission à venir. Elle n'avait pas parlé de son passé pour mettre mal à l'aise son compagnon, mais parce qu'elle devait se glisser de nouveau dans la peau de la Maîtresse de la Mort. Sinon, Tovi ne tomberait pas dans le panneau.

Elle écarta le rabat de la tente et entra.

Une unique bougie éclairait l'espace exigu presque entièrement occupé par un lit de camp. Une odeur de sueur et de sang flottait dans l'air, mais au moins, il faisait chaud sous cette tente.

Tovi était étendue sur le lit et elle respirait très difficilement.

Nicci s'assit sur une chaise pliable, au chevet de la sœur.

Tovi ne s'aperçut pas que quelqu'un était entré.

Nicci lui posa une main sur le poignet et envoya un filament de pouvoir apaiser la douleur qui lui déchirait les entrailles.

Tovi reconnut immédiatement ce contact et ouvrit les yeux.

Quand elle identifia sa visiteuse, son souffle s'accéléra. Puis elle gémit de douleur et posa une main sur son ventre.

Nicci augmenta la dose de magie jusqu'à ce que la sœur soupire de soulagement.

— Nicci, d'où viens-tu donc ? Et que fiches-tu ici ?

— Depuis quand ça t'intéresse ? Ulicia, toi et les deux autres m'avez laissée entre les griffes de ce salaud de Jagang !

— Mais tu lui as échappé !

— Pardon ? Tovi, as-tu perdu l'esprit ? Nul n'échappe à celui qui marche dans les rêves. À part vous cinq…

— Quatre ! Merissa n'est plus de ce monde.

— Que lui est-il arrivé ?

— Cette idiote a tenté de régler seule le problème Richard Rahl. Tu te souviens qu'elle le haïssait. Elle rêvait de se baigner dans son sang.

— C'est exact…

— Nicci, que fais-tu ici ?

— Vous m'avez abandonnée entre les griffes de Jagang ! (Nicci se pencha pour que Tovi puisse voir la haine qui brillait dans ses yeux.) Tu n'as pas idée de ce que j'ai dû supporter. Ces derniers temps, je suis en mission pour Son Excellence. Il a besoin d'informations et je sais comment les obtenir.

— Bref, tu es devenue sa putain. C'est ça ?

Nicci préféra ne pas répondre à la question – un refus qui était déjà une réponse en soi.

— J'ai entendu parler d'une vieille idiote qui s'est débrouillée pour recevoir un coup d'épée dans le ventre. Certains détails de sa description m'ont incitée à venir voir s'il ne s'agissait pas de toi.

— Eh bien, c'est moi, et j'ai peur d'être mal partie…

— J'espère que tu souffres mille morts ! Je suis venue pour être sûre que ton agonie s'éternise. Je veux que tu expies le mal que tu m'as fait : fuir Jagang sans moi et sans même m'informer qu'il y avait un moyen d'échapper à son emprise.

— Ce n'était pas volontaire, Nicci… Une chance s'est présentée, et nous l'avons saisie au vol. (Tovi eut un sourire rusé.) Mais tu peux également te libérer.

— Quoi ? Comment… ? Eh bien…

— Guéris-moi, et je te dirai mon secret.

— Allons ! tu me prends pour une idiote ? Si je te soigne, tu en profiteras pour me trahir de nouveau. Si tu ne parles pas, je te regarderai crever ! Oui, je serai là quand le Gardien viendra prendre ce qui lui est dû ! Mais avant, je te réparerai un peu, pour que ton calvaire soit plus long. Une telle douleur mérite d'être appréciée un bon moment, pas vrai ?

— Nicci, ma sœur, aide-moi ! C'est tellement dur…

— Parle d'abord, ma « sœur »…

— C'est le lien avec le seigneur Rahl. Nous lui avons juré fidélité.

— Tovi, si tu continues à te fiche de moi, tu vas apprendre de quel bois je me chauffe ! Et tu regretteras ta tranquille petite agonie !

— C'est la vérité, je te le garantis…

— Comment peut-on jurer fidélité à un homme qu'on veut éliminer ?

— Une idée géniale de sœur Ulicia. Nous lui avons juré allégeance, mais en nous arrangeant pour qu'il nous laisse partir sans rien exiger de nous.

— Un ramassis de fadaises !

Nicci retira sa main du poignet de Tovi, qui éprouva de nouveau la souffrance maximale.

Voyant que son ancienne consœur se levait, la moribonde implora :

— Nicci, pitié, pitié ! C'est la vérité ! (Tovi prit la main de Nicci.) En échange de notre liberté, nous lui avons fourni une information qu'il désirait plus que tout au monde.

— De quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qui peut convaincre un seigneur Rahl de relâcher dans la nature cinq Sœurs de l'Obscurité ? Tovi, je n'ai jamais rien entendu de si idiot !

— Une femme…

— Quoi ?

— Il voulait une femme…

— Le seigneur Rahl peut avoir toutes les femmes qu'il désire ! Il n'a qu'à se baisser pour ramasser les filles qu'il veut recevoir dans son lit. Les pauvres n'ont pas le choix – sauf si elles préfèrent finir la tête sur le billot. Et aucune n'opte pour cette solution. Bref, le seigneur Rahl n'a pas besoin que des Sœurs de l'Obscurité lui servent de rabatteuses.

— Je ne parlais pas d'une catin à mettre dans son lit, mais de la femme qu'il aime.

— C'est ça, oui… De mieux en mieux ! Eh bien, toutes mes salutations, Tovi. Dis bonjour au Gardien de ma part lorsque tu le verras. Navrée, mais ça ne sera pas pour tout de suite. Je crains que tu en aies encore pour plusieurs jours. Quel dommage !

— Pitié ! (Tovi tendit une main pour tenter de toucher la seule personne capable de la sauver.) Nicci, reste avec moi et je te dirai tout !

Nicci se rassit et reposa la main sur le poignet de Tovi.

— D'accord, mais n'oublie pas que la magie peut agir dans les deux sens…

Les yeux révulsés, la moribonde hurla à s'en briser la voix.

— Non ! non ! par pitié !

Nicci n'éprouvait aucune honte à traiter ainsi la Sœur de l'Obscurité. Cette utilisation de la violence pouvait ressembler à certaines exactions de l'Ordre Impérial, mais il y avait une différence de taille : elle agissait ainsi pour sauver des innocents, rien de plus ni de moins.

Les bourreaux de Jagang cherchaient à asservir les peuples qu'ils conquéraient. La torture était pour eux un moyen d'intimider et de briser des ennemis. À certains moments, ils s'enivraient de violence gratuite parce que cela leur donnait l'illusion de dominer la vie.

L'Ordre Impérial n'avait aucune considération pour la vie. Nicci, elle, avait appris à la chérir par-dessus tout. Ainsi, ce n'étaient pas seulement deux camps qui s'affrontaient, mais deux visions du monde.

Nicci cessa d'augmenter la souffrance de Tovi, qui cessa aussitôt de gémir.

— Nicci, soulage-moi, au contraire, et je te dirai tout ce que tu veux entendre.

— Commence par me parler de ton agresseur.

— C'était le Sourcier.

— Richard Rahl ? Et tu crois que je vais gober ça ? Richard Rahl t'aurait décapitée d'un seul coup de lame.

— Tu ne comprends pas… Je parle de l'homme qui détenait l'Épée de Vérité. (Tovi désigna son ventre.) J'ai reconnu la lame magique

quand elle m'a traversé les chairs. Cet homme m'a attaquée par surprise. Avant que j'aie compris ce qui se passait, il m'a enfoncé son arme dans le ventre.

Nicci se massa les tempes comme si elle avait la migraine.

— Si tu commençais par le commencement ?

Tovi sombrait déjà dans le coma. Pour l'en tirer, Nicci déversa en elle davantage de magie thérapeutique – mais sans guérir la blessure. Elle n'avait aucune intention de sauver Tovi ni de lui donner assez de force pour qu'elle essaie toute seule. Cette femme ressemblait à une innocente grand-mère, mais c'était en réalité une vipère.

Nicci croisa lentement les jambes. La nuit promettait d'être longue.

Dès que Tovi eut repris connaissance, l'ancienne Maîtresse de la Mort repassa à l'action.

— Donc, tu as juré fidélité au seigneur Rahl et ça t'a permis d'échapper à Jagang ?

— C'est ça.

— Et qu'est-il arrivé après ?

— Nous avons fui et tandis que nous œuvrions pour notre maître, nous n'avons jamais perdu la trace de Richard. Mais il nous fallait un hameçon.

Nicci n'eut pas besoin que Tovi précise qui était le « maître » dont elle parlait.

— Comment ça, un hameçon ?

— Pour satisfaire le Gardien, nous devions éviter toute intervention de Richard Rahl. Et nous avons trouvé un moyen.

— Lequel ?

— Quelque chose qui nous permet d'être liées à Richard quoi que nous fassions. C'était vraiment brillant !

— Et de quoi s'agit-il ?

— La vie.

Nicci se demanda si elle avait bien entendu. Posant la main sur le ventre de Tovi, elle la soulagea un peu plus.

— Que veux-tu dire ?

— Pour Richard, la vie est la valeur ultime.

— Et alors ?

— Réfléchis, Nicci ! Pour rester hors de portée de Jagang, nous devons être sans cesse liées au seigneur Rahl. Un seul moment d'inattention peut nous être fatal. Cela dit, qui est notre véritable maître ?

— Le Gardien du royaume des morts. Nous lui avons fait serment d'allégeance.

— Exactement… Si nous faisions quelque chose qui nuise à la vie de Richard – comme permettre au Gardien d'envahir le monde des

vivants –, nous agirions contre le lien qui nous unit au seigneur Rahl. En conséquence, avant que nous ayons réussi à libérer le Gardien du royaume des morts, Jagang, dans ce monde-ci, aurait le temps de nous contrôler de nouveau.

— Tovi, si tu ne deviens pas plus précise, je vais perdre patience, et je te jure que tu détesteras ça. Je veux comprendre ce qui se passe pour entrer dans la danse ! On doit me rendre mon ancienne place !

— Bien sûr, bien sûr… Richard vénère la vie. Il lui a même consacré une statue. Nous sommes allées dans l'Ancien Monde, et nous avons vu cette œuvre.

— Enfin quelque chose que je comprends !

— Eh bien, très chère, que sommes-nous contraintes à faire parce que nous avons juré allégeance au Gardien ?

— Le libérer du royaume des morts.

— Et quelle sera notre récompense, si nous réussissons ?

— L'immortalité.

— Nous y voilà !

— Richard vénère la vie… Vous prévoyez de lui offrir l'immortalité ?

— C'est ça ! Nous allons dans le sens de son noble idéal !

— Et s'il ne veut pas de l'immortalité ?

Tovi parvint à hausser les épaules.

— C'est son affaire. De toute façon, nous n'avons pas l'intention de lui demander son avis. Tu ne vois pas à quel point le plan d'Ulicia est génial ? Nous savons que Richard place la vie au-dessus de tout. Quoi que nous puissions faire pour lui déplaire, ça ne sera rien comparé à sa valeur phare. Du coup, nous sommes fidèles à notre serment et nous continuons à bénéficier du lien. Alors que celui qui marche dans les rêves est dans l'incapacité de reprendre les rênes de notre esprit, nous travaillons en sous-main à introduire le Gardien dans le monde des vivants. Tu vois la perfection de ce mécanisme ? Tous les rouages s'emboîtent à merveille…

— Mais c'est le Gardien qui promet l'immortalité… Vous ne pouvez pas vous substituer à lui.

— Tu as raison, en tout cas, si nous tentons de passer par lui…

— Alors, comment offrirez-vous l'immortalité à Richard ? Vous ne disposez pas d'un tel pouvoir !

— Mais ça changera bientôt…

— Comment ?

Tovi eut une quinte de toux et Nicci dut intervenir sur sa blessure pour qu'elle ne meure pas très vite. Il fallut ensuite deux heures pour que la moribonde émerge du coma.

— Tovi, dit Nicci dès que la sœur eut ouvert les yeux, j'ai dû te soigner partiellement. Avant d'achever le travail, afin que tu puisses

avoir ta juste récompense, je veux savoir tout le reste de l'histoire. Comment pensez-vous obtenir le pouvoir d'accorder l'immortalité à Richard ?

— Nous avons volé les boîtes d'Orden. Nous voulons les utiliser pour détruire toutes les vies… sauf celles que nous aurons envie de préserver, bien entendu. Grâce à la magie d'Orden, nous dominerons la vie et la mort. Alors, conférer l'immortalité à Richard Rahl sera un jeu d'enfant. Tu saisis ? Nous aurons honoré tous nos serments !

— Tovi, ton histoire est… absurde. Les choses sont beaucoup plus compliquées que ça.

— Eh bien, le plan ne s'arrête pas là. Sous le Palais des Prophètes, nous avons découvert une crypte…

Nicci fut très surprise par cette nouvelle, mais elle voulait que Tovi continue et jugea inutile de l'interroger sur une question somme toute secondaire.

— C'est ça qui nous a donné l'idée… Nous errions de pays en pays, cherchant un moyen de satisfaire le Gardien… (Tovi prit le bras de Nicci et le serra très fort.) Il vient dans nos rêves, tu le sais très bien. Il nous force à accomplir sa volonté et à tenter de le libérer du royaume des morts.

Nicci dégagea son bras de la prise douloureuse de Tovi.

— La crypte ! Parle-moi de la crypte…

— Oui… Dedans, nous avons trouvé un grimoire intitulé *La Chaîne de Flammes*.

Nicci frissonna de la tête aux pieds.

— C'est le nom d'un sortilège ?

— C'est bien plus complexe que ça ! Dans des temps très reculés, les sorciers ont inventé une façon d'altérer la mémoire. En d'autres termes, ils ont modifié des événements en utilisant la Magie Soustractive. Toutes les composantes ainsi déconnectées se sont spontanément reconstruites indépendamment les unes des autres. Ça peut paraître abstrait, mais l'application est très concrète : on peut faire disparaître une personne de la mémoire des gens, y compris une seconde après qu'ils l'ont vue.

» Les pères de cette théorie révolutionnaire étant des pleutres, ils ne l'ont jamais mise en application. Pas seulement parce que le « cobaye » de cette expérience risquait d'y laisser des plumes, mais aussi et surtout parce que le processus, une fois lancé, devient incontrôlable. En fait, il est autoalimenté et autoreproduit.

— Que veux-tu dire ?

— Il efface les souvenirs des gens, mais cette éradication déclenche une cascade d'événements imprévisibles. Les « flammes » dévastent des connexions et des interconnexions jusqu'au moment où l'histoire

tout entière est corrompue. Dans notre cas, c'est sans importance, puisque nous voulons en finir avec la vie. Afin qu'on ne découvre pas nos agissements, nous avons détruit le grimoire et la crypte.

— Mais pourquoi vouliez-vous effacer des mémoires le souvenir d'une personne ?

— Nous avons choisi la cause même de toute cette affaire : Kahlan Amnell, la bien-aimée de Richard, celle qui nous a servi de monnaie d'échange au moment où nous avons juré fidélité à Richard. En activant une *Chaîne de Flammes*, nous avons rayé cette femme de la carte du monde.

— Dans quel but ?

— Pour obtenir les boîtes d'Orden… Elle nous a servi à les voler, afin que nous puissions libérer le Gardien… et accorder l'immortalité à Richard.

» Dans nos rêves, le Gardien nous a soufflé que Richard a mémorisé les connaissances requises pour ouvrir les boîtes. C'est Darken Rahl qui l'a appris au Gardien… Richard est capable de nous offrir sur un plateau la magie d'Orden, et nous connaissons la ruse qui lui a permis de vaincre Darken Rahl.

» Le grimoire qu'il a appris par cœur dit qu'il faut une Inquisitrice pour ouvrir les boîtes. Désormais, nous en avons une dont personne ne se souvient. N'est-ce pas idéal ?

— J'ai entendu dire que certaines prophéties ont disparu. C'est lié à votre *Chaîne de Flammes* ?

— Bien entendu… Les sorciers appelaient ce phénomène le « corollaire de la chaîne ». Une partie du processus de lancement de la chaîne exige que les prophéties subissent elles aussi un effet de destruction des liens. C'est un peu la même chose que pour la mémoire des gens. *La Chaîne de Flammes* modifie le présent en altérant le passé. Si les prédictions restaient inchangées, le tour de « passe-passe » se verrait comme le nez au milieu de la figure. Mais là, chaque modification a des répercussions dans les grimoires, qui s'adaptent en quelque sorte à l'avenir fluctuant qu'ils sont chargés de prédire. L'effet est incroyable, parce qu'un seul événement altéré peut avoir des conséquences incalculables. Kahlan a une importance capitale dans l'histoire du monde. En l'éliminant de l'équation, nous avons poussé à son maximum l'effet du « corollaire de la chaîne ».

— Eh bien, on dirait que je sais tout, souffla Nicci.

— Non, j'ai gardé le meilleur pour la fin…

— Le meilleur ? Que peut-on imaginer de plus délicieux que ça ?

— Il existe une contre-mesure à *La Chaîne de Flammes.*

— Vraiment ? Richard risque de trouver une riposte qui réduira à néant votre plan ?

Tovi eut un petit rire cruel qui augmenta sa souffrance. Mais elle jubilait trop pour s'arrêter à de pareils détails.

— C'est la cerise sur le gâteau, te dis-je ! Les antiques sorciers qui ont imaginé *La Chaîne de Flammes* se sont aperçus que l'enjeu pouvait être la fin du monde. Au cas où une *Chaîne de Flammes* s'activerait un jour, ils ont inventé une parade.

— Laquelle ?

— Les boîtes d'Orden !

Nicci écarquilla les yeux.

— Elles ont été créées pour neutraliser une éventuelle *Chaîne de Flammes* ?

— Tu as tout compris… N'est-ce pas merveilleux ? Et en plus, nous avons mis les boîtes dans le jeu !

— Eh bien, bravo, on dirait que vous contrôlez tout !

— Presque tout, hélas… Il y a un désagrément mineur…

— Quoi donc ?

— La première fois que nous l'avons envoyée dans le jardin, cette idiote de Kahlan a rapporté une seule boîte. Pour que les gardes ne s'aperçoivent de rien, il fallait que les artefacts soient cachés. Les soldats auraient oublié Kahlan, mais pas les boîtes d'Orden…

» Cette imbécile n'avait pas assez de place dans son sac ! Ulicia était furieuse et elle l'a rouée de coups. Tu aurais adoré ça, Nicci. Puis elle lui a dit de faire de la place, si ça s'imposait, et de retourner chercher les boîtes.

Tovi fit la grimace, car la douleur devenait insupportable.

— Nous avions peur d'être arrêtées avec une boîte en notre possession… Ulicia m'a dit de partir avec la première. Elle me rattraperait plus tard, a-t-elle ajouté. (Tovi gémit comme si on lui déchirait les entrailles de l'intérieur.) Quand le Sourcier – enfin, le type qui détient l'épée, en tout cas – m'a attaquée, j'avais la boîte sur moi, et il me l'a volée.

» Lorsque Kahlan est revenue avec les deux boîtes manquantes, Ulicia s'est dit que j'avais la première et qu'elle pouvait donc les mettre dans le jeu. Elle l'a fait avant de quitter le palais…

Nicci crut qu'elle allait s'évanouir. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Pourtant, il n'y avait pas de doute possible. Richard avait raison depuis le début. Avec de très minces indices, il avait reconstitué tout le puzzle.

Et personne n'avait voulu l'écouter.

Pas un esprit ne s'était ouvert à ses thèses alors même qu'une *Chaîne de Flammes* était en train de dévaster le monde.

Chapitre 65

Un cri terrifiant retentit dans la nuit. Tous les poils hérissés, Richard jaillit de sous sa couverture et se leva d'un bond.

Tout était calme sous la petite tente où il reposait. Le cri venait de l'extérieur, mais il ne cessait pas, lui vrillant les tympans et les nerfs.

Le Sourcier sortit de sa tente. Partout dans le camp, le cri résonnait comme pour exprimer l'horreur jusque dans le plus petit recoin de la plus minuscule tente.

Tout autour de Richard, des hommes aux yeux écarquillés tentaient de sonder les ténèbres. Arme au poing, le général Meiffert se tenait au milieu de ses hommes, prêt à combattre avec eux.

C'était un peu avant l'aube, comme le matin où Kahlan avait disparu…

La femme qu'il aimait… Un être hors du commun que tout le monde avait oublié si facilement.

Avait-elle crié, ce matin-là ? Peut-être, mais personne ne l'avait entendue…

Soudain, le hurlement mourut et tout le paysage, autour du Sourcier, devint plus noir que la nuit.

Richard reconnut les éternelles ténèbres du royaume des morts, un lieu où n'existaient ni l'aube ni l'espérance. Une entité d'une incroyable cruauté balayait la surface du monde des vivants, sans doute pour venir réclamer un bien qui lui était dû depuis longtemps.

En un éclair, cette écrasante obscurité se dissipa.

Incapables de parler, les soldats se regardèrent, cherchant à comprendre.

Richard devina que la vipère n'avait plus que trois têtes, désormais…

— Le Gardien est venu chercher une âme qui lui appartient, expliqua-t-il aux soldats et à leur chef. Réjouissez-vous qu'une championne du mal ait quitté ce monde. Espérons que tous les suppôts du Gardien finissent bientôt de cette façon.

Les hommes sourirent et affirmèrent qu'ils partageaient cet espoir. Puis ils retournèrent sous leurs tentes avec la ferme intention de profiter du peu de temps qu'il leur restait à dormir.

Le général salua Richard en se tapant du poing sur le cœur, puis il disparut lui aussi sous sa tente.

Au milieu du camp désormais désert, Richard repéra Nicci, qui

avançait vers lui d'un pas résolu.

Le Sourcier fut troublé par l'allure très inhabituelle de son amie. Que se passait-il donc ? Vibrait-elle d'une colère que fort peu de gens, à part lui, justement, étaient en mesure de comprendre ? Après tout, elle avait également prêté serment au Gardien, et le sort que venait de subir Tovi risquait d'être un jour le sien…

Avec la crinière de cheveux blonds qui volait au vent autour de son visage, Nicci faisait penser à un magnifique oiseau de proie en train de fondre sur un malheureux rongeur.

Puis Richard vit les larmes qui roulaient sur les joues de son amie. Les dents serrées, le regard fixe, vibrante incarnation du danger *et* de la plus extrême vulnérabilité, Nicci vivait une crise majeure, ça ne faisait pas le moindre doute.

Richard la prit par la main et la fit entrer sous sa tente.

Elle se campa devant lui, menaçante comme un orage sur le point d'éclater. Ignorant ce qui lui arrivait, sans le moindre indice sur ses intentions, Richard recula autant que c'était possible dans cet espace exigu.

Avec un sanglot si désespéré qu'une boule se forma aussitôt dans la gorge du Sourcier, Nicci se laissa tomber sur le sol et se recroquevilla sur elle-même.

Richard vit qu'elle serrait quelque chose dans la main gauche.

Il s'aperçut que c'était la robe blanche de Kahlan. Sa tenue de Mère Inquisitrice…

— Richard, je suis désolée, vraiment, gémit la magicienne. Je t'ai fait tant de mal ! C'est horrible… Pardon, pardon, pardon…

Le Sourcier se pencha et posa une main sur l'épaule de son amie.

— Que t'arrive-t-il ?

— J'ai honte de moi ! (Nicci s'accrocha à la jambe du Sourcier comme un condamné à mort qui implore la clémence d'un roi.) Par les esprits du bien ! je regrette tellement ce que je t'ai fait…

Richard s'accroupit et décrocha de sa jambe les bras de la magicienne.

— Nicci, explique-toi, je t'en prie !

Alors qu'il l'aidait à se redresser, Nicci leva sur Richard un regard éteint. Elle était inerte comme une morte, à croire que la vie la désertait déjà.

— Richard, je n'ai jamais cru en toi ! Si j'avais été moins bête, je t'aurais soutenu au moment où tu en avais le plus besoin. Au lieu de ça, je t'ai mis sans cesse des bâtons dans les roues. Pardonne-moi, je t'en supplie !

Richard avait rarement vu quelqu'un dans un tel état de désespoir.

— Nicci…

— Richard, s'il te plaît, mets un terme à cette mascarade !

— Pardon ?

— Ma vie est une sinistre plaisanterie… Je veux quitter ce monde, parce que l'existence est trop douloureuse… Tu veux bien dégainer ton couteau et me tuer ? Je t'en prie… J'ai fait bien pis que ne pas te croire : je t'ai empêché de progresser chaque fois que c'était possible !

Richard avait l'impression de tenir une poupée de chiffon, tant toute forme d'énergie semblait avoir quitté le corps de la magicienne.

— Je regrette tellement d'avoir douté de toi ! Tu avais raison sur toute la ligne ! Je suis navrée… À présent, je suis au bout du chemin et c'est bien fait pour moi. Quel gâchis ! J'aurais dû avoir confiance en toi…

Sentant qu'elle basculait en arrière, Richard prit Nicci dans ses bras et la soutint, un peu comme il avait soutenu Jillian.

— Nicci, tu m'as donné la force de continuer alors que j'étais prêt à baisser les bras. Toi seule as su m'insuffler le courage de me battre.

Nicci passa les bras autour du cou de Richard. Torturée par l'angoisse, elle était brûlante, comme si une mauvaise fièvre la minait.

Entre ses sanglots, elle continua à répéter qu'elle s'en voulait, qu'elle aurait dû aider Richard, qu'elle voulait mourir tellement elle avait honte de ne pas l'avoir cru.

Le Sourcier la serra contre lui et la réconforta de son mieux. Dans ce genre de circonstances, ce qu'on disait comptait moins que la manière dont on le disait…

Il se souvint de sa rencontre avec Kahlan et de la nuit qu'il avait passée à l'abri d'un pin-compagnon. Sa nouvelle amie avait failli être attirée dans le royaume des morts, et il l'avait sauvée de justesse. Comme Nicci, elle avait crié et gémi, mais sentir des bras amicaux autour d'elle avait fini par l'apaiser.

Jusqu'à ce soir-là, personne ne l'avait jamais cajolée ainsi.

Et la même chose valait pour Nicci.

Alors qu'il la tenait dans ses bras, lui offrant simplement le réconfort dont elle avait besoin, elle s'épuisa à force de pleurer. Se sentant en sécurité comme jamais, elle finit par sombrer dans le sommeil.

Profondément touché d'avoir pu, en un moment de grâce, apporter de la compassion à son amie, Richard ne retint pas les larmes qui perlaient à ses paupières.

Il dut s'assoupir lui aussi, car lorsqu'il rouvrit les yeux, la pâle lueur de l'aube filtrait dans la tente.

Quand il leva la tête, Nicci bougea dans ses bras comme un bébé qui se blottit contre sa mère et refuse de se réveiller.

Mais elle revint à la conscience – très soudainement – dès qu'elle vit où elle était.

— Richard…, murmura-t-elle, ses yeux bleus déjà gonflés de

larmes.

Le Sourcier lui pressa un index sur les lèvres. S'il la laissait faire, elle recommencerait là où elle s'était arrêtée, et ce n'était pas possible…

— Nous avons du pain sur la planche, Nicci ! Dis-moi ce que tu as appris, et passons à l'action.

La magicienne tendit la robe blanche à son ami.

— Tu avais raison sur presque tout, même si tu ne connaissais pas le dessous des cartes… Comme tu le disais, Ulicia et son groupe voulaient rester hors de portée de Jagang. Puisque tu chéris la vie, elles entendaient t'offrir l'immortalité afin de ne pas perdre le bénéfice du lien. Bien entendu, leur but ultime restait de libérer le Gardien.

Richard écarquilla les yeux de stupeur. Ça allait encore plus loin qu'il l'avait imaginé.

— Les sœurs ont découvert le sort nommé *La Chaîne de Flammes*, et elles l'ont utilisé pour que tout le monde oublie Kahlan, afin qu'elle les aide à voler les boîtes d'Orden. Darken Rahl, dans le royaume des morts, a informé le Gardien que tu as mémorisé un certain grimoire. Il a également précisé qu'il fallait une Inquisitrice pour activer la magie d'Orden. Kahlan a donc accompli deux missions : voler les boîtes et attester de la véracité du grimoire…

» Les asticots prédictophages de Zedd ne sont pour rien dans la disparition des prophéties. Là encore, c'est un effet de *La Chaîne de Flammes*.

» Les sœurs détiennent deux boîtes d'Orden et elles les ont mises dans le jeu. Elles sont passées à cette phase de leur plan pour deux raisons : *primo*, pour inviter le Gardien dans le monde des vivants, et *secundo*, parce que la magie d'Orden est la seule contre-mesure connue qui s'oppose à *La Chaîne de Flammes*.

— Comment ça, elles détiennent deux boîtes ? N'ont-elles pas manipulé Kahlan pour qu'elle vole les trois ? Tous ces artefacts étaient dans le Jardin de la Vie.

— Kahlan a rapporté une boîte. Tovi a quitté le palais avec pendant que ta femme allait chercher les deux autres.

— Nicci, cette histoire ne tient pas debout. Sauf si tu me caches quelque chose… Qu'y a-t-il de plus ?

La magicienne déglutit péniblement mais ne chercha pas à fuir le regard de son ami.

— C'est pour expier ça que Tovi a crié si fort…

Richard sentit ses yeux s'embuer.

— Nous retrouverons Kahlan, assura Nicci.

— Je sais… Raconte-moi la suite.

— Le nouveau Sourcier a attaqué Tovi, il l'a blessée et il s'est

emparé de la boîte d'Orden qu'elle emportait loin du Palais du Peuple.

— Nous devons lancer des recherches ! Ces femmes n'ont pas pu aller bien loin.

— Elles sont parties depuis longtemps, Richard ! Et elles ont sûrement brouillé leur piste, comme le matin de l'enlèvement de Kahlan. Les poursuivre ne servira à rien.

— Samuel ! s'écria Richard. L'Épée de Vérité a également neutralisé *La Chaîne de Flammes*. Quand je lui ai donné ma lame, il a dû comprendre la vérité au sujet de Kahlan. Nous devons anticiper les actes de nos ennemies, Nicci ! Collecter autant d'informations que possible et avoir chaque fois une longueur d'avance sur ces femmes. Il y a trop longtemps que nous sommes à la traîne.

— Je t'aiderai, Richard ! Demande-moi tout ce que tu veux. Kahlan sera de nouveau près de toi, je te le jure. Sa place est à tes côtés, je le sais, maintenant.

Richard acquiesça, heureux de voir que Nicci la femme de fer était de retour.

— Nous avons besoin d'aide, dit-il. Et il nous faut des experts. Je crois avoir ça en magasin…

— Voilà le Sourcier que je connais ! lança Nicci avec un timide sourire.

Dehors, des hommes commençaient de se masser autour de la tente, car tous voulaient voir le seigneur Rahl.

Dès que les deux jeunes gens sortirent, Verna se précipita vers le Sourcier.

— Richard ! Le Créateur soit loué ! Nos prières ont été entendues… (La Dame Abbesse enlaça Richard.) Comment vas-tu, mon garçon ?

— Où étiez-vous, Verna ?

— Je m'occupais des blessés… Des éclaireurs qui sont tombés sur une avant-garde de l'ennemi. Le général Meiffert m'a fait dire de revenir au camp le plus vite possible.

— Et le moral des troupes, il est bon ?

— Il sera au zénith, maintenant que tu es avec nous pour la bataille finale.

Richard prit les mains de la Dame Abbesse.

— Verna, je vous en ai souvent fait baver, par le passé…

La Dame Abbesse faillit sourire, mais elle vit que le Sourcier n'était pas d'humeur badine.

— Eh bien, ça va recommencer, continua-t-il. Vous allez devoir me faire confiance, sinon, nous aurons aussi vite fait de nous rendre aux soudards de l'Ordre.

Richard lâcha les mains de Verna et grimpa sur une caisse pour

être mieux vu et entendu.

Il s'avisa qu'une véritable marée humaine l'entourait, désormais…

Cara et Benjamin Meiffert se tenaient au premier rang.

— Seigneur Rahl, demanda le général, serez-vous à notre tête lors du combat final ?

— Non, répondit simplement Richard.

Des murmures angoissés coururent dans les rangs.

— Écoutez-moi ! cria le Sourcier en levant les bras. Je n'ai pas beaucoup de temps, du coup, les vraies explications seront pour plus tard. Je peux simplement vous exposer les faits et vous laisser décider.

» L'armée de l'Ordre a ralenti le rythme et n'arrivera pas aussi vite que prévu… (Richard leva une main pour faire taire les acclamations.) Le temps presse, écoutez-moi sans m'interrompre, je vous en prie !

» Vous êtes l'acier qui affronte l'acier. Moi, je suis la magie qui combat la magie. Dans la bataille à venir, je ne pourrai pas être partout à la fois.

» Si je reste avec vous pour être une épée de plus, nous n'aurons pas une chance de vaincre. Nos adversaires sont nombreux, il est inutile de vous le rappeler. Si je choisis de manier l'acier, nous serons massacrés.

— Je peux déjà dire que je n'aime pas cette option ! lança le général Meiffert.

La plupart des hommes se déclarèrent d'accord avec lui.

— Quelle est l'autre possibilité ? demanda un soldat.

— Pendant que vous accomplirez votre mission, opposant l'acier à l'acier, je me chargerai de la mienne, et je jure de trouver un moyen de vaincre sans que vous ayez besoin de verser votre sang. Oui, mes amis, j'ai décidé de chasser de nos terres ou de détruire l'ennemi *avant* que la bataille finale commence.

» Je ne puis vous promettre de réussir. Si j'échoue, ça me coûtera la vie, et vous devrez vaincre ou mourir.

— Seigneur, vous pensez pouvoir l'emporter grâce à la magie ? demanda un autre soldat.

Nicci sauta sur la caisse, à côté de Richard.

— Le seigneur Rahl a déjà poussé des habitants de l'Ancien Monde à se révolter contre Jagang. Ensemble, nous nous sommes battus pour leur donner le goût de la liberté.

» Si vous insistez pour garder le seigneur Rahl près de vous, notre cause sera privée d'un talent unique, et nous risquons de tous mourir à cause de cette erreur. Parce que vous êtes ses frères d'armes, je vous demande de le laisser agir comme il l'entend.

— Je n'aurais pas pu mieux exprimer les choses, dit Richard. Voilà le choix que je place entre vos mains, mes amis…

Sans crier gare, des hommes tombèrent à genoux. En un clin d'œil,

la marée humaine les imita et une incantation familière retentit.

— « Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Alors que les soldats répétaient deux fois de plus les dévotions – en campagne, on estimait que ça suffisait –, Richard regarda les premiers rayons du soleil se refléter sur leurs armes et leurs cuirasses.

Puis les hommes se relevèrent avec un bel ensemble.

— Je crois que vous avez votre réponse, seigneur, dit Meiffert. Allez combattre sur votre terrain !

Des vivats saluèrent cette harangue.

Richard sauta de sa caisse et tendit galamment la main à Nicci pour l'aider à descendre. Elle ignora ce geste et se débrouilla toute seule.

— Cara, dit le Sourcier, je vais devoir y aller… Sache que je ne t'en voudrai pas si tu choisis de rester avec… hum… nos forces armées.

— Vous avez perdu l'esprit, seigneur ? (La Mord-Sith jeta un coup d'œil au général.) Alors, je ne t'avais pas dit qu'il est cinglé ? Tu vois ce que je supporte chaque jour ?

— Je me demande bien comment tu résistes, Cara…, fit Meiffert avec un sérieux imperturbable.

— L'entraînement… (Cara eut pour Benjamin un sourire que Richard ne lui avait jamais vu.) Prends soin de toi, général.

— C'est juré, ma dame, dit Meiffert. (Il sourit à Nicci puis inclina la tête.) Serviteur, maîtresse Nicci…

— En route ! lança Richard, dont l'esprit était déjà ailleurs. Ne perdons pas de temps !

Chapitre 66

Rikka ouvrait la marche dans le long couloir aux murs lambrissés.

Cara et Nicci sur les talons, Richard suivit la Mord-Sith lorsqu'elle s'engagea dans un couloir de pierre latéral dont la voûte obscure culminait à près de deux cents pieds de haut. Flanqué de colonnades, ce passage était également doté de très grandes fenêtres qui offraient une vue magnifique sur le mur d'enceinte de la Forteresse du Sorcier.

Dans le couloir glacé, le bruit des bottes du Sourcier et de ses compagnes résonnait comme un glas.

La cape dorée de Richard battait sur ses épaules comme une promesse d'orages et de tempêtes hors du commun. À la lumière tamisée du jour, les symboles en or qui rehaussaient sa tunique brillaient presque timidement. En revanche, les ornements d'argent de ses bottes et de son épais ceinturon lançaient sur son passage de fiers éclairs qui faisaient un contrepoint à ceux que produisaient ses larges serre-poignets.

Un ensemble de sons et d'effets d'optique qui annonçait l'arrivée d'un sorcier de guerre sûr de son fait et de son bon droit.

Le déplaisir de n'importe quelle Mord-Sith suffisait à glacer les sangs de toute personne dotée d'un minimum d'intelligence.

La colère qui s'affichait sur le visage pourtant agréable de Cara était assez brûlante pour faire fondre en un clin d'œil cette glace…

Sur l'autre flanc du Sourcier, l'ancienne Maîtresse de la Mort semblait avoir recouvré toute sa sinistre splendeur passée. Depuis qu'il connaissait Nicci, Richard n'avait jamais senti l'air crépiter ainsi de pouvoir autour d'elle.

Lorsqu'il dut traverser une série de pièces, le Sourcier évita soigneusement les tapis, car il appréciait le vacarme que faisaient ses bottes sur la pierre. Toutes ses compagnes l'imitèrent, sans nul doute pour la même raison.

Des anges de la justice et de la vengeance avançaient dans les couloirs de la forteresse, et ils tenaient à ce que ça se sache.

— Ils sont là, seigneur Rahl ! lança Rikka en tendant un bras sur la droite.

Richard négocia l'angle du couloir sans ralentir et fonça vers l'impressionnante porte ornée de vitraux d'une des plus jolies bibliothèques du complexe.

Des rayonnages en acajou couraient sur tous les murs, les couvrant jusqu'au plafond. Des échelles montées sur des rails permettaient d'accéder aux plus hautes étagères vivement éclairées par la lumière du jour qui se déversait des fenêtres.

Au niveau du sol, l'atmosphère était plus sombre et quelques lampes brûlaient en permanence.

Une énorme table en acajou trônait en face de la porte, très précisément au centre de la salle dont l'autre extrémité se perdait dans la pénombre.

Anna se leva d'un bond de son fauteuil et ne cacha pas sa surprise :

— Richard, que fiches-tu ici ? Tu devrais être avec ton armée !

Le Sourcier ignora la Dame Abbesse. Saisissant le livre à la couverture rouge qu'il avait glissé sous son bras, il s'en servit pour faire tomber de la table les piles d'ouvrages qui l'encombraient, créant ainsi une zone lisse, propre et vide devant les trois vieillards aux incroyables pouvoirs magiques.

Alors, il jeta le grimoire rouge sur le plateau d'acajou.

Les lettres dorées du titre brillèrent à la lueur d'une lampe.

La Chaîne de Flammes…

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Zedd, désorienté.

— Une preuve, lâcha Richard. Enfin, un élément de preuve, plutôt… J'avais promis de revenir avec la vérité…

— C'est un antique grimoire, expliqua Nicci. Il contient une formule qui permet de déclencher une *Chaîne de Flammes*.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda le vieux sorcier.

— Plus ou moins de la fin du monde, répondit froidement Richard. Les sorciers qui ont imaginé ce sort se sont en quelque sorte inscrits en faux contre la Neuvième Leçon du Sorcier. Ils ont créé une contradiction, rien de moins ! Mais ils s'en sont aperçus, heureusement. Conscients qu'une *Chaîne de Flammes* aurait des conséquences cataclysmiques, ils ont gardé ce secret pour eux. Jusqu'à ces derniers temps, en tout cas…

— De quoi parle ce garçon ? demanda Nathan à Nicci.

Visiblement, il espérait qu'une ancienne sœur saurait s'exprimer plus clairement sur un pareil sujet.

— Des sorciers de jadis ont forgé une nouvelle théorie sur la manière d'altérer la mémoire en utilisant la Magie Soustractive. Ils ont aussi découvert que la cohérence historique se reconstituait spontanément, de faux souvenirs venant remplacer les vrais. Ces chercheurs travaillaient sur le protocole permettant de faire disparaître un individu de la mémoire collective. Au point qu'on oublie cette personne une fraction de seconde après l'avoir vue !

» La mémoire est bel et bien altérée, mais un tel bouleversement a

un prix. Comme vous le devinez sans doute, il s'agit d'une cascade d'événements qu'on ne peut ni prédire ni contrôler. Comme un feu de savane, le phénomène se répand à une vitesse folle et il n'y a rien pour l'arrêter. Théoriquement, une telle réaction en chaîne peut finir par détruire le monde.

— Prenons par exemple les asticots prédictophages de Zedd, intervint Richard. Je veux bien croire qu'ils existent, mais si des prophéties ont disparu, ces derniers temps, c'est à cause de *La Chaîne de Flammes*. Le processus est automatique dès que le sort est lancé. Des passages entiers de prédictions disparaissent pour s'adapter à l'état modifié de la réalité. Plus tard, de nouveaux textes viennent remplacer ceux qui ne convenaient plus. Ceux-là tiennent compte des effets de *La Chaîne de Flammes* et ils contribuent en somme à les renforcer. Dans le cas qui nous intéresse, tout ce qui concerne Kahlan a été ou sera modifié si on n'inverse pas le processus. Un phénomène appelé le « corollaire de la chaîne » se charge de refléter cette réalité dans tous les grimoires et recueils de prophéties pertinents.

— Par les esprits du bien…, soupira Nathan.

Les bras croisés, Anna ne semblait pas plus impressionnée que ça. En revanche, elle ne dissimulait pas son mécontentement.

— Nous prenons note de ta découverte, Richard, et nous étudierons ce livre pour savoir si tu l'as bien interprété. Mais pour le moment, ce n'est pas notre priorité !

» Tu aurais dû rester avec tes hommes ! Les prophéties sont catégoriques : si tu n'es pas à leurs côtés, l'obscurité enveloppera le monde.

Richard ignora de nouveau la Dame Abbesse et chercha le regard de son grand-père.

— Devine quelle est la contre-mesure à *La Chaîne de Flammes*.

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Il n'y en a qu'une, et elle a été créée à cette fin.

— Et alors ?

— Zedd, il s'agit des boîtes d'Orden !

Le vieil homme en resta bouche bée quelques instants.

— Mais… mais… Fiston, ce n'est…

Richard sortit de sa poche un autre élément de preuve qu'il posa sans douceur sur la table.

— Fichtre et foutre ! mon garçon, c'est une liane-serpent !

— Tu te souviens du *Grimoire des Ombres Recensées* ? « Quand les trois boîtes d'Orden seront mises dans le jeu, la liane-serpent croîtra et se multipliera. »

— Mais… les boîtes sont dans le Jardin de la Vie, gardées par une

armée de D'Harans.

— De plus, intervint Nathan, j'ai fourni à ces hommes des carreaux spéciaux efficaces contre les sorciers et les magiciennes. Personne ne peut s'introduire dans le jardin !

— Je suis d'accord, renchérit Zedd, c'est impossible !

Richard se tourna vers Cara et lui prit des mains l'objet qu'elle portait.

Très délicatement, il posa sur la table la statuette de Bravoure. Le visage tourné vers les trois vieillards, la sculpture semblait les défier de mettre en question son existence.

— C'est une statue de Kahlan, annonça Richard. Elle l'a laissée sur l'autel de pierre, dans le Jardin de la Vie, pour que quelqu'un s'avise de son existence. *La Chaîne de Flammes* a effacé son souvenir de toutes les mémoires, à part la mienne. Les gens qui la voient l'oublient une fraction de seconde plus tard.

Anna désigna le grimoire, la liane et la statue.

— Richard, ce ne sont pas des preuves, ni même des éléments… Tu extrapoles à partir de peu de chose. D'ailleurs, qui aurait pu concevoir un plan si complexe ?

— Sœur Ulicia, répondit Nicci, avec l'aide de Cecilia, d'Armina et de Tovi.

— D'où tiens-tu ça ? demanda Anna.

— D'une confession de Tovi…

— Une confession ? Pourquoi t'aurait-elle tout raconté ? Et comment l'as-tu capturée ?

— Elle quittait le palais avec une des boîtes d'Orden, répondit Richard, et l'homme à qui j'ai remis mon épée l'a attaquée. Après l'avoir blessée, il lui a volé la boîte d'Orden.

Incapable de parler, Zedd se tapa sur le front et se laissa retomber dans son fauteuil.

— Tovi m'a aussi avoué que ses compagnes et elle sont venues en Aydindril, dit Nicci. C'est elles qui ont enterré un cadavre dans la tombe de Kahlan, histoire que personne ne croie Richard. Elles ont volé la tenue blanche au Palais des Inquisitrices. Il fallait que tout le monde tienne Richard pour un menteur !

» Au fait, puisque nous en parlons, dans une cité fantôme appelée Caska, dans le sud de D'Hara, je me suis livrée à une expérience sur un éclaireur de l'Ordre. Histoire de voir, je lui ai jeté le sort soustractif avec lequel vous entendiez guérir Richard.

— Et quel fut le résultat ? demanda Anna, un peu blême.

— Il n'a pas survécu plus de dix minutes !

Presque aussi blanc que sa crinière, Zedd se prit la tête à deux mains.

— Je suis sûre que toutes ces découvertes nous seront utiles, dit

Anna, et je vous félicite, mais il n'en reste pas moins que Richard devrait être avec ses hommes. Si le messager de la mort n'est pas à la tête de ses soldats lors de l'ultime bataille, nous perdrons la partie, c'est clairement établi.

» Vos informations sont précieuses, j'en conviens, mais rester fidèle aux prophéties est notre priorité. Si nous échouons, les ténèbres déferleront sur le monde !

Richard se serra les tempes entre le pouce et l'index et invoqua toute la patience dont il disposait. Ces vieillards, se rappela-t-il, tentaient d'agir pour le bien commun.

— Vous ne comprenez donc pas ? dit-il en désignant la liane, sur la table. C'est ça, la bataille finale ! Les Sœurs de l'Obscurité ont mis dans le jeu les boîtes d'Orden. Elles veulent introduire le Gardien dans le monde des vivants. Afin de s'assurer l'immortalité, elles sont prêtes à détruire la vie. Les ténèbres menacent bien l'Univers, mais ce ne sont pas celles que nous redoutions…

» Réveillez-vous, tous les trois ! Si nous avions suivi vos préceptes et adopté votre façon de voir les choses, je n'aurais pas survécu à la tentative de « guérison » de Nicci. Moi mort, le succès des Sœurs de l'Obscurité n'aurait plus fait de doute. Avec la fin de la vie, quelle importance auraient eue les sinistres manigances de Jagang ?

» L'indépendance d'esprit et le libre arbitre – les miens et ceux de Nicci – ont évité une catastrophe que votre vénération des prophéties aurait précipitée !

Anna retomba également dans son fauteuil.

— Par les esprits du bien ! il a raison…, murmura Zedd. Le Sourcier vient d'empêcher trois vieux crétins de provoquer un cataclysme.

— Vous n'êtes pas des crétins, corrigea Richard. Le manque de réflexion nous pousse tous à commettre des erreurs, de temps en temps. L'important est de le reconnaître et de ne pas recommencer. Que cette expérience vous enrichisse et vous épargne de vous tromper la prochaine fois ! Je ne suis pas là pour vous traiter de « crétins », parce que je sais que vous n'en êtes pas.

» Zedd, Anna, Nathan, j'ai besoin de votre aide ! Mettez votre cerveau en marche, je vous en prie ! Chacun à votre façon, vous êtes des esprits brillants. Ensemble, vous détenez des connaissances que personne au monde ne possède…

» Mon épouse, la femme que j'aime, est prisonnière des Sœurs de l'Obscurité. Une *Chaîne de Flammes* dévaste sa vie et les dégâts se propagent à toutes les personnes qui l'ont connue. Si on ne fait rien, tous les êtres vivants seront frappés.

Richard désigna Bravoure.

— C'est l'image de l'âme de ta petite-fille adoptive, Zedd ! Kahlan

tenait à cette statuette, pourtant, elle l'a laissée sur un autel de pierre, couverte de sang.

» Je veux retrouver ma femme !

» Pour ça, j'ai besoin d'aide. Nicci et Cara ne se souviennent pas de Kahlan, mais elles savent que c'est un effet de la magie. En perdant toute trace de l'existence de mon épouse, vous avez été privés de choses incroyablement précieuses. Elle a eu sur votre vie une influence que rien ne peut remplacer. On vous a arraché le meilleur de…

Richard dut se taire, car les mots refusaient de quitter sa gorge nouée.

Des larmes roulèrent le long de ses joues et vinrent s'écraser sur la table.

— Tout va s'arranger, Richard, dit Nicci. Nous la retrouverons.

La magicienne posa une main sur l'épaule de son ami.

— Oui, renchérit Cara, une de ses mains venant tapoter l'autre épaule de son seigneur, nous la ramènerons, c'est certain.

Le Sourcier hocha douloureusement la tête.

— Richard, dit Zedd en se levant, j'espère que tu ne crains pas que nous te laissions de nouveau tomber ? Ça n'arrivera pas, mon garçon ! Tu as la parole du Premier Sorcier.

— Je préférerais celle de mon grand-père…

Zedd sourit à travers ses larmes.

— Tu l'as aussi, mon petit… Tu l'as aussi…

Nathan se leva à son tour.

— Mon épée est à ton service, mon garçon !

Anna foudroya le prophète du regard.

— Ton épée ? De quoi parles-tu, vieil idiot ?

— C'est une expression ! une façon de dire que je combattrai pour la bonne cause.

— Si tu cherchais d'abord un moyen de retrouver Kahlan ?

— Fichtre et foutre ! femme, ce n'est…

Anna jeta un regard assassin à Zedd.

— C'est avec toi qu'il a appris à jurer ? Avant de te connaître, il n'aurait jamais dit des horreurs pareilles !

— Moi ? demanda Zedd, innocent comme l'agneau qui vient de naître. Moi qui ne dis jamais un mot plus haut que l'autre ?

Anna dévisagea sans aménité les deux vieux sorciers, puis elle se tourna vers Richard et sourit.

— Je me souviens de ta naissance, mon garçon, quand tu étais un tout petit bout de vie dans les bras de ta mère. Elle était fière de toi simplement parce que tu savais pleurer ! Eh bien, elle serait rudement fière de toi aujourd'hui ! Et nous le sommes tous.

— Bien parlé, fit Zedd en s'essuyant les yeux d'un revers de la

manche.

— Si tu peux nous pardonner, dit Anna, nous sommes prêts à lutter contre cette nouvelle menace. Crois-moi, je serais ravie de m'occuper de ces maudites Sœurs de l'Obscurité.

— Richard, dit Nicci, il risque d'y avoir de la concurrence, sur ce plan. Je crois que nous aimerions tous nous charger de leur cas.

— Et si vous en laissiez un peu aux autres ? lança Cara. Vous avez déjà eu Tovi…

Chapitre 67

Debout sur les remparts, Richard admirait Aydindril, très loin en contrebas. De temps en temps, son regard était attiré par les gros nuages cotonneux qui dérivaient au-dessus de la vallée.

Zedd vint se camper derrière son petit-fils et attendit un long moment avant de briser le silence.

— Je ne me souviens pas de Kahlan, dit-il. J'essaie de toutes mes forces, mais ça ne sert à rien.

— Je comprends…

— Mais si tu l'as épousée, ce doit être une femme remarquable.

— Tu peux le dire, oui !

Zedd posa une main squelettique sur l'épaule du Sourcier.

— Nous la trouverons, mon garçon ! Je t'aiderai, et nous te la ramènerons. C'est juré !

Avec un petit sourire, Richard passa un bras autour des épaules de son grand-père.

— Merci, Zedd… Un coup de main ne me fera pas de mal !

— Dans ce cas, si on commençait sur-le-champ ?

— Ce programme me convient… À un moment ou à un autre, je devrai me dénicher une épée.

— La lame n'est pas importante, fiston ! Ce n'est qu'un outil. L'arme, c'est le Sourcier, et je te fiche mon billet que c'est toujours toi !

— Puisqu'on en parle, j'ai réfléchi, et je me demande si Shota était aussi égoïste que ça lorsqu'elle a exigé l'épée en échange de ses informations.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, l'Épée de Vérité puise dans mon don. Et quand j'utilise ma magie, il y a le risque que ça attire la bête…

Zedd massa un moment son menton imberbe.

— Ce n'est pas faux… La voyante songeait peut-être à te protéger. Mais elle a confié l'arme à Samuel, ce sale voleur !

— Et qu'a-t-il volé depuis qu'il détient mon arme ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Et quelle importance ça a ?

— Il a failli tuer une Sœur de l'Obscurité et l'a délestée d'une boîte d'Orden. Grâce à lui, les sœurs ne disposent pas d'une magie dévastatrice.

— Et selon toi, que fera ce petit coupe-jarret avec la boîte ?

— Je n’en sais rien, mais au moins, nous aurons gagné un peu de temps… Si nous poursuivons Samuel, nous aurons une chance d’empêcher les sœurs de réunir les trois boîtes.

Zedd se grattouilla le menton et gratifia son petit-fils d’un regard en biais.

— Voilà qui nous rappelle le bon vieux temps…, marmonna-t-il. À l’époque, c’était à Darken Rahl qu’il manquait une boîte…

— Que disais-tu ? demanda Richard au vieil homme.

— Rien… Enfin, pas grand-chose…

— Mais encore ?

— Eh bien, tout ça me rappelle le passé, voilà tout… (Zedd flanqua une grande tape sur l’épaule de Richard.) Allez ! suis-moi, fiston ! Le dîner de Rikka doit être prêt. Mangeons un morceau avant d’échanger des idées sur la manière de procéder.

— Encore un programme qui me convient…

— Comment peux-tu le savoir ? Je ne t’ai pas encore dit ce que Rikka avait cuisiné, ce soir…

— Non, je parlais de… Aucune importance ! Allons-y, Zedd !

Terry Goodkind

Le Fantôme du Souvenir

L'Épée de Vérité – livre dix

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

À Phil et Debra Pizzolato, et à leurs enfants,
Joey, Nicolette, Philip et Adriana. En s'ajoutant aux miens,
leur amour et leur rire me remémorent chaque jour la valeur de la vie.

« Ceux qui sont venus ici pour haïr doivent à présent partir, car avec leur haine, ils ne trahissent qu'eux-mêmes. »

Traduction du *Livre de la Vie*

Chapitre premier

Réfugiée dans les ombres, Kahlan regardait la messagère du mal frapper à la porte. Recroquevillée sous l'auvent, elle espérait que personne ne viendrait ouvrir. Bien sûr, passer la nuit au sec aurait été agréable, mais ça ne justifiait pas que de braves gens voient leur vie bouleversée. Hélas, en cette matière comme pour le reste, Kahlan n'avait pas son mot à dire.

Filtrant des deux petites fenêtres qui flanquaient la porte, la lumière d'une unique lanterne projetait de pâles reflets sur le plancher détrempé du porche. Au-dessus de la tête de Kahlan, l'enseigne accrochée à deux anneaux de fer grinçait sinistrement sous les assauts répétés du vent. Dans la pénombre, on distinguait sur cette enseigne la silhouette d'un cheval blanc. Et même s'il faisait trop noir pour déchiffrer l'inscription, Kahlan avait assez entendu parler de l'établissement – ces derniers jours, les trois femmes qu'elle était forcée de suivre n'avaient pas eu d'autres sujets de conversation – pour savoir qu'il se nommait l'Auberge du Cheval Blanc.

À l'odeur de fumier et de paille humide qui planait dans l'air, il semblait probable qu'un des grands bâtiments adjacents fût une écurie. Sous la lumière fragmentée des éclairs, on apercevait seulement la silhouette massive mais courtaude de ces édifices. Malgré le vacarme du tonnerre et le martèlement de la pluie sur les toits, le village entier semblait dormir paisiblement. Par une nuit pareille, il n'y avait sûrement pas d'endroit plus agréable et plus sûr qu'un bon lit douillet, sous une épaisse couche de couvertures.

Lorsque sœur Ulicia frappa une deuxième fois, un peu plus fort, pour couvrir le raffut des intempéries, un cheval hennit quelque part dans le lointain.

Si elle désirait qu'on lui réponde, Ulicia évitait cependant de tambouriner agressivement à la porte. Une retenue étonnante chez une femme encline à ne pas refréner ses impulsions. Bien qu'elle ne fût pas dans le « secret des dieux », Kahlan supposait que cette relative délicatesse avait un lien avec la nature de ce lieu. Cela dit, ça pouvait simplement être une manifestation du caractère changeant de la sœur. Comme la foudre, Ulicia, à la fois dangereuse et imprévisible, frappait rarement là où on l'attendait. On ne pouvait jamais savoir quand elle exploserait, et elle n'avait pas besoin de raisons précises pour se

déchaîner.

Ce soir, les deux autres sœurs ne semblaient pas dans de meilleures dispositions que leur compagne. Cela posé, elles aussi faisaient de notables efforts pour se contenir. Bientôt, on pouvait le supposer, elles seraient satisfaites et célébreraient discrètement les retrouvailles imminentes…

Une série d'éclairs illumina assez la rue pour révéler les deux rangées de bâtiments serrés les uns contre les autres qui la bordaient des deux côtés. Répercuté par les montagnes environnantes, le tonnerre était assourdissant et le sol tremblait sous les pieds des quatre voyageuses.

Kahlan aurait donné cher pour qu'un orage psychique – avec des explosions de lumière capables de déchirer jusqu'aux ombres les plus épaisses – détruise le voile obscur qui enveloppait son passé, lui révélant enfin la vérité sur son identité et la raison de sa présence en ce monde.

Au moins, elle savait une ou deux choses sur elle-même. Primo, elle désirait plus que tout être libérée des maudites sœurs. Secundo, elle aurait donné n'importe quoi pour savoir ce qu'était sa véritable vie et recommencer à la mener. À l'évidence, des gens et des événements avaient contribué à faire d'elle une personne bien particulière. Hélas, elle les avait oubliés, et rien, malgré ses efforts, ne les ramenait à sa mémoire.

L'horrible jour où elle avait volé les boîtes d'Orden pour les sœurs, elle s'était promis de découvrir tôt ou tard la vérité à son sujet – et de recouvrer sa liberté.

Quand sœur Ulicia eut frappé une troisième fois, on lui répondit enfin.

— J'ai entendu…, marmonna une voix masculine. Laissez-moi le temps d'arriver, je vous prie !

Si contrarié qu'il fût d'avoir été réveillé en pleine nuit, l'aubergiste s'efforçait de ne pas prendre à rebrousse-poil d'éventuels clients. Une marque de professionnalisme toute à son honneur.

Ulicia foudroya Kahlan du regard.

— Tu sais que nous avons des choses à faire ici, dit-elle en levant un index menaçant. Ne t'avise pas de nous mettre des bâtons dans les roues, si tu ne veux pas être punie comme la dernière fois !

Ce souvenir fit frissonner la prisonnière.

— C'est compris, sœur Ulicia…

— J'espère que Tovi nous aura retenu une chambre, gémit Cecilia. Je n'ai aucune envie de m'entendre dire que l'auberge est complète.

— Nous trouverons une chambre, déclara Armina avec une assurance tranquille.

L'éternel pessimisme de Cecilia lui déplaisait au plus haut point et elle n'en faisait pas mystère.

Alors que Cecilia était déjà blanchie sous le harnais, Armina devait être presque aussi jeune (et séduisante) qu'Ulicia. Mais pour Kahlan, l'apparence des trois femmes n'avait aucune importance, car c'était leur nature profonde qui importait. Et de ce point de vue-là, ces vipères se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

— D'une manière ou d'une autre, lâcha Ulicia, un regard mauvais rivé sur la porte, il y aura de la place pour nous.

Un roulement de tonnerre encore plus fort que les autres ponctua cette déclaration.

La porte s'entrebâilla, révélant le visage d'un homme qui devait être occupé à finir de boutonner sa braguette. Tournant la tête pour prendre la mesure de ses visiteuses nocturnes, il dut les juger inoffensives, car il ouvrit le battant en grand et les invita à rentrer.

— Allons, venez toutes au sec ! lança-t-il.

— Que se passe-t-il ? demanda la femme qui descendait les marches, au fond de la salle, une lanterne à la main.

De l'autre, elle remontait l'ourlet de sa chemise de nuit, histoire de ne pas s'emmêler les pieds dedans.

— Quatre voyageuses perdues sous un orage en pleine nuit, annonça l'homme.

À son ton, il n'éprouvait guère de respect pour ce genre de comportement.

Kahlan en resta pétrifiée de surprise. L'aubergiste venait de dire « quatre voyageuses ».

Il avait vu quatre femmes, et il s'en était souvenu assez longtemps pour le dire à sa compagne. Si loin que remontent les souvenirs de Kahlan, un tel événement ne s'était jamais produit. À part ses maîtresses, les quatre Sœurs de l'Obscurité – Ulicia, Armina, Cecilia et Tovi, celle qui les attendait ici –, personne ne se rappelait son existence plus d'une demi-seconde.

Cecilia poussa distraitement la prisonnière devant elle. Apparemment, elle n'avait pas relevé la remarque stupéfiante de l'aubergiste.

— Eh bien, par tous les dieux ! fais entrer ces malheureuses, Orlan ! s'écria la femme. Ce n'est pas un temps à mettre un chien dehors !

De fait, il pleuvait de plus en plus fort. Avec une moue désapprobatrice, Orlan referma la porte et remit en place la lourde barre de fer qui la verrouillait.

Levant sa lanterne, son épouse observa attentivement les clientes imprévues. Un instant, l'air perplexe, elle faillit dire quelque chose,

mais elle parut avoir instantanément oublié les mots qu'elle voulait prononcer.

Pour avoir été cent fois témoin de ce phénomène, Kahlan comprit que la femme d'Orlan aurait juré sous la torture qu'il y avait seulement trois clientes. Nul ne pouvait se souvenir assez longtemps de la prisonnière pour mentionner son existence. À croire qu'elle était invisible…

Abusé par les éclairs et la pénombre, Orlan avait cru voir quatre femmes, et l'annonce faite à sa femme était simplement la conséquence de cette illusion d'optique…

— Venez donc vous sécher et vous réchauffer, dit la patronne de l'auberge avec un sourire plein de compassion. (Prenant le bras d'Ulicia, elle l'entraîna vers la petite salle commune.) Et bienvenue à l'Auberge du Cheval Blanc !

Après avoir soigneusement inspecté les lieux, les deux autres sœurs retirèrent leurs manteaux, les secouèrent brièvement et les jetèrent sur un des bancs qui flanquaient les deux petites tables d'hôte.

Près de l'escalier, au fond de la salle, Kahlan nota la présence d'une ouverture obscure. Une cheminée en pierre plate occupait la majeure partie du mur de droite, et une délicieuse odeur de ragoût montait du chaudron accroché à un trépied au-dessus des braises.

— Vous êtes trempées comme des soupes, dit la patronne de l'établissement. Vous devez vous sentir affreusement mal. Orlan, attise donc le feu, que nos trois bonnes dames se réchauffent un peu.

Du coin de l'œil, Kahlan vit qu'une fillette de onze ou douze ans venait de descendre quelques marches – juste ce qu'il fallait pour jeter un coup d'œil dans la salle commune sans se faire remarquer. Sur le devant de sa longue chemise de nuit blanche, on avait brodé en fil marron l'élégante silhouette d'un poney. Comble du raffinement, deux touffes de fil noir figuraient la crinière et la queue de l'équidé.

S'asseyant sur une marche, la gamine contempla les nouvelles clientes avec un sourire qui dévoila une dentition un peu trop développée pour son petit visage. Mais les choses s'arrangeraient quand elle aurait un peu grandi, comme souvent…

Apparemment, l'arrivée de voyageuses en pleine nuit était une aventure, à l'Auberge du Cheval Blanc. Croisant les doigts, Kahlan espéra qu'on en resterait là en matière d'aventures, pour ce soir…

Avec les mouvements patauds d'un ours – un animal dont il avait *grosso modo* la carrure –, Orlan s'agenouilla devant la cheminée et y ajouta du bois. Dans ses énormes battoirs, les bûchettes auraient facilement pu passer pour des brindilles…

— Quelle mouche vous a piquées, mes dames ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Pour voyager de nuit par un temps pareil, il faut ne pas avoir toute sa tête !

— Nous étions pressées de retrouver une amie, répondit Ulicia avec un sourire glacial. Elle se nomme Tovi, et elle devrait nous attendre ici…

Orlan se redressa péniblement.

— Par des temps si troublés, dit-il, les clients ont tendance à une prudente discrétion. La plupart ne nous donnent pas leur nom. D'ailleurs, il ne me semble pas avoir entendu les vôtres…

— Orlan, ce sont des clientes ! coupa la patronne, fort mécontente. De gentes dames fatiguées et probablement affamées. Je m'appelle Emmy, pour vous servir. Avec mon mari Orlan, nous tenons l'auberge depuis la mort de ses parents, il y a des années… (Elle alla prendre trois bols en bois sur une étagère.) Une bonne portion de ragoût vous réconfortera, mes dames. Orlan, va préparer du thé pour nos invitées !

En passant, l'aubergiste désigna les bols que tenait sa femme.

— Il t'en manque un…, marmonna-t-il.

— Dormirais-tu debout ? lança Emmy. J'en ai pris trois, mon cher…

— Oui, et il t'en faudra un de plus, insista Orlan en s'emparant de quatre chopes sur une autre étagère.

Kahlan en eut le souffle coupé. Quelque chose n'allait pas du tout… Les yeux rivés sur l'aubergiste, Cecilia et Armina en étaient pétrifiées de surprise. De toute évidence, l'importance du dialogue entre Emmy et Orlan ne leur avait pas échappé.

Sur sa marche, la fillette se penchait en avant, les yeux écarquillés, pour essayer de voir de quoi parlaient ses parents.

— Ulicia, souffla Armina en tirant sur la manche de sa compagne, il voit…

Ulicia fit signe à sa complice de se taire, puis elle se tourna vers Orlan.

— Vous faites erreur, mon brave, dit-elle, nous ne sommes que trois…

En même temps, du bout de sa terrible canne, elle poussa Kahlan dans les ombres, comme si cela pouvait suffire à la rendre invisible.

Kahlan ne voulait pas être exilée dans l'obscurité. Pour une fois que quelqu'un la voyait, elle entendait rester en pleine lumière.

Ce qui lui avait toujours semblé un rêve venait de se réaliser. Quelqu'un la voyait ! Et les trois sœurs en paraissaient plus que mécontentes.

Le front plissé, Orlan leva la main qui ne tenait pas les chopes et désigna les clientes présentes dans la salle commune.

— Une, deux, trois, compta-t-il, et quatre. Je ne suis pas fou ! Vous désirez toutes du thé ?

Kahlan n'en crut pas ses oreilles. Cet homme la voyait et il se

souvenait d’elle. Un événement fabuleux !

Chapitre 2

— C’est impossible…, murmura Cecilia en se tordant nerveusement les mains. (Elle se pencha vers Ulicia, les yeux écarquillés.) Ça ne se peut pas !

Pour une fois, la sœur n’affichait pas son sourire glacial de prédatrice.

— Quelque chose ne va pas, dit Armina, son magnifique regard bleu voilé d’inquiétude.

— Ce n’est qu’une anomalie mineure, répondit Ulicia, visiblement excédée par le manque de contrôle de ses complices.

Si peu dociles qu’elles soient, les deux sœurs ne parurent pas avoir envie de polémiquer avec leur volcanique supérieure.

En trois pas, Ulicia s’approcha d’Orlan et l’attrapa par le col de sa chemise de nuit. De l’autre main, elle brandit sa canne en direction de Kahlan, toujours recroquevillée dans les ombres, près de la porte.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— À un chat noyé…, répondit l’aubergiste de mauvaise grâce.

De toute évidence, il n’aimait pas beaucoup qu’on le brutalise.

Kahlan frémit d’angoisse pour le pauvre homme. Parler ainsi à sœur Ulicia était un moyen très sûr de s’attirer de graves ennuis. Pourtant, au lieu d’exploser de rage, la sœur semblait tout aussi surprise que sa prisonnière.

— Je sais bien qu’elle est trempée, dit-elle, mais décris-la un peu plus précisément.

Orlan se dégagea, tira sur le col de sa chemise de nuit puis observa attentivement la cliente que les trois sœurs et lui étaient les seuls à voir.

— Les cheveux épais, les yeux verts… Une très jolie femme. Elle resplendirait si elle n’était pas mouillée de la tête aux pieds… Encore que ses vêtements, moulants par la force des choses, mettent ses formes en valeur… (L’aubergiste eut un sourire lubrique qui déplut souverainement à Kahlan, même si elle se réjouissait qu’il la voie.) Un joli morceau de femme, quoi…

Cet examen minutieux donna à Kahlan l’impression d’être nue. Alors qu’il la dévorait du regard, Orlan se passa un pouce au coin des lèvres et elle entendit son ongle faire crisser sa barbe de trois jours.

Le bois qu’il avait ajouté dans la cheminée s’embrasa enfin, offrant une bien meilleure illumination.

Le regard de l’aubergiste remonta le long du torse de Kahlan et

s'immobilisa soudain.

— Ses cheveux sont aussi longs que…, commença-t-il.

Son sourire concupiscent se volatilisant, Orlan écarquilla les yeux de surprise.

— Par les esprits du bien…, murmura-t-il, blanc comme un linge. (Il se laissa tomber sur un genou.) Pardonnez-moi, je vous en prie… Je n'avais pas reconnu…

La lourde canne d'Ulicia s'abattit sur le crâne de l'aubergiste, le faisant basculer en avant. Sans avoir compris comment, il se retrouva à genoux.

— Silence ! cria Ulicia.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'indigna Emmy en bondissant aux côtés de son mari.

Elle s'agenouilla et lui passa un bras autour des épaules pour le soutenir. Avec un gémissement, Orlan posa sur le sommet de son crâne une main qui devint aussitôt poisseuse de sang.

— Vous êtes toutes folles, et mon mari aussi ! s'écria Emmy. (Elle serra contre sa poitrine la tête du pauvre aubergiste, tachant de sang sa chemise de nuit immaculée.) Sauf si vous voyagez avec un fantôme, vous êtes trois, et…

— Silence ! répéta Ulicia d'un ton qui fit froid dans le dos à Kahlan.

Emmy dut éprouver la même sensation, car elle se tut instantanément.

Alors que la pluie martelait toujours les fenêtres, le roulement du tonnerre semblait s'éloigner. Mais le vent ne s'était pas calmé, et l'enseigne continuait à grincer sous les bourrasques.

Dans un silence de mort, Ulicia se tourna vers la fillette toujours assise sur sa marche, les bras passés autour du poteau de la rampe.

— Combien de clientes vois-tu ? demanda la sœur d'un ton à glacer les sangs.

Trop effrayée pour parler, la gamine tremblait comme une feuille.

— Combien ? grinça Ulicia.

Terrorisée, l'enfant serra si fort le poteau de bois que les jointures de ses doigts en blanchirent.

— Trois…, parvint-elle à souffler.

— Ulicia, dit Armina, dans tous ses états, que se passe-t-il ? Ce qui arrive avec l'homme est tout à fait impossible. Nous avons jeté les sorts de vérification et…

— Extérieure…, souffla Cecilia.

— Hein ? Que veux-tu dire ?

— Nous avons jeté les sorts de vérification extérieure, sans procéder à un examen intérieur.

— Quelle mouche te pique ? explosa Armina. Pour commencer, c'est une procédure inutile. Et de toute façon, quelle sœur serait assez idiote pour lancer un sort de vérification intérieure ? Personne n'a jamais fait ça ! C'est une perte de temps !

— Je voulais simplement dire…

D'un regard assassin, Ulicia réduisit ses deux compagnes au silence. L'air pathétique avec ses cheveux trempés collés sur son crâne, Cecilia parut vouloir insister, mais elle jugea plus prudent de passer la main.

Ayant un peu repris ses esprits, Orlan s'écarta de sa femme et tenta de se relever. Du sang coulait sur son front et le long des arêtes de son nez proéminent.

— Si j'étais toi, aubergiste, lâcha Ulicia, je resterais à genoux.

La menace eut un effet très éphémère. Visiblement furieux, l'homme se redressa, retira la main de sa tête, bomba le torse et serra les poings.

Sa fureur, comprit Kahlan, l'incitait à jeter la prudence aux orties, et il risquait de payer très cher son audace.

Du bout de sa canne, Ulicia fit comprendre à la prisonnière qu'elle devait reculer encore. Ignorant cet ordre, Kahlan approcha au contraire de sa tortionnaire. Si la situation pouvait s'arranger, c'était maintenant ou jamais.

— Sœur Ulicia, il va répondre à vos questions, j'en suis sûre. Ne lui faites pas de mal…

Les trois sœurs se tournèrent vers Kahlan, l'air plus que mécontentes. Personne ne s'était adressé à la prisonnière ni ne lui avait donné l'autorisation de parler.

Tant d'insolence ne resterait pas impunie, Kahlan le savait. Mais Orlan risquait sa vie, si nul n'intervenait en sa faveur, et elle était la seule en position de le faire.

Ce n'était pas tout… Ce soir, Kahlan avait une chance peut-être unique de découvrir quelque chose sur elle-même – voire d'apprendre qui elle était et pourquoi elle avait perdu presque tous les souvenirs de son ancienne vie. Cet aubergiste l'avait reconnue, ça ne faisait aucun doute. En cela, il pouvait être la clé de son passé. Même si ça impliquait de s'attirer le courroux des sœurs, impossible de laisser filer une occasion pareille !

Mais pour ça, il fallait agir vite.

— Maître Orlan, écoutez-moi, je vous en prie ! Nous cherchons une dame d'âge mûr nommée Tovi. Les trois femmes que j'accompagne ont rendez-vous avec elle. Comme nous avons été retardées, elle doit nous attendre depuis quelques jours… Répondez aux questions de ces femmes au sujet de leur amie, je vous en prie ! Ou mieux encore, allez la chercher. Si vous m'écoutez, cette mésaventure, comme l'orage, ne

sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir pour votre famille et vous.

L'homme inclina respectueusement la tête, comme si une reine venait de lui demander son aide. Kahlan fut stupéfiée par cette réaction. Comment pouvait-on lui manifester une telle déférence ?

— Nous n'avons pas de cliente nommée Tovi, Mèr…

Un éclair aveuglant déchira l'air de la salle commune – à croire que l'orage se déchaînait à présent dans l'auberge. Le trait de lumière brûlante qui venait de jaillir des mains d'Ulicia percuta Orlan à la poitrine avant qu'il ait pu terminer sa phrase. Trop proche de l'aubergiste, Kahlan ressentit jusqu'au plus profond de ses entrailles l'onde de choc de l'explosion. Projeté en arrière, Orlan renversa une table et plusieurs chaises avant de heurter violemment un mur. Tué sur le coup, le pauvre aubergiste avait été pratiquement coupé en deux par la sorcellerie d'Ulicia. Une fumée noire montait de sa chemise et une bouillie rouge maculait le mur à l'endroit où il s'était écrasé.

Dans le silence qui suivit la détonation, les oreilles de Kahlan bourdonnèrent comme si elle venait d'entendre sonner des cloches de trop près.

Incapable de saisir vraiment ce qui s'était passé – un événement absurde qui détruisait sa vie entière –, Emmy cria un seul et unique mot :

— Non !

Kahlan se plaqua une main sur le nez et la bouche. Pas seulement parce qu'elle était révulsée, mais pour ne plus sentir la puanteur du sang et de la chair brûlée.

Propulsée sur le sol par l'onde de choc, la lanterne s'était éteinte, laissant la pièce dans une miséricordieuse pénombre déchirée de temps en temps par la lointaine lueur des éclairs.

Une nuit normale, la détonation aurait réveillé le village entier. Avec l'orage, personne n'avait rien remarqué…

Les bols que tenait Emmy lui échappèrent, roulant un moment sur le plancher. Folle de chagrin et d'horreur, l'aubergiste courut vers la dépouille de son mari.

Ulicia réagit immédiatement. Bondissant à la vitesse de l'éclair, elle intercepta au vol la malheureuse aubergiste.

— Où est Tovi ? cria-t-elle en plaquant sa proie contre un mur. Je veux des réponses, et plus vite que ça !

Kahlan vit que la sœur avait fait jaillir son dacra de sa manche. Extérieurement, cette arme ressemblait à un couteau muni d'une tige de fer pointue et non d'une lame. Toutes les sœurs en portaient un, et elles s'en étaient servies contre des éclaireurs de l'Ordre Impérial. Lorsqu'une personne était blessée par cette arme – même une simple égratignure –, il suffisait d'une pensée de la sœur pour que la plaie soit

mortelle. En d'autres termes, ce n'était pas le dacra qui tuait, mais sa propriétaire qui l'utilisait pour aspirer la vie de sa victime. Et si elle ne consentait pas à l'épargner, la cause était entendue et… sans appel.

À la lueur d'un éclair, Kahlan vit que deux sœurs tentaient maintenant de maîtriser la pauvre Emmy, qui se débattait comme une bête prise au piège. La troisième sœur – dans la pénombre, impossible de dire laquelle – était déjà en train de gravir les marches.

Kahlan décida de s'occuper de la gamine, qui se précipitait vers sa mère. Lançant un bras, elle l'attrapa au vol, la saisissant par la taille.

Incapable de se souvenir assez longtemps de Kahlan pour comprendre qu'elle n'était pas victime d'un spectre, la petite hurla comme une possédée. Après avoir vu mourir son père, un horrible spectacle qu'elle n'effacerait jamais de sa mémoire, c'en était trop pour sa pauvre raison.

Malgré le vacarme de la pluie et du vent, Kahlan entendit les bruits de pas de la troisième sœur, qui courait dans le couloir de l'étage. Elle s'arrêtait régulièrement, sans doute pour jeter un coup d'œil dans chaque chambre, dont elle devait ouvrir la porte avec son pouvoir.

Les clients réveillés par le vacarme et les cris allaient se trouver devant une Sœur de l'Obscurité folle de rage. Et ceux qui dormaient encore risquaient de ne jamais oublier le « cauchemar » qui les attendait.

Emmy cria soudain de douleur et Kahlan comprit immédiatement pourquoi.

Ulicia la torturait.

— Où est Tovi ? Où est-elle ?

L'aubergiste implora la sœur d'épargner sa petite fille.

Une grave erreur tactique, comprit Kahlan. Il ne fallait jamais dévoiler ses pires craintes à un ennemi.

Jamais !

Dans le cas présent, cependant, cette information n'avait guère de valeur. Pour commencer, les sœurs étaient assez malignes pour deviner ce qui pouvait angoisser par-dessus tout une mère. Ensuite, elles n'avaient pas besoin d'une raison pour se montrer impitoyables.

Voir sa mère folle de terreur paniquait encore plus la fillette, qui se débattait avec l'énergie du désespoir. Mais elle était bien trop frêle pour s'opposer à une femme comme Kahlan.

Sans desserrer sa prise, Kahlan fit traverser la salle à sa petite captive puis la força à franchir l'arche et à entrer dans la pièce obscure sur laquelle elle donnait.

Grâce à la lueur des éclairs qui filtrait d'une fenêtre, sur le mur du fond, Kahlan vit qu'il s'agissait d'une cuisine qui servait également de garde-manger.

La petite criait maintenant presque aussi fort que sa mère.

— Tout va bien, souffla Kahlan à l'oreille de sa protégée. Je te défendrai, tu n'as rien à craindre.

Un mensonge, hélas… Mais comment dire la vérité à une si jeune enfant ?

La gamine tenta encore de se libérer. Elle devait avoir l'impression qu'un fantôme tentait de l'entraîner dans le royaume des morts, et sa raison vacillait. Si elle avait aperçu Kahlan, cette image s'était effacée de sa mémoire avant qu'elle ait eu le temps de lui donner un sens. Dans le même ordre d'idées, les paroles de réconfort n'avaient pas le temps de se graver dans son esprit. À l'instant même où ils l'apercevaient, les gens oubliaient jusqu'à l'existence de Kahlan.

Orlan seul avait fait exception à cette règle. Mais il était mort, maintenant…

Kahlan serra plus fort la fillette. Pour la protéger, vraiment, ou pour se rassurer elle-même ? En cet instant, empêcher la pauvre petite d'assister au calvaire de sa mère semblait un objectif digne de tous les efforts. Ignorant qu'on entendait l'aider, la fille d'Emmy et Orlan tentait d'échapper à ce qu'elle devait prendre pour un monstre invisible venu d'un autre monde.

Ajouter à la terreur d'une innocente brisait le cœur de Kahlan. Mais la laisser retourner dans la salle commune aurait été encore pis.

La lueur d'un nouvel éclair incita Kahlan à tourner la tête vers la fenêtre – assez large pour qu'elle puisse sortir par là. Dehors, il faisait très sombre entre les éclairs et la forêt était proche des bâtiments. Dotée de longues jambes, Kahlan était forte et rapide. Si elle en décidait ainsi, elle aurait vite fait d'avoir franchi la fenêtre et gagné le couvert des bois.

Hélas, elle n'en était pas à sa première tentative d'évasion… La pénombre et la forêt, elle le savait, ne suffiraient pas à la mettre hors de portée du sombre pouvoir des sœurs.

Agenouillée dans le noir, la fillette dans les bras, Kahlan sentit qu'elle tremblait. La seule perspective de s'enfuir la faisait transpirer d'angoisse à l'idée des « sorts de garde » qui risquaient de s'éveiller en elle. C'était déjà arrivé, et le souvenir de la douleur lui faisait tourner la tête. Pourquoi supporter de nouveau un tel calvaire pour rien ? Échapper aux sœurs était impossible, tout simplement…

Relevant les yeux, Kahlan aperçut, dehors, l'ombre d'une sœur qui redescendait les marches.

— Ulicia, les chambres sont vides… (C'était la voix de Cecilia.) Il n'y a pas de clients.

Dans la salle commune, Ulicia lâcha un horrible juron.

L'ombre de Cecilia sembla pivoter sur elle-même pour occulter maintenant l'entrée de la cuisine. On eût dit que la mort en personne venait de tourner son regard assassin sur le monde des vivants.

Derrière la sœur, Emmy pleurait et gémissait. Totalement désorientée, elle ne parvenait pas à répondre aux questions que beuglait à présent Ulicia.

— Tu veux que ta mère meure ? demanda Cecilia de sa voix étrangement douce et calme.

Pas moins dangereuse que ses compagnes, Cecilia avait une façon très posée de parler qui se révélait souvent plus terrifiante que les cris d'Ulicia. Si elle se contentait de menaces plus simples et directes, Armina avait tendance à les cracher comme du venin. Tovi, elle, faisait régner la terreur et torturait ses victimes avec une sorte de joie maladive…

Des styles différents pour des personnalités différentes. Mais au bout du compte, une même efficacité, car il était parfaitement vain de résister à ces sorcières. Elles obtenaient toujours ce qu'elles désiraient, et seul variait le degré de souffrance que devaient endurer leurs victimes…

— Alors, tu veux qu'elle meure ? répéta Cecilia.

— Réponds-lui, souffla Kahlan à l'oreille de l'enfant. Je t'en prie, réponds-lui !

— Non…, réussit à souffler la fillette.

— Dans ce cas, dis-nous où est Tovi !

Dans la salle commune, Emmy poussa un cri déchirant. Puis elle se tut et Kahlan reconnut le bruit de la chute d'un corps.

Le silence revint, plus oppressant que jamais.

Derrière Cecilia, deux autres ombres vinrent danser devant les yeux de Kahlan. Emmy ne répondrait plus jamais à aucune question, et ses meurtrières se désintéressaient déjà d'elle.

Cecilia entra dans la cuisine et approcha de la gamine que Kahlan serrait toujours dans ses bras.

— Les chambres sont vides, dit-elle. Pourquoi n'avez-vous pas de clients ?

— Parce que personne n'est venu…, réussit à répondre l'enfant. À cause des envahisseurs de l'Ancien Monde, vous comprenez ?

C'était logique, se dit Kahlan. Après avoir quitté le Palais du Peuple, en D'Hara, les sœurs et elle avaient remonté un fleuve vers le sud, cherchant à fuir rapidement le lieu de leur larcin. Durant leur « croisière », elles avaient souvent aperçu des détachements de l'armée de l'Ordre – et vu plusieurs fois des villages dévastés, sur les berges du fleuve. Les exactions des soudards de Jagang avaient sûrement découragé les voyageurs susceptibles de descendre à l'Auberge du Cheval Blanc.

— Où est Tovi ? demanda de nouveau Cecilia.

— C'est une enfant ! cria Kahlan aux trois sœurs. Fichez-lui la

paix !

Le choc fut si violent – une sorte de déchirement intérieur, mais de chaque fibre de ses muscles – que la prisonnière se pétrifia, ayant oublié jusqu'à l'endroit où elle était. Autour d'elle, la pièce tournait comme une toupie, et elle heurta un meuble assez fort pour redouter de s'être brisé un os.

Les portes du placard en question s'ouvrirent, larguant une entière cargaison de casseroles, de poêles et d'ustensiles divers. Dans un vacarme très désagréable, des assiettes et des plats se cassèrent en mille morceaux en percutant le sol.

Perdant l'équilibre, Kahlan s'étala face contre le plancher. Comme elle avait tendu les mains pour amortir sa chute, des éclats de faïence s'enfoncèrent douloureusement dans ses paumes puis ses poignets. Sentant un objet très pointu faire pression sur sa langue, elle comprit qu'un éclat de verre lui avait proprement transpercé la joue. Pour éviter d'avoir la langue coupée, elle referma les dents sur le morceau de verre, le cassant en deux. Puis elle parvint à cracher la partie acérée qu'elle venait ainsi de détacher de sa base.

Sonnée, elle resta d'abord étendue sur le plancher. Puis elle tenta de bouger, mais ne réussit pas, comme si son cerveau était déconnecté de son corps. Chaque essai lui arrachait un gémissement, et pour chaque minuscule quantité d'air ainsi expulsée, elle se révélait incapable d'en aspirer une fraîche. Ses poumons se vidaient lentement, et impossible de les remplir ! La douleur qui lui déchiquetait le torse la condamnait à mourir asphyxiée.

Avec l'énergie du désespoir, elle put inspirer brièvement. La brûlure consécutive, dans sa gorge, lui valut une quinte de toux. Violemment agité, l'éclat de verre toujours planté dans sa joue lui fit un mal de chien. À croire qu'un boucher invisible la débitait en morceaux sans avoir eu l'idée de la tuer d'abord.

Ses bras refusant de lui obéir, elle ne pouvait ni se soulever un peu ni arracher l'éclat de verre de sa chair.

Levant les yeux, elle vit que les trois sœurs harcelaient toujours la gamine. Alors qu'Armina lui tenait les bras après l'avoir à demi soulevée du sol, Cecilia la força à se coucher sur un plan de travail de boucher, et Ulicia se baissa pour la regarder dans les yeux.

— Sais-tu qui est Tovi ? demanda-t-elle.

— La vieille dame ! Oui, la vieille dame !

— C'est ça… Et que peux-tu me dire d'autre à son sujet ?

— Elle était grosse… Vieille et grosse, oui, même qu'elle avait un peu de mal à marcher.

Ulicia se pencha un peu plus et saisit la fillette à la gorge.

— Où est-elle ? Et d'abord, pourquoi n'est-elle plus ici ? Quand est-elle partie, et pour quelle raison ?

— Elle est restée ici quelques jours… Mais ça fait un moment qu'elle est partie.

Avec un cri de fureur, Ulicia souleva la fillette, la tenant toujours par la gorge.

Mobilisant tout ce qui lui restait de force, Kahlan réussit à se mettre à quatre pattes. En rampant, et tant pis pour les éclats de vaisselle qui s'enfonçaient dans ses paumes et ses genoux, elle parvint à atteindre l'endroit où la gamine, projetée dans les airs par Ulicia, se serait écrasée sur le plancher.

Ne comprenant pas ce qui avait amorti sa chute, la pauvre petite hurla de terreur et d'angoisse.

Du coin de l'œil, Kahlan vit qu'un fendoir gisait sur le sol à sa portée. Alors qu'elle maintenait fermement l'enfant contre son flanc, elle referma les doigts de sa main libre sur le manche en bois de l'ustensile.

Les sœurs approchaient déjà. D'instinct, Kahlan se prépara à combattre pour protéger une vie innocente. Il n'y avait rien de réfléchi là-dedans – un réflexe si primal qu'elle avait l'impression d'observer les actes de quelqu'un d'autre.

Cela dit, tenir une arme était une source d'intense satisfaction. Malgré le sang qui maculait son manche, cette hache de guerre improvisée incarnait la vie et l'espoir.

La lueur des éclairs se reflétait sur le tranchant, le faisant briller comme une pierre précieuse.

Lorsque ses cibles furent assez proches, Kahlan arma son bras pour frapper. Aussitôt, elle eut l'impression qu'un taureau lancé à pleine vitesse venait de la percuter de plein fouet. Lâchant la gamine, elle vola dans les airs et alla s'écraser à l'autre bout de la pièce.

L'impact contre le mur la sonna de nouveau. Comme si la cuisine était tout au fond d'un long tunnel obscur, elle eut l'impression de tout voir par le petit bout d'une lorgnette. Les sœurs, l'enfant, les meubles, tout paraissait minuscule… Elle voulut secouer la tête pour éclaircir sa vision, mais son cou refusa de bouger.

Alors, elle sombra dans le néant…

… Quand elle revint à elle, sans doute après un évanouissement très bref, elle vit que les sœurs interrogeaient toujours la fillette.

— Je ne sais pas, je vous jure ! J'ignore pourquoi elle est partie ! Elle a dit qu'elle devait aller à Caska, c'est tout ce que je sais.

— Caska ? répéta Armina après un long silence.

— Oui, c'est ce qu'elle a dit… Elle devait absolument aller à Caska.

— Avait-elle quelque chose avec elle ?

— Quelque chose ? Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire ?

— Un objet, petite idiote ! Elle avait bien des bagages, non ? Un

sac, une outre, des choses comme ça… Qu'as-tu vu ? Qu'a-t-elle emporté ?

La gamine hésitant à répondre, Ulicia la gifla assez fort pour lui déchausser les dents.

— As-tu vu ce qu'elle emportait, oui ou non ?

Du sang coulant de son nez et du coin de ses lèvres, la fillette hocha la tête.

— Un soir, pendant qu'elle dînait, je suis montée déposer des serviettes propres dans sa chambre. J'y ai vu quelque chose de… bizarre…

— Quoi donc ? demanda Cecilia.

— Eh bien, on aurait dit… une boîte. Elle était enveloppée dans un morceau de tissu, mais un coin avait glissé… Cette boîte était toute noire, comme la nuit. Et elle absorbait toute la lumière du jour…

Les trois sœurs se redressèrent, pensives.

Kahlan savait exactement de quoi parlait l'enfant. Au Palais du Peuple, c'était elle qui s'était introduite dans le Jardin de la Vie pour voler les trois boîtes d'Orden.

Lorsqu'elle était revenue une première fois avec une seule boîte, sœur Ulicia avait été furieuse qu'elle ne les ait pas toutes rapportées. Mais les boîtes étaient plus grandes que prévu, et elle n'avait pas eu assez de place dans son paquetage.

Ulicia avait enveloppé la boîte maléfique dans la jolie robe blanche de Kahlan. Puis elle l'avait confiée à Tovi, la chargeant de partir en avant et d'attendre ses complices dans une auberge. Redoutant d'être surprise dans l'enceinte du palais en possession d'une des boîtes, Ulicia avait trouvé une solution judicieuse, il fallait l'admettre.

— Et pourquoi Tovi est-elle partie pour Caska ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas… je le jure. Je l'ai seulement entendue dire à mes parents qu'elle devait y aller. Il y a quelques jours qu'elle est partie…

Recroquevillée sur le sol, Kahlan luttait pour respirer. Chaque tentative était une torture. Pourtant, ce calvaire n'était rien comparé à ce qui l'attendait. Quand les sœurs en auraient terminé avec la petite, elles s'occuperaient de punir leur prisonnière…

— Si nous allions dormir un peu, bien au sec ? proposa soudain Armina. Nous partirons dès l'aube…

Son dacra toujours au poing, Ulicia se mit à faire les cent pas devant la gamine, la semelle de ses bottes écrasant des débris de vaisselle.

— Non, dit-elle en se tournant vers ses compagnes. Quelque chose ne colle pas !

— Tu veux parler du sortilège ? À cause de la réaction de l'aubergiste ?

— Non, non… Une aberration, rien de plus… C'est le reste de l'histoire qui ne colle pas. Pourquoi Tovi est-elle partie ? Je lui avais ordonné de nous attendre ici. Elle a obéi… puis elle s'en est allée. Il n'y avait aucun autre client, pas de soldats de l'Ordre dans les environs, et elle savait que nous étions en chemin. Son comportement n'a pas de sens.

— Et pourquoi Caska ? renchérit Cecilia. Pourquoi choisir cette destination ?

Ulicia se tourna de nouveau vers la gamine.

— Tovi a-t-elle reçu une visite pendant son séjour ici ?

— Non, personne n'est venu… Je vous ai dit que nous n'avions pas eu de clients. La région est dangereuse, et aucun voyageur ne s'y aventure s'il n'y est pas obligé.

Ulicia recommença à marcher de long en large.

— Je n'aime pas ça… Quelque chose cloche, mais je ne réussis pas à mettre le doigt dessus…

— Tu as raison, dit Cecilia. Tovi ne serait pas partie sans une excellente motivation.

Ulicia s'immobilisa devant l'enfant.

— Tovi a-t-elle dit autre chose ? ou laissé une lettre ?

La petite ravala un sanglot et secoua la tête.

— Donc, nous n'avons pas le choix, conclut Ulicia. En route pour Caska !

— Par un temps pareil ? demanda Armina. Ne serait-il pas plus sage d'attendre demain matin ?

Plongée dans ses pensées, Ulicia leva les yeux vers sa compagne.

— Et si quelqu'un arrive ? Pour avoir une chance de réussir, nous devons éviter les complications… Si Jagang apprend que nous sommes passées par ici, ce sera une catastrophe ! Il nous faut rejoindre Tovi et récupérer la boîte. Dois-je vous rappeler l'importance de l'enjeu ? (Avant de continuer, Ulicia dévisagea ses deux compagnes.) Aucun témoin ne doit rapporter à quiconque que nous étions ici… Oui, personne ne doit savoir que nous sommes à la recherche d'une des boîtes…

Kahlan comprit aussitôt où voulait en venir sœur Ulicia.

— Par pitié, dit-elle en se redressant tant bien que mal sur les bras, ce n'est qu'une enfant… Elle ne dira rien qui puisse vous nuire…

— Ton « enfant » sait que Tovi était ici et qu'elle avait une boîte avec elle. (Ulicia plissa le front, l'air dégoûtée.) Elle sait aussi que nous cherchons Tovi…

Kahlan s'efforça de parler d'une voix assurée et forte.

— Elle n'est pas dangereuse pour vous… Une Sœur de l'Obscurité n'a rien à craindre d'une petite fille.

Ulicia jeta un rapide coup d'œil à l'enfant.

— Pour ne rien arranger, elle sait où nous allons…

Ulicia regarda Kahlan dans les yeux. Sans se retourner vers sa victime, elle lança le bras dans son dos et enfonça son dacra dans le ventre de la pauvre petite, qui cria de douleur et de surprise.

Les yeux toujours plongés dans ceux de sa prisonnière, Ulicia eut un sourire démoniaque. Exactement celui qui devait s'afficher sur le visage du Gardien du royaume des morts, lorsqu'il songeait à ses sinistres exploits.

— Je ne laisserai aucun indice, dit simplement Ulicia.

La lumière de la vie s'éteignit d'un coup dans les yeux de l'enfant. Soudain inerte, elle s'écroula sur le plancher telle une marionnette privée de ses fils.

Son regard vide se riva sur Kahlan – une façon, sans doute, de lui reprocher d'avoir manqué à sa parole.

« Je te défendrai… »

Un terrible mensonge…

Folle de rage, Kahlan martela le plancher de coups de poing.

Puis elle hurla de douleur, car une main invisible venait de la soulever dans les airs pour la plaquer contre un mur. Et au lieu de retomber, comme l'aurait voulu la logique, elle resta épinglée à sa cloison tel un papillon piqué sur une planche de liège.

Une fois encore, elle ne pouvait plus respirer. À distance, une des sœurs lui comprimait la trachée-artère. Terrorisée à l'idée de mourir étouffée, elle porta les mains au collier de fer qui lui serrait le cou.

Ulicia approcha.

— Tu as de la chance aujourd'hui, dit-elle, son nez à moins d'un pouce de celui de Kahlan. Pour l'instant, nous sommes trop pressées pour te punir comme il conviendrait. Mais tu ne perds rien pour attendre, ne te fais surtout pas d'illusions.

— Oui, sœur Ulicia, parvint à souffler Kahlan.

Toute autre réponse aggraverait simplement son cas, elle le savait.

— Je suppose que tu es trop bête pour comprendre combien tu es insignifiante comparée à nous. Quand nous aurons le temps de te donner une bonne leçon, tu assimileras peut-être enfin que résister ne sert à rien.

Même si elle devinait qu'un calvaire l'attendait, Kahlan ne regrettait pas son comportement. En revanche, elle déplorait de ne pas avoir défendu la fillette, comme elle le lui avait promis.

Le jour où elle avait volé les boîtes, dans le palais du seigneur Rahl, Kahlan avait dû laisser derrière elle son bien le plus précieux : la statuette d'une femme qui semblait lancer un défi à l'Univers tout entier.

En échange, Kahlan avait emporté avec elle une force qu'elle ne se connaissait pas. Debout sur la pelouse du Jardin de la Vie, alors

qu’elle regardait sa chère statue, elle s’était juré de retrouver un jour sa liberté et son identité.

Pour y parvenir, elle devrait inlassablement combattre sous l’étendard de la vie – et cela impliquait de défendre bec et ongles une petite fille qu’elle ne connaissait pas une heure auparavant.

— Allons-y, grogna Ulicia en se dirigeant vers la porte.

La main magique lâcha Kahlan, dont les bottes reprirent bruyamment contact avec le sol.

Tombant à genoux, elle voulut masser sa gorge douloureuse, mais ses doigts rencontrèrent l’affreux collier qui permettait aux sœurs de la contrôler à distance.

— En route ! ordonna Cecilia d’un ton si menaçant que la prisonnière se leva d’un bond.

Jetant un dernier coup d’œil derrière elle, Kahlan vit que le regard mort de la fillette continuait à la suivre…

Chapitre 3

Richard repoussa en arrière son lourd fauteuil de bois dont les pieds grincèrent sinistrement sur le sol de pierre. Puis il se leva d'un bond, les doigts reposant sur le bord de la table où l'ouvrage qu'il consultait resta grand ouvert sous la pâle lumière du réflecteur en argent.

Quelque chose n'allait pas avec l'air…

Pas à cause d'une odeur, ni d'une augmentation de la température ni de l'humidité ambiante, même si la nuit était chaude et étouffante. C'était l'air lui-même qui avait un problème. Quelque chose clochait terriblement.

Richard aurait été bien en peine de dire pourquoi il avait une idée pareille. Qu'est-ce qui pouvait le faire penser que l'air n'était pas comme il aurait fallu ? Comme il n'y avait aucune fenêtre dans la petite salle de lecture, il ignorait quel temps il faisait dehors. Clair, orageux, venteux ? On était très tard dans la nuit, voilà tout ce qu'il savait.

Derrière lui, Cara s'était également levée du confortable fauteuil en cuir dans lequel elle travaillait aussi.

Elle attendait en silence, prête à tout.

Richard lui avait demandé de lire plusieurs ouvrages historiques. Tout ce qui était contemporain du grimoire intitulé La Chaîne de Flammes pouvait se révéler utile, et la Mord-Sith ne s'était pas plainte de cette « corvée ». Cela dit, elle protestait rarement, disposée à tout faire tant que ça ne l'empêchait pas de protéger son seigneur. Puisqu'elle pouvait se livrer aux recherches en compagnie de Richard, être promue documentaliste ne la dérangeait pas.

Une autre Mord-Sith, Berdine, pouvait déchiffrer le haut d'haran, et elle avait grandement contribué à la traduction de quelques ouvrages rares et importants. Mais pour l'heure, elle était très loin de là, au Palais du Peuple, et Cara la remplaçait plutôt brillamment.

Sous l'œil attentif de sa garde du corps, le Sourcier regarda autour de lui, sondant les murs lambrissés. Son regard passa très vite sur les diverses étagères lestées d'objets décoratifs. De petites boîtes laquées aux incrustations en argent, des statuettes de danseurs taillées dans de l'ivoire ou de l'os, des pierres précieuses nichées dans des écrins tendus de velours, toute une collection de vases ornementaux…

— Seigneur Rahl, demanda Cara, il y a un problème ?

— Oui, répondit Richard en jetant un coup d'œil derrière lui. C'est

l'air… L'air ne va pas…

Voyant l'expression à la fois perplexe et inquiète de Cara, il mesura à quel point sa déclaration pouvait être saugrenue.

Pour Cara, cependant, les choses étaient d'une grande simplicité : si le seigneur Rahl parlait d'un problème, il y en avait un, et sa vie risquait d'être menacée.

D'un mouvement du poignet, la Mord-Sith propulsa son Agiel dans le creux de sa paume. Serrant fermement son arme magique, elle pivota sur elle-même, scrutant les ombres comme si un monstre pouvait à tout moment en jaillir.

— La bête ? demanda-t-elle.

Richard n'avait pas encore pensé à cette éventualité. Le monstre créé par les Sœurs de l'Obscurité captives de Jagang était une menace permanente. Dans un passé récent, il s'était plusieurs fois matérialisé en un clin d'œil, comme s'il sortait de nulle part.

Ou de l'air lui-même…

Hélas, Richard ne parvenait pas à définir précisément la menace. Pourtant, il aurait dû mettre le doigt dessus, lui semblait-il. Le phénomène lui était familier – du genre qu'on reconnaissait, normalement.

Sauf si son imagination lui jouait un tour.

— Non, dit-il, je doute que ce soit la bête… Ce n'est pas ce type de… bizarrerie…

— Seigneur Rahl, après toute la fatigue accumulée, vous venez de passer une bonne partie de la nuit à lire. Vous êtes peut-être épuisé, tout simplement…

À certains moments, Richard se réveillait en sursaut quelques secondes après s'être assoupi, et il en restait désorienté et confus, comme sonné par les abominables cauchemars dont il ne parvenait jamais à se souvenir, une fois lucide. Mais là, c'était différent. La sensation n'avait rien à voir et il aurait juré ne pas avoir somnolé. Si fatigué qu'il fût, il était bien trop anxieux pour dormir.

La veille, il avait enfin réussi à convaincre ses compagnons que Kahlan existait bel et bien. Non, elle n'était pas le produit de son imagination, une bienveillante illusion censée adoucir ses derniers instants, alors qu'il agonisait d'une blessure…

Désormais, Richard pouvait compter sur l'aide de ses amis. Bien entendu, cela le rendait encore plus impatient de retrouver son épouse. Maintenant qu'il avait reconstitué une partie du puzzle, comment aurait-il pu perdre son temps à se reposer ?

En interrogeant Tovi, peu avant qu'elle meure, Nicci avait découvert comment quatre Sœurs de l'Obscurité – Ulicia, Armina, Cecilia et Tovi, justement – avaient jeté un sortilège nommé la Chaîne de Flammes. Grâce au pouvoir contenu dans un antique grimoire, un

fléau s'était répandu partout : le souvenir de Kahlan s'était effacé de toutes les mémoires, à part celle de Richard.

L'Épée de Vérité avait garanti l'intégrité de la mémoire du Sourcier. Hélas, au cours de sa quête, il avait dû se dessaisir de l'arme magique.

Le sort d'oubli était une création des sorciers de l'ancien temps, désireux de passer inaperçus dans les rangs de l'ennemi. Utilisant la Magie Soustractive pour altérer la mémoire des autres, ils étaient parvenus à définir très précisément les « cibles » de la « disparition mémorielle ». Victimes d'une extraction quasi chirurgicale, les gens restructuraient spontanément leurs souvenirs pour boucher les trous consécutifs à l'opération.

C'était bel et bon, mais les antiques sorciers, tout bien pesé, avaient conclu que de telles « neutralisations » risquaient de produire une chaîne d'événements de plus en plus incontrôlables. Selon certains théoriciens, le phénomène, qui se répandait un peu comme un incendie de savane, risquait de détruire le monde des vivants. Bien entendu, le projet Chaîne de Flammes en était resté au stade théorique.

Les quatre Sœurs de l'Obscurité avaient osé l'impensable : lancer le sort, avec Kahlan pour cible. Détruire le monde des vivants ne les gênait pas. Normal, puisque c'était leur objectif suprême…

Maintenant qu'il avait convaincu Nicci, Zedd, Cara, Nathan et Anna qu'il n'était pas fou, le Sourcier ne pouvait plus gaspiller son temps à dormir.

Pour trouver Kahlan, il avait besoin d'aide, et celle de ses amis lui était enfin acquise.

Sa femme représentait tout pour lui. Dès leur rencontre, son extraordinaire intelligence l'avait fasciné. Le souvenir de ses yeux verts, de son sourire et du contact de ses mains le hantait. À chaque minute, il se demandait s'il n'aurait pas pu faire plus pour la retrouver. Menait-il le combat avec assez d'énergie ? Ne baissait-il pas parfois les bras trop vite ?

Alors que tout le monde avait oublié Kahlan, Richard ne pensait qu'à elle. En un sens, il était son unique lien avec le monde. S'il cessait de la garder vivante dans son esprit, ne risquait-elle pas de disparaître pour de bon ?

Certes, mais pour la sauver, il devait se concentrer parfois sur d'autres sujets, quitte à la repousser au second plan. Si difficile que ce fût, il n'y avait pas d'autres solutions.

— Toi, tu ne sens rien d'étrange ? demanda Richard à Cara.

— Nous sommes dans la Forteresse du Sorcier, seigneur. Tout est étrange, ici. J'en ai la chair de poule en permanence.

— D'accord, mais ce n'est pas plus grave, en ce moment ?

Pensive, la Mord-Sith lissa d'une main la natte blonde qui pendait sur son épaule.

— Non…

— Suis-moi, dit soudain Richard en s'emparant d'une lampe.

Il sortit de la petite salle et remonta un long couloir au sol couvert d'une multitude de tapis. On avait l'impression que cet endroit servait d'entrepôt dès que quelqu'un ne savait plus où ranger les tapis surnuméraires. Si les pièces du dessus étaient des plus classiques, aussi bien en ce qui concernait les motifs que les couleurs, celles qu'on apercevait tout en bas des piles arboraient des teintes criardes qui blessaient l'œil.

Esthétiques ou non, les tapis étouffaient les pas de Richard. Avec ses longues jambes, Cara n'avait aucune difficulté à suivre son maître tandis qu'il passait devant une enfilade de portes ouvertes donnant sur des pièces obscures.

Des bibliothèques, pour la plupart… Quelques rares pièces, joliment décorées, n'avaient aucun usage, sinon conduire à d'autres salles tout aussi inutiles. La Forteresse du Sorcier était un fantastique labyrinthe. À ce titre, il lui fallait ses impasses et ses chemins conçus pour tourner en rond.

À une intersection, Richard s'engagea dans un couloir, sur sa droite, dont les murs plâtrés ornés de moulures géométriques étaient passés au fil des siècles d'un blanc éclatant à un jaune presque doré.

Dès qu'ils croisèrent un grand escalier de marbre, le Sourcier entreprit de le descendre au pas de charge.

— Où allons-nous ? demanda Cara.

À l'évidence, la question prit son seigneur au dépourvu.

— Je n'en sais rien…

Le regard de la Mord-Sith s'assombrit.

— Vous avez l'intention de fouiller un complexe qui compte des milliers de salles ? Au hasard, alors que j'ai vu plus d'une montagne qui se sentirait toute petite comparée à la Forteresse du Sorcier ?

— Le problème est dans l'air, alors, je le suis à la trace…

— Vous pistez l'air ? demanda Cara, peu convaincue. Vous n'utilisez pas la magie, en ce moment, pas vrai ?

— Cara, tu sais mieux que personne que je ne contrôle pas mon don. Même si je le voulais, je serais incapable de jeter un sort.

De toute façon, il n'en était pas question. S'il recourait à la magie, la bête risquait de le repérer, et il n'avait aucune envie que ça arrive. Toujours inquiète, la Mord-Sith redoutait qu'il brave le danger une fois de trop. Mais lorsqu'il était question de la bête, ça ne risquait pas d'arriver…

Se concentrant sur le présent, Richard tenta de déterminer ce qui n'allait pas avec l'air. Cette fois, il cerna un peu mieux la question.

C'était un peu comme pendant un orage – une sensation de tension et de menace imminente.

Au pied de l'escalier, qui était devenu progressivement plus étroit, le Sourcier et la Mord-Sith déboulèrent dans un couloir sans ornements et aux murs de pierre brute.

Après avoir passé plusieurs intersections, Richard baissa les yeux sur un escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans le sol. Dès qu'il se fut décidé à l'emprunter, Cara lui emboîta le pas.

Au pied de ce second escalier, le Sourcier et sa garde du corps traversèrent un étroit couloir à la voûte étayée par des planches de chêne, puis ils débouchèrent dans une salle ronde d'où partaient une infinité de couloirs à l'entrée flanquée de majestueuses colonnes.

Faisant le tour de la pièce, Richard s'arrêta devant chaque passage et l'éclaira avec sa lanterne. S'il n'était jamais venu dans cette salle, il n'eut aucun mal à déterminer que Cara et lui se trouvaient dans une section de la forteresse radicalement… différente. Le genre de différence, justement, qui devait donner la chair de poule à Cara.

Un des couloirs descendait plus abruptement que les autres. En fait, c'était une rampe… Mais pourquoi ne pas avoir opté pour un escalier ? Dans le complexe, il y en avait des centaines de styles différents, comme si les architectes avaient eu une passion pour les marches.

— Par là, dit Richard à Cara avant de passer entre les colonnes.

La rampe semblait vouloir descendre jusqu'au cœur même de la terre. Après une petite éternité, elle consentit pourtant à déboucher dans un couloir large d'une dizaine de pieds et haut d'à peine sept.

Sur la gauche, une muraille rocheuse naturelle indiquait que ce passage avait été taillé dans les entrailles de la montagne. Sur la droite, d'énormes blocs de pierre formaient un mur solide mais rudimentaire.

Là encore, la Mord-Sith et son seigneur traversèrent une monotone succession de salles. Avec une lanterne pour seule source de lumière, ils ne distinguèrent pas grand-chose du décor.

Richard comprit soudain pourquoi il s'était alarmé. L'air avait l'étrange « consistance » qui marquait la présence, à courte distance, de pratiquantes de la magie particulièrement puissantes.

Il avait eu cette sensation en présence de ses « formatrices », les sœurs Cecilia, Armina et Merissa. Mais surtout, il devait l'admettre, lorsque Nicci était près de lui. Parfois, l'air menaçait de s'embraser autour d'elle, tant elle avait de pouvoir… Mais jusque-là, le phénomène avait toujours été lié à la notion de proximité. C'était bien la première fois qu'il le percevait de loin.

Avant même de voir la lumière qui sourdait d'une des salles, Richard reconnut la qualité explosive de son air. On eût dit que des

étincelles s'apprêtaient à jaillir dans le couloir.

L'immense double porte était ouverte, donnant accès à une bibliothèque chichement éclairée.

L'endroit qu'il cherchait, Richard en aurait mis sa tête à couper…

S'arrêtant sur le seuil de la pièce, il regarda à l'intérieur, les yeux ronds de surprise.

Une lumière vacillante comme celle d'un orage jaillissait d'une dizaine de hautes fenêtres en arceau. Alors que ces ouvertures occupaient tout le mur du fond, les autres étaient tapissés d'étagères lestées de livres et d'objets mystérieux.

Des tentures de velours à franges de fil d'or protégeaient ces fenêtres. Pour l'heure, elles étaient tirées, laissant admirer des vitraux multicolores. Très épais, les petits carrés de verre qui composaient ces mosaïques paraissaient s'embraser chaque fois que la lueur d'un éclair les transperçait.

Tout autour de la pièce, des lanternes munies de déflecteurs fournissaient une lumière suffisante pour qu'on puisse lire les innombrables livres posés sur des lutrins ou des tables.

À y regarder de plus près, les rayonnages ne contenaient pas tant de livres que ça. En revanche, l'exposition d'objets était impressionnante.

Des carrés de tissu étincelant soigneusement pliés, d'énigmatiques spirales de fer, des fioles en verre émeraude, d'incompréhensibles assemblages de baguettes de bois, d'impressionnantes piles d'étuis à parchemin, d'antiques ossements, des crocs démesurés qui ne semblaient pas pouvoir appartenir à une créature réelle…

Un incroyable inventaire d'artefacts aussi mystérieux qu'apparemment inutiles…

Avec l'orage, la lumière fragmentée qui jaillissait des fenêtres laissait penser que la fin du monde ne tarderait plus.

— Zedd, que fiches-tu donc ? demanda Richard.

— Seigneur Rahl, souffla Cara, j'ai peur que votre grand-père ait perdu la raison.

Le vieux sorcier jeta un rapide coup d'œil aux deux importuns. Avec ses cheveux blancs en bataille et la tunique beaucoup trop grande qui lui conférait des allures d'épouvantail, il présentait un tableau des plus inquiétants, force était de l'admettre.

— Mon garçon, nous sommes un peu occupés, pour l'instant…

Au centre de la pièce, Nicci lévitait au-dessus d'une grande table. N'en croyant pas ses yeux, Richard battit des paupières, mais l'image resta telle qu'il l'avait découverte.

Les pieds de son amie surplombaient la table de dix bons pouces. Comme paralysée en plein vol, Nicci ne bougeait pas un cil.

Si stupéfiante que fût cette scène, ce n'était pas la composante la plus choquante. Sur le plateau de la table, quelqu'un avait dessiné une Grâce. Le symbole magique n'avait rien d'effrayant en soi… sauf quand on l'avait tracé avec du sang !

Comme un rideau enveloppant Nicci, des lignes immobiles lévitaient au-dessus de la Grâce.

Pour avoir souvent vu des sorciers ou des magiciennes dessiner un sortilège, Richard ne pouvait pas douter un instant de ce qu'il avait sous les yeux. Mais il n'avait jamais rien aperçu qui ressemblât de près ou de loin à ce labyrinthe volant.

Un sortilège complexe dessiné en trois dimensions et capable de violer la loi de la gravitation universelle.

Incroyable !

Au centre de cette structure géométrique, Nicci lévitait majestueusement, ses traits délicats aussi figés que ceux d'une statue.

Elle avait un bras levé, et les doigts de son autre main, qui pendait contre son flanc, étaient largement écartés. Ses pieds, remarqua enfin Richard, ne flottaient pas au même niveau mais à quelques pouces d'écart, comme si elle avait été pétrifiée au milieu d'un saut.

Sa crinière blonde lévitait un peu au-dessus de ses épaules. À croire que… Oui, c'était ça… On eût dit que ses cheveux s'étaient soulevés tandis qu'elle sautait, se figeant alors qu'ils avaient commencé à redescendre vers leur position naturelle.

Ultime mais terrible détail, Nicci semblait plus morte que vive.

Chapitre 4

Pétrifié, Richard ne parvenait pas à détourner le regard de Nicci. Lévitant au-dessus d'une table de lecture, un réseau de lignes vertes l'entourant, l'amie du Sourcier ne bougeait pas – à dire vrai, elle ne semblait pas respirer, ses yeux bleus rivés dans le lointain sur un monde mystérieux qu'elle était la seule à voir. À la lueur émeraude du motif géométrique qui l'enveloppait, son visage sans vie rappelait la perfection glacée de certaines statues.

Décidément, elle paraissait plus morte que vive, évoquant un cadavre dans son cercueil, juste avant qu'on ferme le couvercle pour l'éternité.

Une vision d'une bouleversante beauté… et qui serrait la gorge de Richard. Ainsi figée, son amie aurait pu passer pour une sculpture, certes, mais toute vie s'était retirée d'elle. Jusqu'à ses magnifiques cheveux blonds qui n'ondulaient plus, les mèches vagabondes aussi immobiles que les autres…

Tendu, Richard guettait le moment où Nicci, cédant aux lois de la nature, tomberait sur la table.

S'avisant qu'il retenait son souffle, il expira puis inspira à fond.

Comme s'il était solidaire de l'orage qui se déchaînait dehors, l'air, dans la bibliothèque, crépitait d'électricité. Même pour un néophyte comme Richard, la source de ce phénomène était évidente : on venait de lancer entre ces murs un sortilège majeur. Et c'était ça qui avait attiré son attention, dans la petite salle de lecture.

Même sous la torture, le Sourcier n'aurait su dire ce qui se passait dans cette bibliothèque. Indéniablement fasciné, il déplorait plus que jamais de ne rien connaître à la magie. Mais par-dessus tout, la scène qu'il venait de découvrir le terrorisait.

Ayant grandi en Terre d'Ouest, où la magie n'existait pas, il songeait souvent à tout ce qu'il avait perdu – en particulier à des moments comme celui-ci, où il se sentait complètement largué. À d'autres occasions, comme lors de la disparition de Kahlan, il maudissait la magie et regrettait amèrement d'avoir eu affaire à elle.

Les zélateurs de l'Ordre Impérial auraient bu du petit-lait s'ils avaient su que le seigneur Rahl avait de telles pensées au sujet du don…

Même s'il avait passé son enfance loin du pouvoir, Richard avait depuis rattrapé une (assez petite) partie de son retard. Par exemple, il savait que la Grâce dessinée sous Nicci était un symbole magique très

puissant. La tracer avec du sang n'était pas courant et témoignait d'une très grande urgence.

Alors qu'il observait le motif dessiné en lignes rouges, le Sourcier remarqua un détail qui lui glaça les sangs. Un des pieds de Nicci lévitait juste au-dessus du centre de la Grâce – la partie représentant la Lumière du Créateur, à savoir la source de la vie et des rayons, symboles du don, qui traversaient le monde des vivants puis le voile pour aller illuminer le royaume des morts.

L'autre pied de Nicci, en revanche, était pétrifié au-dessus du cercle extérieur de la Grâce – en d'autres termes, la partie qui symbolisait le royaume des morts.

Nicci était en équilibre instable entre la vie et la mort. Une telle situation, même métaphorique, n'augurait jamais rien de bon.

De l'autre côté de la table, dans la pénombre, Nathan et Anna, tels des spectres sporadiquement illuminés par la lueur des éclairs, avaient également les yeux rivés sur l'ancienne Maîtresse de la Mort.

La main gauche sur la hanche et la droite lui grattant pensivement le menton, Zedd faisait le tour de la table en étudiant le labyrinthe de lignes vertes dont l'extension semblait devoir être infinie.

Dehors, la foudre tombait toujours. Étouffés par les épaisses murailles de la forteresse, les roulements de tonnerre étaient à peine audibles.

— Elle va… bien ? demanda Richard à son grand-père.

Comme s'il avait déjà oublié la présence de son petit-fils, le vieil homme sursauta puis leva la tête.

— Pardon ?

— Est-ce que Nicci va bien ?

Le Premier Sorcier plissa le front.

— Comment le saurais-je ?

Richard leva les bras puis les laissa retomber le long de ses flancs.

— Eh bien, sans vouloir t'accabler, c'est toi qui l'as mise dans cette… situation, pas vrai ?

— Ce n'est pas tout à fait ça…, marmonna le vieux sorcier en se frottant nerveusement les mains.

Richard approcha de la table.

— Que se passe-t-il ? Nicci est-elle en danger ?

— Nous ne le savons pas vraiment, mon garçon, soupira Zedd.

Nathan sortit des ombres et vint se camper sous la lueur verte des lignes géométriques. Ses yeux bleu azur étrangement voilés, le prophète d'habitude si sûr de lui semblait… gêné et timide.

— Mais nous pensons qu'elle ne risque rien, dit-il.

— Oui, nous le pensons, renchérit Anna en venant se camper près du prophète.

Très grand, large d'épaules, Nathan formait avec la Dame Abbesse à la retraite un couple des plus étonnants. Petite et replète, Anna avait l'air vraiment ordinaire comparée au sémillant prophète.

Mais près de lui, se dit Richard, beaucoup de gens auraient eu l'air ordinaire…

— De quoi s'agit-il ? demanda le Sourcier en désignant le quadrillage géométrique.

— Un sort de vérification…, marmonna Zedd.

— Et il est censé vérifier quoi ?

— La Chaîne de Flammes… Nous essayons de voir comment fonctionne le sort d'oubli afin de trouver un moyen de le neutraliser. Ou de l'inverser, si tu préfères.

— Vraiment ? fit Richard en se grattouillant la tempe.

Cette affaire lui plaisait de moins en moins. Si retrouver Kahlan était son objectif suprême, ça ne l'empêchait pas de s'inquiéter pour Nicci. En matière de pouvoir, Zedd, rien de moins que le Premier Sorcier, n'était pas un petit joueur. Pourtant, les capacités des antiques sorciers dépassaient très largement les siennes.

Zedd, Nathan, Anna et Nicci constituaient une équipe magique de choc. Cela dit, ils se frottaient quand même à des mystères qui risquaient de les vaincre. Les antiques sorciers eux-mêmes avaient eu peur du potentiel destructeur du sort d'oubli. C'était tout dire…

Hélas, Zedd et ses compagnons n'avaient pas le choix…

Richard aimait beaucoup Nicci. De plus, il avait besoin d'elle pour retrouver Kahlan. Si les trois autres étaient incontestablement meilleurs qu'elle dans certains domaines, l'ancienne Maîtresse de la Mort restait sans nul doute la magicienne la plus complète que le monde ait jamais porté. Ce qui demandait des efforts monstrueux aux autres lui coûtait à peine un froncement de sourcils. Un pouvoir remarquable, vraiment.

Pourtant, ce n'était pas aux yeux de Richard la qualité la plus précieuse de Nicci. À part Kahlan, il n'avait jamais rencontré quelqu'un doté d'une détermination pareille. Quand il s'agissait de défendre son seigneur, Cara était incomparable, mais l'ancienne Maîtresse de la Mort pouvait s'attaquer à n'importe quel problème avec une inflexible ténacité. À l'époque où elle était l'adversaire du Sourcier, cette extraordinaire aptitude avait parfois failli lui valoir la victoire…

Ce temps-là était révolu, et Richard s'en félicitait. Depuis quelque temps, Nicci comptait parmi ses amis les plus proches et les plus fiables. De plus, elle savait que son cœur appartenait à une autre et que ça ne changerait jamais…

Le Sourcier se passa nerveusement une main dans les cheveux.

— Pourquoi est-ce Nicci qui est prisonnière au milieu de ce…

truc ?

— Parce que c'est la seule d'entre nous capable d'utiliser la Magie Soustractive, répondit Anna. Un sort d'oubli a besoin d'être activé et alimenté par cette variante du pouvoir. Nous tentons de comprendre le sortilège dans son ensemble – en tenant compte de ses composants additifs et soustractifs.

Richard supposa que la tirade d'Anna avait un sens profond. Cela dit, il n'en avait pas compris un traître mot.

— Nicci était d'accord pour jouer ce rôle ?

— Toute cette affaire est son idée, dit Nathan.

Richard n'en fut pas étonné. En plus d'une occasion, il s'était dit que Nicci prenait plaisir à défier la mort – comme si elle la désirait, quelque part au fond de son cœur.

À des moments pareils, il regrettait vraiment son ignorance en matière de magie.

— Les sorts de vérification utilisent des gens ? s'étonna-t-il en désignant l'étrange construct qui flottait au-dessus de la table. J'ignorais que la toile se tissait comme ça autour d'une personne…

— Nous aussi, pour être franc, déclara Nathan de sa belle voix vibrante d'autorité.

Se sentant mal à l'aise sous le regard perçant du prophète, Richard se tourna vers Zedd :

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— C'est la première fois que nous invoquons une toile de ce genre, mon garçon. Une vérification intérieure, ce n'est pas rien… Il faut recourir à la Magie Soustractive – en d'autres termes, il y a des milliers d'années, probablement, que nul ne s'y est essayé.

— Alors, comment avez-vous fait ?

— Ne jamais avoir fait une chose, répondit Anna, n'interdit pas de l'avoir étudiée en détail…

Zedd désigna une des autres tables.

— Nous avons consulté le grimoire que tu as trouvé… La Chaîne de Flammes… Ce texte est plus complexe que tout ce qui nous est jamais passé devant les yeux, mais nous avons combiné nos efforts… Au fond, une vérification intérieure n'est qu'une extrapolation de la technique de base. Quand on sait invoquer une toile de vérification classique – et à condition d'avoir le double pouvoir requis –, il est parfaitement possible de lancer une vérification intérieure. C'est donc ce qu'a fait Nicci… Personne d'autre ne pouvait s'y coller, car elle seule contrôle la Magie Soustractive…

— Tu as parlé d'un sort de vérification « classique »… S'il existe une méthode basique, pourquoi se compliquer la vie ?

Zedd désigna la forme géométrique verte.

— Parce qu'une vérification intérieure dévoile plus de détails sur la

configuration et l'aspect du sortilège. Ayant la possibilité d'en savoir plus, nous avons décidé que le risque méritait d'être pris. D'autant plus aisément que Nicci s'est portée volontaire.

Richard sentit soudain qu'il respirait un peu mieux.

— Si je comprends bien, Nicci participe à une analyse parfaitement théorique. Rien de plus…

Zedd détourna la tête, fuyant le regard de son petit-fils.

— Ce que tu vois est un protocole d'analyse, mon garçon, pas la procédure de lancement d'un sort d'oubli. Ou d'une Chaîne de Flammes, si tu préfères… En un sens, ce que nous voyons n'est pas réel. Ce que le véritable sortilège accomplit en un clin d'œil, ce construct inerte le décompose en quelque sorte au ralenti, afin de permettre une analyse minutieuse. La toile qui entoure Nicci n'est pas le véritable sort, comprends-le. Cela dit, ne va pas croire non plus que l'expérience est sans risque…

Zedd se racla la gorge.

— Mon garçon, si nous avions invoqué le sort actuellement actif, c'est Kahlan que tu verrais à la place de Nicci. Et tout serait atrocement réel.

Richard en eut la chair de poule. La bouche très sèche, il avait un mal de chien à parler. Son cœur battait la chamade et il aurait donné dix ans de sa vie pour que rien de tout ça ne soit vrai.

— Zedd, tu viens de dire qu'il vous fallait Nicci pour jeter le sort. Parce qu'elle contrôle la Magie Soustractive, si j'ai bien compris. Kahlan n'aurait pas été en mesure de faire ça pour les sœurs – de toute façon, elle aurait refusé de coopérer.

— Les sœurs se sont chargées de l'invocation, dit Zedd. Elles ont accès au pouvoir soustractif, donc, elles n'ont pas eu besoin que Kahlan les aide. En revanche, nous avons besoin de Nicci pour étudier le sort de l'intérieur en recourant aux deux formes de magie. C'est le seul moyen de comprendre comment fonctionne une Chaîne de Flammes. Un construct « mixte » n'est pas une chose banale, fiston !

— D'accord, mais…

— Richard, nous sommes très occupés, vraiment. Ce n'est pas le moment de discuter. Nous devons observer le processus pour cerner l'équation qui préside au « comportement » du sort. Tu veux bien nous laisser travailler ?

— Évidemment…, souffla Richard en glissant les pouces dans sa ceinture, histoire d'avoir l'air détendu.

Il jeta un coup d'œil à Cara, impassible comme à son habitude. Mais quand on la connaissait bien, il semblait évident qu'elle partageait les doutes de son seigneur.

— Zedd, auriez-vous des… hum… problèmes, par hasard ?

Le vieil homme jeta un coup d'œil à ses deux compagnons, lâcha un grognement qui en disait long puis recommença à étudier le construct.

Richard comprit immédiatement que son grand-père était très malheureux… ou très inquiet. Dans tous les cas, ça n'augurait rien de bon.

Et le Sourcier commençait à se faire des cheveux pour Nicci.

Alors que le sorcier, le prophète et la magicienne reculaient pour avoir une vue d'ensemble du construct, Richard approcha de la table et en fit le tour en se concentrant sur l'étrange réseau de lignes vertes.

Ce faisant, il réalisa que la toile avait la forme d'un cylindre – une structure à l'origine plate qui aurait été gonflée pour pouvoir envelopper Nicci. La découverte n'était pas sans intérêt, car elle impliquait que le construct était à l'origine un simple dessin en deux dimensions. Les lignes présentement incurvées étaient parfaitement plates au moment où on traçait le sort, le Sourcier en aurait mis sa main au feu.

Richard se concentra pour générer dans son esprit une image fidèle de la toile. Puis il l'aplatit afin de voir à quoi ressemblait la figure originale.

Le résultat lui sembla bizarrement familier.

Plus le Sourcier l'étudiait, et moins il parvenait à en détourner son « regard » intérieur. On eût dit qu'il était aspiré dans la figure géométrique, comme s'il avait voulu s'unir à elle.

Bon sang ! il aurait déjà dû avoir reconnu ce dessin ! Pourquoi était-il bloqué ainsi ?

Normalement, face à une toile qui l'avait privé de Kahlan, il aurait dû éprouver de la répulsion. Mais ce n'était pas le cas. Le sortilège était un outil. À ce titre, il n'avait rien de maléfique ni de bénéfique.

Si l'outil n'était jamais coupable, il en allait autrement pour la main qui le maniait. La répulsion de Richard devait viser les quatre sœurs qui avaient utilisé le sort pour réaliser leurs vils desseins. Elles entendaient récupérer les boîtes d'Orden, libérer le Gardien du royaume des morts et assurer la destruction du monde des vivants. Tout ça en échange d'une très hypothétique immortalité.

Les yeux rivés sur le construct, Richard analysa la façon dont il s'étendait, les diverses lignes s'allongeant ou s'incurvant.

Au bout de quelques minutes, tout cela commença à avoir un sens pour lui. Il devinait l'intention cachée derrière l'entrelacs de lignes.

Il désigna un point, sous le bras droit tendu de Nicci, exactement au niveau de son coude.

— Il y a une erreur, là, dit-il.

— Une erreur ? répéta Zedd.

Richard avait parlé tout haut sans vraiment s’en apercevoir.
— Oui, une erreur, il n’y a pas d’autre mot.

Chapitre 5

La tête inclinée, Richard continua à étudier le construct. Au niveau du ventre de Nicci, des dizaines de lignes venant de toutes les directions se rejoignaient comme si elles étaient attirées par un aimant.

Dans la tête du Sourcier, les choses se précisaient. Toute la toile prenait un sens, et il commençait même à comprendre la fonction de chaque ligne.

— Il manque une structure de soutien, dit-il en tendant un index sur sa gauche. Une ligne devrait naître de cette intersection, là, et venir se terminer juste au-dessous du coude de Nicci…

Concentré sur le motif géométrique, Richard se parlait tout seul, comme s'il n'avait plus conscience de la présence des autres.

— Tu ne peux pas savoir ça ! s'écria Anna, l'arrachant à sa transe.

Le scepticisme de la vieille dame ne découragea pas le Sourcier.

— Si quelqu'un vous montre un cercle, et qu'il est aplati, vous voyez que quelque chose cloche, pas vrai ? Sachant à quoi devrait ressembler un rond, vous détectez l'erreur du premier coup d'œil.

— Richard, il n'est pas question de rond, ici ! Tu ignores la nature de ce que tu regardes ! (Sentant qu'elle s'échauffait, Anna inspira à fond pour se calmer.) Ne le prends pas mal, mais je veux te faire comprendre que le sujet est trop complexe pour toi. Zedd, Nathan et moi sommes des experts en magie, et nous n'avons même pas encore commencé à comprendre comment fonctionne le sort d'oubli. Pour l'instant, le construct est trop incomplet pour que nous y parvenions. Que pourrais-tu remarquer qui nous aurait échappé ? Allons, tu n'as pas la formation requise !

Sans se retourner vers Anna, Richard eut un geste nonchalant.

— Au diable la formation ! Le dessin est emblématique.

— Plaît-il ? demanda Nathan.

— Emblématique…, répéta distraitement Richard tandis qu'il étudiait l'intersection de deux faisceaux de lignes.

Identifier le « trait » principal n'était pas un jeu d'enfant.

— Mais encore ? insista Zedd, devinant que son petit-fils n'avait pas l'intention de développer le sujet.

— Je comprends le langage des emblèmes – ou des symboles, si tu préfères… (Ayant trouvé la ligne principale, il remonta son tracé jusqu'à la source – oui, tout se tenait parfaitement.) Mais je t'en ai

déjà parlé…

— Quand ?

— Lors d'un séjour chez le Peuple d'Adobe, avec Kahlan… Anna était également là.

Une fois analysé le tracé de la ligne principale, il fallait s'intéresser à celui des « branches secondaires », et isoler celle dont la courbe était ascendante.

— Mon garçon, j'ai peur que nous ayons oublié, avoua Zedd après qu'Anna eut secoué sombrement la tête. Encore un souvenir lié à Kahlan qui s'est effacé de nos mémoires. Maudites Sœurs de l'Obscurité !

Comme s'il n'avait rien entendu, le Sourcier brandit de nouveau un index en direction du coude droit de Nicci.

— Il manque une ligne, j'en suis sûr ! (Se tournant vers son grand-père, Richard vit que tous les regards étaient rivés sur lui.) Entre cet arc ascendant et ces triangles entrelacés, juste là, il devrait y avoir une ligne.

— Tu crois ? marmonna Zedd.

— Je suis affirmatif ! (Comment un sorcier, un prophète et une Sœur de la Lumière avaient-ils pu rater ça ? C'était aussi évident qu'une fausse note dans une chanson.) Il manque une ligne importante.

— Ben voyons ! railla Anna.

De plus en plus nerveux, Richard se passa une main sur les lèvres.

— Très importante, même !

— Richard, soupira Zedd, de quoi parles-tu ?

— Ce garçon ne peut pas savoir des choses de ce genre, grogna Anna, sa maigre réserve de patience épuisée.

— Mais regardez donc ! s'écria Richard. C'est un emblème ! Un symbole ! Une représentation !

Zedd se gratta pensivement la nuque, puis il tourna la tête vers une fenêtre. Dehors, la foudre venait de tomber très près de la forteresse, et le coup de tonnerre, d'une incroyable violence, avait fait trembler les murs pourtant épais du complexe.

— Et cet… emblème… te dit quelque chose, mon garçon ? demanda le vieux sorcier.

— Oui. C'est un peu comme la traduction d'une autre langue… Au fond, ça correspond très exactement à ce que vous essayez de faire en lançant ce sort de vérification. Ce construct représente en fait un concept – un peu comme une équation mathématique qui symbolise des attributs physiques. Par exemple, pensons à celle qui exprime le rapport entre la circonférence d'un cercle et son diamètre. En d'autres termes, le célèbre nombre pi. Eh bien, une forme emblématique peut être une variante de langage, exactement comme les mathématiques.

Les deux sont en mesure de nous révéler des informations sur la nature des choses.

Zedd tenta de lisser ses cheveux blancs en bataille – une mission impossible, mais il ne semblait pas en avoir conscience.

— Si je comprends bien, les emblèmes sont à tes yeux une forme de langage.

— On peut formuler ainsi ma théorie. Songeons à la Grâce dessinée sous Nicci, par exemple. C'est ce que j'appelle une forme emblématique. Le cercle extérieur représente la lisière du royaume des morts, alors que le cercle intérieur définit les frontières du monde des vivants. Le carré qui sépare les deux cercles symbolise le voile, et l'étoile à huit branches, au centre du motif, représente la Lumière du Créateur. Les rayons qui jaillissent de ces huit pointes sont une image du don et de la manière dont il traverse le monde des vivants puis le voile pour aller se perdre dans l'infini du royaume des morts.

» La Grâce est une forme emblématique. Lorsqu'on la voit, c'est en fait face à un concept qu'on se trouve. Un concept dont on comprend le langage, si j'ose cette métaphore…

» Lors du lancement d'un sort, si le sorcier ou la magicienne dessine mal la Grâce – bref, se trompe dans sa façon de pratiquer le langage –, le résultat est différent de ce qu'on attendait, et il peut même se révéler catastrophique.

» Zedd, imagine qu'on te montre une Grâce amputée d'un des deux cercles ou affublée d'une étoile à neuf branches. Ne verrais-tu pas immédiatement qu'il y a un problème ? Un autre exemple : si le carré qui symbolise le voile était mal tracé, il risquerait, dans certaines circonstances, de se déchirer et de mettre en contact deux mondes par nature antithétiques.

» Voilà ce qu'est une forme emblématique. La personne qui la voit connaît et comprend le concept ainsi illustré. Elle sait à quoi doit ressembler la forme, et si une erreur est commise, elle la reconnaît immédiatement.

Dès que l'orage se calmait un peu, les éclairs cessant de zébrer le ciel, la bibliothèque sombrait dans une pénombre angoissante. À en juger par le bruit de plus en plus lointain du tonnerre, le mauvais temps semblait avoir migré vers la vallée que dominait le complexe.

Immobile comme une statue, Zedd étudiait son petit-fils avec autant de concentration, sinon plus, que pour analyser le construct magique.

— Mon garçon, dit-il, je n'ai jamais considéré les choses de ce point de vue, mais je reconnais que ta théorie se tient.

— Elle se tient même rudement bien, renchérit Nathan.

— Ne nous emballons quand même pas trop, grommela Anna.

Agacé par le scepticisme de la Dame Abbesse, Richard se tourna de nouveau vers le construct.

— Il y a une erreur, là, comme je le disais tout à l'heure.

Zedd tendit le cou pour mieux voir le réseau de lignes.

— Par pur intérêt scientifique, dit-il, postulons que tu as raison. Si ce que tu avances est exact, quelle est la signification de cette « erreur » ?

Alors qu'il faisait lentement le tour de la table, Richard sentit son cœur cogner comme un tambour. Un index tendu, il remonta très précisément l'itinéraire tortueux des principales lignes vertes. Grâce à ce travail de fourmi, le sens profond du construct finirait par lui apparaître.

Et bien entendu, il découvrit ce qu'il s'attendait à découvrir.

— Regardez cette structure très récemment apparue qui s'est développée autour d'un motif extrêmement ancien. Le dessin le plus jeune est beaucoup plus désordonné. Les lignes sont des variables, bien entendu, mais lorsqu'il s'agit d'une forme emblématique elles devraient plutôt être des constantes…

— Des variables et des constantes ? répéta Zedd, visiblement dépité.

À un moment, il avait sans doute cru saisir le discours de son petit-fils. Mais voilà qu'il devait de nouveau regarder en face sa propre ignorance. Le discours de Richard lui passait très largement au-dessus de la tête, voilà tout…

— Ce sont les variables qui posent des problèmes. Ce construct n'a rien d'emblématique. C'est une créature biologique, et il y a une très grande différence entre un symbole et un être vivant.

Avec un soupir, Nathan passa les deux mains dans sa magnifique chevelure blanche. Ouvrant la bouche pour parler, il se ravisa et tomba dans un mutisme qui ne lui ressemblait guère.

— C'est la représentation d'un sortilège ! s'écria Anna, rouge d'agacement. Un tel construct est… inerte. Il n'a rien de biologique.

— Toute la difficulté est là, dit Richard, ignorant la véhémence de la Dame Abbesse mais pas la pertinence de son argument. Les variables de ce type ne doivent pas affecter les données censées être des constantes. Ça reviendrait à une équation dans laquelle les nombres peuvent changer spontanément de valeur. Dans ce cas de figure, les mathématiques deviendraient tout simplement incontrôlables et inutiles. Les symboles algébriques peuvent varier, mais même dans cette éventualité, ils restent des variables relatives spécifiques. Les nombres, eux, sont constants. Il en va de même pour ce construct : les formes emblématiques doivent être constituées de constantes « inertes ». Un peu comme des opérations de base, par exemple les additions ou les soustractions. Une « variable interne »

prive une forme emblématique de toute son intégrité.

— Je n'y comprends rien…, avoua Zedd.

Richard désigna la table.

— Vous avez dessiné la Grâce avec du sang. La Grâce est une constante, le sang une substance biologique. Pourquoi avez-vous procédé ainsi ?

— Pour que ça marche ! s'écria Anna. Il le fallait si nous voulions lancer un sort de vérification intérieure. C'est la bonne façon de faire. L'unique méthode, en quelque sorte.

— Exactement ! Vous avez délibérément introduit une variable contrôlée – le sang – dans ce qui est par nature une constante, à savoir la Grâce. Ne perdez pas de vue, cependant, que cette variable reste extérieure au construct lui-même. C'est donc un catalyseur.

» Selon moi, cette variable biologique permet au sort que vous avez jeté de fonctionner sans être influencé par la constante majeure – autrement dit, la Grâce. Vous saisissez ? Le sort de vérification bénéficie ainsi du pouvoir brut de la Grâce et d'une totale indépendance due au sang. Cela lui permet de se développer comme il convient afin de révéler sa véritable nature et son authentique objectif.

Zedd coula un regard en biais à Cara, qui haussa les épaules et lâcha :

— Inutile de m'interroger ! Quand il se lance dans un discours de ce genre, je hoche la tête, je souris… et j'attends qu'une catastrophe nous tombe dessus.

Le vieux sorcier grimaça, fit quelques pas en marmonnant puis se tourna vers son petit-fils :

— Je ne suis pas tout jeune, mon garçon, et pourtant, je n'ai jamais entendu une théorie pareille au sujet des toiles de vérification. Ton point de vue est… hum… vraiment très original. Le plus ennuyeux, c'est qu'il tient la route, d'une manière un peu… eh bien… perverse. Ne va pas croire que je souscrive à ta thèse, Richard ! Mais j'avoue qu'elle ébranle certaines de mes convictions.

— Si tu as raison, intervint Nathan, ça signifie que nous sommes depuis toujours de sales gosses qui jouent avec le feu.

— Comme tu dis, Nathan, grogna Anna, s'il a raison, et c'est loin d'être prouvé. Son bla-bla est un peu trop pompeux à mon goût.

Richard tourna la tête vers la femme pétrifiée dans l'air – un sujet d'expérience incapable pour le moment de défendre sa propre cause.

— Quel sang avez-vous utilisé pour dessiner la Grâce ? demanda-t-il.

— Celui de Nicci, répondit Nathan, comme elle l'a suggéré. Selon elle, c'était le bon protocole – et le seul moyen de réussir.

Richard se retourna.

— Nicci ? Le sang de Nicci ?

— On vient de te le dire, confirma Zedd.

— Vous avez créé une variable avec son sang… et vous l'avez placée à l'intérieur du construct ?

— Nicci affirmait que c'était le bon protocole, dit Anna. Une conviction confirmée par nos recherches antérieures sur le sujet et par notre réflexion commune.

— Je ne doute pas que ce soit judicieux, dans des circonstances normales. Puisque vous connaissiez tous la bonne méthode, il faut conclure que la corruption est très différente des problèmes ordinaires que peut connaître un sort de vérification. (Richard se passa une main dans les cheveux.) Nous sommes donc face à des difficultés hors du commun. Quelque chose d'inimaginable, en quelque sorte…

Zedd haussa les épaules.

— Tu crois qu'avoir placé Nicci dans le construct est dangereux ? Tout ça parce que nous avons dessiné la Grâce avec son sang ?

— Ce ne serait pas automatique si le sortilège que vous entendiez vérifier était… pur. Mais ce n'est pas le cas. Ce sort est contaminé par une variable biologique. Considérant la source de la variable de contrôle – à savoir, Nicci – j'ai peur que vous ayez fourni à la contamination toute la latitude dont elle avait besoin.

— Ce qui signifie, en clair ? demanda Nathan.

— Eh bien, ça revient à jeter de l'huile sur le feu, ni plus ni moins.

— Je crois que l'orage incite nos imaginations à s'emballer, lâcha froidement Anna.

— Quelle variable biologique peut contaminer une toile de vérification ? demanda Nathan.

Richard étudia de nouveau le construct, suivant le tracé des lignes jusqu'à l'endroit terrifiant où il en manquait une.

— Je n'en sais rien, finit-il par dire.

— Mon garçon, lança Zedd, tes idées sont très originales et fort stimulantes pour des théoriciens ! Je te l'accorde, et j'admets que les développer soit un moyen d'en découvrir plus sur le sujet qui nous intéresse. Cela dit, toutes tes assertions ne sont pas exactes. Certaines sont même des erreurs grossières.

— Sans blague ? Lesquelles ?

— Tu veux un exemple ? Les formes biologiques peuvent être également emblématiques. Nierais-tu qu'une feuille de chêne soit de nature biologique ? Et lui dénierais-tu toute possibilité d'être en même temps emblématique ? Autre chose : un serpent, par exemple, ne peut-il pas être représenté par un emblème ? *Idem* pour un arbre ou pour un être humain ?

Richard en cilla de surprise.

— Tu as raison… Je n'avais jamais considéré les choses ainsi, mais

ce que tu dis est sensé.

Le Sourcier se tourna de nouveau vers le construct et regarda d'un œil nouveau la zone qu'il tenait pour contaminée. Se concentrant, il tenta de trouver une logique dans ces entrelacs de lignes. En vain.

Mais comment était-ce possible ? Si la délinéation avait des origines biologiques – pour Richard, c'était une certitude –, la représentation, selon la théorie pertinente de Zedd, devait comporter une indication quelconque de la source du problème. Mais le construct tout entier n'était qu'un réseau incompréhensible de lignes qui s'entrecroisaient anarchiquement.

Pas tout à fait, en réalité… Une petite partie de l'entrelacs de lignes vertes évoquait irrésistiblement du… liquide. Mais où était la logique ? Une autre partie semblait au contraire représenter l'exact opposé de l'eau.

Le feu. Oui, on eût dit l'image symbolique d'un incendie.

Et alors, où était la contradiction ? Un chêne pouvait être représenté par la forme emblématique d'une feuille, d'un gland ou d'un arbre entier. Pareillement, le construct pouvait être contaminé par plusieurs éléments.

Trois, pour être précis.

Maintenant qu'il savait que chercher, Richard vit chacun des éléments en question.

L'eau. Le feu. L'air.

Tous présents et intimement liés les uns aux autres.

— Par les esprits du bien…, soupira Richard. (Il se ressaisit malgré l'angoisse qui l'étreignait.) Il faut sortir Nicci de là !

— Richard, dit Nathan, elle est parfaitement…

— Sortez Nicci de là, bon sang !

— Richard, commença Anna.

— Je vous ai dit tout de suite qu'il y a une erreur !

— Bien sûr, et nous essayons de la corriger, donc…

— Vous ne comprenez pas ! (Richard désigna le construct scintillant.) Ce n'est pas une erreur banale. Nicci risque de mourir. Le sort n'est plus inerte, il mute, et il devient vivant !

— Vivant ? répéta Zedd, stupéfié. Comment peux-tu… ?

— Il faut sortir Nicci du construct ! Et le plus vite possible !

Chapitre 6

Même si elle ne pouvait ni bouger ni parler, Nicci entendait tout ce qui se disait dans la salle. Cependant, les voix lui semblaient venir de très loin, comme si le réseau de lignes vertes qui l'emprisonnait l'avait transférée dans un autre monde.

Écoutez Richard *!* aurait-elle voulu crier.

Pétrifiée dans sa prison immatérielle, elle en était incapable. Pourtant, elle aurait donné dix ans de sa vie pour échapper aux mâchoires du piège mortel qui s'étaient refermées sur elle.

Jusque-là, Nicci n'avait jamais vraiment saisi le sens des mots « vérification intérieure ». Anna, Zedd et Nathan non plus, d'ailleurs. Nul ne pouvait imaginer une telle chose. Une fois le processus enclenché, l'ancienne Maîtresse de la Mort avait découvert qu'adopter cette perspective ne revenait pas simplement à appréhender une toile de vérification en détail et d'un point de vue intérieur. C'était ce qu'elle avait toujours cru, et ses trois « collègues » plus âgés partageaient cette vision des choses. En réalité, il s'agissait, pour la personne qui servait de cobaye, d'intérioriser le sortilège et de le vivre comme une partie d'elle-même.

Quand on s'en apercevait, il était trop tard pour faire marche arrière. Le sort activé agissait à l'intérieur de l'individu. Le construct qui l'entourait était en quelque sorte l'aura du pouvoir dont Nicci était investie. Au début, l'expérience avait confiné au mystique. Une révélation, au sens premier du terme.

Puis quelque chose avait mal tourné – très vite, pour être honnête. Une « vision » quasi religieuse d'une fantastique beauté s'était alors transformée en un atroce calvaire. Chaque ligne qui déchirait l'air avait à l'intérieur de Nicci une sorte de jumelle qui lui lacérait l'âme.

Au début, Nicci s'était vite avisée que le plaisir était un des vecteurs lui permettant de percevoir le déroulement du sortilège. Élément central lorsqu'il s'agissait pour un être d'adhérer profondément à la splendeur du monde et de sentir sa perfection, l'extase dévoilait dans toute sa gloire l'incroyable complexité de la toile magique. C'était un peu comme admirer un somptueux coucher de soleil, savourer une délicieuse préparation ou regarder dans les yeux un être aimé qui vous enveloppait d'amour.

Sur ce dernier point, l'ancienne Maîtresse de la Mort extrapolait, car elle n'avait jamais eu la chance d'être aimée…

Comme dans la vie, avait-elle très vite découvert, la douleur était

le symptôme de dramatiques dysfonctionnements.

Si elle n'avait pas vécu l'expérience, Nicci n'aurait jamais supposé que cette méthode était jadis communément appliquée pour étudier le fonctionnement interne d'un sortilège. Dans le même ordre d'idées, elle n'aurait jamais soupçonné l'étendue et la profondeur de ce qu'un tel protocole pouvait révéler.

Enfin, elle n'aurait pas postulé que la plus infime « panne » ou erreur était une telle source de souffrance.

En possession de toutes ces données, aurait-elle insisté pour tenter l'aventure ? L'enjeu étant d'aider Richard, il y avait des chances que oui…

Mais pour l'heure, plus rien ne comptait à ses yeux que la souffrance. De sa vie elle n'avait jamais rien enduré de semblable – et pourtant, Jagang ne l'avait pas ménagée, à l'époque où elle combattait à ses côtés.

Aujourd'hui, une seule pensée occupait son esprit : cesser de souffrir. Et pour cela, elle devait échapper au construct. Car le mal qui le contaminait finirait par la tuer, elle en était certaine.

Richard avait repéré l'endroit où tout avait commencé à se déliter. Ayant mis le doigt sur le défaut originel, il avait compris – et clamé haut et fort – que le sortilège rongeait Nicci de l'intérieur. Elle sentait sa vie couler comme du sang, traverser le voile et se perdre dans l'immensité du cercle extérieur. La Grâce dessinée avec son fluide vital était devenue la forme emblématique de sa vie… et de sa mort.

Pour l'instant, Nicci était coincée entre deux mondes qui lui semblaient aussi irréels l'un que l'autre. Encore physiquement présente dans l'univers des vivants, elle glissait lentement mais inexorablement dans le royaume des morts.

À chaque seconde, l'univers où vivaient Richard et les autres perdait un peu plus de sa substance.

Fatiguée de lutter, Nicci était prête à se laisser sombrer dans la douce éternité du néant. N'importe quoi, à condition que son calvaire cesse…

Bien qu'elle n'eût aucun moyen de se manifester, elle voyait tout ce qui se passait dans la salle – pas avec ses yeux, mais avec son don. Malgré la douleur, elle s'émerveillait de cette formidable expérience. Cette façon de voir confinait à l'omniscience, car elle n'était plus limitée par de banales contingences physiques. Ses globes oculaires, si perfectionnés fussent-ils, ne lui auraient jamais permis de voir en même temps devant elle, derrière et sur les côtés…

Mortelle ou non, cette expérience était extraordinaire.

Derrière le réseau de lignes vertes – en un sens, les barreaux de la prison de Nicci –, Richard dévisageait les trois vieillards, l'air de plus en plus mécontent.

— Qu’est-ce qui vous arrive, bon sang ? Il faut la sortir de là, je n’ai pas été assez clair ?

Avant qu’Anna ait pu se lancer dans un sermon, Zedd lui fit signe de bien vouloir se taire. Une fois sûr qu’elle ne desserrerait pas les lèvres, le vieux sorcier se tourna vers son petit-fils.

Ensemble, ils étudièrent le construct.

Une nouvelle ligne s’était détachée d’une intersection et dessinait un motif inédit dans l’espace.

Du point de vue de Nicci, cette ligne était une aiguille à tricoter qui se frayait un chemin dans son corps et dans son âme, la poussant encore un peu plus vers le néant du royaume des morts.

La douleur n’avait qu’un aspect positif : elle tenait éveillée sa victime, l’empêchant d’opter pour une bienheureuse inconscience synonyme de capitulation sans conditions.

— Richard, dit Zedd, c’est impossible ! Le construct doit se développer. La toile de vérification génère un nombre inconnu de connexions qui révèlent peu à peu une multitude d’informations sur le sortilège cible. Une fois lancé, le protocole de vérification ne peut pas être interrompu. Et quand il est achevé, il se volatilise de son propre chef.

Le sorcier ne se trompait pas, Nicci en aurait attesté si elle l’avait pu.

— Combien de temps ? demanda Richard. (Il prit le vieil homme par le bras et le secoua comme un prunier.) Combien dure le processus ?

Zedd ouvrit les doigts de Richard et dégagea son bras.

— Nous n’avons jamais vu un sort de ce genre, fiston ! Si je devais risquer une estimation, je miserais sur un minimum de trois ou quatre heures. Le sort a commencé il y a environ une heure, et son développement semble plutôt lent.

Sur ce point, le sorcier se trompait mais, là encore, Nicci ne pouvait rien lui dire. Il ne lui restait plus trois ou quatre heures. Dans quelques minutes, le sortilège dévoyé lui aurait fait traverser le voile et elle serait déjà en train d’errer dans le royaume des morts.

Une étrange façon de mourir, pour une femme comme elle. Si inattendue – à la fois paisible et inutile. Tant qu’à faire, elle aurait aimé périr en servant Richard. Au moins, elle aurait rendu le dernier soupir avec une certaine fierté. Tirer sa révérence après avoir accompli quelque chose d’utile devait être un peu moins amer…

— Nicci ne résistera pas si longtemps, dit Richard. Nous devons la libérer sur-le-champ !

Malgré la douleur, Nicci eut un sourire intérieur. Quand il s’agissait de combattre la mort, Richard ne baissait jamais les bras.

— Mon garçon, dit Zedd, je ne vois pas comment tu peux savoir ça, mais je ne te contredirai pas. L'ennui, c'est qu'on ne peut pas interrompre un sort de vérification.

— Pourquoi donc ?

— Tu veux toute la vérité ? Je ne sais pas si c'est possible, en réalité, mais nous n'avons aucune idée de la méthode à employer. Le protocole de vérification, même extérieure, se dote de protections afin de ne pas être interrompu. Des gardes magiques, si tu préfères… Celles de ce construct sont cent fois plus complexes que les défenses classiques.

— Autant vouloir sauter d'un cheval qui galope en haut d'une crête, entre deux précipices, dit Nathan. Si on n'attend pas que la bête s'immobilise, c'est la mort assurée !

Richard recommença à étudier le construct.

Nicci se demanda s'il avait conscience de voir une simple projection de la tempête de pouvoir qui faisait rage en elle.

Alors qu'une autre ligne se détachait d'une intersection pour suivre un itinéraire tragiquement erroné, l'ancienne Maîtresse de la Mort sentit que sa fin ne tarderait plus. Un organe vital se déchirait de l'intérieur dans sa poitrine, et la douleur lui vrillait jusqu'à la moelle des os.

La pénombre envahissait peu à peu la bibliothèque. En réalité, c'était une obscurité venue d'un autre monde – celui où le chagrin et la douleur n'auraient plus de prise sur Nicci.

Elle devait se laisser dériver vers ce havre de paix.

Soudain, elle vit quelque chose dans les ombres de cet autre univers. Une image qui la fit reculer d'instinct, le « havre de paix » prenant tout à coup des allures de séjour infernal.

Tapie dans les ombres, une créature aux yeux rouges brillants, comme des boulets de charbon incandescents, regardait fixement Richard.

Nicci voulut crier un avertissement à son ami. En être incapable lui serra le cœur.

— Regardez, dit Richard en la désignant, une larme coule sur sa joue…

— Probablement parce qu'elle ne peut pas battre des paupières, dit Anna, toujours prompte à doucher les envolées lyriques d'autrui.

Les poings serrés de rage, Richard recommença à faire le tour de la table. Il devait comprendre le sens caché du construct.

— Il faut trouver un moyen de neutraliser le sortilège. C'est certainement possible…

— Mon garçon, dit Zedd en tapotant l'épaule de son petit-fils, si c'était possible, j'accéderais à ton désir… Mais je ne sais pas comment interrompre un sort de vérification !

» Cela posé, pourquoi est-ce si urgent ? Qu'est-ce qui t'inquiète, Sourcier ? As-tu idée de ce qui selon toi contamine le construct ?

Nicci se concentrait à présent sur la créature embusquée dans les ombres du royaume des morts. Dès que des éclairs illuminaient la salle, elle ne voyait plus les yeux de ce mystérieux ennemi. Seule la pénombre révélait sa présence.

Richard avait cessé de s'intéresser au construct pour observer attentivement sa prisonnière. Nicci aurait donné n'importe quoi pour le voir approcher d'un pas décidé et la libérer du piège qui la tuait de plus en plus vite. Hélas, cet exploit n'était pas à la portée du Sourcier, et elle le savait. Dans cette situation désespérée, Nicci aurait volontiers renoncé à sa vie en échange de quelques minutes dans les bras de Richard.

— Les Carillons, souffla soudain le Sourcier.

Anna écarquilla les yeux. Nathan, au contraire, soupira de soulagement, comme s'il était sûr, désormais, que son lointain descendant était victime de son imagination débordante.

— Les Carillons ? répéta Zedd. Richard, j'ai peur que tu sois dans l'erreur, cette fois. Les Carillons appartiennent au royaume des morts. Ils paieraient sans doute cher pour pénétrer dans le monde des vivants, mais ça leur est impossible. Ils sont piégés jusqu'à la fin des temps dans le domaine du Gardien.

— Zedd, inutile de me faire un dessin… Je sais tout des Carillons. Pour me sauver la vie, Kahlan a dû les libérer.

— Elle ne pouvait pas savoir comment faire ça, fiston !

— Tu te trompes, parce que Nathan le lui a dit. Il lui a également révélé leurs noms. En règle générale, il faut éviter de les prononcer, mais nous n'en sommes hélas plus là. Reechani, Sentrosi et Vasi. Les invoquer était le seul recours de Kahlan si elle ne voulait pas me perdre. C'était un acte désespéré.

Nathan en resta bouche bée, mais il ne contredit pas Richard, puisqu'il s'agissait d'un épisode de sa vie lié à Kahlan et donc effacé de sa mémoire…

Anna jeta un regard soupçonneux au prophète. Décidément, dès qu'il s'agissait de semer la pagaille, il était imbattable.

— Richard, dit Zedd, Kahlan a peut-être cru qu'elle invoquait les Carillons, mais je t'assure que ça ne pouvait pas être dans ses moyens magiques… De toute façon, si les Carillons arpentaient le monde, nous le saurions, tu peux me croire. Rassure-toi au moins sur un point : les Carillons sont toujours piégés dans le royaume des morts ?

— Pas toujours, mais de nouveau, parce que je les ai renvoyés chez le Gardien. Mais Kahlan a toujours soutenu qu'elle était responsable des graves dysfonctionnements de la magie dans notre monde. La « réaction en chaîne », ainsi que tu l'as toi-même qualifiée lors d'une

conversation que tu as oubliée, est en cours et elle s'en prend à toutes les formes de magie.

— La réaction en chaîne ? Pour jongler avec des concepts pareils, tu as sûrement dû en parler avec moi…

Richard avait parfaitement raison, le vieux sorcier ne se souvenait plus de rien.

— Kahlan affirmait que le séjour des Carillons dans notre monde avait contaminé la magie. Elle disait aussi que les avoir renvoyés chez eux n'arrêterait pas l'épidémie. Je me suis toujours demandé si elle avait raison. Aujourd'hui, j'ai ma réponse…

Le Sourcier désigna la prison scintillante dans laquelle Nicci agonisait.

— Voici la preuve de ce que j'avance ! Je ne te montre pas les Carillons, mais les désastres qu'ils ont provoqués. Le monde entier est infecté, Zedd. Le sort d'oubli est défectueux lui aussi et il tuera Nicci si nous n'intervenons pas très vite.

Il faisait de plus en plus sombre, hors du construct, et la douleur brouillait la vision de l'ancienne Maîtresse de la Mort. Hélas, elle distinguait toujours les yeux rouges rivés sur Richard, dans la nappe d'obscurité surnaturelle qui envahissait la salle.

Le monstre attendait son heure, bien à l'abri dans une cachette imprenable nichée quelque part entre les deux mondes.

Le Sourcier ne saurait jamais ce qui l'avait frappé.

Et Nicci n'avait aucun moyen de le prévenir.

Elle sentit une nouvelle larme rouler sur sa joue.

Richard ne passa pas à côté de ce qu'il prit pour un autre appel au secours.

Entêté comme à son habitude, il suivit du bout d'un index la trajectoire des lignes principales, des « voies » secondaires et des diverses impasses du construct.

— Ce devrait être faisable, insista-t-il.

Visiblement furieuse, Anna parvenait à ne pas exploser. Nathan, lui, assistait à la scène avec l'impassibilité d'un gisant.

Zedd tira nerveusement sur les plis de sa tunique.

— Fichtre et foutre ! Richard, comment suis-je censé m'y prendre ? Le sort a généré ses propres défenses. N'oublie pas que ce construct est alimenté par les deux variantes de magie. Du coup, le pouvoir soustractif est naturellement intégré à son système de « sécurité ».

Richard dévisagea un moment son grand-père, qui était rouge comme une pivoine, puis il reprit son analyse du construct. Avec moult précautions, il passa une main entre deux lignes afin de toucher la robe noire de Nicci.

— Je ne t'abandonnerai pas, souffla-t-il à son amie.

Aucune parole n'avait jamais résonné si tendrement aux oreilles de

l'ancienne Maîtresse de la Mort. Et tant pis si Richard mentait sans le savoir !

Lorsque les doigts du Sourcier touchèrent sa robe, Nicci eut l'impression que le construct venait de se doter d'épines dirigées vers l'intérieur. Si Richard l'avait poignardée au cœur, l'effet n'aurait pas été plus dévastateur. Luttant pour ne pas perdre connaissance, la magicienne se concentra sur les deux yeux incandescents, dans les ombres. Elle devait trouver un moyen de prévenir Richard.

Le Sourcier retira sa main en prenant garde à ne pas toucher les lignes. Aussitôt, le construct redevint « normal », si ce concept avait un sens, en ce domaine.

Dans son état normal, Nicci aurait soupiré de soulagement.

— Zedd, tu as vu la réaction du construct ? Les lignes qui s'orientaient vers l'intérieur, agressives comme des lames de couteau ?

— J'ai vu, oui, et ça me coupe le souffle.

— Ce n'est pas un phénomène normal ?

— Non, mon garçon.

— C'est bien ce que je pensais… Le construct devrait être inerte, mais la variable biologique qui le contamine l'a modifié dans ses structures mêmes.

— Quoi qu'il se passe, fit Zedd, soudain pensif, il paraît évident que ça affecte le fonctionnement du sortilège.

— Il y a encore plus grave, ajouta Richard. La contamination consécutive au séjour des Carillons dans notre monde est biologique, donc elle s'adapte en permanence à son environnement. C'est pour ça que toutes les formes de magie sont menacées, à présent. Le sort d'oubli va continuer à muter. Nous ne pouvons pas prédire son évolution, mais il paraît probable qu'il deviendra de plus en plus actif. Comme si la Chaîne de Flammes n'était pas déjà assez dangereuse comme ça ! J'ai peur que toutes les victimes du sortilège souffrent bientôt de troubles de mémoire qui ne concerneront plus seulement Kahlan.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? demanda Zedd.

— Songez au nombre de souvenirs « collatéraux » qui se sont effacés de votre mémoire, à tous les trois. Il s'agit à la base d'une réaction en chaîne, et la contamination décuple ses effets déjà dévastateurs.

En d'autres termes, une catastrophe se préparait et elle dépasserait tout ce que Zedd et ses deux collègues avaient imaginé.

— Richard, demanda Anna entre ses dents serrées, où es-tu allé pêcher des âneries pareilles ?

— Silence, femme ! s'écria Zedd.

— Je comprends les formes emblématiques, répondit quand même Richard, et celle-ci est totalement en désordre.

Nathan tourna la tête vers une fenêtre brièvement illuminée par deux ou trois éclairs.

Quand leur lumière se fut dissipée, Nicci vit de nouveau les yeux rouges du monstre.

— Mon garçon, tu crois dur comme fer que quelque chose menace la vie de Nicci ? demanda Zedd.

— J'en suis certain ! Regarde cette divergence, juste devant nous. Un tel défaut serait mortel même sans le vide anormal qu'il y a juste à côté. Crois-moi, j'en sais sacrément long sur les représentations à forte morbidité connotée.

Zedd foudroya son petit-fils du regard.

— Je dois comprendre de quoi tu parles, mon garçon. Que veut dire ton charabia sur les « représentations à forte morbidité connotée » ?

— Je t'expliquerai plus tard… D'abord, il faut libérer Nicci.

— Richard, j'aimerais connaître un moyen, mais ce n'est pas le cas, comme je te l'ai déjà dit plusieurs fois. Si nous essayons d'extraire Nicci du construct avant l'extinction du sort de vérification, ça suffira à la tuer. C'est hélas une des rares certitudes qui me restent.

— Pourquoi cette issue mortelle ?

— Parce que la vie de Nicci est en quelque sorte… suspendue. N'as-tu pas remarqué qu'elle ne respire pas ? Pendant que le sortilège poursuit son enquête, le construct se charge de maintenir en vie le corps de ton amie. En un sens, elle est devenue… l'enfant… du sortilège. Arrache-la à sa prison, et tu la priveras de tout ce qui la garde en vie.

Nicci eut le sentiment que son cœur explosait. Contre toute logique, elle avait failli croire Richard, qui ne se décourageait jamais face à l'adversité. Mais là, il allait connaître la première défaite de sa carrière de « grand sorcier ».

La créature guettait toujours sa proie. Nicci distinguait maintenant sa silhouette, dans l'îlot d'ombre qui s'était formé près de grands rayonnages. On eût dit un homme transformé en un monstre aux muscles noueux et saillants. Quant à ses yeux, c'étaient ceux de la mort en personne.

C'était la bête qui traquait Richard pour le compte de l'empereur Jagang.

Nicci aurait fait n'importe quoi pour protéger son ami, mais elle ne parvenait même pas à bouger un cil. Chaque nouvelle ligne du construct l'enchaînait un peu plus à son destin – une plongée irréversible dans le puits de ténèbres du néant.

— Même s'il mute, dit Richard, réfléchissant tout haut, ce sortilège a encore besoin de « nutriments » pour soutenir sa croissance.

— Richard, répondit Zedd, un sort de vérification s'auto-génère. Même s'il mute, comme tu le prétends, il n'y a aucun moyen de lui « couper les vivres ».

— Si nous pouvions le neutraliser, murmura Richard, il relâcherait Nicci. Et tant que sa vie dépendrait du sortilège, nous la garderions dans le construct, tout bêtement…

Accablé, Zedd secoua la tête, se désolant que son petit-fils n'ait pas compris un mot de ce qu'il venait de lui dire.

Richard étudia une ultime fois le construct. Puis il leva une main et pinça entre le pouce et l'index une ligne qui jaillissait d'une intersection créée avant la zone de contamination.

La ligne cessa de briller.

— Par les esprits du bien ! s'exclama Nathan, soufflé.

Sous le regard magique de Nicci, le monstre fit un grand pas en avant.

La ligne qui s'était éteinte semblait avoir emporté avec elle un peu des forces vitales de Nicci. En même temps, si Richard ne se trompait pas, elle serait bientôt libre et aurait le temps de l'avertir du danger.

L'ancienne Maîtresse de la Mort se jura de tout faire pour s'accrocher à la vie.

Richard écarta les doigts, et la ligne se ralluma.

Nicci eut l'impression qu'on lui déchirait les entrailles avec une lame chauffée au rouge.

— Tu vois, Zedd ? lança le Sourcier.

Le vieil homme tendit une main pour imiter l'exploit de Richard. Poussant un petit cri, il fut contraint de la retirer et la secoua frénétiquement comme s'il s'était brûlé.

— Les défenses contiennent de la Magie Soustractive, rappela doctement Anna.

Le Premier Sorcier la foudroya du regard.

— Vous vous souvenez des champs de force, au Palais des Prophètes ? demanda Richard. Je les traversais sans difficulté, à l'époque…

— Ne m'en parle pas, soupira Anna, j'en ai encore des cauchemars !

Richard tendit de nouveau la main, visant la même ligne, qui s'éteignit de nouveau.

Le Sourcier s'intéressa à une autre intersection située avant la ligne devenue noire. Aussitôt, plusieurs rayons lumineux se ternirent. S'attaquant à une autre intersection, Richard continua sa minutieuse procédure de désactivation.

Les lignes éteintes tournaient autour de la prisonnière, créant de

nouveaux croisements et une multitude de trajectoires trop complexes pour être retracées.

La ligne neutralisée avait en quelque sorte cessé d'exister et sa disparition provoquait une rupture dissonante dans la rythmique intérieure du construct.

Nicci s'émerveilla du processus qu'elle sentait engagé au plus profond de son être. La toile se démantelait, perdant sa logique et sa cohérence.

Sous le regard magique de Nicci, la salle sembla de nouveau très vivement éclairée. Mais ce n'était pas l'effet des éclairs, cette fois, la magicienne le savait.

Les yeux rouges brillaient d'avidité, à croire qu'ils avaient capté la fluctuation dans le flot éternel et immanent de pouvoir.

Les trois vieillards ne s'apercevaient-ils pas que Richard utilisait son don pour se jouer de tels champs de force ?

Étaient-ils aveugles, ces idiots ? Richard utilisait sa magie, attirant la bête hors du royaume des morts.

Dehors, d'authentiques éclairs zébraient le ciel et le tonnerre faisait un vacarme de fin du monde.

À cause de l'orage, et de la tempête qui se déchaînait maintenant à l'intérieur du construct, la lumière fluctuait sans cesse dans la salle. Sur toute sa longueur, le mur où s'ouvraient les fenêtres passait en un clin d'œil de l'obscurité la plus dense à une luminosité aveuglante.

Nicci avait l'impression que la foudre – naturelle ou magique – la frappait chaque fois de plein fouet. Comment pouvait-elle être encore en vie ?

Une seule explication possible : Richard désactivait le sort de vérification sans le détruire. À croire qu'il soufflait méthodiquement les flammes d'une interminable rangée de bougies.

De plus en plus vite, son assurance augmentant à chaque instant, le Sourcier continuait à dessiner ses curieuses arabesques le long du construct. Docilement, les lignes s'éteignaient puis se rétractaient comme si elles partaient en quête de la source d'où elles avaient jailli.

La bête était à demi sortie du royaume des morts. Luttant encore pour s'en extraire totalement, elle pliait et dépliait les bras pour s'accoutumer à son nouvel environnement. Lorsqu'elle ouvrait la gueule, ses énormes crocs brillaient sous la chiche lumière des lampes.

Tous les regards étant braqués sur le construct, personne ne s'avisa de l'intrusion.

Progressant de plus en plus vite, Richard éteignait maintenant les lignes par blocs de dix ou douze. Privé de tout ce qui le soutenait, et en partie dépouillé de son intégrité même, le construct se dissociait comme s'il allait s'effondrer de l'intérieur, à la manière d'une maison

rongée par une colonie de termites.

Soudain, la toile de vérification se volatilisa, comme si un magicien l'avait fait disparaître dans son chapeau.

Nicci sentit le réseau magique s'arracher littéralement à son corps.

Dès que les lignes encore scintillantes touchaient la Grâce, elles aussi se désintégraient. En quelques instants, il ne resta plus rien du construct et du sort de vérification intérieure.

Enfin libre, Nicci tomba brusquement sur la table. Ses jambes n'ayant pas la force de la soutenir, elle s'écroula et bascula de son perchoir.

Richard la rattrapa au vol, l'impact d'un tel poids inerte le forçant à poser un genou sur le sol. Serrant Nicci dans ses bras, il parvint à recouvrer son équilibre et épargna à son amie un rude contact avec le sol de pierre.

Dehors, les éclairs se déchaînaient, comme si les cieux pouvaient prendre feu.

Créature sans âme conçue pour accomplir une unique mission, l'ennemie mortelle de Richard émergea complètement du royaume des morts.

Aussitôt, elle se jeta sur la proie qui avait osé lui résister en plusieurs occasions.

C'était l'heure de la vengeance, délicieuse s'il en était…

Chapitre 7

Inerte entre les bras de Richard, Nicci se sentait aussi impuissante qu'un nouveau-né. Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à recouvrer assez de force pour prévenir le Sourcier que la bête de sang s'apprêtait à l'attaquer. Pour crier un avertissement, elle aurait volontiers utilisé son dernier souffle, si besoin était. Hélas, elle n'avait plus de souffle du tout.

Se jetant à la rencontre de la créature, Cara la percuta en pleine course et épargna à son seigneur une collision probablement mortelle. Les crocs du monstre se refermèrent dans le vide, mais ses griffes entaillèrent le dos de son épaule droite.

Grâce à l'intervention de Cara, la bête ne put suivre la trajectoire qu'elle avait prévue. Au lieu de percuter sa cible de plein fouet, elle la frôla et alla s'écraser contre un mur tapissé de rayonnages. Des livres, des ossements, des boîtes et d'autres artefacts volèrent dans les airs.

La bête se releva en grognant de rage. Quand elle se redressait de toute sa hauteur, elle dépassait Richard d'une bonne tête et ses épaules étaient deux fois plus larges. Sur ses muscles noueux, une chair parcheminée comme celle d'une momie semblait à tout moment devoir éclater sous la pression d'une ossature saillante.

Bien qu'elle ne fût pas vraiment vivante, cette créature se déplaçait et agissait comme si c'était le cas. Elle n'avait pas d'âme, et cette « lacune », Nicci le savait, la rendait plus dangereuse encore. Tirée du néant puis nourrie par le Han – un autre nom du don – de pratiquants de la magie, elle obéissait en permanence à la « feuille de route » imaginée pour elle par les Sœurs de l'Obscurité au service de Jagang.

Dès qu'elle eut récupéré de sa surprise, la bête se rua de nouveau sur Richard. Cara abattit son Agiel, mais l'arme magique n'eut aucun effet sur sa cible.

Simplement agacée qu'on se mêle de ses affaires, la créature se tourna vers la Mord-Sith et lui décocha à la volée une gifle qui l'envoya valser dans les airs.

Cara s'écrasa contre une bibliothèque qui se renversa sous l'impact. Mais contrairement au monstre un peu plus tôt, la Mord-Sith ne se releva pas d'un bond.

Alors que la foudre illuminait la salle, Zedd saisit cette occasion de viser et un éclair magique jaillit de sa main. Ce trait lumineux percuta le monstre à la poitrine. Bien que l'attaque fût assez violente pour

foudroyer un éléphant, la bête de sang parut à peine dérangée, comme si un moustique venait de la piquer.

Après que Richard l'eut délicatement déposée sur le sol, afin d'affronter la menace, Nicci réussit enfin à reprendre son souffle. Alors que ses poumons consentaient à se remplir d'air, elle se redressa sur un coude et regarda autour d'elle.

Du sang coulait de l'épaule du Sourcier, formant un ruisselet le long de son bras. Se préparant à affronter la créature, il voulut dégainer son épée, mais il y avait un moment que l'arme ne pendait plus à son côté.

Ne se laissant pas arrêter par ce « détail », Richard dégaina le couteau qu'il portait dans un fourreau accroché à sa ceinture.

À l'instant où la bête arrivait sur lui, il abattit la lame et fit mouche. Déséquilibrée par le coup, la créature dérapa sur le sol de pierre et alla percuter une grande bibliothèque.

Sur l'épaule du monstre, un repli de chair desséchée pendait lugubrement. Avec sa précision coutumière, Richard avait rendu la monnaie de sa pièce au tueur de Jagang.

Mais il en fallait plus que ça pour décourager l'émissaire du royaume des morts. Se relevant dans la foulée, au prix d'un rétablissement digne d'un acrobate, la créature repartit à l'assaut.

Anna et Nathan la bombardèrent d'éclairs magiques. Mais les flammes surnaturelles explosèrent sur la peau du monstre sans l'embraser ni la traverser. Parfaitement indemne, la bête rugit de fureur.

Sa dérisoire lame brandie, Richard riva les yeux sur la masse de muscles, de crocs et de griffes qui fondait sur lui.

Une fraction de seconde avant l'impact, il s'écarta et, dès que le monstre l'eut légèrement dépassé, lança le bras sur le côté pour lui enfoncer son couteau dans la poitrine. Exécutée à la perfection, cette manœuvre aurait dû être décisive. Hélas, elle n'eut pas plus de résultat que toutes les précédentes.

Se retournant en pleine course, la bête saisit au vol le poignet de Richard. Comprenant qu'il serait perdu si le monstre l'immobilisait entre ses formidables bras, le Sourcier ne tenta pas de résister à l'élan que lui imprimait son adversaire. Les dents serrées sous l'effort, il se laissa entraîner puis mobilisa toute sa puissance pour retourner le bras du monstre dans son dos.

Nicci entendit des articulations craquer, puis elle reconnut le bruit sec d'un os qui se brise.

Loin d'être ralentie par sa blessure, la bête utilisa son bras brisé comme un fléau d'armes. Se baissant juste à temps, Richard évita une fois de plus les griffes acérées.

Sentant que le moment était propice, Zedd invoqua une boule de feu rugissant qui sembla impressionner jusqu'à la foudre qui continuait à se déchaîner derrière les fenêtres. Avec un hurlement à percer les tympans, le projectile magique traversa la salle, illuminant au passage les tables, les rayonnages et les visages hagards de tous les témoins de la scène.

Alerté par le bruit, le monstre tourna la tête… et eut un rictus de défi – une façon de se taper des poings sur la poitrine, à l'image de certains grands primates.

Nicci fut très surprise par cette réaction du monstre. Comment pouvait-on se moquer ainsi d'une boule de feu invoquée par un sorcier ? En principe, rien ne pouvait résister à cette arme dévastatrice. Enfin, il ne s'agissait pas de flammes banales, mais d'un brasier surnaturel qui carbonisait sa victime en un clin d'œil !

Une fraction de seconde avant que la boule de feu la percute et la réduise en cendres… la bête de sang se volatilisa.

Privée de cible, la boule de feu s'écrasa sur le sol puis explosa en un geyser de flammes qui se déversa comme une marée dévastatrice sur les tables et les bibliothèques. Même s'il était configuré pour détruire un ennemi bien précis, le feu magique pouvait tuer tous les occupants de la pièce.

Avant qu'une catastrophe se produise, Anna, Zedd et Nathan invoquèrent plusieurs toiles protectrices. Ensuite, tandis que le Premier Sorcier tentait de rappeler son pouvoir, ses deux collègues se chargèrent d'étouffer les véritables flammes afin qu'elles ne se propagent pas partout. Si les néophytes avaient souvent tendance à l'oublier, les experts savaient que le feu magique embrasait des objets qui devenaient tout aussi dangereux que lui et n'obéissaient pas aux contre-mesures et autres sorts de neutralisation.

Luttant d'arrache-pied, le prophète et la Dame Abbesse finirent par avoir raison des multiples foyers d'incendie.

Alors, Nicci vit la bête reprendre substance au sein d'un épais nuage de fumée noire.

La créature se matérialisait dans le dos de Zedd, exactement à l'endroit où Nicci l'avait vue franchir le voile pour envahir le monde des vivants.

L'ancienne Maîtresse de la Mort fut la seule à voir ce qui se passait. Depuis le début, elle soupçonnait que le monstre faisait d'incessants allers et retours entre le royaume des morts et le monde des vivants. Cette méthode lui permettait de traquer Richard sans se soucier de la distance qui les séparait. Programmée pour tuer le Sourcier, la bête ne renoncerait pas tant qu'elle n'aurait pas accompli sa mission.

Repérant à son tour le monstre – mais sans avoir vraiment compris

comment il faisait pour se déplacer si vite –, Richard cria à Zedd de s'écarter de sa trajectoire.

Le vieux sorcier préféra invoquer un puissant bélier d'air dont la poussée suffit à dévier la course du monstre. Il s'en était fallu de peu, estima Nicci, mais la contre-mesure avait fonctionné.

Richard voulut profiter de l'occasion pour frapper son adversaire. Mais quand sa lame s'abattit, elle transperça uniquement le vide, car le monstre s'était une fois de plus désintégré.

Cette fois, il reprit substance à peine une seconde après avoir joué ce mauvais tour au Sourcier.

On aurait pu croire que la bête s'amusait avec ses adversaires, mais ce n'était pas du tout le cas, et Nicci au moins l'avait compris. Déterminée à tuer Richard, la créature recourait à toutes les armes et tactiques dont elle disposait. Même ses rugissements visaient à terroriser sa victime afin de pouvoir la frapper plus aisément.

Si elle avait pu éprouver des sentiments, y compris aussi primaux que la colère, la bête aurait immanquablement perdu un peu de son efficacité. En conséquence, les sœurs captives de Jagang l'avaient immunisée contre toutes les émotions. Incapable de haïr vraiment ou de vibrer de rage, le monstre de Jagang n'était qu'une machine à tuer impossible à arrêter.

En ayant terminé avec les flammes, Anna et Nathan unirent leurs efforts pour bombarder la créature de petites pointes d'acier assez dures et tranchantes pour transpercer le cuir d'un bœuf comme du beurre. Là encore, la bête opta pour la parade la plus simple : se volatiliser avant que les projectiles magiques aient pu faire mouche.

Zedd, Anna et Nathan n'étaient pas en mesure de vaincre voire de ralentir la bête. Mais qu'en était-il de Cara ? Rampant jusqu'à la Mord-Sith, Nicci vit qu'elle luttait pour ne pas perdre connaissance. Afin de l'aider, la magicienne lui posa une main sur le front et invoqua un filament de magie thérapeutique.

Aussitôt, Cara voulut se relever. Mais Nicci la saisit par le devant de son uniforme de cuir.

— Écoute-moi ! cria-t-elle. Si tu veux sauver Richard, il faut m'obéir. Tu ne peux rien contre ce monstre !

Rétive aux ordres par nature, et plus encore lorsqu'il s'agissait de protéger son seigneur, la Mord-Sith vit exclusivement la menace immédiate et passa aussitôt à l'action.

Alors que la créature fondait sur le Sourcier, Cara lui plongea carrément dans les jambes, l'envoyant valser dans les airs. Puis, sans lui laisser le temps de se relever, elle lui sauta sur le dos et lui plaqua son Agiel à la base du crâne.

Aucun être humain n'aurait survécu à cette attaque. La créature, elle, réussit à se redresser sur les genoux. Entêtée, la Mord-Sith lui

abattit son Agiel sur la gorge.

Encore un coup mortel qui resta sans effet.

Avec sa main indemne, la créature s'empara de l'Agiel et l'écarta sans effort de sa gorge. Cara refusa de se laisser arracher l'arme – comme elle était attachée à son poignet, elle aurait risqué d'y perdre sa main – et elle encaissa un coup qui l'envoya de nouveau voler dans les airs puis s'écraser sur le sol.

Alors que tous les humains s'écartaient, tentant d'échapper à la mort, la créature inclina la tête en arrière et rugit. Les tympans agressés, Zedd et tous les autres grimacèrent de douleur.

L'orage ayant repris du poil de la bête, la lumière fragmentée qui jaillissait des fenêtres empêchait de voir clairement ce qui se passait.

Zedd, Nathan et Anna invoquèrent des boucliers d'air qui se dressèrent face à la créature, formant une barrière en principe infranchissable.

Le monstre la traversa sans y penser puis fonça vers les trois vieillards, les forçant à s'écarter à la hâte.

Le pouvoir des trois amis de Richard ne suffirait pas à vaincre la créature, Nicci le savait. Et elle ne voyait pas comment le Sourcier pouvait mieux réussir qu'eux.

Alors que ce combat sans espoir continuait, l'ancienne Maîtresse de la Mort saisit Cara par l'épaule et la tira plus près d'elle.

— Tu es prête à m'écouter, maintenant ? ou préfères-tu assister à la fin de Richard ?

Au bord de l'épuisement, la Mord-Sith trouva encore la force de foudroyer du regard son interlocutrice. Mais elle lui répondit cependant :

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Tiens-toi prête à m'aider. En faisant très exactement ce que je te dis.

Dès que Cara eut acquiescé, Nicci remonta péniblement sur la table. Plaçant un pied au centre de la Grâce dessinée avec son propre sang, elle posa l'autre au-delà du cercle extérieur.

Pendant ce temps, Anna, Zedd et Nathan utilisaient tout leur arsenal contre la bête de sang. Des éclairs qui auraient pu couper de la pierre, des poings d'air aptes à tordre de l'acier, une grenaille invisible assez dure et dense pour pulvériser des os… Rien n'y faisait. Insensible à la plupart de ces armes, la créature les évitait en disparaissant lorsqu'elle s'estimait un tant soit peu en danger.

Bien entendu, elle se remontrait dès que la menace était écartée.

Pour la énième fois, elle plongea sur Richard avec la puissance et l'obstination d'un taureau de combat.

Le Sourcier esquiva l'assaut et en profita pour frapper son

adversaire au passage. Visiblement, il avait l'intention de lui couper un bras. Hélas, se dit Nicci, même s'il réussissait, ça ne servirait pas à grand-chose.

Déchirée entre son désir d'intervenir et sa volonté de se fier à Nicci, Cara se tourna vers l'ancienne Maîtresse de la Mort :

— Alors, vous agissez, oui ou non ?

L'heure n'étant pas au dialogue, la magicienne se contenta de tendre un bras :

— Tu peux soulever ce chandelier ?

Cara suivit du regard la direction que lui indiquait Nicci. Le lourd bougeoir en fer forgé portait une vingtaine de bougies, toutes éteintes.

— Je pense, oui…

— Dans ce cas, utilise-le comme une lance et pousse la créature vers les fenêtres…

— Je veux bien, mais à quoi ça nous avancera ?

La bête attaqua de nouveau Richard, cherchant à le ceinturer pour lui broyer le thorax entre ses bras puissants.

Le Sourcier parvint une fois encore à éviter le pire. En esquivant, il décocha un formidable coup de pied à la tête de son adversaire – une contre-attaque magistrale qui eut aussi peu d'effet que toutes les précédentes.

— Fais ce que je te dis, Cara ! cria Nicci. Repousse le monstre vers les fenêtres et assure-toi que nos amis en restent le plus loin possible.

— Vous pensez que l'assommer avec ce chandelier suffira ?

— Non, mais ce n'est pas mon but… La bête ne s'attend pas à cette manœuvre, et c'est ça qui compte. Ton attaque devrait la déconcerter ou au moins l'inciter à la prudence. Dès qu'elle sera acculée contre le mur, jette-lui le chandelier dessus et cours vers le fond de la salle.

Les mâchoires serrées, Cara prit à peine le temps de réfléchir. En femme d'expérience, elle savait qu'il suffisait parfois d'une seconde d'hésitation pour provoquer une catastrophe.

Saisissant le lourd chandelier à deux mains, elle banda tous ses muscles et le souleva. Toutes les bougies tombèrent, roulant ensuite sans un bruit sur le sol de pierre.

Le chandelier était très lourd, Nicci n'en avait pas douté un instant. Mais avec sa musculature puissante – et dans son état de rage – Cara était en mesure de le soulever, et elle venait de le démontrer brillamment.

Oubliant momentanément la Mord-Sith, bien partie pour remplir sa mission, Nicci baissa les bras, les deux mains tendues vers la Grâce tracée avec son propre sang. Puis elle bannit de son esprit ses doutes et sa peur, afin de pouvoir plonger au plus profond d'elle-même, en quête de son Han.

Alors qu'elle était en contact avec la Grâce, cette manœuvre

revenait à sauter dans un puits glacé rempli de pouvoir.

Refusant de penser au destin qui l'attendait – et auquel elle s'était elle-même condamnée –, l'ancienne Maîtresse de la Mort leva les mains et utilisa ce pouvoir pour ramener à la vie la toile de vérification. Concentrée comme jamais, elle entreprit de défaire minutieusement le travail de Richard. Réactivant toutes les connexions, elle fit appel aux deux facettes de la magie – la particularité fort rare de son pouvoir – pour réactiver le construct « interne » qu'elle était la seule à voir.

Soudain, les lignes scintillantes vertes réapparurent puis s'étendirent dans toutes les directions telles d'improbables lianes de lumière. En quelques secondes, le construct atteignit la hauteur des cuisses de Nicci.

Pendant ce temps, Cara aiguillonnait la bête avec son étrange lance. À chaque impact, la créature était contrainte de reculer. Très vive d'esprit, la Mord-Sith comprit que le rythme de ses coups était essentiel. Si elle parvenait à les doubler pratiquement dans l'instant, le monstre reculait encore, sans songer à esquiver ni à contre-attaquer. L'analyse de Nicci était pertinente : face à une tactique qui le déconcertait, le monstre optait pour la prudence.

Restait à savoir si Cara pouvait le repousser assez loin… et dans les délais requis.

Dehors, les éclairs zébraient le ciel nocturne et faisaient briller de mille feux les épais vitraux des fenêtres. Comparée à cette lumière-là, celle des lampes à huile ne servait plus à grand-chose.

Alors que les lignes vertes reconstituaient le construct autour de Nicci – le reflet d'un sort « interne » créé des milliers d'années plus tôt par des sorciers tombés dans l'oubli depuis des lustres –, la toile intérieure reprit vie dans le corps de Nicci et l'envahit plus rapidement que la première fois. Moins bien préparée qu'elle l'aurait cru, la magicienne perdit la vue plus vite qu'elle s'y attendait. Consciente qu'elle n'en serait bientôt plus capable, elle s'emplit les poumons d'air.

Sa vision magique prit le relais de ses yeux, lui permettant de distinguer alternativement ce qui se passait dans les deux mondes.

Au cœur du royaume des morts, des éclairs noirs faisaient une sorte de contrepoint à la foudre. Curieusement, ils étaient aussi aveuglants que leurs homologues réels.

À cheval entre deux univers, Nicci eut le sentiment d'être écartelée vive. Mais elle oublia la douleur et se concentra sur sa mission.

Son pouvoir seul ne suffirait pas à détruire la bête, elle le savait. Pour la tirer du néant, les Sœurs de l'Obscurité avaient recouru à une magie qui dépassait son imagination. Tout ce qu'elle invoquerait ferait long feu, exactement comme les armes pourtant puissantes utilisées

par Zedd et ses deux compagnons. Pour remporter cette bataille, il faudrait beaucoup plus que de simples sortilèges.

À quelques pas du mur percé de fenêtres, la bête décida qu'elle avait assez reculé. Cara la harcelait toujours, mais elle ne cédait plus un pouce de terrain.

Visiblement, le chandelier devenait de plus en plus lourd pour la Mord-Sith. Mais quand Richard fit mine de voler à son secours, elle lui cria de rester à l'écart, comme les trois vieillards.

Fidèle à sa légende, le Sourcier n'envisagea même pas d'obéir. Se retournant, Cara l'aiguillonna si vivement avec son chandelier qu'il dut sauter en arrière. Une façon sans équivoque de prouver qu'elle ne plaisantait pas.

Mobilisant tout ce qui lui restait de force, Nicci leva les mains et se prépara à tenter l'impossible.

Trouver l'incidente sur la forme parabolique représentant l'équilibre entre le néant et la première étincelle de la Création.

Car elle n'avait pas besoin du pouvoir, mais de ce qui l'avait précédé.

Autour d'elle, les lignes vertes continuaient à tisser la toile qui l'emprisonnerait dans le sortilège.

Nicci tenta de respirer, mais ses muscles refusèrent de lui obéir. Pourtant, elle avait besoin d'une inspiration.

Une seule.

Lorsque le monde des vivants redevint clair devant sa vision magique, elle jeta tout ce qui lui restait d'énergie dans ce défi et parvint à aspirer un peu d'air.

— Maintenant, Cara ! cria-t-elle en l'expulsant de ses poumons.

Sans hésiter, la Mord-Sith lança le lourd chandelier sur la créature – qui le rattrapa au vol d'une seule main et le souleva triomphalement.

Derrière le monstre, de l'autre côté des fenêtres, la foudre déchirait les cieux.

Nicci attendit une accalmie. Lorsqu'elle se produisit, la pénombre envahissant de nouveau la salle, l'ancienne Maîtresse de la Mort n'invoqua pas son pouvoir… mais son antécédent.

Cette étrange invocation plongea la créature dans la terrible confusion de la virtualité… L'induction soudaine de la magie, mais sans effet ni conséquence…

À l'évidence, le monstre captait dans l'air une promesse non tenue… Une potentialité existait sans être vraiment réelle ni actuellement présente au monde.

Déconcertée, la bête cligna des yeux. Sans nul doute, elle se demandait si elle captait pour de bon quelque chose. Son

conditionnement la poussait à agir, mais elle ignorait contre quoi elle devait lutter et ne savait pas comment s'y prendre.

Le pouvoir de Nicci ne lui ayant porté aucun coup, la créature sembla conclure que son adversaire avait échoué, lui laissant le champ libre. Comme s'il s'agissait d'un trophée, elle brandit le chandelier au-dessus de sa tête.

— Maintenant ! cria Zedd à Anna et Nathan. Pendant qu'elle est distraite !

Les trois vieillards avancèrent d'un pas décidé vers le monstre.

Ils allaient tout gâcher et Nicci ne pouvait rien faire pour les en empêcher.

Par bonheur, Cara s'en chargea. Pas du genre à se montrer sentimentale lorsqu'elle accomplissait son devoir, la Mord-Sith chargea les trois intrus comme un chien de berger décidé à remettre de l'ordre dans le troupeau. En reculant, le sorcier, le prophète et la Dame Abbesse protestèrent et exigèrent que Cara s'écarte de leur chemin.

Sans obtenir le moindre résultat…

De son point d'observation, au cœur d'une faille entre les mondes, Nicci suivait attentivement la scène. Elle ne pouvait plus rien faire pour Cara, qui devrait se débrouiller seule.

Dans le monde des vivants, qui semblait si lointain, Zedd tempêtait contre la Mord-Sith et tentait de lancer une contre-attaque. Le repoussant à grands coups d'épaule – en somme, la tactique qu'elle avait employée contre le monstre –, Cara menaçait de le faire tomber, l'empêchant du même coup de se concentrer sur une invocation offensive.

Dans l'univers obscur qui s'étendait au-delà de la vie, Nicci avait délibérément créé une zone où régnait une étrange variété de néant. Une bulle entre les mondes où les causes n'avaient pas de conséquences – en d'autres termes, un lieu où la face sombre de son pouvoir aurait dû se déchaîner, si elle n'avait pas tout aussi délibérément omis de l'alimenter en énergie.

Le temps lui-même semblait avoir suspendu son vol, en attente de ce qui devait être et qui n'adviendrait pourtant pas.

Autour de Nicci, la tension devenait palpable. De plus en plus vite, les lignes vertes restauraient la forme extérieure du sort de vérification. Bientôt, leur prisonnière serait plongée en animation suspendue, comme si elle hibernait.

L'erreur que Richard avait repérée la guettait comme une araignée tapie dans un coin de sa toile.

Nicci n'avait plus que quelques secondes pour agir. Ensuite, elle serait aussi impuissante qu'une statue.

Mais cette fois, elle ne subirait pas ce sort pour rien.

Dans les deux mondes, tout était prêt pour que le pouvoir de l'ancienne Maîtresse de la Mort se déchaîne. Mais elle contenait volontairement la force qui s'accumulait en elle.

La tension entre ce qui existait et ce qui n'existait pas encore – et ne se réaliserait jamais – devint insupportable.

En une fraction de seconde, la bulle de vide créée par Nicci entre les deux mondes et dans les deux – un néant où seule existait l'absence du pouvoir – fut remplie par l'incroyable énergie d'un formidable éclair qui fit exploser une des fenêtres en mille morceaux. Au même instant, dans le royaume des morts, le parfait jumeau de cet éclair jaillit du néant, déchira le voile et fondit sur la créature qui brandissait toujours stupidement le chandelier.

Deux lances de lumière, l'une claire et l'autre noire, destinées à achever ce que Nicci avait commencé sans être en mesure d'aller jusqu'au bout.

Cette fois, la bête ne s'échapperait nulle part, car les deux mondes lui étaient hostiles.

Des éclats de verre s'abattirent un peu partout dans la bibliothèque. Le coup de tonnerre qui ponctua l'éclair meurtrier fit trembler les murs pourtant épais de la forteresse. On eût dit que le soleil lui-même venait d'exploser, fracassant la fenêtre.

Autour de Nicci, les lignes vertes formaient à présent comme un suaire.

Grâce à sa vision magique, l'ancienne Maîtresse de la Mort vit se produire la jonction qu'elle avait œuvré à établir. Localisant la zone vide, autour de la bête, les deux éclairs venaient de la prendre pour cible.

L'explosion fut plus violente que tout ce que Nicci avait jamais vu dans sa vie. En créant un « antécédent » dans les deux mondes, la magicienne avait conféré aux éclairs jumeaux le pouvoir potentiel de deux univers.

La Magie Additive et sa parfaite opposée, la Magie Soustractive, s'étaient unies pour générer une seule et dévastatrice décharge. La puissance combinée de la création et de la destruction…

Retombant sous la coupe du sortilège, Nicci ne put fermer les yeux pour se protéger de la lueur aveuglante des deux éclairs – le blanc et le noir – qui venaient de frapper les deux extrémités du chandelier afin de se fondre l'un dans l'autre.

Le flot de pouvoir passa du chandelier à la créature qui le tenait.

Dans un vortex de lumière blanche, le monstre implosa, instantanément vaporisé par la chaleur de l'éclair et la violence du

pouvoir concentrées dans la bulle de vide qu'avait créée Nicci.

Des trombes de pluie charriées par un vent de fin du monde s'engouffrèrent dans la salle à travers la fenêtre dévastée. Dehors, d'autres éclairs éventraient les amas de nuages aux reflets maladifs. À leur lueur, Zedd et les autres purent constater que la bête de sang n'était plus là.

Pour l'heure, au moins, elle avait disparu.

À travers sa prison de lignes vertes, Nicci vit que Richard courait vers elle.

Mais la bibliothèque semblait si loin…

Le monde des ténèbres se refermait sur elle et tout serait bientôt accompli…

Chapitre 8

Quand le cheval hennit puis racla le sol avec ses sabots, Kahlan fit glisser ses mains plus haut sur les rênes – le plus près possible du mors – un moyen réputé infaillible pour calmer un équidé.

L'animal n'aimait pas ce qu'il sentait. Il détestait ça autant que sa cavalière, et peut-être même plus.

Alors qu'elle attendait derrière Ulicia et Cecilia, Kahlan flatta les naseaux du cheval afin de l'apaiser davantage.

Une légère brise, dans la frondaison, faisait trembler les feuilles triangulaires des peupliers deltoïdes. Même à midi, la pénombre régnait sous les branches de ces grands arbres serrés les uns contre les autres. Pourtant, la journée était claire, avec un magnifique ciel bleu où dérivaient paresseusement quelques rares nuages blancs aux contours effilochés comme ceux d'un morceau de coton.

Lorsque la brise changea soudain de direction, soufflant dans le dos des voyageuses, cela n'eut pas pour seul effet de les rafraîchir un peu. Kahlan saisit cette occasion pour prendre une profonde inspiration.

Du bout d'un index, elle essuya la sueur et la crasse qui s'accumulaient sous le collier en fer qui lui serrait le cou. Elle aurait donné cher pour prendre un bain, ou au minimum sauter dans une rivière ou un lac.

Poisseux de transpiration et souillés par la poussière de la route, ses magnifiques cheveux étaient tout emmêlés et son crâne la démangeait terriblement. Hélas, les sœurs se fichaient du confort de leur prisonnière et elles ne l'autoriseraient pas à se laver, même si l'occasion se présentait. Ce qu'éprouvait Kahlan ne les intéressait pas et, de toute façon, elles se réjouissaient de ses malheurs. Pour elles, une esclave devait souffrir en silence. Qu'importaient les petits désagréments, lorsqu'on n'était plus un être humain à part entière ?

Alors qu'elle attendait, Kahlan repensa à la statuette qu'elle avait abandonnée dans le Jardin de la Vie du seigneur Rahl. Même si elle n'avait aucun souvenir de son passé, les traits de la femme restaient gravés dans sa mémoire. Il y avait une incroyable noblesse dans la posture de ce personnage – et un formidable courage dans sa manière de défier les forces invisibles qui prétendaient la dominer.

En matière de forces invisibles, Kahlan en connaissait assez long pour admirer le glorieux entêtement de la statue.

Au sommet d'une petite colline boisée, Ulicia, Cecilia et leur prisonnière regardaient Armina traverser le terrain découvert, en

contrebas. Il n'y avait personne d'autre en vue. Alors qu'elles ondulaient au vent, les hautes herbes évoquaient irrésistiblement les vagues d'une mer moutonneuse.

Quand elle eut enfin atteint le sommet de la colline, Armina tira sur les rênes de sa jument, qui s'immobilisa face aux trois autres voyageuses.

— Ils ne sont pas là, annonça-t-elle.

— Combien d'avance ont-ils sur nous ? demanda Ulicia.

Armina tendit une main derrière elle.

— Je ne suis pas allée beaucoup plus loin que ces collines, là-bas… Pour ne pas risquer d'être repérée par les sœurs de Jagang ou un de ses magiciens… Tout ce que je peux dire, c'est que les traînards et les civils qui suivent l'armée ont levé le camp il y a un jour ou deux.

Lorsque la brise se calmait, dans leur dos, l'odeur remontait aux narines des quatre femmes. Écœurée, Kahlan plissa le nez. Ulicia sentit aussi la puanteur, mais elle n'eut aucune réaction. Bizarrement, les Sœurs de l'Obscurité ne semblaient pas affectées par la pestilence.

Ulicia se décida soudain à grimper sur le dos de son cheval.

— Allons voir ce qu'il y a au-delà de ces collines ! lança-t-elle.

Kahlan monta en selle et suivit les trois sœurs jusqu'au pied de la colline.

Ses geôlières semblaient fort nerveuses, et ça ne manquait pas de l'étonner. En règle générale, elles se montraient à la fois impassibles et téméraires. Et voilà qu'elles faisaient preuve d'une étrange prudence…

Sur la gauche des cavalières, d'imposantes montagnes s'élançaient vers les cieux. Leurs versants de roche grise étant trop abrupts, très peu d'arbres parvenaient à s'y enraciner, et leurs branches rachitiques faisaient davantage penser à des membres de squelettes qu'aux foisonnants attributs de végétaux en pleine santé.

Dès qu'elle levait les yeux, Kahlan se sentait écrasée par la splendeur et la taille des pics au sommet couvert de neiges éternelles. Depuis qu'elles avaient quitté le Palais du Peuple, ses geôlières longeaient la chaîne en direction du sud, sans doute en quête d'un col ou d'une passe. Durant ce voyage, les sœurs étaient restées le plus loin possible des zones habitées.

Kahlan donna un peu de mou à son cheval. Sur un terrain si accidenté – une succession de buttes et de collines séparées par des ravins – la progression n'était pas toujours aisée. Une piste plus praticable contournait sans doute ce secteur, mais les sœurs, fidèles à leur politique, évitaient au maximum les voies de communication balisées.

Au milieu des hautes herbes, parmi les creux et les bosses de ce paysage désolé, quatre cavalières avaient toutes les chances de passer

inaperçues.

Avant que Kahlan ait pu découvrir ce qui l'attendait à un détour du chemin, l'ignoble puanteur de la décomposition lui agressa les narines au point qu'elle cessa presque de respirer. Au sommet d'une crête, elle vit enfin la cité qui se nichait au cœur d'une vallée. Comme pétrifiées, les voyageuses baissèrent les yeux sur les bâtiments calcinés et les rues désertes jonchées de cadavres de chevaux.

— Dépêchons-nous ! ordonna Ulicia. Nous allons emprunter pendant un temps la piste principale, de l'autre côté de la ville, afin de déterminer dans quelle direction ils sont partis…

En silence, les quatre cavalières finirent de traverser les collines et entrèrent dans la cité dévastée. Apparemment, l'agglomération avait été construite tout autour d'un lacet du fleuve, à un endroit où se croisaient plusieurs routes commerciales. Deux ponts de bois permettaient de traverser, mais il ne restait du plus grand qu'une carcasse carbonisée. Alors que les voyageuses traversaient le plus petit en file indienne, Kahlan baissa les yeux sur l'eau. Des corps démesurément gonflés flottaient sur le dos au milieu des roseaux. Longtemps avant de les avoir vus, la prisonnière avait senti leur puanteur – et aussitôt perdu tout intérêt pour une petite baignade.

Une seule idée tournait en boucle dans sa tête : s'éloigner au plus vite de cet endroit !

N'y tenant plus, Kahlan noua un foulard autour de son nez et de sa bouche. Cette protection s'avéra hélas inefficace. L'estomac au bord des lèvres, la prisonnière se demanda comment la pestilence pouvait être si forte.

Elle eut très rapidement la réponse.

Dans certaines rues latérales, on avait entassé des cadavres par centaines. Au milieu des humains, Kahlan aperçut des dépouilles de chiens et même de mules. Couchées sur le dos, les jambes raides, les pauvres bêtes étaient figées dans une pose à la fois pitoyable et grotesque.

À l'évidence, on avait poussé les habitants dans ces ruelles étroites, histoire qu'ils ne puissent pas s'échapper. Puis on les avait méthodiquement massacrés. Presque tous les cadavres, humains ou animaux, avaient été égorgés ou éventrés. Des lances brisées saillaient encore du torse de certains morts, et d'autres avaient été criblés de flèches. Mais la majorité des victimes, cependant, avait été taillée en pièces.

Kahlan remarqua qu'il y avait exclusivement des adultes parmi les morts.

La plupart des bâtiments avaient fini de brûler. De la fumée

s'élevait encore de quelques-uns, indiquant que la mise à sac ne remontait pas à très longtemps. Bien entendu, les bouchers avaient pillé la cité avant de la raser. Ça, c'était classique. Mais pendant l'incendie, ils s'étaient acharnés sur leur cible. Pas une seule porte ne tenait encore à ses gonds, toutes les fenêtres étaient brisées et on était allé jusqu'à lacérer à coups d'épée le linge pendu sur de petits balcons. Sur certains d'entre eux, un cadavre finissait de pourrir : sans doute celui d'un citadin qui avait cru malin de se cacher en hauteur…

Sur les pavés, en plus des morceaux de bois arrachés aux entrées et des éclats de verre, des centaines d'objets familiers gisaient sous la lumière vive du soleil. Des accessoires vestimentaires, des chaussures, des fragments de meubles, des armes cassées, des roues de chariot aux rayons fracassés.

Kahlan aperçut même une poupée aux cheveux blonds à moitié écrasée par les sabots d'un cheval.

Après les avoir soigneusement examinés, les pillards avaient jeté dans les rues les « articles » qui ne leur semblaient pas dignes de figurer dans leur butin.

Mais les véritables horreurs se tapissaient dans les bâtiments obscurs que longeaient les cavalières. Chaque fois qu'elle osa tourner la tête, Kahlan manqua vomir dans son foulard. Les cadavres qui se décomposaient dans les maisons éventrées n'avaient pas été exécutés mais suppliciés. Comme pour s'amuser, ou en apprendre plus long sur les mille et une façons de tuer, leurs bourreaux les avaient torturés et mutilés en prenant tout leur temps.

Ici, il y avait de très jeunes adultes, souvent à peine sortis de l'adolescence. Pleins de fougue, ces malheureux avaient tenté de défendre leur maison ou leur boutique.

Un cordonnier, reconnaissable à son tablier de cuir, avait été cloué par les poignets à la façade de son échoppe. Puis des archers l'avaient pris pour cible, le transformant en une pelote d'épingles géante – et affreusement obscène. Détail ignoble, sa bouche et ses yeux étaient percés d'un projectile – une manière de le rendre plus ridicule encore. En plus d'avoir servi de cible d'entraînement, le pauvre homme avait dû subir l'humour plus que douteux de ses meurtriers.

Dans d'autres bâtiments, Kahlan vit les dépouilles de femmes violées avant d'être mises à mort. L'une d'elles était entièrement nue, à l'exception d'une manche de son chemisier, encore glissée à son bras. Lardée de coups de couteau, sa poitrine n'était plus qu'une infâme bouillie rougeâtre.

Un peu plus loin, une adolescente sans doute pas encore pubère gisait sur une table, sa jupe enroulée autour des hanches. Après avoir pris son plaisir – ou avant, car savait-on jamais avec ces chiens ? – son bourreau l'avait égorgée, la décapitant à moitié. Se croyant drôle, il

lui avait écarté les cuisses afin d'enfoncer un manche à balai dans l'écrin de chair qu'il venait de souiller de sa semence.

Kahlan fut bientôt anesthésiée par la succession d'atrocités qui défilait devant ses yeux. Comment pouvait-on commettre des actes pareils et prétendre faire encore partie de l'humanité ? Si fort qu'elle essayât, la prisonnière des sœurs ne parvenait pas à imaginer des hommes capables d'une telle cruauté.

Aux vêtements que portaient encore la plupart des cadavres, on voyait bien qu'il s'agissait de civils, pas de soldats ni de miliciens. Pour avoir voulu défendre leur foyer et leur outil de travail, ces héros à jamais anonymes avaient été froidement et méthodiquement réduits en bouillie.

Alors qu'elle passait devant un petit bâtiment, Kahlan vit ce qu'elle redoutait depuis le début : le charnier des enfants.

Les cadavres, en majorité des bébés, étaient empilés au pied d'un mur de brique. On eût dit des feuilles mortes collectées par un balayeur au milieu de l'automne. N'était un terrible détail : il s'agissait d'êtres humains qui auraient encore eu toute une vie devant eux.

Des taches rouges, sur le mur, marquaient les endroits où on leur avait fait éclater le crâne. À l'évidence, les tueurs avaient là encore fait preuve d'imagination et de méthode. Et qui sait s'ils n'avaient pas organisé des concours, offrant une outre de vin à celui qui ferait exploser comme une noix le plus grand nombre de petites têtes ?

En traversant la ville, Kahlan vit d'autres endroits où les nourrissons et les jeunes enfants avaient péri pour offrir un peu de « distraction » aux pillards.

Bizarrement, releva Kahlan, il y avait assez peu de femmes parmi les victimes. Cela dit, toutes celles qu'elle vit étaient nues et mutilées, à part quelques fillettes et une poignée de vieilles femmes.

Luttant pour respirer malgré la boule qui s'était formée dans sa gorge, Kahlan essuya ses yeux embués. Elle aurait voulu hurler, mais il lui sembla plus sage de s'en abstenir.

Chevauchant en silence, les trois sœurs ne semblaient pas plus remuées que ça par le charnier. Soucieuses de leur sécurité, elles sondaient les environs en quête d'une menace et n'accordaient que des regards distraits aux suppliciés.

Lorsque la petite colonne sortit enfin de la cité pour s'engager sur une route, en direction du sud-est, Kahlan éprouva un tel soulagement qu'elle en eut les larmes aux yeux. Hélas, elle n'en avait pas fini avec l'horreur. Tout au long de la piste, à intervalles irréguliers, des cadavres de jeunes hommes et d'adolescents s'entassaient dans les ravins. Des fugitifs, sommairement exécutés pour avoir tenté d'échapper à leur destin. De courageux jeunes gens rétifs à l'esclavage

abattus pour l'exemple – ou simplement afin d'assouvir la soif de sang de leurs bourreaux.

Le front en feu, Kahlan avait de plus en plus la nausée. Était-elle malade ? Se balancer sur sa selle n'arrangeait pas son envie de vomir, et la puanteur des cadavres qui la poursuivait sur la piste aggravait encore les choses. Mêlée à la senteur âcre de sa sueur, cette pestilence saturait ses vêtements, la condamnant à la garder dans le nez pendant des jours et des jours.

Les sangs glacés, Kahlan se demanda si elle réussirait jamais à dormir sans faire de cauchemars…

La cité dont elle ignorait le nom avait été rayée de la carte du monde. Il n'y avait pas un survivant, et il ne restait pas un objet de valeur intact.

En revanche, il devait y avoir des survivantes. C'était la seule explication au petit nombre de femmes qui figuraient parmi les victimes. Les plus jeunes et les plus belles avaient été enlevées par les pillards. Comme les autres, elles finiraient atrocement mutilées après avoir été transformées en objets de plaisir. Leur calvaire serait simplement plus long que celui de leurs sœurs…

Devant les voyageuses, à perte de vue, la plaine et les collines qui la flanquaient semblaient avoir été labourées par des dizaines de milliers de roues de chariot et de semelles de botte. Les herbes piétinées et arrachées ne repousseraient pas avant longtemps…

Ce témoignage du passage d'une force incroyablement nombreuse avait quelque chose de plus horrifiant encore que le charnier de la cité. Une armée de cette importance pouvait se targuer d'être l'égale des plus grandes catastrophes naturelles – avec l'avantage sur les tempêtes et autres incendies de pouvoir se déchaîner à volonté.

Plus tard dans la journée, à l'approche du sommet d'une colline, les sœurs manœuvrèrent savamment pour avoir le soleil dans le dos, afin qu'un observateur éventuel soit ébloui et ne les distingue pas.

Tirant sur les rênes de sa monture, Ulicia se dressa sur ses étriers, sonda le terrain puis fit signe à ses compagnes et à la prisonnière de mettre pied à terre.

Après qu'elles eurent attaché leurs montures au tronc d'un pin fendu en deux par la foudre, les trois sœurs continuèrent à pied et Ulicia ordonna à Kahlan de les suivre en silence.

En haut de la butte, accroupies dans les hautes herbes, les quatre femmes virent enfin la tornade qui avait dévasté la cité fantôme. Au premier coup d'œil, la masse sombre qui avançait dans le lointain aurait pu passer pour une mer aux eaux boueuses. À y regarder de plus près, il s'agissait d'une marée humaine. Charriés par le vent, les cris, les rires et les jurons lancés par des milliers de gorges venaient mourir aux oreilles de Kahlan.

Par sa simple masse, cette horde serait venue à bout des défenses de n'importe quelle ville. La meilleure milice – voire le plus compétent des régiments – n'aurait pas tenu une heure face à une telle déferlante. Quand ils attaquaient en si grand nombre, les plus médiocres soldats se révélaient impossibles à arrêter.

Cette armée semblait être une masse informe d'êtres privés de volonté et de conscience. Mais il ne fallait pas la voir ainsi, et Kahlan le savait. Ces hommes n'étaient pas nés monstrueux. Tous avaient un jour été un nourrisson impuissant blotti dans les bras de sa mère. Puis un petit garçon au cœur débordant d'espoir, de rêves et… d'angoisse.

Un seul individu, mentalement dérangé, pouvait en grandissant devenir un tueur impitoyable que rien n'était susceptible de racheter. Dans le cas d'une telle multitude, cette possibilité était exclue. Chacun de ces hommes tuait parce qu'il croyait à une cause sacrée. Ayant délibérément opté pour le meurtre, ces bouchers adhéraient à un système de pensée qui justifiait jusqu'à leurs pires exactions.

La traversée du charnier continuait à hanter Kahlan. Elle revoyait chaque scène, reconstituant dans ses moindres détails le calvaire de toutes les victimes. Dans la cité, ce n'était pas seulement la puanteur qui l'avait empêchée de respirer. Poussée à l'extrême, l'horreur vous enivrait à la manière d'une âcre piquette. Le souffle court, la tête tournant comme une toupie, Kahlan avait lutté contre le désespoir qui l'envahissait. Depuis qu'elle était sortie de la cité, elle ne parvenait plus à faire taire la voix qui, dans sa tête, proclamait la mort de l'espoir et de l'amour. L'avenir des hommes et des femmes, désormais, était gravé dans le marbre de l'abominable massacre que les voyageuses laissaient derrière elles.

Dès qu'elle avait aperçu les coupables de ce désastre, Kahlan avait senti la compassion, le chagrin et la résignation se volatiliser en un éclair de son âme. Face aux bouchers, elle éprouvait une rage comme elle n'en avait jamais connu – ni chez elle ni chez les autres. Animé par une telle haine, un être humain devenait en quelque sorte invincible. Portée par le souvenir des vieillards éventrés, des bébés sans tête et des femmes violées, Kahlan n'avait plus qu'un objectif : laver dans le sang des bourreaux le massacre des innocents.

Cette fureur qui dépassait tout investissait lentement l'âme et le corps de Kahlan, les altérant irréversiblement. À cet instant, elle se sentit la sœur d'élection de la statuette qu'elle avait dû abandonner sur la pelouse du Jardin de la Vie.

Cette femme était l'incarnation de la combativité, ni plus ni moins.

Et de la bravoure…

— Eh bien, c'était l'armée de Jagang, dit Cecilia, nous en avons la preuve, à présent…

— Oui, acquiesça Armina, et pour gagner Caska, nous allons devoir

traverser les lignes de l'empereur…

Ulicia désigna les pics, sur la gauche des voyageuses.

— Avec ses chariots, ses chevaux et toute son intendance, l'armée de Jagang ne peut pas s'aventurer dans les cols étroits de cette chaîne de montagnes. C'est différent pour nous. À la vitesse où se déplacent nos ennemis, nous aurons largement le temps de traverser, d'atteindre Caska puis de retourner en D'Hara – tout ça en gardant une énorme avance sur eux !

— L'armée d'harane ne pourra rien faire contre une telle horde, murmura Cecilia.

— Et alors ? répliqua Ulicia. En quoi ça nous concerne ?

— Il y a notre lien avec le seigneur Rahl…, rappela Armina.

— Je sais, mais ce n'est pas nous qui l'attaquons ! répondit Ulicia. Jagang tente de tuer Richard Rahl. Nous, nous ne lui voulons aucun mal. Lorsque nous contrôlerons le pouvoir d'Orden, nous mettrons une force inouïe à la disposition du maître de D'Hara. Cela suffira à préserver le lien et à nous garder hors de portée de Jagang.

» L'empereur et son armée ne nous obéissent pas et nous ne sommes pas responsables de leurs exactions.

Au Palais du Peuple, Kahlan s'était demandé à quoi pouvait bien ressembler le seigneur Rahl. Même si elle ne l'avait jamais rencontré, elle avait peur pour lui et pour tous ceux qui combattaient à ses côtés.

— Mais nous serons très embêtées si ces soldats arrivent avant nous à Caska, dit Cecilia. Tovi nous y attend, c'est déjà important. De plus, c'est le seul site central qui nous soit accessible pour l'instant.

Ulicia eut un geste nonchalant.

— L'armée de l'Ordre est très loin de Caska… En prenant un « raccourci », nous la distancerons sans problème.

— Tu es sûre que ces hommes n'accéléreront pas le rythme ? demanda Armina. Jagang doit avoir hâte de porter le coup de grâce au seigneur Rahl et à ses troupes.

Ulicia eut un rire de gorge.

— L'empereur sait que l'armée d'harane est coincée. Le seigneur Rahl n'a plus le choix : il doit tenir son terrain et se battre. Les dés sont jetés, et l'issue n'est plus qu'une question de temps…

» Celui qui marche dans les rêves n'a aucune raison de se presser. De toute façon, c'est impossible, quand on commande une armée si énorme. Et même si elle pouvait marcher plus vite, elle aurait toujours plus de distance à couvrir que nous, ce qui nous assure un avantage décisif.

» Allons, ne t'inquiète pas ! L'armée de Jagang n'a pas changé depuis l'époque, des décennies en arrière, où elle s'est lancée à la conquête de l'Ancien Monde. C'est un fléau qui avance toujours au même rythme, à l'image des saisons, impossibles à arrêter mais

attachées à leur majestueuse lenteur.

Ulicia fit un clin d'œil salace à ses deux complices.

— Avec la belle récolte de femmes qu'ils viennent de faire, les soldats de l'Ordre auront d'excellentes raisons de traîner en chemin.

— Ne parle pas de ces horreurs…, souffla Armina, soudain blanche comme un linge.

— Jagang et ses soudards ne se lassent jamais de violer leurs prisonnières…, dit Cecilia, un peu verte.

Armina s'empourpra soudain de colère.

— Je donnerai cher pour pendre Jagang haut et court et m'amuser un peu avec sa virilité !

— Nous aimerions toutes châtier ces hommes, convint Ulicia, mais pour l'instant, nous avons mieux à faire. (Elle eut un rictus mauvais.) Mais un jour, qui sait ?…

Les yeux rivés sur la horde qui s'éloignait, les trois sœurs se turent un moment.

— Très bientôt, dit enfin Cecilia, nous ouvrirons les boîtes d'Orden et nous aurons assez de pouvoir pour manipuler Jagang comme une marionnette !

Se détournant, Ulicia partit d'un pas décidé rejoindre les chevaux.

— Pour ouvrir ne serait-ce qu'une boîte, nous devons d'abord retrouver Tovi et l'artefact qui nous manque. Qui peut dire ce que Tovi est allée faire à Caska ? La réponse à cette question est vitale, ne l'oubliez pas.

» Allons, chassez de votre esprit Jagang et sa maudite armée ! C'est la dernière fois que nous la voyons, mes sœurs ! Jusqu'au jour où le pouvoir d'Orden nous permettra de nous amuser un peu avec l'empereur, avant de le réduire en bouillie !

Chapitre 9

Nicci ouvrit les yeux et distingua de vagues silhouettes.

— Zedd est très en colère contre toi…

Même si les sons semblaient venir d'un autre monde, Nicci reconnut la voix de Richard.

Elle fut surprise de l'entendre. À vrai dire, elle était surprise d'entendre… tout court. En principe, elle aurait dû être morte.

Alors que sa vision s'éclaircissait, elle tourna la tête vers la droite et vit que son ami était assis sur une chaise, à son chevet. Penché en avant, les coudes sur les genoux et les mains croisées, il regardait l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Pourquoi m'en veut-il ? demanda-t-elle.

Soulagé de voir son amie réveillée, le Sourcier se radossa à son siège et sourit – le petit sourire en coin qui avait toujours fait fondre Nicci.

— Parce que tu as brisé une fenêtre, dans la salle où vous avez lancé le sort de vérification.

À la lumière tamisée d'une lampe, Nicci vit qu'elle reposait sous une magnifique couverture brodée de fils d'or et ornée de franges brillantes vert sauge. Elle portait une chemise de nuit en satin qu'elle voyait pour la première fois de sa vie. Le vêtement était rose – pas le genre de couleur qu'elle aimait.

Nicci se demanda d'où sortait cette chemise de nuit. Puis elle se posa la question corollaire – et lourde de sens : qui l'avait déshabillée avant de lui enfiler ce fichu truc rose ?

Des années plus tôt, au Palais des Prophètes, Richard l'avait profondément troublée. Avant lui, elle avait toujours rencontré des gens qui prétendaient avoir un droit sur son corps ou sur la manière dont elle menait sa vie. En rompant avec cette règle, le Sourcier l'avait incitée à une réflexion déchirante. Au terme de cet examen de conscience, elle s'était détournée du Gardien aussi bien que des enseignements pervers de l'Ordre Impérial. Grâce à Richard, elle avait compris qu'elle était la seule propriétaire de sa vie. À partir de cette révélation, elle avait pu revendiquer sa liberté, militer pour sa dignité et cesser de se dévaloriser en permanence.

Pour l'heure, elle avait d'autres projets que de se prélasser dans une chemise de nuit rose. Mais sa tête douloureuse paraissait trop lourde pour qu'elle puisse la soulever de l'oreiller.

— D'un point de vue pratique, dit-elle, c'est la foudre qui a brisé la

fenêtre, pas moi.

— C'est bizarre, fit Cara, assise sur une chaise près de la porte, mais j'ai peur que le distinguo laisse de marbre notre Premier Sorcier.

— Tu as sans doute raison…, soupira Nicci. Cette salle est située dans la partie fortifiée du complexe.

— La partie fortifiée ? répéta Richard, un rien surpris.

Nicci cligna des yeux pour mieux voir le visage de son ami.

— Magiquement parlant, bien sûr… Ce secteur est protégé des interférences volontaires et de tous les événements purement fortuits.

— Ça vous ennuierait de traduire ? demanda Cara.

— Un champ de protection…, reformula Nicci. Tu vois ce que c'est ? (La Mord-Sith acquiesça.) Nous ne savons rien de la création du sort d'oubli – la Chaîne de Flammes – qui est pourtant une des plus impressionnantes réalisations des sorciers de jadis. Considérant la configuration interne de ce sort, l'étudier est déjà en soi-même très difficile. C'est pour ça que nous avions choisi cet endroit un peu spécial pour lancer la toile de vérification.

» Cette salle se trouve dans le cœur même de la forteresse, un sanctuaire conçu pour toutes les invocations qui sortent de l'ordinaire. Plusieurs types d'opérations magiques, qu'elles soient préconstruites ou spontanées, impliquent des flux tangentiels qui peuvent dans certaines circonstances provoquer des brèches structurelles. Lorsqu'on manipule ces toiles-là, dangereuses par essence, il est plus prudent de se placer sous la protection d'un champ de force.

— Merci pour les explications, le coupa Cara, comme si elle implorait grâce. Au moins j'ai compris les trois derniers mots. Il s'agit d'une sorte de bouclier.

— En gros, c'est ça… Pratiquer la magie à l'intérieur de ce champ revient à enfermer une guêpe dans une bouteille.

— Je vois ! s'écria la Mord-Sith, frappée par la métaphore d'une limpide simplicité. Ça explique pourquoi Zedd est si mécontent.

— Il pourra sans doute remettre tout en ordre, dit Richard. Si curieux que ça paraisse, la salle n'est pas trop dévastée. C'est la fenêtre cassée qui met Zedd dans tous ses états.

Nicci leva péniblement une main.

— C'est normal, Richard… Le verre de ces vitraux est unique. Il est traité pour empêcher les « fuites » de pouvoir et pour interdire les attaques de sorciers ennemis. Il agit un peu comme un champ de force, mais sa fonction est d'empêcher la circulation du pouvoir, pas des personnes.

Richard réfléchit quelques instants.

— Il ne nous a pas épargné l'attaque de la bête, dit-il au terme de sa méditation.

— C'était impossible, répondit Nicci, le regard fuyant, comme si elle était fascinée par les rayonnages qui faisaient face au lit. La bête n'a traversé ni les murs ni les fenêtres. Elle a franchi le voile, émergeant directement du royaume des morts. Elle n'a pas été obligée d'affronter un champ de force ou une fenêtre en verre spécial…

— Et elle a failli vous arracher un bras ! s'écria Cara, un index accusateur brandi sur Richard. Vous avez utilisé votre don, seigneur, et cela a attiré cette horreur. Si Zedd n'avait pas été là pour vous soigner, vous auriez été saigné à blanc comme un goret !

— Cara, chaque fois que tu racontes l'histoire, mon hémorragie est un peu plus grave. Dans quelque temps, tu prétendras que j'ai été coupé en deux et recousu avec du fil magique.

— Vous avez bien failli être coupé en deux, justement ! lança la Mord-Sith.

— Allons, ma blessure n'était pas si grave que ça, et je vais bien, maintenant. (Richard se pencha et prit la main de Nicci.) Par bonheur, tu as éliminé le monstre.

— Provisoirement, c'est tout…

— Et c'est déjà très bien ! Tu as été formidable, Nicci !

Dans les yeux gris de son ami, la magicienne lut qu'il pensait vraiment ce qu'il disait.

Quand Richard était satisfait de l'exploit d'un de ses compagnons, le monde paraissait toujours un peu plus beau. Ignorant la jalousie, il se réjouissait toujours de la réussite des autres. Et lorsqu'il la félicitait, Nicci sentait son cœur s'emballer de joie…

Alors qu'elle faisait le tour de la pièce du regard, elle remarqua la statuette posée sur une table, juste derrière Richard. Inspirée par le courage et la détermination de Kahlan – d'où son nom, Bravoure –, cette création de Richard incarnait l'éternelle résistance de la vie face aux forces invisibles qui tentaient sans cesse de lui rogner les ailes.

— Je suis dans ta chambre…, murmura Nicci.

— Comment le sais-tu ? demanda Richard, le front plissé de perplexité.

Nicci détourna les yeux de la statue et les riva sur la petite fenêtre ménagée dans le mur de gauche. Dans le ciel encore constellé d'étoiles, une lueur bleu pâle annonçait l'imminence de l'aube…

— J'ai deviné, c'est tout, mentit Nicci.

— C'était la plus proche, expliqua Richard. Zedd et Nathan insistaient pour que tu sois confortablement installée dans un lit, afin qu'ils puissent t'examiner.

À l'étrange sensation qui courait dans tout son corps – une sorte d'engourdissement glacé –, Nicci aurait mis sa tête à couper que les deux vieillards ne s'étaient pas contentés de l'examiner.

— C’est Rikka et moi qui vous avons déshabillée puis revêtue de cette chemise de nuit dégottée par Zedd, expliqua Cara.

— Merci pour tout… Combien de temps ai-je été inconsciente ? Et que s’est-il passé avant mon réveil ?

— Il y a deux nuits de ça, lorsque tu t’es volontairement enfermée de nouveau dans le construct, afin d’arrêter la bête, la toile de vérification a bien failli avoir ta peau. Heureusement, j’ai pu t’en sortir. Selon Zedd, tu avais surtout besoin de repos, et il a utilisé son pouvoir pour que tu puisses dormir. Comme la douleur te faisait délirer, il s’est arrangé pour que tu ne la sentes plus. Il a prédit que tu dormirais d’une traite pendant deux jours. Visiblement, il ne s’était pas trompé.

Cara se leva et vint se camper juste derrière Richard.

— La seconde fois, tout le monde a pensé que le seigneur Rahl ne réussirait pas à vous libérer. Anna, Zedd et Nathan étaient persuadés que votre esprit s’était enfoncé trop profondément dans le royaume des morts. Mais le seigneur Rahl a déjoué tous les pronostics…

Nicci sonda le regard de Richard et n’y lut rien qui pût donner une idée de l’ampleur de son exploit. Comment avait-il pu accomplir une performance pareille ? Parfois, ses réussites dépassaient l’imagination.

— Tu as été formidable, Richard, dit la magicienne, arrachant un sourire à son ami.

Quelqu’un frappa à la porte puis l’entrebâilla. Après avoir jeté un coup d’œil et vu que la convalescente était réveillée, Zedd poussa le battant et entra d’un pas décidé.

— On est revenue d’entre les morts, dirait-on ! lança-t-il à Nicci.

— Une excursion sans intérêt, fit la magicienne avec un petit sourire. Je déconseille la visite, pour être franche… Quant à la fenêtre, je suis désolée, mais c’était…

— Mieux vaut perdre une fenêtre que voir arriver un malheur à Richard !

— C’est l’idée générale, dit Nicci, soulagée que le vieux sorcier en soit arrivé à cette conclusion.

— Un de ces quatre, il faudra que tu m’expliques ce que tu as fait, en précisant comment tu t’y es prise. J’ignorais qu’il existait une magie capable de briser ces vitraux.

— Il n’en existe pas. J’ai… invité… plusieurs forces naturelles à traverser cette fenêtre.

Zedd gratifia la magicienne d’un regard lourd de sens.

— Puisque nous parlons de cette fenêtre… Eh bien, ton aptitude à contrôler les deux facettes de la magie devrait te permettre de la réparer.

— Je serai ravie de vous aider…

— Quand Tom et Friedrich reviendront de leur patrouille, dit Cara,

ils s'occuperont de tout ce qui concerne le cadre. Friedrich est un menuisier très doué.

Zedd acquiesça, eut un petit sourire satisfait puis se tourna vers Richard.

— Où étais-tu donc, mon garçon ? Ce matin, je t'ai cherché partout… Pour être franc, je t'ai cherché toute la journée…

Nicci comprit que la fenêtre n'était pas le premier souci du sorcier, loin s'en fallait.

Richard jeta un petit coup d'œil à la statuette.

— J'ai beaucoup lu, cette nuit… Dès l'aube, je suis allé faire un tour pour réfléchir à la suite des événements.

Zedd eut un soupir agacé.

— Quand tu as délivré Nicci du premier construct, ne t'ai-je pas dit que nous devions parler de tout ça ?

À l'évidence, il ne s'était pas agi d'une suggestion ni d'une requête, mais d'une exigence.

Voyant que Nicci voulait s'asseoir dans le lit, Richard se leva pour disposer les oreillers dans son dos.

La douleur n'était plus qu'un vague souvenir… Pour qu'il en aille ainsi, Zedd ne s'était sûrement pas limité à faire dormir Nicci. L'esprit de plus en plus clair, elle s'avisa même que son estomac criait famine.

— Eh bien, parlons ! dit Richard à son grand-père tout en se rasseyant.

— Pour commencer, si tu me disais d'où tu tiens les connaissances requises pour neutraliser un sort de vérification – surtout lorsqu'il travaille sur une Chaîne de Flammes !

Richard parut franchement agacé.

— Ne t'ai-je pas dit que je comprends le langage des emblèmes ?

Zedd croisa les mains dans son dos et entreprit de faire les cent pas.

— Oui, et tu as même développé toute une théorie qui m'a laissé quelque peu pantois. Mais d'où tiens-tu cette connaissance, Richard ? Je suis bien placé pour savoir que tu n'as pas reçu dans ta jeunesse d'enseignement sur le sujet…

Le Sourcier prit une grande inspiration, la relâcha lentement et se radossa confortablement à son siège. Ayant été élevé par Zedd, il comprenait très bien ce qu'il voulait dire – et il savait que le vieil homme, quand il était en quête de réponses, ne lâchait jamais sa proie. Le plus simple était donc à l'évidence de satisfaire sa curiosité…

Richard posa les mains sur ses genoux, paumes ouvertes, afin d'exposer les étranges symboles qui décoraient ses serre-poignets rembourrés de cuir. Au centre de chacun figurait une Grâce miniature.

Ce détail était important, puisque Nicci avait vu le Sourcier utiliser les serre-poignets afin d'évoquer la Sliph, une créature qui permettait

de voyager dix fois plus vite que par tout autre moyen.

Les autres symboles n'évoquaient rien aux yeux de la magicienne.

— Toutes les runes, sur les serre-poignets, sont en fait des pictogrammes – en d'autres termes, des emblèmes. Comme je l'ai déjà dit, il s'agit d'une forme de langage.

Zedd brandit un index squelettique vers un serre-poignet.

— Et tu peux comprendre le sens de ces pictogrammes ? Comme tu l'as fait devant le construct ?

— Absolument… La plupart des runes traitent de la manière de manier l'Épée de Vérité. C'est pour ça que j'ai pu les identifier puis commencer de les déchiffrer.

D'instinct, Richard voulut tapoter le pommeau de son arme, mais il ne trouva que du vide sur sa hanche gauche.

Un peu surpris, il tressaillit, puis reprit son exposé :

— Beaucoup de ces runes sont identiques à celles qu'on trouve à l'extérieur de l'enclave privée du Premier Sorcier. Tu vois ce que je veux dire, Zedd ? On voit ces signes sur les plaques de cuivre, sur les colonnes de pierre rouge, sur les disques de métal de la frise et sur le linteau de la porte…

» La plupart de ces emblèmes se rapportent ouvertement à l'escrime.

Nicci en cilla de surprise. Richard ne lui avait jamais parlé des runes, sur ses serre-poignets. Gardien de l'Épée de Vérité, la charge historique du Premier Sorcier, Zedd avait également mission de nommer un Sourcier lorsque le besoin s'en faisait sentir. À le voir écarquiller les yeux, il semblait évident qu'il ignorait tout des runes et de leur signification. Au fond, c'était compréhensible. L'arme avait été fabriquée des millénaires plus tôt par des sorciers aux pouvoirs inimaginables…

— Ce pictogramme-là ! s'écria Zedd en désignant un des symboles. On le retrouve sur la porte de l'enclave.

Richard tourna son autre bras et tapota un symbole solaire, sur le serre-poignet.

Zedd prit les poignets du Sourcier, les tirant à la lumière pour mieux étudier les runes.

— Oui, tu as raison… Tu crois sincèrement que ces emblèmes ont un sens que tu aurais déchiffré ?

— Bien évidemment…

Le vieil homme ne semblait toujours pas convaincu.

— Tu peux être plus explicite, mon garçon ?

Richard tapota une rune, sur un des serre-poignets, puis désigna un des clous qui décoraient ses bottes. Le même symbole y figurait, et on le retrouvait sur la bande jaune qui courait tout au long de l'ourlet de sa tunique noire. Jusque-là, Nicci ne s'était jamais aperçue de la

présence du motif sur ce qu'elle prenait pour un ornement vestimentaire. Le symbole était composé de deux triangles et d'une ligne ondulée qui les entourait et les traversait.

— Ce symbole représente le rythme à adopter lorsqu'on combat contre plusieurs adversaires. Il indique la bonne cadence et les mouvements non gravés dans le marbre.

— Les quoi ? demanda Zedd.

— Allons, tu devrais savoir ça ! Il s'agit de gestes qui ne sont ni imposés ni codifiés, mais qui ont cependant un objectif précis et traduisent une intention bien déterminée. Cette rune décrit un moment qui fait partie intégrante de la danse.

— La danse ?

— La danse avec les morts, oui…

— Avec les morts, rien que ça…

Le vieux sorcier prit le temps de faire le tri parmi la multitude de questions qui lui venaient à l'esprit. Au bout du compte, il se décida pour ce qui devait être la plus simple.

— Et quel rapport avec les runes qui ornent l'enclave ?

Richard lustra du pouce droit les symboles qui figuraient sur son serre-poignet gauche.

— Eh bien, ces runes auraient un sens évident pour un sorcier de guerre… C'est en partie pour ça que je les comprends… Toutes les professions ont leur emblème. Un couturier fera peindre une paire de ciseaux sur son enseigne, un armurier choisira un couteau ou une épée, un tavernier optera pour une chope, un forgeron élira une enclume et un maréchal-ferrant se fixera sur un fer à cheval. Certains symboles, par exemple un crâne et deux os croisés, préviennent d'un danger mortel. Dans le même ordre d'idées, les sorciers de guerre ont placé des « enseignes » sur l'enclave…

» Mais il y a plus important : toutes les professions ont un jargon bien particulier, tu n'es pas sans le savoir. C'est pareil pour les sorciers de guerre. Et le jargon de ma profession a un rapport très net avec la mort. Toutes ces runes sont les enseignes d'un métier qui consiste à être le messager de la mort.

Zedd se racla la gorge, baissa les yeux et désigna un autre symbole, sur un serre-poignet.

— Celui-là est également sur la porte de mon enclave. Tu sais ce qu'il signifie ? Et si oui, peux-tu me « traduire » ce qu'il dit ?

Richard tourna très légèrement son poignet et étudia le symbole.

— Ce pictogramme rappelle qu'il ne faut jamais fixer sa vision sur un seul point. Le symbole solaire conseille vivement de regarder partout à la fois et de ne rien privilégier. Car il ne faut jamais permettre à un ennemi de décider à notre place de ce qu'on doit regarder. Sinon, on entre dans son jeu, on devient en quelque sorte

aveugle et on finit par être frappé à mort sans même avoir remarqué qu'on était menacé.

» Il faut être ouvert à tout et voir partout autour de soi, même lorsqu'on porte un coup de grâce. Pour danser avec les morts, il faut comprendre son adversaire et ne plus faire qu'un avec lui. On doit déterminer comment il réfléchit en fonction de l'étendue de son savoir, afin de connaître son épée aussi bien que celle qu'on manie soi-même.

» La position d'un adversaire, la vitesse du coup qu'il décoche, celui qu'il prévoit de porter ensuite… Sans anticipation, aucune victoire n'est possible. En s'entraînant à voir et à prévoir, en aiguisant ses sens, on finit par connaître d'instinct l'esprit de son ennemi et les manœuvres qu'il envisage.

Zedd se gratta pensivement la tempe.

— Dois-je comprendre que tous les symboles relatifs aux sorciers de guerre forment un banal manuel d'escrime ?

Richard secoua la tête.

— Bien sûr que non ! Le mot « épée » symbolise toutes les formes de combat, et pas seulement sur un champ de bataille. Ces conseils couvrent toutes les stratégies dont on peut avoir besoin dans la vie, même et surtout lorsqu'on est un chef…

» Pour danser avec les morts, il faut s'être engagé sans arrière-pensée sous la bannière de la vie. Quand l'esprit, le cœur et l'âme sont gagnés à cette cause, on devient capable d'incarner la mort – la plus terrible façon d'être son messager – et de la répandre autour de soi afin d'assurer la victoire de la vie.

Zedd en resta bouche bée, et Richard s'étonna de cette réaction.

— Tout ça colle parfaitement avec ce que tu m'as enseigné quand j'étais petit.

— Ce n'est pas faux, Richard… Mais ça dépasse tellement ma pauvre philosophie…

Richard hocha la tête puis lissa distraitement un des symboles, concentré comme s'il cherchait ses mots.

— Zedd, je sais que tu aurais aimé m'apprendre tout ça, et particulièrement ce qui est lié à ton enclave. C'est la même chose qu'avec la Grâce… En tant que Premier Sorcier, c'était ton privilège, et j'aurais peut-être dû attendre… (Richard brandit presque rageusement le poing.) Mais des vies étaient en jeu et il me fallait agir. Alors, j'ai appris sans toi.

— Fichtre et foutre, Richard ! Comment t'aurais-je enseigné tout ça ? Fiston, le sens de ces symboles est perdu depuis des millénaires… Aucun sorcier depuis… hum, aucun sorcier de ma connaissance n'a jamais pu les déchiffrer. Je me demande bien comment tu as réussi, soit dit en passant.

— Une fois qu'on a commencé à comprendre, c'est très facile…

Zedd foudroya son petit-fils du regard.

— Richard, j'ai grandi ici et j'y ai passé une grande partie de ma vie. À une époque, j'étais déjà le chef, et il y avait encore dans cette forteresse d'autres sorciers pour obéir à mes ordres !

» Depuis toujours, je vois les symboles, devant l'enclave, et je n'en ai jamais déchiffré un. C'est peut-être simple pour toi, mais tu es bien le seul. D'ailleurs, je n'écarte pas l'hypothèse que tu *t'*imagines comprendre ces runes, leur donnant le sens qui t'arrange.

— Je n'imagine rien du tout ! Ces symboles m'ont sauvé la vie des dizaines de fois. Grâce à eux, j'ai appris à me battre et à gagner.

Zedd n'insista pas. En revanche, il désigna l'amulette que Richard portait autour du cou. Au centre, entouré par un entrelacs de lignes en fil d'or et d'argent, se trouvait un rubis en forme de larme gros comme le pouce de Nicci.

— Tu as trouvé ce bijou dans l'enclave. Sais-tu également ce qu'il signifie ?

— Ce bijou faisait partie de la tenue d'apparat d'un sorcier de guerre… Comme la tunique, la cape, les bottes, les serre-poignets et d'autres accessoires.

— Et que signifie-t-il ?

Richard caressa avec un grand respect le magnifique rubis.

— La pierre est à l'image d'une goutte de sang. L'emblème gravé sur ce talisman est la représentation symbolique du Premier Édit.

Comme s'il en avait assez de voir défiler les énigmes, Zedd se prit le front entre le pouce et l'index.

— Le quoi ?

Richard regardait maintenant fixement l'amulette, et il semblait hypnotisé.

— Le Premier Édit. Il pourrait se résumer par un mot : frapper. Une fois engagé dans un combat, tout le reste est secondaire. Frapper devient un devoir, un but et un désir. Aucune règle n'est plus importante que celle-là, et rien ne permet de la violer. Frapper !

Richard récitait ce qui ressemblait à une prière avec une conviction sereine qui glaça les sangs de Nicci.

Prenant délicatement l'amulette, il la porta plus près de ses yeux.

— Les lignes sont une représentation abstraite de la danse. Frappe l'ennemi aussi vite et directement que possible. Frappe d'une main ferme, décisive et résolue. Détruis la force de ton adversaire, et profite du premier défaut de sa cuirasse. Ne le laisse pas respirer, taille dans sa chair et écrase-le ! Puis dévaste son esprit impitoyablement !

» Sans la mort, il n'y aurait pas d'équilibre, et la vie en souffrirait. Cela s'appelle danser avec les morts. Un sorcier de guerre obéit aveuglément à cette loi – ou il meurt !

Zedd regarda son petit-fils avec un calme étonnant.

— Donc, si je comprends bien, ces emblèmes nous apprennent qu'un sorcier de guerre est un simple homme d'épée ?

— Non ! Pense à ce que je t'ai dit au sujet des autres symboles. Le mot « épée » peut être remplacé par des dizaines d'autres. Le Premier Édit n'a pas pour objectif de définir la façon dont un sorcier de guerre se bat avec une arme. En revanche, il nous apprend comment il lutte avec son esprit. Pour chacun de ses actes, un sorcier de guerre doit tenir compte d'une façon bien particulière de concevoir la réalité. S'il respecte à la lettre le Premier Édit, toutes les armes deviennent simplement des extensions de son esprit – bref, des outils, comme tu aimes tant à le dire. Tu te souviens de ton discours, lorsque tu m'as nommé Sourcier ? Grâce à toi, j'avais déjà compris que ce n'est pas l'arme qui compte, mais l'homme qui la manie.

» Le premier porteur de cette amulette est un ancien Premier Sorcier nommé Baraccus. C'était aussi un sorcier de guerre, comme moi. Il est également entré dans le Temple des Vents… Mais à son retour, il est allé dans l'enclave privée pour y déposer le talisman. Ensuite, il s'est donné la mort en sautant des remparts de la forteresse. (Le regard de Richard se voila, comme s'il s'immergeait dans un passé douloureux.) À une époque, j'aurais bien voulu l'imiter…

Les yeux rivés sur Richard, Nicci fut soulagée de le voir sourire – la preuve que cette mauvaise passe était surmontée.

— Par bonheur, je suis revenu à la raison…

Un lourd silence suivit cette déclaration, comme si la mort en personne était en train de traverser la pièce sur la pointe des pieds.

Soudain, Zedd sourit, puis il posa une main sur l'épaule de Richard et la serra affectueusement.

— Je suis content de voir que j'ai choisi le bon Sourcier, mon garçon !

Nicci aurait donné cher pour que Richard ait toujours l'arme qui allait avec le titre. Mais il l'avait échangée contre des informations au sujet de Kahlan.

— Donc, puisque tu déchiffres ces « emblèmes », tu te penses capable de comprendre ceux qui formaient le construct du sort de vérification. Je te rappelle que nous parlons de la Chaîne de Flammes, fiston !

— J'ai désactivé le construct, oui ou non ?

Zedd croisa de nouveau les mains dans son dos.

— J'avoue que tu marques un point… Mais ça ne veut pas dire que tu sois en mesure d'identifier des emblèmes au sein du construct. Et encore moins que le sort d'oubli soit corrompu par les Carillons !

— Pas les Carillons eux-mêmes, corrigea Richard, mais la souillure qu'ils ont laissée dans leur sillage lors de leur séjour dans notre

monde. C'est cette corruption qui ronge le sort d'oubli. Toute l'affaire se résume à ça.

Zedd se détourna, le visage avalé par les ombres.

— Richard, je suis navré, mais je dois insister : comprendre le langage emblématique lié aux sorciers de guerre ne signifie pas automatiquement que tu saches tout le reste – et encore moins que ton interprétation des faits soit correcte.

— Je suis sûr de moi, affirma Richard. J'ai vu les stigmates de la corruption, et c'était bien l'œuvre indirecte des Carillons.

Le Sourcier semblait très las.

Depuis combien de temps n'avait-il pas fermé l'œil ? se demanda Nicci. À sa voix un peu rauque et à ses mouvements très légèrement hésitants, la magicienne aurait parié qu'il n'avait pas pris de repos depuis des jours. Mais la fatigue n'ébranlait pas sa détermination. Tant que l'inquiétude pour Kahlan le tiendrait debout, il multiplierait les exploits, c'était évident.

Après qu'il l'eut arrachée deux fois aux « griffes » du construct, Nicci n'était pas du tout encline à nier les théories de Richard. De plus, au fil du temps, elle avait compris qu'il possédait en matière de magie une sorte d'instinct infaillible qui entrait souvent en conflit avec la sagesse traditionnelle. Au début, elle avait cru que son postulat de base – pour lui, la magie s'apparentait à l'art jusque dans sa manière de fonctionner – lui venait de son enfance passée loin du pouvoir. En d'autres termes, de son manque de formation. Mais c'était inexact. L'instinct de Richard, combiné à une intelligence très originale, lui permettait de voir la magie sous un jour qui échapperait toujours aux tenants d'une stricte orthodoxie.

Au fond, il comprenait peut-être simplement la magie d'une manière très proche de celle des antiques sorciers. Et justement, depuis des millénaires, personne n'avait pu voir les choses sous cet angle…

Zedd se retourna enfin, exposant une partie de son visage à la lumière des lampes et l'autre à la pâle lueur de l'aube qui filtrait de la fenêtre.

— Mon garçon, postulons que tu as raison au sujet des emblèmes qui ornent tes serre-poignets et l'entrée de mon enclave. Comprendre de telles choses est remarquable, certes, mais n'implique pas qu'on puisse interpréter les lignes scintillantes d'une toile de vérification. Le contexte est différent, et tellement spécialisé… Je ne doute pas de tes talents, crois-moi, mais les sorts de ce type sont très complexes. On ne peut pas tirer de conclusions de…

— Zedd, le coupa Richard, as-tu vu un dragon, ces dernières années ?

Le sorcier, Cara et Nicci en restèrent bouche bée. Quelle façon de

sauter du coq à l'âne ! Et quel « âne » bizarre, vraiment…

— Un dragon ? répéta le vieux sorcier, prudent comme un pêcheur qui marche pour la première fois sur un lac gelé.

— Oui, un dragon ! Te souviens-tu d'en avoir vu un depuis que nous avons quitté Terre d'Ouest pour entrer dans les Contrées du Milieu ?

Zedd lissa maladroitement ses cheveux en bataille – avec pour seul résultat de les ébouriffer davantage. Avant de répondre, il jeta un coup d'œil furtif à Cara et à Nicci.

— Eh bien, non, je ne crois pas en avoir vu, mais quel est le rapport avec…

— Où sont-ils passés ? Pourquoi n'en as-tu croisé aucun ? Dans quel endroit se cachent-ils ?

De plus en plus déconcerté, Zedd écarta les mains en signe d'impuissance.

— Richard, les dragons ne courent pas les rues, que je sache.

Le Sourcier se radossa à son siège et croisa les jambes.

— Les dragons rouges, c'est vrai… Mais selon Kahlan, les autres espèces sont relativement communes. Les plus petites, paraît-il, sont spécialement dressées pour la chasse.

— Où veux-tu en venir ? demanda Zedd, de plus en plus méfiant.

— Où sont les dragons ? Pourquoi n'en voyons-nous jamais ? C'est le cœur de mon problème.

Zedd croisa agressivement les bras sur sa poitrine.

— Bon, j'abandonne… Quel est le sens de ce discours, mon garçon ?

— Eh bien, il concerne surtout tes trous de mémoire… Le sort d'oubli n'a pas seulement effacé tes souvenirs de Kahlan.

— Et que devrais-je me rappeler d'autre ? Que veux-tu dire exactement ?

Au lieu de répondre à son grand-père, Richard tourna la tête vers Cara.

— As-tu vu un dragon ? demanda-t-il.

— Pas à ma connaissance… Ou sinon, c'est que j'ai oublié… C'est ce que vous pensez, seigneur ?

— Darken Rahl avait un dragon. Tu l'as certainement vu, puisque tu servais de garde du corps au puissant seigneur Rahl !

Zedd et Cara échangèrent un regard inquiet.

— Et toi, Nicci ? demanda Richard en tournant la tête vers la magicienne.

— J'ai toujours cru que les dragons étaient des créatures de légende… On n'en trouve pas dans l'Ancien Monde, et s'il y en a eu un jour, ils ont disparu depuis longtemps.

— Et depuis que tu es dans le Nouveau Monde, il n'y a rien de

changé ?

Nicci hésita un peu à raconter son souvenir. Mais à voir la détermination de Richard, elle devinait qu'il ne se laisserait pas détourner de son sujet de prédilection.

Quelle que soit l'équation à multiples inconnues que Richard tentait de résoudre, il agissait pour servir une noble cause. Sous son regard insistant, la magicienne comprit qu'elle ne parviendrait pas à se dérober.

Soulevant puis écartant la couverture, elle fit glisser ses jambes dans le lit afin qu'elles pendent dans le vide. Si elle évoquait cette époque, pas question d'être en position d'infériorité devant son « public ».

Quand elle eut saisi un montant du lit pour se stabiliser, Nicci plongea son regard dans celui de Richard.

— Lorsque nous étions en chemin vers l'Ancien Monde, très peu de temps avant de quitter le Nouveau, nous avons vu un gigantesque squelette. Je ne suis pas descendue de mon cheval pour l'examiner, mais je te revois encore en train d'étudier des côtes qui faisaient bien deux fois ta taille. Je n'avais jamais rien vu de tel. D'après toi, c'étaient les restes d'un dragon.

» Je croyais qu'ils étaient très anciens, mais tu m'as détrompée. Il y avait encore des lambeaux de chair par endroits, et la présence de mouches indiquait que la carcasse était récente…

Richard approuva du chef ce compte-rendu parfait de l'incident.

— Et toi, tu as vu un dragon, Richard ? demanda Zedd. Bien vivant, je veux dire…

— Écarlate…

— Plaît-il ?

— C'était une femelle, et elle se nommait Écarlate.

— Tu as rencontré un dragon et il avait un nom ?

Richard se leva et alla se camper devant la fenêtre pour regarder dehors.

— Oui, c'est ça… Le « monstre » s'appelait Écarlate… Une noble bête qui m'a souvent aidé, par le passé. (Le Sourcier se détourna de la fenêtre.) Mais l'important, c'est que tu la connais aussi !

— Moi ? s'écria Zedd.

— Moins bien que Kahlan et moi la connaissons, mais tu l'as rencontrée. Le sort d'oubli t'a privé de ce souvenir, voilà tout… Le but était que tout le monde oublie Kahlan, mais il y a eu des dégâts collatéraux en très grand nombre.

» Zedd, il est possible que tu aies naguère connu mieux que moi le sens des symboles… Si c'est le cas, ce savoir s'est effacé de ta mémoire. Combien d'autres choses as-tu oubliées ? Je ne suis pas un

expert en magie, mais pendant que nous combattions la bête, il m'a semblé que tu n'utilisais pas tout ton arsenal, loin s'en faut. Tes assauts étaient simplistes et prévisibles. Heureusement, Nicci a fait montre d'inventivité.

» C'est ce que les créateurs du sort d'oubli craignaient plus que tout au monde : la réaction en chaîne. C'est pour ça qu'ils n'ont jamais lancé le sortilège, même à titre expérimental. Une fois activé, le sort risquait de détruire tout ce qui se rapportait de près ou de loin à sa cible – Kahlan, dans le cas qui nous occupe. Tu ne te souviens plus de ma femme, et tu as également oublié Écarlate – au point de croire que tu n'as jamais vu de dragons.

Nicci se leva du lit.

— Richard, personne ne prétend que la Chaîne de Flammes est inoffensive. Tout le monde mesure le danger. Et nous savons tous que notre mémoire est désormais lacunaire. Crois-tu qu'il soit facile de nous dire que nous avons oublié des gens et des événements de la première importance ? Mesures-tu à quel point il est angoissant de s'interroger sans cesse sur ses propres actes – tout ça parce qu'on en a sûrement oublié une bonne partie ?

» Pourquoi retournes-tu tout le temps le couteau dans notre plaie ?

— Parce que nous devons déterminer ce qui a été perdu… Nicci, je pense que le processus de destruction se développe dans la mémoire de tous les humains. Le sort d'oubli ne peut pas se limiter à une cible – une seule personne, si importante fût-elle. Une fois activé, il provoque nécessairement une réaction en chaîne. Le processus de destruction de toutes les mémoires est loin d'être enrayé.

Zedd, Cara et Nicci tournèrent tous la tête pour échapper au regard hypnotique de Richard.

Comment l'aider, se demanda la magicienne, si leur cerveau à tous se détériorait jour après jour ? s'ils oubliaient le lendemain tout ce qu'ils avaient appris la veille ?

Dans ces conditions, le Sourcier pouvait-il leur faire confiance ?

— J'ai bien peur que nous n'en ayons pas fini, dit Richard, et que le pire soit devant nous. Comme beaucoup de créatures des Contrées du Milieu, les dragons ont besoin de la magie pour vivre. Que se passera-t-il si la corruption due aux Carillons les prive du pouvoir qui leur est nécessaire ? Et s'ils avaient déjà disparu ? S'ils ne s'étaient pas seulement effacés de la mémoire des gens, mais aussi de la surface du monde ? Beaucoup de créatures magiques ont peut-être déjà subi ce sort… (Richard se tapota la poitrine.) Nous sommes tous des créatures magiques, puisque nous avons le don. Qui peut dire quand la souillure laissée par les Carillons commencera à nous détruire ?

— Mais peut-être…, commença Zedd.

Il n'alla pas plus loin, faute d'arguments convaincants.

— Le sort d'oubli lui-même est contaminé, dit Richard. Nous avons tous vu ce que le construct faisait à Nicci. Ayant été prisonnière du sortilège, elle sait très bien ce que je veux dire. Nul ne peut déterminer jusqu'à quel point la contamination modifie le fonctionnement du sort. Qui sait ? c'est peut-être à cause d'elle que les mémoires sont plus affectées que prévu.

» Mais il y a plus grave encore : désormais, la corruption et le sort d'oubli ont une relation symbiotique.

— Que veux-tu encore dire ? s'agaça Zedd.

— Quel est le but des Carillons ? la tâche pour laquelle ils ont été conçus ? Détruire la magie, ni plus ni moins !

Le Sourcier inspira à fond pour se calmer.

— La contamination laissée par les Carillons détruit la magie. Les créatures qui dépendent de la magie, les dragons, par exemple, sont logiquement les premières affectées. Et cet « incendie » se propagera. Mais personne n'en a conscience, parce que la Chaîne de Flammes efface des mémoires toutes les espèces qui disparaissent…

» Comme une sangsue qui anesthésie ses victimes avant de les vider de leur sang, le sort d'oubli dissimule l'œuvre destructrice de la souillure que nous ont léguée les Carillons.

» Le monde change radicalement, et ses habitants ne s'en aperçoivent pas. Comme si tous oubliaient que la magie a une influence capitale sur la réalité. Le pouvoir agonise et en même temps s'efface de la mémoire des gens…

Richard se tourna de nouveau et regarda dehors.

— Un nouveau jour se lève… Encore une journée qui verra la magie agoniser sans que nul en ait conscience. Quand elle sera morte, je doute que quiconque se souvienne encore de son existence.

» Peu à peu, le monde où nous avons vécu devient un royaume de légende…

S'appuyant du bout des doigts à la table, Zedd aussi regarda l'aube se lever. L'étrange qualité de la lumière mixte accentuait ses rides déjà très marquées. Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, Nicci trouva qu'il ressemblait pour de bon à un vieillard.

— Par les esprits du bien…, murmura-t-il. Dire que tu as peut-être raison, Richard…

À cet instant, quelqu'un frappa à la porte. Cara alla ouvrir, puis invita Anna et Nathan à entrer.

— Nous avons jeté un sort de vérification extérieure, annonça le prophète.

— Et alors ? demanda Zedd.

— Pas de défaut à signaler, répondit Anna. Tout s'est déroulé normalement.

— Comment est-ce possible ? s'écria Cara. Nous avons tous vu que

l'autre déraillait. Sans l'intervention du seigneur Rahl, Nicci y aurait laissé sa peau !

— C'est bien ce qui nous intrigue, avoua Nathan.

— Une vérification intérieure est bien plus informative qu'un sort standard, expliqua Zedd à la Mord-Sith. Ce n'est pas un bon signe – pas du tout, même. La contamination s'enfouit le plus profondément possible, afin de ne pas être repérée. C'est pour ça qu'elle est indétectable dans le sort classique.

— Il y a une autre possibilité, dit Anna en glissant les mains dans les manches de sa robe grise toute simple. Le construct est peut-être parfaitement sain ! Après tout, aucun sorcier ne l'a lancé depuis des millénaires. Et si nous avions simplement commis une erreur ?

— J'aimerais que ce soit ça, dit Zedd. Hélas, je n'y crois plus…

Nathan voulut intervenir, mais Anna le devança de plusieurs longueurs.

— Même si les sœurs qui ont lancé le sort ont eu recours à une toile de vérification, dit-elle, elles ont sûrement opté pour la procédure standard. Du coup, elles n'ont pas pu remarquer la contamination.

Accablé, Richard se massa lentement le front.

— Même si elles l'ont remarquée, elles s'en sont fichues comme d'une guigne ! Pourquoi se seraient-elles souciées des menaces qui pèsent sur le monde ? Leur objectif est de voler les boîtes d'Orden afin que leur magie dévaste l'univers des vivants.

— Que se passe-t-il exactement ? demanda Nathan, visiblement inquiet. Qu'est-ce qui nous arrive ?

— Nous venons d'apprendre que perdre la mémoire n'est qu'un début, répondit Nicci. (Comme c'était bizarre : vêtue d'une chemise de nuit rose, au milieu d'une chambre douillette, elle prononçait la sentence de mort du monde !) Nous nous perdons nous-mêmes. Le monde nous échappe et notre propre personne nous glissera un jour entre les mains comme du sable…

Immobile comme une statue, Richard regardait toujours dehors, et il ne semblait plus accorder une once d'attention à la conversation.

— Quelqu'un approche de la forteresse, annonça-t-il.

— Tom et Friedrich, peut-être, avança Nathan.

— Ils ne reviendraient pas si vite d'une patrouille, le détrompa Zedd en se dirigeant vers la fenêtre.

— Eh bien, il se peut que…

— Il ne s'agit pas de nos amis, dit Richard. (Il se détourna de la fenêtre et gagna la porte.) Ce sont deux femmes.

Chapitre 10

— Que se passe-t-il ? cria Rikka alors que Richard, Nicci et Cara couraient vers elle.

Si Nathan et Anna étaient très nettement distancés, Zedd se situait en milieu de peloton.

— Viens avec nous ! lança Richard à la collègue de Cara.

— Quelqu'un approche de la forteresse, expliqua celle-ci sans cesser de courir.

Richard contourna une très longue table rangée contre un mur sous un grand tableau des plus bucoliques. Autour d'un lac à l'onde paisible, des sentiers s'enfonçaient dans une forêt de pins ombragée. Dans le lointain, derrière un fin voile de brume, des montagnes majestueuses semblaient tendre leur pic vers le ciel comme si elles quêtaient les caresses du soleil.

Dès qu'il contemplait un paysage de ce type, Richard éprouvait une violente crise de mal du pays. Que n'aurait-il pas donné pour retourner vivre dans la magnifique forêt de Hartland !

Cela dit, le tableau lui rappelait surtout le fantastique été passé avec Kahlan dans une cabane qu'il avait construite de ses mains, au cœur des montagnes.

Les mois de convalescence de Kahlan, après que des brutes l'eurent battue quasiment à mort, restaient un des plus beaux souvenirs de Richard. Dès que sa femme avait pu marcher, il lui avait fait découvrir les beautés de la nature. Fréquentant depuis toujours les palais, cette « citadine » endurcie avait vite cédé au charme hypnotique de la forêt.

Puis Nicci avait déboulé, forçant Richard à la suivre et mettant ainsi un terme à son rêve éveillé. À l'époque, celle qu'on surnommait la Maîtresse de la Mort était une zélatrice convaincue de l'Ordre Impérial…

Mais si elle ne s'en était pas chargée, quelqu'un d'autre aurait brisé le bonheur de Richard. Tant que l'Ordre ne serait pas neutralisé, personne ne pourrait aller jusqu'au bout de ses rêves. Ni échapper au cauchemar collectif dans lequel vivait déjà une bonne partie de l'humanité.

Après avoir fait le tour d'une grande colonne de marbre ornée d'une lettre capitale dorée à l'or fin, le Sourcier s'engagea dans un escalier en colimaçon. Richard et Nicci ouvrant la marche, les deux Mord-Sith les suivaient de près, au cas où ils auraient besoin de leur

aide.

Petit selon les critères de la forteresse, l'escalier aurait fait passer tous ceux de Terre d'Ouest pour de ridicules escabeaux…

Arrivé en bas, le Sourcier marqua une pause pour déterminer quel chemin serait le plus rapide. Dans le complexe, il fallait souvent se méfier de ce qui semblait évident, car on risquait de s'y perdre encore plus sûrement que dans une forêt de bouleaux.

Cara se fraya soudain un passage entre Richard et Nicci. De toute évidence, elle entendait prendre la tête de la petite colonne et laisser Rikka s'occuper de l'arrière-garde. Selon ce que savait Richard, il n'existait pas de hiérarchie officielle parmi les Mord-Sith. Cela posé, il n'avait jamais vu une femme en rouge contester l'autorité officieuse de Cara.

Tout en avançant, le Sourcier reconnut les motifs très particuliers qui composaient une frise noir et doré des deux côtés d'un couloir, à mi-hauteur des riches lambris en acajou. Pratiquement depuis qu'il savait marcher, Richard utilisait les détails de son environnement pour s'assurer qu'il suivait le bon itinéraire. Comme les troncs d'arbres, dans la forêt, qu'il identifiait grâce à la forme particulière d'une branche ou au tracé unique d'une entaille, dans l'écorce, les spécificités architecturales d'une salle ou d'un couloir lui permettaient de se déplacer sans trop de peine dans la forteresse.

— Par là ! dit-il en tendant un bras.

Cara en profita pour passer en tête, comme elle en avait l'intention depuis le début.

Alors que les bottes du Sourcier et celles des deux Mord-Sith produisaient un boucan d'enfer sur les dalles du sol, Nicci avançait avec la grâce et la distinction d'une ballerine.

Richard s'avisa soudain qu'elle était pieds nus. Comment faisait-elle pour suivre ce rythme d'enfer sans souliers et sur une surface désagréablement rugueuse ?

Aux yeux du Sourcier, la magicienne n'était pas du tout le genre de femme qui aime courir sans ses chaussures. Pourtant, si déplaisant que fût pour elle cet exercice, elle s'en acquittait sans perdre une once de sa distinction et de sa majesté naturelles.

Deux jours plus tôt, Richard avait bien cru que son amie ne courrait plus jamais. S'il se réjouissait de l'avoir arrachée au construct, après l'explosion de la fenêtre, il aurait été bien en peine d'expliquer comment il s'y était pris. Quelques minutes durant, il s'était dit que la magicienne était condamnée. Et si Zedd n'avait pas été là pour l'aider, après la neutralisation du construct, cela aurait certainement été le cas.

Après avoir descendu un long couloir – dans un relatif silence, car

le sol, ici, était couvert de confortables tapis –, Cara et les autres passèrent entre deux colonnes de marbre rouge et déboulèrent dans le hall d'entrée ovale de la forteresse. En hauteur, soutenu par des colonnes et des arches, une promenade faisait tout le tour de la salle. Les portes qui se dressaient tout au long de ce balcon donnaient toutes sur des couloirs. Configurés comme les rayons d'une roue, ces passages conduisaient aux différents niveaux et secteurs de la Forteresse du Sorcier.

Richard descendit cinq marches et passa à côté de la grande fontaine en forme de feuille de trèfle qui trônait au centre du sol carrelé. Cascadant de vasque en vasque, l'eau finissait sa course dans un bassin entouré d'un muret de marbre blanc conçu pour servir également de banc.

À une centaine de pieds de hauteur, le toit vitré laissait passer la chaude lumière et la chaleur du soleil.

Quand le petit groupe eut atteint le fond du hall d'entrée, Richard doubla Cara et ouvrit à la volée un des battants de la grande double porte. Puis il s'immobilisa sur le palier du petit escalier aux marches de granit qui donnait sur la cour intérieure.

Nicci se campa sur la gauche de Richard, et Cara se plaça sur sa droite. Jugeant que le seigneur Rahl était assez bien protégé, Rikka décida de couvrir le flanc exposé de la magicienne.

Alors que les quatre compagnons reprenaient leur souffle après une course éprouvante, Richard jeta un coup d'œil à l'enclos à chevaux adossé au mur d'enceinte de la forteresse. Grâce à cette charmante étendue de verdure, la cour intérieure du complexe avait des allures de confortable défilé de montagne. Sur l'épaisse muraille noire, de longues traînées couleur crème – le calcaire laissé par les écoulements d'eau au fil des millénaires – donnaient l'impression que la pierre fondait lentement.

Deux chevaux avançaient dans le court tunnel qui conduisait du pont-levis à la cour. À cause de la pénombre, Richard ne parvint pas à identifier les cavaliers. Mais de toute évidence, ils connaissaient le chemin et n'étaient nullement angoissés de pénétrer dans la forteresse par l'accès jadis réservé aux sorciers et à leurs proches collaborateurs. Pour les simples visiteurs, il existait une autre entrée, délibérément conçue pour impressionner le badaud. Pour des raisons hélas évidentes, personne ne l'empruntait plus depuis beau temps.

Au souvenir de sa première incursion dans le complexe, Richard sentit les poils de sa nuque se hérisser. Comme la jeunesse était impétueuse, quand son ignorance la protégeait encore de la réalité !

Dès que les deux chevaux émergèrent du tunnel, Richard reconnut un des cavaliers – ou plutôt, des cavalières.

Shota !

La voyante chercha le regard du Sourcier et lui fit son petit sourire complice habituel. Se méfiant d'instinct de Shota, Richard avait toujours douté de la sincérité de ce sourire. Quand il s'agissait d'elle, on ne pouvait être sûr de rien, et surtout pas d'être en sécurité en sa compagnie…

Richard ne reconnut pas la seconde femme, de dix ou quinze ans plus jeune que la voyante, qui chevauchait légèrement derrière Shota, histoire de lui témoigner toute sa déférence. Plutôt jolie, l'inconnue aux yeux d'un bleu céruléen et aux cheveux blonds très courts ne jugeait pas nécessaire d'afficher un sourire convenu. En traversant la cour, elle ne cessa de regarder autour d'elle, comme si elle craignait que des démons jaillissent soudain de la pierre noire du mur d'enceinte.

Comme toujours, Shota faisait montre d'une confiance en elle et d'un calme des plus déroutants.

— Shota, la voyante…, souffla Cara à l'attention de Nicci.

— Je sais…, murmura la magicienne sans quitter du regard la superbe femme qui approchait du pied des marches.

Shota tira sur les rênes de sa monture, qui s'immobilisa à quelques pas de l'escalier. Le dos bien droit, la fascinante créature croisa les mains sur le pommeau de sa selle.

— Il faut que je te voie, dit-elle à Richard comme s'il était seul pour l'accueillir. (Le sourire, qu'il fût sincère ou non, brillait désormais par son absence.) Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

— Où est ton petit assassin de compagnon, ce misérable Samuel ?

Chevauchant en amazone, Shota glissa de sa selle avec la grâce éthérée d'un esprit – en supposant que les spectres aient besoin de pratiquer l'équitation, ce qui n'était nullement garanti.

— C'est un des sujets que nous devons aborder, répondit Shota, la voix vibrant légèrement d'indignation.

La seconde femme mit également pied à terre et s'empara des rênes que Shota, un peu comme une princesse qui s'attend à être servie, tenait en l'air comme si elle ne savait plus qu'en faire, maintenant que chevaucher n'était plus d'actualité.

Sans quitter Richard du regard, la voyante approcha du pied de l'imposant escalier. Alors que sa magnifique chevelure rousse ondulait sur ses épaules, scintillant à la douce lumière du jour, sa robe couleur rouille – en parfaite harmonie avec sa crinière – mettait en valeur toutes les courbes de son corps, parfois en les dévoilant et le plus souvent en les suggérant. En matière de séduction, la voyante jouait et gagnait sur tous les tableaux.

Cessant enfin de dévisager le Sourcier, Shota défia Nicci du regard.

Le genre d'agression délibérée qui aurait fait pâlir presque n'importe qui. Sauf l'ancienne Maîtresse de la Mort, bien entendu…

Richard songea soudain qu'il était en présence des deux femmes les plus dangereuses du monde. Lorsque pareilles tigresses s'affrontaient, il aurait été de bon ton que des nuages noirs zébrés d'éclairs s'accumulent dans le ciel. Mais le temps restait d'une imperturbable clémence.

— Ton ami Chase a été grièvement blessé, annonça Shota en rivant de nouveau les yeux sur le Sourcier.

Richard s'attendait à beaucoup de choses, mais sûrement pas à ça. Avec Shota, on était toujours surpris, certes, mais là…

— Chase ?

Zedd arriva soudain, écarta Cara et Richard et vint se camper devant la voyante.

— Shota ! s'écria-t-il. (Il était rouge comme une pivoine, et ça n'avait rien à voir avec la course effrénée dans les couloirs.) Comment oses-tu venir ici ? Pour commencer, tu as délesté Richard de son épée – par la ruse ! – puis…

Le Sourcier leva un bras pour barrer le chemin au vieux sorcier, qui semblait décidé à dévaler les marches.

— Du calme, Zedd ! Shota vient de m'apprendre que Chase a été blessé… Et selon elle, c'est grave…

— De quel droit cette…

Le Premier Sorcier ne termina pas sa phrase, car il venait d'assimiler la déclaration de Richard.

— Chase, blessé ? Par les esprits du bien ! comment est-ce arrivé ?

Allant décidément de surprise en surprise, le vieil homme remarqua la compagne de voyage de Shota, toujours plantée là avec les rênes des deux chevaux.

— Jebra ? Jebra Bevinvier ?

La femme sourit de toutes ses dents.

— Ça fait un bail, sorcier Zorander… Je me demandais si vous alliez vous souvenir de moi…

Cette fois, Richard ne fit rien pour empêcher son grand-père de dévaler les marches. Excité comme un gamin, le vieil homme prit Jebra dans ses bras, l'étreignant avec la tendresse paternelle d'un protecteur.

— Sorcier Zorander…

— Zedd ! C'est Zedd, pour toi…

Jebra s'écarta un peu du vieil homme pour le dévisager tendrement. Un sourire dissipa un instant la tristesse qui voilait le regard de la jeune femme. Mais cette éclaircie ne dura pas.

— Zedd, ma vision s'est assombrie…

— Assombrie ? (Inquiet, le vieil homme s'écarta aussi et prit Jebra

par les épaules.) Depuis combien de temps ?

— Près de deux ans…

— Deux ans ? Tant que ça ?

— Je me souviens de vous, dit Richard en commençant de descendre les marches. Kahlan m'a dit qui vous étiez…

— Qui ? demanda Jebra, plus que perplexe.

— Le fantôme que poursuit le Sourcier, lâcha Shota avec un regard plein de défi pour Richard.

— La femme qu'il cherche n'a rien d'un spectre, la corrigea Nicci. En partie grâce aux indices douteux et plutôt vagues que vous nous avez fournis, il est à présent établi que Richard dit la vérité depuis le début. Apparemment, vous êtes toujours dans l'erreur à ce sujet…

Voyant le regard de son amie, Richard se souvint une nouvelle fois du surnom qu'elle portait naguère. La Maîtresse de la Mort. Dès qu'elle s'énervait un peu, toute son autorité lui revenait, et il y avait dans le monde très peu de femmes aussi impressionnantes – à part peut-être Shota.

Pour l'heure, Nicci tenait à montrer qu'elle restait une personne redoutable, si on la provoquait.

Imperturbable, Shota contempla éloquemment la fâcheuse chemise de nuit rose. Richard s'attendait à quelque sarcasme – bien au contraire, un éclair meurtrier passa dans les yeux de la voyante.

— Tu as dormi dans son lit ! dit-elle, sincèrement étonnée par une déduction qu'elle aurait dû faire depuis le début.

— Oui, confirma simplement Nicci en bombant le torse.

Un rictus méprisant étira la bouche de Shota.

— Mais tu n'as pas réussi à coucher avec lui ! As-tu seulement essayé, très chère ? Ou la peur d'être rejetée t'en a-t-elle empêchée ?

Craignant que les deux femmes en viennent à des extrémités regrettables – par exemple s'arracher les yeux ou se carboniser l'une l'autre –, Richard tira prudemment Nicci en arrière.

— Tu prétends être là pour me parler, Shota… J'espère que ce n'est pas pour entendre ces fadaises que je me suis déplacé jusqu'ici…

La voyante eut un petit soupir.

— J'ai trouvé ton ami Chase, grièvement blessé.

— Tu l'as déjà dit. Comment a-t-il été blessé ?

Shota soutint bravement le regard du Sourcier.

— C'est l'œuvre d'une épée que tu connais très bien…

— Tu veux dire que Chase a été blessé par l'Épée de Vérité ? Samuel l'a attaqué ?

— C'est ça, oui.

— Et tu en es responsable ! lança Zedd en braquant sur la voyante un index accusateur.

— C’est absurde ! (Shota aussi leva un index – pour avertir le vieux sorcier qu’avancer vers elle serait très périlleux.) Je n’ai pas besoin d’une lame pour faire du mal… (Comme si ces paroles avaient fait mouche, Zedd s’immobilisa.) Tu veux une démonstration, sorcier ?

— Assez ! cria Richard. (Dévalant les marches, il vint se camper entre les deux belligérants.) Shota, dis-moi ce qui s’est passé !

— Désolée, mais je ne suis pas sûre de le savoir…

— Tu as donné mon arme à Samuel, dit Richard, tentant sans succès de contenir sa colère. Je t’ai prévenue que ton compagnon n’était pas fiable. Malgré ça, tu lui as remis l’épée. À présent, je veux savoir ce qu’il mijote. Où est Chase ? Dans quel état de santé est-il ? Et qu’est-il advenu de Rachel ?

— Rachel ?

— La petite fille qui l’accompagnait – sa fille adoptive, en fait. Ils faisaient route vers Terre d’Ouest, parce que Chase voulait aller chercher sa famille pour l’installer ici. Prétends-tu que la petite n’était pas avec lui ?

— Quand je l’ai trouvé, dans un piètre état, Chase était seul.

Alors qu’il regardait Rikka prendre enfin les deux chevaux par la bride pour les conduire aux écuries, Richard tenta de comprendre pourquoi Rachel n’était pas restée avec son père adoptif. Pouvait-il lui être arrivé malheur ? C’était toujours possible, bien sûr, mais futée et loyale comme elle l’était, la gamine avait plutôt dû partir chercher de l’aide. Et maintenant, elle était perdue le Créateur seul savait où…

— Et comment as-tu été amenée à trouver Chase ? demanda Richard, soudain frappé par la bizarrerie du récit de Shota.

La voyante hésita à répondre. À l’évidence, elle n’avait aucune envie de passer à confesse, mais elle finit par se résigner.

— J’étais en train de traquer Samuel…

Surpris, Richard regarda Nicci, qui demeura parfaitement impassible, comme si elle n’éprouvait pas une once d’émotion. Ce visage de marbre le fit penser au « masque d’Inquisitrice » dont lui avait souvent parlé Kahlan. Parfois amenées à faire des choses terribles, les Inquisitrices étaient entraînées à dissimuler leurs sentiments sous une façade impénétrable.

— Comment va Chase ? demanda Richard, en revenant à l’essentiel. (Apprendre pourquoi Shota traquait Samuel pouvait attendre un peu…) Il s’en sortira ?

— Je crois, répondit Shota. Mais une épée lui a traversé le corps…

— Mon épée ! la corrigea Richard, furieux.

La voyante ne releva pas l’interruption.

— Je ne suis pas une guérisseuse, mais j’ai certains pouvoirs qui m’ont aidée à le convaincre de faire demi-tour sur le chemin qui

conduit au royaume des morts. Il n'est plus en danger, en ce moment, mais il n'est pas près de tenir debout de nouveau…

— Pourquoi Samuel ne l'a-t-il pas tué ? demanda Cara, toujours campée en haut des marches.

— Il a blessé Tovi sans l'achever, rappela Nicci.

— Pourtant, Samuel est capable de tuer, dit Richard.

Shota croisa les mains dans son dos.

— On dirait bien qu'il n'a pas trouvé le courage d'ôter une vie avec cette arme… L'ayant fait par le passé, quand l'épée lui appartenait, il sait très bien ce qu'endure la personne qui s'en sert pour tuer. Je suis sûre, Richard, que tu vois très bien ce que je veux dire…

— Cette arme n'est pas faite pour se retrouver entre de mauvaises mains, grogna Richard.

Shota fit mine d'ignorer la remarque.

— Samuel est un lâche, dit-elle, et il se comporte en tant que tel. Les couards préfèrent souvent ne pas assister à la mort de leurs victimes… Du coup, ils les laissent agoniser dans un coin…

— La souffrance est bien plus terrible…, dit Zedd. Il aime peut-être torturer moralement et physiquement ses victimes.

Shota secoua la tête.

— Samuel est un poltron et un opportuniste. La cruauté ne le motive pas, car il ne pense qu'à lui. Les lâches ne planifient presque rien, cédant le plus souvent à leurs impulsions. Quand ils veulent quelque chose, ils le prennent…

» Samuel ne réfléchit jamais aux conséquences de ses actes. Lorsqu'un objet ou une vie lui plaît, il s'en empare. Redoutant la souffrance liée à l'épée, il tue « à moitié » avec elle, et ça lui suffit amplement. La personne souffre atrocement avant de s'éteindre ? Que voulez-vous que ça lui fasse, puisqu'il n'est pas là pour être témoin de son calvaire ? Loin des yeux, loin de l'esprit ! C'est comme ça qu'il a traité Chase.

— Sachant tout ça, tu lui as donné l'épée ! rugit Richard, la voix vibrant de colère.

Shota dévisagea un moment le Sourcier avant de répondre :

— On ne peut pas voir les choses comme ça, Richard… Je lui ai remis l'épée pour le rendre heureux. J'ai cru qu'il serait satisfait qu'elle retourne entre ses mains. Et qu'il oublierait son éternelle frustration – tu sais bien qu'il gémit sans cesse parce qu'on lui a volé son arme !

Shota coula un regard assassin à Zedd, le responsable de ce larcin.

— Comme Samuel, résuma Richard, tu n'as pas daigné réfléchir aux conséquences de tes actes. Tu as cédé à une impulsion, voilà tout…

Shota tourna de nouveau la tête vers le Sourcier.

— Après tant d'années, et tout ce qui est arrivé, tu es toujours aussi arrogant ?

Richard ne consentit même pas à répondre.

— Je crains que toute cette histoire soit plus compliquée que je l'ai cru au début, dit Shota, beaucoup moins agressive.

— Samuel doit avoir blessé Chase puis capturé Rachel, fit Zedd en se grattant pensivement le menton.

Richard n'avait pas envisagé cette possibilité. Une grossière erreur.

— Pourquoi Samuel agit-il ainsi ?

— Je suis désolée, mais je n'en sais rien… (Shota posa de nouveau les yeux sur Nicci.) Qui est Tovi, la femme qu'il a blessée ?

— C'était une Sœur de l'Obscurité… Son récit est fiable, même si elle ne l'était pas… Bien sûr, elle ignorait qui était Samuel, mais elle était très bien placée pour reconnaître l'Épée de Vérité. Au Palais des Prophètes, elle comptait parmi les « formatrices » de Richard. Avant de mourir, elle m'a révélé que ses complices et elle avaient lancé un sort d'oubli sur Kahlan. Ensuite, elles se sont servies de leur victime pour voler les boîtes d'Orden, en D'Hara.

Shota plissa le front, sincèrement perplexe.

— Les boîtes d'Orden ont été remises dans le jeu, ajouta Richard.

Shota eut un geste nonchalant…

— Ça, c'est une des rares choses dont j'ai eu connaissance. En revanche, j'ignore ce qu'a fait exactement Samuel…

Richard se demanda jusqu'à quel point Shota prêchait le faux pour savoir le vrai. Mais il décida que ça n'avait plus aucune importance.

— Après le larcin, Tovi fuyait le Palais du Peuple avec une des boîtes d'Orden. Samuel l'a attaquée, blessée avec sa lame et délestée de l'artefact.

Shota parut tout d'abord surprise. Puis la colère chassa son expression de petite fille déconcertée.

— J'ai toujours connu Chase, dit Richard. Même si tout le monde peut commettre une erreur, il n'est pas du genre à tomber dans un guet-apens. Une sœur comme Tovi ne devait pas non plus être du style à se laisser surprendre. Les magiciennes de ce calibre repèrent les traquenards à des lieues à la ronde.

— Où veux-tu en venir ? demanda Shota.

— Samuel a réussi à tomber sur le dos d'une Sœur de l'Obscurité et d'un garde-frontière. Et comme d'habitude, chaque fois qu'il fait le mal, tu joues la surprise et nies être de mèche avec lui. Shota, quel rôle joues-tu dans tout ça ?

— Aucun, Richard ! J'ignorais ce qu'il manigançait.

— Tant de bêtise ne te ressemble pas, Shota.

— Tu ne sais pas la moitié de ce qu'il importe de connaître… (Mobilisant tout son courage, la voyante commença de gravir les

marches.) Ne t'ai-je pas dit que nous devions parler ?

Richard saisit Shota par le bras.

— Est-ce grâce à toi que Samuel a pu attaquer Chase, surprendre Tovi et voler la boîte ? Qu'as-tu fait pour l'aider, à part lui procurer l'arme dont il avait besoin et tout lui raconter au sujet des boîtes d'Orden et de leur pouvoir ?

Shota ne broncha pas sous l'agression.

— Veux-tu me tuer ? demanda-t-elle simplement.

— Te tuer ? Shota, je suis le meilleur ami que tu as depuis ta naissance !

— Dans ce cas, oublie ta colère et écoute ce que Jebra et moi sommes venues te dire ! (Shota se dégagea de la prise du Sourcier et entreprit de gravir l'escalier.) Allons à l'intérieur, loin de cet abominable mauvais temps !

Richard leva les yeux vers le ciel d'un bleu limpide.

— Le temps est magnifique, dit-il en suivant la voyante du regard.

Arrivée en haut, Shota défia de nouveau Nicci du regard.

Sous ces yeux de prédatrice, il fallait être d'une solidité à toute épreuve pour ne pas flancher. Mais Nicci était une adversaire à la hauteur de la voyante – et c'était sans doute ça qui mettait Shota hors d'elle.

— Pas dans mon monde…, soupira-t-elle. Là, il pleut à verse…

Chapitre 11

Dans le hall, Shota descendit les quelques marches intérieures et alla se camper devant la fontaine. À chacun de ses mouvements, le tissu couleur rouille de la robe qui épousait parfaitement ses formes frissonnait comme si une douce brise le caressait. Sous la lumière qui se déversait à flots du toit vitré, la fontaine aux eaux légèrement ourlées d'écume offrait aux visiteurs un spectacle fascinant.

La voyante le regarda distraitement durant quelques minutes. Plongée dans ses pensées, elle semblait avoir oublié la présence du Sourcier et de ses compagnons.

Massés derrière la voyante, Jebra parmi eux, les résidants de la forteresse attendaient que « Sa Majesté » Shota daigne s'intéresser à eux.

Soudain, l'eau cessa de jaillir de la fontaine – tous les geysers moururent d'un coup, retombant piteusement comme des oiseaux foudroyés en plein vol. Quelques secondes plus tard, faute d'alimentation, les vasques cessèrent de se déverser les unes dans les autres.

L'air pas commode du tout, Zedd avança vers la fontaine. Lorsqu'il s'immobilisa près de la voyante, l'ourlet de sa tunique longue toute simple ondula autour de ses chevilles maigrichonnes.

Le regardant avec tendresse, Richard s'avisa que le vieil homme, quand il le fallait, savait ressembler au Premier Sorcier qu'il était bel et bien. Si Nicci et Shota donnaient la chair de poule, le vieux sorcier n'était pas en reste. Et quand il bouillait de colère, comme à l'instant même, l'air grésillait d'électricité statique…

— Je t'interdis d'utiliser tes pouvoirs ici ! lança-t-il à Shota. Je tolère ta présence parce que tu nous apportes peut-être de précieuses informations, mais ne t'avise pas de recommencer à jouer les apprenties sorcières, parce qu'il t'en cuira.

Shota haussa simplement les épaules.

— J'ai supposé que tu ne me laisserais pas aller plus loin que ce hall. Alors, j'ai coupé l'eau à cause du bruit – afin que Richard ne rate pas un mot de ce que Jebra et moi avons à lui dire.

Shota fit un signe à Anna, debout près de Nathan dans les ombres d'une arche.

— Je viens parler d'un sujet qui vous a tenu à cœur une bonne moitié de votre vie, Dame Abbesse.

— Je suis à la retraite, la corrigea Anna du ton autoritaire qu'elle avait employé pendant des siècles avec ses subordonnées.

— Pourquoi traquiez-vous Samuel ? demanda soudain Cara, toujours plus à l'aise quand on entrait sans détours dans le vif du sujet.

— Parce qu'il n'était pas censé quitter ma vallée, au cœur de l'Allonge d'Agaden. Et surtout pas sans m'en avoir demandé la permission.

— Pourtant, devina Richard, il ne s'est pas gêné pour filer sans s'enquérir de ton avis.

— Exact… Du coup, il m'a fallu le poursuivre.

Richard croisa les mains dans son dos et se redressa de toute sa hauteur.

— Comment as-tu pu être surprise par son départ ? demanda-t-il. Si on considère la nature de tes pouvoirs – cette aptitude des gens comme toi à voir dans le flot du temps –, Samuel n'aurait rien dû pouvoir te cacher. Je ne saisis pas comment il a réussi à agir contre ce que tu désirais lui imposer.

— Il n'y a qu'une explication…, soupira Shota.

— Et laquelle, s'il te plaît ?

— Samuel a été envoûté, c'est évident.

Richard se demanda s'il avait bien entendu.

— Pardon ? Mais c'est toi la voyante aux pouvoirs d'envoûteuse ! Je ne comprends pas…

Shota croisa les mains dans son giron et baissa humblement la tête.

— Une autre voyante a envoûté Samuel.

— Que racontes-tu là ?

— La stricte vérité…

Le souffle court, Richard se tourna vers ses compagnons et vit qu'ils semblaient aussi perturbés que lui.

Personne ne se décidant à poser la question évidente, Richard se jeta à l'eau :

— Tu es sûre ?

— Absolument certaine !

— Et elle aurait réussi à envoûter ton compagnon ? Assez pour qu'il te quitte ?

— Tu juges indispensable de remuer le couteau dans la plaie ?

— Shota, où est ta rivale ? demanda Richard, ignorant la remarque amère de la voyante.

— Je n'en sais rien… Certains « domaines », dans le flot du temps, m'appartiennent en exclusivité. J'ai tout fait pour qu'il en soit ainsi. Pour que je sois devenue incapable de sonder ces lignes temporelles, il faut qu'une autre voyante ait décidé de me mettre des bâtons dans les roues.

Glissant les mains dans les poches arrière de son pantalon, le Sourcier commença à marcher de long en large dans le hall inondé de lumière. Mais il cessa vite et se tourna vers la voyante.

— Et s'il ne s'agissait pas d'une autre voyante ? C'est peut-être l'œuvre d'une Sœur de l'Obscurité. Ou d'une autre magicienne… Voire d'un sorcier. Jagang en a à son service, tu sais…

— Manipuler une voyante, même très légèrement, n'est pas un jeu d'enfant. Demande plutôt à ton grand-père ! (Shota désigna Nathan, Anna et Nicci.) Des pratiquants de la magie, même aussi brillants que ces trois-là, n'auraient pas pu m'abuser ainsi. Pour entrer dans mon domaine à mon insu, il fallait une autre voyante. Une femme capable d'obscurcir ma vision puis d'envoûter Samuel au point qu'il oublie la dévotion qu'il me porte.

— Si votre vision est obscurcie, intervint Cara, comment pouvez-vous être sûre que Samuel a été envoûté ? Il a très bien pu agir de son propre chef. Pour ce que je sais de lui, il n'a pas besoin d'une mystérieuse envoûteuse pour céder à ses pulsions perverses. Ce misérable est très doué pour les trahisons en tout genre.

Shota secoua lentement la tête.

— Avec ce que vous m'avez raconté, il paraît évident que la perversité ne suffit pas. Samuel a fait montre d'une intelligence qu'il ne possède pas au naturel. Songez qu'il a attaqué une Sœur de l'Obscurité pour lui voler sa boîte d'Orden ! Comment a-t-il su que cette femme détenait un artefact de valeur ? Je l'ignorais moi-même – une conséquence du voile qui obscurcit ma vision –, donc, je n'ai pas pu en informer Samuel, même par mégarde, comme vous le soupçonnez tous, ça se voit dans vos yeux !

» Samuel ne tient pas ses informations de moi, j'en suis certaine. Cela dit, j'admets que son caractère le pousse à s'emparer des trésors qui appartiennent aux autres.

— Tu fais allusion à la manière dont il s'est procuré l'Épée de Vérité ? demanda Zedd.

Shota décida de ne pas relever la provocation.

— Ensuite, comment Samuel aurait-il su où trouver une sœur en possession d'une boîte d'Orden ? Aucun de vous, je l'espère, ne croit sérieusement qu'il a rencontré Tovi par hasard alors qu'il se promenait innocemment en D'Hara ?

— Je n'ai jamais cru aux coïncidences, dit Richard. Et celle-là me paraît tout de même un peu grosse !

— Exactement mon point de vue, approuva Shota. Il y a aussi Chase… Dans son état, il n'a pas pu me dire grand-chose, mais j'ai pu établir qu'il est tombé dans une embuscade. Là encore, peut-on imaginer que c'est un hasard ? Samuel tendant un deuxième piège à

une autre connaissance de Richard ? C'est encore plus difficile à croire, non ? La vraie question est plutôt : pourquoi Samuel s'en est-il pris à Chase ? En d'autres termes, que voulait-il lui voler ?

— Rachel ? avança Zedd, plus pensif que jamais.

— Mais que ferait-il d'une petite fille ? demanda Cara. (Devant les regards gênés de ses amis, elle précisa sa pensée :) Je veux dire : de cette petite fille en particulier !

— Je n'en sais rien, avoua Shota, et c'est bien le problème… Comme je l'ai dit, tout ce qui concerne cette histoire m'est inaccessible. Et la façon dont mon pouvoir est voilé ne m'est pas familière du tout. Du coup, il m'a fallu très longtemps pour m'en apercevoir…

» Quelqu'un tire les ficelles de Samuel, j'en suis convaincue. Et il s'agit à coup sûr d'une autre voyante.

— Tu la connais ? demanda Richard. As-tu idée de son identité ?

Shota jeta au Sourcier un regard qui aurait suffi à glacer les sangs de plus d'un homme.

— Je ne sais presque rien d'elle…

— Mais en quoi consiste ce « presque », justement ? Tu sais au moins d'où elle vient ?

L'expression de la voyante s'assombrit encore.

— Oui, je crois bien… Je pense qu'elle vient de l'Ancien Monde. Quand tu as détruit la barrière, elle a dû saisir l'occasion de s'introduire sur mon territoire. Exactement comme l'Ordre Impérial, qui a profité de ta bévue pour envahir le Nouveau Monde. En envoûtant Samuel, cette voyante m'a envoyé un message limpide : elle prend ma place et annexe ce qui m'appartient, y compris mon territoire !

Richard se tourna vers Anna.

— Vous connaissez une voyante originaire de l'Ancien Monde ?

— J'ai passé la moitié de ma vie à diriger le Palais des Prophètes… Ma tâche consistait à guider vers la Lumière quelques jeunes sorciers et une pleine volière de sœurs et de novices. Pour l'accomplir, je m'appuyais souvent sur les prophéties. À part ça, je ne me suis jamais beaucoup occupée de ce qui advenait dans l'Ancien Monde. J'ai entendu des rumeurs au sujet de voyantes, mais sans prendre la peine de les vérifier. Si la femme dont vous parlez existe vraiment, elle n'a jamais jugé bon de me rendre visite…

— Je n'ai pas connu de voyante dans l'Ancien Monde, dit Nathan. Ni entendu de rumeurs à ce sujet…

— Nous sommes une corporation très secrète…, souffla Shota.

Richard était dépassé et il n'en faisait pas mystère. En savoir plus long ne lui aurait pas déplu. Considérant les ennuis que lui avait attirés Shota, il tremblait à l'idée d'avoir deux voyantes dans son

entourage.

— Elle s'appelle Six, dit soudain Nicci.

Tout le monde la regarda.

— Que viens-tu de dire ? demanda Shota.

— La voyante de l'Ancien Monde… Elle se nomme Six, comme le chiffre. (De nouveau la magicienne affichait la neutralité glacée qui évoquait pour Richard le « masque d'Inquisitrice » de Kahlan.) Je ne l'ai jamais rencontrée, mais les Sœurs de l'Obscurité en parlaient souvent à voix basse.

— C'est bien de ces traîtresses…, marmonna Anna.

Les bras pendant le long du corps, Shota s'écarta de la fontaine et alla se camper devant Nicci.

— Que sais-tu de cette femme ?

— Pas grand-chose… Son nom m'avait frappée, parce qu'il est inhabituel. Quelques-unes de mes supérieures – dans l'ordre de l'Obscurité, bien sûr – semblaient la connaître assez bien, puisque j'ai entendu souvent son nom dans leurs conversations…

Shota avait désormais l'air aussi redoutable qu'une vipère qui dévoile ses crochets avant d'attaquer.

— Que fichaient les Sœurs de l'Obscurité avec une voyante ?

— Je n'en sais rien… Elles avaient peut-être des accords avec Six, mais je n'étais pas dans le secret des dieux. Il se peut qu'elles l'aient simplement connue. Ou qu'elles en aient entendu parler sans jamais la rencontrer…

— Ou qu'elles l'aient fréquentée assidûment, siffla Shota.

— Peut-être… Pour le savoir, il faudra le demander aux sœurs… Dépêchez-vous, parce que Samuel en a déjà tué une !

La voyante ignora l'ironie de son interlocutrice.

— Tu as entendu des sœurs parler de Six ?

— Oui, mais je ne me rappelle rien de frappant.

— Certes, certes… Que disaient-elles, ces sœurs, lorsqu'elles évoquaient la voyante ? Tu peux faire un effort, très chère ?

— Eh bien, j'ai retenu deux choses… Primo, Six vivait à l'époque très loin au sud, dans une des forêts marécageuses de l'Ancien Monde. Secundo, les Sœurs de l'Obscurité avaient peur d'elle.

Shota croisa de nouveau les bras.

— Vraiment ?

— Pour être franche, cette femme les terrifiait.

Shota sonda un moment le regard de Nicci, puis elle se tourna de nouveau vers la fontaine, comme pour y trouver l'inspiration.

— Rien ne dit que Six soit la personne qui nous intéresse, déclara soudain Richard. Au fond, nous n'avons aucune preuve fiable que ce soit le cas.

— C’est toi, Richard, qui parles de coïncidence ? s’écria Shota, visiblement déçue. Que m’importent tes preuves ? Une voyante s’en prend à moi et elle me cause beaucoup d’ennuis, c’est tout ce que je vois.

Le Sourcier approcha de la voyante.

— J’ai du mal à croire que ta rivale ait envoûté Samuel avec la seule intention de te nuire. Il y a plus que ça derrière cette histoire…

— C’est peut-être un défi, avança Cara. Une façon de dire : « Viens te battre, si tu l’oses ! »

— Pour me combattre, elle devrait se montrer, dit Shota, et c’est ce qu’elle évite consciencieusement de faire depuis le début. Comme une anguille, elle me glisse entre les doigts.

Une botte posée sur le muret qui entourait la fontaine, Richard semblait plus pensif que jamais.

— Je continue à croire qu’il y a quelque chose de plus derrière tout ça… Pousser Samuel à voler une boîte d’Orden n’est pas rien…

— La logique désigne un coupable, Shota, dit Zedd, et c’est tout simplement toi ! Nous avons l’habitude de tes machinations complexes, et en voilà une de plus !

— Je comprends que tu me soupçonnes, sorcier, mais si tu avais raison, pourquoi serais-je ici en train de vous parler ?

— Un moyen d’établir ton innocence, alors que tu tires les ficelles dans l’ombre.

La voyante parut ne pas en croire ses oreilles.

— Je n’ai plus l’âge d’entendre des fadaises pareilles ! Ni le temps de les écouter, d’ailleurs. Ce n’est pas moi qui guide la main de Samuel. Ces dernières semaines, j’avais mieux à faire…

— Comme quoi, par exemple ?

— Aller en Galea…

— Galea ? Pour y faire quoi ?

— Me sauver, dit Jebra en posant une main sur le bras du vieil homme. J’étais à Ebinissia au moment de l’invasion, et on m’avait réduite en esclavage. Shota m’a tirée de bien sales draps.

Zedd fronça les sourcils.

— Tu es allée en Galea pour sauver Jebra ?

— C’était indispensable…, répondit Shota en jetant un regard lourd de sens à Richard.

— Pourquoi ? demanda Zedd. Je suis soulagé que Jebra en ait fini avec ce cauchemar, mais pourquoi dis-tu que c’était indispensable ?

Shota lissa tendrement le devant de sa tunique, comme si elle caressait un chat avide de manifestations d’amour. Et sous sa main, l’étrange tissu semblait effectivement… ronronner.

— Les événements en cours se dirigent vers une sinistre conclusion, dit-elle. Si rien ne modifie leur trajectoire, nous vivrons bientôt sous le joug des envahisseurs. Des brutes, certes, mais surtout des matérialistes convaincus que la magie, cet avatar du mal, doit être rayée de la surface du monde. Ces gens pensent que l'humanité est corrompue et devrait passer au second plan par rapport à la nature, qui incarne à leurs yeux le bien absolu. Tous les pratiquants de la magie, parce qu'ils sont les agents du démon, seront traqués et exterminés. (Shota regarda tour à tour chacun de ses auditeurs.) Voilà notre tragédie personnelle, mais la menace que l'Ordre fait peser sur la vie est encore plus grave.

» Si rien ne se passe, l'idéologie perverse de l'Ordre s'abattra comme un linceul sur le monde entier. Il n'y aura aucun refuge contre cette folie. Tous les êtres vivants traîneront à leurs chevilles le boulet de la conformité. Au nom du bien-être de tous – un slogan facile qui incite les faibles à jalouser et à haïr ceux qui ne baissent pas les bras face à la vie –, tout ce qui est bon ou noble disparaîtra. Au bout du compte, l'homme civilisé redeviendra une bête sauvage – ou pire encore, un charognard !

» Mais lorsque tout ce qui a de la valeur aura été dévasté, que restera-t-il de l'existence de ces fous ? En choisissant de mépriser la grandeur et de piétiner tout ce qui est bon, ils se condamneront à la médiocrité. Les idéologues de l'Ordre vont contraindre l'humanité à se rouler dans la fange pour survivre.

» N'hésitant jamais à rabâcher leur insipide propagande, ils convaincront – par la force, s'il le faut – tous les esprits que l'humanité est pervertie par nature. Une philosophie pareille, une fois devenue universelle, plongera l'humanité dans la pire régression de son histoire. Des âges obscurs d'où elle n'émergera plus jamais ! Voilà la vraie menace que l'Ordre fait peser sur le monde. Pas sa destruction, mais un long calvaire sous le règne de la bêtise et du mépris… Les morts ne souffrent plus. Pour les vivants, c'est différent… (Shota se tourna vers les ombres où Nathan s'était réfugié avec Anna.) Qu'en dis-tu, prophète ? Tes prédictions confirment-elles mes dires, ou ne suis-je qu'une menteuse ?

— En ce qui concerne l'Ordre Impérial, les prophéties sont unanimes et elles vont dans ton sens. Tu viens de résumer fort clairement des millénaires d'augures et de…

— Les antiques textes ne sont pas faciles à interpréter, le coupa Anna. Tous les écrits peuvent être ambigus, et les prophéties ne sont pas destinées aux néophytes. Quand on manque d'expérience, on…

— J'ose espérer, Dame Abbesse, que ton opinion sur moi t'est dictée par une mauvaise interprétation de mon apparence, qui doit te sembler bien juvénile, considérant la tienne. Mais prends garde à ne

pas méjuger de mes talents.

— Je voulais simplement…, commença la Dame Abbesse.

Shota se détourna et riva son regard sur Richard, comme s'il n'y avait personne d'autre dans le hall.

De nouveau, elle s'adressa exclusivement à lui.

— Nous sommes peut-être les derniers qui auront connu la liberté. L'ère où l'humanité progressait, tendant toujours vers le mieux, est peut-être révolue. Si les choses continuent ainsi, nous assisterons au crépuscule de la vie. Dans l'obscurité qui nous guette, les hommes et les femmes, fanatisés par les absurdités de l'Ordre, redeviendront peu à peu des sauvages ignorants.

— Tu ne nous apprends rien de neuf, dit Richard. Sais-tu depuis combien de temps nous luttons pour éviter ce désastre ? As-tu idée des sacrifices que nous avons consentis ? Pour quelle cause pensais-tu que nous nous battions ?

— Je ne sais pas, Richard… Tu prétends être engagé dans le combat, mais tu n'as pas réussi à modifier le cours des événements – la marée de l'Ordre Impérial menace toujours de nous submerger ! Tu affirmes tout comprendre et tout savoir. Est-ce que ça empêche les envahisseurs de convertir chaque jour de plus en plus de crédules ?

» Si terrible que ce soit, l'enjeu n'est pas là ! L'important, c'est l'avenir. Et sur ce plan-là, tu nous abandonnes !

Richard se demanda s'il devait en croire ses oreilles. Entendre Shota tenir un pareil discours le révulsait. À croire que tout ce qu'il avait fait depuis le début de cette histoire n'avait aucune valeur. Ses combats, ses sacrifices, une longue liste de deuils, la perte de sa femme… Tout juste bonne à pourrir dans les poubelles de l'histoire, cette vie qu'il s'efforçait de mener dignement ?

— Tu es venue prédire mon échec ? demanda-t-il.

— Non, je suis là pour te dire que le désastre est assuré si tu ne changes pas les choses par la force ! (Shota se tourna vers Nicci.) Tu lui as montré à quoi ressemble la vie quand l'Ordre Impérial décide des règles du jeu. Grâce à toi, il a touché du doigt l'absurdité du dogme central de l'Ordre. Souffrir dans ce monde pour être heureux dans le suivant n'est pas une transaction équitable : il s'agit de la pire escroquerie de tous les temps !

» Nicci, tu nous as rendu un grand service, et notre gratitude t'est acquise. Même si tu n'avais pas prévu que ça se déroule ainsi, tu as pleinement rempli ton rôle de formatrice. Mais ce n'était qu'une étape, et il faut passer à la suite.

Richard ne voyait pas en quoi sa captivité dans l'Ancien Monde – près d'un an de souffrances inutiles – pouvait avoir rendu service à la cause du Nouveau Monde. Il n'aurait pas eu besoin de ça pour

s'opposer de toutes ses forces à la philosophie de l'Ordre.

Il aurait signé des deux mains le discours enflammé de Shota, mais pourquoi diantre avait-elle estimé qu'il devait le lui entendre déclamer ? N'était-il pas le premier à l'avoir tenu, en des temps où peu de gens s'étaient engagés à combattre à ses côtés ? Comment Shota osait-elle l'accuser de méconnaître les enjeux et de ne pas assez s'investir dans la bataille ?

Sans qu'il sache comment, car il ne l'avait pas vue bouger, Shota se retrouva soudain devant lui, très près, son visage à quelques pouces du sien.

Un petit tour qu'elle maîtrisait à la perfection.

— Richard, tu n'as pas conscience de l'importance globale du conflit. Ta détermination n'est pas suffisante.

— Pas suffisante ? De quoi parles-tu ?

— Je dois trouver un moyen, Sourcier, de te forcer à ouvrir les yeux. Il faut que tu ne te voiles plus la face devant ce qui attend les populations du Nouveau et de l'Ancien Monde. Quand consentiras-tu enfin à voir pour de bon le destin qui guette l'humanité ?

— Comment en es-tu arrivée à croire que…

— Tu es l'élu, Richard Rahl ! le chef des dernières forces qui résistent à l'Ordre Impérial et à sa contamination intellectuelle. Pour des raisons qui me dépassent, tu es celui qui doit nous mener au combat. Hélas, tu ne fais rien pour inverser l'issue de la guerre ! rien pour empêcher les événements de se dérouler tels que je les ai vus dans le flot du temps.

» Si rien ne change, nous sommes condamnés.

» Il faut que tu saches ce que sera le destin de ton peuple et de l'humanité tout entière. C'est pour ça que je suis allée sauver Jebra. Le témoignage d'une pythie t'ouvrira les yeux, j'en suis sûre.

Richard aurait dû être furieux d'avoir entendu une telle succession d'âneries. Mais parfois, on était trop surpris pour pouvoir encore exploser, et c'était son cas.

— Je sais ce qui nous attend si nous échouons, Shota… Je connais mieux que personne l'Ordre Impérial, et tu ne peux rien m'apprendre sur ce que son triomphe signifierait pour l'humanité.

Shota secoua la tête.

— Tu ne sais pas le plus important, Richard ! Tu as vu des cadavres, après le passage des bouchers de Jagang. Mais les morts ne crient pas de douleur et ils n'implorent pas la clémence de leurs bourreaux.

» Tu as souvent constaté les dégâts, au lendemain de la tempête, je te le concède. Mais il te faut découvrir ce qui se passe lorsque le cyclone fait rage. Jebra te racontera ce qui arrive quand une armée d'envahisseurs met à sac une ville. Ainsi, tu sauras quel sort guette des

légions d'innocents, si tu te détournes de ta mission sacrée !

Richard regarda Jebra. Réfugiée dans les bras de Zedd, elle tremblait comme une feuille et ne parvenait pas à cesser de pleurer.

— Par les esprits du bien, Shota ! comment peux-tu être assez cruelle pour penser que j'ignore tout de ces horreurs ? Tu crois que j'ai passé les dernières années à m'amuser ?

— J'ai vu l'avenir, et j'ai découvert que tu n'as pas fait ce qu'il fallait pour assurer notre victoire. Sinon, pourquoi le futur serait-il si sombre ? C'est aussi simple que ça, Richard. Il n'y a pas une once de cruauté là-dedans. C'est la vérité, voilà tout.

— Qu'attends-tu de moi, Shota ?

— Je ne sais pas trop, Richard… Mais tu ne fais pas ce qu'il faut, c'est une certitude. Alors que le monde bascule dans l'horreur, tu ne lèves pas le petit doigt pour empêcher la catastrophe. Au contraire, tu perds ton temps à poursuivre des fantômes !

Chapitre 12

Richard aurait voulu dire une multitude de choses à Shota. Pour commencer, il lui aurait bien révélé que l'Ordre Impérial n'était pas la seule menace pesant sur l'humanité. Les boîtes d'Orden étant remises dans le jeu, si on ne faisait rien, les Sœurs de l'Obscurité libéreraient un pouvoir qui dévasterait le monde des vivants et livrerait ses habitants au Gardien du royaume des morts.

Mais ce n'était pas tout. Si personne ne trouvait un moyen de neutraliser le sort d'oubli – la Chaîne de Flammes –, la mémoire de tous les êtres humains finirait par être effacée, avec toutes les conséquences qu'on pouvait imaginer.

Au cas où la voyante n'aurait pas mesuré la gravité de la situation, il aurait pu ajouter que la magie était condamnée – sauf si ses défenseurs parvenaient à éliminer la corruption laissée par les Carillons, un pari qui n'était pas gagné d'avance –, d'autant plus que la contamination du pouvoir avait peut-être déjà enclenché une autre réaction en chaîne potentiellement mortelle pour l'humanité.

Richard aurait également aimé dire à Shota qu'elle ne savait absolument rien de la femme qu'il aimait et qui était tout pour lui. Kahlan incarnait son avenir, il crevait de peur pour elle, son absence le rendait fou et la seule idée de ce qui avait pu lui arriver l'empêchait de dormir depuis des semaines.

Oui, le Sourcier mourait d'envie d'affirmer que l'Ordre Impérial n'était qu'un problème parmi d'autres. Mais en voyant Jebra si terrorisée, il songea que ce n'était ni le lieu ni le moment d'évoquer tout le reste.

Tendant une main, il fit signe à Jebra d'approcher de lui. Ses beaux yeux bleus pleins de larmes, la pythie finit par obéir. Si le Sourcier ignorait par quoi elle était passée – du moins, dans le détail –, son visage cendreux et les nouvelles rides qui barraient son front témoignaient que les choses n'avaient pas dû être faciles…

La pythie prit le poignet de Richard, qui lui tapota tendrement le bras de sa main libre.

— Tu as fait un grand voyage pour nous parler et nous t'en sommes infiniment reconnaissants. Dis-nous ce que tu sais, je t'en prie.

— Je ferai de mon mieux, seigneur Rahl…

Sous le regard scrutateur de Shota, Richard guida Jebra jusqu'à la fontaine et l'invita à s'asseoir sur le muret de marbre blanc.

— Tu es retournée en Galea avec la reine Cyrilla, récapitula-t-il,

parce qu'elle était très malade et avait besoin de tes soins. À cause d'un séjour forcé dans une oubliette, en compagnie de brutes épaisses, la reine de Galea n'avait plus tous ses esprits. Tu devais l'aider à se rétablir, si c'était possible, et lui servir de conseillère si elle reprenait une vie normale.

— C'est ça, seigneur…

— Alors, une fois chez elle, Cyrilla est-elle allée mieux ? demanda Richard.

Il connaissait déjà la réponse, grâce à Kahlan, mais Jebra avait besoin qu'on l'aide à s'exprimer.

— Oui… Elle est restée hébétée si longtemps que je commençais à désespérer, mais être chez elle lui a fait beaucoup de bien. Au début, elle a simplement commencé à reconnaître des visages familiers. Puis des souvenirs lui sont revenus, et elle a recouvré un semblant de lucidité. On eût dit qu'elle sortait d'hibernation, ou quelque chose dans ce genre. Très vite, elle a recouvré son énergie, se montrant curieuse de tout comme une fillette.

— Cyrilla était la reine de Galea, crut bon de préciser Shota. Elle est montée sur le trône à la place de…

— Du prince Harold, la coupa Richard. Son frère, qui a préféré la vie militaire à la couronne…

La voyante plissa le front.

— On dirait que tu en sais long sur la lignée royale de Galea.

— Le père du prince et de la princesse se nommait Wyborn. Ce roi était aussi le géniteur de Kahlan. Ma femme étant la demi-sœur de Cyrilla, n'est-il pas normal que j'en sache long sur la dynastie ?

Shota fut peut-être surprise par cette révélation – si elle la crut, puisque pour elle, Kahlan n'existait pas. Mais elle parvint à ne pas le montrer et s'éloigna majestueusement pour laisser Jebra raconter son histoire.

— Cyrilla reprit sa place sur le trône et tout recommença comme si elle n'était jamais partie. Dans la capitale, tout le monde était ravi de son retour. À l'époque, Galea luttait pour se remettre du massacre d'Ebinissia – une horreur perpétrée par les forces avancées de Jagang. Lors de la mise à sac de la cité, les pertes en vies humaines avaient été terrifiantes.

» Les envahisseurs ayant levé le camp depuis longtemps, Ebinissia renaissait de ses cendres lentement mais sûrement. Les bâtiments brûlés étaient en cours de reconstruction, les affaires reprenaient et un certain nombre de boutiques avaient rouvert. De nouveau, des gens venaient des quatre coins de Galea pour mener une vie plus heureuse dans la capitale.

» Les familles se reformaient et s'agrandissaient. Au prix d'un travail épuisant, la prospérité remontrait le bout de son nez. Le retour

de la reine accéléra le processus, car les gens eurent le sentiment que la vie revenait à la normale.

» Les citadins affirmaient qu'Ebinissia ne se laisserait pas prendre deux fois. Forts d'une sinistre expérience, les stratèges imaginèrent de nouvelles défenses et on renforça considérablement la garnison. Comme ses sujets, Cyrilla décida d'oublier les mauvais souvenirs et de se consacrer au renouveau de Galea. Donnant audience sur audience, elle reprit la haute main sur les affaires d'État les plus importantes. Prise d'une frénésie d'activité, elle se chargea en personne d'arbitrer des conflits commerciaux et se fit un point d'honneur d'assister aux bals les plus cotés et d'y danser avec les hauts dignitaires.

» Le prince Harold, qui dirigeait l'armée du royaume, tenait sa sœur informée du développement de la guerre contre l'Ancien Monde. Malgré son enthousiasme de façade, Cyrilla savait très bien que les hordes de Jagang menaçaient le sud des Contrées du Milieu. Quand elle venait de recevoir un rapport, je m'en apercevais au premier coup d'œil, parce qu'elle se tordait les mains, des larmes aux yeux, et finissait immanquablement par aller s'enfermer dans une pièce sans fenêtres ni éclairage. On eût dit qu'elle recherchait l'obscurité qui régnait peu de temps auparavant dans son esprit – cette hébétude qui la protégeait de tout. Mais bien entendu, elle ne pouvait plus s'y réfugier…

Jebra désigna le vieux sorcier qui l'écoutait en silence.

— Zedd m'avait chargée de veiller sur la reine et de la conseiller de mon mieux. Même si elle semblait être redevenue la Cyrilla d'antan, ne cherchant plus le salut dans la folie, je voyais bien que son équilibre était des plus précaires.

» Mes visions la concernant n'étaient jamais nettes et précises, sans doute parce qu'une rechute la menaçait en permanence. En fait, c'était très représentatif de la situation du pays : tout semblait aller bien, mais avec l'Ordre se pressant aux frontières des Contrées, ça ne pouvait être qu'une illusion. Du coup, nous vivions dans une tension permanente…

» Quand des éclaireurs nous apprirent que l'Ordre remontait la vallée de Callisidrin en direction du centre des Contrées, afin de diviser le Nouveau Monde, j'ai conseillé à la reine de soutenir l'armée d'harane. Oui, je pensais que les forces de Galea devaient se joindre à l'empire d'haran et combattre sous les ordres du seigneur Rahl. Le prince Harold jugeait aussi que c'était notre seule chance d'échapper à un désastre.

» La reine ne voulut rien entendre. Selon elle, son devoir était de protéger Galea, pas les autres royaumes. J'ai essayé de lui faire comprendre que résister seuls était impossible, mais elle ne semblait pas comprendre mes propos. En revanche, elle avait entendu des

histoires terrifiantes sur les atrocités commises par l'Ordre un peu partout dans le Nouveau Monde. Les bouchers de Jagang la terrorisaient. Mais elle ne saisissait pas qu'il fallait les arrêter avant qu'ils aient atteint Galea…

» Nous reçûmes des messages désespérés implorant qu'on envoie des renforts. Les ignorant, Cyrilla ordonna au contraire à Harold de lever une grande armée dont la seule mission serait de défendre le royaume. Pour elle, le devoir de son frère et de ses hommes était de garantir l'intégrité de Galea. Un seul mot d'ordre importait : empêcher les envahisseurs de mettre un pied sur le sol de nos ancêtres.

» Après avoir tenté de faire changer sa sœur d'avis, Harold oublia ses propres arguments et se convertit aux thèses officielles. Une forme de loyauté des plus destructrices, hélas…

» Cyrilla voulait que Galea devienne un bastion imprenable. Le sort des Contrées ne l'intéressait pas – en réalité, elle se fichait du destin du Nouveau Monde, tant que…

— Oui, oui, nous savons tout ça, la coupa Shota, agacée. Personne n'ignore que Cyrilla était cinglée. Je ne t'ai pas amenée ici pour que tu nous décrives les joies de l'existence sous le règne d'une dingue.

— Désolée…, souffla Jebra. (Très mal à l'aise, elle se racla la gorge avant de continuer.) Très vite, Cyrilla se lassa de m'entendre la contredire. Elle m'informa donc que sa décision était irrévocable.

» Et cette décision scella le sort de Galea… Sans doute parce que le destin d'un royaume était en jeu, j'eus une terrible vision. En réalité, cela ne commença pas par des images mais par un son à glacer les sangs qui envahit mon esprit. Alors que j'en tremblais de terreur, des scènes m'apparurent, et toutes annonçaient un désastre. Je vis les défenseurs se faire massacrer, les cités brûler comme des feux de joie, la reine Cyrilla être livrée à des brutes et transformée en catin de luxe.

Jebra marqua une pause, le temps d'essuyer les larmes qui ruisselaient sur sa joue. Puis elle fit à Richard un petit sourire qui ne parvint pas à se communiquer à ses yeux, désormais écarquillés de terreur rétrospective.

— Inutile que je vous cite toutes les atrocités que j'ai découvertes dans cette vision… Mais bien entendu, j'ai tout raconté à la reine.

— Sans résultat, j'imagine.

— Exactement… Enfin, sans résultat positif. Folle de rage, Cyrilla a appelé la garde et lui a ordonné d'arrêter la traîtresse qui osait se tenir devant elle. Seigneur Rahl, elle m'a fait mettre au cachot ! Et elle a ordonné à mes geôliers de me couper la langue si je continuais à proférer des blasphèmes.

Jebra eut un étrange rire de gorge – presque un ricanement, mais qui ne s'adressait pas à l'assistance.

— Je refusais qu'on me coupe la langue…

— Et tu avais raison, mon enfant ! lança Zedd. (Il approcha de Jebra et lui posa une main sur l'épaule.) Toute provocation aurait été inutile, t'attirant simplement un châtiment injuste et répugnant. Personne ne peut te reprocher de ne pas avoir insisté, parce que ça n'aurait servi à rien. Tu as tenté d'ouvrir les yeux à Cyrilla, mais elle a préféré rester aveugle.

— Parce que la folie ne l'a jamais quittée, en réalité…

— Des gens parfaitement sains d'esprit agissent parfois de manière irrationnelle… Ne cherche pas l'excuse de la folie à cette femme, c'est lui faire une grâce qu'elle ne mérite pas. Je sais, nous sommes tous enclins à ça, et c'est peut-être une qualité, jusqu'à un certain point. Mais il faut raison garder : tous les gens, fous ou non, qui désirent croire à quelque chose ont tendance à refuser de voir la réalité, même si elle se dresse devant leur nez. Ils choisissent le déni, tout simplement.

— Je crois que Cyrilla a voulu s'aveugler…

— Disons qu'elle a préféré gober un mensonge parce qu'elle avait envie d'y croire, dit Richard, paraphrasant une partie de la Première Leçon du Sorcier.

— C'est exactement ça ! s'écria Zedd. (Il fit un grand geste circulaire et claqua des doigts, parodiant le comportement d'un génie qui accorde un souhait à quelqu'un.) Elle a décidé que les choses étaient faites d'une certaine façon, puis supposé que la réalité se plierait à ses désirs. Mais la vie ne fonctionne pas ainsi.

— La reine Cyrilla, intervint Cara, en a voulu à Jebra parce qu'elle disait la vérité. Puis elle est allée jusqu'à la punir de ce « crime ».

Zedd caressa tendrement l'épaule de Jebra, qui en ferma les yeux de bonheur.

— Les personnes qui refusent de voir la réalité en face, quelles que soient leurs motivations, détestent qu'on les arrache à leur rêve éveillé. Elles peuvent se montrer très violentes dès qu'il s'agit de défendre leurs fantaisies – souvent, elles réservent leur venin aux « prophètes de mauvais augure » qui refusent simplement de mentir.

— Mais la réalité ne disparaît pas pour autant…, dit Richard.

Zedd acquiesça à cette remarque pleine de bon sens.

— Ceux qui cherchent la vérité ont pour démarche fondamentale de ne jamais perdre la réalité de vue. Après tout, c'est elle, pas l'imagination, qui est la source de la rationalité.

Richard posa la main sur le manche du couteau qu'il portait à la ceinture. Son épée lui manquait, mais il l'avait échangée contre des informations précieuses au sujet de Kahlan et du sort d'oubli. Le marché était équitable. Pourtant, il aurait aimé détenir l'arme et s'inquiétait souvent de ce que pouvait bien en faire Samuel.

Un peu perdu dans ses pensées, le regard dans le vide, il murmura :

— J'ai du mal à comprendre que les gens puissent refuser de voir ce qui est dans leur propre intérêt…

— Pourtant, c'est le drame de l'humanité, dit Zedd, abandonnant le ton de la simple conversation au profit d'une voix plus grave et vibrante d'autorité. Tout tient à ça, mais peu de gens s'en rendent compte. (Le vieux sorcier plongea son regard dans celui de Richard.) Se détourner délibérément de la vérité revient à se trahir soi-même…

Shota fronça les sourcils et lâcha :

— Une nouvelle Leçon du Sorcier, Zorander ?

— La dixième, pour être exact…

La voyante dévisagea intensément le Sourcier.

— Une Leçon à retenir, dit-elle d'un ton coupant.

Richard comprit qu'elle le soupçonnait d'ignorer la réalité, à savoir l'invasion du Nouveau Monde par l'Ordre Impérial. C'était faux, bien entendu. En revanche, il n'imaginait pas ce qu'il aurait pu faire de plus pour arrêter le conflit. Si les souhaits avaient suffi, les hordes de Jagang seraient depuis longtemps retournées chez elles. Hélas, il ne suffisait pas toujours de vouloir pour pouvoir…

Bref, s'il avait su que faire, il l'aurait déjà fait ! Penser qu'un avenir sombre guettait son monde n'avait rien de plaisant, surtout lorsqu'on ne savait pas comment empêcher la catastrophe. Mais se dire que quelqu'un comme Shota croyait qu'il se tournait les pouces au lieu d'agir… Bon sang ! il y avait de quoi s'étouffer de rage !

Richard se tourna vers Nicci. Même dans la ridicule chemise de nuit rose, cette femme restait un parangon de noblesse et de sagesse. Alors que Richard avait été élevé dans le respect de la rationalité, l'ancienne Maîtresse de la Mort sortait de toute une vie d'endoctrinement. Dès l'enfance, elle avait été exposée à la propagande de l'Ordre. Après une telle épreuve, il fallait être une personne hors du commun pour se lancer en quête de la vérité.

Alors que son regard sondait celui de la magicienne, Richard se demanda s'il aurait eu le courage, à sa place, de remettre en cause les certitudes d'une vie entière. Et l'honnêteté de reconnaître ses erreurs avant de faire ce qu'il fallait pour les corriger…

Très peu de gens avaient ce type de courage…

Nicci pensait-elle aussi qu'il détournait le regard de la réalité pour s'occuper de ses « petits » problèmes personnels ? Croyait-elle qu'il refusait de faire ce qui s'imposait pour sauver des milliers d'innocents ?

Il espérait que non… Bien souvent, ces derniers temps, savoir que Nicci le soutenait lui avait donné le courage de continuer alors qu'il aspirait à poser son fardeau et à s'étendre sur le bas-côté de la route.

Nicci attendait-il de lui qu'il renonce à chercher Kahlan pour se concentrer sur la protection des peuples du Nouveau Monde ?

Arithmétiquement, c'était incontestablement la chose à faire, car une vie ne pesait rien face à des centaines de milliers d'autres. Mais il y avait plus troublant que cela…

Kahlan elle-même aurait exigé qu'il se consacre au plus grand nombre ! Si fort qu'elle ait pu l'aimer à l'époque où elle savait qui elle était, elle n'aurait jamais accepté qu'il néglige sa mission pour s'occuper d'elle.

Soudain, une partie de la pensée qu'il venait d'avoir fit l'effet d'une gifle au Sourcier.

« … à l'époque où elle savait qui elle était… »

Si Kahlan avait perdu la mémoire, elle ne se souvenait plus de l'existence de son mari. Et bien entendu, elle ne pouvait plus l'aimer.

Richard sentit ses genoux se dérober. Cette idée le privait de toutes ses forces.

— J'étais fière d'avoir tout tenté pour lui ouvrir les yeux, reprit Jebra lorsque Zedd mit un terme à son imposition des mains apaisante. En revanche, je détestais être prisonnière dans un donjon. Pour sûr, ça me rendait malade !

— Qu'est-il arrivé ? demanda le vieux sorcier. Combien de temps es-tu restée dans ton cachot ?

— J'ai vite perdu le compte du temps… En l'absence de fenêtres, je n'ai même plus su si on était le jour ou la nuit… Alors, le passage des semaines et des mois ! Mais j'ai été prisonnière assez longtemps pour que les bouchers de l'Ordre soient revenus puis repartis…

» Au fil du temps, j'ai perdu tout espoir de revivre un jour…

» La mort aurait été une délivrance, mais on ne passe pas à volonté de vie à trépas. Comme on me nourrissait – jamais assez pour que je sois rassasiée, mais suffisamment pour me maintenir en vie –, pourquoi aurais-je péri ?

» De temps en temps, les geôliers laissaient brûler une bougie devant la porte de mon cachot. Ces hommes n'étaient pas cruels avec moi – enfin, pas plus que le nécessaire – mais il était terrifiant de rester sans cesse enfermée dans une minuscule pièce plongée dans l'obscurité…

» J'ai vite compris qu'il ne fallait surtout pas se plaindre… Quand les autres prisonniers gémissaient, débitaient des injures ou criaient comme des fous, les geôliers leur ordonnaient de ne pas faire de bruit. Lorsqu'un de ces malheureux n'obéissait pas, les menaces que proféraient les gardiens me donnaient des frissons dans le dos. Et je savais qu'ils n'hésitaient pas à les mettre en application si ça s'imposait…

» Mes compagnons d'infortune ne restaient jamais bien longtemps, parce qu'on les faisait transiter par le donjon en attente de leur

exécution. Il y avait beaucoup d'arrivées et de départs, dans ce donjon. D'après ce que j'ai pu voir par le judas de ma porte, quand un geôlier le refermait mal, les prisonniers étaient des types dangereux et violents qui ne respectaient rien. Les obscénités qu'ils débitaient presque chaque nuit me réveillaient en sursaut et hantaient mes rêves – ou plutôt, mes cauchemars – dès que je me rendormais.

» Durant toute ma captivité, j'ai redouté qu'une vision me révèle quand et comment surviendrait ma fin. Mais ça n'est jamais arrivé. De toute façon, avais-je besoin de mes pouvoirs pour savoir ce qui m'attendait ? Les envahisseurs approchaient, et Cyrilla, je le savais, finirait par me tenir pour responsable de tout. Je suis pythie depuis ma plus tendre enfance, et je sais comment se passent les choses. Les gens qui n'aiment pas ce que je leur annonce ont tendance à m'accuser de leurs malheurs. Au lieu d'utiliser les informations que je leur fournis pour améliorer leur sort, ils ne font rien contre le « destin » et se défoulent sur moi. À croire que j'oriente mes visions dans la seule intention de les embêter !

» Ma captivité me devint vite insupportable. Pourtant, je fus bien obligée de… la supporter… Assise dans le noir, je finis par comprendre pourquoi son séjour dans une oubliette avait fait perdre la raison à Cyrilla. Moi, au moins, je n'étais pas enfermée avec des violeurs et des assassins…

» Mais j'étais sûre de mourir dans ce trou, oubliée de tous. Et peu à peu, je perdis toute notion du temps…

» Aucune vision ne vint me troubler. À l'époque, je n'avais pas compris que je n'en aurais plus jamais.

» Un jour, la reine m'envoya un émissaire. L'homme me demanda si j'étais prête à « réviser ma vision ». Je lui répondis que j'étais disposée à débiter tous les mensonges du monde si Cyrilla me laissait sortir de mon trou. La reine ne devait pas attendre une déclaration de ce genre, car je ne revis jamais son agent – et personne ne vint me libérer non plus.

Richard jeta un coup d'œil à Shota et vit qu'elle continuait à jouer au jeu des « parallèles ». De toute évidence, elle l'accusait de ne pas croire à ses prédictions et de lui demander d'en changer pour lui faciliter la vie.

Avait-elle totalement tort ? Un instant, Richard se sentit très mal dans sa peau…

— Un autre jour, reprit Jebra, un garde vint me parler à travers le guichet de mon cachot. En réalité, comme je l'ai appris plus tard, ce n'était pas un jour mais une nuit, un détail sans grande importance, je l'avoue…

» L'homme murmura que les troupes de l'Ordre approchaient de la

ville. La bataille était imminente… Ce gardien semblait content que la longue attente de l'action soit enfin terminée. Face à la sinistre réalité, plus personne ne serait contraint de jouer la comédie pour plaire à la reine. Au fond de leur cœur, tous les sujets de Cyrilla savaient qu'une catastrophe se profilait. Maintenant qu'on y était, ils pouvaient affronter la réalité en face sans avoir le sentiment de trahir la couronne. Malheureusement pour ces braves gens, la folie de Cyrilla ne se limitait pas à nier la gravité de la menace…

» Je dis au geôlier que j'avais peur pour les habitants d'Ebinissia. Il s'esclaffa, me traita d'idiote et me plaignit parce que je sous-estimais les compétences des soldats de Galea. L'armée du royaume, forte de plus de cent mille hommes, allait botter les fesses des envahisseurs pour les renvoyer chez eux, comme la reine le lui avait ordonné.

» Je me tus, n'osant pas m'inscrire en faux contre les illusions d'invincibilité de Cyrilla. Grâce à mes visions, je savais que cent mille hommes ne pèseraient pas lourd face aux hordes de Jagang. Le désastre était inévitable et je ne pouvais même pas choisir la fuite !

» Soudain, j'entendis le bruit sinistre qui avait annoncé ma vision… L'identifiant enfin, j'en eus aussitôt la chair de poule. Il s'agissait du son de milliers de cornes de guerre. On eût dit le cri de rage d'un démon venu du royaume des morts pour dévorer les créatures vivantes. Les murs de ma prison eux-mêmes n'étaient pas assez épais pour étouffer ce vacarme.

» La mort approchait, précédée par un hurlement qui aurait glacé les sangs du Gardien en personne.

Chapitre 13

Jebra se massa frileusement les épaules comme si le souvenir de la sonnerie de cornes lui donnait encore la chair de poule. Après avoir inspiré à fond, elle leva de nouveau les yeux sur Richard et reprit le fil de son histoire :

— Tous les gardiens allèrent participer à la défense de la ville, laissant le donjon sans surveillance. Mais bien entendu, les innombrables portes de fer qu'ils fermèrent à double tour interdisaient que quiconque réussisse à s'échapper. Sachant que personne ne les entendait, certains prisonniers se réjouirent de la chute imminente de Galea. Ces imbéciles pensaient y gagner la liberté ! Ils furent prompts à se taire quand des cris retentirent dans le lointain.

» Un silence de mort régnant dans le donjon, j'entendis le bruit des armes qui s'entrechoquaient, les cris de guerre et les hurlements de douleur. La bataille approchait de nos murs, la preuve que les défenseurs étaient submergés. En moins d'une heure, l'ennemi eut investi le palais. Y ayant vécu très longtemps, je connaissais beaucoup de gens dont le destin, désormais…

Jebra s'interrompit pour essuyer ses larmes et se moucher.

— Désolée, dit-elle. Je ne peux pas m'empêcher de pleurer… (Elle revint à son récit.) Bientôt, j'entendis le bruit caractéristique d'un bélier qui s'attaque à des portes de fer. Celles du donjon étant solides, il fallut un moment pour qu'elles cèdent. Dès que ce fut fait, des dizaines de soldats enragés se déversèrent dans les couloirs de ma prison. Équipées de torches, ces brutes étaient sans doute en quête d'un trésor à piller. À la place, ils découvrirent des cellules puantes où croupissaient des dizaines de loqueteux, d'assassins, de voleurs et d'escrocs.

» Dégoûtés, ils repartirent en un éclair, nous laissant crever de terreur dans l'obscurité.

» J'ai cru qu'ils ne reviendraient jamais et que nous allions mourir de soif et de faim. Mais je me trompais. Quand ils se remontrèrent, ils avaient avec eux des dizaines de femmes terrorisées. Des membres du personnel du palais, bien sûr… Les soudards voulaient profiter en paix de leurs « conquêtes », sans devoir se battre contre des camarades jaloux…

» Ce que j'aperçus m'incita à me recroqueviller dans le coin le plus obscur de mon cachot. Mais cela ne suffit pas, et je continuai à entendre les cris des femmes violées et les rires de leurs bourreaux.

Quel genre d'homme peut s'esclaffer en commettant de telles atrocités ? J'y ai beaucoup réfléchi, et la réponse m'échappe toujours.

» Une des plus jeunes victimes de ces brutes parvint à leur échapper et courut comme une folle vers l'escalier. Des voix masculines crièrent qu'il fallait l'intercepter. Même si elle était rapide et forte, les sales types réussirent sans trop de mal à la rattraper et à la plaquer au sol. Quand elle implora les brutes de l'épargner, je reconnus sa voix…

» Par le guichet, je pus voir ce qui lui arriva… Alors qu'un homme la maintenait au sol, un autre lui posa une botte sur le genou et lui releva le pied jusqu'à ce que l'articulation explose. Insensible à ses cris de douleur, il fit subir le même traitement à son autre jambe. En riant, les deux soudards lui dirent qu'elle allait peut-être se concentrer sur son « boulot », maintenant qu'elle ne pouvait plus courir. Sur ces mots, ils recommencèrent à la besogner. De ma vie, jamais je n'avais entendu de tels hurlements…

» Des dizaines de vainqueurs vinrent dans le donjon avec leur butin vivant. L'horreur dura des heures et des heures, et chaque nouvel arrivage de malheureuses donnait lieu à des scènes déchirantes. Comme les monstres qu'ils sont, les hommes de Jagang ne firent jamais montre d'une once de pitié…

» Ayant trouvé un gros trousseau de clés, l'un d'eux entreprit d'ouvrir les cellules. Très content de lui, il fit sortir les prisonniers et leur annonça que l'heure de la justice venait de sonner pour les « opprimés ». En file indienne, les misérables qui croupissaient dans le donjon attendirent leur tour de se venger.

» Élisabeth, la jeune femme aux genoux brisés, n'avait jamais opprimé personne. Toujours souriante, elle venait travailler au palais d'un cœur léger. D'abord parce qu'elle était honorée de servir la reine, et ensuite à cause du jeune charpentier attaché au palais dont elle était amoureuse…

» Ravis d'être conviés à une orgie, tous les prisonniers sortirent de leur cellule.

— Et toi ? demanda Richard. Ils ne t'ont pas forcée à quitter ton refuge ?

— Ils ne m'ont pas vue, tout simplement… Dans le cas contraire, j'aurais subi le même sort que les autres femmes. Mais dans la pénombre, excités comme ils l'étaient par leur « butin », les soudards ont dû croire que mon cachot était vide. Ça n'avait rien d'étonnant, puisque toutes les cellules n'étaient pas occupées, loin de là ! Si un soldat avait eu l'idée d'éclairer la minuscule pièce avec sa torche, mon destin aurait été scellé. Cela dit, j'étais la seule femme parmi les prisonniers, et ils ignoraient ma présence. Dans le cas contraire, ils seraient venus me chercher, je n'en doute pas un instant. Mais là, ils

avaient mieux à faire que fouiller les cellules…

Blanche comme un linge, Jebra se prit la tête à deux mains.

— En ce qui concerne le calvaire de ces femmes, je refuse d'entrer dans les détails, mais sachez tous que j'en aurai des cauchemars jusqu'à la fin de ma vie. Violer n'était pas le seul objectif de ces hommes. Assoiffés de sang, ils brûlaient du désir de dégrader leurs victimes afin de bien établir qu'ils détenaient sur elles le pouvoir de vie et de mort.

» Lorsque la dernière suppliciée eut fini de souffrir, ces chiens décidèrent de partir en quête de nourriture et de boisson, histoire de célébrer dignement leur victoire. Quand ils revinrent, ils avaient capturé de nouvelles femmes, bien entendu… Comme une bande de bons copains, ils jurèrent alors de ne pas avoir de repos tant qu'ils n'auraient pas violé toutes les « garces » du Nouveau Monde…

Avec les deux mains, Jebra écarta les mèches vagabondes qui lui tombaient devant les yeux.

— Après une petite éternité, les soudards de Jagang désertèrent le donjon pour aller s'amuser ailleurs. Des heures durant, je restai pourtant tapie dans l'ombre, mordant l'ourlet de ma robe pour ne pas me trahir en gémissant de peur. L'odeur du sang et de fluides moins nobles montait à mes narines, me donnant envie de vomir. Mais avec le temps, je finis par m'habituer. C'est étrange comme l'être humain s'accoutume à tout lorsque sa survie est en jeu…

» Mourant de peur qu'on me découvre et m'inflige le même traitement qu'aux autres, je n'osais pas bouger. Alors que mon esprit dérivait vers un état de semi-conscience, je compris enfin le calvaire qu'avait vécu Cyrilla. Elle était folle, nul ne pouvait le nier, mais il y avait d'excellentes raisons…

» Dehors, la bataille continuait et j'en captais toujours les échos. Alors qu'une odeur de brûlé s'infiltrait jusque dans mon cachot, je me dis que ce massacre durerait jusqu'à la fin des temps.

» Au moins, les femmes qui gisaient dans les couloirs ne souffraient plus, et c'était déjà ça de gagné. Si les esprits du bien consentaient à les accueillir et à les réconforter, elles finiraient peut-être par trouver la paix un jour.

» Si épuisante que soit la terreur, surtout lorsqu'on l'éprouve en permanence, je ne parvenais pas à fermer les yeux. Inutile de dire que la nuit me parut interminable… Au matin, la lumière que n'arrêtait plus la double porte de fer envahit le donjon et réussit à parvenir jusqu'à mon couloir. Cela ne m'incita pourtant pas à sortir. Serrée contre le mur du fond de mon cachot, je perdis le compte des heures et fus très surprise lorsque la pénombre reprit ses droits dans le couloir. Toute une journée venait de passer, vraiment ?

» Dehors, la bataille avait cessé, cédant la place à une ignoble

célébration à base de viols et de beuveries. L'aube suivante arriva sans que les ardeurs criminelles des soldats se soient épuisées.

» Rester où j'étais ne semblait plus possible. Malgré l'extraordinaire résilience du corps humain, l'odeur de décomposition devenait intolérable et je ne supportais plus l'idée d'être prisonnière au milieu d'un gigantesque charnier. Pourtant, je ne pus me résoudre à bouger, passant une nouvelle journée, et la nuit suivante, à proximité des dépouilles rongées aux vers de femmes que je connaissais presque toutes, au moins de vue.

» Crevant de faim et de soif, je commençai de voir des gobelets d'eau et des tranches de pain sur le sol, à moins d'un pas de moi. Mais bien entendu, lorsque je tendais une main, c'était pour la refermer sur le vide.

» Alors que les heures s'égrenaient, mon état d'esprit changea. Lasse d'avoir peur au point de ne pas oser me lever, je commençai à accepter l'idée de ma fin – voire à l'appeler de tous mes vœux. Sans illusions au sujet de ce qui m'attendait, je songeais cependant que tout valait mieux que cette angoisse perpétuelle. Même au prix de souffrances et d'humiliations inimaginables, j'entendais en finir. Une fois morte, comme les victimes des soudards, plus rien ne pourrait m'atteindre.

» C'est cette idée qui me donna le courage de sortir de mon trou. Dès que je fus dans le couloir, je croisai le regard d'Élizabeth – un regard plein de reproches, comme si elle attendait depuis deux jours que je vienne voir ce qu'on lui avait fait. Oui, je devais graver son image dans ma mémoire, afin de pouvoir un jour témoigner devant un tribunal.

» Mais quel tribunal ? Et pour déposer devant quels juges ? Tout était perdu, et le pauvre cadavre mutilé de la gentille jeune fille ne serait jamais vengé.

» Les autres femmes gisaient tout autour d'Élizabeth et dans les couloirs adjacents. Découvrir la nature de leurs blessures me permit de reconstituer leur calvaire avec une précision qui me glaça les sangs. Si je devais mourir comme ça, eh bien, je…

» La panique me submergeant, je me couvris le nez et la bouche avec l'ourlet de ma robe et me mis à courir comme une folle entre les cadavres et les flaques de sang séché. Sans avoir la moindre idée de ma destination, je m'engageai dans un escalier. Fuir était tout ce qui comptait. Et si je devais m'arrêter, j'implorais le Créateur de m'accorder une fin rapide.

» Sans savoir comment, je me retrouvai dans la partie « civilisée » du palais. Depuis toujours, j'étais sensible à la beauté de la résidence royale, et les récentes rénovations, après la première attaque, témoignaient du goût des artisans venus participer à leur façon au

renouveau de Galea. Hélas, il ne restait plus rien de cette splendeur. Avec une joie mauvaise qui me dépasse, les soudards ne s'étaient pas contentés de piller le palais, ils avaient saccagé tout ce qu'ils n'avaient pu emporter ! Les portes arrachées de leurs gonds, les colonnes de marbre renversées, les meubles brisés menu comme pour en faire du bois de chauffage…

Partout, le plancher était couvert de fragments d'objets de valeur réduits en miettes par les vainqueurs. Des doigts, des nez et des oreilles de porcelaine voisinaient avec des fragments de bois délicatement sculptés puis dorés avec tout l'amour d'un artisan pour son métier.

Les tables et les guéridons aux pieds fracassés gisaient sur le flanc comme de grands animaux blessés à mort. Lacérés à coups de couteau ou écrasés sous des semelles de botte, les superbes tableaux de la collection royale étaient irrécupérables. Entre les fenêtres à l'encadrement brisé et aux vitres explosées, des statues décapitées étaient souillées de vomissures et d'excréments. Poisseuses de sang, les tentures arrachées recouvraient à demi des cadavres mutilés au-delà de l'imaginable.

Les plus belles chambres étaient systématiquement transformées en latrines. Sur leurs murs, tracés avec de la matière fécale, des mots obscènes voisinaient avec des menaces de mort visant les « vils oppresseurs » du Nouveau Monde.

» Il y avait des soudards partout. Occupés à fouiller les débris laissés par des camarades plus chanceux, ces charognards finissaient aussi de dépouiller les cadavres. Riant aux éclats, d'autres bouchers attendaient leur tour devant des salles de bal transformées en bordels de campagne. Histoire de passer le temps, ces brutes s'acharnaient à détruire les rares choses encore intactes.

» Alors que je traversais le palais, perdue dans un brouillard qui me protégeait en partie de l'horreur, il me parut soudain évident que je finirais dans un de ces bordels improvisés, besognée par des dizaines d'hommes avant que l'un d'eux ait la bonne idée de m'égorger ou de m'éventrer.

» Je n'avais jamais vu de pareils barbares ! Des colosses puants la crasse et la sueur vêtus de cuirasses rouges de sang. Le torse barré de ceintures de cuir clouté ou de chaînes, la plupart de ces soudards avaient le crâne rasé – une manière de paraître encore plus menaçants. D'autres arboraient des crinières tellement sales et emmêlées qu'il aurait fallu une hache pour les couper, s'ils y avaient songé.

» Avec leur visage taché de suie – rien de plus logique, pour des incendiaires –, les glorieux soldats de l'Ordre paraissaient à peine humains. Leur présence dans des salles d'apparat où le raffinement

régnait en maître semblait presque comique – mais qui aurait eu l'idée de rire en découvrant leurs haches au tranchant rouge de sang, leurs épées au fil souillé de fluides noirs et leurs masses d'armes incrustées de matière cérébrale ?

Jebra se tut un instant et frissonna comme si elle était gelée jusqu'à la moelle des os.

— Le pire restait pourtant leurs yeux… Dans leur regard, on voyait qu'ils n'étaient pas blasés à force de voir des horreurs, mais en retiraient au contraire une extase toujours renouvelée. Face à une créature vivante, une seule question leur traversait l'esprit : tuer ou ne pas tuer, au moins dans l'immédiat. Lorsqu'il s'agissait d'une femme, leur cruauté dépassait tout ce que j'aurais cru possible. À certains moments, j'en eus le souffle coupé, comme si leur manière d'évaluer froidement une proie était déjà une sorte de viol…

» Ayant oublié jusqu'au sens du mot « civilisation », ces tueurs ne réfléchissent plus comme des hommes normaux. Rétifs à l'idée même de négocier, ils prennent ce qui leur fait envie et sont même capables de s'égorger entre eux pour un butin dérisoire. Croyez-moi, ils assassinent, violent et pillent sans éprouver de tourments de conscience. Libérées de la notion même de morale, ces bêtes sauvages s'offrent le plus grand festin de sang de l'histoire pourtant cruelle de l'humanité.

Chapitre 14

— S'il y avait des soldats partout, demanda Cara, pourquoi ne se sont-ils pas emparés de vous ?

Le genre de question directe que seule une Mord-Sith pouvait poser en de pareilles circonstances – parce que la notion de « convenances » n'était pas susceptible de déranger ces femmes-là.

La même idée avait traversé l'esprit de Richard – le temps de trouver comment la formuler, il s'était fait brûler la politesse par Cara.

— Ils ont cru que Jebra était une servante choisie par l'Ordre Impérial, répondit Nicci à la place de la pythie. La voyant aller et venir librement si longtemps après leur victoire, les soudards se sont dit que leurs chefs avaient trouvé une utilité à cette prisonnière…

— C'est exactement ça, confirma Jebra. Un officier m'a même tirée de force dans une salle où des hommes étudiaient une série de cartes déroulées sur des tables. La pièce n'avait pas été autant saccagée que les autres. L'officier et ses compagnons voulaient savoir où en était leur repas – comme si j'en avais quelque chose à faire !

» Ces hommes avaient l'air de brutes épaisses, comme tous les autres. J'ai compris qu'il s'agissait de gradés en voyant la déférence que leur témoignaient les divers messagers qui entraient et sortaient sans cesse de la pièce.

» Quelques-uns de ces officiers, un peu plus âgés que le soldat moyen, semblaient un tout petit peu plus conscients de ce qu'ils faisaient. Une lueur calculatrice brillait dans leurs yeux et les guerriers du rang les traitaient avec ce qui pourrait passer pour du respect, si cette notion avait cours dans l'armée de l'Ordre.

» Comme tous les chefs, ils détestaient qu'on atermoie lorsqu'ils posaient une question. Je vis dans cette mésaventure une occasion de sauver ma peau, si je m'y prenais convenablement. M'inclinant bien bas, j'ai affirmé que la nourriture arriverait très bientôt. L'estomac criant famine, ils me firent comprendre que j'avais intérêt à ne pas mentir, puis ils me laissèrent partir. Je pris la direction des cuisines, attentive à marcher d'un pas décidé mais sans courir, car la vue d'une femme paraissant fuir éveillait immanquablement les instincts de chasseur de ces rustres.

» Des dizaines d'hommes et de femmes d'un certain âge s'affairaient devant les fourneaux. Je reconnus des cuisiniers qui travaillaient depuis des années au service de la reine.

» Des hommes plus jeunes et plus vigoureux se chargeaient des

tâches qui dépassaient les capacités physiques des filles de cuisine. Par exemple porter les quartiers de viande ou faire tourner d'énormes broches au-dessus de braseros géants.

» Tous ces gens travaillaient avec une extraordinaire concentration, comme si leur vie en dépendait. Rien d'anormal, puisque c'était bel et bien le cas…

» Quand j'entrai dans les cuisines, personne ne fit attention à moi, tant l'activité était frénétique. Comprenant qu'on ne s'intéresserait pas à mon problème, je m'emparai d'un grand plateau lesté de tranches de viande et proposai de l'apporter dans la salle des cartes. Comme je m'y attendais, nul n'émit d'objections…

» Dès que je fus revenue, les officiers se jetèrent sur la nourriture comme la misère sur le pauvre monde. Sans prendre la peine d'utiliser des couverts, ils entreprirent de dévorer la viande froide à main nue.

» Cessant un instant de se goinfrer, un des types me demanda pourquoi je n'avais pas d'anneau à la lèvre inférieure. Paniquée, je me demandai de quoi il voulait parler.

— C'est un moyen d'identifier les esclaves, dit Nicci. Ainsi, les soldats du rang ne s'en approchent pas, laissant leurs jouets aux gradés.

— C'est ça, oui… L'officier en question brailla un ordre. Un soldat me ceintura, m'immobilisant pendant qu'un autre me perçait la lèvre pour y faire passer un anneau de fer.

— Une référence aux chaudrons et à d'autres ustensiles de cuisine, expliqua Nicci. L'anneau de fer sert à marquer les cuisinières et autres servantes.

Richard vit passer un éclair de rage dans les yeux bleus de la magicienne. Elle aussi avait longtemps porté un anneau – mais en or, pour signaler qu'elle était la propriété personnelle et intouchable de l'empereur. Ce n'était en aucun cas un honneur. Jagang s'était servi de sa « propriété » de la manière la plus ignoble qui soit.

— Encore une fois, dit Jebra, c'est tout à fait ça… Après qu'on m'eut posé l'anneau, on me renvoya aux cuisines chercher plus de nourriture et des bouteilles de vin. En exécutant ma mission, je m'aperçus que tous les esclaves qui s'échinaient à préparer les repas portaient un anneau de fer…

» Consciente de risquer ma vie à chaque instant, j'obéis aux officiers, faisant des dizaines de fois la navette entre les cuisines et leur salle. Régulièrement, une gorgée d'eau ou une bouchée de nourriture m'empêchaient de m'évanouir de fatigue.

» Intégrée malgré moi au « personnel » qui servait les nouveaux maîtres du palais, j'eus à peine le loisir de m'apercevoir que j'avais échappé à un destin beaucoup moins enviable. Malgré la douleur et le sang qui perlait à ma lèvre, je me réjouissais de porter un anneau et

d'être ainsi protégée de la lubricité permanente des soldats.

» Très vite, je fus chargée de ravitailler des officiers ailleurs qu'au palais. En arpentant Ebinissia, je pris la pleine mesure du fléau qui venait de s'abattre sur Galea.

Jebra se tut, le regard dans le vague.

— Qu'as-tu vu ? lui demanda Richard.

La pythie le regarda avec des yeux ronds, comme si elle avait oublié qu'elle racontait son histoire à un auditoire.

Elle parvint à se ressaisir et continua :

— Autour de la ville, des dizaines de milliers de cadavres finissaient de pourrir… Aussi loin que je pouvais voir, le sol était jonché de dépouilles dont personne n'avait jugé bon de s'occuper. Ce spectacle semblait irréel. Pour moi, il était familier, car je l'avais découvert dans ma vision.

» Hélas, il y avait encore plus affreux… Les blessés de notre armée avaient été abandonnés sur place, à côté des corps de leurs frères d'armes. Après trois ou quatre jours, beaucoup avaient succombé, mais les plus résistants n'avaient pas encore fini d'agoniser. Quelques blessés plus légers, et immobilisés pour une raison ou une autre, imploraient qu'on ne les laisse pas crever de faim et de soif.

» Je me souviens d'un homme dont la jambe était coincée sous un chariot renversé. Et d'un autre, cloué au sol par une lance enfoncée dans son ventre. Ne voulant pas mourir, le pauvre n'osait plus bouger, de peur de déclencher une hémorragie en délogeant l'arme de ses entrailles…

» Plusieurs blessés, une jambe cassée – quand ce n'étaient pas les deux ! –, rampaient au milieu des cadavres d'hommes et de chevaux. Je serais bien allée les aider, mais les soudards de Jagang surveillaient tout le secteur et ils les auraient exécutés sans autre forme de procès.

» Pour aller ravitailler les avant-postes, je devais traverser ce charnier plusieurs fois par jour. Les collines où avait eu lieu la bataille finale grouillaient de monde. Des hommes et des femmes qui marchaient lentement entre les morts et les blessés, les détroussant méthodiquement. Plus tard, j'ai appris qu'une petite armée de civils suivait les troupes de l'Ordre. Des charognards vivant des miettes que leur laissaient les soldats. Ces vautours humains faisaient les poches des cadavres, tirant ainsi leur subsistance de la mort et du malheur.

» Je revois encore une vieille femme, un châle blanc sur les épaules, penchée sur un de nos soldats encore vivant. Parmi d'autres blessures, le pauvre avait une jambe ouverte jusqu'à l'os. Ses mains tremblaient convulsivement, leurs muscles perclus de crampes à force de tenir fermée l'horrible plaie.

» Pendant que la vieille le fouillait, le blessé l'implora de lui donner un peu d'eau. L'ignorant superbement, elle déchira sa chemise

pour voir s'il portait autour du cou une bourse attachée à une lanière de cuir – une astuce qu'employaient beaucoup de soldats. D'une voix de plus en plus faible, le moribond continuait à quémander de l'eau. Agacée, la vieille tira de sa ceinture une longue aiguille à tricoter et l'enfonça dans l'oreille de l'homme. La langue pointant à la commissure de ses lèvres sous l'effort, elle fit bouger l'aiguille de haut en bas pour dévaster le cerveau de sa victime. Le blessé eut quelques spasmes et ne bougea plus. Après avoir récupéré l'aiguille, la vieille l'essuya sur le pantalon du mort en marmonnant qu'il se tiendrait tranquille, maintenant… Puis elle recommença sa fouille méthodique. Je fus très surprise par l'expertise dont témoignait chaque geste de cette femme. La preuve qu'elle n'en était pas à son premier assassinat…

» J'ai vu d'autres civils utiliser une grosse pierre pour faire exploser la tête d'un blessé, histoire d'être tranquilles pendant qu'ils le détroussaient. D'autres charognards ne prenaient pas la peine d'achever leur proie si elle n'était plus en état de leur résister, même faiblement.

» Certains pillards, en revanche, brandissaient triomphalement le poing lorsqu'ils trouvaient un blessé à achever. Comme si ce geste ignoble les transformait en héros. Les plus pervers torturaient les moribonds, amusés de les voir incapables de fuir ou de se défendre. Par bonheur, ces abominations cessèrent assez vite. En quelques jours, les derniers blessés rendirent l'âme, tués par leurs plaies ou par les détrousseurs de cadavres.

» Deux ou trois semaines durant, les bouchers de l'Ordre célébrèrent leur victoire en s'adonnant à une orgie de meurtres, de viols et de pillage. Pas un bâtiment n'échappa à leur furie, et ils raflèrent tout ce qui avait de la valeur. À part les esclaves comme moi, tous les hommes furent exécutés ou faits prisonniers et toutes les femmes finirent dans les bordels de campagne de Jagang.

Jebra dut de nouveau s'arrêter pour sécher ses larmes.

— Aucune femme ne devrait jamais subir ce qu'ont enduré toutes les citadines d'Ebinissia. Tous les hommes capturés par l'Ordre, soldats ou civils, savaient ce qui arrivait à leur mère, leur femme, leur sœur ou leur fille. Les soudards ennemis s'en assuraient, pour ajouter la torture morale à l'humiliation de la défaite. Régulièrement, des prisonniers qui ne supportaient plus cette ignominie se révoltaient et se faisaient impitoyablement massacrer.

» Les hommes survivants furent bientôt obligés de creuser des fosses communes pour les montagnes de cadavres qui s'accumulaient un peu partout. Leur travail terminé, ils devaient inhumer les corps. Ceux qui refusaient finissaient dans les fosses…

» Quand tous les morts eurent été enterrés, les prisonniers reçurent

l'ordre de creuser de grandes tranchées. Puis les exécutions commencèrent. Tous les mâles âgés de plus de quinze ans furent mis à mort. L'Ordre détenant des milliers de prisonniers, je compris que cette élimination de masse prendrait des semaines et des semaines…

» Sous la menace des armes, les femmes et les enfants furent contraints d'assister au massacre. Alors qu'ils voyaient mourir tous les défenseurs et les citadins d'Ebinissia, on les informa que tel était le destin des fourbes qui s'opposaient aux lois équitables et morales de l'Ordre Impérial. Pendant les interminables exécutions, on leur tenait de pompeux sermons sur la perversité de leur existence passée. Quand on vivait dans l'égoïsme, leur répétait-on, on mourait ainsi, rejeté par l'humanité tout entière. Mais grâce à l'empereur Jagang, le monde serait un jour débarrassé de cette affreuse corruption.

» La plupart des hommes furent décapités, mais il y eut de macabres variantes. Certains suppliciés furent contraints de s'agenouiller au bord d'une tranchée. Quelques colosses armés de massues à tête de fer passaient derrière eux et leur faisaient exploser la tête d'un seul coup puissant. Deux prisonniers enchaînés suivaient chacun de ces bourreaux et se chargeaient de faire basculer les cadavres dans leur dernière demeure.

» Pas mal d'hommes furent utilisés comme cibles d'exercice pour les archers et les lanciers de l'Ordre. Le jeu le plus en vogue consistait pour les tireurs à se saouler avant de mettre leur précision à l'épreuve. Des spectateurs impitoyables se moquaient des maladroits qui avaient besoin de s'y reprendre à deux ou trois fois pour tuer un prisonnier…

» La consommation d'alcool des soldats me stupéfia, au moins au début. Puis je compris que c'était une défense pour certains. Face à cette « industrialisation » de la mort, bon nombre d'hommes, se sentant de plus en plus mal à l'aise, cherchaient refuge dans une ivresse quasi permanente. Tuer sur le champ de bataille est une chose. Exécuter de sang-froid des civils en est une autre, même pour les pires brutes de l'Univers.

» Enthousiastes ou non, les soldats de Jagang accomplissaient leur sinistre mission avec une efficacité qui me glaçait les sangs. Le meurtre organisé, cette notion nouvelle pour moi, devenait une forme d'art et une légion de « petits génies » proposaient des améliorations de plus en plus cyniques.

» Par une journée pluvieuse, je fus chargée d'apporter leur repas à des officiers installés sous l'auvent d'une boutique depuis longtemps mise à sac. Ces gradés étaient là pour assister à une exécution de masse conçue comme un véritable spectacle. Pour l'occasion, des dizaines de femmes, souvent à demi nues, furent sorties pour quelques heures des bâtiments transformés en bordels.

» Aux hurlements que poussèrent ces malheureuses – et aux

prénoms qu'elles criaient hystériquement – j'ai compris que les tortionnaires de l'Ordre avaient pris le temps de mener des enquêtes minutieuses sur les condamnés. Après avoir subi tous les outrages imaginables, ces femmes allaient devoir assister à l'exécution de leur mari. Comble du sadisme, les couples étaient conduits ensemble sur les lieux du massacre, et séparés au dernier moment.

» Serrées les unes contre les autres pour se réconforter un peu, les femmes durent regarder pendant qu'on attachait les poignets des hommes dans leur dos. Puis ces pauvres bougres furent obligés de s'agenouiller au bord des tranchées – mais en se plaçant face aux « spectatrices ». Des soldats de l'Ordre entreprirent alors de circuler derrière les condamnés.

» La méthode d'exécution était simple. Prenant un supplicié par les cheveux, le bourreau lui inclinait la tête en arrière puis lui tranchait la gorge avec son couteau. Ensuite, toujours en tenant sa victime par les cheveux, le tueur n'avait plus qu'à la faire basculer dans la tranchée.

» Tremblant de peur, les condamnés pleuraient en criant le nom de leur bien-aimée. Des déclarations d'amour éternel d'autant plus touchantes que le temps allait s'arrêter à jamais pour ces malheureux. Les femmes répondaient par des serments tout aussi fougueux. Et pendant ce temps, les exécuteurs de l'Ordre jetaient dans les tranchées des moribonds qui allaient s'écraser sur le corps d'une connaissance, d'un ami ou d'un frère.

» Le spectacle le plus affreux auquel j'aie jamais assisté…

» Leur résistance épuisée, plusieurs femmes perdirent connaissance et s'écroulèrent sur le sol boueux souillé de vomi – la réaction physiologique incontrôlable qu'avaient presque toutes ces malheureuses. Alors que la pluie continuait à tomber, indifférente aux drames des hommes, certaines épouses tentèrent d'échapper à la surveillance des soldats de l'Ordre. Hilares, ces brutes les ceinturèrent et s'éloignèrent avec elles en décrivant par le menu les outrages qu'ils entendaient leur faire subir. Sans nul doute, bon nombre de condamnés entendirent ces horreurs – un raffinement dans la cruauté qui dépasse mon imagination, je dois le confesser.

» On ne se contentait pas de séparer les familles, on les exterminait. Vous connaissez la fameuse question : à quoi ressemblera la fin du monde ? Eh bien, moi je connais la réponse ! À ce que j'ai vu pendant des semaines à Ebinissia. N'était que l'apocalypse visait une personne à la fois. La fin du monde, oui, mais fragmentée, en quelque sorte…

Richard se prit les tempes entre le pouce et l'index, appuyant si fort qu'il redouta un moment de se faire exploser le crâne. Au prix d'un effort surhumain, il réussit à empêcher sa voix de trembler.

— Quelqu'un est-il parvenu à s'échapper ? demanda-t-il. Au cours de cette série de viols et de meurtres, y a-t-il eu quelques évasions ?

— Je crois, répondit Jebra. Hélas, je ne peux rien affirmer…

— Ne vous inquiétez pas, il y a eu le nombre requis d'évasions, dit Nicci.

— Le nombre requis ? répéta Richard, incapable de contenir plus longtemps sa colère. Que veux-tu dire ?

— L'Ordre sait que certaines de ses proies lui échappent, répondit l'ancienne Maîtresse de la Mort. Pendant les massacres, les officiers s'arrangent pour que la sécurité ne soit pas parfaite, afin qu'il y ait quelques évasions.

— Pourquoi ? demanda Richard, qui n'y comprenait plus rien.

Nicci le dévisagea longuement avant de lui dire la vérité.

— Il faut bien que les rescapés terrorisent les habitants de la cité suivante ! Grâce à cette « publicité », des dizaines de villes se sont rendues sans combattre. L'Ordre ne crache pas sur les victoires faciles, tu sais… Les « miraculés » qui parviennent à fuir une cité martyrisée sont sans le savoir des agents très efficaces de Jagang.

À la façon dont son cœur cognait dans sa poitrine, Richard n'avait aucun mal à comprendre qu'on soit mort de peur après avoir entendu de tels récits. Se concentrant sur Jebra, il se passa lentement la main dans les cheveux et demanda :

— Tous les prisonniers furent-ils exécutés ?

— Une partie des hommes, jugés inoffensifs pour des raisons qui m'échappent, ont été envoyés travailler dans les fermes, à l'extérieur de la ville. Je n'ai jamais su ce qui leur est arrivé, mais je suppose qu'ils continuent à s'échiner pour nourrir les soudards de l'Ordre.

Jebra baissa les yeux et écarta distraitement une mèche de cheveux de son front.

— Les femmes survivantes devinrent la propriété des soldats. Le cheptel des officiers, trié sur le volet, comprenait seulement les plus jolies du lot. Pour les reconnaître, on les affublait d'un anneau de cuivre…

» Des charrettes traversaient chaque jour le camp pour ramasser les cadavres des prisonnières maltraitées par les hommes du rang. Même s'ils se montraient un peu plus économes, les officiers ne firent jamais rien contre la brutalité des soldats. Les mortes finissaient dans les tranchées, et voilà tout ! Je n'ai jamais vu une seule personne, même un « héros » de l'Ordre, être enterrée sous une pierre tombale. La fosse commune pour tout le monde ! Quoi de plus logique pour un mouvement qui nie l'importance de l'individu ?

— Et les enfants ? voulut savoir Richard. Tu as dit qu'on ne tuait pas les gamins en dessous de quinze ans.

Jebra prit une grande inspiration avant de répondre :

— Eh bien, dès le début, les jeunes garçons furent regroupés par tranches d'âge et affectés à ce qu'il faut bien appeler des unités de jeunes recrues. On cessait de les considérer comme des vaincus, les transformant en jeunes membres de l'Ordre Impérial enfin libérés de l'influence perverse de leurs parents – les véritables oppresseurs, dans toute cette affaire. Si une invasion s'était imposée, c'était à cause des anciennes générations, pas de ces braves gosses innocents des péchés de leurs aînés. En conséquence, on les séparait des adultes – le premier pas sur le chemin de la rééducation.

» L'entraînement se présentait sous la forme de jeux plutôt agréables. On traitait bien les garçons, qui prenaient vite goût à cette atmosphère de fraternelle compétition. Un seul bémol : ils n'avaient plus le droit de voir leur famille, car s'attacher à ses parents était tenu pour un signe de faiblesse. Que les « recrues » le veuillent ou non, l'Ordre Impérial devenait leur famille.

» Le soir, couvrant parfois les cris des femmes, j'entendais les garçons chanter sous la houlette d'instructeurs spéciaux. Étant chargée d'apporter leurs repas à ces formateurs, j'ai pu suivre l'évolution des jeunes au fil des semaines et des mois.

» Après un certain temps de formation, les adolescents assimilaient la notion de grade et commençaient à acquérir des réflexes de groupe. L'obéissance devenait alors leur seconde nature, et leur individualité s'estompait au profit d'une identité collective, en supposant qu'une telle chose puisse exister. Quand j'apportais leurs plateaux aux officiers, je voyais les jeunes gens se mettre au garde-à-vous pour l'inspection, réciter sans hésiter les enseignements de l'Ordre, s'ébahir de la chance qu'ils avaient d'avoir été recrutés ou se réjouir de participer à la grande mission de sauvetage de l'humanité dirigée par le grand Jagang. Le mot « sacrifice » revenait sans cesse dans les discours de ces gosses…

» Je n'ai jamais assisté à leurs leçons, donc je ne saurais dire ce qu'on leur apprenait. Mais je me souviens très bien du petit texte qu'ils déclamaient tous ensemble en se préparant à être passés en revue. « Seul, je ne suis rien. L'unique sens de mon existence, c'est de servir les autres. Unis, nous sommes invincibles. »

» Une fois « formés », les garçons étaient invités à assister aux exécutions en masse de « traîtres à l'humanité ». On les encourageait à se réjouir de la mort des félons et leurs instructeurs, présents à leurs côtés, leur déclamaient des tirades exaltantes : « Soyez de jeunes héros durs et forts ! Voyez ce qui arrive aux égoïstes qui se détournent de leur prochain. Vous êtes destinés à sauver l'humanité, alors, montrez-vous sans failles, car l'Ordre aura bientôt besoin de vous. »

» Au début, tous les gamins résistaient à cet endoctrinement. Mais les jours passaient et le discours des instructeurs ne variait jamais,

pénétrant insidieusement dans les esprits. Même si voir les exécutions révulsait la plupart des garçons, ils finissaient par s'y faire, se persuadant que c'était le seul moyen d'étouffer à sa source la corruption qui menaçait la survie de l'humanité.

» L'Ordre passait alors à l'étape suivante. Bombardés juges, les gamins devaient condamner à mort les prisonniers qui passaient devant leur tribunal. À l'occasion, il leur fallait même se charger des exécutions. Impressionnés, leurs camarades les admiraient d'appartenir à l'élite chargée de purger le monde des mécréants et des égoïstes.

» En moins de temps qu'il en faut pour le dire, pratiquement tous les gamins furent impliqués d'une façon ou d'une autre dans la grande opération de meurtre organisé de Jagang. Le soir, ces « héros » insultaient et harcelaient les rares garçons qui refusaient de participer au massacre. Traités comme des lâches et des sympathisants des anciennes croyances, ces résistants étaient bien souvent battus à mort par leurs propres camarades.

» Bien entendu, à mes yeux, c'étaient eux les héros ! De braves jeunes gens tués par leurs anciens camarades de classe et de jeu devenus leurs pires ennemis. J'aurais donné cher pour serrer chacun de ces enfants dans mes bras en lui murmurant des paroles de réconfort. Mais c'était impossible, et ils moururent seuls, regardés comme des parias par leurs amis d'hier.

» Le monde devenait fou ! Tout était sens dessus dessous et la vie ne signifiait plus rien. La douleur et l'angoisse dominaient tout, la joie n'étant plus qu'un très lointain souvenir qui serait bientôt banni de toutes les mémoires. Il n'était plus question du « cycle de la vie », mais de celui de la mort, et nul n'y pourrait rien changer.

» Après quelques mois, et dans tout Galea, on ne trouvait plus que des gamins endoctrinés et des femmes transformées en objets de plaisir. Leur appétit aiguisé, les garçons pubères commencèrent à participer aux viols – une partie de leur « initiation » et une récompense pour les excellents services qu'ils rendaient déjà.

» Bien entendu, beaucoup de femmes guettaient la première occasion de se suicider. Tous les matins, on trouvait au pied des plus hauts bâtiments les cadavres de malheureuses qui s'étaient jetées dans le vide pour échapper à leur calvaire.

» Je ne compte plus les fois où j'ai vu une pauvre fille, cachée dans les ombres, attendre la mort après s'être tailladé les veines des poignets. Comprenant le choix de ces prisonnières, je faisais immanquablement semblant de n'avoir rien remarqué…

Alors que Jebra lui décrivait les horreurs consécutives à la chute d'Ebinissia, Richard contemplait fixement les eaux immobiles de la fontaine. Même quand on combattait l'Ordre depuis le début, comme

lui, on avait du mal à saisir l'étendue du désastre. Les témoins comme la pythie étaient précieux, surtout quand les horreurs traversées jour après jour n'avaient pas eu raison de leur lucidité et de leur intelligence. Même si elle était émue, Jebra présentait ses souvenirs avec une précision scientifique qui glaçait encore plus les sangs…

Les bras croisés, Shota ne quittait plus le Sourcier des yeux, comme si elle entendait s'assurer qu'il écoutait attentivement. Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Décidément, la voyante avait perdu le contact avec la réalité…

— Galea disposait de réserves de nourriture suffisantes pour ses citoyens, reprit Jebra. Mais sûrement pas pour une horde d'envahisseurs qui comptaient exclusivement sur le pays vaincu pour assurer leur subsistance. Dans ces conditions, le pillage prit des proportions jamais vues. Pas un seul silo à grain n'échappa à l'avidité des soudards. Tout le bétail, y compris les vaches laitières et les moutons si précieux pour leur laine, fut abattu pour nourrir la glorieuse armée de Jagang. Et quant aux volailles… au lieu de garder les poules pour être régulièrement approvisionnés en œufs, les crétins de l'Ordre les abattirent toutes pour se remplir l'estomac.

» Les réserves diminuant, les officiers envoyèrent des messages pour demander du ravitaillement. Des mois durant, ils ne virent rien venir, sans doute parce que l'hiver ralentissait les convois.

Jebra hésita, puis déglutit péniblement, avant de continuer :

— Un sinistre jour, alors qu'une tempête de neige faisait rage dehors, on nous ordonna de cuisiner de la viande fraîche que des soldats allaient nous apporter aux cuisines. Lorsque la livraison arriva, nous découvrîmes qu'il s'agissait de corps humains décapités et vidés par des bouchers professionnels.

Richard se retourna pour regarder Jebra et vit une lueur de folie passer dans son regard. Tout ce qu'elle savait, tout ce qu'elle avait vu – et tout ce qu'elle avait fait – lui serrait la gorge, comme si elle redoutait d'être foudroyée sur place par on ne savait quelle justice immanente. Mais qui aurait pu lui en vouloir d'avoir tenté de survivre dans la tourmente ?

— L'un de vous a-t-il déjà découpé un être humain pour le mettre à cuire ? demanda la pythie. Nous avons dû le faire, préparant des morceaux à rôtir et d'autres qui conviendraient mieux à des ragoûts. Nous fîmes également sécher des centaines de kilos de viande pour assurer l'ordinaire des hommes du rang. Dès que la pénurie menaçait, il y avait de nouveaux arrivages de cadavres. Dans ces conditions, inutile de dire que nous nous évertuions à faire durer les réserves le plus longtemps possible. Quand nous en trouvions sous la neige, nous préparions des soupes ou des jardinières de légumes avec les plus improbables racines. Mais il n'y avait jamais assez à manger pour tous

les soldats.

» J'ai assisté à assez d'horreurs pour alimenter mes cauchemars jusqu'à la fin de ma vie. Mais voir ces soudards hilares, un cadavre humain sur l'épaule, plaisanter avec des cuisiniers plus pâles que la mort… Eh bien, c'était trop, et je…

— Je comprends, murmura Richard.

— Au printemps, les convois de l'intendance arrivèrent enfin, débordant de vivres. Malgré l'incroyable quantité de nourriture, je compris très vite que ça ne suffirait pas…

» Des renforts accompagnaient les chariots. Alors qu'Ebinissia grouillait déjà d'envahisseurs, cette horde supplémentaire acheva de me démoraliser.

» J'entendis certains nouveaux officiers annoncer que d'autres chariots arriveraient bientôt avec encore plus de combattants frais et dispos. Une fois regroupées à Ebinissia, ces troupes seraient réparties dans toutes les Contrées du Milieu, qui avaient sacrément besoin d'être pacifiées. D'autres villes attendaient de tomber et il fallait écraser au plus vite les poches de résistance.

» Avec les vivres arrivèrent également des lettres de soutien de la population de l'Ancien Monde. Pas des missives personnelles, bien sûr, puisque l'Ordre ignorait comment se nommaient ses soldats – et s'en fichait comme d'une guigne –, mais des textes exaltés s'adressant aux « glorieux héros » qui luttaient pour la grandeur du Créateur et le salut de l'humanité tout entière.

» Pendant des semaines, chaque soir, on organisa des lectures publiques de ces assommants messages. Ainsi, même les soldats illettrés n'échappaient pas à un salutaire bourrage de crâne. Même s'il y avait toutes sortes de variantes, trois thèmes se détachaient nettement. Le sacrifice des civils, qui se dépouillaient de tout au profit des combattants, participant ainsi à l'effort de guerre, l'extraordinaire courage des soldats, prêts à tout pour assurer le triomphe de la bienveillante philosophie de l'Ordre, et l'ardeur des jeunes femmes restées au pays qui attendaient avec impatience de pouvoir offrir aux guerriers le « repos » qu'ils avaient bien mérité. Sans que ce soit vraiment étonnant, les lettres de la troisième catégorie avaient un franc succès et certaines pouvaient être lues et relues des dizaines de fois…

» Les citoyens de l'Ancien Monde envoyaient également de petits cadeaux à leurs « défenseurs ». Des porte-bonheur, des dessins pour égayer les tentes, des biscuits et des gâteaux (pourris depuis longtemps, avec les avanies des convois), des chaussettes, des mitres, des chemises et des chapeaux en tout genre. On trouvait aussi dans ces colis des herbes médicinales et des tisanes, des mouchoirs parfumés envoyés par des amoureuses pressées de s'abandonner entre les bras

des soldats, des équipements de cuir fabriqués par de jeunes garçons pas encore en âge de se battre mais déjà assez vieux pour abominer les mécréants du Nouveau Monde dont ils n'avaient pourtant jamais aperçu le bout du nez…

» L'Ordre ne perdant jamais le sens pratique, les chariots ne repartaient jamais à vide vers l'Ancien Monde. Au contraire, ils convoyaient jusqu'au cœur de l'empire l'extraordinaire butin que collectaient les combattants à chacune de leur victoire. On eût dit une sorte de commerce : à manger contre du butin, et du butin contre de quoi manger… Naturellement, voir arriver des trésors par tombereaux entiers entretenait le moral des sujets de Jagang qui continuaient du coup à soutenir l'effort de guerre sans se poser l'ombre d'une question.

» Dès le début, les envahisseurs étaient trop nombreux pour tenir tous en ville. Avec les renforts qui arrivaient sans cesse, le camp s'étendit régulièrement, une forêt de tentes poussant comme par enchantement dans la plaine et sur toutes les collines. À perte de vue, on avait abattu tous les arbres pour en faire du bois de chauffe. Ainsi déboisé, le paysage perdait tout son charme et paraissait même sinistre dès que le temps tournait au maussade. L'herbe ne parvenant plus à repousser sous le piétinement incessant des hommes, des bêtes et des chariots, Galea paraissait s'être transformé en un océan de boue.

» Les guerriers frais étaient aussitôt affectés à des unités d'attaque spéciales qui partaient prêcher la bonne parole de l'Ordre dans d'autres régions des Contrées du Milieu. Quand il s'agissait de réduire le Nouveau Monde en esclavage, l'Ordre Impérial ne semblait jamais à court d'hommes et d'équipement.

» Mon travail consistant à nourrir les officiers, j'ai souvent entendu des bribes de conversations stratégiques : les avancées de l'Ordre, les régions restant à conquérir, le nombre de prisonniers encore en vie, la quantité d'esclaves envoyés récemment au pays…

» De temps en temps, les plus belles femmes étaient « invitées » à distraire les hauts gradés. Comme toujours, un seul sentiment, la peur, se lisait dans les yeux de ces malheureuses qui finiraient tôt ou tard par ne plus aspirer qu'à la mort.

» Depuis la victoire de l'Ordre, un long cauchemar nous entraînait toujours plus bas, ramenant l'humanité aux pires excès de la barbarie.

» N'étaient les esclaves, on ne trouvait plus en ville la moindre trace des Ebinissiens de souche. Tous les hommes de plus de quinze ans avaient fini dans les tranchées ou étaient partis pour le Sud tenir lieu d'esclaves aux vainqueurs. Quant aux femmes, toutes celles qui ne « servaient » pas dans les bordels avaient péri sous les coups des soudards ou crevaient de faim dans les bas-fonds de la ville, réduites à disputer leur nourriture aux rats.

» En hiver, j'ai vu des vieilles femmes et des gamines – une

procession de squelettes ambulants – mendier quelques miettes de pain à la nuit tombée. Même si ça me brisait le cœur, je ne leur ai pas souvent donné quelque chose, parce que être surprises nous aurait valu la mort à toutes. Mais quand c'était possible, j'essayais de tricher avec les lois d'airain de l'Ordre.

» Au bout du compte, on jurerait que la population d'Ebinissia – soit des centaines de milliers d'âmes – a été rayée de la carte. Ce qui fut naguère le cœur de Galea n'existe plus. Aujourd'hui, c'est la tanière d'une horde de bouchers.

» Les civils qui suivent les soldats se sont bien souvent installés dans les demeures « abandonnées » par leurs habitants. Peu à peu, l'âme même de Galea disparaît. Les femmes qui résistent à leur condition de catins accouchent d'enfants engendrés par des soldats de l'Ordre et qui seront élevés pour devenir de loyaux zélateurs de l'empereur et de ses successeurs.

» Les garçons confiés aux instructeurs de Jagang ont tout oublié de ce que leur ont appris leurs parents. Fanatiques parmi les fanatiques, ce sont désormais des bouchers de l'Ordre plus exaltés encore que leurs camarades. En d'autres termes, une bande de monstres.

» Après un entraînement rigoureux, ces « unités spéciales » ont été lancées à l'assaut d'autres villes de Galea et des Contrées. Jagang a vraiment de quoi être fier de ses recrues !

» J'ai longtemps pensé que les soudards de l'Ordre étaient des êtres différents – des sauvages n'ayant aucun rapport avec les habitants hautement civilisés du Nouveau Monde. Après avoir assisté à la métamorphose de ces gamins, je sais maintenant que les « monstres » ne sont pas différents de nous. On les fabrique, tout simplement, à partir de n'importe quel être humain. Je sais que c'est une idée choquante, mais toute personne peut devenir une zélatrice de l'Ordre en un rien de temps…

Jebra secoua la tête, trahissant son incrédulité.

— Comment est-ce possible ? Pourquoi suffit-il de quelques sermons pompeux, avec des mots ronflants comme « altruisme », « sacrifice », « renoncement à soi », pour que des jeunes gens sains d'esprit se mettent à marcher au pas en chantant et ne se tiennent plus d'impatience à l'idée de mourir au combat ?

— La réponse est d'une simplicité enfantine, dit Nicci. Au moins dans son principe.

— D'une simplicité enfantine ? répéta Jebra. Vous n'êtes pas sérieuse, je suppose ?

Chapitre 15

— Je n'ai jamais été aussi sérieuse de ma vie, dit Nicci en approchant de Jebra. Dans l'Ancien Monde, les garçons et les filles suivent l'enseignement de la Confrérie de l'Ordre, et on utilise pour les former des concepts très simples.

La magicienne s'arrêta assez près de Richard, croisa les bras et eut un ricanement cynique.

— Une seule différence : pour eux, l'endoctrinement commence peu après la naissance. Les premières leçons sont basiques, bien entendu, mais on les leur répétera, en les développant, jusqu'à la fin de leur vie. Chez moi, il n'est pas rare de voir des vieillards assister aux sermons des prêtres de la confrérie…

» La plupart des gens, partout dans le monde, sont attirés par les structures sociales élaborées et ils cherchent à connaître leur place dans le vaste organigramme de l'Univers. La Confrérie de l'Ordre leur fournit tout ce dont ils semblent avoir besoin en matière de superstructures – en d'autres termes, elle leur indique ce qu'il faut penser et comment mener leur vie. Plus on commence jeune, plus ce type de conditionnement est efficace. Une fois passé dans le moule de l'Ordre, un esprit juvénile ne changera plus jusqu'au terme de son existence. Cela parce qu'on le prive de la capacité de mener une réflexion indépendante. Un être privé de son libre arbitre intellectuel s'accroche à ses maigres certitudes pour survivre et ne pas céder au vertige de l'angoisse.

— Vous avez parlé de simplicité, rappela Jebra. J'aimerais bien voir ça…

— Alors, allons-y ! L'Ordre enseigne à ses fidèles que le monde des vivants est limité. La vie, éphémère par nature, n'a aucune réelle valeur. Nous naissons, nous existons puis nous mourons. L'après-vie, en revanche, donnerait accès à l'éternité. Nous savons tous que les gens doivent mourir et personne n'est jamais revenu de ce séjour-là. Puisque la mort est éternelle, ce qui compte, c'est l'après-vie, pas le royaume illusoire des vivants.

» Ce postulat posé – reconnaissons qu'il n'est pas bien compliqué – la confrérie enfonce dans la tête des gens l'idée qu'ils doivent se gagner un petit coin d'éternité dans la gloire toujours renouvelée de la Lumière du Créateur. Notre séjour en ce monde n'est que le moyen d'accéder à l'infini – une sorte de rite de passage.

Jebra ne dissimula pas son incrédulité.

— Mais la vie… Eh bien, c'est la vie, et rien ne peut être plus important que ça. Un discours si stupide ne peut pas convaincre des personnes sensées de se détourner de l'existence. Et moins encore de devenir des brutes au service de l'Ordre.

— L'existence ? répéta Nicci. (L'air menaçant, elle se pencha vers Jebra.) Et ton âme, mon enfant, ne t'en soucies-tu donc pas ? Ce qui risque de lui arriver jusqu'à la fin des temps – une éternité de tourments – ne t'inquiète pas un instant ?

— C'est-à-dire que… je…, commença Jebra.

Nicci se redressa et haussa les épaules, poussant plus loin son imitation des palinodies d'un frère de l'Ordre.

— Cette vie n'est rien – une illusion transitoire, dans le meilleur des cas –, alors comment simplement oser la comparer à la glorieuse immortalité qui nous attend au-delà de la frontière obscure de la mort ? Si elle ne sert pas à forger la résistance de l'âme, à quoi rimerait donc cette mascarade que tu nommes l'existence ?

Bien qu'elle affichât son incrédulité, Jebra ne semblait pas prête à s'opposer à Nicci dans un débat théologique.

— Dans cet ordre d'idées, continua Nicci, se sacrifier pour les autres – afin de satisfaire leurs besoins et leurs désirs – est une façon de reconnaître que la vie n'a aucun sens. Et de clamer haut et fort que la perspective de l'éternité, à la droite du Créateur, est la seule chose qui doive motiver un esprit rationnel. En se sacrifiant, un être humain affirme qu'il ne préfère pas le royaume illusoire de la vie au séjour éternel et plein de béatitude qui l'attend après sa mort. Le sacrifice de quelques décennies d'existence est donc le dérisoire prix à payer pour sauver son âme – en prouvant au Créateur qu'on aspire à un bienheureux séjour dans Sa gloire.

Richard fut fasciné par la manière dont ce ramassis d'idioties réduisait Jebra au silence. La personnalité de Nicci, véritable parangon d'autorité et de confiance en soi, en imposait à la pythie, qui quêtait du soutien auprès de Zedd, de Cara, de Shota, voire d'Anna et de Nathan. N'en obtenant pas, la pauvre femme se décomposait à vue d'œil, se recroquevillant sur elle-même comme si elle désirait disparaître dans une des nombreuses fissures du sol en dalles de marbre.

— Si tu te consacres au bonheur terrestre, continua Nicci, poussant son avantage, te vautrant dans la luxure comme un cochon dans son auge, tu proclameras au contraire que le plan parfait conçu par le Créateur pour sauver ton âme ne t'inspire que du mépris. Et cela, pécheresse, est le pire crime qui puisse se commettre à la face de la Lumière !

» Qui es-tu pour douter du Créateur, celui de qui toute chose est issue ? De quel droit places-tu tes dérisoires petits désirs avant le

grand dessein qu'Il a conçu pour toi ? Qui t'autorise, méprisable fourmi, à cracher ainsi sur l'éternité ?

Nicci marqua une pause, croisant les bras comme si elle entendait défier le monde entier de la contredire. Une vie entière d'endoctrinement lui permettait de restituer les sermons de l'Ordre avec une conviction dévastatrice. Dans sa chemise de nuit rose, elle aurait dû paraître ridicule. Enfin, était-ce une tenue pour appeler les pécheurs à la rédemption ? Dans son cas, il fallait croire que oui…

Richard n'avait pas oublié l'époque où la magicienne lui tenait ces discours enflammés. En ce temps-là, elle était sérieuse, et il en avait encore des frissons dans le dos.

Exactement comme Jebra, en ce moment…

— Pour répandre la sagesse de l'Ordre partout dans le monde, comme en Galea, par exemple, beaucoup de soldats devront périr. (Nicci haussa les épaules.) C'est dommage, mais qu'y faire ? Ne s'agit-il pas de la plus belle cause pour laquelle un homme puisse sacrifier sa vie ? Lorsqu'il meurt pour aider à convaincre des ignorants que la voie du Créateur est la seule acceptable, un guerrier s'assure de connaître la vie éternelle, dans l'autre monde. Au fond, ne devrions-nous pas tous nous disputer cet honneur ?

Nicci leva un bras gainé de soie rose pour désigner quelque chose, devant elle, que seuls ses yeux paraissaient voir.

— La mort est le portail qui donne sur la béatitude ! s'écria-t-elle. Gloire à l'éternité du Créateur. (Elle laissa retomber son bras et enchaîna d'un ton plus posé :) Une vie n'ayant aucun poids dans le grand mystère de la Création, il devient évident que torturer et tuer les mécréants n'est qu'un moyen d'aider les masses à ouvrir leurs yeux à la Lumière. Qu'importent quelques cadavres, lorsqu'on apporte le salut à des légions de brebis égarées ? Si les enfants du Créateur retournent dans son giron, l'Ordre Impérial aura accompli sa mission sacrée et rien ne pourra lui être reproché. L'histoire jugera, et nous devinons déjà dans quel sens elle tranchera.

Nicci cessa d'afficher l'enthousiasme rayonnant d'une fanatique.

— Quand ils entendent ces horreurs toute leur vie, les gens finissent par y croire dur comme fer. Du coup, tous les infidèles qui ne respectent pas les préceptes de l'Ordre leur semblent mériter une éternité de souffrance entre les mains glacées du Gardien. Et s'ils refusent le salut, c'est très exactement ce qui leur arrivera.

» Très peu de victimes de ce bourrage de crâne gardent la possibilité de raisonner différemment. Ils sont piégés et n'ont le plus souvent aucune envie d'échapper à leur condition. Pour eux, aimer la vie et viser son propre accomplissement est un marché de dupes, car ça revient à délaisser l'éternité en faveur d'un bonheur frivole, impie

et provisoire.

» Résolus à renoncer à toute satisfaction séculaire, ils deviennent vite experts dans l'art de repérer les déviants – à savoir tous ceux qui refusent de se plier aux diktats de la Confrérie de l'Ordre. Dans un système comme celui que je viens de décrire, la délation est une vertu – le moyen de remettre sur le droit chemin les pécheurs qui s'en détournent au profit de valeurs mensongères.

Nicci se pencha vers Jebra et souffla sinistrement :

— Dans le même ordre d'idées, massacrer les infidèles est un acte de justice, n'est-ce pas ?

» Les zélateurs de l'Ordre abominent tous ceux qui ne partagent pas leurs convictions. Selon la confrérie, ces adorateurs du mal ne sont d'ailleurs rien de moins que les disciples du Gardien. Pour eux, la mort devient une punition trop douce, lorsqu'on y réfléchit un peu… (Nicci écarta théâtralement les bras.) Les enseignements de l'Ordre ne peuvent pas être remis en question, car ils émanent directement du Créateur, dont ils sont tout simplement la Parole incarnée.

Accablée, Jebra n'était plus en état d'émettre l'ombre d'une objection. Par bonheur, ce n'était absolument pas le cas de Cara.

— La Parole incarnée, rien de moins ? lança-t-elle, très calme mais un rien ironique. C'est magnifique, mais j'ai peur qu'il y ait un petit défaut dans cette belle construction. Comment les frères et les prêtres de l'Ordre savent-ils tout ça ? D'où tirent-ils la certitude que l'après-vie est l'océan de gloire et de béatitude qu'ils nous décrivent ? (La Mord-Sith croisa les mains dans son dos.) Pour ce que nous en savons, ont-ils jamais exploré le royaume des morts ? Sont-ils venus nous faire leur rapport ensuite ? Que savent-ils exactement de ce qui se cache derrière le voile ?

» Nous naissons dans le royaume des vivants, et c'est la seule réalité que nous connaissions. Comment osent-ils nous demander de sacrifier notre seul bien, la vie, en échange d'une promesse invérifiable ? Quelle audace insupportable les autorise à prétendre qu'ils savent tout du royaume des morts ? En l'absence de réelle expérience, qui nous dit que le monde des esprits, en admettant qu'il existe, n'est pas un royaume transitoire que nous traversons sur le chemin du néant absolu qu'est la mort ?

» Dans la même veine, comment la Confrérie de l'Ordre peut-elle savoir ce que désire le Créateur ? Au fond, qu'est-ce qui lui permet d'affirmer qu'Il désire quoi que ce soit ? Ces gens savent-ils seulement si la Création est vraiment l'œuvre d'un esprit conscient doté d'une volonté et d'une mémoire ? Cette façon de représenter les choses paraît un peu trop… hum… anthropomorphique pour être honnête…

Jebra semblait ravie que quelqu'un ait relevé le gant à sa place.

Nicci eut un sourire en coin et leva un sourcil.

— Tu as mis le doigt là où ça fait mal, Cara, dit-elle. (Sans la regarder, elle désigna Anna, toujours réfugiée dans les ombres à côté de Nathan.) La Dame Abbesse et les Sœurs de la Lumière nous vendent le même infâme brouet, et elles ont recours au même mensonge pour nous le faire avaler. C'est toujours un schéma identique : une prophétie, un grand prêtre ou un idiot du village touché par la grâce nous transmet les soupirs les plus intimes du dieu suprême. Parfois, la supercherie passe par le biais d'une vision – une visitation, disent les dévots. On trouve même de très antiques textes qui prétendent tout savoir – et tout révéler – sur ce qui se cache derrière le voile. À cause de leur âge vénérable, ces recueils d'âneries pompeuses ont la réputation d'être « irréfutables », comme si le passage du temps était une cure infaillible contre le crétinisme !

» Mais comment vérifier l'exactitude de toutes ces affirmations ? Vous savez ce que répondent tous les tenants des « grands mystères » ? Vouloir contrôler ces légendes est le plus grave péché qui soit : manquer de foi, voilà la véritable horreur !

» C'est la nature même du « mystère », son opacité consubstantielle, qui confère toute sa valeur à la foi et la sanctifie. Si l'objet d'une croyance se manifestait à ses fidèles – bref, s'il ne demeurait pas éternellement voilé –, où serait le mérite des dévots ? En revanche, une personne capable de croire aveuglément et sans jamais demander de preuve peut être tenue pour un parangon de vertu. En fonction de ce théorème, les véritables élus – ceux qui pourraient postuler à la sainteté – sont les bienheureux qui abandonnent les rivages désolés du réel pour s'embarquer sur les eaux tumultueuses du mysticisme.

» En y réfléchissant, j'ai trouvé une métaphore parfaite pour décrire l'aberration de la foi. Quelqu'un me dit de sauter d'une falaise et de ne pas avoir peur parce que je sais voler. Cependant, on m'interdit de battre des bras parce que cela trahirait un insupportable manque de foi. Et sauter sans croire, c'est l'infaillible assurance de s'écraser sur le sol. La preuve par l'absurde que tout manque de foi est un défaut de caractère qui peut être mortel.

Nicci passa les mains dans ses magnifiques cheveux blonds, les souleva un peu, les faisant onduler comme les voiles d'un bateau, puis soupira et laissa retomber ses bras.

— Plus un enseignement se révèle dur à gober, et plus le niveau de foi requis est élevé. Parmi les croyants les plus aveugles, un lien spécial se tisse très rapidement – le sentiment d'appartenir à un groupe d'initiés hors du commun. Les fanatiques de tout poil, en totale immersion dans un mysticisme souvent à trois ronds, éprouvent de plus en plus de mépris pour les incrédules qui ont déjà commis une sorte de crime en n'embrassant pas leur foi. Le mot « athée » devient

alors l'injure suprême – et le pire anathème qu'on puisse lancer sur quelqu'un. Bien entendu, ce mépris des imbéciles vise les gens qui s'en tiennent coûte que coûte à la raison…

» La foi est la clé de tout. La baguette magique que les aveugles agitent au-dessus de leur chaudron de stupidités afin de le faire bouillir !

Même si elle foudroya du regard la traîtresse – après tout, Nicci était entre autres choses une ancienne Sœur de la Lumière –, Anna ne s'engagea pas dans une ardente polémique. Richard nota que c'était une réaction rarissime de sa part – et particulièrement judicieuse, en cet instant précis.

— Voilà le défaut qui lézarde inexorablement le bel édifice de l'Ordre ! déclara Nicci, un index brandi. (Elle se mit à faire les cent pas, les pieds nus sur le sol de marbre.) Lorsqu'une conviction prend sa source dans l'imagination humaine, elle devient très semblable à ce qu'on appelle un « géant aux pieds d'argile ». Si imposante que soit la tour, sa base n'est pas solide, et elle s'écroulera un jour. Même quand les individus sont sincères, les fantasmes collectifs ne résistent pas à l'épreuve de la réalité. Après tout, un aliéné qui entend des voix dans sa tête est également sincère, et ça ne l'empêche pas de se tromper…

» Conscient de sa faiblesse, l'Ordre fait de la foi la valeur suprême et met ses fidèles en garde contre la démoniaque tentation d'utiliser leur intelligence. Céder à ses sentiments, voilà ce qui sert la cause de Jagang ! Gober tout ce qu'il y a à gober, rêver à l'éternité et attendre que la porte du bonheur céleste s'ouvre devant soi au son d'une divine musique de harpes et de luths.

» En d'autres termes, l'Ordre s'échine à abêtir les peuples, et ce qu'il présente comme un « savoir » n'est qu'un infâme amalgame de superstitions.

» La foi étant sanctifiée, son absence devient un péché mortel. Le doute, bien entendu, est alors le premier pas sur le chemin de l'hérésie. En réalité, sans le paravent de la foi, toutes les foutaises qu'enseigne l'Ordre seraient risibles d'idiotie.

» Puisqu'elle sert de mortier à leur improbable et branlante tour de la connaissance, la foi a besoin de soutien pour ne pas dépérir. Et ce soutien, vous l'avez deviné, se nomme la brutalité. Sans l'aide de la violence, la foi devient l'innocente manie d'imbéciles inoffensifs. Elle ne pèse pas plus lourd que les fantaisies d'une reine qui croit son pays à l'abri d'une attaque parce que c'est ce qu'elle désire…

» Quand on travaille avec la réalité, tout est beaucoup plus simple. Aurais-je besoin de menacer l'un de vous si je voulais qu'il vérifie que les murs de ce hall sont en pierre ? ou qu'il y a bien de l'eau dans la fontaine ? En revanche, l'Ordre ne peut pas faire toucher du doigt à ses sujets le bonheur éternel qu'il leur promet. Sans la terreur, quel

être humain accepterait de jeter sa vie à la poubelle dans l'espoir que sa mort sera un jardin semé de roses ?

Alors que Nicci regardait fixement la fontaine, Richard songea que les yeux de cette femme auraient pu glacer l'eau en une fraction de seconde, si elle l'avait voulu. La colère qui l'animait ce soir avait pour cause des abominations qu'elle avait vues tout au long de sa vie – trop souvent en y participant, car elle était alors une aveugle parmi les aveugles. Et pour avoir suivi son retour vers la lumière, le Sourcier connaissait parfaitement le prix qu'elle avait dû payer. Parmi ses connaissances, quasiment personne n'aurait eu le courage de se remettre si radicalement en question.

— Lorsqu'on veut convaincre les gens de mourir pour une cause, reprit Nicci, il faut commencer par leur faire voir la mort sous des traits séduisants, histoire qu'ils soient pressés qu'elle les étouffe dans sa puissante étreinte. S'ils pensent que leur sacrifice réjouira le Créateur, les jeunes soldats ont beaucoup moins de mal à exposer leur poitrine à une pluie de flèches et de carreaux.

» En enseignant aux gens la vertu de la foi, l'Ordre fabrique des légions de monstres prêts à mourir pour la cause et à tuer pour elle. Les vrais croyants détestent les athées ou les agnostiques. Il n'existe pas de tueur plus impitoyable, brutal et vicieux qu'un « défenseur de la foi » aveuglé par les théories fumeuses de l'Ordre. En conséquence, rien ne retient la main d'un tel exécuteur des basses œuvres. Il massacre d'un cœur léger, certain d'agir comme l'imposent le droit et la morale.

Nicci serra si fort les poings que leurs jointures en blanchirent. Dans le soudain silence, ses propos semblaient résonner à l'infini à l'intérieur du crâne de Richard. L'aura qui entourait l'ancienne Maîtresse de la Mort, en cet instant précis, était assez chargée d'électricité pour qu'un orage se déchaîne à l'intérieur du sol.

— Tout ça est d'une grande simplicité, comme je l'ai dit… (Nicci secoua tristement la tête.) Pour les peuples de l'Ancien Monde, et une bonne partie de ceux du Nouveau, il n'y a plus le choix, désormais. La philosophie de l'Ordre s'est imposée et le doute n'est plus autorisé. La hantise d'être rejeté pour « incrédulité » paralyse les esprits. Les rares résistants sont rééduqués à la pointe de l'épée ou de la hache, tout bêtement…

— Il doit y avoir un moyen d'ouvrir les yeux des gens, dit Jebra. Ne pouvons-nous pas les ramener à la raison et les aider à se débarrasser de la propagande de l'Ordre ?

Nicci détourna le regard de la pythie, préférant contempler la fontaine.

— Je suis née sous le règne de l'Ordre et je me suis libérée de ses mensonges.

La magicienne se tut. On eût dit qu'elle replongeait dans le passé, revivant son interminable combat pour échapper aux griffes de l'Ordre et reprendre contact avec la vie.

— Mais tu n'imagines pas, Jebra, combien il me fut difficile d'échapper à l'obscurantisme. Lorsqu'on n'a pas vécu dans l'Ancien Monde, il doit être impossible de se représenter ce que ressent un être convaincu du manque total de valeur de sa vie. Chaque fois que je tentais de voir les choses autrement, un linceul de terreur tombait sur moi et il m'a fallu accepter de souffrir en permanence pour commencer – je dis bien : commencer ! – à me libérer de mon conditionnement.

Les yeux embués de larmes de Nicci se posèrent sur Richard, qui hocha très légèrement la tête. Pour avoir été là tout au long du processus, il savait quel calvaire avait enduré Nicci.

— Je suis revenue de la folie, murmura la magicienne, mais ce ne fut pas du tout facile.

Jebra parut encouragée par cette phrase – parce qu'elle était loin de tout savoir, comprit Richard.

— Si ça a fonctionné pour vous, d'autres personnes pourraient…, commença la pythie.

— Nicci est différente de la plupart des marionnettes de l'Ordre, intervint le Sourcier. (Dans les yeux de son amie, il lut à quel point il comptait pour elle – beaucoup trop, sans doute, par rapport à ce qu'il était en mesure de lui donner.) Elle a toujours éprouvé le besoin de comprendre et d'analyser. Elle s'interrogeait sur ce qu'on lui avait enseigné et ne parvenait pas à croire vraiment à l'inutilité de la vie.

» Les fidèles « normaux » de l'Ordre ne se posent pas ce genre de question. Ils étouffent leurs doutes, quand ils en ont, et s'accrochent inlassablement à leurs convictions.

— Pourquoi ne pourraient-ils pas changer ? demanda Jebra, obstinément optimiste. Si Nicci a réussi, pourquoi les autres en seraient-ils incapables ?

Le regard toujours plongé dans celui de Nicci, Richard se chargea de répondre.

— Parce que leur endoctrinement est devenu une part d'eux-mêmes. Ils ne le voient plus comme un ensemble d'idées discutables, mais comme l'incarnation de leurs sentiments – la mise en forme de leurs affects les plus profonds, si on préfère… C'est pour ça que ça marche si bien ! Les sujets de Jagang sont convaincus de générer eux-mêmes les idées ignobles que leur maître leur fourre dans le crâne.

Détournant la tête de Richard, Nicci se racla la gorge et s'adressa à

Jebra :

— Richard a raison… J'ai connu ce phénomène, et le plus dur, justement, fut d'accepter l'idée que mes pensées – enfin, ce que je tenais comme telles – ne venaient pas vraiment de moi.

» Quelques habitants de l'Ancien Monde qui accordent en secret de la valeur à leur vie participeront à une révolution si elle a des chances raisonnables de vaincre. C'est arrivé en Altur'Rang, ne l'oublions pas. Mais en l'absence d'espoir, les sujets de Jagang répéteront fidèlement leur leçon afin de ne pas se faire remarquer. Dans le monde d'où je viens, on obéit ou on meurt, c'est aussi simple et aussi radical que ça.

» Certains habitants de l'Ancien Monde luttent pied à pied pour organiser la résistance puis allumer dans tout le pays le bel incendie de la liberté. Ces braves-là ne se laisseront décourager par rien. Jagang le sait, et c'est pour ça qu'il leur envoie des troupes d'élite. Mais nous ne devons pas nous illusionner : l'immense majorité de mes concitoyens n'a pas le moindre doute et tient pour un péché l'idée même de liberté. S'il faut aider à écraser une rébellion, ils n'hésiteront pas un instant. Ces gens-là resteront fidèles à leur foi jusqu'à la tombe et même après. Ils sont…

— Oui, oui, la coupa Shota, agacée par ce long développement. Il y a bien quelques gentils, tout le monde le sait, mais compter sur une révolte serait illusoire. Une façon d'espérer que le salut veuille bien sortir du chapeau d'un prestidigitateur.

» Les hordes de l'Ancien Monde sont chez nous, et c'est de cette menace qu'il faut nous occuper. Oublions une providentielle insurrection qui n'aura probablement jamais lieu. Les peuples de l'Ancien Monde, pour l'essentiel, adhèrent à la philosophie de l'Ordre, soutiennent l'empereur et se réjouissent qu'il ait entrepris la conquête du monde. (Shota dévisagea intensément Richard.) Pour que notre civilisation survive, nous devons expédier les soldats ennemis dans l'après-vie, où ils ont tellement hâte d'aller. Des hommes qui placent par-dessus tout la notion de sacrifice et qui brûlent d'envie de mourir au combat ne peuvent pas changer et encore moins se racheter. Pour arrêter l'Ordre, nous devrons tuer assez de soudards pour que les autres n'aient plus envie de s'en prendre à nous.

— La douleur est un bon moyen de faire évoluer les esprits…, l'approuva Cara.

D'un hochement de tête, Shota la remercia de son soutien franc et massif.

— S'ils comprennent qu'ils n'ont pas une chance de vaincre, courant au contraire au désastre, bon nombre de ces soudards perdront tout d'un coup la foi, j'en suis persuadée. N'est-il pas probable que ces hommes, au plus profond de leur cœur, n'aient guère envie de mourir pour une cause ou un idéal ?

» Mais au fond, en quoi ça nous importe ? Là encore, nous avons une certitude : ces soldats, pour le moment, sont fanatisés au point d'accueillir la mort comme une délivrance. Des centaines de milliers de combattants ont déjà péri, prouvant qu'ils ne reculaient pas face à l'ultime sacrifice.

» Nous devons exterminer ces chiens ! Sinon, ils nous massacreront et condamneront l'humanité à une plongée vertigineuse dans la barbarie.

» Tel est l'enjeu de notre combat. Et la réalité de ce qui nous attend.

Chapitre 16

Shota lança à Richard un regard plein de défi.

— Jebra vient de te décrire ce que feront ces soldats si tu ne les arrêtes pas. Penses-tu que ces hommes soient capables de se poser des questions sur le sens de leur existence ? ou qu'ils participeront à une révolte contre l'Ordre si l'occasion se présente ? Bien sûr que non !

» Je suis là pour te dire que le sort d'Ebinissia guette toutes les cités des Contrées, de Terre d'Ouest et de D'Hara. Si tu n'agis pas, voilà ce qui nous attend !

» Comprendre comment les soudards de l'Ordre sont devenus des brutes – en analysant les choix qu'ils ont faits dans leur vie et les raisons qui les motivaient – n'est absolument pas notre problème. Ces hommes sont des tueurs sans pitié, ils nous attaquent et nous devons les éliminer. Une fois morts, ils ne nous menaceront plus. C'est aussi simple que ça.

Richard se demanda comment la voyante espérait qu'il s'acquitterait d'une tâche « aussi simple que ça ». En décrochant la lune pour la jeter sur l'armée de l'Ordre, peut-être ?

Comme si elle avait lu les pensées de son ami, Nicci vola à son secours :

— Shota, nous sommes tous d'accord avec ce que vous êtes venue nous dire. Pour être honnête, nous le savions déjà, et nous ne sommes pas ravis d'être traités comme des enfants… Le problème, c'est que vous n'avez pas conscience de la difficulté. L'armée qu'a vue Jebra, cette force qui a conquis Galea sans effort, n'est qu'une unité des plus mineures des troupes de l'Ordre.

— Vous racontez n'importe quoi ! s'écria Jebra.

Nicci cessa de foudroyer la voyante du regard et se tourna vers la pythie.

— Avez-vous vu des forces magiques ?

— Des forces magiques ? Eh bien, non, je ne crois pas…

— Savez-vous pourquoi ? Parce qu'une si petite unité ne compte pas dans ses rangs de magiciennes ou de sorciers. Dans le cas contraire, Shota aurait eu beaucoup plus de mal à venir vous secourir. Mais elle est passée inaperçue parce qu'il n'y avait pas de surveillance magique. Aux yeux de Jagang, une force si insignifiante peut être sacrifiée aisément…

» C'est aussi pour ça que les vivres ont mis si longtemps à arriver.

La priorité, ce sont les troupes stationnées au nord – le gros de l'armée. Quand ces soldats-là sont ravitaillés, on s'occupe des autres, les troupes dites « expéditionnaires ».

— Vous ne comprenez pas, insista Jebra. C'était une immense armée. Je l'ai vue de mes yeux ! (La pythie essuya ses larmes puis regarda tour à tour toutes les personnes présentes dans le hall.) J'ai travaillé des mois et des mois pour ces brutes. Comment pourrais-je me tromper au sujet de cette armée, alors que je l'ai vue à l'œuvre ? Les défenseurs de Galea n'étaient pas des femmelettes et…

— Ces soldats ne représentent rien, lâcha Nicci, impitoyable.

Jebra ressemblait de plus en plus à une biche prise au piège.

— Ma description manquait peut-être de précision… Si je n'ai pas réussi à vous faire comprendre ce que fut la prise d'Ebinissia, eh bien, je m'en excuse, et…

— C'était un récit parfait et très évocateur, la coupa Nicci. (Elle posa une main sur l'épaule de Jebra et la serra gentiment.) Mais vous n'avez vu qu'un détail d'un très grand tableau. Ce que vous connaissez, si terrifiant que ce soit, est insignifiant comparé à l'ensemble de la menace. Rien ne peut vous préparer à voir le gros de l'armée que dirige Jagang en personne. Croyez-moi, j'ai passé assez de temps dans le camp de l'empereur pour savoir de quoi je parle.

— Nicci dit vrai, intervint Zedd. Ça me désole de l'admettre, mais elle a parfaitement raison. L'armée principale de Jagang est bien plus importante que celle qui a terrassé Galea. Je me suis battu pour ralentir l'avancée de cette horde, lorsqu'elle fondait sur Aydindril. Moi aussi, je sais de quoi je parle. Face à ce raz-de-marée, on a l'impression de voir déferler sur le monde des vivants les meutes de démons du Gardien en personne.

Dans sa tunique toute simple, le vieux sorcier, toujours debout en haut des quelques marches qui descendaient vers la fontaine, semblait indifférent à tout. Mais Richard savait qu'il ne fallait pas s'y fier. Zedd aimait bien écouter les autres en silence avant de donner son opinion. Et dans le cas présent, il n'avait rien dû entendre qui méritât d'être corrigé sur-le-champ…

— Si les forces de l'Ordre qui occupent Galea n'ont pas de soutien magique, dit Jebra, nous pourrions peut-être envoyer des Sœurs de la Lumière pour les combattre. Avec un peu de chance, elles sauveront les survivants, qui ont subi tant d'horreurs. Il n'est pas encore trop tard…

Sans oser le dire, Jebra devait s'indigner que ses interlocuteurs

n'aient pas déjà pensé à cette solution. À la lointaine époque où il n'était qu'un garde forestier, Richard aurait certainement raisonné comme la pythie. Aujourd'hui, il savait que les choses étaient beaucoup plus compliquées que ça.

— C'est impossible, répondit Nicci, contrairement aux apparences… Les sœurs tueraient beaucoup d'ennemis, c'est vrai, et elles ficheraient la pagaille dans leurs rangs, mais au bout du compte, cette force expéditionnaire est assez importante pour résister à tous nos assauts magiques. Zedd lui-même finirait par échouer. Il déchaînerait du feu de sorcier sur les soudards, mais tandis qu'il devrait s'interrompre pour lancer ses sorts, les officiers lui enverraient vague de guerriers sur vague de guerriers. Les pertes seraient lourdes, certes, mais l'Ordre ne se laisse pas perturber par ce genre de « détail ». Au prix de milliers de morts, nos adversaires réussiraient à submerger un sorcier aussi doué que Zedd. Et sans lui, que deviendrions-nous ?

Nicci jeta un regard appuyé à Richard.

— Quelques archers suffisent pour tuer un pratiquant de la magie. Si une flèche fait mouche, le résultat est garanti…

— Là encore, j'ai peur que Nicci ait raison, soupira Zedd. Au bout du compte, l'Ordre serait au même endroit, dans une situation identique, mais avec un peu moins d'hommes. En revanche, nous aurions perdu une partie de nos forces magiques. Alors que nos adversaires peuvent recevoir des renforts presque jusqu'à la fin des temps, nous ne disposons pas de tant de sœurs que ça… Je sais que c'est dur à admettre, mais notre seule chance est de ne pas gaspiller nos ressources pour des batailles perdues d'avance. Quand nous jouerons notre va-tout, il faudra avoir de sérieuses chances de gagner.

Richard aurait voulu partager l'optimisme de son grand-père. Hélas, il ne voyait aucun moyen d'inverser l'issue du conflit. Différer la fin devait être possible, mais rien de plus…

Jebra hocha tristement la tête, ses derniers espoirs réduits à néant. Avec la fatigue et l'angoisse, qui ternissaient sa peau et la ridaient, la pythie faisait beaucoup plus que son âge. Les épaules voûtées par un travail épuisant, les mains calleuses à force de trimer dur, Jebra n'avait plus vraiment de ressort. S'il ne l'avait pas tuée, les bourreaux de l'Ordre l'avaient vidée de son énergie. Vaincue par les épreuves qu'elle avait traversées et les atrocités dont elle avait été témoin, Jebra était à la dérive… Combien d'autres prisonniers de l'Ordre étaient-ils dans le même état, agissant comme des automates alors que quelque chose en leur âme s'était éteint à jamais ?

Richard en eut le tournis. Pourquoi Shota avait-elle imposé à Jebra un long voyage, puis ce « témoignage » déchirant ? Comme tous ses compagnons, le Sourcier n'avait plus rien à découvrir sur la vraie

nature de l'Ordre. Après un séjour d'un an en Altur'Rang, il en savait même plus long que n'importe qui. N'avait-il pas été à l'origine de la révolte, dans la ville natale de Jagang ?

Le récit de Jebra lui avait simplement confirmé ce qu'il savait déjà : le Nouveau Monde n'avait pas l'ombre d'une chance face à l'Ordre Impérial. L'armée d'harane aurait probablement réussi à arrêter l'unité qui s'était emparée de Galea, mais contre le gros de la horde, elle aussi aurait été balayée en un rien de temps.

À l'époque de sa rencontre avec Kahlan, Richard avait dû affronter Darken Rahl, et l'affaire n'avait rien eu de facile. Pourtant, il avait fini par réussir en tuant le tyran. Mais aujourd'hui, les données étaient différentes. Même s'il haïssait viscéralement Jagang, ce conflit n'avait aucun rapport avec le précédent. Trouver un moyen d'éliminer Jagang ne résoudrait rien. La philosophie de l'Ordre dépassait de loin la personne de l'empereur. S'il disparaissait, quelqu'un prendrait sa place et tout continuerait comme avant.

La vision de Shota – un avenir désespérant pour l'humanité en cas de victoire de l'Ordre – n'avait rien de très impressionnant. Pour prédire les catastrophes que provoqueraient Jagang et ses sbires, il n'y avait pas besoin d'un prophète. Si on les laissait faire, les brutes domineraient le monde. Dans cet ordre d'idées, Jebra n'avait rien appris de neuf à Richard.

Si les choses continuaient ainsi, la « bataille finale » serait une boucherie pour le Nouveau Monde. Tous les braves qui s'opposaient à l'Ordre périraient, lui laissant les mains libres pour tuer, violer et piller.

Shota n'était pas stupide. Elle savait tout ça et se doutait sûrement que le Sourcier en était conscient aussi.

Dans ce cas, quelle était la véritable raison de sa venue ?

La voyante n'était pas femme à agir à la légère. Elle avait un plan, mais lequel ?

S'il ne lui avait rien appris, le récit de Jebra avait réveillé les angoisses et la colère de Richard. Révolté, il en avait presque oublié Kahlan.

Parfois, elle ne lui semblait plus vraiment réelle. Juste après ces moments-là, il se détestait lui-même. Pourtant, de plus en plus souvent, quand il évoquait son sourire, ses yeux, ses magnifiques cheveux, la douceur de sa peau, il avait l'impression de penser à un fantôme qui existait encore dans sa seule imagination.

La seule idée que Kahlan puisse ne pas exister – ou ne plus exister – lui déchirait les entrailles. Des semaines durant, il avait vécu dans le doute, se demandant s'il pouvait avoir raison contre le monde entier. Ses plus proches amis avaient oublié Kahlan… Jusqu'à la découverte du sort d'oubli, il avait dû crier dans le désert en cachant sa peur

d'être tout simplement victime de son imagination.

Kahlan n'avait rien d'un fantôme, et il devait trouver un moyen de la libérer des griffes d'Ulicia et de ses complices. Penser que sa femme était prisonnière de tels monstres l'empêchait de dormir et lui donnait souvent envie de hurler. Que subissait l'être qu'il aimait le plus au monde sous le joug des séides du Gardien ? Il n'aurait pas dû se torturer en y pensant sans cesse, mais comment faire autrement ?

Malgré ce que croyait Shota, Richard devait se concentrer sur plusieurs dangers à la fois. L'Ordre Impérial n'était pas tout… et la Chaîne de Flammes non plus. Il y avait la menace des boîtes d'Orden et les dégâts infligés à la magie par les Carillons. Pas question d'oublier tout ça parce que la voyante entendait lui dire comment agir. D'autant plus qu'il ne faisait aucune confiance à Shota, qui pouvait très bien œuvrer en réalité pour sa complice, la mystérieuse Six. Qui savait jamais ce que mijotait cette femme ?

Cela dit, tout comme Kahlan, d'ailleurs, Richard avait un profond respect pour Shota. Par le passé, elle lui avait mis pas mal de bâtons dans les roues, il fallait le reconnaître. Mais elle avait aussi souvent tenté de l'aider. Et à d'autres occasions, elle s'était simplement comportée comme la messagère de la vérité.

Ses prédictions n'étaient jamais fausses, même si elles n'aboutissaient pas souvent au résultat qu'elle annonçait – sincèrement ou non. Comme le répétait Zedd, les voyantes avaient l'art de dire aux gens ce qu'ils n'avaient aucune envie d'entendre, et il fallait s'en méfier comme de la peste.

Lors de leur première rencontre, Shota avait prédit à Richard que Kahlan le toucherait avec son pouvoir. Pour empêcher ça, avait-elle ajouté, il devait la tuer. Pour finir, Kahlan avait bien utilisé son pouvoir sur Richard, mais c'était grâce à ça qu'il avait pu abuser Darken Rahl et le vaincre.

Shota avait eu raison dans les grandes lignes. Dans le détail, c'était une autre affaire. Si le Sourcier l'avait écoutée, Darken Rahl aurait survécu et contrôlé le pouvoir d'Orden. Aujourd'hui, le monde entier vivrait sous son joug, l'Ordre Impérial compris…

Une autre prédiction de Shota hantait Richard. S'il épousait Kahlan, avait-elle annoncé, celle-ci mettrait au monde un enfant qui deviendrait monstrueux.

Les deux jeunes gens s'étaient quand même mariés. Comme souvent, la prédiction de Shota ne se réaliserait pas exactement, ils en étaient persuadés.

La voix de Zedd arracha Richard à ses sombres méditations.

— Qu'est-il arrivé à la reine Cyrilla ? demanda le vieil homme.

Dans un silence de mort, tous attendirent la réponse de Jebra.

— Tout s'est passé comme dans ma vision… Elle est devenue un

jouet pour les soldats du rang. Ces chiens étaient tout excités de recevoir un tel trophée, et elle a vécu un calvaire. Ses pires angoisses se sont réalisées…

Zedd fronça les sourcils, comme s'il était persuadé que Jebra ne leur disait pas tout.

— Donc, tu ne l'as jamais revue ?

— Eh bien, pas exactement… Un jour, alors que j'apportais un plat de viande à un officier, j'ai vu des soldats jouer avec ardeur à un jeu très en vogue dans l'armée de l'Ordre. Des spectateurs regardaient les deux équipes, les encourageaient de la voix et pariaient sur le résultat de la rencontre. J'ignore comment se nomme ce jeu…

— Le Ja'La, dit Nicci. (Voyant que Jebra l'y invitait, elle développa son explication :) En théorie, c'est un sport qui exige de grandes qualités physiques, de la précision et un sens aigu de la stratégie. La version à la mode sous le règne de l'Ordre est extraordinairement brutale.

» Jagang est passionné de Ja'La et il a sa propre équipe. Un jour, après une défaite, tous les joueurs furent mis à mort. Leurs remplaçants, sélectionnés parmi les plus grands champions, ne perdirent jamais plus une rencontre. Le nom complet est Ja'La dh Jin. Le Jeu de la Vie, dans la langue maternelle de l'empereur.

— Je crois avoir entendu ce nom, dit Jebra. Les soldats y jouaient avec une balle extrêmement lourde. Assez pour briser parfois les os des joueurs, il faut le dire…

— Cette balle s'appelle un « broc », dit Richard.

— C'est ça, oui, confirma Nicci.

— Ce jour-là, reprit Jebra, je suis passée à côté du terrain de Ja'La. Des milliers de soldats regardaient la partie. L'officier qui avait commandé la viande pour ses amis et lui avait pris place dans une loge.

» Passer près des spectateurs fut une épreuve terrifiante. Voyant que j'étais une esclave, ils ne tentèrent pas de m'enlever, mais ça ne les empêcha pas d'avoir les mains baladeuses… J'avais l'habitude, mais à ce point…

La pythie se tut et baissa un moment les yeux.

— Quand j'entrai enfin dans la loge, tout près du terrain, je vis qu'une nouvelle partie commençait. Mais les joueurs n'utilisaient pas le… broc… habituel. Non, ils se servaient de la tête de Cyrilla !

Un long silence suivit cette révélation.

— C'est affreux, bien sûr, dit la pythie, mais c'est aussi le symbole de ce qui est arrivé à mon pays. Ebinissia, un phare du commerce et de la culture, n'est plus qu'une ville de garnison qui sert de tremplin aux campagnes de Jagang. Partout dans le pays, les champs sont

épuisés par un rendement excessif et les récoltes deviennent de plus en plus chiches. Les hordes d'occupants dévorent et dévastent tout, et quand les ressources locales font défaut, les convois de ravitaillement se substituent à elles. Pour les soudards, pas pour les survivants du massacre…

» J'ai travaillé jour et nuit pour satisfaire les officiers de Jagang. Après celle qui concernait Cyrilla, je n'ai plus jamais eu de vision. Souvent, j'ai l'impression de ne plus être que la moitié de moi-même. Mon pouvoir de pythie s'est volatilisé et je ne vois plus rien…

Croisant le regard de Nicci, Richard vit qu'elle devinait ce qu'il pensait…

— Un jour, pourtant, mon cauchemar cessa… C'est Shota qui m'a sauvée. Je ne saurais dire comment. Tout ce que je sais, c'est qu'elle fut soudain là à mes côtés. Et qu'elle me dit de me taire et de marcher quand j'osai faire mine de lui poser une question…

» Stupéfiée, je me suis retournée et j'ai vu que le camp était déjà assez loin derrière nous. Comment suis-je arrivée là ? Désolée, mais je n'en sais rien… Me voilà devant vous, inutile, j'en ai peur, puisque mon don n'est plus…

Jugeant que Jebra devait connaître la vérité, Richard se jeta à l'eau :

— Ton pouvoir a sans doute disparu parce que les Carillons ont arpenté le monde, il y a quelques années. On les a renvoyés dans le royaume des morts, mais le mal était fait… J'ai peur que leur présence dans l'univers des vivants ait gravement affecté la magie, voire enclenché le processus qui conduira à sa disparition. C'est l'explication de ton problème. Ta « vision » est sans doute perdue à jamais. Et même si elle te revenait pour un temps, elle finirait par se… désintégrer.

Jebra eut du mal à encaisser cette nouvelle.

— Toute ma vie, j'ai souhaité être débarrassée du pouvoir, car il ne m'a attiré que des ennuis. Aujourd'hui que j'en suis libérée, paraît-il, je ne me sens pas contente du tout…

— C'est l'ennui avec les souhaits, dit Zedd. Il arrive qu'ils se réalisent et…

— Les Carillons, vraiment ? le coupa Shota. (À son ton, il était évident que les digressions philosophiques de Zedd ne l'intéressaient pas.) Si ce que tu dis est vrai, Richard, il devrait y avoir d'autres manifestations du phénomène !

— Il y en a, dit le Sourcier. Certaines créatures magiques, par exemple les dragons, ne se sont plus montrées depuis des années.

— Les dragons ? répéta Shota. Richard, la plupart des gens n'en voient jamais de toute leur vie !

— Le mal qui a frappé Jebra n'est pas isolé… Hélas, beaucoup de

choses nous échappent, mais…

— Les « choses » en question ne m'échapperaient pas, si elles existaient !

— En temps normal, je n'en doute pas…, admit Richard. Mais il y a le sort lancé par quatre Sœurs de l'Obscurité afin que le monde entier oublie Kahlan. Shota, c'est toi qui m'as parlé la première de la Chaîne de Flammes. Ce sortilège est contaminé par les Carillons. Du coup, les gens n'ont pas seulement oublié Kahlan… Ils ne se souviennent pas des dragons, par exemple…

La voyante ne parut pas convaincue du tout.

— Je resterais consciente de ces phénomènes parce que je les verrais dans le flot du temps…

— Et cette autre voyante, Six ? N'as-tu pas dit qu'elle t'empêchait de voir le flot du temps ?

Shota ignora délibérément l'objection du Sourcier.

— Si l'ombre de l'Ordre s'étend sur le monde entier, tout cela n'aura aucune importance, n'est-ce pas ? Ces gens projettent de détruire la magie, en plus de l'espoir et de la joie de vivre.

Richard ne répondit pas et se tourna de nouveau vers la fontaine.

— Jebra, dit Shota, va donc rejoindre Zedd, en haut des marches. Je dois parler à Richard…

Chapitre 17

En approchant de Richard, sa démarche si légère qu'on eût dit qu'elle glissait sur le sol, Shota foudroya Nicci du regard.

Le Sourcier se demanda pourquoi la voyante n'avait pas expédié la magicienne en haut des marches, pour tenir compagnie à Zedd et Jebra. Il trouva assez vite la réponse : Nicci n'aurait pas obéi, et Shota s'en doutait. Avec tous les ennuis qu'il avait déjà sur les bras, Richard se félicita que les deux femmes aient évité un affrontement ouvert. Quand on était au bord de la catastrophe, inutile d'en rajouter en s'étripant entre membres du même camp.

Jetant un coup d'œil, le Sourcier vit qu'Anna et Nathan, comme Jebra, se rapprochaient de Zedd.

Lorsque la pythie fut à sa hauteur, le vieil homme lui passa un bras autour des épaules et lui murmura des paroles de réconfort. Mais son regard resta rivé sur Richard. En bon grand-père, Zedd veillait toujours sur son petit-fils, surtout quand il était en compagnie d'une femme aussi rusée et dangereuse que Shota. Si quelqu'un savait de quoi elle était capable, ce devait bien être le Premier Sorcier ! Contrairement à Richard, qui la croyait loyale à leur cause, il se méfiait d'elle depuis le début et sa position n'avait pas changé.

Même s'il la tenait pour une véritable alliée, le Sourcier savait que la voyante servait parfois leur cause d'une façon très personnelle… En d'autres termes, quand elle pensait l'aider, il lui arrivait souvent de jeter des peaux de banane sur son chemin…

De plus, elle avait ses propres objectifs, il ne se voilait pas la face. Avoir donné l'épée à Samuel en était un très bon exemple. Et en ce moment même, Shota avait en tête un but bien précis et pas « altruiste » du tout.

Comme l'élimination à bon compte (pour elle) de sa rivale Six ?

— Richard, dit la voyante d'un ton très doux, tu as entendu la description du calvaire qui nous attend. Toi seul peux empêcher cette catastrophe. J'ignore pourquoi il en est ainsi, mais c'est comme ça, nous devons nous y faire…

La compassion de Shota – et son sincère désir de neutraliser l'Ordre Impérial – ne suffit pas à convaincre Richard de la ménager.

— Tu cries sur tous les toits que l'Ordre est un fléau et tu affirmes que je suis le seul capable de vaincre Jagang. Très bien ! Mais dans ce cas, pourquoi as-tu troqué des informations précieuses contre l'arme dont j'ai besoin pour triompher ? Tu m'as fait chanter, et j'ai dû

céder…

— Il n'y a jamais eu de chantage, le coupa Shota, désireuse de ne pas laisser s'envenimer les choses. C'était un marché équitable, Richard. Et de toute façon, face à ce qui t'attend, l'épée ne te servirait à rien.

— Une excuse minable pour faire oublier que tu l'as confiée à Samuel !

La voyante plissa le front d'agacement.

— Si je ne l'avais pas fait, les Sœurs de l'Obscurité seraient réunies, à l'instant même où nous parlons, et elles disposeraient du pouvoir d'Orden. Qui sait ? elles auraient peut-être déjà ouvert une des boîtes, amorçant le processus visant à nous livrer pieds et poings liés au Gardien. Si le monde des vivants disparaît, à quoi te servira l'Épée de Vérité ? On dirait bien que Samuel, à son corps défendant, a empêché un cataclysme…

— N'oublie pas qu'il a utilisé mon épée pour capturer Rachel. Et pour tuer aux trois quarts mon pauvre Chase…

— Richard, si tu réfléchissais, pour une fois dans ta vie ! L'épée a servi notre cause en nous faisant gagner du temps – même si le prix à payer pour ça nous paraît à tous exorbitant. Que vas-tu faire du répit dont nous bénéficions grâce à Samuel ? Si tu avais ta fichue épée, ici et maintenant, elle ne t'aiderait pas beaucoup, face à un ennemi comme l'Ordre.

» Comme tu le sais, quiconque détient l'arme peut se faire passer pour un véritable Sourcier. En revanche, un authentique Sourcier n'a pas besoin de la lame pour être ce qu'il est…

C'était exact, dut reconnaître Richard. Cela dit, ça ne changeait rien au fond du problème. À présent, Samuel semblait être passé sous les ordres d'une voyante inconnue qui semblait prête à tout pour atteindre ses objectifs des plus égoïstes.

Mais à quoi rimait tout le remue-ménage que Richard faisait au sujet de cette épée ? Des milliers d'innocents périssaient sous les coups de l'Ordre, et la lame magique ne suffirait pas à arrêter le massacre.

L'arme en soi n'était rien. Seul comptait l'esprit de l'homme qui la maniait.

Richard était un authentique Sourcier – en d'autres termes, c'était lui l'arme véritable. Samuel ne pouvait rien contre ça…

Certes, mais le Sourcier se serait senti mieux s'il avait eu le début d'une idée menant à la victoire de son camp…

Nicci ne s'éloignait toujours pas, tenant son terrain sous le regard embrasé de la voyante. Se méfiant également de Shota, elle était prête à intervenir au premier geste suspect.

Richard dévisagea un moment sa fidèle amie, puis il se tourna vers

Shota :

— Et que dois-je faire, selon toi ?

Comme d'habitude, sans qu'il l'ait vraiment vue se déplacer, Shota était maintenant si près de lui qu'il sentait son souffle sur la peau de son cou. Une odeur de lavande flottait dans l'air, apaisant presque instantanément le Sourcier.

— Comprendre…, murmura Shota. Voilà ce que tu devrais faire, selon moi. Comprendre en profondeur…

Alarmé par l'assaut soudain et subtil de la voyante, Richard se dit qu'il était urgent pour lui de s'écarter d'elle et de ne plus jamais la laisser approcher autant. Hélas, il ne parvint pas à bouger ni à se dégager quand Shota lui souleva le menton du bout d'un index.

Aussitôt, il tomba à genoux… dans la boue.

La pluie tombait régulièrement, martelant les toits et les auvents. De grosses gouttes s'écrasaient dans les flaques déjà formées, et les éclaboussures ainsi projetées maculaient les murs des bâtiments, les charrettes renversées et les centaines de jambes de la foule qui grouillait un peu partout.

Dans le lointain, des officiers beuglaient des ordres.

Maigres comme des squelettes, de malheureux chevaux restaient stoïquement immobiles sous le déluge. Près de Richard, quelques soldats riaient grassement d'une plaisanterie qu'ils étaient seuls à avoir entendue. Un peu plus loin, d'autres hommes parlaient entre eux sans grand enthousiasme. En fond sonore, des grincements indiquaient qu'une caravane de chariots approchait. Pour l'annoncer, ou simplement parce qu'ils ne pouvaient pas s'en empêcher, des chiens aboyaient sans interruption.

Sous le ciel plombé, la scène entière avait une teinte brunâtre qui évoquait l'atmosphère de certains cauchemars. Jetant un coup d'œil sur sa droite, Richard vit une longue rangée d'hommes agenouillés dans la gadoue. Imbibés d'eau, leurs vêtements semblaient avoir doublé de volume. Le teint cendreux, ces prisonniers – car ça devait en être – écarquillaient les yeux de terreur. Dans leur dos béait une longue et étroite tranchée qui semblait donner directement accès au royaume des morts.

Les sangs glacés, Richard tenta de bouger – changer de position afin de pouvoir se relever et se défendre. Ce faisant, il s'avisa que ses poignets, retournés dans son dos, étaient liés avec ce qui semblait être des lanières de cuir.

Quand il tenta de se libérer, ses liens lui cisaillèrent la chair, confirmant son analyse. C'était bien du cuir, donc une matière susceptible de casser. Mais quand il tira de toutes ses forces, rien ne se produisit.

Être impuissant, les mains attachées dans le dos… Des souvenirs enfouis dans la mémoire de Richard refirent surface, le poussant au bord de la panique.

Autour de lui, des soldats allaient et venaient sans cesse. Qu'ils portent une cuirasse, des pièces d'armure ou de simples peaux de bêtes, tous ces guerriers étaient bardés d'armes qui n'avaient rien d'ornemental. Ces hommes arboraient simplement les outils indispensables de leur profession : des couteaux à manche de bois ou de corne, des épées à la poignée enveloppée de cuir afin d'être plus fermement tenue, des masses d'armes hérissées de piques assez longues pour traverser de part en part la tête d'un homme… Si peu sophistiquées qu'elles soient – les maîtres armuriers du Nouveau Monde auraient souri d'une fabrication pareillement rudimentaire –, ces armes se révélaient très efficaces quand il s'agissait de massacrer des gens sur un champ de bataille ou d'exécuter des civils sous la pluie. L'absence totale d'ornement, un choix sans doute délibéré, ajoutait encore à leur aspect angoissant.

Un grand nombre de guerriers de l'Ordre étaient chauves. Les autres, grâce à la pluie, auraient pour un temps les cheveux un peu moins sales et gras. Avec les anneaux passés à leurs oreilles et à leur nez, et les tatouages sombres qui leur couvraient le visage, certains soldats paraissaient porter un masque dont les motifs se retrouvaient parfois sur leur torse et leurs bras nus. Mais c'était bel et bien la véritable apparence de ces brutes – ou plutôt, de ces bêtes sauvages qui s'étaient dressées sur les pattes de derrière parce qu'elles se prenaient pour des êtres humains.

Pour que l'eau ne lui brouille plus la vision, Richard secoua frénétiquement la tête. Dans le mouvement, il s'aperçut qu'il y avait aussi des prisonniers sur sa gauche. Certains sanglotaient tandis que des colosses de l'Ordre forçaient de nouveaux arrivants à adopter la même position humiliante.

La panique se répandait à une vitesse folle tout au long de la rangée. Elle gagna Richard, menaçant de lui faire perdre toute sa lucidité.

Ce n'était qu'une illusion, il le savait. Un nouveau mauvais tour que lui jouait Shota. Pourtant, les détails étaient criants de vérité.

La pluie glaçait la peau du Sourcier, ses vêtements gorgés d'eau pesaient des tonnes et il frissonnait comme s'il était vraiment en train de claquer des dents sous une averse. En plus de l'odeur de la boue, une puanteur innommable planait dans l'air – un mélange de sueur, d'urine, de fumée et de chair en décomposition qui donnait envie de vomir tripes et boyaux.

Les cris des autres condamnés – puisqu'il s'agissait bien de ça – résonnaient pour de bon aux oreilles de Richard. Malgré une vaste

expérience de l'horreur, il n'aurait pas pu imaginer des hurlements de terreur exprimant en même temps un désespoir sans limites. Beaucoup d'hommes tremblaient convulsivement, et ce n'était pas à cause de la pluie glacée.

Richard, désormais, n'était plus qu'un futur supplicié parmi tant d'autres. Une victime anonyme qui irait bientôt rejoindre des milliers d'autres innocents impitoyablement exécutés.

Illusion ou non, le Sourcier était là où il avait le sentiment d'être. D'une manière ou d'une autre, Shota s'était arrangée pour l'envoyer à Ebinissia. En toute logique, et avec ce qu'il savait de la magie, c'était impossible. Donc, il imaginait la scène…

Une pierre pointue s'enfonçait douloureusement dans son genou gauche, et il ne parvenait pas à changer assez de position pour que ça cesse. Un détail si secondaire prouvait que la scène était réelle. L'imagination ne s'attardait pas sur des éléments insignifiants tels que celui-là. Richard partageait pour de bon le sort des citadins d'Ebinissia !

S'il n'imaginait pas le moment présent, n'avait-il pas tout au contraire rêvé les événements qui l'avaient conduit jusque-là ? La visite de Shota n'était-elle qu'une diversion censée le protéger de la terrible réalité ? Le sort d'oubli, cette Chaîne de Flammes, avait peut-être irrémédiablement altéré sa mémoire. À moins qu'il ait tout simplement tenté de fuir une réalité insoutenable.

Alors qu'il s'était réfugié dans un univers imaginaire, comme un enfant qui redoute l'obscurité, le stress de sa situation avait pu le ramener sans douceur dans un monde hélas bien réel et concret.

Bien sûr, il aurait juré que la réalité était ailleurs qu'ici, mais il arrivait parfois, en s'éveillant d'un rêve, qu'on le croie plus authentique que le véritable monde. Après avoir dérivé dans le sommeil, il était logique de connaître une période de désorientation, si courte fût-elle.

Justement, la confusion se dissipait déjà dans l'esprit de Richard. Pragmatique de nature, il entreprit aussitôt de se rappeler comment, très exactement, il était arrivé ici, agenouillé au bord d'une tranchée sous une pluie battante.

Le souvenir semblait à sa portée, mais il s'éloignait dès qu'il avait le sentiment d'être sur le point de s'en emparer. C'était atrocement agaçant, comme lorsqu'on ne parvient pas à se remémorer un mot ou un nom propre pourtant terriblement familiers.

Tournant la tête sur la gauche, Richard vit un soldat saisir à pleine main les cheveux d'un homme et lui renverser la tête en arrière. Le supplicié hurlait et se débattait, mais il n'avait pas une chance d'échapper à son sort. Alors que ses cris donnaient la chair de poule à Richard, le boucher de l'Ordre plaça la longue lame d'un couteau sur

la gorge de sa victime.

Révulsé par ce spectacle, le Sourcier tenta de nouveau de se convaincre que rien de tout ça n'était réel. Mais il distinguait les irrégularités de la lame mal aiguisée, entendait toujours les cris du prisonnier et voyait parfaitement le rictus mauvais qui étirait les lèvres du bourreau.

Quand la lame trancha la chair, le geyser de sang qui jaillit de la gorge du prisonnier n'aurait pas pu être plus réaliste.

Maintenant sa proie sans effort, le soldat passa la lame dans la plaie une seconde fois – pour trancher plus profondément et achever le travail, quitte à décapiter à demi sa victime.

Propulsé par les ultimes pulsations du cœur de l'homme, le flot de sang rappelait irrésistiblement celui d'une glorieuse fontaine.

Une odeur âcre monta aux narines du Sourcier.

Non, non et non, rien de tout ça n'était vrai !

Mais pourtant, les convulsions de l'homme, sa chemise qui s'imbibait de sang, ses yeux révulsés… Tout était hurlant de vérité.

En un ultime effort, alors que sa gorge n'était plus qu'une plaie béante, le moribond réussit à dégager sa jambe droite, qui rua désespérément dans le vide.

Sans lâcher sa victime, le soldat attendit qu'elle s'immobilise. Puis, la tirant par les cheveux, il la fit basculer dans la tranchée.

Il y eut un bruit sourd quand la dépouille s'écrasa dans la boue.

Le cœur battant la chamade, Richard crut qu'il allait vomir. Une nouvelle fois, il tenta de se libérer les mains et s'entailla simplement un peu plus les poignets. Les lanières étaient en place depuis si longtemps que leur contact contre sa peau était une torture qui lui faisait monter les larmes aux yeux. Heureusement, la pluie chassait ses larmes en même temps que la sueur glacée qui ruisselait de son front.

Torture ou pas, le Sourcier continua à lutter contre ses liens. À présent, c'étaient les tendons de ses poignets que le cuir entaillait.

Soudain, Richard entendit crier son nom par une voix qu'il reconnut en une fraction de seconde.

Kahlan !

Levant la tête, Richard eut l'impression que le temps s'arrêtait – après une longue quête et tant de défaites, son regard croisait enfin les magnifiques yeux verts de sa bien-aimée. Toutes les émotions qu'il avait jamais eues dans sa vie s'unirent en une explosion de joie et de désespoir mêlés qui le laissa vide de toute énergie et sans défense contre l'extraordinaire douleur qui lui vrillait jusqu'à la moelle des os.

Une si longue séparation, et se retrouver alors qu'il franchirait bientôt le voile, en partance pour le royaume des morts.

Car il allait mourir, c'était une certitude. Ce qu'il voyait de Kahlan – chaque détail de son visage, jusqu'à la minuscule ride, au coin de ses

yeux, dont il avait oublié l'existence – venait de le convaincre qu'il ne s'agissait pas d'une illusion.

Les cheveux de Kahlan, toujours aussi beaux et disciplinés, même sous la pluie… Ses yeux verts à nuls autres pareils, comme s'ils venaient d'un autre monde.

Le son unique de sa voix, qu'il entendait chaque nuit dans ses rêves – la plus belle musique de l'Univers, au point qu'il enrageait chaque matin de devoir quitter le seul monde où son aimée était encore avec lui.

Non, il n'imaginait rien de cela. Et si Kahlan était réelle, sa fin imminente l'était aussi…

— Richard ! cria Kahlan en tendant les bras vers son mari.

Décidément, cela ne pouvait pas être le fruit de l'imagination de Richard. Dès qu'il l'avait entendue, la voix de Kahlan l'avait frappé à cause de sa limpidité, de son intelligence, de son charme et de sa grâce envoûtante.

Aujourd'hui, rien ne subsistait de cette harmonie, toutes ces qualités balayées pour céder la place à une angoisse incontrôlable.

Reflétant la détresse qu'exprimait sa voix, le visage si doux et délicat n'était plus qu'un masque d'horreur et de désespoir. Des larmes roulaient sur ses joues, presque aussitôt chassées par la pluie.

Richard se pétrifia d'angoisse. Kahlan, si proche de lui, et pourtant si loin… La découvrir ici, piégée dans le camp ennemi…

— Richard !

Tendant toujours les bras, Kahlan essayait d'atteindre son mari, mais elle n'y parvenait pas. Un soldat à la tête rasée la ceinturait, l'empêchant de courir vers la tranchée.

Richard finit par voir que les boutons du chemisier de sa femme avaient été arrachés, offrant sa merveilleuse poitrine à la concupiscence des soudards de l'Ordre.

Mais Kahlan s'en fichait. Elle voulait que Richard la voie, comme si c'était la dernière chose importante en ce monde – et elle voulait le voir lui, pour graver ses traits dans sa mémoire et avoir un viatique qui l'aiderait à survivre, lorsque tout serait accompli.

La gorge nouée, des larmes aux yeux, Richard murmura le nom de sa bien-aimée. Après avoir reçu un tel choc, c'était tout ce qu'il avait encore la force de faire.

Indomptable, Kahlan luttait toujours pour échapper aux grosses mains crasseuses du soldat.

— Richard, Richard, je t'aime ! Par tous les esprits du bien ! je t'aime !

Pour mieux retenir sa proie, le soldat lui passa un bras autour du torse. Joignant l'utile à l'agréable, il en profita pour prendre entre le

pouce et l'index un des tétons de la jeune femme et le tordre vicieusement.

Pervers jusqu'au bout, il changea légèrement de position, histoire que le condamné voie bien ce qu'il faisait.

Un cri de douleur et de surprise s'échappa des lèvres de Kahlan. À part ça, elle ignora le soldat, et hurla de nouveau le nom de son mari.

Fou de rage, Richard essaya encore de se relever. Il devait aller rejoindre Kahlan !

Hilare, le soudard regarda le prisonnier lutter pour se remettre debout… et glisser dans la gadoue.

Richard savait qu'il n'aurait pas de seconde chance. S'il voulait sentir une dernière fois le corps de Kahlan contre le sien, c'était maintenant ou jamais.

Alors qu'il avait presque réussi à se redresser, un soldat lui décocha dans le ventre un coup de pied si violent qu'il s'en plia en deux de douleur.

Pour faire bonne mesure, un autre homme lui flanqua un formidable coup de pied à la tempe.

Alors que les sons devenaient diffus à ses oreilles et que sa vision se brouillait, Richard mobilisa toute sa volonté pour ne pas perdre conscience. S'il s'évanouissait, il ne verrait plus Kahlan, et c'était bien la dernière chose au monde qu'il voulait. L'image de cette femme était comme une source à laquelle il désirait s'abreuver jusqu'à la dernière seconde de son existence.

Emplis-toi les yeux et le cœur de ce que tu ne verras bientôt plus…

Bon sang ! il devait échapper à ce cauchemar ! retourner dans cet autre monde où son désespoir, au moins, n'était pas tout à fait total.

Alors qu'il luttait pour reprendre son souffle, un soudard saisit le prisonnier par les cheveux et le redressa de force. La respiration toujours bloquée par la douleur, du sang coulant sur un côté du visage, Richard leva les yeux et put les poser de nouveau sur Kahlan. Elle était si belle, même avec ses vêtements trempés et ses cheveux lourds d'humidité. Être si près d'elle sans pouvoir la serrer dans ses bras était une torture.

La réconforter, la protéger, lui assurer que tout irait bien…

Mais un autre homme la serrait dans ses bras, et elle ne parvenait pas à se dégager. Posant les mains sur les seins de sa proie, le soudard les pressa jusqu'à ce que Kahlan ne puisse s'empêcher de crier de douleur. Elle se débattait, mais le colosse n'en avait cure, riant de ses vains efforts tout en défiant Richard du regard.

Kahlan luttait contre le soldat. En même temps, elle l'ignorait superbement, comme si son existence importait moins que celle d'un papillon, à l'autre bout du monde. Les faits et gestes de ce chien ne

comptaient pas. Un seul être valait qu'on lui accorde de l'attention : Richard, dont l'existence s'achèverait bientôt.

— Richard, je t'aime et tu me manques tellement ! Esprits du bien, aidez-le, je vous en prie ! Par pitié ! que quelqu'un vienne le secourir !

Sur la gauche de Richard, le condamné tenta d'échapper à la lame de son bourreau. Mais il ne recula pas assez, et l'acier lui trancha net la gorge.

Le cri d'agonie du malheureux s'acheva sur d'ignobles gargouillis.

Paniqué comme jamais dans sa vie, Richard n'avait pas la première idée de ce qu'il devait faire.

La magie ! Il pouvait invoquer son don ! Mais comment faire ? Son pouvoir ne lui obéissait pas, pourtant, par le passé, il lui avait plus d'une fois sauvé la mise.

La colère.

Jusque-là, son don avait toujours réagi à ce stimulus.

Le traitement qu'infligeait le soldat à Kahlan suffisait amplement à éveiller la fureur de Richard. L'arrivée d'un autre soudard, qui entreprit lui aussi de tripoter sa femme, transforma sa colère en folie furieuse.

Un brouillard rouge voila sa vision.

Mobilisant jusqu'à la dernière fibre de son être, le Sourcier tenta d'amener son don à la surface de sa conscience. Serrant les dents, il se concentra comme jamais, en attente de l'explosion de pouvoir qui serait à la hauteur de sa rage. À présent, il savait très exactement que faire. La magie frémissait en lui, si proche qu'il la sentait presque crépiter au bout de ses doigts. Cette force réduirait en bouillie les soldats. La tempête qui s'annonçait sèmerait la mort et le désespoir dans les rangs de l'Ordre Impérial.

Richard s'abandonna à la sensation de chute vertigineuse qui l'envahissait. Il sombrait dans un puits de pouvoir, sans rien pour le retenir, et il en ressortirait bientôt, plus puissant que jamais.

La pluie tombait toujours à verse, comme si elle tentait d'empêcher l'incendie pourtant imminent.

Aucun éclair ne jaillit pour aller foudroyer l'homme qui ceinturait Kahlan. La justice immanente ne frapperait pas sa cible.

Pourtant, si le Sourcier avait vraiment un pouvoir, c'était le moment ou jamais qu'il se manifeste. De sa vie, Richard n'avait jamais été dans une situation si dramatique. Et rien ne l'avait rendu plus furieux et ivre de vengeance que les ignobles attouchements imposés à sa femme par deux brutes indignes de vivre.

Pourtant, rien ne se passait. Le salut restait hors de portée.

Richard aurait tout aussi bien pu être né sans le don.

Il n'y avait plus rien en lui. Pas la moindre étincelle de magie.

Richard eut le sentiment que le monde s'écroulait autour de lui. Il

implora le temps de ralentir, afin de lui laisser une chance de trouver une solution, mais tout sembla s'accélérer, bien au contraire. Les événements s'enchaînaient à une allure folle. Qu'il était injuste de mourir ainsi, sans avoir eu la moindre chance de vieillir aux côtés de Kahlan. Alors qu'il l'aimait plus que tout au monde, il n'avait jamais eu l'occasion de passer simplement du temps près d'elle, dans la paix et la tranquillité. Il aurait voulu rire et sourire avec elle, la tenir dans ses bras, traverser paisiblement la vie, s'asseoir près d'un bon feu avec elle par une soirée d'hiver. La sentir près de lui, au chaud et en sécurité, parler avec elle de leur avenir, des choses importantes à leurs yeux…

Ils devaient avoir un avenir !

Quelle injustice ! Richard demandait simplement à vivre sa vie. Et voilà qu'il allait mourir dans cet endroit affreux, pour rien, en plus de tout ! Après des années de combat en première ligne, il n'était même pas fichu de crever les armes à la main. Au lieu de périr dans un incendie – toute la gloire des flammes –, il allait mourir noyé dans son sang. Et dans la boue, pour ne rien arranger, entouré par ses pires ennemis et sous le regard désespéré de sa femme.

Kahlan ne devait pas voir ça ! Sinon, cette image la hanterait jusqu'à la fin de ses jours. Il refusait de lui laisser de lui cette vision sinistre qui effacerait toutes les autres.

Richard tenta une nouvelle fois de se lever. Presque tous les hommes agissaient ainsi, juste avant le coup de couteau.

Le soldat qui le tenait lui tira des coups de pied dans les mollets. Richard sentit à peine la douleur, tant il était déjà loin de certaines réalités de ce monde.

Une seule chose importait : libérer Kahlan des griffes de ses deux tortionnaires. Alors qu'ils la pelotaient, elle ne renonçait pas à lutter, mais ils étaient trop forts pour elle.

Richard essaya encore de briser ses liens et réussit seulement à s'entailler davantage les poignets. Comme un animal pris au piège, il n'avait plus l'ombre d'une issue.

Ses mains s'engourdissaient et il ne sentait déjà plus le sang chaud qui coulait le long de ses doigts.

Il ne voulait pas mourir, mais cette simple volonté de vivre ne suffirait pas à le sauver. Pour échapper à la mort, il devait agir. Certes, mais comment ? Jusque-là, la colère lui avait toujours donné accès à son pouvoir. Mais il n'y avait plus rien en lui qui ressemble de près ou de loin au don.

— Kahlan !

Emporté par la terreur et la panique, Richard ne pouvait plus s'opposer à l'impitoyable logique des événements. Il ne parvenait pas

à reprendre le contrôle de son esprit et de son corps, et c'était normal, parce que tout lui échappait. Jusqu'à cet instant, il avait toujours cru avoir une influence sur sa vie. Quand on se préparait à vous égorger comme un mouton, toutes ces illusions pathétiquement humaines se dissipaient en un clin d'œil. Dans le jeu de la vie et de la mort, il n'existait pas de règles et tout se passait bien trop vite pour qu'on puisse simplement comprendre son propre destin.

— Kahlan !

— Richard ! Richard, je t'aime plus que tout au monde ! Tu es tout ce qui compte pour moi, depuis la minute même de notre rencontre. (Kahlan ravala les sanglots qui menaçaient de la réduire au silence.) Richard, j'ai tellement besoin de toi !

Et moi, je vais te décevoir, parce que je ne suis pas assez fort pour vaincre la mort…

Un soldat prit soudain Richard par les cheveux.

— Non ! cria Kahlan, une main tendue. Par pitié, non ! Que quelqu'un vienne à son secours ! Cela ne peut pas finir ainsi !

Le soudard se pencha vers sa victime et lui sourit.

— Ne t'inquiète pas, mon gars, je veillerai sur elle en personne… Tu peux me faire confiance !

— Par pitié, non…, gémit Richard.

— Par les esprits du bien ! il faut que quelqu'un l'aide ! s'écria Kahlan.

Ses appels ne seraient pas entendus, elle le savait. Richard n'avait pas une chance, et elle en était réduite à implorer un miracle.

Plus que tout le reste, ce calvaire imposé à Kahlan déchirait les entrailles de Richard, attisant encore les flammes de sa colère. Aucun être humain ne devrait jamais être condamné à assister ainsi à la fin de l'être qu'il aimait plus que tout. Un témoin impuissant, le cœur serré et l'âme dévastée…

— C'est qu'elle est bien roulée, la garce…, dit le soldat.

Il lâcha Richard et s'approcha de Kahlan avec une lenteur délibérée. Non, décidément, les miracles n'existaient pas et cette affreuse scène en était bien la preuve.

— S'il vous plaît, ne lui faites pas de mal…, gémit Richard.

Le bourreau qui se tenait derrière lui eut un ricanement triomphal. C'était exactement ce qu'il voulait entendre…

Kahlan était la seule femme que Richard eût jamais aimée. La personne en ce monde qui comptait le plus pour lui et la seule qu'il chérissait plus que la vie elle-même.

Sans elle, il n'existait pas vraiment, agissant plutôt à la manière d'un automate. Elle était tout pour lui.

Et si elle disparaissait, il ne serait plus qu'un fantôme.

Pareillement, s'il n'était plus, la vie de sa femme deviendrait un

désert…

Près de Kahlan, des dizaines d'autres femmes, également ceinturées par des soldats, imploraient qu'on ne tue pas leur mari. Ces malheureuses criaient les mêmes mots d'amour, les mêmes suppliques, les mêmes serments balayés par la réalité. Et partout, des soudards torturaient les condamnés en décrivant ce qu'ils feraient sous peu à leur compagne.

Un des hommes agenouillés sur la droite de Richard réussit à se relever à demi. Histoire de le calmer, un soldat lui décocha dans le ventre un coup d'épée pas assez profond pour le tuer mais suffisamment appuyé pour le contraindre à attendre son tour de mourir sans bouger ni parler.

L'air hébété, l'homme baissa les yeux sur la masse rougeâtre qui sourdait lentement de la plaie, glissant hors de son corps avec des ondulations de reptile. Ses propres entrailles, condamnées à finir dans la boue comme un vulgaire bas morceau destiné à nourrir les chiens.

L'épouse du supplicié cria si fort que les cieux, s'ils s'étaient le moins du monde intéressés au sort des hommes, auraient dû s'en ouvrir en deux d'abomination.

L'homme placé à gauche de Richard venait d'être égorgé à son tour. Comme tous les condamnés, il eut quelques convulsions puis s'immobilisa pour l'éternité. Son travail terminé, le bourreau poussa le cadavre dans la tranchée – une ultime formalité qui dut lui coûter pas mal d'efforts, si on en jugeait par ses halètements.

Richard entendit le bruit sourd que produisit le cadavre en s'écrasant dans la boue – ou sur un autre mort, c'était impossible à dire.

Des gémissements et des gargouillis montaient de la tranchée. Beaucoup de prisonniers n'étaient pas encore tout à fait passés de l'autre côté du voile…

— À ton tour, mon gars, dit le soldat qui tenait Richard. J'ai hâte d'en avoir terminé, tu sais ? Dès que tu seras dans ton trou, j'irai rejoindre ton adorable épouse. Kahlan, c'est ça ? Ne te ronge pas les sangs, mon vieux, elle n'aura pas le temps de te pleurer, quand je m'occuperai d'elle. Elle m'accordera toute son attention, tu peux me croire. Et quand j'aurai eu mon plaisir, d'autres camarades viendront prendre ma place entre ses jambes.

Richard aurait donné dix ans de sa vie pour pouvoir briser la nuque de ce salaud.

— Pense à tout ça pendant que ton âme putride sombrera dans le puits glacé de la mort. Tu sais ce qui t'attend au fond, mon gars ? Le Gardien, qui s'occupera de toi jusqu'à la fin des temps !

» Tu ne dis pas merci ? Pourtant, nous sommes attentionnés, non ? Une éternité de souffrance, n'est-ce pas ce que méritent les déchets

d'humanité dans ton genre ? Quand je pense à tout ce que mes compagnons et moi avons souffert pour venir apporter la Lumière du Créateur et la justice de l'Ordre à une bande de mécréants comme vous ! Votre façon de respirer est déjà une offense au Créateur et à la face de tous ceux qui Le vénèrent.

Peut-être pour se donner du cœur à l'ouvrage, l'homme se plongeait tout seul dans un juste courroux.

— Sais-tu ce que j'ai sacrifié pour venir sauver l'âme de dégénérés comme toi ? Au pays, ma famille meurt de faim pour qu'on puisse ravitailler correctement les troupes. Mon frère et moi nous sommes engagés pour défendre nos convictions et notre foi. Ensemble, nous avons marché vers le nord pour servir le Créateur et apporter Sa Lumière aux pécheurs. As-tu idée du nombre de batailles que nous avons dû livrer ? et du nombre de camarades que nous avons vus tomber ?

» Quand vous nous avez envoyé des magiciennes et des sorciers, la glorieuse armée de l'Ordre n'a pas failli. Pourtant, vous n'avez reculé devant aucune horreur, bande de chiens ! Mon frère est devenu aveugle à cause d'un de vos sortilèges. Les poumons brûlés, il a attrapé des infections qui l'empêchaient de tenir debout. Nous l'avons laissé mourir seul, derrière nous, afin de continuer le combat. C'était la bonne décision, mais penses-tu qu'elle fut facile à prendre ?

» Ta Kahlan et les femmes des autres condamnés vont maintenant se sacrifier pour nous donner un peu de plaisir – une maigre compensation, après tout ce que nous avons subi. Oui, tous les efforts consentis pour apprendre à des sauvages qu'il existe un ordre supérieur et des lois incontournables.

» Un jour, ta catin viendra te rejoindre dans les étendues désolées du royaume des morts. Mais avant, nous profiterons un peu d'elle. Ne l'attends pas trop vite, mon gars, parce qu'elle risque de passer pas mal de temps dans un de nos bordels de campagne. Quand nous touchons une belle pouliche – d'habitude, on les réserve plutôt aux officiers –, nous la faisons durer aussi longtemps que possible. Ta femme sera très demandée, crois-en un expert ! Dans l'armée de l'Ordre, le « repos du guerrier » n'est pas un vain mot. Nous ne sommes vraiment pas à la fête chaque jour… (Le type agita son couteau devant les yeux de Richard.) Rien que les exécutions, tu ne peux pas savoir ce que c'est crevant ! Grâce à ta femme, mes copains et moi retrouverons toute notre ardeur à la tâche. Ce n'est pas formidable ?

Une suite d'absurdités ! Richard avait du mal à croire que des hommes puissent tenir sincèrement des propos pareils. Mais il y avait de plus en plus de fanatiques comme celui-là – des maîtres du mépris et de la haine ravis de détruire la vie jour après jour.

Richard ravala les arguments qui lui venaient à l'esprit. Les brutes de ce genre détestaient qu'on évoque en leur présence la raison, la loyauté à la vie et la bonté. Des valeurs que ces soudards avaient justement juré de détruire. Sachant que toute polémique aggraverait encore le sort de Kahlan, après l'exécution, Richard choisit de s'en aller en silence. Tout ce qu'il pouvait encore faire pour la femme qu'il aimait.

Voyant que le condamné n'avait pas mordu à l'hameçon, le soldat eut un rire gras et envoya un baiser à Kahlan.

— J'arrive, ma belle ! Juste le temps de te divorcer d'un mari encombrant, et à nous les folles étreintes !

Cet homme était un monstre, pensa Richard. Et bientôt, Kahlan serait impuissante entre ses mains.

Un monstre !

Était-ce encore une de ces prédictions biaisées de Shota ?

La voyante s'était longtemps opposée au mariage entre Richard et Kahlan. Sous prétexte, si on l'écoutait, que la Mère Inquisitrice accoucherait d'un monstre.

Comme tout le monde, Richard avait pensé à un enfant mâle doté du don de son père et du pouvoir de sa mère. Un Inquisiteur, soit un des pires fléaux que la terre pouvait porter.

Mais une fois encore, Shota avait peut-être eu raison sans pour autant mettre dans le mille. Après tout, il en avait été ainsi pour toutes ses autres prédictions.

Exactes dans les grandes lignes, mais à côté du problème en ce qui concernait les détails.

Toute cette histoire au sujet d'un « monstre » visait-elle en réalité ce qui risquait maintenant d'arriver ? Bien entendu, la prédiction de Shota avait pour source une union entre les deux jeunes gens. Mais sans ce mariage, les événements qui atteignaient aujourd'hui leur dénouement, au moins pour Richard, se seraient-ils jamais déroulés ? Livrée aux soldats de l'Ordre, Kahlan tomberait peut-être enceinte. Et son enfant serait bel et bien un monstre engendré par un monstre.

La mort n'était pas le pire destin possible, dans cette affaire. Le destin de Kahlan serait cent fois plus cruel, surtout si elle devait devenir une « reproductrice » pour cette horde de sauvages.

— Richard, je t'aime, tu le sais, n'est-ce pas ? C'est tout ce qui compte !

— Je t'aime aussi !

Richard aurait voulu trouver mieux – des propos définitifs, assez justes et touchants pour être gravés dans le marbre ou répétés pour les siècles des siècles. Mais au fond, qu'y avait-il de mieux à dire, avant de tirer sa révérence ? « Kahlan, je t'aime ! » – et qu'un vent mauvais

emporte tout le reste très loin, dans des pays où les hommes comme Jagang dictaient les lois et les faisaient appliquer par des brutes.

— Je sais, Richard, je sais…, murmura Kahlan avec un sourire qui parvint une fraction de seconde à se communiquer à ses yeux.

Richard vit la lame d'un couteau passer devant les siens. Il recula d'instinct, mais son bourreau avait prévu cette réaction, et il lui plaqua un genou entre les omoplates, l'empêchant de fuir l'arme.

Puis il lui inclina la tête en arrière.

— Fais comme si ces hommes n'étaient pas là ! cria Kahlan. Richard, regarde-moi et oublie leur présence ! Pense à moi ! Pense à la force de mon amour pour toi !

Richard comprit ce que voulait faire Kahlan.

— Tu te souviens de notre mariage ? Richard, je le revois comme si c'était hier…

Elle faisait son possible pour qu'il s'en aille sur des pensées agréables.

— Je me rappelle le jour où tu m'as demandé de t'épouser. Je t'aime, Richard ! Tu te souviens de la cérémonie ? Et après, dans la maison des esprits…

Kahlan voulait aider Richard à s'évader du présent – qui ne représentait plus qu'une poignée de secondes, pour lui. Hélas, elle venait de le faire repenser à la prédiction de Shota, au sujet du monstre…

— Comme c'est touchant, railla le soldat, dans le dos du condamné. C'est une sacrée passionnée, pas vrai ? Elle doit être géniale au lit !

Richard aurait aimé tordre le cou de l'homme, mais il ne trahit pas sa colère. Son bourreau voulait qu'il meure en suppliant ou en l'insultant, et il n'était pas question de lui faire ce plaisir. Une façon de combattre jusqu'au bout les soudards de Jagang…

— Richard, tu te souviens de notre premier baiser ?

Malgré la gravité de sa situation, Richard eut un petit sourire.

Fidèle à sa légende, Kahlan ne se souciait pas du destin qui l'attendait. Concentrée sur Richard, elle tentait d'adoucir sa fin.

Adoucir sa fin…

Ainsi, on y était ? La dernière heure de Richard Rahl ? Plus rien après ? Et l'oubli au bout du chemin ?

Tout était terminé. Il ne vieillirait pas avec Kahlan. Demain, elle serait seule à voir le soleil se lever.

En un sens, c'était la fin du monde…

— Richard, je t'aime ! Regarde-moi ! Oui, c'est ça ! Je n'ai jamais aimé que toi ! Tu m'entends ? Rien d'autre n'a d'importance. Et toi ? Dis-moi que tu m'aimes, je t'en prie ! Je veux t'entendre dire que tu m'aimes.

Richard sentit la lame se positionner très précisément sur sa carotide.

— Je t'aime, Kahlan ! Pour toujours. Et je n'ai aimé que toi !

— Vous allez me faire pleurer, cracha le bourreau. Quand tu finiras de crever, dans ton trou, pense que je serai en train de la peloter. Je vais la violer, mon gars ! Quand j'en serai là, tu auras rendu l'âme, mais je veux que tu imagines tout ce que je ferai à ta dulcinée. Rien ne m'arrêtera, pauvre crétin, parce que c'est la volonté du Créateur !

» Tu aurais pu t'incliner devant l'Ordre, mais il a fallu que tu résistes, attaché à tes vils péchés. Tu as cru malin de te détourner de la justice et de la vérité, pas vrai ? Aujourd'hui, tu vas mourir pour expier ton crime. Mais ton châtiment ne s'arrêtera pas là. Attends donc d'être entre les mains du Gardien !

» Pendant ton voyage vers l'obscurité, je veux que tu saches que ta Kahlan sera une de nos plus populaires catins ! Si elle survit, elle aura peut-être un fils, et il deviendra un grand guerrier de l'Ordre. Sois certain qu'il viendra un jour ici même pour cracher sur ta sépulture et te maudire. Grâce à nous, il saura que tu l'aurais empêché de consacrer sa vie aux autres et au Créateur !

» Pense à tout ça en agonisant, alors que ton corps commencera à refroidir. Pendant ce temps, je prendrai du bon temps avec ta femme, qui me réchauffera, tu peux me croire. Oui, mon gars, je voulais que tu saches la vérité avant de mourir !

À l'intérieur, Richard était déjà mort. La vie et le monde sombraient dans le néant… Tant de choses perdues…

Et le triomphe éternel des tenants de la mort et du néant sur les défenseurs de la joie et de l'amour.

— Je t'aime pour toujours, Kahlan, et tu as illuminé mon existence.

Richard vit sa femme hocher la tête. Elle l'avait entendu et murmurait encore son amour pour lui.

Comme elle était belle !

Et combien elle aurait de chagrin, jusqu'à la fin de ses jours.

Une fraction de seconde, le temps s'arrêta et les deux amoureux se regardèrent, conscients que le monde était sur le point de cesser d'exister.

Richard Rahl, sur le départ, vaincu et désespéré…

Kahlan Amnell, contrainte de rester en arrière, et aussi absente au monde que si elle s'en était allée aussi.

Richard voulut crier de rage, mais la lame s'enfonçait déjà dans sa gorge, le réduisant au silence pour toujours.

Cette fois, c'était la fin de tout.

Chapitre 18

— Assez ! cria Nicci.

Richard battit des paupières, émergeant de son cauchemar dans un état de totale confusion. Nicci avait pris le poignet de Shota, l'obligeant à éloigner sa main de lui. Mais la voyante l'enlaçait toujours avec son autre bras.

— Je ne sais pas ce que vous lui faites, dit la magicienne sur un ton qui aurait dû glacer les sangs à Shota, mais je vous ordonne d'arrêter !

Les sangs absolument pas glacés, la voyante ne se démonta pas :

— Je fais ce qui est nécessaire…

Nicci n'était pas du genre à se contenter de phrases creuses.

— Écartez-vous de lui, ou je vous tue sur place !

Agiel au poing, l'air encore moins commode que Nicci, Cara se tenait sur l'autre flanc de la voyante, prête à intervenir au moindre geste suspect.

Avant que Shota ait pu relever le défi lancé par les deux femmes, Richard se laissa lourdement tomber sur le muret de pierre qui entourait la fontaine.

Il haletait et bouillait toujours de rage. Dans son esprit, il voyait encore Kahlan entre les mains des soudards et sentait la lame trancher sa chair puis sa trachée-artère.

Il porta les doigts à sa gorge et ne trouva aucune plaie.

Il venait de voir Kahlan, et malgré tout ce qu'il avait vécu, il refusait que son image s'efface de sa mémoire. Mais s'il devait la savoir à jamais prisonnière des tueurs de Jagang, il préférait peut-être que cette scène se volatilise de son esprit comme s'il ne s'était rien passé.

Au fait, que s'était-il passé, exactement ? Et où était-il ? Dans ce tourbillon d'événements et de drames, comment distinguer le réel de l'imaginaire ?

Était-il en train d'agoniser, une illusion miséricordieuse l'arrachant à l'horreur de ses derniers instants ? Soudain rongé par le doute, il tendit une main, s'attendant à toucher un des autres cadavres qui gisaient avec lui au fond de la tranchée.

Alors que Cara venait se camper devant lui, afin de le protéger, Nicci se désintéressa de son conflit avec Shota, s'assit sur le muret et passa un bras autour des épaules de son ami.

— Richard, ça va ? demanda-t-elle. On dirait que tu viens de voir un fantôme.

Sans se soucier de la posture agressive de Cara, Shota croisa les bras et défia le Sourcier du regard.

Richard entendait toujours les cris de désespoir de Kahlan, et il lui semblait la voir devant lui. Ils étaient séparés depuis si longtemps… La revoir ainsi, par surprise, et dans des circonstances dramatiques, avait été une expérience dévastatrice.

— Richard, dit Nicci, tout va bien… Tu es en sécurité, avec moi et avec tes autres amis.

— Combien de temps ai-je été absent ?

— Absent ? Je ne comprends pas…

— Shota m'a fait quelque chose… Combien de temps ça a duré ?

— Je ne lui ai pas laissé le temps de te nuire… Richard, je l'ai neutralisée dès l'instant où elle t'a pris par le menton. Elle n'a pas eu l'occasion de te faire souffrir.

Pourtant, la terrible scène avait bien eu lieu, même si ce n'était qu'une illusion.

— Elle a pu agir, Nicci.

— Je suis navrée… J'ai vraiment cru être intervenue à temps.

Richard haussa les épaules, incapable d'ajouter un mot. Après tant d'épreuves, il était au bout du rouleau. La macabre illusion lui avait en quelque sorte porté le coup de grâce. Vidé de ses forces, le Sourcier de Vérité baissait définitivement les bras. Il en avait terminé avec tout.

Nicci le serra contre elle, cherchant à l'envelopper de sa chaleur et de son amour.

Plus rien n'avait de sens aux yeux de Richard. C'était la fin, voilà tout. Ne disait-il pas depuis un certain temps que l'armée de Jagang était invincible ? L'Ordre gagnerait la guerre, c'était inévitable. Richard ne pourrait rien faire pour éviter la catastrophe. Comme tous les autres, il ne lui restait plus qu'à attendre la mort, en espérant qu'elle soit rapide et sans douleur.

Shota contourna Cara, approcha du Sourcier et voulut lui poser une main sur l'épaule. Rapide comme l'éclair, la Mord-Sith saisit au vol le poignet de la voyante.

— Je suis désolée d'avoir dû faire ça, Richard, dit Shota, mais il fallait que tu comprennes…

— Taisez-vous, la coupa Nicci, et ne le touchez surtout pas ! Vous pensez ne pas l'avoir fait assez souffrir ? Faut-il que vous le torturiez dès que vos chemins se croisent ? Vous est-il impossible de l'aider sans lui faire du mal en même temps ?

Alors que Shota retirait son bras, Nicci prit le visage de Richard entre ses mains et écrasa deux grosses larmes sous ses pouces.

— Allons, Richard, tout va bien…

Toujours incapable de parler, le Sourcier se contenta de hocher la tête. Il voyait toujours Kahlan se débattre pour échapper aux soldats

qui la pelotaient et le rejoindre au bord de sa tranchée. Aussi longtemps qu'il vivrait, cette image le hanterait, ça ne faisait pas de doute. Pour l'heure, il aurait tout donné pour éviter que Kahlan assiste à son exécution puis devienne le jouet impuissant des soudards de l'Ordre.

Il devait retourner à Ebinissia pour sauver sa femme. Il était impensable qu'elle assiste ainsi à l'exécution de son bien-aimé.

Sauf que rien de tout ça n'était vrai ! Richard ne pouvait pas être à la fois ici et là-bas… C'était tout simplement impossible. La scène n'avait eu lieu que dans son imagination.

Quel soulagement, tout à coup ! Rien n'était réel. Kahlan n'était pas prisonnière de l'Ordre et elle n'était pas contrainte d'assister à la mort de son mari.

Encore un des foutus trucs de Shota, voilà de quoi il s'agissait ! La cruauté de cette femme n'avait pas de limites…

Peut-être, mais de telles exécutions de masse avaient bien lieu en Galea et dans des dizaines d'autres cités conquises par l'Ordre. Même si la mort de Richard était une illusion, des milliers d'hommes avaient péri ainsi. Et maintenant, le Sourcier savait de l'intérieur ce qu'ils avaient éprouvé, y compris à l'ultime instant où l'acier tranchait la chair… La souffrance de ces malheureux était sienne – il la partageait totalement, à part qu'il était revenu de l'enfer, contrairement à eux.

Combien d'innocents avaient perdu la vie pour rien, sinon servir les ambitions absurdes de l'Ordre Impérial – sa ridicule aspiration à un autre monde, alors que celui-ci avait tant besoin qu'on s'occupe de lui ?…

Une idée angoissante traversa l'esprit de Richard.

Il avait le don ! Oui, il était un sorcier de guerre… Toutes les créatures magiques avaient en quelque sorte une… spécialité. Mais un sorcier de guerre, surtout quand il était également le Sourcier de Vérité, avait accès à pratiquement toutes les variantes du pouvoir. Et les prophéties faisaient partie de la palette magique de base…

Et s'il avait eu une vision ? La terrible scène se produirait peut-être dans un avenir plus ou moins proche. Au fond, c'était un dénouement assez logique.

Cela dit, Richard refusait de croire à la prédestination. Certains événements étaient inévitables – la mort, par exemple –, il ne lui serait pas venu à l'esprit de le contester. Mais ça ne signifiait pas que tout était écrit. À condition de ne pas baisser les bras, on pouvait modifier le cours des choses.

Pour le Sourcier, toute prophétie, prédiction ou vision n'était qu'une représentation virtuelle de l'avenir. Si on désirait modifier le futur, on avait toutes les chances d'éviter les malheurs…

Les prédictions de Shota, qui se développaient toujours dans une

direction inattendue, ressemblaient pas mal à l'expérience qu'il venait de vivre. Il n'avait pas vu l'avenir tel qu'il se produirait, mais tel qu'il risquait d'être. La différence était énorme…

Richard prit la main libre de Nicci et la serra doucement. Il appréciait ce que la magicienne faisait pour lui, et il fallait absolument qu'elle le sache.

L'ancienne Maîtresse de la Mort sourit, ravie de voir que son protégé reprenait du poil de la bête.

Son énergie recouvrée, Richard se leva d'un bond et se campa devant Shota. En voyant la détermination qui brillait dans les yeux du Sourcier, plus d'un colosse aurait reculé d'un pas.

La voyante ne broncha pas.

— De quel droit m'as-tu infligé ça ? Et comment as-tu osé m'envoyer dans cet enfer ?

— Je ne t'ai envoyé nulle part, Richard. C'est ton esprit qui t'a emmené en voyage. Je n'ai rien fait, sinon rendre leur liberté à des idées que tu opprimais au plus profond de toi. Si je n'étais pas intervenue, tes cauchemars auraient fini par te rendre fou…

— Je ne me rappelle pas mes rêves, navré de te décevoir…

— Celui-là, tu ne l'aurais pas oublié, crois-moi ! En fait, l'épreuve que tu viens de traverser n'aura rien été comparée à ce que tu aurais dû subir. Mieux vaut affronter ces visions en connaissance de cause et en pouvant glaner au passage des vérités parfois fort utiles.

Richard sentit qu'il s'empourprait de colère et ne trouva pas ça bien surprenant.

— Ce que j'ai vu à Ebinissia – ou dans mon rêve – au sujet de Kahlan… Eh bien, est-ce le véritable sens de ta prophétie sur le monstre qu'elle engendrera ? Est-ce ça que tu cherchais à nous dire lors de chacune de nos rencontres ?

— Ce que je cherchais à dire, je l'ai dit, lâcha Shota, imperturbable.

Richard entendait toujours le bourreau de Jagang lui décrire ce qu'il ferait à Kahlan. Puis lui parler des « héros de l'Ordre » auxquels elle donnerait la vie…

Fou de rage, Richard bondit sur Shota et la prit à la gorge. Emporté par son élan, il bascula en avant et entraîna la voyante dans sa chute. Basculant par-dessus le muret, le Sourcier et sa proie tombèrent dans la fontaine et disparurent un court instant sous l'eau.

Quand ils émergèrent, Richard tenait toujours Shota à la gorge.

— C'était ça, le sens de ta prédiction ? rugit-il.

Ayant inhalé de l'eau, la voyante eut une quinte de toux.

— C'était ça ? répéta Richard.

Il écarquilla les yeux, stupéfié. Il n'était plus dans l'eau – en fait, il était parfaitement sec, comme Shota – et il n'avait visiblement pas

encore attaqué sa Némésis.

— Si tu te comportais convenablement, Richard ? le tança Shota. On dirait que tu es toujours dans ton rêve !

Richard s'étudia de la tête aux pieds et fit subir le même examen à la voyante. Elle n'avait pas un poil de mouillé – ni même une mèche de sa splendide crinière rousse…

Nicci plissa le front quand son ami l'interrogea du regard. Elle le trouvait bizarre, ça ne faisait aucun doute, mais elle n'aurait su dire ce qui lui arrivait.

Richard se demanda si Shota n'avait pas raison, pour une fois. N'étant pas encore tout à fait sorti de son rêve, il avait cru bondir sur la voyante pour la prendre à la gorge.

Franchement, il regrettait de ne pas l'avoir fait.

— Que signifiait ta prédiction au sujet de Kahlan ? demanda le Sourcier, un peu plus calme mais tout aussi menaçant.

— J'ignore qui est cette Kahlan !

— Assez d'esquives sournoises, Shota ! Réponds-moi !

— Richard, il n'est jamais sage de mettre une voyante en colère, tu peux me croire…

— Énerver un Sourcier n'est guère plus recommandé, alors réponds-moi : c'était ça, le sens de ta vision ?

Tirant sur les manches de sa robe pour se donner une contenance, Shota prit le temps de peser soigneusement ses mots.

— Depuis que nous nous connaissons, je t'ai souvent fait bénéficier des informations que je collecte en sondant le flot du temps. Richard, je ne me souviens pas de cette femme ! Du coup, je ne saurais dire de quelle prédiction tu me parles…

Shota se rembrunit très nettement – la voyant ainsi, Richard se remémora qu'il s'adressait à une magicienne dont le nom seul inspirait la terreur aux peuples des Contrées.

— Tout ce que je sais, c'est que l'avenir te réserve bien des périls, Richard Rahl ! Que veux-tu dire exactement, avec ton histoire de monstre ?

Richard se tourna de nouveau vers la fontaine et contempla ses eaux limpides. Tout juste revenu de l'enfer, il ne pouvait supporter l'idée de raconter son histoire à haute voix. Personne ne devait savoir que Kahlan, séparée de lui, risquait de donner le jour à un des soudards de l'Ordre Impérial. Et quand on disait tout haut ces choses-là, ça les faisait parfois arriver…

Cette idée lui donnant le tournis, Richard s'efforça de passer à la question suivante.

— Comment se fait-il que la colère n'ait pas suffi à éveiller mon don ?

— Richard, s'il te plaît, comprends que je ne t'ai pas fait avoir une

vision ! Je t'ai simplement permis d'exprimer clairement des idées et des sentiments qui te sont très intimes. Je ne t'ai pas transporté dans une illusion de ma fabrication, et je ne t'ai pas hypnotisé non plus.

» Je t'ai rendu conscient de tes angoisses les plus profondes, c'est tout. Ne l'ayant pas créée, je ne sais pas grand-chose de ta vision…

— Alors, pourquoi as-tu… ?

— J'ai une seule certitude : c'est toi qui mettras hors d'état de nuire ce maudit Ordre Impérial. Pour t'aider à comprendre, j'ai fait en sorte que des pensées depuis longtemps censurées reviennent à ta conscience…

— Pour m'aider à comprendre quoi, par tous les démons du royaume des morts ?

— Ce que tu dois comprendre… Je n'en sais pas davantage, Richard. Pareillement, j'ignore ce qui t'a perturbé à ce point dans ta vision. Dis-toi que je ne suis qu'une messagère dans cette affaire. Et je n'ai pas lu la missive que je t'ai remise.

— Mais tu m'as fait voir des choses qui…

— Non, je ne t'ai rien fait voir du tout ! J'ai écarté le rideau pour toi, Richard. Mais si tu as vu de la pluie, par la fenêtre, ce n'est pas ma faute. Tu m'accuses d'être responsable du mauvais temps au lieu de te réjouir que j'aie écarté le rideau !

Richard regarda Nicci, qui resta impassible. Puis il tourna la tête vers son grand-père, qui écoutait en silence l'étrange dialogue entre son petit-fils et une voyante.

Zedd lui avait toujours enseigné à voir la vérité en face. Se lamenter parce que la « main invisible du destin » vous jouait des tours n'était pas intellectuellement justifiable.

Richard transformait-il Shota en bouc émissaire ? Tombait-il dans le vieux travers consistant à blâmer le messager parce qu'on n'appréciait pas le message ?

— Désolé, Shota, je me suis emporté… Tu m'as montré le mauvais temps, c'est tout. Je n'ai aucune idée de ce que je dois faire, mais au moins, je sais de quoi il retourne. Il est injuste de t'accuser des crimes des autres, et je te prie de m'excuser.

La voyante eut un petit sourire.

— C'est en partie pour ça que tu es l'élu, Richard. Le seul homme capable de mettre un terme à la folie. Tu ne te détournes jamais de la vérité. Jebra était là pour te raconter ce qui se passe dans les royaumes conquis par l'Ordre Impérial. Tu devais le savoir !

Richard acquiesça sombrement. Il savait, certes, mais ça ne l'aidait pas à trouver un moyen de vaincre Jagang.

— M'amener Jebra était une excellente initiative, dit-il. Pour ça, tu as fait un long voyage. Ton avenir et ta vie sont en jeu dans ce conflit, comme les miens, ceux de tous les pratiquants de la magie et ceux des

hommes et des femmes libres du monde entier. Si l'Ordre triomphe, toi et moi serons parmi les premiers à mourir…

» Ne peux-tu vraiment rien me dire pour m'aider à éliminer la menace ? Toute contribution, même modeste, me sera utile. Alors, n'as-tu pas un indice à me donner ?

Shota dévisagea un moment Richard. Mais on eût dit que son esprit était très loin de là, quelque part où l'avenir semblait peut-être moins sombre…

— Quand je te fournis des informations, tu te mets en colère contre moi, comme si j'étais responsable des événements, et pas un simple témoin.

— Nous sommes menacés de mourir dans d'atroces tortures, et tu me fais le coup de la susceptibilité froissée ?

Amusée par cette façon de présenter les choses, Shota ne put s'empêcher de sourire.

— Tu crois qu'il me suffit de me baisser pour ramasser des prédictions ? ou qu'elles se cueillent sur un arbre, comme les poires ? (Le sourire s'effaça.) Tu n'imagines pas ce que me coûte la moindre prédiction, Richard ! Et je ne parle pas de ressources matérielles, mais de sacrifices personnels. Je ne m'imposerai pas une telle épreuve pour que les précieuses connaissances douloureusement gagnées servent à alimenter une querelle personnelle.

— Oui, je vois ce que tu veux dire… Si tu consens à cet effort, tu exiges que j'agisse comme tu l'entends. Mais nous sommes tous dans la même situation désespérée, Shota ! Tout ce que tu peux dire me sera utile.

Richard ne doutait pas un instant de la loyauté de la voyante. Elle ne lui mentait pas et n'avait jamais cherché à l'orienter vers le mauvais chemin. Mais ses propos, bien souvent, ne pouvaient pas être pris littéralement. Capricieuse par nature, la réalité adorait faire des pieds de nez aux prophéties de tout poil.

Cela posé, Shota fournissait depuis toujours à Richard des informations qui changeaient le cours de l'histoire. La dernière révélation en date concernait le sort d'oubli. Même si elle avait été avare de détails, Shota l'avait lancé sur la piste du grimoire intitulé La Chaîne de Flammes. Grâce à cet indice, Richard avait pu orienter sa réflexion dans le bon sens. Une fois l'ouvrage en sa possession, reconstituer ce qui était arrivé à Kahlan s'était révélé assez facile.

Quatre mots avaient suffi à tout changer…

Shota eut soudain un soupir plein de lassitude.

— Ce que j'ai à dire ne peut être entendu que par toi, murmura-t-elle en se penchant vers Richard.

Chapitre 19

Richard regarda Cara et Nicci. À leur expression, il ne douta pas un instant qu'elles n'avaient aucune envie de le laisser en tête à tête avec Shota. Il les comprenait, et se sentait lui-même beaucoup mieux quand elles n'étaient pas trop loin de lui. Mais quelques pas de plus ou de moins, il en était convaincu, ne feraient guère de différence. Un peu plus tôt, la voyante avait démontré que ça ne limitait en rien sa capacité de nuire.

Le Sourcier tenta néanmoins de proposer un compromis qui satisferait tout le monde.

— Elles combattent dans le même camp que toi, Shota. En quoi est-il gênant qu'elles…

— C'est gênant parce que j'en ai décidé ainsi. (La voyante tourna le dos à Richard, croisa les bras et se perdit dans la contemplation de la fontaine.) Si tu veux savoir ce que j'ai à dire, tu dois accéder à mon désir.

Shota avait-elle des raisons de se comporter ainsi ? Ou était-ce une sorte de caprice ? Le Sourcier n'en savait rien, et ce n'était peut-être pas le moment d'essayer de le découvrir. S'il voulait que Shota l'aide, il devait lui faire confiance. Et dans le même ordre d'idées, Nicci et Cara allaient être obligées de se fier à lui.

— S'il vous plaît, allez toutes les deux rejoindre Zedd et Jebra, et attendez-moi près d'eux.

Nicci fut la première à se rendre à la raison – de mauvaise grâce, mais seul le résultat importait.

— Si je pense que vous envisagez de lui faire du mal, dit-elle en foudroyant du regard la nuque de la voyante, je vous réduirai en cendres avant que vous ayez eu le temps de lever le petit doigt.

— Pourquoi lui ferais-je du mal ? Richard est la seule personne susceptible de vaincre l'Ordre.

— C'est exactement ça, oui…

Le Sourcier regarda ses deux amies monter les marches en silence. Il s'attendait à plus de résistance chez Cara, mais il n'allait pas se plaindre parce que les choses se passaient trop bien.

Zedd sourit à son petit-fils. Le Premier Sorcier était étrangement calme, aujourd'hui, tout comme Anna et Nathan. Ils avaient une façon de regarder Richard qui lui donnait des frissons – comme s'il était un fragment de poterie découvert sous une pierre.

D'un signe de tête, Zedd encouragea le Sourcier à aller de l'avant

sans perdre de temps.

Richard entendit dans son dos le bruit caractéristique de l'eau. Se retournant, il vit que la fontaine fonctionnait de nouveau, produisant la couverture sonore dont Shota avait besoin.

Assise sur le muret de marbre, lui tournant aux trois quarts le dos, la voyante faisait glisser le bout de ses doigts dans l'eau limpide. Quelque chose dans sa posture donna la chair de poule à Richard.

Lorsqu'elle se tourna vers lui, il sursauta en reconnaissant le visage adoré de sa mère.

— Richard…, murmura-t-elle.

Une voix si vibrante d'amour… Depuis la dernière fois qu'il l'avait vue, elle n'avait pas pris une ride…

Voyant que son fils ne bougeait pas, la splendide femme se leva.

— Richard, dit-elle d'une voix aussi mélodieuse que le chant de la fontaine, tu m'as tellement manqué ! (Enlaçant son fils d'un bras, elle lui glissa son autre main derrière la nuque et plongea son regard dans le sien.) Oui, tellement manqué !

Richard se secoua intérieurement, chassant au loin des émotions absurdes, car il avait parfaitement conscience de ne pas être en présence de sa mère.

Lors de leur première rencontre, dans l'Allonge d'Agaden, Shota avait eu recours au même stratagème. Elle avait adopté l'apparence de la mère du Sourcier, morte dans un incendie alors qu'il était encore très jeune. À l'époque, Richard avait eu envie de décapiter la voyante avec son épée, car il trouvait abjecte la ruse de son interlocutrice. Ayant lu dans son esprit qu'il voulait la tuer, Shota lui avait reproché de ne rien comprendre à rien. L'apparence qu'elle avait choisie, à l'en croire, était un hommage vibrant à l'amour éternel qui unissait Richard et sa mère. Pour faire cette joie à son visiteur, elle avait consenti un sacrifice dont il ne mesurerait jamais la valeur.

Cette fois, Richard doutait beaucoup qu'il puisse s'agir d'un hommage – ou d'une gentillesse à son égard. Instruit par l'expérience, il décida de garder son calme et d'attendre de plus amples explications.

— Shota, merci de me restituer de touchants souvenirs, mais pourquoi est-il indispensable de te présenter à moi sous cette apparence ?

La voyante plissa le front – sans reprendre son visage habituel.

— Baraccus… Ce nom te dit-il quelque chose ?

Richard eut de nouveau la chair de poule. Posant délicatement les mains sur les hanches de Shota, il l'écarta en douceur de lui.

— Au temps des Grandes Guerres, il y avait un Premier Sorcier de ce nom… (Du bout d'un doigt, Richard souleva l'amulette qui pendait à son cou.) Ce bijou lui appartenait.

La « mère » du Sourcier acquiesça.

— C'est bien cet homme… Un grand sorcier de guerre.

— Oui.

— Comme toi.

Richard s'empourpra de s'entendre qualifier de « grand » par sa mère, même si ce n'était qu'un simulacre.

— Il savait utiliser ses pouvoirs. Moi, j'en suis incapable.

Un petit sourire, image fidèle de ses plus lointains souvenirs d'enfance, s'afficha sur le visage revenu du fin fond des temps. La véritable mère de Richard le gratifiait toujours de ce sourire quand il avait bien négocié les difficultés d'une leçon plus complexe que la moyenne.

Shota pensait-elle que ce souvenir avait un sens particulier aujourd'hui ? Ou voulait-elle simplement lui faire plaisir ?

— Sais-tu ce qui est arrivé à Baraccus ?

— Eh bien, oui, en un certain sens… Il y avait des problèmes avec le Temple des Vents… Pour le protéger, et préserver son précieux contenu, le monument avait été envoyé dans un autre monde…

— Dans le royaume des morts, corrigea la mère de Richard.

— C'est ça, oui… Baraccus est allé tenter de résoudre le problème…

— Comme toi, bien longtemps après lui.

— Eh bien, oui…

La mère de Richard lui ébouriffa les cheveux comme s'il était encore un petit garçon. Puis elle le regarda de nouveau dans les yeux.

— Baraccus est allé dans le temple pour toi.

— Pour moi ? Que veux-tu dire ?

— La Magie Soustractive était enfermée dans le Temple des Vents, au cœur du royaume des morts. Aucun sorcier de guerre n'aurait pu naître avec les deux variantes du don…

Richard se demanda si la voyante puisait les informations dans son esprit ou croyait sincèrement lui apprendre du nouveau sur cette histoire.

— Après avoir étudié les écrits de l'époque, dit-il, c'est ce que j'en étais venu à soupçonner… Si plus personne ne naissait avec le don soustractif, c'était donc bien à cause du temple.

— Pourtant, tu es venu au monde…

— Tu veux dire que Baraccus, pendant qu'il était dans le temple, a fait en sorte que quelqu'un puisse un jour naître avec les deux facettes du don ?

— Quand tu dis « quelqu'un », tu as bien conscience qu'il s'agit de toi ?

— Encore une fois, que veux-tu dire ?

— Depuis le « départ » du temple, personne n'est né avec le don

soustractif, et aucun sorcier de guerre n'avait plus arpenté le monde.

— Je ne suis pas sûr que ce soit vrai, et même dans ce cas…

— Sais-tu ce qu'a fait Baraccus après son retour du Temple des Vents ?

Richard fut pris de court par cette question. Quel rapport avait-elle avec tout le reste ?

— Oui, il s'est suicidé en se jetant dans le vide.

— Depuis des créneaux qui dominaient l'endroit où serait plus tard construit le Palais des Inquisitrices ?

— Probablement, oui…

— Mais avant de se tuer, il a laissé quelque chose pour toi.

— Pour moi ? répéta Richard, comme s'il n'était pas sûr d'avoir bien compris. Tu en es certaine ?

— Les documents que tu as consultés ne disaient pas tout… À son retour du temple, avant de se suicider, Baraccus a confié un livre à sa femme et il lui a demandé de le cacher dans sa bibliothèque.

— Sa bibliothèque ?

— Sa bibliothèque secrète, oui…

Richard eut l'impression de s'engager sur un terrain très glissant.

— J'ignorais qu'il avait une femme…

— Au contraire, tu la connais !

Voyant l'étrange sourire de sa mère, Richard eut des frissons glacés, cette fois.

— Comment ça, je la connais ?

— Si je te le dis ! Sais-tu quel sorcier a créé la première Inquisitrice ?

— Oui, répondit le Sourcier, désorienté par le brusque changement de sujet. La première Inquisitrice, Magda Searus, fut « créée » par un sorcier nommé Merritt. Ils sont représentés tous les deux sur un plafond du Palais des Inquisitrices.

— Eh bien, c'est cette femme, l'épouse de Baraccus.

— Pardon ?

— Magda Searus !

— Non, non… Tu te trompes. Elle était mariée à Merritt, celui qui l'a transformée en Inquisitrice.

— Après, oui ! Mais Baraccus était son premier mari.

— Tu en es certaine ?

— Oui ! Lorsque Baraccus est revenu du Temple des Vents, Magda Searus l'attendait dans l'enclave privée, comme c'était entendu. Elle s'était rongé les sangs pendant des jours, craignant de ne plus jamais le revoir. Mais il finit par se remontrer. Il l'embrassa, l'assura qu'il l'aimerait toujours, puis, après lui avoir fait jurer de se taire, l'envoya déposer un livre dans sa bibliothèque secrète.

» Dès qu'elle fut partie, il laissa sa tenue complète – amulette

comprise – à l'attention du sorcier de guerre qui naîtrait un jour, puisqu'il avait fait ce qu'il fallait pour ça. Cet héritage t'était destiné, Richard.

— Pourquoi moi ? Je veux dire : spécifiquement ? C'est absurde…

— Vraiment ? Pourquoi penses-tu que tant de prophéties parlent de toi ? « Le caillou dans la mare », « l'élu », « le messager de la mort » et même « le Caharin » ? Si toutes ces prédictions te concernent, serait-ce parce que tu es un individu sans importance ni spécificité ?

» D'après toi, comment se fait-il que tu aies interprété des textes sur lesquels des experts se cassaient les dents depuis des siècles ? et que tu aies réalisé les quelques prédictions qu'ils étaient parvenus à déchiffrer ?

— Certes, mais ça ne veut pas dire que tout ça m'était destiné.

La mère de Richard eut un geste fataliste.

— Qui peut savoir dans quel sens ça fonctionne ? La Magie Soustractive a-t-elle fini par trouver un enfant capable de l'accueillir ? ou a-t-elle reconnu celui qui était de toute éternité destiné à lui permettre de revenir dans le monde ? Les prophéties ont besoin de se développer autour d'un solide noyau. Il faut un point d'ancrage pour que ce qui doit être existe enfin – et tant pis si ce « noyau » est simplement la couleur de tes yeux, transmise par tes ancêtres. Un déclencheur est nécessaire, Richard. Dans le cas qui nous occupe, tu crois que c'est le hasard ou la destinée ?

— Je pencherais pour une série d'événements aléatoires…

— Si ça peut te faire plaisir… Mais au point où nous en sommes, est-ce vraiment important ? C'est toi qui es né avec le pouvoir soustractif que Baraccus s'était arrangé pour libérer de sa prison, dans le royaume des morts. Tu es le sorcier de guerre qu'il voulait voir naître. Destin ou hasard, on s'en fiche ! Le résultat est là.

Richard dut admettre que c'était exact. La façon dont arrivaient les choses ne changeait rien au résultat final.

Sa mère soupira puis reprit le fil de son récit :

— Lorsqu'il eut préparé ce qui se passerait tôt ou tard dans l'avenir, Baraccus sortit de son enclave et alla se jeter dans le vide. Les rédacteurs des différents textes que tu as lus ignoraient qu'il était revenu depuis assez longtemps pour confier une mission secrète à sa femme.

» Lorsqu'elle fut de retour, Magda Searus découvrit que son mari s'était donné la mort.

Richard en avait le tournis. Il n'en croyait pas ses oreilles, tant ces révélations le perturbaient, mais il savait d'expérience, pour avoir été dans le temple, que de telles choses étaient possibles.

Afin de retourner dans le monde des vivants, le Sourcier avait dû

renoncer aux connaissances glanées dans le temple. Il gardait cependant le souvenir de l'incroyable richesse de ce savoir.

Le fantôme de Darken Rahl, son véritable père, avait exigé qu'il se défasse de ces trésors avant de revenir près de Kahlan…

— Le cœur brisé, Magda Searus se porta volontaire pour être le cobaye d'une expérience imaginée par le sorcier Merritt. Elle savait que ses chances de survie étaient très minces, mais après la perte de son mari adoré, elle n'en avait rien à faire. Vivre ne l'intéressait plus, son ultime désir étant de trouver les responsables de la mort de Baraccus – car elle savait que son suicide n'avait pas de motifs personnels…

» Contre toute attente, Magda survécut. Beaucoup plus tard, elle tomba amoureuse de Merritt, qui lui rendit ses sentiments. Alors, cette femme si triste revint à la vie. Les écrits de cette époque sont souvent imprécis sur la chronologie, mais je peux t'assurer que Merritt fut son second époux.

Richard se laissa tomber sur le muret de marbre, les jambes presque coupées. Ces révélations bouleversaient sa vision du monde. Le hasard, insidieusement, devait laisser sa place au destin.

La liste des « coïncidences » donnait le vertige.

Alors que Baraccus était le dernier sorcier de guerre à avoir exploré le Temple des Vents, Richard Rahl, des millénaires plus tard, était né avec les deux facettes de la magie et avait également séjourné dans le temple. Alors que Baraccus était marié à la première Inquisitrice, Richard avait aimé et épousé une autre Inquisitrice – la dernière survivante de toutes, pour ne rien simplifier.

— Lorsque Magda Searus utilisa son pouvoir sur le traître Lothain, les sorciers de l'époque découvrirent ce qu'il avait fait dans le Temple des Vents. Jusque-là, seul Baraccus l'avait su…

— Et qu'avait-il fait, ce traître ?

Richard releva les yeux et eut le sentiment que ceux de sa mère lisaient jusqu'au plus profond de son âme.

— Lorsqu'il était dans le temple, Lothain a trahi en s'assurant qu'une certaine magie, censément emprisonnée à jamais dans le royaume des morts, puisse revenir un jour dans le monde des vivants. L'empereur Jagang est né avec ce pouvoir très particulier. Celui de quelqu'un qui marche dans les rêves…

— Mais pourquoi Lothain, un procureur en chef, aurait-il commis un forfait pareil ? N'était-ce pas lui qui avait fait condamner à mort l'équipe du temple, à cause des ravages qu'elle avait perpétrés ?

— Comme les gens de l'Ancien Monde, il devait s'être peu à peu convaincu qu'il fallait rayer la magie de la carte de l'Univers. Sa tendance au fanatisme a ainsi trouvé un nouvel ancrage, et il s'est pris pour le sauveur de l'humanité. Afin d'en terminer avec la magie, il

s'est assuré qu'un être comme Jagang vienne un jour au monde pour se lancer dans une guerre sainte.

» Pour une raison inconnue, Baraccus fut incapable de fermer la brèche créée par Lothain. Ne pouvant pas corriger la trahison, il décida de la contrebalancer. En d'autres termes, de permettre la venue au monde d'un adversaire à la hauteur de celui qui marche dans les rêves.

» Toi, Richard ! Baraccus a tout prévu pour que tu sois en mesure de t'opposer au fléau déchaîné par Lothain. C'est pour ça que nul autre que toi ne peut terrasser l'Ordre.

Richard se demanda s'il n'allait pas vomir… Ainsi, il n'était donc qu'un pion dans une partie d'échecs cosmique ? une marionnette qui jouait docilement le rôle que d'autres avaient écrit pour elle des milliers d'années plus tôt ?

Comme si elle lisait dans son esprit, Shota, toujours la fidèle image de sa mère, lui posa tendrement une main sur l'épaule.

— Baraccus s'est assuré qu'il y aurait un sorcier de guerre pour s'opposer à Jagang. Il n'a pas décidé à l'avance de la façon dont tu te comporterais, ni pris les décisions à ta place. Le libre arbitre fait partie de l'équation, Richard !

— Tu en jurerais ? Moi, j'ai l'impression d'avoir été manipulé depuis le début. Je ne vois pas ce que j'ai choisi là-dedans. À chaque intersection, d'autres ont déterminé le chemin que je prendrais…

— C'est faux, Richard… On pourrait plutôt dire que tu as été entraîné à la bataille comme un soldat. Grâce à cette formation, tu as toutes tes chances de vaincre si tu dois un jour te retrouver au milieu d'une guerre. Mais qui empêche un soldat, même entraîné à la perfection, de déserter lorsque le danger se profile ? Qui peut garantir qu'il fera face ? Et s'il ne se dérobe pas, comment être sûr qu'il gagnera ? Baraccus a fait en sorte que tu aies le potentiel, Richard. Il t'a fourni l'équipement, les armes et les compétences requises pour défendre ta liberté et celle du monde si le besoin s'en faisait sentir. Il t'a aidé, rien de plus…

Une main tendue à travers le gouffre du temps…, pensa Richard.

Désorienté et épuisé, il avait l'impression de ne plus savoir ce qu'il était, qui il était, et dans quelle mesure sa propre vie lui appartenait.

L'avait-il forgée librement ou n'était-il qu'un pantin dont on tirait les ficelles ?

Baraccus lui apparaissait désormais sous les traits d'un fantôme revenu de la poussière afin de le hanter à chaque seconde de sa vie.

Chapitre 20

Un point tracassait Richard – quelque chose qui n'avait pas de sens, il fallait bien l'admettre. Comment le procureur en chef Lothain avait-il pu renier ses convictions et trahir le Nouveau Monde ? Parce qu'il était tombé soudain sous la coupe de l'Ancien ? Comme on attrape une maladie contagieuse ?

Non, ce n'était pas ça ! La réalité s'imposa à l'esprit du Sourcier avec la brutalité d'une révélation, au sens mystique du terme. Rudement secoué, il en eut presque le souffle coupé.

Depuis toujours, il trouvait une… faille… dans les antiques récits. En ramenant tout cela à sa mémoire, Shota venait de lui permettre de remettre en place la pièce manquante du puzzle. Maintenant, il comprenait ce qui le gênait depuis le début. Et bien sûr, après avoir trouvé la solution, il se demandait comment il avait pu passer à côté pendant si longtemps.

— Lothain était un procureur très rigoureux, dit-il, parlant tout seul. (La solution de l'énigme sortait de ses lèvres sans qu'il ait besoin d'y penser.) Il n'a pas fixé son fanatisme sur un autre sujet. Et il n'a jamais trahi personne.

» Ce n'était pas un félon, mais un espion ! une taupe infiltrée depuis des décennies dans les sphères dirigeantes du Nouveau Monde. Pendant très longtemps, son activité s'est limitée à gravir les échelons du pouvoir. Bien évidemment, des complices travaillaient pour lui – des agents sous couverture, ça va sans dire.

» Le sorcier Lothain était un homme respecté et très puissant. À force d'intrigues, il avait obtenu une place de choix dans la hiérarchie de la forteresse. Quand l'occasion qu'il attendait s'est présentée, il a agi avec une rare efficacité. Pour commencer, il s'est arrangé pour que ses agents fassent partie de l'équipe du temple. Comme les fanatiques de l'Ordre aujourd'hui, Lothain et ses séides croyaient dur comme fer à leur cause. L'équipe du temple échoua à cause d'un sabotage ! Il ne s'est jamais agi d'une erreur due à des tourments de conscience. Tout était prévu dès le début.

» Ces gens étaient prêts à se sacrifier pour leurs convictions. J'ignore combien de membres de l'équipe étaient des espions – peut-être tous, qui sait ? – mais ils ont réussi leur coup. Ont-ils convaincu les autres de collaborer avec eux en usant d'arguments biaisés ? Franchement, je n'en sais rien.

» Bien entendu, il était inévitable que les autres sorciers de la forteresse s'avisent de l'échec du projet « Temple des Vents ». Dès cet instant, Lothain fit montre d'un zèle inlassable dès qu'il s'agissait de poursuivre les « criminels ». Il fit le nécessaire pour que tous soient exécutés. La garantie que personne ne resterait en arrière pour raconter la vérité.

» Depuis le début, Lothain savait que le secret, au cours de cette opération, interdirait que des contre-mesures efficaces soient prises. Les espions qu'il avait désignés se sont sacrifiés volontairement, emportant leur secret dans la tombe. En faisant condamner à mort toute l'équipe du temple, le manipulateur parvint à dissimuler ses machinations. Plus personne n'avait conscience de l'étendue des dégâts. Un jour, tôt ou tard, la cause que défendait Lothain balaierait toute opposition et dominerait le monde. Et lorsque ça arriverait, il serait tenu pour le plus grand héros de la guerre…

» Il restait un petit problème… Après le procès, les sorciers qui dirigeaient la forteresse décrétèrent que quelqu'un devait aller remettre les choses en place dans le Temple des Vents. L'âme de la conspiration devait s'y rendre en personne, bien entendu. Sinon, informés de la nature du sabotage, les sorciers auraient pu intervenir et réparer les dégâts.

» Depuis le début, Lothain avait prévu de passer derrière ses agents pour finir de dissimuler la vérité.

» Son titre de procureur en chef avait tout pour inspirer confiance, bien entendu… Une fois dans le temple, il ne se contenta pas d'éviter qu'on agisse sur le sabotage. Utilisant les informations qu'il découvrit sur place, il aggrava les choses, afin qu'il soit pratiquement impossible de réparer la brèche. Puis il maquilla son intervention, pour qu'elle ait l'air d'être le contraire de ce qu'il avait fait.

» Il y eut hélas un grain de sable dans sa belle mécanique. Ses interventions furent assez importantes pour déclencher l'alarme qui défendait l'intégrité du temple. Alors qu'il était à l'intérieur de l'édifice, il ne s'aperçut pas que la lune rouge était apparue dans le monde des vivants. À son retour, il se fit cueillir comme une fleur. Mais il s'en fichait, car il avait hâte de mourir et de connaître la gloire et la béatitude dans l'autre monde – exactement la façon de penser des fanatiques de l'Ordre, comme nous l'a expliqué Nicci.

» Les sorciers de la forteresse devaient absolument connaître l'étendue des dégâts. Mais Lothain ne parla pas, même sous la torture. Afin de découvrir la vérité, Magda Searus se métamorphosa en Inquisitrice. Mais elle maîtrisait mal ses pouvoirs et manquait d'expérience. Lorsqu'elle arracha une confession à Lothain, elle n'accorda pas assez d'importance à un détail capital : savoir poser la bonne question.

Richard regarda sa mère dans les yeux.

— Un jour, Kahlan m'a dit qu'obtenir des aveux était facile. Tout l'art d'une Inquisitrice, c'est de mener son interrogatoire de façon à obtenir l'entière vérité. Merritt venant à peine d'imaginer les Inquisitrices, personne ne pouvait en savoir aussi long sur le mode de fonctionnement de leur pouvoir.

» Pour être parfaitement au point, Kahlan a été entraînée depuis sa plus tendre enfance. À l'époque, Magda tâtonnait. Persuadée que Lothain lui avait tout dit, elle le laissa dissimuler la véritable profondeur de sa trahison. Personne ne se douta qu'il était une taupe et on sous-estima la gravité de son intervention dans le temple – et de celle de ses agents, par la même occasion.

— Tu es sûr de ce que tu dis, Richard ? Vraiment sûr ?

— Oui, et maintenant, tout est clair dans mon esprit. Avec les nouveaux éléments que tu m'as fournis, tout s'est enfin mis en place. Lothain était un espion, mais il réussit à mourir en se faisant passer pour un vulgaire traître. Ses séides étant morts sans parler, personne ne mesura l'importance des dommages. Et Baraccus lui-même se laissa abuser.

La mère de Richard soupira et détourna les yeux.

— Voilà qui m'explique beaucoup de choses… (Elle regarda de nouveau son fils, comme si elle le voyait pour la toute première fois.) Du très bon travail, Richard… Excellent, vraiment.

Richard massa un instant ses yeux gonflés de fatigue. Fouiller dans les poubelles de l'histoire pour en extirper de telles choses ne le rendait pas particulièrement fier, même si c'était un travail qu'il devait faire…

— Baraccus aurait laissé un livre pour moi ?

— Magda s'est chargée de mettre l'ouvrage en sécurité. Ce livre t'est destiné, Richard.

— Tu crois vraiment ?

— Oui ! Alors qu'il était encore dans le temple, Baraccus a rédigé ce texte en se servant des connaissances collectées dans l'édifice. Personne ne l'a lu depuis que le sorcier de guerre a écrit le dernier mot et refermé la couverture. Depuis des millénaires, ce grimoire t'attend dans une bibliothèque secrète.

Cette seule idée fit frissonner Richard. Où pouvait être la bibliothèque en question ? Et même s'il la trouvait, comment saurait-il de quel livre il s'agissait ?

Presque certain de ne pas obtenir de réponse, il posa quand même la question.

— Connais-tu le titre de ce livre ? Ou sais-tu au moins de quoi il parle ?

La mère du Sourcier hocha gravement la tête.

— Les Secrets du pouvoir d'un sorcier de guerre…

— Par les esprits du bien…, soupira Richard.

Posant les coudes sur ses genoux, il se prit la tête à deux mains. Submergé par un flot d'informations, il était sonné, comme s'il avait reçu un coup de poing dans la figure.

Le dernier homme qui était entré dans le Temple des Vents, trois mille ans plus tôt, s'était assuré que la Magie Soustractive soit un jour libérée du royaume des morts. Grâce à lui, Richard avait pu naître avec les deux facettes du don. Ainsi, il avait pu lui aussi pénétrer dans le temple et endiguer une épidémie de peste déclenchée par Jagang, un tyran doté du pouvoir de marcher dans les rêves.

Mais sans Lothain, un espion au service de l'Ancien Monde – et un contemporain de Baraccus –, l'empereur n'aurait jamais pu naître avec ce pouvoir…

Enfin, ce même Baraccus avait laissé à l'attention de Richard un livre qui lui expliquait sans doute comment vaincre Jagang.

Après le suicide de Baraccus, les autres sorciers avaient conclu qu'il était désormais impossible de pénétrer dans le temple, que ce soit pour répondre à l'appel de la lune rouge ou pour toute autre raison. Du coup, ils n'avaient jamais eu la possibilité de réparer les dégâts causés par l'équipe du temple puis par le procureur en chef.

Baraccus, lui, avait pu agir. Au fond, c'était peut-être lui qui avait scellé à jamais – apparemment – le Temple des Vents. Une précaution judicieuse, afin que personne ne puisse neutraliser la contre-mesure qu'il avait prévue – en d'autres termes, la naissance de Richard.

Le Sourcier releva les yeux et constata que sa mère s'était volatilisée. Shota se tenait de nouveau devant lui, l'ourlet et les manches de sa robe ondulant sous les effets d'une improbable brise.

Richard eut le cœur brisé par le départ de sa mère. En même temps, il dut reconnaître que la suite du dialogue avec la voyante en serait sans nul doute facilitée.

— Sais-tu où est la bibliothèque secrète de Baraccus ?

— Désolée, mais j'ai peur que non… Seul le sorcier de guerre et sa femme connaissaient cette information.

Vêtu de la tenue de Baraccus, portant autour du cou l'amulette de Baraccus, et doué pour la Magie Soustractive grâce à Baraccus, Richard devait maintenant trouver l'ouvrage initiatique que lui avait laissé Baraccus…

— Shota, il y a des dizaines et des dizaines de bibliothèques dans la forteresse. Si celle de Baraccus est cachée dans le lot, il peut me falloir une vie pour la trouver.

— Non, cette bibliothèque n'est pas dissimulée parmi les autres… Je sais au moins ça. Le lieu est unique et tous les ouvrages qu'il

contient existent en un seul exemplaire. Jusqu'à ce jour, personne n'a posé les yeux dessus.

— Pourquoi n'a-t-il pas choisi de laisser ces trésors en sécurité dans l'enclave privée ?

— En sécurité ? Il y a quelque temps, des Sœurs de l'Obscurité au service de Jagang ont violé ce « sanctuaire ». Elles ont volé des artefacts et des livres. Jagang les accumule, car ils contiennent des connaissances qui peuvent l'aider à conquérir le monde. Si l'ouvrage de Baraccus avait été caché ici, il serait peut-être déjà entre les mains de Jagang. Le sorcier de guerre a eu raison de le mettre à l'abri d'adversaires susceptibles d'en tirer avantage. Ou d'alliés contraints de le détruire pour qu'il ne tombe pas entre de mauvaises mains.

Le sort qu'avait connu le Grimoire des Ombres Recensées. À cause d'une prophétie, Anna et Nathan avaient aidé George Cypher à rapporter l'ouvrage en Terre d'Ouest. L'idée de départ était que Richard l'apprenne par cœur avant de le jeter dans les flammes…

Mais il était vite apparu que Darken Rahl avait besoin du texte pour ouvrir les boîtes d'Orden – les trois artefacts que détenaient aujourd'hui des Sœurs de l'Obscurité. Celles-là mêmes, pour compliquer les choses, qui avaient enlevé Kahlan, la dernière Inquisitrice. Et la fidèle alliée de Richard, au début de leur histoire, en partie à cause d'une phrase du grimoire…

Richard prit entre le pouce et l'index l'amulette que lui avait léguée Baraccus. Un moment, il étudia le symbole qui représentait la danse avec les morts.

Une telle série d'événements ne pouvait pas reposer sur des coïncidences…

— Shota, tu insinues que Baraccus, ayant prévu tout ce qui se passerait, a pris des dispositions très particulières pour cacher le livre ?

— Navrée, Richard, mais je suis dans l'incapacité de te répondre. Il était peut-être simplement prudent de nature… Quand on pense à l'enjeu, ce luxe de précautions paraît logique et… judicieux.

» Je t'ai dit tout ce que je savais… Bien sûr, il peut tout à fait y avoir une multitude d'autres choses, par exemple les informations que tu as collectées à d'autres sources. En fait, tu en sais désormais plus long que moi – et que quiconque ayant jamais arpenté ce monde, à part le sorcier de guerre nommé Baraccus.

Quoi que puisse dire Shota, rien ne rassurerait Richard tant qu'il n'aurait pas trouvé le livre de son prédécesseur – et père spirituel, en un sens… Sans cet ouvrage, le Nouveau Monde n'avait pas une chance de vaincre, voire de simplement repousser, les hordes de Jagang. Sous le règne de l'Ordre, la magie disparaîtrait et l'espion Lothain

triompherait trois mille ans après sa mort.

Sans le livre, le plan de Baraccus ne fonctionnerait pas et Jagang remporterait la victoire.

Richard leva les yeux et vit à travers le toit vitré qu'il faisait presque nuit dehors. Jusque-là, il ne s'en était pas aperçu à cause de la vive lumière des lampes. Mais qui donc les avait allumées ?

— Shota, j'ai besoin d'informations ! Si je ne sais pas utiliser mes pouvoirs de sorcier de guerre, comment arrêterai-je l'Ordre Impérial ? Tu ne peux pas me donner au moins un indice ? Si je ne trouve pas très vite le livre, je serai fichu, et tout le Nouveau Monde avec moi.

Shota prit le menton du Sourcier et le regarda dans les yeux.

— Tu as conscience, j'espère, que je ne te cache rien ? Si je savais où est cet ouvrage, je te le dirais ! Tu sais combien je redoute l'Ordre Impérial…

— Mais d'où tiens-tu des informations si précises, au moins sur certains points ? Et pourquoi les distilles-tu au compte-gouttes ? N'aurais-tu pas pu me dire tout ça lors de notre première rencontre ? ou quand je tentais d'entrer dans le temple pour enrayer l'épidémie de peste ?

— Quand tu réfléchis à un problème, la réponse jaillit dans ton esprit sans crier gare, pas vrai ? Tu ne peux pas programmer cette inspiration. C'est pareil pour moi. Je me penche sur un problème, et une idée me vient. Tout le monde procède ainsi, n'était qu'une voyante a des « idées » bien particulières qui sont intimement liées au flot du temps. Tout à l'heure, tu as soudain trouvé la solution de l'énigme Lothain. Aurais-tu pu le faire sur demande ? Non ? Eh bien, c'est pareil pour moi…

» Si je pouvais t'aider à trouver le livre, je n'hésiterais pas une seconde, crois-moi !

Richard se leva en soupirant.

— Je sais, Shota… Merci pour tout. Je tenterai d'utiliser au mieux tes informations…

La voyante posa une main sur l'épaule du Sourcier et la pressa gentiment.

— Je dois partir… J'ai une « collègue » à traquer… Au moins, grâce à Nicci, je connais son identité…

— Six ? C'est étonnant, comme nom…

La voyante se rembrunit.

— C'est péjoratif… Une voyante distingue beaucoup de choses dans le flot du temps, en particulier au sujet des filles qu'elle met éventuellement au monde. Pour nous, la septième est très spéciale. En revanche, baptiser une enfant « Six » est une façon de la stigmatiser – de signifier clairement son imperfection. C'est une insulte directe, la

preuve que la mère prévoit un avenir peu glorieux à sa fille. En d'autres termes, ça annonce au monde que l'enfant est tarée !

» Pour laver cet affront, Six a certainement dû assassiner sa mère dès qu'elle en a eu l'occasion.

— Pourquoi avoir choisi ce nom, dans ce cas ? Pour éviter d'être tuée, la mère aurait pu ne pas insulter sa fille.

Shota eut un sourire mélancolique.

— Certaines voyantes croient à la vérité, Richard… Cette vérité qui permet d'épargner des malheurs aux autres… Aux yeux de ces femmes, un mensonge est souvent la source d'une série de drames qui auraient pu être évités. Pour nous, la vérité est le seul espoir de l'avenir. Et l'avenir, Richard, reste notre bien le plus précieux.

— Je comprends… Eh bien, cette « Six » est à la hauteur de son nom, dirait-on…

Shota se rembrunit encore et leva un index en guise d'avertissement.

— Une voyante ainsi nommée peut adopter un pseudonyme. C'est en général ce qui se passe. Celle-là, en revanche, montre son nom comme un serpent exhibe ses crochets… Mais occupe-toi de tes affaires et laisse-moi régler ce conflit entre consœurs… Une voyante peut être trop dangereuse, même pour un Sourcier.

— Comme toi ? demanda Richard avec un petit sourire.

— Comme moi, oui, répondit Shota, parfaitement sérieuse.

Tandis qu'elle gravissait la volée de marches, Richard resta près de la fontaine. En haut du court escalier, Nicci, Cara, Zedd, Nathan, Anna et Jebra étaient en grande conversation et ils n'accordèrent pas la moindre attention à la voyante lorsqu'elle passa à côté d'eux.

Richard monta à son tour les marches et raccompagna Shota jusqu'à la sortie. Alors que sa silhouette se découpait dans l'encadrement de la porte ouverte, la voyante se retourna soudain comme si elle venait de voir un spectre. Tendant une main, elle s'appuya au chambranle comme si elle avait du mal à rester sur ses jambes.

— Une dernière chose, Richard… Ta mère est morte dans un incendie lorsque tu étais jeune, n'est-ce pas ?

— C'est ça, oui… Un homme est venu chercher querelle à George Cypher, mon beau-père… Dans la bagarre, une lampe renversée a mis le feu à la maison. Ce soir-là, comme d'habitude, mon frère et moi dormions dans la chambre du fond. Alors que l'homme entraînait George dehors en le frappant, ma mère nous a sortis de là juste à temps…

Richard eut le cœur serré, comme chaque fois qu'il racontait cette histoire. Heureuse que les enfants soient sauvés, sa mère leur avait souri, puis elle avait embrassé Richard sur le front.

— Après nous avoir secourus, elle est retournée dans la maison pour aller chercher quelque chose – nous n'avons jamais su quoi. Quand elle a été piégée, ses cris ont ramené l'adversaire de mon père à la raison. George et lui ont essayé de sauver ma mère, mais il était trop tard. La chaleur était déjà insupportable… Désespéré d'avoir provoqué une telle catastrophe, le type a éclaté en sanglots en demandant pardon.

» Une affreuse tragédie… D'autant plus qu'il n'y avait personne d'autre dans la maison et aucun objet méritant qu'on risque sa vie… Ma mère est morte pour rien, et c'est dur à accepter.

D'une parfaite immobilité, Shota dévisagea Richard pendant ce qui sembla une petite éternité.

Le Sourcier attendit en silence, tendu comme un arc, car quelque chose dans la posture de la voyante – et une lueur au fond de ses yeux en amande – augurait d'une nouvelle surprise.

— Ta mère n'a pas été la seule à mourir dans cet incendie, dit-elle enfin d'une voix très douce.

Richard en eut la chair de poule le long de tous les membres. Tout ce qu'il croyait depuis sa plus tendre enfance venait d'être réduit en miettes par quelques mots…

— Que veux-tu dire ? De quoi parles-tu, bon sang ?

— Richard, je ne sais rien de plus, je te le jure sur ma vie.

Le Sourcier avança et prit le bras de la voyante. En prenant garde à ne pas le serrer aussi fort qu'il en avait envie, pour ne pas le broyer dans son poing.

— Comment ça, tu ne sais rien de plus ? Comment peux-tu proférer des énormités pareilles et laisser les gens se débrouiller avec ? Tu balaies en quelques mots tout ce que je croyais sur la mort de ma mère, et tu prétends ne rien pouvoir préciser ? C'est se moquer du monde, Shota ! Tu dois en savoir davantage !

La voyante tendit les bras et prit entre ses mains le visage de Richard.

— Lors de ta dernière visite dans l'Allonge d'Agaden, tu as fait quelque chose pour moi que je n'ai pas oublié. Tu as refusé de rester, mais parce que je méritais mieux, selon toi, qu'un compagnon contraint de s'installer chez moi. Tu as même ajouté qu'il me fallait quelqu'un qui m'apprécie à ma juste valeur…

» Sur le moment j'étais furieuse, puis j'ai commencé à réfléchir. Si personne ne m'avait jamais éconduite, tu l'as fait pour une bonne raison : parce que tu te soucies de moi et de mon bonheur. Au risque de braver ma colère, ce qui n'est pas une mince affaire…

» Quand j'ai adopté l'apparence de ta mère, cela a modifié la nature du flot d'informations que je perçois en permanence. Il y a quelques minutes, alors que j'allais partir, une pensée a traversé mon

esprit. Je te l'ai fidèlement transmise : ce jour-là, ta mère n'a pas été la seule à mourir dans cet incendie.

» Comme tout ce que je « pêche » dans le flot du temps, si tu m'autorises cette métaphore, cette révélation se présente sous la forme d'une intuition. Je ne peux pas la décortiquer ni en apprendre plus à son sujet. Ça fonctionne ainsi, Richard. Je n'y peux rien.

» Dans des circonstances normales, je ne t'aurais pas communiqué un fragment d'information si lourdement chargé de virtualités et de remises en question. Mais nous ne sommes pas dans des circonstances normales ! J'ai donc décidé que tu devais être informé de tout ce que je savais. Les données que je collecte ne se révèlent pas toutes exploitables, loin de là. C'est pour ça que je garde certaines choses pour moi. Aujourd'hui, j'ai fait une exception parce que tu as besoin de tout ce qui pourrait t'aider.

Toujours désorienté, Richard ne parvenait toujours pas à donner un sens à la révélation de Shota.

— Une part de tous ses proches est morte avec ma mère, ce soir-là… Tu crois que c'est le sens de ton intuition ? Nous dire que nos cœurs n'ont plus jamais été vraiment légers. Une sorte d'image, pas une affirmation à prendre au pied de la lettre…

— Je n'en sais rien, Richard, mais c'est possible… Il peut s'agir de quelque chose de « banal », comme ce que tu suggères, ou d'un élément qui peut énormément t'aider. Je n'ai aucun moyen d'établir une hiérarchie entre mes visions. Rien ne me permet de les classer par ordre d'importance…

» Ma tâche est de transmettre les informations avec une grande précision, et je m'en suis acquittée…

Richard sentit une larme rouler sur sa joue.

— Shota, je me sens si seul… Tu m'as amené Jebra, et son récit me donnera des cauchemars pendant longtemps. À part ça, je ne suis pas plus avancé. Beaucoup de gens croient en moi et dépendent de moi. Tu ne peux vraiment me fournir aucun indice qui me mettrait sur la bonne piste ?

Du bout d'un index, Shota essuya la larme de Richard.

Un geste très simple qui réconforta un peu le Sourcier.

— Je pleure de ne pas connaître les réponses qui pourraient te sauver. Si je les détenais, sois certain que je te les livrerais de bon cœur. Mais je sais qu'il n'y a que du bon en toi et je te fais confiance. Tu as ce qu'il faut pour réussir. Quand viendra le temps où tu douteras de toi-même, ne renonce pas. Souviens-toi que je croyais en toi et en tes chances de succès. Tu es un être d'exception. Aie confiance en toi !

Shota franchit la porte et se retourna, fine silhouette presque

dévorée par la pénombre.

— Que Kahlan ait existé ou non n'importe plus, dit-elle. La survie du monde des vivants est en jeu. Oublie une vie afin de sauver toutes les autres. Je t'en conjure, détourne-toi de ce chemin qui ne te mène à rien !

— Une nouvelle intuition, Shota ? glanée dans le flot du temps ?

Il n'y avait aucune ironie dans la question de Richard, bien trop accablé pour jouer à de stupides petits jeux.

La voyante secoua la tête.

— Non, l'opinion d'une voyante, c'est tout… (Shota se dirigea vers l'enclos où l'attendait son cheval.) Les enjeux sont trop importants, Richard. Tu dois cesser de poursuivre un fantôme.

Quand il fut retourné dans le hall, Richard constata que Jebra était le centre de l'attention générale. Tout le monde lui soufflait des encouragements et des propos compatissants…

Apercevant son petit-fils, Zedd changea de sujet au milieu d'une phrase.

— Plutôt bizarre, non, mon garçon ?

— Quoi donc ?

— Eh bien, que Shota se soit volatilisée pendant que Jebra nous racontait son histoire.

— Volatilisée ? répéta le Sourcier, sur ses gardes.

— Exactement, confirma Nicci. J'aurais pourtant parié qu'elle nous tiendrait un petit discours lorsque Jebra en aurait terminé.

— Elle a peut-être dû partir d'urgence, marmonna Cara, histoire de se trouver quelqu'un à intimider.

— Ou elle s'est déjà lancée sur la piste de l'autre voyante, avança Anna.

Richard n'émit aucun commentaire. Il avait déjà vu Shota réussir ce petit tour. Le jour de son mariage, lorsqu'elle était venue offrir un collier très spécial à Kahlan. Personne ne l'avait entendue parler aux jeunes mariés, ni vue s'en aller…

La conversation reprit, mais sans la participation de Zedd, visiblement troublé.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je pense à ta mère depuis tout à l'heure, mon garçon…

— Oui, ma mère…

— Si tu savais ce qu'elle me manque !

— C'est pareil pour moi, tu sais… Maintenant que tu en parles, je crois que j'ai pensé à elle, il y a quelques minutes.

— Une part de moi est morte avec elle, ce jour-là…

Richard en resta un moment incapable de parler. Quelle étrange… concordance.

— Sais-tu pourquoi elle est retournée dans la maison ? Y gardait-elle un objet précieux ? Ou y cachait-elle quelqu'un que nous ne connaissions pas ?

— J'étais sûr qu'elle n'avait pas agi sans raison, fiston… Mais j'ai fouillé les cendres moi-même, et il n'y avait rien, à part les siennes…

Jetant un coup d'œil par la porte, Richard aperçut Shota, qui s'éloignait déjà sur son cheval.

Chapitre 21

Rachel hésita un long moment devant l'arche naturelle obscure. Avec cette pénombre, on ne distinguait pas grand-chose. Pourtant, la fillette voyait assez bien les dessins, sur les parois de la grotte. Elle aurait préféré ne pas pouvoir les identifier, mais ce n'était pas le cas.

En traversant la grotte, elle s'était efforcée de ne pas regarder les étranges scènes représentées sur la roche. Mais elle n'avait pas très bien réussi, et certaines de ces images lui avaient donné la chair de poule.

Comment pouvait-on avoir envie de dessiner des horreurs pareilles ? C'était incompréhensible ! En revanche, Rachel imaginait très bien pourquoi on avait caché ces monstruosités dans une grotte où la lumière du jour ne venait jamais les éclairer.

Sans crier gare, l'homme poussa Rachel dans le dos. Basculant en avant, elle vacilla puis s'étala sur le ventre. Le souffle coupé, elle eut une quinte de toux, cracha de la poussière puis se redressa sur les bras, beaucoup trop en colère pour crier.

Quand elle se fut à demi relevée, la fillette jeta un coup d'œil derrière elle. Son gardien ne la surveillait pas. Ses étranges yeux jaunes sondaient la pénombre comme s'il avait oublié jusqu'à la présence de la prisonnière. L'esprit toujours pratique, Rachel se demanda si elle pouvait lui échapper. Si elle feintait sur la gauche, puis tentait un passage par la droite, elle avait une bonne chance de filer entre ses (longues) jambes. Certes, mais il était beaucoup plus grand qu'elle et il devait courir deux fois plus vite – au minimum, et même quand elle n'avait pas les jambes engourdies après des heures passées à être ficelée comme un paquet.

Pour ne rien arranger, l'homme l'avait délestée de tous ses couteaux !

Cela dit, en étant vive et précise, elle avait une petite chance de succès.

Hélas, elle ne put jamais essayer, car l'homme se souvint soudain de sa présence. La saisissant par le col, il la força à se remettre debout et la poussa une nouvelle fois en avant.

Cette fois, Rachel se fit un point d'honneur de ne pas tomber. Captant un mouvement, devant elle, elle s'immobilisa tant bien que mal.

— Eh bien, eh bien…, lâcha une voix coupante dans l'obscurité,

des visiteurs !

Plus « soufflé » que prononcé, ce dernier mot évoquait le sifflement d'un serpent.

Pas très rassurée, Rachel sonda les ténèbres pour tenter de distinguer la personne qui possédait une voix si déconcertante.

Comme si elle émergeait du royaume des morts, une silhouette sortit des ombres et avança vers les « visiteurs ».

Un fantôme ? se demanda Rachel.

Probablement pas, puisque les spectres ne souriaient pas, selon les légendes. En fait, il s'agissait d'une femme de grande taille vêtue d'une longue robe noire. Encadré par une chevelure de jais, le visage de l'inconnue était si pâle qu'on aurait presque dit qu'il flottait dans le noir comme une lune miniature au cœur d'un ciel nocturne.

La peau de cette femme rappelait à Rachel les salamandres albinos qui se cachaient volontiers sous les tapis de feuilles mortes. Même s'il s'agissait d'animaux diurnes, ces créatures ne voyaient jamais la lumière du jour.

Comme si elle les imitait, la femme à la peau blafarde avait des allures de momie desséchée. Quant à son sourire, il rappelait celui d'un loup qui vient de tomber par hasard sur un agneau mignon à… croquer.

Ses yeux d'un bleu délavé – une couleur passée, comme celle de sa peau – lui donnaient le même regard vide et fixe qu'à certains aveugles. Mais l'examen minutieux qu'ils firent subir à Rachel dissipa cette illusion. Dotée d'une vue acérée, cette femme avait en outre le don très rare d'y voir parfaitement la nuit, ça ne faisait presque aucun doute.

— J'espère tout ça être utile, dit l'homme debout derrière Rachel. Méchante fille m'a planté son couteau dans la jambe…

Rachel tourna la tête et foudroya son gardien du regard. Elle ignorait son nom, et il ne s'était jamais donné la peine de le lui dire. Depuis qu'il l'avait capturée, il lui parlait très peu, la traitant davantage comme un objet que comme un être humain. Avec lui, la fillette se sentait un peu comme un sac de grain qu'il aurait porté en travers de sa selle.

Mais en cet instant précis, les souffrances subies durant le long voyage – le chagrin, la peur, la soif et la faim – n'étaient plus que des souvenirs sans importance.

— Tu as tué Chase, dit-elle à l'homme. Si j'avais pu, je t'aurais égorgé.

— De qui parle-t-elle ? demanda la femme.

— L'homme avec elle…

— Cet homme-là ? Et tu l'as tué ? C'est sûr, ça ? Tu l'as enterré ?

— Doit être mort, maîtresse… blessure comme ça, personne ne

survit… Comme tu disais, le sort m'a bien caché. Chase n'a pas vu Samuel. Maintenant, il est mort. Pas eu le temps de l'enterrer – pressé de revenir ici pour te faire plaisir, maîtresse.

Le sourire de la femme s'élargit. Approchant de l'homme aux membres démesurément longs, elle lui ébouriffa tendrement les cheveux.

— Du très bon travail, Samuel. Je te félicite.

Le compagnon se rengorgea comme un chien qu'on gratte derrière l'oreille.

— Merci bien, maîtresse.

— Et tu m'as apporté ce que je t'avais demandé ?

Samuel hocha frénétiquement la tête. Un sourire dévoila ses dents jaunies. À cause de ses étranges yeux jaunes, Rachel le trouvait terrifiant, mais quand il souriait, sa nature profonde disparaissait derrière un masque presque enfantin.

Pour la fillette, cependant, il restait le monstre qui avait tué Chase, son père adoptif. Aucun sourire ne lui ferait jamais oublier ce crime abominable.

Ce soir, il était de très bonne humeur. Une occurrence rare, aurait parié Rachel. Ayant voyagé la plus grande partie du temps dans un sac fermé effectivement jeté en travers de sa selle, elle manquait de références en la matière – et pour être honnête, elle s'en fichait superbement.

Concernant Samuel, puisque tel était son nom, elle n'avait qu'un désir : contempler un jour son cadavre. Ce monstre avait tué Chase, la plus grande et l'unique source de bonheur que la fillette eût connue de sa vie. En ce monde, il n'avait jamais existé de meilleur homme – ni de plus gentil papa – que Chase !

Le garde-frontière avait recueilli Rachel après qu'elle eut fui le château de Tamarang, la reine Milena et l'insupportable princesse Violette. Comme si elle était sa vraie fille, Chase l'avait aimée, lui enseignant à prendre soin d'elle-même et à se défendre.

Maintenant qu'il n'était plus, que deviendraient sa femme et ses enfants – naturels ou adoptifs –, qui avaient tant besoin de lui ?

Chase était si grand et si fort, et tellement habile à manier ses armes, que Rachel l'avait cru invincible, surtout contre un homme seul. Mais Samuel, apparaissant tel un fantôme, l'avait frappé dans son sommeil avec la magnifique épée qu'il avait volée à quelqu'un que la fillette connaissait très bien. Comment s'était-il débrouillé pour voler cette arme et qui d'autre avait-il blessé avec ?

Les bras ballants et le dos voûté, Samuel regardait béatement la femme qui lui caressait les cheveux en le couvrant de compliments. Devant elle, il avait l'air d'un véritable crétin. Pour ce qu'en savait Rachel, ça ne lui ressemblait pas. Durant tout le voyage, lorsqu'elle

l'avait vu, il s'était montré confiant, serein et autoritaire.

Un homme posé qui savait toujours très exactement ce qu'il voulait…

En présence de la femme, tout changeait. Rachel s'attendait presque à le voir bouche bée, la langue pendante et de la bave au coin des lèvres.

— Tu m'as donc bien apporté ce que je voulais ? siffla la femme.

— Oui… (Samuel désigna l'entrée de la grotte.) Sur mon cheval…

— Ne laisse pas dehors une chose si précieuse, dit la femme, la voix vibrant d'impatience. Va la chercher, Samuel !

— J'y cours !

Pressé de combler les désirs de sa maîtresse, l'homme partit au pas de course.

Rachel le regarda retraverser la grotte obscure en sautant au-dessus des rochers qui lui barraient le chemin – parfois en s'aidant de ses longs bras pour se donner une impulsion, les mains bien à plat sur le sol.

Sans jeter un regard aux dessins, il se précipitait vers le cercle de lumière, dans le lointain.

Une ombre dansante, sur la paroi, attira l'attention de Rachel. Entendant un crépitement, elle comprit qu'une personne munie d'une torche venait de rejoindre la femme au visage si pâle.

La fillette se retourna…

… Et n'en crut pas ses yeux.

La princesse Violette !

— Eh bien, ne dirait-on pas une vieille connaissance ? minauda Violette en glissant sa torche dans un support mural. Cette chère Rachel, de retour parmi nous !

Bouche bée, les yeux exorbités, la fillette en eut la chique coupée. Violette, après tout ce temps…

— Très chère, dit la femme, tu terrorises notre petite invitée. Aurais-tu perdu ta langue, mon enfant ?

Non, c'était Violette qui avait perdu la sienne ! Mais apparemment, elle l'avait retrouvée. Si impossible que ça paraisse, c'était ainsi.

— Princesse Violette, je…

L'héritière de Milena se redressa de toute sa hauteur. Depuis que Rachel ne l'avait plus vue, elle avait pris plus d'une tête et sa silhouette s'était épaissie. L'âge adulte approchait…

— Reine Violette, s'il te plaît !

Rachel en cilla de surprise.

— Reine…

Violette eut un sourire qui aurait pu geler tout un océan.

— Oui, reine… Ma mère fut assassinée lors de la fuite de cet

homme, Richard… Bien entendu, c'est lui qui l'a tuée. Ce Sourcier de malheur a privé un peuple de la souveraine qu'il adorait. Il ne nous aura apporté que du malheur, décidément… Oui, petite, les choses ont bien changé. Je porte la couronne, à présent…

Rachel ne parvenait toujours pas à y croire. Reine, cette pimbêche de Violette ? Et comment pouvait-elle encore parler après avoir perdu sa langue ?

— Agenouille-toi devant ta souveraine, souillon ! s'écria soudain Violette.

Rachel parut ne pas avoir compris le sens de ces mots.

Une gifle magistrale, la spécialité de la nouvelle reine, envoya la fillette à la renverse.

— Agenouille-toi !

Une main plaquée sur la joue, Rachel réussit par miracle à se remettre à genoux. Les gifles de Violette avaient toujours été d'une rare violence. Et aujourd'hui, la garce avait grandi et pris des muscles.

Cette scène ramenait Rachel à un lointain passé, comme si tout ce qu'elle avait vécu entre-temps n'avait été qu'un rêve. Une nouvelle fois, elle était abandonnée, sans Giller, Richard ou Chase pour l'aider. Impuissante face à Violette, sa tortionnaire de toujours, elle ne pouvait espérer d'aide de personne.

Violette ne souriait plus, désormais. Quand elle baissa les yeux sur Rachel, enfin agenouillée à ses pieds, quelque chose dans son regard fit frissonner de terreur la fillette.

— Ce Richard, il m'a attaquée, sais-tu ? s'indigna la souveraine. À l'époque où il était Sourcier, il m'a frappée. Oui, il a osé s'en prendre à une enfant. Il m'a cassé la mâchoire et brisé les dents. Je me suis coupé ma propre langue et j'en suis restée muette, comme il m'en avait menacée… (Violette baissa la voix, adoptant un ton rauque qui glaça les sangs de Rachel.) Mais ne plus pouvoir parler n'était rien, à côté de tout ce que j'endurais…

Violette prit une grande inspiration, sans doute pour se calmer. Puis elle lissa distraitement le satin rose de sa robe, sur ses hanches.

— Les conseillers de ma mère ne me furent d'aucune utilité. Dès qu'un vrai problème se posait, ce n'était plus qu'une bande de crétins ! Tu sais ce qu'ils firent, ces abrutis ? Ils me proposèrent des potions, des cataplasmes, des infusions et des incantations. J'oubliais, ils prièrent aussi les esprits du bien, à tout hasard. J'eus droit à des saignées – avec des sangsues, rien que ça ! – et à d'autres traitements farfelus. Bien entendu, rien ne fonctionna.

» En bien trop mauvais état, je ne pus pas assister aux obsèques de ma mère.

» Les astrologues eux-mêmes se gardaient d'émettre des pronostics au sujet de ma santé et de mon avenir. Les fameux conseillers, massés

autour de mon lit, se tordaient les mains en gémissant. En douce, ils devaient tous comploter pour s'emparer de la couronne, après ma mort.

» Trouvant que je m'attardais trop en ce monde, certains devaient songer à m'envoyer rejoindre ma mère dans l'après-vie. L'idée que je devienne reine ne les enchantait pas, tu peux me croire…

Violette prit une nouvelle inspiration. À l'évidence, ces souvenirs l'énervaient beaucoup.

— Alors que je me débattais dans un véritable cauchemar, folle de douleur, d'angoisse et de chagrin – et sûre qu'on finirait par m'achever –, Six est arrivée et elle s'est occupée de moi. (Elle désigna la femme au visage blafard.) Au moment où j'en avais le plus besoin, Six m'a secourue, sauvant du même coup la couronne et le royaume de Tamarang, que tout le monde avait abandonné.

— Mais… Mais tu n'es pas assez âgée pour être reine.

Au moment où les mots sortaient de ses lèvres, la fillette comprit qu'elle commettait une boulette. Mais il était trop tard pour revenir en arrière.

Une nouvelle gifle, sur l'autre joue, cette fois… La saisissant par les cheveux, Violette releva sa petite victime, la forçant à se prosterner devant elle.

Le goût du sang dans la bouche, Rachel refoula les larmes qui lui montaient aux yeux. Indifférente à la douleur de la fillette, Violette haussa les épaules et reprit son monologue comme si de rien n'était.

— J'ai grandi, depuis ton… départ. Je ne suis plus la douce enfant de l'époque où tu vivais au palais, profitant de la bonté et de la générosité de ma mère…

Rachel persistait à penser que Violette n'avait pas assez grandi pour porter la couronne. Mais elle se garda bien de le dire. Quant à la « bonté » et à la « générosité », c'était une étrange définition pour l'esclavage mais, là encore, mieux valait ne pas relever…

— Six m'a sauvée, tout simplement.

Rachel tourna la tête vers la femme.

— J'ai proposé mes services, Violette m'a engagée… et tout s'est très bien passé. Les conseillers royaux n'étaient absolument pas à la hauteur.

— Six a utilisé sa magie pour guérir ma mâchoire. Ne plus pouvoir m'alimenter m'avait beaucoup affaiblie. Là, j'ai pu recommencer à manger, ce qui m'a redonné des forces. J'ai même eu des nouvelles dents ! D'après ce que je sais, personne n'a droit à une troisième dentition, eh bien, j'ai eu cette chance !

» Bien entendu, je ne pouvais toujours pas parler… Quand j'ai été assez rétablie, Six a jeté un sort pour me faire pousser une nouvelle langue. Afin de remplacer celle que j'avais perdue à cause du

Sourcier !

— De l'ancien Sourcier, corrigea Six.

— Oui, l'ancien Sourcier, répéta Violette, soudain beaucoup plus calme.

Un sourire revint sur sa figure boulotte. D'expérience, Rachel savait que ça n'augurait rien de bon.

— Et maintenant, voilà que je te retrouve…

La menace était implicite, et ça suffisait largement à terroriser Rachel.

— Et les conseillers royaux ? demanda-t-elle histoire de gagner du temps. Que sont-ils devenus ?

— Je suis la reine ! s'écria Violette.

À première vue, son sale caractère s'était développé en même temps qu'elle…

Six tapota le dos de sa protégée, à l'évidence pour l'inciter à se calmer. Comme si on venait de la rappeler à l'ordre, la « souveraine » se ressaisit et consentit à répondre à Rachel.

— Quel besoin ai-je de conseillers ? Surtout de tels idiots ? Six me fait profiter de sa sagesse, et elle m'est bien plus utile que tous ces imbéciles.

» Après tout, aucun n'a su me rendre une langue, pas vrai ?

Rachel regarda Six et vit que le sourire de prédatrice était de retour. Et ses yeux bleus spectraux qui semblaient plonger au fond de l'âme des autres…

— Un tel exploit était hors de leur portée, confirma Six d'un ton très calme et pourtant plein de puissance contenue. Pour moi, ce n'était pas très compliqué…

Rachel se demanda si Violette avait fait mettre à mort les pauvres conseillers. Le jour de sa fuite, Violette et sa mère se préparaient à prononcer des sentences de mort – une vraie fête, en ce temps-là, pour la famille royale. Maintenant qu'elle régnait, avec Six à ses côtés, Violette pouvait donner libre cours à sa cruauté.

— Six m'a rendu ma langue et ma voix. L'ancien Sourcier croyait m'en avoir privée, mais il se trompait. Je règne sur Tamarang et tout va très bien.

Dans d'autres circonstances, l'idée que Violette règne aurait fait éclater de rire Rachel. Pour avoir été sa compagne de jeu – en fait son esclave –, la fillette connaissait mieux que personne l'insupportable petite princesse.

Milena avait tiré Rachel d'un orphelinat afin que son héritière puisse s'entraîner sur elle à l'exercice du pouvoir. Fine mouche, elle avait choisi une enfant plus jeune que sa fille. Bref, une petite victime qui ne serait pas en état de se défendre.

Rachel s'était enfuie en emportant la boîte d'Orden que détenait

Milena. Après pas mal d'aventures, elle l'avait remise à Richard, Zedd et Chase.

Ces événements remontaient à pas mal de temps. Aujourd'hui, Violette semblait avoir quinze ou seize ans – enfin, quelque chose comme ça, parce que Rachel n'avait jamais été douée pour deviner l'âge des gens. Elle avait grandi, ses cheveux ternes étaient plus longs et son ossature avait épaissi. Toujours grassouillette, elle avait encore des joues rondes d'enfant, mais ses petits yeux de fouine exprimaient une voracité qui n'avait plus rien de juvénile. Avec la poitrine naissante qui gonflait le devant de sa robe, elle ne ressemblait plus du tout à une petite fille. Bientôt, elle serait une femme, ça ne faisait pas de doute.

Mais pour l'heure, elle restait trop jeune pour être reine. Au moins selon Rachel…

Le contact de la pierre froide et rugueuse contre ses genoux nus commençait à devenir insupportable. N'osant pas demander l'autorisation de se lever, la fillette opta pour une autre question…

— Violette…

La reine frappa d'instinct, comme si elle n'attendait qu'un prétexte pour le faire.

Sous la violence de l'impact, la vision de Rachel se brouilla. Craignant d'avoir perdu des dents, elle vérifia du bout de la langue et constata, soulagée, qu'elles étaient toutes là.

— Reine Violette ! Si tu refais cette erreur, tu finiras sur le chevalet de torture, accusée de haute trahison.

— Oui, reine Violette… Je comprends…

L'ignoble pimbêche eut un sourire triomphal.

Pour avoir vécu avec elle, Rachel savait que Violette avait le goût du luxe. Que ce soit en matière de meubles, de vaisselle, de vêtements ou de bijoux, il lui fallait ce qui existait de mieux, même à l'époque où elle n'était qu'une princesse en herbe. Vu son snobisme, que fichait-elle dans une grotte ?

— Reine Violette, pourquoi êtes-vous dans cet affreux endroit ?

La reine brandit fièrement ce qui semblait être un morceau de craie.

— Mon héritage, Rachel…

— Pardon ?

— Mon don… Enfin, pas le vrai don, mais quelque chose qui s'en approche. Je viens d'une longue lignée d'artistes, ma fille. Tu te souviens de James, le peintre de la cour ?

— Celui qui était manchot ?

— C'est ça… Un homme un peu trop effronté pour son propre bien. Parce qu'il était apparenté à la reine, il se croyait tout permis – eh

bien, il se trompait.

— Apparenté à la reine ? répéta Rachel.

— Un lointain cousin, ou quelque chose dans ce genre… Bref, d'une manière ou d'une autre, un peu de sang royal coulait dans ses veines. Et cette lignée hors du commun a toujours eu un don extraordinaire pour… le dessin. Ma mère n'en avait pas hérité, car il arrive qu'un tel cadeau des dieux saute une génération. En revanche, je suis bénie parmi toutes les femmes, ma pauvre fille !

» Quand Milena était encore de ce monde, le seul « artiste » connu était James le manchot. Il devint donc le peintre de la cour…

» L'ancien Sourcier, ce maudit Richard, ne s'est pas contenté de provoquer la mort violente de ma mère. Avant, il a assassiné James. Pour la première fois de son histoire, Tamarang n'était plus protégé par la main magique d'un artiste.

» En ce temps-là, mon génie pictural n'était pas encore connu… (Violette désigna Six.) Elle a su voir le don en moi, elle m'en a parlé et elle m'a appris à l'utiliser. Sans elle, mon éducation artistique aurait été beaucoup plus difficile…

» Beaucoup de gens s'opposaient à mon couronnement, y compris parmi les plus puissants conseillers de ma mère. Par bonheur, Six m'a informée qu'on complotait contre moi. (Violette brandit agressivement son morceau de craie.) Des portraits des traîtres ont commencé à apparaître sur les parois de cette grotte. Quand les dessins ensorcelés eurent fait leur office, je me suis assurée que tout le monde sache ce qui était arrivé. Avec cette arme, plus l'aide de Six, je suis montée sur le trône, car plus personne n'avait d'objections contre mon règne…

Lorsqu'elle vivait au château, Rachel avait toujours craint Violette. Aujourd'hui, elle mesurait à quel point elle avait eu raison…

Entendant les pas de Samuel, la reine et sa conseillère tournèrent les yeux vers la lointaine entrée de la grotte. Préférant ne pas risquer une nouvelle gifle, Rachel garda la tête bien droite. Mais elle entendait également approcher son étrange ravisseur.

D'un geste, Violette fit signe à Rachel de s'écarter.

La fillette obéit aussitôt, ravie de ne plus être à portée de gifle de la reine de Tamarang.

Samuel arriva, posa sur le sol le sac de cuir qu'il tenait et l'ouvrit avec moult précautions. Puis il regarda Six, qui lui fit signe d'accélérer le mouvement.

Samuel sortit du sac une boîte si noire qu'on l'eût crue capable d'absorber toute la lumière de l'Univers.

Six prit l'objet que lui tendait religieusement son compagnon.

— Comme promis, dit-elle, permets-moi de te remettre la boîte d'Orden de la reine Violette.

Rachel se souvint que la reine Milena faisait toute une affaire d'une

boîte environ de la même taille. La même, en réalité, le camouflage en moins – des ornements dorés et argentés et une multitude de pierres précieuses.

Selon Zedd, la boîte d'Orden était depuis toujours dissimulée là-dessous. En s'enfuyant du château, des années plus tôt, Rachel s'était emparée de cette boîte, comme le lui avait demandé le sorcier Giller.

À présent, Giller était mort, Richard n'avait plus son épée et Rachel était retombée sous la coupe de Violette – une reine monstrueuse en possession d'une boîte d'Orden, comme sa mère avant elle.

— Tu vois, ma fille ? ricana Violette. Quel besoin aurais-je de ces stupides conseillers ? Auraient-ils accompli un seul des exploits dont je peux me targuer ? Contrairement aux faibles avec qui tu t'es acoquinée, je ne baisse jamais les bras. C'est ce qui distingue une vraie reine du commun des mortels.

» J'ai récupéré ma boîte d'Orden, tu es de nouveau en mon pouvoir, et Richard devra tôt ou tard recevoir de mes mains son juste châtiment.

— Ces touchantes retrouvailles ont assez duré, dit soudain Six. Tu as eu ce que tu voulais, Majesté… Samuel et moi devons parler de sa prochaine mission. Toi, tu dois retourner à tes exercices artistiques.

— Oui, oui, mes exercices… (Violette eut un sourire de conspiratrice, puis elle jeta un regard méprisant à Rachel.) Une cage de fer t'attend au château, ma fille. Tu y seras encore plus mal que dans le coffre à linge où je t'enfermais la nuit. Au fond, tu n'auras rien perdu pour attendre, en matière de punition…

— Ma reine, dit Six en inclinant la tête, si je peux me retirer…

Violette eut un geste nonchalant.

Prenant Samuel par le bras, Six s'éloigna rapidement. Alors qu'elle semblait glisser sur le sol accidenté, son compagnon avait quelque peine à ne pas se casser la figure.

— Viens avec moi, dit Violette du ton mielleux que Rachel redoutait par-dessus tout. Tu me regarderas dessiner…

Rachel se leva et suivit sa reine, qui récupéra sa torche dans le support. À la lueur vacillante de la flamme, la fillette vit presque clairement les horribles scènes qui couvraient toutes les parois – où qu'on regardât, c'était la même chose, à vous en ficher la nausée.

Rachel aurait tant donné pour que Chase soit là ! Elle se languissait de son sourire, de sa façon adorable de la réconforter, des compliments qu'il lui adressait lorsqu'elle avait particulièrement bien suivi une leçon.

Mais Samuel avait tué son père adoptif, ruinant ainsi tous ses rêves et tous ses espoirs.

Alors qu'elle suivait Violette, Rachel eut le sentiment d'être revenue à l'époque où sa vie n'était qu'un interminable calvaire.

Chapitre 22

Plissant les yeux, Nicci repéra Richard tout au bout du long chemin de ronde. Appuyé aux créneaux, au pied d'une immense tour, il contemplait la ville déserte, en contrebas. Au crépuscule, les champs qui s'étendaient dans le lointain paraissaient plus gris que verts – un océan un peu maussade, sous un ciel résolument plombé.

Debout près de son seigneur, Cara veillait au grain en silence.

Connaissant parfaitement bien Richard, Nicci vit du premier coup d'œil qu'il était tendu comme un arc. Malgré son calme apparent, Cara bouillait intérieurement, c'était facile à voir. L'estomac noué, Nicci approcha de son ami à pas vifs.

Quelques grosses gouttes de pluie tombaient sporadiquement, comme si les lourds nuages sombres se préparaient à déverser des trombes d'eau sur le monde. Dans le lointain, des roulements de tonnerre laissaient supposer que le déluge ne tarderait plus trop.

Malgré l'orage qui s'annonçait, l'air était étrangement paisible. La chaleur de la journée s'était dissipée, à croire qu'elle n'avait aucune envie d'affronter la tempête à venir.

Arrivée près de Richard, Nicci s'immobilisa, s'appuya d'une main au mur de pierre et prit une grande inspiration.

— Rikka m'a dit que tu voulais me voir… Il paraît que c'est urgent.

En parfaite harmonie avec les conditions climatiques, le Sourcier semblait sur le point d'exploser.

— Je dois partir le plus vite possible…

Nicci ne fut pas plus surprise que cela. Elle jeta un coup d'œil à Cara, qui ne broncha pas.

Richard broyait du noir depuis des jours. Plongé dans un mutisme têtu, il avait tiré toutes les conclusions possibles des nouvelles apportées par Jebra et Shota. Croyant avoir affaire à une novice, Zedd avait conseillé à Nicci de ne pas déranger le Sourcier. Plus habituée que quiconque aux crises de mauvaise humeur de Richard, la magicienne avait déjà décidé de se tenir loin de son ami tant qu'il ne l'appellerait pas.

— Je viens avec toi, dit-elle, son ton indiquant clairement que ce n'était pas négociable.

— T'avoir avec moi me fait plaisir… Surtout dans une occasion pareille.

Nicci fut soulagée de ne pas avoir à discutailler pendant des heures pour faire partie de l'expédition. À part ça, son angoisse augmenta plutôt, parce que les propos de Richard n'avaient rien de rassurant.

Mais le plus important, pour commencer, était d'assurer une protection maximale au chef du Nouveau Monde.

— Et Cara viendra aussi, ajouta l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Bien entendu…, marmonna distraitement Richard.

Nicci s'avisa soudain qu'il regardait fixement le sud.

— Tom et Friedrich étant rentrés, je suis sûr que notre bon géant voudra en être aussi. Et ses talents nous serons précieux.

Membre d'un corps d'élite chargé de protéger le seigneur Rahl, Tom était d'une formidable efficacité. D'un abord aimable, toujours souriant, c'était un guerrier sans pitié, car on n'atteignait pas un grade comme le sien en donnant dans l'altruisme béat. Comme beaucoup d'autres gardes du corps d'harans, Tom était littéralement passionné par sa mission depuis qu'il s'agissait de défendre la vie de Richard.

— Il ne pourra pas venir, dit le Sourcier. Nous voyagerons dans la Sliph. Cara, toi et moi pouvons survivre dans le vif-argent. Pas Tom…

À l'idée de voyager ainsi, Nicci eut quelque peine à déglutir.

— Et où allons-nous, Richard ?

Le Sourcier se retourna et plongea ses yeux gris dans ceux de la magicienne, qui frissonna comme s'il pouvait regarder jusqu'au plus profond de son âme.

— J'ai enfin compris…

— Compris quoi ?

— Ce que je dois faire.

Nicci en eut des frissons. La détermination qui brillait dans les yeux de Richard lui coupait quasiment les jambes, tant elle était féroce.

— Et que dois-tu faire, Richard ?

Le Sourcier hésita un instant.

— T'ai-je remerciée d'avoir forcé Shota à me lâcher, l'autre jour ?

Nicci ne fut absolument pas déconcertée par ce changement abrupt de sujet. C'était un des péchés mignons de Richard, particulièrement quand quelque chose le perturbait. À ces moments-là, trop d'idées se bousculaient dans son cerveau, et certaines « collisions » devenaient inévitables.

— Tu l'as fait, Richard.

Une bonne centaine de fois…

— Eh bien, dans ce cas, merci beaucoup…

Ce ton absent aussi était caractéristique d'une immersion dans une méditation trop complexe pour que le Sourcier garde en permanence le contact avec le monde réel.

— Elle te faisait du mal, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas une question, mais une affirmation dont Nicci était de plus en plus certaine, au fil des jours. Elle ignorait ce qu'avait fait la voyante, mais ce bref contact était déjà de trop, elle le devinait. Même en une fraction de seconde, Shota était capable d'infliger une douleur considérable à quelqu'un. Après tout, la foudre aussi frappait en un… éclair.

Richard n'avait jamais révélé à ses amis la nature de la vision que lui avait imposée Shota. Et Nicci, d'instinct, refusait de s'engager sur ce terrain glissant.

— Oui, soupira Richard, elle me faisait du mal en me montrant la vérité. C'est en partie grâce à ça que j'ai compris ce que je devais faire. Même si ça me terrifie…

Il n'en dit pas plus, mais Nicci n'était pas prête à en rester là.

— Alors, que dois-tu faire, selon toi ?

Serrant la pierre froide des créneaux au point de s'en faire blanchir les jointures, le Sourcier se tourna de nouveau vers la cité obscure aux rues et aux maisons désertes.

— J'avais raison dès le début, dit-il. (Il tourna la tête vers Cara.) Quand je vous ai amenées dans les montagnes, Kahlan et toi…

La Mord-Sith plissa pensivement le front.

— Dans mes souvenirs, vous vouliez vous enterrer dans ces montagnes parce que vous pensiez n'avoir aucune chance de vaincre l'armée de l'Ordre. Il n'était pas question, affirmiez-vous, de conduire des guerriers à la bataille alors qu'ils n'avaient pas une chance de vaincre.

— Et c'est la stricte vérité ! J'en suis convaincu, désormais. Nous ne gagnerons pas, Shota m'a aidé à le vérifier. Elle voulait me convaincre de participer à la guerre, mais sa vision et le récit de Jebra m'ont persuadé du contraire. Maintenant, je sais qu'il est impossible de vaincre.

» Donc, ce qui me reste à faire est évident.

— Et ça consiste en quoi ?

Richard s'écarta enfin du mur et se retourna.

— Nous devons y aller. Ce n'est pas le moment des grandes explications…

Il partit au pas de course et ses deux amies lui emboîtèrent le pas.

— J'ai déjà fait mes bagages… Richard, ne me diras-tu pas ce que tu as décidé ?

— Si, mais plus tard…

— Vous perdez votre temps, souffla Cara à Nicci. Je l'ai cuisiné pendant des heures sans obtenir le moindre résultat.

Ayant entendu la remarque impertinente de la Mord-Sith, Richard prit Nicci par le bras et la tira en avant, pour qu'elle marche à ses côtés.

— Je ne suis pas encore au terme de ma réflexion… Quand nous serons arrivés, je m'expliquerai devant tout le monde. Pour le moment, il y a d'autres urgences.

— Arrivés où ? demanda Nicci.

— Auprès de l'armée d'harane… La force principale de Jagang entrera bientôt en D'Hara. Je dois dire à nos officiers qu'ils n'ont pas une chance de remporter la victoire.

— Voilà qui illuminera leur horizon, le railla Cara. Avant une bataille, les soldats adorent que leur chef suprême les condamne à crever comme des chiens face à un adversaire invincible.

— Tu préférerais que je mente ?

La Mord-Sith foudroya son seigneur du regard.

Au bout du chemin de ronde, Richard ouvrit une lourde porte de chêne, au pied de la grande tour. Précédant ses deux compagnes, il entra dans une pièce où brûlaient déjà quelques lampes à huile.

Nicci entendit des bruits de pas dans l'escalier qui débouchait sur la gauche de la pièce.

— Richard ! s'écria Zedd.

Richard s'immobilisa et attendit que son grand-père, suivi comme son ombre par Tom, ait déboulé dans la petite salle toute simple.

— Richard, que se passe-t-il ? Rikka est venue me dire que tu t'en vas ?

— Je voulais que tu le saches, mais je ne serai pas absent longtemps… Quelques jours, au maximum. Avec un peu de chance, pendant ce temps, Anna, Nathan et toi trouverez quelque chose d'utile contre le sort d'oubli. Et qui sait, contre la contamination laissée par les Carillons.

Zedd eut un geste d'agacement.

— Tant que nous y serons, tu veux que nous dégottions un moyen d'arrêter les orages ?

— Zedd, ne te mets pas en colère contre moi, je t'en prie.

— D'accord, mais dis-moi où tu vas, et pour quelle raison tu pars.

— J'ai déjà fait mes bagages ! annonça fièrement Tom.

— Désolé, dit Richard, mais tu ne pourras pas venir. Nous allons devoir recourir aux services de la Sliph.

Zedd leva ses bras rachitiques au ciel.

— La Sliph ! Tu réussis à me convaincre que la magie n'est plus fiable, et voilà que tu confies ta vie à la créature de vif-argent ? Aurais-tu perdu la tête, Richard ? Que se passe-t-il, bon sang ?

— Je suis conscient du danger, mais je dois courir le risque… Tu te souviens du symbole solaire dessiné sur la porte de l'enclave privée ? (Zedd acquiesça.) Tu vois mon serre-poignet d'argent ? Il porte le même dessin.

— Et alors ?

— Si tu te le rappelles, je t'ai révélé le sens de cette rune. C'est un avertissement : ne jamais regarder un seul détail d'un tableau. En d'autres termes, une incitation à ne pas se laisser aveugler par ce qu'on a devant les yeux. Dans un combat, ça veut dire qu'il ne faut pas laisser l'adversaire décider de ce qu'on observe et de ce qu'on néglige. Car si on se laisse manipuler, on ne voit plus les choses vraiment importantes.

» Eh bien, j'étais tombé dans le piège. Jagang a réussi à me forcer – à nous contraindre tous – à voir exclusivement une seule chose. Et comme un crétin, je m'en aperçois seulement maintenant.

— Son armée ! s'exclama Nicci. C'est ça que tu veux dire ? Nous nous sommes concentrés sur ses troupes ?

— C'est ça, oui ! Ce soleil nous souffle qu'il faut être ouvert à tout ce qui existe – c'est ça, la symbolique des rayons qui diffusent leur lumière dans toutes les directions. Même quand une menace paraît frontale, un bon stratège ne doit jamais perdre de vue les manœuvres qui visent ses flancs…

Zedd ne parut pas très convaincu.

— Richard, tu t'es concentré sur une menace qui nous tuera tous, si rien n'est fait. Des millions d'hommes fondent sur nous, décidés à écraser toute résistance et à réduire en esclavage les survivants.

— Je sais… C'est pour ça que nous ne devons pas combattre. Parce que nous perdrions !

Le vieux sorcier s'empourpra de colère.

— Alors, que proposes-tu ? Inviter ces barbares à envahir le Nouveau Monde ? Les laisser prendre nos villes et répéter à l'infini ce qu'ils ont fait à Ebinissia ? Tu veux que nos peuples se laissent égorger comme des troupeaux de moutons ?

— Zedd, pense à la solution, pas au problème !

— Va donc conseiller ça aux malheureux à qui on coupe le cou !

Richard se pétrifia, comme si les propos de son grand-père l'avaient foudroyé sur pied.

— Zedd, dit-il après un long silence, je n'ai pas le temps de polémiquer… Nous parlerons à mon retour. Le temps est l'élément-clé, et j'en ai déjà gaspillé trop. J'espère seulement qu'il n'est pas trop tard…

— Trop tard pour quoi ? grogna Zedd.

Il y eut de nouveaux bruits de pas dans l'escalier, puis Jebra déboula dans la pièce.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Zedd.

— Mon petit-fils vient de décider que nous devons perdre la guerre… Sans même combattre les soudards de Jagang !

— Seigneur Rahl, vous ne pouvez pas penser sérieusement à laisser ces brutes…

La pythie se tut et avança vers Richard, le dévisageant intensément. Puis elle s'immobilisa, recula d'un pas…

… Et devint plus pâle qu'une morte.

Claquant des dents comme si elle mourait de froid, elle tenta en vain de parler.

Puis ses yeux se révulsèrent et elle s'évanouit.

Vif comme l'éclair, Tom la rattrapa au vol et amortit sa chute, l'étendant en douceur sur le sol de pierre.

Tout le monde se massa autour de la pythie.

— Que lui arrive-t-il ? demanda Tom.

— Elle a perdu connaissance, dit Zedd, mais je ne sais pas pourquoi.

S'agenouillant, il posa une main sur le front de Jebra.

Richard se détourna et se dirigea vers l'escalier.

— Je te laisse prendre soin d'elle, Zedd. Avec toi, elle est entre de bonnes mains. Moi, je dois me dépêcher… Je serai de retour très vite, c'est promis…

— Mais, Richard…

Le Sourcier dévalait déjà les marches.

— À bientôt, Zedd ! lança-t-il en s'éloignant.

Sans hésiter, Cara lui emboîta le pas.

Sachant que son ami devrait appeler la Sliph, ce qui prenait toujours un certain temps, Nicci estima qu'elle pouvait rester un peu. Tandis que Zedd examinait Jebra, elle s'agenouilla de l'autre côté de la pythie et lui tâta le front.

— Elle est brûlante de fièvre ?

— C'est une vision ! s'écria Zedd.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai quelques connaissances sur les pythies, et en particulier sur celle-là. Jebra est plus réceptive que ses consœurs et elle est submergée par une vision. Elle a très souvent des réactions violentes de ce type, mais c'est la première fois qu'elle s'évanouit, d'après ce que je sais.

— Vous croyez que c'est lié à Richard ?

— Comment le saurais-je ? Nous verrons bien quand elle se réveillera.

Le vieux sorcier refusait de se mouiller, et c'était son droit. Mais avant de s'évanouir, la pythie avait bel et bien regardé Richard dans les yeux, et c'était un indice très significatif.

La magicienne n'avait pas le temps d'attendre le réveil de Jebra. Richard était parfaitement capable de partir sans elle, si elle ne se montrait pas au moment du départ. Cela dit, elle ne pouvait pas filer sans savoir si la vision de Jebra concernait le Sourcier et la mission qu'il entreprenait.

Nicci glissa une main sous la nuque de Jebra et posa l'autre sur son front, les doigts écartés.

— Que faites-vous ? demanda Zedd. Si c'est ce que je crois, c'est très risqué – je dirais même terriblement dangereux.

— Pas plus que l'ignorance…, dit Nicci en libérant une décharge de pouvoir.

Jebra ouvrit les yeux et cria :

— Non !

— Allons, allons, la réconforta Zedd, tout va bien, mon enfant. Tu es ici, avec nous…

— Qu'avez-vous vu ? demanda Nicci, contrainte de se montrer directe.

Jebra leva les yeux vers la magicienne, tendit un bras et referma la main sur le col de la célèbre robe noire.

— Ne le laissez pas seul !

Inutile de demander de qui voulait parler la pythie.

— Qu'avez-vous vu ?

— Ne le laissez pas seul ! Vous m'entendez, ne le perdez pas de vue un instant !

— Pourquoi ? Que se passera-t-il si nous le laissons seul ?

— Il sera perdu pour nous !

— Qu'avez-vous vu ?

Jebra tira Nicci vers elle.

— Filez ! Et ne le laissez pas seul ! Ma vision n'a aucune importance, puisqu'elle ne se réalisera pas si vous m'obéissez ! S'il n'est jamais seul, rien n'arrivera. Vous comprenez ? Mais s'il est séparé de Cara et de vous, ce que j'ai vu n'aura plus de sens pour personne ! Je ne peux pas vous donner de détails, ayez seulement à l'esprit que tout ce qui pourrait vous séparer doit être combattu et évité. C'est tout ce que vous devez savoir. Allez-y, maintenant, et restez près de lui !

Nicci acquiesça.

— Tu devrais y aller, dit Zedd. Dans cette affaire, je suis totalement impuissant. Tout dépend de toi.

Le vieil homme prit la main de Nicci – pas à la façon d'un Premier Sorcier, mais comme un grand-père qui meurt d'inquiétude pour son petit-fils.

— Reste avec lui, Nicci ! Protège-le ! Je sais qu'il est le Sourcier de Vérité, le seigneur Rahl et le chef de l'empire d'haran. Mais au fond de lui, il reste Richard, un guide forestier amoureux de la nature et incapable de faire du mal à une mouche. C'est notre Richard ! Protège-le, je t'en prie, parce que tout repose sur ses épaules.

Nicci regarda un moment le vieil homme. Sa supplique,

étonnamment personnelle, ne faisait pas référence à la nécessité de sauvegarder la liberté du Nouveau Monde et l'avenir de ses enfants. C'était une affaire d'amour. D'amour pour Richard, un être humain précieux comme tous les autres, parce que unique et irremplaçable.

Pour elle aussi, comprit la magicienne, la « cause » importait moins que l'affection qu'elle portait à un individu nommé Richard.

Alors qu'elle faisait mine de se relever, Jebra la tira de nouveau vers elle.

— Ce n'est pas une vision « virtuelle », comme certaines prophéties. Si les événements s'enchaînent, il s'agit d'une absolue certitude. Alors, ne le laissez pas seul, ou il sera à leur merci.

— À la merci de qui ?

Jebra se mordit la lèvre inférieure et des larmes perlèrent à ses paupières.

— La magicienne noire.

Nicci sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale.

— Allez-y, murmura Jebra. Dépêchez-vous ! Qu'il ne parte pas sans vous, surtout !

Nicci se releva et traversa la salle. Avant de s'engager dans l'escalier, elle se retourna :

— Zedd, je jure de le protéger jusqu'à mon dernier souffle.

Le vieil homme hocha tristement la tête.

— Vite !

Nicci se détourna et dévala les marches à toute vitesse.

Que risquait donc Richard si Cara et elle le laissaient seul ? Jebra le savait, mais elle n'avait rien voulu dire.

Au fond, elle avait raison. Cette horreur ne comptait pas, puisqu'il n'était pas question de lui permettre d'arriver. Alors, à quoi bon se torturer l'esprit ?

Tandis que Nicci dévalait les marches, de véritables nuages de chauves-souris, dérangées par cette intruse, s'envolaient vers les hautes fenêtres de la tour. Bientôt, les fragiles animaux se mettraient en chasse de leur pitance, profitant de la nuit pour faire des ravages dans les rangs des insectes. Pour l'heure, le claquement de milliers d'ailes donnait l'impression que la tour poussait un long gémissement modulé.

Sur les paliers, Nicci franchit à la volée des portes de fer qui grinçaient sur leurs gonds comme si on ne les avait plus huilés depuis des siècles. Emportée par son élan, la magicienne devait parfois s'accrocher à la rampe pour ne pas tomber. Arrivée au pied des marches, elle courut le long de la passerelle qui contournait les eaux fétides accumulées au pied de la tour.

Dérangée par de petites créatures qui nageaient avec une

étonnante vigueur, l'onde obscure ondulait de-ci de-là.

Nicci passa à la course l'entrée proprement dévastée à l'époque où Richard avait détruit la barrière qui séparait jusque-là le Nouveau Monde de l'Ancien. Soufflée par l'explosion, la lourde porte était allée s'écraser à plusieurs dizaines de pas de là.

Alimentée en magie par des tours très particulières qui se dressaient dans la vallée des Âmes Perdues, la barrière avait tenu pendant près de trois mille ans. Jusqu'à ces dernières années, elle avait empêché Jagang de mettre à exécution son grandiose plan d'invasion du Nouveau Monde.

Après s'être enfui du Palais des Prophètes où les Sœurs de la Lumière le gardaient prisonnier, Richard avait détruit ces édifices. Une obligation, s'il voulait pouvoir rentrer chez lui. Mais cela avait également profité aux hordes de l'Ordre Impérial, désormais en mesure de déferler sur le Nouveau Monde. Si Richard n'était pas responsable de la guerre, il fallait bien reconnaître qu'elle n'aurait pas pu avoir lieu sans sa discutable initiative.

Debout sur le muret qui entourait le puits de la Sliph, Cara et le Sourcier étaient déjà prêts au départ.

Dès que Nicci fut entrée dans la salle, l'étrange créature de vif-argent lui posa sa question rituelle d'une voix puissante qui fit vibrer les murs :

— Veux-tu voyager ?

— Oui, je veux voyager, répondit la magicienne. (S'immobilisant un instant, elle se pencha pour ramasser son paquetage, que la Mord-Sith avait dû déposer là pour elle.) Cara, merci beaucoup !

— Allons, viens nous rejoindre ! lança Richard en tendant une main à son amie.

Nicci se laissa hisser sur le muret par la poigne rassurante du Sourcier. Pour être honnête, elle ne se sentait pas trop en forme depuis quelques minutes… Bien qu'elle eût déjà voyagé ainsi – et expérimenté l'extase liée à ce moyen de transport –, elle n'était pas très rassurée à l'idée de devoir respirer du vif-argent. Un tel concept semblait tellement contradictoire avec la notion fondamentale de « souffle de la vie ».

— Tu seras satisfaite, assura la Sliph lorsque Nicci eut pris pied sur le muret.

L'ancienne Maîtresse de la Mort ne jugea pas utile de contredire la créature magique.

— Allons-y ! s'impatienta Richard. Je veux voyager !

Un bras de vif-argent émergea du puits pour s'enrouler autour de la taille de Cara et de Richard.

Mais pas de Nicci !

— Un instant ! s'écria la magicienne. Je dois venir avec eux.

Richard, tu devras nous prendre la main, à Cara et moi. Et ne nous lâche sous aucun prétexte.

— Nicci, tu as déjà voyagé dans la Sliph et…

— Écoute-moi, Richard ! Cara et moi te faisons confiance, et tu dois nous rendre la pareille. Tu ne dois pas être séparé de nous ! Sous aucun prétexte ! Et même pas pour une fraction de seconde. Si ça arrivait, tu serais perdu pour nous et tous les plans que tu as prévus ne se réaliseraient jamais.

Richard ne fut pas long à comprendre.

— Jebra a eu une vision, c'est ça ?

— Oui, mais rien ne se passera si nous restons ensemble.

— Tu sais ce qu'elle a vu ?

— La voyante, Six… Elle l'a appelée la « magicienne noire »…

— Shota va s'occuper de sa rivale…

— Elle essaiera, mais en attendant, Six l'a déjà supplantée sur son propre territoire.

— Provisoirement, c'est tout… Je ne voudrais pas être à sa place quand Shota lui mettra la main dessus. Dans son château, elle a un trône recouvert de peau – celle d'un sorcier qui avait la prétention de lui voler son fief.

— Je ne conteste pas les « qualités » de Shota, mais nous ignorons jusqu'à quel point Six est dangereuse. Le pouvoir varie en fonction des individus. Il se peut que Six soit un trop gros morceau pour Shota. Je me rappelle que les Sœurs de l'Obscurité redoutaient cette voyante… Richard, Jebra a dit que nous ne devions pas être séparés afin d'éviter une catastrophe. J'ai l'intention de suivre ses instructions à la lettre.

Connaissant la détermination de Nicci, dans les moments de crise, le Sourcier n'insista pas.

— Très bien… (Il prit la main de chacune de ses compagnes.) Ne me lâchez pas, et nous n'aurons aucun souci à nous faire.

Nicci serra la main de son ami puis elle se pencha vers Cara.

— Tu as compris ? Nous ne devons pas le perdre de vue une seconde.

— Comme si j'avais l'habitude de le perdre de vue…, marmonna la Mord-Sith.

— Où veux-tu aller ? demanda la Sliph à Nicci.

La magicienne ne comprit pas tout de suite que c'était à elle de répondre.

— Eh bien, au même endroit que mes amis.

— Désolée, mais je ne peux pas dévoiler ce que font mes clients lorsqu'ils sont en moi… Indique une destination, et je te satisferai.

Nicci interrogea Richard du regard.

— Elle est très discrète, une sorte de… déformation

professionnelle. Nous allons au Palais du Peuple.

— Le Palais du Peuple, annonça Nicci. C'est là que je désire me rendre.

— Avec Cara et moi, précisa Richard. Nous allons au même endroit. Tu as compris ? Nous resterons ensemble.

— Oui, maître ! Maintenant, nous allons voyager et tu seras content !

Le bras de vif-argent enlaça les trois voyageurs et les souleva dans les airs. Angoissée, Nicci serra très fort la main de Richard.

Lorsqu'elle fut immergée dans le vif-argent, la magicienne retint son souffle. Elle devait respirer, elle le savait, mais cette idée la terrorisait.

Respire !

Lorsqu'elle ne put plus se retenir, Nicci inhala du vif-argent. Aussitôt, des couleurs lumineuses et des ombres mystérieuses se mirent à tourbillonner autour d'elle. Émerveillée, l'ancienne Maîtresse de la Mort se laissa entraîner dans l'inconnu avec le sentiment d'être une petite fille que Richard tenait par la main.

La plongée devint vite vertigineuse. S'abandonnant à l'ivresse du voyage, Nicci oublia tout ce qui pesait sur son âme et l'empêchait d'être heureuse.

Plus rien n'existait que son lien avec Richard. Ils étaient seuls au monde.

Une fabuleuse extase.

Et Nicci aurait donné le monde entier pour que cet instant dure jusqu'à la fin des temps.

Chapitre 23

Sous le regard attentif de Kahlan, les trois sœurs sondaient les alentours en quête du moindre mouvement. Alors que le soleil sombrait à l'horizon, les contours du paysage devenaient de plus en plus indistincts. Au sud, sous un amas de nuages gris, une frise de lumière vacillait encore, irisant de rouge l'étroite bande de ciel enchâssée entre cet îlot de jour et les premiers hérauts d'un très lointain orage.

Au-dessus de cette plaine, le ciel paraissait si vaste que Kahlan se sentait plus insignifiante qu'une fourmi. Lorsque quasiment rien ne poussait sur une telle étendue de terre, le sentiment de désolation ajoutait à l'angoisse qu'on éprouvait souvent face à l'immensité de la nature.

Il pleuvait déjà par endroits, mais dans une plaine si étendue, ces averses localisées restaient des phénomènes isolés et sans conséquences. En s'arrêtant un an au même endroit, Kahlan l'aurait parié, un voyageur curieux aurait sûrement attendu en vain qu'une de ces « douches express » passe au-dessus de lui.

Dans un environnement si stérile, la vie paraissait plus fragile et désespérée que jamais. Seules les montagnes, au nord et à l'est, semblaient assez solides et fortes pour que les nuages consentent à crever régulièrement au-dessus de leurs pics. En conséquence, les arbres et les autres végétaux se confinaient sur leurs versants, refusant obstinément de s'aventurer dans les plaines.

Son cheval montrant des signes d'énervement, Kahlan tira un peu plus fort sur ses rênes, puis elle lui flatta les naseaux. Ensuite, elle le caressa doucement sous la mâchoire, histoire de lui faire sentir que tout allait bien. Avide de cajoleries, l'animal flanqua de petits coups de tête dans l'épaule de sa cavalière, debout devant lui. Lasse de contempler le paysage désolé, Kahlan se tourna vers le cheval et lui accorda une attention plus soutenue.

Dans le lointain, derrière la bête, les montagnes s'unissaient pour se transformer en un énorme promontoire. De loin, on eût dit la queue d'une bête géante provisoirement endormie.

Kahlan regrettait d'avoir quitté ces montagnes. Sans doute parce que personne ne pouvait l'y repérer de loin – le contraire des conditions offertes par un terrain plat –, la prisonnière des sœurs s'était sentie en sécurité lors de cette partie du voyage.

Dans les plaines, elle avait toujours peur d'attirer l'attention

d'inconnus. Une appréhension un peu stupide, sachant qu'on ne la voyait pas et qu'elle ne risquait pas, de toute façon, de tomber entre de pires mains que celles des Sœurs de l'Obscurité.

Sur la crête du promontoire, Kahlan aurait juré apercevoir des bâtiments. Si ses yeux ne lui jouaient pas des tours, il s'agissait probablement de ruines, car la plupart de ces édifices semblaient ne plus avoir de toit.

À dire vrai, ils ne paraissaient pas avoir davantage de murs, mais seulement des fragments de murailles plus qu'à moitié écroulées.

Si c'était bien le cas, ça expliquait les formes étranges des bâtisses.

On ne voyait pas âme qui vive aux alentours de ces structures. S'ils avaient jamais existé, les habitants de la cité abandonnée devaient être depuis longtemps retournés à la poussière.

Apparemment, les trois sœurs n'appréciaient guère les villes fantômes. Partout où elles passaient, ces femmes faisaient montre d'une méfiance maladive – le fardeau que devaient porter les conspirateurs professionnels, prompts à voir des sombres machinations partout. Mais dans le cas présent, Kahlan partageait la nervosité de ses gardiennes.

Les trois femmes n'avaient pratiquement pas dit un mot de la journée. Le matin, de très mauvaise humeur, Ulicia avait flanqué un coup de canne sur l'épaule de Kahlan – pas pour la punir d'un forfait réel ou imaginaire, mais pour la prévenir de ne pas causer de problème durant la journée…

Frapper leur prisonnière était pour les trois sœurs un excellent moyen de montrer leur supériorité sur le reste du monde. Aimant se griser de pouvoir, elles ne se privaient jamais de maltraiter Kahlan. Consciente que toute tentative de rébellion, même mineure, aggraverait son sort, la prisonnière, oubliant sa dignité et ses douleurs, s'efforçait de filer doux même face aux injustices les plus flagrantes.

En cet instant, elle songeait que continuer dans le noir, en particulier aux abords d'un terrain très accidenté, ne serait sûrement pas une très bonne idée. Dans des conditions si pénibles, un cheval risquait de se casser une jambe, voire de se briser le cou. Pressées d'atteindre Caska, les sœurs avaient refusé de s'arrêter pour la nuit. Quand ces femmes voulaient quelque chose, elles préféraient crever que de s'en passer. Pourtant, il faudrait bien prendre un peu de repos, et finir par dresser le camp dans le noir n'était pas une perspective très réjouissante.

— Il y a quelque chose là-bas, je le sens…, dit Armina sans cesser de sonder la pénombre.

— Je capte la même chose…, murmura Cecilia.

— C'est peut-être Tovi, avança Armina.

— Ou un animal sauvage, grogna Ulicia, qui ne semblait pas

d'humeur à tirer des plans sur la comète. Avançons ! (Elle jeta un bref coup d'œil à Kahlan.) Suis-nous.

— À vos ordres, ma sœur…, souffla la prisonnière.

Elle rendit aux trois sœurs les rênes de leurs chevaux.

Nettement plus âgée que les trois autres voyageuses, Cecilia se hissa en selle en grognant sous l'effort.

— Si je me souviens bien des cartes que j'ai consultées dans les catacombes, nous ne devrions plus être si loin que ça.

— J'ai également vu ces anciennes cartes, révéla Ulicia une fois qu'elle fut en selle. Des pièces rares, soit dit en passant… Cet endroit y est appelé « Profond Néant »… Si c'est bien ça, ce qu'on aperçoit au sommet du promontoire doit être la cité de Caska.

— Donc, Tovi nous y attend ! lança Armina avec l'équivalent, pour une sœur, d'un profond soulagement.

— Oui, confirma Cecilia, et lorsque nous l'aurons retrouvée, elle aura quelques explications à nous fournir…

— C'est du Tovi tout craché, cette histoire ! s'écria Armina. Comme elle se croit la meilleure, obéir aux ordres est souvent le cadet de ses soucis. Vraiment, j'ai rarement rencontré une personne si têtue !

La pitié qui se moque de la charité ! pensa Kahlan, bien placée pour savoir qu'Armina n'avait rien à envier à sa collègue.

— On verra si elle s'entêtera quand je serai en train de l'étrangler ! s'emporta Cecilia, tout aussi peu encline à l'indulgence que ses compagnes.

Inquiète, Armina se tourna vers Ulicia :

— Tu ne crois pas qu'elle nous a trahies, n'est-ce pas ?

— Tovi ? Non, ce n'est pas son genre… Elle peut être agaçante, à l'occasion, mais elle lutte pour la même cause que nous. De plus, elle sait très bien qu'il faut détenir les trois boîtes pour que ça serve à quelque chose. Elle connaît l'enjeu, et elle sait comment doit être jouée la partie.

» Bientôt, les trois boîtes seront réunies, et c'est tout ce qui compte. Caska n'est plus très loin, de toute façon, donc rattraper Tovi un peu plus tôt n'aurait pas changé grand-chose.

— Mais pourquoi nous a-t-elle faussé compagnie comme ça ? demanda Cecilia.

Ulicia eut un geste insouciant. Contrairement à ses compagnes, elle semblait bien plus détendue, maintenant que la destination était en vue.

— Qui sait ? elle a peut-être repéré des forces de l'Ordre et décidé qu'il serait plus prudent de quitter la région… Elle a réfléchi, c'est tout… Elle savait que nous devions venir ici, et elle a un peu anticipé les choses… Un excès de prudence ne fait jamais de mal. Au bout du compte, elle a choisi la destination prévue depuis le début. Quel

mauvais tour pourrait-elle nous réserver ?

— C'est assez bien vu…, admit Cecilia, visiblement déçue de ne plus avoir une « traîtresse » sur laquelle défouler sa colère.

Les trois sœurs eurent besoin de une heure de plus pour s'aviser que continuer à chevaucher, dans des conditions si difficiles, était un moyen très sûr de finir par se briser le cou.

Selon Kahlan, ce surcroît d'effort ne les avait pas beaucoup rapprochées du promontoire. En plaine, on se croyait toujours plus près de sa destination – une illusion d'optique due à l'écrasement des distances. Un voyage de quelques heures, en apparence, pouvait aisément se transformer en une chevauchée de plusieurs jours.

Si pressées qu'elles soient d'arriver à Caska, les sœurs, de plus en plus fatiguées, finirent par se résigner à camper.

Ulicia mit pied à terre et tendit les rênes de sa monture à Kahlan.

— Dresse le camp, et plus vite que ça ! Nous mourons de faim !

— Oui, ma sœur…

Kahlan commença par attacher les chevaux, afin qu'ils ne faussent pas compagnie à leurs cavalières. Puis elle déchargea les bêtes de bât en se limitant au strict nécessaire. Totalement épuisée, elle ne pourrait probablement pas dormir avant des heures. Dresser le camp, préparer le repas et bouchonner les chevaux, voilà qui ne se ferait sûrement pas en un clin d'œil.

Ulicia prit Armina par le bras et la tira vers elle.

— En attendant le repas, tu vas aller inspecter les environs. Je veux savoir si c'est vraiment une bête sauvage…

Armina acquiesça, s'éloigna et s'enfonça dans les ténèbres.

— Tu crois vraiment que c'est une bête sauvage ? demanda Cecilia.

— Si c'est le cas, elle nous suit à une distance qui ne varie pas, et c'est un peu surprenant… Si quelqu'un nous épie, Armina s'en apercevra.

Les deux sœurs exigeant des « sièges » confortables, Kahlan installa les couvertures en rond. Puis elle sortit une casserole d'un sac afin de se mettre à cuisiner.

— Pas de feu ce soir ! lui lança Ulicia.

— Que voulez-vous manger, ma sœur ?

— Il reste du bannock et de la viande fumée. Nous avons aussi des pignons, si je me souviens bien… Il faudra faire avec ça. Un feu nous signalerait à des lieues à la ronde, dans cette plaine. Prends seulement une petite lanterne…

Même si elle n'imaginait pas ce que pouvaient craindre les sœurs, Kahlan obéit au doigt et à l'œil. Elle alla chercher la lanterne et la donna à Cecilia, qui l'alluma d'un claquement de doigt puis la posa sur le sol devant elle. Avec si peu de lumière, finir de dresser le camp ne serait pas un jeu d'enfant, mais ça valait quand même mieux que rien.

Au cours du voyage, il était arrivé deux ou trois fois que des patrouilles les surprennent. Les sœurs ne s'étaient jamais beaucoup émues de ces rencontres désagréables – à chaque occasion, elles avaient éliminé les soldats sans difficulté.

Lors de ces escarmouches, elles prenaient toujours garde à ne pas laisser de survivants, afin que le gros de la force ne soit au courant de rien. Dans le cas contraire, les soldats risquaient de monter des expéditions punitives mieux préparées au combat. Là non plus, cette éventualité ne semblait pas terroriser Ulicia et ses compagnes. Simplement, elles étaient pressées et n'entendaient pas être retardées à tout bout de champ.

Rejoindre Tovi était une obsession, parce qu'elles tenaient à réunir les boîtes d'Orden.

Un détail leur échappait : c'étaient les boîtes du seigneur Rahl et elles les avaient volées dans son palais !

Au cours du voyage, les quatre cavalières avaient été ralenties par un important détachement de soudards de l'Ordre. Les bouchers de Jagang ayant dressé leur camp dans la plaine, Ulicia et ses compagnes avaient attendu le milieu de la nuit pour se faufiler parmi les dormeurs. Dès qu'une sentinelle les apercevait, un sort silencieux et fatal la foudroyait sur place. Depuis le début de la captivité de Kahlan, les sœurs n'avaient jamais eu le moindre scrupule à éliminer tous ceux qui se dressaient sur leur chemin. Dans le camp, cette nuit-là, elles firent un massacre sans presque y penser, comme si elles avaient simplement écrasé des fourmis sur leur passage.

Depuis, les quatre femmes n'avaient pas aperçu l'ombre d'un militaire. L'armée de l'Ordre était désormais loin derrière elles, et il ne serait pas nécessaire de s'en soucier avant pas mal de temps. Mais d'autres dangers existaient, jouant avec les nerfs des trois sœurs. Cela dit, être excitées comme des souris ne les empêchait pas de rester aussi dangereuses que des vipères.

Longtemps après le retour d'Armina, qui n'avait rien trouvé, alors que les sœurs étaient repues, Kahlan, le ventre toujours vide, n'en avait pas encore terminé avec ses corvées.

Elle bouchonnait les chevaux quand elle crut entendre de très légers bruits de pas sur le sol en terre aussi dure que de la roche à force d'être sèche.

Des soldats, peut-être… Tendue, Kahlan s'immobilisa, son étrille figée en plein vol.

Jetant un coup d'œil derrière elle, elle sursauta en découvrant une mince gamine aux courts cheveux noirs debout à la lisière du cercle lumineux de la lanterne.

La lune étant occultée par de gros nuages noirs, l'illumination du

camp était des plus réduites. Malgré tout, Kahlan vit que les yeux clairs de l'inconnue étaient rivés sur elle.

Cette enfant voyait la prisonnière !

— S'il vous plaît…, commença la fille.

Kahlan se plaqua un index sur les lèvres pour lui intimer le silence. Comme l'aubergiste, l'inconnue voyait Kahlan et elle n'oubliait pas son existence en une fraction de seconde. C'était stupéfiant, et très inquiétant, car la pauvre petite risquait de subir le même sort que le patron de l'auberge…

— S'il vous plaît, répéta la gamine, beaucoup plus bas, puis-je avoir quelque chose à manger ? Je meurs de faim.

Kahlan jeta un bref coup d'œil aux trois sœurs. Occupées à converser, elles ne s'intéressaient pas le moins du monde aux chevaux et à leur esclave. Plongeant la main dans une sacoche de selle posée à ses pieds, Kahlan en tira une lanière de viande séchée. Un index de nouveau plaqué sur les lèvres, elle tendit ce petit trésor à la petite inconnue, qui la remercia d'un simple signe de tête, puis s'empara de la viande et entreprit de la dévorer.

— Pars, maintenant, souffla Kahlan.

La gamine leva les yeux et les écarquilla, cessant net de mâcher.

— Eh bien, eh bien, fit une voix menaçante dans le dos de Kahlan, on dirait que notre bête sauvage est venue nous détrousser…

— Ma sœur, elle meurt de faim, plaida Kahlan, et elle n'a rien volé. Je lui ai donné ma ration de ce soir, pas la vôtre…

Comme des charognards, Armina et Cecilia rejoignirent leur chef. À la lueur de la lanterne que tenait la plus vieille des trois, les sœurs étudièrent attentivement la proie qu'elles se préparaient à dépecer.

— Elle aurait attendu que nous dormions, dit Ulicia, pour mieux nous égorger…

— Je ne voulais pas vous attaquer, se défendit la gamine, ses yeux aux reflets cuivrés brillant de terreur. J'avais faim et j'espérais mendier un peu de nourriture, c'est tout. Je n'ai rien volé.

Avec quelques années de plus, l'inconnue rappelait à Kahlan la fillette de l'auberge – la pauvre petite qu'elle avait juré de protéger, juste avant qu'Ulicia l'exécute sauvagement.

Chaque soir, avant qu'elle s'endorme, le souvenir de cette enfant venait hanter Kahlan. Même si la petite victime ne s'était pas souvenue plus d'une seconde de sa promesse, ne pas avoir tenu parole lui laissait au fond du cœur une plaie qui ne se refermerait jamais. Jurer à une personne qu'elle vivrait et ne pas tenir parole… Pouvait-il y avoir pire forfaiture ?

Plus âgée et surtout plus mûre, cette petite-là mesurait la gravité de la menace, contrairement à celle de l'auberge.

Une certaine sagesse brillait dans ses yeux. Cela dit, elle restait

immergée dans l'enfance et la plénitude de l'âge adulte, pour elle, restait une lointaine perspective.

Sans crier gare, Armina frappa l'inconnue, l'envoyant bouler sur le sol. Déchaînée, la sœur bondit sur sa victime.

Se protégeant la tête avec les bras, la gamine implora qu'on la pardonne d'avoir osé demander à manger. Entre deux volées de coups, Armina eut le temps de fouiller sa proie.

Quand elle se calma un peu, elle brandit triomphalement un couteau que Kahlan n'avait jamais vu. Puis elle le jeta aux pieds d'Ulicia, qui lui accorda un bref coup d'œil.

— Un drôle de jouet, pour une fillette… Comme tu le disais, Ulicia, elle nous aurait probablement égorgées dans notre sommeil.

— Non, je ne vous voulais pas de mal ! cria la petite inconnue alors qu'Ulicia levait sa terrible canne en chêne.

Devinant ce qui allait suivre, Kahlan se jeta sur la fillette, lui faisant un bouclier de son corps.

La canne s'abattit sur son épaule, à l'endroit où elle avait déjà très mal. En entendant le bruit sourd du bois qui percutait l'os, la gamine frissonna. Kahlan, elle, cria de douleur. Serrant les dents, elle poussa sa protégée le plus loin possible des sœurs, afin qu'elles ne puissent pas lui faire de mal.

— Fichez-lui la paix ! cria-t-elle. Ce n'est qu'une enfant ! Elle a faim, et elle ne peut pas vous nuire !

Complètement paniquée, la fillette enroula un bras autour du cou de Kahlan comme si elle se raccrochait à une racine saillante, au bord d'une falaise.

Si elle avait pu carboniser les trois sœurs sur pied, Kahlan ne s'en serait pas privée. N'étant pas en mesure de le faire, elle se concentra sur son rôle de protectrice. Si elle défiait trop ouvertement les sœurs, elles l'isoleraient pour la punir et la petite se retrouverait sans défense.

Ulicia abattit une nouvelle fois sa canne sur l'épaule de Kahlan. Furieuse, elle recommença encore et encore…

— Lâche la gamine ! cria-t-elle tout en frappant.

La pauvre petite haletait de terreur.

— Tout va bien…, parvint à lui souffler Kahlan. Je te protégerai, c'est juré.

L'enfant inconnue murmura un « merci » craintif à l'oreille de sa bienfaitrice.

Sincèrement résolue à ne pas abandonner cette innocente-là, Kahlan voulait également préserver le lien qu'elle venait de se trouver avec le monde. La gamine la voyait, l'entendait et se souvenait d'elle. Bref, elle avait conscience de son existence. Grâce à cette rencontre inattendue, Kahlan n'était plus une ombre que le regard des gens

traversait.

Frappant de plus en plus fort, Ulicia chargeait maintenant avec la rage aveugle d'un taureau fou furieux. Consciente que sa vie ne tenait plus qu'à un fil, Kahlan refusait de trahir l'enfant qui se serrait contre elle. Ces derniers temps, les sœurs avaient torturé bien trop d'innocents…

— De quel droit… ? commença Ulicia.

— Si vous voulez tuer quelqu'un, fracassez-moi le crâne ! Mais laissez cette enfant. Elle n'est pas une menace pour vous.

Ulicia parut séduite par cette proposition, puisque ses coups redoublèrent de violence. Résignée à vivre ses dernières minutes, Kahlan résistait de son mieux, car il n'était pas question qu'elle s'écarte pour laisser la petite inconnue sans protection.

Réfugiée derrière Kahlan, dont la carrure dépassait largement la sienne, la fillette criait de terreur – pas à cause de ce que les sœurs menaçaient de lui faire, mais face à ce qu'elles infligeaient déjà à sa protectrice.

La canne percuta une première fois la tête de Kahlan, émettant un étrange bruit sourd. À demi sonnée, du sang coulant sur ses yeux, la prisonnière ne renonça toujours pas à sa mission sacrée.

Soudain, la canne se brisa en deux sur son dos. Le plus gros morceau vola dans les airs et Ulicia, folle de rage, regarda sans y croire le pathétique moignon qu'elle brandissait encore.

Cette fois, c'était sûr, la dernière heure de Kahlan avait sonné. Mais bizarrement, cette idée la laissait de marbre. Prisonnière à jamais d'une bande de sadiques, elle n'avait pas d'avenir. Si elle ne pouvait pas lutter pour défendre des innocents, la vie n'avait plus de sens pour elle…

— Ulicia, souffla Armina en saisissant au vol le poignet de sa complice, cette gamine a vu Kahlan. Exactement comme l'homme, à l'auberge…

Ulicia se pétrifia.

— Nous devons en apprendre plus sur ce phénomène…, ajouta Armina.

Cecilia avança soudain, se campa au-dessus de Kahlan et baissa sur elle des yeux pleins de mépris.

— Comment oses-tu défier une sœur ? tonna-t-elle. (À l'évidence, elle n'avait pas entendu les propos d'Armina.) Pour te punir, nous allons écorcher vive cette enfant et tu devras assister à sa lente agonie.

— Une sœur ? répéta la fillette. Vous êtes toutes les trois des sœurs ?

Un silence de mort tomba soudain sur la sinistre scène. Chaque inspiration lui arrachant un cri de douleur, Kahlan avait l'impression que sa tête tournait comme une toupie. Des larmes arrachées par la

douleur roulant sur ses joues, elle tremblait comme une feuille… Mais rien n'y ferait : elle n'abandonnerait pas la fillette.

Ulicia jeta au loin son ridicule moignon de canne.

— Nous sommes des sœurs, oui… En quoi ça t'intéresse ?

— Tovi m'a dit de guetter votre arrivée… Mais c'est bizarre, vous n'avez pas tellement l'air d'être ses sœurs…

Le temps parut suspendre son vol.

— Tovi ? répéta Ulicia, sur ses gardes.

— Oui, une femme âgée… Elle est bien plus grosse que vous, et on ne croirait pas que vous êtes de la même famille… Elle m'a dit d'aller guetter l'arrivée de ses trois sœurs… et d'une quatrième femme.

— Et pourquoi lui as-tu obéi ?

La petite écarta de ses yeux une mèche de cheveux noirs.

— Elle a capturé mon grand-père… Si je ne fais pas ce qu'elle m'ordonne, elle le tuera.

Ulicia eut un sourire de vipère – si une vipère avait pu sourire.

— Je te crois, tu as bien rencontré Tovi… Où est-elle ?

Kahlan s'écartant un peu pour la laisser libre de ses mouvements, la fillette désigna le promontoire.

— Là-haut, dans une salle remplie de livres que je lui ai montrée… Elle m'a dit de vous y conduire.

Ulicia échangea un bref regard avec ses compagnes.

— Elle a peut-être déjà localisé le site central de Caska.

Armina soupira de soulagement, puis elle flanqua une grande claque dans le dos de Cecilia, qui lui rendit son geste amical.

— C'est encore loin ? demanda Ulicia, toujours pragmatique.

— Deux jours de marche, peut-être trois…

Ulicia sonda les ténèbres un moment.

— Deux ou trois jours… Comment t'appelles-tu, ma fille ?

— Jillian.

Ulicia décocha dans les côtes de Kahlan un coup de pied qui la força à s'écarter de la gamine.

— Parfait, Jillian… Tu peux prendre la couverture de Kahlan. Elle n'en aura pas besoin, car elle restera debout toute la nuit… Une punition clémente, non ?

Jillian posa une main sur le bras de la prisonnière.

— Sans elle, dit-elle, vous m'auriez tuée avant de savoir que j'étais votre guide. Ne soyez pas trop sévère, parce qu'elle vous a bien servie…

Ulicia réfléchit quelques instants.

— Tu sais quoi, Jillian ? Puisque tu as si bien plaidé la cause d'une esclave désobéissante, c'est toi qui vérifieras qu'elle reste bien debout, cette nuit. Si elle ne respecte pas cette consigne, je lui flanquerai une raclée, demain matin, qui la laissera infirme jusqu'à la fin de ses jours.

Si tu veux son salut, surveille-la bien ! Que dis-tu du marché que je te propose ?

Jillian ne répondit pas.

Décidément, elle comprenait vite…

Ulicia saisit Kahlan par les cheveux et la força à se relever.

— Si elle s'assied ou se couche, elle le paiera cher, et ce sera ta faute, Jillian ! C'est bien compris ?

La gamine acquiesça.

— Très bien… (Ulicia se tourna vers ses compagnes.) Allez, il est temps de dormir !

Dès qu'elles furent seules, Kahlan tapota gentiment la tête de la gamine assise à ses pieds.

— Ravie de te connaître, Jillian, murmura-t-elle afin que les trois harpies ne l'entendent pas.

Jillian sourit et répondit sur le même ton :

— Merci de m'avoir protégée… Ta promesse était sincère… (Elle prit la main de Kahlan et la pressa contre sa joue.) Tu es la personne la plus courageuse que j'aie rencontrée depuis Richard…

— Richard ?

— Richard Rahl… Il est venu, il a sauvé mon grand-père, mais depuis…

Jillian se tut et baissa les yeux.

Comprenant que la gamine s'inquiétait pour son grand-père, Kahlan fit un signe de tête en direction des chevaux.

— Va ouvrir cette sacoche, ma chérie, et prends quelque chose à manger…

Kahlan aurait donné n'importe quoi pour s'étendre, mais Ulicia n'était pas du genre à lancer de vaines menaces.

— Ensuite, tu voudras bien rester près de moi, cette nuit ? Je crois que j'aurai besoin d'une amie.

Jillian eut un adorable sourire d'enfant.

— Demain matin, un autre ami viendra se joindre à nous… (La petite désigna le ciel.) Mon corbeau s'appelle Lokey. Il nous amusera avec ses trucs, tu verras…

Kahlan n'avait jamais envisagé d'avoir un corbeau pour ami, mais il fallait faire flèche de tout bois.

— Je ne te laisserai pas cette nuit, c'est promis…

Malgré la douleur et l'angoisse, le cœur de la prisonnière débordait de joie. Jillian était vivante ! Cette première victoire sur les sœurs avait quelque chose de grisant !

Chapitre 24

Alors qu'il se frayait un chemin parmi les soldats, Richard répondait à leurs saluts d'un sourire ponctué d'un hochement de tête. Bien que n'étant pas d'humeur joyeuse, il craignait que les hommes interprètent mal une attitude plus réservée.

Dès qu'ils l'apercevaient, les guerriers redressaient le torse, soudain pleins de fierté et d'espoir. Plus d'un restait un long moment immobile après son passage, le poing plaqué sur le cœur. Refusant de leur faire partager l'horrible vision de Shota, Richard se forçait à redonner du cœur au ventre à ces braves.

Dans le lointain, des éclairs zébraient le ciel. Malgré le vacarme habituel d'un camp – les cris des hommes et des bêtes, le boucan des maréchaux-ferrants, la cacophonie des ordres parfois contradictoires beuglés aux quatre coins du périmètre –, Richard entendait les roulements du tonnerre, au-dessus des plaines d'Azrith.

Des nuages s'accumulaient à l'horizon. Bientôt, le vent les pousserait vers le camp et il faudrait songer à se mettre à l'abri. Mais pour l'instant, personne ne se souciait des petits tracas météorologiques. Tous les hommes voulaient apercevoir Richard sur son passage. Quelques années plus tôt, ces soldats rêvaient de le capturer ou au moins de le tuer. Mais à cette époque, il n'était pas encore le seigneur Rahl…

Depuis qu'il remplaçait son tyran de père, Richard avait donné à ces hommes l'occasion de se battre pour une cause respectable. Si la plupart s'en réjouissaient, certains s'étaient ralliés à l'Ordre Impérial, car ils vomissaient la simple idée qu'un homme puisse avoir le droit de mener sa vie comme il l'entendait.

Ces renégats n'étaient pas légion, bien au contraire. Presque tous les D'Harans, instruits par l'expérience après avoir vécu longtemps sous le joug d'un tyran, avaient embrassé avec enthousiasme la cause de la liberté. Après des générations de servitude, ces hommes et ces femmes comprenaient qu'une chance unique s'offrait à eux. Grâce à Richard, ils savaient désormais qu'une autre vie était possible, dans un monde apaisé et heureux.

Le plus beau cadeau qu'on pouvait faire à ses proches, c'était la possibilité de vivre libres. Pour atteindre cet idéal, beaucoup de soldats étaient tombés au champ d'honneur…

Un peu comme les Mord-Sith, les anciens guerriers de Darken Rahl suivaient Richard parce qu'ils l'avaient décidé, pas parce qu'on les y

contraignait. Et les mots « seigneur Rahl », pour eux, avaient un sens nouveau qu'on leur aurait en vain cherché à d'autres moments de l'histoire.

Mais ces hommes allaient devoir affronter une horde bardée d'acier qui entendait écraser la liberté partout où elle osait lui résister. Si courageux que fussent les D'Harans et leurs alliés, ils n'avaient pas une chance contre le raz-de-marée de l'Ordre.

En ce jour plus que jamais, Richard devait être le seigneur Rahl dont ces hommes écoutaient religieusement les propos. Pour que l'avenir ait une chance de ne pas être un cauchemar, il aurait la tâche écrasante de communiquer à ces braves ce qu'il savait, ce qu'il avait vu et ce qu'il pensait. Loin d'être un chef de guerre, ce seigneur-là était un dirigeant qui se souciait de la vie et du bien-être de tous ceux qui se fiaient à lui.

Marchant à côté de lui, agrippée à son bras comme à une bouée de sauvetage, Verna tendit un peu le cou pour lui parler à l'oreille.

— Richard, te voir juste avant la bataille finale met du baume au cœur à ces hommes ! Tu imagines ? Une prophétie vieille de plusieurs millénaires se réalise sous leurs yeux !

N'était un détail : les soldats ne s'attendaient sûrement pas au discours que leur tiendrait bientôt leur chef.

L'armée avançant régulièrement vers le sud pour se dresser face à l'Ordre Impérial, Richard et ses compagnes avaient dû chevaucher plus longtemps que prévu après avoir quitté le Palais du Peuple.

Dès que l'Ordre entrerait en D'Hara, cette force serait l'ultime rempart contre la barbarie de Jagang. Dernier espoir de l'empire d'haran, ces combattants étaient prêts à se battre jusqu'à la mort.

Pour rien, parce qu'ils n'avaient pas une chance de vaincre. Richard l'aurait juré sous la torture, et il allait devoir les persuader de ne pas se sacrifier en vain.

Cara et Nicci le suivaient comme son ombre, marchant littéralement sur ses talons. Pour le protéger, elles n'avaient sûrement pas besoin de le serrer de si près, mais il n'avait même pas essayé de le leur dire – autant vouloir convaincre le ciel de ne plus flotter au-dessus de sa tête !

Quand il jeta un coup d'œil derrière lui, Nicci lui fit un petit sourire tendu.

Que dirait-elle lorsqu'elle aurait entendu le discours qu'il s'apprêtait à tenir aux soldats ? Richard pariait qu'elle comprendrait. Parmi tous ceux qui l'écouteraient, elle était la mieux placée pour ça, et il espérait bien qu'elle ne le décevrait pas. Ces derniers temps, sans son soutien, il aurait probablement renoncé en plusieurs occasions. Mais chaque fois qu'il se résignait à laisser tomber son fardeau, elle lui donnait la force de le porter un peu plus loin.

Cara aussi comprendrait et approuverait ce qu'il prévoyait de dire. Mais pour des raisons bien différentes…

L'air aussi peu commode que d'habitude, comme si elle était prête à tuer l'armée entière en cas de trahison – à vrai dire, c'était tout à fait le cas –, Cara paraissait telle qu'en elle-même, mais c'était une illusion d'optique. Quand on la connaissait bien, certains signes ne trompaient pas. Trépignant d'impatience, elle attendait de revoir enfin le général Meiffert – autrement dit, son Benjamin.

Depuis quelque temps, la terrible Mord-Sith semblait un peu moins réticente à laisser paraître son « attachement » pour le bel officier d'haran. Selon Richard, Nicci ne devait pas être étrangère à cette évolution.

Alors même que le monde semblait s'écrouler autour de lui – son monde ayant déjà perdu tout ce qui l'embellissait et le rendait tolérable –, Richard se réjouissait qu'une Mord-Sith puisse éprouver de tels sentiments et consentir à ne plus les cacher, au moins à son seigneur.

Exactement comme Richard l'avait deviné des années plus tôt, les femmes en rouge, transformées en monstres par un entraînement impitoyable, restaient des êtres humains dont les aspirations et les désirs, si étouffés fussent-ils, survivaient sous le masque de la cruauté et de l'indifférence. Et si une femme comme Cara pouvait changer, tous les espoirs restaient ouverts pour l'avenir, ça ne faisait aucun doute.

À condition qu'il en existe un, d'avenir…

Alors qu'il passait devant des tentes, des chariots, des chevaux attachés à des piquets et des cuisines ambulantes, des centaines d'hommes abandonnaient leur tâche en cours pour venir saluer le seigneur Rahl.

Jetant un coup d'œil au ciel de plus en plus menaçant, Richard songea qu'ils devaient plutôt accélérer le mouvement. Sinon, le camp ne serait pas dressé assez tôt pour épargner une bonne douche aux soldats…

Richard aperçut soudain le général Meiffert au milieu d'un océan d'hommes en uniforme noir. Au centre d'un cercle d'officiers qu'il dominait presque tous d'une bonne tête, le chef de l'armée d'harane attendait calmement son seigneur.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, le Sourcier vit le sourire presque épanoui de Cara. À l'évidence, elle avait également aperçu Benjamin.

Aucun pavillon n'étant assez grand pour accueillir autant d'hommes, Richard allait tenir son discours dans une grande clairière hérissée de rochers. En prévision de l'orage, Meiffert et ses principaux officiers s'étaient installés sous un auvent arrimé à quatre énormes

pierres. Si le vent se mettait de la partie, cette protection se révélerait vite dérisoire. Mais au moins, les têtes pensantes de l'armée seraient au sec tandis qu'elles réfléchiraient aux ordres à donner et aux mesures à prendre.

Alors que les premiers coups de tonnerre faisaient vibrer le sol, Richard baissa les yeux sur Verna :

— Vos sœurs seront-elles présentes ?

— Oui, j'ai envoyé des messagers les prévenir qu'elles étaient convoquées ici comme tous les officiers. Quelques-unes n'auront pas eu le temps de rentrer de leur patrouille, mais les autres honoreront le rendez-vous.

— Seigneur Rahl, je te salue ! lança Meiffert en se tapant du poing sur le cœur.

— Salutations, général ! Content de te voir en bonne forme, mon ami… Les hommes paraissent avoir le moral, comme d'habitude… On voit qu'ils sont bien commandés.

— Merci du compliment, seigneur… (Les yeux bleus de l'officier se rivèrent sur Cara.) Maîtresse Cara…

— Te revoir me ravit les yeux et le cœur, Benjamin ! lança la Mord-Sith avec un grand sourire.

Dans d'autres circonstances, Richard aurait pris un grand plaisir à voir les deux amoureux se regarder comme s'ils étaient seuls au monde.

À chacune de ses retrouvailles avec Kahlan, il avait éprouvé la même chose. Mais la guerre lui avait tout pris, à part ses souvenirs…

Impressionnant dans sa cuirasse soigneusement lustrée, le capitaine Zimmer se tenait aux côtés du général. D'autres officiers supérieurs attendaient un peu en retrait, peut-être pour mieux profiter des avantages de l'auvent.

Oubliant leur conversation en cours, tous les hommes se turent et tournèrent la tête vers le chef suprême de l'empire d'haran.

N'ayant pas de temps à perdre en ronds de jambes, Richard entra dans le vif du sujet :

— Général, tous les officiers et les sous-officiers sont-ils réunis ?

— Oui, seigneur, à part quelques éclaireurs partis en patrouille. Si j'avais été prévenu plus tôt de votre arrivée et de vos intentions, j'aurais sonné le rappel, mais le temps m'a manqué. Si vous le souhaitez, je leur enverrai des messagers.

— Non, ce ne sera pas nécessaire, puisqu'ils reviendront bientôt. Leurs camarades leur répéteront ce que je suis venu vous dire…

De toute façon, il y avait trop de soldats devant le Sourcier pour que tous puissent entendre son discours. Les officiers et les sous-officiers leur feraient passer le mot plus tard. Par bonheur, ils étaient assez nombreux pour que ça ne prenne pas trop longtemps.

D’un geste plein d’autorité, Meiffert indiqua aux simples soldats de retourner à leurs occupations pendant que leurs chefs en apprendraient plus sur leur avenir immédiat.

Puis le général invita Richard et son escorte à se réfugier sous l’auvent. Un coup d’œil au ciel confirma au Sourcier qu’il n’en aurait pas terminé avant l’averse.

Une fois sous l’abri de toile goudronnée où se pressaient des centaines d’hommes, Richard se tapa du poing sur le cœur et se jeta à l’eau sans plus attendre :

— Je suis ici pour vous parler d’un sujet très grave, déclara-t-il alors que tous les regards se rivaient sur lui. La bataille finale contre l’Ordre Impérial est imminente, tout le monde le sait… Quand j’aurai fini ce discours, il ne devra plus y avoir le moindre doute dans votre esprit. Je veux que vous mesuriez les enjeux et que vous compreniez pourquoi je vous demande… eh bien, ce que je vais vous demander…

» C’est notre avenir à tous qui est en jeu. Dans ce contexte, je ne vous dissimulerai aucune information et je répondrai de mon mieux à toutes vos questions. S’il vous plaît, n’hésitez pas à en poser. Faites-moi part de vos objections, voire de vos désaccords, le cas échéant. J’ai la plus haute estime pour votre expérience collective et vos compétences. Sincèrement, je me fie à vous, soldats, et je vous confierais ma vie sans hésiter.

» Mais j’ai dû intégrer à l’équation des variables qui n’entrent pas dans votre domaine d’expertise. Lorsque toutes ces données furent clairement hiérarchisées dans ma tête, j’ai fini par arrêter une décision. Puisque vous n’êtes pas en possession de toutes les informations pertinentes, j’imagine très bien qu’il puisse vous être difficile d’adhérer à mon raisonnement. Aujourd’hui, je ferai de mon mieux pour vous expliquer ma démarche. Mais ne vous y trompez pas, je ne reviendrai pas sur mes conclusions.

» Au bout du compte, vous devrez exécuter mes ordres.

Les officiers se dévisagèrent, déconcertés. Contrairement à tous ses prédécesseurs, ce seigneur Rahl ne les avait pas habitués à de telles manifestations d’autorité.

Dans un silence de plomb, Richard fit quelques pas de long en large en réfléchissant à ce qu’il allait dire ensuite.

Il se campa soudain devant les hommes rendus muets par la surprise.

— Des officiers et sous-officiers ont quelle préoccupation essentielle ? En d’autres termes, à quoi pensent-ils presque en permanence ?

Après un long silence tendu, un officier placé sur la droite de Richard se décida à foncer tête baissée :

— Seigneur Rahl, comme vous, nous sommes fascinés par la

bataille finale.

— C'est la réponse que j'attendais, dit Richard. (Il s'immobilisa et se campa fièrement devant ses hommes.) Nous en sommes tous là, et il nous paraît sûr et certain que tout se dénouera un jour sur un champ de bataille. Un camp l'emportera, et tout sera décidé. Soit dit en passant, Jagang voit les choses exactement comme ça.

— Dans le cas contraire, il ne dirigerait pas l'Ordre, marmonna un vieil officier.

Quelques rires saluèrent cette saillie.

— Très bien vu, dit Richard. L'objectif de l'empereur est de nous contraindre à cet ultime affrontement afin de nous écraser à tout jamais. Croyez-moi, c'est un adversaire redoutable, car il nous contraint à nous concentrer aussi sur cette fameuse bataille. Jusque-là, sa stratégie fonctionne à cent pour cent.

Les rires s'étaient tus. Assez logiquement, les militaires n'appréciaient pas beaucoup que leur chef accorde autant de crédit à l'ennemi. Un bon officier veillait toujours à ne pas trop louanger le camp adverse, car ça risquait de briser le moral de ses propres hommes.

Richard, lui, n'avait aucun intérêt à décrire Jagang sous un jour moins menaçant. Au contraire, il était là pour donner à ses officiers une idée précise de ce qu'ils affrontaient et de la gravité de la situation.

— Jagang adore un jeu nommé le Ja'La dh Jin, annonça-t-il. (Voyant plusieurs officiers hocher la tête, il comprit qu'ils avaient entendu parler du loisir favori de l'empereur.) Il possède sa propre équipe, un peu comme l'Ordre Impérial a son armée.

» Chaque fois que son équipe dispute une rencontre, il entend qu'elle gagne. Pour ça, il a recruté les meilleurs joueurs – les plus doués, bien sûr, mais aussi les plus impitoyables. En fait, il n'a pas du tout l'esprit de compétition, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Son principal souci, c'est d'écraser l'opposition.

» Malgré tout, son équipe a un jour connu la défaite. Logique avec lui-même, Jagang n'a pas décidé de mieux entraîner ses joueurs, afin qu'ils se surpassent lors de la revanche. Non, il a formé une autre équipe, avec des athlètes plus grands, plus forts et plus rapides.

» Au fait, dans notre langue, Ja'La dh Jin se traduit par « Jeu de la Vie »…

» Au début de sa fulgurante carrière, quand il travaillait à unifier les divers pays de l'Ancien Monde, Jagang a perdu quelques batailles. De ses défaites, il a tiré le même enseignement que de sa mésaventure au Ja'La. Pour ne plus risquer de revers de fortune, il a levé la plus

grande armée que le monde ait connue. Et quand a sonné l'heure d'envahir le Nouveau Monde, il s'est assuré que cette force serait suffisante pour l'emporter à coup sûr.

» À sa place, nous aurions tous fait la même chose, n'est-ce pas ?

» Encore aujourd'hui, il arrive à l'empereur de perdre une bataille. Chaque fois, sa réponse est la même : gonfler les rangs de son armée, afin que le nombre soit de plus en plus en sa faveur. À l'heure où je vous parle, les hordes de Jagang sont assez puissantes pour écraser n'importe quelle résistance. L'empereur sait qu'il gagnera, donc il est pressé de livrer la bataille finale.

» En plus de tout, il a le pouvoir de marcher dans les rêves, une aptitude qui lui est conférée par une très ancienne magie. Quand il envahit l'esprit d'une personne, Jagang ne vise pas seulement à collecter des informations. Non, il entend prendre le contrôle de sa proie. Aujourd'hui, comme vous le savez tous, il tire les ficelles d'un grand nombre de « marionnettes » magiques. Beaucoup de Sœurs de la Lumière sont sous sa coupe, et il a également suborné quelques championnes de l'Obscurité. En d'autres termes, il dispose de l'acier et de la magie…

— Seigneur Rahl, osa le couper un officier blanchi sous le harnais, vous sous-estimez gravement vos hommes. Notre armée est pour l'essentiel composée de soldats d'harans réputés pour leurs qualités et leur courage. Les autres combattants ont été entraînés par nos soins. Tous ces guerriers ont conscience de l'importance de l'enjeu. Ils n'ont rien à voir avec une vague bleusaille, seigneur ! Ce sont des vétérans qui ne s'en laisseront pas conter par les bouchers de l'Ordre.

» Pour ce qui est de la magie, nous avons Verna et ses sœurs, et elles ont souvent démontré leur valeur. En plus de tout, et pour finir, nous avons le droit de notre côté !

— L'Ordre Impérial n'est pas condamné à perdre sous prétexte qu'il est maléfique, dit Richard. À long terme, le mal finit par s'autodétruire, c'est bien connu, mais ce sera une maigre consolation quand nous reposerons tous six pieds sous terre. Avant de mourir victime de son propre poison, le mal peut dominer le monde pendant un ou deux millénaires…

Richard recommença à marcher de long en large devant les officiers.

— Il y a des moments, dans l'histoire, où le courage d'une poignée d'individus a pu renverser le cours des choses. Je veux bien le reconnaître, et je compte même sur ça pour nous sauver. Mais nous n'avons pas droit à l'erreur, ne perdez jamais cela de vue…

» L'heure est venue de décider ce que sera notre avenir. Pour survivre, il faudra consentir à tous les sacrifices requis, si douloureux fussent-ils. Notre futur et celui de nos enfants reposent sur nos

épaules, et ce fardeau risque de nous écraser.

— Seigneur Rahl, dit le vieil officier, tous nos hommes savent que nous sommes dos au mur. Ils se battront, ne vous faites pas une once de souci à ce sujet.

Richard comprit que les officiers ne voyaient pas du tout où il voulait en venir. S'immobilisant, il croisa les mains dans son dos et sonda attentivement les visages qui lui faisaient face. Dans un coin de sa tête, il repassait en boucle l'horrible vision que Shota lui avait imposée. La certitude que tout ça finirait par un désastre était comme un boulet qui l'empêchait de plus en plus d'avancer.

— Je dis depuis pas mal de temps que je ne dois pas conduire nos forces à la bataille contre l'Ordre, parce que nous serons laminés. Des événements récents n'ont fait que confirmer cette intuition…

Des grognements montèrent des rangs. Craignant que le mécontentement prenne des proportions désagréables, Richard enchaîna sans attendre :

— L'armée de l'Ordre entrera bientôt en D'Hara et elle fondra sur le Palais du Peuple. Vous marchez vers le sud pour lui barrer le chemin. C'est exactement ce que veut Jagang ! Nous entrons dans son jeu, et c'est lui qui nous dicte nos mouvements. En grand stratège, il nous incite à livrer une bataille ingagnable pour nous… et imperdable pour lui.

Des hommes crièrent que l'avenir n'était pas écrit – le Nouveau Monde avait une chance, le nier tenait de la folie.

Richard leva une main pour demander le silence.

— La prédestination est une foutaise, je suis d'accord ! Mais ça n'empêche pas la réalité d'être ce qu'elle est. Un bon militaire établit sa tactique en fonction de ce qu'il sait, pas de ses souhaits…

» Même si nous parvenions par miracle à remporter la victoire, il deviendrait vite évident que la bataille n'avait rien de décisif. Très rapidement, nous verrions qu'il s'agissait en fait d'un épisode de la guerre – terriblement coûteux – qui n'interdit pas à l'Ordre de revenir à l'assaut avec plus d'effectifs encore. En cas de victoire – une simple hypothèse, car je suis sûr que nous n'avons pas une chance –, il nous faudrait bientôt livrer une autre « bataille finale », puis une autre encore.

» Perdant des hommes chaque fois, nous nous affaiblirons vite, puisque nos ressources ne sont pas inépuisables, contrairement à celles de l'Ordre…

» Au bout du compte, nous serons terrassés pour une raison très simple : personne ne peut gagner une guerre défensive. À l'occasion, il est possible de remporter une bataille en restant sur la défensive. Mais tout un conflit, c'est infaisable !

— Que proposez-vous, seigneur ? demanda un officier. Un

armistice ?

Richard chassa cette éventualité d'un geste agacé.

— L'Ordre n'accepterait même pas une reddition… Au début, Jagang aurait peut-être consenti à nous réduire en esclavage, à condition que nous lui léchions les bottes d'abord. Après un si long conflit, il veut noyer dans le sang ses rares défaites.

» De toute façon, le résultat, au bout du compte, reste le même : un calvaire pour les peuples du Nouveau Monde. Être écrasé ou se rendre ne change rien. Face à un adversaire comme l'Ordre la sentence est identique : l'anéantissement.

— Alors que faire ? Combattre jusqu'à ce qu'on ait fini par nous tuer ou nous capturer ?

Les hommes tournèrent la tête vers l'officier qui venait de parler avec tant de rage. S'opposant à l'Ordre depuis des années, ces militaires n'en étaient pas au premier débat de ce type. En conclusion, on convenait toujours qu'il fallait repousser ou contenir l'envahisseur.

C'était le devoir de ces guerriers… et la seule chose qu'ils savaient faire de leurs dix doigts.

Richard jeta un coup d'œil à Cara. Resplendissante dans un uniforme de cuir rouge, elle semblait prête à flanquer à elle seule une formidable dérouillée à l'armée de l'Ancien Monde.

Le Sourcier désigna Nicci, debout aux côtés de la Mord-Sith.

— Cette femme servait naguère dans les rangs de l'Ordre… (Anticipant les accusations d'espionnage ou de trahison, Richard ajouta :) Comme vous, qui étiez presque tous dévoués à Darken Rahl… Mais aviez-vous le choix ? Darken Rahl se fichait de votre libre arbitre. À ses yeux, seule l'obéissance importait.

» Quand la possibilité de choisir s'est présentée, vous avez rallié le camp de la liberté. Eh bien, Nicci a suivi le même chemin que vous…

» Vous serviez un tyran parce que vous redoutiez d'être emprisonnés ou exécutés. Les bouchers de l'Ordre croient en une cause sacrée. Rêvant de se sacrifier, ils participent tous joyeusement à l'effort de guerre.

» Pour avoir côtoyé Jagang, Nicci a glané des informations de toute première qualité. Son expérience peut vous aider à relativiser les choses et à mieux comprendre notre situation.

Le Sourcier se tourna de nouveau vers Nicci. Immobile comme une statue, ses cheveux blonds cascadant sur ses épaules, elle était d'une beauté frisant la perfection. S'il avait dû sculpter une statue en la prenant pour modèle, Richard n'aurait probablement rien « compensé », comme on disait dans le jargon des artistes.

Incarnation même de la beauté, la magicienne avait vu des horreurs qui dépassaient l'imagination… Et elle en avait fait quelques-unes, par la même occasion…

— Nicci, veux-tu décrire à ces militaires ce qui les attend s'ils tombent sous le joug de l'Ordre ?

Ignorant ce que savait son amie – du moins, dans le détail –, Richard avait cependant compris que les idéologues de l'Ordre abominaient la vie – plus grave encore, ils la méprisaient et n'en démordaient pas même quand leur propre existence était en jeu.

— L'Ordre n'exécute pas immédiatement les prisonniers, dit Nicci. (Elle vint se camper à côté du Sourcier, balayant du regard les rangées de D'Harans.) Pour commencer, il les castre !

Un cri indigné jaillit de centaines de gorges.

— Les humiliations ne s'arrêtent hélas pas là… Quand ils ne peuvent plus être exploités, les survivants sont torturés par des experts tels que le monde en connaît peu. Le cycle terminé, les éventuels rescapés sont mis à mort dans des conditions abominables.

» Les hommes qui se rendent sans combattre, livrant parfois des cités entières aux soudards, connaissent un sort bien plus enviable.

» Car ne vous y trompez pas : la cruauté de l'Ordre n'est pas gratuite. Les massacres sont un message adressé aux futurs esclaves : voilà ce qui vous attend si vous ne coopérez pas.

» Dans les villes conquises, les viols et les meurtres servent à instiller la peur dans le cœur des défenseurs de la cible suivante. Grâce à cette stratégie de l'intimidation, beaucoup de cités ont capitulé sans offrir la moindre résistance.

» Après avoir combattu l'Ordre des années durant, vous ne pourrez compter sur aucune forme de clémence. Si vous êtes faits prisonniers, votre destin sera scellé. Avant de mourir, vous finirez par regretter d'avoir vu le jour, faites-moi confiance…

» Je sais : vivre sous la tyrannie de l'Ordre n'est guère plus agréable que de tomber sous la hache de ses bourreaux. En guise d'existence, on a droit à une agonie – la seule différence, c'est qu'elle dure des années.

» Dans de telles conditions, les contempteurs de la vie croissent, se multiplient et prospèrent. L'Ordre encourage et soutient les individus de ce genre. Après tout, la haine n'est-elle pas au cœur de l'enseignement des idéologues de l'Ancien Monde ? Dans une société de ce type, la misère se répand comme une traînée de poudre.

» Le bonheur les répugnant, ceux qui haïssent la vie se vautrent complaisamment dans le malheur des autres. Si vous êtes capturés et réduits en esclavage, sachez que ces traîtres à la vie seront vos maîtres et qu'ils auront tous les droits sur vous.

Nicci marqua une pause. Dans le silence de mort, Richard entendit les premières gouttes de pluie qui s'écrasaient sur la toile goudronnée de l'auvent.

La tempête approchait au propre comme au figuré.

— Pour les soldats de l'Ordre, reprit Nicci, les testicules des vaincus sont un mets délicat. Après une bataille, les civils qui suivent l'armée viennent systématiquement détrousser les cadavres. Lorsqu'ils tombent sur un blessé, ils n'hésitent jamais à l'émasculer. Dans le camp, ces trésors culinaires se négocient très cher. Persuadés qu'ils y puiseront de la force et de la puissance virile, les soldats s'en goinfrent sans retenue. Ensuite, ils vont s'occuper de la vertu des prisonnières…

Richard attendit un peu, puis demanda :

— Tu as quelque chose à ajouter, Nicci ?

— Pourquoi, ça ne suffit pas ?

— Eh bien, je crois que ça ira, oui… (Le Sourcier se tourna de nouveau vers son auditoire.) La vérité est d'une simplicité enfantine : vous n'avez aucune chance de vaincre. Si vous livrez bataille, vous serez taillés en pièces.

Richard prit une grande inspiration afin de prononcer d'impensables paroles :

— En conséquence, il n'y aura pas de bataille finale ! Nous n'affronterons pas Jagang et sa horde de bouchers. En ma qualité de chef de l'empire d'haran, et de seigneur Rahl, j'interdis que mon peuple s'autodétruise ainsi. Il n'y aura pas d'ultime massacre !

» Je suis venu disperser notre armée. Que Jagang s'empare du Nouveau Monde, si ça lui chante. Nous ne lèverons pas le petit doigt pour l'en empêcher.

Richard vit que plusieurs officiers pleuraient à chaudes larmes.

Chapitre 25

Les propos de Richard faisaient aux officiers l'effet d'une série de gifles.

— Dans ce cas, cria l'un d'eux, pourquoi nous sommes-nous battus ? Voilà des années que nous luttons. Beaucoup de nos camarades sont tombés au nom de la cause et pour défendre ceux que nous aimons. Si nous étions condamnés à perdre, pourquoi avoir consenti tant de sacrifices ? Et au nom de quoi devrions-nous continuer à souffrir ?

— C'est toute la question, en effet…

— Quelle question ?

— Quand les gens ne se donnent aucune chance de vaincre, se voyant au contraire condamnés à la déroute, ils commencent à perdre leur volonté de se battre. Devant l'impossibilité de faire triompher leurs convictions, ils ont soudain très envie de tout oublier de la guerre…

L'interlocuteur de Richard ne fut pas apaisé par cette réponse – loin de là ! Et d'autres hommes perdaient leur sang-froid, indignés par la tournure des événements.

— C'est ce que vous nous demandez, seigneur ? oublier tout ça ? nous dire qu'il est impossible de vaincre l'Ordre et penser à autre chose ?

Croisant les mains dans son dos, le Sourcier leva fièrement le menton. Avant de répondre, il attendit d'être sûr d'avoir l'attention de tous.

— Non, je veux que les peuples de l'Ancien Monde pensent ainsi…

Désorientés, les militaires s'interrogèrent du regard et de la voix.

— Jagang conduit son armée en D'Hara, continua Richard, obtenant instantanément le silence. Il veut nous affronter parce qu'il estime être en mesure de gagner. Sur ce point, je lui donne entièrement raison. Pas parce que je doute de votre formation, de vos compétences ou de votre détermination, mais parce que j'ai conscience de sa supériorité en termes d'effectifs et d'intendance. Pour avoir vécu dans l'Ancien Monde, je sais à quel point ses ressources en hommes et en vivres sont supérieures aux nôtres. Là-bas, tout est à une échelle qui dépasse notre imagination.

» Jagang a levé une incroyable armée de soudards fanatiques résolus à écraser toute opposition. Ces sauvages rêvent d'être les héros d'un ordre nouveau et impitoyable.

» Instruit par ses rares défaites, Jagang s'est procuré tout ce dont il avait besoin pour mener cette campagne, puis il a multiplié par deux ces ressources. Dans le doute, il a encore doublé ses réserves…

» L'empereur ne se sent pas gêné de ne pas combattre à armes égales et il n'a que faire de la notion de « chevalerie ». Les combats équitables ne l'intéressent pas, parce qu'il vise à conquérir et dominer ses adversaires.

» Pour triompher, il entend nous entraîner sur son terrain : un grand affrontement frontal, sur un champ de bataille délimité. C'est très bien raisonné, car cette configuration ne nous laisse aucune chance de l'emporter. Il s'agit d'un simple rapport des forces, et il est en notre défaveur. De l'arithmétique, rien de plus…

» Ensuite, les bouchers de l'Ordre fêteront leur grande victoire en faisant frire nos testicules avant d'aller violer nos femmes, nos sœurs et nos filles.

Richard se pencha vers son auditoire et se tapota la tempe du bout d'un index.

— Réfléchissez ! L'idée qu'il doive y avoir une « bataille finale » vous aveugle-t-elle ? Tout ça parce que c'est « la façon dont ça se passe d'habitude » ? Mais un affrontement de ce genre n'a aucun sens si on est sûr d'être perdant !

» Cessez d'être esclaves d'une idée, mes amis ! Arrachez-vous à la routine avant qu'elle vous ait conduits au tombeau. Demandez-vous comment faire pour atteindre votre but.

— Selon vous, seigneur, nous pourrions mieux réussir en ne combattant pas ? demanda un jeune officier aussi perturbé que tous ses collègues.

Richard prit une grande inspiration pour se calmer. S'il voulait aller au bout de ce défi, il devrait se montrer plus patient que jamais.

— Oui… Au lieu de faire plaisir à nos adversaires en relevant le défi qu'ils nous lancent, je veux les anéantir. C'est le seul objectif qui vaille la peine, lors d'une guerre. Si une bataille finale ne permet pas de l'atteindre, eh bien, il faut envisager autre chose.

» Contrairement aux zélateurs de l'Ordre, nous ne cherchons pas à nous couvrir de gloire. Dans un conflit, on gagne ou on perd et l'honneur n'a rien à voir dans l'affaire. Si nous perdons, un âge sombre commencera. Si nous gagnons, la liberté survivra. L'avenir de l'humanité dépend de nous, ni plus ni moins…

» Quand on combat pour une telle cause, il n'y a pas de « règles du jeu » et encore moins de « code d'honneur ». La guerre que nous menons n'a rien d'un conflit territorial classique. L'enjeu n'est pas une bande de terre, mais l'esprit humain, tout simplement.

» Nos peuples se fichent comme d'une guigne de nos exploits

militaires. Tout ce qui peut les sauver, c'est une victoire de nos idées sur celles de Jagang.

Le général Meiffert leva une main pour demander la parole.

— Seigneur Rahl, si nous nous dérobons au combat, comment sommes-nous censés vaincre un ennemi qui nous domine sur tous les plans ? Je veux bien qu'il s'agisse avant tout d'un conflit d'idées – mais ce sont quand même les épées des soudards qui nous éventrent.

Les hommes acquiescèrent, heureux que leur chef ait posé la question qui leur brûlait les lèvres.

C'était le moment-clé qu'attendait Richard. Après avoir montré aux militaires que la guerre n'était pas gagnable de façon classique, il allait devoir les convaincre qu'on pouvait y arriver en innovant.

Alors que la pluie martelait de plus en plus fort la toile goudronnée de l'auvent, Richard passa à la phase offensive de sa harangue.

— Vous devez être la foudre et le tonnerre de la liberté ! Et qui frapperez-vous ? Des gens qui professent des idées corruptrices parce qu'ils ont invité le mal à séjourner dans leur esprit puis à s'y enraciner.

» Nous mènerons cette guerre à notre façon. Parce que nous avons conscience de ce qu'elle est vraiment. Pas l'affrontement de deux armées, mais celui de deux visions du monde.

» L'Ancien Monde est totalement engagé dans ce conflit. Les défenseurs de l'Ordre croient passionnément à leur cause et ils sont prêts à tout pour qu'elle triomphe. Ils pensent avoir le droit de leur côté et se comporter dignement en accord avec l'enseignement du Créateur. Du coup, ils se sentent autorisés à massacrer tous ceux qui ne souscrivent pas à leur idéologie.

» Dans ce combat, ils investissent tout : leurs biens, leur travail, leur argent et leur vie. Un peuple entier, et pas seulement une armée, désire nous convertir à ses croyances. Ainsi, nous deviendrons esclaves de sa foi, exactement comme lui. Les civils encouragent les soldats à attaquer le Nouveau Monde parce que cela participe à une grande campagne de prosélytisme. Ils veulent que nous partagions leur foi, que nous vivions comme eux et que nous transmettions un conditionnement d'acier à nos enfants. Pour ça, ils sont disposés à ordonner qu'on nous massacre, si ça s'impose…

» Je le répète, là-bas, presque tous les citoyens participent à l'effort de guerre. Chacun apporte sa contribution à l'édifice. De ce fait, les soudards ne sont pas nos seuls ennemis – et peut-être pas les pires, en réalité.

» Qui devons-nous redouter le plus ? des guerriers que nos armes peuvent blesser ou d'invisibles adversaires qui complotent notre fin sans jamais se montrer à nous ? des gens qui ont choisi de nous haïr et trouvent tout à fait normal de nous imposer leur volonté ?

» En récompense de leur soutien à l'Ordre, ils reçoivent une part du butin. Des esclaves viennent travailler dans leurs champs et ils prospèrent grâce au sang et aux larmes qu'on nous arrache.

» Ces citoyens ont choisi de croire à l'Ordre, de penser que nous leur sommes inférieurs et de nous imposer leur philosophie. Ce choix, ils doivent le payer – d'autant plus qu'ils saccagent la vie d'hommes et de femmes qui ne leur ont jamais fait de mal.

» Mais comment allons-nous accomplir cela ? C'est la question que vous vous posez, je le devine…

Le Sourcier serra les poings.

— En transformant l'Ancien Monde en champ de bataille, mes amis ! Que les fidèles de l'Ordre profitent donc de la « violence rédemptrice » qu'ils vantent tellement ! Pourquoi seules nos vies et celles de nos proches devraient-elles cuire dans le chaudron que ces gens ont mis sur le feu ? Qu'ils viennent y mijoter un peu, pour voir quel effet ça fait !

» Ils prétendent lutter pour l'avenir de l'humanité ? Eh bien, ils vont en avoir pour leur argent ! Et croyez-moi, ils comprendront vite qu'on ne condamne pas les autres à mort sans en subir les conséquences.

» À partir d'aujourd'hui, nous nous engageons dans une guerre totale et sans pitié. Oubliez les règles de l'honneur, soldats ! N'ayez plus aucune prétention à la chevalerie ! Notre seule obligation est de vaincre. Sinon, les êtres que nous aimons mourront, et les idées que nous chérissons disparaîtront. La seule issue morale à ce conflit, c'est notre triomphe. Tous les fidèles de l'Ordre devront supporter les conséquences de leur bellicisme. Je veux qu'ils perdent leur fortune, leur avenir, leur existence même…

» L'heure est venue de nous en prendre à ces criminels avec la rage au cœur. (Richard brandit le poing.) Réduisons-les en bouillie, mes camarades !

Après un court silence, sans doute nécessaire pour assimiler ces informations, les officiers acclamèrent leur chef durant de longues minutes – comme s'ils avaient toujours su, secrètement, que la bataille finale serait la dernière qu'ils livreraient. Désormais, ils avaient un espoir de sauver leur foyer, leur famille et leur avenir.

Richard attendit un peu avant de demander le silence.

— L'armée de l'Ordre est soutenue par les civils de l'Ancien Monde. Tous les soudards savent qu'ils ont l'approbation de leur famille, de leurs amis et de leurs voisins. Lorsqu'ils sont en campagne, loin de chez eux, ils ont besoin d'entendre la voix de ces légions de complices. Eh bien, à partir de maintenant, c'est un long cri de douleur qu'ils entendront ! Je veux qu'ils sachent que leurs complices se font éventrer, qu'on détruit leurs maisons et qu'on brûle leurs

futures récoltes.

» L'Ordre prétend que la vie terrestre n'est qu'une vallée de larmes. Prenons-le au mot ! Transformons l'Ancien Monde en un enfer pire que le royaume des morts !

Richard se tourna vers les Sœurs de la Lumière qui entouraient Verna.

— Ils détestent la magie ? Donnons-leur de bonnes raisons de la redouter ! Ils pensent que les créatures magiques doivent être éliminées ? Faisons-leur croire que c'est impossible. Alors qu'ils rêvaient d'un monde sans magie, nous leur apprendrons à ne plus jamais venir nous chercher querelle. Ces conquérants de papier finiront par rendre les armes, parce qu'ils n'ont pas la résistance de leurs soldats.

Alors que les premiers éclairs déchiraient le ciel plombé, Richard se tourna de nouveau vers les militaires.

— Pour réaliser notre plan, nous devons préparer des actions qui viseront l'ensemble de la machine de guerre adverse. Pour commencer, une partie de notre armée devra se consacrer à attaquer et détruire les convois de vivres, d'équipements et d'hommes. L'intendance est essentielle à la survie de n'importe quelle armée en campagne. La nourriture, les armes et les renforts ne doivent plus atteindre leur destination. Les soudards s'adonnent au pillage, c'est vrai, mais ça ne suffira pas à subvenir à leurs besoins.

» L'énorme taille de cette armée peut devenir un désavantage si on la coupe de sa patrie nourricière. Pour nous, le résultat sera le même : un soudard mort de faim est tout aussi inoffensif qu'un soudard éventré. Les victimes de la famine organisée par nos soins ne nous ennuieront plus, et c'est tout ce qui importe.

» Les renforts seront des cibles plus faciles, du moins si nous les empêchons de rejoindre les vétérans présents depuis longtemps sur notre sol. Pour l'essentiel, ces bleus sont de jeunes voyous mal entraînés alléchés par la perspective de piller et de violer. Massacrons-les avant même qu'ils aient quitté l'Ancien Monde ! Dès que trois ou quatre régiments se seront fait tailler en pièces avant d'avoir mis un pied sur le sol ennemi, recruter des « héros » deviendra beaucoup moins facile pour Jagang. Il serait même encore plus frappant d'éliminer les renforts dans leur ville natale, au moment où on les regroupe par petites unités. Vous imaginez l'impact sur les civils ?

» Exportons la guerre chez nos ennemis ! Tuons-les avant qu'ils aient levé une main sur nous ! Si les jeunes comprennent qu'ils ne seront jamais des héros et qu'ils peuvent dire adieu au butin et aux femmes, ils seront beaucoup moins enclins à s'engager. Surtout s'il devient évident que nous ne nous jetterons pas tête baissée dans le piège d'une « bataille finale » perdue d'avance.

» Bien sûr, il y aura des irréductibles ! De jeunes coqs prêts à courir tous les risques pour impressionner leurs parents et quelque donzelle décérébrée. Voir les cadavres de ces crétins pourrir devant leur porte douchera l'enthousiasme martial des zélateurs de l'Ordre.

Richard marqua une pause, sa détermination renforcée par l'intensité des regards braqués sur lui.

— Le mythe de la « bataille finale » a vécu, mes compagnons ! Aujourd'hui, nous décidons de nous volatiliser. Demain, l'Ordre Impérial découvrira qu'il n'a plus d'empire d'haran à affronter. Jagang rêve d'écraser notre armée afin que nos peuples n'aient plus de protecteurs ? Eh bien, nous ne lui ferons pas ce plaisir ! Aujourd'hui, nous prenons le maquis ! Cette guerre, nous la livrerons à notre manière, selon nos propres règles ! Et c'est pour ça que nous vaincrons !

» Chaque habitant de l'Ancien Monde devra vous redouter comme si vous étiez des anges exterminateurs. À partir de maintenant, vous voilà devenus les légions fantômes de D'Hara !

» Nul ne saura où vous êtes ni quand vous entendez frapper. Personne n'aura idée de l'endroit où tombera la foudre, mais tout le monde se sentira menacé ! Il est essentiel, m'entendez-vous, que chaque fidèle de l'Ordre sache que son tour viendra un jour ou l'autre, comme si le voile se déchirait, permettant au Gardien de semer la désolation dans le monde des vivants. Nos légions fantômes doivent terroriser ces chiens jusque dans leur lit !

» Ils prétendent désirer la mort parce qu'elle est un passage vers un séjour meilleur ? Donnez-leur ce qu'ils veulent, soldats fantômes de D'Hara !

Au dernier rang, un officier se racla la gorge avant d'intervenir :

— Seigneur Rahl, nous risquons de tuer des innocents. Si nous nous en prenons aux civils, beaucoup d'enfants mourront en même temps que leurs parents.

— C'est exact, malheureusement… Mais ne laissez jamais cette idée ronger votre détermination comme un acide. Et si on vous accuse, gardez la tête haute, car vous n'êtes coupables de rien. C'est l'Ordre qui livre depuis des années une guerre injuste à des innocents – dont des femmes, des vieillards et des enfants. Nous cherchons simplement à mettre un terme à cette agression. Et pour cela, nous ne devons reculer devant rien.

» Il est vrai que des innocents, enfants compris, seront blessés ou tués. Mais quel choix avons-nous ? Continuer à sacrifier nos innocents pour préserver ceux de l'ennemi ? Parmi vous, soldats, qui se sent coupable ? Qui prétendrait que nos enfants le sont ? Pourtant, ils souffrent et meurent au moment même où je vous parle. Si l'Ordre triomphe, l'humanité entière souffrira, et les enfants de l'Ancien

Monde ne seront pas épargnés. Ceux qu'il n'abattra pas, l'Ordre les transformera en monstres. Au bout du compte, le résultat sera le même.

» De plus, nous ne sommes pas responsables des habitants de l'Ancien Monde. C'est Jagang qui répond d'eux et de leur sécurité. Nous n'avons pas provoqué cette guerre et notre seul souci est qu'elle se termine le plus vite possible. Quand nous aurons réussi, et même si ce n'était pas notre but, les citoyens de l'Ancien Monde profiteront également de la paix.

» Cela dit, vous devrez bien sûr éviter au maximum de frapper des innocents. Mais ça ne doit pas être votre objectif prioritaire. Mettre un terme au conflit, voilà ce qui importe ! Pour ça, il faut saboter l'effort de guerre adverse. Et au fond, n'est-ce pas toujours ce que tente de faire un soldat ?

» Nous défendons notre droit à l'existence. Si nous triomphons, nous affirmerons en même temps celui d'une multitude d'autres êtres humains, et nos ennemis figureront dans le lot. Mais les libérer n'est en aucun cas notre but. S'ils veulent s'affranchir de la tyrannie, qu'ils combattent donc à nos côtés.

» Pour tout vous dire, je connais des citoyens de l'Ancien Monde qui se sont révoltés contre l'Ordre Impérial. Un brave forgeron nommé Victor et ses amis défendent déjà la cause de la liberté en Altur'Rang, la ville natale de Jagang. Partout où vous trouverez de tels révolutionnaires, faites tout ce que vous pourrez pour les aider. Pour se débarrasser du joug de l'Ordre, ils mettront eux-mêmes le feu à leurs cités !

» Quoi que vous fassiez, n'oubliez pas que votre but est d'empêcher l'Ordre de nous tuer. Pour ça, il faut que nos adversaires perdent leur combativité. C'est la base même de notre plan.

» Je pleure par avance les innocents, mais leur mort, souvenez-vous-en toujours, sera due aux actes immoraux de l'Ordre. Il ne nous revient pas de mourir pour préserver la vie des braves gens du camp adverse. N'étant pas à l'origine du conflit, nous n'avons aucune obligation morale de ce type.

» Comme tout un chacun, nous avons le devoir de défendre notre droit à l'existence. Ne laissez jamais personne prétendre le contraire. La menace doit être éliminée. Toute autre considération revient à descendre au tombeau en sifflotant.

Sous l'averse qui menaçait de faire s'écrouler l'auvent, les hommes ne bronchèrent pas, comme s'ils n'avaient pas le moindre argument à opposer à leur chef. Après des années à mener une bataille qu'ils savaient perdue – et après avoir vu tomber des milliers de camarades –, ils devaient bien admettre que le plan de Richard, si imparfait fût-il, était leur seul espoir.

Le Sourcier désigna le capitaine Zimmer, un jeune officier baroudeur qui se tenait droit comme un « i », les bras croisés sur la poitrine.

Lorsque Kahlan avait nommé Meiffert général en chef de l'armée d'harane, Zimmer avait reçu le commandement des forces spéciales chargées de harceler l'ennemi derrière ses lignes.

De son épouse, Richard avait appris que Zimmer et ses maraudeurs étaient de véritables experts dans l'art de tuer. Infatigables, sans peur et dotés de nerfs d'acier, ils souriaient dans des situations où beaucoup de vétérans endurcis se seraient trouvés mal. Toujours selon Kahlan, ils avaient l'étrange habitude, après une bataille, de prélever les oreilles de leurs ennemis.

— Capitaine Zimmer, dans le cadre de nos nouvelles « opérations coordonnées », j'ai un travail un peu particulier pour vous.

L'officier décroisa les bras, sourit de toutes ses dents et se mit au garde-à-vous.

— Oui, seigneur Rahl ?

— Il est essentiel de liquider tous les agents qui diffusent la propagande de l'Ordre. Ces porte-parole de Jagang sont la source même de la haine – la substance toxique qui empoisonne la vie.

» La Confrérie de l'Ordre veut dominer l'humanité tout entière et la contraindre à suivre son austère enseignement. Pour les rebelles, elle ne prévoit qu'un destin : l'anéantissement. Ces idées sont les étincelles qui mettent sans cesse le feu aux poudres. Sans elles, les soudards ne seraient pas chez nous, occupés à tuer des gens.

» L'Ordre est une vipère, certes, mais il existe à cause de ces « philosophes ». Depuis le cœur de l'Ancien Monde, ce serpent venimeux parvient à frapper ses victimes chez nous. Tuez toute personne qui prêche la « bonne parole » de l'Ordre. Si un propagandiste fait un discours un soir, je veux qu'on trouve son cadavre le lendemain au milieu de la place publique. Et il faudra voir clairement que le décès n'a pas des causes naturelles. Tout le monde doit savoir que se faire le chantre de l'Ordre revient à signer son arrêt de mort.

» Tuez-les comme vous pourrez, ça n'a aucune importance, mais éliminez-les ! Un idéologue mort ne peut plus attiser la haine ni appeler au meurtre. Capitaine, c'est votre mission : les massacrer ! Plus vite vous en tuerez un, plus tôt vous vous occuperez du suivant…

» Souvenez-vous quand même que les hauts prêtres de la confrérie contrôlent la magie. Dès qu'on s'attaque à des sorciers, il convient d'être prudent – sans oublier que ce sont des hommes comme les autres, avec le même sang qui coule dans leurs veines. Une flèche leur fait autant de mal qu'à un homme normal.

» Je sais de quoi je parle, puisqu'un carreau d'arbalète a récemment failli me coûter la vie. (Richard désigna les deux femmes debout derrière lui.) Par bonheur, Cara et Nicci m'ont sauvé. Mais j'ai tiré de cette expérience une précieuse leçon : les pratiquants de la magie ne sont en aucun cas invulnérables !

» Je vous ai souvent entendus dire que vous êtes l'acier qui s'oppose à l'acier afin que je puisse être la magie qui combat la magie. Eh bien, aujourd'hui, l'acier va également s'opposer à la magie, qui ne se félicitera sûrement pas de cette évolution !

» Capitaine, je suis sûr que vos hommes et vous serez de très bons exterminateurs de vermine. À partir d'aujourd'hui, tous les zélateurs de l'Ordre se condamneront eux-mêmes à mort, et la magie ne leur permettra pas de s'en tirer à meilleur compte. Soyez les messagers de la mort en ce qui les concerne, je vous le demande !

» Tout le conflit tourne autour de la vérité et de l'illusion. L'enjeu est de savoir lequel de ces concepts servira l'humanité. Nos ennemis croient que la réalité n'est qu'une mascarade. Selon eux, il existe un monde meilleur que le nôtre, et le but ultime de la vie est d'obtenir une récompense dans l'au-delà. La carotte du salut et le bâton de la damnation sont tous les deux bons à jeter dans les poubelles de l'histoire. Hélas, il y a encore des fanatiques, aujourd'hui, prêts à tuer pour ces notions dépassées.

» Puisqu'ils prônent notre destruction, ces fous doivent être anéantis. C'est le moins que nous puissions faire. Si nous ne sommes pas assez forts, j'ai peur que la fin du monde soit bien triste…

Richard regarda les militaires, puis il ajouta :

— Je compte sur vous et sur vos hommes pour remplir cette difficile mission. Dès que vous voyez un objet susceptible d'être utile à l'Ordre, détruisez-le ! Et si quelqu'un tente de vous en empêcher, soyez sans pitié !

» Je veux voir brûler les maisons, les villes et les champs de l'Ancien Monde. Que les flammes soient visibles d'ici, afin qu'elles réchauffent le cœur de nos peuples. Nos ennemis doivent être privés du pouvoir de nuire et, pour cela, il faut leur ôter la capacité de respirer… Écraser sous le talon de vos bottes leur volonté de se battre et leur courage !

» Vous connaissant, je sais que vous trouverez des moyens originaux de semer la terreur sur le territoire de l'Ordre. Ne vous limitez surtout pas aux directions générales que je vous indique. Réfléchissez à tout ce que nos adversaires jugent utile, et faites en sorte qu'ils en soient privés. En tant qu'officiers, il est de votre devoir de désigner des cibles à vos hommes.

Richard étudia attentivement la réaction de ces militaires à qui il venait d'assigner une mission des plus inhabituelles.

— Oubliez toute notion de « bataille finale »… Nous n'affronterons pas l'Ordre Impérial selon les conditions qui l'arrangent. En revanche, nous ne lui lâcherons plus les basques avant de l'avoir poussé au tombeau.

Tous les officiers se tapèrent du poing sur le cœur.

Le Sourcier se tourna de nouveau vers Zimmer.

— Vous savez ce qu'il vous reste à faire, capitaine. Soyez impitoyable. Vos cibles doivent être éliminées coûte que coûte.

Zimmer bomba fièrement le torse.

— Seigneur Rahl, merci de nous donner l'occasion de débarrasser le monde de ces foutus prédicateurs.

— J'aimerais que vous fassiez une autre chose pour moi, capitaine.

— Laquelle, seigneur ?

— Me rapporter leurs oreilles !

Zimmer sourit et se tapa du poing sur le cœur.

— Ils n'auront aucun moyen d'échapper à la mort, seigneur. Je vous en fournirai… les preuves.

Se concentrant sur leur nouvelle mission, tous les officiers firent montre d'une remarquable inventivité. Les suggestions fusèrent, concernant à la fois le choix des cibles et les moyens de les détruire. L'enthousiasme de ces hommes les transfigurait. Jusque-là, l'idée que leur combat ne servait à rien les avait minés, les vieillissant avant l'heure. Apprendre qu'il y avait peut-être une issue leur rendait leur spontanéité et leur redonnait du cœur à l'ouvrage.

Faisant assaut d'imagination, ils proposèrent de saler les champs pour qu'ils ne soient plus fertiles, d'empoisonner les points d'eau avec des carcasses d'animaux, de détruire les barrages, d'abattre tous les arbres des vergers, d'exterminer les troupeaux et d'incendier les moulins.

Nicci rejeta quelques propositions, expliquant pourquoi elles ne seraient pas efficaces – ou se révéleraient trop coûteuses pour le résultat escompté. En règle générale, cependant, elle approuva presque toutes les suggestions, ses améliorations visant surtout à les rendre plus dévastatrices.

S'il s'était appesanti sur la question, Richard aurait peut-être eu la nausée devant tant d'enthousiasme morbide, d'autant plus qu'il en était l'initiateur – et plus encore, peut-être, le père spirituel. Mais dès qu'il repensait à la vision que lui avait imposée Shota, il se sentait plutôt soulagé que le Nouveau Monde ait enfin une stratégie capable de riposter aux assauts de l'Ancien. Après tout, l'Ordre avait déclaré cette guerre, et il était juste qu'il en paie les conséquences.

— Le facteur temps sera essentiel, dit Richard aux officiers et aux Sœurs de la Lumière. Chaque jour, l'Ordre conquiert davantage de

cités et opprime de plus en plus d'innocents.

— Je suis d'accord, approuva le général Meiffert. Il n'est plus question de marcher vers le sud.

— Non, c'est une course, à présent. Je veux que vous vous déplaciez et que vous frappiez à la vitesse de l'éclair. L'armée de l'Ordre fait déjà des ravages partout dans le Nouveau Monde. Par bonheur pour nous, sa taille la rend fort peu mobile. Jusque-là, Jagang a transformé cette faiblesse en force. Les tourments de l'attente rongent la détermination des cités qui se dressent sur le chemin de la horde. C'est le mode de fonctionnement typique de la peur – s'aggraver avec le temps…

» Sur le plan de la mobilité, nous aurons un net avantage si nous nous reposons majoritairement sur la cavalerie. En organisant de petites unités indépendantes, nous pourrons frapper partout où nous voudrons à un rythme très soutenu. La stratégie de Jagang consiste à encercler nos villes, à les conquérir puis à les occuper. Nous ne devrons pas le laisser figer ainsi le front. Au contraire, il faudra attaquer, détruire et filer immédiatement vers la cible suivante. Dans l'Ancien Monde, la peur doit régner partout, comme si notre bras vengeur pouvait éventrer nos ennemis jusque dans leur lit.

Un officier barbu avança d'un pas et fit un grand geste circulaire.

— Nous n'avons pas assez de chevaux pour transformer toute notre armée en force montée.

— Dans ce cas, dit Cara, débrouillez-vous pour trouver une monture à chaque homme. Volez des bêtes partout où il y en a !

L'officier réfléchit puis sourit à la Mord-Sith.

— N'ayez aucune inquiétude, nous nous arrangerons pour avoir assez d'étalons et de juments…

— En D'Hara, intervint un autre homme, il y a de grands élevages de chevaux. Sans même avoir besoin de voler, nous aurons assez vite le nombre de têtes requis.

Dès que Richard eut approuvé sa proposition d'un signe de tête, l'homme le salua et s'en fut mettre son idée en application. Une excellente initiative, car il fallait se mettre à l'ouvrage sans perdre de temps.

— Notre armée doit être restructurée en une multitude de petites unités, dit Richard à Meiffert. Si les hommes restent groupés, ils feront une cible trop facile pour Jagang…

Le général réfléchit quelques instants.

— Je vais créer des escadrons de cavalerie autonomes qui partiront immédiatement pour le Sud. En toutes choses, ces groupes seront indépendants et ils ne devront pas se reposer sur le commandement central pour les ravitailler ou les affecter à des missions précises.

— Il faut quand même penser aux communications, dit un officier

d'âge mûr. Mais sur le principe, vous avez raison, général. Il sera impossible de centraliser la hiérarchie. Une fois qu'ils auront leur feuille de route, tous les groupes devront improviser librement. L'Ancien Monde est assez grand pour qu'ils ne soient pas à court de cibles avant longtemps.

— Il vaudrait mieux renoncer aux communications, dit Nicci. (Des regards surpris se rivant sur elle, la magicienne développa son point de vue :) Tous les messagers capturés seront torturés, c'est hélas une des « spécialités » de l'Ordre. Croyez-moi, les prisonniers finiront par parler, et ça n'a rien à voir avec leur courage. Si nos unités restent en contact, elles peuvent se trahir les unes les autres. Mais si chacune n'en fait qu'à sa tête sans rendre de comptes aux autres, les éventuels prisonniers ne pourront pas livrer à l'ennemi des informations qu'ils ignorent.

— Une analyse judicieuse, approuva Richard.

— Seigneur Rahl, dit Meiffert, un peu mal à l'aise, si l'armée d'harane se déchaîne dans l'Ancien Monde – contre des civils, ne l'oublions pas –, les dégâts seront impressionnants. Des unités montées chargées de tuer et de détruire sèmeront la panique et la mort sur leur passage. Vous risquez d'être surpris, voire dépassé, par le résultat de votre stratégie.

Meiffert offrait à son chef une occasion de changer d'avis. Et s'il ne la saisissait pas, il entendait que le seigneur Rahl accepte par avance d'être solidaire des actes de ses soldats.

Richard ne fut pas choqué par la démarche du général. Sûr de son fait, il ne chercha pas à se dérober :

— Benjamin, j'ai encore le souvenir d'une époque où la seule vue d'un soldat d'haran me terrorisait…

Les hommes les plus proches hochèrent tristement la tête, nostalgiques d'un avantage qu'ils avaient perdu en se « civilisant ».

— En nous leurrant avec sa bataille finale impossible à gagner, continua Richard, Jagang a réussi à faire passer nos guerriers pour des êtres faibles et vulnérables. À cause de lui, nous ne sommes plus craints. Du coup, les soudards de l'Ordre croient pouvoir nous vaincre quand ça leur chante.

» Mes amis, je pense qu'il nous reste une seule chance de gagner cette guerre. Si nous échouons, tout sera perdu.

» Cette ultime occasion ne doit pas être gaspillée ! Il ne faut reculer devant rien, général. Chaque jour, Jagang recevra un message lui apprenant que l'Ancien Monde est la proie des flammes. Au fil du temps, il finira par croire que le Gardien en personne envahit son territoire.

» Les soldats d'harans vont redevenir effrayants, Benjamin, parce

qu'il faut que les hommes, les femmes et les enfants de l'Ancien Monde meurent d'angoisse à l'idée d'être la cible de nos légions fantômes. Si la terreur se répand, les citoyens accuseront l'Ordre d'avoir attiré un fléau sur leurs têtes. Alors, le désir d'en finir avec la guerre viendra des rangs mêmes de l'ennemi.

» Messires, je n'ai plus rien à vous dire et je crois que nous avons tous du pain sur la planche !

Le cœur gonflé d'une résolution nouvelle, les hommes s'en furent après avoir assuré à Richard qu'ils accompliraient leur devoir. Un long moment, le Sourcier les regarda s'éloigner sous la pluie battante pour aller informer leurs soldats du changement radical de cap.

— Seigneur Rahl, dit Meiffert, puis-je me permettre une remarque ? (Richard acquiesça.) Même si vous n'êtes pas à nos côtés, c'est vous qui nous conduisez à la bataille, comme il est prévu depuis toujours. La nature de l'affrontement a changé, c'est vrai, mais qui a redonné aux hommes l'envie de se battre ? Si nous finissons par gagner, c'est votre intervention – et votre autorité – qui aura inversé le cours de la guerre.

L'eau qui se déversait désormais à flots des bords de l'auvent avait transformé en bourbier le périmètre du refuge. Cette image rappela à Richard la scène de son exécution, à côté de la tranchée. Il entendit de nouveau les cris de Kahlan et sentit la morsure de l'acier dans sa chair.

La terreur le submergea. Un instant, il oublia où il était et crut que la fin du monde se produirait dans une seconde.

— Il a raison, Richard, dit Verna, arrachant le Sourcier à son cauchemar éveillé. Je n'aime pas impliquer des civils dans un conflit, mais tous les arguments que tu as avancés sont exacts. Nos ennemis sont responsables d'une guerre dont l'enjeu est tout simplement la survie de la civilisation. En agissant ainsi, ils ont implicitement accepté d'être des cibles. Pour vaincre, nous n'avons pas d'autre solution. Mes sœurs feront ce que tu leur demandes, parole de Dame Abbesse !

Richard avait redouté que Verna s'oppose à son plan. Soulagé que ce ne soit pas le cas, il la serra dans ses bras et lui murmura à l'oreille un « merci » venu droit du cœur.

Depuis toujours, il pensait que ses compagnons devaient savoir pourquoi ils combattaient. Mais ce n'était pas tout. Loin de lutter pour lui, il fallait qu'ils se battent pour eux-mêmes. Désormais, parfaitement au fait des enjeux, ils n'agiraient plus au nom d'une cause – ou pour accomplir leur devoir – mais parce que c'était leur seule chance de survivre.

S'écartant de Richard, Verna le dévisagea d'un œil critique.

— Qu'est-ce qui cloche, mon garçon ?

— Je suis fatigué des horreurs qui frappent les pauvres gens… Si

ce cauchemar pouvait enfin s'arrêter…

La Dame Abbesse eut un petit sourire.

— Tu viens de nous montrer le chemin qui mène à la paix, Richard…

— Seigneur Rahl, demanda Meiffert, quel rôle comptez-vous jouer dans notre dispositif ? Si je peux me permettre de poser la question, bien entendu…

Richard se concentra de nouveau sur les affaires en cours. Aussitôt, la terrible vision se volatilisa.

— La magie ne se porte pas très bien, mon ami… L'Ordre Impérial n'est pas la seule menace qu'il nous faille affronter…

— Que se passe-t-il exactement, seigneur ?

Doutant d'avoir l'énergie de raconter une nouvelle fois toute l'histoire, Richard en fit un résumé lapidaire.

— La femme qui vous a nommé général est prisonnière d'un groupe de Sœurs de l'Obscurité.

— Quelle femme, seigneur ? Je ne me souviens pas de…

— C'est lié au dysfonctionnement de la magie, justement.

Verna et Meiffert échangèrent un regard perplexe.

— C'est Kahlan, la femme du seigneur Rahl, dit Cara. Benjamin, c'est elle qui t'a nommé à la tête de l'armée… Oui, je sais, ça a l'air dingue, mais c'est comme ça ! Un autre jour, je te raconterai tout dans le détail. À cause d'un sort d'oubli, personne ne se souvient de Kahlan, à part le seigneur Rahl.

— Un sort d'oubli ? répéta Verna, de plus en plus méfiante. Et de quelles sœurs s'agit-il ?

— Ulicia et les autres formatrices de Richard, dit Nicci. Elles ont activé un très ancien sortilège nommé la Chaîne de Flammes.

Verna foudroya du regard l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Il est logique que tu en saches long sur ces femmes, puisque tu étais une des leurs…

— C'est vrai, lâcha froidement Nicci. Mais qui a capturé Richard pour le conduire au Palais des Prophètes ? Si vous ne l'aviez pas fait, il n'aurait pas dû détruire la barrière, et l'armée de l'Ordre n'aurait jamais quitté l'Ancien Monde. Si vous voulez distribuer des blâmes, souvenez-vous que les Sœurs de l'Obscurité ont rencontré Richard grâce à vous !

Verna pinça les lèvres. La connaissant comme s'il l'avait faite, Richard devina qu'une explosion se préparait.

— Du calme, toutes les deux, intervint-il avant que le conflit éclate. Au fil du temps, nous avons tous fait ce qui nous semblait juste. Dans le processus, j'ai commis ma part d'erreurs, vous le savez très bien. Mais on ne peut pas changer le passé, alors, je vous en prie, occupons-nous de l'avenir.

— Tu parles d'or, lui concéda Verna.

Elle aurait adoré polémiquer, mais le temps pressait, il fallait le reconnaître.

— Bien entendu qu'il parle d'or, marmonna Cara. C'est le seigneur Rahl !

— Tu ne sais pas à quel point tu as raison, dit Verna. Même quand il n'en a pas l'intention, il fait en sorte que les prophéties se réalisent !

— C'est faux, la corrigea Richard. Je suis venu ici pour aider à sauver le Nouveau Monde. Rien n'est joué, et les prophéties dont vous parlez ont une tout autre signification.

— Quelle signification ?

— Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails… Je dois retourner voir si Zedd et les autres ont découvert quelque chose.

— Au sujet de votre femme, seigneur Rahl ? demanda le général.

— Oui, mais pas seulement… D'autres problèmes se posent. La magie est gravement atteinte…

— Que veux-tu dire ? grogna Verna.

— Les Carillons ont contaminé le monde des vivants et le don lui-même est affecté. Les défaillances sont nombreuses, et la magie finira par nous faire défaut. Dans la forteresse, Zedd, Anna et Nathan tentent de trouver des solutions…

Avant que Verna puisse le bombarder de questions, Richard se tourna vers le général.

— Une dernière chose : aucune armée ne s'opposant à lui, je suis certain que Jagang tentera d'investir le Palais du Peuple.

— C'est probable, dit Meiffert. Mais l'édifice est niché au sommet d'un haut plateau. Pour y accéder, il n'existe que deux chemins : par l'intérieur ou par la route étroite qui traverse le pont-levis. Une fois les portes fermées, le complexe est inexpugnable. Quant à la route, elle est facile à défendre et parfaitement impraticable pour une armée.

» Malgré tout, je suggère que nous renforcions les défenses du palais en y affectant une partie de nos meilleurs hommes. Si nous partons tous pour le Sud, le général Trimack et sa garnison seront seuls face à l'armée de l'Ordre. Un peu d'aide ne leur fera pas de mal mais, selon moi, le palais est imprenable.

— Jagang a des sorciers et des magiciennes, rappela Cara. Et souvenez-vous, seigneur Rahl, que des Sœurs de l'Obscurité se sont déjà introduites au palais… Vous n'avez pas oublié, je suppose ?

Avant que Richard ait pu répondre, Verna le prit par le bras et le força à se tourner vers elle.

— Pourquoi les sœurs ont-elles activé ce sort d'oubli ?

— Pour effacer Kahlan de la mémoire des gens.

— Dans quelle intention, Richard ?

— Ulicia voulait que ma femme s'introduise dans le Jardin de la

Vie pour voler les boîtes d'Orden. Le sort d'oubli a un peu les mêmes effets qu'un charme d'invisibilité. Personne n'a vu Kahlan entrer dans le Jardin puis en sortir avec les boîtes. Ou plus exactement, les gens ont oublié qu'ils l'avaient vue une seconde après l'avoir remarquée.

— Les boîtes d'Orden…, murmura Verna. Pour quoi faire ?

— Ulicia les a remises dans le jeu.

— Créateur bien-aimé…, soupira Verna. J'affecterai des sœurs à la défense du palais.

— Vous devriez les commander, dit Richard. Le Palais du Peuple ne doit pas tomber ! Semer la terreur dans l'Ancien Monde ne devrait pas être un problème pour les Sœurs de la Lumière. En revanche, défendre mon fief contre les hordes de Jagang ne sera pas un jeu d'enfant.

— Tu as peut-être raison…, lui concéda la Dame Abbesse.

— Pendant ce temps, je ferai mon possible pour neutraliser Ulicia et ses complices. (Richard regarda Nicci et Cara, puis il jeta un coup d'œil hors de l'abri, ravi de voir les hommes courir en tous sens pour exécuter ses ordres.) Il faut que je parte.

Benjamin Meiffert se tapa du poing sur le cœur.

— Nous serons l'acier qui s'oppose à l'acier, seigneur Rahl. Ainsi, vous pourrez combattre la magie.

Verna tendit une main pour caresser la joue du Sourcier.

— Prends soin de toi, mon garçon… Que deviendrions-nous s'il t'arrivait malheur ?

D'un sourire, Richard en dit plus long qu'aurait pu le faire un interminable discours.

Meiffert approcha de Cara et lui passa un bras autour de la taille.

— Puis-je t'escorter jusqu'à ta monture, gente dame ?

La Mord-Sith eut un sourire des plus… féminins.

— Je crois que cette initiative sera appréciée, bel officier.

Dès qu'ils furent dehors, Nicci releva la capuche de son manteau. Puis elle regarda Richard, l'air soupçonneuse.

— Où es-tu allé pêcher l'idée de « légions fantômes » ?

Le Sourcier posa une main sur la hanche de son amie et la poussa sous le déluge.

— Shota m'a donné l'idée – en m'accusant de poursuivre un fantôme, tu sais ? Dans son esprit, un spectre est insaisissable. C'est sûrement faux, mais j'aimerais que ce soit le cas pour mes soldats.

Nicci passa un bras autour des épaules du Sourcier.

— Tu as fait exactement ce qu'il fallait, affirma-t-elle.

Sans doute parce qu'elle avait vu la tristesse qui voilait le regard de son ami.

Chapitre 26

Rachel bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

Frappant à la vitesse de l'éclair, Violette lui flanqua une gifle assez forte pour la faire basculer du rocher sur lequel elle était assise.

Sonnée, la fillette se redressa sur un bras. Sa main libre plaquée sur la joue, elle attendit que la terrible douleur se calme un peu.

Très contente d'elle, Violette s'intéressa de nouveau à son travail.

L'esprit embué par le manque de sommeil, Rachel avait baissé sa garde, permettant à sa tortionnaire de la prendre par surprise. La souffrance était assez forte pour lui arracher des larmes, mais elle savait qu'il valait mieux pour elle ne pas gémir et ne rien montrer de sa détresse.

— Bâiller est impoli, déclara sentencieusement Violette. Devant une tête couronnée, c'est une offense ! Si tu recommences, je te ferai fouetter.

— Oui, reine Violette, souffla Rachel.

Ce n'était pas une menace en l'air, elle le savait très bien.

Épuisée, elle parvenait à peine à garder les yeux ouverts. Si elle avait été jadis la « compagne de jeu » de Violette, un sort qui n'avait déjà rien d'enviable, aujourd'hui, elle n'était plus guère qu'une esclave lui servant à se défouler.

La jeune reine semblait décidée à se venger de tous ceux qui lui avaient « fait du mal », du moins selon son étrange vision du monde. La nuit, elle avait obligé Rachel à porter un « écrase-langue ». Cet instrument en fer, conçu spécialement à cet effet, coinçait la langue de la victime entre deux pièces métalliques plates. Le système de fixation, accroché à la mâchoire, reprenait en gros le principe d'un mors.

Bien entendu, Rachel s'était débattue, ce qui lui avait valu une dizaine de coups de fouet. Ensuite, un garde lui avait tenu la bouche ouverte pendant qu'un autre homme, utilisant une pince pour garder en place sa langue, l'avait équipée de force du sinistre instrument.

Malgré tous ses efforts, Rachel n'avait pas pu éviter la punition, car sa langue n'avait nulle part où se cacher.

Une fois l'écrase-langue en place, un masque de fer assurait que la victime ne puisse plus se libérer.

Dans l'incapacité de parler, Rachel parvenait tout juste à déglutir. Ravie de voir sa petite victime muette et terrorisée, Violette l'avait ensuite enfermée dans une cage de fer munie d'un petit guichet. De cette manière, avait-elle dit, la traîtresse saurait ce qu'on éprouvait

lorsqu'on était morte d'angoisse et privée de la parole…

De fait, l'expérience était horrible. Être prisonnière d'une cage, un masque sur le visage et la langue bloquée, avait failli coûter sa raison à Rachel. Au début, cédant à la terreur, elle avait poussé des cris de gorge inhumains. Pas plus perturbée que ça, Violette avait jeté un lourd tapis sur la cage afin que « les braillements ne lui cassent plus les oreilles ».

Crier augmentant la pression des pièces de métal sur sa langue, Rachel avait bientôt eu un goût de sang dans la bouche.

Elle avait réussi à se calmer uniquement lorsque Violette, avec un grand sourire, l'avait menacée de demander à Six de lui couper la langue une bonne fois pour toutes. Certaine que l'horrible femme l'aurait fait sans hésiter, la fillette était parvenue à ne plus hurler.

Pas moins terrifiée, elle s'était roulée en boule et, pour reprendre un peu du poil de la bête, avait tenté de se remémorer tout ce que Chase lui avait appris. Au bout d'un moment, cet exercice l'avait apaisée.

Son père adoptif lui aurait conseillé de ne pas penser à sa triste situation, mais d'imaginer, au contraire, le moment où elle aurait une occasion de se libérer.

Selon Chase, les gens se comportaient selon une routine très facile à anticiper et il suffisait d'attendre le moment où ils commettaient une erreur.

Toute la nuit, dormir étant impossible, Rachel s'était repassé en boucle les faits et gestes de Violette et des gardes qui l'assistaient. Tôt ou tard, elle trouverait une faille…

Au matin, on l'avait sortie de sa cage, puis on lui avait retiré l'écrase-langue.

La langue écorchée, elle avait à peine touché à la maigre pitance qu'on lui avait jetée comme à un chien.

Depuis, le rituel se répétait chaque soir. Et chaque matin, la douleur s'aggravait, sans compter que les mâchoires de la fillette, à force de rester ouvertes, lui faisaient également de plus en plus mal.

Lorsqu'elle s'alimentait, si peu que ce fût, tout avait un goût de métal rouillé. Parler étant devenu une torture, elle se contentait de répondre aux questions de Violette – le plus laconiquement possible.

La regardant avec un mépris non dissimulé, Violette la traitait parfois de « sale petite muette ».

Désespérée d'être retombée sous la coupe de sa tortionnaire de toujours, Rachel avait en plus le cœur brisé par la mort de Chase. Quoi qu'elle fasse, elle ne parvenait pas à chasser de son esprit le moment où il avait été blessé à mort. Malgré tout ce que la « reine » lui faisait subir, le destin de son père adoptif l'obsédait et la privait de toute étincelle d'espoir. Même si elle échappait à Violette, où irait-elle et qui

remplacerait son protecteur ?

Dès que ses cours de dessin et ses obligations royales lui en laissaient le temps, Violette se distrayait en torturant sa prisonnière. N'ayant jamais oublié que la fillette avait jadis osé la menacer avec un bâton magique, Violette se vengeait souvent en posant sur le bras de son jouet humain une braise brûlante qu'elle venait de tirer de la cheminée avec des pinces.

Malgré tout, le chagrin provoqué par la mort de Chase restait le plus grand tourment de Rachel. Puisque son père adoptif n'était plus là, tout ce qui pouvait lui arriver avait une importance très relative…

Pour la punir de ce qu'elle appelait ses « transgressions », Violette entendait inculquer une discipline de fer à sa petite victime. Pour une raison inconnue, elle avait décidé que la fillette était responsable de la perte de sa langue, et ce crime-là, bien entendu, n'était pas du genre qu'on se faisait pardonner facilement. Avoir quitté le château était également tenu pour un acte vil et méprisable – une marque de mépris en remerciements d'une « extraordinaire générosité », ainsi que le présentait Violette. Selon elle, sa mère et elle s'étaient donné beaucoup de mal pour aider une petite orpheline qui s'était empressée de les trahir dès qu'elle en avait eu l'occasion.

Rachel ne prenait même pas la peine de rétablir la vérité, parce que sa plaidoirie tomberait dans l'oreille d'une sourde.

Tôt ou tard, quand elle se serait lassée de la torturer, Violette ferait exécuter sa « compagne de jeu ». Chaque jour, la jeune reine envoyait à l'échafaud des prisonniers accusés de « haute trahison ». Dès que quelqu'un lui déplaisait – ou que Six lui désignait un « ennemi de la couronne » –, le bourreau pouvait commencer à aiguiser le tranchant de sa hache.

Lorsque le condamné avait osé critiquer une décision de la reine, l'exécuteur des hautes œuvres devait s'assurer que sa fin soit lente et douloureuse. Afin de vérifier qu'il en allait bien ainsi, Violette ne détestait pas assister de temps en temps aux exécutions.

La reine avait pris cette habitude dès sa plus tendre enfance, lorsque sa mère envoyait des dizaines de malheureux à l'échafaud. Étant son jouet humain, Rachel avait plusieurs fois été obligée de l'accompagner.

La fillette détournait toujours le regard pour ne pas voir mourir le condamné. Violette, elle, buvait ce spectacle des yeux.

Six avait imaginé un ingénieux système qui permettait aux citoyens de dénoncer anonymement leurs voisins, leurs relations et même les membres de leur famille. Étant de loyaux sujets de la reine, les délateurs étaient grassement payés chaque fois qu'ils livraient une nouvelle cargaison de « traîtres ».

Depuis l'époque où Rachel était avec elle, Violette avait changé, et

pas en bien. À présent, elle adorait faire souffrir les autres, même sans raison. Naguère, elle n'avait rien contre, bien sûr, mais ce n'était pas son passe-temps favori.

Six ne manquait pas une occasion de répéter que la douleur était un excellent professeur. L'idée de contrôler la vie des autres l'excitant au plus haut point, la jeune reine estimait maintenant normal qu'un seul mot d'elle les condamne à d'atroces souffrances.

En prenant un peu d'âge, Violette était également devenue soupçonneuse – et même maladivement soupçonneuse. À part Six, nul ne lui semblait digne de confiance et surtout pas ses sujets, qu'elle tenait tous pour des régicides en puissance.

Pour la reine, les êtres humains ne valaient pas grand-chose, et elle ne cherchait pas à dissimuler le profond mépris qu'elle éprouvait pour eux.

À l'époque où Rachel vivait au château, les gens prenaient déjà garde à ne pas marcher sur les pieds de la mauvaise personne. Mais s'ils redoutaient la reine Milena – et pas sans raison –, les domestiques n'en continuaient pas moins à sourire et à apprécier la vie.

Les blanchisseuses échangeaient des ragots, les cuisiniers faisaient des dessins amusants dans la nourriture, les femmes de ménage travaillaient en chantonnant et les soldats échangeaient des plaisanteries au moment de la relève ou lorsqu'ils se croisaient pendant les patrouilles.

Aujourd'hui, plus personne n'osait sourire ni plaisanter dès que Violette ou Six rôdaient dans les environs. Les femmes de ménage, les blanchisseuses, les couturières, les cuisiniers et les soldats se muraient dans un sérieux assommant et l'atmosphère de la cour évoquait celle d'une morgue.

Tout le monde avait peur et se méfiait de son voisin – devenu un dénonciateur potentiel et rien de plus. Devant la sinistre conseillère royale, on multipliait les déclarations de loyauté à la couronne et à la souveraine. Dans son dos, les discours avaient une autre teneur, car les gens détestaient la reine et son ignoble âme damnée. Mais un seul regard de la harpie suffisait à les pétrifier comme si le sang s'était figé dans leurs veines.

— Ici, exactement ! dit soudain Six.

— Eh bien quoi, ici ? marmonna Violette en finissant de grignoter un gressin qui craquait délicieusement sous ses dents.

Rachel se hissa de nouveau sur le rocher d'où la gifle l'avait délogée. Il fallait qu'elle se concentre. Si Violette l'avait frappée, c'était parce qu'elle se montrait distraite et…

Non, ce n'était pas vrai ! Violette l'avait frappée parce qu'elle était une tortionnaire dans l'âme. Rachel n'y était pour rien, et comme le lui avait si souvent répété Chase, elle devait cesser de se sentir

coupable des fautes d'autrui.

Chase… Penser à lui suffisait à faire monter des larmes aux yeux de Rachel. Pour ne pas éclater en sanglots – et fournir un prétexte à Violette pour la rosser –, elle devait se forcer à le chasser de ses pensées.

Dans le monde de Violette revu et corrigé par Six, les esclaves ne devaient jamais rien faire sans demander l'autorisation. Et pleurer faisait partie de la liste des interdits…

— Là, exactement, répéta Six avec une patience un peu forcée qui ne lui ressemblait pas vraiment. (Violette se tournant enfin vers elle, la conseillère désigna quelque chose sur la paroi.) Il ne manque pas quelque chose, d'après toi ?

Violette se pencha pour mieux observer la pierre lisse.

— Eh bien… hum… je…

— Où est le soleil, sur ton dessin ?

Violette désigna un disque jaune brillant.

— Tu ne vois donc pas ? Ne me dis pas que tu n'as pas reconnu le soleil ?

Six foudroya sa jeune protégée du regard.

— Bien entendu que je l'ai reconnu, Majesté ! Mais où est-il dans le ciel, ton fameux soleil ?

Violette se tapota le menton avec le bout pointu de son morceau de craie.

— Dans le ciel ? insista-t-elle.

— Oui, dans le ciel ! Où est-il ? Sommes-nous censées comprendre qu'il est juste au-dessus de nos têtes et qu'il est donc midi tapante ?

— Mais non, il est beaucoup plus tard, et tu le sais, pas vrai ? De toute façon, rien ne t'échappe, alors la position du soleil…

— Dessines-tu exclusivement pour moi ? Ce que je devine n'a aucune importance ! Sur ton dessin, il faut qu'on voie où est le soleil. Ce que quelqu'un comme moi croit ou pressent ne change rien au fond de l'affaire : la représentation doit être fidèle à son sujet et comporter une série d'informations bien précises. Le dessin est conçu pour pouvoir se passer de mes commentaires et indiquer clairement où est l'astre du jour. Est-ce à la personne qui regarde d'en décider, Violette ?

— Je suppose que non, reconnut la jeune reine.

Du bout d'un ongle, Six suivit les contours, sur la roche grise, du soleil dessiné par son élève.

— Alors, dis-moi, que manque-t-il ?

— Ce qui manque… ce qui manque…, marmonna la reine. Oh ! je vois ! (Elle traça une ligne droite à l'endroit que désignait Six.) L'horizon ! Pour déterminer la position du soleil, il faut représenter l'horizon. Tu me l'as souvent dit, mais ça m'est sorti de l'esprit. Tu

sais, ça fait beaucoup de choses à mémoriser ! C'est un sacré travail, cet apprentissage !

Six ne se départit pas de son sourire sans joie.

— C'est vrai, ma reine, cette tâche est accablante ! Désolée d'avoir oublié à quel point j'ai souffert pour apprendre tout ça, quand j'avais ton âge…

Le dessin sur lequel travaillait Violette était bien plus compliqué que tous les autres, mais Six était toujours là pour lui dire que faire au moment adéquat.

Jamais très vive quand il s'agissait de saisir l'ironie, la reine brandit sentencieusement son morceau de craie.

— Eh bien, tu aurais intérêt à t'en souvenir, à partir de maintenant.

Six croisa humblement les mains.

— Oui, ma reine, je ferai attention… (Les lèvres pincées, elle se détourna de Violette pour étudier de nouveau la paroi.) Arrivées à ce point, nous avons besoin de la carte stellaire de cette Maison. Si tu veux, je t'en dirai davantage plus tard mais, pour l'instant, si je te montrais le strict nécessaire ?

— Si ça te paraît mieux…, marmonna la reine avant de se réattaquer à son délicieux gressin.

Six ouvrit un petit ouvrage. Se penchant en avant, son élève plissa les yeux pour étudier la page que sa conseillère lui désignait.

Avant de se mettre au travail, elle engloutit son gressin.

— Tu vois l'azimut ? Tu te souviens de la leçon sur l'angle de référence par rapport à l'horizon pour l'étoile que nous voyons ici ?

— Oui…, murmura Violette comme si elle comprenait vraiment de quoi lui parlait Six. Ça concerne cette référence angulaire, là, à cet endroit du dessin. C'est bien ça ?

— Oui. C'est une représentation du facteur d'inflexion qui unifie et organise toute la structure visuelle.

— Et la lie à lui, par la même occasion, ajouta pensivement Violette.

— Encore une fois, c'est exact ! Le lien est un élément de ce qui est nécessaire pour maintenir la structure en place au moment de la connexion finale. C'est ça qui rend indispensable l'horizon que tu viens de dessiner. Sinon, il s'agirait d'une corrélation fluctuante…

Violette hocha gravement la tête.

— Je comprends pourquoi une connexion est nécessaire… Si l'interrelation n'était pas « fixée », les événements pourraient survenir n'importe quand. Aujourd'hui, demain ou dans une dizaine d'années…

— Bien vu, approuva Six.

Violette eut un sourire triomphal.

— Mais d'où tirons-nous tous ces symboles, et comment déterminer leur position dans le dessin ? Plus précisément, comment être sûres qu'ils doivent figurer aux endroits que tu m'as indiqués ?

Six prit une grande inspiration.

— Je peux t'enseigner tout ça, si tu as vingt années de calme devant toi. Et si tu es prête à attendre tout ce temps pour te venger.

— Ça, pas question !

— Dans ce cas, le plus court chemin vers un résultat parfait, c'est que je supervise le dessin.

— Oui, sans doute…

— Tu as le talent requis, ma reine. Pour la phase où tu en es, tu t'en tires admirablement bien. Même si je te donne un coup de pouce sur des détails, rien de tout ça ne serait possible sans ton génie. Privée de ton don, je ne pourrais rien faire !

Violette sourit comme un élève qui vient d'accéder au tableau d'honneur. Après avoir jeté un dernier coup d'œil au livre que Six tenait ouvert pour elle, la reine se remit au travail, copiant soigneusement les éléments dont elle avait besoin.

Rachel était surprise par l'incontestable talent de sa tortionnaire. Dans toute la grotte, de l'entrée à la salle reculée où les deux femmes travaillaient, les parois étaient couvertes de dessins. À certains endroits, les nouvelles œuvres étaient tassées dans l'espace libre disponible entre de plus anciens croquis.

Certains dessins étaient d'excellente qualité, avec des détails tels que les ombres, par exemple. La majorité, cependant, représentait de manière très simple des ossements, des épis de blé, des serpents ou d'autres animaux. On voyait aussi des gens en train de vider de grandes chopes ornées d'une tête de mort et de deux tibias croisés.

À un endroit, une femme qui semblait composée de bâtonnets sortait en courant d'une maison en feu. Mais elle aussi était la proie des flammes.

Plus loin, on voyait un homme nager près d'un navire en train de sombrer. Plus loin encore, un serpent mordait la cheville d'un personnage…

Les parois étaient également couvertes de représentations de cercueils et de tombes…

Toutes ces images avaient un point commun : donner la chair de poule à qui osait les regarder.

Mais aucun dessin, dans toute la grotte, n'approchait la complexité du travail en cours de Violette.

Quelques images étaient les reproductions fidèles d'hommes ou de femmes – grandeur nature, dans un petit nombre de cas. Ces personnages étaient immanquablement dans une situation délicate : un rocher leur tombait dessus, ou un cheval les piétinait alors qu'ils

étaient à terre… En fait, une multitude de dessins illustraient diverses façons de mourir, mais ils étaient extrêmement petits, et par conséquent beaucoup moins impressionnants.

La fresque de Violette, en revanche, occupait toute une partie de la paroi, allant du sol à la voûte et se perdant bien au-delà du cercle de lumière projeté par la lampe.

La reine avait tout peint elle-même, Six guidant sa main lorsqu'il le fallait, bien entendu.

Quelque chose angoissait beaucoup Rachel. Entre deux séances où elle ajoutait des étoiles, des diagrammes et des équations, Violette peaufinait le sujet qui occupait le centre de son étonnante création.

Et il s'agissait d'un portrait en pied de Richard.

Le trait de Violette, formidablement précis, faisait passer pour des gribouillis d'enfant toutes les autres images de la grotte. Sur ces dessins, on reconnaissait immanquablement des choses très basiques, comme un nuage d'orage avec des traits hachurés symbolisant la pluie, ou un loup dévoilant ses crocs ou encore un homme se plaquant les mains sur la poitrine tandis qu'il s'écroulait. Autour de ces sujets centraux, les artistes précédents avaient uniquement dessiné des objets quotidiens tels que des outils ou des armes.

L'image de Richard était entourée de motifs si compliqués qu'on peinait à les identifier au premier coup d'œil. Il y avait des nombres, des runes, des mots écrits dans des langages inconnus, des diagrammes constellés de pictogrammes minuscules placés avec un soin maniaque, des symboles géométriques qui semblaient composer une sorte de tramage sur la pierre…

Et chaque fois que Violette dessinait un de ces mystérieux symboles, Six venait se placer derrière elle. Presque en transe, elle murmurait des consignes pour chaque ligne, empêchant la reine de poser sa craie à un endroit qui n'eût pas été adéquat.

Rachel avait même vu l'horrible femme saisir le poignet de Violette pour l'empêcher de dessiner au mauvais endroit. L'air profondément soulagée, elle avait ensuite placé la main de sa protégée face à la zone souhaitable.

En plus d'être complexe, l'œuvre de la reine était en couleur. Alors que tous les autres dessins n'avaient connu que la craie blanche d'artistes depuis longtemps disparus, la fresque de la reine représentait des arbres verts, des étendues d'eau bleue, un soleil jaune et des nuages irisés de rouge. Les motifs ornementaux, eux, étaient souvent entièrement blancs. Mais quelques-uns paraissaient avoir été coloriés avec une rigueur toute militaire, comme si la hiérarchie des teintes avait eu un sens profond.

Enfin, les dessins de Violette, contrairement aux autres, étaient en

partie phosphorescents. Pas à cause de la craie, de toute évidence, puisque certains détails, réalisés avec le même morceau, ne brillaient pas du tout.

D'autres signes cabalistiques luisaient uniquement quand on les laissait dans le noir. À ces moments-là, on voyait que ces entrelacs de lignes formaient un étrange visage à la fois effrayant et familier. Dès qu'on approchait avec une torche ou une lanterne, ce visage disparaissait, cédant la place à un banal réseau de lignes. Après avoir contemplé cette partie de la paroi pendant des heures, Rachel ne comprenait toujours pas comment cette illusion d'optique était possible.

Pourtant, dans le noir, un visage l'observait bel et bien, deux yeux scintillants la regardant s'éloigner avec ses deux geôlières.

Mais tout ça n'était rien comparé à l'image de Richard. Un dessin si réaliste que Rachel aurait cru que son ami le Sourcier allait lui parler.

Comment une personne aussi méchante que Violette pouvait-elle avoir un don si divin pour le dessin ?

Même si elle avait été moins douée, reconnaître Richard n'aurait pas exigé beaucoup d'efforts. Sa tenue, par exemple, était représentée dans les moindres détails, y compris les mystérieux symboles qui composaient une frise sur l'ourlet de sa tunique. Pour ces ornements, Six avait dû fournir une description très précise à sa protégée, car on se serait vraiment cru face à Richard.

Son extraordinaire cape dorée était également criante de vérité. Le tissu ondulant autour de lui, on aurait pu croire que le Sourcier sombrait lentement dans une onde aux reflets jaunes.

Tout autour de lui, apparemment disposés au hasard, on remarquait des motifs ondulés aux couleurs très vives. Six les appelait des « auras », et chacun était relié à Richard par une chaîne d'équations et de runes.

Selon Six, quand on en arriverait à la phase finale, ces éléments qui s'interposaient entre le Sourcier et son essence se connecteraient pour former une barrière infranchissable.

Rachel ne comprenait pas un traître mot de ce charabia. Violette, en revanche, le buvait comme s'il s'agissait d'un merveilleux nectar.

Six devait être particulièrement fière de sa « barrière », car elle passait de longs moments à admirer ses divers éléments encore en gésine.

Sur le dessin, Richard portait l'Épée de Vérité. Mais l'arme était étrangement floue, comme si elle ne se trouvait pas dans la même réalité que son propriétaire. En même temps, elle semblait faire partie de son corps, car il la tenait serrée contre sa poitrine, qu'elle semblait parfois traverser.

En regardant mieux, on n'était même plus certain que le Sourcier

tenait son épée. Violette avait beaucoup travaillé pour obtenir cet effet, Six la faisant recommencer chaque fois qu'elle trouvait trop de « substance » à l'épée magique.

Rachel s'étonnait que l'arme soit représentée avec Richard. N'était-elle pas en possession de Samuel, depuis quelque temps ?

Certes, mais il paraissait normal que le Sourcier soit dessiné avec son arme de légende. Six avait peut-être également eu ce sentiment…

La tête inclinée, Violette s'éloigna de la paroi pour mieux admirer son œuvre. Hypnotisée, Six donnait le sentiment de ne plus avoir conscience du monde qui l'entourait.

Tendant un bras, elle caressa les auras qui entouraient Richard.

— Quand établirons-nous la connexion finale ? demanda Violette.

Sous les doigts de Six, certains détails des chaînes d'équations se mirent à briller doucement.

— Bientôt, soupira l'âme damnée de Violette. Très bientôt.

Chapitre 27

— Seigneur Rahl !

Richard se retourna juste à temps pour voir Berdine décoller du sol et bondir vers lui. Elle se réceptionna contre sa poitrine, enroulant les jambes et les bras autour de son torse et de sa taille.

L'impact coupa le souffle au Sourcier, qui recula d'un pas mais eut quand même le réflexe d'enlacer la Mord-Sith pour l'empêcher de tomber. Vu la façon dont elle s'accrochait à lui, le risque semblait peu élevé.

Un bond magnifique tel que Richard en avait rarement vu, même lorsqu'il observait les écureuils volants, dans sa forêt natale. Malgré tous ses soucis, il ne put s'empêcher de sourire, conquis par l'exubérance de Berdine. Qui aurait jamais cru qu'une Mord-Sith se comporterait un jour avec toute la joyeuse spontanéité d'une petite fille ?

Toujours dans les bras de son seigneur – et l'air bien décidée à y rester –, Berdine tourna la tête vers Cara, qui la foudroyait du regard.

— Je suis toujours sa préférée, je le sens.

Cara roula de gros yeux mais ne réagit pas à la provocation.

Prenant Berdine par les hanches, Richard la décrocha et la déposa sur le sol. Plus petite que ses collègues, cette Mord-Sith était beaucoup plus malicieuse et… voluptueuse.

Depuis qu'il la connaissait, le Sourcier s'étonnait de ce mélange détonant de sensualité et d'espièglerie. Bien entendu, il ne s'y fiait pas : comme toutes les femmes en rouge, Berdine était capable de se transformer en une tueuse impitoyable. Sous ses airs de gamine se tapissaient un cœur et une âme de guerrière. Accessoirement, elle ne se cachait pas d'aimer son seigneur à la folie, mais d'une manière tout à fait platonique – une sorte d'amour filial, plein de respect et d'innocence.

— Te voir me réchauffe le cœur, Berdine. Comment vas-tu ?

— Seigneur Rahl, je suis une Mord-Sith ! Nous allons toujours bien !

— Bref, je dois m'attendre au pire…, marmonna Richard.

Berdine sourit, flattée par ce commentaire.

— J'ai su que vous étiez passé par ici récemment, mais je vous ai manqué de peu. Voilà deux fois que ça arrive ! Ce coup-ci, j'étais bien décidée à ne pas vous rater. Nous avons tellement de choses à nous dire que je ne sais pas par où commencer…

Richard jeta un coup d'œil dans un des grands couloirs qui débouchaient sur la place où il se trouvait et vit que plusieurs soldats se dirigeaient vers lui au pas de course. Très haut au-dessus de sa tête, la pluie martelait le dôme vitré qui laissait pourtant filtrer une lumière grisâtre qui parvenait à faire briller les cuirasses parfaitement lustrées des militaires.

Armé d'une hache de guerre, d'une épée et d'un coutelas, chacun de ces hommes était une formidable machine à tuer. Certains étaient en plus équipés d'une arbalète qu'ils tenaient prête à tirer, juste au cas où. Se tenant un peu à l'écart de leurs camarades, ces arbalétriers portaient tous des gants noirs et leur arme était chargée d'un étrange carreau à pointe rouge…

Comme toujours au Palais du Peuple, les couloirs grouillaient de monde. Des résidants, des employés, des marchands, de simples visiteurs… Ici, la marée humaine montait et descendait sans cesse, rythmant le cours des journées.

Tous les civils tentaient de rester le plus loin possible des gardes. En même temps, ils s'efforçaient de regarder Richard à la dérobée, afin qu'il ne s'en aperçoive pas. Lorsqu'il les prenait sur le fait, quelques-uns le saluaient d'un signe de tête alors que d'autres se jetaient à genoux.

Histoire de détendre l'atmosphère, Richard souriait à tout le monde.

Ces dernières années, le seigneur Rahl ne se montrait pas souvent au palais. En conséquence, la curiosité de ses sujets était parfaitement normale. De plus, dans sa tenue de sorcier de guerre, avec la cape dorée qui battait dans son dos, il passait difficilement inaperçu.

Même s'il s'agissait bel et bien de son fief, Richard ne considérait pas le palais comme son foyer. Dans son cœur, la forêt de Hartland restait le seul endroit qu'il aurait qualifié de « chez-lui ». Quand on avait grandi parmi des arbres géants, les colonnes de pierre, si hautes fussent-elles, n'avaient pas vraiment de charme.

Le général Trimack, chef de la Première Phalange de la garde du palais, s'arrêta devant son seigneur et se tapa du poing sur le cœur. Les vingt soldats qui l'accompagnaient l'imitèrent avec un bel ensemble.

La Première Phalange, un corps d'élite, était chargée de la sécurité du seigneur Rahl lorsqu'il séjournait au palais. Grâce à ces hommes, Richard pouvait se détendre presque complètement quand il passait quelques jours dans son fief. Triés sur le volet, ces soldats étaient sans nul doute les meilleurs guerriers de D'Hara et, quand on connaissait les qualités martiales de leur peuple, ce n'était pas un mince compliment.

Reconnaissant Cara du premier coup d'œil, Trimack prit le temps

d'étudier Nicci, puis il sourit à son seigneur :

— Quel plaisir de vous voir de retour, maître Rahl ! s'écria-t-il.

— Général, je crains qu'il s'agisse d'une très courte visite… (Richard désigna ses deux compagnes.) Mes amies et moi avons des affaires urgentes à régler très loin d'ici.

Visiblement très déçu, mais pas vraiment surpris, Trimack eut un soupir résigné.

Puis il claqua des doigts, comme si une idée venait de lui revenir.

— Avez-vous trouvé la femme – votre épouse – qui est passée dans le Jardin de la Vie pour y laisser une statuette ?

Richard eut la gorge serrée par la culpabilité. Comment pouvait-il se laisser distraire par tant d'autres choses ? Ces derniers temps, il n'avait pas fait grand-chose pour retrouver sa femme. Était-ce justifiable ? Il en doutait beaucoup, surtout quand il pensait à la vision que lui avait imposée Shota.

Pourquoi la vie s'ingéniait-elle à l'éloigner de la seule mission qu'il jugeait importante ? En un sens, il n'était pas blâmable, parce que le monde exigeait son attention. Mais au bout du compte, qui le rendrait heureux ? L'Univers ou la personne qu'il chérissait par-dessus tout ?

Il devait retourner à la forteresse et chercher une piste qui le conduirait à Kahlan. C'était ça, la véritable priorité.

Même lorsqu'il travaillait sur d'autres sujets, elle ne quittait jamais ses pensées. Jour et nuit, il se demandait où Ulicia avait bien pu conduire Kahlan. Maintenant qu'elles détenaient les boîtes d'Orden – enfin, deux sur trois –, où iraient les Sœurs de l'Obscurité ?

Et que préparaient-elles ? S'il répondait à cette question, ça l'aiderait sûrement à savoir où chercher…

Il y avait autre chose : pour contrôler la magie d'Orden, Ulicia et ses complices auraient besoin du Grimoire des Ombres Recensées… Sinon, elles ne sauraient pas quelle boîte ouvrir.

Dans ce cas, Richard n'avait pas besoin de les chercher. Elles viendraient tôt ou tard à lui, puisque le grimoire n'existait plus que dans sa mémoire. Si elles ne voulaient pas jouer aux dés leurs chances d'immortalité – en ouvrant une boîte au hasard –, les sœurs devaient se procurer la clé qu'il était le seul à détenir. Kahlan aussi était une part de la solution. Mais sans Richard, Ulicia devrait se décider à l'aveuglette, et elle n'aimait sûrement pas les paris de ce genre.

Si attendre ne le satisfaisait pas, Richard n'avait qu'un moyen de retrouver Kahlan : mener des recherches sur le sort d'oubli et sur les boîtes d'Orden. Dans ses lectures, il dénicherait peut-être un indice sur ce que les sœurs prévoyaient de faire. Les ouvrages dont il avait besoin et les personnes capables de les déchiffrer l'attendaient dans la Forteresse du Sorcier.

Il devenait urgent qu'il y retourne.

— Je ne l'ai pas encore retrouvée, répondit-il enfin au général. Nous cherchons toujours, et je vous remercie de votre sollicitude.

À part Richard, personne ne se souvenait de Kahlan, de son sourire, de toute la noblesse de son âme qui passait parfois fugitivement dans ses yeux verts. À certains moments, il se demandait lui-même si elle existait vraiment. Elle lui semblait impossible, comme un rêve qu'il aurait fait pendant des années – l'incarnation de ses désirs les plus profonds, un idéal qui ne pouvait pas être à portée de main, ayant pris chair dans un être réel.

En un sens, il comprenait que ses proches aient du mal à faire face à la situation.

— Seigneur Rahl, dit Trimack, je suis navré que votre problème ne s'arrange pas… Au moins, j'espère que vous n'êtes pas ici à cause de nouveaux ennuis.

Ce fut au tour de Richard de soupirer. Par où commencer ?

— En un sens, hélas, c'est bien le cas…

— L'Ordre Impérial continue à fondre sur D'Hara ?

— J'ai bien peur que oui… Pour faire court, général, j'ai ordonné à nos forces de ne pas affronter celles de Jagang, parce que la bataille est perdue d'avance. Ce serait une boucherie, et l'empereur s'emparerait quand même du Nouveau Monde.

Le général gratta la cicatrice qui lui barrait la joue, au niveau de la mâchoire.

— Quand on ne combat pas un ennemi, seigneur, de quelle option dispose-t-on ?

Une question dictée par le bon sens, comprit Richard, et la sincère volonté d'aider son seigneur. Un instant, le Sourcier écouta les bruits de pas qui se répercutaient partout dans les couloirs, évoquant le murmure amical et lointain d'une foule à la fois inquiète et confiante en son chef.

— Notre armée va semer la terreur dans l'Ancien Monde, dit enfin Richard. Ces gens voulaient la guerre ? Eh bien, ils l'auront, et nous ferons en sorte qu'ils s'étouffent avec !

Plusieurs soldats ne cachèrent pas leur surprise et Trimack lui-même en resta bouche bée. Puis son regard s'illumina. À la réflexion, il trouvait l'idée excellente.

— Je suppose que la Première Phalange et le reste de la garde vont devoir interdire l'accès du palais à ces chiens ?

— Vous pensez en être capable, général ?

Trimack eut un petit sourire.

— Seigneur Rahl, mes humbles talents ne seront que de modestes adjuvants. Vos ancêtres ont bâti ce palais pour qu'il soit imprenable. En plus des défenses « naturelles », ces lieux sont investis d'un pouvoir qui neutralise la magie adverse.

Richard savait déjà que le complexe avait la forme d'un sortilège – oui, il était construit pour dessiner sur le plateau un sort géant qui renforçait le pouvoir des Rahl et minait celui de tout autre pratiquant de la magie. En un sens, le Palais du Peuple était un emblème dont Richard appréhendait le sens : une affirmation de la force d'une lignée de sorciers et de seigneurs de guerre.

Hélas, le sort défensif affecterait également les sorciers et les magiciennes qui soutenaient Richard. Il fallait que Verna et ses sœurs participent à la protection du palais, mais le sortilège leur compliquerait la tâche, c'était inévitable. Heureusement, les agresseurs connaîtraient les mêmes mésaventures, ce qui équilibrerait les choses.

De toute façon, Richard devrait se reposer sur Verna, car il ne pouvait pas être partout à la fois.

— Général, je vais vous envoyer des renforts, plus une unité magique. Des Sœurs de la Lumière commandées par Verna, leur Dame Abbesse.

— Je la connais… Une sacrée bonne femme quand tout va bien, et un cyclone quand tout va mal. Je me félicite qu'elle soit dans notre camp, seigneur Rahl.

Richard ne put s'empêcher de sourire. Le général n'aurait pas pu mieux parler.

— Je reviendrai dès que possible, général. En attendant, je vous confie le Palais du Peuple.

— Il faudra fermer les grandes portes, au pied du plateau…

— Je vous laisse carte blanche, général…

— Ces portes sont imprégnées du même pouvoir que le reste du palais… Elles ne seront en aucun cas un maillon faible… L'ennui, c'est que ça mettra un terme au commerce dont le palais a tant besoin pour exister… En temps de paix, en tout cas…

Richard jeta un coup d'œil aux centaines de gens qui déambulaient dans les couloirs et le long des promenades.

— Avec ce qui se prépare, le commerce ne sera plus possible de toute façon… Plus personne ne pourra traverser les plaines d'Azrith, ni circuler librement dans le Nouveau Monde. Général, préparez-vous à un très long siège.

— Les armées ennemies ont toujours fait ça : camper devant le palais et espérer que ses défenseurs crèvent de faim. Mais dans les plaines d'Azrith, ce sont les assaillants qui finissent par dépérir… Seigneur Rahl, quand reviendrez-vous afin de participer à la défense du palais ?

— Dès que je pourrai, si je peux… Pour le moment, je dois me concentrer sur notre nouvel effort de guerre. Nous allons tenter d'arracher le cœur de l'Ordre au lieu de le vaincre au bras de fer… Ce

ne sera pas facile.

— Et si le palais est assiégé lorsque vous reviendrez ? Comment entrerez-vous ?

— Eh bien, pas par la voie des airs, puisque je n'ai plus de dragon… (Devant la perplexité du général, Richard jugea charitable d'ajouter :) S'il le faut, j'utiliserai la Sliph, un moyen de transport magique.

Trimack ne parut pas plus avancé, mais il n'était pas homme à mettre en doute la parole de son seigneur.

— Je vais repartir par le même chemin, général. Vous voulez m'accompagner jusqu'à la Sliph, pour voir par vous-même ?

Trimack accepta, ravi de pouvoir protéger le seigneur Rahl – après tout, c'était sa mission d'origine.

Richard prit Berdine par le bras et se mit en chemin, suivi comme son ombre par Cara et Nicci, elles-mêmes escortées par les soldats.

Berdine étant beaucoup plus petite que lui, le Sourcier se pencha pour lui parler à l'oreille.

— J'ai besoin d'informations… As-tu continué à traduire le journal de Kolo ?

— Et comment, seigneur Rahl ! J'ai même entrepris des recherches dans d'autres livres, pour mieux comprendre ce que raconte notre ami… Quand nous travaillions ensemble sur le journal, beaucoup de choses nous ont échappé… Nous sommes souvent restés à la surface des événements…

La Mord-Sith ne savait sûrement pas à quel point elle avait raison !

— Dans tout ça, aurais-tu glané des informations sur le Premier Sorcier Baraccus ?

Berdine s'arrêta brusquement et leva les yeux sur Richard.

— Comment savez-vous qu'il est si important ?

Chapitre 28

Richard prit Berdine par le poignet et se remit en mouvement, l'entraînant avec lui.

— Je te l'expliquerai une autre fois, quand j'aurai plus de temps. Que dit Kolo au sujet de Baraccus ?

— Eh bien, les propos de Kolo sont la partie visible de l'iceberg… Il fait allusion à bien des choses, mais pour remplir les blancs, j'ai dû consulter des livres dans vos bibliothèques privées.

Richard n'en revenait pas. Depuis qu'il avait été bombardé seigneur Rahl, il avait libre accès aux bibliothèques les plus « sensibles » du palais – et par conséquent, à d'incroyables trésors de connaissances.

— Quels livres ?

— Une de ces bibliothèques est sur notre chemin… Pas dans une zone publique du palais, mais dans une partie plus privée… Je vous montrerai, seigneur. Tout ça a un rapport avec les sites centraux.

Accélérant le pas, Nicci se porta au niveau de Richard et Berdine.

— Nathan m'a parlé de ces « sites centraux »… Lui aussi a lu quelque chose à ce sujet.

— Tu peux être plus précise ? demanda Richard.

— Eh bien, ce sont des bibliothèques ultra-privées. Vers la fin des Grandes Guerres, ou un peu après, elles furent créées afin d'offrir un abri sûr à des livres jugés trop dangereux pour être mis entre toutes les mains. Selon le prophète, il existe quelque chose comme six ou sept sites centraux.

— C'est ça, oui, confirma Berdine. (Elle jeta un coup d'œil derrière elle pour s'assurer qu'aucun soldat ne pouvait entendre la conversation.) Seigneur Rahl, d'après une de mes sources, certains de ces sites, voire tous, sont signalés par le nom d'un seigneur Rahl tiré d'une prophétie.

— Tu veux dire un nom gravé sur une pierre tombale ?

Berdine plissa le front.

— Oui. Ces bibliothèques sont « gardées avec les ossements », si on en croit certains grimoires. Se fiant aux prophéties, leurs créateurs pensaient qu'un seigneur Rahl de l'avenir aurait besoin de consulter les livres. Au moins dans un cas, le nom de ce seigneur est gravé sur une pierre tombale.

— À Caska, oui…

— C'est bien le nom que j'ai vu dans ce texte ! Comment savez-

vous ça ?

— J'y étais… Mon nom figure sur un grand monument funéraire.

— Vous y étiez ? Pour quoi faire ? Et qu'y avez-vous trouvé ?

— Un grimoire intitulé La Chaîne de Flammes qui m'a aidé à démontrer l'existence de ma femme.

Berdine interrogea du regard Cara et Nicci, puis elle leva de nouveau les yeux vers Richard.

— J'ai entendu des rumeurs au sujet de cette épouse… Au début, j'ai cru à des commérages absurdes. Ce serait vrai ?

Richard prit une grande inspiration. Peut-être parce que toute cette horrible aventure l'avait usé, il ne se sentait pas la force de raconter une nouvelle fois son histoire.

— C'est vrai, dit-il simplement.

— Seigneur, qu'est-ce que ça signifie ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer… Parle-moi plutôt de ces sites centraux.

— Vous vous souvenez que Baraccus s'est suicidé après son retour du Temple des Vents ?

— Bien sûr…

— Il y avait quelque chose là-derrière…

— Que veux-tu dire ?

Berdine s'arrêta devant un couloir latéral défendu par deux gardes. Dès qu'ils reconnurent Richard, ces braves soldats se tapèrent du poing sur le cœur puis s'écartèrent. La Mord-Sith ouvrit une double porte de fer ornée de l'image en relief d'une cour de jardin. Le couloir aux murs lambrissés de merisier qui s'étendait derrière était désert. L'entrée d'une des zones privées du palais…

— Je n'ai pas pu découvrir exactement quoi, mais Baraccus a fait quelque chose de très important pendant qu'il était dans le Temple des Vents. (Berdine regarda Richard pour s'assurer qu'il l'écoutait attentivement.) Quelque chose de capital, même.

Richard emboîta le pas à la Mord-Sith dans l'étroit corridor.

— Baraccus a fait en sorte que je naisse avec le don soustractif, dit-il en marchant.

Cette fois, ce fut Nicci qui prit le Sourcier par le bras, le forçant à s'arrêter et à se retourner.

— Quoi ? Où es-tu allé chercher une idée pareille ?

— Shota me l'a dit…

— Et comment le saurait-elle ?

— Tu sais, les voyantes, eh bien… Le flot du temps, ça ne te dit rien ? J'ai comblé les lacunes avec les données historiques dont je dispose.

Nicci ne parut pas convaincue du tout.

— Pourquoi Baraccus aurait-il fait ça ? D'après Shota, cet antique sorcier est allé dans le royaume des morts et là… eh bien, quoi ? il s'est dit, puisqu'il y était, qu'il serait amusant qu'un type nommé Richard Rahl, programmé pour naître trois mille ans plus tard, ait le contrôle des deux facettes de la magie ? C'est ça que tu veux me faire gober ?

— Nicci, c'est un peu plus compliqué que ça… En fait, il a agi pour réparer les dégâts provoqués par un autre sorcier, qui l'avait précédé dans le temple. Un certain Lothain. Tu te souviens de ce nom, Berdine ?

— Bien sûr, seigneur !

— Ce Lothain était un espion.

— Quoi ? s'écria Berdine. Kolo le soupçonnait d'être une taupe qui guettait depuis toujours une occasion de frapper. Il ne croyait pas que Lothain était devenu fou – la thèse la plus répandue, à l'époque… Tout le monde pensait que Lothain avait craqué sous la pression. Kolo n'était pas de cet avis, mais il ne s'en est jamais ouvert à personne, parce qu'il savait qu'on ne le croirait pas. D'autant moins que les gens accusaient Baraccus de trahison.

— Baraccus ? s'écria Richard en se remettant en chemin. C'est absurde !

— Kolo pensait la même chose que vous.

— Qu'avait donc fait Lothain ? demanda Nicci d'une voix puissante et autoritaire qu'elle utilisait en de très rares occasions.

Richard sonda les yeux bleus de son amie et y lut l'indomptable détermination de l'ancienne Maîtresse de la Mort. Parce qu'elle était douce et jolie, le traitant avec une indéfectible gentillesse, Richard oubliait souvent que son alliée était une magicienne de toute première importance. Ses yeux bleus avaient vu des choses qu'il n'était pas en mesure d'imaginer, car elle était sans nul doute une des magiciennes les plus puissantes de l'histoire du monde. Une force avec laquelle il fallait compter…

Sur un plan humain et amical, elle méritait de connaître la vérité. De toute façon, Richard ne s'était jamais efforcé de la lui cacher. Le temps lui avait manqué, c'était tout. Au contraire, il regrettait que son amie n'ait pas eu l'occasion de réfléchir à tout ça. Au sujet de la bibliothèque secrète de Baraccus, par exemple, elle aurait certainement pu lui faire des suggestions précieuses.

Les événements s'étaient enchaînés trop vite. Et le moment semblait mal choisi pour de grandes explications, même s'il brûlait d'envie de les fournir à son amie.

Tant pis pour les détails ! Il allait devoir s'en tenir à l'essentiel.

— Lothain espionnait pour le compte de l'Ancien Monde. A-t-il

compris que son camp ne remporterait pas la victoire ? S'est-il dit qu'on ne prend jamais assez de précautions ? Quoi qu'il en soit, dans le Temple des Vents, il s'est assuré que sa cause renaîtrait un jour de ses cendres. Pour ça, il a fait en sorte qu'un homme capable de marcher dans les rêves naisse tôt ou tard dans le monde des vivants.

» Baraccus n'a pas pu neutraliser cette machination. Par bonheur, il a eu une idée de génie : programmer la naissance d'un sorcier de guerre apte à s'opposer au futur empereur Jagang. Et il se trouve que c'est moi…

Bouche bée, Nicci dévisagea Richard avec de grands yeux ronds.

— Alors, Berdine, dit Richard, quel est le rapport entre Baraccus et les sites centraux ?

Une nouvelle fois, la Mord-Sith vérifia que les soldats ne suivaient pas de trop près.

— Selon Kolo, un groupe de gens très influents pensait que Baraccus avait trahi, commettant un acte très grave pendant qu'il était dans le Temple des Vents.

— De quoi le soupçonnaient-ils ?

— Je n'ai pas encore réussi à le déterminer… C'était très secret, et ces gens se montraient très discrets. Personne n'avait envie d'accuser Baraccus de félonie et de se mettre à dos les mauvaises personnes. L'ancien Premier Sorcier avait encore beaucoup de partisans – par exemple Kolo…

» Qui sait ? ces gens n'avaient peut-être pas de soupçons bien précis, mais seulement un réseau de présomptions. Seigneur, n'oubliez pas que plus personne n'a pu entrer dans le temple après Baraccus – à part vous, bien entendu.

» Les accusateurs avaient également peur de Magda Searus, vous savez, la première Inquisitrice…

— Je sais, oui… Berdine, je trouve quand même surprenant que de si graves accusations soient restées secrètes. Ce n'est pas cohérent.

— Mais non, c'est logique… Si ces choses s'étaient sues, cela aurait pu provoquer une panique, ou quelque chose dans ce genre. Les combattants auraient peut-être baissé les bras… N'oubliez pas que la guerre continuait. Nul ne savait comment elle se terminerait. La préoccupation essentielle, à l'époque, était de soutenir le moral des troupes et de découvrir un moyen de vaincre. Dans ce contexte très particulier, un petit groupe de « notables » craignait que Baraccus ait commis un acte malveillant dans le Temple des Vents. Même à leurs yeux, ce sujet devait paraître plutôt secondaire.

— Mais quel acte malveillant ? s'écria Richard.

— Désolée, je ne sais pas… Kolo ne s'étend pas sur ce sujet. Il croyait en Baraccus et ces accusations secrètes le révoltaient. Hélas, il

n'était pas en position de polémiquer avec les détracteurs de Baraccus. Vous savez, ce n'était pas un sorcier de haut niveau, et il n'a jamais eu un poste important…

» Mais un bref passage de son journal me donne la chair de poule chaque fois que je le lis. J'ignore si c'est en rapport avec Baraccus, car rien ne milite en ce sens, mais pourtant il semble que…

— Que dit ce passage ? la coupa Richard.

Comme lui, Nicci et Cara se penchèrent vers Berdine.

— Alors qu'il parle du mauvais temps, notant que tout le monde en a assez de la pluie, Kolo mentionne en passant qu'il est bouleversé parce qu'il a appris quelque chose de source sûre. « Ils ont fait cinq copies du livre qui n'aurait jamais dû être copié. » Voilà exactement ce qu'il dit…

Richard sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale.

— Un peu plus loin, continua Berdine, Kolo recommence à parler des sites centraux.

— Tu en déduis quoi ? Les copies du livre seraient cachées dans les sites centraux ?

La Mord-Sith sourit.

— Seigneur, vous posez les mêmes questions que moi… Décidément, nous sommes faits pour nous entendre.

— Kolo donne-t-il des indications au sujet du livre copié ? demanda Nicci.

— Pas la moindre… C'est justement ça qui me donne la chair de poule. On lit quelque chose entre les lignes…

— Que veux-tu dire ? s'impatienta la magicienne.

— Quand on traduit jour après jour les écrits d'un auteur, on commence à sentir dans quel état d'esprit il est, comment il se sent et quels sentiments il éprouve, même s'il ne les explicite pas. À la façon dont il s'exprime, j'ai senti que Kolo était terrorisé par le simple fait de mentionner ce livre si important et si secret qu'il n'aurait jamais dû être copié. J'ai partagé la peur de mon auteur, si vous préférez… Et je peux dire que c'était carrément de la panique.

Richard trouva très convaincante la démonstration de Berdine.

La Mord-Sith s'arrêta soudain devant une grande porte de fer peinte en noir.

— Voilà, c'est ici que j'ai découvert les livres qui parlent des « sites centraux gardés avec les ossements », quoi que ça puisse vouloir dire.

— Le site que j'ai trouvé était dans un cimetière, dit Richard.

— C'est une explication plausible…, concéda Berdine.

— Nathan pense qu'il y avait une crypte secrète sous le Palais des Prophètes, dit Nicci. Selon lui, le bâtiment a été construit pour la dissimuler.

Au milieu du couloir, les soldats s'étaient arrêtés comme s'ils ne savaient plus trop que faire.

— Général, vous devriez attendre ici avec vos hommes ! lança Berdine, qui avait remarqué le malaise de leur escorte. Je vais entrer dans la bibliothèque et montrer quelques ouvrages au seigneur Rahl. Pendant ce temps, vous pourriez monter la garde, au cas où un intrus se présenterait…

Trimack acquiesça et entreprit de disposer des sentinelles.

Berdine tira lentement une clé de sa poche de poitrine.

— Dans cette salle, j'ai trouvé un livre qui me donne des cauchemars…

Elle regarda Richard puis déverrouilla la porte.

— Il y a des protections magiques…, souffla Nicci à Richard.

La magicienne semblait très soupçonneuse.

— Berdine n'a pas le don…, répliqua le Sourcier sur le même ton. Elle est incapable de traverser un champ de force… Comment a-t-elle fait pour entrer ?

Berdine retira la clé de la serrure et se tourna vers son seigneur.

— J'ai la clé ! Parce que je savais où Darken Rahl la cachait…

— La clé désactive les protections, dit Nicci, stupéfiée. Je n'ai jamais vu une chose pareille…

— C'était prévu pour que des assistants ou des érudits de confiance puissent accéder aux ouvrages, avança Richard. Il ne peut pas y avoir d'autre explication…

Il se tut et regarda Berdine tourner la poignée de la porte.

— As-tu appris autre chose sur Baraccus ? lui demanda-t-il.

— Pas grand-chose… Sinon que Magda Searus, la première Inquisitrice, avait été son épouse.

— Comment sait-elle des choses pareilles ? souffla Richard, un peu mortifié.

— Vous disiez, seigneur ?

— Rien du tout… Alors, qu'as-tu découvert ici ?

— Au sujet du livre qui n'aurait jamais dû être copié ?

Berdine remit la clé à sa place, sourit malicieusement à son seigneur et poussa la grande porte noire.

Chapitre 29

Dans la bibliothèque, les trois grandes fenêtres qui occupaient pratiquement tout le mur du fond laissaient entrer la pâle lumière de la fin d'après-midi. Toujours aussi violente, la pluie martelait les vitres et les constellait de ruisselets tourbillonnants.

Les trois murs aveugles de la petite salle étaient tapissés de rayonnages en vieux chêne. Une grande table et quatre chaises occupaient pratiquement tout l'espace central. Au milieu de la table, une imposante lampe à quatre réflecteurs éclairait généreusement toutes les positions de lecture.

D'un simple geste, Nicci embrasa les quatre mèches de l'ingénieux dispositif. Aussitôt, une douce et chaude lumière adoucit l'atmosphère de la pièce.

Curieusement, nota Richard, le sort qui neutralisait le pouvoir des pratiquants de la magie étrangers à la lignée Rahl ne semblait pas affecter le pouvoir de l'ancienne Maîtresse de la Mort…

Berdine se campa devant les étagères placées à droite de la porte.

— Dans son journal, pas très loin de l'endroit où il parle du livre qui n'aurait pas dû être dupliqué, Kolo laisse entendre que les copies ont été faites par les hommes qui soupçonnaient Baraccus de trahison. Enfin, c'est mon interprétation. Il appelle ces gens les « crétins dont parlent *Les* Ragots de Margot ».

— Les Ragots de Margot ? répéta Nicci, très excitée.

Richard regarda alternativement les deux femmes.

— Quelqu'un peut me dire ce que sont Les Ragots de Margot ?

— C'est un livre, répondit Berdine.

Richard leva un sourcil à l'attention de Nicci.

— Pas un livre banal, Richard ! C'est un recueil de prophéties, si tu veux tout savoir. Mais un recueil très… spécial. Il est antérieur de sept siècles aux Grandes Guerres. Nous en avions un exemplaire dans les catacombes du Palais des Prophètes. Toutes les sœurs, au cours de leur formation, étudiaient cette… curiosité.

Richard balaya du regard les livres alignés sur les rayonnages.

— Et qu'a-t-il de si spécial, ce recueil ?

— Toutes les prophéties sont des commérages, des rumeurs et des ragots, justement…

— Désolé, mais je ne saisis pas très bien…

— Eh bien, ces prédictions ne concernent pas des événements à venir, mais… de futurs commérages. La gazette des racontars des prochains millénaires, si tu préfères.

Richard se frotta les yeux et soupira de lassitude.

— Tu veux dire que l'auteur, un prophète, a couché sur le papier les ragots des temps futurs ? (Nicci acquiesça.) Dans quelle intention, exactement ?

— C'est la question que tout le monde se pose…

Richard secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— Richard, il y a beaucoup de secrets dans l'histoire… Tiens, comme ce livre qui n'aurait pas dû être copié… Les secrets de ce type ne sont en principe jamais révélés parce que les gens les emportent dans la tombe avec eux. Du coup, lorsque nous faisons des recherches historiques, il nous arrive de ne pas pouvoir résoudre un mystère parce que les informations requises sont manquantes.

» Dans certains cas, il existe des fragments d'informations – des choses entendues ou vues par des gens, et au sujet desquelles ils se sont mis à affabuler. Quelques sœurs, au Palais des Prophètes, pensaient que ce livre apparemment farfelu était une mine de renseignements sur quelques-uns des mystères les plus incroyables de l'avenir.

— Tu veux dire qu'elles cherchaient la vérité nichée dans les ragots ?

— Quelque chose comme ça, oui… Elles n'hésitaient pas à dire que cet ouvrage était le recueil de prophéties le plus important de tous. D'ailleurs, elles veillaient jalousement dessus. Contrairement à d'autres grimoires, il était interdit de le sortir des catacombes afin de l'étudier.

» Des sœurs apparemment très sérieuses consacraient presque tout leur temps libre à la lecture de ce petit livre à première vue parfaitement idiot. Les auteurs sérieux n'accordant en général aucune attention aux rumeurs, on pense que Les Ragots de Margot sont le seul ouvrage de ce genre. L'unique compilation de racontars virtuels disponible en bibliothèque. Les sœurs que j'ai mentionnées affirmaient que certains événements ne pouvaient être étudiés – voire découverts – qu'à travers ce recueil qui leur était largement antérieur. Selon elles, une partie des ragots finirait par « advenir », nous révélant des détails capitaux sur des secrets futurs. Bref, Les Ragots de Margot, à leurs yeux, sont une porte ouverte sur de fabuleuses vérités cachées.

Peinant à assimiler ces informations plutôt étranges, Richard appuya le bout de ses doigts sur son front, comme pour faire entrer dans sa tête des notions qu'elle avait tendance à laisser patienter dehors.

— Si je comprends bien, parmi les sœurs que tu as connues,

certaines étaient fascinées par ce livre. Tu peux me citer des noms ?

— Eh bien, Ulicia, pour commencer.

— Génial…, marmonna Richard.

Berdine ouvrit la porte vitrée d'une petite bibliothèque et tira un ouvrage de ses rayons. Se tournant vers Richard et Nicci, elle leur montra la couverture.

Les Ragots de Margot…

— Quand j'ai lu la remarque de Kolo sur les « crétins dont parlent Les Ragots de Margot », j'ai trouvé l'expression si bizarre qu'elle s'est gravée dans mon esprit. Vous connaissez ce phénomène, n'est-ce pas, seigneur Rahl ? Bien plus tard, alors que je faisais des recherches ici, le titre de ce livre m'a frappée. Au début, je n'ai pas imaginé qu'il s'agissait d'un recueil de prophéties.

Nicci haussa nonchalamment une épaule.

— Certains grimoires sont difficiles à identifier, surtout pour les néophytes. Des livres capitaux peuvent se présenter comme d'assommantes archives ou, nous le voyons avec Les Ragots de Margot, sous l'aspect d'une bonne blague…

D'un geste circulaire, Berdine désigna tous les rayonnages de la pièce.

— On ne trouve rien de bien amusant, sur ces étagères…

— Très bien vu, l'approuva Richard.

Berdine sourit du compliment. Puis elle posa son livre sur la table, l'ouvrit délicatement et tourna les pages jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un passage bien précis.

— Puisque Kolo parlait de ce livre, je me suis dit qu'il était de mon devoir de le lire. Bon sang ! ce qu'il est ennuyeux ! J'ai failli m'endormir à chaque ligne. Rien ne semblait avoir la moindre importance, jusqu'à ce que je tombe sur cette page. Et là, croyez-moi, ça m'a réveillée !

Richard inclina la tête pour lire les mots que Berdine lui indiquait du bout d'un index. Ayant un peu perdu l'habitude du haut d'haran, il lui fallut un moment pour déchiffrer le passage. Quand il eut terminé, il se gratta pensivement la tempe et traduisit à haute voix :

— « Les crétins pompeux seront tellement nerveux quand ils copieront la clé qui n'aurait jamais dû l'être, qu'ils trembleront de peur devant leur propre audace et jetteront l'ombre de la clé parmi les ossements afin qu'on ne sache jamais qu'un seul exemplaire fut réalisé correctement. »

Richard sentit tous les poils de sa nuque se hérisser.

Cara croisa les bras sur sa poitrine – une posture typique quand elle était en ébullition.

— Si je comprends bien, dit-elle, les « crétins » n'ont fait qu'une copie fidèle – tout ça parce qu'ils crevaient de peur.

Berdine lissa lentement sa longue natte de cheveux châtains brillants.

— On dirait bien, oui…

Richard en était encore à tenter d'analyser les métaphores.

— Jeter l'ombre de la clé parmi les ossements… Ça veut sûrement dire « la cacher dans un des sites centraux ». Tu ne crois pas, Berdine ? Une métaphore pour « enfouir avec les dépouilles »…

— Seigneur Rahl, quel plaisir de vous avoir de nouveau près de moi ! Nous réfléchissons de la même manière, et vous m'avez tant manqué. J'ai des dizaines d'autres énigmes à vous soumettre !

Richard passa un bras autour des épaules de la Mord-Sith. Une façon de signifier qu'il éprouvait la même chose qu'elle.

Berdine continua à feuilleter l'ouvrage, s'arrêtant lorsqu'elle tomba sur une page blanche.

— Il manque du texte dans presque tous les ouvrages, dit-elle, agacée.

— C'est un effet du sort d'oubli lancé par les Sœurs de l'Obscurité, annonça Nicci. La Chaîne de Flammes éradique toutes les prédictions relatives à l'épouse de Richard.

Berdine prit le temps d'assimiler les propos de Nicci.

— Voilà qui va encore nous compliquer les choses… Nous serons privés d'une multitude d'informations sans doute précieuses. Verna m'a dit qu'il manquait des passages dans beaucoup de grimoires, mais elle ignorait pourquoi.

— Montre-moi tous les livres dans lesquels il manque du texte, dit Nicci.

Richard se demanda pourquoi elle paraissait si soupçonneuse.

Berdine retira des rayonnages plusieurs volumes qu'elle tendit un par un à Nicci.

La magicienne posait chaque livre sur la table dès qu'elle avait fini de le feuilleter.

— Des prophéties, encore et encore ! lança-t-elle en laissant tomber sur la pile le dernier grimoire que lui avait remis Berdine.

— Ta conclusion ? demanda Richard.

Au lieu de lui répondre, Nicci s'adressa à Berdine :

— Il y a encore des livres « amputés » ?

— Un seul…, répondit la Mord-Sith.

Après avoir jeté un bref coup d'œil à Richard, elle débarrassa toute une étagère de sa rangée de livres puis fit coulisser un panneau de bois, révélant une petite niche dorée. Sans hésiter, elle s'empara du volume qui reposait sur un coussin de velours vert au liseré d'or.

La couverture de cuir avait dû être rouge dans un lointain passé, car il restait encore quelques traces de cette couleur sur le dos. Plus

petit que la moyenne des ouvrages, ce livre intriguait au premier coup d'œil, peut-être à cause de la qualité de sa reliure et des ornements qui rehaussaient la couverture.

— Le seigneur Rahl – je parle du précédent – me faisait souvent traduire des textes rédigés en haut d'haran. Dans cette salle, il venait étudier ses trésors les plus secrets. Comme je l'assistais, j'ai découvert la cachette de la clé – et l'existence de la niche que je viens d'ouvrir. Je pensais que ce livre déborderait de révélations.

— Et tu as été déçue ? demanda Richard.

— Toujours le texte manquant, seigneur… Et avec ce livre, c'est pire que tout, puisque tous les mots se sont volatilisés. Il ne reste que des pages blanches !

— Que des pages blanches ? répéta Nicci. Fais-moi voir ça.

Berdine tendit le petit grimoire à la magicienne.

— Il n'y a rien, je vous le garantis. Voyez par vous-même…

Nicci ouvrit le volume et s'attarda un moment sur la première page. Puis elle passa aux deux ou trois suivantes, un index courant sur le parchemin comme si elle lisait.

— Par les esprits du bien…, murmura-t-elle.

— Que t'arrive-t-il ? demanda Richard.

Berdine se hissa sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus l'épaule de Nicci.

— Il n'y a rien, dit-elle. Que des pages blanches…

— Non, pas du tout…, marmonna Nicci, absorbée par sa lecture. (Elle releva enfin les yeux.) C'est un traité de magie. Les gens qui n'ont pas le don voient effectivement des pages blanches. Seuls peuvent le lire une magicienne ou un sorcier très puissants. Richard, c'est un texte fondamental !

— Quoi ? s'écria Berdine, plissant comiquement le nez.

— Les traités de magie sont dangereux, et certains plus encore que d'autres. Celui-là est… mortellement périlleux, au minimum.

» Les livres de ce genre sont dotés de sorts de garde. Et quand on les estime trop… explosifs… un sortilège fait en sorte que les mots s'effacent de la mémoire trop vite pour qu'on se souvienne simplement de les avoir vus. Du coup, on pense que les pages sont blanches. Un profane ne peut tout simplement pas enregistrer le texte dans son esprit. En réalité, tu as vu les mots, mais en les oubliant beaucoup trop vite pour qu'ils se gravent dans ta mémoire.

» Ce sort est à la base de ce que nous appelons une Chaîne de Flammes. Le principe est le même… Il y a des millénaires, un sorcier imaginatif s'est demandé si le « protocole d'oubli » ne pouvait pas s'appliquer également à une personne.

Nicci baissa de nouveau les yeux sur le livre.

— Bien sûr, quand un être humain est concerné, les choses sont beaucoup plus compliquées.

Richard savait depuis longtemps qu'il n'aurait pas pu mémoriser le Grimoire des Ombres Recensées s'il n'avait pas eu le don. D'après Zedd, il n'aurait même pas été capable de se souvenir du premier mot.

— De quoi parle ce livre, Nicci ?

La magicienne leva de nouveau les yeux du texte, mais à regret.

— Ce sont des instructions magiques…

— Tu as déjà dit qu'il s'agissait d'un traité. Mais des instructions sur quel sujet ?

— Eh bien… Je crois que ce texte explique comment remettre dans le jeu les boîtes d'Orden.

Un nouveau frisson courut le long de l'échine du Sourcier.

Il prit délicatement l'ouvrage des mains de Nicci. Pour sûr, les pages n'étaient pas blanches ! Elles débordaient au contraire de texte, de diagrammes, de tableaux et d'équations.

— C'est du haut d'haran, Nicci… Dois-je comprendre que tu sais lire cette langue ?

— Bien sûr !

Richard échangea un regard perplexe avec Berdine.

Du premier coup d'œil, il avait vu que le « traité » était d'une incroyable complexité. Bien qu'il eût appris le haut d'haran, le niveau de langue de cet ouvrage risquait de le dépasser.

— C'est bien plus technique que le haut d'haran dont j'ai l'habitude, dit-il en tournant lentement les pages.

Nicci se pencha et indiqua un passage.

— C'est la nomenclature des formules requises pour les différentes incantations. Pour comprendre le texte, il faut avoir appris ces formules et connaître les sortilèges correspondants.

— Et c'est ton cas ?

La magicienne eut une moue dubitative.

— Je ne sais pas… Après une lecture complète, je pourrai dire si je suis apte à le traduire…

Berdine se hissa sur la pointe des pieds et jeta de nouveau un coup d'œil au livre – comme si elle espérait que les mots consentent à lui apparaître.

— Pourquoi ce délai ? demanda-t-elle. Soit vous comprenez, soit vous ne comprenez pas, c'est aussi simple que ça.

— Pas avec les traités de magie… C'est un peu comme les mathématiques supérieures… On reconnaît les chiffres, mais ça ne veut pas dire pour autant qu'on peut résoudre l'équation. Il suffit qu'un seul symbole vous soit inconnu pour que l'opération se révèle impossible. Quand il s'agit de travailler avec des inconnues, il est indispensable de maîtriser un certain processus de pensée. Et ça, on ne

le sait qu'une fois le travail terminé.

» En simplifiant à l'extrême, c'est la même chose avec ce traité. Dans ces pages, il y a des références à d'anciens sortilèges que je ne suis pas sûre de pouvoir comprendre. Une seule lacune, et tout le processus sera bloqué. Le haut d'haran n'arrange rien, car c'est une langue quasiment morte, aujourd'hui. Et pour pimenter un peu la sauce, ce texte est rédigé dans un dialecte rarissime.

Richard prit le bras de Nicci pour attirer son attention.

— Mon amie, c'est capital : crois-tu pouvoir réussir ? Dis-moi ce que tu sens au plus profond de toi !

La magicienne regarda le livre avec un rien de méfiance.

— Il me faudra du temps… Quand j'aurai traduit assez de pages, je serai en mesure de faire un pronostic. J'ai bien dit un pronostic !

Richard referma le traité et le tendit à son amie.

— Alors, emporte-le avec toi. Ça te donnera plus de temps pour l'étudier et découvrir la clé de l'énigme.

— Quelle clé ? Que veux-tu dire ?

— Tu ne comprends donc pas ? C'est peut-être la réponse que nous cherchons. Si tu comprends ce texte, ça nous permettra sans doute de défaire tout ce qu'a fait Ulicia ! et de retirer du jeu les boîtes d'Orden…

Nicci passa lentement un pouce sur la couverture du petit traité.

— Ce que tu dis paraît logique, Richard, mais savoir faire quelque chose ne veut pas dire qu'on sait aussi le défaire.

— C'est comme essayer de ne plus être enceinte quand on l'est ? demanda Cara.

— Quelque chose comme ça, oui…

La métaphore très inattendue de la Mord-Sith ramena à la mémoire de Richard un souvenir cruel. Kahlan avait été enceinte, mais des brutes lui avaient tendu une embuscade afin de la battre comme plâtre. Sans le Sourcier, elle n'aurait pas survécu, mais elle avait perdu l'enfant – avant même d'avoir pu en parler à son mari.

La revoir si grièvement blessée, méconnaissable au point qu'il l'avait prise pour un voyageur agressé, serra le cœur de Richard. Au prix d'un gros effort, il chassa de son esprit cette image poignante.

Depuis la disparition de Kahlan, il passait son temps à bannir des images – aussi bien des moments heureux que des heures sombres. Un jour, il devrait sans doute payer le prix de l'inhumaine discipline qu'il s'imposait.

Un jour, oui, et il verrait bien quand ça arriverait…

Nicci plissa le front d'inquiétude, car elle venait de voir de l'angoisse passer sur le visage du Sourcier.

Qui fit mine d'ignorer la sollicitude de la magicienne.

— Nicci, inutile que je te rappelle à quel point c'est important, n'est-ce pas ?

L'ancienne Maîtresse de la Mort soutint le regard de son ami. Elle pensait ne pas être en mesure de réussir, mais comment lui dire une chose pareille ? Comment décevoir quelqu'un qui vous faisait une telle confiance ?

— Je m'efforcerai d'y arriver, Richard, promit-elle.

Soudain, son visage s'éclaira et elle eut un sourire sincère. Ouvrant le livre, elle le feuilleta jusqu'à la dernière page, sur laquelle elle s'attarda un moment.

— Voilà qui est intéressant…

— Quoi donc ?

Nicci leva les yeux du passage qu'elle lisait.

— Eh bien, à la fin de certains traités – les plus sensibles, bien sûr –, l'auteur fait parfois allusion à une étape essentielle de son protocole. Une action très importante, mais présentée à part et comme si elle ne faisait pas vraiment partie de la marche à suivre. Une précaution contre les lecteurs malintentionnés. Si c'est le cas ici, nous pourrons interrompre la chaîne d'actions requises même si les boîtes d'Orden sont déjà dans le jeu. Tu comprends ce que je veux dire ? Quand un ouvrage est vraiment dangereux, il n'est pas complet et il faut aller chercher ailleurs les éléments qui manquent.

— Chercher ailleurs ? Mais quoi, et où ?

— Je n'en sais rien… C'est justement ça que je cherche à vérifier. Laisse-moi lire ce paragraphe…

Nicci se concentra, puis elle leva les yeux et tapota la page.

— J'avais raison ! Pour utiliser ce livre, il faut détenir la clé et s'en servir. Sinon, toutes les étapes précédentes seront non seulement inutiles mais surtout mortelles. Dans un délai d'un an, est-il écrit, la clé devra compléter ce qui aura été mis en route grâce au livre.

— La clé…, répéta Richard d'un ton sinistre.

Il consulta Berdine du regard.

La Mord-Sith comprit ce qu'il attendait d'elle et récita :

— « Les crétins pompeux seront tellement nerveux quand ils copieront la clé qui n'aurait jamais dû l'être, qu'ils trembleront de peur devant leur propre audace et jetteront l'ombre de la clé parmi les ossements… »

» Seigneur Rahl, vous pensez que ça parle de la clé en question ?

Quelque chose s'éveilla tout au fond de l'esprit du Sourcier. S'il faisait un effort, la réponse était à portée de main, n'attendant que son bon vouloir.

Soudain, il comprit tout.

Si la foudre l'avait frappé, il en aurait probablement été moins sonné.

— Par les esprits du bien !…

— Richard, que t'arrive-t-il ? s'inquiéta Nicci. Tu es pâle comme un mort.

Le Sourcier eut du mal à convaincre ses cordes vocales de fonctionner.

— Je dois retourner auprès de Zedd…

La magicienne posa une main sur le bras de son ami.

— Je sais, mais qu'y a-t-il de nouveau ?

— Je sais ce qu'est la clé…

Le cœur battant la chamade, Richard avait du mal à respirer. Toutes ses certitudes s'écroulaient et le monde se désintégrait autour de lui. L'oxygène semblait se refuser à ses poumons.

« Les crétins pompeux seront tellement nerveux quand ils copieront la clé qui n'aurait jamais dû l'être, qu'ils trembleront de peur devant leur propre audace et jetteront l'ombre de la clé parmi les ossements… »

— Eh bien, qu'as-tu découvert qui…

— Je t'expliquerai quand nous serons de retour à la forteresse. Dépêchons-nous de partir !

Très inquiète, Nicci glissa le livre dans une des poches de sa célèbre robe noire.

— Richard, je trouverai ! Quoi qu'il arrive, je ferai de mon mieux, c'est promis !

Richard acquiesça distraitement, trop occupé à mettre les pièces du puzzle en place dans son esprit. Avec ce qu'il venait de comprendre, il lui semblait être un bébé sur le point de faire ses premiers pas…

Prenant Berdine par le poignet, il s'écria :

— Baraccus avait une bibliothèque secrète. Il faut que tu la localises !

— Oui, seigneur Rahl, je verrai ce que je peux découvrir. Moi aussi, je ferai de mon mieux.

La Mord-Sith baissa les yeux sur la main qui lui broyait le poignet. Comprenant qu'il lui faisait mal, Richard lâcha son innocente victime.

— Merci, Berdine, je sais que je peux compter sur toi… Bien, je dois parler à Zedd le plus vite possible. Il faut que je sache où il l'a trouvé.

— Trouvé quoi, Richard ? demanda Nicci. (Elle plaqua une main sur la poitrine du Sourcier pour l'empêcher de franchir la porte.) Richard, qu'est-ce qui te…

— Plus tard, quand nous serons à la forteresse ! Pour le moment, j'ai besoin de réfléchir à tout ça.

Nicci et Cara échangèrent un regard inquiet.

— Très bien, Richard… Calme-toi. Nous serons très bientôt auprès de ton grand-père.

Richard saisit Cara par l'épaule et la poussa devant lui.

— Guide-nous jusqu'à la Sliph – par le plus court chemin, s'il te plaît !

— Suivez-moi, seigneur ! lança la Mord-Sith.

D'un coup de poignet, elle fit voler son Agiel dans sa paume.

Richard se tourna vers Berdine, qui trottinait derrière lui.

— Trouve toutes les informations disponibles sur Baraccus. Je veux tout savoir sur lui.

— À vos ordres, seigneur Rahl !

— Verna sera bientôt ici. Dis-lui qu'elle a ordre de t'aider. Que les Sœurs de la Lumière s'y mettent aussi. Lisez tous les livres du palais, s'il le faut, mais dénichez-moi des informations sur Baraccus. Où il est né, qui l'a élevé, ce qu'il aimait et ce qu'il détestait… On écrit toujours beaucoup sur les Premiers Sorciers, donc il y a forcément des textes de référence. Trouvez le nom de son coiffeur, de son tailleur et de son cordonnier. Dites-moi quelle était sa couleur préférée. Rien ne doit vous paraître trop banal pour être noté, c'est compris ? Tant que vous y êtes, essayez de savoir ce qu'ont fait les « crétins » dont parlent *Les* Ragots de Margot.

— Seigneur Rahl, dit Berdine, faites-moi confiance ! Je retournerai le palais si nécessaire, mais vous aurez les réponses à vos questions.

Richard prit la main de Nicci pour être sûr qu'elle suivrait le rythme, puis il cria à Cara :

— On presse le pas !

Agiel au poing, Berdine décida de constituer l'arrière-garde.

Richard passa devant Trimack et ses soldats sans vraiment les voir. Il ne s'aperçut pas davantage que ces fidèles parmi les fidèles lui emboîtèrent aussitôt le pas, prêts à lui faire un bouclier de leurs corps si c'était le Gardien en personne qui le poursuivait.

En courant, Richard arriva à la conclusion qu'il ferait mieux d'aller d'abord à Caska. Plus il réfléchissait, et plus cette idée le séduisait. Grâce à la Sliph, il pourrait ensuite gagner très rapidement la forteresse.

Non, finalement, voir Zedd d'abord était plus urgent. Ensuite, la Sliph le conduirait en un éclair à Caska.

À moins que…

Alors que la petite colonne remontait les couloirs au pas de course, Richard entendit une sonnerie de cloche. C'était l'heure des dévotions, une cérémonie à laquelle tous les D'Harans étaient tenus d'assister.

Le Sourcier se demanda si ses fidèles ne seraient pas bientôt agenouillés devant le Gardien du royaume des morts, récitant pour ce

maître-là une tout autre variété de dévotions…

Chapitre 30

Six se leva d'un bond. Sans un mot, elle fit trois grandes enjambées pour approcher du mur où s'étendait le grand dessin de Violette.

La femme au visage blafard plaqua ses doigts osseux sur les symboles tracés par la reine quelques jours plus tôt. Ces motifs se mirent à briller – en jaune, rouge et bleu, les trois types de craie utilisés par Violette pour cette partie de son œuvre.

À la lueur vacillante de cet arc-en-ciel tronqué, Rachel jeta un coup d'œil furtif à Violette. Perchée sur un tabouret tendu de velours rouge que la fillette avait dû s'échiner à transporter pour elle, la souveraine, qui s'ennuyait à mourir, pianotait du bout des ongles sur la roche effritée, derrière elle.

Depuis quelques jours, Rachel surnommait sa tortionnaire la « reine troglodyte ». Rien d'illogique là-dedans, puisque Violette et sa « cour » passaient le plus clair de leur temps dans la grotte.

Quand elle ne dessinait pas, Sa Majesté refusait de s'asseoir sur un rocher. Si un « trône » de ce genre était excellent pour Rachel, il ne convenait pas à un postérieur royal.

Six se fichait comme d'une guigne des fesses de sa souveraine. Les tabourets, rembourrés ou non, ne semblaient pas être un sujet capital pour elle, et elle n'en faisait pas mystère.

Comprenant que sa conseillère ne s'abaisserait pas à résoudre son problème, Violette avait contraint Rachel à porter le précieux siège jusque dans la caverne.

Bon sang ! que ce fichu tabouret était lourd !

Et maintenant, trônant sur un perchoir des plus amicaux pour son arrière-train, la reine troglodyte, gonflée de son importance, attendait que sa conseillère la… conseille… sur ce qu'elle devait faire ensuite.

— Il vient, dit Six. Il traverse de nouveau le vide.

À l'évidence, la harpie ne s'adressait pas à Violette mais elle se parlait tout haut. La jeune reine aurait tout aussi bien pu être ailleurs ou avoir cédé sa place à un pot de fleurs…

Violette leva les yeux. Elle n'avait apparemment pas l'intention de se lever tant que Six ne lui aurait pas dit de dessiner encore, mais son intérêt était éveillé, ça crevait les yeux. Après tout, ce qui se passait à l'instant même justifiait sa présence dans un endroit ignoble. Si elle n'avait pas eu un objectif bien précis, qu'aurait-elle fichu dans ce trou alors que des essayages de robes et de bijoux l'attendaient à la cour ? Sans parler des fêtes incessantes où tous les invités se pâmaient devant

la tête couronnée.

Les mains glissant sur le dessin, Six semblait s'être immergée dans un autre monde. Posant une joue contre la roche, elle tendit un bras dans son dos.

— Viens, mon enfant…

Une grimace tordit comiquement le visage boudiné de Violette.

— Tu voulais dire « ma reine », je suppose ?

Six n'entendit pas la remarque, ou décida de l'ignorer superbement.

— Dépêche-toi ! Il est temps d'établir les connexions.

— Maintenant ? demanda Violette en se levant. L'heure du dîner est passée depuis longtemps. Je meurs de faim !

Alors qu'elle frottait sa joue contre le dessin – on eût dit un chat qui flanque des coups de tête à la jambe de son maître –, Six semblait très loin de toute préoccupation gastronomique.

Elle plia les doigts plusieurs fois, faisant signe à la reine d'approcher.

— C'est le moment ou jamais ! Allons, viens ! On ne doit surtout pas rater une si belle occasion. Il faut du temps pour établir des connexions pareilles, et qui sait de quel délai nous disposons ?

— Pourquoi n'avons-nous pas commencé plus tôt, dans ce cas ?

— Parce qu'il faut agir pendant qu'il est dans le vide. (Six fit mine de donner un coup de patte griffue.) Il est toujours plus facile d'arracher les yeux d'un ennemi quand il est aveugle…

— Je ne vois pas pourquoi…

— Le protocole est immuable ! Tu veux que nous le fassions, ou non ?

Violette décroisa les bras.

— J'y suis décidée, oui !

— Alors, mettons-nous au travail. À toi de parachever les connexions.

L'air décidée, Violette s'empara des morceaux de craie colorés qui reposaient sur une petite saillie rocheuse, derrière elle.

Quand elle l'eut rejointe, Six désigna une zone de la roche.

— Commence par le signe de la dague, comme je te l'ai enseigné. Lorsque nous établirons le lien, ce que tu auras forgé devra être en mesure de trancher avec précision et netteté.

Six prit le poignet de Violette et le déplaça jusqu'à ce que la craie soit face au symbole requis. Puis elle poussa doucement jusqu'à ce que la craie touche le dessin – mais à son sommet, dans un périmètre circonscrit par une dizaine de points.

— Je te l'ai souvent dit, mon enfant, si tu commets une erreur maintenant, elle sera irréparable jusqu'à la fin des temps.

— Je sais, souffla Violette. J'ai failli choisir le mauvais point

d'apex, mais j'ai trouvé le bon, maintenant.

Ignorant la reine, Six garda les yeux rivés sur le dessin tandis que la craie se mettait en mouvement.

— Passe à la rouge ! ordonna la conseillère alors que Violette avait dessiné une très courte ligne.

Sans protester, la souveraine prit la craie rouge et entreprit de tracer une perpendiculaire à partir de l'extrémité de la ligne droite jaune qu'elle venait de dessiner.

Lorsque cette tangente eut avalé la moitié de la distance la séparant du portrait de Richard, Violette n'eut pas besoin d'un ordre pour passer à la craie bleue.

— Très bien, la complimenta Six. À présent, trace une courbe qui revient en arrière afin d'achever la première ligature.

Violette dessina un cercle au bout de la ligne rouge, puis elle ajouta une nouvelle droite qui traversa tout l'espace vide sur la roche.

Quand cette ligne bleue eut atteint un des points matérialisés sur le symbole suivant, la reine revint en arrière puis traça à partir du cercle une ligne le connectant au Sourcier.

Le réseau complexe de traits jaunes, rouges et bleus commença lui aussi à briller.

Un rayon jaillit du cercle, comme s'il s'agissait de la lumière d'un phare par une nuit sans lune.

Six leva une main pour indiquer à Violette de ne pas passer immédiatement à la séquence suivante.

— Un problème ? demanda la reine.

— Quelque chose… cloche.

Six plaqua de nouveau sa joue sur la roche. Cette fois, elle avait visé le front de Richard.

— Oui, quelque chose ne va pas du tout…

Richard prit une nouvelle inspiration, inhalant voluptueusement du vif-argent. Sans doute à cause de tous les tracas qui tourbillonnaient dans sa tête, il n'éprouva pas l'extase en principe liée à tout voyage dans la Sliph.

En un éclair, il s'avisa que son explication ne tenait pas la route. Chaque fois qu'il voyageait dans la Sliph, un ou plusieurs problèmes le perturbaient – sinon, pourquoi aurait-il opté pour ce moyen de transport ? – et ça n'avait jamais oblitéré la composante grisante de l'expérience. S'il ne réagissait pas comme d'habitude, ce n'était pas la faute de ses ennuis, mais parce qu'un terrible pressentiment l'écrasait de tout son poids. À chaque inspiration, une main invisible lui comprimait un peu plus les poumons.

Dans la Sliph, on ne voyait rien, au sens habituel du terme, et on perdait toute notion du temps et de l'espace. Malgré ça, on n'était pas

aveugle, car des couleurs fragmentées et des ombres indistinctes vous défilaient en permanence devant les yeux.

Ce « défilement », entre autres choses, procurait une incroyable sensation de vitesse. À chaque voyage, Richard avait eu le sentiment d'être une flèche tirée par un arc formidablement puissant. En même temps, il aurait juré dériver paresseusement dans le vif-argent, comme si le « transfert » était destiné à durer jusqu'à la fin des temps.

Ce feu d'artifice de sensations contradictoires finissait par pousser le Sourcier à se défaire de sa coutumière exigence de logique et de rationalité. Dans la Sliph, son esprit cessait de devenir analytique, retournant à la vision du monde primale d'un bébé.

Pris dans ce tourbillon, Richard commença d'abord par oublier son angoisse. Alors qu'il était presque parfaitement détendu, il capta contre sa peau une pression furtive – ou un contact imposé – qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait expérimenté lors de ses précédents voyages.

La prémonition d'une catastrophe imminente revint en force.

La pression qu'il venait de capter, s'avisa-t-il, ne ressemblait pas à celle qui lui avait gâché une partie de l'extase.

Alors qu'il s'enfonçait dans le vide de la Sliph, il tenta d'isoler cette « pression » de tout ce qu'il pouvait ressentir d'autre. Dans ce processus, il parvint à « localiser » très précisément la douce et toujours constante sollicitude de la Sliph, occupée à l'immuniser contre les effets d'une vitesse qui l'aurait sinon taillé en pièces en un clin d'œil. En toile de fond, il identifia aussi la tendre sérénité dont la créature magique avait besoin pour convaincre ses « clients » de « la » respirer.

Mais il n'y avait pas que ça. Quelque chose parasitait l'harmonie coutumière de l'environnement que la Sliph générait pour ses… passagers.

De quoi s'agissait-il, bon sang ? Richard était sûr que quelque chose allait de travers – terriblement de travers, même – mais il aurait été incapable de dire quoi. Plus troublant encore, il ne savait même pas comment il avait senti cette « imperfection » dévastatrice. Qu'est-ce qui avait ainsi mobilisé son esprit et porté sa vigilance à un niveau maximal ?

Une seule réponse lui vint à l'esprit : le contact furtif qui n'entrait pas dans le protocole compassionnel de la Sliph.

Avait-il pu imaginer cette intrusion absurdement… discrète ? Non, ce n'était pas ça… Il avait senti l'altérité de…

De quoi, exactement ?

Eh bien, de l'équivalent d'une mauvaise odeur, par exemple. Comme s'il était allongé dans l'herbe, au milieu d'une magnifique prairie, par une belle journée d'été. Alors qu'il s'emplissait les

poumons du parfum des fleurs sauvages, admirant rêveusement les rares nuages immaculés qui dérivaient dans le ciel, la puanteur d'une carcasse en décomposition, montant par intermittence à ses narines, lui faisait prendre peu à peu conscience que le doux bruit qu'il entendait était en réalité le lointain bourdonnement d'un essaim de mouches affamées.

Pareillement, pour employer une image brutale, l'ivresse associée à la Sliph menaçait de se transformer en une abominable gueule de bois.

Loin d'être agréable, la désorientation devenait une source d'angoisse irrépressible.

Dès le début, Cara avait serré très fort la main droite de son seigneur, mais Nicci lui broyait depuis peu la gauche. La magicienne avait également perçu la « distorsion », il en aurait mis sa tête à couper. Hélas, parler étant impossible dans la Sliph, il ne pouvait pas lui demander ce qu'elle ressentait.

Le Sourcier ouvrit les yeux en grand, mais il ne vit rien de plus précis que les couleurs et les ombres coutumières.

Comme d'habitude, des rayons lumineux jaunes, rouges et bleus déchiraient les ténèbres à nulles autres pareilles qui régnaient dans la Sliph.

Ces rayons, aurait juré Richard, ne se déplaçaient pas comme les fois précédentes. Mais comment en être sûr dans un environnement si différent de tout ce qu'un être humain connaissait d'habitude ? Avec la magie, on était souvent projeté ainsi dans un plan de la réalité dont on ne savait rien – et que les initiés, bien entendu, s'étaient gardés de décrire sérieusement dans les grimoires et autres traités.

Même dans le vif-argent, l'instinct d'un forestier ne pouvait pas le tromper. Et cet instinct hurlait à Richard qu'il y avait devant lui quelqu'un ou quelque chose qui avançait souplement dans les entrailles de la Sliph.

C'était la stricte vérité ! Quand il vit enfin qu'il ne se trompait pas, Richard crut qu'il s'agissait de grands pétales de fleur sur le point de s'ouvrir. En approchant, il constata qu'on eût plutôt dit une multitude de longs bras aussi souples et puissants que des tentacules.

Ces extensions jaillissaient d'une masse centrale diffuse dont le Sourcier ne parvenait pas à distinguer les contours.

Comment pouvait-on se trouver face à quelque chose de si incompréhensible ? En plissant les yeux, Richard crut voir que cette créature, si c'en était une, était composée de fragments de verre assemblés pour former une masse cohérente qui semblait vouloir éclore avant d'entrer en contact avec lui. À travers les bras translucides, il voyait les rayons lumineux se perdre dans le lointain – un « bout de l'Univers » inconcevablement éloigné, semblait-il.

Le Sourcier n'avait jamais rien observé de semblable. Malgré toutes

ses connaissances, moins livresques que glanées dans la nature, il ne parvenait tout simplement pas à comprendre ce qu'il voyait. Comme si la masse translucide avait été présente sans l'être tout à fait pour de bon.

Tout à coup, la lumière se fit dans l'esprit de Richard.

Au même instant, Nicci lui tira si fort sur la main qu'il crut un instant qu'elle entendait lui déboîter l'épaule.

La magicienne avait dû ralentir considérablement la course de son protégé, puisque Cara, qui lui tenait toujours l'autre main, lui passa devant à la vitesse de l'éclair.

Richard la tira en arrière puis esquiva à la dernière seconde la masse translucide qui se ruait sur lui.

Sans l'intervention de Nicci, la collision aurait été inévitable. Et maintenant, le Sourcier savait à qui il avait affaire. La bête de sang !

Le sentiment d'être face à face avec le mal absolu devint si puissant que Richard céda à la panique. La bête l'avait manqué, mais elle ne se laisserait pas abuser deux fois.

Dès qu'elle eut dépassé les trois voyageurs, la créature fit demi-tour et repassa à l'assaut, ses tentacules se tendant vers la proie qu'ils poursuivaient depuis si longtemps.

Cette fois, Nicci tira Richard hors d'atteinte du monstre. Comme si cette résistance inattendue les emplissait de rage, les bras de verre se tendirent de nouveau vers leur cible.

Richard lâcha la main de Cara et dégaina son couteau. Décidée à ne pas le perdre, la Mord-Sith s'accrocha d'instinct à la chemise de son seigneur.

Le Sourcier entreprit de taillader les tentacules qui s'attaquaient à lui avec de plus en plus de violence. Très vite, il dut admettre que se battre au couteau dans la Sliph était pratiquement impossible. Dans un environnement si visqueux, les coups n'avaient aucune force, comme si Richard avait tenté de s'entraîner à l'escrime dans un pot de miel géant. Jamais à court de ressources quand il s'agissait de changer de tactique, il laissa les tentacules s'enrouler autour de lui et attendit d'être à distance de frappe de la masse translucide.

Quand ce fut fait, il attaqua ce qui semblait être le centre du monstre – et par conséquent, le siège probable de ce qui lui tenait lieu de conscience.

Loin d'être blessée, la créature modifia simplement sa structure pour envelopper la lame et le bras de son adversaire. Le coup ayant ainsi été plus absorbé qu'esquivé, le monstre reprit ses distances avec le Sourcier.

Ses tentacules revinrent à la charge avec une fureur renouvelée. Dotée d'une souplesse de serpent, la bête ne paraissait pas le moins du monde gênée par l'environnement inhabituel dans lequel elle devait

combattre.

Sur la droite de Richard, une main toujours refermée sur sa chemise, Cara tentait d'attaquer la créature avec son bras libre. Sur la gauche, Nicci essayait désespérément de jeter un sort, mais son pouvoir ne semblait pas actif au cœur de la Sliph.

Un tentacule s'enroula soudain autour du bras de Richard, et un autre fit de même autour d'un poignet de Cara. Comprenant les intentions de la créature, la Mord-Sith serra plus fort la chemise de son seigneur. En vain. Tirant avec une puissance impensable, surtout dans cet environnement presque gluant, le monstre écarta sans efforts la garde du corps de son protégé.

En un clin d'œil, Cara ne fut plus en vue. Dans le vif-argent, Richard n'avait aucun moyen de voir où elle était ni d'estimer la distance qui la séparait de lui.

Plus terrible encore, il n'aurait su dire si la Mord-Sith était indemne ou avait été tuée par la bête.

Nicci passa son bras libre autour de la taille du Sourcier.

Autour des deux voyageurs, les tentacules formaient à présent une sorte de nid de serpents qui se transformait lentement en piège mortel. De plus en plus audacieuses, les extensions translucides s'enroulaient maintenant autour des jambes du Sourcier et de sa compagne.

Même s'il ne pouvait pas entendre Nicci dans le sens conventionnel du terme, Richard captait les cris de rage qu'elle poussait tout en combattant la créature qui venait de les prendre dans ses filets. D'étranges filaments de lumière – des éclairs avortés – tourbillonnaient autour de la magicienne.

Elle utilisait son pouvoir, mais il n'avait aucun effet sur la bête.

Oubliant la douleur que lui infligeaient les tentacules qui l'emprisonnaient déjà, Richard continuait à frapper tous ceux qui passaient à sa portée. Malgré leur aspect spectral, qui pouvait faire douter de leur existence, même lorsqu'ils vous torturaient, les étranges bras se révélaient difficiles à blesser et encore plus à sectionner. Luttant avec sa férocité habituelle, Richard réussit pourtant à en détacher quelques-uns du grand corps transparent de la bête.

Comme des anguilles mortes, les extensions meurtrières sombraient alors dans le vif-argent et disparaissaient de la vue de Richard.

Ces victoires ne modifiaient pas notablement l'équilibre des forces en présence. Plus le Sourcier en tuait, plus les tentacules se multipliaient et gagnaient en agressivité. À force de frapper, surtout avec la résistance du vif-argent, Richard avait terriblement mal au bras.

Refusant de lui lâcher la main, Nicci se servait maintenant de son bras libre pour essayer de repousser les tentacules. Mais elle aussi était

déjà emprisonnée, et elle semblait souffrir atrocement. Abandonnant les extensions qui lui serraient les bras et les jambes, Richard tenta de soulager un peu sa compagne.

Comme Cara, elle lui fut brusquement arrachée en une fraction de seconde.

Richard se retrouva seul dans la Sliph, face à une créature apparemment composée de verre qui semblait résolue à l'attirer vers le centre mou de son corps où béait le Créateur seul savait quelle gueule garnie de crocs acérés.

Face à un tel monstre, il n'existait aucune défense durable. Un guerrier comme Richard pouvait différer sa défaite, mais en aucun cas l'éviter. Piégé dans le nid de serpents, il allait mourir sans avoir jamais revu Kahlan.

Grisée par son triomphe, la bête poussa un cri qui déchira les tympans de Richard malgré l'effet assourdissant du vif-argent. Dans son euphorie, la créature relâcha imperceptiblement sa prise sur les membres du Sourcier.

Une ouverture dont bien peu d'hommes auraient su tirer parti. Souple comme une anguille, Richard se contorsionna et parvint à filer entre les « bras » du monstre.

La poursuite recommença.

Perdue d'avance pour le Sourcier, confronté à un adversaire plus puissant et plus rapide que lui.

Et infatigable, pour ne rien arranger…

— Ici ! cria Six, les phalanges de son poing fermé plaquées sur un emblème pour en désigner le centre.

Violette vint placer sa craie en face de la cible que lui montrait sa conseillère. D'une main sûre et vive, elle commença à dessiner à toute vitesse.

Du dos de sa main libre, la reine essuya la sueur qui lui ruisselait sur le front. Puis elle fit de même avec ses yeux.

Rachel ne l'avait jamais vue travailler si vite ni si intensément.

La fillette n'aurait su dire ce qui arrivait, mais une chose était sûre : les opérations ne se passaient pas comme Six l'avait prévu. La conseillère de Violette oscillait entre la fureur noire et la panique aveugle. Dans tous les cas, ça n'augurait rien de bon pour la petite prisonnière.

Alors que la reine parachevait des liens à un rythme effréné, changeant de craie à chaque point d'inflexion, Six se mit à psalmodier et le son grinçant des mots qu'elle murmurait s'insinua jusque dans l'âme de Rachel, la déchirant de l'intérieur. Même si elle ne comprenait pas l'antique langage qu'utilisait Six, la manière dont elle

crachait les mots terrifiait la fillette.

Elle tourna discrètement la tête vers la lointaine entrée de la grotte. Comme il faisait noir dehors, elle ne vit rien du tout. Raison de plus pour ne pas s'enfuir comme ça, sans préparation… De toute façon, si elle forçait une de ses geôlières, voire les deux, à s'interrompre pour la poursuivre, elle paierait très cher sa tentative d'évasion ratée…

Chase lui avait appris à maîtriser ses « impulsions », comme il disait, pour attendre que se présente une véritable ouverture. Sauf quand elle était en danger de mort, lui avait-il dit, elle ne devait jamais agir sans un plan mûrement réfléchi. La peur n'était en aucun cas une motivation suffisante, et il fallait toujours travailler à améliorer ses chances de succès avant de passer à l'action.

Si occupées qu'elles soient – ou peut-être à cause de ça –, Six et Violette réagiraient avec une extrême violence à une action inconsidérée de Rachel. Le moment était mal choisi, se lever et courir n'avait rien d'un bon plan, et qu'il fasse déjà nuit dehors militait aussi contre toute initiative irréfléchie…

Alors que Rachel se tenait immobile comme une statue, histoire de ne pas se faire remarquer, Six tapota doucement plusieurs intersections sur les liens que Violette venait d'établir. Chaque cercle lumineux qu'elle traitait ainsi s'éteignait avec une sorte de grognement sourd qui faisait frissonner la fillette. La grotte entière semblait bourdonner au rythme des sinistres invocations de Six.

Tandis qu'elle dessinait à grands coups de traits précis, Violette jetait de temps en temps un coup d'œil à Six pour voir où elle en était.

Éteignant les « phares » les uns après les autres, la femme au visage blafard rattrapait peu à peu la reine. Comme si elle était en transe, Violette accéléra encore le rythme, faisant claquer et grincer sa craie à chaque nouvelle ligne qu'elle traçait. Très vite, ce son s'harmonisa à celui de la voix râpeuse de Six.

Tout autour de la représentation du Sourcier, la conseillère semblait tisser un réseau d'invocations qui prenaient peu à peu corps – par exemple, un vent de plus en plus violent soufflait dans la grotte alors qu'en toute logique il ne pouvait venir de nulle part.

Alors que les « phares » s'éteignaient les uns après les autres, la reine Violette, loin de céder à l'épuisement, produisait un effort surhumain pour garder un peu d'avance sur sa conseillère. Autant qu'elle détestât sa tortionnaire, Rachel dut convenir que l'exploit était admirable, après tant d'heures passées à dessiner sans marquer la moindre pause. Et la vitesse, dans cet exercice, n'influait en rien sur la précision, qui restait tout aussi impressionnante qu'au début. L'entraînement intensif imposé par Six à la reine portait ses fruits.

Le portrait en pied de Richard était presque complètement

enchâssé dans un treillis serré de symboles et de lignes interconnectées.

Lançant un étrange mot qui tenait plus du hurlement de loup que du langage – en tout cas, ce cri couvrit sans peine les rugissements de plus en plus insistants du vent –, Six souffla l'ultime balise encore active autour de la silhouette du Sourcier.

Le vent mourut aussitôt. Les feuilles mortes et autres petits débris qu'il charriait retombèrent sur le sol.

Six cessa d'incanter. Le front plissé de perplexité, elle toucha plusieurs symboles comme si elle voulait leur prendre le pouls.

— C'est trop tard…, murmura-t-elle.

Violette cessa de dessiner.

— Que dis-tu ?

— Il est prisonnier… Relie l'apogée à l'apex secondaire, vite ! Obéis, bon sang !

Sans hésiter, la reine se tourna de nouveau vers la paroi et dessina plusieurs lignes sinusoïdales descendantes à partir d'un des éléments centraux figurant juste au-dessus de la tête du Sourcier.

— Prépare-toi, dit Six, mais ne touche pas les nodes primaux d'invocation avant que je te l'aie ordonné.

Violette fit signe qu'elle avait compris.

Les yeux révulsés, Six prit appui sur la roche du bout des doigts et se pencha sur l'image vibrante de réalisme de Richard.

Puis elle récita une mystérieuse série de mots presque inaudibles et parfaitement incompréhensibles.

Chapitre 31

Nicci émergea du vif-argent et sentit les dernières coulées de métal liquide glisser le long de ses joues et de sa crinière blonde. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, des couleurs stroboscopiques et des éclairs fragmentés déchirèrent les ténèbres environnantes.

Respire !

La magicienne dut mobiliser toute sa volonté pour expulser de ses poumons le vif-argent.

Oui, respire !

Après un séjour dans la Sliph, inhaler de l'air était une torture. On eût cru aspirer des vapeurs d'acide.

Alors que la pièce tournait comme une toupie autour d'elle, Nicci aperçut une silhouette rouge. Affolée, elle se débattit, parvint à s'accrocher au muret et tenta de se hisser hors du puits de la Sliph.

Paniquée comme elle l'était, elle n'y arriva pas.

Quand une main la saisit par le poignet, elle se laissa tirer vers le haut sans résister. Très vite, une autre main se plaqua dans son dos, l'aidant à s'arrimer des deux bras au muret.

La silhouette rouge était une Mord-Sith.

Cara…

— Où est le seigneur Rahl ?

Nicci ne put soutenir le regard impitoyable de la femme en rouge. Comment des yeux bleus si beaux pouvaient-ils être à l'occasion si effrayants ? Baissant les paupières, l'ancienne Maîtresse de la Mort secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Il fallait qu'elle reprenne ses esprits, s'arrachant à la confusion, au traumatisme, à l'angoisse qu'éveillait en elle la voix de la Mord-Sith – et surtout, la question qu'elle posait.

— Richard…

Nicci désirait tellement aider cet homme qu'elle en avait les entrailles nouées de frustration et de peur.

— Richard…

Avec un grognement, histoire de se donner du cœur à l'ouvrage, Cara hissa la magicienne hébétée hors du puits. Comme si elle était la survivante d'un naufrage, par une nuit de tempête, Nicci se laissa glisser sur le muret. Incapable de participer à son propre sauvetage, elle se serait sans doute fait mal en tombant sur le sol de pierre, mais Cara la stabilisa, l'empêchant de basculer en avant. Puis elle amortit du mieux qu'elle put l'inévitable descente vers le sol glacé.

Quand elle fut à plat ventre sur la pierre, la magicienne mobilisa toutes ses forces pour se redresser sur les bras. Mais ses membres semblaient être en coton. Avoir perdu le contrôle de son corps était une expérience terrifiante. Luttant avec son obstination habituelle, Nicci réussit à se relever et à s'asseoir le dos contre le muret. Respirer était toujours difficile, et elle avait mal partout.

Peut-être qu'en se reposant un peu, et en…

Cara saisit la magicienne par le col de sa robe et la secoua sans ménagement.

— Où est le seigneur Rahl ?

Nicci battit des paupières, regarda autour d'elle et tenta de revenir à la réalité. La douleur, abominable, lui rappelait ce qu'elle éprouvait lorsque l'empereur la battait comme plâtre pour se défouler. Au bout d'un moment, la pire souffrance était filtrée par un état de conscience proche de la folie – une dissociation salvatrice du moi, pouvait-on dire. Mais aujourd'hui, Jagang n'était pour rien dans ce qu'elle ressentait. Quelque chose lui était arrivé dans la Sliph. Voyager ainsi n'ayant jamais été douloureux, bien au contraire, il y avait un gros problème.

— Où est le seigneur Rahl ?

— Je n'en sais rien… Mais ne crie pas comme ça, je t'en prie, tu vas me faire exploser le crâne ! Par les esprits du bien ! je ne sais pas où est Richard !

Cara se pencha par-dessus le muret – si brusquement que Nicci eut peur qu'elle se jette dans le puits. D'instinct, elle saisit la jambe de la Mord-Sith pour la retenir, mais cette précaution se révéla inutile.

— Sliph ! cria Cara, sa voix se répercutant à l'infini contre les murs de pierre de la salle.

Nicci apprécia l'initiative de la Mord-Sith. Mais elle regretta qu'elle ait cru bon de brailler à s'en casser la voix.

Non sans difficulté, elle se leva, attendit que le vertige se calme un peu et baissa les yeux sur le puits. La tête de la Sliph apparut, son cou jaillissant de la surface d'une calme étendue de vif-argent.

— Où est le seigneur Rahl ? demanda Cara à la créature.

La Sliph ignora la Mord-Sith, son regard se rivant sur Nicci.

— Tu ne dois plus jamais faire ça quand tu es en moi ! dit la créature de son étrange voix douce et puissante à la fois.

— Tu veux dire… de la magie ?

— J'ai eu du mal à supporter qu'un tel pouvoir se déchaîne en moi, mais le résultat aurait pu être plus grave encore pour toi et les autres voyageurs. Quand on se déplace en moi, il faut renoncer à sa magie. Sinon, on est très malade. On peut même mourir et faire mourir les autres.

— Elle a raison, confirma Cara. Quand vous avez jeté votre sort,

j'ai eu l'impression qu'on me torturait avec un Agiel. Et j'en ai encore les jambes toutes tremblantes.

— Les miennes ne sont pas très solides, avoua Nicci. Mais aurais-je dû laisser tomber Richard ? N'aurais-je rien dû tenter contre la bête ?

Très gênée d'avoir donné l'impression qu'elle aurait pu hésiter à secourir son seigneur, Cara secoua vivement la tête.

— J'aurais pris de plus gros risques que ça pour protéger le seigneur Rahl. Vous avez fait ce qu'il fallait, et au diable ce qu'en pense la Sliph.

— Ça ne m'empêchera pas de dormir, en effet, approuva Nicci. Sliph, où est Richard ? Que lui est-il arrivé ?

— Je ne peux pas…, commença la créature.

La patience de Cara ayant des limites – très faciles à atteindre, en vérité –, elle se pencha vers la Sliph comme si elle avait l'intention de l'étrangler.

Bien entendu, le visage de vif-argent se déroba.

Prenant Cara par le col de son uniforme, Nicci la tira en arrière. De colère, la Mord-Sith était pratiquement aussi rouge que son uniforme.

— Sliph, c'est très important, dit Nicci d'un ton conciliant. Nous étions avec Richard, le seigneur Rahl, ton maître, au moment de l'attaque. C'est pour ça que j'ai utilisé ma magie. Je voulais le protéger, car la bête de sang est très dangereuse.

— Je sais, dit la Sliph avec une grimace, elle m'a fait très mal aussi…

Nicci ne cacha pas sa surprise.

— Elle t'a fait mal, vraiment ?

La Sliph acquiesça. Stupéfiée, Nicci vit des larmes de vif-argent perler aux paupières de la créature puis rouler le long de ses joues lisses.

— Elle m'a blessée, oui ! Et elle ne voulait pas voyager. (Le front de vif-argent se plissa d'indignation.) Cette bête n'avait pas le droit de m'utiliser ainsi. Elle m'a fait mal !

Nicci regarda brièvement Cara.

La Mord-Sith semblait surprise, certes, mais pas compatissante pour un sou. En toute franchise, la magicienne la comprenait, car chez elle aussi, l'inquiétude pour Richard primait sur tout le reste.

— Sliph, je suis désolée, mais…

— Où est le seigneur Rahl ? la coupa Cara. C'est tout ce qui nous intéresse !

La Sliph hésita un instant.

— Il ne voyage plus…

— Où est-il ? répéta Cara.

— Je ne révèle jamais d'informations sur les voyageurs qui…

— Ce n'est pas un banal voyageur ! explosa la Mord-Sith. Nous

parlons du seigneur Rahl !

La créature se plaqua contre le mur de son puits, aussi loin que possible de la Mord-Sith.

D'un geste, Nicci fit comprendre à Cara qu'un peu de retenue s'imposait.

— Alors que nous étions en toi, dit-elle à la Sliph, une bête maléfique nous a attaqués. Mais ça, tu le sais déjà…

La magicienne tentait d'adopter un ton apaisant, mais ça n'était pas un franc succès, et elle le savait. Son inquiétude pour Richard l'empêchait de réfléchir calmement. Dans sa tête, l'avertissement de Jebra retentissait en boucle. Il n'aurait pas fallu laisser le Sourcier seul un instant… Eh bien, c'était raté !

— Sliph, la bête en voulait à ton maître, Richard. Nous sommes ses amies, tu le sais très bien, et il a besoin de notre aide.

— D'autant plus qu'il est peut-être blessé, dit Cara.

— Exactement, approuva Nicci. Nous devons le retrouver.

Dans le silence de mort qui suivit cette déclaration, la magicienne se concentra un bref instant sur la douleur qui continuait à la harceler à chaque inspiration. Avec un peu de discipline, ça passerait très vite, mais elle avait été rudement secouée, ce coup-ci…

— Nous devons retrouver Richard, répéta-t-elle.

La tête de vif-argent se tendit vers son interlocutrice.

— Tu veux voyager ? demanda-t-elle.

L'ancienne Maîtresse de la Mort parvint à étouffer son envie de tuer.

— Oui, c'est ça, nous voulons voyager !

— Oui, oui, voyager ! confirma Cara, ayant compris où voulait en venir la magicienne.

— Je n'utiliserai plus mon pouvoir en toi, promit Nicci. Sliph, nous voulons voyager, et tout de suite !

La créature rayonna, comme si elle avait tout pardonné à la magicienne.

— Vous serez satisfaites ! Venez, nous allons voyager…

Nicci posa un genou sur le muret… et faillit crier tant ce simple geste lui fit mal. Ignorant la douleur, elle réussit à grimper sur ce qui était en quelque sorte l'embarcadère de la Sliph.

Avoir trouvé un biais pour convaincre la créature de coopérer était un tel soulagement ! Sans leur dire où était Richard, la Sliph allait les conduire jusqu'à lui, et ça revenait au même.

— Oui, nous voulons voyager, répéta Nicci.

Un bras de vif-argent jaillit du puits et vint enlacer la voyageuse.

— Où voulez-vous aller, ta compagne et toi ?

— Là où est le seigneur Rahl, dit Cara en sautant souplement sur le muret. (Elle se força à sourire.) Conduis-nous à lui, et nous serons

contentes.

La Sliph plissa son front de vif-argent. Puis le bras se rétracta et disparut dans la masse de métal liquide.

— Je n'ai pas le droit de révéler des informations sur mes clients.

Nicci serra les poings de colère.

— Qui te parle de « clients » ? C'est ton maître, et il est en danger. Conduis-nous à notre ami, bon sang !

La tête de vif-argent recula de nouveau.

— Je ne peux pas faire ce que vous me demandez…

À court de ressources, Nicci et Cara se turent un moment.

La magicienne avait envie de hurler, mais elle parvint à se retenir. Pareillement, elle réussit à ne pas déchaîner sa magie sur l'agaçante créature.

Pour le moment…

— Si tu ne nous aides pas, dit-elle d'un ton très raisonnable, tu auras dix fois plus mal que tout à l'heure, quand la bête était en toi. Et c'est moi qui me chargerai de te torturer ! S'il te plaît, ne me force pas à en venir là. Nous savons que tu veux protéger Richard, et c'est aussi notre objectif…

La Sliph ne répondit pas, l'air concentrée comme si elle tentait d'évaluer le sérieux de la menace.

— Autant raisonner avec un seau d'eau ! lâcha Cara, exaspérée.

— Sliph, dit Nicci, conduis-nous à ton maître ! C'est un ordre !

— Tu aurais intérêt à obéir, grogna Cara. Sinon, quand Nicci en aura terminé avec toi, je viendrai fignoler le travail.

Histoire de ponctuer ses propos, la Mord-Sith fit voler son Agiel au creux de sa paume.

Soudain plus pâle qu'une morte, elle se pétrifia, les yeux baissés sur l'arme magique.

— Que se passe-t-il ? demanda Nicci.

— Il est… mort.

— Pardon ? De qui parles-tu ?

— Mon Agiel… Je ne le sens plus… Il ne me fait plus mal…

La Mord-Sith était paniquée, ça crevait les yeux. Mais pourquoi réagissait-elle ainsi parce que le contact de son Agiel ne la torturait plus ? Manquant de connaissances sur le sujet, Nicci ne comprenait plus rien…

— Et c'est grave ? demanda-t-elle, devinant déjà la réponse.

Réfugiée du côté opposé de son puits, la Sliph regardait les deux femmes avec de grands yeux.

— C'est le lien avec le seigneur Rahl qui confère un pouvoir à nos Agiels… Si l'arme est morte, le seigneur Rahl l'est aussi. Sinon, pourquoi son pouvoir aurait-il disparu ?

— Cara, s'il le faut, j'utiliserai ma magie pour faire parler la Sliph.

En attendant, pas de conclusion précipitée, je t'en prie ! Nous ne savons pas…

— Il n'est plus là…

— Qui ? Et où ça ?

— Partout… (Cara regarda de nouveau l'arme qu'elle serrait entre ses doigts tremblants.) Je ne sens plus le lien… Nicci, le lien indique aux D'Harans l'endroit où est le seigneur Rahl. Mais je ne sens plus rien ! Le seigneur Rahl n'est nulle part en ce monde.

Nicci eut un haut-le-cœur, comme si elle allait s'évanouir. Toutes ses extrémités s'engourdissaient et la tête lui tournait…

Elle jeta un coup d'œil à la Sliph… et constata qu'elle s'était éclipsée.

Se penchant un peu, elle aperçut un reflet argenté, tout au fond du puits. La créature s'enfuyait à sa vitesse habituelle…

Nicci se tourna vers Cara et lui posa une main sur l'épaule.

En réalité, elle s'accrochait à la Mord-Sith…

— Viens, dit-elle. Je connais quelqu'un qui saura nous dire où est Richard.

Les deux femmes sautèrent ensemble du muret.

Chapitre 32

Cara à ses côtés, Nicci courait dans les couloirs éclairés par des torches. D'épais tapis étouffant le bruit de leurs pas, les deux femmes traversèrent une infinité de salles obscures ou chichement éclairées par des lampes à huile réglées au minimum. Presque aussi grande que la montagne qui l'abritait, la forteresse déserte avait quelque chose de franchement sinistre. Avant de partir à l'aventure dans le grand monde, Nicci avait vécu des décennies au Palais des Prophètes, un complexe qui n'était pas sans rapport avec le fief des sorciers. Mais cet endroit-là débordait de monde : des centaines de sœurs, des futurs sorciers, une petite armée d'employés… Jadis, la forteresse aussi était pleine de vie, si on en croyait les récits de Zedd. Mais cette époque était révolue, ne laissant que vide et désolation derrière elle.

Motivée par sa loyauté et son amour pour Richard, Cara courait à une vitesse stupéfiante. Comme si elle avait la mort à ses trousses – mais celle de son ami, pas la sienne –, Nicci parvenait sans peine à soutenir le rythme de la Mord-Sith.

La magicienne refusait d'envisager la mort de Richard. Pour elle, un monde où il n'existait pas n'avait ni sens ni intérêt.

Négociant de justesse un tournant abrupt – l'une au prix d'un dérapage contrôlé et l'autre en se retenant à une colonne –, les deux femmes s'engagèrent dans un grand escalier aux marches de granit noir. Les fenêtres qui les dominaient de toute leur hauteur étant obscures, comme toujours pendant la nuit, elles évoquaient irrésistiblement de vastes étendues de néant. L'escalier illuminé par des globes magiques conduisait jusqu'au sommet d'une tour à l'impossible hauteur. Quand on était en bas, on pouvait facilement se croire au fond d'un gigantesque puits.

Ici, les bruits de pas retentissaient comme des murmures – des mots chuchotés par les spectres des êtres vivants et joyeux qui avaient un jour gravi ces mêmes marches, souriant à la vie et à l'avenir qui semblait encore s'offrir à eux.

Sur le troisième palier, oubliant ses mollets en feu, Nicci s'engagea dans un large couloir. Sans ralentir le pas, elle fit signe à Cara qu'il allait falloir prendre le prochain passage sur la droite.

Après une longue errance dans le labyrinthe de la forteresse, l'ancienne Maîtresse de la Mort repéra enfin la personne qu'elle cherchait.

L'air sinistre, Zedd avançait à la rencontre des deux femmes. Rikka

lui collait aux basques et faillit le percuter quand il s'arrêta brusquement, laissant les deux femmes couvrir le reste de la distance.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, devinant du premier coup d'œil que quelque chose n'allait pas.

— Où est le seigneur Rahl ? lança Rikka, Mord-Sith jusqu'au bout des ongles.

Mais derrière le verni de la guerrière, on voyait chez elle le même désarroi que chez Cara, depuis qu'elle avait constaté la « mort » de son Agiel.

Comme sa collègue, Rikka serrait dans sa main droite l'arme magique désormais parfaitement inutile, mais toujours symbolique du lien qui unissait les femmes en rouge au seigneur Rahl.

— Où est mon petit-fils ? demanda Zedd. Il devrait ne pas être loin de vous…

Une accusation implicite qui se référait à l'avertissement donné par Jebra, peu avant le départ du Sourcier et de ses deux compagnes…

— Zedd, répondit Nicci, nous ne sommes pas sûres…

Le vieil homme inclina sa tête couronnée d'une tignasse blanche en bataille. Le grand-père inquiet s'effaça, cédant la place au sorcier le plus redoutable des temps présents.

— N'essaie pas de me faire avaler des couleuvres, ma fille…

Dans des circonstances moins dramatiques, Nicci aurait sans doute souri de cette expression délicieusement vieillotte.

— Si vous voulez tout savoir, dit-elle, nous étions dans la Sliph, filant vers la forteresse. Quelque part en chemin, la bête nous a attaqués.

— La bête ? répéta Zedd en regardant Cara.

— Oui, c'était elle.

— Où étiez-vous ?

— C'est impossible à savoir, répondit Nicci. Quand on voyage dans la Sliph, on perd toute notion du temps et de l'espace.

— D'accord… Et que s'est-il passé ?

— Nous nous sommes battus… C'est difficile à décrire… Il y avait des dizaines de tentacules, on aurait cru un nid de serpents… J'ai voulu utiliser mon Han contre…

— Dans la Sliph ?

— Oui, et c'est pour ça que c'est resté sans effet. Mais j'ai tenté tout ce qui m'est passé par l'esprit. Au bout du compte, le monstre nous a séparées de Richard, Cara et moi. Dans les ténèbres de la Sliph, nous n'avons pas réussi à le retrouver. Dans le vif-argent, inutile de compter sur sa vue ni sur son sens de l'orientation. En fait, on ne voit rien, et on n'entend rien non plus. Dans ces conditions, retrouver Richard était une mission impossible.

Zedd semblait de plus en plus furieux.

— Que fichez-vous ici au lieu d'être dans la Sliph, en train de le chercher ?

— La créature de vif-argent nous a… expulsées, dit Cara. Nous nous sommes retrouvées ici, sans le seigneur Rahl et sans la bête. La Sliph nous a déposées à notre destination, et…

— Pourquoi n'êtes-vous pas retournées dans cette Sliph de malheur ? explosa Zedd. Vous auriez aussi pu la forcer à vous dire où est Richard.

Voyant que le vieil homme serrait les poings, et comprenant sa frustration, Nicci lui prit la main.

— Zedd, la Sliph a refusé de nous révéler où était Richard. Nous avons pourtant tout essayé. On peut réussir en la menaçant, mais encore faut-il l'avoir sous la main. J'ai une bien meilleure idée : Jebra ! Avec un peu de chance, elle saura où est Richard. Le temps presse, et la Sliph risque de nous en faire perdre beaucoup.

L'air sombre, Zedd s'accorda quelques secondes de réflexion.

— C'est un coup à tenter, finit-il par dire. Mais la pythie est dans un drôle d'état, depuis votre départ. Elle pleure sans arrêt, lorsque ça va à peu près bien, et quand elle se sent mal, elle bascule dans une sorte d'hystérie… Nous avons essayé de la calmer, mais rien n'y fait.

» Après tout ce qu'elle a subi, le retour soudain de son pouvoir est un coup très dur à encaisser. Les visions des pythies sont très violentes, et traumatisantes à l'extrême.

» Pour le moment, Jebra est alitée, avec l'espoir qu'un peu de repos lui redonne la force d'affronter et de dominer ses visions. Au moins, elle n'en est pas au stade de la reine Cyrilla, qui se réfugiait dans sa folie. Jebra veut rester en contact avec la réalité, mais elle n'y parvient pas. Bien entendu, l'épuisement ne lui facilite pas la tâche. Une fois reposée, elle pourra peut-être nous en dire plus long sur toute cette affaire.

— Et jusque-là, qu'a-t-elle dit ? demanda Nicci.

Zedd soutint un moment le regard de la magicienne.

— Elle a prédit que vous reviendriez sans Richard.

— Et selon elle, qu'est-il advenu de lui ?

— C'est ce que nous tentons de lui faire dire…

— Mon Agiel est inerte, annonça Rikka. Je ne sens plus le lien avec le seigneur Rahl. Et s'il était mort ?

Zedd se tourna vers la Mord-Sith et leva une main pour l'inciter à se calmer.

— Pas de conclusions hâtives ! Il peut y avoir une multitude d'explications.

— De quel genre ? demanda Cara, l'air peu convaincue.

— Je n'en sais rien, avoua Zedd. Depuis que Jebra m'a dit qu'il ne

reviendrait pas avec vous, je retourne toutes les possibilités dans mon esprit. Mais je n'ai aucune piste sérieuse. Tout ce que je peux promettre, c'est que nous chercherons tant que nous aurons un souffle de vie.

Nicci parvint à avaler la boule qui se formait dans sa gorge.

— Pour le moment, notre meilleure chance est d'interroger Jebra. Si elle nous fournit un indice, nous pourrons agir, et c'est le plus important.

— Si le seigneur Rahl est toujours en vie, dit Rikka.

— Il l'est…, souffla Nicci en foudroyant la Mord-Sith du regard.

— Je voulais juste dire que…

— Nicci a raison, la coupa Cara. C'est du seigneur Rahl qu'il est question. Il est vivant ! (Une larme roula sur sa joue.) Oui, vivant !

— Quoi qu'il en soit, dit Zedd d'une voix brisée, nous devons nous préparer au pire… (Voyant Cara sursauter, il eut un petit sourire.) Dire les choses à voix haute ne les fait pas arriver, et se taire n'a jamais évité un drame. Nous devons être prêts à toutes les éventualités, ça semble évident. C'est une démarche logique, et Richard lui-même l'adopterait si l'un de nous était manquant.

» S'il vous arrivait quelque chose, voudriez-vous qu'il cesse de combattre ? Nous ne devons pas ignorer les menaces qui pèsent sur nous. Richard désirerait que nous luttions pour notre propre existence.

Quand on entendait parler le Premier Sorcier, se dit Nicci, on ne se demandait plus d'où Richard tirait sa détermination et ses talents d'orateur.

— Vous parlez comme s'il était mort, dit Cara, mais ce n'est pas le cas !

D'un sourire, Zedd tenta de minimiser la portée de ses propos. À dire vrai, il ne fut pas très convaincant.

— Je dois interroger Jebra, déclara Nicci. C'est le meilleur point de départ que nous ayons. Qu'a-t-elle dit d'autre au sujet de sa vision ?

— Pas grand-chose… C'était la première depuis des années, et le traumatisme fut profond. Je crois que Jebra a été privée de son pouvoir à cause de la défaillance du don qu'évoquait Richard. Pour que la vision en question lui soit parvenue quand même, il fallait qu'elle soit très puissante. Quand elle est éveillée et lucide, Jebra a du mal à dominer sa vision, qui reste fragmentée et incomplète.

— Nous pourrons peut-être l'aider à mettre de l'ordre dans tout ça, dit Nicci.

Même si son ton n'était pas menaçant, on la sentait prête à tout pour tirer de Jebra les informations qui lui manquaient.

Zedd semblait ne pas croire au succès de cette démarche. Mais il préférait sûrement tout tenter plutôt que de regarder la terrible réalité en face.

— Suivez-moi ! lança-t-il à ses compagnes, apparemment prêt à retourner des montagnes pour retrouver Richard.

S'arrêtant devant une porte en forme d'arche sculptée de feuilles et de fleurs, Zedd toqua doucement. Puis il se tourna vers Rikka, debout derrière Nicci et Cara.

— Va à la recherche de Nathan. Dis-lui que c'est urgent, et demande-lui de faire ses bagages. Il va devoir partir sans tarder.

Nicci devina ce que le Premier Sorcier avait l'intention de demander au prophète. Elle refusa de s'appesantir sur le sujet, car cela l'aurait forcée à envisager l'inacceptable.

Mieux valait se concentrer sur sa mission en cours. Pour faire parler Jebra, elle était prête à utiliser son pouvoir, et gare à qui tenterait de l'en empêcher.

Alors que Rikka s'éloignait dans le couloir, Zedd frappa de nouveau, un peu plus fort, cette fois.

N'obtenant toujours pas de réponse, il se tourna vers Nicci :

— Tu sens quelque chose de bizarre ?

Préoccupée et tendue, la magicienne n'avait pas prêté attention à son environnement. Que pouvait-il arriver de désagréable dans la forteresse, de toute façon ? Les sorts d'alarme garantissaient qu'aucun intrus ne puisse s'infiltrer dans le fief.

Se concentrant, Nicci entra dans un état d'hyperréceptivité.

— Maintenant que vous en parlez, il y a bien quelque chose d'inhabituel…

— Inhabituel comment ? demanda Cara.

D'instinct, elle fit voler son Agiel dans sa paume… et tressaillit avant de se souvenir que l'arme n'était plus active…

Nicci prit la main du vieux sorcier et l'éloigna de la poignée de porte.

— Peut-il y avoir quelqu'un avec Jebra ? Tom ou Friedrich ?

— Pas à ma connaissance… Ces deux-là sont en patrouille, comme d'habitude… Quand je vous ai senties venir, Cara et toi, j'étais assis au chevet de Jebra. Elle dormait et je voulais être là quand elle se réveillerait.

» Je suis parti à votre rencontre avec l'espoir qu'elle s'était trompée au sujet de Richard. Anna et Nathan étaient déjà partis se coucher, mais l'un des deux a pu changer d'avis…

— Non, ce n'est ni l'un ni l'autre…, souffla la magicienne.

Zedd se concentra à son tour. Comme Nicci, il projeta ses sens afin de repérer la présence de la vie, de l'autre côté de la porte. Mais il revint bredouille. Dans les environs, il n'y avait que Jebra, Nicci, Cara et lui…

Comme êtres vivants, fallait-il préciser. Car il y avait bel et bien

autre chose… Mais la sensation n'avait aucun sens – une présence, certes, mais pas vivante ?

Ce qui semblait absurde à Zedd paraissait beaucoup moins irréel à Nicci, qui avait vécu très récemment une expérience similaire.

La magicienne fouilla dans ses souvenirs.

— J'ai disposé des alarmes supplémentaires dans cette zone, lui précisa Zedd.

— Je sais… Je les ai senties.

— Personne n'a pu tromper ces sorts de garde ! Fichtre et foutre ! même une souris ne pourrait pas passer à travers les mailles de ce filet.

— Et si ç'avait un rapport avec ce que nous a dit le seigneur Rahl ? intervint Cara. Vous savez, la défaillance de la magie. Votre don pourrait-il vous jouer des tours à tous les deux ?

— Tu veux dire que nos perceptions sont… brouillées ?

— Je ne suis pas experte en magie, mais c'est peut-être aussi ce qui perturbe mon Agiel. Le seigneur Rahl semblait certain de ce qu'il disait sur la corruption de la magie. C'est peut-être l'explication de tout.

Zedd ricana comme s'il trouvait cette hypothèse du plus parfait ridicule. D'un geste nonchalant, il éteignit les lampes qui reposaient sur deux guéridons, dans le couloir.

— Il te faut une preuve de plus que mon pouvoir est intact ? demanda-t-il à Cara. (Saisissant de nouveau la poignée, il se tourna vers Nicci :) Tu es prête ?

— Un instant…, souffla la magicienne.

Dans la pénombre, les yeux de Zedd brillaient intensément, et on eût dit les frères jumeaux de ceux du Sourcier.

— Que se passe-t-il ?

— Un souvenir vient de me remonter à la mémoire… (Nicci se concentra quelques instants.) Quand la bête nous a attaqués, dans la Sliph, j'ai éprouvé une étrange sensation. Je n'y ai pas prêté attention, car dans le vif-argent, tout ce qu'on ressent est différent et semble sortir de l'ordinaire. Du coup, il est difficile de distinguer entre…

— Quand as-tu éprouvé ça ? la coupa Zedd. Durant tout le voyage, ou à un moment précis ?

— Non, c'était au moment de l'attaque…

— Sois plus précise ! Tout au début du combat ? Quand le monstre a emprisonné Richard dans ses tentacules ? Lorsqu'il s'en est pris à toi ?

— Non… En fait, c'était après avoir été séparée de Richard. Un peu après, oui…

— Récapitule pour moi la séquence d'événements.

— Eh bien… La bête a attaqué, nous nous sommes battus et j'ai

tenté en vain d'utiliser mon pouvoir. Le monstre me faisait mal, mais Richard a coupé des tentacules avec son couteau, m'épargnant d'avoir les membres broyés.

» Puis la créature a séparé Cara de Richard. Peu après, c'est moi qui ai connu le même sort. Ensuite, pas immédiatement après, mais dans la continuité quand même, j'ai eu cette étrange sensation. J'en suis sûre, car j'étais en train de chercher Richard…

» Après avoir éprouvé cette sensation, je n'ai plus capté du tout la présence de la bête. Ne parvenant pas à localiser Richard, j'ai paniqué. Puis la Sliph m'a ramenée ici et j'ai enfoui cet épisode dans ma mémoire.

— Décris-moi ta « sensation »…

— C'était exactement la même chose que ce que nous captons derrière cette porte.

— Un flot de pouvoir qui… bourdonne ?

— Oui… Une magie sans source ni lien avec son origine…

— La magie semble souvent venir de nulle part, dit Cara. Ce n'est pas si étrange que ça !

— La magie n'est pas une sorte d'électron libre, la détrompa Zedd. Elle n'a pas de conscience propre, c'est vrai, mais ce que nous captons semble avoir une sorte de volonté.

— Une très bonne définition, dit Nicci. Une magie qui se comporte ainsi ne peut pas être coupée de sa source, c'est ce qui génère toute l'étrangeté de la chose. Le pouvoir est bien présent, mais il manque la force vitale indispensable pour le générer.

— C'est exactement ce que je capte, dit Zedd. En approchant du phénomène, nous devrions pouvoir le cerner beaucoup mieux. Voire l'analyser, avec un peu de chance ! Mais soyons prudents, mes dames, c'est compris ?

Le vieux sorcier et les deux femmes se serrèrent les uns contre les autres dans le couloir obscur. Puis Zedd tourna la poignée et entrebâilla lentement la porte.

Nicci ne sentit rien de plus que lorsque le battant était fermé.

Zedd passa la tête dans la chambre, jeta un coup d'œil puis finit d'ouvrir la porte. Dans l'obscurité, on distinguait des ombres et des silhouettes inquiétantes, mais c'était bien entendu l'effet d'une trop grande tension.

Quand ses yeux se furent accoutumés au noir, Nicci distingua contre le mur de gauche un fauteuil vide. Sur le dossier, quelqu'un avait posé un duvet soigneusement plié. Du même côté de la pièce, pas très loin de la porte, une lampe éteinte reposait sur un guéridon.

En face, le grand lit était vide. La literie en désordre reposait à moitié sur le sol, comme si Jebra s'était levée précipitamment.

Nicci, Cara et Zedd balayèrent la chambre du regard. Aucune trace

de la pythie. Si elle était ici, elle se cachait bien. Avec l'étrange sensation qui occultait à présent tout le reste, Nicci ne pouvait pas se fier à son pouvoir.

Zedd utilisa le sien pour allumer la lampe. La molette étant réglée au minimum, la lumière suffit à peine à percer les ombres, aux quatre coins de la pièce.

Jebra restait introuvable.

Se laissant guider par son Han, qui se substitua à ses émotions pour devenir le point focal de ses perceptions, Nicci avança et vint se camper au centre de la pièce. S'ouvrant entièrement, elle tenta en vain de localiser une autre présence dans la chambre.

Une brise légère faisait onduler les rideaux de la grande fenêtre ouverte qui donnait sur le balcon. Ayant une chambre orientée de la même façon que celle-ci, Nicci savait que le balcon en question dominait directement la cité déserte, au pied de la montagne.

Debout sur la balustrade, une silhouette humaine occultait la lumière de la lune.

Zedd tourna la molette de la lampe pour qu'elle donne plus de lumière. Aussitôt, Nicci n'eut plus le moindre doute : c'était bien Jebra qui jouait les équilibristes sur la balustrade.

— Par les esprits du bien…, souffla Cara, elle va sauter…

Le sorcier et ses deux compagnes s'immobilisèrent. Un geste malheureux, et ils risquaient de pousser la pauvre femme à se jeter dans le vide. Apparemment, elle ne s'était pas encore aperçue qu'elle avait de la visite.

— Jebra, dit Zedd, nous venons te voir…

La pythie ne réagit pas.

Selon Nicci, elle n'entendait rien, en ce moment précis, à part le murmure lancinant de la magie. L'ancienne Maîtresse de la Mort sentait les ondes maléfiques qui traversaient la chambre, déferlant comme une marée sur la femme qu'elles entendaient pousser au suicide.

Jebra regardait Aydindril, en contrebas.

Si elle sautait, elle ne s'écraserait pas dans la cité, mais dans une cour intérieure de la forteresse – une extension du complexe qui faisait saillie sur le flanc de la montagne. Cette chute représentant plusieurs centaines de pieds, le résultat resterait le même : une mort inévitable.

— Les étoiles…, murmura Jebra comme si elle répondait à un interlocuteur invisible.

Zedd se pencha pour souffler à l'oreille de Nicci :

— Quelqu'un cherche les mêmes réponses que nous, dirait-on… Un intrus sonde son esprit. C'est ça que nous avons senti : un voleur de pensées.

— Jagang…, lâcha Cara.

C'était l'hypothèse la plus logique, dut admettre Nicci. Le lien avec le seigneur Rahl n'existant plus, l'empereur avait en théorie accès à l'esprit de tous ceux que leur serment de fidélité à Richard protégeait jusque-là.

Pour celui qui marche dans les rêves, la chasse était désormais ouverte !

La magicienne eut un haut-le-cœur au souvenir de l'époque où Jagang contrôlait son esprit et sa volonté.

Sans Richard, elle redevenait vulnérable. Si Jagang était en chasse, il savait sûrement déjà que ses ennemis avaient perdu leur protecteur. À tout moment, il pouvait fondre sur l'un d'eux et…

Mais Nicci connaissait l'empereur et elle ne sentait pas sa « patte » dans ce qui arrivait à Jebra. Si la proie vivait un calvaire identique, le prédateur n'était pas le même.

— Non, dit-elle, ce n'est pas Jagang. Ce que je sens est très différent.

— Comment peux-tu en être sûre ? demanda Zedd.

— Pour commencer, si c'était l'empereur, nous ne sentirions rien. Celui qui marche dans les rêves ne laisse aucune trace de son passage. Non, vraiment, ça n'a rien à voir !

Zedd se gratta pensivement le menton.

— Pourtant, c'est une sensation étrangement familière, murmura-t-il.

— Les étoiles…, répéta Jebra.

Zedd regarda la fenêtre comme s'il tentait d'évaluer ses chances d'arriver à temps pour sauver la pythie.

— Attendez…, murmura Nicci en prenant le bras du vieil homme.

— Les étoiles s'écrasent sur le sol, dit Jebra.

Zedd et Nicci se regardèrent.

— Les étoiles gisent dans l'herbe…

— Fichtre et foutre ! je sais ce que c'est ! s'écria le vieux sorcier.

— La mystérieuse présence ? demanda Nicci.

— Oui. C'est ce qui émane d'une voyante qui invoque son pouvoir.

Jebra écarta soudain les bras.

— Elle va sauter ! cria Cara.

Et de fait, la pythie commença à basculer dans le vide.

Chapitre 33

Richard eut une quinte de toux.

La douleur, dans ses poumons, le ramena à la conscience. Aussitôt, il eut le réflexe de gémir, mais aucun air ne vint faire vibrer ses cordes vocales.

Il étouffait, comme s'il était en train de se noyer.

Il toussa de nouveau, grimaça de douleur et se recroquevilla sur lui-même, les mains pressées sur le torse pour bloquer le réflexe absurde qui le mettait à la torture.

Respire *!*

Pour le Sourcier, la voix qui venait de résonner dans sa tête était celle de la folie. Bon sang ! il faisait tout son possible pour ne pas tousser, afin de s'épargner une abominable souffrance. Et cette voix…

Respire !

Richard ne savait pas où il était. Pour le moment, il s'en fichait royalement. Une seule chose comptait : la sensation d'étouffer !

Il avait besoin d'air, mais il refusait d'en inhaler. Ce conflit intérieur déchirant occultait tout le reste. Et face à une telle torture, la mort semblait préférable.

Oui, plutôt mourir que continuer à subir ce calvaire !

Richard ne bougeait pas, car avec chaque mouvement qu'il économisait, ne pas respirer devenait plus facile. S'il parvenait à garder le cap, la douleur finirait par cesser, il le sentait.

La clé était de rester étendu, inerte comme une statue, en espérant que le monde cesserait de tourner autour de lui avant de l'avoir contraint à vomir. S'il devait vider son estomac, l'expérience serait atroce, il n'en doutait pas.

S'il serrait les dents et attendait que ça passe, il irait bientôt beaucoup mieux.

Respire !

Richard ignora l'injonction de la voix mélodieuse qui se faisait de plus en plus lointaine.

Avait-il déjà autant souffert ? se demanda-t-il. Oui, dans un passé assez récent, lorsque Denna le suspendait au plafond avec des chaînes et le torturait jusqu'à ce qu'il en oublie son propre nom.

La Mord-Sith lui avait en même temps appris à supporter la douleur… Il la revit, debout devant lui, tentant d'évaluer son état, parfois inquiète de le voir si proche de la mort. En plus d'une occasion, à cette époque, Richard avait failli franchir le voile pour

passer dans le royaume des morts.

À ces moments-là, Denna lui plaquait ses lèvres sur la bouche et lui faisait « don » du souffle de la vie. Contrainte par Darken Rahl de garder le prisonnier en vie, la Mord-Sith l'avait privé du droit de mourir. Entre ses mains, il avait été dépouillé de tout, lui appartenant corps et âme jusque dans la mort.

Et voilà qu'elle se campait de nouveau devant lui, son visage d'argent à quelques pouces du sien, comme si elle allait encore lui dénier le droit de mourir.

Respire !

Richard sursauta. Quelque chose n'allait pas. Denna n'avait jamais eu un visage de vif-argent.

— Tu dois respirer, dit la voix, mais plus dans sa tête, à présent. Sinon, tu mourras.

La créature de vif-argent était d'une incroyable beauté, constata Richard. Pour lui faire plaisir, il tenta d'inhaler un peu d'air.

— Ça fait mal, gémit-il comme un tout petit garçon.

— Peut-être, mais tu dois continuer. C'est la source de la vie !

Certes, mais Richard voulait-il vivre ? Quand on était épuisé, comme lui, la mort avait son attrait. Plus de combat. Plus de souffrance ni de désespoir.

Adieu les larmes, la solitude et l'absence de Kahlan qui le tuaient chaque jour à petit feu.

Kahlan !

Respire !

S'il quittait ce monde, qui viendrait au secours de sa femme ?

Richard prit une inspiration plus profonde, et tant pis s'il eut le sentiment que ses poumons explosaient. Au lieu de songer à la douleur, il imagina le sourire de sa bien-aimée.

Encore une inspiration, presque totale, celle-là.

Une main de vif-argent se glissa dans son dos comme pour le soutenir alors qu'il luttait contre la mort. L'étrange visage exprimait une mélancolique compassion face à son combat.

Respire !

Richard fit signe qu'il avait compris. Les poings serrés, il inhala un peu plus d'air.

Toussant de nouveau, il cracha un peu de sang et des humeurs au goût vaguement métallique. À chaque inspiration, il gagnait un peu plus de force pour expulser le liquide qui lui brûlait les poumons.

Un long moment, il resta couché sur le côté, alternant les inspirations et les expectorations.

Lorsqu'il respira de nouveau normalement, ou presque, il se tourna sur le dos, espérant apaiser ses vertiges. Pour accélérer le processus, il ferma les yeux, mais ce fut une erreur, car la sensation de tournis

augmenta.

Par miracle, il parvint à ne pas vomir.

Rouvrant les yeux, il contempla la frondaison, juste au-dessus de lui. Bien qu'il fasse nuit, il reconnut aisément des érables à la forme unique de leurs feuilles. Contempler des végétaux – ses compagnons de toujours – lui faisant du bien, Richard décida d'identifier tous les arbres qu'il distinguait.

Le feuillage en forme de cœur devait appartenir à un tilleul. Les branches massives qui le dominaient, elles, étaient certainement celles d'un grand pin blanc. Un peu plus loin, sur un côté, on apercevait un bosquet de chênes qui voisinait avec des sapins baumiers et quelques épicéas. Mais tout autour de lui, cependant, il y avait surtout des érables.

Et quelques peupliers sans doute, car il entendait le bruissement caractéristique de leurs feuilles, lorsque la brise les caressait.

En plus de sa détresse respiratoire, qui s'améliorait très lentement, Richard sentait que quelque chose n'allait pas du tout en lui.

Il ne s'agissait pas d'une blessure, au sens classique du terme, mais plutôt d'un… manque. Ou d'un dysfonctionnement fondamental. Dès qu'il tentait d'affiner sa perception, la vérité lui « glissait entre les doigts » comme une anguille. Il y avait en lui un vide dénué de lien avec les émotions légitimes que lui inspirait sa vie – comme le désir de trouver Kahlan ou la volonté de déchaîner les foudres de son armée au cœur même de l'Ancien Monde.

Y avait-il un rapport avec les troublantes révélations de Shota ? Non, ce n'était pas ça non plus…

Le mot « vide » restait la meilleure façon d'exprimer ce sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé de sa vie. Puisqu'il était inédit, comment l'identifier ? Et de quelle manière définir exactement la nature de la composante de sa personne qui s'était volatilisée ? Une partie de lui-même dont il n'avait jamais vraiment eu conscience avant qu'elle lui fasse défaut…

Privé de ce mystérieux viatique, il avait l'impression d'être quelqu'un d'autre…

Sans qu'il sache pourquoi, l'histoire que Shota lui avait racontée sur Baraccus – et son livre intitulé Les Secrets du pouvoir d'un sorcier de guerre – lui revint à l'esprit. Parce que cet ouvrage aurait pu l'aider dans la curieuse situation où il se trouvait ? Sans doute, puisque le problème, il devait l'admettre, était lié à son don.

Penser à la voyante lui rappela une stupéfiante révélation au sujet de sa mère, censée ne pas être morte seule dans l'incendie. Pourtant, Zedd avait fouillé lui-même ce qui restait de la maison, et il affirmait ne pas avoir découvert d'autres ossements que ceux de sa fille. Comment était-ce possible ? Quand deux personnes affirmaient des

choses contradictoires, l'une des deux se trompait. En règle générale, oui… Dans le cas présent, la vérité semblait plus compliquée que ça.

Richard aurait juré que la réponse était cachée quelque part dans un coin de sa tête. Mais il ne parvenait pas à la débusquer…

Comme cela lui arrivait régulièrement, il se languit de sa mère si douloureusement que des larmes lui montèrent aux yeux. Que penserait-elle de tout ce qui lui était arrivé ? Comment jugerait-elle ses actes et ses décisions ? Elle ne l'avait pas vu grandir et changer. Quelle serait son opinion sur l'homme qu'il était devenu ?

Au fond, on vivait toujours sous le regard des êtres chers, même après leur disparition. Mais comment savoir si on éveillait leur fierté ou si on les décevait ?

Au moins, il était sûr que sa mère aurait adoré Kahlan, une belle-fille qu'elle aurait à coup sûr estimée idéale. Pour son fils, elle avait toujours rêvé du meilleur. Et vivre avec Kahlan était ce que Richard avait connu de mieux.

Mais c'était terminé, maintenant. Et ça ne reviendrait peut-être jamais.

Alors, que lui restait-il ? Eh bien, la vie, et ce n'était déjà pas si mal, pour un homme dans sa situation. Au moins, il pouvait rêver au passé – si lumineux, lorsque Kahlan était là pour embellir le monde. Les morts, eux, ne rêvaient même pas…

Allongé sur le dos, Richard attendit que l'oxygène nourrisse de nouveau ses muscles et son cerveau, lui rendant sa force et sa lucidité. Dans l'immédiat, il était trop faible pour bouger. En homme expérimenté, il n'essayait donc pas. En revanche, il profita de cette pause forcée pour se remémorer les événements qui l'avaient conduit jusque-là.

Il était sur le chemin du retour, avec Nicci et Cara, lorsque la bête les avait attaqués. Une fraction de seconde avant l'assaut, il avait senti l'aura maléfique de la créature.

Dans la Sliph, la bête était apparue sous une forme qu'il ne lui connaissait pas. Mais il était dans sa nature de changer d'apparence. En revanche, elle ne changerait jamais d'objectif : le traquer jusqu'à ce qu'elle ait réussi à le rayer du monde des vivants.

Richard se souvenait très bien du combat. À l'endroit où un tentacule s'y était enroulé, sa jambe lui faisait un mal de chien. Mais la peau, apparemment, n'avait pas éclaté. Une chance, car une plaie ouverte était toujours dangereuse, surtout quand on n'avait aucun moyen de se soigner.

Avec son couteau, Richard était parvenu à trancher plusieurs tentacules. Puis Nicci avait tenté d'utiliser son pouvoir – une initiative malheureuse, car c'était lui qui avait encaissé le choc de plein fouet.

Sans la nature très particulière du vif-argent, il n'aurait probablement pas survécu. La bête, elle, avait très bien supporté l'attaque, même pas suffisante pour la ralentir. Là encore, la Sliph avait dû jouer un rôle protecteur inattendu.

Ensuite, Richard avait été séparé de Cara, pour commencer, et de Nicci quelques instants plus tard. Alors que le monstre tentait de le démembrer, il avait réussi à se dégager.

À ce moment-là, une chose incompréhensible était arrivée.

Alors qu'il fuyait la bête, une douleur fulgurante l'avait traversé de la tête aux pieds – une sensation très différente de la souffrance provoquée par le Han de Nicci.

Ou par n'importe quelle autre magie.

La magie ! Oui, c'était ça ! Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? C'était un sortilège différent de tout ce qu'il avait jamais connu, mais ça restait de la magie. Même s'il n'était pas en contact avec la bête à ce moment-là – étant même incapable de dire où elle se trouvait par rapport à lui –, tout avait changé à partir de cette étrange expérience.

Quand il avait crié de douleur, sous l'assaut brutal du mystérieux pouvoir, il avait inhalé beaucoup de vif-argent, et cette inspiration, contrairement aux précédentes, l'avait plongé dans un état proche de la panique.

Jeune, il avait vécu une expérience similaire. Alors qu'il plongeait au fond d'une mare pour récupérer des galets – une compétition amicale avec d'autres enfants –, il lui était arrivé une mésaventure… eh bien… comparable.

À force que des gamins plongent et replongent, le fond boueux de la mare, petite mais très profonde, avait été retourné, transformant l'onde limpide en une eau glauque à souhait. Aveuglé, Richard avait perdu tout sens de l'orientation. Alors qu'il commençait à manquer d'air, sa tête avait heurté une branche. Dans son état de panique, il s'était dit qu'il avait crevé la surface et percuté une des branches basses de l'arbre qui servait de plongeoir à la joyeuse bande de petits garçons. Une erreur grossière : il s'agissait en fait d'une racine submergée !

Sans vraiment comprendre ce qu'il faisait, Richard avait inhalé de l'eau boueuse. Comme il était près de la surface et entouré de ses amis, qui l'avaient secouru, l'expérience n'avait pas duré longtemps. Mais elle était restée gravée dans sa mémoire, et il en avait tiré une précieuse leçon : toujours se méfier de l'eau, qui n'était pas si inoffensive que ça.

Le souvenir de cette « noyade » lui avait compliqué les choses, lors de son premier voyage dans la Sliph. Mais il avait surmonté sa peur et appris à savourer une délicieuse expérience.

Juste après l'attaque de la bête, quand il avait cru se noyer en inhalant du vif-argent, Richard n'était pas du tout près de la surface et aucun ami n'avait volé à son secours. C'était la première fois qu'une telle chose lui arrivait dans la Sliph. Et il s'était senti piégé comme jamais dans sa vie.

Regardant autour de lui, au niveau du sol, il vit que la créature de vif-argent était là, le dévisageant intensément. Pour la première fois, elle n'était pas dans son puits, puisqu'elle reposait comme lui sur le sol d'une petite clairière.

Ici, on entendait exclusivement les bruits de la nature. Et seules les odeurs de la forêt vous montaient aux narines.

Pourtant, sous les feuilles mortes, les aiguilles de pin et les brindilles, Richard sentait un sol de pierre. Les joints, entre des sortes de dalles, n'étaient pas du travail de grand artisan, mais ils n'avaient rien de naturel, ça semblait évident.

La tête et le cou de la Sliph n'émergeaient pas de son sempiternel puits, mais d'une ouverture assez petite et irrégulière ménagée dans ce sol dallé. Des éclats de pierre gisaient tout autour de ce trou, laissant penser que la Sliph s'était frayé un chemin sous la terre puis avait percé la pierre pour jaillir à l'air libre et déposer son voyageur dans la clairière.

Richard s'assit péniblement.

— Sliph, tu vas bien ?

— Oui, maître.

— Sais-tu ce qui m'est arrivé ? J'ai eu l'impression de me noyer.

— Ce n'était pas une impression, maître.

— Pourquoi cette noyade ? Qu'est-ce qui a mal tourné ?

Une main de vif-argent jaillit de l'ouverture et vint se poser sur le front du Sourcier, comme pour prendre sa température.

— Tu n'as plus la magie nécessaire pour voyager…

— Pardon ? J'ai voyagé en toi plusieurs fois, et…

— À l'époque, tu possédais le pouvoir.

— Et c'est terminé ?

— Oui, terminé…

Richard se demanda s'il faisait un cauchemar.

— Sliph, je contrôle – si on peut dire – les deux variantes de la magie. Donc, je peux voyager.

La main glissa le long d'une joue de Richard, s'attarda un moment sur son épaule puis se plaqua contre sa poitrine. Après quelques secondes, le bras se rétracta et disparut sous terre.

— Désolée, maître, mais tu n'as pas la magie requise.

— Tu l'as déjà dit, et ça n'a aucun sens ! J'ai déjà voyagé.

— Et c'est en voyageant que tu as perdu le pouvoir.

— Tu veux dire que j'ai été privé d'une des variantes du don ?

— Non, j'affirme que tu n'as pas le don, un point c'est tout. Il te manque la magie, donc tu ne peux pas voyager.

Richard dut se répéter mentalement les propos de la Sliph pour être sûr qu'il avait bien entendu. Hélas, c'était le cas. De toute façon, il n'y avait aucune ambiguïté dans la déclaration de la créature.

Mais comment était-ce possible ?

La corruption laissée par les Carillons ? En était-il à son tour victime ? Avait-elle réussi à le vider de tout son pouvoir sans qu'il s'en aperçoive ?

C'était possible, mais ça n'expliquait pas l'étrange expérience qu'il avait vécue dans la Sliph… Après avoir échappé à la bête, et juste avant de se noyer dans le vif-argent. Une magie l'avait frappé au moment où il était vulnérable, lui ôtant en un clin d'œil l'aptitude à respirer du vif-argent.

Richard regarda autour de lui, mais les arbres étaient trop serrés les uns contre les autres pour qu'il voie ce qu'il y avait derrière. Un guide forestier comme lui détestait ne pas savoir où il était.

— Où sommes-nous, Sliph ? Et comment y sommes-nous arrivés ?

— Quand tu as perdu la capacité de voyager, j'ai dû t'amener ici pour te sauver.

— Et c'est où, ton « ici » ?

— Désolée, mais je ne sais pas vraiment.

— Comment peux-tu m'avoir conduit… n'importe où ? Tu sais toujours très exactement à quel endroit tu te trouves.

— Je ne suis jamais venue ici, maître. Et pour y arriver, j'ai dû me créer une… sortie de secours. Je connaissais l'existence de cet endroit, bien sûr, mais c'est la première fois qu'un voyageur risque de mourir en moi.

» La bête m'a fait souffrir tandis que je luttais pour vous garder en vie, tes deux compagnes et toi. Puis quelque chose d'autre m'a attaquée. Comme le monstre, c'était un intrus. J'ai été violée, maître.

Ce récit confirmait les souvenirs de Richard. Juste après qu'il eut échappé à la bête, un pouvoir inconnu l'avait frappé et gravement… endommagé.

— Désolé que tu aies eu mal, Sliph… Qu'est-il advenu de la bête ?

— Après l'arrivée de l'autre pouvoir, le monstre n'a plus été.

— Pardon ? Tu veux dire que cet autre pouvoir l'a détruit ?

— Non. Ce pouvoir n'a pas frappé la bête, il s'est concentré sur toi. Et après, tu n'avais plus la magie nécessaire pour voyager. Heureusement, la bête a cessé d'être au même moment. Comme je ne pouvais plus assurer ta survie, j'ai cherché la sortie de secours la plus proche.

— Nicci et Cara, comment vont-elles ? Sont-elles en sécurité ?

— Elles ont senti que je souffrais, et l'une des deux a tenté d'utiliser son pouvoir, ce qu'il ne faut jamais faire en moi. Après t'avoir déposé ici, j'ai conduit tes amies à la forteresse. Bien entendu, j'ai dit à la magicienne qu'elle avait fait une erreur et qu'elle ne devrait plus jamais recommencer.

— Je te comprends, admit Richard. J'ai beaucoup souffert aussi… Mes amies sont-elles grièvement blessées ?

— Pas du tout. Elles doivent reprendre des forces dans la forteresse.

— Donc, nous sommes quelque part entre le Palais du Peuple et Aydindril…

— Non, maître.

— Je ne comprends pas… Nous sommes partis du palais, et nous nous dirigions vers la forteresse. Ta sortie de secours doit nécessairement être située entre les deux.

— Maître, si je ne connais pas cet endroit précis, la région m'est familière. Nous sommes très loin dans les Contrées du Milieu, au-delà de l'Allonge d'Agaden, et pas très loin du Pays Sauvage.

Richard eut du mal à en croire ses oreilles.

— Mais ce n'est pas du tout sur le chemin qui mène du palais à la forteresse ! En fait, c'est beaucoup plus loin du palais que l'est Aydindril. Dans ce cas, pourquoi ne m'as-tu pas reconduit dans le fief de Zedd ?

— Je ne vois pas les choses ainsi, maître… Ce qui te semble l'itinéraire le plus court entre deux endroits ne l'est pas pour moi. Parce que je suis en plusieurs lieux à la fois.

— Que racontes-tu là ? C'est impossible !

— Tu es assis, maître, et tu as un pied sur une dalle noire et l'autre sur une dalle plus claire. Toi aussi, tu es à deux endroits à la fois.

— Oui, je vois ce que tu veux dire…, soupira Richard.

— Je ne voyage pas comme toi, maître. Cet endroit, même s'il est au fin fond des Contrées, était le plus proche pour moi. Et il fallait que je te ramène dans ton monde afin que tu respires.

» Tu n'avais plus la magie, et j'emplissais tes poumons. Pour ceux qui n'ont pas le don, je suis du poison, maître. Heureusement, ça ne t'a pas tué sur le coup, parce qu'il y a eu une sorte de… transition. Tu n'aurais pas survécu longtemps, mais j'avais un court délai pour agir. Un très court délai, en vérité. Alors, j'ai pensé à la « sortie de secours » la plus proche.

» Je suis venue ici, j'ai brisé le sol et je t'ai déposé dans ton monde. Tu étais blessé, mais ce qui restait de moi dans ton corps pouvait te maintenir en vie quelque temps.

— Si je n'ai plus la magie requise pour voyager, comment est-ce

possible ?

— On m'a dotée de capacités spéciales, afin que je puisse aider en cas d'urgence. Ces… aptitudes… faisant partie de moi, elles étaient donc en toi. Grâce à elles, le processus de guérison a pu s'enclencher. Ce pouvoir est uniquement destiné aux urgences, et on m'a prévenue qu'il n'est pas infaillible, parce que certaines variables sont incontrôlables.

» Pendant que tu dérivais entre deux mondes, ma magie t'aidant à expulser ce qui était devenu un poison pour toi, j'ai conduit les deux femmes à destination. À mon retour, j'ai attendu que tu sois assez rétabli pour respirer. Puis je t'ai aidé à faire ce qu'il fallait pour revenir à la vie.

» Au début, je me demandais si j'allais réussir. C'était la première fois que je devais sauver quelqu'un. Te regarder sans savoir si tu respirerais de nouveau était une torture. Je craignais de ne pas avoir été à la hauteur, provoquant ta mort…

Richard fixa un long moment les yeux sur le visage de vif-argent. Puis il sourit.

— Merci, Sliph ! Tu m'as sauvé la vie. C'est du très bon travail !

— Pour mon maître, je ferais n'importe quoi !

— Ton maître… Un maître qui ne peut plus voyager ?

— J'en suis au moins autant troublée que toi…

Richard tenta de récapituler tout ce qu'il venait d'apprendre et d'y mettre un peu d'ordre. Mais respirer restait terriblement douloureux, et ça l'empêchait de se concentrer.

— Je suppose que tu ne peux pas me conduire à la forteresse ?

— Maître, si tu veux voyager, je suis là pour toi !

— Vraiment ? Que faut-il faire ?

— Recouvre ton pouvoir, et je t'accueillerai en moi. Tu seras satisfait, j'en suis sûre.

Recouvrer son pouvoir ? Richard n'avait jamais vraiment su utiliser la magie dont il disposait. Alors, récupérer un don perdu ? Par le passé, il lui était souvent arrivé de maudire la magie et de souhaiter en être débarrassé. Et voilà qu'il piaffait d'impatience de la recouvrer !

Dès qu'il avait perdu son don, la bête n'avait plus pu le localiser dans la Sliph. Une petite consolation… Désormais, il aurait un souci en moins, puisque ce monstre le repérait à cause de son pouvoir. La magie était une affaire d'équilibre, selon Zedd. Eh bien, cette notion existait peut-être aussi quand on la perdait.

Richard se passa lentement une main dans les cheveux.

— Au moins, Cara et Nicci s'en sont sorties. Tu es sûre qu'elles vont bien ?

— Oui, maître. Je les ai déposées à la forteresse, comme c'était

prévu.

— Et bien entendu, tu leur as dit où j'étais.

La créature parut surprise par cette tranquille affirmation.

— Non, maître ! Je ne révèle jamais rien sur mes clients.

— Génial… (Richard maîtrisa plus ou moins son agacement.) Mais tu viens pourtant de me dire, pour Cara et Nicci.

— Tu es mon maître, ça m'autorise certaines… licences.

— Sliph, mes amies meurent sûrement d'inquiétude pour moi. Tu dois les rassurer et les informer.

— Maître, je ne peux pas te trahir.

— Si je te le demande, ça ne peut pas être une trahison !

La créature en resta quelques instants muette.

— Maître, tu voudrais que je raconte à des étrangers ce que nous faisons ensemble ?

— Sliph, essaie de comprendre ! Tu n'es plus une catin…

— Pourtant, les gens m'utilisent pour leur plaisir.

— Ce n'est pas la même chose ! Par le passé, des sorciers t'ont transformée, et, depuis, tu es un être tout à fait à part.

— Je sais, maître. Après tout, c'est à moi que tout ça est arrivé, donc, je m'en souviens.

— Si tu as conscience d'être différente, tu devrais saisir que « trahir » n'a plus le même sens.

— On m'a donné pour mission d'être loyale. Ma nature n'a jamais changé.

— Et je ne te demande pas de la renier, bien au contraire.

— Divulguer ce que je sais serait déloyal.

— Pas dans ce cas, voyons !

Richard se serait bien passé de cet absurde dialogue, car il avait plus urgent à faire. Mais il n'y avait pas d'autres solutions.

— Sliph, quand tu nous fais voyager, tu contribues souvent à sauver des vies. Et lorsque tu m'as conduit au Palais du Peuple, tu m'as aidé à arrêter une guerre. Ce sont de bonnes actions.

— Si tu le dis, maître… Mais ceux qui m'ont créée ne m'ont pas totalement inventée. Ils se sont servis de la femme que j'étais – quelqu'un qui ne trahissait jamais ses clients. Je ne peux pas changer, comme tu ne peux pas voyager sans ton don.

— Si tu présentes les choses comme ça…, souffla Richard.

Ramassant des brindilles, il les cassa distraitement en deux en réfléchissant. Puis il parla enfin au beau visage de vif-argent qui attendait de boire ses paroles.

— Dans la vie, on est parfois obligé de se fier aveuglément à quelqu'un. Eh bien, nous vivons un de ces moments.

Visiblement, ces propos firent mouche, car la Sliph tendit le cou vers le Sourcier.

— Tu es l'élu…, souffla-t-elle.

— Quel élu ?

— Celui dont Baraccus m'a jadis annoncé la venue.

Richard en eut la chair de poule.

— Tu as connu Baraccus ?

— Il fut un jour mon maître, comme tu l'es à présent.

— J'aurais dû y penser ! Il était le Premier Sorcier…

— C'est lui qui a insisté pour que j'aie la capacité d'aider. Et cette sortie de secours est son idée. Sans lui, tu serais mort. Il était vraiment très sage.

— Très sage, oui, approuva Richard. Et il t'a parlé d'un élu, dis-tu ?

— Oui… Il était gentil avec moi. Sa femme me haïssait, mais lui, je crois qu'il m'aimait bien.

— Tu as connu son épouse ?

— Magda, oui…

— Et pourquoi te détestait-elle ?

— Parce qu'il était gentil avec moi. Et parce que je l'éloignais d'elle.

— En le faisant voyager ?

— Bien sûr… Quand je disais qu'il serait satisfait, elle croisait les bras et me foudroyait du regard.

Richard ne put s'empêcher de sourire.

— De la jalousie…

— Elle l'aimait et ne voulait pas qu'il la laisse. Quand je le ramenais, elle était souvent là à l'attendre. Il souriait en la voyant, et elle lui rendait son sourire.

— Et qu'a-t-il dit à mon sujet, ton Baraccus ?

— Il m'a parlé des moments où on doit se fier aveuglément à quelqu'un. Maître, il a employé exactement les mêmes mots que toi. Et il m'a prévenue qu'un autre maître, dans le futur, me les dirait et ajouterait : « Eh bien, nous vivons un de ces moments. »

» À ce maître-là, et à celui-là seul, m'a confié Baraccus, je devrais révéler certaines choses…

Richard comprit immédiatement de quoi il s'agissait.

— Un jour, tu as conduit Magda Searus quelque part, n'est-ce pas ?

— Oui, maître. Et après, je n'ai plus jamais revu Baraccus. Mais je me souviens encore du message qu'il m'a confié pour toi.

— Un message pour moi ? Que dit-il ?

— « Je pleure de ne pas connaître les réponses qui pourraient te sauver. Si je les détenais, sois certain que je te les livrerais de bon cœur. Mais je sais qu'il n'y a que du bon en toi et je te fais confiance. Tu as ce qu'il faut pour réussir. Quand viendra le temps où tu douteras de toi-même, ne renonce pas. Souviens-toi que je croyais en toi et en

tes chances de succès. Tu es un être d'exception. Aie confiance en toi ! »

Richard se pétrifia. Ces mots lui semblaient familiers, comme s'il les avait déjà entendus.

— Je crois que quelqu'un m'a déjà parlé ainsi par le passé…

La Sliph tendit un peu plus le cou, la tension visible sur son magnifique visage.

— Vraiment ?

Richard se concentra, fouillant dans sa mémoire.

Et il trouva. C'était Shota. Après lui avoir parlé de Baraccus, et juste avant de s'en aller, elle lui avait tenu exactement le même discours. Et cela avait éveillé en lui un vague souvenir, comme si…

— La voyante Shota m'a tenu ces propos, murmura le Sourcier. Mot pour mot…

La Sliph recula.

— Désolée, maître, mais tu n'as pas réussi l'épreuve.

— Quelle épreuve ?

— Celle que Baraccus avait prévue pour toi. Navrée, mais tu as échoué. Je ne peux rien te dire de plus.

Sur ces mots, la créature s'enfonça dans son trou et disparut.

— Non, attends, ne t'en va pas ! cria Richard.

Se jetant en avant, il atterrit sur le ventre, non loin du trou obscur.

Sa voix se répercuta un moment dans le puits qui n'en était pas vraiment un.

Mais la Sliph était partie. Et sans son don, il n'avait aucun moyen de la rappeler.

Chapitre 34

Nicci entendit qu'on toquait doucement à la porte. Zedd leva les yeux mais ne bougea pas de son fauteuil. Campée devant une fenêtre, les mains croisées dans le dos, Cara jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

L'ancienne Maîtresse de la Mort se chargea d'aller ouvrir. Quand ce fut fait, elle invita Nathan à entrer.

— Que se passe-t-il ? demanda le prophète. (Il jeta un regard circulaire dans la pièce obscure.) Rikka n'a rien voulu me dire, sinon que Cara et toi étiez de retour. Et que Zedd voulait me voir d'urgence.

— J'ai à te parler, oui, lui confirma le vieux sorcier.

— Où est Richard ?

— Il n'a pas pu revenir avec nous…, souffla Nicci.

— Pas pu ? répéta Nathan, alarmé. Par les esprits du bien !…

Assis au chevet de Jebra, Zedd ne daigna même pas lever les yeux, cette fois. La pythie était inconsciente, pourtant, elle gardait les yeux ouverts. Et impossible de les lui faire fermer ! Après plusieurs essais, le vieil homme et les deux femmes avaient renoncé, la laissant scruter le plafond…

Zedd s'était occupé de la jambe cassée de Jebra, et tout allait bien de ce côté-là. Mais la pythie avait eu une sacrée chance que Cara, aussi forte que rapide, ait réussi à la rattraper par une cheville alors qu'elle venait de basculer dans le vide. Entraînée par son élan, Jebra avait cependant heurté violemment le bas du balcon, se brisant net une jambe.

Selon Nicci, la pauvre femme avait perdu conscience une seconde avant de faire le grand plongeon.

La fracture avait posé pas mal de problèmes à Zedd. Jebra étant en transe, en quelque sorte, il avait jugé plus prudent de ne pas reconstituer l'os – une intervention magique assez lourde. Utilisant quand même son pouvoir, il avait réduit la fracture puis posé une attelle des plus classiques. Dès que la patiente se réveillerait, il la ferait bénéficier d'une magie de guérison plus élaborée.

Si Jebra se réveillait un jour, ce dont Nicci doutait ouvertement.

Pour la magicienne, la jambe cassée était sans importance, comparée aux autres malheurs de Jebra. Pour commencer, il y avait son état catatonique. Malgré tous leurs efforts, Zedd et Nicci n'étaient pas parvenus à l'en tirer – pourtant, ils avaient fait le maximum, et la magicienne avait même recouru à la Magie Soustractive.

Zedd s'y était d'abord opposé, puis il avait dû capituler, puisque rien ne fonctionnait.

Hélas, ces sortilèges-là n'avaient pas été plus efficaces que les siens. L'esprit de Jebra était inaccessible ! Le sort lancé par la voyante adverse ne semblait pas pouvoir être neutralisé. En d'autres termes, selon Nicci, les ravages provoqués par la voyante étaient irréversibles. À moins peut-être de connaître très précisément le sortilège utilisé. Mais ça, c'était beaucoup trop demander…

Nathan se pencha et posa deux doigts sur le front de la pythie. Puis il se redressa et secoua la tête, avouant sa totale impuissance.

Nicci n'avait jamais vu personne dans cet état.

Zedd, lui, trouvait que ça lui rappelait quelque chose. Malgré les questions pressantes de la magicienne, il n'avait pas réussi à être plus précis. Cette magie paralysante ne lui était pas totalement étrangère, il en aurait mis sa main au feu, mais aucune information moins… générale… ne lui revenait à l'esprit.

Pour se justifier, il avait rappelé à son petit monde qu'un Premier Sorcier passait le plus clair de son temps à étudier la magie. Avec l'âge, il pouvait oublier ou mélanger certaines choses. Mais en insistant, il était certain d'identifier tôt ou tard la toile magique qui emprisonnait Jebra.

La tâche aurait été bien plus aisée si la pythie n'avait pas été inconsciente. Nicci le savait, et elle tirait mentalement son chapeau à Zedd, qui n'invoquait pas cette excuse pour minimiser son échec.

Entendant du bruit dans le couloir, Nathan alla ouvrir la porte et jeta un coup d'œil dehors.

— Que se passe-t-il ? cria une voix familière.

C'était Anna, escortée par Rikka.

— Quelqu'un peut me dire ce qui se passe ? haleta la Dame Abbesse dès qu'elle fut entrée dans la chambre. Je suis sûre qu'il est arrivé malheur à Richard !

Des mèches de cheveux gris s'échappant de son chignon dévasté, la vieille dame étudia attentivement les personnes présentes dans la pièce. Quand on avait son expérience, c'était un bon moyen de se faire une idée sur la gravité d'une situation.

Bien qu'Anna fût en principe à la retraite – un point qui restait à éclaircir avec Verna, sa remplaçante –, Nicci la considérait toujours comme la femme de tête qui régnait sur le Palais des Prophètes, imposant son autorité aux Sœurs de la Lumière et aux employés de tous rangs.

Même si elle n'appartenait plus à l'ordre de la Lumière, Nicci ne pouvait jamais s'empêcher d'être tendue en présence de son ancienne supérieure – dont la courte taille et l'incontestable embonpoint ne diminuaient en rien l'autorité, bien au contraire.

— Nathan, demanda Anna au prophète, qu'est-il arrivé ? Le garçon est-il blessé ou…

— Anna, je n'en sais rien ! s'écria Nathan, peu désireux de subir un interrogatoire en règle. Écoutons plutôt ce que Nicci et Cara ont à dire.

Anna braqua son regard de feu sur la magicienne.

— Notre seule certitude, dit Nicci, c'est que la bête nous a attaqués pendant que nous étions dans la Sliph. Cara et moi avons tenté d'aider Richard, mais nous avons très vite été séparées de lui. À ce moment-là, enfin, un peu après, j'ai senti le contact d'une magie inconnue.

» Ensuite, Cara et moi nous sommes retrouvées dans la forteresse, sans Richard. Nous ne savons pas ce qui lui est arrivé, ni d'ailleurs ce qu'il est advenu de la bête.

» Une fois ici, nous avons découvert que Jebra était victime d'un sortilège. J'ai pu établir qu'il avait été lancé par la même personne qui s'en était prise à Richard dans la Sliph. Grâce à Zedd, nous savons maintenant qu'il s'agit d'une voyante.

— Mon Agiel est mort…, dit Cara en brandissant tristement son arme. Le lien avec le seigneur Rahl est brisé. Les D'Harans ne sentent plus la présence de leur seigneur.

— Créateur bien-aimé…, soupira Anna, atterrée.

Zedd désigna la femme allongée dans le lit.

— Le sort de la voyante a plongé Jebra dans une sorte de coma. Impossible de la réveiller ! Je sais que cette magie est l'œuvre d'une voyante, mais je me demande comment une magicienne de cette catégorie a pu lancer un sortilège pareil à distance. D'après ce que je sais des voyantes, cet exploit ne devrait pas être possible. Il dépasse de loin les possibilités de ces femmes…

— Tu es certain qu'il s'agit d'une voyante ? demanda Anna.

— J'ai eu affaire à ces charmantes magiciennes par le passé. Quand on a été griffé par un chat, on s'en souvient jusqu'à la fin de ses jours, pas vrai ? Eh bien, moi, j'ai été « griffé » par une voyante, jadis, et je sais ce que je dis !

— Je crois avoir identifié la coupable, intervint Nicci. Elle se nomme Six… Quant à l'impossibilité de lancer des sorts à distance, vous ne devriez pas y attacher trop d'importance, Zedd. Les limites des pratiquants de la magie varient en fonction des individus, vous le savez aussi bien que moi.

— C'est bien raisonné, admit Zedd de mauvaise grâce.

— Assez parlé de voyantes ! s'écria Nathan. Jebra vous a-t-elle donné des précisions supplémentaires au sujet de sa vision ?

— Eh bien, pas depuis qu'elle est sous l'influence du sort… Mais juste avant de sauter dans le vide, elle a dit quelques mots : « Les étoiles… Les étoiles s'écrasent sur le sol. Les étoiles gisent dans

l'herbe… »

— Les étoiles…, répéta Nathan.

Il se mit à marcher de long en large dans la chambre en se tapotant pensivement le menton.

— Zedd, j'ai peur que cette prophétie ne me dise rien du tout. Mais il s'agit peut-être d'un fragment de texte. Et dans ce cas, il est trop court pour avoir un véritable écho dans ma mémoire.

— Si je comprends bien, dit Anna d'un ton sinistre, il se peut que nous… eh bien, que nous ayons perdu Richard. En d'autres termes, il est possible que cette voyante l'ait tué.

— Le seigneur Rahl n'est pas mort ! cria Cara en faisant un grand pas en avant.

Zedd se leva d'un bond, fit signe à la Mord-Sith de se calmer puis s'adressa à Anna :

— Je pense comme Cara, annonça-t-il.

— Je sais pourquoi elle réagit ainsi, dit Anna. Mais toi, vieil homme ?

— C'est à cause de la femme allongée dans ce lit.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, sa première vision depuis des années concernait Richard…

— C'est exact, intervint Nicci. C'était au sujet de l'avenir immédiat du Sourcier. Jebra m'a dit de ne pas le perdre de vue un instant.

— C'est pourtant ce que tu as fait, grogna Anna.

Nicci ne releva pas la provocation.

— C'est vrai, mais comment prévoir l'attaque de la bête ? C'était impossible.

Anna semblant de plus en plus larguée, Zedd crut bon de lui fournir quelques explications :

— Nous pensons que la voyante voulait frapper Richard avec sa magie. Mais la bête a saboté son plan si soigneusement conçu…

— Et comment ça, je te prie ?

Nicci répondit à la place du vieux sorcier.

— Le monstre l'a empêchée d'ensorceler Richard. Exactement comme nous, elle l'a perdu dans la Sliph. Maintenant elle a un gros problème : le retrouver !

— Et comme nous, enchaîna Zedd, elle a pensé à Jebra.

— Pour quoi faire ? demanda Anna. Les voyantes ont accès à l'avenir – ce qu'elles appellent le flot du temps. Pour quelle raison votre… Six… aurait-elle besoin d'une pythie ?

— Tu as raison, elles ont accès à l'avenir, dit Zedd, mais elles ne peuvent pas y voir exactement ce qu'elles veulent. Nathan va t'expliquer ça beaucoup mieux que moi…

Le prophète fit un pas en avant.

— Les prophéties ont une composante… hum… aléatoire. Elles arrivent quand ça leur chante, pas nécessairement quand on en a besoin. Les anciens sorciers savaient peut-être plier les prédictions à leur volonté, mais ils ont gardé ce secret pour eux… Quand on s'intéresse aux prophéties, il faut accepter de se laisser guider, et ne pas avoir d'objectif trop précis en tête.

Nathan n'ayant plus rien à ajouter, Zedd prit le relais :

— Six a probablement appris dans le flot du temps que Jebra avait eu une vision au sujet de Richard. Au lieu de s'épuiser en recherches, elle a décidé de venir voler la réponse à ses questions dans l'esprit de la pythie.

— C'est pour ça que nous ne pouvons pas réveiller Jebra, dit Nicci. Six s'est ainsi assurée que nous n'ayons pas les informations qu'elle détient. Même si la pythie n'a dit que quelques mots, je suis sûre que la voyante lui a arraché toute sa vision. Ensuite, elle l'a poussée à se suicider, mais ça n'a pas fonctionné. Le même sortilège a donc plongé Jebra dans l'inconscience – c'est plus simple qu'un meurtre à distance et tout aussi efficace.

Le front plissé, Nathan n'avait pas raté un mot du discours de Nicci.

— Selon toi, Jebra a vu que Richard allait trouver des étoiles tombées du ciel qui gisent dans l'herbe ? Bref, qu'il est quelque part où se sont un jour écrasées des météorites ?

— C'est une interprétation plausible, dit Zedd.

Le prophète hocha pensivement la tête.

Fidèle à elle-même, Anna ne semblait pas du tout convaincue.

— En résumé, Richard serait vivant et ensorcelé par une voyante ?

— Oui, c'est ça, confirma Nicci. Zedd et moi en sommes arrivés à cette conclusion.

— Et pourquoi Six aurait-elle fait ça ? Elle peut avoir une multitude de raisons d'assassiner le Sourcier, mais quel intérêt aurait-elle à le contrôler ?

Nicci ne faiblit pas sous le regard inquisiteur de son ancienne supérieure.

— Six s'en est prise au fief de Shota, une autre voyante. Pour lui voler quoi ? Eh bien, son compagnon, qui détient l'Épée de Vérité – une arme qu'il portait à la hanche à l'époque où il était le Sourcier en titre.

Anna roula de grands yeux éperdus.

— Quel rapport avec le reste de l'histoire ?

— Samuel s'est servi de l'épée pour voler quelque chose. Et de quoi s'agissait-il ?

— D'une boîte d'Orden ! s'exclama Anna.

— Qu'il a dérobée à une Sœur de l'Obscurité, avec l'aide de l'Épée

de Vérité.

Anna se tourna vers Zedd :

— Mais pourquoi Six voudrait-elle contrôler Richard ?

— Pour ouvrir la bonne boîte d'Orden, répondit le vieux sorcier en se massant le front entre le pouce et l'index, il faut se référer à un livre très important. Anna, Nathan et toi devez savoir de quel ouvrage je parle. Oui, vous êtes très bien placés pour ça…

Nathan en resta bouche bée.

— Le Grimoire des Ombres Recensées ! s'écria Anna.

— Eh oui ! Le seul exemplaire de ce livre est maintenant imprimé… dans la tête de Richard. Après l'avoir mémorisé, il a brûlé l'unique original « physique ».

— Nous devons trouver ce garçon les premiers ! s'exclama Anna.

— Quelle suggestion brillante ! railla Zedd. Nous n'y aurions sûrement pas pensé sans toi.

— De toute façon, intervint Nicci, nous avons un problème plus urgent.

— Sans seigneur Rahl, dit Cara en brandissant son Agiel privé de magie, pas de lien possible !

— Et sans lien, compléta Nicci, nous sommes tous à la merci de celui qui marche dans les rêves.

Anna encaissa cette révélation comme un coup de poing dans l'estomac.

— Il faut agir très vite, dit Zedd. La menace est grave et nous risquons d'avoir perdu la guerre avant de nous en apercevoir.

— Où veux-tu en venir ? demanda Nathan, soupçonneux.

Zedd planta son regard dans celui du prophète.

— Tu dois devenir le nouveau seigneur Rahl ! Le lien doit être rétabli d'urgence. Ensuite, tu partiras pour le Palais du Peuple.

Nathan prit le temps de digérer cette nouvelle. De haute taille, les épaules larges, il en imposait avec sa crinière blanche et sa voix autoritaire. Bref, il avait tout ce qu'il fallait pour faire un bon seigneur Rahl. Pourtant, Nicci détestait l'idée que quelqu'un prenne la place de Richard.

Mais s'ils ne faisaient rien, le Nouveau Monde se transformerait pour Jagang en un merveilleux terrain de chasse. Pour avoir été sous sa coupe psychique, Nicci savait qu'il n'existait pas grand-chose de pire. Le lien avec Richard, en revanche, lui avait sauvé la vie et permis de découvrir une certaine forme de bonheur. Pour elle, contrairement aux D'Harans, cela ne se résumait pas à l'engagement d'obéir à n'importe quel seigneur Rahl. Elle avait investi sa loyauté en Richard, un homme qu'elle aimait depuis qu'elle avait vu l'étincelle de la vie briller dans ses yeux gris.

Richard l'avait aidée à revivre – et il lui avait fait découvrir

l'amour.

Parfois, savoir qu'il ne serait jamais à elle lui déchirait le cœur. Pire encore, il aimait une autre femme – et quelqu'un dont elle ne se souvenait pas, pour ne rien arranger.

Si elle s'était rappelé Kahlan, sachant à quel point elle était intelligente, belle et tendre, Nicci aurait au moins pu être heureuse pour Richard. Mais comment se réjouir pour quelqu'un qui aimait un fantôme ?

— Je comprends…, murmura Nathan au terme d'une longue réflexion.

Anna semblait avoir au bout de la langue un bon millier d'objections – une par anniversaire du prophète, au minimum. Mais elle parvint à les ravaler, sans doute parce qu'elle mesurait les conséquences désastreuses de l'absence, en l'état des choses, d'un seigneur Rahl dans l'empire d'haran.

— L'armée d'harane n'est pas loin du Palais du Peuple, dit Nathan. Bientôt, elle devra affronter les hordes de Jagang. Tu as raison, Zedd, il vaudrait mieux que je sois là au moment de la bataille finale.

Nicci n'avait pas encore informé les gens de la forteresse des derniers développements.

— Richard est allé en D'Hara pour dire aux militaires de ne pas affronter l'armée adverse. Parce que ce serait un combat perdu d'avance…

— Que leur a-t-il dit de faire ? demanda Anna, rouge comme une pivoine. S'ils ne se battent pas contre l'armée…

— Ils ont mission de semer la terreur dans l'Ancien Monde, dit Nicci.

Zedd, Nathan et Anna se regardèrent, éberlués.

— Ai-je bien entendu ? lança le vieux sorcier.

— C'est la seule solution, affirma Nicci. Face à l'armée de Jagang, nous n'avons aucune chance. Richard veut miner la volonté de se battre de nos ennemis. Pour ça, il faut s'en prendre à leur terre natale.

— Par les esprits du bien…, soupira Zedd.

Il alla se camper devant une fenêtre et sonda un moment la nuit. Quand il se retourna, des larmes faisaient briller ses yeux.

— J'ai été dans la position de Richard, dit-il et j'ai dû également donner des ordres qui me glaçaient les sangs… Le pauvre garçon… Il a raison, bien entendu, et j'aurais dû m'en apercevoir aussi. Mais je me voilais la face. Parfois, il faut un courage extraordinaire pour garder les yeux ouverts…

Cara fit un pas en avant, s'agenouilla devant Nathan et inclina la tête.

— Maître Rahl nous guide ! récita-t-elle. Maître Rahl nous dispense

son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Zedd s'agenouilla également, vite imité par Rikka et Nicci. À contrecœur, Anna consentit à faire comme tout le monde.

— Maître Rahl nous guide ! déclamèrent-ils à l'unisson. Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Bombant le torse, les mains croisées dans le dos, Nathan regardait ses sujets avec toute la noblesse d'un authentique seigneur Rahl.

Les dévotions achevées, Zedd et les autres se relevèrent, troublés par ce qu'ils venaient de faire. À partir de cet instant, Richard n'était plus le seigneur Rahl…

— Voilà, c'est fait…, annonça Cara avec un profond manque d'enthousiasme. La magie de mon Agiel est revenue et tous les D'Harans sentent de nouveau le lien avec leur seigneur Rahl.

— Nous aurons au moins ça pour nous, soupira Nathan.

— Seigneur Rahl, dit Zedd au vieux prophète, tu dois partir au plus vite pour D'Hara. Des troupes de l'Ordre rôdent encore dans les cols que tu devras emprunter, mais je t'indiquerai un itinéraire qui te permettra de les éviter.

» Il faut que le dépositaire du lien, c'est-à-dire toi, soit aux côtés des défenseurs du palais.

— Et l'armée de Jagang ? demanda Anna, visiblement inquiète pour le prophète. Que fera l'empereur quand il découvrira que notre armée s'est volatilisée à son nez et à sa barbe ?

— Il assiégera le Palais du Peuple, bien sûr, répondit Zedd. Verna et quelques sœurs participeront à la défense, mais dans ce palais, comme tu le sais, la magie des non-Rahl est quasiment neutralisée. Verna et ses sœurs ne seront pas aussi efficaces que d'habitude. Et pour l'instant, Nathan est le seul Rahl en mesure de défendre le complexe et ses habitants.

— C'est pour ça qu'il doit partir au plus vite, ajouta Nicci.

— Dès ce soir, pour être précis, conclut Zedd.

Nathan regarda le vieux sorcier, puis la magicienne.

— Je comprends, et je ferai de mon mieux. Espérons que Richard sera un jour en mesure de reprendre sa place et son titre.

Cette déclaration soulagea Nicci, qui se sentit un peu moins oppressée… et coupable.

— Nous ferons tout pour ça ! assura Zedd.

— Vous pouvez compter sur nous, ajouta Nicci.

Cara braqua son Agiel sur l'infortuné prophète.

— Et n'allez surtout pas imaginer que vous garderez le poste, lâcha-t-elle. Parce qu'il appartient au seigneur Rahl !

— C'est moi, le seigneur Rahl, désormais…

— Vous savez très bien ce que je veux dire !

Nathan eut un petit sourire.

— Et ne va pas sombrer dans la folie des grandeurs, seigneur Rahl ! lança Anna en tapotant les côtes du prophète du bout d'un index boudiné. Je t'accompagnerai pour t'empêcher de multiplier les âneries !

Nathan encaissa la nouvelle avec fatalisme.

— Un seigneur Rahl digne de ce nom a besoin d'une assistante, et tu devrais convenir, faute de mieux…

Chapitre 35

Après être resté une petite éternité à plat ventre sur un sol de pierre glacial, au cœur d'une forêt inconnue, occupé à sonder un abîme obscur, Richard finit par s'asseoir en tailleur. Il avait appelé la Sliph à s'en casser la voix, mais sans le moindre résultat. La créature l'avait abandonné.

Richard posa les coudes sur ses genoux et se prit la tête à deux mains. Il se sentait perdu, incapable de déterminer ce qu'il devait faire… Depuis son départ de Terre d'Ouest, combien de fois s'était-il senti ainsi ? Pour être franc, il ne comptait plus les occasions où il avait eu le sentiment d'être au bout du rouleau. Jusque-là, il avait toujours remonté la pente. Mais il n'était pas sûr de réussir, ce coup-ci.

En grandissant, il ne s'était jamais douté qu'il avait le don depuis sa naissance. Dans son pays, on ignorait absolument tout de la magie. Une fois informé qu'il était venu au monde avec le pouvoir, il avait commencé par le refuser. En ce temps-là, il aurait tout donné pour qu'on l'en débarrasse, comme s'il s'agissait d'une maladie contagieuse. Peu à peu, il avait fini par accepter ses « particularités », reconnaissant qu'elles pouvaient se révéler utiles et qu'elles faisaient partie de lui. Après tout, sa magie lui avait souvent sauvé la vie. Plus important encore, elle l'avait aidé à protéger Kahlan et bien d'autres personnes qu'il chérissait.

Le don était une part de lui-même, quelque chose qu'on ne pouvait pas plus lui arracher que le cœur ou les poumons.

Et voilà qu'il l'avait perdu !

Après la révélation stupéfiante de la Sliph, il avait du mal à croire que son don l'avait bel et bien abandonné. N'était-ce pas plutôt un incident de parcours ? une perte provisoire due au dysfonctionnement actuel de la magie ? Par le passé, alors qu'il brûlait d'envie d'être débarrassé de son pouvoir, n'avait-il pas découvert que c'était tout simplement impossible ?

Eh bien, il s'était trompé ! Son don avait disparu, ni plus ni moins. Il avait un moyen très simple de le vérifier : tenter de réciter le Grimoire des Ombres Recensées. Le résultat parlait de lui-même : il ne se souvenait plus d'un mot de l'ouvrage !

Pour lire un traité de magie, il fallait avoir le don – et encore plus pour l'apprendre par cœur. Sans pouvoir, on ne se souvenait pas des mots qu'on lisait, au point de croire qu'on regardait une page blanche. Maintenant qu'il n'était plus un sorcier, Richard ne conservait pas

l'ombre d'une réminiscence du fameux grimoire.

Face à la Sliph, il avait échoué à passer une épreuve – laquelle, exactement, il n'en était pas encore sûr ! Mais le verdict restait sans appel : un lamentable ratage.

Richard était abattu comme s'il avait trahi Kahlan…

Mais comment le « message » pouvait-il être une épreuve conçue à son intention par Baraccus ? Et quel en était l'objectif, s'il existait ? Ne comprenant même pas de quoi avait voulu parler la Sliph, il était incapable de dire comment il avait échoué.

Si Zedd, Nicci ou Nathan avaient été avec lui, tout serait devenu tellement plus simple…

Soudain mal à l'aise, Richard se demanda combien de fois, en quelques heures, il avait souhaité qu'on lui réponde, qu'on l'aide ou qu'on vienne le sauver. Aucun de ses souhaits n'avait été exaucé. C'était normal, car il en allait toujours ainsi…

Mais pourquoi perdait-il un temps précieux à se lamenter sur son sort ? Il devait réfléchir, pas attendre que quelqu'un vienne trouver les solutions à sa place.

S'étendant sur le sol, il recommença à sonder la frondaison et, au-delà, les étoiles qui scintillaient au firmament. Avec un sourire, il pensa qu'une étoile filante allait peut-être exaucer ses souhaits.

Puis il s'arracha au monde du rêve et de l'autoapitoiement et se mit au travail.

Après avoir retourné cent fois la question dans son esprit, il n'était toujours pas plus avancé. Dans le message que lui avait répété la Sliph, Baraccus annonçait qu'il ne détenait pas les réponses qui auraient pu sauver le Sourcier. Il affirmait cependant que ce dernier avait en lui tout ce qu'il fallait pour réussir et qu'il croyait en lui…

À aucun moment la Sliph n'avait utilisé le nom ou le prénom de Richard. Pourtant, il semblait évident que ces propos s'adressaient à lui.

Baraccus parlait à l'homme dont il avait préparé la naissance – un futur sorcier de guerre apte à affronter Jagang. Bien entendu, il n'avait pas pu connaître le nom de cet « élu », ni savoir à quoi il ressemblerait physiquement ou moralement. En tout cas, ça paraissait logique…

Baraccus avait tenu un discours simple et direct, et même en l'absence de nom, on sentait bien qu'il s'adressait à une personne précise.

Mais où était l'épreuve, là-dedans ? Et pourquoi Richard avait-il échoué ?

De plus en plus frustré de ne rien comprendre, il arracha une touffe d'herbe, entre deux dalles mal jointes, et entreprit de la mordiller distraitement.

Comme pour l'« intervention d'urgence », Baraccus avait-il conféré

un pouvoir autonome à la Sliph, afin qu'elle puisse évaluer les chances de succès de Richard ? La créature était-elle arrivée à la conclusion qu'il ne se montrerait pas à la hauteur de sa mission ?

Non, ça ne tenait pas debout.

Sans cesser de contempler les étoiles, Richard se repassa la scène plusieurs fois. La Sliph s'était détournée de lui lorsqu'il avait mentionné Shota, affirmant qu'elle était la première à lui avoir délivré le message.

La créature connaissait-elle Shota ? Baraccus l'avait-elle avertie que l'« élu » ne devait en aucun cas frayer avec une voyante ? C'était peut-être ça, l'échec de Richard. Et s'il avait tout simplement pris trop d'initiatives ?

Non, Baraccus ne lui aurait pas interdit d'interroger des gens, de trouver des réponses et de résoudre des problèmes.

Richard se remémora les propos de la Sliph.

« Je pleure de ne pas connaître les réponses qui pourraient te sauver. Si je les détenais, sois certain que je te les livrerais de bon cœur. Mais je sais qu'il n'y a que du bon en toi et je te fais confiance. Tu as ce qu'il faut pour réussir. Quand viendra le temps où tu douteras de toi-même, ne renonce pas. Souviens-toi que je croyais en toi et en tes chances de succès. Tu es un être d'exception. Aie confiance en toi ! »

Selon la créature de vif-argent, c'était un message de Baraccus. Certes, mais Shota lui avait tenu exactement le même discours, la dernière fois qu'il l'avait vue.

Richard n'avait jamais eu tendance à croire aux coïncidences. Dans le cas présent, ce n'était même pas envisageable. Comment la voyante aurait-elle pu dire « par hasard » les mots que Baraccus avait confiés à la Sliph des millénaires plus tôt ? Le message était beaucoup trop long pour que ce soit possible…

Bien… Mais s'il ne s'agissait pas d'une coïncidence, pourquoi Shota avait-elle répété mot pour mot les phrases de Baraccus ? Avait-elle tenté de lui dire quelque chose ? de l'avertir, peut-être ?

Si la voyante avait l'intention de l'aider, pourquoi ne lui avait-elle pas parlé de l'épreuve ? Parce qu'elle ignorait la bonne réponse ? C'était tout à fait possible, mais s'il avait été simplement prévenu, Richard s'en serait peut-être beaucoup mieux sorti.

Zedd aimait répéter qu'une voyante ne révélait jamais quelque chose d'utile sans ajouter une information qu'on n'avait aucune envie d'entendre. Était-ce le cas dans cette affaire ? Richard ne voyait pas comment cette amusante remarque aurait pu s'appliquer au message de Baraccus.

Quand il y réfléchissait, plusieurs détails, dans ce texte, le frappaient. Un ton un peu trop naïf, peut-être. Avec des mots très

simples, presque enfantins, qui revenaient plusieurs fois en quelques lignes.

« Je te les livrerais de *bon* cœur… Je sais qu'il n'y a que du *bon* en toi et je te fais *confiance*. Aie *confiance* en toi ! »

Tout cela s'écartait un peu de la façon de parler des gens… Très légèrement, il fallait l'avouer, mais le fait demeurait.

Dans la bouche de la Sliph, une créature magique, ça semblait tout à fait naturel, à vrai dire. Dans celle de Shota, en revanche, il y avait comme un décalage…

Un discours tenu par une autre créature magique ? C'était dans cette voie qu'il devait chercher ?

Soudain, la lumière se fit dans l'esprit de Richard. Il se souvenait, maintenant ! Et il savait pourquoi la tirade de Shota lui avait paru bizarrement familière.

Ce n'était pas la première fois qu'il l'entendait !

Une créature magique la lui avait tenue le soir même de sa rencontre avec Kahlan.

C'était dans le pin-compagnon, alors qu'ils campaient pour la nuit. Lui faisant promettre qu'il n'aurait pas peur de la magie, sa future femme avait sorti une petite fiole qui contenait une flamme-nuit. Après avoir aidé Kahlan à traverser la frontière, la créature nommée Shar agonisait, car elle était incapable de survivre longtemps loin de son pays et de ses semblables. Et elle n'avait plus assez de forces pour retourner chez elle.

Richard se souvint des propos de Kahlan :

« Elle s'est sacrifiée pour moi parce que son peuple, comme beaucoup d'autres, périra si Darken Rahl arrive à ses fins. »

La flamme-nuit avait révélé à Richard que Darken Rahl le traquait et finirait par le capturer et le tuer s'il se contentait de fuir.

Richard avait remercié la flamme-nuit d'avoir aidé Kahlan à venir en Terre d'Ouest. Grâce à la jeune femme, qui l'avait empêché de commettre une folie, sa vie promettait d'être un peu plus longue que prévu. Et plus agréable, aussi, parce que sa nouvelle amie était une source de bonheur.

Shar lui avait alors tenu les propos que Baraccus avait confiés trois mille ans plus tôt à la Sliph. À l'époque, les expressions un peu enfantines ne l'avaient pas gêné, parce qu'elles convenaient merveilleusement bien à l'apparence et au caractère de la flamme-nuit. C'était finement observé. Pourtant, Baraccus en personne avait choisi ces mots, et il devait bien avoir une raison.

Shota lui avait répété le message – peut-être sans connaître sa source – afin de lui rappeler cet épisode avec Shar. Sans savoir exactement où ça devait mener son « protégé », elle avait fait d'instinct ce qu'il fallait pour réveiller un souvenir dans son esprit.

Ça n'avait pas bien fonctionné à cause de la vision où Kahlan assistait à l'exécution de son mari. Vivre ainsi sa propre fin, jusqu'à sentir la lame trancher sa gorge, avait trop bouleversé Richard pour qu'il se souvienne de Shar.

Un moment, le Sourcier écouta les bruits nocturnes de la forêt. Le bruissement des feuilles caressées par le vent, le pépiement d'un écureuil, les trilles d'un rossignol…

Peu à peu, un autre souvenir remontait à la surface de sa mémoire.

Shar s'était adressée à lui en utilisant son nom et son prénom. À l'époque, il avait vaguement pensé qu'elle avait dû les entendre pendant que sa fiole reposait bien au chaud dans la bourse accrochée à la ceinture de Kahlan. Mais il y avait peut-être une autre explication, bien plus simple.

Shar connaissait son nom et son prénom depuis toujours !

Un autre souvenir se réveilla dans la tête de Richard. Quand il avait demandé à Shar pourquoi Darken Rahl voulait le tuer – simplement parce qu'il avait aidé Kahlan, ou pour une autre raison –, la réponse de la flamme-nuit l'avait étonné :

« Il y a une autre raison. Mais elle est secrète ! »

Richard cria de surprise et se leva d'un bond.

Il venait de comprendre !

— Par les esprits du bien ! c'est évident !

À l'époque, il avait cru que Shar faisait allusion au croc qu'il portait autour du cou, caché sous sa chemise, mais il s'était trompé du tout au tout. Ça n'avait rien à voir avec le croc ! Shar avait voulu le mettre sur une piste – celle du mystérieux livre que Baraccus avait laissé quelque part à son intention.

Mais il n'avait pas fait le rapprochement, parce qu'il était beaucoup trop tôt pour ça.

À l'époque, il avait déjà échoué à une épreuve semée sur son chemin par Baraccus. Ignorant quand son successeur serait prêt à comprendre, l'antique sorcier avait dû laisser des indices un peu partout. Car s'il était né avec les deux facettes du don, comme prévu, le Sourcier n'était en rien prédestiné à faire ce qu'il fallait. Pour suivre le bon chemin, il lui fallait un soutien discret.

Baraccus n'avait jamais eu l'intention de priver Richard de son libre arbitre. Du coup, il avait été obligé de prévoir des sortes d'examens à chaque étape de l'évolution de son successeur – afin de s'assurer qu'il avançait de la bonne façon. Combien d'autres épreuves avait-il passées sans même le savoir ? Il n'aurait su le dire, mais une chose semblait sûre : l'ombre de Baraccus le suivait depuis le début.

Richard avait au minimum raté deux épreuves. La première sous le pin-compagnon, face à Shar, et la deuxième quelques heures plus tôt,

en présence de la Sliph.

Mais celle-là, il pouvait la repasser !

Toutes les pièces du puzzle se mettaient en place, l'emplissant d'une excitation telle qu'il n'en avait jamais connu. Sa vie entière n'était qu'un prologue à l'instant décisif qu'il était en train de vivre. Pour la première fois depuis le jour de sa naissance, il n'était plus aveugle et sourd.

Le Sourcier se laissa tomber sur le sol, juste au-dessus de la crevasse obscure.

— Sliph, reviens ! Je sais ce que Baraccus attendait de moi ! Reviens !

Jaillissant du sol, une tête et un cou de vif-argent vinrent se camper devant les yeux émerveillés de Richard.

Un des plus beaux spectacles qu'il ait vus de sa vie… Alors que la Sliph lui souriait, Richard vit le reflet de son propre visage sur sa « peau » lisse et argentée.

— Maître, tu veux modifier ta réponse ?

Le Sourcier aurait volontiers embrassé l'étrange créature.

— Oui !

— Et que veux-tu me dire, à présent ?

— Une flamme-nuit m'a dit ces mots longtemps avant Shota. Ma première réponse n'était pas fausse, mais simplement incomplète. La flamme-nuit nommée Shar fut la première à me transmettre le message de Baraccus. C'est de ça qu'il voulait que je me souvienne, n'est-ce pas ? Ne me dis pas que j'ai encore raté l'épreuve ?

La Sliph sourit tendrement. Si des bras de vif-argent avaient jailli du sol pour l'enlacer, Richard n'aurait pas été plus surpris que ça…

— Tu as quelque chose à ajouter, maître ? demanda la Sliph, un rien malicieuse.

— Oui. J'ai compris le message de Baraccus : ce qu'il a laissé à ma seule intention est caché là où vivent les flammes-nuit.

La Sliph approcha, toujours souriante. Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, Richard vit qu'elle le considérait vraiment et définitivement comme son maître.

Elle s'abandonnait à lui, lui offrant son âme et son cœur.

— Tu as passé l'épreuve, maître, et je suis très satisfaite.

— C'est bien ton tour, après tant de siècles.

La créature eut un délicieux rire de gorge.

— Sais-tu où vivent les flammes-nuit, maître ?

— Non, mais Kahlan m'a un peu parlé de leur foyer… Kahlan est ma femme. Elle a voyagé en toi, et ça l'a rendue heureuse, mais tu ne te souviens pas d'elle parce que nos ennemis l'ont capturée et ont jeté

un sort d'oubli sur elle. De la sorcellerie, un peu comme celle qui t'a métamorphosée… J'essaie de retrouver Kahlan avant que les Sœurs de l'Obscurité aient pu faire souffrir trop de gens.

» C'est mon combat depuis le début, Sliph : protéger les innocents. Pour m'aider, Baraccus m'a laissé un objet très précieux.

— Je comprends, et j'en suis très heureuse pour toi, maître.

— Merci… Donc, Kahlan m'a parlé du pays des flammes-nuit, un endroit merveilleux, selon elle.

— C'est ce que Baraccus m'a dit, maître…

— Toujours d'après Kahlan, on ne peut pas voir les flammes-nuit en plein jour. Il faut attendre que le soleil se couche, et je crois que c'est de ça qu'elles tiennent leur nom.

— Je suis heureuse de te voir si satisfait, maître, dit la Sliph, visiblement ravie que son maître ait repris goût à la vie.

— Tu peux aller dans le pays des flammes-nuit ? Ce lieu merveilleux où les étoiles reposent dans l'herbe ?

— Même si tu pouvais voyager, maître, cette destination nous serait… interdite. Baraccus n'a pas exigé par hasard que cette « sortie de secours » soit là où elle est. Il ne voulait pas que je puisse aller chez les flammes-nuit, comprends-tu pourquoi ? Parce que personne ne devait savoir qu'il s'y était rendu, tout simplement !

» Ce lieu ne devait jamais devenir une de mes destinations. Ainsi, il pourrait rester secret jusqu'à ce que tu arpentes le monde.

» Maître, cette issue n'est pas très loin du pays des flammes-nuit, mais je ne peux pas aller plus loin dans cette direction. Je ne devais pas laisser deviner l'existence de cet endroit, ni divulguer des informations sur l'homme qui serait un jour mon véritable maître. C'est pour ça que je n'ai pas pu dire à tes amies où je t'avais déposé. Ces diverses mesures de sécurité ont permis que le message soit délivré au bon moment et à la bonne personne. En outre, te priver de tes compagnes t'a forcé à penser par toi-même. Un jour, Baraccus m'a confié que la réflexion serait la clé de ton succès.

Tant de révélations donnaient le tournis à Richard. Et pourtant, il n'était qu'au début de son chemin.

— Sliph, tu as conduit Magda, la femme de Baraccus, jusqu'ici, n'est-ce pas ? Et elle avait un objet avec elle.

— Oui. C'est ici que j'ai amené Magda Searus après ma dernière rencontre avec Baraccus. Avant de repartir, elle s'était arrangée pour réparer les dalles. C'est la dernière fois que je l'ai vue, et personne n'est venu ici depuis ce que tu appelles des millénaires.

» Tu as réussi l'épreuve, maître. Te voilà sur le chemin de la bibliothèque secrète de Baraccus.

Chapitre 36

Kahlan se frayait prudemment un chemin dans les ruines de très vieux bâtiments dont les millénaires avaient fini par avoir raison. Des tonnes de gravats avaient roulé sur le versant abrupt de la colline, mais il en restait encore assez sur le site pour que la progression soit difficile. Dans l'obscurité, trébucher et tomber était un risque évident, et dévaler involontairement le flanc de cette colline ne disait rien à la prisonnière des Sœurs de l'Obscurité.

Devant Kahlan, Ulicia, Armina et Cecilia, Jillian se jouait des difficultés avec l'aisance d'une chèvre des montagnes.

Les trois sœurs haletaient et elles avaient de plus en plus de mal à avancer. Si pressées qu'elles soient d'arriver à destination, elles étaient au bord de l'épuisement, glissaient fréquemment et prenaient presque en permanence le risque d'une chute mortelle.

Selon Kahlan, il aurait été raisonnable d'attendre le lendemain matin pour terminer l'ascension. Mais elle n'allait sûrement pas donner un si bon conseil à ses tortionnaires. De toute façon, les sœurs n'en faisaient qu'à leur tête. Si elle s'en mêlait, ça lui vaudrait une nouvelle correction, et rien de plus.

Bien entendu, la prisonnière aurait été ravie qu'une des trois femmes tombe et se brise la nuque. Mais les deux survivantes auraient quand même continué à la dominer. Toutes les trois contrôlaient l'affreux collier que la jeune femme portait autour du cou, et c'était amplement suffisant pour faire un cauchemar de sa vie.

Stoïque, Kahlan grimpait sans émettre de commentaires…

Le chemin indiqué par Jillian étant des plus périlleux, les chevaux attendaient sagement au pied du promontoire. Les sœurs ne se séparant jamais de certains objets – utilitaires pour la plupart, mais il y avait aussi dans le lot de précieux artefacts –, Kahlan avait été transformée en bête de bât. Chargée comme un baudet, elle avait encore plus de mal à négocier les difficultés du chemin. Jillian avait proposé de l'aider, mais les sœurs avaient refusé. Kahlan était une esclave, après tout, et qui songerait à améliorer le sort de ces débris d'humanité ? Au lieu de s'apitoyer sur la prisonnière, Jillian devait les conduire au plus vite auprès de Tovi, car l'urgence était là.

D'un regard, Kahlan avait incité sa nouvelle amie à obéir.

En peinant sous le poids de sa charge, elle avait vite trouvé une consolation : des efforts pareils la rendaient chaque jour un peu plus

forte, alors que les sœurs, rétives à tout ce qui exigeait un peu de courage, s'affaiblissaient très régulièrement.

Kahlan voulait rester en forme et devenir de plus en plus forte. Un jour, elle aurait besoin de ses muscles, c'était certain. Mais en attendant, la journée avait été longue et elle commençait aussi à tirer la langue.

Par bonheur, l'éprouvant voyage touchait à sa fin. Très bientôt, les quatre sœurs seraient réunies. Avec un peu de chance, ça leur adoucirait le caractère. Bien qu'elle eût besoin d'un ou deux jours de répit, Kahlan n'avait guère envie de voir ses geôlières se réjouir, parce que ça n'augurerait rien de bon pour elle et pour le reste du monde.

Les sœurs semblaient convaincues que le triomphe était proche pour elles. Une nouvelle ère allait commencer, se disaient-elles souvent pour s'encourager. Sans savoir ce que ça signifiait exactement, Kahlan était morte d'inquiétude.

Les sœurs parlaient beaucoup de la récompense qui était désormais à portée de leurs mains. De plus en plus souvent, Ulicia exhortait ses compagnes à la patience, leur rappelant que le jour de leur victoire était proche.

Quel était exactement le plan des sœurs ? Quel « grand événement » attendaient-elles avec une impatience grandissante ? Kahlan n'en savait rien, mais elle avait une certitude : les boîtes qu'elle portait avec tout un fatras d'autres choses auraient un rôle capital à jouer dans cette affaire.

Les boîtes volées au seigneur Rahl…

Les sœurs ne les quittaient presque jamais des yeux. La veille, Kahlan avait entendu Ulicia répéter que les préparatifs commenceraient dès qu'elles auraient retrouvé Tovi et la troisième boîte.

Quand elle prit enfin pied sur une zone plate, Kahlan ne put s'empêcher de soupirer de soulagement.

Les quatre femmes et leur guide se trouvaient au pied d'un mur à demi écroulé. Par une grosse brèche, Kahlan put apercevoir la plaine éclairée par les rayons de lune, au pied de l'autre versant du promontoire.

Jillian s'engagea dans cette brèche et Kahlan lui emboîta le pas. Très curieusement, le mur d'enceinte était au minimum aussi épais qu'une petite maison. Pour avoir construit une protection pareille, les citadins de jadis devaient avoir sacrément peur des assaillants susceptibles de s'en prendre à eux.

De l'autre côté de la muraille, la piste rectiligne et plate passait au milieu de toute une série de bâtiments serrés les uns contre les autres. Comme partout ailleurs, ces édifices ne tenaient plus debout que par miracle, et certains n'avaient déjà plus de toit. En règle générale, la

muraille avait réussi à retenir les gravats. Mais à certains endroits, la pression étant très forte, le mur avait cédé, ses débris se répandant sur le versant du promontoire et dans les douves qui entouraient la cité.

Toujours guidées par Jillian, les quatre femmes s'engagèrent dans une rue étroite flanquée d'édifices en bien meilleur état. Si les façades avaient souffert du passage des siècles, les structures de ces étranges petits bâtiments semblaient avoir très bien résisté.

Kahlan ne fut pas longue à comprendre que la petite colonne avançait dans un cimetière. Dominant certaines chapelles ardentes, de majestueuses statues se dressaient comme des spectres au milieu des défunts.

Tout en marchant au milieu des tombes, Kahlan jeta un coup d'œil dans le lointain et constata qu'une kyrielle d'autres bâtiments – pas des monuments aux morts, cette fois – l'attendaient paisiblement sous la lumière blafarde de la lune.

Dans le ciel d'une clarté tout aussi blême, la prisonnière repéra Lokey, le corbeau de Jillian.

La petite fille ne lui avait jamais désigné l'oiseau, de peur qu'Ulicia et les autres décident de lui faire un mauvais sort. Très observatrice, Kahlan avait remarqué que Jillian levait très souvent les yeux, comme si elle l'invitait à regarder en l'air.

Lorsque les sœurs ne regardaient pas, Lokey exécutait un programme d'acrobaties aériennes qui faisait sourire aux anges la fillette.

Cette enfant semblait dotée d'une très bonne nature. Au lieu de se lamenter sur son sort et sur celui de son grand-père, elle cherchait des raisons de se réjouir et d'espérer.

À un moment, Armina repéra Lokey, mais elle le prit pour un vautour décidé à suivre des proies potentielles jusqu'à ce qu'elles fassent montre d'une quelconque faiblesse.

Bien entendu, Kahlan ne détrompa pas la Sœur de l'Obscurité.

— Encore combien de temps ? demanda Ulicia en s'immobilisant au milieu des tombes.

Kahlan trouva que la sœur regardait Jillian avec beaucoup de méfiance.

— Nous sommes presque arrivées, répondit la fillette. Devant nous, à travers ce bâtiment, s'ouvre le passage qui conduit jusqu'aux morts.

— Le couloir qui conduit jusqu'aux morts ! la railla Cecilia. Tovi a toujours l'art d'en rajouter !

— Moi, contredit Armina, je trouve que le nom est bien choisi.

— Dans ce cas, avançons ! lança Ulicia, agacée.

Elle fit signe à Jillian de repartir.

L'enfant obéit. Guidant les quatre femmes hors du cimetière, elle

les fit entrer dans la ville elle-même.

Avec si peu de lumière, Kahlan n'aurait pas pu en jurer, mais il semblait que tout, ici – les murs, les toits, les rues et tout le reste – était de la même couleur : le gris des cendres et de la mort. Dans un silence surnaturel, la prisonnière avait l'impression d'avancer dans le squelette géant d'une cité – d'immenses os grisâtres dépourvus de chair depuis une éternité.

Suivant une vaste promenade qui avait dû jadis être superbe – comme en témoignaient les vestiges de frises colorées, sur les murs –, Jillian avança jusqu'à un des grands bâtiments et franchit sans hésiter la majestueuse arche d'entrée.

À l'intérieur, on n'y voyait presque rien. Se fiant au bruit des pas de Jillian, Kahlan avança prudemment sur un sol en mosaïque. Alors que les sœurs ne prêtaient aucune attention aux détails de ce genre, leur prisonnière, grâce aux rayons de lune, vit que les carreaux composaient l'image d'un cimetière entouré d'un grand mur. Il y avait même de petits personnages dans les allées…

Trop occupée à reconstituer le motif, Kahlan se tordit le pied dans un trou – quelques carreaux manquants, tout bêtement – et tomba à genoux.

Ulicia la frappa aussitôt à l'arrière du crâne, l'envoyant s'étaler sur le sol.

— Debout, stupide vache ! cria la sœur.

Furieuse, elle tira un grand coup de pied dans les côtes de sa prisonnière.

Kahlan voulut obéir, mais avec le paquetage qu'elle portait sur le dos, ce n'était pas gagné d'avance.

— Oui, oui, ma sœur, souffla-t-elle en serrant les dents pour ne pas gémir de douleur. Je me redresse !

Jillian vint s'interposer entre la Sœur de l'Obscurité et sa victime.

— Laissez-la tranquille !

— Comment oses-tu me donner un ordre ? Je vais te briser le cou, sale petite vermine !

— Si on écorchait vive son amie Kahlan ? proposa Armina. Nous pourrions abandonner ses restes aux vautours, qui ont bien le droit de festoyer aussi…

Ulicia saisit Jillian par le col de sa robe.

— Écarte-toi, que je donne une bonne leçon à cette truie paresseuse !

Décidément, la sœur était en verve de métaphores animales…

— Laissez-la tranquille ! répéta Jillian, refusant de céder un pouce de terrain.

— Si on égorgeait plutôt cette sale gosse ? marmonna Cecilia. Nous n'avons plus besoin d'elle pour trouver Tovi, et le temps presse.

Consciente qu'elle devait calmer les sœurs avant qu'elles aient mis leurs menaces à exécution, Kahlan mobilisa assez de force pour se relever. Dès que ce fut fait, elle tira Jillian en arrière, hors de portée d'Ulicia.

— Désolée, c'était ma faute, s'excusa Kahlan. Si nous repartions ?

Elle fit mine de se remettre en chemin, mais ne fit pas un pas avant d'avoir reçu l'autorisation d'Ulicia.

Une lueur meurtrière dans le regard, la sœur réfléchit un moment.

— Pas tout de suite, dit-elle enfin. D'abord, nous allons montrer à cette gamine comment nous te punissons. Tu en prends trop à ton aise, ces derniers temps, sans doute parce que nous sommes trop clémentes.

— Laissez Kahlan en paix ! lança Jillian tandis que sa protectrice tentait de la pousser le plus loin possible des sœurs.

— Sinon, tu feras quoi, petite idiote ? cria Ulicia, les poings sur les hanches.

— Je ne vous conduirai pas jusqu'à Tovi !

— Tu es vraiment stupide ! cracha la Sœur de l'Obscurité. Nous savons où elle est ! Pour la trouver, nous n'avons plus besoin de toi.

— Détrompez-vous… Il y a des milliers de tunnels sous ce bâtiment. Vous vous perdriez au milieu des ossements ! Si vous ne fichez pas la paix à Kahlan, je ne vous montrerai pas le chemin…

— Je sens la présence de Tovi, annonça Cecilia. Égorge cette enfant, Ulicia. Mon Han suffira pour localiser notre compagne, fais-moi confiance.

— Je capte aussi la présence de Tovi, dit Armina.

— La sentir ne vous aidera pas à la trouver, insista Jillian. En bas, parmi les ossements, vous serez très près d'elle, mais une seule mauvaise décision, et vous marcherez des lieues et des lieues sans jamais la localiser. Des gens sont morts là-dessous parce qu'ils ne retrouvaient pas la sortie…

Les mains croisées sur le ventre, Ulicia réfléchit à la nouvelle donne.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit-elle enfin. Une sacrée chance que vous avez là, toutes les deux ! En route !

» Ne vous en faites pas, Armina et Cecilia, très bientôt, nous réglerons tous les comptes en suspens…

» Jillian, dépêche-toi de nous emmener là où nous attend Tovi. Si elle perd patience, elle brisera un à un les os de ton grand-père, histoire de passer un peu le temps…

Très inquiète, Jillian guida aussitôt les quatre femmes à travers un labyrinthe de pièces et de couloirs. Par endroits, les couloirs qu'elles remontèrent étaient à l'air libre. Ailleurs, ils étaient étroits et obscurs comme des venelles de bas-fonds.

Après avoir franchi l'arche de derrière du bâtiment, Jillian, Kahlan

et les trois sœurs se retrouvèrent dans un autre cimetière. Sans hésiter ni ralentir, Jillian avança au milieu des tombes – parfois de simples monticules de terre et à d'autres occasions, de somptueuses chapelles ardentes.

La fillette s'immobilisa devant une pierre tombale qu'on avait poussée sur le côté pour dégager un grand trou qui s'enfonçait dans le sol.

— Tu veux que nous descendions dans ce trou à rats ? demanda Armina.

— Si vous voulez retrouver Tovi, c'est obligatoire…

Jillian prit une lanterne, à côté de la pierre tombale, attendit qu'une sœur l'ait allumée avec son Han, puis s'engagea dans le trou béant.

L'escalier aux marches usées étant des plus abrupts, Kahlan eut du mal à ne pas basculer en avant, entraînée par le poids de son paquetage. Comme la lumière de la lanterne ne suffisait pas, les sœurs invoquèrent des flammes de poing, une initiative qui améliora nettement les choses.

Après une très longue descente, Jillian et les quatre femmes durent remonter une série de tunnels creusés à même la roche des millénaires plus tôt.

Toutes les niches ménagées dans ces parois de pierre contenaient des ossements.

— Attention à vos têtes ! lança Jillian avant de franchir une arche très basse.

Avec sa petite taille, elle ne risquait rien, mais les autres jugèrent plus prudent de se baisser.

À la première intersection que rencontra le petit groupe, la fillette s'orienta sans même ralentir. Elle n'eut pas plus de difficultés aux autres croisements qu'il fallut négocier, comme si elle suivait un itinéraire balisé.

Kahlan remarqua des empreintes sur le sol, mais ça ne voulait pas dire grand-chose, car il y en avait aussi, nota-t-elle, à l'entrée des corridors que Jillian n'empruntaient pas.

À en juger par leur taille, ces traces de pas n'étaient pas celles de l'enfant.

Les tunnels cédèrent la place à de grandes salles où étaient empilés des milliers d'ossements. Dans d'autres grottes, des niches accueillaient les fémurs, les tibias et les cages thoraciques. À croire que la place avait commencé à manquer…

Plusieurs cavernes contenaient exclusivement des crânes – des milliers, selon l'estimation de Kahlan. Ils étaient soigneusement rangés dans des niches, les orbites tournées vers l'extérieur.

Alors que ces témoins à jamais muets les regardaient passer, Kahlan songea que ces têtes avaient jadis appartenu à des êtres vivants qui respiraient, riaient et espéraient comme n'importe quel être humain. Des hommes et des femmes qui avaient connu la joie, la peur, le bonheur et le désespoir.

Que la vie était donc fragile ! Face à ces ossements, Kahlan se rappela à quel point il était facile de quitter le monde – y compris de son vivant, comme cela avait été le cas pour elle.

Pour recouvrer sa vie, elle aurait tout donné ! Et maintenant, grâce à Jillian, elle avait de nouveau un lien avec la réalité. En la voyant et en se souvenant d'elle, la petite lui rendait de sa substance, presque comme si elle était une personne normale.

La petite colonne traversa encore des dizaines de salles, chacune étant consacrée à une catégorie d'os. Pour Kahlan, dissocier ainsi les éléments d'un squelette paraissait un peu choquant. Selon elle, il était plus respectueux de laisser les corps entiers. Mais le manque d'espace expliquait peut-être beaucoup de choses, car il avait fallu « rationaliser » au maximum le système de stockage…

Creuser des niches pour chaque cadavre s'était peut-être révélé trop épuisant. À moins que les survivants d'une grande épidémie n'aient pas eu le temps de raffiner les choses à ce point.

À la surface, la ville était une construction « serrée », donc l'espace vital devait être partout un enjeu majeur. Si les vivants et les morts devaient y cohabiter, il avait fallu que les uns et les autres fassent des concessions – si on pouvait exprimer les choses ainsi.

Mais pourquoi ce confinement volontaire alors que Caska était entourée d'un immense espace très propice à son extension ? Bien sûr, le promontoire était plus facile à défendre, donc la localisation de la cité semblait judicieuse. Mais il restait encore de la place au-delà du mur d'enceinte. Cela dit, déplacer une telle muraille, si on entendait la rebâtir à l'identique, n'était pas un jeu d'enfant.

Pour entasser les morts ainsi, les antiques habitants de Caska avaient-ils un jour été contraints de faire passer le réalisme avant leurs sentiments ? Peut-être à cause d'une guerre… Il se pouvait aussi qu'ils aient éprouvé une indifférence marquée par rapport aux squelettes. Après tout, que représentaient-ils ? Quelle était la valeur d'un cadavre ? Presque tout ce qui faisait l'individu avait disparu. Seule la vie importait. Et pour un mort, le monde cessait d'exister à la minute même où son cœur cessait de battre.

Malgré tout, pour avoir construit une telle cité souterraine, les habitants de Caska avaient dû éprouver de l'attachement pour ces dépouilles. Autour des niches, on distinguait encore des dessins et des runes qui témoignaient d'une volonté religieuse ou mystique. Non, ces ossements avaient été aimés, respectés et honorés…

En irait-il de même pour elle, se demanda Kahlan, lorsqu'elle partirait pour le royaume des morts ? Probablement pas, puisque personne ne se souviendrait d'elle.

Soudain, elle éprouva une vive jalousie pour ces os que des parents et des amis avaient si tendrement traités, leur assurant de traverser les siècles sans disparaître tout à fait.

À présent, il ne restait plus que les morts. Qu'étaient devenus les habitants de Caska ? Un jour, nécessairement, il devait leur être arrivé malheur, pour que la ville soit ainsi déserte. Mais qui avait enterré ces ultimes citoyens de Caska ?

À l'évidence, la ville était abandonnée depuis des lustres. Nul n'y venait jamais, à part Jillian et le petit groupe de nomades auquel elle appartenait.

Soudain, Jillian s'arrêta devant une section à demi écroulée de la grande cité souterraine. Ici, comme à la surface, le sol était couvert de gravats.

Perdant patience, Armina prit le poignet de la fillette.

— Cette visite des catacombes devient ridicule ! Vas-tu enfin cesser de nous faire tourner en rond ?

— Nous sommes presque arrivées…, dit Jillian. Suivez-moi, et vous verrez…

— Bon, soupira Ulicia, un dernier effort, mais tu as intérêt à ne pas nous décevoir.

Jillian contourna ce qui semblait être les débris d'une grande porte. Dans le sol, on voyait des cavités à l'endroit où devait avoir été articulé le grand battant aujourd'hui désintégré.

À la lumière de la lanterne, Kahlan vit que cette entrée donnait dans une grande salle aux murs couverts d'étagères creusées à même la roche. Sur ces rayonnages rudimentaires s'alignaient des centaines de livres à la reliure de cuir usée par le temps. D'après ce qu'on distinguait encore, ces ouvrages au titre souvent doré à l'or fin avaient un jour constitué un véritable petit arc-en-ciel de couleurs.

Soudain d'humeur moins morose, les sœurs s'émerveillèrent devant ces antiques ouvrages. Armina siffla admirativement alors qu'elle longeait un rayonnage et Cecilia éclata d'un rire enthousiaste.

Ulicia elle-même souriait en étudiant les fabuleux volumes.

— Par là ! lança Jillian, rappelant que l'excursion n'était pas tout à fait terminée.

Manifestant un tout nouvel enthousiasme, les sœurs suivirent la gamine dans une enfilade de salles débordant de livres. Apparemment, tous devaient être précieux, car les trois femmes regardaient à droite et à gauche en laissant échapper des petits cris de surprise.

— Que la Lumière soit maudite ! s'écria joyeusement Ulicia. Nous avons trouvé le site central de Caska. Je parie que Tovi a passé son

temps à le chercher.

— Et moi, je parie qu'elle l'a découvert avant nous, fit Cecilia, excitée comme une petite fille.

— Je pense que tu as raison…, approuva Ulicia avec un petit sourire.

Remontant un couloir à la voûte sculptée et aux murs ornés de moulures en forme de sarments de vigne, la petite colonne s'engagea dans un corridor latéral, à la première intersection, et continua son chemin jusqu'à une imposante double porte aux battants eux aussi décorés de motifs liés à la vigne et au raisin.

Chaque battant était assez grand pour constituer une large porte à lui seul. Une configuration plutôt inhabituelle…

— Tovi est derrière ces portes, dit Cecilia. Enfin, nous la retrouvons…

— Il faut lancer les rituels dès cette nuit, dit Armina.

Très calme, Ulicia posa la main sur le marteau de bronze qui faisait office de poignée de porte.

— Si Tovi a réussi à trouver le livre – et je pense que oui ! –, je ne vois pas pourquoi nous perdrions encore du temps… Les trois boîtes sont réunies et le Gardien doit piaffer d'impatience. Plus vite il sortira de sa prison et plus tôt nous recevrons notre récompense.

Kahlan se demanda si elle avait une chance de saboter les plans des quatre sœurs. Si les « rituels » dont elles parlaient allaient jusqu'à leur terme, tout serait perdu, la prisonnière en était certaine.

Soudain, elle pensa aux boîtes qu'elle portait dans son paquetage. Dans quelques instants, lorsque les sœurs baisseraient un peu leur garde – au moment des retrouvailles avec Tovi –, pouvait-elle essayer d'en casser une ? voire de détruire les deux ?

Si elle faisait ça, les sœurs la tueraient pour se venger, elle n'en doutait pas un instant. Mais quelle importance, en réalité ? Si Ulicia et ses complices réussissaient, être vivante ou morte ne ferait plus tellement de différence.

— Avant tout, déclara Armina, je pense que nous devrons régler un assez vieux compte. Je n'ai pas oublié le temps où on nous envoyait « sous la tente » pour nous punir. Tant que le monde durera, je me souviendrai des outrages que nous ont fait subir les soudards de l'Ordre !

— Très chère, siffla Ulicia, le regard brillant de haine, tu ne seras pas la seule à vouloir régler ce compte-là… (Elle actionna le marteau de bronze.) Finissons-en, mes sœurs !

Chapitre 37

Ulicia ouvrit la double porte et entra dans la pièce obscure qu'elle défendait.

— Tovi, que fais-tu dans le noir ? Tu dors ? Eh bien, réveille-toi ! C'est nous. Enfin là, après bien des mésaventures…

Les trois sœurs invoquèrent des flammes de poing qui permirent de distinguer les torches éteintes rangées sur des supports, le long du mur le plus proche. Les petites flammes volèrent jusqu'aux torches et les embrasèrent les unes après les autres.

Une vive lumière se déversa dans la petite pièce aux murs couverts de rayonnages.

Au fond, derrière une lourde table aux pieds en fer, un homme imposant trônait dans un grand fauteuil aux bras et au dossier sculptés. Le menton appuyé sur un pouce, il regardait pensivement les cinq intruses.

Kahlan n'avait jamais vu un homme à l'expression si féroce.

Les trois sœurs se pétrifièrent, les yeux écarquillés, comme si la surprise et la terreur venaient de leur couper tous leurs moyens.

Très calme, le colosse continua à les regarder en silence. Son impassibilité, à croire qu'il avait tout le temps du monde devant lui, ajoutait encore à l'aura de danger qui l'entourait.

Unique son audible, le crépitement des torches avait comme des échos d'incendie dévastateur…

Avec ses bras musclés et son cou de taureau, l'inconnu était l'incarnation même de la violence. Torse nu sous un simple gilet de cuir, il exposait à tous les vents sa poitrine aux énormes pectoraux. Des cercles d'argent, autour de ses biceps, soulignaient la puissance potentielle de ses coups. Des bagues à tous les doigts, il semblait exposer fièrement un butin plutôt que montrer de simples bijoux.

La lumière des torches se reflétait sur son crâne rasé, ajoutant à son aspect menaçant. Avec des cheveux, se dit Kahlan, cet homme aurait perdu une bonne partie de son pouvoir d'intimidation.

Un anneau d'or, à sa narine gauche, était relié à son oreille par une chaînette du même métal. À part de fines moustaches et une ligne de poils, sous la lèvre inférieure, l'inconnu était rasé de près.

Chez cet homme effrayant et impitoyable, le pire restait cependant le regard. Ses yeux tenaient du cauchemar. Entièrement dépourvus de blanc, ils évoquaient deux étangs jumeaux noirs comme de l'encre et pourtant traversés par des ombres indéfinissables.

Curieusement, quand l'homme rivait les yeux sur quelqu'un, la malheureuse victime s'en apercevait immédiatement et se sentait mise à nu par ce regard pourtant aveugle.

Terrorisée, Kahlan se demanda si ses jambes allaient continuer à la soutenir.

Tendant la main sans tourner la tête, elle saisit Jillian par l'épaule et la serra contre elle pour la protéger.

La gamine tremblait de tous ses membres. Cela dit, elle ne semblait pas surprise par la présence de l'homme dans la pièce où aurait dû attendre Tovi.

Le silence et la passivité des sœurs étonnaient beaucoup Kahlan. Vu l'allure peu amicale de l'inconnu, il aurait déjà dû être réduit en cendres – le genre de « simple précaution » que les trois femmes prenaient volontiers. Dès qu'il y avait un doute, elles n'hésitaient jamais à tuer pour éliminer les risques. Et tant pis si un certain nombre d'innocents passaient injustement de vie à trépas.

Lorsqu'on avait un minimum d'expérience, il semblait évident que cet homme n'avait rien d'un innocent. Assez fort pour faire exploser le crâne d'une sœur dans son poing, il ne prenait pas la peine d'essayer de cacher son goût immodéré de la violence.

Derrière Kahlan, deux colosses sortirent des ombres et allèrent fermer la double porte. Les bras et le torse couverts de tatouages, la peau lustrée de sueur et crasseuse comme s'ils ne se lavaient jamais, ces guerriers n'avaient rien de doux poètes. Alors qu'ils se campaient des deux côtés de l'entrée, les bras croisés sur la poitrine, Kahlan sentit l'odeur rance de leur transpiration.

Trimballant une vraie panoplie d'armes – à se demander comment ils pouvaient porter un tel nombre de couteaux, de haches de guerre, de masses d'armes et d'autres instruments tranchants ou contondants –, ces tueurs implacables avaient le visage hérissé de pointes de fer. Ils en arboraient aux oreilles, au front et dans le nez, comme s'ils avaient un jour décidé de traiter leur corps comme une vulgaire planche à clous. À l'instar du barbare qui devait être leur chef, ils avaient le crâne rasé et les doigts lestés de grosses bagues sans nul doute volées au hasard de leurs pillages.

Pour le moment, ils n'avaient pas dégainé d'armes, comme si les trois sœurs ne les inquiétaient pas le moins du monde.

— Empereur Jagang…, souffla Ulicia à l'homme assis devant elle. Je vous salue respectueusement.

L'empereur Jagang ?

Cette révélation fit à Kahlan l'effet d'un coup de poing dans l'estomac.

La vision qu'elle avait de cet homme – après avoir observé son

armée de loin et traversé certaines cités qu'elle venait d'attaquer – le faisait paraître plus redoutable encore que les sœurs. Comme si sa masculinité ajoutait une dimension à son potentiel de nuisance.

Depuis le début de leur voyage, les sœurs s'efforçaient de rester le plus loin possible de Jagang. Et voilà qu'il paradait devant elles, détendu comme un joueur certain de détenir tous les atouts. Rien ne semblait pouvoir le perturber et la présence de trois Sœurs de l'Obscurité dans la même pièce que lui ne lui donnait pas de sueurs froides.

Bien sûr, cette rencontre ne devait rien au hasard. Un plan préparé de longue date, devait-on supposer.

Les conversations des sœurs au sujet de Jagang avaient sûrement semé dans le cœur de Kahlan la graine de la terreur. Mais il n'y avait pas que ça. Incarnation parfaite du mal et de sa puissance brute, cet homme éveillait en elle des souvenirs qui la mettaient mal à l'aise. Comme si elle avait naguère détenu un pouvoir destructeur similaire au sien – en tout cas, sous certains aspects.

Toujours pétrifiées, les sœurs n'osaient même plus bouger un cil. Le teint grisâtre, elles ressemblaient à des cadavres fraîchement exhumés.

L'état de leurs vêtements accentuait la ressemblance.

Pour les retrouvailles avec Tovi, Ulicia avait choisi une très jolie robe bleue. Hélas, elle n'avait pas compté avec les difficultés de l'ascension du promontoire puis de la longue marche sous terre.

Tout aussi crottée, Armina portait une robe ornée de dentelle à l'encolure et aux manches. Dans les circonstances présentes, cet accoutrement était d'un ridicule achevé, et on sentait bien qu'elle en avait conscience.

Sur le plan vestimentaire, Cecilia s'en sortait un peu mieux que ses deux collègues. En revanche, sa chevelure grise en désordre, rien que de très normal après tant d'agitation et d'émotion, donnait le sentiment qu'elle venait de s'évader d'un asile de fous. Ou qu'elle faisait tout pour y être admise, histoire d'échapper à son sinistre destin.

Jagang savourait son triomphe, c'était évident. Si les sœurs avaient pu tenter quelque chose contre lui, elles l'auraient déjà fait. Du coup, il devait se sentir très détendu…

— Excellence…, souffla Armina d'une voix qui paraissait trembler de vénération.

Une tentative assez minable de brouiller les cartes. Avec un homme pareil, ça n'avait pas une chance de marcher.

— Oui, bonjour, Excellence…, ajouta Cecilia sur le même ton que sa collègue

Kahlan avait vu les sœurs se forcer à la prudence, bien que ce ne fût pas dans leur nature. En une ou deux occasions, elle les avait même senties nerveuses et méfiantes. Mais avoir peur comme ça ? Jamais ! Au cours du voyage, elles avaient toujours dominé les diverses situations, optant sans complexe pour la solution qui s'imposait. Devant Jagang, on eût dit un trio de petites filles surprises en train de voler des confitures.

Comme des pantins obéissant à des fils invisibles, les trois sœurs esquissèrent une révérence des plus ridicules.

Lorsqu'elle se redressa, Ulicia tremblait de terreur. Malgré tout, la curiosité reprit le dessus, et elle osa demander :

— Excellence, que faites-vous ici ?

Une question des plus incongrues, dans les circonstances présentes. Kahlan mit la maladresse inhabituelle de la sœur sur le compte de l'émotion.

— Ulicia, Ulicia, Ulicia…, soupira Jagang. (En réalité, il jubilait.) Tu es vraiment la garce la plus idiote que j'aie rencontrée.

Les trois femmes tombèrent à genoux comme si un poing invisible venait de les frapper. La douleur leur arracha un petit cri, rien de plus.

— Excellence, par pitié, nous ne voulions…

— Je sais exactement ce que vous vouliez, chiennes ! Jusqu'au plus petit détail caché au fond de vos cervelles d'oiseau.

Kahlan n'avait jamais vu Ulicia se décomposer. Eh bien, c'était une grande première…

— Excellence, je ne comprends pas…

— Tu ne comprends pas ? Évidemment que tu ne comprends pas ! Sinon, c'est moi qui serais agenouillé devant toi, et pas le contraire. Tu aurais aimé que ça se passe comme ça, pas vrai, Armina ?

Le regard de Jagang se riva sur Armina, qui cria de surprise et de douleur. Du sang coula de ses oreilles, ruisselant sur la peau blanche de ses joues puis de son cou. N'était un imperceptible tremblement, la sœur réussit à ne pas broncher.

Jillian se serra très fort contre Kahlan, qui lui posa une main sur la joue pour la réconforter – comme si on pouvait être rassurée face à un homme pareil !

— Vous avez aussi capturé Tovi ? demanda Ulicia, essayant de comprendre ce qui s'était passé.

— Tovi ? s'esclaffa Jagang. Voilà un moment qu'elle mange les pissenlits par la racine !

— Elle est morte ? s'exclama Ulicia.

L'empereur eut un geste nonchalant.

— Expédiée dans l'après-vie par un ami à nous – en réalité, un traître et un lâche. Sans être un expert, je suppose que le Gardien doit

être furieux que votre ami ait saboté sa mission. Vous aurez bientôt l'éternité pour découvrir quel châtiment il lui a réservé. Ainsi, vous aurez un avant-goût du vôtre… Mais je dois d'abord en finir avec vous dans ce monde.

— Bien entendu, Excellence…, acquiesça piteusement Ulicia.

Kahlan vit qu'Armina s'était oubliée sur elle. Cecilia semblait sur le point d'éclater en sanglots… ou de faire une crise de folie furieuse.

— Excellence, dit Ulicia, comment avez-vous pu… Enfin, je veux dire, avec le lien…

— Votre foutu lien avec le seigneur Rahl ? Cette loyauté si touchante de spontanéité censée vous protéger de mon aptitude à marcher dans les rêves ?

Apprendre que les sœurs étaient liées au seigneur Rahl fit de la peine à Kahlan. Pour une raison qui la dépassait, elle attendait mieux de cet homme. Découvrir qu'elle s'était trompée était douloureux.

— Ce n'est pas nous qui attaquons le seigneur Rahl ! s'exclama Jagang d'une voix de fausset. (Il parodiait Ulicia, adoptant une gestuelle et un ton féminins outranciers.) Jagang tente de tuer Richard Rahl. Nous, nous ne lui voulons aucun mal. Lorsque nous contrôlerons le pouvoir d'Orden, nous mettrons une force inouïe à la disposition du maître de D'Hara. Cela suffira à préserver le lien et à nous garder hors de portée de Jagang. (L'empereur reprit son ton normal.) Votre dévotion pour le seigneur Rahl est émouvante de sincérité, vraiment…

Jagang tapa du poing sur la table et s'empourpra de colère.

— Pensez-vous vraiment, bande d'idiotes, qu'un lien avec le seigneur Rahl peut suffire à garantir votre sécurité ?

Les sœurs avaient souvent évoqué le fameux « lien » devant Kahlan. À chaque occasion, la prisonnière avait eu du mal à comprendre. Pourquoi Richard Rahl aurait-il signé un pacte avec des femmes pareilles ? Parce qu'il n'était pas meilleur qu'elles, au fond ? C'était possible, bien sûr, mais quelque chose soufflait à Kahlan de ne pas émettre de jugement trop hâtif.

D'autant qu'un détail ne collait pas avec le reste. Si les sœurs étaient des servantes du seigneur, pourquoi auraient-elles volé les boîtes qu'il gardait dans son palais ?

— Mais la magie du lien…, souffla Ulicia.

Jagang se leva, un simple mouvement qui faillit valoir une crise cardiaque aux trois sœurs. Si elles n'avaient pas été paralysées par le pouvoir de l'empereur, nul doute qu'elles auraient détalé à toutes jambes.

Jagang secoua la tête comme s'il ne parvenait pas à croire qu'on puisse être si stupide.

— Ulicia, j'étais dans ton esprit et j'ai tout vu. Oui, j'étais présent le jour où tu as proposé ce marché à Richard Rahl. Pour être franc, j'ai

d'abord cru que tu voulais le rouler dans la farine. Comment as-tu pu être assez débile pour croire que tu pouvais te libérer de mon emprise ?

— Ça pouvait marcher…

— Non, absolument pas ! C'était une idée absurde, mais tu as voulu t'y accrocher, voilà tout !

— Vous étiez dans nos esprits ce jour-là ? demanda Cecilia. Pourquoi nous avoir laissé croire à un succès ?

— Avez-vous toutes oublié ce que je vous ai dit la première fois que vous avez comparu devant moi ? Contrôler les gens est plus rentable que de les tuer ! Vous étiez six, à l'époque, et j'aurais pu vous éliminer sans problème. Mais à quoi m'auraient servi vos misérables dépouilles ? Tant que je vous contrôle, vous n'êtes pas une menace pour moi, et vous me servez d'une multitude de façons…

» Mais vous ne vous souvenez pas, bien sûr, puisque vous avez cru pouvoir m'abuser avec votre imbécillité de lien ! Vous vous croyez trop malignes pour que quelqu'un vous manipule, et voilà que vous comparaissez de nouveau devant moi – toujours aussi impuissantes que des poupées de chiffon.

— Mais vous nous avez laissé agir…, s'étonna Cecilia.

Jagang haussa les épaules puis entreprit de contourner la table.

— Je pouvais vous arrêter quand ça me chantait. Mais qu'aurais-je gagné à vous rappeler à l'ordre ? Quelques Sœurs de l'Obscurité supplémentaires ? J'en avais à foison, même si leur nombre a un peu diminué depuis… Vos collègues ont une tendance fâcheuse – pour elles ! – à tomber pour la gloire de la Confrérie de l'Ordre.

» Vous êtes à part, mes petites chéries… Contrairement aux autres bécasses de l'Obscurité, vous avez des plans machiavéliques et les connaissances requises pour les réaliser.

» Vous avez passé beaucoup de temps dans les catacombes à étudier de précieux ouvrages désormais réduits en cendres. Même si vos machinations sont souvent grotesques – regardez où vous a conduites la dernière en date –, des décennies d'études vous ont quand même développé le cerveau et il se peut que quelques-uns de vos plans ne soient pas totalement pourris.

— Vous connaissez nos intentions depuis toujours ? Dès l'instant où nous avons passé ce pacte avec Richard Rahl ?

— Bien sûr, ma pauvre Ulicia… J'ai connu vos projets à l'instant même où vous les conceviez. Pauvres gourdes ! Vous pensez que je peux seulement m'introduire dans les rêves des gens ? C'est faux. J'étais là alors que vous ne dormiez pas. Quand je me suis introduit dans un esprit, ma petite chérie, j'y reste à jamais.

» J'ai su tout ce que vous pensiez, à chaque instant de votre misérable existence. J'ai eu connaissance de toutes vos trahisons, de

tous vos mensonges, au moment même où ils naissaient dans votre esprit. Parce que je me cachais, vous pensiez que je n'étais pas là. Quelle erreur grossière ! Ulicia, quelle imbécillité crasse !

» Quelle bonne idée : obtenir la protection de Richard en échange d'une personne très chère à son cœur ! Manque de chance, j'étais là, et je me demande encore aujourd'hui comment tu as cru possible de me tromper.

Bizarrement, Kahlan eut un pincement au cœur à l'évocation de la « personne très chère à son cœur ». Depuis qu'elle était allée dans son magnifique jardin, elle se sentait liée à cet homme. Bien sûr, c'était une connexion indirecte, puisqu'elle ne l'avait jamais rencontré. Mais apparemment, ils aimaient les mêmes choses : les arbres, les fleurs, les lieux paisibles… Tout ce qui embellissait la vie, en somme.

Apparemment *!* En réalité, Richard Rahl pactisait avec des Sœurs de l'Obscurité et son cœur était pris par une « personne très chère ». Comme si on venait de la gifler, Kahlan se sentait plus que jamais une esclave insignifiante. Mais comment avait-elle pu se faire des illusions au sujet du seigneur Rahl ?

— Mais… mais…, bégaya Ulicia, ça fonctionnait…

Jagang secoua la tête.

— Pas un instant, m'entends-tu ? La protection n'a pas été effective une minute ! Quel serment avez-vous prêté à Richard Rahl ? Une promesse de loyauté ? Alors que vous avez continué à ourdir sa perte, à croire et à servir tout ce qui le répugne le plus en ce monde et dans l'autre, à vénérer au fond de votre cœur le Gardien du royaume des morts ? Une loyauté si superficielle et si intéressée ne vaut rien. Absolument rien ! Les désirs de quelques folles ne se transforment pas en réalité sous prétexte que ça les arrange !

Kahlan fut paradoxalement rassurée d'apprendre que les sœurs continuaient à comploter la perte du seigneur Rahl. Du coup, il n'était peut-être pas vraiment leur allié. Qui sait ? elles l'utilisaient peut-être contre sa volonté…

— Quand tu dictais au seigneur Rahl les termes de votre « allégeance » à sa personne, je n'en croyais pas mes oreilles. Selon toi, pauvre idiote, vos critères moraux s'appliqueraient, et en aucun cas les siens ! Comment un tel marché de dupes pouvait-il être efficace ? Si tu étais en verve d'âneries, Ulicia, pourquoi ne pas t'être épargné des efforts en décidant d'autorité que ton esprit ne m'était soudain plus accessible ? Un pur miracle ? Oui, mais tout aussi crédible et vraisemblable que ta ridicule histoire de « lien ».

» Ma pauvre Ulicia, le monde est cruel. Hélas, il ne comble jamais les désirs irrationnels des petites dindes comme toi.

» Mais il y a plus drôle encore ! Toutes tes complices se sont délectées de la couleuvre que tu voulais leur faire avaler. Tapi dans

leur esprit, j'ai été témoin de leur allégresse lorsqu'elles se sont crues libérées de mon pouvoir. En guise de dindes, il y avait de quoi remplir tout un poulailler !

— Vous n'êtes pas intervenu…, dit Ulicia, toujours désorientée par ce qui venait de lui arriver. Vous auriez pu nous frapper à ce moment-là.

— Pour voir accourir des Sœurs de l'Obscurité, il me suffisait de flanquer un coup de pied dans une poubelle ! Vous m'offriez une excellente occasion d'espionner, et la connaissance est source de pouvoir, je ne le répéterai jamais assez.

» J'ai décidé de vous laisser la bride sur le cou, histoire de voir ce que vous alliez m'apprendre. Et si je m'étais lassé de cette expérience, j'aurais pu y mettre un terme quand je voulais. J'avoue avoir été tenté très récemment, lorsque Armina a dit : « Je donnerai cher pour pendre Jagang haut et court et m'amuser un peu avec sa virilité ! »

» Tu te souviens de cette phrase, ma petite chérie ? Si tu l'as oubliée, ne te lamente pas, surtout ! Je te la rappellerai très souvent, dans les temps à venir…

Armina leva une main et implora :

— Excellence, je voulais seulement…

Jagang foudroya sa victime du regard, curieux d'entendre ses minables excuses. Mais la sœur n'en trouva pas.

— Oui, j'étais là tout le temps, j'ai tout vu et j'aurais pu vous frapper à n'importe quel moment. Mais j'ai une qualité qui te manque cruellement, Ulicia. La patience ! Grâce à elle, on peut déplacer des montagnes, ou les contourner ou encore les escalader.

— Mais vous auriez pu en finir avec Richard Rahl ce jour-là. Ou dans son camp, à beaucoup d'autres moments.

— Vous auriez pu l'abattre aussi, et en plus d'une occasion. Mais vous l'avez épargné. Et pourquoi ça ? Parce qu'il vous protégeait, pensiez-vous, facilitant la réalisation de votre plan grandiose.

— Vous n'aviez pas besoin de lui, insista Ulicia. Pourquoi ne pas l'avoir tué ?

— Exécuter les gens pour les punir est utile, je l'admets, mais beaucoup moins enrichissant que de manipuler les vivants. Pensons à vous trois, par exemple. Quand on a servi fidèlement le Créateur, la mort n'est pas un châtiment mais une récompense. Dans votre cas, cependant, pas de Lumière du Créateur au bout du chemin ! Certes, mais qu'est-ce que ça me met dans la poche ? En revanche, tant que vous vivrez, je pourrai vous torturer à loisir. Vous comprenez mon point de vue ?

— Oui, Excellence, souffla Ulicia alors que du sang commençait à sourdre de ses oreilles.

— J'appréciais certaines parties de votre plan, par exemple tout ce

qui concerne les boîtes d'Orden. Cette machination-là va tout à fait dans mon sens, savez-vous ? Alors, pourquoi aurais-je tué Richard Rahl ? Je peux lui faire tellement plus de mal ! Le forcer à subir des tortures qui dépassent votre imagination pourtant fertile sur ce plan-là.

» En le laissant vivre ce jour-là, je me suis ouvert la possibilité de lui faire connaître l'enfer…

» Grâce au sort d'oubli que vous avez lancé, il a déjà souffert énormément. En passant, ayant été dans vos esprits à toutes lors de l'invocation, je n'ai pas été affecté par la Chaîne de Flammes.

» Aujourd'hui, avec tout ce que vous m'avez obligeamment fourni, je peux dépouiller Richard Rahl de son pouvoir, de son peuple, de ses amis et des êtres qu'il aime le plus en ce monde. Au nom de la Confrérie de l'Ordre, je suis en mesure de tout lui arracher !

Jagang brandit le poing et serra les dents.

— Pour le punir de s'opposer à une cause sainte, je l'écraserai lentement, le vidant de tout ce qui fait un être humain. Quand il aura souffert mille morts, je consentirai enfin à souffler son âme comme on souffle la flamme d'une bougie. Et c'est vous, mes petites chéries, qui m'aurez offert la possibilité de réduire en bouillie le pire ennemi de l'Ordre.

Les larmes aux yeux, Ulicia hocha la tête pour concéder sa défaite. Désormais, elle semblait résignée à son nouveau rôle…

— Excellence, dit-elle, nous ne pourrons rien accomplir sans le livre qui…

Jagang prit un ouvrage sur la table et le brandit triomphalement.

— Le Grimoire des Ombres Recensées, c'est-à-dire le livre que vous êtes venues chercher ! En vous attendant, je me suis permis de gagner un peu de temps…

Jagang jeta négligemment le grimoire sur la table.

— Un volume des plus rares, il faut bien le dire… Il s'agit bien sûr d'une des copies qui n'auraient jamais dû être faites. Elle a été ensuite cachée ici… Bien entendu, j'étais présent dans vos esprits lorsque vous avez découvert tout ça…

» Et vous m'amenez même le vecteur indispensable à la vérification du texte ! (Jagang tourna la tête vers Kahlan.) Avec autour du cou un collier qui me permet de contrôler cette gente dame !

» Très chère Ulicia, étant dans ton esprit, je peux imposer ma volonté à cette prisonnière – exactement comme toi, n'est-ce pas fabuleux ?

Kahlan comprit qu'elle n'avait plus la moindre chance de s'évader. Et si les sœurs étaient de cruelles maîtresses, elle ne doutait pas que cet homme serait dix fois plus terrible. Et quelles que soient ses intentions envers elle, la suite n'aurait rien d'agréable…

Cela dit, elle venait d'apprendre quelque chose de très intéressant. Pour une raison qu'elle finirait bien par découvrir, elle avait une grande valeur pour les sœurs et pour l'empereur. Mais comment pourrait-elle « vérifier » un texte datant de plusieurs milliers d'années ? Depuis le début, les sœurs lui répétaient qu'elle était une esclave sans valeur. Mais c'était un mensonge. De l'intoxication pure et simple. En réalité, elle avait une importance vitale pour ces gens.

Jagang désigna soudain Jillian.

— En plus du collier, j'ai cette charmante enfant pour m'aider à convaincre Kahlan d'obéir au doigt et à l'œil. Dis-moi, petite chérie, as-tu déjà connu un homme ?

Jillian se serra davantage contre Kahlan.

— Vous avez promis de libérer mon grand-père… Si je vous amenais les sœurs et leur prisonnière, les miens seraient libres, c'est ce que vous avez dit. Et j'ai rempli ma part du marché.

— C'est vrai, et tu t'en es très bien tirée. J'ai suivi ta performance avec les yeux de ces idiotes, et tu n'as pas commis l'ombre d'une erreur… Maintenant, réponds à ma question, si tu ne veux pas que ton grand-père et les autres crétins servent de nourriture aux vautours, demain matin.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire…, avoua la fillette.

— Je vois… Eh bien, si Kahlan ne m'obéit pas, je t'offrirai à mes hommes, pour qu'ils s'amusent avec toi. Ils adorent la chair fraîche qui n'a jamais eu l'occasion d'assouvir des désirs tels que les leurs.

Jillian se mit à trembler. Kahlan la serra contre elle, tentant de lui faire comprendre que rien de mal ne lui arriverait.

— Je suis à votre merci, dit-elle à Jagang. Laissez partir la petite.

— Tovi a la troisième boîte, intervint soudain Ulicia.

Kahlan comprit qu'elle cherchait à gagner du temps… et peut-être à entrer dans les bonnes grâces de l'empereur.

— On la lui a volée, dit simplement Jagang.

— Vraiment ? Je peux vous aider à la retrouver.

Jagang s'assit au bord de la table et croisa ses bras musclés.

— Ulicia, quand comprendras-tu que j'ai toujours une longueur d'avance sur toi ? De plus, je suis dans ton esprit, et je sais tout ce que tu penses. Mais continue à ourdir des plans. Tes machinations sont des plus imaginatives.

» Cerise sur le gâteau, tu les pousses bien plus loin que je l'aurais cru, et c'est très divertissant pour moi.

L'empereur regarda de nouveau Kahlan.

— Tu vois la belle proie que m'a rapportée ma patience ? Ulicia, tu voulais savoir pourquoi j'ai donné tant de mou à ta longe ? Eh bien, la réponse est devant moi ! En étant libre de chasser à ta guise, tu m'as

livré sur un plateau d'argent le plus beau des trophées.

Kahlan comprit qu'elle avait deviné juste. Elle avait de la valeur pour ces gens. Hélas, elle ignorait pourquoi.

Que n'aurait-elle pas donné pour savoir qui elle était !

Impuissante, elle regarda Jagang avancer lentement vers elle. Où aurait-elle pu fuir ?

Au cas où elle en aurait quand même eu l'intention, une douleur fulgurante courut le long de sa colonne vertébrale, la paralysant instantanément. C'était l'œuvre du collier, elle le savait, car les sœurs lui avaient souvent infligé cette torture. Jagang en était informé, bien entendu, puisqu'il épiait les trois femmes. Et cette fois, c'était lui le responsable de la douleur.

Tendant un bras, il passa une main dans les cheveux de Kahlan. Son contact la répugna, mais elle ne pouvait rien faire.

Alors qu'il la regardait, l'empereur sembla oublier les autres personnes présentes dans la pièce.

— Oui, le trophée ultime… Kahlan Amnell !

Amnell.

Désormais, Kahlan connaissait son nom de famille. Et avant de dire ce nom, Jagang avait hésité, comme si un titre aurait dû le précéder…

L'empereur se pencha, un sourire obscène sur les lèvres. Préférant ne pas penser à ce que sous-entendait ce rictus, Kahlan s'efforça de ne pas broncher – même si elle était tétanisée, endurcir sa volonté ne pouvait pas lui faire de mal.

Jagang se pressa contre elle, impérieux comme un taureau sauvage.

D'une main, il releva les cheveux de la prisonnière. Puis il plaqua la joue contre la sienne et murmura à son oreille :

— Mais la pauvre petite Kahlan ne sait pas qui elle est. Elle ignore même pourquoi elle est un trophée si précieux.

Pour la première fois, Kahlan regretta de ne pas être invisible. Ah ! si cet homme avait été incapable de la voir, comme tout le monde, à l'exception des sœurs et de Jillian.

Jagang était la dernière personne au monde qui devait avoir conscience de son existence. Être le plus loin possible de lui aurait pu être l'unique objectif de Kahlan, si on lui avait donné le choix.

— Tu n'as pas idée, ma petite chérie, du calvaire que tu vas vivre à partir d'aujourd'hui… J'ai attendu longtemps, mais la récompense est à la hauteur du sacrifice… Nous allons devenir très intimes, toi et moi. Tu penses peut-être que je réserve un sort atroce au seigneur Rahl ? Tu n'as pas tort, mais ce que j'ai en réserve pour toi est mille fois pire !

Kahlan ne s'était jamais sentie si impuissante de sa vie.

Alors qu'elle parvenait de justesse à ravaler un sanglot, elle sentit

une grosse larme rouler sur sa joue.

Chapitre 38

Lorsque Jagang se détourna, cessant de la regarder, Kahlan respira mieux, soulagée qu'il n'ait plus les mains sur elle, même s'il s'était contenté de lui toucher les cheveux.

Au contact de cet homme, elle s'était sentie tellement impuissante. Son regard et son rictus indiquaient clairement qu'il avait l'intention de faire d'elle absolument tout ce qu'il voulait. Et il en aurait l'occasion, puisqu'elle était à sa merci.

Non, tant qu'elle aurait un souffle de vie, elle ne devrait pas se résigner ainsi. Il lui était interdit de se considérer comme une victime impuissante.

Au lieu de paniquer, elle devait se forcer à réfléchir. S'affoler ne l'aiderait en rien. Au bout du compte, il s'avérerait peut-être qu'elle n'avait aucune influence sur sa vie. Mais si elle partait de ce postulat, elle n'aurait aucune chance de s'en sortir.

C'était exactement ce que voulait Jagang…

L'empereur était retourné près de la table. S'emparant du livre, il l'ouvrit puis l'étudia en silence. Vu de dos, surtout quand il s'inclinait un peu, cet homme ressemblait furieusement à un taureau. Sa musculature saillante et sa tenue minimaliste renforçaient l'impression qu'il n'était pas vraiment humain.

Comme ses deux séides, il semblait prendre un malin plaisir à jeter aux orties la défroque de l'humanité pour mieux se vautrer dans sa bestialité. Pour les soudards de l'Ordre et pour leur chef, les nobles idéaux de l'humanité ne signifiaient rien. À leurs yeux, la sauvagerie devait primer sur tout et la civilisation n'était qu'un vernis facile à gratter.

Derrière Kahlan, les deux gardes du corps surveillaient toujours l'entrée. De temps en temps, ils jetaient un regard salace à Jillian. Sans vraiment comprendre ce qu'ils lui voulaient, la gamine tremblait de peur, car elle sentait que leurs intentions n'avaient rien d'amical.

Les deux colosses ne voyaient pas Kahlan. En tout cas, elle le pensait. Les observant attentivement, elle avait remarqué qu'ils s'intéressaient surtout à Jillian. De temps en temps, ils gratifiaient les sœurs d'un regard, mais leurs charmes bien trop mûrs ne semblaient pas les atteindre.

Quand Jagang s'adressait à Kahlan, les deux tueurs ne cachaient pas leur perplexité. Ils n'osaient rien dire, bien sûr, mais ils devaient penser que leur chef se parlait tout seul. Comme tout le monde à part

Jillian, les trois sœurs et l'empereur, ces types oubliaient la prisonnière une fraction de seconde après l'avoir vue.

Comme elle regrettait que leur chef ne soit pas victime du même sortilège…

— Qu'en est-il de votre armée, Excellence ? demanda Ulicia, tentant de gagner encore un peu de temps.

Elle aussi s'efforçait de ne pas céder à la panique.

— Elle approche, répondit Jagang avec un méchant sourire.

— Vraiment ? fit mine de s'étonner Ulicia.

— Elle est au nord, sur le point d'entrer en D'Hara.

— Au nord, dites-vous ? s'exclama Armina. Excellence, ce n'est pas possible !

L'empereur leva un sourcil moqueur – visiblement, il se régalait de la confusion des sœurs.

— Les rapports que vous recevez doivent être erronés, Excellence. (Armina se jeta sur ce qu'elle croyait être une occasion de se faire bien voir de l'empereur.) Ce que je veux dire… Eh bien, nous avons dépassé vos troupes il y a longtemps… Elles étaient toujours en train de reculer dans les Contrées du Milieu pour atteindre les montagnes, au sud. Il n'est pas pensable que…

La sœur se tut, comme si le regard de Jagang lui coupait tous ses moyens.

— Mon armée a déjà contourné ces montagnes et bifurqué vers le nord pour entrer en D'Hara. Voyez-vous, mes petites chéries, je vous ai constamment manipulées afin que vous alliez là où ça m'arrangeait au moment où ça m'arrangeait. J'ai fait ce qu'il fallait pour que vous vous sentiez en sécurité, avec l'impression de savoir où j'étais. Vous ne m'avez jamais entendu murmurer dans vos têtes, mais je suis pourtant à l'origine de toutes vos décisions.

— Nous avons vu vos troupes ! intervint Cecilia. Nous les avons dépassées il y a très longtemps, ce n'est pas une illusion !

— Vous avez vu ce que je voulais vous faire voir, rien de plus… Vous pensiez me fuir, alors que vous vous dirigiez droit sur moi – et sur mon armée.

» Je vous ai permis de voir quelques divisions qui assuraient l'arrière-garde et les rares unités qui se dirigeaient vers divers secteurs des Contrées. Je vous ai fait avaler des couleuvres, afin que vous pensiez que vos plans se déroulaient à merveille. Et pendant ce temps, les miens avançaient à grands pas.

» Mes forces ont progressé beaucoup plus vite que vous le pensez… Je veux en finir avec cette guerre, une occasion se présente et j'adapte ma tactique en fonction des circonstances. Contraindre le gros de mon armée à avancer si vite n'est pas dans mes habitudes, car en règle générale, ça affaiblit les hommes, coûtant même inutilement la vie à

un grand nombre d'entre eux. Mais quand l'issue est en vue, tous les sacrifices deviennent envisageables. Après tout, les soldats sont là pour servir l'Ordre, et pas le contraire.

— Je vois…, souffla Armina, accablée par l'étendue de sa défaite.

L'empereur l'emportait haut la main sur tous les tableaux.

— À présent, mes petites chéries, nous avons du travail…

Les trois sœurs avancèrent soudain avec un bel ensemble, comme si quelqu'un tirait sur une longe invisible.

— Oui, Excellence ! s'écrièrent-elles en chœur.

Apparemment, Jagang venait de leur donner un ordre qu'elles seules avaient entendu. Un moyen de leur rappeler qu'il contrôlait toujours leur esprit.

Kahlan s'avisa soudain d'un point encourageant : s'il avait besoin du collier pour lui imposer sa volonté – via celle des sœurs –, ça signifiait qu'il ne s'était pas introduit dans son esprit. S'il la haïssait pour de bon, il tentait surtout de la terroriser pour qu'elle cesse de réfléchir – un moyen de la briser qui venait s'ajouter au collier des maudites sœurs.

Oui, ça devait être ça : il n'avait pas accès à son esprit !

Bien entendu, elle ne pouvait pas en être sûre. Après tout, les sœurs avaient cru être libérées de Jagang, et ça s'était révélé un leurre. Il convenait donc de ne pas s'emballer. Mais sans oublier non plus cette éventualité…

De toute façon, l'empereur ne la traitait pas comme il traitait les trois sœurs. Pour lui, Kahlan constituait un trophée alors que les autres n'étaient que de viles traîtresses.

Il les avait manipulées dans une intention bien précise, pour l'essentiel en espionnant leurs pensées. S'informant de leurs plans, il avait fait ce qu'il fallait pour qu'ils tournent à son avantage.

En matière de plan, Kahlan n'en avait qu'un : échapper aux Sœurs de l'Obscurité. Pour le reste, elle ne savait même pas qui elle était. Qu'aurait-il eu d'intéressant à espionner dans son esprit ? Il devait bien se douter qu'elle détestait être sa prisonnière. À part ça, qu'aurait-il pu apprendre en épiant ses pensées ? Rien, surtout si elle cédait à la panique, cessant de réfléchir logiquement. Or, c'était ce qu'il la poussait à faire.

S'il n'était vraiment pas dans son esprit, pour quelle raison s'était-il privé de cet avantage ?

Le pouvoir de Jagang était si phénoménal que les sœurs elles-mêmes avaient tenté de se soustraire à son influence – sans succès, comme elle venait de l'apprendre. S'il tenait Kahlan pour un « trophée », comme il l'avait affirmé, il aurait pu l'avoir beaucoup plus facilement en faisant d'elle sa marionnette, comme il en était

parfaitement capable.

Pourquoi acceptait-il de contrôler Kahlan indirectement, par le biais du collier ? De manière évidente, ce n'était pas le genre d'homme à se compliquer la vie quand il pouvait faire autrement. S'il devait recourir aux sœurs, c'était parce qu'il ne pouvait pas faire autrement !

Quel intérêt aurait-il eu à dissimuler sa présence dans l'esprit de Kahlan, au point où en étaient les choses ? En esprit pragmatique, s'il avait pu, il aurait opté pour le moyen de contrôle le plus simple.

Donc, quelque chose l'en empêchait.

Jagang prenait garde à ne pas tout dire, ça semblait évident. Bref, il y avait quelque chose de louche là-dessous.

— Voilà le Grimoire des Ombres Recensées, soit le livre que vous êtes venues chercher. Je veux que nous commencions tout de suite.

— Excellence, dit Ulicia, très perturbée, nous n'avons que deux boîtes. Pour lancer le rituel, il faut les trois…

— Erreur grossière ! Le grimoire nous dira si une des deux boîtes en notre possession est la bonne. Si celle qui manque risque de nous détruire – ou de dévaster tout ce qui existe –, pourquoi en aurions-nous besoin ?

Ulicia semblait en total désaccord avec cette analyse – mais pas disposée du tout à contredire Jagang.

— Eh bien, dit-elle, pesant soigneusement ses mots, vous avez peut-être raison… Au fond, nous n'avons pas encore eu l'occasion d'étudier le grimoire, alors comment avoir des certitudes ? Les autres références sont peut-être erronées. Si nous sommes ici, c'est bien pour le savoir. Nous avons besoin de l'ouvrage, qui confirmera votre hypothèse, Excellence. Qui sait ? la troisième boîte ne nous sera peut-être d'aucune utilité.

Kahlan ne fut pas dupe une seconde. Ulicia ne croyait pas un mot de ce qu'elle racontait. Et Jagang se fichait comme d'une guigne qu'elle ait ou non des doutes.

— Le grimoire est là, et il n'attend plus que vous. (L'empereur désigna la table.) Dès que vous aurez consulté le livre, vous saurez quelle boîte il faut ouvrir. Si nous ne détenons pas les bonnes, eh bien, la troisième nous parviendra peut-être d'elle-même, ou presque…

Les sœurs ne paraissaient absolument pas convaincues, mais elles ne semblaient pas disposées à discuter.

Ulicia finit par capituler sans conditions.

— Nous devons découvrir ce livre et ce qu'il a à nous offrir. Vous avez parfaitement raison, Excellence. C'est la marche à suivre.

Jagang désigna du menton l'ouvrage posé sur la table.

— Alors, au travail !

Les sœurs approchèrent et se massèrent autour du volume qu'elles

cherchaient depuis si longtemps. Sous le regard perçant de Jagang, elles se mirent à lire en silence.

— Excellence, dit Ulicia après quelques minutes, il semble que nous ne puissions pas simplement « commencer », comme vous le dites.

— Et pourquoi pas ?

— Eh bien, dès le début, un passage confirme ce dont nous nous doutions. Il y a des protections et elles sont même explicites…

Ulicia se tut, jetant un regard gêné à Kahlan.

— Eh bien, reprit-elle après une courte hésitation, voici le début du texte : « La véracité des phrases du *Grimoire des Ombres Recensées*, quand elles sont prononcées par une autre personne que le détenteur des boîtes d'Orden – et non lues par celui-ci –, exige le recours à une… » Si vous voulez voir par vous-même, Excellence…

Kahlan comprit qu'Ulicia hésitait à dire à voix haute un mot bien particulier.

Jagang aussi lut en silence.

— Et alors ? lança-t-il. L'ouvrage est lu par une personne qui détient les boîtes. À travers vous trois, c'est moi qui prononce ces phrases.

— Excellence, dit Ulicia, je veux être totalement honnête avec vous…

— Ulicia, je suis dans ton esprit ! Comment pourrais-tu être malhonnête avec moi ? Je sais très bien que tu doutes de ma façon de voir les choses, même si tu ne le dis pas à haute voix. Et si tu tentais de me tromper, je le saurais immédiatement !

— Bien sûr, Excellence, mais là, nous avons un problème… technique.

— Lequel ?

— La question de la véracité… Ce grimoire est une sorte de manuel de l'utilisateur, n'était qu'il est d'une incroyable complexité. En plus de cette incroyable complexité, toutes ces choses sont terriblement dangereuses pour nous tous. Du coup, il est essentiel de prêter une attention pointilleuse à tout ce que dit le grimoire. Rien n'est à prendre à la légère dans cette affaire ! Et nous n'avons aucun droit de *supposer* ou *d'extrapoler*. Les consignes que contient ce livre sont à suivre à la lettre, et il y a de très bonnes raisons pour ça. Il faut disséquer chaque phrase, analyser le moindre mot, être attentif à la plus infime nuance. Il convient d'envisager toutes les possibilités, car nos existences mêmes en dépendent.

— Que vas-tu chercher là ? explosa Jagang. Le texte est limpide : « Quand elles sont prononcées par une autre personne que le détenteur des boîtes d'Orden… » Je détiens les boîtes – même si l'une d'elles est provisoirement absente – et je lis le texte. Par ton

intermédiaire, mais ça ne change rien…

— Vous avez raison sur ce point, Excellence, mais tort sur le précédent. Vous ne lisez pas le grimoire !

Jagang s'empourpra de colère.

— Et que sommes-nous en train de faire ?

Ulicia haleta comme si une main invisible lui serrait le cou.

— Excellence, vous détenez les boîtes, c'est exact, mais vous ne lisez pas le *Grimoire des Ombres Recensées* !

— Et je lis quoi, selon toi ?

— Une copie !

— Et alors ?

— Eh bien, d'un point de vue purement technique, ce n'est pas le vrai grimoire. Donc, vous lisez des paroles prononcées par quelqu'un d'autre.

— Qui ça ?

— La personne qui a fait la copie…

L'expression de l'empereur changea imperceptiblement. Il venait de comprendre.

— Oui, ce n'est pas l'original… En un sens, j'écoute le copiste. Donc, il faut une vérification de la véracité…

— C'est ça, Excellence, souffla Ulicia, soulagée.

Jagang tourna la tête vers Kahlan.

— Approche !

La prisonnière accourut pour s'épargner d'inutiles souffrances. Refusant de rester seule près des deux gardes, Jillian s'accrocha à son amie comme à une bouée de sauvetage.

Jagang saisit Kahlan par la nuque et la força à baisser les yeux sur le livre.

— Dis-moi si c'est vrai ! lança-t-il.

Même quand il l'eut lâchée, Kahlan continua à sentir la pression de ses doigts puissants sur sa peau. Résistant à l'envie de se masser la nuque, elle s'empara du livre.

Mais comment allait-elle pouvoir dire si un texte qu'elle n'avait jamais vu de sa vie était exact ou non ? Quels éléments établissaient ou infirmaient la véracité, dans un cas pareil ? Elle n'en savait rien, mais Jagang n'accepterait certainement pas cette excuse. Il voulait une réponse et ne tolérerait pas qu'on la lui refuse.

Consciente qu'elle devait au moins donner le change, Kahlan tourna les pages assez lentement pour faire croire qu'elle produisait un intense effort de concentration. En réalité, elle voyait des pages blanches défiler devant ses yeux.

— Désolée, dit-elle, renonçant à sa comédie, mais je ne vois que du blanc. Il n'y a rien que je puisse vérifier.

— Excellence, intervint Ulicia, elle ne peut pas voir les mots. C'est un traité de magie. Pour le lire, il faut avoir un lien encore intact avec une variante spécifique de Han.

Jagang jeta un coup d'œil au collier qui enserrait le cou de Kahlan.

— Intact… (Il sonda le regard de la prisonnière.) Elle nous ment peut-être… Parce qu'elle ne veut pas nous dire ce qu'elle voit.

Kahlan se demanda si cette remarque confirmait que Jagang n'avait pas accès à son esprit. Encore une fois, elle ne devait pas s'emballer, car il pouvait s'agir d'une ruse. Mais à quoi aurait-elle servi, en cet instant ? Si Jagang avait menti aux sœurs, c'était pour s'approprier les boîtes et le grimoire. Maintenant que c'était fait, il n'avait plus besoin de jouer au plus fin.

L'empereur saisit brusquement Jillian par les cheveux.

La petite cria de douleur. Par bonheur, elle réussit à ne pas se débattre, car elle aurait pu y laisser son scalp.

— Je vais énucléer cette enfant, annonça Jagang. D'abord un œil, puis je te demanderai si ces mots sont vrais ou non. Ne réponds pas, et l'autre œil de la petite y passera ! Après, je te reposerai la question. Et là, si tu me mécontentes encore, j'arracherai le cœur à ta protégée. Qu'en penses-tu, Kahlan ?

Immobiles comme des statues, les sœurs se gardèrent bien d'intervenir. Voyant que Jagang dégainait son couteau, Jillian hurla de terreur.

Lui passant un bras autour de la gorge, l'empereur la plaqua contre lui. Puis il plaça la pointe de sa lame juste sous l'œil droit de l'enfant.

— Je veux revoir le livre, dit Kahlan.

Entre le pouce et l'index de la main qui tenait son couteau, Jagang saisit l'ouvrage et le tendit à la prisonnière.

Kahlan le feuilleta de nouveau, concentrée pour de bon, mais elle ne vit rien de plus. Pour elle, il n'y avait rien à lire, tout simplement.

Refermant l'ouvrage, elle posa une main sur la couverture de cuir. Que faire, maintenant ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Retournant le livre, elle étudia le plat de la couverture. Puis elle s'intéressa au dos, où le titre était imprimé en lettres d'or.

Jillian cria quand l'empereur, lui serrant plus fort le cou, la força à décoller les pieds du sol.

La pointe du couteau commença à s'enfoncer.

— C'est l'heure de l'extinction définitive des feux ! lança Jagang.

— C'est un faux ! cria Kahlan.

— Quoi ? s'exclama l'empereur.

— Ce livre est un faux. Ce n'est pas une copie fidèle.

Ulicia osa faire un pas en avant.

— Comment peux-tu affirmer ça ?

Assez logiquement, elle ne comprenait pas comment Kahlan pouvait statuer sur la véracité de phrases qu'elle ne parvenait pas à lire.

Ignorant la sœur, Kahlan soutint le regard cauchemardesque de Jagang. Pour ne pas détourner la tête, il lui fallut un courage qu'elle n'aurait pas cru posséder.

— Tu es sûre ? demanda Jagang.

— Certaine, oui.

L'empereur lâcha Jillian, qui alla se réfugier derrière Kahlan.

— Comment sais-tu que ce n'est pas le véritable *Grimoire des Ombres Recensées* ?

Kahlan orienta le dos du livre vers l'empereur.

— Vous cherchez tous le *Grimoire des Ombres Recensées*, n'est-ce pas ? Celui-là s'intitule : *Grimoire des Ombres Repensées* !

— Pardon ?

— Vous voulez savoir comment j'ai pu déterminer que c'est un faux ? Il y a une coquille sur le titre. « Repensées » au lieu de « Recensées »… Quand on ne fait pas très attention, c'est presque impossible à détecter, parce que l'esprit corrige ce que voit l'œil.

Cecilia parut ne pas en croire ses oreilles et Armina écarquilla les yeux d'incrédulité.

Toujours pragmatique, Ulicia vérifia par elle-même.

— Elle a raison, dit-elle. C'est stupéfiant… Quand on le sait, on ne voit plus que ça !

— Et ça prouve quoi ? rugit Jagang. Un « p » à la place d'un « c » ?

— Si le titre n'est pas le bon, le livre est un faux. C'est très simple.

— Simple ? Tu penses que c'est simple, Kahlan ?

— Limpide, même…

— Ça ne veut sûrement rien dire, marmonna Cecilia. Une coquille sur la couverture, la belle affaire ! C'est le texte qui compte !

— Elle a raison, dit Jagang. Le relieur a fait une bourde, voilà tout ! Ce n'est certainement pas la même personne qui a copié le texte, donc le livre est parfaitement fiable.

— C'est ça ! s'écria Armina, toujours prête à abonder dans le sens de son maître du moment. Le relieur était sans doute un crétin à demi illettré pas fichu de copier cinq mots sans faire une faute. Le copiste, lui, devait obligatoirement avoir le don, sinon, il n'aurait pas pu lire le texte. Son travail est fidèle, ça tombe sous le sens. Nous ne devons pas nous arrêter à la grossière erreur commise par le relieur.

— Kahlan est là pour une raison bien précise – celle-là ! rappela Ulicia. Que ce soit simple ou non, le livre mentionne que la véracité de ses phrases doit être attestée par… elle.

— Cette réponse est bien trop simple, dit Cecilia. Je refuse de la prendre pour argent comptant alors que l'enjeu est si élevé.

— Si un assassin venait te voir avec un couteau, voir la lame ne te suffirait pas pour te sentir en danger ?

Cecilia ne trouva pas la métaphore amusante.

— Une coquille ne prouve rien, insista-t-elle. C'est trop simple.

— Vraiment ? Où as-tu lu que ça devait être compliqué ? Le grimoire indique seulement qu'une… certaine personne… doit procéder à la vérification. Aucune de nous n'a vu la coquille. Et vous non plus, Excellence. Kahlan a rempli sa mission exactement comme le texte l'exigeait.

Cecilia défia du regard la femme qui était jadis sa supérieure. Aujourd'hui, Ulicia n'avait plus aucun pouvoir, et ce n'était plus son *ego* qu'il fallait flatter.

— Moi, je n'y crois pas…, souffla Jagang. Elle ne sait rien sur ce grimoire, mais elle a voulu sauver sa misérable peau !

Kahlan haussa les épaules.

— Si c'est ce que vous voulez croire, libre à vous ! Mais il est toujours dangereux de s'aveugler parce qu'on voudrait que quelque chose soit vrai…

Jagang prit le livre à Kahlan et le tendit à Ulicia.

— Occupez-vous du texte, vous trois ! C'est ça qui nous permettra d'ouvrir la bonne boîte. Il nous faudra être sûrs que ces instructions sont authentiques.

— Excellence, dit Ulicia, il risque d'être impossible de…

Jagang jeta le grimoire sur la table, coupant la chique de la sœur.

— Lisez tout très attentivement et voyez si quelque chose vous paraît douteux !

— Nous pouvons essayer…, commença Ulicia.

— Au travail ! rugit Jagang. Ou préférez-vous être de service sous la tente, pour divertir mes braves guerriers ? Le choix vous appartient !

Les trois sœurs coururent vers la table, se penchèrent et se plongèrent dans la lecture du grimoire.

Sans doute pour s'assurer qu'elles ne laisseraient rien passer, Jagang vint se camper entre Cecilia et Ulicia.

Chapitre 39

Quand elle fut sûre que les trois sœurs et l'empereur étaient trop occupés pour s'intéresser à elle, Kahlan guida Jillian jusqu'à l'autre bout de la pièce, le plus loin possible des sinistres gardes.

— Je veux que tu m'écoutes attentivement, souffla la prisonnière, et que tu suives à la lettre mes instructions.

La petite tendit le cou, les oreilles grandes ouvertes.

— Il faut que je m'assure de quelque chose… Pour ça, il va falloir que je m'approche des deux soldats…

— Quoi ?

Kahlan plaqua une main sur la bouche de Jillian.

— Pas si fort !

Inquiète d'avoir attiré leur attention, la gamine jeta un coup d'œil vers les deux colosses, qui ne s'étaient aperçus de rien.

Estimant que sa protégée avait compris et resterait discrète, Kahlan la libéra.

— Je pense avoir été ensorcelée par ces trois femmes… C'est pour ça que j'ai oublié qui je suis. Mais il y a plus grave : à part elles, Jagang et quelques rares individus, personne ne se souvient de m'avoir vue. Tu fais partie des exceptions, mais je ne sais pas pourquoi.

» Tu vois le collier que je porte autour du cou ? Elles s'en servent pour me torturer…

» Selon moi, les gardes ne me voient pas, mais je dois en être certaine. Tu vas rester ici. Surtout, ne me suis pas des yeux, parce que tu risquerais d'éveiller leurs soupçons.

— Mais…

— Écoute-moi et fais ce que je te dis !

Jillian acquiesça un rien à contrecœur.

Sans attendre qu'elle décide de discutailler quand même, Kahlan jeta un dernier coup d'œil aux sœurs et à l'empereur, tous absorbés dans leur lecture.

Rassurée, elle entreprit de traverser la pièce aussi silencieusement que possible. Les gardes ne la voyaient probablement pas, mais Jagang et les sœurs pouvaient l'entendre, même s'ils lui tournaient le dos…

Les deux soldats ne quittaient pas des yeux leur empereur. De temps en temps, le plus proche de Jillian lui coulait un regard lubrique. À l'évidence, il espérait que Jagang lui ferait cadeau de cette

« chair fraîche » qu'il se ferait un plaisir de déniaiser. Quand on était le garde du corps d'un homme comme l'empereur, on devait bénéficier assez souvent de ce genre d'aubaine.

Jillian n'imaginait pas le sort qui l'attendait, et c'était bien mieux comme ça. De toute façon, Kahlan allait faire en sorte que le « rêve » du soldat ne se réalise pas.

Une fois devant les gardes, Kahlan fit très attention à ne pas obstruer leur champ de vision – ils ne la voyaient certes pas, mais s'ils perdaient de vue Jagang – même une fraction de seconde – leur méfiance serait aussitôt éveillée. Ces experts de la protection rapprochée accordaient sûrement une attention extrême aux détails les plus insignifiants. En réalité, leur mission était avant tout d'anticiper et d'éviter les problèmes. Kahlan entendait leur compliquer considérablement la vie, mais uniquement quand elle serait prête.

Quand elle fut devant les deux types, elle s'avisa assez vite qu'elle ne risquait pas de leur boucher la vue. Leur arrivant à peine à la hauteur des épaules, elle aurait eu bien du mal à constituer un obstacle pour eux.

Ils n'avaient pas bronché depuis qu'elle était là.

Kahlan s'approcha encore et, du bout d'un index, chatouilla un des hommes sous le nez. Il plissa les narines, se gratta nerveusement mais n'essaya pas d'écarter la main de la prisonnière.

Satisfaite, Kahlan dégaina très lentement un des couteaux que l'homme portait à la ceinture. Alors que la lame apparaissait peu à peu à la lumière des torches, la prisonnière se concentra pour la tirer du fourreau sans geste brusque ni à-coup.

Le colosse ne s'aperçut de rien.

Kahlan fut réconfortée par le contact du manche en corne de l'arme. Ce sentiment lui rappela la terrible nuit, à l'auberge, où les sœurs avaient massacré le patron et sa famille. Pour tenter de sauver l'enfant, elle s'était emparée d'un lourd fendoir.

Tenir une arme était exaltant parce que ça symbolisait la liberté – ou plus exactement, l'aptitude à décider seul du cours de sa vie. Armé, on n'était plus un innocent sans défense. S'il le fallait, on pouvait se battre et refuser d'être à la merci de ses ennemis. Bref, on cessait d'être l'éternel opprimé privé de moyens d'affirmer sa volonté.

Kahlan étudia soigneusement le couteau – une arme assez bien équilibrée à la lame parfaitement aiguisée et polie avec amour. Sans y penser, elle saisit la pointe de la lame, lança le couteau en l'air, le regarda tourner sur lui-même puis le rattrapa nonchalamment par le manche.

Cet assemblage de corne et d'acier représentait le salut. Pas pour elle, probablement, mais à coup presque sûr pour Jillian.

Se rappelant soudain où elle était et ce qu'elle projetait de faire,

Kahlan glissa vivement le couteau dans sa botte. Puis elle regarda Jillian, qui semblait pétrifiée, roulant des yeux ronds comme des soucoupes.

Ravie de voir que sa protégée lui obéissait, Kahlan s'attaqua à une deuxième arme, qu'elle subtilisa à l'autre garde avec une efficacité redoutable. Sa lame étant plus fine, ce couteau était bien mieux équilibré que l'autre. Comme le précédent, elle le dissimula dans sa botte.

Cacher une lame à cet endroit n'était pas sans danger. Pour ne pas se couper en marchant, Kahlan avait dû traverser le cuir de la botte, au niveau de son mollet, enfoncer doucement la lame pour qu'elle soit bien perpendiculaire à son tendon d'Achille – le plat reposant contre la chair, pas le tranchant – puis planter assez profondément la pointe dans le talon. Ainsi coincée, la lame ne la blesserait pas, même si elle devait courir.

Avançant sur la pointe des pieds, Kahlan retourna auprès de Jillian, qui paraissait toujours aussi éberluée.

Jagang et les sœurs étaient maintenant plongés dans une grande conversation au sujet de l'influence sur le lancement d'un sort de la position des étoiles, du climat et de la période de l'année. Ulicia expliquait certains passages à l'empereur. Bombardant ses « assistantes » de questions, le maître de l'Ordre Impérial se méfiait visiblement d'elles.

Kahlan fut surprise par la pertinence des remarques de Jagang. Comme les sœurs le découvraient à leurs dépens, il en savait souvent plus long qu'elles sur bon nombre de sujets liés aux boîtes d'Orden. À première vue, l'empereur n'avait rien d'un érudit qui passait des heures et des heures à consulter d'antiques grimoires. Mais les apparences étaient trompeuses. À l'entendre parler, il apparaissait que Jagang avait une solide culture générale, une très bonne formation en magie et tout l'entregent nécessaire pour dialoguer sur un pied d'égalité avec les Sœurs de l'Obscurité – en particulier dans des domaines uniquement évoqués par des ouvrages rarissimes.

Cet homme n'était pas qu'une brute. C'était un criminel intelligent – terriblement intelligent, même.

— Bien, souffla Kahlan à Jillian, tu vas m'écouter, maintenant. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Comment as-tu fait ça ?

— Un jeu d'enfant, puisqu'ils ne me voient pas !

— Et cette façon de jongler avec le couteau ?

Kahlan haussa les épaules, esquivant une question à laquelle elle aurait été bien incapable de répondre.

— Jillian, il faut que tu files d'ici, et ce sera peut-être notre seule

chance.

— Si je fais ça, Jagang fera exécuter mon grand-père et tous les miens. Je ne peux pas prendre ce risque !

— C'est comme ça qu'il te tient, je sais… Mais si tu restes, tu seras probablement exécutée avec les autres. Comprends bien que c'est sans doute ta dernière occasion de survivre et d'être libre.

— Tu en es sûre ? Comment puis-je jouer la vie de mon grand-père sur tes suppositions ?

Kahlan prit une grande inspiration. Elle aurait tant aimé que cette épreuve lui soit épargnée…

— Jillian, je n'ai pas le temps d'enjoliver les choses pour que tu aies moins peur. Tu veux la vérité ? Eh bien, tu vas l'avoir, et ça risque de te secouer…

» Je connais les hommes de l'Ordre et je sais ce qu'ils font aux jeunes femmes et même aux enfants comme toi. J'ai vu des cadavres nus entassés dans les rues des villes, à l'endroit où les soudards de Jagang avaient pris leur plaisir avec des prisonnières avant de les exécuter.

» Si tu ne t'enfuis pas, il t'arrivera de terribles malheurs. Tu passeras le reste de ta courte vie à divertir des soldats, et crois-moi, il est préférable que je ne m'appesantisse pas sur les détails. Veux-tu attendre la mort dans la terreur et les sanglots ? C'est ce qui t'arrivera – au mieux, ma petite, au mieux ! Si tu vis, tu regretteras à chaque seconde de n'être pas descendue au tombeau. Mais selon l'humeur de Jagang, tu seras peut-être égorgée comme un mouton au moment où il quittera Caska.

» Ne va surtout pas croire que ces gens te laisseront partir ! Que tu restes ou que tu te sauves, ton grand-père et les autres s'en tireront peut-être. Si Jagang décide que les exécuter est une perte de temps, ils n'auront rien à craindre.

» Aux yeux de l'empereur, tu es un butin intéressant, petite. Au pire, il t'offrira à ses gardes du corps pour les récompenser de leurs bons et loyaux services. C'est comme ça que les chefs de guerre « décorent » leurs fidèles, en leur donnant des morceaux de choix comme toi. Bien sûr, tu ne sais pas trop ce que ces hommes te feront avant de te trancher la gorge…

Jillian sembla avoir du mal à trouver sa voix.

— J'avais compris le sens de la question de Jagang, quand il a demandé si j'avais jamais connu un homme. Mais j'ai fait semblant de ne pas savoir ce qu'il voulait dire. Je suis encore une enfant, pourtant ma famille m'a prévenue que certains étrangers pouvaient être très dangereux. Ma mère s'en est chargée. Je crois qu'elle ne m'a pas tout dit, pour que je ne fasse pas de cauchemars. Ce que tu as vu, c'est précisément ce qu'elle a omis de me dire… Devant Jagang, j'ai joué

les innocentes pour qu'il ne sache pas à quel point j'avais peur.

Kahlan ne put s'empêcher de sourire.

— C'était une tactique très intelligente…

Jillian réussit à ravaler ses sanglots et à esquisser un pâle sourire.

— Tu as un plan ? demanda-t-elle.

— Oui. Tu as de longues jambes, pour ton âge, mais je doute que tu puisses semer des hommes pareils. Heureusement, il y a un autre moyen. Une façon de faire qui tire parti de tout ce que tu sais et que ces brutes ignorent.

» Tu as dit qu'il suffisait d'une seule mauvaise décision pour errer sans fin dans le labyrinthe de couloirs et de salles. Si tu as un peu d'avance sur eux, tu sèmeras tes poursuivants dans ce dédale. Considérant la configuration des lieux, je parie que le pouvoir des sœurs ne suffira pas pour te localiser. Jagang, lui, ne perdra pas son temps à essayer.

— Mais je…

— Jillian, tu as une chance de fuir ! Il n'y en aura peut-être pas d'autre. Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur, et si tu restes, ce sera inévitable. Tu dois saisir ta chance ! Tu dois t'enfuir, et je ferai tout mon possible pour t'aider.

— Tu… Tu ne viendras pas avec moi ?

Kahlan secoua la tête, puis désigna le collier qu'elle portait autour du cou.

— Ils peuvent m'arrêter avec cette magie, et sans beaucoup de difficultés… Mais avant qu'ils m'aient neutralisée, je les aurai assez ralentis pour que tu sois très loin d'ici.

— Mais les sœurs te puniront, si tu m'aides à fuir. Tu risques même d'être exécutée.

— Mon destin est scellé, Jillian. Jagang m'a déjà promis d'inimaginables horreurs. Il ne trouvera probablement rien de mieux. Pour ma vie, il n'y a rien à craindre dans l'immédiat, parce que les sœurs et l'empereur ont encore besoin de moi.

— Tu es aussi courageuse que le seigneur Rahl ! s'exclama Jillian.

— Tu veux parler de Richard Rahl ? Tu le connais ?

— Il m'a aidée, comme toi…

— Eh bien, pour quelqu'un qui vit au milieu de nulle part, tu as rencontré beaucoup de gens très importants ! Que faisait-il ici, le seigneur Rahl ?

— Eh bien, il revenait d'entre les morts.

— Quoi ?

— Enfin, pas exactement, d'après ce qu'il m'a dit… Mais il est sorti du puits de la mort, au milieu du cimetière, comme l'annonçait la prédiction. Je suis la prêtresse des ossements, la servante du seigneur chargée de transmettre les rêves. Il y a eu beaucoup de prêtresses

avant moi, mais le seigneur Rahl ne s'est jamais montré à elles. Je n'aurais jamais cru qu'il viendrait ici de mon vivant…

» Lui aussi était intéressé par les livres… C'est lui qui a découvert cet endroit secret. J'ignorais son existence, et mon grand-père lui-même n'en était pas informé.

» Depuis le départ de Richard, je passe mon temps à explorer les tunnels et les salles. J'espère qu'il reviendra un jour – il a lui-même dit que c'était possible – afin de lui montrer tout ce que j'ai découvert. Je voudrais tant qu'il soit fier de moi.

Kahlan vit dans le regard de Jillian qu'elle tenait pour de bon à impressionner le seigneur Rahl afin qu'il loue son habileté et son ardeur à la tâche.

Si elle avait eu le temps, Kahlan aurait bombardé Jillian de questions.

Elle ne put résister à celle qui lui brûlait les lèvres.

— Comment est-il ?

— Maître Rahl m'a sauvé la vie… Je n'ai jamais rencontré personne de comparable… Il est… non, je ne peux pas ! Les mots ne conviennent pas.

— Je vois, dit Kahlan, qui avait effectivement saisi l'essentiel.

— Il m'a arrachée aux griffes de soldats de l'Ordre qui ressemblaient beaucoup à ces deux-là, près de l'entrée. L'homme qui me ceinturait a failli me couper le cou, mais Richard l'a abattu avant. Puis il m'a serrée dans ses bras pour me réconforter.

» Il a aussi sauvé mon grand-père… Non, ça c'était la femme, pas lui !

— La femme ?

— Nicci… Une magicienne tellement belle que je ne pouvais pas m'arrêter de la regarder. Je n'avais jamais vu une femme si magnifique. On aurait dit qu'un esprit du bien se tenait devant moi, ses cheveux semblables aux rayons du soleil et ses yeux plus bleus que le ciel en été.

Kahlan eut un soupir résigné. Au nom de quoi un homme pareil aurait-il dû se priver de la compagnie d'une femme ? Jusque-là, la prisonnière n'avait jamais envisagé une telle possibilité, mais c'était une erreur de jugement.

Bizarrement, Kahlan eut l'impression qu'elle venait de perdre quelque chose. Un espoir qu'elle n'avait jamais osé formuler, peut-être… Ou un fantôme de sentiment dont elle ne s'était pas départie malgré le linceul opaque qu'on avait jeté sur son passé. Sa vie venait de changer, pas en bien, et elle n'aurait pas su dire pourquoi…

Pour ne pas s'immerger dans cet océan de doute et de mélancolie, Kahlan dut interrompre brutalement sa conversation avec Jillian. Sous prétexte de regarder où en étaient les sœurs et l'empereur, elle tourna

la tête et en profita pour écraser sous son pouce l'absurde larme qui roulait sur sa joue.

Ulicia et ses deux complices péroraient sur la complexité du livre. Jagang exigeait des explications précises et des argumentaires détaillés…

Quand Kahlan la regarda de nouveau, Jillian souffla :

— Mais elle n'était pas aussi belle que toi !

— Eh bien, on dirait que la diplomatie fait partie des compétences d'une prêtresse des ossements.

— Non, dit la gamine, ennuyée que Kahlan pense qu'elle la flattait. C'est la vérité. Tu as quelque chose de spécial.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne sais pas comment l'expliquer exactement… Tu es belle, intelligente et tu sais toujours ce qu'il faut faire. Mais il y a autre chose.

Kahlan se demanda si ça pouvait avoir un rapport avec ce qu'elle était en réalité. Elle cherchait depuis longtemps quelqu'un qui puisse la voir, se souvenir d'elle et peut-être lui fournir des indices…

— De quoi parles-tu, Jillian ?

— Eh bien, une forme de noblesse…

— De noblesse ?

— En un sens, tu me fais penser au seigneur Rahl. Il m'a sauvée sans hésiter, exactement comme tu as décidé de le faire. Mais ce n'est pas tout. Hélas, je n'arrive pas à l'exprimer… Vous avez tous les deux une qualité que je ne réussis pas à définir et encore moins à nommer.

— C'est très bien, puisque ça nous fait une chose en commun… Moi aussi, je vais réussir à te sauver, Jillian.

Kahlan jeta un nouveau regard par-dessus son épaule. La conversation enflammée continuait…

— Jillian, c'est le moment d'agir.

— Mais je suis toujours inquiète pour mon grand-père…

— Vas-tu enfin m'écouter ? Tu te bats pour ta vie, petite ! C'est la seule que tu auras jamais, comprends-le. Si tu restes, ces hommes n'auront aucune pitié pour toi. Ton grand-père voudrait que tu saisisses ta chance.

— Je comprends… Le seigneur Rahl m'a dit la même chose au sujet de ma vie et de son importance.

Curieusement, cette remarque fit battre plus fort le cœur de Kahlan. Malgré la gravité du moment, elle eut un petit sourire rêveur.

Mais elle revint vite au moment présent. Ignorant si les sœurs et l'empereur en avaient encore pour longtemps, elle ne pouvait pas se permettre de gaspiller de précieuses minutes.

— Nous devons agir, avant que je perde patience… Tu vas m'obéir

au doigt et à l'œil.

— D'accord, capitula enfin Jillian.

— Voici le plan : tu restes là et moi, je vais aller tuer les deux gardes.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu…

— Comment vas-tu faire ? Ils sont très forts et tu n'es qu'une femme.

— Ce n'est pas infaisable, si on sait s'y prendre.

— Tu vas les égorger ?

— Non, c'est une méthode trop bruyante. Et je ne pourrai pas les abattre en même temps. Je vais leur voler deux autres couteaux, puis je me glisserai derrière eux et je les poignarderai à cet endroit précis, là…

Kahlan enfonça un index dans le bas du dos de Jillian, un peu sur le côté, là où se trouvait un de ses reins. La petite sursauta, car cette zone du corps humain était particulièrement sensible.

— Quand on poignarde un homme dans un rein, la douleur est si forte qu'il ne peut même pas crier.

— Tu plaisantes ? C'est impossible !

— Non, la douleur est si forte que les cris restent bloqués dans la gorge – une paralysie momentanée du larynx.

» Avant que les deux brutes se soient écroulées sur le sol, pour y mourir, nous devrons avoir ouvert la porte et franchi le seuil. Cette partie-là du plan doit être exécutée le plus vite possible, car elle est la clé de tout. Nous aurons un délai très court pour agir, et il faudra en tirer tout le parti possible.

» Pour le moment, ne bouge pas. Quand je poignarderai les soldats, fonce vers la sortie, mais sans faire de bruit. Je t'attendrai devant la porte.

Jillian crevait de peur à la seule idée d'agir ainsi.

— Je veux que tu viennes avec moi !

Kahlan s'agenouilla et serra la gamine dans ses bras.

— Je sais… Mais c'est tout ce que je pourrai pour te protéger, Jillian. Je crois que ça suffira…

— Mais que feront-ils de toi ?

— Ton travail, c'est de t'enfuir. Si j'ai une chance de filer aussi, je la saisirai. Dis à Lokey de survoler le coin, au cas où je m'en sortirais…

— D'accord.

Bien entendu, c'était un faux espoir. Mais si Jillian en avait besoin, pourquoi le lui refuser ?

Kahlan se releva et jeta un coup d'œil vers la table.

Au même moment, Jagang tourna la tête pour vérifier ce que

faisait la prisonnière. Visiblement, il fut ravi de la voir debout près de la gamine, comme si elle n'avait plus bougé depuis un long moment.

L'empereur s'intéressa de nouveau au débat enflammé qui opposait Ulicia à Cecilia. Comme d'habitude, Ulicia refusait de céder un pouce de terrain alors que sa complice tentait en vain d'arrondir les angles – et surtout de dire à son nouveau maître ce qu'il avait envie d'entendre.

Une fois certaine que Jagang ne s'occupait plus d'elle, Kahlan se dirigea vers les gardes.

Le premier regardait de nouveau Jillian avec un désir obscène. Lui voler un couteau ne fut pas plus difficile que la première fois, et il en alla de même avec son compagnon.

Kahlan affermit sa prise sur les deux longs couteaux qu'elle avait choisis. Puis elle se campa derrière les deux hommes, s'assura que les sœurs et Jagang palabraient toujours et jeta un coup d'œil à Jillian, qui fit signe qu'elle était prête.

Kahlan subtilisa un nouveau couteau à l'homme placé sur sa droite et plaça la lame entre ses dents.

Étudiant le dos de ses victimes, elle localisa sur chacune l'endroit où elle devrait frapper. Les gardes étant assez près l'un de l'autre, elle pourrait coordonner les deux coups et y mettre toutes ses forces.

Elle évalua plusieurs fois les distances, afin d'être sûre que les deux coups feraient mouche. Si elle se trompait, ce serait une erreur mortelle – pas pour ses cibles, mais pour Jillian, qui paierait le prix de la tentative d'évasion.

Kahlan n'avait pas le choix. Elle devait viser juste.

Elle prit une grande inspiration et la relâcha en frappant, une méthode qui ajouterait encore de la puissance aux impacts.

Les deux lames s'enfoncèrent jusqu'à la garde dans leur cible.

Les soldats se raidirent de douleur.

Kahlan avait déjà pris une deuxième inspiration. Enchaînant ses actions, elle expira et mobilisa toute sa force pour rapprocher dans l'espace les manches des deux armes et déchiqueter les reins des soudards.

Comme prévu, la douleur les paralysa. Ils voulurent crier, mais pas un son ne sortit de leur gorge. En état de choc, ils étaient momentanément métamorphosés en statues de chair.

Jillian courait déjà vers la porte.

Kahlan lâcha les couteaux et entrebâilla un des battants. Pas question de faciliter le travail des poursuivants en leur dégageant le chemin !

Alors que ses victimes basculaient en avant, Kahlan plaqua une main dans le dos de Jillian, qui venait d'arriver, et la poussa dans le couloir.

Puis elle s'empara du couteau qu'elle serrait entre les dents.

— Cours, Jillian, et ne t'arrête sous aucun prétexte !

Jillian démarra comme si elle avait le Gardien aux trousses.

Kahlan voulut fermer le battant, mais les hommes s'écrasèrent sur le sol à cet instant précis.

Alors que quatre têtes se tournaient vers elle, la prisonnière ferma le battant et détala aussi vite que sa petite protégée.

Jillian avait déjà atteint une intersection. Avant de choisir une direction, elle échangea avec sa bienfaitrice un bref regard qui en disait plus long que bien des discours.

Avec l'obscurité, Kahlan n'aurait su dire dans quel couloir exactement s'était engagée la gamine.

Un vacarme assourdissant indiqua à la fugitive que la double porte venait d'être soufflée par une explosion.

La lumière de plusieurs torches se répandit dans le couloir.

Kahlan s'immobilisa, se retourna et saisit son couteau par la pointe. Une ombre franchissait déjà le seuil dévasté.

La fugitive lança son arme.

Cecilia jaillit de la salle comme un démon… et s'immobilisa net quand la lame lui traversa la poitrine. Même si elle aurait préféré avoir Jagang pour cible, Kahlan s'était doutée qu'une des sœurs passerait la première. Du coup, elle avait calculé son lancer pour traverser proprement le cœur d'une femme de taille moyenne…

Alors que la sœur s'écroulait, Kahlan se détourna et repartit à un train d'enfer. Du coin de l'œil, elle eut le temps de voir les deux autres sœurs trébucher sur le cadavre de leur collègue.

Courant plus vite que jamais, Kahlan atteignit l'intersection et s'engouffra dans le premier couloir qui s'ouvrait sur sa gauche.

Jillian avait-elle pris le même ? Impossible à dire, puisqu'elle n'était déjà plus en vue.

Un sentiment de triomphe envahit Kahlan, la ravissant jusqu'au plus profond de l'âme. Elle avait réussi ! Jillian vivrait, comme elle le lui avait promis, et leurs adversaires étaient battus à plate couture.

Deux gardes de Jagang avaient quitté ce monde, très vite rejoints par l'ignoble sœur Cecilia. Après tout ce que cette femme lui avait infligé, Kahlan savourait sa mort comme un voluptueux nectar.

Cet instant d'euphorie passé, la terreur revint en force. Si vite qu'elle fuît, Kahlan n'avait pas une chance de s'en tirer et elle le savait. Il ne lui restait plus qu'à remonter des couloirs choisis au hasard en attendant la fin.

Ce qu'elle redoutait vint plus tôt que prévu. Et ça ressemblait beaucoup à ce qu'elle avait fait subir aux deux soudards.

Paralysée par la douleur, Kahlan s'écroula et ne sentit même pas l'impact contre le sol.

Un instant elle eut l'impression que la voûte et la ville fantôme qu'elle soutenait s'écroulaient sur elle.

Puis tout devint silencieux et obscur, comme dans une tombe.

Chapitre 40

Richard haletait quand il atteignit le sommet de la pente. Le souffle court, il était tout simplement au bord de l'épuisement. Depuis son arrivée, il n'avait pas pris le temps de s'alimenter correctement et maintenant, il payait le prix de sa négligence. Les jambes lourdes, l'estomac hurlant famine, il se sentait faible comme un nouveau-né. S'il s'était écouté, il se serait allongé dans l'herbe, juste pour dormir. Mais comment renoncer lorsqu'on était si près du but ? Surtout avec des enjeux si élevés…

En chemin, il avait avalé quelques pignons et des baies rouges découvertes au hasard de la route. Trop pressé, il n'avait jamais consenti à faire l'ombre d'un détour pour se procurer de la nourriture.

Ayant emporté son paquetage, il avait avec lui pas mal d'objets utiles. La veille, par exemple, il avait installé une canne à pêche au bord d'un petit lac. Après avoir ramassé du bois puis allumé un bon feu, il était allé taquiner le poisson. Une excellente initiative qui lui avait rapporté trois délicieuses truites. Torturé par la faim, il avait failli dévorer ses prises crues. Le poisson cuisant très vite, il s'était résigné à attendre un peu.

Réduisant ses pauses le plus possible, Richard n'avait pas beaucoup dormi depuis qu'il s'était séparé de la Sliph. Plus vite il mettrait la main sur le « cadeau posthume » de Baraccus, mieux il se sentirait. Après l'avoir attendu pendant trois mille ans, le précieux ouvrage ne devait plus avoir tellement de patience…

Plein d'amertume, Richard songea à tout ce qu'il se serait épargné s'il avait découvert plus tôt le testament philosophique et magique du sorcier de guerre. Pour se consoler, il se rappela que l'ouvrage pourrait sans doute l'aider à retrouver plus vite Kahlan.

Avec un peu de chance, le grimoire lui apprendrait peut-être aussi à neutraliser la Chaîne de Flammes et à dissiper ses effets dans l'esprit des gens.

Ce plan ambitieux forçait Richard à dénicher le livre le plus rapidement possible. Dès que ça serait fait, il se plongerait dans la lecture du grimoire. Ensuite, s'il lui restait assez de temps, il prendrait un peu de repos puis réfléchirait au moyen le plus rapide de regagner la forteresse.

Richard ignorait sa position exacte. En revanche, il savait que sa destination, la forteresse, se trouvait très loin au sud de la « sortie de

secours » évoquée par la Sliph. À première vue, la créature de vif-argent avait déposé son voyageur dans une région inhabitée du Pays Sauvage – bref, quelque chose comme le dernier endroit au monde où dénicher des chevaux de qualité…

Un problème à la fois, Richard…, souffla dans son crâne une voix qui ressemblait terriblement à celle de Zedd.

Face à des difficultés apparemment insurmontables, définir des priorités restait un excellent exercice – et même quand tout paraissait perdu, il suffisait de refuser obstinément la mort pour se sentir un peu moins accablé.

Si pénible qu'ait été l'ascension du versant rocailleux de la colline, le Sourcier n'était pas du genre à prendre du repos alors que le but était à portée de sa main. Et il avait d'autant plus raison que les flammes-nuit, pensait-il se souvenir, étaient exclusivement visibles après le coucher du soleil. Il y avait donc une véritable urgence à ne pas ralentir le rythme. Sinon, il lui faudrait attendre le lendemain soir…

L'ascension achevée, Richard sonda attentivement les environs afin de bien se repérer. Au sommet de la pente abrupte s'étendait une vaste zone plate chichement boisée – des chênes, pour l'essentiel. La brise étant tombée dès le crépuscule, l'air était parfaitement calme et le silence en devenait en quelque sorte assourdissant. Car ici, tous les bruits familiers de la nuit brillaient par leur absence. Pour une raison inconnue, on n'entendait absolument rien sur le grand plateau où venait de prendre pied le Sourcier.

À la lumière blafarde de la lune, l'ancien guide forestier vit immédiatement que quelque chose clochait au sujet des arbres. Avec leur tronc tordu où manquaient de grandes bandes d'écorce et leurs branches recourbées comme des serres, ils semblaient être morts depuis des lustres – des silhouettes fantomatiques qui défiaient les voyageurs d'avancer vers elles… à leurs risques et périls.

Jusque-là concentré sur l'effort physique et les difficultés du parcours, Richard s'intéressa de nouveau à son environnement. Tendant l'oreille, il entreprit de se faufiler entre les arbres en faisant le moins de bruit possible. Avec les feuilles mortes et les brindilles qui couvraient le sol, l'exercice se révéla assez délicat. Frissonnant un peu, car il faisait assez frais à cette altitude, Richard continua son chemin jusqu'à ce qu'il entende quelque chose se briser sous ses pas. Durant les années passées dans sa chère forêt, il n'avait jamais capté un son pareil.

Pétrifié, il se remémora l'étrange craquement, essayant d'imaginer ce qui avait bien pu le produire. En vain. Renonçant à chercher, il recula prudemment pour retirer son pied du mystérieux objet qu'il avait involontairement cassé.

Après avoir regardé autour de lui – et plutôt deux fois qu'une –, il s'accroupit pour voir de quoi il s'agissait.

Pour commencer, il dut retirer une épaisse couche de compost à l'odeur entêtante. Lorsque ce fut fait, il constata qu'un crâne humain venait de casser net sous la semelle de sa botte. Un crâne, oui, assez vieux pour être totalement blanchi et presque aussi friable que de la craie.

Il y avait d'autres ossements enfouis sous le compost. Plus d'autres crânes, nettement moins anciens, qui n'étaient pas encore recouverts.

Plusieurs squelettes gisaient là, bizarrement éparpillés. En étudiant attentivement la configuration de cet ossuaire naturel, Richard conclut très vite que ces gens n'étaient pas morts en groupe – par exemple des soldats tombés dans une embuscade. Pour l'essentiel, il s'agissait d'individus qui s'étaient aventurés seuls au milieu des arbres. Même si c'était impossible à dire avec certitude, Richard supposait que tous ces malheureux avaient été foudroyés à l'endroit où ils gisaient. Par le plus grand des hasards, certains étaient tombés près de victimes plus anciennes…

La différence d'âge et d'état des ossements permettait d'exclure radicalement qu'il puisse s'agir du site d'une ancienne bataille. Quand les hommes s'étripaient – hélas, une de leurs activités favorites –, ils ne faisaient pas traîner les choses sur des décennies, voire des siècles. Non, ce cimetière en plein air s'était constitué de lui-même, au fil du temps… et sans raison apparente.

Ayant parfois vu des restes humains lorsqu'il arpentait la forêt de Hartland, Richard détermina avec une quasi-certitude qu'aucun prédateur n'était venu festoyer sur ces cadavres-là. En général, pourtant, les charognes – humaines ou non – attiraient une meute d'animaux spécialisés dans le « recyclage » des dépouilles. Mais ce qui restait de celles-ci n'avait jamais été profané par des prédateurs. Les squelettes reposaient toujours dans la position où ils étaient tombés. En outre, aucun n'avait les bras croisés sur la poitrine, comme l'imposait la majorité des rites funéraires connus. Donc, tous les intrus étaient morts très vite et il n'y avait jamais eu de survivants pour s'occuper de leur corps. Une série de constatations troublantes, surtout lorsqu'on ne pouvait pas mettre les décès sur le compte de quelque mystérieuse bête sauvage…

Alors qu'il s'enfonçait dans le bosquet de chênes, Richard se demanda vaguement s'il en verrait un jour la fin. Par une nuit sans lune – ou une journée grisâtre –, c'était le genre d'endroit où on pouvait très facilement se perdre. Avec la monotonie de ce paysage, prendre des repères se révélait impossible – même les rochers se ressemblaient comme des frères jumeaux ! N'étaient la lune et les étoiles, Richard lui-même, malgré son sens de l'orientation hors du

commun, aurait été incapable de dire s'il continuait à avancer dans la bonne direction.

À peu près sûr de suivre les directives de la Sliph, le Sourcier s'enfonça dans ce qui ressemblait de plus en plus à un champ de cadavres.

La Sliph n'avait pas pu prévenir son nouveau maître de ce qui l'attendait. N'étant jamais venue jusque-là, elle aurait été aussi surprise et troublée que lui.

Trois mille ans plus tôt, Baraccus avait donné un itinéraire à la créature de vif-argent. Mais avec le temps, un paysage pouvait radicalement changer, et…

Non, les ossements prouvaient que c'était la bonne piste. Considérant les âges très différents des squelettes, on pouvait conclure que des aventuriers trop téméraires pour leur propre bien tentaient régulièrement de découvrir l'endroit où Baraccus avait envoyé sa femme après lui avoir confié un précieux livre rédigé de sa main.

Assez brusquement, le grand bosquet de chênes céda la place à une forêt d'immenses pins serrés les uns contre les autres. Sur leur premier tiers, les troncs évoquaient irrésistiblement des colonnes de marbre, car ils étaient dépourvus de branches. Au-delà, la frondaison d'une incroyable densité occultait le ciel. Ici, il faisait sombre à toutes les heures de la journée.

Marquant une courte pause, Richard se demanda comment il pourrait continuer dans la bonne direction. Si les arbres ne l'avaient pas forcé à zigzaguer en permanence, l'exploit aurait été envisageable. Mais là…

Alors que de sombres pensées tourbillonnaient dans sa tête, le Sourcier capta des murmures.

Il inclina la tête, tentant de comprendre ce qu'on lui disait. Mais il était encore trop loin pour que ce soit possible.

Moins de cinquante pas plus tard, les choses changèrent.

— Va-t'en…, souffla une voix.

— Qui est là ? demanda le Sourcier sur le même ton.

— Va-t'en ou reste à tout jamais ici avec les ossements de ceux qui t'ont précédé.

— Je viens pour parler avec les flammes-nuit…

— Dans ce cas, tu as fait un long chemin pour rien. Et maintenant, file avant qu'il t'arrive malheur.

Richard se souvenait encore parfaitement du timbre de voix de Shar – un murmure si particulier qu'on ne risquait pas de l'oublier un jour. Cette voix-là était différente, mais il y avait incontestablement des points communs.

— S'il vous plaît, dit Richard, avancez vers moi, ce sera plus facile pour parler…

En l'absence de réaction de son interlocuteur, il fit une dizaine de pas en avant.

— Dernier avertissement ! lança la voix presque spectrale. Va-t'en !

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien, s'obstina Richard. Il faut que je parle aux flammes-nuit. C'est important !

— Pas à nos yeux !

Richard s'immobilisa, un poing sur la hanche, et réfléchit à la meilleure façon de s'y prendre. Mortellement fatigué, il avait du mal à aligner deux idées cohérentes.

— Si, c'est très important pour vous !

— En quel honneur ?

— Je viens chercher ce que Baraccus vous a confié.

— Oui, comme tous les squelettes qui jonchent le sol !

— Non, c'est différent… Vos vies dépendent de moi, car dans le conflit en cours, il n'y aura pas de place pour la neutralité. Le monde entier sera entraîné dans la tourmente.

— Les histoires de trésor que tu as entendues sont absurdes. Il n'y a rien ici pour toi…

— Des histoires de trésor ? Non, c'est un malentendu ! Je ne suis pas là pour ça !

» J'ai triomphé des épreuves que Baraccus avait préparées pour moi. Je suis Richard Rahl, l'époux de Kahlan Amnell, la Mère Inquisitrice.

— Nous ne connaissons pas cette personne. Retourne vers elle tant que c'est encore possible.

— Je ne peux pas la rejoindre, c'est bien pour ça que je suis là !

» Tu connaissais Kahlan, comme tout un chacun dans les Contrées du Milieu. Mais un sortilège l'a chassée de presque toutes les mémoires. Ta mémoire est altérée par cette mauvaise magie…

Afin de se calmer, Richard se passa une main dans les cheveux. Combien de temps lui restait-il pour tout raconter à son interlocuteur invisible ? Cela suffirait-il à convaincre les flammes-nuit de se mobiliser pour une cause ? Franchement, il en doutait, mais que pouvait-il faire d'autre ?

— Kahlan venait souvent vous rendre visite, mais tu l'as oubliée. Défendre le territoire des flammes-nuit faisait partie de sa mission.

» Elle m'a parlé du magnifique royaume des flammes-nuit. Certains soirs, elle venait danser avec vous à la lumière de la lune. Quand elle évoquait ces moments-là, des larmes de joie faisaient briller ses yeux. Je sais à quel point elle aimait s'étendre dans l'herbe, sous le firmament étoilé, et passer des heures à parler d'espoir, de rêve et d'amour avec les flammes-nuit…

» Ton peuple et toi connaissiez Kahlan, votre protectrice et amie !

Soudain, une volute de lumière jaillit de derrière un arbre.

— Va-t'en ! Sinon, ta dépouille pourrira ici avec celles des autres voleurs ! Nul ne saura ce qui est advenu de toi et on ne te retrouvera jamais.

— Quand j'ai besoin d'or, je fais en sorte d'en gagner. Les trésors m'ont toujours laissé indifférent.

— L'or n'est pas le seul trésor en ce monde, répondit la flamme-nuit.

Sur ces mots, elle s'éloigna très vite, minuscule étincelle qui s'enfonçait entre les arbres, tourbillonnant dans les ombres d'une nuit plus noire que de l'encre.

— J'ai rencontré Shar ! cria Richard.

La flamme-nuit cessa de tourner sur elle-même comme une toupie et ne broncha plus, comme si elle entendait évaluer l'honnêteté de l'humain qui lui faisait face.

— Tu n'es pas ici à cause des histoires de trésor que se racontent les humains ?

— Non…

— Comment oses-tu prononcer le nom d'une flamme-nuit ?

— Quand je l'ai rencontrée, Shar venait de traverser la frontière pour contribuer à l'effort de guerre contre Darken Rahl. Kahlan et elle étaient à ma recherche, car je devais devenir le nouveau Sourcier de Vérité. Avant de mourir, Shar m'a dit qu'il me suffirait de citer son nom pour que les flammes-nuit me soutiennent. Il en va ainsi parce que aucun ennemi ne peut connaître le nom d'une flamme-nuit.

Richard désigna le bosquet de chênes au sol jonché de squelettes.

— Je suis prêt à parier qu'aucun de ces intrus ne connaissait le nom de Shar !

La volute de lumière approcha de Richard et vint se camper devant lui.

— Il faut me croire : j'ai parlé avec Shar peu avant qu'elle s'éteigne… Elle était incapable de vivre loin des siens, m'a-t-elle dit, mais elle n'avait plus assez de force pour rentrer chez elle.

» Elle m'a fait passer la première épreuve prévue pour moi par Baraccus. Après m'avoir dit qu'elle croyait en moi, elle m'a interrogé au sujet de « secrets ». En fait, c'était un message de Baraccus.

— As-tu réussi cette épreuve ?

— Non, avoua honnêtement Richard. Il était bien trop tôt pour que je comprenne… Mais les choses ont changé, et selon la Sliph, j'ai enfin réussi l'épreuve.

— Comment t'appelles-tu ?

— J'ai grandi sous le nom de Richard Cypher. Puis j'ai appris que Richard Rahl était mon véritable nom. Mais on m'en donne d'autres : le Sourcier, l'élu, le messager de la mort, Richard au Sang Chaud, le caillou dans la mare et le *Caharin*. Un de ces noms te dit quelque

chose ?

— Et toi, as-tu entendu parler de Ghazi ?

— Ghazi ? Non, jamais…

— Ce nom signifie « incendie »… Ghazi le tenait d'une prophétie. Si tu étais l'élu, tu le connaîtrais.

— Désolé, mais ce n'est pas le cas… J'ignore pourquoi, à vrai dire, mais les prophéties et moi, ça fait deux, en règle générale !

— Le royaume des flammes-nuit est frappé par le malheur, étranger… Nous ne pouvons pas t'aider et il faut t'en aller !

La flamme-nuit s'éloigna de nouveau.

— Shar m'a dit que les flammes-nuit seraient à mes côtés si j'avais besoin d'elles. C'est le cas aujourd'hui !

La volute de lumière s'immobilisa de nouveau, comme si elle réfléchissait. Puis elle revint vers Richard et murmura un nom qu'il n'avait plus entendu depuis des années.

Le Sourcier en eut les sangs glacés.

— Et ce nom-là, est-il important pour toi ? demanda la flamme-nuit.

— C'est celui de ma mère… Comment le connais-tu ?

— Il y a bien longtemps, Ghazi a franchi une dangereuse frontière pour aider cette femme – en lui parlant de son fils et de ce qu'elle devrait lui enseigner…

» Notre pauvre Ghazi n'est jamais revenu.

— Que font les flammes-nuit pendant la journée ? demanda Richard, une lueur étrange dans le regard.

Campée devant Richard, à hauteur de son visage, la créature magique recommença à tourner sur elle-même.

— Nous cherchons les endroits sombres… La lumière n'est vraiment pas notre amie.

— Le feu peut-il vous faire du mal ?

— Il nous tue, si nous ne faisons pas attention.

— Par les esprits du bien…, soupira Richard.

— Que t'arrive-t-il ? demanda la flamme-nuit.

— Que dit la prophétie au sujet de Ghazi ?

— Elle parle de sa mort, annonçant qu'elle serait provoquée par des flammes.

— Quand j'étais petit, ma mère est morte dans un incendie…

La flamme-nuit ne dit rien.

— Je suis navré, souffla Richard alors que la révélation de Shota retentissait en boucle dans sa mémoire. Je crois que Ghazi a péri ce soir-là… Après nous avoir sauvés des flammes, mon frère et moi, ma mère est retournée dans la maison. Jusqu'à ce jour, j'ignorais ce

qu'elle était allée chercher.

» La fumée a dû l'asphyxier… Elle n'est jamais ressortie, Et je ne l'ai plus revue.

» Deux personnes sont mortes dans l'incendie ce jour-là. Et Ghazi n'avait pas eu le temps d'accomplir sa mission…

La flamme-nuit resta un long moment immobile face au visage de Richard.

— J'ai de la peine pour ta mère… Malgré les années, des larmes te montent aux yeux lorsque tu parles d'elle.

Incapable de parler, Richard hocha simplement la tête.

La flamme-nuit recommença à tourner sur elle-même.

— Richard Cypher est bien le nom que nous connaissons… Suis-moi, et nous te dirons ce que Ghazi devait révéler à ta mère…

Chapitre 41

Richard suivit la flamme-nuit dans l'antique forêt de pins. De sa vie il n'avait jamais vu d'arbres si grands. Comme il était étrange que des créatures minuscules aient élu résidence parmi ces géants.

Parce qu'il était épuisé, le Sourcier eut le sentiment de marcher pendant des heures. Lorsque son guide et lui émergèrent enfin dans une grande clairière, il commença par soupirer de soulagement… puis écarquilla les yeux, stupéfié par ce qu'il découvrit. La description faite par Kahlan des années plus tôt était parfaite. Au milieu d'une végétation luxuriante, des centaines de flammes-nuit tourbillonnaient avec la grâce et la légèreté de lucioles. Comparés à ces étoiles miniatures, les astres qui brillaient dans le ciel nocturne paraissaient ternes et dépourvus de vie.

Ce spectacle magnifique ne fit rien pour remonter le moral de Richard, car il lui rappela à quel point Kahlan lui manquait.

Le jour de leur rencontre, elle lui avait présenté Shar. Depuis, les flammes-nuit et sa bien-aimée étaient liées dans son esprit et dans son cœur.

Après tant d'années, il venait d'apprendre que sa mère était retournée dans la maison en feu pour sauver une flamme-nuit. Comme le lui avait révélé Shota, elle n'était pas morte seule dans les flammes.

Tout ça était arrivé parce qu'un sorcier, des millénaires plus tôt, était allé dans le Temple des Vents et avait préparé la venue au monde d'un garçon doté des deux facettes de la magie. Un garçon nommé Richard… et désormais privé de la moindre étincelle de pouvoir.

Alors qu'il avançait dans l'herbe, plusieurs flammes-nuit approchèrent du Sourcier pour l'étudier attentivement. À les voir clignoter frénétiquement, les créatures devaient converser sur un « ton » assez vif – sans doute parce que la présence d'un étranger ne faisait pas que des heureuses.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Richard à la flamme-nuit qui lui ouvrait le chemin.

— Tam… C'est Tam, mon nom…

Richard suivit des yeux une demi-douzaine de flammes-nuit qui voletaient autour de lui. Remontant de ses pieds au sommet de son crâne, elles parurent tenir une brève conférence, puis s'enfuirent à toute vitesse.

— Nos rangs s'éclaircissent de jour en jour, dit Tam. C'est la

première fois que ça arrive. Nous souffrons beaucoup sans savoir pourquoi.

— Je suis ici pour que ça cesse, dit Richard. J'espère trouver chez vous l'aide requise pour enrayer le processus qui provoque votre disparition. Si j'échoue, toutes les créatures magiques seront rayées de la surface du monde.

Tam prit le temps de réfléchir aux propos du Sourcier. Effrayées, la plupart des créatures s'éloignèrent de l'intrus comme si elles préféraient pleurer dans l'intimité. Mais certaines, bien au contraire, approchèrent encore plus du porteur de mauvaises nouvelles.

— Ghazi nous manque beaucoup, dit Tam. Peux-tu nous rapporter ses dernières paroles ? Comme tu l'as fait pour Shar…

— Désolé, mais j'ignorais qu'une flamme-nuit était venue voir ma mère. J'ai peur que Ghazi, avant de mourir, n'ait pas eu le temps de dire grand-chose…

De quoi se demander si cet incendie était vraiment un accident, pensa Richard.

Autour de lui, beaucoup de flammes-nuit avaient presque cessé de briller, comme si la déception leur coupait l'envie de se faire admirer.

Se souvenant qu'il n'était pas là pour mener une enquête sur les créatures magiques, Richard se tourna de nouveau vers Tam.

— Si je réussis, cela soulagera considérablement la souffrance des tiens. Baraccus a laissé quelque chose pour moi dans sa bibliothèque secrète, quelque part dans les environs. Sa femme est venue y déposer un livre à mon intention.

— Magda…, souffla une flamme-nuit qui tournait autour de la tête du Sourcier.

La voix était nettement plus féminine que celle de Tam. À l'évidence, la différence des sexes existait bien chez ces troublantes créatures.

— Magda, oui, c'est ça…

— Cela remonte à très longtemps, continua la même flamme-nuit, mais les paroles de Baraccus, transmises de génération en génération, sont parvenues jusqu'à nous.

» Nous gardons toujours jalousement les secrets qu'il nous a confiés. Je me nomme Jass. Viens, Tam et moi allons te montrer…

Les deux flammes-nuit guidèrent le Sourcier vers les grands arbres qui se dressaient sur sa gauche.

Dès qu'il fut entré dans cette deuxième forêt de pins, Richard eut le sentiment de se déplacer dans un univers plus noir que l'encre. Par bonheur, la lumière produite par les créatures magiques lui permettait de voir où il mettait les pieds.

— C'est loin ? demanda-t-il.

— Pas tellement…, répondit Jass.

— Ce lieu appartient à notre royaume, précisa Tam, afin que nous puissions le protéger en permanence. Au fil des millénaires, la graine des fables et des légendes a bien poussé dans le fertile terreau de la vérité. Aujourd'hui, les fleurs du mensonge sont bien plus visibles que les bourgeons de la réalité. Portées par le vent déchaîné de l'affabulation, des rumeurs se sont répandues partout, affirmant que nous cachions d'incroyables quantités d'or. Aucune dénégation ne peut convaincre les aventuriers de ne pas partir à la chasse au trésor. Pour ces gens-là, la vérité est terne comme du cuivre alors que le mensonge brille plus qu'un diamant. Lancés à la poursuite d'un leurre, ces hommes ont préféré sacrifier leur vie plutôt que de devoir regarder la réalité en face. Ils sont morts aveugles et ne sauront jamais la vérité.

— Elle est pourtant simple, dit Jass. Nous ne cachons aucun trésor, mais restons fidèles à une promesse faite par nos ancêtres.

— C'est une sorte de trésor, dit Richard. Pour celui à qui fut faite la promesse, au minimum…

« Pas tellement loin » se révéla beaucoup pour Richard, plus fatigué qu'il l'avait jamais été dans sa vie. L'estomac torturé par la faim, il avait de plus en plus de mal à mettre un pied devant l'autre.

Très tard dans la nuit, au sortir de la forêt, le Sourcier découvrit une grande vallée illuminée par les rayons argentés de la lune. Les hauteurs où il se tenait, dominant le paysage, étaient une position stratégique idéale. Même si le guerrier en lui n'avait pas manqué de noter cette information, l'amoureux de la nature fut ébloui par la beauté du panorama qui s'offrait à lui.

Cette région était extraordinaire, et il aurait donné cher pour avoir l'occasion de l'explorer pendant des jours.

En compagnie de Kahlan, cependant… Sans elle, la beauté n'était qu'un mot abstrait et stérile. Dès qu'elle n'était plus là pour lui sourire, le monde devenait un désert aride et triste.

— Voilà l'endroit que Baraccus nous a chargés de surveiller, annonça Tam.

Regardant autour de lui, Richard ne vit que des broussailles, des entrelacs de lianes et les troncs massifs des pins alignés un peu en retrait du bord de la grande butte rocheuse.

— Où, exactement ? Je ne vois pas de bâtiment…

— C'est ici, dit Jass. La bibliothèque est là-dessous.

La flamme-nuit voleta jusqu'à un petit rocher et se posa dessus.

Richard se gratta pensivement le crâne. Un drôle d'endroit, pour une bibliothèque… Mais n'avait-il pas déjà trouvé l'entrée de celle de Caska sous une pierre tombale ?

À la lumière de ce souvenir, tout cela semblait beaucoup plus logique. Un bâtiment aurait été beaucoup plus facile à localiser… et à piller.

Approchant du rocher sur lequel trônait Jass, Richard chercha un endroit assez lisse pour pouvoir s'y appuyer sans se déchiqueter l'épaule. Quand ce fut fait, il poussa de toutes ses forces. Alors qu'il semblait bien trop lourd pour ça, le rocher consentit à glisser lentement sur le côté.

Quand il ne bougea plus, les deux flammes-nuit vinrent regarder le petit carré de terre que Richard avait dégagé.

Pas de trou et encore moins d'escalier comme à Caska… Seulement une cavité creusée dans la roche du sol et remplie de…

Richard s'agenouilla pour déterminer de quoi il s'agissait.

Une sorte de poudre très sèche qui coulait pourtant entre ses doigts comme de l'eau.

— C'est du sable, tout bêtement…

— Oui, confirma Jass. Magda a suivi à la lettre les instructions de son mari : utilisant sa magie, elle a rempli de sable ce qui est dissimulé sous la terre.

— Rempli de sable ? répéta Richard, ébahi.

— Exactement, confirma Jass.

— Combien de sable ?

Jouer les terrassiers n'enchantait pas le Sourcier, si petit que fût le trou à vider…

— Tu vois la rivière qui coule dans la vallée ?

Richard plissa les yeux et repéra sans peine les reflets de la lune sur l'onde paisible.

— Oui, je la vois…

— Selon nos ancêtres, dit Jass, Magda a lancé un sort puissant qu'elle tenait de Baraccus. Cette magie a créé une sorte de tourbillon qui a fait voler tout le sable des berges du cours d'eau afin qu'il vienne s'engouffrer dans ce trou et combler la bibliothèque secrète.

— Pour quoi faire ? demanda Richard, accablé.

— Eh bien, empêcher un intrus d'y entrer… Le sable est là pour interdire l'accès à la bibliothèque…

— S'il faut déblayer, c'est sûrement un bon moyen de ralentir des voleurs, la concéda Richard. Une petite question, maintenant… Quelle est la taille de la cavité ainsi comblée ?

Tam voleta jusqu'au bord du précipice. Suivant la flamme-nuit, Richard baissa les yeux sur un à-pic de plusieurs centaines de pieds.

— Les salles de la bibliothèque secrète sont au niveau de la corniche que tu dois apercevoir, annonça Tam.

— La corniche… Tu veux dire qu'il faut déblayer sur toute cette hauteur ?

— Exactement.

Le Sourcier n'en crut pas ses oreilles. Le volume en question correspondait à un palais de bonne taille…

— Et comment suis-je censé m'y prendre ? Pour vider un trou pareil, il faudrait creuser jusqu'à la fin des temps.

Tam vint faire un peu de vol stationnaire devant le nez de Richard.

— Si tu le dis… Mais selon Baraccus, l'élu saura ce qu'il faut faire. Si tu es cet élu, eh bien, tu trouveras la solution.

— L'élu ? répéta Richard, découragé comme si une montagne de sable venait de s'écrouler sur lui. Pourquoi dois-je toujours être le fichu élu ?

— Ça, dit Tam, nous n'en savons rien…

Être à la fois si près et si loin du but accablait Richard, car c'était en quelque sorte l'histoire de sa vie, depuis qu'il avait quitté Terre d'Ouest.

— Si je suis l'élu, pourquoi ne pas m'avoir laissé un message pour m'indiquer la procédure à suivre ?

Jass et Tam réfléchirent un moment.

— Eh bien, il en existe un, semble-t-il…, souffla Jass.

— Et que dit-il ?

— Baraccus a précisé que nous devrions veiller très longtemps sur ce site. Un jour, lorsque le sable du temps aurait fini de couler, le destinataire du livre pourrait le récupérer et l'emporter avec lui. Ces mots t'aident-ils, Richard Cypher ?

Le Sourcier essuya d'un revers de la main la sueur qui ruisselait sur son front. Pourquoi Baraccus ne lui avait-il pas simplement expliqué comment retrouver son précieux livre ?

Pensait-il que l'« élu » maîtriserait suffisamment ses pouvoirs pour que le sable ne lui pose aucun problème ? S'il avait été un sorcier accompli, Richard n'aurait pas eu de mal à invoquer un « contre-tourbillon » magique capable de vider la cavité en quelques secondes.

Hélas, il n'avait rien d'un sorcier accompli… Ni d'un sorcier tout court, s'il fallait en croire la Sliph.

Pour lui, le « sable du temps » avait fini de couler et les dés étaient jetés. Alors que les Sœurs de l'Obscurité avaient remis dans le jeu les boîtes d'Orden, la contamination semée par les Carillons condamnait à mort toutes les créatures magiques – dont Kahlan et lui, si la perte de son pouvoir ne suffisait pas à lui valoir une remise de peine. Sur l'autre front de son combat pour la liberté, les troupes de l'Ordre Impérial paradaient un peu partout dans le Nouveau Monde, et personne ne pouvait les en empêcher.

Tout allait de travers. Et pour ne rien arranger, Kahlan avait été enlevée et soumise à l'influence d'un sort d'oubli…

Face à ces désastres, devait-il attendre ici que le sable du temps ait fini de couler ?

Le sable du temps ?

Vraiment ?

Voilà qui devenait intéressant…

Se penchant vers le gouffre, Richard plissa les yeux et sonda le pied de la falaise. S'il ne vit pas ce qu'il cherchait – mais il était trop tôt pour se décourager –, il repéra un chemin plus ou moins praticable qui le conduirait jusqu'en bas.

Se débarrassant de son sac à dos, qui risquait de le gêner, il en sortit sa pelle de voyage et l'assembla en quelques gestes précis.

— Baraccus a bien parlé du sable du temps ? En précisant que l'élu devait attendre qu'il ait fini de couler ?

— Oui, confirma Jass, c'est ce qu'on nous a toujours dit.

— Je vais devoir descendre jusqu'au pied de la falaise…

— Nous t'accompagnerons pour éclairer ton chemin, dit Tam.

La descente se révéla aussi périlleuse que l'avait estimé Richard – enfin, peut-être un peu moins, grâce à l'apport imprévu des flammes-nuit. Cela dit, elle ne dura pas très longtemps, et il prit vite pied sur l'étroite corniche, exactement en dessous de l'endroit où il avait déplacé le rocher, en haut.

À la lumière de la lune – et des deux flammes-nuit, décidément serviables –, le Sourcier trouva rapidement ce qu'il cherchait. Un endroit, sur la paroi rocheuse, où une cavité avait été bouchée avec de grosses pierres et des fragments de rochers.

En plein jour, Richard aurait été sûr de son fait. Là, il redoutait de se tromper, mais il n'avait plus le choix…

Travaillant avec sa pelle, il eut vite fait de déloger les premières pierres – une confirmation de sa théorie qui lui redonna du cœur à l'ouvrage.

Il s'agissait bien d'un trou. Soigneusement bouché, comme il convenait…

Pour dégager les plus grosses pierres, le Sourcier dut travailler très prudemment : un seul faux pas, sur l'étroite corniche, et il aurait pu basculer dans le vide.

Certains rochers étant trop gros pour qu'il les soulève, Richard s'arrangea pour les faire rouler hors de la cavité de plus en plus large. S'écartant au dernier moment, il les regardait tomber dans le vide pour aller s'écraser des centaines de pieds plus bas.

Puis la pelle s'enfonça dans quelque chose de très mou. Comprenant qu'il avait fait sauter le bouchon de pierres, Richard s'écarta de nouveau vivement pour ne pas être entraîné par le torrent de sable.

Le dos plaqué contre la roche et le cœur battant la chamade – une conséquence de la surprise, car il n'aurait pas cru que la situation se débloquerait si vite –, Richard regarda couler le « sable du temps ». Pour s'amuser, ou pour satisfaire sa curiosité, une des deux flammes-nuit suivit un moment la cascade rugissante, puis elle revint sur la corniche.

La cavité mit une petite éternité à se vider. Dès que ce fut fait, le Sourcier y entra sans hésiter.

— Il me faut de la lumière !

Les flammes-nuit, fort serviables, passèrent au-dessus de ses épaules pour le précéder dans la caverne. Dès qu'il put voir les contours de la bibliothèque secrète – enfin, d'une de ses salles –, Richard se redressa, s'épousseta et entreprit d'étudier les rayonnages couverts de livres.

Quelle étrange sensation ! Penser qu'il était le premier à entrer ici depuis Magda Searus, la femme destinée à devenir la première Inquisitrice…

Par association, Richard pensa à Kahlan, qu'il avait mission de retrouver. Oubliant tout le reste, il commença à explorer les lieux. En dépit de son étrange localisation, la salle était d'un grand classicisme. Au fond, une arche donnait accès à un escalier aux marches couvertes de sable.

La « vidange » n'était bien entendu pas complète. Pour tout nettoyer et voir à quoi ressemblait vraiment ce site, il faudrait un temps dont le Sourcier ne disposait pas.

Ce n'était pas bien grave, car un ouvrage solitaire reposait sur un piédestal, juste devant un mur dépourvu de rayonnages. Presque certain de ce qu'il allait découvrir, Richard s'empara du volume et, d'un revers de la main, chassa le sable accumulé sur la couverture.

Les Secrets du pouvoir d'un sorcier de guerre.

Après avoir semé tant d'embûches sur le chemin de son « élu », Baraccus lui avait enfin facilité la vie.

Là encore, Richard frissonna à l'idée qu'un Premier Sorcier – rien que ça ! – avait laissé cet ouvrage à l'intention d'un successeur qui ne devrait pas naître avant des milliers d'années. Au bout du compte, Baraccus avait eu raison de parier sur le succès d'un plan que beaucoup de gens auraient jugé déraisonnable. À présent, tout était accompli, et de grandes choses attendaient le Sourcier.

Les flammes-nuit vinrent voleter derrière Richard, attendant avec impatience qu'il prenne connaissance du texte qui l'aiderait à maîtriser son don.

Très excité, Richard ouvrit le testament de Baraccus.

La première page était blanche… et toutes les autres aussi. À part

le titre, il n'y avait rien à lire dans le petit volume.

Richard en eut la nausée.

— Vous voyez quelque chose sur ces pages ? demanda-t-il aux flammes-nuit.

— Non, répondit Jass. Rien du tout.

— Pas la moindre trace d'encre, renchérit Tam.

De plus en plus accablé, Richard comprit où était le problème.

Le livre indiquait comment tirer parti d'une forme très particulière du don. Bref, c'était un ouvrage magique, et Richard avait été dépouillé de ses pouvoirs. Sans eux, le texte qui figurait bel et bien sur les pages ne pouvait pas se graver dans sa mémoire. Il le lisait, mais l'oubliait dans la même fraction de seconde.

Dans le même ordre d'idées, il ne se souvenait plus d'un mot du Grimoire des Ombres Recensées. Sans magie, le savoir des arcanes était inaccessible.

Tant qu'il n'aurait pas recouvré ses pouvoirs – si ça devait arriver un jour –, le Sourcier ne connaîtrait pas les recommandations de Baraccus.

— Je vais devoir l'emporter avec moi, dit-il aux flammes-nuit.

— Comme l'avait prévu Baraccus, Richard Cypher, répondit Tam.

Parce qu'il avait prévu ce qui arriverait à son « élu » ? Peut-être bien, mais ce n'était pas le moment de se poser ce genre de question.

Le livre sous le bras, Richard sortit de la bibliothèque secrète. Ce faisant, il remarqua qu'une saillie rocheuse formait une sorte d'auvent naturel juste au-dessus de l'entrée. Une protection parfaite contre l'eau de pluie, afin qu'elle ne s'infiltre pas dans le « bouchon ». Si le sable avait été humide, les livres n'auraient jamais survécu si longtemps. Plus grave encore, il aurait été impossible de vider la cavité.

Une fois revenu à son point de départ, Richard rangea le précieux ouvrage dans son sac à dos. Puis il jeta un coup d'œil dans l'orifice qu'il avait dégagé un peu plus tôt. Comme sous la pierre tombale de Caska, un escalier s'enfonçait dans les ténèbres.

Afin que personne ne découvre la bibliothèque, le Sourcier remit en place le rocher. Cerise sur le gâteau, cela protégerait les salles des infiltrations d'eau. Pour un temps, en tout cas. Tôt ou tard, Richard devrait revenir pour garantir la préservation des ouvrages…

De plus en plus fatigué, il mit en place son sac à dos, qui lui parut peser une tonne.

Sur le chemin du retour, des dizaines d'idées tourbillonnant dans son esprit, il parla très peu aux flammes-nuit, mais prit quand même le temps de les remercier.

Revenu dans la prairie, il contempla de nouveau le fabuleux ballet des créatures magiques. Mais combien avaient disparu depuis la

dernière visite de Kahlan ? Le temps pressait pour toutes les raisons possibles et imaginables…

— Je dois partir, dit Richard aux deux flammes-nuit. Avec un peu de chance, j'utiliserai ce que j'ai trouvé ici pour mettre un terme à vos souffrances et à celles de bien d'autres créatures.

— Tu reviendras ? demanda Jass.

— Oui, et j'espère bien que Kahlan sera avec moi. Si tout se passe comme je l'entends, vous la reconnaîtrez et elle sera ravie de vous revoir.

— Si nos souvenirs reviennent, nous partagerons ses sentiments, dit Jass.

Presque certain que sa voix tremblerait d'émotion, Richard préféra saluer les créatures d'un signe de tête. Puis il s'en fut d'un pas décidé.

Tam l'escorta jusqu'à la lisière de la forêt de pins.

— Richard Cypher, Baraccus a eu raison de te choisir. Tu as en toi tout ce qu'il faut pour réussir, et je te souhaite bonne chance.

Richard sourit tristement à la flamme-nuit.

Qu'il aurait aimé partager son optimisme ! Mais il n'avait plus accès à son don – en supposant qu'il ne l'ait pas définitivement perdu – et il ne savait pas comment arranger les choses. Zedd aurait peut-être une idée, mais rien n'était moins sûr…

— Merci pour tout, Tam. Les flammes-nuit ont bien rempli la mission que leur avait confiée Baraccus. Je ferai de mon mieux pour vous protéger et sauver les autres innocents menacés de disparition.

— Si tu échoues, Richard Cypher, ce ne sera pas faute d'avoir lutté, nous le savons. Si tu as de nouveau besoin de nous, dis mon nom ou celui de Jass, et nous tenterons de t'aider à n'importe quel prix.

Richard hocha la tête, continua son chemin et se retourna une seule fois pour saluer la créature qui le regardait s'éloigner.

La flamme-nuit se colora un instant de rose, tourna sur elle-même puis retourna dans sa chère forêt.

Parmi les grands chênes à la silhouette sinistre, Richard se sentit terriblement seul, comme s'il venait de quitter des amis qu'il ne reverrait plus.

Hélas, c'était peut-être bien le cas…

Pour l'heure, il avait besoin de se nourrir et de prendre un peu de repos. Mais il n'en était pas question avant d'avoir quitté cet étrange cimetière sous la lune…

Alors qu'il traversait le champ d'ossements, plongé dans de bien sombres pensées, le Sourcier sentit soudain un courant d'air glacé qui le fit frissonner et lui donna le sentiment d'être tombé sans crier gare entre les griffes de l'hiver.

Relevant les yeux, il vit ce qu'il prit d'abord pour une ombre errant

entre les crânes et les tibias.

Lorsqu'il identifia cette silhouette, il frissonna de plus belle.

Il s'agissait d'une grande femme vêtue d'une robe plus noire que la nuit. Encadré par une chevelure tout aussi sombre, son visage à la peau d'une stupéfiante pâleur semblait flotter dans les airs. Avec sa peau desséchée tendue à craquer par des os pointus, la tête de l'inconnue évoquait irrésistiblement un crâne.

Dans un vrai cimetière, Richard aurait juré qu'une morte venait de sortir du tombeau pour se dresser devant lui. Mais ici, il n'y avait que des squelettes désarticulés et éparpillés dans l'herbe…

Voyant le rictus de l'apparition, Richard songea qu'il s'agissait peut-être de l'improbable gardienne des lieux. En tout cas, la femme semblait assez méchante pour se réjouir de voir des dépouilles pourrir dans la boue.

Littéralement gelé jusqu'aux os, Richard ne parvenait plus à bouger. S'avisant qu'il tremblait, il tenta en vain de contrôler ses membres. Déjà, il ne sentait plus ses doigts et ses orteils. Une voix intérieure lui criait de s'enfuir, mais il ne réussissait pas à lever une jambe.

Aucune épée à dégainer. Nulle magie à invoquer.

Il était impuissant face à la mort incarnée.

Ses os allaient-ils blanchir avec ceux des autres fous qui s'étaient aventurés dans cette forêt ? La trajectoire du Sourcier de Vérité se terminerait-elle ici, dans l'indifférence générale ?

La femme écarta les bras tel un corbeau géant prêt à prendre son envol.

Impitoyables, les ténèbres s'abattirent sur Richard.

Chapitre 42

Très progressivement, Kahlan prit conscience du bourdonnement de voix, tout autour d'elle. On eût dit que la source de cette nuisance sonore était à la fois proche et lointaine, comme si les sons montaient de plusieurs « foyers ». Mais dans son état, la prisonnière n'aurait su dire si c'était réel ou si son imagination lui jouait des tours.

En revanche, elle savait parfaitement que les images qui défilaient dans sa tête n'étaient que des fantasmes. On ne pouvait pas être en même temps dans une plaine semée de fleurs, sous un firmament étoilé, et au milieu d'un champ de bataille où des soldats morts-vivants montés sur des chevaux fantômes s'affrontaient à grands coups d'épée de lumière. Dans le même ordre d'idées, il était impossible de fendre les nuages sur le dos d'un dragon rouge.

N'est-ce pas ?

Même si tout ça lui semblait réel, c'était une succession d'illusions. Pour commencer, les dragons n'existaient pas, à part dans les légendes.

Quant aux voix qu'elle entendait… Eh bien, si c'en était vraiment, elle ne comprenait pas un mot de ce qu'elles disaient ! Si fort qu'elle essaie, il était impossible de donner un sens à des sons si fragmentés et si aigus qu'ils la faisaient grincer des dents.

Au rayon des certitudes – une chiche collecte, par les temps qui couraient –, Kahlan pouvait ranger la terrifiante migraine qui lui donnait l'impression, à chaque pulsation, que sa tête allait exploser. Entre les pics de douleur, la nausée prenait le relais, presque aussi insupportable. Pourtant, elle devenait totalement insignifiante dès que la souffrance repartait à l'assaut.

Impossible d'ouvrir les yeux, même en mobilisant tout ce qui lui restait d'énergie. De toute façon, elle redoutait les tourments que ne manquerait pas de lui valoir la lumière, s'il y en avait autour d'elle…

On aurait juré qu'une force invisible immobilisait Kahlan tandis qu'une autre, plus subtile et perverse, la torturait de l'intérieur. Désirant échapper à ses deux tortionnaires, la prisonnière voulut plier les bras, mais ils se révélèrent bien trop raides pour lui obéir. Et il en alla de même lorsqu'elle tenta de bouger un genou ou de lever un pied. Son corps tout entier était englué dans elle ne savait quel piège.

Un son – peut-être une insulte – la fit sursauter, la propulsant très près du niveau de conscience où elle aurait pu légitimement se tenir pour éveillée. Comme lorsqu'on était tombé à l'eau, revenir vers la

surface de la vie exigeait des efforts surhumains.

Mais Kahlan avait maintenant une sorte de bouée de sauvetage. Certaine que c'étaient bien des voix qu'elle entendait, elle parvenait à comprendre un mot ou deux de temps en temps.

Comme la corde qu'on jette à un naufragé, ces mots l'aidèrent à se hisser hors de l'océan paisible et mortel de l'inconscience. Se concentrant pour réguler sa respiration, Kahlan parvint peu à peu à repousser à l'arrière-plan les pulsations meurtrières de sa migraine. Encore un effort, et elle comprendrait des phrases entières de la conversation qui se tenait non loin d'elle. Déjà, elle avait identifié plusieurs voix de femme et celle d'un homme – pas du genre commode, si elle en jugeait par son ton.

Très vite, hélas, la douleur d'un corps éveillé devint plus pénible à supporter que les tourments « oniriques » subis par Kahlan alors qu'elle dérivait dans l'inconscience. Impitoyable, la réalité ajoutait à la souffrance une « qualité » incontournable. Une fois dans le monde matériel, on ne pouvait plus échapper à ses malheurs, ne serait-ce qu'une seconde.

Avec l'espoir futile que ça la soulagerait, Kahlan se força à entrouvrir les yeux – juste le temps de regarder autour d'elle, histoire de savoir où elle était.

À première vue, elle se trouvait sous une tente – non, un pavillon, c'était le mot exact pour une structure si vaste. L'espace semblait être divisé en « pièces » par de riches tentures.

Kahlan reposait sur d'épaisses fourrures qu'on avait dû poser sur une sorte d'estrade, car elles n'étaient pas au niveau du sol. Avec la chaleur ambiante, le contact des poils la faisait transpirer d'abondance. Par bonheur, on n'avait pas cru bon de l'ensevelir sous des couvertures.

Mais l'avait-on placée là pour éviter qu'on lui marche dessus ? Comme si elle était un objet précieux…

En face d'elle, la prisonnière vit qu'on avait disposé un grand fauteuil au dos délicatement sculpté. Pour l'instant, le siège était vide.

Des lampes reposaient sur les guéridons et les coffres et d'autres pendaient au plafond. Trop faible, leur lumière ne parvenait pas à percer vraiment la pénombre. Au moins, l'odeur de l'huile brûlée parvenait à couvrir presque totalement la puanteur de la sueur, des chevaux et du fumier.

Satisfaite que la lumière ne lui blesse pas les yeux, contrairement à ce qu'elle redoutait, Kahlan continua à explorer sa prison.

Tel un fantôme qui ne parvient plus à retrouver sa tombe, une des sœurs faisait les cent pas à la chiche lueur des lampes.

Des sons étouffés arrivaient jusqu'aux oreilles de Kahlan. On eût dit qu'une cité entière entourait sa prison de toile.

Mais la prisonnière savait qu'elle était au milieu d'un camp militaire. Presque toutes les voix étaient masculines, un détail qui ne trompait pas, et on n'entendait nulle part ailleurs ce mélange caractéristique de cris, de rires, de cliquetis métalliques et de grognements d'animaux.

Kahlan savait de quelle armée il s'agissait. Elle l'avait aperçue de-ci de-là, en chemin, et avait souvent traversé des villes mises à sac par les soudards de l'Ordre.

Tout compte fait, elle n'était pas si mal sous le pavillon, et elle refuserait d'en sortir tant qu'on ne l'y contraindrait pas.

S'apercevant soudain que l'empereur Jagang la regardait tout en conversant avec les deux sœurs survivantes, Kahlan décida de ne pas montrer qu'elle était réveillée. Mordant à l'hameçon, le maître de l'Ordre braqua les yeux sur Ulicia, qui continuait à marcher de long en large.

— Ça ne peut pas être si simple, dit Armina.

Assise à une table, elle défiait Ulicia du regard. C'était facile, maintenant qu'elle n'avait plus le pouvoir…

Un livre était posé sur la table, juste devant Armina.

— Ma petite chérie, dit Jagang à la complice d'Ulicia, sais-tu à quel point il est amusant, pour moi, d'être dans l'esprit d'une sœur indisciplinée qui vient d'être condamnée à un mois de service sous les tentes ?

Armina devint blanche comme un linge.

— Non, Excellence, je n'en ai aucune idée…

— Tu veux que je t'en parle ? que je te décrive mon excitation, quand des brutes déchirent les vêtements de la fautive et la plaquent sur le sol, lui écartant les cuisses de force ? Tu désires savoir ce que ça fait d'être besognée par des guerriers qui n'ont même plus conscience d'avoir affaire à un être humain ?

» Mes soldats n'ont aucune sympathie pour les magiciennes, y compris celles qui ont choisi notre camp. Les torturer n'est pas susceptible de leur valoir des tourments de conscience, tu peux me croire !

» Pour ma part, j'adore assister au châtiment des crétines qui osent me prendre à rebrousse-poil. C'est ce que tu essaies de faire, Armina ?

Folle de panique, la sœur répondit d'une voix à peine audible :

— Je vous jure que non, Excellence…

— Dans ce cas, cesse de proférer des âneries auxquelles tu ne crois pas. Oui, cesse de dire ce que j'ai envie d'entendre, selon toi ! Je me fiche qu'on me lèche les bottes, espèce d'idiote ! Dans mon lit, je veux bien qu'on tente de m'amadouer en se montrant servile – et tant pis si ça ne marche pas ! – mais pour le reste, seules la franchise et la vérité m'intéressent. Tes arguments calculés pour me plaire ne nous aideront

pas à réussir. Pour cela, il nous faut connaître la vérité ! Si tu crois avoir à dire quelque chose d'utile, n'hésite pas. Sinon, cesse d'interrompre Ulicia avec des objections calibrées pour me satisfaire. C'est compris ? Ou attends-toi pour très bientôt à un long séjour sous les tentes. Tu m'as bien entendu ?

— Oui, Excellence, souffla Armina, les yeux humblement baissés.

Jagang se tourna vers Ulicia, qui prit une grande inspiration et désigna le livre posé sur la table.

— Si vous voulez de la franchise, Excellence, sachez que nous n'avons aucun moyen de confirmer ou d'infirmer l'authenticité du texte. Nous essayons depuis des heures, parce que c'est ce que vous attendez de nous, mais nous n'avons pas avancé d'un pouce.

— Et pourquoi ça ?

— Quand l'ouvrage recommande de placer les boîtes face au nord, comment savoir si c'est un piège ? Si l'indication est fausse, nous perdrons tout en la mettant en application. Si elle est vraie, ne pas la respecter entraînera notre destruction. Excellence, comment trancher ? Nous avons lu et relu le grimoire pour évaluer sa fiabilité, mais ça n'a servi à rien. Un chef de votre qualité ne peut exiger que ses subordonnés mentent pour lui faire plaisir. Dire la vérité, c'est vous être fidèle au-delà de ce que vous croyez possible, Excellence…

— Ulicia, souviens-toi de ce que j'ai dit à Armina au sujet des lécheurs de bottes ! Je ne suis pas d'humeur à me faire flagorner…

— Loin de moi cette intention, Excellence.

Croisant les bras sur sa poitrine musclée, l'empereur repassa aux préoccupations du jour.

— Si je comprends bien, tu penses que celui qui a fait les copies ne nous a pas laissé par hasard un autre moyen de distinguer le vrai du faux ?

— Exactement, Excellence, souffla Ulicia.

Même si elle savait que cette idée déplaisait à Jagang, la Sœur de l'Obscurité ne devait surtout pas tenter de la dissimuler. Étant présent dans son esprit, l'empereur pouvait déjouer n'importe quel mensonge. Pour ne pas s'exposer à son courroux, Ulicia avait intérêt à rester le plus près possible de ce qu'elle pensait et croyait pour de bon. Loin d'être idiote, elle avait compris à quel jeu il lui fallait jouer, et elle s'en sortait fort bien.

— Donc, reprit l'empereur, selon toi, il ne s'agit pas d'une coquille. C'est une indication – un signal conçu pour alerter le lecteur…

— Oui, Excellence. Il fallait bien prévoir une « balise » de ce genre. Sinon, comment choisir entre les copies ? Quand l'enjeu est si élevé, on ne peut pas laisser les choses au hasard. Les boîtes d'Orden ont pour destination de…

Ulicia s'interrompit et jeta un coup d'œil à Kahlan, qui ne bougea pas d'un pouce, les yeux à peine ouverts, afin que sa geôlière ne voie pas qu'elle était réveillée. Tombant dans le piège, Ulicia se tourna de nouveau vers l'empereur.

— Les boîtes d'Orden ont pour destination de faire face à une situation désespérée, nous le savons tous. Sans moyen d'authentifier le grimoire, toute personne qui se risque à les utiliser peut provoquer sa propre fin et celle de tout ce qui lui tient à cœur. Or, c'est pour sauver tout cela qu'on remet dans le jeu les boîtes d'Orden ! Dans ce contexte, se référer au mauvais livre est un risque inacceptable, car cette erreur suffit à saboter tout le protocole magique…

— Certes, admit Jagang, mais les copies « défectueuses » avaient peut-être pour seule fonction d'abuser les voleurs et les aventuriers de tout poil.

— Excellence, dans tous les cas, les créateurs des boîtes avaient besoin d'un moyen fiable d'identifier les mauvaises copies. S'ils n'avaient pas légué une méthode sûre à leurs descendants, ils les auraient condamnés à vivre ou mourir sur un coup de dés, rien de plus.

» Les copies ne peuvent pas être toutes fausses ! Elles furent faites parce qu'on ne pouvait pas se fier à un seul grimoire. Après tout, et sans même parler de manœuvres malveillantes, l'ouvrage aurait pu être détruit par le feu, l'eau ou on ne sait quelle autre catastrophe naturelle. Si le volume original disparaissait, il fallait qu'une copie exacte puisse prendre le relais. Les autres étaient là pour servir de leurres, je veux bien l'admettre, mais elles jouaient aussi le rôle de l'arbre qui cache la forêt…

» Me suivez-vous, Excellence ? Réaliser une seule copie exacte et plusieurs fausses était un moyen d'éviter que les mauvaises personnes utilisent les boîtes d'Orden. En d'autres termes, ça revenait à compliquer la tâche de tous les usurpateurs. Mais s'il devenait impératif de remettre les boîtes dans le jeu, il fallait éviter à tout prix que l'avenir du monde se joue à pile ou face. Pour ça, il était nécessaire de « marquer » les fausses copies.

» Mais comment procéder ? En altérant le texte ? Bien sûr que non, puisque personne n'était censé le connaître ! En revanche, l'étrange faute, sur le titre, pouvait apparaître à n'importe qui…

Jagang se tourna soudain vers Armina.

— Sur cette question, tu as beaucoup à dire, si j'ai bien compris ? Nous t'écoutons, ma petite chérie…

La sœur se racla la gorge avant de se jeter à l'eau :

— On nous demande de croire qu'une coquille, dans un titre, permet de déterminer l'authenticité d'un grimoire ? Un pauvre petit « p » à la place d'un « c », et l'affaire serait entendue ? Excellence, je

souscris à l'analyse globale d'Ulicia, mais sur ce point précis, je ne la suivrai pas. C'est une réponse bien trop simple à un problème d'une incroyable complexité. Et tout se réduirait à une faute de composition, sans aucun autre garde-fou ?

— Ne le vois-tu pas, ton garde-fou ? On en parle dès le début du grimoire, sans la moindre ambiguïté possible. Quelqu'un de bien précis est censé vérifier la véracité du texte.

— N'importe qui aurait pu voir cette coquille ! Tout ça ne tient pas debout !

— N'importe qui, vraiment ? Dans ce cas, pourquoi ne l'as-tu pas vue, Armina ? (Ulicia désigna Kahlan – qui plissa davantage les yeux pour ne pas se trahir.) Elle a vu l'erreur. Contrairement à nous deux, et même à Son Excellence ! Elle seule a vu ! Sans elle, nous n'aurions pas remarqué la coquille – ou nous l'aurions jugée sans importance, pensant qu'il s'agissait d'une bourde du relieur.

» Elle a rempli la mission que lui affectait le grimoire. À partir du titre erroné, elle a affirmé que ce n'était pas une copie fiable. N'est-ce pas exactement la fonction qu'elle doit remplir, selon le grimoire ?

» Quelques beaux esprits peuvent estimer qu'une coquille ne peut pas être la clé de tout, mais c'est d'une stupidité crasse. Le grimoire nous annonce qu'une certaine personne doit vérifier la véracité du texte. Cette personne a vu la copie, et elle a donné son verdict. C'est tout ce qui compte. Nous devons nous fier à ce résultat.

Pesant les arguments des deux sœurs, Jagang se massa lentement la nuque, puis il baissa les yeux sur le grimoire, le regarda un moment et lâcha :

— Il y a un seul moyen d'être sûrs : trouver les autres copies et les comparer. Si la coquille figure sur tous les dos, nous saurons qu'elle n'a aucun sens. *Idem* si on la trouve sur la moitié des volumes, par exemple. En revanche, si un seul titre est exact, il s'agira à coup sûr de l'unique copie authentique. Ensuite, nous compilerons les textes, et si nous trouvons des différences, nous saurons qu'une seule version est fiable.

— Excellence, dit Armina, toujours encline à la servilité, c'est une formidable idée ! Si nous trouvons les autres livres, et qu'un seul titre soit erroné, ça prouvera ma thèse de l'erreur sans signification d'un crétin d'artisan !

Jagang dévisagea longuement la sœur, puis il se détourna, s'approcha d'un coffre, l'ouvrit et en sortit un livre qu'il jeta sur la table, le titre vers le haut.

Armina s'en empara, lut les quelques mots… et devint rouge comme une pivoine.

— Le Grimoire des Ombres Repensées, lut-elle à haute voix.

— Repensées ? demanda Ulicia, retournant le couteau dans la

plaie. Pas Recensées ?

— La coquille est présente, dit Jagang, comme sur la copie trouvée à Caska.

— Mais… Mais…, bredouilla Armina. Je ne comprends pas… D'où vient cette copie ?

— Du Palais des Prophètes, annonça Jagang avec un rictus mauvais.

Armina en eut la chique coupée.

— Quoi ? s'écria Ulicia. C'est impossible ! Vous en êtes sûr ?

— Si j'en suis sûr ? Sûr et certain, oui ! Je détiens cet ouvrage depuis pas mal de temps, et c'est en partie à cause de lui que je vous ai laissé la bride sur le cou, bande d'idiotes ! Je savais que la femme que vous traquiez m'apprendrait si c'était ou non la bonne copie…

» Pendant tout ce temps, je n'ai jamais remarqué la coquille, dans le titre. Quand on croit avoir affaire à un mot bien précis, le cerveau rectifie de lui-même, c'est bien connu. Mais notre… belle endormie… a vu l'erreur du premier coup d'œil.

— Comment avez-vous découvert cet ouvrage, au Palais des Prophètes ? demanda Ulicia. Très récemment, nous avons appris l'existence d'une crypte, sous les catacombes, mais avant la destruction du palais, nul ne savait que…

Jagang eut un sourire plein de patience, comme s'il donnait un cours à des enfants.

— Tu te crois si intelligente, Ulicia ! Tout ça parce que tu as appris l'existence des boîtes, du grimoire et de la personne requise pour vérifier le texte. Mais je sais tout ça depuis des décennies !

» Pour le bien de ma cause, voilà longtemps que je m'introduis dans les esprits. Tu serais stupéfiée par tout ce que j'ai appris ! Pendant que les sœurs se disputaient dans leur palais, faisant les yeux doux au Créateur ou au Gardien, selon les cas, je luttais pour unifier l'Ancien Monde et le faire défiler sous la bannière de l'Ordre Impérial – l'unique cause qui honore pour de bon le Créateur et offre une chance de salut à l'humanité.

» Pendant que vous formiez de jeunes sorciers, je m'échinais à leur montrer la véritable Lumière. À votre insu, beaucoup de ces jeunes gens devinrent des disciples de la Confrérie de l'Ordre et se consacrèrent corps et âme au salut de l'humanité. Des siècles durant, ils ont arpenté les couloirs du Palais des Prophètes sous votre nez – des espions que vous preniez pour vos protégés !

» Bien entendu, j'étais dans leur esprit chaque fois qu'ils lisaient un des grimoires secrets conservés dans vos catacombes.

» Grâce à mon pouvoir, j'ai pu guider leurs études. Sachant ce que je cherchais, je les ai lancés sur la piste, et ils n'ont pas été longs à trouver l'entrée de la crypte – du site central, si vous préférez. La

trappe se trouvait dans un entrepôt abandonné, près des écuries. Amusant, n'est-ce pas ?

» Mes braves petits soldats ont volé ce livre et d'autres volumes tout aussi précieux. Lorsque l'Ancien Monde fut enfin unifié, il me fut facile de venir au palais et de prendre possession de ce trésor… Je détiens cette copie du grimoire depuis des décennies…

» Hélas, j'ignorais comment traverser la barrière afin de pouvoir mettre la main sur la boîte et sur le… moyen de vérification. Sans les âneries des Sœurs de la Lumière, j'en serais encore là. Mais la capture de Richard entraîna assez vite la destruction de la barrière…

» Le palais étant détruit, j'ai bien peur que la crypte et les ouvrages qu'elle contenait encore soient à tout jamais perdus. Mais grâce à mes espions, j'ai lu pratiquement tous ces inestimables volumes. Si le palais, ses catacombes et sa crypte n'existent plus, le savoir n'est pas perdu pour tout le monde ! D'autant moins que nombre de mes « petits soldats », une fois devenus grands, se sont engagés dans les rangs de l'Ordre.

» Pauvre crétine d'Ulicia ! Quand je t'ai vue mettre au point un plan visant à capturer la Mère Inquisitrice, j'ai mesuré tout le parti que je pouvais en tirer. Du coup, je t'ai laissé travailler pour moi ! Aujourd'hui, j'ai le grimoire et la Mère Inquisitrice qui s'assurera de sa véracité…

Les deux sœurs en restèrent bouche bée.

Mère Inquisitrice *?* répéta mentalement Kahlan.

C'était son titre ? Mais par les esprits du bien ! qu'est-ce que ça voulait dire ?

Ravi d'avoir ridiculisé les deux sœurs, Jagang les gratifia d'un rictus méprisant.

— Je vous ai bien roulées dans la farine, pas vrai ?

— Oui, Excellence, soufflèrent les deux femmes d'une toute petite voix.

— Nous voilà donc en possession de deux copies du grimoire, chacune avec une coquille dans le titre, récapitula Jagang.

— Certes, dit Armina, mais il nous manque les autres. Que conclurons-nous si la faute se retrouve sur tous les ouvrages ?

— Je doute que ça arrive…, marmonna Ulicia.

— Eh bien, dans tous les cas, nous aurons avancé… Pour l'instant, je détiens deux copies. Lorsque nous aurons les autres, la vérité sortira enfin du puits ! En attendant, nous devrons garder en vie la Mère Inquisitrice, puisque nous ignorons si elle a vraiment découvert ce qui distingue les fausses copies de la vraie.

— Et si c'est moi qui ai raison, Excellence ? demanda Armina.

— Nous saurons que la coquille dans le titre n'est pas le bon

moyen de vérifier l'authenticité de l'ouvrage. S'il en va ainsi, nous devrons rendre à la Mère Inquisitrice le pouvoir de lire le texte, afin d'éprouver sa véracité. Pour l'instant, elle est incapable de voir les mots, mais ça devra changer…

— Excellence, dit Armina, j'ignore si une telle chose est possible.

Jagang ne daigna pas se soucier des inquiétudes de la sœur. Lui arrachant le livre des mains, il le posa sur la table, près de l'autre copie.

— La Mère Inquisitrice doit vivre parce que nous pouvons encore avoir besoin d'elle. Pour l'instant, nul ne peut dire si elle a vraiment vérifié la véracité du grimoire. Reconnaissons qu'elle a disposé de très peu d'informations, puisqu'elle ne peut pas lire le texte…

» Jusqu'à nouvel ordre, sa vie est sacrée !

— Comme vous voudrez, Excellence…, capitula Armina.

— Je crois qu'elle est réveillée…, souffla Ulicia.

Écoutant avec une intense concentration, Kahlan avait oublié de fermer complètement les yeux au moment où Ulicia s'était tournée vers elle.

La sœur approcha, se pencha et examina la prisonnière.

Ne voulant pas se trahir – d'autant moins qu'on venait de l'appeler par son titre, une information qu'elle n'aurait jamais dû connaître –, Kahlan fit mine d'émerger de l'inconscience. Bougeant imperceptiblement, elle imita à la perfection une personne qui ne réussit pas à se réveiller pour de bon.

Pendant ce temps, une question tournait en boucle dans sa tête : que pouvait bien être une Mère Inquisitrice ?

— Où suis-je ? gémit-elle d'une voix volontairement pâteuse.

— Tu le découvriras bien assez vite, lâcha Ulicia. (Elle flanqua une grande claque sur l'épaule de Kahlan.) Allons, réveille-toi !

— Que se passe-t-il ? Vous désirez quelque chose, sœur Ulicia ? (Kahlan se massa les yeux avec le dos des phalanges.) Où sommes-nous ?

Ulicia glissa un doigt dans le collier de Kahlan et la força à se redresser.

Mais Jagang saisit la sœur par le poignet, l'écarta sans ménagement et se campa devant la prisonnière.

La prenant par la gorge, il la souleva du sol.

— Tu as tué deux gardes loyaux et cette idiote de Cecilia, dit-il, rouge de colère. (On eût dit que des éclairs zébraient ses yeux noirs.) Comment as-tu pu croire que tu t'en sortirais à bon compte ?

— Je n'ai jamais pensé m'en sortir à bon compte, dit Kahlan, se forçant au calme.

Plus elle restait impassible, et plus ça énervait l'empereur. Une petite victoire morale…

Jagang secoua violemment sa proie, comme s'il s'était agi d'un pantin désarticulé. À la première provocation, cet homme perdait son sang-froid. Là, il était à un souffle de sombrer dans une crise de folie meurtrière.

Kahlan n'avait aucune envie de mourir. Cela dit, une fin rapide était sans doute préférable à ce que Jagang gardait en réserve pour elle. Et de toute façon, elle n'était pas en position de choisir…

— Si tu ne pensais pas t'en tirer, pourquoi as-tu quand même tué ces deux hommes ?

— Qu'est-ce que ça change, de toute façon ? répondit Kahlan, toujours en suspension au-dessus du sol.

— Que veux-tu dire ?

— Vous m'avez promis des horreurs au-delà de l'imagination, et je vous ai cru sur parole. Pour vaincre, les gens comme vous doivent recourir à la brutalité. Comme un parfait crétin, vous m'avez avertie qu'espérer était inutile. Une énorme erreur, vraiment !

— Une erreur ? Que racontes-tu là ? De quelle erreur parles-tu ?

— Une erreur tactique, grand empereur de pacotille !

Énerver Jagang était en revanche une excellente stratégie et Kahlan n'avait pas l'intention de s'en priver.

Malgré sa position des plus inconfortables, elle parvint à continuer d'un ton égal :

— Vous m'avez fait comprendre que je n'avais rien à perdre, puisque j'étais entre les griffes d'une brute inaccessible à la logique. Savoir qu'il n'y a plus d'espoir me libère de toutes les illusions qu'entretient d'habitude un prisonnier. Et au cas où vous l'ignoreriez, Excellence de quatre sous, une femme désespérée en vaut deux !

» Pourquoi me serais-je interdit de tuer deux soudards ? puis de me venger enfin de Cecilia ? (Kahlan sortit l'as qu'elle cachait depuis le début dans sa manche : passer au tutoiement pour exprimer tout son mépris.) La bourde que tu as commise, Jagang l'Obtus, prouve la déficience profonde de ton intellect.

L'empereur baissa un peu le bras – juste ce qu'il fallait pour que les bottes de la prisonnière touchent de nouveau le sol.

— Tu es incroyable ! s'extasia-t-il, sa fureur oubliée. Te détruire sera une merveilleuse expérience.

— Je t'ai fourré le nez dans tes erreurs et voilà que tu les répètes ? On dirait que tu n'apprends pas très vite…

Pendant que Jagang la tenait par la gorge en écumant de rage, Kahlan avait profité de sa déconcentration – l'inévitable conséquence des déchaînements émotionnels – pour subtiliser le couteau qu'il portait à la ceinture. Serrant le manche entre le pouce et l'index, elle

avait réussi à dégainer la lame sans que son propriétaire le remarque.

Au lieu d'exploser de colère, Jagang choisit d'éclater de rire en réponse aux insultes de la prisonnière.

Le couteau bien en main, Kahlan frappa de toutes ses forces.

L'idée était d'enfoncer la lame entre les côtes de Jagang, puis de la faire remonter afin de déchiqueter des organes vitaux – voire le cœur lui-même, si elle avait un peu de chance. Hélas, l'inconfort de sa position l'empêcha de viser correctement.

Au lieu de s'enfoncer dans la chair, la lame percuta une côte.

Kahlan arma son bras pour délivrer un second coup. Vif comme l'éclair, Jagang lui saisit le poignet au vol et la fit tourner sur elle-même. Alors que le dos de la jeune femme se plaquait contre sa poitrine, il la désarma sans difficulté puis lui serra plus fort la gorge afin de l'immobiliser.

Refusant d'admettre sa défaite, Kahlan flanqua un formidable coup de talon dans le tibia de son ennemi. Au cri qu'il poussa, elle comprit que l'attaque était douloureuse. Sans perdre de temps, elle enfonça son coude dans les côtes de l'empereur, juste à l'endroit où elle venait de le blesser.

Jagang en sursauta de douleur.

Consciente de tenir le bon bout, Kahlan doubla son coup de coude, en visant cette fois la mâchoire de Jagang.

Elle fit mouche, mais ça ne suffit pas à abattre le taureau contre lequel elle luttait.

En revanche, l'offense décupla sa rage.

Prenant à pleine main le chemisier de Kahlan, pour l'empêcher de s'enfuir, Jagang lui expédia dans le ventre un direct assez puissant pour tuer un bœuf sur le coup.

Pliée en deux, le souffle coupé, la prisonnière tomba à genoux. Impitoyable, Jagang la prit par les cheveux puis la força à se relever.

Si bizarre que cela paraisse, l'empereur souriait aux anges. Sa colère oubliée, il savourait à sa juste valeur un corps à corps comme il les aimait : sauvage, sans merci et… largement déséquilibré en sa faveur.

— Tue-moi, qu'on en finisse ! cria Kahlan.

— Te tuer ? Quelle drôle d'idée ! Une fois morte, tu ne pourrais plus souffrir… Je te veux bien vivante, afin de t'entendre hurler de douleur jour et nuit.

Les deux sœurs n'avaient pas esquissé un geste pour tempérer la fureur de leur maître. En ce qui les concernait, il pouvait tailler la prisonnière en pièces, voire l'écorcher vive et la dévorer toute crue. Tant qu'il s'occupait d'elle, il les laissait en paix, et c'était déjà ça de gagné.

Jagang leva la main pour frapper de nouveau sa proie. Mais un flot

de lumière pénétra soudain dans le pavillon, détournant son attention.

— Excellence…

Un colosse venait d'ouvrir un des rabats latéraux et il regardait son maître avec une répugnante révérence. Ce type était le clone des deux soudards que Kahlan avait tués. À l'évidence, Jagang disposait d'une réserve inépuisable de bouchers et de bourreaux.

— Oui, que se passe-t-il ?

— Nous sommes prêts à démonter votre pavillon, Excellence. Navré de vous interrompre, mais vous avez demandé à être prévenue dès que ce serait le cas. En ajoutant que nous avions intérêt à faire vite !

Jagang lâcha les cheveux de Kahlan.

— Parfait, dépêchons-nous !

Se retournant sans crier gare, il gifla la prisonnière, l'envoyant s'étaler sur le sol.

Pendant qu'elle essayait de reprendre ses esprits, l'empereur posa une main sur sa blessure au torse. Puis il l'écarta pour évaluer la gravité de la plaie.

Apparemment rassuré, il essuya sa main sur le devant de son pantalon. À voir sa poitrine couturée de cicatrices, il n'était pas homme à s'inquiéter pour une égratignure.

— Faites en sorte qu'elle ne soit plus agressive, dit-il aux sœurs avant de franchir le rabat que le soudard tenait toujours écarté pour lui.

Un torrent de feu se déversa du collier, passant dans tout le corps de Kahlan. Malgré toute sa volonté de résister, elle hurla comme si on venait de la marquer au fer rouge.

La souffrance ne parvint pourtant pas à occulter la haine qu'elle éprouvait pour les deux horribles femmes. Il était si facile de torturer une personne quand on exerçait sur elle un pouvoir absolu.

Mais ça changerait peut-être un jour…

— Tu t'es comportée comme une idiote, j'en ai peur, lâcha froidement Ulicia.

Incapable de parler tant elle souffrait, Kahlan regretta de ne pas pouvoir dire qu'elle n'avait jamais agi plus intelligemment de sa vie. Quoi qu'il arrive maintenant, le jeu en aurait valu la chandelle…

Tant qu'elle aurait un souffle de vie, ces chiens ne la forceraient pas à se soumettre. Désormais, lutter lui deviendrait aussi naturel que respirer.

Chapitre 43

Lorsqu'elle sortit du pavillon, Kahlan eut un mouvement de recul quand elle vit l'armée de Jagang. Jusque-là, elle l'avait aperçue de loin, et la distance arrondissait un peu les angles. De près, ce spectacle vous glaçait les sangs.

Le camp s'étendait à l'infini, de quelque côté qu'on regardât. Alors qu'il grouillait d'activité – le démontage des tentes, le chargement des chariots, le regroupement des diverses unités, avec un peu partout des mouvements de cavalerie –, on aurait cru contempler les ondulations moutonneuses d'un gigantesque océan noir.

Dans cette marée humaine, pas un seul visage ne semblait amical – ou plus modestement, d'une bienveillante neutralité. Tous les hommes affichaient clairement leur désir impérieux de nuire à autrui par tous les moyens possibles, la violence occupant la première place sur leur liste. Mettre à sac, violer et tuer : le triptyque sacré de ces soudards ! Tous les malheureux qui croiseraient leur chemin risquaient de le payer cher.

En regardant mieux, Kahlan remarqua des différences entre ces bouchers. À proximité de l'empereur, les guerriers, plus disciplinés et organisés, ressemblaient presque à des soldats ordinaires. Calmes et mesurés, ils portaient des armes soigneusement entretenues. Bref, ils ressemblaient comme des frères aux deux gardes que Kahlan avait abattus.

Le « cercle » suivant était composé d'une multitude de solides gaillards vêtus d'une cuirasse protégée par une cotte de mailles. Presque tous ces hommes-là arboraient une hache de guerre au tranchant recourbé.

Les arbalétriers, les hommes d'épée et les piquiers formaient le troisième cercle de « spécialistes ». Dans leurs rangs, il régnait encore un semblant de discipline.

Bien qu'ils fussent vêtus d'uniformes différents, selon le corps auquel ils appartenaient, tous ces soldats étaient grands, musclés et équipés de ce qu'on pouvait trouver de mieux dans l'Ancien Monde.

Le noyau dur de l'armée de l'Ordre : des combattants d'élite capables de balayer en un clin d'œil l'opposition la plus résolue.

Une véritable hiérarchie existait dans les premiers cercles. Des officiers donnaient des ordres aux messagers, aux éclaireurs et aux

hommes du rang. Pendant ce temps, d'autres gradés étudiaient des cartes d'état-major sous des auvents de fortune. De temps en temps, un de ces stratèges venait s'entretenir brièvement avec l'empereur.

Le cauchemar commençait au-delà du troisième cercle.

Car le gros de l'armée était composé de barbares qu'on aurait tout aussi bien vus en bandits de grand chemin ou en pensionnaires des plus ignobles prisons des deux mondes. Bardés d'armes faites de bric et de broc – mais pas moins mortelles pour autant –, ces tueurs ne s'embarrassaient pas d'uniformes et on eût dit, en les regardant, qu'il s'agissait d'une cohorte de condamnés de droit commun préparant une émeute.

Crasseux, puants, bagarreurs au point de s'égorger entre eux, ces déchets d'humanité n'avaient qu'un point commun avec les assassins plus policés des premiers cercles : la volonté farouche d'écraser sous leurs bottes tout ce qui pouvait faire obstacle au triomphe de leur foi absurde.

Près du pavillon, dans un îlot de calme relatif, Kahlan eut le sentiment d'être une naufragée recroquevillée sur un minuscule radeau cerné par des centaines de requins.

Soudain, elle remarqua un détail étonnant au sein de ce qu'elle avait baptisé le « premier cercle ». Des femmes allaient et venaient parmi les combattants. Au début, elle ne les avait pas distinguées de la masse à cause de leurs robes aussi grises que la plupart des uniformes.

À la façon dont elles surveillaient tout le monde, Kahlan supposa qu'il s'agissait de sœurs bombardées gardes du corps de l'empereur. Quelques hommes désarmés scrutaient également les alentours – des sorciers, très probablement.

Les pratiquants de la magie ne regardaient jamais bien longtemps l'endroit où se tenait Kahlan – la preuve qu'ils l'oubliaient dès qu'ils l'avaient vue, sinon, ils se seraient intéressés un minimum à une si étrange prisonnière. À part Ulicia, Armina et Jagang, personne n'avait conscience de l'existence de Kahlan…

Un peu partout dans le camp, de très jeunes gens désarmés s'affairaient à démonter les tentes ou à charger les chariots. Des prisonniers transformés en esclaves, à n'en pas douter. Sans main-d'œuvre gratuite pour la décharger de l'intendance, une armée de cette taille ne pouvait pas se concentrer sur le meurtre, le viol et le pillage.

Dans le périmètre de sécurité du pavillon impérial, Kahlan repéra des tentes apparemment très particulières. Alors que des esclaves attendaient de les démonter, des soudards en faisaient sortir de longues colonnes de jeunes femmes aux vêtements bien souvent déchirés. À la façon dont tous les hommes les reluquaient, il n'était pas difficile de deviner la… fonction… de ces malheureuses dans le

camp de l'Ordre.

Enlevées au gré des conquêtes de la grande armée de Jagang, ces jeunes beautés constituaient le bataillon de catins d'un gigantesque bordel ambulant.

Un vacarme épouvantable montait du quatrième cercle. En revanche, à proximité du pavillon, les soldats travaillaient en silence. L'accès des esclaves étant strictement régulé dans cette zone, des guerriers se chargeaient du démontage. Avec leur ceinture et leurs bandoulières cloutées, leur cotte de mailles et leur visage le plus souvent tatoué, ces militaires ressemblaient plus à des démons qu'à des êtres humains. Bien qu'ils fussent capables de réflexion et formés à la discipline, on sentait qu'ils avaient opté pour une forme élaborée de… sauvagerie. La brutalité leur tenait lieu d'étoile du berger, et ils refusaient obstinément de voir tout ce qui aurait pu les en détourner ne serait-ce qu'un instant. Attentifs aux ordres que lançaient leurs officiers, ils travaillaient en silence, préparant avec une froide efficacité le départ de la grande armée de l'Ordre.

Les bouchers du dernier cercle ne se souciaient ni de l'ordre ni de l'efficacité. Empaquetant leurs affaires au hasard, ils laisseraient derrière eux une montagne de détritus et d'objets volés qui n'avaient pas eu l'heur de leur plaire. Que leur importait le respect de la nature ? Quand on avait mission d'évangéliser les infidèles, les détails pouvaient être laissés de côté… ou confiés aux bons soins des races inférieures, qui existaient précisément pour ça.

Voyant la réaction de Kahlan, face aux hordes de Jagang, Ulicia se pencha vers elle et lui souffla à l'oreille :

— Je sais ce que tu éprouves…

Kahlan n'en crut pas un mot. Instruite par l'expérience, elle s'abstint de tout commentaire. Tapi dans l'esprit de la sœur, Jagang devait brûler d'envie de savoir ce que disait la prisonnière dès qu'il lui tournait le dos.

— Ce que j'éprouve n'a plus d'importance, dit Kahlan aux deux sœurs. Jagang fera de moi ce qui lui chantera. (Elle tâta sur sa joue la plaie laissée par une des bagues de l'empereur – bonne nouvelle, le sang ne coulait plus !) Il l'a assez souvent répété, non ?

— Et il tiendra parole, le connaissant…, souffla Ulicia.

— Nous sommes toutes sur la même galère, marmonna Armina. Comment avons-nous pu être si stupides ?

Entouré d'un petit groupe d'officiers, Jagang approchait des prisonnières. Derrière l'empereur et ses aides de camp, des soldats tenaient par la bride plusieurs chevaux déjà sellés. Plus loin, d'autres hommes avaient déjà entrepris de vider le pavillon. Les coffres, les tables, les fauteuils et d'autres éléments d'intérieur seraient chargés dans des chariots spéciaux. Ensuite, les grands poteaux et la toile

suivraient le même chemin.

Sous l'œil ébahi de Kahlan, en quelques minutes, il ne resta plus rien du camp privé de l'empereur.

L'air très satisfait, Jagang fit signe à un soudard de tendre les rênes d'un cheval à Kahlan.

— Aujourd'hui, tu chevaucheras avec moi…

La prisonnière se demanda ce qu'elle ferait le lendemain, mais elle s'abstint de poser la question. À l'évidence, l'empereur avait un plan pour elle. Incapable de le deviner, Kahlan ne se faisait pas d'illusions sur le fond des choses : rien de bon ne l'attendait.

Après s'être hissée en selle, elle étudia la marée de guerriers, autour d'elle, évaluant ses chances de réussite si elle galopait droit devant elle. Ne la voyant pas – du moins, pas assez longtemps pour se souvenir d'elle –, les soudards n'étaient pas un véritable obstacle. Si elle chevauchait parmi eux, ils ne s'en apercevraient pas. Si troublante que fût cette idée, elle pouvait avoir ses avantages, à l'occasion.

Les soldats prendraient-ils le risque d'être blessés pour arrêter un cheval sans cavalier lancé au galop ? Kahlan en doutait fort…

Ulicia et Armina montèrent également en selle, chacune sur un flanc de la prisonnière, histoire de la dissuader de s'enfuir. Avec le fichu collier, les deux sœurs n'auraient aucun mal à arrêter la prisonnière – sans même avoir besoin d'être près d'elle, comme elle l'avait très récemment appris.

Kahlan avait toujours mal partout à cause de sa chute brutale. Si Jagang n'avait pas décidé de lui allouer une monture, elle ne serait certainement pas allée très loin à pied.

La marée noire d'hommes s'était déjà mise en mouvement. À la lueur de l'aube, des centaines de milliers d'armes brillaient faiblement comme une fine bande d'écume sur la crête d'une vague. L'armée de l'Ordre venait de se remettre en chemin, prête à semer la mort et la désolation sur son passage.

Sous un soleil de plomb, Kahlan chevaucha entre les deux sœurs, dans les rangs de la garde personnelle du maître de l'Ordre.

La horde avançait vers le nord. Accablée, Kahlan pouvait aisément suivre sa progression, sur le dos de sa monture. Si désespérée que soit sa situation, elle se réjouissait de faire un peu d'équitation et de ne pas avoir besoin de porter sur son dos le paquetage des deux sœurs survivantes.

Le brouhaha des conversations ne tarda pas à s'éteindre. Lors d'une marche forcée, il n'était pas conseillé de gaspiller son souffle en vains bavardages.

Sous la chaleur accablante, les hommes les plus solides avaient du mal à supporter le poids de leur barda. Mais il n'était pas question de s'arrêter un peu pour récupérer. Quand des centaines de milliers

d'hommes – voire un ou deux millions – se mettaient en mouvement, tous ceux qui ne suivaient pas le rythme risquaient de finir sous les roues d'un chariot, les sabots d'un cheval ou les bottes de leurs camarades.

Toute la journée, des chariots ou des cavaliers circulèrent dans les rangs pour distribuer de la nourriture. Placés à intervalles réguliers, d'autres véhicules transportaient les précieuses réserves d'eau. Dans leur sillage, des centaines de soldats marchaient en colonne par deux afin de recevoir leur ration de la journée.

Aux alentours de midi, un petit chariot rejoignit la formation privée de l'empereur. Tous les officiers reçurent un repas chaud. Les sœurs et Kahlan eurent droit au même menu : un morceau de viande salée et spongieuse calé entre deux tranches d'un pain plat insipide.

Kahlan trouva un goût douteux à la préparation. Son estomac criant famine, elle la dévora pourtant à belles dents.

Au crépuscule, alors que l'épuisement menaçait tout le monde, Kahlan constata que l'énorme colonne avait couvert beaucoup plus de distance qu'elle l'aurait cru. Couverte de poussière, elle espéra un moment qu'il pleuve, puis se ravisa : patauger dans la boue aurait été encore plus désagréable.

La prisonnière ne cacha pas sa surprise quand elle aperçut devant elle le pavillon de l'empereur et les tentes de ses principaux officiers. Sur les poteaux, les étendards battaient au vent comme pour souhaiter la bienvenue au maître de l'Ordre.

Bien entendu, ce « miracle » avait une explication très simple. Les chariots contenant le pavillon, les tentes plus petites et tout l'équipement avaient pris de l'avance, menant un train d'enfer, puis ils s'étaient arrêtés assez tôt pour qu'on puisse monter le camp. La colonne s'étendant sur plusieurs lieues, ces véhicules n'avaient même pas eu besoin de se priver de sa protection. Tout était une affaire d'organisation, le point délicat restant de choisir chaque soir le bon emplacement pour le pavillon. Avec de l'entraînement, ça devenait assez facile, et l'empereur, au crépuscule, arrivait immanquablement devant son campement personnel où tout l'attendait comme lorsqu'il en était parti.

Des quartiers de viande rôtissaient déjà sur toute une série de broches. L'odeur de cuisson fit monter l'eau à la bouche de Kahlan, de nouveau affamée.

Un peu partout, de délicieux ragoûts chauffaient dans d'énormes chaudrons. Industrieux comme des fourmis, des centaines d'esclaves s'affairaient à préparer le repas délicieusement raffiné – pour une armée en campagne – de tous les membres du « premier cercle ».

Jagang sauta à terre devant l'entrée du pavillon. Aussitôt, un prisonnier vint prendre sa monture par la bride. Dès que les sœurs et

Kahlan furent descendues de selle, d'autres très jeunes hommes vinrent prendre en charge leurs montures.

Ulicia et Armina, entraînant Kahlan, suivirent Jagang, qui franchit fièrement l'entrée de son fief. En passant devant l'homme qui tenait le rabat écarté, Kahlan constata qu'il avait la peau lustrée de sueur. Le type empestait, sans doute à cause de l'effort fourni pour ériger le camp.

À l'intérieur, le pavillon ressemblait très exactement à la « demeure » confortable que Kahlan avait quittée le matin. L'illusion était si parfaite que la prisonnière poussa un petit cri de surprise.

— Pourquoi est-elle invisible, à part pour nous ? demanda soudain Jagang à Ulicia.

Agacé, il prit la sœur par les cheveux et la tira vers lui, la contraignant à gémir de douleur.

Quelques esclaves tournèrent la tête, se demandant pourquoi une des Sœurs de l'Obscurité couinait ainsi. Comme les soldats, ces hommes et ces femmes ne voyaient pas la… Mère Inquisitrice.

— C'est le sort d'oubli, Excellence ! La Chaîne de Flammes… (Malgré sa position inconfortable, la sœur parvenait à parler d'un ton assuré.) C'est l'objet même de ce sortilège : rendre une personne invisible ! Selon moi, il vise à créer un espion impossible à détecter. Nous l'avons utilisé pour permettre à Kahlan de voler les boîtes d'Orden sans se faire prendre par les gardes.

Kahlan eut la nausée à l'idée d'avoir été manipulée ainsi. De quel droit les Sœurs de l'Obscurité l'avaient-elles privée de son identité et de sa mémoire ? Comment pouvait-on mépriser ainsi la vie d'autrui ?

Deux jours plus tôt, Kahlan pensait être une esclave amnésique sans importance. Mais tout avait changé. Désormais, elle savait qu'elle se nommait Kahlan Amnell et portait le beau titre de Mère Inquisitrice – quoi que cette fonction puisse être. Des informations qu'elle avait oubliées à cause des machinations de ces maudites sœurs.

— Je sais comment fonctionne ce sort, dit Jagang sans lâcher sa victime. Dans ce cas, explique-moi pourquoi l'aubergiste a vu Kahlan ? Et la gamine à Caska ? Elle aussi avait conscience de son existence…

— Excellence, je ne connais pas la réponse…, gémit Ulicia.

Jagang lui tirant un peu plus fort sur les cheveux, elle fit mine de lui saisir les poignets pour se dégager. Se souvenant qu'il n'était jamais bon de résister à cet homme, elle renonça, acceptant la posture ridicule et douloureuse qu'il la forçait à adopter.

— Bien, je vais reformuler la question, histoire qu'elle s'imprègne dans ton cerveau obtus. Quelle idiotie avez-vous encore faite ?

— Mais, Excellence…

— Si vous n'aviez pas commis une bourde, l'aubergiste et la gamine n'auraient pas fait exception à la règle ! Armina et toi voyez

Kahlan parce que vous contrôlez le sort. Moi, j'ai été immunisé parce que je me tapissais dans votre esprit. Mais qu'en est-il des deux autres imbéciles ?

» Encore une fois, Ulicia, qu'avez-vous fait de travers ?

— Rien, Excellence, je vous le jure !

Jagang fit signe à Armina d'approcher. Terrorisée, elle obéit, avançant à petits pas, comme une très vieille femme.

— Vas-tu répondre à ma question ? Ou préfères-tu être envoyée sous les tentes comme Ulicia ?

Armina déglutit péniblement, les mains écartées pour former un dérisoire bouclier.

— Excellence, si confesser mes fautes pouvait m'épargner ce sort, je n'hésiterais pas. Mais Ulicia dit vrai : nous n'avons pas commis d'erreur.

Jagang baissa de nouveau les yeux sur Ulicia.

— Allons, assez de fadaises ! Votre sortilège ne fonctionne pas totalement, nous en avons la preuve, et vous continuez à raconter des âneries ? Si vous ne vous étiez pas trompées, il n'y aurait pas d'exception, c'est évident !

Des larmes aux yeux, tant la souffrance était forte, Ulicia tenta en vain de secouer la tête.

— Excellence, ça ne marche pas ainsi !

— Que veux-tu dire, bécasse ?

— Le sort d'oubli… Une fois jeté, il agit seul… C'est lui qui travaille, en d'autres termes. Personne ne le contrôle, car il se gère tout seul. Mieux encore, aucune intervention extérieure n'est possible. Les protocoles se déroulent d'eux-mêmes, et je serais incapable de vous dire en quoi ils consistent. C'est le même principe qu'un sort dit « préparé » ou « à retardement ». Il faudrait être fou pour oser interférer… Le sort d'oubli mobilise une quantité de pouvoir que nous ne sommes pas en mesure de réguler. Et encore moins d'altérer, vous devez vous en douter…

— C'est la vérité, Excellence, dit Armina. Nous connaissions le résultat probable du sortilège, pas sa façon de fonctionner. Pourquoi aurions-nous voulu le modifier ? L'objectif visé nous convenait, et nous n'étions pas en mesure de l'altérer. Dans ce cas, qu'avons-nous pu faire de travers ?

— Nous avons lancé le sort, Excellence, dit Ulicia. Après avoir invoqué la toile de vérification, nous avons laissé la magie agir. Nous ignorons pourquoi il y a eu des exceptions. Et nous sommes aussi surprises que vous.

Jagang foudroya Armina du regard.

— Pouvez-vous au moins arranger les choses ?

— Sans savoir quel est le problème ? Excellence, c'est impossible !

De plus, nous ne sommes pas sûres qu'il y en ait vraiment un. Les « exceptions » sont peut-être parfaitement normales. Face à un sortilège si complexe, nous devons reconnaître notre impuissance. Si quelque chose cloche – et rien n'est moins sûr –, le problème nous dépasse.

— Je penche pour une anomalie aléatoire, dit Ulicia quand le silence de Jagang devint trop pesant pour ses nerfs. C'est fréquent, avec la sorcellerie. Le résultat d'un moment d'inattention des créateurs du sortilège. Rien que de très banal…

» Songez que ce sort est vieux de plusieurs milliers d'années. En outre, il n'a jamais été mis à l'épreuve, à cause de son potentiel destructeur… Donc, les défauts n'ont pas pu être corrigés.

Jagang ne parut pas convaincu.

— Vous avez fait une bourde, j'en mettrais ma main au feu !

— Non, Excellence ! Même les antiques sorciers n'auraient pas pu influencer le sortilège, une fois lancé… La magie d'Orden a été spécifiquement conçue pour s'opposer à ce sort, s'il devait jamais être jeté. Rien d'autre ne peut l'altérer.

Kahlan tendit tout particulièrement l'oreille. Pourquoi les sœurs avaient-elles lancé un sort pour voler les boîtes d'Orden – à savoir la contre-mesure spécifique du sortilège en question ?

Peut-être pour s'assurer que nul ne neutraliserait la Chaîne de Flammes… Mais ça ne tenait pas vraiment debout, car…

Sans crier gare, Jagang lâcha Ulicia puis la poussa sans ménagement, la faisant s'étaler sur le sol.

D'instinct, la sœur porta les mains à son cuir chevelu en feu.

Jagang marcha de long en large en réfléchissant à ce qu'il venait d'apprendre. Puis il aperçut quelqu'un, sur le seuil du pavillon, et lui fit signe d'approcher.

Plusieurs esclaves à demi nues entrèrent et firent le service du vin. De jeunes garçons les remplacèrent, apportant des plateaux chargés de plats encore fumants. Sans accorder d'attention à cette piétaille, l'empereur continua à méditer en faisant les cent pas.

Lorsque la table fut prête, il s'assit et regarda les deux sœurs d'un œil morose. Alignés derrière lui, les serviteurs attendaient son bon vouloir.

Se décidant à manger, Jagang s'attaqua à main nue à un jambonneau à peine sorti du feu. Le déchiquetant sans se brûler, il entreprit de le dévorer tout en étudiant ses trois prisonnières.

Allait-il les laisser vivre ou les condamner à mort ? Bien malin qui aurait su le dire…

Quand il se fut lassé du jambonneau, il sortit le couteau accroché à sa ceinture et se coupa une grande tranche de rôti de bœuf. La piquant

au bout de la lame, il la tint en suspension dans l'air, comme s'il n'avait pas décidé de son sort.

Du sang coula le long de la lame puis sur l'avant-bras du maître de l'Ordre.

— Une meilleure façon d'utiliser mon couteau, tu ne trouves pas, Kahlan ?

La prisonnière ne put résister à l'envie de répondre :

— Pas à mes yeux, et je regrette d'avoir raté ma cible. Si j'avais été plus précise, nous n'aurions pas cette absurde conversation !

— Peut-être bien, oui…, fit Jagang avec un sourire énigmatique.

Après avoir bu une gorgée de vin, il mordit à belles dents la tranche de viande saignante.

Puis il regarda de nouveau Kahlan.

— Déshabille-toi !

— Pardon ?

— Déshabille-toi ! Complètement…

— Non ! Si tu veux me voir nue, il faudra m'arracher mes vêtements !

— C'est prévu, mais plus tard, et juste pour le plaisir… Allons, obéis !

— Pourquoi ?

— Parce que je te l'ordonne !

— Pas question !

Le regard de cauchemar se riva sur Ulicia.

— Parle-lui des tentes de torture…

— Pardon, Excellence ?

— Dis-lui à quel point nous sommes doués pour plier les gens à notre volonté. Parle-lui du savoir-faire de nos bourreaux.

Ulicia voulut s'exécuter, mais Kahlan la devança :

— Pas de bavardages, passons plutôt aux travaux pratiques ! Qui s'intéresse au caquetage d'une vieille poule ? Fais-moi souffrir, Jagang, et n'en parlons plus !

— Ce n'est pas toi qui souffriras, ma petite chérie… (Jagang s'empara d'un pilon d'oie et s'en servit pour désigner une jeune esclave, derrière lui.) C'est elle que je livrerai à mes bourreaux !

Kahlan regarda la pauvre fille, soudain blanche comme un linge, puis soutint le regard noir de Jagang.

— Je ne comprends pas ta stratégie, empereur…

Jagang arracha avec les dents un gros morceau de viande et le mâcha sans se soucier du gras qui dégoulinait sur son menton.

— Dans ce cas, je vais t'expliquer… J'apprécie particulièrement une torture très subtile et très originale… Pour commencer, le bourreau pratique une petite incision juste sous le nombril de la

victime. (Avec son pilon, l'empereur désigna le ventre de l'esclave.) Petite mais profonde, bien entendu…

» Ensuite, notre maître artisan introduit dans la plaie une paire de pinces jusqu'à ce qu'il puisse les refermer sur l'intestin du sujet. Ce n'est pas très facile à réaliser, d'autant moins que le cobaye a tendance à s'agiter sous l'effet de la douleur. Mais au bout d'un moment, l'affaire est réglée. Alors, le bourreau tire hors de son logement une petite partie de l'intestin. Inutile de te dire que ce n'est pas très agréable, quand on se trouve du mauvais côté des pinces…

Comme s'il avait des regrets, Jagang prit un nouveau morceau de jambonneau.

— Si tu ne m'obéis pas, nous allons tous passer un moment sous une tente de torture. Avec l'aide de cette charmante petite, un de mes meilleurs bourreaux te fera une petite démonstration de ses talents.

» Quel calvaire pour cette innocente gazelle ! Et tout ça à cause de ton obstination ! Pour ta peine, tu devras assister à la lente agonie de ta victime. Heure après heure, tu l'entendras hurler tandis que sa vie s'écoulera hors d'elle sous tes yeux. Pour corser les choses, lorsqu'il a extrait une longueur suffisante, le bourreau commence à enrouler l'intestin autour d'un bâton. Par souci d'ordre et de propreté, comprends-tu ?

» À chaque phase du protocole, le maître d'œuvre marquera une pause et attendra que je lui dise de continuer. Moi, je te demanderai très poliment de bien vouloir te déshabiller. Si tu refuses, le bâton tournera, infligeant à la condamnée une souffrance qui dépasse ta pauvre petite imagination.

» Même si le sujet implore très vite qu'on l'achève, cette délicieuse taquinerie peut durer pendant des heures. Une façon de mourir atrocement lente et douloureuse. Mais à la fin, inévitablement, tu verras la mort voiler le regard de cette juvénile beauté.

Kahlan jeta un rapide coup d'œil à l'esclave – pétrifiée, elle était maintenant plus blême qu'un cadavre.

Jagang but une nouvelle gorgée de vin pour faire passer le jambonneau.

— Ensuite, tu verras la pauvre carcasse de cette idiote atterrir sur un tas d'autres, dans la charrette qui fait régulièrement la collecte des charognes à jeter aux ordures après interrogatoire.

» Mais les réjouissances ne seront pas finies ! Mis en appétit par ce spectacle, je proposerai à Ulicia et Armina un choix qui ne leur demandera pas une très longue réflexion, tu peux me croire ! Aller servir sous les tentes, histoire de divertir mes hommes, ou tirer le meilleur parti du collier que tu portes autour du cou pour t'infliger l'équivalent de mille morts. J'ai bien dit *l'*équivalent, car elles auront ordre de ne pas te tuer – au péril de leur propre vie, histoire de les

motiver.

Dehors, le brouhaha du camp continuait à déchirer la nuit. Sous le pavillon, il régnait à présent un silence de mort.

Avant de continuer, Jagang s'offrit une voluptueuse bouchée de bœuf bien saignant.

— Lorsque nos deux amies seront à court d'imagination – après un sacré feu d'artifice, je t'en fiche mon billet ! –, je te frapperai longuement et… presque amoureusement. Sans te tuer, ça va de soi.

» Puis je t'arracherai tes vêtements, comme tu me l'as demandé… À toi de choisir, ma petite chérie. Mais dans tous les cas, tu te retrouveras nue devant moi. Alors, que préfères-tu ? La version courte, ou la longue ? Décide-toi vite, avant que je retire mon offre !

Kahlan comprit que toute résistance serait vaine.

Luttant pour ne pas trembler, elle commença à déboutonner son chemisier.

Chapitre 44

Jagang prit une poignée de noix de pécan dans une coupe d'argent et en fit tomber quelques-unes dans sa bouche. Savourant en silence son triomphe, il regarda la prisonnière se déshabiller.

La jubilation de l'empereur ajouta un sentiment d'humiliation à la profonde détresse de Kahlan.

Les joues en feu – bon sang ! elle devait être rouge comme une pivoine ! –, la jeune femme renonça à toute velléité de rébellion. Dans une situation comme la sienne, il fallait choisir soigneusement ses batailles, et celle-ci était impossible à gagner.

Kahlan se demanda si elle remporterait un jour une autre victoire. À dire vrai, elle doutait que ce soit possible. Rien ni personne ne l'arracherait à ce piège. Pour elle, il n'y aurait plus de salut et aucun espoir de connaître un jour un sort meilleur. Sa vie était toute tracée, et elle n'avait aucune raison d'espérer un changement positif.

Aussi peu gracieusement que possible, elle laissa tomber ses vêtements sur le sol sans même se donner la peine de les plier. Lorsqu'elle fut nue comme au jour de sa naissance, elle resta immobile, la tête baissée afin de ne pas voir la jubilation de son tortionnaire. Au prix d'un gros effort de volonté, elle réussissait à ne pas montrer qu'elle tremblait, et c'était déjà ça de gagné.

— Redresse-toi ! ordonna Jagang.

Kahlan obéit.

Elle se sentait à bout de forces. Pas d'un point de vue physique, mais… Eh bien, sur tous les plans, pour dire la vérité. Pourquoi aurait-elle continué à se battre ? Quel avenir pouvait-elle espérer ? Elle n'avait pas une chance d'être un jour libre, ni de se sentir en sécurité et encore moins de connaître l'amour. Lorsqu'on n'avait pas le droit au bonheur, quel sens pouvait avoir la vie ?

Aucun !

Pour l'heure, elle n'avait qu'une envie : se recroqueviller sur elle-même et pleurer toutes les larmes de son corps. Ou mieux encore, cesser de respirer et en avoir fini une bonne fois pour toutes. Toutes les issues étaient condamnées et elle se briserait les reins à force de lutter contre des adversaires si nombreux, si puissants et tellement plus cruels qu'elle.

Soudain, toute pudeur l'abandonna et elle cessa d'être embarrassée par sa nudité. Dès qu'il aurait fini de se goinfrer, Jagang ne se contenterait plus de la reluquer, ça ne faisait pas le moindre doute.

Comme pour tout le reste, elle était impuissante face aux outrages qui l'attendaient.

Incapable d'influer sur les événements qui la concernaient directement, elle menait un simulacre de vie. Comme tout un chacun, elle voyait, sentait, entendait et pensait, mais elle n'était pas un individu au sens moral et philosophique du terme.

— Devant le pavillon, dit Jagang, il y a une formation rocheuse. Tu l'as vue en arrivant ?

Toute flamme éteinte à l'intérieur de son âme, Kahlan se comporta comme on pouvait l'attendre de la part d'une esclave : réfléchissant à la question de son maître, elle trouva la réponse dans sa mémoire. Oui, il y avait de gros rochers devant le pavillon – la colonne devait même se scinder pour les contourner, avait-elle remarqué sans s'appesantir sur le sujet.

— Oui, je m'en souviens…

— Parfait… (Jagang but une dernière gorgée de vin et posa son gobelet sur la table.) Tu vas sortir et approcher de ces rochers. N'avance pas en ligne droite, mais décris un grand cercle, histoire de bien prendre ton temps. Allons, ma petite chérie, inutile de rougir comme ça. Les soldats ne peuvent pas te voir, l'aurais-tu oublié ?

— Dans ce cas, pourquoi dois-je me comporter ainsi ?

— Tu as tué deux de mes gardes du corps… Il m'en faut de nouveaux.

— Quel rapport avec moi ?

— Je veux sélectionner des hommes capables de te voir !

Kahlan comprit où l'empereur voulait en venir – du coup, toute sa pudeur lui revint en un éclair.

— Selon mon expérience de la vie, si tu te montres dans le plus simple appareil, avec tes appas voluptueux, les hommes qui te voient ne manqueront pas de se faire connaître… Crois-moi, s'ils t'aperçoivent ainsi, ils laisseront tomber tout ce qu'ils ont en cours pour venir te présenter leurs… hommages les plus fervents.

Jagang rit aux éclats de son humour subtil. Personne d'autre n'esquissa un sourire, mais il ne semblait pas se soucier des détails de ce genre.

Quand son hilarité se fut calmée, il développa sa pensée, comme il aimait à le faire.

— Il y a eu l'aubergiste, puis la fille de Caska… Avec autant d'hommes autour de toi, nous devrions mettre la main sur plusieurs « anomalies », pour reprendre la terminologie de notre chère Ulicia. Après ce recrutement un peu particulier, je disposerai de gardes que tu seras incapable d'abuser, contrairement aux deux que tu as lâchement assassinés.

» Au fond, ma petite chérie, tu as toi aussi commis une grosse

erreur tactique. Tu aurais dû garder cet atout dans ta manche et attendre une meilleure occasion. Maintenant, c'est trop tard. Tu as laissé passer ta chance.

Kahlan ne partageait pas ce point de vue. Elle avait agi ainsi pour sauver Jillian, qui contrairement à elle avait une chance d'être libre et heureuse.

Mais pourquoi expliquer ça à l'empereur ? S'il pensait avoir un avantage dans le bras de fer qui les opposait, le détromper aurait été une bourde pathétique…

Ne trouvant aucun argument contre le plan de l'empereur – d'une simplicité géniale, il fallait bien le reconnaître –, Kahlan se résigna à le mettre en application. Son seul espoir, désormais, était de rester invisible pour tous les soudards.

Mais elle ne croyait pas un instant que ça se passerait ainsi. Au contraire, elle redoutait que des dizaines de milliers de mâles sexuellement frustrés puissent la voir et décident de s'amuser un peu avec elle…

Jagang se tourna vers les sœurs.

— Vous deux, vous l'accompagnerez, mais de loin, c'est compris ? Si certains de mes gaillards la voient, je ne veux pas que votre présence les décourage de manifester leur… intérêt… pour la ravissante captive. Au contraire, il faut que cette garce ait autour d'elle toute une cour d'admirateurs.

— Vous pouvez compter sur nous, Excellence, dirent en chœur Armina et Ulicia.

Jagang abandonna son masque de jovialité et foudroya du regard les trois femmes.

— En route ! Pour approcher des rochers, décris un grand cercle sur la droite, à travers le camp. Pour revenir ici, procède de la même façon. Obéis, femme !

Sentant le regard lubrique de l'empereur peser sur elle, Kahlan approcha du rabat, l'écarta et sortit du pavillon.

Dès qu'elle fut dehors, la terreur menaça de la tétaniser. Tremblant comme une feuille, elle se força à avancer au milieu des hommes qui s'affairaient autour du pavillon. Des larmes de rage aux yeux, elle se sentait humiliée comme jamais dans sa vie.

Quand elle eut atteint le cercle de gardes qui délimitait le territoire réservé à l'empereur, elle s'arrêta, refusant de se mêler aux soudards des deuxième et troisième cercles. Devenue le jouet de l'empereur et des sœurs, elle n'avait plus assez de volonté et de courage pour se forcer à poser un pied devant l'autre.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle aperçut Jagang, devant l'entrée du pavillon. Triomphant, il tenait par les cheveux la

pauvre esclave qu'il avait menacée d'éviscération.

Pour sauver Jillian, Kahlan avait réussi un exploit et bravé le danger. Eh bien, elle allait recommencer afin de préserver cette innocente jeune femme. Depuis qu'elle était sous la coupe de Jagang, la malheureuse n'avait plus aucune prise sur sa vie. En se battant pour elle, Kahlan leur rendrait à toutes deux l'espoir et la dignité.

Elle recommença à avancer, prenant garde à ne pas poser ses pieds nus sur les éclats de poterie, les pierres coupantes et les excréments qui jonchaient le sol.

En principe, se rappela-t-elle, ces hommes ne pouvaient pas la voir. En traversant le cordon de gardes, elle eut confirmation que c'était bien le cas. Pas une seule tête ne s'était tournée vers elle.

Comme prévu, les sœurs la suivraient de loin. Pour l'instant, debout non loin de Jagang et de sa proie, elles attendaient que leur « poisson pilote » ait pris un peu plus d'avance.

Avisant des chevaux attachés à une corde, sur sa droite, Kahlan envisagea de courir vers eux, d'en voler un et de s'enfuir du camp au galop. La possibilité était séduisante, mais elle restait un pur fantasme. Si elle tentait le coup, les sœurs la terrasseraient par l'intermédiaire du collier. Fou de rage, Jagang ferait exécuter l'esclave. Une manière de se défouler et de rappeler qu'il ne menaçait jamais à la légère. Avec lui, une promesse de châtiment n'était jamais du bluff.

Même si s'évader était impossible, y penser aidait Kahlan à ne pas trop sentir la présence des soudards qu'elle frôlait sans qu'ils la voient. Parmi ces brutes, elle se sentait vulnérable et exposée à tous les dangers.

Un peu comme un grand lys blanc qui aurait flotté sur une mare d'eau boueuse…

Kahlan accéléra le pas. Plus vite elle aurait fait le « circuit » imposé par Jagang, plus tôt elle serait de retour sous le pavillon, en sécurité.

Quelle folie ! Associer la notion de « sécurité » au fief de cette brute ! Pourtant, il en allait bien ainsi. Échapper aux regards des soudards – oui, même s'ils ne pouvaient en théorie pas la voir – devenait son unique objectif. Pour cela, elle devait atteindre les rochers et en revenir. Chaque seconde gagnée la rapprochait de l'abri qu'elle aurait voulu ne jamais avoir quitté.

En toute logique, il devait y avoir dans le camp des hommes capables de la voir. Jusque-là, sur un tout petit échantillon d'individus, Kahlan avait rencontré deux « anomalies ». Quelque chose comme deux millions d'hommes devait grouiller dans ce camp. La loi des probabilités parlait d'elle-même…

Si des soudards la voyaient, comment devrait-elle réagir ? Les deux sœurs la suivaient toujours, mais à trop grande distance pour

intervenir. Que se passerait-il si un colosse la prenait par le bras et l'entraînait avec lui ? Et si un groupe de soudards s'en prenait à elle ? Les sœurs seraient-elles assez fortes pour disperser une telle bande ? Et le temps qu'elles arrivent, jusqu'où seraient allés les violeurs ?

Ulicia et Armina étaient des magiciennes. À coup sûr, elles ne permettraient pas que des prédateurs s'emparent de Kahlan.

En fait, Kahlan pouvait même être sûre qu'elles prendraient tous les risques pour la sauver.

Pour quelle raison ? La réponse était d'une simplicité enfantine. Jagang voulait son trophée pour lui seul ! Il n'était pas du genre à partager avec le commun des mortels. Le viol serait son privilège. À l'idée de le sentir peser sur elle et dévaster son intimité, Kahlan eut la nausée.

Pourtant, l'empereur n'était pas la menace la plus pressante. Avant lui, il y avait une horde de bouchers sans foi ni loi.

Alors qu'elle frôlait un soldat qui lui tournait le dos, Kahlan lui subtilisa le couteau qu'il portait à la ceinture. Ayant synchronisé le vol avec le balancement naturel de ses bras, elle fut raisonnablement sûre que les deux sœurs n'avaient rien remarqué.

L'homme, lui, avait senti quelque chose. Interloqué, il regarda autour de lui, posa même un instant les yeux sur Kahlan – sans en avoir conscience – puis retourna à la conversation qu'il menait avec un petit groupe de camarades.

Jusque-là, Kahlan était restée dans la zone d'influence de l'élite militaire autorisée à approcher l'empereur. Des brutes, certes, mais avec un verni de civilisation… À présent, elle allait devoir passer au milieu de barbares assoiffés de sang qui riaient aux éclats, jouaient aux dés, beuglaient comme des veaux et s'entr'égorgeaient au premier différend.

Ici, les tentes étaient rudimentaires et la viande qui rôtissait sur les feux de cuisson – les pires bas morceaux – n'incitait guère à la gastronomie.

Kahlan passa devant ce qui devait être les fameuses « tentes » tellement redoutées par les sœurs. Des femmes y entraient, tirées sans ménagement par des brutes, et d'autres en sortaient pour être aussitôt la proie de dizaines de colosses crasseux en mal de sexe.

Les sœurs avaient « servi » sous ces tentes très spéciales. Entendant les cris et les sanglots des malheureuses qui assuraient actuellement le repos des guerriers de Jagang, Kahlan ne se fit plus aucune illusion sur ce qui l'attendait sous le pavillon du tyran.

Malgré le calvaire qu'elles avaient dû vivre, elle n'éprouvait aucune compassion pour les sœurs. Ce que les soudards leur avaient fait subir – et ce qu'ils gardaient en réserve pour elles – ne constituait pas un châtiment à la hauteur de leur indignité et de leur cruauté.

Elles méritaient bien pire…

Soudain, un type tourna la tête vers Kahlan. Dans son regard, elle devina qu'il la voyait. Quand il resta bouche bée, ne croyant pas en sa chance, elle n'eut plus aucun doute : il la voyait et il avait bien l'intention de profiter de ce cadeau du ciel.

Avant qu'il se soit complètement levé – car il était assis devant un feu –, Kahlan l'éventra sans même ralentir le pas, comme si elle entendait continuer sans tarder une promenade.

Le soudard, stupéfié, tenta de plaquer les mains sur son ventre pour empêcher ses entrailles de se déverser dans la poussière. Mais il bascula en avant, s'écroula et agonisa en poussant des cris d'angoisse qui passèrent inaperçus dans le vacarme ambiant.

Quand il eut perdu conscience, ses intestins se répandirent sur le sol. Parmi les soldats présents autour de lui, certains détournèrent le regard, dégoûtés, et d'autres éclatèrent de rire, couvrant de sarcasmes le crétin qui venait de se faire remettre à sa place à l'occasion d'un convivial duel au couteau.

Kahlan n'accorda pas une once d'attention à sa victime. Sans se retourner, elle accéléra encore un peu, déterminée à être le plus vite possible de retour à son point de départ.

Jaillissant de nulle part, un nouveau soudard sauta sur Kahlan. Sans ralentir le pas, elle tira parti du mouvement naturel de son bras droit pour enfoncer sa lame entre les côtes de l'agresseur. Le coup à la trajectoire ascendante déchira le torse du type – d'autant plus facilement qu'il s'était jeté sur la lame avec l'énergie féroce d'un prédateur.

Emporté par son élan, le poing fermé de Kahlan s'enfonça dans la plaie béante. À la façon dont sa victime tomba ensuite raide morte, sans un mot ni un cri, la prisonnière supposa qu'elle lui avait carrément coupé le cœur en deux.

En souvenir de cette sauvage rencontre, elle portait désormais un gant rouge à la main droite…

Où et quand avait-elle appris à tuer ainsi ? Les gestes appropriés lui venaient naturellement, un peu à la manière d'émotions qu'on n'avait pas besoin d'invoquer pour qu'elles se manifestent. Si elle avait tout oublié de sa vie, son corps se souvenait de la manière d'utiliser convenablement une arme. Une chance dont elle devait se féliciter, dans sa situation…

En chemin vers les rochers, elle traversa une zone du camp où des hommes massés autour d'un grand carré de terrain dégagé regardaient avec passion une partie de Ja'La.

Deux équipes s'affrontaient âprement sous les acclamations des spectateurs. Incroyablement violent, ce jeu était particulièrement

dangereux pour l'attaquant de pointe, traditionnellement la cible de tous les défenseurs adverses. Celui d'une des deux équipes venait de s'écrouler, le visage en sang, et une moitié du public exultait tandis que l'autre se lamentait.

— Eh bien, dit une voix masculine sur la gauche de Kahlan, voilà une bien jolie catin !

Alors que la prisonnière se tournait vers son nouvel agresseur, un autre homme, sur sa droite, lui prit le poignet au vol, lui retourna le bras dans le dos et la désarma. En un éclair, les deux hommes eurent pris leur proie par les épaules, la tirant loin de la foule concentrée sur la partie de Ja'La.

Kahlan lutta pour se dégager, mais les deux types étaient bien plus forts qu'elle et ils avaient parfaitement réussi à la surprendre. Comment avait-elle pu être assez stupide pour tomber dans un piège si grossier ? Elle s'en voulait à mort, même s'il était beaucoup trop tard pour les regrets.

Les amateurs de sport violent n'avaient rien remarqué. C'était normal, puisqu'ils ne pouvaient pas voir Kahlan.

Ses ravisseurs, en revanche, appréciaient la qualité de leur prise et ils semblaient très pressés de l'entraîner dans un endroit tranquille où nul ne viendrait leur disputer le droit de s'amuser avec elle.

Un des types glissa sa main entre les cuisses de Kahlan, qui ne put s'empêcher de crier, révulsée par cette atteinte à son intimité. Alors que le porc se penchait en avant pour mieux la lutiner, elle réussit à dégager son bras droit.

Sans perdre une fraction de seconde, elle arma son coup et propulsa son coude sur le nez du type, le lui brisant net. Alors qu'un geyser de sang jaillissait de l'appendice martyrisé, son propriétaire bascula en arrière et s'étala dans la poussière.

L'autre agresseur éclata de rire, ravi d'avoir désormais la proie pour lui tout seul. Prenant les deux poignets de Kahlan dans un de ses énormes battoirs, il utilisa l'autre pour palper sa conquête à la manière d'un maquignon.

Kahlan se débattit, mais elle n'était pas de taille contre un pareil colosse.

— Tu es sacrément combative, pour une catin…, souffla le soudard à l'oreille de sa proie. Tu espérais quoi ? Couper au devoir sacré qui te lie aux braves guerriers de l'Ordre Impérial ? Tu te crois trop bien pour servir sous les tentes ? Dans ce cas, tu te trompes ! Voilà la mienne, il est temps de te mettre au travail…

Kahlan réussit à se retourner et essaya de mordre son agresseur. Il la repoussa d'une gifle qui l'assomma à moitié. Alors que le brouhaha du camp semblait mourir à ses oreilles, elle constata que ses muscles refusaient de lui obéir. Réduite à l'impuissance, elle allait devoir se

laisser traîner sous la tente du type, où il ferait d'elle ce qui lui chanterait.

Soudain, Kahlan aperçut Ulicia, juste derrière elle. C'était bien la première fois qu'elle se réjouissait de voir une Sœur de l'Obscurité.

La sœur attira l'attention de l'homme, approcha de lui et posa les doigts sur ses tempes. Aussitôt, il lâcha Kahlan, qui s'écarta tandis que le colosse tombait à genoux en se tenant la tête à deux mains.

— Debout ! lui ordonna Ulicia. Sinon, je vais te faire vraiment mal… (Le type se leva sur des jambes vacillantes.) Tu dois gagner sans tarder le pavillon de l'empereur, où tu serviras désormais avec le statut de « garde spécial ».

— Garde spécial ? répéta l'homme, désorienté.

— Exactement. Tu surveilleras cette agaçante jeune femme pour le compte de Son Excellence.

— Avec plaisir ! s'écria le soldat.

Il jeta à Kahlan un regard lourd de menace.

— Que ça te plaise ou non, bouge-toi ! cria Ulicia. L'ordre vient de l'empereur en personne. Exécution !

Visiblement mal à l'aise face à une magicienne, l'homme inclina humblement la tête. Malgré ce respect de façade, il semblait révulsé par la seule vue de la sœur. Comme tous les fanatiques de l'Ordre, il abominait le don, même chez ses alliés.

— On se reverra, ma belle…, grogna-t-il avant de filer dans la direction que lui indiquait Ulicia.

Un peu plus loin, Armina donnait les mêmes ordres à l'homme au nez cassé. Avec les acclamations des amateurs de Ja'La, Kahlan n'entendait pas ce que disait la sœur, mais ses propos devaient être convaincants, parce que le type semblait mort de peur.

Après une esquisse de révérence, il emboîta le pas à son camarade.

— Pleurer ne t'apportera rien, dit Ulicia à Kahlan. Remets-toi en chemin !

La prisonnière obéit sans discuter. Plus vite elle aurait terminé, et mieux ça vaudrait.

De plus, son bilan n'était pas si mauvais que ça. Sur quatre hommes capables de la voir, elle en avait éliminé deux. Pas de quoi avoir honte, tout compte fait…

Obligée de contourner le terrain de Ja'La et la meute de spectateurs, elle dut s'arrêter à un moment pour se dresser sur la pointe des pieds et vérifier la position des rochers.

Dès que ce fut fait, elle se remit en marche.

Lorsque Kahlan fut de retour devant le pavillon, la « garde

spéciale » comptait cinq hommes. Tous attendaient devant le fief de Jagang, y compris le type au nez cassé.

Quand la prisonnière entra dans le pavillon, les deux sœurs aux basques, il lui jeta un regard qui n'augurait rien de bon.

Après avoir été sauvée par Ulicia, Kahlan avait très vite réussi à se réarmer. Cette fois, instruite par l'expérience, elle avait volé deux couteaux – un pour chaque main. Les tenant à l'envers, la lame calée contre l'intérieur de son bras, elle avait réussi à les dissimuler aux deux sœurs, qui la suivaient toujours de loin.

Au nez et à la barbe des deux idiotes, elle avait abattu six hommes de plus le long de son chemin. Un vrai jeu d'enfant, car aucun mâle digne de ce nom ne se serait méfié d'une femme nue. Une grossière erreur ! Face à des cibles qui ne songeaient même pas à se défendre, frapper n'avait soulevé aucune difficulté. Grâce au désordre et au boucan qui régnaient dans le camp, personne n'avait prêté attention à quelques cadavres de plus.

Lorsqu'elle ne réussissait pas à tuer les soudards qui la voyaient – parce que Ulicia et Armina, plus proches que d'habitude, volaient trop vite à son secours –, Kahlan avait mis au point une tactique efficace : laissant tomber ses armes dans la poussière, elle se hâtait de continuer son chemin pendant que les sœurs procédaient à leur recrutement forcé.

Contraintes de repartir à la hâte, les deux crétines n'y avaient jamais vu que du feu. Et dans cette foule de bouchers, voler des couteaux s'était révélé aussi facile que de cueillir des fleurs dans une prairie.

Dès qu'elle fut sous le pavillon, Jagang jeta ses vêtements à Kahlan.

— Remets tes frusques !

Sans demander la raison d'un ordre qui ne laissait pas de l'étonner, la prisonnière l'exécuta avec un zèle sincère. Sous le regard cauchemardesque de l'empereur, ne plus être nue avait quelque chose de rassurant. Cela dit, les appas de la prisonnière, voilés ou non, ne semblaient pas avoir perdu leur attrait aux yeux du tyran.

Mais pour l'instant, il entendait régler le sort des deux sœurs.

— Les nouveaux gardes savent ce qu'ils ont à faire, leur annonça-t-il. (Il eut un sourire qui fit frémir d'angoisse Ulicia et Armina.) Vous voilà déchargées d'un sacré fardeau, mes petites chéries. Une bonne occasion d'aller reprendre du service sous les tentes, histoire de vous détendre un peu…

— Mais, Excellence, souffla Armina, nous avons obéi à vos ordres et…

— Tu crois que quelques heures de loyauté me feront oublier des années de trahison ? Tu voudrais que je passe l'éponge sur vos

ignobles complots ? et que je vous pardonne d'avoir trahi l'Ordre et la cause sacrée du bien supérieur de l'humanité ?

— Excellence, il ne faut pas voir les choses comme ça… (Se tordant nerveusement les mains, Armina tentait de trouver les mots qui la sauveraient.) Nous avons été honteusement égoïstes, je l'avoue, mais sans jamais rien faire pour vous nuire…

Jagang eut un rire méprisant.

— Libérer le Gardien du royaume des morts était censé me faire du bien ? Lui livrer l'humanité, selon vous, était une façon de lutter pour la cause de l'Ordre et le triomphe du Créateur ?

Armina ne répondit pas, car ces arguments étaient imparables.

Kahlan avait toujours comparé les deux sœurs à des vipères. Désormais, l'adversaire qui se dressait devant elles avait la peau trop épaisse et trop dure pour leurs crochets…

Ulicia et Armina étaient des femmes attirantes. Sous les tentes, leur beauté les desservirait, car elles deviendraient des proies recherchées pour les obscènes soudards de l'Ordre.

— Je contrôle la Mèr…, la prisonnière grâce au collier et à votre pouvoir. Pour recourir à votre magie, ai-je besoin de vous avoir à mes côtés ? Non, il suffit que vous soyez vivantes ! N'ayez crainte, je préciserai à mes hommes qu'ils ne devront pas se laisser emporter par la passion au point de vous tuer.

— Merci, Excellence, réussit à souffler Ulicia, blanche comme un linge.

— Deux hommes vous attendent dehors, mes petites chéries. Ils vous conduiront dans vos nouveaux quartiers. Je vous souhaite une très bonne nuit, vraiment. Et qu'elle soit suivie de beaucoup d'autres…

Sans regarder sortir les sœurs, Kahlan se raidit, attendant que l'empereur prononce la sentence qui la concernait.

Jagang approcha lentement d'elle.

À l'idée de ce qu'il allait lui faire, Kahlan sentit ses genoux se dérober.

Chapitre 45

Kahlan se perdit dans la contemplation des motifs du tapis, à ses pieds. Soutenir le regard de Jagang, en ce moment précis, n'aurait servi à rien, sinon à énerver un peu plus le tyran.

Lorsque les sœurs l'avaient obligée à marcher alors qu'elles chevauchaient, Kahlan s'était dit que cette épreuve l'endurcirait, lui donnant le supplément de force dont elle aurait un jour besoin. Habituée à gérer ses ressources, si maigres fussent-elles, elle n'allait sûrement pas en gaspiller pour défier inutilement l'empereur. Actuellement, Jagang avait l'avantage et il pouvait faire d'elle ce qui lui chantait. Elle devait contenir sa rage jusqu'à ce qu'une occasion se présente.

Tôt ou tard, elle aurait une ouverture pour frapper et se venger. Il en allait toujours ainsi dans la vie. Même s'il lui fallait pour cela se jeter dans les bras glacés de la mort, Kahlan déchaînerait un jour sa fureur sur les bouchers de l'Ordre et sur leur chef – en son propre nom, et en hommage à toutes leurs innocentes victimes.

Ayant les yeux baissés, elle vit d'abord la pointe des bottes du prédateur. Retenant son souffle, elle s'apprêta à sentir le contact de ses mains sur son corps. Comment allait-elle réagir aux outrages que cet homme gardait en réserve pour elle ? Impossible de le savoir avant d'avoir vécu cette horreur…

À tout hasard, Kahlan leva les yeux pour mémoriser la position du couteau glissé à la ceinture de l'empereur. Prudent, il avait posé la main sur le manche en corne.

— Nous allons sortir, annonça-t-il.

— Pourquoi ? s'étonna Kahlan.

— Ce soir, il y a un tournoi de Ja'La. Plusieurs équipes s'affronteront. Nous organisons très souvent des compétitions de ce genre. La présence de leur empereur donne du cœur au ventre aux joueurs.

» Des équipes composées de joueurs du Nouveau Monde participent également aux compétitions. Pour les vaincus, c'est une excellente occasion de s'intégrer à la culture de l'Ordre Impérial. Une manière de prendre place parmi les peuples de l'Ancien Monde…

» Les champions de Ja'La sont des héros et les femmes se battent pour entrer dans leur lit. Les membres de mon équipe sont des joueurs de génie qui ne perdent jamais. Après chaque partie, des légions

d'admiratrices les attendent à la sortie du stade, prêtes à écarter les jambes pour eux. Ces gars-là fascinent les femmes et ils n'ont qu'à se baisser pour en cueillir.

Étant l'empereur, songea Kahlan, Jagang aussi devait avoir l'embarras du choix en matière de conquêtes. Mais les victoires faciles ne l'intéressaient sûrement pas. S'imposer à elle l'excitait, elle le sentait. Ce qu'on lui offrait de bon cœur ne l'intéressait pas. Il aimait prendre et posséder – de préférence des femmes qui ne voulaient pas de lui.

— Ce soir, plusieurs équipes joueront pour un prix très important. Tous les pratiquants rêvent d'affronter mon équipe pour le titre officieux de « champion des champions ». Une ou deux fois par mois, mes petits gars flanquent une bonne raclée aux vainqueurs d'un tournoi qualificatif. Mon équipe n'a jamais perdu. Du coup, toutes les autres brûlent d'envie de lui infliger sa première défaite. En cas de victoire, les récompenses seraient somptueuses – sans parler des femmes qui s'offrent actuellement à mes joueurs et qui se précipiteraient sur les nouveaux héros.

Jagang insistait lourdement sur le comportement de ces « filles faciles ». Était-ce l'expression de son profond mépris pour les femmes ? Ou une façon de dire qu'elles étaient « toutes les mêmes », y compris sa prisonnière.

Sur ce point précis, il se trompait totalement. Les athlètes sans cervelle n'étaient pas du goût de Kahlan – exactement comme les empereurs incapables de dîner sans se mettre du gras et du sang partout.

— Si votre équipe ne joue pas, pourquoi vouloir regarder les parties ?

Sauf lorsqu'elle était hors d'elle, Kahlan préférait vouvoyer le tyran. Une manière de garder ses distances avec lui.

— Vous connaissant, ce n'est pas par bonté d'âme que vous assistez aux tournois. Je me trompe ?

Jagang parut étonné par tant de clairvoyance – ou par la naïveté d'une telle question, c'était difficile à dire.

— J'espionne ces équipes, bien entendu ! Je prends note de leurs forces et de leurs faiblesses, pour le jour où elles se frotteront à mes gars.

» Voyons, ma petite chérie, c'est ce que tu fais tout le temps ! N'essaie pas de me dire le contraire, parce que je ne te croirai pas. Tu graves dans ta mémoire la configuration des lieux, la forme des armes, la position des sentinelles et la localisation des voies d'évasion. À chaque instant, tu es en quête d'une occasion de t'assurer un petit avantage sur tes adversaires. Je te vois élaborer une stratégie, et je ne

peux pas m'empêcher de sourire intérieurement…

» Le Ja'La repose sur les mêmes fondations. C'est une affaire de stratégie et de tactique.

— J'ai suivi quelques parties et, à mes yeux, la stratégie est secondaire. L'essentiel, dans ce jeu, ce sont la force et la cruauté.

Jagang eut un rictus méprisant.

— Si tu n'apprécies pas les subtilités de ce jeu, tu aimeras sûrement voir des hommes à la peau lustrée de sueur s'affronter en un combat loyal. En général, c'est ce que les femmes préfèrent sur un terrain de Ja'La. Les hommes apprécient la stratégie, les exigences de la compétition, la camaraderie des fêtes qui suivent les grandes victoires et le statut privilégié des champions.

» Alors que les mâles s'imaginent à la place des joueurs, les femmes satisfont leur tendance au voyeurisme. Elles adorent voir les plus forts triompher, sais-tu ? Leur rêve, c'est d'être désirées par ces demi-dieux et elles font tout ce qui est en leur pouvoir pour que ça arrive.

— Moi, ils me laissent de marbre, vos héros ! Ce sont au mieux des brutes en rut !

Jagang haussa les épaules.

— Dans ma langue maternelle, les mots *Ja'La dh Jin* signifient le « Jeu de la Vie ». L'existence n'est-elle pas un conflit permanent ? la lutte des classes ? le combat des sexes ? Comme le Ja'La, tout simplement…

Pour Kahlan, si la violence pouvait faire partie de la vie, elle n'en était en aucun cas l'essence. Quant aux sexes, ils n'étaient pas rivaux mais conçus pour partager avec amour les fardeaux et les joies de l'existence.

— Pour les gens comme vous, il en va bien ainsi… C'est ce qui nous distingue, Jagang. J'utilise la violence quand il s'agit de sauver ma vie ou celle d'êtres qui me sont chers. Pour vous, c'est l'unique moyen de satisfaire vos désirs, même les plus ordinaires. Savez-vous pourquoi ? Parce que vous n'avez rien à offrir en échange de ce que vous convoitez. Y compris avec les femmes, vous prenez par la force parce que vous êtes incapable de mériter du désir ou de l'amour.

» Je vaux mieux que vous, Jagang… Alors que vous méprisez la vie, moi, je la vénère. Pour dissimuler le fiasco de votre existence, vous vous acharnez à détruire tout ce qui est beau et bon. C'est pour ça que vous me détestez. Je suis bien meilleure que vous, et cette idée vous est insupportable.

— De telles croyances sont hérétiques ! cria Jagang. Accorder de la valeur à sa propre vie est un crime contre le Créateur et contre l'humanité !

Voyant que Kahlan ne se repentirait pas, loin de là, l'empereur plissa le front, se pencha légèrement en avant et pointa un index

accusateur sur l'insolente. Alors que le doigt orné d'une bague en or – prélevée dans un butin, évidemment – s'agitait devant son nez, la prisonnière eut l'impression d'être une enfant têtue qui risquait fort de recevoir une fessée si elle n'en rabattait pas.

— La Confrérie de l'Ordre nous apprend qu'être meilleur qu'une personne revient à être pire que tout le monde !

Kahlan ne sut qu'objecter à ce sophisme d'une imbécillité cosmique. Qu'un empereur puisse proférer des âneries pareilles donnait la mesure de sa nature profondément barbare. Par la même occasion, on avait un bel aperçu du véritable visage de l'Ordre Impérial. Fondée sur quelques concepts à première vue acceptables – par exemple le besoin d'égalité inhérent à toute société –, cette philosophie s'était pervertie pour devenir une machine à broyer les êtres humains au nom de leurs intérêts supérieurs.

Un réseau de nobles justifications pour une cause qui érigeait au contraire en règle de vie la violence, l'intolérance et la cruauté.

Face à Jagang, Kahlan comprenait enfin les émotions brutes qui motivaient les bouchers de l'Ordre. N'ayant de soldats que le nom, ces criminels aspiraient à tuer tous ceux qui ne partageaient pas leur foi aveugle. Un tel fanatisme équivalait en fait au refus de la civilisation en faveur d'une brutalité confinant à la barbarie. Pour ces hommes, le but ultime était d'écraser toutes les idées nobles et tous ceux qui osaient les avoir.

Grâce à la phraséologie de l'Ordre, les pires voleurs pouvaient se prendre pour des philanthropes et les tueurs en série imaginaient être des anges exterminateurs méritant d'être absous parce qu'ils avaient versé le sang de terribles corrupteurs de l'humanité.

Le talent et le mérite étant des notions impies, il devenait normal que le bénéfice d'une action ou d'une invention ne revienne jamais à celui qui en était à l'origine. Dans cet ordre d'idées, récompenser les incultes et les fainéants devenait un imparable moyen de perpétuer l'oppression des peuples.

Frappé d'anathème, l'individualisme devenait le péché capital.

En même temps, cette attitude trahissait une faiblesse consubstantielle face à la vie – en d'autres termes, une réelle incapacité à exister au niveau supérieur censé être celui de l'humanité. Avec leur bestialité, les zélateurs de l'Ordre ne cherchaient pas seulement à détruire tout ce qui avait de la valeur en l'homme. Se méprisant eux-mêmes, ils exprimaient à travers la violence l'angoisse que leur inspirait tout ce qui était beau et noble. Leur haine de la vie, si on creusait un peu, s'expliquait par une incapacité maladive à vivre…

Comme tous les systèmes de pensée irrationnels, la philosophie de

l'Ordre était inapplicable dans le monde réel. Pour conquérir, ne fallait-il pas oublier le rêve un peu niais d'égalité et de fausse fraternité ? Dans chacun de leurs actes, les membres de l'Ordre, quelle que soit leur place au sein de la hiérarchie, piétinaient les valeurs mêmes qu'ils prétendaient défendre. Par exemple, on ne trouvait pas l'ombre d'un « égal » dans l'Ancien Monde, alors que Jagang et les siens tenaient l'égalité pour une valeur phare.

Qu'on soit joueur de Ja'La, soldat ou empereur, on cherchait à être le meilleur avec les encouragements les plus actifs du corps social. Du coup, on vivait dans un système de double pensée où on arrivait à mépriser et à vouer aux gémonies… ce qu'on était et qu'on n'aurait pour rien au monde renoncé à être !

Histoire de se dédouaner d'un vestige de culpabilité, il devenait alors fort commode de clamer aux quatre vents que l'humanité n'était qu'un ramassis de lâches, de mécréants et d'hypocrites. Experts en matière d'hypocrisie, justement, les têtes pensantes comme Jagang en venaient à blâmer les victimes pour mieux exonérer les bourreaux de leurs responsabilités.

Dans ce processus, la foi jouait le rôle d'un indispensable hallucinogène. S'ils ne s'étaient pas cachés derrière l'image fumeuse d'un Créateur ivre de courroux – quelle étrange conception de la divinité ! –, les fous furieux de l'Ordre n'auraient jamais pu faire avaler leurs ignobles couleuvres aux peuples des deux mondes.

— J'ai déjà vu une partie de Ja'La, dit Kahlan. Et ça m'a largement suffi…

Elle voulut tourner le dos à Jagang, mais il la saisit par les épaules et la força à le regarder en face.

— Je sais que tu es pressée de coucher avec moi, mais il te faudra attendre. Pour l'instant, nous allons assister au tournoi de Ja'La.

» Si la stratégie et l'esprit de compétition ne t'intéressent pas, rince-toi l'œil en regardant de beaux jeunes hommes se rouler dans la poussière. Ça te mettra dans l'état d'esprit idéal pour ce qui t'attend ce soir. Allons, ma petite chérie, maîtrise ton impatience, je t'en prie !

Kahlan se sentit soudain idiote de ne pas sauter sur une occasion de différer… l'inévitable. Mais elle n'avait aucune envie de se retrouver parmi les bouchers de l'Ordre.

Hélas, elle n'aurait pas le choix… Si elle se souvenait qu'ils ne la voyaient pas, supporter les soldats serait plus facile. Elle devait se ressaisir, ne pas céder à une panique aveugle…

Quand Jagang la tira vers la sortie du pavillon, Kahlan ne résista pas. Ce n'était pas le moment et, de toute façon, ça n'aurait servi à rien…

Les cinq gardes spéciaux attendaient dehors. Bien entendu, ils remarquèrent que la prisonnière était habillée, mais ils s'abstinrent de

tout commentaire.

Aux aguets, prêts à bondir sur Kahlan au moindre geste suspect, ils tenaient visiblement à faire bonne impression devant leur empereur.

Pour Jagang, être meilleur que quelqu'un n'était pas un problème, et ça ne le rendait certainement pas pire que tout le monde. Ce type luttait pour une cause en s'exemptant d'en respecter les règles, et tous ses séides en faisaient autant. Un comportement minable, vraiment, même s'il valait mieux, pour son propre bien, que Kahlan ne le dénonce pas à voix haute.

— Je te présente tes nouveaux gardes, dit Jagang. Comme ils sont capables de te voir, n'espère pas leur faire subir le même sort qu'aux deux précédents…

Les cinq imbéciles semblaient très satisfaits d'eux-mêmes – et rassurés par l'allure inoffensive de la prisonnière placée sous leur responsabilité.

Kahlan étudia de pied en cap le premier homme que les sœurs avaient recruté – le complice du type au nez cassé. D'un coup d'œil, elle évalua la qualité de ses armes – un vieux couteau et une épée au tranchant émoussé et à la garde rafistolée avec des bouts de bois – et se fit une idée assez précise de son caractère. Lâche et velléitaire, ce type ne devait pas avoir d'égal quand il s'en prenait à des femmes et à des enfants. Face à un autre guerrier, il n'aurait pas valu tripette, c'était évident. En guise de militaire, c'était un banal voyou – un maître de l'intimidation bien plus que de l'escrime.

Au sourire satisfait qu'il affichait, Kahlan comprit qu'elle ne l'impressionnait pas le moins du monde. Après tout, n'était-il pas passé à un cheveu de la besogner allégrement sous sa tente ?

— C'est toi que je tuerai le premier, dit Kahlan en le regardant droit dans les yeux.

Les autres soudards ricanèrent. Les soumettant à un examen rapide, Kahlan conclut qu'ils ne valaient pas mieux que leur camarade.

— Et toi, Nez Cassé, tu mourras après lui.

— Et nous ? demanda en riant l'un des trois autres hommes. Dans quel ordre nous élimineras-tu ?

— Vous le saurez une seconde avant que je vous égorge.

Les cinq gardes rirent aux éclats.

Pas l'empereur.

— Vous seriez avisés de la prendre au sérieux, dit-il. La dernière fois qu'elle a mis la main sur un couteau, elle a tué mes deux meilleurs gardes du corps. Soit dit entre nous, vous ne leur arrivez pas à la cheville en matière de compétences !

» Elle a aussi abattu une Sœur de l'Obscurité. Tout ça sans aucune aide, et en quelques minutes.

Les rires moururent avec un bel ensemble.

— Si vous n'êtes pas vigilants, tas de crétins prétentieux, je jure de vous éventrer de mes propres mains. Et si elle s'évade à votre nez et à votre barbe, je demanderai à mes bourreaux de vous torturer pendant un mois et un jour, histoire que votre chair ait commencé à pourrir avant que vous ayez quitté ce monde.

Les gardes spéciaux n'eurent soudain plus aucun doute sur l'importance et le sérieux des ordres de Jagang.

L'imposante escorte qui l'attendait – des centaines de soldats d'élite armés jusqu'aux dents – emboîta le pas à l'empereur lorsqu'il s'éloigna résolument de son pavillon.

Les cinq gardes formaient un demi-cercle autour de Kahlan. Il n'y avait qu'un trou dans la formation, à l'endroit où Jagang la flanquait…

Quand l'imposante colonne fut sortie du premier cercle, les soldats de l'escorte dégainèrent leur épée. Comme tout chef sensé, Jagang prenait des précautions normales contre d'éventuels tueurs infiltrés dans son camp.

Mais il n'y avait pas que ça.

Se croyant meilleur que tout le monde, l'empereur tenait à sa précieuse petite vie.

Chapitre 46

Lorsqu'ils furent de retour devant le pavillon, après la fin du tournoi de Ja'La, Kahlan dut s'avouer qu'elle ne parvenait plus à maîtriser son angoisse. Bien entendu, il y avait la sinistre perspective de se retrouver seule avec un homme à la fois dangereux et imprévisible – ce qu'il avait l'intention de lui faire, et qu'elle devinait, suffisait cependant à la terroriser. Mais ce n'était pas tout. L'attitude de l'empereur avait de quoi glacer les sangs de sa prisonnière.

Les joues légèrement rouges, les mouvements plus brusques, le regard plus intense que jamais malgré sa noirceur, Jagang parlait d'un ton plus tranchant, comme s'il était énervé. Suivre les parties de Ja'La l'avait mis dans un état de nerfs tel qu'il se montrait plus violent encore qu'à l'accoutumée. En d'autres termes, le jeu l'avait excité et stimulé – pour le grand malheur de sa victime.

Pendant la compétition, il avait estimé qu'une des équipes ne « donnait pas tout ce qu'elle avait dans le ventre ». Une façon imagée de dire que les joueurs ne s'investissaient pas à fond dans la partie.

Une fois leur défaite consommée, il les avait fait exécuter sur le terrain de jeu.

La foule avait applaudi encore plus fort que pendant la partie, assez ennuyeuse, il fallait l'admettre.

Jagang ayant été acclamé pour avoir condamné à mort des joueurs paresseux, les rencontres suivantes furent beaucoup plus animées – d'autant plus qu'on les avait jouées sur une pelouse rouge de sang.

Celui des suppliciés, bien entendu, mais pas seulement… Au Ja'La, le joueur qui avait le broc devait esquiver les défenseurs du camp adverse. De leur côté, ils cherchaient à le plaquer au sol afin de lui prendre la balle. L'attaquant de pointe, ou « marqueur », avait pour mission d'engranger des points, et il était donc la cible privilégiée de tous les joueurs de l'autre équipe. Avec toute cette violence, les hommes se retrouvaient plus souvent au sol que sur leurs pieds. Quand ils jouaient torse nu, à la bonne saison, ils étaient très vite poisseux de sueur et de sang, car les coups pleuvaient dru.

D'après ce que Kahlan avait vu, les spectatrices – des civiles qui suivaient l'armée – n'étaient pas le moins du monde dégoûtées par le sang. Au contraire, cette vision augmentait leur désir d'attirer l'attention des champions qui faisaient assaut de virtuosité, de technique et de courage devant leur empereur.

À part dans le cas précédemment évoqué, les équipes perdantes ne

furent pas mises à mort. Puisqu'elles s'étaient battues avec rage et détermination, elles furent simplement flagellées avec un fouet spécial aux multiples lanières au bout lesté de métal.

Un coup pour chaque point d'écart avec les vainqueurs, voilà ce que recevait chaque compétiteur après une défaite. En moyenne, on perdait au minimum par un écart de trois ou quatre points – un chiffre énorme une fois converti en coups de fouet. D'autant plus qu'un seul impact de cette arme terrifiante suffisait à faire éclater la peau du dos de n'importe quel homme.

Durant la punition, la foule comptait avec enthousiasme les coups que recevaient les malheureux perdants agenouillés au centre du terrain. Pendant ce temps, les vainqueurs s'offraient un petit tour d'honneur histoire de se faire acclamer par les spectateurs.

Alors que ce spectacle avait écœuré Kahlan, Jagang l'avait apprécié au plus haut point – un excellent prologue à la nuit qu'il escomptait passer avec la prisonnière.

Kahlan avait été soulagée que le tournoi se termine enfin. Mais à présent, alors qu'elle allait entrer sous le pavillon de Jagang, l'angoisse revenait, dix fois plus forte que pendant les parties. Excité par la violence du jeu et la vue du sang, l'empereur n'était pas d'humeur à se laisser interdire quoi que ce soit par qui que ce soit.

Et pour cette nuit, il ne lui restait plus que Kahlan comme source de plaisir…

Alors que les gardes spéciaux allaient prendre leur poste pour la nuit, Kahlan remarqua un homme qui courait en direction du pavillon, suivi d'assez près par un petit groupe d'officiers.

Jagang s'interrompit au milieu des instructions qu'il donnait aux cinq gardes. Alors que le cordon de sécurité s'ouvrait provisoirement pour laisser passer les visiteurs, il les regarda approcher d'un œil perplexe.

Le premier type était un messager. Les autres faisaient partie des proches conseillers du maître de l'Ordre.

— Que se passe-t-il ? demanda ce dernier.

Quand il avait des projets en tête, il détestait qu'on le dérange.

Dans le cas présent, il avait hâte de se retrouver seul avec sa prisonnière. L'heure de consommer leur « union » était venue, et il ne se tenait plus d'impatience.

Jusque-là, il n'avait pas eu le moindre geste déplacé. Une simple tactique, bien entendu – l'art de réserver le « meilleur » pour la fin. À l'instar des villes conquises par l'Ordre, Kahlan aurait eu tout le temps de mourir d'angoisse en l'attente de l'inévitable assaut. Guettant un sort qu'elle savait ne pas pouvoir éviter, elle se serait usé les nerfs, devenant ainsi une proie encore plus facile. Trop avisée pour tomber totalement dans un piège pareil, la jeune femme s'était efforcée de ne

pas penser sans cesse à ce que Jagang allait lui faire et au dégoût qu'elle éprouverait. Mais il était difficile d'oublier un rendez-vous avec la terreur et la dégradation. Dès qu'il s'agissait de brutaliser les innocents, Jagang savait se montrer fin psychologue…

Le messager tendit à l'empereur un cylindre de cuir. Faisant sauter le couvercle, il en sortit une feuille de parchemin soigneusement enroulée. Quand il eut brisé le sceau en cire, il déroula le message, le leva à hauteur de ses yeux et le lut à la lumière des torches qui flanquaient l'entrée du pavillon.

Commençant par plisser le front de perplexité, il se mit très vite à sourire – puis il éclata de rire tout en regardant ses officiers.

— L'armée du prétendu empire d'haran a déserté le champ de bataille ! Les rapports des éclaireurs et des sœurs sont formels : effrayés de devoir affronter Jagang le Juste et l'armée de l'Ordre, les D'Harans se sont débandés comme le ramassis de lâches et de minables qu'ils ont toujours été !

» Les troupes ennemies n'existent plus. Aucun obstacle ne se dresse entre le Palais du Peuple et nous.

Les officiers éclatèrent en vivats. Autour du pavillon, tout le monde jubilait. D'humeur généreuse, Jagang félicita ses généraux d'avoir contribué à la déroute de l'ennemi.

Alors que tous les regards étaient braqués sur l'empereur – à présent, il pérorait sur la fin imminente d'une trop longue guerre –, Kahlan leva discrètement une jambe jusqu'à ce que ses doigts rencontrent le manche du couteau glissé dans sa botte droite.

Avec une extrême économie de mouvements, afin de ne pas attirer l'attention des gardes spéciaux, elle tira l'arme de sa cachette et la prit bien en main. Dès que ce fut fait, elle récupéra le couteau dissimulé dans son autre botte.

Les deux armes étaient d'excellente facture. Sentir dans ses mains leur manche enveloppé de cuir chassa d'un seul coup la sourde angoisse de Kahlan. Avoir un moyen de frapper lui rendait sa dignité. Même si elle ne parvenait pas à empêcher Jagang d'avoir ce qu'il voulait, elle se serait battue jusqu'au bout, et c'était bien plus qu'une simple consolation.

Pour son ignoble victoire, l'empereur allait devoir payer le prix fort.

En bougeant seulement les yeux, mais pas la tête, elle nota mentalement la position de toutes ses cibles potentielles. Hélas, Jagang n'en faisait pas partie, car il était beaucoup trop loin. S'étant d'abord approché du messager, il avait ensuite rejoint ses officiers.

L'empereur n'était pas un imbécile, Kahlan le savait. Si elle se dirigeait vers lui, ça éveillerait aussitôt ses soupçons. Si présomptueux qu'il fût, il se douterait qu'elle n'était pas irrésistiblement attirée par

son charme viril. En guerrier expérimenté, il agirait avant qu'elle ait pu lui sauter dessus.

Même s'il avait été plus près, ses qualités de combattant et sa vigilance de tous les instants en auraient probablement fait un trop gros morceau pour Kahlan.

Il y avait de bien meilleures cibles, beaucoup plus faciles à surprendre. Les cinq gardes spéciaux, sur la gauche de la prisonnière. Et les officiers, un peu plus loin sur sa droite. Ceux-là ne pouvaient pas la voir. Si elle s'échappait, elle traverserait un camp plein de soudards tout aussi incapables de la remarquer. Certes, mais les cinq crétins la voyaient, eux, et ils étaient chargés de la surveiller.

Verser du sang était à sa portée – beaucoup de sang, même. En revanche, elle avait fort peu de chances de s'échapper.

Alors, que faire ? Lutter ou se soumettre servilement à un violeur ?

La réponse allait de soi. Tremblant de colère, Kahlan serra plus fort ses deux armes. Elle ne laisserait pas passer une occasion de frapper ses tortionnaires !

Avec une incroyable puissance, elle abattit une de ses lames et transperça la poitrine de l'homme qu'elle avait promis de tuer en premier. Quelque part dans son cerveau embrumé par la fureur, elle enregistra la très brève stupéfaction du futur cadavre.

Derrière lui, le type au nez cassé écarquilla les yeux de surprise et d'horreur. Se servant comme d'un levier du manche de l'arme plantée dans la poitrine de l'agonisant, Kahlan bondit en avant. Dans son élan, elle arma son bras droit, qui tenait toujours un couteau, et décrivit un grand arc de cercle qui ouvrit d'une oreille à l'autre la gorge de l'apprenti violeur.

En moins de trois secondes, Kahlan venait d'envoyer dans le royaume des morts les deux premiers noms de sa liste.

Sa première victime s'étant écroulée, elle lui plaqua une botte sur la poitrine pour mieux dégager la lame qui lui avait traversé le cœur. Puis elle se rua sur son deuxième groupe de cibles : les officiers.

Au premier, elle infligea un plaquage de toute beauté que n'aurait pas renié un champion de Ja'La. Avant de se relever, elle enfonça une de ses armes dans le ventre de l'homme puis lui imprima un mouvement vertical pour mieux déchiqueter toute une série d'organes.

Dans le même temps, elle planta sa seconde lame dans la gorge de l'homme qui se tenait à côté de sa troisième victime. Cet officier de haut rang était en fait sa cible prioritaire. Résolue à l'éliminer, Kahlan frappa si fort que la pointe de la lame traversa toute sa gorge, s'insinua entre deux vertèbres et ressortit par la nuque du moribond.

La moelle épinière sectionnée, l'officier s'écroula comme une masse, entraînant avec lui sa meurtrière, qui serrait toujours le couteau dévastateur.

À cet instant, alors que Kahlan aurait eu besoin de tous ses moyens pour tomber souplement et se relever dans le même mouvement, la magie du maudit collier s'abattit sur elle comme la foudre.

Les trois gardes spéciaux survivants choisirent ce moment pour attaquer. Se jetant sur elle, ils la plaquèrent au sol et lui enfoncèrent le visage dans la poussière. Paralysée par l'attaque magique, Kahlan ne put rien faire pour les empêcher de la désarmer.

Sur un ordre de Jagang, les trois hommes remirent debout la prisonnière.

Essoufflée, le cœur battant la chamade, Kahlan n'avait pas pu s'enfuir, comme elle le prévoyait. Mais elle avait de quoi être fière du bilan de son attaque surprise. Deux officiers en moins – plus deux des pires idiots que la terre ait jamais portés !

Un seul bémol : au lieu de la capturer, les trois minus survivants auraient été inspirés de la tuer. Mais décidément, ils n'étaient bons à rien.

Jagang ordonna à ses officiers de se disperser. Devant leur stupéfaction, il improvisa une explication : un sortilège défensif s'était mis à fonctionner n'importe comment, mais il avait repris les choses en main, et il n'y avait plus rien à craindre. Habitués à la violence, les militaires ne firent pas toute une affaire de la fin brutale et inexplicable de deux de leurs collègues et d'un duo de gardes. Si l'empereur affirmait que tout allait bien, ils étaient disposés à le croire, et tant pis pour les dégâts collatéraux.

Alors qu'ils sortaient du premier cercle, ils ordonnèrent à quelques hommes d'aller s'occuper des cadavres.

Les soldats d'élite attirés sur place par le bruit et l'agitation furent d'abord secoués par la mort de quatre hommes au cœur même du territoire de l'empereur. Voyant que Jagang prenait l'événement avec un grand détachement, ils donnèrent un coup de main aux types désignés pour emporter au loin les dépouilles.

Quand le calme fut revenu, Jagang se tourna vers Kahlan.

— Tu as regardé attentivement les parties, dirait-on… En t'intéressant plus à la stratégie qu'aux muscles saillants des joueurs…

Kahlan défia du regard les trois hommes qui l'immobilisaient toujours.

— J'ai tenu mes promesses, voilà tout…

Jagang expira lentement, comme s'il voulait calmer ses propres ardeurs meurtrières.

— Tu es une femme hors du commun, et une adversaire

redoutable.

— La messagère de la mort, oui…

Jagang jeta un rapide coup d'œil aux quatre cadavres que des hommes traînaient dans la poussière.

— On peut dire ça… (L'empereur reporta son attention sur les trois gardes spéciaux.) Ai-je une seule raison de ne pas vous envoyer sous les tentes de torture ?

Les trois hommes, jusque-là bouffis de fierté parce qu'ils avaient maîtrisé la furie, en rabattirent d'un seul coup et se consultèrent nerveusement du regard.

— Excellence, dit l'un d'eux, les deux hommes qui ont manqué de vigilance l'ont payé de leur vie. Nous avons fait notre devoir et empêché que la prisonnière s'évade.

— C'est moi qui l'ai arrêtée ! s'écria Jagang. Avec le collier qu'elle porte autour du cou… (Il toisa les gardes un long moment, le temps de se calmer un peu.) Mais on ne m'a pas surnommé pour rien Jagang le Juste. Pour l'instant, je vous laisse la vie sauve, mais que cette affaire vous serve de leçon. Ne vous ai-je pas prévenus qu'elle est dangereuse ? Maintenant, vous voyez que je ne plaisantais pas…

— Oui, Excellence, dirent en chœur les trois hommes.

— Relâchez-la ! ordonna soudain Jagang.

Après avoir foudroyé chaque garde de son regard totalement noir, il prit Kahlan par le bras et la tira vers le rabat du pavillon. Encore sous le choc de l'attaque magique, la jeune femme tremblait et elle avait mal partout.

Jusque-là, elle s'était demandé si Jagang contrôlait vraiment la magie du collier. La réponse était positive, et ça excluait toute possibilité d'évasion. Capable de la torturer à distance, Jagang avait tous les pouvoirs sur elle. Au moins, elle en était certaine, désormais…

— Cette nuit, vous resterez tous les trois devant le pavillon. Si la prisonnière en sort sans moi, vous aurez intérêt à l'arrêter, si vous tenez à votre misérable peau.

— C'est compris, Excellence !

Alors que les trois types allaient prendre leur poste, Jagang se tourna vers Kahlan :

— Aujourd'hui, tu t'es simplement promenée parmi mes hommes. Une très courte balade, en fait. Demain, tu verras beaucoup plus de soldats – et nous sélectionnerons un vrai régiment de gardes spéciaux.

» J'ignore ce qu'est l'anomalie dont parlait Ulicia, et je m'en fiche comme d'une guigne. L'important, c'est que ce phénomène me confère un avantage : pouvoir te faire étroitement surveiller !

» Demain, tu chevaucheras encore, mais sans tes vêtements, et tu remonteras la colonne. En somme, te voilà bombardée sergent

recruteur ! La journée devrait être très amusante…

Kahlan ne fit aucun commentaire, car ça n'aurait servi à rien. Dans sa nouvelle vie d'esclave de Jagang, les humiliations succéderaient aux humiliations et ce cycle infernal ne faisait que commencer.

Jagang fit entrer Kahlan dans le pavillon comme si elle était une invitée de haut rang. Une façon de se moquer d'elle, bien entendu.

Dès qu'elle fut à l'intérieur, la magie du collier relâcha un peu son emprise sur ses membres et la douleur s'estompa.

Toujours ça de gagné, en attendant l'horreur…

À la chiche lueur des bougies, l'intérieur du pavillon évoquait l'atmosphère paisible d'un temple ou d'un sanctuaire.

Une affreuse illusion.

Pour Kahlan, c'était au mieux un sinistre donjon et au pire le bûcher où elle brûlerait vive.

Chapitre 47

Jagang renvoya sans ménagement les serviteurs qui avaient préparé une collation tardive pour l'empereur et son « invitée ». Quand ils virent l'air féroce de leur maître – après avoir entendu de loin les lamentations des condamnés à mort –, les esclaves des deux sexes furent ravis qu'il ne leur demande pas de rester.

Lorsque la piétaille eut détalé, Jagang enfonça un index dans le dos de Kahlan et la poussa au-delà de la table lestée de plats de viande, de miches de pain, de coupes de fruits secs ou frais et de plusieurs carafes de vin.

Une fois passé une lourde tenture, Kahlan découvrit la chambre de l'empereur. Contrairement aux autres pièces, celle-là était isolée du reste de l'espace par ce qui semblait être des panneaux rembourrés. Afin d'augmenter encore la quiétude du lieu où Jagang se reposait, le sol était couvert d'épaisses fourrures qui étouffaient les bruits de pas.

Quelques guéridons et une bibliothèque vitrée – des meubles de toute première qualité – composaient l'ameublement dont l'élément majeur restait un magnifique lit à baldaquin tendu de fourrure et flanqué par deux tables de nuit où trônaient de magnifiques lampes d'or et d'argent.

Les mains croisées dans le dos, Kahlan regarda Jagang traverser la pièce en retirant sa veste en laine. Quand il l'eut négligemment jetée sur le dossier d'une chaise installée devant un petit bureau, il se tourna vers la prisonnière, lui montrant fièrement son torse puissant couvert d'une toison noire bouclée.

Cet homme avait décidément tout d'un ours, jusqu'à la fourrure ! À son allure, qui aurait pu se douter qu'il dormait dans des draps de satin ?

Selon Kahlan, un être si brutal ne pouvait pas apprécier réellement un tel raffinement. Très probablement, il faisait semblant, parce qu'il s'agissait d'un signe extérieur de richesse et d'une marque de noblesse.

Encore une occasion où le chef de l'Ordre oubliait que personne ne devait être meilleur que les autres, dans son monde idéal et enfantin. À coup sûr, Jagang ne s'était jamais demandé si les soudards, entassés sous des tentes sinistres, se glissaient chaque soir entre des draps plus doux que la peau d'une femme.

— Enlève tes vêtements ! lança Jagang. Sauf si tu préfères que je te les arrache.

— Dans les deux cas, ça restera un viol !

L'empereur se redressa et dévisagea un long moment sa prisonnière dans le silence de la nuit. Dehors, le brouhaha du camp s'était considérablement calmé, car les soldats prenaient un repos bien mérité après la longue marche et l'excitation des parties de Ja'La.

Jagang avait été très clair : jusqu'au Palais du Peuple, l'armée avancerait à un train d'enfer. Pour tenir le coup, la récupération était essentielle, les hommes le savaient.

Leur chef, en revanche, semblait s'en ficher comme d'une guigne. Très excité par les compétitions et les exécutions, il avait également « apprécié » la petite démonstration de Kahlan.

S'il la battait à mort pour venger ses quatre victimes, elle ne s'en plaindrait pas, puisqu'elle aurait perdu conscience pendant la « suite des opérations »…

— Tu m'appartiens, lâcha Jagang d'un ton sinistre. Oui, tu es à moi et à personne d'autre. Je peux faire de toi ce qui me chante. Si je décide de te couper la gorge, ton devoir sera de te vider de ton sang devant mes yeux. Et si je finis par te livrer aux trois hommes qui peuvent te voir, tu devras te plier à leurs caprices, que tu le veuilles ou non, car je peux te manipuler comme une marionnette.

» Tu es ma chose, et ton destin dépend de moi. Tu n'as plus aucune influence sur ta propre vie. Est-ce bien clair ?

— C'est encore et toujours un viol !

Jagang flanqua à Kahlan une gifle qui l'envoya au sol. La prenant par les cheveux, il la força à se relever et la tira jusqu'au lit. À mi-chemin, il la poussa si fort qu'elle décolla à moitié du sol, évitant un des poteaux d'extrême justesse avant d'atterrir sur la descente de lit en fourrure.

— Bien entendu que c'est un viol ! C'est ce que je désire ! Et tu es là pour ça !

Comme un taureau enragé, Jagang bondit sur sa proie.

Dès qu'il fut sur elle, Kahlan pensa à mettre en application le plan qu'elle avait improvisé pendant les parties de Ja'La.

Elle ne résisterait pas, privant son agresseur du plaisir de devoir utiliser la force pour arriver à ses fins.

La stratégie était une fort belle chose. Mais avec Jagang pesant sur elle, les mains refermées sur ses hanches, toutes les belles résolutions de Kahlan fondirent comme neige au soleil. Oubliant tout ce qu'elle avait prévu, elle tenta d'écarter de son corps les mains de l'empereur. Mais il était bien trop fort pour elle, surtout dans cet état d'excitation.

Ne prenant même pas le temps de gifler Kahlan pour l'empêcher de se débattre, il fit sauter tous les boutons de son chemisier.

Kahlan se pétrifia tandis que son violeur, un instant hypnotisé, admirait sa splendide poitrine.

La prisonnière mit ce répit à profit pour reprendre ses esprits. Elle venait de tuer quatre brutes, pas vrai ? N'ayant rien d'une frêle jeune fille, elle pouvait supporter un viol. Après tout, ce n'était presque rien lorsqu'on avait un collier magique autour du cou et plus la moindre idée de qui on était exactement. Pour l'esclave impuissante des Sœurs de l'Obscurité et du chef d'une horde de voyous, cet outrage n'était qu'une ligne de plus sur une longue liste.

Allons, cette épreuve supplémentaire ne serait rien ! En se débattant comme une oie blanche, elle se ridiculiserait, car elle valait beaucoup mieux que ça. La femme qui avait à son tableau de chasse une sœur et une bonne dizaine de soudards n'allait sûrement pas se débattre comme une écolière stupide. Même si elle avait peur – à juste titre –, ça ne l'obligeait pas à se laisser dominer par la panique. Au moment de tuer ses dernières victimes, elle avait eu peur aussi, sans pour autant être transformée en une ridicule marionnette.

Kahlan valait dix fois plus que Jagang ! Il était plus fort, tout simplement, et c'était son seul avantage sur elle. Conscient que sa prisonnière n'était pas dupe, il en perdait un peu de sa superbe et de son arrogance. Malgré son pouvoir, il n'aurait jamais Kahlan, sauf s'il la brutalisait pour ça. Une femme comme elle méritait beaucoup mieux qu'un type comme lui, faible et sans valeur sous son masque de puissance.

— Satisfait de ton trophée, Jagang ? demanda Kahlan, repassant au tutoiement pour mieux exprimer son mépris.

— Et comment ! Maintenant, enlève ce foutu pantalon de voyage !

Kahlan n'esquissant pas un geste, l'empereur agit à sa place, ouvrant les boutons un par un, comme s'il déballait un inestimable cadeau.

Les bras le long des flancs, Kahlan ne bougeait plus.

Saisissant le pantalon par la ceinture, l'empereur le tira sur les jambes de sa proie, le fit passer au-dessus de ses pieds puis le jeta au loin.

Toujours étrangement solennel, il contempla les hanches et les jambes nues de sa proie.

Quand il passa lentement une main entre ses cuisses, Kahlan dut mobiliser toute sa volonté pour ne pas se débattre.

Elle y parvint, remportant ainsi une nouvelle petite victoire.

— Enlève le reste ! souffla Jagang d'une voix rauque. Tes foutus sous-vêtements !

Ayant senti que la déshabiller excitait encore plus l'empereur, Kahlan obéit en prenant garde à ce que ses gestes n'aient rien de provocant.

Sans cesser de la regarder, Jagang s'assit sur le bord du lit et

commença à enlever ses bottes. Puis il retira son pantalon et l'envoya valser au loin d'un coup de pied.

Horrifiée de voir une telle brute dans toute sa nudité triomphante, Kahlan détourna le regard. Après cette nuit, comment pourrait-elle jamais tomber amoureuse et désirer qu'un homme la touche ?

Allons, elle délirait ! Comment diable aurait-elle pu tomber amoureuse de quiconque ? Elle s'inquiétait d'un problème qui ne se poserait jamais à elle.

Le lit bougea lorsque Jagang s'allongea à côté de sa future victime. Toujours fasciné, il laissa glisser sa main sur le ventre de la jeune femme.

Kahlan s'attendait au contact brutal et impérieux d'un mâle avide de satisfaire ses plus bas instincts. À sa grande surprise, la caresse, presque tendre, témoignait d'un profond respect pour un « objet » d'une inestimable valeur.

Cette approche d'amateur d'art éclairé, si saugrenue fût-elle, ne durerait certainement pas longtemps. Très vite, la lubricité reprendrait le dessus.

— Tu es vraiment extraordinaire, murmura Jagang, comme s'il se parlait à lui-même. Te voir à travers les yeux d'autres personnes ne te rendait pas justice, je m'en aperçois maintenant…

Le ton de l'empereur avait changé. La colère volatilisée, il se laissait lentement submerger par le désir. Et très bientôt, la voracité du conquérant reprendrait le dessus…

— Oui, c'est très différent… J'ai toujours su que tu étais exceptionnelle, mais maintenant que je te vois ainsi… Eh bien, tu es remarquable, vraiment…

Kahlan se demanda ce que signifiait ce discours. Jagang l'avait-il observée à travers les yeux des sinistres sœurs ? Cette idée était détestable. Imaginer qu'il la reluquait alors qu'elle pensait qu'une sœur la regardait se déshabiller… Qu'on puisse ainsi violer l'intimité des autres avait quelque chose de révoltant.

Jagang était là, invisible, préparant les événements de cette nuit… Et elle ne s'en était jamais doutée.

Oui, oui, c'était ça, mais pas seulement… Les propos de l'empereur semblaient avoir un autre sens. À en juger par la façon dont il parlait, l'affaire remontait à plus longtemps – bien avant qu'elle ait été captive des sœurs, à l'époque où elle savait encore qui elle était.

Cette idée-là était encore pire que l'autre. Ce porc en connaissait plus long sur sa vie qu'elle-même !

Sans crier gare, Jagang roula sur lui-même pour venir écraser Kahlan de tout son poids.

— Si tu savais depuis quand j'attends cet instant !

La respiration et le pouls de la prisonnière venaient à peine de se calmer. Cet assaut survenait trop vite !

Le cœur de Kahlan battit de nouveau la chamade.

Elle devait trouver un moyen de ralentir Jagang – et même d'éviter qu'il la prenne comme une catin. Mais dès qu'il la touchait, elle perdait ses moyens, terrorisée par la brutalité du maître de l'Ordre.

Mais elle valait mieux que lui et, pour le prouver, il ne fallait pas céder à la panique.

— Tu n'imagines pas combien j'ai rêvé de cet instant ! Tandis que le destin te conduisait à moi, tu ne peux pas savoir à quel point je m'impatientais…

— C'est vrai, je n'en sais rien, et je m'en fiche ! Alors, passe à l'acte, Jagang le Hâbleur, et épargne-moi tes ridicules bavardages. Comme tu le dis si bien, je n'imagine même pas de quoi tu veux parler !

Kahlan détourna la tête. L'empereur méritait seulement son mépris et son indifférence. Pour le supporter, le mieux était de penser à autre chose. Ce n'était pas facile, alors qu'il allait abuser d'elle, mais c'était possible, à condition de laisser son esprit vagabonder.

Pas question de livrer un combat perdu d'avance !

Pour se distraire, Kahlan pensa au tournoi de Ja'La. Pas parce que ce jeu l'intéressait, mais parce que les détails étaient encore frais dans son esprit.

Jagang glissa un bras sous les jambes de la prisonnière et les souleva, lui plaquant quasiment les genoux contre les seins. Dans cette position, il était difficile de respirer et les articulations devenaient vite douloureuses.

Non sans effort, Kahlan parvint à ravaler un cri de souffrance et de révolte. Elle ne devait pas penser à la façon dont Jagang, en plus de la violer, allait tenter de la dominer et de l'humilier. Sinon, elle n'aurait pas la distanciation nécessaire pour rester de marbre.

— S'il savait ça, murmura l'empereur, ça le tuerait…

Kahlan tourna la tête vers l'homme qui l'écrasait sous son poids.

— De qui parles-tu ? souffla-t-elle.

Il s'agissait peut-être de son père. Un géniteur qu'elle avait oublié – qui sait ? un commandant de l'armée d'harane qui lui avait appris à se battre avec un couteau ?

Oui, ça devait être ça. Son père. Elle ne voyait pas à qui d'autre Jagang pouvait faire allusion.

Kahlan tenta de trouver une réponse susceptible de couper tous ses moyens à Jagang. Mais ce n'était pas une si bonne idée que ça, décida-t-elle.

Jagang respirait de plus en plus fort – une tempête allait bientôt se déchaîner, et Kahlan en serait la seule victime.

— Et si tu savais, c'est toi que ça tuerait ! jubila Jagang.

De plus en plus perplexe, Kahlan s'abstint de poser une question qui n'obtiendrait à l'évidence pas de réponse.

Au lieu de céder à son désir, l'empereur restait immobile, les yeux baissés sur sa victime, dont il tenait toujours les jambes écartées.

Pourquoi ne se dépêchait-il pas, au point où il en était ? L'attente était pire que tout. Si ça durait encore un peu, Kahlan redoutait d'y laisser sa raison.

En attendant l'instant fatal, elle ne pouvait s'empêcher de penser à la douleur qui l'attendait – et qui se répéterait pendant des nuits et des nuits, jusqu'à ce que son tortionnaire se lasse d'elle.

S'il ne l'avait pas écrasée ainsi, elle aurait tremblé d'anticipation – l'anticipation de l'horreur, bien entendu.

— Non, dit soudain Jagang. Pas comme ça ! Ce n'est pas ce que je veux.

Kahlan n'en crut pas ses oreilles.

Il lui lâcha les jambes, les laissant retomber sur le lit, puis se tint en appui sur les mains. S'il avait consenti à s'écarter, Kahlan aurait enfin pu refermer les cuisses. Mais pour le moment, il était comme pétrifié.

— Non, répéta-t-il, pas comme ça. Tu ne veux pas de moi, mais ça serait seulement désagréable. N'est-ce pas ? Tu serais révulsée, mais rien de plus !

» Lorsque je te prendrai, je veux que tu saches qui tu es et pourquoi je suis si content de te violer. Ce sera l'expérience la plus horrible de ta vie. Je veux qu'il souffre autant que toi, comprends-tu ? Quand ma semence coulera en toi, j'entends que tu saches exactement qui tu es et ce que ça signifie. Ainsi, ce souvenir te hantera jusqu'à la fin de ta vie. Et il y pensera chaque fois qu'il te regardera. Avec le temps, il te haïra parce que tu auras un jour été à moi. Et il honnira ton enfant – celui que je te ferai, chienne !

» Mais pour ça, il faut que tu recouvres la mémoire. Si je me laisse aller ce soir, je gâcherai une formidable occasion de ravager ta vie et la sienne.

— Dis-moi qui je suis, et le tour sera joué !

L'empereur eut un petit sourire.

— Tout te révéler ne suffirait pas… De simples mots n'éveilleraient pas tes sentiments. Pour que ce soit un véritable viol, ta mémoire doit te revenir. J'ai fait tout ça pour que tu souffres mille morts. Et pour que tu gardes en souvenir un enfant que tu considéreras comme un monstre.

» Le jour où tu sauras ce que je saccage et souille en te possédant, je te violerai, n'en doute pas un instant.

Sur ces mots, l'empereur s'écarta et s'allongea à côté de Kahlan, qui en soupira de soulagement.

Pour la rappeler à l'ordre, Jagang referma un de ses battoirs sur le sein droit de sa prisonnière.

— Ne crois pas t'en être tirée à bon compte, ma petite chérie ! Tu ne t'enfuiras pas, et je te jure que ce sera mille fois plus affreux que ce que tu aurais vécu ce soir. (L'empereur serra douloureusement le sein de Kahlan.) Et pour lui aussi, ce sera bien pire !

Kahlan se demanda comment un viol pouvait être « pire » un jour qu'un autre. Mais Jagang espérait peut-être qu'elle se sente coupable, s'il abusait d'elle alors qu'elle aurait recouvré la mémoire. Pour l'Ordre Impérial, c'était la victime qui portait le blâme, jamais le bourreau.

Jagang poussa brusquement la prisonnière hors du lit. Elle s'écrasa sur le sol, sa chute heureusement amortie par une peau de bête et un tapis.

— Tu dormiras ici, à côté du lit… Un jour, je te prendrai avec moi. Mais pas avant que ça te détruise, parce que tu sauras qui tu es. Ce jour-là, je détruirai ta vie, ton avenir… et les siens, par la même occasion.

Kahlan resta immobile, n'osant pas broncher de peur qu'il change d'avis. Ne pas devoir subir un viol cette nuit l'emplissait de soulagement, quoi qu'en dise l'empereur.

Se penchant au bord du lit, il riva sur elle son terrible regard noir. Brusquement, il glissa une main entre les jambes de Kahlan, qui ne put retenir un cri de surprise.

— Si tu penses à t'enfuir ou à me tuer pendant que je dors, oublie ça tout de suite. Tu n'as pas une chance de réussir. Tout ce que tu auras gagné, c'est un long service sous les tentes, une fois que je t'aurai possédée et souillée. Mes chers soldats pourront te toucher là où j'ai ma main, et ils ne s'en priveront pas. C'est compris ?

Kahlan hocha la tête.

— Si tu essaies de te lever, ou de ramper, la magie du collier t'en empêchera. Tu veux une petite démonstration ?

Cette fois, la prisonnière secoua la tête.

— Très bien, conclut Jagang avant de retirer sa main.

Quelques secondes plus tard, Kahlan l'entendit se tourner dans le lit.

Elle ne bougea pas, comme il le lui avait ordonné. Que s'était-il exactement passé cette nuit ? Elle n'aurait su le dire, mais une chose était sûre : elle ne s'était jamais sentie si seule de sa vie.

Enfin, de la partie dont elle se souvenait.

Bizarrement, elle regrettait que Jagang ne l'ait pas violée. S'il

l'avait fait, elle n'aurait pas été en train de trembler de peur en repensant à ses mystérieuses menaces.

Désormais, chaque matin, elle se réveillerait en redoutant que sa mémoire lui soit revenue pendant la nuit. Et lorsque ça se produirait, tout serait encore plus affreux qu'aujourd'hui.

Kahlan savait que Jagang n'affabulait pas. Au point où il la désirait, il ne se serait pas privé de la prendre pour étayer une série de mensonges.

En conséquence, elle ne désirait plus découvrir qui elle était vraiment. Son passé était désormais trop dangereux pour qu'elle joue avec le feu. Mieux valait qu'elle croupisse dans l'oubli jusqu'à la fin des temps.

Quand elle estima que l'empereur dormait – au rythme régulier de sa respiration –, Kahlan tendit un bras tremblant pour récupérer ses vêtements. Même en plein été, elle tremblait de froid. S'habiller ne suffisant pas, elle tira sur elle une peau de bête. Bouger aurait été trop risqué.

Il n'y avait plus d'issue. Voilà ce qu'était sa vie, à présent. Et il ne fallait surtout pas que ça change, car l'anonymat la protégeait.

Si sa mémoire s'éveillait, son calvaire serait encore plus douloureux. Mais ça n'arriverait pas, car elle refuserait de se souvenir. À l'abri derrière un voile noir, elle ne s'exposerait plus jamais à la lumière.

Cette nuit, elle était devenue quelqu'un d'autre. Et la femme qu'elle était jadis ne devrait jamais revenir à la vie.

Un instant, elle se demanda qui était l'homme que Jagang poursuivait de sa vindicte. Cet homme qu'il entendait détruire en la souillant, comme il l'avait répété plusieurs fois.

Elle chassa très vite cette question de son esprit. Tout cela concernait une femme qui s'était volatilisée à tout jamais.

Un fantôme…

Plus effrayée par ce spectre que par l'empereur en personne, Kahlan se recroquevilla sur elle-même et sanglota en silence.

Chapitre 48

Le regard rivé sur le sol, Richard marchait comme un automate. Dans le brouillard qui avait envahi son esprit, une seule étincelle parvenait à briller assez fort pour rester visible.

Kahlan.

Elle lui manquait tellement ! Fatigué de se battre, il était en réalité las de tout – et en particulier d'échouer sans cesse.

Il voulait retrouver Kahlan. Mais quand lui rendrait-on sa vie ? Sa vie avec elle… Bon sang ! il aurait tout donné pour la serrer dans ses bras juste un instant.

Des années plus tôt, dans la maison des esprits, alors qu'il ignorait encore qu'elle était la Mère Inquisitrice, Kahlan avait eu un moment de faiblesse et de désespoir, parce qu'elle se sentait écrasée par tous les secrets qu'elle ne devait pas trahir. Ce jour-là, elle lui avait demandé de la serrer dans ses bras. Simplement.

Il n'avait jamais oublié la tristesse qui s'entendait dans sa voix et se lisait dans son regard.

Bien entendu, il lui avait donné ce qu'elle voulait. D'autant plus facilement qu'il le voulait aussi…

— Arrête ! siffla une voix. Et attends.

Richard s'immobilisa. Même s'il savait que c'était une erreur, il avait du mal à se concentrer sur le présent.

Il remarqua quand même que Six, la femme qui l'avait capturé, sondait attentivement les environs.

La léthargie dont il était prisonnier l'empêchait de penser normalement. Superficiellement, la femme semblait se livrer à une manifestation de force, histoire d'impressionner d'éventuels agresseurs. Mais quand on savait regarder, on voyait de la peur sous son masque de bravoure.

Décidant d'oublier ses angoisses pour un temps, Richard tenta de comprendre ce qui se passait.

À la lueur de la lune, il put constater que c'était très simple : Six contemplait un camp militaire qui semblait occuper entièrement une vallée pourtant de bonne taille. En plein milieu de la nuit, un calme relatif régnait parmi les tentes.

La seule vision de la voyante flanquait la nausée à Richard. Dès qu'elle approchait de lui, une inquiétude sourde lui tordait les entrailles.

Au-delà du camp, sur une butte, se dressait un château que Richard pensait reconnaître…

— Avance, marmonna Six en lui passant devant.

Richard obéit et retomba très vite dans l'état d'hébétude où plus rien ne l'intéressait à part Kahlan.

Sous un ciel d'encre, Richard et Six marchèrent pendant des heures dans une paisible campagne. Comme un serpent, Six feignait la nonchalance, mais elle était prête à agir à la première erreur de son prisonnier.

Inspirant à pleins poumons, Richard fut réconforté par l'odeur des sapins baumiers et des autres conifères. Comme toujours le doux parfum de la mousse et de la bruyère lui rappela de délicieux souvenirs d'enfance.

Hélas, Six et lui sortirent très vite de la forêt pour s'engager sur des voies pavées puis passer devant des boutiques fermées et des bâtiments obscurs.

Dans les ombres, des hommes armés de piques montaient la garde.

Richard aurait juré qu'il voyait l'improbable décor d'un rêve. S'il ne se trompait pas, il lui suffirait de fermer les yeux et de penser à la forêt pour qu'elle réapparaisse.

Il tenta le coup avec Kahlan, mais elle ne se matérialisa pas devant lui comme par enchantement.

Deux soldats au plastron impeccablement poli déboulèrent d'une rue latérale et se prosternèrent devant Six, allant jusqu'à embrasser l'ourlet de sa robe noire.

La voyante ralentit à peine le pas et ne prêta aucune attention aux propos que lui tenaient les deux hommes – Richard crut comprendre qu'ils imploraient la clémence de Six, mais il aurait été incapable de dire à quel sujet…

Se relevant, les deux types emboîtèrent le pas à la magicienne, devenant en quelque sorte ses gardes du corps privés.

Cette scène était bien trop fantasmagorique. Richard le savait, mais il se sentait trop indifférent à tout pour s'en soucier vraiment.

Une seule chose comptait pour lui : obéir à Six !

Il n'y pouvait rien, tout en elle le fascinait, du son de sa voix à la lueur qui brillait dans ses yeux – sans parler de sa silhouette énigmatique. Maintenant qu'il était privé de son don, la présence de la voyante comblait le grand trou que la magie avait laissé dans son âme.

Sa présence lui redonnait un peu d'envie de vivre et l'aidait à se sentir un peu moins vide.

Les deux gardes toquèrent assez doucement à une grande porte de fer enchâssée dans un très haut mur d'enceinte.

Un judas s'ouvrit et des yeux brillèrent dans l'obscurité.

Ils s'écarquillèrent dès que leur propriétaire eut reconnu la femme au visage blafard.

Puis des bruits de pas retentirent. Sur un ordre de leur chef, des gardes, de l'autre côté, avaient entrepris de retirer la lourde barre de fer qui bloquait la porte.

Quand ils eurent terminé, l'imposant battant s'ouvrit. Six le franchit, Richard dans son sillage.

À la lueur de la lune, il aperçut de très hauts murs de pierre mais ne leur accorda aucune attention. Rien ne l'intéressait, à part la fine silhouette qui lui montrait le chemin au cœur d'une nuit plus épaisse et plus dense que jamais.

Des hommes accoururent, apportant des torches supplémentaires.

— Par là, dit l'un des gardes en désignant une entrée en forme d'arche.

Il guida Richard et Six jusqu'à un escalier de pierre.

La descente dura très longtemps. Au fil des minutes, voire des heures, Richard commença à avoir le sentiment qu'ils glissaient lentement le long du tube digestif de quelque improbable bête de pierre. Mais être avalé ne le gênait pas, tant que Six restait avec lui.

Dans les entrailles de la terre, quand ils eurent atteint un corridor froid et humide, les deux hommes ouvrirent la marche jusqu'à une porte bardée de fer.

Ici, de la paille était répandue sur le sol et on entendait goutter de l'eau dans le lointain.

— C'est l'endroit que vous avez demandé…, dit un des gardes.

La lourde porte grinça sinistrement quand son compagnon l'ouvrit. Entrant dans une minuscule pièce, l'homme alluma avec sa torche la chandelle posée sur une petite table.

— C'est ta chambre, annonça Six. Il fera jour bientôt, Richard, et je reviendrai te voir à ce moment-là.

— Oui, maîtresse.

Un petit sourire sur son visage d'une blancheur de craie, la voyante se pencha vers son prisonnier :

— Connaissant la reine, je pense qu'elle voudra commencer tout de suite… Elle est très impatiente, tu sais ? et terriblement impulsive. Elle aura recours à des colosses armés de fouets, je suppose… Avant midi, ils t'auront décollé toute la peau du dos, et il sera temps de passer à d'autres parties de ton corps.

— Maîtresse, je…, commença Richard.

Paniqué, il ne parvint pas à en dire plus.

— La reine a le vice dans le sang. Et elle est très rancunière. Mais ce n'est pas un souci important. J'ai besoin de toi vivant, donc tu n'as rien à craindre. Tu souffriras peut-être mille morts, mais tu ne

quitteras pas ce monde, tu peux me croire ! La mort ne t'accueillera pas en son jardin !

Sur ces mots, Six se détourna et sortit, escortée par les deux soldats.

La porte claqua, puis Richard entendit le bruit d'un verrou qui se met en place.

En une fraction de seconde, il se retrouva seul dans une geôle de pierre depuis longtemps oubliée des hommes.

À la faveur du silence, l'angoisse revint à la vitesse d'un cheval au galop. Pourquoi une reine lui aurait-elle voulu du mal ? Pour quelle raison Six le gardait-elle en vie ?

Richard cligna des yeux. Soudain, son esprit fonctionnait mieux. On eût dit que son aptitude à réfléchir augmentait proportionnellement à la distance qui le séparait de Six.

Quand il se fut accoutumé à la chiche lueur de sa chandelle, il regarda autour de lui. Dans la petite pièce au sol de pierre, il n'y avait qu'une table et une chaise. Les murs étaient en pierre brute et de grosses poutres traversaient le plafond.

La réponse à toutes ses questions le frappa comme la foudre.

Denna !

Après l'avoir capturé, c'était là que Denna l'avait enfermé. Il reconnaissait la table et revoyait très bien la Mord-Sith, assise sur la chaise… Levant les yeux, il vit le crochet de fer…

Alors qu'il portait des fers, Denna avait suspendu la chaîne qui les reliait à ce crochet. Pendant que son prisonnier se tenait debout sur la pointe des pieds, elle l'avait longuement torturé avec son Agiel.

Des images de la nuit où Denna l'avait « brisé » revinrent à la mémoire de Richard.

La nuit où elle avait cru le briser, en réalité. Car il avait réussi à compartimenter son esprit.

Cela dit, il n'oublierait jamais ce qu'il avait subi cette nuit-là. Ni la cause de ce déchaînement de violence.

Alors qu'il pendait du plafond comme un vulgaire quartier de viande, la princesse Violette était venue se régaler du spectacle. L'horrible fillette avait fait un caprice, exigeant de participer activement à la séance de torture.

Denna lui avait confié son Agiel et expliqué comment s'en servir.

Richard entendait encore la princesse clamer qu'elle ferait violer et torturer Kahlan avant de la mettre à mort.

Il avait réussi à frapper Violette assez fort pour lui casser la mâchoire et la forcer à se couper la langue.

Tout ça était arrivé dans cette pièce.

Se laissant glisser le long d'un mur, Richard s'assit à même le sol. Il devait réfléchir et comprendre ce qui se passait.

Étant appuyé contre son sac à dos, il le retira de ses épaules et le posa sur ses genoux. Une idée le frappant, il l'ouvrit, écarta sa tenue de sorcier de guerre et sa cape dorée et mit la main sur le livre que Baraccus lui avait légué. Il le feuilleta et constata que les pages restaient désespérément blanches. S'il n'avait pas perdu son don, il aurait au moins pu lire le testament de son lointain prédécesseur. Grâce à sa magie, il aurait sûrement pu se sortir de cette sale situation…

Des « si », toujours des « si »…

Une nouvelle idée s'imposa à lui. Il ne pouvait pas laisser ses adversaires découvrir le livre. Six avait le don – une variante, en tout cas. Elle ne devait pas poser les yeux sur un texte que Baraccus avait tenu secret pendant trois mille ans. Lui seul était censé le lire. Pas question de trahir la confiance que lui avait témoignée l'antique Premier Sorcier.

Se levant, il fit le tour de la pièce à la recherche d'une cachette. Bien entendu, il n'en trouva pas entre quatre murs si dépouillés.

Alors qu'il se tenait au milieu de sa geôle, plus que perplexe, il leva les yeux et vit de nouveau le crochet de fer. Ayant une idée, il traversa la salle, inspectant soigneusement les poutres. L'une d'elles, parallèle à un mur, n'était pas entièrement collée à la pierre. Comme sur la plupart des plafonds, de longues craquelures couraient tout au long de la poutre – un souvenir de la phase de dégrossissage puis de séchage du bois. Comme il ne s'agissait pas de faiblesses structurelles, les charpentiers prenaient rarement le temps de les mastiquer puis de les teindre au brou de noix.

L'ébauche d'une solution naquit dans l'esprit de Richard.

Il tira la chaise et monta dessus, mais il n'était pas assez haut. Jamais à court d'astuces, il plaça la table à l'endroit requis, grimpa dessus et réussit enfin à atteindre le crochet de fer – un objet indispensable s'il voulait cacher efficacement le livre.

Mais le déloger du bois ne se révéla pas facile.

Se suspendant des deux mains au crochet, il pesa dessus de tout son poids, se balançant de plus en plus vite. Au bout d'un moment, ses efforts portèrent leurs fruits. Même s'il lui fallut s'affairer encore un peu, c'était gagné : le foutu crochet finit par lui rester entre les mains.

Tirant la table au fond de la pièce, dans le coin le plus sombre, Richard remonta dessus et étudia une craquelure dont la largeur semblait parfaite. Suivant son itinéraire du bout d'un index, il constata qu'elle remontait quasiment jusqu'à l'entretoise, au point le plus élevé du plafond.

L'endroit idéal pour renfoncer le crochet dans le bois – le plus solidement possible bien entendu.

Récupérant son sac à dos, Richard parvint à l'insérer dans l'étroit espace entre le mur et la poutre. Lorsqu'il l'eut aplati de son mieux, il le poussa vers le haut jusqu'à ce qu'il soit suspendu au crochet de fer.

Il tira sur le sac pour s'assurer qu'il ne tomberait pas. Rien à craindre, il resterait en place.

Sautant au sol, Richard remit la table et la chaise où elles étaient. La couleur du sac se confondait avec celle du vieux chêne de la poutre. Comme il avait choisi le coin le plus sombre de la pièce, personne ne remarquerait le sac caché à cet endroit – à moins de savoir quoi chercher et où le chercher, bien entendu.

De toute façon, il n'y avait pas mieux à faire.

Content d'avoir mis le livre et la tenue de sorcier de guerre à l'abri – au moins dans la mesure du possible –, Richard alla se rasseoir et tenta de dormir un peu.

Hélas, fermer l'œil se révéla impossible. Ce que Six gardait en réserve pour lui dès le lendemain l'angoissait trop. Les entrailles nouées, il ne parvenait absolument pas à se détendre.

Pourtant, être loin de la voyante le soulageait un peu…

Combien de temps s'était-il écoulé depuis qu'il avait quitté les flammes-nuit pour tomber dans le piège tendu par Six ? Il n'en savait rien. En présence de cette femme, il ne pouvait ni agir ni réfléchir. Elle étouffait son esprit.

Tout son esprit ?

Dans cette même pièce, Denna lui avait annoncé qu'il deviendrait son « chiot » et qu'elle le briserait pour qu'il lui obéisse comme une marionnette. Puisqu'il ne pouvait pas s'y opposer, il avait décidé de la laisser faire, mais de préserver une part de lui-même en la mettant à l'abri dans un coin de son cerveau où nul n'aurait accès.

À l'époque, cela avait fonctionné.

Eh bien, il devait recommencer ! Six ne devait plus le dominer totalement, comme c'était le cas depuis la capture. S'il sentait en permanence son influence et l'emprise de sa volonté, l'éloignement physique lui rendait l'aptitude de penser librement et de choisir son destin – jusqu'à un certain point, au minimum.

Son plus grand désir était de se libérer du joug de la voyante.

Comme il l'avait fait des années plus tôt, Richard créa dans son esprit un compartiment où il enferma le noyau même de sa volonté, de son âme et de son cœur. Une cachette au fond très semblable à celle qu'il avait trouvée pour son sac.

De nouveau capable de penser – et avec un plan en tête –, il se sentit beaucoup mieux. Même si la voyante gardait la possibilité de le contrôler, sa domination ne serait plus aussi totale qu'elle le croyait.

Du coup, il recouvra l'aptitude de se détendre.

Il en profita pour penser à Kahlan – des souvenirs joyeux, à

l'époque où un présent lumineux semblait devoir être suivi par un avenir encore plus étincelant.

L'éternelle et précieuse illusion de la vie, tellement poignante quand on était contraint par les faits à ne plus y croire.

Dans sa prison, Richard se souvint du bonheur qu'il éprouvait près de sa femme. La joie de la sentir contre lui, le plaisir de l'embrasser, la douce ivresse de l'entendre murmurer combien il comptait pour elle…

Comme chaque nuit, s'endormir revint purement et simplement à continuer dans le monde des songes son incessante quête de celle qu'il avait perdue…

Chapitre 49

Richard s'éveilla en sursaut quand il entendit la porte s'ouvrir.

Un réveil pénible, parce que Kahlan lui avait rendu visite dans ses rêves. S'il ne se souvenait jamais de ses songes, il savait que ceux de cette nuit avaient été habités par sa femme. Comme s'il avait vraiment été avec elle, il se sentait empli de sa présence – et nourri de son amour. Mais tout ça venait de lui être arraché. Une fois conscient, il perdait immédiatement le contact avec l'essence de sa bien-aimée. Cette brutale séparation, venant s'ajouter à la triste réalité, était un véritable crève-cœur.

Même s'il n'en gardait aucune image précise, Richard savait que le monde était plus beau dans ses rêves. La guerre n'y existait pas, la mort n'était qu'une lointaine possibilité, et les séparations ne duraient pas plus de quelques heures.

S'il avait pu choisir, Richard aurait fui la réalité à tout jamais. Mais personne ne pouvait dormir jusqu'à la fin des temps…

Quand il essaya de s'asseoir, il constata qu'être allongé sur le sol de pierre lui laissait de désagréables courbatures. Son esprit n'étant toujours pas très clair, il estima n'avoir pas dormi plus de deux ou trois heures.

Alors que des gardes entraient dans la pièce, il réussit à se relever et entreprit d'étirer ses muscles douloureux.

Six entra, le visage toujours aussi blafard au milieu de sa couronne de cheveux noirs. Ses yeux bleu pâle se rivèrent sur Richard, le détaillant comme s'il était l'unique être vivant au monde. Sous ce regard, le prisonnier se sentit très vite écrasé, comme si une montagne venait de s'écrouler sur lui.

Alors que la voyante approchait de lui, il mobilisa toute son énergie pour ne pas abdiquer face à sa pesante volonté. Comme s'il était dans une rivière aux flots déchaînés, lutter contre le courant se révéla presque impossible.

Un échec de plus sur une longue liste…

— Suis-moi, nous devons aller dans les grottes, et le temps presse.

Au lieu de demander pourquoi il y avait urgence – et de ne pas obtenir de réponse, très probablement –, Richard posa une question qui lui tenait à cœur et qui ne braquerait peut-être pas Six.

— Savez-vous où est Kahlan ?

La voyante se retourna à demi.

— Bien sûr ! Avec Jagang !

Jagang ? Richard crut qu'une seconde montagne venait de s'écrouler sur lui. Six se souvenait de Kahlan, c'était déjà énorme. En plus, elle en savait long à son sujet. Et elle semblait ravie d'avoir fait de la peine à son prisonnier en répondant à sa question.

— Allez, dépêchons-nous !

Quelque chose n'allait pas… Richard n'aurait pas su dire quoi, mais il le sentait à la façon dont le pouvoir de Six agissait sur lui. Elle le gardait sous l'influence de son sort de séduction, une main de fer dans un gant de velours, mais quelque chose avait changé. Il y avait chez Six une ombre de… détresse. Oui, c'était le mot juste. De la détresse…

Au diable les problèmes de la voyante ! Jagang tenait Kahlan ! Bouleversé par cette nouvelle, Richard n'avait pas encore cherché à savoir pourquoi Six n'avait pas oublié sa femme, comme le reste de l'Univers à part lui.

Sans le pouvoir de la voyante, qui le forçait à mettre un pied devant l'autre, Richard serait sans doute tombé comme une masse. Jagang tenait Kahlan ! Que pouvait-il se passer de plus grave ? C'était la catastrophe ultime, la fin de tout…

Alors qu'il suivait Six dans une série de couloirs obscurs, Richard se dit qu'il devait intervenir. Kahlan avait besoin d'aide. D'abord prisonnière de Sœurs de l'Obscurité, elle était à présent sans défense entre les mains du pire ennemi de son mari – un homme qui la détestait avec une passion meurtrière.

Mais il y avait un point plus ou moins rassurant : Richard savait où se trouvait Jagang. Il marchait sur D'Hara, le torse bombé, et s'apprêtait à investir le Palais du Peuple.

Et Kahlan l'accompagnait…

Concentré sur ses pensées, Richard faillit ne pas s'apercevoir qu'il venait de sortir du château.

Soudain, il comprit pourquoi Six n'était pas très bien.

Il y avait des soldats partout et il en arrivait toujours de toutes les directions.

Les tueurs de l'armée de l'Ordre – oui, ceux qui campaient dans la vallée, la veille – se comportaient comme s'ils étaient chez eux – ou en terrain conquis.

Marmonnant entre ses dents, Six regarda autour d'elle, en quête d'un moyen de fuir la cour. Mais des soldats entraient et sortaient par toutes les issues. Et le couloir qui menait à la sinistre pièce était déjà inaccessible, sauf à vouloir traverser une véritable marée humaine de soudards.

Ces guerriers vêtus d'uniformes disparates étaient armés jusqu'aux dents et ils ne semblaient pas du genre commode. Habitué à voir des

soldats de l'Ordre, Richard n'était pas plus impressionné que ça. Mais il comprenait très bien que Six et les gardes du château se sentent dans leurs petits souliers face à de tels « invités ».

Quand l'armée de l'Ordre arrivait quelque part, mieux valait s'écarter de son chemin.

— Comme prévu, dit un officier en approchant de la voyante, nous sommes venus nous assurer que Tamarang est fidèle à la cause de l'Ordre Impérial.

— C'était prévu, oui, lui concéda Six, mais vous ne deviez pas arriver si tôt.

Une main sur le pommeau de son épée, l'homme regarda autour de lui, étudiant la configuration des lieux. À la qualité de sa tenue et des armes qu'il portait, on devinait que cet officier était tout simplement le chef de l'expédition.

— Nous avons avancé plus vite que nous l'aurions cru, dit-il. Pas mal de cités se sont rendues sans résister, voilà pourquoi nous sommes là maintenant, et pas au printemps prochain, comme nous l'avions annoncé.

— Eh bien, je vous souhaite la bienvenue au nom de la reine, soupira Six. Justement, j'allais la retrouver…

L'officier portait une magnifique cuirasse très bien entretenue. Sous le vernis, on distinguait encore d'anciennes entailles récoltées sur les champs de bataille. Plusieurs anneaux décoraient son oreille gauche et la moitié droite de son visage était tatouée – des écailles parfaitement imitées, pour lui donner des allures d'homme-serpent.

— L'armée est au service de la noble cause de l'Ordre Impérial, rappela-t-il. Désormais, Tamarang est une composante de l'empire dirigé par Jagang le Juste. J'espère que tout le monde, dans ce château, s'en réjouit.

Le bruit des bottes couvrait le chant matinal des oiseaux. Tant de remue-ménage ne plaisait sûrement pas à la majorité des résidants du château, mais aucun n'aurait été assez stupide pour le dire.

— Cela va de soi, mentit Six avec un naturel remarquable. (Elle semblait avoir un peu récupéré de son choc initial.) Bien entendu, la reine espère que vous respecterez les termes de notre accord, qui lui laisse l'entière jouissance du château, dont l'entrée restera interdite à tous les représentants de l'Ordre, sauf invitation expresse.

L'officier soutint un long moment le regard de la voyante.

— Si ça peut faire plaisir à votre reine… Moi, ça m'est égal, parce que le château ne me sera d'aucune utilité… (Il cligna des yeux, sursautant comme s'il était surpris de s'entendre proférer des propos pareils.) Cela dit, conformément à nos accords, le reste de Tamarang est maintenant une province de l'Ordre Impérial.

Presque toute son assurance revenue, Six eut un petit sourire.

— Conformément à nos accords, exactement…

Richard avait à peine suivi la conversation. Tirant parti de la distraction de Six, il avait échappé à son emprise mentale. Au fond, ça revenait à écarter les mâchoires d'un piège pour s'en libérer, même si tout se passait dans le domaine de l'esprit.

Il était temps qu'il tente quelque chose pour son propre bénéfice. Et celui de Kahlan…

En plus d'avoir perdu son don, il s'était séparé de l'Épée de Vérité. Pour autant, il n'avait pas oublié tout ce que lui avait appris son arme – et encore moins les leçons que lui avait dispensées sa vie. S'il n'était plus un sorcier de guerre, il restait parfaitement capable de danser avec les morts.

Et de ne faire qu'un avec une lame.

Il lui restait tout simplement à s'en procurer une.

Alors que Six et l'officier palabraient au sujet des territoires respectifs de l'Ordre et de la reine – une vraie discussion de marchands de tapis –, Richard étudia l'armement des hommes qui grouillaient autour de lui.

Les épées des simples soldats semblaient de bien mauvaise facture. En revanche, le sous-officier qui se tenait un peu à l'écart de la scène, le regard rivé sur son chef, arborait une belle lame à la poignée recouverte de cuir.

Avec un sourire un peu niais, Richard sortit une pièce en cuivre de sa poche et se mit à la faire rouler entre ses phalanges. Mimant la maladresse, il la laissa tomber.

L'air penaud, il se pencha pour la ramasser. Ce faisant, il passa les ongles dans la terre battue, rapportant une petite quantité de sable qu'il récupéra en même temps que la pièce.

Le sous-officier, occupé à regarder son supérieur parler avec une voyante, accorda une attention minimale au crétin qui époussetait une pièce avant de la remettre dans sa poche.

Six était bien plus fascinante qu'un inconnu maladroit et à demi idiot.

Faisant mine de se nettoyer les mains, Richard se couvrit en réalité les paumes et les doigts de sable. Lorsque ça commencerait, il ne fallait pas que ses mains glissent sur le cuir…

Sans se retourner, il se pencha vers le sous-officier, toujours fasciné par Six, qui dictait maintenant ses conditions à l'homme qu'elle venait de subjuguer. Du coin de l'œil, Richard apercevait la poignée de l'arme qu'il convoitait. C'était effectivement une épée de très belle facture, largement supérieure à celles que portaient les simples soldats.

Alors que Six et l'officier supérieur négociaient toujours, Richard se

tourna à moitié et fit semblant de s'étirer. En un éclair, sa main se referma sur la poignée de l'arme. Une fraction de seconde plus tard, il l'eut dégainée.

Serrer une épée fit remonter à sa mémoire tout un art de se battre qu'il avait répété et peaufiné pendant des heures. Si les leçons venaient d'une source surnaturelle, le savoir était bien réel et il n'avait rien de magique. L'expérience de tous les Sourciers qui l'avaient précédé vivait à présent en lui. Même sans l'Épée de Vérité, il conservait ses compétences.

Sans trop s'inquiéter, puisqu'il pensait avoir affaire à un demeuré, l'officier esquissa un geste pour récupérer son épée.

Obligeant, Richard la lui enfonça dans la poitrine.

Aussitôt, des dizaines de soldats dégainèrent leur lame ou s'emparèrent de leur hache de guerre.

Richard se retrouva soudain dans son élément, l'esprit parfaitement clair. Il ne s'attendait pas à ouvrir si tôt le fameux compartiment, mais c'était le moment ou jamais, et il allait redevenir lui-même pour ne pas laisser passer cette chance.

Kahlan était avec Jagang et il devait voler à son secours.

Tous ces soldats prétendaient l'en empêcher…

D'un coup vif et précis, le Sourcier trancha un bras qui brandissait une hache. Le cri de douleur du soldat et le geyser de sang qui jaillit dans les airs pétrifièrent un instant les autres hommes.

Tirant parti de ce répit, le messager de la mort arma son bras et porta un deuxième coup qui traversa le ventre d'un soldat. Lâchant son épée, le type rendit l'âme avant même que la lame qui l'avait tué soit ressortie de son corps.

Enchaînant les séquences offensives et défensives, Richard esquiva une volée de coups aussi puissants qu'imprécis.

Malgré le fracas des armes, tout autour de lui, il n'entendait plus rien, à part ce qui pouvait lui servir. Plus rien n'échappait à son contrôle. Ces hommes espéraient sans doute le submerger par la grâce du nombre, mais ils se trompaient. En un sens, leur façon de penser était à son avantage. Combattant collectivement, comme si cela devait suffire face à un seul adversaire, ces soldats se privaient de l'inventivité et du sens de l'improvisation qui faisaient toute la valeur d'un escrimeur. Leur stratégie stéréotypée devait automatiquement se retourner contre eux, si on savait comment s'y prendre.

Et Richard le savait ! Alors qu'ils hésitaient, essayant de synchroniser leurs mouvements, il passa à l'attaque – une manœuvre qu'ils n'attendaient pas d'un homme seul, censé se défendre contre plusieurs agresseurs – et les tailla en pièces avec une facilité dérisoire.

Parfaitement maître de son sujet et de son art, il les laissa s'essouffler tandis qu'il se contentait de danser son ballet mortel. Chez

lui, rien ne transpirait l'effort. Il ne se fatiguait pas et, pourtant, chacun de ses coups faisait mouche.

On eût dit qu'il avançait dans une jungle, se frayant un chemin à coups de machette. Tout était dans le rythme – un balancement si bien réglé que la lame, toujours en mouvement, ne perdait jamais de la vitesse, en gagnant même au gré des frappes mortelles portées avec une « légèreté » et une grâce qui glaçaient les sangs.

Contrairement à ses adversaires, qui flanquaient dans le vide de grands coups de bûcheron, Richard travaillait dans la dentelle. Vif et précis, il n'entaillait jamais la chair plus qu'il était nécessaire pour neutraliser ou tuer chacun de ses adversaires. Tel un danseur étoile évoluant au milieu d'une meute d'ours lents et maladroits, il virevoltait, esquivait, ripostait et contre-attaquait avec une fluidité qui tenait du surnaturel.

Tuer n'était plus un but mais un moyen. Une manière logique et incontournable de recouvrer sa liberté.

Tandis que les soudards de l'Ordre se décomposaient, affolés de ne pas venir à bout d'un homme seul, le messager de la mort qui semait la terreur dans leurs rangs ne perdait pas son objectif de vue.

Inexorablement, Richard se dirigeait vers la sortie du château. Alors que sa danse semblait s'adapter exclusivement aux mouvements de ses adversaires, elle suivait une trajectoire bien précise qui menait à la liberté. Hors de ces murs, le Sourcier, redevenu maître de son destin, pourrait s'engager sur le chemin qui le conduirait à Kahlan.

Concentré sur son but ultime, Richard tuait uniquement lorsque c'était nécessaire. Blesser, voire esquiver seulement, le satisfaisait si ça contribuait à le rapprocher du portail.

Malgré les cris des officiers, des ordres que nul n'entendait dans le feu de l'action, et des soldats – l'expression d'une rage trop brouillonne pour être efficace –, Richard s'était réfugié dans le noyau même de son être, en un lieu où rien ne pouvait l'atteindre s'il n'y consentait pas.

Parfaitement calme, il commandait son corps avec une sérénité parfois proche de la nonchalance. Choisir une cible et la détruire lui semblait aussi naturel que respirer. Aguerri par des années de combat, il repérait immédiatement, dans la masse de soudards, les hommes qui se distinguaient du lot par leurs compétences et leur détermination. Conscient qu'ils étaient le seul véritable danger pour lui, car ils pouvaient amener leurs camarades à se comporter plus intelligemment, il abattait ces chefs potentiels dès qu'il les repérait. Ainsi, la meute qu'il affrontait ne pouvait jamais s'organiser. Et la panique menaçait de la gagner.

Ces bouchers avaient cru qu'il serait intimidé par leur nombre et les cris de guerre effrayants qu'ils poussaient comme des loups en

chasse. Mais rien ne se passait comme ils l'avaient prévu, et le spectre d'une invraisemblable défaite commençait à les hanter.

Ayant enfin atteint le portail, Richard décapita proprement les deux gardes qui tentaient désespérément de lui barrer le chemin.

Puis il franchit le seuil tant désiré…

… Et se pétrifia, reconnaissant en un éclair sa défaite.

Une haie d'archers et d'arbalétriers l'attendait dehors. S'il s'obstinait, le Sourcier finirait criblé de flèches et de carreaux. À si courte distance, rater une cible n'était tout simplement pas possible et il y avait assez de pointes d'acier braquées sur lui pour tuer un régiment.

C'était fini.

— Très impressionnant ! lança l'officier supérieur dans le dos du Sourcier. Je n'avais jamais vu une chose pareille.

L'homme semblait honnêtement stupéfié. Mais la cause était entendue. Avec un soupir, Richard laissa tomber son épée dans la poussière.

L'officier vint se camper devant lui et l'observa attentivement. Six ne tarda pas à le rejoindre, sa silhouette noire évoquant comme d'habitude un oiseau de mauvais augure.

— Tu sais jouer au Ja'La ? demanda l'officier à Richard.

La question la plus étrange qu'on lui eût jamais posée, compte tenu des circonstances. Derrière lui, dans la cour, les blessés et les agonisants hurlaient de douleur ou appelaient en vain au secours…

— Oui, je sais jouer au Jeu de la Vie…, répondit Richard, les yeux rivés dans ceux de l'homme.

Son interlocuteur sourit, impressionné qu'il connaisse le sens du nom *Ja'La dh Jin* dans la langue natale de l'empereur Jagang.

Se fichant apparemment du nombre de soldats que Richard avait abattus, l'officier hocha la tête comme s'il n'en revenait toujours pas d'avoir assisté à un tel spectacle.

Richard ne se souciait pas non plus des morts et des blessés. Ces hommes avaient choisi de s'enrôler dans une armée de conquérants. L'idée de piller, de violer et de tuer les ayant séduits, ils n'avaient jamais hésité à massacrer les « hérétiques » qui refusaient de croire aux diktats de l'Ordre. Aujourd'hui, ils payaient simplement le prix de leur cruauté.

— J'apprécie que vous ayez neutralisé cet homme, dit Six à l'officier. La reine vous en saura également gré, sachez-le. Et la sentence qu'elle prononcera tiendra compte du courageux sacrifice de vos soldats.

— Ce prisonnier a massacré mes soldats, répondit l'officier. Désormais, il est sous ma responsabilité.

— Quoi ? Je ne permettrai pas que…

Six se tut, soudain consciente que les arbalètes et les arcs étaient désormais pointés sur elle. Magie ou pas, elle savait, tout comme Richard, qu'elle n'avait pas une chance de s'en sortir vivante, si les choses tournaient mal.

— Cet homme est mon prisonnier, dit-elle d'une voix calme mais ferme. Je le conduisais devant la reine pour…

— Eh bien, à partir de maintenant, c'est mon prisonnier ! Retournez au château. Selon nos accords, tout ce qui est autour appartient à l'Ordre. Cet endroit n'est plus sous la juridiction de la reine… ni sous la vôtre. En conséquence, cet homme est prisonnier de l'armée de Jagang.

— Mais je…

— Vous pouvez vous retirer, vous dis-je ! Sinon, je pourrais oublier notre pacte et faire égorger tout le monde dans votre foutu château !

Six regarda une dernière fois les armes pointées sur elle.

— Nos accords tiennent, bien entendu, dit-elle, résignée à capituler. Je les ai honorés de mon côté, et j'espère que vous ferez de même.

— Bien parlé, ma dame ! (L'officier salua Six d'un bref signe de tête.) Et maintenant, laissez-nous faire notre devoir. Comme nous en sommes convenus, tous les résidants du château auront une totale liberté de mouvement et mes hommes ne les ennuieront pas. En revanche, nous ne tolérerons pas d'interférences dans nos affaires…

Sur un ultime regard meurtrier pour Richard, la voyante se détourna et s'éloigna. Comme l'officier et ses tireurs d'élite, le Sourcier la regarda traverser la cour sans accorder un regard aux morts, aux moribonds et aux blessés.

Dès qu'elle eut disparu dans le château, le « général » se tourna vers Richard :

— Comment t'appelles-tu ?

Répondre « Richard Rahl » était naturellement hors de question. « Richard Cypher » ne valait guère mieux, car de plus en plus de gens connaissaient le nom sous lequel avait grandi le futur maître de l'empire d'haran. Alors que faire ?

Un souvenir revint à la mémoire du Sourcier.

— Ruben Rybnik… Je m'appelle Ruben Rybnik.

Le nom que Zedd avait utilisé lorsqu'il voyageait *incognito*.

— Eh bien, Ruben, je vais te donner le choix… Tu m'écoutes ? Si tu préfères, nous pouvons t'écorcher vif, t'attacher à un poteau, t'ouvrir le ventre et te laisser mourir en regardant les vautours se disputer tes entrailles toutes chaudes.

Des menaces en l'air, comprit immédiatement Richard. S'il voulait en finir vite, il lui suffisait d'attaquer l'officier et les tireurs d'élite lui régleraient son compte. Cela dit, il n'avait aucune envie de finir ainsi.

Mort, il ne pourrait plus rien pour Kahlan.

— Et si je ne préfère pas ? Vous avez quoi d'autre à me proposer ?

L'officier eut un sourire matois tout à fait adapté à la moitié reptilienne de son visage.

— Eh bien, toutes les divisions de notre armée ont des équipes de Ja'La. Celle de mon régiment est composée d'hommes à moi et d'athlètes d'exception rencontrés durant nos campagnes. Des individus auxquels le Créateur a accordé un talent exceptionnel.

» J'ai été impressionné par ta façon de te frayer un chemin parmi mes hommes. Tu avançais vers le portail comme s'il s'était agi d'une ligne de but. Absolument rien n'aurait pu t'arrêter… En d'autres termes, tu as toutes les qualités pour faire un attaquant de pointe hors du commun.

— Un poste plutôt dangereux, si je ne m'abuse ?

L'officier haussa les épaules.

— C'est ça, le Jeu de la Vie ! Nous cherchons un marqueur, mon gars. Le précédent n'a pas survécu à notre dernière partie. Alors qu'il tentait d'esquiver un arrière, il a mal réceptionné une passe et le broc lui a traversé la poitrine. On a dû le recoudre en catastrophe, mais ça n'a servi à rien. Il a eu une sale mort…

— Votre offre n'est pas très excitante…

— Tu préfères tenter l'autre possibilité ? jouer les écorchés en plein soleil pendant que des charognards dégustent tes boyaux ?

— Aurai-je l'occasion de jouer contre l'équipe de l'empereur ?

— L'équipe de l'empereur…, répéta l'homme, très intrigué. Tu as la compétition dans le sang, dirait-on. Toutes les équipes rêvent d'affronter celle de l'empereur, mon gars. Si tu es bon, nous aidant à remporter beaucoup de tournois, tu auras effectivement une chance de te frotter aux champions de Jagang. À condition de survivre jusque-là, bien entendu…

— Dans ce cas, j'accepte votre proposition.

— Tu veux devenir un héros ? un joueur de Ja'La adulé par les foules ? un as des as ?

— C'est bien possible, oui…

— Tu rêves des conquêtes féminines que ça te vaudrait, pas vrai ? Toutes ces belles plantes que tu n'aurais plus qu'à cueillir.

Richard pensa aux magnifiques yeux verts de Kahlan et à son sourire.

— Cette idée m'a traversé l'esprit, oui…

— Traversé l'esprit, mon œil ! Eh bien, Ruben, oublie ça, parce que tu n'es pas un joueur régulièrement engagé. Tu restes un prisonnier – et très dangereux, par-dessus le marché. Nous avons un protocole, pour les joueurs dans ton genre. Tu voyageras en cage, dans un

chariot. Tu en sortiras pour jouer et pour t'entraîner. Le reste du temps, tu seras un fauve en cage, et rien de plus. Pendant les entraînements, il faudra travailler dur pour apprendre à collaborer avec le reste de l'équipe. Tu devras connaître les forces et les faiblesses de tous tes camarades. L'attaquant de pointe est très important, mais il n'est pas seul dans son équipe…

— Je comprends, dit Richard.

À la guerre, il en allait de même, et les « héros » trop soucieux de leur petite gloire faisaient plus de mal que de bien.

L'officier prit une grande inspiration.

— Très bien, dit-il en glissant les pouces dans son ceinturon. Si tu joues bien, faisant de ton mieux à chaque match, et si nous réussissons à battre l'équipe de l'empereur, je t'autoriserai à choisir quelques femmes parmi toutes celles qui viendront acclamer les joueurs, avides de partager leur couche.

— La séduction des vainqueurs, dit simplement Richard.

— C'est ça, oui… Mais si tu fais la moindre erreur, jusque-là, tu finiras écorché vif.

— Marché conclu ! dit Richard. Vous avez un nouvel attaquant de pointe.

Le général – ou l'équivalent dans l'armée de l'Ordre – fit signe à d'autres gradés d'approcher. Ils obéirent et le saluèrent avec empressement.

— Qu'on fasse avancer le chariot-prison, pour notre nouveau marqueur. Vous savez déjà à quel point il est dangereux. Ne le laissez pas s'enfuir, parce que j'ai hâte de le voir exprimer son agressivité sur un terrain. Il serait agréable de gagner sur une base plus régulière…

» Bien, revenons-en à nos moutons… Postez des sentinelles autour du château et un peu partout en ville. D'une manière ou d'une autre, assurez-vous que les habitants de Tamarang ne nous fassent pas d'ennuis. Ensuite, que tous les hommes en âge de travailler s'attellent à la construction des postes de réception, pour nos convois de vivres. Avant tout, dénichez-nous un endroit assez vaste pour servir de plaque tournante à une armée gigantesque. Cherchez à l'extérieur de la ville, près du fleuve…

» L'été sera bientôt fini, l'automne passera comme un songe et l'hiver sera là en un clin d'œil. L'intendance joue un rôle capital dans cette campagne. Pour survivre à l'hiver toutes nos troupes dispersées dans le Nouveau Monde auront besoin de ravitaillement.

» Les citadins nous fourniront le matériel nécessaire à la construction. Le fleuve sera très pratique pour le transport des billots de bois dont nous aurons besoin. Mais pour les acheminer jusqu'au chantier, il faudra ouvrir de nouvelles voies de communication.

— Nous avons soigneusement préparé cette phase de l'opération,

général, assura un des officiers.

Richard supposa que l'Ordre espérait recevoir l'aide de Tamarang pour la construction du dépôt géant. Quand une ville se soumettait sans résistance à l'Ordre, il était souvent plus rentable de ne pas la raser aveuglément, car il fallait ensuite reconstruire ce qu'on avait dévasté.

— Je vais partir dès demain avec le gros de notre régiment, et je voyagerai avec le premier convoi de vivres. Jagang veut que tous les hommes valides participent à l'assaut décisif contre l'empire d'haran.

Impassible, le chef de cet empire – rien de moins ! – écouta les officiers ennemis discuter du plan visant à écraser définitivement toute résistance de la part du Nouveau Monde.

La fameuse bataille finale. Un conflit que Richard avait rendu impossible, une décision dont il se félicitait de plus en plus.

Chapitre 50

Rachel fut réveillée par les bruits de pas de Violette, qui allait et venait dans la chambre. Par le guichet de sa cage, la fillette apercevait une grande fenêtre, à l'autre bout de la pièce. Même si les tentures bleues – la couleur de la famille royale – étaient tirées, la qualité de la lumière qui filtrait de l'entrebâillement se révélait reconnaissable entre toutes. On était à l'aube, un peu avant l'apparition majestueuse du soleil.

D'habitude, la reine ne se levait pas si tôt.

Rachel tendit l'oreille pour tenter de deviner ce que faisait sa maîtresse. Elle capta un bâillement appuyé, puis des bruissements indiquant que la reine troglodyte avait entrepris de s'habiller.

Rachel avait des crampes partout après une nuit dans sa prison. Elle brûlait d'envie de s'étirer, mais il ne faudrait pas compter sur elle pour qu'elle demande à Violette de la libérer. Pourtant, elle aurait pu le faire, puisqu'on ne l'avait pas équipée de l'écrase-langue, cette nuit-là.

Soudain, un vacarme épouvantable fit sursauter la petite fille. Se servant d'une de ses chaussures, Violette tapait comme une sourde sur la cage.

— Réveille-toi, Rachel ! C'est un grand jour. Un messager a glissé une lettre sous ma porte, cette nuit. Six est revenue depuis quelques heures.

Violette retourna devant sa coiffeuse en sifflotant.

Décidément, rien n'était comme d'habitude, aujourd'hui… En général, Violette demandait l'aide de ses dames de compagnie pour se vêtir. Aujourd'hui, elle s'en chargeait seule et en manifestant de la bonne humeur.

Rachel n'aurait jamais cru que sa maîtresse savait siffler. À l'évidence, le retour de la voyante la mettait dans d'excellentes dispositions.

Rachel détestait que sa tortionnaire soit heureuse. En toute logique, ça ne pouvait rien signifier de bon pour elle…

La lumière qui sourdait du guichet disparut. Violette venait de se camper devant la cage.

— Elle a capturé Richard ! Les sortilèges que j'ai dessinés ont rempli leur office. Ce maudit Richard va vivre la journée la plus dure de son existence, tu peux me croire ! L'heure de payer les crimes qu'il

a commis contre moi a enfin sonné !

Violette repartit, cessant du même coup d'occulter la lumière. Dès qu'elle eut fini de s'habiller, chaussures comprises, elle revint déclamer des horreurs devant la cage.

— Quand on le fouettera, je te permettrai de regarder le spectacle jusqu'au bout. Qu'est-ce qu'on dit lorsqu'on reçoit un beau cadeau ?

— Merci, reine Violette, souffla Rachel, réfugiée tout au fond de la cage.

— Au coucher du soleil, ce soir, il ne lui restera pas beaucoup de peau sur le dos.

La reine s'éloigna encore. Puis elle revint, débloqua le verrou de la cage, le tira en arrière puis ouvrit la porte brusquement, comme si elle prenait un malin plaisir à faire sursauter Rachel à chaque bruit inattendu.

— Ce sera tout juste le début de son châtiment, continua Violette. Lorsque j'en aurai fini avec lui, il…

Quelqu'un frappa à la porte, interrompant le monologue de la reine.

Une voix étouffée demanda qu'on vienne ouvrir. Rachel reconnut le ton cassant de Six.

— J'arrive ! cria Violette, agacée.

Se ravisant, elle referma la porte de la cage et repoussa le verrou. Pour le moment, Rachel n'aurait pas le droit de sortir de sa prison.

— Oui, oui, j'arrive ! J'arrive !

La reine ouvrit la porte, laissant entrer Six, qui déboula comme une démente dans la chambre royale.

— Il est ici ? demanda Violette à la voyante. Dans la pièce où s'est déroulé le drame, il y a des années ? Six, je veux que son calvaire commence dès aujourd'hui. Nous allons convoquer les gardes et…

— Inutile, les militaires l'ont pris…

Se plaquant à la porte de la cage, Rachel colla son œil au guichet, afin de voir ce qui se passait.

Six était encore sur le seuil de la chambre.

Vêtue d'une robe de satin blanc tenue à la taille par une ceinture bleue, Violette tournait le dos à la cage. Se dressant sur la pointe des pieds pour compenser sa petite taille, elle tentait d'intimider Six.

— Que me racontes-tu là ?

— Les hordes de Jagang sont arrivées il y a quelques heures. À l'instant même où je parle, les soldats investissent les rues de la cité et s'aventurent jusque dans les jardins du château. Il y a des milliers d'hommes – voire des centaines de milliers, pour ce que j'en sais.

Violette montra clairement qu'elle ne gobait pas un mot de ces fadaises.

— Allons, c'est impossible ! Le message que tu m'as fait livrer cette nuit affirmait que Richard, selon mes ordres, était enfermé dans la pièce où il m'a jadis brisé la mâchoire.

— Le « était » est la clé de tout, Majesté. Nous sommes arrivés au milieu de la nuit, et j'ai exécuté tes ordres à la lettre. Ensuite, je t'ai écrit ces quelques mots, en attendant le matin…

» J'avais capturé Richard Rahl, et je te l'aurais livré sur un plateau d'argent sans cette malencontreuse rencontre avec l'armée de l'Ordre. Mais rassure-toi, les soldats ne sont pas là pour piller et massacrer. Ils ont mission de construire des infrastructures capables de prendre en charge les vivres et les équipements venus de l'Ancien Monde qui nous seront bientôt livrés. Quand j'ai proposé que…

— Et Richard ? la coupa Violette.

Six eut un soupir plein de lassitude.

— Je suis arrivée trop tard… Il n'y avait plus rien à faire pour l'arracher aux griffes de l'Ordre. Nos hommes n'auraient pas été assez nombreux pour s'opposer à de tels assaillants… Ceux qui ont essayé ne sont d'ailleurs plus là pour en parler. Saisissant l'occasion au vol, j'ai pris sur moi de négocier avec le général de l'Ordre. Tant que c'était encore possible, j'ai… usé de mon influence… pour garantir ta sécurité et celle des résidants du château, le petit personnel compris.

» Alors que la négociation tournait très nettement à mon avantage, Richard a surgi de nulle part avec une épée au poing.

Agacée, Violette plaqua les mains sur ses hanches.

— Que veut dire ce « surgi de nulle part avec une épée au poing » ? Je croyais que tu t'étais arrangée pour le priver de son arme.

— Il ne brandissait pas l'Épée de Vérité, mais une lame ordinaire qu'il avait sûrement subtilisée à un soldat. Arme magique ou non, c'est un sacré escrimeur ! Tout seul, il a livré une vraie petite guerre aux soldats de l'Ordre. On aurait cru que la mort en personne était venue moissonner des âmes dans la cour du château. Les combattants de l'Ordre se comportaient comme s'ils affrontaient une armée entière. En un éclair, ce fut la confusion la plus totale.

» Je n'ai rien pu faire… Il y avait trop d'hommes, trop de violence… Pour intervenir, il m'aurait fallu un peu de temps, et c'était justement ce qui me manquait. Richard a réussi à sortir…

— Il s'est échappé ? Après tous ces efforts, il a réussi à fuir !

— Non, parce que des centaines d'archers et d'arbalétriers l'attendaient dehors. Il est tombé dans le piège, pas moyen de s'en tirer…

— Très bien… Un moment, j'ai cru que…

— Non, ce n'est pas très bien ! Le général a exigé de garder Richard, puisqu'il venait de massacrer beaucoup de ses hommes. Je

suppose que l'exécution est pour cet après-midi. L'Ordre n'a pas l'habitude de traîner, dans les cas de ce genre.

» Par une fenêtre, en montant ici, j'ai vu qu'on avait enfermé Richard dans un chariot-prison. Il va partir avec la colonne de soldats qui se dirige vers le nord.

— Tu l'as laissé filer ! s'écria Violette, indignée. Tu as abandonné ma proie, un fantastique trophée, à une bande de minables ?

À travers le guichet, Rachel vit le regard de la voyante s'assombrir. C'était la première fois qu'elle posait sur la reine des yeux si menaçants. À la place de Violette, Rachel aurait baissé le ton et mis son agressivité en veilleuse. Mais le mot « raisonnable » ne devait pas être inclus dans le vocabulaire de la chipie.

— Je n'avais pas le choix, dit Six d'un ton sans réplique. Des centaines de flèches et de carreaux étaient braqués sur moi. Je n'avais pas envie de renoncer à Richard, mais on ne m'a pas demandé mon avis. J'aurais beaucoup travaillé pour rien…

— Tu aurais dû empêcher ça ! Avec ton pouvoir !

— Il n'aurait pas suffi à…

— Imbécile heureuse ! Espèce de bécasse abrutie ! Dinde sans cervelle ! Je t'ai confié une mission importante, et tu as salopé le travail. Pour te punir, je te ferai fouetter à mort. Tu n'es pas plus efficace que mes crétins de conseillers. Mais tu recevras le fouet à la place de Richard, fais-moi confiance !

Rachel sursauta lorsque retentit un bruit sec très puissant. Experte en la matière, elle reconnut le claquement d'une gifle.

Assez forte pour avoir soulevé de terre Violette, qui était lourdement retombée sur son postérieur.

— Comment oses-tu me frapper ? s'écria la reine. Cette offense te coûtera ta tête. Gardes, j'ai besoin de vous !

Aussitôt, on toqua à la porte des appartements royaux.

Six alla ouvrir un des lourds battants. Deux hommes armés de hallebardes écarquillèrent les yeux devant le spectacle incroyable de leur reine assise par terre, une main plaquée sur la joue.

— Si vous frappez de nouveau à cette porte, dit Six en foudroyant du regard les deux gardes, je mangerai votre foie au petit déjeuner et j'arroserai mon repas d'une bonne pinte de votre sang !

Les pauvres soldats devinrent aussi blêmes que la voyante.

— Désolé de vous avoir dérangée, maîtresse, dit le plus grand.

— Oui, vraiment navré, renchérit son compagnon.

Avec un bel ensemble, ils tournèrent les talons et battirent en retraite dans le couloir.

Après avoir refermé le battant, Six approcha de la reine, la releva par les cheveux et lui flanqua une gifle deux fois plus forte que la première.

Violette vola dans les airs puis s'étala sur un riche tapis qu'elle macula de son sang.

— Petite ingrate ! cracha Six. J'en ai assez de toi, m'entends-tu ? Oui, la coupe est pleine ! Si tu ne tiens pas ta langue, je t'arracherai ce que je t'ai rendu, et je te jure que ce sera encore plus pénible que la fois précédente !

Six reprit de nouveau Violette par les cheveux, puis elle l'envoya s'écraser contre un mur.

Rachel put voir la suite de la scène. Alors que la voyante la tabassait – il n'y avait pas d'autre mot –, Violette n'esquissa pas un geste pour se défendre. Sa robe blanche imbibée de sang, elle faisait pitié – le véritable visage d'une reine de carnaval incapable de faire face à l'adversité.

Lorsque Six la lâcha, Violette s'écroula lamentablement sur le sol. Puis elle éclata en sanglots.

— La ferme ! cria Six, de plus en plus furieuse. Debout, maudite enfant gâtée ! Si tu ne m'obéis pas, tu n'auras plus jamais l'occasion de te tenir sur tes jambes !

La menace portant ses fruits, Violette réussit à se relever.

Mobilisant toute sa volonté, elle parvint à contrôler assez sa peur pour parler sur le ton arrogant qui lui était familier.

— De quel droit traites-tu ainsi ta reine ? Je vais…

— Ma reine ? ricana la voyante. Tu n'as jamais été qu'une marionnette, petite idiote ! Aujourd'hui, tu n'es même plus ça. Et sache que tu viens d'abdiquer à l'instant même…

» Je suis la reine, désormais. Une vraie souveraine, pas une insupportable gamine qui fait son intéressante parce que tout le monde lui passe ses caprices. La reine Six n'est pas un fantoche, c'est compris ?

Violette ayant recommencé à pleurer, mais de rage, cette fois, Six lui flanqua une nouvelle volée de coups. Comme toujours, face à une opposition déterminée, la reine de paille ne songea pas un instant à se défendre.

Quand elle eut assez frappé, Six plaqua les poings sur ses hanches.

— Je t'ai demandé si tu avais compris !

Violette hocha humblement la tête.

— Je veux te l'entendre dire ! Réponds à ta reine comme il convient.

Violette pleura plus fort, comme si ça pouvait suffire à sauver sa couronne.

— Dis-le, ou je te ferai bouillir vivante, découper en morceaux et servir comme plat de résistance aux cochons !

— J'ai compris, reine Six…

— Très bien, très bien ! (La voyante se redressa.) Maintenant,

voyons un peu à quoi tu pourrais me servir… (Pensive, Six s'offrit un court instant de royale méditation.) Dois-je me casser la tête à te garder en vie ? Eh bien… Si, j'ai trouvé : tu seras le peintre de la cour. Une humble servante parmi tant d'autres. Si tu travailles bien, tu garderas ta misérable peau. Sinon, tu passeras à la casserole, au sens premier du terme, et tu finiras dans l'auge des cochons. C'est compris ?

— Oui, reine Six.

Ravie d'avoir si vite dominé la reine précédente, Six la saisit par le col et la força à se relever.

— Nous avons du travail, ma fille. Tout n'est pas perdu, pour l'instant…

— Mais comment allons-nous faire ? Sans Richard…

— Je l'ai neutralisé… Son don m'appartient et il ne pourra pas le récupérer. Quand il sera temps de s'occuper de lui, je te le ferai savoir…

» Pour le reste, il y a une autre façon de procéder, mais elle est beaucoup plus difficile. J'ai choisi Richard parce qu'il me simplifiait considérablement les choses. De plus, l'envie de te venger t'incitait à travailler sans te plaindre, à l'époque où je te manipulais dans l'ombre. L'autre solution est plus complexe parce que beaucoup de gens seront impliqués. C'est pour ça que nous devons nous y mettre sans tarder.

— C'est quoi, l'autre solution ?

Six eut un sourire glacial.

— Tu vas dessiner pour moi, comme d'habitude… (D'une main, Six ouvrit la porte. De l'autre, elle tira Violette dans le couloir.) Ton modèle sera une femme qui porte un collier de cuir autour du cou.

— Qui est-elle ? demanda Violette d'une voix tremblante.

— Tu ne te souviens pas d'elle… Le portrait sera beaucoup plus délicat à réaliser, dans ce contexte, mais je te fournirai tous les éléments indispensables. Même ainsi, ce sera plus exigeant et plus pénible que tout ce que tu as fait jusqu'à aujourd'hui. Ce sera une affaire de talent, bien sûr, mais également de force et d'endurance. Si tu ne veux pas finir dans une auge à cochons, tu donneras tout ce que tu as dans le ventre. Tu as compris ?

— Oui, reine Six, pleurnicha Violette.

La porte se referma. Dans le couloir, des bruits de pas s'éloignèrent puis devinrent totalement inaudibles.

Dans le silence de la chambre, Rachel se demanda si les deux femmes allaient se souvenir d'elle et revenir la libérer.

Elle attendit, bloquant sa respiration, mais dut se résigner à recommencer à inhaler de l'air.

Personne ne viendrait.

Ayant repoussé le verrou, Violette n'aurait aucune raison de repenser à son ancienne « compagne de jeu ». Et de toute façon, elle avait des préoccupations bien plus cuisantes.

Rachel prit soudain conscience qu'elle risquait de mourir dans sa fichue cage. Qui pouvait penser à elle ? Qui s'intéressait assez à son sort pour vouloir la libérer ?

Six reviendrait tôt ou tard, mais ce serait peut-être pour la faire décapiter en place publique. Jusque-là, Rachel avait échappé à la mort parce qu'elle était le jouet favori de Violette. Mais les caprices de la chipie ne comptaient plus, désormais.

C'était Six qui donnait les ordres.

Connaissant presque tous les domestiques du château, Rachel savait qu'aucun n'aurait le courage de protester quand Six annoncerait qu'elle était la nouvelle reine de Tamarang.

Parce qu'elle était prompte à prononcer des sentences de mort, tout le monde craignait Violette. Mais Six était encore plus redoutée, car on savait qu'elle tirait les ficelles dans l'ombre.

Quand la voyante donnait un ordre, personne au monde ne pouvait lui résister. De toute manière, ceux qui osaient s'opposer à elle disparaissaient sans laisser de traces.

Autour du château, tous les cochons semblaient particulièrement bien nourris…

Repensant à ce qui venait d'arriver, Rachel revit la passivité de Violette face aux coups de la voyante. Six avait certainement utilisé son pouvoir pour réduire à néant les velléités de résistance de sa « marionnette ». Devant une voyante, les gens obéissaient, même quand ils n'en avaient pas envie. Les deux gardes, par exemple, avaient vu leur reine assise sur le sol avec le nez en sang. En toute logique, ils auraient dû voler à son secours. Bien au contraire, ils s'étaient empressés d'obéir à la voyante.

Le temps du libre arbitre était révolu entre les murs du château de Tamarang…

Chapitre 51

Rachel resta assise dans sa cage un long moment. Qu'allait-elle devenir, si on la laissait croupir là-dedans ? La réponse était hélas assez évidente.

Soudain, une idée explosa dans son esprit.

Se pressant contre la porte de sa cage – le plus silencieusement possible, même s'il n'y avait plus personne dans la chambre –, la fillette colla un œil au guichet. Pour commencer, elle sonda la pièce du mieux qu'elle put, car elle craignait que la voyante soit en train de l'espionner.

Six venait souvent la harceler pendant la nuit… Dans ses rêves, certes, mais savait-on jamais avec ces pratiquants de la magie ? Si elle s'était matérialisée près du lit sans crier gare, Rachel n'en aurait pas été surprise. Au château, beaucoup de rumeurs circulaient à propos des étranges phénomènes qui se produisaient depuis l'arrivée de la voyante.

Par bonheur, la chambre était vide. Aucune grande silhouette en robe noire…

Certaine d'être seule, Rachel se tordit le cou pour observer le verrou. Elle dut y regarder à deux fois, tant elle fut surprise.

Si le pêne était bien en place dans la gâche, le levier n'était pas abaissé !

Violette avait délibérément enfermé Rachel en entendant Six frapper à la porte. Trop pressée d'aller ouvrir, elle avait oublié de bloquer le verrou. Si Rachel parvenait à retirer le pêne de la gâche, elle pourrait sortir de sa prison.

Six et Violette étaient parties pour la grotte. Sans nul doute, elles ne reviendraient pas de si tôt.

La fillette réussit à glisser une main entre les barreaux du guichet, mais le cadenas était hors de sa portée. Elle allait avoir besoin d'un bâton, ou de quelque chose d'équivalent… Dans la cage, il n'y avait rien, bien entendu.

La chambre débordait d'objets qui auraient pu convenir, mais ils étaient à l'extérieur de la prison de fer, justement…

Tant que le pêne serait dans la gâche, Rachel n'aurait pas la possibilité de pousser la fichue porte. Que le verrou soit ouvert, de ce point de vue-là, ne changeait rien à l'équation.

Désespérée, Rachel se recroquevilla sur sa couverture. Tout allait de mal en pis, ces derniers temps…

Chase lui manquait terriblement. Grâce à lui, sa vie avait été merveilleuse pendant quelques années. Une famille adorable, avec un père adoptif qui veillait sur elle et lui enseignait tout ce qu'il savait…

Pour se passer les nerfs, Rachel tira frénétiquement sur le fil épais qui tenait en place le liseré en satin de sa couverture. Chase n'aurait pas été content de la voir renoncer ainsi, mais que pouvait-elle faire, à part se lamenter ? Dans la cage, rien ne l'aiderait à déloger ce pêne de malheur. Ses bottines ne passeraient pas à travers le guichet, et aucun autre élément de sa tenue ne pouvait convenir. À part ça, elle disposait d'une couverture bien utile pour ne pas avoir froid, mais rien de plus. Violette l'avait dépouillée de tous ses objets personnels. Il ne lui restait rien.

Soudain, elle baissa les yeux, vit la longueur de fil enroulée au bout de son index… et eut une illumination.

Elle continua à tirer et disposa bientôt d'une impressionnante quantité de fil. Tel quel, il ne lui servirait à rien, mais Chase lui avait appris à fabriquer une corde à partir de fibres de chanvre.

Rachel cassa le fil pour obtenir plusieurs « brins » – le nom technique, d'après son père adoptif – qu'elle tissa ensuite en les faisant rouler dans ses mains, après les avoir bloqués entre ses jambes. Quand elle eut terminé, son morceau de ficelle était assez long pour ce qu'elle voulait tenter. Elle fit un nœud coulant au bout, puis approcha de nouveau du guichet.

L'idée était de crocheter le levier avec son lasso improvisé, puis de tirer doucement jusqu'à ce que le pêne sorte de la gâche.

Plus facile à dire qu'à faire ! La ficelle qu'elle lançait presque à l'aveuglette, après avoir passé une main hors du guichet, était bien trop légère pour autoriser une quelconque précision. Rachel s'entêta, manquant sa cible chaque fois.

Trop légère pour être maniée avec précision, la ficelle manquait aussi de souplesse quand il s'agissait de glisser le long du levier, les rares fois où le lancer de Rachel atteignait son objectif.

La fillette ramena sa ficelle à l'intérieur de la cage et commença à la travailler. Pour l'alourdir et rigidifier le nœud coulant, elle mouilla le tout avec sa salive. Et afin de lui donner plus de souplesse, elle plia et replia la ficelle à plusieurs reprises.

Le lancer suivant fut beaucoup plus précis. Une bonne chose, parce que la main de Rachel commençait à souffrir de l'étrange position dans laquelle elle travaillait.

Le combat pour la liberté s'éternisa. Voyant que la ficelle séchait, Rachel la ramena une nouvelle fois et l'humidifia en la mâchonnant. Puis elle refit une tentative.

En plein dans le mille ! Le nœud coulant était autour du levier,

presque exactement à l'endroit où il fallait.

Rachel se pétrifia, consciente que tout allait se jouer dans les minutes à venir. Elle n'aurait pas de meilleure occasion, c'était certain. Mais avec sa main hors du guichet, il lui restait fort peu de place pour voir ce qu'elle faisait. Et cette donnée était essentielle.

Si elle tirait maintenant – ça, elle était en mesure de le voir –, le nœud coulant glisserait du levier.

Il fallait le pousser encore, pour qu'il reste en place.

La fillette essaya, mais la ficelle, trop humide, refusait de glisser. Jamais à court de ressources, Rachel fit tourner la ficelle entre son pouce et son index. Neutralisant le phénomène d'adhérence, ce mouvement rotatif permit au nœud coulant d'avancer sur le levier.

Retenant son souffle, Rachel se tordit le cou pour voir où elle en était. À première vue, le nœud coulant ne pouvait pas être mieux positionné.

Le plus difficile restait à faire, et Rachel n'osait plus bouger. Au moindre faux mouvement, il lui faudrait tout recommencer, et elle ignorait si elle pouvait répéter un tel exploit, avec la fatigue et l'énervement.

Mais si elle n'avait pas assez bien réfléchi, ou avait mal estimé la position idéale du nœud coulant ?

Le cœur battant la chamade, Rachel constata qu'elle haletait malgré tous ses efforts pour retenir sa respiration.

Chase lui répétait toujours d'utiliser son cerveau – son « meilleur jugement », comme il disait – et de se fier ensuite à son analyse. La base même de la confiance en soi…

Selon tous les critères dont elle disposait, Rachel estimait que le nœud coulant était parfaitement en place. Si elle tirait, au lieu de faire tourner la ficelle entre ses doigts, l'adhérence l'aiderait à rester là où il fallait.

Dès qu'elle se fut un peu calmée, Rachel passa à la dernière phase de son plan.

Si le nœud coulant ne restait pas là où il était, près de la base du levier, il glisserait et retomberait dans le vide. Pour limiter ce risque, la fillette modifia la position de sa main, afin de rectifier l'angle de la ficelle par rapport au verrou.

Le nœud coulant sembla obéir à la volonté de l'enfant qui le manipulait. N'en croyant pas ses yeux, Rachel s'autorisa un soupir de soulagement.

Très doucement, elle tira la ficelle vers elle, délogeant le pêne de la gâche. Lorsque ce fut presque fait, une résistance lui indiqua que quelque chose coinçait.

Quand on ouvrait un verrou de ce type, on soulevait toujours un peu le levier pour faciliter la translation du pêne dans la gâche. Pour

ce faire, Rachel devait simplement tendre un peu plus sa ficelle. Mais que se passerait-il si elle cassait ?

Comme elle n'avait pas lésiné sur le nombre de brins, la ficelle devait être du genre solide. Mais jusqu'à quel point ? C'était un moment délicat de son évasion, car en cas d'échec elle devrait tout recommencer. Et si la déroute se répétait, elle serait tôt ou tard à court de fil.

Rachel tira doucement, puis par à-coups, et réussit à débloquer le pêne.

Un petit bruit lui annonça qu'elle était libre. Sans parvenir à y croire, elle ferma les yeux et poussa la porte, qui s'ouvrit en grinçant sinistrement.

Du dos de la main, Rachel essuya les larmes de joie qui ruisselaient sur ses joues. Elle s'était libérée ! Si Chase avait vu ça, il en serait resté comme deux ronds de flan !

À présent, il fallait sortir du château avant le retour de Six ou de Violette. La reine déchue était-elle consciente de n'avoir pas abaissé le levier ? Si elle s'en était souvenue et en avait parlé à la voyante, Rachel risquait d'avoir très peu de temps devant elle.

Elle se précipita vers la porte, mais s'immobilisa soudain, car elle venait de penser à une chose très importante. Approchant du petit bureau installé dans un coin de la pièce, elle plaça la partie mobile dans la position favorite de Violette lorsqu'elle rédigeait ses notes et recommandations sur les individus à torturer ou à faire exécuter. Puis elle ouvrit le tiroir central et le sortit de son logement. Depuis tant d'années, Violette n'avait pas changé de cachette. La clé était toujours à l'endroit où elle la dissimulait pendant la nuit. Dans son affolement, elle n'avait pas songé à la prendre.

Très satisfaite, Rachel glissa sa trouvaille dans une de ses bottines. Puis elle remit le tiroir en place et referma le bureau.

En passant devant sa cage, elle poussa la porte, enclencha le verrou et n'omit pas d'abaisser le levier – une précaution élémentaire que Violette, par bonheur, avait omis de prendre.

Si quelqu'un entrait dans la pièce, le verrou fermé donnerait l'impression que Rachel était toujours dans sa cage. Avec un peu de chance, Six et Violette ne songeraient pas à vérifier avant que leur prisonnière soit très loin du château.

Rachel gagna la double porte et entrouvrit un des battants pour jeter un coup d'œil dehors. N'ayant rien vu d'inquiétant, elle sortit et referma derrière elle.

Après avoir regardé à droite et à gauche, elle courut jusqu'à l'escalier et ne ralentit pas le rythme jusqu'à ce qu'elle soit à l'étage supérieur. Dans ce couloir aux murs lambrissés l'attendait une porte qui était presque toujours fermée. Ici, les lampes brûlaient en

permanence, au cas où la reine aurait voulu aller en pleine nuit dans sa « salle des bijoux ». En avançant, la fillette se pencha pour récupérer la clé cachée dans sa bottine.

Arrivée devant la porte, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule… et aperçut un homme au fond du couloir.

Rachel le connaissait. C'était un des majordomes. Elle l'avait souvent croisé dans les couloirs du palais, même si son nom lui échappait…

— Maîtresse Rachel ? lança-t-il quand il eut rejoint la fillette.

— Oui, que se passe-t-il ?

— C'est plutôt moi qui devrais poser la question ?

Selon Chase, dans une situation embarrassante, il fallait faire montre d'un culot à toute épreuve. L'idée était de transférer le malaise et les doutes sur son interlocuteur. Ensemble, le père et la fille avaient souvent joué cette comédie pour s'amuser. Rachel savait donc ce qu'elle devait faire – et cette fois, ce n'était pas un jeu, mais une affaire de vie ou de mort.

Elle plissa le front et prit l'air soupçonneux, comme Chase le lui avait appris. Pour que ce soit convaincant, il lui avait conseillé d'imaginer qu'un garçon qu'elle n'aimait pas tentait de l'embrasser.

— Et pourquoi ça ? lança-t-elle, pleine d'assurance.

— Eh bien, on dirait que vous alliez entrer dans la salle des bijoux de la reine.

— Auriez-vous l'intention de me dépouiller des pièces qu'elle m'a envoyée chercher ? Est-ce pour ça que vous rôdiez dans le coin, attendant que quelqu'un entre dans la salle ?

Le transfert de culpabilité était un très bon truc aussi…

— Moi, rôder pour voler ? Bien entendu que non ! En revanche, j'aimerais bien savoir…

— Vous aimeriez savoir ? répéta Rachel, ses petits poings plaqués sur les hanches. Êtes-vous responsable des bijoux royaux ? Dans ce cas, pourquoi n'allez-vous pas poser vos questions à la reine ? Je suis sûre qu'elle ne verra aucun inconvénient à être interrogée par un majordome. Et après, avec un peu de chance, elle vous condamnera au fouet, pas à la hache du bourreau.

» Je suis en mission pour Sa Majesté. Dois-je appeler des gardes afin de vous empêcher de m'attaquer pour me détrousser ?

— Des gardes ? Non, bien sûr que non…

— Alors, de quoi vous mêlez-vous ? (Rachel regarda à droite et à gauche, ne vit personne et appela, pas trop fort :) Gardes ! un voleur veut s'emparer des bijoux de la reine !

Voyant que la petite furie ne se calmerait pas, l'homme tourna les talons et détala sans jeter un regard en arrière. À Tamarang, quand on tenait à sa tête, il valait mieux ne pas se faire remarquer par les

autorités…

Rachel ouvrit la porte et entra. Elle aurait parié que personne ne l'avait entendue, mais il restait quand même préférable de ne pas s'attarder ici.

Elle n'accorda pas une once d'attention au meuble qui occultait tout un mur et dont les dizaines de petits tiroirs contenaient une incroyable collection de colliers, de bracelets, de broches, de tiares et de bagues. Venant se camper devant l'étrange piédestal de marbre blanc qui occupait le coin opposé de la pièce, elle se souvint de l'époque où y était exposé l'objet favori de la reine Milena : une boîte ornée de pierres précieuses dont elle ne se serait pas séparée pour tout l'or du monde.

À sa place se trouvait une autre boîte, si noire qu'elle semblait refléter les plus sombres pensées du Gardien en personne. Extraordinairement sinistre, ce coffret semblait absorber toute la lumière de la pièce… et peut-être même toute celle du monde.

À l'époque où la boîte d'Orden était « camouflée », Rachel avait déjà détesté la toucher. Aujourd'hui, sa répugnance était encore plus forte.

Mais elle n'avait pas le choix.

Si elle voulait s'enfuir, elle devait faire vite. Si Violette ne se souvenait pas qu'elle avait oublié de baisser le levier du verrou, Six pouvait le lire dans son esprit. La voyante était tout à fait capable de ce genre de chose.

Si elle savait que la petite prisonnière avait la possibilité de s'évader, elle reviendrait, c'était certain.

Rachel ramassa un sac que quelqu'un avait négligemment jeté sur le sol – en fait, c'était celui qu'avait utilisé Samuel pour transporter la boîte – puis elle s'empara de l'objet plus noir que la nuit et le glissa dedans.

Avant de sortir, la fillette se regarda dans le grand miroir en pied au magnifique cadre de bois. Elle détesta son image, avec cette abominable coupe de cheveux…

À l'époque où elle était son jouet humain, Violette lui interdisait d'avoir les cheveux longs, puisqu'elle n'était qu'une misérable nullité. Dès qu'elle l'avait eue de nouveau en son pouvoir, la « reine » s'était empressée de la priver de sa superbe crinière blonde. Depuis cette séance de coiffure forcée, la fillette n'avait pas eu l'occasion de se voir dans une glace.

Eh bien, le résultat était catastrophique !

Dès leur rencontre, Chase l'avait prévenue : si elle voulait qu'il l'adopte, elle devrait avoir de beaux et longs cheveux. Ces dernières années, le casque d'or de Rachel était devenu magnifique, et elle

s'était sentie pour de bon la fille du garde-frontière.

Lorsqu'elle avait volé la boîte d'Orden pour la première fois, afin de rendre service au sorcier Giller, Rachel s'était également regardée dans ce miroir. Il fallait admettre qu'elle n'était plus la même. Ses traits moins enfantins ne pouvaient plus être qualifiés de « mignons ». D'après Chase, ça annonçait la phase « grande saucisse » que traversaient beaucoup d'adolescentes avant de se métamorphoser en femmes belles à couper le souffle – un destin qu'il prédisait à sa fille adoptive, si les petits cochons ne la mangeaient pas…

Désormais, Rachel doutait de vivre assez longtemps pour voir ce jour. De toute façon, sans Chase pour la protéger et la former, elle n'avait plus tellement envie de grandir.

Chase était mort et sa fille adoptive avait de nouveau les cheveux courts. Enfin, si ça n'avait été que ça… Violette avait pris un malin plaisir à tondre maladroitement sa victime préférée, afin qu'elle n'ait plus l'air de rien.

Coiffée comme ça, elle ressemblait à un corniaud qu'on tolère à condition qu'il dorme à côté du tas d'ordures.

Certes, mais il n'y avait pas que ça… Dans ce miroir de malheur, Rachel voyait l'esquisse de la femme qu'elle serait un jour – cette beauté que son père adoptif disait avoir hâte de connaître.

Mais comment réagirait-il, s'il la voyait avec sa coupe au bol délibérément ratée ?

Rachel repoussa ces pensées tout au fond de son esprit, où elles auraient tout le temps d'attendre des jours plus paisibles, et mit le sac en bandoulière, histoire d'avoir les mains libres. Puis elle ouvrit la porte, jeta un coup d'œil dehors, des deux côtés, et soupira de soulagement. Il n'y avait personne en vue !

Une fois hors de la salle, elle referma la porte et prit le chemin de la liberté.

La configuration des couloirs du château était encore très vive dans son esprit. Elle s'en souvenait presque aussi bien que de la forme des lèvres de Chase, lorsqu'elle parvenait à le faire sourire contre son gré. Lorsqu'il tentait de la foudroyer du regard, elle adorait lui faire perdre son sérieux avec des mimiques ou des grimaces.

Pour éviter au maximum les gardes, Rachel emprunta l'escalier de service. Les employés du château qu'elle croisa s'affairaient comme à l'accoutumée, et aucun ne semblait savoir qu'il y avait une nouvelle reine. La nouvelle ne briserait aucun cœur, car les gens détestaient unanimement Violette. Cela dit, Six les terrifiait…

Les blanchisseuses, les servantes et les divers hommes de peine ne lui prêtèrent aucune attention. Pour plus de sécurité, elle évita de croiser leur regard, de peur qu'ils aient soudain l'idée de l'interroger.

S'engageant dans un couloir qui conduisait hors du château,

Rachel dut s'arrêter brusquement lorsqu'elle se trouva devant deux gardes en uniforme rouge armés de hallebardes.

— Vous devez filer ! leur cria-t-elle. Et vite ! Les soldats de l'Ordre Impérial investissent le château.

Un des hommes saisit à deux mains la hampe de sa hallebarde et s'y appuya presque nonchalamment.

— Nous n'avons rien à craindre de ces hommes. Ce sont nos alliés…

— Ils veulent décapiter tous les gardes privés de la reine ! J'ai entendu leur chef donner cet ordre. « Coupez-leur la tête à tous ! » Voilà ce qu'il a crié. « Comme ça, il y aura plus de butin pour nous. » Les soldats ont tous brandi leur énorme hache de guerre. Ils ont la promesse de pouvoir dépouiller tous les gardes qu'ils auront abattus. Dépêchez-vous de filer, parce qu'ils seront bientôt là !

Les deux gardes en restèrent bouche bée.

— Par là ! L'escalier de service ! Ils n'auront pas l'idée de vous y chercher. Vite ! Je préviendrai vos camarades.

Les gardes remercièrent la petite fille d'un signe de tête, puis ils se précipitèrent vers l'escalier. Dès qu'ils furent hors de vue, Rachel continua tout droit et sortit très vite du château.

Elle emprunta le chemin que suivaient les serviteurs lorsqu'ils allaient faire des courses en ville.

Des soldats patrouillaient dans les environs, mais ils n'accordaient aucune attention aux employés du château. Avisant un groupe de menuisiers, Rachel fit le chemin avec eux, bien dissimulée par une des grandes roues de leur chariot lesté de planches.

Les gardes laissaient passer tout le monde, et ils ne fouillaient que les jolies femmes – histoire de joindre l'utile à l'agréable. Trop petite – et tondue comme elle l'était –, la fugitive n'intéressa aucun de ces amateurs de charmes féminins.

Une fois qu'elle eut franchi le mur d'enceinte du château, Rachel resta avec ses menuisiers jusqu'à ce qu'une bonne occasion de filer se présente.

Alors que personne ne regardait dans sa direction, elle s'enfonça dans la forêt, d'un côté de la piste, et courut comme une folle entre les troncs des pins et des sapins.

Cédant pour la première fois à la panique, elle fonça comme si elle avait le Gardien à ses trousses. C'était sa seule chance. Si elle la gâchait, tout serait fichu.

Bien entendu, si des soldats de l'Ordre la capturaient dans ces bois, elle serait dans de très sales draps. Sans savoir très bien ce qu'ils lui feraient, elle se doutait que ce ne serait pas très agréable. Un soir, devant un bon feu de camp, Chase lui avait donné une idée générale – puis un peu plus détaillée – de ce que les soudards infligeaient à leurs

prisonnières.

Il lui avait conseillé de ne pas se laisser capturer par des brutes de ce genre – bref, de se battre jusqu'à son dernier souffle plutôt que d'être prise. Il ne voulait pas l'effrayer, avait-il dit, mais l'inciter à se montrer toujours très prudente.

Terrorisée, elle avait quand même éclaté en sanglots, cherchant une consolation entre les bras de son père adoptif.

Se battre jusqu'à son dernier souffle était un programme comme un autre. Certes, mais comment faire lorsqu'on était désarmée ? On lui avait pris ses couteaux, et elle n'avait pas eu l'idée, avant de fuir la chambre de Violette, de voir si elle ne pouvait pas les récupérer.

Au moins, elle aurait pu passer par les cuisines et voler une ou deux bonnes lames. Trop occupée à se féliciter de son astucieuse évasion, elle avait négligé de se procurer une arme. De quoi faire revenir Chase d'entre les morts, avec l'intention de lui flanquer une bonne fessée. Bon sang ! elle en rougissait de honte !

Rachel s'arrêta brusquement, car elle venait de voir une branche morte, juste devant elle. Après l'avoir ramassée, elle éprouva sa solidité et fut satisfaite. Deux vérifications valant mieux qu'une, elle tapa sur un tronc avec sa massue improvisée et trouva très convaincant le bruit mat qui retentit.

L'arme était un peu plus lourde qu'elle l'aurait voulu, mais elle n'allait pas faire la fine bouche.

Elle ralentit un peu le pas, histoire de se ménager, mais continua à s'éloigner du château sans s'autoriser de pause.

Quand découvrirait-on son évasion et le vol de la boîte ? Elle n'en savait rien, mais Six pouvait être capable de la traquer à distance, par exemple en regardant dans une coupe d'eau magique.

Un bon argument pour ne pas prendre le temps de se reposer.

Au début de l'après-midi, elle tomba sur une piste qui semblait devoir la conduire vers le nord. Aydindril était dans cette direction. Peut-être trop loin pour qu'elle y arrive jamais, mais elle n'avait pas d'autre idée de destination. Si elle retrouvait la Forteresse du Sorcier, Zedd pourrait certainement l'aider.

Plongée dans ses pensées, Rachel faillit percuter l'homme qui se dressa soudain devant elle.

Levant les yeux, elle constata qu'il s'agissait d'un soldat de l'Ordre Impérial.

— Eh bien, eh bien, qu'est-ce que nous avons là ? lança-t-il.

Alors qu'il tendait un bras vers elle, Rachel lui flanqua un coup de massue sur un genou. Hurlant de douleur, l'homme s'écroula en se tenant la jambe.

Rachel courut plus vite que jamais dans sa vie. Abandonnant la piste, elle opta de nouveau pour un étroit sentier, à travers bois. Sur

un terrain pareil, sa petite taille lui conférait un avantage non négligeable.

Et elle en aurait besoin, parce qu'une dizaine d'hommes – au minimum, vu le boucan qu'ils faisaient – la poursuivaient dans les broussailles. Dans le lointain, le type qu'elle avait amoché criait à ses camarades de « rattraper la foutue catin ».

Alors qu'elle déboulait dans une clairière, le souffle court, Rachel vit que des hommes lui barraient le chemin.

Elle tenta de les esquiver, mais tomba sur d'autres soldats. Encerclée, voilà ce qu'elle était ! Et paniquée, pour ne rien arranger.

Dans son dos, elle entendit un bruit de chute. Sans se retourner, elle continua à courir.

Un homme cria, puis il y eut un nouveau bruit sourd.

Ces idiots se cassaient-ils la figure tout seuls ? Se prenaient-ils les pieds dans des racines ?

Un autre type cria. Cette fois, Rachel s'arrêta et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Les soudards ne s'étalaient pas comme des crétins. Quelqu'un les abattait méthodiquement.

Il y eut un cri terrible, comme si un des soldats venait de se faire écorcher vif.

Quels monstres rôdaient dans cette forêt ?

Aucune importance ! Si les soudards la capturaient, Rachel n'aurait pas une chance de s'en tirer vivante. En continuant à courir, elle s'en donnait une, si minime fût-elle.

Soudain, trois hommes jaillirent des broussailles en beuglant de rage. Rachel accéléra le rythme, mais les colosses, avec leurs longues jambes, n'avaient aucun mal à courir plus vite qu'elle.

Jetant un coup d'œil derrière elle, Rachel vit qu'un des trois types s'était immobilisé et se tenait le dos comme s'il avait très mal. Rien d'étonnant, se dit-elle, puisque dix pouces d'acier dépassaient maintenant de son ventre.

Les deux camarades du moribond se retournèrent pour voir ce qui se passait.

Quand l'agonisant s'écroula, libérant la lame de son agresseur, Rachel vit l'homme qui jouait les anges exterminateurs.

C'était Chase ! Grandeur nature, et plus en forme que jamais !

De quoi ne pas en croire ses yeux !

Les deux survivants passèrent à l'attaque. Avec l'économie de gestes qui le caractérisait, le père adoptif de Rachel disposa d'eux en quelques passes d'armes rapides. Mais d'autres soldats arrivaient, et les choses risquaient de se compliquer, même pour le légendaire garde-frontière.

Rachel décida de voler à son secours.

Dès qu'elle en avait la possibilité, elle jouait de nouveau les briseuses de genou, offrant à Chase plusieurs victoires faciles sur des adversaires tétanisés par la douleur.

Mais des renforts arrivaient sans cesse, et les deux combattants – Chase avec son épée et Rachel avec sa branche – passèrent un rude moment avant d'avoir considérablement éclairci les rangs adverses.

Sentant qu'elle fatiguait, Rachel échangea sa massue contre un couteau subtilisé à un cadavre.

L'effet fut aussi convaincant. Fous de douleur quand elle leur enfonçait sa lame dans les mollets, les soudards se laissaient obligeamment décapiter par Chase.

Enfin, le dernier s'écroula et le calme revint, uniquement troublé par la respiration un rien rapide des deux héros.

Dès qu'elle eut récupéré, Rachel leva les yeux vers Chase. C'était bien lui, pas son fantôme, même si elle avait toujours un peu peur qu'il se volatilise.

Bien au contraire, il sourit à sa fille adoptive.

— Chase, que fais-tu ici ?

— Je venais voir si tout allait bien pour toi…

— Pardon ? Je te croyais mort, et j'étais prisonnière au château ! J'ai dû me sauver toute seule. Pourquoi as-tu tant tardé à venir ?

— Il fallait bien que tu apprennes à voler de tes propres ailes, non ? Je ne pouvais pas te mâcher le travail jusqu'à la fin de tes jours.

— Peut-être, mais un coup de pouce ne m'aurait pas fait de mal…

— Sans blague ? Tu as pourtant l'air de t'en être bien sortie…

— Mais c'était affreux ! Violette m'a enfermée dans une cage de fer, avec un appareil qui m'empêchait de parler…

Une lueur d'intérêt brilla dans le regard de Chase.

— Bien sûr, tu n'as pas pensé à emporter cet instrument des plus utiles ?

Rachel sourit et passa ses bras autour de la taille du colosse. Au moment de leur rencontre, trop petite pour ça, elle lui entourait une jambe de ses petits bras.

Le temps avait passé, mais elle se sentait toujours autant en sécurité lorsqu'il lui tapotait le dos, comme pour dire que rien n'était si grave que ça, en ce monde…

— Je t'ai cru mort, souffla Rachel, des larmes aux yeux.

Chase soupira et ébouriffa ce qu'il restait de cheveux à la gamine.

— Je ne te ferai jamais un truc pareil, ma chérie ! J'ai promis de veiller sur toi, et je tiens toujours parole.

— On dirait que je suis condamnée à être ta fille, dans ce cas…

— On dirait bien, oui… Mais avec ces cheveux-là, ça risque d'être difficile. Si tu veux rester dans la famille, ils auront intérêt à repousser. Sauf erreur de ma part, je t'ai prévenue il y a longtemps.

Rachel sourit à travers ses larmes.

Chase était vivant !

Chapitre 52

Cara sur les talons, Nicci franchit la grande double porte ornée de symboles sophistiqués. Dans l'imposante salle, l'orage qui se déchaînait dehors illuminait de manière presque stroboscopique les rayonnages qui couvraient tous les murs.

L'immense fenêtre brisée lors de l'attaque de la bête de sang avait été réparée – pas parfaitement, mais assez, pouvait-on espérer, pour que la grande bibliothèque puisse jouer son rôle de « sas d'isolation » magique. De manière plus prosaïque, la nouvelle fenêtre n'était pas parfaitement étanche et les tentures vert foncé s'imbibaient d'eau chaque fois que le vent soufflait dans la mauvaise direction.

Lorsqu'elle vit ce qui flottait au-dessus de la grande table – à l'endroit où elle avait elle-même lévité –, Nicci espéra que la fenêtre défectueuse ne laisserait pas passer quelque chose de bien plus dangereux qu'un peu d'eau.

Dès qu'il vit la magicienne, Zedd courut vers elle et la prit par les épaules.

— L'as-tu trouvé ? demanda-t-il, le désespoir audible dans sa voix. Il est vivant, n'est-ce pas ? Et il va bien ?

— Zedd, il a survécu à l'attaque, dans la Sliph. C'est ma seule certitude.

Rikka surveillait le puits quand la créature de vif-argent était revenue sans crier gare. Et non contente de créer ainsi la surprise, la Sliph avait étonné tout son monde en se montrant inhabituellement bavarde.

Elle avait (presque) tout raconté sur ce qui était arrivé à Richard. Ce n'était pas une trahison, puisque son maître, le Sourcier en personne, lui avait demandé d'informer ses amis. Toujours soucieuse de lui plaire, elle s'était empressée d'obéir.

Hélas, la Sliph était secrète de nature – sans parler de son goût du mystère – et il avait été impossible de lui arracher des réponses précises sur la condition et la localisation actuelles de Richard.

Selon Zedd, la créature magique n'était pas perverse. Simplement, elle restait fidèle à ce que ses « pères » avaient voulu. Comme tout être pensant, elle ne pouvait pas se refaire, et il aurait été malhonnête de le lui reprocher.

Le vieux sorcier avait détecté sur la Sliph les traces typiques d'une

voyante. En toute logique, il devait s'agir de Six. Nul ne savait ce que cette femme mijotait mais, au moins, Richard lui avait échappé pour un temps…

— Où est-il ? insista Zedd. La Sliph t'a-t-elle conduite là où elle l'a déposé ?

— Oui… (Nicci regarda brièvement Cara, puis elle posa une main sur le bras du vieil homme.) Après nous avoir montré ce lieu, la Sliph nous a dit que Richard était allé dans le royaume des flammes-nuit. Il nous a fallu marcher assez longtemps pour nous y rendre aussi.

— Les flammes-nuit ? répéta Zedd, très surpris.

— Oui. Mais Richard n'était plus là…

— Certes, mais nous savons au moins qu'il est vivant ! Apparemment, il agit de son propre chef, pas sous l'influence d'une voyante. Que vous ont dit les flammes-nuit ?

— J'ai regretté que vous ne puissiez pas voyager dans la Sliph, Zedd… Les flammes-nuit vous en auraient sans doute raconté davantage. Cara et moi n'avons pas pu aller plus loin que la forêt fantôme.

— La forêt fantôme ? De quoi parles-tu ?

— Eh bien… C'est difficile à dire, d'autant plus que je ne suis pas experte en matière de nature. Il y a une grande forêt de chênes, mais tous ces arbres sont morts…

— Les chênes sont morts ? Tu es sûre ? Allons, c'est impossible !

— Pourtant, je crois que c'est vrai… Richard m'a appris à quoi ressemble un chêne. Cette forêt en est pleine, mais ils sont tous morts.

— Et il y avait des ossements, dans cette forêt ?

— Oui, dit Cara. Des squelettes étaient éparpillés un peu partout entre les troncs.

— Fichtre et foutre ! jura le sorcier.

— C'est grave ? demanda Nicci.

— Mais vous avez parlé aux flammes-nuit ?

— Tam… J'ai parlé avec Tam.

Zedd se gratta pensivement le menton.

— Tam ? Inconnu au bataillon…

— Il y avait aussi Jass, précisa Nicci.

Le vieil homme réfléchit quelques instants.

— Navré, mais ça ne me dit rien…

— Jass m'a dit que Richard était à la recherche d'une femme que les flammes-nuit auraient dû connaître.

— Kahlan, bien entendu…

— C'est ce que nous avons déduit, dit Cara.

— Pourquoi Richard est-il allé voir les flammes-nuit pour trouver

son épouse ?

La question du sorcier ne s'adressait à personne en particulier, comme s'il réfléchissait tout haut. Mais Nicci tenta d'apporter quelques éléments de réponse…

— La Sliph ne nous a rien dit à ce sujet… Richard n'a pas dû lui donner des instructions assez précises, et elle n'est pas du genre à prendre des initiatives. Comme vous l'avez souligné, c'est dans sa nature.

» Les flammes-nuit n'ont pas été plus loquaces, considérant que la visite de Richard avait des motivations privées qu'il aurait été discourtois de nous révéler.

— C'est bien gentil, tout ça, marmonna Zedd, mais il nous faut en savoir un peu plus ! Richard revenait ici, il a perdu son don en chemin – sans doute à cause de Six – et il est allé voir les flammes-nuit. Qu'a-t-il retiré de cette visite ?

— Désolée, Zedd, mais je n'en sais rien, soupira Nicci. Nous n'avons rien appris de plus. Richard n'est pas revenu vers la Sliph, mais comme il ne peut plus voyager en elle, ça n'a rien d'étonnant. La créature ne sait peut-être pas grand-chose de plus que ce qu'elle nous a dit…

» Richard est parti à pied, peut-on supposer, et il se dirige sans doute vers Aydindril. Après tout, c'était sa destination d'origine, avant l'attaque, dans la Sliph.

» En chemin, il est allé voir les flammes-nuit, mais c'est peut-être simplement parce qu'il était près de leur royaume. Qui peut savoir ?

» Tout n'est pas négatif, Zedd. Au moins, nous savons que Richard est vivant. C'est déjà beau, non ? Le connaissant, il ne tardera pas à se trouver un cheval, et il devrait arriver ici dans quelques jours.

— Tu as raison, mon enfant, dit Zedd.

Il prit le bras de Nicci et le serra gentiment. Le type de geste qu'aurait fait Richard dans une situation similaire. Rien de spectaculaire, mais de quoi redonner le moral à quelqu'un qui doutait.

— Les flammes-nuit ne vous ont pas laissé entrer sur leur territoire, dans la forêt de pins géants ?

— C'est ça… Nous n'avons vu que Tam et Jass, c'est tout.

— En un sens, c'est logique… Les flammes-nuit sont jalouses de leur intimité, et elles n'accueillent pas à bras ouverts les visiteurs, mais, dans de pareilles circonstances, je m'étonne quand même que…

— Les flammes-nuit agonisent.

— Pardon ?

— Les flammes-nuit se meurent… C'est pour ça que nous n'avons pas pu entrer… En des temps de grande détresse et d'inquiétude, il est normal de ne pas avoir envie de voir des étrangers…

— Par les esprits du bien, soupira Zedd, Richard avait raison.

— De quoi parlez-vous ? demanda Nicci. Il avait raison à quel sujet ?

— Les chênes sont morts, et ils étaient les protecteurs du royaume des flammes-nuit, qui sont aussi en voie d'extinction. Les événements s'enchaînent inexorablement. Richard nous a expliqué pourquoi dans la pièce où nous sommes. Et maintenant, ce que tu me racontes… Comme si j'avais besoin de raisons supplémentaires de le croire !

— De raisons supplémentaires ? Zedd, je ne comprends rien à ce que vous dites !

Le vieil homme désigna le construct qui flottait au-dessus de la table.

— Regarde !

— Zedd, c'est une toile de vérification du sort d'oubli – et on dirait bien une vérification intérieure !

— C'est ça.

— Je n'avais pas besoin d'une confirmation… Zedd, que mijotez-vous, pour l'amour du ciel ?

— J'ai réussi à activer une simulation de la toile intérieure – un construct duquel tu n'as pas besoin d'être prisonnière. Ce n'est pas exactement la réplique de la première toile, mais pour ce que je cherche, c'est largement satisfaisant.

Nicci fut surprise par l'exploit du vieil homme. Et très perturbée de revoir le construct qui avait failli lui coûter la vie. Mais il y avait encore plus troublant que ça…

— Pourquoi y a-t-il deux toiles ? Le sort d'oubli est unique, si je ne m'abuse. Alors, pourquoi ce doublon ?

Zedd eut un sourire malicieux.

— C'est qu'il y a un truc, mon enfant ! Richard affirme que les Carillons ont arpenté le monde des vivants. Si c'est bien le cas, leur présence a dû contaminer la magie. Pourtant, aucun de nous ne s'en est aperçu. C'est la force des infestations de ce type : elles érodent la vigilance de leurs victimes en abusant leurs sens. Je voulais voir si Richard avait raison…

— Richard Rahl a toujours raison !

Zedd ponctua cette déclaration enflammée d'un haussement d'épaules.

— Peut-être, mais moi, il me faut des preuves ! Pour être franc, je n'ai rien compris à son histoire d'emblèmes. J'ai foi en lui, comme toi, mais je ne comprends pas sa manière de « lire » des symboles et d'en tirer des conclusions définitives. Il me fallait une preuve tangible.

Les bras croisés, Nicci observa un moment le double construct.

— Je vous comprends, il faut l'avouer… J'ai confiance en Richard, et tout ce qu'il dit se tient mais, parfois, je me sens perdue comme à

l'époque de mon noviciat, lorsqu'il y avait une interrogation écrite sur un cours que j'avais raté. Quand Richard…

Nicci se tut et décroisa les bras.

— Zedd, dit-elle, ces deux constructs ne sont pas identiques.

— Je sais bien, mon enfant !

Nicci approcha des toiles de vérification et les observa plus attentivement.

— Celui-là est la Chaîne de Flammes, c'est évident. L'autre n'est pas un doublon, mais carrément une image-miroir du véritable sortilège.

— Bien vu !

— Mais c'est impossible !

— Je le croyais aussi, avant de me rappeler un ouvrage intitulé Le Livre de l'inversion et du double…

— Vous savez où est ce volume ? s'étonna Nicci.

— Eh bien, j'ai pu dénicher un exemplaire…

— Un exemplaire ? Que voulez-vous dire ?

Gêné par les questions de la magicienne, de plus en plus soupçonneuse, le vieil homme se racla la gorge et… éluda le problème.

— L'important, c'est que je me sois souvenu d'avoir lu ce traité, il y a des dizaines d'années. À l'époque, ce texte qui exposait des techniques de duplication des sorts m'a paru sans aucun intérêt. Pourquoi diantre fabriquer le double d'un sortilège ?

» Mais il n'y avait pas que ça… Ce grimoire expliquait aussi comment inverser le sortilège qu'on venait de dupliquer. Du pur délire ! Voilà ce que je me suis dit, avant d'enfouir cette lecture dans ma mémoire. À quoi bon garder un souvenir d'une procédure absurde dont je n'aurais sûrement jamais besoin ?

Le vieil homme brandit un index squelettique.

— Alors que je réfléchissais à la contamination laissée par les Carillons, et au moyen de vérifier la thèse de Richard, je me suis souvenu du livre, et j'ai enfin compris pourquoi un sorcier pouvait vouloir dupliquer et inverser un construct !

Nicci dut s'avouer qu'elle était larguée.

— Zedd, vous avez peut-être compris, mais moi… Eh bien, je nage…

Zedd désigna de nouveau les deux constructs.

— Tout est là ! Regarde bien. Celui-ci est l'original – la réplique de celui qui t'emprisonnait, mais sans certains de ses éléments les plus complexes et les plus instables. Pour ce que nous voulons en faire, ils n'auraient pas été utiles…

» L'autre est le double parfait du premier, mais inversé, comme l'image qu'on voit dans un miroir.

— J'avais vu, dit Nicci, mais je ne comprends toujours pas à quoi rime cette façon d'analyser un sortilège.

— Les défauts ! s'exclama Zedd, théâtral.

— Les défauts ? Que… (Soudain, Nicci comprit.) Quand on inverse un sort, les défauts ne suivent pas le mouvement !

— C'est ça ! lança Zedd avec un clin d'œil pour sa brillante élève. Les défauts ne s'inversent pas ! C'est impossible. Le construct est une représentation du sort – un emblème, comme dirait Richard. Un véritable sortilège ne pourrait pas être inversé, ça tombe sous le sens. Mais les défauts suivent la même règle, parce qu'ils sont réels – une magie ancrée dans le monde, pas figée dans des grimoires à demi oubliés.

À mesure qu'il approfondissait le sujet, Zedd gagnait en sérieux et ressemblait de moins en moins à un vieil excentrique.

— Quand un sortilège est activé, il porte en lui son ou ses défauts. En somme, ils sont intégrés à sa structure même. Le construct dupliqué est affligé du même défaut mais, lors de l'inversion, celui-ci n'est pas concerné, parce qu'il est bien réel et pas potentiel, comme l'est tout sortilège pas encore lancé – et toute représentation de ce sortilège. Lors de notre malheureuse expérience, n'oublie pas que c'est la contamination qui a failli te tuer.

Nicci sonda le regard du vieux sorcier, puis elle s'intéressa de nouveau aux deux constructs. L'un était l'image inversée de l'autre. Si Zedd disait vrai, il devait exister une ligne – ou un ensemble de lignes – qui restait parfaitement identique à son modèle.

Soudain, elle vit.

— Là ! s'exclama-t-elle. Cette partie est identique dans les deux constructs. Ce n'est pas un reflet, contrairement au reste ! Tout est à l'envers, sauf ce détail-là.

— Encore bravo ! exulta Zedd. Maintenant, nous connaissons l'utilité de ce grimoire apparemment farfelu : localiser des défauts qui seraient sinon invisibles et indétectables.

Nicci dévisagea le vieil homme et le vit soudain sous un nouveau jour. Comme tous les pratiquants de la magie, elle avait étudié ce grimoire sans comprendre à quoi il était censé servir.

Les érudits en débattaient sans fin, bien entendu, mais aucun n'avait pu déterminer de façon satisfaisante l'utilité de cet étrange traité de magie.

De guerre lasse, l'ouvrage avait été classé dans la catégorie des « antiques curiosités » parfaitement inutiles. En cours, on l'avait présenté ainsi à Nicci : une relique qui ne servait à rien mais restait respectable à cause de son grand âge.

Comme Richard, Zedd ne négligeait jamais la plus infime parcelle

de savoir. Tout ce qui lui passait devant les yeux restait gravé dans son esprit, au cas où il en aurait besoin un jour. Quand il devait résoudre une énigme, il commençait par puiser dans sa bibliothèque personnelle, dont l'index était constamment remis à jour.

Le grand-père et le petit-fils fonctionnaient exactement de la même manière. Toute connaissance acquise devenait une arme potentielle. En procédant ainsi, on parvenait très souvent à trouver des solutions auxquelles personne n'aurait pensé.

Beaucoup d'esprits étroits – et il n'en manquait pas dans l'univers de la magie – jugeaient cette façon de penser excentrique, voire radicalement hérétique.

Nicci ne partageait plus cette opinion. Les vraies réponses résultaient toujours de l'application rigoureuse de la logique et de la raison. L'intuition paraissait irrationnelle parce qu'elle était un processus de pensée inconscient. À force de travail, certaines personnes se dotaient de réflexes qui leur permettaient d'aller plus loin et plus vite que les autres.

Un Sourcier de Vérité devait avoir cette qualité pour accomplir convenablement sa mission. Richard la détenait, et c'était une des choses qui la fascinaient en lui. Éternel étudiant, mais en dehors des sentiers académiques, il réussissait toujours à résoudre des équations complexes en usant de moyens d'une intuitive simplicité.

Zedd se pencha et Nicci l'imita.

— Regarde bien… Tu vois ce que c'est ?

— La partie qui n'est pas inversée ? Non, je n'en ai aucune idée.

— C'est la contamination laissée par les Carillons ! Une araignée tapie dans la toile de la magie.

— C'est la preuve que Richard a raison, n'est-ce pas ?

— Ce sacré garçon ne s'est pas trompé, confirma Zedd. Ne me demande pas comment il a fait, mais il a tout compris ! Sous la forme que nous observons en ce moment, je reconnais la contamination comme j'identifierais de la rouille sur un morceau de fer. Richard a lu cela dans le langage des lignes, et il avait raison ! Le sort d'oubli est contaminé, la source de cette altération étant bel et bien les Carillons. Nous avons devant nous le mécanisme qui érode et détruit la magie. Bien entendu, la Chaîne de Flammes n'est pas le seul sort infecté…

— C'est pour ça que les flammes-nuit agonisent ?

— J'ai bien peur que oui… Les chênes qui défendent leur territoire étaient porteurs d'une magie protectrice. Leur mort et la probable disparition des flammes-nuit constituent une coïncidence des plus suspectes.

Nicci approcha de la grande fenêtre et regarda les éclairs qui zébraient le ciel. À travers le verre opaque, on eût dit des tentacules d'ombre cherchant à s'emparer d'une proie invisible.

— Les créatures magiques meurent, exactement comme l'affirmait Richard.

Comme si la mort elle-même rôdait autour d'elle, Nicci frissonna de la tête aux pieds. Richard lui manquait terriblement, et cette absence la rendait vulnérable, comme si elle risquait elle aussi de s'éteindre s'il ne revenait pas bientôt. Pas parce qu'elle était aussi une créature magique, mais plus simplement parce qu'elle avait besoin de lui.

— Zedd, pensez-vous qu'il avait raison sur toute la ligne ? Les dragons ont-ils vraiment existé un jour ? Les avons-nous oubliés ? Croyez-vous que notre monde perd de sa substance pour appartenir peu à peu au domaine de la légende ?

— Je n'en sais rien, mon enfant, soupira le Premier Sorcier. J'aimerais penser que mon brave garçon se trompe sur ce point et quelques autres, mais il y a longtemps que je ne parie plus contre lui, dans ce genre de situation.

Nicci eut l'ombre d'un sourire.

Instruite par l'expérience, elle avait également appris à ne jamais miser contre ce cheval-là…

Chapitre 53

— Nicci, dit Zedd, un peu hésitant, comme s'il avait du mal à trouver ses mots. Tu es… eh bien, quelqu'un comme moi, qui tient beaucoup à Richard – je dirais même quelqu'un qui l'adore et qui lui voue une loyauté sans bornes. Sous bien des aspects, on dirait même que… (Il leva les yeux au ciel.) Fichtre et foutre ! je n'arrive pas à m'exprimer !

— Zedd, nous aimons Richard, si c'est ça que vous voulez dire. Cara, vous et moi, nous avons ce sentiment en commun.

— Je crois que c'est bien vu, oui… Je ne me souviens pas du tout de Kahlan, mais j'ai l'impression de penser à toi comme je penserais à elle, si je pouvais y penser. Je sais, c'est un peu confus, mais tu saisis l'essentiel ?

Nicci eut le sentiment que la foudre venait de la frapper. S'interdisant de réfléchir aux implications de ce que venait d'annoncer le vieil homme, elle réussit à garder une contenance et à demander d'une voix qui ne tremblait pas :

— Où voulez-vous en venir, Zedd ?

— Comme Cara et Richard, j'en suis venu à t'estimer, alors que c'était loin d'être le cas lors de notre rencontre. Comme je l'ai déjà dit, plus ou moins clairement, je me fie à toi autant que je me fierais à une belle-fille…

Nicci garda les yeux baissés, pour ne pas trahir son trouble.

— Merci, Zedd… Lorsqu'on connaît mon passé, et l'opinion que j'ai longtemps eue de moi-même, ces compliments prennent une importance que vous ne soupçonnez pas. Savoir que des gens comme vous, sans arrière-pensées, ont…

Nicci s'interrompit, leva les yeux vers le Premier Sorcier et décida d'en rester là. Malgré l'impact qu'avaient ses déclarations sur elle, Zedd visait autre chose que de simples effusions, et il fallait entrer dans le vif du sujet.

— Vous voulez me dire quelque chose ?

Zedd acquiesça.

— J'ai appris des choses très troublantes… Du genre que je garde pour moi, en règle générale. Mais Cara et toi êtes les deux personnes, à part Richard, qui m'inspirent le plus confiance. Dans cette aventure, vous êtes devenues beaucoup plus que des amies. Je ne suis pas très doué pour exprimer mes sentiments, alors…

Pour encourager le vieux sorcier, Nicci lui posa une main sur

l'épaule.

— Nous retrouverons Richard, Zedd, je vous le jure ! Vous avez raison, il compte énormément pour moi. C'est lui qui a changé ma vie à jamais. Si quelque chose vous tracasse, Cara et moi sommes là pour vous écouter, comme le serait Richard, s'il le pouvait… Ne soyez pas gêné, nous éprouvons toutes les deux la même affection pour Richard et, dans mon cas, c'est même… Enfin, vous connaissez ma loyauté à la cause.

Consciente d'en avoir trop dit – et d'avoir ensuite pataugé dans sa tentative de noyer le poisson –, la magicienne s'empourpra.

— J'ai besoin de votre aide, dit Zedd, oubliant enfin ses scrupules. Mais avant, vous devez comprendre ce que vous représentez pour moi. Je suis bavard, c'est vrai, mais c'est une façon de mieux taire certaines choses. Toute ma vie, garder une multitude de secrets m'a beaucoup coûté, mais je ne pouvais pas faire autrement. C'était souvent difficile, mais je savais qu'il le fallait. Aujourd'hui, tout est différent, et je dois parler. L'enjeu est capital. Dans ces conditions, le secret n'a plus de sens.

— Je comprends, Zedd. Et comme Cara, je ferai de mon mieux pour être digne de votre confiance.

— Le Livre de l'inversion et du double était caché dans un endroit que je suis le seul à connaître. Pour être précis, dans une crypte, sous la forteresse.

Nicci et Cara se regardèrent, très surprises.

— Vous voulez dire qu'il y a des ossements sous le complexe ? et des livres ?

— Une montagne de livres, oui. Et parmi eux, j'ai trouvé celui dont je parle…

» À ma connaissance, personne n'a jamais su qu'il y avait un ossuaire ici. Moi, je l'ai découvert quand j'étais enfant. Il n'y avait pas l'ombre d'une empreinte dans la couche de poussière qui couvrait le sol. Depuis des millénaires, nul n'était entré dans ce sanctuaire. Malgré mon jeune âge, j'ai mesuré l'importance capitale de ma découverte…

» Ce jour-là, j'ai eu la trouille de ma jeune existence ! J'étais déjà effrayé, parce que je cherchais un chemin pour retourner en douce dans la forteresse. Quand j'ai déboulé dans la crypte, il m'a paru évident qu'on l'avait dissimulée ainsi pour d'excellentes raisons. Du coup, même si j'en brûlais d'envie, je n'ai parlé à personne de ma découverte. À vrai dire, j'avais le sentiment qu'on m'avait autorisé à entrer à condition que je me taise.

» J'ai pris cet engagement implicite au sérieux, et je suis devenu en quelque sorte le protecteur de ce sanctuaire. Après tout, il abritait les restes d'une multitude de gens, y compris ceux de mes ancêtres, qui

peut le dire ? Les endroits secrets attisent toujours la convoitise des hommes, et je n'avais pas envie qu'on profane cet antique tombeau.

» En plus de tout, je me sentais coupable d'avoir profané une tombe pour une raison des plus triviales : éviter une punition. Désireux d'aller faire un tour sur le marché d'Aydindril, j'étais sorti illicitement de la forteresse, où j'aurais normalement dû passer mon temps à étudier de vieux bouquins poussiéreux.

» Après mon aventure, j'ai posé des questions bien déguisées et découvert qu'aucun sorcier, si blanchi sous le harnais fût-il, ne connaissait l'existence de la crypte. Au fil du temps, il est apparu évident que personne n'avait jamais soupçonné la présence d'un ossuaire sous le complexe.

» Très pris par mes études, je n'ai pas souvent eu l'occasion d'explorer la bibliothèque secrète. Et quand je l'ai fait, je me suis aperçu qu'elle contenait nombre d'ouvrages dont un exemplaire était conservé sur les rayonnages « d'en haut ». Un peu trop vite, j'ai conclu que cet endroit était beaucoup moins important qu'il semblait l'être.

Le vieux sorcier eut un sourire mélancolique.

— Je rêvais d'être un grand explorateur, et qu'avais-je découvert ? De vieux ossements et des livres sans intérêt ! Il y avait tellement d'ouvrages dans le complexe, que ça revenait à avoir trouvé de l'eau dans la mer. Rien de bien excitant, pas vrai ?

» Dans la crypte, des dizaines de salles débordent de bouquins aux pages jaunies par le temps. Je n'ai jamais eu le loisir d'explorer ces bibliothèques, et j'aurais du mal à seulement estimer le nombre d'ouvrages qu'elles contiennent.

» De toute façon, aucun des livres que j'ai vus ne m'a marqué – un défaut de jeunesse, peut-être. Enfin, presque aucun… Il y a des exceptions, par exemple Le Livre de l'inversion et du double.

» Devenu adulte, je suis tombé amoureux de la femme la plus merveilleuse du monde. Après notre mariage, elle a donné le jour à l'autre soleil de ma vie. Ma fille, la future mère de Richard. Pour un jeune sorcier père de famille, il y avait trop à faire ici pour que je gaspille mon temps dans un ossuaire.

» La guerre contre D'Hara éclata quelques années après la naissance de ma fille. Des temps difficiles et sombres… Ayant été nommé Premier Sorcier, j'ai dû envoyer des hommes à la mort dans d'horribles batailles. Les yeux dans les yeux, j'ai demandé à de jeunes sorciers de se dévouer pour la cause. Et je savais qu'ils n'étaient pas à la hauteur !

» Ils essayaient, ils échouaient, et je me retrouvais avec quelques morts de plus sur la conscience. Moi, j'étais capable de réussir, j'en avais parfaitement conscience. Mais comment aurais-je pu être partout à la fois ? Il fallait établir des priorités – un nom fleuri pour désigner

la charrette des condamnés !

» Écrasé par les responsabilités, j'ai souvent pensé que le savoir et les compétences étaient des malédictions. Avoir conscience que tant de gens comptaient sur moi et qu'ils mourraient si j'échouais… Quelle horrible responsabilité !

» En ce domaine, je sais très exactement ce qu'endure Richard. J'ai joué le même rôle que lui, portant le monde sur mes épaules…

Le vieux sorcier eut un geste mélancolique, comme s'il voulait chasser loin de lui un passé qui le hantait.

— Avec tout ça, la crypte est pratiquement sortie de mon esprit. Ayant si peu de temps à ma disposition, qu'aurais-je été y faire ? Surtout avec l'idée préconçue qu'elle ne contenait rien d'intéressant… Tant d'autres choses paraissaient plus urgentes…

» Bref, la crypte ne représentait rien pour moi, à part un passage secret permettant d'accéder à la forteresse. Beaucoup plus tard, quand les Sœurs de l'Obscurité ont investi mon fief, ce passage s'est révélé d'une formidable utilité.

» Mais reprenons le fil de mon histoire… Après la guerre, alors que ma femme comptait parmi les victimes, j'ai eu avec le Conseil une amère dispute au sujet des boîtes d'Orden. Puis ce chien de Darken Rahl a violé ma fille. Jugeant que la coupe était pleine, j'ai décidé de quitter les Contrées du Milieu et de m'exiler en Terre d'Ouest avec ma chère petite. C'était la dernière personne qui comptait pour moi, et j'avais bien l'intention de finir ma vie de l'autre côté de la frontière, dans un pays qui ignorait tout de la magie.

» Puis Richard naquit, et le voir grandir me redonna goût à la vie. Bien qu'il fût le fruit d'un viol, ma fille était si fière de lui ! En secret, je redoutais qu'il ait le don, incitant des forces obscures à traverser la frontière pour venir le chercher…

» Un soir, la maison de George Cypher brûla et ma fille mourut dans les flammes. Richard était désormais orphelin…

» J'ai reporté tout mon amour sur lui, me consacrant à le préparer du mieux possible à ce voyage à la fois merveilleux et horrible qu'est la vie. Près de lui, j'ai connu une des plus belles périodes de mon existence, loin de la violence et de la magie.

» À mon insu, puisque j'avais fait mon possible pour me couper du monde, Anna et Nathan, guidés par les prophéties, aidèrent George Cypher à subtiliser le Grimoire des Ombres Recensées dans l'enclave privée du Premier Sorcier, où je le croyais en sécurité.

— Un moment, le coupa Nicci. Dois-je comprendre que cet ouvrage, un des plus importants du monde, était à la disposition de n'importe qui dans votre enclave ?

— Eh bien, « à la disposition de n'importe qui », c'est beaucoup dire. L'enclave privée est encore mieux défendue que le reste du

complexe. Ne va pas croire qu'on y entre comme dans un moulin.

— Si cet endroit est tellement sûr, comment Anna, Nathan et George ont-ils pu voler le grimoire ?

Zedd soupira à pierre fendre.

— C'est ça qui a fini par me perturber… L'unique exemplaire d'un livre capital se révélant si vulnérable…

— C'est ce que Richard venait vous dire ! s'écria Nicci, tout devenant soudain clair dans son esprit. Il était pressé de vous voir, et il avait une très bonne raison.

— De quoi parles-tu, mon enfant ?

Nicci approcha du vieil homme et sortit de sa poche le petit livre que Richard lui avait confié.

— Voilà le livre que Darken Rahl a utilisé pour remettre dans le jeu les boîtes d'Orden.

— Pardon ?

— Voilà le livre que Darken Rahl a utilisé pour remettre dans le jeu les boîtes d'Orden…, répéta Nicci. Nous l'avons trouvé au Palais du Peuple. J'ai promis à Richard de l'étudier pour voir s'il y a moyen d'annuler ce qu'a fait Ulicia – en d'autres termes, de retirer du jeu les boîtes d'Orden. J'ai tenté d'expliquer à votre petit-fils que la magie ne fonctionne pas comme ça, mais il n'a rien voulu entendre. Vous le connaissez : le mot « impossible » ne figure pas dans son dictionnaire personnel.

Zedd baissa les yeux sur le petit livre, méfiant comme s'il s'agissait d'un serpent susceptible de le mordre.

— Ce garçon est doué pour découvrir une vipère sous chaque pierre qu'il retourne.

— Zedd, pour utiliser ce livre, est-il précisé, il faut disposer de la « clé ». Sans elle, toute démarche visant à remettre dans le jeu les boîtes d'Orden ne serait pas seulement stérile mais fatale pour le monde. Dans un délai d'un an, la clé doit servir à achever le processus.

— La clé…, murmura Zedd, accablé comme si on venait de lui apprendre l'imminence de la fin du monde. Après avoir été remises dans le jeu, les boîtes doivent être ouvertes dans un délai d'un an. Pour ça, il faut détenir le Grimoire des Ombres Recensées. À mon avis, c'est ça, la clé !

— Je le crois aussi, dit Nicci. Mais un texte très ancien dit que des sorciers ont fait cinq copies d'un livre qui n'aurait jamais dû être copié.

— Et selon toi, il s'agit du Grimoire des Ombres Recensées ?

— Oui. Dans un recueil de prophéties, on trouve la phrase suivante : « Les crétins pompeux seront tellement nerveux quand ils copieront la clé qui n'aurait jamais dû l'être, qu'ils trembleront de peur devant leur propre audace et jetteront l'ombre de la clé parmi les

ossements afin qu'on ne sache jamais qu'un seul exemplaire fut réalisé correctement. »

Zedd écarquilla les yeux, comme si une montagne venait de lui tomber sur la tête.

— Fichtre et foutre ! on dirait un extrait des Ragots de Margot !

— C'est exactement ça ! Il existe cinq copies, mais une seule est fidèle. Les autres sont des faux.

Zedd se plaqua une main sur le front. Soudain inquiète, Nicci remarqua qu'il respirait très vite, comme s'il était sur le point de s'évanouir.

— Zedd, que vous arrive-t-il ?

— Tu as dit que le Grimoire des Ombres Recensées était vraiment trop facile à voler. J'ai toujours pensé la même chose, mais j'occultais cette idée, comme si j'avais refusé de voir la réalité en face.

— Et alors ?

— Quand je me suis souvenu du Livre de l'inversion et du double, j'ai cherché à savoir où je l'avais vu pour la première fois. Et ça m'est revenu : dans la crypte ! En ayant besoin pour étudier le sort d'oubli, je suis allé le récupérer.

Nicci devina ce qui allait venir.

— En cherchant cet ouvrage, je suis tombé sur un exemplaire – ou plutôt, une copie – du Grimoire des Ombres Recensées.

— « Ils trembleront de peur devant leur propre audace et jetteront l'ombre de la clé parmi les ossements… », cita Nicci.

— Jusqu'à ces derniers jours, j'ignorais qu'il existait d'autres exemplaires de ce livre. On m'avait toujours dit que ce n'était pas le cas, et ça me semblait la preuve de l'importance du volume. Mais dans ce cas, pourquoi n'était-il pas mieux caché ? Cette question m'a toujours tourné dans la tête, sans que je prenne le temps d'y répondre…

» C'était une des raisons de mon désaccord avec le Conseil, au sujet des boîtes d'Orden. Je trouvais aberrant de les distribuer comme des cadeaux de prestige alors qu'elles étaient si dangereuses. Mais personne ne voulait me croire, comme si je me référais à d'antiques superstitions… ou à des fables pour enfants.

» Le scepticisme des gens pouvait à la rigueur se comprendre, puisqu'on n'avait jamais trouvé le livre servant à mettre dans le jeu les boîtes d'Orden. Sans cet ouvrage, les artefacts passaient pour des accessoires de conte de fées. (Zedd désigna le volume que tenait Nicci.) Pour tout te révéler, personne ne connaissait le titre de ce livre. On dirait que c'est du haut d'haran. Il faudra que quelqu'un nous le traduise.

— Je lis cette langue, annonça Nicci.

— Bien entendu, bien entendu, soupira Zedd comme si plus rien ne

pouvait le surprendre. Et ce titre, alors ?

— Le Livre de la Vie…

Zedd devint blanc comme un linge. De toute évidence, il n'était pas si blasé que ça.

— Le Livre de la Vie, répéta-t-il, accablé. Quel titre approprié ! Le pouvoir d'Orden a pour source la vie elle-même. Ouvrir la bonne boîte revient à détenir un contrôle absolu sur toutes les créatures vivantes ou mortes. S'il ne se trompe pas, celui qui ouvre la boîte devient omniscient et tout-puissant. S'il se trompe… eh bien, ça dépend. Ouvrir l'une des deux mauvaises boîtes le tuera, et rien de plus. Mais ouvrir l'autre… La fin du monde ! Voilà ce que ça entraînerait. Et ces maudites boîtes sont parfaitement identiques !

» La magie d'Orden est la sœur jumelle du pouvoir de la vie. Hélas, la mort est associée à tout ce qui existe. Du coup, le pouvoir d'Orden est lié au monde des vivants et au royaume des morts. La « clé » permet de savoir quelle boîte ouvrir. Sans elle, le risque encouru est tel qu'il faudrait être idiot pour essayer.

— Ou se ficher du résultat, le corrigea Nicci, comme les Sœurs de l'Obscurité. Ouvrir la mauvaise boîte ne les dérangerait pas…

Zedd dévisagea la magicienne avec des yeux ronds comme des soucoupes.

— Vous avez donc trouvé une des copies ? lança Cara lorsqu'elle trouva que le vieil homme se taisait depuis trop longtemps.

Nicci fut soulagée que la Mord-Sith se charge d'arracher Zedd à des pensées si sombres qu'elle préférait ne pas tenter d'en deviner l'essence.

— J'ai peur que ce ne soit pas le plus grave…, dit le vieil homme. Quand il était enfant, Richard a appris par cœur le Grimoire des Ombres Recensées. Son père adoptif, George Cypher, avait peur que l'ouvrage tombe entre de mauvaises mains. Trop intelligent pour détruire de telles connaissances, il s'assura que Richard les grave dans sa mémoire. Ensuite, le futur Sourcier et l'homme qu'il prenait à l'époque pour son père brûlèrent l'ouvrage.

» Quand il voulut ouvrir la bonne boîte, Darken Rahl, qui avait capturé Richard, le força à lire les instructions contenues dans le grimoire. Sans doute à cause de la Chaîne de Flammes, je ne me rappelle plus les détails de cette affaire.

» Mais j'étais présent, et certaines choses ne se sont pas effacées de ma mémoire. Je me souviens encore d'avoir encaissé deux coups terribles. Primo, apprendre qu'on avait volé le grimoire dans mon enclave. Secundo, découvrir que Richard avait le don, puisqu'il avait pu apprendre par cœur un livre de magie. Dois-je rappeler qu'un « profane » ne voit que des pages blanches ?

» Dans ce contexte, découvrir un exemplaire du grimoire dans la

crypte fut un événement bouleversant. J'ai lu le texte, et il correspondait mot pour mot à ce que Richard a récité devant Darken Rahl.

— C'était la même chose ? Vous en êtes sûr ?

— À cent pour cent !

Nicci commença à ne pas se sentir bien du tout, comme le sorcier.

— Eh bien, il n'y a que deux explications. Un des deux livres est l'original, l'autre la bonne copie. Ou les deux sont des faux !

— Impossible, dit Zedd. Quand Richard a récité le texte, il a omis un élément capital, à la fin. C'est grâce à cette ruse qu'il a vaincu Darken Rahl. En d'autres termes, il a transformé une copie fidèle en faux. Comme je le lui ai souvent dit, un simple « truc » est souvent de la très bonne magie.

Nicci posa son petit livre sur la table.

— Ça ne signifie pas nécessairement qu'il s'agissait de la vraie clé. Regardez plutôt ça…

Elle ouvrit Le Livre de la Vie et désigna la page de garde, où ne figurait qu'une phrase.

— C'est l'aphorisme fondateur, si je puis dire… Je l'ai traduit, et il s'agit d'un avertissement au lecteur.

« Ceux qui sont venus ici pour haïr doivent à présent partir, car, avec leur haine, ils ne trahissent qu'eux-mêmes. »

Zedd plissa les yeux pour mieux voir les mots de haut d'haran.

— Si je comprends bien, tu veux dire que Darken Rahl, parce qu'il était motivé par la haine, aurait été détruit dans tous les cas, qu'il s'agisse ou non du vrai grimoire ?

— C'est une possibilité, me semble-t-il.

— Désolé, mais je n'y crois pas… Une certaine forme de magie lit les intentions des gens, c'est vrai. Par exemple, l'Épée de Vérité fonctionne ainsi. Mais il y a un bémol. Les gens qui haïssent ne sont pas conscients d'être corrompus. Ils se croient habités d'un juste courroux, et se prennent pour des redresseurs de torts. Cette aptitude à se leurrer est en fait ce qui les rend si dangereux. Alors qu'ils font ou disent des choses atroces, ils ont le sentiment d'être des héros. Bref, sans le vouloir, ils abusent la magie que tu évoques…

— Si on vous suit, Zedd, il faut conclure que l'original et la bonne copie étaient conservés au même endroit, à quelques centaines de pieds près. Vous croyez que les sorciers qui ont fait les copies auraient eu une idée si stupide ? Ils ont dispersé les livres aux quatre coins du monde, tout ça pour ne pas séparer l'original de la copie fidèle ? Navrée, mais ça n'a pas beaucoup de sens non plus…

Zedd se gratta pensivement le menton.

— Je vois ce que tu veux dire…

— Dans un cas si grave, il doit exister un moyen d'authentifier le

texte.

— Il y en a un ! Et il est précisé au début du texte. « La véracité des phrases du *Grimoire des Ombres Recensées*, quand elles sont prononcées par une autre personne que le détenteur des boîtes d'Orden – et non lues par celui-ci – exige le recours à une Inquisitrice. »

» Une copie est en quelque sorte « prononcée par une autre personne », puisque le copiste retranscrit le texte original – il devient un intermédiaire. Pour que cette mise en garde soit inutile, il faut avoir affaire à la clé authentique et faire lire le texte à celui qui a remis dans le jeu les boîtes d'Orden. Sinon, le recours à une Inquisitrice est obligatoire…

— Kahlan, dit simplement Nicci.

Le sorcier et la Mord-Sith comprirent sans peine ce qu'elle sous-entendait.

— Zedd, reprit la magicienne, aucun de nous ne se souvient de Kahlan. Si nous la trouvons après avoir neutralisé le sort d'oubli, est-il possible de lui rendre sa mémoire ? Car elle a logiquement tout oublié de sa vie.

— C'est hélas irréversible.

Nicci ne s'attendait pas à tant de certitude.

— Vous n'avez aucun doute là-dessus ?

— Malheureusement, non… La Chaîne de Flammes détruit les souvenirs. Il ne s'agit pas de les enfouir ni d'interdire qu'on y accède. Les gens n'oublient pas, ils perdent littéralement leur mémoire. Quand on est la cible du sortilège, les dégâts sont irréparables.

— Il doit bien y avoir moyen de restaurer les souvenirs, intervint Cara. Un truc magique quelconque !

— Restaurer quoi ? Ce qui n'est pas stocké dans nos mémoires ? La magie est une composante de la vie qui obéit à des règles bien spécifiques, comme tout le reste. Ce n'est pas une conscience géniale cachée derrière une tenture qui peut escamoter la mémoire d'une personne – sa vie entière – puis la lui restituer comme par enchantement dans la seule intention de nous faire plaisir.

— Mais quand même…, commença Cara, visiblement sceptique.

— Prenons un exemple concret… Si je « pose » ce livre à côté de la table, il tombera sur le sol. La gravité, une force invisible, rend cette issue inévitable. Cette loi physique a des effets toujours semblables. S'il me prenait envie de claquer des doigts pour lui ordonner de me faire la cuisine, elle ne se mettrait pas aux fourneaux…

» La magie est une force naturelle, comme la gravité. La Chaîne de Flammes a ravagé la mémoire de Kahlan, et il en sera à tout jamais ainsi. On ne peut pas ramener à la vie ce qui n'est plus dans le monde des vivants. C'est tout simplement impossible. Ce qui n'est plus… n'est plus.

Cara lissa nerveusement sa longue natte blonde.

— On dirait que nous sommes dans la mouise…

— Et pas qu'un peu ! admit le vieux sorcier.

Nicci pensa que c'était surtout Richard qu'il fallait plaindre, car la femme qu'il aimait ne se souviendrait même pas de lui. N'osant pas prononcer à voix haute une telle horreur, elle opta pour une approche indirecte qui ne bernerait personne.

— Si Richard trouve Kahlan, demanda-t-elle, que devra-t-il faire ?

Zedd croisa les mains dans son dos et détourna le regard.

— Il y a un autre moyen d'authentifier le texte, dit Cara.

Soulagés par cette diversion, le sorcier et la magicienne interrogèrent la Mord-Sith du regard.

— Il suffit de trouver les autres copies et de les comparer. Le texte mémorisé par Richard n'existe plus. Sur les cinq encore en circulation, celui qui sera différent des quatre autres ne pourra être que la copie fidèle.

» Et les quatre copies identiques seront automatiquement de fausses clés.

Zedd fronça les sourcils.

— Et qu'arrivera-t-il si les copistes se sont doutés qu'une Mord-Sith géniale aurait un jour cette idée brillante ? Je vais te le dire : ils auront réalisé cinq copies différentes, histoire que les comparer ne serve strictement à rien !

— Vu comme ça…, marmonna Cara, dépitée.

— De toute façon, intervint Nicci, comment retrouver toutes les copies ? N'oubliez pas qu'elles sont dissimulées depuis trois mille ans.

— Il y a plus grave, dit Zedd. Nathan nous a parlé d'une crypte, sous les catacombes du Palais des Prophètes. Or, ce complexe a été détruit. Complètement rasé, je veux dire. Et comme il était bâti sur une île qui a coulé, l'eau se sera chargée de dévaster la crypte, si par hasard il en restait quelque chose… En conséquence, la copie du grimoire qui était peut-être cachée là est perdue à jamais. Était-ce une fausse clé ? Une vraie ? Nous ne le saurons jamais. Et au fil des siècles, d'autres copies ont pu être détruites. La question reste donc entière : le texte qu'a mémorisé Richard et la copie que j'ai retrouvée ici sont-ils authentiques ?

— J'ai peur que la réponse soit négative, dit Nicci.

— Si je savais comment en être sûr…, marmonna Zedd.

— Il y a peut-être deux moyens de découvrir la vérité… Le premier est hypothétique, car je viens à peine de commencer la traduction du Livre de la Vie. Dedans, il y a des indications concernant la bonne façon d'utiliser la clé. Une chose paraît claire : si la personne qui a

remis les boîtes dans le jeu ne se sert pas correctement de la clé, elle sera tuée et les boîtes disparaîtront avec elle.

— Ne se sert pas correctement de la clé…, répéta Zedd, pensif.

— Il semble n'y avoir qu'une interprétation possible : si Darken Rahl avait mal utilisé la clé – à cause de la ruse de Richard –, les boîtes d'Orden se seraient volatilisées au moment de sa mort. Or, nous savons que ce n'est pas le cas. Selon moi, Richard a récité la fausse clé et Darken Rahl est mort parce qu'il a ouvert la mauvaise boîte.

» Dans Le Livre de la Vie, je n'ai rien trouvé au sujet de la fausse clé – et c'est normal, puisque celle-ci n'existait pas au moment de la rédaction du texte.

— Tu es sûre de tout ce que tu avances, Nicci ?

— Non, avoua très honnêtement la magicienne. C'est très compliqué, et je viens de commencer à travailler sur le livre. Je me suis attardée sur la partie qui parlait de la clé, mais sans vérifier toutes les formules et incantations. Je vous donne seulement ma première impression.

Nicci se passa une main dans les cheveux et soupira :

— Cela dit, j'y crois dur comme fer… Si Richard avait contraint Darken Rahl à mal utiliser la clé, les boîtes ne seraient plus présentes en ce monde. Du coup, on peut conclure que Richard a mémorisé un texte erroné.

— C'est possible, mais loin d'être certain, puisque tu admets toi-même avoir des doutes… Méfions-nous des conclusions hâtives.

Nicci acquiesça.

— Tu as parlé de deux moyens ? lui rappela Zedd.

— C'est exact… Vous vous souvenez de la prophétie que nous a lue Nathan ?

« Durant l'année des cigales, quand le champion du sacrifice et de la souffrance, celui qui marche trompeusement sous la bannière de la Lumière et de l'humanité, divisera enfin ses forces, la prophétie aura été éveillée et la bataille finale ne tardera plus. La prudence s'impose, car dans cette arborescence de prophéties, les bonnes fourches et les mauvaises sont inextricablement emmêlées. Un seul tronc existe, mais ses ramifications dépassent l'imagination. Si *fuer grissa ost drauka* n'est pas à la tête de ses forces lors de l'affrontement final, le monde basculera pour toujours dans les ténèbres qui menacent depuis longtemps de le dévorer… »

» Vous voyez les corrélations, à présent. Le « champion du sacrifice et de la souffrance » est bien entendu Jagang, le maître de l'Ordre Impérial. Il a récemment divisé son armée, donc nous sommes bien très près de la bataille finale…

Comme pour confirmer les propos de Nicci, un sinistre roulement de tonnerre fit vibrer les murs pourtant épais du complexe.

— Je ne vois pas vraiment où tu veux en venir, admit Zedd.

— Pourquoi Anna et Nathan ont-ils volé le grimoire afin que Richard en dispose ? Parce qu'ils ont mal compris cette prophétie, pensant que la « bataille finale » opposerait Richard à Darken Rahl. Croyant que Richard aurait besoin de ce texte, ils se sont emparés de l'unique exemplaire du grimoire – unique pour ce qu'ils en savaient, bien entendu.

» Vous comprenez, maintenant ? Tout ça était beaucoup trop facile. En réalité, Richard est né pour affronter Jagang et les conséquences des actes criminels des Sœurs de l'Obscurité, qui ont remis dans le jeu les boîtes d'Orden. Le combat contre Darken Rahl n'était qu'un prologue, et rien de plus…

» Zedd, je pense que la prophétie nous avertit que Richard a mémorisé le mauvais texte. Songez à cette phrase : « La prudence s'impose, car dans cette arborescence de prophéties, les bonnes fourches et les mauvaises sont inextricablement emmêlées. » Si la clé authentique peut être assimilée à une bonne fourche, les mauvaises copies lui ressemblent assez pour qu'on puisse utiliser l'expression « inextricablement emmêlées ».

» Faut-il en conclure que la lutte contre Darken Rahl était une mauvaise fourche ? N'en sachant pas assez long à l'époque, puisque l'histoire commençait à peine, Anna et Nathan, trop confiants, ont préparé Richard à affronter Darken Rahl, pas l'empereur Jagang. Mais la prophétie dit autre chose : « Si *fuer grissa ost drauka* n'est pas à la tête de ses forces lors de l'affrontement final, le monde basculera pour toujours dans les ténèbres qui menacent depuis longtemps de le dévorer… »

» Les ténèbres dont il est question, c'est le pouvoir d'Orden récemment libéré par les Sœurs de l'Obscurité. Mon interprétation est peut-être osée, mais j'ai des arguments qui se tiennent. Par exemple, il ne peut pas être question de l'Ordre Impérial, puisqu'on parle de « ténèbres qui menacent depuis longtemps » de dévorer le monde. L'Ordre Impérial n'existe pas depuis très longtemps, justement.

» Pour moi, c'est une certitude : le vrai combat, c'est celui contre Jagang.

Le front plissé, Zedd marcha quelques instants de long en large, puis il s'arrêta et regarda Nicci.

— Tout ça se tient, mon enfant… Tu connais beaucoup mieux que moi les prophéties, et je dois te faire confiance…

» Mais pas aveuglément, pourtant ! Les prophéties ne sont pas un objet d'étude comme les autres. De plus, elles sont là pour permettre à des prophètes de parler à d'autres prophètes. En l'absence d'une variante très particulière du don, un individu ne peut pas se targuer de

savoir les déchiffrer.

» Nicci, ne commets pas l'erreur de tirer trop vite des conclusions de tout ça. Sinon, tu risques de te tromper du tout au tout, comme Anna et Nathan.

— Je comprends très bien votre point de vue, Zedd, et, croyez-moi, ce n'est pas une déclaration hypocrite. Je ne suis pas là pour avoir raison contre vous. En revanche, je ne vous cacherai jamais des informations que j'estime essentielles, et c'est le cas de celles dont nous venons de parler.

— Je le sais, et je t'en suis reconnaissant… Mais il y a une autre chose à ne pas perdre de vue. Les prophéties insupportent Richard ! Il tient à son libre arbitre comme à la prunelle de ses yeux, et ce sont en général les prédictions qui doivent s'adapter à ses actes, et pas le contraire !

» Mais prenons le cas de Darken Rahl… Ce n'était peut-être pas le véritable ennemi de Richard, mais s'il avait remporté la victoire, on trouverait des défenseurs des prédictions pour affirmer qu'il devait en être ainsi. Nous serions sur une mauvaise fourche, sans doute, mais qui le saurait ? Dans les recueils, il y a assez de prophéties obscures pour justifier à peu près n'importe quoi.

— C'est vrai, admit Nicci. Sur ce point-là, je ne peux pas vous contredire.

La magicienne était épuisée. Si elle dormait un peu, elle pourrait sans doute réfléchir de nouveau clairement. Au fond, son inquiétude pour Richard la forçait peut-être à explorer de fausses pistes, et il fallait qu'elle se reprenne.

— Au point où nous en sommes, résuma Zedd, il est impossible de dire si le texte mémorisé par Richard était vrai ou non. *Idem* pour le volume que j'ai découvert ici.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Nicci.

— Récupérer Richard au plus vite, histoire qu'il nous sorte de la panade !

Nicci sourit. Comme Richard, le vieil homme avait l'art de regonfler le moral des gens quand ça s'imposait.

— Mais avant qu'il soit là, ajouta le vieux sorcier, nous avons intérêt à découvrir quelle version du grimoire il a mémorisée !

Nicci referma *Le Livre de la Vie*, s'en empara et le glissa dans le creux de son bras.

— Je dois étudier ce livre du premier au dernier mot, afin de savoir s'il y a un moyen de retirer du jeu les boîtes d'Orden. Richard m'a confié une mission, et je dois m'en acquitter.

— Tu vas devoir t'épuiser au travail, mon enfant, parce qu'il peut falloir des mois pour bien comprendre un grimoire si compliqué. J'espère que tu en disposeras, même si j'en doute… Quoi qu'il en soit,

tu as raison : il faut commencer sans tarder.

Nicci remit le livre dans sa poche.

— J'ai commencé, et je ne relâcherai pas mon effort. Si j'ai besoin de certains ouvrages présents dans vos bibliothèques, je vous le ferai savoir. D'après ce que j'ai vu, il me faudra des informations sur des sujets très pointus. L'aide active du Premier Sorcier ne pourra pas me faire de mal.

— Elle t'est acquise, mon enfant !

Nicci braqua sur le vieil homme un index impérieux.

— Mais si vous trouvez un moyen de récupérer Richard, n'attendez pas plus de dix secondes avant de venir me le dire !

— Marché conclu !

— Et si nous ne le récupérons jamais ? demanda Cara.

Le sorcier et la magicienne la foudroyèrent du regard.

— Nous le retrouverons, affirma Nicci, refusant d'envisager le pire.

— Rien n'est jamais facile, marmonna Zedd, très inquiet.

Chapitre 54

Malgré son épuisement, après des semaines entières passées à chevaucher, Kahlan fut stupéfiée par ce qu'elle aperçut dans le lointain, au-delà de l'interminable colonne de soldats de l'Ordre et de chariots. Au bout d'une vaste plaine, sur un haut plateau, se dressait un palais largement de la taille d'une cité. À la lumière voilée du crépuscule, les murs de marbre ou de pierre d'une incroyable quantité de bâtiments brillaient faiblement, comme pour guider les visiteurs en quête d'un abri, par une de ces nuits plutôt froides et rudes qui caractérisaient l'approche de l'arrière-saison.

Après des jours et des jours à ne voir que des guerriers d'humeur maussade ou vindicative, découvrir une telle beauté était une expérience d'une intensité quasiment mystique.

Que des soudards osent approcher de ce temple de la vie indigna Kahlan, soudain honteuse d'avancer au sein de la vermine qui prévoyait de profaner ce sanctuaire comme les dizaines d'autres qu'elle avait trouvés sur son chemin.

La seule vue de ce palais lui serrait le cœur. Même si elle ne se souvenait pas d'y avoir été par le passé, quelque chose lui soufflait que c'était pourtant le cas.

Autour de la prisonnière retentissait le vacarme habituel que produit une armée en campagne. Pour la première fois, Kahlan songea qu'il s'agissait en fait des cris de la bête immonde venue massacrer impitoyablement tout ce qui était beau et bon.

Comme pour confirmer cette hypothèse, une ignoble puanteur montait de la masse d'hommes et d'animaux qui avançaient inexorablement vers le palais. Si inutile qu'il fût, cet indice supplémentaire rappelait à quel point les combattants de l'Ordre étaient corrompus et… pourris.

Les « gardes spéciaux » chevauchaient sur les flancs de Kahlan. Depuis des semaines, ils la surveillaient étroitement. Au nombre de quarante-trois, ces hommes n'avaient qu'un point commun : ils voyaient la prisonnière.

Pour se distraire, et parce que ça pouvait se révéler utile un jour, Kahlan passait le plus clair de son temps à observer attentivement ces hommes. Désormais, elle savait lesquels étaient maladroits ou stupides, et elle avait également recensé ceux qui savaient se battre et qui faisaient à l'occasion montre d'intelligence.

Comme une sorte de jeu, alors qu'elle chevauchait, Kahlan réfléchissait à la meilleure manière d'assassiner chacun de ces fâcheux. Avec pour but ultime de les envoyer tous dans le royaume des morts.

Un projet ambitieux pour l'instant différé. Depuis le fameux soir, devant le pavillon de Jagang, Kahlan n'avait plus pris l'ombre d'une vie. Si elle voulait s'en sortir un jour, avait-elle compris, la meilleure tactique était de se montrer docile et obéissante. Tous ces hommes ayant été (fermement) avertis que Kahlan appartenait à Jagang, aucun n'aurait posé une main sur elle, sauf pour l'empêcher de s'évader.

La stratégie de la prisonnière consistait à se fondre dans la grisaille du quotidien. Si ses « gardes privés » la prenaient pour une pauvre femme inoffensive et peureuse, ils l'assimileraient très vite aux innombrables corvées qui marquaient la vie quotidienne des militaires.

Kahlan avait eu une multitude d'occasions d'abattre l'un ou l'autre de ses anges gardiens. Elle ne s'était jamais laissé aller à les saisir au vol, même si l'opération, avec des victimes si bêtes, aurait été un tir aux pigeons des plus réjouissants. Mais qu'y aurait-elle gagné, à part inciter Jagang à utiliser le collier – ou ses poings – pour la punir ?

L'empereur n'avait en règle générale pas besoin d'un prétexte pour s'acharner sur sa prisonnière. Ce n'était pas une raison pour lui tendre la perche…

Si la vigilance des gardes se relâchait, celle de Jagang restait constamment au maximum. Trop fin pour commettre l'erreur de la sous-estimer, il semblait fasciné par ses faits et gestes et la mise en application de ses diverses tactiques – oui, même quand elles consistaient à ne rien dire, à ne rien faire et à attendre que le temps veuille bien passer.

Comme Kahlan, Jagang disposait d'une inépuisable réserve de patience. Ne baissant jamais sa garde devant la prisonnière, il semblait avoir parfaitement compris ce qu'elle tentait de faire.

Kahlan ignorait superbement l'empereur. S'il avait saisi que sa passivité visait à endormir la vigilance des gardes, il ne pouvait rien faire pour empêcher que ça arrive. À force de guetter un orage qui n'éclatait jamais, on finissait par se fatiguer. Du coup, on se faisait surprendre par la pluie…

Même si Jagang avait percé à jour le plan de sa proie, il ne pourrait pas non plus s'empêcher, au fil des semaines et des mois, de se sentir moins menacé par son étrange prisonnière. Le jour venu, cette infinitésimale faiblesse risquait de coûter cher au maître de l'Ordre.

Bien entendu, cette façon de faire avait ses limites. De temps en temps, Kahlan ne pouvait plus jouer la comédie de l'indifférence.

Quand Jagang était d'humeur médiocre, un rien suffisait à le faire exploser, et il se défoulait volontiers sur sa captive, la battant jusqu'au sang.

Deux fois déjà, une sœur avait dû intervenir d'urgence pour sauver Kahlan de justesse.

Et s'il n'y avait eu que les coups… Quand il avait vraiment besoin de se passer les nerfs sur quelqu'un, l'empereur se révélait d'une impressionnante inventivité. Expert dans l'art de torturer une femme, il était particulièrement épris de tout ce qui touchait à l'humiliation.

Qu'il frappe ou qu'il humilie, Jagang ne s'arrêtait jamais avant d'avoir arraché des sanglots à sa victime.

Kahlan se retenait toujours le plus longtemps possible, lâchant la bonde à ses larmes lorsque la douleur, qu'elle fût physique ou morale, devenait insupportable.

Jagang se grisait de ces instants de triomphe. Conscient que Kahlan ne craquait pas pour que son calvaire cesse, mais parce qu'elle était à bout de forces, son tortionnaire savourait tout particulièrement chacune de ses inévitables et perverses victoires.

Certains soirs, il faisait venir une ou plusieurs femmes sous le pavillon. Alors que Kahlan devait rester sur sa peau de bête, près du lit, comme un animal domestique, son « maître » s'amusait avec des prisonnières mortes de peur qui auraient donné dix ans de leur vie pour être ailleurs. En esthète de la torture, Jagang commençait par les frapper avant de leur faire subir les outrages qu'il avait en tête ce soir-là. Lorsqu'il s'endormait enfin, Kahlan se chargeait de consoler la ou les victimes de ses débordements bestiaux.

Jagang prenait sans doute du plaisir à terroriser et violer de pauvres filles. Mais c'était un bonus, pour ainsi dire, car son objectif restait de montrer à Kahlan ce qui l'attendait dès qu'elle aurait recouvré la mémoire.

La prisonnière espérait que ce jour n'arriverait jamais. Car la fin de l'amnésie marquerait le début d'un indescriptible calvaire.

Revenant au présent, Kahlan songea que la fin du voyage, puisque l'armée avait atteint sa destination, laisserait plus de temps pour les compétitions de Ja'La. En toute logique, il y aurait des tournois et, avec un peu de chance, Jagang leur accorderait trop d'attention pour pouvoir martyriser correctement sa victime favorite. Bien entendu, elle devrait l'accompagner, mais ça lui épargnerait au moins d'être seule avec son bourreau.

Lorsqu'elle arriva dans le premier cercle, où on avait comme d'habitude déjà érigé le pavillon de l'empereur, Kahlan s'étonna que le camp soit si loin du Palais du Peuple, qui semblait pourtant à quelques heures de cheval au maximum.

Elle ne demanda pas pourquoi il en était ainsi, mais le découvrit

très vite pendant la brève réunion entre Jagang et ses officiers supérieurs.

— Toutes les sœurs devront être de garde cette nuit, ordonna l'empereur. De si près, qui peut savoir le mauvais tour à base de magie que nous réserve l'ennemi ?

Armina et Ulicia, qui traînaient dans le coin, accueillirent cet ordre avec un soulagement visible. Devoir jouer les sentinelles les dispenserait de servir sous les tentes. Après des semaines passées à « divertir » les soldats de l'Ordre, les deux sœurs semblaient avoir vieilli de dix ans.

Naguère attirantes, chacune à sa façon, elles avaient perdu leur charme et leur beauté. Dans le regard d'Armina, on lisait une profonde stupéfaction, comme si elle ne parvenait pas à assimiler qu'elle était tombée si bas. Les yeux cernés d'Ulicia n'exprimaient plus rien – à croire que son âme avait déserté ce qui restait de son corps.

Les cheveux en bataille, les vêtements en lambeaux, puantes à force de transpirer sans pouvoir se laver, les deux sœurs sortaient chaque matin des tentes avec de nouvelles contusions et d'inguérissables plaies à l'âme.

Même si elle détestait voir souffrir les gens, Kahlan n'éprouvait aucune sympathie pour les deux harpies qui l'avaient privée de sa mémoire avant de la livrer (sans le vouloir) à l'homme le plus cruel du monde.

La situation était limpide : dès qu'elle aurait recouvré la mémoire, Jagang la violerait et l'engrosserait. Elle porterait son fils, il en avait la certitude. Et quand elle saurait qui elle était, ajoutait-il souvent, elle comprendrait pourquoi la chair de sa chair, dans ces conditions, lui paraîtrait encore plus monstrueuse que son violeur.

Avec tout ça, Kahlan estimait que servir sous les tentes était une punition trop douce pour Ulicia et Armina.

Par bribes, la prisonnière avait pu reconstituer le plan qu'avaient ourdi les deux servantes du Gardien. Le sort qu'elles réservaient à l'humanité tout entière interdisait qu'on éprouve une ombre de pitié pour elles.

Cela dit, si elle avait pu décider, Kahlan les aurait simplement fait mettre à mort. Lorsqu'un être ne méritait plus de vivre, l'exécuter proprement et rapidement suffisait, car il y avait dans la torture une dimension perverse incompatible avec la notion de justice.

Les sœurs complotaient contre la vie. Cela suffisait à les en exclure radicalement. Mais à cette aune-là, toute l'armée de l'Ordre aurait dû monter sur l'échafaud.

Si Jagang y grimpait un jour, Kahlan s'en contenterait, ça ne faisait pas de doute dans son esprit…

— Leur armée a fui, Excellence, dit un officier à Jagang pendant

qu'un garçon d'écurie prenait soin de son cheval et de la jument de Kahlan. C'est déjà ça de gagné.

L'homme avait perdu la moitié d'une oreille au combat. Mal soigné, le moignon de lobe, particulièrement hideux, attirait irrésistiblement le regard.

Plus d'un soldat avait perdu une oreille pour s'être montré incapable de détourner les yeux assez vite…

— Il n'y a plus de défenseurs au palais, dit un autre officier.

— À part des pratiquants de la magie, le corrigea Jagang, mais un pareil obstacle ne nous arrêtera sûrement pas.

— Selon les éclaireurs et les espions, la route extérieure est trop étroite pour une attaque massive – sans parler d'une série de ponts-levis qui seraient très difficiles à franchir et nous coûteraient cher en matière d'hommes et de matériel.

» La grande porte, au pied du haut plateau, a été fermée. Aucun officier n'espère que nous la briserons, car au fil des siècles, elle a toujours tenu bon face à des envahisseurs. Pour finir, nos forces magiques signalent que leur pouvoir faiblit à proximité du palais.

Jagang eut un petit sourire.

— Sur ce point précis, j'ai quelques idées…

— Nous n'en doutions pas, Excellence, susurra l'homme à la demi-oreille.

Alors que Jagang et ses officiers conversaient, Kahlan remarqua que des cavaliers traversaient le camp au galop. Venant du sud, ils s'arrêtaient à peine aux points de contrôle – juste le temps, en fait, de lancer quelques mots aux sentinelles.

Jagang remarqua très vite les cavaliers. La réunion informelle étant terminée, ses officiers et lui regardèrent les hommes franchir l'avant-dernière ligne de défense du premier cercle, tirer en catastrophe sur les rênes de leur monture et sauter à terre avant même que celle-ci soit parfaitement immobile.

Dès que Jagang leur eut fait signe qu'il n'y avait pas de problèmes, les gardes d'élite laissèrent passer les messagers, qui continuèrent au pas de course malgré leur visible épuisement.

Leur chef, un type d'âge mûr sec comme une trique, salua dignement l'empereur.

— Qu'y a-t-il de si urgent ? demanda celui-ci.

— Excellence, des villes de l'Ancien Monde ont été attaquées.

— C'est tout ? Encore les insurgés pour la plupart originaires d'Altur'Rang ? Ils sont toujours en vie ?

— Non, Excellence, ils ne sont pour rien là-dedans, même s'ils continuent à nous harceler, obéissant aux ordres du mystérieux

forgeron. Dans le cas qui nous occupe, trop de villes ont été attaquées pour que ce soient les insurgés…

— Quelles cités sont concernées ? demanda Jagang.

L'homme sortit une feuille de parchemin de sous sa chemise.

— Voici le début de liste que nous avons établi.

— Le début ?

— Oui, Excellence. Selon nos informations, la violence se répand dans tout l'Ancien Monde.

Kahlan regarda du coin de l'œil le document que consultait Jagang. Deux colonnes de noms, voilà qui devait faire une quarantaine de cités…

— « Se répand dans tout l'Ancien Monde », dis-tu ? Ces cités sont éparpillées sur tout notre territoire. Je ne vois pas de logique dans cette « expansion ».

— C'est bien le problème, Excellence. L'incendie prend un peu partout…

— De l'exagération, j'en suis sûr… Prenons Taka-Mar, par exemple. Cette ville aurait été attaquée ? Par quelle bande de crétins, s'il te plaît ? Taka-Mar est une plaque tournante pour nos convois de vivres et d'équipement. Il y a une énorme garnison et des défenses très sophistiquées. Des frères de l'Ordre y sont affectés, et ils n'auraient certainement pas laissé la populace en faire à sa tête dans les rues de Taka-Mar.

» Ce que tu nommes des « rapports » est l'œuvre d'un aréopage d'imbéciles qui ont peur de leur ombre !

— Excellence, je suis passé à Taka-Mar, après la catastrophe…

— Et qu'as-tu vu ? Parle, et plus vite que ça !

— Le long de toutes les routes qui mènent à la ville, des crânes carbonisés sont fichés sur des piques…

— Combien de crânes ? Une dizaine ? Cent au maximum ?

— Excellence, il faut plutôt parler de milliers, voire de dizaines de milliers… La cité n'existe plus.

— Comment ça, elle n'existe plus ?

— Mise à sac et incendiée, Excellence. Il ne reste pas un bâtiment debout, et on ne pourra même pas récupérer les poutres, parce qu'elles sont réduites en cendres. Sur les collines, tous les vergers ont été saccagés. Les champs de céréales, sur une bonne lieue à la ronde, ont été incendiés. Ensuite, on a salé la terre pour que plus rien ne repousse. On dirait l'œuvre du Gardien en personne.

— Et les soldats, qu'ont-ils fait pour empêcher ça ?

— Les crânes étaient les leurs, Excellence. J'ai bien peur qu'il n'y ait pas de survivants.

Jagang regarda Kahlan comme si elle était responsable de ce

désastre. Puis il froissa le message dans son poing et riva son regard noir sur le messager.

— Et les frères de l'Ordre ? T'ont-ils dit ce qui est arrivé, et pourquoi ils n'ont rien pu faire ?

— Il y en avait six à Taka-Mar, Excellence. On les a retrouvés empalés sur des piques, aux quatre coins de la ville. Tous étaient écorchés du front jusqu'au cou. Afin qu'on puisse les identifier, on leur avait laissé leur calotte…

» Les civils qui ont fui la cité racontent que l'attaque s'est produite de nuit. Malgré leur terreur, ils nous ont fourni une précieuse information : sans nul doute possible, les agresseurs étaient des soldats de l'empire d'haran. C'est une absolue certitude !

» Les D'Harans ont épargné tous les civils qui ne tentaient pas de résister. Et ils les ont chargés de nous délivrer un message : à partir de maintenant, la vie va devenir insupportable pour tous ceux qui soutiennent l'Ordre dans l'Ancien Monde.

» Ces chiens ont affirmé aux civils que l'Ordre Impérial est responsable de la catastrophe qui s'abattait sur eux. Ils ont ajouté que ça ne faisait que commencer. Les partisans de l'Ordre, paraît-il, ne seront plus en sécurité nulle part, y compris dans les coins les plus sombres du royaume des morts.

» Abdiquer notre foi ou mourir, voilà le choix que nous laissent les bouchers d'harans.

Lorsque Kahlan s'avisa qu'elle souriait, il était trop tard pour éviter la gifle de Jagang qui l'envoya s'étaler dans la poussière.

Ce soir, il la battrait comme plâtre, c'était certain.

Eh bien, elle s'en fichait ! Ravie d'avoir entendu d'excellentes nouvelles, elle continua à sourire…

Chapitre 55

Nicci resserra autour d'elle les pans de son manteau. S'appuyant sur un merlon, elle se pencha pour mieux voir la route qui serpentait des centaines de pieds en contrebas. Campée sur le chemin de ronde depuis un bon moment, la magicienne observait la progression de quatre cavaliers qui se dirigeaient résolument vers la forteresse. Même s'ils étaient encore loin, elle n'avait plus guère de doutes sur leur identité.

Bâillant à s'en décrocher la mâchoire, Nicci jeta un regard circulaire à Aydindril, la ville désormais déserte, et à la forêt qui s'étendait au-delà. Les couleurs chatoyantes de l'automne se ternissaient déjà, soulignant l'imminence de l'hiver. Comme toujours, contempler la nature ramena Richard à l'esprit de Nicci – en admettant qu'il n'y était pas toujours présent.

Richard aimait les arbres. Grâce à lui, l'ancienne Maîtresse de la Mort, une citadine endurcie, en était venue à les aimer aussi.

Depuis qu'elle les observait, elle leur trouvait des qualités qui ne l'auraient pas frappée de prime abord. Témoins silencieux des drames humains, ces grands végétaux marquaient imperturbablement le passage du temps et l'alternance des saisons. Ces phénomènes naturels, depuis peu, avaient pris une tout autre valeur aux yeux de Nicci. En étudiant *Le Livre de la Vie*, elle avait appris que tout était lié dans l'Univers, et cette découverte bouleversait sa vision du monde.

L'ouvrage insistait tout particulièrement sur la façon dont le pouvoir d'Orden, pourtant porteur de désastres potentiels, était intimement lié au monde de la vie. La planète, les saisons, les étoiles et la position de la lune faisaient partie de l'équation. Avec d'autres facteurs, ces données alimentaient la magie d'Orden et, sous certaines conditions, la commandaient. Plus elle étudiait, approfondissant ses connaissances et développant son intuition, plus la magicienne sentait battre autour d'elle le pouls régulier du temps et de la vie.

Accessoirement, elle avait à présent la certitude que Richard s'était exténué à apprendre par cœur… une fausse clé.

Pour l'instant, Nicci gardait pour elle cette conviction. Devant Zedd, elle aurait eu du mal à la défendre et, de toute façon, une telle démarche lui semblait être une perte de temps.

L'essentiel n'était pas ce que disait *Le Livre de la Vie*, mais la façon dont les choses étaient formulées. Lorsqu'on travaillait sur une langue

étrangère, ces nuances laissaient souvent de marbre les gens qui ne s'immergeaient pas dans l'ouvrage. Avec sa logique de fer, Zedd aurait objecté à Nicci qu'elle ne pouvait pas comprendre aussi bien le haut d'haran. Mais le livre, en réalité, parlait une langue sans rapport avec cet idiome – ni aucun autre, pour ce qu'en savait sa traductrice.

C'était le langage de la magie, un iceberg dont les formules, les équations et les sortilèges représentaient la minuscule partie visible…

Sur bien des points, l'expérience que vivait la magicienne lui rappelait ce que Richard déclarait au sujet du langage des symboles et des emblèmes. Pour saisir ce qu'il voulait dire, il fallait vivre une expérience similaire. Aujourd'hui, Nicci tenait un certain nombre de signes mathématiques – souvent utilisés dans les formules – pour les « mots » d'une langue mystérieuse qu'elle apprenait lentement et, un peu comme un très jeune enfant, sans réellement s'en apercevoir.

Chaque jour, *Le Livre de la Vie* forçait Nicci à modifier sa vision du monde. En cela aussi, elle se sentait proche de Richard, qui avait toujours regardé son environnement à travers le prisme de l'enthousiasme, de l'émerveillement et de l'amour. En un sens, cette naïveté apparente était une manière de prendre et d'aimer les choses pour ce qu'elles étaient, sans nécessairement les plier à ce que l'imagination humaine aurait bien voulu en faire.

Contrairement à tous les autres grimoires qu'avait étudiés la magicienne, *Le Livre de la Vie* associait la Magie Additive et son opposée, la Magie Soustractive. En d'autres termes, cet ouvrage traitait du « tout » ou, mieux encore, de la « totalité ». Cette caractéristique compliquait encore les choses, lorsqu'il s'agissait de dialoguer avec Zedd. Si puissant qu'il fût, le Premier Sorcier ne contrôlait pas la Magie Soustractive, et cela lui interdisait de comprendre *vraiment* le texte dont l'ancienne Maîtresse de la Mort s'imprégnait de plus en plus. Si elle pouvait expliquer les formules, détailler les protocoles et analyser les sortilèges, elle n'avait aucun moyen d'ouvrir l'esprit du vieil homme à un monde qui lui resterait à tout jamais étranger. Intellectuellement, Zedd pouvait saisir de quoi il s'agissait. Mais il n'irait jamais au-delà de cette phase, condamné à rester sur le seuil de cet extraordinaire univers.

Dans le même ordre d'idées, certaines personnes mesuraient la valeur de l'amour, comprenaient sa vertigineuse profondeur et savaient très exactement comment ce sentiment influençait la vie des gens. Mais si elles n'avaient jamais aimé, ce savoir académique ne leur servait à rien, si pleines de bonnes intentions qu'elles fussent.

Quand on ne sentait pas la magie, il était vain de prétendre la connaître !

Nicci savait *intuitivement* que Richard avait mémorisé une fausse

clé. Son postulat d'origine était juste, bien entendu : si celui qui remettait les boîtes dans le jeu utilisait mal la bonne clé, les artefacts devaient disparaître avec lui. Mais cet exemple de logique élémentaire n'aurait pas suffi à convaincre un esprit aussi rebelle que celui de Nicci. Pour étayer son intuition, elle avait littéralement disséqué le protocole de remise dans le jeu des boîtes d'Orden. Et la réponse était incontournable : un mauvais usage de la bonne clé impliquait la destruction définitive des boîtes.

Grâce au livre, qui explorait en détail les mécanismes de la magie, Nicci parvenait peu à peu à comprendre comment le pouvoir d'Orden était censé agir sur le monde. Lorsqu'on dépassait le stade de la fascination ou de la terreur, on saisissait pourquoi cette magie particulière, dès qu'on l'évoquait, exigeait le recours à une clé fiable – en d'autres termes, l'équivalent d'un sort de protection, ou, dans le monde profane, du cran d'arrêt pour un couteau à la lame rétractable.

En cas d'erreur du « joueur » – à savoir le téméraire qui mettait ou remettait dans le jeu les boîtes d'Orden –, la vraie clé avait pour fonction ultime de tuer l'exécutant maladroit et de détruire les artefacts dont il faisait mauvais usage. Comme la vie, la magie n'admettait pas qu'on viole impunément ses lois naturelles…

Pouvait-on lancer une pierre et espérer – sans influence extérieure ou intervention spéciale – qu'elle reste en suspension dans l'air au lieu de retomber sur le sol ? En aucun cas ! Eh bien, dans le même ordre d'idées, la magie d'Orden fonctionnait selon des lois physiques incontournables. Et lorsqu'on comprenait ces lois, l'équation erreur-destruction devenait d'une aveuglante évidence.

Lorsque Richard avait récité devant Darken Rahl ce qu'il croyait être le texte du *Grimoire des Ombres Recensées*, il avait recouru à une ruse pour inciter son sinistre géniteur à ouvrir la mauvaise boîte. Une louable intention mais, de toute manière, la tentative du défunt seigneur Rahl était vouée à l'échec. S'il avait utilisé la vraie clé – et commis avec elle une erreur grossière –, Darken Rahl serait mort de la même façon, mais les trois artefacts l'auraient accompagné dans le néant.

Une fausse clé, intelligemment utilisée par un truqueur de génie – une excellente définition de ce qu'était Richard en ce temps-là –, pouvait tuer le joueur, certes, mais en aucun cas entraîner la destruction des boîtes. À cette lumière, on pouvait avancer sans trop de risques que les cinq copies étaient en quelque sorte le « cran d'arrêt du cran d'arrêt ». Ou encore, le sort de garde d'un charme de protection…

Les boîtes d'Orden avaient été conçues pour neutraliser un sort d'oubli baptisé la Chaîne de Flammes. Une utilisation de la mauvaise clé signifiait qu'un « joueur » malintentionné et dépourvu des

connaissances requises tentait de s'approprier le pouvoir d'Orden. Au fil du *Livre de la Vie*, Nicci avait découvert que les créateurs des boîtes ne s'étaient pas voilé la face devant cette menace. Non contents de prévoir des fausses clés, pour abuser les usurpateurs les moins doués, ils avaient intégré au processus un sort de protection totalement destructeur – la négation même de ce qu'ils avaient tellement peiné à imaginer. Mais en matière de magie, la règle était souvent « tout ou rien ». Par exemple, pour arracher Nicci à la mort, Richard avait dû désactiver et détruire la toile de vérification qui l'emprisonnait.

Tout se tenait, désormais. La tête sur le billot, Nicci aurait continué à jurer que le futur Sourcier avait mémorisé un texte erroné – une fausse clé, tout simplement.

— Qui approche ? demanda soudain Zedd dans le dos de Nicci.

La magicienne se retourna et sourit au vieil homme. Pour l'heure, elle allait devoir chasser de ses pensées le sujet qui la hantait jour et nuit. Si elle parlait à Zedd, il se lancerait dans une polémique, comme d'habitude. Et l'heure n'était plus aux querelles de principe.

À part Richard, personne n'avait besoin de savoir la vérité au sujet de la clé.

— Quatre cavaliers, répondit Nicci à la question du vieux sorcier.

Zedd se pencha à son tour et sonda brièvement la route.

— On dirait bien que Tom et Friedrich sont de retour, marmonna Cara. Et qu'ils ont mis la main sur des intrus.

— J'en doute fort, dit Nicci. S'il s'agissait de prisonniers, on ne verrait pas les armes du grand type briller au soleil. Tom n'est pas du genre à laisser ses lames à un ennemi. De plus, l'autre cavalier m'a bien l'air d'être… une petite fille.

— Rachel ? demanda Zedd en plissant les yeux pour mieux voir entre les feuilles des arbres. (Encore quelques jours, et ces ornements mordorés auraient disparu, marquant le véritable début de l'hiver.) Tu crois que c'est elle ?

— J'en ai bien l'impression…

Le vieil homme tourna la tête et étudia de pied en cap la magicienne.

— Tu es affreuse, très chère.

— Merci beaucoup… C'est exactement ce qu'une femme aime entendre de la bouche d'un galant admirateur.

— Au diable la galanterie ! Depuis quand n'as-tu pas posé ta tête sur un oreiller ?

— Bonne question… Au début de l'été, peut-être, quand je suis revenue du Palais du Peuple avec un petit livre à traduire…

Comme d'habitude, la plaisanterie de Nicci fit long feu. Dès qu'elle

tentait d'être drôle, les gens la regardaient avec des yeux de merlan frit, comme Cara, à l'instant même…

— Où en es-tu, au fait ?

— J'aurais bien besoin de votre aide pour certains calculs astrologiques. Si quelqu'un les fait à ma place, j'avancerai beaucoup plus vite. Et je pourrai me pencher sur certaines difficultés de traduction…

Zedd tapota gentiment le dos de la magicienne.

— Je suis ton homme ! À une condition…

— Laquelle ? demanda Nicci entre deux bâillements.

— Que tu ailles dormir un peu !

— D'accord, Zedd… Mais avant, nous devrions aller voir qui sont nos visiteurs.

Zedd, Cara et Nicci déboulèrent dans la cour intérieure au moment où les quatre cavaliers y entraient.

Derrière Tom et Friedrich, Chase et Rachel avançaient au pas. La fillette était à moitié tondue – une surprise quand on savait à quel point elle aimait sa belle crinière blonde – et Chase paraissait dans une forme étincelante pour quelqu'un qu'on avait blessé avec l'Épée de Vérité.

— Chase ! s'écria Zedd. Tu es vivant ?

— C'est préférable pour monter à cheval, non ?

Cara ne put s'empêcher de glousser.

Agacée, Nicci se demanda d'où cette fichue Mord-Sith tenait son soudain sens de l'humour.

— Nous avons rencontré nos amis sur le chemin du retour, dit Tom. Voilà des mois que nous n'avions pas croisé quelqu'un dans les parages…

— Revoir Rachel a été un plaisir, ajouta Friedrich.

À la lueur attendrie qui brillait dans son regard, on ne pouvait pas se méprendre sur sa sincérité.

Zedd prit la fillette dans ses bras dès qu'elle eut sauté de sa selle.

— Mais c'est que tu as grossi ! s'exclama-t-il.

— Chase m'a sauvée, tu sais ? Il a été si courageux, tu aurais dû voir ça. Tout seul contre cent hommes, et il les a tous tués !

— Tu as transpercé la jambe d'un de ces types, la corrigea Chase tout en mettant pied à terre. Sans toi, je n'en aurais eu que quatre-vingt-dix-neuf !

Pressée d'être posée à terre, Rachel donna des coups de pied dans

le vide.

— Zedd, je t'apporte quelque chose d'important !

Dès que le vieil homme l'eut lâchée, la petite alla récupérer le sac de cuir attaché au pommeau de sa selle.

Elle en sortit une boîte plus noire que la nuit et revint vers ses amis.

Soudain glacée, Nicci eut l'impression de replonger son regard dans les yeux obscurs de Jagang.

— Où as-tu eu cette boîte ? demanda Zedd, stupéfié.

— Samuel, l'homme qui porte l'épée de Richard, l'avait avec lui quand il m'a enlevée après avoir frappé Chase. Plus tard, il l'a remise à la voyante Six et à Violette, la nouvelle reine de Tamarang. Enfin, jusqu'à ces derniers temps, parce qu'elle a perdu sa couronne, je crois…

» Six est un monstre, Zedd ! Tu ne peux pas t'imaginer…

— J'ai peur d'avoir ma petite idée, ma chérie…

Ayant quelque difficulté à suivre l'histoire de Rachel, Zedd baissa les yeux sur la boîte d'Orden, histoire de se convaincre qu'il n'avait pas la berlue.

Après des semaines passées à étudier et traduire *Le Livre de la Vie*, voir une boîte d'Orden avait coupé le souffle de Nicci. Si la théorie était une chose, la cruelle réalité en était une autre, et elle en faisait une fois de plus l'expérience.

— Quand je me suis échappée, j'ai eu l'idée de voler la boîte, comme la première fois…

— Tu as bien fait, chère petite, approuva Zedd. J'ai toujours su que tu étais une personne très spéciale…

— Six a obligé Violette à dessiner des images de Richard… J'étais morte de peur rien qu'à les voir faire…

— C'était dans une grotte ? demanda Zedd. (La fillette acquiesça.) Eh bien, ça explique pas mal de choses…

— As-tu vu Richard ? s'enquit Nicci.

— Non… Six est partie, un beau jour… Quand elle est revenue, elle a dit que l'Ordre Impérial lui avait volé son prisonnier. Bien entendu, il s'agissait de Richard.

— L'Ordre Impérial…, répéta Zedd.

Nicci se demanda ce qu'il fallait craindre le plus. Une voyante ou l'empereur Jagang ?

La réponse était évidente. Privé de son pouvoir et de son arme, Richard aurait été moins en danger entre les griffes de Six, malgré tout le mal qu'on devait penser d'elle.

Chapitre 56

Bien emmitouflée dans son manteau, Kahlan marchait à côté de l'empereur, dont elle était devenue la compagne inséparable et docile. Pas parce qu'elle le voulait, bien entendu, mais parce qu'il le lui imposait par la force – ou par la menace de la force, ce qui revenait au fond au même.

La nuit, elle dormait sur sa fourrure, comme une chienne, alors qu'il se reposait dans son lit. Une façon de lui rappeler le destin qui la guettait, quoi qu'elle fasse. Le jour, elle le suivait partout où il allait. Et grâce au collier des maudites Sœurs de l'Obscurité, il n'avait même pas besoin de la promener en laisse.

Mais pourquoi la haïssait-il à ce point ? Au nom de quoi la punissait-il comme si elle était responsable de tout le mal que lui faisaient ses ennemis – et de tout ce qu'il abominait en eux ?

Quoi que Kahlan ait fait à Jagang pour s'attirer cette détestation, il l'avait amplement méritée, elle n'en doutait pas un instant.

Un vent glacé lui cinglant le visage, Kahlan releva le col de son manteau pour se protéger. Partout autour d'elle, les soldats tournaient la tête pour éviter d'être blessés par le sable que charriaient les bourrasques. L'hiver approchait et, dans ces plaines, alors que le siège du palais traînait en longueur, la mauvaise saison menaçait d'être difficile à supporter.

Mais Jagang n'abandonnerait pas, c'était une certitude. Comme un molosse, cet homme-là ne lâchait pas un os avant de l'avoir rongé.

De plus, une copie du *Grimoire des Ombres Recensées* était en principe cachée dans le complexe, et l'empereur voulait absolument mettre la main dessus.

Devant le Palais du Peuple, le chantier continuait à progresser. Les travaux étaient en cours depuis le début de l'automne et, si c'était nécessaire, ils dureraient tout l'hiver. Si le sol ne gelait pas, rendant toute excavation théoriquement impossible.

De toute façon, même dans ce cas, Jagang devait avoir un plan. Le feu, probablement, afin d'empêcher la terre de durcir. En outre, lorsqu'il ne pleuvait pas, on devait pouvoir creuser le sol, même par grand froid…

La porte géante du complexe était indestructible et la route extérieure ne permettait pas de lancer une attaque massive.

Toujours imaginatif, Jagang avait trouvé une solution.

Puisqu'on ne pouvait pas passer par l'intérieur, ni par la voie d'accès extérieure actuelle, on allait construire une rampe géante qui donnerait directement accès au palais. Une fois en position devant leur cible, les machines de guerre de l'Ordre réussiraient tôt ou tard à démolir les murs du fief ennemi. Ensuite, ce serait la curée…

Mais il fallait d'abord arriver là-haut…

D'où la construction de la rampe, dont la largeur, aux yeux de Kahlan, au moins, semblait démesurée. Mais il y avait deux bonnes raisons à cela, l'une stratégique et l'autre architecturale.

Pour lancer une attaque massive impossible à repousser, il fallait qu'une marée d'assaillants déferle sur les défenseurs. Sans une rampe assez vaste, c'était impossible.

Mais de toute façon, avec la hauteur à atteindre, car le haut plateau culminait à plusieurs milliers de pieds, la base de la rampe devait être énorme. Sinon, elle risquait de s'écrouler en atteignant une certaine hauteur.

En d'autres termes, pour atteindre le palais, le génie de l'Ordre devait construire une petite montagne. Décidément, Jagang ne lâchait jamais rien…

La longueur de la rampe promettait d'être extraordinaire. Pour que la montée ne soit pas trop abrupte, donc impossible à négocier par les hommes et les chariots, il avait fallu partir de très loin et suivre un angle ascendant très progressif.

À première vue, l'idée semblait aberrante – un projet irréalisable sorti du cerveau dérangé d'un dément. Mais ce que pouvaient accomplir des millions d'hommes désœuvrés, sous les ordres d'un chef qui se fichait de leur bien-être, se révélait stupéfiant. Le jour et la nuit, à la lueur des torches, d'interminables colonnes d'hommes transportaient des blocs de pierre jusqu'au chantier pendant que d'autres, s'attaquant au versant du haut plateau, s'échinaient à extraire cette précieuse matière première.

La fabrication du mortier occupait à elle seule dix mille soldats au bas mot. Sur ce site, la démesure de l'Ordre Impérial s'en donnait à cœur joie, et le résultat était saisissant.

Quand on disposait de tant de main-d'œuvre, n'importe quel chantier avançait à une vitesse stupéfiante. La rampe grandissait à vue d'œil. Bientôt, sa hauteur serait un obstacle, à cause du volume de pierres et de mortier requis, et le rythme diminuerait sensiblement. Mais tôt ou tard, l'objectif serait atteint.

Kahlan trouva logique, en y réfléchissant bien, que des barbares attaquent une merveilleuse construction en marbre blanc à partir d'une rampe faite d'un mélange de pierre et de poussière. Depuis toujours, l'Ordre Impérial traînait dans la boue les plus belles réalisations de l'humanité. Désormais, ce serait vrai au propre comme

au figuré.

Kahlan n'aurait su dire quand la rampe serait terminée. Jagang n'en savait probablement rien non plus, mais il répétait chaque jour à ses officiers que le but ultime serait bientôt atteint. Afin de triompher, l'Ordre avait besoin du dévouement total des soldats. Et quand il s'agissait d'abattre le dernier bastion de la liberté, l'empereur se montrait intraitable : pas question d'échouer.

Alors qu'elle observait le chantier, collée aux basques de Jagang, comme d'habitude, Kahlan vit qu'un messager approchait du premier cercle du camp au grand galop. Au sud, dans le lointain, plusieurs colonnes de poussière annonçaient l'arrivée d'un convoi de ravitaillement. La prisonnière l'avait repéré depuis des heures et, à présent, les premiers chariots entraient dans le camp.

L'empereur avait été soulagé par l'arrivée de ce convoi. Une armée en campagne, surtout de cette taille, avait sans cesse besoin d'être approvisionnée. Sur un terrain comme les plaines d'Azrith, où il n'y avait ni fermes ni champs, et pas davantage de pâturages, la nourriture devenait littéralement le nerf de la guerre. Pour rester en vie et construire l'ambitieuse rampe de Jagang, les soudards de l'Ordre avaient besoin d'être soutenus et alimentés par l'Ancien Monde. En d'autres termes, le cordon ombilical qui les reliait à la mère patrie ne devait surtout pas être coupé.

Dès qu'il eut mis pied à terre, le messager approcha de l'empereur, se mit au garde-à-vous et attendit patiemment.

Au bout d'un moment, Jagang daigna lui accorder son attention. Il fit également signe à un petit groupe d'officiers de venir le rejoindre.

— Excellence, dit l'homme en inclinant la tête, j'arrive avec les vivres que vous envoient les bonnes gens de l'Ancien Monde. Beaucoup de civils se serrent la ceinture pour que nos vaillants guerriers puissent accomplir leur noble mission.

— Eh bien, ces vivres ne seront pas inutiles, voilà qui est certain. Les hommes travaillent dur, et il faut les garder en forme.

— Nous vous amenons aussi plusieurs équipes de Ja'La qui veulent participer aux tournois afin d'avoir peut-être la chance, un jour, de rencontrer vos extraordinaires champions, Excellence.

— De quelles équipes s'agit-il ? demanda Jagang tout en consultant du coin de l'œil la liste de fournitures que le messager lui avait remise.

— Eh bien, elles représentent plusieurs corps d'armée, et il y a aussi celle du général qui commande le convoi. Pour la renforcer, il a recruté des hommes du Nouveau Monde. Avec des joueurs triés sur le volet, il espère fournir un spectacle qui vous satisfera, Excellence.

Jagang acquiesça sans cesser de vérifier la liste.

— Ces infidèles ont besoin d'apprendre notre façon de penser, et le Ja'La est un très bon moyen de les initier à la culture de l'Ordre. De

plus, il permet à des esprits simples d'oublier pour un temps les tourments que nous endurons tous dans cette impitoyable vallée de larmes.

— Bien sûr, Excellence…

L'empereur leva enfin les yeux de sa liste.

— Des rumeurs sont parvenues jusqu'à moi… L'équipe qui comprend des prisonniers est aussi bonne qu'on le prétend ?

— Encore meilleure que ça, Excellence ! Elle a battu des équipes qu'on estimait invincibles. Au début, on a invoqué la chance. Aujourd'hui, plus personne ne s'y risquerait… Le marqueur, par exemple, est considéré comme le meilleur de tous les temps, ni plus ni moins.

— Impossible ! Le meilleur joue dans mon équipe !

— Bien sûr, Excellence, où avais-je la tête ? Disons, le deuxième meilleur de tous les temps…

— Et quelles nouvelles m'apportes-tu de notre patrie ?

Le messager hésita un moment.

— Excellence, il n'y a rien de très bon, j'en ai peur… Le convoi qui devait partir après nous a été attaqué alors qu'il était en cours de formation, et il n'en reste rien. Tous les bleus censés voyager avec les chariots… Morts jusqu'au dernier, Excellence… Des milliers de têtes fichées sur des piques, sur toute la longueur d'une route qui relie maintenant deux cités entièrement rasées et incendiées. L'Ancien Monde est en feu, Excellence, et, quand le vent souffle dans la bonne direction, on sent l'odeur de la fumée à des dizaines de lieues de distance. Personne ne sait exactement ce qui arrive. Mais on connaît les coupables : des soldats du Nouveau Monde !

Jagang jeta un coup d'œil à Kahlan, sans doute pour voir si elle souriait. Mais elle n'en avait plus besoin, désormais capable de se réjouir intérieurement en gardant un visage de marbre. Sans le montrer, elle applaudissait à chaque seconde les héros inconnus qui commençaient à empoisonner sérieusement la vie de Jagang.

Des rumeurs dévastatrices pour le moral des troupes circulaient dans le camp. Ayant toujours estimé que l'Ancien Monde était invulnérable, les soldats étaient touchés au cœur même de leur foi. Comme toujours, en se répandant, les rumeurs enflaient régulièrement. Pour limiter les dégâts, Jagang avait fait exécuter plusieurs hommes coupables d'en avoir trop dit.

Sans pouvoir en être sûre, car elle n'avait aucun rapport avec les soudards – qui pour la plupart ne la voyaient pas –, Kahlan doutait que ces mises à mort aient rempli leur office.

Si les combattants s'inquiétaient, que devait-il en être des civils, dans l'Ancien Monde ? Leur armée étant en campagne, ils devaient se sentir livrés à eux-mêmes…

— Les rapports sont formels, Excellence : les maraudeurs détruisent tout ce qu'ils trouvent sur leur chemin. Ils brûlent les récoltes, abattent les troupeaux, rasent les moulins, détruisent les barrages et incendient toutes les fabriques qui produisent des biens divers afin de contribuer à notre glorieux effort de guerre.

» Les frères de l'Ordre sont devenus des cibles, Excellence. Nos ennemis les tuent pour les empêcher de répandre la bonne parole…

Apparemment imperturbable, Jagang bouillait de rage, et Kahlan le savait aussi bien que les quelques officiers présents.

— A-t-on une idée de l'identité de l'unité ennemie qui se charge d'exécuter nos… missionnaires ?

— Excellence, on ne sait pas trop, mais… Eh bien, chaque fois qu'on découvre le cadavre d'un frère ou d'un fidèle particulièrement actif de l'Ordre, on constate qu'il lui manque l'oreille droite.

Jagang s'empourpra de rage.

— Excellence, demanda un des officiers, peut-il s'agir des hommes qui nous ont harcelés pendant que nous traversions les Contrées du Milieu ?

— Ils coupent les oreilles, que te faut-il comme preuve supplémentaire ? rugit l'empereur. Nous devons en finir avec ces chiens, compris ? Et c'est votre travail, pas le mien !

— Oui, Excellence ! s'exclamèrent en chœur les officiers.

— Alors, bougez-vous, bande d'abrutis !

Tandis que les officiers partaient au pas de course, Jagang s'éloigna à grandes enjambées. À l'évidence, il avait l'intention de sortir du premier cercle.

Une lance de douleur jaillit du collier, signalant à Kahlan qu'elle devait suivre son tortionnaire.

Elle emboîta le pas à la petite armée de gardes d'élite qui se hâtaient déjà de rejoindre le maître de l'Ordre.

Chapitre 57

Alors que le chariot traversait le camp, Richard regardait dehors à travers les barreaux du guichet de sa cage de fer.

— Alors, Ruben, lui lança Léo le Roc, que dis-tu du spectacle ?

Un œil collé au guichet, Léo souriait comme un homme qui arrive sur le lieu de ses vacances.

Richard jeta un rapide coup d'œil à son compagnon de captivité.

— Sacrément impressionnant ! lui concéda-t-il.

— Tu crois qu'il y a des gars capables de nous battre, dans le coin ?

— Je n'en sais rien, mais on ne va pas tarder à être fixés…

— Ruben, je brûle d'envie de fracasser le crâne à deux ou trois champions de l'empereur ! (Léo coula un regard en biais à Richard.) Si on bat l'équipe de Jagang, on nous laissera rentrer chez nous !

— Sans blague ?

— Bien sûr que non ! Je plaisantais…

— Plutôt nul, ton sens de l'humour…

— Désolé… Cela dit, il paraît que les joueurs de l'empereur sont les meilleurs… Et je n'ai aucune envie de tâter de nouveau du fouet.

— Moi de même, mon ami… Une fois m'a suffi.

Richard et Léo le Roc partageaient la cage depuis la capture du Sourcier, à Tamarang. Fait prisonnier avant Richard, le Roc, meunier de profession, était originaire du sud des Contrées du Milieu. Alors que le convoi approchait de son paisible village, des éclaireurs l'avaient repéré, estimant qu'un pareil colosse ferait des malheurs au Ja'La.

Richard ignorait le véritable nom de son compagnon. Son surnom, le Roc, faisait à l'évidence référence à ses muscles saillants plus durs que la pierre.

Pour son nouvel ami, Richard était resté Ruben Rybnik. Bien que le Roc fût sur la même galère que lui, il semblait dangereux de lui révéler son identité.

Le jour de sa capture, le Roc avait brisé les bras de trois soldats, avant de succomber sous le nombre.

Richard s'était contenté de dire qu'il avait renoncé à combattre parce que des archers et des arbalétriers le visaient. Embarrassé par le manque de courage de son compagnon d'infortune, l'ancien meunier

s'était abstenu de tout commentaire.

Malgré son apparence physique et le sourire béat qu'il aimait afficher, Léo le Roc était un homme intelligent capable de subtiles analyses. Heureux que Richard ne l'ait jamais pris pour un crétin, ni traité comme tel, il s'était très vite rapproché de lui.

S'étant ravisé au sujet de la « couardise » du Sourcier, il avait demandé à être son ailier droit dans l'équipe de Ja'La.

Le poste d'ailier, capital mais ingrat, était un des plus exposés du jeu. Le Roc l'adorait parce qu'il lui donnait l'occasion de fracasser le crâne de soldats de l'Ordre – et d'être applaudi pour ça, au lieu de se faire couper la tête. Malgré sa taille et sa masse musculaire, le Roc courait très vite – une combinaison de qualités qui le destinait à être l'ailier droit d'un marqueur tel que Richard.

Le Roc adorait défendre les flancs de son attaquant de pointe tout en le regardant se déchaîner sur le terrain. Les autres équipes n'étaient pas habituées à une telle fureur, et ça les décontenançait.

« Ruben » et le Roc étaient vite devenus un duo de légende. Et même s'ils n'en avaient jamais parlé, ils savaient tous deux que le Ja'La était avant tout un bon prétexte pour casser du soudard à tour de bras.

Le camp était immense. Quand il eut reconnu les plaines d'Azrith, et le haut plateau où se dressait le Palais du Peuple, Richard se détourna du guichet, dégoûté, et alla s'asseoir contre la paroi du fond, où il ne verrait plus ce triste spectacle.

Encore heureux que l'armée d'harane ait levé le camp ! Si elle avait tenté de résister, la simple supériorité numérique de l'adversaire aurait suffi à la mettre en déroute. En ce moment même, les soldats ainsi épargnés devaient être en train de semer la terreur dans l'Ancien Monde…

S'ils s'en tenaient au plan – opérer par groupes relativement petits, afin de frapper fort et vite partout dans l'Ancien Monde –, l'angoisse devait saisir à la gorge tous les civils, et particulièrement ceux qui clamaient haut et fort leur fidélité à l'Ordre. À présent, ces fanatiques mesuraient les conséquences de leur engagement, et certains devaient déjà avoir perdu une bonne part de leur enthousiasme.

Partout dans le camp, les soudards semblaient se réjouir de l'arrivée des chariots. Rien de plus logique, puisqu'ils étaient chargés de vivres. Les jours à venir, les soldats avaient intérêt à s'en mettre plein la panse, parce qu'ils ne se goinfreraient plus de sitôt. Avec la stratégie mise en place par Richard, le prochain convoi n'était pas près d'arriver ! Sans rien à manger, au milieu des terribles plaines d'Azrith, l'armée de Jagang n'allait pas vivre un hiver très agréable…

Presque tous les hommes tentaient de jeter un coup d'œil dans la cage pour apercevoir le marqueur de légende. Après une série

impressionnante de victoires, la réputation de Richard et de ses équipiers les précédait partout où ils allaient.

Grands amateurs de Ja'La, les soldats attendaient avec impatience de voir à l'œuvre l'équipe de Ruben – un simple « nom de scène », car le vrai propriétaire était le général au visage de reptile.

À part les prisonnières, qu'ils soumettaient à toutes leurs fantaisies, les soudards n'avaient que les compétitions de Ja'La pour se distraire.

Confiné dans sa cage, Richard tentait de ne pas trop penser au sort des femmes innocentes livrées aux chiens puants de Jagang. Prisonnier comme elles, il ne pouvait pas les aider, de toute façon…

Un jour, après une rencontre très violente remportée haut la main, Léo le Roc s'était ouvertement étonné qu'un gaillard comme « Ruben » se soit laissé capturer sans résistance. De guerre lasse, Richard lui avait raconté toute l'histoire. Au début, l'ancien meunier ne l'avait pas cru. Agacé, Richard lui avait conseillé de demander au général à la gueule de crotale.

Le Roc avait osé le faire. Une fois confirmé le récit du Sourcier, ce sincère défenseur de la liberté avait insisté pour être nommé ailier droit de Ruben.

Après l'avoir longtemps exprimée à travers l'Épée de Vérité, Richard extériorisait maintenant sa rage sur un terrain de Ja'La. Même s'ils le respectaient, l'admiraient et lui faisaient confiance, ses propres équipiers avaient peur de lui.

À part le Roc, car il partageait la philosophie de son marqueur. Pour eux, le Ja'La n'était pas un jeu, mais un combat à mort.

Certains « champions » imbus d'eux-mêmes – des soldats promus vedettes qui perdaient tout sens des réalités – avaient payé leur arrogance de leur vie. Quand on affrontait les « gars de Ruben », il n'était pas rare de finir à l'infirmerie, voire six pieds sous terre.

De son côté, Richard déplorait un seul décès. Un arrière frappé à la tête par le broc alors qu'il regardait ailleurs. La nuque brisée net, il n'avait pas eu le temps de souffrir.

Richard se souvint du temps où il se promenait avec Kahlan dans les rues d'Aydindril. Très intéressé par les parties de Ja'La que disputaient des gamins, il avait fait remplacer les brocs « réglementaires » – des armes mortelles – par un modèle plus léger beaucoup mieux adapté à des compétitions amicales.

Aujourd'hui, la ville était déserte et qui pouvait dire où avaient fui les gamins qu'il aimait tant ?

— Cet endroit n'est pas bon pour nous, Ruben, dit le Roc, toujours debout devant le guichet. Pour des esclaves comme nous, c'est la dernière station avant le royaume des morts…

— Si tu te considères comme un esclave, alors, tu en es un !

Le Roc se retourna vers son ami.

— Si ça marche vraiment comme ça, je n'en suis pas un, Ruben…

— J'en suis heureux pour toi, frère…

Le Roc colla de nouveau ses yeux au guichet pour contempler le spectacle. De sa vie, il n'avait sûrement jamais vu une chose pareille. Des années plus tôt, alors qu'il sortait tout juste de sa chère forêt, Richard aussi s'était émerveillé de tout. Aujourd'hui, il se montrait beaucoup plus méfiant…

— Tu devrais venir voir ça, Ruben.

— Quoi donc ? Tu sais, j'ai bien peur d'en avoir déjà trop vu…

— Eh bien, ce sont des soldats, mais ils ne ressemblent pas aux autres… Pour commencer, ils portent tous le même uniforme… Ensuite, leurs armes sont de meilleure facture. Et enfin, tous les autres barbares s'écartent sur leur passage… (Le Roc jeta un coup d'œil à Richard par-dessus son épaule.) Je parie que c'est l'escorte privée de l'empereur. Jagang doit avoir envie d'assister à l'arrivée des joueurs qui risquent de battre son équipe. Tiens, je crois que c'est lui, au milieu des soldats d'élite !

Richard se leva et se campa près de son ami.

— Tu dois avoir raison, dit-il simplement. C'est l'empereur…

Jagang regardait ailleurs, car il surveillait l'arrivée d'autres équipes de Ja'La. Ces joueurs-là, des hommes de l'Ordre, pas des prisonniers, ne voyageaient pas dans une cage. Précédés par un porteur d'étendard, ils défilaient fièrement devant le maître de l'Ordre.

Soudain, Richard vit quelqu'un qu'il ne s'attendait pas à trouver là.

— Kahlan !

Il avait crié… et sa femme tourna la tête, cherchant qui l'avait appelée ainsi.

Richard s'agrippa aux barreaux, les serrant assez fort pour les tordre, si ç'avait été possible. Bien qu'elle ne fût pas loin, Kahlan aurait du mal à le repérer, car les environs grouillaient d'hommes venus assister à la parade des athlètes.

— Kahlan ! Kahlan !

Cette fois, le miracle eut lieu. Kahlan tourna la tête dans la bonne direction, et les regards des deux époux se croisèrent.

Les yeux gris du Sourcier rivés dans les yeux verts de la Mère Inquisitrice.

Enfin réunis !

Mais Kahlan se détourna, car Jagang l'observait avec un intérêt mêlé de suspicion.

Puis le chariot s'éloigna, interdisant à Richard de voir sa femme.

Le souffle coupé, il s'adossa à la paroi du fond et se laissa glisser sur le sol.

Inquiet, le Roc vint s'agenouiller près de lui.

— Ruben, tu as un problème ? On dirait que tu viens de voir un

fantôme.

— Ma femme… ma femme…

— Ah ! c'est ça ? Tu as repéré celle que tu voudrais si nous gagnions ? Le général l'a promis : en cas de victoire, une belle fille pour chaque joueur. Tu as déjà choisi la tienne ?

— C'était elle…

— Bon sang ! mais on dirait que tu es tombé amoureux !

Richard s'avisa qu'un sourire béat lui fendait le visage.

— C'était elle, Léo ! Elle est vivante ! Tu aurais dû la voir, mon vieux ! Elle n'a pas changé. Par les esprits du bien ! c'était Kahlan !

— Tu devrais respirer un peu moins vite, Ruben… Sinon, tu rendras l'âme avant que nous ayons l'occasion de casser du crâne impérial !

— Nous allons jouer contre l'équipe de Jagang, le Roc !

— Pour ça, il faudra gagner beaucoup de rencontres, tu sais…

Richard n'entendit pas la remarque.

— C'était elle… Vivante ! Tu m'entends, le Roc ? (Richard donna l'accolade à son ami, lui brisant presque les côtes.) Vivante !

— Si tu le dis, Ruben…

Régulant sa respiration, Kahlan s'efforça d'apaiser son cœur affolé. Mais pourquoi était-elle bouleversée ainsi ? L'homme prisonnier de la cage était un inconnu pour elle. Alors que le chariot passait devant elle, elle avait dû l'apercevoir durant moins d'une seconde. Pour une raison mystérieuse, cela avait suffi à la mettre dans tous ses états.

La deuxième fois que l'inconnu avait appelé Kahlan, Jagang avait tressailli, comme s'il s'était aperçu de quelque chose.

La prisonnière avait aussitôt cessé de regarder le chariot. Pourquoi avait-elle eu ce réflexe ? Elle n'en savait rien…

Non, c'était faux, elle savait très bien pourquoi elle avait voulu protéger l'homme. Il la connaissait, et Jagang, s'il l'apprenait, risquait de le faire torturer ou même mettre à mort.

Mais ce n'était pas tout… Si cet homme la connaissait, il devait être lié au passé qu'elle tenait absolument à oublier…

… Jusqu'à aujourd'hui !

Depuis qu'elle avait croisé le regard de cet homme, tout avait changé. Adieu la morose résignation ! Adieu le renoncement à la vie ! Loin d'être enfoui à tout jamais, son passé devait revenir en pleine lumière, parce qu'il paraissait avoir été… merveilleux.

Quelque chose dans le regard gris du prisonnier – une vitalité indomptable, sans doute – avait redonné à Kahlan le sens de son importance dans le monde. Sa vie ne pouvait pas être jetée à l'eau comme si elle ne valait rien.

Kahlan devait savoir qui elle était ! Tant pis pour les conséquences

et au diable le prix à payer ! Elle voulait récupérer sa vie et, pour cela, il n'y avait qu'un chemin : la vérité.

Les menaces de Jagang n'étaient pas vaines, elle était bien placée pour le savoir. Mais le plus grave restait qu'elles l'incitaient à abdiquer – oui, à renoncer à son identité, le seul bien qui fût vraiment à elle.

Par ce biais, l'empereur la réduisait en esclavage, ni plus ni moins. Mais il ne pouvait pas la dominer ainsi sans qu'elle en soit complice, si peu que ce fût, en renonçant de son plein gré à combattre pour la vérité.

Le temps de la dérobade était révolu. Kahlan méritait mieux que ce pathétique renoncement. Prisonnière, peut-être – esclave, jamais ! La servitude était un état d'esprit, pas une condition objective. Et cet état d'esprit, elle venait de s'en libérer.

Pas question d'abdiquer face à Jagang ! Un jour, elle récupérerait sa vie, son passé et son identité. Aucune menace ni aucune torture ne pouvait priver un individu de ces biens-là.

Kahlan sentit rouler sur sa joue une larme de joie.

L'homme dont elle ne se souvenait pas lui avait donné le courage de se battre pour son passé. En un sens, on eût dit qu'elle respirait pour la première fois depuis qu'elle avait perdu la mémoire.

Que n'aurait-elle pas donné pour remercier son anonyme sauveteur !

Chapitre 58

Dans les grands couloirs du Palais du Peuple, Nicci marchait un peu devant Cara, Nathan et une cohorte de gardes. Chaque fois que quelqu'un donnait du « seigneur Rahl » au prophète, la magicienne grinçait intérieurement des dents. La « promotion » du vieil homme était indispensable, elle le savait, mais, dans son cœur, le seul seigneur Rahl digne de ce nom s'appelait Richard.

Nicci aurait tout donné pour croiser de nouveau le regard gris du Sourcier. Dans ce palais, elle sentait sa présence partout. Sans doute à cause de la magie spécifique d'un lieu spécialement conçu pour avoir la forme d'un sortilège – et pas n'importe lequel, un sortilège voué au service et à la défense du seigneur Rahl.

Donc, de Richard, aux yeux de l'ancienne Maîtresse de la Mort.

Qui n'était d'ailleurs pas la seule à penser ainsi. Pour Cara, il ne pouvait pas y avoir d'autre seigneur Rahl que Richard. Lorsqu'elles étaient seules, ce qui arrivait assez souvent, les deux femmes se comprenaient sans avoir besoin de parler. Leur angoisse les rapprochait, et elles désiraient toutes deux le retour de Richard.

Cara prit la tête du petit groupe. Remontant une série de couloirs de service, elle s'engagea ensuite dans un escalier de fer qu'elle gravit résolument. Arrivée en haut, elle ouvrit une porte de fer et déboula sur une plate-forme d'observation. Après avoir jeté un coup d'œil par-dessus son épaule, pour s'assurer que tout le monde l'avait suivie, la Mord-Sith savoura quelques instants la formidable vue. Ici, on avait vraiment l'impression d'être au sommet du monde.

Dans les plaines d'Azrith, au pied du plateau, la vermine de l'Ordre grouillait comme une colonie de vers sur un cadavre.

— Vous voyez ce que je veux dire ? demanda Nathan en désignant le chantier, dans le lointain.

Au premier coup d'œil, on ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Mais en plissant les yeux pour mieux voir…

— Vous avez raison, dit Nicci. C'est une rampe. Mais est-il possible de mener à bien un tel ouvrage ? Cela paraît… absurde.

Nathan prit le temps de la réflexion avant de répondre :

— Je ne suis pas architecte, mais si Jagang se donne tant de peine, c'est qu'il pense pouvoir réussir. Ça tombe sous le sens, non ?

— Si nos agresseurs finissent par disposer d'une rampe si large, dit

Cara, nous aurons de gros problèmes.

— Pas pendant longtemps, parce que nous serons très vite morts, la corrigea le prophète.

Nicci observa un moment l'activité, sur le chantier, puis elle évalua la distance qui séparait la base de la rampe du sommet du haut plateau.

— Nathan, dit-elle, vous êtes un Rahl, donc le palais renforce considérablement votre pouvoir. Vous devriez être en mesure de pulvériser cette rampe avec une bonne décharge de feu de sorcier.

— Voilà qui devrait être dans mes cordes, en effet… Mais je suppose que des sœurs ont dû ériger des boucliers, histoire de dévier une attaque de ce genre. Pour le moment, je n'ai rien tenté, même pas un petit coup de « sonde ». J'attends que l'ouvrage ait avancé encore un peu, pour saccager le moral de nos adversaires. Plus ils auront trimé, et plus ça les déprimera, pas vrai ? Laissons-les s'épuiser pour rien…

— Nathan, vous êtes un homme diabolique.

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, gente dame, je préfère l'adjectif « ingénieux ».

Nicci entreprit d'étudier le camp, tout autour du chantier. Les distances étaient parfaitement calculées pour que les forces magiques de l'Ordre aient le temps de parer une attaque à base de feu de sorcier. Pour avoir longtemps accompagné l'empereur, l'ancienne Maîtresse de la Mort connaissait parfaitement sa façon de penser. Autant qu'un attaquant fougueux, Jagang était un maître de la défense. À coup sûr, il saurait tirer parti des Sœurs de l'Obscurité qu'il avait à sa disposition.

L'attaque de Nathan aurait intérêt à être puissante…

— Regardez, on dirait qu'un convoi de ravitaillement vient d'arriver !

— L'hiver approche, confirma Nathan. L'armée ennemie ne bougera pas d'ici, c'est évident. Pour survivre à la mauvaise saison, nos « écureuils » auront besoin d'un gros stock de noisettes.

Amusée par cette image, Nicci se demanda pourquoi elle ne pouvait jamais trouver des formulations brillantes et drôles de ce genre… Puis elle songea à ce que les défenseurs pouvaient faire pour contrarier les plans adverses.

À peu près rien – la réponse n'était pas difficile à trouver.

— Richard a envoyé nos forces dans l'Ancien Monde, avec mission de tout attaquer, y compris et surtout les convois de ce type. Si ces soudards finissent par crever de faim, ça arrangera nos affaires. En attendant, je réfléchirai à un ou deux moyens de les aider à quitter ce monde…

Nicci détourna le regard du camp et du convoi qui apportait aux soldats tout ce qu'il leur fallait pour assiéger le palais.

— Nathan, je vais devoir y aller, mais si vous voulez me montrer, avant mon départ…

Comme Cara, le prophète choisit les couloirs puis les escaliers de service pour conduire la petite colonne dans les entrailles du complexe – des sous-sols que pratiquement personne ne connaissait.

Même dans ces coins secrets, les murs de pierre, parfois lambrissés, restaient d'excellente qualité, car les différents seigneurs Rahl empruntaient fréquemment ces passages discrets autant que rapides.

Nicci était venue au palais pour inspecter le Jardin de la Vie. Ensuite, elle avait voulu savoir où Berdine en était dans ses recherches. Puis elle s'était intéressée à la façon dont Nathan se sortait de son nouveau rôle.

Bien entendu, la Mord-Sith et le nouveau seigneur Rahl avaient tenu à lui raconter en détail leurs succès et leurs échecs. Même si elle n'avait guère de temps à perdre, la magicienne s'était forcée à la patience.

Mais après avoir vu l'endroit où les boîtes d'Orden étaient restées pendant des années, elle avait eu du mal à se concentrer sur les propos de ses amis.

Lors de sa visite du jardin, Nicci s'était imprégnée de l'atmosphère de l'endroit où Darken Rahl avait pour son malheur ouvert une des boîtes. S'intéressant à la configuration des lieux, elle avait accordé une attention particulière à leur « schéma astrologique ». Les divers angles par rapport aux cartes du ciel, la manière dont les rayons du soleil et de la lune frappaient le sol, l'orientation de la zone précise où avait été dessiné le sortilège.

Depuis qu'elle traduisait *Le Livre de la Vie*, Nicci n'avait plus du tout la même vision du jardin. À travers le prisme de la magie d'Orden, tous les détails s'articulaient précisément, lui donnant une image très rigoureuse du dernier endroit où on avait utilisé les boîtes. Ces données prosaïquement pratiques l'avaient aidée à résoudre certains problèmes encore pendants et à confirmer bon nombre de ses « conclusions intuitives ».

Lorsqu'il eut atteint une double porte défendue par des gardes, Nathan n'eut qu'un geste à faire pour que ces derniers s'écartent et ouvrent les deux battants. Derrière se dressait un mur de pierre blanche troué et qui semblait avoir à moitié fondu.

— Vous êtes déjà entré ? demanda Nicci au prophète.

— Non… À mon âge, on essaie de se tenir aussi loin des tombes que possible…

Nicci se pencha pour franchir l'ouverture irrégulière.

— Attends-moi ici, dit-elle à Cara, qui faisait déjà mine de la

suivre.

— Vous êtes sûre ?

— Tu veux te frotter à la magie ?

La Mord-Sith fit la grimace et n'insista pas, résignée à attendre dehors avec le prophète.

Nicci envoya un filament de Han sur une torche qui s'alluma aussitôt malgré son âge vénérable.

La grande crypte où la magicienne venait d'entrer avait des murs en granit rose et un sol en marbre blanc. Près de chaque torche, sur tout le périmètre de la salle, un vase en or reposait dans une niche murale. Nicci compta ces étranges ornements. Il y en avait cinquante-sept, un résultat qui ne devait sûrement rien au hasard. Était-ce l'âge du défunt qui dormait pour l'éternité dans un catafalque, au centre de la crypte ?

Ce lieu était angoissant, et pas seulement parce qu'il s'agissait d'un tombeau. À la hauteur des vases, des inscriptions en haut d'haran couraient sur toute la circonférence de la salle. Ce « mode d'emploi » rédigé par un père à l'intention de son fils détaillait la procédure requise pour se rendre dans le royaume des morts et en revenir.

Un héritage magique, bien entendu. Une série de sortilèges qui contenaient une part de Magie Soustractive – la force qui provoquait la « fonte » des cloisons. Avoir muré la crypte avec des pierres spéciales avait ralenti le processus sans l'enrayer totalement.

— Alors ? demanda Nathan, passant prudemment la tête par l'ouverture.

Nicci sortit de la crypte et s'épousseta nerveusement les mains.

— Je ne sais que dire… Selon moi, il n'y a aucun danger pour le moment, mais les forces impliquées sont si sombres que je peux me tromper. Le mieux serait de sceller cette crypte avec une invocation tripartite.

— Tu veux le faire ? Pour obturer la salle avec un mélange de Magie Additive et de Magie Soustractive ?

— Non, il vaudrait mieux que vous vous en chargiez, puisque vous êtes un Rahl. Ce serait beaucoup plus efficace. De toute façon, il y a déjà une composante soustractive dans les sortilèges, et ce construct très particulier est l'œuvre d'un membre de votre famille. Le pouvoir que contient cette crypte viendrait facilement à bout de tous les sceaux que je pourrais invoquer, surtout alors que ma magie est affaiblie par celle du palais.

— Je m'en occuperai dès que tu seras partie, dit Nathan. (Il étudia le mur à demi fondu.) Tu as une idée sur la cause de l'explosion magique qui a provoqué tous ces dégâts ?

— D'instinct, je dirais que c'est l'ouverture d'une des boîtes

d'Orden, dans le Jardin de la Vie. Les effets d'une réaction en chaîne que je ne saurais définir précisément. Le processus n'est pas encore assez actif pour que je puisse déterminer la part que joue l'élément soustractif – et encore moins l'objectif qu'il vise – mais les mots gravés sur le catafalque et sur les murs ont à l'évidence pour but d'aider quelqu'un à s'approprier le pouvoir d'Orden. Tout à fait logiquement, ils ont réagi après avoir été dans le voisinage immédiat de cette magie hautement spécifique.

— Compris, fit Nathan, pensif. J'aurai recours à une invocation tripartite et je garderai un œil sur cette tombe.

— Je dois partir, Nathan… Je reviendrai dans pas trop longtemps pour savoir si vous avez eu des nouvelles de Richard et pour voir comment avance le chantier de Jagang, dehors.

— Informe Zedd que j'ai les choses bien en main. L'ennemi est encerclé et il ne tardera pas à se rendre.

Nicci sourit. Décidément, dire des choses drôles était tout un art…

— Je lui ferai passer le mot…

Alors qu'elle remontait les grands couloirs « officiels » du palais, Cara à ses côtés, Nicci se demandait ce qu'elle devait faire, et elle ne trouvait pas vraiment de réponses. Des problèmes angoissants lui tombaient dessus de tous les côtés. Et dans la majorité des cas, l'énoncé même de ces problèmes manquait singulièrement de clarté. Pour ne rien arranger, la magicienne n'avait personne avec qui parler de la *totalité* de ses préoccupations.

Zedd était un bon interlocuteur dans certains cas, et Cara se révélait très précieuse dans d'autres.

Mais Richard était le seul à pouvoir comprendre l'évolution intellectuelle de Nicci et l'inexorable altération de sa vision du monde. Mieux que ça, c'était lui qui l'avait initiée au concept de « magie créative ». Elle se souvenait très bien de leur conversation à ce sujet autour d'un feu de camp. Un des multiples moments décisifs qu'elle avait vécus avec le Sourcier.

En outre, Richard aurait dû savoir d'urgence un nombre important de choses. Certains événements qui le liaient aux boîtes d'Orden étaient préoccupants, pour ne pas dire plus. En un sens, il avait allumé un grand feu sous un chaudron rempli d'ingrédients très dangereux qui menaçaient de se mettre à bouillir – et de déborder si on ne faisait rien.

Dans cette affaire, Nicci était obligée de laisser de côté quelques prophéties qu'elle n'était pas apte à interpréter. En revanche, elle comprenait beaucoup trop bien certaines prédictions qui lui glaçaient les sangs.

La première de cette liste était d'une importance capitale :

« Durant l'année des cigales (on y était, justement), quand le champion du sacrifice et de la souffrance, celui qui marche trompeusement sous la bannière de la Lumière et de l'humanité, divisera enfin ses forces (ce que Jagang venait de faire), la prophétie aura été éveillée et la bataille finale ne tardera plus. La prudence s'impose, car dans cette arborescence de prophéties, les bonnes fourches et les mauvaises sont inextricablement emmêlées. Un seul tronc existe, mais ses ramifications dépassent l'imagination. Si *fuer grissa ost drauka* n'est pas à la tête de ses forces lors de l'affrontement final, le monde basculera pour toujours dans les ténèbres qui menacent depuis longtemps de le dévorer… »

En d'autres termes, on en était au moment où l'avenir de l'humanité se jouait à pile ou face. Et ce tournant décisif, à l'évidence, restait lié aux boîtes d'Orden. Mais comment et dans quelle mesure ? Par moments, Nicci avait l'impression d'être à un souffle de comprendre. Mais la réponse se dérobait toujours à elle. Juste sous la surface de cette prédiction flottait une notion capitale – la clé de tout, hélas résolument invisible.

Mais dans le monde réel, les événements s'enchaînaient à un rythme de plus en plus effréné, menaçant d'échapper au contrôle de tous les acteurs du drame. Chaque jour, les possibilités de sauver la situation se réduisaient un peu plus. Les Sœurs de l'Obscurité qui venaient de remettre les boîtes dans le jeu n'étaient déjà plus en mesure d'utiliser la magie d'Orden pour neutraliser les ravages de la Chaîne de Flammes – évidemment, puisque c'étaient aussi elles qui avaient jeté ce sort. Les Carillons ayant contaminé le sortilège d'oubli, ces mêmes sœurs perdaient chaque jour une partie du pouvoir qu'elles auraient pu utiliser pour limiter les dégâts.

Plus généralement, tous les pratiquants de la magie risquaient de devenir parfaitement inutiles, car la contamination s'étendait à l'ensemble des formes de magie.

Parallèlement, *Le Livre de la Vie* avait pris pour Nicci une importance qu'elle n'aurait jamais imaginée. L'étude des obscurs grimoires que lui avait fournis Zedd avait également aidé Nicci à mieux comprendre ce qu'elle appelait désormais la « théorie ordenique ». Hélas, chaque nouvelle connaissance était l'occasion pour elle de se poser dix nouvelles questions… sans réponse.

Entendant un bruit étrange, Nicci sursauta et s'immobilisa.

— C'était quoi ?

— La cloche des dévotions, répondit Cara, surprise par la réaction de son amie.

Des dizaines de gens affluaient vers une petite cour à ciel ouvert au milieu de laquelle trônait un petit bassin

— Nous devrions peut-être y aller aussi, dit Cara. Les dévotions

sont souvent utiles, quand on a des problèmes. Et je vois bien que vous en avez beaucoup.

Nicci se demanda comment la Mord-Sith pouvait lire ses pensées. Mais en y réfléchissant un peu, elle conclut que ce n'était pas un exploit, considérant la tête qu'elle devait tirer…

— Je n'ai pas de temps à perdre ! Il faut que je retourne auprès de Zedd, pour trouver une solution.

Cara ne parut pas convaincue.

— Penser au seigneur Rahl peut être d'un grand secours.

— Qu'ai-je à faire de Nathan ? Tout le monde croit qu'il est le seigneur Rahl mais, pour moi, c'est toujours Richard, et…

— Je sais, la coupa Cara. C'est exactement ce que je voulais dire. (Elle prit Nicci par le bras et l'entraîna vers la cour de dévotions.) Venez avec moi.

Nicci renonça à résister.

— Prendre un petit moment pour penser à Richard ne peut pas me faire de mal, je suppose…

Cara se contenta d'acquiescer.

Les gens s'écartant respectueusement sur le chemin de la Mord-Sith, les deux femmes approchèrent sans peine du bassin où nageaient de petits poissons argentés.

Sans vraiment s'en apercevoir, Nicci se retrouva agenouillée à côté de Cara, le front plaqué contre le sol.

— Maître Rahl nous guide ! récita la foule. Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Nicci ajouta sa voix à celles des autres fidèles du seigneur Rahl. Comme Cara, elle s'adressait à Richard, pas à Nathan, mais personne ne pouvait s'en douter.

Curieusement, l'esprit de la magicienne s'apaisa tandis qu'elle déclamait la fervente litanie.

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

S'immergeant dans ces mots, Nicci sentit vaguement la caresse du soleil sur son dos. L'hiver commencerait le lendemain, mais, à l'intérieur du palais, il faisait toujours une température des plus agréables.

La beauté et la clémence de ces lieux étonnaient toujours Nicci. Comment Darken Rahl, et avant lui Panis, son père, avaient-ils pu

faire de ce petit paradis le fief du mal le plus absolu ?

Mais au fond, un lieu restait un lieu, car c'étaient les hommes qui faisaient la différence. La personnalité du seigneur Rahl changeait tout, comme le démontraient les dévotions, quand on savait les écouter attentivement.

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Ces mots serraient le cœur de Nicci, qui se désespérait de ne plus voir Richard. Même s'il aimait une autre femme, elle avait envie de lui parler, de le voir sourire, de croiser son regard… Pour donner un sens à sa vie, l'amitié pouvait suffire, lorsqu'elle était de cette qualité.

Et on voulait toujours que ses amis soient vivants, heureux et joyeux, n'est-ce pas ?

« Nos vies lui appartiennent. »

Nicci se redressa sans crier gare.

Elle venait de comprendre !

— Quelle mouche vous pique ? demanda Cara, le front plissé.

« Nos vies lui appartiennent. »

Bien entendu ! Désormais, Nicci savait ce qu'il lui restait à faire.

Elle se leva d'un bond.

— Suis-moi, il faut que je retourne dans la forteresse !

Alors qu'elle courait dans les couloirs en compagnie de la Mord-Sith, Nicci entendit les échos de la prière qui montait de toutes les cours de dévotions.

— Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Dès qu'il vit Nicci entrer en trombe, Zedd se leva du petit bureau où il étudiait le Créateur savait quel mystérieux ouvrage.

— Te revoilà, mon enfant ? Comment ça se passe, là-bas ?

La magicienne entendit à peine la question et elle n'envisagea pas un instant de répondre.

— Que t'arrive-t-il ? demanda Zedd. On dirait que tu viens de croiser un fantôme dans le couloir.

— Zedd, faites-vous confiance à Richard ?
— Pourquoi cette question idiote ?
— Mettriez-vous votre vie entre ses mains ?
— Bien entendu ! Qu'est-ce qui te prend ?
— Lui mettriez-vous entre les mains le sort de l'humanité ?
— Nicci, j'adore ce garçon !
— Zedd, répondez à ma question !
L'air très inquiet, le vieil homme hocha la tête.
— Bien entendu que je lui confierais le sort de l'humanité ! Si je me fie à quelqu'un à ce point, ça ne peut être que lui. Après tout, c'est moi qui l'ai nommé Sourcier de Vérité.
— Merci, dit simplement Nicci.
Elle se détourna et s'en fut.
Relevant d'une main l'ourlet de sa longue tunique, Zedd lui emboîta le pas.
— Tu as besoin d'aide, Nicci ?
— Non, merci, je vais très bien.

Prenant cette déclaration pour argent comptant, le vieil homme s'arrêta, fit demi-tour et s'en retourna à ses chères études.
Nicci traversa le dédale de couloirs de la forteresse comme dans un rêve. On eût dit que ses pieds la conduisaient d'eux-mêmes à sa destination.
— Où allons-nous ? demanda Cara tout en emboîtant le pas à son amie.
— Mettrais-tu ta vie entre les mains de Richard ?
— Bien entendu !
Nicci hocha la tête et accéléra encore le pas.
Après une longue série de couloirs, de salles et d'escaliers, elle atteignit la zone « sécurisée » de la forteresse puis la grande salle où la toile de vérification avait failli la tuer.
Sans Richard, elle serait morte ce jour-là. Mais alors que tout le monde avait baissé les bras, il s'était battu jusqu'au bout pour la tirer de là.
Oui, elle aurait confié sa vie à Richard. Et grâce à lui, justement, cette vie était devenue un bien précieux à ses yeux.
Sur le seuil de la salle, la magicienne se tourna vers Cara :
— Il faut que j'y aille seule.
— Mais je…
— Tu veux te frotter à la magie ?
— Si vous présentez encore les choses comme ça… J'attends dehors, au cas où vous auriez besoin d'aide.
— Merci, Cara. Tu es une amie formidable.
— Avant de connaître le seigneur Rahl, j'ignorais le sens du mot

« amie ».

— Et moi, avant de le rencontrer, je n'avais aucune raison de vivre…

Nicci entra et referma la double porte derrière elle.

Dehors, un orage se déchaînait, les éclairs illuminant la grande fenêtre récemment réparée. À sa connaissance, Nicci n'avait jamais mis les pieds dans cette pièce un jour où il n'y avait pas de tempête.

Aujourd'hui, le monde entier était dévasté par un cyclone.

Mais un objet bien spécial restait insensible à la fureur des éléments. Plus noir que la nuit, cet artefact attendait son heure, aussi patient que la mort elle-même.

Nicci ouvrit Le Livre de la Vie et le posa sur la grande table, à côté de la boîte d'Orden qui ne reflétait pas la lueur des éclairs mais l'absorbait avec une voracité de bête fauve.

Nicci lança le premier sort, ordonnant aux ténèbres d'imiter l'impossible teinte noire de la terrible boîte. Comme pour les lieux, se rappela-t-elle, c'était la personne qui comptait, lorsqu'on manipulait les forces les plus obscures de la magie.

Le pouvoir était un outil, rien de plus. Celui qui le maniait faisait la différence.

Obéissant au sortilège, la double porte se verrouilla. Désormais, plus personne ne pourrait entrer dans cette salle. Le champ de force de la fenêtre n'avait plus aucune importance, puisque Nicci avait jeté un sort de protection cent fois plus puissant.

Dans la salle silencieuse, au cœur de la pénombre, Nicci n'eut même pas besoin de plisser les yeux pour bien voir, car la magie qu'elle invoquait décuplait son acuité visuelle.

Elle lut le texte qui figurait sur la deuxième page du Livre de la Vie. La phase suivante d'un protocole qui conduisait inexorablement à la formule centrale.

Utilisant un filament de Magie Soustractive pour faire disparaître un minuscule bout de peau sur son index, l'ancienne Maîtresse de la Mort se servit de son sang pour dessiner devant la boîte d'Orden le diagramme qui déclencherait tout.

Prudente, elle érigea un champ de force autour de l'artefact. Sans cette précaution, le pouvoir qui émanait déjà de la boîte aurait pu déchirer le voile. Un simple accident, mais suffisant pour tuer la magicienne – et elle seule, pour le moment.

Pratiquement sans regarder le grimoire qu'elle avait le sentiment d'étudier depuis des lustres, Nicci passa aux formules relatives à la chronologie du sort. Comme il convenait, on était aujourd'hui le premier jour de l'hiver.

Lorsqu'elle eut terminé, elle ajouta au diagramme les deux

symboles opposés rituels et les relia par une ligne droite de sang.

À partir de là, la construction du sortilège devint un jeu de patience et de précision dont Nicci ne douta pas un instant de sortir gagnante. Chaque point évoqué dans le livre devait être négocié avec l'exacte quantité de pouvoir qu'il mettrait ensuite en œuvre. À chaque étape, l'ancienne Maîtresse de la Mort respecta à la lettre les exigences du protocole.

C'était obligatoire… et d'une dérisoire facilité.

Au fil de la nuit, un construct se matérialisa autour de la boîte. Assez proche de la toile de vérification du sort d'oubli, cette superstructure magique s'en distinguait cependant, car ses lignes n'étaient pas toutes vertes. Alors que certaines se révélaient d'une blancheur immaculée, celles qui puisaient leur énergie dans la Magie Soustractive étaient si noires qu'on eût dit de très minces craquelures de néant – voire d'étroites meurtrières donnant directement sur le vide obscur du royaume des morts.

Lorsqu'elle eut prononcé la dernière incantation, Nicci entendit enfin le murmure d'Orden – la preuve qu'elle avait procédé comme il le fallait.

Plus qu'une voix, cependant, c'était une force brute qui soufflait dans sa tête les mots tant attendus :

— La magie s'ouvre au monde…

— Je demande que les boîtes d'Orden soient remises dans le jeu en cet instant, en ce lieu et dans ce monde.

— Et qui sera le joueur ?

Nicci posa les mains sur la boîte plus noire que la mort.

— Richard Rahl, dit-elle. Que sa volonté soit accomplie ! S'il en est digne, obéis-lui en toute chose, tue-le s'il n'est qu'un imposteur et détruis la vie elle-même s'il entend nous trahir.

— Le cycle commence… Dès cet instant, le pouvoir d'Orden est remis dans le jeu par Richard Rahl.

Nicci repensa à la prophétie qu'elle tenait pour la clé de tout.

« Si *fuer grissa ost drauka* n'est pas à la tête de ses forces lors de l'affrontement final, le monde basculera pour toujours dans les ténèbres qui menacent depuis longtemps de le dévorer… »

Nicci en était à présent certaine : s'il voulait vaincre, Richard devait diriger ses forces lors de la bataille finale. Et pour ça, il devait avoir remis les boîtes dans le jeu. Car c'était l'unique moyen pour le Sourcier de devenir réellement fuer grissa ost drauka.

Le messager de la mort !

Cette prophétie et d'autres affirmaient que les fidèles de Richard devaient le suivre. Mais les prédictions n'étaient pas tout – par exemple, elles se contentaient de suggérer ce que Nicci savait à présent avec une indestructible certitude.

Richard était l'incarnation de la vie et de toutes ses valeurs positives.

En ce sens-là, personne n'avait besoin d'obéir aux prophéties, car c'étaient elles, en réalité, qui obéissaient à Richard.

Être fidèle au Sourcier revenait à le suivre aveuglément, quoi qu'il ait fait avec les boîtes d'Orden – ou la vie et la mort elles-mêmes, pour ce que ça changeait.

L'épreuve ultime venait de commencer, déterminant qui était Richard, qui il pouvait être, et qui il serait finalement.

Il avait lui-même exposé la règle du « jeu » devant les officiers d'harans. Cette guerre allait être totale, et, au bout, il y aurait la victoire ou la mort.

À partir de maintenant, il en allait de même pour l'avenir du monde.

Tout ou rien. Le triomphe ou le néant.

Ulicia et ses Sœurs de l'Obscurité avaient ouvert le portail par lequel passerait la magie d'Orden. Depuis peu, le combat était équilibré. Si Nicci ne se trompait pas au sujet de Richard – et c'était une éventualité inenvisageable –, deux forces égales étaient désormais engagées dans la bataille qui déciderait de tout.

« Si *fuer grissa ost drauka* n'est pas à la tête de ses forces lors de l'affrontement final, le monde basculera pour toujours dans les ténèbres qui menacent depuis longtemps de le dévorer… »

Nicci, Zedd et tous les autres devaient se fier à Richard. Pour cette raison, la magicienne venait de remettre les boîtes d'Orden dans le jeu au nom du Sourcier. Les Sœurs de l'Obscurité n'étaient plus les seules à décider du devenir d'un pouvoir hors du commun.

Désormais, Richard était revenu dans le jeu, et il avait une chance de l'emporter, comme tous les autres participants. Sans l'intervention de Nicci, il n'aurait même pas pu survivre !

Après une longue plongée dans un monde qui n'appartenait qu'à elle, l'ancienne Maîtresse de la Mort ouvrit les yeux.

Dehors, l'orage avait cessé et un nouveau jour se levait.

La première aube de l'hiver.

Richard aurait un an pour ouvrir la bonne boîte.

Le sort de l'humanité reposait entre ses mains.

Nicci lui aurait confié sa vie sans hésiter. Faisant un pas de plus, elle venait de le nommer défenseur de la vie elle-même.

De toutes les vies, oui, jusqu'à la dernière…

Car si elle ne pouvait pas faire confiance à Richard, son existence ne valait pas d'être vécue.

Les personnes suivantes ont été d'une aide précieuse dans l'élaboration de ce roman :

Brian Anderson
Jeff Bolton
R. Dean Bryan
Dr. Joanne Leovy
Mark Masters
Desirée et Dr. Roland Miyada
Keith Parkinson
Phil et Debra Pizzolato
Tom et Karen Whelan
Ron Wilson

Chacune de ces personnes fut là pour moi quand j'en avais le plus besoin.
Chacune d'entre elles a joué un rôle clé dans le processus de création.
Toutes ont apporté la joie dans ma vie en étant simplement elles-mêmes.

À la mémoire de Keith Parkinson.

Terry Goodkind

L'Ombre d'une Inquisitrice

L'Épée de Vérité – livre onze

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

À mon cher ami Mark Masters, un homme à l'esprit remarquablement créatif et à la détermination sans faille. Parfaite illustration des thèmes qui me tiennent à cœur, il montre qu'un individu, grâce à sa joie de vivre, sa dignité de tous les instants et sa force paisible dénuée de haine, peut incarner aux yeux de tous ceux qui le connaissent la noblesse de l'esprit humain.

Chapitre premier

Pour la deuxième fois, cette nuit-là, une femme venait de poignarder Richard.

Réveillé par la douleur, il saisit le poignet de la furie afin de l'empêcher de lui ouvrir largement la cuisse.

Une robe défraîchie boutonnée jusqu'au col couvrant son corps étique, la femme portait un fichu taillé dans un carré de tissu tout effiloché. À la lueur lointaine des feux de camp, Richard vit que cette tueuse potentielle, malgré ses joues creuses et sa maigreur maladive, avait le regard d'un oiseau de proie. La femme qui l'avait attaqué un peu plus tôt, toujours dans son sommeil, était plus en chair et beaucoup plus forte. Mais son regard aussi brûlait de haine…

La lame que maniait la seconde femme était plus petite que celle de sa « collègue ». Telle quelle, une fois recousue, la blessure serait longtemps douloureuse. Mais si le coup avait pu trancher le muscle sur presque toute sa longueur – l'intention de la tigresse, à voir la façon dont elle tenait son arme – les dégâts auraient été bien plus graves. Dans l'armée de l'Ordre, on ne s'encombrait pas d'esclaves éclopés. Une exécution sommaire aurait guetté Richard, et c'était sûrement le plan originel de la femme. Ne pas le tuer, mais provoquer sa mise à mort…

Serrant les dents de colère tandis qu'il tenait le poignet de la tueuse dans son poing, le Sourcier lui tordit le bras pour la forcer à retirer la lame de la plaie. Lorsque ce fut fait, une goutte de sang tomba de la pointe acérée.

Richard n'avait aucun mal à maîtriser son adversaire. Contrairement à ce qu'il craignait, il ne s'agissait pas d'une tueuse entraînée. Sa soif de sang, cependant – ce désir vicieux d'ôter la vie à une proie – était aussi forte que celle des barbares qu'elle suivait depuis le début de leur terrible campagne.

Quand elle gémit de douleur, alors que le souffle des deux adversaires se transformait en nuage de buée dans l'air froid de la nuit, Richard résista à la tentation de se montrer clément. S'il la ménageait, la femme saisirait la première occasion de finir son sale boulot. L'effet de surprise avait joué en sa faveur, et il n'avait pas l'intention de lui donner une seconde chance. Avec les enragées de ce genre, il aurait fallu être d'une stupidité crasse…

Lui tenant toujours le poignet, il entreprit d'arracher son arme à la

femme. Et tant que ce ne fut pas fait, il continua à lui tordre le bras. Sans le moindre effort, il aurait pu le lui casser – une punition amplement méritée – mais ce n'était pas le moment de se retrouver avec une hystérique sur les bras. Qu'elle lui fiche la paix suffirait largement.

Dès qu'il l'eut désarmée, Richard la poussa en arrière.

Par miracle, elle réussit à ne pas s'étaler sur le sol.

— Vous ne battrez jamais l'équipe du grand Jagang le Juste ! cracha-t-elle. Vous n'êtes que des chiens ! La vermine du Nouveau Monde ne peut rien contre nos glorieux champions !

Gardant un œil sur la furie, au cas où elle sortirait de sous sa robe un second couteau, Richard regarda autour de lui, en quête d'éventuels complices. Il remarqua quelques soudards, au-delà du cercle de chariots de l'intendance, mais ils semblaient vaquer à leurs occupations sans se soucier de ce qui arrivait à la femme au fichu.

Quand elle fit mine de lui cracher dessus – littéralement, cette fois – Richard bondit comme s'il voulait l'attaquer. Criant de terreur, elle recula vivement. Sans doute parce que affronter un homme réveillé et apte à se défendre ne lui disait rien qui vaille, elle eut un dernier regard furibond, se détourna et disparut dans la nuit.

La chaîne fixée au collier que le Sourcier portait autour du cou était bien trop courte pour qu'il ait pu atteindre la furie. Mais s'il le savait, elle ne s'en était pas aperçue, et la menace imaginaire avait suffi à la décourager d'insister.

Même au milieu de la nuit, le camp où la femme s'enfonçait furtivement grouillait d'activité. Telle une énorme bête affamée, il l'engloutit en quelques instants.

Pendant qu'une partie de leurs camarades dormaient, des soldats réparaient ou nettoyaient du matériel, entretenaient ou fabriquaient des armes, cuisinaient ou s'empiffraient… Attendant la prochaine occasion de tuer, de violer et de piller, des centaines de soudards, assis autour des feux de camp, échangeaient des histoires salaces en vidant force pintes de bière. De-ci de-là, des costauds se battaient en duel histoire de déterminer lequel était le plus fort. Livrés à mains nues ou à l'arme blanche, ces combats faisaient chaque jour des dizaines de victimes. Loin de s'en inquiéter, les soldats n'en rataient pas un, pariant des sommes folles sur l'identité du vainqueur et le sort qui attendait le vaincu.

Entre les gardes qui patrouillaient sans cesse – prêts à intervenir en cas de problèmes vraiment graves –, les soudards en quête de distraction et les civils des deux sexes disposés à leur en fournir, le camp de l'armée de l'Ordre ne dormait jamais pour de bon.

De temps en temps, des curieux venaient jeter un coup d'œil à Richard et à ses compagnons de captivité.

Au-delà des chariots, Richard put suivre le manège d'une poignée de civils qui cherchaient désespérément à obtenir un peu de nourriture ou une pièce de cuivre. Passant de groupe en groupe, ils proposaient de jouer de la flûte ou de chanter pour les guerriers. D'autres offraient de les coiffer, de les raser, de s'occuper de leurs vêtements ou de leur faire de somptueux tatouages.

Le plus souvent, au terme d'âpres négociations, les femmes finissaient par entrer sous une tente en compagnie de quelque soudard en verve de lubricité. Une partie des hommes, en revanche, cherchaient des pigeons à détrousser. Et parmi ces prédateurs, plus d'un était parfaitement disposé à tuer…

Au centre du cercle de chariots, Richard était enchaîné avec un groupe de prisonniers venus participer au grand tournoi de Ja'La. La plupart des coéquipiers du Sourcier étaient cependant des soldats réguliers. Du coup, ils avaient le droit de dormir sous une tente réglementaire.

Toutes les villes gouvernées ou conquises par l'Ordre Impérial avaient leur équipe de Ja'La. Enfants, les soldats avaient appris à jouer dès l'instant où ils savaient marcher. Après la guerre, ils espéraient pratiquement tous faire carrière dans le sport préféré de l'Ancien Monde. Pour eux, le *Ja'La dh Jin* – le Jeu de la Vie – était une cause quasiment aussi importante que l'idéologie de l'Ordre.

Tout le monde partageait leur passion. Et comme le prouvaient les deux récentes mésaventures de Richard, les vrais supporteurs étaient prêts à tuer pour aider leur équipe à gagner.

Comme les cités, les différents corps d'armée – voire les régiments – s'enorgueillissaient d'avoir une équipe victorieuse. Le général Karg, pour qui jouait l'équipe de Richard, n'était pas insensible non plus aux résultats. Pour lui, les triomphes sportifs n'étaient pas seulement une affaire de gloire. Les entraîneurs des meilleures équipes en tiraient une extraordinaire puissance. Quant aux joueurs, ils devenaient des héros couverts d'or et poursuivis par des légions de femmes prêtes à tout pour partager leur couche.

La nuit, Richard et ses camarades étaient enchaînés aux chariots-prisons dans lesquels ils voyageaient. Mais sur le terrain, le Sourcier était le marqueur de l'équipe – autrement dit, l'attaquant de pointe – et le général Karg comptait sur lui pour briller tout particulièrement lors du tournoi qui se déroulerait dans le camp même de l'empereur.

La vie de Richard dépendait de ses prouesses sportives. Et jusque-là, il s'en était remarquablement bien tiré.

Ayant à choisir entre une exécution sordide et un poste dans l'équipe, le jeune homme n'avait pas hésité très longtemps. Mais le désir de survivre n'était pas, et de loin, sa seule motivation. Il y en avait d'autres, et qui comptaient beaucoup plus à ses yeux…

Tournant la tête, Richard vit que son ami Léo le Roc, enchaîné au même chariot que lui, ronflait comme un sonneur. Meunier de profession, Léo était bâti comme un chêne et fort comme un taureau. Mais plus important encore, c'était un fin connaisseur du Ja'La…

Contrairement aux autres marqueurs, Richard imposait des entraînements quotidiens à ses équipiers. Certains de ses joueurs n'appréciaient pas, bien entendu, mais ils ne discutaient pas ses ordres. Même dans leur cage, alors qu'ils se dirigeaient vers le camp de l'empereur, Richard et Léo avaient passé des heures à discuter du jeu. Non contents d'analyser leurs erreurs et de mettre au point de nouvelles stratégies, ils avaient réussi, dans un espace pourtant exigu, à se maintenir en forme grâce à une série d'exercices.

Trop épuisé pour entendre le raffut perpétuel du camp, le Roc dormait comme un bébé, ignorant que des fanatiques, alarmés par leur réputation, rôdaient dans la nuit avec l'intention de les neutraliser avant même le début du tournoi.

Très fatigué lui-même, Richard avait pourtant somnolé de manière irrégulière.

Ces derniers temps, il avait du mal à dormir. Et pas à cause de sa situation présente ni du tour plutôt inquiétant que prenait la guerre. Non, il s'agissait de quelque chose d'intime – un malaise permanent, insidieux et lancinant. Comme à l'époque où il avait été très malade, la fièvre menaçant de le tuer ? Peut-être bien, mais pas vraiment, en réalité… Si fort qu'il tente de l'analyser, son mal-être échappait à sa compréhension. Cela dit, harcelé sans cesse, il finissait par en perdre la santé et le goût de vivre…

En plus de cela, il y avait Kahlan, prisonnière de Jagang, non loin de là. Comment aurait-il pu dormir en la sachant exposée en permanence au danger ?

Certains soirs, alors qu'il veillait avec Nicci autour d'un feu de camp, l'ancienne Maîtresse de la Mort s'était laissée aller à des confidences sur Jagang et les traitements indignes qu'il lui infligeait. Aujourd'hui, ces récits hantaient le Sourcier…

De sa position, il ne voyait pas les « quartiers » de Jagang. Mais plus tôt dans la journée, en arrivant au camp, il avait aperçu le grand pavillon entouré – à distance respectueuse – de tentes d'officiers.

En passant, il avait vu Kahlan… et réussi à plonger son regard dans ses magnifiques yeux verts. Un moment fugace mais suffisant pour emplir de joie et de soulagement l'âme du Sourcier. Après une si longue absence, il avait enfin retrouvé sa bien-aimée vivante ! Maintenant, il ne restait plus qu'à l'arracher aux griffes de Jagang…

À peu près sûr que la seconde furie ne rôdait plus dans les environs, Richard baissa les yeux sur sa blessure.

Rien de bien terrible, à dire vrai. S'il avait dormi comme une masse, à l'instar de Léo le Roc, il ne s'en serait sûrement pas sorti à si bon compte.

En d'autres termes, l'étrange sensation qui l'empêchait de fermer l'œil venait de lui sauver la mise.

Si douloureuse qu'elle fût, sa blessure à la jambe n'avait rien de grave. En la comprimant, il avait enrayé l'hémorragie, et c'était l'essentiel. L'autre plaie, à l'omoplate, lui faisait également un mal de chien, mais elle aussi guérirait vite. Par bonheur, la lame de la première tueuse avait glissé sur l'os, n'atteignant aucun organe vital.

La mort avait rendu deux visites à Richard. Et par deux fois, elle était repartie les mains vides. Mais que disait-on déjà ? « Jamais deux sans trois » ? Il espérait bien que ce ne serait pas le cas, pour cette nuit…

Alors qu'il venait de s'allonger, se tournant sur le côté avec l'espoir de trouver le sommeil, Richard vit une ombre slalomer entre les chariots. Mais ce visiteur-là n'avait rien de furtif, et il vint d'un pas décidé se camper devant le Sourcier.

Le général Karg…

Avec la moitié droite du visage tatouée… Des écailles, afin de lui donner des faux airs de reptile…

En pleine nuit, l'homme était torse nu, une preuve qu'on venait de le tirer du sommeil. Pour la première fois, Richard vit que son épaule droite et sa poitrine, sur tout un côté, portaient le même tatouage. Entre eux, le Sourcier et Léo avaient affublé le général d'un surnom – le crotale – qui lui allait décidément à merveille.

— Qu'as-tu donc à l'esprit, Ruben ? demanda Karg.

Depuis qu'il était prisonnier, Richard se faisait appeler Ruben Rybnik – un clin d'œil à Zedd, son grand-père, qui avait naguère utilisé ce pseudonyme. Une saine précaution dans un environnement où son vrai nom, si on l'avait connu, aurait suffi à lui valoir une mort lente et douloureuse.

— Pour le moment, général, je cherche surtout à dormir…

— Tu n'as pas le droit de forcer une femme à coucher avec toi ! Ta dernière victime est venue me raconter tes turpitudes…

— Sans blague ?

— Je te l'ai déjà dit et je le maintiens : si tu bats l'équipe de Jagang, tu pourras te choisir une femme. En attendant, pas de dérogation à la règle ! Je ne tolère pas qu'on me désobéisse – surtout la vermine dans ton genre.

— Général, j'ignore ce qu'elle a voulu vous faire gober, mais en réalité, cette femme espérait me tuer pour assurer la victoire des joueurs de Jagang.

Karg s'agenouilla et dévisagea longuement le marqueur de sa

précieuse équipe de Ja'La.

— Tu mens très mal, Ruben…

Richard avait toujours sur lui le couteau pris à la tueuse. Pour l'heure, il le gardait dissimulé le long de son poignet, à la faveur de la pénombre. À cette distance, il aurait pu éventrer le général si vite que cet imbécile serait mort sans savoir d'où venait le coup.

Mais ce n'était pas le moment, parce que ça ne le rapprocherait pas de Kahlan, bien au contraire.

Sans cesser de regarder le général, Richard prit la lame du couteau entre le pouce et l'index. Désolé de devoir se séparer d'une arme, même si ridiculement petite, il la tendit à Karg, manche en avant.

— C'est pour ça que ma jambe saigne. Cette menteuse m'a frappé avec le couteau que voici. Où m'en serais-je procuré un, si je mentais ?

Après avoir jeté un coup d'œil à la plaie, sur la cuisse du prisonnier, Karg se saisit du couteau. Visiblement, il n'était pas mécontent d'être toujours de ce monde…

— Général, si vous voulez remporter le tournoi, il faut que je puisse me reposer. Quelques gardes me permettraient de dormir sur mes deux oreilles… Si une furie réussit finalement à me tuer, votre équipe n'aura pas une chance, sans son attaquant de pointe.

— Tu as une haute opinion de toi-même, pas vrai, Ruben ?

— Un point de vue que nous partageons, général… Sinon, pourquoi m'auriez-vous épargné à Tamarang, après que j'ai taillé en pièces bon nombre de vos hommes ?

Karg prit le temps de la réflexion, puis il soupira :

— On dirait que le marqueur n'est pas seulement exposé sur le terrain… (Il se releva.) Tu auras une sentinelle, mais n'oublie pas que beaucoup de gens doutent de ton « génie ». Après tout, notre équipe a perdu une fois depuis que je t'ai recruté.

Une défaite déplaisante, certes, mais parfaitement explicable. Pour sauver un de ses joueurs – un prisonnier nommé York – Richard avait négligé de défendre son terrain.

Très bon technicien, York avait été la cible des joueurs adverses durant toute la partie. Finalement, ils avaient réussi à lui casser une jambe. Dans la version impériale du Ja'La, aucune règle n'interdisait les agressions de ce type.

Avec sa jambe cassée, York avait perdu toute sa valeur de joueur et d'esclave. Après qu'on l'eut porté hors du terrain de jeu, Karg l'avait égorgé sans cérémonie.

Pour avoir voulu protéger un joueur, interrompant ainsi l'action, Richard avait été exclu jusqu'à la fin de la rencontre. À cause de cette décision d'arbitrage, l'équipe du Sourcier avait perdu la partie.

— Selon ce que je sais, l'équipe de Jagang a elle aussi perdu une rencontre.

— Certes, mais le Juste a fait exécuter tous les coupables. Et sa nouvelle équipe réunit les meilleurs joueurs de l'Ancien Monde.

— Nous perdons aussi des joueurs, pour une multitude de raisons, et tous ont été remplacés. Les blessures sont très fréquentes, vous le savez bien. Dernièrement, un de mes équipiers s'est cassé la jambe. Avec les perdants, vous êtes aussi dur que Jagang, général…

» Pour moi, l'identité des joueurs ne compte pas. Une partie perdue pour les gars de Jagang et une pour nous. L'égalité parfaite, quoi ! C'est tout ce qui compte pour moi : nos chances sont égales, et personne n'est en mesure de nous vaincre à coup sûr.

— Tu te crois à la hauteur des champions de Jagang ?

Richard ne capitula pas, soutenant sereinement le regard de son chef.

— Je vais nous qualifier pour la finale, général, et nous verrons bien comment tourneront les choses.

— Tu tiens tant que ça à te choisir une femme, Ruben ?

— Plus encore que vous l'imaginez, général…

Karg n'avait aucune possibilité de comprendre le discours à double sens de Richard.

Il voulait Kahlan, et tout le reste, à ses yeux, ne comptait presque pas. Pour libérer sa femme, il était prêt à tout, y compris à devenir le plus grand joueur de Ja'La de tous les temps.

Karg finit par capituler.

— D'accord, tu auras *des* gardes, et ils répondront sur leur vie de la sécurité de mes joueurs. Ça te va ?

Quand le général s'en fut allé, lui aussi englouti par la nuit, Richard s'étendit de nouveau, laissant se détendre ses muscles douloureux.

Dans le lointain, des soudards organisaient déjà un périmètre de sécurité autour des chariots. Convaincu du danger par l'épisode du couteau, Karg était passé à l'action avec toute son efficacité coutumière.

Grâce à la furie au fichu, Richard allait pouvoir se reposer. Quand on ne craignait plus de se faire égorger dans son sommeil, récupérer des forces se révélait beaucoup plus facile.

Pour le moment, Richard était en sécurité, même s'il regrettait d'avoir dû se séparer du couteau. Mais il lui restait celui de la première femme, soigneusement dissimulé dans sa botte.

Transi de froid, Richard se roula en boule sur le sol glacé. Sans sac de couchage ni couverture, il dut utiliser sa chaîne, plusieurs fois repliée, pour s'improviser une sorte d'oreiller.

L'aube n'était plus très loin. Mais il ne ferait plus chaud avant longtemps dans les plaines d'Azrith.

Rien que de très normal, le premier jour de l'hiver…

Oubliant le vacarme du camp, Richard pensa à Kahlan. Le souvenir de leur première rencontre, très bizarrement superposé aux courts instants où il l'avait aperçue, la veille, ramena dans son cœur quelque chose qui ressemblait à de la quiétude.

Bercé par cette bienheureuse sérénité, le Sourcier s'endormit enfin…

Chapitre 2

Un étrange bruit réveilla Richard. On eût dit le grincement d'une porte donnant sur le royaume des morts – le genre de son surnaturel que le Sourcier détestait.

Levant les yeux, il vit très nettement une silhouette en manteau à capuche. La prestance de cet inconnu – quelque chose dans sa posture, aussi – donna la chair de poule à Richard.

Cette fois il ne s'agissait pas d'une femme timide et fragile. À voir son calme glacial, l'intrus était beaucoup plus dangereux que n'importe quel tueur au couteau.

« Jamais deux sans trois ! » disait le dicton. Eh bien, il se vérifiait une nouvelle fois.

Richard s'assit et recula un peu sur les fesses, gagnant quelques précieux pouces de distance. Pour une raison mystérieuse, les gardes de Karg n'avaient pas intercepté le « visiteur ». Jetant un coup d'œil, Richard vit que les soldats patrouillaient toujours. Avec la manière dont ils sécurisaient le périmètre, comment l'inconnu avait-il réussi à passer ? Un vrai mystère… Mais quoi qu'il en soit, il était là. Et il avançait vers Richard.

Le nettoyage a commencé…

Richard en sursauta de surprise. La voix avait retenti dans sa tête – en tout cas, les mots s'y étaient gravés. Mais ils ne semblaient pas avoir été prononcés dans le monde extérieur…

Le nettoyage a commencé…, répéta l'intrus.

Cette voix surnaturelle n'était ni masculine ni féminine. En réalité, on eût dit une sorte de concert de soupirs. Comme si la phrase venait d'un autre monde – et plus précisément, du royaume des morts. Et même s'il n'avait jamais entendu parler un cadavre, Richard aurait juré que ces sons ne sortaient pas de la gorge d'un être vivant.

Dans ces conditions, il n'avait même pas envie d'imaginer à qui il avait affaire.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il, davantage pour gagner du temps qu'avec l'espoir d'obtenir une réponse.

Un discret coup d'œil circulaire apprit à Richard que l'intrus était venu seul. Tournant le dos à la scène, les gardes sondaient la nuit, prêts à arrêter quiconque aurait voulu approcher des prisonniers. Mais le ver était déjà dans le fruit…

L'inconnu parut soudain très près du Sourcier – à peine quelques

pouces, comme s'il avait avalé la distance. Mais de quelle façon s'y était-il pris ? Richard ne l'avait pas vu bouger. Et pourtant, il avait changé de place…

Avec un collier autour du cou, Richard n'aurait pas une grande marge de manœuvre, s'il devait se battre. Du bout des doigts, il rassembla une bonne longueur de chaîne dans sa main gauche. S'il fallait lutter, il pourrait utiliser sa « longe » comme un lasso, faute de mieux. Et dans la main droite, il serrait très fort le couteau de la première tueuse.

Le compte à rebours commence aujourd'hui, Richard Rahl !

Le Sourcier frissonna. L'inconnu venait de l'appeler par son vrai nom, qu'il n'avait révélé à personne depuis sa capture.

En pleine nuit, et avec une telle capuche, il était impossible de distinguer le visage de l'intrus. À croire que le néant lui-même s'était fait chair pour venir se camper devant Richard.

Et pourquoi pas ? Comme il avait payé pour l'apprendre, tout était possible, et surtout le pire.

Mais on ne devait jamais se laisser entraîner trop loin par son imagination.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

L'inconnu tendit vers lui un bras entièrement recouvert par la manche du manteau.

— *Le compte à rebours, Richard Rahl ! Nous sommes le premier jour de l'hiver, et tu as un an pour achever le grand nettoyage.*

Une image bien trop familière – et terriblement inquiétante – vint aussitôt à l'esprit de Richard.

Les boîtes d'Orden !

Comme s'ils lisaient ses pensées, des milliers de morts murmurèrent ensemble :

Tu es un nouveau joueur, Richard Rahl. En conséquence, le compte à rebours est remis à zéro. Tout recommence à partir de ce premier jour de l'hiver.

Un peu plus de trois ans en arrière, Richard menait une existence paisible en Terre d'Ouest. Mais à son insu, le drame était en route depuis que Darken Rahl, son véritable père, avait retrouvé les boîtes d'Orden, les remettant dans le jeu. Et cet événement remontait au premier jour de l'hiver, quatre ans plus tôt.

Pour distinguer les trois boîtes d'Orden et ouvrir la bonne, il fallait recourir au *Grimoire des Ombres Recensées*. Durant son adolescence, Richard avait appris par cœur ce texte capital. Mais depuis qu'il avait perdu tout contact avec son don, il ne se souvenait plus d'un seul mot. Car pour lire et mémoriser des textes magiques, il fallait recourir au don.

Cela dit, s'il avait oublié le grimoire, Richard se souvenait toujours

de ses actes et des événements liés au texte. Du coup, il gardait à l'esprit certains principes fondamentaux exposés dans l'ouvrage.

Pour bien utiliser le grimoire, il fallait d'abord s'assurer de la véracité des phrases qu'il avait mémorisées. Et pour cela, il n'y avait qu'un moyen : recourir aux services d'une Inquisitrice.

Kahlan était la dernière encore vivante.

— Ce que vous dites est absurde…, parvint à objecter Richard. Je n'ai rien remis dans le jeu.

— *Tu es désigné comme étant le joueur.*

— Désigné ? Par qui donc ?

— *Cela n'importe pas ! Tu es le joueur, c'est tout ce qui compte. Sache que tu as un an à partir d'aujourd'hui pour achever le nettoyage. Un an et pas un jour de plus ! Utilise intelligemment ton temps, Richard Rahl. Si tu échoues, tu le paieras de ta vie. Et d'autres devront s'acquitter du même prix. Beaucoup d'autres.*

— C'est impossible ! cria Richard en bondissant sur son interlocuteur.

Il noua les mains autour de son cou, mais le manteau lui glissa des mains.

Il n'y avait personne dedans.

Richard entendit un petit bruit, comme si une porte se refermait dans le royaume des morts.

Il était de nouveau seul dans la nuit glaciale.

Après un long moment d'hébétude, il se rallongea, utilisant le manteau comme une couverture.

Mais il ne réussit pas à fermer les yeux.

À l'ouest, des éclairs déchiraient les nuages. À l'est, l'aube du premier jour de l'hiver se levait déjà.

Et le grand Richard Rahl, chef suprême de l'empire d'haran, était enchaîné à un chariot, le cœur brisé par l'absence de sa femme.

Un an pour sauver le monde, vraiment ?

Chapitre 3

Étendue sur le sol, dans la pénombre, Kahlan ne parvenait pas à trouver le sommeil. Dans le lit, juste au-dessus d'elle, Jagang respirait à un rythme lent et régulier. Posée sur un coffre aux sculptures élaborées, une lampe à huile réglée au minimum diffusait une chiche lumière dans le sanctuaire de l'empereur.

L'odeur de l'huile brûlée masquait en partie la pollution olfactive du camp. Mélange de relents de fumée, d'effluves de sueur rance et de puanteur d'excréments divers, cette insupportable odeur s'accrochait aux vêtements et restait en permanence dans les narines.

Chez Kahlan, ces immondes remugles éveillaient des souvenirs terribles. Durant son voyage en compagnie de Jagang, combien avait-elle vu de cadavres boursouflés, à demi décomposés et puants au point de vous en faire vomir ? Dans le sillage de l'armée de l'Ordre, la mort prospérait et il devenait vite impossible de marcher dans le camp sans avoir l'impression de se frayer un chemin au cœur d'un charnier peuplé de fantômes.

Pour Kahlan, qui n'osait plus inspirer à fond depuis le début de sa captivité, les haut-le-cœur seraient à jamais associés à la « glorieuse » armée de Jagang venue conquérir le Nouveau Monde.

Une infestation de vermine, oui !

Aux yeux de Kahlan, tous ceux qui soutenaient l'Ordre, se battaient pour ses idées ou se chargeaient de les diffuser étaient des morts-vivants. De répugnants zombies rongés aux vers et plus puants qu'une décharge municipale !

À travers le tissu à demi transparent qui occultait les orifices de ventilation du pavillon, la prisonnière apercevait les éclairs qui déchiraient le ciel à l'ouest, annonçant de terribles tempêtes. Avec sa toile épaisse, ses multiples tentures et les tapis qui couvraient le sol, le pavillon de Jagang était assez bien isolé du vacarme permanent du camp. En conséquence, Kahlan n'entendait pas vraiment les coups de tonnerre – mais elle sentait le sol vibrer au rythme des éclairs.

Le froid s'installait et comme toujours, la pluie aggraverait encore les choses.

Malgré sa fatigue, Kahlan ne pouvait s'empêcher de penser à l'homme qu'elle avait vu la veille. Un colosse aux yeux gris enfermé dans une cage transportée par un chariot. Un prisonnier, certes, mais qui avait vu Kahlan, allant même jusqu'à crier son nom.

Un moment fabuleux qu'elle se repassait en boucle depuis.

Car il était miraculeux que quelqu'un la voie. Pour l'immense majorité des gens, elle était invisible. Enfin, pas tout à fait, car ils la voyaient, en réalité. Mais ils l'oubliaient dans la seconde même, parce que son souvenir ne pouvait pas se graver dans leur mémoire.

Résultat, la prisonnière aurait tout à fait pu être vraiment invisible, pour ce que ça aurait changé…

Pour Kahlan, l'expression « sombrer dans l'oubli » n'était pas qu'une métaphore poétique. Le sortilège qui l'effaçait de la mémoire des gens l'avait aussi privée de son passé. Tout ce qui précédait sa capture par les Sœurs de l'Obscurité n'était plus qu'un trou noir dans son esprit.

Parmi les centaines de milliers de soudards qui campaient dans la plaine, les sœurs avaient déniché une poignée d'hommes capables de voir leur prisonnière. Quarante-trois soldats, exactement. Comme le collier que Kahlan portait autour du cou, ces « gardes spéciaux » – à l'instar de Jagang et des sœurs – se dressaient entre Kahlan et la liberté.

Sachant que son salut en dépendrait peut-être un jour, la jeune femme étudiait sans cesse ses quarante-trois geôliers. Discrète mais intensément concentrée, elle notait toutes les particularités de ces soudards. Leurs points forts, leurs faiblesses, leur façon de prêter attention à ce qu'ils faisaient, ou au contraire de s'en désintéresser. En ce monde, personne ne pouvait se targuer de n'avoir pas d'habitudes. Depuis qu'elle en avait pris conscience, la prisonnière cherchait à tirer avantage des détails les plus infimes.

Selon les sœurs, les « exceptions » avaient pour cause un défaut du sort d'oubli et il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Surtout quand on songeait à l'extrême rareté statistique des « non-aveugles ». Quarante-trois individus, au sein d'une telle horde, ne remettaient pas en question la stratégie des Sœurs de l'Obscurité.

Comme les magiciennes qui avaient lancé le sort en question, Jagang était en mesure de voir Kahlan. Et comme les sœurs, il savait tout sur elle… Bien entendu, aucun des « quarante-trois » n'était dans ce cas. Quand il s'agissait d'aller à la pêche à son passé, la prisonnière n'avait pas beaucoup d'options…

L'homme en cage avait radicalement changé la donne. Il connaissait Kahlan, ça ne faisait pas de doute. Et puisqu'elle ne se souvenait pas de lui, il avait nécessairement dû la fréquenter *avant* sa capture et la perte radicale de ses souvenirs.

Lorsqu'elle se rappellerait son identité, recouvrant la connaissance de son passé, le vrai calvaire commencerait pour Kahlan. En tout cas, c'était la menace que Jagang lui agitait sans cesse devant le nez. Quel plaisir il prenait à lui décrire les outrages qu'il lui infligerait quand

elle saurait qui elle était et pourquoi elle combattait !

Kahlan ayant tout oublié, la notion de « déchéance », voire de « trahison » lui passait bien au-dessus de la tête. Mais les supplices dont parlait l'empereur suffisaient à lui nouer les entrailles de terreur.

Quand Jagang lui tenait ces discours-là, la prisonnière se contentait de le regarder avec de grands yeux vides. Une stratégie visant à dissimuler ses émotions, bien sûr. Déjà victorieux sur toute la ligne, l'empereur ne devait pas avoir en plus la satisfaction de voir Kahlan trembler de peur. Même si elle le paierait très cher un jour ou l'autre, la jeune femme se rengorgeait d'avoir inspiré de la haine à un tel homme. Malgré tout ce qu'elle ignorait sur son passé, une chose semblait acquise : dans son ancienne vie, Kahlan n'avait sûrement pas été une zélatrice de l'Ordre Impérial.

Traumatisée par les propos de Jagang, la prisonnière en était venue à redouter le jour où elle recouvrerait la mémoire. Au fond, ne serait-elle pas davantage en sécurité si sa situation ne changeait pas ?

Là encore, l'homme en cage avait tout changé. La voir lui avait inspiré une grande joie, avait-elle cru remarquer, comme s'ils avaient été très liés par le passé. Une femme capable d'éveiller de tels sentiments chez un pareil guerrier devait être une personne digne d'intérêt et de respect. Du coup, la reconquête de sa mémoire figurait de nouveau sur la liste des priorités de Kahlan.

Hélas, elle n'avait pas pu regarder assez longtemps son « ami inconnu ». Si Jagang l'avait vue s'intéresser à un prisonnier, il aurait sans doute ordonné qu'on exécute le pauvre homme. D'instinct, Kahlan éprouvait le besoin dévorant de le protéger. Même indirectement, elle refusait d'attirer des ennuis à quelqu'un qui la tenait visiblement en très haute estime.

Consciente que l'aube approchait et qu'elle avait besoin d'un peu de repos, Kahlan tenta de faire le vide dans son esprit. En vain, hélas…

L'aube du premier jour de l'hiver pointait déjà. Sans savoir pourquoi, la prisonnière était terrorisée à l'idée que la mauvaise saison commençait. C'était incompréhensible, mais cette simple notion de « début de l'hiver » lui glaçait les sangs.

Comme si des souvenirs se tapissaient sous la table apparemment rase qu'était devenu son esprit ? Oui, mais il ne fallait pas trop rêver. Le sortilège ne la laisserait pas en paix si facilement…

Entendant un bruit de chute, pas loin du tout, Kahlan releva la tête. Le son venait de la salle adjacente à la chambre de Jagang.

La prisonnière se redressa sur un coude, mais elle n'osa pas se relever. Jagang le lui avait interdit, et lui désobéir n'était jamais sans conséquences. Et si elle devait de nouveau subir une séance de

torture – par l'intermédiaire du collier ou d'une manière plus… classique – ce ne serait certainement pas pour avoir bêtement cédé à la curiosité.

Soudain, Kahlan entendit du bruit au-dessus d'elle. Jagang venait de s'asseoir dans son lit.

Des cris et des gémissements étouffés montèrent de la pièce adjacente. Tendant l'oreille, Kahlan crut reconnaître la voix d'Ulicia. Depuis que Jagang les avait capturées, sœur Ulicia avait eu plus d'une occasion de sangloter ou de geindre. Attendu qu'elle était elle-même une tortionnaire zélée – Kahlan avait payé pour le savoir – ça n'était jamais qu'un juste retour des choses.

— Que se passe-t-il ? rugit Jagang en bondissant hors de son lit.

Pour avoir réveillé l'empereur, Ulicia risquait de recevoir la pire punition de sa vie. Encore une fois, ce serait bien fait pour elle !

Jagang enjamba Kahlan, qui se recroquevilla sur son tapis. Marquant une pause, l'empereur baissa les yeux pour s'assurer qu'elle le voyait dans toute sa nudité conquérante. Quand ce petit jeu ne l'amusa plus, il récupéra son pantalon sur le dossier d'une chaise, l'enfila et continua son chemin sans prendre le temps de se vêtir davantage.

Arrivé devant l'épaisse tenture qui séparait les deux pièces, il se retourna et fit signe à Kahlan de venir le rejoindre. D'une nature très méfiante, il entendait garder un œil sur elle.

Pendant que la prisonnière se levait, l'empereur écarta le rabat intérieur.

Jetant un coup d'œil sur le côté, Kahlan vit que la dernière prisonnière offerte comme un trophée à Jagang était couchée dans le grand lit, la couverture remontée jusqu'au menton. Comme pratiquement tout le monde, elle ne pouvait pas enregistrer dans son esprit l'image de Kahlan. La veille au soir, elle avait été terrorisée d'entendre l'empereur parler avec un fantôme. Lorsqu'il s'était enfin intéressé à elle, Jagang lui avait donné des raisons beaucoup plus concrètes de mourir de peur.

Une onde de douleur, dans les épaules et les bras, arracha la prisonnière à sa réflexion. Par l'intermédiaire du collier, Jagang lui rappelait qu'elle n'était pas censée lambiner. Sans montrer à quel point elle souffrait, Kahlan alla rejoindre son tortionnaire.

Le spectacle qu'elle découvrit dans l'autre pièce la laissa sans voix. Se tordant de douleur sur le sol, Ulicia marmonnait des propos incohérents. Agenouillée près d'elle, Armina semblait avoir trop peur pour tenter quoi que ce soit – tout en redoutant ce qui risquait de lui arriver si elle n'intervenait pas et abandonnait ainsi sa chef.

Suivant assez comiquement la reptation de sa compagne sur le sol,

la sœur paraissait vouloir prendre Ulicia dans ses bras afin de la calmer. De la compassion ? Probablement pas. Plutôt le brûlant désir de ne pas réveiller l'empereur en pleine nuit.

Dans son affolement, cette gourde d'Armina n'avait toujours pas vu que le mal était déjà fait. En règle générale, lorsqu'une sœur souffrait ainsi, c'était l'œuvre de Jagang. Mais là, il assistait lui aussi au triste spectacle, se demandant visiblement quelle était la cause des convulsions et des cris d'Ulicia.

Armina remarqua soudain la présence du maître de l'Ordre Impérial.

— Excellence, je…, bafouilla-t-elle. Eh bien, je ne sais pas ce qu'elle a. Désolée qu'elle vous ait réveillé, en tout cas. Mais je vais tout faire pour la calmer.

Ayant le don de marcher dans les rêves, Jagang n'avait pas besoin de parler à voix haute aux gens dont il dominait l'esprit. Et il lisait leurs pensées comme dans un livre ouvert.

Dans sa frénésie, Ulicia renversa une chaise qui s'écrasa sur le sol avec un bruit sourd. Prudents, les gardes spéciaux présents reculèrent de plusieurs pas. Leur mission était d'empêcher Kahlan de sortir du pavillon sans l'empereur. Les sœurs ne se trouvaient pas sous leur responsabilité, et ils n'étaient pas du genre à prendre des initiatives qu'on aurait pu leur reprocher ensuite.

Quelques gardes du corps de Jagang, des colosses tatoués de la tête aux pieds, surveillaient l'entrée du pavillon sans bouger un muscle. Leur devoir consistait à interdire l'entrée du pavillon aux intrus. Ce qui se passait à l'intérieur ne les regardait pas, surtout lorsque la magie était impliquée.

Dans tous les coins sombres du pavillon, des esclaves attendaient les ordres de leur maître. Comme les soldats, ces hommes et ces femmes savaient regarder où il fallait pour ne pas voir les choses gênantes ou dangereuses. Dans leur position, les initiatives conduisaient souvent directement au chevalet de torture.

Les Sœurs de l'Obscurité et de la Lumière prisonnières de Jagang lui appartenaient corps et âme. Un anneau passé à leur lèvre inférieure en témoignait. Sauf instructions particulières, personne d'autre que l'empereur ne devait s'occuper d'elles.

Jagang avait envie d'inviter Ulicia à dîner ? Grand bien lui fasse ! Il décidait de lui trancher la gorge pendant leur tête-à-tête ? Même remarque que précédemment. Les soldats et les gardes ne seraient intervenus pour rien au monde, et voilà tout.

Les esclaves auraient servi le repas avec leur efficacité coutumière. Après l'exécution improvisée, ils auraient soigneusement nettoyé le sang et évacué le cadavre. Mais pas question de leur en demander plus !

Ulicia cria de nouveau. De si près, Kahlan découvrit qu'elle s'était trompée. La sœur ne hurlait pas de douleur, gémissant plutôt comme si elle était… possédée.

— Elle a dit quelque chose ? demanda Jagang aux gardes qui se pressaient dans la pièce.

— Non, Excellence, répondit un des « non-aveugles ».

Les autres gardes spéciaux hochèrent la tête en guise de confirmation. Les soldats d'élite ne se donnèrent même pas cette peine, se contentant de ne pas contredire le rapport de guerriers d'opérette qu'ils méprisaient ouvertement.

— Que lui arrive-t-il ? demanda Jagang à Armina.

Tremblante de peur, et à un souffle de se jeter à plat ventre devant l'empereur afin d'implorer sa pitié, la Sœur de l'Obscurité bafouilla :

— Je… J'ai… Excellence, je n'en sais rien… En attendant de prendre mon tour de garde, je dormais et Ulicia se reposait aussi. Sa voix m'a réveillée. Au début, j'ai cru qu'elle s'adressait à moi.

— Et que disait-elle ?

— Je n'ai pas compris ses propos, Excellence.

À cet instant, Kahlan s'avisa que les questions de Jagang n'étaient pas de pure forme. Il ne savait vraiment pas ce qu'avait dit et fait Ulicia ! Grâce à son pouvoir, il était en permanence dans l'esprit de chacune des sœurs, s'informant de ce qu'elles disaient, pensaient ou projetaient. Mais là, marcher dans les rêves ne lui avait pas permis d'espionner Ulicia.

Pour la première fois depuis qu'il la dominait, la sœur avait eu un secret pour lui.

Encore que… Et s'il répugnait simplement à dire à voix haute ce qu'il savait déjà ? Poser des questions dont il connaissait les réponses était un de ses petits jeux favoris. Et quand il surprenait ainsi quelqu'un en flagrant délit de mensonge, sa fureur n'avait pas de limite.

La veille, fou de rage, il avait étranglé de ses mains un prisonnier qui niait avoir volé un peu de nourriture sur un plateau. Aussi musclé que le plus costaud de ses gardes du corps, l'empereur n'avait eu besoin que d'une main pour broyer la trachée-artère de sa victime.

Attendant patiemment que Jagang le Juste en ait terminé, les autres esclaves s'étaient ensuite hâtés de faire disparaître le cadavre…

Se détournant d'Armina, Jagang se pencha sur Ulicia, la prit par les cheveux et la força à se relever.

— Que t'arrive-t-il, stupide femelle ?

Les yeux révulsés, la Sœur de l'Obscurité continua à marmonner des propos incohérents.

La prenant par les épaules, Jagang la secoua comme un prunier. À

la façon dont la tête de la sœur oscillait de droite à gauche, Kahlan se demanda si elle n'allait pas finir la nuque brisée.

Loin de l'inquiéter, cette idée ravissait la jeune femme. Une sœur morte, cela faisait pour elle une tortionnaire de moins – pas un petit profit, dans les circonstances actuelles.

— Excellence, osa souffler Armina, nous avons besoin d'elle, si je puis me permettre de vous le rappeler. (Jagang la foudroyant du regard, elle ajouta :) C'est la joueuse !

L'empereur ne parut pas ravi de la remarque, mais il ne la contesta pas – sa façon à lui de l'approuver.

— Le premier jour…, marmonna Ulicia.

— Le premier jour de quoi ? s'écria Jagang.

— De l'hiver… Oui, de l'hiver… De l'hiver…

Le front plissé, Jagang interrogea du regard tous les témoins de la scène, comme s'il leur demandait des explications.

Un des soldats désigna l'entrée du pavillon.

— C'est l'aube, Excellence…

— L'aube de quoi ?

— Du premier jour de l'hiver…

L'empereur lâcha Ulicia, qui s'écroula sur le sol couvert d'un épais tapi.

— C'est vrai…, dit simplement l'empereur.

À travers les fentes du rabat, Kahlan vit que le ciel se colorait de rose. Devant le pavillon, des dizaines de soldats d'élite formaient un périmètre de sécurité autour du fief de l'empereur. Aucun de ces hommes ne pouvait voir Kahlan, mais ils étaient accompagnés de quelques « gardes spéciaux » parfaitement aptes à la repérer. Leur mission principale était d'empêcher la prisonnière de sortir seule du pavillon. Et ils s'en acquittaient avec une efficacité agaçante.

Se roulant sur le sol, Ulicia murmura :

— Un an… un an… un an…

— Eh bien quoi, un an ? rugit Jagang.

Malgré leur entraînement, quelques gardes ne purent s'empêcher de reculer d'un pas, comme s'ils voulaient échapper à la fureur de leur maître.

Ulicia s'assit et se balança d'avant en arrière comme une enfant terrorisée.

— Tout recommence… Une année de nouveau… Il faut repartir de zéro. Oui, un an…

— Armina, que signifient ces âneries ? cria Jagang.

— Excellence, je… Eh bien, pour être franche, je n'en suis pas sûre…

— Tu mens ! cracha Jagang.

De plus en plus blême, la Sœur de l'Obscurité se mordilla la lèvre inférieure.

— Ce que je veux dire… Excellence, je pense qu'elle parle des boîtes d'Orden. Après tout, elle est la joueuse…

L'empereur eut une grimace excédée.

— Nous savons déjà que nous avons un an pour ouvrir la bonne boîte… Il en est ainsi depuis que Kahlan a volé les boîtes dans le Jardin de la Vie.

— Un nouveau joueur ! cria Ulicia. Le compte à rebours est relancé parce qu'il y a un nouveau joueur.

Jagang parut sincèrement surpris par les paroles de la sœur.

Comment celui qui marche dans les rêves pouvait-il être étonné par les propos d'une de ses marionnettes ? Kahlan n'aurait su le dire, mais une constatation s'imposait : pour l'heure, sœur Ulicia était hors de portée du pouvoir de l'empereur.

Sauf si celui-ci jouait au chat et à la souris avec ses proies… En bon stratège, Jagang laissait souvent planer un doute sur ce qu'il savait et ce qu'il ignorait – et sur l'étendue réelle de son pouvoir. *A priori*, Kahlan l'estimait incapable de s'introduire dans son esprit. Mais il pouvait s'agir d'un piège, afin de lui faire baisser sa garde, et elle en avait parfaitement conscience. En fait, il savait peut-être tout de ses pensées les plus intimes…

Au fond d'elle-même, Kahlan savait qu'il n'en allait pas ainsi. Pourquoi croyait-elle dur comme fer que Jagang n'était pas capable d'espionner ses pensées ? Elle n'aurait su le dire, mais un faisceau de petites preuves militait en ce sens.

— Comment peut-il y avoir un nouveau joueur ? demanda Jagang, le son de sa voix glaçant les sangs d'Armina.

Pour répondre à la question de l'empereur, elle dut déglutir plusieurs fois.

— Excellence, nous ne détenons pas les trois boîtes… Deux sont en notre possession, mais il y a la troisième – celle qu'Ulicia avait confiée à Tovi.

— Veux-tu parler de la boîte qui a été volée à cause de l'incurie d'Ulicia ? Si elle n'avait pas chargé Tovi de s'en aller à l'autre bout du monde avec, nous n'en serions pas là…

Au bord de la panique, Armina braqua un index accusateur sur Kahlan.

— C'est sa faute ! Si elle avait obéi aux ordres et rapporté les trois boîtes en même temps, rien de fâcheux ne serait arrivé. Mais cette idiote n'a pas su s'acquitter d'une mission pourtant très simple. Tout est sa faute, c'est certain !

Ulicia avait ordonné à Kahlan de cacher les boîtes dans son sac à dos et de les lui rapporter. Le sac étant trop petit, la prisonnière était

revenue avec une boîte et avait proposé de retourner chercher les autres dans la foulée. Outrée par l'impudence de son esclave, Ulicia l'avait rouée de coups pour la punir d'être si impuissante face aux lois absurdes de la nature. Quand trois objets volumineux ne pouvaient pas entrer dans un paquetage, on se débrouillait pour trouver une solution innovante et originale.

Kahlan s'était laissé tabasser sans se donner la peine de plaider sa cause. S'entêter à vouloir raisonner avec des fous furieux finissait par devenir débilitant, quand on n'y prenait pas garde.

Jagang jeta un bref coup d'œil à Kahlan, qui soutint impassiblement le regard pourtant terrifiant de son très probable bourreau.

L'empereur se tourna ensuite vers Armina, qui avait verdi de terreur.

— Ulicia a remis dans le jeu les boîtes d'Orden, ce qui fait d'elle la « joueuse ». Et après ?

— Un autre joueur ! cria Ulicia, toujours couchée par terre non loin de l'empereur. Il y en a deux, maintenant ! L'année doit repartir de zéro… Mais c'est impossible ! Oui, impossible !

La sœur bondit en avant en gesticulant comme si elle voulait attraper quelque chose. Bien entendu, ses doigts se refermèrent sur le vide. Le souffle court, elle se rassit par terre et se couvrit le visage avec les mains – la réaction d'une personne dépassée par les événements qui se déroulaient sous ses yeux.

Jagang s'immergea dans une courte mais profonde réflexion.

— Deux personnes peuvent-elles remettre les boîtes dans le jeu en même temps ? demanda-t-il quand il eut terminé.

Armina hésita à répondre – après tout, comment savoir s'il ne s'agissait pas encore d'un piège ? – et finit par opter pour le silence.

— Il a disparu ! cria soudain Ulicia en se frottant les yeux.

— Qui ? demanda Jagang.

— Je n'ai pas vu son visage… Il se tenait devant moi, ici, mais il s'est volatilisé. Et j'ignore de qui il s'agissait, Excellence.

La Sœur de l'Obscurité semblait rudement éprouvée par sa mésaventure.

— Qu'as-tu vu ? lui demanda Jagang.

Comme une marionnette dont on tire les ficelles, la Sœur de l'Obscurité se releva, les yeux écarquillés de douleur. Du sang coulait d'une de ses oreilles, remarqua Kahlan.

— Qu'as-tu vu ? répéta l'empereur.

Ce n'était pas la première fois que Kahlan le voyait torturer une sœur. De toute évidence, l'esprit d'Ulicia lui était de nouveau accessible et il ne se privait pas d'en tirer parti.

— Quelqu'un…, souffla Ulicia. Excellence, il y avait quelqu'un sous le pavillon. Cet inconnu m'a révélé l'existence d'un nouveau joueur. À cause de ça, a-t-il ajouté, l'année devait repartir de zéro.

— Ce nouveau joueur manipule la magie d'Orden ?

Ulicia hocha timidement la tête.

— Oui, Excellence… Quelqu'un d'autre que moi a remis les boîtes dans le jeu. Le compte à rebours repart de zéro, nous en sommes avertis. À partir d'aujourd'hui, alors que commence l'hiver, nous avons un délai d'un an pour agir.

Plongé dans de sombres pensées, Jagang se dirigea vers la sortie. Deux de ses gardes du corps écartèrent le rabat, lui permettant de se retrouver à l'air libre sans avoir à marquer de pause. Sachant que la punition serait immédiate dans le cas contraire – toujours le funeste collier –, Kahlan emboîta le pas à son tortionnaire. Derrière elle, les deux Sœurs de l'Obscurité suivirent le mouvement.

Les soldats d'élite qui veillaient sur le pavillon s'écartèrent pour laisser passer Jagang. Les autres soldats – ceux qui voyaient Kahlan – collèrent aux basques de la prisonnière.

Alors qu'elle marchait derrière l'empereur, la jeune femme se frotta les bras pour se réchauffer, car il faisait plutôt frisquet. À l'ouest, une véritable muraille de nuages barrait l'horizon. Malgré la puanteur du camp, on sentait dans l'air l'odeur caractéristique d'un orage imminent.

À l'est, en revanche, les rares cumulus très effilochés se coloraient de rose à l'approche de l'aurore.

Muré dans son silence, Jagang étudiait l'immense haut plateau qui se dressait dans le lointain. Le socle majestueux sur lequel trônait le Palais du Peuple, si grand qu'il évoquait davantage une ville qu'une résidence royale.

C'était le cœur même du pouvoir en D'Hara, et le dernier bastion qui empêchait l'Ordre Impérial de dominer le monde et de bourrer le crâne des gens avec sa propagande.

L'armée de Jagang s'était installée dans les plaines qui entouraient le haut plateau, le coupant ainsi de toute assistance extérieure.

Sous les premiers rayons de soleil, les tours, les colonnes et les murs de marbre commençaient déjà à briller. Une vision d'une beauté à couper le souffle…

Pour les zélateurs de l'Ordre, militaires comme civils, cette beauté n'était rien. Le cœur rongé par la jalousie et la haine, ces fanatiques rêvaient de détruire ce somptueux témoignage de la grandeur humaine. Sous leur règne, aucune création de cette envergure ne risquait de voir le jour, on pouvait en être sûr.

Kahlan était entrée dans le palais du seigneur Rahl. Pas de son plein gré, mais contrainte et forcée par les sœurs, qui entendaient lui faire voler les boîtes d'Orden. Malgré ces conditions peu propices, la jeune femme avait été émerveillée par la beauté du complexe. Et naturellement, elle avait détesté devoir s'emparer des artefacts. Pour commencer, ils n'appartenaient pas aux sœurs, et de toute façon, elles voulaient s'en servir pour faire le mal.

À la place des trois boîtes, Kahlan avait laissé son bien le plus précieux. Une statuette de femme… Les poings sur les hanches, la tête inclinée en arrière, cette héroïne semblait vouloir lancer un défi au ciel.

Très souvent, Kahlan se demandait d'où elle avait pu tenir une telle merveille. Un mystère de plus sur une très longue liste…

Se défaire de la statuette lui avait brisé le cœur, mais elle n'avait pas pu faire autrement, car sinon, les deux dernières boîtes ne seraient pas entrées dans son sac à dos. Et si elle ne les avait pas rapportées, Ulicia l'aurait tuée, c'était certain. Même si elle adorait la statuette, Kahlan tenait plus encore à la vie. En outre, elle espérait que le seigneur Rahl, en découvrant l'œuvre d'art, comprendrait qu'elle était désolée de l'avoir détroussé.

Ayant capturé les sœurs sur ces entrefaites, Jagang était désormais en possession des boîtes. Enfin, de deux d'entre elles. Sur ordre d'Ulicia, Tovi était partie avec la première, laissant ses compagnes au palais. Aujourd'hui, elle était morte et cette boîte manquait toujours à l'appel.

Depuis que Kahlan avait tué Cecilia, Ulicia et Armina étaient les seules survivantes du petit groupe de sœurs qui l'avait capturée. Hélas, Jagang avait d'autres Sœurs de l'Obscurité sous son contrôle, sans parler d'un petit contingent de Sœurs de la Lumière.

— Qui aurait pu remettre une boîte dans le jeu ? demanda soudain Jagang.

Le regard toujours rivé sur le palais, posait-il une question à son entourage ou se parlait-il tout simplement à lui-même ?

Ulicia et Armina échangèrent un regard perplexe. Les gardes du corps, eux, ne bronchèrent pas. Quant aux soldats chargés de surveiller Kahlan, ils remplissaient leur mission et trouvaient ça largement suffisant. Le plus proche de Kahlan ne la quittait pas des yeux et ne manquait jamais de la gratifier d'une moue méprisante chaque fois qu'elle le regardait. D'une remarquable stupidité, cet homme pensait que l'arrogance pouvait avantageusement remplacer le savoir et les compétences.

— Pour remettre une boîte dans le jeu, répondit enfin Ulicia, il faut contrôler les deux facettes de la magie…

— Et à part les Sœurs de l'Obscurité que vous détenez, Excellence, intervint Armina, je ne vois pas qui en serait capable…

Jagang jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le garde de Kahlan n'était pas le seul à se « donner des airs » pour dissimuler sa médiocrité. L'empereur était beaucoup plus malin que la Sœur de l'Obscurité. Imbue d'elle-même comme toutes ses compagnes, Armina ne s'en était pas avisée, et ça finirait par lui jouer un mauvais tour. Cela dit, elle savait déchiffrer certaines expressions de l'empereur – en particulier lorsqu'il pensait que quelqu'un lui mentait.

Dans ces cas-là, le plus raisonnable était de se taire et de croiser les doigts.

Ou, quand on était plus futée qu'Armina, comme Ulicia, d'essayer de noyer le poisson en disant… la vérité.

— Deux personnes maîtrisent toutes les facettes de la magie, Excellence. Deux et pas une de plus !

— Richard Rahl ! s'écria Armina, lançant l'accusation la plus susceptible de plaire à son nouveau maître.

— Richard Rahl…, répéta Jagang, la voix vibrant d'une haine froide et calculatrice. Bien entendu…

— Ou Nicci, Excellence, osa rappeler Ulicia. L'unique sœur en liberté qui contrôle la Magie Soustractive.

Jagang se retourna, étudia un moment la sœur puis contempla de nouveau le palais qui brillait comme un phare dans le lointain.

— Nicci est informée de tout ce que vous avez fait, espèce d'idiotes !

Armina en cilla de surprise – et comme d'habitude, elle ne put s'empêcher de parler.

— Comment est-ce possible, Excellence ?

Jagang croisa les mains dans son dos. Avec ses larges épaules et son cou musclé, cet homme avait des allures de taureau. Les poils bouclés qui couvraient sa poitrine, contrastant avec son crâne rasé, renforçaient encore son apparence bestiale.

— Nicci était auprès de Tovi au moment de sa mort… Après qu'on eut poignardé votre imbécile d'amie pour lui voler la boîte… Je n'avais pas vu la Maîtresse de la Mort depuis un sacré bout de temps. Sa réapparition m'a sacrément surpris, vous pouvez me croire. J'étais dans l'esprit de Tovi, et j'ai assisté à toute la scène… Comme vous deux, jusqu'à ces derniers temps, la moribonde ignorait que j'étais présent dans son esprit.

» Nicci non plus ne savait pas que j'étais là…

» Elle a interrogé Tovi, la torturant pour qu'elle lui révèle tes plans, Ulicia. Elle lui a aussi raconté qu'elle brûlait d'envie d'échapper à mon contrôle, comme vous l'aviez fait – enfin, comme vous pensiez l'avoir fait… Elle a fini par gagner la confiance de Tovi, qui lui a tout révélé.

Cette idiote a parlé de la Chaîne de Flammes, du vol des boîtes d'Orden, avec l'aide de Kahlan, et de la manière dont elles fonctionneraient en harmonie avec le sort d'oubli… Bref, elle a tout déballé.

De plus en plus blême, Ulicia parvint à souffler :

— Dans ce cas, c'est peut-être bien Nicci qui a remis la boîte dans le jeu… De toute façon, c'est elle ou Richard…

— Ou les deux ensemble…, dit Armina.

Jagang ne daigna pas donner son avis.

— Si je puis me permettre, Excellence, demanda Armina en se penchant très légèrement en avant, comment se fait-il que vous ne puissiez pas… Enfin, pourquoi Nicci n'est-elle pas avec vous ?

L'empereur riva sur l'impudente ses yeux uniformément noirs. Dans ces deux lacs obscurs, des ombres plus foncées que la nuit parvenaient à danser un ballet menaçant.

— Elle était à mes côtés, mais elle m'a quitté… Pour elle, le lien avec le seigneur Rahl a rempli son office, sans doute parce que son serment était sincère. Le vôtre ne pouvait pas vous immuniser contre mon pouvoir, parce qu'il n'était qu'un mensonge de plus…

» Pour une raison qui me dépasse, Nicci a vraiment juré allégeance au seigneur Rahl. En agissant ainsi, elle a renié les idéaux de toute une vie et renoncé à sa mission sacrée !

Jagang bomba le torse, revêtant symboliquement le manteau de calme et d'autorité du chef suprême de l'Ordre.

— Pour Nicci, le lien fut efficace, et je ne peux plus entrer dans son esprit.

Armina se pétrifia. Pour une fois, ce n'était pas de terreur, mais de stupéfaction.

Ulicia parut beaucoup moins déconcertée.

— En y repensant, ce n'est pas surprenant… Au fond, je sais depuis le début qu'elle aime Richard. Elle ne l'a jamais dit aux autres Sœurs de l'Obscurité, bien sûr, mais ça tombait sous le sens ! Au Palais des Prophètes, elle a consenti à d'incroyables sacrifices pour faire partie des six formatrices du Sourcier.

» C'est moi qui l'ai nommée, et le prix qu'elle a payé pour obtenir ce poste a éveillé mes soupçons. La plupart des autres sœurs étaient motivées par la cupidité. En d'autres termes, elles voulaient voler le don hors du commun de cet homme. Nicci s'en fichait. Comme je trouvais ça étrange, j'ai gardé un œil sur elle…

» Elle ne s'est jamais trahie… En fait, je pense qu'elle n'avait pas conscience de ses sentiments, à l'époque… Mais il y avait cette lueur, dans ses yeux… Elle l'aimait, c'est évident ! En ce temps-là, je n'ai pas compris, parce qu'elle prétendait haïr le Sourcier et tout ce qu'il

représentait. Mais c'était un leurre. Dès cette époque, elle était amoureuse de Richard.

Jagang était rouge de colère. Absorbée par ses souvenirs, Ulicia ne s'en était pas aperçue. Pour la prévenir, Armina lui tapota discrètement le bras.

Levant les yeux, Ulicia vit enfin que l'empereur bouillait de rage. En femme avisée, elle tenta de rattraper sa gaffe.

— Mais au fond, elle ne s'est jamais trahie, et il se peut que mon imagination me joue des tours. Bien sûr, c'est ça ! Je délire… Nicci détestait Richard. Elle voulait sa mort et abominait tout ce qu'il défendait ou chérissait. Enfin, où avais-je la tête ? Elle le vomissait, bien entendu…

Consciente que son babil tombait dans l'oreille d'un sourd, Ulicia se força au silence.

— Je lui ai tout donné…, rugit Jagang. J'en ai fait l'équivalent d'une reine ! Moi, Jagang le Juste, je lui ai conféré le pouvoir d'être le bras armé de la Confrérie de l'Ordre. Tout le monde l'appelait la Maîtresse de la Mort, et c'est grâce à moi qu'elle a pu se parer de ce titre ! Quel crétin j'ai été de laisser tant de mou à sa chaîne… En guise de remerciements, elle m'a trahi pour ce chien !

Kahlan n'aurait jamais cru assister un jour à ce spectacle : Jagang miné par la jalousie ! Et pourtant…

Habitué à prendre tout ce qu'il désirait, il n'essuyait jamais de refus. Sauf dans ce cas précis, parce que le cœur de Nicci, de toute évidence, appartenait au seigneur Rahl.

Chassant de son esprit les sentiments contradictoires qu'elle éprouvait pour Richard Rahl – alors qu'elle ne l'avait jamais rencontré –, la jeune femme recommença à épier tous les faits et gestes de ses gardes spéciaux.

— Mais je la récupérerai ! jura Jagang en serrant le poing. Très bientôt, j'aurai écrasé la résistance impie dont l'âme perverse se nomme Richard Rahl. Alors, je m'occuperai de Nicci. Et elle paiera pour ses péchés…

Eh bien, Kahlan avait au moins un point commun avec Nicci : la haine féroce et inextinguible de l'empereur, qui rêvait de lui faire subir les pires tourments.

— Et les boîtes d'Orden, Excellence ? demanda Ulicia.

— Ma petite chérie, je me moque que ce pourceau – ou cette traîtresse – ait réussi à remettre les boîtes dans le jeu. Ça ne leur servira pas, de toute façon ! (D'un pouce, Jagang désigna Kahlan.) Je détiens la clé qui nous permettra de mettre le pouvoir d'Orden au service de l'Ordre Impérial.

» Le droit est de notre côté ! Et le Créateur aussi. Lorsque nous déchaînerons le pouvoir d'Orden, la magie sera rayée de la surface du

monde. Alors, l'humanité tout entière devra s'incliner devant la sagesse infinie de l'Ordre. La justice divine sera universellement appliquée et nul ne pourra lui échapper.

» Ce sera une nouvelle naissance pour l'humanité. L'aube d'un âge où la magie ne souillera plus l'âme des innocents. Dans ce monde nouveau, tous les hommes seront égaux et se réjouiront de contribuer à la gloire ultime et éternelle de l'Ordre. Ainsi que l'a voulu le Créateur, nous vivrons tous afin de servir nos frères humains, et l'harmonie régnera à jamais.

— Bien sûr, Excellence ! s'écria Armina, pressée de rentrer dans les bonnes grâces du tyran.

— Excellence, dit Ulicia, même si notre situation est optimale, comme vous l'avez si bien souligné, il nous faut quand même avoir les trois boîtes. Sinon, le pouvoir d'Orden ne sera jamais à la disposition de la Confrérie de l'Ordre. En d'autres termes, nous devons retrouver le troisième artefact.

— Ne t'ai-je pas dit que j'étais dans l'esprit de Tovi ? Qui sait, j'ai peut-être une idée sur l'identité de son agresseur ?

Cette fois, les deux sœurs parurent plus curieuses qu'étonnées.

— C'est vrai, Excellence ? ne put s'empêcher de demander Armina.

— Mon père spirituel, le frère Narev, avait une amie qu'il voyait de temps en temps… Je crois qu'elle n'est pas étrangère à ce vol.

Ulicia ne parut pas convaincue.

— Vous pensez qu'une amie de la confrérie pourrait être impliquée dans cette affaire ?

— Ai-je parlé de la confrérie ? J'ai dit « le frère Narev avait une amie »… Par le passé, il m'est arrivé de traiter avec cette femme au nom du frère Narev. À mon avis, vous avez certainement entendu parler d'elle. On la connaît sous le nom de « Six ».

Armina poussa un petit cri.

Ulicia écarquilla les yeux, la bouche ronde de surprise.

— Six… Excellence, il ne s'agit sûrement pas de la voyante ?

Jagang sourit de son petit effet.

— Donc, j'avais raison, vous la connaissez…

— Eh bien, dit Ulicia, nos chemins se sont croisés un jour, et nous avons eu une sorte de conversation… Très désagréable, dois-je préciser. Excellence, personne ne peut s'entendre avec cette harpie !

— Eh bien, voilà encore un point sur lequel nous divergeons, ma petite chérie ! Tu n'as rien à offrir à Six, à part ta carcasse à donner en pâture aux monstres cannibales qu'elle élève dans son antre. Moi, je sais ce qu'elle désire… et ce dont elle a besoin. Je peux lui fournir le genre de… gourmandises… qu'elle cherche. Contrairement à toi, Ulicia, je peux m'entendre avec elle.

— Certes, mais si Richard ou Nicci ont remis la boîte dans le jeu,

ça signifie qu'elle est en leur possession. Donc, si votre Six l'a vraiment volée à Tovi, elle n'est déjà plus entre ses mains.

— Tu crois qu'une femme pareille renoncerait à ses désirs les plus brûlants ? à tout ce qu'elle convoite depuis toujours ? Six n'est pas du genre à se laisser détourner de ses objectifs. Ni à permettre qu'on sabote ses plans. Et elle n'est pas commode avec tous ceux qui se dressent sur son chemin. Je me trompe, Ulicia ?

La sœur acquiesça timidement.

— Une voyante aussi puissante et aussi déterminée qu'elle n'oublie jamais un affront et ne laisse aucune injustice impunie. Elle retrouvera « sa » boîte, et ensuite, elle aura affaire à l'Ordre Impérial. Tu vois, tout est sous mon contrôle ! Ce chien de Richard ou cette garce de Nicci ont remis dans le jeu une boîte d'Orden ? Que veux-tu que ça me fasse ? Au bout du compte, l'Ordre triomphera.

Depuis qu'elle avait entendu le nom de Six, Ulicia avait croisé les mains afin de les empêcher de trembler. Toujours très pâle, elle hocha humblement la tête.

— Excellence, je vois que vous avez les choses bien en main…

Ravi que la sœur capitule, Jagang se détourna et claqua des doigts à l'attention d'un des esclaves torse nu qui se tenaient près de l'entrée du pavillon.

— Je meurs de faim ! Le tournoi de Ja'La commence aujourd'hui, et je veux avoir l'estomac bien calé avant d'aller voir les rencontres.

L'homme s'inclina bien bas et souffla :

— Je m'en occupe, Excellence, n'ayez crainte…

Lorsque l'esclave fut parti accomplir sa mission, Jagang tourna la tête vers le camp qui grouillait de monde.

— Nos braves guerriers ont besoin d'un peu de distraction ! L'équipe victorieuse aura le privilège de jouer contre mes champions. Avec de la chance, ils devront transpirer un tout petit peu pour remporter une éclatante victoire…

— Espérons, Excellence ! s'écrièrent en chœur Ulicia et Armina.

Las de leurs flagorneries, Jagang fit signe à un des « gardes spéciaux » d'approcher.

— C'est toi qu'elle tuera le premier ! lança-t-il.

Le soldat se pétrifia.

— Que… quoi… Excellence ?

Jagang désigna Kahlan, qui se tenait à moins d'un pas derrière lui.

— Elle te tuera le premier, et ce sera mérité.

— Je ne comprends pas, Excellence…

— C’est logique, puisque tu es stupide ! Elle a compté tes pas, espèce de crétin ! Pendant que tu patrouilles, tu fais exactement le même nombre de pas avant de changer de direction. Et juste avant, tu jettes un coup d’œil à la prisonnière…

» Elle a compté tes pas, imbécile ! Du coup, elle n’a pas besoin de te regarder pour savoir que tu changes de direction. De plus, elle sait que tu la regardes juste avant, par souci de sécurité.

» Quand tu pivotes sur toi-même, c’est toujours vers la droite. À cet instant, le couteau que tu portes sur la hanche droite est à portée de sa main.

L’homme baissa les yeux sur sa ceinture. D’instinct, il posa une main sur le manche du couteau.

— Excellence, je ne la laisserai pas me voler mon arme, sachez-le !

— Tu te crois capable de l’arrêter ? Elle sait que c’est faisable, et l’occasion se présente à elle toutes les cinq minutes. Quand elle agira, tu ne t’apercevras de rien. Crois-moi, elle choisira le bon moment !

— Mais je…

— Rien du tout ! Tu jetteras un coup d’œil, elle sera en train de regarder ailleurs, et pendant ton demi-tour, elle te volera ton couteau. Une fraction de seconde plus tard, elle te l’enfoncera dans un rein. Avant d’avoir compris ce qui t’arrive, tu seras en partance pour le royaume des morts.

Malgré le froid, de la sueur ruisselait sur le front du type.

Jagang regarda Kahlan, qui ne bougea pas un cil.

L’empereur se trompait. L’imbécile mourrait le deuxième. Tuer un crétin n’étant jamais bien difficile, elle s’attaquerait à l’autre homme qui marchait de droite à gauche à côté d’elle. Celui-là était très intelligent, et elle ne devrait pas lui laisser de latitude, quand elle passerait à l’action.

Où qu’elle soit, la jeune femme passait le plus clair de son temps à mettre au point un plan d’évasion. Même si l’endroit et le moment n’étaient pas propices, elle s’était livrée à cet exercice…

Non, elle n’aurait pas tué en premier le crétin congénital. En revanche, elle lui aurait volé son couteau, comme Jagang l’avait dit. Mais elle se serait ensuite attaquée à l’autre type, parce que sa vivacité d’esprit le rendait beaucoup plus dangereux que son camarade.

Ses anges gardiens étaient censés l’empêcher de s’évader. Mais ils n’avaient pas l’autorisation de l’abattre. Lorsque le « futé » aurait tenté de l’arrêter, lui trancher la gorge avec le couteau n’aurait présenté aucune difficulté. Ensuite, tandis qu’il se serait écroulé, elle aurait effectivement enfoncé la lame dans le rein de l’imbécile.

— Bravo…, lâcha froidement Kahlan. Vous m’avez parfaitement percée à jour…

Jagang cilla presque imperceptiblement.

La preuve qu'il se demandait si elle disait la vérité… ou le roulait dans la farine.

Chapitre 4

— Vous avez idée de ce qui arrivera si vous brisez le sceau magique de cette porte ? demanda Cara.

Zedd lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Dois-je te rappeler que je suis le Premier Sorcier ?

Cara soutint sans broncher le regard du vieil homme.

— Oui, oui, excusez-moi… Je rectifie : Premier Sorcier Zorander, savez-vous ce qui arrivera si vous brisez le sceau magique de cette porte ?

— Je ne te demandais pas de me cirer les bottes…, marmonna Zedd.

Le quiproquo n'amusa pas du tout Cara.

— J'attends toujours la réponse à ma question…

Avec les Mord-Sith, c'était toujours la même chanson : impossible de s'en tenir aux réponses évasives, parce qu'elles détestaient ça. Vraiment, ça les mettait hors d'elles. En temps normal, Zedd évitait d'énerver les femmes en rouge – les vieux réflexes revenaient si vite ! – mais d'un autre côté, il détestait qu'on lui casse les pieds quand il faisait quelque chose d'important.

En d'autres termes, ça le mettait hors de lui !

— Comment Richard a-t-il pu te supporter si longtemps ? grogna le vieux sorcier.

— Je ne lui ai jamais laissé le choix, répondit Cara, de plus en plus maussade. Et maintenant, ma réponse ! Que se passera-t-il si vous brisez ce sceau ?

Agacé, Zedd plaqua les poings sur ses hanches.

— Tu ne te dis pas que je connais un ou deux trucs, en matière de magie ?

— Eh bien, je le pensais, au début, mais je commence à avoir des doutes…

— Et donc, tu te crois meilleure que moi ?

— J'ai compris que la magie est une source incessante de problèmes. Dans le cas qui nous occupe, il se peut que je sois plus « éclairée » que vous. Selon moi, on ne plaisante pas avec les protections de ce type. Et si Nicci en a placé une sur cette porte, elle devait avoir une sacrée bonne raison. Du coup, *Premier Sorcier*, je trouve téméraire de traficoter ce sceau sans savoir pourquoi il est là.

— Comme par hasard, j'en sais assez long sur les boucliers, les sceaux et les petits sorts de ce genre…

Cara fronça agressivement les sourcils.

— Zedd, Nicci contrôle la Magie Soustractive !

Le vieil homme regarda la porte, puis il se tourna de nouveau vers Cara. De fort mauvaise humeur, elle était bien capable de le prendre par le col et de le porter très loin de là, si elle jugeait la manœuvre nécessaire.

— Oui, c'est assez bien raisonné, concéda Zedd. (Il brandit un index squelettique.) Cela dit, je sens qu'il se passe derrière cette porte quelque chose de terriblement important.

Cara soupira et renonça à son numéro de « Mord-Sith prête à tout ». Se détendant, elle sonda le couloir dans les deux directions, puis lissa machinalement sa longue natte de cheveux blonds – avant de la jeter derrière son épaule d'un geste vif.

— Zedd, je ne sais pas trop… Si j'étais dans cette pièce, après avoir bloqué la porte, je n'aimerais pas que vous tentiez d'entrer… Nicci a refusé que je reste avec elle, et c'est la première fois qu'elle se comporte ainsi. Je ne voulais pas la laisser seule, mais elle s'est montrée intraitable.

» Elle était d'humeur à broyer du noir, comme souvent, ces derniers temps…

— C'est vrai, elle n'est pas très gaie… Mais elle a de bonnes raisons pour ça… Par les esprits du bien ! Cara, nous sommes tous déprimés, et tu sais pourquoi.

— Nicci a dit qu'elle devait être seule. J'ai rétorqué qu'il n'en était pas question, parce que j'entendais rester avec elle.

» C'est très bizarre, mais parfois, quand elle donne un ordre, on se retrouve en train d'obéir sans savoir pourquoi. Avec le seigneur Rahl, c'est pareil. En général, son autorité ne m'impressionne pas plus que ça – après tout, c'est moi l'experte en protection rapprochée, pas lui ! Mais parfois, il dit quelque chose, et… eh bien, je file doux, voilà tout. Je ne sais pas comment il s'y prend. Nicci a le même don. Ils n'élèvent jamais la voix, mais à certains moments, je suis douce comme un agneau…

» Nicci m'a dit que la magie était impliquée – voilà pourquoi elle voulait rester seule. Juste après, je me suis entendue répondre que j'attendrais dehors, au cas où elle aurait besoin d'aide.

Zedd gratifia Cara d'un regard entendu.

— Je parie que c'est lié à Richard…

Sous le cuir rouge, tous les muscles de Cara se tendirent. En un clin d'œil, elle passa en mode « Mord-Sith que rien n'arrête ».

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, comme tu l'as souligné, elle s'est comportée de façon très étrange… Elle m'a demandé si j'étais prêt à mettre entre les mains de Richard la vie de tout le monde…

Cara dévisagea un moment le vieil homme.

— Elle m'a posé la même question…

— Et depuis, je me demande ce qu'elle voulait dire *exactement* ! Cara, elle est derrière cette porte avec la boîte d'Orden, je le sens.

— Sur ce point, vous ne vous trompez pas… J'ai vu l'artefact, juste avant qu'elle me ferme la porte au nez.

Zedd écarta de son front une mèche de cheveux blancs vagabonds.

— Crois-moi, Cara, c'est en rapport avec Richard… En principe, je suis prudent avec les protections magiques, mais là, c'est un cas de force majeure…

La Mord-Sith capitula enfin.

— Allez-y… Si un sort vous arrache la tête – ou si Nicci vous décapite avec ses dents – j'essaierai de vous la recoudre sur les épaules…

Zedd sourit, puis il releva ses manches. Prenant une grande inspiration, il entreprit de neutraliser la protection magique qui bloquait la poignée.

La porte à deux battants, très grande, était ornée de symboles qui correspondaient spécifiquement à la nature du champ de force activé dans ce secteur de la forteresse. En d'autres termes, la porte était déjà défendue par une série de sorts redoutables. Ayant grandi dans le complexe, Zedd savait parfaitement comment rester en vie dans les différentes zones. Au fait de tous les pièges possibles et imaginables, il avait appris à placer la réflexion et la prudence avant tout.

Le champ de force, dans le cas présent, était particulièrement « pervers ». Car même s'il protégeait ce qui se trouvait derrière les battants, il était à « double tranchant », en quelque sorte.

Zedd introduisit délicatement les trois premiers doigts de sa main gauche dans la zone de convergence du sortilège. Aussitôt, il eut des fourmillements tout au long du bras – un très mauvais signe. Nicci avait « personnalisé » le champ de force, compliquant considérablement la tâche d'un éventuel intrus.

Le vieil homme se demanda si Cara n'était pas beaucoup moins ignare en magie qu'elle le prétendait…

Dès qu'on tentait de l'influencer, si peu que ce soit, ce bouclier réagissait avec une violence rare. Bref, il était impossible de tenter un passage en force.

Zedd prit le temps de réfléchir à un plan. S'il voulait réussir, il devait procéder sans la moindre « violence », afin de ne pas déclencher la réaction de défense.

Histoire de voir, il introduisit dans le nœud protecteur un infime filament de magie dépourvu d'agressivité. De la main droite, il tenta de desserrer le « nœud » de pouvoir afin de donner un peu de jeu à l'ensemble du construct.

S’attaquer de front au sceau de Nicci n’aurait servi à rien. Attendu la configuration du champ de force, toute effraction provoquait un resserrement général des défenses. En femme pratique, Nicci avait tout simplement ajouté un « surmultiplicateur » à cette caractéristique du sortilège. En cas d’attaque frontale et violente, le bouclier se resserrait, un peu comme le nœud coulant d’un lasso lorsqu’on tirait dessus. S’il s’y prenait ainsi, Zedd ne parviendrait jamais à venir à bout de la protection.

De plus, Cara avait mis le doigt sur un point sensible : Nicci contrôlait la Magie Soustractive. Elle pouvait donc avoir ajouté au sceau un sort secondaire parfaitement indétectable pour Zedd. S’il essayait de « passer la main dans le trou », pour utiliser une image frappante, le vieil homme risquait de découvrir qu’il venait de la plonger dans un creuset rempli de métal en fusion. Plutôt que d’arracher le nœud magique, il semblait plus prudent de le défaire en douceur. Bref, entre la charge héroïque et le travail d’orfèvre, le choix ne se posait pas vraiment…

Dès qu’un obstacle se dressait devant lui, Zedd éprouvait une envie irrésistible de le franchir. Ce trait de caractère, probablement congénital, lui avait plus d’une fois valu les foudres de son père – en particulier quand le bouclier, érigé par son géniteur, visait à l’empêcher de fourrer son nez dans ce qui ne le regardait pas.

La langue pointant un peu au coin de ses lèvres, le vieil homme continua à défaire le nœud de l’intérieur. Curieusement, il avançait beaucoup plus vite qu’il l’avait prévu. Bientôt, il put projeter assez de pouvoir dans le champ de force pour être à même de contrôler de l’intérieur la progression de ses travaux.

Malgré le sentiment de triomphe qui l’envahissait, Zedd resta d’une prudence qu’un profane aurait pu juger excessive.

Ça ne l’empêcha pas d’être impuissant lorsque la toile magique dans sa totalité se resserra, coinçant le pouvoir invasif à la manière d’un piège à loup.

Penché sur la serrure, Zedd se demanda comment un bouclier pouvait réagir ainsi. D’autant plus qu’il n’avait à aucun moment tenté de briser le sceau, se contentant de l’étudier de l’intérieur – un peu comme s’il avait voulu jeter un coup d’œil par le trou de la serrure afin d’examiner son mécanisme.

Ce n’était pas la première fois qu’il procédait ainsi, et il n’avait jamais connu l’échec. Dans le cas présent, il aurait dû en aller de même. N’était que ce bouclier ne ressemblait à aucun autre de sa connaissance…

Zedd réfléchissait toujours à ce qu’il allait faire quand la porte s’ouvrit toute seule.

Levant les yeux, le vieil homme vit que Nicci venait en fait

d'actionner la poignée – tout bêtement.

— Vous n'avez pas envisagé de frapper ? demanda-t-elle.

Zedd se releva en priant pour ne pas avoir rougi jusqu'à la racine des cheveux. Hélas, ça devait être le cas…

— Pour tout te dire, j'y ai pensé, mais j'ai écarté cette possibilité. Pour ne pas te réveiller si tu t'étais assoupie en travaillant sur le livre, bien entendu…

Sa chevelure blonde cascadant sur ses épaules, Nicci resplendissait dans la robe noire qu'elle ne quittait pratiquement jamais. Même si elle semblait n'avoir pas fermé l'œil de la nuit, ses yeux bleus semblaient plus perçants que ceux de toutes les magiciennes jamais rencontrées par le vieil homme. Devant tant de beauté, de dignité et d'intelligence – sans parler d'un pouvoir qui aurait permis à Nicci de réduire en cendres à peu près n'importe qui – même un Premier Sorcier se sentait intimidé.

— Si j'avais dormi, dit-elle très calmement, vous pensez que violer un bouclier dont le secret remonte à trois mille ans – en brisant un sceau de Magie Soustractive – ne m'aurait pas réveillée ? Zedd, je n'ai pas le sommeil si lourd que ça…

L'inquiétude du vieux sorcier augmenta en flèche. Personne n'aurait érigé une telle protection pour ne pas être dérangé pendant une sieste…

— Je voulais juste jeter un coup d'œil, pour m'assurer que tu allais bien…

Sous le regard brûlant de Nicci, Zedd eut le sentiment qu'il commençait à fondre…

— Zedd, au Palais des Prophètes, j'ai passé de très longues années à enseigner à de jeunes sorciers le contrôle de leur pouvoir… et les bonnes manières ! Croyez-moi, je sais générer un bouclier infranchissable. Ayant été une Sœur de l'Obscurité, je suis même experte en la matière.

— C'est vrai ? Sais-tu que j'ai toujours voulu en savoir plus long sur les boucliers renforcés par un sort soustractif ? C'est logique pour un Premier Sorcier, j'imagine… De plus, d'un point de vue personnel, ça m'intéresse également beaucoup, et…

— Qu'est-ce qui vous amène ici, Zedd ?

Baissant les yeux, le vieil homme constata que son interlocutrice n'avait pas lâché la poignée de la porte.

— Pour être honnête, je m'inquiétais au sujet de ce que tu pouvais faire avec la boîte d'Orden…

Nicci eut un petit sourire.

— Oui, oui… Je ne vous soupçonnais pas d'avoir voulu me surprendre en train de danser nue…

Sur ces mots, la magicienne lâcha enfin la poignée de porte et

recula d'un ou deux pas, invitant son visiteur à entrer avec elle dans l'immense salle.

Quelque temps plus tôt, dans cette même bibliothèque, Richard avait dû affronter la redoutable bête de sang envoyée par Jagang. Durant ce combat, une très grande fenêtre avait été brisée lorsque Nicci, sous le coup d'une intuition géniale, avait attiré la foudre dans la salle afin d'anéantir le monstre. Impressionné par cet exploit – d'autant plus que la fenêtre faisait partie du champ de force qui protégeait ce secteur de la forteresse –, Richard avait voulu savoir comment son amie s'y était prise.

À en croire Nicci, elle avait simplement créé un vide que la foudre s'était sentie obligée de remplir. S'il comprenait plus ou moins le principe, Zedd avait dû reconnaître qu'il ne voyait pas comment on pouvait le mettre en application.

Très reconnaissant à Nicci d'avoir sauvé Richard, le vieil homme avait néanmoins déploré la perte d'un si grand panneau de verre d'une qualité rarissime – et la brèche subséquente dans les défenses de la forteresse.

Consciente du problème, Nicci avait proposé de l'aider à réparer les dégâts.

Une très bonne chose, parce qu'il en aurait été incapable seul. Malgré sa très longue expérience de la magie, il n'en revenait toujours pas qu'un être vivant ait tant de pouvoir. Comment Nicci avait-elle pu plier à sa volonté des forces naturelles et surnaturelles immuables ? Depuis la disparition des antiques sorciers, des millénaires plus tôt, le secret de fabrication de ce verre semblait perdu à jamais. Jusqu'à ce que Nicci s'attelle à la tâche !

Comme si une reine avait daigné venir dans les cuisines de son palais pour montrer au boulanger, ébahi par son savoir-faire et son habileté, comment concocter un pain délicieux selon une recette oubliée depuis la nuit des temps.

Bien qu'il eût rencontré dans sa vie quelques magiciennes de très haut niveau, Zedd n'en connaissait aucune qui arrivât à la cheville de Nicci. Parfois, sa facilité et son talent le laissaient bouche bée, alors qu'il n'était pourtant pas manchot en matière de magie.

Cela dit, Nicci n'était pas une magicienne ordinaire. Comme toutes les Sœurs de l'Obscurité, elle contrôlait la Magie Soustractive. Grâce à ce pouvoir, elle était en mesure de voler son don à un sorcier et de l'ajouter au sien. Le genre de réalité dérangeante qu'abominait Zedd, dès qu'il y réfléchissait quelques secondes…

En d'autres termes, Nicci l'effrayait. Si Richard ne lui avait pas montré la valeur de sa propre vie, la magicienne aurait encore été au service de l'Ordre Impérial.

Ignorant presque tout sur la vie de Nicci, sur ses actes et sur ses

anciennes et douteuses alliances, le vieil homme n'était pas bien sûr de pouvoir se fier totalement à cette nouvelle recrue.

Richard, en revanche, se fiait aveuglément à Nicci, et il aurait sans hésiter remis sa vie entre ses mains. Selon lui, elle s'était montrée digne de sa confiance un nombre incalculable de fois. À part lui-même et Cara, le vieil homme ne connaissait personne qui fût si dévoué à Richard. Pour le sauver, l'ancienne Maîtresse de la Mort serait allée le chercher au cœur même du royaume des morts…

Comme Cara et les Mord-Sith, quelque temps plus tôt, Richard avait ramené Nicci dans le camp du bien. Comment avait-il réussi un miracle pareil ? À part lui, personne n'aurait même jamais pensé à une telle rédemption.

Décidément, ce garçon manquait beaucoup à son grand-père !

Suivant Nicci dans la grande salle, Zedd vit enfin ce qu'il y avait sur une des grandes tables. Il s'en doutait, naturellement, mais il y avait un monde entre imaginer et voir de ses propres yeux…

Dans le dos du vieil homme, Cara ne put retenir un long sifflement admiratif. Zedd comprenait très bien ce qu'elle ressentait.

Débarrassée de son camouflage d'or et de pierreries, la boîte d'Orden, si noire qu'elle semblait vouloir absorber toute la lumière ambiante, ressemblait plus à un vide béant dans le monde des vivants qu'à un objet, fût-il un artefact. Dès qu'on posait les yeux dessus, on avait le sentiment angoissant de jeter un coup d'œil dans les entrailles du royaume des morts, au cœur de la pénombre où se tapissait le Gardien.

Le plus inquiétant, cependant, restait le sort de protection – et d'emprisonnement – qui entourait la boîte.

Le sortilège avait été dessiné avec du sang ! Sur la table, plusieurs autres charmes étaient également tracés avec le même fluide.

Se penchant sur les diagrammes complexes, Zedd parvint à en identifier certains. Jusqu'à ce jour, il aurait juré que personne au monde n'aurait pu dessiner de semblables runes.

La plupart de ces constructs étaient d'une haute instabilité, ce qui les rendait d'autant plus dangereux. Beaucoup de sortilèges pouvaient se révéler mortels si on ne les traitait pas comme il fallait. Mais lorsqu'on utilisait du sang, c'était mille fois pire ! Malgré toute une vie d'études, de formation et de pratique, Zedd ne se serait jamais aventuré à utiliser des sorts de ce type.

Pourtant, ce n'était pas la première fois qu'il en voyait. Darken Rahl en avait dessiné dans le sable le jour funeste – pour lui – où il avait procédé à l'ouverture d'une des boîtes d'Orden. À cause de Richard, la témérité du tyran avait fini par lui coûter la vie.

Autour de la boîte courait en trois dimensions un réseau de lignes vertes et ambre qui brillaient intensément. Ce construct ressemblait

étrangement à celui de la toile de vérification que Zedd, Anna et Nathan avaient invoquée pour analyser le sort d'oubli nommé la Chaîne de Flammes.

Bizarrement, ces lignes pulsaient comme si elles étaient vivantes. À bien y réfléchir, ça n'avait rien d'extraordinaire, puisque la magie d'Orden tirait son énergie de la vie elle-même.

Certaines lignes, presque toutes connectées aux vertes, à de très rares exceptions près, étaient aussi noires que la boîte.

De près, on eût dit des fissures qui donnaient à voir au plus profond du royaume des morts.

Abasourdi, Zedd comprit qu'il contemplait un construct où la Magie Additive et son opposée, la Magie Soustractive, étaient intimement associées.

Le fabuleux construct où se mariaient la lumière et l'obscurité lévitait dans l'air. Telle une énorme araignée tapie au centre de sa toile, la boîte d'Orden attirait irrésistiblement le regard.

Le Livre de la Vie reposait sur la table, ouvert en grand.

— Nicci, dit Zedd, pâle comme un mort, au nom de la Création, qu'as-tu donc fait ?

La magicienne approcha de la table puis se retourna vers le sorcier.

— Au nom de la Création, je n'ai rien fait du tout ! C'est au nom de Richard Rahl que j'ai agi.

Zedd détourna les yeux du construct et les riva sur Nicci. De plus en plus angoissé, il avait du mal à respirer.

— Nicci, qu'as-tu fait ?

— La seule chose que je pouvais faire. Celle qui s'imposait, et que j'étais la seule à pouvoir accomplir…

La boîte d'Orden avec en guise de cocon un construct de magie mixte ? De quoi avoir des cauchemars pendant un siècle !

— Dois-je comprendre que tu te crois capable de remettre cette boîte dans le jeu ?

Nicci secoua la tête.

Zedd eut l'impression qu'une main glacée se refermait sur son cœur.

— Je l'ai déjà remise dans le jeu, Premier Sorcier !

Le vieil homme crut qu'un abîme venait de s'ouvrir sous ses pieds. Un puits tellement profond que sa chute durerait jusqu'à la fin des temps.

Cara approcha et lui glissa une main sous le bras pour le soutenir.

— Es-tu devenue folle ? Ou l'as-tu toujours été ?

— Zedd, je ne pouvais pas faire autrement.

— Comment ça ? Que veux-tu dire ?

— C'était obligatoire. Le seul moyen possible…

— Pour faire quoi ? En finir avec le monde ? Détruire la vie elle-

même ?

— Non, le seul moyen de nous donner une chance de survivre. Vous savez très bien ce qui attend notre univers. L'Ordre Impérial est sur le point de triompher, et l'humanité basculera dans dix siècles d'obscurité, au minimum. Au pire, elle risque de ne plus jamais revoir la lumière.

» Dans les prophéties, ça aussi, vous le savez, nous approchons de bifurcations au-delà desquelles tout devient obscur. Nathan vous a parlé des branches qui conduisent au néant. Nous sommes au seuil de la catastrophe, Zedd !

— T'est-il venu à l'esprit que c'est toi, en jouant avec la magie d'Orden, qui seras peut-être responsable de ce désastre ?

— Ulicia a déjà remis dans le jeu les boîtes d'Orden. Vous pensez que les Sœurs de l'Obscurité se soucient de ce qu'il adviendra de la vie ? Elles préparent l'avènement du Gardien ! Si elles réussissent, le monde des vivants sera condamné. Vous savez ce que sont les boîtes et vous devinez ce qui arrivera si Ulicia contrôle leur magie.

— Mais ça n'implique pas que…

— Nous n'avons pas le choix. J'ai fait ce qu'il fallait.

— As-tu idée de ce qu'il convient de faire ? Sais-tu comment dominer les boîtes ? Pourras-tu déterminer laquelle il faut ouvrir ?

— Pas pour le moment, je l'avoue…

— De toute façon, tu ne détiens pas les deux autres !

— Nous avons un an pour les trouver. Un an à partir du premier jour de l'hiver – donc, d'aujourd'hui.

Zedd leva au ciel ses bras rachitiques.

— Même si nous réussissons, tu crois pouvoir contrôler le pouvoir d'Orden ?

— Non, pas moi…, souffla Nicci.

Zedd se demanda s'il avait bien entendu. Si c'était le cas, son angoisse risquait de virer à la panique.

— Comment ça, pas toi ? Tu viens de dire que tu avais remis une boîte dans le jeu !

Nicci approcha et posa une main sur le bras du vieil homme.

— Quand j'ai ouvert le portail, j'ai dû désigner le joueur. J'ai nommé Richard. C'est pour lui que j'ai remis dans le jeu les boîtes d'Orden – à travers celle-ci, dans un premier temps.

Zedd aurait juré que la foudre venait de s'abattre sur lui.

Dès qu'il serait un peu remis, il tuerait cette femme.

Oui, il l'étranglerait, puis il l'écartèlerait à mains nues.

— Tu as désigné Richard ?

— C'était le seul moyen.

Zedd passa les deux mains dans sa chevelure blanche en bataille. Puis il les referma sur sa tête comme s'il voulait empêcher que

quelque monstre de légende la lui arrache.

— Le seul moyen ? Fichtre et foutre ! femme, es-tu folle à lier ?

— Zedd, calmez-vous ! Je sais que mes propos sont étonnants, mais je n'ai pas agi sur un coup de tête. Croyez-moi, j'ai mûrement réfléchi. Si nous voulons survivre et donner une chance à l'avenir, il n'y a pas d'autres solutions.

Zedd se laissa lourdement tomber dans un fauteuil.

Conscient qu'il risquait de faire une irréparable bêtise – par exemple réduire en cendres cette cinglée –, il se força au calme. Puis il tenta de récapituler tout ce qu'il savait au sujet des boîtes. Ensuite, il se souvint des quelques situations désespérées où il avait pris des décisions apparemment absurdes. S'il parvenait à se mettre à la place de Nicci…

Non, inutile d'essayer, c'était impossible.

— Nicci, Richard ne sait pas utiliser son don.

— Il faudra qu'il se débrouille pour y arriver.

— Ce garçon ne comprend rien aux boîtes d'Orden !

— Nous lui apprendrons…

— Quoi ? Le peu que nous savons, ou tout ce que nous ignorons ? Enfin, nous ne pouvons même pas identifier le bon *Grimoire des Ombres Recensées* ! Et c'est capital pour contrôler les boîtes !

— Nous résoudrons tous ces problèmes, il le faudra bien…

— Bon sang ! Nicci, nous ne savons même pas où est Richard !

— Nous avons quand même des informations. Pour commencer, la voyante a tenté de le capturer dans la Sliph, et elle n'y est pas parvenue. Ensuite, grâce à Rachel, nous savons que Six a privé Richard de son don en dessinant des sortilèges dans les grottes sacrées de Tamarang. La petite nous a également dit que l'Ordre Impérial s'était emparé de Richard, l'arrachant aux griffes de la voyante. Depuis, votre petit-fils a très bien pu s'évader, et dans ce cas, il doit être en chemin pour nous rejoindre. Sinon, ce sera à nous de le retrouver…

Et tous les obstacles qui se dressaient devant eux ? Qu'en faisait Nicci ?

— Toute ta construction est bancale ! s'écria Zedd, incapable de trouver un meilleur argument.

Nicci eut un sourire mélancolique.

— Un sorcier de ma connaissance – un homme que je respecte parce qu'il a fait de Richard l'homme qu'il est devenu – disait à son petit-fils de penser à la solution, pas au problème. Ce conseil a toujours été précieux pour Richard…

Oui, et c'est un très bon conseil, quand il existe une solution !

Zedd se leva d'un bond.

— Tu n'avais pas le droit de faire ça, Nicci ! Comment as-tu osé

décider à la place de Richard ? C'est de sa vie qu'il s'agit.

Le sourire s'effaça, révélant l'acier qui se cachait sous le velours.

— Je connais Richard, je sais comment il se bat pour la vie et ce que ça représente pour lui. Pour cette cause, il ne reculerait devant rien. S'il savait tout ce que je sais, il m'aurait demandé d'agir comme je l'ai fait.

— Nicci, tu ne…

— Zedd, je vous ai demandé si vous auriez confié votre vie à Richard ! Votre vie et le sort de toute l'humanité ! Vous avez répondu par l'affirmative. Ces mots ont un sens très profond. Une telle confiance ne se marchande pas et elle n'est pas à géométrie variable. C'est la plus haute forme de confiance qu'on puisse trouver en ce monde…

» Seul Richard peut nous conduire à la bataille finale ! Et même si Jagang et l'Ordre peuvent y jouer un rôle, c'est le combat pour le pouvoir d'Orden qui sera au centre de cet ultime affrontement. Les Sœurs de l'Obscurité qui contrôlent les boîtes feront en sorte qu'il en soit ainsi, vous le savez très bien. Pour que Richard nous guide, il fallait remettre les boîtes dans le jeu en son nom. Ainsi, il sera très exactement ce que nous annoncent les prophéties : *fuer grissa ost drauka* – le messager de la mort.

» Mais il y a plus important que les prophéties. Au fond, elles nous apprennent ce que nous savons déjà, à savoir que Richard est notre guide naturel dans la défense de la vie et des valeurs que nous chérissons.

» Quand il s'est adressé à nos soldats, Richard a parfaitement défini la nature du conflit en cours. La victoire ou la mort, Zedd, il n'y a pas d'autres possibilités !

» Un engagement total, Zedd ! Comment pourrait-il en être autrement ? Richard va toujours jusqu'au bout, et il attend que nous fassions tous de même. Il est le cœur de nos convictions et ne nous trahira jamais.

» Pour nous tous, c'est la victoire ou la mort, et il n'y a pas moyen de revenir en arrière.

Zedd gesticula de nouveau comme un dément.

— Le désigner comme le joueur n'est pas la seule façon d'assurer sa victoire, bien au contraire ! Tu seras peut-être la cause de son échec et de notre destruction !

Dans le regard de Nicci, Zedd lut qu'elle était prête à le réduire en cendres s'il s'opposait à ce qu'elle tenait pour nécessaire et incontournable. C'était donc cela qu'avaient vu les victimes de la Maîtresse de la Mort, en des temps pas si lointains ?

— Votre amour pour Richard vous aveugle, Zedd. Il est beaucoup

plus que votre petit-fils !

— Mon amour ne…

Nicci tendit un bras vers l'est, en direction de D'Hara.

— Les Sœurs de l'Obscurité ont lancé le sort d'oubli. La Chaîne de Flammes fait des ravages dans nos mémoires, et ça va bien au-delà de nos souvenirs de Kahlan.

» Chaque jour, nous perdons un peu plus de notre identité et de nos convictions. Il ne s'agit plus de l'épouse du Sourcier, mais de tout ce qui a fait notre vie par le passé. Comment avoir conscience de tout ce que nous avons perdu, quand chaque jour nous prive d'un peu plus de nous-mêmes ? Notre capacité de penser est insidieusement érodée par ce maudit sortilège.

» Plus grave encore, le sort d'oubli lui-même est contaminé. Richard nous l'a montré : la souillure des Carillons se tapit au cœur même du sort qui s'en prend à chacun de nous. Autrement dit, le monde des vivants tout entier est menacé. En plus de ravager nos mémoires, la Chaîne de Flammes détruit lentement la magie elle-même. Sans Richard, nous n'en aurions même pas conscience.

» Notre univers n'est pas seulement menacé par l'Ordre Impérial. À bas bruit, insidieusement, la Chaîne de Flammes lui transmet une maladie mortelle qui aura raison de la magie.

Nicci se tapota la tempe du bout d'un doigt.

— Avez-vous déjà perdu votre capacité d'évaluer les enjeux d'un conflit ? Seriez-vous déjà trop affecté pour penser raisonnablement ?

» Les boîtes d'Orden sont les seules armes opposables à la Chaîne de Flammes. C'est même pour ça qu'elles furent créées dans un lointain passé.

» Les Sœurs de l'Obscurité ont lancé le sort d'oubli. Pour que cela soit irréversible, elles ont remis les boîtes dans le jeu et Ulicia s'est désignée comme la joueuse. En agissant ainsi, elles pensaient interdire à quiconque de saboter leur plan. Elles avaient peut-être raison, je dois vous le dire. Dans *Le Livre de la Vie,* je n'ai trouvé aucun protocole permettant d'interrompre le « jeu » une fois qu'il est commencé.

» Nous sommes incapables de désactiver la Chaîne de Flammes et de retirer du jeu les boîtes d'Orden. Comme le désiraient nos ennemis, le contrôle du monde des vivants est en train de nous échapper…

» Pourquoi Richard se bat-il ? Pourquoi nous battons-nous tous ? Devons-nous abandonner sous prétexte qu'il est trop risqué et trop douloureux d'empêcher notre anéantissement ? Faut-il renoncer à notre seule chance de salut ? Tourner le dos à tout ce qui compte pour nous ? Allons-nous laisser Jagang massacrer tous les défenseurs de la liberté et réduire en esclavage le reste de l'humanité ?

» Si nous n'agissons pas, nos mémoires seront bientôt vides et la magie aura cessé d'exister. Faut-il baisser les bras et nous asseoir dans

un coin en attendant la fin ? Regarderons-nous les tenants de l'entropie conduire le monde à sa perte en riant aux éclats ?

» Ulicia a ouvert le passage dont a besoin le pouvoir d'Orden. Elle a remis les boîtes dans le jeu. Que doit faire Richard ? Pour livrer cette bataille, il a besoin d'armes spécifiques, et je les lui ai fournies.

» Désormais, le conflit est irréversiblement engagé et il faudra aller jusqu'au bout. Pour ça, nous devons nous fier aveuglément à Richard.

» Il y a quelques années, vous avez dû prendre des décisions très semblables. Conscient de vos responsabilités, des risques et des conséquences mortelles du refus d'agir, vous avez nommé Richard Sourcier de Vérité.

— C'est vrai, concéda Zedd d'une voix tremblante.

— Il a été à la hauteur de vos espérances, n'est-ce pas ? Il les a même largement dépassées ?

— Oui, il ne m'a pas déçu, loin de là…

— Il en ira de même aujourd'hui, Zedd… Les Sœurs de l'Obscurité ne sont plus les seules à pouvoir accéder à la magie d'Orden. (Nicci leva le bras et serra le poing.) J'ai donné une chance à Richard… et à l'humanité entière. En un sens, j'ai simplement mis le Sourcier dans la position idéale pour livrer et remporter cette bataille.

Malgré ses yeux embués, Zedd parvint à sonder le regard de Nicci. Il reconnut de la détermination, de la colère, du courage… et quelque chose d'autre.

Une ombre de douleur, lui sembla-t-il.

— Et puis ? demanda le vieil homme.

— Et puis quoi ?

— Ton discours est d'une parfaite rationalité, mais je sens qu'il y a quelque chose en plus… Un élément dont tu ne veux pas me parler.

Nicci tourna le dos au sorcier, les yeux baissés sur la table couverte de diagrammes tracés avec son sang – des sortilèges qui auraient très bien pu lui coûter la vie.

Sans se retourner, elle fit un petit geste de la main plein de lassitude – l'expression presque nonchalante d'une angoisse qui devait pourtant l'étouffer chaque jour un peu plus.

— Vous avez raison…, dit-elle. J'ai fait un autre cadeau à Richard.

Zedd étudia un moment la femme qui lui tournait le dos.

— Et de quoi s'agit-il ?

Nicci pivota sur elle-même – trop vite pour avoir le temps d'écraser la larme qui roulait sur sa joue.

— Je viens de lui donner sa seule chance de retrouver un jour la femme qu'il aime. Les boîtes d'Orden sont le seul antidote contre le sort d'oubli qui lui a enlevé Kahlan. Pour qu'ils soient de nouveau ensemble, il n'y a que cette façon de faire…

» Je vais peut-être lui permettre de retrouver l'être qui compte le plus à ses yeux.

Se laissant retomber dans le fauteuil, Zedd se prit le visage à deux mains.

Chapitre 5

Tandis que Zedd éclatait en sanglots, Nicci se redressa de toute sa hauteur, le dos bien droit et les genoux serrés afin d'éviter au maximum que ses jambes se dérobent sous elle. Depuis le début, elle s'était juré que pas une larme ne lui échapperait.

Et elle avait presque réussi…

Quand elle avait invoqué le pouvoir d'Orden, remettant les boîtes dans le jeu au nom de Richard, cette magie avait eu sur elle un effet secondaire inattendu. Jusqu'à un certain point, elle avait réparé les dégâts provoqués dans sa mémoire par la Chaîne de Flammes.

Lorsque Nicci avait désigné Richard, faisant de lui le joueur, elle s'était soudain souvenue de Kahlan.

Rien ne lui était revenu en mémoire, puisque tout cela était irrémédiablement perdu, mais elle avait de nouveau eu *conscience* qu'une femme nommée Kahlan était l'épouse aimée de Richard.

Dans un passé très récent, mais qui semblait remonter à l'aube des temps, Nicci avait cru dur comme fer que son ami était victime d'une hallucination. Même quand Richard avait trouvé le grimoire intitulé *La Chaîne de Flammes*, prouvant qu'il avait raison, l'ancienne Maîtresse de la Mort l'avait cru, certes, mais d'une manière purement intellectuelle. Les preuves abondaient, il aurait été absurde de le nier, mais quant à avoir une véritable *conviction*…

Pour ça, Nicci aurait eu besoin de souvenirs personnels. Or, il n'en était rien. Pour elle, rien ne démontrait l'existence de Kahlan, à part les certitudes de Richard et une série de preuves objectives. En un sens, Nicci croyait à Kahlan comme elle croyait à l'existence de certaines forces naturelles – parce qu'il le fallait, mais en aucun cas parce qu'elle le *sentait*.

Mais tout avait brusquement changé.

Même si elle ne se souvenait de rien qui concernât la femme de Richard, elle était viscéralement certaine de son existence. Pour y croire, elle n'avait plus besoin de se référer à Richard. D'instinct, elle savait que la femme dont il parlait était bien réelle. Après tout, il arrivait qu'on se souvienne d'avoir rencontré une personne, sans qu'on soit pour autant capable de se remémorer son visage. Et même si l'apparence d'un être refusait de revenir à la surface, sa réalité ne pouvait pas être contestée, puisqu'on se rappelait l'avoir croisé…

À cause de la magie d'Orden, qui avait à demi neutralisé les effets du sort d'oubli, Kahlan faisait désormais partie du paysage mental de

Nicci. Si elle la croisait, elle verrait la Mère Inquisitrice comme elle voyait n'importe qui d'autre. Le sort d'oubli était toujours là, mais contrecarré par la magie d'Orden. Du coup, Nicci avait de nouveau accès à la vérité. Même si ses souvenirs de Kahlan étaient toujours « inactifs », elle ne pouvait plus douter de son existence.

Désormais, elle était sûre à cent pour cent que Richard n'était pas amoureux d'un fantôme. Et même si ça lui brisait le cœur, elle était sincèrement contente pour lui.

Cara approcha, se campa derrière Nicci et fit une chose incroyable pour une Mord-Sith : passant un bras autour de la taille de son amie, elle l'attira contre elle.

Un acte incroyable pour une Mord-Sith ? Plutôt dix fois qu'une, avant que Richard ait tout bouleversé. Comme l'ancienne Maîtresse de la Mort, Cara avait été arrachée à la folie par le Sourcier. À force d'aimer la vie, cet homme la faisait aimer aux autres…

La Mord-Sith et Nicci voyaient Richard d'une façon qu'elles étaient seules à pouvoir comprendre. Zedd lui-même n'était pas en mesure de se mettre à leur place.

En plus de tout, Cara était parfaitement bien placée pour juger à sa juste valeur le sacrifice que venait de faire Nicci.

— Vous avez très bien agi…, souffla la Mord-Sith.

— C'est exact, dit Zedd en se levant. Désolé d'avoir été si dur avec toi, mon enfant. Je vois désormais que tu n'as pas agi à la légère. Tu as fait ce qui te semblait juste. Les circonstances étant ce qu'elles sont, je pense que tu as bien estimé la situation.

» Navré de m'être laissé emporter, vraiment… Mais comprends que j'ai des raisons très particulières de me méfier du pouvoir d'Orden. Pour tout dire, je dois en être le plus grand expert au monde. J'ai même vu Darken Rahl invoquer cette magie ! Avec un tel… bagage… je ne pouvais pas juger les choses comme toi.

» Je n'ai pas totalement changé d'avis, mais je salue ton initiative à la fois judicieuse et pleine de courage – sans parler d'une bonne dose de désespoir. En matière d'actes désespérés, j'ai une longue expérience et je sais qu'ils sont parfois incontournables.

» J'espère que tu ne t'es pas trompée… Même si ça signifierait que j'étais dans l'erreur, je donnerais cher pour que tu aies eu raison…

» De toute façon, ça n'a plus d'importance ! Ce qui est fait est fait, voilà tout. Tu as remis dans le jeu les boîtes d'Orden au nom de Richard. Bien que j'aie des réserves à formuler, nous sommes solidaires les uns des autres, dans notre camp. Maintenant que le vin est tiré, il va falloir le boire. Comme d'habitude, nous ferons de notre mieux pour aider Richard. S'il échoue, nous serons tous vaincus et la vie aura perdu la bataille.

Nicci ne tenta pas de cacher son soulagement.

— Merci, Zedd… Avec votre aide, nous réussirons.

— Mon aide ? Je risque surtout d'être une gêne… Cela dit, j'aurais aimé que tu me consultes avant d'agir.

— Je l'ai fait… En demandant si vous mettriez entre les mains de Richard le sort de l'humanité. Qu'aurais-je pu vouloir de plus pour me décider ?

Zedd sourit malgré l'infinie tristesse qui voilait son regard.

— Tu as peut-être raison : entre le sort d'oubli et la contamination des Carillons, je suis peut-être devenu incapable de penser…

— Je n'en crois pas un mot ! Zedd, vous aimez Richard et vous vous rongez les sangs pour lui. Si l'enjeu n'avait pas été si élevé, je ne serais pas venue vous consulter. Mais grâce à votre réponse, j'ai su que faire avec une absolue certitude.

— Et si vous vous emmêlez encore les pinceaux, dit Cara au vieil homme, je me chargerai de vous remettre les idées en place.

— C'est bizarre, mais je ne suis pas vraiment rassuré…

— Nicci en fait toute une affaire, mais en réalité, c'est très simple. Tout le monde devrait être à même de saisir, vous compris…

— Que veux-tu dire ?

— Nous sommes l'acier qui combat l'acier. Le seigneur Rahl, lui, est la magie qui lutte contre la magie.

Pour la Mord-Sith, ce n'était pas plus compliqué que ça. Parce qu'elle n'avait pas conscience de voir les choses très superficiellement ? Ou parce qu'elle les analysait au contraire à un niveau bien supérieur à celui de ses compagnons ? Nicci n'en savait rien, mais elle espérait bien trouver un jour la réponse…

Quand Zedd lui posa une main sur l'épaule, ce contact lui rappela les gestes de réconfort dont Richard n'était jamais avare. Encore un point commun entre les deux hommes…

— Malgré les sereines convictions de Cara, dit le vieil homme, ta décision entraînera peut-être notre destruction… Pour éviter ça, il nous reste beaucoup de pain sur la planche. Richard va avoir sacrément besoin de nous deux. N'oublie pas qu'il ne connaît rien à la magie.

Nicci esquissa un sourire.

— Il est bien plus doué que vous le pensez… C'est lui qui a repéré la souillure, dans le sort d'oubli. Aucun de nous n'a compris cette histoire de langage et de symboles, à part lui. Sans l'aide de quiconque, il a appris à déchiffrer de très anciens pictogrammes, des dessins mystérieux et ce qu'il appelle les « emblèmes ».

» Je n'ai jamais pu lui apprendre à contrôler son don. En revanche, sa profonde compréhension de la magie – au-delà des données conventionnelles – m'a plus d'une fois stupéfiée. En d'autres termes, il

m'a enseigné des choses que je n'aurais même pas crues possibles…

— Je vois ce que tu veux dire… Il m'a fait ce coup-là aussi…

La seconde Mord-Sith présente dans la forteresse, Rikka, passa soudain la tête par la porte.

— Zedd, j'ai quelque chose à vous dire… (Elle désigna le plafond.) J'étais quelques étages plus haut, et je crois qu'une fenêtre a dû se briser, parce que le vent fait un drôle de bruit.

— Quel genre de bruit ?

— Je ne sais pas trop… C'est difficile à décrire… On dirait qu'il gémit dans un étroit passage…

— Qu'il gémit, ou qu'il hurle ?

— Qu'il gémit, sans aucun doute possible. Comme lorsqu'il souffle sur des remparts, traversant les créneaux…

Nicci jeta un coup d'œil vers la fenêtre.

— L'aube pointe à peine… De toute la nuit, passée à lancer des sortilèges, je n'ai pas entendu souffler le vent…

— Dans ce cas, j'ignore ce que ça peut être…

— La forteresse respire parfois un peu fort…, intervint Zedd.

— « Respire » ? s'étonna Rikka.

— Oui, confirma le sorcier. Quand la température change – comme en ce moment, où les nuits deviennent beaucoup plus froides – l'air accumulé dans les milliers de pièces réagit à ces variations. Parfois, aspiré dans les couloirs les plus étroits, il gémit comme un spectre alors qu'il n'y a pas de vent dehors…

— Eh bien, je ne suis pas ici depuis assez longtemps pour connaître ça, mais c'est sans doute l'explication. (Rikka haussa les épaules.) La forteresse respire, admettons…

— Rikka, demanda soudain Zedd, que faisais-tu dans les niveaux supérieurs ?

— Chase cherche Rachel, et je lui donnais un coup de main… Quelqu'un aurait vu la petite ?

Zedd secoua la tête.

— Pas ce matin… Mais hier soir, juste avant qu'elle aille au lit.

— Je le dirai à Chase… (Rikka jeta un coup d'œil circulaire dans la salle.) C'est quoi, ce truc brillant, sur la table ? Que faites-vous donc, tous les trois ?

— On est à la pêche au problème…, marmonna Cara.

— La magie ?

— Bien deviné !

— Oui, oui… Bon, je vais filer, histoire de trouver Rachel avant Chase. Sinon, la pauvre aura droit à un sermon sur les petites filles qui explorent des endroits trop dangereux pour elles…

— Cette gamine pourrait être née ici, soupira Zedd. Parfois, j'ai

l'impression qu'elle se repère mieux que moi dans ce labyrinthe.

— Je sais, dit Rikka. Quand je patrouille, il m'arrive de la rencontrer dans les endroits les plus saugrenus. Un jour, j'aurais juré qu'elle s'était perdue. Elle a affirmé que non, et pour le prouver, elle m'a guidée jusqu'à sa chambre. En chemin, elle n'a pas hésité une seule fois. Arrivée à destination, elle a souri et lancé joyeusement : « Tu vois ce que je te disais ? »

Amusé, Zedd se grattouilla la tempe.

— J'ai vécu exactement la même expérience… Les enfants apprennent vite et ils ont un sacré sens de l'orientation. Chase l'a formée à se situer dans l'espace afin qu'elle ne s'égare jamais. Moi, c'est parce que j'ai grandi ici que je m'oriente si bien…

Rikka se détourna, prête à partir, mais Zedd la rappela.

— Le gémissement, dit-il, tu l'as entendu là-haut ?

La Mord-Sith acquiesça.

— Dans le couloir qui passe devant la rangée de bibliothèques ? L'endroit où il y a des alcôves-salons devant presque toutes les salles ?

— Exactement. J'explorais les bibliothèques, au cas où Rachel y serait. Elle adore les livres, cette enfant… Mais vous devez avoir raison, Zedd : c'était la respiration du complexe.

— Oui, oui… Sauf que c'est un des endroits où la forteresse ne fait pas de bruit quand elle respire. Ce couloir est fermé aux deux extrémités, du coup, le courant d'air n'est jamais assez vigoureux pour produire des sons.

— Le gémissement devait venir de beaucoup plus loin… Une illusion sonore, tout simplement…

Zedd ne parut pas convaincu.

— Et tu es catégorique : ça ressemblait à un gémissement ?

— Hum… En y réfléchissant, le mot « grognement » serait plus approprié.

— Un grognement ? répéta le vieil homme.

Il approcha de la porte, passa la tête dans le couloir et tendit l'oreille.

— Pas le grognement d'un animal…, dit Rikka. Mais quelque chose de très similaire, comme quand… Eh bien, je l'ai dit au début, ça m'a fait penser au vent qui souffle sur un chemin de ronde.

— Moi, je n'entends rien, annonça Zedd.

— D'ici, c'est tout à fait normal…

Nicci rejoignit le sorcier et la Mord-Sith.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que je sens des vibrations au creux de ma poitrine ?

— Peut-être parce que tu as joué toute la nuit avec la magie d'Orden, avança Zedd.

— C'est bien possible, admit Nicci. La plupart de ces sortilèges

étaient nouveaux pour moi, et j'ignore en quoi peuvent consister les « effets secondaires » de telles invocations.

— Rikka, tu te rappelles le jour où Friedrich a déclenché une alarme ? demanda Zedd. Le bruit ressemble-t-il à ça ?

— Non, sauf si l'alarme en question sonnait sous l'eau…

— Ces alertes sonores sont des sorts qu'il n'est pas possible d'activer sous l'eau.

D'un coup de poignet, Cara fit voler son Agiel dans sa main.

— Assez de parlotte ! (Elle approcha à son tour de la porte, forçant les autres à s'écarter.) On va aller voir !

Zedd et Rikka emboîtèrent le pas à Cara.

Nicci ne les imita pas.

— Je préfère ne pas trop m'en éloigner…, dit-elle en désignant le construct qui entourait la boîte.

En plus de devoir veiller sur la boîte, il lui fallait étudier *Le Livre de la Vie* et une multitude d'autres grimoires. Il restait des pans entiers de la théorie ordenique qu'elle ne parvenait pas à comprendre parfaitement. Des dizaines de questions sans réponse la désorientaient. Et pour aider Richard, il serait obligatoire d'avoir *toutes* les réponses, sans l'ombre d'une marge d'erreur.

Nicci s'inquiétait surtout à propos d'une problématique centrale de la théorie ordenique. Pour résumer, cela concernait le lien entre le pouvoir d'Orden et le sujet visé par le sort d'oubli – en l'occurrence, Kahlan. Pour le moment, Nicci tentait de mieux cerner la nature des exigences requises pour les connexions de ce type reposant sur des « fondations primaires ». Afin d'y parvenir, elle devait comprendre comment les fondations en question étaient établies et définies. Les protocoles prédéterminés étaient soumis à des contraintes dont l'extrême rigueur l'étonnait. Il en résultait qu'un « champ stérile » était indispensable afin de recréer la mémoire.

Encore fallait-il savoir dans quelles conditions bien précises mettre en action les diverses forces censées permettre ce résultat.

Mais la principale difficulté demeurait liée au « champ stérile ». De quelles caractéristiques devait-il être doté pour satisfaire aux exigences de la magie d'Orden ?

Et plus important encore, pourquoi le protocole ordenique exigeait-il un tel champ ?

— Les champs de force protecteurs sont activés, dit Zedd à l'ancienne Maîtresse de la Mort. Toutes les entrées de la forteresse sont protégées. Si des intrus s'y étaient introduits, le vacarme serait insupportable. Nous serions obligés de nous mettre des boules de cire dans les oreilles.

— Certains pratiquants de la magie savent se jouer de ces

protections, rappela Nicci.

Zedd n'eut pas besoin de réfléchir très longtemps à son objection.

— Tu as parfaitement raison… Avec tout ce qui se passe, et tout ce que nous ignorons encore, la prudence s'impose. Il vaut effectivement mieux que tu gardes un œil sur la boîte…

Nicci sortit quand même de la bibliothèque dans le sillage du vieil homme et de la Mord-Sith.

— Dès que vous saurez de quoi il retourne, revenez m'en informer…, dit-elle.

Large d'une dizaine de pieds au maximum, le couloir au sol incliné continuait à perte de vue dans les deux sens. C'était en réalité une sorte de faille qui s'enfonçait profondément dans les entrailles du complexe, dans un sens, et qui, dans l'autre, montait jusqu'à ses niveaux les plus élevés. Sur la gauche, le mur de roche naturelle avait été taillé à coups de pic dans le flanc de la montagne. Après des milliers d'années, on voyait toujours les marques laissées par des centaines d'outils.

Le mur de droite – du côté des immenses salles – était composé d'énormes blocs de pierre parfaitement scellés. Cette muraille-là faisait au bas mot une bonne soixantaine de pieds de hauteur.

Cette faille était en quelque sorte la limite naturelle du champ de force qui protégeait ce secteur de la forteresse. Les salles défendues par ce bouclier étaient donc situées sur la façade de l'immense complexe bâti à flanc de montagne.

Nicci accompagna ses amis un court moment, puis elle les regarda s'éloigner en silence.

— Ce n'est pas le moment de faire du sentiment ou de se montrer chevaleresque ! leur lança-t-elle. Trop de choses importantes sont en jeu.

Zedd hocha la tête pour montrer que le message ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd.

— Dès que j'aurai vu de quoi il s'agit, nous reviendrons ici, dit-il.

Cara se retourna pour sourire à son amie.

— Ne vous en faites pas, je suis dans le coup, et absolument pas d'humeur chevaleresque ! Pour être honnête, je doute de retrouver ma bonne humeur avant d'avoir revu le seigneur Rahl sain et sauf.

— Ta bonne humeur ? répéta Zedd, incrédule.

— Je suis souvent dans de charmantes dispositions… Oseriez-vous le nier ?

— Sûrement pas ! L'adjectif « charmante » semble avoir été inventé pour toi.

— Ah ! j'aime mieux ça !

— Si je devais faire une liste, il serait même placé avant son collègue « sanguinaire »…

— Tout bien pesé, je préfère celui-ci…

Les dialogues de ce genre dépassaient Nicci, parfaitement dépourvue du sens de l'humour. Incapable de faire rire quiconque, elle se demandait souvent comment Zedd et les autres s'y prenaient pour alléger l'atmosphère en échangeant quelques plaisanteries…

Nicci connaissait mieux que personne les ennemis de Richard. Dans un passé pas si lointain, zélatrice aveugle de l'Ordre, elle s'était fait un point d'honneur de ne jamais sombrer dans le sentimentalisme – le père de tous les péchés, pour une Sœur de l'Obscurité.

Elle n'avait jamais vu Jagang se montrer jovial ou espiègle. Quant à ses reparties, elles souffraient d'une sorte de lourdeur maladive. Tout le temps qu'elle avait passé avec lui, l'empereur avait affiché une détermination sans faille. Prenant très au sérieux la cause de l'Ordre, il y consacrait chaque minute de sa vie.

Connaissant très bien les soudards de l'Ordre et leurs chefs, Nicci entendait se montrer aussi résolue et aussi sinistre qu'eux.

Visiblement, certains de ses compagnons d'armes avaient dépassé ce stade…

Dans le couloir, Zedd, Cara et Rikka venaient de tourner à droite pour s'attaquer à un escalier étroit.

Alors qu'ils commençaient à gravir les marches, Nicci comprit brusquement ce qu'était le « grognement » décrit par Rikka. Pas étonnant qu'elle ait capté les vibrations jusqu'au creux de sa poitrine.

C'était bien une alarme. Et il n'était pas étonnant que Rikka ne l'ait pas reconnue.

Nicci voulut crier un avertissement à ses amis – mais à cet instant précis, le temps parut s'arrêter, comme si le monde vivait ses derniers instants.

Un nuage noir jaillit de l'escalier. On eût dit l'image géante d'un serpent – mais qui aurait su voler – qui ondulait dans l'air au son inaudible d'une flûte invisible.

Puis le temps reprit son cours et le bruit résonna aux oreilles de Nicci, à la fois assourdissant et oppressant.

Des milliers de chauves-souris envahirent le couloir. Toute une colonie de ces minuscules animaux, volant ensemble pour former un improbable reptile ailé. Le vacarme, incroyable lorsqu'on pensait à la taille *individuelle* de ces créatures, faisait vibrer jusqu'à la paroi de la montagne.

Les chauves-souris fuyaient quelque chose. Un ennemi invisible pour le moment, mais qui les terrorisait.

Cara, Rikka et Zedd semblaient pétrifiés au pied de l'escalier.

Les chauves-souris passèrent devant Nicci, continuèrent leur chemin et disparurent. Un moment, l'écho du battement de centaines

de milliers d'ailes retentit encore dans le couloir, puis le silence revint.

C'était ce bruit lointain que Rikka avait entendu sans parvenir à l'identifier.

Le regard rivé sur ses amis, toujours immobiles au pied de l'escalier, Nicci eut le sentiment d'être prisonnière d'une minuscule faille dans le temps – un cocon éphémère dans lequel, le souffle court et le cœur battant la chamade, elle attendait que se produise un événement terrible qui dépassait son imagination.

Proche de la panique, elle s'avisa qu'elle ne pouvait plus bouger.

Soudain, une silhouette sombre jaillit à son tour de l'escalier, balayant les marches comme un vent méphitique. Apparemment, et d'une manière totalement inexplicable, cette ombre plus noire que la nuit semblait planer en vol stationnaire au-dessus du sorcier et de ses deux compagnes.

Une illusion d'optique, bien sûr… Mais comment distinguer la vérité du mensonge ? La nappe d'obscurité était-elle immobile, les multitudes de nodules noirs qui la composaient générant une impression de mouvement ? Ou se déplaçait-elle vraiment, son énorme masse, susceptible d'occulter l'Univers tout entier, lui conférant une apparence d'immobilité mortellement trompeuse ?

Nicci battit des paupières – et cela suffit pour que le linceul noir se volatilise.

La magicienne fit un nouvel effort pour bouger, mais elle eut le sentiment d'être immergée jusqu'au cou dans de la cire fondue. Elle restait à même de respirer – pas très profondément, cependant – voire d'avancer, mais à une lenteur impossible pour toute créature vivante. Chaque pouce gagné exigeait d'elle un effort surhumain et semblait lui coûter la moitié d'une vie.

Le monde prenait une telle densité que tout y ralentissait inexorablement. Les gestes, les pensées, les battements de cœur…

Dans le couloir, un peu derrière le sorcier et les deux femmes, toujours transformés en statues au pied de l'escalier, la forme noire apparut de nouveau, lévitant à deux ou trois pieds au-dessus du sol.

Nicci pensa à une noyée en robe noire flottant entre deux eaux. Et malgré sa terreur, elle trouva cette vision hors du commun étrangement fascinante.

Zedd, Cara et Rikka, que la silhouette avait déjà dépassés, continuaient à s'attaquer aux premières marches de l'escalier, tels les personnages d'un tableau à jamais figés dans ce qui restait pourtant un mouvement.

Les cheveux noirs de la femme – car il s'agissait d'une femme – formaient une sombre corolle autour de son visage d'une pâleur cadavérique. Le tissu noir de sa robe, souple comme de la soie, ondulait comme de l'eau agitée par un vent tourbillonnant. Enchâssée

dans ces deux masses en mouvement – sa chevelure et sa tenue – la femme elle-même semblait d'une immobilité minérale…

On eût dit qu'elle flottait dans une eau couleur d'encre.

Soudain, elle se volatilisa de nouveau.

L'alarme n'avait pas retenti sous l'eau, comprit Nicci, mais dans la Sliph !

Et la magicienne elle-même avait la sensation d'évoluer dans le vif-argent. L'impression de dériver lentement dans une matière épaisse et visqueuse – et en même temps, le sentiment de se déplacer à une vitesse incroyable.

La femme aux cheveux noirs se rematérialisa, plus près de Nicci, cette fois.

La magicienne tenta en vain de crier. Puis elle essaya de lever les bras afin de jeter un sort, mais le mouvement se révéla beaucoup trop lent pour être efficace. À cette vitesse, elle risquait d'avoir besoin de la journée entière pour tendre les mains !

Des éclairs zébraient l'air entre la position de Nicci et celle de ses trois amis. Des attaques magiques lancées par Zedd, à l'évidence. Hélas, elles parvenaient rarement à atteindre l'intruse et se dissipaient sans lui faire de mal les rares fois où elles la touchaient.

Nicci admira quand même le vieux sorcier, qui réussissait partiellement là où son propre échec était total.

Une traîne noire flottait derrière la femme et des ombres ondulaient comme des reptiles dans cette masse à la lente mais inexorable dérive.

La silhouette au visage blême ne marchait pas, et elle ne courait pas davantage. Elle glissait dans l'air, parfaitement immobile dans son cocon de tissu noir qui l'enveloppait comme un suaire.

Le spectacle le plus déroutant que Nicci ait jamais vu…

Elle n'était pourtant pas en position de le savourer, car elle avait l'impression de se noyer. En tout cas, sa respiration devenait laborieuse, car ses poumons, au ralenti comme le reste de sa personne, ne parvenaient plus à aspirer assez d'air.

La vision de la magicienne se brouilla. Quand elle eut réussi à l'éclaircir de nouveau, l'intruse n'était plus là.

Vraiment ? Ou étaient-ce ses yeux qui ne réussissaient plus à la suivre ? Si le couloir lui paraissait vide, c'était peut-être une illusion de plus – et la plus dangereuse de toutes, dans ce contexte.

À moins que… Troublée, Nicci se demanda si elle ne souffrait pas d'hallucinations à cause des sorts qu'elle avait lancés toute la nuit durant. La magie d'Orden pouvait-elle avoir de tels effets secondaires ? Lui infligeait-elle un terrible châtiment pour la punir de s'être frottée à des forces qui la dépassaient ?

Ce devait être la réponse. Les événements en cours étaient sûrement liés aux périlleuses invocations de la nuit passée…

La femme reparut de nouveau, comme si elle émergeait des profondeurs d'une eau plus noire que de l'encre.

Des yeux d'un bleu délavé se rivèrent sur Nicci, la dévisageant comme s'il n'y avait plus rien d'autre à regarder en ce monde.

L'âme de l'ancienne Maîtresse de la Mort en fut glacée de terreur. Avec leur pâleur surnaturelle, les yeux de l'apparition auraient dû être ceux d'une aveugle. Mais la femme y voyait parfaitement, Nicci en aurait mis sa main au feu. Elle jouissait d'une acuité visuelle parfaite non seulement en plein jour, mais aussi dans la plus obscure des cavernes où la lumière du soleil ne parvenait jamais à s'aventurer.

La créature de cauchemar sourit, exprimant toute la jubilation malsaine d'un esprit qui ignorait la peur mais adorait la susciter chez les autres.

Le rictus triomphant d'une femme certaine de tout maîtriser et de ne rien risquer.

Nicci en frissonna de terreur.

Une fraction de seconde plus tard, la femme se volatilisa de nouveau.

À une distance qui paraissait énorme à Nicci, les éclairs de Zedd continuaient à faire long feu avec une déprimante constance.

Nicci se crut un instant en train de rêver. Très souvent, dans ses cauchemars, elle était paralysée alors qu'elle aurait dû courir à toutes jambes pour échapper à Jagang. Implacable, l'empereur la rattrapait toujours, et elle lisait dans ses yeux, à mesure qu'il approchait, une cruauté dépassant tout ce qu'un être pensant pouvait imaginer.

Dans ces mauvais rêves, malgré des efforts inhumains, la magicienne ne réussissait jamais à sortir de sa fatale torpeur.

Chaque fois, Nicci se réveillait dans un état proche de la panique. Lorsque la mort paraissait si réelle, même dans un songe, le goût de la terreur vous emplissait la bouche et sa puanteur vous saturait les narines.

Une nuit, dans un camp, elle avait eu ce cauchemar en présence de Richard. Après l'avoir réveillée, il avait voulu savoir ce qui lui arrivait.

Ravalant ses larmes, Nicci lui avait tout raconté.

Les mains posées sur ses joues, son ami l'avait assurée que tout allait bien. Les cauchemars, à l'en croire, n'étaient jamais aussi désastreux que la réalité, surtout en temps de guerre.

Nicci aurait tout donné pour qu'il la prenne dans ses bras afin de mieux la consoler. Hélas, il n'en avait rien fait. Mais le contact de ses mains, qu'elle avait recouvertes des siennes, et ses paroles réconfortantes avaient fini par avoir raison de la terreur.

Dans ce couloir, face à la femme spectrale, Nicci ne rêvait pas. Et c'était tout le problème…

La magicienne tenta une nouvelle fois de crier pour attirer l'attention de Zedd, mais elle échoua encore.

Elle voulut invoquer son Han et découvrit qu'elle n'avait plus aucun lien avec la source de sa magie. Alors que ses pensées et ses gestes ralentissaient de plus en plus, son don évoluait toujours en accéléré. Toute connexion était impossible et le resterait jusqu'à nouvel ordre.

La femme au visage de morte et à la traîne d'obscurité se matérialisa devant Nicci. Jaillissant du vortex noir de la robe, une main squelettique flatta un instant le menton de la magicienne – du bout d'un index, une manière particulièrement humiliante de signifier à l'ancienne Maîtresse de la Mort qu'elle était battue à plate couture.

Contrainte de supporter cette infâme « caresse », Nicci eut le sentiment que des serres lui déchiquetaient la poitrine de l'intérieur.

La femme éclata d'un rire malsain qui sembla devoir se répercuter dans tous les corridors de la forteresse.

Devinant ce que voulait cette femme – et par conséquent, ce qu'elle était venue faire –, Nicci tenta encore de puiser dans son Han assez de force pour s'opposer à ses sinistres desseins.

Inutile d'insister ! Sa magie était si loin d'elle, désormais, qu'il lui aurait fallu une éternité de course pour la rattraper.

Sans avertissement, la femme en noir se dématérialisa de nouveau.

Lorsqu'elle redevint visible, elle était en train de franchir le seuil de la bibliothèque, ses pieds lévitant à quelques pouces du sol, comme si elle se fichait royalement de ce qu'on nommait les « lois de la physique ».

Quelques secondes plus tard, l'intruse se rematérialisa entre la double porte de la bibliothèque et la position de Nicci.

Comme c'était prévisible, la voleuse sans substance avait coincé la boîte d'Orden sous son bras gauche.

Des éclats de rire retentirent dans la tête de la magicienne. Alors qu'elle cherchait à localiser leur source, la pauvre Nicci perdit connaissance et s'écroula comme une poupée de chiffon.

Chapitre 6

Rachel ignorait à qui appartenait le cheval, et elle s'en fichait. De toute façon, il le lui fallait.

Elle courait depuis le début de la nuit, et l'épuisement la terrassait. Pourquoi courait-elle ainsi ? Pour tout dire, elle n'avait pas pris le temps de s'arrêter pour se poser la question. L'important était de continuer. Avancer. Avancer sans cesse…

Avancer de plus en plus vite.

Et pour ça, il lui fallait le cheval.

La fillette n'avait pas l'ombre d'un doute sur la direction à suivre. Pourquoi ? Elle n'en savait rien, et ça non plus, ça ne la gênait pas du tout. En tout cas, pas consciemment. Dans un coin de son esprit, peut-être… Et encore…

Accroupie dans les broussailles, tentant de rester parfaitement immobile, elle mettait au point une stratégie. Avec le froid ambiant, ne pas bouger se révélait difficile. D'autant plus qu'elle s'efforçait de ne pas trembler, par peur de se trahir. Et même si elle mourait d'envie de se frotter les bras, elle résistait, toujours pour ne pas attirer l'attention.

Au fond, geler n'avait guère d'importance. L'essentiel, c'était d'avoir le cheval !

Le propriétaire inconnu de la bête n'était nulle part en vue. Mais il pouvait dormir dans les hautes herbes, trop bien dissimulé pour qu'elle le voie.

À moins qu'il soit allé explorer les environs ?

Ou qu'il ait repéré la petite fille et soit en train de la guetter, une flèche encochée dans son arc. Mais si terrifiante que fût cette idée, elle ne pesait rien face à cette absolue nécessité : continuer à avancer, et le faire aussi vite que possible.

À travers le rideau de broussailles, Rachel s'assura de la position du soleil. Une façon de vérifier une nouvelle fois qu'elle connaissait sa destination – et de recenser ses diverses voies d'évasion.

Une piste assez large – mais pas une route, cependant – serait idéale pour une fuite rapide. Il y avait aussi la possibilité de suivre la berge du ruisseau qui serpentait dans une partie de la vallée. Au bout d'un moment il rejoignait la piste, et, comme elle, continuait sa course vers le sud-est à travers la forêt.

Le soleil rougeoyant flottait juste au-dessus de l'horizon. Sa couleur

était l'exact reflet des écorchures qui zébraient les bras de Rachel – le genre de décoration qu'on récoltait en courant à travers les buissons.

Avant que la fillette ait pris une décision consciente, ses jambes se remirent en mouvement comme si elles étaient dotées d'une volonté propre. Dès qu'elle fut sortie des broussailles, elle recommença à courir, filant à l'allure du vent vers le cheval tant convoité.

Du coin de l'œil, Rachel aperçut l'homme au moment où il se redressait dans les hautes herbes. Comme elle l'avait supposé, il faisait un somme. Vêtu d'un gilet de cuir, des bandoulières de cuir clouté se croisant sur sa poitrine, il ressemblait à un des soudards de l'Ordre Impérial. Comme il était seul, il devait s'agir d'un éclaireur. En tout cas, c'était la théorie de Chase : quand un soldat de l'Ordre se déplaçait seul, il s'agissait d'un éclaireur.

Rachel se moquait de savoir qui était ce type. Elle voulait son cheval, voilà tout. Et même si elle aurait dû avoir peur du soudard, il n'en était rien. En revanche, l'idée de ne pas pouvoir voyager plus vite la terrorisait.

Jetant au loin sa couverture, le soldat partit au pas de course vers sa monture. Mais durant l'été, Rachel avait beaucoup grandi, et ses jambes, désormais très longues, lui permettaient de courir vite.

Le soldat cria dans son dos. Sans lui accorder une once d'attention, elle continua à courir vers ce qui semblait bien être une jument baie.

Le soudard lança sur la petite voleuse un objet qui frôla son épaule gauche. Un couteau, comprit Rachel. À cette distance, c'était une initiative absurde. Un « lancer désespéré », comme disait Chase. Le genre d'action qu'on faisait avant de prier, les yeux fermés, pour qu'elle marche…

Exactement ce qu'il lui avait appris à ne jamais faire !

Chase était un véritable puits de science – et au sujet des couteaux, il savait absolument tout.

Une cible mobile étant très difficile à atteindre avec un simple couteau, la fillette ne s'étonna pas un instant que l'arme l'ait manquée de quelques pouces avant de venir se ficher dans une souche qui se dressait entre elle et son futur cheval. Formée à tirer parti de tout, la fillette récupéra l'arme au passage et la glissa dans sa ceinture.

Voilà ce qui arrivait quand on lançait bêtement son arme !

Récupérer la lame d'un adversaire était toujours une bonne chose – et plus encore dans les situations très délicates. Pour survivre quand tout allait de travers, il fallait savoir faire flèche de tout bois. Et pour apprendre cet art très particulier, il n'y avait pas meilleur professeur que Chase.

Le souffle un peu court, Rachel se glissa sous l'encolure de la jument et s'empara des rênes. Hélas, elles étaient attachées à une

autre souche.

Avec les mains gelées, défaire le nœud risquait d'être difficile, surtout dans le délai imparti. Furieuse de ce contretemps, Rachel aurait volontiers hurlé de rage. Mais elle se retint, s'efforçant de travailler le plus calmement possible.

Voilà, elle y était enfin !

Une fois les rênes détachées, Rachel aperçut la selle posée non loin de là. L'homme approchant en éructant de rage, harnacher la jument était hors de question. En revanche, les sacoches qui gisaient à côté de la selle devaient être remplies de vivres, et les abandonner aurait été un péché.

Rachel s'en empara – sans lâcher les rênes d'une main – puis elle s'accrocha à la crinière de sa nouvelle monture et se hissa sur son dos. Très lourdes, les sacoches manquèrent de lui échapper, mais elle parvint à les rattraper.

Le soudard avait dessellé sa bête sans prendre la peine de lui retirer son mors et ses rênes. Une paresse dont la fillette le félicitait.

Les sacoches installées devant elle, Rachel se réjouit d'avoir de quoi boire et manger pendant une bonne partie du long voyage qui l'attendait.

Mais pourquoi avait-elle l'intuition que son voyage durerait longtemps ? Pour être franche, elle n'en savait rien.

La jument hennit et secoua nerveusement la tête. Dans des circonstances normales, Rachel aurait pris le temps de calmer sa monture, comme le lui avait appris Chase. Là, elle se contenta de la talonner en tirant sur les rênes.

Déconcertée par sa cavalière inconnue, la bête n'obéit pas tout de suite. Sentant que le soudard ne tarderait plus, Rachel se pencha en avant afin de pouvoir talonner de nouveau la jument – mais sur la croupe, en tendant au maximum les jambes.

Encore une astuce signée Chase !

Aussitôt, la jument partit au galop.

Arrivant à cet instant, le soudard tenta d'attraper la bride au vol. Rachel tira sur les rênes, dirigeant la jument sur la gauche. La bête obéit et son ancien maître, après avoir manqué sa cible, alla s'étaler face dans la poussière.

La jument fila comme le vent, ses sabots passant à un souffle de fracasser le crâne du soldat.

Rachel ne prit pas le temps de savourer son triomphe. Une seule idée en tête – galoper vers le sud-est –, elle talonna encore la jument, qui lui obéit sans rechigner.

Pour dissimuler ses traces, la fillette avança un moment dans le cours d'eau assez peu profond pour que ça ne pose aucun problème –

à part une aspersion d'eau glacée dont elle se serait bien passée.

Là encore, cette ruse de Chase marchait à tous les coups.

Rachel fonçait vers sa destination, et pour l'instant, ce simple fait suffisait à son bonheur.

Chapitre 7

Quand le soldat qui passait devant les chariots lança les œufs durs, Richard en attrapa plusieurs au vol, ramassa les autres, réunit son butin au creux de son bras et se glissa de nouveau sous le véhicule. On pouvait rêver d'un abri plus confortable, certes, mais c'était toujours mieux que rester assis sous la pluie.

Lorsqu'il eut récupéré son propre lot d'œufs durs, Léo le Roc revint lui aussi sous le chariot.

— Encore des œufs ! grogna-t-il, dégoûté. C'est tout ce qu'ils nous donnent à manger. Des foutus œufs !

— Ne te plains pas, conseilla Richard, parce que ça pourrait être pire.

— Je ne vois pas comment, marmonna le Roc, très mécontent de son régime.

Richard essuya sur son pantalon les œufs qu'il n'avait pas pu sauver de la boue.

— Ils pourraient nous servir York.

— York ? répéta Léo, déconcerté.

— Notre équipier qui s'est cassé la jambe… (Richard commença à écaler un œuf.) Tu sais, celui que Karg a achevé…

— Ah ! ce York-là… Ruben, tu crois vraiment que ces soldats sont cannibales ?

— Si la famine s'installe, ils mangeront les morts, c'est certain. Et s'ils tombent à court de cadavres, ils renouvelleront leur stock sans complexe…

— Tu crois que la famine menace ?

Richard en avait l'absolue certitude, mais il préféra ne pas s'étendre sur le sujet. Après tout, c'était lui qui avait ordonné aux troupes d'haranes de détruire les convois de vivres *et* de saboter, au cœur même de l'Ancien Monde, le système de réapprovisionnement du corps expéditionnaire ennemi.

— Léo, je dis simplement qu'on pourrait nous servir bien pire que des œufs…

Le Roc sembla soudain voir sa pitance d'un œil moins critique. Entreprenant lui aussi d'écaler un œuf, il changea de sujet :

— Tu crois qu'ils nous feront jouer sous la pluie ?

Avant de répondre, Richard prit le temps de dévorer un œuf.

— Probablement, oui… Mais je préfère me réchauffer en jouant

que me geler ici du matin au soir.

— Ce n'est pas bête, en effet…

— En outre, plus vite nous gagnerons le tournoi, et plus tôt nous affronterons l'équipe de l'empereur !

Cette perspective arracha un sourire à Léo le Roc.

Même s'il crevait de faim, Richard se força à savourer son repas. Alors que son ami et lui mangeaient en silence, il garda un œil sur ce qui se passait dans le camp. Même sous la pluie, les soudards s'activaient bruyamment, le bruit des marteaux se mêlant à la clameur incessante des conversations ponctuées d'éclats de rire ou de cris rageurs.

Le camp s'étendait à perte de vue dans les plaines d'Azrith. Assis sur le sol, sous un chariot, on avait du mal à voir très loin autour de soi. En tendant le cou, le Sourcier voyait d'autres chariots, juste devant lui, et au-delà, le sommet des plus grosses tentes. À toute heure de la journée, des chariots allaient et venaient dans le périmètre du camp. Devant les cambuses, de longues files d'hommes très mécontents d'être sous la pluie attendaient de recevoir leur rata.

Dans le lointain, Richard apercevait le Palais du Peuple, perché sur son haut plateau. Même par un temps si maussade, les murs de marbre, les grandes tours et les toits de tuile, tous resplendissant, semblaient narguer les hordes de barbares venues pour les détruire. Alors que le camp de l'Ordre battu par la pluie évoquait vaguement le chaudron de l'enfer, le Palais du Peuple, éclatant de blancheur, paraissait le dominer avec une grâce nonchalante et pourtant pleine de noblesse.

De temps en temps, un rideau de nuages et de brume dissimulait le complexe à la vue de ses assaillants. À croire que le palais, lassé par tant de bassesse, se voilait pudiquement le visage.

Sur son perchoir, le Palais du Peuple ne faisait pas une proie facile pour d'éventuels attaquants. La route qui serpentait sur le flanc du haut plateau, très étroite, interdisait tout assaut massif. De plus, un pont-levis la coupait à un endroit et des fortifications spéciales, au sommet, permettaient aux défenseurs d'arroser de flèches et d'huile bouillante – entre autres attentions délicates – les assaillants les plus téméraires.

En temps de paix, le palais, incontestablement le carrefour commercial de D'Hara, attirait chaque jour des milliers de visiteurs. Pour ces commerçants ou ces acheteurs potentiels, le meilleur moyen d'accéder au complexe restait d'emprunter l'immense escalier intérieur aménagé dans les entrailles du haut plateau. Pour les chariots et les chevaux, des rampes avaient été prévues par les architectes.

Des boutiques accueillaient les visiteurs sur tous les énormes paliers du grand escalier. S'en contentant largement, certains badauds

ne se donnaient jamais la peine de grimper jusqu'en haut.

Au fil du temps, avec ses commerces et ses zones d'habitation, l'intérieur du haut plateau était devenu l'équivalent d'une ville. À un étage, on trouvait même une des casernes de la force d'élite chargée de protéger le seigneur Rahl et sa résidence.

Malheureusement pour l'Ordre Impérial, les portes de cette ruche grouillante d'activité étaient fermées, et rien au monde ne pourrait les détruire ni même les endommager. Pour ne rien arranger, toujours du point de vue des agresseurs, les « assiégés » avaient assez de vivres et d'équipements pour tenir de très longs mois.

L'armée de l'Ordre, en revanche, n'était pas bien installée dans les plaines d'Azrith. Alors que le palais était alimenté par de grands puits intérieurs, on ne trouvait pratiquement pas d'eau à l'extérieur – et pratiquement pas de bois de chauffe non plus, une pénurie qui n'avait rien d'étonnant dans un environnement si aride. Et pour ne rien arranger, le climat, dans les plaines, était des plus rudes.

Les divers pratiquants de la magie qui accompagnaient l'armée de l'Ordre ne pouvaient pas faire grand-chose contre les défenses du palais. Étant en réalité un sort géant dessiné sur la face du monde, le complexe renforçait le pouvoir du seigneur Rahl et minait celui de ses adversaires. Dans les entrailles du plateau comme au sein du palais, il fallait être un Rahl… ou renoncer à pratiquer la magie.

La proximité de ce sortilège aurait dû être un bienfait pour Richard. Hélas, il avait été coupé de son don. Et même s'il avait désormais compris comment ça s'était passé, que pouvait-il y changer alors qu'il était enchaîné à un chariot au milieu des soudards ennemis ?

Dans les plaines d'Azrith, outre le haut plateau et le palais qui trônait au sommet, on remarquait du premier coup d'œil la rampe géante que l'Ordre Impérial était en train de construire.

Constatant l'absence de voies d'accès au Palais du Peuple – l'ultime obstacle qui se dressait entre la victoire et lui –, Jagang avait décidé de s'en fabriquer une. Ainsi, ce qui commençait comme un siège se transformerait bientôt en un assaut en règle.

Au début, Richard avait pensé que l'empereur se casserait les dents sur son projet. Mais depuis qu'il avait étudié l'ouvrage sur lequel travaillaient les soudards, il n'en était plus sûr du tout. Même l'imposante hauteur du plateau pouvait être vaincue quand des centaines de milliers de paires de bras s'y attaquaient.

Pour assurer le triomphe de l'Ordre Impérial, Jagang n'avait plus que cet ultime exploit à accomplir. De son point de vue, il n'avait rien de plus à faire – pas d'autres armées à écraser ni de bastions supplémentaires à enlever.

L'Ordre Impérial – en d'autres termes, le bras armé et sauvage de

la Confrérie de l'Ordre, qui produisait la philosophie délétère de l'Ancien Monde – ne pouvait permettre l'existence, où que ce fût, de royaumes indépendants de son fanatisme. Car par leur seule présence, ces pays démontaient tous les mensonges des idéologues de l'Ordre. Alors que les frères proscrivaient l'individualisme – selon eux bien trop coûteux pour l'humanité –, l'exemple de contrées où des gens vivaient dans la liberté et la prospérité n'était pas tolérable. Tout ce qui contredisait les doctrines de l'Ordre devait disparaître. Les peuples du Nouveau Monde – un ramassis d'égoïstes et de criminels – n'avaient qu'une alternative : se convertir ou succomber.

Mais l'Ordre avait également ses problèmes. Par exemple, que faire d'une horde de soudards quand il n'y a plus, ou pas encore, d'ennemis en face ? Avec son pragmatisme habituel, Jagang avait trouvé la solution. Désormais, les soldats étaient engagés dans la construction de la rampe, et cet ouvrage ne leur laissait aucun loisir de penser ou de s'interroger sur le bien-fondé de leurs actes.

Dans une partie des plaines, des hommes extrayaient du sol les cailloux et la terre nécessaires à la construction de la rampe. D'autres soldats transportaient jusqu'au chantier ces indispensables matières premières. Quand tant d'ouvriers s'attelaient à une tâche, le travail avançait vite, ça tombait sous le sens. Chaque jour, la rampe s'élevait un peu plus, rendant plus proche le jour de l'ultime bataille.

— Comment mourras-tu ? demanda soudain Léo le Roc.

Déjà déprimé de penser à l'avenir que l'Ordre réservait à l'humanité, Richard estima que son ami aurait pu trouver une autre question à lui poser afin de lui changer les idées.

Il décida quand même de répondre le plus honnêtement possible.

— Tu crois que j'aurai le choix ? Mon mot à dire sur la question ? J'en doute, Léo ! Nous pouvons choisir notre vie, mon vieux, ça, j'en suis certain. Mais notre mort nous échappe totalement, j'en ai peur…

Léo parut étonné par cette façon de voir les choses.

— Tu crois que nous sommes maîtres de notre vie ? Ruben, c'est une illusion !

— Non, affirma Richard avant de dévorer un nouvel œuf.

Léo tira sur la chaîne attachée à son collier.

— Que veux-tu que je choisisse ? Regarde autour de toi, Ruben : ces gens sont nos maîtres !

— Nos maîtres, ces moutons ? Ils ont choisi de ne pas penser par eux-mêmes et d'obéir aveuglément à l'Ordre Impérial. Dans ces conditions, ils ne sont même pas maîtres de leur propre vie.

Léo le Roc secoua la tête, songeur.

— Parfois, tu dis d'étranges choses, Ruben… Je suis un esclave. C'est moi qui n'ai pas le choix, pas eux…

— Il y a des chaînes plus solides que celles qui nous retiennent ici,

le Roc. Je tiens énormément à la vie, mais je serais prêt à la sacrifier pour sauver une personne que j'aime.

» Ces soudards, eux, ont choisi de se sacrifier pour une cause absurde qui produit exclusivement de la souffrance. En somme, ils ont déjà donné leur vie en échange du néant le plus absolu. Est-ce une démarche d'homme libre ou d'esclave ? La réponse tombe sous le sens. Ces types portent des chaînes, exactement comme nous.

— Ruben, j'ai résisté quand on m'a capturé, et j'ai perdu… Me voilà enchaîné à ce chariot. Et si j'essaie de me libérer, les soldats me tueront comme un chien.

Richard acheva méticuleusement d'écaler un œuf.

— Tout le monde doit mourir, le Roc. C'est la façon de vivre qui compte. Nous n'aurons qu'une vie, tous autant que nous sommes. C'est pour ça que chaque seconde est importante.

Léo mâcha un moment en silence, puis il haussa les épaules.

— Eh bien, si je dois choisir ma mort, j'aimerais que ce soit sous les vivats du public, après avoir disputé la plus belle partie de ma vie. Et toi, Ruben, si tu devais choisir ?

Pour l'heure, Richard avait d'autres préoccupations en tête.

— J'espère ne pas avoir à me décider aujourd'hui…

Le Roc soupira.

— Aujourd'hui, peut-être pas, mais j'ai peur que nous soyons arrivés au bout du voyage, mon vieux. C'est ici que nous mourrons, je le sens.

» Oui, et je suis rudement sérieux ! Ruben, tu m'écoutes, ou tu rêves encore à cette femme que tu as cru voir hier, lors de notre arrivée ?

Richard s'avisa que c'était bel et bien le cas : il rêvait de Kahlan et souriait comme un enfant. Même si Léo avait raison sur toute la ligne – c'était sans doute la fin du voyage pour eux deux – il souriait de bonheur.

Mais il n'avait aucune envie d'évoquer Kahlan avec son équipier.

— J'ai vu beaucoup de choses, hier, pendant que nous traversions le camp.

— Mais sûrement pas la femme que tu m'as décrite ! Après la compétition, si nous gagnons, Karg nous a promis des femmes. Mais en attendant… Tu as vu un fantôme, hier, mon pauvre Ruben !

— Tu n'es pas le premier à la prendre pour un spectre…, souffla Richard.

Léo souleva sa chaîne et approcha de son ami.

— Ruben, tu devrais te ressaisir, et vite ! Sinon, nous finirons décapités avant d'avoir pu affronter l'équipe de l'empereur.

— Ne viens-tu pas de dire que tu étais prêt à mourir ?

— Prêt, peut-être, mais je n'en ai pas envie. Et surtout pas

aujourd'hui !

— Tu vois, le Roc ? Même enchaîné, tu es toujours capable de choisir.

— Alors, écoute-moi bien, Ruben ! (Léo agita un index impressionnant devant le nez de Richard.) Si je crève en jouant au Ja'La, je refuse que ce soit parce que tu as la tête dans les nuages à cause de ces femmes que…

— Une seule femme, Léo, une seule…

— Oui, oui… Tu as prétendu avoir vu la femme que tu veux épouser.

Richard jugea inutile de corriger son compagnon.

— En attendant, il faut que nous soyons très bons, afin de pouvoir jouer contre l'équipe de Jagang.

Le Roc eut un grand sourire.

— Tu crois que nous pouvons gagner ? Sortir vivants et victorieux d'une telle partie ?

Le tapotant sur le talon de sa botte, Richard cassa la coquille d'un nouvel œuf.

— C'est toi qui veux mourir sous les vivats de la foule… Pas moi !

— Eh bien, dans ce cas, je ferai peut-être un effort pour ne pas crever…

Alors que les deux hommes venaient de finir leur repas, le général Karg apparut dans leur champ de vision, ses bottes martelant la boue à un rythme sauvage.

— Sortez de là-dessous, tous les deux ! cria-t-il.

Richard et Léo obéirent.

D'autres prisonniers les imitèrent et des soldats approchèrent pour entendre ce que le général avait à dire.

— Nous allons avoir de la visite, annonça Karg.

— Quel genre de visite ? demanda un soldat.

— L'empereur passe en revue les équipes inscrites au tournoi. Il sera bientôt ici, et j'entends avoir des raisons d'être fier de vous, c'est compris ? Tout homme qui fera du tort à mon prestige ou manquera de respect à Jagang ne me sera plus d'aucune utilité. Et vous savez ce qui arrive aux inutiles, entre mes mains…

Sur ces mots, le général partit rejoindre l'empereur.

Richard sentit ses jambes se dérober et son cœur battre la chamade. Kahlan serait-elle avec Jagang, comme la veille ? Même s'il mourait d'envie de revoir sa femme, l'idée d'être en présence du tyran le dégoûtait.

Et savoir sa bien-aimée à proximité du chef de l'Ordre et de ses généraux lui nouait les entrailles d'angoisse.

Après que Nicci eut capturé le Sourcier pour le conduire dans l'Ancien Monde, Kahlan avait pris le commandement des forces

d'haranes. Si Jagang n'était pas encore victorieux, c'était grâce à elle. Sous ses ordres, les D'Harans avaient tué des multitudes de soudards – hélas remplacés presque aussitôt par des renforts. En retardant ainsi les envahisseurs, Kahlan s'était attiré la haine de tous les militaires de l'Ordre, simples soldats comme officiers…

Sans elle, la guerre aurait déjà été finie depuis longtemps. Et l'empereur le savait pertinemment.

Tentant de garder une contenance, Richard croisa les bras et s'adossa au chariot. Très vite, il vit du coin de l'œil le petit groupe qui approchait, marquant parfois une pause pour s'adresser aux joueurs…

Reconnaissant les gardes d'élite qu'il avait aperçus la veille, Richard comprit que Jagang n'était pas loin. Avec des colosses pareils pour le défendre – sans parler d'un armement impressionnant – l'empereur n'avait pas grand-chose à craindre d'éventuels agresseurs.

Les gardes d'élite terrorisaient tout le monde, y compris les soudards « réguliers » de l'Ordre. À tout hasard, ces derniers se tenaient le plus loin possible de la petite colonne. Une initiative judicieuse, parce que les « anges gardiens », en cas de problème, devaient frapper d'abord et interroger ensuite, s'il restait quelqu'un pour répondre à leurs questions.

Léo le Roc fit quelques pas en avant pour aller rejoindre les autres joueurs de l'équipe, alignés devant les chariots.

Soudain, Richard aperçut la tête rasée de Jagang au milieu d'un groupe serré de gardes.

Alors, une idée le frappa. Jagang allait le reconnaître !

Celui qui marche dans les rêves était entré dans l'esprit de plusieurs personnes qui avaient rencontré Richard. Pour l'avoir vu à travers leurs yeux, il l'identifierait, c'était couru.

Richard fut accablé par sa propre imprévoyance. Le jour où il jouerait contre l'équipe impériale – un prétexte pour se rapprocher de Kahlan – Jagang serait là aussi, et il le reconnaîtrait. Concentré sur la nécessité de libérer sa femme, il avait négligé beaucoup trop de détails.

Richard remarqua soudain la sœur qui accompagnait le petit groupe.

On eût dit Ulicia, mais elle ne pouvait pas avoir autant vieilli en si peu de temps. La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était une femme des plus séduisantes, même si elle n'était pas du tout à son goût – une méfiance instinctive pour toutes les personnes dévouées à la cause du mal, sans nul doute.

Associer beauté et volonté de nuire lui avait toujours paru difficile. Et tant pis si certains le taxaient du coup de naïveté !

Kahlan lui plaisait tant parce que son apparence et ses qualités

intérieures se correspondaient parfaitement. Sa passion de la vie lui conférait un charme que n'auraient jamais Ulicia et les autres servantes du Gardien, quelle que fût leur plastique.

De toute façon, Ulicia n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Elle aussi le reconnaîtrait, s'avisa-t-il soudain. Et d'autres sœurs, des deux obédiences, seraient à même de le démasquer si elles le croisaient.

Richard se sentit soudain atrocement vulnérable. Il n'avait nulle part où se cacher, et le danger pouvait survenir à n'importe quel moment.

Quand il serait là, Jagang remarquerait à coup sûr que le seigneur Rahl – son ennemi juré – était enchaîné devant lui, aussi impuissant qu'un agneau. Sans aucun contact avec son don, le Sourcier n'avait pas une chance de s'en tirer.

Richard se souvint de la vision que lui avait infligée Shota, quelque temps plus tôt. Sa propre exécution, sous une pluie battante comme celle d'aujourd'hui, et alors que Kahlan était contrainte de regarder…

Les poignets liés dans le dos, Richard attendait qu'on l'égorge comme un mouton. Histoire de le torturer, un soldat était allé peloter Kahlan, qui continuait à lui crier son amour.

Puis il avait senti une lame entamer sa gorge…

Sursautant, Richard revint au présent et s'aperçut qu'il se tenait la gorge comme s'il voulait refermer la plaie. Le souffle court, il était au bord de la panique.

Le cœur au bord des lèvres, il se demanda si la vision n'était pas sur le point de se réaliser. Shota avait peut-être voulu le prévenir ? Et s'il allait devoir mourir en ce jour, loin de tous ses amis ?

Les événements s'enchaînaient trop vite, l'empêchant de réagir efficacement. Mais qu'aurait-il pu faire, de toute façon ?

— Ruben ! brailla Karg. Ramène-toi, et plus vite que ça !

Richard lutta pour contrôler ses émotions. En avançant, il prit une grande inspiration, histoire de se calmer. S'il s'affolait, les choses se passeraient encore plus mal, voilà tout. Il n'avait rien à y gagner.

Non loin de là, le petit groupe s'était immobilisé devant une équipe. À cause de la pluie, Richard n'entendait rien de plus que le brouhaha de la conversation en cours.

Que pouvait-il faire pour que Jagang ne le reconnaisse pas ? Se cacher derrière ses équipiers ? Non, ça ne marcherait pas. Jagang désirerait voir l'attaquant de pointe. C'était inévitable.

Soudain, Richard aperçut Kahlan.

Alors qu'il avançait comme un automate, il la vit au milieu de la petite colonne qui avait repris son chemin.

Afin de s'aligner avec les autres hommes, Richard allait devoir enjamber la chaîne de Léo. Et cela lui donna une idée.

Délibérément, il se prit le pied dans la chaîne, battit ridiculement des bras et s'étala tête la première dans la boue.

— Ruben, espèce de crétin fini ! hurla Karg. Relève-toi !

Richard se redressa lentement, se plaça près du Roc et, du revers de la main, chassa la boue qui maculait ses yeux.

Il revit alors Kahlan, qui marchait juste derrière Jagang. La capuche abaissée de son manteau dissimulait en partie ses traits, mais le Sourcier aurait reconnu entre mille la façon de marcher de sa femme et chacun de ses gestes. Personne ne bougeait ni ne respirait comme elle…

Les regards des deux époux se croisèrent.

Richard se souvint de leur rencontre… D'une extraordinaire noblesse, dans sa robe blanche de Mère Inquisitrice, elle l'avait regardé en silence, ses yeux verts pétillants d'intelligence sondant jusqu'à son âme. Jusque-là, il n'avait jamais vu quelqu'un de si déterminé et… si plein de bravoure.

Était-il tombé amoureux d'elle à cet instant ? Très probablement, oui, même si ça paraissait étrange. Parce qu'il avait lui aussi vu du premier coup d'œil l'âme de cette femme hors du commun.

À présent, un peu de confusion voilait le regard de Kahlan.

Richard comprit aussitôt pourquoi. Consciente qu'il la fixait intensément, elle s'était rendu compte qu'il la voyait, contrairement à beaucoup de gens. Mais à cause du sort d'oubli, elle ne pouvait pas se souvenir de lui. Pas plus que de sa propre identité, d'ailleurs… À part Richard et les sœurs qui l'avaient capturée, personne ne pouvait se rappeler l'existence de Kahlan. Sans doute parce qu'il était lié aux sœurs, Jagang aussi était épargné par le sortilège.

Pour le reste du monde, Kahlan était invisible…

Et voilà qu'un inconnu – de son point de vue – se révélait en mesure de la voir ! Avec la solitude que lui imposait le sort d'oubli, ça ne pouvait pas être un événement sans importance pour elle.

Et à voir son expression, ça ne l'était pas…

Avant que Jagang ait pu se camper devant l'équipe de Karg, un homme accourut vers lui en criant. Sur un ordre de l'empereur, les gardes s'écartèrent, laissant penser que le nouveau venu était un familier de leur chef. Comme il ne portait pas beaucoup d'armes, Richard conclut qu'il s'agissait d'un messager. Très pressé, si on en jugeait par sa façon de courir comme un fou.

Dès qu'il fut devant Jagang, l'homme débita à voix basse un assez long discours. À un moment, il désigna la zone du camp où les soudards érigeaient la monstrueuse rampe.

Cessant de dévisager Richard, Kahlan regarda elle aussi dans cette

direction.

Le Sourcier repéra autour de son épouse un cercle de gardes qui n'appartenaient pas au corps d'élite impérial et faisaient même particulièrement attention à ne pas traîner dans les jambes des gardes du corps de Jagang.

Des soldats ordinaires, pas très bien armés et dépourvus de cotte de mailles… Quant à leur uniforme, il semblait fait de bric et de broc, comme celui de tous les soudards de base.

S'ils étaient jeunes, grands et forts, ces gaillards n'auraient quand même pas fait le poids face aux gardes d'élite. De simples guerriers, rien de plus, et pas parmi les plus brillants…

Ils étaient là pour surveiller Kahlan, ça tombait sous le sens.

À l'inverse des protecteurs de Jagang, qui ne semblaient pas avoir conscience de sa présence, ces hommes-là jetaient de fréquents coups d'œil à Kahlan. Donc, contrairement aux soldats d'élite, ils étaient capables de la voir. D'une façon ou d'une autre, Jagang avait réussi à trouver des hommes qui n'étaient pas affectés par la Chaîne de Flammes.

D'abord étonné que ce soit possible, Richard ne tarda pas à s'apercevoir que ça n'avait rien d'extraordinaire, tout bien pesé. Comme le reste de la magie, le sort d'oubli avait été contaminé par les Carillons – dont l'objectif ultime était la destruction du pouvoir.

À cause de cette souillure, la Chaîne de Flammes était imparfaite, comme tous les autres sortilèges. Devant la toile de vérification – celle qui avait failli coûter la vie à Nicci – le Sourcier avait repéré les défauts désormais structurels.

Le sort d'oubli avait en quelque sorte des « ratés », et cela se traduisait par l'existence de personnes capables de voir Kahlan.

Lors de l'épidémie de peste provoquée par un sortilège, la maladie s'était répandue comme une traînée de poudre – et pourtant, elle n'avait pas touché tout le monde. Une poignée de gens, y compris parmi ceux qui soignaient les malades ou s'occupaient des morts, étaient passés entre les mailles du filet. Ce devait être un phénomène de ce genre. Mais les « miraculés », dans le cas présent, étaient simplement en mesure de voir Kahlan alors que le reste du monde ne le pouvait pas.

Tandis que ses « anges gardiens » tournaient la tête pour mieux suivre la conversation entre Jagang et le messager, Kahlan pivota très légèrement dans le même sens. Un geste apparemment naturel qui était en réalité calculé au centième de pouce près. Après avoir tiré sur sa capuche pour mieux se protéger de la pluie, la jeune femme laissa glisser sa main le long de son flanc, très près de la taille d'un des gardes. Plissant les yeux, Richard vit que le fourreau accroché à la

ceinture du type était désormais vide. Et alors que la main de Kahlan disparaissait de nouveau sous son manteau, il capta le reflet métallique d'une lame.

Très fier de sa femme, il eut envie d'éclater de rire mais parvint à se retenir.

Kahlan s'aperçut qu'il la regardait et comprit qu'il avait tout vu. Allait-il la trahir ? sembla-t-elle se demander pendant un moment. Voyant qu'il n'en manifestait pas l'intention, elle se concentra sur le dialogue entre Jagang et le messager.

Sans crier gare, l'empereur fit demi-tour et repartit à grandes enjambées dans la direction d'où il venait. Alors qu'elle lui emboîtait le pas, tout comme le messager, Kahlan jeta un dernier coup d'œil à Richard avant que ses gardiens referment le cercle autour d'elle, lui bloquant la vue.

La capuche bougea un peu, dévoila la marque noire qui zébrait la joue de la prisonnière.

La colère explosa aussitôt en Richard. Que n'aurait-il pas donné pour arracher sa femme à Jagang et l'emmener très loin de ce camp puant ! Mais que pouvait-il faire ? Enchaîné à un chariot, il devait prendre son mal en patience et attendre son heure.

Facile à dire, et beaucoup moins facile à faire… Tant que Kahlan serait entre ses mains, Jagang la torturerait, c'était évident. Si elle souffrait encore plus, Richard ne se le pardonnerait jamais, il en avait conscience. Hélas, la réalité le pliait à son joug : jusqu'à nouvel ordre, il était impuissant.

Immobile comme une statue, il laissa se déchaîner en lui une rage très proche de celle que lui communiquait l'Épée de Vérité, avant qu'il y ait renoncé en échange d'informations sur Kahlan.

Alors que l'empereur, son escorte et sa prisonnière disparaissaient derrière un rideau de pénombre et de pluie, Richard serra les poings de frustration. La pluie glacée elle-même ne parvenait pas à le calmer. Et voilà qu'il devait ronger son frein, attendant une occasion qui ne se présenterait peut-être jamais…

L'idée de ce que Kahlan subissait entre les griffes de Jagang lui déchirait les entrailles. À force de trembler pour elle, il en avait les jambes en coton. Et s'il n'avait pas mobilisé toute sa volonté, il se serait laissé tomber sur le sol pour se rouler en boule et éclater en sanglots.

S'il avait pu mettre la main sur Jagang… Si…

— Tu as de la chance ! lança soudain une voix.

C'était le général Karg, campé devant Richard, les mains croisées dans le dos.

— L'empereur a eu plus urgent à faire que d'inspecter mon équipe… J'aime mieux qu'il n'ait pas vu mon crétin de marqueur !

— Il me faut de la peinture, dit Richard.

— Pardon ?

— J'ai besoin de peinture !

— Tu veux que je t'en procure ?

— Oui, parce que j'en ai besoin.

— Pour quoi faire ?

Résistant à l'envie d'enrouler sa chaîne autour du cou de l'officier, Richard tendit un index vers son visage.

— Pourquoi avez-vous ces tatouages ?

Déconcerté, le général hésita comme si la question pouvait être piégée. Puis il se jeta à l'eau :

— Pour effrayer mes ennemis… Ces écailles me rendent terrifiant. Toute l'armée de l'Ordre s'efforce d'avoir une apparence qui glace les sangs. Quand la peur paralyse un adversaire, la victoire est déjà à moitié remportée…

— C'est pour ça qu'il me faut de la peinture. Je veux que mes équipiers et moi fassions crever de peur les joueurs adverses. Avec des peintures de guerre, nous ressemblerons à des démons venus du royaume des morts !

Karg dévisagea un moment Richard, se demandant s'il était sérieux ou s'il mijotait un sale coup quelconque.

— J'ai une meilleure idée, Ruben… Je vais faire tatouer à mon image tous les joueurs de cette équipe. (L'officier tapota sa joue couverte de fausses écailles.) Vous ressemblerez à des reptiles, les gars ! Des écailles sur tout le visage ! Tout le monde saura pour qui vous jouez !

Karg eut un sourire satisfait.

— Je ferai ajouter des anneaux et des pointes de fer – des ornements qui vous traverseront la chair et vous transformeront en monstres de cauchemar.

Richard attendit poliment la fin de la tirade du général. Puis il secoua la tête.

— Non, ça ne fera pas l'affaire…

— Et pourquoi ça ?

— Parce que ces tatouages ne se voient pas d'assez loin… Sur un champ de bataille, au moment des corps à corps, je veux bien… Mais pas sur un terrain de Ja'La !

— Pendant une partie, les joueurs sont très souvent près les uns des autres.

— Peut-être, mais je veux aussi impressionner les spectateurs et les joueurs des autres équipes qui viennent nous voir évoluer. Tout le monde doit connaître nos peintures de guerre et nous identifier en un clin d'œil. Il faut que nos futurs adversaires tremblent rien qu'en nous

voyant. Notre image poursuivra ces joueurs jusque dans leurs rêves…

Karg croisa résolument les bras.

— Je veux des écailles tatouées, pour qu'on sache à qui vous appartenez !

— Et si nous perdons ? Voire si nous prenons une raclée ?

— Vous serez fouettés, au minimum, et exécutés selon les cas, puisque vous ne me servirez plus à rien.

— Si ça se produit, tout le monde notera que les minables exécutés sur votre ordre étaient tatoués comme vous… Ce ne sera pas très bon pour votre réputation, général… Si nous sommes ridicules, les gens éclateront de rire en vous voyant.

» L'avantage des peintures de guerre, c'est qu'on peut les effacer avant de fouetter ou de décapiter leurs porteurs.

Le général parut enfin comprendre la démonstration de Richard.

— Je vais essayer de dénicher de la peinture.

— Rouge…

— Rouge ? Pourquoi donc ?

— Le rouge se repère de loin, il marque les esprits et il fait penser au sang. Tous ceux qui nous verront se demanderont pourquoi nous voulons paraître barbouillés de sang ! Nos visages viendront hanter nos adversaires, les privant de sommeil. S'ils sont fatigués en entrant sur le terrain, il nous sera d'autant plus facile de les écrabouiller.

Karg eut un grand sourire.

— Si tu étais né dans le bon camp, Ruben, je parie que nous serions devenus d'excellents amis.

Ce n'était pas la première fois que Richard entendait ça… Mais il doutait que Karg, comme tous les hommes dans son genre, sache vraiment ce que signifiait le mot « amitié ».

— Il me faudra assez de peinture pour tous les gars, général.

— Tu l'auras, Ruben, tu l'auras…, assura Karg avant de se détourner puis de s'éloigner sous la pluie.

Chapitre 8

Alors qu'ils traversaient le camp, Kahlan allongeait le pas afin de garder le contact avec Jagang. Un moyen, espérait-elle, de s'épargner d'inutiles souffrances. Cela dit, comme il l'avait souvent prouvé, l'empereur n'avait pas besoin de raisons pour se servir du maudit collier. Mais ce soir, il était pressé à cause des nouvelles apportées par le messager, et ce n'était vraiment pas le moment de lui taper sur les nerfs.

La prisonnière se fichait royalement des nouvelles en question. Une seule chose l'intéressait : l'homme qu'elle avait vu pour la première fois la veille dans une cage, et qu'elle venait de retrouver…

Alors qu'elle marchait dans le camp, pensant à l'inconnu, Kahlan conservait un œil attentif sur ses gardes et sur les soldats qui évoluaient autour d'elle.

La plupart des soudards suivaient du regard la progression de l'empereur et de son escorte. Mais pas un seul homme ne voyait la prisonnière, c'était flagrant – sinon, les remarques égrillardes auraient fusé d'un peu partout.

Même s'ils appartenaient à son armée, la majorité des soldats n'avait jamais vu l'empereur de si près. Actuellement, le camp était plus étendu et plus peuplé que les principales mégalopoles des Contrées du Milieu. Dans une telle ruche, seuls de rares privilégiés pouvaient se vanter d'avoir vu le chef suprême de près.

Les hommes qui avaient cette chance en écarquillaient les yeux de surprise.

Leur réaction, nota Kahlan, comme le maintien hautain de Jagang, contredisait un des principes fondamentaux de l'Ordre : l'égalité absolue entre les hommes. Dans son superbe pavillon, l'empereur n'avait jamais manifesté la moindre intention de partager la rude existence quotidienne de ses soldats. Croupir dans la crasse et la boue ne lui disait rien, et il ne semblait pas pressé non plus de s'exposer à la violence qui régnait partout ailleurs que dans son petit univers protégé. Enclin à abandonner ses hommes à leur sort, Jagang ne crachait pourtant pas sur la protection des meilleurs d'entre eux, lorsqu'il s'aventurait dans le camp…

En d'autres termes, les soudards n'avaient rien en commun avec leur chef, sinon leur passion dévorante pour la violence et leur haine maladive de la vie.

Fort heureusement invisible pour ces barbares, Kahlan slalomait entre les flaques de boue et les excréments animaux ou humains. Sous son manteau, elle serrait le manche du couteau volé à un crétin de garde. Si elle n'avait pas encore décidé que faire de l'arme, en détenir une était rassurant. De toute façon, la possibilité s'était présentée, et elle n'avait pas pu résister…

Même invisible, une femme ne pouvait pas se sentir bien parmi des hordes de bouchers. Bien sûr, le couteau, à lui seul, ne suffirait pas à la libérer de Jagang, des Sœurs de l'Obscurité et de ses maudits anges gardiens. Mais ainsi armée, elle se sentait un peu moins vulnérable. Enfin, avoir accompli ce larcin montrait à quel point elle tenait à sa propre vie. Autrement dit, c'était la preuve qu'elle n'avait pas abdiqué et n'abdiquerait jamais.

D'un point de vue pratique, si l'occasion s'offrait à elle, Kahlan utiliserait le couteau pour tuer Jagang. Si elle réussissait, sa propre mort suivrait de près, elle en avait parfaitement conscience. Et l'Ordre Impérial, elle le savait aussi, ne serait pas détruit par la perte d'un seul individu. Les envahisseurs rappelaient des fourmis : en écraser une ne forçait jamais l'entière colonie à faire demi-tour.

De toute manière, Kahlan se doutait que son exécution était déjà programmée. Et selon toute probabilité, Jagang prévoyait de la torturer longuement avant de lui porter le coup de grâce. L'ayant déjà vu tuer des gens sans raison, la prisonnière estimait que l'éliminer serait un pur acte de justice.

Kahlan n'avait aucun souvenir de sa vie passée. Depuis que les sœurs lui avaient volé sa mémoire, elle avait simplement conscience de vivre dans un monde devenu fou. Et si elle n'était pas en mesure de sauver l'Univers, tuer Jagang serait un bon moyen de le rendre un peu moins laid et un peu moins cruel…

Cela posé, l'affaire n'aurait rien d'un jeu d'enfant. Fort et habile au combat, l'empereur était aussi remarquablement intelligent. Parfois, Kahlan avait l'impression qu'il lisait pour de bon ses pensées. Mais il y avait une autre explication : étant un guerrier, Jagang pouvait très souvent anticiper ce qu'allaient faire les autres guerriers. En toute logique, dans ce passé qui ne représentait hélas plus rien pour elle, la jeune femme avait dû être quelque chose comme l'égale de l'empereur…

Avertis par les murmures de leurs camarades, des hommes encore à moitié endormis sortaient de sous les tentes pour assister au passage de la colonne. Tous les soldats encore au travail marquaient une pause afin de contempler le spectacle. Et les conducteurs de chariot eux-mêmes immobilisaient leur attelage pour ne pas en perdre une miette.

Dans le camp, la puanteur était omniprésente. Mais au milieu des soldats, cela se révélait plus insupportable encore. De fait, le mélange

des odeurs de cuisson et des déjections diverses aurait donné la nausée à n'importe qui.

Kahlan doutait que les latrines creusées à la hâte suffisent encore longtemps. À en juger par l'odeur qui en montait, elles ne tarderaient pas à déborder, c'était couru. Alors, qu'en serait-il après des mois de siège ?

Malgré la pollution olfactive et les scènes parfois répugnantes qu'elle surprenait en chemin, Kahlan avait l'esprit ailleurs. Plus précisément, elle pensait à l'homme aux yeux gris qu'elle venait de revoir.

Grâce aux conversations de Jagang avec ses officiers, elle avait déduit que les prisonniers transportés dans des cages étaient des joueurs de Ja'La venus participer au grand tournoi. Mais cette information ne lui aurait pas suffi pour localiser l'homme, car il y avait des centaines d'équipes.

Par bonheur, Jagang avait voulu inspecter quelques-unes de ces formations avant le début de la compétition. Sans trop savoir pourquoi, Kahlan avait profité de l'occasion pour passer elle aussi en revue les joueurs. Au début, elle n'avait même pas eu vraiment conscience de chercher son fascinant inconnu…

Jagang en savait long sur les meilleures équipes. Avant d'en inspecter une, il ne détestait pas faire quelques commentaires à ses gardes sur ce qu'ils devaient s'attendre à voir. Et face à chaque nouvelle formation, il exigeait immanquablement qu'on lui présente l'attaquant de pointe et ses ailiers. Moins souvent, il faisait montre de curiosité au sujet des défenseurs.

On eût dit une ménagère qui ferait son marché, choisissant entre différents quartiers de viande…

Kahlan, en revanche, ne s'intéressait ni à la taille ni aux muscles des joueurs. Leurs yeux lui suffisaient, car elle était sûre de reconnaître entre mille ceux de « son » prisonnier.

Au bout d'un moment, elle avait failli perdre courage, supposant que l'homme avait été envoyé sur le chantier – s'il était encore de ce monde.

Quand elle l'avait enfin repéré, il s'était comporté d'une étrange manière. Tel un enfant maladroit, il s'était étalé face la première dans la boue !

À ce moment-là, seule Kahlan le regardait vraiment. Autour d'elle, tout le monde avait cru que ce crétin s'était emmêlé les pinceaux dans la chaîne d'un camarade. En approchant, quelques gardes n'avaient pu s'empêcher de ricaner. L'un d'eux avait même soufflé qu'un empoté pareil ne ferait pas long feu sur un terrain de Ja'La.

Kahlan n'avait pas eu envie de sourire. Seule à avoir observé l'homme au moment de sa chute, elle était certaine qu'il ne s'agissait

pas d'un accident. Le prisonnier était tombé volontairement.

La chute semblant très réaliste, personne d'autre n'avait eu de soupçon. Mais Kahlan n'avait pas l'ombre d'un doute. Captive elle-même, elle était familière de ces actes impulsifs et risqués qu'on devait tenter parce qu'on n'avait pas le choix.

Oui, mais pourquoi l'homme avait-il dû se casser ainsi la figure ?

Que pouvait apporter une chute de ce genre ? Quel danger évitait-on en s'étalant dans la boue ? Parfois, on visait à faire rire ses geôliers, afin de les détourner de sinistres projets. Mais dans ce cas, ça ne tenait pas la route…

Cette chute était volontaire mais improvisée, comme si l'homme n'avait rien trouvé de mieux à faire, sur le coup. Un acte désespéré ? Sans doute, mais pour quelle raison ?

Pourquoi tombait-on tête la première dans la boue ? Que cherchait-on en agissant ainsi ?

La réponse s'imposa à l'esprit de Kahlan. C'était comme sa capuche, qu'elle avait utilisée pour se cacher et surtout dissimuler dans quelle direction elle regardait. L'homme voulait qu'on ne voie plus son visage ! Donc, il craignait que quelqu'un le reconnaisse. Jagang en personne ? Pourquoi pas ? Ou peut-être bien Ulicia… En tout cas, il voulait se cacher, c'était évident.

Il y avait une parfaite logique là-dedans. S'il s'agissait d'un officier supérieur du camp adverse, il ne tenait sûrement pas à être reconnu.

De plus, il avait vu Kahlan et il savait qui elle était. La veille, quand leurs regards s'étaient croisés, elle avait tout de suite compris qu'il la connaissait.

Alors qu'elle approchait avec Jagang, leurs yeux s'étaient de nouveau croisés. En un éclair, une certitude s'était imposée entre eux : ils appartenaient au même camp et ils ne se trahiraient jamais, quoi qu'il arrive.

Avoir un allié dans ce repaire de bouchers emplissait de joie le cœur de Kahlan.

S'il s'agissait bien d'un allié, se força-t-elle à penser, craignant de se laisser emporter par son imagination. Quand on ne se souvenait de rien, comment séparer le bon grain de l'ivraie ? Même s'il était un adversaire de Jagang, le colosse aux yeux gris pouvait lui vouloir du mal, voire lui avoir nui par le passé. Jusqu'à ce qu'elles y soient contraintes, les Sœurs de l'Obscurité n'étaient pas dans le camp de l'Ordre. Pourtant, elle avait anéanti la vie de leur prisonnière…

Ami ou non, l'homme voulait rester *incognito*. Mais comment s'y prendrait-il lorsque la compétition commencerait ? Sa ruse pouvait marcher pendant un jour ou deux, certes. Puis il ne pleuvrait plus, la boue sécherait et le masque tomberait. Que ferait l'inconnu aux yeux gris lorsqu'il en serait là ? Bizarrement, Kahlan ne pouvait pas

s'empêcher de s'inquiéter pour lui.

Au moment où Jagang s'était détourné des équipes pour aller voir ce que le messager voulait lui montrer, la jeune femme avait jeté un dernier coup d'œil à son « allié » – et capté dans son regard un étrange sentiment : de la fureur.

Parce qu'il avait vu la marque noire que Jagang lui avait laissée sur une joue ? Peut-être bien, oui…

En tout cas, elle aurait juré qu'il brûlait d'envie de briser sa chaîne pour sauter à la gorge de l'empereur. Par bonheur, il s'était retenu d'essayer. Sinon, le général Karg l'aurait abattu sans hésiter.

D'après le dialogue qu'ils avaient eu durant l'inspection, l'empereur et l'officier tatoué étaient de vieilles connaissances. En marchant, ils avaient évoqué leurs souvenirs de guerre, et quelques indices avaient suffi à Kahlan pour juger le général. Comme Jagang, Karg n'était pas un imbécile et il ne fallait surtout pas le sous-estimer. Pour ne pas se ridiculiser devant son chef, il aurait abattu froidement un membre de son équipe, ça ne faisait absolument aucun doute.

La colère du prisonnier, sans doute provoquée par ce qu'il avait vu sur la joue de Kahlan, incitait à le ranger dans le même camp qu'elle. Un simple exercice de logique, en réalité…

Cela dit, cet homme n'était pas un enfant de chœur non plus. Sa carrure, son attitude et sa façon de bouger en disaient long sur sa nature profonde. Et bien sûr, il y avait l'intelligence qui faisait briller son regard… Lui non plus ne devait pas être pris à la légère. Si Karg avait choisi un prisonnier pour occuper un poste-clé dans son équipe – attaquant de pointe, si elle avait bien compris – il devait avoir une excellente raison. Même si elle devrait attendre de le voir jouer pour en être certaine, Kahlan soupçonnait que ce colosse avait accumulé en lui une rage dont il saurait parfaitement tirer parti le moment venu.

— C'est par là, Excellence, dit le messager en tendant un bras.

Suivant son guide, la petite colonne finit par sortir du camp puis s'enfonça dans les plaines d'Azrith. Plongée dans ses pensées, Kahlan ne s'aperçut pas tout de suite qu'elle se dirigeait vers le chantier. Quand elle s'en avisa, la rampe se dressait déjà devant elle, ambitieux ouvrage loin d'être terminé mais déjà imposant.

Et sacrément solide, hélas ! Au début, Kahlan avait espéré que la pluie ferait s'écrouler cette maudite rampe. Mais elle avait été très bien étayée, puis consolidée par des rochers. La terre étant très fortement compactée sur toute la longueur de l'ouvrage, il tenait plus de la digue que d'une simple voie d'accès.

Un projet bien conçu et très soigneusement réalisé… Si les soudards moyens – comme ceux qui la surveillaient – étaient en majorité des brutes sans cervelle, l'Ordre Impérial ne comptait pas que des crétins dans ses rangs. Comme partout, les hommes intelligents

supervisaient les travaux et les autres se chargeaient de leur exécution.

S'il dirigeait une bande de tueurs sans science ni conscience, Jagang savait s'entourer d'hommes compétents. Si forts et si musclés qu'ils fussent, ses gardes d'élite avaient également un cerveau. Les contremaîtres du chantier en possédaient un aussi, même s'ils le mettaient au service d'une mauvaise cause.

Sachant très bien ce qu'ils faisaient, ces véritables professionnels osaient contredire Jagang lorsqu'il donnait des ordres inadaptés. Au début, l'empereur militait pour que la base de la rampe soit très étroite – le meilleur moyen, selon lui, de gagner très vite de la hauteur. Avec tout le respect dû à leur chef, les responsables du génie avaient eu le courage de dire que ça ne fonctionnerait pas – en expliquant pourquoi, par-dessus le marché.

Après les avoir écoutés attentivement, Jagang avait reconnu son erreur, les autorisant à procéder comme ils le souhaitaient. Quand il se trompait, l'empereur savait faire montre de souplesse d'esprit. En revanche, lorsqu'il était sûr d'avoir raison, rien ni personne ne pouvait l'arrêter…

Plusieurs rangées d'hommes travaillaient à l'arrière de la fantastique rampe. D'un côté, des paniers remplis de terre déjà compactée passaient de main en main. De l'autre, les paniers vides revenaient à leur point de départ en usant de la même méthode.

Certains ouvriers transportaient des blocs de pierre sur des brouettes. Pour les pièces plus volumineuses, des chariots tirés par des mules faisaient la navette entre le pied et le sommet provisoire de l'ouvrage.

Un projet démesuré, vraiment… Mais quand on disposait d'une main-d'œuvre si nombreuse, rien ne semblait impossible…

Pressant le pas, Kahlan colla aux basques de Jagang, qui suivait toujours le messager. Sur le passage de l'empereur, les travailleurs s'écartaient promptement, puis reformaient les rangs dès que c'était possible.

Soudain, Kahlan aperçut la première des énormes fosses d'où des milliers d'hommes extrayaient la terre nécessaire à l'ouvrage. Ici, le sol était constellé de ces vastes trous creusés en pente assez douce pour que des chariots puissent aller et venir en permanence avec des cargaisons de « matière première ». Quand tout serait terminé, à des siècles de là, ces excavations, pas totalement comblées, témoigneraient de la folie qui s'était emparée des hommes lors du siège final de la guerre…

Jagang et son escorte avancèrent entre les fosses séparées par des voies assez larges pour laisser passer deux chariots de front.

— Nous y sommes, Excellence, annonça le messager.

Jagang baissa les yeux sur la rampe qui permettait de descendre au

fond de la fosse. À première vue, c'était le seul site d'extraction désert…

L'empereur regarda autour de lui.

— Faites évacuer cette fosse-là aussi, dit-il en désignant l'excavation suivante. Et ne creusez plus en direction du haut plateau…

Les contremaîtres qui s'étaient massés autour de l'empereur partirent faire exécuter ses ordres.

— Allons-y ! ordonna Jagang. Je veux voir s'il y a vraiment quelque chose…

— Vous constaterez que je n'ai pas exagéré, Excellence, assura le messager.

L'ignorant superbement – encore une preuve que l'égalitarisme de l'Ordre ne valait pas tripette –, Jagang s'engagea sur la pente et Kahlan le suivit.

Ulicia imita la prisonnière. Faute de porter un manteau à capuche, elle avait les cheveux trempés – et l'air maussade de quelqu'un qui serait volontiers allé se faire pendre ailleurs.

Oubliant la sœur, Kahlan se concentra sur sa progression, plutôt périlleuse dans cette gadoue.

Le fond de la fosse avait été littéralement labouré par les centaines d'hommes qui y travaillaient. Certains endroits étant plus meubles que d'autres, le sol n'était pratiquement jamais plat. Et de-ci, de-là, des monticules de terre trop dure hauts comme deux hommes imposaient un grand détour aux explorateurs.

Toujours à la remorque du messager, Jagang s'enfonça dans un des trous les plus profonds. Ses gardes l'entourant toujours, Kahlan suivit l'empereur. Si ce qu'il allait découvrir le surprenait vraiment, il baisserait peut-être un instant sa garde. Le moment idéal pour le tuer, à condition d'être restée à portée de lame de son dos…

Le messager s'immobilisa et s'accroupit.

— C'est là, Excellence, dit-il en tapotant une masse qui dépassait à peine du sol.

Comme tous les autres, Kahlan plissa les yeux pour mieux voir de quoi il s'agissait.

Le messager ne s'était pas trompé : ça ne paraissait pas naturel du tout ! Par endroits, on apercevait des joints. En d'autres termes, ce n'était pas une strate de roche, mais très probablement une structure enfouie dans la terre.

— Nettoyez-moi ça ! ordonna Jagang à un des contremaîtres qui l'avaient suivi dans la fosse.

De toute évidence, le travail avait cessé peu après la découverte de la mystérieuse structure. À toutes fins utiles, on avait fait évacuer les

lieux en attendant la venue de l'empereur.

La masse sombre était légèrement arrondie, comme si les ouvriers avaient découvert le sommet d'un grand objet cylindrique.

À mesure que des hommes s'affairaient avec des pelles et des balais, il devint de plus en plus évident que la « structure » était le haut d'un vaste dôme.

Une fois la terre retirée, on voyait très bien qu'il s'agissait d'un travail humain d'une très haute qualité. La taille des pierres, d'une perfection saisissante, suggérait l'intervention d'artisans hautement qualifiés.

Un bâtiment enterré, sans nul doute… Mais avec un détail surprenant, toutefois : il ne semblait pas y avoir de toit, simplement la coupole d'un gigantesque dôme…

Que faisait une pièce d'architecture pareille dans les entrailles des plaines d'Azrith ? Et depuis combien de siècles, voire de millénaires, cette coupole était-elle enfouie ici ?

Lorsque la pierre fut assez dégagée, Jagang s'agenouilla, la toucha du bout des doigts puis suivit le tracé de quelques joints – si étanches qu'on n'aurait pas pu y insérer la pointe d'une dague.

— Faites venir des ouvriers avec des barres à mine, ordonna l'empereur. Je veux savoir ce qu'il y a là-dedans.

— À vos ordres, Excellence ! répondit un des contremaîtres.

— Faites travailler vos assistants, pas les ouvriers de base… Toute la zone doit être sécurisée, c'est compris ? Je ne veux pas voir un simple soldat dans les environs. Un détachement de ma garde spéciale surveillera le site en permanence. À partir de maintenant, ce secteur est aussi tabou que celui où se dresse mon pavillon.

Kahlan ne fut pas étonnée par ces ordres. Si des soudards entraient dans la tombe – ou quoi que ce soit d'autre – ils voleraient tous les objets de valeur. Lui-même paré de bijoux volés, Jagang savait de quoi il parlait…

Du coin de l'œil, Kahlan vit que plusieurs gardes d'élite dévalaient la pente pour rejoindre leur chef.

Écartant sans ménagement les contremaîtres et les autres gardes, un grand type vint se camper devant Jagang.

— Nous l'avons, Excellence ! annonça-t-il.

L'empereur eut un rictus satisfait.

— Où est-elle ?

— Juste là-haut…

Jagang jeta un rapide coup d'œil à Kahlan.

Qu'avait-il encore en tête ? Même si elle n'en avait aucune idée, la jeune femme se doutait que ce ne serait pas agréable pour elle.

— Qu'on me l'amène ! ordonna l'empereur.

Le grand type et un de ses camarades remontèrent chercher la personne dont l'identité échappait pour le moment à Kahlan.

Travaillant comme des bœufs, les hommes armés de pelles et de balais avaient dégagé une bonne partie du dôme, révélant des arches régulièrement espacées sur toute sa circonférence.

D'autres terrassiers s'acharnaient à élargir la zone de fouille. Pour l'instant, une seule conclusion s'imposait : l'objet enfoui était immense. S'il recouvrait une salle ou une crypte, celle-ci devait bien faire dans les cinquante pieds de large. Un peu grand pour une tombe, à coup sûr… D'autant qu'il y avait le problème de la longueur. D'après ce qu'on voyait, le dôme s'étendait des deux côtés sur une assez grande distance.

Un couloir géant enterré ? Oui, c'était bien possible…

Entendant des cris étouffés, Kahlan s'arracha à sa réflexion et leva les yeux. Sur la pente, le grand type et son camarade tiraient sans ménagement une petite silhouette fragile.

Kahlan écarquilla les yeux et ses jambes menacèrent de se dérober.

La fillette que les soudards malmenaient se nommait Jillian. Kahlan l'avait rencontrée dans les ruines de Caska, l'aidant à fuir l'empereur et ses sbires. Pour ça, elle avait tué deux gardes d'élite et mis fin à la sinistre existence de sœur Cecilia.

Dès qu'elle vit Kahlan – car elle faisait partie des exceptions – Jillian baissa tristement les yeux, honteuse de n'avoir pas réussi à échapper aux hommes de l'Ordre.

Les deux brutes la forcèrent à venir se camper devant l'empereur.

— Eh bien, qui vient donc nous rendre une petite visite ? lança Jagang, bêtifiant pour mieux humilier sa proie.

— Je suis désolée, souffla la fillette à Kahlan.

— J'ai envoyé des hommes à ses trousses, comme tu peux le voir, dit Jagang à sa prisonnière. Quelle belle évasion tu lui as organisée ! (Il saisit le visage de Jillian, son pouce et son index lui enfonçant douloureusement les joues.) Dommage que ça n'ait servi à rien !

Kahlan ne partagea pas cette opinion. Pour sauver la petite, elle avait tué deux bouchers et une Sœur de l'Obscurité, et c'était déjà ça de gagné. Faire de son mieux lui avait coûté cher, mais elle ne regrettait rien, car Jillian méritait qu'on s'occupe d'elle…

Jagang prit la petite par le poignet et la tira en avant.

— Tu sais ce que nous avons là, ma petite chérie ? demanda-t-il à Kahlan.

La prisonnière ne répondit pas, refusant d'entrer dans le jeu de son bourreau.

— Eh bien, ce que nous avons ici, ma petite chérie, c'est quelqu'un qui t'incitera à bien te comporter…

Kahlan fit mine de ne pas avoir compris… et ne daigna pas

demander des explications.

Sans crier gare, Jagang désigna la taille d'un des « anges gardiens » de la prisonnière.

— Où est ton couteau, soldat ?

L'homme baissa les yeux sur sa ceinture, blanc de terreur comme si un serpent risquait de lui planter ses crochets dans la main.

— Excellence, j'ai… eh bien, j'ai dû le perdre…

— Le perdre…, répéta Jagang, foudroyant l'homme du regard. Nous allons voir ça…

D'un revers de la main, l'empereur envoya la pauvre Jillian voler dans les airs. Sonnée par le coup, du sang aux coins des lèvres, elle alla s'écraser dans la boue.

Jagang se tourna vers Kahlan et tendit la main.

— Donne-moi ce couteau !

Terrifiée par les ombres qui dansaient dans les yeux pourtant noirs du tyran, la prisonnière ne put s'empêcher de reculer d'un pas.

— Allons, dépêche-toi ! Si tu me forces à te le redemander, je lui casse toutes les dents !

En un éclair, Kahlan envisagea toutes les solutions possibles et n'en retint aucune. Comme l'homme qui avait dû se jeter dans la boue, elle n'avait pas le choix. En tout cas, pas pour l'instant.

Elle sortit l'arme de sous son manteau et la déposa dans la paume de l'empereur.

— Merci beaucoup, ma petite chérie…

Souriant, Jagang se tourna vers le propriétaire du couteau et, à la vitesse de l'éclair, lui enfonça la lame entre les deux yeux. Foudroyé, le soldat tomba raide mort, un flot de sang jaillissant de son visage.

Il n'avait même pas eu le temps de crier.

— Réjouis-toi, je t'ai rendu ton bien, dit Jagang au cadavre. (Puis il se tourna vers les autres « anges gardiens ».) Puis-je vous suggérer de mieux surveiller vos armes ? Si la prisonnière vous vole une lame et ne vous tue pas avec, c'est moi qui le ferai. Suis-je assez clair pour vos petits cerveaux ?

— Oui, Excellence ! s'écrièrent en chœur les soldats.

Jagang approcha de Jillian, la prit par le bras et la releva sans ménagement.

— Sais-tu combien d'os compte le corps humain, ma petite chérie ? demanda-t-il à Kahlan.

— Non…

— Eh bien, moi non plus ! Mais pour le découvrir, nous pourrions les lui briser un par un, et faire le compte des craquements.

— Par pitié…, souffla Kahlan.

Jagang poussa Jillian vers la prisonnière comme s'il lui envoyait une poupée.

— Te voilà responsable de sa vie. Chaque fois que tu me mécontenteras, je lui briserai un os… J'ignore combien elle en a, mais à vue d'œil, ça doit faire un paquet de petites choses délicates à casser. Et tu sais qu'un rien peut me contrarier…

» Si tu fais plus que me déplaire, mes bourreaux tortureront cette chère enfant devant toi. Ils sont très imaginatifs, n'en doute pas… Et quand il s'agit de garder quelqu'un en vie tout en le tourmentant, personne ne leur arrive à la cheville. Cela dit, si ta protégée venait à mourir, je pourrais leur confier un autre sujet de choix…

Kahlan serra contre sa poitrine la tête ensanglantée de Jillian.

— Ils m'ont reprise…, souffla la gamine. Pardonne-moi…

— Tu m'as bien compris, ma petite chérie ? demanda Jagang d'un ton mortellement calme.

— Oui…

L'empereur prit Jillian par les cheveux et fit mine de la tirer vers lui.

— Oui, Excellence ! cria Kahlan.

— Voilà qui est beaucoup mieux, dit Jagang en lâchant sa proie.

Depuis le début de sa captivité, Kahlan espérait que ce cauchemar finirait vite. Hélas, venait-elle de comprendre, il commençait à peine…

Chapitre 9

— Cesse de faire l'enfant et tiens-toi tranquille ! s'écria Richard.

— Ne m'en mets pas dans les yeux ! implora Léo le Roc.

— Ne t'en fais pas, tes yeux ne risquent rien.

— Pourquoi suis-je passé le premier ?

— Parce que tu es mon ailier droit.

Déconcerté par cette réponse saugrenue, le Roc ne trouva rien à objecter.

— Tu crois que ça nous aidera à gagner ? demanda-t-il en secouant la tête pour échapper à la prise de Richard.

— J'en suis sûr, si nous sommes à la hauteur par ailleurs… Ces peintures n'amélioreront pas notre façon de jouer, mais elles aideront à nous forger une réputation. Pour être craint de ses adversaires, gagner ne suffit pas. Il faut un petit plus. Si nous l'avons, les autres équipes dormiront mal la veille des rencontres…

— Léo, un peu de courage ! lança un autre joueur, de plus en plus agacé.

Tous les membres de l'équipe s'impatientaient en attendant leur tour. La plupart avaient été convaincus par les arguments de « Ruben », mais ça ne leur rendait pas la corvée plus agréable.

— C'est bon, continue, soupira le Roc, vaincu par le nombre.

Richard se remit à l'ouvrage. Du coin de l'œil, il étudia les gardes qui braquaient leurs arcs sur le petit groupe. Les prisonniers ayant été libérés de leurs chaînes, des archers les surveillaient en permanence en attendant qu'on les conduise sur le terrain de jeu.

Dès que Richard et les autres captifs n'étaient plus entravés, Karg prenait un incroyable luxe de précautions. Non sans fierté, Richard avait noté que la plupart des flèches étaient braquées sur lui.

Se concentrant de nouveau sur le Roc, il lui posa une main sur le sommet du crâne pour le forcer à se tenir tranquille.

Richard avait longtemps réfléchi à ce qu'il peindrait sur le visage de ses équipiers. Au début, il avait pensé laisser chaque joueur se maquiller comme il l'entendait. Très vite, il avait compris que c'était une mauvaise idée. L'enjeu était bien trop important pour qu'il se fie aux goûts et à la fantaisie de chacun.

De plus, tous les gars voulaient qu'il s'en charge. Il était le marqueur, et l'idée venait de lui. Si pas mal de joueurs s'étaient montrés un peu réticents, ça venait sans doute de l'angoisse d'être ridicules. En confiant la délicate mission à leur attaquant de pointe, ils

se déchargeaient de toute responsabilité.

Richard plongea l'index dans son petit pot de peinture rouge. Karg lui avait fourni un pinceau, mais il ne l'utilisait pas, car il désirait avoir un contact direct avec sa « création ».

Au cours de sa réflexion, Richard était arrivé à deux conclusions majeures. Pour commencer, les peintures de guerre devaient dissimuler le visage de leur porteur. Après tout, c'était leur fonction première. Ensuite, il fallait qu'elles effraient les adversaires, comme il l'avait dit au général lors de sa tirade parfaitement improvisée.

S'il voulait des résultats, Richard ne devait pas tricher. Et s'il ne trichait pas, la route à suivre était toute tracée : dessiner la danse avec les morts s'imposait.

Ce qu'il nommait ainsi avait en réalité la vie pour véritable sujet, mais bien au-delà de la simple notion de survie. Les runes enseignaient une méthode fiable pour affronter le mal et le vaincre – en ce sens, elles étaient un moyen de protéger la vie, y compris celle du « danseur ». Mais la démarche elle-même – le combat – était du début à la fin un protocole purement destructeur et négatif.

En d'autres termes, la danse avec les morts prenait tout son sens – se distinguant par exemple des atrocités de l'Ordre – uniquement lorsqu'on reconnaissait l'existence du mal.

Si Richard avait assimilé ce point depuis longtemps, ce n'était pas le cas de tout le monde, loin de là. Beaucoup trop de gens préféraient se voiler la face et vivre dans un monde imaginaire où tout se valait. La danse avec les morts n'autorisait pas de telles dérives. Pour survivre, avoir une claire et honnête vision de la réalité était indispensable. Nul ne pouvait faire l'économie de la vérité – ou tricher avec elle – et sortir victorieux d'un affrontement contre le mal.

Les divers éléments de la danse – ses incarnations successives – recoupaient très exactement ceux de toutes les formes de combat, qu'il s'agisse d'une joute verbale, d'un jeu ou d'un duel à mort. Représentés dans le langage visuel des emblèmes, ces éléments se sublimaient pour devenir les médiateurs incontournables de la survie. Pour les utiliser et en tirer profit, il fallait absolument avoir une vision lucide du monde. Parce que le but ultime de la danse avec les morts était la conquête de la vie.

Comme par hasard, le nom *Ja'La dh Jin* se traduisait par « Jeu de la Vie »…

Tous les objets appartenant à un sorcier de guerre jouaient un rôle très précis dans la danse. Et le sorcier lui-même, si paradoxal que cela puisse paraître, était avant tout un défenseur de la vie. Comme les runes brodées sur ses vêtements, les symboles figurant sur l'amulette de Richard étaient en fait un diagramme qui représentait le noyau même de la danse. L'image emblématique d'une série de mouvements

que Richard connaissait à la perfection parce qu'il les reproduisait chaque fois qu'il combattait avec l'Épée de Vérité.

Même s'il ne détenait plus l'arme, Richard gardait en mémoire toutes les connaissances qu'il avait acquises en la maniant. Ainsi que Zedd le lui rappelait très souvent, au début de sa carrière de Sourcier, l'épée n'était qu'un outil. Seul l'esprit de l'homme qui la brandissait faisait la différence…

Depuis que son grand-père lui avait remis l'arme, Richard s'était familiarisé avec le langage des emblèmes. Connaissant les symboles liés à un sorcier de guerre, il comprenait sans difficulté leur sens et avait même l'impression d'entretenir avec eux une sorte de dialogue.

Utilisant son index, Richard entreprit de dessiner sur le visage de Léo les principaux emblèmes de la danse avec les morts. Chaque élément avait une signification bien précise en matière de technique de combat.

Frapper de taille, esquiver, se fendre, feinter, porter le coup de grâce tout en s'occupant déjà du prochain adversaire… Rien qui ne pût s'appliquer au Ja'La, sur un mode moins… définitif – et encore, pas toujours !

Sur la joue droite de Léo, Richard dessina une série d'emblèmes qui exhortaient le guerrier à élargir son champ de vision, afin qu'un détail ne l'empêche jamais de voir l'essentiel.

En plus des composants de la danse, Richard se surprit à dessiner des fragments de sortilèges qu'il avait vus par le passé.

Au début, il s'était demandé quelle mouche le piquait. Puis la mémoire lui était revenue. Ces « fragments » correspondaient aux sorts tracés par Darken Rahl dans du sable de sorcier, au cœur du Jardin de la Vie.

Le jour où le tyran avait invoqué le pouvoir requis pour ouvrir une boîte d'Orden.

L'étrange silhouette fantomatique qui lui était apparue la nuit précédente avait laissé une profonde empreinte dans son esprit. Selon ce spectre, il avait été désigné comme le « joueur ». Et à partir du premier jour de l'hiver, il lui restait un an pour ouvrir la bonne boîte.

Après cette étrange rencontre, et bien qu'il fût épuisé, Richard n'était pas parvenu à trouver le sommeil. Mais la douleur due à ses deux blessures l'avait empêché de raisonner sereinement.

Puis il y avait eu l'inspection de Jagang et l'urgence absolue de dissimuler ses traits pour ne pas être reconnu.

Avec tout ça, le Sourcier n'avait pas eu le temps de se demander comment il pouvait bien être le joueur vis-à-vis des boîtes d'Orden.

Puisqu'il n'avait rien fait pour ça, il s'agissait peut-être bien d'une erreur – une aberration magique provoquée par la contamination des

Carillons. Car même s'il avait eu les connaissances exigées pour se frotter à la magie d'Orden, ce qui n'était pas le cas, Six la voyante l'avait coupé de son pouvoir. Du coup, comment aurait-il été capable, même par inadvertance, de remettre dans le jeu les boîtes d'Orden ?

Et sans son don, comment choisirait-il la bonne boîte, dans un an jour pour jour ?

Six était-elle la source de toute cette histoire ? La maîtresse d'œuvre d'une machination qui le dépassait ?

À l'époque où Darken Rahl avait dessiné les sortilèges, juste avant d'ouvrir la mauvaise boîte, Richard n'avait absolument rien compris aux runes tracées dans le sable de sorcier. Selon Zedd, reproduire de tels sortilèges était terriblement dangereux. Une seule minuscule erreur, même si le « joueur » était totalement légitime, risquait d'entraîner une catastrophe…

Ce jour-là, les motifs dessinés par Darken Rahl n'avaient rien évoqué chez Richard. Depuis, bien des choses avaient changé. Un peu moins ignare en magie, et très « pointu » en matière d'emblèmes, il avait commencé à percer à jour certains éléments fidèlement gravés dans sa mémoire. Comme pour le haut d'haran, une langue presque morte qu'il était un des rares à comprendre, l'instinct jouait un rôle essentiel dans l'acquisition de ces connaissances. Une fois qu'il avait compris le sens d'un mot – ou d'un emblème – le lien se faisait tout seul dans sa tête et il pouvait passer à la phrase complète – ou au sort dans son intégralité.

Dans le même ordre d'idées, il s'était aperçu qu'une partie des emblèmes tracés par Darken Rahl afin d'ouvrir la boîte d'Orden se retrouvait dans le diagramme de la danse.

Au fond, c'était logique. Le pouvoir d'Orden, lui avait un jour confié Zedd, était celui de la vie, ni plus ni moins. L'objectif de la danse consistait à préserver la vie, et la magie d'Orden, ultime rempart contre la Chaîne de Flammes, remplissait très exactement le même office.

Trempant de nouveau son doigt dans la peinture, Richard dessina sur le front de Léo une ligne courbe qu'il entoura de lignes droites, créant ainsi un symbole qui permettait de focaliser la force.

S'il utilisait des symboles familiers, Richard les combinait d'une manière inédite, afin d'éviter qu'une Sœur de l'Obscurité reconnaisse les peintures de guerre pour ce qu'elles étaient. En conséquence, les formes qu'il créait étaient à la fois ancrées dans une tradition et radicalement nouvelles.

Les joueurs réunis autour de leur marqueur semblaient fascinés. Dotées d'une poésie brute, ces figures géométriques dépassaient largement leur entendement, mais ça n'avait aucune importance, car l'essentiel était ailleurs. Les peintures de guerre, en sus de leur beauté

sauvage, faisaient exactement l'effet recherché : elles étaient terrifiantes !

— Tu sais ce que tes dessins me rappellent, Ruben ? demanda un des hommes.

— Non, quoi ?

Tout en tendant l'oreille, Richard ajouta une rune spécifique illustrant un coup visant à priver un adversaire de toute sa force.

— Le Ja'La lui-même, et la façon d'y jouer… Je ne saurais dire pourquoi, mais tes figures géométriques me font penser à certains schémas d'attaque, sur un terrain…

Surpris que ce joueur, un prisonnier comme lui, se montre si perceptif, Richard l'interrogea du regard.

— Quand j'étais maréchal-ferrant, il me fallait comprendre les chevaux avant de ferrer leurs sabots. On ne peut pas demander à un cheval s'il se sent bien, mais avec un peu d'attention, on réussit à capter certains détails de comportement. Avec l'expérience, on apprend à interpréter le langage corporel des équidés. Ça aide à anticiper les morsures et les ruades…

— Tu es sur la bonne piste, dit Richard. Je veux vous fournir une image de la puissance brute, et vous permettre de la refléter…

— Et où as-tu appris à dessiner des symboles d'arcane ? demanda un autre joueur nommé Bruce.

Lui, c'était un soldat de l'Ordre. Un des membres de l'équipe qui dormaient sous une tente et s'agaçaient de devoir obéir à un marqueur qu'on enchaînait la nuit comme un animal. Une sorte de mécréant attardé, pour exprimer les choses autrement…

— Les gens comme toi font toute une affaire de la magie, cette vieille lune, et ils oublient de se consacrer à la gloire du Créateur et à leurs responsabilités envers les autres.

Richard haussa les épaules.

— Tu vas chercher trop loin, Bruce… Il s'agit de ma vision de la puissance, rien de plus. J'essaie de nous faire paraître plus forts et plus terrifiants.

Bruce ne parut pas satisfait par la réponse.

— Et en le barbouillant comme ça, dit-il en désignant Léo, tu crois créer l'image d'un surhomme ?

— J'aimerais bien, en tout cas, éluda Richard, désireux de mettre fin à l'interrogatoire de Bruce sans rien lui révéler d'important. C'est l'impression que ça me donne…

— Une absurdité ! Des dessins n'ont jamais suffi à changer la

réalité.

Certains équipiers, des soldats de l'Ordre comme Bruce, dévisagèrent Richard comme s'ils envisageaient une rébellion contre leur attaquant de pointe.

— Si tu es certain de ce que tu dis, mon ami, contre-attaqua le Sourcier, me permettras-tu de te dessiner une jolie fleur sur le front ?

Tous les joueurs éclatèrent de rire, y compris les membres de l'Ordre.

Dérouté, Bruce regarda autour de lui, esquissa un sourire un peu niais, puis se racla la gorge :

— Eh bien, si tu présentes les choses comme ça, je vois un peu mieux ce que tu veux dire… (Il se tapa du poing sur la poitrine.) J'entends terroriser les autres équipes !

— Et tu y parviendras, si tu m'écoutes… Avant la première rencontre, nos adversaires se moqueront sûrement de nos peintures de guerre. Nous devons tous nous y préparer. Quand les rires fuseront, qu'ils servent de combustible à notre colère. Oui, qu'ils nous donnent envie de les renfoncer dans la gorge des rieurs !

» Quand nous entrerons sur le terrain, des insultes voleront, et je crains que les spectateurs se mettent aussi de la partie. Il ne faudra pas broncher. Être sous-estimé par un adversaire est la meilleure chose qui puisse arriver à un guerrier ou à un sportif. Qu'ils nous insultent, ces idiots, et attisent ainsi la haine qui brûle déjà dans notre cœur.

Richard dévisagea tour à tour chacun de ses coéquipiers.

— N'oubliez jamais que nous ne sommes pas là pour gagner l'admiration de nos adversaires. Nous voulons vaincre et avoir une chance d'affronter l'équipe de Jagang. Nous méritons cet honneur, parce que nous sommes les seuls à en être dignes. Les hommes qui se moqueront de nous sont des joueurs de seconde zone. Il faut nous en débarrasser pour atteindre notre objectif, voilà tout. La première équipe que nous rencontrerons sera l'obstacle numéro un qui se dresse sur notre chemin. N'allez rien chercher de plus compliqué…

» En entrant sur le terrain, laissez les lazzis stimuler votre rage, mais ne trahissez aucune réaction. Qu'ils vous croient « passifs », si ça leur chante.

» Dès le début de la partie, montrez votre véritable force. Nous viserons chaque fois une victoire écrasante, comme si l'armée de Jagang était en face.

» Pas question, par exemple, de gagner la première partie avec un point ou deux d'avance, comme ça se passe le plus souvent. Ce n'est pas assez pour nous. Les victoires rabougries, nous les laissons aux autres ! Il faudra écrabouiller les crétins de rieurs, les gars ! Leur mettre au moins dix points dans la vue !

Les joueurs en restèrent bouche bée. Les écarts de ce genre étaient

réservés aux mascarades entre gamins. À ce niveau de jeu, quatre ou cinq points de différence étaient déjà un événement à graver dans le marbre.

— Chaque membre d'une équipe battue reçoit le fouet, vous le savez très bien. Un coup par point d'écart… Je veux que le calvaire de la première équipe que nous vaincrons soit le sujet de toutes les conversations, demain…

» Après ça, plus personne ne rira. Au contraire, nos futurs adversaires crèveront de peur. Quand un joueur est angoissé, il commet des fautes. Et bien entendu, nous serons là pour tirer parti de toutes les bévues. La deuxième équipe aura sué de peur et la déculottée qu'elle recevra justifiera ses angoisses. Car celle-ci, nous la vaincrons avec douze points d'avance !

» Vous imaginez la terreur de la troisième ?

Richard braqua son index couronné de rouge sur ses équipiers membres de l'Ordre.

— Vous savez à quel point cette stratégie est efficace ! N'avez-vous pas rasé toutes les villes qui vous résistaient, afin de miner le moral des suivantes ? Votre réputation seule a fini par décourager les défenseurs. Combien se sont rendus sans combattre ?

Les soudards sourirent, ravis que Richard ait recours à des références qu'ils pouvaient comprendre.

— Les autres équipes auront peur des démons peints en rouge, je vous le promets ! Et à partir de là, nous enchaînerons les triomphes.

Les joueurs se tapèrent du poing sur le cœur. Même si c'était pour des raisons différentes, ils désiraient tous la victoire.

Mais aucun n'avait de motif comparable à celui du Sourcier.

Il espérait ne pas jouer contre l'équipe de Jagang, mais il irait jusque-là, si ça s'imposait. S'il n'avait pas sa chance avant – une probabilité hélas élevée – tout se jouerait lors de la finale du tournoi. Et là, les circonstances lui seraient favorables, c'était couru d'avance…

Richard acheva son œuvre en ajoutant sur les bras du Roc quelques runes qui symbolisaient la force maximale qu'on devait imprimer à une attaque mortelle.

— Ruben, je peux passer derrière Léo ? demanda un des joueurs.

— Et moi ensuite ? lança un autre.

— Pas de bousculade, les gars…, dit Richard. Pendant la séance de peinture, nous allons réviser notre stratégie. Chaque homme doit savoir comment nous entendons jouer et connaître parfaitement les signaux. Le but est de submerger nos adversaires dès la première seconde. Leur couper le souffle alors qu'ils sont encore en train de rire.

Les uns après les autres, les joueurs se prêtèrent au rituel institué par Richard. Chaque fois, il se concentra comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort.

Et en un sens, c'était le cas…

Stimulés par la harangue de leur marqueur – un discours sobre mais enthousiaste –, les joueurs regardèrent leur attaquant de pointe dessiner ce qu'ils ignoraient être des fragments de sortilèges dévastateurs. Mais si la magie les dépassait, ils sentaient la détermination de Ruben et voyaient le visage de leurs camarades se transformer en masque terrifiant.

À mesure qu'il avançait, Richard s'avisa que ces hommes étaient en train de devenir la vivante incarnation de la danse avec les morts – avec pour faire bonne mesure une pincée de magie ordenique.

Il ne restait plus que quelques emblèmes inutilisés – ceux qu'il se réservait. Les représentations de plaies terribles impossibles à guérir : celles qu'un combattant infligeait à l'âme de ses adversaires.

Un des joueurs-soldats tendit à Richard un miroir en métal poli afin qu'il puisse se regarder tandis qu'il s'appliquait les peintures de guerre.

Le Sourcier plongea son index dans la peinture en imaginant qu'il s'agissait de sang.

Les joueurs l'observèrent, fascinés. Cet homme était leur chef, celui qui les guidait sur un terrain de Ja'La. Découvrir son nouveau visage n'était pas une affaire à prendre à la légère.

En guise d'ultime touche, Richard ajouta l'éclair qui symbolisait le Kun Dar, autrement dit la Rage du Sang des Inquisitrices. Quand elle l'avait cru mort des mains de Darken Rahl, Kahlan avait invoqué cette force dévastatrice pour le venger.

Penser à Kahlan, privée de sa mémoire et de son identité, multiplia par dix la rage du Sourcier. Et lorsqu'il songea que sa femme était entre les griffes de Jagang – qui osait lui laisser des marques sur les joues – sa fureur atteignit des sommets qu'il n'aurait pas crus possibles.

La Rage du Sang… Oui, c'était exactement ça !

Chapitre 10

Un bras autour des épaules de Jillian, Kahlan suivait l'empereur et son escorte, qui regagnaient lentement le pavillon sous les regards éblouis et les vivats des soudards.

Quelques hommes criaient le nom du tyran, le remerciant de les conduire à la victoire contre les infidèles. D'autres lançaient des « Jagang le Juste » vibrant d'émotion et de conviction.

Comment pouvait-on associer la notion de justice au pire tyran de l'histoire ?

De temps en temps, Jillian levait sur sa protectrice des yeux débordant de reconnaissance. Là encore, c'était un mensonge. En réalité, la prisonnière ne pouvait quasiment rien pour la fillette. Et selon la tournure des choses, elle serait peut-être même un jour la cause principale de son malheur.

Non ! Il ne fallait pas raisonner ainsi. Si Jillian devait souffrir, ce serait la faute de Jagang et de l'Ordre Impérial, même si les apparences pouvaient laisser croire le contraire. Pour parvenir à leurs fins, les zélateurs de l'Ordre ne reculaient devant rien. Et leurs victimes ne pouvaient en aucun cas être tenues pour leurs complices. Si Kahlan se sentait prête à répondre de *ses* actes, elle n'avait pas l'intention d'endosser une part de la responsabilité du camp ennemi.

Culpabiliser les victimes était une des grandes stratégies de tous les individus ou groupes malfaisants. Quand on entrait dans ce jeu, on y perdait la partie, certes, mais avant tout son âme.

Malgré ses certitudes philosophiques, Kahlan se désolait que Jillian soit retombée sous la coupe des bouchers de l'Ordre.

Les soudards venus de l'Ancien Monde étaient prêts à torturer des innocents au nom de ce qu'ils nommaient « les intérêts supérieurs de l'humanité ». En réalité, ils étaient les pires ennemis de l'humanité et de ses intérêts. Méprisant le bien, ils se révélaient incapables d'éprouver des sentiments – en d'autres termes, ignorant tout de l'amour, ils le vomissaient pour se venger.

Pour ces tueurs, l'envie et le ressentiment étaient de puissants moteurs, pas la recherche de valeurs élevées.

Depuis sa capture par les sœurs, puis par Jagang, Kahlan n'avait eu qu'une seule véritable satisfaction : avoir permis à Jillian de s'évader. Et voilà qu'elle venait de perdre son seul motif de se réjouir.

Alors que le petit groupe traversait le camp, la fillette se serra plus

étroitement contre Kahlan, cherchant son illusoire protection. Les soldats qui grouillaient autour d'elle la terrorisaient, c'était évident. Mais les gardes d'élite lui faisaient encore plus peur, si c'était possible. Tout simplement parce que c'étaient eux qui l'avaient traquée et retrouvée.

Même si elle connaissait comme sa poche les ruines de Caska, Jillian restait une enfant incapable de faire face à des hommes si expérimentés et si déterminés. À présent qu'elle était de nouveau entre les mains de l'Ordre, Kahlan doutait de pouvoir grand-chose pour elle – et sauf miracle, une seconde évasion était hors de question.

Alors qu'elles slalomaient entre les flaques de boue et les innombrables tas d'immondices, Kahlan prit délicatement le menton de Jillian et lui fit soulever la tête. Au moins, la blessure que venait de lui infliger Jagang ne saignait plus. Quand il frappait, les chevalières de l'empereur se transformaient en de redoutables armes, Kahlan avait payé pour le savoir. Hélas, ce n'était probablement pas la pire chose qui guettait la gamine…

Même s'il s'était réjoui qu'on lui ramène une prisonnière évadée – lui fournissant ainsi un moyen de pression sur Kahlan –, Jagang s'était surtout intéressé à l'étrange dôme découvert dans la fosse. À croire qu'il en savait plus long à ce sujet qu'il voulait bien le dire. Bien qu'il aimât se donner des allures de brute épaisse, l'empereur était un homme cultivé et intelligent. Au fond de la fosse, il n'avait jamais paru vraiment surpris par ce que lui montrait le messager. Un indice troublant de plus…

Après avoir ordonné qu'on sécurise la zone, l'interdisant aux soudards de base, Jagang avait laissé des instructions très précises aux contremaîtres et aux autres officiers. Dès l'ouverture de la crypte – ou de quoi que ce fût d'autre – il faudrait le faire prévenir sur-le-champ.

Une fois le site de fouille organisé selon sa volonté, le maître de l'Ordre avait manifesté le désir de jeter un coup d'œil aux premières rencontres du tournoi de Ja'La. Tenant jalousement à son équipe, il entendait se charger lui-même d'espionner la concurrence.

Kahlan avait déjà dû accompagner Jagang dans les tribunes d'un terrain de Ja'La. L'idée de devoir recommencer lui déplaisait au plus haut point, car l'excitation du spectacle – particulièrement violent – mettait son ravisseur d'une humeur très orageuse et réveillait ses pulsions charnelles les plus sauvages. Dans son état normal, et malgré son haut degré de raffinement, Jagang était capable d'une violence et d'une cruauté qui dépassaient l'imagination. En revenant du Ja'La, il se montrait encore plus inhumain et plus brutal.

Après la première rencontre qu'ils avaient suivie ensemble, l'empereur avait lâché la bonde au désir bestial que lui inspirait sa

prisonnière. Luttant contre la panique, Kahlan avait réussi à se résigner à ce qui était inévitable, puisqu'elle n'avait aucun moyen de se défendre. Pétrifiée, elle s'était retrouvée coincée sous le poids écrasant du tyran, offerte à son insatiable lubricité.

Pour ne pas basculer dans la folie, elle s'était préparée à s'abstraire du moment présent. Oui, ne plus rien ressentir et conserver la rage qui bouillait en elle pour une occasion où elle aurait une véritable utilité.

Mais l'empereur n'était pas allé jusqu'au bout de son viol.

« Lorsque je te prendrai, je veux que tu saches qui tu es et pourquoi je suis si content de te violer. Ce sera l'expérience la plus horrible de ta vie. Je veux qu'il souffre autant que toi, comprends-tu ? Quand ma semence coulera en toi, j'entends que tu saches exactement qui tu es et ce que ça signifie. Ainsi, ce souvenir te hantera jusqu'à la fin de ta vie. Et il y pensera chaque fois qu'il te regardera. Avec le temps, il te haïra parce que tu auras un jour été à moi. Et il honnira ton enfant – celui que je te ferai, chienne !

Mais pour ça, il faut que tu recouvres la mémoire. Si je me laisse aller ce soir, je gâcherai une formidable occasion de ravager ta vie et la sienne. »

Un discours d'autant plus mystérieux que la prisonnière ignorait de quel « il » parlait son tortionnaire.

Mais une certitude demeurait : le désir de vengeance, contre elle et contre l'inconnu dont la vie serait dévastée, avait plus d'attrait pour Jagang que la satisfaction de ses besoins primaires, et cela en disait long sur le mal que Kahlan et l'énigmatique « il » avaient dû lui faire.

Au fond, ça n'avait rien d'étonnant, car la patience était une des principales qualités de Jagang – en tout cas, une des caractéristiques qui le rendaient le plus dangereux. S'il avait une certaine tendance à l'impulsivité, il ne fallait pas s'y tromper : cet homme n'avait rien d'un chien fou. Tous ses actes étaient soigneusement calculés et pesés.

Ce soir-là, pour être mieux compris par sa victime, Jagang avait fait une comparaison avec la façon dont il châtiait les gens qui lui déplaisaient. S'il les tuait, ça mettait un terme à leurs souffrances, et les choses s'arrêtaient là. En revanche, s'il les soumettait à de lentes et longues tortures, ils finissaient par implorer qu'on les achève, une « faveur » qu'il s'empressait bien sûr de leur refuser. Et tout au long de leur calvaire, il pouvait se délecter de leurs remords et de leur (tardif) repentir.

C'était exactement ça qu'il réservait à Kahlan, avec en plus les tourments du regret et du deuil. Mais pour ça, elle devait d'abord recouvrer la mémoire. Sinon, comment aurait-elle mesuré ce qu'elle avait perdu ?

Ayant renoncé à la violer pour mieux la torturer plus tard, Jagang s'était rattrapé sur une série de prisonnières toutes plus terrifiées les

unes que les autres.

Son lit ne désemplissait pas ! Mais avec un peu de chance, Jillian lui semblerait trop jeune pour le satisfaire.

En revanche, si Kahlan lui en donnait le prétexte, il la trouverait largement assez âgée pour subir un martyre…

Aux abords du terrain de Ja'La, où une partie était déjà en cours, les gardes d'élite écartèrent sans ménagement les soldats occupés à applaudir ou à huer les joueurs. Les récalcitrants – parce que le Ja'La les plongeait en transe, comme une drogue – durent numéroter leurs abattis.

Un ivrogne de fort mauvaise composition déclara qu'il ne se ferait éjecter par personne, l'empereur compris. Joignant le geste à la parole, il se campa devant les gardes du corps de Jagang, les poings brandis.

Alors qu'il éructait des injures, la lame incurvée d'un grand couteau lui ouvrit proprement le ventre.

L'incident ne ralentit pas Jagang et sa suite. Posant une main sur ses yeux, Kahlan épargna à Jillian la vision de l'imbécile qui se vidait de son sang sur le sol.

La pluie ayant cessé, Kahlan rabattit la capuche de son manteau. De lourds nuages noirs dérivaient toujours au-dessus des plaines d'Azrith, augmentant le sentiment de claustration – oui, même dans un décor si immense – qui minait la jeune femme.

Le premier jour de l'hiver menaçait d'être sombre et sinistre, comme la saison dont il était le héraut. À croire que le monde allait s'enfoncer dans une nuit éternelle et glacée.

Lorsque la petite colonne eut atteint le bord du terrain de Ja'La, Kahlan se dressa sur la pointe des pieds pour apercevoir par-dessus l'épaule des gardes les joueurs qui s'affrontaient depuis un moment. Soudain consciente que son comportement pouvait être mal interprété, elle se laissa retomber sur les talons. Si Jagang pensait qu'elle se passionnait soudain pour le Ja'La, il lui demanderait des explications, et c'était la dernière chose qu'elle voulait…

En réalité, elle se fichait de la rencontre en cours. Une seule chose l'intéressait : l'homme aux yeux gris qui s'était jeté dans la gadoue faisait-il partie d'une des équipes en lice ?

Si la pluie ne revenait pas, il allait avoir du mal à dissimuler son visage. De toute façon, s'il conservait son masque de boue, Jagang finirait par avoir des soupçons. Le marqueur de l'équipe du général Karg ne pouvait pas se négliger ainsi. Au bout du compte, la stratégie de l'inconnu se retournerait contre lui. Que ferait-il alors ? Si elle ne se trompait pas sur son compte, la suite des événements risquait d'être intéressante.

Dès que le marqueur d'une des équipes parvenait à mettre un pied

dans le camp ennemi, les spectateurs lui hurlaient des encouragements ou le huaient, selon leur « allégeance ». Comme c'était leur mission, les défenseurs se ruaient sur l'intrus, lui barrant le chemin. Pour le neutraliser, ils n'hésitaient pas à le plaquer à terre, profitant de la mêlée pour lui assener des coups vicieux.

L'objectif du Ja'La était de propulser dans un des buts adverses le petit mais très lourd ballon de cuir qu'on appelait le broc. En tentant de s'en emparer ou d'attaquer lorsqu'ils le détenaient, les joueurs se retrouvaient très souvent par terre. Comme ils jouaient torse nu, les plus exposés avaient vite la poitrine poisseuse de sueur et de sang.

Le terrain de Ja'La, rigoureusement carré, était divisé en différentes zones par un quadrillage tracé à la peinture blanche. Un but se dressait sur chaque coin, ce qui en faisait deux à défendre par équipe. Le seul joueur autorisé à marquer un point – uniquement quand c'était au tour de son équipe, et avec de strictes limites de temps – était l'attaquant de pointe. Mais pour cela, il devait se trouver dans une zone bien précise du camp adverse. À partir de ce « quadrilatère de lancer », qui faisait toute la largeur du terrain, le marqueur pouvait propulser son broc au fond d'un des deux buts ennemis.

Ce n'était pas un jeu d'enfant. Avec un projectile si lourd, une cible très étroite et une distance non négligeable à franchir, les tirs manquaient trop souvent de précision.

Et bien entendu, les joueurs adverses pouvaient intercepter le broc ou le dévier. Ils avaient aussi le droit d'éjecter le marqueur du quadrilatère – ou de le sonner pour le compte – alors même qu'il tentait d'ajouter un point au score de son équipe.

Au cours d'une attaque, le broc pouvait être utilisé comme une sorte de boulet capable d'assommer les défenseurs trop empressés.

Les équipiers de l'attaquant de pointe monté en position d'attaque avaient le choix entre deux stratégies. *Primo*, tenter d'éliminer les adversaires massés devant l'un et l'autre de leurs buts. *Secundo*, se concentrer sur la protection de leur marqueur, afin qu'il ait tout le temps de tirer.

Les défenseurs des équipes les plus affûtées se divisaient en deux groupes pour tenter de gagner sur les deux tableaux. D'autres formations se concentraient sur l'une ou l'autre des stratégies. Et comme toujours dans la vie, chaque façon de procéder avait ses avantages et ses désavantages.

Très en arrière du quadrilatère de tir, une ligne matérialisait le seul autre endroit d'où l'attaquant de pointe pouvait tenter de marquer. Quand un « tir lointain » faisait mouche, l'équipe concernée ajoutait deux points à son score au lieu d'un. Mais les vrais champions gaspillaient rarement ainsi une occasion de faire la différence. De loin,

on perdait énormément de précision et les risques d'interception augmentaient considérablement. En général, ces tentatives désespérées avaient lieu en fin de partie, lorsque l'équipe menée au score se retrouvait à court de temps.

Lorsque les défenseurs adverses plaquaient le marqueur, ses ailiers avaient le droit de récupérer le broc et de tirer. C'était la seule occasion où ils pouvaient se substituer à l'homme-clé de l'équipe…

Lorsque le broc sortait des limites du terrain, après un tir manqué, par exemple, l'équipe attaquante le récupérait, mais elle devait repartir du fond de son camp, où se trouvait le quadrilatère dit « de regroupement ». Tant que la période d'attaque d'une équipe n'était pas écoulée, son adversaire n'était pas autorisé à passer à l'offensive.

Sur quelques rares quadrilatères disposés aléatoirement dans chaque camp, le marqueur était en position dite « d'invulnérabilité ». En d'autres termes, on ne pouvait ni le plaquer ni lui arracher le broc. Ces zones de non-conflit, parfois très utiles, pouvaient devenir un piège mortel pour les équipes trop passives. S'il s'y réfugiait trop souvent, le marqueur perdait tout son potentiel agressif et son équipe piétinait. Heureusement, il pouvait passer le broc à un de ses ailiers, quitter le quadrilatère et se faire restituer ensuite le précieux ballon.

Sur tous les autres quadrilatères et dans la zone de tir, les joueurs adverses étaient en droit de plaquer leurs ennemis et de leur subtiliser le broc. Tant que la période d'attaque de l'autre équipe n'était pas écoulée, ils n'avaient pas le droit de marquer. On disait alors qu'ils « jouaient pour la possession », une tactique consistant à mobiliser le broc afin de neutraliser les manœuvres offensives adverses.

Les attaquants n'avaient qu'une solution : récupérer de haute lutte le broc. Dans une partie de haut niveau, les phases de « combat pour la possession » pouvaient se révéler particulièrement sanglantes.

Les périodes d'attaque étaient décomptées par un sablier. Quand il n'y en avait pas, on utilisait un seau d'eau percé d'un petit trou. En théorie, les règles du Ja'La étaient plutôt compliquées. En pratique, on faisait plutôt dans le flou artistique. Pour plaire au public, presque tout était permis, à part marquer lorsque ce n'était pas à son tour.

La division en périodes d'attaque évitait qu'une équipe domine outrageusement son adversaire. Elle permettait également d'éliminer les temps morts, car les phases de jeu s'enchaînaient à une vitesse folle.

Dans un cadre si contraignant, marquer devenait un exploit et on comptait rarement plus de trois ou quatre points par équipe dans une rencontre. Lors d'un tournoi de ce niveau, l'écart n'était pratiquement jamais supérieur à deux points.

Les différentes périodes d'attaque, dont le nombre était déterminé

à l'avance, constituaient le « temps de jeu officiel ». Mais dans le monde du Ja'La, les résultats nuls n'existaient pas. Quand le score était vierge, ou égal, on ajoutait des prolongations jusqu'à ce qu'une équipe ait enfin marqué un point. L'autre avait alors droit à une période d'attaque pour égaliser. En cas d'échec, elle avait partie perdue. Sinon, on repartait pour un cycle. Et il n'était pas question de s'arrêter avant qu'un vainqueur ait été désigné.

Dans l'univers outrageusement simpliste de l'Ordre Impérial, il devait y avoir un gagnant et un perdant.

Qu'il y ait eu ou non des prolongations, une fois la partie terminée, l'équipe perdante était flagellée sur le terrain même où elle avait connu l'infamie de la défaite. Le fouet, un chat à sept queues aux lanières de cuir clouté, infligeait de terribles blessures aux suppliciés. Chaque point d'écart valait un coup pour les perdants. Avec un fouet normal, cela aurait été déjà cher payé. Avec cet instrument de torture, mieux valait ne jamais se laisser décrocher au score.

Alors qu'on fouettait les perdants agenouillés au centre du terrain, les spectateurs comptaient les coups avec un enthousiasme répugnant. Pendant la punition, les vainqueurs faisaient souvent plusieurs tours d'honneur histoire d'humilier un peu plus leurs adversaires.

Dans cette atmosphère de compétition malsaine, la séance de flagellation tournait souvent à l'hystérie collective. Pas de quoi s'étonner puisque les joueurs, sélectionnés pour leur brutalité plus que pour leur talent, évoluaient devant un public de bouchers.

De toute façon, les « amateurs » de Ja'La étaient presque toujours avides de voir du sang. Les femmes qui « accompagnaient » l'armée – jamais les dernières à courir voir une partie – n'étaient pas le moins du monde choquées par ce spectacle. Bien au contraire, ça les incitait à faire assaut de séduction pour se gagner les faveurs des joueurs les plus en vue. Dans la culture de l'Ancien Monde, le sexe et la violence allaient souvent de pair, qu'il s'agisse d'une rencontre de Ja'La ou de la mise à sac d'une ville.

Lorsqu'elle n'avait pas son content d'hémoglobine, la foule s'énervait, jugeant que les joueurs ne faisaient pas de leur mieux. Après une partie, Jagang avait ordonné l'exécution d'une équipe entière pour « antijeu ». À peu près l'équivalent d'une accusation de désertion sur un champ de bataille. Inutile de dire que les équipes engagées dans la rencontre suivante – sur un terrain glissant à force d'être maculé de sang – s'étaient données à fond.

Pour les spectateurs, plus un joueur était brutal et meilleur on l'estimait. Les membres cassés se comptaient par dizaines et les fractures du crâne faisaient partie de la routine. Les joueurs qui comptaient un ou plusieurs morts à leur palmarès déchaînaient l'enthousiasme des foules. Parmi les coqueluches de ces dames, les

meurtriers figuraient systématiquement en tête de liste.

Pour l'Ordre Impérial, le Jeu de la Vie était une affaire de sang, de sueur et de larmes.

Kahlan vint se camper juste derrière l'empereur, qui avait choisi une excellente place, sur un côté du terrain, bien au milieu. La partie était commencée depuis un moment, et elle semblait des plus serrées.

Les gardes d'élite avaient établi un cordon de sécurité autour de l'empereur. Les anges gardiens de Kahlan, comme d'habitude, formaient un cercle autour d'elle afin de lui bloquer toutes les voies d'évasion.

Avec l'excitation du Ja'La et les beuveries permanentes, les choses pouvaient mal tourner à chaque instant.

Même s'il se faisait protéger, Jagang n'était pas homme à fuir devant la violence. Après avoir conquis le pouvoir par la force, il entendait le garder en se montrant impitoyable. En force pure, peu d'hommes de son entourage, pourtant composé de colosses, étaient en mesure de lui tenir tête. Et aucun n'avait son expérience et ses compétences de guerrier.

Si l'envie lui en prenait, Jagang était sans doute capable de broyer un crâne humain d'une seule main. Et en plus de tout ça, il marchait dans les rêves. Bref, il aurait pu évoluer seul parmi des milliers de soudards saouls et agressifs sans avoir rien à craindre.

Sur le terrain, les deux équipes se livraient un combat à mort. Un des deux marqueurs venait de perdre le broc. Une double attaque – en d'autres termes, deux colosses l'avaient percuté en même temps. Un genou en terre, le marqueur tentait de reprendre son souffle.

Ce n'était pas l'homme que cherchait Kahlan.

Une sonnerie de corne annonça la fin de la période de jeu. Les supporteurs de l'équipe qui jouait la défense se réjouirent que leur camp n'ait encaissé aucun point.

Traversant le terrain d'une démarche altière, l'arbitre alla remettre le broc au marqueur de l'autre équipe.

Ce n'était pas non plus l'inconnu aux yeux gris, constata Kahlan, très déçue.

La corne sonna de nouveau et un assistant de l'arbitre retourna le sablier. Aussitôt, les deux équipes se lancèrent l'une contre l'autre.

Le contact fut rude et un des joueurs hurla de douleur. Trop petite pour voir ce qui se passait au-delà du cordon de gardes, Jillian frissonna néanmoins de terreur et se pressa davantage contre Kahlan.

Tandis qu'on évacuait le blessé, l'affrontement atteignit des sommets de violence.

Estimant qu'il en avait assez vu, Jagang se détourna et partit en direction d'un autre terrain de Ja'La. Malgré leur fascination pour le jeu, les spectateurs s'écartèrent afin de laisser passer le tyran et sa

suite.

Sur le chantier, le travail n'avait pas cessé. Les équipes opérant par roulement, presque tous les ouvriers pourraient suivre au moins une des rencontres prévues durant la journée et en début de soirée.

D'après ce que Kahlan avait compris, une horde d'équipes entendaient gagner le droit d'affronter les hommes de l'empereur. Pour les soldats, condamnés à travailler chaque jour d'un siège qui promettait d'être interminable, le grand tournoi était une diversion très bienvenue.

Sur le deuxième terrain, une zone réservée à Jagang et à sa suite était délimitée par des cordes. Dans cette sorte de loge d'honneur, l'empereur et les officiers qui venaient de le rejoindre conversèrent avec passion au sujet des équipes qui allaient se rencontrer. Apparemment, la partie délaissée par Jagang opposait des formations de seconde zone. Pour des raisons qui dépassaient Kahlan, celle qui n'allait pas tarder à commencer promettait un bien meilleur spectacle.

Les deux marqueurs vinrent au centre du terrain pour le tirage au sort. Quand chacun eut pris une paille dans la petite gerbe que lui tendait l'arbitre, celui qui tenait la plus longue la brandit victorieusement.

Sa victoire lui donnait le droit de « prendre le broc », c'est-à-dire de commencer par une phase d'attaque, ou de le laisser au perdant. Bien entendu, aucune équipe n'offrait jamais l'initiative à son adversaire, car il était très important de marquer en premier.

D'après les commentaires des spectateurs, le tirage au sort décidait en fait de l'issue de la partie, car c'était un signe du destin. Une idée totalement stupide – du coup, à quoi servait de disputer la rencontre ? – mais en phase avec le déterminisme obtus de l'Ordre Impérial.

Aucun des deux marqueurs n'était l'homme que Kahlan recherchait.

Dès le début, il fut évident que ces joueurs étaient bien meilleurs que les précédents. Les plaquages, en particulier, se révélaient plus spectaculaires.

Un des marqueurs se révéla d'une souplesse impressionnante. Vif comme l'éclair, il évitait les défenseurs jusqu'à ce qu'il soit bloqué. À ce moment-là, il lançait carrément le broc sur le joueur adverse qui lui barrait le chemin. En général, l'homme s'écroulait, le souffle coupé, et un des ailiers du marqueur venait récupérer le broc afin de relancer l'attaque.

— Je m'excuse…, souffla Jillian à Kahlan alors que les gardes, les officiers et l'empereur lui-même ne perdaient pas une miette de la partie.

— Ce n'est pas ta faute, Jillian. Tu as fait de ton mieux.

— Tu m’as si bien aidée ! J’aurais dû être à la hauteur, mais…

— Allons, oublie ça… Je suis prisonnière, comme toi… Toutes les deux, nous ne pouvons rien contre ces brutes.

— Au moins, je suis contente d’être avec toi, dit Jillian avec un sourire.

Kahlan le lui rendit, puis elle jeta un coup d’œil à ses anges gardiens, qui s’intéressaient toujours à la rencontre.

— Je vais tâcher de nous sortir de là, ne t’en fais pas…

De temps en temps, Jillian se tordait le cou pour apercevoir le terrain derrière l’empereur et ses officiers. Voyant que la petite se massait les bras et claquait des dents, Kahlan ouvrit son manteau et lui fit une place dessous.

Chaque équipe marqua un point, puis le score cessa de bouger. Le temps réglementaire touchant à sa fin, il allait y avoir des prolongations, pensa Kahlan.

Elle se trompait lourdement. Lors d’une double attaque, les deux défenseurs percutèrent le marqueur adverse sur les flancs. Chaque homme ayant un coude en avant, leur cible encaissa un choc terrible auquel ses côtes ne résistèrent pas. Alors qu’un craquement sinistre faisait grincer les dents de Kahlan, l’homme s’écroula comme une masse.

L’attaque semblait bien lui avoir défoncé la cage thoracique.

Alors que la foule applaudissait à tout rompre, Kahlan pressa contre elle le petit visage de Jillian.

— Ne regarde pas…, souffla-t-elle.

— Je ne comprends pas pourquoi ils aiment des jeux si cruels…

— Parce que ce sont des gens cruels, petite…

Alors qu’on évacuait le moribond, un défenseur fut désigné pour le remplacer. Cette décision fut applaudie par les supporteurs de l’équipe privée de son meneur de jeu – et huée par ceux du camp adverse. Alors qu’une bagarre générale menaçait, la partie reprit et les belligérants oublièrent provisoirement leurs griefs.

Le nouveau marqueur se révéla beaucoup moins bon que le titulaire du poste. Malgré une résistance acharnée, son équipe perdit la rencontre de deux points.

Un triomphe pour la formation adverse ! Une victoire nette et sans bavure, et l’élimination définitive d’un concurrent dangereux. De quoi améliorer grandement la réputation d’une équipe.

Jagang et ses officiers semblaient ravis par le déroulement et la conclusion de la partie. Véritable ode à la sauvagerie et à l’absence de scrupules, cette rencontre était un petit chef-d’œuvre de Ja’La.

Les soldats d’élite et les autres gardes, bouleversés par l’intensité du combat, échangeaient des commentaires sur les phases de jeu les plus violentes.

Déjà excitée par la partie, la foule attendait impatiemment la séance de flagellation.

Ensuite, une autre rencontre commencerait. Dans le monde du Ja'La, on limitait au maximum les temps morts.

De fait, dès que les punitions furent terminées, une équipe toute fraîche entra sur le terrain. Des applaudissements frénétiques saluèrent les nouveaux venus qui devaient être des joueurs très célèbres. De fait, ils s'offrirent un tour d'honneur avant même d'avoir marqué un point.

Un des gardes spéciaux de Jagang souffla à son camarade le plus proche que cette équipe était extraordinaire et qu'elle écrabouillerait son adversaire. À en juger par le cri que poussait l'assistance, ce pronostic devait être largement majoritaire.

Pour être populaire, une équipe de Ja'La devait avoir une réputation de cruauté et d'agressivité permanente. Après la rencontre précédente – un amuse-gueule –, les spectateurs avaient soif d'action et de sang.

Toutes les têtes se tournèrent soudain vers l'autre extrémité du terrain. La deuxième équipe y faisait son entrée avec une sobriété remarquable.

Pas de poing levé, de torse bombé ni de cri de guerre.

Kahlan écarquilla les yeux comme des milliers de personnes.

Un silence de mort s'abattit sur le public. Pas un applaudissement, pas un hurlement de soutien…

Ces hommes étaient trop surprenants pour qu'on les acclame.

Chapitre 11

Le torse nu, les joueurs avançaient en file indienne au milieu de deux rangées de gardes qui les visaient avec leur arc. Du premier au dernier, tous les hommes qui se dirigeaient vers le centre du terrain arboraient de bizarres peintures de guerre sur le visage, mais aussi sur la poitrine, les épaules et les bras. On eût dit qu'ils avaient été marqués au rouge par le Gardien du royaume des morts en personne.

Kahlan remarqua que les dessins du premier homme de la file – le marqueur, supposa-t-elle – étaient légèrement différents. De plus, deux éclairs jumeaux lui barraient le visage. Partant de chaque tempe, les étranges figures ondulaient au-dessus de ses sourcils, zigzaguaient le long des arêtes de son nez et zébraient chacune de ses joues, la pointe venant titiller le côté de ses mâchoires carrées.

Ce spectacle donna la chair de poule à Kahlan.

Enchâssés dans les circonvolutions des éclairs, deux yeux gris au pouvoir hypnotique regardaient fièrement le monde.

Avec les peintures de guerre – et surtout les deux éclairs – il était difficile de distinguer les traits du marqueur. Stupéfaite, Kahlan comprit que son inconnu avait trouvé un moyen de dissimuler son identité en l'absence de boue.

La prisonnière se retint de sourire, car toute réaction de sa part pouvait attirer l'attention d'un des soudards qui la voyaient. Même si la ruse de son mystérieux allié lui plaisait beaucoup, elle regrettait vraiment de ne pas voir son visage.

L'homme n'était pas aussi grand et aussi musclé que certains joueurs, qui évoquaient davantage des montagnes de chair et d'os que des êtres humains. D'une taille impressionnante et visiblement très fort, il restait néanmoins parfaitement proportionné.

Soudain, Kahlan s'avisa qu'elle dévisageait le marqueur avec une insistance des plus gênantes. Tous ceux qui la voyaient risquaient de s'en apercevoir !

À cette idée, la jeune femme s'empourpra.

Pourtant, elle ne put s'empêcher de détourner le regard. C'était la première fois qu'elle pouvait regarder vraiment cet homme, et il ne la décevait pas du tout. Bien au contraire, il correspondait à ses rêves les plus fous. Depuis son apparition, le premier jour de l'hiver semblait beaucoup moins glacial.

Qui était cet homme pour elle ? Qu'avaient-ils en commun ?

Kahlan se força à brider son imagination. Elle ne devait pas se

laisser emporter et espérer connaître des sentiments qui lui resteraient à jamais interdits. Un être sans passé n'avait pas d'avenir, c'était aussi simple que cela.

Alors que le marqueur adverse éclatait de rire, l'homme aux deux éclairs vint se camper devant l'arbitre, ses yeux gris rivés sur le meneur de jeu de l'autre équipe.

Comme c'était prévisible, les peintures de guerre passaient aux yeux des soudards pour de la vantardise franchement ridicule. Arborées par des hommes moins grands et moins musclés, elles seraient apparues comme des provocations à laver immédiatement dans le sang. Là, les rieurs se montraient un tout petit peu plus prudents… De toute façon, le verdict du Ja'La serait sans appel.

Vouloir se dissimuler était une chose, mais la stratégie de l'inconnu allait bien au-delà de cette volonté. En s'exhibant ainsi, ses joueurs et lui prenaient d'énormes risques. Avant une compétition, exciter ses adversaires n'était jamais recommandé…

D'un autre côté, les deux éclairs désignaient clairement le marqueur comme la cible prioritaire de ses adversaires. Pourquoi cet homme s'offrait-il ainsi en sacrifice ?

Comme leur attaquant de pointe, tous les joueurs de l'équipe adverse riaient aux éclats. Les spectateurs se mirent de la partie, lançant des lazzis et des insultes dont une grande partie visait le marqueur peinturluré de rouge.

Ça, c'était une erreur grossière, se dit immédiatement Kahlan. Se moquer de cet homme n'avait rien d'une bonne idée.

Immobile comme une statue, l'inconnu attendit que la foule ait fini de le conspuer. Alors que ses futurs adversaires continuaient à le couvrir de jurons, des femmes lui lancèrent dessus des os de poulet, des fruits pourris et même des mottes de terre, quand elles ne trouvaient rien d'autre.

Les insultes devinrent si obscènes que Kahlan jugea bon de couvrir les oreilles de Jillian. Puis elle l'enveloppa carrément dans son manteau, histoire de l'isoler de ce qui allait suivre. Cette rencontre de Ja'La, à coup sûr, ne serait pas un spectacle pour une petite fille.

Le marqueur ne bronchait toujours pas. Dans certaines situations, avait-elle remarqué, Kahlan aussi affichait une sorte de masque d'indifférence qui ne trahissait plus rien de ses sentiments.

Chez cet homme, et malgré son impassibilité, on sentait bouillir une formidable colère.

Même s'il ne tourna jamais les yeux vers elle, car il défiait son adversaire du regard, le voir ainsi, déterminé et serein face au danger et à l'hostilité de tous, fit bizarrement tourner la tête à Kahlan.

Le général Karg venait de rejoindre l'empereur dans son cercle sécurisé. Les bras croisés sur sa puissante poitrine, l'homme au

tatouage de serpent ne semblait pas perturbé par le chaos que déclenchait son équipe.

Kahlan remarqua que Jagang ne riait pas – en fait, il n'esquissait même pas un sourire. La tête légèrement inclinée, il conversait avec Karg, leurs propos hélas couverts par les cris et les insultes des spectateurs.

Tandis que le dialogue de l'empereur et du général s'éternisait, les joueurs « normaux » entreprirent de faire un tour d'honneur en levant les bras comme s'ils venaient de marquer un point. Sans avoir rien fait, ils étaient devenus les héros du jour.

La réaction des soudards, gavés de croyances dogmatiques, était motivée par la haine. Pour eux, toute manifestation d'individualisme était un blasphème. Comme Jagang lui-même le professait, vouloir être meilleur que quelqu'un revenait à être pire que tout le monde…

Les spectateurs et les adversaires du marqueur croyaient dur comme fer à cette propagande. Du coup, ils détestaient des hommes capables de proclamer si ouvertement qu'ils se tenaient pour meilleurs que les autres. En même temps, ils cherchaient à dominer les équipes adverses pour démontrer que c'étaient eux les meilleurs. Dans un système philosophique et religieux tel que l'Ordre Impérial, les contradictions étaient inévitables. Quand il fallait dissimuler des failles trop évidentes, une bonne couche de foi aveugle faisait en général l'affaire. Lorsqu'une ânerie était sacralisée, tous ceux qui la dénonçaient devenaient des hérétiques, et le tour était joué.

L'armée de l'Ordre avait justement envahi le Nouveau Monde pour éliminer les hérétiques.

L'arbitre finit par intervenir, demandant le silence afin que la partie puisse commencer. Alors que la foule se calmait un peu, le marqueur aux yeux gris désigna les pailles que tenait l'arbitre, invitant son adversaire à tirer le premier.

L'homme brandit triomphalement une paille assez longue pour qu'il puisse se rengorger d'une première victoire.

L'inconnu de Kahlan en tira une plus longue.

Sous les huées de la foule, l'arbitre lui remit le broc.

Au lieu de gagner le fond de son terrain, afin de lancer l'attaque, l'homme attendit quelques instants, puis, quand les spectateurs se furent tus, il donna le broc à son homologue, renonçant ainsi à l'avantage de l'attaque.

Tant de stupidité arracha un éclat de rire à ses adversaires, aux spectateurs et même à l'arbitre. Comment pouvait-on offrir ainsi la victoire à l'opposition ? C'était impensable, mais pourquoi les bénéficiaires s'en seraient-ils plaints ?

Les partenaires du crétin ne réagirent pas à sa stupéfiante

initiative. Avec un grand professionnalisme, ils prirent place sur la moitié gauche du terrain, se préparant à repousser un premier assaut.

Dès qu'on tourna le sablier, alors que retentissait la sonnerie de corne, les attaquants chargèrent en poussant des cris de guerre terrifiants. Sans se désunir, les joueurs peints en rouge se ruèrent vers le centre du terrain pour faire face à l'assaut.

Les spectateurs hurlèrent à pleins poumons.

Kahlan se tendit, angoissée à l'idée du terrible choc frontal qui allait suivre.

Mais rien ne se déroula comme elle l'attendait.

L'équipe parée de peintures de guerre – ou « équipe rouge », comme les gardes avaient commencé à l'appeler – se précipita bien à la rencontre de ses adversaires, mais au dernier moment, elle se sépara en deux, laissant passer les premiers attaquants, et sembla vouloir se concentrer sur l'arrière de la formation. Pour une équipe tentant de marquer, une telle erreur, digne des plus mauvais amateurs, était du pain béni. Suivant ses avants et ses ailiers, le marqueur adverse s'engouffra dans la brèche.

Mais les deux ailes de la formation rouge firent demi-tour en un éclair et opérèrent leur jonction, refermant le piège sur les avants adverses. Le marqueur rouge chargea alors directement les attaquants qui se tenaient à la pointe du « fer de lance » ennemi. Alors que des arrières tentaient de le plaquer, il les évita avec la souplesse d'un serpent.

Kahlan n'en crut pas ses yeux. Alors qu'il était lancé à pleine vitesse, cet homme lourdement musclé avait conservé les réflexes et la vivacité d'un danseur de ballet.

Un des colosses de l'équipe rouge, sans doute un des deux ailiers, se rua sur le marqueur adverse. Mais il plongea un peu trop tôt sur le porteur du broc. Pas maladroit non plus, le joueur sauta par-dessus son adversaire.

Des applaudissements saluèrent cette manœuvre élégante.

Mais le marqueur aux deux éclairs, se servant du dos de son ailier comme d'un tremplin, réussit lui aussi un bond spectaculaire. Percutant sa cible en plein vol, il arma un coude, frappa et fit sauter le broc calé au creux du bras de l'autre marqueur.

Alors que son adversaire s'écroulait, l'homme aux yeux gris récupéra le broc avant qu'il ait touché le sol. Puis il se réceptionna souplement sur le terrain, son pied droit pesant un instant sur la nuque de l'autre attaquant de pointe, dont le visage s'enfonça dans la boue.

S'il l'avait voulu, il aurait pu briser net la nuque de son adversaire, Kahlan en avait l'absolue certitude.

Les avants de l'équipe dépossédée du broc fondirent sur le

marqueur rouge. Mais il changea de direction avec une facilité déconcertante, les laissant se précipiter sur… leur propre attaquant de pointe.

Les rouges détenaient désormais le broc. Même s'ils ne pouvaient pas marquer lors de cette période, ils avaient la possibilité, en faisant circuler le ballon, de neutraliser les velléités d'attaque de l'autre équipe. Pourtant, contre toute logique, l'homme aux yeux gris et ses deux ailiers, avec la moitié de leurs avants, chargèrent comme s'ils voulaient atteindre leur zone de tir.

Et c'était exactement leur intention. Même si le point ne compterait pas, le marqueur tira et le broc alla s'écraser au fond des filets du but adverse.

L'attaquant de pointe rouge alla récupérer le ballon dans le but, le cala négligemment sous son bras, courut jusqu'au centre du terrain et, d'une pichenette, le lança à son homologue toujours agenouillé et occupé à recracher de la boue.

Les spectateurs en crièrent de stupéfaction. Aucun joueur sain d'esprit ne renonçait ainsi à l'avantage de la possession…

Kahlan ne fut pas le moins du monde surprise. Ce qu'elle venait de voir confirmait la première impression qu'elle avait eue de l'inconnu, la veille. C'était l'homme le plus dangereux du monde. Jagang y compris, même si ce n'était pas dans le même registre…

L'inconnu était même trop dangereux pour qu'on le laisse en vie. Dès que Jagang aurait compris de quoi il retournait, si ce n'était pas déjà fait, il risquait de condamner à mort ce rival potentiel.

Humiliés et brûlants d'envie de se venger, les attaquants se lancèrent de nouveau à l'assaut. Les prenant encore à contre-pied, les joueurs rouges ne se ruèrent pas à leur rencontre afin de les tenir éloignés de leur zone de tir.

Une erreur, d'après les commentaires des gardes. Mais Kahlan ne voyait pas les choses ainsi.

Les attaquants utilisaient la tactique simple et efficace d'un taureau qui charge à l'aveugle un carré de tissu rouge. Mais juste avant l'impact, les rouges s'éparpillèrent, laissant leurs adversaires se débrouiller avec leur vitesse acquise et le risque de s'emmêler les jambes.

Puis les avants rouges et une partie des arrières inversèrent leur course et adoptèrent une formation en arc de cercle. Telle la lame d'une faux, ce « bras armé » moissonna les joueurs adverses sans trop de difficulté.

Le marqueur en attaque s'écroula et le grand ailier rouge lui arracha le broc. Puis il le lança en direction de la moitié de camp adverse, lui faisant décrire une ellipse aussi allongée que possible.

Le marqueur rouge se fraya un chemin entre les avants adverses,

qui ne savaient plus où donner de la tête, courut à une vitesse incroyable et parvint à réceptionner le broc avant qu'il touche le sol.

Semant sans difficulté ses poursuivants, il alla propulser le broc dans l'autre but du camp adverse.

Sans se laisser impressionner par les tentatives de plaquage de quelques défenseurs furieux, il alla récupérer le broc et revint nonchalamment vers le centre du terrain.

— Qui est ce joueur ? demanda Jagang à Karg.

Kahlan ne douta pas un instant que l'empereur faisait allusion au marqueur des rouges.

— Il s'appelle Ruben, répondit le général.

C'était faux.

Kahlan aurait juré que ce n'était pas le nom de l'homme. Même si elle ignorait comment il s'appelait, Ruben ne convenait pas. C'était un camouflage, comme la boue hier et la peinture rouge aujourd'hui. Ruben n'était pas le vrai prénom de ce guerrier !

Soudain, la prisonnière se demanda d'où elle tirait cette certitude.

Depuis que leurs regards s'étaient croisés, elle savait que cet homme et elle se connaissaient. Même si elle l'avait oublié, l'inconnu aux yeux gris faisait partie de son passé et une voix lui soufflait qu'il ne se nommait pas Ruben. Si irrationnel que ce fût, elle en aurait mis sa tête à couper.

La corne sonna, marquant la fin de la première période de jeu. Dès que le sablier eut été retourné, une autre sonnerie annonça que la partie reprenait.

Regroupés au fond de leur terrain, les rouges ne se donnèrent pas la peine de gagner la position avancée d'où ils étaient autorisés à lancer leur attaque.

Très curieusement, « Ruben », comme l'appelait le général Karg, fit un signe discret à ses hommes. Kahlan en fronça les sourcils de perplexité. Alors qu'il était en possession du broc, un attaquant de pointe communiquait par signes avec ses hommes ? C'était très inhabituel.

Les équipes de Ja'La, en général, n'avaient pas recours à des tactiques compliquées. Sans beaucoup d'imagination, les joueurs remplissaient les diverses fonctions qui leur étaient assignées. Marqueur, ailier, avant, défenseur… D'après les spécialistes, plus on agissait selon les règles et mieux on pouvait faire face aux situations inattendues qui se présentaient durant une partie. Même s'il était paradoxal, ce point de vue se défendait. En simplifiant à l'extrême, et en développant des automatismes, on parvenait souvent à repousser les attaques adverses, elles aussi stéréotypées.

L'équipe de Ruben ne suivait pas ce schéma.

Dès qu'ils eurent capté le signal, les avants et les ailiers passèrent à

l'attaque, soutenus par une arrière-garde de défenseurs. Ces hommes-là ne jouaient pas leur rôle chacun dans son coin. À la manière d'une armée, ils faisaient montre d'un très haut niveau de coordination.

Furieux d'avoir été ridiculisés durant la première période, tous les joueurs de l'autre équipe se ruèrent vers les attaquants. Arrivés au milieu du terrain, les rouges optèrent pour le but de droite. Comme des taureaux furieux, les défenseurs se précipitèrent de ce côté-là du terrain.

Dans cette phase de jeu, l'important était d'empêcher l'adversaire d'atteindre son quadrilatère de tir. Après des centaines d'heures de conditionnement, les joueurs exécutaient sans y penser les manœuvres requises.

Rompant avec les techniques éprouvées, Ruben ne suivit pas ses équipiers. Au contraire, il obliqua vers la gauche au dernier moment. Tout seul, sans même le soutien de ses ailiers, il traversa le terrain en diagonale, filant vers le but de gauche.

Sur la droite, le choc avait été terrible. À demi sonnés, presque tous les défenseurs ne s'étaient même pas encore avisés que le marqueur adverse leur avait faussé compagnie.

Un seul arrière s'en aperçut et tenta d'intercepter Ruben. D'un coup d'épaule, l'attaquant de pointe des rouges se débarrassa de l'importun, l'envoyant rouler sur le sol, le souffle coupé par la violence du choc.

Dès qu'il eut atteint la zone de tir, Ruben propulsa le broc au fond des buts adverses.

L'équipe rouge se regroupa au fond de son terrain, prête à profiter du temps d'attaque qu'il lui restait.

Tandis que l'arbitre traversait le terrain avec le broc, tous tournèrent la tête vers Ruben, attendant qu'il leur fasse un signe. Kahlan vit bouger la main de l'inconnu, mais elle aurait été incapable de deviner ce qu'un geste apparemment si simple pouvait bien vouloir dire.

Cette fois, l'équipe rouge attaqua sur la gauche. S'attendant à une ruse similaire à la précédente, les défenseurs adverses ne s'engagèrent pas tout de suite dans cette direction. Derrière ses équipiers, Ruben ne semblait pas pressé de passer à l'action, comme si sa manœuvre précédente l'avait épuisé.

Quand la formation rouge se précipita sur la droite, les défenseurs, loin d'être surpris, purent réagir sans perdre une seconde. Un instant, Kahlan crut qu'ils avaient éventé la ruse adverse. Aux cris que poussaient les spectateurs, ils le croyaient aussi.

À un détail près : Ruben, lui, ne s'était pas encore engagé d'un côté. Et bien entendu, il opta pour la gauche.

Un double contre-pied, en quelque sorte. Précédé d'une manœuvre

de fixation…

Cette fois, il s'arrêta sur la ligne de tir secondaire, très en arrière de la zone normale. De si loin, il était terriblement difficile de marquer. En revanche, un coup au but comptait double.

Le broc passa largement au-dessus de la tête des deux ou trois défenseurs qui s'étaient aperçus du danger. Désorientés par la stratégie adverse, tous les autres n'avaient même pas envisagé un tir de loin.

Le broc alla s'écraser au fond du but, comme la fois précédente.

La corne sonna, annonçant la fin de la période d'attaque des rouges.

Les spectateurs en restaient muets. En un seul cycle d'attaque, les rouges avaient marqué trois points ! Heureusement que les deux réussis par Ruben lors du cycle précédent ne comptaient pas…

L'équipe menée au score demanda un temps mort. Formant un cercle serré, les joueurs débattirent de la conduite à adopter face à la déroute qui se profilait.

Le marqueur fit une proposition qui amena un rictus haineux sur le visage de ses hommes.

Alors que la foule acclamait ses héros, certaine qu'ils venaient de trouver la solution miracle, les joueurs reprirent position sur le terrain. Quand le marqueur leur cria quelques mots inaudibles pour le public, à cause du vacarme, deux arrières hochèrent simplement la tête.

Tous les joueurs se lancèrent à l'attaque, masse compacte de muscles et de rage bouillonnante. Mais bizarrement, la formation ne se dirigeait pas vers le quadrilatère de tir, comme si…

Les rouges changèrent de position pour faire face à toute éventualité. Mais comment auraient-ils pu prévoir ce qui allait se passer ? Au lieu de viser une zone, comme le voulait le jeu, leurs adversaires se précipitaient sur un seul homme : l'ailier gauche de Ruben.

Renonçant à marquer, ces joueurs s'attaquaient à un élément-clé de l'équipe adverse afin de déstabiliser son système de jeu.

Sous les acclamations de la foule, les attaquants se ruèrent sur leur cible. Les rouges coururent bien entendu au secours de leur camarade, et une effroyable mêlée s'ensuivit.

Malgré leurs efforts, les équipiers de Ruben ne parvinrent pas à dégager leur ami. Lorsque l'arbitre ordonna que les adversaires se séparent, l'ailier gauche fut le seul à ne pas se relever.

Tandis que ses agresseurs se regroupaient pour lancer une nouvelle attaque, Ruben s'agenouilla près de son joueur. À l'évidence, il n'y avait plus rien à faire, sinon, il aurait appelé des secours. L'ailier gauche des rouges était mort.

La foule rugit de plaisir quand des assistants vinrent le tirer hors

du terrain, laissant une longue trace rouge sur l'herbe.

Ruben regarda autour de lui, très lentement. Kahlan comprit ce qu'il faisait, car elle évaluait également sans cesse la position et les intentions de ses gardiens.

Les archers se préparèrent à tirer si Ruben faisait le moindre geste suspect.

— Que se passe-t-il ? demanda Jillian, toujours réfugiée sous le manteau de Kahlan.

— Un homme a été blessé… Reste bien au chaud, il n'y a rien de beau à voir…

La fillette hocha simplement la tête.

Rien n'interrompait une partie de Ja'La, pas même la mort d'un joueur. Quand un spectacle en arrivait là, n'était-ce pas une honte pour l'humanité ? Kahlan le pensait, mais elle était bien la seule, autour de ce maudit terrain.

Se fichant des archers qui le visaient, Ruben alla reprendre sa place dans le jeu.

Le cycle d'attaque n'étant pas terminé, le broc était toujours en possession de ses adversaires. Alors qu'ils se regroupaient une nouvelle fois, Kahlan capta toute la tension qui habitait l'homme aux yeux gris.

L'air sombre, Ruben fit à ses hommes un signe furtif. Tous ses équipiers hochèrent légèrement la tête pour indiquer qu'ils avaient vu. Alors, afin de préciser sa pensée, le marqueur leur montra très rapidement trois doigts.

Les rouges acquiescèrent.

En face, leurs adversaires chargeaient déjà en poussant des cris de guerre sauvages. Pensant avoir désormais un avantage numérique et tactique, ils s'attendaient à dominer la partie.

En avançant à leur rencontre, les rouges se divisèrent en trois petites formations en forme de fer de lance. En tête du groupe central, Ruben conduisait quelques défenseurs au contact avec le marqueur adverse, actuel porteur du broc.

Léo le Roc et l'ailier gauche fraîchement désigné couraient en tête des deux autres formations.

Craignant une nouvelle manœuvre d'encerclement, des attaquants s'écartèrent de leur propre formation.

L'étrange manœuvre défensive de Ruben ne parut pas convaincre les gardes qui entouraient Kahlan. Selon eux, en divisant leurs forces, les rouges seraient beaucoup trop vulnérables au cœur même de leur absurde ligne de défense. Une fois le fer de lance central submergé, les joueurs adverses n'auraient aucun mal à marquer. Et selon toute

vraisemblance, la bévue coûterait une autre vie aux rouges.

Sans doute celle de leur marqueur, puisqu'il n'était pratiquement plus protégé.

Mais les deux fers de lance latéraux de la défense rouge ne se comportèrent pas comme prévu. Au lieu d'aller au contact contre les joueurs qui s'étaient écartés pour les intercepter, ils foncèrent sur les flancs de la formation adverse. Oubliant les plaquages classiques, ils recoururent à des tacles.

Fauchés en pleine course, les attaquants ne purent éviter de partir en vol plané.

Le groupe de Ruben, lui-même étant passé à l'arrière, percuta de front les avants qui protégeaient le marqueur adverse. Coinçant le broc contre son estomac, celui-ci sauta souplement au-dessus des hommes qui venaient de s'écrouler dans un méli-mélo de bras et de jambes.

Mais Ruben n'était pas passé à l'arrière pour rien. Ayant anticipé la manœuvre de son adversaire, il l'imita, bondissant lui aussi dans les airs.

Une variation de la phase de jeu du début. Mais cette fois, au lieu de s'intéresser au broc, Richard passa un bras autour du cou de son adversaire, comme s'il voulait lui infliger un plaquage pas très réglementaire mais redoutablement efficace.

Au lieu de cela, il brisa la nuque du marqueur responsable de la mort de son ailier gauche.

Kahlan entendit le craquement sinistre. Puis elle vit l'homme aux yeux gris atterrir sur le sol, le cadavre de sa victime amortissant le choc.

Un peu partout, des joueurs se relevaient en titubant.

Deux attaquants restaient au sol, les jambes brisées. Kahlan reconnut les deux arrières qui avaient coordonné l'assassinat de l'ailier gauche.

Ruben se releva, arracha le broc au marqueur mort et alla tranquillement marquer un point qui ne compterait pas.

Son message était clair et personne ne l'oublierait : si une équipe jouait pour blesser ou tuer ses coéquipiers, la riposte serait impitoyable. En d'autres termes, les adversaires des rouges devraient choisir leur destin, et ça n'était pas négociable.

Les peintures de guerre du marqueur, et surtout les deux éclairs, n'étaient pas de l'esbroufe. Si les ennemis de cet homme vivaient, c'était parce qu'il le voulait bien. Kahlan l'avait deviné dès qu'elle l'avait aperçu pour la première fois.

Dans un camp hostile, avec des dizaines de flèches pointées sur lui, l'homme aux yeux gris était parvenu à imposer ses propres règles. Désormais, ses adversaires savaient quelles limites il valait mieux ne

pas dépasser pour rester en vie.

En moins d'une heure, Ruben était devenu le maître du jeu.

Kahlan dut faire un gros effort pour ne pas applaudir. Mais il valait mieux ne pas éveiller les soupçons de ses gardes.

Et de toute façon, Ruben n'avait pas tourné une seule fois la tête vers elle…

Avec un marqueur mort et deux arrières hors d'état de jouer, l'équipe que soutenaient les spectateurs semblait au bord d'une déroute historique.

Kahlan se demanda combien de points allaient marquer les rouges. Un record risquait d'être battu…

Du coin de l'œil, la prisonnière aperçut soudain le messager, celui de tout à l'heure, qui se frayait un chemin à travers le cordon de sécurité en agitant les bras pour attirer l'attention de Jagang.

— Excellence, nos hommes ont réussi ! Les sœurs présentes sur le site vous demandent de venir au plus vite.

Jagang ne posa pas de questions et oublia aussitôt sa passion pour le Ja'La. Avant de se détourner, Kahlan vit Ruben plaquer le nouveau marqueur de ses adversaires avec une violence inouïe.

Voyant que Jagang s'éloignait déjà, elle se mit en chemin, soucieuse de ne pas attirer sur sa protégée les foudres du tyran.

— On s'en va, annonça-t-elle à Jillian, toujours bien au chaud sous son manteau.

Par sécurité, la prisonnière prit la main de la fillette.

Puis elle jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule.

Une brève seconde, son regard croisa celui de Ruben.

Même s'il n'avait jamais paru la regarder, comprit Kahlan, il savait depuis le début où elle était, et aucun de ses mouvements n'aurait pu lui échapper…

Chapitre 12

Nicci ouvrit les yeux et cria de panique.

Des silhouettes sombres et floues dansaient devant ses yeux. Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à les identifier. Afin d'y arriver, son esprit puisa dans ses souvenirs à la recherche d'une référence qui puisse convenir. Hélas, la mémoire de la magicienne ressemblait à une bibliothèque remplie de livres mais dévastée par un cyclone. Rien n'avait de sens aux yeux de Nicci et elle ne savait même pas où elle était.

— Nicci, c'est moi, Cara ! Tout va bien. Calmez-vous…

Une autre voix, beaucoup plus lointaine, ajouta :

— Je vais chercher Zedd…

L'ancienne Maîtresse de la Mort vit une des ombres indistinctes s'éloigner puis disparaître dans une obscurité plus dense.

La personne qui avait parlé venait de sortir, tout simplement ! De quoi pouvait-il s'agir d'autre ?

Après sa plongée dans l'incohérence, Nicci en aurait pleuré de soulagement. Être capable de jongler avec des concepts tels que celui de « porte » était un tel triomphe. Sans même évoquer la notion de « personne », encore plus complexe et raffinée.

— Calmez-vous, Nicci, répéta Cara.

La magicienne s'avisa qu'elle agitait les bras, se débattant alors que quelqu'un tentait de la retenir. On eût dit que son corps et son esprit, se sentant tous les deux sombrer dans la confusion, essayaient de s'accrocher à quelque chose de solide.

Par bonheur, sa lucidité lui revenait…

— Six…, murmura-t-elle au prix d'un effort surhumain. Six.

Le sinistre souvenir du spectre noir revint flotter dans son esprit, comme si elle l'avait invoqué, l'incitant à lui porter le coup de grâce.

Nicci se concentra sur le sens de ce chiffre qui était aussi un prénom. Puis elle reconstitua plus précisément les contours de la silhouette qui la hantait.

Alors, une scène prit forme dans son esprit. Le couloir, Rikka, Cara et Zedd pétrifiés au pied de l'escalier…

Elle était là aussi, se souvint-elle, pas loin de l'entrée de la bibliothèque…

Oui, tout se remettait en place. Dans la grande bibliothèque dévastée, quelqu'un reposait les livres sur leurs étagères, et…

— Tout va bien, répéta Cara, qui n'avait toujours pas lâché les bras

de la magicienne. Tenez-vous un peu tranquille !

Rien n'allait bien ! Le monde entier était en danger, et Nicci devait agir !

— Six est ici, dit-elle en se débattant de plus belle. Je dois l'arrêter, parce qu'elle a pris la boîte.

— Non, elle est partie. Calmez-vous !

Nicci battit des paupières pour éclaircir sa vision.

— Partie ?

— Oui. Dans l'immédiat, nous ne risquons plus rien.

— Partie ? (Nicci saisit Cara par le devant de son uniforme de cuir et la tira vers elle.) Depuis combien de temps est-elle partie ?

— Depuis hier…

Le souvenir de l'angoissante silhouette parut s'éloigner de la magicienne, échappant à son emprise.

— Hier… Par les esprits du bien !…

Cara se dégagea et Nicci la laissa se redresser.

Plus rien n'avait d'importance.

Tant d'efforts ruinés !

La magicienne doutait d'avoir un jour l'envie et la force de se relever.

— Quelqu'un d'autre a été blessé ?

— Non, il n'y a eu que vous.

— Que moi… Six aurait dû me tuer…

— Pardon ?

— Six aurait dû me tuer.

— Eh bien, je suppose qu'elle aurait apprécié, mais elle n'a pas réussi… Vous ne risquez plus rien.

À l'évidence, Cara n'avait pas saisi ce que voulait dire Nicci.

— Tout ça pour rien…, souffla tristement la magicienne.

Tant de travail réduit à néant. Tout ce qu'elle avait réussi s'était désintégré dans les éclats de rire d'un spectre noir. Les recherches, les études, les patients recoupements, l'effort intellectuel requis pour comprendre le fonctionnement de tout cela. Enfin, le travail, encore une fois, nécessaire pour invoquer un tel pouvoir, puis le contrôler et l'orienter.

En vain. Absolument en vain ! Nicci n'avait jamais rien fait de si difficile, et il ne lui restait plus que des cendres…

Cara trempa un morceau de tissu dans la cuvette posée sur la table de nuit. Puis elle l'essora, et le bruit des gouttes qui tombaient dans l'eau résonna péniblement sous le crâne de Nicci.

À son réveil, le monde lui était apparu sous la forme d'un théâtre d'ombres indistinctes. Désormais, la réalité avait repris ses droits – l'acuité des couleurs et des sons, la violence des perceptions physiques… Les bougies qui éclairaient la pièce brillaient comme une

dizaine de soleils miniatures…

Cara tamponna le front de Nicci avec son morceau de tissu. Le rouge vif de l'uniforme de cuir blessait les yeux de la magicienne. Pour se protéger, elle baissa les paupières. Sur son front, le tissu lui donnait l'impression d'être une couronne d'orties.

— Il y a d'autres problèmes, dit Cara.

Nicci rouvrit les yeux.

— Quels problèmes ?

— Eh bien, avec la forteresse…

Nicci leva les yeux vers l'étroite fenêtre, en face de son lit. Les rideaux bleus ourlés d'or étaient tirés, certes, mais aucune lumière ne filtrait à l'endroit où ils se chevauchaient. En conséquence, ce devait être la nuit.

Regardant de nouveau Cara, Nicci fronça les sourcils – et tant pis si ce simple tic était douloureux.

— Que veux-tu dire ? Quel genre de problèmes ?

Cara voulut répondre, mais elle en fut empêchée par le vacarme qui retentit soudain dans le couloir.

Sans daigner frapper, Zedd entra dans la chambre d'un pas décidé, comme s'il était un souverain venant rendre visite à un de ses sujets.

En un sens, c'était exactement le cas.

— Elle est réveillée ? demanda-t-il à Cara avant même d'être arrivé à côté du lit.

Ses cheveux blancs semblaient plus en bataille que jamais, nota la magicienne.

— Oui, je suis réveillée, dit-elle.

Zedd s'immobilisa et se pencha sur elle, l'examinant comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Puis il lui tâta le front du bout des doigts.

— Ta température est redevenue normale…

— J'ai eu de la fièvre ?

— En quelque sorte, oui…

— Comment ça, en quelque sorte ? Une poussée de fièvre est une poussée de fièvre !

— Pas toujours… Dans le cas qui nous occupe, la température était due à l'utilisation de ta force, pas à la maladie. En d'autres termes, il n'y a jamais eu d'infection. Tout est venu de la réaction de ton corps à une situation de stress. Un peu comme une pièce métallique qui finit par chauffer si on la plie et déplie sans cesse.

Nicci se redressa sur les coudes.

— Vous voulez dire que Six m'a trop… pliée et dépliée ?

Zedd tira sur les plis de sa tunique, afin qu'elle tombe bien droit sur son torse étique.

— Pas tout à fait… C'est plutôt l'énergie que tu as dépensée pour lui résister qui t'a valu un brusque accès de fièvre.

— Dans ce cas, pourquoi Cara et vous n'avez pas été touchés ?

— Parce que je suis malin, ma fille ! Assez pour avoir invoqué une toile de protection. À cause de la distance, je n'ai pas pu t'englober dans ce champ de force. Pas totalement, en tout cas… Mais mon initiative t'a quand même sauvé la vie. (Zedd brandit un index squelettique sous le nez de la magicienne.) Tu n'as rien tenté pour te défendre, mon enfant !

Nicci en cilla de surprise.

— Zedd, j'ai fait de mon mieux ! De ma vie, je n'ai jamais autant lutté pour entrer en contact avec mon Han. Mais rien n'y faisait. Plus j'insistais, et moins ça fonctionnait.

— Ben voyons ! Enfin, c'était justement ton problème !

— Plaît-il ?

— Tu essayais bien trop fort !

Nicci s'assit dans le lit. Aussitôt, le monde se mit à tourner autour d'elle. L'estomac retourné, elle se plaqua une main sur les yeux pour ne plus voir les murs danser en rond devant elle.

Si ça continuait, elle ne pourrait pas s'empêcher de vomir.

Comme si cette diversion l'agaçait, Zedd releva ses manches et posa les deux pouces sur les tempes de l'ancienne Maîtresse de la Mort.

Nicci sentit sous sa peau le crépitement de la Magie Additive. L'absence de composante soustractive l'étonna un peu, mais elle se souvint que le vieil homme contrôlait une seule variante de magie.

Le picotement cessa soudain.

— Tu te sens mieux ? demanda Zedd, l'air impatient comme si Nicci s'était mise toute seule dans les ennuis.

La magicienne tendit le cou, inclina la tête et répéta plusieurs fois l'opération. Contrairement à ce qu'elle redoutait, elle ne vomit pas.

— Oui, je crois…

— Très bien !

— Que vouliez-vous dire tout à l'heure ? En quoi essayer trop fort était-il une erreur ?

— On ne combat pas une voyante de cette façon, surtout lorsqu'elle est si puissante. Tu as poussé trop fort.

— Plaît-il ?

Nicci se sentait très mal à l'aise, comme à l'époque de son noviciat, quand elle ne parvenait pas à comprendre la leçon dispensée par une sœur trop impatiente.

— C'était une image, dit le vieux sorcier. Quand tu as tenté de t'opposer à Six, elle a retourné ta force contre toi.

» Tu n'as pas pu affecter la voyante avec ton pouvoir faute d'un lien entre la force que tu utilisais et la nature même de sa cible. Pour l'heure, ce qui devrait être une connexion n'est qu'une potentialité –

un construct en phase de formation, si tu préfères. Il manquait les fondations primaires.

En théorie, Nicci comprenait parfaitement le discours du vieux sorcier. Mais comment le rapporter à la situation présente ?

— Que voulez-vous dire, Zedd ? Est-ce comme la foudre, qui a besoin d'un arbre ou d'un autre objet de grande taille pour se connecter à la terre et pouvoir ainsi s'embraser ? Quand elle ne trouve pas de cible, elle fait simplement demi-tour et explose dans les nuages ? En d'autres termes, elle se retourne contre elle-même ?

— Je n'ai jamais pensé à cette comparaison, mais c'est très proche de la vérité… Oui, ton pouvoir s'est retourné contre toi à la manière dont un éclair revient vers les nuages lorsqu'il ne trouve pas de « conducteur ».

» Les voyantes comptent parmi les rares personnes qui comprennent d'instinct le principe de fonctionnement des forces naturelles et magiques. Ces femmes savent que des connexions complexes sont requises, chaque sortilège particulier ayant besoin d'une liaison à ses deux « extrémités ».

— Vous voulez dire que Six en sait long sur la foudre, dit Cara, et qu'elle a tiré le tapis de sous les pieds de Nicci ?

Zedd foudroya la Mord-Sith du regard.

— Tu ne connais vraiment rien à la magie, pas vrai ? Et pas grand-chose de plus à la rhétorique, si j'en juge par tes phrases sans queue ni tête.

Cara se rembrunit.

— Si je tire le tapis de sous vos pieds, dit-elle, vous comprendrez sûrement ma métaphore.

— Bon, bon… C'est une simplification outrancière, mais on peut voir les choses comme ça, à l'extrême rigueur…

Nicci n'écoutait déjà plus. Plongée dans ses souvenirs, elle se rappelait avoir fait à peu près la même chose lors de l'attaque de la bête de sang, dans la bibliothèque. Elle avait certes invoqué la foudre, mais sans générer de lien direct entre le sortilège et son objet – à savoir elle-même, dans un premier temps. En quête d'un « conducteur », la force naturelle s'était concentrée sur le monstre parce qu'il était lui aussi doté d'un fantastique potentiel de dévastation. L'explosion avait provisoirement éliminé du jeu la bête de sang. Sans la détruire, puisqu'elle n'était pas vraiment vivante. Dans le même ordre d'idées, on ne pouvait pas ôter la vie à un cadavre ni le rendre plus mort qu'il l'était déjà…

Mais Six avait fait beaucoup plus que cela. En un sens, c'était exactement le contraire de ce qu'avait réussi Nicci contre le monstre.

— Zedd, je ne comprends pas comment c'est possible. Quand on lance une pierre, la trajectoire est déterminée et immuable. Le

projectile continue sa course jusqu'à ce qu'il ait atteint sa cible, ou qu'il ait perdu toute sa force de translation. Dans ce cas, il s'écrase sur le sol, certes, mais il ne revient jamais en arrière.

— Six vous a assommée avec votre pierre avant même que vous la lanciez, dit Cara. Bang ! un bon coup derrière la tête !

Zedd regarda la Mord-Sith comme si elle était une élève qui aurait osé parler sans avoir d'abord levé le doigt.

Cara détesta ce traitement et fit la grimace. Mais elle ne dit rien de plus.

— Pour réussir son coup, dit Nicci, Six aurait dû agir sur mon pouvoir au moment même où je l'invoquais, avant que le sortilège soit totalement formé. Je dirai même plus : avant même qu'il soit *déterminé*. Et ça, c'est impossible.

Zedd coula un regard de biais à Cara pour s'assurer qu'elle n'interviendrait pas. Voyant qu'elle se murait dans un mutisme offensé, il ne craignit plus qu'elle lui gâche encore une fois ses effets.

— Pourtant, c'est exactement ce qu'elle a fait !

N'ayant jamais affronté de voyante avant ce jour, Nicci ne pouvait imaginer à quels mécanismes elles recouraient.

— Comment ? demanda-t-elle simplement.

— Une voyante est capable de voir dans le flot du temps, ne perds jamais ça de vue. En un sens, son pouvoir est une forme plus « domestique » de prophétie. Du coup, elle était prête à parer ton sortilège avant même que tu le lances. Elle anticipait tes actions, comprends-tu ? Son don lui a permis d'agir avant que tu aies pu modeler ton attaque.

» C'est une aptitude innée chez ces femmes. Comme lever un bras quand quelqu'un essaie de te frapper. Elle t'a privée d'une cible afin que ton sortilège soit obligé de faire demi-tour – une forme de retour à l'envoyeur, si on veut. Un sorcier classique, même très doué, comme moi, ne pourrait pas réussir un coup pareil, faute de *prescience*. Pour une voyante, c'est un jeu d'enfant.

» La parade ne lui a même pas coûté beaucoup de magie. En fait, elle tirait sa force de la tienne. Plus tu t'efforçais d'attaquer, et plus ça devenait difficile. Sans souffrir le moins du monde, elle t'a simplement privée de conducteur – ou de lien, pour formuler les choses autrement. Du coup, plus tu « poussais » et davantage de mal tu t'infligeais.

» Une voyante se sert toujours de la force de son adversaire. Et comme lorsqu'on plie et déplie une pièce métallique, cette contrainte a fini par provoquer une surchauffe. Pour un corps humain, ce phénomène se traduit par une formidable poussée de fièvre.

— Zedd, vous vous trompez ! Vous avez également recouru à la magie, et j'ai vu vos sortilèges se dissiper sans vous nuire le moins du monde. Ils ont simplement fait long feu.

Le vieil homme sourit.

— C'est toi qui te trompes, Nicci. Ils n'ont pas fait long feu, parce qu'ils étaient minables depuis le début. De ridicules étincelles, insuffisantes pour que Six y puise du pouvoir. Et dans cette configuration, elle ne pouvait pas non plus les retourner contre moi, car elle n'était même pas capable de s'en emparer – je veux dire qu'elle n'avait aucune prise sur eux.

— Quel type de sortilège peut être si misérable ?

— Un sort de protection niché dans un charme de tranquillité. Tu aurais dû faire comme moi.

— Zedd, j'exerce la magie depuis des lustres, et je n'ai jamais entendu parler d'un « charme de tranquillité ».

— Eh bien, c'est pour ça que je suis le Premier Sorcier, non ? Je me suis servi d'un charme de tranquillité comme coquille pour ne rien risquer si je me trompais dans la quantité de pouvoir. Imagine que Six ait retourné mon « attaque » contre moi ? Elle m'aurait rendu plus serein, rien de plus, et cette réaction m'aurait aidé à rectifier mon dosage de puissance. Conscient que j'y étais allé un peu fort, j'aurais encore réduit le flux, et Six se serait retrouvée le bec dans l'eau !

Nicci ne cacha pas sa stupéfaction.

— À l'évidence, je n'en sais pas assez long pour me frotter à une voyante. Votre champ de force très spécial ne m'a pas mise totalement à l'abri, mais sans lui, je ne serais plus de ce monde.

Zedd eut un sourire modeste.

— Comment avez-vous appris cette technique ?

— Sur le tas, mon enfant… Ayant déjà eu affaire à une voyante, je savais qu'une seule arme pouvait fonctionner.

— Vous voulez parler de Shota ?

— Entre autres, oui… Quand je lui ai repris l'Épée de Vérité, ça n'a pas été un jeu d'enfant. Derrière son visage d'ange et ses yeux innocents, cette femme est plus dangereuse qu'une vipère. Très vite, j'ai découvert que les méthodes classiques ne fonctionnaient pas contre elle. Au contraire, elle s'amusait de mes efforts. Plus j'utilisais de force, moins les choses étaient simples pour moi, et elle se réjouissait de plus en plus.

» Sourire fut en fait sa seule erreur ! Au bout d'un moment, j'ai compris qu'elle s'amusait parce que je tissais mon propre linceul. Et cela en lui fournissant la force dont elle avait besoin.

— Alors, vous avez cessé de lutter.

Zedd écarta les mains, comme si son élève venait enfin de comprendre.

— Parfois, faire ce qu'on désire le plus est la pire solution… Pour atteindre ses objectifs, il arrive qu'on soit obligé de les oublier, du moins au début de son chemin…

Comme si la grande bibliothèque dévastée était enfin remise en ordre, les idées et les concepts s'emboîtèrent de nouveau dans la tête de Nicci, formant une image d'une formidable netteté.

Tout lui apparut soudain sous un nouveau jour.

Une révélation stupéfiante !

Nicci en resta sonnée un moment, puis elle souffla :

— Je comprends, maintenant ! Oui, je sais à quoi ça sert. Par les esprits du bien ! je saisis enfin l'utilité d'un champ stérile !

Chapitre 13

— Un champ stérile ? répéta Zedd, ses sourcils broussailleux froncés. De quoi parles-tu donc ?

Pour faciliter sa réflexion, Nicci pressa les doigts sur son front, le massant lentement. Comment avait-elle pu passer à côté d'une telle évidence pendant si longtemps ?

— Pour que le pouvoir d'Orden fonctionne, il faut respecter un protocole très précis. Comme pour toute forme de magie, on doit d'abord établir des connexions reposant sur des fondations primaires. Les sorciers de jadis, comme c'est bien normal, se sont appuyés, pour créer les boîtes, sur les connaissances qu'ils avaient acquises au cours des siècles.

» Pour l'essentiel, le pouvoir d'Orden est ce que nous nommons un « sort construit » ou « modelé ». Comme tous les sortilèges de ce type, il est activé par une série très précise d'événements. Cela dit, si complexe qu'il soit, une fois lancé il respecte des principes somme toute assez simples. En d'autres termes, il suit très fidèlement son protocole prédéterminé.

— Et le soleil se lève à l'est ! s'écria Zedd, qui perdait patience. Où veux-tu en venir ?

— Tout est lié…, souffla Nicci, le regard dans le vague, comme si elle parlait toute seule. (Elle regarda de nouveau le Premier Sorcier.) *Le Livre de la Vie* nous explique comment remettre dans le jeu le pouvoir d'Orden. Décrivant en détail le protocole, c'est en quelque sorte un mode d'emploi, et rien de plus. Son but n'est pas d'explorer la théorie ordenique. Pour ça, il faut se référer à d'autres sources.

» Comme toutes les formes de magie, ce pouvoir peut être détourné de sa fonction première et utilisé pour asseoir la domination d'une personne ou d'un groupe sur d'autres individus. Mais il a été créé spécifiquement pour combattre les effets de la Chaîne de Flammes. Les éléments centraux de la magie d'Orden sont des sorts modelés. En tant que tels, une fois activés, ils fonctionnent selon des « routines » bien établies. Comme toujours, ces dernières ont besoin pour exister de conditions spécifiques. Par exemple, un usage correct de la clé – le *Grimoire des Ombres Recensées*, comme nous le savons tous.

À une vitesse incroyable, le cerveau de Nicci tissait des liens et établissait des connexions entre des éléments qu'elle avait jusque-là crus indépendants les uns des autres. Une expérience fascinante.

— Oui, oui, s'impatienta Zedd, les boîtes d'Orden existent

principalement pour combattre le sort d'oubli. Nous le savons déjà. Et comme d'habitude, il faut que certaines conditions soient réunies afin que cette magie fonctionne selon un protocole très strict. Nous enfonçons des portes ouvertes, mon enfant !

Nicci repoussa les couvertures et se leva d'un bond. Elle n'avait plus rien à faire au lit !

Baissant les yeux, elle s'avisa qu'elle portait une chemise de nuit rose. Une couleur qu'elle vomissait ! Pourquoi ses amis finissaient-ils toujours par l'habiller ainsi ? Sans doute parce qu'ils n'avaient pas autre chose sous la main…

Invoquant une infime quantité de Magie Soustractive, elle la dirigea vers l'infâme vêtement. Agissant au cœur même des fibres du tissu, ce sortilège très domestique s'attaqua à la teinture et l'élimina impitoyablement.

La chemise de nuit devint en un clin d'œil d'un blanc immaculé. Satisfaite du résultat, Nicci ne jugea pas utile de la recolorer.

Zedd en resta un instant bouche bée.

— Viens-tu vraiment d'utiliser la Magie Soustractive – en d'autres termes, le pouvoir du royaume des morts – pour changer l'apparence de ce vêtement ?

— Oui. C'est beaucoup plus seyant comme ça, non ?

Nicci avait répondu d'un ton distrait, car son esprit se concentrait déjà sur des sujets plus importants.

— Eh bien, je doute qu'il soit judicieux de…, commença Zedd.

— Quel est l'objectif de tout cela ? demanda Nicci, coupant la parole au vieil homme, dont les objections morales ne l'intéressaient pas le moins du monde.

— Eh bien, nous l'avons dit et redit : neutraliser le sort d'oubli.

— Non, vous m'avez mal comprise ! Quels effets aura la neutralisation du sort ? C'était ça, ma question…

Le vieil homme soupira d'agacement. Décidément, en matière de portes ouvertes enfoncées, des records menaçaient d'être battus.

— Nous nous souviendrons de ce que nous avons actuellement oublié… En d'autres termes, de cette pauvre Kahlan.

— Oui, c'est exact, mais c'est une trop grande simplification, je le crains… (Nicci leva un index, endossant à son tour l'habit du professeur.) Pour obtenir ce résultat, la magie d'Orden devra restaurer ce qui a été détruit en nous. Elle recréera nos souvenirs, les uns après les autres.

» L'enjeu n'est pas de nous « rafraîchir la mémoire », si j'ose dire, mais de la reconstruire. Au sens propre du terme, nous n'avons rien oublié, Zedd. Des données se sont effacées de notre cerveau et il n'en reste pas la moindre trace. La Chaîne de Flammes a tout consumé, ne nous laissant même pas les cendres de nos souvenirs. Il faut regarder

les choses en face : nos esprits ont été partiellement détruits.

» Nous n'avons plus rien à nous rappeler parce que ces événements, pour nous, n'ont pas existé.

» Recréer une mémoire n'est pas du tout la même chose que réveiller des souvenirs. En un sens, il y a la même différence, à la base, qu'entre un dormeur et un cadavre. De l'extérieur, on peut s'y tromper, mais leur seul point commun, en réalité, est d'avoir les yeux fermés.

» Si l'objectif reste le même, dans le cas qui nous occupe, les moyens de l'atteindre ne sont pas du tout identiques. Pour terrasser la Chaîne de Flammes, la magie d'Orden doit ressusciter notre mémoire, ramenant du néant une partie importante de notre passé.

Tout agacement oublié, Zedd dévisageait la magicienne avec une intensité qui aurait pu la mettre mal à l'aise, si elle n'avait pas été trop exaltée pour s'en apercevoir.

— Oui, dit le vieil homme, tu as raison… Il s'agit bien de ressusciter, pas de réanimer… Dois-je comprendre que tu sais désormais comment peut s'opérer un tel miracle ?

Nicci se mit à faire les cent pas, ses pieds nus parfaitement silencieux sur les épais tapis.

— D'après mes lectures, les créateurs des boîtes n'étaient pas convaincus qu'on pouvait lutter contre la Chaîne de Flammes. Ils ont essayé quand même, et c'est déjà admirable…

La magicienne se tourna vers Zedd.

— Vous imaginez la complexité d'une telle chose ? Reconstruire la mémoire de tout un chacun, ou presque ? Un travail de titans !

» Ces sorciers ont dû se creuser la cervelle pour trouver un moyen de pêcher un poisson qui en un sens n'existe pas. Car c'est bien la difficulté. Comment savoir ce que vous êtes censé vous rappeler, Zedd ? *Idem* pour Cara, pour moi, pour…

» Et ce n'est pas tout ! Très souvent, on croit se souvenir parfaitement d'un événement, et en réalité, on mélange tout ! Comment la magie d'Orden peut-elle recréer des souvenirs dans ces conditions ? La mémoire n'est pas une instance rationnelle, fiable et précise. La meilleure preuve, c'est qu'elle s'altère avec l'âge…

» D'après tous les grimoires ordeniques, les créateurs des boîtes n'étaient pas certains d'avoir réussi…

L'ancienne Maîtresse de la Mort recommença à marcher de long en large.

— N'oublions pas qu'ils n'ont pas pu les mettre à l'épreuve contre une Chaîne de Flammes effective, puisque ce sort n'avait jamais été lancé avant ces derniers temps. S'ils avaient confiance en leur création, les sorciers ignoraient complètement comment elle se comporterait dans le monde réel. Ils ont dû se fier à leur instinct et

agir à l'aveuglette…

» Un des points cruciaux du protocole qu'ils nous ont légué concerne le sujet du sort d'oubli – ou plutôt sa cible, en réalité. Il s'agit de Kahlan, et elle est au centre d'une équation extraordinairement complexe.

» La source première de la neutralisation doit se trouver en elle. En d'autres termes, les éléments modelés de la magie d'Orden ne peuvent être activés ailleurs qu'en elle.

— Elle est la fondation primaire – le lien de base, dit Zedd, désormais parfaitement en harmonie avec le raisonnement de Nicci.

— C'est ça, l'approuva la magicienne. Pour que le contre-sort soit efficace, il est essentiel que cette fondation primaire soit un champ stérile.

— Là, j'ai du mal à suivre, avoua Zedd.

— C'est un élément fantôme que les sorciers ont intégré à la magie d'Orden au moment même où ils l'inventaient. Jusque-là, je n'avais pas compris l'importance de ce composant presque invisible. Je me demandais pourquoi ils en faisaient si grand cas, puisqu'il ne servait apparemment à rien. Mais votre exposé sur les voyantes m'a permis de comprendre enfin le concept central de la théorie ordenique.

Zedd plaqua les poings sur ses hanches.

— Tu n'avais pas tout saisi, et tu as pourtant remis les boîtes dans le jeu au nom de Richard ? C'est de la folie furieuse !

Nicci n'accorda qu'une attention distraite à l'indignation du vieil homme.

— Le champ stérile… C'était tout ce qui me manquait… Et j'ai saisi quand vous avez parlé de « conducteur » en rapport avec le sort que je voulais lancer à Six. Elle m'en a privée grâce à son pouvoir de prédiction, et ça a failli me tuer. Comme toute magie, celle d'Orden a besoin d'un conducteur, et c'est Kahlan qui joue ce rôle. Mais pour le remplir, il faut que la personne en question soit une *tabula rasa*.

— Une sorte de feuille de parchemin vierge ? interpréta Zedd. Eh bien, dois-je te rappeler que c'est le cas ? La Chaîne de Flammes a privé Kahlan de son passé, comme lorsqu'on efface les mots écrits sur une ardoise. La magie d'Orden a exactement ce dont elle a besoin.

Nicci secoua la tête.

— C'est faux… Pour comprendre, il faut comparer ce que disent des grimoires comme *Le Livre de la Vie* ou *La Chaîne de Flammes* – et d'autres ouvrages moins connus que vous m'avez fournis. Seule une vision d'ensemble permet de mettre le doigt sur la vérité.

— Quelle vérité, bon sang ?

— Le sujet doit être émotionnellement neutre – ou stérile – pour que le sortilège salvateur ne soit pas pollué.

— Émotionnellement neutre ? répéta Cara tandis que Zedd marmonnait tout seul dans sa barbe. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Si elle a conscience de ses émotions antérieures, Kahlan sabotera de l'intérieur le processus de recréation de sa mémoire. Pour que la magie d'Orden agisse, son sujet doit demeurer rigoureusement neutre. À n'importe quel prix, il faut éviter que des connexions affectives se rétablissent ou s'installent.

— Nicci, dit Zedd, tu es une femme très brillante, mais cette fois, tu conduis le chariot droit dans le mur – ou hors du pont, histoire qu'il bascule dans l'eau !

Le vieil homme commença lui aussi à faire les cent pas.

— Ce que tu racontes n'a pas de sens ! Comment empêcher le sujet de retrouver des bribes de son passé ? Les sorciers de jadis ont bien dû se dire que c'était impossible. Pour ça, il faudrait enfermer Kahlan dans une pièce obscure jusqu'à ce que la magie d'Orden puisse s'occuper d'elle.

— Vous ne m'avez pas comprise… Les détails du passé ne comptent pas – au contraire, ils peuvent servir de conducteurs à la magie d'Orden. En revanche, le sujet ne doit pas connaître d'expérience émotionnelle intense.

» Les sentiments sont générés par des séries d'événements, que ceux-ci soient vrais ou non.

Cara ne cacha pas qu'elle perdait le fil du raisonnement de Nicci.

— Comment de « faux événements » peuvent-ils générer des émotions ?

— C'est très simple… Prenons mon exemple… L'enseignement de la Confrérie de l'Ordre m'a incitée à haïr tous ceux qui résistaient à cette propagande. Jusqu'à ces derniers temps, je prenais les rebelles pour des mécréants et des individualistes qui se fichaient de leurs frères humains.

» On m'a programmée pour que j'abomine tous ceux qui ne pensaient pas comme moi. Zedd, Cara, à cause de ma formation, je vous vomissais sans rien savoir de vous. Et je détestais la vie plus passionnément que tout le reste. J'aurais pu tuer Richard pour défendre les valeurs que je croyais miennes.

» Mes sentiments, bien réels, reposaient sur des mensonges.

— Présenté comme ça, j'ai compris, soupira Cara. On m'a fait le même coup, avec un résultat identique.

— Mais les émotions, quand elles reposent sur des éléments valides, peuvent générer la vérité et le bien.

— Des éléments valides ? s'étonna la Mord-Sith.

— Bien sûr ! L'amour sincère est une réaction à ce que nous apprécions chez les autres. C'est une réponse affective à la passion de

la vie que nous sentons chez autrui. Si tu préfères, nous chérissons ce qu'il y a de bienveillant en l'autre. Dans cette configuration, nos émotions sont le noyau même de notre humanité !

N'y tenant plus, Zedd cessa de marcher comme un lion en cage.

— Quel rapport avec le reste ? s'écria-t-il.

— Zedd, gardez à l'esprit que la théorie ordenique n'est que cela, justement : de la *théorie* ! Les antiques sorciers n'étaient sûrs de rien, mais ils ont émis des postulats audacieux en toute bonne foi. S'ils n'ont jamais pu les confronter à la réalité, ce n'est tout de même pas leur faute. Et moi, je pense qu'ils avaient raison.

— Sur quel point, exactement ?

— Toute émotion résiduelle éprouvée par le sujet corrompra le sort de neutralisation de la Chaîne de Flammes.

— Là, je suis larguée, avoua Cara.

— La magie d'Orden est corrompue par tout sentiment lié au passé détruit par le sort d'oubli. Suis-je assez claire, cette fois ? Pour résumer, si Kahlan découvre la vraie nature de ses sentiments *avant* l'ouverture de la bonne boîte d'Orden, son passé ne pourra pas être ressuscité. Le « champ » où s'activera le contre-sort ne sera plus stérile et Kahlan se perdra dans les entrelacs temporels et psychiques de la magie.

— De quoi parlez-vous, à la fin ? s'écria Cara, les poings plaqués sur les hanches.

— Imagine que Richard découvre Kahlan et lui raconte ce qu'ils sont l'un pour l'autre. Eh bien, ça garantira l'échec de la magie ordenique !

— Pourquoi ? demanda Zedd d'un ton qui fit frissonner Nicci de la tête aux pieds.

— Faute d'un conducteur, comme lorsque j'ai tenté de m'en prendre à Six.

— Donc, si Richard a la possibilité d'ouvrir une boîte, pour que ça fonctionne, il faut que Kahlan ne sache rien de ce qui la lie à lui ?

— Rien de ses sentiments les plus profonds, en tout cas… Nous devons en informer Richard, au cas où il découvrirait Kahlan avant d'avoir pu ouvrir la bonne boîte d'Orden. S'il tente d'instiller à Kahlan des sentiments sans cause, le champ stérile sera corrompu.

— Des sentiments sans cause ? répéta Cara. Faut-il comprendre que le seigneur Rahl ne pourra pas révéler à Kahlan qu'elle l'aime ?

— C'est exactement le propos !

— Mais pourquoi ?

— Parce que pour l'instant, elle ne l'aime pas ! Tout ce qui l'a incitée à tomber amoureuse de lui n'existe plus en elle. Leur passé commun a disparu et avec lui, tout ce qu'elle a pu éprouver en sa compagnie. La Chaîne de Flammes s'est chargée de tout détruire.

Actuellement, Kahlan est revenue à l'époque où elle n'avait pas encore rencontré Richard. Elle ne l'aime pas et n'a aucune raison de l'aimer. Parce qu'elle est une *tabula rasa*.

Zedd passa nerveusement une main dans sa crinière blanche en bataille.

— Nicci, j'ai peur que la fièvre t'ait laissé des séquelles… Tu dis n'importe quoi ! Le problème de Kahlan, c'est le sort d'oubli que la magie d'Orden a pour vocation de neutraliser. Rien ne peut s'opposer au pouvoir ordenique, parce que c'est celui de la vie elle-même. Révéler à Kahlan qu'elle a aimé Richard n'empêchera pas la restauration de sa mémoire.

— Oh ! que si ! insista Nicci. Avec tous vos pouvoirs de Premier Sorcier, Zedd, pourquoi n'avez-vous pas pu arrêter une vulgaire voyante ?

— Parce qu'elle retournait contre toi ton propre pouvoir !

— Et c'est la clé de tout ! Ce qui me manquait pour vraiment comprendre ce que j'ai lu dans tous ces grimoires ! Mais maintenant, je sais ce qu'est un champ stérile ! La puissance des émotions renverrait le pouvoir d'Orden à son expéditeur !

» C'est comme avec les zélateurs de l'Ordre… Quand on tente de les convaincre que leurs convictions sont fausses, ils se braquent et se replient plus que jamais sur ces mensonges familiers. Au lieu de haïr l'Ordre parce qu'il est maléfique, ils détestent la personne qui leur révèle la vérité. Loin d'être miné, leur fanatisme en est renforcé.

— D'accord, dit Cara, mais où est le rapport avec Kahlan ? Si le seigneur Rahl lui dit qu'elle l'aime, il devancera simplement les effets de la magie d'Orden. Il n'y aura pas de conflit, comme dans votre exemple. Donc, où sera le problème ?

— Tu veux le savoir ? Eh bien, les choses se dérouleraient à l'envers, et ça, c'est impossible ! L'effet existerait sans la cause, mais ça ne peut pas être, puisque les sentiments sont le résultat de ce que nous vivons. Commencer par les émotions reviendrait à vouloir entreprendre la construction d'un bâtiment par le toit, pour finir par les fondations.

» Exactement ce que je fais lorsque je veux jeter un sort puissant à une voyante !

» Les sentiments que la magie d'Orden aurait dû remettre à leur place seraient combattus et repoussés par les nouvelles émotions sans cause. L'aberration chronologique détruirait tout le protocole.

— Pourquoi donc ? demanda Cara. Kahlan doit découvrir qu'elle aime le seigneur Rahl. Quel mal peut-il lui faire en le lui disant avant ?

— Il remplirait du néant avec du néant, si j'ose dire ! Pour Kahlan, cet « amour » ne serait qu'une coquille vide, certes, mais il occuperait

dans son esprit une place qui ne serait plus disponible pour les émotions ressuscitées par la magie d'Orden.

Cara sembla sur le point de s'arracher les cheveux.

— Si le seigneur Rahl le lui dit, où sera la différence ? Au bout du compte, elle aura conscience de l'aimer, voilà tout.

— Non, parce qu'un de ces deux amours n'est pas réel. N'oublie pas : pour l'instant, elle ne l'aime pas ! Le sentiment que la magie ordenique tenterait de restaurer serait déjà remplacé par une émotion factice – un affect sans cause. Les raisons de cet amour manquant à l'appel, le ver serait dans le fruit, pour utiliser une image frappante. Et tôt ou tard, toute la pomme finirait vidée de sa substance.

Cara leva les bras au ciel.

— Désolée, mais je ne comprends toujours pas…

— Imagine que je fasse entrer ici un homme que tu n'as jamais vu, t'affirmant que tu l'aimes. Serais-tu éprise de lui simplement parce que je te l'ai dit ? Sûrement pas, parce que de telles émotions ne se nourrissent pas de rien.

» La magie d'Orden creuse des fondations destinées à accueillir les sentiments qu'elle ramène du néant. Planter de faux sentiments à cet endroit sabote tout le processus. Selon les sorciers de jadis, toute connaissance « extérieure » de cet amour contaminera le champ et il ne sera plus possible de recréer la mémoire de Kahlan. En possession d'informations sans substance, elle restera orpheline de son passé, car il ne pourra plus jamais avoir de *poids* pour elle.

— D'accord, intervint Zedd, mais comme tu l'as dit toi-même, c'est de la théorie, rien de plus…

— Les créateurs des boîtes y croyaient dur comme fer, et je partage leur conviction. Après tout, c'est de leur imagination qu'est sortie la magie d'Orden…

— Essayons de raisonner sur un exemple, proposa Cara. Supposons que le seigneur Rahl rencontre Kahlan et qu'il lui parle. Ensuite, imaginons qu'il récupère les boîtes, qu'il recouvre son pouvoir et qu'il finisse par ouvrir la bonne boîte. La neutralisation du sort d'oubli se produirait-elle ?

— Oui, à coup sûr !

— Alors, où est le problème ?

— Dans le cas d'un sort modelé, le protocole est immuable. Si la théorie est exacte, ce que je crois, tous les composants connexes de la magie ordenique rempliraient leur fonction. La Chaîne de Flammes serait neutralisée, et tout le monde recouvrerait la mémoire. À une exception près : Kahlan. Cet élément-là serait bloqué. La personne piégée dans l'œil du cyclone resterait insensible à ses effets.

» Nous nous souviendrions de Kahlan, mais son passé lui échapperait à jamais. Comme un soldat blessé à la tête sur un champ

de bataille et qui ne sait plus qui il est. Sa vie commencerait à ses yeux au moment où la Chaîne de Flammes s'est abattue sur elle. Devenue une personne différente, elle devrait se reconstruire une existence. Mais en sachant qu'elle est censée aimer un homme, Richard, qui ne lui inspire pas l'ombre d'un sentiment *parce qu'elle ne le connaît pas* !

— Elle serait la seule victime, résuma Cara, et nous nous porterions à merveille.

— Du moins, c'est mon interprétation de la théorie.

— Parce qu'il y a une autre possibilité ? demanda Zedd, toujours pas vraiment convaincu.

Nicci acquiesça.

— Oui, mais je préfère ne pas l'envisager… Dans les grimoires ordeniques, certains érudits exposent une théorie qui fait froid dans le dos. En l'absence de l'ancrage dans un champ stérile, le contre-sort pourrait ne pas être en mesure d'exécuter son protocole prédéterminé. Dans ce cas, il échouerait et la Chaîne de Flammes échapperait à tout contrôle. La vie telle que nous la connaissons disparaîtrait. Et dans la fournaise infernale du sort d'oubli, notre faculté de raisonner se détériorerait inexorablement – jusqu'à ce que notre cerveau soit incapable de faire face aux exigences les plus simples de l'existence. La barbarie permettrait la survie de quelques individus pendant un bref délai, mais l'extinction de l'humanité serait inévitable.

» Vous comprenez, maintenant, pourquoi les sorciers qui ont créé la magie d'Orden tenaient tant à préserver le champ stérile ?

— Je vois, souffla Zedd, de plus en plus sinistre. Cela dit, la théorie dominante – si j'ai bien compris – reste que Kahlan serait la seule victime en cas de contamination du champ stérile.

— C'est ça, oui… Même si Kahlan compte énormément pour Richard, son sort est devenu… eh bien… secondaire, parce que nous sommes tous atteints. Si la Chaîne de Flammes n'est pas neutralisée, les conséquences seront cataclysmiques. Face à cet enjeu, l'amour de deux personnes ne pèse pas lourd. Pour ma part, je souhaite que Kahlan et Richard se retrouvent. Mais l'essentiel reste de vaincre le sort d'oubli, et que Kahlan recouvre ou non la mémoire n'est pas capital.

» L'essentiel, c'est que le pouvoir d'Orden s'oppose à celui de la Chaîne de Flammes.

» Par honnêteté, je tiens à mentionner une autre théorie minoritaire. Selon certains sorciers, exposer un sujet à tant de magie, en l'absence d'un champ stérile, revient à le condamner à mort.

— Et dans cette hypothèse, qu'arriverait-il au reste du monde ?

— Avant que Kahlan s'écroule, raide morte, la partie modelée du

sortilège d'Orden aurait le temps d'enclencher son protocole prédéterminé. Le processus suivrait donc son cours, et la Chaîne de Flammes serait vaincue.

» Si les choses se passent ainsi, Richard sera désespéré, mais ça ne changera rien pour nous. La magie d'Orden nous rendra notre intégrité, et la vie reprendra comme avant.

Zedd foudroya Nicci du regard.

— N'y va pas trop fort, magicienne ! Nous avons oublié Kahlan, mais lequel d'entre nous peut ignorer à quel point elle compte pour Richard ? Pour la sauver, ce garçon serait prêt à aller au fin fond du royaume des morts ! S'il apprend qu'ouvrir une boîte d'Orden risque de la tuer, il…

Nicci ne se décomposa pas sous le regard brûlant du vieil homme.

— Richard doit ouvrir la bonne boîte et déclencher le sort modelé qui neutralisera la Chaîne de Flammes. Même si ça doit tuer Kahlan, il n'y a pas d'autre solution…

Un long silence suivit cette déclaration.

— Dans ce cas, dit enfin Zedd, il semble judicieux, compte tenu des risques – qu'ils soient réels ou non –, d'éviter à tout prix que Kahlan découvre qu'elle aimait Richard. Il semble plus prudent de laisser la magie d'Orden lui rendre la mémoire…

— C'est ce que je crois, approuva Nicci. Dès que Richard sera de retour, nous devrons le convaincre de ne rien dire à sa bien-aimée s'il la retrouve.

Zedd croisa les mains dans le dos et hocha la tête.

— Quand on connaît les enjeux, ça paraît logique, et je suis prêt à appliquer ce plan… Cela précisé, je doute toujours de ta théorie, magicienne. Comment la simple connaissance de la vérité pourrait-elle avoir des conséquences si tragiques ? Franchement, c'est dur à avaler !

— Si ça peut vous consoler, certains théoriciens pensaient comme vous. Mais si vous m'aviez dit qu'utiliser mon pouvoir contre une voyante risquait de me tuer, je ne vous aurais pas cru…

Zedd prit le temps d'assimiler ces propos.

— Oui, tu n'as pas tort… Les catastrophes ont parfois des causes qui paraissent insignifiantes… Dès que nous aurons retrouvé mon petit-fils, il faudra l'informer de tout ça. Mais n'oublions pas que rien ne presse. Nous ne détenons même plus une des boîtes d'Orden…

— C'est vrai, admit Nicci. Mais convaincre Richard ne sera pas facile, vous le savez très bien. Le moment venu, il faudrait que vous vous chargiez de tout lui dire. Face à vous, il sera plus disposé à écouter.

— Oui, oui… Je le ferai, mais je reste toujours sceptique, sache-le ! La préconnaissance des choses, d'après moi, ne suffit pas à…

Le vieil homme s'interrompit au milieu de sa phrase.

— Que vous arrive-t-il ? demanda Nicci. Une pensée vous a frappé ?

Zedd s'assit au bord du lit comme si ses jambes ne parvenaient plus à le porter.

— Frappé ? Dis plutôt qu'elle m'a assommé, oui !

On eût dit que la flamme intérieure du Premier Sorcier venait d'être soufflée par une bourrasque.

— Par les esprits du bien…, soupira-t-il, les épaules voûtées comme si l'âge venait tout à coup de le rattraper.

— Zedd, que vous arrive-t-il ?

— La préconnaissance affecte bien le fonctionnement de la magie. Ce n'est pas une théorie, mais une certitude !

— Comment le savez-vous ?

— J'ai oublié Kahlan et tout ce qui lui est lié. Mais quand il était ici, Richard m'a longuement parlé de la naissance de leur amour…

» Kahlan est une Inquisitrice… Quand une de ces femmes « touche » l'esprit de quelqu'un, elle le détruit. Pour cela, elle doit libérer son pouvoir, qu'elle garde sous son contrôle tout le reste du temps.

— Je sais, dit Nicci. Mais quel rapport avec notre affaire ?

— Une Inquisitrice choisit toujours pour compagnon un homme qui lui est indifférent, parce que dans l'intimité amoureuse, elle ne peut plus contrôler son pouvoir. Après, son partenaire n'est plus qu'une coquille vide – un automate aveuglément dévoué à celle qu'il appelle sa « maîtresse ».

» Les Inquisitrices ne connaissent pas l'amour au sens où nous l'entendons. Quand elles choisissent un homme, c'est en fonction de ses qualités potentielles de père et de la valeur de sa lignée. Dans les Contrées du Milieu, tous les hommes redoutent les Inquisitrices célibataires. Comme tu t'en doutes, être choisi ne leur dit rien du tout !

— Mais il doit exister un moyen d'éviter ça ! Richard a pu épouser Kahlan sans y perdre son âme. Comment a-t-il fait ?

— Il n'y a qu'une solution… Désolé, mais je ne suis pas autorisé à te dire laquelle. Et si Richard m'a posé la question, à l'époque, je n'ai pas pu lui répondre non plus…

— Pourquoi ?

— Parce que la préconnaissance aurait pollué son esprit, et dans ce cas, le pouvoir de Kahlan aurait eu l'effet habituel. Pour que la solution fonctionne, il faut ne pas en avoir connaissance, sinon, la partie est perdue d'avance.

» Ce n'est pas une théorie, Nicci… Comme tu l'as exposé, un savoir artificiel peut souiller un champ stérile. Richard est la preuve vivante que la théorie ordenique ne se trompe pas.

Nicci vint se camper devant le vieil homme.

— Vous saviez cela avant que Richard épouse Kahlan, n'est-ce pas ? S'il vous a posé la question, ce qu'il a sûrement fait, vous avez délibérément omis de lui répondre ?

— C'est ça… S'il attendait une solution de moi, je n'ai pas pu lui fournir, parce que la préconnaissance aurait tout fichu par terre !

— Mais comment connaissiez-vous cette solution, ou au minimum son existence ?

Zedd leva une main, mais il la laissa aussitôt retomber, comme si tout cela l'accablait.

— La même histoire s'était déjà produite entre Magda Searus, la première Inquisitrice, et l'homme qui l'aimait, le sorcier Merritt. Ils ont eux aussi pu se marier et vivre heureux. Depuis ces temps éloignés, Richard est le premier à avoir réussi cet exploit. Magda ayant été la première Inquisitrice, le risque de préconnaissance n'existait pas pour Merritt. Mais mon petit-fils devait rester dans l'ignorance, sinon, il y aurait perdu son identité.

Plongée dans une profonde méditation, Nicci joua distraitement avec une mèche blonde rebelle.

— Donc, la thèse dominante de la théorie ordenique est démontrée, résuma-t-elle. Mais dans les grimoires, les érudits ne citent aucun exemple. Pour eux, il s'agissait de pures spéculations.

— Et alors ? Ça prouve simplement que les Inquisitrices ont été créées après la magie d'Orden. Et si l'aventure de Merritt est postérieure aux textes que tu as étudiés, nous retombons sur nos pieds.

— Oui, c'est cohérent… (La magicienne eut un geste d'impuissance.) Nous ne saurons jamais vraiment, de toute façon… Zedd, Cara m'a parlé d'un problème avec la forteresse. De quoi s'agit-il ?

Le vieil homme se rembrunit un peu plus.

— D'un sacré problème, mon enfant !

— Lequel ?

— Suis-moi, et je te montrerai…

Chapitre 14

Zedd guida Cara et Nicci vers une zone de la forteresse que la magicienne n'avait pas souvent visitée mais dont elle connaissait les particularités. En quelques mots, il s'agissait d'un labyrinthe de couloirs et de salles défendu par plusieurs strates de champs de force.

Ici, les globes lumineux posés sur des supports s'éclairaient d'eux-mêmes sur le passage des visiteurs et s'éteignaient lorsqu'ils s'éloignaient…

Pour Nicci, la forteresse n'était qu'un endroit sombre et sinistre. Et immense, bien entendu. Au-delà de ce sentiment viscéral, elle savait que ce lieu était d'une extraordinaire complexité. Quel « problème » pouvait inquiéter à ce point un homme comme Zedd ?

En chemin, Rikka, Tom et Friedrich sortirent d'une salle de lecture et se joignirent à la petite colonne. Grand, musclé et blond, Tom appartenait à une garde d'élite entièrement dévouée au seigneur Rahl. Le vieil orfèvre Friedrich, récemment frappé par un deuil cruel, était devenu un des « gardiens de la forteresse ».

Nicci supposa que les trois alliés de Zedd avaient attendu dans cette salle qu'elle se remette de sa rencontre avec Six. Pour que le Premier Sorcier leur ait demandé de ne pas trop s'éloigner – l'hypothèse la plus probable –, la situation devait être grave.

— Vous avez l'air d'aller beaucoup mieux que la nuit dernière, dit Rikka tandis que le petit groupe traversait une salle cossue où étaient exposés des tableaux de toutes les tailles.

Avec leurs magnifiques cadres dorés à l'or fin, ces peintures couvraient littéralement les murs.

— Merci… Je suis en pleine forme, c'est vrai…

En marchant, la magicienne nota que tous les tableaux représentaient des personnages. Si le style variait beaucoup, le sujet restait immuable : un homme ou une femme au premier plan, et, au second, un endroit marquant de la forteresse, qu'il s'agisse d'une salle de bal, d'une bibliothèque ou d'une cour de jardin.

Ces milliers de gens désormais retournés au néant avaient tous vécu ici à l'époque où la forteresse grouillait de vie. Par contraste, elle en semblait encore plus déserte aujourd'hui.

— Cette chemise de nuit était rose, à l'origine, dit Rikka en coulant un regard de biais à Nicci.

— Oui, mais je déteste cette couleur !

La Mord-Sith ne put cacher sa déception.

— Vraiment ? Quand nous vous l'avons mise, Cara et moi, j'ai trouvé que ça vous rendait encore plus jolie.

D'abord déconcertée par une telle remarque, dans la bouche d'une femme en rouge, Nicci comprit soudain le sens de cette affaire de chemise de nuit rose.

Comme toutes les Mord-Sith, Rikka tentait de revenir des confins de la folie. Pour cela, elle essayait de se débarrasser de la carapace émotionnelle dont on l'avait revêtue de force dès son enfance. Dans sa vie, tout avait été laid et violent. Au milieu de cet enfer, la chemise de nuit rose incarnait l'innocence et la beauté – soit le genre de « faiblesses » strictement interdites aux tortionnaires appointées du précédent seigneur Rahl. En se réjouissant de voir Nicci ainsi vêtue, Rikka exerçait tout simplement son droit naturel au rêve et à la délicatesse.

Et à l'enfance, aussi, car elle aurait tout aussi bien pu se réjouir d'avoir joliment habillé une poupée.

— Merci du compliment et de l'attention, dit Nicci. (Après une courte réflexion, elle développa son point de vue :) La chemise de nuit est très belle, mais la couleur ne me convient pas, voilà tout. Quand je me serai rhabillée, je rendrai sa teinte à ce vêtement et je te l'offrirai.

Rikka se mit aussitôt sur la défensive.

— Moi, porter cette… ? Je ne sais pas trop si…

— Tu seras magnifique, crois-moi ! Le rose ira parfaitement à ton teint de peau.

— Vous en êtes sûre ?

— Certaine ! Et te l'offrir me comblera de joie.

— Eh bien, j'y réfléchirai…

— Une fois qu'elle sera propre, je m'assurerai que la nuance de rose corresponde à ton teint.

— Alors, hum… merci, fit Rikka avec un petit sourire.

Nicci regretta que Richard ne soit pas là pour voir les lèvres de la jeune femme s'étirer très légèrement – un exploit fantastique pour une Mord-Sith formée au « rictus mauvais » depuis son plus jeune âge.

Si timide qu'il fût, le sourire de Rikka témoignait d'une extraordinaire évolution. Petit pas après petit pas, l'ancienne tortionnaire revenait dans le monde de la vie et des petites joies toutes simples.

Richard s'en serait réjoui, parce qu'il avait parié que ce cheminement était possible. Contre l'avis de tous, il avait donné une seconde chance à…

L'ancienne Maîtresse de la Mort faillit éclater de rire. S'il avait été là, Richard aurait été touché par l'évolution de Rikka, ça ne faisait pas

de doute. Mais n'aurait-il pas bu également du petit-lait en voyant une Sœur de l'Obscurité repentie vanter la beauté de la vie à une Mord-Sith en cours de réhabilitation ?

Pour la première fois, Nicci imagina ce qu'avait dû éprouver son ami, lorsqu'il avait enfin réussi à l'arracher aux ténèbres. Vue à travers les yeux du Sourcier, la vie était à la fois joyeuse et poignante, car sa fragilité faisait en partie sa valeur. Pour lui, tout était toujours possible et il n'existait pas de situation désespérée.

Comme il lui manquait ! En cet instant, elle aurait donné n'importe quoi pour le voir sourire – sa façon d'affirmer la pérennité de la vie sur la mort et de l'espoir sur la résignation.

Il lui manquait tellement qu'elle craignit d'éclater en sanglots.

— Vous allez bien ? demanda Rikka. La voyante ne vous a rien fait de grave, j'espère ? Vous semblez… eh bien… je ne sais pas, moi, un peu… désorientée.

Nicci eut un haussement d'épaules nonchalant et changea brusquement de sujet :

— Tu as retrouvé Rachel ?

Alors que les deux femmes sortaient de la salle aux portraits, la Mord-Sith se rembrunit un peu.

— Non… Ce matin, Chase a découvert des empreintes à l'extérieur de la forteresse. Il s'est lancé sur cette piste, certain que c'est celle de l'enfant.

Pour Rikka, Rachel était un autre lien avec les joies de la vie. Même si elle ne l'aurait avoué pour rien au monde, elle adorait la fillette et se faisait un sang d'encre pour elle.

— Je me demande quelle mouche a piqué cette enfant, dit Zedd par-dessus son épaule. (Il s'engagea dans un couloir latéral assez étroit.) Fuguer ne lui ressemble pas.

— C'est peut-être en rapport avec la venue de Six, avança Nicci. La voyante a peut-être enlevé Rachel.

— Chase a trouvé les empreintes d'une seule personne, intervint Rikka. Pour lui, ce sont celles de Rachel, et Six n'était pas avec elle.

— Vous pensez à la même chose que moi ? demanda Cara à Nicci.

— La démonstration de Richard au sujet des pistes ?

— Ce jour-là, il a insisté sur un point : la magie peut dissimuler des traces !

— Il ne se trompait pas, confirma Zedd. Mais Rachel a disparu avant l'intrusion de Six. Et de toute façon, si la voyante l'avait enlevée, elle aurait dissimulé leurs empreintes à elles deux. Sinon, à quoi bon ?

Nicci s'arrêta sans crier gare et se retourna vers l'arche qu'ils venaient de dépasser. Deux colonnes dorées à l'or fin flanquaient l'étroite ouverture surmontée par un linteau gravé de runes.

— N'y avait-il pas un champ de force à cet endroit ?

Le regard noir du Premier Sorcier répondit amplement à la question. Alors qu'il repartait au pas de course, tous accélérèrent pour ne pas se laisser distancer. Au bout du couloir, il s'engagea dans un court passage qui donnait sur un escalier en colimaçon.

Comparé à certains escaliers d'honneur du complexe, celui-là était ridiculement petit. À l'aune de critères plus normaux, il était incroyablement spacieux et confortable. Sur ses marches, deux personnes pouvaient avancer de front sans se heurter aux murs et la déclivité, pour une fois, avait toute la progressivité souhaitable.

Cette configuration *a priori* agréable était si déconcertante que Nicci dut se concentrer pour ne pas trébucher. Au fil de la descente, elle s'aperçut que les marches étaient disposées en spirale autour d'une vaste muraille rocheuse veinée d'un minerai scintillant qu'elle fut incapable d'identifier.

Au pied de l'escalier, un court tunnel donnait sur la faille, au cœur du complexe, qui séparait les salles protégées par un champ de force de la paroi rocheuse de la montagne.

Le petit groupe n'était pas très loin de l'endroit où Six avait attaqué par surprise Cara, Nicci et Zedd.

L'ancienne Maîtresse de la Mort s'étonna de capter autant de quiétude en ces lieux après l'irruption de la voyante. Selon ce qu'elle savait des protections magiques, une telle invasion n'aurait pas dû être possible. Les sorciers qui avaient bâti le complexe et créé ses défenses avaient certainement prévu de repousser toutes les formes de magie étrangère, y compris celle d'une voyante.

— Voilà, annonça Zedd en s'immobilisant, c'est apparu ici.

Il désigna la muraille composée de grands blocs de pierre qui faisait face à la paroi naturelle de la montagne.

Nicci repéra d'étranges traces sombres – des coulures, aurait-on dit – qui ne lui semblèrent pas naturelles. Il y en avait partout, comme si un fluide sombre sourdait de la pierre.

— De quoi s'agit-il, Zedd ?

Le vieil homme passa un index sur une trace encore humide.

— C'est du sang.

— Du sang ?

— C'est ça, oui.

— Du vrai sang ?

— Aussi vrai que possible.

— Du sang animal ? demanda Nicci en repensant aux chauves-souris, un véritable nuage, dérangées par Six la nuit précédente.

— Non, humain, lâcha Zedd.

La magicienne en resta muette de surprise. À tout hasard, elle interrogea Cara du regard.

— Oui, nous en sommes certains, confirma la Mord-Sith.

— Si tu le dis… Mais pourquoi du sang humain sourdrait-il de ce mur ?

— Le phénomène ne se limite pas à ce mur, précisa Zedd. On le retrouve dans toute la forteresse, un peu partout et sans logique apparente.

Nicci examina les traînées de sang – à une saine distance, car elle n'avait aucune intention d'y toucher.

— Le mot « problème » était justifié, finit-elle par dire. Mais « énigme » n'aurait pas été mal non plus. Sauf si vous avez une idée de ce que ça veut dire, Zedd…

— Si la forteresse saigne, c'est parce qu'elle agonise.

— Elle agonise ? Que voulez-vous dire ?

— Le champ de force dont tu as remarqué la disparition défendait cet endroit depuis des milliers d'années. Les défenses magiques disparaissent les unes après les autres. Ici, tout se délite.

» Malgré ses pouvoirs, Six n'aurait jamais dû réussir à entrer sans que des alarmes se déclenchent. Mais les champs de force ont failli à leur mission, et ça a manqué de nous coûter la vie…

» Si la forteresse n'était pas gravement « malade », la voyante n'aurait jamais pu s'introduire au cœur même de mon fief. Cette zone est sécurisée et elle devrait être inaccessible pour les intrus, même en cas de défaillance des alarmes. Bref, c'est une catastrophe. (Le vieil homme désigna le mur ensanglanté.) À cause de ses « blessures », la forteresse n'est plus capable de repousser une invasion. Désormais, le complexe est trop affaibli pour continuer à se défendre…

» À ma connaissance, une telle chose ne s'était jamais produite. Des intrus ont réussi à s'infiltrer dans le complexe, mais c'était grâce à leur ruse, à leur pouvoir ou à l'action de complices installés sur les lieux. Six n'a même pas eu à forcer son talent pour se jouer des défenses magiques…

— Les Carillons, dit Nicci, qui venait de comprendre.

— Oui, confirma Zedd. Richard avait raison.

— Pouvons-nous faire quelque chose ?

— Trouver Richard et l'aider à ouvrir la bonne boîte d'Orden. Le sort d'oubli est lui aussi contaminé par les Carillons. La magie est en danger de mort. Avec un peu de chance, le pouvoir d'Orden débarrassera le monde de la Chaîne de Flammes et de l'influence dévastatrice des Carillons.

— Zedd, les boîtes sont conçues pour neutraliser le sort d'oubli, rien de plus. Elles ne s'attaqueront pas aux Carillons ni à leur

influence sur notre univers. Ça ne fonctionne pas comme ça.

— Tu as toi-même mentionné que la magie ordenique, comme toutes les magies, pouvait être utilisée à des fins très diverses. Richard doit remettre les boîtes dans le jeu pour vaincre la Chaîne de Flammes et pour nous libérer des Carillons.

Nicci doutait que ce soit possible – et si ça l'était, elle craignait que les risques se révèlent bien trop élevés. Mais ce n'était ni le moment ni le lieu pour en débattre. Pour l'heure, Richard manquait à l'appel, et c'était le premier problème à régler.

Mais pas le seul, loin de là ! Histoire de ne pas inquiéter Zedd, Nicci ne lui avait pas révélé tout ce qu'elle avait appris sur les obstacles qui se dresseraient sur le chemin du Sourcier. Mieux valait se concentrer sur les urgences, bien sûr, mais au bout du compte, il faudrait bien relever le défi…

— En attendant, dit le vieux sorcier, nous devons évacuer la forteresse.

Nicci n'en crut pas ses oreilles.

— Bien au contraire, il faut y rester, pour la défendre ! Zedd, il y a ici des trésors que nous ne pouvons pas laisser entre les mains de Jagang et des Sœurs de l'Obscurité. Sans parler du patrimoine magique – ou de ce qu'il en reste –, il y a les extraordinaires bibliothèques…

— C'est pour ça que nous devons partir, justement ! Si elle n'est plus habitée, je peux faire en sorte que la forteresse soit inexpugnable. Ce sort n'a jamais été activé, d'après ce que je sais, mais il faut bien un début à tout.

— Si le complexe est affaibli au point que vous dites, comment espérez-vous lancer un sort pareil ?

— Les grimoires qui traitent de la forteresse mentionnent les murs qui saignent. C'est un avertissement – la preuve que les choses vont vraiment très mal. Selon mes sources, ça ne s'était jamais produit. Quand je suis devenu Premier Sorcier, j'ai dû étudier toutes ces choses…

» Les ouvrages décrivent les procédures d'urgence à appliquer si le cas se produit. Il existe une façon de verrouiller la forteresse qui est encore à notre portée. Le pouvoir requis, très élevé, est entreposé dans le complexe.

— Et alors ?

— Il m'a fallu presque toute la journée pour le trouver.

— De quoi s'agit-il ?

Zedd désigna les portes de la salle où se trouvait la boîte d'Orden jusqu'à ce que Six la vole.

— Un coffret en os… Il nous attend. Il est à peu près de la taille d'une boîte d'Orden. Ne me demande pas de quel genre d'os il s'agit,

parce que je n'en sais rien. Il y a des runes gravées dessus, mais je ne suis pas parvenu à les déchiffrer.

» Ce coffret contient un sortilège modelé censé être lié à la nature même de la forteresse. C'est une invention des sorciers qui ont imaginé les défenses du complexe. Une sorte d'échantillon mis de côté. Comme un boulanger qui garderait un peu de pâte afin d'être sûr de toujours pouvoir faire le même pain. Ce sort contient certains éléments de la magie originelle de la forteresse. Une prouesse stupéfiante, quand on y réfléchit…

— Une fois activé, combien de temps ce sort résistera-t-il à la souillure des Carillons ?

Zedd eut une moue désabusée.

— Je n'en sais rien… D'après mes lectures et quelques essais pratiques, nous devrions avoir pas mal de temps devant nous avant la défaillance, mais c'est impossible à chiffrer. Il faut essayer et espérer, voilà tout…

— Et si le sortilège était déjà affecté par les Carillons ? demanda Friedrich. La forteresse est touchée, et cette magie est une part de son pouvoir originel. Comment être sûr qu'elle n'est pas corrompue ?

Même s'il n'avait pas le don, Friedrich en connaissait long sur la magie. Rien de bien étonnant, quand on avait vécu la plus grande partie de sa vie avec une magicienne.

— J'ai tenté de réaliser des toiles de vérification sur les alarmes et les défenses défaillantes, dit Zedd. La souillure interdit de simplement exécuter le protocole. En revanche, j'ai pu en conduire une sur le sortilège enfermé dans le coffret en os. Et le résultat est positif.

— Très bien, intervint Cara, mais qu'est-ce qui nous empêche de rester ici après l'activation du sort ?

— Le danger… Cette procédure d'urgence n'a jamais été utilisée, et je ne sais rien sur son fonctionnement. Son principal effet, d'après les grimoires, est d'empêcher les intrusions. Un sort de feu ou de lumière, je n'ai pas très bien saisi, se chargera d'éliminer les personnes indésirables. Hélas, il ne semble pas savoir faire la différence entre les amis et les ennemis…

» S'il frappait pendant que nous sommes ici… vous imaginez la catastrophe. Cela dit, il faut l'activer au plus vite. Après tout, il y a peut-être déjà des intrus dans le complexe, comment savoir ?

— En ce moment même ? demanda Cara.

— Oui… Puisque les défenses et les alarmes ne sont plus fiables, tout est possible, y compris la présence de gens malintentionnés. Six est peut-être même toujours là. Chase n'a relevé aucune trace prouvant qu'elle est partie. Des Sœurs de l'Obscurité ont également pu s'introduire dans des secteurs sensibles. Nous n'avons plus aucun moyen d'être prévenus…

» Mais il y a plus grave : la Sliph risque de servir de voie d'invasion. Seul Richard peut la rendormir, et elle n'a pas la possibilité de refuser ses services aux pratiquants de la magie qui savent comment s'adresser à elle.

» Jagang peut nous envoyer des sœurs par ce moyen. Nous ne sommes pas assez nombreux pour surveiller en permanence la Sliph. Et à part Nicci et moi, personne ne saurait se défendre face à des Sœurs de l'Obscurité.

» Pour résumer, la forteresse est ouverte aux quatre vents. Le sort d'interdiction réglera ce problème, mais il risque de tuer tout le monde, y compris nous. Donc, il faut nous en aller avant de l'activer.

— Et comment reviendrons-nous ? demanda Cara.

— Je devrai neutraliser le sortilège… Je connais la séquence requise pour le désactiver. Mais ensuite, il ne fonctionnera plus jamais. Du coup, c'est une décision qu'il faudra prendre en cas d'extrême urgence – ou après la victoire des boîtes d'Orden sur les Carillons.

— Eh bien, avoua Nicci, je ne vois rien à objecter à ce plan… Pour l'heure, ça semble la seule façon de préserver la forteresse.

— De toute façon, ajouta Zedd, nous n'aurions pas pu rester ici.

— C'est exact, approuva la magicienne.

Elle pensait déjà aux multiples endroits où elle devrait aller et à tout ce qu'elle aurait à y faire.

— Selon moi, dit Zedd, la priorité est de rendre son pouvoir à Richard. Être de nouveau lié à son don l'aidera sans aucun doute.

» Nous soupçonnons qu'un sort dessiné dans les grottes sacrées de Tamarang est responsable de l'état du Sourcier. Si personne n'a de meilleure idée, je propose que nous allions à Tamarang pour tenter de régler le problème.

Les deux Mord-Sith acquiescèrent.

— Si ça peut aider le seigneur Rahl, déclara Cara, allons-y !

— Je suis d'accord, dit Tom.

— Je vous ralentirai, intervint Friedrich. Vous savez, l'âge est impitoyable… Ne devrais-je pas rester dans les environs au cas où Richard se remontrerait ? Il faudra que quelqu'un lui raconte ce qui est arrivé. De plus, je pourrais veiller de l'extérieur sur la forteresse.

— C'est une idée judicieuse, concéda Zedd.

— Moi, je préfère aller d'abord au Palais du Peuple, dit Nicci.

— Pourquoi ? demanda le vieux sorcier.

— Je peux voyager dans la Sliph. Après un passage par le Palais du Peuple, je vous retrouverai à Tamarang. Grâce à l'économie de temps, j'aurai l'occasion de vérifier certaines choses, au palais…

— Lesquelles, par exemple ?

— Depuis que Richard a disparu – en étant coupé de son pouvoir – Nathan est le seigneur Rahl en activité. Le lien dont il est le dépositaire est notre seule défense contre les pouvoirs de celui qui marche dans les rêves. J'aimerais voir comment, notre prophète s'en sort.

Zedd approuva du chef.

— Le Palais du Peuple est également doté de défenses magiques. Il faut informer Nathan et Anna du danger que représentent les Carillons. Ainsi, ils ne seront pas pris par surprise.

» Mais avant tout, nous devons récupérer la boîte d'Orden. Six vient de l'Ancien Monde, où Anna et Nathan ont vécu des siècles et des siècles. Ils nous ont dit ne rien savoir de la voyante, mais quelque chose leur est peut-être revenu… En y réfléchissant, Nathan a pu se souvenir de quelqu'un qui connaît notre ennemie. Pour l'heure, elle est un mystère pour nous, et ça ne peut pas durer.

» J'ignore par où commencer des recherches sur elle. Interroger nos amis est un point de départ qui en vaut un autre.

— Bien raisonné, admit Zedd. Mais si tu découvres quelque chose, viens quand même à Tamarang. Ne te mets pas en chasse de Six sans moi, c'est bien compris ? Nous aurons sans doute besoin de toi pour cette affaire de dessin magique, et contre la voyante, tu ne t'en sortiras pas sans mon aide.

» Cette femme est dangereuse, tu as payé pour le savoir. N'envisage même pas d'aller seule lui subtiliser la boîte. Suis-je assez clair ?

— Parfaitement, répondit Nicci. Et la Sliph ? Quand je l'aurai utilisée, quelqu'un pourra-t-il s'en servir pour entrer ici ?

— Le sort se concentre particulièrement sur les issues, et la Sliph en est une, en quelque sorte. Dès que tu seras partie et que nous aurons évacué, j'activerai le sortilège.

— Je viens avec vous, dit Cara à Nicci.

Ce n'était pas une requête…

— Dans ce cas, j'accompagnerai Zedd, annonça Rikka. Il a besoin qu'une Mord-Sith veille sur lui.

Le vieil homme foudroya la femme en rouge du regard, mais il s'abstint de tout commentaire.

— Très bien, conclut Cara, c'est décidé !

Les deux Mord-Sith prenaient les choses en main et s'engageaient à fond. Le pari de Richard n'était donc pas si fou que ça…

— Allons faire nos bagages, dit Zedd. Le jour se lèvera bientôt.

Nicci prit Rikka par le bras et la tira à l'écart.

— Dès que je serai changée, je m'occuperai de la chemise de nuit, afin que tu puisses l'emporter.

— Merci beaucoup…

À la voir sourire, Nicci songea que la jeune femme avait vraiment

très envie de posséder un joli vêtement sans rapport avec les sinistres tenues en vigueur dans sa « profession ».

Très inquiète à l'idée de voyager dans la Sliph, l'ancienne Maîtresse de la Mort préféra penser à ses problèmes de teintures – pas très compliqués, en réalité.

Car cette fois, si quelque chose tournait mal dans la créature de vif-argent, Richard ne serait pas là pour l'aider.

Chapitre 15

— Qu’est-ce que c’est ? souffla Jennsen à la jeune femme qui la précédait dans les hautes herbes.

— Silence…, se contenta de répondre Laurie.

Avec son mari, elle était venue cueillir des figues sauvages dans cet endroit éloigné de tout et particulièrement désolé. Dans l’excitation de la récolte, les deux époux avaient fini par se perdre de vue. Vers la fin de l’après-midi, Laurie avait jugé qu’il était temps de rentrer. Mais impossible de trouver son mari ! À croire qu’il s’était volatilisé.

Très troublée, la jeune femme était retournée à Hawton, où elle avait demandé l’aide de Jennsen. Étant donné l’urgence, la sœur de Richard avait décidé de laisser sa chèvre domestique dans son enclos.

Betty n’avait pas caché son insatisfaction, mais trouver le mari de Laurie primait sur les états d’âme de l’animal.

Quand Jennsen, Laurie et une petite équipe de recherche étaient arrivées sur les lieux, le soleil s’était couché depuis longtemps.

Tandis qu’Owen, Marilee – sa femme –, Anson et Jennsen s’étaient déployés pour passer au peigne fin les collines basses, Laurie avait fait une découverte inattendue. Visiblement bouleversée, elle avait refusé de révéler de quoi il s’agissait, priant Jennsen de l’accompagner et de rester discrète quand elles seraient arrivées à destination.

Depuis quelques minutes, les deux femmes rampaient au milieu des hautes herbes.

Levant la tête pour mieux voir dans la pénombre, Laurie tendit un bras et murmura :

— C’est là…

Influencée par l’inquiétude de son amie, Jennsen sonda elle aussi la pénombre.

La tombe était ouverte.

Le grand monument de granit à la gloire de Nathan Rahl avait été poussé sur le côté pour dégager une ouverture, dans le sol, d’où montait une lumière vacillante.

Jennsen savait que ce n’était pas vraiment la sépulture de Nathan. Mais Laurie l’ignorait.

Lors de son séjour dans les environs en compagnie d’Anna, Nathan avait découvert le déconcertant monument funéraire qui portait son nom. Poussant plus loin ses investigations, il s’était aperçu que ce qui semblait être un tombeau franchement extravagant, au cœur d’un très ancien cimetière, était en réalité l’entrée secrète d’une série de salles

souterraines remplies de livres.

Selon Nathan et la Dame Abbesse à la retraite, la cachette, vieille de plusieurs milliers d'années, avait été protégée par la magie jusqu'à ces derniers temps.

Jennsen aurait été bien incapable de confirmer ou d'infirmer cette théorie. Dépourvue de la moindre étincelle de magie, elle était ce qu'on nommait un « trou dans le monde », à savoir une personne que les pratiquants de la magie ne pouvaient pas voir ni sentir avec leurs pouvoirs. En d'autres termes, elle était une créature très rare : un Pilier de la Création.

Tous les citoyens de l'Empire bandakar en étaient aussi. En des temps très anciens, les sorciers avaient découvert que les trous dans le monde, s'ils épousaient des personnes normales – à savoir dotées au minimum d'une ombre de magie –, engendraient systématiquement des descendants totalement étrangers au pouvoir.

Libres d'aller et venir, ces trous dans le monde, si peu nombreux fussent-ils, étaient susceptibles d'éliminer le don au sein de l'humanité en quelques générations. Afin d'éviter cela, on avait rassemblé puis exilé de force les Piliers de la Création.

Les trous dans le monde étaient à l'origine les enfants privés de pouvoir de la lignée Rahl – une maison dont les seigneurs se révélaient de grands consommateurs de femmes.

Par le jeu des mariages, l'anomalie s'était répandue dans toute la population. Depuis la création de l'Empire bandakar, on examinait tous les descendants des seigneurs Rahl. Afin d'éviter une nouvelle « épidémie », tous ceux qui ne possédaient pas une étincelle de don étaient impitoyablement mis à mort.

Grâce à sa mère, Jennsen avait réussi à échapper aux tueurs lancés à ses trousses par son géniteur, le tyran Darken Rahl. Devenu le nouveau seigneur Rahl, Richard aurait dû reprendre le flambeau et poursuivre de sa vindicte les trous dans le monde.

Mais cette idée le dégoûtait. Convaincu que Jennsen et ses semblables avaient le droit de vivre, il s'était sincèrement réjoui d'avoir une demi-sœur, se fichant totalement qu'elle ait le don ou non. Contrairement à ce qu'elle redoutait, il lui avait ouvert les bras au lieu de chercher à l'égorger à la première occasion…

Dans la foulée, il avait aussi libéré les Bandakars. Depuis qu'il régnait sur D'Hara, les citoyens de l'empire étaient de nouveau bienvenus partout dans le monde. Malgré le risque que cela représentait pour la magie, le Sourcier avait refusé de cautionner le bannissement d'une population parfaitement inoffensive.

Avant d'être chassés de l'empire, qu'ils avaient envahi, les soudards de l'Ordre avaient capturé des centaines de Bandakars destinés à devenir des étalons reproducteurs afin d'accélérer la

disparition du don. Depuis que Richard les avait débarrassés des sbires de Jagang, la plupart des Bandakars avaient décidé de ne pas quitter immédiatement leur terre natale. Avant de s'aventurer dans le monde, ils entendaient en apprendre un peu plus long à son sujet.

Jennsen se sentait très proche de ces exclus. Après avoir passé sa vie à fuir à cause de son insensibilité à la magie, elle comprenait ce qu'ils pouvaient ressentir. Spontanément, elle avait proposé de rester avec eux pour leur faire partager tout ce qu'elle savait sur le monde. Enthousiastes à l'idée de ne plus être isolés du reste de l'humanité, les Bandakars se révélaient d'excellents élèves.

Pour l'heure, Laurie semblait bouleversée parce que son univers était de nouveau menacé. Mais depuis que l'Ordre Impérial déferlait sur le Nouveau Monde, conquérant royaume après royaume, qui aurait pu se vanter d'être à l'abri ? Pour une fois, les trous dans le monde n'étaient pas plus en danger que leurs frères humains.

En approchant, Jennsen se demanda qui pouvait bien être descendu dans la tombe. Nathan et Anna étaient-ils revenus chercher des grimoires introuvables ailleurs ? Des livres dissimulés dans les entrailles de la terre depuis des millénaires, au cœur d'un empire oublié et inaccessible jusqu'à ces derniers temps…

Le visiteur nocturne pouvait aussi être Richard en personne. Partis depuis longtemps à sa recherche, Nathan, Anna et Tom avaient pu finir par le trouver. Et si c'était le cas, ils lui avaient sûrement parlé de la bibliothèque souterraine.

Était-il venu poussé par la curiosité ? ou pour chercher un volume particulier ? Quelle que soit la réponse, Jennsen aurait été ravie de revoir son frère aîné.

Mais il pouvait aussi s'agir d'une personne malintentionnée. Un ennemi résolu à nuire aux Bandakars…

Sans cette possibilité, la jeune femme se serait ruée dans la crypte. Mais face au danger, et encore une fois grâce à sa mère, la prudence devenait chez elle une sorte de seconde nature.

Dans le lointain, des oiseaux nocturnes échangeaient des trilles de plus en plus furibards, comme s'ils se disputaient et que chacun tente d'avoir le dernier mot. Alors qu'elle les écoutait distraitement, Jennsen songea que le meilleur plan, dans d'autres circonstances, aurait été de rester cachée et d'attendre que le ou les mystérieux visiteurs sortent de la tombe. Mais Owen et les autres risquaient de débouler au mauvais moment et de saboter ce plan. Il fallait donc que Laurie aille les prévenir. Et pendant ce temps, Jennsen se chargerait de surveiller la fausse sépulture.

Mais avant qu'elle se mette en mouvement pour rejoindre Laurie, la jeune femme décida d'avancer vers le tombeau. À l'évidence, elle pensait que son mari était descendu dans les profondeurs de la terre…

Jennsen lança un bras pour saisir la cheville de son amie. Mais celle-ci rampait beaucoup trop vite…

— Laurie ! souffla impérieusement Jennsen. Arrête, c'est dangereux !

Laurie ignora l'avertissement.

Jennsen rampa à sa poursuite, se faufilant entre les pierres tombales qui saillaient du sol à intervalles irréguliers. Les hautes herbes faisaient un boucan d'enfer et Laurie ne prenait aucune précaution. Formée par sa mère à l'art de l'évasion furtive, Jennsen savait d'instinct que faire dans les situations de ce type. Son amie, en revanche, ignorait jusqu'aux règles de prudence les plus élémentaires.

Devant Jennsen, Laurie cria de peur.

Jennsen leva la tête pour voir ce qui se passait. Mais la nuit était tombée, désormais, et il était difficile de distinguer quoi que ce fût. Une dizaine d'hommes pouvaient être en embuscade autour des deux femmes. S'ils ne bougeaient pas et s'abstenaient de parler, comment les repérer dans l'obscurité ?

Laurie se redressa soudain sur les genoux et hurla d'horreur.

Alors que les oiseaux se taisaient, Jennsen sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale. Dans le silence relatif de la nuit, un cri pareil s'entendait à des lieues à la ronde. L'heure n'étant plus à la discrétion, Jennsen se redressa et courut pour rejoindre plus vite son amie.

Désespérée, Laurie se tirait sur les cheveux et pleurait à chaudes larmes.

Le cadavre d'un homme gisait à ses pieds. Même si elle ne voyait pas son visage, Jennsen devina hélas de qui il s'agissait. Comprenant qu'elle allait devoir se battre, elle dégaina son couteau à manche d'argent.

À cet instant, un colosse armé d'une épée jaillit des ténèbres. L'assassin du mari de Laurie, sans nul doute… Après le meurtre, il avait dû se cacher dans les hautes herbes, montant la garde aux alentours du tombeau.

Alors qu'elle atteignait Laurie, juste avant qu'elle puisse la prendre par le bras pour la tirer hors de danger, Jennsen vit la lame de l'homme fendre l'air et ouvrir la gorge de son amie, la décapitant presque.

Du sang chaud jaillit et macula le visage de la sœur du Sourcier.

L'horreur la submergea, aussitôt balayée par une déferlante de fureur. Dans une situation pareille, la panique aurait pu paralyser Jennsen, mais elle constata qu'il n'en était rien. La fin de Laurie lui rappelant le jour terrible où des inconnus avaient sauvagement assassiné sa mère, elle brûlait de venger tous les innocents de la terre.

Et elle allait en avoir l'occasion.

Avant même que la lame ait fini de décrire sa courbe mortelle, Jennsen bondit sur le tueur.

Elle le frappa d'abord à la poitrine. Puis elle modifia sa prise sur le manche de son arme et enfonça trois fois la lame dans le cou du type.

Quand il s'écroula, elle se laissa glisser à terre avec lui et continua à le larder de coups.

Elle ne cessa pas jusqu'à ce qu'il ait arrêté de respirer.

Le souffle court, elle lutta pour ne pas se laisser pétrifier par le contrecoup de ce qu'elle venait de vivre. S'il y avait un garde, d'autres devaient rôder dans le coin. Et une personne au moins était toujours dans la tombe. Conclusion : Jennsen ne pouvait pas s'attarder à l'endroit où était morte Laurie.

Fuir était sa meilleure défense.

Une garantie de survivre.

Sans quitter des yeux la lumière qui montait du tombeau, elle s'éloigna latéralement de l'endroit où gisaient à présent trois cadavres.

Un deuxième homme se matérialisa soudain devant elle.

Se mettant en position de combat, le couteau solidement serré dans son poing, elle regarda autour d'elle, en quête d'autres menaces.

Ignorant l'ordre de s'arrêter que lui lança l'homme, elle fit mine de vouloir le contourner par la gauche. Alors qu'il se déplaçait dans cette direction pour lui barrer le chemin, elle passa par la droite.

Un troisième homme lui bloqua le passage. Très grand, revêtu d'une cotte de mailles qui brillait faiblement à la chiche lueur du tombeau, il arborait une tignasse de cheveux gras et crasseux.

Si elle devait l'affronter, Jennsen nota de tenir compte de la cotte de mailles. Contre un tel équipement, un couteau devenait très facilement inefficace, si on ne trouvait pas la faille. Par bonheur, l'assassin de Laurie ne portait pas ce type de protection.

Si elle s'était écoutée, Jennsen aurait couru à toutes jambes, mais cette réaction aurait été une erreur. En fuyant, une proie stimulait les instincts des chasseurs. Et quand ils se lançaient sur une piste, les hommes comme ceux-là devaient tuer pour être satisfaits.

Les deux types semblaient attendre qu'elle file dans la seule direction qui paraissait ouverte : en arrière. Au lieu de ça, elle fonça vers l'avant avec l'intention de passer entre eux avant qu'ils aient eu le temps de refermer leur piège.

Le soldat à la cotte de mailles avait déjà armé sa hache de guerre. Sans lui laisser le temps de frapper, Jennsen lui entailla l'intérieur du bras, tranchant la peau du creux du coude jusqu'au poignet.

Les tendons sectionnés net émirent un claquement sec.

Incapable de continuer à tenir son arme, l'homme la lâcha en hurlant de douleur. Jennsen la rattrapa au vol, esquiva la charge de l'autre soudard et lui enfonça le tranchant entre les omoplates.

Puis elle évalua la situation en un éclair.

Le garde à la cotte de mailles tenait son bras blessé et l'autre avait une hache plantée dans le dos. Titubant de plus en plus, il finit par se laisser tomber à genoux. À en juger par la façon dont il respirait, il avait au moins un poumon perforé. Avec deux adversaires hors de combat et personne en vue, c'était le moment de filer.

La jeune femme saisit l'occasion au vol…

… Pour se retrouver face à une véritable muraille d'hommes.

S'arrêtant net, elle regarda autour d'elle et constata qu'elle était cernée. Du coin de l'œil, elle vit des silhouettes émerger de la tombe.

— Si ça te tente, dit le garde qui lui faisait directement face, nous aurons bien du plaisir à te tailler en pièces. Et si ça ne te dit rien, donne-moi ton arme !

Jennsen tenta de songer à une troisième possibilité, mais il n'y en avait pas.

— Le couteau, dit le type.

Les intrus sortis de la tombe approchaient à toute allure.

Jennsen abattit son arme sur la paume tendue du type. Alors qu'il reculait d'instinct le bras, elle appuya très fort, lui coupant la paume entre le médium et l'annulaire.

Tandis que sa victime éructait un chapelet de jurons, la jeune femme la contourna et voulut s'enfoncer au pas de course dans l'obscurité.

Elle n'avait pas fait trois pas quand un bras s'enroula autour de sa taille. Le souffle coupé par le choc, elle sentit que son agresseur la tirait en arrière, la forçant à percuter sa cuirasse.

Sonnée, elle tenta en vain d'aspirer de l'air.

Mais elle ne renonça pas pour autant. Avant que le soldat ait pu l'immobiliser, elle lui enfonça son couteau dans la cuisse.

Malgré la douleur, il réussit à plaquer contre ses flancs les bras de la jeune furie.

C'était fini. Jennsen comprit qu'elle allait mourir au milieu d'un cimetière abandonné, sans avoir eu l'occasion de revoir Tom. À cet instant, lui seul comptait à ses yeux. Hélas, il ne saurait pas ce qu'il lui était arrivé, et elle ne pourrait jamais lui dire à quel point elle l'aimait.

Le soldat arracha la lame de sa cuisse.

Maintenant, les soudards allaient venger leurs camarades morts ou blessés…

Mais avant qu'ils se jettent sur elle, une femme apparut, une lanterne à la main – en même temps qu'un autre objet, impossible à identifier.

— Cesse de couiner ! lança-t-elle au type qui secouait sa main ensanglantée.

— Cette garce m'a coupé la paume en deux !

— Et moi, elle m'a transpercé la cuisse ! cria l'autre victime de Jennsen.

La femme baissa les yeux sur les cadavres qui jonchaient le sol.

— On dirait que vous vous en sortez à bon compte…

— En un sens oui, concéda l'homme blessé à la cuisse.

Il tendit le couteau de Jennsen à la femme.

— Ma main est presque coupée en deux ! explosa l'autre blessé, révolté par l'indifférence de sa chef. Elle doit payer pour ça !

— Tu vis pour servir l'Ordre, lui rappela froidement la femme. Si tu es infirme, tu crois qu'on voudra encore de toi ? Alors, ferme-la, si tu veux que je consente à te soigner !

L'homme capitulant sans condition, la femme leva sa lanterne et se pencha en avant pour mieux dévisager Jennsen.

La sœur de Richard identifia l'autre objet que tenait l'inconnue. C'était un livre, sans doute volé dans la bibliothèque souterraine.

— Fascinant…, dit la femme. Tu es devant moi, et pourtant, mon don me dit le contraire.

Jennsen comprit qu'elle avait affaire à une magicienne. Sûrement une des sœurs capturées par Jagang.

Aucun pratiquant de la magie ne pouvait faire le moindre mal à un trou dans le monde. Dans les circonstances présentes, ça n'était pas une consolation. Pour ordonner aux soldats de l'exécuter, la sœur n'avait pas besoin d'invoquer son pouvoir.

Examinant le couteau de Jennsen, elle fronça les sourcils en remarquant le « R » gravé sur la garde.

Sans crier gare, la sœur lâcha l'arme, qui alla se planter dans la terre à ses pieds. Puis elle se massa le front en grimaçant de douleur.

Les soldats échangèrent des regards inquiets.

La sœur était blanche comme un linge.

— Eh bien, eh bien, mais c'est mon amie Jennsen !

La voix de la sœur avait changé, soudain plus basse et menaçante, avec des accents nettement masculins.

— Vous me connaissez ?

— Bien entendu, ma petite chérie ! Je te revois encore jurer devant moi que tu tuerais Richard Rahl.

Jennsen comprit ce qui se passait. Jagang venait de prendre le contrôle de la sœur, comme son don le lui permettait.

— Et qu'as-tu fait de ta promesse ? continua la sœur d'une voix qui n'était pas tout à fait la sienne.

— J'ai échoué, c'est tout.

— Échoué, ma petite chérie ?

— C'est ça, oui.

— Et qu'est-il advenu de Sebastian ?

— Il est mort.

— Vraiment ? (La sœur avança d'un pas.) Et comment a-t-il péri, ma petite chérie ?

— Il s'est suicidé.

— Pour quelles raisons un homme comme lui se serait-il ôté la vie ?

Plaquée contre la poitrine d'un soldat, Jennsen ne put pas reculer alors qu'elle en mourait d'envie.

— C'était sa façon de dire qu'il n'avait plus envie de servir l'empereur Jagang et son maudit Ordre. À la fin de sa vie, il a peut-être compris qu'il s'était fourvoyé durant toutes ces années.

La sœur foudroya Jennsen du regard, mais elle ne dit rien.

À la lumière de la lanterne, la sœur de Richard parvint à déchiffrer le titre écrit en lettres d'or sur le dos du livre.

Grimoire des Ombres Recensées.

Des bruits de pas attirèrent l'attention de la jeune femme. D'autres soldats approchaient avec des prisonniers.

Owen, Anson et Marilee… Tous les trois couverts de sang…

Se penchant, la sœur récupéra l'arme de sa prisonnière.

— L'empereur a décidé que ces gens peuvent nous être encore utiles. Allez, nous partons !

Chapitre 16

Entendant quelqu'un crier son nom, Nicci s'immobilisa et se retourna.

Nathan approchait, Anna sur les talons. Pour chaque enjambée du prophète, bien plus grand qu'elle, l'ancienne Dame Abbesse devait en faire trois, et elle n'arrivait pas vraiment à suivre le rythme de son compagnon.

Les pas des deux vieillards résonnaient sur les dalles de marbre couleur cuivre du grand couloir désert. Plutôt dépouillé, par rapport au reste du complexe, ce corridor traversait les quartiers réservés au seigneur Rahl, aux divers notables et fonctionnaires de haut niveau et aux Mord-Sith. Dans cette zone, le côté fonctionnel du cadre et des équipements primait l'esthétique un peu clinquante en vigueur partout ailleurs.

Vêtue de son éternelle robe grise boutonnée jusqu'au col, Anna apparaissait telle que Nicci la connaissait depuis sa jeunesse. Courte sur pattes et boulotte, elle ressemblait à un nuage d'orage gris toujours sur le point de lancer des éclairs. Dès qu'elle l'avait vue, alors qu'elle commençait son noviciat au Palais des Prophètes, Nicci s'était mentalement inclinée devant l'autorité qu'incarnait cette femme. Et si son allégeance avait changé ensuite, elle n'avait jamais cessé de respecter l'imposante Dame Abbesse.

Annalina Aldurren était le genre de femme capable d'arracher des aveux à une novice, voire à une sœur, en la regardant simplement de travers. Les futures sœurs la craignaient, les jeunes sorciers ne l'auraient énervée pour rien au monde et toutes ses subordonnées lui obéissaient au doigt et à l'œil. À l'époque de son apprentissage, Nicci avait souvent pensé que le Créateur lui-même se serait tenu à carreau en présence de la terrible Dame Abbesse.

— On nous a prévenus que tu venais d'arriver de la forteresse, dit Nathan quand Anna et lui eurent rejoint l'ancienne Maîtresse de la Mort.

Pour son bon millénaire d'existence, Nathan portait encore très beau. Partageant avec Richard la plupart des traits marquants de leur lignée – en particulier un regard perçant et hypnotique –, il avait cependant les yeux bleu azur et non gris.

Malgré son âge, il restait dans une forme physique impressionnante.

Comme Nicci et tous les résidants du Palais des Prophètes, Nathan

avait vieilli plus lentement que les gens exclus de la zone d'influence du sort temporel. Mais le foyer des Sœurs de la Lumière était désormais détruit. Pour Nicci, Nathan, Anna et tous les autres, l'ère de la quasi-immortalité était révolue. Littéralement rattrapés par l'âge, les anciens privilégiés étaient maintenant soumis au régime commun de la vieillesse et de la mort.

Au palais, Nicci avait plusieurs fois rendu visite au prophète dans ses « appartements » – un nom élégant pour éviter de dire « cellule ». Ces missions de routine ne l'avaient pas plus intéressée que cela. Ni inquiétée, alors que certaines de ses collègues ne seraient jamais entrées seules dans l'antre du vieil homme.

En captivité, le prophète arborait immuablement de longues tuniques aux couleurs ternes. Depuis sa libération, il plastronnait dans des tenues richement brodées – avec une prédilection pour les chemises à jabot – qui lui conféraient une incontestable prestance.

Pour une raison qui dépassait la magicienne, il portait à la hanche une superbe épée glissée dans un fourreau incrusté de pierreries. En principe, les sorciers n'avaient pas besoin d'armes, mais le prophète – unique représentant connu de sa « profession » arpentant encore le monde – avait toujours eu un penchant certain pour l'excentricité.

Beaucoup de sœurs, au palais, le tenaient pour un fou furieux et avaient une peur bleue de lui. À vrai dire, Nathan n'y était pas pour grand-chose. Dès qu'elles l'apercevaient, ces femmes tremblaient de terreur ou se pétrifiaient d'angoisse. Avaient-elles changé d'opinion après les récents événements ? Quelques-unes, peut-être… Mais la majorité s'inquiétait qu'il ne soit plus enfermé derrière de puissants champs de force.

Nathan était-il un vieillard inoffensif et fantasque ou l'homme le plus dangereux du monde ? Nicci n'aurait su trancher, même si elle éprouvait pour lui une sincère sympathie – surtout depuis qu'il avait succédé à Richard, devenant le seigneur Rahl en titre.

— Où est Verna ? demanda Nicci. J'aurai également besoin de lui parler…

Anna désigna le couloir d'un signe de tête.

— Elle assiste à une réunion organisée par le général Trimack. Adie est avec elle. Comme il se fait tard, j'ai demandé à Berdine de les prévenir de ton arrivée en compagnie de Cara. Nous les retrouverons bientôt dans la salle à manger privée.

— Une très bonne idée, approuva Nicci.

— En attendant, intervint Nathan, quelles nouvelles nous apportes-tu ?

Encore désorientée par son voyage dans la Sliph, Nicci ne se sentait pas très à l'aise au Palais du Peuple. Copiant très exactement la forme

d'un sortilège, le complexe amplifiait les pouvoirs du seigneur Rahl et diminuait considérablement ceux des autres pratiquants de la magie. Nicci n'aimait pas se sentir privée de son don et impuissante…

De plus, le voyage l'avait incitée à penser à Richard. À la vérité, n'importe quel prétexte suffisait à lui faire évoquer son ancien prisonnier. Et pas seulement parce qu'elle s'inquiétait pour lui…

Dans ces conditions, la magicienne eut besoin d'un court moment pour s'éclaircir les idées et répondre à Nathan. Si improbable que ça paraisse, cet homme était désormais le seigneur Rahl. Et la Dame Abbesse à la retraite – peut-être provisoirement, pour ce qu'en savait Nicci –, à savoir son ancienne geôlière, le suivait comme un toutou.

— Eh bien, j'ai peur que les nouvelles ne soient pas vraiment bonnes.

— Au sujet de Richard ? s'enquit Anna.

— Non, nous ne savons rien de neuf sur lui.

— Alors, de quoi veux-tu parler, s'impatienta Nathan.

Nicci prit une profonde inspiration. Après un séjour dans la Sliph, respirer de l'air paraissait bizarre. Cela dit, elle ne s'habituait pas non plus à inhaler du vif-argent…

Pour se laisser le temps de rassembler ses idées, Nicci jeta un petit coup d'œil par-dessus la balustrade.

Cette section du grand couloir passait au-dessus d'une myriade de corridors et de salles, des dizaines de pieds plus bas. Dans la voûte, elle aussi très distante, des fenêtres à ogive laissaient passer la lumière du jour.

De cette grande galerie, on pouvait observer discrètement ce qui se passait en bas. Connaissant la mentalité des seigneurs Rahl, Richard mis à part, Nicci imagina qu'ils venaient parfois épier leurs sujets et prendre du coup la « température du peuple ».

En ce jour, les divers couloirs, en bas, grouillaient de monde. Mais tous les passants marchaient d'un pas vif, contrairement aux promeneurs qui abondaient naguère. Détails révélateurs, presque tous les bancs étaient inoccupés et les gardes qui patrouillaient en permanence redoublaient de vigilance – un exploit, quand on connaissait leur réputation de sérieux.

En temps de guerre, dans un palais assiégé, l'inquiétude n'épargnait personne.

Les idées un peu plus claires, Nicci se jeta enfin à l'eau :

— Vous vous souvenez de la théorie de Richard au sujet des Carillons ? La souillure qui menace de faire disparaître la magie ?

Anna eut un vague geste de la main.

— Oui, nous n'avons pas oublié, mais je doute que ce soit notre priorité…

— Pourtant, les dégâts commencent à être importants.

Nathan tapota l'épaule d'Anna, une façon polie de lui demander de le laisser mener la conversation.

— Où en sommes-nous ? demanda-t-il.

— Il a fallu évacuer la forteresse, au moins pour un temps.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Les défenses magiques faiblissent. Le fief du Premier Sorcier n'est plus inexpugnable.

— Comment peux-tu affirmer ça ? intervint Anna.

— La voyante Six s'est infiltrée dans la forteresse. Les alarmes ne nous ont pas prévenus et plusieurs champs de force n'ont pas rempli leur office parce qu'ils sont désactivés. Notre ennemie s'est promenée à sa guise dans le complexe !

Comme à son habitude, Anna trouva quelque chose à objecter à ce constat.

— Voilà qui ne prouve rien ! Et surtout pas que la magie de la forteresse faiblit ! Par conséquent, on me permettra de douter du bien-fondé de cette histoire de Carillons…

» Qui connaît l'étendue des pouvoirs de Six ? Absolument personne ! En conséquence, son intrusion ne démontre pas que les Carillons nuisent à la magie. Dans un lieu aussi vaste et aussi compliqué que la forteresse, quelques défaillances n'ont rien d'étonnant, et…

— Les murs saignent, lâcha froidement Nicci.

Un ton sec qui ne laissait aucun doute sur ses intentions : pas question de polémiquer pendant des heures sur le sujet. En outre, elle en avait assez d'être traitée comme une novice qui a peur de son ombre.

— Le phénomène est plus grave dans les entrailles de la forteresse, au cœur même de ses fondations.

Anna et Nathan sursautèrent.

Voyant que la Dame Abbesse voulait parler, Cara lui coupa éhontément la parole. À l'évidence, elle n'avait pas non plus envie de discutailler.

— Le sang qui suinte des murs, à de nombreux endroits, est du sang humain, annonça-t-elle.

Le prophète et sa compagne tressaillirent de nouveau.

— Oui, c'est une affaire à prendre au sérieux, admit Nathan. Où allais-tu de ce pas, Nicci ?

— Avec Cara, nous voulons sortir et voir comment avance la rampe de Jagang. J'en profiterai pour jeter un coup d'œil à l'armée de l'Ordre, histoire d'évaluer son moral. Si le plan de Richard a fonctionné, les troupes d'haranes parties pour l'Ancien Monde auront bientôt coupé les lignes de communication ennemies. Et dans ce cas, Jagang aura bientôt un gros problème. Sans ravitaillement, les troupes

de l'Ordre ne pourront pas rester tout l'hiver à nous assiéger. Toute l'affaire deviendra une course de vitesse entre la construction de la rampe et la généralisation de la famine.

— Allons voir ça de plus près, dit Nathan en se plaçant entre Nicci et Cara. En chemin, vous nous en direz plus sur l'intrusion de la voyante.

Nathan se remit en route, mais l'ancienne Maîtresse de la Mort ne l'imita pas.

— Elle a volé la boîte d'Orden, souffla-t-elle.

Nathan fit volte-face, les yeux écarquillés de stupéfaction.

— Quoi ?

— Six a pris la boîte que nous détenions… Samuel, l'ancien familier de Shota, l'avait volée à Tovi, et Rachel était parvenue à la récupérer. Nous pensions que cet artefact était en sécurité dans la forteresse. Une grossière erreur.

— Sais-tu au moins où Six est partie avec la boîte ? demanda Anna.

— Hélas, non, reconnut Nicci. Je suis venue ici pour obtenir des renseignements sur cette voyante. Le plus infime indice pourrait nous aider à retrouver cette maudite Six. Faites un effort, je vous en prie, parce qu'il nous faut cette boîte !

— Et encore, dit Cara, la situation serait pire si Nicci n'avait pas remis les boîtes dans le jeu avant le vol.

Cette fois, Nathan et Anna en restèrent bouche bée.

Le prophète fut le premier à se ressaisir.

— Qu'as-tu dit ? lança-t-il. J'ai peur d'avoir mal entendu, alors, si tu répétais ?

— Nicci a remis dans le jeu les boîtes d'Orden. Vous êtes sourd ?

L'ancienne Maîtresse de la Mort fut touchée par la fierté qui faisait vibrer la voix de Cara. Les Mord-Sith n'avaient pas l'habitude de louer les exploits des autres…

— Es-tu devenue folle ? rugit Anna. Te proclamer la joueuse, dans les moments tragiques que nous vivons ? C'est…

— Ne vous emballez pas ! s'écria Cara. Elle a désigné Richard. C'est lui, le joueur.

La Mord-Sith eut un petit sourire, comme si elle se réjouissait d'avoir rabattu le caquet des deux vieillards. Enfin, de quel droit tenaient-ils Nicci pour une inconsciente ?

Le prophète et la Dame Abbesse, eux, semblaient ne pas en croire leurs oreilles.

Même si c'était pour de bon un exploit, Nicci ne tirait aucune fierté de ce qu'elle avait fait, parce qu'il s'agissait d'un acte désespéré.

Debout dans ce couloir, au cœur d'un incroyable complexe, avec une conscience aiguë des problèmes qu'elle devait affronter, Nicci se

sentit soudain plus faible et plus impuissante qu'un nourrisson. Et ce n'était pas à cause du sortilège qui la vidait de son pouvoir. L'épuisement la guettait, tout simplement. Il y avait trop à faire en trop peu de temps, et elle n'était qu'un être humain, après tout…

Pour l'accabler encore un peu plus, elle était la seule à pouvoir s'acquitter de certaines tâches. À part elle, qui pourrait enseigner à Richard les bases de la Magie Soustractive dont il avait besoin pour ouvrir la bonne boîte d'Orden ? La réponse – personne – ajoutait encore au poids qui reposait sur les épaules de la magicienne.

Parfois, lorsqu'elle mesurait l'immensité du défi qui les attendait tous, l'ancienne Maîtresse de la Mort perdait tout son courage. Comment avait-elle pu être présomptueuse au point de se croire capable de faire face à une telle adversité ?

Alors qu'elle était enfant, sa mère l'avait forcée à sortir distribuer du pain aux pauvres. Plus tard, le frère Narev, l'âme de la Confrérie de l'Ordre, l'avait culpabilisée afin de la contraindre à se sacrifier pour les nécessiteux.

Quels que soient ses efforts, elle se retrouvait toujours face à des problèmes insolubles. Ces échecs répétés, loin de la détourner de sa vocation, l'avaient en quelque sorte réduite en esclavage. Selon les enseignements de l'Ordre, une personne devait oublier ses petits désirs mesquins et se consacrer entièrement aux autres. Plus ils étaient faibles, plus il convenait de les considérer comme ses maîtres. Et sans se demander, surtout, pourquoi ils ne tentaient jamais de prendre en main leur propre destin.

Lors de ses moments de découragement, Nicci retrouvait le vieil accablement qui la poursuivait sans cesse lorsqu'elle œuvrait pour l'Ordre puis pour le Gardien. Parviendrait-elle un jour à se débarrasser du manteau que Jagang avait posé sur ses épaules le jour où il l'avait surnommée la « Reine Esclave » ? Savait-il à quel point ce titre correspondait à la réalité ?

Son combat actuel, par exemple… Bien sûr, elle luttait pour une juste cause, désormais. Mais avec quelles chances de victoire, face à une telle horde d'adversaires ?

Les situations désespérées lui avaient déjà coûté sa jeunesse et la plus grande partie de sa vie. Et voilà que ça recommençait !

Parfois, quand elle regardait la vérité en face, Nicci aspirait à baisser les bras et à abandonner. Lors de conversations intimes, Richard lui avait confié qu'il éprouvait les mêmes doutes et rêvait lui aussi très souvent de tout laisser tomber. Pourtant, il n'avait jamais renoncé.

Dès que sa détermination chancelait, Nicci pensait à son indestructible ami. Peut-être simplement pour qu'il soit fier d'elle, la magicienne recouvrait immanquablement le courage de ramasser son

fardeau et de reprendre son chemin.

Croire à une cause et se battre pour elle était son credo, certes, mais dans le cas présent, tout passait par Richard.

Sans lui, tout était perdu. Et il manquait à l'appel, coincé elle ne savait pas où…

S'il était encore en vie.

Envisager le contraire étant impensable, Nicci revint au présent et à sa conversation avec les deux vieillards.

— Si je comprends bien, souffla Anna, tu as remis les boîtes dans le jeu au nom de Richard, qui est désormais le joueur ?

Nicci soupira d'accablement. Allait-elle devoir ânonner les arguments qu'elle avait exposés à Zedd ? Fallait-il répéter à l'infini les mêmes polémiques stériles ?

— C'est ça, et je n'avais pas le choix. Au début, Zedd a réagi comme vous. Mais après avoir écouté mes explications – et s'être un peu calmé, vous le connaissez – il a reconnu qu'il n'y avait pas d'autre solution.

— Qui es-tu pour prendre de telles décisions ? demanda Anna, glaciale.

Nicci décida de ne pas relever l'insulte. Si elle parvenait à rester courtoise, les choses seraient sans doute un peu plus faciles…

— Vous le dites sans arrêt : seul Richard peut nous conduire à la bataille. Avec Nathan, vous avez attendu sa naissance pendant cinq siècles, puis œuvré dans l'ombre pour qu'il accomplisse son destin. Qui s'est assuré qu'il ait entre les mains le *Grimoire des Ombres Recensées* ? Vous deux et personne d'autre ! En d'autres termes, vous avez pris beaucoup de décisions à sa place avant mon arrivée.

» Les Sœurs de l'Obscurité ont également remis les boîtes dans le jeu. Vous voulez un dessin pour vous expliquer leurs intentions ? J'imagine que non…

» La bataille finale est imminente, et Richard doit être à notre tête. Pour vaincre, il lui faudra toutes les armes disponibles. Vous lui avez fourni un livre, pour l'essentiel… Moi, je lui offre le pouvoir dont il a besoin pour triompher.

Nathan posa une main sur l'épaule d'Anna.

— Femme, fit-il, notre jeune amie ne dit pas que des bêtises, loin de là !

Anna regarda le prophète et se radoucit aussitôt.

Au palais, par le passé, Nicci aurait écarquillé les yeux devant ce spectacle : Nathan, le prophète fou, ramenant à la raison la Dame Abbesse en personne ! Mais ici, tout était différent…

— Bon, ce qui est fait est fait, de toute façon, déclara Anna. Mieux vaut réfléchir à ce qu'il nous reste à accomplir…

— Et Zedd ? demanda Nathan. A-t-il un plan pour aider Richard ?

Nicci se concentra pour ne pas révéler à quel point elle était inquiète.

— Le Premier Sorcier pense que des sortilèges dessinés dans les grottes de Tamarang sont responsables des ennuis de Richard, désormais coupé de son don. Tom, Rikka et Zedd lui-même sont en route pour Tamarang. Ils espèrent neutraliser les sortilèges en question.

— À t'entendre, dit Nathan, c'est une formalité, mais je ne partage pas ton optimisme.

— Attendre les bras ballants vous paraît une meilleure solution ?

Nathan encaissa le coup avec grâce.

— Bien vu, mon enfant… Si tu nous en racontais plus long sur la forteresse ?

— Avant de partir pour Tamarang, un peu après que Cara et moi avons emprunté la Sliph, Zedd a lancé un sortilège qui scelle le complexe.

— Et les autres ? Chase, Rachel, Jebra ?

— Jebra s'est volatilisée il y a quelque temps… Selon Zedd, elle a repris conscience, repensé à tout ce qu'elle avait subi et décidé d'aller voir ailleurs si nous y étions…

— Et si elle avait de nouveau agi sous l'influence de la voyante ? avança Nathan.

— C'est possible, mais nous n'en savons rien… Rachel a disparu la veille de l'intrusion de Six. Bien entendu, Chase s'est lancé à sa recherche.

Nathan secoua la tête de rage.

— Je déteste être coincé ici alors qu'il se passe tant de choses !

— Zedd tenait à ce que vous sachiez, pour les défaillances magiques… D'après lui, certaines défenses du Palais du Peuple sont identiques à celles de la forteresse. Personne ne peut dire comment la souillure des Carillons se répandra – si elle frappe partout – et nous ignorons si elle affectera systématiquement les mêmes formes de pouvoir. Mais un prophète averti en vaut deux, paraît-il…

— Quand nous en aurons terminé ici, intervint Cara, Nicci et moi voyagerons encore dans la Sliph pour gagner Tamarang. Et dès que le seigneur Rahl aura recouvré sa magie, nous partirons à sa recherche.

Nathan ne jugea pas utile de rappeler qu'il était jusqu'à nouvel ordre le seigneur Rahl en titre. Mieux que personne, il savait que les prophéties saluaient en Richard le véritable chef du combat pour la liberté. Après tout, n'était-ce pas lui qui, le premier, avait interprété les textes concernant le Sourcier encore à naître ?

Le plan de Cara – partir à la recherche de Richard – était une

nouveauté pour Nicci. Cela dit, sachant où il était, elle n'aurait sûrement pas perdu son temps en D'Hara ou à Tamarang.

Tandis que la magicienne répondait vaillamment à un déluge de questions signées Anna, le prophète guida le petit groupe jusqu'à un couloir étroit qui s'apparentait plutôt à un tunnel. Au bout, il ouvrit une lourde porte de chêne.

Aussitôt, un vent glacial s'engouffra dans le passage.

Nicci franchit la porte. Sous un ciel rouge sang, elle se retrouva dehors, sur une étroite plate-forme d'observation perchée au-dessus des remparts du mur d'enceinte extérieur.

— Par les esprits du bien ! murmura la magicienne, chaque fois que je revois ces bouchers, le choc est terrible…

Nathan se pressa à côté de l'ancienne Maîtresse de la Mort. La plate-forme étant très petite, Cara et Anna devraient se contenter de ce qu'on voyait à partir du couloir.

L'à-pic était vertigineux. Saisissant la rambarde, Nicci se pencha un peu pour mieux sonder les plaines d'Azrith qui s'étendaient à ses pieds.

L'armée de l'Ordre avait établi son camp à quelque distance du pied du haut plateau. Une saine précaution quand l'ennemi disposait de pratiquants de la magie à l'imagination fertile. Même s'il avait avec lui des sœurs et de jeunes sorciers capables d'ériger des protections en cas d'agression magique, l'empereur n'avait certainement aucune intention de les exposer, et de les épuiser, avant l'assaut décisif.

Le camp de l'Ordre s'étendait à perte de vue dans les plaines stériles d'Azrith. Devant ce spectacle, Nicci eut des frissons glacés. Même si elle ne voyait aucun détail, de si loin, elle connaissait parfaitement bien les soudards, leurs officiers et, hélas, leur chef suprême.

Dire qu'elle avait vécu parmi ces hommes !

Mais à l'époque, alors qu'elle partageait la vision du monde de l'Ordre, elle ne s'était pas inquiétée de la crasse physique et morale qui régnait en maîtresse sous chaque tente. La Reine Esclave ne devait pas voir les choses de ce genre, voilà tout. Puisqu'elle croyait sincèrement que des brutes comme Jagang et ses bouchers œuvraient pour le bien de l'humanité, il lui fallait fermer les yeux sur les détails un peu douteux.

La brutalité au service de l'altruisme ! Aujourd'hui, Nicci ne comprenait plus comment elle avait pu ne pas tiquer devant une contradiction si flagrante. Bien au contraire, elle avait prêché plus souvent qu'à son tour des énormités au moins égales à celle-ci. Grâce à son efficacité légendaire et à son zèle sans faille, elle avait fini par se gagner le surnom de « Maîtresse de la Mort ».

Un de ses plus grands « exploits » restait d'avoir capturé Richard.

Combien de sermons lui avait-elle tenus afin qu'il rejoigne l'Ordre de son plein gré ? Inébranlable, il n'avait jamais cédé un pouce de terrain, forçant au bout du compte le respect et l'admiration de sa geôlière.

Qu'un tel homme manque à Nicci n'avait rien d'étonnant.

Dans les plaines, des centaines de milliers d'hommes – probablement plutôt un ou deux millions – s'agitaient comme des fourmis. Ces fanatiques venaient raser l'ultime bastion du monde libre. Le palais étant le dernier obstacle à la propagation universelle de leur philosophie, ils étaient résolus à n'en laisser que des ruines fumantes.

Beaucoup plus grande que lors de la précédente visite de Nicci, la rampe géante symbolisait cette volonté de pouvoir et de domination.

Afin d'en terminer le plus vite possible avec le siège, les soudards travaillaient jour et nuit sur le chantier.

Nicci n'aurait pas cru possible qu'un projet si fou et si démesuré soit réalisable. En ayant les preuves devant les yeux, elle dut reconnaître intérieurement que le zèle des soudards l'impressionnait. Au rythme où ils avançaient, l'attaque ne tarderait plus trop.

Sur cette plate-forme battue par le vent, tandis qu'elle se réchauffait en se massant les épaules, Nicci songea à la horde sauvage qu'elle voyait grouiller devant elle. Ce n'était pas seulement une armée d'invasion, comprit-elle, mais la représentation symbolique des siècles d'obscurantisme qui guettaient l'humanité.

Élevée dans les croyances de l'Ordre, puis devenue une Sœur de l'Obscurité, Nicci savait mieux que personne que la menace devait être prise au sérieux. Les zélateurs de l'Ordre ne connaissaient pas le doute, car ils tenaient leur foi pour infaillible. Prêts à vivre pour servir leur cause, ils étaient surtout disposés à mourir pour elle.

Un paradoxe ? En aucun cas ! Pour ces hommes, la mort n'était pas un horrible drame, mais le premier pas en direction de la gloire éternelle. À leurs yeux, cette existence n'était rien d'autre qu'une épreuve préparant les fidèles du Créateur à le rejoindre dans la béatitude de l'après-vie.

Fallait-il châtier les récalcitrants ? Ils en étaient persuadés et n'hésitaient jamais à mettre la main à la pâte. Et tant pis s'il fallait faire couler un fleuve de sang avant d'atteindre le stade ultime du bonheur, dans la Lumière du Créateur.

L'armée de l'Ordre était dangereuse pour l'humanité. Mais les idées qu'elle défendait et propageait se révélaient dix fois plus menaçantes pour l'avenir des hommes et des femmes libres.

— Nicci, souffla Nathan, il faut que je te dise quelque chose…

— Je vous écoute, seigneur Rahl.

— Nous avons découvert des recueils de prophéties dans les bibliothèques de ce palais. Comme pour les autres ouvrages, le sort

d'oubli a fait disparaître tout ce qui était lié directement ou indirectement à Kahlan.

» Mais la Chaîne de Flammes nous a quand même laissé des informations très utiles. Certains de ces ouvrages m'étaient inconnus, et leur lecture m'a permis de reconstituer le puzzle. Ou si tu préfères, d'avoir une vision beaucoup plus large et plus précise de notre monde.

Le sort d'oubli ayant dévasté leur mémoire, Nicci doutait que Nathan sache vraiment de quoi il parlait. Que pouvait être une « vision beaucoup plus large et plus précise » lorsqu'on avait oublié tant de choses ?

Pour ne pas gâter l'humeur du prophète, la magicienne préféra garder ses sombres pensées pour elle.

Nathan contempla un long moment le camp ennemi et la rampe qui semblait déferler sur le haut plateau comme une vague minérale.

— Dans les prophéties, un certain moment de l'histoire du monde conduit inexorablement à une fourche bien déterminée. Au bout d'une des deux branches s'étend ce que les prédictions appellent parfois le Grand Vide.

— J'en ai entendu parler, dit Nicci. Savez-vous enfin de quoi il s'agit exactement ?

— L'autre branche donne naissance à une arborescence des plus normales… Quelques recueils et une poignée de grimoires traitent de ces potentialités-là. En cherchant bien, je suis sûr qu'on trouverait d'autres textes sur le sujet. Bref, cette branche mène à une version du monde tel que nous le connaissons, avec sa diversité et ses contradictions.

» L'autre branche ne conduit nulle part ! Un trou noir, rien de plus ! Pas une seule prophétie n'évoque cette virtualité-là. C'est pour ça qu'on l'appelle le Grand Vide. Que peut-on prédire sur le néant, la non-existence et les non-événements ?

Nathan eut un profond soupir.

— C'est le monde dont rêve l'Ordre Impérial. Un lieu d'où sera bannie la magie, et par conséquent, toute possibilité de prédire l'avenir… C'est du moins ce que croit Jagang. Mais plus probablement, le Grand Vide signifiera simplement la disparition de l'humanité.

Nicci ne fut pas particulièrement surprise. Si l'Ordre l'emportait, les ténèbres régneraient sur l'Univers, elle le savait depuis que Richard lui avait ouvert les yeux.

— Grâce aux ouvrages que j'ai consultés et à la façon dont se sont enchaînés les événements récents, j'ai pu définir précisément la chronologie de cette fourche décisive.

— Vraiment ?

— Sans l'ombre d'un doute ! L'arrivée des hordes de Jagang devant le palais est un des nombreux signes qui ne peuvent pas tromper. Nous nous sommes engagés sur le chemin qui mène à cette fourche, Nicci, et il n'y a plus moyen de rebrousser chemin.

» Le Grand Vide n'est pas une nouveauté pour moi, sais-tu ? Voilà des siècles que je l'ai découvert dans les prophéties. Mais ça ne m'inquiétait pas tant que je manquais de repères chronologiques. Après tout, ce qui se passera dans cent mille ans est hors de notre portée. De plus, nous aurions pu ne jamais avancer sur ce maudit chemin !

» En matière de prédictions, tu le sais aussi bien que moi, il y a énormément de « pertes ». Les fausses prophéties sont légion et ne font finalement de mal à personne. Au début de mes recherches, il y a des centaines d'années de ça, j'ai cru que le Grand Vide serait une des multiples branches mortes que supporte le grand arbre des prophéties.

» Mais le piège s'est lentement refermé, nous poussant sur une seule et unique voie. Désormais, j'en suis sûr, nous nous trouvons face à cette fourche déterminante et pour une moitié mortelle.

» Nicci, en remettant les boîtes d'Orden dans le jeu au nom de Richard, tu nous as définitivement condamnés à aller jusqu'au bout. À partir de maintenant, l'humanité n'a plus aucune possibilité d'échapper à cette fourche.

Chapitre 17

Cara passa la tête par la porte, tendant assez le cou pour que le vent fasse voleter sa natte blonde.

— J'ai bien compris ce que vous voulez dire ? demanda-t-elle. Si Richard nous guide sur la bonne branche, nous survivrons, et sinon…

— Ce sera le Grand Vide, acheva Nathan. (Il se tourna vers Nicci et lui posa une main sur l'épaule.) Tu saisis en profondeur ce que j'essaie de te dire ?

— Nathan, je n'ai pas lu toutes les prophéties, loin de là, mais je connais parfaitement l'enjeu. Des Sœurs de l'Obscurité ont remis dans le jeu les boîtes d'Orden. Si elles finissent par l'emporter, je ne vois pas ce qui pourrait en sortir de bon. Et à première vue, Richard est le seul en mesure de les arrêter.

— C'est ça, oui, confirma Nathan. Voilà pourquoi Anna et moi avons attendu sa naissance pendant cinq siècles. Il est le guide censé nous empêcher de suivre le chemin fatal qui mène au Grand Vide. S'il y parvient, ce qui est loin d'être fait, il devra nous conduire à la bataille finale. Nous savons tous ça depuis longtemps…

» Pareillement, nous nous doutions depuis toujours que les boîtes d'Orden étaient l'ultime bifurcation conduisant à la fourche fatale.

Nicci sursauta soudain.

Elle venait enfin de tout comprendre.

— Et c'est là que vous avez commis l'erreur, dit-elle comme si elle ne parlait à personne en particulier.

Anna tendit à son tour le cou.

— Quoi ?

— Vous avez suivi le mauvais chemin sur l'arbre des prophéties, répondit Nicci alors que toutes les pièces du puzzle se mettaient en place dans son esprit. Vous aviez mesuré l'importance des boîtes, mais votre chronologie était fausse. En conséquence, vous vous êtes égarés sur la mauvaise piste. À tort, vous avez cru que Darken Rahl, en utilisant les artefacts, générerait la bifurcation ultime. Bref, vous pensiez que c'était lui qui nous précipiterait vers le Grand Vide.

Accablée par la gravité de cette erreur, Nicci se tourna vers l'ancienne Dame Abbesse.

— Anna, vous avez cru devoir préparer Richard à cette menace-là. Pensant que nous étions déjà face à la fourche potentiellement mortelle, vous avez volé le *Grimoire des Ombres Recensées*, le confiant à George Cypher pour qu'il le remette à Richard le moment venu.

» Pour vous, Anna, et également pour Nathan, la bataille finale, c'était le duel de Richard contre Darken Rahl. Et vous avez cru lui fournir les armes qu'il lui fallait pour vaincre.

» Mais vous vous êtes engagés sans le savoir sur une branche morte des prophéties. Vous avez préparé Richard, certes, mais pour la mauvaise bataille. Au lieu de l'aider, vous l'avez poussé à se tromper, l'incitant à détruire la barrière qui interdisait à Jagang d'attaquer le Nouveau Monde. Ainsi, l'Ordre Impérial est devenu la menace contre laquelle les prophéties vous mettaient en garde depuis le début. À cause de vous, les Sœurs de l'Obscurité ont pu s'emparer des boîtes d'Orden. Et toujours par votre faute, le Gardien du royaume des morts dispose désormais de puissantes alliées.

» Sans vos interventions, rien ne serait arrivé.

Nicci dévisagea longuement la Dame Abbesse à la retraite. Ce qu'elle venait de comprendre lui donnait le tournis.

— Vous êtes à votre corps défendant la cause de tous ces malheurs ! En voulant utiliser les prophéties pour nous épargner un désastre, vous avez œuvré à leur réalisation. Sans vos interférences, rien n'aurait été possible.

— Il semble que nous…, commença Anna, l'air sinistre.

— Tout ce travail, cette attente longue de plusieurs siècles, cette planification rigoureuse… Tout ça pour en arriver à un incroyable gâchis ! On dirait bien que je suis le soutien dont les prophéties ont besoin – à cause de ce que vous avez fait !

— Eh bien, même si le trait est outré – et la simplification poussée à l'extrême –, je veux bien reconnaître que tu n'as pas totalement tort.

Toute sa vie, Nicci avait tenu Anna, la terrible Dame Abbesse, pour une femme infaillible toujours prompte à dénoncer à juste titre les erreurs des autres. Désormais, elle la voyait sous un tout autre jour.

— Vous vous êtes trompée ! Oui, vous aviez tout faux ! Pendant que vous vous acharniez à faire de Richard un sauveur, vous êtes devenue sans le savoir le principal instrument de notre perdition !

— Si nous n'avions pas…, tenta de dire Anna.

— Oui, d'accord, nous avons commis des erreurs, admit Nathan, coupant la parole à sa vieille complice. Mais nous ne sommes pas les seuls, me semble-t-il. N'ai-je pas devant moi une femme qui s'est battue toute sa vie pour les valeurs de l'Ordre Impérial, puis qui s'est abaissée à devenir une Sœur de l'Obscurité ? Dois-je douter de tous tes propos sous prétexte que tu n'étais pas toujours dans le vrai – très loin de là ? Nos rares erreurs suffisent-elles à disqualifier tous nos actes sur une durée de près de dix siècles ?

» Et si nos erreurs n'en étaient pas, en fin de compte ? Tu sais combien les prophéties aiment emprunter des chemins détournés ? Tu étais peut-être de tout temps destinée à aider Richard, et ce que tu

appelles nos « erreurs » a pu simplement servir à te conduire jusqu'à lui dans les meilleures conditions possibles.

— Le libre arbitre est une variante essentielle des prédictions, dit Anna. Sans la série d'événements dont nous sommes effectivement responsables, où serais-tu en ce moment, Nicci ? Dans quel camp combattrais-tu ? Aurais-tu simplement rencontré Richard ?

L'ancienne Maîtresse de la Mort refusa d'entrer dans ce jeu pervers.

— Au bout du compte, insista Anna, combien de gens seront sauvés – comme toi ! – parce que nous avons influencé les événements d'une certaine façon ?

— On peut aussi postuler, ajouta Nathan, que si nous n'avions pas agi ainsi – à tort ou à raison, ce n'est pas le propos – les prophéties auraient trouvé d'autres moyens d'en arriver exactement là où nous en sommes. Quand on sait analyser une arborescence, il semble évident que les événements actuels *devaient* se produire dans tous les cas de figure.

— Comme l'eau qui coule toujours vers le bas ? demanda Cara.

— Exactement ! approuva Nathan. Jusqu'à un certain point, on peut dire que les prophéties s'autocorrigent. Nous pensons comprendre les divers détails, mais le « tout » nous échappe, et nos interventions, si maladroites qu'elles soient, servent souvent des intérêts qui nous dépassent, mais que les prédictions savent intégrer à leur cours inexorable.

» Dans cet ordre d'idées, on pourrait prétendre que toute tentative d'influer sur les événements est une perte de temps. Mais les prédictions sont là pour servir, n'est-ce pas ? Sinon, pourquoi existeraient-elles ? En fait, ce sont elles, souvent, qui nous poussent à intervenir. Bien entendu, c'est très risqué. Le génie est de savoir quand et où agir. C'est un art difficile à maîtriser, même pour un prophète.

— C'est probablement parce que nous avons conscience de nos erreurs, dit Anna, que ta façon de faire nous a tellement bouleversés. Remettre dans le jeu les boîtes au nom de Richard ! Sais-tu seulement que tu as joué avec un des éléments essentiels des prédictions ? Pas un détail, mais quelque chose qui n'est pas loin d'être la clé de tout. Comment peut-on faire montre d'une telle arrogance ?

Nicci n'avait pas voulu prendre la Dame Abbesse de haut. Mais la situation lui avait échappé.

Contrairement à ce qu'insinuait Anna, elle ne s'était jamais crue infaillible, bien au contraire. Toute sa vie, elle avait eu le sentiment d'être une personne inférieure, voire malfaisante. Sa mère, le frère Narev puis l'empereur Jagang avaient toujours insisté sur ses défauts – une imperfection consubstantielle, pour être plus précise.

Écrasée par son insignifiance, elle avait tout bêtement été surprise que la Dame Abbesse ait pu avoir des faiblesses si… humaines.

— Je ne voulais pas être agressive, dit Nicci. Mais je vous croyais incapable de vous tromper.

— Même si je ne souscris pas au jugement que tu portes sur *cinq siècles* d'efforts et de doutes, je le répète : nous commettons tous des erreurs ! C'est la façon de les affronter qui change tout. Si on se voile la face, la bévue n'est jamais corrigée et ses conséquences peuvent devenir dramatiques. Cela dit, une personne qui baisserait les bras parce qu'elle s'est trompée, même lourdement, n'irait pas très loin dans la vie…

» Dans ton analyse, tu as omis de nombreux éléments, sans parler de ceux que tu ne peux pas connaître. Tu n'as pas entièrement tort, mais tu relies les faits d'une manière beaucoup trop simpliste. L'ennui, c'est que la plupart de tes postulats reposent sur des connexions abusives.

Nathan se racla la gorge, comme s'il allait intervenir.

Anna rectifia immédiatement le tir.

— Je ne cherche pas à dire que nous avons été parfaits. À certains moments, nous nous sommes fourvoyés, et tu as très justement dénoncé nos erreurs les plus flagrantes – celles que nous nous efforçons de corriger, bien entendu…

— C'est bien beau tout ça, s'impatienta Cara, mais qu'en est-il de cette histoire de Grand Vide ? Les prophéties assurent que le seigneur Rahl doit nous conduire à la bataille, mais en même temps elles nous promettent un plongeon dans le néant. Ce n'est pas cohérent. On dirait que les prédictions reconnaissent implicitement qu'elles ne peuvent… eh bien… rien prévoir.

— Les Mord-Sith s'y mettent aussi ? grogna Anna. Bientôt, le monde entier sera expert en prophéties !

Plus conciliant, Nathan se tourna vers Cara.

— Comprendre la relation entre les événements et les prédictions est un exercice très compliqué. Les prophéties et le libre arbitre sont constamment en guerre, tu dois le comprendre. La tension est permanente ; pourtant, une interaction existe également. Les prédictions sont une variante de magie, et toute magie a besoin d'équilibre. L'ennemi juré des prophéties, le libre arbitre, est également le contrepoids qui leur permet d'exister.

— Oui, c'est très logique, dit Cara, toujours campée dans l'encadrement de la porte. Si vous avez raison, ça veut dire que ces deux instances se neutralisent, tout simplement.

Le prophète brandit sentencieusement un index.

— Non, non, pas du tout, justement ! Elles sont interdépendantes, certes, mais aussi radicalement antithétiques. Pense aux deux variantes de la magie. Elles s'équilibrent selon un schéma très simple :

la création et la destruction, la vie et la mort… L'équilibre est la clé de voûte de la magie. Sans leur parfait opposé, à savoir le libre arbitre, les prophéties ne pourraient pas exister. Dans ma profession, le plus dur est de faire la distinction entre le destin et la volonté – en d'autres termes, entre la prédétermination et la liberté.

— Vous êtes un prophète, dit Cara, et vous croyez à la liberté ? C'est absurde !

— La mort neutralise-t-elle la vie ? Non, elle la définit en étant son opposée, bien au contraire. Et ce faisant, elle augmente sa valeur.

La Mord-Sith ne parut pas du tout convaincue.

— Je ne vois toujours pas quelle place peut avoir le libre arbitre au royaume des prophéties.

— Pense à Richard ! Il ignore superbement les prophéties, et ce faisant, il leur apporte l'équilibre dont elles ont besoin.

— Il m'ignore aussi, à l'occasion, et chaque fois, il se retrouve dans les ennuis jusqu'au cou.

— Voilà qui nous fait un point commun, dit Anna à la Mord-Sith.

— Quoi qu'il en soit, conclut Cara, Nicci a eu raison sur toute la ligne. Pas grâce aux prophéties, mais en exerçant son libre arbitre. C'est très exactement pour ça que le seigneur Rahl l'apprécie.

— J'admets que ce raisonnement se tient, dit Nathan. Même si ça me rend très nerveux, je reconnais que nous devons de temps en temps laisser Richard agir selon ses propres critères. Nicci lui a peut-être fourni les outils dont il avait besoin pour être vraiment libre…

La magicienne n'écoutait plus depuis un bon moment. L'esprit ailleurs, elle se tourna vers Nathan :

— Je veux voir la tombe de Panis Rahl. J'ai compris pourquoi elle s'écroule…

Dans le lointain, un rugissement collectif retentit, attirant l'attention du sorcier et de ses compagnes.

— Que se passe-t-il ? demanda Cara.

Nicci plissa les yeux pour mieux observer les soudards, au cœur des plaines.

— Ce sont des cris de supporteurs, lors d'une rencontre de Ja'La. L'empereur a besoin du Jeu de la Vie pour faire patienter les soudards… Les règles en vigueur dans l'armée sont extraordinairement cruelles et brutales. Elles permettent à Jagang de satisfaire la soif de sang des soldats…

Nicci se remémora la passion de l'empereur pour le Ja'La. Décidément, il savait comment contrôler et influencer les pensées de ses sujets. Pour leur faire oublier leur vie minable sous le « règne éclairé de l'Ordre », il accusait de tous les maux les « infidèles » qui

refusaient de croire aux balivernes de la confrérie. Les « incroyants du Nord », étaient bien entendu les pires, et c'était pour ça que les troupes de l'Ordre menaient une impitoyable campagne de « réhabilitation ».

Cette vision des choses interdisait aux citoyens de l'Ancien Monde toute velléité de contestation.

Nicci savait de quoi elle parlait. Au temps où elle était la Maîtresse de la Mort, elle avait pratiqué cette politique. Les « égoïstes » étant rendus responsables de tout, il suffisait d'accuser un opposant d'individualisme pour le disqualifier.

En créant ainsi de toutes pièces des oppresseurs imaginaires, Jagang obtenait tout le soutien dont avait besoin sa machine de guerre. La notion de responsabilité jetée aux orties, toutes les faiblesses et les vilenies étaient mises sur le compte des épreuves qui frappaient les innocents citoyens. Et d'où venaient ces épreuves ? Des monstres cupides qui refusaient de servir les autres, bien entendu ! Ainsi, la moindre petite contrariété devenait une bonne occasion de crier haro sur l'ennemi.

En réalité, Jagang avait besoin que les populations libres et prospères disparaissent parce qu'elles étaient la preuve vivante que l'Ordre mentait sur tous les points. Pour le tyran, il n'y avait pas pire ennemi que la vérité.

Le mensonge, en revanche, le servait à merveille. Une fois convaincus de la monstruosité de leurs adversaires, les habitants de l'Ancien Monde ne pouvaient plus décemment se plaindre du coût exorbitant de la guerre.

Le Ja'La servait à occulter les derniers doutes des citoyens. Dans les cités, une version plus civilisée du jeu permettait de canaliser les émotions et les pulsions du peuple vers des événements dépourvus d'importance. De plus, soutenir une équipe – parfois en allant jusqu'au meurtre des supporteurs ennemis – était un excellent moyen d'acquérir sans le savoir une mentalité belliqueuse.

Pour la formation des jeunes, c'était un élément-clé.

Au sein de l'armée, le Ja'La aidait les soldats à oublier leurs pénibles conditions de vie. Pour un public de militaires, le jeu devait être plus « viril » et les règles ne comptaient plus vraiment. La violence de ces « compétitions » étant un parfait exutoire pour de jeunes hommes frustrés, les tournois se multipliaient. Sans ce puissant dérivatif, l'empereur aurait eu du mal à maintenir la discipline et à garder sous son contrôle des millions d'hommes.

Pour asseoir son autorité, Jagang disposait de l'arme absolue : sa propre équipe, bien entendu imbattable. Ces joueurs, les meilleurs du monde, étaient les représentants parfaits de la puissance et du pouvoir de l'empereur. On les redoutait, et cette crainte, bien entendu, finissait

par auréoler le chef suprême de l'Ordre.

À travers son équipe, il tissait un lien presque intime avec ses hommes tout en leur démontrant à chaque instant son écrasante supériorité.

En vivant près de lui, lorsqu'elle était sa Reine Esclave, Nicci avait découvert que Jagang, au-delà de tout calcul, était bel et bien passionné par le Ja'La. À ses yeux, le combat était l'essence même de la vie. Dès qu'il ne faisait plus la guerre, l'empereur compensait en s'investissant dans son jeu favori. Ainsi, jamais son agressivité ne risquait de retomber. Et puisqu'il avait formé la meilleure équipe de toutes – un groupe universellement redouté –, il se prenait pour le plus grand expert et maître du Ja'La…

Pour lui, ce n'était plus un jeu, mais une extension de son être.

Accablée, Nicci tourna le dos au camp de l'Ordre, dont elle ne supportait plus la vue. Pendant combien de temps avait-elle détesté en secret l'horrible jeu dont les soudards se délectaient ?

Et maintenant, ces brutes assoiffées de sang assiégeaient le Palais du Peuple…

Une fois revenue dans le couloir, la magicienne attendit que Nathan ait refermé la porte, puis elle annonça calmement :

— Il faut que j'aille dans la tombe de Panis Rahl…

— Si tu le dis…, marmonna le prophète. Eh bien, en route !

— Une minute ! s'écria Anna. Nathan, je sais que tu n'aimes pas descendre dans cette crypte… Verna et Adie doivent nous attendre. Pourquoi n'irais-tu pas les rejoindre pendant que je guide Nicci jusqu'au tombeau ?

Le prophète eut un regard soupçonneux. Il ouvrit la bouche, mais un regard lourd de signification de sa vieille complice le réduisit au silence.

— Oui, c'est une bonne idée… Cara et moi allons retrouver ces gentes dames.

Quand la Mord-Sith croisa les bras, le cuir de son uniforme rouge craqua sinistrement.

— Je resterai avec Nicci, déclara-t-elle. En l'absence du seigneur Rahl, ma mission est de veiller sur elle.

— Berdine et Nyda ont besoin de ton avis sur la sécurité du palais, dit Anna. (Voyant que ça ne faisait ni chaud ni froid à la Mord-Sith, elle ajouta :) Pour le retour de Richard… Elles veulent qu'il ne risque rien lorsqu'il reviendra parmi nous.

Nicci n'avait jamais rencontré quelqu'un qui fût aussi méfiant que les Mord-Sith. Sans cesse sur leurs gardes, ces femmes envisageaient systématiquement le pire. Selon toute vraisemblance, Anna voulait

avoir une conversation privée avec elle. Pourquoi ne le disait-elle pas simplement à Cara ?

Sans doute parce qu'une vérité si inoffensive ne parviendrait pas à la faire changer d'avis.

— Tu peux y aller, mon amie, dit Nicci. Accompagne Nathan ; moi, je vous rejoindrai très vite.

— Où ça ? demanda Cara à Anna.

— Tu connais le réfectoire situé entre les quartiers des Mord-Sith et la cour de dévotion ombragée par un petit bosquet intérieur ?

— Bien entendu !

— C'est là que nous avons rendez-vous avec Verna et Adie. Nous vous y retrouverons après la petite visite de la tombe…

Nicci acquiesçant frénétiquement, Cara finit par rendre les armes.

Pour cette fois…

Chapitre 18

Au moment où le petit groupe se scindait en deux, Nicci remarqua le regard qu'Anna adressa à Nathan. Ponctuée d'un sourire presque enfantin, cette manifestation de tendresse – reçue clairement par le prophète, et récompensée par un sourire encore plus amoureux – mit la magicienne légèrement mal à l'aise, car elle détestait surprendre ainsi l'intimité des gens. En même temps, ce qu'elle découvrait sur les deux vieillards avait quelque chose de fascinant. Devant tant d'amour, personne ne pouvait rester indifférent ni avoir envie de se moquer. S'il fallait une preuve que l'âge n'existait pas vraiment, Nicci n'en voyait pas de meilleure…

Cet intermède sentimental inattendu mit du baume au cœur de la magicienne. Ainsi, Anna n'était pas seulement la Dame Abbesse qu'elle avait redoutée pendant des lustres. Comme toutes les femmes, elle avait un cœur et il battait pour quelqu'un…

Alors qu'elles remontaient un interminable couloir, l'ancienne Maîtresse de la Mort se tourna vers la Dame Abbesse à la retraite.

— Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

— Oui.

Un instant, Nicci en resta muette de surprise.

— Tu pensais que je ne l'avouerais pas ?

— Eh bien… Oui, je l'admets.

— Pour être franche, il fut un temps où je ne l'aurais pas reconnu sous la torture…

— Et depuis quand l'aimez-vous ?

— Des siècles, probablement ! Mais j'étais trop stupide – et trop imbue de mon titre ronflant – pour voir ce qui me crevait pourtant les yeux. Me suis-je laissé aveugler par le sens du devoir ? J'aimerais le penser, mais j'ai bien peur que ce soit une très mauvaise excuse…

Nicci en resta de nouveau bouche bée. Tant d'honnêteté, chez une telle femme ? Voilà qui n'était pas banal…

Anna ne put s'empêcher de sourire.

— Choquée de me découvrir humaine, mon enfant ?

— Ce n'est pas une façon très flatteuse de présenter les choses, mais… Eh bien, en gros, ce n'est pas mal vu…

Les deux femmes s'engagèrent dans un grand escalier qui s'enfonçait majestueusement dans les entrailles du palais.

— Tu veux la vérité ? Moi aussi, j'ai été bouleversée de me

découvrir bêtement humaine. Et au début, je dois dire que ça m'a attristée.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il m'a fallu regarder la vérité en face ! Nicci, j'ai gaspillé la majeure partie de ma vie ! Le Créateur m'a fait don d'une très longue existence, et à l'approche de sa fin, qu'ai-je constaté ? Un gâchis, mon enfant ! Des perles données aux cochons ! Je n'ai rien fait de ce merveilleux cadeau…

» N'es-tu jamais accablée à l'idée d'avoir vécu pour rien et tourné le dos au bonheur chaque fois que tu le rencontrais ?

Nicci n'eut pas le cœur de mentir.

— Voilà qui nous fait au moins un point commun…

Les deux femmes, aussi pensives l'une que l'autre, finirent de descendre l'escalier dans un silence à peine troublé par le bruit de leurs pas.

Au pied des marches, elles s'engagèrent dans une grande galerie éclairée par une multitude de lampes à huile.

Sur les murs lambrissés de cerisier, chaque panneau étant séparé des autres par des tentures couleur paille, s'alignait une impressionnante série de tableaux richement encadrés.

Si les sujets étaient très différents – un paysage de montagne, la cour d'une ferme, une chute d'eau tumultueuse –, toutes ces œuvres avaient en commun un fabuleux rendu de la lumière.

Sur le premier tableau, un lac brillait au soleil sur un fond de pics vertigineux éclairés par l'arrière. Dans le ciel, des nuages irisés de reflets jaunes dérivaient lentement au-dessus des berges du lac, les baignant d'une lumière délicatement tamisée. Autour de la pièce d'eau, la forêt était plongée dans une pénombre permanente. Au centre de l'œuvre, le couple perché sur une éminence rocheuse, dans le lointain, se trouvait très précisément sur la trajectoire d'une lance de lumière.

Dans la cour de ferme, des volailles couraient en tous sens sur des pavés gris couverts de brins de paille. Produite par une source invisible, la lumière ambiante, beaucoup moins vive que celle du soleil, conférait une étrange chaleur au tableau. De sa vie, Nicci n'avait jamais songé qu'une cour de ferme puisse être belle. Mais le peintre avait vu de la beauté en ce lieu, et il avait su la restituer.

Sur la troisième toile, derrière la fabuleuse cascade, se découpait l'arche majestueuse d'un pont de pierre naturel. De chaque côté de cette passerelle, un homme et une femme éclairés par une lumière crépusculaire se regardaient comme s'ils hésitaient encore à se rejoindre. Alors que les reflets rouges du soleil couchant donnaient à la scène un aspect presque surréaliste, la noblesse des deux personnages avait de quoi couper le souffle.

Depuis qu'elle connaissait le Palais du Peuple, Nicci s'étonnait qu'on y célèbre à ce point la beauté. La décoration intérieure, la qualité des matériaux, en particulier des marbres, la statuaire et les peintures… Le complexe tout entier paraissait être un hymne à la beauté de la vie. Dans son architecture résolument aérienne, il ne semblait pas outrancier de voir un vibrant encouragement à l'épanouissement sans limites de l'humanité. En un sens, ce chef-d'œuvre multidisciplinaire portait bien son nom. Si le peuple méritait qu'on lui érige un palais, c'était bien celui-là qu'il lui fallait…

Mais ce lieu était aussi le royaume du paradoxe et de la contradiction. Cette galerie de tableaux, par exemple… Aménagée dans les entrailles du palais, sur le chemin menant aux cryptes seigneuriales, elle était réservée à un usage *extrêmement* privé. En d'autres termes, seuls les seigneurs Rahl – ou presque – étaient susceptibles d'admirer les peintures.

Bien sûr, on aurait pu y voir l'expression de leur cupidité et de leur égoïsme. Mais ç'aurait été une interprétation simpliste et condamnable.

Les seigneurs Rahl ne se ressemblaient pas tous, loin de là. Si le père de Richard avait bien été un tyran cruel et pervers, beaucoup de ses ancêtres n'avaient aucun point commun avec lui. Au fil des siècles, il arrivait que les lignées dégénèrent, chaque « nouvelle vague » trahissant un peu plus les idéaux et les intentions des précédentes. Au fond, il en allait de même pour ces tableaux, car les artistes n'avaient sûrement pas eu pour ambition qu'une élite égocentrique annexe leurs œuvres.

En politique, les dirigeants avisés avaient souvent pour successeurs des crétins qui dilapidaient en quelques années ce qu'il avait fallu construire patiemment pendant des lustres.

Pour que cela cesse, il faudrait bien que les nouvelles générations, un jour ou l'autre, apprennent à tirer les leçons du passé, séparant le bon grain de l'ivraie, au lieu de le rejeter en bloc au nom d'une « modernité » privée de réelle substance.

Ceux qui laissaient mourir les valeurs de leurs ancêtres condamnaient leurs enfants à vivre dans un monde où ils devraient lutter âprement pour la « reconquête » de ce qui n'aurait jamais dû être perdu. Au soir de leur existence, ces braves parmi les braves étaient souvent trahis par leurs propres enfants, prompts à gaspiller des trésors qu'ils n'avaient pas dû arracher de haute lutte à l'oubli.

Cette galerie de peintures, sur le chemin de tombes illustres, était sans doute un message adressé au maître actuel de D'Hara par les seigneurs Rahl du passé. Une façon de lui rappeler ce qui comptait vraiment et de l'inciter à ne jamais s'en détourner pour le plus grand

bien de ses sujets.

Aucune de ces œuvres, cependant, n'approchait la perfection de la statue sculptée en Altur'Rang par Richard. Vibrante de vie, cette réalisation magnifique avait ramené Nicci – et des milliers d'autres personnes – sur le chemin de la vie et de la joie. Une incroyable métamorphose que la magicienne n'aurait pas crue possible, surtout en ce qui la concernait. Mais Richard était un seigneur Rahl dont chaque mot et chaque geste glorifiait la vie. Un homme conscient de la valeur des choses parce qu'il savait d'expérience qu'on pouvait tout perdre en un rien de temps.

— Tu l'aimes, pas vrai ? demanda soudain Anna.

Nicci sursauta puis se tourna vers sa compagne.

— Pardon ?

— Tu aimes Richard…

— Bien sûr… Tout le monde l'aime.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, et tu le sais très bien.

Nicci resta de marbre – en façade, pour le moins…

— Anna, Richard est marié et il aime sa femme. Personne au monde ne compte plus à ses yeux…

L'ancienne Dame Abbesse n'émit aucun commentaire.

— De plus, continua Nicci, très mal à l'aise, j'aurais pu gâcher sa vie – et toutes les nôtres, par la même occasion – quand je l'ai conduit de force dans l'Ancien Monde. À cette époque, il aurait eu tout à fait le droit de me tuer de ses mains.

— Sans doute, admit Anna, mais c'est du passé, et la roue tourne.

— Que voulez-vous dire ?

Anna haussa les épaules alors que les deux femmes s'engageaient dans un dernier escalier – celui qui débouchait au niveau des cryptes, dans l'ultime sous-sol du complexe.

— Nathan a eu toutes les raisons de me détester, il fut un temps. Et comme tu vois, il n'en a rien fait…

» Nous faisons tous des erreurs, je l'ai dit et je le répète. Nathan a su me pardonner. Puisque tu es toujours de ce monde, on peut supposer que Richard a également passé l'éponge sur tes fautes. Il t'apprécie beaucoup, c'est visible…

— Oui, mais il est marié à une femme dont il est fou.

— Une femme qui n'existe peut-être pas !

— J'ai remis les boîtes dans le jeu… Croyez-moi, je suis sûre qu'elle existe !

— Ce n'est pas vraiment ce que je voulais dire…

— Ah bon ?

— Eh bien… (Anna parut soudain distraite.) Tu sais quels efforts je dois produire pour ne pas t'appeler « sœur Nicci » ?

— Vous tentez de noyer le poisson, Anna !

La vieille dame eut un petit sourire.

— Désolée… Le fond de ma pensée, c'est que tout ça dépasse de loin l'horizon d'un seul homme.

— Tout ça ?

— La guerre, son titre de seigneur Rahl, son don, le conflit idéologique contre l'Ordre, les défaillances de la magie provoquées par les Carillons, les ravages du sort d'oubli, les boîtes d'Orden – toute cette liste, et bien d'autres choses ! En ce moment même, qui sait dans quel pétrin il est ? Nicci, songe à tout ce qu'il doit affronter. Richard n'est qu'un homme seul, sans personne sur qui s'appuyer.

— Je ne peux pas prétendre le contraire…

— Richard est le caillou dans la mare – un individu au centre d'une chaîne infinie de bouleversements. Il est essentiel pour chacun d'entre nous, et ses actes nous influencent. S'il trébuche, nous tomberons tous, tu le sais très bien.

» Pense à ce pauvre garçon, le premier sorcier de guerre depuis trois mille ans, qui est incapable de contrôler son don. Il détient les deux variantes de la magie, mais sans savoir comme s'en servir !

— C'est vrai… Mais où voulez-vous en venir ?

— Tu imagines ce qu'est sa vie ? La pression qui pèse sur ses épaules ? Ce garçon est né en Terre d'Ouest où il a fini par devenir guide forestier. Il a grandi en ignorant jusqu'à l'existence de la magie. Tu te vois avec ses responsabilités et aucun moyen de recourir à ton don ? Et pour ne rien arranger, le voilà bombardé « joueur » dans le cadre de la magie ordenique.

» Lorsqu'il découvrira que les boîtes sont dans le jeu – et en son nom ! – tu as idée de la terreur qui l'envahira ?

» Un garçon incapable de se connecter à son Han et pourtant censé manipuler la magie la plus dangereuse de tous les temps ?

— C'est là que j'interviens, rappela Nicci. Je lui apprendrai à contrôler son don.

— Précisément ! En d'autres termes, il a besoin de toi.

— Et il m'aura à ses côtés, parce que je ferai n'importe quoi pour lui.

— Vraiment ?

Le ton et l'expression d'Anna glacèrent le sang de Nicci.

— Que signifie cette question ?

— Ferais-tu vraiment n'importe quoi ? Veux-tu être la personne dont il a absolument besoin ?

— Traduction, je vous prie ?

— Veux-tu être sa partenaire ?

— Pardon ?

— Sa compagne !

— Il en a une, et…

— Est-ce une magicienne ?

— Il s'agit de la Mère Inquisitrice !

— D'accord, mais est-ce une magicienne ? Peut-elle invoquer son Han comme tu le fais ?

— Eh bien, je…

— Et la Magie Soustractive ? La maîtrise-t-elle ? Pas le moins du monde ! Toi, en revanche…

» Richard est né avec les deux facettes du don. J'ignore tout de la Magie Soustractive. Toi, tu la connais sur le bout des ongles. Dans notre camp, tu es la seule capable de former Richard. N'as-tu jamais pensé que vos destins ne s'étaient pas croisés par hasard ?

— Comment ça ?

— Réfléchis un peu ! Il ne peut pas s'en sortir seul, et tu peux tout être pour lui. Une formatrice, une amante, une compagne digne de ce nom…

— Une compagne digne de ce nom ? Anna, vous vous égarez ! Il a Kahlan, qui…

— Son égale, voilà ce qu'il lui faut. Une femme, certes, mais qui soit en toutes choses son *alter ego*. Qui peut combler tous ses besoins et ses désirs, selon toi ? Et contribuer ainsi à nous sauver tous ?

Nicci leva une main pour signifier qu'elle ne voulait pas en entendre plus.

— Je connais Richard, Anna ! S'il aime Kahlan, elle doit être une femme hors du commun. Son égale, en d'autres termes. On aime ce qu'on admire… Seul l'Ordre prétend qu'il faut s'éprendre de ce qui vous dégoûte…

» Bien sûr, elle n'est pas une magicienne, au sens strict du terme, mais elle lui apporte tout ce qu'il désire, et c'est le plus important. Richard ne pourrait pas aimer quelqu'un qui ne lui ressemble pas…

» Vous écartez Kahlan alors que vous ne savez rien d'elle, et pour cause ! Nous avons tous oublié cette femme. Mais ne suffit-il pas de connaître Richard pour deviner qu'elle est extraordinaire ?

» De plus, elle est la Mère Inquisitrice, autrement dit, une femme très puissante. Son pouvoir est différent du nôtre, c'est vrai, mais il n'en reste pas moins impressionnant.

» Avant la disparition des frontières, la Mère Inquisitrice dirigeait les Contrées du Milieu. Les rois et les reines s'inclinaient devant elle. Pouvons-nous en dire autant ? Vous étiez à la tête d'un palais. Moi, je servais un tyran. Kahlan est une vraie dirigeante, qui se bat pour la liberté et la survie de ses sujets. Richard m'a raconté qu'elle a traversé la frontière – en passant par le royaume des morts – pour le bénéfice de son peuple. Et quand le Sourcier était mon prisonnier, dans l'Ancien Monde, elle a pris sa place à la tête de l'armée d'harane…

» Richard aime Kahlan… Quand on a dit ça, on a tout dit…

Nicci n'en croyait pas ses oreilles. Être obligée de prononcer des paroles qui lui brisaient le cœur…

— Tu as peut-être raison, le garçon aime cette femme… Mais qui sait si elle est toujours vivante ? Tu connais mieux que moi la cruauté des sœurs qui l'ont capturée. Richard ne la reverra peut-être jamais.

— Tel que je le connais, il y arrivera.

— Et même si tu as raison, ça changera quoi ?

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai lu le grimoire et je sais comment fonctionne le sort d'oubli. Voyons les choses en face : la Kahlan qui a épousé Richard n'existe plus. La Chaîne de Flammes détruit le passé des gens. En un sens, la femme que Richard aime n'a jamais existé !

— Mais elle…

— Tu aimes Richard ! Pense avant tout à lui et à ses besoins. Kahlan est morte – son esprit, en tout cas. Ce que tu dis à son sujet est sûrement vrai, mais c'est terminé, à présent. Si Richard la retrouve, il sera en présence d'une coquille vide. Crois-tu qu'il aimera un fantôme ?

» L'essence de Kahlan s'est volatilisée. Richard est-il le genre d'homme à se contenter d'un corps, si beau fût-il ? Je ne crois pas, mon enfant…

» Vas-tu gâcher ta vie comme j'ai gâché la mienne ? Des années de bonheur avec Nathan perdues au nom du devoir ? Ne fais pas la même erreur, Nicci, et ne prive pas Richard de ses chances d'être heureux.

Nicci serra très fort les poings pour étouffer ses tremblements.

— Oubliez-vous qui je suis ? Anna, vous tentez de pousser dans les bras de Richard, le garant de notre avenir, une Sœur de l'Obscurité et une ancienne zélatrice de l'Ordre.

— Tu en as fini avec l'Ordre, et quant à l'obscurité… Tu es différente des autres servantes du Gardien. Ce sont de vraies Sœurs de l'Obscurité. Pas toi. Dans ton cœur, au moins…

» Les autres sont motivées par la soif de pouvoir et la haine. Toi, tu n'as jamais cherché à servir tes intérêts. Au fond, tu t'es toujours jugée indigne de vivre.

C'était la stricte vérité. Nicci ne s'était pas convertie par cupidité, mais parce qu'elle se tenait pour un être méprisable. Au fond de son cœur, elle détestait être contrainte à se sacrifier pour les autres. Cette révolte secrète, estimait-elle, était une tache indélébile sur son front. Étant un être maléfique, elle méritait un châtiment éternel, pas les récompenses promises par le Gardien à ses complices.

Sa constante culpabilité avait toujours déplu aux autres sœurs, qui s'étaient de tout temps méfiées d'elle.

— Par les esprits du bien…, soupira Nicci.

Comment Anna, qu'elle avait à peine vue pendant des décennies,

pouvait-elle en savoir si long sur elle ?

— J'étais donc si transparente ?

— Je me suis toujours attristée qu'une femme belle et douée comme toi ait une si piètre opinion d'elle-même.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?

— M'aurais-tu écoutée ?

— Je crains que non… Seul Richard pouvait m'ouvrir les yeux…

— J'aurais pourtant dû essayer… Mais j'ai toujours eu peur de perdre mon aura d'autorité si je me montrais trop gentille. Je craignais aussi que parler franchement aux novices de leur valeur fasse enfler leurs chevilles. Cela dit, tu n'étais pas si transparente que ça… Tes vrais sentiments sont restés cachés. Ce que je voyais comme de la modestie – une qualité qui te serait utile plus tard – était en réalité du ressentiment. Une erreur de plus…

— Je ne me suis jamais doutée que vous me gardiez à l'œil…

— Tu n'étais pas la seule, rassure-toi ! Et j'ai davantage maltraité des femmes que j'estimais autant que toi… Sais-tu que j'ai toujours eu une confiance absolue en Verna ? Eh bien, je ne le lui ai jamais dit. À cause de cette confiance, je l'ai envoyée en mission pendant vingt ans. Comme je ne lui avais pas parlé, elle m'a détestée deux décennies durant.

— Vous évoquez la poursuite de Richard ?

Anna s'immergea un moment dans ses souvenirs.

— Tu te rappelles le jour où Verna nous l'a amené ? Nous étions toutes réunies pour découvrir le nouveau « garçon », mais il était devenu un homme depuis longtemps.

— Je n'oublierai jamais, souffla Nicci. Dès que j'ai vu Richard, je me suis juré d'intégrer l'équipe de ses formatrices.

Elle avait réussi, devenant le professeur du Sourcier. Bien plus tard, les rôles s'étaient inversés…

— Nicci, Richard a besoin de toi ! Dans cette bataille, quelqu'un doit se tenir à ses côtés. Pour un homme seul, le fardeau est bien trop lourd. Il a besoin d'une femme aimée. Kahlan n'est plus qu'une étrangère pour lui, et ça ne changera pas. En un sens, il l'a perdue lors de cette guerre, et il lui faut une nouvelle compagne.

» Mon enfant, il a besoin que tu lui murmures à l'oreille certaines choses, la nuit… Qu'il en ait conscience ou non, tu es la femme qu'il lui faut.

Nicci faillit éclater en sanglots. Plaider contre ce qu'elle désirait le plus au monde lui déchirait le cœur. Richard était tout pour elle. Et justement, parce qu'elle l'aimait, elle ne pouvait adhérer à la vision d'Anna.

Elle décida donc de passer à un autre sujet.

— Je veux voir la tombe, puis parler à Verna et à Adie. Anna, je

n'ai pas de temps à perdre. Zedd m'attend à Tamarang, et il a besoin de mon aide. Richard doit recouvrer son don, c'est le plus urgent, pour le moment…

» Pour l'aider, je dois en apprendre plus sur Six. Vous ne l'avez jamais rencontrée, je sais. Mais votre réseau d'espions dispersés dans tout l'Ancien Monde…

— Tu savais, au sujet de mes espions ? s'étonna Anna.

Les deux femmes venaient de dépasser un nouveau palier. Bientôt, elles seraient au bon niveau.

— Disons que j'avais des soupçons… On ne garde pas le pouvoir si longtemps sans aide. Sous votre règne, le Palais des Prophètes était un îlot de stabilité et de calme dans un monde mis à feu et à sang par l'Ordre Impérial. Pour rester informée de tout, il vous fallait des yeux et des oreilles hors du palais. Et vous avez protégé notre fief pendant des siècles, sans jamais faillir.

— Tu me surestimes, mon enfant. Si j'avais été vraiment bonne, les Sœurs de l'Obscurité n'auraient pas prospéré sous mon nez.

— Vous vous en doutiez et vous aviez pris des précautions.

— Insuffisantes, vu comment ont tourné les choses.

— Personne n'est parfait ou invincible. Pendant très longtemps, vous avez circonscrit la menace, et c'était déjà un exploit. Grâce à votre réseau, vous étiez en permanence informée de tout. Les Sœurs de l'Obscurité le savaient, et elles avaient peur de vous.

» Le réseau de la Dame Abbesse a bien eu un jour ou l'autre des informations sur la voyante Six ?

— Je ne peux pas vraiment te dire, Nicci… Au fil des ans, trop de choses importantes ont retenu mon attention. Qu'avais-je à faire d'une voyante ? On ne m'a rien dit d'intéressant sur Six…

— Je ne vous demande pas de trahir vos sources, comprenez-le ! Mais il me faut des informations sur la femme qui a volé la troisième boîte d'Orden. Richard aura besoin de cet artefact. Le moindre indice peut m'être utile.

— Mes sources ne m'ont jamais rien appris sur Six, soupira Anna, mais je la connais, même si c'est très vaguement. Pour commencer, elle est incapable de remettre dans le jeu la magie d'Orden.

— Alors, pourquoi voler la boîte ?

— Même en l'absence d'informations spécifiques sur Six – à part celles de Shota – je sais que certaines personnes rêvent de détruire tout ce qui est bon dans le monde. La haine de la liberté, par exemple, les conduit à s'allier avec des gens qui partagent leur répugnance.

» Au fond, ces misérables vomissent la vie. Peut-être parce qu'ils se sentent incapables de relever les défis qu'elle leur présente… Refusant de voir la réalité en face, ils imaginent l'Univers comme ils voudraient qu'il soit. Au lieu de travailler dur, ils massacrent ceux qui s'échinent

pour de bon. Créer étant épuisant, ils se résignent sans trop de peine à voler ce qui existe déjà.

— Si je comprends bien, même sans connaître Six, vous prédisez qu'elle cherchera à s'allier avec d'autres champions de la haine comme elle.

— C'est ça… Et quelles conclusions en tires-tu ?

Enfin arrivées au pied de l'escalier, les deux femmes marquèrent une courte pause.

— C'est assez facile : au bout du compte, elle voudra pactiser avec les Sœurs de l'Obscurité, qui détiennent les deux autres boîtes.

— Bien raisonné, mon enfant…

— Ne pouvant pas utiliser la boîte, elle doit s'en servir comme d'une monnaie d'échange. Son but est de devenir plus puissante. Après la disparition de la barrière, elle a jeté son dévolu sur le Nouveau Monde, qui lui paraissait vulnérable à souhait. Dans un premier temps, voler le domaine de Shota l'a satisfaite. Mais les femmes comme elles n'en ont jamais assez. Aujourd'hui, elle veut échanger la boîte contre du pouvoir.

— Six ne veut pas être exclue de la « fête » ordenique… La destruction massive du bien la fascine. Elle ne crachera pas sur plus de pouvoir, mais son véritable but est de participer à la destruction des valeurs fondamentales de l'humanité.

— C'est logique, pourtant un détail ne colle pas… (Nicci plissa les yeux pour sonder le long couloir qui s'ouvrait devant Anna et elle.) Les Sœurs de l'Obscurité craignent les voyantes. Elles refuseront de traiter avec Six.

— Elles craignent encore plus le Gardien ! Si elles ne récupèrent pas la troisième boîte, leur maître sera furieux. Et n'oublie pas qu'elles ont remis les boîtes dans le jeu, comme toi. Si elles n'ouvrent pas la bonne – pour elles – elles disparaîtront, c'est aussi simple que ça. Tu verras : elles seront forcées de négocier avec Six.

— C'est bien possible, admit Nicci.

Quelque chose semblait pourtant ne pas coller. Mais quoi donc ?

Toute l'affaire était plus compliquée que ça, Nicci l'aurait juré.

Chapitre 19

Le sol, les murs et le plafond du long couloir étaient en marbre blanc veiné de gris et d'or. À la lueur des torches disposées à intervalles réguliers dans des supports, ce qui aurait dû être un banal corridor évoquait un tunnel qui aurait relié deux mondes – et plus spécifiquement, ceux de la mort et de la vie. Dans l'air immobile et pesant, une odeur de poix venait titiller les narines des deux visiteuses.

Sur leur droite et sur leur gauche, des couloirs latéraux conduisaient aux autres tombes de la crypte.

— Nous vivons une époque périlleuse, dit Anna. Aucun autre moment de l'histoire, à ma connaissance, ne fut si dangereux pour l'humanité. Notre survie à tous est en jeu, Nicci.

La Sœur de l'Obscurité repentie tourna la tête vers la Dame Abbesse.

— C'est pour ça que je veux aider Zedd à Tamarang, puis retrouver Richard… Et il faut aussi arrêter Six avant qu'elle ait pu rencontrer les sœurs… Cette voyante est plus redoutable qu'un crotale, mais si nous la dénichons, je pense que Zedd en viendra à bout.

» Ma priorité est plutôt de retrouver Ulicia et Armina. Elles détiennent les deux autres boîtes, et si elles parviennent à se procurer la troisième, elles n'attendront pas un an avant d'essayer d'en ouvrir une. Richard risque d'être pris de vitesse par ces femmes. Le temps presse terriblement, Anna !

— Je crains que tu aies raison, mon enfant. Voilà pourquoi il est essentiel que tu sois aux côtés de Richard, prête à l'aider de toutes les façons possibles.

— J'y suis décidée, vous le savez !

— Même le meilleur des hommes a besoin d'une compagne pour modérer ses ardeurs. Surtout quand l'avenir du monde dépend de ses choix…

— J'ai peur de ne pas très bien vous suivre…

— Pour influencer utilement un homme tel que Richard, il faut avoir gagné sa confiance, être en permanence près de lui… et occuper la première place dans son cœur.

— Je l'aime et je combattrai à ses côtés !

— Pour orienter judicieusement ses actes, il faudra plus que cela.

— Et pourquoi devrais-je l'influencer, selon vous ?

— Pour grandir harmonieusement, un enfant doit connaître la tendresse de sa mère et la force sereine de son père. En travaillant ensemble, nos parents font de nous ce que nous sommes et nous guident sur le chemin tortueux de la vie. Dans le cas qui nous occupe, la problématique est la même. Il faut à Richard un principe féminin – un élément essentiel à son équilibre, afin qu'il soit un tuteur compétent pour l'humanité.

» Un bon général n'a pas besoin d'une femme pour accumuler les victoires et finir par gagner la guerre. Jagang peut écraser tous les adversaires qui se dressent sur son chemin. Mais il ne peut rien faire de plus – rien de constructif, en tout cas.

» Pour notre camp, les choses sont différentes… Le but n'est pas seulement de vaincre, mais de donner sa chance à l'avenir – selon des critères qui nous sont très personnels. Pour être heureux, il ne suffit pas à Richard d'être aimé, serait-ce par la femme la plus extraordinaire du monde. Il a besoin de chérir une personne qu'il admire et respecte. Vivre uniquement pour lutter ne saurait le satisfaire. S'il ne partage pas de l'amour, cet homme n'est pas complet. Sa bien-aimée seule peut lui donner la force de continuer…

Nicci s'exaspéra qu'Anna soit remontée à l'assaut si vite.

— C'est vrai, mais je ne suis pas sa bien-aimée, et il n'y a rien à ajouter.

— Tu peux le devenir, et tu le sais…

— Kahlan est digne de l'amour de Richard, j'en ai la certitude. Moi… Eh bien, j'ai fait des choses horribles qui ne seront ni réparées ni pardonnées ! Anna, j'ai longtemps marché sur un chemin très sombre. Pour me racheter, j'ai décidé de me dresser contre mes anciens complices. Si je suis victorieuse, le salut me redeviendra peut-être accessible, au bout du compte… Mais je ne mériterai jamais l'amour de Richard. Kahlan est taillée pour ça. Pas moi.

— Nicci, Kahlan n'est plus disponible pour Richard ! Ne fais pas semblant de croire qu'il peut choisir entre elle et toi, parce qu'elle n'existe plus. La Chaîne de Flammes l'a consumée, et il ne reste plus que toi. Épouse Richard et sois son principe féminin !

— L'épouser, alors qu'il ne m'aime pas ? Pourquoi accepterait-il une telle union ?

— Qu'as-tu donc appris au Palais des Prophètes ? Je commence à me demander comment tu as pu achever ton noviciat !

— De quoi parlez-vous, au nom du Créateur ?

— Les hommes ont des *besoins*, mon enfant… Satisfais ceux de Richard avec toute la beauté et le talent que tu tiens du Créateur, justement, et ce garçon te prendra pour femme, je t'en fiche mon

billet !

Nicci parvint de justesse à ne pas gifler la vieille dame.

— Il n'est pas comme ça ! s'écria-t-elle, indignée. Pour lui, le désir et l'amour sont intimement liés, et…

— Au final, vous partagerez les deux ! Tu auras simplement donné un petit coup de pouce au bon moment, et voilà tout ! Quand il est comblé, un homme n'est pas loin d'aimer, tu peux me croire. Enfin, tu sais bien que tous les couples ne se marient pas par amour ! La sagesse des parents, dans les unions arrangées, fait très souvent des miracles. En l'absence de Kahlan, c'est ce que nous voulons pour Richard.

» Attire-le dans ton lit et montre-lui ce que tu sais faire ! Si tu séduis son corps, son cœur ne tardera pas à suivre, et il connaîtra auprès de toi l'amour profond auquel il aspire.

Nicci sentit qu'elle s'empourprait. Cette conversation était à la fois absurde et obscène. Elle devait changer de sujet, mais pour ça, il lui aurait fallu recouvrer sa voix.

Non sans difficulté, elle avait fini par se gagner l'amitié et la confiance de Richard. Les infâmes manigances que suggérait Anna détruiraient tout cela.

L'amitié de Nicci était un havre de paix pour le Sourcier. Un refuge où il pouvait s'autoriser à être vraiment lui-même. En un sens – mais dans d'autres circonstances – cela aurait pu constituer d'excellentes fondations pour une relation amoureuse. Le plan d'Anna, d'un incroyable cynisme, était la négation même de ce qui unissait actuellement Richard et l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Tu ne peux pas laisser passer cette chance, mon enfant, pour toi comme pour nous !

Nicci prit le bras d'Anna et la força à s'arrêter.

— Comment ça, pour vous ?

— Tu es notre lien avec Richard.

— Pardon ?

Anna se rembrunit. Au fil des minutes, elle ressemblait de plus en plus à la terrible Dame Abbesse dont se souvenait Nicci.

— Je parle du lien qu'une formatrice telle que toi finit par tisser avec les jeunes sorciers qu'elle prend sous son aile…

— Anna, Richard est notre chef ! Pas du fait de sa naissance, mais parce qu'il a la *volonté* de gagner cette guerre. Il n'avait pas prévu de devenir le seigneur Rahl, mais tout au long du processus, il a appris à habiter son rôle. Au nom de son amour pour la vie, il n'a reculé devant aucun combat. Inspirés par son exemple, des hommes et des femmes ont décidé de l'imiter. C'est uniquement pour ça que nous ne sommes pas encore vaincus.

» Et vous osez le comparer à un jeune sorcier affublé d'un

Rada'Han ? C'est un homme libre, pas un fantoche !

— Tu en es si sûre que ça ? Oui, il est notre chef, et je m'en réjouis sincèrement. Mais c'est aussi un garçon qui ne sait rien faire avec son don. Tu te rends compte de ce que ça signifie ? D'autant plus pour un sorcier de guerre qui porte en lui les deux variantes de la magie ? Cet homme est plus dangereux que la foudre ! Selon toi, qui est censé apprendre une forme de contrôle aux individus de ce genre ? Les Sœurs de la Lumière, pardi !

— Peut-être, mais je n'en suis pas une…

— Mon œil ! Tu joues avec les mots, mais ça ne changera rien.

— Je répète : je ne suis pas une…

— Si ! (Anna tapota la poitrine de Nicci du bout d'un index.) Là-dedans, c'est ce que tu es ! Parce que tu as choisi la vie, et qu'importe le chemin tortueux qu'il t'a fallu emprunter ! Tu as opté pour la Lumière du Créateur, que tu le reconnaisses ou non. Alors, refuse le titre de sœur, si ça t'amuse. Mais sache que ça ne change rien : tu sers notre cause, et tu es en mesure de guider un homme qui a désespérément besoin qu'on lui tende une main amicale.

— Anna, je n'ai jamais fait la putain, et je ne commencerai pas pour vous, ni pour quiconque d'autre !

— T'ai-je demandé de coucher avec un homme que tu n'aimes pas ? Ai-je jamais dit que tu devais lui mentir ? Absolument pas ! Je t'implore d'apporter le bonheur à celui que tu aimes et de devenir la femme qu'il a envie de chérir. En cela, tu seras son lien avec l'humanité, parce que pour lui, tout passe par l'amour.

— Une espionne à votre service, voilà ce que vous voulez que je sois ! Le reste, c'est du bla-bla !

Pour se calmer, Anna récita une courte prière.

— Ma fille, dit-elle quand elle eut terminé, je te demande simplement de ne pas continuer de gâcher ta vie. Hélas, tu ne comprends pas ce que je veux dire. Après tout, il s'agit d'amour, un sentiment que tu ne connais pas vraiment. Je me trompe ? Pour le moment, tu ne sais rien de la passion, à part que son absence est un poison qui ronge ton âme.

» Les circonstances ne sont pas idéales, je te l'accorde, mais le Créateur te donne néanmoins une chance d'être heureuse. La possibilité de vivre une formidable histoire d'amour ! En guise de sentiments, tu n'as jamais eu que des fantasmes teintés de mélancolie. Quand l'amour n'est pas réciproque, c'est un simple hochet pour jeunes filles en fleur. Lorsqu'il est partagé, en revanche… Ah ! Nicci, si tu savais ce qu'on éprouve ! Comme je te plains de tout ignorer de la plus humaine des émotions ! Découvre la joie, et tu deviendras pour de bon une autre femme !

Dans sa vie, Nicci avait subi les étreintes bestiales de quelques brutes. Bien entendu, toute joie en avait été absente. Sur ce point-là, Anna avait raison. Être aimée et aimer en retour restait pour elle un profond mystère.

Et ça n'était hélas pas près de changer…

— Dans la ferveur de cet amour partagé, si tu peux aider Richard à prendre les bonnes décisions, où sera le mal ?

» T'ai-je demandé de lui nuire ? De le pousser à faire le mal ? Voyons, tu vois bien que c'est tout le contraire ! Mon seul désir, c'est que tu l'arraches au désespoir qui risque de lui faire commettre une erreur tragique dont nous aurons tous à pâtir.

Nicci sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale.

— Qu'allez-vous encore inventer ?

— Au temps où tu étais avec l'Ordre, quand on te surnommait la Maîtresse de la Mort, quels sentiments éprouvais-tu ?

— Quels sentiments ? Je ne sais pas, moi… Mais si je cherche bien, je… On doit pouvoir dire que je me détestais, et que je haïssais la vie…

— L'idée que Jagang puisse te tuer t'effrayait-elle ?

— Pas vraiment, puisque je m'abominais…

— Aurais-tu la même réaction aujourd'hui ? Te ficherais-tu de ton avenir ?

— Bien sûr que non ! En ce temps-là, je me moquais de mon propre sort. J'estimais être indigne de toute forme de bonheur et rien ne comptait à mes yeux, ma vie encore moins que le reste. J'étais indifférente à tout, en somme…

— Indifférente à tout…, répéta Anna. Oui, oui… Te jugeant indigne d'être heureuse, tu te fichais de tout le reste. En d'autres termes, tu ne prenais pas à l'époque le même genre de décision qu'aujourd'hui, tout ça parce que tu te méprisais. C'est bien ça ?

— Oui, je crois, concéda Nicci, se demandant quand le piège allait se refermer.

— Selon toi, comment réagira Richard lorsqu'il comprendra que Kahlan est à jamais perdue pour lui ? bref, lorsque la réalité le rattrapera ? Se dira-t-il que la vie vaut quand même la peine d'être vécue ? Totalement désespéré, continuera-t-il à se sentir lié à nous et à notre avenir ? S'il se sent coupé du bonheur à tout jamais, s'inquiétera-t-il de ce qui risque de lui arriver dans un futur proche ? Tu connais la réponse à ces questions. En fait, tu viens juste de me la donner.

Nicci frissonna. Voilà, le piège s'était refermé, et elle était coincée.

— S'il n'a personne à aimer, voudra-t-il continuer de vivre ?

— Je… Je suppose que non… Enfin, c'est un risque, en tout cas…

— Dans cette configuration, fera-t-il les bons choix pour

l'humanité ? Ou baissera-t-il les bras ?

— Je ne crois pas que ce soit son genre…

— Tu ne crois pas ? Tu veux tout risquer sur ce que tu crois ? Nicci, si nous perdons Richard, tout sera fichu. Essaie de ne pas l'oublier !

» Tu sais mieux que quiconque qu'il joue un rôle essentiel, sinon, tu n'aurais pas remis dans le jeu les boîtes d'Orden – pas en son nom, du moins. S'il ne nous mène pas à la bataille, nous perdrons. Ça aussi, tu le sais. Et enfin, tu n'ignores pas que les Sœurs de l'Obscurité prévoient de lâcher le Gardien dans le monde des vivants. Sans Richard pour les combattre, elles réussiront, et cela nous précipitera vers le Grand Vide.

» Sans lui, l'humanité est condamnée, c'est aussi simple que ça.

— Il ne nous abandonnera jamais, j'en suis sûre !

— Pas intentionnellement, peut-être… Mais s'il continue son chemin sans une femme aimée à ses côtés, il risque de ne pas prendre les bonnes décisions. L'amour tient ce garçon debout, ne perds surtout pas ça de vue. S'il se retrouve un jour à bout de forces, son cœur prendra le relais – à condition de déborder d'amour !

— Vous avez peut-être raison, mais ça ne vous donne pas le droit de décider qui il doit aimer.

— Nicci, je doute que…

— Pourquoi combattons-nous, au juste ? La défense de la vie, il me semble… Et pour la liberté, aussi…

— C'est pour ça que je lutte, oui…

— Vous en êtes sûre ? Toute votre vie, vous avez manipulé les autres afin qu'ils soient à votre image. Vous ne détestez pas le bien, c'est vrai, mais ça ne vous empêche pas de dicter leur comportement aux gens.

» Vous façonnez les novices pour qu'elles deviennent des sœurs obéissantes. Ensuite, elles manipulent de jeunes sorciers afin qu'ils se comportent selon les critères que vous jugez sains…

» Tous les gens que vous avez eus sous votre responsabilité étaient tenus de se conformer à vos standards. En règle générale, vous ne leur laissiez aucun libre arbitre. Quand ils entendaient faire leurs propres expériences, vous les en empêchiez afin de mieux leur bourrer le crâne. La seule exception, à ma connaissance, fut Verna, puisque vous l'avez envoyée dans le monde pendant vingt ans. Mais non sans l'avoir manipulée avant…

» Des siècles avant sa naissance, vous avez commencé à planifier la vie de Richard. La grande Annalina Aldurren, après lecture et interprétation des prophéties, a décidé comment le Sourcier devrait vivre, penser et agir. Aujourd'hui, vous décrétez qu'il doit m'aimer ! Avez-vous également prévu comment il se comportera après sa mort,

dans le monde des esprits ?

» Alors qu'il faisait tout pour vous aider, vous avez emprisonné la vie de ce pauvre Nathan. Tout ça à cause des crimes qu'il *aurait pu* commettre. Même si vous en êtes venue à l'aimer, c'est une grande injustice !

» Anna, nous combattons pour que chacun puisse vivre comme il l'entend. Désolée, mais vous ne pouvez pas décider pour les autres. Nul ne peut être la version positive de Jagang – les tyrans bienfaisants n'existent pas, il faut vous réveiller !

— C'est vraiment ce que tu penses de moi ?

— Ai-je tort ? Vous voulez décider à la place de Richard, comme à l'époque où il n'était pas né. Mais sa vie lui appartient, et il aime Kahlan. À quoi rimerait son combat s'il devenait votre marionnette, aimant et épousant la femme que vous avez choisie pour lui ?

» Si j'acceptais, je ne serais *sûrement* pas le genre de compagne qu'il lui faut. En vous obéissant, je détruirais définitivement toute l'amitié et toute la tendresse que nous partageons.

Anna baissa soudain la tête.

— Nicci, je ne veux pas te forcer à l'aimer. Tu n'as pas besoin de ça, de toute façon…

— Je donnerais cher pour croire à votre discours et agir selon votre volonté ! Mais j'y perdrais tout respect de moi-même, et c'est un prix que je ne veux pas payer. Richard aime Kahlan et je ne m'immiscerai pas entre eux, un point c'est tout ! Ne comptez pas sur moi pour trahir un tel homme.

— Mais je…

— Seriez-vous contente d'avoir obtenu par la ruse l'amour de Nathan ? Vivriez-vous dans la joie et l'allégresse ?

Des larmes perlèrent aux paupières d'Anna.

— Non, je détesterais ça…

— Alors, comment pouvez-vous imaginer que ça me plairait ? On doit être aimée pour ce qu'on est, pas pour ses compétences au lit.

— Certes, mais je…

— Lorsque Richard était mon prisonnier, j'ai voulu le forcer à gober les fadaises de l'Ordre. J'espérais aussi le contraindre à m'aimer. Pour cela, je lui ai proposé mes « services », un peu comme dans le plan que vous avez imaginé. Il a refusé, et c'est en partie pour ça que je le respecte tant. Tous les autres hommes se seraient damnés pour m'avoir dans leur lit. J'ai tenté de le séduire, et il a montré qu'il se laissait contrôler par son esprit, pas par ses pulsions.

» La raison est son guide. C'est pour ça qu'il nous commande, pas parce que vous avez tiré les bonnes ficelles au bon moment !

» Si j'étais arrivée à mes fins, je n'aurais sûrement pas le même respect pour lui… Comment aimer vraiment un homme aux telles

faiblesses de caractère ? Même si je souscrivais à votre plan, Richard ne tomberait pas dans le panneau. Car il n'a pas changé, c'est évident ! En revanche, il me retirerait son amitié et son estime. Votre machination est vouée à l'échec, Anna, et ce dans tous les cas de figure.

» Devez-vous vraiment le regretter ? Préféreriez-vous avoir pour chef un homme incapable de résister à ses pulsions ? Un dirigeant de paille soumis à votre volonté ?

— Non, ce n'est pas mon objectif.

— Et pas le mien non plus !

Anna sourit, prit Nicci par le bras et se remit en chemin.

— C'est dur à reconnaître, mais je crois que tu as mis dans le mille… Emportée par ma ferveur, j'ai fini par me croire autorisée à décider pour les autres en toutes circonstances. Mais je ne suis pas omnisciente, loin de là !

Les deux femmes avancèrent un moment en silence.

— Je suis désolée, Nicci… Par bonheur, malgré mon influence néfaste, tu es devenue une femme digne de ce nom !

— Peut-être, mais ma route semble promise à être bien solitaire…

— Richard t'y rejoindra peut-être un jour, prêt à t'aimer pour ce que tu es, tout simplement…

La gorge nouée, Nicci préféra faire comme si elle n'avait pas entendu.

— Prise dans la furie des événements, continua Anna, j'ai bien peur d'avoir oublié la leçon que m'a enseignée mon histoire avec Nathan…

— Ce n'est peut-être pas votre faute… La Chaîne de Flammes nous vole sans cesse des souvenirs et des sentiments…

— Je doute de pouvoir faire porter le blâme à un sort si récemment jeté… Après tout, je me suis fourvoyée toute ma vie.

— Cette leçon… Anna, de quoi s'agit-il ?

— Un jour, Nathan m'a tenu le même discours que toi, en développant un raisonnement tout à fait similaire. Je l'avais mal jugé, exactement comme toi jusqu'à ce que tu m'ouvres les yeux. Je te prie de m'excuser, pour ça et pour tout le mal que je t'ai fait avant.

— Non, ne vous sentez pas responsable de ma vie ! J'ai choisi en toute connaissance de cause – en tout cas, je le croyais. Chacun d'entre nous doit un jour faire face aux épreuves de la vie. Bien sûr, il y a toujours des personnes qui tentent d'influencer voire de dominer les autres. Mais on ne peut pas fuir ses responsabilités en les accusant de tous les maux. Au bout du compte, un être humain est le seul « capitaine » de son existence, et en cas d'échec, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même.

— Les erreurs dont nous parlions plus tôt… Nicci, tu as su réparer

les tiennes. Aujourd'hui, tu fais le bien autour de toi et tu t'es amplement rachetée.

— J'ai conscience de mes fautes, c'est vrai, et je tente de me corriger. Quant au rachat… J'en suis encore loin, croyez-moi ! Mais je vous fais une promesse, Anna : je serai toujours là pour Richard, quoi qu'il me demande. C'est ainsi que se comporte une véritable amie.

— Il peut se féliciter de t'avoir à ses côtés, sœur Nicci.

— Nicci tout court, si ça ne vous gêne pas…

— Nicci, si tu préfères…

Alors qu'Anna et elle passaient en silence devant une série de torches disposées plus près les unes des autres, Nicci se félicita que la vieille dame ait finalement saisi son point de vue. À l'évidence, on n'était jamais trop vieux pour comprendre de nouvelles choses.

Sauf s'il s'agissait d'un repli stratégique. Une nouvelle ruse, pour mieux revenir à l'assaut plus tard.

Nicci n'en avait pas le sentiment. Nathan avait probablement changé pour de bon l'intraitable Dame Abbesse. Et en bien, par-dessus le marché.

En un sens, l'ancienne Maîtresse de la Mort venait d'avoir avec Anna la conversation dont elle rêvait depuis toujours. Et ça n'était pas rien…

— Parler de Nathan me rappelle le sort terrible que je lui réservais avant qu'il me ramène à la raison. J'ai laissé quelque chose de très important dans le donjon…

Nicci en fronça les sourcils de perplexité.

— Vous ne pourriez pas être plus claire ?

— Eh bien, j'avais l'intention de…

— Mais qui voilà donc ? s'écria soudain une voix aiguë.

Nicci s'immobilisa, leva les yeux et vit trois silhouettes féminines émerger d'un couloir latéral.

— Sœur Armina ? demanda Anna, désorientée.

— En chair et en os ! Et vous ne seriez pas notre défunte Dame Abbesse ? Miraculeusement ressuscitée, dirait-on ! Mais plus pour longtemps, je le crains…

Anna tira Nicci derrière elle.

— Enfuis-toi, mon enfant ! C'est à toi de le protéger, à partir de maintenant.

Nicci n'eut pas besoin de demander à la vieille dame de préciser de qui elle parlait.

Chapitre 20

N’en étant pas à son premier affrontement mortel, Nicci n’envisagea pas un instant d’obéir à Anna. Dans une situation pareille, la fuite était immanquablement une erreur fatale.

Guidée par son instinct, la magicienne leva une main au-dessus de l’épaule de sa compagne et invoqua tout le pouvoir soustractif dont elle disposait. Une tempête destructrice allait souffler sur les trois intruses, les balayant du monde des vivants.

Sauf que… rien ne se produisit.

Au moment où elle constatait que son Han lui était inaccessible, Nicci se souvint d’une particularité du Palais du Peuple : entre ses murs, tous les pratiquants de la magie, à part le seigneur Rahl en titre, étaient quasiment privés de leur pouvoir.

Les choses risquaient très vite de tourner à la catastrophe…

Quand le premier éclair jaillit, fondant sur Anna, un vacarme de fin du monde faillit faire exploser les tympans de Nicci. Éblouie par la lueur de l’attaque magique, elle dut fermer un instant les yeux.

Quand elle les rouvrit, une seconde plus tard, la magicienne constata que des filaments de lumière noire se mêlaient à la lance de lumière qui fondait sur Anna.

Des étincelles crépitaient dans l’air. Plus obscur que la nuit, le composant soustractif du sort offensif semblait être un trou noir prêt à dévorer le monde de la vie.

Au contact de l’énergie surnaturelle, le marbre qui couvrait le sol, les murs et le plafond du corridor se fissura et explosa par endroits. Des éclats de pierre volèrent dans toutes les directions, ricochant sur toutes les surfaces solides disponibles. Dans le nuage de poussière consécutif à l’attaque, Nicci constata que la flamme de plusieurs torches avait été soufflée par l’onde de choc.

Bien que son pouvoir fût trop faible pour qu’elle puisse riposter, Nicci parvint à établir avec son Han une liaison précaire et provisoire.

Aussitôt, le monde parut se pétrifier. Ses membres pesant soudain des tonnes, l’ancienne Maîtresse de la Mort eut le sentiment que le temps lui-même suspendait son cours.

Nicci distingua nettement chaque éclat de marbre qui zébrait l’air. Comme dans un cauchemar, les projectiles pointus parurent soudain voler au ralenti, et avec un petit effort, la magicienne aurait pu les compter. Mais pour l’instant, elle tentait de se concentrer plutôt sur

l'éclair de magie mixte qui menaçait de dévaster le long corridor blanc.

Alors que le temps ralentissait, comme s'il était pris dans la toile gluante d'une araignée, l'esprit de Nicci se mit à fonctionner à une incroyable vitesse. Malgré ses efforts, elle ne trouva rien, dans son répertoire de sorts, qui pût s'opposer efficacement à une combinaison de magie additive et soustractive.

L'éclair était assez puissant pour fracasser du marbre. Mais pour l'heure, il cherchait avant tout une cible de chair et de sang.

Alors que la lance blanche veinée de noir fondait sur sa cible avec une déconcertante lenteur, Nicci s'avisa en une fraction de seconde que la Dame Abbesse à la retraite était en danger de mort.

Connaissant les trois femmes qui se tenaient devant Anna et elle, Nicci savait à quelle source elles puisaient leur pouvoir dévastateur. Résolue à sauver Anna, elle la prit par le poignet et tenta de la tirer à l'écart de la trajectoire du tueur lumineux.

Chaque mouvement, comme s'il était fait dans un baril de mélasse, prenait une petite éternité. Et si elle ne parvenait pas à l'écarter de la ligne de mire du sort, Nicci savait que la Dame Abbesse ne survivrait pas au choc.

La manœuvre faillit réussir. Hélas, l'éclair bondit sur le côté – ce qu'il n'aurait jamais dû faire, en temps normal – et vint « délibérément » percuter Anna, lui traversant la poitrine avant de ressortir par son dos.

Arrachée à la prise peu assurée de Nicci, la vieille dame décolla du sol et alla s'écraser contre un mur.

L'impact, très violent, fissura le marbre blanc.

S'il restait un os entier dans le corps d'Anna, ce serait un miracle.

Bien inutile, cela dit. Car Annalina Aldurren était morte avant même de percuter le mur.

L'éclair de magie mixte se volatilisa. Alors que le coup de tonnerre lui faisait encore bourdonner les oreilles, Nicci tenta d'éclaircir sa vision.

Quand elle eut réussi, elle vit que le cadavre d'Anna gisait dans une flaque de sang qui se répandait sur le marbre naguère immaculé.

Dans le couloir, en face de Nicci, les trois meurtrières observaient déjà leur prochaine proie.

La magicienne se demanda comment ses adversaires avaient pu utiliser leur magie à l'intérieur du palais. La réponse lui vint comme une évidence : les trois Sœurs de l'Obscurité avaient relié leurs pouvoirs – en d'autres termes, elles avaient agi dans une parfaite harmonie conceptuelle et pratique. Et cela leur avait permis de se jouer des défenses magiques du palais.

Mais comment Armina et les deux autres avaient-elles réussi à s'introduire dans le fief du seigneur Rahl ? C'était la question essentielle – dont la réponse resterait à jamais inconnue.

Pour l'heure, Nicci avait des préoccupations plus urgentes. Dans un instant, un nouvel éclair jaillirait, et elle subirait le même sort que la pauvre Anna. Par un passé pas si lointain que ça, la magicienne se serait fichue de laisser ou non sa peau dans cette affaire. Mais tout était différent, et elle n'avait plus envie de mourir.

Heureusement, la fin serait rapide. Comme Anna, elle ne sentirait rien avant de basculer dans le néant.

— Sœur Nicci, dit Armina avec un rictus mauvais, je suis ravie de te revoir !

— Moi aussi, dit Julia, la sœur postée sur la droite d'Armina, même si nous t'avons surprise en très mauvaise compagnie…

Campée sur la gauche d'Armina, la solide Greta foudroya du regard l'ancienne Maîtresse de la Mort.

Ces trois femmes étaient des Sœurs de l'Obscurité. Comme Ulicia, Cecilia et Tovi, Armina avait échappé à l'emprise de Jagang. De leur propre chef, les quatre rebelles avaient lancé le sort d'oubli, capturé Kahlan et remis dans le jeu les boîtes d'Orden.

Julia et Greta, en revanche, étaient depuis longtemps prisonnières de Jagang. Armina n'avait en principe rien à faire avec elles.

Sans prendre le temps de se demander pourquoi les trois zélatrices du Gardien étaient ensemble, ni ce que ça impliquait, Nicci décida qu'elle ne se rendrait pas sans combattre.

Faisant un grand geste circulaire, elle invoqua le champ de force le plus puissant qu'elle connaissait. Dans les circonstances présentes, il serait ridiculement faible, mais avec un peu de chance, il lui gagnerait le répit dont elle avait besoin.

Ensuite, la magicienne fit demi-tour et courut vers l'escalier.

Elle n'avait pas fait trois pas quand un poing d'air compacté la percuta et la fit tomber en avant. À moitié sonnée par le rude contact avec le sol, Nicci dut se rendre à l'évidence : contre le pouvoir combiné des trois Sœurs de l'Obscurité, son champ de force s'était révélé inefficace.

Mais pourquoi un poing d'air au lieu d'un éclair mortel, comme pour Anna ? Peu désireuse de connaître la réponse, du moins dans l'immédiat, la magicienne roula sur un côté et se releva. S'orientant très vite, elle franchit l'entrée d'un couloir latéral. Dans son dos, elle entendit le bruit des pas de ses trois poursuivantes.

Dans ces couloirs entièrement en marbre, il n'y avait pas la moindre alcôve où se cacher. Si Nicci se mettait à courir, ses adversaires n'auraient qu'à lancer un nouveau poing d'air – ou un

éclair de magie mixte – pour l'assommer ou la tuer. En d'autres termes, fuir ne servait à rien, car elle ne serait jamais assez rapide pour se mettre hors de portée du pouvoir des sœurs.

Puisqu'elles la coursaient, les trois femmes s'attendaient sans doute à la voir en mouvement – une ultime cavalcade, un peu comme un baroud d'honneur. Sachant que prendre un ennemi à contre-pied n'était jamais du temps perdu, Nicci se plaqua contre la cloison de marbre de son couloir, du côté où arriveraient bientôt les trois furies.

Elle tenta de reprendre son souffle, afin que ses halètements ne la trahissent pas. De sa position, elle ne voyait plus le cadavre d'Anna, mais elle apercevait la flaque de sang qui ne cessait de s'élargir.

Comment croire que la Dame Abbesse était morte ? Au fil des siècles, cette femme avait assisté à l'ascension et à la chute de plusieurs royaumes, une infinité de générations défilant devant ses yeux comme à la parade. Parfois, Nicci s'était dit qu'Annalina Aldurren était née en même temps que le monde et qu'elle mourrait avec lui. Et voilà qu'elle venait de disparaître en quelques secondes…

Même si elle ne l'avait jamais vraiment aimée, Nicci en eut le cœur serré. D'autant plus que l'intransigeante Anna, vers la fin de sa vie, semblait être revenue sur certaines de ses erreurs. Plus important encore, après une très longue existence, elle avait appris à aimer sincèrement.

Les bruits de pas approchant, la magicienne se ressaisit. Ce n'était pas le moment de pleurer.

Si la violence et la mort ne lui étaient pas inconnues, bien au contraire, elle restait peu familière des affrontements classiques. À l'époque où on la surnommait la Maîtresse de la Mort, elle avait vu mourir des milliers de gens – en tuant directement un grand nombre – mais elle ne s'était jamais servie de ses mains pour prendre une vie. Privée de pouvoir, elle n'allait pas avoir d'autre solution.

Elle essaya d'imaginer comment s'y prendrait Richard dans une situation pareille.

Quand les trois sœurs déboulèrent dans le couloir, elle propulsa son coude dans la figure de la plus proche. Alors qu'elle entendait le bruit sec de dents qui se brisent, Nicci vit du coin de l'œil qu'elle venait de s'attaquer à Julia.

Avant même que sa victime ait atterri sur le sol, elle sauta sur Armina, la prenant par les cheveux. Puis elle utilisa la vitesse acquise de la sœur pour la projeter tête la première contre le mur. Au bruit répugnant qui retentit, elle espéra avoir sonné cette garce pour un

moment – voire l'avoir tuée sur le coup, mais ça, c'était trop demander.

S'il ne restait qu'une sœur, elle serait tout aussi désarmée qu'elle sur le plan magique.

Hélas, Armina avait la tête dure. En criant des injures, elle se releva péniblement.

Nicci la reprit par les cheveux, décidée à lui faire « déguster » le marbre pour la deuxième fois.

Avant qu'elle ait mis son projet à exécution, Greta la percuta de plein fouet, l'obligeant à lâcher sa proie.

Le souffle coupé par le choc, car Greta était un sacré morceau de femme, Nicci se débattit à l'aveuglette.

Mais la sœur la tenait fermement par la taille. Jouant de son poids supérieur, elle parvint à la faire tomber sur le sol.

Refusant d'abdiquer, Nicci réussit à se dégager. Mais Armina, le visage en sang, lui posa une botte sur la poitrine, la clouant au sol.

Greta se relevait déjà, prête à aider sa complice.

La douleur arracha un cri à Nicci. Alors que son crâne menaçait d'exploser, elle sentit ses poumons se vider de tout leur air. En combinant leur magie, même affaiblie, les deux femmes n'avaient aucun mal à dominer l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Quelle façon discourtoise d'accueillir de vieilles amies ! dit Greta.

Nicci tenta d'oublier la douleur et de se relever. Mais Armina appuya plus fort sur sa poitrine. En même temps, la souffrance s'intensifia encore. Sa vision se brouillant, Nicci arqua le dos, tous les muscles tétanisés.

— Je te suggère de ne plus bouger, dit Armina. Et si tu as oublié à quel point nous pouvons faire mal à quelqu'un, nous sommes prêtes à te rafraîchir la mémoire…

Incapable de parler, Nicci se contenta de hocher la tête.

Julia venait de se relever. Le devant de sa robe bleue rouge de sang, elle avait plaqué les mains sur sa bouche et sanglotait de souffrance et de rage.

Le pied toujours posé sur la poitrine de sa proie, Armina se pencha en avant.

— Enfin de retour, ma petite chérie ? lança-t-elle.

Nicci en eut les sangs glacés.

C'était Jagang qui venait de parler et il la voyait à travers les yeux de sa marionnette.

Libre de ses mouvements, Nicci se serait enfuie, et tant pis si ce réflexe lui aurait valu une mort brutale et soudaine. Tout était mieux qu'une lente agonie…

— Je vais te briser les dents à coups de pied…, marmonna Julia

derrière ses mains toujours plaquées sur sa bouche. Je te…

— La ferme ! cria Armina d'une voix qui n'était pas vraiment la sienne. Continue, et j'interdirai que tes collègues te soignent.

Reconnaissant l'empereur, Julia ne se le fit pas dire deux fois.

Armina tendit dans sa direction une main impérieuse.

— Allons, donne-le-moi !

Julia glissa une main dans sa poche et en sortit un objet dont la seule vue fit frissonner Nicci. Puis elle le remit docilement à Armina.

La sœur retira son pied et s'accroupit.

Sachant ce qui l'attendait, Nicci voulut se débattre, mais son corps refusa de lui obéir. La magie noire des trois femmes la paralysait, et ce n'était que le début de son calvaire.

Armina passa le Rada'Han autour du cou de Nicci. Puis elle le referma d'un geste vif. Aussitôt, la prisonnière fut coupée de son Han.

Le don faisait partie d'elle depuis toujours… La plupart du temps, elle n'y pensait même pas. Et voilà qu'elle ne pouvait plus y accéder. Comme ses yeux ou ses oreilles, Nicci tenait la magie pour un intermédiaire lui permettant d'appréhender le monde. Mais ce qu'elle endurait était bien pire que la « simple » perte provisoire ou définitive d'un sens « normal ».

Il lui manquait une partie d'elle-même, ni plus ni moins…

— Debout ! lui ordonna Armina.

La douleur se calmant un peu, Nicci sentit tout son corps devenir étrangement mou. Ses muscles allaient-ils lui obéir ? Aurait-elle la force de se relever ? Elle n'en savait rien, mais connaissant Armina, elle décida quand même d'essayer.

Très péniblement, elle parvint à se mettre à quatre pattes. Sans doute parce qu'elle prenait trop de temps au gré d'Armina, une douleur fulgurante lui scia les reins. Toute force l'abandonnant, elle se laissa retomber à plat ventre.

Greta en ricana de joie mauvaise.

— Debout ! lança Armina. Sinon, je vais te montrer ce qu'est la vraie douleur.

Nicci recommença, et cette fois, elle parvint à se relever assez vite. Même si ses jambes tremblaient, elle parvint à ne pas retomber.

— Tue-moi tout de suite ! cria-t-elle. Que tu me tortures ou non, je ne collaborerai pas !

— Tu crois vraiment, ma petite chérie ? demanda Armina d'un ton qui n'était pas le sien.

Jagang était toujours là, et il se régalait de la scène.

La décharge de souffrance, partie du collier, fut si soudaine et si dévastatrice que l'ancienne Maîtresse de la Mort en tomba à genoux.

Ce n'était pas la première fois que Jagang la torturait. Avant

qu'elle l'empêche de s'introduire dans son esprit – l'effet de son lien avec Richard, une protection dont bénéficiaient tous les fidèles du seigneur Rahl –, le tyran avait pu la tourmenter de l'intérieur et savourer en vrai sadique les effets de ses assauts.

Mais rien n'avait jamais égalé ce que Nicci endurait à présent.

Elle baissa les yeux, s'attendant à voir une flaque de son sang sur le sol. Si elle saignait assez par le nez et les oreilles, cela suffirait à la tuer, au bout d'un moment.

Mais elle ne vit pas de sang.

Jagang n'était pas homme à laisser une proie fuir si facilement. Et surtout si vite…

L'empereur n'accordait jamais une fin rapide à ceux qui l'avaient offensé. Et sur cette liste, Nicci occupait sans nul doute la première place. Au bout du compte, il finirait par la tuer, mais pas avant de s'être pleinement vengé.

Pour commencer, il la livrerait en pâture à ses hommes, afin de l'humilier. Puis suivrait un séjour sous une tente de torture. Un très long séjour, bien entendu. Une fois lassé de la voir souffrir, Jagang la tuerait. Mais là non plus, elle ne devrait pas espérer un coup de grâce rapide. Un bourreau lui inciserait le ventre, et on lui arracherait très lentement l'intestin. Comme à son habitude, Jagang viendrait voir de temps en temps où en étaient les choses, histoire que sa victime n'oublie pas à qui elle devait son atroce agonie.

Face à un destin si sombre, Nicci ne regrettait qu'une chose : ne plus jamais revoir Richard. Après une ultime rencontre, supporter son calvaire aurait été plus facile…

Armina avança d'un pas, un sourire triomphant sur les lèvres. La sœur contrôlait le Rada'Han, et à travers elle, Jagang en avait lui aussi le plein usage.

Conçu pour l'éducation des jeunes sorciers, ce collier agissait directement sur le don. Malgré le sortilège lié au palais – celui qui minait le pouvoir de Nicci – l'instrument de torture fonctionnait parce qu'il agissait de l'intérieur. Personne ne supportait longtemps la douleur qu'infligeait un Rada'Han. Pour que ça cesse, les apprentis sorciers acceptaient de faire n'importe quoi…

Nicci en tremblait de douleur et sa vision se brouillait de plus en plus.

— Tu comprends ce qui t'attend si tu n'obéis pas ? demanda Armina.

Nicci ne put pas répondre, car sa voix lui fit défaut.

Mais elle réussit à acquiescer.

— Alors, relève-toi, et vite ! cria Armina.

La souffrance devint moins dévastatrice. Une nouvelle fois, Nicci parvint à se relever.

Elle aurait voulu ne pas bouger, pour forcer les sœurs à la tuer. Mais Jagang ne les aurait pas laissées faire, alors à quoi bon se rendre les choses encore plus pénibles ?

Sa vue s'éclaircissant, Nicci nota que le cuir chevelu d'Armina ne saignait presque plus. Revenue dans le couloir principal, Greta était en train de fouiller le cadavre d'Anna.

Tirant un objet d'une poche secrète, dans la ceinture de la défunte, la sœur l'étudia un moment puis le brandit à bout de bras.

— Vous avez vu ce que j'ai trouvé ? On l'emporte ?

— Oui, répondit Armina. Mais dépêche-toi un peu, s'il te plaît !

Greta empocha sa trouvaille et vint rejoindre ses deux complices.

— Je n'ai rien découvert d'autre sur elle…

— Alors, finissons-en !

Les trois femmes se tinrent côte à côte, face au couloir où gisait Anna. Même en unissant leurs efforts, elles avaient du mal à utiliser leur pouvoir, c'était visible. Sans le sortilège du palais, chacune aurait pu sans peine lancer l'éclair qui avait tué la Dame Abbesse.

L'air crépita soudain – les étincelles noires de la Magie Soustractive – et plusieurs torches s'éteignirent. Un linceul d'obscurité tomba dans le couloir, enveloppant la dépouille d'Anna.

Nicci perdit un court instant la vue. Quand elle la recouvra, il ne restait plus rien du cadavre et de la flaque de sang. Toute trace de l'existence d'Annalina Aldurren venait d'être effacée par la magie noire des sœurs. Une vie incroyablement longue et riche réduite à néant en quelques secondes…

Personne ne saurait jamais ce qui s'était passé.

Le marbre restait fissuré, cependant. Mais les sœurs ne semblaient pas s'en soucier.

Accablée, Nicci comprit que tout était perdu.

Armina la prit par le bras et la poussa dans le couloir. Nicci trébucha mais conserva son équilibre. Chaque fois qu'elle traînait un peu les pieds, un élancement au creux des reins lui rappelait ce qui l'attendait si elle ne coopérait pas.

Après avoir tourné à gauche, remonté un autre corridor puis obliqué sur la droite, les trois sœurs et leur prisonnière arrivèrent devant l'entrée d'une tombe.

Plus légère, la double porte de bronze était également moins ornementée que celle du tombeau de Panis Rahl, située dans une zone de la crypte assez distante de celle-ci.

Nicci se demanda ce que les sœurs comptaient faire dans une sépulture. Se cacher jusqu'à ce qu'elles aient imaginé un moyen de sortir discrètement du palais ? Attendre tout simplement le jour, pour profiter du passage incessant des domestiques, des soldats et des

divers fonctionnaires ?

Pour répondre à ces questions, la magicienne aurait dû savoir comment les sœurs s'étaient introduites dans le fief du seigneur Rahl. Hélas, ça restait un mystère.

Greta poussa un battant et entra. Les deux autres sœurs la suivirent, flanquant la prisonnière.

Une fois dans la crypte, les trois femmes invoquèrent un filament de pouvoir suffisant pour embraser une unique torche.

Au centre de la sépulture, un catafalque ouvragé reposait sur un socle de pierre.

Dans toute la petite salle, la moitié supérieure des murs était composée de blocs de pierre couleur rouille. La partie inférieure, en revanche, était en granit noir irisé de reflets cuivrés par la lumière vacillante de la torche.

Une étrange configuration… On eût dit que la partie supérieure, au-dessus du catafalque, représentait le monde des vivants, alors que l'autre évoquait le royaume des morts.

Des runes étaient gravées sur la pierre de couleur relativement claire. Ces invocations en haut d'haran faisaient tout le tour de la tombe. Les parcourant du regard, Nicci vit qu'elles imploraient les esprits du bien d'accueillir ce seigneur Rahl comme ils avaient accueilli ses prédécesseurs. Elles racontaient également la vie du défunt, recensant les bienfaits dont il avait couvert son peuple.

Rien ne frappa la magicienne. Le seigneur Rahl qui reposait dans ce catafalque était mort depuis très longtemps. Durant son règne, très pacifique, D'Hara avait connu ce que le texte nommait une « bienheureuse période de transition ».

Dans le granit noir, une mystérieuse inscription implorait les visiteurs de ne pas oublier les « fondations » qui rendaient possible l'existence de tout ce qui se trouvait au-dessus de leur tête.

Ces fondations, ajoutait le texte, étaient l'œuvre d'innombrables âmes depuis longtemps oubliées.

Sur le catafalque, d'autres runes incitaient les vivants à ne jamais chasser de leur mémoire le souvenir de ceux qui n'étaient plus.

Armina approcha, s'appuya au catafalque et poussa. Avec un grincement sinistre, le socle pivota de quelques pouces, révélant un levier. La sœur se pencha, le saisit et tira.

Sans grincer, cette fois, le catafalque pivota, révélant une ouverture obscure.

Cette salle n'était pas un tombeau, mais l'entrée secrète d'on ne savait quelle crypte sous la crypte.

Julia la poussant, Nicci monta sur le socle et vit que l'ouverture donnait accès à un étroit escalier.

Greta s'empara d'une des torches stockées dans une niche, dans

l’entrée du passage, l’alluma et descendit la première.

Julia la suivit, saisissant elle aussi une torche.

— Tu attends quoi ? demanda Armina à Nicci. En route !

Chapitre 21

Nicci souleva l'ourlet de sa robe noire et entreprit de descendre les marches en se tenant aux bords de l'ouverture. Devant elle, Greta et Julia s'enfonçaient déjà dans ce qui semblait être un puits pratiquement vertical.

Dès qu'elle fut entrée, Armina s'empara d'une torche puis abaissa un court levier. Le catafalque reprit sa position, enfermant les quatre femmes sous terre.

Nicci se demanda si ce voyage n'allait pas la conduire jusque dans les profondeurs du royaume des morts.

La descente se révéla délicate. Très étroit – pas question de progresser de front ! –, le puits donnait régulièrement sur de petits paliers à partir desquels il changeait de direction au hasard. De taille irrégulière et mal ciselées, les marches étaient en outre disposées à des intervalles fantaisistes. Après un moment, Nicci comprit qu'on les avait creusées dans des veines moins dures de la roche. Une économie évidente d'effort, bien sûr, mais un résultat fort dangereux pour les visiteurs.

Plus d'une fois, entraînée par son élan, Nicci faillit percuter la sœur qui la précédait – et à chaque occasion, elle s'emplit les narines d'une âcre fumée de torche.

Ces incidents lui donnèrent une idée. Si elle se jetait en avant, avait-elle une chance de se briser le cou ?

La réponse fut hélas négative. Elle tomberait sur la première sœur, l'entraînant sans doute à faire trébucher l'autre. Dans cette mêlée de corps et de membres, il y aurait des dégâts, sans nul doute, mais rien de définitif, car les paliers interdisaient de rêver à une chute vertigineuse. Et si elle se cassait un bras ou une jambe, l'ancienne Maîtresse de la Mort ne serait guère plus avancée…

La descente parut durer des heures. Assez vite, les cuisses et les mollets de Nicci lui firent un mal de chien.

À en juger par leur respiration haletante, les trois sœurs éprouvaient les mêmes difficultés. Dans une forme physique médiocre, elles se fatiguaient très vite.

Même si Nicci n'était pas à la fête, elle résistait mieux que ses geôlières. Contraintes de se reposer souvent, Armina, Greta et Julia commencèrent très tôt à s'asseoir sur les marches afin de récupérer. Cruelles jusque dans les plus petits détails, elles contraignirent leur

prisonnière à rester debout.

Les trois sœurs détestaient Nicci parce qu'elle ne leur ressemblait pas. Alors que ces femmes aspiraient à de généreuses récompenses, l'ancienne Maîtresse de la Mort avait toujours cru mériter de terribles châtiments.

Depuis que Richard lui avait ouvert les yeux, elle ne le pensait plus. Assez ironiquement, elle allait bientôt recevoir les punitions en question – Jagang s'en assurerait, elle pouvait lui faire confiance.

Au moment où Nicci songea qu'une nouvelle volée de marches aurait raison de ses jambes, le sol devint enfin plat. Un nouveau palier ? Non, cette fois, il s'agissait d'un tunnel apparemment droit.

Apparemment, seulement, puisque le chemin se révéla aussi sinueux que l'escalier, mais dans une variante horizontale. Par endroits, la voûte était si basse que les quatre femmes durent baisser la tête. Taillées dans une roche irrégulière, et sans grand soin, les parois auraient tout aussi bien pu être celles d'une grotte naturelle.

Le tunnel parfois dangereusement étroit finit par déboucher dans une sorte de corridor assez large pour que deux personnes y avancent de front. Ici, les murs étaient composés de blocs de pierre et la voûte, sans être très haute, n'imposait plus aux visiteuses de prendre garde à leur tête.

Passant devant plusieurs intersections de couloirs, Nicci comprit qu'elle se trouvait dans un véritable dédale souterrain qui devait rayonner sur une incroyable distance. De temps en temps, au lieu d'un corridor latéral, les ouvertures donnaient sur de grandes salles obscures.

La curiosité finit par prendre le pas sur la réserve de Nicci.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle en tournant la tête vers Armina.

— Dans des catacombes…

Nicci ignorait l'existence de ce niveau du palais. Quelqu'un de son camp – Nathan, Anna, Verna ou une des Mord-Sith – en était-il informé ?

Au moment où elle se posait la question, la réponse explosa dans la tête de la magicienne. Bien sûr que non ! Personne ne le savait…

— Et qu'y faisons-nous, dans ces catacombes ?

Julia se retourna et fit à la prisonnière un sourire édenté – et encore rouge de sang.

— Tu le découvriras bien assez tôt…

En passant devant une salle, Nicci fit mine de trébucher pour avoir le temps de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Ce qu'elle distingua ne la surprit pas : des centaines de cadavres enveloppés d'un linceul et qui reposaient sans nul doute en ces lieux depuis des siècles.

D'autres pièces suivirent, plus petites, où on avait entassé des montagnes d'ossements. Dans l'une d'elles, des milliers de crânes emplissaient entièrement l'espace, touchant le plafond. Dans l'incapacité d'estimer la profondeur de cette sépulture minimaliste, Nicci se demanda s'il n'y en avait pas plutôt des centaines de milliers…

Pourtant blasée, l'ancienne Maîtresse de la Mort trouva ce spectacle sinistre et dégradant. Des hommes et des femmes étaient nés, ils avaient grandi, lutté et souffert, tout ça pour qu'il ne reste d'eux que ces ossements blanchis ?

Dans un avenir maintenant très proche, Nicci ne serait plus elle aussi qu'un squelette démantibulé. Et pour qui la verrait, si quelqu'un se souciait de ses restes, elle ne serait pas plus identifiable que ces hordes de spectres privés par la mort de tout ce qu'ils avaient pensé, cru, aimé ou espéré. Si la disparition des êtres restait indispensable au renouvellement de la vie – une fin inévitable et utile –, aucun esprit sain ne pouvait accepter sans frémir cet incroyable gaspillage de chair, de sang, de sentiments et de rêves.

Quelques heures plus tôt, Nicci s'était émerveillée de la beauté du palais. Désormais, plongée dans le royaume ricanant de la mort, en route vers son propre anéantissement, elle se souvenait non sans amertume que chaque médaille avait son revers…

Indifférentes à la mélancolie des lieux, Greta et Julia ouvraient la route. Certains tunnels descendant encore – avec parfois quelques volées de marches –, Nicci commença à penser qu'elle ne s'était pas trompée : cette descente se finirait peut-être bien au cœur même de la tanière du Gardien.

Les salles continuaient à s'aligner, éternellement remplies de crânes, de tibias ou de cages thoraciques. À l'examen de la taille des blocs de pierre ou de la forme des arches d'entrée, Nicci commença à reconstituer une chronologie de cet invraisemblable cimetière souterrain. À chaque époque, les vivants avaient tenu à marquer d'une façon ou d'une autre le respect ou l'attachement qu'ils éprouvaient pour leurs morts. Cela se voyait à de multiples petits détails architecturaux, puisqu'on n'avait pas cru bon, ici, de recourir à des ornements.

Les deux sœurs s'arrêtèrent soudain devant l'entrée d'une salle qui ne contenait pas d'ossements. Les blocs de pierre qui tenaient lieu de porte ayant été poussés sur le côté, Nicci vit qu'une quatrième Sœur de l'Obscurité montait la garde sur le seuil. Derrière, dans les ombres, elle aperçut plusieurs gardes de l'Ordre. À en juger par leur uniforme et leur armement – ce qui se faisait de mieux dans l'armée d'invasion –, ces colosses appartenaient aux troupes d'élite de Jagang.

Derrière eux, à la lueur de quelques lampes, Nicci vit des

rayonnages lestés de livres. Un peu partout, des ombres furtives indiquaient que des « fouines » étaient en action dans la bibliothèque souterraine. Spécialement entraînés, les érudits au service de Jagang avaient un sixième sens lorsqu'il s'agissait de dénicher les ouvrages qui intéressaient leur maître.

À l'évidence, cette salle était la réplique de la crypte aux grimoires de Caska. Là où Richard, avec l'aide de Jillian, avait découvert l'ouvrage intitulé *La Chaîne de Flammes.*

Ici aussi, d'inestimables trésors devaient être cachés depuis des lustres.

— Toi, le garde, approche ! lança Armina à un des soldats.

L'homme obéit sans empressement inutile. S'appuyant à sa lance, il se campa devant la sœur.

— Va chercher des travailleurs et…, commença Armina.

— Quel genre de travailleurs ? demanda le garde, lui coupant sans complexe la parole.

Les militaires tels que lui ne redoutaient pas les Sœurs de l'Obscurité. Après tout, c'étaient de simples esclaves de l'empereur…

— Des tailleurs de pierre qui savent y faire avec le marbre… Sœur Greta va venir avec toi pour te montrer ce qu'il y aura à faire. Son Excellence tient à ce que personne ne sache que nous avons découvert un moyen d'entrer dans le palais.

Jagang s'introduisait très fréquemment dans l'esprit des sœurs – peut-être bien ses marionnettes préférées. Soupçonnant qu'Armina était sous le contrôle de son chef, le garde lui accorda soudain une attention très soutenue.

— Près de l'endroit où nous sommes entrés dans le fief ennemi, dans un réseau de couloir, le marbre a été endommagé au cours d'un affrontement. Les ouvriers devront déloger les blocs encore intacts et s'en servir pour isoler cette section des sous-sols. Vu de l'autre côté, on devra avoir l'impression d'être devant un mur. Personne ne doit pouvoir se douter qu'il y a quelque chose derrière. C'est compris ?

» Il faut intervenir vite et mettre du cœur à l'ouvrage, parce que nos ennemis ne tarderont pas à chercher la prisonnière… (Armina désigna Nicci.) S'ils voient les dégâts, ils risquent de tout comprendre.

— Ne s'apercevront-ils pas qu'il manque une intersection ?

— Si le travail est bien fait, il n'y a aucun risque… Tous les seigneurs Rahl venaient à l'occasion saluer leurs ancêtres, mais ils se faisaient rarement accompagner. Très peu de résidants actuels du palais connaissent ce secteur. Ils n'y verront que du feu – en tout cas, avant qu'il soit trop tard !

L'homme jeta un regard noir à Nicci.

— Si c'est comme tu le dis, femme, que fichait-elle dans ces couloirs ?

Armina se tourna vers Nicci. Aussitôt, le Rada'Han lui envoya une décharge de douleur – rien de terrible, pour le moment, juste un avertissement.

— Réponds à la question, et plus vite que ça !

La deuxième décharge vrilla la colonne vertébrale de la magicienne, lui coupant presque les jambes.

— Une promenade… Pour avoir une conversation privée avec quelqu'un…

Se fichant comme d'une guigne des explications de Nicci, Armina s'intéressa de nouveau au garde.

— Tu vois ? C'est un endroit peu fréquenté… Mais il faut agir avant que quelqu'un parte à la recherche de cette chienne et de celle que nous avons tuée. Ne perds pas de temps, soldat !

L'homme passa lentement une main sur son crâne chauve tatoué.

— Très bien, mais c'est beaucoup de travail pour cacher quelques dégâts… Si nos ennemis les voient, ils n'en devineront pas la cause. Ou ils les croiront consécutifs aux récentes batailles qui ont eu lieu dans le palais.

Armina ne parut pas ravie qu'on ose la contredire.

— Son Excellence veut que notre entrée secrète le reste – secrète, justement ! Pour l'empereur, c'est d'une importance capitale. Tu veux que je lui dise que l'effort t'a paru inutile et qu'il s'inquiète pour rien ?

— Non, bien entendu…

— De toute façon, nous avons besoin d'un endroit où nous regrouper avant de passer à l'attaque. Celui-là sera idéal.

— Je m'en occupe sur-le-champ, ma dame, capitula le garde.

Nicci en eut la nausée. Si le travail était bien fait, l'Ordre pourrait réunir un groupe d'assaut et choisir le moment de l'attaque. Les défenseurs étant persuadés de ne rien risquer tant que la rampe était en construction, ils seraient pris par surprise, et…

Une nouvelle décharge de douleur força Nicci à se remettre en mouvement. Histoire de s'amuser, Armina utilisa ce moyen pour la guider sur toute la seconde partie du trajet.

Les quatre femmes traversèrent une interminable série de couloirs qui reliaient entre elles des myriades de salles aux portes closes.

Après un énième tournant, à la lueur de torches assez lointaines, Nicci aperçut un petit groupe d'hommes. En approchant, elle vit les premiers barreaux d'une échelle qui s'enfonçait dans les ténèbres.

Depuis un moment, elle savait où elle était… et vers où elle se dirigeait.

Les gardes d'élite surveillaient l'entrée secrète de Jagang. Parfaitement entraînés, ces hommes savaient ce qu'ils faisaient.

Lorsqu'elle songea à ce qui l'attendait en haut de l'échelle, l'ancienne Maîtresse de la Mort crut que ses jambes allaient se

dérober.

Un des gardes s'écarta de l'échelle et lui fit signe d'avancer. À voir la façon dont il la dévisageait, Nicci se douta qu'il l'avait reconnue.

— Grimpe ! lança Armina.

Chapitre 22

Nicci émergea à l'air libre dans ce qui paraissait être une fosse géante creusée dans les plaines d'Azrith. Même s'il lui était impossible de voir ce qu'il y avait hors du trou – à part la rampe, dont l'ombre imposante la dominait –, elle se repéra sans peine. Elle se trouvait face au haut plateau, au cœur même du chantier en cours.

La fosse servait à alimenter en terre et en pierre la construction de la rampe – un ouvrage extrêmement exigeant en matière première, vu son énormité. Curieusement, il n'y avait pas d'ouvriers en vue. Après réflexion, Nicci conclut que le secteur, suite à la découverte des catacombes, avait dû être interdit aux soudards moyens.

En revanche, une fois sortie de la fosse, la magicienne constata que l'endroit grouillait de soldats d'élite. Contrairement aux guerriers moyens de l'Ordre, ces hommes étaient de vrais militaires de métier. Très expérimentés, ils suivaient l'empereur depuis ses toutes premières campagnes.

Nicci en reconnut beaucoup. Même si elle aurait été incapable de citer un seul nom, elle avait vu la plupart de ces visages lorsqu'elle était la Reine Esclave de Jagang.

Comme de juste, les soldats aussi la reconnurent. Une superbe blonde comme elle ne pouvait pas passer inaperçue dans le camp de l'Ordre. Surtout quand elle était connue sous le nom de Maîtresse de la Mort…

Par le passé, Nicci avait commandé un grand nombre de ces hommes. L'ayant vue tuer certains de leurs camarades parce qu'ils tardaient à lui obéir, ces soldats la craignaient.

Le sacrifice de soi n'était-il pas le credo de l'Ordre ? Pourtant, quand elle avait voulu le leur imposer – leur offrant en échange un beau voyage vers l'après-vie –, ces zélateurs enthousiastes de la confrérie l'avaient détestée davantage encore que les infidèles du Nouveau Monde.

Pour ne rien arranger, tous ces hommes savaient qu'elle était la femme de Jagang. Alors qu'il œuvrait à l'abolition de l'individualisme, au nom de l'égalité universelle, l'empereur n'avait pas fait mystère que cette beauté était sa propriété privée.

Même s'ils en crevaient d'envie, les soldats d'élite, pas plus que les soudards de base, n'avaient jamais osé toucher un cheveu de la Reine Esclave.

N'étant pas surnommé le Juste pour rien, Jagang l'avait cependant « prêtée » à ses officiers les plus fidèles.

Des hommes comme Kadar Kardeef, par exemple…

Beaucoup de gardes d'élite étaient présents le jour où Nicci avait ordonné que le commandant soit rôti comme un cochon. Certains d'entre eux, à contrecœur, l'avaient attaché à une broche et placé au-dessus des flammes. Que ça leur plaise ou non, ils n'avaient pas osé faire montre d'insubordination.

Sous les regards de ses adversaires actuels, Nicci pensa très fort à son statut de l'époque. Comme si elle entendait s'envelopper d'un manteau, elle se drapa de son ancienne réputation. Rien d'autre ne pouvait la protéger.

Se tenant bien droite, le menton fièrement pointé, elle redevint la Maîtresse de la Mort. Sans attendre d'ordre d'Armina – et encore moins d'incitation douloureuse –, elle se mit en chemin.

Depuis le palais, elle avait étudié le camp et repéré le pavillon de Jagang. L'atteindre serait un jeu d'enfant, si son ancienne aura ne lui faisait pas défaut.

Sans doute parce que l'empereur était toujours présent dans son esprit, Armina ne s'opposa pas au petit jeu que jouait sa prisonnière.

Le genre de défi que Jagang adorait… quand il ne s'adressait pas à lui.

Pourquoi Nicci se serait-elle laissée traîner en hurlant jusqu'au pavillon, où on l'aurait jetée aux pieds du tyran ? Résister n'aurait rien changé. En revanche, marcher à la mort avec dignité pouvait au moins lui valoir une certaine satisfaction intime.

Mais il y avait plus important. Jagang devait la voir telle qu'il l'avait toujours vue. Comme si elle n'avait pas changé, même si ce n'était pas vrai. Alors qu'il la soupçonnait sûrement d'être devenue différente, il fallait le détromper, ou pour le moins semer le doute dans son esprit.

Par le passé, Nicci n'avait jamais rien eu à faire de sa propre vie. Devant une indifférence si profonde, Jagang s'était souvent trouvé désarmé. Furieux et frustré, certes, mais également fasciné. Alors qu'elle combattait à ses côtés, embrassant sa cause, il n'avait jamais pu la posséder physiquement sans recourir à la force.

Même si le Rada'Han la privait de sa magie, Nicci gardait le plein contrôle de son esprit. Et comme Richard le lui avait enseigné, c'était la meilleure arme contre la tyrannie. Avec ou sans l'aide de son Han, elle pourrait rester indifférente aux tortures que lui infligerait Jagang.

Une fois sortie de la zone sécurisée, Nicci vit que des milliers d'ouvriers – des soldats provisoirement recyclés – s'activaient sur le chantier. Comment ces jeunes gens promis à un destin de héros, la fierté même de l'Ordre Impérial, vivaient-ils leur déclassement ? Aller

et venir parmi les mules tirant des chariots lestés de terre correspondait-il au destin glorieux dont ils rêvaient ?

Nicci se fichait comme d'une guigne de la réponse. Pareillement, elle n'accorda pas la moindre attention à ce que faisaient ces imbéciles. La rampe n'était qu'une diversion, de toute façon ! L'attaque viendrait d'ailleurs, et beaucoup plus tôt que prévu.

Sauf si elle trouvait un moyen de l'empêcher.

Un instant, Nicci se demanda si elle ne devenait pas folle. Comment allait-elle s'opposer à une invasion scientifiquement planifiée ?

La Maîtresse de la Mort ne céda pas longtemps à la résignation. Qu'il y ait de l'espoir ou non, elle combattrait jusqu'à son dernier souffle, comme il se devait.

Armina, Julia et Greta suivaient Nicci à une distance respectueuse. Si elles couraient et jouaient des coudes pour ouvrir la marche, les Sœurs de l'Obscurité passeraient pour de parfaites idiotes. En se mettant en avant, Nicci avait regagné sa position de Reine Esclave. Et c'était déjà un grand pas…

Les vieilles habitudes avaient la peau dure. Depuis qu'elles étaient dans le camp, les sœurs ne se risquaient plus à défier Nicci – provisoirement, du moins. De toute façon, ne se dirigeait-elle pas vers l'endroit où elles étaient censées la conduire ? Comment savoir si Jagang n'était pas dans son esprit, les épiant *elles* ?

Comme les soldats, elles n'ignoraient pas que Nicci était la « femme » de Jagang. Cela lui conférait une étrange supériorité sur elles. Mais au Palais des Prophètes, déjà, Nicci leur avait toujours paru mystérieuse. Depuis le début, elles la jalousaient et lui en voulaient – la preuve irréfutable qu'elles avaient peur d'elle.

Au fond, l'empereur les avait peut-être simplement chargées d'aller récupérer sa tête de mule de reine. Un chef de guerre, si puissant fût-il, restait un homme, et il pouvait croire possible de la reconquérir. Une forme étrange de romantisme, mais pourquoi pas, au fond ?

Même si elle avait remarqué que des gardes l'escortaient, Nicci fit comme si de rien n'était. Une reine n'accordait aucune attention à la piétaille qui s'accrochait à ses basques.

Par bonheur, ces militaires étaient trop loin pour entendre son cœur battre la chamade.

Dans le camp proprement dit, là où se dressaient les tentes de soudards de base, les hommes regardèrent passer en silence la surréaliste procession. Appelés par leurs camarades, de plus en plus de curieux accouraient.

Comme une traînée de poudre, une rumeur se répandait dans le camp : la Maîtresse de la Mort était revenue !

Pour beaucoup de soldats, nonobstant l'angoisse qu'elle leur inspirait, Nicci était une héroïne de l'Ordre – et une arme puissante, pour ceux qui l'avaient vue semer la mort dans les rangs des ennemis de la cause.

Bien qu'être de retour lui parût étrange, Nicci ne fut pas du tout dépaysée par l'apparence du camp. À part la taille, elle ne vit rien de nouveau, n'était une certaine forme de « pourrissement » due à une trop longue immobilité. Quand une armée de cette taille restait trop longtemps au même endroit, le phénomène était inévitable.

Le bois étant très rare dans les plaines d'Azrith, les feux de camp clairsemés et faiblards ajoutaient à l'atmosphère glauque et déprimante. Un peu partout, les tas d'immondices entourés de mouches bourdonnantes donnaient une impression de laisser-aller et de résignation. Et quand tant d'hommes et d'animaux cohabitaient si longtemps, la puanteur atteignait des sommets inédits.

À force de se négliger, les soldats de l'Ordre avaient à peine allure humaine. En un sens, ça n'avait rien d'étonnant, car c'étaient davantage des bêtes sauvages que des hommes. Par le passé, quand elle se moquait de sa propre vie, Nicci ne leur avait jamais accordé d'attention. Désormais, c'était différent. Surtout avec un Rada'Han autour du cou… Consciente qu'elle n'avait plus le pouvoir de les repousser, elle devait exclusivement compter sur la peur qu'elle leur inspirait.

La traversée du camp, au milieu de centaines de milliers de brutes, parut durer une éternité à la magicienne. Par bonheur, des sortes de routes s'étaient naturellement formées entre les tentes, fournissant une relative sécurité à la bizarre colonne conduite par une prisonnière.

Mais il aurait suffi de très peu pour que les choses tournent mal.

Sur l'itinéraire de Nicci, il régnait un silence à la fois respectueux et menaçant. Partout ailleurs, le camp était atrocement bruyant, même à cette heure tardive.

Sur le chantier, ouvert jour et nuit, le vacarme des chariots, des coups de pioche et des cris divers produisait un fond sonore permanent. Ailleurs, des hommes riaient, bavardaient et se disputaient sans se soucier le moins du monde de ceux qui tentaient de dormir.

Mais il y avait autre chose… La clameur de spectateurs excités par des rencontres de Ja'La disputées à la lumière de centaines de torches. Parfois, des huées couvraient les applaudissements, mais ça ne durait jamais bien longtemps. Désireux de s'enivrer de victoire, les supporteurs de l'équipe en attaque – celle qui pouvait marquer, d'après ce qu'avait compris Nicci – soutenaient leurs héros de la voix, et le Créateur savait qu'ils en avaient !

Alors qu'elle longeait un corral plein de fiers destriers, puis une rangée de chariots appartenant à l'intendance, Nicci aperçut enfin les

premières tentes des officiers.

Le pavillon se dressait derrière, un peu à l'écart. Lorsqu'elle le revit, après si longtemps, Nicci crut que le courage allait lui faire défaut.

L'enfer l'avait rattrapée, et elle ne réussirait pas à s'enfuir, cette fois. Sous l'immense tente, elle avait souffert plus que jamais dans sa vie.

Et bientôt, ce serait là que tout s'arrêterait…

Consciente qu'il était absurde de vouloir éviter l'inévitable, Nicci accéléra le pas, refusant de tenir compte du premier cercle de sécurité dont elle approchait.

Les gardes d'élite hésitèrent, mais la robe noire – universellement connue dans les rangs de l'Ordre – et l'escorte composée de leurs frères d'armes les convainquirent qu'il n'y avait pas de danger.

Ils s'écartèrent devant la Maîtresse de la Mort comme ils l'avaient toujours fait par le passé.

Les différents cercles de sécurité qui défendaient le cœur du camp avaient tous leurs protocoles et leurs méthodes. Chargés de la protection directe de Jagang, tous leurs membres rêvaient que leur unité serait celle à laquelle l'empereur devrait la vie.

Nicci les ignora les uns après les autres. La Maîtresse de la Mort, Reine Esclave de l'empereur en personne, n'avait rien à faire de ces pantins !

Et pas un n'osa lui barrer le chemin.

Comme toujours, le pavillon avait été érigé à bonne distance des autres tentes. Les sœurs et les jeunes sorciers qui patrouillaient dans la zone remarquèrent Nicci, mais son regard d'acier les força à baisser les yeux.

L'ultime cercle de gardes – les protecteurs attitrés de Jagang – ne lui fit pas plus de difficultés que les précédents.

Cet accueil donna du cœur au ventre à Nicci. Pour tous ces gens, rien n'avait changé, et elle était toujours la même…

Soudain, elle remarqua un détail étrange. En plus des gardes du corps de l'empereur, un groupe de guerriers parfaitement ordinaires surveillait aussi le pavillon. Que fichaient-ils là ? En principe, l'accès du centre de commandement était interdit aux soudards de base. Alors, qu'on leur confie la sécurité du chef suprême ?…

Cachant sa surprise, Nicci marcha tout droit vers le lourd rabat du pavillon. Les sœurs qui la suivaient déjà en traînant les pieds ralentirent encore le pas et blêmirent. Aucune femme au monde n'avait envie d'entrer dans le fief de Jagang. S'il savait se montrer un hôte agréable avec ses officiers supérieurs – rarement, cela dit –, il n'était certainement pas connu pour son hospitalité.

Nicci reconnut mais ne salua pas les deux colosses qui ouvrirent le

rabat pour elle, faisant tinter les petits disques d'argent chargés d'annoncer les visites au maître des lieux.

Sous le pavillon, des esclaves s'affairaient à desservir la table de l'empereur. L'odeur de la nourriture rappela à Nicci qu'elle n'avait plus rien avalé depuis longtemps. Mais la peur lui nouait assez l'estomac pour que ce ne soit pas un problème.

Nicci reconnut certains des esclaves qui allaient et venaient sur les épais tapis déroulés sur le sol pour épargner les oreilles de Jagang. D'autres serviteurs étaient nouveaux – dans ce métier, on faisait rarement de vieux os. Apparemment, le tyran avait fini son repas et s'était retiré dans ses appartements privés.

Les Sœurs de l'Obscurité allèrent se poster contre la cloison la plus éloignée du pavillon. De toute évidence, elles n'avaient pas le droit de s'aventurer plus loin sans y être invitées.

Sachant où était Jagang, Nicci continua à avancer, les esclaves s'égaillant devant elle comme une volée de moineaux.

Parvenue devant la tenture de la chambre du tyran, elle l'écarta et entra comme si elle était chez elle.

L'empereur l'attendait là, comme elle le prévoyait.

Assis au bord du lit couvert de fourrures et de draperies de soie brodées d'or, il tournait le dos à sa visiteuse – une mise en scène parfaitement délibérée.

Alors que la lumière des bougies faisait danser d'étranges reflets sur son crâne rasé et son cou de taureau, le maître de l'Ordre, vêtu d'une jaquette de laine qui lui laissait les bras nus, feuilletait pensivement un livre.

Malgré son goût de la violence, Jagang, un homme intelligent et cultivé, accordait une grande valeur aux connaissances qu'il pouvait glaner dans les ouvrages ou dans la tête de ses victimes. Mais il avait une faiblesse intellectuelle. Convaincu d'être dans le vrai, il n'accordait pas une once d'attention à tout ce qui semblait remettre en question ses convictions. Jugeant qu'il s'agissait de pures hérésies, il se limitait à des lectures dramatiquement spécialisées. Si cette démarche desservait son intelligence, elle lui permettait d'acquérir les armes dont il avait besoin – car le savoir, pour lui, était un outil de domination, comme les épées et les lances.

Quelque chose attira le regard de Nicci, qui tourna la tête sur sa gauche.

Alors, elle la vit. Assise sur le sol, appuyée sur un bras, presque comme un chien roulé en boule au pied de son maître.

La plus belle femme que Nicci eût jamais vue.

Comment avoir le moindre doute sur son identité ?

C'était Kahlan, l'épouse de Richard.

Quand leurs regards se croisèrent, Nicci fut éblouie par la noblesse,

l’intelligence et la force vitale qui pétillaient dans les yeux verts de la prisonnière.

Cette femme était l’égale de Richard.

La pauvre Anna s’était lourdement trompée. C’était la seule compagne à la hauteur de Richard.

La seule !

Chapitre 23

Nicci vit que Kahlan portait un Rada'Han autour du cou. Voilà qui expliquait sans doute pourquoi elle était comme statufiée sur l'épais tapis aux couleurs un peu fanées.

La femme de Richard vit du premier coup d'œil que la nouvelle venue avait également un collier. Le regard perçant de Kahlan ne devait pas rater beaucoup de détails, ça semblait évident…

Tandis que les deux femmes se regardaient, une lueur d'espoir passa dans les yeux de Kahlan. Nicci pouvait la voir, et ce simple fait, comprit la magicienne, la comblait de bonheur. En une fraction de seconde, l'authentique compagne de Richard et celle qui aurait tant aimé l'être se sentirent unies comme deux sœurs séparées pendant longtemps, mais toujours aussi proches. Et le Rada'Han qui les privait de leur liberté n'était pas la seule raison de cette soudaine communion.

Qu'il devait être dur, pensa Nicci, de devenir un spectre invisible piégé par un sortilège.

Invisible, sauf pour les Sœurs de l'Obscurité et Jagang, ce qui ne constituait sûrement pas une consolation. En revanche, être vue par une tierce personne, même inconnue, devait ranimer l'étincelle fragile de l'espérance.

Alors qu'elle se trouvait enfin face à Kahlan, Nicci se demanda comment elle avait jamais pu l'oublier, Chaîne de Flammes ou pas… Désormais, elle comprenait pourquoi Richard n'avait pas un instant renoncé à la retrouver.

En plus de son extraordinaire beauté, cette femme avait une fantastique présence. Une qualité parfaitement restituée par la statuette que Richard avait sculptée. Baptisée Bravoure, cette œuvre d'art n'était pas faite à l'image de Kahlan, mais conçue pour incarner sa force intérieure et son courage. L'effet était si réussi que découvrir le modèle se révélait une expérience bouleversante.

Quand on la voyait, on comprenait aussi pourquoi Kahlan, encore très jeune, avait été nommée Mère Inquisitrice.

Aujourd'hui, toutes les autres Inquisitrices étaient mortes. Elle était la dernière – l'ultime espoir que cet ordre si particulier ne s'éteigne pas.

D'abord étonnée de trouver Kahlan sous le pavillon de Jagang, Nicci comprit vite que c'était d'une imparable logique. Armina

appartenait au groupe de sœurs qui avaient capturé la Mère Inquisitrice et activé la Chaîne de Flammes. Selon Tovi, ces femmes avaient échappé à l'influence de l'empereur en jurant allégeance à Richard – le fameux lien protecteur des seigneurs Rahl.

Au fil du temps, Jagang avait peut-être trouvé un moyen de neutraliser le lien. Mais plus vraisemblablement, la protection était illusoire depuis le début. Parfois, le tyran aimait donner du mou à la laisse de ses chiens, histoire qu'ils aillent débusquer du gros gibier…

S'il avait capturé Armina, Jagang avait dû prendre dans ses filets Ulicia et Cecilia. Et comme Kahlan était avec elles…

Nicci vit que Jillian était là aussi. En la reconnaissant, la fillette avait cillé de surprise. Un sentiment partagé. Si elle imaginait bien pourquoi l'épouse de Richard était présente, Jillian n'aurait jamais dû se trouver ici.

La gamine se pencha et murmura quelque chose à l'oreille de Kahlan. Certainement le nom de la nouvelle prisonnière…

La Mère Inquisitrice hocha simplement la tête. Mais dans ses yeux, Nicci vit qu'elle n'entendait pas son nom pour la première fois…

Juste avant que Jagang pose son livre, Nicci se plaqua un index sur les lèvres, puis elle désigna ses yeux et ceux de Kahlan. L'empereur ne devait pas découvrir qu'elle voyait la prisonnière – ni qu'elle connaissait Jillian, d'ailleurs.

Moins il saurait de choses, et plus les deux captives seraient en sécurité – si une telle notion avait un sens, quand on était entre les griffes d'un tel monstre.

Son livre refermé et posé sur le lit, Jagang se tourna vers sa Reine Esclave.

Nicci crut qu'elle allait s'évanouir. Ce regard entièrement noir, ce rictus, ces mains d'étrangleur…

Se souvenir du tyran et l'avoir de nouveau en face de soi étaient deux choses très différentes.

Sachant ce qui l'attendait, Nicci sentit que tout son courage l'abandonnait.

— Voyons, voyons…, fit l'empereur en contournant le lit. Qui est enfin de retour parmi nous ? Ma petite chérie, tu es aussi belle que dans les rêves qui me hantent depuis que tu m'as faussé compagnie.

Nicci ne fut pas surprise par cette approche « romantique ». Elle n'eut pas non plus la naïveté d'y croire. L'imprévisibilité de Jagang était une de ses armes favorites, car elle gardait ses interlocuteurs en permanence sur la défensive. Un rien pouvait le rendre fou furieux et capable de tuer à mains nues le « coupable ». En d'autres occasions, il lui arrivait de ramasser avec un gentil sourire le plat ou la carafe qu'un domestique venait de laisser tomber…

Si on creusait un peu, l'humeur changeante – non, capricieuse,

plutôt ! – du tyran reflétait l'idéologie et le comportement aberrants de l'Ordre tout entier. Si le sacrifice suprême au nom de la cause était universellement vanté, les véritables candidats au suicide héroïque n'étaient pas légion, et quand ils disparaissaient, personne ne se pressait au portillon pour prendre leur place.

Dans un autre domaine, mais selon la même logique absurde, la réussite ou la déchéance d'un individu dépendaient de l'humeur de ses chefs et pas de ses mérites. Dans cette tension perpétuelle, les citoyens rongés par le doute et l'angoisse étaient prêts à tout pour échapper à la disgrâce. Y compris à dénoncer leurs amis ou leurs parents, s'il le fallait.

En outre, et à l'instar d'une accablante cohorte de crétins, Jagang pensait pouvoir séduire Nicci en faisant assaut de galanterie. Paradoxalement, ce boucher aimait s'imaginer sous les traits d'un charmeur, voire d'un prince charmant. Ces navrantes fantaisies en révélaient plus sur ses failles intimes qu'il le croyait, et Nicci n'était pas femme à laisser échapper de tels indices.

Appliquant la stratégie qui lui avait si bien servi dans le camp, elle n'esquissa pas l'ombre d'une révérence. Le Rada'Han la privant de son don, elle n'avait aucune arme à opposer à cette brute. Ce n'était pas une raison pour ramper devant lui, et encore moins pour se soumettre à sa lubricité grossièrement déguisée.

Par le passé, et malgré tous ses pouvoirs, son salut était toujours venu de l'indifférence que lui inspiraient les actes de Jagang à son encontre. Parce qu'il pouvait s'introduire dans leur esprit, l'empereur n'avait rien à redouter des magiciennes, dont il désamorçait en quelque sorte les attaques. Même sans collier autour du cou, les autres sœurs étaient impuissantes contre celui qui marche dans les rêves.

De tout temps, le maintien hautain de Nicci l'avait protégée là où son Han était impuissant.

Que Jagang la frappe ou décide même de la tuer la laissait de marbre. Convaincue qu'elle méritait toutes les souffrances, elle n'attachait aucune importance à sa vie. Un instant présente au monde, absente celui d'après – et alors ?

Richard avait changé tout ça, certes, mais Jagang ne devait à aucun prix le découvrir. S'il la croyait insensible à son propre destin, cela le priverait d'une partie de ses moyens, elle le savait d'expérience.

La Maîtresse de la Mort se serait fichue d'être privée de son don. Pour elle, un Rada'Han ne représentait rien.

Jagang étudia de pied en cap sa Reine Esclave, comme s'il ne savait pas trop comment célébrer son retour.

Il ne fut pas long à trouver une idée.

Une formidable gifle, donnée du revers de la main, envoya Nicci

voler dans les airs. L'impact avec le sol fut rude, mais par bonheur, l'épais tapis lui épargna de se fracasser le crâne.

À demi sonnée, la magicienne se demanda vaguement si elle avait la mâchoire brisée.

Puis elle entreprit de se relever, se fichant que la pièce semble tourner autour d'elle comme une toupie. La Maîtresse de la Mort ne se recroquevillait pas aux pieds de son bourreau comme un chien battu. Elle affrontait la mort en face, avec une impassibilité de statue.

Une fois à genoux, Nicci essuya le sang qui coulait aux coins de sa bouche. Au toucher, et malgré la douleur, sa mâchoire semblait intacte.

Une bonne nouvelle qui lui donna la force de se remettre debout.

Alors qu'elle vacillait sur ses jambes, Jillian courut se placer entre elle et son tortionnaire.

— Laissez-la tranquille !

Les poings plaqués sur les hanches, l'empereur foudroya du regard la petite impudente.

Nicci jeta un coup d'œil furtif à Kahlan. Dans ses yeux, elle reconnut le voile de la douleur. Jagang la torturait à distance – une punition préventive, au cas où elle aurait également eu envie d'intervenir.

Du point de vue du tyran, c'était très bien pensé, car il n'avait aucun intérêt à traiter plusieurs problèmes à la fois.

Depuis toujours, Nicci était capable d'évaluer très vite les gens qui se trouvaient en face d'elle. Ce don lui avait souvent sauvé la vie lors des combats qu'elle avait dû livrer. Au premier coup d'œil, elle avait classé Kahlan dans la catégorie des femmes hautement dangereuses – celles qui n'hésitaient jamais à intervenir, justement.

Jagang prit Jillian par le col et la souleva du sol comme si elle était un chaton turbulent. Tandis qu'il lui faisait traverser la pièce, la petite cria, mais plus de peur que de douleur. Furieuse, elle tenta de griffer son agresseur, mais ses mains zébrèrent seulement le vide – comme les ruades frénétiques qu'elle multipliait.

Arrivé devant la tenture de séparation, Jagang l'écarta et jeta simplement Jillian hors de la chambre.

— Armina, occupe-toi de la gosse ! Je veux être seul avec ma reine.

Du coin de l'œil, Nicci vit la sœur réceptionner Jillian et se retirer de nouveau dans les ténèbres avec elle.

Kahlan n'avait toujours pas bougé, mais elle tremblait de douleur. Jagang savait-il à quel point il lui faisait mal ? Depuis toujours, ce colosse ne connaissait pas sa force – qu'elle soit physique ou magique.

Quand elle était avec lui, il avait souvent rossé Nicci plus

gravement qu'il le souhaitait. Aveuglé par la colère, il lui était arrivé de lui infliger une dose de souffrance qui aurait aisément pu être mortelle.

Au sortir de ces crises de fureur, il commençait immanquablement par s'excuser. Puis il ajoutait qu'elle n'aurait pas dû le mettre en rage ainsi. Au fond, c'était sa faute s'il devenait trop méchant…

Quand Jagang eut lâché la tenture, il dut cesser de harceler Kahlan, car elle s'affaissa soudain, pantelante et presque incapable de lever une paupière après une telle séance.

— Bon, alors, est-ce que tu l'aimes ? demanda Jagang en se tournant vers Nicci.

— Pardon ?

Rouge de colère, l'empereur approcha de sa proie.

— Tu te fiches de moi ? Voyons, tu m'as très bien compris ! (Il saisit Nicci par les cheveux et la tira vers lui.) Cesse de me prendre pour un crétin, si tu ne veux pas que je t'arrache la tête !

Se forçant à sourire, Nicci leva le menton pour exposer sa gorge au bourreau.

— Allez-y, je vous en prie ! Ça nous rendra service à tous les deux !

Jagang lâcha les cheveux de sa reine, les lissa avec une surprenante délicatesse, puis recula d'un ou deux pas.

— C'est ce que tu veux ? Mourir ? Trahir le Créateur et l'Ordre Impérial ? Te détourner lâchement de moi ?

— Quelle importance, ce que je veux ? Par pitié, ne prétendez pas avoir été touché par la grâce !

— Que veux-tu dire, femme ?

— Vous le savez très bien… Ce que je désire n'a jamais compté pour vous. Quoi que je dise, vous ferez ce que vous avez prévu, voilà tout. Après tout, ne suis-je pas un humble sujet de l'Ordre ? Vous rêvez depuis toujours de me tuer, et l'heure a enfin sonné…

— Te tuer ? Où es-tu allée chercher cette idée idiote ?

— Il m'a suffi d'observer vos exactions, Excellence !

— Mes exactions ? Oublies-tu que tu parles à Jagang le Juste ?

— Et vous, oubliez-vous que c'est moi qui vous ai nommé ainsi ? Pas par souci de vérité, mais pour déformer la réalité, bien au contraire, et créer une image susceptible de servir les visées de l'Ordre. J'ai inventé ce fantasme, convaincue que des hordes d'imbéciles mordraient à l'hameçon parce qu'il leur suffit d'entendre quelque chose pour y croire. Même si votre vie en dépendait, vous seriez incapable d'incarner le personnage que j'ai créé…

Les ombres qui dansaient dans les yeux pourtant noirs du tyran rappelèrent à Nicci la couleur des boîtes d'Orden qu'elle avait remises dans le jeu au nom de Richard.

— Nicci, comment peux-tu dire des horreurs pareilles ? N'ai-je pas

toujours été équitable avec toi ? Ne t'ai-je pas donné ce que je refuse à quiconque d'autre ? Pourquoi t'aurais-je choyée ainsi, si j'avais envisagé de te tuer ?

La Maîtresse de la Mort eut un soupir excédé.

— Dites ce que vous avez à dire, faites-moi exploser le crâne comme une noix ou envoyez-moi sous une tente de torture. Vos jeux idiots ne m'intéressent plus ! Croyez ce que vous voudrez, ça m'est égal ! Je sais que ma volonté n'a jamais compté et ne comptera jamais !

— Tes paroles tombaient-elles dans l'oreille d'un sourd ? Ce nom, Jagang le Juste, ne l'ai-je pas adopté ? C'était une bonne idée, et je l'ai reconnue comme telle. Tu as bien servi l'Ordre, et j'étais fier de toi. Ne t'ai-je pas promis que tu serais assise à mes côtés après la fin de cette guerre ?

Nicci ne répondit pas.

Jagang croisa les mains dans son dos et recula encore un peu.

— Alors, tu l'aimes, oui ou non ?

La Maîtresse de la Mort jeta un coup d'œil à Kahlan. Rongée par l'angoisse, la femme de Richard semblait vouloir lui crier de cesser de provoquer ce fou.

Elle ne comprenait pas. Face à la Maîtresse de la Mort, même Jagang était désorienté.

Malgré son inquiétude, Kahlan paraissait très intéressée par la question du tyran – et anxieuse d'entendre la réponse de sa proie.

Nicci en eut le tournis. Que devait-elle dire ? Par les esprits du bien ! quelle était la bonne réponse ?

Pas pour Jagang, dont elle se fichait, mais pour Kahlan, le témoin inattendu de cette scène. Le sort d'oubli, le champ stérile… Quels dégâts risquait-elle de faire ? Même si le chemin s'arrêtait là pour elle, Richard réussirait peut-être à lancer le pouvoir d'Orden contre la Chaîne de Flammes. Pour qu'il ait une chance de retrouver sa bien-aimée, elle devait rester un champ stérile, et…

— L'aimes-tu ? insista Jagang.

La réponse à cette question, décida Nicci, ne pouvait avoir aucune influence sur le champ stérile. Les sentiments de Kahlan devaient rester enfouis jusqu'au moment décisif. Les siens ne comptaient pas.

Comme d'habitude…

— Ce que je ressens ou non ne vous a jamais inquiété, répondit enfin Nicci. Qu'est-ce que ça change pour vous ?

— Ce que ça change ? Comment peux-tu proférer des énormités pareilles ? Nicci, j'ai fait de toi ma reine ! Tu m'as imploré de te faire confiance et de te laisser partir à la chasse au seigneur Rahl. Je n'avais pas envie que tu t'en ailles, mais j'ai cédé, parce que je me fiais à toi.

— Des paroles en l'air ! Si c'était vrai, vous ne me soumettriez pas à un interrogatoire en règle. Confiance, vous ? J'ai peur que le sens de ce mot vous échappe…

— Tu es partie depuis un an et demi… Sans me donner de nouvelles… Et je ne t'ai plus vue…

— C'est faux ! Quand j'étais avec Tovi, vous m'avez vue.

— Exact… J'ai vu beaucoup de choses à travers ses yeux – et ceux des trois autres idiotes, pour être franc.

— Elles croyaient que le lien les protégeait, c'est ça ? Mais vous aviez libre accès à leur esprit, je parie ? Une ruse sacrément efficace…

Jagang en sourit de fierté.

— Tu as toujours été plus intelligente qu'Ulicia et sa foutue bande de sœurs renégates… Mais revenons-en à nos moutons. Quand tu es partie pour tuer Richard Rahl, je n'ai pas douté de ta sincérité. Au lieu de ça, tu lui as juré allégeance, et le lien t'a protégée. Comment est-ce possible, ma petite chérie ? Pour que cette magie fonctionne, il faut que la dévotion soit *sincère* ! Tu peux m'en dire plus long à ce sujet ?

Nicci croisa les bras avec une lenteur délibérée.

— Comment pouvez-vous ne pas comprendre ? Alors que vous détruisez, il crée. Quand vous prêchez la mort, il plaide pour la vie. Pour chacun de vous, il s'agit d'une véritable profession de foi. Par exemple, il ne m'a jamais rouée de coups ni violée.

Jagang s'empourpra de nouveau.

— Violée ? Si j'avais voulu te prendre de force, j'aurais eu le droit de le faire. Mais ça n'a jamais été le cas. Tu me désirais, mais tu dissimulais sous une fausse pudeur tes élans lubriques.

Nicci décroisa les bras et serra les poings.

— Inventez ce que vous voulez pour justifier vos actes ! La vérité reste la vérité !

Jagang eut un rictus meurtrier, puis il tourna le dos à l'impudente. Allait-il la contourner et, sans prévenir, lui faire éclater le crâne d'un coup de poing ? Elle l'espérait, car une fin rapide serait miséricordieuse, au point où elle en était.

L'épaisse toile du pavillon étouffait le vacarme incessant du camp. En un sens, être isolée de cet enfer était un privilège. Dehors, le sol grouillait de vermine. Sous le pavillon, des esclaves exterminaient impitoyablement les cafards et autres nuisibles. Et les huiles parfumées, ici, couvraient presque totalement la puanteur ambiante.

Un havre de paix, le fief du tyran ? Apparemment, peut-être… En réalité, c'était l'endroit le plus dangereux du camp. Jagang détenait sur ses sujets le pouvoir de vie ou de mort. Quoi qu'il décide, nul ne s'opposait jamais à lui.

— Alors, dit-il, tournant toujours le dos à Nicci, cette réponse, elle arrive ? L'aimes-tu ?

— Que viennent faire mes sentiments entre nous ? Vous ont-ils jamais empêché de me violer ?

— Pourquoi ces absurdités au sujet du viol, tout d'un coup ? (L'empereur fit volte-face.) Tu sais que j'ai des sentiments pour toi. Et j'ai conscience que tu les partages !

Nicci ne daigna pas répondre. Sur un point, il avait raison : jusque-là, elle ne lui avait jamais tenu un tel discours. Tout simplement parce qu'elle ne pensait pas, en ce temps-là, que sa vie lui appartenait. Puisque l'Ordre pouvait disposer d'elle à sa convenance, pourquoi son chef suprême n'en aurait-il pas eu le droit ?

Richard avait changé sa vision du monde. Et puisque son existence lui appartenait, désormais, il en allait de même pour son corps, qu'elle n'avait plus à « offrir » à quiconque.

— Je sais à quel jeu tu joues, Nicci… Tu te sers de lui pour me rendre jaloux. C'est ta façon de me forcer à te jeter sur le lit et à déchirer ta robe. Tu veux que nous en arrivions là, et nous en sommes conscients tous les deux. Tu te sers de cet homme pour m'exciter. C'est moi que tu désires, mais l'alibi du viol te rassure…

— Excellence, vous ne devriez pas écouter vos testicules. Ce sont de très mauvais conseillers.

Jagang serra le poing et arma son bras. Nicci attendit, refusant de céder un pouce de terrain.

L'empereur laissa retomber son bras.

— Je t'ai offert d'être ma reine – celle qui domine tout le monde, moi excepté. Que peut te donner Richard Rahl ? Avec moi, tu dirigeras le monde. Avec lui, tu finiras dans le caniveau…

— Oui, opter pour le mal a ses avantages, je sais ! Si je consens à tenir pour une vertu l'injustice érigée en principe souverain, tout sera à moi !

— Et tu régneras à mes côtés !

— Des fadaises ! J'aurai le privilège d'être votre putain – et l'accablant fardeau de devoir exterminer tous ceux qui osent vous résister.

— C'est l'Ordre qui importe, pas moi ! Cette guerre n'a pas pour objectif de me couvrir de gloire, ne fais pas mine de l'ignorer. L'enjeu, c'est le salut de l'humanité, sous l'œil bienveillant du Créateur. Nous apportons la bonne parole aux infidèles, afin de donner un sens à leur vie.

Nicci ne répliqua pas.

Jagang était sincère. Même si le pouvoir l'enivrait, il se prenait vraiment pour le champion du bien. Le héros du Créateur qui s'échinait à envoyer dans l'après-vie le plus de gens possible, afin qu'ils y connaissent la béatitude.

En matière de foi aveugle, Nicci était une experte. Jagang était un

vrai croyant, ça ne faisait aucun doute.

Aujourd'hui, l'idéologie pour laquelle elle avait tant lutté lui paraissait totalement ridicule.

À l'inverse de Jagang et de la plupart des fanatiques de l'Ordre, Nicci s'était convertie parce que les préceptes de la confrérie lui étaient apparus comme la seule morale possible. À partir de ce choix, elle avait accepté le joug de la servitude « altruiste » – en d'autres termes, l'abandon de soi au profit de tous ceux qui souffrent – mais sans jamais coller vraiment à son rôle. Et en se détestant à cause de cette intime réserve…

Les Sœurs de la Lumière ne lui ayant pas offert de perspectives plus encourageantes, puisque le sacro-saint « devoir » était aussi à la base de leur philosophie, elle était restée fidèle à l'Ordre, même si elle servait aussi le Gardien.

Dans sa peau de Reine Esclave, être utilisée de toutes les façons possibles par Jagang lui avait paru le prix à payer pour se sentir une personne à la fois morale et décente.

Puis soudain, tout avait changé…

Comme Richard lui manquait !

— Donner un sens à la vie des infidèles, dites-vous ? Au bout du compte, vous ne réussirez même pas à en donner un à leur mort ! L'Ordre ramènera l'humanité à la barbarie et aux ténèbres. C'est tout ce que j'ai à dire. Polémiquer avec des illuminés ne m'intéresse plus. De toute façon, vous êtes tous incapables de voir la réalité…

Jagang dévisagea longuement la Maîtresse de la Mort.

— Ces paroles ne te ressemblent pas, Nicci… Tu répètes ce que dit Richard Rahl, le pire ennemi de l'humanité. Et sais-tu pourquoi tu joues les perroquets ? Pour me faire croire que tu l'aimes.

— Qui vous dit que ce n'est pas le cas ?

L'empereur eut un étrange petit sourire.

— Non, tu ne m'auras pas… Tu attises ma jalousie pour me mener par le bout du nez, mais ça ne marchera pas. Les ruses de femme se ressemblent toutes – au fond, je devrais être flatté d'être si important à tes yeux…

Soulagée que Jagang s'égare si loin de la vérité, la magicienne décida de changer de sujet pour ne pas lui laisser une chance de comprendre son erreur.

— L'Ordre ne pourra pas conquérir le monde, c'est désormais certain. Vous avez besoin des trois boîtes d'Orden. Au moment de sa mort, Tovi ne détenait plus la troisième. Quelqu'un la lui a volée.

— Le courageux Sourcier, son épée à la main, accourant pour arracher l'artefact à une Sœur de l'Obscurité dépravée… Nicci, j'ai tout vu à travers les yeux de cette idiote…

— Et alors ? Au début, les sœurs étaient en possession des trois

boîtes. Aujourd'hui, elles n'en ont plus que deux. Vous détenez Armina et sa complice, mais il vous manque un artefact.

De nouveau, Jagang eut un sourire déconcertant.

— Ce ne sera pas vraiment un problème, contrairement à ce que tu crois… Et je ne m'inquiète pas que tu aies remis les boîtes dans le jeu. J'ai les moyens requis pour contourner ces petites difficultés…

Comment le tyran savait-il, pour les boîtes ? Déstabilisée par cette nouvelle, Nicci mobilisa sa volonté pour n'en rien laisser paraître.

— Quels moyens ?

— Si je n'avais pas tout prévu, serais-je digne du titre que je porte ? Ne t'inquiète pas, ma petite chérie, j'ai tout en main. L'important, c'est que les boîtes soient réunies *au bout du compte* ! Et à ce moment-là, j'utiliserai le pouvoir d'Orden pour écraser tous les adversaires de l'Ordre Impérial.

— Si vous survivez assez longtemps, Excellence ! cracha Nicci.

Le sourire s'effaça et le regard du tyran s'assombrit – si c'était encore possible.

— Que veux-tu dire ?

— Très loin d'ici, Richard Rahl a lâché les loups sur vos brebis…

— Très jolie image… Son sens ?

— L'armée d'harane s'est volatilisée, pas vrai ? Devinez où elle est en ce moment même ?

— Réfugiée sous terre, en train de trembler de peur ?

— Pas vraiment, non… Les troupes d'haranes ont reçu l'ordre de porter la guerre chez l'agresseur. Dans votre propre empire, elles harcèlent jour et nuit tous ceux qui embrassent votre cause, soutiennent la guerre et contribuent à l'entretien des forces d'invasion. Les citoyens de l'Ancien Monde ont envoyé des bouchers à ceux du Nouveau ? Eh bien, ils vont les remercier comme il convient !

» Comme vous, ces gens ont du sang d'innocents sur les mains. Ils se croient protégés par la distance, mais c'est une grossière erreur. Ils paieront le prix fort, je vous le garantis !

— J'ai entendu parler des dernières exactions du seigneur Rahl. Trop lâche pour affronter des hommes dignes de ce nom, ce chien s'en est pris à des femmes et des enfants… La preuve de son ignoble bassesse !

— Si vous pensiez vraiment ça, Excellence, je rirais de votre stupidité. Mais vous n'êtes pas dupe des mensonges qui vous servent à manipuler les masses. Quel bon propagandiste vous êtes ! Bien sûr, ce n'est pas très glorieux, mais qu'importe ? Jagang le Massacreur renverse les rôles et entend nous faire pleurer en évoquant le calvaire des bourreaux et de leurs complices. Au nom du Créateur ! vos ennemis ne sont vraiment pas gentils ! Oser se défendre quand on les attaque !

» Votre objectif secret est de priver du droit de riposter les innocents dont vous planifiez l'extermination.

» Hélas pour vous, Richard n'est pas homme à tomber dans le panneau. Les écrans de fumée visant à masquer la réalité ne l'abusent pas, et il a conscience de devoir à tout prix éliminer la menace que représente l'Ordre. S'il faut dévaster les champs qui nourrissent les bouchers de l'Ordre, leur donnant assez de force pour égorger leurs proies, il le fera, n'en doutez pas. Et tous ceux qui défendront ces champs se rendront complices d'un nombre incroyable de meurtres.

» Pour le Nouveau Monde, le choix est simple : vaincre ou mourir. Et son chef le sait très bien.

— Ces infidèles souffrent parce qu'ils refusent l'enseignement de l'Ordre, grogna Jagang.

Les muscles des bras tendus, il semblait au bord d'une nouvelle explosion de violence. Toute contradiction le rendait fou de rage – une autre faiblesse intellectuelle, tout bien pesé.

Comme souvent, il se lança dans une harangue stupide pour tenter de dissimuler sa profonde méconnaissance des réalités du monde.

— En évitant le combat et en préférant envoyer ses soldats égorger nos femmes et nos enfants, Richard Rahl a définitivement démontré son immoralité et sa perversité. Ces atrocités le démasqueront une bonne fois pour toutes ! Pour nous, débarrasser le monde d'une telle vermine est un devoir sacré !

Nicci croisa les bras et gratifia le tyran du regard assassin qu'elle réservait jadis à ceux qui se dressaient contre l'Ordre. Très souvent, ce regard avait annoncé les actes plus que discutables qui lui avaient valu son surnom.

Jagang lui-même en eut la chique coupée.

— Les habitants du Nouveau Monde sont innocents, dit Nicci. Ce ne sont pas les agresseurs, bien au contraire. Il est vrai que des hommes, des femmes et des enfants de chez nous seront blessés ou tués durant le conflit. Mais que devraient faire vos adversaires ? Se laisser égorger comme des moutons afin de ne pas nuire à quelques innocents ? Alors qu'ils ont subi le pire des outrages : une guerre d'agression parfaitement injustifiée !

Bien qu'elle fût vraiment lasse des polémiques, Nicci ne put résister à la tentation d'un ultime baroud d'honneur.

— Puisque vous étiez dans l'esprit d'Ulicia, vous savez ce qu'elle avait imaginé afin que Richard lui accorde sa protection. Sachant combien la vie a de valeur pour lui, elle pensait avoir une monnaie d'échange : lui proposer de survivre à tout jamais une fois qu'elle aurait utilisé le pouvoir d'Orden pour lâcher le Gardien sur le monde des vivants. Cette idiote n'a jamais songé que le Sourcier ne croirait pas à un tel arrangement – et qu'il n'en voudrait pas, de toute

manière. Elle pensait le tenir grâce à ce qui lui semblait la plus précieuse des récompenses.

» Embusqué dans l'esprit de la sœur, vous avez suivi ces événements. Donc, vous savez très bien quelle est la valeur que Richard place au-dessus de toutes les autres.

» Mais cette notion vous dépasse, parce que l'Ordre n'accorde aucune importance à la vie. L'existence, selon la confrérie, n'est qu'un passage sans grand intérêt vers les délices de l'après-vie. Qu'importent les corps, de vulgaires coquilles dont l'âme se libérera joyeusement un jour ? L'après-vie seule compte, et s'assurer une place près du Créateur vaut tous les sacrifices.

» L'Ordre est le plus grand défenseur de la mort – et son admirateur le plus fervent.

» Pour Jagang le Juste, les partisans de la vie sont des êtres inférieurs et méprisables. La façon dont un homme tel que Richard voit l'existence est un insondable mystère pour vous. Mais ça ne vous empêche pas de tenter d'en tirer parti.

» Pour empêcher Richard de défendre la vie, vous tentez de l'intimider en répandant des calomnies sur son compte. Le faire passer pour un tueur de femmes et d'enfants participe de cette stratégie. Vous espérez qu'il reculera, refusant d'assumer la mort d'innocents.

» L'objectif ultime est de le réduire à la défensive. Pourquoi ? Parce qu'un guerrier de votre envergure sait qu'on ne gagne jamais une guerre en se limitant à la défense ! Sans la volonté d'écraser l'adversaire et de démontrer l'inanité de ses convictions, aucune victoire n'est possible, car c'est l'idéologie qui est la source des conflits. Pour en finir, il faut frapper la bête au cœur !

» Richard sait également que se défendre ne suffit pas. Pour mettre un terme à une guerre – avec le moins de pertes possible – il faut être capable de passer à l'offensive afin de priver l'adversaire de tous ses moyens de nuire.

» Vous essayez de discréditer un homme, Richard Rahl, afin de le décourager d'agir selon ce qu'il estime juste. Mais ça ne marchera pas, parce que cette astuce est vieille comme le monde : accuser l'autre des crimes qu'on a soi-même commis, afin de présenter chaque agression comme une « mesure préventive » !

» À qui voulez-vous encore faire gober ça ? Vous savez aussi bien que moi que c'est l'Ordre, et pas ses adversaires, qui sème des cadavres dans son sillage. Les gens du Nouveau Monde ont-ils jamais levé la main contre l'Ancien ? Bien sûr que non, mais il est si facile d'inventer des menaces, des intentions, des armes dévastatrices… À vos yeux, si j'ai été violée, c'est ma faute, pas la vôtre. Pareillement, vous faites reposer la responsabilité des atrocités sur les malheureux qui les subissent.

» J'étais présente le jour où Richard a ordonné à ses troupes de répandre la terreur dans l'Ancien Monde. Je connais la vérité. Ayant compris que raisonner avec l'Ordre et ses partisans ne servirait à rien, il a résolu de les éliminer – parce que c'est la seule solution.

» Au fond, c'est l'Ordre qui a fixé les règles du jeu. S'ils sont vaincus, les défenseurs du Nouveau Monde ne pourront pas coexister avec les conquérants. Richard en a parfaitement conscience.

» La disparition de la liberté, voilà ce dont vous rêvez, tout comme vos séides. Richard sait que le mal vient des croyances perverses de la confrérie. S'il ne les éradique pas, les hommes et les femmes libres périront sous les coups de bouchers soutenus et nourris par la population de l'Ancien Monde.

» La guerre n'a rien de joli ni de noble. Plus vite on en finit, et mieux l'humanité s'en porte. C'est l'objectif de Richard. Les critiques des agresseurs ne le forceront pas à se détourner de son chemin. Ce conflit est allé trop loin pour qu'il songe à s'en retirer…

» Si vous voulez le savoir, il a demandé à ses troupes d'éviter les tueries gratuites. Mais ces soldats sont chargés d'arrêter la guerre, et pour ça, ils doivent priver l'Ordre de tout ce qui lui sert à se battre. Ce faisant, ils luttent simplement pour sauver les peuples du Nouveau Monde. Dans le contexte actuel, refuser de s'engager dans ce combat revient à marcher vers le tombeau les mains dans les poches, en sifflotant un air joyeux.

» Ce conflit est la continuation des Grandes Guerres de jadis. L'opposition idéologique est identique, les mêmes idées recommençant à tuer sans discernement… Il y a très longtemps, les vainqueurs ont refusé de réduire en cendres leurs adversaires. La Confrérie de l'Ordre a su profiter de cette faiblesse pour se relever, se remettre du désastre et repartir à l'assaut. Toujours pour imposer ses idées au monde entier, parce que c'est son obsession…

» Richard veut en finir à tout jamais avec la menace. Il entend débarrasser le monde de l'Ordre, et vos manipulations ne l'arrêteront pas, parce qu'il se fiche de ce que les autres pensent de lui. Surtout ses ennemis ! Ceux-là, il suffit qu'ils ne puissent plus lui nuire ni menacer les siens…

» Afin d'y parvenir, il a ordonné que tous les propagandistes et les idéologues de l'Ordre soient exterminés.

» Les soldats d'harans sont moins nombreux que vos bouchers ; pourtant, ils finiront par les équarrir. Les champs, les vergers, les moulins et les écuries… Ils détruiront tout, y compris les barrages et les canaux. Et tous ceux qui tenteront de résister périront par l'épée.

» Plus important encore, ces soldats couperont vos lignes de ravitaillement. Richard cherche à vous empêcher de tuer des innocents. Les conquêtes et la gloire ne l'intéressent pas.

Contrairement à vous, il ne vise pas à dominer, mais à briser une domination – la vôtre, pour être précise.

» Il n'y aura pas de bataille finale, contrairement à vos souhaits. Richard ne rêve pas d'un triomphe, pourvu que vos bouchers n'aient plus jamais la possibilité de nuire. Sans ravitaillement, vos soldats mourront de faim dans ces plaines, et ce sera une fin comme une autre au conflit.

Jagang eut un sourire qui incita Nicci à marquer une pause dans son discours.

— Ma petite chérie, l'Ancien Monde est très vaste. Détruire les récoltes ne suffira pas. Ces soldats ne pourront pas être partout.

— Ils n'en auront pas besoin.

— Admettons qu'ils parviennent à détruire quelques convois de ravitaillement… Ce sera un sacrifice de plus consenti par notre population, certes, mais les pertes sont inévitables dans une guerre, et pas seulement sur les champs de bataille.

» Conscient du prix qu'il nous faudra payer pour vaincre, j'ai ordonné qu'on intensifie les envois de vivres et d'équipements. Le flot de renforts et de ravitaillement sera tel que Richard Rahl ne pourra pas l'endiguer.

» Les habitants de l'Ancien Monde devront se serrer un peu plus la ceinture. Le prix a augmenté, c'est vrai, mais ils sont toujours prêts à s'en acquitter. Tu as raison : beaucoup de convois seront détruits, mais plus encore passeront à travers les mailles du filet !

— C'est ce que nous verrons ! lança Nicci avec une conviction forcée.

— Si tu ne me crois pas, attends un peu, et tu verras que je ne mens pas. Très bientôt, un nouveau convoi arrivera ici. Tellement long qu'il faudrait rester deux jours entiers au même endroit pour le regarder passer. Allons, ne te ronge pas les sangs : nos braves guerriers auront assez de vivres pour mener cette guerre jusqu'à son terme.

Nicci secoua la tête.

— Vous ne voyez pas le problème dans sa totalité… Si vous n'écrasez pas les troupes d'haranes, il n'y aura jamais de victoire ! Dans l'Ancien Monde, comme partout ailleurs, certains individus aspirent à vivre comme ils l'entendent. La propagande de l'Ordre aveugle bien des gens, mais pas la totalité. Encouragés par la présence des D'Harans, les réfractaires se révolteront.

» Pensez à Altur'Rang… J'étais là au moment de l'insurrection. À force de souffrir, beaucoup d'hommes et de femmes ont soudain recouvré l'usage de leurs yeux. Et maintenant qu'ils sont libres, ils prospèrent ! Leur exemple inspirera d'autres cités, n'en doutez pas…

— Tu dis que ces chiens prospèrent ? Ce sont des mécréants qui, pour le moment, dansent à l'endroit où se dresseront leurs tombes.

Très bientôt, je les ferai tailler en pièces. Ainsi, les gens sauront ce qui attend les rebelles. On ne trahit pas impunément l'humanité. Le sort de ces félons restera gravé dans les mémoires jusqu'à la fin des temps.

— Et les D'Harans, ces loups lâchés sur vos brebis ? Seront-ils faciles à éliminer ? Pas du tout ! Le ver est dans la pomme, et il finira par la dévorer !

— Ma petite chérie, tu te trompes du tout au tout ! Parce que tu oublies les boîtes d'Orden.

— Vous n'en avez que deux.

— Pour l'instant, mais ça changera… Alors, grâce au pouvoir d'Orden, je détruirai tous les ennemis de l'Ordre. Y compris tes foutus D'Harans, à qui je réserverai une fin particulièrement lente et douloureuse. Traqués par la magie d'Orden, ils n'auront nulle part où se réfugier. Et leurs cris seront une douce musique aux oreilles de mes sujets, tu peux me croire. Les maudits traîtres d'Altur'Rang auront droit au même traitement, et c'en sera fini des révolutions.

» Le pouvoir d'Orden servira la cause de l'Ordre et tuera ses ennemis où qu'ils soient. Nicci, je réduirai en poussière les os de Richard Rahl ! C'est un cadavre ambulant, mais il ne le sait pas encore, voilà tout !

Malgré elle, Nicci frissonna de la tête aux pieds.

— Mais avant, je veux qu'il voie le désastre qui frappera son camp, et qu'il souffre mille morts. Tu sais que la vie de mes ennemis vaincus m'est précieuse, parce que je veux conserver la possibilité de les tourmenter à loisir.

Jagang baissa le ton.

— Pour Richard Rahl, j'ai prévu ce qui sera le chef-d'œuvre de ma vie ! Quand je déchaînerai le pouvoir d'Orden, une souffrance inimaginable brisera son esprit et dévastera son âme. Avant que j'en finisse avec son pauvre corps, il ne sera plus qu'un spectre rongé de l'intérieur par le plus corrosif des acides.

Nicci devina que l'empereur faisait allusion à Kahlan. Résolue à ce qu'il ne sache pas qu'elle la voyait, elle mobilisa toute sa volonté pour ne pas la regarder.

— Nous vaincrons, et je te donne la possibilité de revenir à mes côtés, dans le camp du bien. Vas-tu encore résister à la volonté du Créateur ? Il est temps que tu assumes enfin tes responsabilités vis-à-vis de l'humanité !

Depuis sa capture, Nicci savait vers où elle allait. Elle ne reverrait plus jamais Richard. Et la liberté, pour elle, ne serait plus qu'un doux souvenir.

— Enfin, tu t'es entichée de ce type, je veux bien, mais tu sais que ça ne débouchera sur rien ! Une femme comme toi ne se fait pas

d'illusions sur ces choses-là…

Si elle n'acceptait pas, Nicci aggraverait encore son sort, c'était évident. Mais sa vie lui appartenait, et elle n'avait pas l'intention de la jeter aux orties.

— Si vous vous préparez à réduire en poussière les os de Richard Rahl – comme si c'était un jeu d'enfant – pourquoi faites-vous si grand cas de lui ? Et surtout, pourquoi vous rend-il fou de jalousie ?

Rouge de colère, Jagang prit Nicci à la gorge, la souleva du sol et la jeta sur le lit.

L'écrasant de tout son poids, histoire de lui couper le souffle, il s'écarta ensuite un peu pour prendre un objet dans sa poche.

De sa main libre, il saisit le menton de la magicienne pour lui immobiliser la tête. Avec le pouce et l'index de l'autre main, il lui retroussa la lèvre inférieure.

Du coin de l'œil, Nicci vit que l'objet était un poinçon acéré.

L'enfonçant dans la chair délicate, Jagang perça un trou au milieu de la lèvre de sa proie. Du sang gicla. Craignant qu'il lui arrache à demi la bouche, Nicci se força à ne pas bouger.

Posant le poinçon, le tyran prit un anneau d'or dans sa poche et le fixa à la lèvre blessée.

Pour le refermer, il utilisa ses dents, afin de ne pas lâcher la prisonnière.

— Tu m'appartiens, comme au bon vieux temps ! Jusqu'à ce que je décide de te tuer, tu seras à moi ! Oublie ton Richard Rahl ! Lorsque j'en aurai fini avec toi, le Gardien t'infligera un juste châtiment, car tu l'as trahi autant que moi.

Il se redressa et gifla la prisonnière.

— Tu n'es plus la putain de Richard Rahl ! Bientôt, tu avoueras avoir fait tout ça pour me rendre jaloux. Et comme une chienne en chaleur, tu imploreras que je te prenne dans mon lit.

Nicci regarda son violeur avec une impassibilité de statue.

— Avoue-le ! cria Jagang.

Cette fois, il ne la gifla pas, lui décochant un coup de poing assez puissant pour tuer un bœuf.

La Maîtresse de la Mort encaissa, comme toujours…

— On ne se fait pas aimer des gens en les frappant…, réussit-elle à dire.

— Tu me forces à cogner ! C'est ta faute ! Si tu ne me poussais pas à bout, je ne lèverais pas la main sur toi. Mais tu dois aimer ça, je suppose !

Comme pour ponctuer son propos, Jagang frappa de nouveau. Deux coups, cette fois…

Nicci se concentra pour oublier la douleur. Ça ne faisait que

commencer, elle le savait d'expérience…

La suite, elle la connaissait par cœur…

Comme par le passé, elle se réfugia dans le coin de son esprit où Jagang n'existait pas. Un endroit paisible que ni la guerre ni la violence n'avaient jamais atteint.

Tandis qu'il la rouait de coups, elle n'éprouva rien, car son corps ne lui appartenait pas vraiment.

Elle eut pourtant conscience qu'il déchirait sa robe, puis refermait les mains sur ses seins.

Mais ce n'était rien, comme le reste.

Tandis qu'il la pelotait, puis la forçait à écarter les jambes, elle pensa à Richard et au respect qu'il lui avait toujours accordé.

Alors qu'un cauchemar commençait, elle se laissa emporter sur les ailes d'un doux rêve.

Chapitre 24

Du dos de la main, Rachel essuya la sueur qui ruisselait sur son front. Dès qu'elle cesserait le travail, elle aurait froid, ça ne faisait aucun doute. Mais pour l'instant, elle transpirait à grosses gouttes.

Elle devait s'y résigner, parce qu'elle était pressée. Construire un abri avant la nuit était très important, quand on voulait être tranquille. Et si elle ne se dépêchait pas assez, il risquait de lui arriver des misères…

Les branches de pin qu'elle avait coupées et disposées devant la niche de pierre l'isoleraient du vent glacial. Pour les faire tenir ensemble, elle avait utilisé comme support un tronc de jeune cèdre déraciné par une tempête. Mais couper des branches de pin avec un couteau n'était pas facile, et l'ouvrage n'avançait pas aussi vite qu'elle l'aurait voulu.

Chase lui avait appris à construire un abri, et il n'aurait sûrement pas été impressionné par celui-là. Mais sans hache, la petite fille ne pouvait pas faire mieux. Pour compenser, elle se hâtait, histoire de ne pas avoir mauvaise conscience.

Après l'avoir laissé boire tout son saoul au ruisseau, non loin de là, Rachel avait attaché son cheval à une souche en laissant assez de mou à sa longe pour qu'il puisse brouter l'herbe qui poussait sur la berge du cours d'eau.

Avec le morceau de silex trouvé dans les sacoches de selle, la fille adoptive de Chase s'était débrouillée pour allumer un petit feu. Être toute seule en pleine nuit dans la nature n'avait rien de plaisant. Et si elle était attaquée par un ours, un félin des montagnes ou une meute de loups ? Au moins, son feu l'aiderait à se sentir en sécurité jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Dès les premières lueurs de l'aube, elle repartirait. Là aussi, il fallait qu'elle se dépêche.

Quand elle commença à sentir le froid, Rachel rajouta du bois dans le feu. Puis elle cessa de travailler et s'assit sur sa couverture. Un matelas de branches de pin, sous la couverture, l'isolerait du sol, encore une astuce de Chase pour résister avec succès aux rigueurs de l'hiver.

Le dos appuyé à la paroi du fond de sa petite niche rocheuse, Rachel ne risquait pas d'être attaquée par-derrière. Pourtant, plus la nuit tombait et plus l'angoisse la submergeait.

Se souvenant d'une autre leçon de Chase – penser à sa peur la

multipliait par deux –, elle ouvrit une sacoche de selle et en sortit un morceau de viande séchée. Ses provisions étant plus que réduites, elle entreprit de le grignoter pour tromper sa faim. Quand les réserves s'épuisaient, il fallait se montrer économe.

Malgré ses bonnes résolutions, la fillette fut vite venue à bout de la viande. Encore affamée, elle cassa un morceau de biscuit de voyage et l'arrosa avec un peu d'eau de sa gourde – l'unique moyen d'attendrir cette préparation plus dure que la pierre.

La viande séchée était beaucoup plus facile à mâcher, mais Rachel en avait très peu.

En chemin, elle avait tenté de cueillir des baies, mais à cette période de l'année, il n'en restait plus.

Un jour, elle avait repéré un beau pommier sauvage. Même si elles étaient un peu ratatinées, les pommes auraient pu faire un délicieux repas. Mais la fillette n'aurait pas commis l'erreur de manger un fruit à la peau rouge, parce qu'ils étaient tous empoisonnés. Et même si elle en avait assez de la viande séchée et des horribles biscuits, elle ne tenait pas du tout à mourir dans d'atroces souffrances.

Alors qu'elle finissait son maigre repas, le regard rivé sur les flammes, Rachel tendit l'oreille pour savoir ce qui se passait hors de son abri de fortune. Si une bête sauvage décidait de faire d'elle son dîner, elle avait la ferme intention de lui compliquer la tâche.

Quand elle leva les yeux, elle découvrit qu'elle n'était plus seule. Debout de l'autre côté du feu, une femme la dévisageait d'un air amical.

Air amical ou pas, Rachel voulut reculer, mais elle était coincée par la paroi de pierre. Comprenant qu'elle n'avait pas d'autre choix, elle sortit son couteau, prête à vendre chèrement sa peau.

— Je t'en prie, n'aie pas peur de moi, dit l'inconnue.

De sa vie, Rachel n'avait jamais entendu une voix si douce et si mélodieuse. Cela dit, elle était bien trop maligne pour se faire avoir par ce genre de ruse.

Tandis que la femme l'étudiait attentivement, elle lui rendit la pareille, se demandant ce qu'elle devait faire.

La visiteuse nocturne ne semblait pas menaçante. Jusque-là, elle n'avait pas esquissé l'ombre d'un geste hostile. D'accord, mais elle était quand même apparue comme ça, venant de nulle part…

Il y avait en elle quelque chose de… familier… et sa voix agréable résonnait toujours dans la tête de Rachel. Avec ses cheveux blonds bouclés et ses traits délicats, on ne pouvait pas dire que cette femme faisait peur, bien au contraire. Vêtue d'une robe de lin toute simple, elle portait sur les épaules un châle qui paraissait avoir été teint au henné.

La robe longue sans ornement faisait penser à une femme du

peuple, pas à une noble dame. Ayant séjourné au palais de Tamarang, Rachel en savait long sur les personnes de haute naissance. En particulier, elle avait appris qu'il n'était jamais bon pour elle d'en croiser une sur son chemin.

— Puis-je m'asseoir et profiter de ton feu ? demanda l'inconnue de sa voix fascinante.

— Non.

— Non ?

— Non et non. Je ne vous connais pas. Gardez vos distances !

— Tu es sûre de ne pas me connaître, Rachel ?

La fillette sentit sa gorge se nouer.

— Comment savez-vous mon nom ?

La femme eut un sourire désarmant de douceur.

Là non plus, cela n'incita pas Rachel à baisser sa garde. Souvent, les sourires de ce genre annonçaient une volée de coups…

— Tu aimerais manger autre chose que de la viande séchée et du biscuit dur comme du bois ?

— Non, ça va très bien… Merci de votre proposition, mais je suis très contente comme ça.

La femme se baissa pour ramasser quelque chose, derrière elle. Quand elle se redressa, Rachel vit qu'elle brandissait un bâton sur lequel étaient piquées plusieurs petites truites.

— Tu verrais un inconvénient à ce que je fasse cuire mon repas sur ton feu ?

Rachel hésita, car elle avait du mal à réfléchir. Une seule pensée emplissait son esprit : elle devait faire vite. Mais comment se dépêcher dans un camp, en pleine nuit ? Et elle ne pourrait pas partir avant l'aube, de toute façon…

— Eh bien, vous pouvez y aller, je crois…

La femme sourit de nouveau. Pour une raison qui la dépassait, cela fit bondir de joie le cœur de Rachel.

— Merci…, dit l'inconnue. Je ne te ferai pas d'ennuis, c'est juré…

Sur ces mots, la femme se détourna et disparut dans la nuit.

Rachel n'aurait su dire pourquoi elle était partie. Mais elle avait abandonné les truites, la preuve qu'elle allait sans doute revenir.

Elle ne tarda pas à reparaître, portant une petite pile de feuilles d'érable géantes, une bonne partie couverte d'une épaisse couche de boue.

Sans un mot, elle s'agenouilla et entreprit de préparer les poissons. Enroulant chaque truite dans une feuille propre, elle les enveloppa ensuite avec les autres feuilles, le côté enduit de boue sur le dessus.

Lorsqu'elle eut fini de fabriquer son four en terre de fortune, elle le posa sur les flammes.

Rachel n'avait pas perdu une miette du spectacle. Pour tout l'or du

monde, elle n'aurait pas pu détourner le regard de l'inconnue. Quelque chose en elle lui donnait envie d'être serrée dans ses bras, de fermer les yeux et de…

Non, elle était trop méfiante pour ça. Et de toute manière, elle n'avait pas le temps.

Après avoir reculé d'un pas, à l'évidence pour ne pas effrayer la petite fille, la femme s'assit en tailleur sur le sol, attendant que ses poissons aient fini de cuire. De temps en temps, elle tendait les bras pour se réchauffer les mains au-dessus des flammes.

Alléchée par les odeurs de cuisson, Rachel mobilisa toute sa volonté pour ne pas penser aux poissons, qui promettaient d'être délicieux. Mais elle avait refusé d'en manger, et elle ne devait pas revenir là-dessus.

Soudain, elle se rappela avoir posé une question… sans jamais obtenir de réponse.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Les esprits du bien ont dû me le souffler à l'oreille…

Rachel n'avait jamais rien entendu de si stupide. Malgré ses bonnes résolutions, elle ne put s'empêcher de glousser comme une oie.

— En réalité, dit la femme, je me souviens de toi.

La fillette sentit son sang se glacer.

— Vous m'avez connue au château de Tamarang ?

— Non, bien avant ça.

— À l'orphelinat, alors ?

La femme confirma d'un hochement de tête. Tout d'un coup, remarqua Rachel, elle paraissait très mélancolique.

En silence, les deux voyageuses regardèrent les flammes danser autour du four improvisé. Dans le lointain, des coyotes hurlaient à la lune. Dès qu'elle les entendit, Rachel se félicita d'avoir fait du feu. Sans ça, elle aurait pu être une proie facile pour les loups et les coyotes.

Attirés par la lumière, des insectes bourdonnaient autour du camp. Projetées par les flammèches, des étincelles jaillissaient du feu, vivaces comme si elles espéraient atteindre le firmament pour se mêler aux étoiles.

Dans cette atmosphère paisible, Rachel faillit s'endormir.

— Je crois que les truites sont prêtes ! s'exclama soudain la femme.

Avec un bâton, elle poussa le petit four hors du feu. Puis elle déroula les feuilles, dévoilant les poissons tout chauds à la peau croustillante.

Elle en prit un, le goûta et parut ravie par ses talents de cuisinière.

S'emparant d'une autre truite, elle la posa sur une feuille d'érable fraîche et la tendit à Rachel.

Mais la fillette n'avait qu'une parole.

— Merci, mais j'ai mes propres vivres… Ces poissons sont à vous.

— Allons, il y en a largement assez pour deux ! Je t'en prie, prends-en au moins un. Après tout, ne les ai-je pas fait cuire sur ton feu ?

Rachel regarda la délicieuse truite posée sur sa feuille d'érable.

— Si ça ne risque pas de vous manquer, je veux bien…

La femme eut un sourire radieux.

Brusquement, le monde parut beaucoup plus beau à Rachel. C'était le sourire d'une mère – en tout cas, ce qu'elle en imaginait – et ce spectacle lui mettait du baume au cœur.

Elle se concentra pour ne pas dévorer le poisson. Comme il était très chaud, se retenir ne fut pas difficile. D'autant plus qu'il y avait plein de petites arêtes…

Manger chaud était si délicieux que la fillette en aurait volontiers crié de joie. Quand elle eut fini son poisson, la femme lui en tendit un autre, qu'elle accepta sans discuter. Elle avait besoin de manger ! Pour se dépêcher, il fallait disposer de toutes ses forces.

Obéissant à son estomac, la fillette engloutit quatre truites de plus avant d'être rassasiée.

— Ne pousse pas ton cheval si durement, demain, lui conseilla la femme. Sinon, il mourra.

— Comment le savez-vous ?

— Je me suis présentée à ta monture en arrivant. La pauvre bête est dans un piteux état.

Rachel eut de la peine pour l'animal, mais elle devait se dépêcher, et tant pis pour le reste !

— Si je ralentis, ils me rattraperont.

— Qui ça ?

— Les farfadets fantômes !

— Ah ! je vois…

— Ils me poursuivent, et si je ralentis, ils gagnent du terrain. (Des larmes perlèrent aux paupières de Rachel.) Je ne veux pas qu'ils m'attrapent !

La femme fut soudain à côté de la fillette, la prenant dans ses bras pour la réconforter.

Se sentant délicieusement bien, Rachel éclata en sanglots. Elle avait si peur – et pourtant, elle devait quand même se dépêcher.

— Si ton cheval meurt, dit gentiment l'inconnue, les farfadets fantômes auront moins de mal à te rattraper. Ménage ta monture, mon enfant. Tu as le temps.

— Vous êtes sûre ?

— Absolument ! Ce cheval doit récupérer des forces. S'il ne résiste pas, tu te retrouveras seule en terre étrangère et hostile. Crois-moi, ça

n'a rien d'agréable.

— Et les farfadets fantômes me rattraperont ?

— Sûrement, oui…

Sentant que la fillette frissonnait, l'inconnue la serra plus fort.

Rachel s'aperçut qu'elle avait mis dans sa bouche l'ourlet de sa robe, comme lorsqu'elle était très petite.

— Tends la main, murmura la femme. J'ai quelque chose pour toi…

— Quoi donc ?

— Tends la main !

Rachel obéit. Sa nouvelle amie lui déposa au creux de la paume un petit objet.

— Mets-le dans ta poche…

— Pourquoi ?

— Pour t'en servir quand tu en auras besoin.

— Besoin pour quoi faire ?

— Tu le sauras le moment venu… Quand tu en seras là, n'oublie pas qu'il est dans ta poche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'objet dont tu as besoin, ma chérie…

Une énigme que Rachel ne pourrait pas résoudre pour l'instant, comprit-elle. Confiante, elle glissa le petit objet dans sa poche.

— C'est un artefact ? demanda-t-elle.

— Non, mais tu en auras besoin quand même.

— Il me sauvera ?

— Je dois partir, maintenant…

La fillette eut la gorge serrée.

— Vous… Tu ne peux pas rester un peu avec moi ?

— Eh bien, c'est possible, oui…

Ce regard, ce sourire… Soudain, Rachel sut qui était sa visiteuse.

— Tu es ma mère, pas vrai ?

L'inconnue caressa la tête de l'enfant. Elle eut un sourire mélancolique, et une larme roula sur sa joue.

La mère de Rachel était morte – du moins, on le lui avait dit. S'agissait-il d'un spectre bienveillant ?

La fillette voulut parler, mais sa mère lui posa un index sur les lèvres, puis la serra tendrement contre elle.

— Il faut te reposer… Je veillerai sur toi. Dors, tu ne risques rien…

Épuisée, Rachel écouta un moment les merveilleux battements de cœur de sa mère. Puis elle s'abandonna au sommeil.

Des dizaines de questions lui brûlaient les lèvres, mais sa gorge était comme nouée – et à vrai dire, elle n'avait pas tellement envie de parler. Se blottir contre sa mère suffisait à son bonheur.

Elle adorait Chase, mais là, eh bien, c'était très différent de tout ce

qu’elle avait connu. Près de sa mère, elle avait le sentiment d’être de nouveau entière, comme si elle recouvrait une part d’elle-même…

Quand elle ouvrit les yeux, le soleil pointait à l’horizon et des nuages rouges dérivaient lentement dans le ciel. Elle avait dormi d’une traite !

S’asseyant en sursaut, elle constata que le feu était éteint. Bien entendu, elle était de nouveau seule.

Avant d’avoir le temps d’être triste, elle se souvint qu’il lui fallait se dépêcher.

Elle ramassa ses maigres possessions et les rangea dans les sacoches de selle.

Toujours attaché à sa souche, son cheval l’attendait. Aujourd’hui, elle ferait attention à ne pas l’épuiser, afin qu’il survive.

Sinon, elle serait à pied et les farfadets fantômes l’attraperaient.

Chapitre 25

Kahlan referma tendrement ses mains sur les poings serrés et tremblants de Nicci. À travers ce simple geste, témoignage d'une sincère compassion, elle espérait apporter un peu de réconfort à la femme ensanglantée qui gisait sur le lit de Jagang. Malgré toute l'horreur que lui inspiraient les exactions du tyran, elle ne pouvait rien faire de plus.

La nuit avait été terrifiante. L'empereur forçait souvent des prisonnières à partager sa couche et il n'était pas rare qu'il les brutalise. Parfois parce qu'il ne mesurait pas sa force, tout simplement. À d'autres occasions, c'était volontaire, car il entendait punir sa victime d'une faute la plupart du temps imaginaire.

Avec Nicci, il avait cédé à la fureur d'un amant jaloux.

Il n'avait jamais tourmenté une femme ainsi. Dans son esprit, Kahlan l'aurait juré, c'était une façon de se venger – voire d'équilibrer les choses en rendant coup pour coup.

En même temps, il avait montré à Kahlan ce qui l'attendait dès qu'elle aurait recouvré la mémoire. Pour préserver sa santé mentale, la prisonnière s'efforçait de ne pas y penser, se concentrant sur l'instant présent et sur un avenir délibérément très flou.

Lâchant d'une main les poings de Nicci, elle prit la gourde qu'elle avait posée au pied du lit.

L'ancienne Maîtresse de la Mort serra convulsivement la main que ne lui avait pas retirée Kahlan. Une façon de s'accrocher à son dernier lien avec la vie et l'humanité…

— Buvez…, souffla Kahlan.

La blessée refusa l'eau et déglutit avec peine tandis que du sang sourdait aux coins de ses lèvres.

— Buvez, répéta Kahlan. Ça vous fera du bien…

Nicci ne réagissant pas, elle lui versa un peu d'eau sur les lèvres, la forçant à les entrouvrir. Par réflexe, la magicienne avala. Puis elle cria de douleur et détourna vivement la tête.

— Du calme… Je sais que c'est dur, mais il faut lutter ! Quand on va très mal, boire est très bénéfique pour le corps.

À la façon dont il lui avait serré le cou, c'était un miracle que Jagang n'ait pas écrasé la trachée-artère de sa victime. Après des heures de passion brutale, ses mains puissantes avaient laissé des traces sur tout le corps de Nicci, pas seulement sur son cou…

La magicienne ouvrit très lentement les yeux et les riva sur sa nouvelle amie. Assise sur le sol, à côté du lit, Kahlan se penchait au maximum sur la blessée afin que personne ne l'entende parler de l'autre côté de la tenture.

Après tout, Nicci n'était pas censée la voir. Elle lui avait fait comprendre qu'il ne fallait pas trahir la vérité, et c'était une excellente idée. Dans tous les conflits, moins un adversaire en savait, et mieux ça valait.

Si inconfortable que fût sa position, Kahlan n'osait pas s'asseoir au bord du lit. Lorsque Jagang lui interdisait de se lever, ne pas obéir lui valait de cuisants châtiments.

Nicci portait au front une blessure qui saignait encore. Un coup de poing de Jagang – avec les bagues qu'il portait aux doigts, l'impact avait ouvert la chair de sa victime et carrément découpé un morceau de son cuir chevelu. Très délicatement, Kahlan le remit en place et appuya sur la plaie avec un carré de tissu pour enrayer l'hémorragie.

En quelques secondes, le tissu devint poisseux de sang. Malgré toute sa bonne volonté, Kahlan ne pouvait pratiquement rien faire, et ça lui serrait le cœur.

La lèvre inférieure de Nicci saignait toujours à l'endroit où Jagang avait fixé l'anneau d'or. C'était impressionnant, mais pas grave, contrairement à la blessure au front. Craignant d'aggraver la douleur, Kahlan préféra ne pas intervenir.

— Je suis navrée qu'il vous ait traitée ainsi, dit-elle en écartant des yeux de la blessée une mèche de cheveux blonds.

Nicci hocha imperceptiblement la tête et des larmes perlèrent à ses paupières.

— J'aurais tant voulu l'arrêter…, ajouta Kahlan.

Du bout d'un doigt, Nicci écrasa la larme qui roulait sur une joue de sa bienfaitrice.

— Vous ne pouviez rien faire…, murmura-t-elle. Rien du tout !

Si faible qu'elle fût, sa voix conservait sa grâce et son harmonie. La douceur de son timbre convenait admirablement bien au reste de sa personne. Si elle ne l'avait pas entendu de ses oreilles, Kahlan n'aurait pas cru qu'une voix si douce puisse exprimer tant de mépris – un dédain dont Jagang avait fait les frais, mais dont il s'était copieusement vengé.

— Personne n'aurait pu m'aider, soupira Nicci en refermant les yeux. À part peut-être Richard…

— Richard Rahl ? Vous pensez qu'il aurait pu intervenir ?

Nicci eut un pauvre sourire.

— Désolée, je croyais ne pas avoir parlé à voix haute… Où est Jagang ?

Kahlan fit une petite vérification et constata que la blessure au

front ne saignait plus.

— Vous ne l'avez pas entendu partir ? demanda-t-elle en retirant le morceau de tissu imbibé de sang.

Nicci secoua la tête.

Kahlan leva la gourde, proposant une nouvelle gorgée d'eau. La blessée accepta, but péniblement mais parut satisfaite.

— Quelqu'un l'a appelé, expliqua Kahlan. Jagang est allé jusqu'à l'entrée, et il s'est entretenu avec un messager. J'étais trop loin pour tout entendre, mais apparemment, les ouvriers ont encore trouvé quelque chose…

» Jagang est venu s'habiller, et il est reparti à la hâte en me disant de ne pas bouger. Avant de sortir, il s'est approché du lit, se penchant sur vous, et il vous a soufflé quelques mots à l'oreille.

— Tu as entendu ?

— Oui… « Je suis désolé… », voilà ce qu'il a dit.

— Désolé ? Cet homme n'a de compassion que pour lui-même, et encore !

— Ce n'est pas moi qui prétendrais le contraire… Il a quand même promis d'envoyer une sœur pour qu'elle vous soigne. Avant de partir, il vous a caressé la joue en répétant qu'il était navré. Enfin, il vous a regardée, l'air très inquiet, et a soufflé : « Ne meurs pas, Nicci, je t'en prie ! »

» Ensuite, il s'en est allé, me redisant de ne surtout pas bouger. J'ignore quand il reviendra, mais vous devriez recevoir très vite du secours…

Nicci acquiesça. Pourtant, elle semblait se moquer qu'on vienne la soigner ou non. Kahlan la comprit très bien. Plutôt que la vie qui l'attendait, elle préférait une mort rapide.

— Je suis désolée qu'on vous ait capturée, bien sûr, mais être avec quelqu'un qui me voit est un tel soulagement… Surtout une personne qui n'est pas de leur camp.

— Je comprends, oui…

— Jillian m'a dit qu'elle vous a déjà rencontrée… Avec Richard Rahl. Vous êtes aussi jolie que dans son récit.

— Ma mère disait que la beauté servait uniquement aux catins. Elle avait peut-être raison…

— Moi, je pense qu'elle était jalouse de vous. Et un peu idiote !

Nicci eut un vrai sourire pour la première fois depuis son réveil.

— Elle détestait la vie. Donc, c'est la deuxième solution…

Kahlan fit mine de s'intéresser à un fil tiré d'une couverture – un bon prétexte pour fuir le regard de Nicci.

— Donc, vous connaissez très bien Richard Rahl.

— Très bien, oui…

— Vous êtes amoureuse de lui ?

Nicci ne répondit pas tout de suite.

— Eh bien, c'est très compliqué… J'ai des responsabilités, et… Enfin, vous voyez ?

Kahlan eut un petit sourire.

— Oui, je vois, dit-elle, contente que Nicci n'ait pas tenté de lui mentir.

— Vous avez une très jolie voix, Kahlan Amnell… Vraiment.

— Merci, mais moi, je ne l'aime pas trop… Parfois, j'ai l'impression de coasser…

— Vous n'avez rien d'une grenouille, croyez-moi !

— Donc, vous me connaissez ?

— Pas vraiment…

— Mon nom vous est familier, au moins… Vous pouvez m'en dire plus long à mon sujet ? Qui suis-je ? Quel est mon passé ?

— J'ai entendu certaines rumeurs…

— Lesquelles ?

— On dit que vous êtes la Mère Inquisitrice.

Kahlan repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille.

— J'ai entendu la même chose…

Elle se tourna vers le rabat, vit qu'il était toujours en place, parut soulagée et revint à la conversation.

— Hélas, j'ignore ce que ça veut dire… Je ne sais rien de ma propre vie, et comme vous devez le deviner, c'est très énervant ! Parfois, je suis tellement découragée d'avoir tout oublié…

Nicci ferma de nouveau les yeux. Au fil des minutes, elle avait de plus en plus de mal à respirer.

— Accrochez-vous ! l'encouragea Kahlan, lui posant une main sur l'épaule. Une sœur arrivera très bientôt. J'ai déjà été en très mauvais état, depuis le début de ma captivité, et ces femmes m'ont toujours sauvée. Elles ont de grands pouvoirs, et vous serez vite remise sur pied.

Nicci acquiesça, mais elle n'ouvrit pas les yeux.

Quand cette fichue sœur allait-elle se montrer ? Furieuse d'être impuissante, Kahlan donna encore un peu d'eau à la blessée, puis elle lui tamponna le front avec un morceau de tissu sec et propre.

Que devait-elle faire ? Ne pas bouger, selon les ordres, ou passer dans la salle attenante pour demander qu'on aille chercher une sœur ? Si elle optait pour cette solution, le Rada'Han risquait de l'empêcher de faire plus de deux pas…

Pourquoi n'y avait-il pas une sœur à côté ? C'était inhabituel…

— Je n'ai jamais vu quelqu'un s'opposer à Jagang comme vous l'avez fait, dit Kahlan.

— Pour ce que ça a changé… Je ne pouvais pas l'empêcher de faire

ce qui lui chantait, mais au moins, j'ai marqué mon désaccord.

Kahlan sourit devant tant de combativité.

— Jagang était furieux contre vous longtemps avant votre arrivée. Ulicia lui a dit que vous aimiez Richard. Elle a même lourdement insisté sur le sujet.

Nicci ouvrit les yeux mais ne dit rien.

— C'est à cause d'elle que l'empereur vous a interrogée comme ça… Il est fou de jalousie.

— Il n'a aucune raison de s'en faire sur ce plan… En revanche, il devrait avoir peur que je le tue, un de ces jours…

Kahlan sourit de nouveau. Puis elle se demanda ce que Nicci voulait dire. Jagang n'avait-il aucune raison d'être jaloux parce qu'il n'y avait rien entre Richard Rahl et elle ? Ou parce que ça ne le regardait pas, de toute façon ?

— Vous pensez avoir une chance de l'abattre ?

Nicci leva une main – très légèrement – puis la laissa retomber.

— Non, probablement pas. Si quelqu'un doit mourir dans cette histoire, c'est plutôt moi…

— Sauf si nous trouvons une idée pour empêcher ça… Au fait, comment vous a-t-il capturée ?

— J'étais au palais…

— Ils ont trouvé une entrée ?

— Oui, grâce à des catacombes géantes qui s'étendent sous une bonne partie des plaines d'Azrith. Ce labyrinthe de salles et de couloirs semble abandonné depuis des millénaires.

» J'ai été faite prisonnière par un groupe de reconnaissance… La véritable invasion n'est pas encore commencée, mais ça ne tardera plus beaucoup.

Kahlan comprit que les ouvriers, dans la fosse, avaient exhumé une entrée des antiques catacombes. Désormais, l'Ordre avait un moyen d'en finir avec l'ultime bastion du Nouveau Monde, et il ne se priverait pas de l'utiliser. Après sa victoire, Jagang régnerait sur tout l'univers connu et il n'y aurait plus d'espoir.

Pour ça, il devait quand même trouver la boîte d'Orden manquante. Mais c'était un exploit à sa portée, Kahlan n'en doutait hélas pas. Richard Rahl n'en avait plus pour longtemps et la liberté non plus.

— S'il vous plaît, j'aimerais être couverte…, demanda soudain Nicci.

— Désolée, répondit Kahlan. J'aurais dû y penser…

À vrai dire, elle y avait pensé, renonçant parce qu'elle craignait que les draps se collent aux blessures. Mais elle comprenait que Nicci

ne veuille pas être exposée à tous les regards, dans son état…

La Mère Inquisitrice remonta le drap et la couverture jusqu'à la taille de la magicienne – en prenant garde de rester assise sur le sol, histoire d'éviter les ennuis.

— Merci, souffla Nicci.

Elle se chargea de tirer la literie jusqu'à son menton, épargnant ainsi une éventuelle punition à Kahlan.

— N'ayez surtout pas honte, Nicci !

— Pardon ?

— Il ne faut jamais avoir honte d'être une victime. Vous n'y êtes pour rien. C'était un viol, comme vous l'avez dit. Soyez folle de rage, si vous voulez, mais ne vous sentez surtout pas coupable.

— Merci…

Nicci tendit une main et caressa la joue de sa nouvelle amie.

— Jagang m'a promis un sort similaire à celui qu'il semble vous réserver.

Nicci serra plus fort la main de l'Inquisitrice.

Kahlan hésita un peu, puis elle se décida à aller plus loin :

— S'il n'a pas commencé, c'est parce qu'il pense que ce sera pire lorsque j'aurai recouvré la mémoire. Pour moi, mais aussi pour un homme dont j'ignore l'identité… Jagang veut nous détruire tous les deux, cet homme et moi, et il se prépare à dévaster le monde.

Nicci ferma les yeux et posa une main dessus – une façon de s'isoler totalement de l'univers des vivants.

— Avez-vous idée de qui peut être cet homme ?

Nicci fut plus longue à répondre qu'elle l'aurait voulu. Mais certains mensonges faisaient plus mal encore à ceux qui les proféraient qu'à leur destinataire.

— Navrée, mais je vous ai oubliée, et votre passé avec. Je sais seulement comment vous vous nommez et quel titre prestigieux vous portez.

Kahlan n'insista pas. Elle aurait parié que Nicci en savait beaucoup plus long que ça, mais ce n'était pas le moment de la harceler. Au fond, elle pouvait avoir de très bonnes raisons de ne pas vouloir en dire plus. Des motivations personnelles qui ne regardaient pas Kahlan…

Mieux valait ne pas s'appesantir là-dessus.

— J'aime bien la façon dont vous parlez de Richard Rahl. C'est certainement un homme comme je les aime.

Nicci eut l'ombre d'un sourire.

— Vous êtes tous les deux des personnes remarquables…

Un peu nerveuse, Kahlan tordit et détordit l'ourlet du dessus-de-lit.

— Comment est-il ? J'entends très souvent parler de lui. Comme si le fantôme de Richard Rahl me suivait sans cesse, en quelque sorte… Décrivez-le-moi !

— C'est difficile… Richard… est Richard, voilà tout ! Un homme qui se soucie de ceux qu'il aime.

— Vous le connaissez bien, d'après ce que vous avez dit à Jagang. Et vous êtes souvent avec lui. Il doit vous aimer beaucoup.

Nicci eut un vague geste de la main – puis elle changea de sujet.

— J'ai vu des soldats ordinaires devant le pavillon. Savez-vous ce qu'ils font là ?

Kahlan comprit que la blessée défendait un territoire privé – et qui le resterait coûte que coûte.

— Ces hommes peuvent me voir. Très peu de gens sont dans ce cas. Selon Ulicia, c'est une anomalie du sort. Après que j'ai tué deux gardes et sœur Cecilia…

Nicci leva soudain la tête.

— Vous avez tué Cecilia ?

— Oui.

— Comment avez-vous réussi à abattre une Sœur de l'Obscurité ?

— C'était à Caska, l'endroit où Richard et vous avez rencontré Jillian.

— Qui vous a raconté ça ?

— Jillian…

— Vraiment ?

— Oui. Elle a aidé Richard à retrouver un grimoire dans les catacombes de Caska. *La Chaîne de Flammes*, selon elle… C'est aussi là que Jagang a capturé les trois sœurs qui me gardaient prisonnière : Cecilia, Armina et Ulicia. Elles pensaient retrouver Tovi, mais leur complice était déjà morte, et à sa place, l'empereur les attendait de pied ferme. Elles ont été très surprises.

— J'imagine…

— Les gardes privés de Jagang ne pouvaient pas me voir, comme la plupart des gens. Pendant que l'empereur était occupé avec ses prisonnières, j'ai volé le couteau de deux hommes. Ne me voyant pas, ils ne se sentaient pas en danger. Alors qu'ils veillaient jalousement sur leur empereur, je les ai abattus.

» Tout de suite après, je me suis enfuie avec Jillian. Tandis que nos poursuivants sortaient à leur tour de la salle, j'ai lancé un de mes couteaux. Avec l'espoir d'avoir Jagang, mais Cecilia est sortie la première… Je me suis fait prendre très vite, mais Jillian a pu filer…

» Hélas, ça n'a servi à rien. Jagang est retourné au camp avec les deux sœurs survivantes et moi, mais il a envoyé des hommes aux trousses de Jillian. Elle non plus n'a pas pu leur échapper… Jagang se sert d'elle pour me faire chanter. Si je lui déplais, il a juré que la petite

souffrira beaucoup.

— C’est bien dans son style.

— Après ces événements, Jagang a cherché des hommes capables de me voir. Il en reste trente-huit, et ce sont mes « anges gardiens ».

— Il y en avait plus au début ?

— Oui.

— Et qu’est-il arrivé ?

— Chaque fois que l’occasion se présentait, j’en tuais un ou deux.

Nicci réussit à sourire.

— Vous êtes une bonne fille !

— Mais j’ai dû arrêter, pour protéger Jillian.

— Vous avez bien fait. Les menaces de Jagang ne sont jamais des paroles en l’air.

— Je sais… Savez-vous pourquoi certaines personnes peuvent me voir ? Est-ce vraiment une anomalie, comme le dit Ulicia ?

— Les sœurs vous ont jeté un sort : la Chaîne de Flammes. Du coup tout le monde vous a oubliée. Richard a découvert que ce sortilège avait un défaut et…

— Vous voyez ce que je veux dire ? Encore Richard, en relation avec ma vie. Parfois, je me demande si c’est une bonne chose. (Nicci ne réagissant pas, Kahlan relança la conversation :) Et alors, ce défaut ?

— C’est une longue histoire… Nous avons tenté de neutraliser le sort d’oubli, et…

— Vous vouliez m’aider ? Pourquoi, puisque vous m’aviez oubliée ? Si plus personne ne sait qui je suis, comment se fait-il qu’on essaie de me secourir ?

Voyant que Nicci s’était rallongée, le souffle court, Kahlan rosit de confusion.

— Je vous bombarde de questions, je sais, et vous avez mal, mais…

— Nous luttions contre le sort parce qu’il nuit à tout le monde, expliqua Nicci. Vous avoir oubliée n’est pas le seul problème des gens, loin de là. Le sort d’oubli ronge tout, et si on le laisse faire, il peut détruire jusqu’à la vie elle-même.

Kahlan se tança intérieurement d’avoir cru que Richard Rahl s’intéressait à elle au point de vouloir la sauver.

— J’avais lancé une toile de vérification, continua Nicci. Richard s’est aperçu que la Chaîne de Flammes était contaminée. Si nous ne la neutralisons pas, une catastrophe menace.

— Quelle sorte de catastrophe ?

Nicci prit une inspiration laborieuse.

— À cause de la « souillure », le sort s’en prend à des cibles qui ne devraient pas le concerner. Si personne n’intervient, il risque de

détruire l'esprit de tous les êtres humains. Enfin, de presque tous, parce que la contamination génère aussi ce qu'on pourrait appeler des « ratés ». En raison de ces dysfonctionnements sporadiques, certaines personnes peuvent toujours vous voir.

— Mais pourquoi suis-je au centre de tout ça ?

Dans le silence qui suivit, Kahlan put entendre le sifflement ténu d'une lampe à huile. Le vacarme du camp, en bruit de fond, semblait venir d'un autre monde.

— Les sœurs vous ont choisie pour cible quand elles ont jeté le sort. D'abord, pour que vous alliez voler les boîtes d'Orden dans le Jardin de la Vie. Ensuite, parce qu'il faut une Inquisitrice pour s'assurer que la « clé » utilisée est la bonne.

— La clé ?

— Le *Grimoire des Ombres Recensées*, un livre de magie.

— Je l'ai déjà vu…, dit Kahlan.

Si elle avait jamais douté des propos de Nicci, c'était terminé. Quelque temps plus tôt, Jagang lui avait demandé d'identifier un grimoire – faux, avait-elle fini par déterminer.

Nicci ne mentait pas, c'était acquis. Cela dit, elle continuait à cacher certaines choses à Kahlan, c'était très visible.

— J'aimerais pouvoir parler à Richard Rahl… Peut-être aurait-il des réponses à toutes mes questions.

— Je voudrais bien que vous le rencontriez, mais j'ai peur que ce soit très improbable, désormais…

Kahlan s'interrogea sur le sens de ce « désormais ». Avant les derniers événements, était-il *probable* qu'elle rencontre Richard Rahl ? En un seul mot, Nicci en avait peut-être révélé beaucoup plus qu'elle le désirait

— Je déteste le dire à voix haute, mais j'ai peur que nous ne soyons pas là pour voir la fin du conflit. Pensez-vous que Richard Rahl mettra un terme à ce cauchemar ? Pour les survivants, je veux dire…

— Je n'en sais rien, Kahlan… Mais si quelqu'un en est capable, c'est lui et personne d'autre.

Kahlan reprit la main de la magicienne.

— J'espère qu'il viendra vous sauver, dans ce cas… Vous l'aimez, et vous devez être à ses côtés.

Nicci ferma les yeux et détourna la tête pour tenter de dissimuler les larmes qui roulaient sur ses joues.

— Pardon, dit Kahlan. J'aurais dû me taire. Il doit vous manquer atrocement.

— Non, mentit Nicci, ce n'est pas ça… Les coups de Jagang m'ont fait très mal, et j'ai des difficultés à respirer. J'ai peur d'avoir des côtes cassées.

— Vous en avez, hélas… J'ai entendu un craquement d'os quand il

vous a frappée à la poitrine. J'aurais voulu avoir un couteau pour châtrer ce chien !

— Je suis sûre que vous seriez capable de le faire, Kahlan Amnell. C'est trop tard pour moi, mais saisissez votre chance si l'occasion se présente avant qu'il s'attaque à vous.

— Nicci, ne baissez pas les bras !

— Je n'ai plus de raisons d'espérer…

— C'est faux ! Tant qu'on vit, il est possible de changer les choses. Après tout, n'avez-vous pas remis dans le jeu les boîtes d'Orden ? Ou Richard, je ne suis pas bien sûre ?

— C'est moi, mais au nom de Richard.

— Que sont ces artefacts, exactement ? La source d'un pouvoir qui permet d'écraser toute opposition et de régner sur le monde ?

— Pas à l'origine… Les boîtes ont été créées pour neutraliser la Chaîne de Flammes.

Kahlan en déduisit que Richard Rahl avait bel et bien tenté de l'aider. S'il essayait maintenant d'épargner au monde les effets du sort d'oubli, il avait bien dû commencer par s'intéresser à la première victime de la Chaîne de Flammes. Sinon, comment aurait-il connu son existence et découvert les fameux « ratés » ?

Respirant de plus en plus mal, Nicci eut une quinte de toux terriblement douloureuse. À en juger par le bruit « liquide » que produisaient ses poumons, ils étaient pleins de sang. Si elle luttait violemment pour respirer, elle aggraverait la situation, risquant de mourir avant l'arrivée des secours.

Kahlan descendit la couverture sur le torse de la blessée et lui posa une main sur le plexus solaire.

— Nicci, écoutez-moi ! Respirez lentement, en suivant le rythme de ma main.

Les yeux voilés de la magicienne cherchèrent ceux de sa nouvelle amie. Paniquée, elle ne parvint pas à parler et éclata en sanglots.

Kahlan lui massa doucement le plexus solaire.

— Lentement, Nicci… Concentrez-vous sur ma main. Focalisez votre respiration sur ce point de repère et suivez le rythme que je vous indique. Vous essayez de respirer trop vite, c'est tout. Ça va s'arranger.

Sous sa paume, Kahlan sentait les battements affolés du cœur de la magicienne. Elle continua son massage et parla d'un ton très doux :

— Vous n'êtes pas seule, et tout va bien… Ne vous énervez pas, et vous pourrez remplir vos poumons d'air. Allons, allons, lentement…

Nicci regardait maintenant Kahlan comme si elle était son unique lien avec le monde.

— C'est bien ! Oui, oui, comme ça ! Je ne vous laisserai pas

mourir. Concentrez-vous sur ma main… Le rythme, le rythme… Oui, c'est exactement ça ! Oubliez l'angoisse et respirez très lentement…

Nicci se calma et sembla parvenir à respirer à peu près convenablement. Sans lui lâcher la main, Kahlan n'interrompit pas son massage, puisqu'il l'apaisait.

L'état de la magicienne se stabilisa. Mais elle avait toujours autant besoin d'aide, et aucune sœur ne se montrait.

— Nicci, j'ignore si nous pourrons nous reparler, mais surtout, n'abandonnez pas ! Il y a dans le camp un homme capable de s'opposer au tyran.

— Que voulez-vous dire ? réussit à demander l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— C'est un joueur de Ja'La… Le marqueur de l'équipe du général Karg.

— Karg… Je le connais… Avec les femmes, il est encore plus cruel et plus pervers que Jagang. C'est un monstre, restez le plus loin possible de lui !

Kahlan fronça les sourcils.

— Au prochain bal, s'il me demande une danse, je dois refuser ? C'est ce que vous voulez dire ?

Nicci parvint à sourire.

— Ce serait plus judicieux, oui…

— Quoi qu'il en soit, le marqueur me connaît, je l'ai lu dans ses yeux. Et vous devriez le voir jouer au Ja'La.

— Je déteste le Jeu de la Vie !

— Moi aussi, mais… Cet homme est différent. Dangereux !

— Dangereux ? Dans quel sens ?

— Je crois qu'il prépare quelque chose.

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas… Mais il fait en sorte que personne ne puisse le reconnaître.

— Comment le savez-vous ?

— C'est une longue histoire, mais pour résumer, il a trouvé un moyen de rester anonyme. Il s'est peint le visage en rouge – et il a fait la même chose à ses équipiers. C'est peut-être un tueur chargé d'éliminer Jagang.

Nicci ferma les yeux.

— Si j'étais vous, je ne m'accrocherais pas trop à des espoirs de ce genre…

— Si vous croisiez le regard de cet homme, vous ne diriez pas ça !

Kahlan aurait voulu poser des centaines de questions à Nicci. Mais des bruits de voix, derrière la tenture, lui indiquèrent qu'elle n'aurait pas le temps.

— La sœur arrive, je crois… Battez-vous !

— Je ne…

— Battez-vous pour Richard !

Kahlan s’écarta en hâte du lit.

Une fraction de seconde plus tard, Armina entra, tirant Jillian avec elle.

Chapitre 26

— Qu'espères-tu de moi ? demanda Verna tandis qu'elle passait avec Cara devant une torche glissée dans un support en fer. Que je fasse apparaître Nicci comme par miracle ?

— Non, je veux que vous découvriez où elle est, et *idem* pour Anna.

Malgré les insinuations de la Mord-Sith, la Dame Abbesse en exercice était déterminée à retrouver les deux disparues. Mais elle n'était pas du genre à le crier sur tous les toits.

Dans les couloirs de marbre blanc, le cuir rouge de l'uniforme de Cara évoquait irrésistiblement du sang. L'humeur de la Mord-Sith, déjà mauvaise au début de la journée, se détériorait d'heure en heure, car les recherches ne donnaient aucun résultat.

Plusieurs autres Mord-Sith et un groupe de gardes du palais suivaient les deux femmes à une distance respectueuse. Adie restait un peu à la traîne et Nathan caracolait en tête, en digne seigneur Rahl.

Verna comprenait les inquiétudes de Cara. Et en un sens, elle s'en réjouissait. Pour la Mord-Sith, Nicci n'était pas seulement une femme que son maître l'avait chargée de protéger. C'était une amie – et une amie très chère. Même si elle ne l'aurait pas admis sous la torture, Cara était folle de rage parce qu'une personne très proche d'elle manquait à l'appel.

Comme la Mord-Sith, Nicci avait longtemps marché dans les ténèbres en compagnie des serviteurs du mal. Grâce à Richard, toutes deux étaient revenues vers la Lumière. Parce qu'il leur en avait offert la possibilité, bien sûr, mais plus encore parce qu'il leur avait fourni une *raison* de changer.

Voir une Mord-Sith vitupérer n'angoissait pas Verna. Avec ces femmes, il fallait plutôt s'inquiéter lorsqu'elles devenaient très froides et hautement professionnelles. Parce que leur métier, justement, n'avait rien d'agréable et moins encore de convivial. Quand elles cherchaient des réponses, mieux valait ne pas se dresser sur leur chemin.

Cela dit, Cara avait raison de s'énerver. La disparition de Nicci et d'Anna était inexplicable et inquiétante au possible. Mais bombarder une pauvre Dame Abbesse de questions ne pouvait servir à rien quand elle ignorait les réponses.

Sauf peut-être à calmer les nerfs de Cara, rassurée de s'accrocher à sa bonne vieille formation dans les moments de crise.

La Mord-Sith s'immobilisa, les poings sur les hanches, et sonda le

long couloir, derrière elle. À une centaine de pas, plusieurs dizaines de gardes s'arrêtèrent net afin de ne pas combler la distance entre eux et les femmes qu'ils escortaient. Une bonne partie de ces soldats brandissaient une arbalète chargée d'un carreau à pointe rouge.

Ces projectiles dévastateurs donnaient des sueurs froides à Verna. En un sens, elle aurait aimé que Nathan ne les découvre jamais. Mais en un sens seulement…

Derrière les gardes d'élite et les quelques Mord-Sith, le corridor était désert. Plissant pensivement le front, Cara attendit encore quelques instants, puis elle se remit en chemin. Depuis la disparition d'Anna et de Nicci, la veille, c'était la quatrième fouille en règle de l'ultime sous-sol du palais.

Verna se demandait à quoi rimait cette insistance. Des corridors vides restaient des corridors vides ! La Dame Abbesse à la retraite et l'ancienne Maîtresse de la Mort n'allaient pas jaillir des murs !

— Elles ont dû aller ailleurs, dit Verna, c'est la seule explication, même si personne ne les a vues.

— Où ça, ailleurs ? demanda Cara.

— Je n'en sais rien…, dut avouer Verna.

— Ce palais est très grand, soupira Adie.

Refusant de s'arrêter avec les gardes, elle venait de rejoindre la Mord-Sith et la Dame Abbesse.

— Très grand, oui, approuva Verna. Cara, voilà des heures que nous arpentons ces couloirs. Nous passons et repassons par les mêmes endroits avec un seul résultat : constater qu'il n'y a absolument personne ! Nicci et Anna doivent être dans une autre zone du palais. Ici, nous perdons notre temps. Je sais que nous devons les retrouver, mais nous cherchons au mauvais endroit.

— Elles étaient ici…, marmonna la Mord-Sith.

— Oui, tu as raison, mais toute la différence, c'est le « étaient », comprends-tu ? Vois-tu la moindre trace de leur passage ? Elles sont venues, c'est presque certain, mais voilà longtemps qu'elles s'en sont allées. Dans ces couloirs, nous gaspillons notre temps et notre énergie.

Alors que personne ne bougeait, Cara avança de quelques pas, tous les sens aux aguets. Puis elle se retourna et plaqua de nouveau les poings sur ses hanches.

— Quelque chose cloche ici, déclara-t-elle.

Assez loin devant, Nathan, qui s'était arrêté aussi, se retourna et lança :

— Quoi ? Qu'est-ce qui « cloche », selon toi ?

— Je ne sais pas… Il y a un problème, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— Tu captes une anomalie dans l'air ? Un phénomène lié à la magie ?

— Non, non, rien à voir ! (Cara eut un geste agacé, puis reposa son poing contre sa hanche.) Quelque chose n'est pas… eh bien… normal, mais je ne sais pas quoi.

— Il manque des objets ? avança Verna. Du mobilier, des ornements ou que sais-je d'autre ?

— Non. Si mes souvenirs ne me trompent pas, ces couloirs ont toujours été vides. Cela dit, je n'y suis pas venue si souvent que ça.

» Darken Rahl allait de temps en temps se recueillir dans la crypte de son père. Les autres sépultures ne l'intéressaient pas, je crois… Sous son règne, ce secteur du palais était interdit d'accès et le seigneur Rahl y venait plus souvent avec ses gardes du corps qu'avec ses Mord-Sith. Du coup, les lieux ne me sont pas vraiment familiers.

— C'est peut-être pour ça que tu as une impression bizarre…, suggéra Verna.

— C'est possible, admit Cara à contrecœur.

Elle détestait l'idée d'être soumise à des perceptions si banalement humaines. Mais parfois, il fallait se rendre à l'évidence.

Pensifs, tous les membres de la petite expédition se demandaient ce qu'il convenait de faire. Au fond, il se pouvait que les deux femmes réapparaissent et s'étonnent qu'on ait fait si grand cas de leur escapade.

— Anna et Nicci voulaient avoir une conversation privée, dit Adie. Elles ont peut-être cherché un endroit tranquille.

— Et elles converseraient depuis hier ? demanda Verna. Je n'y crois pas. Ces deux femmes n'ont pas grand-chose en commun, elles n'ont jamais été proches et je parierais qu'elles n'ont guère de sympathie l'une pour l'autre. Je ne les vois pas bavarder pendant des heures et des heures.

— Moi non plus, approuva Cara.

Verna se tourna vers le prophète, qui avait fini par approcher.

— Savez-vous de quoi Anna voulait parler avec Nicci ?

Nathan secoua la tête, faisant onduler sa longue crinière blanche.

— Aucune idée, mon enfant… Anna se méfiait de Nicci, et c'était normal, face à une Sœur de l'Obscurité. Elle lui reprochait d'avoir trahi le Créateur, bien sûr, mais elle se sentait *personnellement* abusée. En supposant qu'elle ait surmonté sa déception, elle voulait peut-être inciter Nicci à revenir vers la Lumière.

— Pour ça, un quart d'heure de dialogue aurait suffi, dit Cara.

— Largement, oui, concéda Nathan. Connaissant Anna comme je la connais, elle voulait peut-être parler de Richard avec Nicci.

— Pour lui dire quoi ? demanda Cara, soudain tendue à craquer.

— Eh bien, je n'en suis pas bien sûr…

— Ai-je prétendu qu'il me fallait des certitudes ?

Le prophète hésita un moment, puis il se résigna à en dire plus :

— Anna m'a souvent dit que Nicci était à même de guider ce fichu garçon.

— Le guider ? répéta Verna, aussi suspicieuse que Cara. De quelle manière ?

— Vous connaissez Anna, non ? (Nathan lissa le jabot de sa belle chemise blanche.) Elle a toujours eu tendance à fourrer son nez partout et à influencer les gens. Elle s'est souvent plainte devant moi d'avoir un lien trop fragile avec Richard.

— Pourquoi pense-t-elle avoir besoin d'un « lien » avec le seigneur Rahl ? s'enquit Cara.

Malgré la passation du titre à Nathan, la Mord-Sith s'entêtait à en parer Richard. Pour être franche, Verna la comprenait, car l'idée d'avoir le prophète à ce poste ne l'enthousiasmait pas beaucoup non plus.

— Elle a toujours cru qu'elle devait contrôler les faits et gestes de Richard, répondit Nathan à la Mord-Sith. Cette femme passe son temps à calculer et à planifier. Elle ne laisse rien au hasard.

— C'est exact, confirma Verna. Un réseau d'espions la tenait informée de tout, quand elle dirigeait le palais. Elle avait des agents dans les coins les plus perdus afin de tirer les ficelles quand il le fallait. Elle n'a jamais aimé déléguer, et encore moins se fier à la chance…

Nathan s'autorisa un grand soupir.

— Anna est sacrément entêtée, dit-il. Nicci s'étant détournée de l'Obscurité, elle voulait à tout prix la faire revenir dans le giron des Sœurs de la Lumière, afin qu'elle combatte pour leur cause.

— Quelle cause ? voulut savoir Cara. Et quel rapport avec le seigneur Rahl ?

Nathan se pencha un peu vers la Mord-Sith :

— Anna pense que tout sorcier a besoin d'une Sœur de la Lumière pour orienter ses pensées et ses actes. Elle croit que nous n'avons pas droit au libre arbitre.

— J'ai peur d'avoir défendu la même thèse, dit Verna, quelque peu confuse. Mais c'était avant de rencontrer Richard.

— N'oublie pas que tu as passé beaucoup de temps avec lui, rappela Nathan. Anna l'a peu fréquenté, et même si elle a semblé penser comme nous tous, à un moment, elle est récemment revenue à ses anciennes croyances et à sa rigidité fondamentale. Je crains que le sort d'oubli ait effacé dans son esprit une bonne partie des nouveautés dues à Richard.

Verna partageait ces inquiétudes.

— Nous ne sommes pas en position de trancher, en ce qui concerne

Anna, dit-elle, mais la Chaîne de Flammes nous a tous affectés, c'est évident. Si rien n'est fait, le sort continuera de ravager nos esprits jusqu'à ce que nous ayons perdu la capacité de raisonner. L'ennui, c'est qu'aucun de nous ne peut dire à quel point il a changé ! Comme vous tous, j'ai l'impression d'être la même personne qu'avant, mais je sais que c'est une illusion. Nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes, et chacun de nous, sans le vouloir, peut nuire à notre cause.

— Quand nous aurons trouvé Anna et Nicci, vous pourrez débattre avec elles de ce sujet fascinant ! Pour l'instant, nous ne savons pas où elles sont, et il faut étendre les recherches.

Cara s'impatientait, et ça n'augurait rien de bon…

— Elles n'ont peut-être pas fini leur conversation, avança Nathan. Je connais Anna : quand elle tient un os, elle ne le lâche pas facilement. Et comme Nicci n'est pas commode non plus…

— C'est une possibilité, admit Verna.

— Pour convertir une « pécheresse » et la ramener à la Lumière, Anna serait capable de s'éclipser plusieurs jours, j'en suis sûr.

Pour avoir été son prisonnier pendant des siècles, le prophète savait de quoi il parlait.

— Nicci est dévouée à Richard, dit Cara, pas à Anna. Elle aurait refusé de s'éclipser, comme vous dites. Ne contrôlant pas la Magie Soustractive, Anna n'aurait pas été en mesure de la contraindre.

— Je suis d'accord, déclara Verna. De toute façon, je ne les imagine pas capables de se volatiliser volontairement sans nous donner de leurs nouvelles.

— Pourquoi ne pas demander à Anna où elle est ? lança soudain Adie.

— Le livre de voyage ? C'est ce que vous proposez ?

— Oui, ça paraît le plus simple.

Verna ne parut pas convaincue.

— Si elle est quelque part dans le palais, pourquoi Anna consulterait-elle son livre de voyage ?

— Et si elle n'était plus ici ? insista Adie. Nicci et elle ont peut-être dû partir pour s'occuper d'une affaire urgente. Dans ce cas, qui sait si un message ne vous attend pas dans *votre* livre de voyage ?

— Comment seraient-elles sorties ? demanda Verna. Nous sommes encerclés par l'armée de l'Ordre.

— Ce n'est pas impossible, maintint Adie. Je suis aveugle, mais je peux voir avec mon don. Elles aussi. La nuit dernière, il faisait très sombre. Elles ont pu traverser les lignes ennemies sans se faire repérer. Si leur mission était urgente, elles n'ont peut-être pas pu nous prévenir.

— Vous pourriez réussir ça ? s'étonna Cara. Sortir par une nuit

d’encre et échapper à l’ennemi ?

— Bien sûr !

Verna avait déjà entrepris de feuilleter son livre de voyage. Comme elle s’y attendait, elle ne trouva rien de nouveau.

— Pas de message, dit-elle en remettant le petit livre à sa place, dans sa ceinture. J’en écrirai un à Anna, comme Adie le suggère. Avec un peu de chance, elle le verra et me répondra.

Nathan se détourna, faisant onduler sa cape, et reprit son chemin.

— Avant de filer ailleurs, dit-il, je veux jeter un coup d’œil à la tombe.

— Laissez un garde ici, lança Cara aux soldats. Les autres, avec nous !

Déjà loin devant, Nathan s’engagea dans un escalier, sur la droite. La petite colonne le suivit, tous ses membres pressant le pas pour garder le contact.

Au pied de la petite volée de marches, le prophète remonta un court couloir en pierre brute. Par endroits, des infiltrations d’eau, au fil des siècles, avaient laissé de grandes taches jaunâtres, donnant l’impression que la paroi avait partiellement fondu.

Très vite, Nathan et ceux qui le suivaient se trouvèrent devant un mur de pierre qui avait réellement fondu.

Le prophète s’arrêta devant l’entrée du tombeau de Panis Rahl. Regardant à travers un trou, là où la pierre manquait, il constata que la sépulture restait telle qu’il l’avait vue lors de ses quatre précédentes visites.

L’attitude de Nathan inquiétait Verna. Visiblement anxieux et en quête de réponses, le prophète était également furieux, cela se sentait quand on savait regarder au-delà des apparences.

La Dame Abbesse n’avait jamais vu le vieil homme dans cet état. Mais cette rage contenue et pourtant potentiellement dévastatrice lui rappelait férocement quelqu’un. Richard, bien entendu. La « fureur tranquille » devait être une qualité des Rahl – en tout cas, elle en avait des frissons glacés.

Les somptueuses portes du tombeau, célèbres pour leurs ornements, avaient été remplacées par des blocs de pierre blanche censés sceller la crypte. Cette protection improvisée n’avait pas réussi à enrayer l’étrange phénomène qui ravageait la dernière demeure de Panis Rahl.

À l’intérieur, cinquante-sept torches attendaient sur des supports en or gravés de runes. D’un geste, Nathan utilisa son pouvoir pour embraser une partie de ces flambeaux.

La lueur des flammes fit aussitôt briller les parois en granit rose du tombeau.

Au nombre de torches et de vases qui les accompagnaient –

cinquante-sept dans les deux cas – Verna devina sans peine à quel âge était mort le seigneur Panis Rahl.

Posé sur un pilier tronqué, le catafalque semblait flotter au-dessus du sol en marbre blanc – un habile jeu de couleur et de perspective. Revêtu d'or, le cercueil de Panis Rahl brillait faiblement à la lueur des quatre torches allumées par Nathan.

Avec des murs en granit rose, il devait luire comme un soleil quand les cinquante-trois autres flambeaux donnaient de la lumière.

Des runes étaient gravées sur les flancs du catafalque et d'autres couvraient les murs de la crypte. En d'autres circonstances, Verna auraient voulu savoir ce que disaient ces antiques textes. Là, elle leur accorda à peine son attention.

Le phénomène qui s'était attaqué à la pierre blanche affectait aussi les parois en granit de la salle. Cela dit, les dégâts étaient moins importants. Verna comprit vite pourquoi : la pierre blanche était une sorte d'appât destiné à attirer la force qui s'attaquait à la sépulture. Tant qu'elle avait rempli sa fonction, les parois étaient restées intactes. Désormais, elles ne bénéficiaient plus de cette protection.

Les murs et le sol n'avaient pas encore fondu – en fait, ils n'étaient même pas fissurés – mais ils commençaient à se déformer, comme s'ils étaient soumis à une force – pression ou chaleur – qui finirait par avoir raison de leur résistance. Les joints avec la voûte se craquelaient déjà, menaçant de céder dans un avenir très proche. La cause de cette détérioration, à l'évidence, n'était pas un défaut de conception de la crypte. Une force extérieure, mystérieuse mais bien réelle, s'acharnait sur la dernière demeure de Panis Rahl.

Nicci voulait voir le tombeau parce qu'elle pensait savoir pourquoi ses murs fondaient. Hélas, elle n'avait rien dit de plus précis. Et aucun indice ne laissait supposer qu'Anna et elle avaient bien inspecté la crypte.

Verna avait hâte de retrouver les deux femmes et d'interroger Nicci sur cette affaire de fonte. Si elle n'avait aucune idée sur les causes de ce phénomène – ni sur sa gravité, d'ailleurs –, elle se doutait qu'il n'avait rien de positif.

Une seule idée « consolait » un peu la Dame Abbesse : avec l'Ordre à ses portes, le Palais du Peuple n'aurait sans doute pas le temps d'être miné de l'intérieur !

— Seigneur Rahl ! appela soudain une voix masculine.

Nathan, Verna, Cara et Adie se retournèrent. Un homme en tunique blanche ornée de sarments de vigne autour du cou et sur le devant – l'uniforme officiel des messagers au palais – approchait au pas de course.

— Que se passe-t-il ? demanda Nathan.

Même si elle devait vivre encore cent ans, Verna comprit qu'elle ne

s'habituerait jamais à entendre les gens donner du « seigneur Rahl » au vieux prophète.

— Une délégation de l'Ordre Impérial vous attend de l'autre côté du pont-levis.

— Que veulent ces gens ?

— Parler au seigneur Rahl, bien entendu…

Nathan consulta du regard Cara et Verna, qui semblaient aussi surprises que lui.

— C'est peut-être une ruse, souffla Adie.

— Ou un piège, ajouta Cara.

— Dans tous les cas, dit Nathan, il vaudrait mieux que j'aille voir.

— Je vous accompagne, déclara la Mord-Sith.

— Moi aussi, lui fit écho Verna.

— Alors, en route, tout le monde ! s'écria Nathan.

Verna, Cara et Adie sortirent du palais sur les talons de Nathan. Dehors, le soleil de la fin d'après-midi projetait sur le grand escalier les ombres interminables des tours et des bâtiments du palais. Dans le lointain, au-delà de l'escalier et de la cour d'honneur, l'immense mur d'enceinte montait la garde au bord du gouffre. Sur le chemin de ronde, des sentinelles patrouillaient jour et nuit, prêtes à donner l'alerte au premier événement suspect.

Monter des catacombes jusque-là n'étant pas une simple promenade de santé, le prophète et ses compagnes avaient le souffle un peu court. En descendant le grand escalier de marbre, Verna prit le temps de respirer à fond, quitte à se laisser un peu distancer par le nouveau seigneur Rahl.

Sur chaque palier, des gardes saluèrent leur chef suprême en se tapant du poing sur le cœur. Beaucoup plus bas, des dizaines d'hommes faisaient la ronde dans la cour. Impressionnée par le dispositif de sécurité, Verna se laissa guider jusqu'au grand portail du mur d'enceinte. Une fois la cour traversée, au-delà des écuries et des hangars à carrosses, une large route bordée de cyprès conduisait à la sortie proprement dite du complexe.

Le portail passé, la voie d'accès rétrécissait et devenait très sinueuse. Longeant le bord du haut plateau, elle descendait en pente relativement abrupte jusqu'au pont-levis gardé par un détachement spécial de la Première Phalange. Armés jusqu'aux dents, ces soldats d'élite étaient chargés d'arrêter d'éventuels envahisseurs. Au fil des siècles, ils n'avaient jamais eu besoin de le faire. La route était beaucoup trop étroite pour que quiconque puisse lancer une attaque massive. Et de toute façon, dans une position dominante, quelques dizaines d'hommes seulement auraient suffi à repousser une armée entière.

Enfin et surtout, il y avait le pont-levis. Une fois dressé, le gouffre

qu'il dominait avait de quoi décourager les assaillants les plus téméraires. Impossible à franchir, même avec des cordes à grappin ou des échelles – d'autant plus sous les volées de flèches des défenseurs –, cet obstacle naturel assurait à lui seul une bonne partie de la défense du complexe.

De l'autre côté du pont-levis, un petit groupe d'hommes attendait la venue du seigneur Rahl. À en juger par leur tenue très simple, il devait s'agir de messagers. Verna aperçut aussi quelques soldats, mais ils se tenaient volontairement en retrait, afin de ne pas paraître menaçants.

Sa cape battant au vent, Nathan se campa au bord du gouffre, les poings sur les hanches. Une véritable incarnation du pouvoir et de la force tranquille.

— Je suis le seigneur Rahl, annonça-t-il aux émissaires campés de l'autre côté de l'abîme. Que me voulez-vous ?

Après avoir consulté ses camarades du regard, un homme vêtu d'une banale jaquette de cuir sur une chemise grise avança de quelques pas prudents.

— Son Excellence l'empereur Jagang le Juste m'a chargé de délivrer un message au peuple de D'Hara.

Nathan jeta un bref coup d'œil à sa petite escorte.

— Le seigneur Rahl représente le peuple d'haran. Je t'écoute, mon brave…

Pour mieux entendre, Verna vint se placer à côté du prophète.

— Vous n'êtes pas le seigneur Rahl…, marmonna le messager, de plus en plus mécontent.

— Vraiment ? Veux-tu que j'invoque une tempête magique, histoire de vous balayer de cette route, tes compagnons et toi ? Une fois en bas et en bouillie, seras-tu enfin convaincu que tu t'adressais bien au seigneur Rahl ?

Les émissaires de l'Ordre reculèrent instinctivement de quelques pas.

— Nous pensions voir quelqu'un d'autre, c'est tout, se justifia le messager.

— Eh bien, je suis le seigneur Rahl, et il faudra vous contenter de moi. Si vous avez vraiment un message, allez-y, parce que je n'ai pas que ça à faire. Figurez-vous qu'un banquet m'attend – et je déteste festoyer froid !

L'homme finit par esquisser une révérence.

— L'empereur Jagang, dans sa grande bienveillance, a une proposition à faire aux défenseurs du Palais du Peuple.

— Quelle proposition ?

— Le Juste n'a aucune envie de détruire le complexe et

d'exterminer ses occupants. En cas de reddition, vous aurez tous la vie sauve. Sinon, vous mourrez dans d'atroces souffrances. Ensuite, nous jetterons vos corps dans le vide afin qu'ils nourrissent les vautours, une fois au fond du gouffre.

— Feu de sorcier…, souffla Cara dans le dos de Nathan.

— Plaît-il ? répliqua le prophète sans se retourner.

— Votre pouvoir est pleinement fonctionnel… En revanche, le leur – s'ils en ont – est affaibli par la proximité du palais. S'ils invoquent un champ de force défensif, ça ne suffira pas à les protéger…

Nathan fit un grand geste courtois aux émissaires massés de l'autre côté de l'abîme.

— Auriez-vous l'obligeance de m'excuser un moment ?

Le porte-parole de Jagang inclina légèrement la tête.

Nathan entraîna ses compagnes vers l'endroit où attendait un groupe de Mord-Sith et de gardes du palais.

— Je suis d'accord avec Cara, dit Verna avant que le remplaçant de Richard ait pu ouvrir la bouche. Répondons dans le seul langage que l'Ordre comprend !

Le prophète fronça ses sourcils broussailleux.

— Je crains que ce ne soit pas une très bonne idée…

— Et pourquoi ça ? demanda Cara en croisant agressivement les bras.

— Jagang nous épie sûrement à travers les yeux d'un de ces hommes, dit Verna. Cara a raison : montrons-lui notre force !

— Ta réaction m'étonne beaucoup, Verna, déclara Nathan. (Il eut un petit sourire à l'intention de Cara.) De ta part, c'est beaucoup moins surprenant, je dois le dire…

— Qu'est-ce qui vous ébaubit à ce point ? grogna la Dame Abbesse.

— Carboniser ces gentilshommes est une très mauvaise idée, ma chère. D'habitude, tu es de bien meilleur conseil…

Verna se retint d'exploser.

Devant les yeux de Jagang, se lancer dans une diatribe n'aurait pas été très judicieux. Mais il n'y avait pas que ça…

Durant une bonne partie de sa vie, Verna avait cru dur comme fer que le prophète était fou à lier. Aujourd'hui encore, elle doutait de sa santé mentale. Et de toute façon, tenter de le faire changer d'avis revenait à vouloir convaincre le soleil de se lever à l'ouest.

— Vous n'envisagez quand même pas une reddition ?

— Bien sûr que non ! Mais on ne tue pas les gens parce qu'ils vous proposent gentiment de vous rendre.

— Sans blague ? lança Cara. (D'un coup de poignet, elle fit voler son Agiel au creux de sa paume.) Moi, j'affirme que tuer ces crétins

serait une excellente initiative.

— Et moi, je maintiens le contraire, insista Nathan. Si je les carbonise, Jagang saura que nous n'avons aucune intention de réfléchir à sa proposition.

— Et alors ? demanda Verna. Où est le problème, puisque c'est bien le cas ?

— Si nous vendons la mèche sur nos intentions, les négociations seront closes.

— On s'en fiche, parce qu'on ne veut pas négocier !

— Certes, mais nous ne sommes pas obligés de le crier sur tous les toits.

— Et pourquoi ça ? rugit Verna, depuis longtemps à bout de patience.

— Pour gagner du temps…, répondit Nathan. Si je fais griller ses messagers, Jagang saura ce qu'il en est de son offre, pas vrai ? En revanche, si je fais mine de réfléchir, les négociations traîneront en longueur.

— Quelles négociations ? s'écria Verna.

— Et pour quoi faire ? enchaîna Cara. Qu'avons-nous à y gagner ?

Nathan soupira comme s'il se désolait de parler avec une bande de demeurées.

— Un répit, voilà ce que nous avons à y gagner… Ne comprenez-vous pas ? Jagang sait à quel point il est difficile de conquérir le palais. À mesure qu'elle s'élève, leur rampe devient de plus en plus difficile à construire. Pour en venir à bout, nos adversaires auront besoin de tout l'hiver, et ça ne suffira peut-être pas. Jagang n'est sûrement pas ravi que son armée soit condamnée à passer des mois dans les plaines d'Azrith. Si une épidémie se déclare, il risque de perdre des centaines de milliers d'hommes. Et il y a aussi la question du ravitaillement…

» S'il croit que nous envisageons de nous rendre, Jagang peut décider de ralentir la construction de la rampe, afin de ménager ses troupes. En le faisant lambiner, nous retarderons d'autant l'achèvement de l'ouvrage. En revanche, une réponse musclée l'incitera à mettre les bouchées doubles. Pourquoi pousser notre ennemi dans la direction qui nous arrange le moins ?

Verna eut une moue dubitative.

— C'est assez logique, concéda-t-elle. (Voyant le sourire triomphal de Nathan, elle ajouta :) Enfin, à première vue…

— Moi, je ne trouve pas, maugréa Cara, même à première vue…

Nathan écarta théâtralement les bras.

— Pourquoi révéler nos intentions à Jagang ? Nous n'avons rien à y gagner. Laissons-le mariner dans son jus, se demandant si nous allons finir par capituler. Sur le chemin de l'Ordre, beaucoup de cités

ont ouvert leurs portes sans combattre. Il pensera que nous pouvons les imiter, et ça calmera ses ardeurs pour un temps.

— J'avoue que manipuler ainsi ses ennemis est une excellente tactique, admit Cara – pas de bon cœur, mais ça ajoutait encore au poids de ses paroles.

— Laisser vivre ces émissaires ne peut pas nous faire de mal, soupira Verna.

Ravi d'avoir emporté l'adhésion de ses compagnes, le prophète se frotta les mains.

— Je vais annoncer à ces gentilshommes que nous allons réfléchir à l'offre ô combien généreuse de Jagang le Juste.

En le regardant s'éloigner, Verna se demanda si Nathan n'avait pas une autre raison de faire cette déclaration. En d'autres termes, n'envisageait-il pas pour de bon une reddition ?

Les promesses de clémence de l'empereur ne valaient rien, la Dame Abbesse en était convaincue. En revanche, s'il manœuvrait bien, Nathan pouvait conclure avec les vainqueurs un arrangement très avantageux pour lui. Par exemple, rester le seigneur Rahl en titre d'un royaume de D'Hara placé sous l'autorité de l'Ordre.

Une fois la guerre finie, Jagang aurait besoin d'hommes de paille. Nathan pouvait-il se renier à ce point ?

Tout dépendait de la rancœur qu'il gardait à l'âme après des siècles d'enfermement injustifié. Car enfin, sa détention n'avait été que préventive ! Pour ce que Verna en savait, il n'avait jamais commis l'ombre d'un crime.

Avec les meilleures intentions du monde, les Sœurs de la Lumière, en maltraitant un innocent, avaient peut-être semé les graines de la destruction…

Pour se venger, Nathan pouvait tout à fait prévoir de livrer aux chiens l'honneur et la vie de ses anciennes geôlières.

Chapitre 27

Richard était de plus en plus inquiet. Il espérait avoir sa chance pendant une des rencontres, mais Jagang et Kahlan n'étaient plus revenus voir une partie depuis la toute première, une dizaine de jours plus tôt.

Richard avait une autre raison de crever d'angoisse. Alors qu'il s'efforçait de ne pas penser à ce que l'empereur infligeait à sa femme, son imagination le ramenait toujours au probable calvaire qu'elle subissait.

Enchaîné à un chariot et surveillé par un cercle de gardes, que pouvait-il y faire ? Même s'il brûlait d'envie d'agir, il devait garder la tête froide et attendre la bonne occasion. Dans son plan, il avait toujours intégré la possibilité que celle-ci ne se présente pas. Dans ce cas, il devrait improviser, et tant pis si les statistiques étaient contre lui. Mais avant d'en arriver là, il lui restait de la marge, et il n'était pas question de tout gâcher par précipitation.

Cela dit, attendre le dévastait de l'intérieur.

Épuisé par la rencontre de Ja'La du jour, il rêvait de s'allonger et de dormir un peu. Hélas, l'angoisse le réveillerait au bout de quelques minutes, comme d'habitude ces derniers temps. Pourtant, il devait se reposer. Le lendemain, une partie décisive attendait son équipe. En cas de victoire, l'occasion tant attendue se présenterait sûrement…

Richard leva les yeux pour accueillir le soldat chargé de distribuer leur pitance aux prisonniers. Quand on crevait de faim, même des œufs durs pouvaient passer pour un festin.

Tirant sa cantine roulante, l'homme passait devant les prisonniers sans jamais leur accorder un regard ni s'arrêter, puisqu'il leur lançait les foutus œufs.

Cette fois, pourtant, la cantine s'immobilisa devant Richard.

— Tends la main ! ordonna le soldat.

S'emparant d'un couteau, il commença à couper quelque chose que Richard ne parvenait pas à voir. Puis il s'empara de la tranche et la lança au prisonnier.

C'était du jambon ! Du jambon frais, pas desséché et immangeable.

— Le dernier repas des condamnés, avant la terrible rencontre de demain ?

Le soldat haussa les épaules et repartit dans d'épouvantables grincements de roues.

— Un convoi est arrivé, lâcha-t-il. Tout le monde s'en met plein la

panse.

Richard regarda l'homme s'arrêter devant Léo et recommencer son rituel. Le visage et le corps toujours peints en rouge, le solide ailier eut un grand sourire en découvrant qu'il mangerait autre chose que des œufs. C'était leur première ration de viande digne de ce nom depuis leur arrivée au camp. Le ragoût où surnageaient quelques lambeaux de mouton ne comptait pas, pas plus que la soupe à l'émincé de bœuf – des miettes de bœuf, aurait-il fallu dire.

Richard se demanda comment un convoi avait pu atteindre le camp. Les forces d'haranes avaient mission de couper les lignes de ravitaillement de l'Ordre, car affamer les soudards était le seul espoir de vaincre.

Et voilà qu'une tranche de jambon, fort appétissante au demeurant, venait décupler les inquiétudes du Sourcier. Cela dit, il semblait logique qu'un convoi passe de temps en temps à travers les mailles du filet. La nourriture se faisant rare, celui-ci tombait à pic.

L'Ancien Monde était très grand et les D'Harans ne pouvaient pas le contrôler dans sa totalité. Mais que signifiait cette tranche de jambon ? Témoignait-elle d'un simple raté ou indiquait-elle que les choses se passaient mal pour Meiffert et ses hommes ?

Faisant tinter ses chaînes, Léo le Roc s'approcha de Richard.

— Ruben ! Nous avons du jambon ! C'est merveilleux, non ?

— Être libre serait formidable… Les festins d'un esclave ne font pas partie de mon idée du bonheur.

Léo se rembrunit un instant.

— D'accord, mais un esclave qui mange du jambon est malgré tout plus heureux qu'un esclave qui se bourre d'œufs.

— C'est assez bien vu, admit Richard, qui n'avait aucune envie de philosopher sur le sujet.

— N'est-ce pas ? triompha Léo.

Les deux hommes mangèrent en silence en regardant tomber le crépuscule. En dégustant le jambon, Richard dut admettre que son ailier avait franchement raison. À force, il avait oublié le goût de tous les aliments, excepté les œufs. Ce changement de régime serait bénéfique pour l'équipe, qui allait relever son plus grand défi.

Son repas terminé, Léo le Roc se lécha soigneusement les doigts, puis il s'adossa à la roue, près de Richard.

— Tu as un problème, Ruben ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, tu n'as pas fait d'exploits, aujourd'hui…

— Nous avons gagné avec cinq points d'avance.

— C'est vrai, mais d'habitude, l'écart est plus important.

— La compétition devient plus dure…

— Si tu le dis, vieux frère… (Léo se tut un moment, puis il revint à la charge.) Mais nous avons fait mieux contre une équipe plus forte, il y a quelques jours. Tu te souviens ? Les joueurs qui nous ont insultés et qui s'en sont pris à Bruce avant même le début de la rencontre.

Richard n'avait pas oublié. Bruce était le nouvel ailier gauche, depuis la mort du précédent, sous les yeux de Jagang et de Kahlan. Au début, Richard avait craint qu'un soldat de l'Ordre refuse d'obéir à un prisonnier, mais tout s'était bien passé.

Le jour qu'évoquait Léo, l'ailier gauche adverse avait insulté les soldats réguliers appartenant à l'équipe du « marqueur enchaîné ». Très calme, Bruce avait relevé le défi, cassant un bras à un type. Une bagarre générale s'était ensuivie. Violente et cruelle, mais vite arrêtée par les arbitres.

— Je me souviens très bien, dit Richard. Où veux-tu en venir ?

— Ces salopards étaient meilleurs que nos adversaires d'aujourd'hui, et nous leur avons mis onze points dans la vue !

— Nous avons gagné, c'est l'essentiel…

— Si nous voulons affronter l'équipe de l'empereur, nous devons écraser l'opposition. C'est toi qui nous l'as dit !

— Vous avez tous été très bons, Léo… C'est moi qui vous ai laissé tomber.

— N'exagère pas, Ruben ! (Léo flanqua une grande claque dans le dos de son marqueur.) La victoire a été pour nous, et c'est le plus important. Encore un succès, demain, et nous affronterons les terreurs de Jagang.

Richard y comptait bien. Sans nul doute, l'empereur voudrait voir son équipe jouer pour le titre de « championne du camp ». Il n'était pas homme à rater une partie pareille.

Selon Karg, Jagang avait eu vent de la réputation grandissante des « rouges ». Dans ce cas, pourquoi n'était-il pas venu étudier les futurs adversaires de son équipe ? Passionné comme il l'était, il aurait dû suivre les deux ou trois dernières prestations des rouges, histoire de mettre au point une stratégie.

— Ne t'en fais pas, Léo, nous gagnerons demain. Ensuite, à nous la finale !

— Et si nous gagnons, à nous les jolies femmes ! Karg nous l'a promis !

Richard étudia un moment l'homme couvert de la tête aux pieds – et à son insu – de runes symbolisant la puissance et l'agressivité.

— Ce n'est pas le plus important, mon ami…

— Sans doute, mais quelle autre récompense pouvons-nous espérer ? Si nous gagnons, nous pourrons choisir une compagne pour nous réchauffer la nuit.

— As-tu pensé que ta « récompense » pouvait être un cauchemar

pour la femme que tu choisiras ?

Léo le Roc sursauta, dévisagea longuement son ami, puis soupira :

— Pourquoi dis-tu ça ? Je ne maltraiterai jamais une femme, tu le sais très bien.

— Que penses-tu des professionnelles qui suivent l'armée ?

— Les catins ? Les profiteuses de guerre ? Ruben, la plupart sont vieilles et laides.

— Donc, si elles ne t'intéressent pas, il faudra te rabattre sur des prisonnières. Des malheureuses arrachées à leur mari, leurs enfants et leurs amis et forcées à coucher avec les brutes qui les ont égorgés.

— Eh bien, je…

— Les femmes que nous entendons crier la nuit. Celles qui sanglotent ensuite jusqu'à l'aube.

Léo le Roc baissa les yeux.

— Parfois, ça m'empêche de dormir, avoua-t-il.

Richard regarda au-delà du cercle de chariots et de gardes. Dans le lointain, la construction de la rampe continuait. Au Palais du Peuple, l'ultime bastion du monde libre, les défenseurs devaient attendre l'assaut sans savoir que faire.

En fait, il n'y avait rien à faire. Les croyances absurdes et criminelles de l'Ordre se répandaient comme la peste, et nul ne pouvait y échapper.

Dans le camp lui-même, des soudards bavardaient et riaient autour des feux de camp. Un peu à l'écart, deux brutes traînaient une femme sous une tente. Naguère pétrie de rêve et d'espoir, elle ne valait désormais guère mieux que du bétail.

Des soldats se dirigeaient déjà vers la tente, prêts à faire la queue pour recevoir la récompense due aux vainqueurs. Malgré les grands discours et les nobles déclarations, toute cette affaire se résumait au triomphe de la cupidité et du vice de quelques-uns sur l'immense majorité de l'humanité. Le cynisme de ces hommes n'avait pas de bornes, et bientôt, plus personne n'oserait se dresser contre eux.

Un peu plus loin, des soldats ripaillaient d'abondance. Ils buvaient également – le convoi avait dû les réapprovisionner en infâme bibine, et la nuit risquait d'être animée.

Kahlan était perdue quelque part dans cet océan de brutes.

— Dans ce cas, reprit Richard, si tu ne veux pas être complice des soudards, il te reste les catins et les profiteuses.

Léo se plongea dans une sombre méditation.

Sous une apparence impassible, Richard bouillait de colère. Hélas, cela ne suffisait pas pour briser ses chaînes, courir à la rescousse de Kahlan et la conduire en sécurité quelque part – s'il restait un endroit sûr en ce monde.

— Ruben, quand il s'agit de saper le moral d'un homme, tu es un sacré champion !

— Tu préférerais que je mente pour apaiser ta conscience ?

— Non, mais quand même…

Richard s'avisa qu'il venait de commettre une boulette. S'il décourageait son ailier droit, celui-ci risquait de mal jouer, et une défaite, le lendemain, ruinerait un plan minutieusement conçu et (jusque-là) exécuté.

— Cela dit, Léo, tu deviens célèbre, à force de multiplier les exploits ! Les spectateurs applaudissent quand tu entres sur le terrain. Au fond, pas mal de jolies filles sont susceptibles de vouloir se consoler avec l'ailier droit de l'équipe victorieuse. Surtout quand c'est un brave type comme toi…

— C'est vrai, beaucoup de soldats nous soutiennent et nous applaudissent. Mais c'est toi le marqueur, et les femmes se bousculeront au portillon pour partager ta couche.

— Je n'en désire qu'une, Léo…

— Et tu crois que ce sera réciproque ? Comment réagiras-tu si elle te rejette ?

Richard voulut répondre, mais il se ravisa. Kahlan ne se souvenait plus de lui. S'il parvenait à s'enfuir avec elle, sa femme risquait de le prendre pour un ennemi de plus désireux de la capturer. Après tout, pourquoi en aurait-il été autrement ?

Et si elle résistait ? Aurait-il le temps de lui révéler la vérité ? Sûrement pas…

Richard soupira à pierre fendre. Voilà qu'il venait de récolter un nouveau sujet d'inquiétude.

De quoi dormir encore plus mal, évidemment…

Chapitre 28

Dans un coin de la première salle du pavillon, Kahlan avait pris place sur une petite chaise. Non loin de là, Jillian était assise en tailleur sur un épais tapis.

De temps en temps, Kahlan jetait un coup d'œil à Ulicia et à Armina. Très concentrées, les deux sœurs comparaient des ouvrages – les fameuses « clés » pour l'ouverture des boîtes d'Orden. Lisant chaque phrase plusieurs fois, elles cherchaient des différences.

D'autres sœurs prisonnières de Jagang avaient trouvé un troisième grimoire dans les catacombes du Palais du Peuple très récemment découvertes. Déjà en possession de deux exemplaires du livre – celle du Palais des Prophètes, que Jagang détenait depuis longtemps, et celle de Caska – Armina et Ulicia avaient désormais une troisième source de référence.

Sans le *Grimoires des Ombres Recensées*, manipuler la magie d'Orden était impossible. Mais il y avait un problème avec deux des copies : sur le dos, le titre indiquait *Grimoire des Ombres Repensées*. Une coquille presque impossible à détecter, parce que l'œil rectifiait de lui-même ce genre d'erreur.

Ulicia et Armina n'étaient pas d'accord sur l'importance qu'il fallait accorder à ce détail.

D'après ce que Kahlan avait compris en surprenant des bribes de conversations, il existait six exemplaires du grimoire. L'original, une copie fidèle et quatre contrefaçons. Jagang avait à ce jour réussi à réunir trois des cinq copies. Trouver les autres était pour lui une priorité et plusieurs personnes consacraient leur vie à cette quête.

L'ouvrage découvert par hasard sous le Palais du Peuple – un bénéfice indirect de la construction de la rampe géante – ne présentait pas de coquille dans le titre. Cet élément laissait penser que les deux autres étaient des faux – comme l'affirmait Kahlan –, l'ouvrage le plus récemment découvert se révélant être authentique.

Mais comment en être certain avant d'avoir sous les yeux les autres exemplaires ?

Kahlan se demandait ce qu'elle ferait si l'empereur lui demandait d'attester la véracité du troisième ouvrage.

Comme les sœurs l'avaient rappelé au tyran, il fallait une Inquisitrice pour vérifier l'authenticité du grimoire. Au cours de sa captivité, Kahlan avait fini par comprendre qu'elle était une des personnes qualifiées pour cette opération. Mais qu'était donc une

Inquisitrice ? Comme les autres éléments de son passé, cette notion avait sombré dans l'oubli. Par conséquent, elle ignorait comment s'y prendre pour identifier la bonne copie.

Jagang s'était fichu comme d'une guigne de ses difficultés. Elle devait remplir sa mission, et voilà tout !

La coquille avait été un moyen bien commode de trancher au sujet des deux premiers exemplaires. Mais comment allait-elle se débrouiller avec le troisième ? Le titre collait, et un sort de protection lui interdisait de voir le texte. L'arrivée de Nicci ayant fait diversion, Jagang n'avait pas encore exigé que sa prisonnière évalue le livre.

Mais il le ferait tôt ou tard. Et si elle ne pouvait pas répondre, ce serait à Jillian d'en payer le prix.

Jusque-là, les sœurs n'avaient trouvé aucune différence entre les trois exemplaires. De toute façon, qu'est-ce que ça aurait prouvé ? S'il s'agissait de trois faux, ils pouvaient diverger de toutes les façons possibles et imaginables sans que l'empereur et ses deux complices en soient plus avancés pour autant.

Sur un échantillon de trois ouvrages, il était absolument impossible de trancher – à moins de pouvoir identifier l'original, bien entendu, mais ç'aurait été trop facile.

Sans disposer de tous les ouvrages encore existants, pas question de résoudre l'énigme ! Malgré ses caprices de tyran, Jagang ne pouvait pas être passé à côté de cette simple vérité. C'était sans doute pour ça qu'il avait chargé des agents à lui de découvrir coûte que coûte les exemplaires manquants.

À tout hasard, il forçait quand même les sœurs à recenser les différences. Juste au cas où…

Pour le moment, le mystère du grimoire était passé au second rang dans son esprit. Obsédé par Nicci depuis qu'on la lui avait livrée, il en avait oublié jusqu'aux rencontres de Ja'La. Et depuis le soir de l'atroce viol, il n'avait plus « invité » de femme dans son lit. À croire qu'il cherchait à prouver la sincérité de ses sentiments à l'ancienne Maîtresse de la Mort. Comme s'il pouvait encore la conquérir…

Bien entendu, Nicci se montrait d'une froideur polaire.

Ce détachement hautain fascinait Jagang. Peu enclin à la patience dans le domaine des relations humaines – alors qu'il était un stratège capable de tisser sa toile pendant des années –, le tyran en devenait de plus en plus violent. En le défiant, Nicci aggravait encore son calvaire.

Quand son tour viendrait, Kahlan ne voyait guère quelle autre attitude adopter, même si ça lui coûterait cher.

En plusieurs occasions, après une crise de fureur, Jagang avait pris conscience un peu trop tard qu'il était allé trop loin. Chaque fois, les sœurs étaient parvenues à sauver la magicienne, souvent en passant

très près de la catastrophe.

Pendant qu'elles officiaient, l'empereur faisait les cent pas dans la chambre, l'air coupable et penaud. Mais dès que sa proie se rétablissait, il reprenait ses vieilles habitudes et accusait Nicci de l'avoir forcé à sortir de ses gonds.

De temps en temps, par exemple la nuit précédente, il exilait Kahlan et Jillian dans une autre salle afin de rester en tête à tête avec Nicci. L'idée du « romantisme » que se faisait une brute assoiffée de sang, sans nul doute…

La veille, avant d'entrer dans la chambre, Nicci avait croisé le regard de Kahlan. Un bref moment de compassion et d'amitié entre deux femmes conscientes que le monde avait basculé dans la folie furieuse.

Depuis le retour de la Maîtresse de la Mort, Jagang se fichait de tout, y compris du grimoire et du tournoi de Ja'La. Kahlan détestait le Jeu de la Vie, certes, mais elle avait terriblement envie de revoir le marqueur de l'équipe rouge – Ruben, comme l'appelaient les soldats. En espionnant ses gardes, elle avait appris que l'équipe de Karg alignait les performances. Pas une seule défaite depuis le début de la compétition !

La prisonnière se fichait des résultats. En revanche, elle voulait revoir l'homme qui la connaissait et qui se peignait le visage pour ne pas être identifié.

— Regarde, dit Ulicia en tapotant la page d'un des livres. Cette formule est différente des deux autres…

Kahlan vit les sœurs se pencher sur les trois ouvrages ouverts devant elles. Les deux gardes du corps de Jagang campés près de l'entrée avaient également les yeux rivés sur les érudites improvisées. Le duo de soldats réguliers, par contre, se désintéressait des sœurs. Ils surveillaient Kahlan, sachant que leur vie en dépendait. Mais là, il y avait dans leurs yeux une intensité qui…

Le rouge lui montant au front, Kahlan tira ses cheveux sur le devant de son chemisier. Depuis que le bouton du haut manquait, son décolleté avait tendance à attirer tous les regards des « exceptions »…

— Oui, confirma Armina, la constellation est différente… C'est très curieux.

— Ça ne se voit pas au premier coup d'œil, vraiment ! Et il n'y a pas que cela ! Les azimuts sont différents ! (Ulicia approcha une lampe à huile des ouvrages.) C'est le cas sur les trois copies…

— Nous ne nous en étions jamais aperçues sur les deux premiers livres, mais c'est évident, à présent.

— Il est facile de rater un si infime détail… Du coup, les trois livres sont dissemblables.

— Et tu en tires quelles conclusions ?

— Eh bien, que nous sommes en présence de deux faux, *au minimum*. Mais les trois peuvent être des contrefaçons.

— Bref, notre découverte ne sert à rien.

— Il semblerait, oui, soupira Ulicia. Mais Son Excellence n'est pas homme à baisser les bras. Tôt ou tard, il découvrira les trois exemplaires manquants et nous saurons enfin la vérité.

Le rabat de l'entrée s'écarta soudain et Jagang poussa Nicci dans la salle. Déséquilibrée, la magicienne s'étala aux pieds de Kahlan.

Elle réussit à ne pas montrer qu'elle voyait la Mère Inquisitrice. Depuis son arrivée, elle ne s'était pas trahie une seule fois.

Kahlan lut de la colère dans le regard de Nicci. Mais aussi de la souffrance et un désespoir sans limites…

Qu'elle aurait aimé prendre la magicienne dans ses bras et la consoler en lui murmurant que tout finirait par s'arranger. Mais elle ne devait pas saboter leur petite comédie – et elle n'avait pas le cœur de mentir à son amie, de toute façon…

Car rien ne finirait par s'arranger, ça sautait aux yeux.

— Qu'avez-vous découvert ? demanda Jagang en entrant.

Ulicia désigna un des livres. L'empereur se pencha, les sourcils froncés.

— Regardez, Excellence… Les trois diagrammes stellaires sont différents.

— Lequel est le bon ?

— C'est… Eh bien, il est beaucoup trop tôt pour le dire.

— Oui, renchérit Armina, il nous faut les autres exemplaires.

Jagang foudroya la sœur du regard. Puis il eut une réaction qui ne lui ressemblait pas. Haussant les épaules, comme si tout ça lui était indifférent, il vérifia que Kahlan était bien sur la chaise où il lui avait ordonné de rester, Jillian installée à ses pieds.

— Continuez à étudier les livres, dit-il aux deux sœurs. Je vais voir une partie de Ja'La. Surveillez la gamine…

Tirant Nicci avec lui, il claqua des doigts à l'intention de Kahlan, lui indiquant de suivre le mouvement.

La prisonnière se leva, prit son manteau et obéit, soulagée que Jillian reste à l'écart des soudards excités par le Ja'La. Même si Jagang pouvait à tout moment la torturer par l'intermédiaire des sœurs, la petite serait moins exposée en restant sous le pavillon.

Avant de sortir, Kahlan fit signe à sa protégée de ne pas s'inquiéter et de se tenir tranquille. La fillette avait peur chaque fois que son amie l'abandonnait. C'était compréhensible, même si la présence d'une prisonnière impuissante ne changeait rien à sa situation.

Devant le pavillon, une centaine de gardes d'élite armés jusqu'aux dents étaient déjà en train de se mettre en formation pour escorter l'empereur. Une demi-douzaine de soldats capables de voir Kahlan la

flanquèrent comme à l'accoutumée.

Prenant Nicci par le bras, Jagang se mit en chemin.

Comme toujours, des centaines de regards masculins libidineux se posèrent sur Nicci. Même s'ils savaient qu'elle appartenait à leur chef, les soudards s'autorisaient à la reluquer – en s'assurant que le tyran ne s'en apercevait pas, bien entendu. Chaque fois, Kahlan se réjouissait que ces brutes ne soient pas en mesure de la voir.

Bien que le ciel fût plombé, les nuages ne paraissaient pas assez lourds pour qu'un orage éclate. La pluie se faisant désirer depuis des jours, le sol était dur comme la pierre. Par cette journée grisâtre, le camp semblait plus sinistre encore que d'habitude. Par bonheur, les multitudes de feux de cuisson masquaient en partie la puanteur ambiante.

En chemin, Jagang demanda à un de ses gardes favoris – presque un aide de camp – de lui résumer le tournoi de Ja'La. L'homme fit un compte-rendu très précis, détaillant les résultats de chaque équipe.

— Si je comprends bien, les joueurs de Karg s'en sortent avec les honneurs.

— Ils sont invaincus, Excellence ! Cela dit, ils ont gagné par un plus petit écart que d'habitude, hier…

— J'espère qu'ils iront jusqu'au bout. J'adorerais voir mon équipe écraser ces bouffons peints en rouge !

— Ils jouent aujourd'hui, sur le terrain principal. Pour eux, c'est l'ultime partie avant le choc contre vos champions. S'ils gagnent, en tout cas… Sinon, il faudra organiser des rencontres de barrage.

Alors que l'empereur s'entretenait avec son garde du corps, Nicci se tourna pour jeter un bref coup d'œil à Kahlan. À l'évidence, elle pensait au marqueur de l'équipe rouge dont sa nouvelle amie lui avait parlé.

Alors que le terrain principal était encore loin, Kahlan vit des hommes applaudir et lancer des encouragements à leur équipe favorite. Même s'ils étaient trop loin pour apercevoir le bout des bottes d'un joueur, ils participaient à la rencontre par l'intermédiaire d'une chaîne complexe d'informateurs.

Le terrain principal était littéralement pris d'assaut, sans doute parce qu'il s'agissait d'une partie décisive.

Des cris indiquèrent à Kahlan qu'une des équipes venait de marquer. Très agités, les « spectateurs » trop éloignés attendaient qu'on leur dise laquelle.

Les gardes d'élite n'hésitant pas à jouer des coudes, la petite colonne atteignit bientôt la zone dégagée réservée à l'empereur et à sa suite. Se déployant en demi-cercle, les protecteurs de Jagang l'isolèrent des soudards et de tout danger potentiel.

Placée derrière l'empereur et une partie de ses gardes, Kahlan ne voyait pas grand-chose et il lui était impossible de bien suivre l'action. Mais des rugissements de triomphe lui apprirent qu'une équipe avait de nouveau marqué.

Entre les épaules des gardes, la prisonnière réussit à voir assez le terrain pour remarquer un détail étrange. Tout autour de l'aire de jeu, devant les spectateurs, de véritables colosses observaient la partie. Les mains croisées dans le dos et les épaules bien droites, tous ces athlètes étaient torse nu pour mieux exhiber leur incroyable musculature.

Kahlan n'avait jamais vu une telle brochette de géants surpuissants. On eût dit des statues de bronze aux proportions démesurées.

Alors que Jagang s'approchait d'une de ces montagnes de muscles, Nicci se retourna et souffla quelques mots à son amie :

— L'équipe de Jagang…

Kahlan comprit aussitôt ce que faisaient les champions de l'empereur. Les vainqueurs de la rencontre en cours disputeraient contre eux la grande finale. Pour les narguer, leurs futurs adversaires venaient parader devant eux. De l'intimidation pure et simple. Et la promesse d'un combat à mort…

Ayant aperçu l'empereur, le général Karg vint le rejoindre, puis l'accompagna quand il décida de retourner auprès de ses protecteurs.

— Ton équipe fait des merveilles, dirait-on, fit Jagang après qu'une percée des rouges eut déchaîné un tonnerre d'applaudissements.

Karg tourna légèrement la tête vers Nicci, la regardant avec la concentration d'un serpent qui vient de repérer une proie.

— Mes gars sont très bons, Excellence, mais les vôtres sont imbattables, et je le sais très bien.

— Les tiens sont également invaincus, mais ils n'ont pas encore fait face à une véritable opposition. Mes champions les écraseront, j'en suis certain.

Karg regarda la partie en silence. Le score évoluait peu, signe que la rencontre était équilibrée. Mais le général connaissait les ressources de son marqueur, et il ne s'inquiétait pas.

— Cela dit, si mes joueurs l'emportaient…

— Je dirais : au cas bien improbable où, corrigea Jagang.

— Au cas bien improbable où ils gagneraient, donc, ce serait un grand exploit pour un modeste compétiteur tel que moi.

— Le genre qui mérite une récompense hors du commun ? C'est ce que tu veux dire ?

Karg désigna les joueurs en plein effort.

— Si mes hommes gagnent, Excellence, chacun aura le droit de choisir une femme. Est-il juste que l'homme qui a constitué et entraîné cette équipe n'ait rien du tout ?

Jagang eut un rire mauvais qui donna des frissons dans le dos à Kahlan.

— C'est assez bien raisonné, oui… Dis-moi qui tu convoites, et en cas de victoire, la belle garce sera à toi !

Karg fit mine de réfléchir intensément.

— Excellence, en cas de victoire, je voudrais avoir Nicci dans mon lit.

La Maîtresse de la Mort foudroya l'impudent du regard.

Son amusement oublié, Jagang jeta un bref coup d'œil à la femme qu'il n'avait guère quittée depuis des jours.

— Nicci n'est pas disponible.

Karg regarda la rencontre, applaudit une belle phase de jeu, attendit que les cris enthousiastes se calment et repassa à l'attaque :

— Si vous êtes certain de la victoire, Excellence, que risquez-vous ? C'est un pari sans risque, du moins pour vous. Si je n'ai aucune chance de gagner, ma récompense restera à tout jamais virtuelle.

— Pourquoi perdre notre temps avec un pari si stupide ?

— Que risquez-vous, Excellence ? Vos champions gagneront, pas vrai ? Ou auriez-vous l'ombre d'un doute ?

— Très bien, Karg, pari tenu : si tu gagnes, Nicci sera provisoirement à toi. J'insiste sur le *provisoirement* !

— Bien entendu, Excellence ! Mais de toute façon, ça ne risque pas d'arriver !

— Exact… (Jagang se tourna vers Nicci.) Mon pari ne te dérange pas, ma petite chérie ? Sachant que mon équipe gagnera, tu n'as rien à craindre.

— Ce qui m'arrive n'a aucune importance, n'avez-vous donc pas compris ?

Jagang sourit à son indomptable compagne – le genre de sourire qui dissimule des envies de meurtre, lorsqu'un homme se sent insulté en public.

La rencontre devenant de plus en plus passionnante, la foule menaçait de déborder le cordon de sécurité. Soucieux d'éviter des dérapages, les gardes spéciaux forcèrent les spectateurs à s'écarter davantage, dégageant une zone encore plus vaste où nul soudard n'avait le droit de s'aventurer.

Jagang et Karg étant fascinés par le jeu, Kahlan s'assura que ses anges gardiens l'étaient aussi, puis elle fit quelques pas pour venir se placer près de Nicci.

Grâce aux efforts des gardes du corps, les deux femmes eurent bientôt un angle de vue tout à fait acceptable.

— L'homme dont je vous ai parlé est le marqueur de l'équipe rouge, murmura Kahlan. Les peintures de guerre sont une ruse pour éviter qu'on le reconnaisse.

Quelques joueurs passant devant elles, les deux prisonnières virent nettement les étranges motifs qui couvraient leur peau.

— Par les esprits du bien…, murmura Nicci, soudain très pâle.

Elle avança d'un pas pour mieux voir. Franchement inquiète, Kahlan la suivit.

Alors, elle repéra celui que tout le monde appelait Ruben. Le broc plaqué contre sa poitrine, il s'était lancé dans une attaque solitaire, évitant avec grâce les défenseurs qui tentaient de le plaquer.

— C'est lui, dit Kahlan en tendant le bras.

Nicci plissa les yeux, aperçut le marqueur… et devint blanche comme un linge.

— Richard…

Dès qu'elle entendit ce prénom, Kahlan sut que c'était le bon. Il allait comme un gant au joueur au regard gris. Ça crevait les yeux, tout simplement.

Nicci avait deviné juste. L'homme ne s'appelait pas Ruben, mais Richard. Et savoir son vrai nom mettait du baume au cœur de Kahlan, comme si son avenir devenait moins sombre.

Craignant qu'elle s'évanouisse, Kahlan plaqua une main sur les reins de Nicci, histoire de la soutenir. Sous sa paume, elle sentit que la magicienne tremblait comme une feuille.

Maintenant flanqué de ses ailiers, *Richard* fit un écart pour esquiver un défenseur. Dans le même mouvement, il repéra Jagang du coin de l'œil, puis son regard croisa celui de Kahlan, qui sentit son cœur s'emballer.

Quand il reconnut la femme debout près de l'Inquisitrice, Richard faillit manquer une foulée.

Il parvint à ne pas tomber, mais ses poursuivants en profitèrent pour le rattraper. Attaquant à trois, ils lui fauchèrent les jambes : un tacle dans les règles.

Le souffle coupé par l'impact avec le sol, le marqueur des rouges lâcha le broc.

Son ailier droit fonça sur les défenseurs, les écartant d'un coup d'épaule rageur.

Richard gisait sur le ventre, immobile.

Kahlan eut l'impression que son cœur allait cesser de battre.

Au dernier moment, l'ailier gauche des rouges faucha en pleine course un joueur adverse qui menaçait de se laisser tomber sur Richard, au risque de lui défoncer le thorax.

Reprenant ses esprits, le marqueur rouge roula sur le côté pour s'écarter de la mêlée.

Puis il se leva, un peu chancelant mais indemne.

C'était la première faute que Kahlan le voyait faire. Une erreur de

débutant, pour autant qu'elle pût en juger.

Des larmes ruisselant sur ses joues, Nicci gardait le regard rivé sur l'attaquant de pointe des rouges.

Une idée folle traversa l'esprit de Kahlan.

Elle l'écarta aussitôt, certaine que c'était du pur délire.

Chapitre 29

Assis contre la roue de son chariot, les genoux ramenés contre la poitrine, Richard écoutait distraitement le lointain brouhaha du camp ennemi. Accablé, il se passa une main lasse dans les cheveux et soupira.

Comment Jagang avait-il réussi à capturer Nicci ? C'était incroyable ! La voir avec un Rada'Han lui avait donné la nausée.

Depuis, il avait l'impression que son monde s'était écroulé.

Même s'il détestait cette idée, il semblait bien que rien n'arrêterait l'Ordre Impérial. Inexorablement, les hommes et les femmes libres seraient submergés par une vague de fanatiques prêts à gober les pires absurdités. La croyance aveugle, paradoxalement, était la plus violente négation de la foi qui pût exister. Hélas, les illuminés s'en fichaient comme d'une guigne.

Les zélateurs de l'Ordre s'estimaient en droit d'envahir l'univers connu en massacrant au passage tous ceux qui s'opposaient à eux. Non contents de dominer l'Ancien Monde, ils régnaient désormais sur la quasi-totalité du Nouveau – y compris Terre d'Ouest, le royaume où Richard avait grandi.

En quelques années, la vie avait basculé dans la folie furieuse. Et pire encore, Jagang détenait deux boîtes d'Orden sur trois. En d'autres termes, il avait presque tous les atouts dans sa manche.

Et maintenant, Nicci…

Voir un anneau d'or à sa lèvre inférieure avait brisé le cœur du Sourcier. Après tant d'efforts pour se libérer et évoluer, Nicci en était revenue à son point de départ, prisonnière d'un pervers qui lui ferait subir d'indicibles horreurs.

Et quand il en aurait terminé avec elle, Jagang s'occuperait de Kahlan…

Alors qu'elle comptait à ses yeux plus que tout au monde, Kahlan avait oublié jusqu'au nom de Richard. Même s'il n'était pas homme à cesser d'espérer, cette idée lui dévastait parfois l'âme.

Comme ce soir, précisément…

La force, le courage, la compassion, l'intelligence et la détermination de Kahlan illumineraient sa vie jusqu'à son dernier souffle, qu'il doive périr le lendemain ou dans trente ans. Le souvenir de leur mariage, cette merveilleuse célébration de l'amour, en compagnie de quelques amis sincères, lui redonnait du cœur au ventre lorsqu'il se sentait sur le point de baisser les bras.

Mais ce précieux viatique était perdu pour Kahlan. Que lui restait-il pour s'accrocher à l'espoir, les soirs où les ténèbres l'enveloppaient, lui glaçant lentement le cœur ?

Rien ! Il ne lui restait rien.

Elle avait tout perdu…

Richard était prêt à tout pour la sauver, la ramener à la lumière et lui rendre sa vie. Mais où étaient ses souvenirs et ses émotions ? Le sort d'oubli les avait détruits, pas seulement occultés…

Alors que le Sourcier et ses alliés luttaient pour se réapproprier le passé et vivre leur vie comme ils l'entendaient, les fidèles de l'Ordre Impérial tissaient inlassablement leur toile. Et le destin qu'ils réservaient à l'humanité n'avait rien de souriant.

Une éternité de ténèbres et de douleur…

Du coin de l'œil, Richard vit que Léo le Roc approchait, ses lourdes chaînes faisant un boucan infernal sur le sol durci par la sécheresse.

— Ruben, il faut que tu manges !

— C'est déjà fait…

Léo désigna la demi-tranche de jambon qui reposait sur les genoux de Richard.

— Tu as grignoté, oui ! Pour demain, tu as besoin de reconstituer tes forces. Mange !

Penser au lendemain noua encore davantage la gorge et l'estomac du Sourcier. Prenant l'épaisse tranche de jambon, il la tendit à son ailier droit.

— J'en ai eu assez… Si tu veux finir, ne te gêne pas.

Léo eut du mal à croire en sa bonne fortune.

— Tu es sûr, vieux frère ?

Richard acquiesça.

Le Roc s'attaqua de fort bel appétit à ce festin inattendu.

Quand il eut fini, il flanqua un gentil coup de coude dans le flanc de Richard.

— Tu vas bien, Ruben ?

— Je suis prisonnier de l'Ordre… Comment pourrais-je aller bien ?

Croyant à une plaisanterie, Léo sourit. Mais il comprit que son ami était sérieux et se rembrunit.

— Tu as encaissé un sacré choc, cet après-midi… Je t'avais déjà vu plus inspiré.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, nous avons failli perdre…

— « Failli » seulement. Au Ja'La, il n'y a pas d'égalité. On perd ou on gagne. Nous avons gagné, et c'est tout ce qui compte.

— Si tu le dis, Ruben… Mais puis-je te demander ce qui t'est arrivé ?

— J’ai fait une faute, voilà tout…

Richard s’empara d’une petite pierre à moitié enfouie dans le sol compacté.

— C’est la première que je te vois commettre…

— Et alors, nul n’est infaillible !

En réalité, Richard enrageait d’avoir perdu sa concentration à un moment si important. Il aurait dû se maîtriser, parce que son équipe comptait sur lui…

— Avec un peu de chance, je ne ferai pas d’ânerie demain… C’est le jour-clé, le tournant décisif… Oui, j’espère être irréprochable, demain…

— Je l’espère aussi… Ruben, nous avons fait un long chemin. En plus de gagner des rencontres, nous avons chaque jour glané des supporteurs. Encore une victoire, et nous serons les champions. Si ça arrive, la foule entière nous applaudira.

— Tu as vu le gabarit des joueurs de Jagang ?

— N’aie pas peur, je suis costaud aussi, et je te protégerai.

Richard ne put s’empêcher de sourire.

— Merci, Léo… Je sais que je peux compter sur toi.

— Et sur Bruce aussi.

Bizarrement, c’était exact. Bruce n’était pas un prisonnier, mais un soldat de l’Ordre. En même temps, il appartenait à une équipe très forte et de plus en plus célèbre : les Rouges de Ruben, comme les joueurs s’étaient eux-mêmes baptisés.

S’ils évitaient de mentionner ce nom devant Karg, ils n’en utilisaient pas d’autre entre eux. Le général parlait de « son » équipe et les spectateurs des « rouges », tout simplement. Mais les joueurs, eux, se nommaient les Rouges de Ruben. C’était leur marqueur, et ils lui faisaient confiance.

Comme les autres soldats de l’équipe, Bruce avait d’abord été réticent à l’idée de porter les peintures de guerre. Désormais, il les arborait fièrement. Et d’autres soudards de l’Ordre l’applaudissaient quand il entrait sur le terrain.

— Léo, la partie de demain sera très dangereuse, tu le sais…

— Oui, mais pas que pour nous !

— Tu me promets d’être prudent ?

— Ma mission est de te protéger, pas de me préserver.

Richard fit rouler dans sa paume la petite pierre qu’il avait déterrée.

— Un jour vient où un homme doit penser à lui, parce que…

— Le crotale approche !

Richard s’interrompit et tourna la tête. Le général approchait effectivement, et il n’avait pas l’air ravi.

Richard jeta son caillou et s'appuya sur les deux mains. Venant se camper devant lui, Karg le foudroya du regard.

— Que s'est-il passé aujourd'hui, Ruben ?

— Vous auriez préféré une défaite ?

Au lieu de répondre, Karg se tourna vers Léo, le regard brillant de colère. Comprenant le message, l'ailier droit rampa le plus loin possible de Richard, s'arrêtant uniquement quand il eut atteint la portée maximale de sa chaîne.

Karg s'agenouilla devant le Sourcier. À la lueur des torches, ses écailles tatouées semblaient réelles, comme s'il s'était agi d'un reptile géant.

— Ne joue pas avec moi, Ruben ! Tu sais ce que je veux dire.

— J'ai été plaqué… C'est le but des défenseurs, et on se laisse avoir de temps en temps…

— Je t'ai déjà vu tenter une percée et échouer d'un souffle, voire ne pas réussir à éviter une charge massive de défenseurs… Mais tu n'avais jamais commis une erreur de débutant.

— Désolé, dit simplement Richard.

L'affirmation étant exacte, il ne voyait aucune raison de polémiquer.

— Je veux savoir pourquoi tu as fait ça !

— C'était une erreur de débutant, comme vous l'avez dit…

Richard était plus furieux contre lui-même que le serait jamais Karg. Le lendemain, il ne pourrait pas se permettre une telle bêtise.

— Mais nous avons gagné, et nous affronterons l'équipe de l'empereur. Je vous l'avais promis, et j'ai rempli mon contrat.

Karg leva les yeux et contempla un moment le firmament.

— Tu te souviens du jour de ta capture ?

— Comme si c'était hier.

— En principe, j'aurais dû te faire exécuter sur-le-champ. Je t'ai épargné sous une condition : faire de ton mieux pour remporter ce championnat. Aujourd'hui, tu n'as pas donné le meilleur de toi-même. Au contraire, tu as failli provoquer la défaite de mon équipe.

— Ne vous inquiétez pas, général, demain, je serai le Ruben que vous connaissez.

— Parfait… Gagne demain, Ruben, et tu auras la femme que tu désires.

— Je sais…

— Et moi aussi, figure-toi !

— Vraiment ? demanda distraitement Richard.

La vie du général lui était indifférente et il n'en faisait pas mystère.

— Si nous gagnons, la blonde de l'empereur sera à moi !

Richard se rembrunit.

— Pardon ? Jagang ne vous cédera pas une esclave marquée d'un anneau d'or !

— J'ai fait un petit pari avec Son Excellence… Jagang est si sûr de gagner qu'il aurait joué n'importe quoi… La femme s'appelle Nicci et il la surnomme sa Reine Esclave. Il n'a aucune envie de la perdre, parce qu'elle l'obsède, dirait-on. Mais tu peux gagner pour moi, je le sais. J'adorerais voir la tête de Jagang… Et savoir qu'il en est malade sous son foutu pavillon…

» Ruben, tu as rudement intérêt à gagner !

— Pour pouvoir me choisir une femme ?

— Non, pour rester en vie ! Si tu perds demain, tu recevras le châtiment que tu mérites pour avoir tué tant d'hommes à moi. Mais si tu triomphes, tu auras ta belle garce, comme prévu.

— J'ai promis d'être à mon meilleur demain, et je le serai !

— Gagne et nous serons tous heureux, à part Jagang. Et Nicci, j'imagine, mais c'est le cadet de mes soucis.

— En revanche, ça risque de déranger l'empereur.

— Et comment ! Mais cette idée ne me déplaît pas, loin de là. J'ai quelques comptes à régler avec la Maîtresse de la Mort, et je compte bien y prendre plaisir.

Alors qu'il brûlait d'envie d'étrangler l'officier avec sa chaîne, Richard réussit à ne pas broncher.

— Tu vas gagner, Ruben ! dit Karg en se redressant.

Puis il se détourna et s'éloigna sous le regard haineux de son prisonnier.

Léo rampa de nouveau jusqu'à son marqueur et ami.

— Qu'a-t-il dit, Ruben ?

— Il veut que nous gagnions.

— Tu m'étonnes ! Le propriétaire de l'équipe championne aura tous les droits.

— C'est bien ce qui m'inquiète…

— Pardon ?

— Repose-toi, Léo… Une rude journée nous attend.

Chapitre 30

Richard émergea en sursaut d'un sommeil peu profond. Même au milieu de la nuit, le camp bruissait encore d'activité. Un peu partout, des hommes criaient, riaient ou juraient comme des charretiers. Sans compter les hennissements des chevaux et les braiements des mules…

Dans le lointain, la construction de la rampe continuait à la lueur des torches. Jour et nuit, des soldats transformés en ouvriers suaient sang et eau pour la gloire de l'Ordre Impérial.

Mais rien de tout ça n'avait réveillé Richard. C'était autre chose, bien plus près de lui.

Des ombres se faufilaient entre les chariots, passant inaperçues des gardes à demi endormis. Sur sa gauche, Richard dénombra quatre silhouettes furtives. Puis une cinquième apparut sur sa droite.

Ces hommes avaient-ils vraiment échappé à la vigilance des gardes ? Ou les avait-on laissés passer ?

À leur gabarit, Richard sut immédiatement de qui il s'agissait. Depuis que Karg lui avait parlé de son pari avec Jagang, il s'attendait à recevoir des visiteurs nocturnes. C'était bien la dernière chose qu'il lui fallait, mais il n'avait pas voix au chapitre…

Être enchaîné à un chariot réduisait drastiquement ses possibilités. Se cacher était impossible et s'enfuir hors de question. Avant une rencontre importante, affronter cinq colosses n'était sûrement pas recommandé. S'il était blessé, ça ficherait son plan par terre.

Jetant un coup d'œil sur le côté, Richard vit que Léo le Roc était assez loin de lui. Couché sur le flanc, il dormait à poings fermés. Et s'il l'appelait pour le réveiller, Richard perdrait le seul élément qui jouait encore en sa faveur : la surprise.

Les types pensaient le trouver endormi. S'il appelait son ami, ça attirerait leur attention sur lui, et ils risquaient d'aller l'égorger pour avoir tout loisir de s'occuper ensuite de Richard.

Sur la gauche, les quatre costauds refermaient peu à peu les mâchoires de leur piège. Sachant que leur proie ne pouvait pas s'échapper, ils l'encerclaient afin de la priver d'espace pour manœuvrer. À la façon dont ils s'efforçaient de ne pas faire de bruit, ils pensaient toujours que Richard était endormi.

Un des types approcha encore un peu et décocha en direction de la tête de Richard le genre de coup de pied qu'on réservait en général aux dégagements en touche, quand on voulait se débarrasser du broc.

Richard esquiva le coup, puis il enroula sa chaîne autour de la

cheville de l'homme. Quand il tira, son agresseur décolla du sol et s'y écrasa ensuite sur le dos avec un craquement qui n'augurait rien de bon pour ses vertèbres.

— Debout…, souffla un des autres agresseurs à Richard.

Le Sourcier fit une boucle avec sa chaîne, dans son dos, et n'obéit pas.

— Et si je refuse ? lança-t-il.

— On te défoncera la tête à coups de pied ! Que tu te lèves ou non, tu dérouilleras, mon salaud !

— Je vois que vous crevez de trouille, comme tout le monde le dit.

— De quoi parles-tu, minable ?

— Vous avez peur de perdre demain.

— Nous, peur ? s'écria un autre agresseur. Tu rigoles ?

— Vous ne seriez pas là si on ne vous fichait pas la trouille !

— Tu délires, l'ami ! dit le premier type. On est venus parce que Son Excellence nous l'a ordonné.

— Dans ce cas, c'est Jagang qui redoute une défaite. Voilà qui est intéressant… Et instructif ! Votre chef vous pense moins bons que nous et incapables de gagner à la loyale. Tu parles d'une bande de champions de Ja'La !

Un autre agresseur, agacé par ces palabres, avança pour ceinturer sa proie. Richard lui abattit sur le visage sa boucle de chaîne – assez fort pour lui fendre la tête en deux.

L'imprudent recula en criant de douleur.

Voyant charger un troisième colosse, Richard bascula sur le dos et tendit les jambes, cueillant le type au niveau du plexus solaire. Déséquilibré par l'impact, le souffle coupé, l'agresseur alla s'écraser sur le sol.

Mais le premier attaquant se redressait déjà. Par bonheur, le deuxième se tordait maintenant de douleur par terre. Le coup qu'il avait reçu en plein visage risquait de lui faire voir des étoiles pendant un sacré moment.

Le troisième colosse se tenait le ventre à deux mains, mais il semblait récupérer très vite. Pour ne rien arranger, le quatrième et le cinquième assaillant venaient de sortir de l'ombre.

Quatre adversaires simultanément, même si deux étaient amochés, faisaient beaucoup pour un homme seul attaché à un chariot.

Ayant compris qu'elle était une arme redoutable, les agresseurs entreprirent de saisir la chaîne de Richard afin qu'il ne puisse plus s'en servir. Le Sourcier tenta bien sûr de les en empêcher, mais les attaques venaient de tous les côtés et l'inévitable finit par se produire. Plongeant sur la chaîne, un des colosses parvint à refermer les mains dessus.

Quand son adversaire tira sur la chaîne, Richard résista comme il put, mais il perdit l'équilibre et s'écroula lourdement sur le côté. Deux autres types s'emparèrent de la chaîne et tirèrent de toutes leurs forces. Le choc incroyablement violent, au niveau du collier, donna à Richard l'impression qu'on lui avait à demi arraché la tête. Un instant, il crut que le cercle de métal avait broyé sa trachée-artère. Mais l'air pénétra de nouveau dans ses poumons.

Alors qu'il avait du mal à encaisser le choc, une panique animale menaçant de le submerger, un des joueurs de l'empereur lui décocha un coup de pied dans les côtes. Un craquement sinistre retentit, comme si un os avait cédé. Richard tenta de rouler sur lui-même, pour échapper à ses tortionnaires, mais ils tirèrent de nouveau sur la chaîne, le contrôlant comme une vulgaire marionnette.

Le collier de fer s'enfonça dans la chair de Richard, faisant jaillir du sang.

Non loin de là, les gardes observaient le spectacle sans broncher. Après tout, ils n'allaient pas contrarier les joueurs de Jagang…

Sentant un peu de mou dans la chaîne, Richard se mit à genoux et la saisit à deux mains afin d'empêcher les colosses de s'en servir pour lui briser la nuque. Trois agresseurs unirent leurs efforts pour reprendre le contrôle de la sinistre longe.

Richard ne put rien faire. Entraîné vers l'avant, il tomba sur le flanc, puis roula sur le dos.

Voyant un pied botté fondre sur son visage, il écarta la tête juste à temps.

Les coups de poing et de pied commencèrent à pleuvoir de toutes parts. Tenant toujours la chaîne d'une main, le Sourcier se servit de l'autre pour repousser un adversaire. Puis il dévia le direct d'un autre et enfonça son coude dans l'entrejambe d'un troisième, le forçant à tomber à genoux.

Malgré l'efficacité de ses parades et de ses esquives, Richard encaissa plusieurs coups vicieux. Les types continuant à tendre la chaîne, il n'avait guère de latitude pour manœuvrer, d'autant moins qu'il n'osait pas prendre le risque de lâcher la cruelle longe.

Se recroquevillant en position défensive avec pour objectif premier de protéger son abdomen, il espéra que cette stratégie forcerait ses agresseurs à approcher – et par la même occasion à donner un peu de mou à la chaîne.

Un des colosses arma son bras et frappa à une vitesse phénoménale. Pour parer ce coup-là, Richard dut lâcher la chaîne. Expert dans l'art d'associer défense et attaque, il profita de l'élan du type pour lui flanquer un magistral coup de coude dans la mâchoire.

Sonné, l'homme tituba en arrière.

Grâce au mou supplémentaire qu'il venait d'obtenir, Richard put se

baisser pour éviter un autre crochet puis contre-attaquer en propulsant son pied droit dans le genou de son agresseur. Précis et puissant, le coup fit assez de dégâts pour arracher un cri de douleur à un joueur de Ja'La habitué à dérouiller salement. Saisissant l'occasion, le Sourcier répéta la manœuvre sur l'autre genou de sa victime. Et quand celle-ci s'écroula, il en profita pour lui décocher un fantastique coup de coude en plein visage.

Dans le même mouvement, il esquiva un direct, saisit au vol le poignet de l'homme et, de la main gauche, lui assena une manchette au creux du coude. Soumise à des contraintes radicalement opposées, l'articulation ne résista pas.

Quand Richard lui lâcha le poignet, le champion de Jagang brailla de douleur comme un veau, les yeux rivés sur son bras disloqué.

Sans prendre le temps de savourer sa victoire, le Sourcier évita une autre attaque, faucha les jambes de son adversaire malheureux et lui flanqua un grand coup de talon à la tempe.

Même s'il ne s'en sortait pas trop mal, Richard avait des difficultés à cause de la chaîne qui limitait beaucoup ses mouvements. Mais pour survivre, un homme devait penser à ce qu'il pouvait faire, pas à ce qui lui était interdit. Une autre façon de formuler l'adage favori de Zedd : face à l'adversité, il faut penser à la solution, pas au problème.

Richard avait un autre obstacle à surmonter, de nature stratégique, celui-là. S'il utilisait les coups qui semblaient le mieux adaptés à la situation, il tuerait sans aucun doute un ou plusieurs de ses adversaires. Désireux de ne pas le voir jouer le lendemain, Jagang en profiterait pour le faire accuser de meurtre et exécuter sur-le-champ. En règle générale, l'empereur n'avait pas besoin de prétexte pour se débarrasser d'un gêneur. Mais les Rouges de Ruben étaient désormais célèbres dans tout le camp, et l'élimination de leur marqueur, juste avant la finale du championnat, paraîtrait suspecte au plus fanatique des soudards.

Si le tyran se fichait de ce que pensaient ses hommes – à peine mieux que du bétail à ses yeux – il était très susceptible dès qu'on en venait au Ja'La. Une bonne excuse pour condamner Richard à mort serait donc hautement bienvenue.

Sans le marqueur de Karg, Jagang ne risquerait plus de devoir céder Nicci au général. Même contre « Ruben », l'équipe du tyran avait une sérieuse chance de l'emporter, il ne fallait pas se voiler la face. S'il manquait à l'appel, l'issue de la rencontre ne ferait aucun doute.

Cela dit, Jagang n'avait pas besoin d'une exécution capitale. Ses hommes paraissaient disposés à commettre un meurtre, et ils ne seraient pas punis s'ils tuaient Richard au cours d'une rixe. À part Karg, aucun officier n'accorderait d'importance à l'incident. Et le

général lui-même n'avait pas assez de pouvoir pour faire toute une histoire de la mort d'un prisonnier. Chaque jour, des dizaines de soldats perdaient la vie dans des bagarres. Les coupables n'étaient jamais punis, sauf s'ils s'en étaient pris à un officier.

Si Richard mourait ce soir, Kahlan était perdue. À jamais prisonnière du sort d'oubli, elle serait un fantôme jusqu'à la fin de ses jours.

Cette idée suffit à redonner du courage à Richard. Même s'il devait retenir ses frappes, puisque tuer lui était interdit, il devait continuer à combattre. Bien entendu, doser ses coups compliquait les choses, dans une mêlée si furieuse, et cela le rendait plus vulnérable aux attaques adverses.

Alors qu'il esquivait un énième direct, il parvint à saisir au passage le bras de son adversaire. Se glissant sous l'aisselle du type, il le fit basculer sur son épaule et l'envoya s'écraser dans la poussière.

Un autre colosse en profita pour lui faucher les jambes. Se retrouvant également à terre, Richard récupéra une longueur de chaîne et s'en servit pour exploser le nez d'un de ses agresseurs. Le bruit du métal percutant la chair lui donna envie de vomir, mais il était bien trop occupé pour ça.

Un coup de pied l'atteignit au flanc, lui coupant le souffle.

À force d'encaisser, Richard faiblissait de plus en plus. Alors qu'il durait depuis moins de cinq minutes, ce combat paraissait avoir commencé des heures plutôt. Et se cantonner à la défense était épuisant en soi.

Un des colosses bondit sur sa proie… et fut dévié en plein vol.

Par la charge d'un taureau furieux ? Non, par une attaque de Léo le Roc. Mais à vrai dire, les deux choses étaient à peu près équivalentes…

Se servant de sa chaîne pour étrangler un des types, Léo donna à Richard assez de marge de manœuvre pour qu'il commence à repousser efficacement les joueurs de Jagang.

La situation s'arrangeait, et cette tendance se confirma lorsqu'un deuxième homme, jaillissant des ombres, entreprit de rouer de coups de poing les agresseurs de Richard.

Dans les ténèbres, le Sourcier n'identifia pas ce sauveur providentiel. En revanche, il le vit nettement prendre un des types par les cheveux et le tirer en arrière pour lui casser méthodiquement la figure.

À la lueur fugace des torches, Richard vit soudain briller des écailles sur le visage du nouveau venu. C'était Karg, rien moins que ça.

Fou de rage, il traita les cinq agresseurs d'immondes lâches et leur

promit qu'ils finiraient la tête sur le billot. Puis il les chassa à coups de pied, leur ordonnant de quitter les « quartiers » de son équipe.

Les cinq colosses détalèrent sans demander leur reste.

C'était fini. Étendu sur le sol, Richard décida de ne pas faire immédiatement l'effort de se relever.

Toujours furieux, Karg brandit un index accusateur sur les sentinelles.

— Si vous laissez encore passer des intrus, je vous ferai écorcher vifs. C'est compris ?

Les gardes acquiescèrent piteusement, jurant qu'il n'y aurait plus de mauvaise surprise.

Toujours sur le sol et très occupé à reprendre son souffle, Richard entendait à peine les cris du général. Si le combat avait été bref, les coups des colosses de Jagang laisseraient des traces, ça ne faisait aucun doute.

Léo s'agenouilla près de son attaquant de pointe et l'aida à se tourner sur le dos.

— Ruben, ça va ?

Richard bougea les bras, plia les genoux et fit jouer ses chevilles, dont l'une se révéla très douloureuse. Tout son corps fonctionnait, mais en lui faisant un mal de chien. Il n'avait rien de cassé, c'était certain. En revanche, il ne pouvait guère se prétendre en pleine forme.

Et pour le moment, pas question de se lever.

— Je crois que ça ira…

— Que s'est-il passé ? demanda Léo au général Karg.

— Le *Ja'La dh Jin*, répondit laconiquement l'officier.

— Pardon ?

— C'est le Jeu de la Vie… Qu'est-ce qui te surprend là-dedans ?

Léo ne sembla pas comprendre.

Richard, lui, avait saisi.

Le Jeu de la Vie ne se déroulait pas exclusivement sur les terrains. Ce qui se passait avant et après une rencontre comptait énormément. L'intimidation, en particulier, faisait partie intégrante de la stratégie. Les enjeux étant très élevés, les joueurs et les responsables d'équipe ne reculaient devant rien pour s'octroyer un avantage.

Y compris le meurtre.

Dans tous les domaines, le combat pour la survie était au centre des préoccupations humaines. Une erreur entraînait la mort alors qu'une action judicieuse l'éloignait provisoirement. Au Ja'La, il en allait exactement ainsi, et comme dans la jungle, tous les coups étaient permis.

Deux furies poignardaient un marqueur trop efficace afin d'avantager leur équipe ? Un attaquant de pointe décidait de maquiller en rouge ses joueurs ? Des colosses tentaient de tuer Ruben

pour qu'il ne les batte pas le lendemain ?

Tout ça était normal. La routine du Jeu de la Vie.

Pour survivre, il fallait combattre, c'était aussi simple que ça. Quand la vie ou la mort étaient en jeu, les règles ne comptaient plus. Un rêveur qui omettait de se protéger et perdait la vie n'avait pas l'occasion de crier à l'injustice depuis sa tombe. Pour éviter de finir trop tôt sous terre, il fallait être vigilant et chercher à gagner dans toutes les circonstances.

— Allez vous reposer, tous les deux, ordonna Karg. Demain, vous jouerez la rencontre de votre vie… ou de votre mort !

Le général s'éloigna et injuria au passage les sentinelles défaillantes.

— Merci, Léo…, souffla Richard. Tu es intervenu juste à temps.

— J'ai juré de te protéger, pas vrai ?

— Et tu t'en es très bien tiré.

— Tu t'en sortiras aussi bien demain, hein ?

— C'est juré. Et maintenant, aide-moi à me relever.

Chapitre 31

Faisant le tour du petit bureau, Cara vint se camper devant Verna, l'interrogeant du regard.

— Que veux-tu, mon amie ? demanda la Dame Abbesse.

— Du nouveau dans le livre de voyage ?

Verna eut un soupir accablé, puis elle posa les rapports qu'elle était en train d'étudier. Les espions signalaient une intense activité sur les terrains de Ja'La du camp ennemi.

Mélancolique, Verna se souvint du jour où Warren lui avait parlé du Jeu de la Vie, la nouvelle passion de l'empereur Jagang – qu'il entendait imposer à tout l'Ancien Monde, bien entendu. Comme à l'accoutumée, Warren s'était penché sur ce jeu et il en savait très long sur le sujet.

Les rapports, s'avisa Verna, n'étaient qu'un prétexte pour repenser à Warren. Au nom du Créateur ! comme il lui manquait ! Cette guerre lui avait arraché tant d'êtres aimés qu'elle ne reverrait jamais…

— Rien de neuf, hélas… J'ai laissé un message, mais Anna ne m'a pas encore répondu.

— Maintenant, ça ne fait plus de doute : il est arrivé malheur à Nicci et Anna.

— Je ne prétendrais pas le contraire… Mais que faire ? Par où commencer nos recherches ? La fouille du palais n'a rien donné, mais le complexe est bien trop grand pour que ça veuille dire grand-chose…

Cara oscillait sans cesse entre la colère, l'inquiétude et l'impatience. Richard aussi étant introuvable, Verna pouvait comprendre l'anxiété de la femme en rouge.

— Vos sœurs ont-elles découvert quelque chose ?

Verna secoua la tête.

— Et les autres Mord-Sith ?

— Rien du tout, répondit Cara entre ses dents serrées. Moi, j'ai une certitude : ça s'est passé le soir où Nicci et Anna ont voulu aller voir la tombe.

— Je ne dis pas que tu te trompes, mais nous n'avons même pas la preuve qu'elles ont atteint la crypte. Qui te dit qu'elles n'ont pas changé d'avis en cours de route ? Parce que Anna aura reçu un message, par exemple. Ou qu'une idée lui sera passée par la tête…

— Je n'y crois pas, insista Cara. Quelque chose cloche dans ces

couloirs, j'en suis certaine !

« Oui, mais quoi ? » aurait voulu demander Verna. Elle s'en abstint, parce qu'elle avait posé la question dix fois sans obtenir de réponse. Cara avait une intuition qu'elle ne parvenait pas à formuler logiquement.

— Tu ne nous donnes pas grand-chose à nous mettre sous la dent, Cara… Si tu pouvais être un peu plus précise, ça changerait tout.

— Vous croyez que je n'essaie pas ?

— Si tu ne réussis pas, il nous reste la possibilité que quelqu'un d'autre soit en mesure de déterminer pourquoi tu as ce sentiment. Qu'en dis-tu ?

— On croirait entendre le seigneur Rahl ! « Pense à la solution, Cara, pas au problème ! » Facile à dire… Personne ne connaît très bien ces sous-sols et… (La Mord-Sith claqua soudain des doigts.) Mais oui, c'est évident !

— Pardon ?

— Il est facile de trouver des gens qui connaissent les lieux.

— Vraiment ?

— Le personnel chargé de l'entretien ! Darken Rahl exigeait qu'on s'occupe très régulièrement des sépultures – de celle de son père, en tout cas !

— Qu'y a-t-il avec les sépultures ? demanda Berdine en entrant dans la pièce.

Grande et blonde comme beaucoup de Mord-Sith, Nyda entra sur les talons de sa collègue, et Adie ne tarda pas à suivre.

— Je viens de penser que le personnel de la crypte peut nous fournir de précieuses informations, dit Cara.

— C'est très bien vu, approuva Berdine. Dans la tombe de Panis Rahl, la majorité des écrits est en haut d'haran. Notre ancien maître m'emmenait souvent avec lui pour que je l'aide à traduire certains passages.

» Darken Rahl exigeait que la tombe soit méticuleusement entretenue. Il a fait exécuter des gens qui ne se montraient pas assez zélés à son goût.

— Il n'y a que de la pierre, dans la crypte, s'étonna Verna. Pas de meubles, de tapis ni de tentures. Que peut-on entretenir méticuleusement ?

Berdine croisa les bras et se pencha un peu en avant pour mobiliser l'attention de son auditoire.

— Pour commencer, Darken Rahl exigeait qu'il y ait en permanence des roses blanches fraîches dans les vases. Il fallait aussi qu'aucune des torches ne s'éteigne jamais – pas même une minute. Le personnel devait s'assurer qu'il n'y ait à aucun moment l'ombre d'un pétale de rose sur le sol, et il devait également veiller au

renouvellement des torches.

» Quand Darken Rahl allait se recueillir dans la crypte de son père, tout manquement à ces règles le plongeait dans une fureur aveugle. Des serviteurs ont été décapités pour s'être montrés négligents. Du coup, les survivants soignaient particulièrement leur travail.

— Il faut les interroger, et vite ! s'écria Verna.

— Vous pouvez essayer, dit Berdine, mais vous n'en tirerez pas grand-chose.

— Pourquoi ?

— Pour qu'ils ne médisent pas de son père et fassent montre de respect en toutes circonstances, Darken Rahl ordonnait qu'on leur coupe la langue.

— Créateur bien-aimé…, soupira Verna. Cet homme était un monstre !

— Certes, dit Cara, mais il est mort depuis longtemps. Les employés sont toujours là, eux, et ils connaissent les lieux mieux que quiconque. Nous devrions y aller !

— Excellente idée, approuva Verna tout en se levant. Si nous obtenons des informations auprès de ces gens, nous saurons où nous en sommes. Si quelque chose cloche vraiment, il faudra agir au plus vite. Et si tout va bien, nous passerons à la suite…

Adie prit doucement le bras de Verna.

— Je viens vous dire que je m'en vais…

— Pourquoi ça ?

— Je n'aime pas l'idée qu'il n'y ait personne pour veiller sur la forteresse. Si Richard vient y chercher de l'aide, il faut que quelqu'un l'informe de ce qui s'est passé récemment. Les boîtes d'Orden, la disparition d'Anna et de Nicci, l'évolution du siège, ici… Qui sait, il aura peut-être aussi besoin de l'aide d'une magicienne ? S'il va à la forteresse, il faut que quelqu'un l'y attende.

— C'est vrai, admit Verna, mais le complexe est scellé. Où résiderez-vous ?

Adie eut un grand sourire qui fit jouer toutes les rides de son visage encore empreint d'une profonde beauté.

— Aydindril est vide et le Palais des Inquisitrices me tend les bras. Les toits potentiels ne me manqueront pas. De plus, je me sens très bien dans la forêt. J'y serai mieux qu'ici, en tout cas. Le sortilège mine mon don et j'ai du mal à voir, puisque c'est la magie qui se substitue à mes yeux. J'ai envie d'agir, pas de continuer à moisir dans les ténèbres que m'impose ce palais.

— Moisir ? répéta Verna. Vous nous avez été très utile, Adie. Avec les grimoires, par exemple…

— Vous auriez trouvé sans moi ! Je ne sers à rien ici ! Juste une vieille enquiquineuse qui traîne dans les jambes de tout le monde.

— C’est faux, Adie. Toutes les sœurs sont impressionnées par vos connaissances. Elles me l’ont dit.

— Peut-être, mais j’en ai assez d’errer sans but dans ce grand labyrinthe de pierre !

— Oui, je comprends, capitula à contrecœur Verna.

— Vous me manquerez, dit Berdine.

— Ce sera réciproque, mon enfant. Je regretterai nos conversations…

Cara jeta un regard soupçonneux à Berdine, mais elle s’abstint de tout commentaire.

— Ne vous inquiétez pas, dit Nyda, je tiendrai compagnie à Berdine. Elle ne sera pas abandonnée…

Berdine sourit à sa collègue et fit un petit signe amical à Adie.

— Nous sommes encerclés, rappela soudain Cara. Comment une vieille dame aveugle pourra-t-elle franchir les lignes ennemies ?

— Richard Rahl est un homme intelligent, n’est-ce pas ? demanda Adie à brûle-pourpoint.

Cara parut surprise par la question, mais elle répondit quand même.

— Oui. Parfois même trop intelligent pour son propre bien.

— Donc, les Mord-Sith obéissent à tous ses ordres ?

— Bien entendu que non ! s’écria Cara.

— Pourquoi ? C’est votre chef, et vous ne contestez pas son intelligence.

— Quand il s’agit de voir le danger, il est parfois un peu lent d’esprit.

— Contrairement à ses gardes du corps ?

— Je vois des dangers qu’il ne remarque même pas !

— Donc, vous êtes parfois plus clairvoyante que lui ?

— De temps en temps, il est aussi aveugle qu’une chauve-souris.

— Mais ces animaux y voient la nuit…

— Sans doute, mais… (Ne sachant que dire, Cara revint dans le vif du sujet :) Le seigneur Rahl a besoin de moi pour repérer toutes les menaces qu’il ne remarque pas.

Du bout d’un index, Adie tapota la tempe de Cara.

— Vous « voyez » avec votre cerveau, pas vrai ? Il distingue des détails que l’œil ne capte pas… Parfois, le fait d’être aveugle augmente l’acuité de ma vue.

— C’est bien joli, tout ça, mais comment pensez-vous traverser les lignes ennemies ? Pas en traversant benoîtement le camp, j’espère ?

— C’est pourtant le meilleur plan, dit Adie, et c’est celui que j’ai choisi. La journée a été très couverte. Cette nuit, les ténèbres seront denses. Avant le lever de la lune, on n’y verra rien du tout. Dans des

conditions pareilles, les yeux ne servent pas à grand-chose. En revanche, le don est un moyen imparable de s'orienter. Je marcherai au milieu de ces hommes et ils ne me verront pas. Si je reste à l'écart des sentinelles, je ne serai qu'une ombre perdue parmi des milliers d'ombres. Personne ne m'accordera une once d'attention.

— Les soudards ont des feux de camp, rappela Berdine.

— Leur lumière abusera nos ennemis. Quand il y a des feux, les gens observent ce qui se produit dans le cercle de lumière – pas ce qui arrive autour !

— Et si on vous repère quand même ? demanda Cara. Que ferez-vous ?

Adie eut un petit sourire.

— Personne n'est jamais très content de croiser une magicienne dans le noir…

Troublée par cette réponse, Cara n'insista pas.

— Adie, je suis hésitante…, avoua Verna. Je préférerais vous savoir en sécurité ici.

— Laissez-la partir ! lança Cara.

Alors que tous les regards se rivaient sur elle, la Mord-Sith développa ses arguments :

— Et si elle a raison ? Si le seigneur Rahl vient à la forteresse ? Il aura besoin d'informations – et avant tout, il devra savoir qu'il ne doit pas tenter d'entrer dans le complexe parce que Zedd l'a piégé.

» Adie pense que le seigneur Rahl pourrait avoir besoin d'elle là-bas. Dans sa position, je ne laisserais personne m'empêcher de partir.

— De plus, dit Berdine, Adie ne serait pas plus en sécurité ici. (Elle échangea un regard mélancolique avec Adie.) Le Palais du Peuple tombera tôt ou tard entre les mains de l'Ordre, et ses résidants vivront un long et sanglant calvaire.

Tendant un bras, Adie caressa la joue de Berdine.

— Les esprits du bien veilleront sur toi, mon enfant. Et sur tous ceux qui resteront ici.

Verna songea qu'elle aurait donné cher pour y croire.

Mais si elle n'y croyait pas, que fichait-elle dans la peau de la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière ?

Chapitre 32

Tandis qu'il rafraîchissait les peintures de guerre de ses joueurs, Richard s'efforça de ne pas montrer combien ses blessures le torturaient. Rien ne devait déconcentrer les hommes, si peu de temps avant la rencontre décisive.

Une des chevilles du Sourcier lui faisait un mal de chien. Son épaule gauche l'élançait et les muscles de son cou étaient atrocement douloureux – pas de quoi s'étonner, après avoir encaissé tant de coups de poing… Après la bagarre, il n'avait bien entendu pas réussi à s'endormir. Unique point encourageant, il n'avait rien de cassé.

Mobilisant toute sa volonté, Richard chassa la souffrance et la fatigue de son esprit. Qu'importaient ses bobos et le manque de repos ! Il avait une mission à accomplir, et une seule chose comptait : réussir !

S'il échouait, il aurait l'éternité pour se reposer.

— Aujourd'hui, dit Léo le Roc, nous aurons l'occasion de nous couvrir de gloire.

Richard prit entre le pouce et l'index le menton de son ailier droit, l'orientant pour mieux voir les motifs qu'il retouchait.

En silence, il plongea son index dans la peinture et ajouta une rune de vigilance aux divers symboles de puissance qui ornaient les joues de Léo.

S'il avait connu une rune de bon sens, il l'aurait bien dessinée en grand sur le crâne rasé de son ami !

— Pas vrai, Ruben ? Ce sera peut-être notre jour de gloire.

Les autres joueurs tendirent l'oreille, très intéressés par la réponse de leur marqueur.

— Léo, tu es bien plus malin que ça ! Oublie donc ces histoires de gloire.

Richard interrompit son travail et regarda tour à tour chacun de ses équipiers.

— Oubliez-les aussi, les gars ! On se fiche de la gloire ! Les joueurs de Jagang ne sont pas en train de rêver d'un triomphe – ils se demandent comment vous tuer le plus vite possible. Vous m'entendez ? Ils veulent vous abattre, un point c'est tout.

» Aujourd'hui, nous allons lutter pour survivre. Le seul trophée qui m'intéresse, c'est la vie. Voilà toute la gloire que je vous souhaite à tous.

Léo parut ne pas en croire ses oreilles.

— Ruben, après ce que t'ont fait ces types, cette nuit, tu dois avoir envie de te venger.

Tous les joueurs étaient informés de l'agression. Léo leur avait raconté comment leur marqueur avait tenu tête à cinq colosses. Richard ne l'avait pas contredit, mais il avait soigneusement caché ses blessures. Les gars devraient se concentrer sur le jeu et sur leur propre survie, pas se demander si leur attaquant de pointe était en état de jouer.

— Je veux gagner, dit Richard, mais pas pour la gloire, et encore moins pour me venger. Je suis un esclave contraint de jouer au Ja'La. Si nous gagnons, je vivrai, c'est aussi simple que ça. C'est l'essentiel : survivre. Qu'ils soient des prisonniers ou des soldats, des joueurs meurent chaque jour. De ce point de vue, nous sommes tous égaux. Le seul véritable triomphe, c'est de vivre un jour de plus.

Plusieurs prisonniers acquiescèrent.

— Tu ne crains pas un peu les conséquences d'une victoire sur l'équipe de Jagang ? demanda Bruce, l'ailier gauche de Richard. Infliger une défaite à ces joueurs n'est peut-être pas une bonne idée. Ils représentent l'Ordre Impérial et l'empereur lui-même. Les vaincre risque de passer pour une preuve d'arrogance. Qui sait ? on nous accusera peut-être d'avoir commis un sacrilège.

Tous les regards se braquèrent sur Richard.

— Sous le règne de l'Ordre, ne sommes-nous pas tous égaux ? Aurais-je mal compris quelque chose ?

Bruce ne sut d'abord pas comment prendre cette saillie. Puis il eut un grand sourire.

— Tu as raison, Ruben. Ce sont des hommes comme nous, rien de plus. Nous devons gagner, je crois…

— Je le crois aussi…

Comme Richard le leur avait appris, tous les hommes poussèrent le cri de guerre de l'équipe. Un rituel un peu dérisoire, certes, mais très utile pour cimenter le groupe. Malgré leurs différences, tous les joueurs avaient un objectif commun et ils devraient s'unir pour l'atteindre.

— Nous n'avons jamais vu jouer les hommes de l'empereur, rappela Richard. En revanche, ils nous ont observés. En règle générale, les équipes ne changent pas de stratégie d'une rencontre à l'autre. Du coup, ils s'attendront à nous voir jouer comme d'habitude. Et nous allons tirer un avantage de cette analyse trop superficielle.

» Mémorisez bien les tactiques correspondant à nos nouveaux signaux. Ne confondez surtout pas avec notre ancien code, c'est compris ? Ces nouveautés nous permettront de déstabiliser nos

adversaires. Que chacun se concentre sur son rôle, et ça nous rapportera des points.

» Surtout, n'oubliez pas que ces hommes, en plus de chercher la victoire, tenteront de nous blesser. Les équipes précédentes s'en abstenaient depuis notre démonstration de la première rencontre. Mais ces joueurs sont différents. Ils savent qu'une défaite équivaut pour eux à une condamnation à mort. C'est le sort qu'a connu la précédente équipe de Jagang. Ne vous attendez pas à un jeu loyal. Ces types chercheront à nous faire exploser le crâne.

» Ils voudront nous éliminer les uns après les autres, n'en doutez pas.

— Tu seras leur cible prioritaire, dit Bruce. Le marqueur est l'homme-clé d'une équipe. La preuve, ils ont tenté de t'empêcher d'entrer sur le terrain aujourd'hui.

— Très bonne analyse… Mais étant l'attaquant de pointe, j'aurai Léo et toi pour me protéger. Les autres devront compter uniquement sur eux-mêmes. Nos adversaires sont malins, et ils commenceront peut-être par s'en prendre à vous, les gars. Ne baissez jamais votre garde, protégez-vous les uns les autres et n'hésitez pas à intervenir chaque fois que c'est nécessaire.

Dans le lointain, on entendait la clameur des spectateurs impatients de voir commencer la grande finale. À part les ouvriers contraints de travailler sur le chantier, tous les soldats devaient être concentrés sur la partie. Une infime minorité pourrait la voir, bien entendu, mais les autres supporteurs attendraient que des rapports arrivent jusqu'à eux.

La finale allait cependant être suivie par plus de spectateurs que d'habitude. Ayant de toute façon besoin de terre pour la rampe, les ouvriers, sur ordre de Jagang, avaient foré une « cuvette » géante dans les plaines d'Azrith. Le nouveau terrain de Ja'La se trouvait au fond, et la circonférence en pente douce de la cuvette permettrait d'accueillir une immense foule de spectateurs.

Richard avait cru que la finale se disputerait dans l'après-midi. Mais plusieurs rencontres de classement, très importantes pour la répartition des places d'honneur, l'avaient précédée. Désormais, il faisait nuit, et l'ultime rencontre se déroulerait à la lueur des torches.

Un spectacle encore plus excitant pour les soldats. Au fond, le Ja'La existait avant tout pour eux, et la construction du grand stade au pied du Palais du Peuple était une façon de leur dire que l'Ordre régnait désormais sur D'Hara – et par extension, sur le Nouveau Monde.

Richard leva les yeux au ciel et constata qu'il était chargé de nuages. Dès que les derniers rayons du soleil auraient disparu, il ferait très sombre.

Des conditions curieuses pour disputer une rencontre, mais qui ne dérangeaient pas le Sourcier. À vrai dire, c'était même une chance pour lui, car l'obscurité était depuis toujours sa plus fidèle complice. Un guide forestier était souvent amené à arpenter la forêt de nuit, parfois à la seule lumière des étoiles, lorsque la lune se faisait discrète.

Quand on savait « voir », il n'était pas toujours indispensable d'utiliser ses yeux.

Quand il y repensait, Richard aurait juré que son ancienne vie remontait à une éternité. En même temps, il avait l'impression d'avoir quitté la veille sa chère forêt de Hartland.

Quoi qu'il en soit, il en était très loin, désormais. La paix et la sécurité restaient des rêves inaccessibles, tout comme la femme qu'il aimait le plus au monde.

Au moment où il mettait la dernière touche au maquillage de Léo le Roc, Richard vit que le général Karg approchait du cercle de sentinelles. Après leur trahison de la nuit, les soldats n'osaient pas lever les yeux sur leur chef. En les balayant du regard, le Sourcier remarqua plusieurs visages qu'il ne connaissait pas. Des hommes de confiance de Karg, probablement.

Un solide détachement escortait le général. Des hommes entraînés à surveiller les prisonniers et à s'assurer qu'ils jouaient au Ja'La et rien de plus.

En réalité, ces soldats étaient surtout là pour Richard – avec mission de le tuer au premier geste suspect.

Quand on le libéra enfin de ses entraves – après tous les autres – le Sourcier put masser sa nuque douloureuse, se soulageant presque instantanément. Sans son collier et ses chaînes, il se sentit étrangement léger, comme s'il avait été capable de voler. Cette impression étant excellente pour ce qui allait suivre, il s'en imprégna en profondeur.

La clameur des spectateurs, dans le lointain, avait des échos de chant guerrier. La foule espérait voir du sang, comprit Richard.

Eh bien, elle allait être servie !

Quand il emboîta le pas au général, précédant ses joueurs, Richard s'efforça de ne plus entendre le bourdonnement agressif des spectateurs. Pour bien se concentrer, il lui fallait s'isoler de tout.

En chemin, des milliers de soldats firent une haie d'honneur aux futurs combattants. Certains hommes tendaient les bras, cherchant à toucher les héros qui allaient se frotter aux champions de l'empereur.

Plusieurs membres de l'équipe rouge saluèrent joyeusement leurs supporteurs. Étant le plus grand et le plus costaud, Léo le Roc attirait bien entendu tous les regards. Touchant de simplicité et de gentillesse, le colosse répondait à tous les sourires et se réjouissait de tous les encouragements. Apparemment, la popularité le comblait de joie. Pas

par orgueil, comprit Richard, mais parce qu'il adorait être aimé et rendre leur amour aux autres.

Des huées se mêlaient aux applaudissements. L'équipe de Jagang avait aussi ses supporteurs, et ils ne faisaient pas dans la subtilité.

— Tu es nerveux, Ruben ? demanda Karg par-dessus son épaule.

— Oui, répondit très sincèrement Richard.

— Ça ira mieux dès que tu seras en pleine action.

— Je sais…

Dans la cuvette du stade – qui aurait plutôt mérité l'appellation de « chaudron » – l'excitation des spectateurs était à son comble. La rencontre en nocturne ajoutait encore à la tension – un îlot de lumière perdu dans un océan de ténèbres, comme lorsqu'un navire approchait d'un phare par une nuit sans lune. Cette « intimité » inciterait les soldats à donner libre cours à leurs plus bas instincts, c'était inévitable.

Les spectateurs chantaient, désormais. Pas des paroles, plutôt une mélopée gutturale conçue pour saluer et encourager les joueurs, certes, mais aussi pour souligner et célébrer l'importance de l'événement. Tapant du pied pour marquer le tempo, des milliers d'hommes composaient une sorte de symphonie primale assourdissante aux effets étrangement euphorisants.

Un appel à la violence – au fond, oui, il s'agissait d'un chant guerrier, et cela expliquait sans doute pourquoi une partie de Richard y était hautement sensible.

Il se servit de cette humaine faiblesse pour la transformer en force et réveiller au plus profond de lui-même l'enthousiasme d'un combattant certain de défendre une juste cause. Alors qu'il se frayait un chemin parmi les spectateurs, il s'immergea dans sa concentration et devint tout à fait étranger au monde. Isolé dans sa tour d'ivoire intérieure, il y puisa la force d'affronter les épreuves qui l'attendaient.

En un sens, il faisait la même chose quand il tentait d'entrer en contact avec son don. Mais il n'y avait rien de magique là-dedans, c'était l'unique différence…

Quand son équipe eut atteint le fond du chaudron, le général Karg lui ordonna de s'arrêter à un bout du terrain, juste à côté de plusieurs porteurs de torche. Du coin de l'œil, Richard vit que des archers étaient postés sur tout le périmètre du terrain. D'un côté du rectangle, à mi-distance de deux buts, il repéra la zone dégagée réservée à l'empereur et à sa suite.

Jagang n'était pas là.

Richard en eut aussitôt les entrailles nouées par l'angoisse. Il avait toujours tenu pour acquis que l'empereur assisterait à la finale en

compagnie de Kahlan – et maintenant, de Nicci. Mais la « loge » d'honneur délimitée par des cordes était déserte.

Richard se calma très vite. Le tyran ne pouvait pas se permettre de négliger cette rencontre. Même s'il était en retard, il finirait par se montrer.

À l'autre extrémité du terrain, l'équipe de l'Ordre apparut enfin sous les ovations de la foule. Véritables maîtres du Ja'La, ces joueurs étaient des héros pour la majorité des soudards. Capables d'écraser les adversaires les plus coriaces, ils symbolisaient mieux que personne la puissance et la virilité des combattants de l'Ordre. En les adulant, les bouchers de Jagang s'adoraient eux-mêmes et se paraient de qualités qu'ils étaient loin de posséder.

Alors que Richard et ses équipiers attendaient sans bouger, les dieux du stade de Jagang firent un tour d'honneur sous un déluge d'acclamations hystériques. Leur démonstration de force ravissait la foule, prête à assister à la déroute de l'équipe rouge. Plus subtil, Richard trouva dans cette surreprésentation de confiance un aveu secret de faiblesse et de doute. Comme il l'avait appris de Zedd, les hommes avaient un besoin irrépressible de dissimuler leurs sentiments, et il ne fallait surtout pas prendre à la lettre ceux qu'ils affichaient trop ostensiblement.

Lorsque les champions de Jagang eurent fini de parader, Karg fit signe aux archers et aux gardes de s'écarter. Puis il ordonna à ses joueurs d'entrer sur le terrain.

Quand Richard passa devant lui, l'officier lui rappela qu'il avait « rudement intérêt à gagner ».

Dès qu'il pénétra dans ce qui était pour lui une arène et non un terrain de jeu, le marqueur des rouges se sentit un peu rassuré. Les applaudissements étaient presque aussi nourris que pour l'équipe adverse. En pratiquant chaque jour un Ja'La agressif, technique et spectaculaire, « Ruben » et ses hommes avaient gagné leur propre contingent de supporteurs.

L'exécution vengeresse d'un marqueur adverse, lors de la première rencontre du championnat, n'avait rien fait pour nuire à la réputation de Richard. Les peintures de guerre jouaient elles aussi un rôle important. Sur la scène du Jeu de la Vie, aucun effet n'était trop théâtral.

Comme Richard l'avait escompté, le public serait très partagé. Et c'était une très bonne chose pour les Rouges de Ruben.

Lorsqu'il étudia les joueurs d'en face, Richard ne put s'empêcher d'avoir des sueurs froides. Tous ces types étaient des géants. Ils lui rappelaient Egan et Ulic, les deux gardes du corps du seigneur Rahl, au Palais du Peuple. En cet instant, il aurait eu sacrément besoin des deux montagnes de muscles à la loyauté sans faille.

Laissant ses hommes près de leur ligne de but, Richard alla rejoindre l'arbitre au centre du terrain. L'attaquant de pointe de Jagang était déjà là. Il faisait une bonne tête de plus que Richard et arborait des épaules nettement plus larges.

Une ligne de chair rougeâtre et boursouflée barrait son visage à l'endroit où la chaîne de Richard l'avait percuté.

Sans quitter du regard le marqueur des rouges, l'homme tira une des pailles que lui présentait l'arbitre.

Puis ce fut autour de Richard. Ayant choisi une paille plus courte, il perdit le tirage au sort. Avec un rictus haineux, son adversaire s'empara du broc et courut souplement jusqu'à sa ligne de but où attendaient ses équipiers.

À les entendre applaudir, on comprenait que les spectateurs étaient satisfaits que l'équipe de Jagang soit la première à pouvoir marquer.

Alors qu'il rejoignait ses équipiers, Richard balaya l'assistance du regard. La tension était encore montée d'un cran. Si la partie se révélait excitante, le stade serait très bientôt un chaudron en ébullition.

Richard se demanda ce qu'il faisait là, victime impuissante d'un Univers devenu fou.

L'espace réservé à l'empereur était toujours désert. Sans Kahlan – même si elle ne le reconnaissait pas, pour l'instant –, Richard se sentait à la fois seul au monde et absurdement petit.

L'esprit embrumé, il se plaça en position défensive au milieu de ses hommes.

Dès que la corne sonna, l'équipe adverse, avançant en formation serrée, se rua sur les rouges de Ruben.

De plus en plus abattu, Richard eut du mal à se remémorer ce qu'il fallait faire dans ces cas-là.

Le fer de lance adverse s'enfonça sans aucun problème au cœur du réseau défensif des rouges. Richard tenta de bloquer les deux ailiers qui protégeaient le marqueur, mais il avait réagi trop tard et trop lentement.

Comprenant qu'il avait le champ libre, le marqueur de Jagang gagna la zone de tir, puis lança le broc avec une grâce et une efficacité impressionnantes.

Quelques défenseurs rouges tentèrent d'intercepter le projectile très précisément guidé.

En vain.

Lorsque le broc atterrit au fond d'un des buts rouges, les spectateurs hurlèrent de joie.

Richard venait d'apprendre quelque chose. À l'évidence, les joueurs de Jagang comptaient sur leur taille, leur poids et leur force pour faire voler en éclats la défense adverse. La finesse était le cadet

de leur souci.

Alors que l'équipe de l'empereur se préparait à une nouvelle charge, Richard fit à ses hommes un signal très discret.

Juste avant l'impact, la formation défensive se déploya en demi-cercle puis se referma sur les attaquants comme les deux parties d'un étau. Recourant à des tacles plutôt qu'à des plaquages – une tactique peu chevaleresque mais très efficace –, les défenseurs firent tomber plusieurs colosses adverses. L'idée était de percer une brèche latérale dans la formation ennemie. Dès que ce fut réalisé, Richard s'y engouffra pour attaquer directement son homologue.

Le marqueur adverse ne ralentit pas, certain que son poids suffirait à envoyer le joueur rouge valser dans les airs.

Mais Richard n'alla jamais jusqu'au contact. Tendant une jambe, il recourut lui aussi à un tacle.

L'attaquant de pointe de Jagang bascula en avant. Réflexe normal lors d'une chute, il écarta les bras, lâchant le broc.

Comme il le prévoyait depuis le début, Richard le rattrapa au vol.

Après quelques foulées en zigzag, pour esquiver des défenseurs, il jugea inutile d'attirer toute l'équipe adverse sur lui et lança le broc à Léo le Roc, placé en retrait derrière la ligne de défense rouge.

Tout en distançant sans peine une poignée d'adversaires, Léo brandit victorieusement le broc. Un tonnerre d'applaudissements salua ce geste de défi non dépourvu de panache. Ravi d'être ovationné par une partie de la foule, l'ailier droit se retourna brièvement pour narguer les adversaires qui le poursuivaient.

Puis il fit une passe à Richard, qui la réceptionna parfaitement.

En défense, tout l'art consistait à conserver le broc, puisqu'il était inutile de marquer. Devenu la cible prioritaire de l'équipe adverse, Richard dut multiplier les esquives acrobatiques, mais il comprit très vite qu'il ne pourrait pas continuer indéfiniment comme ça.

Alors qu'il échappait à un défenseur, un autre le percuta latéralement. Dès qu'il eut touché le sol, le marqueur des rouges tenta d'estimer la position de ses équipiers autour de lui. Après un plaquage, vouloir garder le broc était très dangereux, car toute l'équipe adverse vous fondait dessus, créant ce qu'on nommait une mêlée ouverte. Le joueur coincé sous cette masse d'adversaire n'en ressortait jamais indemne. Parfois, il y laissait la vie, ou perdait conscience et devait être évacué du terrain.

Repérant Bruce sur sa gauche, Richard lâcha le broc. L'ailier s'en empara, devenant à son tour le gibier numéro un des adversaires.

Un tacle le fit voler dans les airs puis s'étaler de toute sa longueur sur le sol.

Par bonheur, une sonnerie de corne annonça la fin de la période d'attaque. Les rouges avaient encaissé un point, et ils pouvaient

s'estimer heureux de ne pas en avoir perdu un deuxième.

Une fois relevé, Richard alla rejoindre ses hommes, près de la ligne de but rouge.

Il bouillait de rage contre lui-même ! Bon sang ! il n'était pas assez concentré ! S'il continuait à avoir l'esprit ailleurs, il finirait par se faire tuer.

Et s'il ne survivait pas à la rencontre, il ne pourrait rien faire pour Kahlan.

Les Rouges de Ruben, très secoués, tentaient de reprendre leur souffle. Richard ne les avait jamais vus si découragés.

Bon, il était temps qu'il revienne aux affaires !

— On les a laissés avoir leur moment de gloire, dit-il, mais la petite fête est terminée. Maintenant, on va leur botter les fesses !

Les joueurs sourirent et redressèrent la tête.

Saisissant au vol le broc que venait de lui lancer l'arbitre, Richard harangua très brièvement ses troupes :

— Montrons-leur à qui ils ont affaire, les gars ! D'abord une attaque un-trois, puis l'inverse. C'est compris ? (Il fit le signal correspondant à cette manœuvre, au cas où quelqu'un ne l'aurait pas entendu.) On y va !

Dès que la corne eut sonné, les rouges adoptèrent une formation en fer de lance – le fidèle reflet de la première attaque adverse. Personne à l'avant, pas d'ailier détaché : une masse humaine compacte lancée à toute vitesse.

Les joueurs de Jagang parurent ravis de voir ça. L'adversaire adoptait leur tactique favorite. Et sur le plan de la force brute, ils se savaient sans égaux.

Très peu de temps avant le choc, les rouges s'éparpillèrent comme une volée de moineaux.

Déconcertés par cette manœuvre inédite, les joueurs de l'empereur se regardèrent, incapables d'imaginer que faire face à des adversaires qui couraient partout et en tous sens sur le terrain, évoquant davantage une bande de gosses en récréation qu'une équipe qui dispute la rencontre de sa vie.

Des rires montèrent de la foule.

Zigzaguant comme ses équipiers, Richard tenait le broc calé au creux de son bras. Ses adversaires tardant à s'aviser du danger, il arriva sans encombre à quelques dizaines de pas du quadrilatère de tir.

Deux arrières le chargèrent alors comme des taureaux furieux.

Il accéléra, entra dans la zone, arma son bras et eut le temps de tirer avant qu'un des arrières le percute dans le dos.

Le broc volait déjà dans les airs. Plus rien ne pouvait empêcher qu'il finisse sa course au fond des filets adverses.

Emporté par son élan, le colosse qui avait renversé Richard n'avait pas pu tomber sur lui, l'écrasant ainsi de son poids. Une sacrée chance, parce que la colonne vertébrale du marqueur des rouges aurait eu du mal à encaisser un tel choc.

Richard se releva tant bien que mal, puis il regagna sa ligne de but sous les applaudissements d'une bonne partie des spectateurs.

Les rouges venaient d'égaliser, mais le marqueur n'en avait rien à faire. Il voulait mener au score, pour saper le moral de ses adversaires. La manœuvre « un-trois » avait un second volet baptisé « trois-un ». Il était temps de l'exécuter.

Le moral regonflé, les joueurs rouges se remirent en formation en fer de lance. Richard leur ayant donné le code et précisé qu'il y aurait une inversion, ils n'avaient pas besoin d'informations supplémentaires.

Dès que l'arbitre eut lancé le broc à leur marqueur, les Rouges de Ruben repassèrent à l'attaque.

Cette fois, alors qu'ils couraient à leur rencontre, les hommes de Jagang s'éparpillèrent au dernier moment afin d'intercepter individuellement chaque « attaquant papillonnant ».

Les rouges restèrent groupés et accélérèrent leur course. Les quelques défenseurs qui se retrouvèrent par hasard sur leur trajectoire ne purent rien faire. Les autres, un instant dépassés, se regroupèrent et entamèrent une poursuite perdue d'avance.

Dans la zone de tir, le dos protégé par le mur que venaient de former ses hommes, Richard propulsa le broc et le regarda se diriger inexorablement vers le but de droite du camp adverse.

Voyant le projectile s'écraser au fond des filets, une partie de la foule explosa de joie. Au même moment, une sonnerie de corne indiqua la fin de cette période d'attaque.

Au centre du terrain, l'arbitre annonça le score. Deux à un pour les Rouges de Ruben.

Mais alors qu'un de ses assistants retournait le sablier, l'arbitre principal tourna la tête, comme si quelqu'un venait de l'appeler.

C'était Jagang, avec Nicci à ses côtés. Un peu en retrait, Kahlan tenait la petite main de Jillian.

L'arbitre approcha de l'empereur, l'écouta quelques secondes durant, puis retourna au centre du terrain.

À la stupéfaction générale, il annonça que le deuxième point était refusé, car le marqueur avait tiré après la sonnerie de corne. En conséquence, le score était ramené à un partout.

Une moitié des spectateurs hurlèrent de rage et l'autre applaudit à tout rompre.

Les hommes de Richard protestèrent, prenant leurs supporteurs à témoin.

Richard vint se camper devant ses équipiers. Craignant qu'ils ne l'entendent pas dans le vacarme, il se passa un pouce sur la gorge afin d'indiquer que c'était fichu.

— On ne peut rien y faire ! cria-t-il. Oubliez ça et concentrez-vous !

Les rouges se turent, mais ils ne cachèrent pas leur fureur. Richard la partageait, mais il savait que ça ne servait à rien. Aucun arbitre ne reviendrait jamais sur une « décision » directement inspirée de l'empereur. S'il voulait aller jusqu'au bout, le Sourcier allait devoir modifier un peu son plan.

— Rien n'est perdu, rappela-t-il à ses équipiers. Lorsque nous aurons de nouveau l'attaque, on leur fera goûter un bon « deux-cinq » ! C'est compris ? (Les rouges acquiescèrent.) On ne peut rien contre une injustice, mais il est possible d'empêcher ces tricheurs de marquer. Ensuite, nous irons chercher dans leur camp le point qu'on nous a volé. Oubliez nos malheurs et concentrez-vous sur les minutes à venir. Personne n'a jamais gagné en pleurnichant sur son sort !

Après l'injustice elle-même, la révolte stérile qu'elle provoquait était le pire ennemi de n'importe quel compétiteur. Toujours en colère, les joueurs rouges étaient désormais décidés à faire payer le déni de justice à leurs adversaires.

Cette fois, l'attaque des champions de Jagang se révéla plutôt désordonnée et mollassonne. Encore ravis par leur incroyable « coup de chance », ils manquèrent de conviction, donc d'agressivité, et les rouges n'eurent pas de difficulté à briser leur élan.

Alors que le marqueur adverse gisait sur le sol, un peu sonné, Léo le Roc sortit victorieux de la lutte pour la possession du broc.

Pour ne pas être coincé par les défenseurs, il fit aussitôt une passe à Bruce, qui transmit immédiatement à son marqueur.

Toujours généreux dans l'effort, Richard courut jusqu'à la ligne de tir à deux points. Sous les acclamations de la foule, il tira et réussit un coup magistral à cette distance.

Les spectateurs réagirent comme si les deux points étaient acquis. Une façon de stigmatiser la tricherie précédente, bien entendu.

— Quatre à un ! Quatre à un ! scandèrent les supporteurs des rouges.

Officiellement, on en était toujours à un partout. Moralement, c'était une autre affaire.

L'attaque suivante fut un peu mieux menée. Le marqueur de Jagang parvint à atteindre le quadrilatère de tir et à tenter de marquer, mais un rouge dévia le broc, qui rata le but de très loin.

La corne sonna et les rôles s'inversèrent de nouveau.

Suite à une belle attaque classique, Richard approchait de la ligne de tir lorsqu'un défenseur réussit à le plaquer. Toujours pour éviter

d'être écrabouillé sous une mêlée ouverte, le Sourcier préféra transmettre le broc à Léo.

L'ailier droit le saisit au nez et à la barbe d'un défenseur, esquiva deux charges furieuses, entra dans la zone de tir, arma son bras et marqua un point incontestable, même avec la plus mauvaise foi du monde.

L'ailier droit leva les bras en sautant comme un gamin. Sa réaction enchanta les spectateurs, qui lui firent un triomphe.

Richard ne put s'empêcher de sourire devant tant de spontanéité. Alors qu'il se relevait, l'homme qui l'avait plaqué lui décocha un coup de poing entre les omoplates.

Une attaque interdite et parfaitement inutile, sauf quand on désirait entraîner un adversaire dans un corps à corps alors que le broc n'était même pas en jeu.

Richard ne tomba pas dans le panneau.

Tandis qu'il retournait vers sa ligne de but en compagnie de Léo, il lui tapota gentiment l'épaule.

— Bien joué, mon vieux !

— Un moment glorieux pour nous tous !

Richard éclata de rire.

— Oui, très glorieux ! Mais surtout, un point qu'on ne pourra pas nous enlever.

En attendant que l'arbitre lance le broc à leur marqueur officiel, tous les joueurs félicitèrent Léo. Rayonnant de joie, l'ailier droit les remercia en poussant un formidable cri de guerre. Puis il alla prendre sa place sur la droite de Richard, laissant son flanc gauche à Bruce.

Les rouges se remirent en formation et repartirent à l'assaut, visant l'aile gauche adverse. La défense y était plus faible qu'à droite, mais il s'agissait pourtant d'une diversion.

Toujours le même principe : attirer les défenseurs dans une zone, puis les y fixer et attaquer très vite du côté opposé.

Les défenseurs de Jagang ne firent pas ce qu'attendait Richard. Oubliant ce qu'on appelait la « défense de zone », ils foncèrent tout droit sur le fer de lance des rouges.

Dans la configuration présente, cette tactique n'avait aucune chance de neutraliser Richard ou de lui contester sérieusement le broc.

Les défenseurs avaient une autre idée en tête, c'était certain. Voyant que des arrières et des attaquants centraux se plaçaient en soutien de la charge, Richard sentit son sang se glacer.

— Léo, dévisse de là ! cria-t-il.

Le grand ailier choisit au contraire de faire face. Alors qu'il s'apprêtait à repousser ses agresseurs, trois d'entre eux se jetèrent sur le sol, une jambe en avant, afin de le tacler. Un quatrième plongea et enroula son bras autour du cou de sa proie.

Un cinquième homme, lancé comme un bolide, vint percuter le flanc de Léo.

L'essentiel du choc se répercuta dans le cou de l'ailier, fermement maintenu par la prise du quatrième joueur.

Richard eut l'impression que ses jambes continuaient à évoluer au ralenti, comme si rien de tout ça n'était réel.

Une simple illusion induite par l'angoisse, bien sûr.

Le Sourcier parvint en réalité à accélérer sa course.

Mais ça ne servit à rien, car il entendit un craquement sec caractéristique.

La nuque de Léo n'avait pas résisté…

Chapitre 33

Le cœur lourd, Kahlan regarda Richard, qui venait de s'agenouiller près de son ailier droit.

La corne sonna. Abandonnant leur victime, les joueurs de Jagang regagnèrent leur ligne de but, puisqu'ils allaient devoir passer à la défense.

— Il est mort ? demanda Jillian.

Kahlan enlaça la fillette et la serra contre elle.

— J'en ai peur, oui…

— Pourquoi ont-ils fait ça ?

— C'est leur façon de pratiquer le Ja'La. Tuer est un moyen d'obtenir ce qu'on veut.

Alors que deux de ses équipiers le prenaient par les bras, le forçant à s'éloigner du cadavre, Kahlan vit que Richard avait les larmes aux yeux. S'il ne reprenait pas son poste, il serait exclu du terrain pour antijeu.

Quelques assistants de l'arbitre entreprirent de tirer le mort hors du terrain.

Kahlan entendit Jagang ricaner devant ce spectacle.

Campée aux côtés du tyran, Nicci tourna brièvement la tête vers la Mère Inquisitrice. Dans ses magnifiques yeux bleus passèrent de la tristesse, une formidable colère et une ombre que Kahlan interpréta comme un avertissement muet à son intention.

Les deux femmes n'avaient plus eu la possibilité de parler depuis la terrible nuit. Sans doute à cause de son pari avec Karg, Jagang se montrait nerveux et particulièrement irritable, ces derniers temps. La veille au soir, laissant Nicci seule dans la chambre, il avait rencontré quelques membres de son équipe dans la première pièce de son pavillon. Reléguée dans un coin sombre avec Jillian, Kahlan avait entendu une partie de la conversation.

L'empereur entendait que le marqueur de Karg ne lui « pose aucun problème » et il avait chargé cinq joueurs de faire ce qu'il fallait pour « s'en assurer ».

Morte d'inquiétude pour Richard, Kahlan n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Jagang étant d'humeur lubrique, une mauvaise nouvelle pour Nicci, Kahlan et Jillian avaient reçu l'ordre de rester où elles étaient. L'empereur voulait être seul avec sa Reine Esclave.

Quelque outrage qu'il lui fasse subir, Nicci ne criait jamais. Dans

son lit, tandis qu'il tirait du plaisir d'elle, la Maîtresse de la Mort devenait aussi inerte qu'un cadavre.

Kahlan comprenait la stratégie de son amie. C'était la seule défense possible. Alors qu'elle se retirait au plus profond d'elle-même, sa carapace émotionnelle était le meilleur moyen de préserver sa santé mentale. Réagir à ce que lui infligeait Jagang n'aurait servi à rien. Cela dit, sa passivité énervait encore plus l'empereur, le poussant à de dévastatrices explosions de violence.

Lorsque son tour viendrait, Kahlan ignorait si elle aurait le courage d'imiter Nicci.

Le matin même, elle avait redouté que la magicienne ait besoin d'une nouvelle intervention des Sœurs de l'Obscurité. Puis Jagang était sorti de ses appartements privés en la tirant par les cheveux. L'air très satisfait de lui-même, il l'avait propulsée sur le sol avec un mépris souverain. Malgré quelques ecchymoses, la Maîtresse de la Mort avait passé une nuit relativement tranquille…

Sur le terrain de Ja'La, les rouges se préparaient à une nouvelle phase d'attaque. Dans le grand chaudron, une partie des spectateurs célébrait toujours la mort de l'ailier droit de « Ruben ». Les supporteurs des rouges, en revanche, manifestaient leur colère, certains brandissant le poing à l'intention des coupables.

Globalement, l'humeur de la foule avait subtilement changé. Dans les deux camps, l'enthousiasme initial avait cédé la place à un vague malaise. Tout avait basculé au moment de l'intervention de Jagang. Lui obéissant, l'arbitre avait annulé un point marqué par Richard. Mais tout le monde, autour du terrain, avait bien vu le broc entrer dans le but avant la sonnerie de corne.

Une tricherie si flagrante ne pouvait que déplaire aux amateurs de Ja'La, même si elle favorisait leur équipe.

La décision était cependant sans appel.

Mais le malaise ne se dissipait pas.

Quand ils se lancèrent à l'attaque, les Rouges de Ruben, sans se laisser intimider par le triste destin de leur ailier droit, chargèrent comme des taureaux furieux la ligne de défenseurs.

Toujours aussi vif, Richard évita sans peine plusieurs attaques latérales. Mais d'autres arrières fondaient sur lui, résolus à le déposséder du broc.

Richard s'arrêta soudain au milieu de la zone de neutralité – une tactique rarement utilisée. Tant qu'il n'en sortirait pas, l'homme qui s'apprêtait à le plaquer devrait différer son attaque.

Kahlan reconnut la brute qui avait brisé la nuque de l'ailier droit.

Mais que voulait donc faire Richard ? Dans cette zone, il était certes à l'abri des attaques, mais il se retrouvait également coincé et encerclé par de plus en plus d'adversaires. En outre, il ne pouvait pas

marquer de là où il était. Tôt ou tard, il lui faudrait bouger, mais sa marge de manœuvre fondait de seconde en seconde.

Alors que l'assassin de l'ailier tournait la tête pour voir où étaient ses équipiers, Richard lui cria quelque chose. Intrigué, le type pivota vers lui.

Le marqueur des rouges lança le broc qu'il tenait serré à deux mains contre sa poitrine. En détendant les deux bras, il lui impulsa une incroyable vitesse.

Le broc percuta le visage du type – un choc si violent que le projectile improvisé rebondit et revint entre les mains de Richard.

Le visage défoncé, le joueur de Jagang s'écroula et ne bougea plus.

Un cri de surprise monta de toutes les gorges.

Fou de rage, un équipier du mort bondit sur Richard, se fichant de la zone de neutralité.

Attendu la tournure des événements, l'arbitre préféra faire comme s'il n'avait rien vu.

Richard glissa le broc sous son bras gauche, esquiva souplement l'assaut désordonné de l'arrière adverse et lui décocha au passage une formidable manchette à la gorge.

Un adversaire de plus au tapis. Et probablement en partance pour le royaume des morts, à voir son visage virer au bleu en quelques secondes.

Un autre colosse chargea l'attaquant de pointe des rouges.

Richard attendit, s'écarta au dernier moment, saisit le bras tendu de l'homme, profita de sa vitesse acquise pour le déséquilibrer et, d'un coup de coude, lui cassa plusieurs côtes sur le flanc gauche.

Portant une main à son cœur, la brute s'écroula comme une masse.

Sans aucune aide, Richard était venu à bout de trois athlètes plus forts et plus grands que lui. Kahlan comprit pourquoi une petite armée d'archers le visait en permanence…

Sans perdre de temps, le marqueur des rouges s'engouffra dans l'ouverture qu'il venait de se créer et fila vers la ligne de but adverse. Comme s'ils s'attendaient à cette manœuvre, ses hommes s'étaient déjà disposés tout au long de sa trajectoire pour le protéger des attaques latérales.

Les chocs furent rudes et beaucoup de joueurs ne se relevèrent pas immédiatement.

Sous le regard de milliers de spectateurs fascinés, Richard courut triomphalement jusqu'au quadrilatère de tir, s'arrêta pour armer son bras et propulsa le broc au fond des filets d'un but adverse.

Un point de plus ! Les rouges venaient de passer en tête.

La foule était encore sous le choc d'une phase de jeu hors du commun. Jagang lui-même semblait hypnotisé et ses gardes d'élite, pétrifiés de surprise, en oubliaient de le regarder.

Les rouges se regroupèrent, attendirent que l'arbitre leur ait lancé le broc et repartirent à l'attaque.

Dès qu'ils entrèrent dans le camp adverse, Richard dévissa vers la gauche, mais un arrière le plaqua immédiatement.

Kahlan fut troublée par l'étrange scène. On eût dit qu'il s'était laissé attaquer volontairement, et sa chute rappelait la façon dont il s'était jeté dans la boue, ce fameux jour, afin de dissimuler ses traits.

Lorsqu'il percuta le sol, le broc lui échappa. Ce détail aussi parut suspicieux à Kahlan. On eût dit une chorégraphie soigneusement mise au point et répétée, pas un véritable incident de jeu.

Confirmant cette impression, l'ailier gauche de Richard parut se trouver – par le plus grand des hasards ! – au bon endroit au moment idéal. Comme s'il n'y avait rien de plus naturel, il récupéra le broc, fila vers la zone de tir et ajouta un point de plus au score des rouges.

Quand le marqueur était au sol, les ailiers avaient le droit de tirer. Une subtilité du règlement dont Richard avait su exploiter tous les avantages. Trop attachés à leur gloire personnelle, la plupart des attaquants de pointe ne recouraient jamais à cette intéressante possibilité.

L'ailier gauche bondit de joie. Dans sa position, on avait très rarement l'occasion d'être le héros de son équipe. En une seule rencontre, Richard avait permis à chacun de ses ailiers de briller devant la foule. Un cas probablement unique dans l'histoire du Ja'La.

Au moment où la corne sonna, indiquant la fin de la période en cours, Richard partit à la course, rattrapa son partenaire et lui flanqua entre les omoplates une claque amicale pleine d'admiration et de respect.

À en juger par la réaction de l'ailier, ce témoignage de considération le combla autant que le point qu'il venait de marquer.

Ce joueur était un soldat de l'Ordre, pas un prisonnier comme Richard et quelques autres membres de son équipe. Pourquoi le marqueur des rouges se montrait-il si amical avec un soudard de Jagang ? Chaque fois que Kahlan reprenait espoir grâce à cet homme, un détail l'incitait à refréner son enthousiasme…

Depuis la rencontre précédente, où Nicci avait prononcé le nom « Richard », Kahlan était certaine que le joueur aux yeux gris ne s'appelait pas Ruben. N'ayant pas pu s'entretenir avec la magicienne, elle n'avait pas eu l'occasion de l'interroger. Mais elle était presque sûre qu'il s'agissait de Richard Rahl.

Oui, le seigneur Rahl en personne.

Cette idée semblait absurde – qu'aurait-il fichu là ? – mais elle expliquait beaucoup de choses, comme la chute délibérée dans la boue, l'utilisation de la peinture rouge ou le choix du pseudonyme Ruben.

Mais comment le seigneur Rahl était-il tombé entre les mains de l'Ordre ? Pour être transformé en joueur de Ja'La, par-dessus le marché !

Pour compliquer les choses, le faux Ruben connaissait Kahlan. Lorsqu'ils s'étaient vus pour la première fois, il avait crié son nom, une preuve incontestable…

L'Ordre avait-il pu capturer un ennemi sans savoir qu'il s'agissait du chef de l'empire d'haran ? Richard s'était-il volontairement laissé prendre ?

Pour la secourir, peut-être…

Non, c'était une idée stupide !

Pourtant, Kahlan se retrouvait sans cesse au centre d'événements capitaux.

Pour être sûre, elle devait interroger Nicci. Mais en réalité, elle connaissait la réponse. En voyant « Ruben », la magicienne avait eu les larmes aux yeux.

Il s'agissait bien de Richard Rahl, l'homme qu'elle aimait.

Du coin de l'œil, Kahlan vérifia la position et l'état d'esprit de ses anges gardiens. Fascinés par la rencontre, ils ne regardaient pas souvent la prisonnière, mais ils se montraient pourtant beaucoup moins négligents que d'habitude. Un effet évident des menaces de Jagang.

Sur le terrain, l'équipe de l'empereur avait récupéré l'avantage de l'attaque. Alors que trois remplaçants étaient entrés en jeu, les cadavres des victimes de Richard gisaient sur un côté du terrain, oubliés de tous. En quelques secondes, et sans aucune aide, Richard avait éliminé trois bouchers de l'Ordre.

Son équipe et lui avaient l'avantage au score. Pour l'instant, ils l'emportaient haut la main en matière d'intimidation. Mais le chemin était encore long…

Et l'équipe de Jagang s'était lancée dans une charge furieuse qui n'augurait rien de bon.

Jamais à court de ruse, les hommes de Richard s'écartèrent, laissèrent passer leurs adversaires puis les attaquèrent par-derrière, alternant les tacles et les plaquages. À la vitesse où étaient lancés attaquants et défenseurs, les chocs allaient être dévastateurs.

La cheville d'un des hommes de Jagang ne résista pas à un tacle vicieux. Fou de douleur, le joueur s'écroula en hurlant comme un possédé.

Son marqueur fut déconcentré par les cris. Comme souvent au Ja'La, cet instant de faiblesse lui coûta très cher. Percuté par deux arrières rouges, il vola dans les airs, le souffle coupé, puis s'écrasa sur le sol, laissant une partie de ses dents dans l'aventure.

Il s'ensuivit une mêlée ouverte d'où les hommes de l'empereur

finirent par émerger en ayant récupéré le broc.

Plusieurs équipiers de Richard restèrent sur le carreau, se tordant de douleur. Sous les encouragements de leurs supporteurs, les adversaires des rouges reprirent leur charge destructrice.

Absorbés par la rencontre, les gardes de Kahlan avaient tendance à avancer pour être plus près du terrain. Du coup, ils dégarnissaient les flancs de la prisonnière, laissant les spectateurs lambda envahir peu à peu son espace vital. Le même phénomène se produisait à l'endroit qu'occupait Jagang. Fascinés par la rencontre, les gardes d'élite se laissaient peu à peu déborder par la foule.

Kahlan enlaça Jillian et la serra contre elle. Puis suivant le mouvement de ses anges gardiens, elle avança un peu plus vers le terrain. Dans son dos, des soldats d'élite et des soudards ordinaires lui emboîtèrent le pas. Avides de voir les joueurs, les spectateurs menaçaient de déborder le cordon de sécurité censé protéger l'aire de jeu.

L'empereur ne lui accordant pas une once d'attention – devant une partie pareille, il oubliait tout ! –, Nicci s'était laissé décrocher de trois ou quatre pas. Peu à peu, et sans en avoir l'air, Kahlan s'approchait de son amie.

Comme tous les spectateurs, l'empereur applaudissait ou criait de rage, jurant parfois comme un charretier, selon ce qui se passait sur le terrain. Dans les ténèbres environnantes, le stade éclairé par des torches avait quelque chose de surnaturel. Plongés dans le noir, ou presque, les spectateurs pouvaient se déchaîner sans craindre de représailles. Une chance pour l'équipe rouge, qui aurait sans doute eu moins de supporteurs sans cet anonymat providentiel.

À côté de chaque porteur de torche, un archer surveillait certains joueurs. Emportés par le jeu, la plupart de ces hommes suivaient davantage l'action que leur cible supposée.

Kahlan se sentait coincée au milieu d'une foule de plus en plus hystérique. Ne se contentant plus d'applaudir ou de huer, les spectateurs chantaient en tapant du pied afin d'accompagner la charge de l'une ou l'autre équipe. Sous l'impact de milliers de bottes, le sol tremblait et on aurait juré entendre les roulements lointains d'un tonnerre au rythme lancinant.

Dans cette atmosphère de folie collective, Kahlan elle-même se laissa hypnotiser par le jeu. Comme les soudards qui l'entouraient, elle eut le sentiment d'être sur le terrain, aux côtés des joueurs. Le cœur affolé, elle regardait Richard esquiver une attaque, passer sous le bras tendu d'un arrière ou slalomer entre une demi-douzaine de défenseurs médusés.

La prisonnière frissonnait chaque fois qu'un joueur était blessé. À côté d'elle, certains soldats gémissaient comme s'ils avaient eux-

mêmes été touchés.

Au fil des périodes d'attaque, le score évoluait très régulièrement. Plus d'une fois, cependant, Kahlan vit Richard rater des occasions qu'il aurait sûrement saisies en d'autres circonstances. Ralentissant imperceptiblement, il permettait à un adversaire de le rattraper et de le plaquer. Il manqua même un tir qui ne présentait guère de difficulté.

En d'autres termes, il se jetait de nouveau dans la boue pour dissimuler quelque chose. Si cette image était venue à l'esprit de Kahlan, elle aurait été bien incapable de dire pourquoi le marqueur des rouges agissait ainsi.

Au fil de la rencontre, il devint évident que Richard s'arrangeait pour que le score reste serré. Dès que l'équipe adverse marquait, il s'empressait d'égaliser. Puis il attendait d'avoir de nouveau un point de retard pour accélérer le rythme et rétablir l'égalité.

Plusieurs périodes de jeu se soldèrent par un joli zéro au tableau de score. Sur l'ensemble de la partie, on en était à sept partout.

L'indécision du combat attisait la passion des spectateurs. Habitués à se dépasser eux-mêmes sur les champs de bataille, tous ces guerriers sentaient monter en eux une violence primale qui devait s'exprimer coûte que coûte.

Des bagarres éclatèrent, opposant les supporteurs des deux équipes – et parfois ceux d'un même camp. Ces rixes ne durèrent pas, parce que tout le monde voulait suivre la finale.

D'un coup d'œil, Kahlan constata que Nicci était maintenant cinq ou six pas derrière Jagang. Pour le moment, plus personne ne prêtait attention aux deux femmes. L'empereur avait bien regardé une ou deux fois en arrière, mais apercevoir sa Reine Esclave à portée de main lui avait suffi.

Comme si elles étaient en transe, les catins qui accompagnaient l'armée commençaient à retirer leur chemisier pour exposer leurs seins à la vue des joueurs et des spectateurs. Les côtés du terrain étant une place de choix, on avait relégué les filles de joie à une extrémité. Cette concentration de jupons augmentait encore la tension et l'excitation des hommes. Ravies d'être reluquées de toutes parts, les « compagnes ambulantes » des soudards se déchaînaient.

En temps normal, des femmes se comportant ainsi auraient vite fini sous les tentes, en train d'assouvir la lubricité des soudards. Durant une grande finale, leur exhibitionnisme ajoutait à l'atmosphère de débauche et de folie. Une composante parmi d'autres du Jeu de la Vie, en quelque sorte.

Lorsque Nicci et Kahlan eurent établi la jonction, Jillian tapota le bras de la magicienne.

— Tu vas bien ? lui souffla-t-elle. Nous nous sommes beaucoup inquiétées pour toi.

Avec un petit sourire, Nicci caressa la joue de la gamine.

— Il prépare quelque chose, dit-elle à Kahlan.

— Je sais…

— Vous aurez peut-être une chance de fuir. Si ça se présente, je ferai de mon mieux pour vous aider. Restez vigilante.

Avec un Rada'Han autour du cou, Kahlan ne voyait pas où elle aurait pu aller. Mais l'idée de s'évader, si irréaliste fût-elle, lui redonnait du cœur au ventre. Même si elle n'avait aucune chance de réussir, ça lui permettrait peut-être de sauver Jillian ou d'autres innocents.

Attendant que Nicci tourne de nouveau la tête vers elle, Kahlan leva très légèrement un bras, le dos de la main vers le haut pour dissimuler l'objet qu'elle serrait contre son avant-bras.

— C'est pour vous…, murmura-t-elle.

Nicci fronça les sourcils. Pour l'éclairer, Kahlan exposa très brièvement la poignée d'un couteau. La lame reposait contre sa chair, sous sa manche de chemisier.

— Gardez-le, dit la magicienne, vous en aurez besoin.

— J'en ai deux autres.

Sans cacher sa surprise, Nicci indiqua d'un signe de tête que l'arme serait mieux entre les mains de Jillian.

La fillette écarta son manteau pour dévoiler le couteau que sa protectrice lui avait déjà confié.

— Je ne sais pas me servir des lames…, souffla l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— C'est très facile, dit Kahlan en lui donnant l'arme. Le moment venu, il suffit d'enfoncer la pointe dans le ventre ou le cœur de quelqu'un qui ne vous revient pas.

Nicci jeta un rapide coup d'œil à Jagang.

— Je devrais pouvoir m'en sortir…

Avec ses longs cheveux blonds cascadant sur ses épaules, Nicci était d'une beauté stupéfiante. Mais il y avait encore plus extraordinaire, découvrit Kahlan. Malgré tout ce que Jagang lui avait infligé, elle restait hors d'atteinte de la laideur et de la haine. Sa force intérieure et sa noblesse résistaient à tout.

— C'est Richard Rahl ? demanda Kahlan.

— Oui, répondit simplement Nicci.

— Que fait-il ici ?

La magicienne eut un petit sourire.

— Eh bien, c'est Richard Rahl…

— Vous savez ce qu'il prépare ?

Nicci regarda autour d'elle, s'assura que personne ne l'épiait et secoua la tête.

— C'est vraiment Richard ? demanda Jillian.

L'ancienne Maîtresse de la Mort acquiesça.

— Comment peux-tu en être sûre ? Avec toute cette peinture, je ne le reconnais pas.

— C'est lui, tu peux me croire.

Une sereine certitude… Sans nul doute, se dit Kahlan, elle aurait été capable de reconnaître Richard dans la nuit la plus noire.

— D'où me connaît-il ? demanda-t-elle.

Nicci se tourna et soutint un moment son regard.

— Ce n'est pas le moment de bavarder… Tenez-vous prête.

— Pourquoi ? Que va-t-il faire ? Que peut-il faire, surtout ?

— Déclencher une guerre, voilà son objectif.

— À lui tout seul ?

— S'il le faut, oui…

Sur le terrain, l'équipe de Jagang venait de marquer un point juste avant la sonnerie de corne. La foule hurla de joie ou de déception.

Les Rouges de Ruben étaient menés d'un point.

En attendant la reprise de la partie, les spectateurs recommencèrent à chanter en tapant du pied.

Submergés par la passion de tout un peuple, Jagang et ses gardes d'élite ajoutèrent leur voix à la sauvage symphonie.

En ces instants, l'homme revenait d'instinct aux sentiments primaux qui avaient permis sa survie à des époques où il était loin de dominer le monde. La barbarie, après tout, n'était qu'une façon parmi d'autres de résister à l'hostilité de la nature. Mais pour des êtres civilisés, ce retour en arrière provoqué par une manipulation était une infamie.

Les supporteurs de l'équipe officielle exhortaient leurs champions à ne plus laisser marquer les rouges, quitte à les tuer tous. Ceux qui soutenaient l'équipe de Karg incitaient leurs joueurs à écrabouiller tous les adversaires qui se dresseraient sur leur chemin.

En réalité, un chant de mort sortait de la gorge de ces milliers d'hommes.

Il ne restait plus qu'une période d'attaque. Si les rouges ne marquaient pas, le défi serait terminé. S'ils engrangeaient un seul point, on devrait disputer les prolongations.

Kahlan chercha Richard du regard. Occupé à se regrouper avec ses hommes, il ne laissait transpirer aucune émotion.

Alors qu'il venait de faire un petit signe discret à ses joueurs, il tourna la tête en direction de Kahlan et leurs regards se croisèrent.

La prisonnière eut un instant peur de s'évanouir.

Richard cessa assez vite de la dévisager. En procédant si rapidement, il n'avait éveillé les soupçons de personne. Mais Kahlan savait que rien dans son comportement n'était dû au hasard.

Il venait de vérifier la position de Kahlan !

S'il s'était dissimulé sous des peintures de guerre, c'était pour vivre le moment en cours. Et afin d'avoir tous les atouts dans son jeu, il s'était arrangé pour que le score puisse basculer dans les ultimes minutes de la partie.

Chacune des victoires précédentes de « Ruben » était un pas de plus vers le moment déterminant qui s'annonçait.

Certes, mais quel objectif ultime visait-il ?

Dès que la corne eut sonné, Richard cria pour encourager ses hommes et les lança à l'attaque.

Kahlan crut que son cœur allait éclater, tant il cognait contre sa poitrine. Après un chemin long et éprouvant, les quelques minutes suivantes promettaient d'être décisives pour l'avenir de l'humanité.

Chapitre 34

Richard courait, le broc calé sous le bras gauche, et des dizaines de milliers d'yeux le suivaient. Fascinée comme tout le monde, Kahlan retenait son souffle.

À l'autre extrémité du terrain, les hommes de Jagang se lancèrent à la rencontre des attaquants. S'ils empêchaient les rouges de marquer, le titre serait pour eux. Quand ils sentaient la victoire à leur portée, des joueurs si expérimentés ressemblaient à des requins qui ont flairé l'odeur du sang.

Protégé par ses défenseurs et son ailier survivant, Richard se dirigea vers la droite, filant bientôt le long de la ligne blanche qui délimitait la zone de jeu de ce côté-là. Alors qu'il passait devant le « tournant » où étaient massées les catins, des mains se tendirent en vain pour le toucher.

Puis le marqueur des rouges remonta le terrain jusqu'à passer devant l'empereur en personne. Comme s'il voulait le plaquer lui-même, Jagang se tendit, tous les muscles saillants.

Richard allait-il s'arrêter, bondir sur l'empereur et le tuer, comme il en était parfaitement capable ? Non, il continua sans daigner jeter un coup d'œil au tyran.

Il venait de laisser passer une occasion en or.

Pourquoi ? se demanda Kahlan. S'il avait l'intention d'agir, comme le pensait Nicci, qu'est-ce qui l'en avait empêché ? Mais la magicienne se faisait peut-être des illusions.

Comme Kahlan.

En un clin d'œil, Richard et ses hommes furent passés.

Les joueurs adverses estimèrent qu'ils allaient devoir repousser une charge massive. S'ils formaient un mur défensif, les rouges ne parviendraient pas à le franchir. Quelques arrières restèrent néanmoins à l'écart, au cas où il se serait agi d'une nouvelle ruse.

Depuis quelques périodes, le jeu défensif des champions de Jagang s'était révélé très efficace. S'ils empêchaient les rouges de marquer, le titre serait pour eux. Mais ils semblaient vouloir plus qu'une simple victoire. D'un orgueil maladif, ces brutes entendaient châtier les impudents qui les avaient défiées.

En courant, les joueurs de Richard n'adoptèrent pas la classique formation en fer de lance. Ils ne s'éparpillèrent pas non plus, comme ils l'avaient fait lors d'une période d'attaque précédente. Très bizarrement, ils se mirent en file indienne, les plus grands et les plus

forts occupant les premières places. À part le premier, tous posèrent une main sur l'épaule du camarade qui les précédait. Ainsi solidarisée, la colonne évoquait une sorte de reptile géant.

Ou un bélier vivant… Un bélier prêt à défoncer la « muraille » ennemie.

Le mur adverse se resserra, mais la vitesse et le poids du bélier se révélèrent impossibles à contrecarrer. Telle une flèche géante, l'équipe rouge traversa littéralement l'obstacle, envoyant quelques défenseurs voler dans les airs.

À chaque impact, l'homme de tête du bélier géant, à demi sonné, était obligé de s'écarter sur le côté. Mais un autre colosse attendait de prendre sa place, et la charge continuait, fendant l'obstacle de chair et de sang qui se dressait devant elle.

Une fois dans la moitié de terrain adverse, près de la ligne de tir à deux points, les attaquants se dispersèrent en arc de cercle, chacun fondant sur un défenseur adverse.

La manœuvre fournit à Richard quelques secondes de répit.

Il en profita pour tirer. À cette distance, il fallait allier la précision et la force, un dosage extrêmement savant et délicat. Alors que le broc fendait l'air, des milliers de cous se tendirent pour suivre sa trajectoire.

Il atterrit au fond des filets adverses, ajoutant deux points au score des rouges.

La foule explosa, ses rugissements ou ses cris de triomphe faisant trembler le sol.

Les Rouges de Ruben avaient un point d'avance. L'affaire était entendue, puisque les joueurs de Jagang n'auraient plus de période d'attaque. Et même s'il restait du temps aux hommes de Richard, ils n'en avaient plus besoin, sinon pour alourdir le score.

Le titre venait d'échapper aux champions de l'empereur.

Jagang n'avait pas bronché. Soudain dégrisés, ses gardes privés avaient entrepris de repousser les spectateurs, trop proches de leur maître.

Le tyran leva soudain un bras. En quelques secondes, un silence de mort tomba sur le stade.

Jagang fit signe à l'arbitre d'approcher.

Kahlan et Nicci tentèrent en vain d'entendre la conversation entre le maître de l'Ordre et l'autorité suprême de la partie.

Un peu pâle, l'arbitre hocha la tête à l'intention de Jagang, puis il retourna au centre du terrain pour faire une incroyable annonce :

— Le marqueur des rouges a franchi la ligne blanche quand il la longeait. En accord avec le règlement, son tir ne compte pas. L'équipe de Son Excellence mène toujours d'un point. J'ordonne la reprise du jeu.

La folie s'empara du stade. Les supporteurs des rouges, furieux, levaient le poing en direction de Jagang. Les autres spectateurs, stupéfiés par ce rebondissement, menaçaient de se briser les cordes vocales à force de crier leur joie.

Parfaitement serein, comme s'il s'était attendu à l'annulation de son tir, Richard avait déjà rejoint ses hommes pour préparer l'attaque suivante. Et ses joueurs, contre toute attente, ne semblaient pas plus découragés que lui.

Dès que l'arbitre eut lancé le broc à leur marqueur, ils entrèrent en action. Trop occupés à célébrer leur « coup de chance », les joueurs adverses ne s'étaient pas encore remis en formation défensive.

Cette fois, les rouges décidèrent d'attaquer sur la gauche, soit à l'opposé de l'endroit où se tenait Kahlan. Ils se placèrent de nouveau en file indienne, chaque homme posant une main sur l'épaule de celui qui le précédait.

Une répétition à l'identique de la manœuvre précédente, mais dans la direction inverse.

Cette fois, ils coururent assez loin de la ligne blanche pour que tout le monde voie qu'aucun d'eux ne la franchissait.

S'affolant un peu tard, les joueurs de l'empereur tentèrent de s'interposer, mais il n'était plus question de former un mur. Tel un véritable bélier, la colonne de rouges les écarta les uns après les autres de son chemin.

Comme lors de la phase de jeu précédente, tous les joueurs de Richard se déployèrent en arc de cercle pour le protéger. Bien campé sur la ligne de tir à deux points, le marqueur propulsa le broc dans les airs.

Le projectile passa au-dessus des bras tendus des défenseurs et s'écrasa au fond de leurs filets.

La foule applaudit à tout rompre.

Une sonnerie de corne annonça la fin du temps réglementaire.

C'était terminé. Les Rouges de Ruben avaient remporté le championnat – pour la deuxième fois, en plus de tout.

Rouge de fureur, Jagang recula de quelques pas, prit Nicci par le bras puis l'entraîna vers l'avant avec lui.

Levant un bras, il indiqua à l'arbitre et à ses assistants de rester sur le terrain.

De nouveau, un silence de mort tomba sur le stade.

— Le marqueur a encore franchi la ligne blanche ! rugit Jagang. Il était hors jeu !

La fois précédente, Kahlan avait parfaitement vu que Richard, s'il l'avait frôlée, n'avait jamais franchi la ligne. Ce coup-ci, l'accusation était franchement ridicule, si on considérait la marge que le marqueur

et ses hommes avaient délibérément prise. Et de toute façon, qu'aurait pu voir Jagang en étant placé de l'autre côté du terrain ?

— Le tir est annulé ! cria l'empereur. Mon équipe remporte le championnat avec un point d'avance !

Des milliers d'hommes écarquillèrent les yeux de stupeur.

— Ainsi a parlé Jagang le Juste ! lança Nicci, soulignant ironiquement l'iniquité de la décision.

En grand stratège, Richard venait de forcer l'empereur à montrer que la notion de justice, sous son règne, était vide de sens. Toujours rapide à comprendre, Nicci avait en quelque sorte remué le couteau dans la plaie.

D'une gifle, Jagang l'envoya bouler en arrière, pratiquement aux pieds de Kahlan.

Comme s'ils venaient de disputer la rencontre eux-mêmes, les supporteurs de l'équipe du tyran sautaient de joie en se congratulant.

Mais la colère grondait dans les rangs des admirateurs des rouges.

Alors que Jillian s'agenouillait près de Nicci, Kahlan sortit ses deux couteaux et vérifia rapidement la position de ses anges gardiens.

Les deux camps de supporteurs s'invectivaient.

Puis les premiers coups de poing fendirent l'air.

Il ne fallut pas longtemps avant que les armes sortent des fourreaux.

Une émeute venait d'éclater dans le camp.

Comme un torrent de lave, les spectateurs dévalèrent les pentes pour se retrouver sur le terrain.

Une véritable bataille s'engagea.

Nicci ne s'était pas trompée. Si invraisemblable que ça paraisse, Richard venait de déclencher une guerre.

Chapitre 35

Les gardes spéciaux de Jagang avaient formé un cordon de sécurité pour contenir la foule. Le regard brillant de colère, l'empereur suivait la bataille qui faisait rage autour de lui. À l'évidence, il n'avait aucune intention de partir se mettre en sécurité. Sans ses protecteurs, il se serait probablement mêlé à la bagarre, jouant des poings et de la lame.

Kahlan repéra Richard à l'autre extrémité du terrain. Avec ses peintures de guerre rouges, il semblait annoncer au monde des vivants que le royaume des morts était sur le point de l'envahir et de le submerger. Derrière le marqueur et ses équipiers, les spectateurs s'étripaient avec la rage que leur inspiraient l'alcool, la haine et la frustration.

Les peintures de Richard risquaient de lui attirer de gros ennuis, comprit soudain Kahlan. Les soudards savaient très bien qui il était et ce qu'il venait de faire. Pour certains, il s'agissait d'un héros. D'autres l'abominaient parce qu'il s'était opposé à Jagang.

Si l'émeute censée lui servir de couverture – la bonne vieille tactique de la boue, en somme – se retournait contre lui, il n'aurait pas une chance de s'en tirer.

Dès qu'elle eut vérifié la position de ses anges gardiens, et constaté qu'ils se souciaient exclusivement de protéger Jagang, Kahlan s'agenouilla à côté de Jillian.

Nicci avait une plaie à la joue – toujours les maudites chevalières de l'empereur. Elle avait été sonnée mais reprenait déjà ses esprits.

— Nicci, souffla Kahlan en soulevant la tête et les épaules de son amie, vous pensez que c'est grave ?

— Pardon ?

— Vous êtes grièvement blessée ? (Du bout d'un index, Kahlan écarta une mèche de cheveux blonds des yeux de la magicienne.) Avez-vous quelque chose de cassé ?

Nicci se palpa la mâchoire, puis elle la fit bouger dans tous les sens.

— Je ne crois pas…

— Alors, il faut vous relever. Nous ne pourrons pas rester longtemps ici. Richard a déclenché une guerre.

Malgré la douleur, l'ancienne Maîtresse de la Mort réussit à sourire. Elle n'avait jamais douté du succès de son ami.

Kahlan et Jillian aidèrent Nicci à se relever, puis elles la

soutinrent.

Jagang se retourna à cet instant et découvrit la scène. Prenant un des anges gardiens par les pans de sa chemise, il le tira vers lui puis désigna la prisonnière de son bras libre.

— Ne la quitte pas des yeux ! dit-il en poussant le soldat vers Kahlan. Surveillez-la tous !

Les seuls hommes capables de voir la prisonnière, à part Richard et l'empereur, cessèrent de contribuer à la défense de leur chef et exécutèrent son ordre.

Les soldats d'élite et les gardes du corps du tyran luttaient comme de beaux diables, mais ils cédaient inexorablement du terrain aux soudards en colère.

Les émeutiers n'avaient pas particulièrement envie de s'en prendre à l'escorte de Jagang. Pour tout dire, ils ne visaient pas vraiment le chef de l'Ordre, même s'il était à l'origine du chaos. Trop occupés à se battre les uns contre les autres, les supporteurs avinés menaçaient néanmoins la sécurité du tyran.

Aussi furieux qu'eux, Jagang reprocha à ses défenseurs de se montrer trop mous. Puis il leur ordonna d'étriper les soudards, s'ils refusaient de s'écarter.

L'empereur, comprit Kahlan, se fichait comme d'une guigne de sa sécurité. En revanche, il s'indignait que ses soldats manifestent une telle absence de vénération vis-à-vis de leur chef suprême.

Les gardes n'hésitèrent pas une seconde. Oubliant le cordon de sécurité défensif, ils sortirent leur arme et entreprirent de frapper dans le tas.

Acceptant l'épée courte que lui tendait un de ses protecteurs, Jagang se mit lui aussi de la partie, frappant des hommes dont les cris de douleur restèrent inaudibles dans le vacarme ambiant.

La plupart des soudards n'entendaient même pas désobéir aux ordres et menacer leur chef. Mais ils n'avaient pas le choix, parce que des milliers d'autres hommes, aveuglés par la colère, les poussaient inexorablement en avant.

Alors que le stade entier était le théâtre d'un sanglant affrontement, quelques centaines de malchanceux dérivaient vers les lames impitoyables des gardes d'élite de l'empereur.

Kahlan voulut voir ce qui se passait sur le terrain.

Elle sursauta en découvrant que Richard brandissait désormais un arc. Il avait encoché une flèche et en serrait une autre entre ses dents.

Au milieu de ses protecteurs, une épée à la lame rouge de sang au poing, Jagang organisait sa défense et y participait activement. Alors que des milliers de crétins s'entre-tuaient à cause du résultat contestable d'une rencontre de Ja'La, le responsable de ce désastre

semblait prendre un plaisir sauvage à se retrouver au cœur de l'action.

Sur le terrain, Richard venait de lâcher sa première flèche.

Kahlan suivit des yeux la trajectoire du terrible projectile, vite suivi par un second.

Cherchant à repousser un groupe d'émeutiers qui venait d'ouvrir une brèche dans la défense du tyran, un garde passa devant son chef… et reçut à sa place la flèche qui lui était destinée. Touché sous le bras droit, à la jointure entre les plates arrière et avant de son armure, l'homme s'écroula comme une masse. À la vitesse où il circulait, le projectile avait dû traverser les côtes sans problème et atteindre le cœur, de l'autre côté du thorax.

Surpris, Jagang pivota un peu sur lui-même et recula d'un pas. Ce réflexe suffit à lui sauver la vie, car la seconde flèche s'enfonça dans sa poitrine du côté droit. S'il n'avait pas bougé, il l'aurait reçue en plein cœur.

À quoi tenait parfois l'issue d'une guerre…

Mais comment Richard avait-il pu tirer avec une telle précision au milieu du chaos ambiant ? Kahlan n'en savait rien. En même temps, elle ne voyait pas comment un homme tel que lui aurait pu manquer sa cible en un instant pareil.

Secoué par l'impact, Jagang tituba puis tomba à genoux. Voyant qu'il était blessé, ses gardes vinrent former autour de lui un cercle si serré que plus aucun projectile ne pourrait l'atteindre.

Jagang ayant disparu de sa vue derrière son bouclier humain, Kahlan décida que c'était le moment d'agir.

Pour commencer, elle enfonça le couteau qu'elle tenait de la main droite dans les reins d'un de ses gardes – un idiot qui tentait de savoir où en était l'empereur au lieu de protéger ses propres arrières.

Enchaînant les actions, Kahlan planta son deuxième couteau dans le ventre d'un homme placé sur sa gauche, puis elle imprima à la lame un mouvement ascendant et ouvrit les entrailles de sa victime.

Réagissant enfin, un troisième ange gardien bondit sur la prisonnière. Toujours aussi vive d'esprit, Jillian lui fit un croc-en-jambe. Alors qu'il s'écroulait, Kahlan, d'un geste précis et rapide, lui ouvrit la gorge au passage.

Se désintéressant de sa victime, elle chercha de nouveau Richard du regard.

À présent, il se battait avec une épée.

Alors qu'un homme approchait dans le dos de Kahlan, visiblement avec l'intention de la désarmer, Nicci lui enfonça son couteau entre les omoplates. Soucieuse de soigner le travail, elle doubla le coup à une vitesse digne des meilleurs spécialistes. Pour une débutante dans l'art de manier les lames, elle s'en sortait remarquablement bien.

Un cinquième type ceintura Jillian et avança vers Kahlan. Derrière

la petite, il devait se sentir invincible, mais la prisonnière frappa le bras qu'il avait enroulé autour du cou de son otage. La douleur obligea le soldat à relâcher sa prise. Jillian en profita pour lui échapper, laissant à Kahlan une cible parfaite.

La prisonnière avança, enfonça sa lame dans l'abdomen exposé du type et pratiqua une incision horizontale. Quand elle retira la lame, les intestins de l'homme se déversèrent par la plaie béante.

Le soldat baissa sur son ventre des yeux incrédules, puis il bascula en avant, s'écroula et ne bougea plus.

Il restait un sixième ange gardien, mais dans la confusion, Kahlan ne parvint pas à le localiser.

Derrière Richard, des centaines d'hommes continuaient à dévaler la pente pour se retrouver sur le terrain de Ja'La. Au début, les archers avaient tenté de les repousser, mais ils avaient renoncé depuis longtemps, préférant la fuite – ce qu'on pouvait aussi appeler un repli stratégique – à une mort certaine. La majorité des porteurs de torche ayant opté pour la même tactique, il faisait de plus en plus sombre.

Le terrain était envahi de combattants. Certains ferraillaient pour se défendre, d'autres pour venger quelque offense réelle ou imaginaire. Après une journée de beuverie et de Ja'La, la majorité des soudards se battait pour le plaisir, tout simplement.

Des blessés gisaient un peu partout. Malgré leurs cris de douleur, personne ne songeait à les aider.

Au milieu de combattants au visage et au corps couverts de sang, Richard passait de nouveau inaperçu. Noyé dans la masse, il ne risquait plus autant d'être pris pour cible.

Les combattants ne faiblissaient pas. Plongés dans leur élément naturel – la guerre –, ils tranchaient des bras, faisaient éclater des crânes et défonçaient des thorax sans se soucier d'avoir affaire à des membres de leur propre camp.

Non sans difficulté, Kahlan parvenait à suivre les évolutions de Richard. Tous les soudards qui le reconnaissaient encore l'attaquaient, car il s'était rendu coupable d'un crime capital : croire qu'il était possible de vaincre l'équipe du dieu vivant nommé Jagang le Juste.

Et en un sens, il y était parvenu. Pour cela, les zélateurs de l'Ordre le vomissaient. Tant d'arrogance, à leurs yeux, ne pouvait pas rester impunie.

Pensaient-ils qu'il aurait dû perdre délibérément ? Probablement, oui… Pour ces hommes, toute forme d'ambition était une insupportable manifestation d'individualisme. La résignation et l'échec, en revanche, leur semblaient admirables. Une forme de communion dans la médiocrité qui renforçait leur croyance en un monde parfait et… décérébré.

Les bouchers de l'Ordre ne s'interrogeaient jamais sur le bien-fondé

de leurs actes. Programmés pour massacrer, ils remplissaient leur mission jusqu'à ce que quelqu'un de plus fort les éventre à leur tour.

Tandis qu'il traversait le terrain, Richard ne se privait pas de les tailler en pièces. Sans haine et sans colère visible, il se frayait un chemin à coups d'épée, laissant des dizaines de cadavres dans son sillage.

— Que faisons-nous ? demanda soudain Jillian d'une voix tremblante.

Kahlan regarda autour d'elle et constata qu'il n'y avait pas d'issue. L'armée de l'Ordre encerclait les deux femmes et la fillette, et il n'y avait pas l'ombre d'une brèche en vue. Étant invisible, Kahlan avait une chance de s'en sortir. Mais il n'était pas question qu'elle abandonne ses deux compagnes. Et de toute façon, il restait le problème du Rada'Han…

— Il faut rester ici ! lança Nicci.

Même si c'était de toute manière la seule solution, Kahlan ne cacha pas son étonnement.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce que Richard aura du mal à nous retrouver si nous changeons de place.

Même s'il les rejoignait, que pourrait-il faire ? Les deux prisonnières portaient un collier et Jagang, bien que blessé, n'avait apparemment pas perdu conscience. En cas de fuite, il interviendrait, quitte à tuer une des deux femmes. Voire les deux, s'il ne pouvait pas faire autrement.

Tôt ou tard, il faudrait prendre ce risque, mais ça semblait encore prématuré. Si Richard réussissait à achever l'empereur, tout serait différent, à condition qu'Ulicia ou Armina ne se montrent pas entre-temps. Ses pouvoirs lui permettant de les contrôler à distance, Jagang les avait peut-être déjà appelées à la rescousse.

— Pour le moment, dit Kahlan, nous sommes moins en danger ici, parce que les gardes de Jagang nous protègent indirectement. Mais ça risque de ne pas durer…

Toujours agenouillé au centre d'un cercle de protecteurs, Jagang se tenait la poitrine. Accroupis près de lui, quelques hommes s'apprêtaient à le soutenir s'il fallait qu'il se relève et batte en retraite avec son escorte.

Quelques hommes criaient qu'il fallait faire venir une sœur pour soigner l'empereur. Pendant ce temps, leurs camarades taillaient en pièces tous les soudards qui osaient approcher. Autour du cercle de défenseurs, le sol était rouge de sang et de fluides visqueux répugnants.

Comme hypnotisée, Kahlan suivait toujours la progression de Richard.

Alors que des dizaines d'hommes rêvaient de le tuer, il avançait calmement avec la grâce et la fluidité d'un spectre. Comme lorsqu'il jouait au Ja'La, sa vivacité lui permettait d'éviter la majorité des attaques. Mais à présent, il ne portait plus un broc calé au creux d'un bras. Armé d'une épée, il ripostait et chacun de ses coups prenait une vie.

Avec une extraordinaire économie de mouvements, il traversait le terrain, semant la mort sur son passage.

Parfaitement serein, il se contentait d'abattre les adversaires qui menaçaient sérieusement de le ralentir. De temps en temps, agacé qu'un imbécile se croie capable de l'affronter en brandissant un simple couteau, il le décapitait presque nonchalamment.

Kahlan comprit qu'il n'y avait rien de méprisant dans cette façon de faire. Simplement, Richard avait une manière unique de manier une arme.

Sa technique ne ressemblait pas à celle des soudards qui l'entouraient. Très curieusement, Kahlan y reconnut en partie sa propre façon de se battre. Même si les hommes de l'Ordre étaient en permanence pris par surprise, elle anticipait constamment les parades et les attaques du seigneur Rahl.

Il existait bien entendu des différences entre leurs techniques de combat. Plus grand et plus fort, Richard se reposait souvent sur ces qualités pour se sortir d'une situation délicate. Mais dans l'ensemble, il semblait appartenir à la même école qu'elle – à croire qu'ils avaient un jour puisé aux mêmes sources.

Avaient-ils eu un professeur commun ? C'était possible. Hélas, avec le sort d'oubli, elle était incapable de s'en souvenir.

Si puissant qu'il fût, Richard ne gaspillait jamais son énergie en fioritures. Pareillement, il attendait ses adversaires au lieu de fondre sur eux, se limitait la plupart du temps à des mouvements précis et très peu amples et utilisait la vitesse de ses agresseurs pour mieux les laisser s'empaler sur sa lame.

Comme s'il avait sans cesse un temps d'avance, il chorégraphiait le combat à sa guise.

Et en se frayant un chemin dans cet enfer, il parvenait à toujours garder Kahlan dans son champ de vision.

Malgré toutes ses qualités, Richard restait quand même un homme de chair et de sang. Un peu plus tôt, contre l'équipe de Jagang, il avait recouru à un bélier humain pour percer des défenses pourtant solides. Désormais, c'était son tour de subir la pression – mais celle d'une marée humaine, dans son cas. Malgré son courage et ses compétences, il avait de plus en plus de mal à ne pas se laisser emporter.

Soudain, Kahlan le perdit de vue.

— Que faisons-nous ? demanda de nouveau Jillian.

Du coin de l'œil, Kahlan vit que Jagang crachait du sang et qu'il avait du mal à respirer.

— Je crois qu'il est temps de bouger.

— Non ! s'écria Nicci. Si Richard ne nous retrouve pas, nous sommes fichues !

— Et s'il nous retrouve, que pourra-t-il faire dans ce chaos ?

— Après tout ce que vous avez vu, je pensais que vous aviez appris à ne jamais le sous-estimer.

— Nicci a raison, intervint Jillian. J'ai vu Richard revenir du royaume des morts. Rien ne l'arrête.

Chapitre 36

Kahlan se demanda ce que voulait dire la fillette. Depuis peu, elle savait Richard capable de déclencher une guerre à lui tout seul. Mais s'aventurer dans le royaume des morts et en revenir vivant ? C'était un peu trop, même pour lui.

Cela dit, ce n'était ni le lieu ni le moment d'en débattre.

Regardant autour d'elle, Kahlan chercha une brèche éventuelle dans la marée de combattants. Si Jagang mourait, ou simplement s'il s'évanouissait, ses trois prisonnières auraient une toute petite chance de lui échapper.

Était-ce si certain que cela ? Qu'advenait-il du pouvoir d'un être tel que lui lorsqu'il perdait conscience ? Quand on pouvait marcher dans les rêves, continuait-on d'exercer son contrôle mental tandis qu'on rêvait ou dormait soi-même ?

Tant de questions sans réponse…

De toute façon, même si l'empereur ne pouvait pas utiliser les Rada'Han, il restait le problème des soudards déchaînés. Pour une fois, être invisible servait plutôt les intérêts de Kahlan. Mais Nicci et Jillian ne bénéficiaient pas de cet avantage. Une femme comme l'ancienne Maîtresse de la Mort et une petite fille « appétissante » telle que Jillian – pour les amateurs de chair tendre – ne se faufileraient pas parmi ces hommes sans éveiller leur lubricité.

Et Nicci semblait avoir une confiance aveugle en Richard…

— Vous croyez vraiment qu'il pourra nous sortir d'ici ? demanda Kahlan à son amie.

— Avec mon aide, oui… Je connais un moyen de nous évader…

De toute évidence, Nicci n'était pas femme à croiser les doigts et à fermer les yeux ni à se nourrir de vains espoirs. Durant son calvaire, sous le pavillon de Jagang, elle ne s'était jamais raccrochée à des illusions. Encline à regarder la réalité en face, elle savait s'avouer vaincue quand c'était le cas. Bref, si elle affirmait connaître une façon de fuir ce piège, c'était tout bêtement la vérité.

À travers une brèche dans la muraille de combattants, Kahlan aperçut de nouveau Richard. Passant sous la garde d'un adversaire, il lui traversa le ventre avec sa lame, la dégagea en un éclair et, dans le même mouvement, vint percuter le visage d'un second agresseur avec le pommeau de l'arme.

— Ce sera peut-être notre seule chance, dit Kahlan.

Nicci tendit le cou pour voir où en était Richard, puis elle regarda de nouveau l'empereur, au centre de son bouclier humain.

— Oui, c'est maintenant ou jamais ! Mais il y a ces fichus colliers !

— Si Jagang est distrait par autre chose, il ne pensera peut-être pas à les utiliser.

Nicci riva sur Kahlan un regard qui en disait long sur l'inanité d'un tel espoir.

— Écoutez-moi bien, dit-elle. Si les choses devaient mal tourner, je ferai mon possible pour que Jillian, Richard et vous ayez une chance de vous en tirer. (Elle leva un index impérieux.) Si nous en arrivons là, saisissez cette chance, c'est compris ? Surtout, ne gaspillez pas une possibilité qui m'aura coûté si cher. D'accord ?

Kahlan n'aimait pas envisager que Nicci puisse se sacrifier pour sauver ses trois amis. Richard et Jillian, ça passait encore… Mais pourquoi accordait-elle moins d'importance à sa vie qu'à celle d'une Inquisitrice amnésique ?

— Si vous me promettez d'agir ainsi en dernière instance, après épuisement de toutes nos options… Franchement, je préférerais que nous nous en sortions tous les quatre.

— Je n'ai qu'une vie et j'y tiens, déclara Nicci. Ça vous suffit, comme garantie ?

Kahlan sourit puis posa une main sur l'épaule de Jillian.

— Ne t'éloigne pas de moi, mais ne me traîne pas dans les jambes si je dois utiliser mon couteau. Et en cas de besoin, n'hésite pas à te servir du tien.

Jillian acquiesça.

Sans plus attendre, Kahlan l'entraîna vers le terrain de Ja'La, visant la zone où elle avait vu Richard pour la dernière fois. Nicci ferma la marche, tous les sens aux aguets.

Alors que Kahlan avait fait une dizaine de pas, le général Karg, perché sur un énorme destrier, déboula de la marée humaine, dans son dos. Très mécontent qu'on encombre son chemin, le cheval hennissait méchamment.

Karg évalua la situation en un clin d'œil. Puis il se tourna vers son escorte de gardes d'élite. Plusieurs centaines d'hommes aguerris au combat et armés jusqu'aux dents. La manière dont ils se frayaient un chemin parmi les soudards avait de quoi glacer les sangs. Dans leur sillage, ils laissaient des blessés éventrés, des morts décapités et toute une collection de membres tranchés net.

Derrière eux, à la chiche lueur de quelques torches, le combat continuait à faire rage. Désormais, les hommes se fichaient de qui ils affrontaient, amis ou ennemis, et encore plus de la cause qu'ils étaient censés défendre. Le seul mot d'ordre restait « chacun pour soi » et tout le monde lui obéissait – à part les gardes d'élite, parfaitement

conscients de la situation et de l'identité de leurs adversaires.

— Des sœurs approchent, dit Nicci, c'est la lueur de leurs torches que nous voyons. Il nous reste peu de temps. Essayez d'éviter les soldats, afin de ne pas les affronter.

Kahlan fit signe qu'elle avait compris, puis elle continua son chemin. Nicci avait un plan qui semblait très sérieux. Pour que Richard les trouve, les trois fugitives devaient avancer dans l'axe de l'endroit où il les avait vues la fois précédente.

Kahlan entendait contourner le « front » où s'opposaient les soudards et les gardes d'élite, puis entrer sur le terrain et marcher à la rencontre de Richard en évitant autant que possible toute confrontation avec les combattants triés sur le volet qui luttaient pour défendre leur empereur et ne reculaient devant rien qui fût susceptible de leur gagner un avantage.

Karg sauta à terre au milieu des gardes spéciaux qui ferraillaient depuis un bon moment.

— Où est Jagang ? cria-t-il.

— Il a été blessé par une flèche, répondit un officier. Mes hommes le protègent. Les gars, écartez-vous pour laisser passer le général !

Toujours agenouillé, Jagang était maintenant soutenu par deux colosses accroupis à ses côtés. Pâle comme un mort, il restait néanmoins conscient et plus dangereux qu'un serpent.

Une main refermée sur la hampe de flèche qui saillait de sa poitrine, il suivait l'évolution du combat, guettant sans doute une occasion propice de se dégager d'un piège mortel.

— Une flèche ? s'écria Karg. Au nom de la Création ! comment est-ce arrivé ?

Un officier saisit le général par sa cotte de mailles et le tira vers lui.

— Ton héros lui a tiré dessus !

Le regard brûlant de haine, Karg plaqua la lame d'un couteau sur la gorge de l'homme.

— Bas les pattes, misérable !

L'officier obéit, mais ses yeux aussi brillaient de colère.

— Et maintenant, que racontes-tu au sujet de mon « héros » ?

— Ton marqueur peint en rouge ! C'est lui qui a pris Son Excellence pour cible.

— Si c'est vrai, je le tuerai de mes mains.

— Si nous ne l'avons pas taillé en pièces avant.

— Comme tu préfères, capitaine ! Je me fiche de qui l'éventrera, pourvu qu'il crève comme un chien et ne fasse plus de dégâts. Quand ce sera fini, qu'on m'apporte sa tête, pour que je sois sûr qu'il n'est plus de ce monde.

— C'est comme si c'était fait, grogna l'officier.

Ignorant superbement les rodomontades de ce crétin, Karg entreprit de pénétrer au cœur du bouclier humain.

— Aidez l'empereur à se relever ! cria-t-il. Nous allons le ramener sous son pavillon, où des sœurs s'occuperont de lui. Ici, nous ne pouvons pas l'aider.

Personne n'émit d'objection. Des gardes remirent Jagang debout, puis glissèrent chacun une épaule sous ses bras pour le soutenir.

— Karg…, souffla l'empereur.

— Oui, Excellence ?

— Tu tombes vraiment à pic… Je crois que tu as mérité ta récompense… pour une nuit ou deux.

Karg eut l'ombre d'un sourire, puis il se tourna vers les soldats d'élite.

— En route !

Jillian sur un flanc et Nicci sur l'autre, Kahlan continuait à avancer au milieu de la foule de brutes assoiffées de sang.

Dans son dos, les gardes qui soutenaient Jagang se mirent en mouvement. Devant eux, les hommes amenés par Karg s'ouvraient un chemin à coups d'épée et de hache.

Terrorisée à l'idée de retourner sous le pavillon, Kahlan surveillait du coin de l'œil la progression des sauveteurs du tyran. En même temps, elle tentait d'apercevoir Richard – sans succès, hélas.

Tandis que les soudards continuaient à s'étriper, les gardes de Jagang adoptèrent une formation en fer de lance pour s'enfoncer dans la cohue et regagner aussi vite que possible le centre de commandement.

Tous les porteurs de torche ayant détalé, seule la lueur des flambeaux apportés par les soldats d'élite illuminait encore la scène. Cette lumière étant de plus en plus lointaine, Kahlan s'avisa qu'elle ne distinguait plus le terrain de Ja'La. Dans les ténèbres, même l'imposante silhouette du Palais du Peuple perché au sommet du haut plateau n'était plus visible.

Pour se repérer, Kahlan n'eut bientôt plus que les illuminations du chantier, dans le lointain.

Une série d'explosions et d'éclairs signalèrent soudain aux trois fugitives que des Sœurs de l'Obscurité approchaient. Volant à la rescousse de Jagang, elles n'hésitaient pas à carboniser des centaines d'hommes sur leur passage.

Mais des centaines de *milliers* d'hommes s'étaient massés dans le stade et autour. Si certains étaient morts, tous les autres étaient encore présents, et les sauveteurs de Jagang auraient du mal à leur échapper.

Les trois fugitives avaient le même problème, sans l'avant-garde de plusieurs milliers de soldats dont bénéficiait Jagang. En l'absence

d'arguments de ce type, elles n'avaient qu'une solution : passer inaperçues.

La capuche de leur manteau relevée, elles avançaient à petits pas, la tête humblement rentrée dans les épaules. Si elles ne se faisaient pas remarquer, tout était possible. Mais Kahlan seule avait un véritable avantage sur l'ennemi…

Un ignoble sourire sur les lèvres, Karg jaillit soudain des ténèbres et saisit Nicci par le bras.

— Te voilà enfin ? (Il rabattit la capuche du manteau pour mieux dévisager sa proie.) Tu viens avec moi ! (Il fit signe à un de ses hommes d'approcher.) Occupe-toi de la gamine ! Puisque nous allons donner une petite fête, je voudrais offrir de la chair fraîche à mes braves.

Jillian cria quand un colosse l'arracha à Kahlan – sans voir celle-ci – et la força à emboîter le pas au général.

La petite tenta de poignarder le type, mais il la désarma d'un geste nonchalant.

Kahlan décida de suivre le ravisseur de Jillian. Elle allait lui enfoncer son arme entre les omoplates lorsqu'une main puissante se referma sur son poignet.

Le sixième ange gardien, celui qu'elle avait perdu de vue. Manque de chance, c'était le plus intelligent. Moins négligent que ses camarades, il avait toujours ses armes.

Alors que Nicci et Jillian s'éloignaient de plus en plus de Kahlan – involontairement, mais ça ne changeait rien au résultat –, le soldat lui tordit le bras dans le dos et la força à ouvrir les doigts puis à lâcher son arme.

Kahlan lui décocha une ruade avec l'espoir de toucher une partie très sensible de son corps, le forçant ainsi à la lâcher. Elle rata sa cible et la pression de plus en plus forte que le colosse exerça sur son bras la contraignit à ne plus résister. Très content de lui, il la poussa dans la direction empruntée par le groupe de l'empereur.

Très vite, elle aperçut une crinière de cheveux blonds – Nicci n'était pas très loin devant.

La main qui serrait son poignet s'ouvrit soudain pour remonter le long de son avant-bras et le serrer dans un étau incroyablement puissant.

Se sentant tirer en arrière, vers les ténèbres et la fureur, Kahlan comprit qu'elle allait devoir se défendre contre un violeur.

Levant les yeux, elle…

… découvrit que c'était Richard qui la tenait par le bras.

Le temps ralentit son cours et les yeux gris du seigneur Rahl sondèrent jusqu'à l'âme de la prisonnière.

De si près, les peintures de guerre se révélaient terrifiantes. Mais le

sourire qu'affichait Richard était le plus doux et le plus compatissant que Kahlan eût jamais vu.

Pétrifiée, Kahlan dut faire un effort conscient pour se forcer à respirer. Tout aussi paralysé, Richard la regardait en souriant comme un enfant.

Baissant les yeux, la prisonnière vit enfin où était passé le garde qui lui serrait le poignet. L'homme gisait sur le sol, sa tête faisant avec ses épaules un angle pas naturel du tout. À première vue, il ne respirait plus. Bien entendu, avec le nombre de cadavres qui jonchaient le sol, un de plus ou de moins ne faisait aucune différence. Surtout quand il s'agissait d'un soudard de base.

Sauf que celui-ci avait été capable de voir Kahlan…

Soudain, la prisonnière se souvint que sa nouvelle amie et sa protégée étaient dans de très sales draps.

— Il faut sauver Nicci et Jillian ! Le général Karg les a capturées.

Richard n'hésita pas un instant.

— On y va ! Reste auprès de moi, surtout…

Cette fois, le Sourcier dut se frotter à des gardes d'élite, plus à des soldats mal dégrossis. Curieusement, ça ne fit aucune différence. Toujours très serein, il continua sur sa lancée, évitant les ennuis quand il le pouvait et taillant ses ennemis en pièces s'il le fallait.

Esquivant une attaque pourtant très vive, il trancha net le bras de son agresseur, rattrapa au vol l'épée qu'il avait lâchée et la lança à Kahlan.

Elle serra fermement la poignée de l'arme et ne tarda pas à l'utiliser pour ouvrir le ventre d'un homme qui bondissait sur Richard.

Tenir une épée et être en mesure de se défendre elle-même était une expérience grisante. Se battant de conserve, les deux jeunes gens se frayèrent un chemin parmi l'élite de l'armée de l'Ordre.

Quand ils l'eurent rattrapé, Karg se retourna comme si un sixième sens l'avait averti. Lâchant Nicci, il se tourna vers son ancien marqueur, prêt à se battre. Voyant qu'il entendait régler cette histoire tout seul, les gardes d'élite se désintéressèrent de la question.

— Eh bien, Ruben, on dirait que…, commença le général.

Richard frappa, décapitant sans cérémonie un des officiers supérieurs de l'armée adverse.

Il n'avait aucun besoin de faire un sermon aux gens qu'il tuait. Quand il se battait, seul le résultat comptait. Il ne cherchait pas à se gagner l'approbation de ses adversaires. Les éliminer lui suffisait.

Ayant vu ce qui s'était produit, un garde tenta d'attaquer Richard par-derrière. Au passage, Nicci égorgea le type d'un geste vif et précis. Les yeux écarquillés de surprise, l'homme porta les mains à son cou, tomba à genoux puis s'étala face contre terre.

Alertés, d'autres hommes se ruèrent sur le marqueur des rouges.

Face à tant de guerriers expérimentés, Richard allait devoir mobiliser tout son talent.

Mais il ne ferraillait pas seul. Désormais invisible pour tout le monde, Kahlan vola à la rescousse du seigneur Rahl. Stupéfiés, des hommes tombèrent sous les coups d'une épée qui semblait combattre toute seule. Formant une équipe des plus redoutables, Richard et Kahlan taillaient littéralement en pièces la crème de l'armée de l'Ordre.

Nicci s'engagea aussi dans la mêlée. Avec la même idée en tête – échapper aux gardes et fuir le camp –, les trois amis se battaient comme des lions.

— Il faut atteindre la rampe ! cria Nicci à Richard.

Le Sourcier retira sa lame du ventre d'un adversaire et fronça les sourcils.

— La rampe ? Tu es sûre ?

— Oui !

Richard n'insista pas. Il continua à frapper, mais modifia sa trajectoire, couvrant Jillian à chaque pas afin que personne ne puisse la blesser ou la capturer.

Durant cette marche sanglante, Kahlan prit soin de rester assez loin de Richard, afin qu'ils aient tous les deux assez d'espace pour manœuvrer.

Ne la voyant pas, la majorité des ennemis se ruait sur Richard, sans doute parce que Nicci leur semblait moins menaçante. Tirant tout le profit possible de son invisibilité, Kahlan se chargea de protéger les arrières de ses deux amis – et elle veilla particulièrement à la sécurité de Jillian.

Alors qu'un colosse menaçait de couper l'enfant en deux avec son épée, une lame lui traversa le torse et il mourut avant d'avoir compris ce qui lui arrivait.

Dès que l'agresseur se fut écroulé, Kahlan se retrouva face au visage souriant d'un homme aux très étranges yeux jaunes.

— Je suis là pour t'aider, jolie dame ! lança-t-il.

Dans le noir, l'arme de l'inconnu brillait comme une étoile.

S'il portait un uniforme de l'Ordre, l'homme n'en était pas un zélateur, ça semblait évident. Lorsqu'un nouveau garde voulut s'en prendre à Jillian, il s'interposa, fit décrire un arc de cercle à sa lame et fit sauter la calotte crânienne de sa cible. Dans un geyser de sang et de matière cervicale, l'homme partiellement décapité s'écroula comme une masse.

L'œil attiré par la scène, Richard vint se camper devant l'escrimeur aux yeux jaunes. Fou de rage, celui-ci leva son épée et l'abattit à une vitesse phénoménale.

Si incroyable que ça paraisse, Richard ne broncha pas.

Kahlan se demanda pourquoi il acceptait ainsi la mort. Car un coup pareil ne lui laissait aucune chance de s'en tirer.

La lame qui venait de découper le crâne d'un homme se comporta d'une incroyable façon. Au moment de toucher Richard, elle changea de direction – comme si elle était animée par une volonté propre, ou qu'elle vienne d'être déviée par un bouclier invisible.

L'inconnu frappa de nouveau, mais une fois de plus, son arme refusa de lui obéir.

— C'est mon épée ! cria-t-il, fou de rage.

Kahlan ne comprit pas le sens de cette affirmation – surtout en un moment pareil.

Elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur la question. Sans pousser un cri, Nicci porta soudain les mains à son cou. Puis elle s'écroula, basculant en arrière comme si la foudre venait de la toucher.

Un groupe de soldats d'élite chargea Richard. Face à tant d'adversaires, il fut obligé de faire face avec des moyens plus classiques que précédemment. Malgré la perfection de sa technique, le nombre restait une variable déterminante et il dut céder du terrain, s'éloignant très nettement de Kahlan.

La prisonnière voulut prendre à revers les gardes qui fondaient sur Richard, mais l'inconnu aux yeux jaunes la saisit par le bras.

— Il faut partir ! Richard ne va pas mourir. Grâce à lui, nous avons une chance.

— Je refuse de le…

Comme si sa tête explosait, Kahlan eut l'impression que ses yeux allaient jaillir de leur orbite. Lâchant son arme, elle porta les mains à son cou et tenta d'arracher le collier qui la torturait. Malgré toute sa détermination, elle ne put s'empêcher de crier. Même quand on ne voulait pas faire plaisir à ses ennemis, il était parfois impossible de se maîtriser…

Comme Nicci, elle tomba à genoux.

— Viens, jolie dame ! cria l'inconnu. Il faut partir !

Kahlan n'était plus en état de se relever et encore moins de marcher. À vrai dire, elle parvenait à peine à respirer.

À travers ses larmes de douleur, elle vit la fureur de Richard, qui tentait en vain de la rejoindre.

Mais de plus en plus d'ennemis fondaient sur lui, résolus à châtier le marqueur qui avait humilié l'empereur et déclenché une émeute.

Même si chacun de ses coups faisait mouche, Richard était contraint de reculer.

Kahlan s'étala de tout son long, face contre terre. La douleur la paralysait totalement, désormais. Elle ne parvenait même plus à lever une paupière.

— Viens ! Partir ! cria l'inconnu en la prenant par le bras.

Voyant qu’elle ne réagissait pas, il décida de la traîner avec lui.

Chapitre 37

Tandis qu'il se battait, Richard vit du coin de l'œil que Kahlan était tombée à genoux, les mains tirant sur le maudit collier pour l'arracher. Même s'il brûlait d'envie de la rejoindre, la muraille de soldats d'élite se révélait impossible à traverser. Bien au contraire, cette marée humaine rugissante de haine le contraignait à s'éloigner sans cesse de sa femme.

De toutes les directions pleuvaient des coups d'épée, de hache ou de lance. Face à tant d'armes différentes, Richard devait adapter sa tactique en un clin d'œil, et c'était épuisant.

Transperçant d'abord le ventre d'un porteur d'épée, il dégagea la lame et l'utilisa dans la foulée pour couper en deux la hampe d'une lance. Puis il s'accroupit juste à temps pour esquiver un coup de hache surpuissant.

S'il commettait la moindre erreur, Richard le savait, elle lui coûterait la vie.

Malgré sa détermination et sa rage, il était obligé de reculer en permanence. Le seul moyen de ne pas succomber à la logique du nombre. De temps en temps, bien sûr, il contre-attaquait, ouvrant une brèche dans le front ennemi, mais de nouveaux soldats prenaient immédiatement la place de ceux qu'il venait d'abattre.

Ainsi, Kahlan restait hors de sa portée.

Si proche et inaccessible… Une fois de plus, Jagang la lui arrachait.

Richard s'en voulait d'avoir laissé la vie sauve à l'empereur. Il aurait dû essayer encore de l'abattre. Sans l'imbécile qui s'était placé sur la trajectoire, la première flèche aurait suffi à faire le boulot.

Mais à quoi bon regretter ? Avec des « si » on pouvait refaire le monde indéfiniment. Hélas, ça ne changeait rien à la réalité.

Nicci aussi était victime de son Rada'Han. Gisant sur le sol comme Kahlan, désormais, l'ancienne Maîtresse de la Mort était impuissante. Richard devait trouver un moyen de les aider – vite, par-dessus le marché. Quand on connaissait Samuel, le précédent Sourcier de Vérité, il semblait évident qu'il ne ferait rien d'utile ni de bénéfique.

L'esprit pas totalement à ce qu'il faisait, Richard commença à commettre quelques fautes techniques. Ratant l'occasion de passer sous la garde d'un adversaire, il ne parvint pas ensuite à le tuer et dut subir un assaut sauvage.

Cette fois, la lame du soldat de l'Ordre lui laissa une longue entaille sur l'épaule.

À force de vouloir garder un œil sur Kahlan, Richard mettait sa vie en danger. Ce n'était pas admissible, car sans lui, Kahlan, Nicci et Jillian n'auraient pas une chance de survivre.

Mais il avait de plus en plus de mal à garder les bras levés. Et avec ses mains poisseuses de sang, tenir correctement son arme devenait difficile.

Histoire de montrer au marqueur des rouges qu'il avait affaire à un expert, un grand type fit tourner plusieurs fois une hachette dans sa main, saisit le manche au vol, arma son coup et chargea.

Richard s'inclina sur la gauche. Un sifflement caractéristique lui indiqua que le tranchant de la hache était passé très près de sa joue.

Oubliant aussitôt ce qui aurait pu être la fin tragique d'un seigneur Rahl, Richard frappa à son tour et sa lame, extraordinairement docile, trancha net le bras armé du soldat.

D'un coup de pied, Richard écarta sa victime, puis il se baissa pour éviter un grand coup circulaire d'épée.

L'agresseur tardant à protéger son ventre – un réflexe pourtant classique dans une situation pareille –, Richard lui enfonça sa lame dans les tripes, puis la retira en la faisant tourner dans la plaie – un moyen d'accélérer la fin du blessé, par souci d'humanité, et non de le torturer davantage.

L'épée que maniait Richard faisait l'affaire, mais elle n'avait pas la qualité de son arme personnelle.

Un vol perpétré par ce crétin de Samuel, qui paradait désormais avec l'Épée de Vérité.

Que faisait ici l'ancien familier de Shota ?

Richard préférait ne pas y penser, mais à le voir s'agiter autour de Kahlan, ce n'était pas difficile à imaginer.

Le jour où il lui avait remis l'arme, Zedd s'était montré très clair : il serait impossible d'utiliser l'épée contre Darken Rahl, parce qu'il avait remis dans le jeu les boîtes d'Orden. Tout au long de l'année à venir, avait prévenu Zedd, le pouvoir d'Orden protégerait Darken Rahl de l'épée du Sourcier.

Face à Samuel, Richard avait pris des risques démesurés, il le savait, mais il avait bien fallu qu'il mette sa théorie à l'épreuve. Pour avoir une chance de survivre, il fallait qu'il connaisse les données de ce genre. À présent, les boîtes d'Orden avaient été remises dans le jeu en son nom. En conséquence, l'Épée de Vérité n'était pas en mesure de lui faire du mal.

Quand il eut l'impression d'être arrivé au bout de ses ressources, il pensa au sort de Kahlan et la colère lui donna l'énergie dont il avait besoin pour continuer. Combien de temps tiendrait-il encore ? Il n'en

savait rien, mais à la première défaillance, il mourrait, c'était certain.

À l'instant même où il se faisait cette réflexion, un homme jaillit derrière lui, barrant la route à trois soldats d'élite qui tentaient de le prendre à revers.

Du coin de l'œil, Richard vit que son allié providentiel arborait des peintures de guerre rouges.

Dès qu'il se fut débarrassé d'un garde qui lui avait donné pas mal de fil à retordre, Richard tourna la tête sur sa gauche, où se tenait maintenant son nouveau frère d'armes.

C'était Bruce !

— Que fais-tu ici ?

— Mon boulot, Ruben, qui est de te protéger !

Richard eut quelque difficulté à croire qu'un soldat régulier de l'Ordre l'aidait à tailler en pièces des gardes d'élite de l'empereur. Une telle trahison semblait impensable, mais au fond, avoir vaincu l'équipe de Jagang était déjà un grand pas vers la rébellion.

Conscient que cette partie ne devait à aucun prix être perdue, Bruce se battait avec une ardeur qui compensait presque entièrement ses lacunes techniques.

Profitant d'un bref répit, Richard essaya de voir où en était Kahlan. Paralysée et terrorisée, elle se laissait traîner par Samuel sur le sol imbibé de sang.

Un éclair déchira soudain la pénombre, faisant trembler la terre et vibrer l'air. Les soldats qui entouraient Richard, Bruce compris, furent propulsés en arrière par une force invisible – le souffle d'une explosion, aurait-on juré.

Debout dans l'œil du cyclone, Richard se sentit un peu sonné, comme si on venait de le frapper à la tête.

Dans toutes les directions, des gardes d'élite gisaient sur le sol, évoquant des arbres déracinés par une tempête.

Dans le lointain, l'émeute continuait. Autour du Sourcier, un grand silence régnait, à peine troublé par les gémissements étouffés de quelques blessés encore en état d'émettre des sons.

Une incroyable douleur explosa soudain dans la nuque de Richard. Au début, il crut qu'on venait de le frapper avec une barre de fer. Alors qu'il tombait à genoux, il devina que ce n'était pas ça. La magie, voilà ce qui venait de l'attaquer !

Non loin de lui, Bruce gisait sur le ventre dans la poussière.

Parvenant à rester agenouillé, Richard distingua une silhouette de femme. Se faufilant entre les soldats terrassés, la prédatrice faisait penser à un vautour qui décrit des cercles au-dessus d'une proie à l'agonie. À son apparence miteuse, Richard supposa qu'il s'agissait

d'une des sœurs captives de Jagang.

Vaincu par la douleur qui lui vrillait le crâne, le Sourcier s'écroula à son tour. Face contre le sol, il tenta de bouger ses jambes, puis ses bras, mais aucun muscle ne consentait à lui obéir.

Au prix d'un effort surhumain, il parvint simplement à remuer un peu la tête.

Il aurait voulu se relever, ou au moins se remettre à genoux, mais c'était impossible. En revanche, il put regarder en direction de Kahlan et parvint à la repérer. Même si elle vivait un calvaire, elle le dévisageait, visiblement très inquiète pour lui.

La sœur était encore assez loin, mais il fallait quand même agir très vite.

— Samuel ! cria Richard.

L'homme aux étranges yeux jaunes et au corps difforme s'arrêta net et baissa les yeux sur la « jolie dame ».

Richard ne pouvait pas aider Kahlan *directement*, mais il n'était pas à court de ressources.

— Samuel, pauvre crétin, utilise l'épée pour la débarrasser du collier !

Samuel leva son bras armé. Visiblement, il hésitait à tenter une manœuvre si risquée.

Dans la pénombre, la sœur avançait toujours d'un pas régulier.

Sur le chemin du Palais des Prophètes, des années auparavant, Richard s'était servi de l'Épée de Vérité pour libérer Du Chaillu d'un collier. À Tamarang, avec Kahlan, il avait coupé des barreaux de fer avec sa lame.

L'Épée de Vérité ne se laissait pas arrêter par le métal, il le savait.

En principe, cependant, la lame ne pouvait pas fendre un Rada'Han. En tout cas, pas celui qu'il avait porté lui-même à cette époque-là. Pour l'emprisonner, les Sœurs de la Lumière avaient recouru à son propre pouvoir, le retournant en quelque sorte contre lui. Du coup, l'Épée de Vérité ne pouvait pas s'en prendre au collier de son propriétaire légitime.

Elle n'aurait rien pu non plus contre le Rada'Han de Nicci, car elle se serait heurtée à la même « serrure » magique indestructible.

Mais le collier de Kahlan était très différent. Le don de la Mère Inquisitrice n'avait jamais contribué à le fermer hermétiquement. Le Rada'Han contrôlait la jeune femme à distance, mais il n'en faisait pas une marionnette soumise à la volonté de son maître.

De plus, Six avait certainement dû lancer sur Samuel un sortilège qui l'aidait à remplir sa mission. L'homme étant ce qu'il était, il n'était pas arrivé jusque-là en se fiant à sa seule intelligence. Les pouvoirs supplémentaires que lui avait conférés Six suffiraient peut-être à éviter

un désastre. Kahlan n'avait qu'une seule chance de s'en sortir, et il fallait que Samuel accepte de jouer le jeu.

— Vite ! cria Richard. Glisse la lame entre la peau et le collier et tire d'un coup sec.

Samuel resta un moment dubitatif. Mais le calvaire que vivait sa jolie dame lui devint bientôt insupportable.

Il se laissa tomber sur un genou et obéit à Richard.

Un peu partout, de plus en plus de soldats revenaient à eux, se tenant la tête à deux mains en grognant.

Samuel trancha d'un coup sec, comme le lui avait conseillé le seigneur Rahl. Bientôt débarrassée du Rada'Han, Kahlan ne se releva pourtant pas tout de suite.

Alors qu'elle reprenait des forces, paresseusement étendue sur le dos, Samuel courut jusqu'à l'endroit où attendait l'imposant destrier de Karg.

S'emparant des rênes, il approcha de Kahlan et, de sa main libre, l'aida à se remettre debout.

D'abord vacillante, la Mère Inquisitrice se sentit bientôt assez assurée pour se pencher et récupérer une épée abandonnée là par les marchands d'esclaves.

Visiblement, elle entendait continuer le combat. Mais Richard ne voyait pas les choses ainsi.

— Cours ! lui cria-t-il. Cours ! Ici, tu ne peux rien faire ! File tant que c'est encore possible.

Des larmes dans les yeux, Kahlan riva son regard dans celui du marqueur de l'équipe rouge.

— Vite ! lança Samuel en enfourchant le destrier de Jagang.

Kahlan n'entendit pas le cri de son étrange sauveur.

Elle ne pouvait pas détourner le regard de Richard, un homme qu'elle refusait d'abandonner entre les bras de la mort.

— File ! cria Richard. Quitte cet enfer !

Des larmes de douleur perlant à ses paupières, il luttait toujours pour se redresser sur les mains et les genoux. Mais la magie qui l'attaquait ne l'y autoriserait pas.

La sœur tendit un bras vers Samuel. Aussitôt, un éclair jaillit de son poing fermé.

L'homme aux yeux jaunes dévia l'attaque avec l'Épée de Vérité.

La sœur ne cacha pas sa stupéfaction.

Autour de l'étrange scène, les combattants de l'Ordre continuaient à s'étriper entre eux. Dans la zone où se tenait Richard, les gardes d'élite, frappés par le pouvoir de la sœur, n'étaient toujours pas en état de se relever.

La magicienne ne voulait pas d'intervention extérieure. À

l'évidence, elle avait un plan bien à elle.

Le destrier piaffait maintenant d'impatience.

Kahlan tourna la tête vers Nicci, roulée en boule dans la poussière. Jillian avait elle aussi été sonnée par l'attaque magique…

Richard comprit que sa femme allait laisser passer une occasion unique de s'enfuir. Tout ça pour aider des gens condamnés d'avance.

Elle ne pouvait rien faire pour Nicci et encore moins pour lui.

— File ! cria le Sourcier.

— Mais il y a Nicci et…

— Si tu tentes de l'aider, tu mourras ! Fuis tant que c'est encore possible !

Samuel tendit un bras pour aider sa jolie dame à monter en croupe derrière lui. Dès qu'elle fut installée, il talonna le cheval, qui partit au grand galop sans se faire prier.

Alors qu'elle filait à la vitesse du vent vers le salut, Kahlan regarda derrière elle.

Richard ne la quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans les ténèbres.

La dernière fois qu'il l'aurait vue, c'était évident… Et maintenant qu'elle était sauvée, il pouvait se permettre de verser des larmes de douleur et de désespoir.

Quand la sœur fut enfin arrivée près de lui, la souffrance augmenta encore. Prudente, la femme faisait tout pour qu'il soit incapable de lever le petit doigt contre elle.

Elle se pencha vers lui, sincèrement surprise.

— Mais qui avons-nous là ? s'écria-t-elle. Si ce n'est pas Richard Rahl, que je sois pendue sur-le-champ !

Le Sourcier n'identifia pas la sœur. Les cheveux en bataille, les yeux voilés, elle portait une robe en haillons qui aurait mieux convenu à une mendiante. Ça, une Sœur de la Lumière – ou de l'Obscurité, pour ce qu'en savait Richard ?

— Son Excellence me félicitera de lui ramener un tel trophée. Selon moi, mon garçon, l'empereur sera ravi de pouvoir se venger de toi. Avant la fin de cette nuit, je parie que tu commenceras un très long séjour sous une tente de torture.

Dans l'esprit de Richard, des souvenirs de Denna remontèrent d'un seul coup à la surface.

Chapitre 38

Malgré la douleur qui l'empêchait de se relever, Richard se réjouissait que Kahlan soit enfin débarrassée du Rada'Han.

Libérée de Jagang !

Et si Samuel se faisait capturer ou tuer avant que les deux fugitifs soient sortis du camp, Kahlan était invisible pour les soudards, ce qui l'aiderait à s'enfuir, même sans assistance.

La connaissant, Richard supposa qu'elle dévasterait la moitié du camp adverse sur son chemin. Quant à son propre sort, il ne s'en souciait guère, puisque sa femme était sauvée.

Elle ne savait pas qui elle était ni où elle devait aller, certes, mais elle vivait et elle n'avait plus rien à craindre, pour le moment. Depuis son arrivée dans le camp, c'était l'objectif du Sourcier. Il l'avait atteint, même si sa situation, désormais, n'avait rien d'enviable.

Regardant derrière la sœur qui les avait capturés, Richard vit que ça n'allait pas fort du tout pour Nicci. Elle portait un de ces maudits colliers, et il savait d'expérience à quel point c'était douloureux. Il aurait voulu l'aider, ou au moins la soutenir moralement, mais il ne pouvait rien faire.

Jillian aussi était entre les mains de l'Ordre et son avenir s'annonçait très sombre. Mais remâcher de telles idées ne servait à rien.

Un problème à la fois ! Ou plutôt, une solution !

Soudain, les membres de Richard cessèrent de le torturer, tout le reste de son corps continuant à lui faire un mal de chien. Même s'il pouvait bouger de nouveau – un peu –, la souffrance lui brouillait toujours la vue.

— Debout ! ordonna la sœur.

Elle semblait plus que morose. Même si elle avait affirmé que sa prise lui vaudrait une belle récompense, elle ne paraissait pas disposée à sauter de joie, loin de là.

Ce devait être une Sœur de l'Obscurité.

De toute façon, ça ne changeait rien…

— Je parie que tu n'es pas content du tout de me revoir, jubila-t-elle.

Cette femme se croyait importante au point que le monde entier connaisse son attitude hautaine, son regard haineux et sa langue de vipère. Beaucoup d'imbéciles pensaient que l'arrogance et le mépris

permettaient de se faire respecter. Une grossière erreur ! C'était un excellent moyen de se faire craindre ou haïr, rien de plus.

Richard ne se souvenait plus de cette sœur et il ne voyait aucune raison de la flatter.

— Désolé, mais je ne vous remets pas… Je devrais ?

— Menteur ! Au palais, tout le monde me connaissait.

— Vraiment ? demanda Richard.

Il faisait durer la conversation histoire de prendre le temps de récupérer.

— Debout !

Le Sourcier fit de son mieux pour obéir, mais ça se révéla difficile. Ses jambes, en particulier, fonctionnaient beaucoup moins bien qu'il l'aurait voulu.

Dès qu'il eut réussi à se mettre à quatre pattes, la sœur lui décocha un coup de pied dans les côtes. Il en eut le souffle coupé. Par bonheur, la femme n'était pas assez forte pour que ses attaques physiques soient réellement dangereuses. En revanche, son Han semblait très puissant.

Richard parvint à se relever. Si ses bras et ses jambes ne tremblaient plus, sa tête restait embrumée par la douleur.

Autour de lui, les soldats commençaient à reprendre conscience. Se tenant le crâne à deux mains, Bruce gémissait sourdement.

Alertée par une clameur plus forte que les autres, la sœur tourna la tête et sonda ce qui était désormais un champ de bataille.

Richard saisit l'occasion pour regarder autour de lui et recenser les armes qui gisaient à portée de sa main. Si la sœur lui tournait le dos, il devrait essayer quelque chose. Une fois entré sous une tente de torture, il n'aurait pas une chance de revoir la lumière du jour, il le savait très bien.

Mourir ainsi le terrorisait. Mais Kahlan était libre, et ça adoucissait sa tristesse. Dès qu'il pensait à elle, l'amour qu'il lui vouait lui serrait la gorge. Hélas, elle ne se souvenait plus d'avoir partagé ce sentiment avec lui.

— Tu ne peux pas savoir depuis combien de temps j'attends un coup de chance pareil ! Avoir une occasion de me gagner les faveurs de Jagang ! Et voilà que le Créateur répond enfin à mes prières !

— Si je comprends bien, votre Créateur vous offre des victimes quand vous en demandez ? Ému par vos prières, il vous aide à remplir les tentes de torture de l'Ordre ?

— Dès que le bourreau t'aura arraché la langue avec une pince, les humbles servantes du Créateur n'auront plus à entendre tes blasphèmes.

— On m'a souvent dit que j'avais une grande gueule. Me réduire au silence me rendra service.

La sœur eut un rictus mauvais.

— Si tu crois pouvoir…, commença-t-elle en se tournant sur le côté pour désigner le camp.

Richard lui décocha un coup de pied sauté qui l'atteignit à la tempe. La force de l'impact la souleva de terre. Du sang et des dents jaillissant de sa bouche, elle tomba lourdement sur le côté. La puissance du coup semblait lui avoir brisé la mâchoire, tout simplement…

Richard plongea vers une épée qui gisait non loin de lui. La pire erreur qu'on pouvait commettre était de sous-estimer ces fichues sœurs. Tant qu'elle aurait un souffle de vie, cette femme pouvait le tuer ou lui faire regretter de ne pas être mort. Dès qu'il eut ramassé l'épée, il se retourna, prêt à frapper.

Un éclair le percuta, le faisant basculer en arrière.

Malgré le sang qui maculait son visage, la sœur s'était déjà relevée. Richard n'en crut pas ses yeux. À voir son regard voilé, on devinait qu'elle n'en avait plus pour longtemps – en plus de la mâchoire cassée, elle devait avoir une fracture du crâne. Mais elle était capable de résister assez longtemps pour en finir avec lui.

Le coup de pied avait provoqué de terribles dégâts, mais l'excitation de la bataille bloquait provisoirement la douleur. Tant que les connexions ne seraient pas rétablies, la sœur croirait être encore vivante, en somme. Puis elle s'écroulerait, en partance pour le royaume des morts.

Mais à quel moment ?

Richard tenta de se relever pour l'achever, mais un poids énorme l'en empêcha, comme si une force invisible le clouait au sol.

La sœur avança, baissa sur le Sourcier un regard vide puis porta une main à sa poitrine.

Stupéfait, Richard la regarda tituber puis s'écrouler face contre terre sans même tendre les bras pour amortir sa chute.

Était-ce une ruse ? Une façon particulièrement perverse de se moquer de lui ? Non, elle ne bougeait plus et le poids écrasant avait disparu.

Le Sourcier reprit l'épée qu'il avait lâchée, se releva et arma son bras pour frapper.

Ayant aperçu quelqu'un du coin de l'œil, il regarda mieux et n'en crut pas ses yeux.

— Adie ? C'est vraiment vous ?

La vieille dame sourit.

— Qu'est-ce que je suis content de vous voir !

— J'imagine, oui…

— Mais que faites-vous ici ?

— J'étais en partance pour la forteresse quand j'ai vu un terrain de

Ja'La sur lequel couraient des joueurs couverts de runes rouges très dangereuses. J'ai compris que tu étais à l'origine de tout ça, et j'ai tenté de te retrouver, mais ça n'a pas été facile.

Ça, Richard s'en doutait.

Il ne prit pas le temps d'analyser la situation et d'interroger la dame des ossements. Courant jusqu'à l'endroit où gisait Nicci, il vit qu'elle souffrait toujours atrocement. Malgré la mort de la sœur, le Rada'Han continuait à la torturer et Richard ne savait que faire.

— Vous pouvez l'aider ?

— C'est le Rada'Han… Et je ne peux pas l'en débarrasser.

— Qui le pourrait ?

— Nathan, peut-être…

— Seigneur Rahl, il faut filer d'ici ! lança soudain une voix masculine. Ces types sont en train de se réveiller.

Richard reconnut aussitôt l'homme qui émergea des ténèbres. C'était Benjamin Meiffert – mais en uniforme de garde du corps de Jagang.

— Général, que fais-tu ici ? s'exclama Richard. (Puis il repensa aux convois de ravitaillement.) Tu es censé sévir dans l'Ancien Monde pour saboter les lignes de communication adverses.

— Je sais, mais j'ai un rapport à te faire… Nous avons un gros problème.

Richard connaissait assez bien Meiffert pour supposer qu'il s'agissait d'un *énorme* problème. Sinon, il n'aurait pas abandonné son poste.

Mais le rapport devrait attendre encore un peu.

— J'ai supposé que tu serais par ici, ou qu'on pourrait au moins me dire où te trouver. J'ai cherché un moyen d'entrer au palais, et c'est là que j'ai rencontré Adie. Elle m'a dit que tu étais ici, et au début, j'ai eu du mal à la croire. Mais elle ne se trompait pas.

Richard ne prit pas le temps de demander comment le général s'était procuré un uniforme. À l'évidence, ce déguisement lui avait permis d'aller et venir dans le camp sans se faire capturer ou tuer.

— Comment êtes-vous sortie du palais ? demanda Meiffert à Adie. C'est peut-être un bon moyen pour nous d'y entrer…

— J'ai emprunté la route, tout simplement. Mais il faisait nuit et j'étais seule. En plus, mon pouvoir m'a aidé à tromper la vigilance des sentinelles.

» Impossible de faire le chemin en sens inverse, surtout à trois ! Il y a des gardes et des pratiquants de la magie chargés de détecter les intrus. Nous n'aurions pas une chance.

— Mais avec votre pouvoir…

— Non ! Ma magie est très faible dans le palais, et ça ne s'arrange guère à proximité du haut plateau. Les magiciens ennemis sont affectés aussi, mais ils peuvent s'unir pour renforcer leurs sortilèges. Sans l'aide d'une autre magicienne, au minimum, je ne pourrai pas tromper les sentinelles. Et Nicci, dans son état, ne me sera d'aucune utilité. Si nous essayons d'entrer par là où je suis sortie, nous mourrons tous.

— Le grand portail est fermé, rappela Meiffert, et nous ne parviendrons pas à nous faire ouvrir, même si nous arrivons jusque-là.

— Nicci connaît un moyen d'entrer au palais, dit Richard. Pour ça, il faut aller sur le chantier de la rampe. J'ignore pourquoi elle m'a dit ça, mais il est urgent que nous quittions ce camp.

» Je crains que Nicci n'en ait plus pour longtemps…

Adie s'agenouilla et posa le bout des doigts sur le front de l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Tu as raison, hélas…

Richard prit Nicci dans ses bras et la souleva du sol.

— En route !

— Seigneur Rahl, dit Meiffert, je peux la porter.

— Occupe-toi de Jillian.

L'officier obéit sans discuter.

— Comment a-t-elle été capturée ? demanda Adie. (Laissant sa main sur le front de Nicci, elle tentait de la soulager un peu.) La dernière fois que je l'ai vue, elle était en sécurité au palais.

— Elle a dû partir à ma recherche…

— Anna a également disparu, ajouta Adie.

Cette fois, sa main vint se poser sur le menton de Nicci.

— Je ne l'ai pas vue – Anna, je veux dire.

L'intervention d'Adie semblait très peu efficace. Si on ne lui retirait pas très vite le collier, Nicci était perdue. Et il ne restait qu'un espoir : Nathan.

— Adie, vous voyez l'homme qui gît sur le sol ? Celui qui est couvert de peinture rouge, comme moi. Pouvez-vous l'aider ?

— Qui sait ? On peut toujours essayer.

Adie alla s'agenouiller auprès de Bruce. Comme tous les hommes attaqués par la sœur, il était encore à demi inconscient.

Adie se pencha et posa les doigts sur les runes dessinées au niveau des tempes du blessé.

Bruce cria, écarquilla les yeux et recommença à respirer avec plus d'amplitude.

Très vite, il s'assit sur le sol, étirant ses membres pour chasser les crampes.

— Bruce, bouge-toi un peu ! lança Richard. Nous devons filer.

L'ailier gauche de Richard regarda Meiffert, en uniforme de l'Ordre, puis Adie, qu'il ne connaissait pas, et enfin son marqueur, qui avait une femme dans les bras.

Il ramassa une épée.

— Ruben, tu peux me dire ce qui se passe ?

— C'est une très longue histoire… Tu es venu te battre pour moi et tu m'as sauvé la vie. Maintenant, tu dois décider de quel côté tu es.

— Je suis ton ailier… Tu l'as oublié ? Mon travail, c'est de te protéger.

— Même si je te dis que je m'appelle Richard ?

— J'ai toujours su que Ruben était un pseudonyme. Pour un marqueur, c'est un nom ridicule.

— Richard Rahl, précisa le Sourcier.

— Le seigneur Rahl, corrigea Meiffert, prêt à tout si les choses tournaient mal.

Bruce ne se démonta pas.

— Si vous voulez tous crever, attendez ici que tous ces types se réveillent. Désolé, mais je tiens trop à la vie pour vous tenir compagnie. En revanche, si vous avez l'intention de survivre, je suis votre homme !

— La rampe…, coassa Nicci.

— Tu es sûre ? lui demanda Richard. Pourquoi pas la route ? Je sais qu'il y a des sentinelles, mais nous sommes trois guerriers, et avec l'aide d'Adie…

Le regard que Nicci riva sur le Sourcier valait tous les longs discours.

— Si tu insistes… En route, mes amis ! Direction le chantier.

— Comment nous faufiler au milieu de ce champ de bataille ? dit Bruce. La rampe est loin d'ici.

Tous les gardes ayant été sonnés, ce secteur du camp était paisible. Tout autour, l'émeute faisait rage.

— Droit devant nous, dit Meiffert, j'ai remarqué un petit chariot d'approvisionnement. Nous y cacherons Nicci et Jillian.

» Seigneur Rahl, ne le prends pas mal, mais avec tes peintures rouges, tu attireras les soldats comme une lampe attire les papillons. Même remarque pour ton ailier. Il faudra vous cacher aussi, tous les deux. Adie et moi, nous conduirons le chariot. Tout le monde nous prendra pour un garde de l'empereur accompagné d'une sœur. Si on nous interroge, nous parlerons d'une mission urgente pour Jagang.

— J'aime ton plan, général, dit Richard. Dépêchons-nous !

— Qui est cet homme ? demanda Bruce en désignant Meiffert.

— Mon général en chef, répondit Richard.

— Benjamin Meiffert, se présenta l'officier. Soldat, tu n'as pas hésité à braver la mort pour combattre aux côtés du seigneur Rahl, et

nous t’en garderons une reconnaissance éternelle.

— C’est le premier général en chef que je croise de ma vie, marmonna Bruce tout en se mettant en mouvement.

Chapitre 39

Les mains croisées sur son giron, Verna soupira en regardant Cara se camper devant elle, les poings plaqués sur ses hanches revêtues de cuir rouge.

Autour des deux femmes, une foule d'hommes et de femmes en robes blanches passaient le couloir au peigne fin, sondant visuellement le marbre blanc et l'inspectant du bout des doigts comme s'ils s'attendaient à y trouver un énigmatique message du royaume des morts.

— Alors ? demanda la Mord-Sith.

Dario Daraya, un très vieil homme, posa un index sur ses lèvres. Pensif, il regarda ses assistants continuer leur minutieux passage en revue du plus infime détail.

Puis il tourna la tête vers Cara et se gratta le crâne, dérangeant quelque peu la belle couronne de cheveux blancs qui lui restait.

— Je ne suis pas sûr, maîtresse.

— Pas sûr de quoi ? De ce que j'avance ou des conclusions de tes gens ?

— Maîtresse Cara, je suis parfaitement d'accord avec vous. Quelque chose ne va pas ici.

— Elle a donc raison ? demanda Verna.

— Oui. Mais je ne saurais dire où est le problème.

— C'est le sentiment que quelque chose cloche, pas vrai ?

— C'est ça, oui… Comme dans un cauchemar où on se perd dans sa propre maison parce que les pièces ne sont pas à leur place.

Cara acquiesça distraitement en suivant les évolutions de la petite légion d'employés spécialisés dans l'entretien de la crypte. La tête légèrement inclinée, tous les sens aux aguets, ils faisaient penser à une meute de chiens de chasse.

— Vous dirigez cette équipe, dit Verna. N'êtes-vous pas le mieux placé pour identifier le problème ?

La Dame Abbesse ne voyait pas ce qui pouvait clocher dans un endroit pareil. Des murs blancs, quelques rares tapis, un mobilier très réduit dans une poignée de pièces de repos. À part ça, il n'y avait absolument rien qui puisse ne pas être à sa place…

— Je supervise une équipe, répondit Dario. Il faut organiser les rotations, s'assurer de l'entretien des quartiers, de la préparation des

repas, de la blanchisserie, des réserves de nourriture et d'équipement… Ma fonction ne m'amène jamais à mettre la main à la pâte, il faut le comprendre. Mes subordonnés se chargent du travail sur les lieux.

— Que font-ils exactement ? voulut savoir Verna.

— Balayer, laver, dépoussiérer… Les interventions classiques. Ces couloirs sont immenses. Il faut remplacer les bougies et les torches, remplir les lampes à huile… De temps en temps, une fissure apparaît et il faut la réparer au plus vite. Bien entendu, il y a aussi l'entretien des catafalques, qu'ils soient en pierre, en métal ou en bois. Mes équipes luttent sans cesse contre la rouille, l'humidité et les ravages des siècles. Je ne parle même pas des infiltrations d'eau, notre pire crainte…

» Bien entendu, nous sommes avant tout au service du seigneur Rahl, et nous devons satisfaire ses demandes spécifiques, quand il en a. Tous les défunts, ici, appartiennent à sa lignée…

» Darken Rahl se souciait presque exclusivement de la sépulture de son père. C'est lui qui a ordonné qu'on coupe la langue aux employés, afin qu'ils ne puissent pas dire du mal de Panis dans les lieux mêmes où il repose.

— Pourquoi cette précaution… extrême ? demanda Verna. En quoi était-ce si important ?

— Désolé, mais je n'étais pas en position de questionner le seigneur Rahl. De son vivant, l'équipe était renouvelée très fréquemment à cause des exécutions incessantes. Croiser le chemin de Darken Rahl n'était jamais bon, et mes gens y étaient souvent amenés… Autant dire qu'on ne faisait pas de vieux os dans la profession.

» J'ai conservé ma langue justement parce que je venais très rarement ici. À mon poste, on a besoin de communiquer avec les autres services du palais. Voilà pourquoi j'ai eu droit à une « clémence » exceptionnelle.

— Et comment faites-vous avec vos gens ? demanda Cara.

— Ils utilisent des signes… Et ils peuvent encore grogner ou soupirer. Comme ils ne sont pas sourds, je peux m'exprimer normalement.

» Ces gens vivent et travaillent ensemble. Du coup, leur handicap ne les gêne pas vraiment. Au fil du temps, ils ont inventé des signes bien à eux. Je ne les connais pas tous, mais j'en comprends assez pour que tout se passe bien entre nous.

» Ce sont des personnes très brillantes, vous savez… Souvent, on les prend pour des attardés, mais ne pas pouvoir parler développe des sens que les gens « normaux » laissent en friche. De plus, on a tendance à oublier qu'ils sont muets, pas privés du sens de l'ouïe. Très

souvent, ils sont informés avant moi des derniers événements importants…

Verna trouva fascinante l'existence de cette petite communauté souterraine – et un peu angoissante, par la même occasion.

— Et où en sont-ils de leurs investigations ? demanda-t-elle.

— Pour le moment, on ne m'a rien rapporté.

— Pourquoi cette réserve ? s'enquit Cara.

— La peur, probablement… Sous le seigneur précédent, les exécutions frappaient au hasard, et presque toujours pour des broutilles. Pour survivre, ces hommes et ces femmes ont appris à être invisibles. Être celui par qui le scandale arrive n'est jamais bon pour la santé.

» Aujourd'hui encore, ils hésitent à venir me voir. Récemment, un mur portait des traces d'humidité. Ils ne m'ont rien dit, sans doute par peur de finir la tête sur le billot. J'ai découvert le pot aux roses un soir, lors d'une petite visite dans leurs quartiers. Ils n'y étaient pas, travaillant tous fébrilement à nettoyer le mur en question.

— Quelle triste existence…, souffla Cara.

— Que font-ils ? demanda Verna, intriguée.

Les employés de Dario palpaient désormais le marbre comme un guérisseur examine la chair de ses malades.

— Je ne sais pas trop… Mais je vais le leur demander.

Plus loin dans le couloir, un détachement de la Première Phalange attendait patiemment. Les arbalétriers avaient chargé leur arme avec les carreaux à pointe rouge dénichés par Nathan. Verna détestait ces projectiles dont la magie dévastatrice lui donnait des sueurs froides.

Les employés inspectaient la crypte depuis le début de la journée et la Dame Abbesse sentait de plus en plus la fatigue. À cette heure tardive, elle était généralement au lit, et la douce chaleur de ses draps lui manquait. Selon elle, la suite de ces recherches de toute façon inutiles pouvait attendre le lendemain.

Hélas, Cara était increvable et elle ne prendrait aucun repos avant d'avoir résolu ce qu'elle appelait « l'énigme de la crypte ».

Verna aurait bien laissé la Mord-Sith se débrouiller seule, mais Dario Daraya ne l'avait pas envoyée sur les roses, comme elle l'espérait. Au contraire, il s'était montré volubile, révélant qu'il partageait les soupçons de Cara. Selon lui, plusieurs membres de son équipe étaient également dans ce cas, mais ils n'osaient rien dire.

Parmi les employés du palais, avait découvert Verna, ceux de la crypte étaient tenus pour des êtres inférieurs. Leurs collègues chargés des zones prestigieuses du complexe les tenaient pour des crétins à peine capables de tenir un balai. Comme ils passaient leur vie à travailler parmi les morts, de nombreuses superstitions les rendaient pratiquement infréquentables pour les domestiques normaux.

Ce rejet avait encouragé la tendance naturelle à l'autarcie des serviteurs muets. Ne partageant jamais les repas de leurs collègues, ils restaient entre eux et avaient établi leurs propres règles de vie.

Les voyant communiquer par signes, Verna songea qu'ils avaient aussi inventé un langage que nul ne comprenait à part leur chef – et encore, pas totalement.

Verna et Clara devaient donc se fier entièrement au vieil homme. La présence de deux inconnues, avec une Mord-Sith dans le lot, avait un effet désastreux sur ces malheureux. Depuis longtemps, les différents seigneurs Rahl ne les traitaient pas bien, et l'avant-dernier avait battu des records de cruauté et d'injustice.

Quand on avait perdu un proche ou un ami à cause d'un pétale de rose laissé un peu trop longtemps sur le sol d'une tombe, on ne faisait plus confiance à personne, et ça pouvait parfaitement se comprendre.

Verna avait averti Cara : si elle voulait obtenir des réponses, elle devait se tenir à l'écart et laisser agir Dario, le seul représentant de l'autorité qui ne terrorisait pas ces pauvres gens.

Pour l'heure, le vieil homme était en grande « conversation » avec ses employés, qui gesticulaient frénétiquement.

Il revint après un assez long moment.

— Pas de problème dans ce couloir, selon eux… Tout est normal.

— Eh bien, marmonna Cara, s'ils ne…

Dario lui coupa la parole.

— Mais dans l'autre couloir, sur la droite, quelque chose ne va pas.

— Allons voir ! s'écria la Mord-Sith.

Avant que Verna ait pu intervenir, Cara se dirigea d'un pas résolu vers les employés de Dario. Combien risquaient de s'évanouir en la voyant approcher ? En tout cas, leur cœur devait battre la chamade.

— D'après vous, dit la Mord-Sith, il y a un problème dans le couloir de droite, là-bas. Je pense depuis le début que quelque chose est bizarre, c'est pour ça que j'ai demandé votre aide. Personne ne connaît cet endroit mieux que vous, je le sais très bien.

Les employés restèrent très méfiants.

Cara se jeta à l'eau :

— Quand j'étais enfant, Darken Rahl est venu chez moi pour nous capturer, mes parents et moi. Ma mère et mon père ont succombé à ses tortures – devant mes yeux. Ensuite, j'ai été emprisonnée et maltraitée pendant des années. Voilà comment on devient une Mord-Sith !

Cara releva un peu le haut de son uniforme, dévoilant la cicatrice qui zébrait son flanc et son dos.

— Vous voyez ce qu'il m'a fait ?

Les employés de la crypte écarquillèrent les yeux. Un homme

tendit la main pour toucher la cicatrice boursouflée et Cara le laissa faire. Puis elle permit à une femme de l'imiter.

— Regardez mon poignet, dit-elle en levant le bras. Vous voyez les marques des fers qui servaient à me suspendre au plafond ?

Là encore, les hommes et les femmes en robes blanches roulèrent de grands yeux.

— Il vous a fait du mal aussi, je le sais ! Montrez-moi !

Tous les serviteurs ouvrirent la bouche. Cara regarda chacun d'eux, hochant tristement la tête quand un homme ou une femme tirait sur leurs joues pour mieux dévoiler une terrible cicatrice.

— La mort de Darken Rahl me réjouit, déclara la Mord-Sith. Je suis navrée de ce qu'il vous a fait. Nous avons tous souffert, mais c'est terminé, il ne nuira plus à personne.

» Richard Rahl, son fils, ne lui ressemble pas du tout. Il ne m'a jamais fait de mal. Au contraire, alors que j'agonisais, il a un jour risqué sa vie pour me sauver en utilisant sa magie. Vous auriez cru ça possible d'un seigneur Rahl ?

» Vous n'aurez jamais rien à craindre de lui. Son objectif, c'est que chaque être humain puisse mener sa vie comme il l'entend. Il m'a même autorisée à ne plus être à son service si je le désirais. Et je sais qu'il ne mentait pas. Je suis restée parce que je veux l'aider. Être l'alliée d'un homme de bien, plus l'esclave d'un tyran…

» J'ai vu Richard Rahl pleurer la mort d'une Mord-Sith… Vous comprenez ce que j'ai ressenti ? (Elle se tapota la poitrine.) Là, dans mon cœur ?

» Aujourd'hui, Richard Rahl a des ennuis et je veux l'aider. Il nous faut aussi combattre les soudards qui campent dans les plaines d'Azrith, car ils entendent nous réduire en esclavage.

Les larmes aux yeux, les serviteurs écoutaient un récit qu'ils étaient à même de comprendre mieux que quiconque.

— S'il vous plaît, aidez-moi !

Verna n'eut pas l'ombre d'un doute sur la sincérité de la Mord-Sith. Du coup, elle eut un peu honte de n'avoir jamais songé qu'un cœur battait dans cette poitrine bardée de cuir. Jusque-là, elle pensait que l'agressivité naturelle des femmes en rouge expliquait l'ardeur que Cara mettait à défendre son seigneur. Mais il y avait beaucoup plus que cela.

Richard n'avait pas seulement sauvé la vie de cette femme. Il lui avait appris à exister, tout simplement. Un exploit que la Dame Abbesse n'était pas du tout sûre de pouvoir imiter.

Deux femmes vinrent se placer sur les flancs de Cara, lui prirent la main et la guidèrent jusqu'au couloir suspect.

Verna échangea un regard avec Dario.

Le vieil homme fronça les sourcils, tout simplement. Une façon de

dire qu'il aurait décidément tout vu au cours de sa longue vie.

La Dame Abbesse et le chef des serviteurs de la crypte emboîtèrent le pas à une colonne des plus étranges : un groupe de domestiques mutilés et la Mord-Sith qu'ils venaient de choisir comme sœur d'élection. Des hommes et des femmes lui tapotaient le bras ou l'épaule, témoignant de leur solidarité de victimes envers une autre victime. Une façon, aussi, de dire qu'ils regrettaient de l'avoir mal jugée au début.

En marchant, Verna s'avisa soudain qu'elle ne savait plus très bien où elle était. Le labyrinthe de couloirs de la crypte, circulant sur plusieurs niveaux, avait de quoi désorienter n'importe qui. Comment se repérer dans des corridors parfaitement identiques ? Celui où avançait le petit groupe devait être situé dans les entrailles du complexe, c'était à peu près tout ce que savait Verna. En d'autres termes, pour retrouver son chemin, elle dépendrait entièrement de ses compagnons.

Gardant discrètement leurs distances, les hommes de la Première Phalange veillaient toujours sur la Dame Abbesse et la Mord-Sith.

Les employés en robes blanches s'arrêtèrent à un endroit où il n'y avait aucune intersection. Plus loin, des couloirs latéraux communiquaient avec d'autres parties de la crypte. Ici, il n'y avait qu'un mur de marbre blanc.

Des hommes et des femmes entreprirent de sonder la surface lisse immaculée.

— C'est ici ? demanda Cara.

Tels des poussins massés autour de leur mère poule, tous les serviteurs hochèrent la tête.

— Et qu'est-ce qui vous dérange ?

Les mains écartées, plusieurs serviteurs firent mine de pousser le mur – ou quelque chose comme ça, parce que leur gestuelle n'était pas vraiment très parlante.

Cara ne comprit pas ce que ses nouveaux amis voulaient dire. Verna ne saisit pas davantage, et Dario gratta pensivement sa couronne de cheveux blancs.

Visiblement, l'étrange démonstration le dépassait.

Les serviteurs se regroupèrent et débattirent par signes, sans doute pour trouver une façon de préciser leur propos.

Puis ils se tournèrent vers Cara. Trois d'entre eux désignèrent le mur en secouant la tête. Les autres guettèrent avec un grand intérêt la réaction de la Mord-Sith.

— Vous n'aimez pas l'aspect de ce mur ? demanda-t-elle.

Tous les domestiques secouèrent de nouveau la tête.

Cara interrogea Verna et Dario du regard. Avec un bel ensemble, ils lui firent comprendre qu'ils nageaient au moins autant qu'elle.

— Je suis toujours perdue…, avoua Cara. Ce mur vous paraît bizarre, d'accord, mais pourquoi ? Désolée, ce n'est pas votre faute. C'est moi qui suis ignare en matière d'architecture. Vous pouvez m'aider à saisir ?

Un des hommes prit la main de la Mord-Sith et l'approcha du mur. Puis, de sa main libre, il tapota le marbre blanc.

— Continue, souffla la Mord-Sith, je t'écoute…

Le muet sourit de la façon dont elle exprimait les choses, puis il se concentra de nouveau sur le mur. Du bout d'un index, il suivit le parcours d'une veinure grise.

Cara plissa les yeux pour mieux suivre le mouvement.

Voyant qu'elle lui accordait toute son attention, l'homme continua son manège.

— On dirait que tu dessines un visage, dit Cara.

L'homme hocha la tête et ses compagnons l'imitèrent. Tendant le bras, une femme traça exactement la même figure imaginaire. Comme son camarade, elle termina en ajoutant deux points qui représentaient les yeux.

Cara posa un index sur le marbre et dessina le même visage.

Les serviteurs poussèrent de petits grognements satisfaits. Ravis que la Mord-Sith ait compris, certains lui tapotèrent amicalement le dos.

Verna saisissait de moins en moins, mais pour une fois, elle s'abstint de tout commentaire.

Un homme fit quelques pas dans le couloir puis dessina de nouveau quelque chose sur le marbre. De sa position, la Dame Abbesse ne vit pas de quoi il s'agissait. Un autre visage, supposa-t-elle cependant.

L'homme avança encore et traça un petit visage sur le marbre. Puis il se déplaça encore et en dessina un plus grand.

Verna commença à comprendre. Ces gens vivaient en permanence dans la crypte. Au fil du temps, il avait appris à voir dans les veinures du marbre des images que nul autre qu'eux ne pouvait distinguer. Ces « visages » leur servaient tout simplement de panneaux de signalisation – un moyen imparable de ne pas s'égarer dans le labyrinthe aux couloirs si semblables.

Cara aussi venait de comprendre. Et elle paraissait très inquiète.

— Montrez-moi encore ce qui ne va pas, dit-elle.

Un peu énervés qu'elle n'ait toujours pas totalement saisi, les domestiques revinrent à l'endroit où l'homme avait dessiné le premier visage. Là, ils recommencèrent à pousser symboliquement le mur.

Puis ils se tournèrent vers Cara pour voir si elle avait compris.

Elle haussa les épaules.

Un homme désigna le mur, puis il fit un geste circulaire sur un

plan horizontal, comme lorsqu'on veut indiquer que quelque chose se trouve derrière une montagne, par exemple…

Cara étudia le visage, sur le mur. Si Verna et Dario semblaient toujours dépassés, la Mord-Sith se rembrunissait de seconde en seconde. Elle saisissait de mieux en mieux ce que les serviteurs tentaient de lui dire, et ça ne lui plaisait pas du tout.

Poussant gentiment certains d'entre eux, Cara ramena les domestiques là où attendaient leur chef et la Dame Abbesse. Tel un berger qui éloigne son troupeau du danger, elle prit garde à ne laisser personne en arrière.

Puis elle entraîna également Verna et Dario, les guidant jusqu'à la sortie du long couloir. Sur ses talons, les serviteurs, pourtant très fiers d'avoir su se faire comprendre, ne cachaient pas une sourde inquiétude.

Une fois que tout le monde fut revenu à l'intersection d'origine, Cara se pencha et souffla à l'oreille de Verna :

— Envoyez quelqu'un chercher Nathan…

— Ce soir ? Tu ne crois pas que… ?

— Envoyez quelqu'un !

Glacée par le ton autoritaire de Cara, Verna comprit que la femme au cœur plein de compassion venait de céder la place à une Mord-Sith d'une froide efficacité. La guerrière en rouge venait de prendre la situation en main, et elle donnait des ordres.

Quelle situation, exactement ? Verna aurait donné cher pour le savoir. Mais lorsque Cara se comportait ainsi, on était toujours malavisé de la contrarier.

La Mord-Sith fit un signe aux soldats qui attendaient un peu à l'écart. Aussitôt, le commandant approcha pour voir ce qu'elle voulait.

— Oui, maîtresse ? dit-il après s'être tapé du poing sur le cœur – le salut rituel en D'Hara.

— Le général Trimack doit venir nous rejoindre d'urgence. Avec des hommes – beaucoup d'hommes. Il faut également prévenir les autres Mord-Sith. Je les veux toutes ici. Exécution !

— Cara, que se passe-t-il ? demanda Verna.

— Je n'en suis pas sûre…

— Nous allons mettre le palais en état d'alerte, faire venir des centaines de personnes ici et tu ne sais pas pourquoi ?

— Ai-je dit ça ? Non, j'ai avoué que je n'avais pas de certitudes, c'est tout. Mais je crois que nous sommes épiés par des visages qui ne devraient pas être là. (Elle se tourna vers les domestiques.) C'est bien ça ?

Heureux que quelqu'un les comprenne et leur fasse confiance, les serviteurs acquiescèrent avec enthousiasme.

Chapitre 40

Richard jeta un coup d'œil sous la toile du chariot et constata que le véhicule serait bientôt sorti du camp proprement dit. À chaque coup de vent, il fallait tenir fermement la toile pour l'empêcher de s'envoler. Mais le petit groupe n'avait pas pris le risque de différer son retard pour la refixer.

La rampe se dressait à quelques milliers de pas de là. De si près, l'ouvrage était terriblement impressionnant et il ne paraissait plus du tout utopique qu'il puisse bientôt donner accès au sommet du haut plateau.

Après qu'Adie eut utilisé son don pour les aider à s'éloigner discrètement du « champ de bataille », les fugitifs n'avaient plus rencontré de problèmes. Fidèles à leurs habitudes, les soldats ne cherchaient pas à s'attirer des ennuis en interceptant un chariot escorté par un garde d'élite et une sœur. Pour mieux s'épargner des soucis, ces braves guerriers tournaient la tête sur le passage du véhicule.

L'émeute en cours était loin de concerner tout le camp. Dans le stade et aux alentours, des centaines de milliers d'hommes s'affrontaient à cause du résultat injuste de la grande finale. Dans le reste du camp, les officiers avaient pris les mesures qui s'imposaient pour préserver l'ordre.

La révolte grondait cependant un peu partout. Les hommes réquisitionnés pour le chantier ne s'étaient pas engagés pour travailler comme des bœufs, crever de froid et avoir en permanence le ventre vide. S'ils servaient dans une armée de vainqueurs, c'était pour tuer, piller et violer tout leur saoul. Désormais, les promesses de butin se faisaient rares, puisque la campagne touchait à sa fin, et il fallait s'échiner sur une foutue rampe avant de toucher au but.

S'ils voulaient bien se sacrifier pour la cause – en théorie, au moins –, la plupart des soudards avaient les côtes en long et ils détestaient qu'on les fasse trimer jour et nuit.

Dès que des troubles éclataient, la répression était féroce. Voyant les contestataires se faire tailler en pièces, beaucoup de trublions potentiels avaient opté pour une saine neutralité.

Le général Meiffert avait dû se frayer plusieurs fois un chemin au milieu de groupes d'hommes très hostiles. Le plus souvent, il avait réussi à s'en tirer à l'esbroufe. En une occasion, cependant, il avait dû montrer sa force et sa détermination en tuant un type d'un coup

d'épée à la gorge.

Adie était assez souvent intervenue, et chacune de ses petites démonstrations magiques avait fait mouche. Ennemis mortels du pouvoir, les soudards détestaient devoir cohabiter provisoirement avec des sœurs et quelques magiciens ou sorciers. En attendant les lendemains qui chantent – à savoir un monde débarrassé de la magie –, ils évitaient soigneusement de se frotter aux détenteurs du don.

Derrière le chariot, près du stade, une partie des émeutiers étaient repassés sous le contrôle de leurs officiers. Mais les troubles continuaient, et ce n'était pas près de s'arrêter. Se contentant de sauver l'empereur, les gardes d'élite n'avaient pas pris le temps de restaurer l'ordre, et les combats devenaient de plus en plus violents et meurtriers.

Le calvaire de Nicci indiquait à Richard que Jagang n'avait pas succombé à sa blessure. Cela dit, rien ne prouvait qu'il fût toujours conscient.

S'il l'était, quand déciderait-il de tuer sa Reine Esclave, puisqu'il n'avait plus le pouvoir de la forcer à revenir ? Richard l'ignorait. De toute façon, si ça arrivait, il ne pourrait pas s'y opposer. Pour sauver Nicci, il fallait la débarrasser du Rada'Han, et Nathan seul en était capable.

Jetant un coup d'œil dehors, le Sourcier constata que le travail continuait sur le chantier. Même s'ils étaient tentés de se rebeller, les soudards attendaient sans doute l'issue des émeutes en cours pour choisir leur camp. L'opportunisme, dans les rangs de l'Ordre, restait une vertu capitale.

Richard baissa les yeux sur Nicci. Étendue près de lui, elle lui serrait convulsivement la main. Pour avoir lui aussi porté un collier, le Sourcier savait parfaitement ce qu'elle supportait. En revanche, on ne l'avait jamais torturé pendant si longtemps. Jusqu'à quand l'ancienne Maîtresse de la Mort résisterait-elle à cet enfer ?

En face de Richard, Jillian tenait l'autre main de Nicci. Son épée à portée de la main, Bruce jetait de très fréquents coups d'œil dehors, au cas où des ennuis s'annonceraient.

Jusqu'à quel point cet homme était-il fiable ?

C'était difficile à dire… Sur le terrain et en dehors, il avait risqué sa vie pour protéger Richard. Comme dans toutes les armées, il devait y avoir dans les rangs de l'Ordre des hommes qui doutaient de leur mission et de l'objectif final qu'on leur avait assigné. Bruce était-il de ceux-là ? Ou avait-il vécu des expériences assez dévastatrices pour le convaincre de changer de camp ? Le connaissant très peu, Richard

n'aurait su que répondre. Mais cette « conversion », si elle était sincère, lui redonnait un peu d'espoir. Partout dans le monde, y compris au cœur même du camp de Jagang, il restait des gens prêts à se battre et à périr pour défendre leur droit à la vie et à la liberté.

Alors que le chariot s'immobilisait, Adie approcha et s'appuya nonchalamment au véhicule, comme pour soulager un peu ses jambes fatiguées.

— On y est…, souffla-t-elle à Richard.

Le Sourcier fit signe qu'il avait compris, puis il se tourna vers Nicci :

— Nous sommes arrivés près de la rampe.

Le front ruisselant de sueur, la magicienne semblait sur le point de se noyer dans un océan de douleur.

Elle parvint cependant à serrer un peu moins fort la main de Richard, puis à augmenter de nouveau la pression – un signe qu'elle avait entendu.

Malgré le froid ambiant, Nicci était bouillante de fièvre. Gardant les yeux fermés la plupart du temps, elle les écarquillait parfois lorsque la souffrance, devenue intolérable, la forçait à crier ou à gémir.

Richard aurait tout donné pour pouvoir la sortir de là. Mais tant qu'ils n'auraient pas rejoint Nathan, elle serait seule face à la douleur et à l'imminence de la mort.

Seule dans un monde auquel il n'avait pas accès.

— Nicci, que devons-nous faire ? On est arrivés, mais que faisons-nous ici ? Pourquoi as-tu voulu qu'on vienne ?

Alors que Richard écartait une mèche de cheveux du front de son amie, celle-ci ouvrit les yeux.

— S'il te plaît…, murmura-t-elle.

— Oui ? Que veux-tu ?

— Tue-moi, je t'en prie ! Il faut que ça s'arrête…

Un gémissement suivit cette prière lâchée dans un sanglot. La gorge serrée, Richard se pencha davantage vers son amie.

— Accroche-toi, ce sera bientôt fini ! Si nous parvenons à entrer au palais, Nathan t'enlèvera le collier. Continue à lutter !

— Impossible…

— Je te jure que tu t'en sortiras ! Dis-moi comment regagner le palais.

— Des catacombes…

Richard sursauta. Des catacombes ? Que voulait dire Nicci ?

Jetant un coup d'œil dehors, il vit les grandes fosses creusées par les ouvriers pour en extraire de la terre. Oui, c'était assez logique. Pendant des fouilles, on faisait souvent des découvertes curieuses.

— Nicci, dit Jillian, tu parles de catacombes comme à Caska, là où je vivais ?

La magicienne hocha la tête.

Richard continua à sonder les alentours. Où pouvait être l'entrée du dédale souterrain, s'il en existait un ?

À Caska, les catacombes s'étendaient sur une incroyable surface. Après une nuit entière de recherches qui lui avaient permis de découvrir le grimoire traitant du sort d'oubli, le Sourcier n'avait exploré qu'une infime partie de la cité souterraine.

Là aussi, le plus dur avait été de localiser l'entrée. Et à Caska, elle ne se trouvait pas au milieu d'un chantier grouillant de soldats ennemis.

— Nicci, comment as-tu découvert l'existence de ces catacombes ?

— Une attaque…

— Une attaque ?

Les pièces du puzzle se mettaient en place. En creusant, les soldats avaient trouvé l'entrée des catacombes. Utilisant ces tunnels, des agents de Jagang s'étaient introduits dans le palais.

— Des ennemis sont entrés et t'ont capturée, c'est ce que tu veux dire ?

Nicci hocha la tête.

Si l'Ordre avait un moyen d'envahir le palais, pourquoi poursuivait-il la construction de la rampe ?

Eh bien, si ces sous-sols ressemblaient à ceux de Caska, y faire passer toute une armée serait quasiment impossible. Ou au minimum très long. Dans ce cas, la rampe pouvait être un leurre, histoire d'endormir la méfiance des défenseurs.

Quoi qu'il en soit, Jagang avait un moyen d'envoyer des espions au cœur même du fief d'haran. Et ça, c'était une catastrophe.

Nicci avait certainement été capturée par des sœurs. Pour vaincre sa résistance, il avait fallu des pratiquantes de la magie – assez nombreuses pour compenser les effets du sortilège défensif activé en permanence dans le complexe.

— En creusant, les soudards ont découvert ces catacombes, c'est ça ? Des sœurs se sont introduites au palais et elles t'ont capturée. J'ai bien compris ?

Nicci serra la main du Sourcier, confirmant ses déductions.

— Les défenseurs savent qu'il y a une brèche ?

Nicci fit « non » de la tête.

— Des hommes se massent…

Richard sursauta.

— Des hommes se massent à l'intérieur pour attaquer le palais ?

Nicci acquiesça.

— Adie, tu as tout entendu ?

— Oui. Et le général aussi.

Richard jeta de nouveau un coup d'œil dehors. Assez loin sur sa droite, il repéra une fosse d'où ne sortaient pas en permanence des chariots chargés de terre.

— Adie, regardez, sur la droite… Il y a un cordon de gardes autour d'une des fosses.

— Une zone sécurisée, confirma Meiffert.

— L'entrée des catacombes doit être là. La preuve, c'est qu'il n'y a plus de fosses entre celle-ci et le plateau.

— Pourquoi est-ce une preuve ?

— Nos ennemis n'ont pas voulu prendre le risque de faire s'écrouler les tunnels. C'est logique, si on considère l'âge du complexe…

— Bien raisonné, approuva Adie.

— Et comment allons-nous descendre dans cette fosse ? demanda le général.

— En nous procurant d'autres uniformes de gardes spéciaux, intervint Bruce. Déguisés, on nous laissera passer.

— Oui, mais pour Nicci et Jillian, que proposes-tu ?

L'ailier gauche ne sut que répondre.

— Elles ne peuvent pas y aller à pied, dit Meiffert, et un chariot bâché éveillerait à coup sûr les soupçons des gardes.

— Peut-être… et peut-être pas, murmura Richard.

— Qu'as-tu à l'esprit, seigneur Rahl ? demanda l'officier.

Richard ne répondit pas et se pencha vers Nicci.

— Y a-t-il des livres dans ces catacombes ?

— Oui…, coassa la magicienne.

Le Sourcier s'adressa de nouveau au général.

— Nous tenons notre petite histoire ! Alarmé par l'émeute, près du stade, l'empereur a décidé d'évacuer les ouvrages les plus précieux. Pour ce faire, il a envoyé un de ses gardes – toi, général – et une Sœur de l'Obscurité. (Richard désigna Adie.) Pour rendre la chose plus crédible encore, il faudra demander aux soldats d'escorter le chariot sur le chemin du retour.

— Ils voudront savoir pourquoi nous sommes venus seuls…

— L'émeute en cours…, proposa Bruce. Il faudra leur dire que les officiers ont refusé de soustraire des hommes à la défense de l'empereur…

— Pendant qu'ils organiseront l'escorte, dit Richard, nous nous faufilerons dans les catacombes.

— Ce ne sera pas aussi simple que ça, modéra Bruce. Tous les soldats ne quitteront pas le site, et si nous leur en donnons l'ordre, ça

éveillera leurs soupçons. Les types qui resteront verront Nicci et Jillian, c'est inévitable.

» Ces hommes ne sont pas des soldats de base. Vous avez vu leur uniforme ? La garde d'élite de l'empereur ! Ces gars ne sont ni idiots ni paresseux, et ils ont tous un œil d'aigle.

— Je vois ce que tu veux dire…, fit Richard. (Il réfléchit quelques instants avant de s'adresser à Adie.) C'est une nuit venteuse… Vous pensez pouvoir donner un coup de main aux bourrasques ?

— Pardon ?

— Aider le vent avec votre pouvoir. Faire en sorte qu'il souffle de plus en plus fort… Dès que le général aura ordonné qu'on rassemble une escorte pour notre retour, nous descendrons au fond de la fosse avec le chariot. Ensuite, une tempête miniature soufflera les torches, tout autour de nous. Profitant de l'obscurité, nous ferons entrer Nicci et Jillian dans les tunnels.

— Jusque-là, c'est bon, dit Meiffert. Mais à l'intérieur, il y aura des gardes, sans parler des soldats attendant de passer à l'attaque.

— Nous devrons passer à tout prix… Mais tu as raison, ça grouillera d'ennemis.

— Se battre dans des tunnels est difficile, rappela Bruce. Ça équilibrera les chances.

— C'est bien vu, approuva Meiffert. En un sens, le nombre d'adversaires n'importe pas, puisqu'ils ne pourront pas nous attaquer en masse.

— Certes, mais je me serais bien passé de ces problèmes supplémentaires. Nous allons devoir éliminer les gardes et les soldats un par un, ou presque, et nous aurons une meute de soudards enragés dans le dos. Sans parler des salles où des soldats seront cachés et d'où ils pourront nous prendre à revers. Il faudra marcher longtemps et aider sans interruption Nicci. Dans ces conditions, ce ne sera pas un jeu d'enfant.

— Que faire d'autre ? lança Meiffert. Nous devons passer, et il faudra se frayer un chemin à la pointe de l'épée. Ce ne sera pas facile, mais ça reste notre seule chance.

— L'obscurité nous aidera, annonça Adie. Si j'utilise mon pouvoir pour souffler toutes les torches, ils ne nous repéreront pas.

— Mais comment nous orienterons-nous ? s'inquiéta Bruce.

— Votre pouvoir, Adie ! s'exclama Richard. Vous voyez avec votre don, pas avec vos yeux.

— Et du coup, je serai les vôtres. Après avoir plongé nos adversaires dans le noir, je vous guiderai dans ces ténèbres. Vous me suivrez en silence, et personne ne se doutera de notre présence. Si nous rencontrons des patrouilles, nous tâcherons de faire des détours. Bien entendu, s'il le faut, nous les taillerons en pièces, mais il serait

préférable d'éviter toute perte de temps.

— Voilà un plan qui tient la route, conclut Richard.

Il attendit des objections ou des questions, mais personne ne parla.

— L'affaire est entendue, mes amis ! Le général se chargera de parlementer avec le capitaine de la garde. Pendant que cet officier s'occupera de l'escorte, nous descendrons au fond de la fosse. Là, le vent magique d'Adie soufflera toutes les torches. Dans la confusion qui s'ensuivra, nous entrerons tous dans les catacombes.

» Les soldats penseront que nous nous sommes mis au travail, rien de plus… Guidés par Adie, nous gagnerons le palais, et tous ceux qui se dresseront sur notre chemin le paieront de leur vie.

— Soyez tous prêts à vous battre si le capitaine ne gobe pas mon histoire, dit Meiffert.

— Si ça arrive, souffla Adie, je sèmerai le désordre parmi nos ennemis, c'est juré.

— Il faut nous dépêcher, intervint Richard. L'aube ne tardera plus trop, et nous aurons besoin de l'obscurité pour faire passer Nicci et Jillian au nez et à la barbe des soldats. Une fois à l'intérieur, l'heure de la journée n'aura pas d'importance. Mais pour la première phase du plan, l'obscurité est une alliée essentielle.

— Dans ce cas, en route ! s'écria le général.

Il alla reprendre les rênes des chevaux.

Richard sonda le ciel, à l'est, et constata qu'il n'y avait en effet pas de temps à perdre. Dès que Bruce l'eut aidé à bien remettre en place la bâche, le chariot s'ébranla.

Près de Richard, Nicci sanglotait en silence.

Incapable de mettre un terme à sa vie – ou de bannir la douleur –, elle cédait au désespoir.

Le cœur brisé par tant de détresse, Richard serra la main de son amie. Le dernier moyen de communiquer avec elle qui lui restait… Une façon de lui rappeler qu'elle n'était pas seule.

Pendant que le général parlementait avec le capitaine de la garde, Richard écouta les mugissements du vent.

— Accroche-toi, ce sera bientôt fini…, souffla-t-il à Nicci.

— Elle ne t'entend plus…, murmura Jillian.

— Non, tu te trompes !

Nicci devait l'entendre ! Il fallait qu'elle vive, parce que le Sourcier avait besoin de son aide. Sans elle, comment choisirait-il la bonne boîte d'Orden ? En ce monde, nul n'était plus en mesure qu'elle de le soutenir.

Mais surtout, elle était son amie et il tenait à elle. Pour les problèmes pratiques, on finissait toujours par trouver une solution. Mais il n'existait pas de remède au deuil, et il refusait de devoir

pleurer une disparition de plus.

Nicci était toujours là pour lui. Elle l'aidait à se concentrer et à garder confiance en lui. Depuis qu'on lui avait arraché Kahlan, elle était l'unique confidente du Sourcier, et ça n'était pas rien.

La seule idée de la perdre était insupportable.

Chapitre 41

Après avoir traversé le cours d'eau, Rachel se laissa glisser de son cheval et regarda autour d'elle, à l'affût du moindre mouvement. À la lumière de l'aube, les ombres noires des collines environnantes lui donnaient le sentiment d'être coincée au milieu d'une meute de monstres encore endormis.

Mais la fillette n'était pas dupe : il s'agissait de collines, rien de plus. En revanche, il existait des menaces bien réelles qui n'avaient rien à voir avec son imagination.

Les farfadets fantômes par exemple. Ils se rapprochaient, et c'était elle qu'ils poursuivaient.

De chaque côté du cours d'eau, deux collines jumelles composaient une double muraille apparemment infranchissable. Déjà tout défeuillés en cette période de l'année, des sumacs bordaient l'étroite piste où Rachel s'était engagée.

Tremblant de froid, la fillette regarda la gueule béante de la grotte, en face d'elle. Là encore, on eût dit qu'un monstre n'attendait qu'une occasion de la gober.

Rachel attacha à un sumac les rênes de sa monture, puis elle gravit la pente abrupte qui conduisait à l'entrée obscure de la caverne. Arrivée à destination, elle jeta un coup d'œil à l'intérieur, pour voir si la reine Violette ou Six étaient là.

Elle n'aurait pas été étonnée que Violette sorte de la caverne comme un diable de sa boîte, la gifle à la volée et éclate d'un rire mauvais.

Mais il n'y avait personne en vue.

Se tordant les mains de nervosité, Rachel sonda de nouveau les collines. Le cœur battant la chamade, elle guettait le moindre mouvement suspect. Les farfadets fantômes approchaient et c'était elle qu'ils traquaient.

Dans la grotte, elle apercevait les dessins qu'elle avait si souvent vus. Des milliers d'images couvraient les parois de roche brute. Entre les représentations grandeur nature, de plus petits dessins occupaient tout l'espace disponible.

Tous étaient différents. L'œuvre d'une multitude d'artistes, à l'évidence. Et de quelques personnes moins douées, si on en jugeait par certains croquis si sommaires et si maladroits qu'on les aurait volontiers attribués à des enfants. D'autres œuvres, au contraire, étaient impressionnantes de technique picturale et de sophistication.

Sans être experte en la matière, Rachel supposait que ces dessins étaient l'œuvre de plusieurs générations d'hommes et de femmes. Considérant la diversité des styles et leurs différents degrés de maturité artistique, Rachel avait peut-être devant les yeux le résultat de plusieurs siècles de travail plus ou moins minutieux.

Tous les dessins comportaient des personnages. Invariablement, ces individus étaient maltraités, affamés, empoisonnés ou carrément torturés. Certains corps gisaient comme des pantins désarticulés au pied d'une kyrielle de falaises ou de tours. On voyait également de-ci de-là des personnes vêtues de noir occupées à se lamenter devant des tombes.

Une galerie des horreurs qui flanquait des cauchemars à Rachel.

S'agenouillant, elle posa la main sur les lampes à huile mises à la disposition des visiteurs. Toutes étaient froides. En conséquence, personne ne devait être venu récemment.

Prenant un fragment de silex et un morceau de fer dans une niche spécialement aménagée dans la paroi, la fillette les frotta l'un contre l'autre afin d'allumer une des lampes.

Après plusieurs essais, elle obtint une belle étincelle, mais pas suffisante pour embraser la mèche. Inquiète, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le temps pressait ! Les farfadets seraient bientôt là.

Rachel secoua la lampe pour mieux imbiber la mèche d'huile, puis elle recommença à frotter le fragment de silex contre le morceau de fer. Après cinq ou six ratés, elle obtint ce qu'elle désirait et soupira de soulagement.

Ramassant la lampe, elle se redressa, se retourna et sonda une dernière fois les broussailles, près du cours d'eau. On ne voyait rien, mais les farfadets fantômes approchaient, c'était certain. D'ailleurs, elle entendait des craquements bizarres et elle sentait des regards hostiles peser sur elle.

La lampe à la main, elle se détourna de la menace et s'enfonça dans les ténèbres de la grotte, hors de portée de ses ennemis. Enfin, elle l'espérait.

N'importe où ailleurs, ils finiraient par l'avoir. C'était sa seule chance.

Consciente que ses poursuivants la talonnaient, Rachel en tremblait de frayeur. Des larmes perlant à ses paupières, elle s'enfonça dans la grotte et passa devant une interminable série de scènes plus atroces les unes que les autres.

Une longue dérive dans les ténèbres jusqu'au seul endroit où elle avait une chance d'être en sécurité. En tout cas, elle l'espérait.

Plus elle avançait, et plus la lumière du jour qui filtrait de l'entrée lui paraissait lointaine et spectrale. Jusqu'où allait-elle devoir aller

pour n'avoir plus rien à craindre ? Elle n'en savait rien. Une seule chose était indiscutable : les farfadets fantômes la poursuivaient et elle devait leur échapper.

Rachel arriva devant le grand dessin que Violette avait fait avec l'aide de Six. Étant présente ce jour-là, la fillette savait très bien qu'il s'agissait d'une représentation de Richard – même si les deux complices n'avaient jamais prononcé son nom. Le personnage central entouré d'une multitude d'autres choses, c'était le plus grand portrait en pied de la caverne. Et le plus complexe, également…

Les dessins de Violette se distinguaient de tous les autres parce qu'ils étaient tracés avec des craies de couleur. À l'époque où elle était encore reine – ou croyait l'être, plus précisément –, Violette avait passé un temps fou à suivre minutieusement les instructions de Six. Des heures durant, Rachel avait dû écouter les interminables discours que la voyante tenait à la jeune artiste avant de l'autoriser à poser sur la roche la pointe d'une craie.

Immobile devant le portrait de Richard, Rachel songea qu'elle n'avait jamais vu un dessin si sinistre.

Elle se remit bientôt en route, certaine que les farfadets fantômes n'avaient pas encore renoncé.

Que ce soit pour s'entraîner ou pour créer une nouvelle œuvre, Six et Violette avaient chaque fois dû s'enfoncer plus profondément dans la grotte pour trouver un emplacement libre sur la roche. Le portrait de Richard était leur dernière création. Donc, au-delà, la paroi devait être vierge…

Quand elle eut dépassé ce qui aurait dû être l'ultime dessin, Rachel sursauta en découvrant qu'il y en avait encore un autre. Un portrait d'elle, cette fois…

D'ignobles créatures l'entouraient. Du premier coup d'œil, Rachel reconnut les runes complexes qui les contraignaient à la suivre sans cesse. Dépourvus de substance, les monstres ressemblaient effectivement à des spectres. À une exception près : leurs crocs acérés qui semblaient bien trop réels et dangereux.

Les farfadets fantômes ! Rachel les voyait enfin, et son sang se glaçait devant l'image des créatures de cauchemar qui la prenaient pour cible à cause des runes perverses dessinées sur la roche, tout au fond d'une grotte.

À cause des sermons de Six, la fillette savait ce que représentaient certaines runes apparemment annexes. Selon la voyante, il s'agissait d'« éléments terminaux ». Leur fonction consistait à éliminer les principaux acteurs du sortilège une fois terminée la séquence d'événements que le dessin était censé provoquer. En d'autres termes, une fois qu'ils auraient détruit leur cible, les farfadets fantômes cesseraient d'exister.

Sur le dessin, les monstres affluaient de toutes les directions, ne laissant aucune issue à leur victime. Alors qu'elle croyait se mettre en sécurité, Rachel avait couru jusqu'à l'endroit où elle allait être le plus vulnérable.

Entendant un bruit, la fillette sonda l'obscurité en direction de la gueule béante de la caverne. Alors, pour la première fois, elle vit les formes spectrales qui l'entouraient, s'apprêtant à bondir sur elle pour la curée.

Morte de peur, Rachel comprit qu'elle ne pouvait plus sortir de la grotte. Il ne lui restait qu'une option : avancer jusqu'à ce qu'elle atteigne le fond de la caverne. Mais ça ne la sauverait pas. Sur le portrait, on voyait bien qu'il y avait des farfadets fantômes partout.

Rachel était désormais coincée au centre d'un sortilège qui se refermait sur elle comme les mâchoires d'un piège.

— Tu aimes mon dessin ? demanda soudain une voix.

La fillette cria de surprise, puis se tourna vers la personne qui venait de parler.

— Reine Violette…

À la lueur de la lampe, Violette arborait un rictus satisfait. Elle était venue assister à la fin de la traque. Voir les farfadets fantômes disposer enfin de leur proie…

— J'ai pensé que tu voudrais découvrir d'où viennent ces créatures, avant qu'elles te dévorent. Il fallait que tu saches d'où venait le coup, n'est-ce pas ? (Violette désigna le dessin.) J'ai fait en sorte que tu te sentes obligée de te réfugier ici, au bout du compte. Cette grotte est le lieu où le piège se referme sur toi, petite insolente. C'est ici que tout s'arrête, Rachel !

La fillette ne se fatigua pas à demander pourquoi Violette la poursuivait de sa vindicte. Elle connaissait la réponse. Depuis le début, elle l'accusait d'être responsable de tout ce qui lui arrivait de mal. Au lieu de reconnaître qu'elle se fourrait toute seule dans la mouise, Violette reportait la faute sur les autres, et prioritairement sur Rachel.

— Où est Six ?

— Qui peut le dire ? Elle ne me tient pas informée de ce qu'elle fait. C'est elle la reine, désormais… Plus personne ne m'écoute. Les gens lui obéissent et l'appellent Sa Majesté Six.

— Et qu'advient-il de vous ?

— Elle me garde pour que je dessine… (Violette pointa un index vengeur sur Rachel.) Et tout ça, c'est ta faute ! Oui, tu es responsable de tous mes malheurs !

» Mais tu vas payer pour tes crimes, crois-moi ! Mes farfadets t'arracheront la chair lambeau après lambeau, comme des vautours. Ils te picoreront les yeux – leur friandise favorite !

Rachel en frémit de terreur.

Pouvait-elle filer entre les jambes de Violette et s'enfoncer dans les ténèbres ? Peut-être, mais à quoi cela servirait-il ? Les monstres la retrouveraient partout où elle irait.

Chase lui avait appris à ne jamais renoncer. Tant qu'on avait un souffle de vie, disait-il, il fallait se battre. C'était le moment de mettre en application cette leçon. Mais comment résister à de telles créatures ?

Elle devait trouver un moyen.

Regardant autour d'elle, Rachel ne vit aucun morceau de craie.

Un cri inhumain la força à lever les yeux. Les farfadets fantômes la cernaient, à présent, et elle distinguait parfaitement leurs petits crocs acérés spécialement inventés pour lui arracher la chair des os.

— Je veux t'entendre dire que tu regrettes !

— Pardon ?

— Agenouille-toi et dis à ta reine que tu es navrée de l'avoir trahie. Si tu le fais, je t'aiderai peut-être.

S'accrochant au plus petit espoir, Rachel mit un genou en terre et inclina humblement la tête.

Ce faisant, elle continua à tenter de trouver une solution.

— Je regrette…, dit-elle.

— Et à qui t'adresses-tu ? À la roche, sans doute ?

— Je regrette, reine Violette.

— Oui, c'est mieux… Quand Six est absente, c'est moi la reine. Répète-le !

— Oui, c'est vous la reine, Majesté.

Violette eut un sourire satisfait.

— Très bien, je veux que tu t'en souviennes tout au long de ton agonie.

— Mais… vous avez parlé de m'aider…

Violette recula un peu plus dans les ténèbres.

— N'ai-je pas dit « peut-être » ? Eh bien, je viens de me décider contre. Tu ne mérites pas mon aide. Tu n'es pas digne de moi !

Dans le dos de Rachel, les cris aigus se faisaient de plus en plus proches.

Glissant une main dans sa poche, elle y trouva l'objet que lui avait donné sa mère. Le sortant, elle l'exposa à la lueur de la lampe et vit qu'il s'agissait d'un morceau de craie.

Quand sa mère le lui avait offert, elle n'avait pas eu le temps de s'y intéresser, parce qu'elle pensait uniquement à fuir les farfadets fantômes.

À présent, elle avait besoin de ce cadeau – et comme le lui avait dit sa mère, elle savait que faire avec.

Violette reculait toujours, s'éloignant prudemment de l'endroit où les créatures se déchaîneraient bientôt.

Derrière Rachel, les monstres spectraux approchaient toujours, la gueule grande ouverte afin d'exposer leurs crocs.

Rachel se campa devant le dessin qui la condamnait à mort. Utilisant la craie, elle modifia la silhouette centrale, lui donnant des formes plus rondes et modifiant le regard afin qu'il exprime une haine vicieuse.

La craie volant sur la roche, Rachel dessina sur le personnage une robe rappelant les tenues très chargées que Violette affectionnait. Puis elle se souvint du goût de la reine pour les bijoux et lui ajouta une couronne sur la tête.

Voilà, ce n'était plus elle la cible des farfadets, mais la reine Violette. Couronnée, comme il se devait…

Au fond de la grotte, un cri retentit.

Les farfadets fantômes chargèrent avec un bel ensemble. Se plaquant contre la paroi, Rachel les laissa passer et ils ne lui accordèrent pas une once d'attention.

Violette poussait désormais des cris hystériques.

— Qu'as-tu fait ? rugit-elle dans l'obscurité.

Elle déboula dans le cercle de lumière de la lampe. Autour d'elle, les monstres se préparaient au festin final.

— Qu'as-tu fait ? répéta Violette.

Trop terrifiée par ce qu'elle voyait, la fillette ne répondit pas.

— Rachel, aide-moi ! Tu sais que je t'ai toujours aimée. Comment peux-tu me trahir ainsi ?

— Reine Violette, c'est vous qui avez attiré le malheur sur votre tête.

— J'ai toujours été douce et aimante !

Rachel eut du mal à en croire ses oreilles.

— Vous, douce et aimante ? Alors que la haine a toujours été votre compagne ?

— J'ai haï les gens qui me faisaient du mal. Les méchants et les égoïstes. Tout ce que j'ai fait, c'était pour le bien de mon peuple. Et toi, ne t'ai-je pas toujours choyée ? N'ai-je pas veillé à ce que tu sois bien nourrie et confortablement logée ? Sans moi, tu n'aurais rien connu de tout ça ! Aide-moi, Rachel, et je saurai te récompenser.

— Je veux vivre, et j'ai déjà reçu ma récompense…

— Comment peux-tu être si cruelle ? Ton cœur déborde de haine ! Mais tu ne vas pas laisser un être humain périr ainsi ? Il est impensable d'être complice d'une telle abomination !

— Qui a créé les farfadets fantômes, reine Violette ?

— Tu me trahis encore ! Je te hais et j'abomine jusqu'à l'air que tu respires.

— Vous avez choisi, Majesté, lâcha froidement Rachel. Entre la vie et la haine, vous n'avez jamais hésité un instant. Et si vous êtes ici,

c’est parce que la haine vous y a conduite. À force de détester tout ce qui existe, vous vous êtes piégée vous-même.

Quand les farfadets fantômes se jetèrent sur Violette, leurs cris évoquèrent irrésistiblement ceux que les défunts devaient pousser dans le royaume des morts, lorsque le Gardien les tourmentait.

Tétanisée de peur, Rachel regarda les monstres déchiqueter la reine Violette. Par un juste retour des choses, l’ignoble caricature de souveraine subissait le sort qu’elle avait destiné à une enfant innocente.

Lorsqu’il ne resterait plus de chair sur les os de Violette – assez rondelette pour que le processus dure longtemps –, les farfadets auraient accompli leur mission. À ce moment seulement, ils retourneraient au néant d’où ils n’auraient jamais dû sortir.

Chapitre 42

Lorsqu'elle entendit du bruit, Verna leva les yeux et tourna la tête. C'était Nathan, enfin ! Les bras se balançant au rythme de ses grandes enjambées, il avançait vers le petit groupe et le général Trimack lui collait aux basques.

Cara cessa de faire les cent pas et regarda le prophète approcher avec une imposante escorte. Dans un complexe si grand, il avait fallu du temps pour localiser Nathan et le guider jusqu'à la bonne intersection de couloirs, au plus profond des entrailles du palais.

Le prophète s'arrêta devant Verna et soupira à pierre fendre.

— Je vais finir par me déplacer à cheval dans ce palais, tant il est grand ! En plus, on voudrait que je sois partout à la fois ! Du coup, je passe mon temps à courir. Bon, qu'y a-t-il ? Le messager n'a rien voulu me dire. Avez-vous trouvé nos deux disparues ?

— Baissez la voix…, grogna Cara.

— Pour ne pas réveiller les morts, c'est ça ?

Verna s'attendait à une réplique caustique de la Mord-Sith, mais elle en fut pour ses frais.

— Non, parce que nous ne savons pas exactement ce que nous avons trouvé…

— Que veux-tu dire ? s'impatienta Nathan, surpris par le ton sinistre de la femme en rouge.

— Nous avons besoin de vos talents, dit Verna. Dans le palais, mon don est affaibli et seule la magie peut résoudre notre énigme.

De plus en plus perplexe, Nathan interrogea du regard le général Trimack. Puis il se tourna vers les Mord-Sith, toutes en uniforme rouge, qui accompagnaient son escorte spéciale.

Berdine et Nyda avaient pris position juste derrière Cara, leur supérieure d'élection.

— Bon, reprit Nathan, quel est le problème et qu'avez-vous en tête ?

— Les serviteurs de la crypte…, commença Cara.

— Qui sont ces gens ? Je n'en ai jamais entendu parler.

Cara désigna les domestiques en robes blanches qui attendaient assez loin derrière les soldats d'élite de la Première Phalange.

— Ils entretiennent ces lieux… Comme vous le savez, je pense qu'il y a un problème ici.

— J'ai cru le comprendre oui… Mais après toutes ces recherches,

je ne vois rien de particulier…

— Parce que cet endroit ne vous est pas familier. J'ai passé la plus grande partie de ma vie ici, et j'en suis au même point que vous. Les tombes ont toujours été le domaine réservé du seigneur Rahl.

» Ces domestiques étaient chargés de préparer et d'entretenir les lieux en prévision des visites de Darken Rahl. En d'autres termes, ils connaissent les lieux mieux que quiconque.

Nathan étudia les hommes et les femmes en blanc, puis il se gratta pensivement le menton.

— C'est assez logique… Alors, que t'ont-ils dit, Cara ?

— Rien, parce qu'ils sont muets. Pour la crypte, Darken Rahl sélectionnait toujours des paysans illettrés. Ils ne peuvent donc pas nous écrire ce qu'ils savent…

— « Sélectionnait », dis-tu ? Dois-je comprendre que Darken Rahl enrôlait de force ses domestiques ?

— C'est ça, oui, répondit Berdine en avançant d'un pas. Dans le même ordre d'idées, il capturait des jeunes filles pour les transformer en Mord-Sith.

Cara désigna la direction générale du tombeau de Panis Rahl.

— Afin que les employés ne médisent pas de son défunt père, Darken Rahl leur a fait couper la langue. Puisqu'ils ne savent pas écrire, ces gens n'ont aucun moyen de protester contre l'injustice qui leur a été faite.

— Un homme dur…, commenta Nathan. Darken Rahl n'était pas un tendre.

— C'était un monstre, souffla la Mord-Sith.

— Personne n'a jamais prétendu le contraire.

— Maîtresse Cara, intervint Trimack, comment savez-vous ce que pensent ces gens ? S'ils ne peuvent rien dire ni écrire, c'est impossible…

— Quand ne pas faire de bruit est vital, vous communiquez par gestes avec vos hommes, n'est-ce pas ? *Idem* lorsque le bruit de la bataille les empêche de vous entendre… Au fil du temps, ces serviteurs ont inventé tout un langage. Quand je les ai interrogés, ils ont été capables de se faire comprendre. Jusqu'à un certain point, en tout cas. Comme vous vous en doutez, ils sont très observateurs.

— Attendez un peu de savoir ce qu'ils ont à dire…, souffla Verna.

Toute cette affaire lui semblait ridicule, mais quand les enjeux étaient si élevés, il ne fallait rien négliger. Depuis sa nomination au poste de Dame Abbesse, l'impulsive Sœur de la Lumière avait appris à mettre de l'eau dans son vin. En d'autres termes, elle savait à présent tenir compte du point de vue des autres, même quand elle ne le partageait pas.

Bien entendu, rien ne l'obligeait à aimer ça…

— Bon, que pensent ces gens ? demanda Nathan.

Cara désigna une intersection, au bout du couloir.

— Ils ont découvert un endroit qui n'est pas normal.

— Pas normal ? (Perdant patience, le prophète plaqua les poings sur ses hanches.) Que veux-tu dire ?

— Le marbre est veiné de gris dans ce secteur. Regardez et vous verrez par vous-même. Les serviteurs reconnaissent les motifs que forment les veinures dans la pierre. Ils se repèrent grâce à ces dessins naturels.

Nathan étudia un mur, les yeux plissés.

— C'est une sorte de langage à base d'emblèmes, ajouta Cara.

— Oui, oui… Continue !

— Dans ce couloir, à l'endroit que je vous ai montré, un bloc de marbre est… Comment dire ? C'est un intrus !

Le prophète sembla de plus en plus las de cette succession de devinettes.

— Un intrus ? Et comment serait-il arrivé ici ?

— Ce n'est pas la question… Le fond du problème, si j'ai bien compris, c'est qu'il manque un couloir.

— Pardon ? Et où se cacherait-il, ton foutu couloir ?

— Derrière l'intrus, bien sûr ! Autrement dit, le bloc de marbre surnuméraire.

Cette fois, le prophète parut ébranlé.

— Avec votre pouvoir, intervint Verna, vous devriez sentir si quelqu'un se cache derrière ce mur.

Le regard de Nathan Rahl se voila.

— Quelqu'un derrière le mur ?

— Oui, c'est ce qui nous inquiète.

— Eh bien, cette théorie semble absurde, mais elle a un avantage : vérifier sera un jeu d'enfant. (Nathan désigna Trimack et le détachement qui l'accompagnait.) Et pour ça, il fallait déranger la Première Phalange ?

— Tout dépend de ce que vous détecterez…, répondit Cara.

Trimack ne cachait plus son inquiétude. Sa mission était de défendre le palais et ses habitants, en particulier le seigneur Rahl. Et il la prenait terriblement au sérieux.

— Vous croyez vraiment qu'il y a un problème, maîtresse Cara ?

La Mord-Sith ne se démonta pas.

— Pour moi, c'est ici qu'Anna et Nicci ont disparu.

Trimack hocha la tête, puis il se tourna vers ses soldats et fit signe à un officier d'approcher.

— Vous allez nous suivre et ne pas faire de bruit, dit-il lorsque l'homme l'eut rejoint.

Le capitaine acquiesça puis partit transmettre les ordres à ses

soldats.

— Qui pourrait se cacher là-derrière ? demanda Trimack en regardant les deux femmes.

— Inutile de me poser la question…, souffla Verna. Je suis inquiète, mais je n'ai aucune réponse. Cela dit, au Palais des Prophètes, j'ai connu des domestiques qui en savaient plus long que quiconque d'autre sur une multitude de sujets. Je n'ai pas l'ombre d'une hypothèse, général, mais je respecte les impressions de ces gens.

— À raison, je crois, approuva le général.

— Si nous allions voir ? proposa Nathan.

En lui emboîtant le pas, Verna se félicita d'avoir su convaincre le prophète du sérieux de cette affaire. Si elle n'était pas sûre d'y croire elle-même, la Dame Abbesse tenait à soutenir Cara. Si on considérait ses états de service, la Mord-Sith méritait qu'on accorde du crédit à ses propos.

Cara se rongeait les sangs pour Nicci. Parce qu'elle était son amie, bien sûr, mais également un lien indispensable pour retrouver Richard.

Cara en tête, Nathan sur les talons, le petit groupe se déplaçait aussi silencieusement que possible. Un peu en retrait, Verna avançait avec Berdine et Nyda. L'arrière-garde était assurée par le général Trimack et ses guerriers d'élite.

Au niveau de l'intersection suspecte, plusieurs torches brûlaient, et l'une d'entre elles semblait sur le point de s'éteindre. Les domestiques étant restés en arrière, Trimack fit signe à ses hommes d'aller chercher des flambeaux derrière eux et de remédier au problème.

Cara claqua des doigts pour attirer l'attention du général. Puis elle fit signe à la moitié du détachement de dépasser l'intersection et de prendre position dans cette partie du couloir.

Désireuse de sécuriser la zone, Cara envoya quelques Mord-Sith avec ces soldats.

Puis elle se campa devant le mur et, du bout de l'index, suivit les contours du visage enchâssé dans le marbre.

Verna elle-même reconnut cette « tête » bien particulière.

— Voilà le visage de l'intrus, dit Cara à Nathan.

Le prophète se pencha, plissa les yeux pour mieux voir, puis il fit signe à la Mord-Sith de reculer.

Cara interrogea Verna du regard. Que faisait donc le vieux sorcier ?

La Dame Abbesse connaissait la réponse. Nathan utilisait sa magie pour repérer toute vie éventuelle. Ailleurs que dans ce palais, elle savait également le faire, mais avec moins d'efficacité qu'un sorcier. Dans le complexe, seuls les Rahl conservaient leur magie dans toute sa plénitude. Ici, Verna était en quelque sorte sourde et aveugle.

Cara rejoignit la Dame Abbesse et murmura :

— Qu'en dites-vous ?

— Rien de spécial, sauf que Nathan nous informera quand il aura trouvé quelque chose.

— Et ce sera long ? demanda Trimack.

— Non…

Soudain pâle comme un mort, le prophète s'écarta du mur.

D'instinct, Cara fit voler son Agiel dans le creux de sa main. Berdine et Nyda l'imitèrent en un éclair.

Nathan se retourna et rejoignit ses compagnes en faisant le moins de bruit possible.

— Par les esprits du bien…, soupira-t-il.

— Que se passe-t-il ? voulut savoir Cara.

— De l'autre côté de ce mur, il y a des centaines de gens.

— Quoi ? Vous en êtes sûr ?

— Des milliers, peut-être…

— Qui sont-ils ? s'enquit Verna.

— Impossible à dire… Je n'ai pas d'hypothèse définitive, mais sachez qu'ils trimballent une sacrée quincaillerie !

— Une quincaillerie ? répéta Trimack.

— Des armes, traduisit Verna.

— C'est ça, oui, confirma Nathan. Il y a une foule de gens, et ils sont lourdement armés.

— Des soldats, conclut logiquement Trimack.

Il dégaina son épée et tous ses hommes l'imitèrent.

— Qui sont-ils ? demanda Berdine.

— Je n'en sais rien, répondit Nathan, plus inquiet que Verna ne l'avait jamais vu. Je les sens, c'est tout…

— Eh bien, nous allons en apprendre plus, déclara Cara en avançant vers le mur.

Trimack fit signe à ses hommes, qui se placèrent des deux côtés du tronçon de couloir suspect.

— Et comment comptes-tu faire ? demanda Verna à la Mord-Sith.

Cara se tourna vers Nathan.

— Avec votre don, vous pouvez faire s'écrouler ce mur ?

— Un jeu d'enfant !

— Dans ce cas nous allons…

Nathan leva une main pour demander le silence. Puis il tendit l'oreille.

— Ils parlent… Au sujet de la lumière…

— La lumière ? répéta Verna, intriguée.

Le front plissé, le prophète se concentra.

Verna savait qu'il écoutait avec son don, plus avec ses oreilles. Ne pas pouvoir faire de même la rendait folle de frustration.

— Ils viennent d'être plongés dans le noir, annonça Nathan. Toutes leurs torches se sont éteintes.

Quand des bruits de voix étouffées montèrent de derrière le mur, toutes les têtes se tournèrent dans cette direction. Cette fois, pas besoin du don pour entendre. Des hommes se plaignaient de ne rien voir et ils voulaient savoir ce qui se passait.

Puis il y eut un cri terrible – très court. D'autres suivirent, moins forts, mais indiquant que la panique se répandait dans les rangs.

— Faites s'écrouler le mur ! lança Cara à Nathan.

De l'autre côté, les hommes criaient toujours, mais de surprise et de douleur, désormais.

Nathan leva les bras pour lancer un sortilège qui détruirait le mur.

Il n'eut pas le temps de finir. Le marbre blanc explosa, projetant des fragments de tailles diverses en direction du prophète et de ses compagnons. Un colosse, une épée ensanglantée au poing, traversa la cloison, une épaule en avant, et s'étala de tout son long dans le couloir.

Dans un nuage de poussière, alors que le mur n'avait pas complètement fini de s'écrouler, Verna aperçut des hommes en armure sombre qui brandissaient une impressionnante panoplie d'armes.

Ils semblaient sous le choc, incapables de comprendre ce qui venait de leur arriver. Rugissant de colère, de terreur et de confusion, ils n'étaient pas encore en état de charger.

Derrière le mur – un camouflage, en réalité – s'étendait un long couloir rempli à craquer de soldats de l'Ordre.

Dans le vacarme et l'affolement général, des hommes traversaient la brèche du mur. Le plus souvent, ils étaient grièvement blessés. Certains avaient perdu un membre, d'autres saignaient de la gorge, d'autres encore se tenaient le ventre…

Une tête détachée de son corps jaillit même de l'ouverture comme un grotesque ballon.

Le marbre blanc virait partout au rouge, et la boucherie commençait à peine.

Au milieu de cet enfer, alors que des hommes tombaient tout autour de lui, répandant sur le sol leur sang, leurs entrailles et des fluides moins nobles, Richard avançait lentement mais inexorablement.

Soutenant Nicci d'un bras – en réalité, il devait la porter, car elle semblait inconsciente –, le Sourcier se battait d'une seule main.

Mais il était le messager de la mort, et chacun de ses coups supprimait une vie.

Chapitre 43

Prenant son élan sur le dos d'un soldat de l'Ordre qui venait de s'étaler à ses pieds, Cara bondit vers Richard.

Tel un bélier vivant, le Sourcier suivait la voie ouverte par Bruce, qui avait chargé la cloison de marbre exactement comme il s'y serait pris pour faire une percée dans une ligne de défenseurs.

Quand il eut atteint le couloir, Richard alla déposer délicatement Nicci le plus loin possible de la « ligne de front », puis il revint faire face au flot de soudards qui se déversait par l'ouverture béante. Impitoyable, il frappa chaque fois qu'une ouverture se présentait – pour tuer, pas pour blesser, car il ne pouvait plus s'offrir ce luxe.

Les soldats de l'Ordre avaient une seule cible en tête : Ruben, le marqueur aux peintures de guerre rouges. Des membres de la Première Phalange accouraient déjà, mais c'était à peine si les soldats les voyaient. Multipliant les esquives et les parades, le Sourcier faisait un massacre. Mais pour un adversaire abattu, deux nouveaux se présentaient face à lui.

Cara intercepta un colosse au crâne rasé qui tentait d'attaquer Richard par-derrière. Tenant son Agiel à deux mains, la Mord-Sith l'abattit sur la gorge du soudard.

Du coin de l'œil, Richard vit le type grimacer de douleur puis s'écrouler, très probablement raide mort. Très opportuniste, il profita de l'ouverture qui lui était offerte pour embrocher un autre soudard.

Tous les hommes qui attendaient dans le couloir, derrière le faux mur, étaient des combattants expérimentés. La bataille ayant commencé plus tôt que prévu, ils avaient été un peu surpris, mais leur entraînement reprenait le dessus et ils se montraient d'une redoutable efficacité. Ce n'étaient pas de simples soudards de l'Ordre venus pour tuer, piller et se couvrir de gloire bon marché. Ces militaires de métier savaient ce qu'ils faisaient et ils ne perdaient pas leur sang-froid face à une résistance inattendue. Bien équipés, maniant des armes d'excellente facture, ils savaient réaliser une percée avec une remarquable économie de mouvements et d'énergie.

Si doués qu'ils fussent, ils avaient été surpris par la soudaine extinction des torches, puis par une attaque très violente. Certains de ne rien risquer dans leur cachette – après tout, c'étaient eux qui allaient surprendre l'ennemi, pas le contraire –, ils avaient cédé à une panique bien compréhensible, même pour des tueurs comme eux. Dans cet affolement, des hommes étaient morts sans même

comprendre ce qui leur arrivait.

Richard avait tiré le meilleur parti possible du chaos généralisé. Son but n'était pas d'affronter les soldats, mais de se frayer un chemin jusqu'à la sortie. Avec Nicci, Jillian et même Adie à conduire en sécurité, le Sourcier, Bruce et Meiffert n'avaient pas eu le loisir de faire dans la dentelle. Une charge héroïque et aveugle, voilà ce qu'ils venaient de réussir.

Depuis qu'elle était dans le palais, le pouvoir de la dame des ossements avait faibli, l'empêchant d'aider vraiment les trois hommes.

Remis de leur surprise, les guerriers de l'Ordre se retrouvaient maintenant dans leur élément favori : le combat. Supérieurement bien entraînés et plus motivés que le soudard lambda, ces hommes avaient l'habitude d'être en première ligne lors des attaques décisives sur une position ennemie.

Par bonheur, Richard, Bruce et Meiffert n'avaient plus besoin de se battre seuls contre cette marée humaine. Cara faisait déjà des ravages et son intervention déconcertait les hommes de Jagang. Habitués à affronter d'autres soldats, ils ne savaient rien des tactiques habituelles des Mord-Sith. Très intelligemment, ils tentaient de rompre le contact avec Cara, mais d'autres femmes en rouge venaient d'arriver, les prenant en tenaille.

Berdine et Nyda jouaient de l'Agiel avec une incroyable férocité. Qu'ils soient touchés à la gorge ou à la poitrine, leurs adversaires s'écroulaient instantanément, la carotide ou le cœur dévastés de l'intérieur.

La Première Phalange se mit aussi de la partie, ses deux ailes se refermant comme un étau sur les soldats de l'Ordre.

Arme au poing, Trimack menait l'assaut.

En taille, en poids et en compétence, les soldats du général n'avaient rien à envier aux meilleurs éléments de l'Ordre. Avant le conflit en cours, sous le commandement de Darken Rahl, ils avaient plus d'une fois démontré que leur réputation n'était pas usurpée.

Une grappe de soldats en armure noire fondait sur Richard. Alors qu'il s'apprêtait à les repousser, deux colosses vinrent s'interposer entre leur objectif et eux.

Maniant l'épée avec une précision mortelle, les deux hommes semaient aussi la mort en décochant de furieux coups de coude dans la gorge de leurs adversaires.

Très surpris, Richard reconnut Ulic et Egan, les deux gardes du corps privés du seigneur Rahl. Vêtus d'un uniforme de cuir qui leur faisait comme une seconde peau, ils portaient sur la poitrine une lettre « R » géante sur un fond de deux épées croisées. Les bandes de métal qui enserraient leurs coudes n'avaient rien d'ornemental. Hérissées de

piques, c'étaient des armes particulièrement meurtrières dans les combats rapprochés. Très vite, les envahisseurs comprirent que se frotter à Ulic et Egan était un moyen imparable de connaître une fin très rapide et particulièrement sanglante.

Comme si tout cela ne suffisait pas, Nathan criblait les agresseurs d'éclairs qui les carbonisaient sur pied ou les coupaient en deux, selon la nature du sortilège. Et contre le vieux prophète aux cheveux blancs, les guerriers de l'Ordre n'avaient aucun moyen de riposter, car il n'y avait pas de magiciens avec eux.

Protégeant à la fois Jillian et Adie, le général Meiffert émergea à son tour de l'ouverture. Se baissant juste à temps, il évita un coup de hache puis embrocha le propriétaire de l'arme.

Richard vit que la dame des ossements était couverte de sang. Pas le sien, espéra-t-il…

— Benjamin ? s'écria Cara, un instant pétrifiée de surprise.

— Charge-toi d'Adie !

— Je dois protéger le seigneur Rahl !

— Fais ce qu'il te dit ! cria Richard, couvrant le vacarme de la bataille. Aide notre amie !

À la grande surprise du Sourcier, Cara obéit sans se faire davantage prier. Libéré d'un souci, Meiffert saisit Jillian par le bras et la tira derrière lui pour la soustraire à la charge furieuse de deux hommes. Vif comme l'éclair, il transperça la poitrine du premier.

Accroupi pour ne pas se trouver sur la trajectoire de l'arme du général, Bruce frappa le deuxième attaquant aux genoux, lui coupant les jambes au sens littéral de l'expression.

Un troisième homme voulut bondir sur le général. L'interceptant en plein vol, Egan lui brisa net la nuque puis se débarrassa sans un regard de sa dépouille et reprit le combat.

— Recule ! cria Meiffert à Cara lorsqu'il vit qu'elle revenait se jeter dans la mêlée.

— Mais je dois…

— Recule, te dis-je !

Une nouvelle fois, la Mord-Sith obéit. Décidément, ce n'était pas un jour comme les autres.

— Nathan ! appela Richard quand il comprit pourquoi le général venait de forcer la Mord-Sith à reculer – et de lui emboîter le pas.

Tous les fugitifs étaient sortis du couloir obscur. Là-dedans, il n'y avait plus personne à épargner.

— Nathan, nous sommes tous là ! Allez-y !

Le prophète n'eut pas besoin d'un dessin. Levant les mains, il arrosa de feu de sorcier la position ennemie.

Les lances de flammes mortelles fondirent sur leurs cibles en

rugissant. Incapables de rebrousser chemin, car leurs camarades derrière les poussaient en avant, les premiers rangs de soldats de l'Ordre s'embrasèrent comme des torches.

Irisant le marbre blanc de reflets orange, le feu de sorcier continua son chemin dans le corridor.

Une boule de feu vint achever le travail, transformant le couloir en une antichambre du royaume des morts. Même quand il s'agissait d'adversaires, voir des êtres humains périr ainsi vous nouait les entrailles.

Très vite, les cris de douleur couvrirent le fracas des épées qui continuaient à s'entrechoquer.

Nathan invoqua de nouveau du feu de sorcier et l'envoya dévaster le couloir.

Rien n'arrêterait ces flammes et aucune matière ne leur résistait. Comme de la lave en fusion, le feu de sorcier faisait fondre les armures et les cuirasses, cherchant la peau fragile qui se cachait dessous. Face à lui, les cottes de mailles ne se révélaient pas plus efficaces.

Croyant échapper à la mort, des hommes arrachaient leurs vêtements, mais cela ne suffisait pas. Lorsqu'il avait trouvé une cible, le feu de sorcier ne s'éteignait pas avant de l'avoir au minimum carbonisée jusqu'à l'os.

Leur tunique et leur pantalon déjà en flammes et en train de se fondre à leur peau, les attaquants étaient condamnés, car en fin de compte, se déshabiller revenait simplement à s'écorcher vif eux-mêmes sans prolonger d'une seconde leur survie.

Le visage fumant, des hommes désespérés cherchaient à aspirer de l'air et inhalaient au contraire des flammes.

Les hommes qui avaient déboulé du couloir comprirent très vite qu'ils ne recevraient plus de renforts.

Impitoyables, les soldats de la Première Phalange taillaient en pièces ces adversaires pris entre les mâchoires d'un piège mortel.

Certains que les vainqueurs ne feraient pas de prisonniers, les hommes de Jagang résistaient avec l'énergie du désespoir. Mais leur déroute était désormais garantie.

Alors que le général Meiffert tranchait net le bras d'un homme, Bruce prit son épée à deux mains pour l'enfoncer dans la poitrine d'un colosse qui gisait sur le sol à ses pieds.

Richard aperçut du coin de l'œil un soldat qui fonçait sur lui, les traits tordus par la fureur et l'angoisse. Se retournant, il passa au-dessus de la garde de l'homme et lui enfonça son épée dans la tête, juste au-dessus des yeux. Puis il dégagea la lame et regarda sa victime basculer en arrière, les yeux écarquillés de surprise. Avant que le soldat ait touché le sol, Berdine lui plaqua son Agiel à la base du

crâne. Un coup de grâce plutôt miséricordieux, quand on y réfléchissait bien.

Nathan lança dans le couloir obscur une nouvelle boule de feu qui fila en rugissant vers ses cibles. Cette attaque fit mouche sur un petit groupe d'hommes qui avaient jusque-là échappé au massacre. Les vêtements en feu, ces pauvres types tentèrent d'échapper à leur destin en s'éparpillant, mais il était trop tard pour eux. Les flammes ne les lâcheraient plus. Et de toute façon, ils étaient coincés par la masse compacte de leurs camarades, qu'ils fussent vivants, blessés ou déjà morts. Condamnés à brûler vifs, ces soldats pourtant courageux hurlaient de terreur comme des enfants. À l'arrière, la majorité des attaquants avait déjà dû rebrousser chemin pour gagner le plus vite possible la douillette sécurité du camp – toute relative, puisqu'il leur faudrait affronter l'ire de Jagang, mais tout valait mieux que de brûler sur place.

Faute de combattants, la bataille n'était plus très loin de cesser. Les derniers agresseurs tombaient sous les coups de la Première Phalange et ils n'avaient aucune pitié à attendre des hommes du général Trimack.

Écartant un homme qu'elle venait de tuer presque distraitement, Cara vint se camper devant le général Meiffert.

— Tu te prends pour qui ? demanda-t-elle, plus en colère contre l'officier que contre le soldat qu'elle venait d'abattre. Tu crois avoir le droit de me donner des ordres ?

— J'ai fait mon travail, rien de plus… Le seigneur Rahl avait un plan en tête, et tu étais au mauvais endroit, faisant obstacle à son exécution.

— Je me fiche de…, commença Cara.

— Je n'ai pas le temps de discutailler avec toi ! explosa Meiffert, aussi furieux que la Mord-Sith. Tant que je commanderai, tu m'obéiras, un point c'est tout !

Cara se tourna vers le couloir où des hommes continuaient à brûler vifs, leurs bras et leur tête devenus des torches vivantes.

Richard avait vite compris que les attaquants étaient trop nombreux pour être repoussés par des moyens classiques. Pour dégager son champ de tir à Nathan, il avait fait en sorte d'écarter Meiffert, Bruce, Jillian et Adie de la zone sensible.

Meiffert avait compris les intentions de son chef. Constatant que Cara se tenait exactement où il ne fallait pas, il lui avait ordonné de s'en aller. Au milieu d'une bataille, un général ne pouvait pas admettre qu'on conteste son autorité. Tout ça était parfaitement logique.

Une fois parvenue à cette conclusion, Cara renonça à la querelle et alla rejoindre Richard. Prenant garde à ne pas glisser sur le sang qui

maculait le sol, il approchait de Nicci, toujours vivante, par bonheur, mais blanche comme un linge et incapable de bouger.

— Nicci, accroche-toi ! Nathan est là.

Les yeux révulsés, l'ancienne Maîtresse de la Mort vivait un calvaire. Ayant compris qu'il l'avait définitivement perdue, Jagang tentait de la tuer par l'intermédiaire du Rada'Han. Le sortilège qui défendait le palais l'en empêchait pour le moment, condamnant Nicci à une lente et douloureuse agonie.

— Nathan ! On a besoin de vous !

Au-delà des cadavres de soldats de l'Ordre qui jonchaient le sol, Richard vit le prophète s'agenouiller près d'un blessé.

Le Sourcier devina de qui il s'agissait et sentit son cœur se serrer quand le vieil homme secoua tristement la tête.

Ce n'était plus un blessé, mais un moribond qu'il examinait…

— Nicci, courage ! Nous allons t'enlever ce collier. Surtout ne baisse pas les bras ! (Richard prit Cara par le bras et la tira vers lui.) Reste avec elle. Elle ne doit pas se croire abandonnée et autorisée à se laisser sombrer dans le néant.

Cara acquiesça tristement.

— Seigneur Rahl, je suis très contente de vous revoir.

— Je sais, et crois-moi, c'est réciproque !

Sur ces mots, Richard courut rejoindre Nathan sans se soucier de piétiner les cadavres ou les membres épars des soldats de l'Ordre. Dès qu'il fut assez près, ses pires craintes furent confirmées. Nathan se tenait aux côtés d'Adie, qui respirait à peine…

— Nathan, vous devez l'aider ! implora le Sourcier.

Le général Meiffert et Jillian s'accroupirent en face du prophète. La fillette prit la main d'Adie et la serra contre son cœur.

— Désolé, mon garçon, soupira Nathan, mais je crains de ne rien pouvoir faire.

La gorge serrée, Richard baissa les yeux sur la dame des ossements. Dans ses yeux uniformément blancs, il lut une inébranlable sérénité. Même si elle souffrait mille morts, Adie s'en allait en paix.

— Nous avons réussi, souffla Richard. Votre plan était génial !

— Je suis contente, mon petit. Mais tu dois t'occuper de Nicci, pas de moi…

— Oubliez ça, Adie ! Pour une fois, pensez exclusivement à vous.

La vieille dame prit le poignet de Richard et l'attira vers elle.

— Aide Nicci, te dis-je ! Moi, j'ai joué mon rôle, et le rideau peut tomber sur ma vie… Nicci est ta dernière chance de sauver tout ce qui nous est cher en ce monde. Jure-moi de la sauver !

Richard hocha la tête et sentit une larme rouler sur sa joue.

— Je vous jure de tout faire pour la tirer de là.

Adie eut un grand sourire.

Richard ne put s'empêcher de sourire aussi devant ce petit chef-d'œuvre de manipulation. Zedd l'avait prévenu : les magiciennes savaient présenter les choses de telle façon qu'on finissait par faire exactement ce qu'elles voulaient… en croyant qu'on l'avait décidé soi-même.

— Inutile d'utiliser vos trucs de magicienne pour me forcer à tenir ma promesse. Nathan va retirer le Rada'Han à Nicci, et tout ira pour le mieux.

La dame des ossements serra la main du Sourcier.

— Je ne suis pas sûre que ça suffise, Richard. Elle a besoin d'une aide que toi seul peux lui apporter.

Richard se demanda ce qu'il aurait pu faire de plus que le prophète. Même s'il avait su utiliser son don, il n'était plus en contact avec cette force mystérieuse qu'on nommait la magie.

Pour une raison inconnue, il était privé de son pouvoir depuis quelque temps…

Adie ferma les yeux et Jillian ne put s'empêcher de pleurer d'angoisse. Pour la réconforter, Meiffert enlaça la fillette.

— Seigneur Rahl ! appela Cara d'un ton impérieux.

Richard et Nathan se tournèrent ensemble vers la Mord-Sith agenouillée auprès de Nicci.

— Venez vite !

— Accroche-toi…, murmura Nathan à Adie.

Il posa un index sur le front de la vieille dame, qui se détendit un peu et soupira.

— Je l'ai soulagée pour un temps, expliqua le prophète à son lointain descendant. Avec l'aide d'une ou deux sœurs, je pourrai peut-être la tirer de là…

Richard hocha la tête, puis il prit le bras de Nathan et l'aida à se relever. En rejoignant Cara et Nicci, les deux hommes durent se frayer un chemin au milieu d'un véritable champ de cadavres. Il y avait surtout des soldats ennemis, mais la Première Phalange avait elle aussi payé son tribut à la violence.

Même si ça paraissait impossible, Nicci allait encore plus mal. Sous les assauts du pouvoir qui tentait de la tuer, la pauvre tremblait de tous ses membres.

— Il faut la débarrasser du collier, dit Richard à Nathan. Jusque-là, Jagang s'en servait pour contrôler Nicci. À présent, il essaie de la tuer.

Nathan souleva les paupières de Nicci pour voir où elle en était. Puis il posa les deux mains sur le collier de métal lisse et se concentra. Bientôt, un bourdonnement sourd fit vibrer l'air, mais cet étrange phénomène ne dura pas.

Nathan lâcha le collier et se releva.

— Je suis navré, Richard…

— Comment ça, navré ? Il faut lui retirer ce Rada'Han avant qu'il la tue !

Le prophète laissa son regard errer sur le charnier dont il était en partie responsable.

— Désolé, mon garçon, mais je ne peux rien faire.

— Si, lui retirer le collier ! s'écria Cara.

— Je le ferais, si c'était en mon pouvoir… Hélas, il faudrait pour cela que je contrôle les deux facettes de la magie.

— Dans ce palais, dit Richard, vous êtes plus puissant que partout ailleurs. C'est le fief des Rahl, et vous en êtes un ! Servez-vous de cet avantage.

— Mon pouvoir additif est plus fort, c'est vrai, mais je n'ai pas une once de magie soustractive. Et sans cette magie-là, je ne peux pas ouvrir le collier.

— Au moins, vous pouvez essayer !

Nathan posa une main paternelle sur l'épaule de Richard.

— C'est déjà fait, mon garçon, et je dois m'avouer vaincu.

— Sans aide, elle va mourir…

— Je sais… Je sais…

— Seigneur Rahl ? demanda une voix masculine.

C'était celle du général Meiffert. Une nouvelle fois, Richard et Nathan tournèrent la tête en même temps.

L'officier hésita un instant, comme s'il ne savait pas auquel s'adresser.

— Nous devons agir avant que l'ennemi nous envoie d'autres hommes par le même chemin. Nous ignorons combien de soldats attendent derrière ceux-là, bouillant de passer à l'attaque. Nous devons prendre des mesures défensives.

— Non, il faut dératiser, dit Richard, sa propre voix lui semblant appartenir à un étranger qui lui déplaisait souverainement.

— Dératiser ? répéta Nathan.

— D'abord, il faut s'assurer qu'il n'y a plus de soldats ennemis ici. Ensuite, le feu de sorcier dévastera tous les couloirs reliés à celui que nous venons de découvrir. Les catacombes sont réservées aux morts, pas vrai ? Nous allons éliminer les vivants comme on se débarrasse des rats.

— Je m'en occupe, dit Nathan d'une voix qui tremblait un peu.

Richard prit la main de Nicci et regarda le vieux prophète se relever avec une souplesse étonnante.

— Nathan, vous pouvez sûrement faire quelque chose !

— Ne t'inquiète pas, mon garçon, plus un ennemi ne passera !

— Je parlais de Nicci… Comment pouvons-nous l'aider ?

Le regard voilé par ses angoisses personnelles et des souvenirs qu'il

aurait préféré oublier, Nathan répondit dans un souffle :

— Reste avec elle, Richard… Ne la quitte pas tant qu'elle est encore là. Partager ses derniers moments, voilà tout ce que tu peux faire…

Sur ces mots, le prophète se détourna et emboîta le pas au général Meiffert.

Chapitre 44

Assise sur les talons à côté de Richard, Cara lui posa une main amicale sur l'épaule.

Nicci agonisait et il se sentait partir avec elle.

La serrant dans ses bras, il ne réussissait pas à l'arracher à la mort. Jagang allait être victorieux et il n'y avait rien à faire.

En repensant aux événements qui l'avaient conduit jusqu'à ce moment terrible de sa vie, Richard s'avisa qu'il n'avait jamais eu une vraie chance de modifier les choses. Telle une catastrophe naturelle, les fanatiques de l'Ordre balayaient tout sur leur passage. Déterminés à éradiquer la joie et la liberté, ils souillaient tout ce qu'ils touchaient et ne laissaient que des ruines dans leur sillage.

Adorateurs aveugles de ce mensonge odieux qu'ils appelaient l'après-vie, les idéologues de l'Ordre et leurs fidèles frappaient de leurs foudres tous les rebelles qui entendaient profiter du monde des vivants – et de la seule vie qu'on était sûr d'avoir, tout compte fait !

Richard haïssait Jagang et ses séides. Pour le mal qu'ils faisaient à la vie, il était prêt à les expédier tous au plus profond du royaume des morts.

Bien qu'elle fût à demi inconsciente, Nicci serra la main du Sourcier, comme pour lui transmettre un message.

À l'instar de tous ceux qui avaient combattu l'Ordre et péri face à ses meutes de bouchers, l'ancienne Maîtresse de la Mort serait bientôt hors de portée de tous ceux qui lui voulaient du mal. Au terme d'une existence difficile, après avoir su résoudre la plupart de ses contradictions, elle s'éclipserait le cœur léger parce qu'elle avait su parcourir le pénible chemin qui mène de l'obscurité à la lumière.

Après tant d'épreuves, un éternel repos. Que pouvait-on demander de plus ?

Même s'il savait que son amie, en mourant, échapperait à d'atroces souffrances et serait définitivement hors d'atteinte de Jagang, Richard refusait de la voir quitter si tôt le monde des vivants.

En cet instant, l'existence lui parut soudain vide de sens. Tout ce qui avait de la valeur était méthodiquement détruit par des fanatiques convaincus de devoir assassiner tous ceux qui refusaient de plier l'échine sous le joug de l'Ordre.

La folie dévastait le monde, et nul n'y pouvait rien.

Tant de morts déjà, et tant de drames encore à venir. De plus en plus souvent, Richard avait le sentiment de sombrer dans un puits sans

fond de désespoir et de malheur. La boucherie durerait jusqu'à la fin des temps, et toute résistance s'avérerait inutile. À part la mort, il n'y avait aucun moyen de fuir l'horreur.

Et voilà que Nicci allait emprunter cette porte de sortie…

Comme tant d'autres personnes, Richard avait juste demandé à pouvoir vivre avec la femme qu'il aimait. Mais on avait volé son passé à Kahlan, lui interdisant de connaître ce bonheur des plus élémentaires. Pour l'heure, le Sourcier avait aidé sa femme à fuir la tyrannie, mais les sbires de Jagang la poursuivraient inlassablement. Si l'Ordre ne finissait pas par être vaincu, Kahlan perdrait la bataille, au bout du compte.

Comme Nicci, qui agonisait inexorablement…

Alors qu'il plongeait au plus profond de lui-même, y cherchant l'oubli de tout et de tous, Richard eut le sentiment que la foudre venait de le frapper au cœur. Pendant un moment, complètement désorienté, il dériva dans un étrange néant où le silence avait quelque chose de consolant. Était-il en train de mourir, tout simplement ?

Non, probablement pas, puisqu'il revint à la conscience, confus comme s'il avait voyagé pendant des siècles en compagnie d'un million de météorites. Ou plutôt, d'étoiles qui venaient toutes de se transformer en novae…

— Seigneur Rahl ! s'écria Cara. (Le prenant par le bras, elle le secoua violemment.) Que vous arrive-t-il ? Seigneur Rahl !

Richard s'aperçut qu'il criait. Et qu'il ne pouvait pas s'en empêcher.

Alors, il comprit ce qui lui arrivait.

Une renaissance. Un éveil.

Le retour à son intégrité la plus absolue.

Comme s'il avait hiberné pendant mille ans, son corps se réveillait et la sève qui se déversait dans ses veines l'enivrait. En même temps, il avait mal jusque dans la moelle des os – une douleur si fulgurante qu'elle finirait par le rendre insensible à tout, si rien ne se produisait.

Richard redevenait totalement lui-même, et ce processus, comme une véritable naissance, lui déchirait les entrailles.

Comme s'il avait oublié son identité, errant dans l'obscurité pendant des lustres.

Et soudain, le retour à la lumière, à soi, à la conscience…

Son don était revenu. Même s'il ignorait pourquoi et comment, sa magie était de nouveau présente en lui.

Sans la colère, il se serait probablement évanoui, les sens submergés par ce printemps intérieur aussi bourgeonnant qu'inattendu. Mais il y avait cette fureur contre tous ceux qui tentaient d'étouffer la vie, de la piétiner, d'exterminer ses défenseurs…

Alors qu'il renouait le contact avec son don, recouvrant toute la

combativité qui lui avait permis de tenir debout pendant ces années de lutte, Richard entendit un cliquetis métallique.

Aussitôt après, Nicci poussa un petit cri.

Toujours secoué par la tempête qui faisait rage en lui, Richard s'aperçut à peine que son amie le serrait convulsivement dans ses bras et luttait pour reprendre son souffle.

— Seigneur Rahl, s'écria Cara, regardez ! Le collier s'est ouvert. Et l'anneau d'or que Nicci avait à la lèvre vient de disparaître.

Richard baissa les yeux sur Nicci, qui le regardait fixement. Brisé net, le Rada'Han était tombé de son cou.

— Ton pouvoir est revenu…, souffla l'ancienne Maîtresse de la Mort. Je le sens.

C'était la stricte vérité. Si inexplicable que ce fût, son don était de retour.

Regardant autour de lui, Richard s'avisa que les hommes de la Première Phalange l'entouraient, prêts à le défendre en cas de besoin. Ulic et Egan étaient là aussi, en compagnie d'une petite armée de Mord-Sith.

L'entendant crier, tous ses fidèles avaient cru qu'on l'attaquait, et ils s'étaient précipités à son secours.

— Richard, dit Nicci d'une voix encore très faible, as-tu perdu l'esprit ?

La magicienne devait lutter pour garder les yeux ouverts. L'épreuve qu'elle venait de traverser l'avait épuisée et il lui faudrait beaucoup de repos pour s'en remettre. Cela dit, elle était sauvée et c'était tout ce qui comptait.

— Que veux-tu dire ?

— Pourquoi t'es-tu couvert le visage et le corps de runes rouges ?

— Moi, j'aime bien, dit Cara.

— Je suis d'accord, l'approuva Berdine. Ça rappelle notre uniforme de cuir, mais sans le cuir…

— Le seigneur Rahl est très beau comme ça, renchérit Nyda.

Malgré son épuisement, Nicci parvint à montrer qu'elle ne trouvait pas ça drôle du tout.

— Où as-tu appris à dessiner ces symboles ? Sais-tu seulement à quel point ils sont dangereux ?

— Bien sûr… Pourquoi crois-tu que je les ai choisis ?

Nicci renonça à polémiquer, sans doute parce qu'elle se sentait trop lasse pour ça.

— Richard, écoute-moi ! Si je ne… enfin, s'il m'arrive quelque chose, sache que tu ne dois pas dire à Kahlan ce que vous êtes l'un pour l'autre.

— Pardon ?

— Il faut un champ stérile… Si je ne me rétablis pas, tu dois le

savoir… Si tu révèles son passé à Kahlan, ça ne fonctionnera pas.

— Qu'est-ce qui ne fonctionnera pas ?

— Le pouvoir ordenique… Si tu parviens à l'invoquer, tu auras besoin d'un champ stérile. En d'autres termes, ça veut dire que Kahlan ne devra pas avoir entendu parler de votre amour. Sinon, ses souvenirs ne seront pas reconstruits. Parle-lui, et tu la perdras pour toujours !

Richard acquiesça. Il n'était pas sûr d'avoir tout compris, mais tout ça était assez inquiétant. Nicci délirait-elle après l'épreuve qu'elle venait de subir ? C'était possible, mais pour l'heure, approfondir le sujet n'était pas d'actualité. Ils reviendraient sur le sujet lorsqu'elle aurait recouvré tous ses moyens physiques et intellectuels.

— Tu m'as écoutée ? demanda l'ancienne Maîtresse de la Mort.

Richard craignait de l'avoir libérée trop tard du collier. Quoi qu'il en soit, pour le moment, elle n'était pas vraiment elle-même.

— Oui, oui… Un champ stérile, j'ai compris… Nicci, détends-toi en attendant que nous t'ayons trouvé un endroit où dormir en paix. Ensuite, tu pourras tout m'expliquer tranquillement. Tu es en sécurité, désormais.

Richard se releva.

Cara et Berdine aidèrent Nicci à se remettre debout.

— Il faut qu'elle se repose, dit le Sourcier. Aussi longtemps qu'il le faudra…

— J'en fais mon affaire, seigneur Rahl, assura Berdine.

« Seigneur Rahl »… Oui, le titre lui revenait de nouveau… Mais comment réagirait Nathan ? Finirait-il par en avoir assez d'occuper le poste par intérim, chaque fois qu'on avait besoin de quelqu'un pour garder actif le lien magique qui protégeait de Jagang les sujets du seigneur Rahl ? Un jour, il serait peut-être las que Richard revienne régulièrement réclamer son titre.

Avant de pouvoir réfléchir vraiment à la question, le Sourcier fut distrait par un bruit étrange. Un craquement, suivi par un son assourdi.

Alors que ses défenseurs s'écartaient pour le laisser passer, Richard vit qu'un homme approchait.

Plissant les yeux, il crut d'abord qu'il s'agissait d'un membre de la Première Phalange. Mais l'uniforme ne collait pas complètement – en tout cas, il pouvait aisément être confondu avec un autre.

Désireux d'aider le seigneur Rahl, le général Trimack fit signe à ses soldats de lui laisser plus de place pour passer, d'autant plus que deux Mord-Sith et une magicienne en piteux état le suivaient.

Mais Richard s'immobilisa, le regard rivé sur le soldat qui approchait toujours.

L'homme n'avait pas de visage.

Avait-il été brûlé au point que ses traits aient fondu littéralement ? C'était possible, bien entendu, mais son uniforme était intact et sa peau, partout ailleurs, paraissait parfaitement saine.

De plus, l'homme ne marchait pas comme un blessé.

Pourtant, il n'avait pas de visage !

Deux dépressions ovales remplaçaient ce qui aurait dû être les yeux. Au-dessus, on pouvait deviner une avancée osseuse caractéristique, mais totalement dépourvue de sourcils.

Le nez était représenté par une très légère bosse verticale. Dessous, il n'y avait même pas l'ombre d'une bouche. À croire que ce visage, sculpté dans l'argile, en était encore au stade de l'ébauche.

Les mains aussi étaient inachevées. Les doigts manquaient, comme si on avait plutôt affaire à des moufles de chair.

Dès qu'on le regardait avec assez d'attention, l'apparence de ce soldat avait de quoi glacer les sangs.

Un homme de la Première Phalange qui s'occupait d'un blessé riva aussi son attention sur le soldat sans visage. Se relevant, il tendit un bras, comme pour indiquer à l'étrange personnage de garder ses distances.

L'homme sans visage posa une main sur le bras du soldat. Aussitôt, la tête et les mains du malheureux noircirent et se craquelèrent comme si une incroyable chaleur venait de les carboniser en un éclair. Avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, il s'écroula avec un bruit sourd – identique à celui que Richard avait entendu un peu plus tôt.

Le soldat qui continuait à approcher avait changé. Le nez beaucoup mieux dessiné, il était à présent doté de ce qui pouvait passer pour une bouche – à croire qu'il avait volé ses traits à la victime qu'il venait d'abattre.

D'autres hommes de la Première Phalange vinrent se camper devant ce qui était à l'évidence un ennemi. Sans cesser d'avancer, l'inconnu les toucha tour à tour, leur infligeant la même atroce fin qu'à leur camarade.

— La bête de sang…, souffla Nicci à côté de Richard. (Pour se stabiliser, elle lui posa une main sur l'épaule.) Oui, la bête… Ton don est revenu, et elle peut de nouveau te localiser.

Escorté par une demi-douzaine d'hommes, le général Trimack se dirigeait vers l'inconnu qui venait de tuer plusieurs de ses soldats.

Levant son arme, Trimack prit une grande inspiration puis frappa de toutes ses forces. Sa cible ne faisant aucun effort pour esquiver, l'épée du général s'enfonça dans la chair d'une épaule, manquant de peu de la trancher net. Une blessure pareille aurait suffi à arrêter n'importe quelle créature.

À condition qu'elle soit vivante.

Les mains toujours refermées sur la poignée de son épée, Trimack

noircit comme les précédentes victimes de la bête de sang. Carbonisé en quelques secondes, il s'écroula sans avoir eu le temps de crier ni d'écarquiller les yeux de surprise.

Malgré l'épée enfoncée dans son corps, l'homme sans visage continua à avancer comme si de rien n'était.

Avec la mort de Trimack, le monstre avait gagné une paire d'yeux et un nez plus proéminent. Et une cicatrice semblable à celle du général lui barrait désormais le visage.

La lame de l'épée vira soudain au rouge, comme si on venait de la soumettre à la chaleur intense d'une forge. Puis elle fondit, se cassa en deux et se détacha d'elle-même du corps à forme humaine de la bête de sang.

Des soldats accouraient de toutes parts, décidés à barrer le chemin à l'horrible créature.

— Reculez ! cria Richard. Reculez tous !

Une des Mord-Sith, aussi peu encline à obéir que Cara, abattit son Agiel sur la nuque de l'homme sans visage. Comme le général, carbonisée en une fraction de seconde, elle s'écroula et se recroquevilla sur le sol, évoquant les cadavres qu'on découvre après un incendie.

Sur la tête du soldat, jusque-là rasée, apparurent des mèches de cheveux blonds.

Comprenant enfin que c'était sans espoir, les soldats et les Mord-Sith reculèrent, formant autour du monstre un cercle censé ralentir et limiter son avance.

Richard s'empara de l'arbalète d'un homme. D'un coup d'œil, il s'assura que l'arme était chargée avec un des carreaux à pointe rouge découverts par Nathan.

Alors que la bête avançait vers lui, le Sourcier leva son arme, visa soigneusement et libéra le carreau.

Quand le projectile magique se ficha dans sa poitrine, la bête s'immobilisa, dérangée par ce qu'elle prit d'abord pour une attaque inoffensive. Puis sa peau noircit et se ratatina, comme celle des hommes qu'elle venait de tuer. Ses jambes brûlant aussi de l'intérieur, elle s'écroula, se recroquevillant à son tour sur le sol.

Contrairement aux autres cadavres, elle continua à se consumer, révélant que son uniforme, loin d'être composé de tissu et de cuir, était en réalité une partie d'elle-même.

Très vite, il ne resta plus du monstre qu'un tas de cendres fumantes.

— Tu as utilisé ton don, dit Nicci, et la bête t'a retrouvé.

Le Sourcier acquiesça presque distraitement.

— Berdine, dit-il, conduis Nicci quelque part où elle pourra se

reposer…

Avec un peu de chance, l'ancienne Maîtresse de la Mort se rétablirait. Richard l'espérait parce qu'il avait pour elle une énorme affection. Mais aussi parce qu'il avait besoin d'aide.

Et comme l'avait souligné Adie, seule Nicci était en mesure de la lui apporter.

Chapitre 45

— Bon sang ! ce que tu es maligne, ma petite !

Rachel sursauta, lâcha un petit cri de terreur et se retourna.

Six la regardait, impassible comme un oiseau de proie.

Rachel eut l'impulsion de courir, mais elle se retint, car s'enfoncer davantage dans la grotte n'aurait servi à rien. La voyante lui bloquant la sortie, elle n'avait nulle part où aller.

La fillette se souvint qu'elle avait un couteau. Mais face à Six, une arme pareille se révélerait sûrement dérisoire.

Quand on se retrouvait seule avec elle, la voyante était encore plus terrifiante que d'habitude. Encadrée par des cheveux bruns qui semblaient avoir été tissés par une armée de veuves noires, la peau du visage de Six semblait prête à exploser sous la pression de ses os saillants. Sa robe noire étant presque invisible dans l'obscurité, la tête et les mains de la voyante semblaient flotter dans l'air comme celles d'un spectre.

Rachel se demanda si elle n'aurait pas préféré avoir affaire aux farfadets fantômes.

Depuis quand Six l'épiait-elle ainsi ? Aussi silencieuse qu'un serpent, elle se repérait parfaitement dans l'obscurité, comme tous les reptiles. Cachait-elle dans sa bouche une longue langue bifide ?

La fillette n'en aurait pas été plus surprise que ça…

Pendant qu'elle travaillait sur le portrait de Richard, Rachel avait perdu toute notion du temps et quasiment oublié l'endroit où elle était. Trop concentrée, elle en avait négligé jusqu'à la prudence que Chase lui avait inculquée jour après jour. C'était difficile à croire, mais une tâche délicate et capitale pouvait vous faire perdre de vue les notions les plus fondamentales.

Rachel s'en voulait de s'être laissé surprendre ainsi. Quelle erreur grossière ! S'il avait su, Chase aurait secoué tristement la tête, accablé qu'elle n'écoute décidément jamais les leçons qu'il s'échinait à lui donner.

Mais elle avait tant voulu libérer Richard du sortilège ! Depuis peu, elle savait combien il était terrible de se trouver au centre d'un tel diagramme magique. Impuissant, on perdait tout contrôle sur son destin, et elle refusait qu'un tel malheur continue de frapper Richard. Car il était visé depuis bien plus longtemps qu'elle, et ça ne pouvait plus durer.

Pour un ami, Rachel était prête à prendre tous les risques. Surtout pour Richard, qui lui avait plus d'une fois sauvé la mise.

Six tourna la tête vers le fond de la grotte, là où reposaient les ossements de Violette.

— Oui, sacrément maligne !

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, j'admire la façon dont tu t'es débarrassée de la vieille reine.

— Vieille ? Violette n'était pas vieille…

Six sourit et Rachel en frissonna de la tête aux pieds.

— Au moment de mourir, elle avait atteint l'âge le plus avancé qu'elle connaîtra jamais, non ?

Trop effrayée pour réfléchir, Rachel ne tenta pas de comprendre ce que voulait dire la voyante.

— Quel âge penses-tu avoir en cet instant, petite ? demanda Six en avançant dans le cercle de lumière.

— Je ne sais pas trop… Comme je suis orpheline, je ne connais pas ma date de naissance.

Rachel repensa à la visite nocturne de sa mère – s'il s'était bien agi d'elle. Après coup, ça ne semblait plus aussi évident que ça.

Après l'avoir abandonnée dans un orphelinat, pourquoi sa mère se serait-elle donné la peine de la chercher au milieu de nulle part ? Tout ça pour la laisser de nouveau seule quelques minutes plus tard ? Le soir en question, Rachel avait trouvé ça parfaitement naturel. Avec du recul, ça ne tenait plus tellement la route.

Amusée par la réponse de sa proie, Six eut un petit sourire. Pas pour exprimer de la joie, cependant. Plutôt pour indiquer qu'elle réfléchissait à la prochaine mauvaise action à commettre.

— C'était beaucoup de travail, sais-tu ? dit-elle en désignant le portrait en pied de Richard.

— Je sais, j'étais là quand Violette l'a dessiné avec vous…

— Oui, bien sûr… Et tu ouvrais en grand tes oreilles, dirait-on… (La voyante approcha du dessin.) Comment t'y es-tu prise pour savoir à quels endroits intervenir ?

— Eh bien, je me suis souvenu de ce que vous disiez à Violette au sujet des « éléments terminaux ». (Rachel préféra cacher à Six qu'elle savait parfaitement de quoi il s'agissait.) Vous disiez que les intersections étaient la clé permettant de lier la personne visée au sortilège censé la frapper. Enfin, c'est comme ça que j'ai compris les choses, en tout cas. Pour libérer Richard, j'ai eu l'idée d'altérer ces points de conjonction, afin qu'il ne soit plus vraiment au centre du sortilège.

Six hocha très légèrement la tête.

— Une façon économique, en temps et en énergie, de briser une solution de continuité…, murmura-t-elle pour elle-même. Impressionnant… Oui, vraiment ! Tu es très douée, mon enfant, et remarquablement inventive.

Rachel jugea plus prudent de ne pas remercier la voyante de ses compliments.

En réalité, Six devait être furieuse de l'étendue des dégâts infligés à son précieux sortilège. Et il y avait vraiment de quoi…

— Et cette ligne ? demanda la voyante, pointant un index sur le dessin. Pourquoi l'as-tu ajoutée ? N'aurait-il pas été plus simple d'effacer la connexion ?

— Non, parce que ça aurait simplement diminué l'emprise du sortilège, sans le neutraliser. (Rachel désigna d'autres lignes secondaires.) Même si ce n'est pas très visible, ces éléments soutiennent eux aussi l'infrastructure du sort. Effacer une seule connexion n'aurait pas suffi. En ajoutant une variable au bon endroit, j'ai modifié l'interrelation des éléments – en un sens, cela revient à briser un lien au lieu de le détendre. Bref, pour libérer Richard, c'était un moyen bien plus efficace.

Six secoua pensivement la tête.

— Quelle qualité d'écoute, petite ! Je n'aurais jamais cru qu'une gamine puisse mémoriser et comprendre tant de choses si vite.

— Si vite ? Vous avez dû répéter chaque point dix fois avant que Violette commence à comprendre. Pour ne pas saisir, il aurait fallu que je sois sourde.

— C'est vrai, la pauvre était d'une rare stupidité…

Rachel préféra ne rien dire. Après s'être fait capturer ainsi, elle ne se sentait pas particulièrement futée non plus.

Les bras croisés, Six se campa devant le portrait et évalua soigneusement le travail de Rachel. Au grand dam de la fillette, elle repéra toutes les interventions qui sabotaient le sortilège.

Oui, absolument rien ne lui échappa.

— Remarquable, dit-elle sans se retourner. Tu as impitoyablement « détissé » ce que nous avions mis des semaines à créer. Désormais, ce sortilège ne sert plus à rien.

— Et ça ne me brise pas le cœur ! lança courageusement Rachel.

Six se tourna lentement vers elle.

— Voilà qui ne m'étonne pas du tout… Bon, ce n'est pas si grave, après tout. Ce sort a rempli sa mission, et je n'en avais plus vraiment besoin.

Une révélation qui déplut terriblement à Rachel.

— De plus, j'obtiens une sacrée compensation… (Six eut un sourire presque malicieux.) Une nouvelle artiste, rien de moins ! Et beaucoup plus brillante que la précédente, il faut l'avouer. Petite, tu pourrais

bien m’être très utile, à l’avenir. Du coup, je ne te tuerai pas tout de suite. Une bonne nouvelle, non ?

— Ne comptez pas sur moi pour dessiner des choses qui font souffrir les gens !

— Tu dis ça maintenant, mais tu changeras d’avis, crois-moi…

Chapitre 46

À bout de forces, Kahlan avait du mal à tenir en selle. À son pas heurté, elle devinait que le cheval, lui non plus, n'était pas loin de s'écrouler. Mais l'étrange sauveteur de la jeune femme semblait décidé à crever leur monture.

— Le cheval ne tiendra plus longtemps, dit Kahlan. Nous devrions nous arrêter un peu.

— Pas question ! répondit Samuel – le nom que lui avait donné Richard – sans se retourner.

À la chiche lueur annonciatrice de l'aube, Kahlan distingua devant elle les formes sombres de plusieurs arbres. Bientôt, les deux fugitifs sortiraient des plaines d'Azrith, et c'était une très bonne nouvelle. En plein jour et en terrain dégagé, ils auraient été repérables à des lieues de distance.

Même si on ne les poursuivait pas, ce qui n'était pas certain, des patrouilles auraient pu les localiser par hasard. Mais les choses ne pouvaient pas être aussi simples que ça. À coup sûr, Jagang ne la laisserait pas filer sans réagir. Pour une raison inconnue, elle jouait un rôle-clé dans un plan qui tenait à cœur au tyran, et il n'était pas homme à renoncer aisément. Dès que les sœurs l'auraient guéri, il prendrait sûrement les mesures requises pour récupérer sa prisonnière. Quand il voulait quelque chose, le chef de l'Ordre ne s'en laissait pas aisément déposséder.

Parmi ses poursuivants, Kahlan savait qu'il y aurait sûrement des sœurs. À l'heure actuelle, elles s'étaient peut-être déjà mises en chemin. Et si elles étaient incapables de voir la fugitive, elles pourraient toujours utiliser leur pouvoir pour suivre sa piste.

Au fond, Samuel avait raison : s'arrêter n'était pas une bonne idée. Mais s'ils tuaient le cheval sous eux, ça n'arrangerait pas leur situation, bien au contraire.

Pourquoi n'avaient-ils pas chacun une monture ? Voler deux chevaux n'aurait pas été difficile, puisque presque tous les soudards de l'Ordre ne la voyaient pas. Elle aurait pu se charger aisément de cette mission. Samuel étant déguisé en soldat de Jagang – la ruse qui lui avait permis d'entrer dans le camp et de s'y déplacer –, personne ne se serait étonné de le voir attendre quelqu'un près d'un cheval.

S'il lui en avait laissé le temps, Kahlan aurait même pu voler plusieurs montures de rechange, histoire de rendre le voyage plus

agréable.

Mais Samuel avait catégoriquement refusé qu'elle essaie. Selon lui, c'était trop risqué et ça pouvait compromettre leurs chances de s'enfuir.

Cette façon de voir les choses se tenait, il fallait bien l'admettre…

Depuis des heures, Kahlan se demandait pourquoi elle n'était pas invisible pour Samuel. Comme Richard, il semblait être venu dans le camp uniquement pour l'aider à s'évader.

Mais Richard, lui, n'avait pas pu s'enfuir. Dès qu'elle le revoyait étendu sur le sol, impuissant, Kahlan en avait le cœur brisé. Elle aurait dû rester et tenter de l'aider ! Depuis, malgré la terreur qui lui nouait les entrailles, elle brûlait d'envie de rebrousser chemin. Son invisibilité lui conférait un grand avantage, après tout. Elle devait essayer, si elle voulait pouvoir se regarder en face…

Car il y avait aussi Nicci et Jillian, ses amies… La magicienne avait déjà vécu un calvaire, et Jagang lui réservait sûrement un sort encore plus affreux, si c'était possible. L'empereur avait également menacé de maltraiter Jillian si Kahlan lui déplaisait. Se vengerait-il sur la petite ? Ou la jugerait-il sans intérêt, maintenant que sa prisonnière n'était plus là pour s'inquiéter ?

Même si elle regrettait de ne pas être restée, Kahlan devait reconnaître qu'une force mystérieuse, au plus profond d'elle-même, l'avait poussée à obéir à Richard.

Pour qu'elle soit libre, il avait consenti à tous les sacrifices, y compris celui de sa propre vie. Si elle n'était pas partie, Kahlan aurait saboté tous ses efforts sans pour autant lui rendre la liberté.

Comment pouvait-on vivre des situations si déchirantes ? Parfois, tous les choix menaient à la défaite, et on risquait de n'être jamais sûr d'avoir opté pour le « bon » désastre.

Au camp, les sœurs avaient certainement rudoyé Richard. Quant aux soudards, ils devaient être avides de voir couler son sang. Était-il seulement encore en vie ? Et dans ce cas, l'avait-on déjà attaché à un chevalet de torture ?

Des larmes perlèrent aux yeux de Kahlan.

Pourquoi ne parvenait-elle pas à oublier cette terrible image de Richard ? Alors qu'elle le connaissait à peine, pour quelle raison pensait-elle sans cesse à lui ?

Toutes les réponses à ses questions avaient un instant été à sa portée. Car Richard savait, elle en avait la certitude. Il aurait pu lui révéler tout ce qu'elle avait envie de découvrir.

Il semblait même connaître Samuel et la fabuleuse épée qu'il portait.

« Samuel, pauvre crétin, utilise l'épée pour la débarrasser du collier ! »

Les mots criés par Richard s'étaient gravés dans la mémoire de Kahlan. Une épée normale était incapable de couper du métal. Celle-là en avait le pouvoir, et Richard ne l'ignorait pas.

Cette phrase apprenait aussi à Kahlan ce que Richard pensait de Samuel. Alors qu'il le tenait en piètre estime, il avait tout fait pour qu'elle parte avec lui, parce que c'était l'unique chemin menant à la sécurité et à la liberté.

— Que pensez-vous de Richard, Samuel ? demanda soudain Kahlan.

— C'est un voleur. Un homme indigne de confiance qui maltraite des innocents.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Jolie dame, ce n'est pas le moment de bavarder…

Avec une escorte composée de Mord-Sith, d'hommes de la Première Phalange et d'Egan et Ulic, Richard se dirigeait vers la tombe qui avait permis aux soldats de l'Ordre de s'introduire dans le palais.

Nicci accompagnait le Sourcier. Même si elle n'était pas encore remise, loin de là, elle avait absolument tenu à venir. Depuis l'attaque de la bête de sang, elle n'était pas tranquille. Et si le monstre frappait de nouveau – car sa disparition était un faux-semblant – elle voulait être là pour aider son ami.

Même si elle se faisait du souci pour la magicienne, Cara l'avait soutenue, car pour elle, la sécurité de Richard passait avant tout.

Pour rassurer le Sourcier, Nicci avait juré de prendre du repos tout de suite après cette expédition. Mais à la voir tituber, on pouvait craindre qu'elle s'évanouisse longtemps avant d'avoir l'occasion de récupérer un peu.

Les couloirs étaient jonchés de cadavres carbonisés. Après la bataille rangée, Nathan s'était occupé de nettoyer la zone, et il n'y était pas allé de main morte.

Sans un heureux concours de circonstances, l'attaque préparée par Jagang aurait été dévastatrice. Quand il y pensait, Richard en avait rétrospectivement des sueurs froides.

— Tu as tenu ta promesse…, dit Nicci d'un ton las.

Elle semblait vibrante de gratitude, mais en même temps très surprise.

— Ma promesse ?

— Tu avais juré de m'enlever le collier. Quand tu m'as dit ça, je ne t'ai pas cru un quart de seconde. Je ne pouvais plus te le dire, mais j'étais certaine que tu ne réussirais pas.

— Le seigneur Rahl tient toujours parole…, fit Berdine.

— On dirait bien, oui, répondit Nicci avec un pâle sourire.

Sortant d'un couloir latéral, Nathan aperçut la petite colonne et

s'arrêta afin de la laisser le rejoindre.

— Nicci ! s'exclama-t-il. Comment… ? Que s'est-il passé ?

— Le don de Richard est revenu, et il m'a libérée du Rada'Han.

— Puis la bête de sang est apparue, ajouta Cara.

— La bête de sang ? Comment ça a fini ?

— Le seigneur Rahl l'a abattue, répondit Cara. Vos carreaux magiques sont rudement efficaces.

— Provisoirement abattue, corrigea Nicci.

— Je suis content que ces carreaux aient été utiles… (Le prophète posa une main sur la joue de Nicci.) Je m'étais bien dit qu'ils seraient précieux… (Il souleva une paupière de la magicienne, étudia un moment son œil et émit un petit bruit de gorge pas franchement encourageant.) Tu as besoin de repos, jeune dame !

— Je sais et j'en prendrai bientôt.

— Nathan, intervint Richard, où en êtes-vous avec les couloirs ?

— Le nettoyage est terminé. Nous avons débusqué quelques soudards qui tentaient de se cacher. Après exploration, il apparaît que la zone située derrière le mur rajouté ne communique pas avec le palais – à part à l'endroit où a eu lieu la bataille, bien sûr.

— Une bonne nouvelle, dit Richard.

Un officier de la Première Phalange vint se placer aux côtés de Nathan.

— Tous les ennemis infiltrés sont morts. Heureusement, il n'y en avait pas beaucoup. La zone entière est sécurisée et sous bonne garde.

— Maintenant, rappela Nathan, il faut nous assurer que nos ennemis ne reviendront plus.

— Il faudra faire s'écrouler certains tunnels, fit Richard. Je ne vois pas d'autres solutions.

Les soldats n'étaient pas la pire menace. Le véritable danger, c'était que des Sœurs de l'Obscurité s'introduisent dans le palais.

— Je ne suis pas certaine que ce soit possible, dit Nicci.

— Pourquoi ça ? demanda Richard.

— Parce que nous ignorons l'étendue de ces catacombes. Nous pourrons condamner l'endroit par lequel ils sont passés, mais comment être sûrs qu'il n'y a pas d'autres tunnels dans une zone complètement différente ? Ce dédale souterrain peut s'étendre sur des lieues et des lieues. Nous n'avons aucun moyen de le savoir…

— Il faudra pourtant trouver une solution, soupira Richard.

Personne ne le contredit.

Alors qu'ils remontaient un long couloir en marbre blanc, Nicci jeta au Sourcier un regard qu'il interpréta sans peine.

Celui d'un professeur fort mécontent.

— Nous devons parler de ces symboles rouges que tu as peints partout sur ton corps.

— Exact, approuva Nathan, et j'aimerais avoir mon mot à dire dans cette conversation.

— Puisque nous évoquons les choses désagréables, j'aimerais bien en savoir plus, Nicci, sur cette histoire de boîtes d'Orden que tu as remises dans le jeu en mon nom.

L'ancienne Maîtresse de la Mort tressaillit à peine.

— Oh ! cette histoire-là…

— Oui, cette histoire-là !

— Eh bien, c'est un bon sujet de conversation, en effet… Au fait, une partie de tes symboles rouges ont une influence sur les boîtes d'Orden.

Cette information ne surprit pas Richard. Il s'était douté que ce lien existait et il en savait même assez long sur le sujet. Sinon, il n'aurait pas couvert sa peau et celle de ses hommes de runes rouges…

Nicci désigna soudain une porte.

— Voilà la tombe où se trouve l'entrée secrète !

Une fois dans la petite crypte, Richard prit note que des phrases en haut d'haran étaient gravées sur les cloisons. Le catafalque, poussé sur le côté, dévoilait l'escalier qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre. Lorsque Richard et ses compagnons étaient sortis des catacombes, Adie avait soufflé toutes les torches de la zone. Dans l'obscurité, le Sourcier n'avait même pas fait la transition entre le dédale de tunnels et le sous-sol du palais.

— C'est par là que sont passées les sœurs, dit Nicci.

— Et Anna est toujours leur prisonnière…, murmura Nathan.

L'ancienne Maîtresse de la Mort eut une brève hésitation.

— Je suis navrée, Nathan… J'ai cru que vous saviez…

— Quoi ? Que je savais quoi ?

— Anna a été tuée…

Le prophète se pétrifia, tétanisé par la nouvelle.

Richard ignorait également la mort de l'ancienne Dame Abbesse. Pour Nathan, qui était si proche d'elle, le choc devait être terrible. Comment imaginer qu'une femme pareille avait définitivement quitté ce monde ? C'était impensable !

— Comment ? parvint à coasser Nathan.

— Quand nous sommes venues ici, Anna et moi, trois sœurs nous ont attaquées. Pour neutraliser en partie les effets du sortilège défensif, elles avaient uni leurs pouvoirs. Anna est morte avant même que nous ayons compris ce qui se passait. Si Jagang n'avait pas ordonné qu'on me capture vivante, j'aurais connu le même sort.

» Nathan, elle n'a pas souffert… Je doute même qu'elle ait eu le temps de s'apercevoir de quelque chose. C'était si rapide…

Immergé dans ses souvenirs, le prophète acquiesça distraitement.

— Je suis désolé, Nathan, souffla Richard.

Croisant le regard du prophète, il n'eut aucun mal à deviner à quoi il pensait. Très souvent, ces derniers temps, il avait lui aussi envisagé avec plaisir d'exterminer les soudards de l'Ordre et leurs alliés.

Brisant le silence, le Sourcier désigna l'ouverture béante.

— Il serait bon de s'assurer qu'il n'y a personne de caché là-dedans…

— Excellente initiative ! grogna Nathan.

Il invoqua une boule de feu de sorcier et la propulsa dans les ténèbres.

— Quand le feu aura rempli son office, dit-il, je descendrai et je ferai s'écrouler ce tunnel d'accès. Au moins, nos ennemis ne pourront pas revenir par le même chemin.

— J'invoquerai un champ de force soustractif pour empêcher qu'ils forent un nouveau tunnel, proposa Nicci.

Une fois encore, Nathan acquiesça distraitement.

— Seigneur Rahl, demanda Cara à voix basse, que fait Benjamin au Palais du Peuple ?

Richard tourna la tête vers l'entrée du tombeau où le général en chef attendait patiemment.

— Je n'en sais rien… Le pauvre n'a pas encore eu l'occasion de me le dire.

Laissant Nathan à ses sombres pensées, le Sourcier, Nicci et Cara allèrent rejoindre le général.

— Que fais-tu ici, Benjamin ? demanda la Mord-Sith avant que son seigneur ait pu ouvrir la bouche. Tu ne devrais pas être dans l'Ancien Monde, en train d'y semer la pagaille ?

— C'est exact, dit Richard. Ton aide me fut précieuse, général, mais que fichais-tu donc là ? J'ai cru comprendre que tu avais un rapport à me faire ?

— C'est ça, seigneur Rahl… Un rapport. Parce que nous avons un gros problème.

— Encore un ? Et de quelle nature, cette fois ?

— Un très gros problème rouge doté de grandes ailes, seigneur. Et chevauché par une voyante, pour ne rien arranger…

Chapitre 47

Les coudes reposant sur la table en acajou, Richard se passa les doigts dans les cheveux. Dans son état de fatigue, le livre ouvert devant lui aurait tout aussi bien pu être écrit dans une langue qu'il ne connaissait pas. Depuis son retour au palais, il avait lu tant de grimoires que tout se brouillait dans sa mémoire.

Les événements qui l'avaient conduit jusqu'au palais semblaient remonter à une éternité. La finale du championnat de Ja'La, l'émeute, la fuite de Kahlan avec Samuel, la bataille rangée dans les couloirs…

Avec l'aide de Verna et de quelques autres sœurs, Nathan avait réussi à sauver Adie. Après avoir pris un peu de repos, la dame des ossements avait insisté pour continuer son voyage solitaire.

Avec le sort qui affaiblissait tous les pratiquants de la magie, à part les Rahl, Adie était quasiment aveugle dans le palais. Richard comprenait qu'elle ait voulu partir, mais ça l'inquiétait un peu. Avait-elle « vu » dans l'avenir que la bataille était perdue d'avance ?

Si c'était le cas ici, ça le serait partout ailleurs, alors, pourquoi s'en aller ?

La nouvelle apportée par Meiffert assombrissait encore l'horizon du monde libre. Montant un dragon rouge, une voyante harcelait les troupes d'haranes infiltrées dans l'Ancien Monde. Si les hommes chargés de désorganiser la logistique de l'Ordre ne pouvaient plus agir, la victoire finale de Jagang ne tarderait plus beaucoup.

Persuadé qu'il s'agissait d'un très bon plan, Meiffert s'était attelé avec enthousiasme à sa mission. Au début, tout avait fonctionné à merveille. Détruisant plusieurs convois de ravitaillement, les D'Harans avaient également transformé en charnier plusieurs centres de recrutement et de formation. Sans cesse mobiles, les soldats du seigneur Rahl avaient démoli des entrepôts, saccagé des récoltes et abattu par dizaines les zélateurs les plus acharnés de l'Ordre.

La population de l'Ancien Monde avait commencé à assimiler les dures réalités de la guerre – ces horreurs qu'on voulait bien voir frapper les autres, mais dont on espérait n'être jamais victime. Alors qu'ils se réjouissaient des communiqués de guerre triomphants dont on les abreuvait, les hommes et les femmes de l'Ancien Monde avaient à leur tour appris à avoir peur de finir égorgés dans leur lit. Du coup, les foules se pressaient beaucoup moins pour aller entendre les prédicateurs de l'Ordre. Dans certaines régions, on disait même que des soulèvements étaient en cours – timides pour l'instant, mais c'était

toujours ça de pris.

Bien entendu, Jagang n'était pas resté impuissant face au danger. Pour commencer, il avait impitoyablement réprimé toutes les insurrections. Dès qu'une ville était soupçonnée d'avoir des sympathies pour la liberté et le mode de vie du Nouveau Monde, on la brûlait sans autre forme de procès. Avant, on soumettait ses résidants à la torture, histoire qu'ils se dénoncent les uns les autres. Puis on organisait des exécutions de masse publiques afin que chaque rebelle potentiel sache exactement ce qu'il risquait.

La culpabilité réelle des « déviants » ne comptait pas. Quand on avait pour objectif d'instaurer le règne de la violence et de l'injustice, désigner des coupables était bien plus utile que de laver de tous soupçons des innocents.

Terrorisées, les victimes de ces purges sombraient vite dans une obéissance servile, se saignant aux quatre veines pour produire les vivres et les équipements dont avait besoin la glorieuse armée de l'Ordre.

La sainte terreur d'être accusés de trahison poussait les gens à offrir tout ce qu'ils avaient au titre de « contribution à l'effort de guerre ». Du coup, malgré les sabotages des D'Harans, le ravitaillement continuait à affluer dans le camp de l'Ordre. Se souvenant de l'arrivage massif de jambon, pendant les rencontres de Ja'La, Richard conclut que la stratégie de Jagang fonctionnait parfaitement – en tout cas, jusque-là.

Car les D'Harans savaient s'adapter et trouver des parades. Comme sur un terrain de Ja'La, l'art de la guerre consistait à savoir imaginer sans arrêt des tactiques et des contre-tactiques. Le premier camp à court d'inventivité finissait vaincu, c'était aussi simple et aussi radical que ça.

La dernière manœuvre de Jagang allait bien au-delà de cet échange continu de coups et de parades. L'empereur avait envoyé un dragon rouge et une voyante – Six, d'après les rares descriptions disponibles – traquer les soldats d'harans infiltrés. D'expérience, Richard savait que l'altitude – en d'autres termes, le repérage aérien – était un adjuvant précieux lorsqu'on tentait de localiser des troupes. Cette méthode de balayage du terrain, alliée aux pouvoirs mortels d'une voyante, risquait de peser lourd sur l'issue du conflit.

L'initiative de Jagang réduisait dramatiquement l'efficacité des attaques au cœur de l'Ancien Monde. Mais ce n'était pas tout. Beaucoup de soldats étaient morts, massacrés sans même pouvoir riposter, et la tâche des survivants en devenait plus difficile encore.

En semant la terreur à la fois parmi ses sujets et chez ses adversaires, Jagang avait obtenu la seule chose qui comptait pour lui : les moyens de mener jusqu'à son terme le siège du Palais du Peuple.

Désormais, la pression était dans le camp des défenseurs, et ils ne paraissaient pas en mesure de la supporter. Quand la rampe serait terminée, et si elles avaient entre-temps découvert d'autres voies d'accès souterraines, les forces de l'Ordre pourraient attaquer par le haut et par le bas. De toute façon, au bout du compte, la rampe seule suffirait. Une attaque de ce type ne serait pas économe en vies humaines, mais cette variable-là n'entrait jamais en ligne de compte dans les calculs de Jagang. Pour lui, seule importait la victoire, et le prix à payer ne comptait pas.

Une fois le palais conquis, la cause de la liberté n'aurait plus l'ombre d'un défenseur. Alors, un linceul d'obscurantisme et de terreur tomberait sur le Nouveau Monde.

L'ultime espoir de Richard restait l'utilisation judicieuse des boîtes d'Orden. Pour l'heure, il n'en détenait aucune. Mais de toute façon, il ne savait pas s'en servir. Pour commencer, il allait essayer d'apprendre. Depuis toujours, le savoir était une de ses armes les plus efficaces.

Une fois de plus, beaucoup de choses allaient se jouer dans les livres.

Nicci et lui travaillaient depuis des jours dans une bibliothèque privée dont les ouvrages sulfureux étaient selon Berdine réservés au seul seigneur Rahl. À tout hasard, des champs de force surpuissants protégeaient la porte d'entrée à double battant.

Darken Rahl avait souvent eu recours aux talents de traductrice de Berdine, une des meilleures spécialistes au monde du haut d'haran. Pourtant, elle était très rarement entrée dans cette salle, car Darken Rahl y venait en général seul.

Un excellent endroit pour commencer leurs recherches, avaient pensé Richard et Nicci.

Avec l'aide de Verna et de presque toutes ses sœurs, Berdine écumait les autres bibliothèques. Tous les ouvrages susceptibles d'être utiles finissaient entre les mains de Nicci. Opérant une première sélection, elle transmettait les plus pertinents à Richard.

L'ancienne Maîtresse de la Mort assurait aussi une certaine tranquillité à son ami, afin qu'il puisse se concentrer sur ses lectures. Depuis quelque temps, Richard avait l'impression de vivre en reclus. Une impression justifiée, mais il avait besoin de cet isolement pour aller jusqu'au bout de sa mission.

Dans ce sanctuaire privé, les livres étaient rangés sur des rayonnages, le long des murs – à hauteur d'homme, pour que le maître des lieux ne s'embête pas à grimper sur un tabouret ou une échelle. Au centre de la salle, des fauteuils et des sofas confortables attendaient le bon vouloir du seigneur Rahl.

Dans ces conditions, on se sentait davantage dans une étude privée qu'au milieu d'une grande bibliothèque. Et tout était fait – jusqu'à la décoration – pour accentuer ce sentiment.

Richard n'avait pas encore gravi l'escalier en colimaçon qui conduisait à une promenade circulaire. Nicci l'avait fait, dénichant sur d'autres discrets rayonnages des livres qu'elle jugeait indispensables à la culture magique de son ami.

Même si tout était fait pour qu'on se sente dans son salon, la discrète bibliothèque contenait des milliers d'ouvrages. Ceux qui intéressaient Nicci et Richard étaient très rares et très précieux.

Malgré ces critères très sélectifs, la table de travail du Sourcier était recouverte de piles de « trésors » dénichés par Nicci.

Dans ce refuge hors du temps et de la vie, on ne savait jamais s'il faisait nuit ou si on était en plein jour. Ouvrir les rideaux qui protégeaient apparemment les fenêtres n'aurait servi à rien, car ces trompe-l'œil dévoilaient simplement un carré supplémentaire de mur lambrissé. Déconcertante au début, cette illusion accentuait la quiétude de la salle et incitait au travail et à la concentration.

Dans cette atmosphère feutrée et luxueuse, Richard aurait dû se sentir apaisé et presque détendu. Au contraire, il écumait de rage et ne prenait même pas la peine de le cacher.

Le Sourcier et l'ancienne Maîtresse de la Mort travaillaient pratiquement sans prendre de repos. Pour qu'ils ne perdent pas ce temps, on leur apportait de la nourriture sur place. Et quand l'un des deux ne parvenait plus à garder les yeux ouverts, il faisait une sieste sur l'un des confortables sofas.

Jamais très loin de Richard, Nicci sélectionnait sur les rayonnages les grimoires qui lui semblaient intéressants. Puis elle les feuilletait afin de savoir s'ils méritaient une lecture approfondie par Richard. Le plus souvent, elle finissait par les remettre en place en soupirant…

Même s'il faisait l'effort d'étudier les ouvrages, le Sourcier brûlait d'envie d'agir. Partir à la recherche de Kahlan, voilà ce qu'il désirait plus que tout au monde. Hélas, ce n'était pas si simple. Avant de se lancer dans cette aventure, il devait apprendre à utiliser la magie ordenique – et vite, avant qu'il soit trop tard pour redresser la situation. Tout seul, il n'avait aucune chance de réussir. Sans hésiter une seconde, Nicci s'était déclarée prête à l'aider et elle ne ménageait pas sa peine.

Pour commencer, elle lui avait prodigué un cours exhaustif sur les champs stériles. Un sujet qu'il devait maîtriser sur le bout des doigts, s'il voulait avoir des chances de succès. Incapable de contrôler son pouvoir, Richard n'était pas un expert en magie, loin de là. Grâce aux patientes explications de son amie, il avait fini par comprendre le principe. Désormais, il saisissait pourquoi Kahlan ne devait surtout pas

savoir ce qu'était son passé *avant* d'avoir récupéré ses souvenirs.

Les sorciers qui avaient créé la magie d'Orden afin de combattre la Chaîne de Flammes étaient convaincus que toute préconnaissance de la vérité, surtout sur un plan émotionnel, fausserait les effets du sortilège « correcteur » – en l'occurrence, l'ouverture de la bonne boîte.

Au début, Richard s'était montré ouvertement sceptique.

Nicci lui avait alors répété l'exemple choisi par Zedd : s'il avait su comment il était possible d'aimer une Inquisitrice sans être détruit par son pouvoir, Richard n'aurait jamais réussi à vivre pleinement sa relation avec Kahlan. Face à un problème particulier, le jeune homme avait *improvisé* une solution. Sans rien révéler sur la solution en question, le vieux sorcier avait confirmé à Nicci qu'il la connaissait. Mais il s'était bien gardé de la dévoiler à son petit-fils, pour ne pas ruiner toutes ses chances.

Richard avait démontré l'exactitude de la théorie ordenique sur un point capital. La spontanéité était indispensable au bon fonctionnement de la magie. Entre autres raisons, c'était pour ça que les prophéties étaient le plus souvent incompréhensibles et sujettes à une multitude d'interprétations.

Richard savait d'expérience que Nicci disait vrai, même si sa vision du problème était un peu lacunaire. Si Zedd lui avait dit ce qu'il fallait faire pour aimer une Inquisitrice, il aurait échoué parce que seul son instinct lui avait permis de ne pas être frappé par le pouvoir destructeur de Kahlan, à un moment bien précis de leur relation. Dans le même ordre d'idées, si elle apprenait qu'elle était l'épouse bien-aimée de Richard, Kahlan ne pourrait pas bénéficier des effets salvateurs de la magie ordenique.

Ce que les antiques sorciers tenaient pour une théorie était tout simplement la vérité. Les champs stériles et la préconnaissance ne faisaient en aucun cas bon ménage. Pour sauver Kahlan, il devrait donc lui mentir, ne serait-ce que par omission.

Cette idée lui déchirait les entrailles, car il n'avait jamais menti à sa compagne. Mais pour l'heure, ces tourments de conscience n'étaient pas d'actualité. Si le dilemme se posait un jour à Richard, il pourrait s'en féliciter, parce qu'il lui restait beaucoup de choses à apprendre avant d'en arriver là.

De ses lectures d'ouvrages historiques et de grimoires antérieurs aux Grandes Guerres, Nicci avait pu tirer une théorie au sujet du don de Richard et de la manière dont il fonctionnait. Bien entendu, le Sourcier aurait été un peu plus à l'aise s'il avait suivi un enseignement magique dès son enfance, mais l'essentiel du problème n'était pas là.

Le pouvoir d'un sorcier de guerre se distinguait très nettement de celui d'une magicienne ou d'un sorcier classiques. Comme pour tout ce

qui concernait l'Épée de Vérité, les émotions étaient le vecteur essentiel, dans le cas de Richard.

En un sens, l'arme était le reflet fidèle de la manière dont Richard gérait (instinctivement) sa magie. L'épée se laissait aveuglément guider par les convictions du Sourcier qui la maniait. Incapable de frapper un ami de son propriétaire, elle détruisait impitoyablement toute personne qu'il tenait pour un ennemi. Dans cette affaire, la réalité objective ne comptait pas. Pour orienter la magie de l'arme, seuls les sentiments du Sourcier importaient.

Le don d'un sorcier de guerre obéissait au même principe.

Les sentiments d'un être humain – et par extension, ses émotions – étaient la somme de tout ce qu'il avait vu, expérimenté, assimilé et mémorisé au cours de sa vie. Cette totalité était présente dans chaque réaction d'un individu. En d'autres termes, il s'agissait d'un bagage qu'il ne pouvait en aucun cas laisser derrière lui. Mais cela, bien entendu, n'impliquait pas que ce « viatique » soit correct d'un point de vue philosophique ou éthique. Comme dans le cas de l'épée, le don d'un sorcier de guerre réagissait en fonction de l'échelle des valeurs intime de son détenteur. Tout ce qui concernait les justifications morales était du ressort de l'intellect – l'indispensable complément de la magie, puisque n'importe quel outil dépendait des intentions de celui qui le maniait.

Cela expliquait pourquoi la désignation du Sourcier était une tâche si délicate. En cas d'erreur, on se retrouvait avec une personne inapte à prendre les bonnes décisions, mais en pleine possession d'une puissance destructrice.

Il y avait entre l'épée et le don de Richard un autre point commun : la colère. Dans le contexte d'un conflit, ce sentiment s'opposait tout simplement aux menaces qui pesaient sur les valeurs essentielles aux yeux de Richard. En toute logique, il avait la capacité d'éveiller son don, puisque la magie d'un sorcier de guerre était par nature au service de ses convictions et de ses croyances les plus profondes.

Selon Nicci, il se pouvait fort bien que Richard ne sache jamais contrôler son don comme une magicienne ou un sorcier lambda. Un guérisseur ou un prophète, par exemple, ne poursuivaient pas les mêmes objectifs. Pour l'essentiel, ils visaient à soulager ou à comprendre, pas à détruire. Un sorcier de guerre, lui, était programmé pour tuer. Et quel meilleur déclencheur que la colère pouvait-on imaginer ?

La volonté de conquête ? La soif de sang ? L'ivresse du pouvoir ? Tout ça était bon pour les tyrans et les malades mentaux…

Richard avait assimilé toutes ces informations avec intérêt, car elles l'aidaient à mieux comprendre ses contradictions – ou plutôt ce

qu'il avait toujours tenu pour telles. Mais sa préoccupation essentielle restait plus prosaïque : apprendre à maîtriser la magie d'Orden afin de neutraliser les effets du sort d'oubli.

Nicci n'avait pas caché son trouble devant les symboles que Richard avait peints sur lui-même et sur ses joueurs. Du premier coup d'œil, elle s'était aperçue que le Sourcier avait combiné des éléments familiers d'une manière totalement inédite. Mais comment avait-il réussi à intégrer dans l'équation des variables qui appartenaient à la magie ordenique ?

La réponse de Richard avait été d'une déconcertante simplicité. Une partie des runes dessinées par Darken Rahl pour ouvrir la bonne boîte d'Orden se retrouvaient dans la représentation graphique de la danse avec les morts. Et ces emblèmes-là, il les connaissait sur le bout des doigts !

Cette association était parfaitement logique. Comme Zedd l'avait un jour dit à Richard, la magie d'Orden était en fait celle de la vie. La danse avec les morts, intimement liée à l'Épée de Vérité, avait en fait pour objectif de préserver la vie. Le rapport était facile à faire, d'autant que le pouvoir ordenique, ultimement, avait pour mission de défendre la vie contre les ravages de la Chaîne de Flammes.

En résumé, l'Épée de Vérité, le don d'un sorcier de guerre et la magie d'Orden étaient inextricablement liés.

Cette réflexion amena Richard à repenser au Premier Sorcier Baraccus. Des milliers d'années plus tôt, cet homme avait écrit un livre intitulé *Les Secrets du pouvoir d'un sorcier de guerre.* À travers les siècles, l'ouvrage était destiné à Richard, afin de l'aider à mener à bien sa quête.

L'ouvrage était toujours à Tamarang, à l'endroit où Richard l'avait caché après avoir été capturé par Six.

Zedd était en route pour Tamarang, où il espérait libérer son petit-fils du sortilège dessiné dans les grottes sacrées qui le privait de son pouvoir. Richard étant de nouveau en possession de sa magie, ça impliquait que le vieil homme avait atteint sa destination et rempli sa mission.

Depuis qu'il avait recouvré son don, Richard se souvenait de nouveau de chaque mot du *Grimoire des Ombres Recensées*. Mais Nicci était convaincue qu'il s'agissait d'une mauvaise copie qu'il ne fallait surtout pas utiliser pour ouvrir la bonne boîte d'Orden. Et si elle pensait ça, Richard ne voyait pas pourquoi il l'aurait contredite.

Cependant, la magicienne était persuadée que l'ouvrage contenait *presque* toutes les informations requises. Pour fabriquer une copie inexacte, il suffisait en effet d'altérer un minimum d'éléments – de préférence très importants, bien entendu. Cela n'impliquait pas que

toutes les informations contenues dans le grimoire soient bonnes à mettre au rebut.

Richard avait récité le texte à son amie et ils avaient pris des notes très précises, en particulier sur les indications permettant de tracer des diagrammes. Grâce à ce matériel, dès qu'il aurait mis la main sur l'original du grimoire, Richard pourrait comparer, faire une sélection et exécuter toute la procédure dans le bon ordre.

Grâce à ce travail, Nicci savait très exactement ce qu'elle devait enseigner à Richard. Et son élève était déjà bien plus avancé qu'elle l'aurait cru, parce qu'il avait déjà analysé et compris une bonne partie des éléments-clés requis. En d'autres termes, il connaissait bon nombre des composants de base nécessaires pour dessiner un sortilège. Mieux encore, il les avait représentés sur le visage et le corps de ses équipiers. Sans parler du sien. La danse avec les morts lui avait enseigné les données fondamentales, le dotant d'une « intuition » phénoménale dès qu'on abordait le sujet. En réalité, il ne s'agissait pas d'intuition mais de savoir. Et c'était encore mieux comme ça…

Dessiner un sortilège n'était pas uniquement le prolongement logique de la pratique maîtrisée de la danse avec les morts. Cela avait un rapport avec sa manière de manier une lame et sa technique de sculpteur. Toutes ces activités apparemment différentes avaient en réalité des points communs fondamentaux. Chacune reposait sur une parfaite coordination des mouvements et une fluidité impeccable dans leur enchaînement.

Richard avait été surpris de voir à quel point les détails s'intégraient parfaitement à une image plus générale. Alors qu'il s'exerçait à tracer les sortilèges que Nicci lui enseignait, il n'éprouvait quasiment aucune difficulté. En réalité, la tâche lui semblait même enfantine parce qu'il connaissait déjà les emblèmes. Et dans leur configuration, il reconnaissait certains passages de la danse avec les morts – mais aussi des séquences de mouvements qu'il fallait savoir exécuter avec une lame, qu'il s'agisse de celle d'une épée ou d'un burin.

Nicci était un professeur hors du commun parce qu'elle comprenait comment son élève voyait ses divers pouvoirs et de quelle façon il entendait les utiliser. Contrairement à tous les autres proches du Sourcier, elle saisissait en profondeur comment il concevait l'usage de la magie. Consciente que cette façon d'appréhender les choses n'avait rien de traditionaliste, Nicci ne s'en offusquait pas, comme aurait pu le faire une personne moins ouverte – Anna, par exemple, que les esprits du bien prennent soin de son âme…

Loin de déconcerter l'ancienne Maîtresse de la Mort, l'originalité de Richard la stimulait.

Comprenant également sa vision très particulière de la magie

comme une forme d'art – et donc une affaire de créativité –, Nicci ne corrigeait pas les travaux de son élève. Elle les « orientait » afin de l'aider à obtenir le résultat qu'il désirait. Dans leur relation pédagogique, il n'était jamais question d'apprendre par cœur des listes interminables de notions. Pour avancer plus vite, Nicci utilisait comme fondation tout ce que Richard savait déjà et la manière dont il reliait entre elles ces vastes connaissances. Consciente qu'il avait déjà compris intuitivement une impressionnante quantité de données, elle ne perdait pas de temps à réviser les notions de base qu'il maîtrisait depuis très longtemps. En revanche, elle l'aidait à ajouter des éléments lorsqu'il en avait besoin, à l'endroit où il les lui fallait et au moment où il le désirait.

— Alors, comment t'en sors-tu ? demanda-t-elle en revenant vers la table en acajou.

Richard bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Je n'en sais plus rien… Tout se mélange dans ma tête…

Sans lever les yeux du livre qu'elle évaluait pour Richard, l'ancienne Maîtresse de la Mort acquiesça distraitement.

— Ce que tu prends pour un « mélange » est la preuve que ton cerveau est en train de produire des associations et des connexions. En d'autres termes, il organise et fédère toutes les connaissances que ton esprit a récemment assimilées.

— Espérons que ce soit ça…

Nicci ferma son livre et le posa sur la table.

— J'ai repéré des passages très utiles. Tu devrais y jeter un coup d'œil.

— Pour le moment, je crains de ne pas pouvoir lire une ligne de plus.

— D'accord… (Nicci désigna la plume qui reposait sur une écritoire, à côté d'une pile de grimoires.) Dans ce cas, dessine ! Tu dois être en mesure de représenter les éléments essentiels du livre que tu viens de finir. Si des éléments similaires se trouvent dans la version authentique du *Grimoire des Ombres Recensées*, tu auras plusieurs longueurs d'avance sur tous tes adversaires.

Richard voulut souligner qu'il était également trop épuisé pour dessiner. Mais il pensa à Kahlan et oublia aussitôt sa lassitude. De toute façon, il avait accepté que Nicci soit sa formatrice et il entendait lui obéir scrupuleusement et sans ménager ses efforts.

Les connaissances, l'expérience et les compétences de Nicci émerveillaient quelqu'un de si naturellement placide que Zedd. Verna elle-même, alors qu'elle ne se tenait pas pour une quantité négligeable, avait conseillé au Sourcier de se fier aveuglément à la magicienne, parce qu'elle était plus fine et plus intelligente que tous

ses autres amis.

Richard savait qu'il avait une occasion magnifique de combler ses lacunes. Pour ne pas gâcher cette possibilité, il était disposé à produire bien des efforts.

Après s'être emparé d'une feuille de parchemin, il plongea la plume dans l'encrier, prit une grande inspiration et entreprit de copier les sortilèges qu'il venait de trouver dans le livre encore ouvert devant ses yeux.

Un des problèmes majeurs du Sourcier était lié au sable de sorcier. D'après la version du *Grimoire des Ombres Recensées* qu'il avait mémorisée, le sortilège destiné à ouvrir la bonne boîte d'Orden devait être tracé dans cette matière rare et précieuse. À en croire Nicci, même s'il avait appris par cœur une copie imparfaite, l'utilisation du sable de sorcier était une condition incontournable à la réussite du sortilège ordenique. Sans ce support, ce n'était même pas la peine d'essayer.

Hélas, quand Darken Rahl avait ouvert la mauvaise boîte, il avait été aspiré par la terre avec tout le sable de sorcier qu'il avait utilisé. Dans le Jardin de la Vie, on ne trouvait plus aucune trace de cette noble matière. À la place, il ne restait que de la poussière.

Nicci cessa un instant de feuilleter un nouveau livre.

— Je viens de trouver quelques informations intéressantes sur le Temple des Vents, annonça-t-elle.

— Vraiment ? lança Richard, intéressé.

— Ce qui m'a surprise, dit Nicci, ignorant la question, c'est que tu affirmes être passé par le royaume des morts pour entrer dans ce sanctuaire.

Le temple lui étant apparu pendant un orage, Richard avait traversé une route tant que son objectif était visible.

— Désolé, mais je t'ai dit tout ce que je sais sur le sujet.

— Selon tes dires – des connaissances que tu as glanées dans de très anciens livres – le Temple des Vents fut envoyé dans le royaume des morts parce qu'on voulait le mettre à l'abri. En toute logique, il devait se dresser dans les profondeurs du domaine du Gardien, puisqu'on voulait empêcher que quiconque y entre.

— Tu as raison, mais les faits restent têtus. Le temple n'était pas loin du tout, le jour où je m'y suis introduit.

Nicci se replongea dans sa lecture, faisant les cent pas pour mieux se concentrer.

Elle finit par s'immobiliser, l'air agacée.

— Je ne comprends toujours pas… Dans le royaume des morts, on ne va pas d'un point à un autre, comme dans le monde des vivants. Tout y est beaucoup plus compliqué… Ce que tu me racontes revient à dire qu'il suffit d'une enjambée pour traverser un océan et se retrouver

sur une île qui est en réalité située à l'autre bout du monde…

— Le Temple des Vents est peut-être à l'entrée du royaume des morts. L'île de ta comparaison ne se trouve sans doute pas à l'autre bout du monde, et ça explique tout…

— Une bonne idée, mais qui ne colle pas avec ton récit… ni avec mes récentes lectures. Toutes les sources sont d'accord sur un point : pour envoyer le temple en sécurité, on lui fit traverser le royaume des morts, un peu comme si on avait décidé de l'expédier à l'autre bout de l'Univers.

— Seigneur Rahl ! appela soudain Cara, debout sur le seuil de la pièce.

Richard ne put étouffer un nouveau bâillement.

— Que veux-tu, Cara ?

— Je vous amène des visiteurs très pressés de vous voir.

Même s'il rêvait de se reposer un peu, Richard n'avait aucune intention de s'autoriser une pause. S'il voulait récupérer Kahlan, il ne pouvait pas se permettre de lambiner.

— Je pense que c'est important, précisa la Mord-Sith quand elle vit son seigneur hésiter.

— Dans ce cas, fais-les venir.

Cara revint très vite avec cinq hommes et une femme en robes blanches immaculées. Dans la pénombre de la bibliothèque, ces six personnages brillaient presque comme des esprits du bien. Avec un bel ensemble, ils s'immobilisèrent devant la table en acajou. À leur expression, Richard comprit qu'ils étaient terrorisés.

Richard interrogea Cara du regard.

— Des membres de l'équipe de la crypte, dit la Mord-Sith.

— Des serviteurs qui se consacrent à la crypte ?

— Oui, seigneur Rahl. Ils s'occupent des tombes et de tout ce qu'il y a autour.

Richard tenta de croiser le regard de ses visiteurs, mais ils détournèrent ou baissèrent tous la tête.

— Je me souviens de vous avoir vus le jour de mon retour mouvementé, juste avant que nous nous frottions à une horde de soldats ennemis.

Nettoyer ce charnier avait dû être une tâche de titan. Les défenseurs ayant mieux à faire que jouer les fossoyeurs, Richard avait ordonné qu'on jette les cadavres des ennemis au pied du haut plateau. Un travail qui n'avait pas dû être agréable…

— Que voulez-vous me dire ? demanda le Sourcier, d'humeur conciliante.

— Seigneur Rahl, intervint Cara, ils sont tous muets.

— Tous les six, vraiment ?

— Darken Rahl faisait couper la langue aux serviteurs de la crypte, sans doute pour éviter qu'ils disent du mal de son père lorsqu'il ne les entendait pas.

Richard blêmit un peu à l'idée qu'on puisse traiter ainsi des êtres humains.

— Désolé qu'on vous ait torturé ainsi, dit-il aux six visiteurs. Si ça peut vous consoler, sachez que je partage vos sentiments au sujet de mon défunt père.

— Je leur ai dit que vous n'étiez pas étranger à sa mort, précisa Cara.

Les visiteurs sourirent et hochèrent la tête.

— Alors, mes amis, pouvez-vous m'aider à comprendre ce que j'ai du mal à saisir ?

Un homme approcha et posa sur la table un petit paquet d'un blanc immaculé.

Alors que Richard s'en saisissait, une goutte d'encre coula de sa plume et vint s'écraser sur le tissu étincelant.

— Désolé, dit-il avant de poser la plume.

» Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à tous ses visiteurs, comme s'il avait décidé de ne pas les individualiser au-delà du strict nécessaire.

Rien ne se passant, le Sourcier interrogea Cara du regard.

— Ils voulaient à tout prix vous remettre ce petit ballot…

Par gestes, un des hommes indiqua à Richard qu'il devait ouvrir le paquet.

— Je dois déballer ce qu'il y a dedans ? demanda Richard aux six domestiques.

Tous acquiescèrent.

À en juger par son poids, le petit paquet ne pouvait pas contenir grand-chose. Pourtant, sous le regard fasciné de Nicci, le Sourcier entreprit d'ouvrir le carré de tissu blanc.

À l'intérieur, il découvrit un unique grain de sable blanc.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda-t-il.

Six index désignèrent le sous-sol.

— Par les esprits du bien…, soupira Nicci.

— Quelqu'un consent à m'expliquer ? s'agaça Cara. Je ne vois qu'un fichu grain de sable.

— Mais c'est du sable de sorcier…

Puisqu'ils travaillaient dans la crypte, les souffre-douleur de l'ancien seigneur Rahl avaient dû y trouver leur étrange butin. Bien sûr, le sable de sorcier brillait à la lumière prismatique, mais de là à repérer un unique grain…

Même s'il aurait tout donné pour dormir une heure, Richard se devait d'enquêter avec ses amis.

— Pouvez-vous me montrer l'endroit où vous l'avez trouvé ?

Six têtes acquiescèrent avec une joie presque enfantine.

Richard replia méticuleusement son carré de tissu autour de l'énigmatique grain de sable. Ce faisant, il vit que la goutte d'encre, parce que le tissu était plié, avait laissé une trace noire sur deux coins opposés du mouchoir. Lorsque le ballot était fermé, ces deux petits soleils noirs reposaient l'un sur l'autre. Quand on l'ouvrait, au contraire, les taches noires se trouvaient à deux extrémités radicalement opposées.

Le Sourcier réfléchit quelques instants, puis il se décida :

— En route ! lança-t-il en glissant le petit paquet dans sa poche. Mes amis, je vous suis !

Chapitre 48

Enjambant le mur de pierre blanche à demi fondu, Richard entra dans la tombe de Panis Rahl. Les employés de la crypte attendaient dans le couloir. Ils avaient insisté pour que le seigneur Rahl passe le premier. Après tout, c'était la sépulture de son grand-père.

Le seigneur Rahl précédent détestait qu'on le dérange lorsqu'il rendait visites aux mânes de ses ancêtres vénérés. Plus d'un serviteur avait payé de sa vie une erreur insignifiante…

Richard, lui, réservait sa vénération aux gens qui le méritaient. Comme son fils, Panis Rahl avait été un tyran assoiffé de sang et de conquête. S'il n'avait pas réussi à être aussi maléfique que son rejeton, ce n'était sûrement pas faute d'avoir essayé.

Lui aussi était entré en guerre contre ses voisins. Encore jeune homme à l'époque, Zedd avait été chargé de diriger la lutte du monde libre contre l'envahisseur d'haran. Nommé Premier Sorcier, le grand-père maternel de Richard avait fini par tuer Panis Rahl. Puis il avait érigé les frontières, coupant D'Hara des autres royaumes.

Même si la plupart des D'Harans avaient soutenu leur chef, Zedd avait refusé de les tuer tous. Un grand nombre d'entre eux étaient également des victimes du tyran. Avoir eu la malchance de naître en D'Hara ne justifiait en aucun cas une condamnation à mort.

Au fond, laisser vivre les agresseurs en les isolant était un terrible châtiment. En même temps, ça leur donnait une chance de changer et de devenir meilleurs.

De toute façon, ils n'auraient plus la possibilité de s'en prendre à des innocents.

Si les frontières avaient tenu, Richard n'aurait jamais été contraint de quitter les chères forêts de son pays natal. Mais Darken Rahl, en passant par le royaume des morts pour les traverser, avait largement contribué à la défaillance puis à la disparition de ces obstacles magiques.

Sans les exactions de son père, Richard n'aurait jamais connu Kahlan, la femme qui rendait sa vie digne d'être vécue… Décidément, son existence était placée sous le signe du paradoxe…

Des années plus tôt, après que Darken Rahl eut ouvert la mauvaise boîte d'Orden, payant cette erreur de sa vie, un officiel du palais était venu avertir Zedd que la tombe de Panis Rahl fondait. Le vieux sorcier

avait ordonné à l'homme d'utiliser une pierre blanche spécifique afin d'empêcher que le phénomène se répande dans tout le palais.

Ce rempart de pierre blanche avait aujourd'hui presque entièrement fondu et toute la tombe était de nouveau menacée. Les murs se déformant, des blocs de granit rose en saillaient, risquant de se détacher des autres. Dans le couloir, les murs et le plafond n'étaient plus parfaitement joints. Si on ne faisait rien, l'intégrité même du palais serait un jour ou l'autre en danger.

Richard regarda autour de lui, profitant de la lumière des cinquante-sept torches pour étudier les symboles gravés sur les murs et sur le catafalque de Panis Rahl. Du haut d'haran qu'il comprenait en partie…

— Je hais le rose, marmonna Nicci.

— Sur la fonte des murs, tu as une théorie ? lui demanda Richard.

— Il paraît, et c'est bien ça qui me terrorise.

— Pardon ? Désolé, mais je ne te suis pas très bien.

— Quand je suis venue ici, juste avant d'être capturée, j'affirmais savoir pourquoi les murs fondaient. En tout cas, je l'ai dit à Verna.

— Alors, pourquoi fondent-ils ?

— C'est tout le problème, Richard ! Je n'en sais rien. J'ai tout oublié.

— Tout, vraiment ?

— Je ne sais plus pourquoi je voulais venir ici avec Anna, tu vois à quel point c'est grave ? J'ai demandé à Verna si elle se souvenait de notre conversation, et là encore, presque rien ne lui est revenu.

Richard laissa courir un index le long du catafalque de son grand-père paternel.

— La Chaîne de Flammes ?

— Tu crois que c'est ça ?

— Tu n'as vraiment plus aucun souvenir de ces événements ?

— Rien du tout ! Je ne me souviens même plus d'avoir dit que je connaissais la cause du phénomène. Comment peut-on oublier des choses pareilles ?

— En temps normal, c'est impossible, en effet…

— Donc, les ravages du sort d'oubli ne se limitent plus à sa « cible » originelle.

— La contamination…, souffla Richard.

— Si tu as raison, ça signifie que tout ce qui se passe ici est lié à notre volonté de neutraliser la Chaîne de Flammes. En d'autres termes, la souillure due aux Carillons détruit notre mémoire pour se protéger.

Cette idée fit frissonner Richard de terreur. Non content de devoir combattre Jagang, un adversaire qui semblait toujours avoir un coup d'avance sur lui, il devait empêcher la contamination de tout détruire insidieusement, y compris ses ennemis…

Une pollution magique pouvait-elle avoir des réflexes défensifs ? Bien sûr que oui ! Pour réagir quand on était menacé, il n'y avait nul besoin d'être conscient au sens classique du terme. La tâche des Carillons était d'éliminer la magie. Pour ça, ils laissaient dans leur sillage une souillure parfaitement à même de se défendre, comme tous les organismes vivants. Un arbre ne pensait jamais à nuire à ceux qui l'approchaient avec de mauvaises intentions. Ça ne l'empêchait pas d'avoir des épines conçues pour les repousser…

— Si nous ne neutralisons pas le sort d'oubli, ce sera de pire en pire, dit Richard. Bientôt, nous aurons oublié que la Chaîne de Flammes est responsable de nos problèmes ! Je dois invoquer la magie ordenique avant qu'il soit trop tard.

— Pour ça, nous devons détenir les boîtes, ne perds pas ça de vue.

— Jagang en a deux et la voyante nous a volé la troisième. Au moins, nous savons où les chercher.

— Six s'étant mise au service de l'empereur, je suppose qu'elle a l'intention de lui remettre l'artefact.

— Oui, tu as raison… Très bientôt, Jagang sera en possession des trois boîtes. Si ce n'est pas déjà fait.

— Mais nous avons un élément qui leur manquera.

— Vraiment ? Lequel ?

— Le Jardin de la Vie. Depuis que j'ai traduit *Le Livre de la Vie,* je vois ce lieu d'une façon très différente. Pour tout dire, le grimoire a confirmé certaines de mes intuitions…

» Richard, le Jardin de la Vie fait partie intégrante de la magie ordenique ! Sa localisation, la manière dont il est illuminé, sa position par rapport aux maisons stellaires, la trajectoire quotidienne des rayons de soleil et de lune… Rien n'est dû au hasard ! C'est une sorte de scène où doit se dérouler un événement bien précis.

— Tu veux dire qu'il faut être dans le Jardin de la Vie pour ouvrir une des boîtes ?

— C'est ça. Ce jardin a été bâti à cette seule fin. Il est un des éléments du protocole ordenique, ni plus ni moins.

Richard dut se répéter mentalement la phrase de Nicci afin d'être sûr qu'il avait bien entendu.

— Donc, Jagang doit y venir pour invoquer la magie d'Orden ?

— Oui, sauf s'il construit un jardin intérieur en tout point similaire à celui du palais. Ce n'est pas irréalisable, mais je lui souhaite du courage, parce que la moindre erreur suffit à tout fausser.

— Mais c'est faisable, d'après toi ?

— Avec les plans originaux du jardin, pourquoi pas ? Sauf qu'il lui faudrait l'aide active de magiciennes et d'une petite armée de sorciers. Ne disposant ni des plans ni des sorciers en question, il lui resterait la possibilité de copier ce qui existe ici.

— S'il peut étudier le jardin d'assez près pour le reproduire, à quoi bon perdre son temps ? Il aura aussi vite fait d'y invoquer la magie d'Orden.

— C'est exactement ça…, approuva Nicci.

Du coup, le siège du palais prenait un tout autre sens. Jagang ne cherchait pas seulement la victoire militaire. Il jouait aussi sa partie au niveau magique.

— Pas étonnant que l'empereur n'ait pas encore essayé d'ouvrir les boîtes… Il sait qu'il a besoin du Jardin de la Vie. Je parie qu'il détient cette information depuis le début.

— C'est bien possible…

— Seigneur Rahl, je vous trouve enfin ! lança une voix féminine.

C'était Berdine, debout dans l'entrée de la tombe.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai trouvé ce livre ! s'écria la Mord-Sith.

Elle avança, brandissant l'ouvrage comme si le sort du monde en dépendait.

— Le texte est en haut d'haran… J'ai traduit certains passages, et c'est… Eh bien, Verna m'a conseillé d'aller vous prévenir sur-le-champ.

Nicci s'empara du grimoire, l'ouvrit et commença à lire.

— De quoi parle cet ouvrage ?

— Du peuple de Jillian… Enfin, de ses ancêtres qui vivaient à Caska.

— Les Maîtres des Rêves…, murmura Nicci sans interrompre sa lecture.

— Pardon ? s'écria Richard.

— Nicci a raison… D'après ce livre, ces gens étaient capables d'invoquer des rêves. Verna m'a dit de vous en informer.

— Eh bien, merci…

— Bon, j'y retourne… Verna a besoin que je lui traduise d'autres textes. Elle dit que j'ai un flair formidable pour dénicher les choses intéressantes.

Richard sourit à la Mord-Sith.

Nicci glissa le livre sous son bras et sourit à son tour :

— Merci beaucoup, Berdine… Dès que nous en aurons terminé ici, nous nous pencherons sur cet ouvrage.

Richard regarda la Mord-Sith sortir, puis il désigna les inscriptions, sur les murs.

— C'est désorientant… Tu sais quels sortilèges sont décrits ici ? Beaucoup d'éléments me semblent familiers…

— C'est logique… (Nicci tendit un index vers une série de symboles, sur le mur du fond.) Les conseils d'un père à son fils sur la façon d'aller dans le royaume des morts et d'en revenir vivant…

— Selon toi, Panis Rahl voulait transmettre ces sortilèges à son fils, et c'est pour ça qu'il les a fait graver sur les murs ?

— Non… Je crois que ce viatique est transmis de génération en génération. Chaque père en fait don à celui de ses fils qui deviendra le seigneur Rahl suivant. Un héritage de père à fils, Richard. Donc, ton héritage !

Richard dut reconnaître que le raisonnement se tenait.

— De quand datent ces sortilèges ? Et pourquoi vouloir faciliter l'entrée de quelqu'un dans le royaume des morts ?

— Quand je vois leur aspect, j'ai tendance à dire que ces sorts sont contemporains de la création du pouvoir d'Orden. Il n'est pas impossible qu'ils soient indispensables pour qui veut utiliser cette magie.

— Quoi ?

— Eh bien, d'après ce que j'ai lu dans les grimoires qui traitent de la magie ordenique, par exemple *Le Livre de la Vie*, il semble que le choix de ce lieu ait un rapport direct avec la façon dont la Magie Soustractive fut utilisée pour activer la Chaîne de Flammes.

— Tu veux parler de l'élimination des souvenirs ? La destruction de la mémoire ?

— Exactement, oui… Pourquoi ne nous souvenons-nous pas de Kahlan ? Pour quelle raison a-t-elle oublié son identité ? Comment se fait-il que notre don ne puisse pas guérir les gens qui ont oublié ta femme ? Voire la guérir elle-même ? Oui, pourquoi le don ne peut-il pas restaurer les souvenirs ?

Richard reconnut une vieille technique de professeur : poser des questions dont on connaît la réponse, histoire de développer l'esprit d'un élève. Depuis toujours, Zedd se servait de cette méthode éprouvée – avec grand succès, il fallait l'avouer.

— Parce que ces souvenirs n'existent plus. Il n'y a plus rien à restaurer.

— Et qu'est-ce qui les a détruits ?

Là encore, la réponse était évidente.

— La Magie Soustractive…

Nicci dévisagea le Sourcier, attendant la suite.

Soudain, tout devint clair dans l'esprit de Richard.

— Par les esprits du bien…, soupira-t-il. La Magie Soustractive appartient au royaume des morts ! Veux-tu dire qu'il est indispensable, pour utiliser le pouvoir d'Orden, d'aller dans le domaine du Gardien ? tout simplement parce que c'est là qu'on peut récupérer les souvenirs volés au monde des vivants ?

— Si les souvenirs peuvent être reconstruits, il faut bien qu'il existe une « graine » pour les faire pousser. Ce que tu te rappelles au sujet de ta femme n'appartient qu'à toi. Ce n'est pas la mémoire manquante de

Cara, de Zedd ou de Kahlan elle-même. Ce qui leur a été volé n'existe plus en ce monde. Mais l'important, dans cette phrase, ce sont les trois derniers mots : « en ce monde ».

— Et c'est la Magie Soustractive qui a dépouillé de leur mémoire les victimes du sort d'oubli. Par conséquent, s'il reste quelque chose à récupérer, c'est dans le royaume des morts que nous devons chercher…

Nicci désigna les phrases en haut d'haran gravées sur les murs et sur le catafalque.

— *Le Livre de La Vie*, un ouvrage que Darken Rahl avait obligatoirement lu avant de tenter d'ouvrir la bonne boîte d'Orden, précise qu'un voyage dans le royaume des morts est indispensable pour remettre dans le jeu les boîtes d'Orden.

— Mais quels souvenirs Darken Rahl a-t-il recouvrés lorsqu'il a traversé le domaine du Gardien ?

— Pour invoquer le pouvoir d'Orden, il faut suivre un protocole très précis. Avoir séjourné dans le royaume des morts semble être une étape incontournable. D'où les indications laissées par chaque seigneur Rahl au fils qui le remplacera.

— Nous savons qu'un passage dans le royaume des morts est indispensable. Mais nous n'avons aucune précision sur l'objectif de ce séjour.

— L'objectif est de retrouver un « noyau » de souvenirs. À défaut de savoir précisément qui serait la cible du sort d'oubli, la théorie ordenique mentionne simplement que c'est un passage obligé. Rien ne dit ce que nous devons faire durant ce voyage. La personne qui tente d'inverser la Chaîne de Flammes doit savoir qu'elle ne peut pas éviter cette immersion initiatique dans le domaine du Gardien. Le reste est laissé à sa discrétion. À elle de voir comment elle veut s'y prendre.

» C'est Berdine qui m'a fait connaître *Le Livre de la Vie.* Elle savait où il était caché, parce que Darken Rahl le consultait souvent devant elle. Le précédent seigneur Rahl est allé dans le royaume des morts grâce aux sortilèges que lui avait légués son père.

— Nicci, Darken Rahl n'était pas à la recherche de souvenirs volés par le sort d'oubli.

— Non, il s'est servi de la magie d'Orden pour avoir davantage de pouvoir. Selon toute probabilité, il n'a pas compris pourquoi il était obligé d'aller dans le royaume des morts. S'il s'est posé la question, il a dû supposer que le rituel ordenique détestait faire dans la simplicité…

Richard se passa lentement une main dans les cheveux.

— Kahlan m'a assuré que Darken Rahl avait bel et bien voyagé dans le royaume des morts.

— Grâce à ces inscriptions, du moins en partie, crut bon de préciser Nicci.

— Et comment vais-je pouvoir imiter les exploits de mon géniteur ?

— Selon *Le Livre de la Vie*, tu n'y arriveras pas tout seul. Il te faudra un guide. Pas seulement une personne capable de te montrer le bon chemin, mais quelqu'un qu'il t'a fallu convaincre de changer de camp et qui t'est désormais absolument loyal.

— Une sorte d'esprit bienveillant à qui je pourrais confier ma vie tout entière sans frémir ?

Nicci désigna une partie bien précise des inscriptions murales.

— Tu vois ces quelques lignes ? Elles t'expliquent comment faire venir du royaume des morts le guide que tu auras choisi. Ensuite, cet ange gardien te conduira partout où tu voudras et devras aller.

Jugeant cette perspective déplaisante, Richard entreprit lui aussi de sonder les inscriptions. Il repéra très vite ce qu'il cherchait.

— Regarde de près ces… références… Tous ces sortilèges ont besoin de sable de sorcier pour fonctionner.

— C'est évident, à première vue… Si on demandait aux domestiques en robes blanches où ils ont trouvé le grain de sable qui est maintenant bien au chaud dans ta poche ?

Déconcerté par une cascade de révélations, Richard avait fini par oublier la raison première de sa venue dans le tombeau.

— Très bon programme, l'approuva-t-il avant de faire signe à Cara d'aller chercher les six serviteurs.

Les cinq hommes et la femme entrèrent, suivant la Mord-Sith comme une couvée de canetons qui se dandinent derrière leur mère. Richard attendit qu'ils soient tous en place, le regardant avec de grands yeux ronds.

— Merci d'avoir trouvé ce grain de sable, mes amis… Il est remarquable d'être si attentifs.

Les six serviteurs en rayonnèrent de bonheur. À l'évidence, c'était la première fois qu'un seigneur Rahl les félicitait.

Richard posa une main amicale sur l'épaule de la femme.

— Vous pouvez me montrer où vous avez découvert ce grain de sable ?

La domestique consulta ses compagnons du regard, puis elle s'agenouilla près du catafalque revêtu d'or, au centre de la pièce. Désignant un point sur le sol, sous un coin du cercueil, elle fit signe à Richard de s'accroupir à côté d'elle.

Il obéit, passa la tête sous le catafalque et regarda vers le haut, puisque c'était ce que la femme lui indiquait de faire. Intrigué, il gratta la pierre du dos de la main.

Un peu de sable tomba sur le sol de marbre blanc.

Richard se releva d'un bond.

— Prête-moi ta hache ! lança-t-il à un soldat de la Première Phalange qui attendait dehors avec ses camarades.

L'homme passa la tête par l'entrée à demi fondue, enjamba le muret et tendit son arme à Richard.

Bandant ses muscles, celui-ci introduisit le tranchant acéré dans le joint du couvercle du catafalque. Puis il força de bas en haut jusqu'à ce que la lourde plaque de pierre revêtue d'or commence à bouger.

Avec l'aide de Nicci, il commença à soulever le couvercle. Puis il fit un signe de tête aux six domestiques et au soldat, qui vinrent s'en emparer, le firent glisser sur le côté et le posèrent contre un mur.

Ce qui aurait dû être la dernière demeure de Panis Rahl était en fait une cachette remplie à ras bord de sable de sorcier.

Richard contempla un moment l'incroyable spectacle. Puis il passa le tranchant de la main dans le sable, dévoilant la dépouille dissimulée dessous.

Panis Rahl, son grand-père paternel, portait toujours les stigmates des brûlures que lui avait infligées Zedd. Du feu de sorcier, une façon radicale d'éliminer un ennemi… Le jeune Darken Rahl avait été blessé, ce jour-là. Il en avait conçu une haine mordante pour Zedd et pour tous les esprits libres qui s'opposaient à la domination de la maison Rahl.

— Maintenant, je sais pourquoi cette tombe fond, dit Nicci. C'est une réaction « empathique » à la Magie Soustractive qui fut utilisée pour ouvrir une des boîtes d'Orden dans le Jardin de la Vie.

— Ce serait donc une sorte d'écho à la proximité physique de ce pouvoir spécifique ?

Du bout d'un index, l'ancienne Maîtresse de la Mort repoussa dans le catafalque quelques grains de sable trop proches du bord.

— Encore une fois, tu as raison. Quelle meilleure cachette pouvait trouver Darken Rahl ? Il avait sa réserve de sable blanc, au cas où les choses tourneraient mal. Comme il est mort sans y avoir recours, son trésor secret est resté là où il était. Mais tu as senti ? Le sable est toujours chaud consécutivement à la réaction que je qualifie d'empathique. C'est pour ça que le tombeau a fondu. Il manque ici un champ de force susceptible de contenir une telle production de chaleur.

— En revanche, le Jardin de la Vie est muni d'une protection adéquate. C'est ça ?

Nicci regarda son élève comme s'il venait de découvrir que l'eau mouillait.

— Bien entendu.

— Par conséquent, ce sable doit y être transféré au plus vite.

— Verna et ses sœurs peuvent s'en charger avec l'aide de Nathan.

(Nicci prit Richard par le bras.) Maintenant que nous avons du sable dans lequel dessiner les sortilèges, il faut revenir à nos recherches. Le temps presse, j'en ai peur.

— Ce n'est pas moi qui te contredirai là-dessus… Filons d'ici !

Chapitre 49

— Je ne sens rien du tout, dit Richard.

Assis en tailleur sur un carré de pierre blanche encastré dans le cercle de pelouse qui entourait un grand rectangle de sable de sorcier, il tourna la tête vers Nicci. Debout derrière lui, les bras croisés, elle le regardait dessiner des sortilèges.

— Pourquoi voudrais-tu sentir quelque chose ? Tu es en train de tracer des sorts, pas de faire l'amour à une femme.

— Eh bien, je pensais… Oh ! je ne sais pas trop…

— Tu espérais te pâmer d'extase ?

— Non, mais je m'attendais à avoir un rapport plus direct avec mon don. Ou au moins à éprouver une certaine fièvre mystique… Enfin, quelque chose dans ce genre…

Tout en étudiant les dernières lignes dessinées par Richard, l'ancienne Maîtresse de la Mort soupira avant de répondre :

— Certaines personnes aiment ajouter un élément affectif, quand elles tracent des sortilèges. Sentir leur cœur battre la chamade et leur estomac se nouer – sans parler de la chair de poule – leur donne l'impression de vivre une expérience hors du commun. Mais c'est parfaitement superflu. Du théâtre, rien de plus. L'idée préconçue qu'il faut être échevelé et grogner comme une bête quand on fait ce genre de choses.

Nicci prit une expression à la fois moqueuse et… tentatrice.

— Tu veux que je te montre ? Voilà qui rendrait sûrement plus amusante une longue nuit de travail de fourmi…

Richard comprit que son amie essayait de lui apprendre quelque chose. La provocation étant une des méthodes favorites de Zedd, il ne se sentit pas le moins du monde dépaysé.

Très curieusement, Nicci était réfractaire à toute accommodation de la magie à la « sauce fantasmagorique ». Pour elle, il s'agissait d'un domaine où la logique primait, et elle rejetait toute forme de superstition. Avec son histoire de « fièvre mystique », Richard lui avait tapé sur les nerfs, et elle ne le lui laisserait pas oublier de sitôt.

— Tu sais que certains sorciers aiment être nus quand ils dessinent des sorts ? insista-t-elle.

— Je demande grâce…, soupira Richard. Au fond, je n'ai nul besoin de grogner, d'avoir de la tachycardie ou de sentir ma peau picoter quand je trace des runes. Quant à être tout nu, par le temps qu'il fait…

— Je me disais bien que tu verrais les choses ainsi. Du coup, je ne t'ai jamais proposé de pimenter la sauce. (Elle désigna le diagramme complexe, dans le sable de sorcier.) Que tu sois tout excité ou non, ton don fait ce qu'il y a à faire. Un sortilège remplira imparablement sa fonction si tu l'as doté des éléments requis ajoutés au bon moment et dans l'ordre souhaitable. Cela dit, sache qu'il existe certains sorts que tu devras dessiner en étant nu comme un ver…

Richard savait pertinemment de quoi voulait parler Nicci et il n'avait aucune envie de s'appesantir sur le sujet.

Inclinant la tête, la magicienne étudia attentivement les deux lignes parallèles qu'il était en train de dessiner. Un travail assez délicat, puisqu'il s'agissait en réalité de représenter un double angle droit.

— C'est comme faire du pain…, souffla Nicci. Si tu ajoutes les bons ingrédients au moment idoine, la pâte réagit de la façon prévue. Les convulsions et les gémissements ne l'aident pas à lever ni à cuire correctement.

— C'est ça, oui…, marmonna Richard en ajoutant une double arche à ses angles droits jumeaux. Le travail d'un boulanger, rien de plus… Sauf que la moindre erreur risque d'être mortelle.

— C'est toute la beauté de la magie, non ? Enfin, on peut voir les choses comme ça…

Nicci suivit des yeux la courbe d'une précision parfaite que traçait Richard dans le sable.

Les sortilèges que le Sourcier dessinait provenaient du grimoire que Berdine était venue leur apporter alors qu'ils étaient dans la tombe de Panis Rahl. L'ouvrage contenait certains diagrammes qu'il suffisait de recopier. Pour le reste – des descriptions très alambiquées –, l'expérience de la magicienne s'était révélée très précieuse. Sans son talent hors du commun, il aurait été impossible d'avancer si vite dans un travail de recréation si méticuleux et si complexe.

Découvrant que le grimoire ne contenait pas toutes les illustrations dont il avait besoin, Richard s'était ouvertement inquiété. Nicci ne risquait-elle pas de se tromper lorsqu'elle reconstituait les diagrammes manquants ? Avec une patience louable, la magicienne avait rassuré le Sourcier. S'il avait une multitude de raisons de crever d'angoisse, celle-là n'avait pas de place sur la liste.

Pour Richard, ces exercices étaient une sorte de répétition générale. Une façon de mettre en pratique toutes les connaissances qu'il avait glanées et dont dépendrait sa survie lorsqu'il s'aventurerait dans le royaume des morts.

Pour le moment, il ne disposait pas des boîtes. Mais une fois qu'elles étaient remises dans le jeu, certaines procédures préliminaires pouvaient être exécutées alors qu'on ne les possédait pas. Sachant à

quel point ces préparatifs étaient dangereux, Richard s'en serait bien passé, mais il n'avait pas le choix. S'il voulait récupérer la Kahlan qu'il aimait et remplir ses autres missions, il devait s'acquitter de certaines tâches, qu'elles lui plaisent ou non.

Par bonheur, son antique mentor, le Premier Sorcier Baraccus, lui avait laissé des indices précieux. De nouveau en possession de son don, Richard avait intérêt à retrouver au plus vite l'ouvrage que lui avait légué le légendaire sorcier de guerre. Car c'était le moment de prendre connaissance des secrets de son lointain prédécesseur.

Comme la tenue noire qui avait partiellement appartenu à Baraccus, l'ouvrage était caché dans le château de Tamarang, non loin des étendues hostiles du Pays Sauvage. Le dernier endroit où Richard avait vu Six, juste avant que le général Karg le capture et lui propose de devenir joueur de Ja'La.

Alors qu'il continuait à dessiner, Richard songea qu'il avait hâte que l'empereur commence à perdre le sommeil, à se sentir nerveux et à avoir du mal à se concentrer. Jagang affichait depuis trop longtemps une confiance en lui-même et une arrogance que le Sourcier ne supportait plus. Désormais, ce serait à son tour d'avoir des cauchemars…

Entendant du bruit, au-dessus de sa tête, Richard leva les yeux et vit que Lokey, le corbeau de Jillian, était perché sur la verrière du plafond. Volant très haut dans le ciel, il avait suivi son amie de toujours depuis qu'elle était prisonnière de Jagang. Le ventre bien plein grâce aux montagnes d'ordures qui se dressaient un peu partout dans le camp, il semblait très serein, comme si la fillette avait simplement pris de longues vacances quelque peu inhabituelles.

Jillian savait très bien que l'oiseau était là. Craignant qu'un soldat décide de le transpercer d'une flèche, elle s'était bien gardée d'en parler. Mais le corbeau, habitué à se méfier de la plupart des êtres humains, filait à tire-d'aile dès que quelqu'un le remarquait.

Deux ou trois fois, alors qu'elle sortait du pavillon de Jagang, Jillian avait vu son cher corbeau faire des acrobaties aériennes pour la saluer et la distraire. Terrorisée depuis qu'elle était tombée entre les griffes de l'empereur, la fillette n'avait même pas esquissé un sourire.

Alors qu'il commençait à neiger, l'oiseau d'un noir de jais était quasiment invisible sur un fond de ciel noir comme de l'encre. Par moments, Richard ne voyait plus que son bec et ses yeux – de quoi s'imaginer qu'un fantôme les épiait, Nicci et lui.

De temps en temps, le corbeau inclinait la tête comme s'il entendait lui aussi évaluer le travail du Sourcier. Croassant et battant des ailes, il encourageait le sorcier débutant à accélérer le rythme.

Lokey attendait impatiemment de jouer son rôle…

— Tu es prête ? demanda Richard en dessinant une ultime ligne

dans le sable.

Jillian acquiesça nerveusement. Cela faisait si longtemps qu'elle attendait ce moment…

Assise sur le sable blanc, au centre exact du diagramme dessiné par Richard, elle prenait très au sérieux toute cette affaire. Si son grand-père l'avait choisie et formée, c'était pour qu'elle fasse ce que lui demandait à présent Richard.

Elle était la prêtresse des ossements, capable de transmettre des rêves pour défendre son peuple.

À la lumière des torches qui éclairaient la scène, les bandes noires peintes sur le visage de l'enfant avaient quelque chose de terrifiant. Pourtant, ces camouflages étaient exclusivement destinés à la protéger des esprits du mal.

La prêtresse des ossements était désormais au service du seigneur Rahl, qui allait l'aider à transmettre des rêves à leurs ennemis communs. Dans un très lointain passé, les ancêtres de la fillette et ceux de Richard avaient déjà œuvré ensemble afin de se protéger mutuellement.

Mais il ne s'agissait plus de transmettre des rêves. Car Richard voulait envoyer des cauchemars aux bouchers de l'Ordre.

Le peuple de Jillian était originaire de Caska. Son grand-père, le devin en exercice, était le dépositaire et le garant d'un fabuleux passé et d'un inestimable trésor de connaissances. Un jour, Jillian prendrait sa place et recevrait tout cela en héritage.

Pensant que s'installer sur des terres hostiles dont personne ne voudrait leur permettrait d'éviter les conflits, les ancêtres de Jillian se défendaient en projetant des rêves et des illusions. À l'époque des Grandes Guerres, ils avaient utilisé cette arme pour repousser les envahisseurs venus de l'Ancien Monde. Hélas, ils avaient échoué, se faisant pratiquement exterminer…

Richard et Nicci avaient attentivement écouté tout ce que Jillian pouvait leur dire au sujet de ces temps immémoriaux. Avec l'aide du livre et de ses propres connaissances de l'histoire, Richard avait pu reconstituer les événements.

Presque tous les ancêtres de Jillian avaient péri. Quelques-uns avaient cependant été capturés et livrés aux sorciers de l'Ancien Monde. Utilisant cette « matière première », ces sorciers avaient créé des armes humaines.

Programmées pour envahir les rêves, pas pour les transmettre, ces créatures magiques avaient constitué une cinquième colonne particulièrement efficace.

Jagang était le dernier survivant de ces hommes capables de marcher dans les rêves. Héritier des armes vivantes créées trois mille ans plus tôt, il avait repris le flambeau sacré de la guerre.

Sa naissance avait été possible parce qu'un espion de l'Ancien Monde, au temps du premier conflit, avait pu s'introduire dans le Temple des Vents et manipuler une magie interdite. À distance, Baraccus avait trouvé une parade : la venue au monde de Richard avec les deux variantes de la magie, afin qu'il puisse mieux parer la menace.

Jillian et Jagang avaient donc des ancêtres communs.

Devenue la prêtresse des ossements, la fillette allait utiliser son pouvoir pour repousser les envahisseurs.

Mais Richard avait introduit une variante dans le protocole.

Par le passé, les ancêtres de Jillian avaient échoué. Leurs rêves n'avaient pas suffi à éloigner d'eux les hordes de l'Ancien Monde.

Le Sourcier avait son idée sur la raison de ce désastre.

Les rêves !

Lui, il entendait transmettre des cauchemars.

— Tu as bien mémorisé les mauvais songes ? demanda-t-il à Jillian.

La fillette ouvrit ses yeux couleur de cuivre – deux petits soleils brillant sur le fond obscur d'une bande noire.

— Oui, petit père Rahl… Je ne faisais pas beaucoup de cauchemars, avant l'arrivée des envahisseurs. Aujourd'hui, je sais trop bien ce que c'est…

Richard se pencha en avant et dessina une étoile devant la courageuse fillette.

— Un jour, j'espère que tu pourras oublier ce qu'est un cauchemar… Mais aujourd'hui, je veux que tu y penses très fort.

— Je vais le faire, seigneur Rahl. Mais une petite fille peut-elle transmettre des cauchemars à tant d'hommes ?

— Ces soudards sont venus pour détruire tout ce que tu chéris. Génère les cauchemars, et Lokey ira les porter aux hommes endormis dans le camp.

Nicci vint s'agenouiller à côté du Sourcier.

— Jillian, ne pense pas au nombre d'hommes qu'il y a dans le camp… C'est sans importance, crois-moi ! Lokey transportera les cauchemars et il les laissera tomber sur nos ennemis comme une pluie glacée. Tous les soudards ne seront pas touchés, bien sûr, mais ce n'est pas grave. L'essentiel, c'est que beaucoup d'entre eux soient affectés.

La magicienne désigna les sortilèges, autour de l'enfant.

— Le pouvoir vient de là, pas de toi. Ce sont les sortilèges, pas toi, qui instilleront les cauchemars dans l'esprit des bouchers de l'Ordre. Ta mission, c'est de penser aux mauvais rêves. Regarde ce dessin, devant toi. Cette composante du sort multipliera à l'infini les cauchemars que tu auras générés.

— N'est-ce pas au-delà de mes forces ? demanda timidement

Jillian.

Richard sourit et tapota le bras de la fillette.

— C'est moi qui t'aiderai à les transmettre, n'oublie pas ça ! Prête-moi tes pensées et je te donnerai ma force !

— Je suis capable de penser à des cauchemars, et tu es sûrement très fort, seigneur Rahl ! Quand je vous entends parler, tous les deux, je comprends pourquoi j'avais besoin de ton aide, seigneur, pour transmettre des rêves. La prêtresse des ossements avait besoin d'attendre ton retour parmi nous…

— Une autre chose est essentielle : quand Lokey aura survolé le camp, tu devras l'envoyer se poser sur le pavillon de Jagang. Nous voulons infecter le plus d'hommes possible, mais le tyran est notre cible prioritaire et j'ai un cauchemar spécial à son service ! Donc, quand je te dirai que Lokey doit se poser, pense très fort au pavillon de l'empereur. (Richard désigna un dessin, dans le sable.) Ce sort enverra le corbeau se percher sur le pavillon. Quand je te donnerai le signal, pense à Jagang et le reste se passera tout seul.

— Je me souviens du pavillon… (Jillian chercha le regard de Nicci.) Et des scènes de cauchemar qui s'y sont déroulées…

Sur le toit vitré, Lokey battit de nouveau des ailes, impatient de prendre l'air avec sa cargaison de mauvais rêves.

Chapitre 50

Quand le garde, un colosse, lui tordit le bras dans le dos et la poussa vers l'entrée du pavillon, Jennsen ne put s'empêcher de grimacer. Par bonheur, elle parvint à ne pas s'étaler face contre terre.

Après avoir traversé le camp sous les rayons très vifs du soleil hivernal, elle eut quelque peine à y voir dans la pénombre du fief de Jagang. Plissant les yeux, elle attendit qu'ils s'adaptent à ces nouvelles conditions.

Entendant du bruit dans son dos, elle se retourna et vit le même garde, en compagnie de deux collègues, pousser Anson, Owen et Marilee – l'épouse d'Owen – sous le pavillon comme s'ils étaient du bétail qu'on mène à l'abattoir.

Pendant le très court voyage, Jennsen n'avait pratiquement pas vu ses compagnons. De toute façon, les prisonniers étaient ligotés, bâillonnés et portaient un bandeau sur les yeux. Ainsi, ils ne risquaient pas d'ennuyer leurs gardiens.

À l'idée que ses amis étaient entre les mains d'une bande de brutes, Jennsen eut envie d'éclater en sanglots. Quand cet ignoble cauchemar cesserait-il, si ça arrivait un jour ?

À l'autre bout de la salle, l'empereur, assis devant une grande table, festoyait avec un bel enthousiasme. Avec les bougies posées à chacune de ses extrémités, la table évoquait davantage un autel qu'un simple meuble domestique.

Derrière l'empereur, des esclaves attendaient l'occasion de satisfaire le moindre de ses désirs. Alors qu'il dînait seul, Jagang avait devant lui assez de plats pour nourrir une dizaine de personnes.

Ses yeux noirs rivés sur Jennsen, il semblait l'étudier comme s'il s'agissait d'un faisan qu'il envisageait de décapiter, de vider de ses entrailles et de faire rôtir à la broche.

Levant une main luisante de gras, il fit signe à la jeune femme d'approcher.

Les chevalières qui ornaient ses doigts et les chaînes d'or qu'il portait autour du cou brillaient de mille feux à chacun de ses mouvements.

Suivie par Anson, Owen et Marilee – tous tremblant de peur –, Jennsen foula un épais tapis et vint se camper devant le maître de l'Ordre.

Sur la table, des assiettes de viande voisinaient avec des saucières et des coupes de vin. Du fromage, des fruits secs et des friandises

attendaient le bon vouloir du tyran.

Sans quitter Jennsen des yeux, Jagang s'empara d'une petite volaille rôtie et la coupa en deux d'une seule main. S'attaquant au blanc, il le dévora en trois bouchées qu'il fit passer avec une généreuse rasade de vin.

Du rouge, à voir le liquide couleur sang qui dégoulina sur le menton du tyran.

— Eh bien, dit-il après avoir reposé sa coupe, on dirait que la sœur de Richard Rahl est venue me rendre une petite visite.

La fois précédente, Jennsen était avec Sebastian. Une invitée que Jagang avait traitée avec une courtoisie désarmante. Une vile manipulation, bien entendu. Mais depuis ce jour sinistre, elle avait beaucoup grandi…

— Tu as faim, ma petite chérie ?

— Non, répondit Jennsen alors que son estomac criait famine.

— Inutile de marcher dans les rêves pour voir que tu mens…

Sans crier gare, Jagang tapa du poing sur la table, renversant les bouteilles et faisant vibrer les assiettes.

— Je déteste qu'on me mente ! rugit-il en se levant.

Rouge de colère, il serra les poings et Jennsen se demanda s'il n'allait pas lui faire exploser le crâne.

Un rayon de lumière vint soudain danser aux pieds de la prisonnière. Deux femmes venaient d'entrer, écartant assez le rabat pour laisser passer la clarté du jour.

Jagang oublia aussitôt Jennsen.

— Ulicia, Armina, des nouvelles de Nicci ?

Surprises par la question, les deux femmes se consultèrent du regard.

— Réponds-moi, Ulicia ! Je ne suis pas d'humeur patiente, aujourd'hui !

— Non, Excellence, rien de neuf au sujet de Nicci… Si je puis poser la question, qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle est toujours vivante ?

— J'ai rêvé d'elle… (Jagang se laissa retomber dans son fauteuil richement sculpté.) Oui, rêvé d'elle…

— Mais le lien avec le Rada'Han est désactivé, Excellence. Comme elle n'a pas pu se débarrasser du collier, il paraît logique de penser que… Parfois, les rêves ne sont que des songes, savez-vous ?

— Elle est vivante, te dis-je !

Ulicia s'inclina humblement.

— Bien entendu, Excellence… Vous êtes mieux placée que moi pour le savoir…

— Ces derniers jours, je ne dors pas bien, confia Jagang. Sans doute parce que j'en ai assez de ce siège, à attendre je ne sais quoi. Je devrais faire fouetter les hommes qui travaillent sur le chantier – une

bande d'escargots, voilà ce qu'ils sont ! Les exécutions consécutives aux émeutes ne leur ont pas servi de leçon, dirait-on. Pourtant, la construction de la rampe est une façon de se sacrifier pour notre cause. Si je faisais jeter les tire-au-flanc du haut de cette foutue rampe, tu crois que les survivants se bougeraient un peu ?

— Excellence, nous vous apportons une nouvelle qui devrait vous redonner un moral d'acier.

Après avoir fini de manger sa demi-volaille, Jagang fit signe à la sœur de reprendre la parole.

— Je t'écoute !

— La capture de Jennsen nous a permis de mettre la main sur un grand nombre de livres. Un de ces ouvrages… Excellence, vous devriez voir par vous-même.

Toujours aussi impatient, Jagang tendit la main.

Les deux sœurs avancèrent, Armina brandissant le grimoire que les soldats de l'Ordre et les sœurs avaient trouvé dans la bibliothèque secrète, sous le cimetière de Caska.

— C'est le *Grimoire des Ombres Recensées*, annonça-t-elle.

Jagang écarta largement les bras. Un esclave accourut aussitôt et entreprit de lui nettoyer les mains avec une serviette.

Obéissant à un signe de tête du tyran, les autres esclaves entreprirent de débarrasser la table. Dès que ce fut terminé, une jeune femme à demi nue vint frotter le plateau souillé de taches de gras et de vin rouge.

Armina posa le livre devant Jagang. Chassant les mains de l'esclave à la serviette comme s'il s'était agi de mouches importunes, l'empereur prit l'ouvrage, l'ouvrit et jeta un rapide coup d'œil au texte.

— Alors, votre opinion ? C'est une bonne copie ou une fausse ?

— Excellence, ce n'est pas une copie !

— Que veux-tu dire, femme ?

— C'est l'original, Excellence !

Jagang parut douter de ses propres oreilles. S'adossant au fauteuil, il étudia longuement Ulicia.

— L'original ?

Ulicia approcha, se pencha en avant et tourna les pages afin de revenir à celle où figurait le titre.

— Vous voyez cet emblème ? C'est le sceau de l'auteur. Un sortilège intégré indique qu'il s'agit d'un original.

— Et alors ? Ce sceau peut être faux !

Ulicia secoua la tête.

— Non, Excellence, ça ne marche pas comme ça. Quand un prophète rédige un recueil ou un grimoire, il ajoute un sceau de ce genre pour indiquer que c'est une œuvre originale entièrement rédigée

de sa main.

» Vous possédez une bibliothèque remarquable, Excellence, mais tous vos grimoires, à quelques exceptions près, sont des copies. Certaines ne portent même pas de sceau. D'autres sont marquées d'une façon ou d'une autre par le copiste, afin de signaler qu'il ne s'agit pas de l'original. Mais ces marques sont très différentes de celle que nous avons là.

» Le sceau de l'auteur est en réalité un sortilège, et c'est ça qui le rend unique. Excellence, c'est l'original ! Regardez le titre, sur le dos. Le *Grimoire des Ombres Recensées*, pas « *Repensées* ». Une preuve de plus ! Ce livre était protégé par des champs de force incroyablement puissants. Que vous faut-il de plus ?

— Et les autres exemplaires ?

— Aucun ne porte un sceau comme celui-ci. Sur les trois que nous possédons, on ne trouve même pas la signature du copiste. C'est l'original, tout le démontre !

Jagang tapota distraitement la table pendant qu'il réfléchissait.

— Je ne vois toujours pas pourquoi ce serait incontestable… Quand on fait un faux, on peut très bien y ajouter un sceau, histoire de mieux tromper les gens.

— C'est possible, je vous le concède, mais beaucoup d'éléments militent contre cette hypothèse. Cela dit, nous pouvons vérifier l'authenticité du sceau. C'est très exactement pour ça qu'il s'agit d'un sortilège. Bien entendu, nous avons déjà fait des tests, mais si vous le souhaitez, il existe des toiles de vérification plus complexes…

— Excellence, il y a aussi ce qui est dit au début du texte. Vous savez, la vérification par une Inquisitrice.

Ulicia foudroya sa compagne du regard. À l'évidence, les deux femmes avaient un désaccord à ce sujet et l'abcès ne semblait pas vidé.

— Excellence, dit Ulicia, une Inquisitrice peut vérifier l'authenticité d'une copie, pas de l'original. Dans le cas qui nous occupe, le sceau de l'auteur est le seul élément significatif. Si nous faisons des recherches, elles seront concluantes, je n'en doute pas.

— Où ce livre a-t-il été trouvé ?

— Dans l'Empire bandakar, Excellence.

— Il est resté derrière la barrière magique pendant tout ce temps ?

— Exactement ! En soi, c'est la preuve qu'il s'agit de l'original.

— Pourquoi ?

— Sachant que le sceau permet de l'identifier, où auriez-vous caché ce grimoire ?

— Derrière des barrières magiques…

— Oui ! Excellence, c'est l'original, j'en suis sûre !
— Au point de *jouer ta vie là-dessus* ?
— Oui, répondit Ulicia sans l'ombre d'une hésitation.

Jennsen fut réveillée en sursaut par un étrange bruit. On eût dit un grognement, ou quelque chose d'approchant.

Au début, la sœur de Richard pensa que Jagang faisait de nouveau un cauchemar. Mais le vacarme qui éclata hors du pavillon la détrompa. Des hommes effrayés criaient à d'autres de se mettre à l'écart et des bruits métalliques indiquaient que certains gardes, fous de terreur, jetaient leur lance avant de s'enfuir à toutes jambes.

Le grognement se fit plus fort.

Les gardes postés devant l'entrée du pavillon écartèrent le rabat pour jeter un coup d'œil dehors.

Jennsen résista à l'envie de se lever pour aller voir. Jagang lui avait ordonné de ne pas bouger, et il était assez violent comme ça pour qu'elle évite de lui fournir un prétexte.

Anson interrogea Jennsen du regard. Dépassée, la jeune femme haussa les épaules.

Owen prit la main de Marilee. Les trois Bandakars tremblaient de peur et Jennsen ne se sentait pas beaucoup plus vaillante qu'eux.

Encore en train de boutonner son pantalon, Jagang sortit en trombe de sa chambre. Il titubait, l'air de dormir debout. Avec les cauchemars qui le hantaient, chaque nuit, il manquait cruellement de sommeil.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais le rabat s'écarta et un vacarme épouvantable se déversa sous le pavillon.

Une femme très mince entra. Insensible à la confusion générale, elle se déplaçait avec la grâce fluide d'un serpent.

Dès qu'elle la vit, Jennsen regretta de ne pas pouvoir se glisser sous un tapis afin de ne pas se faire repérer.

La femme regarda les quatre prisonniers installés sur le sol, puis elle chercha le regard de l'empereur et le soutint froidement.

— Six ! s'écria Jagang. Que fais-tu ici en plein milieu de la nuit ?

— Je travaille pour vous, répondit la voyante avec une sorte de mépris détaché.

— Et pourquoi me réveilles-tu ?

— Pour une livraison promise depuis longtemps…

Six saisit l'objet qu'elle tenait sous son bras gauche. En un éclair, Jennsen vit qu'il s'agissait d'une boîte plus noire que la nuit qui se fondit presque instantanément avec le devant de la robe de la voyante.

L'humeur de l'empereur s'améliora d'un seul coup.

Les yeux du tyran étaient uniformément noirs. La robe de Six aussi,

tout comme les coins les plus isolés du pavillon que la lumière des bougies n'atteignait pas. Mais ces diverses variantes de noir n'avaient pas de véritable lien avec la couleur de l'objet fièrement brandi par Six.

Même une nuit sans lune, en pleine campagne, la lumière des étoiles étant occultée par des nuages, était moins sombre que ça. Quand une personne mourait, son esprit cessant de fonctionner, le linceul de ténèbres qui tombait sur elle devait ressembler à cette noirceur-là.

— La troisième boîte…, souffla Jagang d'un ton presque joyeux.

Insensible au changement d'humeur de son maître, Six se rembrunit encore – à supposer que ce soit possible.

— J'ai honoré ma part du marché, maugréa-t-elle.

— C'est vrai, c'est vrai… (Jagang prit la boîte, la regarda presque tendrement puis la posa sur un coffre en bois.) On peut dire les choses comme ça ! Et ton autre mission ?

— J'ai harcelé les D'Harans, Excellence. Frappé le gros de leurs forces, massacré les patrouilles dès que j'en voyais une… Les routes que doivent emprunter les convois de ravitaillement sont dégagées, à présent, vous pouvez me croire.

— Nous avons effectivement reçu des vivres – et ce n'était pas trop tôt !

— La véritable solution, c'est d'achever le travail ici ! Avez-vous découvert la bonne copie du *Grimoire des Ombres Recensées* ?

— Hélas, non… Mais je crois que j'ai mieux : l'original, Six, rien que ça !

La voyante dévisagea un long moment l'empereur. Parce qu'elle n'en croyait pas ses oreilles, ou parce qu'elle se demandait s'il n'avait pas un peu trop forcé sur l'alcool, la veille au soir ?

— Vous pensez détenir l'original ? Pour en être sûr, il vous suffit de recourir à l'Inquisitrice…

— Je crains qu'elle ait réussi à s'échapper… Nul n'est parfait, comme tu le sais.

Six resta aussi impassible qu'une statue.

— Ce n'est pas une grande perte… Elle vous était d'une utilité très limitée, si on va bien chercher.

— Peut-être, mais j'avais des projets pour elle… Tu penses pouvoir la rattraper pour me la ramener ? Je saurai te récompenser, comme tu t'en doutes…

— Je m'en chargerai, si ça peut vous faire plaisir, Excellence. Puis-je voir le grimoire ?

Jagang approcha d'une malle de voyage, l'ouvrit, en sortit le livre et le tendit à la voyante.

Six le contempla un long moment.

— Je veux voir les autres…, dit-elle.

Jagang sortit de la malle trois livres rigoureusement identiques. Il les posa sur une table basse et alla chercher une lampe à huile.

Six examina les ouvrages avec une attention soutenue, posant tour à tour le plat de la main sur chacun d'eux.

— Ces trois-là sont postérieurs à celui que vous venez de me confier. (Six reprit l'ouvrage qu'elle avait calé sous son bras.) Celui-là est le premier. La véritable source.

— Tu veux dire que c'est l'original ? Tu en es sûre ?

— Je ne suis pas du genre à raconter n'importe quoi ! Si je vous induis en erreur, vous incitant à ouvrir la mauvaise boîte d'Orden, je perdrai tout ce que j'ai mis de longues années à obtenir – y compris ma propre vie, au bout du compte.

— Joli discours, mais qui ne répond pas vraiment à ma question. Es-tu sûre qu'il s'agit de l'original ?

— Excellence, je suis une voyante dotée de précieux pouvoirs. C'est l'original, je vous le garantis. Si vous ouvrez la bonne boîte, vos cauchemars disparaîtront.

Jagang détesta visiblement que la voyante ait mentionné ses mauvais rêves, mais il se força à sourire :

— Qu'on fasse venir l'Inquisitrice !

Six eut un sourire de prédatrice.

— Arrangez-vous pour que tout soit prêt de votre côté, seigneur, et je vous jure que l'Inquisitrice sera présente – aussi vivante que vous ou moi.

— D'après Ulicia, nous devrons tôt ou tard gagner le Jardin de la Vie. Que dois-je penser de ses informations ?

— Vous devriez prendre vos sœurs au sérieux, Excellence. Elles savent ce qu'elles disent, ces femmes !

— Je ne sous-estime pas Ulicia. Bien au contraire… Comme c'est elle qui ouvrira la boîte, en pensant chaque seconde à moi, bien sûr, tu ne peux pas savoir à quel point je tiens à elle. Si elle commet la moindre erreur, le Gardien s'emparera d'elle, et c'est un sort qui n'a rien d'enviable, comme tu le sais. C'est pour ça qu'elle tient à mettre toutes les chances de son côté. Et qu'elle insiste pour procéder à l'ouverture de la boîte dans le Jardin de la Vie et nulle part ailleurs.

Six riva un moment le regard sur Jennsen.

— Servez-vous d'elle, Excellence ! C'est la sœur de Richard Rahl. Au fil des jours, tout se retourne contre lui. Mettez la vie de cette fille dans la balance, ça alourdira encore le fardeau du Sourcier.

— Pourquoi est-elle là, d'après toi ?

— Parce que vous voulez vous venger… Enfin, c'est ce que je croyais jusque-là.

— Je désire briser les forces qui s'opposent à l'Ordre ! Si j'entendais me venger, cette idiote serait déjà en train de crier de douleur entre les mains de mes bourreaux. Mais je vise un objectif supérieur : le triomphe de l'Ordre, qui doit régner sur l'humanité et lui apporter la lumière.

— En excluant mon modeste domaine, rappela Six, le regard assassin.

— Tu ne t'es pas montrée trop cupide, Six. Ce que tu exiges est très raisonnable. Tu vivras heureuse dans ton petit royaume personnel – sous l'autorité bienveillante de l'Ordre, évidemment.

— Cela va sans dire… Si le sort de sa sœur lui est indifférent, ne vous gênez pas pour mentionner mon nom, Excellence. Dites à Richard Rahl que je serai ravie de le voir brûler dans les fosses du royaume des morts.

Jagang parut trouver l'idée de bon goût et hautement efficace.

— Il adorera ça ! Dès que je t'ai vue, j'ai su que tu serais une alliée précieuse, Six.

— Reine Six, si ça ne vous dérange pas…

L'empereur haussa les épaules.

— Pourquoi est-ce que ça me dérangerait ? Je suis heureux de te donner ce que tu mérites, reine Six.

Chapitre 51

Assise dans l'obscurité, le dos contre le mur de pierre, Rachel luttait pour ne pas s'assoupir. Soudain, un son étouffé, dans le couloir, la força à relever la tête. Elle s'assit correctement, le dos bien droit, et tendit l'oreille.

On eût dit des bruits de pas lointains…

La fillette se radossa plus confortablement à son mur de pierre. C'était probablement Six qui venait la chercher pour la forcer à dessiner des choses horribles sur la paroi de la grotte.

Dans la cellule où on la gardait, dépourvue de tout mobilier, Rachel n'avait même pas d'endroit où se cacher…

Mais que ferait-elle si la voyante voulait qu'elle nuise aux gens par le biais de ses dessins ? Elle refusait de maltraiter des innocents, bien entendu, mais les voyantes avaient les moyens de briser la volonté des gens. Rachel mourait de peur face à Six, elle devait bien le reconnaître.

Il n'y avait rien de plus affreux au monde que d'être seule avec une personne malfaisante et de savoir qu'on n'avait aucun moyen de s'opposer à elle.

À la seule idée de ce que Six risquait de lui faire, Rachel eut des larmes aux yeux. Les essuyant, elle essaya d'imaginer un moyen de se tirer de cette situation…

Six n'était pas venue la voir depuis un bon moment. En fait, c'était peut-être un gardien qui approchait, lui apportant un repas. Quelques-uns des geôliers étaient déjà en poste du temps de la reine Milena. Si elle ignorait leurs noms, Rachel se souvenait de les avoir vus deux ou trois fois.

Il y avait d'autres hommes, et ceux-là, elle ne les connaissait pas. Des soldats de l'Ordre Impérial…

Les anciens gardiens n'étaient jamais méchants avec elle. Les nouveaux, en revanche… Laids à faire peur, ils la regardaient avec de terribles idées derrière la tête. Et ils n'étaient pas du genre à se laisser arrêter par quiconque, quand une envie les prenait. Sauf peut-être par Six…

Ils évitaient la voyante, très satisfaite à partir du moment où elle ne les trouvait pas sur son chemin.

S'ils coinçaient Rachel alors que Six était absente, ce serait terrible. Mais la présence de la voyante n'augurait jamais rien de bon.

À l'époque de la reine Milena, quand elle était le jouet de Violette,

Rachel détestait déjà vivre au château. Elle crevait en permanence de peur et avait tout le temps le ventre vide.

Mais là, c'était différent… Pire, en réalité, et elle n'aurait jamais cru que ce serait possible.

Les bruits de pas approchaient toujours. Une seule personne, à l'évidence, et pas chaussée de bottes. Une femme, probablement.

Six ! Le jour que Rachel redoutait était arrivé. Elle allait devoir dessiner pour la voyante à l'esprit pervers.

Quand la serrure de la porte cliqueta, Rachel se plaqua contre le mur comme si elle avait voulu s'y enfoncer.

Le battant de fer s'ouvrit en grinçant et la lumière d'une lampe se déversa dans la cellule.

Une femme entra. Mais ce n'était pas Six.

Rachel reconnut le beau sourire de sa mère. Se levant, elle courut se jeter dans les bras de l'ange qui veillait sur elle et éclata en sanglots.

Des mains réconfortantes lui tapotèrent le dos.

— Allons, allons, tout va bien, ma chérie…

C'était la stricte vérité. Dès que sa mère était là, Rachel oubliait tout. Les terribles soldats, la voyante… Tout ça ne comptait plus.

— Merci d'être venue, maman… J'avais si peur.

— J'ai vu que tu avais utilisé mon cadeau, ma fille.

— Oui. Il m'a sauvé la vie. Merci beaucoup.

La mère de la fillette eut un petit rire de gorge.

Mais Rachel s'écarta d'elle et se redressa.

— Il faut partir avant le retour de la voyante ! Il y a aussi des soldats très méchants… S'ils te voient, ils te feront du mal.

— Pour l'instant, nous ne risquons rien, ne t'inquiète pas.

— Il faut quand même partir !

— C'est vrai, mais j'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

— Tout ce que tu veux ! Tu m'as sauvé la vie. La craie que tu m'as donnée m'a permis d'échapper aux farfadets fantômes. Sinon, ils m'auraient dévorée vivante. C'est toi qui m'as sauvée.

— Non, tu as réfléchi et tu t'es aidée toi-même… Je t'ai simplement donné un petit coup de pouce quand il le fallait.

— Mais sans ça, je serais morte !

— Je suis contente de t'avoir aidée, Rachel. Maintenant, c'est moi qui ai besoin de toi.

— Que puis-je faire ? Je suis encore si petite !

— La taille idéale, mon enfant… Tu as la taille idéale.

La fillette se demanda ce que sa mère voulait dire.

— Que vais-je devoir faire ?

La mère de Rachel ramassa la lampe et se leva.

— Viens, je vais te montrer. Tu devras livrer un très important message afin de sauver quelqu'un d'important.

Dans le couloir de pierre brute, Rachel et son énigmatique visiteuse ne rencontrèrent pas âme qui vive.

La fillette aimait beaucoup la perspective de sauver un inconnu. Si quelqu'un savait ce que ça faisait d'être seul et terrorisé, c'était bien elle.

— Tu veux que je délivre un message ?

— C'est ça… Tu ne manques pas de courage, je le sais, mais il te faudra être encore plus forte que d'habitude. En réalité, tu n'auras rien à craindre…

En remontant les couloirs, Rachel commença à s'inquiéter. Elle brûlait d'envie d'aider sa mère, mais la suite de l'aventure risquait d'être très dangereuse. En général, quand les adultes affirmaient qu'il n'y avait rien à craindre, c'était le moment de commencer à trembler.

Cela dit, rien ne pouvait être plus effrayant que la voyante et les soudards de l'Ordre…

Selon Chase, il était parfaitement normal d'avoir peur. Mais pour survivre, il fallait maîtriser ce sentiment.

L'angoisse n'avait jamais sauvé personne, aimait à répéter Chase. En revanche, la contrôler avait arraché à la mort des milliers de gens.

Un peu rassurée, Rachel leva les yeux sur sa mère et fut émerveillée par sa beauté.

— Qui est concerné par le message ?

— Un ami nommé Richard…

— Richard Rahl. Tu le connais ?

— Toi, tu sais qui il est, et c'est le plus important. Il tente d'aider le monde entier, tu en as entendu parler ?

— Bien sûr…

— Eh bien, c'est à son tour d'avoir besoin d'assistance. Tu dois délivrer un message à des amis à lui et tenter de déterminer si nous pouvons lui fournir le soutien qu'il attend.

— D'accord ! J'aime Richard et lui rendre service me plaira beaucoup.

— Parfait ! Cet homme est digne de ton amour, tu sais ?

La mère de Rachel s'arrêta devant une lourde porte de fer, sur un côté du couloir.

— Jure-moi que tu ne vas pas avoir peur !

Rachel sentit son estomac se nouer.

— C'est promis.

— De toute façon, il n'y a pas de danger. Et je serai avec toi.

Sur ces mots, la mère de la fillette poussa la porte qui donnait à l'air libre.

Levant les yeux, Rachel vit que la lune était déjà levée.

Habituée à y voir la nuit, la fillette constata qu'elle se trouvait dans une grande cour entourée de hauts murs d'enceinte. Ici, il y avait assez de place pour planter une petite forêt, si on voulait…

Ensemble, la femme et la petite fille firent quelques pas dans l'air glacial.

Rachel se pétrifia dès qu'elle aperçut les yeux verts qui la dévisageaient intensément. Le souffle coupé, elle ne put même pas pousser un cri de terreur.

Le monstre qui venait d'apparaître devant la fillette écarta les bras, étendant ainsi ses ailes.

C'était un garn.

Voyant les crocs et les serres de la créature, Rachel se dit que sa mère et elle étaient perdues. Nul ne revenait vivant d'une rencontre avec un garn.

— N'aie pas peur, ma chérie, souffla la mère de Rachel.

— Quoi ? s'écria la gamine, ses jambes refusant d'obéir à ses ordres.

Sinon, elle aurait déjà détalé comme une folle.

— Je te présente Gratch, un ami très proche de Richard. (La mère de Rachel se tourna vers la créature de cauchemar et tapota son énorme bras couvert de fourrure.) Pas vrai, Gratch ?

Le garn prit une grande inspiration et la relâcha.

— Grrrratch aaaime Raaach aard, grogna-t-il.

Rachel n'en crut pas ses oreilles. On aurait juré que le garn avait prononcé une phrase.

— Il vient de dire qu'il aime Richard, c'est ça ?

Gratch et la mère de Rachel acquiescèrent avec empressement.

— Oui, il aime Richard, exactement comme tu l'aimes…

— Grrrratch aaaime Raaach aard, répéta l'étrange créature.

Cette fois, Rachel reconnut tous les mots.

— Gratch est venu aider Richard, ma fille. Et nous avons besoin de toi.

Rachel détourna enfin le regard du monstre et le braqua sur sa mère.

— Que pourrais-je faire ? Je ne suis pas une montagne de muscles, contrairement à lui.

— C'est vrai, tu es très légère… C'est pour ça qu'il pourra te porter.

» Et toi, tu délivreras mon message.

Chapitre 52

Sur l'étroite route qui serpentait jusqu'au pied du haut plateau, un vent mordant faisait voleter les cheveux de Richard.

Sur la gauche du Sourcier, Nathan se penchait dangereusement pour tenter d'apercevoir le fond de l'abîme. Même dans les pires moments de crise, le prophète gardait la curiosité d'un enfant. Un gamin de mille ans, rien que ça ! Mais avoir passé sa vie en prison pouvait expliquer qu'une personne manque quelque peu de maturité.

Sur la droite de Richard, Nicci était d'humeur morose, et on pouvait la comprendre. Derrière le jeune homme, Cara et Verna attendaient en trépignant. Les deux femmes, pas particulièrement connues pour leur caractère avenant, semblaient brûler d'envie de jeter quelqu'un dans le vide.

En réalité, c'était Nathan qui rêvait de commettre un meurtre. Depuis qu'il avait appris l'assassinat d'Anna, la rage lui tordait les entrailles, mais il le cachait très bien. Richard pouvait comprendre cette réaction, car il était passé par là après la disparition de Kahlan.

Dans un concert de grincements et de craquements, le pont-levis se baissait lentement. Lorsqu'il fut quasiment en position, Richard découvrit enfin le visage du soldat qui attendait de l'autre côté.

Des yeux noirs se rivèrent dans ceux du Sourcier, le défiant d'avancer.

L'homme était un colosse à la poitrine et aux bras harmonieusement musclés. Des cheveux graisseux tombant en mèches poisseuses sur ses épaules, il semblait n'avoir jamais pris un bain de sa vie. Et l'odeur que charriait le vent confirmait cette hypothèse.

Encore tout jeune, ce soudard était le prototype même de ce que l'Ordre appelait un « combattant de la justice ». Bref, il s'agissait d'une brute sans cervelle prête à tout pour satisfaire ses besoins et ses envies. Se fichant du mal qu'il faisait autour de lui, ce « héros » ignorait le sens des mots « pitié », « compassion » ou « empathie ». Pour lui, la douleur d'autrui ne signifiait rien. Comme un fauve, il tuait pour vivre et ça ne lui valait aucun tourment de conscience.

Tous les soldats réguliers de l'Ordre étaient coulés dans ce moule.

Ses muscles s'étant développés plus vite que son cerveau, ce tueur n'avait aucune idée de ce que signifiait la notion de civilisation. De toute façon, ça ne l'aurait pas intéressé, puisqu'il n'y avait rien là-dedans qui puisse contribuer au triomphe sans partage de ses instincts

les plus vils.

Ce messager n'avait pas été choisi au hasard. Dans toute sa sauvagerie, il représentait à merveille les hordes de bouchers qui attendaient dans les plaines d'Azrith.

Cela dit, son enveloppe charnelle n'avait guère d'importance. Ce qui comptait, c'était son esprit.

Un esprit présentement envahi et dominé par celui de l'empereur.

Jagang avait contacté Richard par l'intermédiaire du livre de voyage de Verna. Grâce à l'exemplaire d'Anna, volé par Ulicia, il disposait désormais d'un moyen de communiquer directement avec ses ennemis.

La Dame Abbesse avait été surprise par cette initiative du tyran. Richard, lui, s'y attendait, et il avait même demandé à Verna de vérifier s'il n'y avait pas un nouveau message…

Jagang voulait parlementer. Il viendrait seul, annonçait-il, mais dans l'esprit d'un autre homme, par souci de sécurité. Si ça l'amusait, Richard pouvait débouler avec toute une armée pour escorte. La vie du messager n'intéressait pas l'empereur. Si le Sourcier décidait de le tailler en pièces pour se défouler, il lui souhaitait bien du plaisir.

D'expérience, Richard savait qu'il était impossible de nuire au tyran lorsqu'il résidait dans l'esprit d'une de ses marionnettes. Kahlan avait un jour tenté de le toucher avec son pouvoir, mais il avait pu s'éclipser juste avant que son « hôte » soit frappé.

Nathan, Verna, Cara et Nicci avaient tous des dons remarquables, mais ils ne réussiraient pas davantage à piéger Jagang. Tuer le soldat était bien entendu possible, mais à quoi bon ? Jagang aurait ajouté un nom sur sa liste de héros tombés pour la cause, puis il serait passé à autre chose.

Non, les compagnons du Sourcier n'étaient pas là pour assassiner l'empereur dans l'esprit de sa marionnette. En revanche, chacun était présent pour une raison bien particulière…

Un bruit sourd indiqua que le pont-levis était en place. Selon les instructions que leur avait données le seigneur Rahl, les soldats qui avaient actionné le mécanisme s'éloignèrent, allant se poster assez loin pour ne pas pouvoir entendre la conversation.

Dès qu'ils furent en position, Richard s'engagea sur le pont et ses amis lui emboîtèrent le pas.

Le soldat attendit un moment, les pouces glissés dans son ceinturon, puis il daigna faire la moitié du chemin et rejoindre le Sourcier au milieu du pont.

Le regard noir du soudard – celui de Jagang, en réalité – restait rivé sur Nicci. Alors que celui qui tirait les ficelles de son corps devait

en frémir de rage, le jeune homme sembla franchement stimulé par la beauté de l'ancienne Reine Esclave.

Hypnotisé, il reluquait le décolleté de la magicienne et semblait ravi par ce qu'il voyait.

— Que voulez-vous ? demanda Richard d'un ton neutre.

Le regard noir se braqua un instant sur le Sourcier, mais ça ne dura pas, et il revint se poser sur Nicci.

— Eh bien, ma petite chérie, je vois que tu as encore réussi à me trahir…

Nicci ne frémit même pas sous l'accusation.

— Vous vouliez me parler, paraît-il, dit Richard, souverainement calme. Qu'y a-t-il de si important pour vous ?

— Pour moi ? C'est pour toi que c'est important, mon garçon !

— Admettons, si ça peut vous faire plaisir…

— Dis-moi, tiens-tu aux personnes qui sont massées derrière toi ?

— Vous connaissez déjà la réponse… Où voulez-vous en venir ?

— Je suis là pour te donner une chance de démontrer à quel point tu aimes tes amis. Écoute-moi bien, parce que je ne suis pas d'humeur à livrer une joute verbale.

Richard brûlait d'envie de demander au tyran s'il dormait bien, ces derniers temps. Mais il résista à la tentation de persifler. Cette rencontre avait un motif sérieux.

— Je vous écoute, Jagang…

Un peu à la manière d'un automate, le soldat leva un bras pour désigner le complexe, derrière Richard.

— Des milliers de personnes attendent de connaître leur destin. Et tout repose entre tes mains.

— C'est même pour ça qu'on m'appelle *seigneur* Rahl, rappela Richard.

— Eh bien, seigneur Rahl, alors que tu ne représentes que toi-même, je parle au nom d'une communauté, celle des fidèles de l'Ordre. La sagesse collective d'un peuple de bien me guide et me soutient.

— La sagesse collective ? répéta Richard.

Non sans peine, il parvint à ravaler une remarque ironique.

— C'est ce qui fait la grandeur de l'Ordre, mon garçon. Ensemble, nous sommes légion, et cela nous rend supérieurs à vous, les individualistes.

— Oui, oui… Il me semble avoir affronté la sagesse collective de votre équipe de Ja'La – qui a reçu une sacrée correction, si ma mémoire ne me trompe pas.

Le soldat avança d'un pas, comme pour attaquer. Richard ne céda pas un pouce de terrain. Les bras croisés, il soutint le regard haineux

de Jagang.

— C'était toi ? demanda l'empereur.

— À votre service, Excellence ! Alors, qu'avez-vous à me dire ?

— Quand nous investirons le palais, et nous y arriverons un jour ou l'autre, les jeunes et braves soldats comme celui qui se tient devant toi – l'élite de l'Ancien Monde, chargée de châtier les infidèles du Nouveau – se déverseront dans les couloirs comme un raz-de-marée. Je te laisse imaginer ce qu'ils feront aux adorateurs timorés du seigneur Rahl…

— Je sais comment les héros de l'Ordre traitent les innocents. Après être passé après eux dans plusieurs villes dévastées, je n'ai nul besoin d'imaginer…

— Eh bien, si tu veux voir la même chose ici – en dix fois pire, à cause de ton insupportable arrogance – il te suffira d'attendre en croisant les bras. Mes hommes viendront, ils triompheront et se vengeront du mal que tu as fait à leur peuple, dans les villes et les campagnes de leur terre natale.

— J'ai déjà entendu tout ça, et ça ne m'impressionne pas. Après tout, se faire du mal est plutôt logique, entre ennemis…

— Tu ne voudrais pas épargner ce calvaire à ton peuple ?

— Tu sais très bien que si, Jagang !

En passant au tutoiement, Richard entendait marquer une rupture dans le dialogue. D'abord surpris, l'empereur contre-attaqua très vite.

— Sais-tu que je détiens ta sœur, la gentille Jennsen ?

— Quoi ?

— Je l'ai capturée, oui… Elle est assez agréable à regarder, je dois dire… On me l'a amenée après que j'ai visité un cimetière, dans l'Empire bandakar, afin de saluer la mémoire d'un défunt.

Richard perdit le fil du discours énigmatique de Jagang.

— Quel défunt ?

— Nathan Rahl, bien entendu…

Le Sourcier se souvint du faux monument funéraire – l'entrée d'une crypte, en réalité.

— Par les esprits du bien…, murmura-t-il.

— Alors qu'ils se recueillaient dans le tombeau du prophète, mes agents ont découvert des livres très intéressants. Dont un que tu connais sûrement : le *Grimoire des Ombres Recensées.*

Richard foudroya l'empereur du regard, mais il s'abstint de tout commentaire.

— Comme tu le sais sans doute, il y a cinq exemplaires de ce grimoire en circulation. J'en détiens quatre. Selon mes chères Sœurs de l'Obscurité, tu as mémorisé le sixième avant de le détruire. J'ignore où se trouve le cinquième, mais ça peut être un peu partout dans le monde, je suppose…

» Tu veux que je te dise tout, mon garçon ? Eh bien, je m'en fiche, à présent ! La version que j'ai récupérée en même temps que ta petite sœur et quelques amis à elle n'est pas une copie !

— Vraiment ? lança Richard, très inquiet.

— Vraiment, oui ! C'est l'original, mon garçon ! Je n'ai plus besoin de vérifier les phrases, ni rien de tout ça. Tu vois ce que ça implique ?

— Très bien, oui…

— Autre coup de chance, je suis en possession des trois boîtes d'Orden. Grâce à Six, qui m'a gentiment apporté la troisième. (L'empereur foudroya Nicci du regard.) Elle l'a subtilisée aux imbéciles qui gardent la Forteresse du Sorcier. Demande donc à Nicci. Par bonheur, ma petite chérie a survécu à sa rencontre avec la voyante. J'aurais détesté qu'elle meure…

— Récapitulons : tu as le grimoire et les trois boîtes. On dirait que tu possèdes tous les atouts dans notre nouvelle partie de *Ja'La dh Jin* – le Jeu de la Vie, comme on dit chez nous. Que me veux-tu, Jagang ?

— Tu le sais très bien, Richard Rahl ! Je veux entrer dans le Jardin de la Vie !

— Je m'en doute, mais t'y inviter ne serait pas très bon pour ma santé, pas vrai ?

— Je te suggère de penser à celle des résidants du palais, mon garçon. Si tu me mets des bâtons dans les roues, je finirai quand même par gagner, mais je serai de très mauvaise humeur, et mes hommes le sentiront. Pour me venger, ils s'acharneront sur tes fidèles : les hommes, les femmes, les enfants, nul ne sera épargné.

» En revanche, si tu te rends…

— Nous rendre ? s'écria Verna. Cet homme est fou !

Richard fit signe à la Dame Abbesse de se taire.

— Continue, dit-il à Jagang.

— Si tu te rends, je ne ferai aucun mal aux habitants du palais.

— Une fois victorieux, pourquoi te montrerais-tu clément ? Tu ne me crois pas assez naïf pour gober tes promesses, j'espère ?

— Dans l'Ancien Monde, j'avais commencé la construction d'un fief qui aurait servi de quartier général à l'Ordre. Le frère Narev en personne supervisait ce grand projet. Mais tu as ruiné tous ses efforts, comme tu aimes tant le faire…

» Bien sûr, je pourrais lancer un autre chantier… Mais puisque tu m'as privé d'un palais, ne serait-il pas juste que je m'empare du tien ? Si je règne sur le monde à partir de ton ancien palais, mon garçon, le message sera très clair pour tous ceux qui songent à me résister.

» Bien entendu, après avoir ouvert la bonne boîte sous tes yeux, je serai contraint de te faire exécuter.

— Je n'en attendais pas moins de toi…

— Tu auras droit à une mort rapide, mais pas… précipitée…

cependant, parce qu'il faudra bien que tu expies tes crimes.

— Quel programme séduisant !

— Au moins, tes fidèles vivront. Te fiches-tu de leur sort ? Aurais-tu le cœur sec ? Ils devront adopter les croyances de l'Ordre – en fait, la morale édictée par le Créateur en personne – mais ils n'auront pas à subir l'ire de mes hommes.

— Ce n'est toujours pas très excitant, comme perspective…

Le soldat haussa les épaules. Là encore, on eût dit qu'il s'agissait d'un pantin de chair et de sang.

— Possible, mais tu n'as pas d'autre option. Une alternative, c'est tout. Laisser mes hommes saccager le palais ou assurer au contraire la survie de tes gens. Pour le reste, le Jardin de la Vie sera à ma disposition quoi qu'il arrive. Ce n'est qu'une question de temps et de sang versé, mais sur ce point, le broc est dans ton camp, mon garçon.

— Il y a une troisième possibilité. Celle que tu n'arrives jamais à conquérir le palais. Je dois en tenir compte.

— Balivernes ! explosa Jagang. N'oublie pas que Six est dans mon camp ! Elle peut s'introduire au palais quand elle le désire, tu le sais très bien. Et sans avoir besoin de se battre. En plus de tout, si je perds patience, il me reste la possibilité d'ouvrir la bonne boîte en me fiant à l'original du grimoire.

— Pour ça, il te faut entrer dans le Jardin de la Vie.

— Le grimoire est antérieur à la création de ce lieu. Dans le texte, rien ne dit qu'un champ de force protecteur soit indispensable. Comme mes Sœurs de l'Obscurité, Six pense que l'ouverture de la boîte peut avoir lieu n'importe où.

— Peut-être, mais sans le champ de force, le risque de détruire toute vie, en cas d'erreur, est multiplié par dix.

— Et alors ? Ce monde n'est qu'une illusoire transition, mon garçon ! Le détruire reviendrait à rendre un grand service au Créateur. Une fois cette horreur renvoyée au néant, les vrais croyants de l'Ordre recevront leur récompense dans l'éternité de l'après-vie. Les autres seront châtiés par le Gardien, comme il se doit. Mettre un terme à la pitoyable histoire de l'humanité serait un acte plein de noblesse et de compassion, Richard Rahl. Que vois-tu de si beau à conserver dans cette amère comédie ?

» De cette rencontre de *Ja'La dh Jin*, je serai de toute façon le grand vainqueur. En homme généreux, je te propose de choisir la façon dont le rideau tombera sur ta lamentable existence…

Un nuage de poussière soulevé par le vent passa entre les deux hommes. D'après ce que Nicci lui avait dit – et grâce à ses propres recherches – Richard savait que le tyran ne bluffait pas. Il pouvait bel et bien ouvrir les boîtes hors du Jardin de la Vie. En prenant des risques énormes, certes, mais l'Ordre se fichait de la survie du monde.

Ces gens vénéraient la mort, pas la vie. Même si Jagang mourait, ça ne changerait rien à l'idéologie de l'Ordre, parce qu'il ne l'avait pas inventée.

L'empereur n'était pas le pire danger pour la vie. La véritable menace, à savoir l'idéologie de l'Ordre, lui survivrait s'il lui arrivait malheur. Et il ne manquerait pas de brutes assoiffées de pouvoir pour prendre sa place.

— Je ne peux pas prendre une telle décision en quelques instants…

— Je comprends, Richard Rahl. Et je vais te laisser un répit, afin que tu puisses marcher dans les couloirs de ton palais et regarder dans les yeux les femmes et les enfants placés sous ta responsabilité.

— Je devrai mettre dans la balance tous les éléments d'une quelconque importance… Il me faudra du temps, j'en ai peur.

— Ne te presse pas, surtout ! Je suis disposé à te laisser le temps de la réflexion. Jusqu'à la nouvelle lune, par exemple… N'ai-je pas mérité le surnom de Jagang le Juste ?

Le soldat fit mine de se détourner, mais il se ravisa.

— Un dernier détail, cependant… Tu devras me livrer Nicci, si tu acceptes mon offre. Elle est à moi, et je la veux.

— Et si elle n'est pas d'accord ?

— Serais-tu sourd, mon garçon ? Elle est à moi, et sa volonté ne compte pas. Je veux récupérer mon bien, c'est compris ?

— Oui.

— Ce n'est pas trop tôt ! Tu as quelques semaines pour me livrer le palais et Nicci. Sur ce, la conversation est close.

Le soldat se campa au bord du gouffre, regarda le camp de l'armée, dans les plaines d'Azrith… et sauta dans le vide sans même pousser un cri d'angoisse.

Une petite démonstration de Jagang sur le peu de valeur qu'il accordait à la vie.

Derrière le Sourcier, Verna et Cara commencèrent à lancer des objections et des arguments enflammés.

Richard leva une main pour les faire taire.

— Plus tard…, déclara-t-il. J'ai des choses urgentes à faire… (Il fit signe aux soldats de revenir.) Qu'on baisse le pont-levis, et vite !

Sur ces mots, le Sourcier rebroussa chemin et rejoignit ses compagnons.

Chapitre 53

À la lumière vacillante des torches, si concentré qu'il en perdait toute notion du temps, Richard, nu comme un ver, traçait un sortilège complexe dans le sable de sorcier. Apparemment satisfait de son travail, il leva les yeux, sonda le ciel obscur, derrière la verrière du toit, puis commença à réciter l'incantation en haut d'haran.

Immergé dans sa transe, il garda néanmoins un œil sur l'astre nocturne. La veille, Jagang lui avait laissé jusqu'à la nouvelle lune pour livrer le palais et Nicci. Jour après jour, la lumière blafarde diminuerait jusqu'à disparaître complètement…

Verna, Benjamin Meiffert et Cara avaient tous affirmé qu'une reddition était hors de question. La Dame Abbesse soutenait qu'il ne fallait pas céder à des croyances perverses et leur donner une sorte de caution morale. Le général, plus pragmatique, ne croyait pas un mot des propos du tyran. Puisqu'il ne tiendrait pas parole, de toute façon, à quoi bon lui faciliter la tâche ? Persuadée que l'affaire était entendue, la Mord-Sith préférait lutter jusqu'à la fin et emporter autant d'ennemis que possible avec elle.

Nathan et Nicci avaient écouté tout le monde et ils hésitaient toujours sur la décision à prendre.

Richard n'avait fait qu'un commentaire : tous ses compagnons avaient une idée bien arrêtée sur la façon dont ils préféraient mourir, mais aucun ne lui avait proposé un plan susceptible de renverser la situation. En d'autres termes, ils pensaient au problème, pas à la solution.

Le Sourcier, lui, savait qu'il n'avait qu'un moyen d'approcher des boîtes d'Orden – une vérité fondamentale que ses amis n'avaient aucune envie de regarder en face.

Le temps coulait comme du sable entre les doigts de Richard. Et cette fois, il n'y aurait pas de répit miraculeux. Écrasé par le poids de ses responsabilités, le Sourcier avait une fois de plus opté pour l'action. Prêt ou pas, il devait se jeter à l'eau.

Alors qu'il récitait son incantation, il n'éprouvait rien, exactement comme lorsqu'il traçait des lignes dans le sable. Dans son cœur, il y avait uniquement de la place pour Kahlan et ses compagnons les plus proches. Et dans son esprit, seuls comptaient les choix qui lui restaient encore offerts – ou plutôt, qu'il avait fait en sorte de se garder offerts.

À chaque instant, il devait se forcer à ne pas laisser ses pensées se

fixer sur ce qui serait bientôt perdu. Pleurer sur le lait renversé ne servait à rien. Il fallait chercher un moyen de triompher et ne surtout pas envisager la défaite – exactement comme sur un terrain de Ja'La.

Richard ne détenait pas les boîtes d'Orden et pas davantage l'original ou la bonne copie du *Grimoire des Ombres Recensées*. Cela dit, il savait grâce aux lectures de Nicci, par exemple *Le Livre de la Vie*, qu'un certain rituel était indispensable pour que la magie d'Orden neutralise la Chaîne de Flammes. Pour lui, combattre le sort d'oubli était essentiel. S'il mettait la main sur les boîtes, ce serait son objectif unique. Mais avant d'en arriver là, il devait accomplir le rituel en question. C'était incontournable, et s'il échouait, la suite n'aurait plus aucune importance.

C'était aussi simple et mortel que ça.

Puis vite il essaierait, et plus tôt il saurait si le camp de la liberté avait ou non une chance. Et s'il mourait dans le processus, Nicci, Nathan et Verna auraient au moins un peu plus de temps pour imaginer une autre façon d'éviter l'inévitable.

Jagang avait une multitude de choix tactiques à sa disposition. Pas Richard…

Ulicia se chargeant d'ouvrir la bonne boîte pour lui, l'empereur n'aurait pas besoin de s'aventurer dans le royaume des morts. Et la Sœur de l'Obscurité avait déjà avec le domaine du Gardien tous les liens requis pour activer la magie ordenique. Pour Richard, c'était l'inverse, et il allait devoir se forger ces liens à la force du poignet.

Comme dessiner un sortilège, réciter une incantation était une affaire de continuité entre les causes et les effets. Derrière cette formule alambiquée se cachait une réalité des plus simples. Pour que ça marche, il fallait que la bonne personne dessine les bons sortilèges et récite les bonnes paroles. Quand ces conditions étaient réunies, le don du sorcier conférait la force nécessaire à tous les éléments impliqués dans le processus.

Une simple affaire de séquence logique, affirmait Nicci. L'officiant n'était absolument pas obligé d'éprouver des sentiments violents.

Richard espérait que son amie ne se trompait pas. Et autour de lui, tout le monde voulait croire qu'il en était bien ainsi.

Nathan partageait les angoisses de ses compagnons. Chez lui, elles étaient peut-être encore plus fortes, car les prophéties ne laissaient aucun doute : l'avenir de la vie se jouait là, et le Grand Vide la menaçait plus que jamais.

Le mari défunt de Verna, Warren, considérait les boîtes d'Orden comme un « portail ».

À l'époque où Richard était prisonnier au Palais des Prophètes, Warren craignait que les boîtes aient déchiré le voile, permettant au

Gardien de s'introduire dans le monde des vivants.

Si les artefacts pouvaient faire office de portail entre le royaume des morts et celui des vivants, pourquoi ne pourraient-ils pas servir à voyager dans le sens inverse ?

Et pourquoi ne seraient-ils pas également un passage ouvert sur le Grand Vide qui inquiétait tant Nathan ?

Conscient qu'il invoquait un pouvoir directement lié à la magie ordenique, Richard savait parfaitement que son incursion dans le royaume des morts risquait de mal tourner – par exemple en le propulsant accidentellement dans le néant intime dont il portait comme tout un chacun la graine au plus profond de son être.

La nuit même, le Sourcier avait eu une très longue conversation avec le sémillant Nathan, son ancêtre. S'il réussissait son coup, le prophète devrait reprendre son rôle quelque peu frustrant de seigneur Rahl par intérim. Même si Richard restait absent très peu de temps, on ne pouvait pas laisser ses fidèles sans protection. Privés du lien, tous les combattants de la liberté deviendraient vulnérables aux assauts de Jagang, soudain en mesure de s'introduire dans leur esprit.

Nathan était prévenu : si son lointain descendant ne revenait pas, ce serait à lui de prendre les décisions et de les mettre en œuvre.

Penché sur l'étendue de sable blanc, Richard utilisa son avant-bras pour lisser la surface où il s'apprêtait à dessiner la série suivante de runes. Puis il entreprit de tracer les sorts secondaires complexes qui gravitaient autour du diagramme principal. Pour maîtriser ces symboles hautement sophistiqués, il avait passé des heures à s'entraîner, les reproduisant à l'infini sur des rouleaux de parchemin.

Pendant qu'il s'échinait, Nicci n'avait pas cessé un instant de le guider. Debout derrière lui, elle s'était assurée qu'il ne s'éloignait pas des formes originelles et que son trait restait ferme malgré l'épuisement dû à la concentration.

Cette fois, personne ne regardait par-dessus l'épaule du Sourcier. Travaillant sans filet, celui que Nicci avait désigné comme le joueur devrait s'acquitter seul de sa création majeure. Car elle devait porter la signature de son don et aucune autre.

Sur le sable blanc, les flammes vacillantes des torches projetaient toute une constellation d'étoiles miniatures au clignotement hésitant. Comme hypnotisé par ce spectacle, Richard s'immergeait de plus en plus profondément dans son monde intérieur.

À dire vrai, il s'y perdait…

Quand il entreprit de dessiner le sortilège terminal, Richard se focalisa entièrement sur cette tâche cruciale. Procédant par étapes, il se consacra à l'élaboration de chaque élément comme s'il s'agissait du tout. Puis il fit en sorte de lui allouer une place – sur le plan conceptuel, certes, mais aussi *physiquement* – dans le contexte bien

plus large du sortilège. Alors qu'il réalisait les peintures de guerre, sur lui-même et sur ses joueurs, il s'était aperçu que cette activité était bizarrement très proche de l'escrime. Tout était affaire de mouvement, de rythme et de fluidité.

Alors qu'il invoquait des forces et des créatures appartenant au royaume du Gardien, il semblait logique que chaque composant du sort contienne quelques éléments de la danse avec les morts. Et comme lorsqu'il se battait, chaque « geste » devait être fait au bon moment et avec une impeccable précision.

En un sens, dessiner un sortilège revenait à danser avec les morts.

Quand Richard maniait son épée, c'était pour rester en vie. Accessoirement, il semait la mort dans les rangs de ses adversaires. L'œuvre magique qu'il était en train d'accomplir avait une multitude de points communs avec ces moments de tension extrême. Au combat, le Sourcier savait que la plus infime erreur lui coûterait la vie. Un quart de seconde de retard, voire moins, et la parade ou l'esquive les plus sophistiquées échouaient lamentablement. Quand il dessinait dans le sable, c'était la même chose. Et s'il se trompait, il ne survivrait pas.

Comme sur un champ de bataille, l'expérience était exaltante. Tel un homme d'épée, il s'était entraîné pendant des heures à dessiner les runes et les emblèmes. Après tant d'efforts, il les connaissait par cœur, d'autant plus qu'il s'était offert une « répétition générale » avec les peintures de guerre. Quand on possédait son sujet à ce point, on pouvait se lancer dans l'action en relâchant tout contrôle conscient de l'esprit sur le corps. Les réflexes s'enchaînaient tout seuls – le résultat d'un travail acharné qui passait parfaitement inaperçu aux yeux des profanes – et on évoluait comme un funambule sur le fil très mince séparant la vie de la mort. Même s'il aspirait profondément à la paix, Richard devait reconnaître qu'il y avait dans le combat une vérité transcendantale qu'un être humain n'était pas souvent en mesure de sentir et d'intégrer.

Sauf quand il dessinait des sortilèges mortels…

Privé de son arme depuis assez longtemps, Richard était sincèrement heureux d'éprouver les sentiments qui l'animaient lorsqu'il la brandissait contre ses ennemis.

Au fond, tous les moments vraiment déterminants d'une existence se ressemblaient, puisant dans le même trésor d'énergie et d'émotions.

Dès le jour où Zedd lui avait tendu l'Épée de Vérité par-dessus une table, devant sa demeure, Richard avait fait le premier pas qui le conduisait vers cette expérience ultime, la survie du monde dépendant alors de sa concentration et de sa précision.

De la sueur ruisselait sur son front, mais il ne perdait pas de temps à l'essuyer. À cet instant, tout ce qui risquait de le distraire devait être

banni de son esprit. Coupé du temps et de ses compagnons, le Sourcier ne faisait plus qu'un avec les dessins qu'il traçait inlassablement dans le sable.

Son épée au poing, il éprouvait la même sensation, devenant très vite incapable de faire la différence entre son corps et la longueur d'acier scintillant qui le prolongeait. Devant un bloc de marbre, un burin à la main, il éprouvait exactement la même chose.

Car il y avait un point commun à toutes ces activités. Prendre une vie, invoquer le royaume des morts ou éliminer de la matière d'un bloc était incontestablement une forme de destruction. Mais dans le même mouvement, il s'agissait de la plus pure variante de création possible.

Quand il s'avisa que tout était accompli, chaque élément ayant trouvé sa place dans l'ensemble, le Sourcier s'assit le dos bien droit et posa les mains sur ses genoux.

Alors, il vit *pour de bon* l'horreur qu'il venait de dessiner dans le sable de sorcier blanc.

Une image de ce qui attendait le monde des vivants, si rien ne se passait.

Orientant vers le ciel les paumes de ses mains ouvertes, Richard ferma les yeux et prit une profonde inspiration. C'était son ultime possibilité de reculer. S'il devait renoncer devant l'obstacle, il devait le faire maintenant. Dans quelques secondes, il serait définitivement trop tard.

Le Sourcier leva la tête et rouvrit les yeux.

— Viens à moi, murmura-t-il en haut d'haran.

Un silence de mort suivit cette incantation aussi simple que radicale. Puis le sol trembla et un rugissement retentit.

Telle une mince colonne de fumée, une silhouette vaporeuse prit forme au centre du diagramme magique. Comme si elle montait du sol – ou peut-être du sortilège lui-même –, cette masse blanche prit peu à peu l'apparence d'une femme en robe blanche.

Sous ce spectre, le sable s'ouvrit, permettant aux ténèbres du royaume des morts de créer un vide béant au cœur même du royaume des vivants.

La femme en robe blanche écarta les bras. On eût dit assister à l'éclosion d'une fleur avide de s'exposer à la chaleur et à la lumière du soleil.

Flottant au-dessus du portail obscur, le spectre attendait.

Richard se leva lentement.

— Merci d'avoir répondu à mon appel, Denna.

Un magnifique sourire, pourtant poignant de tristesse, se dessina sur les lèvres de la femme.

Puis elle tendit une main et caressa la joue de Richard.

Toute la tendresse du monde, voilà ce qu'exprimait ce geste ! Grâce à ce contact, le Sourcier sut qu'il serait en sécurité avec Denna.

En tout cas, autant qu'on pouvait l'être dans le royaume des morts.

Dans l'ombre des arbres où Richard lui avait demandé d'attendre, Nicci vit son ami se lever pour faire face à une silhouette éthérée d'une incroyable beauté.

Un esprit plein de grâce et de dignité.

Devant cette image impressionnante de sérénité et d'harmonie, l'ancienne Maîtresse de la Mort sentit des larmes lui monter aux yeux. Alors que son cœur s'emplissait de joie, elle éprouva en même temps une incoercible terreur en pensant à l'endroit où ce fantôme allait entraîner Richard.

À l'instant où l'apparition entourait le Sourcier de ses bras, le coupant du monde des vivants, Nicci avança pour se placer dans le cercle de lumière des torches.

— Bon voyage, mon ami, bon voyage…, murmura-t-elle tandis que le spectre s'enfonçait dans les entrailles de la terre avec l'homme qui l'avait invoqué.

Une fraction de seconde avant que l'ouverture se fût refermée, une silhouette noire se matérialisa juste au-dessus, parut hésiter un bref instant, puis plongea dans le portail obscur.

La bête avait de nouveau repéré Richard, puisqu'il s'était servi de son pouvoir. Désormais, elle le poursuivait dans le royaume du Gardien d'où elle était elle-même issue.

Chapitre 54

Kahlan ajouta du petit bois dans le feu. Aussitôt, des flammèches jaillirent vers le ciel, à croire qu'elles avaient envie de se joindre à la lente descente du soleil dont la lumière orange inondait encore l'horizon occidental.

Kahlan se réchauffa les mains au-dessus de la belle flambée, puis elle se massa les bras en frissonnant. La nuit menaçait d'être glaciale.

À cause de leur départ précipité, Samuel et elle n'avaient qu'une couverture chacun. Au moins, Kahlan disposait de son manteau. Grâce aux branches mortes des arbres, elle avait pu s'improviser un « matelas » qui l'isolerait de la terre dure et froide. À présent, elle n'avait plus qu'une idée en tête : manger un peu et s'endormir comme une masse.

Avant d'allumer le feu, elle avait placé quelques collets alentour. Si un lapin se laissait prendre, ça leur ferait un bon repas chaud pour le lendemain matin.

Samuel s'était chargé de ramasser du bois et d'allumer le feu. Ensuite, il était allé puiser de l'eau dans le ruisseau qui serpentait non loin du camp.

Kahlan était morte de fatigue et de faim. Sans s'être arrêtés très souvent pour manger, les deux fugitifs avaient vite épuisé les vivres volés aux soldats de l'Ordre. Si les collets ne donnaient rien, le menu du lendemain serait de nouveau composé de viande séchée et de biscuits quasiment immangeables à force d'être durs.

Pressé d'atteindre une destination qui restait mystérieuse, Samuel avait refusé de « perdre du temps » à trouver de la nourriture. Pourtant, ils avaient déniché un peu d'argent au fond d'une des sacoches de selle. Mais le compagnon de Kahlan ne voulait pas entendre parler d'une pause dans un des petits villages devant lesquels ils étaient passés.

Des soldats de l'Ordre devaient les poursuivre, et les agglomérations, si petites fussent-elles, seraient leurs cibles prioritaires. Sachant à quel point Jagang la détestait, Kahlan n'avait pas trouvé d'argument valable contre cette théorie. Pour ce qu'elle en savait, des soudards pouvaient être sur sa piste, se rapprochant un peu plus à chaque instant.

Lorsqu'elle l'interrogeait sur leur destination, Samuel se montrait très vague, pointant simplement un index en direction de l'ouest-sud-

ouest. En revanche, il répétait souvent que la « jolie dame » serait en sécurité là où il la conduisait.

Un étrange compagnon de voyage, en vérité… En chemin, il ne desserrait pratiquement pas les dents, et ça ne s'arrangeait pas lors des pauses ou le soir. Mais à ces occasions, il s'éloignait rarement de Kahlan. Sans doute pour la surveiller et la protéger, le cas échéant, mais il semblait y avoir plus que cela. Pourquoi était-il venu dans le camp de l'Ordre pour la sauver ? Comme pour la destination, Kahlan n'était pas parvenue à obtenir une réponse cohérente. Une seule fois, il avait consenti à dire que son but était de l'aider, rien de plus. Une sympathique déclaration, mais qui n'expliquait rien. D'où la connaissait-il ? Comment avait-il su qu'elle était prisonnière ? Impossible de le savoir…

Ayant remarqué qu'il la regardait dès qu'il croyait qu'elle ne s'en apercevait pas, Kahlan se demandait s'il n'était pas timide, tout simplement. Dès qu'elle lui mettait la pression avec ses questions, il rentrait la tête dans les épaules, se recroquevillant pitoyablement sur lui-même. Parfois, Kahlan avait honte de le harceler ainsi. Aux rares occasions où elle lui fichait la paix, son curieux sauveur se détendait un peu.

Mais son refus de répondre donnait à réfléchir à Kahlan. Même s'il l'avait tirée d'un mauvais pas, elle continuait à se méfier de lui. Pourquoi cet entêtement à ne rien lui révéler ? Si elle l'interrogeait, ce n'était pas par sadisme, mais parce qu'elle ignorait presque tout de son propre passé. Dans sa situation, n'importe quelle bribe d'information était précieuse.

Cela dit, elle avait conscience de fasciner Samuel. Pour lui plaire, il était prêt à tout. Au repas, il découpait des tranches de viande séchée, les lui donnant les unes après les autres jusqu'à ce qu'elle se déclare rassasiée. Alors, et seulement alors, il commençait à manger.

À d'autres occasions, cependant, trop affamé lui-même, il ne lui donnait rien si elle ne demandait pas avec insistance.

Lorsqu'elle surprenait son étrange regard jaune posé sur elle, Kahlan ne pouvait s'empêcher de frissonner. Samuel avait tous les comportements inquiétants d'un voleur et d'un menteur. Quand elle se couchait, la jeune femme prenait toujours garde à avoir son couteau à portée de la main.

Au coin du feu, le soir, quand elle le bombardait de questions, Samuel se montrait souvent trop timoré pour la regarder dans les yeux. À ces moments-là, il semblait vouloir s'enfoncer dans le sol et ne plus jamais réapparaître.

Même quand il semblait plus gaillard, Kahlan avait du mal à lui arracher davantage qu'un « oui » ou un « non » laconiques. Cela dit, son mutisme ne paraissait pas dicté par la haine, l'arrogance ou le

mépris.

Non, il y avait autre chose… Une secrète faiblesse du personnage, ou un mystère peu glorieux qu'il ne tenait pas à dévoiler.

Puisque son compagnon ne la dérangeait jamais, Kahlan avait tout le temps de penser à Richard. Était-il mort, à l'heure actuelle ? C'était plus que probable, mais pas plus facile à accepter pour autant. Sa façon de manier une épée était vraiment extraordinaire. Sans lui, elle n'aurait pas pu s'enfuir, et il avait sans doute payé de sa vie ce remarquable exploit.

En pensant à Richard, Kahlan eut des frissons qui ne devaient rien au froid. Quelle nuit étrange, décidément ! On avait le sentiment d'être perdu dans une obscurité glaciale, le monde devenu encore plus solitaire et encore plus hostile qu'à l'accoutumée.

L'impression d'être coupée de tout torturait Kahlan. Pour quelqu'un qui avait perdu son passé, cela semblait logique, mais ce n'était pas suffisant pour la consoler.

Que savait-elle de son identité ? Rien, à part son nom, Kahlan Amnell, et sa qualité de « Mère Inquisitrice » qui ne lui disait absolument rien. Quand elle l'avait interrogé sur le sujet, voulant savoir ce qu'était exactement une Inquisitrice, Samuel s'était contenté de hausser les épaules.

Il en savait long sur la question, ça semblait évident. Mais il ne voulait rien dire.

Coupée du monde, Kahlan était également séparée d'elle-même et elle voulait qu'on lui rende sa vie.

À la chiche lueur du crépuscule, elle approcha du cheval épuisé qui broutait une herbe éparse sans faire montre d'un grand enthousiasme. N'ayant rien pour l'étriller, Kahlan passa la main le long du corps de l'animal, le nettoyant du mieux qu'elle pouvait. Ce faisant, elle ne détecta aucune blessure, ce qui la rassura un peu.

Le cheval se laissa faire et se montra même très coopératif. À l'évidence, il appréciait la délicatesse de Kahlan. Ayant appartenu à une brute jusqu'à ces dernières heures, il n'était pas habitué à être traité avec respect et gentillesse. Mais il savait reconnaître ces deux manifestations d'amitié et il les estimait à leur juste valeur.

Quand elle eut nettoyé les sabots de l'animal, Kahlan le gratta vigoureusement entre les oreilles. Extatique, le cheval lui donna de petits coups de naseaux. Avec un petit sourire, la jeune femme continua à gratter et l'équidé manifesta de plus en plus de satisfaction. Fermant les yeux, il s'abandonna à la joie toute simple d'être cajolé.

Kahlan se sentait plus proche du cheval que de Samuel. Une étrange constatation…

Pour Samuel, un cheval était un cheval, et rien de plus. Étant

pressé, il trouvait pratique de pouvoir forcer une bête à couvrir plus de terrain.

Mais pourquoi le sauveur de Kahlan se hâtait-il à ce point ? Parce qu'il avait à cœur d'honorer un rendez-vous ou parce qu'il tenait à mettre le plus de distance possible entre l'Ordre et lui ?

À voir son excitation permanente, Kahlan penchait plutôt pour la première solution. Samuel avait bel et bien un rendez-vous, et il avait d'excellentes raisons de vouloir semer l'armée de l'Ordre. Mais si les choses n'étaient pas plus compliquées que ça, pourquoi refusait-il de dire où il comptait amener Kahlan ?

Tandis qu'elle le grattait entre les oreilles, le grand cheval blottit sa tête contre elle – un témoignage de satisfaction spontané et terriblement touchant. Si ça continuait, une belle histoire d'amour allait naître entre la fugitive et sa monture.

Kahlan se demanda si elle ne se montrait pas trop froide avec Samuel. Ce n'était pas totalement volontaire, mais une certaine forme de fausseté, dans le comportement de l'étrange personnage, l'incitait à garder ses distances. Quand l'enjeu était très élevé, suivre son instinct devenait une qualité primordiale, comme l'avait si brillamment démontré Richard pendant la rencontre de Ja'La.

Revenant près du feu, Kahlan s'agenouilla et ajouta encore du bois. Entendant soudain des bruits de pas dans son dos, elle porta la main au couteau glissé dans sa ceinture.

— Une prise ! lança triomphalement Samuel en entrant dans le cercle de lumière du feu de camp.

L'homme tenait un lapin par les pattes de derrière. Depuis le début de leur fuite, elle ne l'avait jamais vu si excité. Sans doute parce qu'il crevait de faim.

— Nous allons avoir un repas chaud, ce soir, dit Kahlan, ravie par cette idée.

Le saisissant des deux mains, Samuel déchiqueta littéralement le lapin, le coupant en deux parties plus ou moins égales. Les yeux écarquillés de surprise, Kahlan sursauta quand il posa une des moitiés à côté d'elle.

S'asseyant près du feu, Samuel entreprit de dévorer sa part de la belle prise du jour.

Comme un fauve qui mange une proie, il arracha un lambeau de fourrure, l'avala et mordit à belles dents la chair qui se cachait dessous. Du sang dégoulinant sur le menton, il s'attaqua ensuite aux entrailles encore fumantes du lapin.

Pour ne pas vomir de dégoût, Kahlan détourna les yeux.

— Mange, jolie dame ! l'invita Samuel. C'est très bon.

Du bout des doigts, Kahlan souleva la demi-carcasse et l'expédia aux pieds de son compagnon.

— Je n'ai pas très faim, ce soir…

Samuel n'insista pas et accepta le cadeau.

Kahlan s'étendit, cala la tête contre la selle et admira les étoiles. Pour ne plus penser à l'ignoble façon de ripailler de Samuel, elle se demanda quel lien elle avait avec Richard Rahl, s'ils en avaient un.

Leurs façons de se battre se ressemblaient étrangement. Ignorant où elle avait appris à manier une lame, Kahlan ne put rien déduire de très intéressant de cette observation.

Alors que la lune montait majestueusement dans le ciel, la jeune femme songea qu'elle n'était pas obligée de rester avec Samuel. Sur une injonction de Richard, il lui avait sauvé la vie, et elle lui était redevable d'une certaine gratitude. Mais cela la forçait-il à rester avec lui ? Jusque-là, il ne lui avait apporté ni réponses ni véritables solutions. Du coup, elle ne lui devait rien.

Pourquoi ne pas lui fausser compagnie et filer vers la ville ou le village le plus proche ?

Parce qu'elle ignorait où aller, bien entendu ! Si au moins elle avait su, même vaguement, où elle était !

Mais de quel droit en demander autant ? Quand il ne savait plus qui il était, où il avait grandi et quelles étaient ses allégeances, un individu ne pouvait rien exiger de la vie et du destin. Ayant tout oublié, Kahlan ne reconnaissait plus le pays où elle se trouvait. Les noms des villes et des villages lui échappaient, ne laissant dans sa mémoire que le souvenir des catacombes qu'elle avait explorées avec les Sœurs de l'Obscurité, peu après sa capture.

Perdue dans un monde qui ne la connaissait pas, Kahlan ne se rappelait rien de son enfance ou de sa jeunesse.

Remarquant que la lune avait dépassé la cime des arbres, elle regarda Samuel, qui avait fini son festin depuis assez longtemps…

Son épée posée sur les genoux, il polissait la lame.

— Samuel, appela doucement Kahlan.

L'homme sursauta comme si elle venait de l'arracher à une transe.

— Samuel, il faut que je sache où nous allons !

— Quelque part où tu seras en sécurité…

— C'est trop vague. Si nous continuons ensemble…

— Tu dois m'accompagner ! C'est obligatoire. Allons, ne sois pas méchante !

Kahlan fut stupéfiée par cette explosion affective. Les yeux ronds, Samuel paraissait vraiment au bord de la panique.

— Pourquoi tiens-tu tant à ce que je t'accompagne ?

— Parce que je veux que tu sois en sécurité.

— Pour ça, je peux sans doute me débrouiller seule.

— Oui, mais moi, je te conduis vers quelqu'un qui t'aidera à recouvrer tes souvenirs.

Kahlan se rassit, tous les sens aux aguets.

— Tu connais quelqu'un qui a ce pouvoir ?

Samuel hocha vigoureusement la tête.

— Qui ça ?

— Une amie…

— Comment être sûre que tu dis la vérité ?

Samuel baissa les yeux sur l'épée scintillante posée sur ses genoux.

— Je suis le Sourcier de Vérité… Un sortilège t'a privée de ta mémoire, et mon amie t'aidera à la recouvrer.

Kahlan sentit son cœur battre la chamade. Recouvrer la mémoire ? C'était vraiment possible ? Toutes ses autres préoccupations en devenaient soudain secondaires.

Samuel ne lui avait pas dit qu'il était le Sourcier de Vérité. Même si elle ignorait ce que signifiait ce titre, il avait tendance à lui inspirer confiance. Cela dit, un homme aussi taciturne que Samuel semblait assez mal taillé pour dispenser la vérité aux autres, mais bon…

— Quand rencontrerai-je ton amie ?

— Très bientôt… Elle n'est plus très loin.

— Comment le sais-tu ?

Samuel releva la tête, ses yeux jaunes brillant dans la nuit comme deux petites lanternes.

— Je la sens… Si tu veux recouvrer ton passé, reste avec moi !

Kahlan repensa à Richard, si impressionnant avec son visage et son corps couverts de runes rouges. Dans son passé, c'était ça qui l'intéressait le plus : le lien qu'elle avait eu ou non avec l'homme aux yeux gris…

C'était sa seule chance, Richard le savait.

Des ténèbres telles qu'il n'en avait jamais connu l'enveloppaient comme un linceul. C'était étouffant, écrasant et terriblement angoissant.

Denna tentait de le protéger, mais elle n'avait pas le pouvoir suffisant. Personne ne détenait ce genre de magie…

— *Tu n'y arriveras pas*, dit la voix de Denna dans l'esprit du Sourcier. *Tu es au cœur même de la négation. Ta tentative est vouée à l'échec !*

Peut-être, mais c'était la seule possibilité, et Richard le savait.

— Je vais quand même essayer.

— *Si tu fais ça, toutes tes défenses te seront arrachées. Rester ici deviendra impossible – même une minute de plus, Richard !*

— J'ai fait ce que j'avais à faire…

— *Tu ne retrouveras pas le chemin du retour !*

Richard cria de douleur. Impitoyablement, une créature froidement déterminée à le tuer déchirait la toile de magie qui le protégeait.

Attaquant de toutes parts, les ténèbres menaçaient d'envelopper leur proie et de l'étouffer. Ici, la vie n'était pas tolérée. Ce lieu était spécifiquement conçu pour entraîner tout ce qui vivait au fond d'un puits de néant.

La bête avait suivi sa proie dans le royaume des morts d'où elle était issue. Désormais, elle avait l'avantage du terrain.

Richard se fichait de rebrousser chemin. Pour ça, il était déjà bien trop tard. L'intrusion de la bête avait brisé son lien avec le Jardin de la Vie, et il n'y avait rien à faire contre ce coup du sort.

Fuir restait possible, cependant.

Fille de la Magie Soustractive, la bête de sang évoluait actuellement dans un monde uniquement soustractif. En d'autres termes, Richard était piégé dans la tanière d'un prédateur.

Dans le royaume des morts, personne ne pouvait l'aider. Contre un monstre soustractif évoluant dans un univers soustractif, Denna était totalement impuissante.

Richard ne pouvait même pas revenir dans le Hall du Ciel au plafond de pierre peint de façon à imiter parfaitement le firmament. Tous ces lieux pourtant familiers étaient perdus pour lui – des îlots de lumière dérivant dans un océan d'obscurité, et dont il n'apercevait même plus les vacillantes lueurs.

Alors que les griffes de la mort déchiraient la toile de magie pour atteindre son corps, le Sourcier rêvait d'une seule chose : sortir de ce traquenard.

Son esprit avait assimilé les éléments essentiels qu'il était venu chercher, et il n'était pas disposé à les abandonner. Luttant pour les lui arracher, la bête menaçait tout simplement de le tuer, puisqu'il n'était pas question qu'il lâche prise.

Parce que s'il revenait les mains vides, revoir le monde des vivants serait parfaitement inutile.

— Je dois le faire ! cria-t-il au moment où la souffrance explosait au cœur même de son âme.

Denna l'entoura de ses bras, mais elle ne pouvait pas lui épargner ce calvaire. Même si elle brûlait d'envie de l'aider, elle ne pouvait pas combattre la bête de sang.

Dans le royaume des morts, la Mord-Sith défunte était la protectrice de Richard. Mais cela se limitait à le guider et l'aider à trouver ce qu'il cherchait tout en le maintenant hors de portée d'entités malintentionnées et très puissantes. Face aux horreurs susceptibles de jaillir du néant, Denna n'avait aucune défense – comment aurait-elle pu s'opposer à une créature magique qui n'existait pas vraiment ? Car la bête de sang n'était ni vivante ni morte.

— Je dois le faire ! cria-t-il de nouveau.

Des larmes brillantes coulèrent sur les joues éthérées de Denna.

— *Si tu prends ce risque, je ne pourrai pas te défendre.*

— Et si je ne fais rien, que m'arrivera-t-il ?

— *Tu mourras ici.*

— Alors, ai-je vraiment le choix ?

Denna commença à dériver loin du Sourcier, seule sa main tenant encore la sienne.

— *Non, mais si tu agis ainsi, je ne peux pas rester auprès de toi.*

Malgré la douleur de plus en plus forte, Richard parvint à acquiescer.

— Je sais, Denna… Merci pour tout ce que tu as fait. C'était un cadeau des plus précieux.

Le sourire mélancolique de la Mord-Sith s'épanouit comme une fleur au matin.

— *C'est toi qui m'as fait un cadeau, Richard. Je t'aime.*

Au moment où les doigts de Denna lâchaient les siens, le Sourcier murmura :

— D'une façon ou d'une autre, tu seras toujours dans mon cœur…

— *Merci, Richard. Pour ça plus encore que pour tout le reste…*

Sur ces mots, Denna se volatilisa.

Dès qu'il se retrouva seul, cerné par des ténèbres terrifiantes, plus isolé que jamais dans sa vie, Richard déchaîna sur la bête une tempête de Magie Additive – en un lieu où celle-ci n'aurait pas dû pouvoir exister.

Prise entre le marteau et l'enclume – la pesante réalité de ce qui était et l'incroyable puissance de ce qui n'était pas –, la bête de sang hurla à la mort. Ou l'équivalent pour une créature qui n'avait ni bouche ni gorge.

La contradiction ultime et irréductible – le conflit entre la vie et la mort, tout simplement – devint soudain insupportable. Touché par un élément additif dans un monde exclusivement soustractif, le monstre se désintégra, cessant d'être et de ne pas être dans chacun des univers.

Richard eut l'impression d'être une coquille de noix malmenée par une tempête.

Soudain, il sentit un sol bien réel sous ses pieds.

Les jambes en coton, il s'écroula au milieu d'un cercle de crânes.

Des hommes nus couverts d'étranges dessins étaient assis en rond autour de lui.

Des mains amicales se posèrent sur Richard, et il entendit un flot de paroles incompréhensibles.

Puis il se ressaisit un peu et reconnut son ami Savidlin. L'Homme Oiseau était là aussi, bien entendu.

— Bienvenue dans le monde des vivants, Richard au Sang Chaud, dit une voix familière.

C'était Chandalen.

Le souffle toujours très court, Richard regarda les Hommes d'Adobe au visage et au corps couverts de motifs tracés dans la boue dont ils s'étaient entièrement enduit. Désormais, constata-t-il, il comprenait le sens de ces symboles. Quand il avait demandé une réunion au Peuple d'Adobe, lors de sa première visite au village, il avait pris les motifs pour des figures géométriques fantaisistes.

Une grossière erreur ! Rien n'était plus rigoureux, bien au contraire.

— Où suis-je ? demanda Richard.

— Dans la maison des esprits, répondit Chandalen.

Bien entendu… Les hommes assis en rond étaient les Anciens du Peuple d'Adobe. Et Richard venait de débouler en plein milieu d'une réunion.

Le village des Hommes d'Adobe… Le lieu où Kahlan et lui s'étaient mariés. Et l'endroit même où ils avaient passé leur nuit de noces.

Les amis du Sourcier l'aidèrent à se relever.

— Qu'est-ce que je fais ici, Chandalen ?

Richard n'aurait toujours pas juré qu'il ne rêvait pas.

À moins qu'il soit mort…

Chandalen consulta l'Homme Oiseau du regard avant de répondre :

— Nous espérions que tu nous donnerais des explications, Richard au Sang Chaud. On nous a demandé d'organiser une réunion pour toi. En affirmant que c'était une question de vie ou de mort.

Richard sortit du cercle de crânes avec tout le respect requis.

— Qui a demandé une réunion ?

— Au début, nous avons pensé qu'il s'agissait d'un esprit…

— Un esprit ?

— Oui, mais en réalité, c'était une étrangère.

— Vraiment ?

— Une bête volante nous l'a amenée. Mais je vois que tout ça ne te dit rien… Viens, ils t'expliqueront.

— Qui ça ?

— Eh bien, les étrangers… Suis-moi.

— Au cas où ça t'aurait échappé, je suis tout nu.

— Sachant que tu allais venir, nous avons apporté des vêtements pour toi. Ils sont dehors. Une fois habillé, tu pourras parler avec les étrangers, qui t'attendent impatiemment. Ils craignaient que tu n'arrives plus… Nous te guettons depuis deux nuits, tu sais…

Richard se demanda si les « étrangers » étaient Nicci et Nathan. La magicienne avait les compétences requises pour organiser un tel

sauvetage magique. Quant à Nathan, il était curieux comme un gosse et avide d'arpenter le monde…

— Deux nuits…, marmonna Richard en sortant avec ses amis.

Malgré les circonstances plus que bizarres, ils étaient ravis de le revoir. Une réaction normale, puisqu'il était en fait l'un des leurs…

Dehors, il faisait noir et le croissant de lune avait encore diminué.

Des villageois remirent au Sourcier des vêtements de fabrication artisanale qu'il enfila à la hâte.

Dès qu'il fut présentable, ses amis le guidèrent dans le dédale de ruelles étroites qui séparaient les bâtiments. Un instant, Richard eut le sentiment d'être revenu à une époque beaucoup plus heureuse de sa vie.

Il avait hâte de voir Nicci et de découvrir comment elle avait fait pour l'aider à fuir le royaume des morts. Nathan avait dû anticiper le problème qui se poserait à son descendant, et Nicci, toujours très imaginative, s'était sûrement échinée à trouver une solution.

Quand il lui dirait ce qu'il avait réussi à faire dans le royaume des morts, elle n'en reviendrait pas…

L'Homme Oiseau posa une main sur l'épaule du Sourcier et lui parla dans sa langue aux sons très exotiques.

Chandalen traduisit pour son ami au Sang Chaud.

— L'Homme Oiseau a parlé à beaucoup d'ancêtres, lors des réunions… Mais tu es bien le premier Homme d'Adobe qui revient devant ses yeux du monde des esprits.

— C'est également une première pour moi…, assura Richard.

Sur la grand-place du village, des feux illuminaient la fête qui se déroulait toujours en même temps qu'une réunion. Ravis de veiller tard, les enfants couraient entre les jambes de leurs parents massés autour des différentes estrades sur lesquelles siégeaient les notables du village.

— Richard ! cria une voix enfantine.

Tournant la tête, le Sourcier vit Rachel sauter d'une estrade et courir vers lui. À première vue, la fillette avait grandi d'une bonne tête. Quand elle se jeta dans ses bras, Richard ne put s'empêcher de sourire, sincèrement joyeux de la revoir.

Du coin de l'œil, il constata que Chase approchait aussi. Encore plus grand et plus costaud que Richard, l'ancien garde-frontière faisait passer les Hommes d'Adobe pour des nains.

— Chase, que fiches-tu ici ?

— C'est proprement incroyable ! Si je te raconte, tu ne me croiras jamais.

— Dois-je t'informer que je reviens du royaume des morts ? En matière d'exotisme, je te bats à plate couture.

— Si tu présentes les choses comme ça… Alors que je cherchais Rachel, ma mère est venue me voir un soir.

— Ta mère ? Chase, elle est morte depuis très longtemps !

— Tu crois que c'est le genre de détail qu'un homme risque d'oublier ?

— Donc, ce n'était pas ta mère, à l'évidence… Tu lui as demandé sa véritable identité ?

— Non… C'était une expérience bouleversante, tu aurais dû être là avec moi…

— Je crois te comprendre, murmura Richard. T'a-t-elle donné la raison de sa visite ?

— Elle m'a juste dit de venir ici le plus vite possible afin d'y retrouver Rachel. Elle a ajouté que tu avais besoin d'aide.

— De quelle aide, exactement ?

— Des chevaux très rapides…

— J'ai aussi vu ma mère ! annonça Rachel.

Richard regarda Chase, l'air perplexe, mais le colosse haussa les épaules.

— Tu veux parler d'Emma, la femme de Chase ?

— Non, pas ma nouvelle mère, l'ancienne, celle qui m'a donné le jour.

— Et que te voulait-elle ?

— Que je vienne ici pour t'aider. J'avais mission de dire à ces gens que tu étais coincé dans le monde des esprits et qu'ils devaient organiser une réunion pour que tu puisses leur échapper.

— Vraiment ? dit Richard pour la énième fois.

— Elle m'a dit de me presser, et elle m'a prêté un garn pour que je voyage plus vite. Il s'appelait Gratch et il était sacrément gentil. Il m'a même dit qu'il t'aimait. Hélas, il a dû rentrer chez lui après m'avoir déposée ici.

Richard en resta bouche bée.

— Depuis, nous t'attendons, conclut Chase. La réunion a bien eu lieu, j'ai de très bons chevaux et nos sacoches de selle débordent de vivres grâce au Peuple d'Adobe. Nous partirons dès que tu voudras.

— Nous ?

— Je suis très bien ici, mais nous avons beaucoup de choses à nous raconter et ma mère m'a dit que tu voudrais filer au plus vite en direction de Tamarang.

— Tamarang… C'était la destination de Zedd.

Là-bas, le vieux sorcier n'était pas le centre d'intérêt majeur du Sourcier. L'ouvrage écrit par Baraccus trois mille ans plus tôt – l'héritage de Richard, en fait – était caché dans le château, à un endroit où personne ne pouvait le découvrir.

Richard avait plus que jamais besoin de ce livre. Jusque-là,

Baraccus l'avait déjà beaucoup aidé à travers l'espace et le temps. Et le secret requis pour ouvrir les boîtes d'Orden se trouvait peut-être dans le texte.

— Tamarang… Le sortilège qui m'a privé un moment de mon don est dessiné dans une grotte sacrée de ce foutu royaume…

— Je l'ai neutralisé ! déclara fièrement Rachel.

— Sans blague ? s'étonna Richard.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire, fit Chase, mais ce n'est pas le bon moment. Si j'ai bien compris, Richard, le temps presse, parce que tu as seulement jusqu'à la nouvelle lune pour agir.

— Je n'atteindrai jamais le palais avant la nouvelle lune, soupira Richard. La distance est trop importante.

— Ton objectif n'est pas le Palais du Peuple, mais Tamarang, souligna Chase.

Richard le saisit soudain par le bras.

— Conduis-moi jusqu'aux chevaux… Vite, parce que je n'ai plus beaucoup de temps.

— C'est exactement ce que m'a dit ma mère…, approuva Chase.

Chapitre 55

Zedd grimaça de douleur, puis il entendit quelqu'un l'appeler une nouvelle fois. Cette voix semblait venir d'un monde très distant qu'il avait quitté définitivement. S'il répondait, il finirait par rouvrir les yeux et il refusait de revenir à la conscience pour subir les outrages de la réalité.

— Zedd ! répéta la voix.

Une main puissante secoua le vieil homme. Agacé, il entrouvrit les yeux, histoire de rester encore un peu dans la douce irresponsabilité de l'inconscience.

Penchés sur lui, Rikka et Tom le regardaient sans dissimuler leur inquiétude. Du coin de l'œil, Zedd vit que du sang maculait la tempe gauche du colosse blond.

— Zedd, ça va ?

C'était la voix de Rikka. S'il avait pu parler, le vieux sorcier lui aurait demandé s'il avait vraiment tous les os brisés ou si c'était seulement une impression. L'angoisse qui se tapissait dans le coin le plus sombre de son âme lui murmura qu'il était en train d'agoniser.

Son ventre lui faisait atrocement mal. C'était là que le sort de Six l'avait frappé.

Quel extraordinaire crétin il était ! Pour avoir déjà rencontré la voyante, il savait à quoi s'attendre et il s'était préparé. Un sorcier de son envergure était en mesure de vaincre une femme pareille.

Oui, à condition d'être un peu attentif ! Comme un imbécile, il s'était laissé surprendre par un sortilège à effet retardé – une petite surprise qu'elle avait dessinée dans la grotte à son intention, justement. Même si une voyante aurait dû être incapable de recourir à ce type de magie, ne pas avoir envisagé cette possibilité était une faute impardonnable.

Six était une voyante, pas une magicienne, et à ce titre, elle restait vulnérable à certaines armes de Zedd. En puisant dans cet arsenal, il l'avait empêchée de faire un massacre, lors de leur rencontre au cœur de la forteresse. Tirant une leçon de son échec, Six avait mis au point un piège magique très rusé. Une fois encore, c'était un exploit pour une simple voyante. En d'autres circonstances, le vieil homme se serait extasié devant tant d'ingéniosité. Là, il l'avait plutôt mauvaise…

— Zedd, insista Rikka, ça va ?

— Je crois… Et toi ?

— Eh bien, on nous attendait, c'est sûr… Et je n'ai rien pu faire

contre le piège qu'on nous avait tendu.

— Ne te sens pas coupable, c'est la même chose pour moi…

— Vous étiez inconscients tous les deux, intervint Tom, et il y avait trop de soldats pour que je puisse les repousser. Désolé, Zedd, je vous ai laissé tomber au plus mauvais moment possible. J'aurais dû être l'acier qui affronte l'acier.

— Ne dis pas de bêtises ! L'acier a ses limites… J'aurais dû éviter que nous tombions dans ce traquenard.

— Je crains que nous ayons tous été très mauvais, trancha Rikka.

— Et c'est Richard qui en pâtira ! Nous n'avons même pas pu entrer dans la grotte. Pourtant, il faut à tout prix neutraliser ce sort qui le prive de son don.

— Ça risque d'être difficile…, dit Rikka.

— Nous verrons bien… Au moins, nous sommes encore entiers, pour l'instant.

— Jusqu'à ce que Six vienne nous achever.

— Tom, tu as l'art de remonter le moral aux gens !

Avec l'aide de ses deux compagnons, le vieux sorcier parvint à s'asseoir sur le sol.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Dans une cellule, répondit Tom. Les murs sont en pierre lisse, la porte est bardée de fer et le couloir grouille de gardes.

La pièce était assez petite. À part une chaise et un guéridon sur lequel reposait une lanterne, il n'y avait pas de meubles.

— Vous avez vu les poutres, au plafond ? demanda Zedd. Si je parviens à les briser, nous pourrons peut-être sortir par là-haut.

Toujours avec l'aide de ses amis, il se leva, tendit un bras et invoqua son pouvoir pour sonder le plafond.

— Fichtre et foutre ! Six a pensé à tout ! Une barrière magique m'empêche d'accéder aux poutres. Cette voyante est diabolique.

— Il y a autre chose, dit Tom. Les gardes sont pour l'essentiel des soldats de l'Ordre. On dirait bien que Six est dans le camp de Jagang.

— Eh bien, il ne manquait plus que ça…

— Au moins, elle ne nous a pas tués, souligna Tom, pour une fois optimiste.

— Pour l'instant, modéra Rikka.

Plissant les yeux, Zedd étudia plus attentivement le plafond.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quoi ? demanda Tom.

— Regarde ! Il y a quelque chose coincé entre le bout de la poutre et le plafond.

Tom grimpa sur la chaise, tira sur le ballot sombre caché au plafond et finit par le faire tomber. Quand le sac s'écrasa sur le sol,

des objets en jaillirent.

— Par les esprits du bien ! s'écria Zedd, c'est le sac de Richard !

Il inspecta rapidement les vêtements qui avaient glissé sur le sol et les remit en place. Remarquant qu'un livre était également tombé du sac, il se pencha et le ramassa.

— C'est un grimoire ? demanda Rikka.

— De quoi traite-t-il ?

Zedd écarquilla les yeux comme s'il avait du mal à croire en ce qu'il voyait.

— *Les Secrets du pouvoir d'un sorcier de guerre*, lut-il à haute voix.

Rikka émit un sifflement modulé.

— Tu exprimes à merveille ma pensée, dit le vieux sorcier. Où Richard a-t-il déniché un ouvrage pareil ? C'est un trésor inestimable.

— Et qu'est-ce que ça dit sur les pouvoirs du seigneur Rahl ? demanda Rikka avec une impatience de petite fille.

Zedd feuilleta le livre.

— Par les esprits du bien…, murmura-t-il, stupéfié.

Nicci leva les yeux lorsqu'une silhouette se découpa dans l'encadrement de la porte.

C'était Cara.

— Où en êtes-vous ? demanda-t-elle simplement d'une voix qui résonna à peine dans la grande salle.

Nicci ne sut que répondre. La question était bizarre, mais Cara cherchait sans doute à exprimer son inquiétude et sa… solidarité. Pourquoi fallait-il qu'une Mord-Sith fasse enfin montre de délicatesse et de compassion alors que tout était définitivement perdu ?

— Je suis sans ressources, Cara…

— Avez-vous au moins déterminé la cause de la catastrophe ?

— La cause ? Elle ne te paraît pas évidente ? Comme ses conséquences, d'ailleurs…

Cara approcha, son uniforme rouge brillant sombrement comme du sang à la lueur des lampes à huile.

— Le seigneur Rahl va trouver un moyen de revenir, pas vrai ?

Une prière fervente, pas une question…

— Cara, si c'était le cas, il serait ici depuis dix jours…

Nicci ne se sentait pas le cœur de mentir. Une femme comme Cara méritait qu'on lui dise la vérité, si pénible fût-elle.

— C'est ce que vous pensez, Nathan et vous… Mais il lui faut peut-être un peu plus de temps.

Nicci aurait aimé que ce soit si simple…

— Il aurait dû être là le lendemain matin… Puisqu'il n'est pas revenu, ça signifie qu'il n'a pas survécu…

— Il doit revenir ! cria Cara, comme si elle ne voulait surtout pas

entendre toute la phrase de Nicci.

La magicienne se demanda comment expliquer une réalité si complexe à quelqu'un qui ne savait pas vraiment quelles forces étaient impliquées dans cette affaire.

— Cara, tu dois me croire, j'aimerais autant que toi qu'il nous revienne. Mais s'il avait survécu, il serait là depuis longtemps. Parce qu'il ne pouvait pas rester dans le royaume des morts, de toute façon…

— Pourquoi ?

— Eh bien, c'est comme plonger au fond d'un lac. On peut retenir sa respiration pendant un moment, mais il faut bien remonter à la surface pour respirer. Si on se prend le pied dans une racine, au fond des eaux, on se noie, tout simplement. Richard n'a pas pu survivre si longtemps en « apnée ». Puisque nous ne l'avons pas revu, c'est qu'il est…

— Il a pu émerger du royaume des morts ailleurs qu'ici. Autrement dit, remonter à la surface pour respirer à un endroit où on ne l'attendait pas.

Nicci secoua la tête.

— Cara, imagine un lac gelé. Le trou par lequel Richard est entré – en d'autres termes, le sort dessiné dans le sable de sorcier – est la seule issue possible. Si elle est perdue, le piège se referme inexorablement sur le voyageur égaré au fond des eaux. Tu vois ce que je veux dire ?

Nicci dut reconnaître qu'elle s'enfonçait. Comment aurait-elle pu convaincre Cara, alors qu'on sentait qu'elle ne savait pas vraiment de quoi elle parlait ?

— S'il a essayé de sortir à un autre endroit, il n'aura pas pu traverser la glace. Pour revenir chez nous, il avait besoin du « trou » originel. En d'autres termes, du portail qu'il avait ouvert entre deux univers antithétiques. Tu vois ce que je veux dire ?

— En gros, concéda la Mord-Sith, mais je ne comprends pas ce qui s'est passé. Darken Rahl a pu transiter par le royaume des morts. Pourquoi son fils aurait-il échoué ?

— Eh bien, il y a une explication…

— Laquelle ?

— La bête de sang.

— Elle l'aurait repéré dans le royaume des morts ?

— Non, ici, dans notre monde, pendant qu'il dessinait des sortilèges. Richard a traversé le portail qu'il venait d'invoquer, et le monstre l'a suivi dans le royaume des morts.

— Admettons, mais il l'a sûrement combattu…

— Et comment, selon toi ?

— Je n'en sais rien ! Ai-je dit que j'étais experte en la matière ?

— Richard aussi est un profane. Et dans le royaume des morts, comment se serait-il défendu contre la bête ? Les fois précédentes, il a utilisé son épée ou des champs de force pour la repousser. La dernière fois qu'elle s'est matérialisée dans notre monde, il a pu l'abattre avec un carreau magique. Mais que pouvait-il lui opposer dans le royaume des morts ? Il était nu comme au jour de sa naissance, Cara, sans aucune arme pour se défendre.

— Si c'est vrai, pourquoi l'avez-vous autorisé à partir ?

— Il avait plongé dans le royaume des morts quand la bête s'y est engouffrée à son tour. Il n'y avait aucun moyen de l'en empêcher ou de prévenir Richard.

— Vous auriez pu le dissuader de s'aventurer dans le royaume des morts.

— Pour invoquer le pouvoir d'Orden, il fallait qu'il le fasse. Sinon, impossible de neutraliser les effets du sort d'oubli ! Et si la Chaîne de Flammes continue de se propager, nous sommes tous perdus. De toute façon, même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu le retenir…

Cara se mit à faire les cent pas devant la table en merisier.

— La nouvelle lune est pour dans quelques jours… Le temps presse, et vous devez tenter quelque chose. Le seigneur Rahl est peut-être toujours au fond du lac, retenant son souffle en attendant de l'aide. Vous savez qu'il n'est pas du genre à abandonner…

— Tu as raison… Je vais retourner dans le Jardin de la Vie et lancer quelques sorts de rappel.

Nicci savait que c'était une idée absurde. Un moyen imparable de perdre son temps, au minimum… Mais agir lui ferait du bien, et ça calmerait Cara, en attendant la fin… De toute manière, elle n'avait rien de mieux à faire…

— Excellente idée ! s'écria Cara. Lancez des sorts et ramenez-nous le seigneur Rahl.

Lorsque les deux femmes sortirent de la bibliothèque, Nicci vit que des soldats de la Première Phalange bloquaient le couloir dans les deux directions. Tous étaient armés d'une arbalète chargée avec un carreau à pointe rouge.

Nathan se frayait un chemin au milieu des combattants d'élite. Dès qu'il aperçut l'ancienne Maîtresse de la Mort, il se dirigea vers elle.

Le prophète semblait d'une humeur particulièrement sinistre.

— Nathan, que se passe-t-il ? demanda Nicci lorsqu'il s'immobilisa devant elle.

— Je suis navré, mon amie, mais c'est la seule solution…

Déconcertée, Nicci regarda les guerriers. Eux aussi semblaient inhabituellement moroses.

— Quelle solution, Nathan ?

— Avant le départ de Richard, nous avons eu une longue conversation… Il m'a chargé de sauver les résidants du palais, s'il devait ne pas revenir. Comme tu le sais, sans lui, nous n'avons pas une chance de vaincre.

— Oui, nous sommes tous au courant de ça…

— Je sais pas mal de choses au sujet des voyages dans le royaume des morts, Nicci… Richard n'a pas commis d'erreur. Il n'aurait pas dû y avoir de problème…

— La bête l'a suivi, dit Cara.

— Je me doutais que c'était un accident de ce genre… Voyez-vous, j'ai étudié la méthode qu'a utilisée Richard.

Cara eut un regain d'espoir.

— Vous avez une idée pour le ramener ? demanda-t-elle. Nicci prévoit de lancer des sorts de rappel. Si vous unissez vos efforts…

La Mord-Sith se tut soudain. Le prophète ne semblait pas d'humeur à tirer des plans sur la comète.

— C'est terminé, Cara… Après si longtemps, il est impossible de récupérer Richard. Il est perdu à tout jamais.

Cara battit des paupières pour refouler ses larmes. Si elle devait croire à cette sentence, à quoi bon continuer de vivre ?

— L'empereur sera bientôt ici, continua Nathan. Le Grand Vide est inévitable, désormais. En revanche, il reste possible d'adoucir le sort des résidants du palais.

— Je comprends, dit simplement Nicci.

— Pour ça, nous devons nous rendre avant la nouvelle lune. Et satisfaire à l'autre condition posée par Jagang.

— Je ne vois pas d'autres possibilités, Nathan, admit Nicci.

— Je suis navré, mon amie… Dans l'état actuel des choses, je dois te mettre aux arrêts en attendant que l'empereur vienne prendre possession du palais et du trophée qu'il réclame par-dessus tout.

Nicci sentit une larme rouler sur sa joue.

Pas pour elle, mais pour tout ce qui était désormais irrémédiablement perdu.

— Les gardes armés d'arbalètes sont superflus…, dit-elle. Je ne résisterai pas.

— Merci de ne pas me compliquer les choses, mon amie, souffla Nathan. Elles le sont déjà assez comme ça…

Chapitre 56

Kahlan se réveilla en sursaut, submergée par une vague de terreur glacée.

Elle était couchée sur le côté droit, la tête reposant sur une sacoche de selle. À travers ses paupières mi-closes, elle constata que les premières lueurs de l'aube coloraient le ciel de rose.

Mais pourquoi ce réveil brutal ?

Très vite, elle eut la réponse à sa question.

Du coin de l'œil, elle vit que Samuel était debout à côté d'elle. Parfaitement immobile et silencieux, il évoquait un félin sur le point d'attaquer une proie.

Et il était nu comme un ver.

Kahlan se demanda si elle faisait un cauchemar. Mais son instinct lui répondit par la négative.

Sans montrer qu'elle était réveillée, elle laissa sa main glisser jusqu'au manche du couteau qu'elle portait à la ceinture. Étant donné sa position, le fourreau de l'arme était coincé sous elle. Pour l'atteindre, elle glissa les doigts sous sa taille – très lentement, toujours pour ne pas révéler qu'elle était réveillée.

Le couteau n'était pas là !

Espérant qu'il avait simplement glissé sous elle, Kahlan le chercha à tâtons et ne trouva rien sous sa couverture.

Puis elle aperçut les vêtements de Samuel, jetés en vrac sur le sol. L'arme reposait au milieu, hors de sa portée.

Révulsée, Kahlan songea que son « sauveur » avait dû se déshabiller sans la perdre des yeux. Puis il s'était penché sur elle, lui volant son couteau afin qu'elle n'ait rien à lui opposer lorsqu'il l'attaquerait.

Comment avait-elle pu se laisser piéger ainsi ?

Même si Samuel lui avait toujours paru timide – voire timoré –, la tournure des événements ne l'étonnait pas vraiment. Très souvent, lorsqu'elle l'avait surpris à la regarder, une convoitise sauvage faisait briller ses yeux. Mais elle n'y avait jamais prêté assez d'attention.

Maintenant, elle devait oublier tout ça et se concentrer sur sa survie.

Indécis et hésitant, Samuel bougeait avec une lenteur anormale. Il préparait une attaque, certes, mais avec un manque de conviction étonnant. Cela dit, dès qu'il serait assez près de sa proie pour la ceinturer et l'immobiliser, il lâcherait sans nul doute la bonde à ses

plus sombres désirs. La lubricité qui se dissimulait depuis toujours au fond de ses étranges yeux jaunes…

Samuel n'était pas très grand, mais il ne fallait pas négliger sa musculature. En tout état de cause, il devait être plus fort que Kahlan.

Elle allait devoir se battre, et elle n'était pas vraiment en position de le faire. De si près, comment pourrait-elle frapper efficacement ? Un couteau aurait pu l'aider, mais sans arme, elle ne voyait pas comment elle s'en sortirait.

Alors qu'il était plus fort qu'une proie endormie, Samuel restait méfiant. S'il avait été un peu plus courageux, il aurait déjà attaqué, privant sa victime de toute possibilité de se défendre. Mais c'était un lâche, fondamentalement, et les individus de ce type ne se refaisaient pas…

Kahlan prit garde à ne pas montrer qu'elle était réveillée. Pour l'heure, c'était son seul avantage, et il ne fallait surtout pas le gaspiller.

Dans les conditions actuelles, elle aurait la possibilité de frapper la première. Une chance qu'elle se devait de saisir, car elle n'en aurait pas d'autre.

Elle pensa à décocher un coup de genou dans les parties intimes du violeur potentiel. Mais en étant couchée sur le côté, et coincée sous la couverture, elle doutait que ce soit très efficace.

En revanche, sa main gauche – qui reposait hors de la couverture – était libre.

Quand Samuel, désormais accroupi, se laissa enfin tomber sur elle, Kahlan ne perdit pas de temps. De toutes ses forces, elle lui propulsa sa main dans le visage, tentant de lui écraser un œil avec son pouce.

Criant de douleur, Samuel secoua frénétiquement la tête. Reprenant ses esprits, il se servit d'un de ses bras pour écarter la main de sa victime qui lui griffait à présent les joues.

Puis il se laissa tomber sur Kahlan, lui coupant le souffle.

Enchaînant les attaques, il plaqua un avant-bras sur la gorge de la jeune femme. Ainsi, il la clouait au sol tout en l'empêchant de respirer.

Kahlan eut le sentiment d'être aux prises avec un ours. Dominée en force brute, elle n'était pas en position de se dégager et n'avait aucun moyen de frapper efficacement.

Elle tourna la tête sur la droite pour soulager un peu la pression sur sa trachée-artère. Grâce à cette tactique, elle put prendre une profonde et précieuse inspiration.

Sur le tas de vêtements, la magnifique épée de Samuel, le mot « Vérité » écrit en fil d'or sur la poignée, brillait sous les feux naissants

du soleil.

Kahlan tendit le bras. Il ne manquait pas grand-chose. Hélas, ses doigts ne parvenaient pas à se poser sur la garde de l'arme. De toute façon, si elle réussissait, elle n'aurait pas assez de liberté de mouvement pour dégager la lame du fourreau et frapper son agresseur.

Cela dit, elle pouvait saisir l'épée et écraser son pommeau sur la tempe de Samuel. Avec le poids de l'arme et du fourreau, il pouvait être sonné pendant un moment.

Et avec un peu de chance, le coup lui défoncerait le crâne, mettant un terme à sa misérable existence.

Hélas, la poignée de l'épée était trop loin.

Tandis qu'elle s'étirait au maximum, Samuel éprouvait quelques difficultés à arriver à ses fins. La couverture le gênait, et l'étrange position dans laquelle gisait sa proie ne lui facilitait pas les choses. À l'évidence, il n'avait pas bien planifié son crime, et ça se retournait contre lui.

S'il écartait la couverture, Kahlan recouvrerait en partie sa liberté de mouvement, et s'il ne l'écartait pas, satisfaire sa lubricité se révélerait fort compliqué.

À moins d'être tout à fait abruti, il comprendrait vite qu'il lui fallait assommer sa victime.

Comme s'il avait lu les pensées de Kahlan, il arma son bras et ferma le poing.

Quand il frappa, elle se tortilla désespérément, parvenant par miracle à retirer sa tête de la trajectoire du coup.

Le poing de Samuel percuta la poussière.

Au même moment, Kahlan parvint à poser les doigts sur la garde de l'épée.

Le temps sembla suspendre son cours.

En un éclair, des connaissances qu'elle aurait crues perdues revinrent en mémoire à Kahlan. Si elle ne savait toujours pas qui elle était, elle avait maintenant conscience de sa nature profonde.

Celle d'une Inquisitrice.

La jonction avec son passé était loin de la perfection, mais une chose ne faisait plus de doute : elle était bel et bien une Inquisitrice, et les femmes comme elle avaient un pouvoir très spécial.

Ce pouvoir restait à sa disposition, au plus profond d'elle. Durant toute cette épreuve, il ne l'avait pas quittée, silencieux mais présent et prêt à être utilisé.

Samuel leva le bras pour frapper une deuxième fois.

Kahlan plaqua une main sur la poitrine de son agresseur. Soudain, elle n'avait plus la sensation qu'un homme plus fort et plus lourd

qu'elle la menaçait. Dans le même ordre d'idées, elle n'éprouvait plus ni panique ni rage.

Elle avait cessé de se défendre. Depuis qu'elle était devenue aussi légère qu'un souffle d'air, Samuel n'avait plus aucune emprise sur elle.

Fini le désespoir et le sentiment que tout était perdu !

Le temps appartenait à Kahlan, et il jouait en sa faveur.

Elle n'avait plus besoin d'analyser, d'évaluer, de décider… Sachant parfaitement ce qu'elle devait faire, elle n'avait plus à se donner la peine d'y réfléchir.

Devait-elle invoquer son pouvoir ? Absolument pas. Il lui suffisait de relâcher le contrôle qu'elle exerçait en permanence sur lui.

Samuel était comme pétrifié. Prisonnier d'une enclave qui l'isolait dans le temps et l'espace, il levait toujours le poing et il en serait ainsi jusqu'à ce que le drame soit arrivé à son terme.

Kahlan ne cherchait pas à forcer les événements. Dans cette enclave, le temps était son jouet. Elle savait ce qui allait se passer, presque comme si c'était déjà fait.

Samuel n'était pas entré dans le camp de l'Ordre pour la sauver. Pour des raisons qu'elle connaîtrait avant d'en avoir terminé avec lui, il l'avait capturée.

Ce n'était pas son sauveur, mais un ennemi.

En elle, le pouvoir s'impatientait d'être libéré. On eût dit une tempête sur le point de se déchaîner.

Si Kahlan l'avait voulu, elle aurait pu compter toutes les rides de Samuel sans qu'il ait pour autant la possibilité d'abattre son poing.

Dans un état de calme et de sérénité qu'elle n'avait plus connu depuis sa capture – supposa-t-elle –, la Mère Inquisitrice s'apprêta à dispenser sa justice.

Car c'était de cela qu'il s'agissait.

Lorsque le pouvoir montait en elle, il n'était plus question de haine, de fureur, de ressentiment ou de vengeance. Mais toute compassion disparaissait aussi. Samuel s'était condamné lui-même. Nul ne l'avait forcé à agresser Kahlan. À présent, il allait devoir assumer les conséquences de ses actes.

Il n'avait pas une chance de s'en tirer. C'était fini.

Même si elle disposait de tout le temps du monde, Kahlan était insensible au doute.

Très calmement, elle libéra son pouvoir.

Il y eut un roulement de tonnerre silencieux. L'air vibra et en cet instant précis, un flot de souvenirs revint à la mémoire de Kahlan.

Même partiellement, elle était de nouveau elle-même.

Une haine sans bornes s'afficha sur le visage de Samuel, remplaçant sa répugnante lubricité.

Kahlan le regarda dans les yeux, afin qu'il sache pourquoi et par

qui il était frappé.

Une fraction de seconde, le violeur mesura toute l'horreur de ce qui lui arrivait. Puis ce qui faisait sa personnalité, l'essence même de son être, disparut comme la flamme d'une bougie soufflée par le vent.

Autour de Kahlan, les arbres tremblèrent et de la poussière monta du sol en colonnes tourbillonnantes. L'onde de choc était incroyablement puissante.

Les étranges yeux jaunes de Samuel s'écarquillèrent.

— Maîtresse, murmura-t-il, ordonne et je t'obéirai !

— Écarte-toi de moi !

Le violeur obéit, s'agenouilla devant la femme qui possédait désormais son âme et leva sur elle un regard suppliant.

En se dressant, Kahlan s'avisa qu'elle tenait toujours l'épée dans sa main droite. Elle la lâcha. Désormais, elle n'avait plus besoin d'arme pour dominer Samuel.

Toujours à genoux, l'homme avait les larmes aux yeux.

— Comment puis-je te servir, maîtresse ?

— En répondant à mes questions. Qui suis-je ?

— Kahlan Amnell, la Mère Inquisitrice.

Une simple confirmation, pour l'instant…

— Comment t'es-tu procuré cette épée ?

— Je l'ai volée.

— À qui appartenait-elle ?

— En ce temps-là, ou maintenant ?

Kahlan ne saisit pas très bien la nuance.

— En ce temps-là.

Ce fut au tour de Samuel d'avoir l'air déconcerté.

— Je ne sais pas son nom, maîtresse. Je le jure. Je ne l'ai jamais su. C'est comme ça, je n'y peux rien…

— Comment lui as-tu pris son arme ?

— Je lui ai coupé la gorge pendant son sommeil… Mais je n'ai jamais su son nom, je te le jure !

Une fois touché par le pouvoir d'une Inquisitrice, le « sujet » confessait ses crimes sans la moindre retenue. Une seule chose comptait : faire plaisir à sa maîtresse. S'il ne lui restait pas de volonté propre, cela au moins ne faisait pas de doute : il était au service de celle qui venait de s'emparer de son esprit.

— Tu as tué d'autres personnes ?

Samuel parut fou de joie que Kahlan lui pose une nouvelle question.

— Oui, maîtresse ! Beaucoup de gens ! Tu veux que je tue quelqu'un pour toi ? Dis-moi qui et ce sera vite fait, tu verras ! Il suffit que tu me donnes un nom, et j'agirai très vite, tu peux me faire confiance.

— À qui appartient l'épée, aujourd'hui ?
— À Richard Rahl.
— Et pourquoi me connaît-il ?
— Parce que tu es sa femme.
Kahlan se demanda si elle avait bien entendu.
— Quoi ?
— Richard Rahl est ton mari, maîtresse.
Une révélation stupéfiante. Certes, mais au premier abord, seulement. En profondeur, ça semblait si logique et si normal qu'il y avait à peine de quoi s'étonner.
Kahlan en resta quand même sans voix un moment.
Se découvrir mariée avec Richard Rahl avait de quoi la secouer. Voire l'effrayer. Mais dès qu'elle pensait à lui, à ses magnifiques yeux gris et à son doux sourire, toutes ses angoisses s'évanouissaient.
Une larme de joie roula sur la joue de Kahlan. Elle l'essuya, mais une autre suivit.
— Mon mari, dis-tu ?
Samuel hocha frénétiquement la tête.
— Oui, maîtresse. Tu es la Mère Inquisitrice. Lui, c'est le seigneur Rahl, et vous êtes mariés.
Kahlan sentit qu'elle tremblait comme une feuille. Trop d'émotions, en trop peu de temps… Mais dans sa confusion, elle n'oubliait pas que Richard, la dernière fois qu'elle l'avait vu, gisait sur le sol, dans le camp de l'Ordre, et lui criait de s'enfuir.
À cette heure, il devait être prisonnier de Jagang.
Voire déjà exécuté…
Alors qu'elle découvrait la vérité sur leur relation, voilà qu'elle le perdait…
Une nouvelle larme roula sur sa joue. Pas de joie, cette fois, mais de terreur.
Elle parvint pourtant à se reprendre.
— Où me conduis-tu, Samuel ?
— À Tamarang, maîtresse… Chez mon autre… maîtresse.
— Qui ça ?
— Six…

— La voyante ? Jagang en a parlé devant moi un jour…
Samuel parut réticent à continuer sur ce sujet, mais il ne pouvait pas s'en empêcher, désormais.
— Elle m'a ordonné de te capturer, maîtresse, et de te livrer à elle.
Kahlan désigna l'endroit où elle avait dormi.
— C'est elle qui t'a dit de faire… ça ?
Samuel parut de plus en plus mal à l'aise. Avouer des meurtres était une chose, mais là…

— Non, je lui ai demandé si je pouvais… eh bien, tu me comprends, je suppose ? Elle a répondu que oui, à condition de ne pas te tuer.

— Et que compte-t-elle faire de moi ?

— T'utiliser comme monnaie d'échange.

— Avec qui ?

— Jagang.

— Mais j'étais déjà entre ses mains…

— Justement ! Tu as beaucoup de valeur pour lui, maîtresse. Six entendait te capturer puis te rendre à Jagang en échange de quelques faveurs.

— Sommes-nous loin de Tamarang ?

— Non, c'est assez près d'ici, vers le sud-ouest… En nous pressant, nous y serons demain soir.

Kahlan se sentit soudain très vulnérable. Six était tellement puissante… Si elle ne voulait pas tomber en son pouvoir, même après avoir neutralisé Samuel, il fallait qu'elle s'éloigne de Tamarang.

— C'est pour ça que tu t'es décidé ce matin, pas vrai ? Il ne te restait plus beaucoup de temps pour me violer.

Ce n'était pas une question, mais une froide constatation.

— Oui, maîtresse, je l'avoue…

Le complice de Six se décomposait à vue d'œil. Une fois touché par le pouvoir, un individu n'était plus qu'une marionnette dont l'Inquisitrice pouvait tirer les fils à sa guise.

Ce sort ressemblait un peu à celui qu'on lui avait infligé, s'avisa Kahlan. Comme Samuel, était-elle condamnée à ne jamais recouvrer la maîtrise de sa propre vie ?

— Maîtresse, tu veux bien me pardonner ?

Incapable de supporter plus longtemps la désapprobation de Kahlan, Samuel éclata en sanglots.

— Je t'en prie, trouve un peu de pitié pour moi au fond de ton cœur.

— De la pitié ? Sais-tu ce que c'est, Samuel ? Une invention des coupables destinée à adoucir leur sort quand ils se font prendre. La justice est une tout autre chose, et c'est ça qui nous intéresse, aujourd'hui.

— Et le pardon, maîtresse, n'est-il pas une partie essentielle de la justice ?

Kahlan plongea son regard dans celui de Samuel afin qu'il comprenne bien ce qu'elle allait dire et pourquoi elle le disait.

— Tu as commis trop de crimes pour en bénéficier, Samuel. Je ne te condamne pas parce que je te hais, mais parce que tes victimes crient vengeance.

— Si tu ne peux pas me pardonner pour tout, absous-moi au moins

du mal que je t'ai fait. Et ne me tiens pas rigueur de ce que j'avais l'intention de t'infliger.

— Pas question !

La sentence venait de tomber. D'abord sonné, Samuel sembla comprendre qu'il n'y avait plus de porte de sortie pour lui. S'il se fichait de ses autres exactions, avoir nui à sa maîtresse adorée était intolérable.

Pour la première fois de sa vie, il se regarda avec les yeux d'une autre personne – ceux de Kahlan, en l'occurrence – et découvrit ce qu'il était vraiment.

Portant une main à sa poitrine, il poussa un petit cri et s'écroula, raide mort.

Aussitôt, Kahlan entreprit de rassembler ses affaires. Elle ignorait où aller, certes, mais elle savait très précisément où ne pas aller.

Tamarang…

Pourquoi avait-elle laissé Samuel lui glisser ainsi entre les doigts ? Il aurait pu répondre à tant de questions supplémentaires. Hélas, elle ne lui avait pas interdit de mourir.

Apprendre que Richard était son mari l'avait bouleversée. Du coup, elle s'était comportée comme une imbécile. Mais à quoi bon pleurer sur le lait renversé ? L'urgence, maintenant, était de filer loin de Six.

Pour commencer, elle allait devoir seller le cheval.

Hélas, elle trouva l'animal couché sur le flanc, la gorge ouverte. Sans doute parce qu'il craignait que sa proie lui échappe, Samuel avait exécuté la pauvre bête.

Kahlan mit tout ce qui pouvait lui servir dans sa couverture, la glissa dans une sacoche de selle, mit celle-ci sur son épaule et ramassa l'Épée de Vérité toujours rangée dans son fourreau.

Tenant l'arme dans la main droite, elle prit la direction opposée à Tamarang.

Chapitre 57

Accablée par un sentiment de solitude pire que tout ce qu'elle avait connu, Kahlan avançait vers le nord-est. S'il n'y avait pas d'avenir, pourquoi se battre ainsi pour survivre ? Honnêtement, elle n'aurait su que répondre. Continuer d'exister sans savoir qui elle était vraiment, et dans un monde dominé par l'Ordre Impérial ? En quoi cela pouvait-il valoir la peine ?

Les fanatiques de l'Ordre rêvaient d'un monde entièrement soumis à leurs croyances fantaisistes. Pour atteindre cet objectif, ils étaient prêts à abattre tous les gens qui ne pensaient pas comme eux. Face à une telle violence, ne valait-il pas mieux baisser les bras, lorsqu'on appartenait au camp voué à l'extermination ? De toute façon, le résultat était couru d'avance…

Si Kahlan renonçait, nul ne le saurait ni ne lui en voudrait. Mais elle s'en tiendrait rigueur ! Quand on gaspillait sa vie, la jetant aux oiseaux comme des miettes de pain, on se privait de son bien le plus précieux. Même si tout jouait contre elle, la femme de Richard Rahl – ou sa veuve, peut-être – ne pouvait pas se résoudre à tant de lâcheté.

Samuel avait choisi son destin et payé pour ses actes. Même si elle n'avait aucun crime sur la conscience, Kahlan devait s'inspirer de la trajectoire du complice de Six. Au moins sur un point : son inéluctable logique.

Quoi que lui réserve l'avenir, elle devait l'accepter et tenter d'en tirer le meilleur.

Une heure après s'être mise en chemin, Kahlan avait entendu un roulement de sabots, derrière elle. Puis elle avait repéré des cavaliers qui avançaient dans sa direction.

Marquant une pause, elle sonda la vallée environnante. La forêt qui bordait les contreforts des murailles rocheuses, des deux côtés, était trop loin pour qu'elle puisse se mettre à couvert à temps. Et les hautes herbes, aplaties par le vent et les intempéries, ne suffiraient pas à la dissimuler.

De plus, ses poursuivants semblaient l'avoir déjà repérée. Et à la vitesse où galopaient les chevaux, ils ne tarderaient plus à arriver.

Kahlan jeta la sacoche de selle sur le sol, puis elle fit passer le fourreau de l'épée dans sa main gauche. Sa seule chance était d'attendre et de se battre.

Soudain, un détail lui revint à l'esprit : pour la plupart des gens,

elle était invisible ! En conséquence, ses poursuivants ne pouvaient pas l'avoir repérée. S'ils fonçaient vers elle, c'était un hasard, et il lui suffirait probablement de se laisser dépasser lorsqu'ils arriveraient à son niveau.

Cela dit, Jagang avait recruté les fameux « anges gardiens ». Si elle ne les avait pas tous tués, son raisonnement ne tenait plus, et elle allait quand même devoir se battre.

Au cas où les cavaliers la verraient, mais qu'ils n'aient pas d'intentions inamicales à son égard, elle préféra ne pas dégainer l'épée. Si c'était possible, elle préférait éviter un affrontement. Et de toute façon, une fraction de seconde lui suffirait pour tirer au clair la magnifique lame. Elle avait également deux couteaux, mais se battre à l'épée ne lui faisait pas peur. Même si elle ignorait où elle avait appris l'escrime, elle savait qu'elle n'avait pas à rougir de ses compétences.

Richard avait lui aussi un grand talent dans ce domaine. Avait-il été son professeur ?

Plissant les yeux, Kahlan vit enfin que deux des trois chevaux qui approchaient n'avaient pas de cavalier. Une excellente nouvelle. Les statistiques n'étaient plus contre elle.

Quand les trois bêtes s'arrêtèrent non loin d'elle, Kahlan reconnut le cavalier en question…

… Et elle eut du mal à en croire ses yeux.

— Richard ! s'écria-t-elle.

Son mari sauta à terre et courut vers elle.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

— Oui !

— Tu as utilisé ton pouvoir, n'est-ce pas ?

— Comment le sais-tu ?

— Je l'ai senti, je crois… En tout cas, je suis sacrément content de t'avoir retrouvée !

En le regardant, Kahlan se désola d'être incapable de se remémorer leur passé commun.

— J'ai eu peur que tu sois mort, dit-elle. Je ne voulais pas t'abandonner, mais tu m'as crié de fuir.

Richard se contenta de la regarder, les yeux écarquillés comme s'il craignait de rêver.

Kahlan se souvint de la façon dont il s'était battu, après avoir « déclenché une guerre », comme Nicci l'avait prévu. Tel un danseur, il s'était frayé un chemin à travers la horde de brutes qui rêvaient de lui passer une lame à travers le corps.

L'épée que maniait Richard, à ces moments-là, devenait une extension de son corps et de son esprit. Exécutant un fabuleux ballet dont la mort était la danseuse étoile, il parvenait à esquiver tous les coups avec la grâce d'un artiste.

Kahlan tendit l'épée à son mari.

— Toute lame a besoin d'un maître à sa hauteur.

Le sourire de Richard, telle une soudaine embellie du soleil par une froide journée d'hiver, réchauffa le cœur de Kahlan.

Après une longue hésitation, le Sourcier s'empara de l'arme, glissa la tête dans le baudrier, par-dessus son épaule droite, et s'assura que le fourreau reposait au bon endroit sur sa hanche gauche.

Contrairement à ce qui se passait avec Samuel, l'arme semblait faite pour lui.

— Samuel est mort, annonça Kahlan.

— Je m'en doutais, dit simplement Richard. (Il posa la main sur le pommeau de son arme.) Par bonheur, il ne t'a pas fait de mal.

— Il a essayé – c'est pour ça qu'il n'est plus de ce monde.

Richard acquiesça.

— Kahlan, je ne peux pas tout te dire maintenant, mais beaucoup de choses sont en cours et…

— Je sais le plus important, Richard !

— C'est-à-dire ?

— Samuel m'a dit que nous sommes mariés.

Richard se pétrifia et une angoisse incoercible voila son regard.

Alors qu'il aurait dû la prendre dans ses bras et lui dire à quel point il était heureux de la retrouver, il regardait Kahlan comme si elle le terrorisait.

— Je suppose que nous nous aimions ?

— Ce n'est pas le moment d'en parler ! Kahlan, nous sommes dans une situation très difficile. Je ne peux pas tout t'expliquer, mais…

— En d'autres termes, nous n'étions pas amoureux l'un de l'autre ?

Elle n'avait jamais envisagé cette possibilité. Quelle idiote romantique elle faisait ! Et en face d'elle, le fabuleux seigneur Rahl, héros du monde libre, ne savait absolument pas que dire.

Lamentable !

— C'était un mariage arrangé ? La Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl, pour le bien de leurs peuples respectifs ? Une alliance de circonstance, c'est ça ?

L'air plus terrifié que Samuel pendant qu'elle l'interrogeait, Richard cherchait désespérément une réponse convenable.

— Ne t'en fais pas, tu ne heurtes pas mes sentiments, puisque je les ai oubliés. Mais dis-moi la vérité ! C'était un mariage politique ?

— Kahlan…

— Il n'y a pas d'amour entre nous ? Réponds, je t'en prie !

— C'est plus compliqué que ça… J'ai des responsabilités.

Exactement la réponse qu'avait faite Nicci. Confrontés à la réalité, ils s'en sortaient tous les deux de la même façon.

Kahlan se demanda comment elle avait pu s'aveugler ainsi. Richard

aimait Nicci, ça tombait sous le sens.

— Tu dois me faire confiance, dit Richard. Les enjeux sont énormes.

Le visage de marbre, Kahlan hocha la tête. Si elle parlait, sa voix la trahirait. Mais tant qu'il ne lui demandait rien…

— Kahlan, écoute-moi, je t'en prie… Je t'expliquerai tout bientôt, c'est promis, mais pour l'instant, tu dois me faire confiance.

Au nom de quoi se serait-elle fiée à un homme qui l'avait épousée sans l'aimer ? Kahlan aurait voulu poser la question, mais il y avait cette boule, dans sa gorge…

— Je te dirai tout, crois-moi. Mais pour le moment, nous devons aller le plus vite possible à Tamarang.

— Il ne vaudrait mieux pas, parvint à dire Kahlan. Six y est.

— Je sais, mais je dois y aller quand même.

— Ne compte pas sur moi pour t'accompagner.

Richard prit le temps de la réflexion.

— Je ne veux pas qu'il t'arrive d'autres ennuis… Tu dois m'accompagner ! Je te jure de tout t'expliquer !

— Pourquoi ne pas le faire maintenant ?

— Parce que nous allons mourir si nous ne nous dépêchons pas ! Jagang va ouvrir les boîtes d'Orden. Je dois l'en empêcher.

— Je te suivrai si tu réponds à cette question : m'aimais-tu quand tu m'as épousée ?

Richard prit de nouveau le temps de peser ses mots.

— En matière de mariage, je n'aurais pas eu de meilleur choix possible. C'est tout ce que je peux dire.

Le message était clair.

Le cœur brisé, Kahlan fit signe qu'elle était prête à partir pour Tamarang. Que Six l'y attende ou non lui était indifférent, à présent.

Après la tombée de la nuit, les deux jeunes gens finirent par renoncer et s'arrêter. Richard aurait préféré continuer, mais sur un terrain très accidenté, avancer sans lumière aurait été trop dangereux.

Le croissant de lune ne suffisait plus à produire assez de clarté. Et dans un ciel plombé, celle des étoiles ne parvenait pas à compenser. La raison imposait un arrêt pour la nuit.

Kahlan ne se sentait pas très vaillante. Tandis qu'il allumait un feu, elle constata que son compagnon était encore plus fatigué qu'elle. Depuis combien de temps n'avait-il pas dormi, au juste ?

Une fois le feu allumé, Richard lança deux lignes de pêche dans le cours d'eau proche du camp, puis il entreprit de ramasser assez de bois pour alimenter le feu jusqu'au matin.

Kahlan s'occupa de son mieux des chevaux, leur donnant à boire dans un seau en toile spécial découvert parmi les affaires de Richard.

À son retour, avec plus de bois qu'il en fallait, Richard releva ses lignes et revint avec deux belles truites.

Alors qu'elle le regardait vider les poissons – en jetant dans le feu les entrailles, afin de ne pas attirer de prédateur –, Kahlan décida de ne plus poser de questions sur leur relation. Les réponses la torturaient trop. De plus elle connaissait déjà la plus importante…

Elle était « le meilleur choix possible » en matière de mariage. Rien de plus…

Richard ne l'avait peut-être jamais rencontrée avant de l'épouser. Pour Nicci, cette union politique avait dû être un crève-cœur. Mais elle n'allait quand même pas la plaindre…

De toute façon, elle devait cesser de penser à tout ça.

— Pourquoi allons-nous à Tamarang ? demanda-t-elle.

Richard leva les yeux des truites qu'il finissait de parer.

— Il y a trois mille ans, les Grandes Guerres furent en somme la répétition générale du conflit que nous menons. Un camp voulait éradiquer la magie et l'autre luttait pour la préserver.

» Les défenseurs de la magie décidèrent de cacher leurs artefacts les plus précieux dans le Temple des Vents. Pour plus de sécurité, ils l'envoyèrent ensuite dans le royaume des morts.

— Le domaine du Gardien ?

— Oui… Pendant ces guerres, les sorciers des deux camps ont inventé des sortilèges terrifiants. Et des armes redoutables. Des armes humaines, très souvent… Par exemple, les ancêtres de Jillian donnèrent naissance à ceux qui marchent dans les rêves. Les lointains prédécesseurs de Jagang.

— C'est de là que date la création de la Chaîne de Flammes ?

— C'est exact. Les sorciers imaginaient sans cesse des armes et des défenses contre celles que mettaient au point leurs adversaires. Les boîtes d'Orden, par exemple, ont pour mission de combattre les effets du sort d'oubli.

— J'ai entendu les sœurs en parler à Jagang…

— L'histoire est très complexe, mais l'essentiel, c'est qu'un traître s'est introduit dans le Temple des Vents et a manipulé des pouvoirs afin d'aider et de renforcer ce qui serait un jour l'Ordre Impérial.

— Il savait que le conflit reprendrait ?

— Les gens comme Lothain ont compris que l'envie et la haine ne meurent jamais dans le cœur des hommes…

— Et qu'a-t-il fait exactement ?

— Pas mal de choses… La pire est d'avoir assuré qu'un être

capable de marcher dans les rêves vienne un jour au monde pour ranimer la flamme de la guerre. Bien entendu, c'est de Jagang qu'il s'agit.

Richard enveloppa chaque poisson dans une grande feuille enduite de boue, puis il les posa sur les braises, au bord du feu.

— En guise de riposte, nos prédécesseurs ont envoyé leur Premier Sorcier dans le temple. Nommé Baraccus, c'était un sorcier de guerre. Il s'est assuré que son unique successeur naisse au bon moment pour s'opposer à Jagang.

Kahlan s'enveloppa plus chaudement dans sa couverture, parce qu'il commençait à faire frisquet, malgré le feu.

— Son unique successeur ? Il n'y a pas eu de sorcier de guerre avant aujourd'hui ?

— Je suis le premier en trois mille ans… Et c'est la conséquence directe de ce qu'a fait Baraccus dans le temple.

» Conscient que son successeur ne saurait rien de ce qu'il était ni de ses pouvoirs, Baraccus, à son retour, a écrit un livre intitulé *Les Secrets du pouvoir d'un sorcier de guerre*. Il a chargé Magda Searus, sa femme adorée, de le cacher à mon intention. Il fallait absolument que personne d'autre ne puisse mettre la main dessus.

» Pendant que Magda accomplissait sa mission, Baraccus s'est donné la mort.

— Pourquoi ? demanda Kahlan, très surprise. S'il aimait Magda, pour quelles raisons l'a-t-il abandonnée ?

— Je crois qu'il avait vu trop d'horreurs pendant la guerre, sans compter tout un cortège de reniements et de trahisons. Il y a aussi son voyage dans le royaume des morts… Kahlan, j'ai traversé le voile, et je sais qu'on ne revient pas indemne du domaine du Gardien.

Kahlan posa le menton sur ses genoux.

— Après ma captivité dans le camp de l'Ordre, je comprends qu'on puisse renoncer à tout… Tu as besoin de ce livre pour vaincre l'Ordre ?

— Oui. Je l'avais trouvé, mais j'ai dû le cacher avant d'être emmené dans le camp de l'Ordre.

Pour me sauver, pensa Kahlan.

— Et maintenant, cet ouvrage est à Tamarang ?

— Bien sûr. Sinon, qu'irions-nous y faire ?

Kahlan acquiesça. Désormais, elle comprenait pourquoi ce voyage était si important.

— Sais-tu ce qu'il est advenu de Magda Searus ? demanda-t-elle.

Avec un bâton, Richard tira le premier poisson du feu. Ouvrant la papillote, il enfonça dedans la pointe de son couteau. La cuisson lui sembla parfaite.

— Fais attention, c'est très chaud, dit-il en poussant le petit festin

vers Kahlan.

Puis il tira du feu la deuxième papillote.

— Après le suicide de son mari, Magda a eu le cœur brisé, bien entendu. Un peu après le conflit, la trahison de Lothain fut découverte et un problème se posa : comment le faire parler ?

» Un sorcier nommé Merritt imagina une solution.

» C'est ainsi que naquit la première Inquisitrice.

Kahlan en oublia sa délicieuse truite.

— Vraiment ? C'est l'origine des Inquisitrices ? Et tu sais qui fut la première ?

— Magda Searus, bien entendu ! Désespérée, elle prit le risque de se prêter à l'expérience de Merritt. Plus tard, elle tomba amoureuse de lui et l'épousa…

De son passé, Kahlan savait exclusivement qu'elle était une Inquisitrice. Désormais, elle connaissait la première de toutes les femmes comme elle : une amoureuse désespérée d'avoir perdu l'élu de son cœur.

Richard prit un morceau de bois, fit mine de le jeter dans les flammes, mais se ravisa et en choisit un autre.

— Tu ferais mieux de dormir, dit-il. Nous partirons dès les premières lueurs de l'aube.

Kahlan constata de nouveau qu'il était encore plus épuisé qu'elle. Mais il semblait troublé, et il n'accepterait sûrement pas qu'elle prenne le premier tour de garde.

Elle s'étendit près du feu et s'enveloppa dans sa couverture.

Avant de s'endormir, elle vit que Richard contemplait pensivement le morceau de bois qu'il avait sauvé des flammes.

Elle aurait cru qu'il s'intéresserait plutôt à son arme, maintenant qu'il l'avait retrouvée.

Kahlan se réveilla très agréablement. Une bonne chose, après ce que lui avait fait subir Samuel la veille.

Se frottant les yeux, elle vit que Richard n'avait pas bougé. Assis devant les flammes, il devait ressasser sans cesse les responsabilités qui pesaient sur ses épaules.

— J'ai quelque chose pour toi, dit-il d'une voix très douce.

Un véritable bonheur auditif, au réveil…

Kahlan s'assit et s'étira voluptueusement. L'aube pointait déjà, et ils ne tarderaient pas à se mettre en chemin.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle pendant qu'elle pliait sa couverture.

— Tu n'es pas obligée d'accepter, mais ça me ferait plaisir…

» Je vois que tu es désorientée, Kahlan. Tu ne sais pas ce qui se passe, tu as oublié qui tu es et tu te demandes ce que tu fiches avec

moi. Je donnerais cher pour pouvoir tout expliquer, mais il est encore trop tôt. S'il te plaît, fais-moi confiance !

Kahlan détourna la tête. Regarder Richard dans les yeux était une épreuve trop douloureuse.

— En attendant, j'ai un cadeau pour toi.

— Quoi ?

Richard ramassa quelque chose, derrière lui, et tendit le bras vers Kahlan.

C'était la statue qu'elle avait dû abandonner dans le Jardin de la Vie, quand elle avait volé les boîtes d'Orden.

Une femme, les poings sur les hanches, la tête inclinée en arrière vers le ciel – l'incarnation même de la résistance de l'esprit face à des forces acharnées à l'opprimer.

Le bien le plus précieux de Kahlan, qu'elle avait dû abandonner derrière elle. Ce n'était pas la même statuette, mais une réplique parfaite, en un peu plus petit.

Un travail magnifique.

Kahlan remarqua enfin les copeaux de bois sur le sol, autour de Richard. Il avait veillé toute la nuit pour sculpter la statuette.

— Elle se nomme Bravoure, dit-il d'une voix vibrante d'émotion. Tu acceptes mon présent ?

Kahlan prit délicatement Bravoure et la serra contre son cœur.

Puis elle éclata en sanglots.

Chapitre 58

— Avant que nous déclenchions une guerre, murmura Richard, je dois aller dans la pièce où j'ai caché le livre. Il faut commencer par là, au cas où les choses tourneraient mal.

Kahlan sonda le regard de son mari et fut presque terrorisée par sa détermination.

— Si tu veux, mais je n'aime pas ça… On dirait un piège. Si nous avançons dans ce couloir, nous risquons de devoir déclencher une guerre rien que pour rebrousser chemin.

— Je suis prêt à courir le risque, s'il le faut.

Kahlan se souvint de la façon dont Richard combattait avec une épée – ou un broc, pour le peu de différence que ça faisait. Mais aujourd'hui, c'était différent…

— Si nous nous faisons coincer, tu crois que ton épée suffira à nous protéger d'une voyante folle de rage ?

Richard sonda de nouveau le corridor.

— Pour des légions de gens qui aiment la vie et demandent simplement à en profiter, le monde est sur le point de s'écrouler. Kahlan, nous sommes dans la charrette des condamnés. Je n'ai pas le choix : il me faut ce livre !

Richard sonda l'autre extrémité du couloir. Des bruits de pas annonçaient l'approche d'une patrouille. Jusque-là, les deux jeunes gens avaient réussi à les éviter toutes. Au jeu du chat et de la souris, Richard se montrait très doué.

Alors que le Sourcier et sa femme se plaquaient contre le mur, dans l'ombre d'une porte, quatre gardes passèrent devant eux. Occupés à comparer les mérites des jupons locaux, ils ne remarquèrent pas les intrus.

Kahlan eut du mal à en croire ses yeux. Comment ces crétins avaient-ils pu ne pas les voir ?

Dès qu'ils furent assez loin, Richard prit la jeune femme par la main et la tira dans le couloir jusqu'à une porte massive fermée par un verrou.

Richard ne fit pas dans la dentelle. Utilisant son épée, il brisa le cadenas d'un simple mouvement du poignet. Des pièces métalliques rebondirent sur le sol. Certaine que le bruit attirerait des gardes, Kahlan se pétrifia.

Mais rien ne se passa.

Richard ouvrit la porte et la franchit, tirant Kahlan par la main.

— Zedd ! s'écria-t-il.

Il y avait trois personnes dans la pièce. Un vieil homme aux cheveux blancs en bataille, un colosse blond et une femme tout aussi blonde en uniforme de cuir.

— Richard ! Fichtre et foutre ! tu es donc vivant !

Richard plaqua un index sur ses lèvres, finit de tirer Kahlan dans la pièce et referma doucement la porte.

Les trois prisonniers semblaient épuisés. À l'évidence, ils venaient de passer de très mauvais moments.

— Ne parlez pas trop fort, souffla Richard. Il y a des gardes partout.

— Comment as-tu su que nous étions ici ? demanda Zedd.

— Je l'ignorais, répondit Richard.

— Eh bien, mon garçon, nous avons beaucoup de choses à…

— Zedd, tais-toi et écoute-moi !

Le vieux sorcier en resta bouche bée. Mais il se ressaisit vite et désigna l'Épée de Vérité.

— Comment as-tu récupéré ton arme ?

— Kahlan me l'a rapportée.

— Tu l'as vue ?

Richard hocha la tête. Puis il dégaina à demi son épée.

— Referme ta main sur la poignée.

— Pourquoi ? Richard, il y a plus urgent que…

— Fais-le, bon sang !

Zedd sursauta, visiblement choqué, mais il finit par obéir.

Alors, il vit enfin Kahlan et écarquilla les yeux, un grand sourire lui fendant les lèvres.

— Par les esprits du bien !… Kahlan !

Pendant que son grand-père se remettait de sa surprise, Richard tendit l'épée à la Mord-Sith, qui toucha elle aussi la poignée… et fut stupéfaite de voir la Mère Inquisitrice apparaître devant elle.

Un peu plus tard, Tom trahit exactement la même stupéfaction.

— Je peux te voir…, murmura Zedd. Et je sais qui tu es.

— Vous vous souvenez de moi ? demanda Kahlan.

— Non… L'épée interrompt les effets dévastateurs de la Chaîne de Flammes. En revanche, son contact ne me rend pas la mémoire. Je te reconnais, et pourtant, j'ai l'impression de te voir pour la première fois… C'est très étrange.

— Je vis exactement la même chose, dit Tom.

Rikka approuva du chef.

Comme s'il revenait à la réalité, Zedd attrapa Richard par le bras.

— Il faut filer d'ici, mon garçon ! Six ne va pas tarder, et il vaut mieux ne pas nous frotter à elle.

— D'abord, je dois récupérer quelque chose.

— Le livre ?

— Tu le connais ?

— Eh bien, un peu oui. Où as-tu trouvé un grimoire pareil ?

Richard monta sur l'unique chaise et tira de sa cachette un sac de voyage.

— Le Premier Sorcier Baraccus…

— Celui du temps des Grandes Guerres ? Ce Baraccus-là ?

— Lui-même, répondit Richard en sautant de la chaise. Il a écrit ce livre puis l'a caché à ma seule intention. C'est à cause de Baraccus que je suis né avec les deux facettes de la magie. Magda Searus a caché le livre après le retour de son mari du Temple des Vents. Pour résumer, cet ouvrage m'attend depuis trois mille ans.

Zedd ne cacha pas sa surprise.

Richard posa le sac sur la table, en sortit le legs de Baraccus et le tendit à son grand-père.

— La première fois que je l'ai eu entre les mains, je n'ai pas pu le lire, parce que j'étais coupé de mon don. Les pages paraissaient blanches et il m'a été impossible de prendre connaissance du message de Baraccus.

Zedd consulta du regard les deux autres prisonniers.

— Richard, je dois te dire un mot sur cet ouvrage…

— Oui, oui… Plus tard.

Reprenant le livre, Richard le feuilleta… et fronça les sourcils.

— Les pages sont toujours blanches… Zedd, rien n'a changé ! Pourtant, je suis de nouveau en contact avec mon don. C'est une certitude. Alors, pourquoi vois-je des pages blanches ?

— Parce que ce sont des pages blanches, mon garçon…

— Pour moi. Mais toi, tu vois un texte. Que dit-il ?

— Il n'y a rien, Richard. Pas un seul mot dans tout l'ouvrage, à part le titre.

— Que racontes-tu là ? C'est impossible ! Ce sont *Les Secrets du pouvoir d'un sorcier de guerre* !

— Eh bien, on dirait qu'il n'y en a pas, justement…

— Pardon ?

— En guise de secrets, Baraccus t'a légué une Leçon du Sorcier, rien de plus.

— Quelle leçon ?

— Celle qui prime toutes les autres. Celle qui n'est ni écrite ni prononcée depuis l'aube des temps.

Richard se passa nerveusement une main dans les cheveux.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec des charades ! Que voulait me dire Baraccus ? Que nous apprend cette leçon ?

— Je n'en sais rien… Ne viens-je pas de dire qu'elle n'a jamais été écrite ni prononcée ?

» Baraccus voulait te transmettre le secret ultime qui permet d'utiliser les pouvoirs d'un sorcier de guerre. Ce livre aux pages blanches représente merveilleusement bien la Leçon Inconnue…

— Et à quoi peut me servir une leçon qui ne dit rien ? Et que personne ne connaît ?

— C'est ton affaire, Richard… Si tu es l'homme que Baraccus attendait, tu trouveras comment utiliser son héritage… S'il s'est donné tant de mal, ce n'est sûrement pas pour rien. Alors, à toi de voir !

Richard prit une profonde inspiration pour se calmer. Kahlan eut le cœur serré de le voir si désorienté. Il semblait à bout de ressources, prêt à pleurer comme un enfant ou à exploser de rage.

— Quelle touchante réunion ! dit soudain une voix féminine.

Richard et tous ses compagnons tournèrent la tête.

Mince au point d'en paraître squelettique dans sa robe noire, une femme venait d'entrer dans la pièce. D'une pâleur cadavérique, elle paraissait être fraîchement sortie du tombeau, comme un spectre en balade.

— Six…, murmura Zedd.

— N'est-ce pas la Mère Inquisitrice en personne, que je vois là ? Et le seigneur Rahl, en prime ! L'empereur sera ravi quand je lui offrirai mon cadeau avec un joli ruban autour.

Sous les yeux de Kahlan, Zedd se prit la tête à deux mains et tomba à genoux.

Une note métallique retentit quand Richard dégaina son épée. Il attaqua aussitôt, mais une force invisible le repoussa puis le contraignit à lâcher son arme.

Six se tourna vers Kahlan.

— Tu songes à utiliser ton pouvoir contre moi, Mère Inquisitrice ? Ce n'est pas une très bonne idée, sache-le. Je me fiche que tu te carbonises le cerveau en essayant de t'en prendre à moi, mais Jagang s'amuserait sûrement beaucoup moins avec un légume…

Une douleur incroyable força Kahlan à reculer. C'était très semblable aux tourments qu'infligeait un Rada'Han, mais en dix fois plus fort.

Les cinq occupants de la pièce étaient tétanisés, en proie à des douleurs inimaginables.

— Voilà qui vous rendra plus coopératifs, jubila la voyante.

Elle avançait vers ses victimes quand une voix retentit dans son dos.

— Six !

La voyante se retourna – à l'évidence, elle savait très bien qui s'adressait à elle.

Kahlan cessa de souffrir et elle vit que c'était également le cas des autres.

— Mère ? demanda Six, totalement désorientée.

— Tu m'as déçue, ma fille, dit la vieille femme debout sur le seuil de la pièce. Beaucoup déçue…

Aussi maigre que Six, sa mère était en outre voûtée par l'âge. Et ses cheveux, jadis noirs, arboraient désormais de l'argent sur les tempes.

— Mais je… je…, balbutia Six en reculant.

— Quoi ? Que veux-tu dire ? tonna la vieille femme.

De sa vie, elle n'avait jamais eu peur de rien, et surtout pas de sa propre fille.

— Je ne comprends pas…, souffla Six.

Stupéfaite, Kahlan vit la peau du visage et des mains de la voyante onduler comme si son sang bouillonnait dessous.

Se griffant le visage avec les ongles, Six hurla de douleur.

— Mère, que veux-tu de moi ?

— La chose la plus simple du monde, mon enfant… Te voir mourir sous mes yeux.

À ces mots, la peau de Six tout entière sembla vouloir se détacher de ses muscles et de ses os. À présent, on aurait juré qu'elle bouillait bel et bien de l'intérieur.

La vieille femme saisit un repli de peau soudain flasque, sur le cou de sa fille. Puis elle tira très violemment.

D'une seule pièce, la peau de la voyante se détacha de son corps. Écorchée vive, la dépouille sanguinolente de Six s'écrasa sur le sol.

Kahlan crut qu'elle allait vomir.

Souriante, la vieille dame brandit son répugnant trophée.

Puis son apparence se modifia. L'air ondula, et les traits parcheminés se transformèrent en un des plus beaux visages féminins que Kahlan eût jamais vus.

Une splendide rousse, vêtue d'une robe grise vaporeuse dont les diverses nuances fluctuaient sans cesse.

— Shota ! s'écria Richard avec un grand sourire.

La voyante lâcha la peau vide, eut un sourire enjôleur, avança d'un pas et caressa la joue du Sourcier.

Kahlan sentit qu'elle s'empourprait de colère.

— Shota, que fais-tu ici ?

— Je te sauve la peau, mon garçon. Au prix de celle de Six, dirait-on…

— Pour être franc, je ne comprends pas…

— Exactement comme cette idiote, mon cher ! Elle s'attendait à me voir m'enfuir, éperdue de terreur, et éviter de la rencontrer jusqu'à la fin de mes jours. Du coup, elle ne prévoyait pas une visite de sa mère. Tu sais que c'est une de mes spécialités, pas vrai ? En revanche, elle

n'était pas capable de ce joli tour de passe-passe, et elle n'accordait pas assez de valeur à la notion de « lien maternel » pour s'en soucier. Une grossière erreur ! Confrontée à une image de sa mère, la pauvre imbécile a perdu tous ses moyens.

Voyant Shota passer le bout d'un index sur la chemise de Richard, dans l'alignement des boutons, Kahlan commença à perdre sérieusement patience.

— Je déteste qu'on me vole ce que j'ai peiné à me procurer ou à construire, continua Shota. Six n'avait aucun droit sur mes possessions. Il a fallu du temps, mais je lui ai tout repris, au bout du compte.

— Tu ne dis pas tout, Shota… Je suis sûr que tu voulais aussi nous aider.

La voyante eut un geste nonchalant.

— Les boîtes ont été remises dans le jeu. Si les Sœurs de l'Obscurité ouvrent celle qui les intéresse, beaucoup d'innocents mourront. Et je ferai partie du lot, ce qui ne me tente pas du tout.

Richard n'avait rien à dire contre cette profession de foi. Se baissant, il ramassa son épée et la tendit à Shota, pommeau en avant.

— Mon cher petit, que ferais-je d'une épée ?

Kahlan n'avait jamais entendu une voix si douce et si mélodieuse. Se comportant comme si elle était seule avec Richard, la voyante lui faisait un incroyable numéro de charme.

La présence de Zedd l'inquiétant quand même un peu, elle lui lançait de temps en temps un regard noir.

— Pour me faire plaisir, touche la poignée, dit Richard.

— Si tu y tiens…

Les doigts fins de la voyante se refermèrent sur l'arme… et elle sursauta dès qu'elle aperçut Kahlan.

— L'épée désactive le sort d'oubli, expliqua Richard. Elle n'annule pas ses effets, mais à présent, tu peux voir la femme que j'ai épousée.

— Amusant…, souffla Shota. L'ennui, mon garçon, c'est que nous allons bientôt être victimes du pouvoir d'Orden et livrés au Gardien du royaume des morts. Ne t'ai-je pas instamment demandé d'éviter ça ?

— Et comment suis-je censé m'y prendre ?

— Nous en avons déjà parlé, Richard. Tu es le joueur. C'est à toi qu'il revient de remettre les boîtes dans le jeu.

— Nous sommes très loin des artefacts, Shota… Jagang en aura terminé longtemps avant notre arrivée.

— J'ai une surprise pour toi, mon garçon.

— Pardon ?

— Un moyen de te déplacer inattendu.
— Je ne comprends pas…
— Tu vas voler.
— Hein ?
— Le dragon ensorcelé par Six nous attend sur les remparts.
— Un dragon ? s'écria Zedd. Tu veux que Richard voyage sur un monstre pareil ? D'abord, de quel genre de dragon s'agit-il ?
— Le genre agressif.

— Très agressif ? demanda Richard.
— J'ai peur de ne pas être très douée pour prendre l'apparence d'une maman dragon… Mais je l'ai quand même un peu calmé. Je crois…
Richard demanda à ses amis d'attendre dans le couloir tandis qu'il enfilait les vêtements retrouvés dans son sac en même temps que le livre.
Lorsqu'il sortit, Kahlan en eut le souffle coupé.
Dans sa tenue noire ornée d'or de sorcier de guerre, Richard Rahl incarnait un pouvoir et une autorité qui dépassaient ceux de tous les souverains du monde. Sur sa chemise noire et sa tunique de la même couleur brodée de runes d'or, l'antique baudrier de l'Épée de Vérité lui conférait une noblesse presque indescriptible. Et sur sa hanche, le magnifique fourreau incrusté de pierreries brillait comme les serre-poignets d'argent rembourrés qui ornaient ses bras musclés.
Et cette cape qui semblait composée d'or en fusion ! Dans quel tissu était-elle donc taillée ?
À voir ainsi le seigneur Rahl, Kahlan ne s'étonna plus que Nicci en soit tombée éperdument amoureuse. La magicienne était tout simplement la femme la plus heureuse du monde. Et elle était digne de Richard.
— Dépêchons-nous ! lança le Sourcier à Shota.
D'une grâce éthérée dans sa robe grise, la voyante guida ses amis dans un dédale de couloirs déserts. Apparemment, elle connaissait très bien le château. De temps en temps, en passant devant une porte ou un couloir latéral, elle faisait un geste de la main, comme pour repousser d'éventuels importuns.
Était-ce vraiment ce qu'elle réussissait ? Sans en avoir la certitude, Kahlan dut cependant constater que personne ne les ennuya en chemin.
Après avoir franchi une ultime porte bardée de fer, le petit groupe déboula sur les remparts, où le vent fit aussitôt claquer la cape de Richard et voleter les cheveux de ses compagnons.
Le dragon rouge attendait, massif comme une petite montagne, l'épine dorsale hérissée de piques à pointe noire.

Histoire d'accueillir ses visiteurs, il lâcha un jet de flammes qui les incita à garder leurs distances.

— Ce n'est pas Écarlate, dit Richard. Un moment, j'ai cru que ce serait elle.

— Tu connais un dragon ? s'étonna Kahlan.

— Toi aussi, mais ce n'est pas celui-là. Il est bien plus gros et beaucoup moins commode.

Le reptile ailé lâcha un nouveau jet de flammes. Comme si de rien n'était, Shota avança en fredonnant une douce chanson. Intrigué, le dragon inclina la tête et tendit le cou.

Les propos que la voyante lui murmura parurent le satisfaire, car il ne cracha plus de feu.

Tout en le caressant sous le menton, Shota se tourna vers Richard :

— Viens donc parler avec notre charmant nouvel ami !

Kahlan aurait juré qu'elle entendait le dragon ronronner.

— J'ai pour amie une femelle dragon, dit le Sourcier. Tu la connais peut-être, noble sire. Elle s'appelle Écarlate.

Le reptile ailé inclina la tête et propulsa vers le ciel une langue de flammes. Sa queue garnie de piques balaya les remparts, délogeant au passage quelques blocs de pierre.

— C'est ma mère, grogna entre ses dents le dragon tout en baissant la tête.

— Dans ce cas tu dois être Gregory ?

Le dragon tendit le cou et plissa le front.

— Qui es-tu, petit homme ?

— Richard Rahl… La première fois que je t'ai vu, tu étais… un œuf. (Comme s'il parlait à un vieil ami, Richard fit un demi-cercle avec ses bras.) Pas plus grand que ça !

— Richard Rahl… (Gregory eut l'équivalent d'un sourire, pour un dragon.) Ma mère m'a souvent parlé de toi…

— Comment va-t-elle ? (Richard posa une main sur le museau du fils de son amie.) La magie nous fait défaut, et je me demande souvent comment elle s'en tire…

— Elle est très malade, Richard. Chaque jour, elle perd un peu de ses forces. Étant plus solide, je peux encore voler. Jusqu'à ma capture, je lui apportais à manger… Mais je ne sais que faire pour l'aider. Et j'ai peur de la perdre.

— La souillure des Carillons…, dit tristement Richard. Ce cancer ronge inexorablement la magie.

— Dans ce cas, les dragons rouges sont condamnés.

— Nous le sommes tous, mon ami… Sauf si je peux arrêter le processus.

Gregory tourna la tête de façon à observer le Sourcier avec un de ses énormes yeux jaunes.

— Tu en es capable ?

— Je crois, mais je n'en ai pas la certitude… Pour essayer, il faut que j'aille au Palais du Peuple.

— Là où attend l'armée noire ?

— C'est ça, oui. Je suis le seul en mesure d'agir. Tu veux bien nous conduire là-bas ?

— Je suis libre, à présent. Un dragon sans entraves ne sert pas les humains.

— Qui parle de servir ? Je te demande de me conduire en D'Hara, afin que je puisse sauver tous les innocents menacés de morts comme ta mère.

Gregory regarda Zedd, Tom et Rikka, l'air pensif.

— Vous venez tous ?

— Oui, parce que j'aurai besoin de mes amis, là-bas… C'est notre seule chance d'éviter une catastrophe.

Gregory flanqua dans la poitrine de Richard un gentil coup de museau assez fort pour le faire vaciller sur ses jambes.

— Ma mère m'a raconté comment tu m'as sauvé, quand j'étais un œuf… Si je t'aide aujourd'hui, nous serons quittes.

— Absolument !

Gregory se baissa autant qu'il lui était possible sur les remparts.

— En route, dans ce cas !

Richard expliqua à ses amis comment grimper sur le dos du dragon et comment s'installer entre ses piques. Puis il prit place le premier et aida Zedd, Rikka et Tom à le rejoindre.

Le vieux sorcier grommelait comme un dément. Au bout d'un moment, son petit-fils lui ordonna de se taire.

Kahlan passa la dernière. Richard l'installa juste derrière lui. Pendant qu'elle prenait place, elle le vit sortir un mouchoir blanc de sa poche et le regarder.

— J'ai peur…, murmura la jeune femme en passant les bras autour du torse de son mari.

Le Sourcier lui sourit par-dessus son épaule.

— Voler avec un dragon fait tourner la tête, mais ça ne rend pas malade… Tiens-toi bien et ferme les yeux si tu préfères.

Kahlan s'étonnait toujours de la gentillesse qu'il lui témoignait. Dès qu'elle était près de lui, il s'épanouissait.

— C'est quoi, ce morceau de tissu ? demanda-t-elle.

L'étrange mouchoir blanc portait deux taches noires, une à chaque extrémité.

— Un souvenir…, répondit distraitement Richard.

De toute évidence, il n'avait accordé aucune attention à la question de Kahlan. En revanche, le mouchoir blanc l'hypnotisait.

Il finit pourtant par le remettre dans sa poche.

— Shota, tu viens avec nous ?

— Non, je retourne chez moi, dans l'Allonge d'Agaden. J'y attendrai la fin – ou le miracle que tu es seul en mesure d'accomplir.

Richard acquiesça.

En toute franchise, Kahlan trouva qu'il ne débordait pas de confiance.

— Merci pour tout, Shota.

— Fais en sorte que je sois fière de toi, mon garçon !

— J'essaierai de toutes mes forces.

— On ne peut rien demander de plus à un être humain.

Richard sourit, puis il tapota les écailles rouges du dragon.

— En route, Gregory ! Nous n'avons pas beaucoup de temps !

Le fils d'Écarlate cracha quelques flammes – une pure affaire de panache – puis déploya ses ailes et décolla.

Kahlan eut l'impression que son estomac se retournait.

Chapitre 59

Alors que ses amis et lui remontaient les grands couloirs déserts du Palais du Peuple, Richard ne se demanda pas un instant où étaient les résidants.

Les incantations qui montaient de toutes les cours de dévotions le lui indiquaient assez bien.

« Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Même en une heure tragique, alors que leur monde menaçait de disparaître, tous les fidèles couraient vers les cours de dévotions dès qu'ils entendaient sonner la cloche. En ces temps troublés, supposa Richard, les D'Harans avaient plus que jamais besoin de leur seigneur et lui rendre hommage ainsi devait les aider à se sentir plus proches de lui.

Ou était-ce un moyen de lui rappeler qu'il avait le devoir de les protéger ?

« Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Richard décida qu'il répondrait un autre jour à cette fascinante question. En ce moment, trop d'idées se bousculaient dans sa tête, et ce n'était pas bon du tout. Mais comment mettre de l'ordre dans ce fouillis ? Tout était important, et établir des priorités lui semblait une tâche écrasante.

En d'autres termes, il n'était pas digne du titre de seigneur Rahl.

Cela dit, il avait le sentiment que tous les problèmes étaient liés. S'il mettait le doigt sur le bon, et trouvait une solution, le puzzle serait reconstitué et ses difficultés s'aplaniraient.

Pour ça, il lui aurait fallu quelques années. Mais avec un peu de chance, il lui restait à peine quelques heures.

Pour la énième fois, il tenta de récapituler – une activité qui ne pouvait jamais faire de mal.

Baraccus lui avait laissé un message dans un livre datant de trois mille ans. Une leçon non écrite. Bien entendu, il n'avait aucune idée

de ce que racontait cette leçon – la onzième qu'on lui dévoilait, si on pouvait présenter les choses ainsi.

Ayant récupéré son don, il se souvenait de nouveau du *Grimoire des Ombres Recensées*. Mais dans sa jeunesse, il avait probablement mémorisé une copie erronée. Jagang détenait l'original. Et les boîtes d'Orden.

Pourquoi y avait-il une Inquisitrice au centre de tout cela ? Pour vérifier l'authenticité de la copie du grimoire, si on en utilisait une ? Mais si on recourait à l'original, il n'y avait plus besoin de…

Richard se demanda s'il ne surestimait pas ce point particulier. Accordait-il tant d'importance à l'Inquisitrice parce que Kahlan – qui en était une – comptait plus dans sa vie que n'importe qui ?

Penser à sa femme le replongea dans un tourbillon d'angoisse. Devoir lui taire tout ce qu'il crevait d'envie de lui dire était une abominable torture. Et s'empêcher de la prendre dans ses bras, alors qu'il en rêvait depuis leur séparation…

Mais s'il détruisait le champ stérile, Kahlan ne redeviendrait jamais elle-même. Pour leur salut à tous les deux, il devait rester distant et imprécis.

Samuel n'avait-il pas déjà tout gâché en révélant l'information essentielle à Kahlan ?

Richard sentait la présence de sa femme à ses côtés. Sans avoir besoin de tourner la tête, il reconnaissait le bruit de ses pas, son parfum et la qualité unique de sa présence. À certains moments, il mourait de joie à l'idée de l'avoir retrouvée. À d'autres, la perspective de la perdre à tout jamais lui déchirait les entrailles.

Bon sang ! il devait cesser de penser aux problèmes et s'intéresser enfin aux solutions ! Il avait une réponse à trouver.

S'il en existait vraiment une…

« Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

S'il ne découvrait pas la réponse, tous les gens qui lui adressaient cette prière mourraient. Et bien d'autres suivraient. Mais par où devait-il commencer à chercher ?

Une fois encore, il reprit les choses au début. Pour inverser le mouvement qui précipitait le monde à sa fin, il devait ouvrir la bonne boîte d'Orden. S'il ne le faisait pas, la Chaîne de Flammes, combinée à la souillure des Carillons, continuerait ses ravages.

Il y avait aussi le risque que les Sœurs de l'Obscurité réveillent avant lui la magie d'Orden. Un risque très élevé, puisque Jagang détenait les boîtes.

Au moins, Richard s'était acquitté d'une bonne partie des protocoles à accomplir afin de pouvoir ouvrir la bonne boîte. Son voyage dans le royaume des morts n'avait pas viré à la catastrophe, et il en était revenu avec ce qu'il lui fallait rapporter. De cette énigme-là, il avait trouvé la solution. À présent, il avait besoin du pouvoir ordenique pour tout finaliser.

Du côté des bonnes nouvelles, il pouvait ajouter que Kahlan avait accepté la copie de Bravoure.

Accessoirement, sa présence lui assurait d'avoir près de lui l'Inquisitrice requise par le grimoire.

L'Inquisitrice… Quelque chose clochait à ce sujet, mais il ne parvenait pas à déterminer quoi.

En revanche, il n'avait qu'un moyen de se rapprocher des boîtes d'Orden. C'était sa seule chance – s'il trouvait la solution avant qu'Ulicia ait ouvert un des artefacts.

Entendant des bruits de pas, Richard releva les yeux et vit que Verna et Nathan marchaient à sa rencontre. Cara et le général Meiffert les suivaient de près.

Le Sourcier s'arrêta au milieu d'une passerelle intérieure délicatement sculptée et attendit ses amis. Assez loin sous le passage ornementé, dans une cour de dévotions, des fidèles psalmodiaient sans savoir que leur seigneur allait bientôt jouer leur destin à pile ou face.

— Richard ! s'écria Verna.

— Content de te revoir, mon garçon, dit plus sobrement Nathan.

Puis il salua Zedd d'un petit signe de tête.

— Six ne nous cassera plus les pieds, annonça le vieux sorcier.

— Eh bien, ça n'est pas négligeable, mais j'ai bien peur que nous ayons d'autres problèmes…

Verna brandit soudain son livre de voyage sous le nez de Richard.

— Jagang rappelle que la nouvelle lune est pour ce soir, et il exige ta réponse. Si tu fais le mort, ajoute-t-il, les conséquences seront terribles…

Richard regarda Nathan, qui semblait d'humeur plus que sinistre. Cara et Benjamin ne paraissaient guère mieux lotis. Quoi de plus logique quand on était les gardiens d'un palais dont les couloirs seraient bientôt jonchés de cadavres ?

L'incantation rituelle montait toujours de la cour de dévotions.

« Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Richard se massa le front tout en ravalant la boule qui se formait

dans sa gorge. Pour une multitude de raisons, il n'avait pas le choix.

— Verna, dis à l'empereur que j'accepte ses conditions.

— Quelle mouche te pique ? s'écria Kahlan, indignée.

Richard se réjouit du ton autoritaire que venait d'employer sa femme. Peu à peu, elle recouvrait sa personnalité.

— Tu acceptes ? s'étrangla Verna.

— Oui. Dis-lui qu'il aura tout ce qu'il a demandé. Je capitule.

— Quoi ? Tu veux que je l'informe de notre reddition ?

— Oui.

Kahlan prit son mari par les pans de sa chemise et le tira vers elle.

— Tu ne peux pas faire ça !

— C'est la seule solution pour épargner des milliers d'innocents. Si je me rends, Jagang ne massacrera pas les résidants du palais.

— Tu te fies à sa parole, maintenant ?

— Que faire d'autre ? Il n'y a pas d'autre possibilité.

— Tu m'as amenée ici pour me rendre à ce monstre ? explosa Kahlan. C'est pour ça que tu m'as tant cherchée ?

Richard détourna le regard. Il aurait tant voulu lui crier son amour. Si tout devait s'arrêter, il fallait que Kahlan sache qu'il l'avait épousée par amour, pas par intérêt politique. Hélas, s'il parlait, il compromettrait la seule chance de sa compagne, si infime fût-elle, de redevenir un jour totalement elle-même.

Le champ stérile devait être préservé. En espérant que Samuel ne l'ait pas déjà souillé.

— Nathan, où est Nicci ? demanda Richard.

— Aux arrêts, selon ton plan, afin que Jagang sache où la trouver.

— Tu vas aussi livrer la femme que tu aimes à ce chien ? rugit Kahlan.

Richard leva une main pour ordonner qu'on se taise.

Puis il se tourna vers la Dame Abbesse :

— Exécution !

Une expression qui ne laissait aucune place au débat démocratique.

— Je vais attendre dans le Jardin de la Vie, annonça le Sourcier.

Au début, Kahlan seule eut l'audace de le suivre.

La lumière du jour déclinait, annonçant l'arrivée de la nuit la plus noire du mois. La nouvelle lune, disait-on parfois, faisait régner sur l'univers des vivants une obscurité qui le rapprochait dangereusement du royaume des morts.

En attendant Jagang, Richard n'avait cessé de faire les cent pas dans le Jardin de la Vie. Au fond, tout l'enjeu était là : empêcher que les deux univers se confondent. Interdire au Gardien l'accès du monde de la vie…

Sans doute, mais dans cette histoire, quelque chose ne tenait pas debout.

Richard s'était récité le *Grimoire des Ombres Recensées*. Un ou plusieurs défauts, dans ce texte, le rendaient inapte à l'utilisation, si on entendait ouvrir la bonne boîte d'Orden. Cela dit, la plus grande partie des données devait être valide. Pour saboter un texte, il suffisait d'altérer quelques minuscules détails. C'était bien plus subtil que de dénaturer des passages entiers, et beaucoup plus efficace pour abuser le lecteur.

Détenant l'original, Jagang n'aurait pas à se soucier d'éventuelles erreurs. L'empereur étant présent dans son esprit du début à la fin, Ulicia lirait le texte à haute voix, et il n'y aurait pas besoin d'une vérification.

Ni d'une Inquisitrice…

Richard s'immobilisa devant Kahlan.

— Il faut une Inquisitrice pour vérifier la véracité des *copies* du *Grimoire des Ombres Recensées*. Si je te récite le texte que je connais, sauras-tu repérer les erreurs ?

— Richard, je me pose cette question depuis des jours… Navrée, mais je ne vois pas comment je pourrais m'y prendre. Dommage que Magda Searus ne m'ait pas laissé un mode d'emploi, imitant ainsi son premier mari…

Pour le bien que ç'avait pu faire !

Désappointé, Richard recommença à marcher de long en large.

Le fameux livre de Baraccus, avec la non moins fameuse Leçon Inconnue ! Une histoire si bizarre que le Sourcier ne savait toujours pas qu'en penser. Pour retrouver ce livre il avait dû produire un fabuleux effort. Et Baraccus, en son temps, s'était donné bien du mal pour que l'ouvrage finisse entre les mains de son destinataire.

Tout ça pour des pages blanches ?

Un livre qui ne disait rien…

Ou qui exprimait tout, au contraire ?

Richard jeta un coup d'œil à son grand-père, assis sur un muret couvert de vigne grimpante, non loin de là. Il avait rejoint son petit-fils, mais l'idée d'être impuissant à l'aider lui enlevait jusqu'à sa faconde coutumière.

— Je suis désolée, dit soudain Kahlan.

— Pardon ?

— De t'avoir parlé ainsi… Je sais que tu tentes de sauver les résidants du palais… Si seulement je pouvais toucher Jagang avec mon pouvoir !

Le pouvoir d'une Inquisitrice… Présent pour la première fois en Magda Searus, l'épouse de Baraccus.

Oui, mais elle était sa femme pendant les Grandes Guerres,

longtemps avant de devenir une Inquisitrice…

— Par les esprits du bien…, murmura Richard.

Oui, il comprenait enfin ! Baraccus lui avait bien laissé le livre pour lui révéler ce qu'il avait besoin de savoir.

Il avait transmis à son successeur la Leçon non écrite et jamais prononcée.

Les secrets du pouvoir d'un sorcier de guerre n'en étant plus pour lui, Richard n'eut plus aucun mal à reconstituer le puzzle.

Tout était en place, et chaque chose lui paraissait lumineuse. Il n'avait plus de questions – seulement des réponses.

Les mains tremblantes, il sortit le mouchoir blanc de sa poche. Ce morceau de tissu souillé par deux taches d'encre.

Il le déplia, contemplant les deux petits ronds noirs.

— Je comprends ! Par les esprits du bien ! je sais ce qu'il me reste à faire !

Kahlan approcha, baissant les yeux sur le mouchoir blanc.

— Tu comprends quoi ? demanda-t-elle.

Richard dut se retenir de rire. Il saisissait tout, à présent !

Sur son muret, Zedd le regardait, le front plissé. Il le connaissait assez bien pour avoir deviné ce qui se passait. Quand leurs regards se croisèrent, le vieil homme eut un petit sourire plein de fierté. Même s'il n'avait pas la première idée de ce que Richard avait compris, il savait, et la confiance lui revenait.

Le Sourcier, sa femme et son grand-père tournèrent la tête, alertés par du bruit dans leur dos. Devant les portes, obéissant à leurs ordres, les quelques hommes de la Première Phalange venaient de s'écarter pour laisser entrer des visiteurs.

Une petite colonne de visiteurs, pour être précis. Avec Jagang en tête, Ulicia sur ses talons et une petite délégation de sœurs qui portaient les boîtes d'Orden.

Des gardes armés jusqu'aux dents suivaient l'empereur.

Ils se déployèrent dans le Jardin de la Vie, prenant déjà possession des lieux.

Depuis qu'il était entré, la haine de Jagang semblait corroder l'atmosphère de ces lieux pourtant si paisibles.

Son regard entièrement noir rivé sur Richard, le tyran se dirigea vers le grand cercle de pelouse, au milieu de la zone si rapidement sécurisée par ses hommes.

Avec un sourire méprisant, l'empereur passa devant l'étendue de sable blanc.

La haine et l'arrogance, voilà ce qui le définissait le mieux. Et c'était d'un chef de cet acabit que l'Ordre avait besoin…

Les sœurs posèrent les trois boîtes sur l'autel de granit qu'elles

n'auraient jamais dû quitter.

Concentrée sur sa mission, Ulicia n'accorda pas la moindre attention à Richard et aux autres occupants du jardin. Très délicatement, elle posa le grimoire ouvert devant les artefacts. Puis, d'un sortilège mineur, elle alluma un feu dans le brasero afin d'avoir plus de lumière pour lire.

La nuit tombait et la nouvelle lune se levait.

Des ténèbres comme presque personne n'en avait jamais connu menaçaient de tomber sur le monde.

« Presque » personne, car Richard avait traversé le voile, et il était revenu de ce voyage…

Jagang vint se camper devant le Sourcier, comme s'il le défiait en duel. Bien entendu, Richard ne céda pas un pouce de terrain.

— Heureux de voir que tu es revenu à la raison, mon garçon. (L'empereur coula un regard lubrique à Kahlan.) Et je me réjouis que tu m'aies amené ta femme. Je m'occuperai d'elle plus tard. Je suis certain que tu détesteras le sort que je lui réserve…

Richard foudroya son ennemi du regard, mais il ne dit rien.

Il n'y avait rien à dire, en réalité…

Malgré sa carrure, ses yeux totalement noirs, son crâne rasé et la façon dont il exhibait ses muscles et ses multiples bijoux, l'empereur semblait épuisé. Plus que ça, même : hanté ! Des cauchemars le harcelaient, et il rêvait sans cesse à Nicci. Richard savait très exactement ce qu'il en était, car il avait transmis ces hantises au tyran par l'intermédiaire de Jillian. La jeune prêtresse des ossements qui, comme celui qui marche dans les rêves, descendait des antiques habitants de Caska.

Jagang se détourna de Richard et alla rejoindre Ulicia, debout devant l'étendue de sable blanc.

— Tu attends le dégel ? Commence, par tous les diables ! Plus tôt nous en aurons terminé, et plus vite nous écraserons les ultimes poches de résistance au règne de l'Ordre.

— Maintenant, je comprends…, souffla Kahlan à Richard. Je sais qui il voulait blesser à travers moi, et je vois pourquoi c'est si terrible.

Une révélation dont Richard ne pouvait pas tenir compte pour le moment, parce qu'il ne pouvait pas se permettre de quitter les Sœurs de l'Obscurité des yeux. Il lui fallait déduire encore une ou deux choses et procéder à quelques vérifications. À la moindre erreur, ils mourraient tous – et par sa faute !

Plusieurs sœurs s'affairaient à ratisser le sable blanc. À les voir travailler, Richard supposa qu'elles avaient déjà étudié le *Grimoire des Ombres Recensées*. Les procédures et les sorts mémorisés, elles pouvaient se laisser guider par leurs automatismes.

À sa grande surprise, elles se mirent toutes ensemble à dessiner les

éléments de l'ultime invocation. Ceux-ci, constata-t-il, étaient rigoureusement semblables à ceux qu'il avait mémorisés des années plus tôt.

En principe, Ulicia aurait dû se charger de cette tâche, puisqu'elle était la joueuse. Mais elle se contentait de passer de diagramme en diagramme pour apporter la touche finale.

Tout bien pesé, c'était assez intelligent. En particulier, ça gagnait beaucoup de temps. Et le texte ne disait jamais que le joueur, ou la joueuse, devait faire tout le travail.

Ulicia invoquait la magie d'Orden, certes, mais Jagang la possédait corps et âme. Par extension, c'était lui, le véritable joueur…

Des années plus tôt, Darken Rahl avait consacré une petite éternité à dessiner les sortilèges. En travaillant en équipe, les sœurs mettraient beaucoup moins de temps, ça ne faisait aucun doute.

— Où est Nicci ? demanda Jagang, de nouveau campé face à Richard.

Le Sourcier se demandait quand viendrait cette question. C'était encore plus tôt qu'il l'aurait cru.

— Elle est aux arrêts, comme promis…

Le tyran eut un rictus méprisant.

— Mon pauvre ami, tu n'auras jamais vraiment su jouer au *Ja'La dh Jin*.

— Pourtant, je t'ai battu.

— Pas à la fin, et c'est tout ce qui compte.

Alors que l'empereur recommençait à faire les cent pas, Ulicia continuait à lire le grimoire à haute voix, dirigeant le travail des autres sœurs. Richard comprenait chaque diagramme. La danse avec les morts y était incluse, bien entendu. La première fois, il n'avait pas saisi ce que faisait Darken Rahl. Mais aujourd'hui, le langage des emblèmes ne lui échappait plus.

Jagang, lui, devenait de plus en plus nerveux.

Et Richard savait pourquoi.

— Ulicia, dit finalement le tyran, je vais chercher Nicci. Je n'ai aucune raison de rester ici pendant que tu officies. De toute façon, je peux suivre tout ça à travers tes yeux.

— Bien sûr, Excellence.

— Où est Nicci ? demanda Jagang à Richard.

Le Sourcier désigna l'officier de la Première Phalange qu'il avait choisi d'avance pour cette mission. Les quelques soldats de ce corps d'élite présents sur les lieux avaient refusé de quitter Richard, résolus à veiller sur lui jusqu'à la fin de l'aventure.

— Conduis l'empereur jusqu'à la cellule de Nicci, dit le Sourcier.

L'homme se tapa du poing sur le cœur. Avant de le suivre, Jagang eut un dernier regard pour son adversaire vaincu.

— On dirait bien que tu vas encore perdre au Jeu de la Vie, pauvre idiot !

Richard faillit dire que la partie n'était pas encore terminée, mais il s'en abstint, regardant s'éloigner l'homme qui menaçait d'attirer le malheur sur le monde.

Kahlan se tenait près de son mari. La façon dont elle le regardait le mettait mal à l'aise.

Zedd et Nathan semblaient perdus dans leurs pensées. Comme souvent, Verna paraissait sur le point d'exploser de colère. Debout près de Benjamin, Cara lui tenait la main. En plus des principaux compagnons de Richard, Jagang avait amené Jennsen dans le Jardin de la Vie. Tom ne la quittait pas des yeux, mais il ne pouvait pas la rejoindre, car une haie de gardes l'en empêchait.

— Seigneur Rahl, dit Cara, quoi qu'il arrive, je serai à vos côtés jusqu'à mon dernier souffle.

Richard sourit à sa vieille amie.

Zedd approuva du chef la déclaration de la Mord-Sith. Benjamin se tapa du poing sur le cœur, et Verna elle-même daigna se fendre d'un petit sourire.

Ils étaient tous avec Richard.

— Tu veux bien me tenir la main ? murmura simplement Kahlan.

Comme elle devait se sentir seule, en cet instant ! Navré de ne rien pouvoir lui dire, Richard s'empressa d'accéder à sa requête.

Chapitre 60

Dans la pénombre, Nicci avait pris place sur le banc de pierre creusé à même la muraille de la cellule. La pièce extérieure, un tampon entre la geôle et le monde extérieur, était protégée par un champ de force. Pour entrer ou sortir, il fallait accéder aux lourdes portes de fer – en d'autres termes, il était obligatoire de traverser le champ de force en question.

Cette cellule très spéciale était réservée aux prisonniers les plus dangereux. Des pratiquants de la magie, bien entendu…

Combien de gens y avaient attendu leur rendez-vous avec la mort ou la torture ? Nicci l'ignorait, mais ils devaient être très nombreux.

Des bruits de pas, de l'autre côté de la porte principale, lui apprirent qu'on venait lui rendre visite.

C'était prévu depuis le début…

D'un calme souverain, Nicci savait parfaitement pourquoi Richard avait demandé à Nathan de la faire enfermer dans cette cellule bien particulière.

Avec d'atroces grincements, la porte principale s'ouvrit, laissant passer le visiteur que l'ancienne Maîtresse de la Mort attendait. Quand des ombres occultèrent le minuscule judas de la seconde porte, celle de la cellule elle-même, la magicienne souffla la flamme de la lampe posée à côté d'elle.

Le verrou de sa geôle s'ouvrit avec un claquement métallique qui fit sursauter Nicci, après tellement de temps passé dans un silence de mort.

À la lumière d'une lampe, l'empereur Jagang entra dans la geôle où l'attendait le trophée qui lui tenait le plus à cœur.

Pour mettre ses muscles en valeur, le tyran portait une de ses vestes sans manches favorites. Alors que la lumière de la lampe se reflétait sur son crâne lisse, Nicci vit des ombres s'animer dans son regard uniformément noir. Pour détourner l'attention de son bourreau, elle avait pris soin de déboutonner le haut de sa robe, et sa ruse fonctionnait à merveille.

— J'ai rêvé de toi, ma petite chérie, annonça Jagang.

Croyait-il impressionner sa victime ? Depuis toujours, il pensait que son désir sauvage flattait Nicci, comme si elle avait vu dans sa lubricité un fervent hommage à sa beauté et à sa délicatesse.

Pour l'ancienne Maîtresse de la Mort, c'était simplement la preuve qu'elle avait affaire à un porc.

Nicci se leva, muette mais refusant de reculer devant le maître de l'Ordre. L'enlaçant, il l'attira vers lui, tel un conquérant sûr de sa force et de son charme viril.

Nicci se laissa faire avec enthousiasme.

Passant les bras autour du cou de taureau de Jagang, elle y passa le Rada'Han et le referma aussitôt.

Le tyran la lâcha et recula d'un pas.

Il sentait déjà le pouvoir de l'artefact qui neutralisait sa volonté.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il, sa voix vibrant d'horreur.

Un ton qu'elle ne lui avait jamais entendu…

Pas d'humeur à discutailler, Nicci utilisa le collier pour empêcher son prisonnier de parler. Jagang étant un homme organisé, Ulicia devait déjà être en train d'officier dans le Jardin de la Vie. Il ne fallait pas qu'elle soit informée de ce qui venait d'arriver.

Jagang n'avait pas pu résister à l'envie de venir chercher Nicci. Si les cauchemars que lui avait envoyés Richard s'étaient révélés dévastateurs pour sa santé, ses rêves au sujet de Nicci – expédiés par la même personne ! – avaient transformé sa passion pour la magicienne en une obsession qui menaçait d'avoir raison de sa santé mentale. Jagang la désirait depuis toujours. Désormais, il pensait à elle jour et nuit.

Cédant à sa folie, il avait laissé Ulicia pour s'aventurer dans le donjon à la recherche de sa « dulcinée ».

Un petit cadeau de Richard… Quand il l'avait enfermée dans cette cellule, sur ordre du Sourcier, Nathan avait profité du champ de force, une protection infaillible contre les espions, pour expliquer à la magicienne le plan de son lointain descendant.

Richard savait qu'une reddition était inévitable. Ils allaient tous mourir, ça ne faisait aucun doute. Mais il pouvait offrir une ultime proie à son amie.

Jagang !

Le Rada'Han était dans la cellule. Anna l'y avait laissé après avoir été emprisonnée un temps par Nathan. C'était probablement ça qu'elle tentait de dire à Nicci, juste avant d'être tuée.

Nathan savait aussi que le collier était dans la cellule. Richard avait trouvé ce moyen pour que Jagang le Juste n'échappe pas à la justice de ses adversaires vaincus.

Le Sourcier n'imaginait pas que ça suffirait à vaincre l'Ordre Impérial. Jagang était son bras armé, pas son cerveau ni son âme. Pour dévaster le monde, la haine devait brûler dans des millions de cœurs.

Nicci ne se faisait pas plus d'illusions que son ami.

Élevée dans les croyances de l'Ordre, elle savait à quel point cette idéologie perverse parvenait à dénaturer les notions les plus élémentaires.

La souffrance transformée en vertu, l'iniquité présentée comme le bien absolu, la mort parée de l'angélique costume de la salvation…

Tous ces mensonges n'avaient qu'un objectif : justifier les crimes des soudards de l'Ordre. À la lumière de cette idéologie, le meurtre, le viol et le pillage passaient pour la sainte mission des croisés de l'Ordre. Une façon d'apporter le salut à l'humanité souffrante…

La mort de Jagang ne guérirait pas d'un coup des millions de fanatiques. Comme tous les systèmes de croyances, l'Ordre ne dépendait pas d'un seul individu. Avec ou sans le tyran, tout continuerait comme avant.

La mort de l'empereur n'arrêterait pas non plus les folles qui avaient activé le sort d'oubli et remis dans le jeu les boîtes d'Orden. Pareillement, elle ne mettrait pas un terme à la souillure des Carillons et ne ferait pas disparaître la horde de bouchers qui assiégeait le Palais du Peuple.

Tout cela était écrit, et l'histoire suivrait son cours.

Mais Richard avait tenu à faire une dernière joie à Nicci. Avant de disparaître, elle pourrait souffler la vie de Jagang comme la flamme d'une bougie dans une tempête.

Une façon de la remercier… et de punir l'homme qui l'avait tant humiliée.

Pris au piège, Jagang ne pouvait plus qu'obéir. Même si son don était affaibli dans l'enceinte du palais, Nicci gardait assez de pouvoir pour contrôler un « sujet » par l'intermédiaire d'un Rada'Han. Si elle avait voulu, Jagang se serait tordu de douleur sur le sol. Mais pour l'instant, il suffisait qu'il lui obéisse au doigt et à l'œil.

Dans le couloir, un officier de la Première Phalange et quelques hommes attendaient le nouveau maître du palais. Tous furent surpris de voir que Nicci dominait désormais l'empereur.

Le capitaine de la garde du donjon, un colosse, attendait avec les soldats. Très prévenant avec la prisonnière, il avait proposé de lui apporter ce qu'elle désirait.

Eh bien, elle venait d'être comblée !

— Capitaine Lerner, dit-elle, si vous voulez bien nous montrer la sortie.

— Avec plaisir, ma dame, répondit l'officier, ravi de voir que la magicienne avait pris le contrôle des opérations.

Dans les couloirs, Nicci ordonna à Jagang d'ouvrir la marche. Elle le suivit de près, s'assurant qu'il ne parle pas et ne fasse de signe à personne. Bien entendu, il tentait de lutter contre la domination du

collier, mais Nicci n'avait aucun mal à le contrôler. Malgré toute sa puissance et sa rage, Jagang n'était plus qu'un minable pantin.

Partout dans le palais, des bouchers de l'Ordre le saluaient sur son passage. Nicci ne l'autorisait pas à leur répondre. Habitués à l'arrogance de leur chef, les soudards ne s'étonnèrent pas qu'il les méprise ainsi, même après une grande victoire.

Aller du donjon au Jardin de la Vie n'était pas une petite promenade. Étant en fait un sortilège géant, le palais n'obéissait pas aux règles coutumières de l'architecture. En particulier, on y trouvait fort peu de lignes vraiment droites, car les runes n'étaient jamais de simples formes géométriques.

En plus d'être un sort s'étendant sur une incroyable distance, le palais était un lieu habité, avec ses zones résidentielles, ses marchés et une multitude d'autres installations commerciales et administratives. Pour s'y déplacer, il fallait une grande habitude… et une paire de jambes infatigables.

Lorsque la petite colonne atteignit le niveau où se trouvait le jardin, les premières lueurs de l'aube filtraient déjà des hautes fenêtres, à l'est.

Nicci voulait à tout prix revoir Richard une dernière fois. En interrogeant Jagang, elle avait appris le retour de son ami. L'empereur ignorait comment son adversaire s'y était pris, et ça n'avait plus guère d'importance. S'il était là, l'ancienne Maîtresse de la Mort tenait à croiser son regard pour mieux lui dire adieu. Ainsi, il verrait que Jagang était condamné et ne cueillerait pas les fruits de la guerre impitoyable qu'il avait livrée au Nouveau Monde. Après tant d'héroïques combats, le Sourcier méritait bien cette victoire morale.

En entrant dans le Jardin de la Vie, Nicci vit que la lumière du soleil commençait à toucher l'autel de granit. Une demi-douzaine de sœurs entouraient Ulicia, debout devant les trois boîtes d'Orden.

Même à la lumière du jour, on eût dit trois îlots de néant perdus dans la beauté du monde. Loin de refléter les rayons du soleil, les artefacts les absorbaient, comme s'ils avaient voulu les entraîner avec eux dans le royaume des morts.

Jagang lutta pour avancer, mais Nicci l'en empêcha. Il resterait à l'écart, près des arbres, d'où tous ses hommes penseraient qu'il voulait observer la scène sans être dérangé.

Elle aurait pu le tuer en un éclair. Le moment venu, c'était exactement ce qu'elle ferait. Même s'ils se doutaient qu'il était en danger, ses soudards ne pourraient rien pour lui.

Nicci vit enfin Richard, magnifique dans sa tenue de sorcier de guerre. Kahlan se tenait près de lui, calme et silencieuse. S'il avait respecté le champ stérile, elle ne savait toujours rien de l'amour qui les unissait.

Avec la tournure des événements, elle mourrait sans savoir la vérité.

Avisant Nicci, Richard vit que Jagang était près d'elle, un Rada'Han autour du cou. D'un petit signe de tête, il félicita son amie.

Mission accomplie !

Ulicia désigna soudain la boîte qui se trouvait sur sa droite.

— C'est celle-là ! annonça-t-elle.

Les autres sœurs sourirent triomphalement. Elles allaient pouvoir offrir la magie d'Orden à l'empereur !

Bien entendu, elles ignoraient qu'il ne serait plus là pour en profiter.

Ulicia souleva le couvercle de la boîte, d'où jaillit une lumière jaune presque liquide comme de la lave en fusion.

Son aura enveloppa les Sœurs de l'Obscurité.

Elles jubilaient, ivres de leur extraordinaire succès – même s'il bénéficierait à l'Ordre, pas au Gardien.

Les idiotes ! Jagang n'était même plus en mesure de contrôler leur esprit. Elles étaient libres de faire ce qu'elles entendaient !

Si Nicci le leur faisait savoir, elles choisiraient de laisser entrer le Gardien dans le monde des vivants. En d'autres termes, la magicienne avait le choix entre deux catastrophes.

C'était une illusion. Sous le joug de l'Ordre, la vie subsisterait tant bien que mal. Sous celui du Gardien, il ne resterait que la mort et la souffrance.

Nicci n'avait aucune envie de vivre assez longtemps pour voir à quoi ressemblerait le nouveau monde engendré par la haine. Mais elle n'avait aucun souci à se faire, car son temps était compté.

Jagang mourrait avant elle, c'était déjà ça. Même s'il la précédait seulement de dix secondes.

Jagang le Juste allait enfin connaître la justice des hommes.

Tout était accompli.

Mais pourquoi Richard souriait-il de toutes ses dents ?

Chapitre 61

Tandis que la lumière jaune les enveloppait et les faisait léviter, Richard garda les yeux rivés sur les sept Sœurs de l'Obscurité.

Kahlan serra plus fort la main de son mari. Dans le Jardin de la Vie, tous les témoins étaient tétanisés de terreur et d'émerveillement. C'était un spectacle extraordinaire, comme ils n'en verraient sûrement plus de leur vie.

Richard jeta un coup d'œil à Nicci, elle aussi hypnotisée par la fabuleuse lumière. Debout à côté d'elle, Jagang souriait. Même si le collier marquait la fin de son existence, il se réjouissait de savoir que la magie d'Orden tomberait entre les mains de l'Ordre. Croyant sincèrement en son absurde cause, le tyran pouvait même faire abstraction de son intérêt personnel.

Les sœurs inondées de lumière semblaient prêtes à s'enivrer de l'extraordinaire pouvoir d'Orden.

Mais le glorieux phénomène ne dura pas. La lueur se ternit et les sept officiantes, durement ramenées à la réalité, furent balayées par d'invisibles bourrasques comme lors d'une tempête. Des éclairs jaillirent au-dessus de leurs têtes, et le cyclone silencieux les poussa au-dessus de l'étendue de sable blanc, où elles commencèrent à tourner comme des toupies.

Sous elles, le sable de sorcier se mit à tourbillonner. Un instant, leurs silhouettes se brouillèrent, comme si elles allaient se désintégrer en pleine lévitation.

— Que se passe-t-il ? cria Ulicia.

Richard lâcha la main de Kahlan, traversa la pelouse et vint se camper au bord du cercle de sable de sorcier. Baissant les yeux, il vit que les grains magiques viraient lentement au brun. Une odeur de brûlé confirma à Richard que le sable se consumait.

— Que se passe-t-il ? cria de nouveau Ulicia, très proche de la panique.

— Vous avez lu *Le Livre de la Vie* ? lui demanda Richard, parfaitement calme.

— Bien entendu ! Il faut connaître ce grimoire pour remettre dans le jeu les boîtes d'Orden. Nous l'avons toutes lu et mémorisé !

Deux ou trois sœurs crièrent quand des éclairs zébrèrent l'espace à moins d'un pouce de leur visage.

— Vous avez suivi les instructions que contient ce livre, mais vous n'avez rien saisi de son sens profond. Vous vous êtes aveuglées pour

ne pas voir la vérité en face.

— De quoi parles-tu, à la fin ? explosa Ulicia.

Richard croisa très sereinement les mains dans son dos.

— De la phrase unique qui figure sur la page de garde… Ce n'est pas une formule magique, et encore moins la description d'un diagramme de sort. Mais ce sont les premiers mots de l'ouvrage, et ils ne figurent pas là par hasard.

» Ils auraient dû vous sauter aux yeux ! Mais dans votre arrogance et votre cupidité, vous ne les avez même pas remarqués.

» L'aphorisme inaugural de cet ouvrage est un avertissement adressé à tous ceux qui veulent l'utiliser. Vous voulez savoir ce qu'il dit ? « Ceux qui sont venus ici pour haïr doivent à présent partir, car avec leur haine, ils ne trahissent qu'eux-mêmes. »

— Quelles âneries débites-tu ? demanda une des sœurs, visiblement furieuse.

Pour ces femmes, une telle phrase ne représentait rien.

— Je parle d'un grimoire qui est en réalité le manuel d'utilisation de la magie ordenique ! Ce pouvoir étant incroyablement dangereux, ses créateurs ont voulu le protéger. Les artefacts magiques les plus redoutables sont défendus par des sorts de garde, des champs de force et des pièges machiavéliques.

» Le pouvoir d'Orden fut conçu pour s'opposer à la Chaîne de Flammes. Si on considère la puissance qu'il faut pour vaincre le sort d'oubli, la magie salvatrice est elle aussi terriblement dangereuse. Ses concepteurs l'ont donc dotée d'une sorte de cran de sûreté à la fois désarmant de simplicité et admirable d'ingéniosité.

» Tout est dit dans cette simple phrase : « Ceux qui sont venus ici pour haïr doivent à présent partir, car avec leur haine, ils ne trahissent qu'eux-mêmes. »

— Assez de charades ! s'écria Ulicia.

— Il ne s'agit pas d'une charade, ma sœur, mais d'un avertissement à propos d'un danger mortel. Vous savez ce que dit cette phrase ? Elle assure que la haine déclenchera une réaction dévastatrice du pouvoir d'Orden. En d'autres termes, elle précise que la finalité de cette magie n'est en rien prédéterminée. Cela dit, pour vouloir s'en servir à des fins maléfiques, il faut avoir dans le cœur une haine que personne ne peut combattre victorieusement…

— Tu racontes n'importe quoi ! rugit la sœur. Comment espères-tu te servir d'Orden pour nous vaincre ? Oublies-tu ton propre paradoxe ? Si tu nous hais, Orden se refusera à toi !

Richard secoua la tête.

— Vous confondez la haine et la justice. Éliminer les monstres comme vous, sœur Ulicia, n'est pas un acte dicté par la haine des

méchants mais une bonne action inspirée par l'amour des innocents. Cette façon de recourir à la violence est un témoignage d'amour et de respect adressé à la vie elle-même.

» Se débarrasser des méchants n'est pas un assassinat, mais la démarche parfaitement sensée d'une justice équitable et équilibrée.

— Nous ne sommes pas maléfiques ! lança une des complices d'Ulicia. Nous voulons rayer de la surface de la terre les athées, les mécréants et les égoïstes. C'est pour le bien de l'humanité !

— Non, c'est l'expression de votre jalousie, parce que vous abominez le bonheur des êtres simples.

— Nous avons recouru au *Grimoire des Ombres Recensées* ! lança Ulicia, au bord du désespoir. Nous détenons l'original, et nous lui avons été fidèles du début à la fin. Nous aurions dû réussir !

— Non, parce que vous avez négligé la mise en garde du *Livre de la Vie*. Partant de là, vous avez cru à tort que le *Grimoire des Ombres Recensées* était la clé de tout !

— L'original ! Nous détenons l'original !

Richard en sourit de jubilation.

— C'est l'original d'un leurre, mes pauvres amies ! Avez-vous lu l'avertissement qui figure au début de cet ouvrage-là ?

— Quel avertissement ?

— Celui au sujet d'une Inquisitrice…

— Nous avons l'original, te dis-je ! Une Inquisitrice ne nous serait d'aucun secours.

— L'important, ce n'est pas ce qui est dit sur l'Inquisitrice, mais le simple fait qu'on en mentionne une !

N'y tenant plus, Zedd leva la main, comme un enfant qui veut poser une question à sa maîtresse.

— Richard, fichtre et foutre ! de quoi parles-tu ? bon sang de bois !

Le Sourcier fit un gentil sourire à son grand-père.

— Qui fut la première Inquisitrice ?

— Magda Searus !

— La femme de Baraccus, le Premier Sorcier en exercice pendant les Grandes Guerres. Après le conflit, quand la barrière commença à séparer l'Ancien Monde et le Nouveau, les sorciers de notre camp découvrirent que Lothain, l'impitoyable procureur dans l'affaire du Temple des Vents, était un traître à ses heures perdues. Pour découvrir comment il s'y était pris, le sorcier Merritt se servit de Magda pour donner naissance à la première Inquisitrice.

— Oui, tout le monde sait ça, s'impatienta Zedd. Que veux-tu que ça nous fiche ?

— Les boîtes d'Orden furent fabriquées pendant les Grandes Guerres. Et la première Inquisitrice arpenta ce monde bien des années

plus tard. Comment le *Grimoire des Ombres Recensées* pourrait-il être pour de bon la clé du pouvoir ordenique ? Il mentionne une Inquisitrice alors que ces femmes n'existaient pas au moment de la création des trois artefacts.

Zedd en écarquilla les yeux de surprise.

— Tu as raison… c'est impossible. Parce que l'ouvrage n'est pas contemporain des boîtes, mais très postérieur.

— Exactement ! Ce livre et ses copies sont une sorte de garde-fou censé interdire qu'on fasse un mauvais usage de la magie ordenique. Les utiliser pour ouvrir la bonne boîte est le meilleur moyen de finir six pieds sous terre. Tu vois pourquoi le grimoire n'est pas la bonne clé ?

Richard se tourna vers l'endroit d'où provenaient des grincements sinistres. Alors que le sol tremblait de plus en plus fort, le sable de sorcier, désormais plus noir que la nuit, était aspiré par le vortex déchaîné.

Dans l'abîme tout se ressemblait. En plus de tout, les sons joyeux venus du monde de la vie s'y mêlaient aux soupirs sinistres des disparus, écorchant les oreilles des derniers vivants.

Les pauvres sœurs tournaient de plus en plus vite au sein du cyclone. Bientôt, le vortex se refermerait sur elles, les forçant à se murer dans un silence éternel.

Une lumière aveuglante brilla soudain au milieu de la masse aveuglante de magiciennes obscures condamnées à s'enfoncer inexorablement dans la terre qui les aspirait comme de vulgaires fourmis.

Sous leurs pieds, le sable désormais noir s'ouvrit en deux. Une lumière violette les enveloppa et la rotation s'accéléra, donnant le tournis à tous les témoins.

N'étant protégées par aucun guide spirituel, les sœurs étaient vouées à disparaître dans le royaume des morts. Mais elles s'y engageaient encore vivantes, et en proie à une terreur animale qui leur déchirait les entrailles.

Un dernier éclair zébra l'air, puis la pénombre retomba sur le Jardin de la Vie et un silence de mort salua son retour.

Une vague de ténèbres déferla dans le sanctuaire des Rahl.

Quand la lumière revint, Richard constata qu'il n'y avait plus de trou dans le sol. Et plus de sable de sorcier… ni de Sœurs de l'Obscurité.

Les gardes d'élite de Jagang présents dans le jardin s'étaient volatilisés aussi. Comme les sœurs, ils n'avaient pas survécu à leur rencontre avec le pouvoir ordenique.

Le Rada'Han le livrant en toutes choses à la volonté de Nicci, Jagang était toujours là, et il bouillait de fureur.

Des hommes de la Première Phalange entrèrent soudain dans le jardin et vinrent former un cercle protecteur autour de Richard.

— Fermez et verrouillez les portes, ordonna leur seigneur.

Ils obéirent à la vitesse de l'éclair.

Richard approcha de l'autel et referma la boîte ouverte par Ulicia.

— Tu viens d'avoir ton petit moment de gloire, lança Jagang à Richard, mais ça ne change rien. Oui, ça n'a aucun sens !

L'empereur se tut sur un dernier ricanement étranglé.

— Nicci, dit Richard, une main levée, laisse-le parler.

La magicienne força le tyran à avancer vers l'autel.

— L'Ordre Impérial investira quand même ce palais et il le rasera, et ses habitants avec lui ! La cause n'a pas besoin de moi pour vivre, Richard Rahl. L'Ordre débarrassera le monde de la vermine magique, avec ou sans moi. Nous combattons sous la bannière de la morale et de la divinité. Car le Créateur est de notre côté, comme le prouve la ferveur de notre foi.

— Les défenseurs de la vérité cherchent sans cesse la clarté, Jagang… Les idées corrompues se complaisent dans les ténèbres où de misérables fanatiques tentent de les imposer aux autres à grand renfort d'intimidation et de violence. C'est ça que tu appelles la foi, empereur ? Eh bien, tu vois juste ! Les croyances sont immanquablement à l'origine des massacres, des pillages et des guerres de conquête. La raison, par sa nature même, est un rempart contre de telles ignominies. Seule la foi est assez aveugle pour justifier les pires exactions.

Jagang s'empourpra de fureur.

— Nous sommes les fidèles ouvriers du Créateur ! Le vénérer est la seule façon morale de traverser cette vallée d'indignité. Après une longue vie d'épreuves, le vrai croyant trouve sa récompense dans l'autre monde. Et s'il a suffisamment versé le sang des infidèles, le Créateur lui gardera pour les siècles des siècles une place à Sa droite.

— Un tissu d'âneries ! explosa Richard.

— C'est toi, le crétin ! Notre foi est l'étendard sous lequel nous défilons, insensibles aux moqueries des méchants. Dans l'après-vie, la douceur de la vie éternelle nous attend. Pour l'éternité, les vrais enfants du Créateur connaîtront la béatitude dans Sa Lumière !

Accablé, Richard soupira et secoua la tête.

— J'ai toujours eu peine à croire qu'un adulte puisse gober des idioties pareilles…

Jagang serra les dents de rage.

— Fais-moi torturer, vainqueur de pacotille ! Je me réjouis que tu me haïsses, car c'est l'homme de bien que tu abomines en moi.

— N'imagine pas qu'il te reste encore un rôle à jouer en ce monde,

Jagang, dit Nicci. Tu ne deviendras pas un martyr de ta cause, et n'escompte surtout pas entrer dans la légende après une mort glorieuse.

» Tu n'es plus rien, empereur. Tu vas mourir, ensuite on t'enterrera, et tu n'auras plus jamais l'occasion de nuire à des innocents. Pour les générations futures, tu ne seras qu'une rature de l'histoire.

— Non, pour bien vous venger de moi, il vous faudra des témoins !

Richard se pencha légèrement vers son prisonnier.

— Nous continuerons d'avoir des problèmes, parce que c'est l'essence même de la vie, mais tu ne seras pas du nombre. Tu n'es qu'une charogne pourrissante, Jagang. Dès à présent, ton souvenir s'efface de nos mémoires, car ta vie fut aussi insignifiante que le sera ta mort.

Jagang voulut bondir sur Richard, mais Nicci, par l'intermédiaire du collier, l'en empêcha sans la moindre difficulté.

— Dans ton arrogance, tu t'es toujours cru meilleur que nous, mais c'était faux. Comme chaque être humain, tu es une misérable fourmi lâchée par le Créateur dans un monde hostile et terrifiant. Tu nous ressembles en tout point, Richard Rahl, n'était que tu refuses de te repentir et d'épouser la cause de la Lumière. La haine que tu éprouves pour l'Ordre te ronge l'âme comme un acide.

Richard posa la paume de sa main gauche sur la garde de son épée.

— La haine n'a pas de place en moi, Jagang. Et la justice est l'apanage de la civilisation.

— Tu ne peux pas simplement…

Sur un signal de Richard, Nicci expédia une puissante décharge de pouvoir dans le Rada'Han.

Quand il sentit la mort envahir son âme déjà vide, Jagang écarquilla ses yeux uniformément noirs. Puis il tomba sur le sol, face en avant.

Nicci fit signe à deux ou trois hommes de la Première Phalange.

— Il y aura bientôt beaucoup de cadavres partout dans le palais. Faites en sorte que celui-ci finisse au fond d'une fosse commune, avec d'autres charognes de son acabit.

Voilà, c'était terminé. Sans bruit ni fureur, le maître de l'Ordre Impérial venait de quitter ce monde. Selon les instructions de Richard, sa fin n'avait rien eu de grandiose. Nul n'aurait jamais matière à la célébrer par des explosions de violence et de haine. Sans torture, sans confession publique et sans ultime bravade, Jagang le Juste avait sombré dans l'oubli, tout simplement.

Les innocents n'avaient plus rien à craindre. Cela seul comptait. Et si la mort de Jagang avait un sens, c'était celui-là et aucun autre.

Il ne nuirait plus jamais à personne.

Chapitre 62

Richard approcha de l'autel de granit sur lequel reposaient toujours les boîtes d'Orden.

Quand il dégaina son épée, une note métallique à nulle autre pareille retentit dans le Jardin de la Vie.

— Richard, s'écria Zedd, très inquiet, qu'as-tu l'intention de faire ?

Le Sourcier ignora l'intervention de son grand-père. En revanche, il chercha le regard de sa femme.

— Es-tu avec moi, Kahlan ?

La Mère Inquisitrice vint se camper devant l'autel.

— Je l'ai toujours été, Richard… Je t'aime, et je sais que tu m'aimes aussi.

Richard ferma un instant les yeux.

Il n'avait pas le choix…

Se tournant vers les boîtes d'Orden, il leva son épée, la lame reposant contre son front.

— Mon épée, dit-il, combats pour la vérité, aujourd'hui.

Passant l'épée au creux de son bras, Richard fit couler un peu de son sang qu'il laissa descendre lentement jusqu'à la pointe de la lame.

Puis il posa le tranchant sur la boîte de droite, celle qu'Ulicia avait ouverte.

La lame devint aussi noire que l'artefact.

Dès qu'il la retira, elle reprit sa couleur d'origine.

Quand il recommença l'opération avec la boîte de gauche, le résultat fut identique.

Retirant la lame, il prit une profonde inspiration et la posa sur l'artefact du centre.

Fermant les yeux, il pensa à tous les innocents humiliés, torturés ou massacrés parce qu'ils voulaient vivre libres. Il songea à toutes les victimes, comme Cara et les autres Mord-Sith, qu'on avait poussées à la folie afin qu'elles servent un tyran.

Et Nicci, endoctrinée depuis son enfance, forcée à se sacrifier pour des croyances absurdes… Et Bruce, son ailier gauche, qui avait changé de camp parce que la force dépourvue de haine lui semblait tellement rassurante.

Et Denna, enfin, qu'il avait dû tuer…

Quand il rouvrit les yeux, il constata que la lame de son épée avait tourné au blanc. Comme la boîte qui se trouvait dessous.

Prenant l'arme à deux mains, il la leva au-dessus de l'artefact. Exécutant un des mouvements essentiels de la danse avec les morts – le coup de grâce –, il transperça la boîte d'Orden, la clouant à l'autel.

Le Jardin de la Vie devint entièrement blanc. Le monde des vivants tout entier l'imita et le temps s'arrêta.

À cet instant précis, Richard se tenait au centre d'un univers uniformément blanc et il n'y avait absolument plus rien autour de lui. Cherchant ses compagnons du regard, il ne les trouva pas. En même temps, il aurait juré que tous les êtres humains qui peuplaient le monde se tenaient à ses côtés.

C'était parfaitement logique. Le contraire, exactement, du dernier voyage qu'il avait fait à partir de cet endroit – un voyage en direction du royaume des morts, où nul n'avait pu l'accompagner.

— Tout individu choisit la façon dont il vit, dit-il. Le mal n'existe pas indépendamment des êtres humains. Ceux qui le servent ont opté pour cette manière d'exister. Ils ont eu une démarche intellectuelle, même si elle n'était pas rigoureuse.

» Le premier de tous les choix, c'est celui de penser par soi-même ou d'être un mouton qui se laisse dicter par les autres ses idées et ses actes, si maléfiques fussent-ils.

» Limiter les risques de se tromper, c'est avant tout penser de manière rationnelle. Se réfugier dans le mysticisme, en revanche, c'est s'immerger dans l'illusion du savoir et de la sagesse. En d'autres termes, une sanctification du mal… Un être qui nuit aux autres parce qu'il suit aveuglément les enseignements de ses maîtres n'est pas moins coupable qu'eux. Quand un innocent est mort, nul ne peut le ramener à la vie et les intentions de ses bourreaux ne changent rien à l'affaire.

» Toute philosophie qui néglige la raison nie la réalité. Et tout ce qui nie la réalité se dresse contre la vie.

» Ainsi, un esprit se place dans le camp de la mort simplement parce qu'il cherche à fuir la réalité. Quand elle sert à satisfaire les fantasmes les plus vils, ou à les justifier, la foi est une arme dévastatrice braquée sur le cœur même de la vie.

» Les fidèles de la Confrérie de l'Ordre ont choisi une façon bien particulière de mener leur vie. S'ils en étaient restés là, tous les défenseurs de la liberté leur auraient de bon cœur accordé le droit d'exister comme ils l'entendaient. Mais les zélateurs de l'Ordre ont décidé d'imposer leur façon de voir les choses à l'ensemble de l'humanité.

» C'est cette démarche, délibérée et appuyée sur la plus dévastatrice violence, que nous ne pouvons pas tolérer. Il n'a jamais été question pour nous de plier sous le joug de leurs croyances. Et

aujourd'hui, nos chemins vont se séparer à jamais…

» Je leur offre un monde où ils pourront vivre comme ils l'entendent. À l'heure même de notre victoire, je leur donne ce qu'ils désiraient depuis le début : un endroit où ils pourront faire ce qu'ils veulent.

» Je n'aurais pas pu les condamner à un pire destin !

» Désormais, il n'existe plus un monde, mais deux. Des jumeaux, pourrait-on dire. Le nôtre restera tel qu'il a toujours été…

» Le pouvoir d'Orden a « simplement » dupliqué l'univers où nous vivons, afin que nos ennemis aient un endroit très lointain où s'installer.

» Ils ne mesureront peut-être jamais l'absurdité de leur choix, mais ils en souffriront, ça ne fait aucun doute. Ils rêvaient d'une vie misérable ? Soit, ils l'auront ! Avec tout le temps de ressasser leurs pieuses idioties. En refusant de penser par eux-mêmes, ils ont privilégié la peur et le désespoir, et ils les emporteront avec eux dans leur nouvelle résidence.

» Le monde leur semblait un chaudron de sorcier où bouillonnait une haine inextinguible ? Eh bien, voici la terre d'exil que je leur offre ! Et c'est la dernière fois qu'un de leurs souhaits se réalisera. À jamais prisonniers des ténèbres qu'ils ont eux-mêmes imposées à leur esprit, ils espéreront en vain jusqu'à la fin des temps, se vautrant dans le mépris d'eux-mêmes comme des cochons dans leur auge.

» Mais ils ne nous feront plus jamais de mal !

» Ils pensent que les êtres libres sont responsables de leurs épreuves. Ils nous accusent de tous *leurs* maux et nous attaquent parce qu'ils ne supportent pas de nous voir prospères et heureux. À leurs yeux, nous sommes la racine même du mal, et ils voudraient nous voir disparaître pour que le monde soit enfin tel qu'ils désireraient le voir.

Richard s'adressa aux fanatiques de l'Ordre qui avaient déjà été aspirés par le portail et propulsés dans le monde qui serait désormais le leur.

Ceux qui ne seraient pas exilés entendirent aussi.

— Vous avez ce que vous avez toujours voulu, un univers où vos croyances régissent tout. C'est mon cadeau : un monde sans magie, sans hommes libres et sans esprits ouverts. Vénérez qui vous voudrez et menez l'existence qui vous chante.

» Mais ne comptez plus sur nous pour vous servir de boucs émissaires. Quand votre propre médiocrité vous accablera, nous ne serons plus là pour jouer les victimes expiatoires. Il faudra trouver un autre combustible pour alimenter les flammes de votre haine.

» Sans autres ennemis que vous-mêmes, vous saurez qui blâmer lorsque tout s'écroulera autour de vous.

» Témoins impuissants de votre pathétique dérive, vos enfants, un jour ou l'autre, auront le courage de tout changer et de redonner un sens à la vie dans votre sinistre royaume. Mais ce sera à eux de bouleverser l'ordre des choses, parce que nous ne serons plus là pour les y inciter. Comme tout être vivant, ils devront *choisir* de rompre avec les vieilles croyances et les philosophies dépassées.

» Dans notre monde, celui d'où vous avez été chassés, il n'y aura pas de place pour l'idéologie destructrice de l'Ordre Impérial. Les esclavagistes partis, nous saurons préserver notre liberté, n'en doutez surtout pas !

» Chez nous, les imperfections et les incertitudes de la vie ne seront pas occultées par une foi au front de taureau. Ici, les mauvais choix auront des conséquences, les épreuves abonderont et l'échec sera notre pain quotidien, parce que c'est la nature même de ce que vous appelez le Jeu de la Vie. Mais il n'y aura pas de tricherie, et chacun pourra faire ce qu'il voudra de son existence. Que nos accomplissements et nos déroutes nous appartiennent, voilà notre plus cher souhait ! Que chacun, dans le respect des autres, puisse créer, produire et conserver pour lui le fruit de ses efforts.

» Chez nous, où régnera la liberté, chaque être humain pourra vivre comme il l'entend et croire ce qu'il a envie de croire. À condition, simplement, de souscrire à quelques lois communes évidentes et de ne jamais utiliser la force pour imposer sa volonté à autrui.

» Ici, le succès et le bonheur ne seront pas garantis, bien entendu. Et certains d'entre nous ne parviendront sans doute pas à se construire une vie à la fois libre et morale. Mais une chose au moins sera acquise : les serviteurs de l'Ordre ne nous mettront plus jamais de bâtons dans les roues.

» Le royaume des vivants n'aura jamais aussi bien porté son nom. La vie est dangereuse, tout esprit lucide le sait, et il se peut très bien que nous échouions. C'est le terrible privilège de la liberté. Et peut-être ce qui fait sa grandeur…

» Qui sait ? Nos enfants se détourneront peut-être de notre héritage, revenant aux errances de la foi, des vaines espérances et de la force brute. Mais au fond, ce sera leur choix le plus absolu, et nous n'aurons rien à dire. Et quand ils souffriront des conséquences de leur choix, le cœur serré – si nous sommes encore là –, nous ne pourrons rien faire, sinon leur répéter inlassablement qu'ils sont nés libres et le demeureront jusqu'à leur mort.

» Pour l'instant, notre monde verra la raison régner sur les croyances, et, je le répète encore, ne laissera aucune place aux sinistres délires de l'Ordre Impérial.

» Au lieu de vous exiler, vous les bouchers d'Ebinissia et de tant

d'autres cités meurtries, éventrées et incendiées, j'aurais pu vous tuer. J'en ai le pouvoir, mais en aucun cas la volonté. Ma responsabilité était de vous empêcher de nuire à ceux que j'aime. Cette mission-là, je l'ai remplie. Pas question que votre sang me salisse les mains !

» N'ayez crainte, nous nous vengerons des tourments que vous nous avez infligés. En étant heureux, tout simplement. Notre joie, au fil du temps, finira par refermer les plaies que nous vous devons.

» Quant à vous, je frémis en pensant à ce qui vous attend. Dix siècles de ténèbres et de souffrance : le calvaire que vous vouliez nous imposer et que vous serez les seuls à connaître.

» Vous connaissant, j'imagine que vous aspirerez toujours à une éternité de béatitude dans l'après-vie, sous l'aile protectrice du Créateur. Mais ne vous faites pas d'illusions : dans votre monde, il n'existera pas de royaume des esprits. Une fois morts, vous pourrirez dans la terre et il ne subsistera rien de vos âmes.

» Si vous gaspillez vos vies à croire à un « monde meilleur » et à attendre le salut éternel, tant pis pour vous. Car il n'y aura ni œuvre, ni pensée, ni science ni sagesse dans le séjour des morts où vous irez.

» À vous de choisir : profitez de la vie ou jetez-la aux orties. En tout état de cause, cela ne nous concerne plus.

» Vous vouliez une nouvelle aube pour l'humanité. Vous entendiez que nous gobions vos sornettes, sacrifiant nos existences pour des mondes de pacotille nés de votre imagination maladive. C'est raté, mais j'exauce votre vœu le plus cher : dominer le monde. La seule différence, c'est qu'il ne s'agira pas du nôtre.

» Car nous sommes à jamais libérés de vous.

» Sachez-le, votre exil est éternel, car il n'y a pas moyen de rebrousser chemin. Lorsque le portail d'Orden se refermera, vous n'aurez plus accès à notre monde ni à aucun autre, y compris le royaume des morts. Le voyage que je vous offre n'est pas un aller-retour, gardez cela à l'esprit.

» En ce qui nous concerne, rien ne changera, et tous les autres univers nous resteront accessibles, comme c'est le cas depuis l'aube des temps.

» Comprenez-le bien : votre monde ne sera entouré par aucun royaume. Ce sera un îlot de vie perdu au milieu d'un océan de mort et l'éternité, rien de moins, vous séparera de votre terre natale. En d'autres termes, vous serez également coupés du royaume des morts, comme je l'ai déjà dit.

» Cela privera vos âmes du refuge qui restera ouvert aux nôtres. Prenez garde, car vous appartenez désormais à une lignée à laquelle il ne sera jamais donné de seconde chance !

» Vous êtes vivants, un royaume s'offre à vous et vous ne pourrez jamais revenir en arrière. Par la même occasion, vous ne pourrez plus

nous nuire.

» Recevez le dernier cadeau que l'un de nous vous fera jusqu'à la fin des temps : un monde sans dragons et sans rien qui soit lié à la magie. Et si tout cela vous manque un jour, puissiez-vous le regretter pour les siècles des siècles.

» Ici, nous aurons des défis à relever, j'en ai la certitude, et nous connaîtrons de nouveau la défaite et le désespoir. Mais l'Ordre Impérial ne nous causera plus jamais le moindre ennui.

» Comme l'a dit Nicci, à nos yeux, vous n'êtes qu'une rature de l'histoire.

Chapitre 63

Dans l'étincelante blancheur du vide, Jennsen vint soudain se camper devant son frère. Debout près d'elle, Tom lui entourait les épaules d'un bras protecteur. Anson, Owen et Marilee étaient là aussi.

À part Tom, tous étaient des trous dans le monde. Des Piliers de la Création totalement dépourvus de magie.

— Richard, dit Jennsen, nous voulons vivre dans le nouveau monde.

Une larme roula sur la joue du Sourcier. Tous les Piliers de la Création entendaient les mots de Jennsen, et tous partageaient sa volonté.

— Vous avez tous gagné le droit de rester ici et d'y être libres.

— Nous le savons, Richard. Je le sais ! Mais tu m'as appris la valeur de la vie et le respect que chacun doit à l'existence des autres. Ce monde est le royaume de la magie. Notre existence même est une menace pour le don et les créatures qui en dépendent. Les Piliers de la Création ont besoin de croître et de se multiplier, mais dans un monde sans magie, afin de ne rien détruire. L'îlot dont tu parles est fait pour nous.

Richard prit tendrement le menton de sa sœur.

— J'aimerais que tu restes, mais je comprends ta position…

En réalité, Richard savait depuis le début que les Piliers de la Création choisiraient l'exil.

Il sourit à sa sœur, bouleversé par sa beauté extérieure… et son encore plus grande beauté intérieure.

— Je crois que tes amis et toi serez en sécurité dans votre nouveau monde…, dit-il.

— Vous le pensez vraiment, seigneur Rahl ? demanda Tom. Quand on songe aux gens que vous y exilez, on peut avoir des doutes.

— Les mouvements comme l'Ordre, qui dégradent en fait l'existence de leurs fidèles, ont besoin d'un ennemi pour détourner l'attention de leurs échecs et de leurs insuffisances. Le monde libre a joué ce rôle, devenant le mortier qui cimentait l'alliance des bouchers. Sans un « grand démon » à combattre, et à accuser de tout, les idéologies de ce type finissent par se vider de leur substance. Même s'il faut dix siècles pour cela, le processus est inéluctable. Toutes les tyrannies ont besoin de boucs émissaires, c'est une histoire vieille comme l'humanité…

» Les trous dans le monde sont bien trop peu nombreux pour jouer

ce rôle. Dans votre nouveau pays, vous passerez inaperçus, Tom. C'est une certitude.

— J'en suis persuadée, renchérit Jennsen, trop subtile pour ne pas entendre le doute qui faisait très légèrement trembler la voix de son frère. Sans un ennemi puissant à blâmer et à conquérir, l'Ordre Impérial retournera sa haine contre lui-même. Et pendant qu'ils s'entre-tueront, les bouchers ne feront pas attention à nous. Tout ira très bien.

— Si vous les côtoyez, ils vous écraseront, j'en ai peur, dit Richard. Mais vous trouverez un sanctuaire, j'en suis sûr. Peut-être à l'endroit où s'étend l'Empire bandakar dans notre monde… J'aimerais qu'il y ait une autre solution, mais ce n'est pas le cas.

» Jennsen, j'ai également exilé la Chaîne de Flammes dans ce qui sera votre monde. Assez rapidement, vous oublierez jusqu'à notre existence. Afin que toute magie accidentellement transférée dans cet autre monde soit détruite, je n'ai rien fait contre la souillure des Carillons.

» J'ignore comment se structureront vos mémoires, et quelles constructions imaginaires se substitueront à votre véritable passé. Mais ces créations s'enracineront dans vos esprits à tous, parce que le sort d'oubli servira en quelque sorte de « fédérateur ». Au mieux, le monde que vous allez quitter restera dans la mémoire collective sous la forme d'une légende – ou d'une forme très spécifique de fiction. En tout cas, c'est ce que j'espère.

» Mais je ne peux pas me fier exclusivement à la Chaîne de Flammes et à la souillure des Carillons. S'il reste des pratiquants de la magie chez vous – et il en restera –, comment être sûr qu'ils ne trouvent pas un moyen de préserver le don ?

Richard posa une main sur l'épaule de sa sœur.

— Vous serez mon arme secrète… Génération après génération, vous contribuerez à la disparition totale de la magie. Au début, vous resterez loin des fidèles de l'Ordre. Mais avec le temps, comme toujours, le brassage des populations se fera, et il ne faudra pas plus d'un siècle pour que le don lui aussi ait disparu de vos mémoires.

» Dans ce qui sera un jour le royaume des Piliers de la Création, nul ne naîtra plus avec une étincelle de pouvoir.

» Ici, nous entretiendrons la flamme du don, faites-nous confiance.

» Étant insensible à la magie, tu ne m'oublieras pas, ma chère sœur. Mais peu à peu, tu te demanderas si tu as vraiment vécu tout cela, et ce que tu transmettras à tes enfants ressemblera déjà beaucoup à un mythe.

Richard se tourna vers Tom.

— Toi, tu n'es pas un trou dans le monde…

— Je sais, mais j'aime Jennsen et je veux rester avec elle. Tout

endroit où nous sommes ensemble est un paradis, seigneur Rahl, et nous serons heureux, je n'en doute pas. Je brûle d'envie de construire un monde où les gens comme Jennsen ne seront plus des curiosités mais des êtres humains normaux, tout simplement.

» Seigneur, relevez-moi de mes obligations envers vous. Ainsi, je pourrai protéger votre sœur et ses semblables dans notre nouveau monde.

Richard sourit et tapa dans les mains de son garde du corps.

— Je n'ai pas à te rendre ta liberté, Tom, parce qu'il y a longtemps que tu me suis de ton propre chef. Et je te serai éternellement reconnaissant d'avoir rendu Jennsen heureuse.

Tom se tapa du poing sur le cœur, puis il osa donner l'accolade à Richard.

Excités à l'idée d'entamer une nouvelle vie, Owen, Anson et Marilee serrèrent les mains de Richard, l'homme qui leur avait appris à prendre la vie à bras-le-corps.

— Je t'aime…, souffla Jennsen en étreignant son demi-frère. Merci de m'avoir enseigné à apprécier cette existence. Même si je finis par t'oublier, tu resteras à tout jamais dans mon cœur.

Suivie par une multitude invisible, Jennsen s'enfonça dans la blancheur étincelante du portail.

De nouveau seul dans le vide immaculé, Richard saisit la poignée de son arme pour la retirer de la boîte d'Orden – une façon, en fait, d'enlever la clé de la serrure.

Tout s'était passé comme il l'avait prévu, à l'exception d'une seule chose : celle qui lui tenait le plus à cœur.

Le champ stérile indispensable pour que la magie d'Orden agisse avait été souillé. Kahlan ayant su qu'il l'aimait, elle ne redeviendrait jamais elle-même.

— Tu es une personne comme on en rencontre rarement, Richard Rahl, dit soudain la plus belle voix du monde.

Richard se retourna pour découvrir Kahlan, dont les yeux verts brillaient de mille feux. Sur ses lèvres flottait le sourire exclusivement réservé à son mari.

La main encore fermée sur la poignée de son arme, le Sourcier se pétrifia.

Kahlan avança et lui passa un bras autour du cou.

— Je t'aime…

Totalement désorienté, Richard enlaça sa femme et l'attira vers lui.

— Je… Je ne comprends pas. Le champ stérile a été souillé par la préconnaissance, et…

— Rien à fiche ! J'étais protégée.

— Comment ça, protégée ?

— Puisque j'étais *retombée* amoureuse de toi, je n'avais nul besoin d'un champ stérile. Dès que je t'ai vu derrière les barreaux, dans ton chariot, mon cœur a chaviré. Et chacun de tes actes, depuis, est en accord avec l'homme que tu es : celui que j'ai aimé dès notre rencontre, et que j'ai épousé dans le village du Peuple d'Adobe.

» Quand tu m'as offert la réplique de Bravoure, j'ai su que je ne me trompais pas. Une œuvre d'art reflète l'âme de son créateur. Elle révèle ses idéaux, et tout ce qui lui est cher. Un homme si fortement épris de noblesse et si respectueux de l'indomptable volonté humaine partageait obligatoirement ma passion de la vie. Le reste était facile à déduire…

Même s'il sentit une larme rouler sur sa joue, Richard eut un grand sourire.

— Je suis allé dans le royaume des morts rechercher les souvenirs volés par la Chaîne de Flammes – un sort soustractif. Lors de ce voyage, j'ai découvert que ta mémoire serait restaurée uniquement si tu le désirais de toutes tes forces. Dans la réplique de Bravoure, j'ai instillé tout ton passé.

» En acceptant ce bagage, tu rends la mémoire à tous ceux qui ont souffert du sort d'oubli. La Chaîne de Flammes n'existe plus dans notre monde, Kahlan. Et c'est grâce à toi !

Kahlan regarda Richard un long moment – droit dans les yeux.

Puis le Sourcier embrassa la femme qui était tout pour lui. Sa compagne, son amie et son amante…

Kahlan, pour qui il était allé dans le royaume des morts.

Et surtout, pour qui il en était revenu.

Tandis qu'il s'immergeait dans ce baiser depuis si longtemps désiré, le Sourcier retira sa lame de la boîte d'Orden.

Le portail se referma.

À tout jamais, avec un peu de chance…

Quand Richard ouvrit les yeux, Kahlan et lui étaient revenus dans le royaume des vivants.

Chez eux.

Souriant, Zedd regardait les deux amoureux.

— Inutile de t'excuser, mon garçon.

— Où as-tu pris que je m'excusais ?

Le vieil homme fit signe aux deux époux de ne pas se soucier de lui.

— Après si longtemps, tu as parfaitement le droit d'embrasser ta femme. Je sais depuis toujours que vous êtes faits l'un pour l'autre.

» Cela dit, je regrette un peu que tu aies mis si longtemps à nous tirer de la mouise…

Richard foudroya du regard le Premier Sorcier.

— Désolé de t'avoir incommodé… Si tu m'avais mieux formé, j'aurais peut-être été moins obtus.

— J'ai dû être un bon professeur, au contraire… Pour être franc, tu t'es bien débrouillé, fiston !

— Richard, dit Nathan en approchant, as-tu conscience de ce que tu viens de faire ?

— Eh bien, je pense, oui…

— Tu as contribué à réaliser les prophéties, mon garçon !

Richard fronça les sourcils.

— Quelles prophéties ?

— Celles qui évoquent le Grand Vide.

— Désolé, mais je ne comprends plus… Bien au contraire, je viens de nous épargner cette menace.

— Allons, es-tu aveugle, mon descendant ? Ne viens-tu pas de créer un monde où la magie n'existe pas ? Pour les prophéties, c'est le néant absolu, parce qu'elles sont incapables de se projeter dans un univers d'où est absent le don. Mais les prédictions nous ont avertis de ce que tu ferais. En créant des mondes jumeaux, tu as matérialisé la fourche présente dans les prophéties. Le Grand Vide, c'est l'endroit où tu as envoyé nos ennemis !

Richard eut un soupir agacé.

— Si vous le dites, Nathan…

— Quelque chose m'échappe dans tout ça, intervint Zedd. Comment as-tu su que l'Épée de Vérité était la clé pour ouvrir la bonne boîte d'Orden ? Selon toi, le *Grimoire des Ombres Recensées* était une fausse clé, parce que les Inquisitrices sont apparues bien après le pouvoir d'Orden. Mais ton arme aussi fut créée ensuite. Où est la différence ?

— L'épée m'a rendu insensible au sort d'oubli. Sachant que les boîtes sont les ennemies acharnées de la Chaîne de Flammes, il paraît assez évident que cette arme est liée à la magie d'Orden. Le pouvoir qu'elle contient est une partie de celui d'Orden. Lorsque les sœurs ont activé la Chaîne de Flammes, ma main reposait sur la poignée de l'épée. C'est ça qui m'a sauvé, Zedd. Quand je t'ai fait toucher mon arme, tu as de nouveau pu voir Kahlan. Et tu n'as pas été le seul à vivre cette expérience. Les choses devenaient de plus en plus limpides…

— C'est toi qui le dis ! Ton épée a été créée après la magie ordenique !

— C'était un truc, grand-père !

— Pardon ?

— Qu'y avait-il de mieux pour protéger un pouvoir si extraordinaire ? Un truc était beaucoup plus efficace qu'un système magique compliqué à l'extrême et franchement extravagant. Le *Grimoire des Ombres Recensées* était parfait pour abuser les gogos.

» Quelqu'un m'a dit un jour qu'un truc proprement exécuté était bel et bien de la magie. Ce quelqu'un, c'était toi, Zedd !

» Les antiques sorciers ont dû bien s'amuser en créant ce grimoire rempli d'absurdités. Derrière cet écran de fumée, ils entendaient dissimuler l'Épée de Vérité, autrement dit, la véritable clé. Le livre était un leurre qui nous a tous envoyés sur une fausse piste.

» La véritable clé – ma lame – contient une magie complémentaire de celle d'Orden. Des centaines de sorciers l'ont investie du pouvoir requis. Il est possible qu'elle ait été créée plus tard, cela dit, rien n'est moins sûr, mais la magie dont elle est investie appartient bien à la tradition ordenique. La réponse à toutes nos questions était sous notre nez, comme c'est souvent le cas.

» L'arme étant un trésor inestimable, comment s'étonner qu'elle ait été placée sous la responsabilité du Premier Sorcier ?

» Zedd, tu fus un bon gardien pour mon arme. Car tu as trouvé le véritable Sourcier de Vérité, et tu lui as remis son bien.

» Choisir le bon Sourcier était déterminant, parce qu'il fallait quelqu'un qui aime la vie et les gens pour faire tourner la lame au blanc. Un être capable de sélectionner la bonne boîte grâce à la magie de son épée…

» Seul un authentique Sourcier de Vérité peut manier l'épée et contrôler le pouvoir ordenique.

» C'est lié à la première phrase du *Livre de la Vie*. « Ceux qui sont venus ici pour haïr doivent à présent partir, car avec leur haine, ils ne trahissent qu'eux-mêmes. » L'Épée de Vérité a besoin de compassion pour tourner au blanc. La haine est incapable de ce miracle. C'est une des défenses les plus solides de la magie ordenique. Et si l'arme est conçue ainsi, c'est pour pouvoir servir de clé aux boîtes d'Orden.

» La haine n'a aucune emprise sur le pouvoir d'Orden. Elle ne fait pas partie de la solution, en d'autres termes. C'est tout le sens de cette phrase du *Livre de la Vie.* Dès qu'on a saisi le concept, tout devient limpide.

— Oui, oui, d'une simplicité enfantine, marmonna Zedd tout en se grattant furieusement la tête.

Nathan claqua des doigts et se tourna vers le vieux sorcier.

— Maintenant, je comprends mieux une autre prophétie des plus étranges !

— Laquelle ? demanda Zedd.

— Celle qui dit qu'un être qui n'est pas né dans ce monde le sauvera un jour… Désormais, ça me semble beaucoup plus logique.

— Sans blague ? railla Zedd. Moi, je n'y comprends toujours rien !

— Aucune importance… Nous verrons ça dans le détail plus tard…

Ignorant le prophète, Zedd dévisagea intensément son petit-fils.

— Il reste beaucoup de réponses à trouver, mon garçon. Mon rôle, car je reste le Premier Sorcier, est de connaître tous les détails afin de déterminer si tu n'as pas commis quelques erreurs sur des points bien spécifiques. Tu as pu te tromper dans certains calculs, et nous devons…

— Zedd, j'ai dû trancher dans le vif, par manque de temps. Parfois, on doit agir très vite, et il est impossible d'envisager toutes les éventualités. Ce sont des situations où les détails finissent noyés dans la masse, et personne n'y peut rien.

» Parfois, il vaut mieux agir d'instinct, même si c'est générateur d'imperfections, que d'attendre une situation idéale qui ne se présentera jamais. Les « si » et les « j'aurais peut-être dû » viennent ensuite, et ils n'apportent pas grand-chose. Il fallait intervenir, je m'en suis chargé et j'ai fait de mon mieux avant qu'il soit trop tard.

Zedd sourit puis serra gentiment l'épaule de son petit-fils.

— Tu t'en es bien tiré, mon garçon. Rudement bien, même…

— Oui, on peut le dire ! renchérit Nicci.

Tous se retournèrent pour la voir approcher, radieuse comme jamais.

— Je viens de jeter un coup d'œil dans les plaines d'Azrith. Il n'y a plus trace de l'armée de l'Ordre. Il reste quelques hommes, comme Bruce, qui préfèrent la liberté à la foi aveugle.

Un cri de joie collectif salua cette nouvelle. C'était vraiment fini, et à tout jamais…

Kahlan accueillit Nicci en la serrant dans ses bras. Puis elle s'écarta un peu et regarda en souriant l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Tu as tout fait pour me ramener à Richard, mon amie… C'est une extraordinaire preuve d'amour, et tu seras à jamais une sœur pour nous deux.

— Richard m'a appris le sens du verbe « aimer »… Parfois, placer les désirs de l'autre avant les siens est la seule solution. J'aime Richard, tu le sais très bien, Kahlan, et pourtant, je suis heureuse de vous voir ensemble. Votre bonheur est une source de joie pour moi… (Nicci se tourna vers Richard et prit un air mortellement sérieux.) J'aimerais bien savoir comment tu as pu créer un jumeau de notre monde, l'envoyer très loin d'ici et y exiler tous nos ennemis…

— Dans les grimoires de théorie ordenique, j'ai lu que le portail créé lors de l'ouverture de la boîte pouvait « infléchir la magie » afin qu'elle s'oppose au sort d'oubli. Ça m'a donné une idée…

Richard sortit de sa poche son carré de tissu blanc.

— Tu vois la tache noire ? C'est une goutte d'encre…

— Et alors ? demanda Zedd, curieux comme à l'accoutumée.

Richard déplia le mouchoir.

— Quand le morceau de tissu est plié, la tache et sa jumelle se touchent. Lorsqu'on le déplie, elles se retrouvent à l'opposé l'une de l'autre.

» Le pouvoir d'Orden est capable d'infléchir – voire de courber – la réalité. C'est ce principe qui permet de neutraliser la Chaîne de Flammes. En un sens, j'ai utilisé cette magie pour « décalquer » notre monde à l'autre bout de l'Univers. Le portail, c'est tout simplement le carré de tissu plié, si vous voyez ce que je veux dire… Les exilés n'ont pas franchi une grande distance, mais quand j'ai retiré la lame de la boîte, ils ont été propulsés très loin de nous.

— En somme, tu as déplié le mouchoir, c'est ça ? résuma Zedd. Le « portail » a momentanément plié l'Univers pour rapprocher ses extrêmes, puis les distances ont été rétablies après le départ des exilés.

— Tu apprends vite, dit Richard, se moquant gentiment du vieil homme.

Zedd lui flanqua une tape sur l'épaule.

Richard approcha de Verna et lui prit la main.

— C'est Warren qui m'a inspiré cette idée… Tout au début, c'est lui qui m'a dit que les boîtes d'Orden étaient un passage qui permettait de traverser le royaume des morts. Sans lui, je n'aurais jamais été mis sur la bonne voie. Nous lui devons une fière chandelle.

Des larmes aux yeux, Verna passa une main dans le dos du Sourcier pour lui témoigner sa reconnaissance.

Richard saisit l'amulette qu'il portait autour du cou et la brandit pour que tous la voient.

— Ce bijou qui appartenait à Baraccus est une illustration de la danse avec les morts. C'est bien plus qu'une façon de se battre et qu'une philosophie de vie. Cet emblème m'a permis d'aller dans le royaume des morts et d'en revenir. C'est une partie du legs de Baraccus, mais il y a autre chose…

» Cette amulette représente spécifiquement le coup de grâce, soit l'ultime mouvement de la danse. Et il était indispensable pour ouvrir la bonne boîte d'Orden.

Kahlan passa un bras autour de la taille de son mari.

— Baraccus serait fier de toi, dit-elle.

— Nous le sommes tous, renchérit Zedd.

— Plus qu'on peut le dire, ajouta Nicci, resplendissante.

Zedd eut un sourire que Richard ne lui avait plus vu depuis longtemps. De nouveau « entier », il était redevenu le grand-père, le conseiller et l'ami que le Sourcier adorait.

— Ce que les antiques sorciers ont tenté avec la grande barrière, au sud, et ce que j'avais à l'esprit en invoquant les frontières, tu as réussi

à le faire, mon garçon !

» Tu nous as débarrassés d'une menace, mais en laissant une chance à la vie. S'ils le désirent, les enfants de nos ennemis pourront tirer la leçon qui s'impose des erreurs et des crimes de leurs parents. S'ils tournent le dos à la haine, le monde que tu leur as offert peut devenir un jardin fertile et heureux.

» Nos anciens adversaires ont maintenant le choix entre dix siècles de ténèbres ou un retour à la lumière difficile mais exaltant. C'est plus que ce qu'ils nous auraient concédé, en cas de victoire…

» Tu as donné une chance à deux mondes, Richard. Avec la force de ta conviction, mais sans jamais t'abandonner à la haine…

Chapitre 64

Une douce brise faisait voleter les cheveux roux de Jennsen tandis qu'elle contemplait son couteau orné sur la garde d'un magnifique « R ».

— Tu penses à ton frère ? demanda Tom en rejoignant sa bien-aimée.

Jennsen sourit à son époux.

— Oui, et ce sont d'agréables pensées…

— Le seigneur Rahl me manque aussi.

Tom dégaina son propre couteau orné de la même lettre. Durant la plus grande partie de sa vie d'adulte, il avait appartenu à une force d'élite chargée de veiller secrètement sur le seigneur Rahl. Le couteau était le signe de ralliement de ces fidèles parmi les fidèles.

— Tu venais de trouver un seigneur Rahl digne d'être servi, et voilà que tu as tout laissé tomber pour partir avec moi !

Tom rengaina son arme avec un petit sourire.

— Tu sais, j'aime beaucoup ma nouvelle vie en compagnie de ma nouvelle femme…

— C'est vrai ? Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ?

— Pas du tout ! Et j'aime aussi mon nouveau nom, maintenant que j'y suis habitué. Au début, le porter était déconcertant…

Le jour de leur mariage, Tom avait opté pour le nom de Jennsen – Rahl – afin qu'il se perpétue dans leur nouveau monde. Il fallait bien que la mémoire de Richard, le père de cette terre promise, soit honorée d'une façon ou d'une autre.

À part ça, il s'effaçait des mémoires à une incroyable vitesse.

À la grande surprise de Jennsen, la majorité des exilés ne se souvenait plus de son monde d'origine. Comme l'avait prédit Richard, le sort d'oubli dévastait leur mémoire et les blancs étaient remplacés par de nouveaux souvenirs et de nouvelles croyances. La Chaîne de Flammes et la souillure des Carillons étant des manifestations de la Magie Soustractive, les trous dans le monde étaient bel et bien affectés, et ils oubliaient un peu chaque jour qui ils étaient et d'où ils venaient.

La magie se transformait en vulgaire superstition, les sorciers et les magiciennes perdaient tout prestige et les gens parlaient des sortilèges en riant aux éclats, le soir autour des feux de camp. Les dragons, intégrés au folklore, ne faisaient plus peur à personne, comme toutes les autres créatures magiques.

Les pratiquants de la magie se faisaient de plus en plus rares et leur pouvoir sombrait dans le ridicule. Très bientôt, exilés au fin fond des marécages, ils vivraient dans des huttes et seraient tenus pour des déments par la majorité des gens.

Et si quelques étincelles de don échappaient aux assauts de la Chaîne de Flammes et des Carillons, les descendants des Piliers de la Création, de plus en plus nombreux, finiraient par assurer leur extinction définitive. Comme l'Ordre Impérial l'ambitionnait, l'humanité serait très bientôt débarrassée de la magie.

De toute façon, les gens avaient des préoccupations beaucoup plus sérieuses. Privés de leurs souvenirs, les exilés avaient énormément de mal à survivre. Ayant oublié leur savoir-faire, ils n'étaient même plus capables de se bâtir des refuges contre les intempéries. Pour la plupart, ces anciens soldats n'avaient jamais su créer et produire, car ils se reposaient pour cela sur les civils. Au fil des générations, leurs descendants redécouvriraient les choses les plus simples. Mais il faudrait du temps, et beaucoup de souffrance attendait la première vague d'exilés.

Les créateurs, les inventeurs et les authentiques serviteurs de la communauté étaient restés dans l'autre monde. Après les avoir tant haïs, les accusant de tous les maux, les exilés les auraient sans doute regrettés, s'ils s'étaient souvenus d'eux…

Plongés dans les ténèbres qu'ils avaient voulu imposer aux autres, les anciens bouchers de l'Ordre vivaient en contact permanent avec la maladie et la mort. Comme dans leur monde d'origine, beaucoup s'étaient tournés vers des croyances absurdes et des superstitions débilitantes. Une manière de se résigner à leur sort qui n'augurait rien de bon, car c'était le meilleur terreau du fanatisme.

Partout où Tom et Jennsen voyageaient – car ils pratiquaient le commerce itinérant – ils voyaient des temples et des églises pousser comme des champignons. La quête du salut battait son plein et les « hommes de Dieu » en profitaient pour vendre à tour de bras leurs indulgences et leurs espoirs fallacieux.

Jennsen et les autres Piliers de la Création vivaient pour l'instant en autarcie, partageant les fruits de leur labeur et savourant la joie simple de ne pas avoir de brutes et de tyrans sur le dos.

Certains d'entre eux, cependant, s'étaient laissés tenter par le mysticisme. Plutôt que de penser par eux-mêmes, ils adhéraient à des systèmes idéologiques qui leur mâchaient le travail.

Des temps bien sombres attendaient le nouveau monde de Jennsen, et la jeune femme le savait. Mais au cœur des ténèbres, ses compagnons et elle pourraient se bâtir un refuge où la joie, les rires et le bonheur auraient droit de cité. Trop occupés à souffrir, les anciens soudards et zélateurs de l'Ordre avaient d'autres chats à fouetter, et ils

fichaient une paix royale à la petite communauté de Piliers de la Création.

Certains de ceux-ci, transformés par la perte de leurs souvenirs, avaient déjà quitté le « sanctuaire » pour s'éparpiller aux quatre coins du monde.

Sans le savoir, ils œuvraient à l'éradication du don, et rien n'inverserait plus la tendance.

— Comment évolue le jardin potager ? demanda soudain Jennsen à son mari.

— Eh bien, des choses sortent de terre, ma chérie ! Tu en crois tes oreilles ? Moi, Tom Rahl, j'ai la main verte et je m'en réjouis !

» La truie va bientôt mettre bas… Betty est tout excitée, comme si les petits étaient ses futurs neveux.

La chèvre de Jennsen adorait son nouveau foyer. Ne quittant pas d'un pouce son maître et sa maîtresse, elle régnait sur les animaux domestiques. Très éprise des deux chevaux du couple, elle tolérait leur mule et jouait volontiers les mères poules avec les poussins qui la suivaient sans cesse.

Bientôt, elle aurait ses propres petits.

Adossé à un mur de la ferme, Tom croisa les bras et admira un moment le paysage.

— Un printemps magnifique… Je crois que nous nous en sortons très bien, Jennsen.

Se dressant sur la pointe des pieds, la jeune femme posa un baiser sur la joue de son mari.

— Tant mieux, parce que nous allons avoir une nouvelle bouche à nourrir.

Tom en resta bouche bée un moment, puis il s'écria :

— Un bébé ? Jennsen, tu es enceinte ? Nous allons offrir un petit Rahl à notre nouveau monde ? Vraiment ?

La future mère sourit, amusée par l'enthousiasme de son homme.

Si Richard et Kahlan avaient pu savoir… venir lui rendre visite, une fois qu'elle aurait accouché.

Mais ils vivaient dans un autre monde, maintenant…

Jennsen aimait celui où elle s'était volontairement exilée. Les champs inondés de soleil, la forêt, les superbes montagnes, dans le lointain…

Et la demeure confortable que Tom et elle avaient construite de leurs mains. Un foyer plein d'amour et de vie.

Jennsen aurait donné cher pour que sa mère puisse voir l'endroit où elle avait enfin pris racine. Elle aurait voulu que Kahlan et Richard connaissent le lieu qu'elle considérait désormais comme son chez-elle. En connaisseur, Richard aurait été très fier du travail de sa demi-sœur

et de son beau-frère.

Jennsen n’avait pas oublié son frère. Mais pour presque tous ses amis, dans le nouveau monde, le Sourcier, son univers et tous ses compagnons sombraient de plus en plus profondément dans les abysses de la légende et du mythe.

Chapitre 65

À chaque pas, ou presque, Kahlan devait s'arrêter pour saluer quelqu'un. Un peu lasse, elle se hissa sur la pointe des pieds pour repérer dans la foule des gens qu'elle avait terriblement envie de revoir.

On eût dit que le monde entier s'était donné rendez-vous au Palais du Peuple. Malgré son passé riche en cérémonies fastueuses, Kahlan n'avait jamais vu autant de gens réunis au même endroit.

Mais en ce jour, on allait célébrer un événement totalement hors du commun. Personne ne voulait manquer ça.

Le monde avait irrémédiablement changé. Depuis le départ des serviteurs de la haine, l'humanité connaissait un nouveau printemps. Une renaissance, pouvait-on dire.

Avec la diminution du nombre de bras disponibles, la production de la nourriture et des autres biens avait bénéficié d'un feu d'artifice d'innovations techniques. Chaque jour, un concept révolutionnaire permettait de gagner du temps et d'augmenter la productivité du travail. La créativité des individus n'étant plus bridée, le monde avançait désormais à la vitesse d'un cheval au galop.

Sentant qu'on la tirait par la manche, Kahlan s'arrêta, se retourna et vit qu'il s'agissait de Jillian, accompagnée par son grand-père.

La Mère Inquisitrice étreignit l'enfant et loua son courage auprès du devin. Sans les rêves qu'elle avait envoyés à Jagang et à ses soudards, ajouta-t-elle, la victoire aurait très bien pu changer de camp.

Le devin de Caska en rayonna de fierté.

Des dizaines de gens entouraient Kahlan, cherchaient à lui prendre la main, la félicitaient pour sa beauté et prenaient gentiment des nouvelles du couple qu'elle formait avec Richard. La foule entière semblait les adorer. Voir tant de joie, de gentillesse et de bonne volonté – s'y baigner comme dans un fleuve d'amour – était une expérience délicieuse et inoubliable.

Plusieurs domestiques de la crypte interceptèrent la Mère Inquisitrice pour la remercier de les avoir invités.

Kahlan dut étreindre une des femmes pour qu'elle consente enfin à se taire. Depuis qu'il avait libéré le pouvoir d'Orden, et rendu leur langue à ces malheureux, ils ne devaient pas s'être arrêtés de parler…

Du coin de l'œil, la Mère Inquisitrice repéra Nathan, qui avançait à grands pas sur l'immense place. Sa belle crinière blanche lui cascadant

sur les épaules, le prophète portait « modestement » une chemise blanche à jabot et une cape en velours bleu. La magnifique épée, sur sa hanche, était censée lui donner du panache. À voir les deux jeunes beautés pendues à ses bras, l'effet était plus que satisfaisant.

Quand il aurait atteint l'âge canonique de son ancêtre, Richard aurait-il l'air si avantageux ? Kahlan aurait mis sa main à couper que oui, et elle espérait bien être là pour voir ça.

Elle fit un signe au prophète. D'un geste, il lui indiqua qu'il la verrait en même temps que Richard.

Alors qu'elle tentait de rejoindre son mari, Kahlan avisa Verna.

— Tu es venue ! s'exclama-t-elle en prenant la Dame Abbesse par le bras.

— Bien sûr ! Je n'aurais raté ça pour rien au monde !

— Comment se passent les choses à la forteresse ? Tes sœurs y sont heureuses ?

Verna eut un grand sourire.

— Kahlan, c'est incroyable ! Nous avons découvert quelques futurs sorciers, ils se sont installés dans le complexe et nous nous chargeons de leur formation. C'est tellement plus satisfaisant qu'avant ! Surtout avec l'aide du Premier Sorcier… Voir ces jeunes gens découvrir leur don est une merveilleuse expérience.

— Zedd n'est pas trop grognon ?

— Il rayonne de bonheur ! J'avais peur qu'il déteste voir son fief envahi de gens, mais il n'a jamais été si heureux. Avoir Emma et Chase avec tous leurs enfants lui a donné une seconde jeunesse. La forteresse déborde de vie, et lui aussi.

— C'est formidable, Verna !

— Quand viendrez-vous nous rendre visite, Richard et toi ? Tout le monde vous attend. Zedd s'est occupé du Palais des Inquisitrices. Les dégâts sont réparés, et ton ancienne résidence n'attend plus que toi. Les domestiques sont tous revenus, et ils sont impatients de vous recevoir, ton mari et toi…

Kahlan ne cessait de s'émerveiller que tant de gens aient *sincèrement* envie de la voir. Par le passé, les Inquisitrices étaient tout sauf populaires. Grâce à Richard et aux derniers événements, la Mère Inquisitrice était désormais aimée de tous.

— Nous viendrons bientôt, Verna… Richard meurt d'envie de prendre un peu l'air. Il étouffe, au Palais du Peuple. Être entouré de marbre lui tape sur les nerfs, et il a besoin d'une cure d'arbres et de plaines verdoyantes.

Après avoir embrassé Verna, Kahlan reprit son chemin. Mais elle s'arrêta bien vite pour répondre au salut du capitaine Zimmer.

— Une nouvelle moisson d'oreilles, capitaine ? demanda-t-elle au chef des baroudeurs d'harans.

— Désolé, Mère Inquisitrice, mais les récoltes se font rares, ces derniers temps. Grâce à vous et au seigneur Rahl, semble-t-il…

Kahlan pressa gentiment l'épaule de l'officier et reprit son chemin.

Lorsqu'elle aperçut Richard, dans un océan de monde, il se retourna comme s'il avait senti sa présence.

Pour être franche, Kahlan soupçonnait que c'était bel et bien le cas.

Resplendissant dans sa tenue de sorcier de guerre, le Sourcier enlaça sa femme dès qu'elle l'eut rejoint. Puis, sous les yeux de milliers de fidèles enthousiastes, il l'embrassa tendrement.

— Je t'aime… Sais-tu que tu es la plus belle femme de cette assemblée ?

— Vous n'avez pas encore tout vu, seigneur Rahl, le taquina Kahlan. Réservez votre jugement, c'est un conseil d'amie…

À quelques dizaines de pas de là, Victor Cascella, tout sourires, se tapa du poing sur le cœur pour saluer le Sourcier.

Richard rendit son salut au courageux forgeron – l'âme de la révolte au sein de l'Ancien Monde, du temps de Jagang.

Voyant approcher le vieux sorcier, Kahlan se jeta au cou de Zedd.

— Eh ! tu veux bien ne pas m'étouffer ? protesta le vieux sorcier.

— Je suis si heureuse que vous soyez venu !

— Ma chère, je n'aurais pas manqué ça pour tout l'or du monde !

— Vous vous amusez, au moins ? Et vous avez eu à manger ?

— Eh bien, si Richard me lâchait un peu, ça me permettrait d'explorer convenablement le buffet, qui me semble des mieux garnis.

— Zedd, intervint Richard, les employés de cuisine détalent dès qu'ils t'aperçoivent.

— S'ils n'aiment pas préparer des petits plats, ils auraient dû opter pour le jardinage !

Sentant qu'on la tirait par la manche, Kahlan tourna la tête.

— Rachel, ma chérie ! Comment vas-tu ?

— Très bien. Quand il n'est pas à table, Zedd m'apprend à dessiner.

— Tu aimes vivre dans la forteresse ?

— C'est un endroit formidable. Qu'est-ce que je m'amuse avec mes frères, mes sœurs et mes amis ! Il y a aussi Emma et Chase, bien sûr. Mon papa adoptif aime beaucoup être le gardien de la forteresse.

— Je l'aurais parié, souffla Richard.

— Un jour, nous irons vivre à Tamarang, au château. Mais Zedd dit que je suis loin d'être prête à partir.

De sang royal, Rachel avait le don requis pour dessiner des sortilèges dans les grottes sacrées. En toute objectivité, elle était la reine légitime de Tamarang. Un jour, sans nul doute, elle serait une grande souveraine et dessinerait des sorts fabuleux.

— Zedd, demanda Kahlan, avez-vous vu Adie ?

— Oui. Friedrich Gilder la rend très heureuse. Je m'en réjouis,

parce qu'elle le mérite vraiment. Alors qu'elle était en chemin pour la forteresse, elle a rencontré ce bon vieux Friedrich, et je crois qu'on peut parler d'un coup de foudre. Avec le retour des habitants d'Aydindril, notre orfèvre est débordé de travail et j'ai du mal à lui arracher quelques heures de son temps pour la forteresse…

— Et vous, Zedd, vous allez bien ?

— Pas trop mal, mais ça irait mieux si Richard et toi veniez me rendre une petite visite. (Le vieil homme braqua un index rachitique sur son petit-fils.) Parfois, j'ai l'impression que tu es allé vivre dans le Temple des Vents, au fin fond du royaume des morts !

— Zedd, le Temple des Vents n'est pas dans le domaine du Gardien…

— Bien sûr que si ! On l'y a envoyé lors des…

— Je l'ai ramené dans notre monde.

— Quoi ?

— Lors de mon passage dans le royaume des morts, avant d'ouvrir la bonne boîte d'Orden, j'ai fait une ou deux petites choses… Ensuite, grâce au portail, j'ai pu ramener le temple chez nous – l'endroit qu'il n'aurait jamais dû quitter. Ce monument est une création de l'homme, comme les trésors qu'il contient. Il appartient à l'humanité, et je le lui ai rendu.

— D'accord, mais c'est très dangereux…

— Je sais. Pour l'instant, personne ne peut y entrer, à part moi. Quand tu auras le temps, je t'offrirai une petite visite guidée. C'est un endroit magnifique. Dans le Hall du Ciel, le plafond de pierre est comme une fenêtre à travers laquelle on voit le cosmos. J'adore ce spectacle. Et je serai fier de te faire découvrir un endroit que personne n'a visité depuis trois mille ans.

Un peu remis de sa surprise, Zedd trouva la force de poser une question :

— Puisque nous y sommes, as-tu fait autre chose pendant que le portail était ouvert ?

— Rien d'extraordinaire…

— Mais encore ?

— Eh bien, comme je te l'ai promis il y a longtemps, les fruits à peau rouge des Contrées ne sont plus empoisonnés.

— Vraiment ? Et qu'as-tu fait d'autre ?

— Je… Mais le grand moment approche, et je dois y aller. Nous parlerons plus tard.

— J'y compte bien, mon garçon… N'espère pas y couper !

Prenant Kahlan par la main, Richard monta sur la grande estrade installée au milieu de la place. Les bras croisés sur leur impressionnante poitrine, Egan et Ulic y attendaient déjà leur

seigneur.

Richard se campa face à ses sujets, Kahlan à ses côtés.

Dans un silence respectueux, la foule s'écarta pour dégager le long tapis rouge qui menait à l'estrade.

Lorsqu'elle aperçut le couple qui avançait vers Richard et elle, Kahlan sourit à s'en faire un peu mal aux joues.

Au bras de Benjamin Meiffert, Cara monta majestueusement les marches. Splendide dans son grand uniforme, le général Meiffert, désormais commandant de la Première Phalange, rayonnait de bonheur et de fierté.

Comme les Mord-Sith qui l'escortaient, Cara avait revêtu son uniforme de cuir blanc – un contraste saisissant avec la tenue noire de son fiancé.

Kahlan songea que ce couple était un peu le reflet de celui qu'elle formait avec Richard, elle dans sa robe blanche d'Inquisitrice, lui dans sa tenue noire de sorcier de guerre.

Plus belle que jamais, Nicci avançait parmi les Mord-Sith, car la mariée l'avait choisie comme témoin.

— Vous êtes prêts ? demanda Richard.

Cara et Benjamin, trop émus, se contentèrent de hocher la tête.

Se penchant un peu, Richard riva son regard hypnotique dans celui de Benjamin.

— Ne lui fais jamais de mal, c'est compris ? Sinon, tu auras affaire à moi !

— Seigneur Rahl, même si je voulais, je doute que j'aurais le dessus contre elle…

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Oui, seigneur, j'ai compris !

— Parfait…

— Et moi, je peux le maltraiter si j'en ai envie ? demanda Cara.

— Pas question, répondit Richard, impassible.

La Mord-Sith eut un grand sourire.

— Mes amis, dit le Sourcier à la foule, nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer l'union de Cara et Benjamin.

» Si nous avons besoin de modèles, cet homme et cette femme sont le meilleur exemple de ce que nous devons aspirer à être. D'une loyauté indéfectible, ils ont su dépasser leur conditionnement pour devenir les plus farouches défenseurs de la vie. Et en ce jour, ils ont décidé de partager ce qui reste leur bien le plus précieux.

» Dans ce palais, nul n'est plus fier d'eux que moi, en cette minute.

» Cara et Benjamin, ce ne sont pas les vœux que vous allez prononcer qui vous engageront, mais l'amour qui réside dans vos cœurs. Cependant, ces paroles très simples ont un très grand pouvoir.

Kahlan reconnut le rituel qui avait présidé à son propre mariage. En procédant ainsi, Richard montrait à quel point il respectait ses deux amis.

— Cara, dit Richard, veux-tu prendre cet homme pour époux, puis l'aimer et l'honorer jusqu'à la fin des temps ?

— Oui, répondit la Mord-Sith d'une voix assurée qui s'entendit parfaitement au fin fond de la place.

— Benjamin, enchaîna Kahlan, veux-tu prendre cette femme pour épouse, puis l'aimer et l'honorer jusqu'à la fin des temps ?

— Oui, répondit le général d'un ton tout aussi ferme.

— Alors, devant vos amis et votre peuple, je vous déclare unis pour l'éternité.

Sous les acclamations de la foule, et alors que les Mord-Sith écrasaient discrètement une larme, les deux époux s'embrassèrent.

Lorsque le silence fut revenu – quand le baiser s'interrompit enfin – Richard invita ses deux amis à venir se placer à côté de lui et de sa femme.

Au pied de l'estrade, Berdine pleurait de joie sur l'épaule de Nyda. Du coin de l'œil, Kahlan vit que Rikka, les yeux humides, portait dans les cheveux un ruban rose que Nicci lui avait offert.

Droit comme un « i », Richard balaya du regard la foule maintenant silencieuse qui lui faisait face.

En fermant les yeux, Kahlan aurait pu croire que l'endroit était désert, tant on aurait pu entendre voler une mouche.

Puis le Sourcier prit la parole :

— Exister dans un vaste univers pendant l'équivalent d'une seconde, à l'échelle cosmique, voilà le cadeau que nous fait la vie. Cette fête éphémère est la seule que nous aurons jamais, et sa fin est écrite dans les étoiles. Après notre mort, l'Univers continuera, indifférent à notre disparition. Mais tant que nous sommes présents, nous appartenons à cette immensité, et notre vie est liée à toutes les autres. Chacun de nous a eu la chance de recevoir ce magnifique cadeau qui n'appartient qu'à lui. On peut offrir sa vie, si on en a envie, mais nul n'a le droit de nous la prendre. C'est la leçon à tirer de tout ce que nous avons dû traverser…

Cara enlaça son ami, lui jetant les bras autour du cou.

— Richard, merci pour tout ce que tu as fait !

— Tout l'honneur aura été pour moi, Cara.

— Au fait, souffla la Mord-Sith, Shota m'a rendu une petite visite, il y a quelque temps. Elle m'a donné un message pour toi.

— Vraiment ?

— Si tu repasses un jour par l'Allonge d'Agaden, elle te tuera.

Richard en sursauta de surprise.

— Elle a dit ça ? Pour de bon ?

— Oui, mais elle souriait comme une enfant…

À cet instant, la cloche sonna l'heure des dévotions.

Avant que la foule ait pu réagir, Richard parla de nouveau :

— Il n'y aura plus de dévotions, mes amis ! Vous n'aurez plus à vous agenouiller devant moi, ni devant personne d'autre.

» Votre vie vous appartient. Redressez-vous fièrement et vivez-la jusqu'au bout !

Terry Goodkind

La Machine à présages

L'Épée de Vérité – livre douze

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Chapitre premier

— Les ténèbres… Il y a les ténèbres…, murmura le gamin.

Richard fronça les sourcils, doutant d'avoir bien entendu. Puis il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Visiblement inquiète, Kahlan paraissait déconcertée, tout comme lui.

Le gamin reposait sur un tapis posé à même le sol devant une tente couverte de colliers de perles colorées. Ces derniers temps, le marché en plein air qui s'étendait au pied du palais était devenu une petite cité où se pressaient des centaines de pavillons, de chariots et d'étalages. Les milliers de gens venus des quatre coins du pays – et parfois de plus loin que ça – pour la célébration du grand mariage, la veille, s'étaient aujourd'hui rués sur le marché. Pris d'une frénésie d'achat, ils acquéraient aussi bien des souvenirs que du pain frais, de la viande rôtie, des boissons et des potions exotiques et, justement, des colliers de perles colorées.

Le souffle dangereusement court, le garçon gardait les yeux fermés. Se penchant un peu plus vers lui, Richard murmura :

— Les ténèbres ?

Le gamin acquiesça presque imperceptiblement.

— Oui, les ténèbres sont partout…

Bien entendu, il n'en était rien. De beaux rayons de soleil matinaux venaient réchauffer les badauds qui déambulaient dans le labyrinthe de « rues » qui s'était naturellement créé entre les divers étals et les véhicules. Mais le gamin, Richard l'aurait parié, n'avait sûrement pas conscience de l'atmosphère festive qui l'entourait.

Ses propos, apparemment dépourvus d'agressivité, avaient un sens caché. En eux, on sentait comme une noirceur qui concernait un tout autre endroit que le paisible marché.

Du coin de l'œil, Richard vit des promeneurs ralentir le pas pour mieux regarder le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice accroupis devant un jeune garçon malade et sa mère. Tout autour, la musique entraînante des artistes des rues peinait à couvrir le brouhaha des conversations, des éclats de rire et d'une multitude d'âpres marchandages. Pour la plupart des gens, voir en chair et en os le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice était une expérience rare et inoubliable. Un moment de leur vie qu'ils raconteraient encore dans dix ou vingt ans, une fois retournés chez eux.

Des gardes de la Première Phalange se tenaient un peu à l'écart. Mais eux, ils s'intéressaient à la foule, attentifs au moindre détail

inquiétant. Et bien qu'il n'y eût aucune raison de redouter des problèmes, ils faisaient en sorte que les curieux n'approchent pas trop du couple qu'ils avaient mission de protéger.

Cela dit, tout le monde était d'excellente humeur. Après les années de guerre, une période de malheur et de souffrance, la paix revenue apportait avec elle des promesses de prospérité et de bonheur. Le mariage de la veille, aux yeux de tous, marquait le début d'une nouvelle ère. Le prologue à un monde empli de merveilles que nul n'aurait jamais osé imaginer.

Au milieu de tant d'allégresse, les sombres paroles du gamin paraissaient déplacées – un discours qui n'appartenait pas vraiment au monde réel.

Dans sa robe blanche chatoyante, le symbole même de son statut de Mère Inquisitrice, Kahlan semblait nimbée d'une aura, comme si elle était un esprit du bien venu visiter l'humanité par cette belle matinée de début du printemps. Alors que le Sourcier soulevait la tête du garçon, sa compagne tendit une gourde d'eau vers sa bouche aux lèvres craquelées.

— Tu peux essayer de boire une gorgée ?

Le gamin fit mine de ne pas avoir entendu, et il ne manifesta pas la moindre intention de se désaltérer.

— Je suis seul…, souffla-t-il d'une voix brisée. Si seul…

Émue par tant de détresse, Kahlan tapota l'épaule décharnée du gamin.

— Mais non, tu n'es pas seul…, affirma Richard avec un optimisme qu'il n'était déjà plus très certain de ressentir. Il y a plein de gens autour de toi. Et ta mère est là.

Derrière ses paupières closes, les yeux de l'enfant roulèrent furieusement, comme s'il cherchait quelque chose dans les ténèbres.

— Pourquoi m'ont-ils tous abandonné ?

Kahlan posa une main sur la poitrine du gamin, dont le souffle était de plus en plus heurté.

— Abandonné ? De quoi parles-tu ?

— Pourquoi m'ont-ils laissé seul dans les ténèbres et le froid ?

— Qui t'a abandonné ? demanda Richard, concentré au maximum pour capter et comprendre les paroles du garçon. Et où t'a-t-on abandonné ?

— J'ai fait des rêves…, dit le gamin, le ton un peu plus affirmé.

Richard plissa le front, surpris par ce brusque changement de sujet.

— Quel genre de rêves, petit ?

— Pourquoi ai-je fait ces rêves ? souffla le gamin, de nouveau paniqué.

Une question qu'il s'adressait à lui-même et qui n'appelait pas de réponse, comprit Richard.

— Nous ne comprenons pas ce que…, commença Kahlan, résolue à essayer d'en savoir plus, même si elle partageait l'analyse du Sourcier.

— Le ciel est-il toujours bleu ?

Kahlan échangea un bref regard avec Richard.

— D'un bleu magnifique, oui, répondit-elle.

Mais le garçon ne parut pas avoir entendu.

Continuer à bombarder le gamin de questions n'avait aucun sens, décida Richard. À l'évidence, il était gravement malade et il délirait. Dans ces conditions, à quoi bon tenter d'en savoir plus long ?

La petite main du garçon se referma soudain sur l'avant-bras de Richard.

Entendant le bruit de l'acier qui frotte contre du cuir, le Sourcier leva une main, sans se retourner, pour ordonner aux soldats de remettre leur arme au fourreau.

— Pourquoi m'ont-ils abandonné ? demanda de nouveau le garçon.

Richard se pencha un peu plus. Avec un peu de chance, il parviendrait à calmer l'enfant.

— Où t'ont-ils abandonné ?

Le gamin ouvrit les yeux si brusquement que Richard et Kahlan en sursautèrent de surprise. Comme s'il essayait de sonder son âme, le petit malade riva son regard dans celui du Sourcier. Et sa main exerça sur l'avant-bras de Richard une pression étonnamment forte, pour un gamin si fragile.

— Les ténèbres sont dans le palais…

Un frisson glacé courut le long de l'échine de Richard. Refermant les yeux, le garçon se laissa retomber sur sa paillasse improvisée. Malgré sa volonté de se montrer rassurant et doux, le Sourcier parla d'un ton presque cassant :

— Que racontes-tu donc ? Dans le palais, des ténèbres ? Quelles ténèbres ?

— Les ténèbres cherchent… les ténèbres…, murmura le gamin avant de marmonner quelques mots inintelligibles.

Sourcils de plus en plus froncés, Richard tenta de trouver une logique dans ce délire verbal.

— Que veux-tu dire ? Les ténèbres cherchent les ténèbres ? C'est…

— Il me trouvera… Je sais qu'il me trouvera…

Comme s'il n'avait plus la force de lever le bras, la main du garçon glissa du poignet de Richard. Celle de Kahlan vint la remplacer tandis que les deux époux, silencieux, attendaient que l'enfant reprenne la parole. Mais il ne parut pas en avoir l'intention.

Pour le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice, il était temps de rentrer au palais, où des gens les attendaient sûrement.

De toute façon, songea Richard, même si le garçon parlait de nouveau, ça ne risquait guère d'être plus clair… Debout près de lui, la

mère se tordait nerveusement les mains.

— Quand il est comme ça, souffla-t-elle, il me fait peur… Seigneur Rahl, je ne voulais pas vous déranger, et… Oh ! je suis vraiment désolée !

On eût dit une femme prématurément vieillie par l'inquiétude…

— Vous ne m'avez pas dérangé, parce que c'est mon devoir… Je suis venu ici pour voir les gens qui n'ont pas pu assister au mariage, hier. Beaucoup d'entre vous ont parcouru de très grandes distances, je le sais… La Mère Inquisitrice et moi tenons à vous manifester notre gratitude. Nous sommes touchés que vous vous soyez déplacés pour fêter l'union de nos amis.

» Je n'aime pas voir des gens souffrir comme vous souffrez, votre fils et vous. Nous allons dénicher un guérisseur, pour qu'il vienne déterminer ce qui ne va pas… Qui sait, une potion fera peut-être des miracles ?

La femme secoua la tête.

— J'ai consulté beaucoup de guérisseurs, mais ils sont impuissants…

— Vous en êtes sûre ? demanda Kahlan. Ici, certains sont très doués, vous savez ?

— Je l'ai déjà montré à une femme très puissante, loin d'ici, dans la trace de Kharga. Une Pythie-Silence…

— Une Pythie-Silence ? De quel genre de guérisseuse s'agit-il ?

Détournant le regard, la mère du gamin hésita un moment.

— Eh bien, c'est une femme dotée de très grands talents… Enfin, c'est ce qu'on m'a dit… Les Pythies-Silence ont des pouvoirs remarquables, et j'ai pensé qu'elle pouvait m'aider. Mais Jit – c'est son nom, Jit – a dit qu'Henrik est « spécial ». Spécial, mais pas malade…

— Et il a souvent des crises de ce type ? demanda Kahlan.

La femme referma une main sur le devant de sa robe toute simple, torturant le tissu.

— C'est rare, mais ça arrive… Il voit des choses. À travers les yeux des autres, je crois…

Kahlan posa la main sur le front du garçon, l'y laissa un moment, puis passa les doigts dans les cheveux du petit malade.

— Et si c'était la fièvre, tout simplement ? Il est brûlant… Des cauchemars provoqués par la fièvre, oui…

La femme acquiesça.

— C'est vrai, quand il voit des choses à travers les yeux des autres, il a la fièvre et des nausées, et… (La mère d'Henrik regarda Richard.) Ce sont des prédictions, je pense… Quand il est malade comme ça, il prédit l'avenir…

Comme Kahlan, Richard penchait plutôt pour un délire induit par

la fièvre, mais il le garda pour lui. La pauvre femme semblait assez bouleversée comme ça…

De plus, le Sourcier n'avait aucune affinité pour les augures, présages et autres prophéties. En fait, il les détestait autant qu'il abominait les énigmes et les charades. Selon lui, les gens faisaient toute une affaire de babillages sans intérêt…

— Le tableau n'a pas l'air si spécial que ça, se décida-t-il quand même à dire. Pour moi, c'est l'effet de la fièvre. Les enfants y sont très sensibles.

La mère d'Henrik n'en crut pas un mot, c'était visible, mais elle ne sembla pas décidée à contredire le seigneur Rahl en personne. Dans un passé somme toute récent, le maître de D'Hara était redouté de tous ses sujets, qui avaient d'excellentes raisons de ne pas le contrarier.

Comme les vieilles rancunes, les anciennes peurs avaient la peau dure.

— Il a peut-être mangé quelque chose qui ne lui a pas réussi, hasarda Kahlan.

— Non, nous avons pris le même repas, très exactement… (La mère d'Henrik dévisagea longuement ses interlocuteurs.) Mais les molosses se sont de nouveau attaqués à lui…

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Richard, de plus en plus perplexe.

La femme s'humecta les lèvres du bout de la langue.

— Des molosses… enfin, plutôt des chiens sauvages, sont venus rôder autour de notre tente, hier. J'étais allée acheter une miche de pain, et Henrik surveillait nos colliers de perles. Quand il a vu les chiens, il s'est caché sous la tente, mort de peur. À mon retour, j'ai vu ces sales bêtes rôder autour, tous les poils hérissés. Ces chiens reniflaient comme s'ils étaient en chasse, mais je les ai fait déguerpir avec un bâton. Et ce matin, Henrik était… comme ça.

Richard voulut dire quelque chose, mais Henrik s'assit soudain, les yeux fous, et griffa férocement l'air comme s'il était un fauve acculé par des chasseurs.

Le Sourcier se leva d'un bond, tirant sa femme en arrière. De nouveau, les soldats dégainèrent leur arme.

Vif et rapide comme un lièvre, Henrik se leva et s'enfonça dans la foule, se faufilant entre les jambes des passants. Deux soldats le prirent immédiatement en chasse, mais il se glissa sous un chariot, ressortant très vite de l'autre côté. Trop grands pour l'imiter, les deux hommes durent faire le tour du véhicule, et lui concéder ainsi dix bonnes longueurs d'avance.

Connaissant les membres de la Première Phalange, Richard ne crut pas un instant que ça suffirait à les semer.

Henrik et ses poursuivants furent bientôt hors de vue.

Baissant les yeux, Richard s'avisa que le gamin avait réussi à griffer Kahlan.

— Ce n'est qu'une égratignure, sur le dos de ma main, le rassura la Mère Inquisitrice. Je vais bien, mais sa réaction m'a surprise, c'est tout…

Richard inspecta sa propre main et vit qu'elle saignait aussi.

— Inutile de t'inquiéter pour moi non plus…, soupira-t-il.

Le capitaine de son escorte, épée au poing, vint se camper devant lui.

— Nous le trouverons, seigneur Rahl… Dans les plaines d'Azrith, il n'y a guère d'endroit où se cacher. Ne vous inquiétez pas, il n'ira pas loin…

Malgré ses propos rassurants, l'homme ne semblait pas heureux qu'on ait osé faire saigner le seigneur Rahl. Et qu'il s'agisse d'un enfant ne l'apaisait pas le moins du monde.

— Ce sont des égratignures, comme l'a dit la Mère Inquisitrice… Mais capitaine, j'aimerais que vous retrouviez ce petit…

Tous les gardes se tapèrent du poing sur le cœur.

— Considérez que c'est chose faite, seigneur Rahl…, assura l'officier.

— Parfait… Quand vous lui aurez mis la main dessus, ramenez-le à sa mère. Il y a des guérisseurs sur ce marché, parmi les colporteurs et les marchands. Choisissez-en un et voyez s'il peut aider Henrik.

Pendant que l'officier chargeait une partie de ses hommes de traquer l'enfant, Kahlan approcha de Richard et souffla :

— Il faudrait retourner au palais… Nos invités nous attendent…

Richard acquiesça puis se tourna vers la mère d'Henrik.

— J'espère que votre fils se rétablira très vite…

Sur ces mots, le Sourcier se dirigea vers l'imposant haut plateau sur lequel trônait le Palais du Peuple. Son fief, hérité en même temps que la couronne de D'Hara. Un pays, se souvint-il, dont il avait ignoré l'existence pendant presque toute sa vie. Et par bien des aspects, un empire dont il était le maître, mais qui continuait à être un mystère pour lui…

Chapitre 2

— Un sou pour te dire ton avenir, messire ?

Richard s'arrêta pour mieux regarder la vieille femme assise en tailleur à l'entrée d'un des innombrables grands couloirs du palais. Adossée à un mur, au pied d'une arche de marbre à la hauteur vertigineuse, afin de ne pas être sur le chemin des promeneurs, la femme essayait de deviner si elle venait de se gagner un client. Un baluchon reposait à côté d'elle, près de sa canne de marche. Vêtue d'une robe de laine grise très simple mais impeccable, la devineresse des rues portait un châle couleur crème pour se protéger des ultimes rigueurs de l'hiver. Si on était officiellement au printemps, les promesses du renouveau tardaient à se réaliser.

Sans doute pour se rendre présentable, la vieille femme lissa les mèches de cheveux châtain grisonnant qui ondulaient sur ses tempes. Ayant remarqué ses yeux légèrement voilés, sa façon d'incliner la tête sans river le regard sur lui et ses mouvements hésitants, Richard aurait juré qu'il avait affaire à une aveugle. Contrainte de se fier à son ouïe, elle n'avait pas pu reconnaître le seigneur Rahl et son épouse. Dans le même ordre d'idées, elle n'avait aucun moyen d'appréhender la grandeur des lieux où elle se tenait.

Non loin de l'endroit où elle était assise, une des nombreuses passerelles du palais – presque un pont, à vrai dire – traversait le couloir au niveau du deuxième étage. Des promeneurs en grande conversation l'empruntaient dans les deux sens, indifférents à leur environnement. Accoudés à la balustrade, d'autres passants contemplaient au contraire le spectacle qui s'offrait à eux en contrebas. Plus perspicaces que la moyenne, certains ne quittaient pas du regard le seigneur Rahl, sa compagne et les gardes qui les escortaient. Parmi ces curieux, beaucoup étaient des visiteurs venus spécialement pour le mariage, et c'était la première fois qu'ils apercevaient le maître de D'Hara.

Même si le Palais du Peuple se trouvait sous un seul et unique toit – au moins en apparence –, il s'agissait en réalité d'une mégalopole construite au sommet de l'immense haut plateau qui dominait les plaines d'Azrith. S'agissant du fief ancestral des seigneurs Rahl, le complexe n'était bien entendu pas *entièrement* ouvert au public. Cela posé, des milliers de gens résidaient dans les zones accessibles à tous. Des fonctionnaires, des artisans et des ouvriers occupaient l'essentiel des habitations, les autres étant réservées aux

visiteurs, dont le flot ne tarissait jamais. Un formidable réseau de couloirs reliait entre eux les divers secteurs de la gigantesque structure.

Pas très loin de l'endroit où se tenait la vieille femme, une boutique proposait des rouleaux de tissu. Au palais, les commerces occupaient depuis toujours une place de choix. Et à l'intérieur du haut plateau, sur chaque palier géant d'un incroyable escalier, à proximité des casernes et des postes de garde, d'autres échoppes offraient aux visiteurs et aux habitants du palais tout ce qu'un homme ou une femme pouvaient avoir envie d'acheter.

Sur un flanc du plateau, la rampe d'accès sinueuse que Richard et Kahlan venaient d'emprunter était la voie d'accès la plus rapide au palais. Très étroite et souvent dangereuse – il n'était pas question de faciliter la tâche à d'éventuels envahisseurs –, cette route n'était pas ouverte au public, qui devait impérativement passer par l'escalier, une fois franchies les lourdes portes d'entrée installées au pied du haut plateau. Parmi les visiteurs, beaucoup se contentaient de flâner sur le marché. Et si quelques-uns avaient le courage de gravir l'escalier jusqu'au bout, les plus nombreux s'estimaient déjà heureux de découvrir les étages intermédiaires du complexe.

Défendu par un pont-levis, sur la rampe d'accès, puis par les fabuleuses portes, le palais était tout simplement imprenable. Au fil des siècles, tous les assaillants, soumis à de rudes conditions de vie dans les plaines d'Azrith, avaient fini par renoncer longtemps avant d'avoir réussi à affamer ou à assoiffer les assiégés. Avant de battre en retraite, quelques fous avaient tenté un assaut massif, mais sans jamais trouver le défaut de la cuirasse du fief des seigneurs Rahl.

La vieille femme, songea Richard, avait dû souffrir pour gravir les milliers de marches. Et sa cécité ne lui avait sûrement pas facilité les choses. Même s'il y avait partout des gogos prêts à se faire soutirer de l'argent en échange de prédictions douteuses, le palais devait être le vivier le plus juteux, et l'appât du gain avait dû redonner ses jambes de vingt ans à la devineresse aveugle.

Sondant le couloir devant lequel la vieille femme montait la garde, Richard tendit l'oreille, captant l'écho toujours présent des bruits de pas et des conversations. Même si elle n'y voyait pas, la devineresse pouvait certainement estimer la taille des endroits où elle évoluait. Mais leur beauté, hélas, lui resterait à tout jamais inaccessible.

Richard eut le cœur serré à l'idée de tout ce que ratait la pauvre femme. Les colonnes de marbre d'une vertigineuse hauteur, les bancs délicatement sculptés, le sol en mosaïque brillant sous la lumière du soleil dispensée par les fabuleuses fenêtres qui perçaient les murs à une impensable hauteur. À part la forêt de Hartland, dans son pays natal, Richard n'avait jamais rien vu de plus beau que le Palais du

Peuple. Chaque jour, il s'émerveillait en pensant au génie qu'il avait fallu pour imaginer puis construire un tel chef-d'œuvre.

Depuis des millénaires, ce lieu merveilleux abritait des tyrans aux desseins maléfiques. Lorsque Richard y était venu pour la première fois, il en allait encore ainsi. Depuis qu'il avait pris le pouvoir, le Palais du Peuple, comme en d'autres trop rares occasions au cours de l'histoire, incarnait la volonté de paix et de prospérité du nouvel empire d'haran – mieux que cela, il en était le fer de lance !

— Un sou pour connaître mon avenir ? répéta Richard.

— Un marché avantageux, non ? lança la femme, très sûre d'elle.

— Tu veux dire que mon avenir ne vaut pas plus que ça ? J'espère bien que si…

La vieille femme sourit et ses yeux morts se braquèrent sur Richard.

— Ça, c'est seulement si tu ne tiens pas compte des présages.

La devineresse tendit une main – une question muette fort éloquente. Richard posa sans hésiter un sou dans sa paume ouverte. Sans nul doute, la vieille femme n'avait aucune autre façon de subvenir à ses besoins. Être aveugle lui conférait un complément de crédibilité, car les gens devaient imaginer que sa « vision intérieure » était d'autant plus forte. En d'autres termes, leur crédulité était excellente pour ses affaires…

— Un sou d'argent, messire, et pas de cuivre ? Je le sens au poids de la pièce… Voilà un homme qui accorde une grande valeur à son avenir.

— Et de quoi sera-t-il fait, cet avenir ? demanda Richard.

Non qu'il accordât une once d'importance aux dires d'une bonimenteuse – mais par principe, il voulait avoir quelque chose en échange de son argent.

Même si elle ne le voyait pas, la vieille femme continua à le « dévisager ». Soudain, son sourire s'effaça. Après une brève hésitation, elle parla enfin :

— Le toit va s'écrouler, dit-elle, l'air étonnée comme si les mots qui sortaient de ses lèvres étaient étrangers à sa pensée – très littéralement, on eût dit qu'ils lui avaient échappé.

Du coup, elle en resta muette.

Kahlan et quelques soldats levèrent les yeux vers la toiture qui recouvrait le palais depuis des millénaires. À première vue, elle semblait d'une solidité à toute épreuve.

Une étrange manière de dire la bonne aventure, pensa Richard. Mais au fond, il n'en avait rien à faire, car ce n'était pas son avenir qui l'intéressait dans cette affaire.

— Moi, je prédis que tu t'endormiras avec le ventre plein, cette nuit. Sur ta gauche, pas très loin d'ici, un traiteur vend des plats

chauds délicieux. Avec un sou d'argent, tu t'offriras un festin. Prends soin de toi, gente dame, et profite bien de ton séjour au palais.

La femme sourit de nouveau – pour exprimer sa gratitude, cette fois.

— Merci, messire…

Sur ces entrefaites, la Mord-Sith Rikka déboula au pas de course et vint se camper devant son seigneur. D'un geste vif, elle envoya sa natte blonde derrière son épaule gainée de cuir marron. Habitué à voir les Mord-Sith en uniforme rouge, Richard avait du mal à se faire à ce changement de mode – un autre signe que la très longue guerre était terminée. Mais bien que sa tenue fût moins intimidante, Rikka restait impressionnante quand elle n'était pas contente du tout, comme à l'instant même. Et ça, c'était typique des Mord-Sith telles qu'on les avait toujours connues.

— Je vois qu'on ne m'a pas menti… Vous saignez… Qu'est-il arrivé ?

Rikka n'exprimait pas seulement une inquiétude légitime. À l'évidence, elle bouillait de rage à l'idée que le seigneur Rahl, l'homme qu'elle avait juré de protéger au péril de sa vie, se soit une fois de plus rué vers les ennuis. Du coup, elle exigeait de savoir ce qui était arrivé, et dans les moindres détails.

— Ce n'est rien, juste une égratignure qui ne saigne déjà plus.

Rikka baissa les yeux sur la main de Kahlan et eut une moue éloquente.

— Vous êtes obligés de tout faire en même temps, tous les deux ? J'ai toujours su que nous n'aurions pas dû vous laisser partir sans une Mord-Sith pour veiller au grain. Cara sera furieuse, et je ne vois pas comment on pourrait l'en blâmer…

Histoire d'apaiser Rikka, Kahlan lui sourit gentiment.

— Ce n'est qu'une égratignure, Richard te l'a déjà dit… Quant à Cara, je crois qu'elle a surtout des raisons d'être heureuse et épanouie, aujourd'hui…

Rikka ne daigna pas répondre à cette objection et changea de sujet :

— Seigneur Rahl, Zedd veut vous voir. Il m'a envoyée vous chercher.

— Seigneur Rahl ? s'exclama la devineresse aveugle. (Elle tira sur la jambe de pantalon de Richard.) Par les esprits du bien ! si j'avais su ! Seigneur Rahl, pardonnez-moi, je vous en prie. J'ignorais votre identité, sinon je n'aurais pas…

Richard tapota l'épaule de la vieille femme pour lui faire comprendre que ses excuses étaient inutiles.

— Rikka, mon grand-père a-t-il dit ce qu'il me veut ?

— Non, mais à sa façon de parler j'ai deviné que c'est important… Mais vous connaissez Zedd, avec lui, c'est toujours comme ça.

Kahlan ne put s'empêcher de sourire. Et Richard n'eut pas besoin d'un dessin pour comprendre ce que voulait dire Rikka.

Alors que Cara, depuis des années, assurait sa protection et celle de la Mère Inquisitrice, Rikka avait passé beaucoup de temps avec Zedd dans la Forteresse du Sorcier. Avec le temps, elle s'était habituée au péché mignon du vieil homme – croire dur comme fer que tout était urgent, dès qu'il était concerné.

À force de le fréquenter, Rikka s'était prise d'affection pour le sorcier, et elle veillait sur lui comme une mère poule. Après tout, c'était le grand-père du seigneur Rahl, et le Premier Sorcier en exercice. De plus, comme tout le monde, Rikka savait à quel point Richard tenait à lui…

— Très bien, Rikka, allons voir quelle mouche a encore piqué ce bon vieux Zedd !

Richard fit mine de s'éloigner, mais la vieille femme le retint en tirant de nouveau sur sa jambe de pantalon.

— Seigneur Rahl, je ne veux pas d'argent de votre part, surtout alors que je suis votre humble invitée en ce palais. Reprenez votre sou et soyez assuré de mon éternelle gratitude pour ce geste généreux…

— Un marché est un marché, dit Richard, et tu ne m'as pas escroqué. Tu m'as révélé quelque chose sur l'avenir, et moi, je t'ai rémunérée…

La devineresse lâcha le pantalon du Sourcier.

— Dans ce cas, seigneur Rahl, tenez compte de ce présage, car il n'est pas mensonger.

Chapitre 3

Alors qu'elle suivait Rikka dans les couloirs privés du palais – beaucoup plus étroits que les autres et aux murs chaudement lambrissés – Kahlan repéra Zedd, debout avec Cara et Benjamin devant une fenêtre qui surplombait une petite cour intérieure formée par une saillie rectangulaire du mur d'enceinte du palais. Non loin de la fenêtre, une porte toute simple donnait accès via un escalier à cet atrium où un petit prunier poussait près d'un banc de bois posé sur un socle de pierre recouvert de lierre. Si petit que fût ce jardin, c'était un havre de paix où un peu de la lumière et de l'air du monde extérieur parvenait à s'infiltrer jusque dans les entrailles du complexe.

Kahlan se sentait beaucoup mieux depuis que Richard et elle avaient quitté les corridors et les places publiques où tous les regards étaient sans cesse rivés sur eux. Et lorsque Richard lui passa un bras autour de la taille, l'attirant vers lui un moment, elle éprouva une profonde sensation de paix. En règle générale, les deux époux évitaient les manifestations de ce genre quand ils n'étaient pas seuls – ou presque, comme en cet instant.

Resplendissante dans son uniforme de cuir blanc, sa natte blonde impeccable comme à l'accoutumée, Cara regardait par la fenêtre. Bien entendu, son Agiel pendait au bout d'une chaîne à son poignet. D'un simple mouvement, elle pouvait ainsi propulser dans sa paume cette arme à l'aspect anodin mais aux effets dévastateurs. Quand elle était de blanc vêtue, comme en ce jour, l'Agiel en cuir rouge évoquait une tache de sang sur une nappe blanche immaculée. Une simple tige de cuir, mais aussi dangereuse, et potentiellement mortelle, que la femme qui la maniait.

Son uniforme de général un rien froissé, Benjamin portait sur le côté gauche une épée à la garde d'argent étincelante. En dépit des apparences, ce n'était pas un accessoire de parade. En de multiples occasions, Kahlan avait vu cet homme combattre avec le courage et le cœur d'un lion. Dans un passé pas si lointain, c'était elle qui l'avait nommé général, et rien ne lui avait jamais fait regretter ce choix.

S'attendant à les voir en tenue décontractée, Kahlan fut un peu surprise que ses deux amis soient habillés et équipés comme si la guerre n'était pas finie. Mais pour eux, supposa-t-elle, il n'y avait jamais de raisons suffisantes pour se relâcher. Protéger Richard, le seigneur Rahl, resterait à tout jamais l'unique but de leur existence.

Assez ironiquement, l'homme sur lequel ils veillaient était au

moins aussi redoutable qu'eux. Dans sa tenue de sorcier de guerre noir et or, le seigneur Rahl en imposait à tout le monde. Mais Richard n'était pas *que* le maître de D'Hara. L'Épée de Vérité qui battait sur sa hanche n'avait rien d'une arme banale et elle n'appartenait pas à un escrimeur lambda. Grâce à sa lame, le Sourcier de Vérité était un extraordinaire guerrier. Mais il avait bien d'autres cordes à son arc…

— Vous ont-ils épiés toute la nuit ? demanda Zedd à Cara au moment où Richard et Kahlan arrivaient à leur hauteur.

— Je n'en sais rien, marmonna la Mord-Sith sans se détourner de la fenêtre. C'était ma nuit de noces, et j'avais d'autres préoccupations.

Du coin de l'œil, Richard vit que sa vieille amie était rouge comme une pivoine.

— C'est bien naturel, fit Zedd avec un gentil sourire.

Se tournant vers Richard et Kahlan, il les salua d'un autre sourire – mais pas très convaincant, ne put s'empêcher de noter la Mère Inquisitrice.

Sans laisser à son grand-père le temps de pérorer, Richard entra dans le vif du sujet :

— Cara, que se passe-t-il ?

La Mord-Sith se retourna, un éclair de colère passant dans ses yeux.

— Quelqu'un nous a espionnés dans notre chambre !

— Tu en es sûre ?

L'expression de Richard ne trahit rien de ce qu'il pensait peut-être d'une déclaration si saugrenue. D'ailleurs, nota Kahlan, il n'avait pas exprimé de doutes, car sa question était sincère. Et la Mord-Sith, c'était tout aussi notable, n'avait pas dit que Benjamin et elle s'étaient *sentis* observés. La connaissant, Kahlan savait bien qu'elle n'était pas du genre à s'affoler pour rien.

— La journée d'hier a été riche en événements, dit Richard, et une foule de gens sont venus exclusivement pour vous voir, Benjamin et toi… (Il désigna Kahlan.) Encore aujourd'hui, quand nous sommes enfin seuls, j'ai l'impression que des centaines de regards pèsent toujours sur nous.

— Les Mord-Sith ont l'habitude d'être regardées en permanence, dit Cara, visiblement vexée qu'on puisse la croire capable d'imaginer de telles choses.

— C'est vrai, mais on les regarde toujours du coin de l'œil, à la dérobée.

— Et alors ?

— Hier, c'était différent… Cara, tu n'as pas l'habitude qu'on t'observe ainsi. Tout le monde te regardait ouvertement, et ça ne t'est jamais arrivé. Après cette expérience, ton imagination peut t'avoir joué un tour.

Cara réfléchit un moment, comme si cette possibilité ne lui avait jamais traversé l'esprit.

— Non, finit-elle par dire. Quelqu'un m'épiait, un point c'est tout !

— D'accord… Et quand as-tu eu cette impression pour la première fois ?

— Un peu avant l'aube. Il faisait encore nuit… Au début, j'ai cru qu'il y avait quelqu'un dans la chambre. Mais nous y étions seuls.

— Cara, tu es certaine que c'était toi, l'objet de l'attention de l'espion ? demanda Zedd.

Une question anodine, en apparence. Mais Kahlan devina immédiatement où le vieil homme voulait en venir.

— Vous pensez que c'était moi ? lança Benjamin, sortant de son mutisme.

Zedd riva un regard perçant sur le grand général aux cheveux blonds.

— Non, je me demandais si c'était bien vous deux qu'on épiait…

— Il n'y avait personne d'autre avec nous, marmonna Cara.

— Certes, mais vous étiez dans l'une des multiples chambres du seigneur Rahl.

La Mord-Sith comprit soudain, et son attitude changea du tout au tout. Oubliant sa colère, elle reprit son ton professionnel – un mélange de glace et de feu qui aurait fait baisser les yeux à plus d'une tête couronnée.

— Vous suggérez que quelqu'un a regardé dans cette chambre pour voir si le seigneur Rahl y était ?

Exactement l'idée de Zedd…

— Y avait-il des miroirs dans la pièce ? demanda le vieil homme.

— Des miroirs ? Eh bien, je…

— Il y en a deux, intervint Kahlan. Un miroir en pied près de la bibliothèque et un autre, plus petit, sur la coiffeuse.

La chambre était un des cadeaux de mariage offerts par Richard et Kahlan. Quand il résidait au palais, le seigneur Rahl disposait de plusieurs endroits où dormir, sans doute par souci de sécurité. Pour désorienter un éventuel tueur, il n'y avait en effet rien de mieux. Pour l'heure, Richard était très loin de connaître toutes les chambres où il pouvait se réfugier. Mais il en avait visité assez pour avoir choisi, en accord avec Kahlan, une des plus belles pour accueillir Cara et Benjamin lorsqu'ils séjourneraient au palais. Quoi de plus normal, en réalité ? Chef de la Première Phalange, Benjamin était en quelque sorte l'ange gardien du seigneur Rahl. Quant à Cara, sa plus proche garde du corps, elle était depuis longtemps devenue une amie…

En bon guide forestier, Richard estimait qu'une seule et unique chambre lui suffisait amplement. Et Kahlan partageait son opinion. De plus, ils avaient également plusieurs chambres au Palais des

Inquisitrices, en Aydindril, et on leur avait aménagé des points de chute dans une multitude d'autres endroits.

De toute façon, Kahlan se fichait de l'intendance, pourvu que Richard et elle soient ensemble. Curieusement, quelques-uns de leurs meilleurs souvenirs étaient liés à la cabane des plus rudimentaires où ils avaient passé tout un été, dans les montagnes de Terre d'Ouest.

Cara s'était montrée ravie d'habiter au palais. Probablement parce que sa chambre était très proche de celle du seigneur Rahl et de son épouse.

— Pourquoi cette question sur les miroirs ? voulut savoir Benjamin.

Comme son attitude, sa voix avait changé. Désormais, c'était le général responsable de la sécurité du seigneur Rahl qui parlait, et ça s'entendait.

— Eh bien, répondit Zedd, d'après ce que je sais, certains sorciers dévoyés peuvent utiliser des formes perverties de magie pour transformer les miroirs en fenêtres, ou quelque chose comme ça…

— Ce sont des racontars, demanda Richard, ou tu es sûr de tes sources ?

— Des racontars…, admit Zedd avec un soupir. Mais parfois, les rumeurs ont un fond de vérité.

— Et qui peut accomplir ce genre d'exploit ?

Au ton de sa voix, Kahlan sut que ce n'était plus le petit-fils de Zedd qui parlait, mais le seigneur Rahl dans toute sa puissance. La nervosité gagnait tout le monde, semblait-il, et ça n'augurait rien de bon.

— Richard, je n'en sais rien ! Moi, j'en suis incapable, en tout cas. Ce pouvoir me dépasse, en postulant qu'il existe vraiment. Ce sont des rumeurs, et je n'en sais pas plus.

— Pourquoi espionner le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice ? demanda Cara.

À l'évidence, cette éventualité lui déplaisait encore plus que l'idée d'être elle-même espionnée.

— Une excellente question, dit Zedd. Tu as entendu quelque chose ?

— Non. Je n'ai rien vu et rien entendu. Mais j'ai senti que quelqu'un nous regardait.

Zedd eut une moue dubitative.

— Bon, je protégerai la chambre avec un champ de force, histoire que plus personne ne viole votre intimité.

— Ta magie est-elle efficace contre les rumeurs ? demanda Richard.

Zedd se dérida enfin.

— Comment le savoir ? J'ignore si ce pouvoir existe vraiment. Y avait-il ou non un espion ? Au fond, personne ne peut le dire.

— Si, moi, insista Cara.

— La solution la plus simple n'est-elle pas de recouvrir les miroirs ? avança Kahlan.

— Non, répondit Richard. Pour moi, il ne faut surtout pas recouvrir les miroirs. Et pas davantage protéger la chambre avec un champ de force.

— Et pourquoi donc ? demanda Zedd, les poings plaqués sur les hanches.

— S'il y avait vraiment un espion, recouvrir les miroirs ou utiliser un champ de force l'empêchera de continuer à regarder.

— C'est l'idée générale, souligna Kahlan.

— Nos ennemis seront alertés et nous ne découvrirons jamais qui nous espionne.

D'un index décharné, Zedd se gratta le crâne, ébouriffant encore plus sa tignasse blanche.

— Je ne te suis plus, mon garçon…

— Si l'espion en avait après Kahlan et moi, il sait que nous n'occupions pas cette chambre hier. Si nous ne prenons aucune mesure défensive, et si Cara ne se sent pas épiée la nuit prochaine, nous serons sûrs que Benjamin et elle ne sont pas la cible de nos ennemis. Parce que ceux-ci iront regarder ailleurs pour nous trouver, Kahlan et moi…

Connaissant Richard mieux que personne, Kahlan paria qu'il avait une idée derrière la tête.

— C'est bien raisonné, concéda Cara en jouant distraitement avec la chaîne de son Agiel. Si rien ne se passe cette nuit, ça voudra dire que la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl étaient visés.

— Ou ça signifiera que tu as tout imaginé, crut bon de souligner Zedd.

— Comment démasquer cet espion ? demanda Benjamin, neutralisant la cinglante contre-attaque de sa femme. Qui peut avoir des pouvoirs pareils ?

— Ai-je jamais dit que ces gens existaient ? lâcha Zedd en haussant les épaules. Je n'ai pas connaissance d'une magie de ce type, j'en ai seulement entendu parler. Et je crois que nous nous laissons tous emporter par notre imagination. Ce soir, il faudra essayer d'être un peu plus objectifs, d'accord ?

— Je serai plus vigilante, souffla Cara après un moment de réflexion, mais je maintiens qu'on m'espionnait.

À l'expression de Richard, Kahlan devina qu'il était déjà en train de penser à quelque chose de différent. Ayant le même sentiment, les autres attendirent en silence qu'il s'exprime.

— L’un de vous a-t-il déjà entendu parler de la trace de Kharga ? finit-il par demander.

Chapitre 4

— La trace de Kharga ? répéta Benjamin.

Crochetant son ceinturon d'un pouce, il baissa les yeux, le front plissé, et fouilla dans ses souvenirs. Alors que Zedd secouait la tête, Kahlan vit que Rikka connaissait la réponse. Mais elle se garda bien de parler, se contentant de consulter Cara du regard. Comme toutes les Mord-Sith, elle s'en remettait à son autorité implicite.

— La trace de Kharga se trouve dans les Terres Noires, annonça l'épouse de Benjamin.

Richard capta le subtil changement de ton de son amie. Intrigué, il tourna les yeux vers elle.

— Où ça ?

— Les Terres Noires, une région reculée de D'Hara… Au nord-est d'ici.

— Pourquoi ce nom ?

— La plus grande partie de cette région est hors de portée de la civilisation… C'est comme le Pays Sauvage chez vous… Une contrée isolée et inhospitalière. Mais ce ne sont pas de vastes plaines stériles, chez nous. Dans les Terres Noires, les montagnes hostiles alternent avec les forêts insondables. Du coup, il est impossible d'entrer en contact avec les tribus isolées, voire simplement de les localiser. En revanche, lorsqu'on s'aventure dans cette région, les indigènes risquent toujours d'apparaître par surprise…

Cara parlait sur son ton « professionnel », celui qu'elle adoptait toujours lorsque le seigneur Rahl lui demandait un rapport circonstancié. Mais quelque chose dans sa voix donnait la chair de poule…

— Là-bas, le ciel est plombé presque en permanence. Dans les Terres Noires, on voit rarement le soleil, et je crois que c'est de là qu'elles tirent leur nom.

Pour que Cara dise « je crois », songea Kahlan, il fallait qu'elle ait de sérieux doutes sur ses propos – comme si ce nom pouvait avoir des origines bien différentes, et pas rassurantes du tout.

— Mais des gens civilisés y vivent, dit Richard, puisque c'est une partie de D'Hara.

— Oui, acquiesça Cara. Dans la province de Fajin, où se trouve Saavedra, une sorte de capitale administrative, il y a des petites villes de-ci de-là dans les vallées et même des villages de montagne. Au-delà

de ces avant-postes de la civilisation s'ouvrent des terres de ténèbres et de solitude. Les gens ne s'éloignent jamais beaucoup des agglomérations, et quand ils s'y risquent, ils suivent les rares pistes balisées. On ne connaît pas grand-chose sur cette région, parce que le commerce y est inexistant. En partie parce qu'il n'y a rien à acheter là-bas, et personne à qui vendre quoi que ce soit…

— En partie ? répéta Richard. Quelles sont les autres raisons ?

— Les gens qui s'aventurent dans les Terres Noires en reviennent rarement… Même quand ils prennent toutes les précautions requises. De temps en temps, les natifs qui savent ne pas s'écarter des pistes et qui s'enferment chez eux la nuit disparaissent également.

— Que peux-tu me dire sur les causes de ces disparitions ?

— Pas grand-chose… Ces terres sont le royaume de la superstition, des arcanes maléfiques et des bouches cousues. Les gens ne parlent pas de ce qui les effraie pour éviter d'attirer le malheur sur eux.

Richard ne se contenta pas de cette explication.

— Cara, les superstitions n'ont jamais fait disparaître personne.

La Mord-Sith soutint bravement le regard de son seigneur.

— Selon certaines rumeurs, des charognards venus du royaume des morts chassent dans les Terres Noires.

Un lourd silence suivit cette sinistre déclaration.

— Dans les Contrées du Milieu, dit enfin Zedd, il y a des endroits comme celui-là. Dans certains cas, il s'agit de superstition, c'est vrai. Mais dans d'autres, les rumeurs n'en sont pas, si vous voyez ce que je veux dire.

Originaire des Contrées, Kahlan comprit parfaitement de quoi parlait le vieil homme.

— Eh bien, il en va de même pour les Terres Noires, dit Cara. Mais chez nous, les régions sauvages sont plus grandes et plus inaccessibles que chez vous. Dans les Terres Noires, si on a des ennuis, inutile d'espérer l'aide de quiconque.

— Y a-t-il seulement des habitants ? demanda Kahlan.

— Si cruelle, si hostile et si perdue que soit une terre, elle reste une patrie pour ceux qui y sont nés. La plupart des gens ne s'éloignent jamais beaucoup de ce qu'ils considèrent comme leur foyer. Parce qu'ils ont peur, ou parce qu'ils ne savent rien du monde qui les entoure.

— Cara a parfaitement raison, intervint Richard. N'oublions pas non plus que les habitants des Terres Noires ont combattu à nos côtés contre la tyrannie. Et ils ont subi des pertes cruelles.

— Exact, confirma Cara. Je connais quelques soldats de la province de Fajin, et ils se sont battus dignement. Cela dit, aucun ne venait de la trace de Kharga. D'après ce qu'on m'a dit, cette région est encore

plus inhospitalière que le reste des Terres Noires. Très peu de gens y habitent – si toutefois on y rencontre âme qui vive. Et personne n'a de raisons de s'y aventurer.

— D'où tires-tu tant d'informations sur les Terres Noires ? demanda Kahlan.

— Je n'en sais pas si long que ça, en réalité… Darken Rahl y avait de sombres alliances, et c'est pour ça que j'en ai entendu parler. En ma présence, il a dû mentionner une fois ou deux la trace de Kharga… (Cara secoua la tête pour en chasser de très mauvais souvenirs.) Les Terres Noires convenaient très bien à sa nature profonde et à celle de son père. Tous les deux étaient brutaux et régnaient par la peur sur les populations de ces lointaines contrées. Mon ancien maître disait souvent qu'il n'y avait pas d'autre moyen de « tenir » les Terres Noires.

» Comme son père, il chargeait parfois une Mord-Sith de rappeler à ces gens la « loyauté qu'ils devaient à D'Hara ».

— Tu y es donc allée ? demanda Richard.

— Non, jamais… À ma connaissance, aucune Mord-Sith encore vivante aujourd'hui n'y a été. (Le regard de Cara s'assombrit.) Plusieurs « émissaires » de Darken Rahl n'en sont jamais revenues. (Elle tourna la tête vers Richard.) Le plus souvent, il envoyait Constance.

Le Sourcier soutint en silence le regard de son amie. Lors de son incarcération au palais, il avait eu la malchance de connaître Constance. Et il avait même fini par la tuer…

Depuis la fin de la guerre, Richard et Kahlan avaient appris quelques petites choses sur D'Hara, mais il restait encore beaucoup de zones d'ombre. Ce très grand pays comptait une multitude de villes dont ils avaient longtemps ignoré jusqu'au nom. Et certaines régions, comme les Terres Noires, justement, étaient si solitaires qu'elles se gouvernaient pratiquement toutes seules.

— La plupart des gouverneurs de province et des dirigeants de grande ville sont ici, dit Benjamin. Si lointaines et si primitives que soient certaines régions du pays, aucune, ou presque, ne se serait permis de refuser une invitation du seigneur Rahl en personne. Si vous le désirez, nous pourrons interroger ces gens sur la trace de Kharga.

Richard acquiesça distraitement. À l'évidence, il était déjà passé à l'inconnue suivante de sa complexe équation intérieure.

— Richard, dit Zedd alors que les autres respectaient un silence religieux, j'ai entendu dire que tu avais un grand projet au sujet des livres du palais.

— Nous allons les classer, répondit Kahlan quand il devint évident que le Sourcier n'avait pas entendu la question.

— Les classer ?

— Oui, fit Richard, qui avait bien entendu, finalement. Nous avons

des milliers de livres, et il est quasiment impossible de trouver une information quand nous en avons besoin. Je n'ai même pas la possibilité de savoir si les réponses à mes questions se trouvent dans une de nos bibliothèques. Et personne ne sait ce qui se trouve sur les rayons.

» J'ai donc décidé de faire classer et indexer les ouvrages. Sachant qu'elle lit le d'haran et qu'elle connaît déjà très bien les bibliothèques, j'ai chargé Berdine de cette mission. Et Nathan l'assistera.

Zedd ne cacha pas son scepticisme.

— Richard, c'est un travail de titan. Même avec l'aide du prophète, je doute que ce soit réalisable. Mon garçon, il faudrait que je voie ce que tu fais et comment tu t'y prends.

— Pourquoi pas ? Viens avec moi, je te conduirai dans une des plus grandes bibliothèques, où Berdine s'est déjà mise au travail. J'avais l'intention d'y aller pour vérifier quelque chose…

Vérifier quoi ? Kahlan aurait donné cher pour le savoir. Alors que tout le monde se mettait en mouvement, elle prit Cara par le bras pour la retenir. À pas très lents, elles suivirent les autres, donnant l'impression de vouloir parler du mariage ou de la nouvelle vie d'épouse de Cara. À la connaissance de Kahlan, c'était une première pour une Mord-Sith. Avant l'avènement de Richard, l'idée qu'une femme en rouge fonde une famille aurait paru ridicule.

— Qu'y a-t-il ? souffla Cara.

Kahlan jeta un coup d'œil devant elle. Richard, Zedd, Benjamin et Rikka avaient pris de l'avance, et ils étaient plongés dans une grande conversation. De plus, les riches tapis étouffaient l'écho des voix autant que celui des pas.

— Quelque chose est en cours… J'ignore quoi, mais quand Richard a le mors aux dents, je m'en aperçois tout de suite.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je veux qu'une Mord-Sith veille sur lui en permanence.

— Mère Inquisitrice, j'ai pris cette décision dès que Zedd a évoqué la possibilité que l'espion ait cherché à épier le seigneur Rahl…

Soulagée, Kahlan sourit et tapota l'épaule de Cara.

— Ravie de voir que le mariage n'a pas émoussé tes réflexes.

— Ni les vôtres, dirait-on… Que se passe-t-il ?

— Ce matin, un gamin brûlant de fièvre a dit à Richard que les ténèbres sont partout dans le palais. Pour moi, il délirait, mais je sais que Richard l'a pris au sérieux.

» Un peu plus tard, une devineresse a prétendu que le « toit va s'écrouler ». Et pour finir, il y a cet espion qui regardait dans votre chambre…

— Et selon vous, qu'en a conclu le seigneur Rahl ?

Après un bref relâchement, le jour de ses noces, Cara en était

revenue à ses habitudes : parler du « seigneur Rahl » et de la « Mère Inquisitrice », et les vouvoyer tous les deux.

— Eh bien, le connaissant, je crois qu'il pense en avoir déjà fini avec la paix…

— Je savais bien que j'aurais dû mettre mon uniforme rouge, ce matin…

— Inutile de s'affoler, cela dit… Je suis prudente, c'est tout. Richard n'a quand même pas raison à tous les coups.

— Mère Inquisitrice, quand le seigneur Rahl est dans cet état, les ennuis ne tardent jamais à arriver.

— Tu marques un point, je dois l'admettre…

Chapitre 5

Alors que Zedd faisait les cent pas dans la grande bibliothèque, en prenant la table en chêne pour point d'ancrage, Kahlan remarqua que sa longue tunique s'enroulait autour de ses jambes étiques chaque fois qu'il faisait demi-tour. Derrière les fenêtres placées en hauteur, au niveau de la promenade qui faisait le tour de la salle, la Mère Inquisitrice vit que le ciel s'assombrissait à vue d'œil. Alors que le temps était radieux le matin, des giboulées menaçaient à présent de gâcher la fête.

Au niveau du sol de la bibliothèque, en quelque sorte le premier étage, il n'y avait aucune fenêtre. Une configuration étrange pour une salle toute en longueur qui devait se trouver sous le Jardin de la Vie, si le sens de l'orientation de Kahlan ne la trompait pas. Mais quand on avait affaire à un complexe si « biscornu », il n'était jamais simple de se repérer.

Dans un coin, Nathan était adossé à une colonne de marbre encore plus large que ses épaules pourtant impressionnantes. Avec sa chemise à jabot, ses cuissardes et sa cape verte attachée sur une seule épaule – sans parler de l'épée qui battait son flanc –, il ressemblait plus à un aventurier qu'à un prophète. Pourtant, il était le plus grand prophète vivant… Profitant de la lumière d'une lampe à réflecteur fixée à la colonne, il étudiait un ouvrage avec une concentration absolue.

Devant Kahlan, des piles de livres, certaines bien ordonnées et d'autres non, s'alignaient sur toute la longueur de la table. Des parchemins, des lampes, des encriers, des plumes et des chopes vides occupaient le peu d'espace non envahi par des volumes. La lumière du jour ne parvenant pas jusqu'à ce secteur de la bibliothèque, des dizaines de lampes y brûlaient en permanence. Tout autour, la pénombre régnait, à cause du ciel de plus en plus noir.

En uniforme de cuir marron, Berdine, comme tous les autres, regardait le vieux sorcier faire la navette entre la table et le mur du fond de la salle. Bien qu'elle ait les yeux bleus, comme Cara, Berdine avait des cheveux châtains – une rareté parmi les Mord-Sith. Elle était également plus petite et un rien plus enveloppée que ses collègues.

Contrairement à celles-ci, elle était fascinée par les livres. En de multiples occasions, elle avait été d'un grand secours pour Richard, trouvant des informations utiles dans une véritable montagne d'ouvrages. Cela dit, malgré son goût pour le savoir et la culture, la « douce » Berdine était aussi redoutable que Cara et les autres Mord-

Sith.

Zedd finit par s'arrêter de marcher.

— Je ne suis pas convaincu que ça fonctionnera, Richard ! Efficacement, en tout cas… Pour commencer, il y a plusieurs méthodes pour classer des livres. Ensuite, que feras-tu de ceux qui abordent plusieurs sujets ? Imagine qu'un ouvrage parle d'une ville construite au bord d'une rivière. Si tu l'indexes dans la section « Cités », comment sauras-tu qu'il contient au sujet de la rivière les informations que tu cherches ?

Le vieil homme regarda autour de lui et soupira.

— J'étudie des grimoires depuis mon plus jeune âge, et je peux te dire, mon garçon, qu'il est impossible de les ranger dans une catégorie bien précise. La plupart du temps, en tout cas…

— Nous avons pensé à cette difficulté, dit Richard, faisant montre d'une patience infinie.

Exaspéré, Zedd se campa devant une pile de livres de guingois, regarda l'ouvrage du dessus, réfléchit quelques instants, s'en empara et le brandit sous le nez du Sourcier.

— Et il y a les volumes comme celui-là ! Comment classer un texte qui n'a ni queue ni tête ?

— De quel livre s'agit-il ? demanda Berdine, visiblement moins calme que son seigneur.

Zedd baissa les yeux sur le titre.

— *Regula*, soupira-t-il, l'air accablé. (Il feuilleta l'ouvrage et secoua la tête.) J'ignore ce que veut dire ce titre, et après consultation rapide, je ne saurais dire de quoi traite ce livre !

Quand le vieil homme tendit l'ouvrage à Berdine, Kahlan aperçut le dos et vit qu'un symbole figurait sous le titre. Un cercle contenant un triangle, distingua-t-elle en plissant les yeux. Dans le triangle était niché un symbole qu'elle n'avait jamais vu de sa vie. Il aurait pu s'agir d'un neuf, mais il était à l'envers – sur un plan horizontal, bien sûr, car sur un plan vertical, on aurait tout simplement eu un six.

— Ce livre-là ? s'exclama Berdine. (À son tour, elle tourna quelques pages.) Certaines parties sont en haut d'haran et d'autres non. Je pense qu'il s'agit d'un lexique.

Zedd plissa le front de perplexité.

— Mais encore ?

— Eh bien, je comprends tout ce qui est en haut d'haran, mais le reste… Vous avez vu toutes ces lignes ondulées et ces symboles ?

— Si tu as des doutes sur la nature de cet ouvrage, comment peux-tu avoir la prétention de le classer ?

Richard posa une main apaisante sur l'épaule de son grand-père.

— Il sera ajouté sur la liste des livres que nous ne comprenons pas,

voilà tout. Une catégorie appelée « Textes inconnus ».

— Eh bien, je reconnais que c'est logique, mon garçon.

— Seigneur Rahl, intervint Berdine, ce n'est pas la bonne catégorie. Comme je l'ai déjà dit, je crois qu'il s'agit d'un lexique.

— Un lexique ? répéta Zedd. Avec des symboles bizarres partout, et pas des mots ?

— Je sais, c'est étrange… (Berdine chassa de son front une mèche de cheveux vagabonde.) Je n'ai pas passé beaucoup de temps dessus, mais je postule que ces symboles sont une ancienne forme d'écriture. Dans un grimoire, j'ai vu qu'on l'appelait le langage de la Création.

— Bref, marmonna Zedd, le genre d'ouvrages qui irait très bien dans la catégorie « Textes inutiles ». Et à voir comment sont parties les choses, j'ai bien peur que ça vous arrive plus d'une fois. Tant de travail pour ça…

— Zedd, dit Richard, nous avons parfois eu de gros ennuis faute d'avoir pu trouver à temps les réponses à nos questions…

» Par le passé, des scribes spécialisés devenaient en quelque sorte les index vivants des grandes bibliothèques. D'après ce que j'en sais, ils se concentraient sur certains types de livres ou sur des secteurs bien précis d'une bibliothèque. En cas de besoin, ils pouvaient orienter les recherches en indiquant dans quelle gamme d'ouvrages on était susceptible de trouver des réponses à des questions spécifiques. Sans ces érudits, les trésors de connaissances des bibliothèques sont pratiquement inaccessibles. Nous devons remédier à ce problème. Depuis ta dernière visite, nous avons entrepris un grand recensement, avec à l'esprit la création d'un précieux index qui jouera peu ou prou le rôle des scribes.

Zedd désigna la table.

— Le résultat, ce sont ces dizaines de parchemins couverts de pattes de mouche ?

— Pour le moment, oui… Je préfère déplacer les ouvrages le moins possible. Après tout, nous ignorons pourquoi on les a rangés dans une salle précise, voire sur un rayonnage particulier. À part les grimoires les plus dangereux, conservés dans des bibliothèques interdites au public, je n'ai jamais eu l'impression que les livres étaient entreposés ici ou là pour une raison bien déterminée. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y en a pas. Tant que je n'aurai aucune certitude, je préfère éviter d'éventuels problèmes…

» Du coup, nous établissons une fiche pour chaque livre, avec son titre, l'endroit où il est rangé et un résumé de ce qu'il contient. Ainsi, nous indexons des fiches plutôt que des volumes, et c'est beaucoup plus pratique.

» Pour reprendre ton exemple de tout à l'heure, un tel livre serait

classé dans la catégorie « Cités », mais une copie de sa fiche figurerait également dans la catégorie « Rivières ». Ainsi, le risque de perdre des informations diminue.

Zedd jeta un regard circulaire sur les rayonnages qui s'alignaient dans la salle. Cette bibliothèque contenait des milliers de titres, et il y en avait une multitude d'autres au palais.

— Ce sera vraiment un travail de titan, mon garçon…

— Jusque-là, nous disposions d'un trésor que nous ne pouvions pas exploiter. Au lieu de me lamenter, j'ai trouvé une solution. Si tu as une meilleure idée, je t'écoute.

Zedd réfléchit quelques instants.

— Non… Je dois avouer que ta théorie est convaincante. En fait, j'ai fait la même chose, jadis, mais à une bien plus petite échelle.

— Dans l'Enclave du Premier Sorcier, à la forteresse… Je me rappelle qu'il y avait des piles de livres un peu partout.

Zedd sembla s'immerger dans ses souvenirs.

— J'ai fait des piles avec les livres dont je pensais avoir besoin. J'avais même l'ambition de créer des rayonnages spéciaux. C'est resté au stade du projet, et il y avait beaucoup moins d'ouvrages qu'ici. Maintenant que la guerre est finie, je pourrai m'y remettre, une fois de retour en Aydindril.

— Le seigneur Rahl nous a dit de commencer ici, intervint Berdine, parce qu'on n'y trouve pas de livres particulièrement rares ou précieux. Darken Rahl ne venait pratiquement jamais dans cette bibliothèque, quand il régnait sur D'Hara. J'en ai déduit que les ouvrages ne sont pas très importants…

— À ta connaissance, souligna Zedd. C'est un peu juste pour affirmer qu'il n'y a pas ici de textes précieux ou… dangereux.

— C'est vrai, concéda Berdine. Mais d'autres bibliothèques sont pleines d'ouvrages dangereux, et ça, nous le savons avec une absolue certitude.

— Nous avons pensé que c'était idéal pour nous faire la main, dit Richard, avant de passer aux choses sérieuses. Et s'il y a quand même des textes importants ici, nous le saurons grâce à nos fiches. Quand ce travail sera achevé, nous connaîtrons la localisation exacte de chaque livre conservé au palais.

— Un beau projet, souffla Zedd, qui semblait s'être calmé.

— Donc, reprit Richard, quand nous tombons sur un livre comme *Regula*, nous l'enregistrons dans la catégorie « Textes inconnus ». Ou pour cet exemple précis, dans « Lexiques », si Berdine a raison…

— En fait, seigneur Rahl, dit la Mord-Sith, cet ouvrage ne correspond à rien que j'aie jamais vu. J'avais l'intention de vous en parler… Ce n'est pas vraiment un lexique non plus…

— Tu as pourtant dit le contraire.

— Je sais, mais je ne peux pas le classer dans cette catégorie.

— Pourquoi donc ?

— Eh bien, c'était mon intention, au début, mais j'ai des doutes, désormais.

— Berdine, j'ai du mal à te suivre.

La Mord-Sith ouvrit le livre sur la table et regarda Richard comme si elle allait lui confier quelque commérage croustillant.

— Ce n'est pas la couverture originale. Ce livre a été rhabillé…

Zedd, Kahlan et même Cara se penchèrent un peu pour mieux voir.

— Comment le sais-tu ? demanda Richard, son intérêt ravivé.

— Pour un expert, il est facile de voir que la reliure a un défaut. Il manque la plus grande partie de l'ouvrage, et le relieur n'a fait aucun effort pour le cacher.

Richard se pencha un peu plus.

— Tu es sûre de ce que tu dis ?

— Certaine ! (La Mord-Sith alla jusqu'à la dernière page du livre et la désigna de l'index.) Vous voyez ce texte entièrement en haut d'haran ? Il précise qu'un grand nombre de pages manquent, et que c'est volontaire.

Richard s'empara de l'ouvrage, lut le texte en question… et blêmit.

— Qu'est-ce que ça dit ? demanda Kahlan.

— Le reste du livre a été mis en sécurité dans un endroit nommé *Berglendursch ost Kymermosst*. Cet exemplaire incomplet sert à signaler l'existence de l'ouvrage.

Kahlan n'eut pas besoin de plus d'explication. *Berglendursch ost Kymermosst* était en haut d'haran le nom du mont Kymermosst, où le Temple des Vents se dressait à l'origine.

Parce qu'il contenait trop d'artefacts et de sorts dangereux, le temple, trois mille ans plus tôt, avait été transféré dans le royaume des morts, afin que plus personne ne puisse y entrer. Au fil des millénaires, certains sorciers ou aventuriers avaient quand même tenté de s'y introduire. Aucun n'avait survécu.

À part Richard.

Traversant le royaume des morts, il avait été le premier, en trente siècles, à franchir le seuil du temple.

Plus tard, lorsqu'il avait libéré le pouvoir des boîtes d'Orden pour mettre un terme à la guerre, le Sourcier avait du même coup neutralisé des multitudes de pièges et de chausse-trappes responsables du décès de milliers d'innocents. Dans la foulée, il avait aussi ramené le Temple des Vents sur sa localisation d'origine, au sommet du mont Kymermosst.

Chapitre 6

— Au moins, fit Zedd, brisant un lourd silence, tu sais où est la partie manquante. (Il fronça ses sourcils broussailleux.) Quand tu m'as annoncé avoir ramené le temple dans ce monde, tu as dit que toi seul pouvais y entrer. C'était la vérité, j'espère ?

Kahlan eut le sentiment qu'il s'agissait d'un ordre plus que d'une question.

Malgré la tension de son grand-père, Richard parut soudain beaucoup moins anxieux.

— C'est vrai comme verrue de verrat ! Quoi que contiennent les pages manquantes, il n'y a aucun risque… (Avec un soupir, le Sourcier referma l'énigmatique ouvrage.) Berdine, tu peux le classer dans la catégorie des « Textes inconnus ». Précise qu'on le trouve dans cette bibliothèque… et dans le Temple des Vents.

Comme s'il voulait réserver le temple pour une conversation privée qu'il entendait avoir plus tard avec Richard, Zedd se tourna vers Berdine :

— Ainsi, tu fais une fiche pour chaque livre ?

La Mord-Sith s'empara d'une impressionnante liasse de feuilles de parchemin.

— Chaque feuille représente un livre… Cette pile est exclusivement composée de grimoires de prophéties. Nous mentionnons le titre et le sujet de l'ouvrage, chaque fois que c'est possible.

— Ainsi, nous aurons un index pratique et maniable. Une sorte de bibliothèque virtuelle, si tu préfères. Je doute que les prophéties nous servent un jour à quelque chose, mais si je devais me tromper, nous saurons où les trouver et de quoi parle chacune.

Sur ce dernier point, Kahlan avait plus que des doutes. La plupart des prédictions, volontairement ambiguës, n'avaient pas de sujets clairement identifiables. Avant d'être devenus une sorte de race en voie d'extinction, les prophètes arpentaient le monde par dizaines, et ils se contentaient de consigner par écrit les prédictions qui leur venaient au hasard, sans chronologie ni logique. En conséquence, leurs œuvres étaient le royaume du désordre et de la fantaisie – à première vue, en tout cas.

De toute façon, elles étaient destinées à d'autres prophètes. Quelqu'un qui n'avait pas le don était incapable de déchiffrer ces augures, même s'il comprenait tous les mots. Au bout du compte, la

formulation n'avait guère d'importance. L'essentiel, c'étaient les visions qu'un présage évoquait chez les autres prophètes.

— Je suis ici pour examiner tous les recueils de prophéties et déterminer leur sujet, quand cette notion s'applique…, dit Nathan. Ayant passé ma très longue vie à lire des prédictions, je connais déjà tous ces ouvrages, bien entendu. Le plus souvent, la description sera très succincte, du genre « Augures et présages divers », mais il est quand même très pratique d'avoir un index.

— L'aide de Nathan m'est très précieuse, dit Berdine. Je suis ignare en prophéties, alors, avoir la prétention de les classer…

Richard croisa les bras et cala une hanche contre un montant de la table.

— Puisqu'on en parle, Nathan, je viens de rencontrer une vieille devineresse…

Et voilà, songea Kahlan, *nous entrons dans le vif du sujet…*

— Était-elle aveugle ?

— Oui.

— C'était Sabella… Je la connais, et ce n'est pas une bonimenteuse.

— Faut-il comprendre qu'elle prédit vraiment l'avenir des gens ?

Le prophète leva une main, écartant très légèrement le pouce et l'index.

— Pas plus que ça, pour tout dire… Elle a une étincelle de don, rien de plus. Pour l'essentiel, elle enjolive les choses, histoire de raconter aux gens ce qu'ils ont envie d'entendre. C'est son gagne-pain, après tout… Son génie, c'est de « prédire » les événements les plus probables comme si elle en avait eu connaissance dans une vision. Par exemple, à une jeune femme, elle parlera d'un mariage à venir. Pas un trop gros risque, puisque presque toutes les femmes se marient.

» Mais tout n'est pas de cette eau-là… Sinon, Richard, je t'aurais parlé d'elle. Comme moi, je suis sûr que tu détesterais savoir que des charlatans sévissent au palais, escroquant les gogos.

Unique prophète encore en vie, Nathan était très sourcilleux dès qu'on s'en prenait à la réputation de son art. Si Richard se méfiait des prédictions, son lointain ancêtre y croyait dur comme fer. Pour lui, les réticences du Sourcier – ce qu'il nommait son libre arbitre – assuraient simplement l'équilibre dont toutes les formes de magie avaient besoin.

— Y a-t-il au palais d'autres « devins » qui ont une once de talent pour les prédictions ? Tous les êtres vivants ont une étincelle de don, sinon, la magie n'aurait aucun effet sur eux. C'est la même chose pour les prophéties…

Nathan haussa les épaules.

— Tout le monde a un jour pensé à un ami ou un être aimé depuis longtemps perdu de vue. Peut-être à cause d'un désir inconscient de

revoir cette personne… Et la personne en question se révèle être malade ou peut-être même morte très récemment. Il arrive aussi qu'on pense à une connaissance qu'on croyait avoir oubliée, et qu'elle frappe à la porte l'instant d'après…

» Ces « pressentiments » sont fréquents, et il s'agit d'une catégorie mineure de prophéties. Parce que tous les êtres ont une étincelle de don, comme tu viens de le rappeler, il arrive qu'un individu ordinaire produise un véritable présage.

» Chez certains sujets, l'étincelle est plus vive, sans qu'ils aient pour autant le don. Chez eux, les prémonitions sont relativement fréquentes. Même s'il ne s'agit pas d'authentiques prédictions, ces gens ont la capacité de voir ce que j'appellerais une « ombre du futur ». Les personnes comme Sabella sont assez perceptives pour avoir conscience de ce qui se passe en elles… et en tirer profit.

— Et vous connaissez d'autres cas au palais ?

— Bien entendu ! Une femme qui travaille aux cuisines a très souvent des prémonitions mineures. Je connais aussi Lauretta, qui travaille chez un boucher. Elle aussi a un petit talent de devineresse. À vrai dire, elle me harcèle pour que je te convainque d'aller la voir, Richard. Elle prétend avoir des augures à te révéler.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?

— Richard, chaque jour, dix personnes me pressent d'user de mon influence auprès de toi pour leur obtenir une faveur. Ils veulent que tu les choisisses comme fournisseurs du palais, que tu leur accordes une audience, ou même que tu viennes boire un verre chez eux afin qu'ils te donnent leur avis sur des sujets « importants ». J'essaie de t'épargner de perdre du temps, mon garçon. Lauretta est une brave femme, mais un peu bizarre, il faut l'avouer…

— Je vois ce que vous voulez dire…, soupira Richard. J'ai souvent affaire à des « originaux » de ce genre…

Selon Kahlan, Richard était bien trop patient avec les importuns. Il leur consacrait trop de temps qu'il aurait pu utiliser pour des choses bien plus importantes. Mais c'était sa nature, tout simplement. Il s'intéressait à tout, y compris à la vie et aux soucis des gens. En cela, il ressemblait à Zedd. Et même si ça lui tapait parfois sur les nerfs, Kahlan l'aimait en partie à cause de son ouverture d'esprit.

— Alors, demanda Nathan, que t'a dit Sabella ?

Richard regarda longuement dans le vide avant de se tourner vers le prophète.

— Elle a prédit que le toit va s'écrouler.

Nathan en resta un long moment muet.

— C'est une prédiction bien trop précise… Au-delà de ses compétences.

— Pourtant, c'est ce qu'elle a dit… Vous êtes sûr que ça

la dépasse ?

— Certain, oui.

— Et cette prophétie vous dit quelque chose ?

Un moment, Kahlan crut que le prophète ne répondrait pas. Mais il finit par se décider :

— Non, pas vraiment, je l'avoue…

— Si c'est le cas, pourquoi cet air sinistre, Nathan ? Et pourquoi dire que ça dépasse Sabella ? Comment savez-vous que c'est un vrai présage, pas une fantaisie qu'elle a inventée en échange d'une pièce ?

Nathan prit la liasse de feuilles que tenait toujours Berdine.

— Dans cette bibliothèque, la majorité des livres a peu d'intérêt. (Il feuilleta les fiches.) Comme je l'ai déjà dit, je connais tous les recueils de prophéties. Les ouvrages que nous avons ici sont presque tous, les recueils compris, des copies qu'on trouve dans une multitude d'autres bibliothèques. (Nathan sortit une fiche de la liasse.) Celui-là est l'exception qui confirme la règle. Un ouvrage très spécial, vraiment.

— Qu'a-t-il de si particulier ?

Le prophète tendit le livre au Sourcier.

— Pas grand-chose, en tout cas jusqu'à aujourd'hui…

Richard étudia la fiche.

— *Notes sur la fin*… Un bien étrange titre. Que veut-il dire ?

— Les avis divergent… C'est un très ancien ouvrage. Certains érudits pensent qu'il contient des fragments de prophéties perdues au fil des âges. Mais d'autres affirment qu'il recense des notes sur la fin, exactement comme l'annonce son titre.

— La fin ? La fin de quoi, Nathan ?

— La fin des temps, mon garçon…

— Rien que ça… Et qu'en pensez-vous ?

— C'est là que ça devient étrange. Je ne sais qu'en penser… Quand je lis une prophétie, une vision m'indique très souvent sa véritable signification. Mais ce recueil est différent. Je l'ai consulté assez souvent, sans jamais avoir l'ombre d'une vision. Et je ne suis pas le seul dans ce cas. Si on se dispute sur le sens de son titre, c'est parce que d'autres prophètes ont eu les mêmes difficultés. Eux aussi n'ont rien « vu » en le lisant.

— La réponse paraît simple, intervint Cara. Ces fragments ne sont pas des prédictions, et voilà tout. Si un prophète tel que vous ne « voit » rien, c'est qu'il n'y a rien à voir.

Nathan ne put s'empêcher de sourire.

— Pour quelqu'un qui ne connaît rien à la magie, tu fais montre d'une grande clairvoyance. Beaucoup d'érudits partagent ton avis. Pour eux, ce sont des phrases sans queue ni tête et le livre n'est qu'une mystification. (Le prophète se rembrunit.) Hélas, cette théorie a un défaut…

— Lequel ? demanda Richard, devançant Cara.

— Je vais vous montrer, mes amis.

Alors que Rikka restait près de la porte, s'assurant que personne n'entrerait, Richard, Kahlan, Zedd, Cara, Benjamin et Berdine suivirent Nathan jusqu'au fond de la salle, où il tira très vite un livre d'un somptueux rayonnage en chêne massif.

— Le voici ! annonça-t-il en brandissant triomphalement un ouvrage.

La preuve que la méthode de classement fonctionnait !

Feuilletant le livre, il l'ouvrit en grand, le tendit à Richard et tapota de l'index la page de droite.

Le Sourcier parut ne pas en croire ses yeux.

— Un problème ? finit par demander Kahlan.

— Ça dit : « Le toit va s'écrouler »…, murmura Richard.

— La même prédiction que celle de la vieille femme ? Et que raconte la suite ?

— Rien, parce qu'il n'y en a pas. C'est la seule phrase de la page.

Nathan regarda tour à tour ses compagnons.

— C'est une prophétie fragmentaire.

Richard baissa de nouveau les yeux sur le livre. Alors que Benjamin ne cachait pas sa stupéfaction, Zedd arborait un visage de marbre et Berdine laissait filtrer une évidente inquiétude.

— Une prophétie fragmentaire ? fit Cara en relevant le menton.

— Une prédiction si concise qu'elle passe pour un fragment… En général, les prédictions sont beaucoup plus longues et bien moins explicites.

Richard releva la tête.

— Ou alors, c'est de la poudre aux yeux !

— Plaît-il ? s'indigna Nathan.

— Quelqu'un qui a voulu se donner de l'importance en écrivant des fausses prédictions qui semblent plus vraies que nature.

— Je ne te suis pas, mon garçon, marmonna Nathan.

— De quand date ce livre ?

— Je n'en suis pas bien sûr, mais la prophétie remonte à des milliers d'années, au minimum.

— Et au cours des millénaires, combien de toits se sont écroulés, selon vous ? Cette annonce est impressionnante, c'est vrai, mais au fond, ça revient à prédire, un jour de grand soleil, qu'il finira tôt ou tard par pleuvoir. Le genre d'augure qui ne risque pas d'être démenti, non ? Dans le même ordre d'idées, l'étonnant aurait été qu'aucun toit ne s'écroule en si longtemps.

— Je souscris à cette explication, fit Cara, ravie que son seigneur ait tordu le cou à une prophétie.

— C'est logique, concéda Nathan, mais ça ne marche pas.

— Et pourquoi donc ? demanda Richard en lui rendant le livre.

— Parce que les fausses prophéties sombrent dans l'oubli… Comme tu l'as dit, il pleut tôt ou tard, et, une fois que c'est fait, le présage n'en est plus un. Les vraies prédictions se font écho. En d'autres termes, un présage revient à la surface pour que les gens ne l'oublient pas.

Richard dévisagea un long moment son ancêtre.

— Si je comprends bien, puisque Sabella a répété la prophétie fragmentaire aujourd'hui, il faut conclure qu'il s'agit d'un véritable augure. Et que le temps où il s'accomplira est arrivé…

Nathan eut un sourire pincé.

— C'est exactement comme ça que ça marche, Richard.

Du coin de l'œil, Kahlan vit que Rikka parlait avec un des fonctionnaires du palais. Après un bref dialogue, la Mord-Sith courut rejoindre le Sourcier et ses compagnons.

— Seigneur Rahl, la réception commence. Les jeunes mariés devraient être là pour accueillir les invités.

Souriant, Richard passa un bras autour des épaules de Cara, fit de même avec Benjamin, et entraîna ses amis vers la porte.

— Ne retardons pas davantage les héros de la fête ! lança-t-il gaiement.

Chapitre 7

Tandis qu'il se frayait un chemin dans la grande salle, Richard sonda la foule avec une intensité qui n'augurait rien de bon. Kahlan glissa un bras sous le sien, se pencha vers lui et souffla :

— Je sais que bien des idées tourbillonnent dans ta tête, mais n'oublie pas le but de cette fête. (Elle désigna Cara et Benjamin, qui ouvraient la marche.) Nous honorons deux jeunes mariés, et il faut que ce soit un succès.

Richard sourit. Il n'avait pas besoin d'un dessin : depuis la première fête où il avait amené Kahlan, le jour de leur rencontre, les « joyeuses réunions » auxquelles ils participaient ne finissaient jamais très bien. Parfois, elles avaient carrément tourné au désastre. Mais ces avanies dataient du temps où la guerre faisait encore rage…

— Et ça sera même un triomphe ! lança le Sourcier. Ils forment un beau couple, non ?

— Ça, c'est le Richard que j'aime…, murmura Kahlan, ravie.

La salle des banquets bourdonnait du brouhaha des conversations. Les tables du buffet étaient littéralement prises d'assaut, et des serviteurs en tunique bleu ciel circulaient parmi les invités pour leur proposer des amuse-gueules.

Cara avait choisi la couleur de la tenue des domestiques. Et sans nul doute, elle avait opté pour le bleu parce que les Mord-Sith ne portaient jamais cette couleur. Quoi qu'il en soit, l'effet était très réussi.

— Avance ! lança Richard à Cara.

D'une très légère poussée, au creux des reins, il incita son amie à aller s'occuper des braves gens venus assister à la réception. Avant de se fondre dans la foule, Cara se retourna pour lui sourire et ce spectacle lui réchauffa le cœur. Certaines merveilles avaient encore plus de valeur que d'autres…

Alors que les deux jeunes mariés acceptaient de bonne grâce les sincères félicitations des invités, Kahlan se lança avec Zedd dans une grande conversation dont Richard perdit très vite le fil. Il était question des dernières nouvelles d'Aydindril, en particulier des réparations en cours au Palais des Inquisitrices – ou plutôt, crut comprendre le Sourcier, des réparations très récemment achevées.

— Je suis contente d'apprendre que tout est revenu à la normale, dit Kahlan. Richard et moi, nous avons hâte de revoir ma cité natale.

Alors que des centaines de femmes paradaient dans leurs plus beaux atours, aucune n'arrivait à la cheville de Kahlan en matière de beauté et d'éclat. Si simple qu'elle fût, sa robe blanche de Mère Inquisitrice, sans décolleté ni ornement fantaisiste, mettait parfaitement en valeur ses longs cheveux bruns, ses yeux verts fascinants et son corps magnifique.

Même si elle était la plus belle femme qu'il ait jamais vue, Richard avait dès le premier instant été comme hypnotisé par l'intelligence qui brillait dans le regard de sa compagne. Au fil des années, elle ne lui avait jamais donné l'ombre d'une raison de remettre en cause cette première impression. Chaque matin, lorsqu'il se réveillait à côté d'elle, redécouvrant ses yeux, il lui semblait vivre un rêve.

— Je me réjouis aussi que la vie soit de retour en Aydindril, dit Zedd, mais permets-moi de te dire, Kahlan, que cette foire aux prophéties devient exaspérante.

Richard émergea soudain de sa rêverie.

— Une foire aux prophéties ? De quoi parles-tu ?

— Depuis la fin de la guerre, et le retour des habitants, des prophètes de tout poil ont envahi Aydindril. Et tu connais les gens : les prédictions les intéressent presque autant que les ragots ! Certains idiots veulent savoir s'ils trouveront un jour l'amour. D'autres s'ils rencontreront le succès dans leur métier. Les plus bêtes sont convaincus que l'avenir est sombre, et ils se régalent d'entendre des présages apocalyptiques. La fin du monde a un succès fou, mon garçon ! Des tas d'écervelés sont attentifs à tous les prétendus signes qui l'annoncent.

Richard en resta un moment muet.

— Des signes ? Quels signes ?

— Tu sais bien, des âneries avec la pleine lune et son aura, ou sur le printemps qui était en retard l'année dernière. Et en avance cette année, puisqu'il ne gelait déjà plus il y a un mois. Ce genre d'imbécillités, quoi…

— Oui, oui…, soupira Richard.

C'était la même chose chaque fois qu'il y avait une éclipse, ou un changement de saison trop précoce ou trop tardif. Quand il s'agissait de prédire la fin du monde, et donc de l'humanité, certains charlatans n'étaient jamais à court d'imagination. Mais pourquoi les gens avaient-ils besoin de croire qu'un cataclysme les menaçait ? Un cataclysme toujours imminent, fallait-il préciser, même si cette « chanson » était à la mode depuis des millénaires.

— Bref, fit Zedd, les mains croisées dans le dos, tout le monde veut connaître son avenir et le marché de la prophétie est plus prospère que jamais. Et moi, j'ai toujours détesté les escrocs.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un phénomène pareil en

Aydindril, dit Kahlan, visiblement inquiète. Bien sûr, il y a toujours eu une certaine fascination pour les augures, comme partout ailleurs, mais pas à ce point, très loin de là.

— Eh bien, les choses ont changé… À chaque coin de rue, des bonimenteurs proposent leurs présages, augures et autres révélations. Certains jours, j'ai l'impression qu'il y a autant de devins en ville que de gens désireux de connaître leur avenir.

— Est-ce vraiment si nouveau que ça ? intervint Richard. De tout temps, l'humanité a voulu en savoir plus long sur le futur.

— Tu as raison, mais c'est une question d'échelle… Mon garçon, ce marché prospère, je te le répète, et de plus en plus de gogos mettent la main à la bourse puis répètent à qui veut les entendre les sinistres augures qu'on leur vend à prix d'or. Aydindril est devenue la capitale mondiale de la fausse prédiction et des rumeurs absurdes. Et je dois avouer que ça m'inquiète beaucoup.

Une servante en tunique bleue vint se camper devant Kahlan, qui prit un verre sur le plateau que portait la jeune femme. Avant de s'intéresser de nouveau à Zedd, la Mère Inquisitrice but délicatement une gorgée.

— Zedd, dit-elle, la guerre étant finie, les gens ne vivent plus avec l'angoisse au ventre. Après tant d'années, ils ont le sentiment que quelque chose leur manque, et les histoires de fin du monde viennent en quelque sorte combler un vide.

Très intéressé par les propos de sa femme, Richard déclina le verre que lui proposait la servante. D'instinct, il posa la main gauche sur le pommeau de son épée, qu'il n'avait plus dégainée depuis le premier jour de l'hiver passé. Avec un peu de chance, il espérait ne plus jamais avoir à le faire.

— Kahlan a raison, Zedd. Pendant des années, les gens ont vécu avec l'angoisse de ne pas voir le soleil se lever le lendemain. Depuis la fin de la guerre, ils ont de nouveau un avenir, et ils veulent savoir ce qu'il leur réserve. Je préférerais qu'ils le créent à partir de leurs rêves, mais la notion de « destin » est encore très forte dans les esprits. Une aubaine pour les prophéties, fausses ou vraies…

Zedd fit également signe à la servante qu'il ne voulait rien boire.

— C'est peut-être ça…, marmonna-t-il en regardant les invités aller et venir dans la grande salle. Mais selon moi, c'est plus grave qu'il n'y paraît.

— N'est-ce pas l'illustration de mon propos ? demanda Kahlan, souriante. La guerre est finie, mais le Premier Sorcier, comme les citoyens lambda, continue de s'inquiéter. Il est temps pour tout un chacun de se détendre, Zedd. Le monde est en paix.

— En paix…, répéta le vieil homme, l'air soudain très sombre. Mes

enfants, il n'y a rien de plus dangereux que la paix…

Richard essaya de se convaincre que son grand-père se trompait. Comme l'avait dit Kahlan, l'angoisse était une habitude aussi difficile à perdre que les autres. Pourtant, il comprenait les inquiétudes du vieux sorcier. Même si tout danger était écarté, il ne parvenait pas non plus à se sentir rassuré.

L'histoire de Cara, au sujet de l'espion, participait à son malaise. Il y avait aussi la prédiction de Sabella, identique à celle du recueil énigmatique peut-être consacré à la fin du monde. Après tous les ennuis que Kahlan et lui avaient eus par la faute des prophéties, sa réaction n'avait rien d'étonnant.

Mais plus que tout, Richard s'inquiétait à propos de ce qu'avait dit le gamin, sur le marché. Des ténèbres dans le palais… Des ténèbres à la recherche de ténèbres… Zedd et Nathan n'avaient pas semblé s'en faire, quand il leur avait résumé l'incident. Pour eux comme pour Kahlan, il s'agissait d'un délire induit par la fièvre.

Richard ne partageait pas cet avis. Quelque chose dans ces paroles le touchait profondément, comme si… Eh bien, c'était difficile à expliquer, mais ça le remuait vraiment, surtout avec tant d'invités de marque au palais…

Le Sourcier remarqua que Rikka sondait la foule, tel un faucon en quête d'un rongeur. Tout en souriant aux uns et aux autres, Cara ne quittait jamais du coin de l'œil le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice. D'autres Mord-Sith, postées à des emplacements stratégiques, surveillaient en permanence les invités. Les plus proches de Richard portaient leur uniforme rouge. Bizarrement, le Sourcier n'en fut pas mécontent du tout. Même en temps de paix, la vigilance de ces femmes était rassurante.

Le Sourcier se pencha vers son grand-père :

— Zedd, tu crois que Nathan a raison ?

— À quel propos, mon garçon ?

Avant de répondre, Richard rendit leur sourire à un petit groupe d'invités.

— Les prophéties… Selon lui, les vraies reviennent à la surface, et c'est même à ça qu'on les reconnaît.

Zedd contempla un moment la foule avant de répondre :

— Mon garçon, je ne suis pas un prophète… Mon don n'a rien à voir avec celui de Nathan. Cela dit, comme tout sorcier digne de ce nom, j'ai étudié les prophéties. Et je peux te dire que Nathan n'a pas tort…

— Je vois…

Se frayant un chemin parmi les invités, le capitaine de l'escorte – le même que le matin, sur le marché – approchait de son seigneur avec sur le visage une expression sinistre.

Dès qu'ils remarquaient sa sombre détermination, les invités s'écartaient vivement. Tout autour, la fête ne continuait pas moins à battre son plein. Ayant lui aussi aperçu l'homme, Benjamin redevint en un éclair le général Meiffert, reléguant au second plan le mari de Cara.

Des Mord-Sith approchèrent discrètement, prêtes à refouler le capitaine en ce jour où le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice, ayant bien gagné le droit de se détendre, n'avaient peut-être pas envie qu'on vienne leur parler de choses sérieuses. Mais Cara leur fit un geste discret, et elles laissèrent passer l'officier.

Arrivé devant Richard, l'homme s'arrêta et se tapa du poing sur le cœur.

— Seigneur Rahl, je suis navré de vous déranger.

Richard inclina légèrement la tête afin de rendre son salut au militaire.

— Tu ne me déranges pas… Alors, tes hommes ont retrouvé le gamin ?

— Non, seigneur. Ils ont cherché partout, mais le garçon est parti.

Richard trouva cette conclusion un peu prématurée.

— Non, il ne doit pas être loin… Malade comme il l'était, il n'aurait pas pu s'éloigner beaucoup. Continuez les recherches, et vous finirez par le dénicher.

— Seigneur Rahl… Deux soldats ont été retrouvés morts il y a quelques minutes. Deux hommes qui cherchaient le gamin, justement…

Richard en eut le cœur serré. Après avoir si longtemps combattu, deux héros venaient de mourir alors que la guerre était à peine terminée…

— Morts ? Mais comment ont-ils péri ?

— Eh bien… Je l'ignore, seigneur. Il n'y avait ni blessures ni contusions. Et leur arme était toujours au fourreau. Le visage serein, ils gisaient entre deux tentes, sans le moindre signe indiquant qu'il y ait eu lutte.

La main droite de Richard vola vers la poignée de son épée.

— Aucune trace, tu en es sûr ?

— Certain, seigneur Rahl. Ils étaient morts, c'est tout.

Chapitre 8

Peu après que Richard eut renvoyé le capitaine avec l'ordre d'affecter davantage d'hommes à la recherche du gamin, les diverses délégations venues pour assister au mariage commencèrent à se masser autour de leurs hôtes, puis passèrent à l'action – bien pacifiquement, mais avec une grande détermination.

La plupart des émissaires se contentèrent de remercier les deux époux d'avoir mis fin à la tyrannie au péril de leur vie. Mais certains posèrent des questions, et attendirent avec une visible impatience ce que le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice allaient leur répondre.

Les jours précédents, Richard avait rencontré en privé un certain nombre d'ambassadeurs. À peine le dixième des gens qui se pressaient autour de lui, et dont les félicitations et les questions semblaient sincères et dépourvues de mauvaises intentions.

Une fois expédiées les formalités d'usage sur la beauté du palais et la qualité de l'accueil, les interrogations fusèrent, visant essentiellement la politique commerciale et l'éventuelle mise en place de lois communes à tout l'empire d'haran. Richard avait promis la paix et la prospérité à tous, et à présent, on lui demandait des assurances.

Durant la guerre, la priorité était de fournir des vivres et des hommes aux armées qui combattaient pour la liberté. Aujourd'hui, chaque pays se demandait comment utiliser au mieux ses ressources au bénéfice de son propre peuple – et de ses intérêts particuliers. La belle solidarité d'antan émoussée, les membres de l'Alliance entendaient ne pas être laissés pour compte lorsqu'on passerait à la distribution des fruits de la victoire.

Richard laissa Kahlan affirmer haut et fort qu'il n'y aurait pas de restrictions en matière de commerce, ni de faveur spéciale bénéficiant aux uns au détriment des autres. Beaucoup d'ambassadeurs et d'émissaires venant des Contrées du Milieu, elle les incita à se rappeler la façon dont elle avait dirigé le Conseil, avant l'union avec l'empire d'haran. Eh bien, rien ne changerait, car le seigneur Rahl tenait au moins autant qu'elle à vivre dans un monde à la fois paisible et équitable.

Le calme et la tranquille autorité de Kahlan, comme toujours, n'eurent aucun mal à convaincre ses interlocuteurs.

Certains ambassadeurs lui rappelèrent cependant le

fonctionnement des Contrées du Milieu. En Aydindril, soulignèrent-ils, presque tous les pays membres étaient représentés en permanence. Parfois parce que leurs dirigeants y faisaient de longs séjours, mais le plus souvent par l'intermédiaire d'une foule d'émissaires et de diplomates. Ainsi, tous les pays participaient aux décisions du Conseil en matière politique ou législative.

Kahlan répondit simplement que le Palais du Peuple était désormais le siège du pouvoir dans l'empire d'haran. En conséquence, toutes les nations membres y auraient des ambassades, comme en Aydindril, afin de ne jamais être exclues des protocoles de décision les concernant.

Cette déclaration eut un grand succès qui allait bien au-delà du simple soulagement. L'avenir s'annonçait sous les meilleurs auspices, et tout le monde s'en réjouissait.

Habituée à commander, Kahlan avait un don particulier pour revêtir de grâce et de chaleur son incontestable autorité. Elle avait pourtant longtemps connu la solitude, comme toutes les Inquisitrices. Quand il la connaissait à peine, Richard avait vu des gens trembler de peur devant elle. À l'époque, son pouvoir les terrifiait, et ils restaient aveugles à la femme qui se cachait derrière la Mère Inquisitrice. Le combat qu'elle avait mené pour la liberté lui valait désormais le respect et l'admiration de ceux qui la redoutaient jadis. En sa présence, ils osaient désormais relever la tête et ils avaient conscience d'avoir un être humain en face d'eux.

Alors qu'elle répondait aux ambassadeurs, donc au moment le moins opportun, Nathan vint se placer derrière Richard, le prit par le bras et le tira à l'écart.

— J'ai besoin de te parler, mon garçon…

Perturbée, Kahlan s'interrompit. Interrogée au sujet d'une contestation de frontière, elle était en train d'expliquer qu'il n'y avait plus rien à contester, puisque l'empire d'haran, un et indivisible, se fichait comme d'une guigne des lignes tracées jadis sur une carte.

Quand elle se tut, tous les regards se tournèrent vers le prophète – connu comme le loup blanc, bien entendu.

Nathan, remarqua Richard, tenait dans une main les *Notes sur la fin*, et il avait glissé un index à l'intérieur en guise de marque-page.

— Que se passe-t-il ? murmura le Sourcier tout en s'éloignant des ambassadeurs et autres officiels soudain muets de fascination.

À l'évidence, les prédictions les intéressaient beaucoup plus que les disputes frontalières ou la législation commerciale.

— Tu m'as bien dit que le gamin, sur le marché, a parlé de « ténèbres dans le palais »…, murmura Nathan.

Richard se retourna vers les invités qui les regardaient toujours, le prophète et lui.

— Je m’excuse de cette interruption, mais je serai de nouveau à vous dans quelques minutes.

Prenant à son tour Nathan par le bras, il l’entraîna jusqu’au fond de la salle, où se dressait l’imposante double porte. Zedd suivit le mouvement et Kahlan l’imita.

Captant le regard de Richard, Cara et Benjamin allèrent s’occuper des ambassadeurs, leur demandant comment se déroulait la reconstruction dans leurs pays respectifs.

Dès qu’il fut sûr d’être hors de portée d’oreille des invités, Richard se tourna vers Nathan :

— Le garçon a parlé de ténèbres dans le palais. Des ténèbres qui cherchent les ténèbres…

Sans un mot, Nathan ouvrit le livre et le tendit au Sourcier.

Richard lut l’unique phrase qui figurait sur la page de droite : « Les ténèbres cherchent les ténèbres… »

— Mot pour mot ce qu’a dit le gamin, souffla Kahlan, qui avait regardé en même temps que son époux.

Richard faillit dire qu’il s’agissait d’une coïncidence, mais il s’épargna cet effort inutile.

— On en apprend plus sur cette prophétie fragmentaire dans la suite du livre ? demanda-t-il.

— Je n’en sais rien, marmonna Nathan, de mauvais poil. Comment déterminer si quelque chose, dans ce fichu livre, a un rapport avec le reste ? Tout peut être lié – ou rien du tout ! Même le présage au sujet du toit, eh bien, j’ignore s’il a un rapport quelconque avec la phrase sur les ténèbres.

Richard n’avait pas ce genre de doutes.

Comment aurait-il pu s’agir d’une coïncidence ? Le livre contenait une phrase dite par le gamin et une autre prononcée par la devineresse aveugle. Tout ça ne pouvait pas tenir du hasard. De plus, il y avait eu la réaction de Sabella, quand elle lui avait révélé l’avenir. Elle avait semblé surprise, comme si ces mots n’auraient jamais dû sortir de sa bouche.

Au fil du temps, Richard avait appris que son don se manifestait d’une façon très particulière. Dans certains textes prophétiques, on l’appelait le « caillou dans la mare » parce qu’il était le point central des ondulations qui généraient l’histoire de l’humanité. Des événements qui semblaient à première vue fortuits avaient très souvent une cohérence interne et visaient à l’avertir de quelque chose. Tant qu’on restait en surface, on pouvait parler de « coïncidences ». Mais si on creusait un peu…

Combien de fois avait-il évité des catastrophes en accordant de l’attention à ce qui semblait insignifiant ? De nouveau, il était confronté à une énigme qu’il devait résoudre, même s’il détestait ça.

En d'autres termes, il ne pourrait pas se passer de creuser.

— Pour le moment, nous ne pouvons rien faire. Ne paniquons pas les invités en leur montrant que quelque chose cloche.

— D'autant que nous ignorons si quelque chose cloche vraiment, rappela Zedd.

Richard était convaincu du contraire, mais il préféra ne pas insister.

— J'espère que tu as raison…

— Zedd, dit Nathan, quand on sait comment fonctionnent les prophéties, il est plus que probable que tout cela ait un lien.

Zedd fit la moue, mais il ne contredit pas le prophète.

Richard tenta de récapituler les données en sa possession. S'il existait un lien, il était incapable de le voir. Ni même de l'imaginer…

Non, c'était faux, s'avisa-t-il soudain. Il y avait une logique évidente dans tout ça. Les ténèbres cherchant quelque chose pouvaient avoir un lien avec le sentiment de Cara d'avoir été épiée – dans l'obscurité, comme par hasard.

— Nathan, vous avez parlé d'une femme qui travaille au palais et qui aurait souvent des prémonitions mineures ?

— Oui… En général, elle est aide-cuisinière. C'est par exemple elle qui coupe les légumes ou la viande pour des préparations compliquées. Quand le personnel manque, il arrive qu'elle fasse autre chose. Par exemple, ce soir, elle doit faire partie du contingent de servantes en tunique bleue qui se charge du service. (Nathan regarda autour de lui.) Cela dit, je ne la vois pas dans le coin…

— Vous avez mentionné Lauretta, je crois, qui aurait elle aussi certains « talents ». Elle a un présage pour moi, paraît-il.

Nathan acquiesça.

— Dès que nous pourrons nous éclipser, je veux que vous m'emmeniez voir cette Lauretta.

— Richard, je le ferai avec plaisir, mais tu risques d'être déçu. En général, les montagnes de ce type accouchent d'une souris. Les gens ont tendance à se faire des idées sur tout. Et la plupart du temps, ça n'a aucun sens.

— J'espère qu'il en sera ainsi, dit Richard en regardant autour de lui. Parce que ça me fera un souci en moins…

— On peut voir les choses comme ça…, grommela Nathan. Nous sommes assez près des cuisines, mon garçon. Lauretta travaille pour un boucher que le palais sollicite beaucoup pour les festins comme celui d'hier et les réceptions comme celle de ce soir. Je sais où elle habite. Dès que tu pourras filer d'ici, je t'y conduirai…

— Parfait… Mais pour l'instant, concentrons-nous sur notre devoir d'hôtes.

Chapitre 9

Richard revint vers le groupe d'ambassadeurs, de représentants et de régents – dans le lot, il reconnut même une poignée de rois et de reines – qui constituaient l'élite des Contrées du Milieu avant que celles-ci s'unissent à l'empire d'haran. Voyant que Zedd et Kahlan suivaient le Sourcier, Nathan glissa le livre sous son bras, afficha son plus beau sourire et leur emboîta le pas.

Étant le seul prophète vivant et un membre de la lignée Rahl, Nathan était universellement connu au palais. D'une nature flamboyante, il adorait son statut de « célébrité ». La chemise à jabot et la cape étaient une manière de faire honneur à son rôle. Tout comme l'épée et le fourreau richement ornementés qui battaient sur sa hanche.

Aux yeux de Richard, un sorcier de cette envergure armé d'une épée avait l'air aussi fin qu'un hérisson qui se serait muni d'un cure-dents pour se défendre. Mais le vieux prophète trouvait qu'avoir une lame « en jetait ». Il adorait attirer les regards, y répondant par un sourire quand il s'agissait de ceux d'un homme, et par une révérence lorsqu'il avait affaire à une femme. Plus ses admiratrices étaient jolies, et plus le vieux chenapan s'inclinait bas. Ces dames rougissaient, mais elles restaient rarement insensibles au charme du prophète.

Bien qu'il fût âgé de près de mille ans, Nathan regardait la vie avec l'émerveillement et l'enthousiasme d'un enfant. Cette touchante naïveté lui valait la sympathie de bien des gens. Mais beaucoup d'autres, en revanche, estimaient qu'il était l'homme le plus dangereux du monde.

Un prophète avait accès au futur, bien trop souvent le royaume de la douleur, du chagrin et de la mort. Pour certains esprits simples, Nathan avait sa part de responsabilité dans l'avenir qui les attendait. En réalité, le vieil homme avait un don pour les prophéties, et rien de plus. Il ne les inventait pas et pouvait encore moins influer sur leur accomplissement. Faute de comprendre comment fonctionnaient les choses, une partie de ses détracteurs se méfiaient de lui parce qu'ils le tenaient pour le maître des prédictions qu'il se contentait pourtant de déchiffrer.

D'autres le redoutaient pour une raison bien différente. Par le passé, certaines prophéties dont il s'était fait le messager avaient déclenché des guerres.

Parmi les admiratrices du prophète, bon nombre étaient fascinées

par son « côté sombre », comme elles disaient.

Lorsque Richard avait demandé à son ancêtre pourquoi il portait une épée, la réponse ne s'était pas fait attendre : « Tu en portes une aussi, et tu es un sorcier ! »

Certes, mais Richard était aussi le Sourcier de Vérité, et il y avait entre son arme et lui un lien magique. Elle faisait partie de lui, concourant à son identité. Nathan arborait une lame dont il n'avait pas besoin, car il pouvait carboniser un adversaire d'un simple sort.

Sans doute, avait riposté le prophète, mais Richard, Sourcier ou non, était bien plus redoutable que l'arme qu'il portait, exactement comme lui…

— Seigneur Rahl, demanda un homme en tunique rouge lorsque le cercle de notables se fut refermé sur Richard et ses compagnons, pouvons-nous savoir si des événements prophétiques nous attendent ?

Beaucoup de gens hochèrent la tête, soulagés que la question soit enfin posée. À les voir tendre l'oreille, le Sourcier soupçonna que c'était en réalité le seul sujet qui les intéressait vraiment.

— Des événements prophétiques ? répéta Richard, jouant avec les nerfs de son auditoire.

— Eh bien… Avec tant de détenteurs du don réunis – le Premier Sorcier Zorander, Nathan Rahl et vous-même, seigneur – car en matière de magie, vos actes le prouvent, vous êtes au moins leur égal –, les secrets les plus complexes des prophéties n'en sont certainement plus. Des secrets, je veux dire… Très humblement, nous espérons que vous nous révéliez ce que les antiques recueils vous ont appris sur notre avenir.

Dans le cercle de dirigeants, tout le monde murmura son assentiment ou hocha au minimum la tête.

— Vous voulez entendre des prophéties ? résuma Richard.

Le cercle se resserra un peu plus.

— Alors, ouvrez en grand vos oreilles !

Richard désigna la lumière grisâtre qui sourdait des hautes fenêtres. Tous les notables tournèrent brièvement la tête, puis rivèrent de nouveau le regard sur le seigneur Rahl, dont ils ne voulaient pas rater le moindre mot.

— Il va y avoir un orage printanier comme nous n'en avons plus vu depuis des années. Ceux d'entre vous qui aimeraient rentrer chez eux devraient partir sur-le-champ, s'ils ne veulent pas être coincés au palais pendant plusieurs jours.

Quelques personnes murmurèrent entre elles comme si le seigneur Rahl venait de leur révéler le secret de la Création et de la mort. Les autres, moins bon public, semblèrent se demander si c'était du lard ou du cochon.

Le type plutôt corpulent en tunique rouge leva dignement une

main.

— Seigneur Rahl, vos propos sont fascinants, et hautement prophétiques, je n'en doute pas, mais malgré leur incontestable utilité, nous nous attendions à des révélations plus… hum… spectaculaires.

— Lesquelles, par exemple ? demanda Nathan d'une voix puissante qui fit sursauter plusieurs nobles auditeurs.

Au premier rang, une femme vêtue d'une robe plissée jaune et vert prit la parole avec un sourire forcé :

— Seigneur, nous espérions entendre de véritables prophéties. En savoir plus long sur les noirs secrets du destin, en d'autres termes.

— Pourquoi cet intérêt soudain pour les prophéties ? demanda Richard, de plus en plus mal à l'aise.

Impressionnée par le ton du seigneur Rahl, la femme parut tout d'un coup plus petite, comme si elle tentait de s'enfoncer dans le sol. Alors qu'elle cherchait ses mots, un homme de haute taille fendit la foule pour venir se poster au premier rang. Vêtu d'une stricte redingote noire, il portait autour du cou une sorte de col rond amidonné très serré, et un étrange chapeau noir carré et sans bords reposait sur sa tête.

— Seigneur Rahl, dit-il en s'inclinant respectueusement, je suis l'abbé Ludwig Dreier, représentant de la province de Fajin. Dans nos pays d'origine, nous avons tous entendu des avertissements lancés par des gens qui, à un titre ou à un autre, ont l'aptitude de sonder les flots du temps. Leurs sinistres présages nous ont grandement troublés.

Richard croisa les bras, l'air peu commode.

— De quoi parlez-vous ? Qui ose prononcer des avertissements ?

L'abbé regarda les autres invités.

— Toutes sortes de gens, seigneur… Depuis que nous sommes réunis au palais, nous avons découvert que des diseurs de bonne aventure clament partout dans l'empire des prédictions qui…

— Des diseurs de bonne aventure ?

— Des devins, seigneur Rahl. Bien qu'ils vivent dans des pays différents et ne se connaissent pas, tous délivrent sur l'avenir des prédictions sinistres.

Richard plissa le front.

— Que signifie cette histoire de « devins » ? Ce ne sont pas de vrais prophètes. (Il désigna son ancêtre.) Nathan est le seul prophète vivant. Qui sont les imposteurs dont vous écoutez les mensonges ?

L'abbé haussa les épaules.

— Ce ne sont peut-être pas des prophètes, mais pourquoi les accuser d'imposture ? Quand ils sondent les fumées sacrées, les capnomanciens ne voient-ils jamais rien qui soit digne d'attention ? Et les haruspices ne distinguent-ils pas des présages dans les entrailles

d'animaux ? (L'homme écarta les bras en signe de bonne foi.) Voilà les gens dont je parle, seigneur… Des devins, en somme…

Richard ne se laissa pas démonter.

— Si vos capnomanciens et vos haruspices sont si doués, pourquoi me demandez-vous des oracles ?

L'homme eut un étrange sourire.

— Ils sont doués, certes, mais comparés à vous, ou à vos compagnons, ils deviennent insignifiants. Si vous consentez à nous éclairer de votre omnisciente sagesse, nous pourrons rapporter vos paroles à nos peuples. Les prédictions que j'ai mentionnées les ont troublés, et ils espèrent que vos paroles les rassureront, seigneur. Un orage printanier, même si l'information est utile, ne saurait satisfaire des esprits assoiffés de vérité. Et, pour être franc, le climat ne nous intéresse pas. Ce qui nous inquiète, ce sont les sinistres augures qu'on entend un peu partout.

Malgré ses efforts, Richard ne put s'empêcher de foudroyer du regard ses interlocuteurs.

— Vos peuples veulent savoir ce que le seigneur Rahl pense de ce sujet ?

Des gens hochèrent la tête et certains osèrent avancer encore un peu vers le maître de D'Hara.

Richard décroisa les bras et se redressa de toute sa hauteur.

— Eh bien, je dis que l'avenir est ce que nous en faisons, et qu'importent les augures ! Votre vie, mes amis, n'est pas déterminée par le destin, ni prédite dans des grimoires, ni révélée par des fumées sacrées. Et le futur ne se cache pas dans des tripes de cochon ! De retour chez vous, dites aux gens d'oublier les prophéties et de construire eux-mêmes leur avenir.

Nathan fit un pas en avant et s'éclaircit la gorge.

— Le seigneur Rahl veut dire que les prophéties sont réservées aux prophètes et aux autres détenteurs du don. Eux seuls peuvent les comprendre et les interpréter. Partez en paix, mes amis, car nous nous chargerons des prédictions à votre place.

Dans le cercle de dirigeants, certains, à contrecœur, semblèrent trouver que c'était bien vu. D'autres parurent beaucoup plus sceptiques.

Une mince jeune femme, reine d'un des pays des Contrées, prit la parole :

— Seigneur Rahl, je suis la reine Orneta… Permettez-moi de rappeler que les prophéties sont conçues pour aider les gens. Les mots écrits par d'antiques prophètes viennent de la nuit des temps pour nous avertir des malheurs qui nous guettent. À quoi serviraient les

recueils, si les peuples n'étaient jamais informés de ce que leur réserve l'avenir ? Et si ce n'est pas pour venir à notre secours, pourquoi les prophètes existeraient-ils ? En d'autres termes, que vaut une prédiction qui reste secrète ?

Nathan sourit.

— Votre Majesté, n'étant pas une prophétesse, comment sauriez-vous distinguer les prédictions utiles de celles qui ne servent pour le moment à rien ?

La reine joua nerveusement avec son long collier, dont l'extrémité disparaissait dans son décolleté.

— Eh bien, je suppose que…

Richard posa sa main gauche sur le pommeau de son épée.

— Les prophéties sont plus nuisibles qu'utiles, voilà ce que je pense.

Kahlan vint se camper près de son mari, attirant aussitôt l'attention générale.

— Richard et moi, nous avons eu connaissance de prophéties terrifiantes qui nous concernaient. Si nous les avions écoutées, agissant comme elles semblaient nous y inciter, cela aurait entraîné notre destruction, et, au bout du compte, celle du monde des vivants.

» Oui, si nous avions agi comme vous vous comportez aujourd'hui, abdiquant notre libre arbitre en faveur des prédictions, vous seriez tous morts, mes amis, ou réduits en esclavage par des maîtres d'une inimaginable cruauté. Au bout du compte, il s'avéra que les prophéties en question ne mentaient pas, mais qu'il ne fallait surtout pas s'en tenir au pied de la lettre. Entre des mains profanes, les prédictions sont des armes mortelles et il ne faut jamais les prendre au premier degré.

— Donc, vous prétendez qu'il est impossible de connaître notre avenir ? demanda Orneta, soudain agressive.

Voyant de la colère dans les yeux verts de sa femme, Richard jugea plus prudent de répondre à sa place :

— Nous affirmons que l'avenir n'est pas prédéterminé. Chacun fabrique son futur, et c'est très bien comme ça. Quelqu'un qui croit au destin ne se comporte pas naturellement. Et quand une personne prend des décisions parce qu'elle se réfère à des présages, ses choix peuvent se révéler désastreux, parce qu'ils ne sont pas le fruit d'une saine et logique réflexion. Un être humain doit agir en fonction de ce qu'il tient pour son intérêt. Les prophéties ne peuvent que l'induire en erreur…

» L'avenir n'est pas contenu dans les prédictions. Celles-ci peuvent être utiles, c'est vrai, mais pour cela il faut qu'elles restent entre les mains des prophètes et des détenteurs du don.

Même s'ils n'étaient pas entièrement convaincus, les dirigeants

semblèrent soudain moins avides d'entendre de spectaculaires présages.

— Les prophéties ont un sens, intervint Nathan, et certaines personnes sont capables de les déchiffrer. Mais pas dans des boyaux de cochon, ça, je peux vous l'assurer !

Voyant que les invités hésitaient encore, Cara vint se camper à la gauche de Richard.

— Les D'Harans disent que le seigneur Rahl est la magie qui combat la magie, alors qu'ils sont eux-mêmes l'acier qui affronte l'acier. Richard Rahl a prouvé sa valeur. Alors, laissez-lui donc la magie !

Venant d'une Mord-Sith, ces propos avaient un poids tout particulier.

Les invités semblèrent comprendre qu'ils s'étaient aventurés sur un terrain glissant, et qu'ils avaient franchement dépassé les bornes. Quelque peu honteux, ils parlèrent entre eux, à voix basse, et finirent par conclure qu'il valait mieux, effectivement, laisser la magie à ceux qui savaient la contrôler.

La tension diminua, comme si une catastrophe venait d'être évitée de justesse.

Du coin de l'œil, sur sa droite, Richard vit qu'une des servantes en tunique bleue approchait de Kahlan d'un pas décidé.

La femme posa la main sur l'avant-bras de la Mère Inquisitrice, comme si elle voulait lui parler sans que personne entende.

Ce détail alerta Richard. Les gens ne touchaient jamais ainsi la Mère Inquisitrice.

Soudain, le Sourcier vit le regard hanté de la servante. Puis, quand elle se tourna un peu, il découvrit le sang qui maculait le devant de sa robe.

Il bondit au moment où l'inconnue levait le couteau qu'elle serrait dans sa main libre.

Chapitre 10

Le temps sembla suspendre son cours.

Richard reconnut parfaitement cette curieuse pause entre deux secondes – un vide empli de tension et d'attente, juste avant que se déchaîne le pouvoir.

Il était un pas trop loin pour arrêter la tueuse. Et beaucoup trop près, songea-t-il, quand on savait ce qui allait arriver.

Les choses ne dépendaient plus de lui. Il était impuissant.

La vie et la mort étaient l'enjeu de cet instant hors du réel. Kahlan n'avait pas le choix, et elle n'hésiterait pas. Alors que son instinct lui criait de se détourner, Richard n'esquissa pas un geste, parce qu'il était déjà trop tard, il le savait parfaitement.

Dans le cercle d'invités, les hommes et les femmes se pétrifièrent, les yeux écarquillés. Plusieurs Mord-Sith en uniforme rouge tentaient aussi d'intervenir, mais elles étaient également trop loin. Du coin de l'œil, il vit l'Agiel de Cara voler vers sa paume. Des soldats dégainaient leur arme et Zedd avait levé une main pour jeter un sort. Mais rien de tout ça n'aurait la moindre utilité.

Décrivant un grand arc, le bras armé de la tueuse s'abattait inexorablement vers la poitrine de Kahlan.

Et tous ceux qui voulaient secourir la Mère Inquisitrice arriveraient trop tard.

Soudain, il y eut un roulement de tonnerre silencieux.

Le temps reprit son cours et l'onde de choc de l'explosion de pouvoir se répandit dans toute la salle.

Les gens les plus proches crièrent de douleur. Les jambes coupées, ils s'écroulèrent. Plus loin, des invités furent projetés plusieurs pas en arrière. Terrorisés, ils tentèrent de se protéger derrière leurs bras levés – bien trop tard, évidemment.

Des tables s'envolèrent. Des coupes et des assiettes allèrent se fracasser contre les murs. Des bouteilles de vin, des carafes, des saucières, des serviettes et des couverts volèrent dans les airs à une stupéfiante vitesse. Percutées par ces projectiles, toutes les vitres des fenêtres éclatèrent en milliers de fragments acérés. Emportés par le souffle, les rideaux battirent comme des voiles pendant une tempête.

Le sol jonché de débris faisait songer à un champ de bataille après que les derniers guerriers auraient succombé.

Lorsque Kahlan avait déchaîné son pouvoir d'Inquisitrice, Richard était le plus près d'elle. Et cette proximité pouvait être dangereuse.

Tout son corps lui faisant mal, il se laissa tomber sur un genou, le souffle court.

Zedd avait été renversé comme une quille par l'onde de choc. Un peu plus loin de l'œil du cyclone, Nathan était resté debout, mais il ne paraissait pas très stable sur ses jambes. Il avait pourtant eu le réflexe de prendre Cara par le bras pour l'empêcher de tomber.

Lorsque le calme fut revenu, plus rien ne volant dans les airs, la femme en tunique bleue ensanglantée se jeta aux pieds de Kahlan.

Tel un roc, la Mère Inquisitrice restait imperturbable au milieu du chaos.

Aucun invité n'avait jamais vu une Inquisitrice utiliser son pouvoir. Autant que possible, cela ne se faisait pas en public. Eh bien, Richard aurait parié que ces amateurs de présages n'étaient pas près d'oublier cet instant.

— Fichtre et foutre ! marmonna Zedd en se relevant, ça fait un mal de chien !

Alors que sa vision redevenait claire et qu'il recouvrait ses esprits, Richard vit que la main de la tueuse avait laissé une empreinte sanglante sur la manche blanche de Kahlan.

Prostrée devant la Mère Inquisitrice, la femme n'avait pourtant rien d'une criminelle. De corpulence moyenne, le visage plutôt étroit, elle avait de beaux cheveux noirs coupés assez court. La cible de l'Inquisitrice, Richard le savait, souffrait beaucoup moins que les témoins de la scène. Et de toute façon, elle n'était plus vraiment sensible à la douleur. Pour elle, plus rien ne comptait à part sa nouvelle « maîtresse ».

La femme en tunique bleue n'existait plus vraiment.

— Maîtresse, dit-elle, ordonne et j'obéirai.

— Répète ce que tu m'as soufflé à l'oreille, dit Kahlan d'une voix glaciale. Avant d'oser tenter de me frapper.

— J'ai tué mes enfants, maîtresse… Et j'ai pensé que tu devais le savoir.

Ces mots pétrifièrent de nouveau les témoins, leur glaçant les sangs. Des petits cris montèrent de la foule.

— C'est pour ça que tu es venue à moi ?

— En partie, oui…, fit la tueuse, les larmes aux yeux. Je devais te dire ce que j'avais fait. Et ce que j'allais devoir faire.

Sa personnalité et son esprit effacés, la femme ne pleurait pas sur le sort de ses enfants, mais parce qu'elle avait voulu nuire à Kahlan. Désormais, seule sa maîtresse comptait à ses yeux et la culpabilité lui serrait le cœur dans un étau mortel.

Richard se pencha, saisit le poignet droit de la femme et la désarma. Lui enlever son couteau n'était plus nécessaire, il le savait, mais il se sentit quand même un peu mieux.

La tueuse ne s'aperçut de rien.

— Pourquoi as-tu agi ainsi ? demanda Kahlan avec dans la voix une autorité qui coupa le souffle de tous les témoins.

La tueuse leva les yeux vers sa maîtresse.

— J'étais obligée… Je ne voulais pas que mes petits connaissent une telle terreur.

— Quelle terreur ?

— Celle qu'on éprouve quand on vous dévore vivant, maîtresse, répondit la femme comme si c'était la chose la plus évidente du monde.

Les gardes présents s'approchèrent et les Mord-Sith qui n'avaient pas pu arrêter la femme vinrent se placer derrière elle, Agiel au poing.

Kahlan n'avait pas besoin de soldats et de femmes en rouge. Un seul agresseur armé d'un couteau ne pouvait rien contre elle. Et une fois touchée par son pouvoir, sa « victime » se révélait incapable de lui désobéir et plus encore de lui faire du mal. La proie d'une Inquisitrice ne vivait plus que pour lui plaire, y compris en confessant ses crimes, si nécessaire.

— De quoi parles-tu ?

— Je ne pouvais pas les laisser souffrir… J'ai eu pitié, maîtresse, et je les ai tués proprement avant que l'abomination se produise.

Nathan approcha de Richard et lui souffla à l'oreille :

— C'est la femme dont je t'ai parlé… Celle qui travaille aux cuisines et qui a un petit talent de devineresse.

Kahlan se pencha vers la tueuse, qui recula d'instinct.

— Comment savais-tu qu'ils allaient souffrir ?

— J'ai eu une vision, maîtresse. Ça m'arrive de temps en temps. J'ai vu ce qui arriverait si je les laissais vivre. Ne comprends-tu pas ? Je ne pouvais pas permettre qu'une telle chose arrive à mes petits chéris.

— Une vision t'a poussée à tuer tes enfants, c'est ça ?

— Non, maîtresse ! Je les ai vus en train d'être dévorés vivants, des crocs les déchiquetant tandis qu'ils hurlaient de terreur et de souffrance. La vision ne m'a pas ordonné de les tuer, mais après avoir assisté à ce spectacle, j'ai su ce qui me restait à faire pour les protéger. J'ai eu pitié d'eux, maîtresse, comme une bonne mère.

— Dévorés vivants ? Par quoi ? Par qui ?

— Des créatures des ténèbres, maîtresse. Des monstres venus dans la nuit pour tailler en pièces mes petits amours.

— Donc, tu as eu une vision, et à cause de ça tu as décidé de tuer tes enfants.

C'était une accusation, pas une question. Mais la femme ne s'en aperçut pas et hocha la tête pour plaire à sa maîtresse.

— Oui, maîtresse… Je les ai égorgés. Ils ont très vite perdu

conscience, et ils ont quitté ce monde sans souffrir. Ainsi, ils ont échappé à un destin atroce.

— Sans souffrir ? répéta Kahlan, les dents serrées. Tu veux me faire croire qu'ils ne se sont pas débattus et qu'ils n'ont pas eu peur ?

Comme Kahlan, Richard avait vu des gens mourir la gorge tranchée. Ce n'était pas une fin paisible, loin de là. Les malheureux luttaient pour crier puis pour respirer, et ils finissaient par se noyer avec leur propre sang. Une mort violente parmi les pires qu'on puisse connaître, en réalité…

La femme plissa le front comme si elle essayait de se souvenir.

— Oui, ils ont peut-être un peu souffert… Enfin, je crois. Mais pas longtemps, maîtresse. Si les monstres noirs les avaient dévorés vivants, se gorgeant de leurs entrailles, ç'aurait été bien plus affreux.

Entendant des murmures autour d'elle, Kahlan foudroya les invités du regard, les réduisant aussitôt au silence.

— Voilà ce qui arrive quand on se croit capable de voir l'avenir… Gardez ceci en mémoire : des vies sacrifiées pour rien ! (La Mère Inquisitrice tourna de nouveau la tête vers la tueuse.) Tu as tenté de me tuer, n'est-ce pas ? Avec le même couteau…

— Oui, maîtresse… (Des larmes roulèrent de nouveau sur les joues de la femme.) C'est pour ça que je devais te dire ce que j'avais fait.

— Sois plus claire, s'il te plaît !

— En te révélant que j'ai tué mes enfants, je t'aidais à comprendre pourquoi j'allais te tuer. Mon but était de te protéger, maîtresse…

— En me tuant ? Me protéger de quoi ?

— Du même sort affreux… Maîtresse, je ne peux pas supporter l'idée que tu meures déchiquetée par des crocs… Je t'imagine appeler au secours, alors que tu es seule, sans personne pour t'aider… Je voulais te tuer pour t'épargner un calvaire, comme j'ai fait pour mes enfants.

Richard eut l'impression que ses jambes allaient se dérober de nouveau.

— Et qui me dévore, dans ton illusion morbide ?

— Les créatures qui auraient déchiqueté mes enfants, maîtresse… Des monstres noirs qui te traquent et que tu ne pourras pas semer. (La femme tendit les mains.) Puis-je avoir mon couteau ? Maîtresse, il faut que je t'épargne ce destin. Permets-moi de souffrir parce que je t'aurai tuée. Oui, de souffrir au nom de l'amour que je te porte ! Ta fin sera rapide, c'est juré !

Kahlan regarda froidement la tueuse.

— Non, répondit-elle simplement.

La femme porta les mains à sa poitrine. Luttant en vain pour respirer, elle devint écarlate et écarquilla les yeux. Puis ses lèvres virèrent à un bleu plus intense que celui de sa robe. Tombant comme une masse, elle mourut avant même d'avoir touché le sol.

Kahlan jeta un regard circulaire aux invités. Une façon de remettre de l'ordre dans les idées des imbéciles convaincus que les prophéties pouvaient les aider.

Puis la jeune femme se tourna vers Richard, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Viens, dit le Sourcier en enlaçant sa compagne. (La voir ainsi lui brisait le cœur, comme chaque fois qu'elle était malheureuse.) Tu as besoin de repos…

Kahlan se laissa aller contre lui, acceptant le réconfort qu'il lui apportait. Cara, Zedd, Nathan et Benjamin vinrent former un cercle protecteur autour des deux époux.

Les Mord-Sith et les hommes de la Première Phalange isolèrent le petit groupe de la foule.

— Cara, je suis navrée, souffla Kahlan. J'aurais tant voulu que ta réception soit un succès.

— Que vous faut-il de plus, Mère Inquisitrice ? Vous êtes vivante et une tueuse a rendu l'âme. Qu'est-ce qui pourrait me faire plus plaisir ? Cerise sur le gâteau, je vais pouvoir vous faire un sermon parce que vous laissez les gens vous approcher…

Kahlan sourit tandis que Richard la guidait hors de la salle, la soutenant à moitié.

Chapitre 11

— Comment va-t-elle ? demanda Zedd lorsque Richard eut refermé derrière lui la porte de la chambre.

— Très bien, ne t'en fais pas… Elle a besoin de repos, c'est tout.

Le vieil homme acquiesça. Pour avoir jadis travaillé avec des Inquisitrices, il savait mieux que quiconque que ces femmes devaient récupérer après avoir utilisé leur pouvoir. Dans ce domaine, Kahlan était une exception, parce qu'elle se remettait à une vitesse folle. Par le passé, dans des situations de crise, elle s'était même souvent privée de repos…

Sur bien des plans, la femme de Richard était plus forte que ses consœurs. Élue à leur tête en partie pour cette raison, elle était aujourd'hui la dernière survivante de son ordre.

Déchaîner son pouvoir n'en restait pas moins épuisant physiquement et mentalement. En un sens, c'était aussi vidant que de procéder à une exécution capitale.

Mais le fond du problème n'était pas là. Si Kahlan avait flanché en public, aujourd'hui, c'était parce qu'elle ne supportait pas de penser qu'une force maléfique, si peu de temps après la fin de la guerre, s'en prenait de nouveau à des innocents. Comme Richard, elle ne croyait pas une seconde que c'était un cas de folie isolé. Quelque chose se préparait… Cette certitude, en plus d'avoir dû utiliser son pouvoir durant une joyeuse réception, était à l'origine de sa faiblesse passagère.

— Je trouve bizarre que la tueuse soit tombée raide morte, fit Zedd avec un de ses regards dubitatifs qui n'auguraient jamais rien de bon.

— Ça m'inquiète aussi, avoua Richard.

— Une personne touchée par une Inquisitrice n'a plus qu'une obsession : plaire à sa maîtresse ! Et comment plaire à quelqu'un quand on est mort ? Si Kahlan lui avait ordonné de quitter ce monde, je comprendrais, mais ce n'est pas le cas.

Richard s'était tenu le même raisonnement, presque au mot près.

— C'est incompréhensible, concéda-t-il. Le pouvoir d'une Inquisitrice ne tue pas ses cibles ainsi. Il y a autre chose.

Zedd se gratta le menton d'un index squelettique.

— La femme a senti que le meurtre de ses enfants révulsait Kahlan… De là à penser que sa maîtresse voulait la voir morte, il n'y

avait qu'un pas.

— Zedd, je ne sais pas… Mais ça ne me paraît pas très logique. Le but d'une Inquisitrice est d'obtenir la confession de criminels. De les faire avouer et d'apprendre tous les détails de leur acte. Passer aux aveux ne leur répugne pas, bien au contraire, puisqu'ils ont l'impression de faire plaisir à leur maîtresse. Et ils sont avides de vivre pour continuer à la servir.

— Quoi qu'il en soit, dit Cara en croisant les bras, je ne quitterai pas ce couloir tant que la Mère Inquisitrice ne sera pas remise.

— Merci, mon amie, souffla Richard en posant une main sur l'épaule de la Mord-Sith.

Tant que Kahlan serait vulnérable, elle ne pouvait pas avoir de meilleur ange gardien…

Lors de l'attaque, si terrifiante qu'eût été la scène, l'Inquisitrice n'avait jamais été en danger. Contre son pouvoir, aucun agresseur solitaire n'avait la moindre chance de réussir. Et si Cara s'était interposée, elle aurait été moins efficace que Kahlan, malgré ses incontestables compétences. Face à une Inquisitrice, un seul adversaire ne faisait pas le poids.

Mais avant d'être reposée, Kahlan ne pourrait plus utiliser son pouvoir. Dans cette configuration, la proposition de Cara était plus que bienvenue.

Richard se tourna vers Benjamin :

— Général, il faudrait poster des hommes aux deux extrémités de ce couloir.

— C'est déjà fait, seigneur Rahl.

Richard remarqua enfin les deux contingents de soldats de la Première Phalange, sur ses deux flancs. Assez d'hommes pour livrer une guerre…

— Pourquoi ne resterais-tu pas avec Cara ? Elle aura besoin de compagnie pendant que Kahlan se repose.

— Avec plaisir, seigneur Rahl ! (Benjamin se racla la gorge.) Pendant que vous étiez dans la chambre avec la Mère Inquisitrice, nous avons trouvé les enfants de la tueuse. Égorgés, comme elle l'a dit.

Richard n'avait jamais eu le moindre doute. La proie d'une Inquisitrice ne pouvait pas lui mentir. Pourtant, cette confirmation lui serra le cœur.

— Tu peux faire autre chose pour moi, général ? Qu'un de tes hommes aille chercher Nicci. Je ne l'ai plus vue depuis hier, à ton mariage. Qu'on lui dise que j'ai besoin d'elle…

Le général se tapa doucement du poing sur le cœur.

— J'envoie un soldat sur-le-champ, seigneur.

— Nathan, dit Richard en se tournant vers le prophète, j'aimerais

que tu m'emmènes voir la femme qui a des visions et qui aurait un message pour moi…

— Lauretta…, murmura le prophète.

Zedd et Richard lui emboîtèrent le pas. Des soldats les suivirent, mais à bonne distance. En revanche, Rikka vint se placer devant eux.

Rallongeant un peu le chemin, Nathan privilégia les couloirs privés pour atteindre le secteur où résidaient les divers employés du palais. Richard se réjouit de cette initiative du vieil homme. Dans les couloirs publics, des gens l'auraient sans doute arrêté pour lui parler. Après ce qui venait d'arriver, il n'était pas d'humeur à discutailler de législation commerciale ni à entendre ses sujets se plaindre de telle ou telle loi. Et encore moins à écouter leurs questions sur les prophéties.

Car il avait d'autres soucis en tête.

Avant tout, il y avait la tueuse et la façon dont elle avait décrit sa vision. Selon elle, des « créatures des ténèbres » traquaient Kahlan.

Le gamin malade avait lui aussi parlé de « ténèbres ».

Le rapport semblait évident. Trop, peut-être… Parce que le même mot revenait dans les deux cas, fallait-il conclure que tout cela était lié ? Parfois, se laisser emporter par son imagination était un piège mortel…

Alors qu'il avançait aux côtés de Zedd, tous deux suivant Rikka et Nathan, le Sourcier regarda le livre que tenait le prophète et se souvint des phrases qui reprenaient les affirmations du garçon au sujet des ténèbres. Non, décida-t-il, il ne délirait pas…

Les murs des couloirs privés étaient lambrissés de vieux chêne. Avec le temps, le brun avait viré au noir, ce fond mettant particulièrement en valeur les tableaux – des scènes de chasse – qui composaient une galerie aux couleurs automnales du plus bel effet. Sur le sol de pierre, un riche chemin de couloir bleu foncé et or étouffait les bruits de pas.

Le petit groupe ne tarda pas à débouler dans les corridors de service qui permettaient au personnel de gagner l'aile privée du seigneur Rahl. Ici, les murs étaient simplement peints en blanc. Par endroits, les couloirs longeaient le mur d'enceinte du palais – un impeccable assemblage de blocs de granit parfaitement jointoyés. À intervalles réguliers, des fenêtres ménagées dans la muraille laissaient entrer la lumière du jour – et des courants d'air plutôt frisquets, en ce début de printemps.

Par ces fenêtres, Richard vit que des nuages noirs continuaient à s'accumuler dans le ciel. En matière de climat, au moins, il était un excellent prophète.

Le vent charriait de petits flocons de neige. Sous peu, les plaines d'Azrith allaient être balayées par un terrible blizzard printanier. Les invités n'étaient pas près de quitter le palais, semblait-il.

— Par là, dit Nathan en désignant une porte à double battant, sur sa droite.

Le petit groupe sortit de l'aile privée et s'engagea dans les couloirs du quartier des employés.

Tous les gens qu'ils croisèrent jetèrent des regards inquiets à Richard et aux deux sorciers qui l'accompagnaient. Comme c'était prévisible, la nouvelle de l'agression de Kahlan avait déjà fait le tour du palais. Tout le monde savait qu'il y avait des ennuis…

À voir leur visage, les D'Harans n'étaient plus d'humeur à se réjouir du mariage de Cara. Ici, tout le monde adorait la Mère Inquisitrice, épouse aimée du seigneur Rahl.

Enfin, tout le monde, pas vraiment, mais presque… La plupart des gens l'aimaient, et la tentative de meurtre devait les horrifier.

Avec le retour de la paix, le peuple avait repris confiance en l'avenir. L'optimisme était de mise. Désormais, tout semblait possible et les lendemains chantaient.

L'obsession des prophéties menaçait de détruire cette harmonie. Et elle avait déjà coûté la vie de deux enfants.

Qu'avait donc dit Zedd ? Il n'y a rien de plus dangereux que la paix ? Richard espéra que son grand-père se trompait.

Chapitre 12

Richard et Zedd suivirent Nathan dans un étroit couloir éclairé par une fenêtre, tout au bout. Quand ils l'eurent traversé, les trois hommes, la Mord-Sith et les soldats se retrouvèrent à l'intérieur du quartier des employés.

Ici, les murs étaient blanchis à la chaux et le plancher usé résonnait sinistrement. Toutes les portes, cependant, étaient décorées de chaudes peintures – des paysages ou des fleurs, le plus souvent – qui généraient un sentiment d'intimité.

— C'est là, dit Nathan en s'arrêtant devant une porte ornée d'un soleil stylisé.

Richard hocha la tête et le prophète frappa au battant.

N'obtenant aucune réponse, il frappa plus fort. Rien ne se passant, il boxa carrément la porte.

— Lauretta, c'est Nathan ! S'il te plaît, ouvre-moi ! J'ai dit au seigneur Rahl que tu as un message pour lui, et il est venu afin de l'entendre.

La porte s'entrebâilla. Dès qu'elle vit ses visiteurs, Lauretta l'ouvrit en grand.

— Seigneur Rahl, vous êtes venu ! s'écria-t-elle avec un sourire complètement édenté sur le devant.

À vue d'œil, la femme plutôt massive portait au minimum trois gilets par-dessus sa robe bleu foncé. Le gilet du dessous, d'un blanc délavé, était boutonné de haut en bas et des boutons de nacre décoratifs faisaient le tour de la taille de Lauretta. Celui du milieu était rouge et le dernier, à bien y regarder, était en réalité une chemise de flanelle aux manches beaucoup trop longues pour sa propriétaire.

Lauretta en remonta une, puis elle écarta de son visage une mèche de cheveux blonds.

— Vous me ferez bien le plaisir d'entrer ?

L'étrange femme recula dans la pénombre de son intérieur. Apparemment, elle était sincèrement ravie d'avoir de la visite.

Si bizarre que fût Lauretta, son foyer l'était encore plus. À cause de sa grande taille, Richard dut écarter les mobiles accrochés sur le côté intérieur du chambranle. Une bonne dizaine de modèles différents, tous composés de fil à tricoter de diverses couleurs et d'étranges bâtonnets. Mais si aucun n'était identique à un autre, tous évoquaient nettement une toile d'araignée. À quoi pouvaient donc servir ces objets ? Aucun effort d'imagination ne parvenant à les rendre ne

serait-ce que regardables, il ne pouvait pas s'agir d'ornements.

Voyant la perplexité de son petit-fils, Zedd se pencha pour lui souffler à l'oreille :

— Des artefacts censés barrer l'entrée aux esprits du mal…

Richard se retint de dire que des esprits maléfiques, après un très long voyage depuis le royaume des morts, n'étaient certainement pas assez timorés pour se laisser arrêter par du fil à tricoter et des bâtons.

L'appartement de Lauretta était envahi de piles de documents qui montaient jusqu'au plafond. Une sorte de tunnel permettait de s'enfoncer dans les entrailles de cet obscur labyrinthe. Comme une taupe dans son terrier, la femme guida ses visiteurs – qui durent marcher en file indienne – jusqu'à une zone dégagée juste assez grande pour qu'on y ait installé une table et deux chaises. Entre deux piles de feuilles de parchemin, une chiche lumière parvenait à filtrer d'une fenêtre minuscule.

Derrière la table, un plan de travail était lui aussi recouvert de feuilles. À vrai dire, cet endroit ressemblait bel et bien à une tanière, mais creusée dans une décharge à ordures. Et d'ailleurs, l'odeur était presque aussi pestilentielle.

— Une infusion ? demanda Lauretta.

— Non, merci, répondit Richard. Il paraît que vous voulez me parler…

— Moi, ce ne serait pas de refus, l'infusion, dit Zedd en levant une main.

— Avec de délicieux biscuits ? lança Lauretta, épanouie.

— Gente dame, ce serait la cerise sur le gâteau.

Nathan roula de gros yeux et Richard foudroya son grand-père du regard.

Lauretta se faufila derrière une de ses piles.

Tandis que Zedd prenait place à la table, attendant d'être servi, son hôtesse s'empara d'une vieille bouilloire, sur un autre plan de travail. Une bougie placée dans un support en fer gardait l'infusion bien chaude – juste à côté de tout un fouillis de documents.

Richard en eut aussitôt des sueurs froides.

— Lauretta, dit-il, faire du feu ici est très dangereux.

— Oui, répondit la femme, cessant un instant de verser le liquide dans une tasse, je le sais, et je suis très prudente.

— J'en suis certain, mais il n'en reste pas moins que…

— Je dois prendre soin de mes prédictions.

Richard regarda les montagnes de feuilles, autour de lui. La plupart étaient empilées à la va-vite, mais il y avait aussi des caisses de bois bourrées jusqu'à la gueule et des classeurs ventrus entassés de guingois.

Zedd fit un grand geste circulaire.

— Ce sont toutes tes prédictions, femme ?

— Oui, oui, répondit Lauretta, contente de pouvoir enfin parler à quelqu'un de sa raison de vivre. Vous savez, j'en fais depuis mon plus jeune âge. D'après ma mère, le premier mot que j'ai dit, « feu », était déjà un présage. Le jour même, un appel d'air, dans la cheminée, a généré une flamme qui a embrasé sa robe. Maman s'en est tirée sans grand mal, mais morte de peur. Et à partir de là, elle a couché sur du parchemin tout ce que je disais.

Richard regarda également autour de lui.

— Et je parie que vous avez tout gardé.

— Bien entendu ! (Lauretta se servit une tasse et reposa la bouilloire sur son support.) Et dès que j'ai eu l'âge, j'ai pris le relais de ma mère.

L'étrange devineresse posa sur la table une coupe remplie de biscuits.

— À la cannelle, ronronna Zedd, mes préférés ! Et les tiens ont l'air délicieux, femme.

— Je les fais moi-même, roucoula Lauretta.

Très inquiet, Richard se demanda où et comment elle cuisinait.

— Et pourquoi gardez-vous tout ce que vous écrivez ? lança-t-il.

— Eh bien, parce que ce sont mes prédictions.

— Ça, nous avons compris, mais les garder vous sert à quoi ?

— À m'en souvenir… Il y en a tant que je ne peux pas les mémoriser. De plus, il est important qu'elles soient archivées.

Richard fit de son mieux pour ne pas trahir son exaspération.

— Et pourquoi ça ?

Lauretta eut l'air troublée par une question si dépourvue d'intérêt.

— Eh bien, parce que tous les prophètes rédigent leurs présages.

— Oui, bien sûr, mais…

— Et ne conserve-t-on pas ces textes ? Dans des recueils, par exemple ?

— Des grimoires spéciaux, oui…

— Exactement, dit Lauretta, patiente comme si elle s'adressait à un enfant. Ces prophéties sont couchées sur le parchemin et conservées parce qu'elles ont de l'importance. Les autres, on les entrepose dans des bibliothèques. Les miennes… Comme je n'ai pas d'autre endroit, voilà ma bibliothèque !

Tout en grignotant un biscuit, Zedd évalua du regard la bibliothèque de Lauretta.

— Donc, je suis prudente avec le feu, parce qu'il ne faut pas que des textes importants disparaissent.

Déjà très dubitatif sur les prophéties et les prophètes, Richard ne se sentit pas enclin à réviser son opinion à la hausse.

— C'est parfaitement logique, dit distraitement Zedd. Et tes biscuits, gente dame, sont parmi les meilleurs que j'aie jamais goûtés.

Lauretta eut un grand sourire édenté.

— Revenez quand vous voudrez, doux seigneur.

— Une invitation que je n'oublierai pas, non moins douce dame… (Le vieux sorcier prit un autre biscuit et le brandit théâtralement.) Et maintenant, pouvons-nous entendre la prophétie que tu voulais porter à la connaissance du seigneur Rahl ?

— Oui, bien sûr… (Lauretta se tapota la bouche d'un index.) Mais où les ai-je donc rangées ?

— Les ? s'écria Richard. Il y en a plusieurs.

— Oui, oui… Plusieurs, c'est ça…

Lauretta s'approcha d'une pile et en tira une feuille.

— Non, ce n'est pas ça, dit-elle après l'avoir consultée brièvement.

Elle remit la feuille en place, en tira d'autres, et continua son manège sous le regard agacé de Richard, qui finit par se tourner vers Nathan, aussi perplexe que lui.

— Gente dame, intervint Zedd, tu pourrais peut-être dire de mémoire tes prophéties ?

— Doux seigneur, j'ai peur que ce soit impossible. J'ai trop de présages pour pouvoir les mémoriser, et c'est d'ailleurs pour ça que je les consigne par écrit. Quand c'est fait, je ne risque plus de les oublier. N'est-ce pas à cette fin que fut inventée l'écriture ? Les présages sont importants, et il ne faut surtout pas les perdre…

— Une vérité fondamentale, dit Nathan, soucieux de ne pas perturber davantage Lauretta. Pouvons-nous participer aux recherches ? Où aurais-tu classé tes prédictions les plus récentes ?

Lauretta parut une nouvelle fois surprise par la question.

— Eh bien, à leur place, tout simplement.

— Et comment détermines-tu leur place ?

— En fonction de ce qu'elles disent.

Nathan en resta un instant muet.

— Dans ce cas, comment les trouves-tu ? Si tu les oublies, comme tu nous l'as confié, à quoi te sert un classement qui dépend de leur sens ? En d'autres termes, comment sais-tu où chercher ?

Cette fois, Lauretta jugea la question digne d'intérêt.

— Ma foi, j'avoue que ça a toujours été mon problème… (Elle prit une grande inspiration, menaçant de faire craquer les boutons de son gilet.) Malgré mes efforts, je ne suis jamais venue à bout de ce paradoxe.

Repensant aux bibliothèques du palais et au désordre qui y régnait, Richard songea que la pauvre Lauretta n'était pas la seule à avoir des difficultés de ce type.

Zedd tira au hasard une feuille d'une pile, baissa les yeux dessus

puis agita le document.

— Il y a un seul mot : « pluie ».

Lauretta releva les yeux de la feuille qu'elle examinait.

— Oui, j'ai écrit ça un jour où j'avais la prémonition qu'il tomberait de l'eau.

— Nous perdons notre temps…, souffla Richard à l'oreille de Nathan.

— Je t'avais prévenu, non ?

— Je dois avouer que oui…

Le Sourcier se tourna vers Lauretta, qui s'était attaquée à une autre montagne de caisses, de classeurs et de feuilles volantes. Alors qu'il allait prendre congé, la devineresse s'écria :

— Voilà ! J'en ai trouvé une. Exactement à sa place.

— Et que dit-elle ? demanda Richard.

Lauretta approcha et tapota la feuille de l'index.

— « Des gens vont mourir », voilà ce qu'elle dit.

— Lauretta, ça arrive tous les jours… Au bout du compte, tout le monde meurt.

— Oui, c'est bien vu, ça ! gloussa la devineresse avant d'aller s'attaquer à une autre pile.

Honnête par nature, Richard dut reconnaître qu'il avait eu connaissance de bien d'autres prophéties aussi peu frappantes…

— Lauretta, merci pour…, commença-t-il, pressé d'en finir.

— J'en ai une autre, seigneur ! Et celle-ci, elle dit : « Le ciel va s'écrouler. »

— Le ciel ? répéta Richard, sourcils froncés.

— Oui, c'est ça, le ciel.

— Ça ne serait pas plutôt le toit ?

Lauretta baissa de nouveau les yeux sur sa feuille.

— Non, ça dit bien le « ciel ». J'ai une écriture très lisible.

— Et ça voudrait dire quoi ? Comment le ciel peut-il s'écrouler ?

— Je n'en ai aucune idée, pauvre de moi ! Je ne suis qu'une intermédiaire. Les prophéties viennent à moi et je les transcris, voilà tout. Puis je les archive, comme il convient pour des textes importants.

Nathan fit un grand geste circulaire.

— Et tu n'as aucune vision liée à ces prédictions ?

— Non… Elles me viennent et je les transcris, c'est tout.

— Donc, tu ne comprends pas nécessairement leur sens ?

Lauretta réfléchit quelques secondes.

— Eh bien, quand il s'agit de la pluie, qui aurait besoin d'une vision pour comprendre ? Tout le monde sera d'accord avec moi, je suppose ? Mais lorsqu'on parle du ciel qui va s'écrouler, je n'imagine pas de quoi il s'agit. Le ciel ne peut pas s'écrouler, à première vue…

— Ni à seconde, acquiesça Nathan.

Pensive, Lauretta leva un index hésitant.

— Donc, ces mots doivent avoir un sens caché.

— C'est plus que probable, admit Nathan. Et si tu n'as pas de vision, comment te « vient » une prédiction de ce genre ?

— Sous une forme verbale… Je ne vois pas d'image… C'est comme si une voix, dans ma tête, disait : « Le ciel va s'écrouler. » Ensuite, je couche les mots sur le parchemin.

— Et tu archives ces prédictions chez toi…

Lauretta regarda ses précieuses piles de feuilles.

— Les générations futures de prophètes devront étudier tout ça, j'imagine…

Richard réussit de justesse à ne pas exploser. Mais Lauretta n'était pas méchante, et elle n'essayait pas de les rendre fous. Elle était très bizarre, tout simplement, et tenter de la réformer ne conduirait nulle part. Une obsession la guidait, et il eût été gratuitement méchant de briser son rêve éveillé.

— Bon sang ! j'avais presque oublié ! s'exclama soudain Lauretta. (Elle se dirigea d'un pas traînant vers le fond de la pièce.) Une autre prophétie m'est venue hier, de façon tout à fait impromptue. C'est la dernière qui vous est adressée, seigneur Rahl.

Lauretta tira plusieurs feuilles d'une pile, les parcourut du regard, les remit en place et répéta deux ou trois fois l'opération. Quand elle eut trouvé ce qu'elle cherchait, elle revint vers ses invités.

Si ses prophéties étaient sans intérêt, songea Richard, les talents d'archiviste de cette femme méritaient des félicitations. S'y retrouver dans un tel fouillis confinait au génie.

Lauretta tendit la feuille à Richard.

— « La fierge prend le paon »…, lut à voix haute le Sourcier. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Lauretta haussa les épaules.

— Je n'en ai aucune idée… Ma mission est de recevoir les prophéties et de les transcrire, pas de les interpréter. Comme je l'ai déjà dit, les futurs prophètes se chargeront de cette tâche-là.

Richard jeta un coup d'œil à Nathan puis à Zedd.

— L'un de vous a une idée de ce que ça signifie ?

Le vieux sorcier eut une moue dubitative.

— Navré, mais ça ne me dit rien.

— Pareil pour moi, fit Nathan.

Richard prit une profonde inspiration.

— Merci de m'avoir communiqué tout ça, Lauretta… « Des gens vont mourir », « Le ciel va s'écrouler », et « La fierge prend le paon ». C'est bien ça que vous vouliez me transmettre ? Il n'y a rien d'autre ?

— Non, seigneur… J'ignore le sens de ces prophéties, mais je suis certaine qu'elles vous sont destinées.

— Et vous savez toujours à qui elles s'adressent ?

Là encore, Lauretta prit le temps de la réflexion.

— Non. C'est même la première fois que ça m'arrive. Mais on dit que vous êtes un homme hors du commun – un très grand sorcier – et je suppose que c'est pour ça…

Richard regarda la bouilloire posée au-dessus d'une bougie.

— Lauretta, pour vous remercier, j'ai une idée qui vous plaira sûrement…

— Une idée ?

— Oui… Ces prédictions devraient être conservées dans un endroit adapté.

— Adapté ?

— Exactement. Ici, personne n'y a accès, et c'est vraiment dommage. Je les verrais bien dans une bibliothèque.

— Une bibliothèque ? Vous êtes sérieux, seigneur Rahl ?

— Bien entendu… Ce sont des présages. À quoi servent les bibliothèques, selon vous ? Si j'envoyais des gens prendre ces documents afin qu'ils soient entreposés sur des rayonnages, qu'en diriez-vous ?

— Eh bien, je…

— Pas très loin d'ici, il y a une grande bibliothèque, avec une multitude de salles. Un jour, les futurs prophètes pourraient y étudier vos présages dans des conditions idéales. Et vous pourriez venir les consulter quand ça vous chante. De plus, votre nouvelle production pourrait y être ajoutée au fur et à mesure. Dans une section spéciale, évidemment…

— Une section spéciale ? Pour mes prophéties ?

— C'est ça, oui, renchérit Zedd, volant au secours de Richard. Un endroit où ces textes seraient en sécurité.

Lauretta se tapota pensivement les lèvres.

— Et je pourrais y aller à volonté ?

— Entrée libre et illimitée, dit Richard. Et nous compterions sur vous pour nous apporter les nouveaux textes. Mieux encore, vous pourriez les rédiger directement dans votre salle réservée.

Rayonnante, Lauretta prit la main de Richard, la tenant comme si un roi venait de lui offrir une partie de son royaume.

— Vous êtes le meilleur seigneur Rahl que nous avons jamais eu… Merci mille fois. J'accepte votre généreuse proposition visant à préserver mon œuvre.

Richard ne se sentit pas très fier de son mensonge, mais cet endroit était un vrai piège à feu, et il ne voulait pas que Lauretta, et peut-être d'autres personnes, meurent à cause d'un entassement de prophéties. Dans la bibliothèque en question, il restait assez de place pour que la « section spéciale » ne soit pas un problème. De toute façon, rien ne

prouvait que les prédictions de Lauretta ont moins de « valeur » que les autres…

— Merci encore, seigneur Rahl, dit la femme en raccompagnant ses invités.

— C'est très gentil de ta part, Richard, dit Zedd sur le chemin du retour.

— En fait, c'est pour prévenir un incendie…

— Tu aurais pu lui mentir, envoyer des gens prendre ses paperasses et les faire brûler au plus vite.

— C'est vrai, mais elle a consacré sa vie à ces feuilles de parchemin… Pourquoi les détruire alors que nous avons toute la place qu'il faut dans nos bibliothèques ? Ainsi, elle ne souffrira pas de devoir se séparer de son œuvre.

— C'est pour ça que c'est gentil, Richard… Ton petit truc a fonctionné, et il ne fait de mal à personne. C'est magique !

— Comme tu aimes le dire, les trucs et la magie, c'est souvent la même chose.

— Oui, oui, c'est formidable…, marmonna Nathan en tirant sur la manche de Richard. Mais la dernière prophétie qu'elle t'a transmise, celle avec la « fierge » ?

Richard se tourna vers le prophète.

— Celle dont le sens m'échappe complètement ?

— Comme à moi, mon garçon, comme à moi… (Nathan brandit le livre dont il ne se séparait plus.) L'ennui, c'est qu'elle est là-dedans, mot pour mot. « La fierge prend le paon. »

Chapitre 13

Kahlan s'assit dans son lit en sursaut.

Dans la chambre paisible, quelqu'un la regardait.

Allongée les yeux fermés, l'Inquisitrice ne dormait pas. Elle se reposait, simplement. Enfin, elle était presque sûre de ne pas s'être endormie.

En revanche, elle s'était vidé l'esprit, afin de ne pas penser à la mère qui avait tué ses enfants. Oui, oublier ces pauvres petits et leur fin terrible, tout ça à cause de la peur des prophéties…

Il y avait aussi les visions d'horreur de la tueuse. Tant de choses à chasser de son esprit.

Alors que les épais rideaux étaient tirés, l'unique lampe qui éclairait la chambre, réglée au minimum, ne parvenait pas à produire assez de lumière pour dissiper les ténèbres qui régnaient dans les recoins de la pièce. Posée sur la coiffeuse, devant le miroir, cette lampe évoquait un phare dans une nuit d'encre.

Se demandant qui la regardait, Kahlan conclut immédiatement qu'il ne pouvait pas s'agir de Richard. S'il s'était tenu dans une des zones d'ombre, il se serait déjà manifesté. *Idem* pour Cara. La présence que Kahlan sentait pourtant dans la chambre ne disait rien et ne bougeait pas.

Mais elle ne doutait pas qu'elle était bel et bien là.

Elle n'en doutait pas, vraiment ? L'imagination d'un être humain, la sienne comprise, pouvait lui jouer tellement de tours ! En restant honnête et logique, l'Inquisitrice ne pouvait pas écarter cette possibilité. Surtout après avoir entendu l'histoire de Cara, plus tôt dans la journée.

Le cœur battant la chamade, Kahlan sonda pourtant les coins sombres de la pièce.

D'instinct, sa main droite se referma sur le manche de son couteau.

Écartant le dessus-de-lit, sous lequel elle reposait, Kahlan frissonna au contact de l'air frais sur ses cuisses nues. Très lentement, elle fit glisser ses jambes sur le côté, puis se leva sans faire de bruit. Tous les sens aux aguets, elle attendit.

Au bout d'un moment, ses yeux lui firent mal à force de scruter les ténèbres.

Elle avait toujours le sentiment qu'on l'épiait.

Mais où pouvait se cacher l'intrus ? Elle n'en avait pas la première idée. Si elle avait l'impression qu'on l'espionnait sans pouvoir dire où

se tenait le « voyeur », n'était-ce pas la preuve que son imagination s'emballait ?

— Bon, ça a assez duré…, souffla-t-elle.

D'un pas décidé, elle marcha jusqu'à la coiffeuse. Les semelles des bottes qu'elle n'avait pas retirées produisirent sur le parquet un bruit qui se répercuta dans les quatre coins toujours obscurs de la chambre. Arrivée devant la coiffeuse, Kahlan régla la lampe au maximum. Aussitôt, toute la pièce s'illumina. Bien entendu, il n'y avait personne.

Dans le miroir, l'Inquisitrice contempla l'image d'une femme à demi nue qui serrait un couteau.

Histoire d'être sûre, elle avança jusqu'au fond de la chambre, puis écarta les rideaux et regarda même dans l'armoire. Il n'y avait rien. Et c'était parfaitement normal, puisque Richard avait fouillé la pièce devant elle. L'air de rien, il avait tout vérifié pendant qu'elle se mettait au lit. Dans le couloir, Cara et des soldats d'élite montaient la garde. Personne n'avait pu entrer.

Dans l'armoire ouverte, l'Inquisitrice prit une robe propre et l'enfila. Celle qu'elle avait retirée un peu plus tôt était peut-être fichue. Comment laver le sang de deux enfants qui tachait une robe blanche ? Au Palais des Inquisitrices, en Aydindril, des servantes savaient s'occuper de la tenue satinée et immaculée de la Mère Inquisitrice. Ici, il devait y avoir aussi des gens capables de nettoyer des taches de sang.

Penser à l'origine de ce fluide vital réveilla la colère de Kahlan. Un bref instant, elle se réjouit que la tueuse ait quitté ce monde.

Puis elle se posa de nouveau une question perturbante. Pourquoi cette femme était-elle morte ? Elle ne le lui avait pas ordonné, prévoyant simplement de la faire enfermer. Pour l'interroger plus tard, en privé. Quand elle avait touché une personne avec son pouvoir, obtenir ses confidences était un jeu d'enfant.

À bien y repenser, il semblait trop « beau » que la tueuse, après avoir avoué son crime et prophétisé la fin imminente de la Mère Inquisitrice, fût tombée raide morte avant d'avoir pu répondre à l'ombre d'une question.

Cette constatation suffit à convaincre Kahlan que Richard ne se trompait pas. Quelque chose se tramait. Et dans ce cas, la femme n'était qu'une marionnette manipulée par un ennemi tapi dans l'ombre.

Pensant à Richard, Kahlan eut un tendre sourire. Évoquer son mari lui redonnait toujours le moral.

Lorsqu'elle ouvrit la porte de la chambre, elle découvrit que Cara, comme elle s'y attendait, y était adossée. Une autre Mord-Sith, Nyda, l'avait rejointe.

— Comment allez-vous ? demanda Cara par-dessus son épaule.

— Très bien…

— Le seigneur Rahl m’a dit de vous conduire à lui dès que vous seriez remise. Il va recevoir cet abbé…

Kahlan ne put s’empêcher de soupirer. Elle n’avait aucune envie de voir des gens, mais Richard lui manquait, et elle était aussi avide que lui de savoir ce que l’homme avait à dire.

— Pourquoi êtes-vous si pâle ? s’enquit Cara, inquiète.

— La fatigue, sans doute… (Kahlan sonda un moment les yeux bleus de la Mord-Sith.) Cara, tu veux bien faire quelque chose pour moi ?

— Bien entendu, Mère Inquisitrice. De quoi s’agit-il ?

— Peux-tu faire déménager nos affaires ?

— Vos affaires ?

— Oui. Je ne veux pas dormir dans cette chambre.

— Pourquoi donc ?

— Parce que tu m’as fourré des idées bizarres dans la tête.

— Quelqu’un vous a épiée ?

— Je n’en sais rien… C’est mon imagination, je crois.

Cara entra dans la chambre, son Agiel au poing. Superbe blonde aux cheveux nattés, comme il était d’usage chez les Mord-Sith, Nyda la suivit comme son ombre.

Cara tira les rideaux et regarda dans l’armoire pendant que sa collègue jetait un coup d’œil sous le lit. Les deux femmes firent chou blanc. Kahlan aurait pu le leur prédire, mais quand une Mord-Sith avait des soupçons en tête, il n’y avait pas moyen de les lui enlever.

— As-tu trouvé quelqu’un dans ta chambre ? demanda l’Inquisitrice quand Cara eut terminé son inspection.

— Je crains que non…

— Je vais m’occuper du déménagement, Mère Inquisitrice. Comme ça, Cara pourra vous accompagner.

— Parfait.

— Vous avez une préférence, pour la chambre ?

— Non. Mais ne me dis pas laquelle tu as choisie avant de nous y conduire, ce soir.

— Quelqu’un vous espionnait, pas vrai ? lança Cara.

Kahlan la prit par le bras et la tira vers la sortie.

— Allons retrouver Richard.

Chapitre 14

Richard se leva quand la porte s'ouvrit. Du coin de l'œil, il vit que Kahlan l'avait imité en reconnaissant l'homme qui accompagnait Benjamin. L'abbé de la province de Fajin…

L'Inquisitrice étant arrivée quelques instants plus tôt, son mari avait eu à peine le temps de s'enquérir de sa santé. Souriante, Kahlan avait répondu qu'elle allait bien.

Mais dans ses yeux, une ombre laissait penser qu'elle mentait. Cela dit, elle avait toutes les raisons de ne pas être joyeuse.

Et Cara qui ne la quittait pas d'un pouce… Un autre indice inquiétant… D'autant plus que la Mord-Sith portait son uniforme de cuir rouge.

Benjamin introduisit l'homme en redingote dans la confortable salle de réunion. Bien entendu, il remarqua que sa femme s'était changée, mais il ne fit aucun commentaire.

L'abbé retira son étrange chapeau noir pour dévoiler des cheveux blonds en bataille coupés très court sur les côtés. Il arborait un grand sourire que Richard trouva aussitôt forcé.

— Seigneur Rahl, dit Benjamin, je vous présente l'abbé Ludwig Dreier, de la province de Fajin.

Au lieu de tendre la main, Richard salua l'homme d'un signe de tête.

— Bienvenue, abbé Dreier.

Le visiteur balaya l'assistance du regard.

— Merci d'avoir pris le temps de me recevoir, seigneur Rahl.

Une drôle de façon de présenter les choses. L'abbé n'avait pas demandé une audience. Richard l'avait convoqué.

Vêtu d'une tunique toute simple, Zedd se tenait sur la droite de Kahlan. Un mur percé de fenêtres, sur la droite du sorcier, projetait une lumière grise sur les murs lambrissés et les rayonnages lestés de livres encadrés par des colonnes en noyer. Quelques lampes réglées au maximum se substituaient au soleil plus que défaillant.

Nathan était parti voir où en était Berdine dans sa bibliothèque. Histoire de mettre son visiteur à l'aise, Richard avait demandé aux hommes de la Première Phalange de monter la garde dans le couloir et pas dans la salle. Dreier, après tout, représentait une des provinces de l'empire, pas un pays ennemi. Mais la présence d'une Mord-Sith en cuir rouge, sur la gauche du seigneur Rahl, n'avait sûrement rien pour

inciter un homme à se détendre.

Plus tôt dans la journée, l'abbé s'était révélé un fervent défenseur des prophéties. Pour justifier sa tentative d'assassinat, la mère infanticide avait prétendu connaître l'avenir de Kahlan. Richard et son épouse, depuis toujours, n'avaient aucune indulgence pour les gens qui se laissaient manipuler par les prédictions, se pensant absous de toute culpabilité pour le mal qu'ils faisaient. Témoin de toute l'affaire, l'abbé devait se douter de ce que pensaient les deux époux, et savoir par conséquent qu'ils n'étaient pas du tout dans son camp.

Richard désigna un fauteuil confortable, de l'autre côté d'une table basse au plateau en marbre noir veiné de quartz blanc.

— Veuillez vous asseoir, abbé Dreier…

L'homme s'assit au bord du siège, le dos bien droit et les mains croisées sur les genoux, son chapeau accroché à ses pouces.

— Seigneur Rahl, appelez-moi Ludwig, je vous en prie.

— Comme vous voudrez, Ludwig… À ma grande honte, j'admets savoir très peu de choses sur votre province. Pendant la guerre, survivre était notre seule préoccupation, et nous n'avons pas eu le temps d'en apprendre très long sur ceux qui combattaient vaillamment à nos côtés. Le spectre de la tyrannie étant écarté, la Mère Inquisitrice et moi avons l'intention de rendre visite à tous les peuples de l'empire d'haran.

» Très ignorants au sujet de la province de Fajin, nous apprécierions que son dirigeant nous la décrive un peu.

L'abbé s'empourpra.

— Seigneur Rahl, on vous aura mal informé… Je ne dirige pas la province.

— Vous n'y exercez pas l'autorité ?

— Créateur adoré, bien sûr que non !

La province de Fajin, située dans les Terres Noires, était une des plus petites régions frontalières de D'Hara. Pourquoi son ou ses chefs n'étaient-ils pas venus ? Au nom de quoi avaient-ils raté une occasion de connaître les autres dirigeants de l'empire et d'avoir leur mot à dire sur les décisions politiques ?

Des têtes plus ou moins couronnées étaient venues des quatre coins de l'empire pour le grand mariage. Si l'union de Cara et de Benjamin était l'événement central de ce grand rassemblement, il y avait comme toujours des « à-côtés » diplomatiques non négligeables.

Aucun dirigeant n'avait voulu manquer à l'appel. À part ceux qui étaient trop malades pour voyager, bien entendu, et qui avaient envoyé des émissaires. Avec la suite d'ambassadeurs, de fonctionnaires et de conseillers qui accompagnaient chaque dirigeant, ça expliquait pourquoi le palais débordait.

Ces derniers jours, Richard avait passé de nombreuses heures avec des rois, des reines et une théorie de diplomates.

— Mais vous avez un poste important, je suppose ?

— Je suis un homme très humble qui a eu la chance de travailler avec des gens bien plus doués que lui.

— Doués ? Dans quel domaine ?

— Les prophéties, seigneur Rahl.

Richard et Kahlan échangèrent un regard soupçonneux.

— Voulez-vous dire, Ludwig, que des prophètes – des sorciers ayant ce don particulier, je veux dire – vivent dans votre province ?

L'abbé se racla la gorge.

— Pas exactement, seigneur Rahl. Ce ne sont pas des prophètes semblables au grand homme aux cheveux blancs dont j'ai tant entendu parler. Nous n'avons pas cette chance, loin de là… Désolé, si je vous ai donné une fausse impression. Nous sommes une petite province parfaitement insignifiante. Comparés à votre prophète, les nôtres sont des débutants. Mais nous faisons de notre mieux avec ce que nous avons.

— Qui dirige la province, Ludwig ?

— L'évêque Hannis Arc.

— Hannis Arc… (Richard s'adossa à son siège et croisa les jambes.) Et pourquoi n'est-il pas venu ?

Ludwig sursauta.

— Je ne saurais le dire, seigneur Rahl. Je le rencontre rarement… Il exerce le pouvoir dans la cité de Saavedra alors que je vis et travaille dans une lointaine abbaye, au cœur des montagnes. Avec mes assistants, nous recueillons des informations auprès de personnes assez douées pour avoir des prémonitions. Très régulièrement, nous transmettons ces ébauches de prophéties à l'évêque, afin de l'aider à prendre de bonnes décisions pour notre province. Bien entendu, quand nous détenons un présage particulièrement important, nous l'avertissons au plus vite. Ce sont les seules occasions où je le rencontre.

Impatient d'entrer dans le vif du sujet, Zedd eut un geste agacé.

— Et cet évêque, donc…

— Hannis Arc.

— Oui, Hannis Arc. C'est un homme d'Église ? le chef d'une secte ?

Comme s'il craignait d'avoir de nouveau donné une fausse impression, Ludwig secoua la tête.

— Non, son titre est purement protocolaire.

— Bref, il ne s'agit pas d'un pouvoir théocratique dévoué au Créateur ? demanda Zedd.

Ludwig dévisagea chacun de ses interlocuteurs.

— Nous n'adorons pas le Créateur, parce qu'il est impossible de Le vénérer directement. Nous Le respectons et Le remercions de nous avoir donné la vie, mais nous ne Lui vouons pas de culte. Ce serait bien présomptueux de notre part, puisqu'Il est tout alors que nous ne sommes rien. Il ne communique pas avec le monde des vivants d'une manière simpliste qui consisterait à nous parler ou à écouter nos prières.

» Hannis Arc est le chef qui inspire la province de Fajin. La lumière qui nous guide, devrait-on dire, et non un dirigeant religieux. Sa parole a valeur de loi à Saavedra, dans les autres villes et partout dans la province.

— Si sa parole a force de loi, intervint Kahlan, pourquoi a-t-il besoin que votre abbaye lui fournisse des prédictions ? En d'autres termes, s'il dépend des dires de « visionnaires », il ne dirige pas vraiment.

— Mère Inquisitrice, j'ai peur de ne pas comprendre.

— S'il cherche des gens dotés du pouvoir de lire l'avenir, il n'est pas vraiment à la tête de la province, car ce sont les devins qui règnent, en réalité. Leurs visions ont force de loi, pas sa parole. Je me trompe ?

— Eh bien, je…, fit Ludwig en jouant nerveusement avec son chapeau.

— Si on voit les choses ainsi, c'est vous, le dirigeant de la province.

L'abbé secoua frénétiquement la tête.

— Non, Mère Inquisitrice, ça ne fonctionne pas comme ça.

— Alors, comment ça marche, exactement ?

— Le Créateur ne nous parle jamais directement, parce que nous sommes indignes d'entendre Sa voix. Les seuls êtres humains qui croient L'entendre sont des illuminés. Mais de temps en temps, Il nous aide par l'intermédiaire de prophéties. Le Créateur est omniscient. Le passé et le futur n'ont aucun secret pour Lui, et les prédictions sont Sa manière de nous parler. Sachant tout ce qui arrivera dans l'avenir, Il nous gratifie de présages afin que nous évitions certaines erreurs.

Immobile comme une statue, Kahlan avait adopté son masque d'Inquisitrice, un visage que Richard lui avait souvent vu.

— Si je comprends bien, le Créateur donne des visions aux gens pour qu'ils égorgent leurs enfants ?

Ludwig regarda Kahlan, puis Richard, puis de nouveau Kahlan.

— Il voulait peut-être leur épargner une fin plus atroce encore. En quelque sorte, Il leur a fait une faveur.

— S'Il est tout alors que nous ne sommes rien, pourquoi n'est-il pas intervenu pour leur épargner l'horreur dont vous parlez ?

— Parce que nous ne sommes rien, justement ! Il nous est

supérieur. Il serait vain d'espérer qu'Il intervienne en notre faveur.

— Pourtant, Il nous transmet des prophéties.

— C'est vrai.

— Donc, Il intervient en notre faveur.

Ludwig acquiesça à contrecœur.

— Mais d'une manière indirecte et très générale. C'est pour ça que nous devons nous fier aux prophéties.

— Je vois, fit Kahlan. (Elle se pencha en avant et pianota d'un index sur la table de marbre.) Parce que les prophéties sont l'œuvre du Créateur, vous auriez été ravi que cette femme me tue, aujourd'hui. J'en déduis que vous vous désolez de me savoir en vie.

L'abbé devint blanc comme un linge.

— Je ne suis qu'un humble serviteur qui se dévoue à l'évêque, Mère Inquisitrice.

— Afin qu'il utilise ce que vous lui fournissez pour accomplir la volonté du Créateur ? Comme cette femme, aujourd'hui, qui s'est servie des prophéties pour justifier un infanticide ?

Ludwig regarda les deux époux, baissa les yeux sur le sol, puis recommença son manège visuel.

— Les présages que nous lui fournissons le guident, voilà tout. Ce sont des outils. Par exemple, certains de nos devins ont prédit que cette joyeuse célébration finirait en tragédie. Selon moi, Hannis Arc n'a pas voulu voir le palais frappé par le malheur, et c'est pour ça qu'il n'est pas venu. Nous lui fournissons des informations, et il choisit en toute liberté.

— Donc, il vous a envoyé, dit Richard.

Ludwig déglutit péniblement.

— En venant au palais, j'espérais en apprendre plus sur les prophéties auprès de vos experts. L'évêque a pensé que c'était une excellente raison de faire le voyage, car les prophéties sont le sel de la vie.

Kahlan foudroya l'abbé du regard.

— Pendant votre séjour, vous devriez aller sur la tombe des deux enfants qui n'auront jamais la chance de découvrir ce que l'avenir leur réservait. Et vous souvenir que leur meurtrière s'est inspirée de ses visions pour leur ôter la vie.

Ludwig baissa les yeux.

— Je comprends, Mère Inquisitrice.

À l'évidence, l'abbé n'était pas d'accord, mais il n'avait pas envie de polémiquer. Pendant la réception, se sentant soutenu par les autres invités, il avait fait montre d'une grande assurance. Seul face à ses contradicteurs, il se dégonflait comme une baudruche.

— Que savez-vous d'une femme nommée Jit ? demanda Richard.

Ludwig parut troublé par le changement abrupt de sujet.

— Jit ?

Richard lut dans les yeux de l'abbé qu'il connaissait ce nom.

— Oui, la Pythie-Silence.

Ludwig réussit à regarder Richard sans ciller.

— Eh bien, je ne sais pas grand-chose, j'en ai peur.

— Où vit-elle ?

— Je ne sais plus… (L'abbé introduisit un index dans son col, qu'il semblait soudain trouver trop serré.) Enfin, je n'en suis plus sûr…

— On m'a dit qu'elle habite dans la trace de Kharga… Si je ne me trompe, c'est près de la province de Fajin ?

— La trace de Kharga ? Oui, oui… Maintenant que vous le dites, ça me revient : elle vit bien là-bas.

— Je veux en savoir plus sur elle, Ludwig.

— Désolé, je ne la connais pas vraiment…

— Vous fournit-elle des prédictions ?

L'abbé secoua la tête.

— Non, non, sûrement pas ! Elle ne fait pas ce genre de chose.

— Alors, que fait-elle ?

L'abbé agita vaguement son chapeau.

— Elle vit dans une région très hostile où les gens ont besoin d'aide. Jit leur fournit des médicaments. Des potions, des onguents, ce genre de choses… Mais la trace de Kharga n'est pas très peuplée. Ce n'est pas un endroit très hospitalier.

— Mais des habitants d'autres régions des Terres Noires y viennent pour consulter Jit, pas vrai ? demanda Richard.

Ludwig fit tourner son chapeau noir entre ses mains.

— Je n'en sais rien, seigneur Rahl. N'ayant aucun rapport avec elle, je ne peux pas m'avancer. Mais les gens sont superstitieux et certains croient dur comme fer à ses pouvoirs.

— Elle n'énonce jamais de prophéties ?

— Non, aucune prédiction… Enfin, à ma connaissance. Mais je ne la fréquente pas, alors… (Ludwig désigna les fenêtres.) En tout cas, vos présages sont de première qualité, seigneur Rahl. Une tempête se prépare. Comme vous l'avez prédit, personne ne pourra repartir avant quelques jours, au minimum.

Richard se tourna vers les fenêtres. Les vitres tremblaient sous la force du vent qui charriait des flocons de neige et des grêlons. La nuit menaçait d'être froide et particulièrement noire.

— Abbé, vous allez laisser les prophéties à ceux qui savent qu'en faire, ici, au palais. C'est compris ?

Ludwig réfléchit un moment avant de répondre.

— Seigneur Rahl, je n'ai pas de visions… Ni de talent pour ça,

d’ailleurs. Je suis un intermédiaire, rien de plus. Vous pouvez bien sûr me réduire au silence, mais ça ne fera pas disparaître les présages. Et l’avenir s’accomplira, que nous le voulions ou pas.

» Les prédictions font partie de la vie. Là encore, que nous le désirions ou pas, les devins ne cesseront jamais de nous les révéler.

— Sur ce point, soupira Richard, je suis hélas d’accord avec vous, abbé Dreier.

Chapitre 15

Dans le couloir, alors qu'il regardait Ludwig s'éloigner, Richard vit que Nicci avançait dans le sens opposé. Avec sa robe noire et ses longs cheveux blonds, la jeune femme ressemblait à un esprit vengeur venu parmi les vivants pour déchaîner son courroux. En croisant l'abbé, elle lui jeta un rapide coup d'œil. Pour sa part, il préféra garder les yeux baissés, sans doute parce qu'il avait peur que la redoutable magicienne le foudroie sur place s'il lui déplaisait. À vrai dire, une telle éventualité n'était pas entièrement impossible.

Selon Richard, il n'y avait guère de visions plus effrayantes qu'une belle femme en colère. Et Nicci semblait carrément furieuse. Mais pourquoi cette humeur exécrable ?

— Que t'arrive-t-il ? demanda le Sourcier quand son amie l'eut rejoint.

— J'ai eu affaire à des crétins…, marmonna Nicci entre ses dents serrées.

— Que veux-tu dire ? lança Kahlan.

Du pouce, Nicci désigna l'endroit d'où elle venait.

— Ils sont obsédés par les prophéties. Savoir ce que leur réserve le futur, connaître les oracles… Ils croient que nous faisons de la rétention d'informations, ces abrutis !

— De qui parles-tu précisément ? demanda Kahlan en jetant un regard en coin à Richard.

Nicci repoussa quelques mèches de cheveux derrière ses oreilles.

— Ces gens… Vous savez bien, les représentants des différents pays ! Après la réception, ils me sont presque tous tombés dessus pour me faire dire ce que je savais sur l'avenir et les prophéties les plus importantes. Ils s'intéressaient particulièrement au présage qui a poussé la femme à tuer ses deux enfants.

» Ils croient que nous savons tout sur la prophétie d'où est née la vision de cette tueuse. Du coup, ils exigent que nous leur révélions les autres prédictions « noires ».

— Maintenant, je comprends… Ils nous ont demandé la même chose, en y mettant un peu plus les formes.

Richard se passa lentement une main dans les cheveux.

— Je trouve ça absurde, comme vous, et ça me rend furieux, mais ça paraît une réaction humaine quand on vient d'entendre qu'une

femme a tué ses enfants à cause d'une vision.

Zedd glissa frileusement les mains dans ses manches.

— Les gens ne peuvent pas s'empêcher de croire à ces sombres présages… Ils ont peur d'y croire, au début, à cause des conséquences que ça aurait pour eux, et cette angoisse finit par les convaincre que le danger existe vraiment. Nous pouvons raisonner avec ces personnes – Richard et Kahlan viennent de le faire – mais combattre la peur n'est jamais facile, surtout quand elle a de très bonnes raisons d'être.

— C'est juste, admit Nicci, toujours furieuse, mais je ne suis pas obligée d'aimer ça ! Tant de remous à cause du délire d'une folle !

— Je ne t'ai pas vue à la réception, intervint Richard. Comment as-tu entendu parler de cette tueuse ?

Nicci croisa les bras et regarda Richard comme s'il avait lui aussi perdu la tête.

— J'étais là ! Sur le marché, j'aidais les gens à s'organiser pour se réfugier au plus vite à l'intérieur du haut plateau avant que la tempête éclate. Il fallait les mettre à l'abri. Les tentes ne les auraient pas protégés.

— C'est exact…

— Donc, soupira Nicci, j'étais présente lorsque le premier est tombé.

Richard plissa pensivement le front.

— Comment ça, quand le premier est tombé ? Quel premier ?

— Richard, tu m'écoutes ou pas ? J'étais là quand le premier enfant est tombé du mur d'enceinte.

— Quoi ?

— C'était une fillette de moins de dix ans… Elle a atterri sur un chariot qui transportait de grands pieux plus gros que ma jambe. La petite est tombée en criant, et le pieu lui a traversé la poitrine. Tout autour, les gens criaient et couraient en tous sens.

Richard tenta de comprendre ce que lui disait son amie. Il saisissait chaque mot, mais l'ensemble n'avait aucun sens.

— De quelle fillette parles-tu ?

Nicci regarda ses interlocuteurs, les yeux ronds.

— La petite que cette femme a jetée du haut du mur du palais, la faisant tomber du plateau. Tout ça à cause d'une vision.

— Benjamin, dit Richard, je croyais que tu avais trouvé les deux enfants.

— Et c'est bien le cas, seigneur…

— Deux ? répéta Nicci. Il y en avait quatre, voyons ! Les quatre petits de cette femme se sont tués en tombant du mur d'enceinte. La fillette était l'aînée. Leur mère les a jetés dans le vide, et ils sont tombés près de moi. C'était horrible.

Kahlan saisit le devant de la robe de Nicci et la tira vers elle.

— Elle a tué quatre gosses de plus ?

Nicci ne tenta pas de se dégager.

— Quatre de plus ? Je ne comprends pas… Cette femme a tué ses quatre enfants, c'est déjà suffisant…

— Elle en avait deux !

— Non, Kahlan, quatre !

L'Inquisitrice lâcha son amie.

— Tu es sûre ?

— Oui. Elle me l'a confirmé quand je l'ai interrogée, allant jusqu'à me donner leurs noms. Si tu ne me crois pas, va donc lui demander. Je l'ai fait enfermer au donjon…

— Enfermer ? s'écria Zedd.

— Une minute ! lança Richard. Nicci, tu me dis qu'une mère a jeté ses quatre enfants dans le vide et que tu l'as fait enfermer ?

— C'est ça, oui ! Combien de fois faudra-t-il que je le répète ? Vous prétendiez tout savoir sur cette horreur, mais c'est faux. Quand son mari a découvert ce qu'elle avait fait, il a voulu l'étrangler, et j'ai eu peur que les gardes qui avaient arrêté la tueuse le laissent faire. Je comprenais son désir de vengeance, mais je ne pouvais pas l'autoriser à agir, pour le moment. La femme attend dans une cellule, au cas où vous voudriez l'interroger.

— Pourquoi ces crimes ? demanda Richard. Comment les a-t-elle justifiés ?

Nicci regarda le Sourcier et ses compagnons comme s'ils étaient tous devenus fous.

— Elle prétend avoir eu une vision et ne pas avoir pu supporter le sort qui attendait ses enfants. Pour les protéger, elle leur a offert une mort rapide. Mais pourquoi me poser toutes ces questions sur une affaire que vous connaissez déjà ?

— Nicci, c'est l'autre affaire que nous connaissons.

— L'autre ? De quoi parles-tu ?

— La mère qui a égorgé ses enfants, puis qui est venue à la réception pour tenter de tuer Kahlan.

Nicci se tourna vers la Mère Inquisitrice.

— Ça va ?

— Très bien, oui… J'ai touché la tueuse avec mon pouvoir, et elle m'a tout raconté.

Nicci se prit le front entre le pouce et l'index.

— Deux femmes auraient tué leurs petits à cause d'une vision ?

Kahlan et Richard acquiescèrent.

— Voilà qui explique pourquoi les gens sont angoissés et veulent savoir ce que l'avenir leur réserve, dit le Sourcier.

— Richard, demanda Nicci, que nous arrive-t-il ?

— Je n'en sais rien… Sur le marché, nous avons rencontré un gosse malade persuadé que les ténèbres rôdent au palais. Plus tard, une devineresse aveugle a prédit que le toit allait s'écrouler.

— Le toit ?

— Exactement. Et je t'épargne d'autres présages encore plus absurdes.

Une lueur étrange dans le regard, Nicci se tourna vers Richard.

— Quand j'ai demandé à la femme comment était sa vision, sais-tu ce qu'elle m'a répondu ? Qu'elle ne pouvait pas livrer ses enfants à ce qui arriverait après la chute du toit.

— Ça nous fait trois personnes qui ont dit la même chose.

— Trois ?

— Oui…

Richard tapota le pommeau de son épée du bout des doigts. Mentalement, il tentait de remonter toutes les pistes pour parvenir au cœur de cette très sombre affaire.

— En plus de la devineresse aveugle, une autre femme a fait la même prédiction. Sans parler du livre.

— Parce qu'il y a un livre, en plus ?

Posant un index sous le menton de Richard, Nicci le força à tourner la tête vers elle.

— Oui, un livre… Nathan a découvert un ouvrage intitulé *Notes sur la fin.* On y trouve une prédiction sur le toit, et l'écho de bien des bizarreries que j'ai entendues aujourd'hui.

— Je connais ce livre… (Les bras croisés, Nicci sonda le regard de Kahlan, puis elle se tourna de nouveau vers Richard.) Des bizarreries de quel genre ?

— Nathan m'a emmené voir une autre femme qui prédit l'avenir. Selon elle, c'est le ciel qui va s'écrouler. C'est différent du toit, mais l'idée générale est la même. Elle m'a transmis une autre prédiction, mais celle-là, mot pour mot, figure dans l'ouvrage en question. L'ennui, c'est qu'elle ne veut rien dire.

— Que raconte cette prédiction ?

— La femme l'a écrite il y a deux ou trois jours… Elle couche sur le parchemin tous ses présages. Elle se prend pour une prophétesse, la pauvre… « La fierge prend le paon », voilà ce que ça disait. Incompréhensible, non ?

Nicci ne parut pas de cet avis.

— C'est un coup de chaturanga…

— De chaturanga ? Qu'est-ce que c'est ?

— Un jeu plutôt confidentiel.

— Je ne le connais pas… (Richard interrogea du regard ses compagnons, qui secouèrent tous la tête.) On y joue avec un broc,

comme le Ja'La ?

— Non, aucun rapport. C'est un jeu de plateau stratégique. Fierge et paon sont des noms de pièce. La meilleure traduction serait « reine » et « pion ». Donc, « la reine prend le pion ». Ce qui veut dire, littéralement, que la reine capture un pion, l'éliminant du jeu. En un sens, elle le tue.

— J'ignorais tout de ce jeu, souffla Zedd.

— Eh bien, comme je l'ai dit, il n'est pas très connu. On le pratique dans certaines régions isolées.

— Lesquelles ? demanda Richard.

— La province de Fajin, essentiellement. Celle d'où vient l'homme que j'ai croisé en arrivant. Dans les Terres Noires…

Richard sonda le couloir comme s'il pouvait encore y voir l'abbé.

— À ce propos, dit Nicci, que faisiez-vous avec ce corbeau ?

— Je l'interrogeais à propos d'une Pythie-Silence.

Nicci plaqua une main sur la poitrine de Richard, le poussant contre le mur.

— Que viens-tu de dire ? demanda-t-elle, prise d'une rage froide.

Richard saisit le poignet de son amie et se dégagea, mais elle ne cessa pas de le foudroyer du regard.

— Je voulais des informations sur une Pythie-Silence nommée Jit. Elle vit dans la trace de Kharga, dans les Terres Noires. Pourquoi réagis-tu comme ça ?

Nicci brandit un index vengeur sous le nez du Sourcier.

— Richard Rahl, écoute-moi bien ! Tu vas te tenir très loin des Pythies-Silence ! C'est compris ? Contre une de ces femmes, tu es sans défense. Et nous en sommes tous là. Alors, interdiction de les approcher. Leur magie est différente de la nôtre – des nôtres, devrais-je dire. Même ton épée ne te protégerait pas.

— Parce que Jit pourrait nous vouloir du mal ?

— Les Pythies-Silence sont des vipères ! Si tu les laisses tranquilles sous leur pierre, tu ne risques rien. Mais si tu les déranges, elles frappent et te tuent en un clin d'œil. Ces femmes ont des pouvoirs sinistres. Ne t'approche pas d'elles, c'est compris ?

— Je ne savais pas que…

— Il vaudrait mieux que tu ne prononces plus jamais le nom de cette créature. (Nicci poussa de nouveau Richard contre le mur.) Tu m'as comprise ?

Richard se massa l'arrière du crâne, là où sa tête avait percuté le mur.

— Non, pas vraiment… C'est quoi, une Pythie-Silence ?

Nicci lâcha le Sourcier et son regard se voila.

— Une ignoble, infâme, répugnante, perverse, puante et vile créature. Un monstre qui se vautre dans les pires turpitudes à base de

souffrance et de dépravation. Une immondice fascinée par la mort.

— D'où connais-tu Jit ?

— Je ne la connais pas, mais je sais comment sont toutes les Pythies-Silence.

— Et ça, tu le sais comment ?

Ses yeux bleus plus froids que la glace, Nicci répondit dans un murmure :

— As-tu oublié qui je suis ? Ou plutôt, qui j'étais ? Une Sœur de l'Obscurité dévouée au Gardien du royaume des morts ? Ne te souviens-tu pas qu'on me surnommait la Maîtresse de la Mort ?

Chapitre 16

— Comment va ta main ? demanda Richard.

Kahlan se détourna de la fenêtre où, en écartant très légèrement le rideau, elle regardait l'orage se déchaîner. Dans une nuit d'encre, elle apercevait à peine la lumière de quelques pièces encore éclairées, en face d'elle. Au-dessus, avec les tourbillons de neige qui composaient comme un voile, les fenêtres évoquaient plutôt des lucioles.

Le blizzard avait créé des congères qui ressemblaient à de petites montagnes. Par endroits, la neige verglaçait, prenant une couleur moins immaculée.

Kahlan tendit la main à hauteur de la lampe posée sur la table de chevet, afin que Richard la voie bien. Les égratignures avaient pris une teinte rougeâtre et elles l'élançaient, mais si elle en parlait à son mari, il en ferait toute une affaire. Dès qu'il s'agissait d'elle, un rien l'inquiétait.

Il lui prit la main et l'étudia très attentivement.

— C'est enflé…, marmonna-t-il.

— Et un peu rouge, fit Kahlan en se dégageant. Mais ça n'a rien d'inquiétant. Les griffures évoluent toujours comme ça. Et ta main ?

Richard leva le bras.

— Même aspect… Je crois qu'il n'y a pas de quoi s'alarmer.

— Non, ce n'est pas le pire problème de la journée.

— Et de très loin !

Se campant devant une armoire, Richard l'ouvrit et en sortit son sac à dos.

— Voilà un moment que je ne l'avais plus vu, fit Kahlan avec un petit sourire.

— Il y a longtemps que nous n'avons pas bougé d'ici… Il faudrait remédier à ça. Zedd veut que nous lui rendions visite, quand il sera de retour en Aydindril.

— J'adorerais voir ma ville natale et séjourner un peu au Palais des Inquisitrices. Après tant d'épreuves, Aydindril a bien mérité une renaissance.

Kahlan n'était pas dupe. Richard et elle n'iraient nulle part, en tout cas dans l'immédiat. Ici, des gens mouraient. Quelle qu'en soit la raison, ce drame allait vite prendre le pas sur tout le reste. Sentant que les ténèbres s'abattaient de nouveau sur elle, Kahlan aurait eu envie de crier, mais ça n'aurait rien changé.

Richard referma l'armoire.

— Avec les derniers événements, je doute que Zedd veuille repartir avant de connaître le fin mot de l'histoire. Et je ne suis pas mécontent qu'il soit ici pour nous aider.

Kahlan regarda son mari retirer son baudrier puis poser son épée sur la table de chevet. Jetant son sac sur le lit, il commença à farfouiller à l'intérieur. Mais que cherchait-il donc ?

Au bout d'un moment, il brandit triomphalement un pot d'onguent.

Kahlan sourit de nouveau. Encore un souvenir…

— Viens t'asseoir au bord du lit…

Dès que sa femme eut obéi, Richard entreprit d'appliquer de l'onguent sur sa blessure. L'effet fut immédiat et très apaisant.

— Mieux comme ça ?

— Bien mieux, oui…

Depuis des années, Richard n'avait plus utilisé son baume miraculeux à base de feuilles et de fleurs d'aum, entre autres ingrédients. Ayant grandi dans les bois, il en savait long sur les plantes médicinales.

Après s'être également traité, il remit le pot dans son sac.

Depuis la rencontre des deux époux, dans la forêt de Hartland, tant de choses étaient arrivées. Leurs vies avaient changé du tout au tout et le monde… Eh bien, le monde avait connu une longue et terrible guerre. En d'innombrables occasions, Kahlan avait eu peur de ne plus jamais revoir Richard. Plusieurs fois, elle avait pensé qu'il agonisait ou cru qu'on l'avait tué. La terreur avait semblé ne jamais devoir finir.

Mais c'était faux. Après des années de combat, Richard et Kahlan avaient remporté la victoire – en survivant tous les deux, par bonheur.

Et voilà que l'horreur recommençait…

Kahlan prit la main saine de Richard et la porta jusqu'à sa joue, la serrant contre sa peau. Une manière de cacher ses larmes.

Richard caressa les cheveux de sa femme et l'attira contre lui.

— Je sais, souffla-t-il. Je sais…

Kahlan enlaça son mari.

— Jure que tu ne laisseras rien ni personne nous séparer.

— C'est promis ! assura Richard.

— Tu sais qu'un sorcier tient toujours parole, le taquina Kahlan.

— Bien entendu que je le sais !

Tout semblait si harmonieux. Après tant d'années de lutte et de souffrance, il était injuste de repartir en guerre, mais c'était malheureusement le cas. Kahlan en avait conscience et Richard aussi. Elle se laissa néanmoins réconforter, parce qu'elle ne montrait ses faiblesses à personne d'autre.

— Pourquoi sommes-nous dans cette chambre ?

— Une ruse pour échapper aux espions…

— Tu t’es sentie épiée ?

— Richard, je n’en sais rien… Je jurerais que oui, mais c’est peut-être Cara qui m’a impressionnée avec son histoire. Mon imagination aura fait le reste… (Kahlan leva les yeux vers son mari.) Mais si tu crois que je vais me déshabiller ce soir, seigneur Rahl, tu te fais des illusions.

Richard s’étendit et sa femme l’imita, posant la tête sur son épaule.

— Serre-moi contre toi, d’accord ?

Richard obéit avec le plus grand plaisir.

— Je ne sais plus quand j’ai pleuré pour la dernière fois…

— Moi, je m’en souviens…

Kahlan se blottit contre Richard. Parfois, elle avait du mal à croire qu’ils étaient pour de bon ensemble et qu’il l’aimait vraiment.

Allait-elle le perdre à cause des ténèbres qui cherchaient les ténèbres ?

Chapitre 17

Kahlan s'éveilla en entendant un son qu'elle aurait reconnu parmi mille. La note unique qu'émettait l'Épée de Vérité en jaillissant de son fourreau.

Le cœur battant la chamade, Kahlan leva la tête, jusque-là toujours posée sur l'épaule de Richard.

— Que se passe-t-il ?

Le Sourcier brandissait son arme, tous les sens aux aguets. Faisant signe à Kahlan de ne plus parler, il se dégagea de son étreinte et se leva en silence. Debout près du lit, il sonda la pénombre.

Kahlan redouta qu'un monstre apparaisse soudain et se jette sur Richard. Mais rien ne se produisit.

— Richard, que t'arrive-t-il ?

— As-tu l'impression qu'on nous espionne ?

— Je n'en sais rien… Je dormais profondément.

— D'accord, mais tu es réveillée.

Kahlan s'assit dans le lit.

— Richard, je ne sais pas… Je peux te dire que je partage ton sentiment, mais j'ignore si ce n'est pas un tour de mon imagination.

Richard ne quittait pas du regard les ténèbres, au fond de la chambre.

— C'est bien réel…, souffla-t-il.

Le pouls de Kahlan s'accéléra encore. Elle glissa sur le lit pour s'approcher de Richard – tout en prenant garde à ne pas être sur la trajectoire de sa lame, s'il devait s'en servir.

— Richard, tu sais ce que c'est ?

— Non… Mais il n'y a plus rien.

Kahlan plissa les yeux pour tenter d'y voir dans le noir.

— Parce que c'était ton imagination ? Tu viens de t'apercevoir que tu as rêvé ?

— Non… Quand j'ai regardé cette… présence…, elle s'est enfuie. Mais elle était vraiment là, je n'en doute pas.

Si ses muscles étaient moins tendus, depuis que la menace n'existait plus, Richard bouillait toujours de colère. L'effet de la magie très particulière de son arme. Le juste courroux du Sourcier l'animait.

Alors que le tonnerre grondait au loin, Kahlan se massa frileusement les bras.

— Qui peut faire ça ? Nous épier ainsi, je veux dire ?

— Je l'ignore et Zedd n'est pas plus avancé que moi.

Richard rengaina sa lame. Dès que ce fut fait, la rage disparut de son regard.

Tandis que Kahlan allait écarter le rideau, pour faire entrer un peu de lumière, le Sourcier enfila son baudrier.

— C'est assez clair, dehors…, dit Kahlan.

— Et la tempête ?

— De pire en pire… La foudre se déchaîne, c'est ça qui illumine le ciel. Tu es un très grand prophète.

— Génial… Comme ça, nos invités reviendront à l'assaut, nous harcelant pour avoir de fichues prédictions.

— Richard, ils sont inquiets, c'est tout. Et reconnais qu'il y a de bonnes raisons à ça… Ces gens ne sont pas stupides, et ils sentent que quelque chose est en cours. Ils espèrent que tu les protèges de ce qui les terrorise.

— Ce n'est pas faux…, concéda Richard.

Il tourna la tête, car quelqu'un venait de frapper à la porte.

Après avoir mis ses bottes, le Sourcier alla ouvrir. Dans le couloir, Nathan parlait avec Benjamin. Cara avait frappé au battant. Vêtue de cuir rouge, elle ne semblait pas commode du tout. Dès que Nathan et Benjamin aperçurent Richard et Kahlan, ils accoururent.

— Mère Inquisitrice, lâcha Cara alors que Kahlan venait se camper près du Sourcier, on dirait que vous avez dormi dans cette robe.

— J'ai bien peur que ce soit le cas.

— Donc, on vous a encore espionnée ?

— Disons que je n'ai pas eu envie de me dévêtir devant un éventuel regard indiscret.

— Cara, demanda Richard, vous avez de nouveau été épiés, cette nuit, Benjamin et toi ?

— Non, pourtant, j'attendais l'ennemi de pied ferme… Vous aviez raison, seigneur Rahl, c'est la Mère Inquisitrice et vous qui êtes espionnés, et pas nous. Chez nous, la nuit a été paisible – jusqu'à maintenant, du moins.

— Pourquoi, qu'est-il arrivé ?

Pressé d'entrer dans le vif du sujet, Nathan prit les choses en main.

— L'un de vous deux se souvient-il du gros régent en tunique rouge ? Hier, à la réception, il a voulu savoir si des « événements prophétiques » nous attendaient.

— Celui qui pérorait sur l'importance des prophéties parce que l'avenir dépend du passé, ou un truc dans le genre ?

— C'est lui, oui.

Richard se passa une main sur le visage.

— Il a dit et redit que tout le monde attendait avec impatience

mon opinion sur les prédictions et mes propres prophéties sur l'avenir immédiat. Il sème le désordre parce qu'il ne peut pas attendre une audience pour que je lui révèle tous mes secrets ?

— Non, ce n'est pas ça, souffla Nathan. Il y a quelques minutes, il a eu lui-même une vision.

Richard devint soudain soupçonneux.

— J'ignorais qu'il y avait des magiciens parmi nos invités.

— Mon garçon, ce type n'a pas le don, dit Nathan, et c'est ça le plus étrange dans cette affaire. Selon ses assistants, il n'a jamais eu de visions. Le sujet le fascine, et il est sans cesse à la recherche de gens capables de prédire l'avenir, mais il n'a rien d'un prophète.

— A-t-il au moins dit ce qu'il a vu ? demanda Kahlan.

— Non. Il a simplement dit à ses assistants que l'avenir s'était révélé à lui. C'est un homme plutôt bavard, d'habitude, mais après cette déclaration il s'est muré dans le silence.

— S'il n'a rien dit, soupira Richard, pourquoi tout ce remue-ménage ? Et pour commencer, comment savoir s'il n'a pas menti ?

— C'est difficile, je l'admets… Mais peu après avoir parlé à ses assistants, il est sorti du palais, toujours en vêtements de nuit, et il s'est jeté du haut du plateau.

— Il s'est suicidé ? Sans rien préciser sur sa vision ?

— Pas un mot, en effet, confirma Nathan.

Richard songea à la triste fin du régent – un nouveau drame sur la liste.

— Eh bien, Cara a raison, c'est une matinée plutôt tumultueuse.

— Seigneur Rahl, dit Benjamin, j'ai peur que ce ne soit que le début… Vu le comportement inexplicable du régent, et avec l'histoire des deux femmes qui ont tué leurs enfants, j'ai suggéré à Nathan d'aller avec moi interroger toutes les personnes qui, à sa connaissance, ont un don pour les prophéties.

Richard se tourna vers le prophète.

— Parce qu'il y en a d'autres ?

— Je ne connais pas tout le monde, ici… Des centaines de gens peuvent avoir des prémonitions mineures. Mais je connais un homme, cela dit, qui prétend régulièrement avoir des visions. Je n'ai jamais eu le temps de vérifier s'il dit la vérité. Mais dans la situation présente, lui rendre une petite visite m'a paru judicieux.

— C'est logique, acquiesça Richard.

— Quand nous sommes arrivés devant chez lui, dit Benjamin, prenant le relais de Nathan, nous avons entendu des cris. Après avoir défoncé la porte, nous avons vu que le type était en train de tuer sa femme. Un couteau au poing, il l'avait plaquée au sol, et trois pauvres gosses, dans un coin, pleuraient de terreur en attendant leur tour d'être égorgés.

Nathan parut trouver que le général présentait les choses d'une façon bien trop dramatique.

— Rien n'est arrivé, mon garçon… Alors que l'homme allait frapper, j'ai lancé un petit sort qui l'a envoyé valdinguer loin de sa femme, histoire qu'il ne puisse plus accomplir ses noirs desseins. Ensuite, le général et quelques-uns de ses hommes ont maîtrisé le forcené.

— Il n'y a pas eu de blessés ? demanda Kahlan.

— Non, répondit Nathan. Nous sommes arrivés à temps pour empêcher une tragédie.

— L'apprendre est un soulagement…

— Donc, dit Richard, celui-là aussi a eu une vision ?

— Oui… Il est bijoutier… Dans sa vision, des hommes entraient chez lui pour le cambrioler. Comme il était absent, les voleurs torturaient sa femme et ses enfants pour leur faire dire où il cache l'or qui lui sert de matière première. Personne ne le savait. Pour obtenir le renseignement, les voyous, dans la vision, abattaient les uns après les autres les membres de la famille. Refusant que les siens connaissent une fin pareille, notre homme a décidé de les tuer avant.

Richard ne cacha pas sa perplexité.

— C'est différent des autres prophéties…

— Le type est en prison, si vous voulez l'interroger, dit Benjamin.

Perdu dans ses pensées, Richard acquiesça distraitement.

— Il y a encore autre chose, seigneur Rahl.

— Quoi donc ?

— Mes hommes ont réussi à faire entrer tout le monde à l'intérieur du haut plateau avant que la tempête se déchaîne vraiment. Avant de refermer les portes, ils ont patrouillé une dernière fois pour s'assurer qu'ils n'avaient oublié personne. Rester dehors par un temps pareil, c'est une mort certaine, car les tentes ne sont pas des abris suffisants.

» Pendant cette ronde, mes soldats ont trouvé un garçon d'une dizaine d'années. Raide mort, seigneur Rahl. Tué et déchiqueté.

— Tué ? Et comment ça, déchiqueté ? De quelle façon l'a-t-on tué ?

Le général répondit sans frémir :

— Il était en partie dévoré, seigneur Rahl.

— Quoi ?

— Oui… Ses entrailles ont disparu et son visage porte des marques de morsures. Sur le crâne, on a trouvé des traces de crocs. Il lui manque un bras et la main de l'autre. Des animaux l'ont déchiqueté, se repaissant de sa chair.

Richard eut du mal à encaisser la nouvelle.

— Un petit garçon, perdu alors que commence une tempête… Une proie facile pour des loups, voire une meute de coyotes. C'était probablement Henrik, le gamin malade de ce matin.

— Mes hommes ont recensé tous les « réfugiés », car ils cherchaient toujours ce fichu gamin. Nous avons parlé à sa mère, qui meurt d'inquiétude parce qu'il n'est pas revenu.

— C'est bien lui, alors…

Benjamin secoua la tête.

— Nous l'avons pensé, mais c'était une erreur. Nous avons décrit la tenue du mort à la mère. Henrik n'était pas habillé comme ça. Un peu plus tard, un homme est venu nous demander du secours. Il cherchait son fils. Et là, la description des vêtements correspondait.

Richard soupira d'accablement.

— Dans ce cas, le pauvre Henrik est toujours dehors dans les plaines d'Azrith, et il n'a pas une chance de survivre au froid. Si une horde de loups ne lui tombe pas dessus avant.

Chapitre 18

Le donjon était très loin de ses quartiers privés, mais Richard ne pouvait pas se dérober : il devait interroger la mère coupable du meurtre de ses quatre enfants. Et, dans la mesure du possible, il lui faudrait comprendre ce qui était arrivé.

Kahlan était allée rassurer les invités de marque et leur répéter qu'ils ne devaient pas s'inquiéter à cause des prophéties. Cette répartition des tâches était idéale. La langue un peu trop vive du Sourcier lui avait souvent valu des problèmes. Formée aux difficultés de la diplomatie, Kahlan risquerait moins de perdre son sang-froid.

Richard aurait aimé que Verna, la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière, soit aux côtés de sa femme pour expliquer les dangers que courait un profane en s'intéressant aux prophéties. Les prédictions n'étaient jamais limpides, même quand elles le paraissaient, parce qu'elles s'adressaient à des détenteurs du don. En un sens, les prophètes de tous les temps communiquaient entre eux par le biais des présages. Seul l'un d'entre eux pouvait avoir les visions liées à une véritable prophétie – l'unique moyen de comprendre son sens, en réalité.

Sur les dégâts que risquait de faire un profane, Verna en savait plus long que quiconque. Et c'était bien à cause de ça, par exemple, que les Sœurs de la Lumière avaient emprisonné Nathan pendant près de mille ans. Tant qu'il ne sortait pas du Palais des Prophètes, le vieil homme ne risquait pas de révéler des présages à des gens ordinaires.

Verna aurait pu convaincre les dirigeants et les ambassadeurs qu'ils n'avaient aucune chance de comprendre les prophéties. Hélas, la Dame Abbesse, comme Chase et sa famille, avait quitté le palais immédiatement après le mariage de Cara. Des sorciers en devenir avaient un urgent besoin de supervision. En principe, Zedd aurait dû accompagner Verna, mais il avait tenu à rester pour la réception. À présent, le mauvais temps et les événements en cours risquaient de le retarder beaucoup.

Dès que Richard eut fini de descendre l'échelle aux barreaux de fer rouillés, le capitaine des gardes du donjon se redressa de toute sa hauteur et se tapa du poing sur le cœur. En réponse, Richard inclina la tête. Puis il regarda autour de lui tout en s'époussetant les mains. Par bonheur, l'odeur de poix brûlée parvenait à couvrir la puanteur ambiante.

Le capitaine semblait inquiet de voir le seigneur Rahl en personne s'aventurer dans le donjon. Son anxiété diminua un peu lorsqu'il vit Nyda descendre à son tour l'échelle. Dans la pièce humide et sombre, le cuir rouge de la Mord-Sith et sa natte blonde semblaient venir d'un autre monde.

L'officier salua Nyda et s'autorisa même un sourire poli. À l'évidence, il connaissait la jeune femme.

Richard songea que ça n'avait rien d'étonnant. Par le passé, les Mord-Sith hantaient les donjons, et en particulier celui-là. Lorsque les ennemis réels ou imaginaires du seigneur Rahl étaient jetés en prison sur un seul mot de lui, les femmes en rouge étaient chargées de venir interroger et torturer les détenteurs du don.

Pour avoir été un de ces prisonniers, Richard en savait très long sur le sujet.

— Je veux voir la femme qui a tué ses enfants, dit-il en désignant la porte bardée de fer qui donnait accès aux cellules.

— Et l'homme qui a tenté d'assassiner sa famille ?

— Lui aussi, oui…

Le capitaine introduisit une grosse clé dans la serrure de la porte bardée de fer. Le mécanisme eut un peu de mal à fonctionner, mais dès que ce fut fait, l'officier poussa le lourd battant suffisamment pour qu'un homme puisse passer en rentrant le ventre. Une fois la clé raccrochée à sa ceinture, le capitaine prit une lampe sur la table et s'engouffra dans un couloir obscur. D'un geste vif et précis, Nyda s'empara d'une autre lampe suspendue à un crochet, puis elle se précipita, brûlant la politesse à Richard.

C'était toujours comme ça avec les Mord-Sith, dès qu'il y avait du danger. Au fil du temps, Richard avait appris que protester servait surtout à lui compliquer la vie. Du coup, il conservait les « ordres pas discutables » pour les moments de crise. Et les Mord-Sith lui obéissaient, dans ces occasions-là.

Le capitaine guida Richard et Nyda dans un dédale d'étroits couloirs pour la plupart creusés à même la roche. Après des milliers d'années, les marques de burin semblaient aussi fraîches qu'au premier jour.

Ils passèrent devant plusieurs cellules occupées. À la lueur de la lampe de l'officier, Richard vit que des doigts s'accrochaient aux minuscules guichets. Derrière certaines ouvertures, il vit même briller des yeux. Mais dès que Nyda leur apparaissait, les détenus reculaient, afin de ne pas attirer son attention.

Au bout d'un couloir très étroit et sinueux, l'officier s'arrêta devant la porte d'une cellule. Ici, pas de doigts accrochés aux petits barreaux du guichet, ni de paire d'yeux brillant de folie et d'angoisse.

Lorsque le capitaine ouvrit la porte, Richard comprit pourquoi. Le battant ne donnait pas accès à une cellule, mais à une sorte d'antichambre très petite au fond de laquelle se dressait une porte. Derrière se trouvait une geôle de sécurité.

Avec un bâton spécial, l'officier alluma la lampe suspendue à un crochet.

— Ce sont les cellules défendues par un champ de force, dit-il en réponse à la question muette de Richard.

Même si le palais était en réalité une rune de pouvoir géante qui renforçait le don des Rahl et affaiblissait celui des autres sorciers, le champ de force n'était pas une protection inutile. Derrière ce bouclier invisible, un sorcier était impuissant, quelle que soit la force de son don. Avec ces prisonniers-là, il n'était pas question de prendre des risques.

Levant sa lampe, le capitaine inspecta le guichet. Quand il fut certain que la prisonnière n'allait pas lui sauter dessus, il ouvrit la porte, poussant de toutes ses forces pour la déplacer dans une cacophonie de grincements de gonds rouillés.

Quand il estima que le seigneur Rahl pourrait entrer, l'homme s'écarta.

Agiel au poing, Nyda passa la première. La femme assise sur le sol recula jusqu'à être acculée au mur. Aveuglée par la lumière, elle se protégea les yeux.

Richard lui trouva un air parfaitement inoffensif. Sauf pour ses enfants, hélas…

— Parlez-moi de votre vision…

La femme jeta un coup d'œil inquiet à Nyda, puis elle regarda de nouveau le Sourcier.

— Quelle vision ? J'en ai eu beaucoup.

Pas vraiment ce que Richard s'attendait à entendre…

— Celle qui vous a incitée à tuer vos enfants.

La femme ne répondit pas.

— Quatre petits… Et vous les avez jetés dans le vide. Parlez-moi de la vision censée justifier un tel acte.

— Mes enfants sont en sécurité auprès des esprits du bien.

Richard leva un bras pour empêcher Nyda de bondir sur la tueuse et de lui faire goûter de son Agiel.

— Non, pas ça…, souffla-t-il.

— Mais seigneur Rahl…

— J'ai dit « non » !

S'il n'avait aucune sympathie pour l'infanticide, Richard refusait qu'elle soit torturée avec un Agiel.

Pas très contente, Nyda pointa son arme sur la femme.

— Réponds ! Sinon, je reviendrai te voir pour t'apprendre à ne pas te taire quand le Seigneur Rahl t'interroge.

— Le seigneur Rahl ?

— En personne, oui. Et maintenant, réponds à sa question.

— Quelle vision vous a incitée à tuer vos enfants ? répéta Richard.

— Je n'ai plus d'enfants, et c'est à cause de vous !

La prisonnière leva un bras, redoutant de recevoir un coup d'Agiel.

Richard posa un pied sur le banc creusé à même la pierre, appuya un coude sur son genou et se pencha vers la tueuse.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous ne nous protégerez pas de ce qui adviendra quand le toit se sera écroulé. Bien au contraire, vous traitez par le mépris les avertissements que nous donnent les prophéties. (La femme leva fièrement le menton.) Au moins, mes petits n'ont plus rien à craindre.

— À craindre de quoi ?

— Des terribles événements qui se produiront.

— Quels événements ?

La femme voulut répondre, mais elle parut s'aviser soudain qu'elle n'avait rien à dire.

— Des événements…

— Je veux que vous m'en révéliez plus !

— Eh bien, je… je…

Portant les mains à sa gorge, la femme s'écroula sur le côté, eut un dernier spasme et ne bougea plus.

Alors que sa main volait vers la garde de son épée, Richard se retourna… et constata qu'il n'y avait personne derrière lui.

— Que se passe-t-il ? demanda Nyda.

— J'ai cru sentir une présence, mais c'est cet endroit qui me joue un sale tour, je crois…

Richard se pencha sur la femme. Du sang sourdait de sa bouche. À l'évidence, elle avait quitté ce monde.

— Eh bien, ça, alors…, marmonna Nyda. Seigneur Rahl, vous auriez dû me laisser utiliser mon Agiel. Avec un peu de chance, nous aurions eu une réponse.

— Je refuse que tu te serves de ton arme, sauf en cas d'absolue nécessité.

Nyda regarda son seigneur avec l'expression menaçante que les Mord-Sith pouvaient adopter à volonté. Pour bien connaître ces femmes, Richard savait que leur férocité plongeait ses racines dans la folie.

— C'était une absolue nécessité, insista Nyda. Vous êtes en danger, seigneur. Ne pas faire ce qui s'impose est de la folie. Si vous êtes frappé, nous souffrirons tous. Ce qui vous menace nous met en danger,

vous le savez.

Richard ne contredit pas la Mord-Sith. Au fond, elle avait peut-être raison…

— Si tu avais utilisé ton Agiel, dit-il quand même, la femme serait sûrement tombée raide morte à ce moment-là.

— Ça, nous ne le saurons jamais…

Chapitre 19

Richard tint sa langue, car il n'était pas d'humeur à discutailler sur des faits auxquels on ne pouvait plus rien changer. Se détournant du cadavre, il sortit de la cellule pour retrouver le capitaine dans la pièce intermédiaire.

— La femme est morte… Conduisez-moi dans la cellule du bijoutier, avant qu'il rende l'âme aussi.

L'officier jeta un coup d'œil dans la cellule, peut-être parce qu'il pensait découvrir un sanglant spectacle, puis il tendit le bras.

— C'est la cellule d'en face, seigneur Rahl.

En quelques instants, l'homme eut ouvert la première porte, puis déverrouillé la deuxième. Après avoir jeté un coup d'œil par le guichet, il ouvrit le battant.

Nyda passa bien entendu la première, la lampe dans une main et son Agiel dans l'autre.

— Toi, sale bâtard ! cria le prisonnier dès qu'il aperçut Richard.

Il tenta de lui sauter dessus, mais l'Agiel de Nyda le frappa à la gorge. Son élan stoppé net, le bijoutier recula en gémissant de douleur.

Cette fois, Richard ne fit aucune remarque sur l'Agiel. Nyda avait eu tout à fait raison d'y recourir.

Sa patience n'étant pas loin d'être épuisée, le Sourcier entra directement dans le vif du sujet.

— Tu as essayé de tuer les tiens, aujourd'hui, dit-il, usant du tutoiement pour mieux déstabiliser son interlocuteur. Pourquoi ?

— À cause du sort qui les attend…, grinça l'homme, la voix éraillée par les effets durables du coup d'Agiel. Et c'est ta faute !

En même temps que son accusation, le prisonnier avait craché du sang.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Le type brandit un index en direction de Richard.

— Parce que tu n'écoutes pas les prophéties !

L'homme avait crié et il le regrettait déjà, à voir son expression douloureuse. Pour ménager ses cordes vocales, il baissa la voix, mais sa rage ne faiblit pas :

— Tu te crois trop malin pour les écouter, pas vrai ?

— J'en sais assez long sur les prédictions, répondit Richard, et les choses ne sont pas aussi simples que tu le crois.

— Menteur ! J'ai déjà eu des visions, et elles sont très faciles à

comprendre.

— Quelle sorte de visions ?

Un peu moins furieux, l'homme continua à se masser la gorge. Avant de répondre, il jeta un regard méfiant à Nyda.

— Eh bien, j'ai parfois la prémonition qu'un client que je n'ai pas vu depuis longtemps va venir me passer une commande. Et ça ne rate jamais. Un jour, en fabriquant une chevalière pour un riche marchand, j'ai senti qu'il serait mort avant de pouvoir la mettre à son doigt. Et il a trépassé le lendemain.

— Ce sont des prédictions mineures, dit Richard. Des événements de la vie quotidienne. Rien à voir avec de vraies prophéties.

— Ces visions se sont réalisées. Elles me sont venues, et tout s'est accompli comme je l'avais prévu.

— Une vision concernant un client n'a aucun rapport avec un présage qui incite un homme à massacrer sa famille.

— Ce n'était pas un massacre, mais un acte de miséricorde !

L'homme se leva, les mains tendues vers le cou de Richard. D'un coup d'Agiel, Nyda le renvoya sur le sol, où il se recroquevilla sur lui-même en geignant comme un enfant.

La Mord-Sith lui posa une botte entre les omoplates et se pencha sur lui.

— Si tu essaies encore, je te ferai regretter d'être né. Quand j'en aurai fini avec toi, tu auras envie de maudire mon nom jusqu'à ton dernier souffle, mais tu te comporteras correctement. Tu m'as comprise ?

Tremblant de douleur, le bijoutier acquiesça tout en essayant désespérément de reprendre son souffle. Quand Nyda le poussa de la pointe du pied, il tomba sur le côté. Mais il se redressa, s'adossa au mur et… foudroya Richard du regard.

— Ma famille va subir d'inimaginables tortures parce que tu m'as fait enfermer ici avant que j'aie pu lui offrir une fin paisible.

— J'ai entendu parler de ta vision… Qu'elle soit vraie ou non, c'est toi le responsable de la souffrance des tiens. Sais-tu pourquoi ? Parce que tu n'as jamais tenté de trouver une autre issue !

— Une autre issue ? De quoi parles-tu ?

— Supposons que ta vision soit authentique : des voleurs vont torturer ta femme et tes enfants pour savoir où tu caches ton or.

— C'est la pure vérité !

— Eh bien, d'accord, si ça te chante… Pourquoi n'as-tu rien fait pour protéger ta famille ?

Le souffle toujours court, l'homme déglutit péniblement.

— La protéger ?

— Exactement ! Si tu aimes ta femme et tes enfants, pourquoi n'as-tu pas demandé de l'aide aux gardes de la Première Phalange, à

Nathan ou à moi ?

— Personne ne peut rien pour moi. On ne m'aurait pas cru, ou on n'aurait pas pu empêcher ces voleurs de torturer les miens.

— À cause de toi…, lâcha Richard. (Le bijoutier plissa le front de perplexité.) Dans ta vision, les voleurs veulent savoir où tu caches ton or. Ta femme et tes enfants ne le sachant pas, ils sont condamnés à mort. Parce que les voleurs ne les croient pas.

— C'est exactement ça ! rugit l'homme, brandissant de nouveau un index vers Richard. Les miens vont mourir parce que tu ne crois pas aux prophéties !

— Non, ils souffriront parce tu n'y crois pas toi-même…

L'homme parut troublé.

— Mais j'y crois, et…

— Si c'était le cas, tu aurais tout simplement dit à ta femme et à tes enfants où tu caches ton or. En leur demandant de garder le secret, mais de ne pas hésiter à parler si quelqu'un les menaçait. Tu avais un moyen de neutraliser la vision. Mais tu aimes peut-être plus ton or que ta famille.

— Non, bien sûr que non !

— Alors, pourquoi ne pas avoir désamorcé la menace ? Ou emmené les tiens loin d'ici ?

— Eh bien… je ne sais pas.

Richard eut le sentiment que le bijoutier était sincèrement troublé.

— Pourquoi as-tu pensé à les tuer, pas à les protéger ?

Le teint grisâtre, l'homme ne répondit pas.

— J'ai connu des situations semblables avec les gens que j'aime… Ma première idée a toujours été de les protéger, afin de donner tort aux prédictions. J'ai réussi chaque fois, sans tuer personne.

Le prisonnier baissa les yeux. En lui, quelque chose était à jamais brisé.

Pourtant, il leva les yeux et retrouva un peu de ses certitudes antérieures.

— Ils souffriront et mourront par ta faute ! Tu sais ce qui va arriver, et tu m'enfermes ici. Ma femme et mes enfants seront torturés à mort parce que tu m'empêches de les délivrer de la vie à temps. Leur sang souillera tes mains !

» Tout ça parce que tu refuses d'accomplir ton devoir en te fiant aux prophéties.

Richard ne répondit pas. Face à la folie, il n'y avait souvent rien à dire.

L'homme se releva, le dos toujours appuyé au mur.

— Tu ne mérites pas d'être le seigneur Rahl ! Et bientôt, tout le monde s'en apercevra.

Chapitre 20

Soucieuse d'amadouer les invités de marque, Kahlan leur offrit un repas de midi somptueux. Sur les tables de ce buffet, on trouvait de tout : viande rôtie, poisson, volaille et garnitures de toutes sortes. Consciente que ça contribuerait à adoucir les mœurs, l'Inquisitrice avait aussi prévu de très grands crus de vin et des musiciens chargés d'accompagner le fascinant ballet des servantes et des serviteurs qui se faufilaient souplement entre les convives, leur laissant juste le temps nécessaire pour s'emparer d'un verre ou d'une coupe au passage.

Alors qu'elle balayait la salle du regard, Kahlan se sentit terriblement seule. Elle aurait donné cher pour que Richard soit là. Il lui manquait, mais le devoir l'avait appelé ailleurs.

Et celui de Kahlan l'attendait…

Circulant entre les invités massés autour des tables – sans prendre le temps de se restaurer –, la jeune femme alla saluer un par un les convives, les remerciant d'être venus. Partout dans la grande salle, des domestiques expérimentés s'assuraient que nul ne manque de rien.

Beaucoup d'invités parlèrent des prophéties, soulignant qu'elles étaient selon eux le meilleur moyen d'avancer en toute sécurité vers le futur. Richard et Kahlan, affirmèrent-ils, devraient désormais leur accorder plus d'attention, s'ils entendaient faire face à leurs responsabilités.

L'Inquisitrice écouta patiemment, posant à l'occasion une question ou deux pour se faire préciser la pensée des invités.

Peu encline à se fier aux gens, y compris aux dirigeants des pays membres de l'empire victorieux, Cara suivait Kahlan comme son ombre.

À plusieurs occasions, des convives interceptèrent la maîtresse des lieux pour lui demander si on trouvait telle ou telle spécialité en cuisine. Loin de s'offusquer, Kahlan chargeait un domestique d'enquêter sur le sujet afin de satisfaire les désirs de chacun.

Lorsque le festin fut terminé, la jeune femme conduisit les têtes couronnées et les ambassadeurs dans une grande salle de réunion où elle grimpa sur une estrade afin que tout le monde puisse la voir. Des murs couleur vanille décorés de moulures géométriques jusqu'aux épais tapis bleus au liseré d'or, tout dans cette salle produisait une impression de confort et d'intimité.

À travers la série de portes-fenêtres qui donnaient accès à une

terrasse, au fond de la pièce, Kahlan vit que le monde extérieur n'était plus qu'une vaste étendue de neige balayée par un vent assez fort pour faire trembler les vitres.

Ses hôtes étant nourris et détendus, Kahlan leur laissa encore quelques minutes pour bavarder ensemble. Peu à peu, les conversations moururent et toutes les têtes se tournèrent vers l'épouse du seigneur Rahl.

Du coin de l'œil, Kahlan vit arriver Nicci, qui s'arrêta derrière elle, au niveau d'une grande table flanquée de fauteuils superbes dont le dossier évoquait irrésistiblement les ailes déployées d'un aigle. Par le passé, Richard et Kahlan avaient souvent siégé à cette table pour recevoir des ambassadeurs ou des pétitionnaires.

Toujours sanglée dans son uniforme rouge, Cara prit place derrière Kahlan, légèrement en retrait sur sa gauche.

Après avoir pris une grande inspiration, la Mère Inquisitrice se jeta à l'eau :

— Mes amis, je sais que beaucoup d'entre vous s'inquiètent de ce que l'avenir nous réserve. On me dit que vous vous tournez volontiers vers les prophéties, et certains d'entre vous m'ont d'ailleurs confirmé de vive voix cette orientation. Consciente que ces préoccupations sont à la fois légitimes et nobles, j'aimerais que chacun ici ait l'occasion de s'exprimer et de formuler à haute voix ses craintes.

Avant de continuer, Kahlan laissa à son public le temps de sourire et de soupirer d'aise.

— Comme vous le savez tous, des gens qui pensent avoir des visions nous ont causé de graves problèmes, ces derniers temps. Parmi eux, quelques-uns, poussés par la peur, ont commis des actes injustifiables. Vous en avez eu un exemple devant les yeux hier. À cause d'une vision, cette femme a tué ses enfants, et eux, ils n'auront jamais d'avenir. À l'évidence, les présages ne les ont pas aidés, précipitant au contraire leur fin.

» C'est pour ça que Richard est absent, cet après-midi. Il doit s'occuper de ces tristes affaires, car tout ce qui est lié à la magie le concerne. Étant le seigneur Rahl en exercice et un puissant sorcier, il a pour mission de faire face aux ennuis de ce genre. Comme les années de guerre nous l'ont appris à tous, il est plus que compétent dans tous ces domaines.

» En bon dirigeant, il n'entend pas pour autant négliger vos questions et vos inquiétudes. En conséquence, il m'a chargée d'en débattre avec vous et de répondre à toutes vos interrogations.

Kahlan écarta les mains.

— Ceux qui ont quelque chose à dire, parlez maintenant, afin que tout soit clarifié en public.

Les invités parurent ravis par cette entrée en matière.

La reine Orneta entra aussitôt dans le vif du sujet :

— Le point le plus important, dit-elle en avançant jusqu'au premier rang, c'est que les prophéties sont notre principal guide.

— Désolée, dit Kahlan, mais ce n'est pas exact. Notre principal guide, c'est la raison.

D'un geste négligent, la souveraine balaya l'objection de l'Inquisitrice.

— Les prédictions nous disent ce qu'il faut faire pour assurer un avenir heureux à nos peuples.

— Dites-moi, Majesté, les prophéties, selon vous, nous révèlent-elles ce qui adviendra dans l'avenir ?

— Bien sûr que oui !

— Dans ce cas, les connaître ou les ignorer change quoi ? Il est impossible de modifier ce qui doit être, non ? Sauf s'il ne s'agit pas de prophéties mais de pures spéculations.

La reine se rembrunit.

— Les prédictions sont là pour nous aider à suivre le bon chemin.

— Admettons-le pour l'instant, dit Kahlan en souriant à la foule. Mais comme je vous l'ai dit, quelqu'un se charge de la magie. Alors, pourquoi vous casser la tête avec des énigmes qui vous dépassent ? En plus de Richard, les Sœurs de la Lumière et le grand prophète Nathan se penchent sur le problème. Sans parler de gens comme le Premier Sorcier Zorander et la magicienne Nicci… Ne leur faites-vous pas confiance ? Quant à mon mari, n'a-t-il pas prouvé qu'il ne prenait pas ses responsabilités à la légère ?

— Eh bien, oui, c'est exact, concéda Orneta.

— Que voulez-vous de plus, dans ce cas ?

Levant un bras très fin, la reine joua distraitement avec son collier de pierres précieuses.

— Mère Inquisitrice, je veux ce que désirent tous les gens réunis ici. Nous avons tous entendu de très sombres présages et nous voulons savoir ce que les prophéties ont à dire sur notre avenir.

— Reine Orneta, soyez assurée que nous ne sous-estimons pas ces problèmes. Voyons, nous sommes tous dans le même camp, et la prospérité future de l'empire est notre souci commun. Veuillez simplement comprendre que les prophéties ne sont pas accessibles aux profanes. Des détenteurs du don très expérimentés s'en occupent, et ça devrait apaiser vos craintes.

Dans un silence de mort, la foule regarda le roi Philippe, venu de l'ouest des Contrées, approcher de l'estrade et se camper à côté d'Orneta. Grand et musclé, ce héros authentique s'était battu comme

un lion pour la liberté et il comptait parmi les premiers dirigeants à s'être ralliés à l'empire d'haran. Même si beaucoup d'invités avaient un statut égal au sien, tous le regardaient comme une sorte de modèle.

En grand uniforme – une tenue conçue pour mettre en valeur ses larges épaules et ses pectoraux –, Philippe portait sur la hanche gauche une épée de cérémonie au pommeau d'or et aux quillons d'argent. Si somptueuse qu'elle fût, cette arme, entre ses mains, s'était révélée être bien plus qu'un bel objet.

C'était un dirigeant plein de sagesse, Kahlan n'en doutait pas. Mais il était aussi connu pour son caractère soupe au lait…

Sa femme, Catherine, qui ne le quittait jamais, avançait sur ses talons. Vêtue d'une magnifique robe verte brodée de scintillantes feuilles d'or, elle était belle à se damner. Bien qu'elle eût autant d'autorité que son mari, selon la loi, elle s'intéressait très peu aux affaires de son royaume.

Comme chacun le savait, elle était enceinte et très près du terme. Ce serait le premier enfant du couple, un événement attendu avec impatience par les deux époux, maintenant que l'hypothèque de la guerre ne pesait plus sur l'avenir.

Philippe fit un grand geste circulaire.

— Tous les dirigeants des pays qui composent l'empire d'haran sont réunis ici. Parmi nous, Mère Inquisitrice, beaucoup vous étaient loyaux à l'époque où vous dirigiez les Contrées du Milieu. Nos peuples ont lutté, souffert et péri afin que nous nous retrouvions ici pour fêter notre triomphe. Et ils ont le droit de connaître, par notre intermédiaire, ce que leur réserve l'avenir qu'ils ont si souvent payé avec leur sang. Parce que nous les représentons, nous devons être informés de ce que disent les prophéties, afin d'être certains que les bonnes décisions soient prises à chaque étape.

Des acclamations saluèrent la déclaration du roi guerrier.

Pas décidée à se laisser souffler son poste officieux de porte-parole de la fronde, Orneta leva un bras pour imposer le silence à la foule.

— Les prophéties doivent être obéies. Mère Inquisitrice, nous voulons connaître les prédictions, afin de savoir si le Seigneur Rahl et vous vous y conformez.

— N'ai-je pas écouté tout ce que vous aviez à dire ? Et répondu que les prédictions ne sont pas pour les profanes ?

La reine eut un sourire à la fois maternel et méprisant – une expression très répandue parmi les têtes couronnées, et qui leur rendait de gros services.

— C'est ce que vous avez fait, oui… (Orneta jeta un coup d'œil en coin à Philippe, comme pour lui dire qu'il aurait mieux fait de la laisser parler.) Mais dans nos pays, des devins ont porté à notre connaissance des présages très inquiétants. C'est en partie pour ça que

nous sommes tous venus assister au mariage. Quelque chose se prépare, tous les signes sont là…

» Dites-nous ce que prévoient les prophéties ! Dès que cette tempête sera terminée, nous enverrons des messagers prévenir nos peuples, afin qu'ils se préparent aux épreuves en gésine. Si on les garde secrètes, les prédictions ne servent à rien !

Kahlan se redressa de toute sa hauteur, cessa de sourire et afficha son masque d'Inquisitrice. Face à elle, les astuces d'une reine ne faisaient pas le poids.

La foule se mura dans un silence tendu.

— Je ne suis pas sûre du tout que vous vouliez vraiment entendre des prophéties…

Orneta ne saisit pas la chance de battre en retraite que lui offrait Kahlan.

— Mère Inquisitrice, nous avons tous apprécié le délicieux festin que vous nous avez offert. Vous êtes une hôtesse très adroite, mais ce que nous voulons – non, ce que nous exigeons –, c'est de connaître les prophéties afin d'être certains que le seigneur Rahl et vous prenez les décisions qui s'imposent.

— C'est ça, oui, dit Philippe, le poing levé pour bien marquer sa détermination. Nous devons avoir la certitude que les dirigeants de l'empire obéissent aux prophéties !

— C'est ce que vous pensez ? Les dirigeants de l'empire doivent obéir, selon vous ? Alors qu'il est souvent impossible de comprendre le sens d'une prophétie donnée ? Vous voulez que nous suivions à la lettre des prédictions volontairement formulées pour être vagues ? Et vous nous soupçonnez de n'avoir pas la rigueur morale pour le faire ?

Quelques invités crièrent que c'était exactement leur point de vue. D'autres hochèrent la tête, et d'autres encore, dans une horrible cacophonie, parlèrent en même temps pour dire en gros qu'ils étaient tout à fait de cet avis.

— Ainsi, soupira Kahlan, ce sujet fait l'unanimité…

— Il faut respecter les prophéties, dit Orneta quand le calme fut revenu. Nous devons les connaître et les suivre à la lettre.

Philippe croisa les bras, défiant Kahlan du regard.

La Mère Inquisitrice tourna la tête vers Catherine :

— Toi aussi, tu veux que les prédictions régissent l'avenir de ton enfant ? Après ce qui est arrivé hier, tu ne crains pas qu'il en souffre ?

La reine jeta un rapide regard à son mari avant de répondre :

— Le Créateur nous a donné les prophéties pour que nous leur obéissions. Ainsi vont les choses, Mère Inquisitrice.

Kahlan balaya de nouveau la foule du regard.

— Vous êtes tous d’accord avec ça ?

Une nouvelle cacophonie témoigna de l’assentiment général.

— Très bien, soupira Kahlan, accablée. J’ai essayé de vous convaincre que c’était une affaire de spécialistes, mais puisque vous insistez, je n’ai plus qu’à me soumettre.

Les invités semblèrent ravis d’avoir eu gain de cause – et en même temps, quelque peu écrasés par les responsabilités qu’ils venaient de prendre sur leurs épaules.

— Qu’il en soit ainsi, dit Kahlan. Vous allez découvrir ce que les prophéties ont à vous dire.

Chapitre 21

Tous les invités tendirent le cou, impatients de vivre une expérience inédite : entendre des prophéties authentiques sorties d'un des grimoires de légende dont ils connaissaient l'existence par ouï-dire.

Kahlan jeta un regard en coin à Nicci. Depuis sa déclaration, tous les yeux étaient rivés sur cette magicienne à la fabuleuse beauté – une splendeur qui rendait encore plus inquiétants les pouvoirs dépassant l'imagination qu'elle détenait.

— Nicci, veux-tu bien prendre le livre que tu as apporté et lire la prophétie que nous avons récemment découverte sur notre avenir proche ? Tu sais, celle qui parle entre autres choses du rôle des hommes et des femmes de pouvoir réunis ici ?

— Avec plaisir, Mère Inquisitrice.

Le ton de Nicci exprimait mieux qu'un long discours ce qu'elle pensait de la rébellion des têtes couronnées.

Même si la conscience de vivre un moment historique leur faisait tourner la tête, car les grimoires et les recueils de prophéties n'étaient jamais exhibés en public, les invités semblèrent conscients du danger que représentait la magicienne en robe noire. Si Cara était intimidante, Nicci avait une personnalité écrasante, et personne, dans la salle, n'avait oublié le surnom qu'on lui donnait naguère, mais que nul n'aurait osé mentionner à voix haute devant elle.

La Maîtresse de la Mort…

Le désir d'entendre des oracles prit cependant le dessus sur l'angoisse.

— Nicci, dit Kahlan, lis le texte à ces braves gens sans altérer ni adoucir un seul mot. Pas de censure, surtout ! Après ce que nous venons d'entendre, il semble clair qu'ils veulent connaître les prophéties dans leur intégralité, sans qu'une interprétation les parasite. Parce qu'ils entendent, et c'est leur droit, qu'on obéisse à la lettre à ces textes sacrés.

— Vous avez tenté de les mettre en garde, Mère Inquisitrice…

— De mon mieux, oui…

Nicci prit le livre qui reposait sur la table, le cala dans le creux de son bras et vint rejoindre Kahlan sur le devant de l'estrade. Comme s'il y avait quelque chose de menaçant dans son regard, ou dans son attitude, les invités du premier rang reculèrent tous d'un demi-pas.

Nicci brandit le livre.

— Il s'agit d'un recueil écrit par un prophète célèbre à une époque où le don de prédire l'avenir était à son zénith. Comme vous le pensez tous, cet ouvrage contient quelques prophéties, très noires, qui concernent directement les hommes et les femmes présents dans cette salle.

Tous les invités du premier rang avancèrent de nouveau.

Nicci ouvrit le livre, se préparant à lire, mais elle se ravisa.

— C'est un très vieux texte, rédigé en haut d'haran. Quelqu'un parmi vous parle-t-il cette langue ?

Tous les dirigeants secouèrent la tête, puis regardèrent autour d'eux pour voir si une autre personne avait répondu par l'affirmative. Bien entendu, ce n'était pas le cas. Richard avait appris le haut d'haran. À part lui, une poignée d'érudits seulement pratiquaient cette langue morte. Et Nicci était du nombre.

— Eh bien, dit la magicienne, puisque je parle couramment le haut d'haran, je vais traduire directement, si personne n'y voit d'inconvénient.

— Bien sûr que nous sommes d'accord ! s'écria Orneta.

Elle croisa de nouveau les bras, comme une dame qui apostrophe une servante :

— Allons, finissons-en !

Nicci braqua sur la souveraine ses yeux bleus soudain glaciaux. Orneta en perdit un peu de ses couleurs.

— Vos désirs sont des ordres, Majesté !

Depuis qu'elle la connaissait, Kahlan enviait la voix de Nicci. Un timbre doux et très harmonieux qui convenait parfaitement au reste de sa superbe personne. Mais il suffisait d'une nuance, presque rien, pour que ce ton délicat et apaisant devienne tranchant comme une lame.

Très lentement, Nicci feuilleta le livre, cherchant à localiser un passage.

Philippe passa un bras autour des épaules de sa femme et l'attira vers lui. Un peu tremblante, Catherine se caressa doucement le ventre, comme si elle voulait rassurer son bébé.

Kahlan se força à détourner le regard de la future mère – une vision qui éveillait bien trop de choses en elle, en un moment où elle ne pouvait pas se permettre de faiblesse.

— Voilà ! lança Nicci en tapotant une page. Parce qu'elle est d'une importance capitale, cette prophétie est inhabituellement longue. Je m'excuse d'avance, mais je vais devoir procéder lentement pour la traduire avec toute la précision requise.

— Oui, oui, s'impatienta Orneta. Pourrait-on entrer dans le vif du sujet ?

D'autres invités soutinrent cette motion.

— Allons-y…, murmura Nicci. (Elle s'éclaircit la voix.) Voici le texte : « Au soir de la victoire, alors que se déchaînera une tempête printanière comme on n'en a plus vu depuis longtemps, tandis que les dirigeants se réuniront, les vents mauvais du changement charrieront avec eux une série de drames qui menaceront de plonger le monde dans la terreur, la douleur et l'affliction. De sombres ennemis rôderont dans la nuit, prêts à chasser les innocents et à les dévorer. »

Des gens ne purent s'empêcher de crier. Nicci balaya l'assistance du regard, attendant que le silence revienne. Quand ce fut fait, elle continua :

— « Dans cette parenthèse de temps, alors que se jouera le sort du monde, tandis que ses dirigeants seront tous rassemblés au même endroit, une occasion unique de préserver l'avenir se présentera. »

Les yeux ronds, les rois, les reines et les ambassadeurs attendirent que Nicci veuille bien leur révéler la solution miraculeuse qui sauverait le monde.

Avant de reprendre sa traduction, Nicci s'assura que tous les invités étaient suspendus à ses lèvres. Elle en fut vite convaincue.

— « Pour que se perpétue le cycle de la vie, il est indispensable que certaines créatures meurent. Pareillement, il convient que les cercles du pouvoir se renouvellent. Afin que se desserrent les mâchoires du piège, il faudra que les dirigeants de tous les pays, opportunément réunis, cèdent la place à une nouvelle génération. Ce sera l'unique moyen d'échapper au désastre.

» Renoncer à cette purification avec la louable intention d'épargner des vies aura pour conséquence une ère de douleur et de terreur pour tous les peuples du monde. Afin que germent les graines de l'avenir, la prospérité et la paix s'offrant à tous les survivants, le sang devra couler, et ce sera celui des têtes couronnées et nobles émissaires.

» Il en sera ainsi, afin d'épargner à l'humanité d'indicibles épreuves. »

Nicci balaya de nouveau l'assistance du regard. Puis elle reprit la parole et, cette fois, sa voix passa de la soie à l'acier :

— Eh bien, voilà une prophétie facile à comprendre, non ? Elle nous annonce de noirs événements et, en même temps, elle nous indique comment les éviter. N'est-ce pas vous qui disiez, un peu plus tôt, qu'on devait obéir aux prédictions ?

» De toute évidence, celle-ci exige que vous mouriez tous.

Chapitre 22

Un silence de mort suivit cette déclaration. Pétrifiés, les invités osaient à peine respirer. Quant à bouger…

— Mais… Mais…, bégaya la reine Orneta.

— Il n'y a pas de « mais », lâcha Kahlan, pas mauvaise non plus quand il s'agissait de prendre un ton coupant. Les mots d'une prophétie doivent rarement être pris à la lettre, car leur sens est parfois caché. Je vous l'ai dit, Nathan vous l'a dit et Richard l'a répété plusieurs fois.

» Dans le cas qui nous occupe, Nathan et d'autres experts ont travaillé nuit et jour pour aider Richard à découvrir l'éventuel sens caché de la prophétie. En agissant ainsi, ils accomplissaient leur devoir, puisque déchiffrer ces mystères est leur vocation. Depuis le début, Richard et moi vous répétons que les prédictions ne sont pas faites pour les profanes…

Le chancelier d'une des provinces de D'Hara – un type bedonnant vêtu d'une longue tunique bleue tenue par une ceinture ornée d'or – leva timidement un doigt.

— Bien sûr, vous avez raison, Mère Inquisitrice ! Nous en sommes conscients, désormais, et nous aurions peut-être dû…

Kahlan ne laissa pas le bonhomme pérorer à son aise.

— Cependant, dit-elle d'un ton qui coupa la chique au chancelier, il arrive qu'une prophétie dise très exactement ce qu'elle semble vouloir dire.

— Mais celle-ci a sûrement un sens caché ? avança Philippe.

Kahlan le dévisagea en affichant l'imperturbable sérénité que les Inquisitrices, dès leur plus jeune âge, apprenaient à feindre dans toutes les circonstances. Ce masque était devenu une part d'elle-même le jour où elle avait pour la première fois utilisé son pouvoir sur un criminel pour lui arracher le récit de ses abominables exactions.

— Vous vouliez connaître les prophéties afin d'être sûrs que Richard et moi les suivions à la lettre. Comme Orneta l'a si bien fait comprendre, il n'y a pas le choix. Et dans ce cas précis, navrée, mais il n'y a pas de sens caché.

Des larmes aux yeux, Catherine posa les deux mains sur son ventre et implora du regard son mari, qui détourna la tête, accablé.

— Vous n'êtes pas sérieuse ! explosa Orneta. Nous ne croyons pas que…

— Général ! appela Kahlan.

Benjamin sortit des ombres, au fond de l'estrade, et vint saluer la Mère Inquisitrice en se tapant du poing sur le cœur.

— À vos ordres ! cria-t-il.

— Les équipes de bourreaux sont-elles prêtes ?

Le mot « bourreaux » glaça les sangs des invités.

— Oui, Mère Inquisitrice. Les décapitations peuvent commencer quand vous voudrez.

La panique gagna l'assistance.

— Les décapitations ? s'écria le chancelier. Avez-vous perdu l'esprit ? Enfin, c'est impensable, et… et…

Kahlan dévisagea le gros homme avec la froide neutralité d'une Inquisitrice face à un condamné à mort.

— La prophétie exige votre fin à tous. Elle est très spécifique. Nicci, tu confirmes mon interprétation ?

— Oui, Mère Inquisitrice… Ma traduction est bonne… (Elle relut rapidement le texte.) Non, il n'y a pas le moindre doute : pour sauver le monde, nous devons verser le sang de ces gens.

Kahlan se tourna vers le chancelier.

— Eh bien, les décapitations étant très sanglantes, nous aurons vraiment obéi à la lettre.

— Et vous ? cria Orneta. N'êtes-vous pas une dirigeante ? Si nous devons mourir, vous êtes condamnée aussi !

— Pour des raisons de convenances personnelles, j'ai décidé que ce n'était pas le cas. Mais en ce qui vous concerne, la sentence est claire.

Les hommes de la Première Phalange, en cuirasse et armés jusqu'aux dents, choisirent cet instant pour sortir des ombres de la salle, où personne n'avait remarqué leur présence jusque-là. Ils vinrent saisir chaque invité par le bras, histoire d'étouffer dans l'œuf toute tentative de fuite.

— N'espérez pas que nous regarderons la mort en face sans broncher ! lança Orneta.

— Je n'ai jamais espéré ça de vous…, répondit Kahlan, très calme.

— J'aime mieux ça, dit Orneta tandis que deux soldats se campaient sur ses flancs.

— Pour une décapitation, continua Kahlan, baisser la tête est beaucoup plus pratique. Du coup, vous n'aurez pas à regarder la mort en face. Mes soldats vous forceront à vous agenouiller, afin que votre cou repose sur le billot. Ensuite, un bourreau expert à la hache vous offrira une fin rapide et douce. Nous avons prévu beaucoup d'équipes, pour que les exécutions ne traînent pas en longueur. Au service des prophéties, vous allez vous sacrifier et assurer ainsi bonheur et prospérité à vos peuples. Peut-on rêver d'un plus beau destin ?

Catherine avança et leva une main, l'autre restant posée sur son ventre.

— Mon bébé n'a pas encore pu voir le monde ! s'écria-t-elle. Vous ne pouvez pas le condamner à mort avant sa naissance !

— Catherine, ai-je condamné ton enfant ? N'as-tu pas dit que nous devions obéir aux prophéties parce qu'elles sont un don du Créateur ? Le juge, ce n'est pas moi, mais cette prédiction. En insistant pour que nous obéissions aveuglément aux présages, c'est toi qui as condamné ton bébé !

Kahlan se détourna de la foule et fit mine de s'en aller.

— Vous allez vraiment nous faire décapiter ? lança le gros chancelier. C'est sérieux ?

La Mère Inquisitrice se retourna.

— Mortellement sérieux, dit-elle, apparemment surprise que l'homme ait pu en douter. Nous avons lutté pour vous convaincre que les prophéties doivent être réservées aux prophètes, mais vous avez fait la sourde oreille. Décidant que cette réunion serait celle de la dernière chance, j'ai prévu des équipes de bourreaux pour mettre un terme définitif à cette affaire. En refusant de m'écouter, vous avez choisi pour moi, voilà tout. Il ne me reste plus qu'à être l'instrument du destin.

Les invités perdirent leur sang-froid, criant à tue-tête qu'ils n'avaient jamais voulu usurper le pouvoir du seigneur Rahl ou de la Mère Inquisitrice.

Échappant à la prise du soldat qui le tenait, le chancelier se jeta à genoux et se prosterna, le front plaqué sur le sol de marbre. Le voyant faire, d'autres nobles représentants l'imitèrent. Bientôt, tous les invités, y compris Catherine malgré son ventre rond, se retrouvèrent dans la même position – sans que les soldats aient esquissé un geste pour les en empêcher.

« Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Les dévotions… Une prière que les gens récitaient plusieurs fois par jour, partout dans le palais, jusqu'à ce que Richard, à l'occasion du mariage de Cara, ait mis un terme à des pratiques qui ne correspondaient pas à sa vision de la vie et du libre arbitre. Après une victoire contre la tyrannie, il n'était pas question de la remplacer par une autre, si éclairée fût-elle…

Les invités semblaient trouver que ce rituel, même s'il était obsolète, exprimait à merveille le fond de leur pensée.

Kahlan les laissa psalmodier un moment avant d'intervenir :

— Relevez-vous, mes enfants…

La phrase traditionnelle que prononçait une Mère Inquisitrice lorsqu'on se prosternait devant elle. D'habitude, Kahlan n'était pas à cheval sur le protocole. Mais il y avait des moments où il fallait savoir aller contre sa nature.

Les invités se redressèrent tous, l'air soudain bien plus respectueux et dociles.

— Mère Inquisitrice, dit une femme en robe rose et crème, nous avons exigé alors que nous aurions dû écouter. Je ne saurais parler au nom des autres, mais pour ma part, je suis désolée. J'ignore quel sort nous attend, mais je sais que nous avons eu tort. Le seigneur Rahl et vous avez tant fait pour nous, nous arrachant à la folie et au désespoir. Nous aurions dû vous faire confiance, convaincus que vous ne pourrez jamais nous nuire.

Kahlan s'autorisa un sourire.

— J'accepte tes excuses, mon enfant… Quelqu'un partage le sentiment de cette gente dame ?

Un « oui » unanime monta de l'assistance.

Kahlan décida que le jeu avait assez duré.

— Dans ce cas, on dirait que les bourreaux seront au chômage, aujourd'hui… Si vous nous laissez traiter cette prophétie, nous jurons de la déchiffrer, puis d'agir afin de vous protéger tous dans la mesure de nos moyens, qui ne sont pas négligeables. Et en luttant jusqu'à notre dernier souffle, s'il le faut.

À l'instar de Catherine, plusieurs dirigeants pleuraient de soulagement. D'autres approchèrent de l'estrade pour embrasser l'ourlet de la robe de Kahlan.

Le genre de manifestation qu'elle n'appréciait pas.

— Allons, allons, reprenez-vous, mes enfants.

La chape de plomb de la peur ne pesait plus sur l'assistance. Et tout le monde, même la terrible Orneta, se réjouissait que l'épreuve se soit si bien terminée. Cela dit, beaucoup d'invités semblaient un peu honteux de s'être comportés si mal…

Kahlan aussi se réjouit d'en avoir terminé.

Les gens défilèrent devant elle, la remerciant de les avoir épargnés. Tous promirent de ne plus se mêler des prophéties, à l'avenir, et de ne plus jamais se montrer si désagréables et déraisonnables.

Kahlan accepta avec grâce les excuses et les promesses et affirma qu'elle ne tiendrait pas rigueur à ses « amis » de ce moment de faiblesse après tout bien humain.

Lorsque les invités se retirèrent enfin, Benjamin revint sur l'estrade, qu'il avait quittée pour superviser les « exécutions ».

— Mère Inquisitrice, dit-il, quelle actrice vous êtes ! J'en ai eu des

sueurs froides, par moments, alors que j'étais informé de la vérité.

— Merci de votre aide, Benjamin…, soupira Kahlan. Vos hommes et vous avez été parfaits, il faut le dire. Avec votre collaboration, nous nous sommes enlevé une sacrée épine du pied. J'aurais préféré les convaincre, cela dit, mais n'en demandons pas trop…

— Le problème est réglé, c'est déjà énorme… (Le général fronça les sourcils, l'air troublé.) Où êtes-vous allée chercher une idée si perverse ?

— Une ruse que j'ai apprise de Zedd, peu après ma rencontre avec Richard. Hélas, je crains que le problème ne soit pas réglé. Nous avons gagné du temps, mais rien n'est vraiment fini. Il se passe quelque chose de très grave, sinon ces gens n'auraient pas réagi ainsi.

» Je les connais presque tous, et ce sont des hommes et des femmes de qualité. Pendant la guerre, ils ont combattu à nos côtés, ne reculant devant aucun sacrifice. Beaucoup ont perdu des parents et des amis… Ce comportement ne leur ressemble pas. Quelqu'un ou quelque chose les manipule, c'est certain. Nous avons écarté une menace, mais comme nos amis n'en sont pas la véritable source, elle refera surface.

— Kahlan a raison, intervint Nicci. Cela dit, la meilleure personne du monde peut être grisée par la fureur d'une foule et se mettre à penser des choses absurdes.

— Et finir par vous poignarder dans le dos ? demanda Cara.

— C'est ce que nous devons empêcher, justement. Tant que nous n'interviendrons pas sur la source du problème, nous resterons sur la défensive, comme aujourd'hui.

— Dans ce cas, fit Cara, espérons que le seigneur Rahl trouvera vite la solution de l'énigme.

Kahlan désigna le livre que Nicci tenait toujours.

— C'est quel genre d'ouvrage ? demanda-t-elle.

— Quand j'ai su que tu avais besoin de moi, et dans quel contexte, j'étais très loin d'une bibliothèque. Du coup, je suis passée aux cuisines. C'est un livre de recettes…

— Eh bien, tu nous as mitonné une très bonne prophétie, dit Kahlan.

Nicci eut un sourire sans conviction.

— J'aurais aimé arrêter si facilement les deux mères infanticides…

— Au moins, dit Benjamin, nous avons neutralisé à temps le bijoutier.

— Oui, fit Kahlan. J'espère que Richard reviendra du donjon avec des informations utiles.

Chapitre 23

Richard referma la double porte derrière lui après être entré dans la minuscule antichambre. Kahlan l'attendait, lui avait-on dit. Il avait hâte de la retrouver, et d'être seul avec elle loin de tout et de tous.

Quand il passa dans la chambre, sa femme le regarda dans le miroir de la coiffeuse, cessant un instant de se brosser les cheveux.

— Alors, Kahlan, comment t'en es-tu sortie avec nos invités ?

— Au bout du compte, ils ont compris que la sagesse consistait à nous laisser interpréter les prophéties.

Malgré sa fatigue et son inquiétude, après ce qui était arrivé dans le donjon, Richard ne put s'empêcher de sourire à sa compagne.

Kahlan posa sa brosse et se leva pour l'accueillir.

— C'est une excellente nouvelle, mais je savais que tu réussirais… (Richard enlaça Kahlan, et, de sa main libre, écarta une mèche de cheveux de son front.) Je suis content que tu t'en sois chargée. Moi, j'aurais explosé, et il leur aurait fallu des semaines pour se remettre de leur terreur. Je n'ai pas ton don pour la diplomatie. Alors, comment les as-tu convaincus ?

— En menaçant de leur faire couper la tête s'ils ne revenaient pas à de meilleurs sentiments.

Richard rit de ce qu'il prit pour une plaisanterie.

— J'imagine que tu les as subjugués, comme d'habitude, et qu'ils ont fini par te manger dans la main.

Kahlan posa les bras sur les épaules de Richard et noua les mains derrière son cou musclé.

— Richard, j'ai calmé le jeu provisoirement, mais quelque chose de terrible est en cours.

— Ce n'est pas moi qui dirai le contraire.

— Qu'as-tu appris de l'infanticide ?

— Elle a dit que des événements terrifiants se préparent et qu'elle a tué ses enfants pour les protéger.

— Quels événements ?

— Elle a voulu répondre, mais aucun son n'est sorti de sa gorge. Puis elle est tombée raide morte, exactement comme la tueuse d'hier.

— Elle est morte d'un coup, comme l'autre ?

— C'est ça, oui… Un spasme, puis plus rien. Ça confirme que ton pouvoir n'était pour rien dans la fin de la tueuse.

Alors que Kahlan assimilait la nouvelle, Richard regarda autour de lui. La chambre était vraiment très belle. Le plafond lambrissé, le mur

du fond tapissé d'un tissu moelleux, le lit à baldaquin aux montants sculptés en forme de silhouette de femme… On eût dit des esprits du bien déployant leurs ailes pour protéger les dormeurs. De chaque côté du lit, un fauteuil tendu de satin vert incitait au repos et à la méditation.

— C'est la première fois que j'entre dans cette chambre, dit Richard.

— Moi aussi, fit Kahlan. Ma journée ayant été épuisante, je me suis un peu allongée en t'attendant, et je n'ai pas eu l'impression qu'on m'épiait. Cette chambre est peut-être assez loin des deux autres pour qu'on nous fiche la paix cette nuit.

— Un peu de repos ne me ferait pas de mal, dit distraitement Richard tout en inspectant la pièce.

Il ne vit rien de particulier – aucun signe laissant penser qu'on pouvait les espionner.

Cette chambre, presque une suite, était bien plus grande que les deux autres. Dans une alcôve, deux hautes armoires blanches semblaient elles aussi vouloir monter la garde sur les dormeurs. En face des fauteuils, un sofa confortable et une table basse invitaient à la détente – et à la dégustation d'appétissants fruits séchés présentés dans une coupe. Richard prit quelques tranches de pomme et en grignota une tout en continuant sa minutieuse inspection.

Estimant que sa femme et lui avaient assez d'ennuis le jour, il ne tenait pas à en avoir aussi la nuit.

Il aurait parié que tous les invités de marque s'étaient étonnés de son absence à la réunion. Kahlan étant ce qu'elle était, elle avait dû leur dire qu'il enquêtait sur le sujet même de leurs préoccupations. Ces gens devaient se sentir délaissés, croyant peut-être qu'il se fichait de leurs soucis. Mais il ne pouvait pas les informer de ses moindres faits et gestes, car ça lui aurait pris beaucoup trop de temps.

— Pourquoi tous ces événements étranges ? demanda Kahlan. Quel est le sens de tout ça ?

— Eh bien, répondit Richard en jetant un coup d'œil derrière un paravent, pour commencer, la femme qui a tenté de te tuer, hier… Comment dire, tout ça n'était guère logique.

— Depuis quand les meurtres sont-ils logiques ?

— C'était une tentative particulièrement stupide ! Pour nos invités, tu as frôlé la mort, mais nous savons tous les deux qu'il n'en est rien. Un seul attaquant ne fait pas le poids contre toi. Si cette femme en avait vraiment voulu à ta vie, elle aurait choisi une autre méthode.

— Nous le savons, comme tu dis, mais elle l'ignorait sans doute.

— C'est possible…

— Elle était décidée et prête à tout. Ne l'a-t-elle pas prouvé en tuant ses enfants ? Elle a dû croire qu'une attaque éclair réussirait.

— Ou elle n'y a jamais cru un instant…

Richard tira les rideaux de la porte-fenêtre qui donnait sur le balcon. La balustrade était déjà couverte d'une neige printanière lourde d'humidité. Mais des flocons tombaient toujours, emportés dans un tourbillon incessant par les bourrasques. Une précaution n'étant jamais de trop, Richard s'assura que la porte-fenêtre était bien verrouillée.

— Le véritable but de l'attaque était peut-être de renforcer l'angoisse des gens au sujet de l'avenir – et leur peur des prophéties. Pense à l'impact qu'a eu cette femme couverte de sang lorsqu'elle a parlé de sa vision. Une mère qui tue ses enfants pour les sauver, ça marque les esprits. Et c'était peut-être ça, le but de l'opération.

— C'est un peu tiré par les cheveux, Richard… Après tout, cette tentative de meurtre et son issue t'ont été prédites par la femme que tu es allé voir, Lauretta, et par ce livre, *Notes sur la fin.* « La fierge prend le paon. » C'est exactement ce qui s'est passé, non ? Tout ça est loin de prouver que ma meurtrière potentielle cherchait à intoxiquer les esprits. En revanche, ça semble confirmer que certaines prophéties sont fiables et se réalisent. Celle-là, en tout cas…

Richard laissa retomber les rideaux et se tourna vers son épouse.

— C'est ce qu'on pourrait croire, à première vue. Si une prophétie annonce qu'une statue s'écroulera, et que quelqu'un la renverse pour démontrer que c'est une vraie prédiction, peut-on dire que le présage s'est réalisé ?

— Comment faire la différence, dans l'exemple que tu cites ?

— C'est tout le problème : on ne peut pas. Mais dans le cas qui nous occupe, ça paraît plus compliqué.

Kahlan éteignit la lampe qui brûlait sur la coiffeuse, puis alla régler au minimum celle qui trônait sur la table de nuit, plongeant la pièce dans une agréable pénombre.

— Richard, tu veux dire que quelqu'un manipule les gens et les événements pour faire croire que les prophéties se réalisent ?

— En fait, j'ai peur que nous ne mesurions pas la gravité du problème. La prophétie dont tu parles, selon moi, nous avertit qu'une femme touchée par ton pouvoir était la marionnette d'un ennemi invisible. Un simple pion, ou « paon », si tu préfères…

Kahlan se massa les bras pour se réchauffer.

— Donc, l'important n'est pas que la reine ait pris le pion, mais qu'il se soit agi d'un pion ? J'ai bien compris ta pensée ?

— Parfaitement, oui… Quelqu'un mijote quelque chose, voilà le sens de cette prophétie. Lauretta m'en a confié une autre : « Des gens vont mourir. »

— Richard, des gens meurent chaque jour…

— Oui, mais depuis peu, plusieurs ont quitté ce monde dans des circonstances mystérieuses. Les deux soldats qui cherchaient le gamin, six enfants – tous assassinés –, leurs deux mères, un ambassadeur défenestré, et un petit garçon dévoré par des animaux dans la tempête…

— Quand on met tout ça ensemble, la prédiction de Lauretta semble moins stupide, c'est vrai, dit Kahlan en posant une main réconfortante sur le bras du Sourcier. Mais il ne faut pas en rajouter, tu le sais très bien… La mort du petit garçon est consécutive à une attaque de loups. C'est une fin terrible, mais absolument pas mystérieuse.

— Certes, mais je n'aime pas les coïncidences.

— Nos légitimes soupçons au sujet des autres morts ne rendent pas celle-là plus suspecte, Richard.

Le Sourcier acquiesça. D'instinct, il n'était pas d'accord, mais Kahlan avait la logique pour elle.

— Nous devrions dormir… À force de penser à tout ça, je sens monter une migraine.

Kahlan regarda autour d'elle.

— Je suis là depuis un moment, et je ne me suis jamais sentie espionnée. Nous pourrions peut-être nous déshabiller, comme un soir normal.

Richard vit que son épouse était épuisée – tout comme lui. La veille, ils ne s'étaient pas beaucoup reposés.

Kahlan tourna le dos à Richard et souleva ses cheveux afin qu'il puisse déboutonner sa robe. Le Sourcier obéit à sa dame, puis il fit glisser le vêtement sur ses épaules et les embrassa toutes les deux. Lorsque des idées noires tournaient dans sa tête, il n'y avait rien de plus efficace pour l'apaiser que la beauté et la grâce de sa compagne.

Kahlan se glissa hors de la robe et la posa sur un petit banc de bois collé contre le mur. Sous le regard fasciné de son mari, elle traversa ensuite la pièce, immensément désirable, et se glissa sous les couvertures en lui jetant un regard mutin.

Repliant les jambes, Kahlan les entoura de ses bras, au-dessus des couvertures.

— Allons, seigneur Rahl, cessez de penser à une prophétie qui attend dans un livre depuis des millénaires. Vous avez besoin de repos.

— C'est vrai, concéda Richard.

— Alors, que fiches-tu encore debout ? Viens me rejoindre, je meurs de froid, toute seule dans ce grand lit.

Richard n'eut pas besoin de se le faire dire deux fois.

Chapitre 24

Serré contre Kahlan, Richard lui embrassait tendrement le cou lorsqu'un bruit presque inaudible, mais totalement étranger à ce qu'on aurait dû entendre dans la paisible chambre, le força à relever la tête.

Kahlan se redressa sur les coudes, le souffle court, et suivit la direction du regard de Richard.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla-t-elle.

Richard posa deux doigts sur les lèvres de sa femme pour lui intimer le silence, puis il plissa les yeux pour mieux sonder l'alcôve obscure où se dressaient les deux armoires.

Une entité mystérieuse, tapie entre les deux meubles, le regardait.

Les rideaux de la porte-fenêtre étaient tirés. Dans le cas contraire, ça n'aurait rien changé par cette nuit d'encre. À la lueur de l'unique lampe réglée au minimum, on distinguait à peine les contours des deux meubles. Aucun moyen, donc, de mieux voir l'improbable créature cachée entre eux.

Richard plissa encore plus les yeux pour mieux définir l'apparence de ce qu'il captait, jusqu'à présent, comme une masse plus sombre que la pénombre ambiante.

Alors qu'il devinait les formes très vagues d'une silhouette, il eut la certitude d'être observé. Cette fois, ça ne pouvait pas être le fruit de son imagination. L'intrus presque invisible l'examinait aussi.

Le Sourcier sentit une présence à la fois glaciale et maléfique.

Mais comment était-ce possible ? Des hommes de la Première Phalange montaient la garde dans le couloir. Ces soldats d'élite n'étaient pas du genre à s'endormir pendant le service ni à relâcher leur vigilance. Entraînés et aguerris, ils étaient toujours sur le qui-vive. Et pour eux, une menace pesant sur Richard ou Kahlan était une insulte personnelle – oui, une injure à leurs compétences.

Bref, l'intrus n'avait pas pu tromper leur attention.

La créature tapie dans l'alcôve n'était pas très grande, voilà à peu près tout ce que Richard pouvait en dire. Immobile et silencieuse, elle attendait, recroquevillée sur elle-même entre les deux armoires.

Mais qu'attendait-elle exactement ?

Dehors, la tempête se déchaînait, faisant parfois trembler les vitres de la porte-fenêtre. Dans le silence qui régnait entre deux bourrasques, Richard entendait seulement le souffle de Kahlan et le léger grésillement de la lampe à huile.

Un instant, il se demanda si un jeu d'ombre et de lumière ne le

trompait pas. Mais non, il y avait bien une silhouette – et une masse beaucoup plus sombre que ce qui l'entourait.

Quelle que fût sa nature, l'intrus était plus noir que la nuit. Le regard fixe – s'il en avait vraiment un –, ce monstre était impitoyable.

Ses yeux s'accoutumant à la pénombre, Richard crut voir la silhouette d'un chien ramassé sur lui-même avant de sauter à la gorge d'une proie. En réalité, il s'agissait plutôt d'un enfant – une fillette, peut-être – très légèrement penché en avant, ses longs cheveux tombant de sa tête inclinée.

Mais ça ne pouvait pas être réel ! Rien n'aurait pu entrer dans cette chambre, Richard en avait l'absolue certitude. En conséquence, l'intrus n'existait pas.

Pourtant, Kahlan le voyait tout comme lui, et contre sa poitrine, il sentait son cœur affolé battre la chamade.

Alors qu'il était au milieu du lit, serré contre Kahlan, son épée reposait sur la table de nuit, très près de lui et pourtant inaccessible. Car un instinct animal lui soufflait de ne surtout pas bouger.

Un instinct animal ? Ou simplement une prudence tout à fait logique, lorsqu'on était face à une créature inconnue réfugiée dans le noir ?

Quelle que soit la réponse, le Sourcier avait le sentiment qu'il ne devait pas bouger.

La créature ne bronchait toujours pas. S'il s'agissait d'une illusion d'optique, tout compte fait, Richard était en train de se ridiculiser.

Mais les illusions n'épiaient pas les gens.

Contrairement à cet intrus.

Incapable de supporter plus longtemps la tension, Richard s'écarta de Kahlan et tendit le bras vers son épée.

Dans l'alcôve, la créature sembla se relever, comme en réponse à son mouvement. Un bruit étrange retentit, à croire qu'on secouait un sac plein d'osselets.

Des craquements d'os ?

Richard se pétrifia.

L'intrus, lui, continua à se relever. Avec des grincements sinistres, comme si la créature était frappée de rigidité cadavérique, la tête oscilla de droite à gauche. D'autres craquements d'os retentirent, à croire que la colonne vertébrale du monstre n'avait plus bougé depuis des lustres.

Richard distingua enfin la paire d'yeux dont il avait senti l'existence depuis le début.

— Par les esprits du bien, souffla Kahlan, qu'est-ce que c'est ?

Richard n'en avait pas la moindre idée.

Avec la rapidité d'un serpent qui attaque, l'intrus bondit vers le lit.

Richard plongea en direction de son épée.

Chapitre 25

Du coin de l'œil, Kahlan vit la créature noire bondir vers le lit tandis que Richard plongeait pour s'emparer de son épée.

Dès qu'il eut refermé la main sur la poignée de l'arme, le Sourcier se laissa glisser hors du lit, puis il tira la lame au clair. La note métallique caractéristique de l'Épée de Vérité déchira le silence tel un cri de rage qui fit frissonner Kahlan de la tête aux pieds.

Richard se campa face à la menace. D'un signe de tête, il indiqua à sa femme de s'écarter de la trajectoire probable du monstre inconnu.

Puis il frappa, sa lame décrivant un arc de cercle à une vitesse prodigieuse. Le tranchant acéré coupa en deux la silhouette obscure. Ou plutôt, il l'aurait coupée en deux si elle ne s'était pas dématérialisée en un clin d'œil.

Haletant de fureur – la colère que lui insufflait son arme –, Richard resta planté où il était. Sondant la chambre, Kahlan constata que l'ennemi obscur n'était plus là. Dans le silence revenu, l'Inquisitrice entendit les roulements désormais lointains du tonnerre et les grésillements de la lampe posée sur la table de chevet.

Kahlan balaya de nouveau la chambre du regard. La créature ne semblait plus être là, mais dans le cas contraire, l'aurait-elle distinguée dans la pénombre ?

— Je n'ai pas l'impression qu'on nous épie, Richard…

— Moi non plus… La créature est partie.

Oui, mais pour combien de temps ? Au fond, songea Kahlan, elle pouvait réapparaître à tout moment et n'importe où dans la pièce.

— Richard, qu'est-ce que c'était, selon toi ?

Se levant, Kahlan caressa fugitivement le bras de son mari, puis elle approcha de la table et régla la lampe au maximum.

Profitant de la lumière, le Sourcier, sans rengainer son arme, procéda à une ultime inspection de la chambre.

— Je donnerais cher pour le savoir, dit-il en se décidant enfin à rengainer l'Épée de Vérité. Je détesterais devoir sonder tous les coins sombres et sursauter à tous les bruits en me demandant si la menace est réelle ou si je délire.

— Ça me rappelle mon enfance, quand j'avais peur des monstres imaginaires cachés sous mon lit.

— Une bonne comparaison, à un détail près…

— Lequel ?

— Ce monstre n'était pas imaginaire. Nous l'avons tous les deux senti. Et vu. Il était bien là.

— C'était le même que la première fois, tu crois ?

Richard tourna la tête vers sa compagne.

— Tu veux savoir si la créature imaginaire de ce soir était la même que celle d'hier ?

Malgré son inquiétude, Kahlan ne put s'empêcher de sourire.

— Présenté comme ça, c'est un peu ridicule, non ?

— Ridicule ou non, oui, je pense que c'est l'espion d'hier.

— Mais hier, nous ne l'avons pas vu. Pourquoi nous a-t-il dévoilé sa présence ?

Richard ne sut que répondre.

Tout en se frottant frileusement les bras, Kahlan vint se serrer contre son mari.

— Si nous ne savons pas ce qui se passe, ni même qui s'introduit dans notre chambre pour nous épier, comment mettre un terme à tout ça ? Nous risquons de ne plus jamais dormir en paix.

Le Sourcier enlaça Kahlan.

— Je sais, mais je n'y peux rien… Et sache que je le regrette.

— Richard, j'ai une idée… Au palais, le pouvoir de Zedd est affaibli, mais Nathan est un Rahl, lui. Ici, il est encore plus puissant. Nous devrions l'installer dans une chambre attenante à la nôtre. Il sentira peut-être la présence de cette créature. Qui sait, il saura peut-être la débusquer ? Par exemple, en la localisant pendant qu'elle nous espionne, et en envoyant des hommes la capturer.

— Je doute que ça fonctionne…

— Pourquoi ?

— Parce que nos ennemis, selon moi, ne sont pas dans le palais. Comme tu l'as souligné, ici, le pouvoir des Rahl est amplifié, et celui des autres perd son efficacité. À mon avis, l'espion est une sorte de projection envoyée par des adversaires qui ne résident pas entre ces murs.

— Donc, il n'y a rien à faire contre eux ? Nous devrons supporter d'être épiés chaque nuit ?

Richard serra les mâchoires pour contenir sa rage.

— Le Jardin de la Vie est protégé par un champ de force permanent, dit-il enfin. Ça nous mettrait peut-être à l'abri des regards indiscrets.

Kahlan parut séduite par l'idée.

— Ces champs protecteurs ont pour objectif premier d'interdire à toute magie, si puissante fût-elle, d'entrer ou de sortir…

— Donc, en toute logique…, murmura Richard.

— Pour être vraiment seule avec toi et pouvoir me reposer, je veux bien dormir sur l'herbe dans un sac de couchage.

— Je partage cette opinion, fit Richard. Je crois que nous devrions essayer.

— Tope là ! dit simplement Kahlan avant de commencer à se rhabiller.

Richard s'empara de son pantalon et l'enfila.

— J'aimerais quand même savoir quelle personne ou quelle entité – à moins que ce soient les prophéties elles-mêmes – s'amuse comme ça avec nous.

Kahlan ouvrit une armoire et en sortit ses vieux vêtements de voyage.

— Les prophéties essaient peut-être de nous aider.

Richard fronça les sourcils, comme s'il n'était pas convaincu.

— Ce qui m'inquiète, confessa-t-il en ramassant sa chemise, c'est que des prédictions qui semblent annoncer la même chose utilisent des mots différents. L'une parle de la chute du toit, et l'autre de la chute du ciel. Ce n'est pas du tout la même chose, tu en conviendras. Mais il y a un point commun, c'est la chute, tu seras là aussi d'accord. Et entre un toit et le ciel, il y a des… similitudes, pourrait-on dire.

— C'est peut-être une question de traduction… Le mot d'origine avait peut-être plusieurs sens, et on n'a pas choisi le même chaque fois. Ou il peut s'agir de références indirectes…

— Et si c'étaient dans les deux cas des métaphores ? avança Richard en enfilant une botte.

— Des métaphores ? répéta Kahlan en boutonnant son pantalon de voyage.

— Oui, comme celle qui parle de la fierge et du paon… De toute évidence, cette prédiction concerne la tueuse que tu as touchée avec ton pouvoir. Le mot « paon », ou « pion », est une façon de nous dire qu'elle n'est qu'une marionnette. Et celui ou ceux qui tirent les ficelles tenaient à ce que tous nos invités de marque assistent au spectacle.

— Tu penses que « toit » est une métaphore pour « ciel » ? Ou le contraire ?

— C'est possible… On parle bien du « toit du monde », dans des poésies.

— Si tu as raison, que signifie la prédiction ?

— Eh bien… Et si c'était le monde qui menaçait de s'écrouler ?

Kahlan n'aima pas du tout cette hypothèse.

Les deux époux se pétrifièrent soudain en entendant un grognement étouffé de l'autre côté de la porte. Puis quelque chose percuta les deux battants. Un instant, Kahlan redouta qu'ils soient arrachés à leurs gonds, mais ils résistèrent.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Je n'en sais rien…, souffla Richard, sa main volant vers la poignée de son épée. Allons voir.

Le Sourcier entrebâilla la porte juste assez pour qu'ils puissent jeter un coup d'œil dans le couloir vivement éclairé par les lampes à réflecteurs. Du coin de l'œil, Kahlan vit que des hommes armés couraient en tous sens dans le couloir.

Des traînées de sang maculaient les murs et le sol.

Aux pieds des deux jeunes gens, le cadavre d'un gros chien noir gisait contre la porte. Deux piques étaient enfoncées dans ses flancs et du sang sourdait de plusieurs autres blessures.

Richard finit d'ouvrir la porte, la tête du molosse mort tombant à moitié dans la chambre.

Un officier vit Richard et Kahlan, sur le seuil de la pièce, et courut vers eux.

— Seigneur Rahl, je suis désolé…

— Que se passe-t-il ?

— Ce chien courait dans les couloirs, menaçant tous les gens qui le croisaient. Nous avons dû l'abattre, au bout du compte.

— D'où venait-il ? demanda Kahlan.

— Il peut appartenir à un des marchands ambulants… Quand les gens se sont réfugiés à l'intérieur du haut plateau, à cause de la tempête, ils ont bien entendu amené leurs animaux. Les chevaux et les mules sont dans des écuries, mais les chiens ont eu le droit de rester avec leur maître. Certains ont dû profiter de la confusion pour s'échapper, et celui-là est parvenu jusqu'ici.

Richard s'accroupit et passa une main dans la fourrure poisseuse de sang de l'animal. Même mort, il montrait toujours les crocs… Ce n'était pourtant pas une raison pour mourir ainsi…

— Ce pauvre chien a échappé à ses propriétaires ?

— C'est ce que je pense, seigneur Rahl. Nous l'avons repéré alors qu'il courait en direction de ce secteur, mais il a été impossible de l'intercepter. Il a fallu l'abattre, hélas… Navré de vous avoir dérangé en pleine nuit.

— Aucun problème, fit Richard. De toute façon, nous allions partir pour le Jardin de la Vie. (Il caressa de nouveau le chien mort.) Dommage pour ce pauvre cabot…

Même si les explications de l'officier tenaient la route, Kahlan ne put s'empêcher de songer à la prédiction de la tueuse : *« Des monstres noirs qui te traquent et que tu ne pourras pas semer. »*

Chapitre 26

Escortés par des hommes de la Première Phalange, Richard et Kahlan remontaient une série de couloirs interconnectés qui constituaient les « bras » du noyau de l'immense sortilège qu'était en réalité le Palais du Peuple. Parties intégrantes d'une formule hautement complexe, ces bras canalisaient le pouvoir en direction du Jardin de la Vie.

En plus des soldats d'élite qui accompagnaient les deux dirigeants de l'empire, des dizaines de sentinelles montaient la garde dans chacun de ces corridors. Particulièrement sensible, ce secteur du palais interdit au public était surveillé en permanence.

Richard s'arrêta devant l'immense porte et admira un moment les gravures revêtues d'or qui représentaient des forêts et des collines moutonnantes. Malgré son apparence – celle d'un petit parc d'agrément –, le Jardin de la Vie était en réalité une sorte de chambre forte destinée à contenir toute magie dangereuse qu'on pouvait avoir à invoquer. Dans le même ordre d'idées, ce lieu protégeait les sorciers de toute intervention hostile extérieure.

Le Jardin de la Vie avait été le cadre d'invocations parmi les plus dangereuses que l'humanité eût jamais connues. Par souci d'équilibre, comme c'était le cas partout dans le palais, les portes somptueuses rappelaient la beauté et l'importance de la vie face à ces noires instances surnaturelles.

Le Jardin de la Vie était pour Richard un lieu chargé de souvenirs terribles. Durant la plus sombre période de son existence, il y avait été traîné comme un vulgaire prisonnier. Plus tard, il y avait connu quelques-uns de ses plus grands triomphes.

Sentant Kahlan lui tapoter gentiment le dos, le Sourcier devina qu'elle savait à quoi il pensait.

Quand leur seigneur eut poussé un des lourds battants, les soldats prirent place des deux côtés du couloir, laissant les deux époux entrer seuls dans le jardin.

Dès qu'ils furent à l'intérieur, Richard et Kahlan respirèrent à pleins poumons le parfum des fleurs qui poussaient tout au long des sentiers serpentant jusqu'au cœur du grand parc intérieur. Devant les murs couverts de lierre, une multitude de petits arbres participaient à générer l'illusion qu'il s'agissait d'une vraie clairière, dans une forêt parfaitement authentique. Au centre de ce refuge bucolique s'étendait une grande pelouse circulaire. Au milieu, sur une zone dallée de pierre

blanche, se dressait un autel de granit soutenu par deux colonnes à cannelures.

Très haut au-dessus de la tête des deux visiteurs, le toit vitré, dans la journée, laissait entrer à flots la lumière du soleil. La nuit, il offrait une vue saisissante sur le firmament nocturne constellé d'étoiles. Un spectacle devant lequel Richard se sentait toujours tout petit et très seul.

Ce soir, on ne voyait rien, car de la neige recouvrait le toit. À la faveur des éclairs, Richard remarqua que la couche n'était pas uniforme. Assez fine par endroits, elle était si épaisse et si dense ailleurs que la lueur pourtant vive de la foudre ne parvenait pas à la traverser.

Les roulements de tonnerre, de nouveau très proches, faisaient trembler le sol sous les pieds des deux époux.

Après avoir allumé quelques torches, sur le périmètre de la grande pelouse, Richard s'assit à côté de Kahlan sur un muret de pierre. Ensemble, ils admirèrent le paysage comme s'ils étaient vraiment au cœur de la nature.

Lorsque Richard lui prit la main, Kahlan tressaillit.

— Qu'y a-t-il ? demanda le Sourcier.

L'Inquisitrice jeta un bref coup d'œil à sa main.

— Elle est un peu sensible, c'est tout…

Richard vit que les griffures, très enflées, avaient pris une méchante teinte rougeâtre. Sur sa propre main, les petites plaies avaient aussi tourné au rouge, mais elles semblaient moins infectées que celles de Kahlan.

À la lueur des torches, Richard inspecta la main de sa femme.

— Ce n'est pas très encourageant…, souffla-t-il.

Kahlan dégagea sa main.

— Ce n'est rien du tout, tu verras ! (Frissonnant de froid, l'Inquisitrice changea abruptement de sujet.) Je n'ai pas le sentiment d'être épiée. Et toi ?

Richard balaya du regard le grand jardin.

— Non, moi non plus…

Morte de sommeil, Kahlan avait du mal à garder les yeux ouverts. En plus de les tenir éveillés, cette affaire d'espion gâchait le peu de repos qu'ils parvenaient quand même à prendre.

Richard attira Kahlan contre lui. Reconnaissante, elle posa la tête sur son épaule et ferma les yeux.

N'était-il pas temps de s'étendre ? Le Sourcier adorait dormir à la belle étoile, au pied d'un arbre. Durant presque toute sa vie, avant de rencontrer Kahlan, il n'avait presque jamais eu d'autre chambre à coucher que les bois de Hartland, sa ville natale.

— De retour dans la forêt…, murmura Kahlan d'une voix lourde de

sommeil.

— Exactement…, souffla Richard.

— Un changement agréable, pour une fois…

Le Sourcier partageait cette opinion. Derrière le toit vitré, au-dessus de leurs têtes, la tempête se déchaînait. Sous la couche de neige, on ne voyait rien et tout semblait paisible.

Voyant de l'eau ruisseler sur certaines parties du toit, Richard comprit que la neige commençait à fondre. Il devait pleuvoir, désormais – le signe infaillible qu'une tempête printanière était proche de sa fin. Très souvent, c'était aussi le moment où ces fléaux naturels se révélaient les plus dévastateurs à grand renfort de bourrasques et d'éclairs.

— Tu crois que ça ne risque rien ? demanda Kahlan.

L'air inquiète, elle regardait le toit. La pluie compactait les masses les plus épaisses de neige, les gorgeant d'eau et les rendant de plus en plus lourdes.

— Kahlan, je n'en sais trop rien… J'ignore quel poids peut supporter ce verre.

— C'est la question que je me posais… Et je me demande s'il a cédé, par le passé ? En cas de rupture, être sous le toit risque de se révéler très dangereux.

Si le toit s'écroulait !

Ici, les plaques de verre renforcé de plomb constituaient un toit. Mais en même temps, on pouvait aussi les prendre pour un ciel.

Richard se leva vivement. Les deux prophéties étaient identiques. Elles parlaient très exactement de la même chose.

— Je crois que nous devrions sortir d'ici…

— Tu as raison. Je n'aime pas l'idée d'être ensevelie sous le verre brisé et la neige.

À cet instant précis, la foudre percuta le toit avec un bruit de fin du monde. Alors que Richard prenait Kahlan par les épaules, la faisant pivoter pour qu'elle ne soit pas éblouie par la lumière aveuglante, il entendit des craquements sinistres.

Affaiblie par l'impact de la foudre, la structure métallique qui soutenait les plaques de verre commençait à céder. Des surfaces vitrées explosèrent, envoyant voler un peu partout des éclats acérés. L'un d'eux percuta l'épaule de Richard, un autre s'enfonça dans sa cuisse et un troisième entailla le bras de Kahlan.

Alors que la foudre continuait à se diffuser dans le lacis métallique, minant sa résistance, la masse de neige gorgée d'eau devint trop lourde à supporter pour la partie centrale du toit, qui se révéla très logiquement la plus fragile.

Alors que l'improbable avalanche s'écrasait sur la pelouse, non loin des deux époux, faisant trembler sur ses bases l'immense jardin

intérieur, un nouvel éclair s'engouffra dans l'ouverture toute fraîche et vint percuter le sol.

L'onde de choc des deux événements combinés produisit un souffle d'air qui éteignit d'un coup toutes les torches.

Dans l'obscurité, Richard entendit un craquement de pierre qui se fend.

Chapitre 27

Tandis qu'ils couraient en zigzag, afin d'éviter les débris qui volaient en tous sens, Richard et Kahlan se couvrirent les oreilles pour les protéger d'un vacarme de fin du monde. À la lumière stroboscopique des éclairs, le Sourcier, jetant un coup d'œil derrière lui, vit que le sol s'affaissait au centre du jardin.

Les énormes blocs de granit cachés sous la pelouse se désolidarisèrent et tombèrent dans le vide. Comme dans un sablier géant, l'herbe, la terre et le sable suivirent le même chemin.

Quand la pluie de débris cessa enfin, Richard leva les yeux et vit qu'il y avait une grande brèche dans le toit de verre. Par bonheur, la structure avait tenu sur les côtés, limitant les dégâts. Regardant mieux le cadre métallique qui soutenait les vitres, Richard constata qu'il était conçu pour résister à pratiquement toutes les « agressions ». Pendant des milliers d'années, il avait rempli sa mission, jusqu'à cette maudite tempête. La neige gorgée d'eau et la foudre – une combinaison mortelle.

Le vent s'engouffrait dans la brèche, charriant avec lui des flocons de neige et des grêlons qui tombaient dans le trou béant, au niveau du sol.

Sans cesser de surveiller le toit, Richard retira l'éclat de verre planté dans sa cuisse. Sortant un morceau d'acier et une pierre à briquet de son sac, il s'en servit pour allumer la torche la plus proche. Redoutant que des gens aient été tués par la chute du « plancher » du jardin, il courut vers le trou béant dans lequel de la terre et du schiste continuaient à tomber.

Kahlan le retint par la manche.

— Richard, recule ! Si le sol continue à s'écrouler, tu risques d'être entraîné dans sa chute.

Le Sourcier brandit sa torche afin de sonder la cavité. Malmenée par le vent et l'appel d'air, la flamme vacilla, mais elle résista. Se penchant, Richard constata que le sol du Jardin de la Vie était soutenu par une série d'arches qui constituaient le plafond d'une grande salle.

— Je crois que nous ne risquons plus rien… La foudre a fini d'affaiblir la partie du toit soumise à la pression de la neige, mais le reste tient solidement le coup. Quant au sol, lui aussi a cédé à l'endroit le plus faible. Regarde : la foudre a frappé la partie la plus fine de la voûte, entre deux arches presque indestructibles.

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

— Pratiquement, oui… (Richard s'allongea sur le ventre et orienta la torche vers le vide.) Ce n'est pas une salle du palais, comme je l'avais d'abord cru… Sur la gauche, je vois un escalier…

Kahlan se pencha un peu plus.

— Un escalier ? Il n'y a aucune sortie d'escalier ici…

— Exact… Apparemment, un escalier servait jadis à rejoindre le Jardin de la Vie, mais il a été condamné.

— C'est absurde, dit Kahlan. Ce jardin a été construit pour être une sorte de coffre-fort magique. La présence d'un escalier n'a aucun sens. L'ouverture aurait affaibli le champ de force protecteur. Et quand on bâtit une structure de ce type, on ne la scelle pas par le bas non plus !

— C'est tout à fait logique, mais pourtant, les faits sont là…

— C'est idiot, sauf si ce qui se trouve sous le jardin faisait originellement partie du « coffre-fort ».

Richard avança de quelques pouces. La partie du sol encore intacte semblait solidement soutenue par les arches, comme il l'avait avancé.

— Cet escalier débouchait peut-être jadis dans le jardin, mais là, il se termine sur un palier. Tu vois l'endroit où s'arrêtent les marches ? Je voudrais descendre jusque-là.

— Richard, le palier est beaucoup trop bas pour que tu puisses sauter.

Richard se releva, brandit sa torche et regarda autour de lui.

— Tu vois l'appentis où les jardiniers rangent les outils ? Ici, les arbres doivent être régulièrement élagués, sinon, ils finiraient par atteindre le toit. Donc, il doit y avoir une échelle.

Lorsqu'il eut ouvert la porte de l'appentis, Richard découvrit qu'il ne s'était pas trompé. Tendant la torche à Kahlan, il s'empara de l'échelle de bois. Bien qu'elle fût très lourde, il parvint à la déplacer seul.

Quand il l'eut glissée dans le trou, il constata qu'elle avait la longueur voulue.

Levant les yeux, il vit à travers la brèche du toit que le vent se calmait. Les nuages s'effilochaient un peu, laissant apercevoir quelques étoiles.

— Si tu attendais ici ? proposa-t-il en commençant à descendre l'échelle.

— Compte là-dessus et bois de l'eau fraîche, seigneur Rahl !

— Au moins, attends que j'aie atteint le palier et vérifié la solidité des marches.

Kahlan n'eut pas le cœur de refuser. Restant au bord du trou, les pieds calés contre un bloc de pierre qui jaillissait du sol, elle suivit du regard la progression de son mari.

Quand il leva les yeux vers sa femme, Richard eut l'impression que le trou était une gueule béante aux crocs acérés – les blocs de granit – qui venait de l'avaler, le propulsant dans le gosier de quelque improbable monstre de pierre.

Lorsqu'il posa le pied sur le palier, une sphère lumineuse trônant sur un support de fer émit une lueur verte presque irréelle. Ce n'était pas le premier artefact de ce genre que voyait le Sourcier. Il y en avait dans plusieurs secteurs du Palais du Peuple et dans les sous-sols de la Forteresse du Sorcier – entre autres endroits. À première vue de banals globes de verre, ces objets magiques réagissaient à la présence d'un détenteur du don, lui éclairant obligeamment le chemin.

Lorsque Richard eut pris dans sa main la lourde sphère, sa lumière devint plus vive et moins surnaturelle.

— Au moins, nous n'aurons pas besoin de porter la torche, dit Kahlan en arrivant à son tour sur le palier.

— En effet…, fit Richard alors qu'il sondait les ténèbres. Tout ça n'a aucun sens !

— Que veux-tu dire ?

En avançant, le Sourcier écarta un épais réseau de toiles d'araignées.

— Il devrait y avoir une salle sous le jardin, ou une dépendance quelconque. Mais on dirait que personne n'a mis les pieds ici depuis un bon millier d'années. Au minimum…

Kahlan inspecta les murs couverts d'une épaisse couche de poussière.

— Au minimum, comme tu dis…

En descendant les marches, Richard prit garde à éviter les débris qui les couvraient par endroits. Une main sur l'épaule de son mari, Kahlan le suivait en imitant ses judicieuses précautions.

Au pied de la très longue série de marches, les deux époux débouchèrent sur une sorte de promenade qui faisait le tour d'une grande salle aux murs en blocs de granit. Des arches gigantesques se succédaient, créant la solide infrastructure qui soutenait le plancher du Jardin de la Vie. Le granit effrité et noirci semblait très ancien. De toute évidence, la lumière du jour n'avait plus pénétré en ces lieux depuis des lustres.

Le centre de la salle n'était pas plat, mais en forme de dôme. Une configuration qui contraignit Richard et Kahlan à utiliser la promenade pour atteindre l'autre bout de la grande pièce. La majorité des débris était tombée sur le dôme, mais certains avaient glissé sur la promenade, rendant le terrain très périlleux.

Richard se mit en chemin, escaladant des piles de gravats. Kahlan fit le tour du dôme dans l'autre sens, et elle aussi dut négocier bien des obstacles.

Cette salle qui n'en était pas une n'avait aucune utilité apparente. À coup presque sûr, c'était une pièce de maintenance permettant d'inspecter la structure du palais. Il y avait des endroits semblables un peu partout dans le complexe. Certains donnaient accès aux fondations, d'autres aux parties cachées des colonnades, des poutres et de divers éléments architecturaux.

Richard ne fut donc pas surpris outre mesure par ce qu'il découvrait.

Mais pourquoi avoir isolé cette zone du Jardin de la Vie ? L'escalier semblait avoir été condamné et en partie démonté. Le sol du jardin s'étant effondré, il serait impossible de déterminer si un accès existait jadis. Au fond, il s'agissait peut-être d'une zone ayant servi à la construction et qu'on avait ensuite scellée.

— Devant moi ! cria soudain Kahlan. Je vois un escalier en colimaçon qui descend vers l'étage inférieur.

Chapitre 28

Le globe lumineux brandi devant lui, Richard entreprit de descendre l'escalier dépourvu de rampe. Avec la terre et le schiste tombés sur les marches, l'exercice se révéla à la fois difficile et périlleux. Plus d'une fois, le Sourcier dut s'arrêter et nettoyer de la pointe du pied une marche afin qu'elle ne soit plus glissante.

L'escalier finit par déboucher sur le seuil d'une pièce obscure où l'air empestait l'humidité. Grâce à la lumière du globe, Richard distingua une porte de pierre dépourvue d'ornement. La seule issue visible, et qui permettait simplement d'entrer dans l'étrange pièce vide au milieu de laquelle trônait ce qui paraissait être un gros bloc de pierre.

— Où sommes-nous donc ? demanda Kahlan.

— Je n'en sais rien… Et ça ne me rappelle rien de connu. Tu crois que ça peut être une pièce de rangement ?

— Une pièce de rangement ? Inaccessible comme ça ? Ce n'est pas très logique…

— Tu as raison, concéda Richard.

De fait, à quoi aurait servi une pièce de rangement coupée de tout ?

Quand Richard avança, une série de globes lumineux s'allumèrent. Quatre sphères, très exactement, constata le Sourcier quand il eut fait le tour du gros bloc de pierre. L'intensité de leur lumière baissait dès qu'il s'en éloignait, mais la clarté se révéla largement suffisante pour une inspection en règle de la pièce. À quoi pouvait-elle avoir servi ? Et à qui ?

Au début, Richard ne s'intéressa guère au monolithe central. Probablement un bloc surnuméraire oublié là à la fin de la construction. Sa position dans l'espace, au centre exact de la pièce, paraissait étrange pour un élément inutile, mais malgré tous ses efforts le Sourcier ne parvint pas à imaginer quelle pouvait être sa fonction.

Des flocons de neige venus de l'escalier dérivaient dans les colonnes de poussière soulevées par Richard et Kahlan. À l'extérieur, la tempête n'était pas tout à fait finie, mais le curieux sanctuaire était hors de portée de ses bourrasques.

À la lueur des globes lumineux, les flocons ressemblaient à des lucioles.

Une rapide inspection confirma que la pièce n'avait pas d'autres portes. Aucun escalier en colimaçon n'en partait, et il n'y avait pas

l'ombre d'une ouverture, comme dans une tombe.

Pour une raison qui lui échappait encore, cet endroit donnait la chair de poule à Richard.

Que penser d'un lieu délibérément conçu pour être scellé et oublié ? Surtout quand il était parfaitement vide ?

— Richard, souffla Kahlan, cet endroit a quelque chose de terrifiant.

— Peut-être parce que c'est un cul-de-sac… L'escalier que nous avons emprunté est le seul moyen d'y accéder.

— Tu as peut-être raison… Je détesterais être coincée dans ce trou à rats où personne ne me retrouverait jamais. Pourquoi avoir scellé cette pièce comme une tombe ?

Richard secoua la tête en signe d'impuissance.

Il n'aurait pas été surpris de trouver des ossements sur le sol, mais ce ne fut pas le cas. Dans les sous-sols du palais, il y avait des tombes, mais le Jardin de la Vie était situé au tout dernier niveau. De plus, les dernières demeures des morts, souvent somptueuses, étaient destinées à honorer leur mémoire. Ce trou à rats, comme disait Kahlan, n'avait rien d'un lieu de recueillement.

Regardant plus attentivement, Richard vit quelque chose au pied du mur du fond. Un bloc de pierre mal aligné, peut-être, et qui faisait une saillie.

En approchant, la sphère devant lui, Richard constata qu'il s'était trompé. Tout au long du mur, des petites bandes de métal couvertes de poussière étaient proprement empilées.

Richard se baissa, en prit une et l'examina. Un peu plus longue que son médium, la curieuse bande était assez souple pour qu'il puisse la plier sans effort. Toutes étaient identiques, et il devait y en avoir un nombre incalculable, car la « saillie » faisait en réalité toute la longueur du mur.

Richard posa la bande de métal sur sa pile et se releva.

— Il n'y a rien de gravé dessus, dit-il. De simples bandes de métal…

— Il y en a sur presque tout le périmètre de la pièce, dit Kahlan. Ça nous fait des dizaines de milliers de bandes, voire des centaines de milliers. À quoi servent-elles, et pourquoi sont-elles « inhumées » ici ?

— On dirait qu'on les a oubliées… À moins qu'on ait voulu les cacher ?

— Pourquoi dissimuler ainsi de banales bandes de métal ?

Incapable de répondre, Richard regarda autour de lui en quête d'éventuels indices. Mais cet endroit échappait à toute analyse. Du bout d'une botte, il sonda le sol. C'était de la pierre, sous une épaisse

couche de poussière due à l'effritement des murs. Bien qu'il y eût un dôme au-dessus de la curieuse pièce, son plafond était parfaitement plat. Un faux plafond en plâtre, à l'origine, supposa Richard. Mais avec le passage du temps, on ne faisait plus la différence avec les murs, car toutes les surfaces intérieures avaient noirci.

Si on oubliait les bandes de métal et le monolithe, l'endroit n'avait rien de remarquable. Enfin, si, il y avait sa configuration. Si le sol du Jardin de la Vie ne s'était pas écroulé, il n'y aurait eu aucun moyen d'accéder à ce tombeau sans sépulture. Sans un accident hautement imprévisible, la pièce serait restée inviolée pendant des millénaires et des millénaires.

Tandis que Kahlan faisait courir une main sur les murs, à la recherche d'inscriptions ou du mécanisme d'un passage secret, Richard se concentra sur le monolithe carré placé au centre exact du faux sanctuaire. Très curieusement, le dallage s'interrompait autour du bloc, en conséquence entouré d'une étroite bande de terre. Des douves minuscules, aurait-on dit…

Le monolithe arrivait environ à la taille de Richard. Si sa femme et lui avaient tenté d'en faire le tour avec leurs bras, ils n'auraient pas pu joindre les mains…

Richard se demanda une nouvelle fois ce qu'était ce monolithe et à quoi il pouvait bien servir.

Alors que des flocons de neige dérivaient toujours autour de lui, il s'accroupit, le globe lumineux dans une main, et passa l'autre sur un des côtés du bloc.

Le monolithe n'était pas en pierre, comme il l'avait cru, mais en métal.

Le Sourcier gratta la couche de poussière pour mieux voir de quoi il s'agissait. La rouille et la saleté modifiaient l'aspect du métal, le faisant ressembler au granit des murs. Mais ce n'en était pas, il n'y avait pas l'ombre d'un doute.

— Kahlan, viens un peu voir, appela Richard.

L'Inquisitrice tourna la tête.

— Qu'as-tu trouvé ?

Richard tapa du poing sur le « bloc ». Le son lui apprit que l'étrange objet, doté de parois très épaisses, était creux.

— Ce monolithe est en métal… Et regarde donc ça…

Richard leva un peu le globe lumineux pour que sa femme puisse voir la surface qu'il avait nettoyée. Puis il désigna une petite fente qui courait verticalement sur quelques pouces à partir du bord supérieur du faux bloc. Plusieurs bandes de métal y étaient insérées.

Kahlan en retira une et l'étudia attentivement. À première vue, Richard ne distingua aucune marque, comme sur les autres bandes stockées le long des murs.

Intrigué, il nettoya une plus grande zone du curieux monolithe.

— Il y a une sorte d'emblème sur ce côté du bloc, annonça-t-il. Je n'arrive pas à voir ce qu'il représente.

Avec un bruit sourd qui fit trembler le sol et sursauter les deux époux, de la lumière jaillit du centre du plateau supérieur du bloc de métal. De la bande de terre qui entourait le monolithe s'élevèrent de fines colonnes de poussière.

D'instinct, Richard et Kahlan reculèrent d'un pas.

— Qu'as-tu fait ? demanda la jeune femme.

— Je n'en sais rien… J'essayais d'éliminer la rouille et la crasse pour mieux voir le symbole…

Un bruit métallique monta des entrailles du monolithe. Un grincement de fer qui frotte contre du fer, ou quelque chose d'approchant. Comme si de gigantesques rouages se mettaient en mouvement, le son gagna en intensité, à croire que le bloc s'éveillait à la vie – ou, en tout cas, à l'existence.

Ignorant que faire, les deux époux reculèrent un peu plus.

La lumière émise par le monolithe prit soudain une couleur ambrée.

Richard vit alors qu'une lueur sortait d'une petite ouverture, de l'autre côté du bloc. En faisant le tour, il entreprit de nettoyer le plateau supérieur, qui était peut-être bien un couvercle. Il mit bientôt au jour une autre fente, large d'une dizaine de pouces et recouverte d'une vitre qui s'insérait parfaitement dans la surface métallique du plateau.

Malgré l'épaisseur du verre et la crasse qui l'opacifiait, Richard parvint à apercevoir les entrailles de l'énigmatique bloc de métal. Une combinaison de rouages, de manettes et de courroies de transmission… Des dizaines de pièces mobiles venaient d'entrer en action dans ce qui ne pouvait être qu'une machine très compliquée.

Certains butoirs ou certains axes étaient à peine plus grands que l'auriculaire de Richard. Les plus gros, qui commandaient des composants énormes, devaient peser des centaines de livres, les rouages correspondants étant sans doute une dizaine de fois plus lourds. Le diamètre de certaines roues dépassait la taille du Sourcier, chacune de leurs dents mesurant un bon pied de long. L'infrastructure métallique nichée à l'intérieur du monolithe était impressionnante par sa taille et sa complexité.

Toutes les pièces de l'impensable machinerie étaient attaquées par la rouille. En se remettant en mouvement, les rouages dont les dents frottaient les unes contre les autres subirent une sorte de polissage naturel. La rouille accumulée au fil des siècles se détacha du métal, formant à l'intérieur du bloc une sorte de brouillard rouge.

Les yeux plissés, Richard tenta en vain d'apercevoir le fond du

monolithe. À travers la brume couleur rouille, il aperçut d'autres rouages en mouvement au-dessus de ce qui semblait bien être… des rouages en mouvement.

À croire que ces mécanismes s'empilaient sur une hauteur insondable.

Richard s'écarta afin que Kahlan puisse regarder à travers la partie vitrée. Ce faisant, il découvrit une autre fente, sur un côté et légèrement à gauche du « hublot ».

Le Sourcier s'agenouilla et constata qu'il s'agissait d'une fente identique à la première. Quelques bandes de métal y étaient engagées.

— Richard, regarde ! s'écria Kahlan en désignant le plafond.

La lumière qui jaillissait du monolithe projetait un symbole sur le faux plafond plat. Et cet emblème tournait au rythme des rouages du monolithe.

Regardant par le hublot, Richard vit que les énigmatiques mécanismes perçaient des trous dans des plaques de métal afin de produire de manière composite le symbole qui se dessinait au plafond. D'autres rouages, faisant tourner les plaques superposées, assuraient la rotation de l'emblème.

— C'est le même symbole que sur le côté du bloc…

— D'où vient la lumière ? demanda Kahlan.

— Elle ressemble beaucoup à celle que produisent les globes lumineux…

Richard fit le tour de la machine, la débarrassant de la saleté accumulée pendant son long sommeil. Sur chaque côté, il découvrit un emblème identique à celui qui tournait au plafond.

— Par les esprits du bien…, soupira-t-il lorsqu'il reconnut le symbole.

Chapitre 29

Kahlan dévisagea Richard, qui ne cachait pas son trouble, puis elle regarda le symbole lumineux couleur ambre qui tournait toujours au plafond.

— Tu sais ce que c'est, n'est-ce pas ?

Le Sourcier hocha la tête.

— *Regula*…

Kahlan n'aima pas du tout les sonorités de ce mot. De plus, il lui semblait familier. Puisant dans sa mémoire, elle se rappela où elle l'avait entendu – et *vu*, surtout.

— Comme le titre du livre que nous avons regardé, l'autre jour ?

— C'est ça, oui… Le symbole figurait sur le dos de la couverture.

— C'est vrai… Je me souviens, maintenant.

Alors que son mari suivait des yeux la rotation du symbole, Kahlan frotta contre son ventre sa main blessée. La douleur était pire depuis le moment où elle s'était sentie épiée dans la chambre, quelques heures plus tôt. En réalité, ça faisait si mal qu'elle en avait presque les larmes aux yeux.

Serrant les dents, l'Inquisitrice attendit que l'élancement se calme. Dans sa vie, elle avait été bien plus grièvement blessée. Quant à la souffrance, elle avait connu dix fois pire. Cela dit, de simples égratignures pouvaient provoquer une infection grave. Dès que possible, elle devrait montrer sa main à Zedd, qui saurait que faire.

Richard pouvait utiliser son don pour guérir, mais contrairement aux autres sorciers, il ne maîtrisait pas cette aptitude. En d'autres termes, il fallait une situation exceptionnelle pour que sa magie thérapeutique s'éveille. Très différent de celui de Zedd, de Nathan ou de Nicci – et plus puissant –, son don fonctionnait d'une manière unique. Peut-être parce qu'il était un sorcier de guerre, il lui fallait éprouver un sentiment d'urgence, ou être furieux, afin d'y avoir accès. Soigner des égratignures, si douloureuses qu'elles soient, n'entrait pas dans ce programme. Zedd, en revanche, n'avait pas ces limitations…

Mais la santé de Kahlan, en ce moment, n'était pas une priorité. Les problèmes avec les invités, la créature noire et la chute du toit avaient bien plus d'importance. Donc, elle consulterait Zedd quand tout ça lui en laisserait le temps.

— Tu sais ce que signifie le titre du livre ?

Sans quitter des yeux le symbole, Richard hocha la tête.

— Oui, mais la traduction est délicate… En haut d'haran, *regula*

veut dire « commander ».

— Voilà qui paraît plutôt simple…

— Certes, mais ça ne l'est pas du tout… (Richard tourna la tête vers sa femme.) Le sens est bien plus étendu que celui de notre verbe.

— Tu peux me donner une idée de ce que tu veux dire ?

Pensif, Richard se passa une main dans les cheveux.

— Eh bien, il s'agit d'une sorte de contrôle autonome, mais dans une acception… (Avec une moue agacée, le Sourcier chercha comment préciser sa pensée.) C'est bien « commander », mais avec une autorité souveraine.

— Souveraine ?

— Oui… Pense à la façon dont les lois naturelles dirigent le monde des vivants.

Kahlan n'aima pas beaucoup cette métaphore.

— Si ce symbole est aussi sur le livre, ce dernier pourrait nous aider à comprendre ce qu'est cette… machine. Et nous apprendrions peut-être pourquoi elle est ici.

— C'est possible… Mais il y a un problème.

— Lequel ?

— Ce symbole est identique à celui du livre, mais en inversé, comme l'image d'un miroir.

Kahlan ne vit pas très bien ce que voulait dire Richard. Pour elle, il s'agissait d'une série de cercles, d'un triangle et d'une succession d'autres figures qui ne lui disaient rien du tout.

— Comment peux-tu être sûr que c'est le même ? Il est tellement complexe ! Alors, à l'envers ou à l'endroit…

— Kahlan, j'ai étudié le langage des symboles et des emblèmes. Beaucoup de runes magiques sont en réalité des idées exprimées par des figures plutôt que par des mots. Les symboles que je vois se gravent dans ma mémoire. Ça m'a aidé à trouver la solution de bien des énigmes, par le passé. Ce symbole est nouveau pour moi, mais ses éléments me semblent étrangement familiers.

Avec un soupir accablé, Kahlan s'empara d'une des bandes de métal engagées dans la fente, du côté « hublot ». Quelque chose avait attiré son attention. En regardant mieux, elle vit des marques sur la bande.

— Richard, regarde ! s'écria-t-elle, stupéfiée. (Elle tendit la bande au Sourcier.) Celle-là n'est pas vierge.

Richard saisit l'étrange objet et étudia la série de symboles qui y figurait – de la pyrogravure, à première vue.

— Des signes tous différents les uns des autres…, murmura-t-il.

— Il y a deux autres bandes dans cette fente, annonça Kahlan.

Elle les prit et les tendit à son mari.

— Des symboles également…, fit Richard après un examen minutieux. Chaque bande porte une série bien distincte. Et plus ou moins longue selon les cas. La dernière que tu as prise est la moins marquée…

La machine produisant davantage de bruit, comme si d'autres rouages s'étaient mis en mouvement, Richard se pencha pour regarder par le hublot. La lumière ambrée continua à projeter des symboles qui dansèrent autour du visage du Sourcier.

— De l'autre côté, la bande du bas d'une pile vient d'être séparée des autres et elle commence à se déplacer à l'intérieur de la machine.

Kahlan se pencha à son tour, tentant de voir ce qui se passait. Tenue par une sorte de clip, la bande de métal avançait au rythme des rotations d'une grande roue reliée au clip par un bras métallique. Quand elle atteignit ce qui semblait être un tapis mobile, le clip la libéra et elle fut prise en charge par un dispositif similaire relié à une autre roue.

Une vive lumière orange jaillit alors au cœur de la machine. Comme Richard, Kahlan dut détourner le regard, mais du coin de l'œil, elle vit un point lumineux très intense décrire d'étranges arabesques au-dessus de la bande. Ce rayon venant des profondeurs du monolithe se déplaçait sous la bande à une vitesse folle, mais selon un protocole bien défini.

Sous l'effet de la chaleur, la bande se couvrait peu à peu de symboles, devina Richard.

Lorsque le second clip la lâcha, un autre mécanisme similaire la prit en charge et la fit pivoter sur elle-même jusqu'à ce que les symboles soient visibles. Lorsque le point d'inflexion correct fut atteint, le clip la lâcha et un petit levier la poussa aussitôt dans la fente de sortie.

Un bruit métallique signala qu'elle y était engagée.

Richard et Kahlan se redressèrent et se regardèrent.

— Tu as vu ça ? demanda le Sourcier.

— Il aurait été difficile de passer à côté…

Richard sortit la bande de métal de son logement provisoire.

La jetant sur le plateau supérieur de la machine, il secoua la main puis se souffla sur les doigts. Attendant que le petit morceau de métal ait refroidi, il le reprit et constata qu'il ne comportait en fait qu'un symbole.

— Tu sais ce que c'est ? demanda Kahlan.

Richard la regarda d'une étrange façon.

— Je n'en suis pas certain… Tout ne correspond pas, mais les différences sont minimes. Kahlan, c'est la représentation emblématique du feu.

Chapitre 30

Devant le Jardin de la Vie, des centaines de soldats armés jusqu'aux dents allaient et venaient dans le couloir. Tous semblaient très nerveux. Sans doute, songea Kahlan, parce qu'ils avaient entendu le vacarme du toit en train de s'écrouler. Depuis, ils devaient se demander ce qui avait bien pu se passer derrière les lourdes portes. Redoutaient-ils qu'une attaque magique ait frappé leur seigneur ? En tout cas, ils semblaient prêts à défendre le palais jusqu'à leur dernière goutte de sang.

Cela dit, inquiétude ou pas, aucun D'Haran, y compris les Mord-Sith, n'aurait osé entrer dans le Jardin de la Vie sans une invitation du seigneur Rahl.

L'expression sinistre de Richard, lorsqu'il déboula dans le couloir, confirma à ses loyaux sujets qu'ils avaient bien fait de respecter son intimité.

Les jardiniers étaient les seuls habitants du palais qui entraient régulièrement dans le jardin. Avant de leur affecter ce poste, on les triait sur le volet, et ils ne travaillaient jamais sans être surveillés par plusieurs officiers de la Première Phalange.

Pendant la guerre, lorsque des artefacts incroyablement puissants étaient conservés dans le grand parc intérieur, les jardiniers eux-mêmes s'en étaient vu interdire l'accès. Durant des années, le jardin avait eu des allures de jungle sauvage qui s'harmonisaient parfaitement avec l'humeur plus que morose des habitants du palais.

Depuis la victoire, il avait fallu énormément de travail pour rendre au Jardin de la Vie toute sa splendeur passée.

Après ce qui venait d'arriver, les restrictions d'entrée risquaient de redevenir d'actualité – et de ne pas être levées avant longtemps. Au fil des siècles, le jardin était l'endroit où le seigneur Rahl en activité, quand ça s'imposait selon lui, se livrait à des invocations magiques terrifiantes et destructrices. En certaines occasions, l'endroit s'était même transformé en un portail donnant sur le royaume des morts.

Mystérieuse aux yeux de la plupart des gens, la magie avait tendance à les terroriser. Pourtant, Kahlan le savait, le pouvoir était souvent une glorieuse et triomphante affirmation de l'énergie vitale. Bien entendu, la médaille avait un revers… Hélas, les peuples, le plus souvent, ne connaissaient que ce côté sombre du pouvoir.

Pour les D'Harans, Richard était la bonne magie en lutte contre la

mauvaise. Quant aux soldats, ils devaient être l'acier qui affrontait l'acier. Un rôle qu'ils étaient prêts à jouer au péril de leur vie.

Aujourd'hui, le Jardin de la Vie semblait être redevenu le refuge d'une magie dangereuse. Comme d'habitude, les sujets de Richard entendaient le laisser se charger du problème…

Au premier rang des soldats, les bras croisés, Nyda attendait patiemment que Richard et Kahlan la rejoignent. En uniforme de cuir rouge, elle semblait d'une humeur massacrante, mais chez une Mord-Sith, ça ne signifiait pas nécessairement grand-chose.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Sans répondre, Richard prit la Mord-Sith par le bras et l'entraîna avec lui. Par-dessus son épaule, il s'adressa au commandant de la garde :

— Personne ne doit entrer dans le jardin. Personne, c'est compris ?

L'officier se tapa du poing sur le cœur.

— Compris, seigneur Rahl !

Obéissant à leur chef, des soldats vinrent se camper devant les portes et d'autres prirent position dans le couloir et aux intersections avec d'autres corridors. La zone ayant déjà été sécurisée, les hommes retrouvaient sans peine leurs automatismes.

— Nyda, dit Richard, va chercher Berdine et dis-lui de nous retrouver dans la bibliothèque.

— Celle qui est juste en dessous d'ici ? Là où elle travaillait ces derniers temps ?

— C'est ça… Dis-lui de nous y rejoindre. Puis va porter le même message à Zedd, à Nathan, à Cara et à Nicci.

— Tout ce monde ? En plein milieu de la nuit ?

— Exactement !

Nyda se tourna vers Kahlan.

— Que s'est-il passé ?

— Le toit s'est écroulé.

Chapitre 31

Assise devant une table de travail, dans la bibliothèque, Kahlan serrait dans son giron sa main blessée pendant qu'elle s'échinait à traduire quelques paragraphes d'un livre rédigé dans un obscur langage qu'elle avait appris dans sa jeunesse. Même si ses yeux avaient du mal à rester ouverts, l'Inquisitrice résistait au sommeil, parce que Richard avait besoin de vérifier certaines descriptions figurant dans l'ouvrage que Berdine et lui étudiaient.

Étouffant un bâillement, Kahlan leva les yeux quand elle entendit un grand bruit. À l'autre bout de la salle, Zedd venait d'entrer et il marchait si vite que sa longue tunique s'enroulait autour de ses jambes, manquant le faire trébucher.

Délaissant un instant le grimoire qu'il déchiffrait, Richard aussi jeta un coup d'œil à son grand-père.

Kahlan retourna à son travail. Du coin de l'œil, elle suivit cependant la progression du vieil homme à la tignasse encore plus en bataille que d'habitude.

— Fichtre et foutre, Richard, que se passe-t-il ?

— Inutile de jurer, Zedd… J'avais besoin de te voir, c'est tout.

Le vieux sorcier s'arrêta de l'autre côté de la lourde table en chêne. Enfin apaisée, sa tunique retomba mollement le long de ses jambes malingres. Avant de river les yeux sur Richard, Zedd jeta un bref coup d'œil à Kahlan, histoire d'évaluer la gravité du problème.

— Mon garçon, je jure quand ça me chante, figure-toi ! Et j'ai d'excellentes raisons de râler. Tu sais ce que ça fait d'être réveillé en pleine nuit par une Mord-Sith ?

Kahlan tourna la tête vers une fenêtre. Dehors, il faisait encore nuit noire. Au moins, la tempête semblait finie.

— Au cas où tu aurais oublié, fit Richard sans lever les yeux de son livre, oui, je sais ce que ça fait. A-t-elle utilisé son Agiel ?

— Bien sûr que non !

— Dans ce cas, de quoi te plains-tu ?

Zedd plaqua les poings sur ses hanches. Après un autre coup d'œil à Kahlan, il se décida à mettre de l'eau dans son vin.

— Que se passe-t-il, mon garçon ?

— Il y a eu un… incident.

Le vieil homme foudroya son petit-fils du regard.

— Comment ça, un incident ? Le cuisinier a laissé brûler la sauce

du rôti ? De quoi parles-tu ?

— C'est un peu plus grave que ça… (Richard s'adossa à son siège pour dévisager son grand-père.) Nous avons découvert quelque chose sous le Jardin de la Vie.

— Découvert ? Tu jouais avec un seau et une pelle ?

— Non, le toit s'est écroulé.

— Le toit…

Zedd regarda Kahlan et vit qu'elle n'avait aucune envie de sourire.

À cet instant, Nathan, Nicci, Cara, Benjamin et Nyda entrèrent au pas de charge dans la bibliothèque.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Nathan d'une voix de stentor.

— Le toit du Jardin de la Vie s'est écroulé, annonça Zedd. J'ignore ce que Richard a fait pour obtenir ce résultat.

— Moi ? s'écria le Sourcier. Je n'ai…

— Ainsi, la prophétie fragmentaire s'est réalisée ? lança Nathan. C'est intéressant, certes, mais pas au point de nous tirer du lit au milieu de la nuit.

Croisant les bras, Richard attendit que les deux sorciers veuillent bien se taire. Lorsqu'ils le regardèrent avec de grands yeux, quêtant des explications, il patienta encore un peu, histoire d'être sûr qu'ils ne péroreraient plus, puis il se lança :

— Ce n'est pas tout… Le toit a cédé sous le poids de la neige gorgée d'eau. Quand cette masse s'est abattue sur le sol, percuté en même temps par la foudre, la terre s'est en quelque sorte ouverte. Dessous, nous avons découvert une salle qui n'a pas dû recevoir de visiteurs depuis des millénaires.

Zedd s'appuya des deux mains à la table et se pencha vers Richard.

— Bien entendu, il y a dans cette salle quelque chose qui justifie notre réveil en fanfare ?

— Bien entendu…

— Zedd, demanda Nathan, de quoi s'agit-il, selon toi ?

— Comment voudrais-tu que je le sache ?

Nicci foudroya du regard les deux sorciers.

— Si vous laissiez Richard nous le dire ?

— Pas bête, comme suggestion, marmonna Zedd. Alors, mon garçon, quand vas-tu te décider à cracher le morceau ?

Berdine tapota le grimoire que Richard et elle étudiaient.

— Le seigneur Rahl dit que ça parle dans cette langue.

Zedd et Nathan en sursautèrent de surprise.

— Ça ? répéta Nicci. Tu pourrais être un peu plus précise ?

— Oui, de quoi parles-tu ?

— Berdine aime ménager ses effets, dit Richard.

Il jeta une bande de métal sur la table, en direction de son grand-père. Avant de s'immobiliser, le petit objet refléta la lumière des

lampes.

— Sous le Jardin de la Vie, dans une salle secrète, une machine grave des symboles sur des bandes comme celle-là.

— Une machine ? s'étonna Zedd.

— Une machine qui grave des symboles sur une bande de métal ? fit Nathan, perplexe.

— Oui… Ces inscriptions sont un langage, selon moi. Voilà pourquoi Berdine a dit que « ça » parlait…

Zedd passa une main dans ses cheveux blancs ébouriffés.

— Une machine…

Prenant la bande entre le pouce et l'index, il l'étudia attentivement. Nathan et Nicci regardèrent par-dessus son épaule tandis que Cara, Benjamin et Nyda se tordaient le cou pour voir de quoi il s'agissait.

— Que sont ces symboles ? demanda Zedd. La majorité d'entre eux m'est inconnue…

L'air sinistre, Richard brandit le grimoire sur lequel il travaillait avec Berdine.

— Ils viennent de ce livre, *Regula*…

Zedd regarda le volume comme si c'était un espion du Gardien en personne.

— C'était couru d'avance…, soupira-t-il.

— Hélas oui, renchérit Richard.

— Je connais quelques mots de haut d'haran, dit le vieux sorcier, mais pas celui-là. Que veut dire ce « *Regula* » ?

— Commander avec une autorité souveraine.

— Une autorité souveraine ?

— La traduction de Richard est édulcorée, dit Nathan.

— Très édulcorée, même, ajouta Nicci.

Kahlan ne fit aucun commentaire, se demandant seulement ce que la fichue machine était censée commander. Tout ce qui avait un rapport avec cette… chose – sa taille, sa complexité, sa façon de pyrograver des messages incompréhensibles et sa résistance à l'usure et au temps, après des millénaires passés dans l'ombre – lui donnait la chair de poule.

Alors que Nathan lui prenait la bande de métal pour l'examiner à son tour, Zedd désigna de nouveau le livre.

— Quel rapport entre ce grimoire et les bandes de métal ?

— Berdine avait raison, il s'agit d'un lexique – une sorte de manuel… Il sert à déchiffrer les inscriptions sur les bandes.

— Dans ce cas, réjouissons-nous que cet ouvrage soit en notre possession, intervint Nathan, visiblement pas convaincu que les choses puissent être si simples. Alors, Richard, où en es-tu de tes recherches ?

Le Sourcier hésita un moment, comme s'il n'avait pas envie de répondre.

— Nulle part, j'en ai peur…

— Je croyais que le livre permettait de déchiffrer les bandes ?

— C'est mon avis, mais ça ne fonctionne pas.

— Comment ça ? bougonna Zedd. Si tu as raison, ça doit fonctionner.

— Je suis d'accord, soupira Richard. Mais ça ne donne aucun résultat.

Chapitre 32

Zedd reprit la bande de métal à Nathan et la fit pensivement tourner entre ses doigts. Puis il soupira à pierre fendre, s'avouant battu.

— Les symboles sont gravés par une machine, dis-tu ? Elle ressemble à quoi ?

— Une boîte de métal carrée, dit Richard. À peu près grande comme la table… Il y a plusieurs fentes et une sorte de hublot qui permet de voir à l'intérieur. Dedans, il y a des rouages, des axes et une multitude de mécanismes reliés les uns aux autres. Le tout sur une très grande profondeur, d'après ce que j'ai pu voir. La machine ne repose pas sur le sol, elle en jaillit…

Zedd regarda une nouvelle fois le grimoire ouvert sur la table.

— Ce livre t'a-t-il appris quelque chose sur les symboles ?

— Les symboles sont un langage, comme tu le sais… Un aubergiste choisit une chope de bière pour illustrer son enseigne, et un maréchal-ferrant opte pour un fer à cheval… Dans le cas qui nous occupe, c'est bien plus compliqué que ça. Certains symboles me sont familiers, mais d'autres ne ressemblent à rien de connu. Puisqu'on les retrouve dans ce livre, j'ai supposé qu'il servait à déchiffrer les inscriptions.

— C'est ce que voulait dire Berdine avec son « ça parle dans cette langue » ?

Richard acquiesça tout en tapotant distraitement le grimoire. Puis il leva la tête vers ses trois interlocuteurs.

— Cet ouvrage, *Regula*, affirme que ces symboles sont le langage de la Création.

— Tu ne t'avances pas un peu ? intervint Nathan. N'oublie pas que ce livre ne déchiffre pas les symboles, contrairement à ce que tu attendais.

— Je comprends qu'on puisse avoir des doutes, mais je continue à croire que c'est la fonction de ce lexique. J'ai échoué, c'est un fait. Sûrement parce que je n'ai pas su insérer la bonne clé dans la bonne serrure, pas parce que ma théorie est fausse.

Zedd baissa les yeux pour étudier de nouveau la bande de métal.

— Je reconnais quelques-uns de ces symboles, dit-il, bizarrement mal à l'aise.

— Tu les as vus dans la Forteresse du Sorcier, c'est ça ?

— Ce sont donc bien des emblèmes qui représentent quelque chose

de très précis.

— En gros, oui, mais c'est plus compliqué que ça…

— Comment est-ce possible ? demanda Nathan. Prenons par exemple un crâne avec deux tibias croisés au-dessous. Cet emblème signale un danger mortel. C'est simple, et je ne vois pas comment il pourrait avoir un autre sens.

— L'important, dit Richard, c'est la manière dont sont combinés les symboles. D'après ce que j'ai compris dans le grimoire, ces pictogrammes ne sont pas des représentations univoques – à l'inverse d'une chope, d'un fer à cheval ou de ton crâne affublé de deux tibias.

» Certains emblèmes, j'en conviens, ont un sens premier – en d'autres termes, ils représentent ce qu'ils représentent –, mais ça n'est qu'une toute petite part de leur fonction. En étudiant ce lexique, j'ai vu que ces éléments sont assemblés pour composer des images beaucoup plus complexes. Pour être clair, ce sont les « lettres » d'un langage d'une extrême sophistication. Comme dans toutes les langues, le sens de ces éléments varie selon la manière dont on les associe.

Richard désigna une bande de métal posée sur la table.

— C'est un cas particulier – la bande la plus simple de toutes. Elle ne comporte qu'un symbole et son message, par conséquent, est à la fois limpide et peu élaboré. L'emblème n'est modifié par rien, et il exprime simplement ce que la machine avait l'intention de dire.

Zedd jeta à Richard un regard incrédule.

— Ce qu'elle avait l'intention de dire, vraiment ? Et c'est quoi, son message ?

— Le feu.

— Plaît-il ?

— Oui, ce symbole représente le feu. Pour une raison qui m'échappe, je ne trouve pas la traduction dans le lexique, mais je suis sûr de mon fait. Parce que j'ai vu ce symbole dans la toile de vérification de la Chaîne de Flammes – tu te souviens ?

— Moi, en tout cas, je ne risque pas d'oublier, marmonna Nicci.

— Et moi non plus, grogna Zedd. Mais pourquoi cette machine graverait-elle le mot « feu », ou plutôt son symbole, sur une bande de métal.

— Ça, je n'en sais rien, avoua Richard. Mon idée, c'est que vous veniez voir la machine, Nicci, Nathan et toi, histoire de comprendre à quoi nous avons affaire. Qui sait, il s'agit peut-être d'une simple curiosité remontant à des millénaires ? Mais si ce n'est pas le cas, je veux en savoir plus. La magie est sûrement impliquée, et vous êtes les trois plus grands experts du monde en ce domaine.

— Comment sais-tu que la magie est impliquée ? demanda Nathan.

— Quelle autre énergie alimenterait cette machine ? Certainement

pas une roue à aube, pas vrai ? La lumière qu'elle émet ressemble à celle de nos globes lumineux. Avec un peu de chance, l'un de vous trois identifiera la magie en question et saura nous dire à quoi servait cet artefact mécanique. La localisation de cette machine m'inquiète, vous devez le comprendre. Au cœur du palais, sous le Jardin de la Vie – bref, au centre d'un complexe qui est en fait un sortilège géant.

Zedd continua à faire tourner la bande de métal entre ses doigts, l'étudiant sous toutes ses coutures.

— D'accord, finit-il par dire, nous allons jeter un coup d'œil à ta fichue machine. As-tu appris d'autres choses dans ce livre, mon garçon ?

— Jusque-là, rien de plus que la théorie du langage complexe que je viens de vous exposer. Elle est très clairement expliquée en haut d'haran…

— Le langage de la Création…, marmonna Zedd.

— Exactement… Tenter d'interpréter les symboles individuellement est une énorme erreur. Le moyen le plus sûr de passer à côté du message que transmet chaque bande… Nous sommes face au langage de la Création, Zedd ! L'ennui, c'est que j'ignore comment le déchiffrer.

Zedd brandit la bande de métal.

— Si je comprends bien, tu affirmes que ces bandes doivent être combinées, comme les différentes parties d'une phrase. Et si nous y arrivons, tu penses que nous glanerons de précieuses informations.

Berdine jeta un regard en coin à Richard.

— Par les esprits du bien, un miracle vient d'avoir lieu ! Il vous écoute enfin, seigneur Rahl.

Zedd ignora le sarcasme.

— Le problème, c'est que tu n'as pas réussi à utiliser le lexique. Du coup, tu n'as pas la moindre idée de ce que racontent ces bandes ?

Richard tapota un moment la table du bout de sa plume.

— J'ai peur que ce soit un excellent résumé…

Chapitre 33

Visiblement plus inquiète que Zedd ou Nathan, Nicci semblait en revanche beaucoup moins sceptique qu'eux.

Kahlan ne s'en étonna pas. Au fil du temps, la magicienne en était venue à se fier aveuglément à Richard – une foi que rien ne pouvait ébranler, tout simplement. Parce qu'elle l'aimait, l'Inquisitrice était encore plus encline à faire confiance au Sourcier.

Zedd avait élevé Richard. Le connaissant mieux que quiconque, il avait toutes les raisons de ne pas douter de lui. Étant son grand-père, il avait pourtant tendance à se montrer plus incrédule que les autres. D'où les fréquents bombardements de questions qui énervaient tant Richard.

Ne prenant jamais à la légère ce que disait son ami, Nicci passa à l'étape suivante :

— Pourquoi le livre ne remplit-il pas son office ? Que te manque-t-il pour que ça fonctionne ?

— J'ai la certitude que ça devrait marcher, mais je fais chou blanc encore et encore. Avec Berdine, nous tournons en rond depuis des heures. Pour résumer, le livre donne une sorte de mode d'emploi. « Quand il est combiné à tels autres éléments de telle façon, voilà le sens de cet emblème. » Mais lorsque nous appliquons cette règle, les chaînes de symboles ne veulent rien dire du tout. Sur ma vie, je ne saurais expliquer pourquoi.

Zedd eut un geste méprisant en direction du livre.

— Et si cet ouvrage n'avait aucun rapport avec la machine ? Ou un rapport bien plus lointain que tu le penses ? Richard, nous avons une machine dissimulée depuis des lustres et un grimoire d'origine inconnue dont il manque au moins la moitié. Comment être sûrs qu'il y a un lien entre les deux ?

Richard prit le livre, l'ouvrit à la page de garde et le fit tourner en direction de son grand-père.

— Tu vois ce symbole, qui occupe toute la page ? Le même figure sur le dos du volume. Plus que le titre, il définit ce qu'est vraiment l'ouvrage. Eh bien, le même emblème figure sur les quatre côtés de la machine.

— Il est identique ?

Richard confirma d'un hochement de tête.

— Mon garçon, as-tu idée de ce que représente cet emblème ?

— J'ai bien peur que non…

Zedd marcha de long en large devant la table pendant quelques instants.

— Le même dessin, tu es sûr ? Au détail près ?

— Pas un trait en plus ni en moins… Une copie parfaite et complète. J'ai essayé de comprendre son sens en me référant au lexique, mais ça n'a rien donné. Ça devrait réussir, et ça ne réussit pas ! (Richard tapota le centre de l'emblème.) Ce symbole pourrait être un neuf stylisé, tu ne crois pas ?

Zedd étudia un moment le dessin.

— C'est une interprétation raisonnable…

— Que ferait un neuf au centre de cet emblème ? demanda Kahlan.

Un chiffre ne paraissait pas à sa place parmi tant d'éléments occultes. De plus, le rond de ce neuf évoquait irrésistiblement la tête d'un serpent, un détail qui déplaisait à l'Inquisitrice, dont la phobie des reptiles était légendaire.

Zedd étudia de nouveau l'emblème.

— Le neuf est un élément clé qui relie plusieurs règles de magie capables d'influencer considérablement le cours de l'histoire. Le trois est un chiffre fondamental dans les Arcanes. Entre autres usages, on y a recours pour les sorts de protection. Or, le trois est le père du neuf. En d'autres termes, trois fois trois font neuf. La base du pouvoir d'un neuf, ce sont les trois qui le composent et lui donnent toute sa puissance. Ça explique la présence du triangle sur ce dessin Créatif. Une figure géométrique dotée de trois côtés. Richard, il faut que je te prévienne : les multiples de trois sont souvent synonymes de problème.

— Comme « le destin frappe toujours trois fois » ?

— Par exemple, oui… Chaque pointe du triangle est accompagnée d'un symbole – les éléments d'architecture qui permettent de construire une toile. Ils lient le triangle au neuf et augmentent sa puissance.

— Si tu sais tout ça, tu dois avoir une idée de ce que signifie cet emblème ?

— Pas la moindre, mon garçon… Tu m'en vois désolé.

Nicci se pencha et suivit le dessin du bout d'un index – sans toucher le parchemin, cependant.

— Regardez le neuf, au centre : sa queue est carrément un crochet.

Avec cette simple remarque, Richard eut l'impression que Nicci était redevenue le professeur qu'il avait jadis connu. Une femme capable de lui apprendre à utiliser son don. En théorie, au moins, mais l'échec n'était pas imputable à la magicienne. Le don du Sourcier étant unique, personne ne comprenait comment il fonctionnait. Zedd lui-

même était incapable d'aider Richard à le maîtriser.

Au changement d'attitude de Nicci, Kahlan devina qu'elle en savait assez long sur le curieux emblème.

— C'est exact, dit Richard, après un bref examen du neuf, mais ça nous avance à quoi ?

— Qu'en penses-tu, Richard ? Qu'est-ce que ça évoque en toi ?

— Le crochet nous indique qu'il ne s'agit pas seulement d'une toile qui utilise simplement le chiffre neuf… Il y a la volonté d'accrocher quelque chose… ou de s'accrocher à quelque chose.

— Tu es sur la bonne voie…, souffla Nicci.

— Ce crochet est-il censé lier tous les éléments du dessin ? demanda Zedd, qui détestait être largué.

— Non, répondit Nicci avec une sereine autorité, il est là à l'intention d'un hôte.

— Un hôte ? répéta Richard.

— Une personne ou un objet à qui s'adresse cet emblème. Un hôte qui doit être solidement arrimé à l'ensemble. En toute logique, Richard, quelle est la nature de ce crochet ?

— Sa nature ? répéta Richard, fasciné par le cours que lui prodiguait Nicci, même s'il avait un peu de mal à suivre.

— Qu'a dit Zedd au sujet de ce dessin ?

Richard jeta un rapide coup d'œil à son grand-père.

— Qu'il est Créatif…

— Et ça t'inspire quoi ?

Le menton reposant sur le bout de ses doigts, Richard étudia la queue du neuf inversé qui figurait sur la page de garde du livre…

— C'est logique…, souffla-t-il comme s'il parlait tout seul. Il y a un rapport avec la Création. Ce neuf semble presque embryonnaire, comme si…

— Et le crochet ? souffla Nicci si bas que Kahlan faillit ne pas entendre.

— Le neuf représente la Création – la vie, tout simplement. Or, la vie est un cycle. La naissance, l'existence, la mort… La vie et la mort vont ensemble. La Création a besoin de la mort pour que le cycle se perpétue. Autrement dit, toute Création est suivie d'une Destruction.

» Le crochet, c'est la mort !

Un lourd silence accueillit cette déclaration.

Sans quitter Nicci du regard, Richard continua sa démonstration :

— Le crochet symbolise la mort – le Gardien qui attend patiemment de s'emparer des vivants.

Kahlan en eut la chair de poule.

— Je te félicite, Richard, dit Nicci, son regard bleu brillant de fierté.

Alors qu'ils se regardaient dans les yeux, le Sourcier et la magicienne paraissaient seuls au monde, comme si le reste de l'humanité avait cessé d'exister. Kahlan se demanda si Zedd savait le dixième de ce que Nicci venait de révéler à Richard sur l'emblème.

— Je n'aime pas ça, Richard, souffla la magicienne, soudain tendue. Quand on joue avec des notions et des forces pareilles, ce n'est pas pour enfouir le résultat de ses efforts. Sauf si le danger s'est révélé trop grand. La présence de symboles si chargés milite en ce sens, j'en ai peur.

Richard baissa les yeux sur le dessin.

— Pourquoi le neuf est-il à l'envers ?

Tout le monde se pencha pour mieux voir. Nathan fronça les sourcils, mécontent de ne pas avoir de réponse. S'avouant elle aussi battue, Nicci secoua la tête.

— À l'envers ? répéta Zedd.

— Oui… En fait, tout l'emblème est à l'envers. En tout cas, c'est ce que je pense.

— J'avais remarqué pour le neuf, mais je pensais que c'était une particularité unique… Maintenant que tu en parles, on dirait bien une sorte de reflet…

Richard étudia un moment le dessin, puis il leva les yeux vers son grand-père.

— Un reflet ! C'est ça ! (Il se leva d'un bond.) Zedd, tu es un génie !

— Je sais, je sais… Mais dis-moi, comment me suis-je surpassé, cette fois ?

— Grâce à toi, je viens de comprendre comment fonctionne le lexique. Tu m'as donné la clé que je cherchais ! Berdine, c'est à l'envers ! Dans ce livre, tout est à l'envers !

— Pardon ?

— Oui, oui, à l'envers ! Zedd, les règles que nous respections n'étaient pas les bonnes, et en conséquence la traduction n'avait aucun sens. Il aurait dû être très facile de traduire les éléments afin de commencer à comprendre ce langage, mais nous n'arrivions à rien. Et tu viens de m'expliquer pourquoi.

Zedd parut plus dubitatif que jamais.

— Aurais-tu l'obligeance d'être plus précis ?

— C'est une mesure de sécurité, pour protéger les informations. (Richard se laissa retomber sur son siège.) C'est à l'envers par rapport à la façon dont la machine voit les emblèmes.

— Que veux-tu dire par là ? demanda Nicci d'un ton circonspect.

Chapitre 34

Zedd agita une main pour manifester sa ferme intention d'être le premier à poser les questions.

— Mon garçon, si tu précisais ta pensée ? Que signifie ton histoire d'envers ?

— Les symboles qui figurent dans le livre… (Richard souleva l'ouvrage pour montrer à Kahlan l'emblème qui figurait sur le dos.) Ce dessin est identique à ceux que nous avons vus sur la machine. Tu te souviens ?

— Oui…, répondit l'Inquisitrice sans savoir où son mari voulait en venir. Ils sont tous similaires : ceux de la machine, celui de la page de garde de ce volume et celui du dos. Ce n'est bien entendu pas un hasard, puisque ces symboles sont des composantes du langage de la Création. Mais pourquoi penses-tu qu'ils sont à l'envers ?

— Très bonne question, approuva Zedd. De ton propre aveu, tu n'arrives pas à déchiffrer les bandes en te servant de ce lexique. Qui te dit que le neuf n'est pas le seul élément à l'envers de tous ces emblèmes ? Après tout, il est stylisé, et pas nécessairement conçu pour être une représentation réaliste.

» C'est très souvent le cas avec les symboles. Ils ne sont pas toujours la copie conforme de ce qu'ils représentent. Par exemple, la tête de serpent qui compose la partie supérieure du neuf est elle aussi stylisée. Et la représentation du feu, sur ton autre bande, n'évoque pas vraiment des flammes. Comme l'avance Kahlan, c'est volontaire, car il s'agit des éléments d'un langage.

— Ces symboles ne sont pas corrects, insista Richard. Ils sont à l'envers, tous, comme le neuf… Ces emblèmes sont faussés.

Le vieux sorcier leva les yeux au ciel.

— S'ils sont similaires partout où on les trouve, comment peuvent-ils être faussés ?

Nicci fit signe à Zedd de se calmer et de se taire, puis elle se tourna vers Richard, résolue à lui arracher des réponses concrètes.

— Comment sais-tu qu'ils sont faussés ? Ou à l'envers ?

— Parce que c'est l'image que nous captons de notre point de vue. Mais pas ce que voit la machine.

Nicci fronça les sourcils, une expression qui aurait incité plus d'une personne à retenir son souffle, le cœur battant la chamade.

— Tu as déjà dit ça…, murmura-t-elle, le regard rivé dans celui de Richard. Mais ça ne me paraît toujours pas très clair…

Richard joignit les paumes de ses mains, pliant et dépliant les doigts pour illustrer son propos.

— La machine se sert de la lumière pour projeter vers le haut l'emblème qui figure sur le dos du livre. Cette image est projetée de bas en haut, partant de l'intérieur d'une boîte de métal pour s'afficher au plafond.

Nicci comprit soudain, et elle parut profondément perturbée.

Toujours largué, Zedd plaqua les poings sur ses hanches, l'air pas commode :

— Et alors ?

— Eh bien, tous les symboles gravés sur la machine et présents sur le livre sont identiques, mais celui qui s'affiche au plafond, dans la salle secrète, est inversé par rapport à eux. Sur cet emblème, le neuf n'était pas à l'envers. Ce dessin nous montre l'aspect de l'emblème vu de l'intérieur de la machine, et projeté vers l'extérieur. Si elle avait des yeux, voilà ce que la machine verrait au plafond. En d'autres termes, c'est la façon dont elle voit ses propres emblèmes.

— La façon dont elle voit ses emblèmes ? répéta Zedd, de plus en plus frustré. Tu n'es pas sérieux, mon garçon ?

Richard prit une feuille de parchemin, trempa sa plume dans l'encre et dessina un grand neuf d'un trait volontairement épais.

— Voilà ce que la machine dessine avec de la lumière : un neuf.

— Continue…, marmonna le vieil homme.

Richard retourna sa feuille et la tint devant une lampe afin que Zedd puisse voir le neuf par transparence.

— Quand on regarde à l'intérieur de la machine, le symbole qu'elle projette au plafond ressemble à ça : un neuf à l'envers sur un plan horizontal.

» L'emblème gravé sur les côtés et représenté dans le livre est ce que nous verrions si nous regardions dans la machine au moment où elle projette un neuf. C'est inversé par rapport au résultat visible sur le plafond. (Richard retourna la feuille pour que Zedd revoie le neuf à l'endroit.) La machine ne le voit pas comme ça, lorsqu'elle le projette…

Kahlan se leva d'un bond, comme si elle venait enfin de saisir la lumineuse simplicité de cette démonstration.

— Richard a raison, bien sûr ! Tous ces symboles sont inversés.

Zedd regarda les deux jeunes gens comme si la folie furieuse était soudain devenue contagieuse.

— À vous entendre, on jurerait que cette machine est vivante. Mais c'est un ensemble de rouages et de manettes !

— Personne n’a jamais dit le contraire.

Une main sur la hanche, le vieux sorcier marcha le long de la table tout en réfléchissant.

— Je déteste le reconnaître, bougonna-t-il, mais votre histoire est logique, même si elle paraît absurde. Les grimoires qui contiennent une magie dangereuse sont en général dotés de protections, afin d’empêcher que n’importe qui les utilise. Ton histoire de projection semble idiote, quand on l’entend pour la première fois, mais tout bien pesé, c’est une excellente protection.

— Assez facile à percer à jour, cependant, intervint Berdine. Le seigneur Rahl a eu besoin d’un peu de temps, mais il a trouvé la solution. Pour protéger un livre dangereux, on penserait à quelque chose de plus complexe.

— Tu crois qu’il en est ainsi ? demanda Zedd à la Mord-Sith. Richard a trouvé parce qu’il a activé la magie qui projette l’emblème au plafond. J’ai le sentiment qu’il fallait une personne bien précise pour faire ça. Beaucoup d’artefacts sont destinés à des utilisateurs bien spécifiques. Quelqu’un d’autre aurait pu découvrir la machine, mais je parierais que seul Richard pouvait l’activer. Du coup, elle lui a fourni la clé permettant d’utiliser le lexique – tout ça pour qu’il comprenne ce qu’elle avait à lui dire. Personne d’autre, j’en suis sûr, n’aurait pu avoir accès à cette clé. C’est une double protection, en quelque sorte.

Zedd jeta sur la table la bande métallique qu’il tenait.

L’air pensif, Richard dévisagea son grand-père.

— Maintenant, c’est toi qui parles de la machine comme si elle était vivante.

Zedd se contenta de sourire.

— Berdine, nous allons devoir inverser toutes les règles que nous avons recensées puis les mettre en relation avec la traduction en haut d’haran.

La Mord-Sith prit une feuille de parchemin et trempa sa plume dans l’encrier.

— Seigneur, choisissez une des bandes…

Richard ramassa un des petits objets, le fit tourner entre ses doigts, regarda les symboles qui y étaient gravés puis le posa sur le haut de la feuille de Berdine, afin qu’elle s’en serve comme d’une référence.

— Nous allons en avoir pour un moment, Zedd, dit le Sourcier en tirant le grimoire vers lui. Les liens étant déjà déterminés, ça devrait être un peu plus facile que la première fois, cependant…

Chapitre 35

Richard se tourna vers Benjamin, qui se tenait un peu à l'écart avec Cara et Nyda.

— Général, je vais avoir besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

— Oui, seigneur Rahl ? lança Benjamin en faisant trois pas en avant.

Du bout de sa plume, le Sourcier désigna le plafond.

— Je veux que des ouvriers aillent réparer le toit du Jardin de la Vie. Le travail doit être achevé le plus vite possible.

Benjamin se tapa du poing sur le cœur.

— Je vais m'en occuper, seigneur Rahl !

— Zedd, Nathan et Nicci, pendant que Berdine et moi travaillons sur le lexique, vous devriez aller jeter un coup d'œil à la machine.

— C'est une idée qui me plaît bien…, souffla le vieux sorcier.

— Benjamin, j'ai une autre mission à te confier. (Richard désigna quelque chose dans son dos.) Tu vois la saillie que fait le mur ? Une pièce comme celle-là n'a aucune raison d'avoir un coin pareil. Nous sommes au-dessous du Jardin de la Vie, et j'aimerais que tu déniches un plan en coupe des étages…

— Un plan en coupe ?

— Oui. Je veux savoir ce qu'il y a sous le jardin, à part la machine. Et déterminer jusqu'à quel point cette machine s'enfonce à l'intérieur du palais. Nous devons déterminer à quoi nous avons affaire, et pour ça il faut découvrir où est le fond de la machine. Ici, nous ne sommes pas très loin sous le jardin. La machine est derrière le coin plus que bizarre dont je viens de parler, j'en mettrais ma main au feu.

— Seigneur Rahl, le rayonnage contre ce mur…, souffla Berdine en regardant pensivement la curiosité architecturale.

— Je sais, c'est là que nous avons trouvé le grimoire. Une raison supplémentaire de croire que la machine est de l'autre côté de ce mur. Je veux savoir jusqu'à quelle profondeur elle s'enfonce dans le palais.

— Seigneur Rahl, fit Benjamin, un pouce crochetant son épais ceinturon d'armes, je trouverai la réponse pendant que vous déchiffrerez les symboles.

— Nyda et moi, nous allons t'aider, dit Cara. Les Mord-Sith connaissent tous les couloirs, publics comme privés. En cas d'attaque, nous devons pouvoir nous déplacer très rapidement. Du coup, aucun corridor de service ou passage secret ne nous est étranger.

— Parfait, conclut Richard. Avec un peu de chance, nous aurons fini de déchiffrer les bandes avant que vous ayez achevé vos recherches.

Nathan braqua un index accusateur sur le livre.

— Vous avez ce qu'il faut ? Assez d'informations pour déchiffrer tous les symboles ? N'oublie pas, mon garçon, que cet ouvrage n'est pas complet.

— Je crois que ça ira…

Le prophète ne parut pas satisfait par cette réponse.

— Si tu peux tout déchiffrer avec ce qui est à ta disposition, que contient la partie du livre manquante ? Quel texte est conservé dans le Temple des Vents ?

Richard dévisagea son ancêtre avant de se décider à parler :

— Selon le peu qui est dit à ce sujet, les pages mises en sécurité dans le temple traitent de l'utilité et des fonctions de la machine.

— Voilà qui n'est pas très rassurant…, marmonna Zedd.

Kahlan partagea sans réserve cette opinion. S'ils ignoraient à quoi servait la machine, comment savoir dans quoi ils s'engageaient ? La manière dont l'artefact géant avait été dissimulé n'augurait rien de bon…

Passant un bras autour de la taille de sa femme, Richard changea abruptement de sujet.

— Et si tu allais avec nos amis ?

— Pourquoi donc ?

— Tu as traduit tous les textes dont j'avais besoin… Avec Berdine, nous en aurons probablement jusqu'à l'aube, au minimum. Ici, tu n'as plus rien à faire, et il te faut du repos. Dans le Jardin de la Vie, tu seras à l'abri des regards indiscrets. Que dirais-tu de faire un bon somme pendant que Zedd et les autres étudient la machine ?

— Nous veillerons sur son sommeil, Richard, dit Nicci. Aucun espion ne l'importunera.

— Merci, mon amie… Zedd, une fois là-haut, tu pourrais soigner la main de Kahlan. Ça s'infecte de plus en plus…

— Bien entendu, mon garçon, dit le vieil homme sans cacher que les étranges griffures lui déplaisaient fortement.

Kahlan ne fut pas surprise que Richard ait deviné à quel point sa main lui faisait mal. Depuis qu'elle le connaissait, il lui était presque impossible de cacher quelque chose à son compagnon.

Entendant un hurlement lointain, l'Inquisitrice leva les yeux vers les fenêtres. Mais le son ne venait pas de l'extérieur. Ça, c'était certain.

D'où provenait-il, dans ce cas ?

Kahlan se souvint de ce que lui avait dit la tueuse, un peu avant de mourir.

« Des monstres noirs qui te traquent et que tu ne pourras pas semer. »

S’avisant que personne d’autre ne semblait avoir entendu le hurlement, l’Inquisitrice supposa qu’elle avait pris quelque gémissement du vent pour l’appel furieux d’un loup. Richard avait raison, elle était morte de fatigue. Du coup, son imagination lui jouait des tours.

Kahlan posa un baiser sur la joue de Richard et laissa glisser une main sur son épaule tandis qu’elle s’éloignait.

Le Sourcier lui prit le poignet. Elle aurait tant aimé qu’il vienne se reposer avec elle, lui tenant compagnie et la protégeant.

Mais il la lâcha et la laissa partir pour le Jardin de la Vie dans le sillage de Zedd, Nicci et Nathan.

Chapitre 36

Tandis qu'il étudiait l'antique parchemin céruléen déroulé sur son bureau, analysant le diagramme complexe où des multitudes de lignes reliaient entre eux les éléments du langage de la Création, Hannis Arc ne fut pas surpris de voir les sept silhouettes éthérées entrer dans la pièce comme une âcre fumée charriée par une bise mordante. Telle une improbable congrégation de spectres dérivant au gré d'un vent surnaturel, ces formes sans substance, serrées les unes contre les autres, errèrent un moment entre les ours et les monstres empaillés perchés sur des socles, puis elles slalomèrent au milieu d'une forêt de piédestaux de pierre soutenant d'énormes recueils de prophéties d'une inestimable valeur. Enfin, elles longèrent les présentoirs vitrés où était exposée une impressionnante collection d'objets rares.

Les Sept n'utilisant pas souvent les portes, les volets des fenêtres du rez-de-chaussée, plusieurs étages plus bas, restaient ouverts en signe d'invitation permanente. Même si elles passaient volontiers par les fenêtres, les Sept n'en avaient pas davantage besoin que des portes. Pour entrer quelque part, la moindre fissure leur suffisait, à l'instar des vapeurs méphitiques qui montent à l'aube de la tourbe immonde d'un marécage.

Les volets restaient ouverts afin que chacun sache, les Sept y comprises, qu'Hannis Arc n'avait peur de rien.

À Saavedra, la capitale de la province de Fajin, une cité qui se dressait dans une grande plaine dominée par la citadelle, beaucoup de gens dormaient les volets clos.

Dans les Terres Noires, c'était une pratique universellement répandue.

S'enfermer chez soi la nuit par crainte de ce qui rôdait à l'extérieur était somme toute logique. Si c'était judicieux pour les habitants de la capitale, ça l'était encore plus pour les téméraires qui vivaient dans des coins isolés. Les périls nocturnes n'avaient rien d'imaginaire, car il s'agissait de créatures armées de griffes et de crocs dont la soif de sang semblait inextinguible. Ce n'était pas l'unique menace, loin de là, mais toutes les autres surgissaient beaucoup trop vite pour qu'on ait le temps de réagir.

Hannis Arc ne redoutait pas les ombres qui hantaient la nuit. Pliant à sa volonté ces éléments malveillants du monde, il les dominait assez pour devenir la source même de la peur, et non une de ses victimes. Afin qu'ils soient toujours prêts à le servir, rugissant sur son ordre, il

s'assurait d'instiller dans le cœur des autres les tisons ardents d'innombrables et terribles variations de la terreur.

Hannis Arc entendait que les gens aient peur de lui. S'ils le craignaient, ces misérables insectes le respecteraient, lui obéiraient et se prosterneraient devant lui. Consciencieux dans tout ce qu'il faisait, il prenait garde à alimenter régulièrement l'angoisse de ses sujets.

À l'inverse de presque tous les habitants des Terres Noires, Hannis Arc ignorait la peur. En revanche, une colère qui ne s'apaisait jamais brûlait en permanence en lui. C'était elle, en fait, qui n'y laissait pas assez de place pour que la peur puisse y prospérer.

La fureur qui l'animait brillait à la manière d'une étoile, lui indiquant son chemin dans les ténèbres les plus denses. Elle était toujours là pour le contraindre à agir, le conseiller et même le réprimander quand il négligeait de redresser les torts dont elle le pressait de s'occuper.

En plus d'être sa fidèle compagne, la colère était la meilleure amie d'Hannis Arc. Et la seule, pour dire la vérité.

La lueur des dizaines de bougies piquées sur un chandelier géant, à l'autre bout de la pièce, vacilla lorsque les sept familières les frôlèrent, s'attardant un peu comme si elles entendaient chevaucher le courant d'air chaud produit par les flammes.

Le vieux scribe Mohler leva les yeux du grimoire posé sur un lutrin dans lequel il était en train d'écrire. Il plissa pensivement le front, comme s'il avait eu l'impression d'avoir entendu quelque chose. Une des sept silhouettes tourna lentement autour de lui, une main semblable à une volute de brume lui caressant la mâchoire. Comme s'il avait senti quelque chose, le vieil homme regarda autour de lui. Bien entendu, il ne repéra rien.

Il lui était impossible de voir les familières.

En revanche, la femme qui montait la garde près de la porte en était parfaitement capable.

Du bout de ses doigts ratatinés par l'arthrose, Mohler se tâta la joue. Ne sentant rien d'anormal, il laissa retomber sa main et recommença à consigner dans son grimoire les plus récentes prophéties transmises par l'abbaye.

Se laissant flotter jusqu'au plafond, les Sept tourbillonnèrent le long des arches de pierre puis frôlèrent les poutres massives tout en surveillant la grande salle chichement éclairée par le chandelier.

— C'est à toi de jouer, rappela Hannis Arc au vieil homme.

Mohler tourna la tête vers son maître.

— Oui, c'est vrai…

Posant sa plume, le scribe se détourna de son travail et, d'un pas traînant, alla se camper d'un côté du piédestal de marbre où trônait un plateau de jeu sur lequel s'affrontaient deux armées de pièces, l'une en

albâtre et l'autre en obsidienne.

Le scribe avait eu tout le temps de réfléchir à son coup. Presque toute la nuit, à vrai dire, car Hannis Arc avait pris son temps pour jouer, analysant toutes les possibilités de son adversaire.

Aucune n'était très bonne pour l'évêque… Cela dit, certaines pouvaient se révéler moins fatales que d'autres.

D'une main hésitante, Mohler saisit une pièce blanche et la posa sur une case, capturant la pièce noire qui s'y trouvait.

Un coup qui, selon lui, avait des chances d'être décisif. En plus de supprimer du plateau une pièce importante pour les noirs, cette attaque menaçait d'une fin rapide en faveur des blancs.

Hannis Arc se leva. Les mains croisées dans le dos, il vint lui aussi se camper devant le plateau de jeu. Se grattant pensivement la joue, il imita à la perfection l'air accablé d'un joueur affecté par la perte inattendue d'une pièce. Dans ce genre de cas, on s'accordait généralement une longue réflexion.

Mais la prise de cette pièce n'avait rien d'inattendu. Avançant un paon noir, Hannis Arc attendit la réaction de son adversaire.

Mohler avait prévu cette riposte. Sans réfléchir de nouveau à la série de coups qu'il avait calculée, il prit le paon avec son roc d'albâtre, une contre-attaque qui devait selon lui mettre un terme rapide à la partie.

Hannis Arc avait prévu cet accès d'impatience chez le vieux scribe. De fait, la partie ne durerait plus très longtemps, mais elle n'aurait pas la conclusion qu'anticipait Mohler.

Contrairement à la plupart des gens, Hannis Arc ne péchait jamais par manque de patience. Depuis des heures, il se préparait à ce moment de triomphe sans jamais rien trahir de son excitation intérieure. Dans d'autres domaines, il lui était arrivé de se contenir ainsi pendant des décennies.

Se décidant enfin, il saisit sa fierge noire entre le pouce et l'index et captura le roc blanc apparemment si menaçant pour son roi. Quand il eut posé la pièce prise sur un côté du plateau, il dévoila enfin la profondeur de son piège :

— Mat forcé en sept coups, Mohler.

Sonné, le vieux scribe eut besoin de quelques instants pour comprendre. Quand il se fut représenté la série de coups mentalement, il chercha une éventuelle défense, n'en trouva pas et rendit les armes avec un soupir résigné.

— C'est imparable, oui… Une preuve de plus que je ne suis pas un adversaire à votre taille, évêque.

— Retire-toi, maintenant.

— Pardon ? Je n'ai pas fini de recopier les rapports de l'abbaye.

— Il se fait de plus en plus tard… Je ne resterai plus très

longtemps ici. Tu viendras terminer ton travail demain matin.

Mohler s'inclina bien bas.

— Bien entendu, évêque… À vos ordres… (Le vieux scribe s'éloigna, mais il s'immobilisa et se retourna.) Avant que je m'en aille, avez-vous besoin de quelque chose ? Une boisson, peut-être, ou quelque chose à manger ?

Une des familières vint tourbillonner autour de Mohler, le taquinant. Le scribe regarda autour de lui, là encore comme s'il avait senti quelque chose. Mais il n'insista pas, sans doute convaincu que le grand âge lui jouait des tours.

Il regarda son maître, guettant une réponse.

— Non, il ne me faut rien de tout ça… Mais quand je reviendrai, demain, je tiens à commencer la journée en consultant les derniers messages de l'abbaye.

— Vous ne serez pas déçu, évêque… (Gagnant la porte, Mohler posa la main sur la poignée, mais il se retourna encore une fois, comme s'il lisait les sombres pensées de son maître.) Vous prendrez votre revanche, évêque ! Les dernières prophéties annoncent que votre patience sera récompensée. Vous régnerez bientôt sur D'Hara, je vous le garantis. Les prophéties sont formelles.

Hannis Arc foudroya le scribe du regard, se demandant s'il était sincère ou s'il le flagornait. Voyant une lueur d'espoir dans les yeux du vieil homme, il opta pour la première solution. Certains hommes avaient besoin d'être dirigés d'une main de fer. Mohler était du lot. Petit et mesquin, il se sentait rassuré de vivre à l'ombre d'un grand homme.

Mais il n'y avait pas que ça. Le scribe avait assisté à tout. Il savait que son maître bouillait de colère, et il connaissait la raison de cette fureur.

Comme toujours lorsqu'il repensait à ce drame, Hannis Arc revit une série d'images saccadées de cette terrible nuit.

Alors qu'il se débattait à chaque pas, jurant qu'il était loyal à la maison Rahl, on avait traîné son père dans la cour où des soldats s'étaient mis à le frapper à coups de gourdin.

Accroché aux jupes de sa mère, Hannis Arc se rappelait comment elle l'avait poussé dans l'entrée, le forçant à se cacher dans un coffre de bois avant de refermer le couvercle.

Des soldats étaient revenus s'emparer d'elle. Tandis qu'ils la traînaient à son tour dans la cour, Hannis Arc, par une fissure dans le bois, avait vu un autre bourreau faire éclater le crâne de sa sœur aînée d'un coup de masse d'armes.

Avant de mourir, sa mère avait hurlé longtemps…

Plus tard, quand il avait osé soulever très légèrement le couvercle

du coffre, Hannis Arc avait vu le cadavre de sa sœur, le sang qui rougissait le sol de l'entrée et les pavés de la cour.

Ses parents morts… Les cris et les pleurs des domestiques forcés d'assister au massacre. Puis leur fuite éperdue, lorsqu'ils s'étaient avisés que leur propre vie ne tenait plus qu'à un fil.

Leur mission accomplie, les soldats ne s'étaient pas attardés sur les lieux de la boucherie. Craignant qu'ils reviennent pour lui, Hannis Arc avait passé la nuit entière dans l'obscurité de sa cachette.

Peu après l'aube, un jeune serviteur nommé Mohler, venant de la ville pour travailler à la citadelle, l'avait découvert dans son coffre et aidé à sortir.

Convaincu qu'il n'existait pas de meilleure défense que l'attaque, Panis Rahl avait pour habitude d'étouffer dans l'œuf toute menace potentielle. Avec une froide efficacité, ses soldats exécutaient sommairement toute personne susceptible de menacer leur maître. Victime du délire de la persécution, Panis Rahl avait fini par redouter le modeste dirigeant de la province de Fajin – un homme qui n'avait jamais seulement songé à porter un jour préjudice à la maison Rahl. Un innocent condamné à mort avec toute sa famille.

Mais les clairvoyants, comme on les appelait parfois, ne devaient pas être pris à la légère. Les détenteurs du don eux-mêmes se méfiaient de leurs mystérieux pouvoirs.

Les Terres Noires pouvaient représenter une menace pour la maison royale. De ce point de vue-là, Panis Rahl ne s'était pas trompé. Mais en frappant le dirigeant de la province de Fajin, il avait choisi la mauvaise cible. Ou, en tout cas, la mauvaise génération…

Sentant la colère bouillir en lui, Hannis Arc se répéta que l'heure de la vengeance avait sonné. Aucun seigneur Rahl ne le ferait plus trembler de peur, et il redresserait tous les torts. C'était lui que les soldats auraient dû tuer.

Le nouveau seigneur Rahl, disait-on, n'avait rien à voir avec Panis Rahl, ni avec Darken Rahl, un tyran qui avait réussi à être plus cruel et plus injuste que son meurtrier de père. Mais quelle importance ? La vengeance n'en serait pas moins douce…

Si maléfique qu'il fût, Darken Rahl était aveuglé par une obsession. N'étant pas encore prêt à frapper, Hannis Arc lui avait fait un cadeau empoisonné, afin qu'il regarde ailleurs pendant que son pire ennemi fourbissait ses armes. Une boîte d'Orden… Oui, la boîte d'Orden qui était cachée depuis des lustres au cœur des Terres Noires.

L'évêque de Fajin n'avait rien à faire d'un tel artefact. Très reconnaissant, Darken Rahl lui avait concédé une certaine autonomie et quelques privilèges des plus utiles.

Comme cela se passait souvent, l'obsession de Darken Rahl avait provoqué sa chute. Il avait fini assassiné par son fils, prénommé

Richard. Un Rahl parricide, voilà qui n'avait rien pour étonner Hannis Arc.

Depuis sa prise de pouvoir, Richard Rahl ne s'était pas mêlé des affaires des Terres Noires et il ne leur avait demandé aucun tribut. Là encore, ça ne modifiait rien. De toute façon, il pouvait changer d'avis à tout moment, et imiter ses sinistres ancêtres.

Même s'il s'en abstenait, c'était un Rahl et cela suffisait à sceller son destin.

Le nouveau seigneur Rahl avait conduit l'empire d'haran à la victoire contre un tyran tel que le monde n'en avait jamais connu. Sans en avoir conscience, il avait sauvé Hannis Arc, l'homme qui allait bientôt lui briser l'échine.

Comme son père, Richard Rahl n'avait aucune idée de la puissance d'un homme comme Hannis Arc. S'il avait été moins bon tacticien, l'évêque aurait pu frapper plus tôt, pendant que son ennemi s'acharnait à fédérer l'empire d'haran et à gagner la guerre. Tout ça pour devoir la livrer à sa place, face à l'incroyable sauvagerie de l'Ordre Impérial ?

Plein de sagesse, Hannis Arc s'était tenu à l'écart du conflit, développant ses pouvoirs pendant que Richard Rahl menait une longue et difficile guerre. Histoire de ne pas se faire remarquer, l'évêque avait même envoyé des troupes combattre l'Ordre, comme l'eût fait tout dirigeant loyal à l'empire d'haran.

Se mettant à l'abri du danger, il avait peaufiné ses plans. La guerre terminée, l'heure de se venger de la maison Rahl avait sonné.

Richard Rahl était respecté, admiré et même aimé par des multitudes de gens. C'était un héros, un vainqueur et un chef incontesté. L'évêque s'en félicitait, car la chute n'en serait que plus dure. Du coup, l'irrésistible ascension d'Hannis Arc en paraîtrait plus glorieuse encore.

Mais se contenter de tuer un homme de cette envergure ne suffirait pas. Faire de Richard Rahl un martyr servirait sa gloire et n'aiderait pas Hannis Arc à prendre le pouvoir.

Assassiner un seigneur Rahl aimé de tous puis investir le Palais du Peuple en réclamant la couronne était le plus court chemin vers l'échafaud. Les choses ne pouvaient pas être aussi simples que ça. D'autant plus que l'évêque de la province de Fajin était aux yeux des D'Harans un illustre inconnu.

Personne ne lui obéirait. Pour l'instant, en tout cas.

La première étape était de miner la popularité de Richard Rahl. Semer le doute sur sa capacité à protéger le peuple, avant tout. Puis inciter les gens à ne plus le respecter. Une fois privé de son aura, Richard Rahl s'écroulerait comme un géant aux pieds d'argile.

Dans la panique qui suivrait, les D'Harans, enfin avides de se

libérer du joug de la maison Rahl, seraient heureux de confier leur sort à un homme partageant leurs inquiétudes sur l'avenir.

Pendant que Darken Rahl jouait avec ses ridicules boîtes d'Orden, puis tandis que son fils combattait l'Ordre Impérial, Hannis Arc avait inlassablement travaillé au grand dessein qui justifiait son existence : renverser la maison Rahl et prendre sa place. Et comme toujours, sa patience avait été récompensée.

Désormais, le triomphe était à portée de main.

— Ne t'inquiète pas, Mohler, dit Hannis Arc au scribe qui n'avait pas bougé, le laissant méditer tout son soûl. Je dirigerai l'empire, et ce jour viendra plus vite que nous l'espérions. Les rouages du changement se sont mis en mouvement, et sur le plateau de jeu, toutes les pièces sont en place. Plus rien ne m'arrêtera. La maison Rahl sera bientôt vaincue.

— Les prophéties sont de votre côté, maître. Et le Créateur aussi, j'en suis sûr. S'Il vous a protégé, le jour du meurtre de vos parents, c'est parce qu'Il avait un grand destin en réserve pour vous. Depuis, Il a favorisé votre ascension et éliminé bien des obstacles qui se dressaient sur votre chemin. Maintenant que la destination finale est proche, Il ne vous abandonnera pas.

— À travers les prophéties, Il nous annonce qu'il en sera ainsi.

— J'attends avec impatience que les ténèbres se déchirent une nouvelle fois, ainsi que les prophéties nous l'annoncent.

Hannis Arc se demanda ce qu'aurait pensé Mohler, s'il avait su que les ténèbres s'étaient déjà déchirées… au cœur même du fief ennemi.

Mais comment aurait-il pu se douter que les sept familières, blotties les unes contre les autres, au plafond, voyaient et entendaient tout ? Et qu'elles répéteraient fidèlement chaque mot à la Pythie-Silence ?

— Vous serez bientôt le maître de D'Hara, évêque. Oui, vous dirigerez l'empire.

Chapitre 37

Avant de sortir, Mohler ne leva pas la tête pour croiser le regard de la femme aux yeux bleus campée près de la porte. Très peu de gens avaient le courage de la regarder en face. Très peu, vraiment…

Alors que le vieux scribe refermait la porte derrière lui, Hannis Arc s'en retourna jusqu'à son bureau. Tandis qu'il relevait l'ourlet de sa longue tunique, histoire de la froisser le moins possible en s'asseyant dans un fauteuil confortable, il regarda les Sept dériver lentement vers lui.

Leur robe vaporeuse était nimbée d'une aura bleue surnaturelle. Le tissu éthéré ondulant sans cesse, Hannis Arc, en les regardant avancer sans vraiment bouger, eut l'impression que les familières évoluaient dans un autre monde – peut-être un autre plan – où soufflait en permanence une agréable brise.

Vues de loin, les sept créatures semblaient à la fois élégantes et amicales. Entités composées de lumière et d'air plus que d'os et de chair, elles ressemblaient à s'y méprendre à des esprits du bien.

Mais elles n'en étaient pas. Et de très loin !

Six d'entre elles se déplaçaient ensemble, se laissant paresseusement dériver. La septième approchait par l'autre côté du bureau.

Lorsqu'elle se pencha vers lui, Hannis Arc put voir son visage dans les profondeurs de sa capuche. Un visage ridé, grêlé de petite vérole et constellé de verrues. Un instant, il eut une vue parfaite sur les ignobles replis de peau et les yeux couleur de jaune d'œuf pourri.

La créature eut un sourire pervers chargé de haine et de malveillance.

Hannis Arc n'en fut nullement intimidé. Bien au contraire, il s'indigna qu'on lui montre si peu de respect, et ne chercha pas à cacher son mécontentement lorsqu'il parla :

— Jit a-t-elle achevé les missions que je lui ai confiées ?

La familière posa une main tavelée sur le bureau et se pencha davantage vers l'évêque. Avec ses longs ongles recourbés, sa peau parcheminée et ses doigts squelettiques, cette main évoquait irrésistiblement une serre.

La familière était assez proche d'Hannis Arc pour que la peur le paralyse. Mais ce qui aurait marché avec n'importe qui d'autre ne fonctionnait pas avec lui. La familière ne le troublait pas le moins du monde.

— Tu as osé nous convoquer ? siffla-t-elle. Et exiger des comptes de notre maîtresse ?

Hannis Arc abattit son bras avec toute la force dont il était capable. Le couteau qu'il tenait traversa la main de la familière, la clouant au bureau.

La créature poussa un hurlement qui parut assez fort et aigu pour casser les vitres de tous les rayonnages et fissurer les murs de pierre sur l'entier périmètre de la salle.

Le genre de cri, songea Hannis Arc, qui devait sortir de la gorge des malheureux traînés contre leur gré dans le royaume des morts. Un appel désespéré sorti d'un cauchemar pour se répercuter à l'infini dans le monde des vivants.

Les six autres familières battirent furieusement des bras. Puis elles vinrent se masser autour de leur compagne piégée, exprimant leur surprise et leur indignation dans une langue qui évoquait les trilles d'un oiseau – ou plutôt, les caquètements d'une volaille.

— Tu es surprise ? demanda Hannis Arc, un sourcil levé. Étonnée qu'une lame fabriquée par un vulgaire mortel puisse te blesser ?

Tout en essayant de dégager sa main, la familière poussa un nouveau cri assez puissant pour réveiller tous les morts de l'histoire. Ses lèvres bleuâtres se retroussèrent, révélant des crocs menaçants.

Cette tactique ne lui servit à rien.

Alors que le bureau, pourtant très lourd, tremblait sur ses pieds à chaque tentative de la créature pour se libérer, ses compagnes entreprirent de lui tourner autour en signe de solidarité indignée. Lorsqu'elles décidèrent de la saisir par les bras pour l'aider à se dégager, le couteau leur envoya une décharge d'énergie qui les força à reculer en couinant.

— Qu'as-tu fait ? demanda la familière prisonnière.

— Je t'ai clouée au bureau… Ce n'est pas dur à voir.

— Comment as-tu réussi ça ?

— Pour l'instant, ça devrait être le cadet de tes soucis. Si tu tiens à ta peau, tu ferais mieux de reconnaître que je ne suis pas un vulgaire mortel. Du coup, il serait judicieux de me manifester un profond respect. Comme tu viens de le découvrir, j'ai le pouvoir de dominer les misérables mangeuses de lézards comme tes sœurs et toi. Et j'ai la même chose en réserve pour votre maîtresse.

Une lueur de désarroi passa dans le regard haineux de la créature.

Hannis Arc eut un rictus mauvais.

— La Pythie-Silence ne vous l'a pas signalé lorsqu'elle vous a arrachées à la terre pour que vous la serviez ? Au fond, elle avait peut-être ses raisons… Qui sait ? la vermine comme vous n'a peut-être aucune importance à ses yeux.

— Tu souffriras atrocement à cause de ce que tu as osé me faire !

— Je viens de te conseiller le respect, et voilà que tu me menaces ?

Saisissant le manche de la hache qu'il avait dissimulée sous son bureau, comme le couteau, Hannis Arc se pencha vers la familière.

— Pour cet outrage, tu vas perdre ta main. Encore une menace, et c'est ta vie que tu perdras !

L'évêque sortit le bras de sous son bureau et frappa. Un seul coup, net et précis, qui trancha la main de la créature au niveau du poignet.

Libérée, la familière tourbillonna follement dans la pièce, folle de douleur. Heurtant les murs, elle renversa un rayonnage et brisa la vitre d'une des bibliothèques.

L'immonde main resta clouée au bureau et continua un moment à trembler convulsivement.

— Regarde, lança Hannis Arc, tu perds de ton précieux sang un peu partout ! Comme c'est triste…

Les six autres familières reculèrent, croyant se mettre en sécurité. Soudain, elles paraissaient beaucoup moins arrogantes.

La créature blessée s'immobilisa enfin et foudroya l'évêque du regard tout en massant son moignon. Pliant un index, Hannis Arc la força à s'approcher de lui. À contrecœur, elle obéit, la colère et la peur enlaidissant encore l'horrible masque qui lui tenait lieu de visage. Malgré sa fureur et ses réticences, nota Hannis Arc, elle lui avait obéi.

En d'autres termes, elle commençait à le respecter.

— Ne me menace plus jamais, lâcha-t-il. Tu as compris ?

La familière baissa les yeux sur sa main, qui ne bougeait plus.

— Oui…

— Alors, maintenant, réponds-moi : ta maîtresse a-t-elle achevé ses missions ?

— Elle a espionné les gens que tu lui as désignés. En revanche, elle attend encore l'être qu'elle a convoqué. Mais les chiens le pousseront vers elle. (Levant sa main intacte, la familière braqua un index accusateur sur l'évêque.) Quand il arrivera, elle aura achevé ses missions, et elle sera débarrassée de toi.

— Elle vit sur mon territoire… Si elle ne m'obéit pas, elle ne bénéficiera plus de ma protection.

— Jit n'a pas besoin que tu la protèges !

— Sans mon aide, la trace de Kharga ne sera plus un refuge sûr contre les Demi-Hommes. Elle figurera tôt ou tard à leur menu, et vous sept aussi.

— Les Demi-Hommes ? Ils n'existent pas ! C'est une antique légende, rien de plus.

— Détrompe-toi, les Demi-Hommes existent. Sais-tu qu'ils fabriquent des armes extraordinaires efficaces même contre les morts ?

— Des foutaises !

— Et selon toi, d'où me vient le couteau qui a cloué ta main au bureau ?

La familière regarda de nouveau la partie de son corps à jamais perdue, puis elle braqua sur Hannis Arc des yeux brûlants de haine.

— Les Demi-Hommes ne sont pas une menace pour notre maîtresse, ni pour nous, dit-elle, recouvrant son arrogance. Même s'ils existent, ils sont coincés derrière le mur du Nord depuis des millénaires.

— Rectification : ils étaient coincés.

— Un vil mensonge ! Ils sont incapables d'ouvrir une brèche dans le mur du Nord.

— Ce ne sera pas nécessaire… Je suis passé de l'autre côté du mur, j'ai marché parmi eux et nous avons parlé. Au terme de nos conversations, ils ont décidé de me jurer allégeance. En conséquence, je leur ai ouvert le portail. Désormais, ils rôdent dans les Terres Noires. Mais c'est moi qui choisis leurs proies et leur territoire de chasse.

La familière dévisagea un moment l'évêque.

— Penser que tu peux les contrôler est une grossière erreur.

— C'est Jit, pas moi, qui devrait avoir peur de commettre une grossière erreur.

— Jit peut se protéger ! Elle n'a pas besoin de toi, et nous non plus ! Les Demi-Hommes ne s'aventureront pas chez nous. Ils auront peur de Jit, comme ils redoutaient le mur. Ils ne prendront pas ce risque…

En signe de solidarité, les six autres familières vinrent se placer derrière leur compagne.

— Es-tu passée de l'autre côté du mur ?

Une question dont Hannis Arc connaissait la réponse. Pendant des millénaires, le mur du Nord avait été infranchissable des deux côtés.

— Tu ne sais rien sur les Demi-Hommes, et ta maîtresse non plus. N'ayez pas l'arrogance de croire le contraire.

Hannis Arc dégagea la hache du bois et la brandit.

— Ils ne chassent pas sur votre territoire parce que je le leur ai interdit. Si je change d'avis, ils se réjouiront, surtout si je leur promets un succulent ragoût de liches puantes !

Les sept familières reculèrent. Prudentes, elles se gardèrent de tout commentaire.

— La Pythie-Silence, vous sept, les peuples des Terres Noires et les Demi-Hommes, vous êtes tous mes sujets ! Je dicte la loi et vous me devez une indéfectible loyauté. À ces conditions, vous continuerez à jouir de vos privilèges.

La curiosité d'une des familières lui fit oublier la prudence.

— Quels privilèges ?

— Eh bien, pour commencer, le privilège de vivre, bien entendu.

Aucune des créatures n'eut envie de demander des précisions.

— Dites à Jit qu'elle a intérêt à m'obéir. Répétez-lui chacun de mes mots. Ajoutez qu'elle devrait s'assurer que ses familières ne me manquent pas de respect. Sinon, vous n'aurez bientôt plus de mains pour continuer à la nourrir.

Les Sept reculèrent de nouveau, puis elles se détournèrent pour partir.

— Nous exécuterons tes ordres, évêque, dit la manchote. Notre maîtresse entendra chacun de tes mots.

— J'y compte bien.

Hannis Arc regarda les sept familières sortir par les fissures du chambranle de la porte. Comme Mohler, elles évitèrent soigneusement de croiser le regard de la femme aux yeux bleus.

Hannis Arc bouillait toujours de rage. Il redresserait tous les torts, comme il se l'était juré. Lorsqu'il se vengerait enfin de la maison Rahl, l'esprit de son père le verrait agir depuis le royaume des morts.

Une nouvelle ère commençait en D'Hara. Le règne des ténèbres imposé par les Rahl n'en avait plus pour très longtemps.

Richard Rahl perdrait d'abord le pouvoir, puis tout le reste lui serait impitoyablement arraché. Hannis Arc en faisait son affaire. Ensuite, le peuple terrorisé réclamerait à cor et à cri un nouveau chef.

La justice serait enfin rendue.

L'évêque retira le couteau du bois, la main morte restant piquée sur la lame. Se tournant vers la femme aux yeux bleus, il souffla :

— Veux-tu bien me débarrasser de ça ?

La femme en uniforme de cuir rouge approcha du bureau. Mais quand elle voulut saisir le couteau, Hannis Arc se ravisa.

— Non, j'ai une meilleure idée… Pose cette horreur sur un rayonnage, bien à la vue de mes visiteurs.

— Avec plaisir, seigneur Arc.

Chapitre 38

Étouffant un bâillement, Richard leva les yeux de sa feuille de parchemin pour regarder Zedd entrer dans la bibliothèque. La lumière de l'aube filtrait déjà des fenêtres – la nuit avait passé comme un songe…

L'étrange tempête s'était calmée. Mais à l'évidence, elle avait été le héraut de problèmes beaucoup plus graves.

Richard ne doutait plus que des ennuis se profilaient. Mais de quelle nature ? Il n'en savait rien, et cette ignorance le minait, comme ça lui était souvent arrivé durant la guerre.

Le gamin sur le marché, la tempête, les morts étranges, les prophéties bizarres, le retour à la vie d'une machine si longtemps oubliée… Il ne pouvait pas s'agir de coïncidences ! En règle générale, celles-ci n'existaient pas, dès qu'il était concerné.

La machine l'inquiétait plus que tout le reste. Il aurait juré qu'elle était au centre de tout, et la traduction des bandes de métal confirmait cette intuition.

Depuis la découverte fondamentale – l'inversion des symboles –, la traduction des bandes s'avérait assez facile, même s'il s'agissait d'un travail fastidieux. Plus il glanait d'informations, et plus l'inquiétude du Sourcier grandissait.

Alors qu'il regardait son grand-père traverser la salle, Richard remarqua que son pas manquait de vigueur. À cet instant précis, Zedd ressemblait à un vieil homme épuisé. Le visage grisâtre, lui aussi devait s'interroger sur les nouveaux drames qui menaçaient. Peut-être parce que c'était l'épreuve de trop, il semblait avoir perdu l'enthousiasme presque enfantin qui avait si longtemps fait sa force. Plus encore que le reste, ce détail confirma à Richard que la situation était gravissime.

Baissant les yeux sur le livre posé à côté de sa feuille de parchemin, il tapota un paragraphe pour attirer l'attention de Berdine.

— Regarde le premier symbole…, dit-il. C'est celui que nous cherchons. Que donne-t-il, une fois remis à l'endroit ?

Berdine lut en silence le commentaire en haut d'haran.

— C'est en rapport avec la notion de « chute ».

Le langage de la Création lui devenant de plus en plus familier, Richard commençait à deviner le sens de bien des symboles. Il avait demandé l'avis de Berdine pour confirmer ses pires appréhensions. Et

bien sûr, elle l'avait fait…

— C'est le dernier symbole, donc il…

— Il clôt l'action accomplie par le sujet, marmonna Berdine.

Elle n'en était pas encore à la conclusion que venait de tirer le Sourcier. Après avoir inscrit le symbole sur sa feuille de parchemin, elle entreprit de feuilleter le livre.

— Il me faut ce fichu sujet !

Richard tapota une des bandes de métal.

— Là… Si tout est à l'envers, c'est là qu'est le sujet.

Zedd s'immobilisa devant la table de travail et se pencha pour tenter de voir ce que venait d'écrire Berdine.

— Que consignes-tu là ?

— La traduction de ce qui est écrit sur les bandes, répondit Richard. Comment va Kahlan ? Tu as pu soigner sa main ?

— Je suis le Premier Sorcier, non ? (Zedd désigna la feuille de parchemin de Berdine.) Vous avez trouvé comment ça fonctionne ? Les symboles ne sont plus un mystère pour vous ?

— Nous maîtrisons notre sujet, Zedd, et c'est vraiment fascinant. Ces pictogrammes sont une forme incroyablement dense et riche de langage. Là où il nous faut plusieurs phrases, voire plusieurs paragraphes, pour exprimer une idée, le langage de la Création n'a besoin que de quelques emblèmes. Sur une dizaine de bandes peuvent figurer une très longue histoire ou des centaines d'informations précises. La concision poussée à ce point confine au génie.

Richard n'en était pas à ses débuts en matière d'étude des emblèmes. Il avait un talent inné pour les comprendre, les analyser et saisir leur fonction dans une toile magique. Désormais, il semblait évident que tous les symboles qu'il avait étudiés jusque-là avaient pour origine le langage de la Création. En d'autres termes, il y avait beau temps qu'il apprenait cette langue sans le savoir.

Une fois qu'il avait compris comment utiliser le lexique, commençant à traduire les symboles, une routine s'était mise en place. Au milieu de la nuit, un déclic s'était produit, et depuis il évoluait avec une relative facilité dans un domaine qui n'était pas vraiment nouveau pour lui. Comme s'il avait poussé une porte dont il ignorait l'existence, mais dont il aurait été de tout temps destiné à franchir le seuil. Tout son savoir antérieur l'avait alors aidé à aller beaucoup plus vite dans l'acquisition et la maîtrise d'un nouveau langage.

En réalité, ça ressemblait plus à l'apprentissage d'un dialecte que d'une langue. En conséquence, le Sourcier n'avait presque plus besoin du lexique pour comprendre les symboles.

Zedd s'empara d'une bande et la regarda fixement, comme s'il avait lui aussi eu une révélation. Mais ce n'était pas le cas.

— Que dit cette bande, mon garçon ?

— « Le toit va s'écrouler », voilà ce qu'elle dit.

— Pardon ? Comme la prophétie de la devineresse aveugle ? Cette Sabella que tu as rencontrée dans les couloirs ?

— Exactement !

— Après que le gamin malade vous a mis en garde contre les ténèbres ?

— Tout à fait !

— Le garçon qui délirait, selon toi ?

— Nous avons cru qu'il délirait, mais c'était sans doute une erreur… Après l'avoir rencontré, j'ai obtenu de Sabella et de Lauretta deux prophéties très semblables qui sont à présent confirmées par la machine. Le gamin a dit autre chose que nous avons également pris pour du délire : « Il me trouvera… Je sais qu'il me trouvera. »

— Typique d'un malade qui délire à cause de la fièvre…

Richard s'empara d'une autre bande.

— Cette bande était tout en bas de la pile, à l'intérieur de la machine. C'est donc la première qu'elle a gravée depuis qu'elle s'est réveillée de son long sommeil. Quand je l'ai traduite, j'ai failli ne pas en croire mes yeux. Tu sais ce qu'elle dit ? « Il me trouvera. »

— D'après toi, la machine a prédit que tu la trouverais ?

— Qu'en penses-tu ?

— Tu es sûr de ta traduction ?

Richard jeta un coup d'œil vers la porte. Nathan venait d'entrer, et il semblait aussi morose que Zedd.

— Maintenant que j'ai la clé, il n'y a aucun doute possible. (Richard prit une autre bande.) Sur celle-là, je croyais qu'il y avait exclusivement le symbole du feu. Eh bien, je ne me trompais pas : la traduction en haut d'haran est tout simplement le mot « feu ».

— Feu ? lança Nathan en approchant. Qu'y a-t-il avec le feu ?

Zedd s'empara de la bande que tenait Richard et la montra au prophète.

— La traduction confirme l'intuition de Richard. C'est le mot « feu ».

Derrière Nathan, Richard vit Lauretta entrer à son tour, une énorme pile de documents sur les bras. Deux soldats la suivaient, eux aussi chargés comme des baudets. Aider Lauretta à transférer toutes ses prophéties dans la bibliothèque n'allait pas être une sinécure pour les deux hommes.

Le Sourcier fut ravi de constater que la vieille ermite avait accepté son invitation.

— Feu ? grogna Nathan.

— C'est ça, oui, confirma Richard. Une autre dit : « Il me

trouvera », et ce sont mot pour mot les propos du gamin malade. La troisième bande annonce que le toit va s'écrouler, comme Lauretta et Sabella me l'ont prédit.

Nathan s'immobilisa, les poings plaqués sur les hanches.

— Je suis ici à cause de Sabella, justement…

— Vraiment ? Que lui arrive-t-il ?

— Elle crée des problèmes… Quelques invités de marque sont allés la voir pour entendre ses prophéties. Ils continuent de vouloir connaître ce que l'avenir leur réserve.

— Fantastique…, soupira Richard. Et que leur a-t-elle révélé ?

— Un seul mot : feu !

— Pardon ?

— Elle n'a dit qu'un mot, Richard. Les invités sont allés le répéter aux autres représentants. C'est la panique, parce qu'ils redoutent qu'un incendie dévaste le palais. Plusieurs émissaires se sont réveillés en pleine nuit, sortant de leur chambre en tenue légère, parce qu'ils avaient rêvé à des flammes.

— Voilà qui est curieux…, marmonna Zedd.

Du coin de l'œil, Richard vit que Lauretta courait vers lui en agitant une feuille de parchemin.

— Seigneur Rahl ! Seigneur Rahl ! Je suis si contente de vous trouver ici !

Richard se leva lentement.

— Que se passe-t-il ?

Lauretta s'arrêta, le souffle court, et tendit sa feuille au Sourcier.

— J'ai une autre prophétie pour vous… Je l'ai rédigée, comme d'habitude… Je voulais l'archiver jusqu'à notre prochaine rencontre, mais comme vous êtes là…

Richard prit la feuille et la déplia. Dessus, il n'y avait qu'un seul mot.

« Feu » !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Zedd.

Richard lui tendit la prophétie. Dès qu'il l'eut regardée, le vieux sorcier écarquilla les yeux.

— Femme, tu as idée de ce que ça signifie ? demanda-t-il en transmettant la feuille à Nathan.

Lauretta secoua la tête.

— Comme Sabella…, murmura le prophète.

— Et toi, mon garçon, tu as une idée ?

— Eh bien, j'ai peur que…

Richard se tut, une idée lui glaçant les sangs. Après avoir jeté sa plume sur la table, il courut vers la porte.

— Suivez-moi ! cria-t-il. Je sais ce que ça veut dire ! Et j'ai deviné

où prendra le feu.

Zedd, Nathan et Berdine emboîtèrent le pas au Sourcier. Malgré ses vieilles jambes, Lauretta suivit le mouvement.

Chapitre 39

Tandis qu'il courait dans le couloir de service, Richard commença à sentir la fumée. Dans la forêt, quand elle provenait d'un feu de camp, cette odeur était une promesse de chaleur et de sécurité. Dans un complexe bâti par l'homme, elle annonçait au contraire d'effroyables désastres.

Berdine saisit son seigneur par la manche pour l'empêcher de prendre trop d'avance. Dès qu'il y avait le moindre danger, toutes les Mord-Sith avaient le même réflexe : rester le plus près possible de Richard. Oubliant sa paisible personnalité d'érudite, Berdine redevenait dans les moments de crise une femme en rouge au moins aussi impitoyable que les autres. En courant, elle faisait de temps en temps voler son Agiel dans sa paume, comme pour s'assurer qu'il était bien là.

Au bout d'un couloir, derrière un rideau de fumée, Richard vit des soldats de la Première Phalange accourir avec des seaux. Dans leur précipitation, ils renversaient une partie de l'eau sur le sol.

Réveillées par le vacarme, plusieurs femmes se tenaient sur le seuil de leur porte et regardaient passer les sauveteurs.

— Où sommes-nous ? demanda Nathan lorsqu'il rattrapa Richard, Zedd sur les talons.

— Dans le quartier de Lauretta. Et il y a le feu chez elle.

À bout de souffle, Lauretta fut obligée de s'arrêter. Rouge comme une pivoine à cause de l'effort, elle tenta d'aspirer un peu d'air.

— Mon chez-moi ! gémit-elle en se prenant la tête à deux mains. Mes prophéties !

Un soldat défonça la porte d'un coup de pied. Une fumée noire jaillit du fief de la pauvre Lauretta. L'incendie faisait déjà des ravages, et il fallait avant tout l'empêcher de se propager aux autres appartements.

Les soldats vidèrent leurs seaux, mais Richard comprit que ça ne suffirait pas. Les flammes étaient bien trop vives.

Devant ce spectacle, Lauretta perdit toute raison.

— Non ! Non ! cria-t-elle. Ils vont détruire mes prophéties !

Le Sourcier n'eut pas le cœur de dire à la vieille femme que le feu s'en était déjà chargé. La prenant par le bras, il l'empêcha d'avancer davantage. Si on la laissait faire, elle brûlerait vive en essayant en vain de sauver ses prédictions. Ou mourrait à cause de la fumée avant

même de les avoir atteintes…

Même à bonne distance, la chaleur était terrible. Et même si le palais était principalement en pierre, il y avait les planchers et les poutres en bois… Pour éviter une catastrophe, il fallait éteindre au plus vite l'incendie.

D'autres soldats vinrent jeter des seaux d'eau dans l'appartement. Pour ne pas être brûlés, ils détournaient la tête, accomplissaient leur mission et s'écartaient le plus vite possible. Comme pour se moquer d'eux, des flammes jaillissaient de la porte.

Richard ne s'était pas trompé : les seaux d'eau ne suffiraient pas.

Zedd l'avait compris aussi. Dépassant Richard, il traversa le rideau de fumée et vint se camper devant la demeure de Lauretta. Après avoir fait signe aux soldats de s'écarter, il tendit un bras vers la porte d'où sourdaient de plus en plus de flammes et de fumée.

Richard vit l'air onduler devant le vieil homme, renvoyant la fumée là d'où elle venait. Mais de nouvelles flammes jaillirent, comme si elles voulaient chasser le sorcier.

De fait, Zedd fut contraint à reculer.

— Fichtre et foutre ! Mon don est trop faible dans ce maudit palais !

Nathan vint prêter main-forte au Premier Sorcier.

Comme Zedd, le prophète n'eut aucun mal à repousser la fumée. Et face à lui, les flammes durent battre en retraite.

Nathan étant un Rahl, son don se trouvait renforcé par le sortilège très particulier en vigueur dans le palais. Les paumes orientées vers l'incendie, il avança inexorablement, forçant les flammes à reculer encore. Puis ses mains s'écartèrent l'une de l'autre en un grand geste circulaire.

Sans cesser de tenir Lauretta, Richard regarda son ancêtre isoler l'appartement du reste du palais, puis étouffer l'incendie à sa source. Lorsque ce fut fait, il tissa une toile spéciale qui fit très rapidement refroidir ce qu'il restait du fief de Lauretta.

Quand Nathan entra dans la demeure dévastée, histoire de s'assurer que le danger était passé, Richard lâcha Lauretta. En larmes, elle se précipita dans le sillage du prophète.

— Mes prédictions ! Créateur bien-aimé, mes prédictions sont détruites !

Richard approcha et vit que la vieille femme ne se trompait pas. Quelques piles avaient survécu, dans les coins, mais ça ne représentait pas le centième du « trésor » de Lauretta.

— Je n'ai plus rien…, gémit la vieille femme.

Tombant à genoux, elle plongea les mains dans les cendres.

— Allons, dit Richard, lui tapotant l'épaule, tu en écriras d'autres, Lauretta. La bibliothèque t'est ouverte, tu le sais bien…

Dans le couloir, des curieux tentaient de voir ce qui se passait. Beaucoup se couvraient le nez et la bouche pour les protéger de la fumée.

Dans cette foule, Richard reconnut plusieurs invités de marque. Tous arboraient une expression sinistre. Après tout, cet incendie était une confirmation de la prophétie qui courait dans le palais depuis la veille.

La foule s'écarta soudain pour laisser passer Cara. Comme si ces gens n'existaient pas, la Mord-Sith marchait avec une tranquille assurance. Quand il s'agissait de fendre une foule, les femmes en rouge n'avaient jamais de difficultés. Surtout lorsqu'elles paraissaient furieuses, comme la garde du corps de Richard.

— Vous allez tous bien ? demanda Cara. (Richard acquiesça.) J'ai entendu dire qu'il y avait des ennuis…

— Les prophéties de Lauretta se sont embrasées, dit Richard.

Dans la foule, il avait reconnu Ludwig Dreier, l'abbé de la province de Fajin. Le visage de marbre, l'homme avança pour se placer au premier rang des spectateurs.

— Il y a des blessés ? demanda-t-il.

— Non, répondit Richard. L'appartement de Lauretta était plein de documents – un vrai piège à feu.

Ludwig jeta un coup d'œil à l'intérieur de la demeure.

— Facile à dire, quand une prophétie l'annonçait !

— Une prophétie venant de qui ?

— La femme aveugle, pour commencer… Mais beaucoup d'autres personnes ont eu une prémonition.

Sondant la foule, Richard vit que la plupart des invités de marque buvaient les paroles de l'abbé.

— Lauretta n'était pas assez prudente avec le feu et son appartement débordait de paperasse. J'ai pensé tout seul que c'était terriblement dangereux, quand je suis passé la voir.

— Peut-être, mais il y avait aussi une prophétie !

— C'est vrai, dit Lauretta en revenant dans le couloir, l'air désespérée. J'ai fait moi-même cette prédiction, et je l'ai transmise au seigneur Rahl. Maintenant, nous savons ce qu'elle voulait dire.

L'abbé se tourna vers Richard, le front plissé.

— On vous a transmis un avertissement et vous ne nous avez rien dit ? Vous avez gardé le secret ?

— Je viens de lui remettre ma prédiction, précisa Lauretta. Dès qu'il l'a lue, il a couru jusqu'ici. Nous n'avons pas eu le temps de prévenir des gens, et nous sommes arrivés trop tard pour sauver mes prophéties.

L'abbé ne capitula pas.

— Il n'empêche, seigneur Rahl, que vous devriez accorder plus

d'importance aux prophéties. En particulier quand la sécurité et la vie de vos sujets sont concernées. Votre devoir est de nous protéger, car face à la magie, nous dépendons entièrement de vous. Les prédictions sont un don du Créateur que vous ne devez pas négliger.

— Le seigneur Rahl est très respectueux des prophéties, intervint Nathan, l'air pas commode du tout.

— Dans ce cas, tout va bien, conclut Ludwig. Il faut juste qu'il continue.

Dans la foule, des murmures approbateurs saluèrent cette déclaration.

Agiel au poing, Cara se campa devant l'abbé.

— Le seigneur Rahl n'a pas besoin qu'on lui donne des leçons, lâcha-t-elle. Il nous protège tous.

Un moyen très clair d'avertir l'abbé qu'il dépassait les bornes.

— Seigneur Rahl, dit quand même Ludwig, votre épée ne vous met pas à l'abri des prophéties. En ce qui concerne l'avenir, votre arme ne nous est d'aucune utilité. La seule défense, ce sont les prédictions dont le Créateur nous a fait cadeau.

— J'en ai assez entendu ! s'écria soudain Richard.

Baissant les yeux, l'abbé fit un pas en arrière, puis il esquissa une révérence.

— Qu'il en soit donc ainsi, seigneur Rahl…, souffla-t-il.

Quand il eut reculé davantage, il se détourna et s'éloigna, suivi par plusieurs invités de marque.

— Permettez-moi de le tuer…, grogna Cara, les yeux rivés sur les omoplates de Dreier.

— Non, laissez-moi m'en charger, fit Berdine. Je manque d'entraînement, ces derniers temps.

— Si ça pouvait être si simple…, soupira Richard.

— Seigneur, murmura Berdine, ça n'est jamais très compliqué…

Alors que la foule se dispersait, Richard secoua la tête.

— On ne préserve pas la paix en tuant des gens.

Les deux Mord-Sith ne cachèrent pas leur scepticisme, mais elles n'insistèrent pas.

— Seigneur Rahl, dit Cara, Benjamin voudrait vous voir. Je lui ai promis de vous conduire au Jardin de la Vie.

Chapitre 40

Lorsqu'il franchit les portes du Jardin de la Vie, passant entre deux haies d'hommes de la Première Phalange, Richard remarqua qu'on avait déjà mis en place des échafaudages. Jouant les équilibristes sur des planches très étroites, certains ouvriers découpaient le métal tordu. Les suivant comme leur ombre, d'autres artisans posaient un nouveau cadre afin que les couvreurs puissent venir installer des plaques de verre.

Sous la fière lumière du soleil, des soldats patrouillaient. Gardant un œil sur les ouvriers qui évoluaient en hauteur, ils surveillaient également l'ouverture béante et obscure, dans le sol.

Alors qu'il avançait, Zedd, Nathan et Cara sur les talons, le Sourcier trouva perturbant que le jardin grouille ainsi de monde. Au fil du temps, il en était venu à considérer ce lieu comme un refuge intime. Ses prédécesseurs avaient dû éprouver la même chose, même s'ils avaient souvent choisi l'endroit pour réaliser des expériences magiques terrifiantes. La plupart du temps, c'était néanmoins un sanctuaire…

Dès qu'il aperçut Richard, Benjamin cessa de converser avec un de ses officiers et courut à sa rencontre. Sur les échafaudages, les ouvriers ne s'interrompirent pas, mais ils ne purent s'empêcher de regarder leur seigneur du coin de l'œil.

— Seigneur Rahl, vous allez bien ? J'ai entendu parler d'un incendie… La Mère Inquisitrice est également très inquiète.

— Je n'ai rien… (Richard désigna Zedd et Nathan, derrière lui.) Heureusement qu'ils étaient là, cela dit…

— Une chance, oui !

— Où est Kahlan, Benjamin ?

— Elle étudie la machine avec Nicci.

Richard se dirigea vers le trou, mais Cara se précipita.

— Benjamin, j'ai dit au seigneur Rahl que tu voulais le voir.

Richard s'immobilisa près du haut de l'échelle mise en place dans la cavité.

— Seigneur, j'ai les informations que vous désiriez.

— Sur la profondeur de la machine ?

Le général acquiesça.

— Pour commencer, vous aviez raison. L'étrange avancée, dans la bibliothèque, a bien pour cause la présence de la machine plusieurs

étages au-dessous du Jardin de la Vie. Les architectes ont dû improviser…

La machine était donc derrière le mur où le livre intitulé *Regula* reposait sur un rayonnage. Voilà qui ouvrait bien des possibilités au sujet du rangement apparemment anarchique des ouvrages. Si les gens avaient ce sentiment, c'était peut-être par ignorance…

Richard tint l'échelle, laissant Zedd et Nathan passer les premiers. Puis il descendit, suivi par Cara et son mari. Au pied de l'échelle, le petit groupe dut contourner un tas de gravats avant de pouvoir gagner le premier escalier.

Après une descente périlleuse, Richard et ses compagnons se retrouvèrent dans la salle secrète éclairée par des globes lumineux. Kahlan sourit dès qu'elle vit son mari – en bonne santé et en un seul morceau !

Campée devant la machine, les bras croisés, Nicci jeta un coup d'œil rapide aux nouveaux venus.

— Pas d'activité ? demanda Richard.

— Le calme plat, répondit Kahlan.

— Cette machine n'a pas émis un bruit ni diffusé la lumière dont tu nous as parlé, dit Nicci, s'arrachant à ses pensées. Elle est aussi inerte que durant ces derniers millénaires.

Zedd frôla le sommet de la machine du bout des doigts et frissonna à ce contact.

— Nathan et moi avons constaté la même chose : calme plat.

Richard n'eut pas le cœur brisé par cette nouvelle. Si la machine se rendormait pour les millénaires à venir, ce ne serait sûrement pas lui qui lui en voudrait.

— Comment va ta main, Kahlan ?

L'Inquisitrice sourit à Zedd.

— Même si son don est affaibli ici, notre Premier Sorcier a fait des merveilles, comme souvent…

Zedd s'empourpra de confusion.

— Guérir des égratignures n'a rien d'un exploit. En revanche, ne me demande pas de te recoller la tête sur les épaules – ni rien d'un peu compliqué, d'ailleurs…

Richard fut soulagé d'avoir un souci en moins.

— Benjamin, tu as donc pu déterminer jusqu'où cette machine s'enfonce dans le palais ?

— Avec mon aide, précisa Cara.

Comme Zedd, elle passa le bout d'un index sur le métal. Une sorte de défi à la menace latente.

— Alors, cette profondeur ?

— Seigneur Rahl, répondit Benjamin, j'ai peur de ne pas pouvoir vous donner une réponse précise… Pour être franc, nous n'avons pas

trouvé le fond de la machine.

— Il y a pourtant des plans en coupe du palais, non ?

— Oui. Grâce à eux, nous avons pu établir que la machine s'enfonce jusque dans les entrailles du palais.

Richard en fut stupéfié. Le Jardin de la Vie était pratiquement le point le plus haut du complexe. Voilà qui faisait une vertigineuse distance…

— Jusqu'en bas ? C'est beaucoup !

— Richard, intervint Kahlan, c'est pire que ça.

— La Mère Inquisitrice a raison, j'en ai bien peur… Après avoir suivi le cheminement de la machine étage après étage, grâce aux plans en coupe, nous avons continué nos recherches dans les tunnels de maintenance des fondations. À l'endroit qui semblait logique, nous avons percé un trou dans le mur. Derrière, il y avait du métal ! Le même que celui de cette machine, bien entendu.

Richard étudia l'étrange machine qui brillait faiblement à la lueur des globes lumineux. Vue de l'extérieur, elle ne donnait pas l'impression d'être si grande que ça. Mais en regardant dedans, il avait déjà eu l'intuition qu'elle était comme un puits sans fond.

— Si elle traverse les fondations et s'enfonce dans le haut plateau, il est impossible d'évaluer sa taille.

Personne ne faisant écho à cette déclaration, Richard dévisagea ses compagnons, les trouvant bien moroses.

— Dites-lui, général, ordonna Nicci.

— Seigneur Rahl, cette machine s'enfonce bien dans le plateau, mais elle ne s'arrête pas là…

— Comment ça ?

— C'est assez compliqué, dit Cara, qui détestait devoir donner de longues explications. Une fois reconstituée la configuration de base – à savoir la manière dont les salles et les escaliers du palais sont en quelque sorte disposés en fonction de la machine –, suivre la « trajectoire » de cet artefact s'est révélé assez simple, surtout avec la précieuse assistance de Zedd et de Nathan. Avant la découverte de la machine, certains détails architecturaux m'ont étonnée, et je ne suis sûrement pas la seule au fil des siècles. À présent, beaucoup de choses paraissent logiques.

— Nous savons depuis toujours que le palais est en réalité un sortilège géant dessiné sur la face du monde, dit Nathan. Le Jardin de la Vie est le noyau de cette toile magique – et l'inviolable coffre-fort où peut être entreposé son pouvoir.

— Vous voulez dire que la machine est dissimulée au cœur même du sortilège ? Qu'elle serait son principe actif, en quelque sorte ?

— Je n'irai pas jusque-là… Pour que le sortilège soit actif, il est essentiel que son noyau ne souffre d'aucune rupture de continuité.

Cela implique une disposition très rigoureuse des salles, des escaliers et des couloirs, et ce à tous les étages du complexe. Tout paraît organisé autour de la machine, mais en réalité, le but est d'assurer l'intégrité du noyau.

Pensif, Richard se concentrait pour imaginer la forme terriblement complexe du sortilège. Tout cela était directement lié à la science des emblèmes, un domaine qu'il maîtrisait de mieux en mieux. Du coup, il comprenait le concept, au moins en théorie.

— C'est logique, dit-il, pensant tout haut. Il faut respecter l'axe vertical du construct. Une toile magique n'a pas deux dimensions, mais trois. Une rupture de continuité verticale aurait sur le champ de protection le même effet qu'un corridor coupant en deux le Jardin de la Vie… Le sortilège a une dimension verticale et la configuration des salles et des couloirs, sur toute la hauteur du complexe, est un moyen de protéger et d'isoler le noyau.

— C'est ça, dit Nicci. Et la machine s'enfonce au cœur de cette cheminée naturelle.

Le mot « cheminée » fit à Richard l'effet d'un déclic.

— La cohérence axiale verticale du sortilège a été structurée à partir du bas – exactement comme on construit une cheminée. Voilà pourquoi le chemin qui conduit du pied du haut plateau jusqu'au palais décrit une gigantesque spirale. Ce n'est pas perceptible aisément, à cause des dimensions impliquées, mais on accède au palais par une sorte d'escalier en colimaçon.

— C'est bien ça, confirma Cara. Et la configuration interne du complexe reprend ce concept géométrique. Quand on a saisi ça, se représenter l'ensemble plateau-palais devient relativement simple.

Richard n'aurait jamais cru entendre un jour une Mord-Sith parler ainsi de la magie et la juger « relativement simple ».

— Dois-je comprendre que la machine traverse tout le palais, dans le sens vertical, jusqu'au niveau du sol du sommet du haut plateau ?

— Non, dit Cara, c'est pire que ça… Une fois que nous avons défini la forme géométrique, Zedd et Nathan nous ayant montré comment devait être dessiné le sortilège, nous avons pu repérer à tous les niveaux du palais l'axe vertical qui contient la machine. Et cet axe central, comme je l'ai déjà dit, se retrouve à l'intérieur du haut plateau.

— Mais vous n'avez pas pu percer les murs, à cet endroit, pour vérifier la présence de la machine. Du coup, vous ne pouvez pas affirmer qu'elle s'enfonce aussi au cœur du plateau.

— Percer n'était pas nécessaire, dit Benjamin.

— J'ai envoyé Nyda et quelques autres Mord-Sith, munies de notre carte, explorer les catacombes du haut plateau avec Benjamin. Cette

expédition a repéré la même configuration que sur toute la hauteur du complexe et du plateau. Un noyau identique, et des protections similaires.

— C'est normal, admit Richard. C'est lié à la dimension verticale du Jardin de la Vie – en d'autres termes, du champ de protection – et à la nécessité de n'avoir aucune rupture de continuité. Si on pouvait saboter le construct par en dessous, il n'aurait aucune valeur.

— C'est dans ces catacombes, intervint Benjamin, que Nyda et moi avons percé un autre tunnel d'inspection. Et rencontré le même obstacle métallique – en d'autres termes, un côté de cette machine !

Sidéré, Richard en eut la tête qui tournait. La réalité dépassait ses plus folles hypothèses. Non contente de traverser tout le palais, la machine continuait son « chemin » à travers le haut plateau, puis elle s'enfonçait carrément dans les plaines d'Azrith.

Chapitre 41

Richard tenta d'assimiler toutes ces informations, mais il ne parvint pas à leur trouver un sens. Qu'était donc cette machine ? Qui l'avait fabriquée ? Pourquoi était-elle restée si longtemps cachée ?

Plus grave encore : Pourquoi était-elle revenue soudain à la vie ?

Bien entendu – et quel qu'ait été son usage jadis –, on pouvait imaginer que la machine, brusquement devenue inutile, avait été emmurée et oubliée. Considérant sa taille, on pouvait comprendre qu'on ait à l'époque renoncé à la démonter.

Mais il y avait une autre possibilité : parce qu'elle était une source permanente de problèmes, on avait emmuré cette fichue machine, et fait en sorte qu'il ne reste aucune trace de son existence. Les prophéties étaient bien connues pour semer le trouble dans la vie des hommes. Et la manière dont elles leur étaient transmises ne changeait rien à cette constatation… Bref, les oracles mécaniques ne valaient peut-être pas mieux que les autres.

Rien de tout ça n'expliquait le récent réveil de la machine.

Conscient qu'il était incapable pour l'instant de répondre à ces questions, Richard se tourna vers son grand-père :

— Qu'as-tu à me dire sur la nature de cette machine ?

Zedd parut à la fois agacé et… penaud. Avant de répondre, il regarda Nicci et Nathan.

— Rien du tout, j'en ai peur.

Le genre de phrase que Richard n'aurait jamais cru entendre sortir de la bouche du vieil homme.

— Comment ça, rien du tout ? Tu as bien dû glaner quelques informations !

— Désolé, mais ce n'est pas le cas.

— Zedd, cette machine est liée à la magie. Tu devrais au moins pouvoir nous dire quelque chose sur le pouvoir qu'elle utilise – ou qui se sert d'elle.

— Magie, magie, magie…, répéta le vieux sorcier, une main posée sur la machine. C'est toi qui le dis, mon garçon ! Nous n'avons rien détecté. Cet engin de malheur est resté aussi silencieux que le tombeau où il repose. Pour le moment, ce n'est rien de plus pour nous qu'un ensemble de rouages, de manettes, d'engrenages et d'axes. Nous avons regardé à l'intérieur, mais ça ne nous a rien appris. Toutes les pièces semblent être composées du métal le plus ordinaire qui soit.

Richard se passa nerveusement la main dans les cheveux.

— Alors, quelle force a mis les rouages en mouvement, quand Kahlan et moi avons découvert la machine ?

Agacé, Zedd haussa les épaules.

— Nous avons tout tenté pour la remettre en marche ou obtenir au minimum une réaction. En vain, mon garçon. Ensuite, les filaments de pouvoir, les sorts analytiques et les sondes magiques ne nous ont rien appris.

— C'est peut-être parce que ton pouvoir est affaibli, ici…

— Le palais n'a aucun effet négatif sur *mon* pouvoir, puisque je suis un Rahl, dit Nathan. Pourtant, je n'ai pas mieux réussi que Zedd.

Richard se tourna vers Nicci. Capable d'utiliser la Magie Soustractive, elle était très différente des deux vieillards. Avec un peu de chance, elle aurait détecté des indices magiques qu'ils n'étaient pas en mesure de remarquer.

— Nicci, toi, tu devrais pouvoir…

La magicienne secoua la tête avant que Richard ait fini sa phrase.

— Je signe la déclaration de Zedd. Comme Nathan et lui, je n'ai détecté aucune magie. Kahlan m'a raconté ce qui s'est passé après la découverte de la machine. La fente où vous avez trouvé des bandes est vide. Il n'y a plus eu aucune « production ».

— D'accord, d'accord… Mais quelle force alimente cet engin ?

— L'alimente pour quoi faire ? Aucun rouage n'a tourné depuis ta première visite ici. Il n'y a pas davantage eu de lumière. La machine est inerte et silencieuse, comme elle l'était sans doute depuis des lustres.

— Nicci, toutes les pièces bougeaient et il y avait une étrange lumière !

— Je suis témoin, rappela Kahlan. Nous n'avons pas pu imaginer ça tous les deux.

— Nous ne le prétendons pas, dit Zedd en retirant sa main du sommet de la machine. Mais nous n'avons rien vu, et tant qu'il en sera ainsi nous ne pourrons rien dire.

En réalité, Richard était soulagé que la machine n'ait plus rien produit. Ça leur faisait un souci de moins, et quand on se débattait contre les prophéties, c'était toujours bon à prendre.

Le Sourcier posa une main sur le sommet de la machine.

Aussitôt, toutes les pièces se mirent en mouvement, faisant trembler le sol. La lumière jaillit, projetant un emblème au plafond. Le même que d'habitude, bien entendu…

Zedd et Nathan se penchèrent pour mieux voir par le hublot.

Criant assez fort pour couvrir le vacarme, Zedd désigna les rouages géants.

— Regardez ! Une bande de métal se déplace dans le mécanisme,

exactement comme Richard nous l'a dit.

Nicci posa les deux mains à plat contre le monstre de métal, sans doute pour tenter de sentir son pouvoir.

Mais elle dut les retirer et ne put étouffer un petit cri de douleur.

— Un champ de force de protection…, souffla la magicienne.

Échaudé, Zedd toucha le métal du bout des doigts. Lui aussi dut retirer sa main, et il la secoua comme s'il venait de se brûler.

— Fichtre et foutre ! Nicci a raison !

— Là ! s'écria Nathan, désignant le hublot en prenant garde à ne pas le toucher. La bande passe dans la lumière.

Alors que les deux vieillards se penchaient de nouveau pour mieux voir, des fragments d'emblèmes, projetés par la lumière, dansèrent sur leur visage.

La bande tomba dans la fente.

— Attention, prévint Richard, elle est très chaude !

Zedd s'humecta les doigts, saisit la bande et la jeta sur le sommet de la machine.

Richard vit aussitôt les emblèmes fraîchement gravés dans le métal. Du bout d'un index, il orienta la bande pour avoir un meilleur angle de vision.

— Tu sais ce que ça dit ? demanda Nathan.

Richard acquiesça.

— « Le paon prend la fierge. »

— Rien de bien nouveau, fit Kahlan.

— J'ai peur que si…

— Regardez, dit Nicci, la machine grave une autre bande.

Dès que l'opération fut terminée, Richard prit la bande entre le pouce et l'index et la jeta à côté de la précédente.

Ce qu'il vit gravé dessus le stupéfia.

Le sentant bouleversé, Kahlan lui posa une main sur le bras :

— Richard, que se passe-t-il ?

— Où est le problème, mon garçon ?

Richard leva enfin les yeux de la bande.

— Ce que je vais vous dire ne sortira pas de cette salle. C'est compris ?

Chapitre 42

Dès que Ludwig eut frappé d'une main légère, la porte s'entrebâilla.

— C'est vous, abbé ? (Orneta ouvrit en grand le battant.) Je suis très contente que vous ayez pu venir.

Ludwig retira son bizarre chapeau et s'inclina bien bas.

— Comment aurais-je pu refuser l'invitation de la plus belle reine de ce palais ?

Le sourire de la souveraine se figea. C'était de la flagornerie, et elle avait passé l'âge de se laisser abuser ainsi. Néanmoins, ça n'était jamais désagréable.

Se détournant, Orneta guida son visiteur à l'intérieur de la superbe chambre royale. Ici, le mobilier était en bois rare, les tentures coûtaient une fortune et le moindre bibelot se serait négocié à prix d'or chez un antiquaire. Au fond de la pièce, une double porte-fenêtre donnait accès à un balcon qui dominait les plaines d'Azrith.

Un endroit idéal pour une reine. Cela dit, les quartiers qu'on avait affectés à Ludwig n'étaient pas moins somptueux. En bon diplomate, il préféra ne pas le mentionner.

— Venez vous asseoir, abbé, proposa Orneta en glissant gracieusement sur un épais tapi aux riches motifs.

— Je vous en prie, appelez-moi Ludwig.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, la souveraine eut un sourire étonnamment humble.

— Ludwig, alors…

Ses cheveux auburn montés en chignon et tenus par un peigne incrusté de pierres précieuses, Orneta exposait généreusement son cou de cygne sans défaut.

Quand elle s'assit au bord d'un sofa, la fente de sa longue jupe s'ouvrit juste ce qu'il fallait pour révéler ses genoux pudiquement serrés l'un contre l'autre.

Se penchant en avant, elle s'empara d'une carafe de vin.

— Pourquoi vouliez-vous me voir, reine Orneta ?

La souveraine tapota le sofa, juste à côté d'elle.

— Si je vous appelle Ludwig, faites-moi la grâce d'oublier le « reine » devant mon prénom.

L'abbé s'assit à une distance respectueuse de son hôtesse.

— Comme il vous plaira, Orneta.

La reine servit deux coupes de vin et en tendit une à son invité.

— Une souveraine qui fait le service ? lança Ludwig, souriant.

— Mes dames de compagnie et mes servantes se sont retirées pour la nuit. J'ai bien peur que nous soyons seuls.

Orneta trinqua avec l'abbé.

— À l'avenir, dit-elle, et à ce que nous en savons !

Ludwig but en même temps que sa compagne. Il avait le goût du bon vin, et il ne fut pas déçu.

— Des libations très intéressantes, dit-il.

— Vous avez demandé pourquoi je voulais vous voir. Ces libations sont la clé de l'énigme. J'entends que nous parlions des prophéties.

Ludwig savoura une gorgée de vin.

— Pour en dire quoi ?

— Eh bien, sachez que je leur accorde une grande importance.

— J'ai cru le comprendre lors de la réunion où la Mère Inquisitrice a menacé de nous faire décapiter parce que nous étions trop curieux à son goût… Votre façon de lui résister m'a beaucoup impressionné. Et on ne saurait vous en vouloir d'avoir vacillé face à une si terrifiante menace.

Orneta sourit, mais moins humblement, cette fois.

— Une méchante ruse, je parie.

— Vraiment ? Vous croyez que c'était une mise en scène ?

— Sur le coup, je n'ai pas pensé ça. Mais avec du recul…

— Le choc fut terrible, c'est vrai… Mais avec du recul, disiez-vous ?

La reine prit le temps de peser ses mots.

— Je connais la Mère Inquisitrice depuis longtemps… Pas personnellement, mais parce que mon pays appartient aux Contrées du Milieu. Avant la guerre, quand l'empire d'haran n'existait pas, les Contrées étaient dirigées par un Conseil placé sous la coupe de la Mère Inquisitrice. J'ai eu affaire à Kahlan, et elle ne m'a jamais paru encline à perdre son sang-froid ni à faire montre de cruauté. Une femme dure, mais pas vindicative.

— Bref, son petit numéro ne colle pas avec le personnage ?

— Non, ce n'est pas exactement ça… La guerre fut longue, et je sais qu'elle a été impitoyable avec nos ennemis. Chaque nuit, elle chargeait les troupes d'élite du capitaine Zimmer d'aller égorger des Impériaux dans leur sommeil. Le matin, elle demandait toujours à voir les chapelets d'oreilles rapportés par ces braves.

Ludwig fit de son mieux pour paraître choqué par ce récit.

— Mais elle n'a jamais été cruelle avec son peuple, ses alliés et les innocents en général. Je l'ai vue risquer sa vie pour sauver un enfant qu'elle ne connaissait pas. Nous décapiter tous aurait été une drôle de

façon de nous donner une bonne leçon, non ? Un comportement pareil ne ressemble pas à Kahlan, sauf quand elle n'a pas le choix…

Ludwig se fendit d'un long soupir.

— Vous la connaissez bien mieux que moi, donc, je ne vous contredirai pas.

— Mon souci, c'est de savoir pourquoi elle a fait tant d'efforts.

— Plaît-il ?

— C'était un numéro très au point et parfaitement convaincant, au premier abord. Selon moi, elle s'est donné cette peine parce que le seigneur Rahl et elle ont quelque chose à nous cacher.

— Quoi donc, Orneta ?

— Des prophéties…

En fin stratège, Ludwig but une gorgée de vin, histoire de ne pas être obligé de parler. Un très bon moyen pour inciter un interlocuteur à révéler davantage son jeu.

— J'ai voulu vous voir, abbé, parce qu'on murmure que vous avez un lien avec les prophéties.

— Eh bien, ce n'est pas faux, en effet.

— Donc, dans votre pays, on respecte les prédictions ?

— La province de Fajin… C'est l'endroit d'où je viens. Notre évêque…

— Qui ça ?

— L'évêque Hannis Arc… C'est lui qui gouverne la province.

— Il croit lui aussi à l'importance des prophéties ?

Ludwig approcha un peu de la reine et se pencha vers elle, adoptant le ton de la confidence :

— Bien entendu, comme nous tous. Je recueille des prophéties pour lui, afin qu'elles l'aident à diriger notre pays.

— Ce que devraient faire la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl !

— Là, vous prêchez un convaincu…

— Bien entendu, c'est ainsi que je procède.

— Vous êtes une reine avisée, Orneta.

— Assez sage pour savoir qu'on ne néglige pas les prophéties… (La reine posa une main sur l'avant-bras de Ludwig.) Guider un peuple est une lourde responsabilité… et un exercice bien solitaire, lorsqu'on veut rester fidèle aux prophéties.

— Les grands prophètes sont toujours seuls… et je suis navré que vous partagiez leur sort. Il n'y a donc aucun roi pour vous aider à porter ce fardeau ?

— Pas de roi, non… Le devoir est mon seul compagnon depuis mon accession au trône, un peu avant mes trente ans, et après toute une vie passée à me préparer pour ce rôle. Comment aurais-je trouvé

le temps d'avoir une vie personnelle ? Et de choisir un époux qui partage mes convictions ?

— Quel dommage ! Si le Créateur a fait de nous des êtres passionnés, il y a une raison. Pareillement, Il ne nous a pas donné les prophéties par hasard.

— Oui, j'ai entendu parler de vos croyances… Chez vous, on est certain que les prédictions ont un lien avec le Créateur. Pourtant, on ne Le vénère pas. Une étrange contradiction, non ?

Ludwig but une gorgée pour se laisser le temps de réfléchir.

— Orneta, avez-vous jamais parlé avec le Créateur ?

La reine eut un rire de gorge.

— Moi ? Non, Il n'a jamais perdu Son temps à s'adresser à moi.

— Que c'est intelligemment exprimé !

— Pardon ?

— Le Créateur est le père de tout : les montagnes, les mers, les étoiles… En outre, Il a créé la vie elle-même. Et toutes les espèces qui la composent.

Intéressée, Orneta se pencha un peu plus vers l'abbé.

— Imaginez-vous le démiurge capable de tels exploits ? Vous représentez-vous ce que peut être une entité qui a tout créé et qui continue, chaque jour, de donner naissance à de nouvelles vies ? Chaque brin d'herbe, chaque poisson, chaque nouveau-né aux quatre coins du monde… Comment, pauvres mortels, pourrions-nous simplement concevoir un être pareil ? En réalité, nous en sommes incapables. Créer à partir de rien et à l'échelle de l'Univers ? Voilà qui nous dépasse complètement. C'est pourquoi j'affirme que le Créateur est hors de portée de notre imagination.

— C'est bien raisonné, je l'avoue…

— Si nos humbles esprits sont incapables de concevoir une telle entité, comment pourrions-nous la connaître ? Ou avoir la prétention que le Créateur nous perçoive individuellement ? Et si nous ne savons rien de Lui, Le vénérer n'est-il pas présomptueux ? Qu'en penserait-Il ? Aimeriez-vous savoir que des fourmis vous adorent ?

— Je n'avais jamais vu les choses ainsi, mais votre raisonnement se tient.

— C'est pour ça que le Créateur ne vous a jamais parlé, ni à aucun d'entre nous. Il est le Tout, et nous ne sommes rien. Nous sommes des grains de poussière auxquels Il insuffle la vie. Une fois que nous mourons, nos corps retournent à la poussière. Au nom de quoi s'adresserait-Il à nous ? Vous pencheriez-vous pour parler à un grain de poussière ?

— Donc, vous pensez que le Créateur ne se soucie pas de nous ? À Ses yeux, nous ne sommes rien.

— Dans mon pays, nous croyons que le Créateur s'intéresse à sa

création – donc aux humains – mais d'une manière globale. En conséquence, Il nous parle, mais pas directement.

Fascinée, Orneta se pencha un peu plus encore vers Ludwig.

— Il se soucie de nous, alors ? Et Il nous parle ?

— Bien sûr : à travers les prophéties !

Un lourd silence suivit cette phrase.

— Les prophéties sont la voix du Créateur ?

— En un sens, oui… (Ludwig aussi se pencha un peu plus vers la reine.) Le Créateur est à l'origine de tout. Le croyez-vous capable de mépriser Sa création ?

— Non, mais Il ne s'adresse pas à nous, à vous entendre.

— Pas directement, ni individuellement. Mais Il ne nous accable pas de Son silence. En plus de créer la vie, Il nous a aussi offert le don – la magie – afin que l'humanité puisse entendre Sa voix. Le Créateur est omniscient. Les prophéties expriment Sa volonté, et les prophètes sont Ses messagers.

Orneta se redressa pour finir de boire son vin. Puis elle tourna de nouveau la tête vers Ludwig.

— Dans ce cas, pourquoi la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl s'acharnent-ils à nous cacher les prédictions que nous a laissées le Créateur ? Ayant tous les deux le don, ils devraient savoir que les prophéties sont Sa façon de nous parler.

— Ils le devraient, oui…

La reine se rembrunit.

— Qu'insinuez-vous ?

Ludwig étudia un moment le visage d'Orneta. Malgré sa minceur extrême, cette femme était très attirante, constata-t-il.

— Orneta, qui aurait intérêt à nous priver des paroles du Créateur ? Cherchez bien, et vous trouverez… Qui se réjouirait que l'humanité soit privée du plus grand cadeau de son guide ?

Orneta ne fut pas longue à trouver – et elle ne put dissimuler sa stupéfaction.

— Le Gardien du royaume des morts…, souffla-t-elle.

Chapitre 43

Orneta se redressa un peu et s'écarta de Ludwig, les mains posées sur les genoux. La posture d'une personne qui souhaite réfléchir à une révélation.

— Selon vous, le Gardien a ensorcelé la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl ? Ils seraient… possédés ?

L'abbé recouvrit de ses mains celles de la souveraine, puis il murmura d'un ton sinistre :

— La mort est sans cesse à l'affût, prête à nous arracher la vie. Celui Qui n'a pas de Nom, comme on l'appelle dans mon pays, a pour unique but de nous entraîner dans les ténèbres éternelles de son royaume. Parfois, il lui arrive d'user de la séduction pour forcer les vivants à accomplir sa volonté.

La reine retira ses mains à Ludwig et se redressa tout à fait.

— Vous allez trop loin, abbé ! La Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl ne sont pas des suppôts du Gardien. Je n'ai jamais rencontré de plus ardents défenseurs de la vie.

Refusant de laisser fuir sa proie, Ludwig se pencha davantage vers elle.

— Vous pensez que les marionnettes du Gardien sont toujours conscientes de leur sort ? Si c'était le cas, elles le serviraient bien moins efficacement…

Une lueur d'intérêt passa dans le regard d'Orneta.

— Ils seraient manipulés à leur insu par le Gardien ? Servant ses sombres desseins sans en avoir conscience ?

Ludwig inclina la tête vers la reine.

— Quand le Gardien veut se servir de quelqu'un, n'a-t-il pas intérêt à choisir une personne au-dessus de tout soupçon ? Un héros universellement admiré, respecté et suivi ?

Orneta détourna le regard.

— C'est assez logique… En théorie, au moins.

— D'après tous les cas que nous avons recensés, une constante s'impose : les personnes possédées n'ont pas conscience de ce qui leur arrive, et elles pensent œuvrer toujours pour le bien. Mais le Gardien tire les ficelles à sa convenance. Les « pantins » continuent à passer pour des gens de bien dignes de confiance alors qu'ils sont prêts à faire n'importe quoi pour leur maître.

Orneta joua distraitement avec le collier de pierres précieuses dont

une bonne moitié disparaissait dans son décolleté.

— Il semble logique que le Gardien choisisse des serviteurs qu'on ne soupçonnera pas. Malgré tout…

— Chez moi, on se méfie d'instinct des gens qui se détournent des prophéties. Les hommes et les femmes chargés de lutter contre le Gardien savent tous que l'incrédulité, lorsqu'il est question de prédictions, est un indice très sûr de possession. Les prophéties étant la parole du Créateur, il est normal que les sbires du Gardien refusent de les entendre. Dans le même ordre d'idées, pourquoi ferait-on la sourde oreille aux propos du bien, sinon pour mieux entendre ceux du mal ?

Orneta resta pensive un moment. Puis elle parla, mais à mi-voix, comme si elle s'adressait à elle-même :

— Il a toujours cette femme, Nicci, collée à ses basques. On dit qu'elle était surnommée la Maîtresse de la Mort.

— La Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl ont une aversion envers les prophéties qui n'a pas de sens. Vous avez tenté vous-même de les remettre sur le droit chemin. En vain, hélas…

Orneta croisa de nouveau le regard de Ludwig.

— Croyez-vous vraiment que les deux dirigeants de l'empire sont des agents du Gardien ?

D'un coup de pouce, Ludwig chassa un grain de poussière de son curieux chapeau.

— Chez moi, nous croyons aux prophéties et nous les étudions toutes, qu'elles figurent dans des recueils ou qu'elles nous viennent de « prophètes » qui s'ignorent. Dans les grimoires, beaucoup d'anciens textes nous aident à protéger les gens des noirs complots du Gardien, l'empêchant de s'emparer d'eux avant que leur heure ait sonné pour de bon.

» Dans ces textes, nous avons trouvé des allusions au seigneur Rahl.

— Vraiment ? Et que disaient-elles ?

— Dans les antiques prophéties, on l'appelle *fuer grissa ost drauka.*

— On dirait du haut d'haran… Savez-vous ce que ça veut dire ?

— C'est bien du haut d'haran. Et ça signifie « le messager de la mort ».

Orneta se détourna de nouveau. Allait-elle éclater en sanglots ? La panique la submergeait-elle ? Ludwig n'aurait su le dire, mais les choses s'engageaient bien pour lui.

— Désolé, je n'aurais pas dû… (L'abbé fit mine de se lever.) Je vois bien que vous êtes bouleversée. Je n'aurais jamais…

Orneta prit Ludwig par le bras, le forçant à se rasseoir.

— Ne vous faites aucun reproche, Ludwig… Très peu d'hommes seraient assez forts pour regarder en face une telle vérité, et moins

encore auraient le courage de s'en ouvrir à une reine alliée à l'empire d'haran.

— Je donnerais cher pour me tromper, mais je ne vois aucune autre explication à ce refus obstiné des prophéties. Si vous ne préférez pas me mettre à la porte, je vous en dirai plus long…

Orneta serra plus fort le bras de l'abbé.

— Oui, ne me cachez rien ! Pour me faire une idée juste, je dois tout savoir.

— Eh bien, selon notre expérience, les sbires du Gardien servent d'abord ses intérêts en dissimulant au peuple les prophéties qui pourraient lui ouvrir les yeux. Connaissant les buts de son ennemi ancestral, le Créateur nous a adressé une multitude d'avertissements.

— Là encore, c'est logique, mais comment croire que… ?

— Savez-vous que le seigneur Rahl a découvert une antique machine cachée depuis des millénaires dans le palais ?

— Une machine ? Quel genre de machine ?

— Une machine qui délivre des présages.

— Vous en êtes sûr ?

— Je ne l'ai pas vue, mais j'ai entendu, entre autres rumeurs, les murmures des ouvriers qui sont entrés dans le Jardin de la Vie.

— Qui d'autre connaît l'existence de cette machine à présages ?

— Orneta, je ne suis pas un délateur… Des gens m'ont parlé sous le sceau du secret.

— Ludwig, c'est important ! Si vous dites vrai, c'est même capital !

— Hum… D'autres invités de marque, des souverains ou des ambassadeurs, en ont parlé dans le secret de leur chambre.

— Est-ce une rumeur ? Ou en avez-vous la certitude ?

Ludwig mima de nouveau une hésitation d'honnête homme.

— Le roi Philippe, comme vous, a demandé à parler avec moi de ces sujets. Il a eu des échos sur cette machine – je ne lui ai pas demandé ses sources – et il m'a dit qu'elle s'est réveillée d'un long sommeil pour produire de nouveau des présages. Le seigneur Rahl les garde bien entendu secrets, tout comme il nous cache l'existence de la machine.

» Partageant mon opinion, Philippe pense qu'il ne peut y avoir qu'une raison à ce comportement. Si on ne sert pas le Gardien, pourquoi empêcherait-on le Créateur d'aider l'humanité ?

Orneta croisa les mains sur son giron.

— Philippe n'a rien d'un idiot, dit-elle.

Ludwig haussa légèrement les épaules, histoire de montrer qu'elle le mettait mal à l'aise. Puis il repassa à l'offensive :

— Comme d'autres dirigeants des alliés de l'empire, Philippe souhaiterait que notre chef respecte davantage les prophéties et se laisse guider par leur sagesse. Avec les sombres présages qui

s'accumulent dans chacun de nos pays, il pense que ce serait notre seule chance de salut. Bref, il voudrait que l'empire soit entre les mains de chefs qui accordent de l'attention aux avertissements du Créateur.

— Quelqu'un comme votre évêque, Hannis Arc ?

Ludwig eut un sourire modeste, comme si une telle idée ne lui aurait jamais traversé l'esprit toute seule.

— J'admets que Philippe et d'autres dirigeants ont évoqué cette possibilité. Ils savent qu'Hannis Arc respecte les prophéties, et ils aimeraient le voir gouverner l'empire avec la sagesse qu'il met au service de la province de Fajin.

Orneta réfléchit un moment, comme si elle avait toujours du mal à y croire.

— Pourquoi le seigneur Rahl ne nous a-t-il pas parlé de la machine ? Un tel artefact pourrait faire tant de bien.

Ludwig hocha la tête comme un professeur un peu déçu par un élève.

— Orneta, vous connaissez déjà la réponse à cette question. Il ne peut y avoir qu'une explication…

Se massant les bras comme si elle mourait de froid, la reine regarda autour d'elle, affolée telle une biche prise au piège.

— Je me sens si seule et si impuissante…

Ludwig posa une main sur l'épaule de sa compagne – une manœuvre d'approche éprouvée.

— C'est bien pour ça que nous avons plus que jamais besoin du soutien des prophéties.

Loin de se dégager, Orneta posa une main sur celle de l'abbé.

— Je n'ai jamais eu peur quand j'étais ici… Et voilà que je me sens terrifiée.

Lorsqu'elle le regarda, Ludwig vit qu'Orneta se sentait perdue. Redoutant de le croire, elle craignait dans un même temps de ne pas pouvoir lui faire confiance.

C'était le moment de donner le coup de pouce final.

— Vous n'êtes pas seule, Orneta…

Il se pencha et embrassa la souveraine.

Elle ne réagit pas à son baiser. Avait-il commis une erreur de calcul ?

Non, voilà qu'elle s'abandonnait, fondant littéralement dans ses bras. Il aurait pu bien plus mal tomber, songea-t-il. Elle était plus vieille que lui, certes, mais pas tant que ça. Et il la trouvait plus attirante de seconde en seconde.

En cet instant de vulnérabilité, Orneta abandonnait les rênes à la passion.

Ludwig l'allongea sur le sofa. Se laissant emporter par le désir, elle

ne fit rien pour résister quand il commença à déboutonner sa robe.

Chapitre 44

Kahlan se réveilla en sursaut parce qu'elle avait entendu des hurlements.

S'asseyant en poussant un petit cri, le cœur battant la chamade, elle regarda autour d'elle, certaine qu'un monstre allait bientôt lui sauter dessus. Elle voulut dégainer son couteau, mais elle ne le portait pas à la ceinture.

Plissant les yeux, elle sonda le bosquet obscur, non loin d'elle. Il n'y avait pas l'ombre d'un monstre.

Quant au bosquet… Malgré ce qu'elle aurait juré, elle n'était pas dans la forêt, mais à l'intérieur du Palais du Peuple. Épuisée, elle avait fait un somme à la lisière du petit bois intérieur. Il n'y avait ni molosses, ni loups ni bêtes sauvages d'aucune sorte. Bref, elle était en sécurité. Les « hurlements » étaient en fait les grincements de l'énorme porte du Jardin de la Vie. Les soldats venaient d'ouvrir pour laisser entrer quelqu'un…

Kahlan repoussa les cheveux qui lui tombaient sur les yeux et s'autorisa un long soupir. Elle avait dû intégrer les « hurlements » à un cauchemar, d'où sa panique actuelle.

Pour se calmer, elle inspira plusieurs fois à fond. Puis elle regarda de nouveau autour d'elle, soulagée que la réalité soit bien moins menaçante que son rêve.

Obéissant au cycle des saisons, les arbres du jardin bourgeonnaient joyeusement. Bientôt, ils arboreraient un magnifique feuillage. Une fois le toit réparé et les vitres remises en place, le soleil printanier avait peu à peu réchauffé le Jardin de la Vie, en faisant de nouveau un refuge confortable où Richard et elle pouvaient dormir. Un lit aurait été plus moelleux, mais le sommeil venait bien plus vite quand on ne se sentait pas épié par des espions invisibles.

Après s'être frotté les yeux, Kahlan dut les plisser pour mieux voir la lune qui brillait dans le ciel. La position de l'astre nocturne lui apprit qu'elle n'avait pas dormi bien longtemps.

On était encore en pleine nuit, comme en témoignait l'entêtant parfum de jasmin qui planait dans l'air. Étonnante particularité, les minuscules pétales de ces délicates fleurs blanches s'ouvraient exclusivement après le coucher du soleil…

— Richard est en bas ? demanda Nathan en désignant le trou qui conduisait à la salle secrète.

Se fichant du clair de lune et du jasmin, le grand prophète venait

d'entrer et il était à l'évidence pressé de voir son lointain descendant.

— Oui, il surveille la machine avec Nicci. Pourquoi ? Il y a un problème ?

— Un gros, oui, répondit Nathan en se dirigeant vers l'échelle.

Kahlan vit que le prophète avait quelque chose dans la main. Se levant d'un bond, elle lui emboîta le pas.

La porte refermée, les soldats de la Première Phalange reprirent leurs positions défensives. Plus de vingt guerriers d'élite montaient la garde dans le Jardin de la Vie – un lieu si inexpugnable que deux ou trois d'entre eux auraient suffi à le défendre contre toute une armée.

Il était plutôt déconcertant d'être ainsi surveillée en permanence, mais ces hommes n'avaient aucun rapport avec la créature de la chambre. Eux, ils ne quittaient pas Kahlan des yeux pour garantir sa sécurité. Si elle ignorait tout des motivations de la créature noire, l'Inquisitrice aurait mis sa main au feu qu'elles n'étaient pas bienveillantes.

Depuis que la machine avait produit la première de ses deux plus récentes prophéties – « Le paon prend la fierge » – Richard entourait sa femme de tout un luxe de protection. Quand elle sortait du Jardin de la Vie sans lui, une petite armée de soldats l'escortait, Nathan, Zedd ou Nicci se chargeant des défenses magiques – et bien entendu, deux Mord-Sith au moins se joignaient à l'expédition.

Kahlan ne se plaignait pas qu'on veille sur elle, loin de là. Mais quand elle devait rencontrer des têtes couronnées ou des ambassadeurs, ce déploiement de forces la mettait en porte-à-faux. Alors qu'elle les bombardait de paroles apaisantes, son comportement donnait l'impression que le palais subissait un siège. Par bonheur, les invités de marque savaient que quelque chose ne tournait pas rond. Ayant assisté à la tentative d'assassinat, ils comprenaient que Richard ne veuille prendre aucun risque quand la vie de sa femme était en jeu. Mais la nature mystérieuse de la menace réveillait l'intérêt de ces gens pour les prophéties. Du coup, ils recommençaient à se sentir privés d'informations vitales.

S'accommodant des intempéries, beaucoup d'invités s'étaient confortablement installés dans leurs superbes appartements. Quelques rares souverains étaient partis, laissant au palais des représentants dignes de confiance.

Richard et Kahlan jugeaient primordial que tous les pays composant l'empire éprouvent un profond sentiment d'unité. Résolus à œuvrer pour le bien commun, ils devaient être gouvernés par une seule et même loi. Afin de réaliser cet ambitieux projet, le Sourcier et sa femme encourageaient tous les dirigeants à laisser une ambassade ou au minimum une légation au palais. En outre, tous ces dirigeants

avaient en permanence une chambre royale réservée à leur nom. Beaucoup plus vaste que bien des villes, le complexe palatial ne manquait pas de place pour accueillir des invités.

Sauf quand il s'agissait de princes. Jusqu'à nouvel ordre, ceux-ci étaient indésirables au palais – d'où on les avait d'ailleurs promptement renvoyés.

Comme de juste, les gens exigeaient des explications. Mais Richard ne leur en donnerait pas. S'il s'y était risqué, il aurait dû révéler la dernière prédiction de la machine, et il s'y refusait. N'aimant pas mentir, il avait dû improviser ses « omissions ». La simplicité étant la première condition de la réussite, il avait dit une part de la vérité. On l'avait prévenu d'une menace, et il prenait des précautions…

À l'origine, trois princes étaient présents au palais. Le premier, un invité de *grande* marque, représentait son père, le roi de Nicobarese. Les deux autres étaient moins importants, mais Richard n'avait voulu prendre aucun risque. Les trois hommes étaient repartis chez eux avec une solide escorte commandée par un officier choisi par le général Meiffert en personne.

Ainsi, il ne restait plus un seul prince au palais. Quelques invités de marque s'en étonnaient et d'autres se plaignaient qu'on leur ait encore caché quelque chose. Tant pis pour eux ! Le dernier présage délivré par la machine n'avait rien de plaisant, et Richard était décidé à tout pour interdire qu'il se réalise.

Souvent agacés par les questions qu'on leur posait à ce sujet, Richard et Kahlan avaient pris sur eux. De guerre lasse, les gens étaient passés à autre chose…

Lorsqu'elle eut descendu l'échelle, Kahlan dut allonger le pas pour ne pas être semée par Nathan. Doté de très grandes jambes, le vieux prophète ne semblait pas décidé à ralentir pour attendre la jeune femme.

Pénétrant par le trou toujours béant, la lumière de la lune nimbait d'une aura irréelle la tanière de l'incroyable machine. En descendant l'escalier qui donnait accès à la seconde salle, Kahlan se félicita que l'astre nocturne soit dans une de ses phases d'épanouissement. Sans son apport, il aurait fait nuit noire dans les entrailles du Jardin de la Vie.

Richard avait dû entendre les visiteurs, puisqu'il les attendait au pied de l'escalier en colimaçon. Curieuse de savoir ce qui pouvait être si urgent en pleine nuit, Nicci l'accompagnait.

Kahlan vit son mari soulever discrètement l'Épée de Vérité – avec deux doigts – histoire de s'assurer qu'elle coulissait bien dans son fourreau. Une vieille habitude dont le Sourcier n'avait jamais eu à se plaindre, bien au contraire…

— Que se passe-t-il, Nathan ?

— Tu te souviens du dernier présage de la machine ?

— Celui qui ne devait pas sortir de la bibliothèque ?

Un vœu pieux, puisque Nathan l'avait trouvé mot pour mot dans l'ouvrage intitulé *Notes sur la fin…* Selon le prophète, cette découverte rendait la prédiction encore plus troublante, car ça confirmait son authenticité.

— Ce soir, reprit Nathan, une fois la lune levée, Sabella a énoncé une prophétie devant un groupe d'invités de marque. (Nathan désigna la machine, non loin de là.) C'est la copie conforme du présage de la machine et du texte que j'ai trouvé dans le livre.

— Et si j'envoyais notre devineresse aveugle très loin du palais, dans un endroit où elle pourrait gagner sa vie sans nous donner des sueurs froides ?

— Ça ne changerait rien, dit Nathan. Au moment même où elle parlait, trois personnes qui n'avaient jamais eu la moindre révélation ni aucune prémonition sont tombées en transe, répétant dans leur stupeur cette même prophétie.

— La même ? Vous êtes sûr ?

— Certain, mon garçon ! Beaucoup de gens étaient présents lorsque ces prophètes improvisés ont délivré leur message. Bien entendu, le bouche à oreille a fonctionné, et tout le palais serait au courant, à l'heure qu'il est, si la majorité de ses occupants n'était pas au lit. Mais demain, les rumeurs iront bon train, et comme tu as bel et bien renvoyé les princes…

— Pourquoi tous ces gens et pas vous ? Nathan, vous êtes un prophète. Les prédictions devraient passer par vous.

— Ce ne sont peut-être pas de vraies prophéties…

— On dirait que la machine veut s'assurer que les gens connaissent ses présages… Au moins, les princes sont en sécurité. Ça calmera peut-être les esprits.

— Richard, c'est plus grave que ça.

— Plus grave ?

— Quand j'ai su pour Sabella et les trois autres, j'ai voulu vérifier quelque chose. Lauretta était dans la bibliothèque, comme je m'en doutais, et elle écrivait fébrilement le texte que voici.

Nathan tendit au Sourcier une feuille de parchemin. Posant une main sur l'épaule de son mari, Kahlan se pencha pour lire avec lui.

« Durant la pleine lune, alors qu'il séjournera au palais, un prince de l'Ouest périra par les crocs. »

— C'est mot pour mot le présage de la machine, dit Richard d'une voix tremblante. Nicci, cette prophétie peut-elle avoir un rapport avec le jeu dont tu nous as parlé ?

— Le chaturanga ? C'est le cas pour « la fierge prend le paon », et pour « le paon prend la fierge ». Ce sont effectivement des coups de ce

jeu. Mais cette histoire de prince et de crocs n'a rien à voir. Il y a comme un écho, c'est vrai, mais je suis formelle, ça n'est pas un coup de chaturanga.

Richard soupira de déception. Comment savoir si les deux derniers présages de la machine étaient liés ?

— Seigneur Rahl ! Seigneur Rahl !

C'était Cara, qui appelait du haut de l'escalier.

Elle descendit assez de marches pour pouvoir voir Richard et les autres en se penchant un peu.

— Seigneur Rahl, c'est Benjamin qui m'envoie. Vous devez venir dans les quartiers des invités. Et vite !

Chapitre 45

Sur les talons de Richard, Kahlan s'étonna de voir tant de gens massés dans les couloirs que son mari et elle remontaient à vive allure. Il y avait bien sûr des membres de l'équipe d'entretien de nuit, mais que faisaient là des invités de marque qui auraient dû dormir dans leur chambre plutôt que monter la garde devant une porte ?

Jouant les éclaireurs comme toujours, Cara avait quelques longueurs d'avance sur les deux époux. Facile à repérer dans son uniforme rouge, elle s'orientait parfaitement dans l'aile des invités comme presque partout ailleurs au palais.

Des soldats allaient et venaient aussi dans les couloirs, tous sur le pied de guerre. Intrigués, les invités lancèrent aux deux époux des questions angoissées auxquelles ils ne prirent pas le temps de répondre. Qu'auraient-ils pu dire, de toute façon, puisqu'ils n'en savaient pas plus long sur le sujet…

Après une intersection, Kahlan vit que des gardes bloquaient carrément le corridor. Dès qu'ils virent Richard, ces hommes firent s'écarter les curieux afin de lui dégager la voie. Quand des membres de la Première Phalange faisaient cette tête-là, il fallait être suicidaire pour ne pas leur obéir.

Kahlan vit que la reine Orneta tentait de se frayer un chemin jusqu'au premier rang des curieux. Souveraine ou pas, elle semblait aussi inquiète et aussi troublée que n'importe qui d'autre.

Derrière la haie de gardes, des centaines de soldats d'élite se pressaient dans le couloir pourtant très large. Selon l'unité à laquelle ils appartenaient, ces hommes portaient une cuirasse, un plastron ou une armure recouverte d'une cotte de mailles. Dans tous les cas, ils étaient équipés pour la guerre, et tous brandissaient au moins une arme dégainée.

Les piquiers qui constituaient le second rang de la ligne défensive s'écartèrent pour laisser passer Cara, Richard, Kahlan, Nicci et Nathan. Lorsque ces hommes formaient un « mur d'acier » dans un couloir, il n'était plus question de passer, même pour une force largement supérieure en nombre.

Un troisième rang de défenseurs – des escrimeurs d'élite – s'écarta devant les nouveaux venus.

Kahlan se demanda ce qui avait pu attirer ici tant de guerriers.

Déboulant enfin dans une partie du couloir dégagée, Kahlan vit que Benjamin, entouré d'une poignée d'hommes, attendait devant la

porte richement sculptée d'une chambre royale.

C'était le secteur des invités les plus prestigieux. Cela dit, Kahlan n'aurait su dire à qui on avait affecté cette chambre.

Dès qu'il se fut immobilisé, Richard baissa les yeux vers le sol. Suivant son regard, Kahlan vit que du sang avait coulé sous la porte, rougissant le marbre blanc d'une dalle et empoissant le chemin de couloir.

Agiel au poing, Cara vint se camper aux côtés de son seigneur. Nicci flanqua Kahlan, prête à la protéger. Entre une Mord-Sith et une magicienne, les deux époux n'auraient pas pu être plus en sécurité.

Nathan se plaça à l'arrière-garde.

— Que se passe-t-il, général ? demanda le Sourcier en désignant la porte.

— Nous n'en sommes pas sûrs, seigneur Rahl… Des voisins ont été réveillés par des cris horribles…

Richard dégaina sa lame. La note métallique à nulle autre pareille se répercuta dans tout le couloir.

— Tu sais qui réside ici ?

— Le roi Philippe, seigneur Rahl.

— Et que fichez-vous tous dans le couloir ? demanda le Sourcier, sa colère éveillée par la magie de l'épée. Qu'attendez-vous pour entrer et aller voir ?

Le général serra les dents.

— Nous avons essayé, seigneur Rahl, mais il s'est avéré impossible de défoncer la porte. Ces suites sont destinées à des invités importants très soucieux de leur sécurité. Les portes sont renforcées et munies de serrures spéciales.

Kahlan vit que le bois était fissuré, la preuve que Benjamin ne mentait pas.

— Considérant la violence de nos efforts, ajouta le général, je n'exclus pas la possibilité qu'on ait ajouté un bouclier magique.

— C'est possible mais, à part les membres de la famille Rahl, les sorciers sont très affaiblis au sein du palais. Qui aurait pu invoquer ce bouclier ?

Kahlan vit la colère de l'épée briller dans le regard de Richard. Il luttait pour la contrôler, mais ça risquait de ne pas durer.

Voyant que le général ne savait que répondre, Nathan intervint :

— Richard, même un sorcier affaibli serait en mesure de générer un bouclier assez fort pour barrer une porte… (Le prophète tendit le cou vers le battant.) Je ne capte rien, mais ça ne veut pas dire que le général a tort…

Benjamin se retourna lorsque des bruits de bottes retentirent dans

le couloir.

— Oublions ça…, souffla-t-il. Nous allons ouvrir, maintenant.

Des soldats remontaient le couloir, portant un énorme bélier à tête d'acier. Un modèle si lourd que huit colosses aux muscles saillants suffisaient à peine pour le transporter.

Derrière, le roi Philippe, épée au poing, pestait contre les défenseurs qui prétendaient lui barrer le chemin. Dès que Benjamin eut fait signe aux gardes de le laisser passer, il s'empressa de rejoindre Richard et Kahlan.

— C'est ma chambre ! s'écria-t-il. Que se passe-t-il ?

— Nous ne le savons pas encore, répondit le général.

Dès qu'il vit le sang, Philippe saisit la poignée de la porte et la secoua frénétiquement.

— Ma femme est à l'intérieur !

Il tenta de défoncer le battant à coups d'épaule – sans le moindre succès, bien entendu.

Richard prit le souverain par l'épaule et le força à reculer.

— Laissez faire ces hommes ! Ils ont un bélier… Mais il faut qu'ils accèdent à la porte.

Oscillant entre la rage et la panique, le roi regarda Richard puis les soldats, puis enfin le bélier. Comme s'il reprenait ses esprits, il s'écarta et fit signe aux soldats de passer à l'action.

Les huit colosses ne se le firent pas dire deux fois. Prenant autant d'élan que possible, ils se précipitèrent vers la porte. Dans un vacarme épouvantable, le mur entier sembla trembler, mais la lourde porte ne céda pas.

Les soldats reprirent de l'élan et foncèrent de nouveau sur leur cible. Des éclats de bois volèrent dans les airs et à l'endroit de l'impact, le bois s'incurva nettement. Mais la porte n'avait toujours pas cédé et le troisième essai ne fut pas plus fructueux.

— Nicci, Nathan, ne devriez-vous pas essayer ? demanda Kahlan, convaincue qu'un détenteur du don aurait plus de chances de réussir.

Mais Richard n'était plus d'humeur à attendre.

— Écartez-vous ! lança-t-il aux huit colosses alors qu'ils faisaient mine de reprendre de l'élan.

Quand les soldats eurent obéi, Richard saisit son épée à deux mains et la leva au-dessus de sa tête. Lorsqu'il l'abattit, la lame fit siffler l'air.

Fabriquée des millénaires auparavant, l'Épée de Vérité était investie d'un incroyable pouvoir. Quand le Sourcier la maniait elle pouvait tout trancher, à une seule exception près : la chair des innocents.

La lame fendit la porte en deux. Tandis que tous les témoins levaient les bras pour se protéger les yeux des éclats de bois, un

deuxième coup vint parachever le travail. Plissant les yeux, Kahlan vit que la lame avait traversé le battant et coupé la lourde barre de chêne qui le tenait fermé de l'intérieur. Richard flanqua un coup de pied à l'endroit que ses deux frappes avaient déjà affaibli. S'arrachant à ses gonds, la porte bascula à l'intérieur de la suite.

Sans attendre davantage, Richard s'enfonça dans un épais nuage de plâtre et de poussière.

Chapitre 46

Kahlan tenta de suivre Richard, mais Cara, intraitable dès qu'il s'agissait de protéger son seigneur, lui passa devant, Agiel au poing. Nicci brûla elle aussi la politesse à l'Inquisitrice. Dès que le Sourcier se jetait tête la première dans les ennuis, la Mord-Sith et la magicienne voyaient rouge. Tout aussi inquiète, Kahlan coupa la route à Benjamin et avança sur les talons des deux protectrices.

Fou d'angoisse, Philippe tenta de suivre le mouvement, mais des soldats le retinrent. Diplomate, Benjamin implora le roi d'attendre que Richard et les autres aient découvert ce qui se passait.

Dans la chambre, le Sourcier et ses compagnons s'étaient immobilisés.

L'odeur du sang monta aux narines de Kahlan, lui donnant la nausée. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit que Benjamin se tenait sur le seuil, n'attendant qu'un mot pour entrer avec des renforts.

Au fond de la pièce, la porte-fenêtre était ouverte. Agités par le vent, les rideaux évoquaient irrésistiblement des fantômes.

— On n'y voit rien…, souffla Cara.

Nicci invoqua une flamme de poing. Avisant un chandelier, elle envoya la petite flamme embraser la mèche de toutes les bougies.

La lumière révéla à Kahlan un spectacle qu'elle aurait voulu ne jamais voir.

— Par les esprits du bien…, murmura-t-elle dans un silence oppressant.

Dans la chambre dévastée, Nicci retrouva deux ou trois lampes, les alluma et les posa sur le seul guéridon encore debout.

Les dégâts apparurent alors dans toute leur gravité. Les meubles brisés, les coussins éventrés, les fauteuils lacérés de coups de griffes ou de crocs – et peut-être des deux.

Un sofa était littéralement imbibé de sang. Des traînées rouges maculaient les murs, incroyablement nombreuses et larges.

La reine Catherine gisait sur le sol. Le cuir chevelu à demi arraché, elle portait des entailles sur tout le crâne et sur la partie supérieure du visage. La mâchoire déboîtée, elle rivait sur le plafond un regard à la fois horrifié et stupéfait.

Ses vêtements étant rouges de sang, nul n'aurait su dire quelle était leur couleur d'origine.

Catherine avait été éventrée – presque coupée en deux, en réalité. Le muscle de sa cuisse gauche, arraché à l'os, pendait contre son flanc. L'os lui-même était couvert d'entailles, comme si on avait voulu le ronger.

Des viscères jonchaient le sol. On eût dit l'œuvre d'une meute de loups – cette manière de déchiqueter une carcasse jusqu'à ce qu'elle ne soit plus reconnaissable.

Kahlan sentit ses genoux se dérober. Les avertissements de la tueuse retentissaient en boucle dans sa tête. Le calvaire que cette femme avait prédit pour elle, c'était Catherine qui l'avait vécu.

Dans la bouillie d'entrailles, Kahlan remarqua ce qui devait être un cordon ombilical. Au bout, elle découvrit les restes du bébé encore à naître de la reine. Le bas du corps était parfaitement formé. Le haut, lui, avait disparu.

Kahlan put quand même voir qu'il s'agissait d'un garçon.

Un prince !

Avec un cri de rage, Philippe parvint à échapper aux soldats, trop respectueux pour se montrer vraiment violents avec lui.

Arrivé devant sa femme, le souverain se pétrifia.

Puis il cria. Un hurlement de désespoir, si déchirant qu'il aurait sans doute arraché des larmes aux esprits du bien.

Richard prit le roi par l'épaule et tenta de le tirer en arrière.

Philippe se dégagea, faisant face au Sourcier.

— C'est votre faute !

— Comment osez-vous lancer une accusation pareille ? s'indigna Nathan.

Le roi ne l'entendit même pas. Dégainant son épée, il la brandit devant le visage de Richard.

— Vous auriez pu empêcher ça !

Sa lame toujours au poing, Richard lutta pour contrôler sa rage. Puis, avec son épée, il força Philippe à baisser la sienne.

— J'imagine à peine votre douleur, dit le Sourcier du ton le plus compatissant qu'il pouvait adopter quand la colère de l'épée bouillait en lui – surtout lorsqu'elle était alimentée, comme en ce moment, par une scène effroyable. Votre peine et votre courroux sont hautement compréhensibles.

— Qu'en savez-vous ? Si vous vous intéressiez aux autres, vous les aideriez en tenant compte des prophéties.

— Les prédictions n'auraient pas empêché ce drame, assura Richard.

— N'avez-vous pas renvoyé les princes ? Vous saviez, donc il ne tenait qu'à vous d'intervenir. Mais ce qui arrive vous arrange.

Nicci regardait le roi depuis son entrée dans la pièce, et elle

continua. Au moindre mouvement suspect, son pouvoir le frapperait avant même qu'il ait compris ce qui lui arrivait.

Selon Kahlan, Philippe n'avait aucune conscience des risques mortels qu'il courait en défiant Richard, Nicci et Nathan. Elle-même était prête à le « calmer », s'il le fallait.

— Vous perdez l'esprit, dit Nicci. Le désir de trouver un coupable vous égare.

Le roi pointa son épée sur la magicienne.

— Je n'ai jamais été si lucide, au contraire ! Je viens d'apprendre l'existence de la prophétie au sujet des princes. Si le seigneur Rahl ne nous l'avait pas cachée, cette horreur aurait pu être évitée !

— Et si vous n'aviez pas été dehors, à la chasse aux prédictions, lâcha Kahlan d'un ton glacial, vous auriez pu sauver votre femme et votre fils d'un sort atroce. N'est-ce pas le devoir d'un mari et d'un père ? Et maintenant, vous tentez de faire endosser la faute à d'autres ?

Richard tapota le bras de Kahlan, comme pour lui dire de ne pas s'acharner sur Philippe. Elle avait raison, bien entendu, mais ce n'était pas le moment d'insister là-dessus.

Sans quitter le roi du regard, le Sourcier n'esquissa pas un geste pour le désarmer. S'il l'avait voulu, rien n'aurait pu l'en empêcher, malgré tout le bien que pensait Philippe de ses qualités d'escrimeur.

— Vous n'avez pas accompli votre mission, qui est de protéger les gens…

— Richard fait tout ce qu'il peut pour protéger les autres ! s'écria Kahlan, son pouvoir prêt à frapper.

— Vraiment ? Alors, pourquoi ne nous a-t-il pas parlé de la machine à présages ?

Richard sursauta.

— Tout le monde est au courant ! lança Philippe. Alors, pourquoi avez-vous tenu à nous cacher des prophéties sans nul doute venues du Créateur en personne ?

— Nous ne savons rien sur cette machine, dit Richard. Est-elle notre alliée ou notre ennemie ? C'est impossible à dire. Et tant que nous ne connaîtrons pas la réponse, comment se fier à ses présages ? Voilà pourquoi…

— Seigneur Rahl, de qui êtes-vous le serviteur ? De la vie… ou de la mort ?

Cara leva le bras, son Agiel pointé vers le roi.

— Vous vous engagez sur un terrain glissant, Majesté. Visiblement, vous ne vous contrôlez plus. Faites un effort, sinon, vous finirez par dire quelque chose que vous regretterez encore dans dix ans.

Richard saisit le poignet de Cara et lui fit baisser le bras.

— Philippe, j'aurais fait n'importe quoi pour empêcher ça.

— Tout, sauf dire la vérité ! On murmure que vous avez peur de dormir dans une de vos chambres. Maintenant, nous savons tous pourquoi. Mais vous n'avez averti personne au palais. En cela, vous nous avez trahis.

Richard serra les dents et ne répondit pas. Essayer de raisonner un homme en état de choc était peine perdue, Kahlan le savait.

— Vous n'êtes pas le chef dont a besoin l'empire d'haran !

— Je jure de trouver les coupables et de m'assurer que justice sera faite.

— La justice ? Moi, je connais déjà le coupable. (Philippe rengaina sa lame.) Mon pays ne reconnaît plus votre autorité, Richard Rahl. Pour mon peuple et pour moi, vous n'êtes plus le chef légitime de l'empire.

Le roi baissa les yeux sur la dépouille de sa femme. Il les ferma très vite, peut-être pour refouler ses larmes. Ou pour résister à l'envie de tirer de nouveau sa lame au clair.

Puis il se détourna et sortit au pas de charge.

Chapitre 47

L'épée toujours au poing, Richard passa son bras libre autour des épaules de Kahlan, qui lui caressa gentiment le dos, manifestant ainsi toute sa compréhension. En un pareil moment, les mots n'étaient pas utiles, et de toute façon aucun n'aurait pu être assez fort.

En silence, Richard guida sa femme hors de la suite.

Durant la guerre, Kahlan avait vu d'innombrables morts violentes. Au fil du temps, sans s'y habituer, elle était parvenue à ne plus être affectée jusqu'au plus profond de son âme. Avec la paix, sa carapace s'était lézardée.

La mort de Catherine, à l'évidence, la bouleversait comme si c'était la première qu'elle voyait. Parce que Catherine était enceinte ? Parce qu'elle avait vu les restes pathétiques d'un bébé arraché au ventre de sa mère avant d'être supplicié ? Cela lui rappelait-il l'enfant qu'elle avait perdu après avoir été battue à mort par une bande de brutes ?

Quoi qu'il en soit, l'Inquisitrice étouffa un cri de détresse et lutta de toutes ses forces pour ne pas pleurer.

Encore que, en l'absence de son mari pour veiller sur sa dépouille, c'était peut-être un hommage que Catherine méritait…

Une fois dans le couloir, Richard s'arrêta et étudia le sol. Le chemin de couloir empoissé de sang était un peu relevé, sans doute à cause des allées et venues incessantes et des efforts violents des porteurs du bélier.

Pour une raison inconnue, Richard semblait fasciné par ce spectacle.

Se penchant pour mieux voir, Kahlan découvrit qu'il y avait une marque sous le tapis.

Du bout de sa lame, Richard écarta le chemin de couloir.

Sur le marbre maculé de sang – le fluide vital de Catherine et de son fils à naître –, on avait gravé un symbole circulaire. À première vue, Kahlan trouva qu'il ressemblait à ceux qui emplissaient le mystérieux livre intitulé *Regula*.

— Tu sais ce que ça veut dire, Richard ?

— Oui, répondit le Sourcier, soudain très pâle. « Surveillez-les ! »

— Tu en es sûr ? demanda Nicci, qui avait elle aussi remarqué le symbole.

— Certain ! Benjamin, fais en sorte qu'on s'occupe dignement des restes de la reine. Avant le nettoyage de la suite, il faudra l'inspecter

soigneusement. Qu'on étudie la moindre écharde et qu'on cherche des empreintes dans le sang, pour déterminer si elles sont humaines ou animales. Il faudra aussi être attentif aux crocs brisés. Les bêtes en perdent parfois lors d'une attaque. *Idem* pour les poils ou la fourrure. Nous devons savoir si les coupables sont des hommes ou des bêtes sauvages.

— À vos ordres, seigneur Rahl !

— La porte-fenêtre qui donne sur la terrasse était ouverte. À l'évidence, les agresseurs sont entrés par là.

— Ce niveau du palais est assez près du sol pour que ce soit possible, seigneur. Mais il n'y a jamais eu de loups au sommet du plateau. Des chiens, oui, mais pas de loups.

— L'attaque s'est produite, et ça pouvait tout à fait être une bande de molosses. Même domestiqués, les chiens tuent les gens de cette façon quand ils sont en meute.

— Je superviserai les recherches, seigneur Rahl, dit le général.

— Moi, je vais enquêter sur autre chose… Fais dire aux invités que nous penchons pour une attaque d'animaux, des loups ou des chiens. Qu'ils ferment et verrouillent toutes les issues de leurs appartements. Des sentinelles devront se relayer en permanence dans les couloirs. Si elles voient n'importe quel animal à quatre pattes, qu'elles le tuent et vérifient ensuite le contenu de son estomac.

Alors que le général se tapait du poing sur le cœur, Richard partit au pas de course. D'abord surprise, Kahlan ne tarda pas à le suivre, Cara, Nathan et Nicci sur les talons.

Le long du couloir, les gardes s'écartèrent pour laisser passer leur seigneur. Les lignes de défense firent de même, forçant la foule de curieux à céder le passage au Sourcier et à ses compagnons.

Des invités s'accrochèrent à la manche de Richard, implorant qu'on leur dise ce qui était arrivé et s'il y avait du danger.

Sans ralentir, le Sourcier confirma qu'il y avait un grand péril, mais que les soldats contrôlaient la situation.

Une fois sorti des quartiers des invités, le petit groupe franchit une porte lourdement gardée le jour comme la nuit.

L'aile privée du palais, où aucun visiteur n'était autorisé. Comme il était apaisant d'être enfin loin des gens, de leurs questions et de leurs yeux accusateurs.

Le petit groupe traversa des salles chichement éclairées et coupa par des bibliothèques obscures. Un raccourci, comprit Kahlan.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle à Richard alors qu'ils s'engageaient dans un couloir plus large que la moyenne.

— La dernière chambre où nous avons dormi…

— Celle où nous avons été… épiés ?

— Exactement !

Quelques minutes plus tard, dans un couloir aux murs richement lambrissés, Richard s'arrêta devant la porte de la dernière chambre où le couple avait dormi, peu après la tentative d'assassinat et la mort de la tueuse convaincue que des monstres allaient dévorer ses enfants et la Mère Inquisitrice.

Des « monstres noirs », avait-elle dit.

De la pointe d'un pied, Richard souleva le chemin de couloir.

Un symbole était gravé dans le marbre. Le même que devant la porte de Catherine, pour autant que Kahlan pût en juger.

— Le sens est identique…, murmura Richard, sinistre. « Surveillez-les ! »

— Nous avons senti qu'on nous observait, dit Kahlan. Je me demande si Catherine a eu la même impression…

— Moi, j'aimerais savoir qui a gravé cet emblème sans se faire remarquer – au cœur de mon palais !

Chapitre 48

Seul dans la salle secrète, les mains croisées dans le dos, Richard contemplait la machine en essayant de comprendre ce qui était en train de se passer. Dans le Jardin de la Vie, au-dessus de sa tête, il était resté un long moment étendu avec Kahlan, la serrant contre lui jusqu'à ce qu'elle cesse de pleurer. Lorsqu'elle s'était enfin détendue, la jeune femme n'avait pas tardé à s'endormir. Se levant en silence, Richard était descendu dans la « tanière » où la machine se tapissait depuis des siècles.

Qui avait créé cette machine et dans quelle intention ? Sur l'identité du père de l'artefact, Richard n'avait aucune idée. Sa fonction, en revanche, semblait être de produire des prédictions. Comment l'avait appelée Philippe, déjà ? La machine à présages ?

Bizarrement, cette explication semblait bien trop simple. Du lexique, on pouvait déduire que Regula était le nom de la machine – un élément qui compliquait beaucoup les choses, quand on prenait la peine d'y songer.

Cela dit, l'ouvrage intitulé *Regula* n'était en gros qu'une suite de traductions des symboles qui composaient le langage de la Création. La machine utilisant cette langue pour ses prédictions, le livre était un adjuvant précieux, mais il ne contenait aucune information historique ou magique susceptible de mieux définir la machine. En haut d'haran, *Regula* signifiait « commander avec une autorité souveraine ». Quel rapport avec des présages gravés sur une série de bandes de métal ?

Il y avait bien une hypothèse : grâce à ses prédictions, la machine contrôlait les événements. Mais quelqu'un d'autre pouvait tirer les ficelles dans l'ombre et s'assurer que la réalité ressemble aux prophéties.

D'autre part, il fallait noter que les présages de la machine semblaient ne pas suffire. Plusieurs habitants du palais avaient émis les mêmes augures, au mot près, comme si quelqu'un avait voulu s'assurer que tout le monde soit informé. Mais pourquoi ce refus du secret ?

Si la machine contrôlait bel et bien les événements, son nom n'était plus un mystère. Mais cette hypothèse-là n'était pas facile à avaler, pour quelqu'un d'aussi rationnel que Richard.

S'il avait dû parier, le Sourcier aurait tout misé sur un seul numéro : toutes les explications manquantes figuraient sans doute

dans la partie absente du livre – celle qu'on avait cachée au cœur du Temple des Vents. Cette section du texte devait être capitale, sinon, qui aurait pu consentir tant d'efforts pour la dissimuler ?

Richard n'avait guère envie de retourner dans le temple. Pour commencer, ce ne serait pas si facile que ça, et ça risquait de générer plus de questions que de réponses, au bout du compte.

Mais n'était-il pas trop tard dans la nuit pour penser à des choses pareilles ? Soudain, Richard n'eut plus qu'une envie : remonter, se serrer contre Kahlan et l'entendre répéter que tout s'arrangerait et qu'il n'était pas coupable du sort tragique de Catherine. Intellectuellement, il le savait, mais se le faire dire était toujours réconfortant – même si ça ne changeait rien, au final, parce qu'il était impossible de modifier le passé.

Richard devait découvrir ce qui se passait… et y mettre un terme.

Les invités de marque allaient être dans tous leurs états, il le savait. À cause du meurtre de Catherine, alors qu'elle était reçue au palais, mais surtout parce que Philippe avait mis en cause la légitimité du nouveau seigneur Rahl. Le roi avait cédé à ses émotions, ça tombait sous le sens, mais ça n'empêcherait pas une foule de gens de se rallier à sa cause. Face à une telle menace, Richard ignorait que faire. Mais pour l'instant, ce n'était pas son souci principal.

Tandis qu'il se reprochait de ne pas avoir pensé au quatrième prince présent au palais – l'enfant royal encore à naître –, Richard n'avançait pas d'un pouce sur le chemin de la vérité. En l'accusant, Philippe et les autres s'éloignaient aussi du cœur du problème. Oubliant sa culpabilité, le Sourcier devait découvrir ce qui s'était produit et pourquoi on en était arrivé là.

Une créature ou une personne s'était introduite dans la chambre pour tuer Catherine. Ce n'était pas un hasard, mais une des étapes d'un plan sophistiqué. *Primo*, quelqu'un avait voulu qu'on surveille la reine. *Secundo*, le symbole gravé dans le sol n'était pas arrivé là tout seul. *Tertio*, l'espion avait patienté, attendant que Catherine soit seule pour la frapper.

Voilà au moins comment Richard imaginait les choses. Cela dit, même si sa présence était hautement suspecte, le symbole ne pouvait pas être automatiquement relié au meurtre. En conséquence, il ne fallait pas se laisser aveugler par ce qui pouvait être une coïncidence.

Il n'en restait pas moins stupéfiant que quelqu'un ait pu entrer dans les quartiers privés du seigneur Rahl – au nez et à la barbe de gardes d'élite – pour graver le même emblème devant la porte du maître de D'Hara et de son épouse.

Même s'il crevait d'envie de voir Kahlan, Richard avait besoin de réfléchir. Et pour ça, il valait mieux qu'il soit seul.

D'instinct, il lui semblait que la machine à présages était au cœur

du raz-de-marée de ténèbres qui s'était abattu sur le palais.

Le gamin malade l'avait bien dit : il y avait des ténèbres au palais… Richard ne doutait plus désormais de la véracité de ses dires. L'obscurité tombait sur ses compagnons et lui comme un linceul.

— Qu'es-tu donc ? murmura Richard en posant une main sur la machine. Pourquoi fais-tu tout ça ?

Comme en réponse, un bourdonnement monta de l'artefact tandis que ses rouages se mettaient en mouvement. Ce n'était pas comme les fois précédentes, où le choc, très violent, avait fait trembler le sol. Là, tout se mettait en route en douceur, très lentement. Il y avait une progressivité, comme si la machine avait acquis une sérénité qui lui faisait jusque-là défaut.

Richard se pencha pour regarder par le hublot. Dans les entrailles de la machine, la lumière augmentait d'intensité à mesure que le mécanisme prenait de la vitesse. Comme toujours, le symbole apparut au plafond, mais en devenant graduellement de plus en plus lumineux.

La machine atteignit cependant vite son plein régime, et le sol trembla, comme d'habitude. Tout devint alors exactement comme les premières fois, après un « éveil » beaucoup plus calme et apaisé.

Une bande de métal s'engagea dans le circuit de gravure, sous une lumière maintenant aveuglante. Un rayon se forma et commença à inscrire des symboles sur la partie inférieure de la bande. La chaleur était telle que la partie supérieure rougit par endroits, comme si elle risquait d'être traversée.

Suivant l'itinéraire de toutes les bandes que Richard avait vues passer dans la machine, celle-ci finit sa course dans la fente proche du petit hublot. Après s'être humecté les doigts, Richard l'en retira et la posa sur le sommet de la machine afin qu'elle refroidisse.

Très surpris, il s'avisa soudain que la bande n'était pas du tout chaude. La touchant du bout d'un index, il constata qu'il ne s'était pas trompé. Pourtant, il y avait bien des symboles gravés dessus. Mais pour une raison inconnue, le métal n'avait pas chauffé, cette fois.

Incompréhensible !

Tournant la bande afin de pouvoir la lire, Richard plissa les yeux et déchiffra l'étrange ensemble de symboles composant un seul et unique emblème qui constituait une phrase dans le langage de la Création.

« J'ai fait des rêves. »

Richard se pétrifia, presque certain d'avoir mal traduit. Regardant de nouveau l'emblème, il répéta le processus, s'arrêtant après chaque phase, et obtint… exactement le même résultat.

Ultime vérification, il répéta la phrase à voix haute :

— J'ai fait des rêves…

Troublé, Richard s'éloigna d'un ou deux pas de la machine. Jusque-là, elle avait toujours délivré des présages. Cette dernière phrase

n'avait pas de sens – en tout cas, il ne pouvait pas s'agir d'une prophétie. À croire que la machine faisait à Richard des confidences sur elle-même…

Regula marqua une courte pause, puis ses engrenages se remirent en mouvement et prirent très vite de la vitesse. Une nouvelle bande fut entraînée dans le mécanisme et finit sa course dans la fente.

Richard la regarda un long moment avant de s'en emparer. Comme la première, elle n'était pas chaude. Et ce qu'elle « disait » était encore plus incroyable :

— « Pourquoi ai-je fait ces rêves ? » lut le Sourcier à voix haute.

La machine semblait poser une question à Richard. Et il n'avait pas la moindre idée de la réponse.

En revanche, il se souvenait d'avoir très récemment entendu les deux phrases qu'il venait de lire. C'était Henrik, le garçon malade, qui les avait prononcées. Comme Kahlan, Richard avait cru que la fièvre le faisait délirer. Mais c'était faux.

La machine s'était exprimée par la bouche du garçon. Le pauvre ne délirait pas, il était en quelque sorte possédé.

Par la bouche d'Henrik, la machine avait ensuite demandé si le ciel était toujours bleu. Puis elle avait voulu savoir pourquoi « ils » l'avaient abandonnée.

À l'évidence, elle voulait savoir pourquoi on l'avait enterrée « vivante » !

Qu'avait-elle dit à la fin ?

Oui, c'était ça…

« Il me trouvera… Je sais qu'il me trouvera. »

Était-ce une prophétie ? Un présage comme elle avait l'habitude d'en produire ? Ou l'expression d'une terrible angoisse ?

Chapitre 49

Cessant de boire l'eau du ruisseau, Henrik leva la tête pour sonder les ombres, au cœur des arbres. Les molosses approchaient. Il entendait des brindilles craquer sous leurs pattes, et les premiers aboiements ne tarderaient pas à se faire entendre.

Du dos de la main, le petit garçon essuya les larmes de terreur qui roulaient sur ses joues. Les molosses venaient pour lui, il le savait, et ils ne renonceraient pas avant de l'avoir attrapé. Depuis ce jour terrible, au Palais du Peuple, où ils l'avaient menacé pour la première fois, ils ne le laissaient plus en paix.

Sa seule chance ? Continuer à fuir !

Glissant le pied dans un étrier, il s'accrocha au pommeau de la selle et se hissa sur le dos de sa monture. Après avoir enroulé les rênes autour de ses poignets, il ferma les poings, verrouillant sa prise avec les pouces, et talonna la jument, la lançant au galop.

Il aurait aimé marquer une pause assez longue pour manger autre chose qu'un biscuit et un morceau de viande séchée. Son estomac criait famine. Hélas, il avait eu à peine le temps de boire un peu avant d'être obligé de reprendre sa fuite éperdue.

Il aurait voulu boire et manger plus… Mais c'était impossible. Les molosses le suivaient de trop près.

Il devait conserver sa maigre avance. Sinon, ils le tailleraient en pièces.

Au début, il avait couru sans savoir où il allait. Son instinct lui avait soufflé de s'éloigner de la tente et de ne plus jamais y retourner. Sa mère était résolue à le protéger, il n'en doutait pas, mais elle en aurait été incapable. Après l'avoir éventrée, les molosses en auraient fini avec lui.

N'ayant pas le choix, Henrik avait couru jusqu'à ce que ses jambes refusent de le porter plus loin. Par bonheur, il avait vu les chevaux, dans un petit enclos. Ravi qu'il n'y ait eu personne aux alentours, il avait sellé la jument et « emprunté » un autre équidé. Cerise sur le gâteau, il avait découvert de la nourriture dans les sacoches de selle. Sans ça, il serait sans doute déjà mort de faim…

Était-il moral de voler les chevaux ? Cette question ne l'intéressait pas. Sa vie était en jeu et il fuyait. Qui aurait pu lui jeter la pierre ? Ou prétendre qu'il aurait dû accepter d'être dévoré vivant plutôt que de commettre un larcin ?

Encore une fois, il n'avait pas eu le choix.

Malgré sa terreur, il était obligé de s'arrêter lorsqu'il faisait trop noir pour chevaucher. En plusieurs occasions, il avait pu s'introduire dans un bâtiment abandonné où les molosses ne risquaient pas de le trouver. Chaque fois, il était reparti très tôt le matin, quand ses poursuivants le croyaient encore endormi. D'autres nuits, il avait dormi dans les hautes branches d'un arbre, toujours pour se mettre hors de portée des chiens. Au bout d'un moment, ceux-ci cessaient de tourner en rond autour du tronc en grognant. Probablement parce qu'ils avaient eux aussi besoin de manger et de dormir.

Quand aucun refuge ne s'offrait à lui, Henrik allumait un feu et ne s'en éloignait pas une seconde, prêt à saisir un tison ardent et à le brandir pour tenir les molosses à distance, s'ils l'attaquaient. Mais ça n'avait jamais été nécessaire. Les chiens détestaient le feu. Regardant le gamin de loin, ils allaient et venaient en grognant, impatients de voir se lever le soleil.

Parfois, à son réveil, Henrik ne les voyait plus. S'étaient-ils enfin lassés de le poursuivre ? Hélas non. Immanquablement, il les entendait aboyer dans le lointain, et le cauchemar continuait.

Le cheval le moins résistant avait fini par crever, tant Henrik l'avait poussé. Sellant la jument, il avait laissé la carcasse aux molosses avec l'espoir que ce festin les retarderait.

Ils n'avaient même pas pris le temps de se repaître du cadavre, suivant inlassablement Henrik dans la forêt obscure semée d'arbres géants où il s'était enfoncé.

Depuis peu, il commençait à reconnaître le paysage, car il avait grandi à quelques journées de cheval de là, dans un petit village bâti sur les rives vallonnées d'un bras de la rivière Caro-Kann.

Il avait déjà suivi cette piste avec sa mère. Les arbres lui rappelaient des souvenirs confus : un voyage, une visite à une mystérieuse dame… Mais tout ça était si loin.

La jument fit un écart, ramenant Henrik au présent. Engagée sur une pente très raide, la monture risquait en permanence de glisser. La frondaison occultant le ciel, il était impossible de voir à plus de trois pas devant soi ou sur les côtés. Mais le gamin n'avait pas besoin d'y voir pour savoir ce qui l'attendait.

Après une longue et sinueuse descente sur un semblant de piste, le sol redevint plat dans une zone où les arbres poussaient encore plus près les uns des autres. Ici, il aurait tout aussi bien pu faire nuit, car on n'y voyait même pas à trois pas de distance. Mais comme il n'y avait pas d'autres solutions que de suivre la piste, tant les broussailles étaient épaisses, ça n'était pas vraiment gênant.

Arrivée au bord d'un précipice, la jument hennit d'indignation et s'immobilisa. Pour elle, la route s'arrêtait là. Un chemin serpentait

bien entre les rochers, mais la pente était beaucoup trop raide.

Henrik mit pied à terre et tenta de sonder le gouffre. Il devait abandonner la jument, c'était acquis. Mais parviendrait-il à négocier la descente ? Rien n'était moins sûr…

Les aboiements des molosses lui rappelèrent une fois de plus qu'il n'avait pas le choix.

Il dessella la jument, afin qu'elle ait une meilleure chance de s'en tirer. Plus il lui flanqua une grande claque sur la croupe et la regarda partir au galop.

Entre les arbres, il repéra le grand molosse noir qui commandait la meute. Comme il le redoutait, le chien ne s'intéressa pas au cheval. C'était lui qu'il poursuivait, et il ne renoncerait pas.

Henrik s'engagea sans plus tarder dans la périlleuse descente.

Si le chemin semé de saillies et de crevasses était impraticable pour un cheval, les molosses n'auraient aucune difficulté à le négocier. Bien au contraire, ils iraient sûrement plus vite que lui – une raison de plus pour ne pas perdre de temps.

Sans se demander où il allait ni pourquoi il y allait, le petit garçon fonça tête baissée. Depuis le jour où il avait griffé le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice, il fuyait sans se demander pourquoi ni vers où. En traversant les plaines d'Azrith, il n'avait qu'une idée en tête : fuir les molosses. D'instinct, il avait compris que c'était l'unique direction qui lui offrait une chance de salut. Dans son esprit, il n'y avait jamais eu d'autre possibilité.

Lorsqu'il arriva au pied de la pente, le visage poisseux de sueur et de crasse, Henrik jeta un coup d'œil derrière lui et aperçut le molosse marron au poil court qui suivait en général le chef de meute. Plus gros et plus musclés que les autres, ces deux chiens se partageaient sans doute le pouvoir sur le groupe. Et visiblement, ils avaient un but en commun : rattraper et dévorer l'enfant qu'ils traquaient depuis des jours.

Sans prendre le temps de se reposer, Henrik continua son chemin sur un terrain relativement plat où les entrelacs de lianes et de broussailles semblaient vouloir composer un rideau impénétrable. Il s'y fraya pourtant un passage, l'estomac retourné par l'odeur de pourriture qui montait du sol boueux.

Au-delà du rideau de végétation, il aperçut des arbres au tronc très largement évasé vers le bas – une nécessité, sans doute, pour pouvoir s'enraciner dans un marécage. Sur la pente, il avait reconnu des cèdres et d'autres variétés d'arbres. Au niveau du sol, il n'y avait que ces étranges géants aux branches tendues comme des bras squelettiques et couvertes de mousse. Dans certains cas, cette moisissure pendait comme une tenture dont l'ourlet frôlait la surface d'une eau croupie. Partout, les lianes évoquaient des toiles d'araignées gigantesques et

mortelles.

Dérangés par l'irruption d'un intrus, des lézards s'enfuirent à toutes jambes sur le chemin d'Henrik. Plus placides, des serpents enroulés autour de branches basses le regardèrent passer, leur langue se dardant dans l'air étouffant d'humidité.

Sous l'eau, des formes noires ondulaient, ajoutant une menace invisible à toutes celles qui crevaient les yeux.

Alors qu'il s'enfonçait dans le marécage, les lianes et les broussailles formèrent autour d'Henrik une sorte de tunnel végétal d'où il lui devint très vite impossible de s'écarter. Autour de lui, mais à l'extérieur de cette enclave, des cris d'oiseaux et d'autres animaux, bien plus hostiles, retentissaient régulièrement.

Les molosses n'avaient pas renoncé, il les entendait toujours haleter et grogner.

Henrik s'immobilisa, se demanda s'il allait avoir le courage de continuer.

Devant lui s'étendait le territoire qu'on appelait la trace de Kharga. Pour s'y aventurer, lui avait dit sa mère, il fallait en avoir vitalement besoin, car fort peu de voyageurs en revenaient. À l'époque, sa mère et lui avaient compté au nombre des rares survivants. Était-il raisonnable de défier deux fois le destin ?

Le cœur battant la chamade et le souffle court, Henrik sonda les ténèbres. Il savait ce qui l'attendait au bout du chemin.

Jit, la Pythie-Silence.

La revoir était la chose la plus horrible qui pouvait lui arriver. À une exception près : être déchiqueté vivant par la horde de molosses qui lui donnait la chasse.

Les grognements se firent plus proches. Comme depuis le début, avancer était le seul espoir.

Chapitre 50

Après une longue progression dans le tunnel végétal puant, Henrik atteignit une zone plus dégagée du marécage. La piste qu'il suivait, constamment menacée d'être submergée par la tourbe, devint progressivement une sorte de tapis de racines, de lianes mortes et de branches brisées – un compost bienvenu, dans la mesure où l'étroit chemin, sinon, aurait sans nul doute disparu sous la surface glauque de la vase. Bien entendu, on risquait de glisser à chaque instant, mais il ne fallait pas trop en demander.

Henrik se demanda ce qui se passerait s'il tombait dans la vase aux relents méphitiques. Un instant, la perspective d'être dévoré par les molosses lui parut moins terrifiante.

Épuisé et mort d'angoisse, il avançait comme un automate dont l'unique moteur était la peur. Que n'aurait-il pas donné pour pouvoir faire demi-tour et retourner auprès de sa mère ! Mais rebrousser chemin, c'était se livrer aux chiens.

L'étrange tapis végétal devint par endroits assez large pour que plusieurs personnes puissent y avancer de front. Mais la plupart du temps, il restait très étroit, évoquant une sorte de passerelle courant au-dessus des eaux turbides. Par moments, des branches ratatinées et des lianes formaient une sorte de balustrade à laquelle Henrik fut parfois obligé de se tenir pour ne pas basculer dans le vide.

Le pont naturel craquait et tanguait en permanence, comme s'il s'était agi de quelque antique monstre agacé qu'on ose marcher sur son dos.

L'eau portant particulièrement bien les sons, Henrik n'aurait su dire si les molosses étaient aussi près qu'ils le semblaient. Avaient-ils moins de difficultés que lui à avancer sur la passerelle végétale ? Ou leurs pattes, au contraire, glissaient-elles encore plus facilement que ses pieds ? Avec un peu de chance, ils devaient se les coincer assez facilement entre les racines… C'était possible, mais il valait mieux ne pas trop compter là-dessus.

Un linceul de brume enveloppant le marécage, Henrik ne distinguait presque rien devant et derrière lui. Sur ses flancs, au cœur d'une jungle puante, il lui sembla voir briller des yeux.

Des yeux qui suivaient sa progression, guettant le moindre faux pas…

Alors qu'il tentait autant que possible de marcher au centre de la

passerelle – mais parfois il devait contourner des entrelacs de racines qui l'auraient à coup sûr fait trébucher –, Henrik vit une silhouette noire passer dans l'eau à côté de lui. Le monstre, quel qu'il fût, tirait dans son sillage un énorme morceau de viande à moitié pourrie et déchiquetée par des crocs géants. À quel animal avait jadis appartenu cette chair suppliciée ? Les sangs glacés, Henrik songea qu'il pouvait s'agir d'une cuisse d'homme…

Soudain plus que nerveux, il jeta un coup d'œil inquiet au pont végétal branlant. Flottait-il sur l'eau ou était-il soutenu par des piles ? Quoi qu'il en fût, il frôlait assez la vase, le plus souvent, pour qu'un monstre puisse saisir Henrik par une cheville et l'entraîner vers une mort horrible.

Ce destin serait-il pire que ce qui l'attendait au bout du chemin ? Plus atroce que le sort que lui réserveraient les molosses ? Aucune des trois possibilités ne le séduisait, mais que pouvait-il faire, sinon fuir les chiens, éviter une chute mortelle… et finir par se jeter dans les bras de l'horreur ?

Les jambes de plus en plus lourdes, Henrik se demanda combien de temps il pourrait encore courir. Au cœur de la brume, des bêtes invisibles continuaient à crier, comme si elles se communiquaient des informations.

Selon toute logique, songea Henrik, il devait traverser un très grand lac, probablement très profond. Mais avec si peu de visibilité, comment en être sûr ?

Un peu partout, des grappes de nénuphars oscillaient au gré du courant tel un tapis végétal en quête d'une des très rares apparitions de la lumière du jour – la source de la vie, si cruellement absente en ces lieux consacrés à la mort.

Henrik glissa plusieurs fois et dut son salut à la « balustrade » plus ou moins naturelle. Les grognements s'étant faits plus lointains, il supposa que les molosses avaient eux aussi du mal à avancer. Mais ils ne renonçaient pas, lui interdisant de ralentir, s'il tenait à sa vie.

Alors que la lumière baissait de plus en plus, Henrik vit que des bougies brûlaient sur les deux côtés du pont, balisant le chemin. Quelqu'un venait-il les allumer chaque soir, ou produisaient-elles de la lumière en permanence grâce à une mystérieuse magie ? Lors de sa première visite, se souvint-il, elles étaient déjà là. Dans ce royaume de ténèbres, un peu de clarté était toujours bienvenue, en pleine journée comme au milieu de la nuit…

Le pont végétal commença à devenir plus stable et plus régulier, comme s'il était mieux entretenu ou plus solidement soutenu. Tout autour, les arbres qui jaillissaient hors de l'eau, leurs racines souvent en partie visibles, se redressèrent et finirent par former une sorte de

double haie de végétation. Des lianes et d'autres plantes vinrent renforcer cette illusion, composant de nouveau un tunnel au cœur duquel s'enfonçait la passerelle. Mais cette fois, tout cela semblait moins sauvage, comme si la main de l'homme y était pour quelque chose.

Une constante demeurait : l'eau malodorante et les créatures impossibles à identifier qui y rôdaient.

Les bougies étant placées plus près les unes des autres, leur lumière s'intensifia, facilitant la progression d'Henrik.

Ici, il y avait une balustrade des deux côtés de la passerelle, et elle n'avait plus rien de naturel, comme si on avait délibérément voulu empêcher les racines d'obstruer le passage – et interdire aux monstres de chasser les passants !

Alors que la balustrade prenait de la hauteur et formait comme une arche – par endroits, on aurait cru marcher sous une tonnelle –, les bougies en rang serré donnèrent à Henrik l'impression d'avancer entre deux murs de flammes.

Henrik se demanda pourquoi le pont ne s'embrasait pas. Sans doute parce que le bois était gorgé d'eau, se dit-il alors qu'il glissait pour la centième fois sur un entrelacs de racines recouvertes de mousse. C'était la seule explication…

Alors qu'il avançait, la « tonnelle » devint une véritable voûte qui enferma le pont dans une espèce de cocon de branches et de lianes. Excepté à travers des trouées occasionnelles, impossible de voir à l'extérieur ! De toute façon, avec la nuit, il n'y avait plus grand-chose à distinguer. À l'intérieur du cocon, en revanche, les bougies éclairaient très agréablement le chemin.

S'avisant qu'il n'entendait plus les chiens, Henrik s'arrêta et tendit l'oreille. Ses poursuivants avaient-ils fini par renoncer à la chasse ?

S'ils avaient rebroussé chemin, découragés par le terrain hostile, était-il obligé de continuer ? En attendant un peu ici, il pourrait peut-être lui aussi revenir sur ses pas sans danger ?

Alors même qu'il songeait à tourner les talons, une force mystérieuse poussa Henrik à continuer son chemin jusqu'au fief de la Pythie-Silence. Ses jambes avancèrent, indépendamment de sa volonté, comme si elles entendaient désormais ne plus lui obéir.

Mobilisant sa volonté, Henrik parvint à les forcer à s'arrêter. S'il devait fuir son destin, c'était le moment ou jamais. Quand il se retourna pour sonder le chemin d'où il venait, il n'entendit aucun aboiement.

Presque timidement, il fit un premier pas vers la liberté.

Avant qu'il ait pu en faire un autre, une familière à la silhouette éthérée traversa un des murs végétaux et lui barra le chemin.

Henrik se pétrifia, terrifié jusqu'à la moelle des os.

— Jit t’attend, siffla la familière en flottant vers le gamin. Avance, et plus vite que ça !

Chapitre 51

Alors qu'Henrik continuait de gré ou de force son chemin, il devint de plus en plus évident que la passerelle végétale n'était pas le fruit du hasard. Par endroits, des amas de mousse ou des lianes renforçaient la structure, dont la stabilité s'améliorait régulièrement. Il y avait à présent le passage pour au moins trois personnes, et les parois, comme la voûte, composaient une muraille impénétrable.

Ce qui était au début une piste, puis une sorte de passage surélevé, puis une passerelle évoluant vers un pont était à présent un authentique tunnel dans lequel la lumière du jour ne pénétrait sûrement jamais. Très vite, ce tunnel se divisa en plusieurs couloirs, chacun donnant apparemment sur une infinité de salles au sol, au plafond et aux murs végétaux. Dans cette cathédrale entièrement dédiée à la nature, des lianes et des branches vivantes dessinaient des tapisseries de verdure qui contrastaient agréablement avec la teinte brunâtre des racines et des plantes mortes.

Lorsqu'on évoluait dans ce temple étrange, le monde extérieur perdait toute substance, comme s'il n'avait jamais existé. Cet univers se suffisait à lui-même, ses lois s'imposant à toutes les autres et sa géométrie invariablement irrégulière – un tribut à payer quand on travaillait avec des matières premières vivantes – devenant en quelque sorte la règle universelle.

Ici, les courbes organiques remplaçaient les coins et on ne trouvait aucun matériau fabriqué par l'homme. Pourtant, tout cela était l'œuvre de l'humanité, ça ne faisait aucun doute. Et l'entière structure semblait d'une grande solidité.

Henrik se demanda pourtant s'il pourrait écarter les branches et les lianes, se créant une brèche, au cas où il devrait s'enfuir en catastrophe. L'impression de solidité était bien réelle, certes, mais ce n'était tout de même qu'un assemblage de végétaux.

Alors qu'il traversait une pièce ronde comme toutes les autres, la familière le suivant toujours, le gamin approcha d'une paroi pour mieux se rendre compte. Ce faisant, il vit que les branches entrelacées étaient hérissées d'épines acérées. De près, on avait le sentiment d'être devant une haie d'épineux qui n'augurait rien de bon. Même si sa vie devait en dépendre, comprit Henrik, tenter de fuir par là aurait tout bonnement été un suicide. Car il ne s'agissait pas d'épines de rosier, susceptibles de causer des blessures douloureuses mais non mortelles, mais de véritables épieux végétaux capables d'éventrer un être humain

ou de le clouer à la paroi jusqu'à ce qu'il se vide de son sang.

Conscient que la familière le surveillait, s'assurant qu'il n'essaierait pas d'échapper à son destin, Henrik traversa une multitude de pièces circulaires. Des bougies éclairant toujours son chemin, il traversa parfois des tunnels de connexion à la voûte si basse qu'il dut se baisser. Comme dans un bâtiment en pierre, il y avait des couloirs de toutes sortes, leur largeur et leur hauteur variant à l'infini.

Dans une des salles, relativement grande, des milliers de lambeaux de tissu, de morceaux de ficelle et de fragments de liane pendaient du plafond. À chacun était accroché un petit objet ou un animal mort. Henrik identifia des pièces de monnaie, des coquillages et des lézards à moitié décomposés. Pour ne pas heurter cette morbide collection, il baissa de nouveau la tête – et bloqua sa respiration, parce que la puanteur était insoutenable.

Même si elle était plus stable et plus solide, la structure continuait à craquer et à grincer sous les pas du petit garçon, comme si c'était une façon de l'accueillir. On eût dit qu'il avançait à l'intérieur d'une toile d'araignée dont la propriétaire était pour l'instant absente.

Mais en réalité, c'était bien pire que ça. Il s'était aventuré dans le repaire de la Pythie-Silence, et elle était bel et bien là !

Malgré les milliers de bougies, l'obscurité semblait tapie un peu à l'écart, sans cesse menaçante et prête à reprendre ses droits sur les lieux. Sans doute à cause de l'épaisseur et de la densité des parois, les sons du marécage parvenaient à peine aux oreilles d'Henrik. La puanteur, en revanche, s'infiltrait partout et la fumée odorante des bougies ne parvenait pas à la masquer.

Tandis qu'il s'enfonçait dans le sanctuaire de la Pythie-Silence, d'autres familières vinrent se joindre à la première, escortant Henrik afin qu'il arrive sain et sauf à destination. Ou, plus probablement, pour le dissuader de ficher le camp à toutes jambes. Dès qu'il croisait leur regard jaune malveillant, le gamin détournait vivement le regard. Et lorsque les créatures furent au complet, soit au nombre de sept, il constata qu'elles étaient plus laides les unes que les autres.

Quand il s'engagea dans un corridor plus large, Henrik s'aperçut du premier coup d'œil qu'il y avait bien plus de bougies disposées sur le sol et les parois que partout ailleurs dans la structure. Mais cette allée de lumière déboucha abruptement dans une salle obscure où brûlaient seulement une poignée de bougies.

Une question de place, sans doute, car presque tout l'espace était occupé par des cornues, des éprouvettes et de gros bocaux. Il y avait aussi des jarres en argile de toutes les couleurs et, en plusieurs endroits, on avait écarté les branches et les lianes pour leur ménager une sorte de niche dans la paroi.

Henrik préféra ne pas imaginer ce que contenaient tous ces

récipients. D'après ce qu'il distinguait par transparence, dans le cas des cornues, par exemple, le contenu était pour l'essentiel un liquide trouble et sombre qui pouvait tout simplement être de l'eau boueuse. Des formes indéfinissables flottaient dans ce répugnant bouillon. Pour éviter de vomir, Henrik s'efforça de ne pas identifier non plus ces objets-là. Mais dans une jarre, il crut pourtant reconnaître des dents humaines.

Bizarrement, la collection d'immondices n'était pas le spectacle le plus terrifiant, et de loin ! Partout dans la paroi végétale, des hommes et des femmes étaient prisonniers des épines.

Une galerie de cadavres sur fond de lianes !

Des larmes de terreur lui montant aux yeux, Henrik vit qu'il y avait des suppliciés dans tous les couloirs qui partaient en étoile de la pièce. Des dizaines et des dizaines de dépouilles desséchées aux jambes et aux bras couverts d'une peau parcheminée sous laquelle pointaient des os.

D'autres morts semblaient beaucoup plus récents… et…

… Et des malheureux vivaient encore !

Plongés dans une profonde stupeur, ils respiraient à peine et paraissaient ne plus avoir conscience de ce qui se passait autour d'eux. Ils étaient nus, mais dans leur cocon végétal, on n'apercevait pas grand-chose de leur corps.

Leurs yeux bougeaient parfois, comme s'ils tentaient encore de savoir où ils étaient et de comprendre ce qui leur arrivait. De temps en temps, un gémissement s'échappait d'une bouche aux lèvres déjà bleues.

Quand il cessa enfin de regarder fixement l'atroce collection de morts et de morts-vivants, Henrik s'avisa que la Pythie-Silence se tenait devant lui.

Chapitre 52

Au fond de la salle, Jit était assise en tailleur sur un tapis de branches et de feuilles. Si sombres qu'ils en paraissaient plus noirs que la nuit, ses grands yeux ronds étaient rivés sur son visiteur.

Ses cheveux très fins tombant un peu au-dessous du niveau de ses épaules, Jit n'était pas d'une stature impressionnante. En fait, elle était juste un peu plus grande qu'Henrik. Vêtue d'une sorte de sac qui ne méritait pas le nom de robe, elle n'arborait aucune des courbes qui faisaient d'habitude le charme d'un corps féminin – comme celui de la mère d'Henrik, par exemple. La peau de ses bras nus, d'un blanc maladif, ne devait pas avoir vu souvent le soleil, mais elle n'était pas plus ridée que celle de son visage. Un élément qui n'aidait pas à lui donner un âge, même s'il semblait évident qu'elle n'était plus de la première jeunesse… ni de la deuxième.

Ses mains et ses ongles paraissaient… teints, peut-être parce qu'elle les plongeait trop souvent dans les ignobles jarres qui l'entouraient.

À moins qu'ils soient souillés par les fluides corporels qui suintaient des cadavres et des agonisants…

Mais le plus terrifiant, ce qui coupait le souffle à Henrik, faisant trembler ses genoux, c'était la bouche de la Pythie-Silence.

Car ses lèvres étaient cousues par de fines lanières de cuir.

On avait travaillé grossièrement, laissant dans la chair de la Pythie-Silence des trous qui semblaient n'avoir jamais vraiment cicatrisé. La couture dessinait un « X » sur la bouche de Jit, et il y avait juste assez de mou pour qu'elle puisse entrouvrir légèrement les lèvres. À travers ces brèches, elle parvenait à émettre des sons – des couinements, plutôt – qui n'avaient rien d'humain.

À l'entendre, Henrik eut aussitôt la chair de poule.

De sa précédente visite, il se souvenait que c'était la façon de s'exprimer de la Pythie-Silence. Et là, c'était à lui qu'elle s'adressait, même s'il ne comprenait rien à son « discours ».

Une des familières – Henrik remarqua qu'il lui manquait une main – vint jouer les intermédiaires :

— Jit dit qu'elle est contente de te revoir, mon garçon.

Henrik ne put pas se résigner à répondre qu'il était ravi aussi, même si ça semblait poli.

Jit couina frénétiquement, ponctuant sa tirade de claquements de langue.

— Elle veut savoir si tu as ce qu'elle t'a demandé.

Henrik ne put pas desserrer les lèvres. Craignant la réaction de Jit s'il ne répondait pas, il lui montra ses poings serrés. Il les aurait bien ouverts, mais il était trop tendu pour ça.

La Pythie-Silence émit un grognement grinçant.

— Approche-toi d'elle, dit la familière, pour qu'elle puisse voir de ses yeux.

Dans le dos d'Henrik retentit un bruit qui fit sursauter toutes les familières, avant qu'elles se retournent dans un même mouvement. Les yeux noirs de Jit se rivèrent sur quelque chose, au-delà du gamin, et s'écarquillèrent.

Henrik jeta un coup d'œil derrière lui. Dans le couloir, une silhouette avançait lentement vers la salle, son passage faisant vaciller la flamme des bougies.

Et les ténèbres marchaient dans son sillage.

Quand elle arrivait à leur hauteur, les bougies s'éteignaient, puis elles revenaient à la vie quelques instants plus tard, comme si elles avaient attendu que sa traîne d'obscurité les ait dépassées.

Alors qu'elle approchait, les familières allèrent se réfugier derrière Jit. Intrigué, Henrik vit que la manchote tremblait de peur.

La Pythie-Silence émit une série de couinements et quelques claquements de langue. Deux familières se penchèrent pour lui parler à l'oreille, puis écoutèrent une nouvelle série de sons stridents.

Quand l'inconnu entra enfin dans la salle, Henrik vit qu'il ne s'agissait pas d'un spectre mais d'un homme.

Il s'arrêta devant Jit, très près du gamin. Dans le couloir et à l'entrée de la salle, des bougies se rallumèrent, l'éclairant vivement.

Henrik se pétrifia, le souffle coupé par ce qu'il découvrit.

Chapitre 53

Avec un sourire mauvais, l'homme regarda la tache humide qui s'élargissait sur le devant du pantalon d'Henrik.

— C'est notre garçon ? demanda-t-il d'un ton dur et glacial qui fit sursauter le gamin malgré sa stupeur.

Les sept familières reculèrent d'instinct, comme si elles n'avaient même pas conscience que cette voix suffisait à les terroriser.

La Pythie-Silence couina brièvement.

— Oui, c'est lui, évêque Arc, traduisit la familière manchote.

L'évêque foudroya Jit du regard, ses yeux se rivant en particulier sur sa bouche cousue. Puis il braqua de nouveau son regard de cauchemar sur Henrik.

Les yeux de cet homme n'avaient pas de blanc. Parce qu'ils étaient tatoués de symboles rouge sang !

L'iris et la pupille, tous les deux noirs, ressortaient tant sur ce fond écarlate qu'on eût dit qu'ils vous regardaient depuis un autre monde où régnaient les flammes et la terreur. Le royaume des morts, peut-être…

Pourtant, ce n'était pas la caractéristique la plus terrifiante de l'évêque Arc. Pour comprendre vraiment ce que voulait dire l'expression « être paralysé de peur », il fallait regarder sa peau.

Tout ce qu'on en voyait était recouvert de tatouages. Des symboles… Des couches et des couches de symboles, si épaisses que sa chair ne semblait tout simplement plus humaine. Partout, des symboles circulaires superposés les uns aux autres dissimulaient la peau qui devait pourtant bien se cacher quelque part dessous. Mais on n'en distinguait pas le moindre petit bout.

Les tatouages du haut étaient plus sombres que ceux du bas – ce jeu de couleurs se répétant jusqu'à ce qui devait être l'ultime couche – une configuration donnant l'impression que la peau de l'évêque absorbait les tatouages à mesure qu'on en ajoutait de nouveau. Curieusement, cette profondeur, nécessairement une illusion d'optique, paraissait infinie, à croire qu'il n'y avait aucun support tout au fond, mais un puits de ténèbres d'où jaillissaient des figures géométriques torturées.

En d'autres termes, la peau de l'évêque paraissait être tridimensionnelle, et la multiplicité des couches interdisait de seulement estimer ses véritables limites. À cause de cela, l'évêque Arc ne paraissait pas complètement réel, comme s'il avait été une sorte de

demi-fantôme, le genre de créature, Henrik en aurait mis sa tête à couper, qui devait être capable de se fondre à volonté dans son manteau – ou son linceul – de tatouages.

Grâce à l'habile jeu de couleurs, tous les symboles étaient parfaitement distincts. Très différents les uns des autres, en taille et en forme, ils semblaient pourtant avoir un point commun. Plissant les yeux, Henrik vit que la plupart étaient en fait des assemblages de plus petites figures qui composaient des sortes d'emblèmes circulaires.

Les mains de l'évêque et ce qu'on apercevait de ses poignets, sous les manches de sa redingote noire, étaient totalement recouverts de symboles. Même ses ongles en portaient – ou, plus exactement, la peau qui se trouvait dessous.

Son cou ne faisait pas exception à la règle, et son visage non plus. Le voyant cligner des yeux, Henrik constata que ses paupières aussi étaient tatouées, comme d'ailleurs le lobe de ses oreilles. C'était en quelque sorte un homme illustré…

Entièrement illustré, même.

Sur son crâne chauve, un emblème de grande taille dominait tous les autres. Englobant en fait la moitié supérieure de son nez et ses yeux, cette figure géométrique circulaire couvrait tout le haut de sa tête. Un deuxième cercle était enchâssé dans le premier et des frises de runes marquaient la frontière entre les deux.

Placé dans le cercle intérieur, un triangle s'étendait horizontalement juste au-dessus des sourcils de l'évêque. Des symboles plus petits, également sphériques, semblaient graviter autour des pointes de ce triangle, sur les tempes de l'homme et à l'arrière de sa tête. Conséquence de cette disposition, on avait l'impression que les yeux rouges brillaient exactement au centre du vaste symbole circulaire, comme s'ils regardaient les vivants depuis les profondeurs du royaume des morts.

Au centre du triangle, sur le front de l'évêque, Henrik crut reconnaître le chiffre neuf, mais inversé.

Les tatouages crâniens étaient plus sombres que les autres, sans doute parce qu'ils avaient été ajoutés le plus récemment, mais surtout parce que le « trait » était plus gras. Malgré tout, ce détail de la « fresque » semblait prendre place dans un projet global ambitieux et toujours en cours d'élaboration. En d'autres termes, rien n'était encore figé dans le processus d'illustration auquel se soumettait l'évêque Arc.

Même s'ils n'étaient pas semblables, les centaines de tatouages paraissaient être une variation sur un thème. Le cercle restait la figure dominante – le fil rouge, aurait-on pu dire –, et le sens profond de tout cela aurait bien pu être la notion d'intrication, considérée comme un des fondements de l'existence et de la pensée. Lorsqu'on n'y était pas préparé, voir un homme se dévouer à ce point à une « mission

occulte » (ou un sacerdoce magique) était profondément perturbant.

Disparaissant sous ses illustrations, l'évêque Arc évoluait sans cesse sous un voile d'illusion, comme s'il avait refusé de montrer aux autres sa véritable apparence – désormais perdue, y compris peut-être à ses propres yeux, ces puits de flammes et de sang.

Voyant que plusieurs familières regardaient nerveusement derrière lui, l'évêque eut un sourire hautain.

— Je ne l'ai pas amenée avec moi, dit-il, répondant à la question muette qu'il lisait dans le regard des créatures. Au contraire, je l'ai envoyée en mission.

Les familières inclinèrent humblement la tête, comme si elles voulaient se faire pardonner leur indiscrétion.

Les yeux écarquillés d'un des prisonniers de la muraille végétale, derrière Jit, ne parvenaient pas à se détourner de l'évêque. Terrorisé, l'agonisant déglutissait péniblement, comme s'il tentait de ravaler un cri qu'il n'était de toute façon plus en état de pousser. Tous ces malheureux paraissaient incapables d'émettre un son, même s'ils semblaient assez effrayés pour hurler à s'en casser les cordes vocales.

L'évêque Arc tendit un bras vers le prisonnier qui le dévisageait. Un geste nonchalant, presque distrait, mais de toute évidence adressé à l'agonisant qui ne parvenait pas à détourner les yeux de lui.

— Du calme…, souffla l'évêque.

Un simple murmure, mais aussi froid et autoritaire que tous les cris jamais entendus par Henrik.

Le prisonnier haleta comme s'il s'étouffait. Prenant une profonde inspiration, il inclina très légèrement la tête en arrière et ses yeux se révulsèrent. Secoué de spasmes, il s'affaissa soudain – autant que le lui permettait sa prison végétale, bien entendu. Puis il devint tout à fait inerte et exhala ce qui devait sans doute être son dernier soupir.

L'évêque jeta un regard circulaire aux prisonniers.

— Quelqu'un d'autre veut me défier ?

Dans un silence de mort, des dizaines de paires d'yeux se baissèrent.

L'évêque sourit à la Pythie-Silence.

— Voilà donc où tu étais… Venue te réapprovisionner en fluides corporels de cadavres, histoire que tes assistantes les aspirent puis te nourrissent.

Les yeux noirs de Jit ne cillèrent pas. En revanche, elle émit un son grinçant ponctué de plusieurs claquements de langue.

Une des familières se chargea de la traduction :

— Jit veut savoir pourquoi vous êtes ici.

— Ce n'est pas évident ? (L'évêque désigna Henrik.) Je suis venu

m’assurer que tu as accompli la mission dont je t’avais chargée, Pythie-Silence.

Après une longue hésitation, Jit acquiesça.

L’évêque plissa le front, déformant les symboles qui s’y affichaient.

— Tu m’as fait perdre assez de temps, et j’ai bien l’intention que ça cesse. Le gamin est enfin là. Alors, terminons-en !

Jit fit signe à Henrik d’approcher.

Chapitre 54

Henrik ne bougea pas, incapable de forcer ses jambes à avancer. Alors que Jit lui faisait de nouveau signe d'approcher, il ne parvenait pas à détourner le regard de sa bouche cousue. Un fluide rosâtre sourdait des cicatrices, comme si l'effort de « parler » les avait rouvertes.

Mais pourquoi avait-on ainsi scellé la bouche de la Pythie-Silence ?

Terrorisé, Henrik s'aperçut soudain que ses jambes avançaient bel et bien, échappant à sa volonté. Qu'il le veuille ou non, il allait se retrouver tout près de Jit.

Ses bras se levèrent d'eux-mêmes – et s'il avait voulu les en empêcher, rien n'y aurait fait, il le sentait.

Ses poings se tendirent vers Jit, qui lui saisit les poignets avec ses mains maculées d'indicibles immondices. De si près, il remarqua qu'une odeur étrange émanait de la Pythie-Silence. Pas une puanteur identifiable, mais des relents qui lui donnaient quand même envie de vomir.

Si frêle qu'elle fut, Jit avait une force incroyable dans les mains. Tentant en vain de se dégager, Henrik comprit qu'il était désormais une victime impuissante, comme les prisonniers de la muraille végétale.

Jit lâcha un nouveau couinement inhumain. Muet de terreur, le regard rivé dans les yeux noirs de la femme, Henrik tenta en vain de comprendre ce qu'elle attendait de lui.

Jit se pencha et émit de nouveau le même son. Mais que disait-elle ? Elle voulait quelque chose de lui, certes, mais quoi ?

Une des familières se pencha vers le petit garçon :

— Ouvre les poings, imbécile !

Affolé, Henrik mobilisa toute sa volonté pour obéir. Hélas, ses poings refusèrent de s'ouvrir. À force de les serrer, il les avait comme tétanisés, et plus aucun muscle ne répondait. Les yeux baissés sur ses mains, il les implora de s'ouvrir pour lui épargner les inévitables représailles de Jit.

Imperturbable, la Pythie-Silence entreprit de forcer les uns après les autres les doigts de l'enfant. Après être restés si longtemps pliés, ils lui firent un mal de chien, mais Jit ne se laissa pas perturber par ses cris de douleur et continua son œuvre. Quand elle en eut terminé – assez vite, en fait –, elle obligea Henrik à mettre les mains à plat puis les prit l'une après l'autre entre les siennes. Les caressant comme si

elle voulait s'assurer qu'elles ne se crisperaient plus, elle finit par les retourner, paume orientée vers le ciel.

Tendant une main derrière elle, Jit arracha à la muraille végétale une petite branche terminée par une longue épine recourbée.

Inquiet, Henrik tenta de reculer. Mais la Pythie-Silence lui tenait toujours un poignet de sa main gauche, et elle le ramena sans difficulté vers elle.

Le gamin eut le sentiment d'être un animal qu'on allait écorcher vif.

Lui tenant fermement la main, Jit passa la pointe de l'épine sous l'ongle de l'index du gamin. Puis elle leva la petite branche à hauteur de ses yeux et l'examina attentivement. Que faisait-elle et que cherchait-elle ? Sous la torture, Henrik aurait été incapable de le dire.

Dans un coin, une des familières était en train de sortir du cocon végétal une des jarres pleines d'ignobles sécrétions. Elle vint la poser près de sa maîtresse et attendit.

Jit répéta l'opération avec le majeur d'Henrik. Cette fois, quand elle étudia l'épine, il y avait piqué au bout un fragment d'une matière indéfinissable.

Poussant un grognement satisfait, Jit montra fièrement sa trouvaille aux familières, qui en gloussèrent de joie. L'évêque Arc, lui, soupira d'agacement.

La familière qui avait apporté la jarre en retira le couvercle, puis tendit le récipient à sa maîtresse. Des cafards sortirent de la jarre, rampèrent sur les mains de la créature vaporeuse puis tombèrent sur le sol et s'éparpillèrent dans toute la salle, finissant par chercher refuge dans les parois végétales.

Très calme, Jit plongea l'épine dans l'eau turbide. Très vite, elle l'en retira, apparemment ravie que le fragment indéfinissable ait disparu.

Très méticuleusement, elle répéta l'opération sur le pouce, l'annulaire et l'auriculaire d'Henrik. Sous l'ongle de ces deux derniers, elle trouva d'autres fragments de ce qui semblait être un trésor inestimable.

Du coin de l'œil, Henrik vit l'évêque Arc sourire chaque fois que la Pythie-Silence plongeait l'épine dans la jarre, y déposant son improbable récolte.

Elle passa ensuite à l'autre main. Sous l'ongle de l'index, elle ne trouva rien. *Idem* pour les autres doigts, et même le pouce. Avec un regard en biais pour l'évêque, elle réitéra ses recherches, ses lèvres cousues frémissant de ce qui aurait bien pu être de l'angoisse.

Quand il parut acquis qu'elle ne trouverait rien, elle laissa ses mains retomber sur ses genoux.

— Qu’est-ce qui cloche ? demanda l’évêque.

Quand il se pencha en avant, tous les symboles visibles semblèrent se plisser en même temps.

Jit émit quelques couinements.

— Nous avons la peau de la femme, traduisit une familière, mais… Eh bien, celle de l’homme manque.

L’évêque se redressa tel un serpent qui s’apprête à frapper. Les sept familières reculèrent, mais l’une d’entre elles ne fut pas assez rapide.

La prenant à la gorge, l’évêque l’attira vers lui. Il avait agi d’instinct, guidé par sa colère. La créature cria et se débattit comme un serpent pris au piège, mais elle ne parvint pas à lui échapper. Aveuglé par la rage, l’évêque lui serrait le cou, et rien n’aurait pu lui faire relâcher son étreinte.

— Dites à votre maîtresse que je suis très mécontent !

Plusieurs familières couinèrent en même temps dans l’étrange langage de la Pythie-Silence.

L’évêque attira encore plus près de lui la familière dont il s’était emparé.

— Il est temps de retourner au tombeau…, souffla-t-il d’un ton glacial.

Sous le regard terrifié d’Henrik, la familière cessa d’émettre la lueur bleuâtre qui les caractérisait, ses compagnes et elle. Des volutes de fumée montèrent de la capuche qui dissimulait ses traits, et elle se ratatina comme si on la vidait de toute sa substance. Sur ses bras et ses jambes, la peau noircit et les muscles fondirent de l’intérieur. Sur son visage, visible parce que l’évêque venait d’abaisser la capuche, la peau et la chair fondirent également jusqu’à devenir un masque de cuir noirâtre tout craquelé. Les yeux exorbités, la créature retroussa les lèvres, dévoilant ses crocs de vipère.

L’évêque jeta la dépouille au loin comme s’il avait déjà oublié jusqu’à son existence.

Toujours furieux, il se détourna et se dirigea vers le tunnel par lequel il était arrivé. Comme un peu plus tôt, les bougies s’éteignirent après son passage, soufflées par sa traîne d’obscurité.

Alors qu’elles se rallumaient, il se retourna, regarda un moment la Pythie-Silence puis se dirigea vers elle.

— Donc, tu as la peau de la femme, si j’ai bien compris ?

Soutenant le regard de l’évêque, Jit acquiesça puis s’empara de la jarre qu’une familière tenait entre ses mains tremblantes.

Elle l’inclina, comme pour exposer son contenu.

— Nous allons modifier nos plans, souffla l’évêque Arc en passant l’arête de son index plié le long de sa joue décharnée.

Chapitre 55

La Pythie-Silence se leva et se dirigea vers une ouverture obscure, au fond de la salle.

Après son départ, ses six familières s'affairèrent frénétiquement. Retirant des bocaux, des cornues et des jarres de la paroi, elles les remplacèrent par d'autres récipients, le plus souvent plus grands et à première vue vides. Les prisonniers de la muraille végétale qui vivaient encore suivirent ce spectacle d'un regard affligé.

Henrik aurait aimé pouvoir les aider, mais c'était hors de sa portée. En fait, il ne pouvait même pas s'aider lui-même…

Jit était partie avec la jarre qui contenait le « trésor » récupéré sous les ongles d'Henrik. Le couvercle n'étant pas étanche, un peu d'eau turbide s'était renversée sur le chemin de la Pythie-Silence. Émergeant des parois végétales, de gros insectes brunâtres vinrent se repaître de cette manne.

Sous le regard courroucé de l'évêque Arc, les familières continuèrent à sélectionner les bons récipients parmi les centaines que contenait la salle. Sur un homme entièrement tatoué, la fureur était encore plus impressionnante que sur un individu normal. Évitant de le regarder, les six créatures survivantes continuèrent à trier les récipients.

Chacune en eut bientôt collecté une bonne demi-douzaine, à part la manchote, qui faisait pourtant de son mieux pour ne pas se laisser dépasser par ses sœurs.

Dès qu'elles eurent ce qu'elles voulaient, les familières se ruèrent sur les talons de leur maîtresse.

Les attendant dans le couloir obscur, sa jarre au creux d'un bras, Jit s'empara d'un bâton de marche appuyé contre une paroi. Puis elle regarda Henrik par-dessus son épaule et lâcha une série de couinements qui devaient être des ordres.

La familière manchote vint se placer derrière le gamin et le poussa vers la Pythie-Silence.

— Jit veut que tu te dépêches de nous suivre, dit-elle avec un regard en coin pour l'évêque. Quand nous en aurons terminé, je te viderai de ton fluide vital et j'offrirai ta pathétique dépouille aux cafards.

Henrik se pétrifia de terreur. D'un geste agacé, la familière le poussa de nouveau vers le tunnel.

Alors qu'il avançait sur des jambes tremblantes, le gamin songea

qu'il aurait tout donné pour être avec sa mère, sous leur tente, en train de fabriquer des colliers de perles. S'il n'était jamais venu voir la Pythie-Silence – une idée de sa mère, il devait l'admettre –, sa vie aurait pu être si différente…

Depuis qu'il avait compris que ses poursuivants le poussaient vers la trace de Kharga, où la Pythie-Silence l'aurait de nouveau en son pouvoir, il craignait d'être dans l'impossibilité d'en repartir. Pour lui, le chemin allait s'arrêter là…

L'évêque se plaça en queue de la petite colonne qui suivit Jit dans un corridor où des objets pendaient du plafond au bout de lanières de cuir. Henrik vit qu'il s'agissait de crânes de petits animaux, de carapaces vides de tortues et même de cadavres de rongeurs ou de reptiles. Les prisonniers des deux parois végétales ouvrirent les yeux sur le passage de la courte procession, mais ils les détournaient dès que l'évêque Arc soutenait leur regard.

Ces suppliciés n'émettaient pas un son. Pourtant, à leur place, Henrik aurait appelé à l'aide à s'en briser les cordes vocales.

Hélas, personne ne pouvait rien pour ces malheureux. Ni pour le gamin, d'ailleurs…

Alors qu'il s'enfonçait dans la tanière de la Pythie-Silence, Henrik commença à entendre des bourdonnements d'insectes, des trilles d'oiseaux et des sifflements ou des cris d'autres animaux.

Quand Jit et son escorte émergèrent soudain à l'air libre, sous un ciel d'encre, un silence de mort tomba sur le marécage.

Ici, le sol était assez au-dessus du niveau de l'eau pour être parfaitement sec. Semblables à des spectres encore enveloppés dans leur linceul, les grands arbres aux branches lestées de lourds rideaux de mousse paraissaient vouloir fondre sur les intrus comme une meute de loups sur ses proies.

En traversant l'étrange clairière, Henrik s'aperçut que les pierres plates qui jonchaient le sol n'étaient pas disposées au hasard. Placées chacune sur un petit monticule de terre, elles dessinaient une sorte de figure circulaire qui conduisait très exactement au centre de la zone.

Dès qu'elle l'eut atteint, la Pythie-Silence commença à tracer des lignes dans la terre avec le bout de son bâton sculpté. Très observateur, Henrik remarqua très vite que ses dessins ressemblaient beaucoup aux tatouages de l'évêque Arc.

Au milieu du bâton de Jit, accrochées à des lanières de cuir, le gamin distingua une série de plumes bleues, de perles orange et jaunes et de pièces de monnaie trouées au milieu. Intrigué, il se demanda pourquoi la Pythie-Silence accordait tant d'importance à l'argent – car, à l'évidence, le bâton comptait énormément à ses yeux. Dans la solitude de la trace de Kharga, à quoi pouvaient bien lui servir ces pièces ?

La réponse apparut brusquement à Henrik. Jit n'était pas attachée à son trésor à cause de sa valeur d'échange, comme la majorité des gens, mais parce qu'elle avait pris cet argent aux prisonniers de la muraille végétale. Pour elle, il s'agissait de trophées. Comme les plumes qu'elle avait volées sur des cadavres d'oiseaux…

Alors que les familières disposaient les jarres autour de leur maîtresse, l'évêque Arc resta un peu à l'écart et suivit les préparatifs d'un regard rouge toujours brillant de rage.

De temps en temps, une des six créatures lui jetait un coup d'œil furtif. Concentrée sur sa tâche, Jit ne daignait même pas tourner brièvement la tête vers lui.

Continuant à dessiner en psalmodiant entre ses lèvres cousues, elle ouvrait régulièrement une jarre, plongeait les mains dans le liquide noir et déposait au centre de son « œuvre » les immondices qu'elle venait de pêcher.

Soudain, elle brandit son bâton en direction du ciel où dérivaient des nuages bas aux entrailles rougeoyantes. Après avoir lâché une série de sons étranglés, elle se pencha et posa le bâton au centre de la figure géométrique tracée sur le sol.

Aussitôt, le dessin brilla vivement.

À la stupéfaction d'Henrik, au moment où la Pythie-Silence leva les bras, les nuages menaçants s'immobilisèrent.

Chapitre 56

Henrik crut que le vent était tombé, cessant de pousser les nuages. Mais ceux-ci se remirent en mouvement, à un détail près : au lieu de dériver dans le ciel, ils se mirent à décrire un grand cercle au-dessus de la clairière. S'effilochant, ils devinrent le reflet exact – oui, comme l'image dans un miroir – de la figure dessinée sur le sol par Jit.

Une lueur rouge continua à briller dans leurs profondeurs.

Comme si les incantations de la Pythie-Silence les avaient plongées dans une transe hystérique, les six familières se mirent à tourner autour de leur maîtresse au même rythme que les nuages. Cette ronde prit régulièrement de la vitesse, la lueur des nuages et celle du dessin pulsant désormais de conserve.

La psalmodie de Jit devint plus aiguë.

Tandis que les familières et les nuages tournaient de plus en plus vite, un son strident d'une incroyable puissance jaillit des lèvres cousues de la Pythie-Silence. Craignant que cette agression sonore lui perce les tympans, Henrik se plaqua les mains sur les oreilles.

Puis les six familières parurent exploser, et d'ignobles créatures aux longs membres squelettiques apparurent au milieu de ce qui subsistait de leur silhouette éthérée. Bossus, la chair flétrie et le crâne chauve, ces monstres aux yeux globuleux affichaient un rictus dévoilant leurs crocs jaunâtres tachés de sang.

Contrairement aux familières dont elles étaient en quelque sorte nées, ces créatures n'avaient pas d'aura. À la lueur des nuages et du dessin, leur chair à moitié décomposée prenait une teinte brunâtre maladive.

Henrik vit des monstres similaires s'extraire des monticules de terre surmontés d'une pierre plate. S'exhumer ainsi paraissait un rude combat. Toutes les créatures y parvinrent cependant, et elles vinrent rejoindre celles qui tournaient autour de la Pythie-Silence comme des bêtes sauvages frappées de folie.

Mais il ne s'agissait pas d'animaux. Même si elles imitaient la vie, ces horreurs n'appartenaient pas au monde des vivants.

En fait, on eût dit qu'une armée de morts-vivants venait de s'arracher à la terre pour danser au son des cris de Jit.

Repensant aux prisonniers des murailles végétales, Henrik comprit que les monticules devaient être leurs tombes. Après leur mort, lorsqu'elle n'avait plus besoin d'eux, Jit les enfouissait dans la terre,

où ils attendaient qu'elle les rappelle, afin de les exploiter encore.

La Pythie-Silence, songea le gamin, était sûrement une des abominations du royaume des morts – une servante du Gardien en personne.

Venus des ombres environnantes, de plus en plus de spectres se joignaient à la ronde des monstres qui évoluaient autour de Jit.

Le cri de la Pythie-Silence lui vrillant le cerveau, Henrik appuya plus fort sur ses oreilles.

Les nuages tournaient toujours et la lumière, dans leurs entrailles, clignotait aussi vite que l'aura du dessin – mais c'était la voix de Jit qui donnait le rythme, et rien d'autre.

Devant ce spectacle de cauchemar, Henrik sentit sa tête tourner et l'élancer comme si elle risquait d'éclater. Il plissa les yeux, mais n'osa pas les fermer, de peur d'être à jamais incapable de les rouvrir.

Insensible à ce qui se passait autour d'elle, Jit continuait à plonger les mains dans les jarres, en sortant des poignées de dents, d'osselets ou de vertèbres – des ossements humains, à l'évidence – afin de les ajouter au dessin.

La lueur qui montait du sol devint éblouissante. Devant ses yeux, Henrik vit danser des éclairs rouges, jaunes et orange.

Quand Jit saisit la jarre contenant la peau récupérée sous les ongles du gamin, la ronde devint si rapide qu'il fut très vite impossible de distinguer individuellement ses participants.

Jit lança la jatte dans les airs, au-dessus du dessin et des monstres frénétiques. Lorsque le récipient explosa, le liquide qu'il contenait s'embrasa comme de l'huile.

Une incroyable lumière jaillit, si vite qu'Henrik crut voir les os de Jit à travers sa chair.

Tout s'illumina et prit feu. Les arbres s'embrasèrent et des tisons ardents, comme attirés par magie, s'en arrachèrent pour venir s'unir à l'incendie qui faisait rage au-dessus du centre de la figure géométrique.

Levant les mains, la Pythie-Silence invoqua des forces dont Henrik n'aurait même pas imaginé l'existence. Nimbée de lumière, se fondant au feu, elle devint la maîtresse absolue d'un monde qui n'était plus qu'un enfer brûlant.

Au cœur de la fournaise et de l'impossible lumière, telle une étoile, quelque chose brillait encore plus intensément que le reste.

Henrik reconnut les morceaux de peau que Jit avait récupérés sous ses ongles.

Les bras levés, la Pythie-Silence fit léviter ces fragments incandescents, les envoyant très haut dans le ciel avec tous les autres composants de ce vortex terrifiant.

Seule au centre d'un noyau d'énergie en fusion, Jit leva les bras plus haut.

La farandole de monstres devint une couronne de feu d'où montaient des hurlements de douleur. Déchiquetés, les spectres se fondirent à leur tour dans le vortex dévastateur.

Autour d'Henrik, les arbres, les lianes, la mousse et les broussailles rougeoyèrent puis se désintégrèrent en une infinité de tourbillons ignés qui s'élevèrent vers les minuscules fragments de peau désormais plus iridescents que de la lave en fusion.

Assourdi par les rugissements du feu et du vent, Henrik dut se résoudre à fermer les yeux pour les protéger de tant de fureur. Il aurait pu les couvrir de ses mains, mais dans ce cas, ses tympans trop exposés au vacarme auraient sûrement explosé.

À travers ses paupières, le gamin continua à voir le spectacle, comme si aucun voile n'aurait pu être assez épais pour le dissimuler.

En cette nuit de couleurs enflammées et d'aveuglante lumière, au cœur de ce vacarme de fin du monde, il n'existait pas de refuge.

Et tout continuait à être aspiré par le tourbillon, au centre de la clairière. Des branches étaient à présent arrachées aux arbres, et toute la forêt prenait feu. Les uns après les autres, les troncs explosaient, leurs éclats venant se mêler à la colonne de feu et de lumière dotée d'un inépuisable appétit. Orbitant autour des fragments de peau, dans le ciel, les restes épars des spectres se consumaient eux aussi.

Des cris de terreur et de douleur continuaient à retentir, arrachant des larmes à Henrik.

Soudain, la Pythie-Silence leva de nouveau les bras. Au centre de la clairière, l'air lui-même devint un incendie dévorant.

À l'instant où Henrik pensa qu'il allait lui aussi être aspiré par le vortex pour s'y consumer, tout s'arrêta d'un coup.

Le silence revint. Comme si la disparition du bruit le privait d'une mystérieuse énergie, Henrik tituba.

Ses genoux se dérobèrent, mais il ne tomba pas. Tremblant, la tête et tout le corps douloureux – à croire qu'il avait refusé de plier, pareil à un chêne au cœur d'une tempête –, Henrik regarda autour de lui.

Le silence n'était pas la seule nouveauté.

Henrik n'en crut pas ses yeux. En une fraction de seconde, la colonne de flammes avait disparu.

Les arbres étaient de nouveau là, avec leurs étranges tentures de mousse. Un vent léger charriait l'odeur de moisissure habituelle, et le sol d'où étaient sortis les morts-vivants avait repris son aspect du début.

À croire que rien n'était arrivé.

Sauf que… La jarre de la Pythie-Silence avait disparu, et des milliers d'éclats de verre, évoquant une légion d'étoiles filantes,

jonchaient la terre légèrement humide.

Que s'était-il passé ? Incapable de répondre à cette question, Henrik n'aurait même pas su dire si les créatures de cauchemar, le terrible son et le feu n'avaient pas été le produit de son imagination.

Toujours campé au même endroit, l'évêque Arc semblait indemne… et aussi sûr de lui qu'à l'accoutumée. Encore furieux, il ne semblait pas avoir été perturbé par le déchaînement de lumière et de feu.

Au centre de la clairière, les six familières tournaient lentement autour de Jit. La touchant timidement, elles paraissaient vouloir s'assurer qu'elle survivrait à l'épreuve.

Inaccessible aux sentiments, la Pythie-Silence entreprit d'effacer sous ses semelles les lignes qu'elle avait tracées sur le sol avec son bâton.

Se tournant vers l'évêque, elle émit une série de couinements et de claquements de langue. Henrik crut voir qu'elle luttait pour ouvrir davantage la bouche, mais les coutures de cuir ne le lui permirent pas.

— Jit dit que c'est terminé, annonça une familière en approchant un peu de l'évêque.

— Eh bien, qu'elle s'acquitte donc des autres tâches que je lui ai confiées, si elle ne veut pas me voir revenir.

Sur ces mots, l'évêque Arc se détourna et s'éloigna, sa traîne d'obscurité ondulant derrière lui comme une cape.

Henrik sursauta quand une familière dont il n'avait pas remarqué la présence dans son dos lui souffla à l'oreille :

— Et maintenant, à ton tour !

Chapitre 57

Kahlan se réveilla en sursaut, le souffle court et le cœur dans un étau. Des images défilèrent dans son esprit : des griffes tendues vers elle, des crocs visant sa gorge, de sombres créatures prêtes à la déchiqueter…

Ignorant où elle était, incapable d'imaginer ce qui lui arrivait, elle se débattit pour échapper à ses agresseurs – en même temps, elle tenta de desserrer l'étreinte de la douleur qui menaçait de la détruire de l'intérieur.

Soudain, elle reprit conscience de son environnement. Elle était dans le Jardin de la Vie, en pleine nuit, et aucun monstre ne la traquait. Dans le silence paisible du palais endormi, elle comprit qu'elle venait d'avoir un cauchemar.

Dans ce songe délétère, une créature sombre la pistait inlassablement. Pour lui échapper, elle aurait dû courir, mais ses jambes refusaient de la porter.

Un rêve frappant de réalisme.

S'étant arrachée au sommeil, elle ne risquait plus rien. Puisqu'il s'agissait d'un cauchemar, n'était-elle pas en sécurité ?

Les choses se révélèrent bien moins simples que ça. Si elle avait échappé aux griffes et aux crocs, la douleur demeurait. À son pic, elle était si forte que l'Inquisitrice s'était crue en train de mourir. Désireuse de se masser le front, elle dut y renoncer pour enrouler ses bras autour de son torse atrocement douloureux.

Alors que cette torture gagnait son crâne, la nausée lui retourna l'estomac et elle dut mobiliser ses forces pour ne pas vomir. En passant de sa poitrine à sa tête, la souffrance avait encore gagné en puissance.

Sentant qu'elle perdait la bataille contre la nausée, Kahlan sortit de son sac de couchage et rampa le plus loin possible de l'endroit où elle avait dormi. S'abandonnant à l'envie de vomir, elle vida son estomac – enfin, elle le crut, car une nouvelle vague de douleur la força à recommencer.

Dans sa détresse, elle s'aperçut qu'une main lui soutenait le dos tandis qu'une autre tenait ses cheveux à l'écart.

Haletant de plus en plus, elle eut la certitude, en vomissant pour la troisième fois, d'avoir craché du sang. À chaque spasme, elle aurait

juré que ses entrailles se déchiraient.

Puis la tempête se calma un peu. Alors qu'elle vomissait de la bile, Kahlan fut soulagée de voir que le fluide n'était pas teinté de rouge.

— Mère Inquisitrice, ça va ?

C'était Cara… Une amie dont la présence réconfortante était un don du ciel.

— Je ne sais pas trop…

— Que se passe-t-il ? demanda Richard en approchant.

— Malade…, murmura Kahlan, incapable de se montrer plus précise. Malade…

— Je t'ai entendue crier alors que j'étais dans la salle secrète, dit le Sourcier.

Tandis que son mari lui tapotait tendrement le dos, la jeune femme arracha une poignée d'herbe, se nettoya la bouche, puis recommença avec une autre poignée. Elle n'avait pas conscience d'avoir crié dans son sommeil. La nausée se calmant, elle put prendre deux ou trois inspirations profondes. Sa tête, cependant, continuait à la torturer.

— C'était un cauchemar… J'ai dû me réveiller après avoir crié.

Richard posa une main sur le front de sa femme.

— Ta peau est glacée et tu ruisselles de sueur.

— Je meurs de froid et je ne peux pas m'arrêter de trembler.

Richard enlaça sa femme, l'attirant dans sa chaleur et sa tendresse. Puis il lui prit le poignet, et la força à lever la main.

— Par les esprits du bien ! s'exclama-t-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Cara.

— Regarde sa main ! Tu as vu ? Maintenant, file chercher Zedd !

Kahlan regarda la Mord-Sith partir au pas de course. Être dans les bras de Richard lui faisait beaucoup de bien. S'il n'avait tenu qu'à elle, elle y serait restée jusqu'à la fin des temps.

Mais sa main et son bras lui faisaient un mal de chien. Baissant les yeux, elle vit que les égratignures étaient revenues. Zedd les avait éliminées, mais ça n'avait pas suffi, et elles semblaient plus inquiétantes que jamais.

— On dirait que Zedd a raté son coup, cette fois, fit Richard. Dès qu'il sera arrivé, il nous dira ce qu'il en pense. C'est un puits de science en thérapie, mais à mon humble avis, l'infection est la cause de la rechute. Et probablement de ton malaise. Quand il t'a soignée, Zedd n'a pas dû contenir entièrement le mal…

Kahlan doutait que ça suffise à expliquer son état. Par le passé, elle avait déjà eu des blessures infectées, et ça ne l'avait jamais dévastée ainsi. De plus, les maux de tête pouvaient difficilement venir de là, et ils étaient la cause principale de ses frissons et de sa nausée. Les égratignures n'avaient sûrement aucun rapport avec ça.

En revanche, certaines migraines provoquaient des symptômes de ce genre. Richard souffrait parfois de ce fléau, qu'il pensait avoir hérité de sa mère.

Kahlan devait avoir eu la même chose. Une crise de migraine…

Cela dit, non contentes d'être revenues, les égratignures semblaient bien plus graves qu'au début. À présent, elle avait la main et le bras enflés…

Une nouvelle explosion de douleur, dans sa tête, força la jeune femme à se plier en deux. Alors que Richard la serrait contre lui, elle sentit son don l'envelopper tendrement puis s'introduire en elle, lui apportant un soulagement instantané. Son mari l'ayant soignée par le passé, elle aurait reconnu sa magie entre mille…

Le don du Sourcier obéissait à des lois très particulières. Pour qu'il s'éveille, il fallait qu'une tempête émotionnelle fasse rage sous le crâne de son détenteur. Pour l'heure, c'était l'angoisse de perdre la femme aimée qui l'avait stimulé.

Kahlan s'immergea dans ce flot de tendresse qui lui fit perdre toute notion du temps. Sentant la présence de Richard dans toutes les fibres de son corps, elle faillit s'abandonner… mais se ressaisit à temps. Si elle le laissait faire, Richard devrait prendre en lui sa douleur. C'était inévitable, et elle refusait qu'il souffre ainsi. Même à l'agonie, elle n'aurait pas voulu qu'il se sacrifie pour elle.

Elle lutta… mais n'obtint aucun résultat. Le don du Sourcier se révélant trop fort, elle dut cesser toute résistance. Avec le sentiment de sombrer dans un abîme inconnu – sans que cette chute soit dangereuse –, l'Inquisitrice laissa Richard lutter à sa place et souffrir pour elle.

Combien de temps resta-t-elle ainsi, comme à l'extérieur de son corps, tandis que son bien-aimé combattait pour la sauver ? Elle n'aurait su le dire. Mais quand elle reprit conscience, elle était toujours entre les bras de Richard.

Hélas, la douleur revint en même temps, aussi forte et aussi oppressante.

Dans les yeux de Richard, elle vit qu'il souffrait aussi. Très bizarrement, il avait hérité sa souffrance sans pour autant l'en délivrer.

La guérison était un échec.

Kahlan avait-elle commis une erreur ? S'était-elle tenue trop à l'écart du combat ? Ou plutôt, pour préserver Richard, avait-elle trop résisté à son intervention ?

— Seigneur Rahl, dit Cara, se penchant sur le Sourcier, désolée d'avoir mis si longtemps à trouver Zedd. Mais il me suit, et Nicci est avec lui.

Les yeux dans le vague, Richard ne répondit pas.

Chapitre 58

Pas totalement revenue du lointain refuge où rien ne pouvait l'atteindre, mais déjà consciente du monde réel, Kahlan comprit que quelque chose n'allait pas du tout. Pour elle, bien sûr, mais aussi pour Richard.

Nicci était agenouillée près du Sourcier. À la façon dont elle sondait son regard vide, l'Inquisitrice comprit que la guérison ne s'était pas déroulée normalement.

Même si la souffrance était en lui, Richard ne bronchait pas. Le secouant par l'épaule, la magicienne tentait de le ramener à la réalité.

Se penchant un peu plus, Nicci posa sa main libre sur le front de Kahlan, qui sentit aussitôt le picotement familier de la Magie Additive se diffuser le long de son cou puis dans son épaule et son bras.

Nicci retira sa main et la posa sur le front de Richard. Puis elle s'écarta et, de sa main libre, tenta de séparer les deux époux.

— Lâche-la, Richard, lâche-la !

N'obtenant aucune réaction, la magicienne blonde tira Kahlan par l'épaule.

L'Inquisitrice ne résista pas. Même si elle ne comprenait pas pourquoi Nicci agissait ainsi, ça ne pouvait être que pour le bien de Richard et le sien, ça ne faisait aucun doute.

Dès qu'elle eut allongé Kahlan sur le sol, Nicci s'occupa de nouveau du Sourcier, lui posant les deux mains sur les tempes.

— Expulse la douleur, Richard !

La vie revint soudain dans les yeux du Sourcier. Soulagée, Kahlan remercia mentalement Nicci d'avoir su le ramener des lointains rivages où il dérivait.

Quand la magicienne retira ses mains, Richard sursauta.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il. Nicci, pourquoi m'as-tu interrompu ?

— Une question dont la réponse m'intéresse au plus haut point, fit Zedd en déboulant au pas de course.

Nicci se posa deux doigts sur le front, puis lui fit signe de constater par lui-même. Relevant sa longue tunique, le vieux sorcier s'agenouilla et tâta le front de Kahlan. Puis il répéta l'opération sur son petit-fils.

— Et alors ? Que suis-je censé sentir ?

— Vous ne captez rien ?

— Non… Je devrais ?

Nicci remit ses doigts sur le front de Kahlan, puis sur celui de Richard.

— Il n'y a plus rien… Maintenant que le lien entre eux est rompu, c'est fini…

— Qu'est-ce qui est fini ?

La magicienne eut un regard suspicieux pour Kahlan.

— Je n'en sais trop rien… De toute façon, ce n'est pas important, et nous pourrons en reparler plus tard…

Se remettant peu à peu de l'usage du pouvoir thérapeutique, Richard se passa une main sur le visage.

Kahlan ne se sentait pas mieux. Pourtant, il l'avait déjà débarrassée de maux bien pires. Pourquoi cet échec ? Et plus grave encore, qu'est-ce qui perturbait Nicci à ce point ?

— Pourquoi m'as-tu interrompu ? demanda de nouveau Richard. J'étais en train de la guérir, et tu ne m'as pas laissé finir.

Kahlan fut d'abord rassurée par cette explication. Si son mari ne l'avait pas guérie, c'était à cause de Nicci, qui l'avait interrompu. Tout s'éclairait.

Non, ça ne collait pas ! Kahlan avait repris conscience avant l'arrivée de la magicienne. L'échec était antérieur à son intervention.

Quelque chose d'autre avait mal tourné.

— Richard, ça ne fonctionnait pas… Tu n'étais pas en train de soigner Kahlan, mais de t'exposer à la contagion du mal qui la ronge.

Zedd parut plus largué que jamais.

— De quoi parles-tu ? demanda-t-il à Nicci.

Baissant les yeux sur le bras de Kahlan, le vieil homme ne put dissimuler sa surprise.

— J'ai senti que quelque chose clochait… Le don de Richard ne se déversait plus en Kahlan. En revanche, un flux hostile s'insinuait dans son corps à lui, menaçant son essence vitale.

Zedd blêmit d'inquiétude.

— Richard, demanda Nicci, tu vois ce que je veux dire ?

— Pas vraiment… Je ne sais pas ce qui est arrivé. Alors que je tentais de soulager Kahlan de sa douleur, j'ai perdu le contrôle du processus…

— Ce garçon guérit les autres d'instinct, dit Zedd à Nicci, un pur exercice d'empathie. Il a grandi sans savoir qu'il avait le don, et il n'a jamais vraiment appris à s'en servir. Pourtant, il a guéri des affections contre lesquelles j'étais impuissant.

— Je sais, souffla Nicci. Il a une manière unique de recourir à son don. Mais dans ce cas précis, il ne guérissait pas Kahlan.

— Tu en es sûre ?

— Absolument certaine ! J'ai senti les flux d'énergie, en elle et en lui. Le déséquilibre était affolant. La douleur se déversait à flots et elle aurait submergé Richard. Ç'aurait dû être le contraire. Tandis qu'il soulageait sa femme, il aurait dû dominer et réduire peu à peu à néant la souffrance. Il s'est sans doute fié à son instinct, répétant ce qu'il a fait par le passé, mais il affrontait un mal différent et très dangereux qui s'est révélé trop fort pour lui. (Nicci regarda Kahlan.) Je me trompe ?

— Non, c'est ça, en gros… Mais pourquoi ce fiasco ? Il m'a déjà soignée.

— C'est exact, confirma Richard. Pourquoi ça n'a pas fonctionné ?

— Je n'en sais rien, avoua Nicci, mais pour une raison qui me dépasse, tu étais exposé à une terrible contagion. Un peu comme un guérisseur qui finit par attraper la maladie de son patient, sans le guérir pour autant.

— Mais le don est censé empêcher ce phénomène !

— Le garçon a raison, marmonna Zedd.

Nicci hésita avant de répondre.

— Si tu étais un peu plus formé – en ce qui concerne ton don, je veux dire – tu n'aurais peut-être pas eu ce problème. L'inexpérience est une explication, même si je ne suis sûre de rien.

Zedd jugea visiblement que l'heure n'était pas aux spéculations.

— Bon, une chose est sûre : les griffures que j'avais éliminées sont revenues, plus infectées que jamais. Avant toute chose, il faut que je les traite de nouveau.

— Je suis d'accord, fit Richard en s'écartant pour laisser passer son grand-père.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, pour le moment, souffla Nicci à Zedd.

Le vieux sorcier ne cacha pas sa surprise.

— Ce qui me semble une mauvaise idée, c'est de laisser l'infection galoper. Kahlan pourrait perdre son bras. Et dans le pire des cas, une atteinte généralisée risquerait de la tuer.

Voyant l'air inquiet de Kahlan, Nicci n'insista pas.

— Vous avez raison, Zedd… Mais permettez-moi de vous aider.

— Avec grand plaisir, très chère ! s'écria le vieil homme.

Il se pencha vers Kahlan et lui posa une main sur le front. Nicci fit de même.

L'Inquisitrice sentit aussitôt le flot du pouvoir de Zedd déferler en elle. Elle capta aussi la magie de Nicci. Même s'ils se ressemblaient beaucoup, le don de Zedd et celui de la magicienne avaient une

identité parfaitement reconnaissable. Et ils se distinguaient très bien de celui de Richard. Quoi qu'il en soit, Kahlan eut le sentiment enivrant que quelque chose luttait pour la débarrasser du mal qui la rongeait.

Mais au plus profond d'elle-même, elle devina la présence d'une force obscure et hostile qui ne se laisserait pas aisément vaincre.

Cette entité fut très vite submergée par le pouvoir des deux amis de l'Inquisitrice. Perdant de nouveau toute notion du temps, la jeune femme se laissa emporter par le flot de la magie. Plus expérimenté que Richard, et donc plus rapide et précis, Zedd entreprit d'aspirer en lui la douleur de sa patiente.

Mais tout cessa soudain. En une fraction de seconde, la magie combinée de Zedd et de Nicci se volatilisa.

Kahlan ouvrit les yeux et poussa un petit cri. Elle aurait juré que tout cela avait duré très peu de temps, mais une heure ou deux avaient pu s'écouler.

Zedd se redressa à demi et regarda sombrement Nicci.

— Richard n'y est pour rien… Quelque chose ne va pas. Mon expérience m'a permis de rompre le contact à temps, alors que Richard s'est fait piéger. À part ça, je ne suis pas plus capable que lui de guérir Kahlan.

— Avez-vous au moins senti quelque chose ? demanda Nicci.

Kahlan se demanda de quoi elle parlait si allusivement.

— Je crois, oui… Mais c'est la première fois que… Je n'ai pas pu passer à travers un obstacle… indéfinissable.

— Zedd, à quoi cet obstacle vous a-t-il fait penser ?

— Une entité obscure… Une masse noire…

Nicci sembla comprendre ce que voulait dire le vieux sorcier, mais elle ne fit aucun commentaire.

Kahlan ignorait de quoi parlaient exactement ses deux amis. Mais elle avait elle aussi senti la présence entre leur pouvoir et son mal d'une… entité sombre.

Et toute cette affaire l'inquiétait de plus en plus.

— Nathan pourra peut-être nous aider, avança Richard. (Apparemment, il n'avait pas remarqué que Zedd et Nicci étaient troublés par ce qu'ils venaient de vivre.) C'est un Rahl, donc sa magie n'est pas affaiblie par le palais. C'est peut-être la clé du problème. Le don de Nathan…

Chapitre 59

— Que veux-tu donc à mon don, mon garçon ? demanda Nathan qui venait juste d'arriver.

Kahlan vit qu'il serrait dans sa main une feuille de parchemin.

— Les griffures de Kahlan se sont infectées alors que Zedd les avait soignées, expliqua Richard. Et il ne parvient plus à s'en occuper. Votre pouvoir n'étant pas affaibli par le palais, vous n'aurez peut-être pas les mêmes difficultés.

Nathan baissa les yeux sur Kahlan, qui lui montra sa main et son bras enflés.

Sa tête la mettant à la torture, l'Inquisitrice n'avait plus qu'une envie : se coucher et dormir.

— Je veux bien essayer, évidemment, dit Nathan.

— C'est inutile, affirma Nicci. Zedd avait guéri Kahlan, et le mal n'aurait pas dû recommencer. Quelque chose nous échappe, je le crains. Si le Premier Sorcier ne peut pas réitérer son intervention, personne d'autre n'en sera capable.

Les sangs glacés, Kahlan se demanda tout ce que Nicci savait… en plus de ce qu'elle voulait bien dire.

— J'ai peur qu'elle ait raison, soupira Zedd.

— Mais si vous ne pouvez rien faire…, commença Kahlan.

Zedd lui tapota gentiment l'épaule et eut un sourire rassurant.

— Ne t'en fais pas, mon enfant… Nous avons d'autres cordes à notre arc. Au palais, on trouve des herboristes très doués. Ce n'est qu'une petite infection due à des égratignures. Toute ma vie, j'ai soigné ces choses-là avec des cataplasmes et des infusions. Je vais prendre les choses en main, et tu seras rétablie en un clin d'œil.

— C'est vrai, confirma Richard, Zedd a toujours soigné mes bobos sans recourir à la magie. Et j'ai même de l'onguent à base d'aum dans mes affaires…

Le vieux sorcier fronça les sourcils.

— Une bonne nouvelle, mon garçon ! Voilà qui apaisera la douleur pendant que mon cataplasme réduira l'infection. Nous allons nous mettre à l'ouvrage, chère enfant, et tout ça ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

— Merci, Zedd, souffla Kahlan.

Le vieil homme la regarda s'allonger plus confortablement, puis il

se tourna vers Richard :

— Il faudrait la transporter dans un endroit un peu moins… rustique.

— Je suis très bien ici, assura Kahlan, refusant d'être de nouveau espionnée dans une chambre.

— Tu en es sûre ? Cette fichue machine peut instiller des prophéties dans l'esprit de gens qui n'ont pas une once de pouvoir. Tu imagines la puissance dont elle dispose, alors qu'elle est entourée d'un champ de protection ? Je parierais que c'est ça qui t'a flanqué la migraine…

— J'ai également dormi ici, dit Richard, et sans avoir mal à la tête.

— Certes, mais tu as le don, mon garçon, et tu maîtrises plus ou moins les deux facettes de la magie. De plus, tu as selon moi un lien très spécial avec cette machine. Du coup, elle ne t'affecte pas autant qu'une personne moins privilégiée – comme Kahlan, par exemple.

L'air troublé, Richard posa une main consolante sur l'épaule de sa femme.

— Zedd, demanda celle-ci, vous croyez que la machine pourrait être responsable de mon état ?

— Que savons-nous de cet… appareil ? lança le vieil homme. Rien du tout, et c'est bien ce qui m'inquiète. Les ondes peuvent être la cause de ta migraine et de ta nausée. Mais de toute façon, en tentant de te soigner, j'ai senti que tu manques terriblement de sommeil. C'est un adjuvant de la guérison, tu le sais bien. Si tu ne te reposes pas, l'infection risque de s'étendre. Voilà pourquoi j'aimerais te savoir dans un lit confortable… et très loin de cette machine.

Kahlan dut reconnaître que ça se tenait, mais il y avait comme un hic.

— Nous ne manquons pas de chambres confortables et tranquilles, dit Richard. Tu pourras t'y reposer et Zedd s'occupera de ton bras.

Kahlan se redressa sur un coude.

— Et les ennuis que nous avons eus dans notre dernière chambre ?

Richard eut un sourire espiègle.

— Sur ce sujet, j'ai eu une idée… Ne t'en fais surtout pas !

Plus facile à dire qu'à faire. S'efforçant d'ignorer son bras douloureux et sa tête dévastée par la migraine, l'Inquisitrice décida de mentir :

— Je vais très bien, dit-elle d'une voix tremblante qui n'aurait pas trompé un enfant.

— On ne dirait pas, à t'entendre, fit Nathan.

— Nous avons des soucis bien plus graves que ma petite santé… Un cauchemar m'a fichu mal à la tête, voilà tout. Quant aux griffures, les plaies de ce genre s'aggravent souvent avant de guérir. Il n'y a pas de quoi en faire tout un plat.

Personne ne parut convaincu, peut-être parce que l'Inquisitrice ne l'était pas non plus. De plus, elle avait de la fièvre, et sa voix enrouée et faible la trahissait dès qu'elle ouvrait la bouche.

— Je devrais quand même essayer…, marmonna Nathan.

— Si ça vous tente, je serai ravie de compter parmi vos patientes, tenta de plaisanter Kahlan.

Alors que le prophète approchait de l'Inquisitrice, Richard l'interpella :

— C'est quoi, cette feuille de parchemin ?

Nathan baissa les yeux sur sa main.

— Bon sang ! j'ai failli oublier. C'est pour toi, de la part de ta prophétesse personnelle.

— Lauretta ? Elle a encore accouché d'une prédiction farfelue ?

— Non, c'est sérieux, cette fois… C'est pour ça que je te cherchais. C'est une prédiction énigmatique, mais qui pourrait bien concerner Kahlan. (Nathan lut à voix haute la prophétie de Lauretta.) « Le choix d'une fierge lui coûtera la vie. »

— Nathan, intervint Zedd, tu crois que ça vise Kahlan parce que ça ressemble à l'autre présage : « La fierge prend le paon. »

— Zedd, je ne suis sûr de rien. Je n'ai eu aucune vision liée à ces textes. Mais cette « fierge », ou « reine », pourrait bien être Kahlan.

Le teint cendreux, Richard prit la feuille à Nathan et lut le message, comme s'il ne parvenait pas à y croire.

— Un problème, mon garçon ? demanda Zedd.

Richard leva très lentement les yeux vers son grand-père.

— Cette nuit, dit-il, la machine m'a parlé.

— Plaît-il, mon garçon ?

— Eh bien, c'est difficile à expliquer…

— Peut-être, mais tu as intérêt à réussir…

Le Sourcier prit le temps de peser ses mots.

— La machine m'a dit qu'elle avait fait des rêves. Puis elle a voulu savoir pourquoi ça lui arrivait.

— Elle t'a interrogé ? souffla Nicci.

Richard acquiesça.

Malgré sa migraine, Kahlan lutta pour se rappeler où elle avait entendu des propos très semblables à ceux de la machine.

— Richard, le gamin, sur le marché… Il ne nous a pas dit la même chose ?

— Henrik ? Oui, mot pour mot… Exactement la même chose.

Un lourd silence suivit cette « révélation ». En réalité, ils savaient déjà tous que les présages de la machine se retrouvaient dans la bouche de personnes vivantes. Mais là, c'était différent…

— Le plus troublant, reprit Richard, ce n'est pas ce qu'a dit la

machine, mais la façon dont elle s'est exprimée.

— Comment ça ? s'étonna Nicci. Elle grave des symboles sur des bandes métalliques. S'y est-elle prise autrement ?

— Non, elle a produit des bandes, comme d'habitude…

— Alors, où est le problème ?

— Vous savez tous que la machine fait un vacarme de fin du monde quand elle fonctionne. Pour commencer, elle démarre d'un coup, sans crier gare… Eh bien, dans ce cas précis, elle s'est mise lentement en action, comme si elle se réveillait.

Zedd leva les bras au ciel.

— Ben voyons ! Elle se réveille et t'annonce qu'elle a rêvé. Par les esprits du bien ! Richard, c'est une fichue machine !

— Je sais, je sais… (Le Sourcier fit signe au vieil homme de se calmer et d'écouter.) Mais elle s'est mise en marche très lentement, puis elle a gravé deux bandes qui disaient : « J'ai fait des rêves », et : « Pourquoi ai-je fait ces rêves ? »

» Très bizarrement, les deux bandes n'étaient pas chaudes quand je les ai retirées de la fente.

— Elles sont toujours brûlantes ! s'écria Zedd.

— Eh bien, pas cette fois. J'ai pu les toucher sans me brûler les doigts.

— Voilà qui n'est pas banal, concéda le vieux sorcier.

— Je suis resté dans la salle secrète, pour savoir si la machine avait autre chose à me dire. Alors que je m'étais assoupi, elle s'est remise en marche. Mais de la façon habituelle, brutalement et avec le bruit classique. Bien entendu, ça m'a réveillé.

Richard sortit de sa poche une bande de métal.

— Après m'avoir réveillé, juste avant que j'entende crier Kahlan, la machine a produit la même prédiction. Et cette bande-là était chaude.

— La même prédiction que quoi ?

Richard brandit la feuille de parchemin.

— Le même présage que celui de Lauretta : « Le choix d'une fierge lui coûtera la vie. »

Chapitre 60

De la pointe du pied, Richard souleva le chemin de couloir. Il ne découvrit pas le symbole gravé dans le sol devant les chambres où Kahlan et lui s'étaient sentis épiés, et celle où Catherine avait trouvé la mort. Cette constatation lui remonta le moral. Le signe voulait dire « surveillez-les », et il n'avait aucune envie qu'on recommence à l'espionner dans son sommeil.

Le dernier présage de la machine, identique à celui de Lauretta, l'inquiétait beaucoup, mais pour l'instant Kahlan était sa priorité. « Le choix d'une fierge lui coûtera la vie » la concernait-il ou non ? Il n'aurait su le dire, puisque son épouse n'était pas la seule reine présente au palais. En revanche, l'infection était grave, et là il n'y avait pas de temps à perdre…

Tenter de comprendre les prophéties était en règle générale une perte de temps. Isoler Kahlan de la machine et la confier aux bons soins de Zedd semblait par contre une très bonne idée.

Richard avait parié que la chambre serait sûre, parce qu'il ne s'agissait pas d'un des « pied-à-terre » du seigneur Rahl. Ces chambres-là faisaient une cible trop évidente, même en l'absence du fameux symbole. Tant qu'il n'aurait pas été établi comment et par qui ces signes étaient gravés au cœur même du palais, le Sourcier n'avait aucune intention de prendre des risques.

Le refuge qu'il avait choisi était une chambre d'invité située dans une aile pour l'instant déserte du palais. En l'absence d'occupants, personne ne pourrait s'apercevoir que le seigneur Rahl et sa femme y avaient élu domicile. Ce secteur du palais étant très élevé, il n'y aurait aucun risque d'intrusion à partir de l'extérieur.

Bien entendu, la pièce n'était ni grande ni très luxueuse, mais Richard s'en fichait, car seule la sécurité l'intéressait.

Comme de juste, Cara ne le laissa pas entrer le premier. Pourtant, Benjamin avait déjà affecté un détachement de la Première Phalange dans le couloir – gardé aux deux extrémités par Rikka et Berdine, toutes les deux en uniforme rouge.

Alors qu'il saluait les gardes, Richard songea qu'ils ne pourraient pas grand-chose contre la menace qu'il redoutait le plus. La créature noire, à l'évidence, se moquait comme d'une guigne des sentinelles…

Mais le Sourcier avait une petite surprise pour les mystérieux espions, s'ils s'avisaient de revenir.

Un bras autour de la taille de Kahlan, il la guida à l'intérieur. Alors qu'il posait leurs affaires dans un coin, Cara acheva de faire le tour des lieux et, d'un signe de tête, indiqua que tout semblait normal.

— Qu'en penses-tu ? demanda Richard à Kahlan.

— On dirait que c'est parfait, surtout le lit…

Cette remarque rassura le Sourcier. Si sa femme avait envie de dormir, et si elle y parvenait, ce serait déjà un très bon point. L'air inquiète, Cara semblait partager cet avis.

Zedd entra et tapota gentiment le dos de l'Inquisitrice.

— Installe-toi, chère enfant. Je vais demander qu'on prépare un cataplasme, et je le poserai sur ton bras dès qu'on nous l'apportera. Mais le plus important, c'est que tu te reposes.

Kahlan acquiesça. À son teint cendreux, sans parler de son regard voilé, Richard devina qu'elle souffrait atrocement. Ne voulant pas l'inquiéter, elle faisait de son mieux pour cacher sa détresse, mais elle ne pouvait pas le tromper…

Le couple ayant dormi à la belle étoile dans le Jardin de la Vie, la jeune femme portait toujours sa tenue de voyage.

— Si nous nous mettions en tenue de nuit, histoire de nous glisser entre ces draps ?

Kahlan tituba vers le lit.

Dans le jardin, Nathan avait tenté de soulager l'Inquisitrice. Sans plus de succès que Zedd, Nicci et Richard. Il ne restait plus qu'à compter sur le cataplasme du vieux sorcier et sur le caractère réparateur d'une bonne nuit de sommeil.

— Richard, dit Zedd, je file m'occuper du cataplasme. En attendant, fais en sorte qu'on vous débarrasse de ces miroirs.

Deux glaces jumelles ovales trônaient au-dessus d'une grande coiffeuse.

— Ne t'inquiète pas, fit Richard, j'ai ma petite idée à ce sujet…

Dès que son grand-père fut parti, le Sourcier inspecta à son tour la chambre. Non qu'il doutât de Cara, mais deux précautions valaient toujours mieux qu'une. Dans une pièce si petite, l'opération se révéla très courte.

Les armoires vides sentaient bon le cèdre aromatique. Au fond de la chambre, une porte-fenêtre vitrée donnait accès à un balcon. Jetant un coup d'œil dehors, Richard vit qu'on avait agrémenté le petit espace d'une plante en pot. Des étages plus bas, dans une cour, des soldats patrouillaient…

Quand Cara s'en fut allée, Richard tenta de convaincre Kahlan de retirer au moins ses bottes. Arguant qu'elle avait froid, la jeune femme insista pour se glisser sans plus attendre dans le lit. Pour avoir souffert de terribles migraines, Richard savait combien on avait besoin de

tranquillité, à ces moments-là. N'insistant pas, il se contenta de tirer la couverture jusque sous le menton de sa bien-aimée.

Lorsqu'elle eut fermé les yeux, il approcha de la porte-fenêtre et détacha la bande de tissu qui servait à tenir le rideau écarté. Puis il gagna la coiffeuse, s'empara d'un miroir et le posa sur le sol. Après avoir placé son jumeau en face, il utilisa le cordon pour attacher ensemble les deux glaces. Finalisant son œuvre, il inclina le montage, le faisant reposer contre le flanc d'un fauteuil.

Il alla ensuite s'allonger, enlaçant Kahlan pour lui faire sentir qu'elle n'était pas seule. Les yeux clos, elle ne dit rien mais se serra contre lui, montrant ainsi qu'elle appréciait l'attention.

Richard s'assoupit… et se réveilla quand on frappa à la porte. C'était Zedd avec son cataplasme.

Le Sourcier alla fouiller dans son sac à dos, en sortit son pot d'onguent aux feuilles d'aum et le tendit au vieil homme.

Puis il tira la couverture pour dévoiler la main et le bras de Kahlan. Pendant ce temps, Zedd ajouta de l'onguent au cataplasme.

L'Inquisitrice dérangée dans son sommeil ouvrit à demi les yeux. Quand Zedd lui appliqua sa préparation sur la peau, elle ne put s'empêcher de gémir.

— Ça ira mieux bientôt, chère enfant…

Kahlan hocha la tête et referma les yeux.

Zedd entreprit d'enrouler une bande de gaze autour du cataplasme.

— L'infection va reculer, et la douleur disparaîtra très vite. J'ai aussi ajouté une plante qui l'aidera à dormir.

— Merci, Zedd… Mais je m'inquiète de la voir si abattue.

— Elle a besoin de repos, c'est tout. Et un peu de sommeil ne te ferait pas de mal non plus, fiston !

Richard doutait d'être capable de dormir. Il prévoyait plutôt de veiller sur le repos de sa femme.

Les deux hommes sursautèrent quand ils entendirent un lointain cri d'angoisse.

— Par les esprits du bien ! qu'est-ce que c'était ? s'exclama Zedd.

Richard eut l'ombre d'un sourire.

— J'ai placé les deux miroirs face à face. Notre espion vient sans doute de voir quelque chose qu'il n'a pas aimé du tout : son propre reflet !

Pour ne pas réveiller Kahlan, Zedd gloussa plus qu'il ne rit.

— Mon garçon, voilà un sacré bon tour de magie !

Chapitre 61

— La situation m'imposait de faire un choix, et je ne m'y suis pas dérobée, annonça la reine Orneta. Bien entendu, ma décision est irrévocable.

Les quelques invités de marque présents se regardèrent, impressionnés. Puis la duchesse Marple posa sa tasse et se pencha vers la souveraine :

— Donc, vous soutenez que le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice sont des agents du Gardien ? Sérieusement ?

Orneta nota que la duchesse semblait plus scandalisée qu'incrédule. Comme de juste, de si horribles affirmations l'excitaient au plus haut point. Face aux puissants, la plupart des gens courbaient l'échine. Mais quand une occasion de les traîner dans la boue se présentait, ils ne la rataient jamais.

Orneta détestait les ragots et elle n'aimait pas davantage lapider les hommes et les femmes de pouvoir. Idéaliste par nature, elle s'inquiétait des forfaitures de Richard et Kahlan parce qu'elle tenait à protéger son peuple.

Dans la petite assemblée, elle n'était pas la seule à s'inquiéter. Ces derniers jours, elle avait beaucoup conversé avec les dirigeants et les émissaires qui ne cachaient pas leur intérêt pour les prophéties et leur désir de les voir régir le monde. Détestant que le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice leur cachent des prédictions, ils se sentaient ignorés et méprisés.

La soudaine passion de ces gens pour les prophéties avait quelque chose de surprenant, Orneta le concédait, mais n'avait-elle pas connu la même évolution ? Une fois l'hypothèque de la guerre levée, il semblait normal de s'intéresser davantage à l'avenir.

En dialoguant avec Orneta et Ludwig, les invités avaient découvert qu'une seule explication éclairait le comportement du seigneur Rahl et de sa femme…

Orneta désigna Ludwig.

— Comme l'abbé Dreier nous l'a révélé, le seigneur Rahl, dans nombre de prophéties, est appelé le « messager de la mort ». Vous apprendre cela ne me fait pas jubiler, veuillez le croire, et vous n'êtes pas obligés de prendre ma parole pour argent comptant. Les textes existent, et on peut les consulter. Le seigneur Rahl ne consentirait pas à vous les montrer, bien sûr, mais l'évêque Arc, lui, ne vous refuserait

pas l'accès à sa bibliothèque.

Imaginer que le Gardien manipulait les chefs de l'empire était une idée affolante. S'ils refusaient d'abord d'y croire, les interlocuteurs d'Orneta finissaient tôt ou tard par se rendre à l'évidence.

— Qui mieux que le Créateur pourrait connaître l'avenir ? demanda soudain Ludwig. Et comment choisirait-Il de nous avertir des dangers qui nous menacent ?

Tous les regards se rivèrent sur l'abbé.

— En passant par les prophéties ! Les présages du Créateur sont notre seule voie de salut, mes amis. Bien entendu, le Gardien tente de nous en priver, afin de mieux nous torturer. Pour cela, il s'est emparé de l'âme des chefs que nous vénérions plus que tout. Ainsi, ils deviendront l'instrument de notre perte et de notre damnation.

La démonstration était limpide. Si le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice gardaient les prophéties par-devers eux, c'était pour accomplir les sombres desseins du Gardien.

La thèse, si convaincante fût-elle, n'était pas facile à accepter, même pour une fanatique des ragots comme la duchesse. Pour les faire basculer dans son camp, et militer pour sa cause, Orneta allait devoir montrer sa détermination et son engagement.

Posant une main sur le bras de Ludwig, elle passa à la phase suivante de son plan :

— Cher abbé, pourriez-vous faire savoir à l'évêque Arc que nous aurions grand besoin de ses lumières en matière de prophéties ? Précisez-lui que nous sommes convaincus, comme lui, que les présages détiennent la clé de l'avenir. S'il nous permet d'accéder à ce trésor de connaissances, assurez-lui qu'il aura à jamais acquis la loyauté de mon peuple et la mienne.

Cette déclaration suscita quelques murmures indignés… et une majorité de hochements de tête approbateurs.

— Votre message arrivera aux oreilles de l'évêque Arc, Majesté. À coup sûr, il sera honoré par votre confiance. En son nom, je puis vous assurer que nous continuerons, lui et moi, à nous fier scrupuleusement aux présages pour guider l'empire sur la voie de l'avenir.

— J'espère que le seigneur Rahl se rendra à la raison, dit un ambassadeur nommé Grandon. (Sincèrement affligé, il tira sur la pointe de sa longue barbe.) Après tout, nous ne sommes pas en train de choisir un camp, puisque nous avons tous combattu dans le même. Sincèrement, je prie pour que le seigneur Rahl ne tienne pas pour une trahison notre ralliement à l'évêque Arc.

Cette déclaration obtint l'assentiment de tous les invités. S'ils se rangeaient du côté des prophéties, la trahison ne les séduisait pas, très loin de là. Loyaux à l'empire d'haran, ils désiraient que les prédictions y prévalent, mais sans souhaiter pour autant la destitution du seigneur

Rahl.

S'appuyant des deux mains à la balustrade, Orneta se pencha pour mieux voir les grands couloirs du palais, en contrebas. De ce charmant petit salon extérieur – une sorte de niche aménagée sur la grande promenade surélevée –, on voyait aller et venir des centaines de gens dont l'avenir, à leur insu, dépendait entièrement du drame feutré qui se jouait parmi un petit groupe de dirigeants.

— La trahison… C'est comme ça que vous voyez les choses ? Et vous ne voudriez pas que le seigneur Rahl les ressente ainsi ?

— Exactement, Majesté… En ce qui me concerne, il n'est pas question de retirer ma confiance au seigneur Rahl, le vainqueur d'une guerre terrible. Mais j'ai le sentiment que…

Grandon se tut, hésitant, et Ludwig saisit au vol l'occasion.

— Vous pensez que l'évêque, s'il devenait le seigneur Arc, serait un meilleur chef en temps de paix que Richard Rahl le guerrier.

— Eh bien, c'est une excellente façon de présenter les choses… Nous restons loyaux à l'empire d'haran, et nous continuons à estimer le seigneur Rahl et sa femme, mais il nous semble que l'évêque Arc – ou, plutôt, le seigneur Arc – est plus adapté au rôle de chef parce qu'il accorde aux prophéties l'importance qu'elles méritent. Respectant les présages, il sera un meilleur défenseur de la paix et nous guidera vers un avenir serein.

Cette fois, tout le monde reconnut la sagesse des propos de l'ambassadeur.

— J'aimerais beaucoup que les choses se déroulent ainsi, intervint Orneta. Le seigneur Rahl et sa femme se sont battus pour nous comme des lions, et nous leur devons une reconnaissance éternelle. Mais sur le long et périlleux chemin qui fut le leur, ils ont succombé à de sombres tentations, et il est de notre devoir, aujourd'hui, de soustraire nos peuples à leur influence. Le seigneur Arc est notre nouveau guide, il serait criminel de nous voiler la face. J'ai choisi de lui être loyale, et je ne changerai plus d'avis.

L'ambassadeur Grandon hocha simplement la tête.

— Qu'il en soit ainsi, dans ce cas.

Réticente à s'engager, la duchesse remplit sa tasse et but une gorgée d'infusion. Mais d'autres dirigeants acquiescèrent ou prêtèrent serment à voix haute.

Orneta se réjouit que Ludwig soit en quelque sorte la clé de voûte de l'ordre nouveau qui s'annonçait. Chargé de collecter des prophéties, il avait pendant longtemps aidé Hannis Arc à gouverner la province de Fajin. Désormais, il serait le plus proche conseiller du *seigneur* Arc, le futur maître et bienveillant berger de l'empire d'haran.

Prenant son verre pour boire une gorgée de vin – les infusions, très

peu pour elle –, la reine vit qu'une Mord-Sith approchait du petit salon extérieur. Entièrement vêtue de rouge, la femme ne quittait pas Orneta du regard.

Chapitre 62

La reine Orneta et ses interlocuteurs se turent tandis que la Mord-Sith approchait. Suivant du regard la grande femme en cuir rouge, tous les « conjurés » semblaient avoir soudain pris conscience de la gravité de leurs propos. Et ils ne se sentaient pas vraiment à l'aise…

Après tout, n'étaient-ils pas en train de comploter au cœur même du fief ancestral des seigneurs Rahl – la lignée qui régnait sur D'Hara depuis des millénaires ? Envisager de renverser le pouvoir alors qu'on en était l'hôte aggravait encore la forfaiture…

Certes, mais ce palais était aussi celui du peuple, ainsi que son nom l'indiquait. Si on voyait les choses de ce point de vue-là, c'était l'endroit idéal pour songer à l'avenir de l'empire et de ses membres.

L'irruption de la Mord-Sith sembla pourtant semer le doute chez les partisans d'Hannis Arc. Le seigneur Rahl était le maître incontesté de D'Hara, et la récente guerre, conclue par un triomphe, avait renforcé sa position.

Sauf si Orneta, avec l'aide de l'abbé Dreier et de l'évêque Arc, parvenait à inverser le cours des choses.

Comme beaucoup d'autres dirigeants, la reine croyait dur comme fer que les prophéties, un cadeau du Créateur, devaient être obéies à la lettre. Mais pour s'y conformer, il convenait d'abord de les connaître. Les conserver secrètes revenait à servir le Gardien, ça ne faisait pas de doute. Le seigneur Arc, quand il exercerait le pouvoir, romprait avec cette conspiration du silence et du mensonge.

Approchant de la balustrade, la Mord-Sith se pencha pour suivre les allées et venues des gens, en contrebas. Des soldats levèrent les yeux, la virent et continuèrent imperturbablement leur patrouille. Des passants la remarquèrent aussi, mais ils s'empressèrent de détourner le regard.

Même au Palais du Peuple – surtout au palais, à certaines époques –, les individus sensés préféraient ne pas regarder en face les femmes en rouge. Depuis le mariage de Cara, l'ange gardien de Richard Rahl, cette méfiance était un peu moins forte. Mais la tendance ne s'était pas inversée.

Et l'attitude de la grande Mord-Sith ne faisait rien pour détendre l'atmosphère.

Sa longue natte traditionnelle impeccable à la mèche de cheveux près, cette fort jolie femme évoluait avec une grâce féline qui mettait en valeur les courbes parfaites de son corps. Un Agiel pendait à son

poignet au bout d'une chaînette en or, prêt à voler dans sa paume à la moindre alerte.

Se détournant de la balustrade, elle chercha le regard d'Orneta, le trouva et le soutint froidement.

— Reine Orneta, je suis venue pour vous parler. En privé.

— De quel sujet ?

— Vous le saurez quand nous serons seules.

Orneta n'avait aucune envie de converser avec une des Mord-Sith du seigneur Rahl dont elle préparait la destitution.

— Eh bien, j'ai peur de ne…

— Pardon ? Ai-je donné l'impression que je vous laissais le choix ?

Orneta sentit se hérisser tous les poils de sa nuque. De sa vie, elle n'avait jamais entendu une voix si mélodieuse… et si menaçante à la fois.

Vaincue, elle se leva.

— Mes appartements ne sont pas loin d'ici. Si vous consentez à…

— Ce sera parfait. En route !

Orneta regarda Ludwig, implorant son secours… et elle l'obtint.

— De quoi voulez-vous parler à la reine ? demanda-t-il, furieux.

D'un coup de poignet, la Mord-Sith fit voler l'Agiel dans sa main.

— De la plus récente prophétie…

Tout le monde parut surpris.

— Quelle prophétie ?

— Plusieurs personnes, dont la devineresse aveugle, ont été visitées par ce présage.

— Et que dit-il, ce présage ?

La Mord-Sith fronça pensivement le front.

— Je n'en ai pas la première idée, bien entendu ! Les prédictions ne sont pas pour les profanes – les gens comme vous compris.

Cette fois, Ludwig parut sur le point d'exploser. Depuis leur premier soir, l'abbé et la souveraine étaient devenus très proches, et ils ne se quittaient pour ainsi dire plus. Orneta rayonnait de bonheur d'avoir enfin trouvé un homme qui ne pouvait pas se passer d'elle.

— Si vous ignorez ce que dit ce présage, demanda Ludwig, comment pouvez-vous en parler avec la reine ?

— On m'a donné des ordres en mentionnant au passage qu'ils avaient un lien avec la dernière prophétie. (Agiel pointé vers lui, la Mord-Sith se pencha vers l'abbé.) Bon, j'ai perdu assez de temps ! Nous allons devoir y aller.

Se levant, l'abbé tenta de s'interposer entre la dame de son cœur et la femme en rouge.

— Je crois que nous devrions d'abord…

Ludwig ne termina jamais sa phrase. Quand l'Agiel s'abattit sur son épaule, il tituba, recula puis tomba à genoux en gémissant de douleur.

Se ressaisissant, il leva les yeux et cria :

— Comment as-tu osé, misérable ?

La Mord-Sith pointa de nouveau son Agiel sur l'abbé.

— Si j'étais vous, je resterais à genoux et je me tiendrais tranquille. Sinon, je risque de vous calmer définitivement. Vous voyez ce que je veux dire ?

Ludwig foudroya la Mord-Sith du regard, mais il ne dit plus rien. Bouleversée de le voir ainsi, Orneta fit mine de le rejoindre afin de le réconforter.

La femme en rouge lui barra le chemin.

— Maintenant, c'en est trop ! En route !

Chapitre 63

Soucieuse d'empêcher la Mord-Sith de lui faire goûter de son arme, Orneta jeta un dernier coup d'œil à Ludwig, puis elle se détourna et prit la direction de sa suite. Folle de rage que cette tortionnaire ait osé maltraiter son bien-aimé, elle jugea plus stratégique de n'en rien montrer pour l'instant. Très bientôt, elle irait se plaindre à qui de droit, et la femme en rouge paierait pour son insolence – sans même parler de sa cruauté gratuite.

En gardant son calme, Orneta allait éloigner la Mord-Sith de Ludwig – un chevalier servant empressé qui risquait de s'attirer de gros ennuis s'il intervenait trop pour le salut de sa dame.

Dans le couloir aux murs lambrissés, Orneta s'efforça de ne pas presser le pas. En avançant dignement, elle entendait rappeler à la Mord-Sith qui elle était, et pourquoi on lui devait le respect. Accessoirement, c'était un moyen de retarder le moment où elle serait seule avec cette femme dans ses appartements.

Une servante aux bras lestés de draps fraîchement sortis de la blanchisserie s'écarta sur le passage de la Mord-Sith, baissa les yeux et attendit de longues secondes avant de reprendre son chemin.

Orneta eut le sentiment d'être un condamné qu'on conduit à la potence. Comment pouvait-on l'humilier ainsi ? Avait-elle mérité un tel déshonneur ? Son récent changement d'allégeance justifiait-il une disgrâce ? En aucune façon ! Depuis toujours, elle s'était montrée loyale à D'Hara puis à l'empire. Et sa nouvelle prise de position allait dans le même sens. En se détournant d'un chef corrompu, elle était restée fidèle au peuple, tout simplement.

Que lui voulait donc cette Mord-Sith ? Même si elle l'ignorait, il semblait probable que c'était lié au serment d'allégeance qu'elle avait prêté au seigneur Arc.

Allons, c'était impossible ! Personne n'était au courant, à part elle-même et Ludwig. Plus les membres du petit groupe, mais elle venait juste de le leur révéler…

Certes, certes… Mais une prophétie pouvait très bien annoncer son rejet de Richard Rahl. S'il tenait secrètes les prédictions, le sinistre sbire du Gardien n'hésitait sûrement pas à s'en servir quand ça l'arrangeait. Et nul ne pouvait dire ce qu'un tel agent du mal était prêt à faire lorsqu'il se sentait menacé.

À l'origine, Richard Rahl était un homme de bien, ça n'était pas douteux, mais le héros le plus pur, une fois possédé par le Gardien,

devenait susceptible de commettre toutes les infamies. Comme Ludwig l'avait si judicieusement souligné, un ancien défenseur du bien était la meilleure recrue possible pour le maître du royaume des morts.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Orneta vit que la Mord-Sith la talonnait, l'air sinistre. Mais plus loin, à bonne distance, les nouveaux amis de la reine suivaient eux aussi le mouvement. Une main sur son épaule douloureuse, Ludwig ouvrait la marche, talonné de près par l'ambassadeur Grandon, la duchesse Marple et les autres dirigeants.

Ces braves gens ne voulaient pas abandonner une alliée, et Orneta leur en était mille fois reconnaissante. Devant des témoins, la Mord-Sith serait bien obligée de se retenir un peu. Et la loyauté de Ludwig mettait du baume au cœur à la souveraine.

S'arrêtant devant une porte ouvragée, Orneta attendit quelques secondes, histoire que ses compagnons puissent approcher, puis elle annonça :

— Nous y sommes…

Le regard furieux de la Mord-Sith glaça les sangs de la reine. Comme un automate, elle ouvrit la porte et entra.

Quand la femme en rouge lui eut emboîté le pas, elle repoussa le battant, mais pas entièrement, afin que ses amis puissent entendre la conversation et même jeter un coup d'œil dans la chambre.

Hélas, la Mord-Sith s'en aperçut et claqua la porte derrière elle.

Sans trahir son trouble, Orneta approcha d'un joli cabinet à liqueurs.

— Puis-je vous offrir à boire ?

— Je ne suis pas ici pour ça.

— Navrée, mais il ne me semble pas avoir entendu votre nom…

— Je m'appelle Vika.

Le regard de la Mord-Sith glaça de nouveau les sangs d'Orneta, qui fit de son mieux pour ne pas montrer son trouble.

— Vika, donc… Eh bien, Vika, que puis-je pour vous ?

— Crier très fort !

— Je vous demande pardon ?

Avançant vers la reine, Vika la saisit par le devant de sa robe.

— Crier très fort, c'est pourtant clair, non ?

Vika tira Orneta vers elle et lui plaqua son Agiel sur la poitrine.

Tous les nerfs vrillés par une souffrance qu'elle n'aurait pas crue possible, Orneta hurla à s'en briser les cordes vocales.

Quand elle put enfin se taire, elle se laissa glisser sur le sol, le souffle court, et ne tenta même pas d'essuyer les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? gémit-elle.

— Pour vous aider à crier, bien sûr…

Quelle folie était-ce donc ? Toute cette histoire n'avait aucun sens.

— Mais pourquoi ?

— Pour vous récompenser, Majesté… Puisque vous vous êtes engagée en faveur des prophéties, vous aurez l'honneur d'être l'outil de leur accomplissement. Et maintenant, j'aimerais entendre un cri digne de ce nom.

Sous le regard terrifié de sa proie, Vika lui plaqua la pointe de son Agiel sur la gorge.

Orneta crut pour de bon qu'elle allait se briser les cordes vocales. Une douleur pareille ne vous faisait pas seulement implorer la mort : on regrettait d'être né un jour, tout simplement.

Du sang jaillit de la bouche d'Orneta, étouffant un peu son cri. Elle sentit le fluide vital couler sur son menton puis empoisser le devant de sa robe.

Sa vision se brouilla avant de s'éclaircir de nouveau. Où était donc passée la Mord-Sith ?

Soudain, elle la sentit derrière elle.

Très calme, Vika abattit son Agiel sur la nuque de la reine.

Comme si son crâne venait d'exploser, Orneta hurla de nouveau et faillit s'étouffer avec son propre sang. Cette fois, la souffrance était pire que la mort – ou du moins que l'idée qu'elle s'en faisait.

Recroquevillée sur le sol, Orneta se demanda ce qu'on éprouvait quand on sentait son cerveau fondre de l'intérieur.

Dans un brouillard, elle vit la Mord-Sith venir se camper devant elle, la regardant sans une once de compassion ni de remords.

Tant d'indifférence chez un être humain ? Cela paraissait impossible, et pourtant…

— C'était très bien, Majesté… Je suis sûre que tout le monde a entendu.

Incapable de lever la tête, Orneta supposa que les muscles de son cou avaient cédé sous la tension. La tête appuyée sur la poitrine, elle vit qu'une mare de sang s'étendait paresseusement sur le sol de marbre blanc.

Les bottes de la Mord-Sith étaient exactement de la même couleur que le sang de sa victime.

Mobilisant tout ce qui lui restait de force, Orneta parvint à articuler quelques mots :

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Après ces cris si réussis ? Eh bien, Majesté, vous me combleriez d'aise en mourant.

Orneta connaissait la réponse avant même d'avoir posé la question. Incapable de lutter contre tant de sauvagerie, elle sut que sa dernière heure avait sonné.

L'Agiel s'abattit, visant son cœur.

Quand il explosa dans sa poitrine, Orneta sentit une douleur mêlée d'une étrange extase.

Une fraction de seconde, seulement.

Parce que, ensuite, il n'y eut plus rien.

Pour l'éternité.

Chapitre 64

Ludwig était en train de se servir un dernier verre de vin quand il entendit la porte s'ouvrir puis se refermer dans son dos.

Quelqu'un venait d'entrer sans frapper.

Du coin de l'œil, l'abbé capta une silhouette en cuir rouge, puis une odeur de sang familière monta à ses narines. Un instant, il eut l'impression d'être dans son abbaye, occupé à « collecter » des prophéties – parfois par des moyens plus radicaux que d'autres.

Après avoir bu une gorgée de vin, Ludwig se retourna et cala une hanche contre le rebord de la table. L'heure avançait, et il mourait de fatigue.

Se redressant de toute sa hauteur, Vika redressa fièrement le menton. Les mains croisées dans le dos, bien campée sur ses jambes, elle évita cependant de soutenir le regard de l'abbé.

— Vous êtes satisfait, abbé Dreier ?

Ludwig avança de quelques pas vers la Mord-Sith.

— Ils étaient tous terrifiés… Nous avons entendu les cris, et quand tu es sortie nos amis ont pu jeter un coup d'œil sur le cadavre. J'ai adoré ta façon de les foudroyer du regard pendant que tu essuyais sur le chemin de couloir la semelle ensanglantée de tes bottes. Du grand art !

— Merci beaucoup, abbé Dreier.

— Orneta a-t-elle atrocement souffert ?

— Ce fut un calvaire, selon vos ordres. Comme vous y teniez, j'ai particulièrement soigné cet aspect-là de sa fin.

— Excellent… Après qu'une Mord-Sith a commis quasiment devant leurs yeux un crime ignoble, la plupart des dirigeants penseront sûrement que le seigneur Rahl est un monstre indigne de confiance.

— Du coup, ils se jetteront dans les bras du seigneur Arc !

— Oui, c'est une certitude.

Vika hésita un peu, puis elle posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Votre épaule va bien, abbé Dreier ? J'ai craint d'en avoir un peu trop fait.

Ludwig posa une main sur l'articulation effectivement douloureuse, puis il fit tourner son bras.

— Tu as été parfaite… La démonstration a convaincu tout le monde. Personne n'ira seulement imaginer que tu es avec moi.

Le regard soudain glacial, Vika se rembrunit.

— Je suis la Mord-Sith du seigneur Arc, pas la vôtre.

— Un détail que je trouve sans importance, permets-moi de le dire.

— Je doute que le seigneur Arc partagerait votre point de vue.

Ludwig tendit une main et libéra un flot de pouvoir qui vint percuter la Mord-Sith au ventre.

Des larmes lui montant aux yeux, Vika dut mettre un genou en terre. Le visage presque aussi rouge que son uniforme, elle croisa les bras sur son abdomen, gémit de douleur et tomba sur un côté.

Les Mord-Sith étaient entraînées pour supporter la souffrance, mais pas le type de torture que Ludwig pouvait infliger à une proie.

Quand le regard de Vika se voila, l'abbé sut qu'elle apercevait les contours du royaume des morts. À coup sûr, elle devait croire que sa dernière heure avait sonné. Après tout, on s'aventurait rarement entre les griffes de la mort avec une chance d'en revenir indemne.

Ludwig décida de maintenir Vika un long moment sur cette invisible frontière séparant la vie de la mort. Voilà qui lui apprendrait le respect ! Et si elle finissait par basculer du mauvais côté, tant pis pour elle. Même si elle était fort jolie, d'autres attendaient de la remplacer.

Mais Hannis Arc, lui, ne verrait peut-être pas les choses ainsi.

Ludwig relâcha sa victime.

Roulant sur le dos, Vika écarta les bras et respira à fond plusieurs fois. Comme la naissance, un retour dans le monde des vivants n'était pas une partie de plaisir. Totalement désorientée, la Mord-Sith eut besoin d'un moment pour reprendre contact avec la réalité.

— Ne sois plus jamais impertinente avec moi ! C'est compris ?

— Oui, abbé Dreier.

— Je déteste l'insolence.

— Veuillez me pardonner, abbé Dreier, souffla Vika en se relevant péniblement.

Ludwig attendit qu'elle soit bien stable sur ses jambes.

— Et tes autres missions ?

Au prix d'un effort inhumain, Vika parvint à afficher son imperturbabilité coutumière. Courageusement, elle croisa de nouveau les mains dans le dos, même si elle avait ainsi plus de mal à ne pas vaciller.

— J'ai tout fait, abbé Dreier… Grâce à mon uniforme, j'ai pu passer inaperçue et graver le symbole devant toutes les chambres du seigneur Rahl. Voyant le roi Philippe sortir de ses appartements et laisser sa femme seule, j'ai fait de même devant sa porte.

Ludwig but une autre gorgée de vin.

— Des gens t'ont-ils vue ?

— Oui, abbé, mais personne ne m'a vraiment regardée, vous savez ce que c'est avec les Mord-Sith… Selon vos ordres, j'ai pris garde à ne me laisser voir par aucune de mes « collègues ». Ainsi, on pensera que je suis une des gardes du corps du seigneur Rahl. Ces derniers temps, elles sont toutes en rouge, une chance de plus pour moi. J'ai vraiment été invisible.

Ludwig sourit d'aise. Il avait assuré à Hannis Arc qu'il en serait ainsi, lorsqu'il lui avait exposé son idée d'utiliser Vika. Si puissant qu'il fût, l'évêque était trop consumé par ses obsessions – et trop isolé – pour savoir comment les choses se passaient dans le grand monde. Sans l'aide de Ludwig, il n'avait aucune chance de réaliser ses plans.

— Bien, bien… (L'abbé posa son verre.) Puisque tu as tout fait, il va te falloir partir. Je ne voudrais surtout pas qu'une des Mord-Sith du seigneur Rahl te voie. Plus tu t'attardes, et plus ça risquera d'arriver.

— Je suis prête à m'en aller, abbé Dreier.

— Mon carrosse est attelé et il m'attend. Je ne vais plus rester très longtemps ici… Lorsque je serai loin du palais, une fois les plaines d'Azrith traversées, tu pourras profiter du voyage. Je suis sûr qu'Hannis Arc a hâte de te revoir.

— J'en suis sûre aussi, abbé Dreier.

Ludwig dévisagea la Mord-Sith, en quête du moindre indice d'insolence. Il n'en trouva aucun.

— Abbé Dreier, ce que j'ai entendu est vrai ?

— De quoi parles-tu ?

Vika hésita un instant.

— On dit qu'une Mord-Sith s'est mariée… La cérémonie, les invités… Tout ça serait en son honneur. Concentrée sur mes missions, je n'ai pas pu vérifier par moi-même.

— De toute façon, ça ne te regardait pas ! Mais oui, c'est pour ça que les dirigeants sont là. On nous a invités au mariage de Cara.

— Je ne comprends pas qu'une Mord-Sith s'abaisse à ces niaiseries.

— Sous le règne de Richard Rahl, les femmes en rouge se sont ramollies…

— C'est sûrement ça…

Ludwig approcha de Vika, l'étudiant de pied en cap. Quand il se campa devant elle, cherchant son regard, elle détourna légèrement la tête.

— Tu n'as plus rien à faire ici… File avant que la mauvaise personne croise ton chemin !

La Mord-Sith inclina humblement la tête.

— Je pars sur-le-champ et je vous attendrai à la lisière des plaines

d'Azrith.

Ludwig regarda la Mord-Sith s'éloigner de sa démarche féline et gracieuse à la fois. Après Orneta, elle aurait fait une délicieuse compagne de lit. Non que la reine eût été décevante, mais ce n'était pas Vika.

Peu de femmes avaient tant de chien.

Pour l'instant, comme les autres Mord-Sith, elle appartenait à Hannis Arc, mais un jour ou l'autre, si tout se passait bien, l'évêque n'aurait plus de pouvoir sur rien ni sur personne. Devenu le seigneur Dreier, Ludwig pourrait choisir librement dans *son* cheptel.

L'affaire serait délicate, cependant. Très dangereux, Hannis Arc n'était pas un adversaire – ni un sorcier – à prendre à la légère. Mais ses obsessions finiraient par le perdre.

Ludwig s'arracha à de plaisantes perspectives d'avenir. Il devait lever le camp. Tous les dirigeants qui ne se fiaient plus au seigneur Rahl, les nouveaux fidèles du seigneur Arc, étaient sur le départ, et il tenait à quitter le palais avec eux.

Chapitre 65

Richard était fou de rage et d'indignation.

Devant le cadavre d'Orneta, il ne parvenait pas à en croire ses yeux. Encore un massacre ! Et c'était la deuxième reine sauvagement assassinée au palais.

Par une Mord-Sith, pour ne rien arranger !

Quelle Mord-Sith ? Il n'aurait su le dire. Et pour quelle raison ? Pareillement, il n'en savait rien.

— Seigneur Rahl, dit Cara, j'avoue que je me méfiais de cette femme. Pour être franche, je ne la portais pas dans mon cœur, mais pas au point de faire ça.

— Ai-je dit que c'était toi ?

— Non, mais vous n'avez pas dit le contraire non plus.

— Cara, je veux savoir qui a tué cette femme.

Cara acquiesça, les lèvres pincées. Depuis l'accession au pouvoir de Richard, aucune Mord-Sith n'aurait commis un acte pareil de son propre chef. Mais il y avait toute une série de preuves et de témoignages…

La mort avait été donnée par un Agiel. Richard s'en était douté, et Cara le lui avait confirmé.

La meurtrière était une Mord-Sith, ce n'était pas contestable. Mais laquelle ? Toute la question était là.

Richard ne pouvait avancer aucun nom. Quand il s'agissait de le protéger ou de défendre Kahlan, toutes ces femmes étaient impitoyables. Au combat, elles ne faisaient pas dans la dentelle non plus. Mais elles lui étaient loyales au point de vouloir mourir pour lui.

Bon sang, ça n'avait aucun sens !

Richard fit signe à l'ambassadeur Grandon d'entrer. Debout dans le couloir, l'homme inclina très légèrement la tête et avança, jouant avec un bouton de sa veste pour se donner une contenance.

— Oui, seigneur Rahl ? dit-il en s'immobilisant devant Richard.

— Selon vous, une Mord-Sith est coupable et vous affirmez l'avoir vue ?

— C'est exact, seigneur Rahl.

— Décrivez-la !

— Eh bien… Elle était grande, blonde, les yeux bleus…

Se maîtrisant à grand-peine, Richard désigna Cara :

— Mon amie correspond en tout point à votre portrait. C'était elle ?

Grandon regarda brièvement Cara.

— Bien sûr que non, seigneur Rahl.

— Beaucoup de Mord-Sith sont des blondes aux yeux bleus. Comme presque tous les D'Harans.

Grandon baissa les yeux sur le bouton qui semblait le fasciner.

— C'est vrai, seigneur Rahl…

— Alors, comment pouvons-nous distinguer cette femme des autres Mord-Sith blondes aux yeux bleus ? Comment démasquer la meurtrière ?

Abandonnant le bouton, Grandon entreprit de tirer sur sa barbe pointue.

— Je n'en sais rien, seigneur Rahl… Pour dire la vérité, je ne l'ai pas dévisagée… J'ai vu le cuir rouge, la natte blonde, l'Agiel au bout d'une chaîne… Cette femme avait l'attitude d'une Mord-Sith, si vous voyez ce que je veux dire. Elle en imposait. Si je la revoyais, je ne serais pas sûr de l'identifier.

Richard en soupira de frustration. Grandon disait vrai. En présence d'une Mord-Sith, on essayait autant que possible de regarder ailleurs. En son temps, il avait connu l'angoisse qu'éveillaient ces femmes chez un être humain normal.

— Que faisiez-vous avec la reine Orneta ? Si j'ai bien compris, vous étiez plusieurs dans ce salon extérieur. Et vous y étiez depuis un bon moment, à voir les verres et les tasses, sur les tables. Pourquoi ce rassemblement ?

Voyant Grandon pâlir, Richard sut qu'il avait mis dans le mille.

— Seigneur Rahl, nous parlions, voilà tout…

— De quoi, exactement ?

— Des prophéties.

— Vraiment ? Et qu'en disiez-vous ? Ce devait être frappant, puisque tous les participants à cette réunion ont quitté le palais ou sont sur le départ.

L'ambassadeur prit le temps de peser ses mots.

— Seigneur Rahl, je suis resté un moment de plus qu'eux parce que j'ai le sentiment de vous devoir une explication.

— Sans blague ?

— Eh bien, vous devez savoir pourquoi vos invités s'en vont, et ce qu'ils ont décidé. Seigneur, nous avons entendu ce que la Mère Inquisitrice et vous aviez à dire sur les prophéties. Nous avons aussi écouté le prophète Nathan. Hélas, malgré tout le respect que nous vous devons, nous ne sommes pas d'accord.

Richard ravala une repartie cinglante. Pour se calmer, il prit une profonde inspiration. Après tout, c'était lui qui avait dit à ces gens – jusque-là habitués à s'agenouiller pour déclamer les dévotions au seigneur Rahl – que leur vie leur appartenait et qu'ils devaient en

profiter sans se prosterner devant quiconque. S'il attendait d'eux qu'ils pensent de manière indépendante et prennent librement des décisions, il ne pouvait pas le leur reprocher quand ça arrivait.

— Ambassadeur Grandon, dit-il en posant une main sur l'épaule de l'homme, nous sommes tous libres. Le bon sens nous dicte de coopérer, afin d'assurer notre prospérité à tous, mais je ne vais sûrement pas commencer à torturer et à exécuter les gens qui ne pensent pas comme moi. Nous nous sommes battus pour la liberté, il ne faut pas l'oublier. Et sur ce sujet, j'ai toujours tenu des propos sans ambiguïté. Aujourd'hui, j'espère que les gens adhéreront au discours que nous tenons, ma femme et moi. Si ce n'est pas le cas, je n'ai pas l'intention de leur forcer la main.

L'ambassadeur parut soudain très mélancolique.

— Seigneur Rahl, ces propos sont une très douce musique à mes oreilles. Mais ce que j'ai à vous dire n'en devient que plus difficile, je dois l'avouer…

— Soyez sincère, ambassadeur. Je ne vous en voudrai en aucun cas d'avoir dit la vérité.

— Seigneur Rahl, vous avez une position très arrêtée au sujet des prophéties, et nous ne doutons pas qu'elle soit justifiée à vos yeux. Mais nous considérons les choses différemment. Pour nous, les prédictions doivent servir à guider les peuples. Donc, il est vital que nous les connaissions.

» La reine Orneta avait choisi de transférer sa loyauté à Hannis Arc, et d'être guidée par sa profonde connaissance des présages. Nous ignorons si l'évêque acceptera de partager son savoir, mais nous avons de bonnes raisons d'espérer qu'il en ira ainsi. Encouragés par la prise de position d'Orneta, nous nous sommes tous prononcés pour le choix d'un chef qui ne garde pas les prophéties pour lui et qui les utilise. Un chef très différent de vous…

Richard passa un pouce dans son ceinturon d'armes et prit une autre inspiration.

— Je vois…

— Alors que nous étions réunis dans le salon extérieur, une Mord-Sith est venue chercher Orneta. L'abbé Dreier a demandé pourquoi, et la femme en rouge a répondu que c'était lié au plus récent présage. Elle a précisé qu'elle ignorait ce qu'il disait, mais que beaucoup de gens l'avaient énoncé. Ensuite, quand Dreier a tenté de s'interposer, cette Mord-Sith l'a rudoyé avec son Agiel.

Grandon désigna le cadavre de la reine gisant dans une mare de sang.

— La Mord-Sith a emmené Orneta. Nous avons suivi les deux femmes et entendu les cris, derrière la porte. Après le meurtre, quand la Mord-Sith est sortie, nous avons cru que notre dernière heure avait

sonné. Dans notre terreur, nous n'avons pas songé à la regarder en détail. Une fois qu'elle est partie, nous épargnant, nous nous sommes mis à la recherche de la devineresse aveugle.

— Sabella… Oui, je la connais.

— Elle est célèbre, je crois…

— Et que vous a-t-elle dit ?

— Hier, elle a eu un présage… « Le choix d'une fierge lui coûtera la vie. » Une fierge, vous le savez sans doute, peut désigner une reine… Et Orneta, juste avant de mourir, nous avait annoncé qu'elle choisissait Hannis Arc…

» Le présage s'est réalisé. Une preuve de plus, à nos yeux, qu'on ne peut rester à l'écart des prophéties, et qu'il nous faut un chef résolu à ne pas les garder par-devers lui.

— Je vois, je vois…

Grandon baissa les yeux.

— Je suis navré, seigneur Rahl, mais ce sont nos vies, et nous tenons à les préserver. Suite à cette décision, presque tous les invités de marque ont décidé de partir. Certains sont déjà en route et d'autres quittent le palais en ce moment même. Enfin, quelques-uns partiront au plus tard ce soir.

— Et vous serez du nombre, ambassadeur ?

Grandon hocha la tête tout en tirant sur sa barbe.

— Oui, seigneur Rahl. Surtout, n'y voyez aucune animosité contre vous, mais seulement le désir d'avoir pour chef un homme prêt à nous révéler les sombres secrets des prophéties.

Les sombres secrets… En matière d'obscurité, Richard avait eu plus que son content depuis la découverte de la sinistre machine à présages.

Et voilà qu'il se tenait près du corps d'une reine dont la fin était écrite sur une bande de métal. Des émotions tourbillonnaient en lui, mais il jugea plus judicieux de les garder secrètes. En particulier cette envie folle de laisser tout tomber pour redevenir un simple guide forestier dans sa forêt natale…

— Je comprends, ambassadeur… Un jour, je l'espère, vous vous apercevrez que la Mère Inquisitrice et moi avons toujours parlé pour le bien commun. Si vous changez d'avis, vos amis et vous serez de nouveau les bienvenus au palais, cela va sans dire.

Grandon hocha la tête, jeta un dernier regard au cadavre d'Orneta, puis il se détourna et sortit.

Sur le seuil, il croisa Nicci, qui arborait son air des très mauvais jours. Pendant que des serviteurs l'enveloppaient dans un linceul, elle regarda brièvement la dépouille d'Orneta. Bientôt, on l'emporterait sur une civière. Dans le hall, des serviteurs attendaient de pouvoir

nettoyer la suite du sol au plafond.

— On dit qu'elle a été tuée par une Mord-Sith, fit Nicci.

— Je veux bien qu'on nous accuse, marmonna Cara, mais c'est quand même plus supportable quand nous sommes coupables…

La Mord-Sith était elle aussi d'une humeur épouvantable, et Richard aurait été bien malvenu de lui jeter la pierre, car il n'était guère plus guilleret.

Nicci ne releva pas la remarque de Cara. À l'évidence, elle avait une idée derrière la tête.

— Je t'écoute, dit simplement Richard.

— Pour commencer, sache que je suis passée par votre nouvelle chambre. Kahlan dort paisiblement. Elle ne s'est pas réveillée pendant que je procédais à une inspection minutieuse. Il n'y a rien à signaler. Les hommes postés dans le couloir comptent parmi les meilleurs, et Rikka et Berdine veillent au grain. Je leur ai conseillé de ne rien laisser passer d'inhabituel, si insignifiant que ça puisse paraître.

— Nicci, qu'est-ce qui t'amène ?

— J'étais dans la salle secrète, avec Zedd, quand la machine s'est mise en marche lentement, comme tu nous l'as décrit. Une bande a été gravée, et quand nous l'avons prise, elle n'était pas chaude. Ensuite, la machine s'est « rendormie ». Zedd est resté en bas, au cas où elle produirait d'autres présages. Il m'a chargée de t'apporter la bande. Avant d'inspecter la chambre de Kahlan, j'ai demandé à Berdine de traduire l'inscription.

— Le résultat ? demanda Richard, de plus en plus inquiet.

Nicci inspira à fond et tendit la bande au Sourcier.

— Il vaut mieux que tu traduises toi-même… Je n'ai aucune envie d'être celle qui apporte les mauvaises nouvelles.

Richard saisit la bande où figurait un emblème assez simple accompagné d'un élément plus complexe.

Quand il eut traduit, il s'empourpra de colère.

« Les molosses te la prendront. »

— Maintenant, ça suffit ! J'en ai assez de cette machine, et je veux qu'on la détruise !

Le Sourcier sortit en trombe, Nicci et Cara sur les talons.

Cette fois, la guerre était bel et bien déclarée.

Chapitre 66

Kahlan se réveilla parce qu'elle sentait la caresse d'un souffle chaud sur son visage.

C'était absurde, puisque Richard n'était pas là.

Une petite voix, dans sa tête lui murmura de garder les yeux fermés et de ne pas bouger.

Que se passait-il ? Malgré tous ses efforts, elle n'y comprenait rien. Même si Richard était revenu, il n'aurait pas fait quelque chose qui pouvait la terrifier, surtout en sachant qu'elle n'allait pas bien.

Son bras gauche lui faisait un mal de chien. Avant qu'elle s'endorme, Zedd l'avait pourtant enveloppé d'un cataplasme et bandé. Mais elle verrait ça plus tard.

L'expérience et la discipline acquises durant la guerre – combinées à sa stricte formation d'Inquisitrice – prirent le dessus chez Kahlan. Oubliant la migraine, la nausée et la douleur, elle se concentra sur son problème le plus immédiat. Sans ouvrir les yeux, ni bouger ni respirer plus vite, elle entreprit d'évaluer la situation.

Quelque chose la coinçait sous sa couverture. De quoi ou de qui pouvait-il s'agir ? Très probablement d'une personne – ou d'une créature – qui se tenait au-dessus d'elle, les mains et les genoux bloquant la couverture de chaque côté.

La chambre étant gardée par une petite armée, comment quelqu'un avait-il pu s'y introduire ? Dans son entourage, Kahlan ne voyait personne qui aurait trouvé amusant de lui faire ce genre de « blague ». De plus, l'odeur de l'intrus était franchement désagréable… et pas humaine du tout.

Et la respiration de cette créature tenait un peu du grognement étouffé.

Très lentement, Kahlan entrouvrit les yeux.

Sur sa droite et sa gauche, elle aperçut une forme assez mince couverte de poils. La patte d'un chien, d'un loup ou d'un coyote, comprit-elle. Dans la pénombre, il était impossible de distinguer la couleur de la fourrure.

La situation commença à s'éclaircir dans la tête de Kahlan. Ce n'était pas une personne qui la piégeait sous la couverture, mais un animal. Assez lourd et puissant pour ne pas être un coyote, semblait-il.

Un grognement suivi d'une nouvelle onde de chaleur fournit à l'Inquisitrice des informations supplémentaires. C'était l'haleine d'un

chien, presque à coup sûr. Ou d'un loup, peut-être…

Mais que fichait un animal pareil dans sa chambre ?

Un souvenir revint à Kahlan : le molosse que les soldats avaient dû tuer et qui s'était écrasé contre la porte d'une autre chambre…

Eh bien, un autre molosse avait réussi à entrer, cette fois. Savoir comment n'avait pour l'instant aucune importance. Le mal était fait, et la bête n'avait sûrement pas de bonnes intentions. Un animal dangereux, sans nul doute…

Coincée comme elle l'était, Kahlan ne pouvait espérer bondir hors du lit et courir vers la porte. Son agresseur était bien trop près, et il ne la laisserait pas faire.

Ouvrant un peu plus les yeux, l'Inquisitrice vit le museau aux babines retroussées et aux longs crocs brillants. Si elle tentait de fuir, le molosse lui aurait déchiqueté le visage avant même qu'elle ait pu lever les bras pour se protéger.

Mais la patte du chien reposait entre son flanc droit et son bras. En d'autres termes, si son bras gauche était plaqué contre son torse, le droit ne l'était pas.

Elle n'aurait qu'une chance, et elle ne devait plus trop tarder. Prédateurs par nature, les chiens et les loups étaient excités par les tentatives de fuite de leurs proies. En restant parfaitement immobile, elle évitait l'attaque.

Mais ça ne durerait pas, et de toute façon, le moindre geste donnerait le signal de la curée.

Le chien perdait patience. Son grognement se faisait plus fort, et elle sentait trembler ses pattes.

L'attaque était pour bientôt.

Si le chien la mordait, Kahlan était perdue, elle en avait conscience.

Donc, elle devait prendre l'initiative.

Chapitre 67

Kahlan prit une profonde inspiration, se préparant à passer à l'action.

Le chien sentit quelque chose et ses muscles se tendirent.

De toute sa force, la jeune femme tira sur la couverture avec son bras droit. Rapide comme l'éclair, le molosse voulut la mordre à la gorge, mais il en fut incapable, car l'Inquisitrice l'enroula dans la couverture, le privant provisoirement de toute possibilité d'attaque.

Entraînée par son brusque mouvement, Kahlan roula sur elle-même, le chien toujours collé à elle. Ensemble, ils tombèrent du lit et s'écrasèrent sur le sol.

Mais cette fois, l'humaine avait la position dominante. Ses pattes s'agitant frénétiquement, le molosse tentait de se dégager.

Kahlan voulut crier pour alerter les gardes, dans le couloir, mais aucun son ne consentit à sortir de sa gorge. La terreur, sans doute, ajoutée à l'épuisement…

Par bonheur, la lampe posée sur la table de chevet n'avait pas été renversée dans l'aventure. Grâce à ce petit miracle, Kahlan pourrait au moins voir ce qu'elle faisait.

Habituée au combat, elle chercha le manche du couteau qu'elle portait à la ceinture.

Hélas, elle ne le trouva pas.

D'abord désorientée, elle se demanda si elle avait perdu l'arme dans sa chute. Puis elle se souvint qu'elle ne la portait pas en permanence, au palais. Le couteau devait être dans son sac à dos, quelque part dans la pièce.

Tout en luttant contre le chien, l'Inquisitrice tenta de repérer la porte. Si son seul salut était la fuite, elle ne devrait pas hésiter un instant.

Soudain, près de la porte, elle distingua les yeux brillants de trois autres chiens. À l'affût, les oreilles aplaties, ils bavaient déjà à l'idée du festin qui les attendait.

Des chiens énormes à poil court, l'encolure puissante et les pattes musclées…

Comment étaient-ils entrés, par les esprits du bien ?

Du coin de l'œil, Kahlan vit que la porte-fenêtre donnant sur le balcon était entrebâillée.

Le chien enveloppé dans la couverture se débattait toujours, et les forces de la jeune femme déclinaient. Par bonheur, elle avait réussi à enfoncer un morceau de tissu dans la gueule du monstre. Décontenancés, les autres n'osaient pas attaquer pour le moment. Mais ils ne tarderaient pas à venir se joindre à la mêlée.

Toujours du coin de l'œil, l'Inquisitrice vit que l'un d'eux avançait déjà.

En même temps, elle repéra son sac à dos, posé au pied du lit. Son couteau était dedans.

Atteindre puis franchir une porte gardée par trois molosses était impossible. Si elle récupérait son arme, l'Inquisitrice aurait au moins une chance de se défendre jusqu'à son dernier souffle.

Sans perdre son temps à se demander quelle différence ça ferait, au bout du compte, elle passa une jambe au-dessus du chien piégé dans la couverture et roula sur le côté pour s'emparer du sac.

Du bout des doigts, elle parvint à saisir la bandoulière.

Alors que le chien le plus hardi bondissait sur elle, Kahlan se servit du sac à dos comme d'un fléau d'armes. Fauché en plein vol, le molosse s'écroula.

Sans perdre une seconde, la jeune femme se redressa, flanqua un coup de pied dans les côtes du chien piégé dans la couverture, puis fonça vers la porte-fenêtre, au fond de la chambre.

Jaillissant de nulle part, deux autres chiens sautèrent sur Kahlan, la manquant de peu.

Tremblant de peur, elle se glissa par l'ouverture et se retrouva sur le petit balcon. Entraînée par son élan, elle percuta la balustrade et en eut le souffle coupé. Cela dit, ç'aurait pu être pire. Si elle avait basculé dans le vide, la chute n'aurait pas pardonné.

Se retournant pour fermer la porte-fenêtre, l'Inquisitrice vit que plusieurs molosses étaient déjà sur le balcon. À la recherche d'une solution, Kahlan remarqua qu'il y avait un autre balcon, à quelques pas du sien, et très exactement au même niveau. Si elle ratait son coup, ce serait la fin de l'histoire, mais elle n'avait pas vraiment le choix.

Montant sur la balustrade, la jeune femme se ramassa sur elle-même, puis elle sauta. Des mâchoires claquèrent derrière elle, manquant de très peu sa cheville.

Kahlan se reçut sur l'autre balustrade, mais elle ne put maintenir son équilibre et bascula en avant. À plat ventre sur le sol, elle vit qu'un escalier, au bout du couloir, descendait le long de la façade. Jetant un coup d'œil dans son dos, elle constata que les chiens, sur le balcon d'origine, semblaient se demander où elle était passée.

L'escalier de service expliquait sans doute leur présence dans la chambre. Ils l'avaient gravi, puis ils étaient passés d'un balcon à

l'autre.

À présent, ils s'apprêtaient à sauter dans l'autre sens. Trop angoissée pour prendre le temps de réfléchir, Kahlan se leva d'un bond, courut vers les marches et s'y engagea.

Elle les dévala trois par trois. Derrière elle, le premier molosse devait avoir réussi son bond. Se tenant à la rampe, la fugitive accéléra encore le rythme de sa descente.

Elle n'avait plus qu'une idée en tête : échapper à ses poursuivants. S'ils parvenaient à la talonner, elle pourrait toujours les tenir à distance en utilisant son sac à dos comme un fléau d'armes.

Cette opération lui paraissant pour le moins aléatoire, elle se lança dans la descente de l'escalier à une vitesse folle, négociant sans même les distinguer les paliers qu'elle rencontrait régulièrement.

Moins habitués aux marches, les chiens perdirent inexorablement du terrain. Consciente qu'ils glissaient sur la pierre et se gênaient les uns les autres, Kahlan mobilisa toute son énergie afin de préserver sa minuscule mais ô combien précieuse avance.

Sa tête lui faisait si mal qu'elle redouta de s'évanouir, devenant ainsi une proie facile pour les chiens.

Le souvenir de la tueuse, cette infanticide qui avait prédit qu'elle mourrait déchiquetée par des crocs, lui redonna du cœur au ventre.

Les jambes en feu, elle continua à dévaler les marches.

Mais son endurance ne serait pas éternelle, elle le savait. Lorsqu'elle atteignit enfin le sol, et commença à courir sur un terrain plat, elle manqua une ou deux inspirations et faillit trébucher. Mais les chiens lui collaient aux basques, et la peur lui redonna des ailes.

Elle se souvint de la pauvre Catherine, déchiquetée par des animaux inconnus – à ce moment-là, parce que, désormais, leur identité ne faisait plus de doute. Et voilà que ces monstres la poursuivaient. S'ils la rattrapaient, elle finirait comme la femme de Philippe, c'était évident. Cette idée atroce lui redonna un peu d'énergie.

Fuir était l'unique solution. Mais même si Kahlan n'avait pas été épuisée, les chiens se seraient révélés plus endurants qu'elle. L'avance qu'elle avait gagnée dans l'escalier fondait peu à peu. Et la fatigue, malgré la peur, reprenait le dessus.

La jeune femme devait agir, et vite !

Dans la pénombre, Kahlan vit un chariot qui s'éloignait sur un chemin. Modifiant sa trajectoire, elle courut vers ce qui était peut-être sa planche de salut.

Elle voulut crier de joie quand elle rattrapa le véhicule, mais là non plus, pas un son ne sortit de sa gorge. S'accrochant au hayon, elle se hissa à la force des poignets et bascula à l'intérieur du chariot au

moment où un des chiens, plus rapide que les autres, menaçait de refermer les crocs sur son mollet.

L'atterrissage en catastrophe se termina mal. Quand sa tête heurta un objet indéfinissable, l'Inquisitrice crut que la douleur allait la tuer.

Puis elle sombra dans une miséricordieuse inconscience.

Chapitre 68

La nuit était déjà très avancée quand Richard entra dans la salle où se tapissait Regula. Les quartiers des invités se trouvant à l'opposé du Jardin de la Vie, il lui avait fallu du temps pour en venir. À dire vrai, le palais était si grand qu'il avait l'impression de passer la moitié de sa vie dans les couloirs.

Le Sourcier serra les dents de colère dès qu'il vit la machine dont les présages, ces derniers jours, avaient été liés à une série de morts tragiques. Et voilà que ce monstre mécanique annonçait qu'il allait perdre Kahlan !

L'image du cadavre de Catherine le hantait. Pas question que sa propre femme subisse le même sort !

En chemin, et malgré le rassurant rapport de Nicci, Richard était allé voir Kahlan. À la lumière d'une unique lampe, réglée sur veilleuse, il l'avait regardée dormir un moment, blottie sous la couverture qu'il avait lui-même tirée jusqu'à son menton. Constatant que son sommeil n'était pas agité, il lui avait posé un baiser sur le front avant de sortir en silence.

Dans le couloir, il s'était assuré que les soldats et les deux Mord-Sith avaient bien compris leurs ordres. De ce côté-là, tout allait bien aussi.

Mais une phrase tournait en rond dans la tête de Richard.

« Les molosses te la prendront ».

— Quel bon vent t'amène, mon garçon ? demanda Zedd dès qu'il aperçut son petit-fils.

— Tu te souviens de l'avant-dernier présage ? « Le choix d'une fierge lui coûtera la vie » ?

— Bien sûr. Tu sais ce qu'il veut dire ?

— Il concernait la reine Orneta… Elle avait décidé de se rallier à Hannis Arc, le gouverneur de la province de Fajin, parce qu'il croit aux prophéties et serait ravi, paraît-il, de les partager avec n'importe qui. Peu après cette trahison, Orneta a été tuée.

— Comment ?

— Par une Mord-Sith ! C'est absurde, Zedd ! Je refuse de croire qu'une de mes gardes du corps soit coupable, mais les preuves sont accablantes.

— Je vois, marmonna Zedd.

Fidèle à ses habitudes, il fit un moment les cent pas en

réfléchissant.

Richard sortit une bande de métal de sa poche.

— C'est le présage que Nicci m'a apporté de ta part.

— Tu l'as déchiffré ?

— Oui. Il dit : « Les molosses te la prendront. »

— Par les esprits du bien…, soupira Zedd, ses yeux noisette trahissant son angoisse et son infinie lassitude.

Richard désigna la machine.

— Zedd, je veux qu'on détruise cette abomination !

— Tu es sûr, mon garçon ? Je te comprends, mais tu crois que c'est bien prudent ?

— Connais-tu une prophétie qui ne soit pas sinistre ? Un présage qui annonce autre chose qu'une catastrophe ?

Surpris par la question, Zedd fronça les sourcils.

— Oui, bien entendu ! À froid, comme ça, je ne m'en souviens plus exactement, mais j'en ai lu, tu peux me croire. Bien que les prédictions heureuses soient moins nombreuses que les autres, on en trouve dans tous les recueils. Nathan pourrait te le confirmer.

— Peut-être… Mais cette machine a-t-elle jamais prédit autre chose que des horreurs ?

Zedd regarda Regula, l'air troublé.

— Eh bien, pas à ma connaissance.

— Et tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Que veux-tu dire ?

— L'absence d'équilibre ! Les prophéties sont une forme de magie, et celle-ci repose sur la notion d'équilibre. Comme tu me l'as appris, le libre arbitre est l'élément qui compense en quelque sorte les prédictions. Avec cette machine, adieu l'équilibre ! La mort et la souffrance, sans arrêt…

— Tu oublies le texte où elle dit avoir fait des rêves, intervint Nicci.

— Précise-t-elle qu'ils étaient joyeux ? De toute façon, ce n'était pas à proprement parler un présage.

— Vraiment ?

— C'est ce que je crois… Pour moi, elle s'interrogeait sur elle-même. C'était une sorte de discours intime… En revanche, les mauvais augures n'ont jamais eu de « compensations ». De l'horreur encore et toujours.

— Où veux-tu en venir, mon garçon ? demanda Zedd.

— Eh bien, je doute qu'il s'agisse de prophéties légitimes…

— Et ce serait quoi, selon toi ? lança Nicci.

— Je pense que quelqu'un a implanté ces présages dans la machine, afin qu'ils passent pour de véritables prédictions. On nous

manipule, voilà mon idée ! Comme si je disais avoir eu la nuit dernière une prémonition où je me voyais t'adouber avec mon épée. Puis que je le fasse ensuite, histoire de prouver qu'il s'agissait bien d'un présage. Ça pourrait te convaincre, mais ce ne serait pourtant qu'un abus de confiance.

— Tu veux dire que quelqu'un nous envoie des présages par l'intermédiaire de cette machine ? (Zedd enfonça un doigt dans sa chevelure blanche en bataille et se gratta le crâne.) De faux présages, en fait ? Richard, je ne vois pas comment une telle chose serait possible.

— Et après ? Quand on ne comprend pas la tactique d'un adversaire, ce n'est pas une raison pour la subir.

— D'accord, mais détruire un tel artefact à l'aveuglette semble…

— Nous en savons assez pour prononcer une sentence ! explosa Richard. Regula a prédit des horreurs qui se sont toutes réalisées. Je veux que les meurtres cessent et que Kahlan soit en sécurité. Pour ça, il faut réduire cette machine au silence.

Agacé, Zedd chercha le soutien de Nicci.

— Zedd, je crains de ne rien avoir à dire contre ces arguments… Depuis le début, cette machine m'inquiète. Si on l'a enterrée, c'est bien pour une raison. Richard dit vrai : depuis que nous l'avons découverte, tout va de travers.

Le vieux sorcier regarda alternativement les deux jeunes gens.

— Et la partie du livre cachée dans le Temple des Vents, vous en faites quoi ?

— Comme tu dis, elle est dans le Temple des Vents… Même si nous y allons, entrer ne sera pas un jeu d'enfant, et c'est un endroit immense. Qui sait combien de temps il nous faudra pour trouver les pages manquantes, si elles sont toujours là-bas ? Et comment être sûrs que ça nous aiderait ? Nous avons un problème, il se tient devant nous, et la solution s'impose.

Zedd eut un soupir résigné.

— Au fond, tu as peut-être raison… J'avoue avoir détesté cette machine dès que je l'ai vue. Et de fait, on n'a pas dû l'enfouir sous terre par hasard. Personne ne se donne tant de mal pour dissimuler un artefact inoffensif.

— Zedd, si tu es d'accord, ne perdons plus de temps !

Le vieil homme fit signe à Richard et à Nicci d'aller rejoindre Cara au pied de l'escalier, où elle montait la garde.

Puis il se tourna vers la machine, tendit les mains et invoqua son feu de sorcier.

Des rayons de lumière orange et jaune dansèrent dans la pièce, colorant étrangement les cheveux de Zedd tandis qu'il concentrait

entre ses mains la force la plus destructrice dont il disposait.

Quand il fut satisfait de sa boule de feu, il l'envoya percuter la sinistre machine à présages. Avec un sifflement aigu, le chaos se déchaîna dans la pièce.

Lorsque la boule de feu percuta sa cible, Richard sentit l'onde de choc au creux de sa poitrine. Le feu de sorcier, qui brûlait tout et que rien n'arrêtait, enveloppa Regula, l'immolant comme si elle avait été un vulgaire tas de feuilles mortes.

Dans un espace clos, le feu de sorcier avait un effet à la fois spectaculaire et terriblement dangereux. Même si Richard, Cara et Nicci détournèrent la tête pour ne pas être aveuglés, ils eurent le réflexe de se protéger le visage avec les mains, tant la chaleur était intense.

Le sifflement se transforma en un rugissement de fin du monde.

On eût dit que l'univers entier s'embrasait.

Regula ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir.

Chapitre 69

Lorsque le calme fut revenu, après la furie du feu de sorcier, Richard écarta les mains de son visage et rouvrit les yeux. Au milieu des dernières étincelles, qui retombaient lentement sur le sol, dans un halo de fumée, il s'attendit à voir Regula sous la forme d'un amas de métal fondu.

Une grossière erreur.

En tout point semblable à elle-même, la machine à présages trônait toujours au centre de la salle. On eût juré que rien n'était arrivé.

Convaincu que les côtés de la machine devaient au moins être brûlants, le Sourcier avança prudemment, mais il ne sentit aucune chaleur émaner du métal. Le touchant du bout d'un index, il le trouva aussi frais que d'habitude.

Le feu de sorcier était l'arme la plus dévastatrice de Zedd. Et là, il n'avait même pas attaqué la surface de la machine – ni même altéré les symboles gravés sur ses côtés.

S'il n'avait pas été témoin de l'assaut magique, Richard n'aurait pas pu croire que quelque chose s'était produit.

Nicci approcha et toucha à son tour le métal.

— Eh bien, on dirait que la Magie Additive ne fonctionne pas. Nous allons passer aux choses sérieuses…

La magicienne fit signe aux autres de reculer.

Richard conduisit Zedd et Cara au pied de l'escalier. Voyant une aura de pouvoir crépiter autour de la silhouette de Nicci, il devina que la suite allait être très violente.

Ainsi nimbée, Nicci ressemblait à un esprit.

Quand elle tendit les mains vers Regula, son aura devint aveuglante. Zedd et Cara ne la voyaient pas, Richard le savait, mais lui, il avait toujours eu le don déconcertant de distinguer l'énergie magique qui enveloppait les gens.

Nicci avait l'aura la plus puissante qu'il lui avait été donné de contempler.

Des éclairs noirs – la signature de la Magie Soustractive – se déchaînèrent dans la salle. Des colonnes de poussière montèrent du sol et tous les globes lumineux s'éteignirent.

Les lances de lumière noire furent soudain renforcées par une décharge de Magie Additive.

Les éclairs sombres, par contraste, semblèrent être des craquelures offrant un aperçu sur le royaume des morts lui-même.

Et en un sens, c'était bien de ça qu'il s'agissait.

Les lances de Magie Soustractive, comme propulsées par l'énergie générée à l'endroit où des éclairs blancs venaient soutenir la « source » noire, fondirent sur la machine à présages. Des lances blanches les suivirent, et Regula devint le point focal d'un incroyable conflit entre les deux formes de pouvoir les plus destructrices du monde.

Un conflit territorial, désormais, car les deux forces tentaient d'occuper le même espace – très précisément, l'endroit où se dressait Regula.

Deux magies incompatibles à l'œuvre en même temps. Une équation dont la solution ne pouvait être que l'anéantissement de l'objet du conflit.

Mais tout disparut en un clin d'œil.

Surpris par ce calme soudain, Richard sursauta tandis que les globes lumineux se rallumaient les uns après les autres.

— C'est inutile, soupira Nicci en laissant retomber les bras le long de ses flancs.

Son aura disparut elle aussi.

— Comment est-ce possible ? demanda Richard en avançant vers son amie. Où est le problème ?

— Je n'ai jamais été confrontée à ça… (Nicci passa une main sur le sommet de la machine.) La connexion ne s'est pas établie.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai invoqué une focale de pouvoir, à l'emplacement de la machine. En un sens, on peut parler d'une cible – un repère pour les deux flux de magie. C'est ainsi qu'on les guide vers l'objet à détruire. Lorsque la connexion a lieu, la réaction est si violente que rien, en principe, ne peut résister plus d'une fraction de seconde.

» Mais là, impossible de localiser puis d'atteindre la cible. Les flux ont réagi comme si Regula n'avait pas été là. Richard, j'ai fait ce que j'ai pu, mais là je suis dépassée. Regarde, le métal n'est même pas rayé.

— Je ne te blâme pas, mais il doit y avoir un moyen.

— Peut-être… Hélas, nous ignorons à quoi nous avons affaire… Maintenant, je comprends pourquoi des gens ont jadis enterré cette machine.

Richard songea soudain à une arme qui ne redoutait aucun métal.

Quand il dégaina l'Épée de Vérité, une note métallique à nulle autre pareille retentit dans la salle.

La magie de l'arme déferla en lui. S'abandonnant à ce raz-de-marée de pouvoir, il se laissa envahir et dominer par une colère assez puissante pour renverser une montagne.

Comprenant ce qu'il allait faire, ses compagnons s'écartèrent.

Tremblant d'une fureur qui n'était pas que la sienne, le Sourcier leva lentement son épée. Afin de ne pas faillir, il songea aux menaces qui planaient sur Kahlan, et sa propre fureur vint se mêler à celle de l'arme.

— Ma lame, souffla-t-il, ne me trahis pas aujourd'hui.

Vibrant de colère, Richard abattit l'épée sur la machine.

La lame siffla dans l'air tandis que le Sourcier, ivre de rage, hurlait à pleins poumons.

À un pouce du métal, l'Épée de Vérité s'immobilisa net.

Surpris, Richard sentit une étrange secousse dans ses bras, comme s'il venait de frapper un mur.

La magie de l'épée paraissait sélectionner ses cibles. En réalité, tout dépendait de la conviction du Sourcier. S'il pensait pourfendre un ennemi, rien ne pouvait sauver sa cible, pas même une muraille d'acier. Mais s'il avait un doute, même inconscient, sur la culpabilité de sa proie – ou simplement sur les mauvaises intentions qu'elle pouvait nourrir à son endroit –, la lame devenait incapable de trancher une feuille de parchemin.

L'épée tenue à deux mains, les muscles tétanisés, Richard resta un long moment immobile.

Jusqu'à ce que la machine s'éveille.

Très lentement, presque avec douceur – comme si elle entendait lui murmurer à l'oreille.

Chapitre 70

— Fichtre et foutre ! lança Zedd en s'écartant de l'escalier. On dirait bien que nous avons tous fait chou blanc.

Richard aurait donné cher pour savoir pourquoi.

Il recula de quelques pas tandis que les rouages de Regula se mettaient en mouvement.

Par le passé, le Sourcier avait déjà connu des expériences similaires avec son épée. En analysant le phénomène, il avait compris que son esprit en était la cause. En d'autres termes, quelque part dans un coin de sa tête, il jugeait injuste d'accuser Regula des catastrophes qui se succédaient depuis sa découverte.

S'il n'avait eu aucun doute, sa lame ne se serait pas dérobée, réduisant en miettes la machine.

Doute ou pas, le Sourcier s'était totalement abandonné à la magie, et il en restait profondément désorienté.

De plus, l'inquiétude le gagnait. Les doutes existaient, c'était acquis, mais ça n'impliquait en aucun cas qu'ils étaient justifiés. Bref, la machine était peut-être bien « coupable », sa destruction continuant à s'imposer.

Sans avoir besoin de regarder par le hublot, Richard comprit qu'une nouvelle bande allait bientôt finir sa course dans la fente de sortie.

Quand ce fut fait, il rengaina sa lame, saisit la bande prudemment entre le pouce et l'index, constata qu'elle n'était pas chaude et la sortit de son logement.

Zedd lui laissa à peine le temps de traduire.

— Alors, qu'est-ce que ça dit, mon garçon ?

— « On peut toujours détruire celui qui dit la vérité, mais pas la vérité elle-même. »

Le vieil homme eut un regard méfiant pour la machine.

— Regula produit des Leçons du Sorcier, maintenant ?

— On dirait bien…, souffla Richard.

Posant les mains à plat sur la machine, il prit le temps de récupérer un peu ses esprits et de songer à la suite des événements.

— Je voudrais quand même savoir comment détruire cette machine, au cas où ça s'imposerait un jour ou l'autre.

— Regula est protégée par un sortilège, dit Nicci, mais ce bouclier est indétectable et son fonctionnement me dépasse. Nous sommes face à des forces que nous ne comprenons pas.

Zedd approuva du chef la tirade de la magicienne.

— Selon moi, quelqu'un a déjà tenté de détruire cette machine. N'y parvenant pas, nos prédécesseurs ont opté pour l'enfouissement.

— Je donnerais cher pour savoir ce qui s'est passé…, souffla Nicci.

— Un de ces jours, dit Richard, nous devrons peut-être aussi enterrer Regula.

Depuis qu'elle avait gravé sur une bande une sorte de Leçon du Sorcier, Regula ne s'était pas vraiment rendormie. Se remettant en marche, elle produisit en quelques secondes une nouvelle bande – pas chaude du tout, comme la précédente.

Richard s'en empara et traduisit à haute voix :

— « Peut-on m'en vouloir parce que je dis la vérité ? »

Le Sourcier reconnut la phrase qu'il avait dite à l'ambassadeur Grandon, devant la dépouille d'Orneta. Cette « facétie » de la machine l'énerva un peu, mais en même temps, il comprit pourquoi son épée n'avait pas détruit Regula. Au fond de son esprit, il ne croyait pas que l'étrange artefact était la cause des problèmes en cours.

— Non, on ne peut pas…, souffla Richard, se penchant sur la machine. Tu n'es pas vraiment responsable, n'est-ce pas ? Ton rôle, c'est d'être le messager…

Regula grava une autre bande que Richard récupéra aussitôt.

— « Et quand le messager devient l'ennemi, on l'enterre ! »

Venant se camper près de Richard, Zedd posa lui aussi une main sur la machine.

— Voilà qui est intéressant…

Alors que Richard se demandait comment Regula avait réussi à se faire exhumer – et pourquoi –, une autre bande s'engagea dans le circuit et acheva sa trajectoire dans la fente.

Bizarrement, Richard ne l'en sortit pas tout de suite.

— Allons, mon garçon, s'impatienta Zedd, tu attends le dégel ?

Le Sourcier prit la bande et s'attela à la traduction d'un texte plus complexe que les précédents.

— « Les ténèbres m'ont trouvée, dit-il enfin, et elles te trouveront aussi. »

Chapitre 71

Nicci vint se placer à côté de Richard.

— Les ténèbres l'ont trouvée ?

— C'est ce que je soupçonnais, dit le Sourcier. Elle nous fait comprendre que quelqu'un l'utilise et s'exprime par son intermédiaire. C'est pour ça que mon épée ne l'a pas détruite.

» Sur le marché, le gamin, Henrik, a dit que les ténèbres cherchaient les ténèbres. Il a aussi demandé pourquoi il faisait des rêves. À ce moment-là, tout ça n'avait aucun sens. Nous avons pensé que le petit délirait, mais en réalité, la machine tentait de nous avertir par sa bouche que quelqu'un essayait de la manipuler. La métaphore des ténèbres est peut-être tout ce qu'elle a trouvé pour se faire comprendre. Elle peut avoir eu l'impression que quelqu'un parlait à sa place dans ses rêves…

— Tu veux dire que le gamin était son porte-parole ? demanda Nicci. Et qu'elle appelait au secours ?

— C'est possible, non ?

— Richard, intervint Zedd, attention aux dérives… Il est dangereux de réfléchir et d'agir comme si cet ensemble de rouages et d'axes pouvait s'exprimer comme une personne. Une machine ne pense pas par elle-même. Elle n'est pas vivante, mon garçon. Et encore moins dotée d'une conscience !

— Dans ce cas, marmonna Cara, comment peut-elle répondre aux questions du seigneur Rahl ?

Tous les regards se rivant sur elle, la Mord-Sith haussa les épaules.

— Oui, comment peut-elle nous dire ce que nous voulons savoir ? Pour ça, il faut réfléchir, non ?

— Sauf si nous nous illusionnons nous-mêmes, avança Zedd.

Cara ne parut pas ébranlée.

— Nous n'imaginons rien. Les textes sont gravés sur les bandes.

Zedd passa une main dans sa crinière blanche en bataille.

— Il existe pour les enfants un jeu appelé : « Demande à la Voyante. » C'est une petite boîte avec un trou rond sur le couvercle. Sur les côtés, des scénettes montrent la voyante en train de communiquer avec les esprits au milieu d'une brume magique. À l'intérieur, il y a une série de réponses écrites sur de petits disques. Quand un enfant pose une question – par exemple sur le mariage qu'il

fera plus tard, ou sur l'affection que lui porte une personne –, on lui dit de prendre un disque dans la boîte. Lorsqu'il a lu la réponse, on remet ce disque avec les autres, on secoue la boîte et c'est au tour du joueur suivant.

— Passionnant…, grogna Cara. Et ça fonctionne ?

— Parfaitement bien, le plus souvent… Les réponses sont conçues pour s'adapter à presque toutes les situations. « Très certainement », « Non, sauf si quelque chose change », ou encore : « Les esprits disent que oui », « Un doute reste permis » et : « Cela paraît vraisemblable. » Celle que je préfère, c'est : « Pose ta question plus tard, quand les esprits seront décidés à répondre… » L'astuce, c'est que tous les disques peuvent sembler correspondre à n'importe quelle question.

» Parce qu'il est naturellement crédule, l'esprit humain croit très aisément que la voyante répond pour de bon aux enfants. Nous sommes des rêveurs, au fond… Parce que les textes sont ingénieusement conçus, certains adultes pensent que la boîte a un authentique pouvoir de divination.

» J'ai connu des gens qui croyaient avoir un don – ou un lien particulier avec le monde des esprits – qui leur permettait de choisir chaque fois le bon disque. Bien entendu, la magie n'a rien à voir là-dedans. C'est une habile manipulation, rien de plus.

Cara croisa les bras.

— Selon vous, cette machine est un attrape-nigaud géant ?

— Je n'en suis pas sûr, mais j'insiste : il ne faut pas nous emballer. Il est très facile de céder aux mirages d'un miroir aux alouettes.

Richard ne parut pas convaincu non plus.

— Zedd, ton explication est trop simple…

— Pourquoi ça, mon garçon ?

— Entre autres raisons, parce qu'il y a des… nuances. Quand la machine délivre une prophétie catastrophique, elle se met en marche d'un coup et la bande en sort trop chaude pour qu'on puisse la tenir. En revanche, quand Regula… dialogue…, elle démarre lentement et la bande n'est même pas tiède à la fin du processus.

» Jusque-là, nous avons supposé que la machine, dans tous les cas, gravait les bandes de son propre chef. Or, il s'agit peut-être de deux processus bien distincts.

— Je suis d'accord, annonça Nicci. Dans un cas, une force contraint la machine à produire une bande. Le bruit, la chaleur, tout cela milite en ce sens. En revanche, quand Regula parle de son propre gré, il n'y a rien de tout ça.

— Tu penses que quelqu'un exploite cette machine ? Bref, la réduit en esclavage ? Supposons que ce soit vrai. Qui ferait une chose pareille, et pourquoi ?

— Si on se demandait d'abord quel est notre problème ? lança Richard.

— Notre problème ?

— Autrement dit, notre raison d'être dans cette salle secrète, à nous occuper d'une machine depuis longtemps enfouie. Que fait Regula ? Elle produit des prophéties. Et qu'est-ce qui est lié aux récents assassinats ? Les prophéties ! Que revendiquent les dirigeants et leurs représentants ? Un droit d'accès aux prophéties ! Enfin, qu'est-ce qui tire sur nos ficelles comme si nous étions des marionnettes ? Les prophéties émises par cette machine !

— Tout le monde sait ça, lâcha Zedd. Où veux-tu en venir ?

— Pense à la manière dont l'intérêt des gens pour les prédictions a augmenté. Les prophéties de Regula ont été rendues publiques par de nombreux intermédiaires. Ainsi, tout le monde au palais a « pris conscience » de l'importance des prédictions. Les rumeurs au sujet d'une machine à présages ont couru dans tous les couloirs. Du coup, les gens pensent que nous leur cachons les oracles parce que nous leur voulons du mal.

— Développe ta théorie, mon garçon…

— Quelqu'un a planté ces graines dans les esprits… Zedd, qu'est-ce qui a incité nos invités à croire soudain dur comme fer aux prédictions ? Les prophéties de Regula, parce qu'elles se sont chaque fois réalisées très vite et très précisément ! Tout a commencé ainsi. Au fond, c'est proche du jeu que tu as décrit, sauf que c'est un jeu de massacre !

» Comme les prophéties se réalisent, on leur accorde de plus en plus de crédit, et on veut en connaître de plus en plus. C'est une réaction humaine. Persuadés par Regula que les prophéties détiennent vraiment la clé de l'avenir, des têtes couronnées et des ambassadeurs ont exigé de savoir ce que contiennent les recueils. Selon tes propres dires, la même chose se passe en Aydindril. Je parie qu'il en va de même partout ailleurs. Le marché des prédictions est de plus en plus florissant, voilà la vérité. Ça ne te paraît pas bizarre ?

— Pour être franc, ça m'a interloqué dès le début.

— Ici, les prédictions de Regula ont convaincu tous nos alliés que notre vision des prophéties était fausse. Persuadés qu'elles sont très faciles à interpréter, ils ne comprennent pas pourquoi nous les gardons par-devers nous. Regula a été l'agent propagateur d'une véritable épidémie de crédulité.

— En un sens, c'est logique, puisque ses prédictions se sont réalisées.

— Tu crois que c'est le cas, Zedd ? As-tu déjà eu accès à des prédictions si limpides ? Des présages tellement faciles à déchiffrer ?

Et qui en outre se réalisent pratiquement à la minute ?

Zedd prit le temps de la réflexion.

— C'est « non » à toutes tes questions, mon garçon. Selon mon expérience, les prophéties sont ambiguës et il faut des siècles, au minimum, pour qu'elles se réalisent – si ça arrive jamais. Là, c'est du jour au lendemain.

— C'est pour ça que la prophétie au sujet des chiens qui me prendront Kahlan m'inquiète à ce point. Une chose m'étonne, cependant : la bande où elle est gravée est sortie froide de la machine…

— C'est peut-être une façon d'indiquer qu'elle est différente des autres. Plus sérieuse, ou je ne sais quoi…

— Ou il s'agit d'un avertissement, pas d'une prédiction ! Comme quand Regula dit que les ténèbres l'ont trouvée et qu'elles me trouveront aussi. Cette machine semble avoir un lien très particulier avec moi.

— Voilà qui semble évident, oui…, fit Zedd.

— Pour les prophéties gravées sur des bandes chaudes, nous savons que la notion d'équilibre n'existe pas. Toutes sont sinistres.

Zedd fronça les sourcils.

— D'après toi, ça prouve que ce ne sont pas de vrais présages ?

— Tu m'enlèves les mots de la bouche ! Et maintenant que les gens ont été gagnés par cette folie des prédictions, vers qui se tournent-ils ? À qui sont-ils prêts à jurer allégeance ?

— Hannis Arc…, souffla Cara.

— Et qui s'est chargé de clamer partout qu'Hannis Arc faisait des prophéties le centre de sa vie et de sa pensée ? L'abbé Ludwig Dreier, représentant de la province de Fajin gouvernée par un certain… Hannis Arc. Je pense que cet homme est la clé de tout. Lui, et pas les présages…

— Certes, dit Cara, mais il n'a pas bougé de sa province. Comment aurait-il pu faire tout ça ?

— Je l'ignore, avoua Richard. Mais l'abbé est venu ici, et il est peut-être impliqué…

— Seigneur Rahl, dit Cara, le Jardin de la Vie est un champ de protection destiné à enfermer dans ses limites toute magie dangereuse. En plus de cela, le palais lui-même est en fait un sortilège géant qui affaiblit le pouvoir de tout détenteur du don étranger à la lignée Rahl…

Les poings plaqués sur les hanches, Zedd se tourna vers Cara.

— Et maintenant, les Mord-Sith sont des expertes en magie ! Qu'est-ce qui m'attend encore ?

— Une machine dotée de la parole, dit Nicci.

Richard préleva une brassée de bandes de métal dans une des piles alignées contre les murs.

— Eh bien, nous allons la laisser parler !

Chapitre 72

Quand Richard eut fini d'introduire des bandes dans la machine, il vint se camper devant la fente de sortie. À toutes fins utiles, il posa les mains sur le métal, comme pour l'encourager.

Mais Regula s'était déjà remise en marche lentement.

— Sais-tu qui est le maître des ténèbres qui t'ont trouvée ? demanda Richard. Peux-tu mieux définir ces ténèbres ?

Une bande suivit le circuit habituel. Quand Richard l'eut récupérée, il traduisit aisément le message :

— « Ce sont des ténèbres… »

— Voilà qui nous aidera beaucoup, maugréa Zedd.

Richard ignora la remarque.

— Les ténèbres sont-elles en toi en ce moment ?

Regula produisit une nouvelle bande.

— « Les ténèbres ne sont pas ma préoccupation principale », traduisit Richard.

— On dirait les disques dont parlait Zedd, dans la fameuse boîte à gogos, marmonna Cara.

Richard fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Pourquoi agis-tu ainsi ? Pourquoi me parles-tu par l'intermédiaire de ces bandes ?

La bande qui sortit de la machine était froide, constata Richard, comme les précédentes.

— « Je fais ce que je dois faire, parce que c'est mon but. »

— Et quel est ce but ?

Une nouvelle bande, toujours froide.

— « Atteindre mon objectif. »

— Là, c'est sûr, on se moque de nous, dit Cara. Demandez-lui si Benjamin m'aime vraiment. J'aimerais savoir ce qu'en pensent les esprits du bien.

Richard ignora le sarcasme et tenta une autre approche :

— Qui t'a créée ?

La bande suivante resta plus longtemps dans le circuit, sans doute parce que la réponse était plus complexe.

— « J'ai été créée par d'autres, et je n'ai pas eu le choix en ce domaine. »

Le Sourcier posa une main sur Regula et se pencha vers sa surface métallique.

— Pourquoi ces « autres » t'ont-ils créée ?

Quand il eut récupéré la bande suivante, Richard ne put s'empêcher de soupirer d'agacement.

— « Pour que j'atteigne mon objectif. »

— Pourquoi est-ce si important ? Qu'a-t-il de particulier, ton objectif ?

La machine ralentit puis s'arrêta.

Dans le silence revenu, Richard et ses compagnons se regardèrent, interloqués.

La conversation semblait terminée…

Mais non, Regula se remit en marche, hésitant cependant comme si elle n'était pas sûre de ce qu'elle devait faire. Une nouvelle bande fut engagée dans le circuit et arriva assez vite en bout de course.

— « Il est important parce que les prophéties ne sont pas toujours fiables. »

— Cette machine parle d'or, grogna Zedd.

Richard le foudroya du regard, puis il continua :

— Que veux-tu dire ? Pourquoi les prophéties ne sont-elles pas toujours fiables ?

La bande suivante ne tarda pas à arriver.

— « Parce que les prophéties vieillissent et se corrompent au fil du temps », traduisit Richard.

— Mais c'est toi qui les produis !

La réponse vint très vite :

— « Je fais ce que je dois faire, afin d'atteindre mon objectif. Toi aussi, tu dois jouer ton rôle. »

Richard jeta un regard soupçonneux à la machine.

— Mon rôle ? Quel est-il dans cette affaire ?

Quand la bande suivante arriva, les compagnons du Sourcier attendirent sa traduction, leur tension palpable.

— « Ton rôle est d'atteindre mon objectif. »

Richard s'éloigna de Regula.

— Mon rôle est de t'aider à atteindre ton objectif… qui est d'atteindre ton objectif ? C'est absurde ! Nous tournons en rond, voilà tout.

Regula ralentit et cessa de fonctionner.

— Dis-moi quelque chose d'utile ! cria Richard. Indique-moi un moyen d'arracher Kahlan aux molosses qui tenteront de me la prendre.

Pas de réponse.

Après un long et lourd silence, Nicci posa une main sur l'épaule de son ami.

— Richard, nous sommes tous épuisés, et ça ne mène à rien… Nous

verrons plus tard… Retourne auprès de Kahlan. C'est la meilleure façon de la protéger.

— Tu as raison, je crois…

Le dialogue, pour autant que c'en fût un, avait été vain. Le Sourcier ignorait toujours si l'objectif de la machine était de produire des prophéties, ou si elle avait été créée pour autre chose. Pareillement, il ne savait pas qui l'avait fabriquée, pourquoi on l'avait enterrée ni pour quelle raison elle s'était brusquement éveillée.

Quelqu'un était-il vraiment en mesure de manipuler Regula ? Pour être franc, Richard en doutait. Il commençait même à se demander si l'histoire des « ténèbres » n'était pas une mauvaise plaisanterie. Cette machine était folle et malfaisante, et voilà pourquoi on l'avait enfouie sous le Jardin de la Vie.

— Mon garçon, tu es le Sourcier, dit Zedd, donc tu finiras par trouver la solution.

— Peut-être, fit Richard en se détournant de Regula, mais sûrement pas cette nuit. Nicci a raison, Kahlan m'attend…

Richard n'avait pas épuisé sa réserve de questions, mais il se faisait tard, et il avait besoin de repos. Après un moment passé près de Kahlan, il aurait l'esprit plus vif. S'il s'y prenait bien, il pourrait peut-être obtenir des débuts de réponse. Mais la suite de l'interrogatoire devrait attendre.

Alors que le petit groupe se dirigeait vers l'escalier, la machine se remit en marche. Passant très vite à plein régime, elle produisit une nouvelle bande.

Richard ne fit pas mine d'aller la récupérer. Fatigué de cet absurde jeu, il n'avait plus envie d'y jouer pour l'instant. Au fond, la bande pouvait bien attendre le lendemain.

Mais Zedd revint près de la machine, saisit la bande et la tendit à son petit-fils.

— Elle est froide… Tu nous la traduis ?

À contrecœur, Richard fit ce que son grand-père lui demandait.

— « Ta seule chance est de laisser la vérité s'échapper », lut-il.

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? s'écria Cara.

Le Sourcier ferma le poing sur la bande.

— C'est une fichue charade ! Et vous savez tous très bien que je déteste ça !

Chapitre 73

Kahlan se réveilla, surprise de constater qu'elle oscillait de droite à gauche. Posant une main sur sa tête, qui la torturait toujours, elle fit la grimace en sentant que ses cheveux étaient humides. Du sang, devina-t-elle, même si la nuit était trop noire pour qu'elle puisse vérifier son hypothèse.

Mais il y avait une autre façon de procéder. Alors qu'elle se relevait difficilement, la jeune femme passa le bout de la langue sur un de ses doigts.

C'était bien ça !

Quand elle voulut déglutir, l'Inquisitrice s'aperçut que sa gorge était atrocement douloureuse. Percluse de courbatures, épuisée, elle frissonnait de froid alors que de la sueur ruisselait sur son front.

Se concentrant, Kahlan tenta de se remémorer les derniers événements. Alors qu'elle continuait inexplicablement à se balancer, mais sur ses jambes désormais, des fragments d'images lui revinrent.

Un choc plus violent que les autres la fit basculer en avant. Ayant eu le réflexe de tendre les bras, elle ne heurta pas tête la première le sol. Ou plutôt le parquet.

Non, c'était le plancher d'un chariot ! Elle se souvenait, à présent. Pour fuir les molosses, elle avait sauté dans un véhicule. Mais elle avait raté sa réception, se cognant la tête contre un objet inconnu.

Un chien jaillit soudain des ténèbres, s'accrochant au hayon du chariot. Par bonheur, il y resta suspendu, incapable de se hisser à l'intérieur du refuge de la jeune femme. Mais il luttait pour y parvenir, et s'il réussissait à passer la tête puis la moitié supérieure de son corps, il aurait une bonne chance de pouvoir basculer dans le véhicule.

Alors qu'il luttait pour atteindre sa proie, le molosse continuait à grogner afin de la terroriser.

D'un coup de pied, Kahlan décrocha une patte du chien du haut du hayon. Incapable de se tenir d'une seule patte, le molosse tomba en arrière et disparut dans la nuit.

D'autres souvenirs revinrent à l'Inquisitrice. Elle venait de vivre une dure épreuve, mais ce n'était rien comparé au sort de la pauvre Catherine.

Une infanticide, après avoir tenté de l'assassiner, avait prédit que la Mère Inquisitrice serait déchiquetée par des crocs. L'épouse de Philippe avait succombé ainsi…

D'où venaient les molosses qui poursuivaient Kahlan ? Et pourquoi

la traquaient-ils ?

Ces questions n'intéressaient plus la jeune femme. Une seule chose comptait : fuir ! Fuir les tueurs à quatre pattes…

Plissant les yeux, la fugitive regarda vers l'avant du chariot avec l'espoir d'apercevoir le conducteur. Mais une masse sombre – la cargaison recouverte d'une bâche – lui obstruait la vue. Pour rejoindre le conducteur, il aurait fallu escalader l'obstacle, et dans son état, la jeune femme ne s'en sentait pas capable – surtout dans un chariot en mouvement.

Elle tenta d'appeler, mais le son qui sortit de sa gorge en feu n'était pas suffisant. Du coup, personne ne répondit. Le conducteur n'avait pas pu entendre, c'était logique. Brûlante de fièvre, Kahlan n'avait plus assez de force pour crier comme il l'aurait fallu.

Elle devait approcher…

Lorsqu'elle se fut relevée tant bien que mal, elle posa un pied sur un côté du chariot, afin d'essayer de contourner la cargaison.

Un chien bondit soudain, sa gueule manquant se refermer sur la cheville de Kahlan.

Toute la meute poursuivait le chariot, et rien ne la découragerait.

Un autre chien tenta l'aventure, par le flanc, celui-ci. En plus de s'accrocher au rebord, il réussit à y planter ses crocs. Heureusement, il avait du mal à trouver pour ses pattes arrière l'appui qui lui aurait permis de se hisser dans le chariot.

Cette fois, Kahlan visa la tête. Son coup de pied fit mouche, et le molosse, fou de rage, lâcha la bâche pour essayer de mordre son adversaire. Une erreur fatale, car il dut lâcher prise.

Un autre attaqua du côté opposé et faillit réussir son coup. Un troisième prit la relève.

Toujours avec les pieds, Kahlan continua à repousser ses agresseurs. Ils attaquaient sans trêve, se relayant pour épuiser leur proie.

Le chariot n'allait pas assez vite pour tenir les molosses à distance, mais il oscillait assez pour que l'Inquisitrice ait du mal à tenir debout. Chaque cahot favorisait les attaquants, car il faisait perdre de la précision à ses coups de pied.

La nuit n'était pas claire, mais la lune fournissait assez de lumière pour que Kahlan ait pu au moins reconnaître le palais au sommet de son plateau, s'il avait encore été dans les environs. Au minimum, elle aurait aperçu les lumières qui brûlaient en permanence derrière des dizaines de fenêtres.

Même si elle n'aurait su dire dans quelle direction allait ce chariot, Kahlan avait la certitude que les plaines d'Azrith étaient déjà derrière elle.

Alors qu'elle combattait les molosses, il lui apparut que c'était une bataille perdue d'avance. Quand elle repoussait un chien, deux autres prenaient sa place. Visant parfois la tête et parfois les pattes, la jeune femme avait évité le pire jusque-là, mais ça ne durerait pas éternellement. Et quand un ou deux molosses auraient sauté dans le chariot, l'affaire serait entendue.

Kahlan eut le cœur serré en pensant à Richard. Il ne saurait jamais ce qui lui était arrivé, ni où reposait sa dépouille déchiquetée.

S'imaginant dans le même état que Catherine, la Mère Inquisitrice, pourtant aguerrie par des années d'horreur, ne put s'empêcher de frissonner de peur. Au fond, il valait mieux que son cadavre soit à jamais perdu. Il ne fallait pas que Richard la voie comme ça.

Alors qu'elle décochait un bon coup de pied à un molosse, Kahlan s'avisa qu'un cheval attaché par une longe suivait le chariot. Assez loin en arrière, car la corde était longue, le pauvre équidé tentait de se tenir à distance des chiens.

Réfléchir n'était pas utile. Si elle voulait avoir une chance de fuir ou d'obtenir de l'aide, Kahlan n'avait pas d'autre solution. Ramassant son sac à dos, elle repoussa un nouveau molosse et approcha de la longe. Alors qu'elle se penchait pour la saisir, un nouveau chien bondit, ses mâchoires claquant de très peu dans le vide. Sans se laisser impressionner, la jeune femme prit la corde à deux mains.

Terrorisé par les molosses, le cheval résista aux efforts que produisit Kahlan pour le tirer vers elle. Calant une botte contre un montant du chariot, elle lutta et parvint à obtenir un début de résultat. Mais l'équidé luttait de toutes ses forces.

Concentrés sur Kahlan, les chiens ignoraient totalement le cheval. Mais le pauvre animal ne pouvait pas le savoir, et la peur le rendait fou.

Quand elle l'eut tiré aussi près du chariot que possible, Kahlan jeta un coup d'œil derrière elle et vit que deux molosses étaient en train de réussir leur coup. Emportés par leur élan, ils s'étalèrent d'abord sur le plancher, mais se redressèrent à la vitesse de l'éclair.

Son sac accroché à une épaule, Kahlan défit le nœud qui tenait la longe attachée au chariot, puis elle sauta sur un montant, s'accrochant à la corde comme si elle avait été un morceau de bois flotté au milieu d'un naufrage.

Le cheval galopait, sans doute à cause de la peur. Quand il arriva à hauteur du chariot, l'Inquisitrice sauta, survolant deux ou trois silhouettes noires qui tentèrent de la mordre au passage.

La réception fut approximative. À moitié couchée sur la croupe de l'équidé, Kahlan tendit les bras, referma les mains sur une solide crinière et se hissa dans une position plus classique.

Une fois en place, elle talonna sa monture avec l'intention de

remonter jusqu'à l'avant du chariot, pour demander de l'aide au conducteur. Mais des molosses lui barrèrent la route tandis que d'autres attaquaient, tentant de mordre les jambes et les flancs du cheval.

De plus en plus terrifié, l'animal s'écarta du chariot. S'adaptant à sa nouvelle situation, Kahlan se coucha sur l'encolure de son sauveur et le lança au grand galop.

Le cheval mit tout son cœur à distancer la meute de chiens.

Mais ceux-ci ne renoncèrent pas pour autant à la poursuite.

Chapitre 74

— Quelque chose à signaler ? demanda Richard à Berdine.

— Calme plat dans le couloir, seigneur Rahl… J'ai jeté un coup d'œil dans la chambre, où la Mère Inquisitrice dormait à poings fermés. Après, j'ai fait une petite ronde, histoire de m'assurer par moi-même que tout allait bien. Depuis, je monte la garde devant la porte. Votre femme est une malade facile à soigner. Je n'ai pas entendu un bruit.

Richard tapota l'épaule gainée de cuir rouge de la Mord-Sith.

— Merci, Berdine.

— La machine a délivré d'autres présages, seigneur ?

— Tout un tas, mais je crains que ça ne nous serve pas à grand-chose.

— Parce qu'il nous manque une partie du lexique ?

— C'est possible.

D'un dernier coup d'œil, Richard vérifia la position des hommes de la Première Phalange. Une configuration parfaite. Personne ne pouvait accéder à la chambre sans leur aval.

À pas de loup, le Sourcier entra dans la chambre où reposait Kahlan. Comme il avait réglé la lampe au minimum, il ne vit pas grand-chose, mais il allait devoir se débrouiller. S'il augmentait le réglage, ça risquait de réveiller la dormeuse.

Épuisé, Richard n'avait plus qu'une envie : dormir un peu. Bon sang ! pourquoi avait-il perdu des heures et des heures avec cette maudite machine ?

Afin de ne pas déranger Kahlan, ne valait-il pas mieux qu'il dorme dans un fauteuil ? Si elle se reposait, la fièvre ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Surtout avec l'action bienfaisante du cataplasme de Zedd, une arme très efficace contre l'infection.

Ses propres égratignures étaient guéries depuis longtemps. En principe, celles de Kahlan auraient dû disparaître aussi – ou, en tout cas, ne pas revenir en plus grave après que Zedd les eut traitées.

Alors qu'il approchait d'un fauteuil, Richard vit qu'une couverture gisait sur le sol.

Kahlan l'avait-elle jetée sous l'influence de la fièvre ? C'était bien possible… La ramassant, il se dirigea vers le lit avec l'intention de recouvrir de nouveau la dormeuse.

Mais il s'immobilisa, soudain oppressé. Quelque chose clochait. Même dans un sommeil agité, Kahlan n'aurait certainement pas jeté la couverture si loin.

L'avertissement de la machine au sujet des molosses revint à l'esprit du Sourcier. Puis il revit la dépouille déchiquetée de Catherine.

Lâchant la couverture, il bondit vers le lit. Comme il le redoutait, Kahlan n'y était pas. Réglant la lampe au maximum, Richard constata que sa femme n'était plus dans la chambre.

Du coin de l'œil, il vit que la porte-fenêtre était ouverte. Pour se rafraîchir, Kahlan était peut-être sortie sur le balcon.

Avant de gagner le fond de la chambre, le Sourcier avisa son sac à dos, au pied du lit. Celui de Kahlan était à côté, il était bien placé pour le savoir, puisque c'était lui qui l'avait posé là. Sa femme pouvait l'avoir emporté avec elle sur le balcon, mais il n'y croyait pas beaucoup…

Craignant que Kahlan se soit sentie soudain plus mal, il sortit sur le balcon, s'attendant à l'y trouver évanouie.

Là encore, il ne vit rien.

Pris d'une terrible angoisse, il se pencha à la balustrade, craignant que la jeune femme ait basculé dans le vide. Sur le sol, beaucoup plus bas, il ne vit aucune forme claire qui aurait pu être…

Il préféra ne pas préciser cette pensée.

Alors qu'il allait retourner dans la chambre, Richard remarqua qu'il y avait un autre balcon à ce niveau. Les deux n'étaient pas reliés, mais sauter de l'un à l'autre semblait possible, pour une personne entraînée.

Plissant les yeux, le Sourcier vit qu'un escalier extérieur partait de l'extrémité la plus éloignée du second balcon.

La balustrade, sur son balcon, portait ce qui semblait être des empreintes de bottes.

Sautant sur la balustrade, Richard bondit, survola le gouffre et atterrit sur le second balcon. Ici, la porte-fenêtre était fermée et il n'y avait pas de lumière dans la chambre. Kahlan y était-elle entrée avant de refermer la porte-fenêtre et d'éteindre la lampe ? C'était peu probable. Si elle avait eu peur de quelque chose, pourquoi ne pas avoir appelé les soldats et les Mord-Sith qui montaient la garde devant sa porte ?

Se fiant à son instinct, Richard suivit le chemin que Kahlan avait presque certainement emprunté. Dévalant les marches, il arriva au bout d'un moment au pied du palais.

Même à la chiche lumière de la lune, le Sourcier n'eut aucun mal à repérer les empreintes de pas de sa femme. Il les aurait reconnues entre mille. Pour un guide forestier, une piste était aussi expressive, sinon plus, que le visage d'une personne.

Pour une raison inconnue, Kahlan avait descendu l'escalier, puis elle s'était mise à courir à toutes jambes.

Un détail particulièrement inquiétant… Que fuyait-elle donc ? Normalement, on aurait dû voir les traces de ses poursuivants, mais il n'y avait rien.

Tout ça n'avait aucun sens.

Qu'est-ce qui avait poussé Kahlan à fuir ? Et dans quelle direction était-elle partie ?

Chapitre 75

En règle générale, des jardins sillonnés de sentiers s'étendaient devant le palais, mais l'endroit où se trouvait Richard était une zone de déchargement des vivres et des biens qui arrivaient régulièrement des quatre coins de D'Hara. Si la majorité des visiteurs passait par l'escalier intérieur, la rampe d'accès était régulièrement empruntée par les chariots de marchandises et par les visiteurs les plus importants, qu'on accueillait dans la cour d'honneur attenante à la zone de déchargement. Ainsi, les invités de marque accédaient directement à l'aire résidentielle qui leur était réservée.

Là où était Richard, on avait aménagé des écuries et un nombre impressionnant de quais de déchargement.

Des dizaines de chariots finissaient d'être déchargés ou étaient en cours de chargement – car les artisans du palais exportaient une partie de leur production. Dans la cour d'honneur, on devait être en train d'atteler des chevaux aux carrosses et aux diligences des invités de marque, qui s'en allaient au milieu de la nuit comme des voleurs.

Bref, le secteur débordait d'activité. Mais dans un seul sens, car si les départs se succédaient, il n'y avait pas d'arrivée prévue à cette heure de la nuit.

Les derniers événements inquiétaient beaucoup Richard. La décision des souverains et des ambassadeurs – qui revenait tout bonnement à lui tourner le dos – semblait trop étrange pour qu'il n'y ait pas dans l'ombre quelque manipulateur aux intentions peu louables. Mais avant de démasquer son adversaire, Richard devait retrouver Kahlan, et vite !

Suivant la piste, il constata que sa femme avait continué à courir. Attentif à la moindre variation dans les empreintes, il établit également qu'elle avait jeté de fréquents coups d'œil en arrière sans ralentir pour autant. Si elle avait poursuivi quelqu'un, les traces auraient bien entendu été différentes.

Certes, mais ça restait incompréhensible, puisqu'il n'y avait pas l'ombre de l'empreinte d'un poursuivant ! Pourtant, pour courir ainsi, Kahlan avait dû être poussée par la peur. Et pour ne pas laisser de piste, ses poursuivants auraient dû savoir voler, ce qui semblait bien improbable.

La jeune femme avait-elle fui des ennemis imaginaires ? La fièvre l'avait-elle fait délirer ? C'était possible, mais là encore, bien

improbable.

Richard repensa au présage qui parlait de « molosses ». Au moins, il n'avait pas relevé d'empreinte de chien.

Soudain, dans un fouillis d'ornières de chariot et de traces de sabots, la piste de Kahlan disparut purement et simplement.

S'agenouillant, le Sourcier examina la dernière trace de botte de sa femme. Quand on prenait appui ainsi sur la pointe des deux pieds, c'était pour sauter. En l'absence de signes d'une réception, quelques pas plus loin, la conclusion n'était pas difficile à tirer. Kahlan avait bondi dans un chariot ou dans un carrosse.

Les sangs glacés, Richard accepta enfin de voir la réalité en face. Sa femme était partie ! Pour une raison qu'il ignorait, elle s'était levée, puis elle était sortie sur le balcon, d'où elle avait sauté sur celui d'en face. Après avoir dévalé les marches, elle avait couru et enfin bondi dans un véhicule sur le départ.

Le trafic étant pratiquement incessant, nul ne pouvait dire vers où était partie Kahlan, ni dans quel chariot ou quel carrosse elle avait sauté.

Était-elle avec un des invités qui venaient de partir ? Avait-elle plutôt choisi un chariot de marchandises ? Personne ne pouvait le dire. Un soir comme celui-ci, les possibilités étaient innombrables.

Kahlan pouvait être en route pour n'importe où.

Chapitre 76

Ayant repéré Richard, des sentinelles accoururent pour voir ce qui se passait. Du coin de l'œil, le Sourcier vit que d'autres soldats, à cheval, ceux-ci, approchaient aussi.

Le capitaine de la garde voulut parler, mais son seigneur fut plus rapide :

— La Mère Inquisitrice est descendue jusqu'ici il y a quelques heures, comme en attestent ses empreintes. Quelqu'un l'a-t-il vue ?

— La Mère Inquisitrice ? Non, seigneur Rahl. Mes hommes et moi, nous sommes en poste depuis la tombée de la nuit. Et si un de mes gars l'avait vue, il serait venu me le dire.

— Combien de véhicules sont-ils partis depuis le coucher du soleil ?

Le capitaine, un colosse blond, réfléchit quelques instants.

— Des dizaines, seigneur Rahl… Si vous voulez le nombre exact, je consulterai les manifestes et les laissez-passer.

— Bonne idée… Il faudra mobiliser assez de cavaliers pour qu'un détachement suive chacun de ces véhicules. Il faut les rattraper tous, puis les fouiller, même les carrosses des rois.

Le capitaine acquiesça, mais il ne parvint pas à cacher sa perplexité.

— Pour chercher quoi, seigneur Rahl ?

— Pendant la nuit, la Mère Inquisitrice a quitté sa chambre. Peut-être parce qu'on la poursuivait, mais plus probablement à cause d'hallucinations induites par la fièvre. Une fois arrivée ici, elle a sauté dans un véhicule en partance. Comme j'ignore lequel, il faudra la chercher dans la totalité des chariots, des carrosses et des diligences. Si des hommes la trouvent, qu'ils la ramènent au plus vite ici !

— Seigneur Rahl, savez-vous où elle a sauté dans un véhicule ? Cette information pourrait réduire notre champ d'investigation.

Richard désigna la dernière trace de botte.

— À l'endroit même où nous sommes…

Le capitaine se rembrunit.

— Tous les véhicules passent ici quand ils quittent le palais…

— Dans ce cas, il faudra tout vérifier. Capitaine, les cavaliers doivent partir le plus vite possible, avant que les véhicules aient couvert trop de distance…

Le militaire se tapa du poing sur le cœur.

— Je m'en occupe, seigneur Rahl !

— J'ai aussi besoin d'un cheval, et le plus vite possible !

Le capitaine siffla quelques notes – un code, à l'évidence –, et des hommes accoururent de toutes les directions. En un clin d'œil, Richard fut entouré par une centaine de soldats d'élite.

Quand les premiers cavaliers arrivèrent, Richard ne perdit pas de temps à répéter ses ordres. Étudiant les montures, il fit signe à un homme de lui céder une jument qui semblait à la fois résistante et rapide.

Le soldat sauta aussitôt à terre.

— Le capitaine vous communiquera mes ordres, dit Richard en glissant le pied dans un étrier. Moi, je dois partir.

— Tous les chariots seront fouillés, seigneur Rahl, assura l'officier. Vous allez accompagner un des détachements ?

La fouille des chariots était une précaution incontournable, mais Richard doutait qu'elle soit couronnée de succès. Toute cette affaire était bien plus compliquée qu'elle le paraissait, ça tombait sous le sens.

Tout avait commencé après la brève rencontre avec Henrik, sur le marché. Ensuite, les catastrophes s'étaient enchaînées. Et toutes avaient un lien avec les prophéties.

Les invités de marque filaient à la vitesse du vent parce qu'ils avaient décidé de se rallier à Hannis Arc, le gouverneur de la province de Fajin. Un grand zélateur des prédictions, disait-on…

Un des premiers présages – « La fierge prend le paon » – était lié à un jeu, le chaturanga, très en vogue dans la province de Fajin. Et le petit Henrik avait consulté une femme de pouvoir dans la trace de Kharga – une région des Terres Noires auxquelles appartenait… la province de Fajin.

Lorsqu'elle parlait de la Pythie-Silence de la trace de Kharga, la mère d'Henrik ne parvenait pas à cacher sa nervosité. Malgré tout son aplomb, l'abbé Dreier avait lui aussi tiqué lorsque Richard avait mentionné la femme de pouvoir.

Selon Nicci, les Pythies-Silence étaient mortellement dangereuses.

Et d'après sa mère, Henrik se sentait persécuté par des molosses…

Revenant à la réalité, Richard vit que le capitaine attendait toujours sa réponse.

— Non, je n'accompagnerai pas un détachement… Dites au général Meiffert et au Premier Sorcier que je pars pour la trace de Kharga – sans avoir le temps de les attendre. Je dois faire vite, et des compagnons de voyage me retarderaient.

— La trace de Kharga ? demanda un des soldats. Dans les Terres Noires ?

— Tu connais cet endroit, soldat ?

L'homme avança vers Richard.

— Assez pour vous déconseiller d'y aller, seigneur Rahl !

— Pardon ?

— Je suis originaire de la province de Fajin, et croyez-moi, la trace de Kharga n'est pas un endroit recommandable. Des gens désespérés s'y aventurent pour consulter des femmes aux sombres pouvoirs. La plupart de ces malheureux n'en reviennent jamais ! Dans les Terres Noires, les disparitions n'émeuvent personne, seigneur Rahl. Je suis parti pour m'engager dans l'armée d'harane, et j'ai eu l'honneur d'être accepté dans la Première Phalange. Je ne retournerai pas « chez moi » pour tout l'or du monde.

Richard se demanda si l'homme n'était pas un peu trop superstitieux. Quand il était guide forestier, en Terre d'Ouest, il n'avait jamais vu de monstres ni de spectres dans la forêt. En revanche, il avait croisé une foule de gens convaincus que des horreurs hantaient les bois et qu'on n'y survivait pas après le coucher du soleil.

Cela dit, ces foutaises ne l'avaient jamais incité à fuir sa terre natale, ni à en médire…

— Même la guerre finie, tu n'as pas le mal du pays ?

— Seigneur Rahl, je ne sais pas grand-chose du don, mais pendant le conflit, j'ai vu des manifestations magiques terrifiantes. Dans les Terres Noires, c'est différent… Les Initiés, comme nous les appelons, ont recours à une magie noire intimement liée à la mort. Ça n'a aucun rapport avec ce qui existe ici.

— Sois plus précis, soldat.

L'homme regarda autour de lui comme s'il craignait que l'obscurité ait des oreilles.

— Les morts rôdent dans les Terres Noires !

— Que veux-tu dire ?

— Ce que je dis, seigneur Rahl… Les Terres Noires sont un enfer hanté par des charognards venus du royaume des morts. Si je dois y retourner un jour, ça me semblera toujours trop tôt, même si je viens de fêter mes cent ans !

De telles superstitions, chez un homme jeune qui avait traversé une guerre atroce et vu des horreurs qu'aucun être pensant ne devrait jamais être contraint de voir ? Voilà qui était étrange…

Richard se rappela soudain ce que lui avait dit Nicci. Face aux pouvoirs d'une Pythie-Silence, aucun d'entre eux ne pouvait se défendre. Et en plus d'être l'ancienne Maîtresse de la Mort, la jeune femme, à l'origine une Sœur de l'Obscurité, avait longtemps servi le Gardien. En d'autres termes, elle ne parlait pas à la légère de ces choses-là.

À l'idée que Kahlan puisse être partie pour les Terres Noires, Richard sentit son cœur se serrer. Hélas, son instinct lui soufflait que c'était bien le cas.

— Merci de m’avoir averti, soldat. Avec un peu de chance, j’aurai rattrapé la Mère Inquisitrice bien avant d’être entré dans les Terres Noires.

L’homme se tapa du poing sur le cœur.

— Revenez vite, seigneur Rahl. Et ramenez-nous la Mère Inquisitrice sans avoir eu besoin de vous aventurer dans ce repaire du mal.

Avant de talonner sa monture, Richard se tourna vers le capitaine :

— Nicci aussi doit être informée de ma destination… Dites-lui que la Mère Inquisitrice, selon moi, est en route pour la trace de Kharga, afin de rencontrer la Pythie-Silence. Ajoutez que je ferai tout pour la rattraper avant qu’elle soit arrivée à destination.

Un soldat accourut et jeta des sacoches de selle sur la croupe de la jument.

— Emportez au moins des vivres, seigneur Rahl !

D’instinct, Richard souleva légèrement l’Épée de Vérité pour s’assurer qu’elle coulissait bien dans son fourreau. Puis il remercia ses fidèles soldats d’un signe de tête et partit au galop vers la piste qui conduisait au pied du plateau.

Comme si la jument l’avait toujours eu pour maître, elle ne fit plus qu’un avec son cavalier.

Chapitre 77

Kahlan s'éveilla en sursaut et sonda la forêt qui l'entourait. À la lumière encore hésitante de l'aube, elle ne repéra pas les molosses au niveau du sol.

Mais ça ne voulait rien dire. Ils réapparaissaient toujours. C'était une question de temps, rien de plus.

La jeune femme avait à peine dormi quelques heures, et d'un sommeil qui n'avait rien eu de reposant. Au moins, elle n'était pas tombée de l'arbre où elle avait trouvé refuge pour la nuit.

Les journées de terreur se succédant, l'Inquisitrice avait fini par perdre toute notion du temps. Fuir sans arrêt était épuisant, même quand on parvenait à dormir un peu parce qu'on se sentait enfin plus fatiguée qu'apeurée.

Après le coucher du soleil, les molosses disparaissaient. Sans doute parce qu'ils partaient en quête de nourriture, puis peut-être aussi de repos.

Le premier soir, Kahlan avait espéré qu'ils s'étaient lassés de la traque. Les deux ou trois nuits suivantes, alors qu'elle était toujours dans les plaines d'Azrith, elle avait avancé toute la nuit, croyant saisir l'occasion de mettre quelque distance entre ses poursuivants et elle. Mais même en crevant sa monture jusqu'à l'aube, elle avait dû se rendre à l'évidence : au matin, les molosses étaient de nouveau là, résolus à ne pas lui lâcher les basques.

Le soleil se levant devant elle, sur la droite, et se couchant dans son dos, Kahlan avait déterminé qu'elle se dirigeait vers le nord-est. Grâce à ce repérage, elle savait où se trouvait le palais, par rapport à sa position actuelle. Plus d'une fois, elle avait tenté de décrire un demi-cercle pour revenir sur ses pas, mais à chaque occasion elle était tombée dans une embuscade tendue par les chiens. S'en sortant par miracle, elle avait dû reprendre la direction du nord-est – comme si les molosses l'y poussaient, si illogique que ça puisse paraître.

À certains moments, Kahlan avait eu la tentation de renoncer. Mais le souvenir du cadavre de Catherine l'en avait dissuadée. Au fond, si elle parvenait à garder de l'avance sur la meute, elle aurait une bonne chance de s'en tirer vivante, au bout du compte. En tout cas, tant qu'elle avançait, il restait de l'espoir.

Elle résistait aussi par amour pour Richard. La seule idée qu'il trouve ses restes déchiquetés lui donnait le courage dont elle manquait

parfois.

Depuis qu'elle était sortie des plaines d'Azrith, abordant un terrain plus montagneux, il lui était pratiquement impossible de chevaucher de nuit. Si sa monture se cassait une jambe, les chiens n'auraient plus aucune difficulté à rattraper leur proie.

Le cheval étant sa planche de salut, la jeune femme en prenait grand soin. Si elle le perdait, tout serait fini. Cela dit, si elle le ménageait trop, les molosses combleraient la distance…

Kahlan baissa de nouveau les yeux. Sa monture était attachée à une branche basse de l'arbre, mais avec assez de mou dans sa longe pour qu'elle puisse se nourrir dans un rayon assez large. Ayant la corde à portée de la main, la fugitive pouvait toujours tirer le cheval à elle si elle devait lever le camp dans l'urgence.

Les molosses se fichaient de l'équidé. Ils voulaient Kahlan, pas sa monture. Du coup, ils lui fichaient une paix royale. Un comportement très étrange. Ne saisissant pas la situation, le cheval paniquait dès qu'il sentait les chiens à proximité.

Kahlan se pencha un peu pour localiser le cheval. Même si elle n'était pas du tout reposée, elle n'allait pas devoir tarder à partir. Si les chiens déboulaient, sa monture risquait de s'affoler et de se blesser – ou de se libérer et de filer sans elle.

Oui, l'heure de se remettre en route allait bientôt sonner.

Vivant sur un régime composé de biscuits de voyage, de fruits secs et de viande fumée, Kahlan avait oublié le goût que pouvait avoir tout autre genre de nourriture. Si elle s'était écoutée, elle n'aurait rien avalé, tant son estomac la torturait. Consciente qu'elle avait besoin de reconstituer ses forces, elle réussit à manger un peu.

La fièvre n'avait pas baissé, son bras lui faisait de plus en plus mal et la nausée était devenue son pire cauchemar. Depuis qu'elle s'était réveillée dans le Jardin de la Vie, la migraine ne lui laissait pas le moindre répit. Mais elle devait continuer, pour survivre et pour revoir un jour Richard.

Alors qu'elle scrutait les alentours, cherchant un signe des molosses, l'Inquisitrice aperçut entre les arbres une silhouette qui lui sembla humaine. Elle allait appeler au secours quand elle s'avisa que cette créature ne marchait pas, mais… glissait sur le sol, comme si elle ne le foulait pas.

À cet instant, les premiers rayons du soleil traversèrent la frondaison. À leur lumière, Kahlan constata que la « créature éthérée » était en fait un gros chien noir. Le chef de la meute, précisément…

Se demandant comment elle avait pu se méprendre à ce point, Kahlan sentit une décharge de terreur la foudroyer des pieds à la tête. Comme tous les matins, elle n'eut plus qu'une idée en tête : recommencer à fuir.

Tirant sur la longe, elle attendit que le cheval soit sous l'arbre, puis elle sauta sur son dos en utilisant une ou deux branches intermédiaires pour ralentir sa chute et adoucir sa réception.

Les molosses approchaient ! Alors qu'ils commençaient à grogner, Kahlan s'accrocha à la crinière du cheval et lui talonna les flancs.

La poursuite recommençait.

Chapitre 78

Alors qu'elle chevauchait dans une forêt de grands pins, Kahlan jetait très fréquemment des coups d'œil derrière elle pour vérifier la position des chiens. La frondaison des arbres géants occultait le ciel et leurs branches basses se trouvaient bien au-dessus de la tête de la fugitive. Sous un ciel plombé – on l'apercevait quand même de temps en temps par des trouées –, Kahlan aurait tout aussi bien pu chevaucher au crépuscule.

La rosée s'accumulait sur les épines de pin, formant de très grosses gouttes qui finissaient par tomber. Sursautant chaque fois que l'une d'entre elles s'écrasait sur sa tête, Kahlan était trempée jusqu'aux os, transie de froid et malade à crever. Se concentrer pour guider sa monture à travers les arbres lui coûtait un effort de plus en plus pénible.

Il n'y avait pas à proprement parler de piste – ou, s'il en existait une, elle n'était pas assez utilisée pour être encore visible.

Élevée dans un palais, Kahlan n'avait rien d'une femme des bois. Devenue Inquisitrice, elle avait voyagé sur les routes bien balisées qui reliaient les différentes cités des Contrées du Milieu. De plus, elle avait toujours eu un sorcier pour escorte. Tout ça semblait si loin qu'elle aurait juré se souvenir de la vie de quelqu'un d'autre.

En un sens, les molosses lui servaient de guides, puisqu'ils la poussaient inlassablement dans la même direction. La seule difficulté consistait à trouver un terrain praticable pour le cheval.

Même si les chiens n'étaient jamais bien loin, Kahlan prenait garde à ne pas lâcher la bride sur le cou à sa monture. Si elle s'éloignait de la piste, des ennuis inimaginables pouvaient lui tomber dessus. Une falaise à pic, une gorge infranchissable, un rideau de broussaille si dense qu'on ne pourrait pas le traverser… Dans tous les cas, ce serait une aubaine pour les chiens… et la fin du chemin pour Kahlan.

Non, elle ne crèverait pas au milieu d'une forêt inconnue, mise en pièces par des chiens qui abandonneraient ses restes aux charognards !

Pour garder une chance, elle devait rester sur la piste. Par bonheur, Richard lui avait appris à suivre les voies rarement utilisées et difficiles à repérer. Attentive à tous les petits détails qui l'aidaient à reconstituer le tracé de la piste, Kahlan regardait très souvent devant elle pour essayer d'estimer où la conduisaient les pas de son cheval.

Penser à Richard lui déchirait le cœur. Ces derniers jours, ça n'était pas arrivé souvent, parce qu'elle était obsédée par sa fuite désespérée.

En un sens, ce n'était pas si mal…

Sa main et son bras lui faisaient mal, et sa tête l'élançait. Très fatiguée, elle avait de plus en plus de mal à tenir en selle et les poussées de fièvre risquaient à tout moment de lui faire perdre conscience.

Si ça arrivait, ce serait sans doute une façon miséricordieuse de mourir. Oui, pendant que les chiens la dévoreraient, il vaudrait mieux qu'elle ne s'aperçoive plus de rien…

Du dos de la main, Kahlan essuya la larme qui roulait sur sa joue. Richard lui manquait tellement. Il devait mourir d'inquiétude pour elle. Et dire qu'elle était partie sans même songer à lui permettre de comprendre ce qui s'était passé.

Plusieurs molosses jaillirent soudain des broussailles, sur le flanc droit de Kahlan, et bondirent avec l'intention de lui mordre la jambe. Paniquée, elle lança sa monture au galop.

Les arbres défilèrent à toute vitesse, des broussailles giflant au passage la cavalière et sa monture emballée. Un choc plus violent que les autres faillit désarçonner Kahlan.

Puis le cheval freina des quatre fers et s'immobilisa au bord d'un gouffre. Pour lui, le chemin s'arrêtait là, car il ne négocierait pas une pente si abrupte. Le pire s'était produit : s'écartant de la piste, Kahlan était piégée et ses poursuivants arrivaient.

Alors qu'ils aboyaient férocement, célébrant d'avance leur victoire, le cheval se cabra. En l'absence de selle, Kahlan tenta de s'accrocher à la crinière de l'animal, mais ses doigts se refermèrent sur le vide.

Elle glissa le long de la croupe de sa monture, tomba et atterrit rudement. Sonnée, elle reprit assez vite ses esprits, car elle s'était reçue sur son bras malade, et la douleur l'avait ramenée à la réalité.

Alors qu'elle tendait son bras indemne vers la longe, le cheval fila comme une flèche vers les bois. En une fraction de seconde, Kahlan le perdit de vue. En revanche, elle distinguait trop clairement les molosses qui fondaient sur elle.

Kahlan se tourna vers le gouffre et plongea quasiment dans le vide. Sautant de rocher en rocher, elle se retrouva engagée dans une folle descente où elle allait risquer cent fois de se briser le cou. Richard l'avait mise en garde contre ce genre d'exercice, mais elle avait bien trop peur pour se soucier de ce danger-là.

Derrière elle, les molosses dévalaient la pente comme s'ils se jouaient de la difficulté.

Toute prudence oubliée, Kahlan fonça droit devant elle. Atteignant par miracle le bas de la pente, elle s'étala sur le sol, emportée par son élan. Sans même prendre le temps de s'assurer qu'elle ne s'était rien cassé, elle se releva et repartit de plus belle.

Ici, le terrain était plat mais boueux. Avec la brume qui flottait

entre les arbres, la visibilité se révéla quasi nulle.

Devant elle, la fugitive aperçut un épais rideau de broussaille. La route était-elle bloquée ?

Non, parce qu'elle n'avait pas perdu la piste, si miraculeux que ça puisse paraître. Il y avait une voie, au cœur de la végétation.

Dans le dos de Kahlan, un chien venait lui aussi d'atteindre le bas de la pente. Également emporté par son élan, il s'emmêla un peu les pattes mais se rétablit très vite et fonça vers sa proie.

L'Inquisitrice s'engagea dans l'étroit tunnel végétal. Courant à l'aveuglette, elle entendit les chiens grogner devant l'obstacle, puis s'y enfoncer à leur tour.

Après ce qui lui parut une éternité, Kahlan sortit des broussailles pour déboucher sur un terrain plus dégagé mais terriblement marécageux. Des arbres aux silhouettes fantomatiques émergeaient de la vase, leurs branches squelettiques couvertes d'une mousse brunâtre.

Tandis qu'elle luttait pour dégager ses bottes de la boue plus collante que de la glu, Kahlan se maudit d'avoir été obsédée par les chiens au point de ne plus se soucier du tout de suivre la piste.

Unique point positif, la gadoue ralentissait aussi les molosses. Tentant de faire des détours pour marcher au sec, ils perdaient pour l'instant du terrain.

Dès qu'elle eut de nouveau repéré la piste, Kahlan la suivit en sautant de racine en racine. Marcher dans la vase était bien trop dangereux – un obstacle invisible, et on avait vite fait de se fouler une cheville.

Alors que la piste était par endroits submergée, Kahlan remarqua que quelqu'un avait disposé des branches et des lianes sur le sol pour rendre praticables les passages les plus périlleux. Ainsi, une ébauche de passerelle serpentait au milieu de l'eau.

Ce chemin végétal devint de plus en plus structuré, fournissant à Kahlan une surface solide sur laquelle elle put se permettre de courir plus vite et d'un pied plus sûr.

Plus elle avançait, plus la passerelle prenait de la substance, allant même jusqu'à surplomber l'eau boueuse comme un authentique pont.

Kahlan regarda derrière elle et vit que les chiens passaient un sale quart d'heure. Sur l'entrelacs végétal, leurs pattes glissaient ou se prenaient dans les nœuds de racines. Alors que leur proie progressait de plus en plus aisément, ils connaissaient nombre de difficultés, et le résultat ne se fit pas attendre : en quelques minutes, Kahlan les eut semés et elle finit par ne même plus entendre leurs grognements.

La passerelle devint de plus en plus solide, avec par endroits une sorte de balustrade végétale des plus rassurantes.

Kahlan recouvra l'espoir pour la première fois depuis des heures. Elle venait d'entrer dans une zone habitée, ça ne faisait aucun doute.

En plus de l’aider à semer les chiens, la passerelle si ingénieusement construite était tout simplement une voie royale vers le salut.

Chapitre 79

Kahlan s'émerveillait de plus en plus de la sophistication de la passerelle, qui s'était d'ailleurs transformée en un passage couvert éclairé par des bougies. Une voûte végétale occultait à présent le ciel, et ses « parois », comme le sol, étaient entièrement composées d'un entrelacs de lianes, de branches et de brindilles. À ce jour, l'Inquisitrice n'avait jamais vu une structure pareille.

Qui avait disposé des bougies pour faciliter la progression des visiteurs ? Kahlan l'ignorait, mais elle débordait de reconnaissance pour cette judicieuse attention. Enfin débarrassée des molosses qui la pistaient depuis des jours, elle allait bientôt pouvoir retourner au palais où elle retrouverait Richard.

La prophétie de la tueuse au couteau ne s'était jamais effacée de son esprit. Si on en croyait l'infanticide folle, Kahlan était destinée à mourir déchiquetée par des crocs. En agonisant, elle appellerait au secours, mais personne ne viendrait, parce qu'elle serait seule.

Mais voilà qu'elle avait atteint un endroit habité. La prophétie avait perdu la partie, ça tombait sous le sens. Bientôt, la fugitive ne serait plus seule, justement ! Enfin en sécurité, elle pourrait se reposer. À cette idée, elle sentait ses yeux se fermer tout seuls.

Depuis qu'elle avançait dans le tunnel végétal, la jeune femme s'était calmée, la panique cédant la place à une légère angoisse parfaitement compréhensible. Alors que déclinait la force qui l'avait poussée à se sublimer, elle sentait retomber sur elle la chape de plomb de la fatigue.

Depuis des jours, elle s'était nourrie un minimum et elle avait à peine dormi. La fièvre n'étant toujours pas tombée, le corps de l'Inquisitrice commençait à demander grâce. Mais elle n'était pas encore en sécurité, parce qu'elle n'avait toujours pas trouvé de l'aide.

Garder les yeux ouverts devenait un effort, et poser un pied devant l'autre tenait de l'exploit. Depuis un moment, elle ne soulevait plus les jambes, avançant comme une petite vieille.

D'abord lentement, elle traversa plusieurs salles où des morceaux de tissu pendaient du plafond, exposant une multitude d'objets bizarres ou des restes animaux. L'estomac retourné par l'odeur, elle se demanda à quoi pouvaient bien servir ces pièces, puis elle pressa le pas autant que ça lui était encore possible.

Au-delà de ces musées des horreurs, elle remonta toute une série de couloirs végétaux de plus en plus vivement éclairés par des

bougies.

Soudain, elle s'immobilisa, persuadée d'avoir entendu un murmure.

— Mère Inquisitrice…

Oui, elle ne s'était pas trompée ! Pourtant, il n'y avait personne, ni dans la salle où elle se trouvait, ni dans les couloirs qui en partaient.

Au troisième appel étouffé, elle eut l'impression que les sons venaient… d'une cloison, sur sa gauche. En approchant, elle vit une petite silhouette prisonnière de l'entrelacs végétal. C'était un petit garçon. Nu comme un ver.

Kahlan le reconnut et dut étouffer un petit cri de surprise. C'était Henrik, le gamin que Richard et elle avaient vu sur le marché en plein air.

— Mère Inquisitrice…

— Henrik ? Que fais-tu ici ?

— On m'a emprisonné… Par pitié, aidez-moi !

Sortant son couteau, Kahlan entreprit de couper les branches et les lianes qui entravaient le gamin, l'enfermant dans un cocon mortel. Tandis qu'elle écartait des broussailles, des épines lui piquèrent cruellement les doigts. Alors qu'elle secouait la main, puis suçait le sang qui coulait de la plus grosse plaie, elle vit que le pauvre Henrik aussi était couvert de blessures.

Elle recommença à couper les lianes, plus pressée désormais de libérer la petite victime.

— Merci, merci…, répéta Henrik, en larmes. Je m'excuse de ce que je vous ai fait, Mère Inquisitrice.

— Ce que tu m'as fait ? s'étonna Kahlan.

En travaillant, elle s'efforçait d'oublier la douleur causée par les épines, sinon elle n'aurait pas tardé à renoncer.

— Je vous ai griffée… Ce n'était pas volontaire, mais je n'ai pas pu m'en empêcher, et…

— Aucun problème, souffla Kahlan tout en tranchant la dernière branche qui retenait le petit prisonnier.

Mais pour le sortir de là, par où allait-elle le prendre, si elle voulait éviter de le faire souffrir ?

— Silence, Henrik, silence… Tout va bien.

Les innombrables blessures saignaient, mais elles ne semblaient pas mettre en danger les jours du pauvre petit. Pour l'instant du moins…

— Fuyez…, souffla Henrik.

— Qui t'a fait ça ? Que s'est-il passé ?

— Fuyez… Partez avant qu'on vous capture aussi.

Kahlan souleva délicatement le bras d'Henrik, le passa autour de ses propres épaules, puis dégagea l'enfant de sa prison.

Le gamin grimaça quand des épines barbelées lui arrachèrent la

peau du dos. Quand elle eut enfin réussi à le dégager, l'Inquisitrice sortit une chemise de rechange de son sac à dos.

— Vous devez fuir, dit Henrik tandis que Kahlan lui posait le vêtement sur les épaules.

— Je ne peux pas… Des molosses m'ont pistée jusqu'ici. Si je reviens sur mes pas, ils me tueront.

— Des chiens vous ont poursuivie jusqu'ici ? s'étonna le gamin. Moi aussi ! Mais il est plus dangereux d'être là. Il faut partir. Courez !

Avant que Kahlan ait pu lui demander quelle mouche le piquait, Henrik détala, s'enfuyant dans la direction d'où elle venait.

— Fuyez ! cria-t-il une dernière fois.

Kahlan le regarda disparaître au bout d'un couloir. Elle refusait de se jeter entre les pattes des chiens, et de toute façon, elle n'avait plus d'énergie. Au point de se demander si elle tiendrait encore longtemps sur ses jambes.

À cet instant, une femme en manteau à capuche qu'elle n'avait pas vue arriver la prit par le bras.

— Par là, dit-elle d'une voix bizarrement fluette.

— Qui êtes-vous ? demanda Kahlan, ces quelques mots lui coûtant un effort terrible.

Une autre femme apparut et saisit son bras libre. Vêtue elle aussi d'un manteau à capuche, elle soutint Kahlan, comme l'autre inconnue, et le trio se dirigea vers une salle obscure.

Une aura bleue émanait des deux femmes. Un instant, Kahlan songea qu'elle venait de mourir et d'entrer dans le royaume des esprits. Mais elle renonça vite à cette fantaisie. Si étrange qu'il fût, ce lieu n'avait rien à voir avec l'au-delà.

Après les avertissements d'Henrik, l'Inquisitrice aurait donné cher pour pouvoir s'enfuir. Mais elle était à bout de forces.

— Nous t'attendions, dit la femme de droite en serrant plus fort le bras de Kahlan.

Les deux inconnues conduisirent leur « invitée » dans une salle pleine de cornues, de jarres, de bocaux et de petites boîtes. Les jarres en verre coloré étaient pour la plupart enchâssées dans la paroi végétale. Les autres objets, éparpillés sur le sol, ne semblaient pas avoir d'utilité discernable. Une fumée âcre montait d'une coupe peu profonde posée au milieu de la salle.

Alors que les deux femmes la tiraient précisément vers cette coupe, Kahlan détourna les yeux de l'étrange collection de récipients et se retrouva face à face avec une petite femme qui venait juste de se remettre debout.

Très frêle, cette inconnue-là avait un visage de garçon manqué et des cheveux mi-longs.

Se penchant, elle sourit à Kahlan.

Le sourire d'une bouche aux lèvres cousues !

Voyant la méchanceté qui faisait briller les yeux de la femme, l'Inquisitrice frissonna.

L'inconnue à la bouche cousue émit une série de couinements et de claquements de langue à l'intention d'une troisième silhouette qui venait de se matérialiser dans la salle.

Trois autres apparurent à la suite. Avec les deux qui tenaient Kahlan, ça en faisait six en tout.

Celle à qui avait « parlé » la femme à la bouche cousue inclina la tête.

— Je pars sur-le-champ, maîtresse. Je *lui* dirai que nous avons notre proie, qui marchera bientôt avec les morts-vivants.

Chapitre 80

Kahlan se répéta mentalement la phrase, qu'elle doutait encore d'avoir bien comprise.

« Je lui *dirai que nous avons notre proie, qui marchera bientôt avec les morts-vivants. »*

Après avoir prononcé ces mots, la femme éthérée traversa la paroi comme si elle était vraiment faite de brume. La suivant du regard, Kahlan vit qu'il y avait dans l'entrelacs végétal d'autres prisonniers comme Henrik. Certains étaient très proches de la « surface ». D'autres, trop profondément enfoncés dans leur prison, en devenaient presque impossibles à voir. Tous étaient nus et beaucoup ne respiraient plus.

La petite femme à la bouche cousue se tourna vers la coupe et y jeta une poignée de ce qui paraissait être une poussière argentée. Aussitôt, des étincelles et des éclairs tourbillonnèrent dans la salle, où apparurent des silhouettes grotesques – pas vraiment entières, en tout cas – qui se massèrent autour de Kahlan.

On eût cru à une assemblée de spectres, sauf que ces fantômes n'avaient pas grand-chose d'humain. En fait, on eût dit des caricatures morbides – des squelettes ambulants aux longs membres recouverts d'une peau parcheminée tendue à craquer comme s'il n'y avait pas de chair dessous. La tête de ces charognes à demi décomposées n'avait elle non plus pas grand-chose à voir avec celle d'un être humain. Leurs lèvres se retroussant dès qu'ils apercevaient Kahlan, ces monstres révélaient leur ignoble bouche garnie de petites dents acérées jaunâtres.

La femme à la bouche cousue prit Kahlan par le poignet.

La douleur tétanisa la jeune femme. Une souffrance terrible, mais qui n'était pourtant pas le pire. Au contact de l'inconnue, Kahlan éprouva une sensation de désespoir total.

Comme si la Faucheuse en personne venait de la toucher.

Alors que les monstres en manteau à capuche s'approchaient d'elle, l'Inquisitrice vit plus clairement leur visage à demi rongé par les vers. Lorsque des doigts ratatinés s'accrochèrent à sa robe, elle sut qu'elle devait agir très vite. Sinon, les infernales créatures lui infligeraient des tortures qu'elle préférait ne pas imaginer.

Mais la femme à la bouche cousue lui tenait le poignet !

Exactement ce qu'il lui fallait. Un contact…

Le temps sembla ralentir puis s'arrêter. À présent, il appartenait à

Kahlan. La fatigue, la peur, la douleur, la nausée et le désespoir n'étaient plus que de lointains souvenirs.

En elle, il n'y avait aucune place pour la pitié.

L'instant présent lui appartenait.

Au cœur même de son être, là où se nichait son pouvoir inné d'Inquisitrice, Kahlan desserra les liens qui retenaient en temps normal la force dévastatrice qui l'habitait.

Un roulement de tonnerre silencieux fit vibrer l'air.

L'onde de choc ébranla toute la structure végétale.

Les prisonniers encore vivants dans la paroi hurlèrent de souffrance, leurs membres tremblant autant qu'il était possible dans leur tragique situation.

Lorsque le silence revint, la femme à la bouche cousue esquissa un sourire.

Le pouvoir de Kahlan n'avait eu aucun effet sur elle.

Pourtant, il fonctionnait sur tout le monde ! Tous les êtres humains, en tout cas. Certaines créatures magiques, ou des êtres semi-magiques, y étaient cependant insensibles.

Nicci avait affirmé qu'aucun d'eux ne pouvait se défendre face à la Pythie-Silence. Donc, la femme à la bouche cousue devait être Jit…

Et Kahlan était à bout de ressources. Déjà malade et affaiblie, elle venait, pour rien, de consumer ses dernières forces afin de déchaîner son pouvoir.

Des mains pourrissantes tiraient sur ses vêtements. Sifflant de haine, les créatures de cauchemar passaient à la curée. Si elles ne l'avaient pas serrée de si près, la tenant debout, Kahlan se serait sûrement déjà écroulée sur le sol.

Tandis que des monstres déshabillaient sa proie, la Pythie-Silence s'affairait devant sa collection de récipients. Elle ouvrit des jarres puis versa de mystérieuses poudres dans la coupe où brûlait un petit feu. Lorsque des étincelles jaillirent, elle s'empara d'un fin bâton et dessina des symboles dans d'autres coupes remplies de cendres.

Quand ses bourreaux la tirèrent vers la paroi, Kahlan éclata en sanglots. Un spectacle qui sembla réjouir les immondes assistants de Jit.

Tels des esprits du mal l'entraînant dans le royaume des morts, ces créatures décharnées s'apprêtaient à sceller son destin.

Des mains aux doigts pourris écartèrent les broussailles, les lianes et les branches. Lorsque Kahlan fut en place dans sa « niche », les mêmes mains enroulèrent autour de son corps les liens végétaux hérissés d'épines.

À demi inconsciente, Kahlan suivit vaguement la danse de mort des serviteurs de Jit qui l'enchâssaient dans ce qui serait sa dernière demeure.

Sentant qu'on la mordait, surtout à l'abdomen, l'Inquisitrice hurla de souffrance. Les dents pointues continuèrent à s'enfoncer dans sa chair comme si de rien n'était.

Pensant qu'elle ne reverrait plus jamais Richard, Kahlan hurla de rage et de chagrin.

Horrifiée, elle regarda les six femmes éthérées presser des coupes contre son ventre pour recueillir son sang.

Chaque mouvement enfonçant plus profondément les épines dans sa chair, Kahlan ne pouvait rien faire pour mettre un terme à cette folie.

Les femmes en manteau à capuche et les monstres se mirent à danser une sinistre farandole dans la salle en couinant dans l'étrange langage qu'utilisait la Pythie-Silence.

Dès qu'un de ses serviteurs lui apportait une coupe pleine de sang, Jit la buvait avidement entre ses lèvres cousues.

La farandole se centra autour d'elle, le martèlement des pieds squelettiques composant une mélopée lancinante et faisant vibrer le sol végétal.

Kahlan vit son sang ruisseler sur le menton de la Pythie-Silence. Partout où des gouttes s'écrasaient sur le tapis végétal, des cafards en émergeaient afin de festoyer en compagnie de Jit.

Sentant qu'elle s'évanouissait, Kahlan remercia les esprits du bien de l'arracher à la folie de ses bourreaux.

Chapitre 81

Sous une pluie fine et glacée, Richard étudiait l'entrée de ce qui semblait être un tunnel végétal. Décidément, tout ça semblait trop beau pour être inoffensif. À dire vrai, tout le chemin balisé qui permettait de traverser le marécage – la trace de Kharga, en d'autres termes – paraissait trop accueillant, comme si on avait voulu inciter les visiteurs à le suivre.

Dans cette toile, où était cachée l'araignée ?

Kahlan avait emprunté ce chemin, il le savait, car il avait suivi sa piste. Au bord du gouffre, il avait repéré l'endroit où elle était tombée de cheval. Puis il y avait eu une folle descente et une errance dans la boue, avant qu'elle retrouve la voie qu'elle remontait depuis longtemps.

À voir ses empreintes, il était certain que sa femme tenait à peine debout. Quand on zigzaguait ainsi, en s'arrêtant si souvent, on était au bord de l'épuisement, ça tombait sous le sens.

Sans la mort de son propre cheval, Richard l'aurait rattrapée depuis déjà longtemps. Tout ça à cause d'un sanglier qui avait jailli des sous-bois et chargé le pauvre équidé. Même hors de la saison du rut, les sangliers étaient agressifs. Celui-là avait éventré le cheval.

Le Sourcier l'avait ensuite tué, mais il était trop tard, et il avait dû se résigner à achever sa monture.

À pied, il avait bien entendu perdu du terrain sur Kahlan. S'écarter de sa piste pour se procurer un autre cheval l'avait tenté un moment, mais dans une région si déserte, cette recherche lui aurait fait perdre trop de temps – avec le risque qu'elle soit infructueuse.

Malade et affaiblie, Kahlan ne voyageait pas si vite que ça. Malgré son handicap, Richard ne s'était pas fait distancer de beaucoup. Mais il avait perdu toute chance de rattraper sa femme.

Alors qu'il étudiait toujours l'entrée du tunnel, des bruits de pas retentirent à l'intérieur. Quelqu'un courait vers la sortie. Une personne très petite et très légère, à en croire le son.

Un jeune garçon déboula à l'air libre.

Voyant qu'il avait sur les épaules une des chemises de voyage de Kahlan, Richard l'attrapa au vol par un bras.

Henrik était brûlant de fièvre.

— Que fiches-tu ici ?

Le gamin cessa de se débattre.

— Seigneur Rahl ?

— C'est moi, oui… Alors, que fais-tu ici ?

— Jit, la Pythie-Silence, elle m'a capturé… J'étais prisonnier dans la paroi, avec les autres…

— Pardon ? De quoi parles-tu ?

Richard vit que le torse du gamin était couvert de blessures, comme ses bras et ses jambes.

— Les familières de Jit m'ont attaché avec des branches et des lianes hérissées d'épines… La Mère Inquisitrice m'a libéré. Je lui ai dit de fuir, mais je crois qu'elle a été prise au piège…

Richard tenta de comprendre ce qui était arrivé et de décider ce qu'il devait faire. Entrer pour voler au secours de Kahlan s'imposait, mais c'était exactement ce qu'attendait la Pythie-Silence. Et s'il se faisait prendre, ça n'aiderait pas sa femme.

— Tu ferais quelque chose pour moi ? demanda Richard à Henrik, le prenant par les épaules.

— Quoi, seigneur Rahl ?

— D'autres personnes avancent vers cet endroit. Je voudrais que tu ailles à leur rencontre pour leur dire que…

— Mais les chiens me tueront !

— Les chiens ?

— Les molosses, oui… C'est parce qu'ils me poursuivaient que j'ai dû quitter ma mère. Et c'est aussi à cause d'eux que la Mère Inquisitrice est venue jusqu'ici.

Ainsi, c'était ça la clé de l'énigme ? Une illusion ?

— Henrik, ces chiens n'existent pas. La Pythie-Silence a utilisé sa magie pour te conduire jusqu'à elle. Tu te souviens de nous avoir griffés ?

— Je n'ai pas fait exprès, mais…

— Je sais, je sais… Ta mère t'a emmené voir la Pythie-Silence parce que tu étais malade. C'est Jit qui t'a forcé à nous griffer. Et ensuite, les chiens t'ont poussé vers elle. C'est ça ?

— Oui, je crois… Jit a récupéré la peau qu'il y avait sous mes ongles, mais elle a seulement trouvé celle de la Mère Inquisitrice. Il ne restait plus le plus petit fragment de la vôtre.

Oui, maintenant, tout était clair. Jit avait besoin de fragments de peau pour quelque rituel de magie noire.

— Henrik, aucun chien ne te poursuit. C'était une ruse, pour te forcer à revenir. Tu ne les reverras plus. La Pythie-Silence n'a plus de raison de te terroriser.

— Si vous le dites, seigneur Rahl, souffla Henrik, pas vraiment convaincu.

— Tu as le droit d'avoir des doutes, mais moi je suis sûr de mon

fait. À présent, écoute bien : tu dois rebrousser chemin et aller à la rencontre de mes amis. Quand tu les auras trouvés, guide-les jusqu'ici. Je vais aller au secours de Kahlan, mais j'aurai besoin d'aide quand je ressortirai de la tanière de Jit. Peux-tu faire ce que je te demande ?

— Oui, seigneur Rahl ! Après, vous me pardonnerez ce que je vous ai fait ?

— Je ne t'en ai jamais voulu. Une personne malfaisante s'est servie de toi, donc tu n'y es pour rien. Allez, file, parce que le temps presse !

Henrik partit au pas de course.

Richard étudia encore un peu le tunnel. Puis il commença à l'escalader.

Chapitre 82

Presque plié en deux, Richard avançait sur le « toit » de l'immense réseau entièrement constitué de branches et de lianes entrelacées. Par bonheur, la structure était assez solide pour supporter son poids et elle ne craquait pas sous ses pieds. Mais la bruine la rendait terriblement glissante, surtout aux endroits où de la mousse la recouvrait. Avançant lentement, le Sourcier parvint à se rétablir chaque fois qu'il dérapa.

Le réseau de tunnels était incroyablement étendu. Très souvent, il débordait du marécage pour aller se perdre dans la forêt. Au cœur de ce labyrinthe, comment localiser Kahlan ? Surtout du premier coup ? Car le Sourcier était certain qu'il n'aurait qu'une chance…

Autour de la structure, de grands arbres aux branches lestées de véritables rideaux de mousse émergeaient d'une vase où devaient rôder de monstrueux prédateurs. Par endroits, les tunnels végétaux étaient arrimés à plusieurs de ces arbres, sans doute pour assurer leur stabilité et leur équilibre. Dans ces zones-là, les lianes qui pendaient des branches formaient un voile si dense que Richard dut plusieurs fois utiliser son épée pour se frayer un chemin. Plus loin, il lui fallut quasiment ramper pour passer sous des branches basses.

Les « toiles » de mousse, en revanche, se révélèrent assez faciles à déchirer.

Richard aurait aimé progresser plus vite, mais la discrétion était une part essentielle de son plan, et elle s'accommodait rarement de la vitesse.

Dans le marécage, des cris d'animaux se faisaient écho à l'infini. Baissant les yeux sur la vase, Richard aperçut sous la surface des silhouettes noires qui l'incitèrent à se montrer encore plus prudent. S'il tombait, il aurait peu de chances de s'en sortir vivant.

Un peu partout, des aigrettes blanches perchées sur des racines scrutaient l'eau en quête d'un poisson un peu trop téméraire. Mais sous la vase, d'autres prédateurs guettaient les oiseaux eux-mêmes…

En chemin, Richard dut soigneusement contourner un gros serpent à anneaux rouges et jaunes qui l'aurait probablement ajouté avec plaisir à son menu.

S'immobilisant, le Sourcier tendit l'oreille. Au milieu des bruits du marais, il crut entendre des voix psalmodier. Intrigué, il s'agenouilla et plaqua une main contre la voûte végétale pour assurer son équilibre. Oui, même s'il ne reconnaissait pas les mots, c'était bien une sorte de

litanie. Mais d'où venait-elle exactement ?

De sa vie il n'avait jamais entendu des sons pareils.

Se baissant davantage, Richard vit que des volutes de brume sourdaient du treillis végétal. De la fumée ? Dépassant une plaque de mousse, il se pencha encore plus et n'eut plus aucun doute. C'était bien de la fumée, mais pas celle d'un feu normal. Non, il s'agissait plutôt du résultat de la combustion de certains composants utilisés dans des rituels magiques.

Dans l'odeur âcre de cette fumée, le Sourcier sentit les relents de puanteur d'une charogne – ou plutôt, d'une infinité de charognes.

Cependant, il ne trouva pas de cheminée. La fumée s'échappait par les interstices entre les branches, tout simplement. Ici, on entendait plus clairement l'étrange litanie dont il ne comprenait pas un mot.

Richard dégaina très lentement son épée. Avec le boucan qu'ils faisaient, les gens qui s'agitaient sous lui ne pouvaient pas trop l'entendre, mais il ne voulait prendre aucun risque.

La note métallique retentit sur un ton si étouffé qu'elle ne risquerait pas de le trahir.

Inutile d'être devin pour savoir que ce qui se déroulait dans la structure, sous ses pieds, n'augurait rien de bon. Après avoir accompli sa mission, Henrik avait été forcé de retourner dans la tanière de Jit, et il en était ressorti couvert de sang. Grâce aux fragments de peau récupérés sous les ongles du gamin, Kahlan avait elle aussi été attirée dans la trace de Kharga, et ce n'était certainement pas parce que Jit voulait la connaître et devenir son amie.

Inutile de vivre d'illusions. Un combat à mort attendait le Sourcier.

La fureur de l'épée vint se mêler à celle de Richard, fou de rage à l'idée que sa femme puisse être prisonnière dans cet enfer. Était-elle même encore vivante ? Pour le découvrir, il devait reprendre un peu le contrôle de ses sentiments et passer à l'action.

Nicci les avait tous prévenus : contre la Pythie-Silence, ils étaient désarmés. Donc, inutile de compter sur l'Épée de Vérité. Ayant déjà vécu des situations où son arme ne lui servait à rien, Richard était bien placé pour prendre au sérieux la mise en garde de Nicci.

Mais l'avertissement valait pour Jit, pas pour ses complices. Et il semblait y en avoir beaucoup là-dessous.

Pour vaincre, il allait falloir compter sur l'effet de surprise, la vitesse d'exécution et une extrême violence.

Richard passa l'épée dans le creux de son bras afin qu'elle entaille légèrement sa chair et boive un peu de son sang.

Une goutte de fluide vital coula jusqu'à la pointe de l'arme.

— Ma lame, ne me trahis pas aujourd'hui…

Conscient que la rapidité serait essentielle, Richard saisit son arme à deux mains, la leva au-dessus de sa tête, puis l'abattit entre ses pieds

largement écartés. Tranchant les branches et les lianes, il ne tarda pas à se ménager un passage.

Mais il avait fait un boucan d'enfer – d'où la nécessité d'enchaîner au plus vite les actions.

Plaquant les poings contre sa poitrine, la lame tenue verticalement – le meilleur moyen de ne pas se blesser en sautant –, il se laissa tomber dans l'ouverture.

Et se réceptionna au milieu d'une bande de fous.

Chapitre 83

Richard amortit souplement sa chute, puis brandit son épée. Sur un côté, il distingua des silhouettes en manteau à capuche nimbées d'un halo bleu. D'autres créatures, battant des bras hystériquement, dansaient en rond en tapant du pied. C'étaient elles, constata-t-il, qui psalmodiaient l'étrange litanie.

À première vue, ces spectres n'avaient guère de rapports avec un être humain. En y regardant mieux, ils faisaient penser à des cadavres décomposés. Les sons émis par ces monstres lui glaçant les sangs, le Sourcier serra plus fort la poignée de son épée.

Dans la salle enfumée, l'odeur du sang frais parvenait à couvrir la puanteur pourtant ignoble de la mort.

Debout au centre de la pièce, une petite femme tourna ses grands yeux noirs vers l'intrus.

Richard vit qu'elle avait les lèvres cousues par de fines lanières de cuir.

Les mains couvertes d'immondices impossibles à identifier, l'inconnue au visage souillé de crasse avait des traces de sang rouge sur le menton. Elle en buvait, comprit Richard en remarquant la coupe qu'elle serrait contre sa poitrine.

Ce n'était pas une inconnue, mais Jit, la Pythie-Silence en personne.

Kahlan était au fond de la salle, à l'endroit où se tenaient les silhouettes brillantes. Plissant les yeux, Richard vit que sa femme était emprisonnée dans la paroi végétale. Sans les branches et les lianes qui la maintenaient, elle n'aurait sûrement pas été debout, parce qu'elle avait perdu conscience.

De la paume de sa main gauche, Richard écarta Jit de son chemin afin de pouvoir rejoindre Kahlan. Après la mise en garde de Nicci, il n'avait aucune intention d'utiliser son arme contre la Pythie-Silence.

Les silhouettes brillantes se tournèrent vers le Sourcier, leurs yeux jaunâtres à moitié pourris brillant de haine. Dans les profondeurs de leur capuche, Richard vit un rictus de fureur tordre leur répugnant visage déjà mangé aux vers et couvert de pustules et de verrues.

Tendant leurs mains ratatinées, ces ignominies tentèrent d'arrêter

le Sourcier.

L'Épée de Vérité fendit l'air à la vitesse de l'éclair. Mais les créatures se désintégrèrent sur son passage… pour se rematérialiser, indemnes, tout de suite après.

Richard remarqua à peine le curieux phénomène. Concentré sur Kahlan, il eut le cœur serré en découvrant qu'elle était couverte de plaies, exactement comme Henrik. Sur son abdomen, des morsures très récentes saignaient à flots.

Abusé par le sang, Richard n'avait pas vu tout de suite que sa bien-aimée était nue.

Voyant ce qu'on lui avait fait, il perdit toute notion de logique et s'abandonna à une rage bouillante. Alors que sa lame fendait l'air, les créatures ignobles et grotesques cessèrent de danser pour se précipiter sur lui.

Il les tailla en pièces, faisant exploser leur crâne et éclater leur torse empli de fluides écœurants.

Des éclats d'os, des membres tranchés et des dents pointues comme des aiguilles volèrent dans les airs. Mais à mesure que le Sourcier démembrait des créatures, d'autres se jetaient sur lui, leurs ongles lui entaillant la chair.

Richard mobilisa toutes ses forces, frappant si vite qu'il semblait par moments manier plus d'une lame. Des têtes et des mains tranchées s'empilèrent à ses pieds. Quand il passa à l'offensive, son épée taillada aussi la paroi végétale, brisant des jarres et des cornues.

Des éclats de verre et des fragments de branches et de lianes retombèrent en pluie dans la salle. Hélas, malgré tous les efforts du Sourcier, l'Épée de Vérité ne parvenait pas à venir à bout des créatures hystériques. Rien d'étonnant, en fait, puisqu'il en arrivait sans cesse de nouvelles par les couloirs.

Les étranges silhouettes brillantes attaquèrent, déchirant la chemise de Richard. Submergé par le nombre, il ne put pas les empêcher de s'accrocher à ses bras. Son arme neutralisée, les monstres à moitié décomposés se vengèrent en le mordant et le griffant sauvagement.

Richard dégagea un de ses bras et tenta de saisir à la gorge une des silhouettes brillantes, mais elle se volatilisa dans un grand éclat de rire pour se rematérialiser la seconde d'après et lui saisir le poignet. Dévoilant ses crocs, elle bondit pour le mordre, mais il réussit à s'écarter et les mâchoires de son adversaire claquèrent dans le vide.

Ses forces décuplées par la rage, Richard réussit à échapper à toutes les mains qui le tenaient. Se trouvant soudain face à face avec Jit, il la vit lever le bras et lui jeter au visage ce qui semblait être une poignée de poussière noire.

Le choc fut aussi violent que si elle l'avait frappé avec une barre de

fer. Richard tomba à genoux et lâcha son épée. Prudent, un des monstres s'en empara et l'éloigna de lui.

Des dizaines de mains ratatinées se refermèrent sur les épaules et les bras du Sourcier. Des dents pointues déchirèrent sa chemise, la réduisant en lambeaux. Quand ce fut fait, les créatures s'en prirent à sa chair.

Presque incapable de bouger, Richard constata que sa vision se brouillait.

Jit émit une série de couinements aigus. Aussitôt, les créatures soulevèrent leur proie et entreprirent de l'emprisonner à son tour dans la paroi, à côté de l'endroit où était enchâssée Kahlan.

Richard voulut appeler sa femme, mais pas un son ne sortit de sa gorge. Pis encore, il avait du mal à respirer, car la « poussière » de Jit lui avait mis les poumons en feu.

Tandis que les monstres lui enroulaient des lianes autour des jambes, le Sourcier sentit la douleur des centaines d'épines qui s'enfonçaient dans sa chair. Il allait finir prisonnier de la paroi, comme Kahlan et des dizaines d'autres malheureux qu'il distinguait sur tout le périmètre de la salle.

Une ignoble créature, le corps entièrement couvert d'un limon puant, mordit Richard au ventre. Une autre abomination approcha alors pour collecter le sang dans une coupe.

Lorsque le récipient fut plein, elle l'apporta à Jit.

La Pythie-Silence le porta à ses lèvres et but avidement. Sa bouche étant cousue, l'opération n'avait rien de facile, et du fluide vital dégoulina sur son menton.

Plusieurs créatures squelettiques entourèrent Jit, comme si elles voulaient former autour d'elle un cercle de vénération et une haie protectrice. On eût dit des sbires du Gardien acharnés à le défendre.

Des cafards émergèrent du sol pour venir se repaître des gouttes de sang qui s'écrasaient aux pieds de la Pythie-Silence.

Soudain, Jit lâcha quelques mots dans son bizarre langage.

Une des silhouettes brillantes vint se camper devant Richard et lui brandit sous le nez un index décharné.

— Comme la Mère Inquisitrice, tu seras bientôt un mort-vivant. Voilà ce qu'a dit ma maîtresse.

Richard se souvint de ce que lui avait révélé le soldat originaire des Terres Noires. Des vérités qu'il avait prises pour des superstitions, sur le moment…

Mais pourquoi la Pythie-Silence avait-elle les lèvres cousues ?

Chapitre 84

Soudain, tout devint limpide.

Richard venait de comprendre le dernier message de Regula.

Mais il n'aurait su dire si ça allait lui servir à quelque chose.

Même si ses jambes et sa taille étaient emprisonnées par les lianes, ses bras restaient libres et il sentait que leur force revenait. Se tournant autant qu'il le pouvait, il parvint à toucher le visage de Kahlan. Un moyen de lui faire savoir qu'il était là et ne l'abandonnerait pas. Mais sa femme ne réagit pas.

S'il n'agissait pas très vite, tout serait perdu.

Les créatures qui dansaient dans la salle, piétinant allégrement les membres et les os brisés de leurs semblables, paraissaient trouver amusantes les démonstrations de tendresse du prisonnier. Elles l'imitèrent même en ricanant, comme pour lui dire de profiter du peu de temps qui lui restait pour faire ses adieux à sa bien-aimée.

Jit avait recommencé à verser divers ingrédients dans la coupe peu profonde où crépitaient des flammes. De temps en temps, elle saisissait un fin bâton orné de plumes pour dessiner des sortilèges dans des plateaux pleins de cendres.

Des silhouettes émergeaient de la fumée au gré des invocations de la Pythie-Silence. Grotesquement déformées, ces créatures de cauchemar paraissaient tout droit sorties des plus immondes fosses du royaume des morts.

Pendant que Jit s'affairait et que les ignobles créatures se moquaient de lui, Richard commença discrètement à former de petites boules avec les lambeaux de sa chemise qu'il pouvait récupérer.

Lorsqu'il en eut obtenu deux de la bonne taille, il se tourna de nouveau vers Kahlan et fit mine de lui caresser le visage, comme la première fois. Se contorsionner ainsi mettait ses jambes à la torture, à cause des épines, mais il n'avait pas le choix.

Les monstres ricanaient, de plus en plus amusés par le spectacle.

De la main gauche, la droite dissimulant ce qu'il allait en réalité faire, Richard glissa une des boules dans une oreille de Kahlan. Lorsque la bourre de tissu fut bien en place, il recommença l'opération avec l'autre oreille.

Une créature avança, prit les poignets du Sourcier et le força à se remettre dans sa position d'origine. Alors qu'on recommençait à le ligoter dans sa niche végétale, Richard confectionna deux autres boules avec sa main droite, encore libre, puis il se les enfonça dans les

oreilles.

« Ta seule chance est de laisser la vérité s'échapper. »

Tel était le dernier message de Regula.

Richard devait faire à la Pythie-Silence quelque chose qu'elle n'avait pas prévu. Lorsqu'elle se tourna vers lui, il lui sourit.

Tous les monstres reculèrent, stupéfiés par cet étrange comportement. L'inconnu les terrifiait, une réaction universellement répandue.

Richard sourit de nouveau à Jit pour lui faire comprendre qu'il savait quelque chose qu'elle ignorait.

La vérité, voilà ce qu'il savait !

La Pythie-Silence le foudroya du regard.

Mais il fallait qu'elle s'approche !

— Tu m'as capturé, dit Richard, son sourire s'élargissant. Si tu laisses partir Kahlan, je ferai tout ce que tu voudras.

Une des silhouettes brillantes – manchote, constata Richard – brandit son unique index sur le prisonnier.

— Nous n'avons pas besoin de toi, dit-elle.

— Si, si ! s'écria Richard avec une absolue conviction, et sans cesser de sourire. Tu dois connaître la vérité.

— La vérité ? répéta la silhouette manchote.

Elle se tourna pour « parler » à Jit.

La Pythie-Silence écouta, le front plissé, puis avança vers le Sourcier. Il était bien plus grand qu'elle, mais ça ne lui faisait pas peur.

Une grosse erreur.

Malgré ses lèvres cousues, Jit eut un rictus haineux comme Richard n'en avait jamais vu de sa vie.

De sa main droite toujours libre, il dégaina le couteau qu'on n'avait pas cru bon de lui retirer. Sentir qu'il tenait une lame réconforta et stimula le Sourcier. Pour lui, c'était souvent synonyme de salut. Et cette lame-ci coupait comme un rasoir…

La Pythie-Silence ne craignait pas l'arme de Richard. Non sans raison, puisque l'Épée de Vérité n'aurait pas pu lui faire de mal.

Frapper Jit avec une lame aurait été suicidaire, Richard le savait. Protégée par sa magie noire, la Pythie-Silence n'avait rien à craindre de l'acier.

En tout cas, elle en était persuadée.

Là encore, une erreur grossière…

Chapitre 85

Avant que la Pythie-Silence ait le temps de deviner ce qu'il mijotait, Richard fit voler sa lame devant le visage de son ennemie. Sans la blesser, surtout, ni même y penser, afin de ne pas activer ses protections magiques. S'il n'avait aucune intention de lui taillader la chair, ses défenses n'entreraient pas en action.

Avec une incroyable précision, il se contenta, utilisant la pointe de la lame, de couper les unes après les autres les fines lanières de cuir qui scellaient les lèvres de Jit. Pour réaliser cet exploit sans faire couler de sang, il fallait être un authentique maître de la lame.

La Pythie-Silence écarquilla les yeux.

En même temps, sa bouche s'ouvrit.

Sa mâchoire inférieure s'affaissa, comme si elle n'avait pas su la tenir fermée.

Alors, un cri jaillit de sa gorge – si puissant et si destructeur qu'il sembla déchiqueter la trame même du monde des vivants.

Un hurlement venu du royaume des morts.

Tandis que tous les récipients explosaient, les créatures de cauchemar se plaquèrent les mains sur les oreilles.

Comme charriés par un vent infernal, des fragments de verre, des morceaux de poteries et des débris végétaux volèrent dans les airs puis commencèrent à tourbillonner tout autour de la salle. Bientôt entraînées par ce cyclone, les créatures squelettiques, très rapidement démembrées, devinrent de simples composants de cette ronde macabre.

Le cri continua, accélérant la vitesse de rotation du vortex démoniaque.

Les mains plaquées sur les oreilles, les silhouettes brillantes hurlèrent de douleur et de peur. Mais pour elles, il était trop tard. Comme les monstres, elles furent entraînées dans le tourbillon mortel.

Du sang coulait des oreilles des prisonniers encore vivants, mais désormais à l'agonie.

Les créatures de cauchemar commencèrent à se désintégrer, comme si elles n'avaient jamais été que des figurines de sable, de poussière et de boue. Arrachés à leur torse, leurs membres bientôt réduits en poudre se mêlèrent à l'ignoble bouillie qui tournait à une vitesse folle sur toute la circonférence de la salle.

Des cris d'agonie vinrent se joindre au hurlement de Jit.

Les silhouettes brillantes se désunirent comme un nuage de fumée

dispersé par le vent.

Des éclairs déchirèrent le vortex de plus en plus puissant et destructeur. L'air lui-même sembla gronder comme le tonnerre.

Au centre du maelström, la tête renversée en arrière, Jit continuait à crier – ou, plutôt, à hurler à la mort.

Car elle se vidait de sa vie.

Son ignoble vie, toute faite de corruption, de haine, de perversité, de mépris de la beauté et d'adoration servile de la mort. Avec son cri, on eût dit qu'un immense et antique égout se vidait de toute sa pourriture et sa puanteur.

Ce hurlement était la mort incarnée, rien de moins.

La vérité s'échappait de l'âme morte de la Pythie-Silence, emportant avec elle son semblant de vie.

Confrontée à sa vraie nature, Jit comprenait enfin qu'elle était depuis toujours une créature morte et pourrissante. Le simple fait de vivre était incompatible avec une nature si radicalement morbide.

Avec elle, la mort ne se montra ni tendre ni respectueuse.

Tandis que sa putréfaction intérieure s'échappait à l'air libre, le visage de la Pythie-Silence commença à fondre. Ses veines explosèrent, ses muscles se déchirèrent de l'intérieur et sa peau éclata, révélant des os aussi pourris que tout le reste.

Et cette torture ajoutait de la puissance à son cri d'agonie.

Cette infection atteignit Richard, lui vrillant les nerfs et le forçant à hurler de souffrance. Le cri de la Pythie-Silence, impitoyable, mettait à la torture chaque fibre de son être.

La mort libérée de sa prison s'emparait de tout ce qu'elle trouvait sur son passage.

Juste avant de basculer dans l'inconscience, Richard comprit que les protections qu'il avait improvisées, pour ses oreilles et celles de Kahlan, n'étaient pas suffisantes face au raz-de-marée de haine et de malveillance qu'il avait déclenché.

Il n'avait pas été à la hauteur, et Kahlan allait en payer le prix.

Avant de perdre connaissance, il sentit rouler sur sa joue une larme dédiée à sa bien-aimée et à leur amour à tout jamais perdu.

Chapitre 86

— S'il survit, marmonna Cara, je l'étranglerai de mes mains.

Nicci sourit, mais l'idée que Richard puisse mourir lui glaça les sangs. C'était impensable ! Que serait le monde sans lui ?

Alors que des soldats à la mine sinistre l'étendaient près de Kahlan, à l'arrière du chariot, la magicienne posa une main sur la poitrine de son ami.

Richard et sa femme étaient enroulés dans des couvertures désormais poisseuses de sang. Mais le cœur du Sourcier battait, et sa poitrine se soulevait plus ou moins régulièrement. Kahlan aussi était vivante. Ils s'en étaient tirés tous les deux, et pour l'instant, rien d'autre ne comptait.

— Il survivra, assura Nicci. Oui, ils se remettront tous les deux.

Un miracle, considérant l'état de la salle où Nicci et ses compagnons avaient trouvé les deux jeunes gens. Les dégager de leur prison végétale avait été une des pires épreuves qu'ait endurées l'ancienne Maîtresse de la Mort.

— Et ça, c'est quoi ? demanda soudain Zedd.

Nicci prit la petite boule de tissu que lui tendait le vieil homme.

— Franchement, je n'en sais rien… Où avez-vous trouvé ça ?

— Dans son oreille… Et il a la même chose dans l'autre…

Le sorcier récupéra la deuxième boule et la montra à Nicci.

Celle-ci se pencha sur Kahlan, et retira de ses oreilles deux boules de tissu identiques mais un peu plus petites.

Refermant le poing dessus, la magicienne sourit.

— Que savez-vous des Pythies-Silence, Zedd ?

— J'ai dû en entendre parler dans ma jeunesse, mais ça ne m'a pas marqué… Richard a interrogé l'abbé Dreier à ce sujet, mais il ne nous a pas dit grand-chose. Pourquoi cette question ?

— Oui pourquoi ? grogna Cara, qui semblait d'humeur à tordre le cou d'à peu près n'importe qui.

Nicci désigna la pente qui conduisait au marécage. Sans Henrik, ils n'auraient jamais atteint la structure végétale à temps pour sauver Richard et Kahlan. Mais par bonheur, il les avait guidés.

Zedd avait recouru au feu de sorcier pour détruire cet endroit maudit, y compris la dépouille sanguinolente de la Pythie-Silence. Il ne restait plus que des cendres.

— On dit que le cri d'une Pythie-Silence, si elle pouvait ouvrir entièrement la bouche, serait celui du Gardien lui-même et

entraînerait dans le royaume des morts tous ceux qui l'entendent et la femme qui le pousse. Le hurlement d'une Pythie-Silence, c'est la mort, y compris pour elle. Voilà pourquoi leur mère leur coud les lèvres dès leur plus jeune âge.

— Et le père laisse faire une abomination pareille ? s'indigna Cara.

— Comme certaines araignées, expliqua Nicci, les Pythies-Silence séduisent un mâle, s'accouplent puis le tuent et le vident de son sang.

— Charmant…, souffla la Mord-Sith.

— Comment sais-tu tout ça ? demanda Zedd.

— Avez-vous oublié que j'étais une Sœur de l'Obscurité ? Quand on sert le Gardien, on apprend beaucoup de choses, sur la mort et ses serviteurs.

— Donc, récapitula Zedd, tu penses que Richard et Kahlan sont vivants parce qu'ils avaient les oreilles bouchées ?

Nicci se pencha et posa deux doigts sur le front de Kahlan.

— Voyez vous-même…

Zedd imita la magicienne.

— Que sentez-vous ?

Le vieil homme fronça les sourcils.

— Eh bien… Des ténèbres, dirait-on… Fichtre et foutre ! c'est ce que j'ai senti quand j'ai tenté de la soigner !

Nicci se réjouit que le sorcier ait les mêmes sensations qu'elle. Ça faciliterait ce qu'ils allaient devoir faire ensemble.

— C'est la marque de la mort qu'une Pythie-Silence porte en elle.

— La mort est en eux ? s'écria Cara. Ils sont condamnés ?

— Pas si on me laisse intervenir, dit Nicci. Mais ils n'ont pas été seulement touchés par la magie de la Pythie-Silence. Son cri aussi les a souillés.

— Vous pouvez les sauver, bien sûr…

Dans l'esprit de Cara, ce n'était pas une question, mais Nicci fit comme si elle n'avait pas saisi la nuance.

— J'en suis presque sûre, parce que la Pythie-Silence est morte. S'ils avaient encore un lien avec elle, ce serait plus délicat… Richard a dû couper les fines lanières qui scellaient les lèvres de Jit. Par bonheur, il a eu l'idée de boucher les oreilles de Kahlan et les siennes. Ça n'a pas bloqué entièrement le son – et la mort – mais les dégâts auraient été dix fois pires sans ça.

— Donc, ils sont infectés par la mort que la Pythie-Silence portait en elle ? demanda Zedd. Et c'est ça que j'ai senti ?

— J'ai peur que oui.

— Mais tu peux les sauver, bien sûr, dit le vieil homme sur le même ton que Cara.

— Je crois, oui… Pour une ancienne Sœur de l'Obscurité, ce

devrait être faisable. Mais pas ici. Il me faut un champ de protection.

— Le Jardin de la Vie ! s'écria Cara.

Nicci sourit puis fit un petit signe à Benjamin, qui donna un ordre au conducteur.

— C'est pour ça que je veux les ramener le plus vite possible, confirma la magicienne tandis que le chariot s'ébranlait. Avec Zedd, je pourrai les maintenir en vie pendant le voyage, mais pour les guérir nous devrons être dans le Jardin de la Vie. (Elle désigna Henrik, assis à côté du soldat qui conduisait le véhicule.) Il a été atteint, et il faudra s'occuper de lui, mais c'est moins grave, parce qu'il n'a pas entendu l'appel de la mort.

Sous un ciel si bas qu'on se serait cru au crépuscule, le détachement de cavalerie commandé par Benjamin prit position autour du chariot.

Peu réputée pour sa patience, surtout quand il était question de son seigneur, Cara ne cacha pas sa mauvaise humeur.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas les guérir maintenant ? Pourquoi attendre d'être dans le Jardin de la Vie ?

— Cara, ils ont été souillés par la mort. Pour faire ce qui s'impose, nous aurons besoin d'un champ de protection qui les isole. Pour les guérir, nous devons les débarrasser de l'empreinte de la mort. Si nous le faisions ici, le Gardien le sentirait, il viendrait et il les emporterait. Voilà pourquoi il faut attendre.

— Oui, c'est logique, concéda la Mord-Sith.

— L'ennui, marmonna Zedd, c'est que la machine à présages est aussi dans le Jardin de la Vie.

— Vous avez une meilleure idée ? lança Nicci.

— Je crains que non…

— De toute façon, c'est la machine qui les a sauvés. Vous vous rappelez son dernier message ? « Ta seule chance est de laisser la vérité s'échapper. » Regula a indiqué à Richard le moyen de détruire une Pythie-Silence. Je n'en avais pas la moindre idée… Heureusement, il a compris à temps !

— Tu crois que ça s'est passé comme ça ? demanda Zedd.

— Sinon, pourquoi aurions-nous trouvé des bouchons dans leurs oreilles ?

Le vieil homme eut l'ombre d'un sourire.

— Ce garçon comprend vite, quand il faut… Mais pourquoi la machine lui a-t-elle fait ce cadeau ?

— La réponse ne vous semble pas évidente ?

— Plaît-il ?

Alors qu'ils se plaçaient chacun d'un côté du chariot, Nicci coula un regard de côté au vieil homme.

— La machine a besoin de lui.

— Besoin de lui ?

— Oui, pour atteindre son objectif…

— Je me souviens… Quel que puisse être ce fichu objectif !

Nicci posa une main sur la poitrine de Richard et lui envoya un réconfortant petit filament de Magie Additive, lui faisant savoir qu'il n'était pas seul pour lutter contre le murmure de la mort qui retentissait en lui.

Zedd fit de même avec Kahlan.

Richard prit une inspiration plus profonde que les autres. Il avait capté le message. Même s'il ne pouvait pas répondre, au plus profond de lui-même il avait conscience que ses amis combattraient avec lui.

Nicci sentit un peu de sa tension disparaître. Après un voyage terrifiant, Richard et Kahlan étaient encore vivants, et pour l'instant ça suffisait. Sachant où il était allé, la magicienne n'aurait jamais cru revoir son ami vivant. Désormais, les deux époux étaient en sécurité. Et au palais, Zedd, Nathan et elle les guériraient totalement.

Avec la meilleure volonté du monde, Nicci n'aurait su trouver les mots pour exprimer son soulagement. Cela dit, elle était toujours furieuse contre Richard. Ne l'avait-elle pas mis en garde contre les Pythies-Silence ? Mais il avait fallu qu'il parte à l'aventure, bien entendu !

Aurait-il pu agir autrement et abandonner Kahlan ? Peut-être pas, mais à part Richard, quel homme s'aventurerait dans la tanière d'une Pythie-Silence pour sauver sa bien-aimée ?

Oui, quel homme ?

— Ils ne sont pas mignons, couchés côte à côte comme ça ? s'extasia Cara qui chevauchait à côté du chariot.

Sursautant, la Mord-Sith devint soudain aussi rouge que son uniforme de cuir.

— Si vous leur répétez ça un jour…, siffla-t-elle entre ses dents.

Pour la première fois depuis des jours, Nicci sourit de bon cœur.

— Je serai muette comme une tombe, promit-elle.

— C'est préférable pour vous…, grogna Cara. (Elle tendit le cou vers la tête de la colonne.) Général, ne pourrions-nous pas aller un peu plus vite ? Il faut les ramener au palais, et pas dans dix ans !

Benjamin tourna la tête, sourit à sa femme et se tapa du poing sur le cœur. Puis il talonna sa monture.

Terry Goodkind

Le Troisième Royaume

L'Épée de Vérité – livre treize

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Chapitre premier

— On devrait les manger maintenant, dit un homme d'une voix rauque, avant qu'ils meurent et prennent un mauvais goût.

Richard n'était que très vaguement conscient des murmures étouffés, autour de lui. Toujours sonné, il ne parvenait pas à identifier les gens qui parlaient, ni à vraiment comprendre ce qu'ils disaient. Mais leur ton de prédateurs suffisait à l'angoisser.

— Moi, je suis d'avis qu'on devrait les vendre, dit un autre type tout en serrant le nœud de la corde qui entravait les chevilles du Sourcier.

— Les vendre ? s'insurgea le premier homme. Regarde les couvertures qui les enveloppaient. Elles sont poisseuses de sang, comme le plancher du chariot. Ils mourront avant qu'on les ait vendus, et il faudra les jeter aux ordures. En plus, comment les porterions-nous tous les deux ? Les chevaux de leurs soldats et ceux de l'attelage se sont enfuis – il ne reste plus rien qui vaille un sou !

L'autre type soupira à pierre fendre.

— Dans ce cas, nous devrions manger le grand avant que de la concurrence se montre. La petite sera plus facile à porter… et à vendre.

— À moins qu'on la garde pour un prochain repas…

— Non, il faut la vendre ! Quand aurons-nous une autre chance de nous remplir les poches ?

Tandis que les deux hommes discutaillaient, Richard tenta de tendre un bras pour toucher Kahlan, allongée à ses côtés. Il ne réussit pas, car ses poignets aussi étaient entravés par une corde rugueuse. Nécessité faisant loi, il donna un petit coup de coude dans les côtes de sa compagne, qui ne réagit pas.

Ayant compris qu'il allait vite devoir faire quelque chose, Richard savait qu'il lui fallait d'abord recouvrer ses forces, puis sa lucidité, s'il voulait avoir la moindre chance. Hélas, il ne s'était jamais senti si faible. Brûlant de fièvre, il semblait souffrir d'un mal qui l'avait vidé de toute sa vitalité et qui plongeait son esprit dans un brouillard permanent.

Levant un peu la tête, il plissa les yeux malgré la chiche lumière, fit un effort pour mieux voir et reprendre ses repères, mais ne distingua quasiment rien. Quand sa tête heurta quelque chose, il

sursauta, puis comprit que Kahlan et lui étaient couverts d'une sorte de bâche. En regardant sous l'extrémité la plus éloignée de sa tête de ce linceul, il aperçut deux silhouettes qui se tenaient debout devant le berceau du chariot, à ses pieds. Un des types souleva la bâche du côté de Kahlan afin de permettre à l'autre de lui ligoter également les chevilles, comme il venait de le faire pour Richard.

La bâche étant soulevée, le Sourcier put constater qu'il faisait nuit. La lune était pleine, mais dans un ciel chargé, sa lumière restait très pâle. Une brise légère faisait onduler les branches des épicéas qui se dressaient dans le dos des deux hommes, formant une sorte de barrière végétale.

Quand Richard lui titilla un peu plus fort les côtes, Kahlan ne réagit pas plus que la première fois. Comme lui, elle avait les mains liées et reposant au niveau de la taille. Inquiet pour sa femme, il était sorti du néant sans trop savoir comment. Au moins, elle respirait encore, bien que très lentement – et sans jamais inspirer à fond.

Alors qu'il reprenait ses esprits, Richard s'avisa que la fièvre n'était pas son seul problème. Son corps entier souffrait d'une multitude de petites plaies, dont certaines saignaient encore. Ses vêtements imbibés de sang, Kahlan aussi était couverte de coupures.

Mais ce n'étaient pas seulement son état et celui de Kahlan qui inquiétaient le Sourcier. Dans l'air moite qui pénétrait sous la bâche, il captait l'odeur du sang, et elle montait de derrière les deux hommes. Des gens étaient venus les secourir, Kahlan et lui. Des alliés et des amis… Soudain, l'angoisse se fit plus forte que la volonté de recouvrer ses forces.

En se concentrant, il sentit dans son corps les effets secondaires d'une guérison et reconnut l'empreinte de la femme qui s'était occupée de lui. Mais puisqu'il souffrait encore de ses blessures, ça signifiait que le processus n'était pas allé jusqu'à son terme.

Pourquoi cette interruption ?

Du côté de Kahlan, il entendit un bruit. On traînait quelque chose sur le plancher du chariot.

— Regarde ça ! lança le type à la voix rauque.

Pour la première fois, tandis que l'homme brandissait sa trouvaille, Richard put voir la taille impressionnante de ses bras.

— Comment ont-ils pu rater ça ? fit l'autre type avant d'émettre un long sifflement. D'ailleurs, comment ont-ils aussi pu rater ces deux-là ?

— À voir le carnage, dit le colosse aux bras d'acier, ce devait être les Shun-tuk.

L'autre homme baissa le ton :

— Les Shun-tuk, tu en es sûr ?

— D'après ce que je sais de leurs méthodes, je parie que c'étaient eux.

— Que ficheraient-ils dans ce coin ?

— La même chose que nous : chasser des gens qui ont une âme.

— Si loin de chez eux ? C'est peu probable…

— Maintenant qu'il y a une brèche dans la haute muraille, tu vois un meilleur endroit où chasser des âmes ? Pour ces proies-là, les Shun-tuk iraient n'importe où. Comme nous. (Le colosse brandit le poing.) Nous sommes sortis de chez nous pour chasser sur ces nouveaux territoires, pas vrai ? Eh bien, les Shun-tuk ont fait de même.

— Mais leur domaine est très étendu… Tu crois qu'ils s'en éloigneraient autant ?

— Leur domaine est vaste, c'est vrai, et ils sont puissants, mais il leur manque ce qu'ils désirent le plus. Depuis qu'on peut traverser la haute muraille, ils sont en mesure de chasser leurs proies préférées, comme nous et comme tous les autres.

— Peut-être, mais ils sont quand même très loin de chez eux. Tu les crois capables de s'aventurer si loin de leur terre natale ?

— Je n'ai jamais rencontré un seul Shun-tuk, et j'espère bien continuer comme ça…

Le colosse sonda la crête des arbres tout en passant une main dans ses cheveux poisseux de sueur.

— Mais j'ai entendu dire qu'ils chassent les autres Demi-Hommes, histoire de s'entraîner quand ils n'ont pas d'âmes à traquer. Et ce carnage leur ressemble bien… En général, ils attaquent la nuit. Quand leurs proies sont en terrain découvert, comme ici, ils frappent à la vitesse de l'éclair et savent tirer profit de l'avantage du nombre. Avant qu'on ait eu le temps de les voir venir, et moins encore de réagir, c'est terminé. En principe, ils mangent sur place quelques-uns des vaincus, mais ils emportent avec eux le plus gros du festin.

— Et ces deux-là ? Pourquoi les ont-ils laissés ?

— Une erreur… Pressés de dévorer certains de leurs prisonniers avant d'emmener les autres, ils n'auront pas vu les deux blessés, sous la bâche.

Le compagnon du colosse, plus petit et moins musclé, se pencha pour ramasser un éclat de bois.

— Il paraît que les Shun-tuk reviennent souvent sur les lieux d'une attaque pour voir s'ils n'ont oublié personne.

— C'est vrai…

— Dans ce cas, nous ne devrions pas traîner ici. Quand la soif de sang les prend, ils dévorent n'importe qui, tu le sais.

Richard sentit des mains puissantes se refermer sur une de ses chevilles.

— Je croyais que tu voulais manger le grand avant qu'il meure et que son âme l'ait quitté.

Le petit type saisit l'autre cheville du Sourcier.

— Il vaut peut-être mieux le conduire d'abord en lieu sûr. Quelque part où les Shun-tuk ne risqueront pas de nous tomber dessus. Une fois un festin commencé, je déteste qu'on m'interrompe. Nous tirerons un bon prix de la petite… Il y a des gens capables de payer une fortune pour une proie dotée d'une âme. Même les Shun-tuk seraient prêts à négocier.

— Ton idée est risquée… (Le colosse réfléchit quelques instants.) Mais tu as raison : les Shun-tuk nous couvrirons d'or, pour celle-là. Mais le grand est à moi, compris ?

— Il y en a assez pour deux…

Le colosse grogna, comme s'il s'abandonnait déjà à une faim dévorante.

— Avec une seule âme…

— Qui appartiendra à celui qui la mangera.

— Bon, assez parlé… J'ai hâte de me régaler…

Tandis qu'on le tirait hors du chariot, Richard s'efforçait toujours de recouvrer ses esprits afin de comprendre ce qu'il venait d'entendre. Il se souvenait très bien des avertissements qu'on lui avait adressés au sujet des Terres Noires. Et il était assez lucide pour savoir que sa vie, en cet instant, dépendait de son aptitude à ne pas montrer aux deux hommes qu'il était revenu à lui.

Tiré par les chevilles hors du chariot, il tomba lourdement sur le sol. Même s'il tenta de rentrer la tête dans les épaules, ses poignets liés l'empêchèrent d'utiliser ses bras pour amortir le choc de sa tête contre la terre dure comme le roc. La douleur, fulgurante, fut suivie par un étourdissement.

S'il cédait et sombrait dans le néant, tout serait fini.

Richard se concentra sur son environnement, en quête d'une voie d'évasion – un moyen de rester conscient. D'après ce qu'il vit à la chiche lueur de la lune, le chariot était perdu au milieu d'un paysage désolé. Et il n'y avait pas un cheval en vue.

Pas âme qui vive non plus… En revanche, des ossements… Et pas blanchis par le temps. Non, encore rouges de sang et couverts de lambeaux de chair. À certains endroits, on distinguait encore des marques de morsures…

Des os humains… Gisant parmi des uniformes déchiquetés… La tenue des hommes de la Première Phalange, ses gardes du corps. Certains d'entre eux, au moins, avaient donné leur vie pour défendre leur seigneur et sa femme.

Comme s'il répugnait à abandonner sa proie, le petit pillard n'avait pas lâché la cheville du Sourcier. Un peu à l'écart, le colosse contemplait l'objet qu'il avait récupéré dans le chariot.

Richard vit qu'il s'agissait de son épée.

De sa main libre, le colosse tira à demi Kahlan de sous la bâche. Les jambes de la jeune femme se plièrent et pendirent mollement dans le vide.

Alors que le grand type regardait distraitement Kahlan, Richard s'assit puis plongea avec l'intention de s'emparer de son épée. Sans efforts, le colosse écarta l'arme avant qu'il ait eu le temps de refermer les doigts sur la poignée. Les mains et les pieds entravés, Richard n'avait pas pu être assez rapide.

Les deux hommes reculèrent. Désormais, ils savaient que leur proie était consciente. Sans rien gagner en retour, Richard venait de perdre son seul avantage.

Voyant qu'il était éveillé, les deux types décidèrent de ne plus perdre de temps. Dévoilant leurs dents, tels des loups affamés, ils se jetèrent sur Richard, attaquant comme des bêtes sauvages ivres de sang.

Une lueur sauvage dans les yeux, le plus petit déchira la chemise du Sourcier. Rugissant comme un fauve, le colosse s'en prit tout de suite à sa gorge.

D'instinct, Richard plia un genou, détournant l'assaut à la dernière seconde. Mais en se tournant pour protéger sa gorge, il exposa son épaule.

Quand des dents s'enfoncèrent dans son avant-bras, il hurla de douleur. S'il n'agissait pas vite…

Une seule idée lui vint : son don. S'immergeant au plus profond de lui-même, il se mit en quête du pouvoir qu'il avait reçu le jour de sa naissance.

Rien ne se produisit.

Alors qu'il était furieux, désespéré et fou d'angoisse pour Kahlan, toutes les conditions semblaient réunies pour que son don réponde à son appel. Par le passé, dans des situations semblables, le pouvoir ne l'avait jamais abandonné. Sa magie aurait dû se déchaîner.

Mais elle semblait l'avoir abandonné.

Pieds et poings liés, privé de son don, il n'avait aucun moyen de lutter contre les deux hommes.

Chapitre 2

Fou de rage d'être incapable d'invoquer son don pour se sauver et secourir Kahlan, Richard ne fit pourtant pas l'erreur de s'appesantir sur la question. Dans un cas pareil, s'il voulait avoir une chance, il devait s'appuyer sur deux choses qui ne lui feraient pas défaut : son instinct et son expérience.

Afin d'empêcher ses deux adversaires de l'immobiliser, il se mit à bouger frénétiquement. Plaqué au sol, entravé et gêné par le poids des tueurs, il n'avait certes pas l'avantage, mais il n'était pourtant pas question de renoncer.

Les yeux fous, le colosse et son petit compagnon tentèrent de lui saisir les membres. En même temps, ils essayèrent de le mordre. Dans sa jeunesse, le Sourcier avait entendu des histoires de gens attaqués par des ours. La puissance et la férocité de ses bourreaux lui rappelèrent la sensation d'impuissance qui ressortait immanquablement de ces récits. Mais dans son cas, il y avait une dimension en plus : l'ignoble malveillance dont peuvent parfois faire montre des êtres humains.

Chaque fois que les dents des tueurs semblaient devoir se refermer sur sa chair, il réussissait à se dégager en se tortillant ou à flanquer un coup de coude forçant les prédateurs à reculer. Pourquoi ne le poignardaient-ils pas histoire d'en finir ? Ils portaient des couteaux à la ceinture, et en plus, ils disposaient de son épée.

À croire qu'ils savaient ce qu'ils voulaient faire, mais manquaient d'expérience pour être vraiment efficaces. Malgré tout, leurs tentatives infructueuses laissaient sur le corps de Richard des plaies atrocement douloureuses. Alors que l'épuisement le gagnait, la perte de sang n'arrangeant rien, le Sourcier comprit que la fin ne tarderait plus.

Bizarrement, entre deux morsures, les tueurs s'interrompaient pour laper son sang comme s'ils étaient morts de soif et ne voulaient pas en laisser perdre une goutte. Ces ruptures de rythme dans l'attaque laissaient à Richard le temps de reprendre son souffle.

Furieux de ne pas pouvoir le maîtriser, le colosse lui plaqua un avant-bras sur la gorge et fit pression dessus de tout son poids. Luttant pour se dégager, Richard tenta d'aspirer quand même un peu d'air. Avoir deux prédateurs sur lui qui tentaient de le déchiqueter avait quelque chose de terrifiant, à la manière de certains cauchemars. Mais là, il ne se réveillerait pas.

L'avant-bras du colosse glissa soudain sur le sang qui maculait la gorge de Richard. Déséquilibré, le tueur dut poser son autre main sur le sol pour ne pas tomber. Ses forces décuplées par la fureur et le désespoir, Richard dégagea de sous le torse de son adversaire ses bras eux aussi poisseux de sang et les lui enroula autour de la tête.

D'un coup de coude, il fit glisser la main du type qui s'appuyait sur le sol. Privé d'appui, le colosse bascula en arrière. Arquant le dos, Richard plia les genoux pour stopper la chute de son adversaire. Enfin dans une position qui lui fournissait un effet de levier, il plaqua ses poignets liés sur la nuque du colosse. Tirant de toutes ses forces, il utilisa la corde qui lui emprisonnait les mains comme une sorte de garrot.

Surpris, le colosse n'eut pas le temps de prendre une inspiration. Et quand il essaya, c'était trop tard. Griffant les bras de Richard, il tenta de le forcer à lâcher prise, mais ses ongles glissèrent sur le sang, lui interdisant de se libérer. Comprenant qu'il ne briserait pas l'étreinte du Sourcier, il tenta de lui griffer le visage ou de lui arracher les yeux, mais cette cible-là était hors de sa portée et ses doigts zébrèrent l'air.

L'autre type essaya de secourir son compagnon. Glissant aussi sur le sang, il ne parvint pas à desserrer la prise mortelle de Richard.

Furieux, il martela de coups de poing les bras du Sourcier. Dans sa rage de vivre – et de tuer – celui-ci ne sentit même pas la douleur.

Voyant qu'il n'arriverait à rien, le petit tueur changea de tactique. Après avoir crié à son complice de ne pas abandonner, il frappa Richard au visage, toujours pour le forcer à lâcher prise.

Les coups ne touchèrent pas leur cible, ou pas assez directement, car le corps du colosse leur faisait obstacle. Plusieurs fois, le poing du petit tueur glissa simplement sur la joue de Richard.

De toute façon, rien ne l'aurait forcé à lâcher prise. Car ce serait revenu à signer son arrêt de mort.

Battant des bras, le colosse continuait à lutter malgré le manque d'air. Avec les talons, il frappa frénétiquement, visant les tibias de son bourreau. Afin de le priver de ses cibles, Richard plia davantage les genoux, plaquant ses mollets contre ses cuisses. La plupart des coups percutèrent le sol, les autres n'étant pas assez directs pour avoir un effet déterminant.

Du coin de l'œil, Richard vit que l'autre type brandissait à présent un couteau. Pour se protéger, il fit basculer sur lui le colosse, le transformant en bouclier humain.

Une manœuvre suffisante ? Il n'aurait su le dire, mais c'était sa seule option.

Un bruit d'os qui se brise retentit soudain. Vacillant, le type au couteau tenta de se retourner, mais il y eut un deuxième bruit sourd.

Puis un troisième, après lequel jaillit du sang.

Lâchant son couteau, le petit tueur s'écroula sur le dos du colosse. Sans savoir exactement ce qui venait d'arriver, Richard ne lâcha pas prise. Débarrassé des interventions du second type, il put se concentrer sur le colosse, dont les mouvements ralentissaient déjà, comme si le manque d'air – et de sang dans son cerveau – était sur le point d'avoir raison de lui.

Richard cria de rage pour tendre encore un peu plus ses muscles douloureux. Son adversaire faiblissant de plus en plus, il en profita pour affermir sa prise d'étranglement. Puis il tordit violemment le cou du colosse. Sentant qu'il avait atteint le point de résistance maximale, il revint très légèrement en arrière pour prendre de l'élan et imprima une nouvelle torsion.

Définitive, cette fois. La nuque brisée, le colosse devint aussitôt inerte.

Fou de rage, Richard continua pourtant à l'étrangler jusqu'à ce qu'une main se pose très doucement sur son biceps gonflé au maximum.

— C'est fini… Il est mort. Tous les deux sont morts…

Une voix de femme que Richard ne reconnut pas.

— Vous ne risquez plus rien… Lâchez-le…

Encore haletant, le Sourcier leva les yeux et découvrit que plusieurs personnes l'entouraient. Pas des soldats… Plutôt des paysans, à en juger par leurs modestes tenues. Deux hommes et deux femmes, penchés sur lui, le regardaient intensément. À l'arrière-plan d'autres hommes suivaient la scène du regard. Des paysans aussi, apparemment…

Chapitre 3

Richard relâcha lentement sa pression sur le cou du cadavre. Alors que le peu d'air que contenaient les poumons du colosse s'échappait avec un sifflement, sa tête tomba sur un côté.

Un des hommes debout près de Richard se pencha, saisit les bras du petit tueur et l'écarta du dos de son complice. Même mort, le sale type affichait un rictus malveillant.

Un côté de la tête ensanglanté, le petit prédateur avait le crâne éclaté comme une noix. Sans doute après avoir été défoncé par la pierre pointue que l'autre homme campé près du Sourcier tenait encore à la main.

Alors que le cadavre du colosse glissait lentement sur le côté, la femme qui avait posé une main sur le bras de Richard poussa la dépouille du pied afin d'accélérer le mouvement. Être débarrassé de ce poids fut plus qu'un soulagement pour Richard.

Ramassant le couteau du petit tueur, la femme se pencha et trancha la corde qui entravait les poignets de Richard. Tandis qu'il finissait de se débarrasser de ses liens, puis massait sa chair endolorie, sa bienfaitrice lui libéra les chevilles.

— Merci, dit Richard. Vous m'avez sauvé la vie.

— Pour le moment, souffla un des hommes, à l'arrière-plan.

— Avec l'espoir que vous nous retourniez la faveur, dit un autre inconnu.

Richard ne comprit pas ce qu'il voulait dire, mais pour l'instant, c'était le cadet de ses soucis.

D'un geste nerveux, la femme au couteau intima le silence à ses compagnons, puis elle se concentra de nouveau sur Richard.

À la lumière toujours aussi pâle de la lune, il vit que la femme, à l'évidence d'âge moyen, arborait quelques fines rides qui ajoutaient plutôt à son charme. Dans la pénombre, impossible de déterminer la couleur de ses yeux, mais en tout cas, ils brillaient de détermination. Une force de volonté qui se lisait aussi sur le reste de son visage.

— C'est vous qui avez tué Jit, la Pythie-Silence ?

Surpris par la question, Richard sonda les visages qui l'entouraient avant de répondre :

— Comment savez-vous ça ?

De sa main libre, la femme écarta de ses yeux une longue mèche de cheveux.

— Le garçon, Henrik, nous a rejoints il y a peu de temps… Il était

son prisonnier, nous a-t-il dit, et Jit voulait le tuer comme tant d'autres avant lui. Mais deux personnes l'en ont empêchée, a-t-il ajouté, éliminant du même coup la Pythie-Silence. Ses sauveurs, en danger, avaient besoin d'aide, a-t-il conclu.

— Y avait-il quelqu'un avec lui ?

— Non, il était seul.

Même si Richard avait tué la Pythie-Silence, Kahlan et lui n'étaient pas sortis indemnes de l'aventure. Par bonheur, leurs amis étaient venus avec une petite armée afin de les tirer de là et de les ramener au palais. À présent, tous ces amis avaient disparu. Et aucun d'eux, Richard le savait, n'aurait abandonné ainsi le Sourcier et la Mère Inquisitrice.

— C'est Henrik qui a indiqué à mes amis où me trouver… Ils auraient dû être avec lui.

— Désolé, mais il était seul. Oui, seul et terrifié…

— Vous a-t-il dit ce qui est arrivé ici ? Sait-il où sont les gens qui nous accompagnaient ?

— À bout de souffle, pressé de trouver de l'aide, il a refusé de perdre du temps en explications. Nous sommes venus le plus vite possible, comme il le souhaitait.

Maintenant qu'il était libre, le combat terminé, Richard sentait la douleur peser sur lui comme une chape de plomb. Une chape qui l'écrasait…

— Il n'a rien dit d'autre ? C'est très important.

La femme regarda autour d'elle puis secoua la tête.

— Il a dit qu'on vous avait attaqué, et qu'il vous fallait de l'aide. Alors, nous n'avons pas perdu de temps. Henrik est à l'abri dans notre village. Quand nous y serons, vous pourrez l'interroger. Pour l'instant, nous ne devons pas traîner ici en pleine nuit. (La femme tendit la main vers sa compagne debout derrière elle.) Donne-moi ton foulard !

L'autre inconnue obéit sans discuter.

Se penchant sur Richard, la première femme lui banda le bras, fit un nœud, glissa le couteau à l'intérieur et le fit tourner afin de bien serrer le garrot. Souffrant le martyre, Richard serra les dents.

Le cœur battant la chamade, il était mort d'inquiétude pour ses amis. Il fallait qu'il parle à Henrik, pour en apprendre davantage. Mais avant ça, il devait s'occuper de Kahlan.

— Nous devrions être partis depuis longtemps, dit un des hommes à l'arrière-plan.

— J'ai presque fini, répondit la femme. Il faut que ces plaies soient nettoyées, recousues et couvertes de cataplasmes, sinon, elles ne tarderont pas à s'infecter. Surtout les morsures…

Richard désigna le chariot.

— Aidez ma femme, je vous en prie ! Je crois qu'elle est plus grièvement blessée que moi.

Sur un geste de la femme, deux hommes se précipitèrent vers le chariot.

— C'est la Mère Inquisitrice ? demanda l'un d'eux dès qu'il eut vu Kahlan.

— Oui, répondit Richard, soudain méfiant.

— Je crains que nous ne puissions rien faire ici, dit l'homme.

Avisant l'épée, son compagnon se pencha et la ramassa. Son regard glissa sur le riche fourreau orné d'or et d'argent, mais s'arrêta sur la poignée où figurait le mot « Vérité ».

— Dans ce cas, vous devez être le seigneur Rahl.

— C'est ça, oui…

— Eh bien, il n'y a plus de doute. Vous êtes les gens que nous cherchions. Henrik nous avait donné vos identités…

Apprenant que c'était Henrik qui avait parlé de Kahlan et de lui aux inconnus, Richard se sentit un peu rassuré.

— Assez bavardé…, dit soudain la femme qui soignait le Sourcier. Seigneur, nous sommes ravis d'être arrivés à temps. Je me nomme Ester. À présent, seigneur Rahl, nous devons vous conduire en sécurité, votre femme et vous.

— Richard suffira, mon amie…

— Très bien, seigneur Rahl, répondit distraitement la femme, comme si elle n'écoutait déjà plus.

Elle appuya sur quelques blessures, histoire d'évaluer leur profondeur, puis se tourna vers les hommes massés derrière elle.

— Vous allez devoir l'aider. Il est en piteux état, et il nous faut filer d'ici avant que les responsables de ce carnage reviennent.

Soulagés que la femme se soit finalement décidée à lever le camp, plusieurs hommes accoururent afin d'aider Richard à se redresser. Dès que ce fut fait, il insista pour aller voir Kahlan. Alors qu'il titubait en direction du chariot, ses sauveteurs le soutinrent de leur mieux.

Toujours inconsciente, Kahlan respirait encore. Fou d'angoisse, Richard l'examina, écartant un peu les vêtements imbibés de sang. Le souvenir de ce que la Pythie-Silence avait infligé à son épouse réveilla sa colère.

Jit avait bu le sang de Kahlan !

Richard glissa une main dans la longue déchirure, sur le chemisier de sa femme. Afin de la faire saigner, les familiers de la Pythie-Silence lui avaient ouvert l'abdomen. Ensuite, ils avaient collecté son sang. La blessure, très profonde, avait de quoi inquiéter. Mais qu'en était-il de l'hémorragie ? À sa grande surprise, Richard sentit sous ses doigts une longue boursouflure – quelqu'un avait presque complètement guéri la

blessure.

Lui aussi, se souvint-il, avait été soigné ainsi. Zedd ou Nicci avait dû s'occuper de la plaie la plus grave de Kahlan. Mais comme pour lui, il avait dû être impossible d'achever le processus. Sa chair gardant l'empreinte de Nicci, il supposa que son grand-père, le Premier Sorcier, s'était chargé de sa femme.

Une initiative dont son petit-fils lui était reconnaissant. Mais le vieil homme n'avait pas pu s'occuper de toutes les blessures. Kahlan saignait encore, et elle devait également avoir des lésions internes, sinon, elle n'aurait pas été inconsciente.

— Avez-vous quelqu'un qui puisse l'aider ? Une personne qui possède le don ?

Ester hésita.

— Oui, nous avons quelqu'un, finit-elle par répondre.

Derrière Ester, un des hommes lui posa une main sur l'épaule, la tira en arrière puis lui chuchota à l'oreille :

— Tu crois que c'est avisé ?

Ester se retourna et foudroya le type du regard.

— Quel choix avons-nous ? La laisser mourir ?

L'homme soupira.

— Mais il faut nous presser. Si cette femme meurt, notre guérisseuse ne pourra plus rien pour elle.

— Sans compter, fit un autre homme, que nous ne devons pas traîner dehors en pleine nuit.

Inquiets, d'autres inconnus sondèrent la pénombre. À l'évidence, ces gens crevaient de peur dès qu'ils étaient dehors après le coucher du soleil. Mais vouloir se calfeutrer chez soi pendant la nuit était un réflexe assez courant. Dans des régions isolées comme celle-ci, les superstitions avaient la partie belle, et la peur du noir était la plus universelle de toutes.

Cela posé, ces gens avaient de véritables raisons de s'inquiéter. Le Sourcier était bien placé pour le dire.

Sous son regard attentif, plusieurs hommes soulevèrent Kahlan puis la déposèrent sur l'épaule du plus costaud d'entre eux. Richard aurait voulu porter lui-même sa femme, mais il risquait d'avoir déjà assez de mal à se « porter » lui-même. Sans grand enthousiasme, il laissa donc deux hommes lui glisser une épaule sous le bras.

À la pâle lueur de la lune et des lanternes brandies par certains de ses sauveteurs, le Sourcier se retourna vers le chariot. Pour la première fois, il vit les innombrables corps qui jonchaient le sol. Pas des membres de la Première Phalange… Non, des hommes et des femmes à la peau enduite d'une substance blanche, à demi nus, et au corps déchiqueté. De toute évidence, les gardes du corps de Richard

avaient chèrement vendu leur vie. Et dans un tel charnier, pas étonnant que l'odeur du sang et d'autres fluides moins nobles sature l'air.

Tout à côté du chariot, un des attaquants gisait sur le dos. Les yeux ronds, il fixait le ciel sans le voir.

Et ses dents étaient taillées en pointe !

Zedd et Nicci étaient venus avec des soldats d'élite afin de ramener sans encombre au Palais du Peuple le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice. Et pour rien au monde ils ne les auraient abandonnés. Plissant les yeux, Richard observa les éléments d'uniforme, les galons et les armes qui jonchaient le sol, à côté des os rongés. Des pièces d'équipement appartenant à la Première Phalange… Mais rien qui aurait pu être à Zedd, à Nicci ou à Cara.

La Mord-Sith était la garde du corps personnelle de Richard et Kahlan. Pour laisser en arrière son seigneur, il aurait fallu qu'elle meure. Et même ainsi, elle se serait arrangée pour revenir du royaume des morts afin de le protéger.

Mais les ossements des gens qu'il aimait tant pouvaient être hors de son champ de vision, par exemple quelque part au milieu des arbres. L'idée d'avoir perdu ses plus proches amis serra le cœur de Richard.

— On se dépêche ! lança Ester. (Elle flanqua une claque dans le dos d'un des hommes qui soutenaient Richard.) Il saigne toujours. Le temps presse.

Les compagnons d'Ester parurent ravis de s'éloigner d'un spectacle si terrifiant.

Richard se laissa entraîner jusqu'à un étroit sentier qui serpentait entre les arbres.

Chapitre 4

Tout le long d'une marche presque forcée dans la forêt – la frondaison si dense que les rayons de lune n'atteignaient pas le sol – les compagnons du Sourcier sondèrent en permanence les ténèbres. Richard tenta d'en faire autant, mais il ne distingua rien au-delà du très petit cercle de lumière des lanternes. Impossible de dire si des ennemis se tapissaient sur l'un ou l'autre de leurs flancs – voire sur les deux. Ni de savoir si les brutes qui avaient massacré ses amis suivaient désormais Richard.

Attentif à chaque son, il sentait son cœur s'accélérer dès qu'un souffle d'air faisait onduler un buisson.

À première vue, ses compagnons ne portaient en guise d'arme qu'un couteau qui semblait surtout servir d'outil. Pour abattre l'un des adversaires de Richard, un des hommes avait utilisé une pierre… Si les « sauvages » attaquaient, au beau milieu de la piste, devoir se défendre avec des pierres n'incitait guère à l'optimisme.

Richard se réjouit de sentir de nouveau le poids du baudrier sur son épaule. De temps en temps, il posait la main sur le pommeau de son épée, qui lui battait le flanc. Hélas, il n'était pas en état de se battre, et il le savait. Cela dit, le seul fait de toucher l'arme de légende lui transmettait un peu de la fureur qu'elle lui communiquait lorsqu'il la brandissait. Une rage qui décuplait ses forces et magnifiait sa magie. Savoir que tant de puissance était à sa disposition avait quelque chose de rassurant.

La colonne disposant de lanternes, Richard sonda les ténèbres en quête d'yeux brillants – un élément qui aurait révélé la présence d'animaux sur les flancs de la piste. En procédant ainsi, il repéra quelques crapauds, un raton laveur et plusieurs oiseaux de nuit, mais rien de plus. Au moins, aucun prédateur ne guettait les voyageurs nocturnes.

Sauf si des créatures plus grosses se tapissaient dans les épaisses broussailles ou derrière les troncs d'arbre, afin de ne pas se trahir.

Et bien entendu, si les prédateurs étaient des humains, leurs yeux ne brilleraient pas…

Ne pouvant rien distinguer de concluant, Richard se fia à son ouïe et à son odorat. Mais il ne capta rien de particulier, à part les sons normaux de la nuit – le bourdonnement des insectes ou le cri occasionnel d'un hibou – et le parfum des fougères, des sapins baumiers et des aiguilles de pin.

Dans les montagnes environnantes, des coyotes hurlaient à la mort, se répondant les uns aux autres…

Pendant le trajet, personne ne parla. Avançant vite mais presque sans bruit, ces hommes et ces femmes faisaient montre d'une habileté dont seuls les vrais forestiers étaient capables. Même le costaud qui marchait devant Richard, Kahlan sur une épaule, parvenait à ne pas faire craquer une seule brindille.

Avec tous les cadavres à demi nus qu'il avait vus près du chariot, sans parler de l'épisode des deux tueurs cannibales, Richard comprenait aisément que ses compagnons se montrent si nerveux et si prudents. Le type qu'il avait étranglé et son complice n'avaient aucun rapport avec les autres dépouilles d'agresseurs. Logiquement, il devait donc s'agir de cadavres de Shun-tuk…

Contrairement aux gens qu'il avait connus dans sa jeunesse, Ester et ses compagnons ne cédaient pas seulement à d'ancestrales superstitions. Car ils avaient bel et bien des raisons de trembler…

Richard appréciait qu'on ne prenne pas le danger à la légère. En général, les gens les plus exposés étaient ceux qui pratiquaient la politique de l'autruche, s'enfonçant la tête dans le sable pour ne pas voir la réalité en face. En vivant dans le déni, on ne pouvait jamais être prêt à affronter l'adversité. L'inquiétude étant souvent garante d'une longue et paisible vie, le Sourcier se gardait bien de la mépriser. Mais pour être si mal armés, Ester et les autres ne devaient pas se montrer si prudents que ça, tout bien réfléchi.

À moins que ce qui les menaçait soit très nouveau pour eux.

Quand la colonne sortit du bois pour débouler à l'air libre, des volutes de brume frôlèrent le visage du Sourcier. Dans le lointain, tout au bout d'un terrain très légèrement vallonné, se dressait une muraille de roche. Environ à mi-distance du sommet, des lumières scintillaient à l'entrée d'étroits tunnels qui semblaient s'enfoncer dans la pierre. La lueur de bougies et de lanternes, sans doute…

Avançant vers la muraille, la piste traversait de grands champs, certains plantés de céréales et d'autres de divers légumes. Une fois engagés dans ces champs, les sauveteurs de Richard semblèrent enfin assez détendus pour se mettre à murmurer entre eux.

À l'approche de la muraille, le petit groupe passa devant des enclos qui contenaient des moutons ou des cochons plutôt faméliques. Massées dans le coin d'un de ces enclos, quelques vaches laitières regardèrent passer la colonne. Installés au milieu de rochers qui semblaient être tombés du flanc de la montagne, des poulaillers complétaient le tableau. De-ci de-là, des hommes finissaient de s'occuper des animaux. L'un d'eux circulait entre les moutons comme s'il les inspectait, leur tapant sur la croupe pour qu'ils s'écartent et le

laissent passer.

— Henry, qu'est-ce que ça signifie ? demanda Ester. Que font tes gars ici, si tard dans la nuit ?

Henry ne put s'empêcher de fixer un instant l'étranger soutenu par deux hommes, puis l'inconnue aux longs cheveux noirs portée par un troisième. D'un geste circulaire, il engloba les enclos.

— Les animaux sont nerveux…

Richard regarda autour de lui, la paume de sa main posée sur la poignée rassurante de son épée. Malgré tous ses efforts, il ne vit rien qui sortît de l'ordinaire.

— Vous feriez mieux de laisser vos bêtes et de rentrer chez vous, dit-il à Henry.

Soulevant son bonnet pour lisser ses cheveux blancs clairsemés, le paysan marmonna :

— Et qui êtes-vous pour me dire ce que je dois faire ?

Richard rendit son regard au type et haussa les épaules. Sentant soudain que ses jambes se dérobaient, il posa son bras gauche sur l'épaule d'un des braves gars qui le soutenaient.

— Seulement un homme qui s'inquiète quand les animaux sont nerveux… Et qui a vu pas mal d'horreurs cette nuit.

— Il dit la vérité, fit Ester avant de se remettre en chemin vers la muraille rocheuse. Tu devrais monter à l'abri avec nous.

Henry remit son bonnet et jeta un coup d'œil méfiant au bois d'où venaient de sortir Richard et les autres. De loin, les imposants épicéas ressemblaient à des sentinelles qui barraient le chemin aux rayons de lune.

— Je rassemble mes hommes, soupira Henry, et nous vous emboîterons le pas.

Chapitre 5

Toujours soutenu par les deux hommes, Richard suivit Ester, qui marchait sur les talons du colosse lesté de Kahlan. À la tête du petit groupe, un des porteurs de lanterne se retournait très souvent pour voir si tout le monde suivait.

Ses cheveux poisseux de sang, les bras pendants, Kahlan ne bougeait toujours pas. À la lueur de la lune, Richard voyait clairement les blessures provoquées par les épines de la haie dans laquelle la Pythie-Silence l'avait emprisonnée. Du sang coulant de ses plaies et d'autres coupures gouttaient parfois du bout des doigts de la jeune femme.

Richard portait le même genre de coupures, mais en moins grand nombre. Les épines avaient dû être enduites d'un produit spécial, afin d'empêcher le sang de coaguler, car ses propres plaies continuaient à saigner. Par bonheur, il avait réussi à tuer la Pythie-Silence avant qu'elle ait totalement vidé Kahlan de son sang. Grièvement blessée, sa femme avait néanmoins survécu…

Pendant le trajet vers le village, Richard avait plusieurs fois eu envie de s'arrêter pour guérir lui-même son épouse. Mais il n'était pas en état de faire ça. Pour utiliser la magie thérapeutique, il fallait avoir en réserve des forces dont il ne disposait pas. Donc, il valait mieux compter sur une tierce personne.

Dès que Kahlan serait tirée d'affaire, il devrait enquêter sur ce qui était arrivé aux hommes de la Première Phalange et à ses amis. Zedd, Nicci, Cara… Non, ses plus proches amis ne pouvaient pas être morts ! Pourtant, il y avait tous ces ossements humains… Chaque fois qu'un de ses alliés succombait, Richard en avait le cœur serré. Alors, périr d'une si atroce manière…

À courte distance de la muraille, le petit groupe dut slalomer dans un champ de rochers – des fragments de paroi qui s'étaient détachés, formant un labyrinthe par endroits composé de pierres dressées naturelles. Des rochers plus ou moins plats en équilibre sur deux autres, comme si la nature avait voulu élever quelque monument à sa propre gloire.

Après être passés sous quelques-unes de ces curiosités géologiques, les gens qui précédaient le Sourcier s'engagèrent sur une étroite corniche qui gravissait le flanc de la falaise. Des broussailles le dissimulant, ce chemin devait être très facile à rater, lorsqu'on ne disposait pas d'un guide.

Jusque-là, Richard avait imaginé que des échelles permettaient d'accéder aux grottes où habitaient ses sauveteurs. Mais apparemment, il n'y avait que la corniche, et ce n'était sûrement pas une promenade de santé. Aux endroits trop lisses, la roche semblait avoir été laborieusement taillée afin de former une sorte de piste. Grâce à la lumière des lanternes, le Sourcier vit que le sol, sous ses pieds, était presque poli à force que des semelles l'arpentent dans les deux sens depuis des millénaires – ou au bas mot, d'innombrables siècles.

— Où sommes-nous ? demanda Richard.

— C'est notre village, répondit Ester par-dessus son épaule. Stroyza.

Richard faillit trébucher. Ester savait-elle ce que signifiait ce nom ? En ce monde, peu de gens comprenaient le haut d'haran. Et le Sourcier était du nombre…

— Pourquoi vivez-vous à flanc de montagne ? Si vous vous étiez installés au milieu des champs, vous n'auriez pas besoin d'emprunter sans cesse ce chemin dangereux.

— Notre peuple vit depuis toujours dans ces grottes…

Voyant que cet argument ne convainquait pas Richard, Ester eut un sourire presque maternel.

— Vous ne pensez pas que ce chemin serait encore plus dangereux pour des ennemis qui voudraient nous attaquer en pleine nuit ?

Richard leva les yeux vers les porteurs de lanterne qui progressaient de plus en plus péniblement.

— C'est un bon argument… Un seul défenseur, au bout de la corniche, devrait pouvoir tenir en respect toute une armée. Mais les attaques sont-elles fréquentes ?

— Nous sommes dans les Terres Noires, répondit Ester comme si ça suffisait à tout expliquer.

Un léger crachin rendant la roche très glissante, Richard continua l'ascension d'un pas plus que prudent. La corniche n'étant pas assez large pour que trois hommes avancent de front, un de ses bienfaiteurs le suivait, désormais, prêt à intervenir s'il glissait. Heureusement, aux endroits les plus délicats à négocier, des sortes de poignées de fer étaient fixées à la roche.

Mais elles se trouvaient sur la gauche de Richard, du côté de son bras bandé, puisque le plus grièvement touché. La douleur le torturant, il ne parvenait pas toujours à refermer ses doigts sur les prises de fer, devant parfois s'aider de la main droite dans une position bien peu naturelle. Une manœuvre qui ne facilitait pas la progression du Sourcier, mais qui éliminait au moins tout risque de chute.

L'homme qui le suivait se tenait souvent d'une seule main, utilisant l'autre pour pousser Richard ou l'empêcher de basculer en arrière.

Chaque fois qu'il jetait un coup d'œil par-dessus son épaule, le Sourcier s'étonnait d'être déjà à une altitude si vertigineuse.

Devant l'entrée de la grotte principale, un petit groupe d'hommes et de femmes attendait la colonne. Alors que Richard prenait pied sur une sorte de plate-forme naturelle, ces gens reculèrent pour laisser assez de place aux nouveaux venus.

Plus large qu'il l'imaginait en la voyant d'en bas, la gueule de la grotte donnait sur une sorte d'antichambre naturelle d'où partaient plusieurs tunnels qui s'enfonçaient dans les entrailles de la montagne.

Découvrant que les deux étrangers ramenés par leurs amis étaient blessés, les villageois ne cachèrent pas leur inquiétude.

Plusieurs chats émergèrent des ombres pour saluer Ester et ses compagnons. D'autres, plus prudents, restaient un peu en retrait. Presque tous ces félins, nota Richard, étaient d'un noir d'encre.

— Nous sommes soulagés de vous voir, dit un des villageois. Vous êtes restés longtemps dehors, en pleine nuit…

Ester acquiesça.

— Je sais, c'était inquiétant pour vous… Mais il a bien fallu le faire… Par bonheur, nous les avons trouvés !

Avant qu'Ester ait pu faire les présentations, Henrik émergea des ténèbres comme un diable de sa boîte et courut vers Richard.

— Seigneur Rahl ! Seigneur Rahl ! Vous êtes vivant !

Des murmures coururent dans les rangs de villageois. Apparemment, tous n'avaient pas été informés de l'identité des étrangers en péril.

— Le seigneur Rahl… Celui qui dirige l'empire d'haran ? demanda un homme tandis que les murmures continuaient.

— En personne, répondit Richard entre ses dents serrées – tout ce qu'il pouvait faire pour lutter contre la douleur.

Alors que tous les villageois faisaient mine de s'agenouiller, le Sourcier eut un geste agacé.

— Pas de cérémonies, par pitié !

Hésitants, tous finirent pourtant par se relever.

— Henrik, dit Richard en souriant au gamin, je suis content de voir que tu t'en es sorti.

Le colosse qui portait Kahlan la fit glisser de son épaule et plusieurs personnes vinrent lui prêter main-forte.

Ester présenta quelques villageois à Richard, puis elle entra dans le vif du sujet :

— Nos invités sont grièvement blessés. Il faut les faire entrer…

Ester prit la tête, la foule et un nombre assez grand de chats lui emboîtèrent le pas. Alors qu'il remontait un des tunnels, Richard

remarqua qu'on avait creusé dans la paroi une multitude de salles qui évoquaient les alvéoles d'une ruche. Certaines de ces niches avaient une porte de fer, d'autres étant protégées par une sorte de rabat, afin de préserver l'intimité de leurs occupants.

Vivre dans un tel terrier – hélas, il n'y avait pas d'autre mot – ne devait sûrement pas être drôle tous les jours. Mais dans certaines circonstances, la sécurité n'avait pas de prix. Et pour être vêtus si sobrement – voire pauvrement – les habitants de Stroyza ne devaient pas être du genre à rechigner devant la plus stricte austérité. Sinon, ils auraient au moins opté pour des couleurs qui ne se confondaient pas avec la teinte grisâtre de la roche.

Ester tira sur la manche d'une femme qui marchait à ses côtés et souffla :

— Va chercher Sammie !

— Sammie ?

— Oui, nos invités ont besoin qu'on les soigne.

— Sammie ? répéta la femme.

— Allons, dépêche-toi !

— Mais…

— File ! Je conduis le seigneur Rahl et son épouse chez moi.

Alors que la femme s'éloignait en quête de Sammie, la petite colonne s'engagea dans un tunnel plus étroit. Puis Ester s'arrêta devant une lourde tenture en peau de mouton, l'écarta et entra, suivie par Richard et les hommes qui portaient Kahlan.

Un des villageois s'empressa d'allumer toutes les bougies disposées dans une petite pièce circulaire. Reposant sur des tapis aux couleurs vives, une table, trois sièges et un coffre de bois composaient la totalité du mobilier. Quelques coussins de la même couleur que les frusques grises des villageois offraient la possibilité de s'asseoir par terre.

Sur un geste d'Ester, les hommes qui portaient Kahlan l'étendirent délicatement sur une peau de bête déroulée dans un coin, d'autres coussins gris tenant lieu de tête de lit.

Les compagnons de Richard l'aidèrent à s'asseoir par terre, le dos confortablement calé par un coussin.

— Il faut s'occuper sans tarder de vos blessures, annonça Ester à Richard.

Elle se tourna vers deux ou trois femmes qui avaient suivi la colonne :

— J'ai besoin d'eau et de chiffons propres. Il faudra aussi prévoir des cataplasmes. Mais d'abord, je veux une aiguille, du fil et des pansements.

Alors que les femmes sortaient à la hâte pour exécuter ses ordres,

Ester s'agenouilla près de Richard. Très délicatement, elle lui souleva le bras gauche et desserra le garrot afin de regarder sous le bandage.

— Je n'aime pas la couleur de ce bras…, marmonna-t-elle. Il faut nettoyer ces morsures, et en recoudre plusieurs. (Elle sonda le regard de Richard.) Vous avez également besoin d'une aide plus… pointue.

Pour le guérir, comprit Richard, il fallait l'intervention d'une personne possédant le don. Se penchant sur Kahlan, il écarta de son front plusieurs mèches de cheveux puis posa l'intérieur de son poignet sur la peau lustrée de sueur de sa femme.

Elle brûlait de fièvre !

— Mes blessures peuvent attendre… Je veux que vous vous occupiez d'abord de la Mère Inquisitrice.

Ester se rembrunit. À l'évidence, elle estimait que Richard était la véritable urgence.

— Ester, je vous… je te suis très reconnaissant. Tes amis et toi, vous avez été parfaits. Mais je veux qu'on soigne d'abord ma femme. C'est vrai, mes morsures risquent de s'infecter, mais Kahlan est inconsciente, et sa vie ne tient peut-être qu'à un fil. Votre magicienne pourrait s'occuper de Kahlan pendant qu'on recoud et qu'on bande mes plaies. Je suis très inquiet, et ça n'ira pas mieux tant que ma femme sera ainsi.

Ester dévisagea Richard, puis elle eut l'ombre d'un sourire.

— Je comprends… (Elle se retourna.) Peter, va donc voir où en est Sammie.

Chapitre 6

Entendant des pas hors de la salle, Richard se détourna de Kahlan. Après avoir écarté la tenture, une première femme entra, un seau d'eau au bout d'un bras. D'autres la suivirent, portant des pansements, un second seau et diverses fournitures.

Surpris, Richard vit qu'une femme plus âgée fermait la marche en compagnie d'une jeune fille qui semblait avoir encore un peu de chemin à parcourir avant que sa féminité s'épanouisse. Le teint très pâle – ou était-ce l'effet de la masse de boucles brunes qui encadrait son visage plutôt étroit ? –, la petite semblait à la fois émerveillée de se trouver là et terriblement impressionnée par tout ce qu'elle voyait.

Ester se leva et désigna Richard.

— Sammie, je te présente le seigneur Rahl… La femme est son épouse, la Mère Inquisitrice. Ils sont tous les deux blessés et ils ont besoin de ton aide.

Sammie regarda brièvement Kahlan, puis elle tourna de nouveau la tête vers Ester, qui lui fit signe d'approcher.

Non sans hésiter, la gamine obéit, souleva délicatement un côté de sa longue jupe et fit à l'intention du Sourcier une révérence touchante de maladresse.

Cette petite, comprit Richard, n'était pas simplement timide. Elle mourait de peur devant lui. Vivant dans un coin oublié du monde, elle devait voir très rarement des étrangers, alors, des étrangers de ce genre-là…

Malgré la douleur et son inquiétude pour Kahlan, le Sourcier se força à sourire.

— Merci d'être venue, Sammie.

S'entourant le torse avec les bras, Sammie hocha la tête… puis recula dans le cercle protecteur de femmes.

— Sammie, tu pourrais nous excuser un moment ?

Richard se tourna vers Ester :

— Je peux vous parler en privé ?

Comprenant à l'évidence la raison de cette requête, Ester eut un sourire un peu forcé, puis elle fit signe aux autres femmes de sortir. Elles hésitèrent, perplexes, mais s'exécutèrent.

— Seigneur Rahl, je sais que…, commença Ester en tirant la tenture derrière la dernière femme.

— C'est une enfant !

Se redressant, Ester croisa les bras, prit une grande inspiration,

avança un peu et se décida à parler :

— C'est vrai, seigneur Rahl. Elle vient à peine de fêter ses quinze ans, je le reconnais. Mais elle a le don, et c'est ça qu'il vous faut, comme à votre femme. Je peux soigner des coupures et des égratignures, faire baisser la fièvre avec des infusions, et il m'est arrivé de réduire une fracture. (Ester regarda Kahlan.) Hélas, je ne peux rien pour elle. Pas même déterminer de quoi elle souffre ! Oui, Sammie est jeune, mais elle n'est pas sans ressources ni sans talent.

Richard se souvint du temps où il avait l'âge de Sammie. Persuadé d'être adulte, il pensait avoir tout compris du monde. Même s'il était de fait plus malin que le croyaient les « grandes personnes », il lui en restait beaucoup plus long à apprendre qu'il le pensait. En vieillissant, il avait commencé à comprendre que mesurer l'étendue de son ignorance était un très sûr indice de sagesse. Aujourd'hui, ayant atteint la maturité, il s'interdisait de faire montre de condescendance face aux jeunes. Mais il gardait à l'esprit que leur vision du monde était extrêmement limitée.

L'âge de la fausse confiance pouvait se comparer à ces lueurs, dans le ciel, qui précédaient l'aube. Un événement allait se produire, c'était sûr, et il était imminent – mais il restait à venir. Et même lorsqu'il se produisait, l'apprentissage n'était pas terminé. Pendant son enfance, Zedd avait régulièrement répété à Richard que la vieillesse vous enseignait une leçon principale : on ne savait jamais tout, et plus encore, on n'en savait jamais assez.

Mettre la vie de Kahlan entre les mains d'une gamine inquiétait beaucoup le Sourcier.

— C'est une enfant…, répéta-t-il à voix basse afin que sa voix ne porte pas dans le couloir. C'est une guérison très difficile, même pour une personne expérimentée…

Ester inclina respectueusement la tête.

— Seigneur Rahl, si vous refusez que Sammie essaie, c'est votre droit, et je m'inclinerai. Je ferai de mon mieux pour soigner vos blessures et je tenterai de trouver un moyen d'aider la Mère Inquisitrice – avec des herbes, pour l'essentiel. (Ester chercha le regard du Sourcier.) Mais vous savez comme moi que ça ne suffira pas. Vous avez tous les deux besoin d'une magicienne.

» Si vous ne faites pas confiance à Sammie, je vous conseillerai de partir pour trouver au plus vite quelqu'un d'autre. Dans les Terres Noires, je ne saurais vous dire combien de temps ça vous prendra. Une chose est certaine : les personnes compétentes et fiables n'y sont pas légion.

» C'est ce qui a aidé Jit à tromper tant de gens. À l'occasion, elle aidait pour de bon un malade, histoire d'attirer à elle de nouvelles

proies.

Ester marqua une courte pause.

— Seigneur Rahl, pensez-vous être en état de voyager jusqu'à ce que vous ayez trouvé la perle rare ? Selon vous, la Mère Inquisitrice survivra-t-elle à un tel voyage ? Voulez-vous prendre le risque d'attendre, au péril de sa vie ? Poussé par l'urgence, ne finirez-vous pas par vous fier à quelqu'un comme Jit ? Au moins, vous savez que nous désirons sincèrement vous aider, même au péril de notre vie.

— Et pourquoi agissez-vous ainsi ?

— Parce que nous aimerions qu'on en fasse autant pour nous, si nous étions en danger. Nous sommes ainsi depuis l'aube des temps, apprenant à nos enfants à secourir les autres parce que eux-mêmes pourraient avoir un jour besoin d'assistance. Dans la vie, qui ne donne rien ne reçoit rien. Et celui qui sème des coups de poing ne peut espérer récolter des caresses.

— C'est aussi ma philosophie, reconnut Richard. La façon dont j'ai tenté de vivre…

— Seigneur Rahl, Sammie n'a que quinze ans, mais elle a le don et c'est un cœur pur. Nous n'avons rien de mieux à vous offrir… Si ça ne suffit pas…

Dans son état, Richard était incapable de soigner Kahlan. De toute façon, il n'en avait peut-être pas les moyens. Pendant le combat, près du chariot, il avait tenté d'invoquer son don sans le moindre succès. Quelque chose clochait, ça semblait évident. Si sa magie ne lui répondait pas quand la vie de Kahlan était en jeu, elle ne consentirait pas non plus à guérir la jeune femme.

Que se passait-il avec son don ? Hélas, il n'en savait rien. À part qu'il n'était plus là…

La situation étant ce qu'elle était, voyager serait un suicide – et un meurtre, en ce qui concernait Kahlan. Si Zedd et Nicci avaient commencé à les guérir dans le chariot, c'était parce qu'ils savaient être confrontés à une urgence. Enfin, à deux…

Cela dit, Richard ne se fiait pas entièrement à ses sauveteurs.

S'il écartait toute intervention de Sammie, il resterait Ester, avec son aiguille, son fil, ses infusions et ses cataplasmes. Soit rien de ce qu'il fallait pour sauver Kahlan…

Richard n'en était pas à ses premières blessures. Mais cette fois, il y avait quelque chose de différent. C'était bien plus qu'une affaire de plaies. Même s'il tentait d'ignorer les signaux que lui envoyait son corps, il devrait bientôt regarder la réalité en face. Et quel que soit le mal qui le rongeait insidieusement, il savait que Kahlan en était atteinte aussi. Et plus grièvement.

Zedd et Nicci n'avaient pas pu aller jusqu'au bout de leur protocole thérapeutique. Et là, ils avaient disparu. Tout autant que celle de

Kahlan, leurs deux vies dépendaient de la décision qu'allait prendre le Sourcier. En d'autres termes, il avait déjà perdu assez de temps.

Mais don ou pas, pouvait-il confier la vie de sa femme à une gamine ? Dès qu'il était question de magie, la moindre erreur pouvait être mortelle.

— Ester, vous lui faites confiance ?

La femme tira sur le devant de sa robe et s'agenouilla de nouveau près de Richard.

— Sammie est une jeune fille sérieuse. Sa mère était une magicienne, et ça explique sans doute pourquoi elle est si mûre pour son âge. N'ayant pas le don, je ne suis pas experte en magie, mais je sais que Sammie a hérité des pouvoirs de sa mère. Ça, c'est une certitude.

— Où est sa mère, justement ?

— Récemment, nous avons découvert les restes de son père, mais pas ceux de sa mère… Sûrement parce qu'elle a été capturée puis possédée… Malgré ce qu'espère Sammie, je redoute que la pauvre petite soit déjà doublement orpheline.

— Possédée ?

— C'est ce qui est arrivé à vos soldats… Et le sort qu'a failli subir la Mère Inquisitrice. Les Terres Noires sont un endroit dangereux. Y vivant depuis longtemps, mon peuple a appris à se protéger. Mais il se passe des choses terribles que nous ne comprenons pas. Incapables de les combattre, nous avons besoin d'aide…

Richard avait donc bien compris la remarque d'un de ses sauveurs, près du chariot. « Avec l'espoir que vous nous retourniez la faveur… » Même si leur code d'honneur les poussait à aider les autres, cette fois, Ester et ses compagnons avaient besoin de secours, et il leur fallait quelqu'un de l'envergure du seigneur Rahl. Avec tout ce que Richard venait de voir, il n'était pas difficile d'imaginer pourquoi ces gens voulaient de l'aide. Et en toute franchise, il ne pouvait pas les en blâmer.

Kahlan respirait toujours très faiblement. Fallait-il tout miser sur une gamine sans expérience ?

Que faire d'autre ?

— C'est d'accord…, soupira Richard.

Chapitre 7

Dès que le Sourcier eut annoncé sa décision, Ester bondit sur ses pieds. Courant jusqu'à la sortie, elle écarta la lourde tenture et se rua dans le tunnel. Richard l'entendit dire aux autres que le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice ne devaient plus être dérangés. Bien entendu, personne ne protesta…

Laissant tout ce petit monde attendre dans le tunnel, Ester revint avec Sammie, une main posée sur son épaule. Se glissant sous la tenture, un chat noir suivit la jeune fille, s'assit dans un coin de la pièce et entreprit de faire sa toilette.

Comme pétrifiée, Sammie semblait ne plus vouloir avancer. Avec ses cheveux noirs et son teint pâle – sans doute encore accentué par la terreur – elle ressemblait à une statue de cire.

Richard tendit son bras intact, invitant la petite à approcher.

— Sammie, viens donc t'asseoir à côté de moi.

Quand la gamine fut assez près, il lui prit délicatement la main et tira doucement afin qu'elle s'agenouille près de lui. Elle s'assit sur les talons, les yeux rivés sur Richard comme s'il risquait de la mordre.

Quel paradoxe ! Cette enfant tremblait de peur alors que c'était lui qui avait toutes les raisons de s'inquiéter.

Voyant que le seigneur Rahl s'occupait de Sammie, Ester s'empara des pansements et des autres fournitures et approcha de Kahlan en poussant du pied devant elle un des seaux d'eau. Puis elle entreprit de nettoyer les plaies les plus profondes.

— Je suis désolé pour ton père, et navré pour la disparition de ta mère…

Des larmes perlèrent aux paupières de l'adolescente.

— Merci, seigneur Rahl…

Aussi frêle et timide qu'elle, la voix de Sammie tremblait de désespoir.

— Si tu nous aides, ma femme et moi, je pourrai peut-être retrouver ta mère…

La gamine fronça les sourcils.

— Vous dirigez l'empire d'haran… Pourquoi prendriez-vous la peine d'aider une pauvre fille de Stroyza ?

Richard haussa les épaules.

— Je n'ai jamais voulu diriger un empire… C'est le désir de protéger les gens qui m'a amené là où je suis. Si une personne dont je me sens responsable est en danger, ça devient mon affaire, et voilà

tout.

Sammie parut plus perplexe encore.

— Hannis Arc règne sur toutes les Terres Noires, y compris mon village. Je ne l'ai jamais vu, et je n'ai jamais entendu dire qu'il se soucie de protéger ses sujets. D'après ce qu'on raconte, seules les prophéties l'intéressent.

— J'ai entendu la même chose que toi… Moi, les prédictions ne me préoccupent pas. Vois-tu, je pense que nous nous construisons notre avenir. C'est en partie pour ça que je suis ici. Ma femme et moi avons été blessés parce que nous voulions empêcher qu'une prophétie maléfique se réalise. C'est notre libre arbitre, en fin de compte, qui a généré l'avenir, pas une prédiction…

Du coin de l'œil, Sammie regarda Kahlan.

— Je suis désolée qu'elle ait été blessée… Ma mère me répétait que j'avais le don, certes, mais que c'était à moi d'en tirer parti, pas au destin.

— C'est une femme avisée… T'a-t-elle appris à utiliser tes pouvoirs ?

Sammie sembla se détendre un peu.

— Toute ma vie, elle m'a donné des leçons… Mais surtout sur des petites choses.

— C'est souvent idéal pour commencer… Et les petites choses font d'excellentes fondations pour les grandes réalisations. Grâce à elles, nous développons des concepts bien plus ambitieux.

Du bout d'un pouce, Sammie lissa un pli, sur le flanc de sa robe.

— Elle commençait à aborder des choses plus importantes – la guérison, surtout. D'après elle, j'étais assez grande pour comprendre. Mais je reste une jeune magicienne. Comparée à ma mère, je suis une débutante, alors, par rapport à vous, seigneur Rahl !

Richard ne put s'empêcher de sourire.

— Quand j'avais ton âge, j'ignorais jusqu'à l'existence du don. Et je n'ai eu personne pour me former. Grâce aux leçons de ta mère, tu en sais probablement plus long que moi sur la magie.

Sammie ne parut pas convaincue.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. J'ai déjà utilisé mes pouvoirs, mais d'une manière assez spéciale. Si je m'en suis servi à la fois pour aider et pour détruire, c'était toujours en suivant mon instinct, quand j'avais désespérément besoin de la magie. Personne ne m'a enseigné comment faire.

Sammie prit le temps d'assimiler ces informations. Après être venu se frotter contre elle, le chat noir se dirigea sans un bruit vers Kahlan.

— Avoir le don et ne pas savoir s'en servir doit être terrifiant…

Malgré la douleur et l'angoisse, Richard eut un petit rire amer.

— Tu ne crois pas si bien dire !

— Pourtant, vous devez être capable de faire de grandes choses avec la magie. C'est la force du seigneur Rahl. D'après ce qu'on dit, son peuple est l'acier qui lutte contre l'acier, et lui, la magie qui affronte la magie.

Richard estima inutile de dire à Sammie qu'il était privé de son don. Du coin de l'œil, il vit que le chat noir reniflait la botte de Kahlan, puis remontait le long de sa jambe et de son bras – toujours sans toucher son bras.

Reculant brusquement, le félin se hérissa et feula. Peut-être parce qu'il n'aimait pas qu'une étrangère empestant le sang se trouve dans cette pièce.

— Vous n'avez que des chats noirs ? demanda Richard à Sammie.

— Ils sont noirs quand il le faut…

— Pardon ?

— La nuit, tous les chats sont noirs…, souffla Sammie, mystérieuse.

Agenouillée près de Kahlan, Ester chassa le chat en agitant un chiffon. Les oreilles rabattues, l'animal sortit promptement de la pièce.

Richard dévisagea Sammie. Il n'avait pas vraiment compris, au sujet des chats, mais c'était le cadet de ses soucis. Car il était temps d'entrer dans le vif du sujet.

— Que sais-tu sur la guérison ?

Le front plissé, Sammie réfléchit avant de répondre :

— Ma mère venait de commencer à m'apprendre… Elle m'a exposé les principes de base et montré certaines petites choses. J'ai fait des exercices très simples : les coupures, les plaies, les maux d'estomac ou les allergies… Elle m'a montré comment entrer dans le corps d'une personne pour sentir ce qui ne va pas.

— Je connais ça…, dit Richard. Dans des circonstances très graves, j'ai dû m'enfoncer si profondément dans l'esprit et le corps d'un patient que j'ai craint de m'y perdre à jamais. Mais c'était indispensable pour prendre la douleur à mon compte et la transférer en moi.

— Je ne suis jamais allée si loin… S'introduire dans l'âme de quelqu'un… J'ignore si j'en serai capable un jour.

— Si tu as guéri des malades, je pense que tu l'as fait sans t'en apercevoir. Ça fonctionne ainsi. Pendant une guérison, on s'introduit dans l'esprit d'une personne, et on finit par entrer en contact avec son âme. En tout cas, ça s'est passé comme ça pour moi.

— C'est… effrayant.

— Pas quand on désire vraiment sauver quelqu'un.

Sammie sonda le regard de Richard comme si elle pensait y découvrir un fabuleux secret.

— Si vous le dites, seigneur Rahl…

Richard regarda de nouveau Kahlan. Perdue dans sa concentration, Ester s'occupait à présent d'un bras de la jeune femme.

— Il m'est déjà arrivé de soigner Kahlan, mais je ne suis pas assez en forme pour le faire. Et je m'inquiète beaucoup pour elle.

Sammie laissa son regard errer sur les blessures les plus graves du Sourcier. À l'évidence, elle se sentait écrasée par la tâche qu'il entendait lui confier.

— Je ne sais pas si j'ai abordé ou non l'âme d'un malade… Mais seigneur Rahl, je ne me suis jamais attaquée à des blessures pareilles. Des égratignures, oui, mais ça…

— Eh bien, d'après mon expérience, je peux te dire que la gravité des blessures ne compte pas vraiment. Sauf dans un cas très particulier, quand le malade est près du voile et va bientôt le traverser pour entrer dans le royaume des morts. Là, c'est très différent…

Sammie écarquilla les yeux.

— Vous parlez de quelqu'un qui traverse les frontières de la Grâce ?

Richard prit soudain plus au sérieux son interlocutrice.

— Ta mère t'a parlé de la Grâce ?

— Le symbole qui représente l'étincelle de la Création, oui… Le monde des vivants, le royaume des morts, et la façon dont le don traverse toutes les frontières pour relier l'ensemble… Quand on détient le don, m'a-t-elle dit, il faut bien connaître la Grâce, afin de ne jamais la violer. Car c'est elle qui définit comment le don fonctionne et circule dans l'univers – son pouvoir et ses limites – et qui génère la hiérarchie de la Création, donc de la vie et de la mort. Tout ce que fait une magicienne est incarné dans la Grâce et guidé par elle. Parce que, au bout du compte, c'est la Grâce qui détermine tout.

— C'est aussi ce que j'ai appris, approuva Richard. En me laissant dériver sur l'itinéraire du don, tel qu'il est représenté dans la Grâce, j'ai découvert que le processus de guérison est fondamentalement le même, quelle que soit la gravité d'une affection. Quand on se laisse guider par le « besoin » du patient, on sent ce qu'il faut faire par l'intermédiaire du don. Alors, l'empathie permet de prendre le mal en soi, et de laisser ainsi le don circuler librement dans le corps du malade. Selon mon expérience, c'est toujours ce « besoin » présent chez un sujet qui guide le sorcier ou la magicienne vers la solution du problème.

À condition de toujours disposer de son don, ce qui n'était plus le cas de Richard.

— Je crois que je comprends… Ma mère m'a appris à sentir ce qui ne va pas chez quelqu'un… En profondeur…

— T’a-t-elle enseigné à prendre le mal et la douleur en toi ?

Sammie hésita.

— Oui, mais ça m’effrayait… C’est terrible de sentir la souffrance de quelqu’un d’autre. Je l’ai fait, mais pour des blessures légères. Puis j’ai tenté de prendre le mal en moi, comme vous dites, afin que le don passe de mon corps à celui du malade.

— J’ai procédé de la même façon, approuva Richard.

— Mais vous avez guéri des gens qui s’apprêtaient à traverser le voile ! Vous vous êtes aventuré sur la frontière qui sépare la vie de la mort !

Ce n’étaient pas des questions, mais plutôt des reproches, pour avoir bravé un interdit ultime – du moins, selon ce qu’avait appris Sammie.

— Si tu savais ce qu’on peut faire pour quelqu’un qu’on aime, mon enfant… (Richard regarda de nouveau Kahlan.) Elle est tout pour moi, et j’ai peur de la perdre. Mais cette fois, je n’ai pas la force d’intervenir. Peux-tu le faire à ma place ?

Sammie tourna la tête vers Ester, qui s’occupait à présent du visage de Kahlan.

— De quoi souffre-t-elle ?

— Je ne sais pas trop… Une Pythie-Silence l’a capturée et a commencé à boire son sang…

— Jit ? demanda Sammie, se penchant vers Richard. Vous parlez de Jit ?

— Oui.

— Comment avez-vous fait pour échapper à ses griffes ?

— Je l’ai tuée.

— C’est vrai, dit Ester par-dessus son épaule. (Elle trempa un morceau de tissu dans le seau, puis l’essora, en tirant une eau rouge vif.) C’est comme ça qu’ils ont été blessés, tous les deux…

Sur ces mots, Ester retourna à son ouvrage.

Comme si elle avait oublié la présence de son aînée, Sammie regarda Richard avec des yeux ronds.

— Alors, vous êtes vraiment le protecteur de notre peuple…

Elle sursauta, jeta un coup d’œil à Ester, puis ajouta tout bas :

— Vous êtes l’Élu.

Chapitre 8

L'Élu ? Qu'est-ce que c'était encore comme folie ? Dans son état, Richard ne pouvait s'appesantir sur la question. De plus, il avait une autre priorité.

— Tu veux bien aider Kahlan ? Il faudra que tu t'occupes aussi de moi, mais je voudrais que tu commences par elle. Dès que je la saurai hors de danger, j'irai mieux…

Sammie se décomposa.

— C'est la Mère Inquisitrice.

Certes, mais pourquoi cette remarque ? Une fois encore, Richard ne s'attarda pas sur la question.

— Exact.

Gênée, Sammie hésita, puis elle se jeta à l'eau :

— Je ne risque pas… Eh bien, d'être touchée par son pouvoir ? Si je m'introduis dans son âme, est-ce que je perdrai ma personnalité ?

Richard secoua la tête.

— Non, ça ne fonctionne pas ainsi.

— Comment le savez-vous ? Si j'ai bien compris, vous ne savez pas grand-chose sur la magie.

— Tout comme moi, un sorcier et une magicienne ont déjà soigné Kahlan, et aucun de nous n'a eu de problèmes. Pour tout te dire, une magicienne avait commencé à la guérir plus tôt dans la journée, mais elle a été interrompue par l'attaque. Le pouvoir de Kahlan ne te fera rien. Tu n'as vraiment pas à t'inquiéter. Alors, es-tu d'accord pour essayer ?

Sammie fit la moue, comme si elle pesait le pour et le contre.

— Oui, seigneur Rahl, finit-elle par dire. Je vais essayer, et je ferai de mon mieux.

— C'est tout ce que je peux te demander.

Sammie s'accroupit à côté d'Ester et se pencha sur Kahlan, lui faisant tourner un peu la tête pour mieux l'étudier.

— Elle est très belle…

Richard acquiesça. Eu égard à l'âge de Sammie, il ne fallait surtout pas montrer son impatience. S'il l'effrayait, il risquait de lui couper tous ses moyens. Mais alors que Kahlan était entre la vie et la mort, afficher une impassibilité à toute épreuve n'avait rien d'un jeu d'enfant.

— Elle a une très grande beauté intérieure, tu verras… Pour

l'instant, elle a besoin d'être secourue, et toi seule peux t'en charger. Si tu commençais par les plus petites blessures ? Par exemple, les coupures, sur ses bras. Ainsi, tu serais en terrain connu. Une fois bien à ton aise, tu passeras aux tâches les plus délicates.

Sammie sembla apprécier ces conseils.

— Je croirais entendre parler ma mère…

La jeune fille prit le bras d'Ester, qui s'écarta aussitôt, poussant le seau avec elle.

— Prends ton temps et réfléchis bien, petite, dit-elle. Ta mère t'a bien formée. Je suis sûre que tu t'en tireras au mieux.

— Je ferai tout mon possible…, souffla Sammie. (Elle posa une main sur la poitrine de Kahlan, pour sentir sa respiration.) En espérant que ça suffise…

— Ta mère serait fière de toi, Sammie, souffla Ester, l'inquiétude faisant trembler sa voix. Elle dirait que tu vas réussir, et que c'est à toi de jouer, à présent !

Déjà concentrée sur sa mission, Sammie eut un hochement de tête distrait. Frôlant plusieurs plaies, sur les bras de Kahlan, elle les évalua avec son don, puis posa les doigts sur l'estomac de sa patiente, à l'endroit où Zedd était déjà intervenu, guérissant quasiment une blessure. On eût dit qu'elle inspectait l'œuvre du sorcier, peut-être pour s'en inspirer.

Puis elle changea de place, afin d'être au niveau de la tête de Kahlan, et lui posa les mains sur les tempes.

Des mains si frêles, songea Richard, surtout pour accomplir une tâche tellement difficile. Et sans disposer de la moindre expérience, en plus de tout…

N'avait-il pas lui-même guéri des gens sans savoir ce qu'il faisait ? De ce point de vue, Sammie était bien plus avancée qu'il l'était alors. Mais quand il s'agissait de Kahlan, aucune pensée rationnelle ne parvenait à l'apaiser.

Les yeux de Sammie roulèrent dans leurs orbites, puis elle baissa les paupières. Les mains toujours posées sur les tempes de Kahlan, elle tendit tous ses muscles et inclina la tête en arrière afin de mobiliser toute la force mentale qu'il lui fallait.

Par le passé, Richard s'était découvert l'aptitude unique de distinguer l'aura qui enveloppait une magicienne en train d'utiliser son don. Il la voyait autour de Sammie, et ça le rassura un peu, même si elle était bien moins vive et bien moins scintillante que celle de Nicci, par exemple. Mais au moins, la gamine était pour de bon une magicienne.

Assez puissante ? Hélas, ça restait à voir…

Sammie se pencha de nouveau en avant et baissa la tête. En cet instant, comprit le Sourcier, elle découvrait ce qu'on éprouvait

lorsqu'on ne faisait plus qu'un avec un malade, oubliant sa propre personnalité pour mieux se fondre dans la sienne.

Dans la pièce, toutes les flammes des bougies oscillèrent, comme si un vent venu de nulle part les malmenait. Puis une bonne moitié s'éteignirent brusquement.

Sammie cria et se releva d'un bond.

Richard se redressa et Ester recula d'instinct.

Avant que le Sourcier ait pu lui demander ce qui se passait, la jeune magicienne, hurlant à s'en casser la voix, battit des bras comme si elle affrontait un adversaire invisible, puis recula jusqu'à ce que son dos percute le mur. Terrifiée, acculée telle une biche aux abois, elle continua à griffer l'air, la tête oscillant frénétiquement comme si elle refusait de voir ce qu'il y avait devant elle.

Cédant à la panique, Ester recula elle aussi jusqu'à être plaquée contre le mur. Voyant que Sammie bondissait vers la sortie, Richard lui saisit le poignet au vol puis la ceintura pour l'empêcher de s'enfuir. Luttant toujours contre une menace qu'elle était seule à voir, la jeune magicienne se débattit entre les bras du Sourcier, comme si elle ne le reconnaissait pas.

Non sans peine, Richard parvint à lui plaquer les bras contre les flancs.

— Sammie, que t'arrive-t-il ?

— J'ai vu…

La gamine éclata en sanglots. Puis elle se retourna dans les bras du Sourcier et recommença à se débattre en criant. Lui posant les mains sur les épaules, il la força à ne plus bouger. Blessé ou pas, il était bien trop fort pour elle.

— Sammie, dis-moi ce que tu as vu !

— J'ai vu… J'ai vu…

Une nouvelle crise de larmes.

— Sammie, arrête ! cria Richard en secouant la jeune fille. Tu ne risques rien. M'entends-tu ? Il faut te calmer. Des vies sont en jeu. Celle de ta mère, peut-être… Ressaisis-toi et dis-moi ce qui se passe. Si je ne sais rien, comment pourrais-je intervenir ? Dis-moi ce que tu as vu en Kahlan.

En larmes, la pauvre petite tremblait comme une feuille.

— J'ai vu ce qu'il y a en elle…

— Que veux-tu dire ? Qu'est-ce qu'il y a en elle ?

— La mort. C'est la mort que j'ai vue.

Chapitre 9

Sammie tenta encore de fuir, mais Richard l'en empêcha.

— La mort ? De quoi parles-tu ? Reprends le contrôle de tes nerfs, et explique-moi.

La terreur lui coupant le souffle, Sammie essuya les larmes qui ruisselaient sur ses joues. Après avoir pris une brève inspiration, elle désigna Kahlan, comme si l'évidence aurait dû crever les yeux de Richard.

— La mort est en elle…

Pour étouffer une nouvelle crise d'hystérie, Richard secoua de nouveau la gamine.

— Du calme ! Respire à fond. Kahlan est inconsciente. Elle ne peut pas te nuire, et je suis ici avec toi. Il faut que tu décrives clairement ce que tu as vu, sinon, nous n'avancerons pas. Pour commencer, Kahlan est vivante, pas morte.

— Mais j'ai vu…, hoqueta Sammie.

— Assez ! cria Richard. Tu es une magicienne, alors, un peu de tenue ! Ta mère a disparu, et il se peut qu'elle ait besoin d'aide. C'est important ! Elle voudrait que tu joues son rôle et que tu fasses ce qui s'impose. Tu en es capable, je le sais.

Sammie fit de son mieux pour ravaler ses larmes. Puis elle hocha la tête.

— Tu es en sécurité, petite, dit Ester en tapotant l'épaule de la gamine. Réponds au seigneur Rahl, à présent.

La lèvre inférieure tremblante, Sammie regarda Ester, puis Richard.

— C'est ce qu'a vu mon père quand il est mort ? C'est à ça que ressemble notre fin ? Ma mère a-t-elle fait la même expérience ? Y sommes-nous tous condamnés ?

— Navré, Sammie, mais je ne peux pas te répondre… (Richard serra tendrement les épaules de la jeune fille.) J'ignore ce que nous voyons au moment de mourir. Et je ne sais pas ce que tu as vu en Kahlan. À présent, respire un bon coup.

Sammie opta pour deux inspirations.

— Tu vas mieux ?

La jeune magicienne fit « oui » de la tête, puis elle écarta les mèches de cheveux noirs qui lui tombaient sur les yeux.

— Très bien, fit Richard. Bon, je t'écoute…

Sammie prit une troisième inspiration et désigna Kahlan :

— J'étais connectée à la Mère Inquisitrice, et je sentais sa douleur. Celle des blessures les moins graves, comme vous me l'avez suggéré… J'allais prendre en moi cette souffrance, afin de…

— Je comprends… (Richard lâcha les épaules de Sammie, mais resta prêt à intervenir.) Que s'est-il passé ?

Un poing plaqué sur sa hanche, Sammie posa sur son front les doigts de son autre main, sans doute pour mieux se souvenir.

— Eh bien, c'est difficile… Je ne sais pas comment raconter ça.

— Fais un effort ! intervint Ester.

Sammie lui glissa un coup d'œil, puis elle chercha le regard de Richard.

— Savez-vous ce qu'on éprouve en commençant une guérison ? Cette sensation d'être aspiré par un tourbillon qui vous entraîne toujours plus profondément dans le corps et l'esprit du malade, en quête de ce qui le ronge de l'intérieur ?

— Oui, je connais ça… Plus on se concentre sur l'autre, et moins on a conscience de sa propre identité. En un sens, on se dissout dans la personnalité du malade au point de ne plus faire qu'un avec lui. Et le pouvoir qu'on instille en lui amplifie encore ce processus d'identification.

— C'est ce qui s'est passé pour moi, dit Sammie. Mais lors de mes guérisons précédentes, l'attraction était beaucoup moins forte. Jamais je n'avais été attirée si profondément dans l'âme de quelqu'un.

— Parce que tes autres patients étaient moins grièvement touchés, je suppose… N'oublie pas que c'est leur besoin qui « appelle » le sorcier ou la magicienne. Plus les dégâts sont importants, plus le besoin augmente – et avec lui, la force d'attraction. D'après ce que je sais, ça n'a rien d'inhabituel.

— Ce n'est pas ça qui m'a effrayée, dit Sammie.

Elle regarda Kahlan et recommença à trembler. Comme hypnotisée, elle semblait incapable de détourner les yeux de la Mère Inquisitrice immobile comme une statue sur sa peau de bête.

Du bout d'un index, Richard força la jeune fille à tourner la tête vers lui.

— Continue. Dis-moi ce que tu as vu.

Sammie croisa les doigts, se tordant nerveusement les mains.

— Je me suis sentie « aspirée » de plus en plus violemment, et à des profondeurs que je n'avais pas prévues. Ce n'était plus dû à ma volonté d'explorer l'esprit de ma patiente, mais l'effet d'une force extérieure. C'était comme glisser sur une pente rocheuse, sans rien pouvoir faire pour ralentir la descente.

— C'est tout à fait normal, je viens de te le dire.

— C'est ce que j'ai cru au début. Mais je me suis aperçue que je ne glissais pas vers l'âme de Kahlan. Non, c'était autre chose qui

m'attirait contre ma volonté.

— Autre chose ? Quoi donc ?

— Un océan de ténèbres. En approchant, j'ai entendu des voix.

— Des voix ? De quel genre ?

— Au début, j'ai eu du mal à identifier ces sons. On eût dit un bourdonnement lointain… Puis j'ai reconnu des cris. Des cris horribles !

— Des cris ? Navré, mais je ne comprends pas… Que veux-tu dire ? Comment as-tu pu entendre des cris ?

Le regard de Sammie se voila, comme si elle revivait son éprouvante expérience.

— C'étaient des milliers de cris, mêlés au point de n'en faire qu'un.

Sammie secoua la tête, comme pour en chasser ce souvenir. Puis elle regarda de nouveau Richard.

— Non, pas des milliers… Des millions, plutôt. Ou même des milliards. Oui, des milliards de cris montant d'un océan de ténèbres… Des hurlements à glacer le sang, plus terrifiants que tout ce que vous pourriez imaginer. Des cris qui semblent pouvoir vous arracher la chair des os…

Richard ne put s'empêcher de regarder Kahlan.

— As-tu vu quelque chose ? As-tu mieux distingué l'endroit d'où montaient ces voix ?

Sammie se tordit les mains de plus belle.

— J'étais aspirée vers ces ténèbres… Puis j'ai vu que ce n'étaient pas exactement des ténèbres.

— Comment ça ?

— Cet océan, c'était en fait une masse grouillante de silhouettes noires. Les cris venaient de là. Un amas tourmenté d'esprits en proie à d'indicibles souffrances – et pour l'éternité, j'en aurais mis ma tête à couper.

Richard ne dit rien, dépassé par ce récit décousu.

L'air frustrée, Sammie se concentra pour trouver ses mots – la bonne façon de décrire une horreur qui la dépassait aussi.

— Désolée, je ne peux pas mieux m'expliquer… Mais devant ce tourbillon obscur, j'ai su que je voyais la mort en face. La mort, oui. La mort elle-même.

Le Sourcier se força à sortir de sa stupéfaction.

— C'est terrifiant, je te le concède, et je n'ai pas d'explication, mais ça ne signifie pas que tu aies vraiment vu la mort en face.

Sammie fronça les sourcils et inclina la tête sur le côté.

— Mais c'était elle, seigneur Rahl. J'en suis sûre…

Richard n'avait qu'une envie : convaincre la jeune magicienne de recommencer à soigner Kahlan. Mais il devait tenir compte de son âge, de son inexpérience, et maintenant de ses angoisses. Ce qu'elle vivait

était nouveau pour elle, sans que sa mère soit là pour l'aider. Plus que probablement, Sammie avait été choquée par l'intensité de la souffrance de sa patiente, et elle avait construit un fantasme terrorisant autour de cette horrifiante mais somme toute banale réalité.

— Sammie, c'est sûrement dû à l'état de Kahlan. Elle est très grièvement blessée, tu le sais. J'ai soigné des gens presque condamnés, par le passé, et je sais à quel point ça peut être terrifiant. Se plonger dans leur souffrance est une expérience cruelle et angoissante. Le temps semble s'arrêter et le monde des vivants paraît de plus en plus lointain… Perdu avec le malade dans l'étendue sans fin de sa douleur, on sent que sa vie est menacée, et on prend conscience d'être la seule personne en mesure de le sauver. Le dernier rempart contre la mort, en quelque sorte…

— Non ! insista Sammie. Quand j'ai regardé à travers ce qui semblait être un rideau vert brillant, j'ai su que j'avais un aperçu de ce qui s'étend au-delà du voile – dans le royaume des morts.

Richard se pétrifia. Soudain, la pièce lui sembla trop silencieuse, trop petite et trop chaude.

— Qu'as-tu dit ?

Sammie s'humecta les lèvres avec la langue.

— Quand j'ai regardé à travers ce qui semblait être un rideau vert brillant, j'ai su que j'avais un aperçu de ce qui s'étend au-delà du voile…

— Tu as bien dit « vert » ?

Sammie plissa les yeux pour retenir de nouvelles larmes.

— Oui.

— Pourquoi cette couleur ?

La jeune magicienne parut déconcertée par cette question.

— Eh bien, parce que c'était vert… Un rideau de brume verte, très foncé à certains endroits et plus clair à d'autres. On aurait dit une sorte de tenture agitée par une douce brise. Ce n'est pas facile à décrire…

» De l'autre côté, j'ai aperçu ce qui m'a semblé être des spectres massés les uns contre les autres. Ils hurlaient de douleur, et c'était ça, le son que j'entendais depuis le début. Certaines de ces silhouettes explosaient – oui, il n'y a pas d'autre mot – mais d'autres venaient prendre leur place, ajoutant leurs hurlements à ceux de cette mer d'âmes en peine.

» Des spectres m'ont vue et ont tenté de m'attraper, mais ils ne pouvaient pas traverser le voile vert. D'autres me faisaient signe de les rejoindre. La mort m'appelait, ai-je compris, tentant de m'attirer à

elle.

Richard tourna la tête et baissa les yeux sur Kahlan. Plus d'une fois, il avait été confronté au royaume des morts. Et le voile qui le séparait du monde des vivants était bien vert…

Richard se laissa tomber à genoux près du corps inerte de Kahlan – la femme qu'il aimait plus que la vie elle-même.

— Esprits du bien, que lui arrive-t-il ?

Chapitre 10

— Que se passe-t-il ? demanda Ester en regardant tour à tour Sammie et Kahlan. Seigneur Rahl, vous savez ce qu'elle a ?

Richard ne répondit pas. Posant une main sur l'épaule de Kahlan, il s'ouvrit à sa chaleur, suivit le rythme de sa respiration, s'enivra de la vie qu'il sentait encore en elle. Bien que de plus en plus malade, il ignora les signaux d'alarme de son corps. Sa femme était en danger, et elle avait besoin d'aide. Seuls un sorcier ou une magicienne pouvaient la secourir.

Et Sammie n'était pas à la hauteur.

Se coupant de tout ce qui l'entourait, Richard se réfugia au cœur même de sa personne, dans un cocon de calme et de vide. Aussitôt, les gens qui attendaient dans le tunnel et tous ceux qui peuplaient l'étrange village lui semblèrent très loin de lui. Dans sa tête, le bourdonnement de leurs voix se fit très lointain, y compris quand Ester ou Sammie parlaient.

Dans son silence intérieur, le Sourcier se concentra sur le besoin de Kahlan. S'il voulait l'aider, il devait sentir ce qui se passait – voir le problème de ses propres yeux. Ensuite, il trouverait la solution, mettant un terme au calvaire invisible de sa femme. Quand il aurait pris avec lui sa douleur, il la verrait enfin ouvrir les yeux et lui sourire.

Bien qu'il eût déjà soigné Kahlan alors qu'elle était dans un état très grave, il invoqua son pouvoir thérapeutique… et n'obtint aucun résultat. Pas comme s'il avait oublié la façon de procéder… Non, plutôt comme s'il ne l'avait jamais connue. De quoi devenir fou ! Il savait où il voulait aller, il se souvenait d'y avoir déjà été, mais impossible de retrouver le chemin !

Toutes les guérisons qu'il avait réussies par le passé s'étaient effacées de sa mémoire. Pour un peu, il aurait cru qu'il n'avait jamais soigné personne. Et bien entendu, impossible de savoir ce qui lui manquait…

Alors que sa puissance d'empathie aurait dû lui permettre de s'immerger en Kahlan, il ne sentait rien.

Au-delà de son besoin désespéré de sauver sa femme, il dut reconnaître qu'il était dans une situation plus que délicate. Sans l'ombre d'un doute, il savait qu'il aurait dû sentir quelque chose. Mais rien ne venait. La même chose s'était produite plus tôt, quand il avait voulu utiliser sa magie pour combattre les deux brutes qui les

menaçaient, Kahlan et lui. Et s'il y avait bien un cas où son don n'aurait pas dû pouvoir lui faire défaut, c'était quand sa femme se trouvait en danger.

Était-il simplement trop mal en point ? Trop faible pour invoquer sa magie ? Non, ce n'était pas ça… Il y avait autre chose. Et il ne parvenait pas à surmonter ce blocage.

Un blocage ? Et s'il avait perdu son don, tout simplement ?

Cette idée lui glaça les sangs.

Alors que son pouvoir de guérison continuait à le fuir, Richard s'avisa que son ouïe était bizarrement amplifiée. Tendant l'oreille, il frémit en s'apercevant qu'il captait des cris lointains.

Venaient-ils de l'intérieur de Kahlan ? Ou du fond de lui-même ? Était-ce un tour que lui jouait son imagination ? Une hallucination provoquée par le récit terrifiant de Sammie ?

Richard manqua céder à un accès de panique. Après avoir dit à la jeune fille de se calmer, parce que s'affoler ne servait à rien, voilà qu'il devait se forcer à suivre ses propres conseils. Mais c'était la bonne voie, s'il voulait agir efficacement.

Pour une raison inconnue, sa magie ne lui répondait pas, l'empêchant de sauver Kahlan. Rouvrant les yeux, il se redressa et approcha de Sammie.

— Vous avez senti la même chose ?

Richard acquiesça.

— Qu'as-tu senti d'autre en elle ?

Intimidée par le colosse campé devant elle, Sammie parut en outre déconcertée par la question.

— Rien. J'avais peur et je me suis enfuie.

Se tapotant la lèvre inférieure, Richard se tourna vers Kahlan. Quoi qu'il lui soit arrivé, ça s'était produit dans la tanière de la Pythie-Silence. *Idem* pour ce qui clochait en lui. Car ils étaient tous les deux inconscients lorsque Zedd, Nicci et Cara les avaient découverts.

Richard se souvint de son combat contre la Pythie-Silence. Face à cette femme, on l'avait prévenu, son épée et son don n'avaient aucune chance de vaincre. Mais la machine à présages lui avait délivré une prophétie : « Ta seule chance est de laisser la vérité s'échapper. »

Grâce à cet indice, il avait compris comment abattre cette ignoble créature. En coupant les lanières de cuir qui lui tenaient la bouche close… Enfin libre de crier, la Pythie-Silence avait poussé le hurlement dévastateur qu'elle retenait depuis quasiment le jour de sa naissance. En même temps, elle avait lâché sur le monde la corruption et la mort qui se tapissaient et pourrissaient en elle.

En prévision de ce qu'il allait faire, Richard avait bouché les oreilles de Kahlan et les siennes avec de petites boules de tissu. Ainsi, ils n'avaient pas entendu le cri meurtrier né au cœur du royaume des

morts. L'appel de la mort elle-même, pour exprimer les choses autrement.

Mais ne l'avaient-ils vraiment pas entendu ?

— Sammie, tu vas devoir utiliser ta magie sur moi. Fais exactement la même chose que lorsque tu as tenté d'aider Kahlan. Je dois savoir si tu sens en moi la même chose qu'en elle.

Sammie fit « non » de la tête et recula.

— Écoute-moi ! rugit Richard, pétrifiant sur place la jeune magicienne. Des vies sont en jeu ! Je ne te demande pas de traverser ce voile vert pour t'aventurer dans ce que tu penses être la mort. Je veux simplement découvrir si ce que tu sens chez Kahlan est également présent chez moi.

La jeune fille continuant à reculer, Richard lui prit le poignet.

— Sammie, tu as pu t'enfuir, quand tu étais en Kahlan !

— Oui, mais…

— Donc, cette force n'est pas suffisante pour te soumettre à sa volonté. Ce que tu as senti en Kahlan n'a pas ce pouvoir. Du coup, tu ne risques rien. Dès que tu as voulu te retirer, ça s'est révélé très facile, pas vrai ?

La jeune magicienne ne répondit pas.

— Pas vrai ?

Conscient qu'il brutalisait la petite, Richard ne voyait pas comment procéder autrement.

— Je suppose que c'est exact, oui…

— C'était toi qui contrôlais la situation, pas la force maléfique. La mort t'appelait, mais il a suffi de lui opposer ta volonté pour la vaincre. Tu as *choisi* de ne pas lui obéir !

Quand Richard lui lâcha le poignet, Sammie laissa simplement retomber son bras.

— Je crois que vous avez raison…

— Moi, j'en suis sûr ! D'abord parce que tu ne serais pas revenue, si je me trompais… Mais ce n'est pas tout. Un sorcier et une magicienne tentaient de nous guérir, Kahlan et moi, avant l'attaque. Tous les deux sont très expérimentés, et ils en savent cent fois plus long sur la guérison que toi et moi n'en apprendrons jamais. S'il y avait eu un piège mortel en leurs patients, ils n'auraient pas tenté de nous soigner.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'ils ont soigné votre femme ?

— La blessure, sur son ventre…

Sammie réfléchit quelques instants.

— Vous avez raison, admit-elle. J'ai senti cette intervention. Elle est récente, c'est vrai. Peu de temps avant moi, quelqu'un a tenté de soulager la Mère Inquisitrice.

— Et cette personne n'a pas été piégée. Comme toi. Donc, tu ne

risques rien. L'appel de la mort ne peut pas s'imposer à ton libre arbitre.

Même si « détendue » aurait été un grand mot, Sammie parut soudain moins mal à l'aise.

— C'est logique.

— Examine-moi, dit Richard en avançant vers la jeune fille. Découvre si je souffre du même mal.

Sammie regarda le Sourcier avec des yeux brillant de sagesse – une sagesse sans rapport avec son âge.

— Vous pensez que c'est ça qui vous empêche d'utiliser votre don pour guérir la Mère Inquisitrice…

Ce n'était pas une question.

Richard s'assit en tailleur sur le sol.

— Allez, fais-le ! Il faut que je sache.

Avec un soupir résigné, Sammie s'assit à côté du Sourcier. Suivant son regard, elle vit qu'un chat venait d'entrer dans la pièce, se réfugiant dans le coin le plus sombre, comme les félins aimaient à le faire.

— Je crois que ce chat a senti ce que j'ai vu chez la Mère Inquisitrice…

— Le chat ?

— Ma mère disait que les chats sentent les esprits et tout ce qui vient du royaume des morts.

Sans un mot, Richard dévisagea un moment la jeune fille, puis il lui tendit les mains.

— Prends-les et essaie de guérir mes blessures les plus légères. Comme avec Kahlan…

Sammie hésita puis finit par obéir. Ayant du mal à tenir son bras gauche en l'air, Richard l'appuya sur ses genoux. Les morsures avaient recommencé à saigner…

Même si ses mains semblaient minuscules, comparées à celles de Richard, la petite Sammie, si jeune et inexpérimentée fût-elle, contrôlait pour l'instant bien plus de pouvoir que lui. Une pensée qui n'avait rien de réconfortant.

Sammie ferma les yeux et respira plus lentement. Richard l'imita, espérant ainsi l'aider. Dans son coin, Ester suivait la scène en se tordant nerveusement les mains.

Richard tenta de ne pas penser à ce que faisait Sammie et à ce qu'elle risquait de découvrir. À la place, il songea à Zedd, à Nicci, à Cara et à son mari, Ben, le général qui dirigeait le détachement de la Première Phalange chargé de les secourir, Kahlan et lui. Qu'était-il arrivé à ses meilleurs amis ? Sauf cas de force majeure, ils n'auraient jamais abandonné le Seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice…

Il y avait ces ossements, et ces lambeaux d'uniformes… D'après les deux brutes, la colonne avait été attaquée par les Shun-tuk, des sauvages à demi nus à la peau enduite d'une substance blanche. Un des cadavres, se souvint Richard, avait les dents taillées en pointe afin de mieux déchirer la chair de ses proies.

Avec la mort de la Pythie-Silence, il avait cru la bataille terminée. En réalité, elle commençait à peine. Ce qui se passait était au-delà de son imagination. Ça allait beaucoup plus loin qu'il l'avait pensé.

Richard avait besoin de réponses, et le temps jouait contre lui et contre tous ceux qu'il aimait. Si Zedd et les autres étaient entre les mains des Shun-tuk, chaque jour qui passait voyait fondre leurs chances de survivre à cette épreuve. Et si Kahlan ne recevait pas les soins appropriés, elle risquait de succomber aussi.

Comme lui, soit dit en passant…

Les habitants de Stroyza étaient aussi en danger, et sans doute plus qu'ils le pensaient eux-mêmes. Ils étaient certes habitués aux dures conditions des Terres Noires, mais les sauvages amateurs de chair humaine semblaient être une nouvelle donnée de l'équation.

Sammie cria, lâcha les mains de Richard comme si elles la brûlaient, et s'inclina en arrière.

— Qu'as-tu vu ?

— J'ai senti votre douleur, souffla la jeune magicienne, des larmes aux yeux. Par les esprits du bien, comment pouvez-vous endurer ça ?

— Je n'ai pas le choix… La vie des gens que j'aime et de ceux que j'ai juré de protéger est en jeu. Pour moi, c'est ce qui compte le plus. Qu'as-tu découvert d'autre ?

— La même chose que chez la Mère Inquisitrice, seigneur Rahl. La mort derrière le voile vert.

Richard n'attendait pas autre chose. Comme Kahlan, il avait été exposé au cri de la Pythie-Silence – un hurlement qui montait directement du royaume des morts.

— Ester, va chercher Henrik !

— Le petit garçon ? Seigneur Rahl, vos blessures ont besoin de soins. Votre bras saigne et…

— Va chercher Henrik !

Chapitre 11

Quand il entendit des pas dehors, Richard détourna la tête de la silhouette inconsciente de Kahlan. Dès qu'Ester eut écarté la tenture, Henrik se glissa dans la pièce. Apercevant le Sourcier, il lui sourit, mais sans pour autant parvenir à cacher son angoisse.

Richard sourit aussi – sans tricher non plus sur ses sentiments les plus profonds.

— Merci d'être venu, Henrik. Assieds-toi près de moi.

Henrik prit place à côté de Sammie et du Sourcier. Un long moment, ses yeux restèrent rivés sur Kahlan. Si elle n'était pas entrée dans la tanière de Jit pour le libérer, il n'en serait jamais sorti vivant.

— La Mère Inquisitrice va se rétablir, seigneur Rahl ?

— Je n'en sais rien… Pour l'instant, nous ignorons ce qu'elle a. Henrik, je compte sur toi pour tout me raconter et nous fournir de précieux indices.

— Je ne sais pas grand-chose sur les maladies, mais… Eh bien, je doute que vous puissiez la guérir.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que j'ai entendu Zedd et Nicci en parler… Ils espéraient pouvoir vous « maintenir », tous les deux, jusqu'à ce que vous soyez au Palais du Peuple.

Intriguée, Sammie se pencha vers Henrik :

— Le Palais du Peuple ? Vraiment ? Un palais… Ont-ils dit pourquoi ?

Henrik acquiesça.

Voyant que ce petit monde allait être plongé dans une grande conversation, Ester récupéra le seau d'eau et les pansements et approcha de Kahlan, afin de soigner ses plaies.

Richard leva une main pour empêcher Henrik de répondre à la question de Sammie.

— Commençons par le début… Dis-moi tout ce qui s'est passé. Les moindres détails peuvent faire la différence. Tu ne t'en apercevras peut-être pas, mais moi oui, fais-moi confiance.

Combien de fois Zedd avait-il tenu un discours de ce genre à Richard ? Le vieux sorcier était avide de détails… Décidément, la roue tournait d'une bien étrange façon. Aujourd'hui, c'était le Sourcier qui insistait pour entendre ces fameux « détails » qu'il avait tendance à trouver superflus lorsque son grand-père les exigeait…

Henrik écarta une mèche de cheveux de son front et se jeta à

l'eau :

— Pour commencer, la Mère Inquisitrice m'a libéré de la haie où la Pythie-Silence m'avait emprisonné. Hélas, Jit l'a capturée à son tour, et j'ai été le seul à pouvoir fuir. Mais vous le savez déjà, puisque vous m'avez vu sortir de la tanière de Jit…

» Vous m'avez dit que des amis à vous arriveraient bientôt du Palais du Peuple. Puis vous m'avez chargé d'aller leur dire où vous étiez, la Mère Inquisitrice et vous. J'ai continué à courir, et peu de temps après, je suis tombé sur la colonne de cavalerie qui escortait Zedd, Nicci et Cara. Vos amis étaient pressés de vous trouver, seigneur ! Je leur ai dit où vous étiez, en précisant que Jit tenait la Mère Inquisitrice, et que vous alliez tenter de la sauver.

» Ensuite, j'ai montré le chemin à la colonne. Dans le repaire de Jit, nous vous avons trouvés, tous les deux. La Pythie-Silence était morte, le corps comme déchiqueté de l'intérieur. Il y avait du sang partout. Un horrible spectacle…

» Comme la Mère Inquisitrice, seigneur, vous étiez inconscient, et vous saigniez beaucoup. Cara et quelques soldats vous ont dégagés de la haie et de ses piquants, puis tout le monde est sorti et Zedd a incendié la tanière de la Pythie-Silence. Voir un feu pareil dans un marécage, c'était… Eh bien, très étonnant. Les flammes léchaient presque les nuages, et il n'est rien resté du fief de Jit.

— Voilà au moins une bonne nouvelle, dit Richard. La suite ?

Sourcils froncés, Henrik puisa dans ses souvenirs.

— Les soldats vous ont déposés dans un chariot. Cara était folle de rage que la Mère Inquisitrice et vous soyez blessés. À un moment, j'ai cru qu'elle allait cracher du feu…

— Je vois le spectacle d'ici…, souffla Richard avec un petit sourire.

Il se rembrunit en songeant au sort qui menaçait la Mord-Sith et ses autres amis. Il devait les trouver, et sans tarder !

— Continue !

— Nous sommes partis pour le Palais du Peuple. Dans le chariot, Zedd et Nicci ont commencé à vous soigner. Le sorcier était très inquiet de vous voir dans un tel état… En vous examinant, seigneur, il a trouvé une boule de tissu dans chacune de vos oreilles. Nicci a fait la même découverte sur votre femme. « Pas étonnant qu'ils soient en vie », a-t-elle soufflé.

» Zedd a demandé des explications. Le cri d'une Pythie-Silence, a dit Nicci, si elle parvient un jour à le pousser, est en fait celui du Gardien en personne. Ce son entraîne dans le royaume des morts la Pythie-Silence et tous ceux qui l'entendent en même temps qu'elle. Le cri d'une femme comme Jit est mortel, paraît-il, même pour elle. C'est pour ça que la mère d'une Pythie-Silence lui coud les lèvres avant que sa voix soit assez puissante pour semer la destruction et la mort. Si j'ai

bien compris, les fils de cuir sont imprégnés d'une magie qui emprisonne la mort dans le corps de la Pythie-Silence.

» Selon Nicci, en étouffant le cri de Jit, les boules de tissu vous ont sauvé la vie. Quand Zedd a demandé d'où elle tenait tout ça, votre amie lui a rappelé qu'elle a longtemps été une Sœur de l'Obscurité au service du Gardien. Elle a ajouté que les Pythies-Silence sont des créatures maléfiques dont le pouvoir est directement lié au royaume des morts.

» Ce pouvoir, toujours selon Nicci, est une perversion de la Grâce, et ne peut donc pas être affecté par les détenteurs du don. Face à une Pythie-Silence, votre magie, seigneur Rahl, ne servait à rien. Même chose pour celle de la Mère Inquisitrice…

» Quand Jit a crié, vous n'avez pas simplement été touchés par sa magie maléfique, ce qui aurait déjà été grave, mais aussi et surtout par son hurlement si particulier. Pour résumer, c'est la mort elle-même qui vous a frappés, puis… infectés.

Sammie regarda le Sourcier, comme pour lui lancer : « Je vous l'avais bien dit. »

Richard fit signe à Henrik de continuer.

— Zedd n'a pas vraiment cru ce que disait Nicci au sujet de ce cri né au cœur du royaume des morts. Il doutait aussi que vous ayez été « infectés ».

— Un air qui me semble connu…, marmonna Sammie.

Richard lui coula un regard de biais, mais il ne fit pas de commentaires.

Absorbé par son récit, Henrik n'entendit pas la saillie.

— Nicci a posé deux doigts sur la tempe de Kahlan, puis elle a invité le vieux sorcier à vérifier par lui-même. Il l'a fait et a reconnu que vous étiez tous les deux « souillés » par une obscurité terrifiante. L'effet du cri de la Pythie-Silence, a répété Nicci. Et cette « souillure », c'était tout simplement la mort.

— Exactement ce que j'ai dit, fit Sammie.

Cette fois, elle n'avait pas pu s'empêcher de triompher à voix haute.

— Je reconnais que tu avais raison…, concéda Richard.

La jeune magicienne sourit.

— Zedd a été bouleversé par ce qu'il a senti en Kahlan. Cara aussi s'est inquiétée, craignant que vous soyez condamnés à mort. Mais Nicci a affirmé que non, à condition qu'on la laisse intervenir.

» Elle a supposé que vous aviez coupé les fines lanières de cuir qui fermaient la bouche de Jit. Grâce aux boules de tissu, dans vos oreilles, Kahlan et vous aviez survécu. Mais en étant quand même souillés…

— Cette Nicci a-t-elle dit comment elle comptait guérir le seigneur

Rahl et sa femme ? demanda Sammie, soudain tout excitée à l'idée d'obtenir peut-être la solution de l'énigme.

— Non. Elle a simplement dit que c'était à sa portée, mais qu'elle devait intervenir à l'intérieur d'un champ de protection.

Richard eut l'impression que le sol s'ouvrait sous ses pieds. Être soigné par une personne possédant le don ne serait pas suffisant ! Kahlan et lui n'étaient pas « banalement » blessés. Pour les débarrasser de la véritable menace, il allait falloir beaucoup plus qu'une simple séance de magie thérapeutique.

— Un champ de protection ? répéta Sammie, le nez plissé. De quoi s'agit-il ?

Henrik haussa les épaules pour signifier qu'il n'en savait rien.

— C'est un champ de force qui crée une zone interdite à toute forme de magie étrangère…, expliqua Richard. Une précaution indispensable quand on travaille sur des sortilèges dangereux – ou quand on se contente de les étudier. En même temps, cette protection interdit toute « fuite » d'éléments destructeurs, que ce soit à cause d'un accident ou d'une intention malveillante. Bref, la contention fonctionne dans les deux sens.

Sammie parut déconcertée par cette description.

— Et comment pouvons-nous obtenir une telle protection ? Est-il possible de la générer ?

— C'est une très ancienne magie, inaccessible aujourd'hui, j'en ai peur. Les seules zones protégées que je connais datent de milliers d'années.

— Il y en a une au Palais du Peuple, dit Henrik.

— Exact, confirma Richard. Le Jardin de la Vie…

Henrik se concentra de nouveau sur ses souvenirs.

— Nicci a expliqué à Zedd qu'elle aurait besoin d'un champ de protection afin de vous isoler, votre femme et vous, pendant qu'elle vous débarrasserait de la souillure… L'empreinte de la mort, en somme…

» La Grâce étant corrompue en vous, toute intervention hors d'un champ de protection attirerait le Gardien, qui viendrait vous emporter sans qu'il soit possible de l'en empêcher. En revanche, Nicci entendait guérir toutes vos blessures normales, afin de vous maintenir en vie jusqu'au palais. À l'entendre, c'était la priorité des priorités.

— J'aimerais tant voir un palais…, murmura Sammie, son imagination enflammée par tant d'exotiques évocations. Ce doit être merveilleux… Ma mère ne m'a jamais parlé de ces champs de protection. À quoi ressemblent-ils ?

— Eh bien, celui du palais est un magnifique jardin intérieur avec un toit de verre et…

— Un toit de verre, seigneur ? s'exclama Sammie. Je n'ai même

jamais rêvé d'une telle chose ! Je donnerais cher pour voir ça.

— Un jour, tu auras peut-être cette chance…

Richard se tourna vers Henrik :

— La suite ?

— Zedd a dit qu'il fallait atteindre au plus vite le palais, vu votre état. Puis il a examiné la blessure de Kahlan, sur son ventre. Avec les cahots du chariot, la plaie s'était rouverte et saignait beaucoup. Pendant que le vieil homme s'occupait de votre épouse, Nicci s'est chargée de soigner vos blessures…

» Rassurée parce qu'on vous avait pris en charge, Cara est allée s'asseoir sur le siège du conducteur, à côté de son mari, le général Meiffert, qui avait décidé de remplacer le cocher. Pendant que Nicci et Zedd travaillaient, elle m'a hissé là-haut afin que je m'installe près d'elle.

— Pourquoi n'ont-ils pas fini de nous guérir ? demanda Richard. Que s'est-il passé ?

Henrik se rembrunit. À l'évidence, il n'avait aucune envie de raconter cette partie-là de l'histoire.

Chapitre 12

L'air de plus en plus sinistre, Henrik se plongea dans ses souvenirs.

— D'après le général Meiffert, nous allions aussi vite que possible sans crever les chevaux. Tout le monde s'inquiétait pour vous, seigneur, et pour la Mère Inquisitrice. Du coup, l'objectif était de sortir au plus tôt des Terres Noires, puis de gagner le palais sans tarder…

» À l'arrière du chariot, Zedd marmonnait dans sa barbe. Puis il a demandé au général de ralentir. Avec les cahots, il ne parvenait pas à travailler convenablement, et il fallait absolument refermer la plaie de Kahlan.

— Nicci et lui ont-ils dit comment ils pensaient soigner le seigneur Rahl et sa femme, une fois au palais ? demanda Sammie. Ont-ils précisé comment ils réussissaient à intervenir sur les blessures alors que leurs patients étaient infestés par la mort ?

Henrik secoua la tête.

— Je ne sais rien sur la guérison, et en magie, je suis un ignare. J'ai seulement entendu Nicci dire à Zedd qu'ils pourraient traiter les plaies, mais sans toucher à la souillure, car pour ça ils devraient attendre d'être au palais, isolés par un champ de protection.

— Au moins, nous avons une bonne nouvelle, dit Richard à Sammie. Ça confirme ce que je pensais : tu peux nous soulager malgré ce que tu as vu en nous.

Concentrée sur le récit d'Henrik, la jeune magicienne hocha distraitement la tête.

— Le soir tombait… Chacun penché sur son patient, Zedd et Nicci mobilisaient tout leur pouvoir pour le guérir.

La voix du petit garçon se brisa. Au prix d'un gros effort, il parvint à continuer :

— Bien entendu, les cavaliers, Cara et le général surveillaient les environs tout en avançant. Le jour, les Terres Noires ne sont pas un endroit sûr. La nuit… Eh bien, il faut être fou pour s'y aventurer, sauf quand on ne peut pas faire autrement.

Henrik joua distraitement avec le bord du tapis sur lequel il était assis.

— Ce qui était notre cas, bien sûr…

— Il semble bien, hélas…, approuva Richard.

Si ses amis avaient pris le risque de s'enfoncer dans les Terres Noires, c'était pour voler à son secours. De quoi se sentir atrocement coupable…

— Nous avancions en silence, très lentement, selon les instructions de Zedd, lorsque Nicci et lui ont soudain relevé la tête.

— En même temps ? demanda Sammie.

— Oui.

— Seigneur Rahl, dit la jeune magicienne, ils ont dû sentir quelque chose au même instant. Avec leur don…

Ne voulant pas faire perdre le fil à Henrik, Richard hocha simplement la tête.

— À voix basse, Zedd a signalé au général et à Cara qu'il y avait des gens tapis dans les ombres, autour de nous. Le mari de Cara a demandé combien il y en avait. « Beaucoup », a répondu le vieux sorcier. J'ai regardé, mais je n'ai vu personne.

Henrik regarda dans le vide, comme s'il revivait toute la scène dans sa tête.

— Je ne voyais rien, mais j'avais l'impression que des gens nous épiaient, cachés derrière les troncs d'arbre. Nous étions dans une forêt, l'endroit au monde où il est le plus facile de se cacher…

» Le ciel étant couvert, la lune n'éclairait pas grand-chose… On ne voyait rien. S'il y avait vraiment des ennemis dissimulés sur nos flancs, il était impossible de les repérer.

» Seigneur Rahl, j'étais mort de peur ! Tout le monde sentait bien que nous allions avoir des problèmes, mais sans pouvoir déterminer lesquels. En tout cas, tous les soldats étaient prêts à se battre, ça se voyait à la façon dont ils tenaient leur lance ou faisaient coulisser leur épée dans son fourreau, histoire d'être sûrs qu'elle n'était pas coincée…

» Soudain, il y a eu du mouvement, sur notre flanc droit. Même à la très chiche lumière de la lune, nous avons vu qu'une horde d'hommes bondissait hors de l'abri des arbres. Ces guerriers ne criaient pas pour se donner du courage. Bizarrement, ce silence les rendait encore plus terrifiants. Seigneur, il y en avait tant qu'on aurait cru voir déferler un raz-de-marée.

» Cara a demandé s'il ne fallait pas tenter de fuir avec le chariot. Avant que le général ait pu répondre, Zedd a dit que c'était sans espoir, parce qu'il y avait aussi des agresseurs devant et derrière nous. Bref, nous étions encerclés.

» Les soldats se sont déployés autour du chariot, pour le protéger. Formant le cercle extérieur, les lanciers ont pointé leur arme sur les attaquants. Face à un tel mur d'acier, il semblait impossible de passer.

» Les hommes du cercle intérieur ont dégainé leur épée ou saisi la hache de guerre accrochée à leur ceinture. Il n'y avait pas tant de soldats que ça avec nous, en comparaison du nombre d'attaquants. Mais c'étaient des combattants de D'Hara. En les voyant si déterminés, j'ai cru que nous avions une chance de nous en sortir…

Des combattants de D'Hara, oui, et pas n'importe lesquels. Les soldats d'élite de la Première Phalange, la garde rapprochée de Richard dirigée par Benjamin Meiffert, un de ses meilleurs généraux. Ces hommes n'étaient pas seulement des colosses surentraînés. Guerriers d'élite, ils faisaient montre d'une discipline de fer et d'une inégalable ardeur sur le champ de bataille. Des missions comme celle-là étaient leur unique raison de vivre. Depuis toujours, ils faisaient assaut de loyauté et de compétence pour mériter – ou garder – leur place dans la Première Phalange.

— Pour mieux y voir, Zedd s'était mis debout dans le chariot. Nicci aussi, même si elle semblait furieuse d'avoir dû s'interrompre, parce qu'il lui aurait fallu plus de temps pour vous soulager vraiment, seigneur. Alors que nos assaillants se déversaient sur nous, Zedd a lancé que notre réserve de temps était épuisée, de toute évidence.

» Le général a crié à ses hommes qu'il ne voulait pas d'une bataille rangée. Mais il semblait bien que nous n'allions pas avoir le choix. Cara a alors proposé qu'on vous installe chacun sur le dos d'un cheval, la Mère Inquisitrice et vous. Avec une petite escorte, elle aurait pu vous conduire au loin pendant que les autres hommes retardaient nos adversaires.

» Zedd a grommelé que c'était une très mauvaise idée. Cara voulant savoir pourquoi, il a dit que fuir devant des prédateurs était la pire tactique, parce que ça stimulait leur désir de chasser. De toute façon, les attaquants venaient des quatre directions, et il aurait été impossible de leur échapper.

Un lourd silence tomba sur la pièce, à peine troublé par le grésillement des bougies. Les yeux ronds, Sammie attendait la suite. Sa main serrant un morceau de tissu immobilisée au-dessus de Kahlan, même Ester semblait suspendue aux lèvres du petit garçon.

— Zedd a levé les mains et un éclair en a jailli. Au début, tandis qu'il montait dans le ciel, ce n'était qu'une étincelle. Mais il a explosé en une gerbe de lumière suffisante pour éclairer les environs sur plusieurs centaines de pas de diamètre.

Des larmes perlèrent aux paupières d'Henrik.

— Grâce à cette lumière, nous avons enfin vu les milliers d'attaquants qui fondaient sur nous. Des hommes, pour la plupart, les jambes et le torse nus, mais aussi des femmes. Aucun de ces guerriers ne brandissait une épée, une lance ou un bouclier. En revanche, ils avaient presque tous un couteau, les femmes ne faisant pas exception à la règle.

» Nos défenseurs, des cavaliers, étaient bien mieux armés. Pourtant, le désavantage du nombre semblait écrasant…

» La lumière générée par Zedd commençant à disparaître, il est devenu plus difficile de distinguer nos ennemis. Le vieux sorcier a

essayé de lancer un autre éclair, mais rien ne s'est passé. Quand Nicci lui a demandé pourquoi, il a marmonné qu'il n'en savait rien. Elle a essayé aussi, sans plus de succès.

Henrik baissa la tête et se tut. Richard lui tapota l'épaule mais ne dit rien, afin de lui laisser tout le temps de trouver ses mots.

— Quand nos attaquants furent à portée de voix, l'officier qui commandait le détachement se dressa sur ses étriers et cria : « Arrêtez-vous si vous tenez à la vie ! » Hélas, ça n'eut pas le moindre effet sur les guerriers adverses…

» Enfin, pas celui qu'on aurait espéré… Après cet ultimatum, tous les attaquants se sont mis à pousser des cris de guerre, comme s'ils avaient soudain hâte d'en découdre. Quand je dis « cris de guerre »… c'étaient plutôt des hurlements inhumains, comme si nous avions eu affaire à des esprits venus du royaume des morts. Cette masse haineuse et assoiffée de sang me fit frissonner de la tête aux pieds…

» Voyant que les attaquants ne s'arrêteraient pas, leur ardeur semblant au contraire redoubler, le général a ordonné à ses cavaliers de charger, pour empêcher l'ennemi d'approcher du chariot. Une moitié du détachement lui a obéi pendant que l'autre restait autour du véhicule.

» Les cavaliers se sont enfoncés dans les rangs ennemis comme la lame d'une faux dans un champ de blé mûr. Malgré la pénombre, j'ai vu que les assaillants tombaient comme des mouches.

» Quel soulagement j'ai éprouvé ! Face à de pareils cavaliers, des hommes et des femmes mal armés n'avaient pas une chance ! N'est-ce pas ? Hélas, il m'a vite fallu déchanter. Nos ennemis ne craignaient pas les D'Harans et ils bravaient la mort en hurlant de haine. Et même s'ils tombaient comme des mouches, leur nombre continuait à augmenter sans cesse, comme si dix nouveaux tueurs jaillissaient de l'ombre pour chacun de ceux qui se faisaient tailler en pièces.

» Un premier cavalier a été désarçonné. Luttant avec bravoure, ce colosse avait décapité des dizaines d'adversaires tandis qu'il chargeait en tête de la colonne. Mais il avait fini par être encerclé. Continuant à se battre – les sabots de son cheval faisant également des ravages dans les rangs ennemis –, il a fini par être submergé.

» Pris au milieu d'une masse grouillante, des guerriers montant sur le dos de leurs camarades morts ou vivants pour tenter de l'atteindre, ce héros a été renversé, comme sa monture, par des brutes déchaînées qui n'hésitaient pas à se piétiner pour accéder plus vite à leur proie.

» Après que cette meute les eut renversés, son cheval et lui – et tandis que d'autres cavaliers tentaient de voler à son secours –, l'homme continua à résister. De là où j'étais, je voyais des dizaines de mains s'abattre sur le cheval, la plupart serrant un couteau…

Henrik s'interrompit pour s'essuyer les yeux.

— Comme des loups, les tueurs se sont abattus sur l'homme. Mais sans le poignarder, contrairement à sa monture…

La voix tremblante, Henrik parut sur le point de défaillir.

— Qu'ont-ils fait ? demanda Sammie.

Richard connaissait déjà la réponse, car il avait failli subir le même sort que le cavalier.

— Ils l'ont saisi par les bras, les jambes et les cheveux, et ont commencé à le dévorer. Oui, exactement comme une meute de loups qui festoie sur la carcasse d'un mouton.

Chapitre 13

Sammie baissa les yeux sur les morsures qui saignaient encore le long du bras gauche de Richard.

— Exactement ce qu'ont fait les deux hommes qui vous ont attaqué, seigneur Rahl, dit-elle d'une voix tremblante.

— On dirait bien, oui, fit Richard.

Laissant à Henrik le temps de reprendre le fil, il repensa à sa propre expérience. Le récit étrange du jeune garçon correspondait au dialogue qu'il avait surpris entre ses deux adversaires. En se réveillant, il les avait entendus parler des Shun-tuk, un peuple qui dévorait les gens. Et s'il avait fallu d'autres preuves, il suffisait de penser aux ossements et aux lambeaux d'uniformes éparpillés autour du chariot. Sur quel périmètre le sol était-il ainsi couvert de restes humains ? Dans la pénombre, le Sourcier n'avait certainement pas tout vu…

Quant aux deux types, si bizarre que ça paraisse, ils avaient semblé convaincus qu'ils s'approprieraient son âme s'ils le mangeaient. Et sans les braves gens de Stroyza, ils auraient au moins réussi à le tuer…

— J'ai vu d'autres attaquants émerger des ombres, reprit Henrik. D'autres cavaliers sont tombés de selle pour finir sous les dents de leurs adversaires, hurlant de douleur tandis qu'on les dévorait vivants.

— Qu'ont fait Zedd et Nicci ? demanda Richard. Ont-ils utilisé leur pouvoir pour arrêter les sauvages ? Un jour, j'ai vu Zedd déchaîner son feu de sorcier sur des troupes ennemies. C'est une arme dévastatrice, même face à une horde d'adversaires. À deux, Zedd et Nicci auraient pu repousser l'attaque.

Assez discrètement, Henrik s'essuya le nez sur sa manche.

— Le vieux sorcier a essayé, seigneur Rahl… Face à ce raz-de-marée, d'autres cavaliers se sont éloignés du chariot pour tenter de l'endiguer. Comme leurs camarades, ils ont été balayés tels des fétus de paille.

» Dans ce vacarme, tous les sons étaient noyés ; pourtant, j'ai réussi à entendre une conversation entre Zedd et Nicci. Très inquiets, ils tentaient désespérément de trouver un moyen de briser l'assaut. Comme je l'ai dit, la magie me dépasse. De plus, je n'ai pas tout entendu. Mais je peux vous assurer qu'ils ont tout envisagé et tout essayé. Hélas, rien ne donnait jamais le résultat escompté.

» J'ignore ce qui a mal tourné… Mais si leur don ne leur avait pas fait défaut, je suis sûr qu'ils auraient réussi à vaincre les guerriers cannibales.

» Parfois, pourtant, une de leurs tentatives réussissait. En tout cas, jusqu'à un certain point. Quand rien n'y faisait, il leur arrivait de tendre les bras, les mains levées, comme s'ils voulaient pousser un mur invisible. Soudain, des groupes d'attaquants étaient stoppés net, puis les gens tombaient à la renverse comme des quilles, faisant basculer aussi les guerriers qui les suivaient. Mais ça fonctionnait uniquement contre de très petits groupes. Et alors que ça coûtait des efforts surhumains à Zedd et à Nicci, ça ne paraissait pas être en mesure de repousser les multitudes qui fondaient sur nous en hurlant.

» Zedd s'est tourné vers Cara pour lui dire ce que tout le monde, même moi, avait pu constater. Quelque chose clochait avec la magie, qui ne suffirait donc pas à remporter la victoire. Le général est intervenu, rappelant que l'essentiel était de protéger le Seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice. S'adressant à Zedd, il a ajouté que si nous continuions à défendre le chariot, nos ennemis finiraient par comprendre qu'il contenait quelque chose de précieux.

» Répondant à une question de Nicci concernant ses intentions, Meiffert a dit qu'il fallait abandonner le chariot.

» J'ai cru que Cara allait briser la nuque de son propre mari ! Elle a hurlé qu'elle refusait de s'éloigner de vous, quitte à mourir sur place. Le général ne s'est pas laissé impressionner. Donnant lui aussi de la voix, il a exposé son plan. En l'abandonnant comme s'il n'avait aucune valeur, ils détourneraient du chariot l'attention de nos ennemis, qui se lanceraient à leur poursuite afin de les massacrer. Car s'ils tombaient ainsi par milliers, ce n'était pas pour un chariot que luttaient ces gens, mais afin de s'approprier des proies bien vivantes.

» Nicci a souscrit à ce plan. Zedd aussi, après avoir précisé qu'il n'aimait pas du tout ça. Mais quoi qu'il en soit, il fallait décider vite, avant que tout soit perdu.

» Le visage aussi rouge que son uniforme de cuir, Cara serrait tellement les dents qu'elle semblait incapable d'émettre un son. Elle a pourtant fini par grogner son assentiment, avant de sauter à l'arrière du chariot. S'emparant d'une vieille bâche oubliée dans un coin du véhicule, elle l'a déroulée avec l'aide de Nicci, puis l'a étendue sur vous et sur votre femme, seigneur, afin de donner l'impression que le chariot était vide.

Richard comprit enfin pourquoi, lorsqu'il s'était réveillé, Kahlan et lui gisaient sous une bâche.

— Je ne suis pas sûr que j'aurais pensé à cette tactique…, dit-il. Ben n'a pas obtenu son grade par hasard. Que s'est-il passé ensuite ?

— Cara m'a soulevé du siège du conducteur et m'a déposé à côté d'elle, dans le chariot. Tandis que son mari, Nicci et Zedd sautaient à terre, elle s'est penchée sur moi, son Agiel pointé sur mon visage. Puis elle m'a dit d'ouvrir en grand mes oreilles. Ensuite, elle a tourné la

tête vers un endroit, dans la forêt, d'où ne jaillissaient pas d'attaquants. D'un ton dur, elle m'a demandé si je distinguais ce sentier, au milieu des arbres. Je ne voyais rien, mais j'avais bien trop peur pour le dire…

» Cara m'a dit de courir jusqu'à ce sentier, puis de filer à toutes jambes.

— Filer ? s'étonna Sammie. S'il y avait un moyen de fuir, pourquoi n'en avez-vous pas tous profité ?

— J'ai posé la question à Cara, la suppliant de venir avec moi. Porter le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice les aurait trop ralentis, a-t-elle répondu. De plus, dans la forêt, ils n'auraient pas pu courir assez vite. Enfin, un groupe important aurait attiré l'attention de nos ennemis. Et à l'issue de la poursuite, ceux-ci auraient eu en leur pouvoir le seigneur Rahl et sa femme. Et pour l'avenir de D'Hara, comme pour celui du monde, l'important était que ça n'arrive pas.

» Elle a ajouté que le général avait raison. Sa tactique seule avait une chance de réussir. Mais il fallait agir vite. S'ils faisaient mine de s'enfuir dans une autre direction que la mienne, les tueurs les poursuivraient et, avec un peu de chance, ne découvriraient jamais qu'il y avait deux blessés dans le chariot.

» C'était un bon plan, mais qu'allait-il arriver à Cara, au général, à Zedd, à Nicci et aux soldats survivants ?… (Henrik dut étouffer un sanglot.) Aucune importance, m'a répondu votre amie, seigneur, puisqu'ils auraient fait tout leur possible pour vous protéger.

Henrik éclata en sanglots. Sammie lui prit la main et murmura qu'elle comprenait. Des larmes aux yeux, elle lui confia que son père était mort, sa mère ayant disparu. La douleur qu'on éprouvait après avoir perdu des êtres chers lui était familière, comme au petit garçon…

Étonné par ces révélations, Henrik souffla qu'il était désolé. Sammie lui serra la main, puis déclara qu'en des temps très difficiles tout le monde allait devoir être courageux.

Sur la demande de sa nouvelle amie, Henrik reprit son récit.

— Cara m'a encore soulevé dans ses bras, puis déposé à côté du chariot. Son mari lui a crié de se dépêcher. Après avoir acquiescé, elle s'est une dernière fois tournée vers moi.

» Me brandissant de nouveau son Agiel sous le nez, elle m'a dit de courir plus vite que le vent et de fuir afin de trouver de l'aide pour le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice. Désormais, tout reposait sur mes épaules. Pour gagner du temps, les autres et elle allaient attirer nos ennemis sur une fausse piste…

» Terrifié, j'ai demandé ce qu'il risquait de leur arriver.

» Elle m'a répondu de ne pas m'en faire pour ça. Ma mission était de filer, de survivre et de ramener des secours. Pétrifié, je ne

parvenais pas à croire que tout ça m'arrivait pour de bon. Cara m'a pris par le menton, et elle a dit : « Cours et ne te retourne pas ! Ne t'arrête sous aucun prétexte avant d'avoir trouvé de l'aide. C'est compris ? »

» Trop effrayé pour parler, j'ai simplement hoché la tête. Puis je me suis détourné de Cara pour filer, comme elle me l'ordonnait, mais elle m'a retenu par un bras. Son regard plongé dans le mien, elle a soufflé : « Fais en sorte que nous ne soyons pas morts pour rien, Henrik. Trouve de l'aide coûte que coûte ! Ainsi, nous n'aurons pas vécu en vain. Sauve-les ! »

» J'ai promis de tout faire pour ça, puis je suis parti. En jetant un coup d'œil derrière moi, j'ai vu que Cara avait rejoint les autres et qu'ils faisaient tous mine de fuir, nos ennemis sur les talons.

De nouveau, Henrik éclata en sanglots.

Richard souffrait tellement que ses mains en tremblaient. Mais la douleur lui semblait lointaine derrière le voile épais de son chagrin. Compatissant, il caressa le dos d'Henrik, désolé qu'il ait dû vivre une telle épreuve. Mais sa propre angoisse semblait vouloir lui écraser la poitrine…

— En approchant des arbres, j'ai fini par repérer le sentier, reprit Henrik en mobilisant tout son courage pour aller jusqu'au bout de son histoire. Autour de moi, des hurlements montaient, alors j'ai couru sans me retourner. Après une dizaine de pas, j'ai vu des ombres bouger entre les arbres. Par bonheur, elles ne m'ont pas repéré… Mais il y avait des ennemis partout. Comme Zedd l'avait dit, nous étions encerclés. Et ce sentier aussi était surveillé.

— C'était un piège, dit Richard. Ils vous ont laissé un chemin pour fuir – apparemment – histoire de vous attirer dans une embuscade.

— Je crois, oui… Grâce à ma taille, ou parce que j'avais fait très peu de bruit, les attaquants ne m'ont pas remarqué. Et dès qu'ils ont vu Cara et les autres choisir une autre direction pour fuir, ils sont sortis de leurs cachettes en hurlant et se sont lancés à leur poursuite.

» Si j'étais resté sur le sentier, quelqu'un m'aurait vu, c'est sûr. Me sentant piégé, j'ai plongé derrière un tronc d'arbre abattu et je me suis enfoncé dans la mousse, parvenant à me glisser sous le tronc.

» Je suis resté là, osant à peine respirer, à voir courir des silhouettes sur le sentier et au milieu des arbres. Des milliers de guerriers, je crois, et certains sont passés à moins d'un pas de moi. À mes oreilles, le bruit de leurs pas évoquait un roulement de tambour incessant…

» Si un de ces tueurs me voyait, j'étais perdu. Voué à être dévoré vivant, comme le cavalier que j'avais vu mourir, déchiqueté par ces brutes. Pétrifié, je suis resté caché un long moment tandis que se déversaient autour de moi des flots de guerriers sanguinaires hurlant

de rage.

Henrik leva les yeux vers Richard.

— Le général et vos autres amis ont eu raison de ne pas vous emmener avec eux. S'ils avaient essayé, vous ne seriez plus de ce monde.

Une fois de plus, le Sourcier devait sa vie et celle de Kahlan à ses amis les plus proches. Était-il condamné à voir ceux qu'il aimait se sacrifier pour lui ?

Quoi qu'il en soit, s'ils avaient survécu, il devait voler à leur secours.

— Après ce qui m'a paru une éternité, je n'ai plus entendu de cris, ni vu l'ombre d'un guerrier. Ou plutôt, les cris que je captais s'éloignaient de moi, indiquant que je pouvais repartir. J'ai attendu encore un peu, puis je suis sorti de mon trou et j'ai regardé autour de moi. Comme il n'y avait plus personne en vue, je me suis mis à courir…

— Et le sentier t'a conduit jusqu'ici ? demanda Richard.

— Oui… Dans les enclos, j'ai vu des gens qui s'occupaient de leurs animaux et je leur ai demandé de m'aider. Par bonheur, ils n'ont pas refusé…

Chapitre 14

— Après le dernier coup d'œil que j'ai jeté à Cara, dit Henrik, je n'ai plus rien su de ce qui arrivait aux autres…

Baissant la tête, le petit garçon s'abandonna au chagrin. Laisser des compagnons en arrière était un crève-cœur, et Richard le savait mieux que quiconque.

En larmes elle aussi, Sammie entoura d'un bras protecteur les épaules d'Henrik. Son père ayant subi le même sort que les compagnons du gamin – et sa mère également, pour ce qu'elle en savait –, elle avait toutes les raisons de se montrer compatissante.

Comprenant que le petit garçon ne dirait plus rien, Ester prit le relais :

— Au début, nous n'avons rien compris à ce qu'il racontait… Sinon qu'il avait besoin d'aide. Ça, c'était clair malgré ses propos décousus. Non sans efforts, nous sommes arrivés à le calmer, en tout cas assez pour qu'il nous indique une direction…

» Ensuite, il a raconté qu'il était avec des gens, qu'il y avait eu une attaque, et que des blessés avaient besoin de secours… Bien entendu, ça nous a suffi pour nous mettre en route. Dans les Terres Noires, la nuit grouille de dangers et il semblait évident que votre colonne était tombée dans une terrible embuscade. Pour avoir une chance de sauver quelqu'un, il fallait se presser et remettre à plus tard les détails.

» Réticents à nous aventurer dans la forêt en pleine nuit, nous n'avions pourtant pas le choix. Les Terres Noires ne sont pas un lieu sûr, c'est évident, et l'obscurité n'arrange rien. Mais c'est une région très peu peuplée, seigneur Rahl. Nous n'avions jamais entendu parler de hordes d'agresseurs telles que nous les décrivait Henrik.

» Un tour de son imagination, provoqué par la terreur ? C'était possible… Mais comment savoir, alors qu'il tenait un discours toujours aussi incohérent ? Une seule chose claire en ressortait : des blessés avaient besoin d'aide. Et ça, malgré sa confusion mentale, ce n'était pas difficile à croire, parce que nous avons l'habitude de ce genre de choses, ici…

» Henrik ignorait où vous étiez exactement… En l'interrogeant, nous avons finalement compris que vous veniez de la trace de Kharga, où se trouvait le fief de la Pythie-Silence… C'était suffisant pour nous guider, car il n'existe qu'une route, rarement utilisée, pour se rendre dans le marécage. Sachant enfin précisément où nous devions aller, nous avons laissé le petit ici, et nous sommes partis à votre recherche.

— Tu t'en es bien sorti, Henrik…, dit Richard. Merci de nous avoir sauvé la vie.

Le petit garçon eut un pâle sourire.

— Un juste retour des choses, seigneur Rahl. Avec la Mère Inquisitrice, vous avez sauvé la mienne… (Il désigna Kahlan.) La Pythie-Silence me tenait, et elle m'aurait vidé de mon sang comme les autres malheureux qu'elle avait capturés. Ceux-là n'ont pas eu ma chance – ils sont morts avant qu'on vienne à leur secours. Mais la Mère Inquisitrice m'a libéré…

— C'est sa nature profonde, dit Richard. Depuis toujours, elle combat pour la vie. (Il baissa les yeux.) Et voilà qu'elle doit lutter pour la sienne…

Épuisé par ses blessures et par l'angoisse, Richard se sentait au bord de la défaillance. Après la fin d'une très longue guerre, il avait cru que la paix durerait, la vie redevenant enfin normale. Mais dans les Terres Noires, il n'existait rien de comparable à la paix. Pas d'espoir de tranquillité… Cependant, les derniers événements, même pour cette rude région, sortaient de l'ordinaire.

Mourant d'inquiétude pour ses amis, torturé par ses morsures et probablement victime d'un accès de fièvre, Richard avait besoin de s'étendre un peu.

Sachant désormais que Zedd et Nicci avaient pu intervenir, au moins partiellement, malgré la souillure de la mort due à la Pythie-Silence, il voulait que Sammie essaie encore de soigner Kahlan. Bien sûr, il avait lui aussi besoin d'aide, mais ça pouvait attendre un peu… Pour sa femme, en revanche…

Alors qu'il allait demander à Ester ce qu'elle savait sur les sauvages qui avaient attaqué la colonne, il vit le chat noir, à l'autre bout de la pièce, se tourner vers la porte et se hérisser de la tête à la queue.

Il feula, dévoilant ses crocs.

Richard sentit ses propres poils se dresser sur sa nuque.

— Il fait ça souvent ? demanda-t-il d'une voix égale.

Sammie écarta de son front une mèche de cheveux noirs bouclés et regarda le petit félin.

— Non… Seulement quand il a peur.

Plusieurs bougies s'éteignirent soudain, laissant des volutes de fumée tourbillonner dans l'air.

Dans le tunnel, derrière la tenture, d'autres chats miaulèrent sinistrement.

— Que se passe-t-il donc ? lâcha Ester en faisant mine de se redresser.

Richard la prit par un bras et la tira en arrière, l'empêchant de gagner la sortie. Angoissé par ce concert de feulements, Henrik écarquilla les yeux. Pas plus rassurée, Sammie fronça les sourcils.

Puis un cri à glacer les sangs retentit dans le lointain.

Richard voulut bondir. Nauséeux et pris de vertiges, il dut lutter pour garder son équilibre. Tendant l'oreille, il se concentra sur les bruits qui venaient du tunnel.

D'instinct, sa main vola vers la poignée de son épée et se referma dessus. Se joignant au premier, d'autres hurlements de terreur et de souffrance se répercutaient le long des tunnels.

La colère de l'Épée de Vérité se déversa dans le Sourcier, lui donnant le sentiment d'être tombé dans une rivière glacée. Sonné par le choc, il dut prendre une grande inspiration.

Sa propre rage vint se mêler à celle de l'arme. Nourries par la magie, ces fureurs jumelles s'unirent pour former comme une tempête de rage.

Quand Richard serrait ainsi son arme, la douleur, l'épuisement et la faiblesse n'avaient plus d'emprise sur lui. La colère de l'épée, source de son pouvoir si particulier, sublima la sienne, lui permettant d'oublier sa misérable condition.

Une note métallique unique vibra dans l'air quand le Sourcier dégaina sa lame.

Tirer cette lame au clair était une expérience exaltante. Chaque fois, lorsqu'il le faisait, le Sourcier et l'Épée de Vérité, ne devenant plus qu'une seule et même entité, se concentraient sur le moment présent et sur la rage de vaincre.

Enfin unis, ils se transformaient en l'arme la plus mortelle qui soit.

Ester recula. Très vaguement, Richard songea qu'elle devait être effrayée par la lame et par le feu mortel qui brûlait dans ses yeux.

Henrik s'écarta pour laisser passer le seigneur Rahl. Sammie se pencha sur Kahlan, prête à lui faire un bouclier de son corps.

Au cas où un ennemi entrerait dans la pièce ? Ce n'était pas un risque, car Richard avait l'intention de ne laisser passer personne.

— Reste ici et protège-la, dit-il à Sammie.

La jeune magicienne hocha la tête.

Richard écarta la tenture, sortit et remonta le tunnel en direction de l'endroit d'où provenaient les cris.

Chapitre 15

Alors qu'il remontait le tunnel, Richard entendit en plus des cris une sorte de grognement animal qui ne semblait pas appartenir vraiment au monde des vivants. Semblant menacer toute créature qui n'appartenait pas au royaume des morts, ce rugissement se répercutait lui aussi dans tous les tunnels.

Bien qu'il ignorât tout de la configuration du réseau des corridors creusés dans la roche – impossible de dire où ils menaient ni comment ils s'interconnectaient –, le Sourcier savait s'orienter par rapport à un son, et cette aptitude lui suffirait pour l'instant.

Des cris pareils, il le savait, sortaient uniquement de la gorge d'êtres mortellement terrorisés. Certains pouvaient être aussi des hurlements d'agonie – dans sa vie, il en avait entendu plus souvent qu'à son tour. La paix venue, il avait espéré – en vain, semblait-il – ne plus jamais revivre ces expériences…

Dans le tunnel, il croisa des gens qui couraient en sens inverse, fuyant le danger. À présent, d'autres cris retentissaient – ceux des attaquants, bestiaux à vous en glacer jusqu'à la moelle des os. La plupart des fugitifs hurlaient aussi, mais parce qu'ils étaient paniqués. Rien à voir avec ce que produit la gorge d'un être humain qui comprend que sa dernière heure a sonné.

Très vite, Richard comprit qu'il s'était perdu dans le labyrinthe de tunnels. Tant qu'il pouvait se repérer à l'oreille, ce n'était pas si grave que ça, puisqu'il savait où il allait. Sa douleur et ses malaises oubliés pour le moment – ou plutôt, balayés par le raz-de-marée furieux de l'épée –, il n'avait plus qu'un objectif : secourir les malheureux qui tombaient sous les coups de tueurs ivres de sang.

Sous l'influence de son arme, Richard éprouvait exactement la même ivresse que ses futurs adversaires. Il voulait les vider de leur fluide vital, à n'importe quel prix.

Le voyant courir l'épée à la main, plusieurs fuyards se plaquèrent contre la paroi pour le laisser passer. D'autres n'eurent pas ce réflexe, et il dut les écarter sans trop de ménagement. Des femmes couraient, poussant devant elles des enfants. Concentrées sur leurs petits protégés, la plupart ne virent même pas le Sourcier.

Quelques hommes s'efforçaient d'aider des vieillards. En plusieurs occasions, trop absorbés par leur tâche, ils manquèrent s'embrocher sur l'épée de Richard, qui dut faire un écart pour les éviter.

Progresser à contre-courant de cette marée humaine se révéla bien

plus difficile qu'il aurait cru. Avant de voir la menace, il sentit une odeur qui n'appartenait pas au village de Stroyza. La puanteur typique de la chair en décomposition, si répugnante qu'on était obligé de bloquer sa respiration pour ne pas vomir. Malgré son dégoût, Richard se força à respirer.

Soudain, il déboula d'un tunnel pour se retrouver dans une grande zone dégagée. La caverne qui donnait accès au village. Celle qu'il avait traversée en arrivant… Dehors, vit-il en plissant les yeux, le crachin continuait.

En face d'un feu qui brûlait dans une fosse spéciale, quelques lampes allumées pendaient à des crochets fixés dans la paroi. Grâce à cette chiche lumière, Richard vit un petit groupe de villageois qui tentaient d'échapper aux griffes de deux colosses. La démarche un peu maladroite, ces brutes semblaient charger au hasard. À voir leurs vêtements mouillés, ces agresseurs venaient de l'extérieur.

Quelques villageois se pressaient contre la paroi, dans les ombres, avec l'espoir de ne pas se faire repérer. D'autres avançaient lentement vers des entrées de tunnel, avec l'idée de s'enfuir. À ce qu'ils pensaient être la distance de sécurité, des types plus courageux agitaient les bras ou lançaient des pierres sur les deux attaquants.

Au centre de la grotte, tels des ours dans une cage, les colosses hurlaient leur haine à l'intention des villageois. L'odeur de mort et de pourriture qui se dégageait d'eux prit Richard à la gorge.

Sortant des tunnels, d'autres villageois bombardaient eux aussi de pierres les deux tueurs. Même si la plupart des projectiles rataient leur cible, cette manœuvre de diversion fonctionnait. Tirant parti de la confusion de ses adversaires, un villageois osa approcher avant de lancer une grosse pierre sur l'un des intrus.

La pierre percuta l'arrière du crâne de la brute et rebondit. Au son, Richard aurait juré que l'impact était suffisant pour faire éclater comme une noix la tête du tueur. Pourtant, celui-ci ne vacilla même pas, comme s'il n'était pas du tout affecté par l'attaque.

Son compagnon rugit et bondit pour barrer le passage à trois villageois qui tentaient de s'engouffrer dans un tunnel latéral. Mais à deux, les colosses ne pouvaient pas tout contrôler. Saisissant l'occasion au vol, d'autres villageois se ruèrent vers un tunnel différent et y disparurent avant que les tueurs aient pu réagir.

Prêts à risquer le tout pour le tout, des hommes et des femmes sortirent de la grotte pour dévaler la corniche plus dangereuse que jamais avec cette pluie.

Beaucoup de gens n'avaient pas réussi à s'enfuir… Au pied de la paroi, Richard vit plusieurs cadavres désarticulés. Des victimes tuées puis jetées à l'écart par les deux agresseurs… Sous ces corps, des

flaques de sang continuaient à s'élargir…

Alors que Richard bondissait sur les tueurs, l'un d'eux saisit une femme plaquée contre la paroi. La tenant d'une main, il frappa de l'autre, un seul coup suffisant à ouvrir en deux l'abdomen de la malheureuse. Soudain pétrifiée, elle écarquilla les yeux comme si elle ne croyait pas à ce qui venait de lui arriver.

Quand on recevait un coup pareil, la douleur ne se manifestait pas tout de suite. Comprenant enfin qu'elle était perdue, la pauvre femme hurla à la mort.

Son meurtrier se pencha et lui saisit le poignet. À la vitesse de l'éclair, son complice bondit, referma son poing sur une cheville de la moribonde et aida l'autre tueur à la soulever du sol, puis à la propulser contre la paroi pour lui fracasser le crâne.

Avant que Richard ait atteint les deux colosses, une dizaine de chats jaillirent des ombres et bondirent sur le type qui tenait toujours la cheville de sa proie.

L'homme chassa un premier chat de son épaule. Un autre en profita pour lui griffer le visage, mais il ne broncha pas, agitant simplement une main pour se débarrasser du félin, comme une personne normale aurait pu faire avec un moustique.

L'autre tueur tira sur le bras de la femme et finit par le lui arracher. Utilisant la main qui lui restait, la moribonde essaya de ramper pour échapper à son destin. Hélas, les dés étaient jetés. La tirant par la cheville, l'autre intrus l'empêcha de fuir.

Par bonheur, elle perdit connaissance – son ultime moyen d'échapper à l'horreur.

Rugissant de fureur, Richard abattit son épée. La lame zébra l'air puis trancha net le bras du tueur qui brandissait comme un trophée le membre arraché de sa victime.

Les deux bras désormais détachés de leur corps tombèrent sur le sol avec un bruit sourd.

Sans se soucier de Richard, le colosse qui serrait la cheville de la femme la fit osciller dans les airs puis la propulsa de toutes ses forces vers la gueule de la caverne. Dans une gerbe de sang et de viscères, la villageoise bascula dans le vide, plongeant vers les rochers qui se dressaient au pied de la falaise.

Richard vit que la pointe d'une épée dépassait d'entre les omoplates du tueur. Comme si de rien n'était, celui-ci se retourna lentement vers le Sourcier, prêt à l'affronter. Avec une épée brisée dans le torse, cet homme se comportait comme s'il était en train de faire une promenade de santé.

Pour la première fois, Richard put observer pour de bon un des deux agresseurs.

En plus de l'épée, celui-là avait trois couteaux plantés jusqu'à la

garde dans le torse. Et l'autre moitié de l'épée brisée dépassait de son sternum.

Richard reconnut immédiatement les couteaux. L'arme de corps à corps favorite des hommes de la Première Phalange.

Sur les cinq plaies qu'arborait le tueur, quatre au moins auraient dû être mortelles. Levant les yeux sur le visage du colosse, Richard mesura enfin l'horreur de la situation. Désormais, il ne s'étonnerait plus que l'air empeste la mort…

Chapitre 16

Richard venait de river les yeux sur le visage d'un cadavre. Mais ce n'étaient pas l'épée brisée ni les trois couteaux qui avaient tué le colosse. À l'évidence, cet homme était mort bien longtemps avant d'être blessé.

On eût dit un corps qu'on venait d'exhumer. Un cadavre dans un état de décomposition avancé, d'où l'ignoble puanteur – si répugnante que le Sourcier recula d'un pas.

Encore plus décomposée que lui et souillée de fluides immondes, la tenue du tueur mort était impossible à identifier. Par endroits, le tissu s'était fondu à la chair, ne faisant plus qu'un avec cette masse putride et infecte.

Ses lèvres exsangues retroussées, le cadavre ranimé révélait une série de chicots noircis et ébréchés. Sur son crâne, le cuir chevelu noirci et clairsemé de touffes claires semblait tenir par miracle. Sur une joue, sur le front et sur le cou, des longueurs de peau manquaient, révélant une chair noire accrochée à des os déjà blanchis.

L'incarnation de la mort… N'était le regard… Un regard qui pétrifia Richard, lui retournant l'estomac.

Par le passé, il avait souvent vu le don briller dans les yeux des sorciers ou des magiciennes. Une aptitude qui lui était particulière, avait-il appris, car la plupart des gens ne distinguaient rien. Pour lui, cette « lueur » avait toujours eu quelque chose d'éthéré, puisqu'il ne la percevait en réalité qu'à travers le prisme de son don.

Les yeux du tueur mort brillaient et la magie était incontestablement la source du phénomène. Mais cette « lumière intérieure » ne ressemblait à rien de ce que le Sourcier avait vu jusque-là – pour s'en apercevoir, il n'avait même pas besoin de recourir à son don. Contrairement à la lueur transcendantale qui habitait le regard des détenteurs du don, cette flamme maléfique, visible par tout le monde, révélait toute la malveillance tapie dans le crâne desséché du tueur.

Un regard vide et mort mais pourtant menaçant…

Un regard rougeoyant dont la seule vue donna la chair de poule au Sourcier.

Même s'il n'était pas un expert en magie, Richard avait lu beaucoup d'antiques documents sur l'époque où les deux facettes de la magie se rencontraient communément. D'après tout ce que lui avaient dit Zedd et d'autres détenteurs du don, et selon les lectures en

question, la magie, qu'elle soit Additive ou Soustractive, n'avait jamais eu le pouvoir de ranimer les morts.

Ce qui conférait à cet homme un semblant de vie, ce n'était pas le don, mais une sorcellerie inconnue et mortellement dangereuse. Une force que Richard n'avait jamais rencontrée…

Un instant paralysé face au cadavre puant et à son regard maléfique, Richard se ressaisit très vite. Vivant ou mort, cet homme était un ennemi, et il devait l'abattre.

L'Épée de Vérité décrivit un arc de cercle dans les airs.

L'épée et les trois couteaux fichés dans le torse du colosse prouvaient qu'il ne saignait pas plus qu'une momie millénaire. Un détail qui n'entama en rien la soif de sang de Richard.

Sifflant dans l'air, sa lame trancha net le cou du tueur, lui décollant la tête des épaules.

Quand l'horrible crâne s'écrasa sur le sol, Richard vit que la lueur de son regard ne s'était pas éteinte. Avant que le corps décapité s'écroule, il fendit la tête en deux, comme une noix, puis, d'un coup de pied, la propulsa hors de la grotte.

Le corps ne bascula pas en avant. Ni en arrière. Au contraire, il avança et ses bras se tendirent vers Richard, des mains aux ongles acérés griffant l'air dans sa direction.

Richard s'écarta et frappa. Tranchant d'abord une main, il coupa ensuite net un bras, puis fit le même sort à l'autre.

Le mort décapité et manchot continua d'avancer comme s'il ne lui était rien arrivé de notable. Rugissant de colère, Richard arma de nouveau son bras et frappa au niveau de la taille. La peau desséchée, la chair noirâtre et les os blanchis ne résistèrent pas. Littéralement coupé en deux, le cadavre ranimé s'écroula enfin.

Mais son compagnon se jeta sur le Sourcier en grognant de fureur. Mort depuis moins longtemps que l'autre, il puait encore plus et sa chair tombait en lambeaux suintant de fluides jaunâtres – du pus, pour l'essentiel.

Tout aussi mort que son complice, ce colosse désormais doté d'un seul bras était beaucoup moins desséché. Sa langue noire pointait encore entre ses dents, étouffant un peu ses cris haineux. Comme son compagnon, il avançait d'une démarche raide, à croire que ses articulations ne se pliaient plus assez, mais ça ne le gênait pas, et rien ne paraissait être en mesure de l'arrêter.

D'instinct, Richard lui enfonça sa lame dans la poitrine. Comme l'épée brisée, sur le premier tueur, cette attaque n'eut aucun effet. Dégageant son épée, le Sourcier recula d'un pas.

Les yeux rougeoyants, ce second cadavre ranimé semblait lui aussi revenu du royaume des morts pour semer la terreur dans le monde des

vivants.

Un des villageois bondit soudain et planta son couteau dans le cou du tueur mort. Aussi peu affecté que par la lame de Richard, celui-ci fit décrire un grand arc de cercle à son bras intact, toucha le courageux villageois à la poitrine et l'envoya bouler à dix pas de là.

S'engouffrant dans la brèche, Richard frappa de nouveau. Avec l'intention, cette fois, de ne pas simplement décapiter son adversaire. Visant plus haut, au niveau des pommettes, il trancha carrément en deux la tête du mort. La partie supérieure s'envola dans un geyser d'éclats d'os et de lambeaux de matière cervicale noire.

Sans attendre de voir si sa tactique avait fonctionné, neutralisant le colosse, Richard le tailla en pièces, commençant par son unique bras pour finir par ses jambes, encore debout alors qu'elles étaient depuis un moment séparées de leur torse.

Les cris des tueurs à jamais éteints, Richard n'entendit plus que les gémissements des villageois blessés et les cris de terreur de ceux qui ne l'étaient pas.

Des silhouettes sortirent des ombres pour se porter au secours des victimes.

D'un signe de tête, Richard remercia l'homme qui avait tenté de l'aider. De nouveau sur ses pieds, le pauvre semblait toujours sonné par ce qu'il venait de vivre.

Le souffle court, l'estomac retourné par la puanteur, Richard se couvrit le nez et la bouche. Puis il se tourna vers les hommes qui avaient jeté des pierres sur les agresseurs.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il après avoir écarté sa main de son visage. Vous ne les avez pas vus gravir la corniche ?

— Je suis désolé, seigneur Rahl, dit l'homme au couteau. Nous avions posté des sentinelles, mais sans aucun succès… De nuit, avec la pluie, nous n'avons pas vu approcher ces types en vêtements sombres… Avant que les premiers cris retentissent, rien n'a attiré notre attention… Après, nous sommes venus voir ce qui arrivait, mais il était déjà trop tard, et il a fallu combattre pour sauver notre peau.

Toujours sous l'influence de son arme, Richard serra les dents. Avec la pluie et l'obscurité, en effet, voir ou entendre les intrus n'était sûrement pas facile…

— Avec des sentinelles plus vigilantes, il aurait suffi de flanquer quelques coups de pied à ces hommes pour les décrocher de la falaise et les faire basculer dans le vide.

Honteux, les villageois baissèrent la tête.

— Vous avez raison, seigneur Rahl, dit un autre homme. Mais nous n'avons jamais subi une attaque de ce genre… L'effet de surprise a joué à fond…

De la pointe de son épée, Richard désigna l'extérieur de la grotte.

— Après le massacre dont Henrik est venu vous prévenir, vous auriez dû être prêts à tout. Il n'y avait jamais eu un carnage pareil, d'après ce qu'on m'a dit. Vous auriez dû être plus attentifs que d'habitude.

Personne ne fit de commentaires.

— Désolé, dit Richard. (Il inspira à fond pour se calmer.) Je ne devrais pas blâmer les victimes…

Quelques villageois acquiescèrent avant d'aller porter secours aux blessés.

— Ce n'était jamais arrivé, seigneur Rahl, insista l'homme au couteau, toujours sous le choc. Nous n'étions pas…

Il n'alla pas plus loin, son regard errant sur les blessés et les morts.

Richard lui posa une main sur l'épaule.

— Je sais… Navré d'être en colère… Ces morts étaient à l'évidence animés par une sorcellerie qui me dépasse. Qui sait si cette même magie noire ne les a pas dissimulés tandis qu'ils gravissaient la falaise ? Mais la prochaine fois, soyez plus vigilants !

Les villageois semblèrent un peu consolés par l'hypothèse de Richard. Si la sorcellerie avait dissimulé les deux colosses, ils avaient une bonne raison de ne les avoir pas vus.

L'homme au couteau désigna l'entrée de la caverne.

— Je vais faire poster des sentinelles averties du danger, seigneur Rahl. Ça ne se produira plus. C'est juré, nous ne nous laisserons plus surprendre.

Richard hocha la tête puis se tourna vers les morts et les blessés pour s'assurer que ces derniers étaient secourus comme il le fallait.

Son regard se posa sur un des bras coupés aux deux tueurs. Les doigts bougeaient encore, s'ouvrant et se refermant comme s'ils tentaient toujours de saisir une proie.

Le Sourcier se pencha, saisit le membre tranché et le jeta dans la fosse à feu où il s'embrasa aussitôt.

Estimant le nombre de blessés, Richard comprit que Sammie, face à un tel désastre, allait devoir s'occuper des villageois avant de revenir vers Kahlan – et vers lui, si elle en avait encore la force.

Beaucoup de gens étaient morts, ce soir… Et parmi les blessés, une majorité était dans un sale état. Sans l'intervention d'une magicienne, beaucoup de malheureux ne passeraient pas la nuit. Et il n'y avait que Sammie pour faire face…

Richard espéra qu'elle serait à la hauteur. Même pour une magicienne expérimentée, le défi semblait difficile à relever…

Alors qu'il allait rengainer son épée, le Sourcier entendit un cri dans le lointain.

Un rugissement suivit. À l'évidence, le village n'avait pas été attaqué par deux tueurs seulement…

Chapitre 17

Richard resta immobile le temps de repérer de quelle direction venaient ces sons. Dès que ce fut fait, il s'engagea dans un tunnel, suivant le fil rouge des cris.

Une dizaine d'hommes lui emboîtèrent le pas – tous armés d'un couteau, cette fois, pas de vulgaires pierres. Comprenant mieux à quoi ils avaient affaire, ils avaient aussi une meilleure idée de la solution à appliquer. Pour neutraliser leurs adversaires, ils allaient devoir les tailler en pièces, rien de moins !

Entendant de plus en plus clairement les cris, Richard était sûr d'avancer dans la bonne direction. Pourtant, il dut fréquemment s'arrêter à des intersections et tendre l'oreille. Le bizarre écho, dans ces tunnels, interdisait de s'orienter facilement.

Dès qu'il était sûr de lui, le Sourcier repartait au pas de course. S'il traînait, des innocents seraient blessés ou tués, il le savait. Devoir s'arrêter si souvent avait quelque chose de frustrant, mais il ne pouvait pas faire autrement.

Alors qu'il approchait de la source des cris, il s'avisa qu'il se dirigeait vers l'endroit où il avait laissé Kahlan.

S'il n'avait pas déjà couru à sa vitesse maximale, cette découverte l'aurait incité à accélérer le rythme.

Au détour d'un corridor, il percuta carrément un colosse solide comme un chêne qui vacilla à peine sous le choc.

Un autre mort ranimé, noirâtre et desséché comme les deux autres – et tout aussi puant. La peau noircie, ce tueur se fondait parfaitement dans l'obscurité.

Alors qu'il reculait, ébranlé par l'impact, Richard vit que l'intrus, avant qu'il le dérange, était occupé à étrangler une femme. À la lumière des lanternes portées par les hommes qui le suivaient, Richard vit que la malheureuse était déjà bleue, son regard vide fixant la voûte sans la voir. Une victime qui ne crierait plus…

Les mains nouées autour du cou de sa proie, le tueur mort continua à lui écraser la trachée-artère. Dans un grincement de vieux os et de peau parcheminée, il se tourna vers Richard, braqua sur lui des yeux rougeoyants et hurla de haine.

La lame du Sourcier s'abattit, tranchant les deux bras du tueur au niveau de la saignée du coude. La morte tomba aussitôt sur le sol, où elle s'écrasa avec un bruit mou.

Rugissant de nouveau, le mort ranimé bondit sur Richard, ses

moignons levés et la bouche ouverte – ayant perdu ses mains, il s'apprêtait à attaquer avec ses dents.

Un coup précis coupa en deux le crâne de l'intrus, juste au niveau de la bouche. Une fois encore, la partie supérieure de la tête vola dans les airs dans une gerbe d'éclats d'os et de lambeaux de matière cervicale.

Frappant deux fois de plus, Richard coupa carrément le tueur en deux. Sur le sol, les mains de ses bras tranchés s'ouvraient et se refermaient pour attaquer, mais aucune proie ne se présentait à elles.

La colère de l'épée lui faisant bouillir le sang, Richard se tourna vers les hommes qui le suivaient :

— Il faut brûler toutes les parties du corps de ces hommes. Retrouvez-les, et brûlez-les !

Baissant les yeux, les villageois virent l'avant-bras coupé dont la main bougeait encore. Richard l'écrasa sous sa botte, réduisant les os en poussière.

— Je ne sais pas ce qui se passe, dit-il, mais il semble évident qu'une sombre sorcellerie est impliquée… Rien de ce qu'elle manipule ne doit demeurer intact ! Brûlez tout ! C'est compris ?

Même s'ils savaient que Richard était dans leur camp, les villageois, impressionnés, se hâtèrent d'acquiescer.

D'autres cris forcèrent Richard à se remettre à courir. Il y avait plus de trois tueurs… Quand cela finirait-il ?

En avançant, il se demanda combien d'intrus avaient pu s'introduire dans la grotte. S'ils étaient des dizaines, ils auraient le temps d'avoir dévasté la moitié du village avant qu'il les ait tous abattus.

Progressant une fois de plus à contre-courant d'une marée de fuyards, Richard dut se faufiler entre des hommes, des femmes et des enfants qui couraient à toutes jambes. Certains en hurlant, d'autres non, mais tous poussés par la panique à filer sans même avoir idée d'où ils allaient.

À une intersection, Richard dut s'engager dans un tunnel plus large que les autres. Celui qui menait au modeste foyer d'Ester, reconnut-il. Le monstre n'était plus très loin…

Soudain la puanteur désormais familière lui monta aux narines. Une sorte d'écho à la souillure qu'il portait en lui depuis le cri de la Pythie-Silence…

Devant lui, Richard capta un mouvement. Une silhouette venait de disparaître au coin d'un tunnel. Avisant une tenture en peau de mouton, le Sourcier s'arrêta net, l'écarta, entra et constata que Kahlan reposait toujours sur sa peau de bête. Un couteau au poing, Ester se tenait prête à défendre sa patiente. Même si elle n'aurait eu aucune chance face à un tueur mort, la brave femme refusait d'abandonner

son poste.

Sammie n'était plus en vue.

Richard sortit de la pièce, laissa retomber la tenture et repartit vers l'endroit d'où montaient toujours des cris – sans doute ceux de villageois tirés de leur sommeil par l'attaque.

Le moins rudement possible, il dut écarter quelques hommes ou femmes encore hébétés de fatigue qui lui barraient le passage sans même en avoir conscience.

De nouveau, il capta un mouvement – une petite silhouette, devant lui, qui venait de s'engouffrer dans un tunnel latéral.

Un colosse poursuivait la frêle Sammie. Et un autre vint lui prêter main-forte.

Ce deuxième intrus s'immobilisa et se tourna vers Richard. Dans le tunnel obscur, le Sourcier ne vit pas très bien le tueur, mais il ne put pas rater ses yeux rougeoyants. Se détournant, le cadavre ranimé reprit la poursuite et disparut bientôt de la vue de Richard.

Courant si vite que ses compagnons ne purent pas soutenir le rythme, le Sourcier entreprit de traquer… les chasseurs. Hélas, en semant les villageois, il se privait de la lumière des lanternes, et avancer à l'aveuglette risquait d'être très dangereux. De temps en temps, la clarté d'une pièce semblable à celle d'Ester jaillissait dans le tunnel, fournissant à Richard quelques indications sur la configuration du terrain.

Dans les ténèbres, Richard rattrapa enfin le second poursuivant de Sammie. À l'odeur, il comprit qu'il s'agissait également d'un mort ranimé. Avec ces gens, inutile de voir pour savoir !

Alors que l'homme se retournait pour découvrir qui le suivait, Richard leva son arme pour frapper. La voûte étant très basse, il ne put pas prendre autant d'élan qu'il l'aurait voulu. Mais sa lame était propulsée par la magie au moins autant que par ses muscles – la même chose que ces hommes, en un sens, sauf qu'eux étaient les jouets d'une ignoble sorcellerie.

Alors que le tueur mort allait beugler une menace ou une insulte au Sourcier, l'Épée de Vérité s'abattit sur son crâne, le fendit jusqu'à atteindre sa gorge, puis continua de s'enfoncer dans sa poitrine.

Richard ne perdit pas de temps à déterminer si son coup suffisait. Enragé, il tailla le tueur mort en pièces, s'acharnant jusqu'à ce que la lueur des lanternes – ses hommes l'ayant rattrapé – lui révèle qu'il frappait un infâme tas de bouillie noirâtre.

Ce premier problème réglé, le Sourcier regarda devant lui. Dans le lointain, la lueur d'une bougie sourdait d'une pièce latérale. Et le premier poursuivant de Sammie avançait d'un pas décidé vers cette clarté.

Au-delà de l'entrée chichement éclairée, le tunnel se terminait en

cul-de-sac. Sammie était piégée ! Sa fuite s'arrêtait là, et sa vie aussi, si Richard ne faisait rien.

Conscient qu'il disputait une course contre la mort – abattre le tueur avant qu'il ait eu le temps d'exécuter la jeune magicienne –, le Sourcier cria à pleins poumons, histoire d'attirer sur lui l'attention du cadavre ranimé.

Hélas, ça n'eut aucun effet…

Atteignant l'entrée de la pièce, le tueur jeta un coup d'œil à l'intérieur. Conscient d'être encore trop loin, Richard accéléra. Après l'avoir brièvement regardé, l'homme bondit dans la pièce en rugissant de voracité.

Le Sourcier comprit qu'il n'arriverait pas à temps. Le tueur mort avait acculé sa proie, et rien ne l'empêchait de la déchiqueter à mains nues. La pauvre Sammie était perdue…

Alors que Richard atteignait l'entrée de la pièce, le colosse mort en jaillit, comme poussé par une main invisible, et alla s'écraser contre la paroi opposée.

Visiblement sonné, l'homme se ressaisit très vite. Alors qu'il se relevait, Sammie se campa sur le seuil de la pièce.

Richard n'était pas bien loin, mais il allait lui manquer quelques pas pour sauver la jeune magicienne.

Avec un hurlement de bête fauve, le tueur mort bondit sur sa proie. Levant les bras, les mains ouvertes, Sammie semblait croire qu'elle pouvait repousser la charge d'un taureau furieux.

Pauvre enfant…

À la stupéfaction de Richard, le tueur fut de nouveau propulsé en arrière et eut droit à un autre impact contre le mur.

Hélas, il repartit vite à l'assaut. Tentant une troisième fois sa manœuvre défensive, Sammie cria de terreur quand elle vit que ça ne fonctionnait plus.

Mais Richard avait eu le temps d'arriver. D'un coup magistral, il coupa la tête du tueur, lui arrachant au passage une bonne partie du torse. Une deuxième frappe trancha net un bras du colosse.

Sachant ce qu'il avait à faire, Richard n'eut ensuite aucun mal à le tailler méthodiquement en pièces.

La tête, une épaule et le bras qui allait avec gisaient sur le sol. Alors que le regard du monstre rougeoyait toujours, sa main tenta de lui saisir la cheville. Le Sourcier la hacha menu, ainsi que le bras et la tête.

L'épée au poing, sa colère déferlant toujours en lui, il tendit l'oreille mais ne capta plus rien. Apparemment, il venait d'abattre le dernier intrus.

— Sammie, tu vas bien ?

La jeune magicienne leva les yeux et hocha la tête. L'attirant vers

lui, Richard lui passa son bras droit encore armé autour des épaules. Grâce à sa manœuvre défensive, la petite avait gagné les quelques secondes nécessaires pour qu'il puisse intervenir. Un sacré coup de pouce du destin… pour eux deux.

— Tu es sûre que ça va ? Il ne t'a pas blessée ?

Sammie écarta de son front une mèche de cheveux noirs bouclés, puis elle baissa les yeux sur la dépouille dévastée de l'intrus.

— Je vais bien, seigneur Rahl…

— Dans ce cas, peux-tu me dire ce que tu fais ici ?

Richard serra plus fort la poignée de son épée, augmentant encore sa fureur.

— Je t'avais dit de protéger la Mère Inquisitrice. En partant, je t'ai très clairement donné cet ordre.

— Et j'ai obéi.

— Jusqu'au moment où tu t'es enfuie. Je t'ai fait confiance, et tu as abandonné ton poste. Je ne peux pas te blâmer d'avoir eu peur, mais je comptais sur toi, et tu n'as pas rempli ta mission.

— Si, je protégeais la Mère Inquisitrice !

— Les tueurs étaient à sa recherche, et tu as filé…

Sammie croisa les bras et soutint le regard de Richard.

— Ils ne cherchaient pas la Mère Inquisitrice. Leur proie, c'était moi.

— Tu n'en sais rien !

— Détrompez-vous ! C'est pour ça que je suis sortie. Pour attirer loin d'elle nos ennemis. La meilleure façon de la protéger…

— Que me racontes-tu là ?

— Est-elle blessée ? Y avait-il autour d'elle des monstres prêts à la déchiqueter vivante ? Non et non ! Pourquoi, selon vous ?

Richard ne répondant pas, Sammie continua :

— Ils ne se sont pas souciés d'elle, parce que c'était moi qu'ils voulaient. Quand ils sont entrés, les deux tueurs ne l'ont même pas regardée. En revanche, ils avaient les yeux rivés sur moi. Et quand j'ai bougé, ils ont suivi mes mouvements du regard. Après, savez-vous ce qu'ils ont fait ?

— Ils ont bondi sur toi, pas sur elle, répondit Richard, déjà beaucoup plus calme.

— Exactement. Concentrés sur moi, ils ne semblaient même pas voir votre femme. Pour me défendre, j'ai recouru à mon don. En magie martiale, je ne connais pas grand-chose. Mais j'ai quand même essayé tout ce qui me passait par la tête. En vain.

» Puis j'ai pensé à ce qu'Henrik nous a raconté au sujet de Zedd et de Nicci. Les imitant, j'ai invoqué un poing d'air. Le coup n'a pas affecté les tueurs autant que je l'espérais, mais ça les a quand même un peu sonnés, me laissant le temps de gagner la sortie.

» Ils m'ont suivie sans même jeter un regard à votre femme. Certaine que c'était bien après moi qu'ils en avaient, j'ai filé afin de les attirer le plus loin possible de la Mère Inquisitrice.

» Seigneur Rahl, la cible, c'était moi, pas elle ! Alors, oui, je me suis enfuie, mais j'ai quand même obéi à votre ordre ! Bien sûr, j'étais effrayée, mais j'ai quand même réussi à imaginer un plan : les piéger dans un tunnel en cul-de-sac. L'idée était d'entrer dans une pièce, d'en ressortir entre leurs jambes, puis de faire s'écrouler la voûte du tunnel, afin de les coincer derrière des tonnes de gravats.

À la lumière des lanternes – une fois encore, les villageois l'avaient rattrapé –, Richard regarda autour de lui. C'était vraiment une impasse, avec une seule pièce tout au bout. S'il n'était pas arrivé à temps, le plan de Sammie aurait pu réussir. Ou non… Et dans ce cas, elle aurait été réduite en bouillie…

Certes, mais parmi les villageois, elle seule avait cherché un moyen de vaincre les agresseurs. Imaginant un plan, elle s'y était tenue, et ça, c'était admirable en soi.

Richard se passa une main dans les cheveux, puis il soupira :

— Sammie, je m'excuse… Tu as raison, et tu t'es montrée très courageuse. Merci d'avoir si bien défendu Kahlan.

— Inutile de vous excuser, fit la jeune magicienne avec un petit sourire. Je vois dans vos yeux que vous êtes sous l'empire de l'Épée de Vérité… Et c'est grâce à sa colère, soit dit en passant, que vous tenez encore debout. Il faut que j'intervienne sur vous, ça ne peut plus attendre.

Alors qu'il acquiesçait, Richard s'avisa que toutes ses blessures s'étaient rouvertes. Coulant le long de ses bras, du sang ruisselait au bout de ses doigts. La bataille terminée, la douleur revenait et les vertiges recommençaient.

— Sammie, beaucoup de villageois ont été blessés. Ils ont besoin de toi. Commence par t'occuper d'eux !

Kahlan aussi avait besoin de secours, mais beaucoup d'habitants de Stroyza mourraient s'ils ne recevaient pas de soins. Quant à lui, il pouvait attendre encore un peu…

Sammie balaya du regard les restes du tueur mort gisant sur le sol. Très calme, elle ne semblait pas se ronger d'inquiétude pour les villageois blessés. On eût dit qu'elle avait beaucoup vieilli en quelques heures…

— Pas de temps à perdre, dans ce cas, dit-elle en s'éloignant d'un pas décidé.

— Tout à fait exact, approuva Richard.

Il rengaina son épée. Aussitôt, la colère de l'arme l'abandonna et sa propre fureur fondit comme neige au soleil.

Bien entendu, la douleur et l'épuisement le rattrapèrent. Sans

l’épée, il en aurait déjà été ainsi depuis longtemps.

Bizarrement, il ne sentait plus ses doigts…

On eût dit que le tunnel venait de s’effondrer sur lui, l’écrasant comme une fourmi.

Il fit quand même un pas, puis bascula en avant, son champ de vision devenu un très long tunnel au bout duquel il apercevait à peine le monde.

Des cris angoissés retentirent, lointains comme s’ils provenaient de l’autre rive d’un océan. Avant même de percuter le sol, Richard sombra dans le néant.

Chapitre 18

Lorsque Richard reprit conscience, il ne reconnut pas son environnement. Dans une petite pièce sans fenêtres éclairée par des bougies, il reposait sur une natte. Autour de lui, les murs creusés de niches – où se trouvaient les bougies – semblaient composés de la même roche que le reste du village nommé Stroyza. Mais ils avaient été polis, imitant ainsi l'apparence d'un enduit soigneusement lissé.

D'après ce que Richard avait vu des autres « résidences », il se trouvait dans des appartements luxueux.

Kahlan était couchée sur une autre natte, près de lui. Toujours inconsciente, elle ne réagit pas quand il lui tapota l'épaule. Mais elle respirait plus régulièrement et plus profondément qu'avant…

Ses vêtements, nota Richard, n'étaient plus poisseux de sang. On les avait en outre reprisés, donnant l'impression que le chemisier blanc était désormais orné de broderies. Et plus important encore, la jeune femme n'avait plus le corps couvert de plaies. Jetant un coup d'œil à son bras gauche, Richard supposa qu'il avait lui aussi bénéficié d'une guérison.

De très bonnes nouvelles, tout ça ! N'était que Kahlan n'avait toujours pas repris conscience…

S'examinant, Richard constata que ses propres vêtements étaient comme neufs, à l'instar de ceux de Kahlan. Sur son bras, à la place des morsures, il ne restait plus que des cicatrices légèrement boursouflées.

La douleur aussi avait disparu, même si ses muscles restaient encore un peu tendus et fragiles. Se concentrant, Richard capta l'empreinte d'une sorte de fourmillement – l'effet secondaire incontournable d'une guérison récente…

Si ses blessures visibles étaient guéries, il sentait toujours au plus profond de lui-même la souillure consécutive au cri de la Pythie-Silence. L'appel de la mort… Une force qui ne demandait qu'à l'entraîner dans les ténèbres où régnait le Gardien. Et Kahlan, devina-t-il, était toujours infestée par cette abomination.

Richard inspecta de nouveau les lieux, plus spacieux que le foyer d'Ester. Sur le sol, les tapis étaient plus moelleux et leurs couleurs semblaient bien moins délavées. La table et les chaises, sans être des meubles précieux, semblaient de bonne qualité et une porte en bois remplaçait la tenture. Bref, Richard devait être dans le fief d'une personne importante de Stroyza…

Quand elle vit que son patient était réveillé, Ester se leva du banc d'où elle le surveillait du coin de l'œil.

— N'essayez pas de vous redresser, seigneur Rahl. C'est encore trop tôt. Comment vous sentez-vous ?

— Bien mieux. Mais que s'est-il passé ? Et où sommes-nous ?

— Dans la demeure de notre magicienne… (Ester se rembrunit.) Enfin, son ancienne demeure, avant…

Elle s'interrompit, fit un grand geste circulaire, et reprit :

— Au fond, c'est bien la résidence d'une magicienne. Sammie y vit toujours, et c'est la seule magicienne qui nous reste. Avant, c'était le foyer de ses parents. Désormais, c'est le sien…

— Où est-elle ? demanda Richard.

Ester désigna une porte, au fond de la pièce. Dans un village si austère, les quelques sculptures qui ornaient l'encadrement du battant étaient déjà du luxe.

Au centre de la porte, une autre sculpture représentait la Grâce. Symbolisant la Création, ce diagramme montrait la frontière du monde des vivants et, au-delà, l'étendue infinie du royaume des morts. Des lignes traversaient le dessin tout entier, illustrant l'universalité du don.

Une Grâce n'était jamais un ornement, en particulier dans la demeure d'une magicienne. Tous les détenteurs du don s'en servaient comme d'un outil précieux, et en même temps, comme d'un moyen de ne jamais oublier leur vocation, leur devoir et leurs responsabilités. Bref, des choses sérieuses et importantes…

— Sammie se repose, annonça Ester. La pauvre, elle était épuisée.

— Après avoir soigné les blessés ? Elle a sauvé tout le monde…

— Oui, oui, elle s'est vraiment dévouée… (Ester eut un vague geste de la main, comme si ce sujet ne l'intéressait pas.) Puis elle s'est occupée de vous, faisant tout son possible. Je lui ai conseillé de prendre un peu de repos avant de s'attaquer à une tâche si lourde, mais elle n'a rien voulu entendre. Si elle n'agissait pas tout de suite, a-t-elle dit, elle risquait de ne plus rien pouvoir faire pour vous.

Richard tourna la tête vers Kahlan. Elle était très atteinte, il le savait depuis le début. *Trop* atteinte, en fait, pour que Sammie puisse la guérir totalement. Pour ça, il faudrait quelqu'un de plus expérimenté que la jeune fille – et un champ de protection. Mais ce qu'avait déjà fait Sammie méritait beaucoup de reconnaissance…

Richard devait trouver Zedd et Nicci, puis rallier au plus vite le Palais du Peuple. Sinon, Kahlan et lui seraient finalement vaincus par la souillure de Jit.

Combien de temps pourraient-ils survivre avec ce poison dans leurs corps ? Si elle restait dans le coma, incapable de boire et de manger, Kahlan faiblirait très vite.

Alors que Richard allait s'enquérir du sort des blessés – et demander s'il y avait eu d'autres attaques – la porte sculptée d'une Grâce s'ouvrit pour laisser passer Sammie. Se frottant les yeux, encore lourds de sommeil, elle jeta ensuite un regard circulaire dans la pièce.

— Seigneur Rahl, vous êtes réveillé ?

D'abord surprise, la jeune magicienne parut ensuite soulagée.

— Moi, oui, mais pas Kahlan…

— Je sais… (Sammie se tourna vers Ester et inclina respectueusement la tête.) Merci d'avoir veillé sur eux à ma place, Ester. Je suis d'attaque, maintenant. Rentre chez toi ! Un peu de repos ne te fera pas de mal.

— Tu es sûre ? demanda Ester en étouffant un bâillement. As-tu assez dormi ? Après avoir travaillé si dur, ça ne sera pas suffisant…

Sammie passa une main dans sa chevelure en bataille.

— Toi aussi, tu as travaillé dur pour aider les autres, et voilà deux nuits que tu n'as pas fermé l'œil. Moi, au moins, j'ai un peu dormi. Afin que son corps finisse de guérir, le seigneur Rahl devra continuer à se reposer. Je veillerai sur lui et sur sa femme pendant qu'ils dormiront. Rentre chez toi !

Ester eut un long soupir.

— Eh bien, ça me tente, mais je vais d'abord aller voir comment se portent nos blessés. (Ester sourit à Richard.) Ensuite, je m'offrirai un petit somme… (Elle ramassa un sac en tissu posé près de son banc.) Sammie, si tu as besoin d'aide, n'hésite pas à venir me chercher.

La jeune magicienne acquiesça tandis qu'Ester se dirigeait vers la sortie.

Dès que la porte se fut refermée sur la brave femme, Sammie vint poser deux doigts sur le front du Sourcier – un examen réalisé avec le don, bien entendu.

— Diagnostic ? demanda Richard après un assez long silence.

Sammie retira ses doigts et les frotta comme si elle venait de toucher quelque chose de déplaisant.

— C'est difficile à dire, seigneur Rahl… Au moins, mon intervention semble tenir… C'est tout ce que je peux affirmer…

Sur un patient infesté par la mort, comprit Richard. Quelqu'un qui n'appartenait plus tout à fait au monde des vivants.

— Tu redoutais de nous soigner, la dernière fois que nous en avons parlé…

Pour être franc, Richard trouvait bizarre que la jeune fille ait dépassé cette angoisse sans qu'il ait eu à insister davantage.

— C'est l'histoire d'Henrik au sujet de ce sorcier…

— Zedd, mon grand-père…

— Oui, et de cette magicienne. Quand j'ai su qu'ils étaient intervenus alors qu'ils voyaient en vous la même chose que moi, j'ai

pensé que je pouvais au moins faire comme eux.

— Et tu n'avais plus peur ? insista Richard, pas entièrement convaincu.

Sammie plissa comiquement le nez.

— Si, mais il fallait le faire, alors je me suis concentrée sur ma mission, pas sur mes angoisses.

— Et Kahlan ? Puisque ses blessures sont guéries, pourquoi n'est-elle pas consciente ?

Sammie jeta un coup d'œil inquiet à la Mère Inquisitrice.

— Seigneur Rahl, j'ai fait tout ce que j'ai pu… En elle, la mort est plus présente qu'en vous. Je ne peux rien contre ça, et c'est un obstacle qui m'empêche d'accéder à certaines zones que je devrais soigner. L'ombre que projette la mort sur elle est tellement plus sombre que dans votre cas…

Richard fut bien obligé d'acquiescer. Zedd et Nicci eux-mêmes s'étaient déclarés impuissants à guérir sa femme avant d'être de retour au palais. Sammie s'en était déjà très bien sortie, vu l'état de sa patiente.

— Merci de l'avoir aidée…

Avec un peu de chance, ça maintiendrait Kahlan en vie jusqu'à ce que Richard ait trouvé Zedd et Nicci.

— Seigneur Rahl, n'oubliez jamais que je ne suis pas une experte en guérison… Cela dit, ses blessures étant convenablement soignées, il est possible qu'un peu de repos suffise pour que la Mère Inquisitrice se réveille. Vous avez dormi très longtemps. Après s'être assez reposée, votre femme reviendra peut-être à elle. Elle a été plus grièvement touchée que vous, donc, tout ça semble très logique.

Richard aurait aimé croire à cette hypothèse, mais ça semblait trop beau pour être vrai.

— Et les autres blessés ? Les villageois ? Tu t'es bien occupée d'eux avant de passer à nous ?

Sammie ne répondit pas tout de suite.

— De certains, oui…

— Pourquoi ne les as-tu pas soulagés tous ? J'avais dit…

— Si je ne m'étais pas interrompue pour vous soigner, votre femme et vous ne seriez plus de ce monde. La Mère Inquisitrice est plus menacée que vous, parce que l'ombre de la mort, en elle, est plus étendue et plus noire. Mais avec vos blessures, et après avoir perdu tant de sang, vous n'étiez pas mieux parti qu'elle. Seigneur, vous auriez pu mourir à cause de plaies que j'étais en mesure de guérir. Il a bien fallu que je fasse un choix.

Richard eut soudain le cœur serré.

— Tu as laissé mourir des villageois afin de me sauver ?

— Oui, seigneur…

— C'étaient tes amis, petite… Pourquoi les avoir abandonnés pour nous ? Deux étrangers…

Sammie s'assit sur une chaise, au chevet de Richard. Les mains sur les hanches, la tête inclinée, elle prit le temps de réfléchir avant de répondre :

— Je ne pouvais pas me couper en deux… J'ai fait tout mon possible pour ceux que je me pensais capable de sauver, en travaillant très vite. Certains blessés seraient morts quoi qu'il arrive. Si j'avais passé la nuit à m'acharner sur eux, ils n'auraient quand même pas vu le soleil se lever. Et des personnes moins touchées auraient risqué de succomber faute de soins.

» Beaucoup de gens avaient besoin d'aide. Même sans m'occuper de vous, je n'aurais pas pu les sauver tous…

» Un jour et demi s'est écoulé depuis l'attaque. Vous avez dormi toute la première nuit, tout le premier jour, puis de nouveau toute la seconde nuit. L'aube approche, seigneur. Le soir du combat, après avoir mis fin à la menace, vous vous êtes évanoui…

» Je vous ai fait transporter ici pendant que je soignais des blessés. Quelques-uns sont morts en attendant mon intervention, parce que j'ai commencé par ceux qui semblaient avoir la meilleure chance de s'en tirer. D'autres étaient dans un état dépassant mes compétences. Ester et quelques villageois les ont réconfortés comme ils ont pu…

» Durant cette nuit, entre mes interventions, je suis venue vous voir afin d'estimer si vous pouviez attendre encore un peu que je m'occupe de vous. À un moment, j'ai compris qu'il ne fallait plus tarder à vous soigner…

» Ce fut l'instant du choix. Qui sauver ? Le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice, ou des gens que je connais depuis toujours ? Si je les délaissais, beaucoup de mes amis allaient mourir, c'était certain. Mais votre femme et vous n'aviez aucune chance, si je *vous* laissais attendre. J'ai décidé de m'occuper de vous…

Troublé qu'une si jeune fille ait eu à prendre une telle décision, Richard ne sut trop quoi dire.

— Je ne m'étais jamais trouvée dans une situation pareille, continua Sammie. Ma mère m'a appris beaucoup de choses, mais pas ça. D'ailleurs, j'ignore si elle aurait eu moins de mal que moi à trancher. Personne ne pouvant me conseiller, j'ai dû me débrouiller seule.

Par le passé, Richard avait dû prendre des décisions de ce genre. On en gardait des cicatrices qui ne guérissaient jamais vraiment…

— J'ai fait mon choix, et voilà tout… La nuit de l'attaque, vous avez sauvé beaucoup de gens, seigneur. En fait, je crois que vous avez sauvé le village. Sans vous, nous aurions tous été tués. Vous êtes l'Élu.

Celui qui doit vivre… En vous aidant, j'ai secouru plus de gens que je n'en ai sacrifié.

Dès leur rencontre, Sammie avait parlé d'Élu au sujet de Richard.

— Que veux-tu dire par « Élu » ?

Mal à l'aise, la jeune magicienne haussa les épaules.

— Eh bien, vous êtes celui que j'ai choisi…

Une façon d'éluder la question… Richard ne fut pas dupe, mais il n'insista pas. Quand elle serait prête, la jeune fille lui dirait tout.

— Je comprends, Samantha…

— Pourquoi m'appelez-vous ainsi ?

— Parce que « Sammie », c'est le surnom qu'on te donnait quand tu étais enfant. Tu viens de prendre une décision d'adulte. Tu as réfléchi et tranché comme une femme, pas comme une gamine. Si tu veux bien m'excuser d'être si direct, je pense que Samantha te convient beaucoup mieux, désormais.

La jeune magicienne parut ravie par ce compliment inattendu.

— Merci, seigneur Rahl… J'attends depuis longtemps qu'on m'appelle par mon vrai prénom – c'est exact, il fait plus sérieux. Mais tout le monde continuait à me donner du « Sammie »… Être une jeune fille qui cherche à devenir une femme n'est pas facile, vous savez. Merci d'être le premier à me voir comme « Samantha »…

Richard inclina brièvement la tête.

— Maintenant, Samantha, dis-moi pour quelle raison – véritable ! – tu as laissé mourir les tiens pour nous soigner, ma femme et moi.

La jeune fille chercha le regard du Sourcier.

— Parce que vous êtes le seul qui puisse nous sauver, dit-elle avec l'assurance d'une femme.

— Une explication s'impose, Samantha…

— Exact. Nous sommes à court de temps, seigneur. Oui, nous sommes tous à court de temps.

Chapitre 19

— Que veux-tu dire par « à court de temps » ?

Samantha prit une profonde inspiration.

— Eh bien… Il y avait d'autres détenteurs du don ici, mais ils sont tous partis… Même si je suis mal préparée à ça, je suppose qu'il me revient de tout vous expliquer.

— D'autres détenteurs du don ? En plus de ta mère ? (Samantha hocha la tête.) Que leur est-il arrivé ?

— J'avais trois tantes, toutes des magiciennes. Deux sœurs de ma mère, plus celle de mon père. Cette dernière, Clarice, était de loin la plus âgée. Même s'il n'y a pas de hiérarchie entre les magiciennes, à Stroyza, j'ai toujours eu l'impression qu'elle était notre matriarche. En tout cas, toutes les autres magiciennes se fiaient à son jugement. J'ai connu ça toute ma vie. Ça semblait tout simplement normal.

» Il y a un peu plus d'un an et demi, on a retrouvé le cadavre de Clarice dans un bois, non loin d'ici. Une mort naturelle due à l'âge, avons-nous pensé. Bien entendu, tout le monde fut bouleversé par sa disparition.

— Une fin vraiment naturelle ?

— Je n'en sais rien… Mais à l'époque, nous n'avions aucune raison d'en douter. Aujourd'hui, je n'en suis plus si sûre… Après son décès, les gens ont trouvé naturel que ma mère prenne sa place. C'est alors que nous sommes venus vivre dans ces quartiers… Selon une antique tradition, ils abritent la plus importante de nos magiciennes…

» Peu après la mort de Clarice, alors que mes parents et moi nous étions installés ici, des rumeurs commencèrent à circuler sur une femme à la bouche cousue… Des gens la rencontraient ici et là, disait-on. Plus tard, nous avons découvert que cette femme, nommée Jit, était une Pythie-Silence et qu'elle habitait dans un fief inquiétant, au cœur de la trace de Kharga. Nous ne savions pas d'où elle venait, ni depuis combien de temps elle était là. À dire vrai, nous ignorions qui elle était vraiment…

» Par la bouche des colporteurs qui commercent avec la plupart des peuples des Terres Noires, nous avons entendu une multitude d'histoires au sujet de Jit. D'après certains, elle était la mort en personne, et sa présence annonçait la fin des temps. D'autres croyaient qu'elle avait des pouvoirs miraculeux en matière de guérison…

» Ma mère réussit à découvrir que Jit utilisait une magie différente

de la nôtre – une sorcellerie qui nous était inconnue jusque-là. (Samantha regarda Richard afin de s'assurer qu'il l'écoutait.) Une forme de pouvoir capable de faire des choses hors de notre portée – comme ranimer les morts.

— Tu veux dire, créer des cadavres qui marchent comme ceux qui nous ont attaqués ?

Samantha acquiesça.

— On parlait de corps volés dans des tombes… On disait que des morts arpentaient les Terres Noires.

Richard se demanda si c'était Jit qui avait ranimé les assaillants du village. Même s'il l'avait tuée, restait-il dans les environs des cadavres réveillés par ses soins ?

— Mes deux tantes encore vivantes, Martha et Millicent, affirmaient que Jit était une créature maléfique venue de l'autre côté du mur du Nord.

— Le mur du Nord ?

— J'y reviendrai plus tard… Après avoir entendu tant d'histoires angoissantes, mes parents, mes deux tantes et leurs maris prirent une décision. Puisque nous étions le village le plus proche de la trace de Kharga – donc le plus exposé au danger – il nous revenait d'enquêter sur cette affaire.

» Le mari de Martha avait le don… Mais ce n'était pas un sorcier, cependant. De sorcier, je n'en ai jamais rencontré, et je ne suis pas la seule dans ce cas, à Stroyza. Gyles, l'époux de Millicent, avait lui aussi le don – mais une variante très particulière. Pour l'essentiel, il produisait des prophéties, mais très mineures. Cela dit, personne n'en croyait un mot. Ma mère non plus, même si elle entrait dans son jeu pour lui faire plaisir.

» Mais oncle Gyles comptait parmi les gens qui annonçaient depuis longtemps l'avènement d'une force maléfique dans les Terres Noires. Bien sûr, quand nous avons appris l'existence du repaire de Jit, il a tenu ça pour la preuve qu'il avait raison.

» Ma mère disait souvent qu'à force de prédire la pluie on finit automatiquement par avoir raison. Dans la vie, ajoutait-elle, il y a du bon et du mauvais. En annonçant le mauvais, on ne risque pas de se tromper. Et si on crie assez fort, on finit par passer pour un prophète.

Richard sourit, car il avait exactement la même théorie.

— Quel genre d'histoires entendiez-vous au sujet de Jit ? demanda-t-il avant de s'emmêler les idées dans l'arbre généalogique de Samantha.

— Ces récits étaient le plus souvent murmurés à l'oreille de mes parents, de mes tantes et de mes oncles. Ma mère ne me les a jamais répétés, mais je voyais bien qu'elle s'inquiétait.

— Tu n'as jamais demandé à savoir ?

— Ça n'aurait servi à rien… Quand mes parents voulaient que je sache quelque chose, ils me le disaient. Dans le cas contraire, inutile de demander. Il s'agissait d'une affaire d'adultes, et ils en discutaient entre eux, avec mes oncles et mes tantes. Surtout quand la sécurité du village était en jeu.

— Ce sont les détenteurs du don qui dirigent Stroyza ? Officieusement, en tout cas.

— Pas exactement… (Samantha chercha soigneusement ses mots.) Depuis toujours, les villageois se tournent vers les détenteurs du don en cas de problème. Mais « diriger » n'est pas le bon verbe. Nous sommes un petit village, pas un empire, et nous n'avons jamais eu besoin d'un chef. Un arbitre, parfois, en cas de querelle, mais rien de plus.

» Les villageois respectent les détenteurs du don et se fient à leur avis. À la façon dont on vénère des anciens, par exemple, mais sans vouloir nécessairement être à leurs ordres. Dans les cas compliqués, les gens viennent prendre l'avis d'un ou de plusieurs détenteurs du don. Exceptionnellement, ils peuvent leur demander de trancher…

— C'est comme ce qui est arrivé quand on nous a amenés ici, ma femme et moi ? Les villageois t'ont envoyé chercher parce qu'ils respectent tes compétences, mais ils n'aimeraient pas que tu te prennes pour leur dirigeante.

Samantha sourit.

— C'est ça, oui… Pour cette affaire, la magie y étant mêlée, les détenteurs du don ont pris seuls leur décision. Tante Martha et son mari furent chargés d'enquêter sur la Pythie-Silence et sur ses activités dans le marécage.

» L'automne dernier, quand le niveau de l'eau était au plus bas, ils partirent tous les deux pour la trace de Kharga.

— Et ils ne sont jamais revenus, devina Richard.

Samantha hocha la tête.

— Nous les avons cherchés en vain. Pas partout, bien sûr, car les Terres Noires sont trop vastes pour ça. En plus, beaucoup de gens refusèrent de s'enfoncer dans le marécage obscur et puant de la trace de Kharga…

» Au printemps dernier, quelqu'un a découvert les restes de Martha et de son mari. À cause des crues qui les ont poussés hors du marécage…

Conscient qu'il ne devait pas rester grand-chose des corps, Richard pesa soigneusement ses mots pour poser une question très cruelle :

— Après un si long séjour dans la tourbe, comment avez-vous pu identifier ces cadavres ?

— Ma mère a examiné leurs ossements… Ils portaient l'empreinte de la Grâce – du don – et elle a reconnu le « toucher » unique de sa

sœur. (Samantha baissa les yeux sur ses mains.) Dans leurs os, elle a également vu que Martha et son époux avaient péri de mort violente. Victimes d'un meurtre…

Richard se demanda si une magicienne pouvait pour de bon tirer de telles informations d'ossements. La mère de Samantha avait pu laisser parler son chagrin et son ressentiment… N'en sachant pas assez long sur le don, il aurait été bien en peine de trancher.

En revanche, il savait que les Terres Noires étaient un endroit dangereux – tout particulièrement la trace de Kharga. Des soldats originaires de cette région mystérieuse de D'Hara l'avaient averti avant qu'il s'y aventure. Se fiant à son expérience récente, en sus de ces témoignages, il ne lui parut pas invraisemblable que l'oncle et la tante de Samantha aient été assassinés.

— Un peu plus tard, Millicent et Gyles furent arrêtés par des soldats de l'abbaye.

— L'abbaye ? répéta Richard.

— C'est un complexe situé assez loin d'ici, près de la cité nommée Saavedra. Dirigée par l'abbé Dreier, cette abbaye est chargée de collecter des prophéties pour Hannis Arc, l'homme qui règne sur la province de Fajin depuis sa citadelle de Saavedra.

— Que sais-tu d'autre sur cette abbaye ?

— Pas grand-chose… Et j'ignore si quelqu'un en sait plus long. Personne n'aime en parler, et c'est pareil pour la citadelle.

Richard connaissait l'abbé Dreier, mais il jugea plus prudent de n'en rien dire. Au Palais du Peuple, Ludwig Dreier avait semé le trouble en se servant de prophéties. En fait, il avait réussi à détourner plusieurs pays de leur alliance avec l'empire d'haran, les convainquant de se rallier à Hannis Arc, qui s'engageait à partager les fameuses prophéties avec eux, et à les interpréter à leur bénéfice.

— Tu sais pourquoi ton oncle et ta tante ont été conduits à l'abbaye ?

— J'ai mon idée… Oncle Gyles prétendait avoir un talent pour les prédictions… C'est peut-être l'explication. Le forcer à interpréter des prédictions…

» En tout cas, des soldats sont arrivés, déclarant que Millicent et Gyles devaient les suivre. Étant détenteurs du don, ils devaient gagner l'abbaye pour s'occuper de prophéties. Tout ça pour le bien de tous les habitants de la province de Fajin, puisque les prédictions appartiennent à tout le monde.

— Et ils ne sont jamais revenus eux non plus ?

Samantha baissa les yeux et secoua la tête.

Richard se demanda pourquoi on avait enlevé ainsi deux détenteurs du don.

— Ainsi, ma mère devint la dernière détentrice du don présente à

Stroyza.

— Avec toi…

Samantha haussa vaguement les épaules.

— Oui… J'aurais dû dire « la dernière détentrice adulte »… Depuis sa disparition, toutes les antiques responsabilités qui nous échoient reposent sur mes épaules.

Richard n'aima pas trop cette dernière phrase.

— Sais-tu ce que signifie le nom de ton village ? Stroyza ?

— Non… Je n'ai jamais entendu dire que ce nom avait un sens…

— En haut d'haran, il en a pourtant un.

— C'est une langue morte. De nos jours, plus personne ne la comprend.

— À part moi.

— Vraiment ? Dans ce cas, que veut dire « Stroyza » ?

— « Sentinelle »…

Samantha blêmit soudain.

— Par les esprits du bien !

— Ce mot d'une langue morte a-t-il un rapport avec tes « antiques responsabilités » ?

Des larmes aux yeux, Samantha acquiesça.

— C'était la mission de ma mère : monter la garde. Mes parents ont quitté Stroyza pour aller donner l'alarme, mais ils n'ont pas été bien loin. Mon père a été tué et ma mère a disparu. Je crains qu'elle soit morte aussi.

— Nous n'en sommes pas encore sûrs, rappela Richard. Sur quoi montait-elle la garde ?

Samantha désigna la porte sur laquelle était sculptée une Grâce.

— Je vais vous montrer.

Chapitre 20

Samantha suivit du bout des doigts les contours de la Grâce sculptée sur la porte.

— C'est notre mission. Notre responsabilité vis-à-vis du monde des vivants.

— Veiller sur la Grâce et sur ce qu'elle représente ?

— C'est ça, répondit la jeune magicienne en poussant la porte.

Richard se demanda comment des gens vivant dans un lieu si isolé auraient pu être les gardiens de la Grâce, un diagramme symbolisant l'univers tout entier.

Avant de suivre Samantha, il jeta un coup d'œil à Kahlan afin de s'assurer qu'elle respirait toujours régulièrement.

Aussi confortable que la précédente, la pièce où il entra était chichement illuminée par quelques bougies. Sur une natte, une couverture froissée indiquait que Samantha avait dû dormir là en attendant que son patient se réveille. À côté d'un banc en demi-cercle sous lequel reposaient un petit paquetage et une outre d'eau se dressait une grande armoire de facture simple mais d'excellente qualité.

Samantha guida Richard jusqu'à l'entrée d'un couloir obscur, au fond de la pièce. Prenant une lampe sur une étagère, elle embrasa la mèche avec une étincelle de don. Une fois éclairé, le couloir se révéla bien plus long que Richard l'aurait cru.

Suivant Samantha, il passa devant plusieurs portes – d'autres chambres, certainement – puis remarqua une niche très simple ménagée dans le mur. À l'intérieur, trois étagères soutenaient des figurines en céramique. L'une était un berger debout parmi ses moutons. Une autre représentait un homme, la main en visière, qui semblait sonder le lointain.

Sur la troisième étagère, Richard remarqua quelques livres et des carrés de tissu soigneusement pliés.

Après quelques autres portes, il n'y eut plus rien que les parois du tunnel, qui continuait à s'enfoncer dans les entrailles de la montagne…

… Et qui se terminait sur une impasse.

L'unique ouverture, au bout du corridor, était obstruée de l'extérieur par ce qui semblait être un immense bloc de pierre. Une Grâce était également sculptée au milieu de cette « porte » géante. Sur un côté de l'encadrement Richard remarqua une plaque de métal

enchâssée dans la roche. Sa surface étant corrodée par le passage du temps, il avait bien failli ne pas la voir…

Par le passé, il avait souvent vu des plaques similaires, quoique en bien meilleur état. Toutes défendaient des « zones sensibles ». Car il s'agissait en quelque sorte de serrures – dont le don était la clé, bien entendu.

Grâce à son pouvoir, le Sourcier avait fréquemment eu accès à des zones interdites au commun des mortels. En ayant recours à ces plaques, il avait même réussi à entrer dans des lieux protégés par les deux formes de magie. Un exploit que plus personne n'avait accompli depuis des siècles…

— Dans ton village, à part les détenteurs du don, personne ne peut franchir cet obstacle, n'est-ce pas ?

— C'est exact… Ce lieu est conçu exclusivement pour les détenteurs du don. Les profanes n'ont pas le droit d'y venir. Les gens ayant un peu peur de nous, ils n'entrent pas dans nos quartiers sans y être invités, et aucun villageois « normal » n'est jamais venu si loin… Je n'en jurerais pas, mais je crois bien que personne ne connaît l'existence de cet endroit, à part les magiciennes et quelques autres détenteurs du don…

Richard posa la main sur la plaque afin d'ouvrir la « porte ». Rien ne se produisit.

— Mon don n'agit pas, dit-il, surpris.

Il se souvint que son don n'avait pas pu non plus défendre Kahlan ou la soigner. Son échec avec la plaque confirmait que quelque chose clochait.

D'un geste fluide, Samantha suivit du bout des doigts les contours de la Grâce sculptée dans la pierre. Comme un peu plus tôt, elle respecta l'ordre selon lequel le diagramme devait être dessiné. D'abord le cercle extérieur, incarnant les limites de la vie, puis le carré qui représentait le monde des vivants, puis un autre cercle, dans le carré, symbolisant le début de la vie. À l'intérieur de ce cercle, une étoile à huit branches – l'image de la Création – complétait la structure. Les lignes qui jaillissaient de chaque pointe de l'étoile, traversant le cercle intérieur et l'extérieur – au-delà duquel s'étendait le royaume des morts –, représentaient tout simplement la magie.

— Le don…, souffla Samantha tandis qu'elle suivait des doigts la dernière ligne, tel qu'il est conçu pour être.

Richard se demanda ce que la jeune magicienne voulait dire.

— Le monde des vivants et celui des esprits, tous deux connectés par l'étincelle du don…

— Du don tel qu'il est conçu pour être, répéta Samantha. Et selon la séquence requise. Le monde des vivants, puis après la fin, celui des esprits, qu'on appelle aussi le royaume des morts.

— Je sais…, dit Richard, se demandant toujours où voulait en venir la jeune fille.

Malgré son jeune âge, elle semblait avoir un goût prononcé pour le mystère, comme beaucoup trop de ses collègues.

— Votre don n'agit pas, c'est ça ?

— Oui.

— D'après ce que ma mère m'a appris au sujet de la magie et de ses liens avec tout ce qui existe – comme l'illustre la Grâce –, je pense que votre don n'agit pas parce qu'il est corrompu.

— Continue… Je t'écoute.

— La mort est en vous, pas vrai ?

— J'en ai peur, oui…

— La mort dans le monde des vivants… C'est impossible. Ce n'est pas dans l'ordre des choses tel que nous le montre la Grâce.

» Seigneur, il y a le monde des vivants et le royaume des morts. Chacun a son territoire, ainsi que l'illustre la Grâce. Vous avez en vous la vie et la mort en même temps et au même endroit. C'est une violation de la Grâce.

Richard eut soudain la chair de poule. Jusque-là, il n'avait jamais envisagé les choses ainsi.

— C'est pour ça que je sais que vous êtes l'Élu…, souffla Samantha.

— Que veux-tu dire ?

— En ce moment, vous n'appartenez ni au monde des vivants ni au royaume des morts.

— D'accord, mais en quoi cela fait-il de moi ton fameux Élu ?

— Je vais vous montrer…

Samantha posa la paume de sa main sur la plaque de métal. Aussitôt, le bloc de pierre commença à glisser vers la droite, révélant un nouveau couloir obscur.

— Quel est donc cet endroit ? demanda Richard quand le bloc se fut immobilisé.

— Un lieu réservé aux détenteurs du don de Stroyza. Pour ceux qui montent la garde…

Sur quoi ? se demanda Richard en avançant.

Il franchit l'ouverture et s'arrêta devant un support qui soutenait un globe lumineux. Un artefact de légende qu'il avait plus d'une fois utilisé par le passé. Mais cette fois, le globe ne s'illumina pas à son approche, et pas davantage quand il posa les doigts dessus.

En revanche, dès que Samantha s'en empara, le globe brilla comme un petit soleil. Abandonnant sa lampe de l'autre côté de l'ouverture, la jeune fille posa la main sur une autre plaque de métal. Derrière elle, le bloc de pierre se remit lentement en place.

— Mon don ne fonctionne pas non plus avec ce globe, marmonna Richard.

— Ce n’est pas étonnant, seigneur. Cela dit, je ne comprends pas pourquoi la magie de votre épée reste active. N’est-ce pas une contradiction ?

— Si ta théorie est juste, ce que je crois, il n’y a rien de plus logique… Mon don est en moi… (Richard souleva légèrement l’Épée de Vérité et la laissa retomber dans son fourreau.) L’épée, elle, m’est extérieure. C’est une magie autonome. Quand une personne qui n’a pas le don la brandit, elle bénéficie de son pouvoir, tout comme moi. C’est une magie sans autre lien avec son utilisateur que les intentions qui l’animent – puisqu’elle refuse de servir le mal.

Samantha prit le temps d’assimiler cette explication.

— C’est hautement logique, oui…

Richard tourna la tête dans la direction d’où Samantha et lui venaient.

— Ça signifie que le pouvoir d’Inquisitrice de Kahlan est lui aussi neutralisé… Car elle est née avec, exactement comme moi en ce qui concerne le don.

Kahlan, blessée, inconsciente et privée de son pouvoir… Une idée à glacer les sangs.

— La mort est en elle, comme en vous, donc, vous devez avoir raison. La souillure perturbe le fondement même de sa vie, ainsi qu’elle le fait pour vous. Bien qu’elle soit vivante, la Mère Inquisitrice porte la mort en elle. Et la corruption, dans son cas, est encore plus forte que chez vous.

» En un sens, vous existez tous les deux simultanément dans le monde des vivants et le royaume des morts.

Samantha se pencha en avant, plissant le front comme pour s’assurer que Richard l’écoutait attentivement.

— Ces deux mondes sont incompatibles, seigneur…

— De mieux en mieux, marmonna Richard, déjà accablé d’avoir compris que Kahlan, en plus de ses autres malheurs, avait perdu la protection de son pouvoir.

— Suivez-moi, dit Samantha en s’engageant dans le tunnel obscur.

Chapitre 21

Richard suivit la frêle jeune fille désormais dotée d'une aura verte par la lueur du globe lumineux. Comme dans les appartements de Samantha, les murs de ce tunnel avaient été soigneusement polis, le plafond et le sol étant eux aussi très réguliers. En revanche, il n'y avait aucun ornement sur ces cloisons, parfaitement monotones, n'étaient d'infimes variations de densité de la pierre.

Dépourvu de meubles, d'étagères ou de niches murales – et même de bancs –, ce corridor fit une bizarre impression au Sourcier. On eût dit qu'il avait été conçu pour ne pas attirer l'attention, les personnes qui l'empruntaient n'ayant aucune raison de s'y attarder. Pourtant, la finition soignée laissait penser que les artisans, ici, avaient mobilisé tout leur talent et toutes leurs compétences.

Étrangement, ce décor incita Richard à évoquer certains couloirs du Palais du Peuple, la résidence ancestrale des seigneurs Rahl. Ornés de magnifiques tableaux et de superbes statues, ces corridors-là avaient pour subtile mission de rappeler au seigneur Rahl, chaque fois qu'il les empruntait, son devoir envers la vie – en d'autres termes, son obligation de la protéger. Par son austérité même, le tunnel où le guidait Samantha paraissait au contraire rappeler à quiconque y passait qu'une tâche des plus urgentes et des plus graves l'attendait ailleurs.

Quelle tâche, c'était toute la question…

Sans être sinueux, le couloir n'avançait pas en droite ligne. Cette manière de s'enfoncer au cœur de la montagne ne devait rien à des préoccupations esthétiques, Richard en aurait mis sa main au feu. En tournant très amplement, en douceur, au lieu d'offrir une succession de bifurcations à angle droit, le corridor contribuait à ne pas détourner de ses pensées l'homme ou la femme qui le remontaient.

Après une assez longue marche, Richard et sa guide arrivèrent devant une porte en tout point semblable à la précédente. Là aussi, un bloc de pierre faisait obstacle à d'éventuels intrus qui auraient réussi à franchir la première ligne de défense. Sans hésiter, Samantha posa sa paume sur la plaque de métal fixée dans la roche.

À cet instant, remarqua Richard, le globe lumineux brilla plus intensément, comme si la magie venait d'identifier une personne autorisée à franchir la porte. Quand on s'y connaissait un peu, ça indiquait que ce champ de force était plus puissant que le précédent. Dans le même ordre d'idées, le bloc de pierre se révéla plus grand et

plus lourd que le premier.

La montagne trembla quand le grand disque minéral commença à rouler sur le côté, vers la droite, soulevant des colonnes de poussière et écrasant sous son poids des cailloux et des pierres.

Lorsque cette porte eut fini de s'insérer dans son logement creusé à même la montagne, Samantha franchit le seuil et fit signe à Richard de la suivre. Cette fois, elle ne prit pas la peine de remettre en place le bloc de pierre.

Le nouveau tunnel était une bonne demi-fois plus large que le précédent. Ses murs étaient également polis – tellement polis, en fait, qu'ils en brillaient et reflétaient la lumière du globe magique. Laissant courir ses doigts sur cette surface presque aussi douce que de la soie, Richard s'émerveilla en songeant aux efforts qu'une telle finition avait dû coûter aux artisans. Grâce à la lumière du globe, il vit que la pierre avait été travaillée selon la méthode qui permettait de donner un aspect très réaliste au visage et aux parties visibles du corps des statues de marbre. De la pierre faite chair, en quelque sorte.

À la sortie d'une courbe tout aussi douce que les autres, Richard s'arrêta net en avisant des symboles gravés sur la paroi de gauche du tunnel.

D'une précision et d'une finesse hors du commun, ces signes, contrairement à une fresque, étaient pratiquement insensibles au passage du temps. Le graveur, qui qu'il fût, avait fait en sorte que son œuvre survive tant que la montagne ne s'écroulerait pas.

Plus loin dans le tunnel, ces symboles, accompagnés de dessins, couvraient le mur de haut en bas.

Et le Sourcier connaissait ces signes.

— Venez, c'est par là, dit Samantha en se retournant.

Richard eut du mal à détourner le regard des multitudes de cercles imbriqués les uns dans les autres et des autres formes géométriques. Il accéléra pourtant le pas, conscient que Samantha s'impatientait.

En avançant, il continua d'observer le mur et constata que les dessins – des emblèmes, en réalité – étaient à la fois plus denses et plus complexes à mesure qu'on s'enfonçait dans le corridor. Cette implacable progression – on aurait même pu parler d'une sorte d'invasion foisonnante – soulignait l'importance et l'urgence des messages gravés dans la pierre.

Au détour d'une autre courbe, Richard fut surpris d'apercevoir une vive lumière assez loin devant lui. Pas celle d'un ou de plusieurs globes lumineux, comme il s'y attendait, mais celle du jour. Apparemment, elle semblait sourdre d'une sorte de fenêtre ou de soupirail ménagé dans le mur de gauche. Se reflétant sur celui de droite, qui faisait ainsi office de déflecteur, elle mettait encore plus en

évidence les symboles et les cercles concentriques.

— C'est ici…, annonça Samantha.

Elle posa son globe magique sur un support de fer puis avança jusqu'à l'îlot de lumière et désigna l'ouverture ronde qui béait dans la paroi.

Richard accourut et découvrit qu'on avait foré un trou dans la roche jusqu'à atteindre l'air libre, sur un des flancs de la montagne. Poussé par la curiosité, il mit sa tête dans ce portail circulaire afin de mieux voir. Taillé avec une grande précision et parfaitement rond, ses parois lisses mais non polies, ce conduit faisait environ quatre pieds de large pour une bonne dizaine de long, mais il allait en rétrécissant. À l'extrémité qui donnait sur l'air libre, il devait faire au maximum trois pieds de large…

Ce curieux évent, constata Richard, offrait une vue sur l'autre côté de la montagne – par rapport à la face qu'il avait dû gravir pour atteindre le village.

Une ouverture donnant sur le nord…

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Richard.

— Regardez par vous-même, seigneur.

S'accrochant aux bords du « trou », Richard se pencha un peu plus. En tendant le cou, il vit qu'une vallée s'étendait devant lui sous la lumière grisâtre de l'aube. Une forêt la bordait, mais il n'en apercevait qu'une chiche partie.

Bien entendu, la longueur du conduit et sa forme cylindrique focalisaient la vue sur un point bien spécifique, dans le lointain.

Une faille entre des montagnes, à des lieues de là. Se penchant au maximum, Richard tenta d'évaluer la hauteur de ces pics, mais il dut vite renoncer, car la configuration même de l'évent l'en empêchait. Il dut donc se contenter d'admirer d'infranchissables murailles de pierre flanquant une vallée.

La faille, au bout d'un profond canyon, semblait être le seul moyen d'aller au-delà de la vallée. Grâce à son expérience de guide forestier, Richard savait à quel point il était difficile de trouver des voies praticables au milieu de la nature sauvage. Dans des régions de montagne, il n'y en avait bien souvent qu'une. En ce qui concernait ces pics, la vallée puis la faille paraissaient être le seul moyen d'accéder à leur autre versant.

— Que suis-je censé voir ? dit-il en sortant sa tête du conduit.

— Il faut utiliser ça…, répondit Samantha en désignant deux petites plaques de métal enchâssées dans la roche, sur les côtés de l'ouverture.

Un dessin contenant plusieurs motifs bien distincts entourait le conduit. Comme un peu plus tôt, Richard reconnut les symboles qui

composaient cet étrange ornement. Insérées dans le dessin, les deux plaques s'y mariaient si bien que Richard ne les avait pas remarquées. Environ de la taille de sa paume, elles étaient en bien meilleur état que celles qu'il avait vues jusque-là.

Le Sourcier nota cependant que le métal semblait avoir été poli par le contact d'innombrables mains.

— Je vais vous montrer…

Sachant que le don du seigneur Rahl était neutralisé, Samantha se glissa sous son bras et se campa entre la roche et lui, afin de pouvoir poser les mains sur les deux plaques. Mince comme elle était, elle n'avait pas besoin de beaucoup d'espace et le sommet de son crâne atteignait à peine le milieu de la poitrine du Sourcier.

— Penchez-vous au-dessus de moi et regardez…

Samantha s'écarta un peu sur le côté, sans éloigner ses paumes des plaques, et Richard mit de nouveau la tête dans l'ouverture.

À sa grande surprise, l'air ondula, un peu comme autour d'un feu, n'était qu'il décrivait des ondes concentriques, à la façon de l'eau d'une mare quand on vient d'y jeter un caillou. Cette espèce de tourbillon fit tourner la tête de Richard, lui donnant une vague nausée.

Puis le phénomène cessa, et le paysage de montagne réapparut, semblant soudain beaucoup plus proche, comme si les pics imposants avaient changé de position en un clin d'œil.

Quand ses yeux se furent accoutumés à la lumière désormais plus vive qui éclairait la scène, Richard vit qu'il y avait un édifice en travers de la faille. Un mur, visiblement conçu par l'homme, barrait inexorablement le chemin.

Plissant les yeux, le Sourcier étudia ce mur colossal – l'égal, au minimum, des créations humaines les plus imposantes qu'il ait jamais vues – qui dominait la vallée richement boisée.

Au centre de ce mur, également en pierre et s'élevant encore plus haut dans le ciel, se dressait ce qui semblait être la gueule ouverte d'un monstre, la pointe de ses crocs arrivant juste au-dessus d'un grand portail – comme si le franchir était revenu à se jeter dans le gosier béant d'une improbable et grotesque créature de pierre.

Des doubles portes aussi impressionnantes que le mur lui-même défendaient ce passage vers l'inconnu.

Enfin, auraient dû défendre, car elles étaient ouvertes.

Richard sortit la tête du conduit. Dès que Samantha eut retiré ses mains des plaques de métal, l'image rapprochée disparut, remplacée par le premier panorama qu'avait vu le Sourcier.

— Le mur du Nord, dit simplement Samantha.

— Le mur du Nord…, répéta Richard, son ton indiquant qu'il ignorait de quoi il s'agissait.

— Depuis que je suis née, ces portes ont toujours été fermées. Et il en allait de même avant la naissance de ma mère. En fait, depuis que mon peuple vit ici, il en a toujours été ainsi.

— Sais-tu depuis quand ton peuple est ici ?

— Pas exactement… Des milliers d'années, je crois… Mais ma mère avait à peine commencé à me former à notre mission. Le devoir sacré des détenteurs du don, c'est de surveiller le mur du Nord, seigneur. Au milieu d'une leçon, la dernière que j'ai reçue, ma mère s'est aperçue que les portes étaient ouvertes…

» Je ne l'avais jamais vue si bouleversée. Répétant qu'elle n'aurait jamais cru voir ça de son vivant, elle semblait furieuse contre elle-même.

— Pourquoi cette colère ?

— Elle a dit que la venue de Jit aurait dû éveiller ses soupçons. Pour qu'une telle créature soit entrée dans les Terres Noires, il fallait bien que le mur du Nord ait cessé de remplir son office. Oui, des monstres le traversaient d'une manière ou d'une autre ! Seigneur, la Pythie-Silence n'appartenait pas à notre monde. Elle venait de l'autre côté du mur, comme d'autres créatures dont nous avions entendu parler… Ma mère savait que quelque chose ne tournait pas rond, mais elle n'avait pas fait le rapprochement avec le mur du Nord…

» Quand je lui ai demandé des explications, elle m'a dit que la vie, telle que nous la connaissons, ne serait plus jamais la même.

» Le monde des vivants, a-t-elle ajouté, risquait de ne pas survivre aux épreuves qui l'attendaient.

» Terrifiée, j'ai demandé plus d'explications, mais elle n'avait plus de temps à me consacrer. Avant de partir au pas de course, elle m'a juste dit qu'elle devait y aller avant qu'il soit trop tard.

— Aller où ? demanda Richard après avoir jeté un coup d'œil soupçonneux à l'ouverture.

— Aller avertir ceux qui devaient savoir…

Une réponse qui n'avança pas beaucoup le Sourcier.

— C'est pour ça que tes parents sont partis ? Pour aller prévenir quelqu'un ?

Samantha acquiesça puis baissa les yeux.

— Ils sont morts – mon père, en tout cas – alors qu'ils étaient en chemin pour la forteresse. Remplissant leur mission, ils auraient annoncé au Conseil des Sorciers que le mur du Nord ne remplissait plus sa fonction…

— Le Conseil des Sorciers ? Il n'y a rien de semblable à la forteresse…

Samantha sursauta.

— Quoi ? Vous êtes sûr ?

— Certain, oui. En tout cas, il n'y en a plus depuis très longtemps.

Jusqu’à ce que mon grand-père s’y installe avec quelques personnes, la Forteresse du Sorcier était déserte…

Chapitre 22

— Pourtant, quand mon père et ma mère sont partis, c'était pour aller avertir le Conseil des Sorciers… (Samantha regarda autour d'elle, l'air perdue.) Ils ont dit que le conseil saurait que faire au sujet du mur du Nord. Ma mère me l'a répété juste avant de s'en aller…

Jusque-là, Richard n'avait pas mesuré à quel point Stroyza était coupé du reste de D'Hara. Une affaire de distance, mais aussi de connaissance du monde… En pensant à ces gens qui s'acquittaient d'une mission pour des sorciers qui n'existaient plus, il eut le cœur serré.

— Navré, Samantha, mais il n'y a plus de conseil à la forteresse. Ni ailleurs, dois-je préciser. Tout ça, c'est du passé…

» Les choses ont changé. Les détenteurs du don sont devenus très rares, et il ne reste plus beaucoup de sorciers de nos jours. Je suis né avec le don, mais j'ai grandi sans en avoir conscience, donc, je ne suis pas un expert en la matière…

» Mon grand-père est le Premier Sorcier. Il en sait long sur l'histoire de la forteresse, mais pour l'instant, j'ignore où il est. Si je le retrouve, il t'en dira sans doute plus.

À coup sûr, Zedd devait être un puits de science en ce qui concernait le défunt conseil. En revanche, il ne savait sûrement rien à propos du mur du Nord…

Au bord de la panique, Samantha se prit les cheveux à deux mains, comme si elle voulait les arracher. Puis elle regarda par l'ouverture, en quête d'une réponse. Son univers, sa mission – tout s'écroulait en même temps.

Richard posa une main sur l'épaule de la jeune magicienne.

— Du calme, petite… Respire à fond, puis raconte-moi la suite de ton histoire.

Samantha se força à prendre une grande inspiration.

— Des villageois ont trouvé la dépouille de mon père, pas loin d'ici. À côté de lui, il y avait le paquetage de ma mère, tous les objets éparpillés sur le sol. Certaines traces, paraît-il, prouvaient qu'elle avait résisté. À part ça, pas le moindre indice sur son sort… Le sol étant rocheux, la piste n'allait pas bien loin…

» Sachant que le mur du Nord avait une brèche, j'ai compris que tout dépendait de moi, puisque j'étais la dernière détentrice du don vivante. Mais j'ignorais comment aller à la Forteresse du Sorcier ! En fait, je ne sais pas où elle se trouve. Pas exactement, en tout cas… Très

loin à l'ouest d'ici, je pense… Ma mère ne m'a pas tout appris, seigneur. Je n'étais pas capable de prendre une décision… Heureusement, vous êtes arrivé. Je ne saurais dire si c'est une coïncidence ou une intervention des esprits du bien…

Richard eut un regard appuyé pour Samantha.

— Je ne crois guère aux coïncidences…

— Moi, je sais que vous êtes celui qui doit être informé… Surtout s'il n'existe plus de Conseil des Sorciers. Après tout, vous êtes ce qui s'en approche le plus. Un vrai sorcier…

— Pour ça, j'ai encore du chemin à faire, soupira Richard.

— Tout ça est arrivé parce que vous êtes l'Élu, j'en suis sûre !

— L'Élu… Flatté de ta confiance. Mais permets-moi d'avoir comme un doute…

— Moi, je n'en ai pas ! affirma Samantha, soudain moins tendue.

— Si j'étais l'Élu, comme tu dis, ne crois-tu pas que j'en saurais long sur cette affaire ? Or, je n'en ai jamais entendu parler. Jusqu'à ces derniers temps, j'ignorais l'existence des Terres Noires.

— Vous avez tué Jit. Seul l'Élu pouvait le faire. C'est vous qui nous sauverez.

Jugeant cet air un peu trop connu, Richard soupira de frustration.

— Si ça te fait plaisir ! Mais je ne sais rien de ce mur. Rien du tout ! J'ai tué Jit parce qu'elle avait capturé Kahlan. Si je n'avais rien fait, elle nous aurait tués tous les deux. Ça se résume ainsi : tuer ou être tué. Une lutte pour la survie.

Richard s'interrompit, frappé par une question troublante. Pourquoi Jit s'était-elle donné tant de mal pour les piéger, Kahlan et lui ?

Ayant d'abord capturé Henrik, elle lui avait jeté un sort, puis elle l'avait chargé de les « contaminer », Kahlan et lui, afin de les attirer dans la trace de Kharga. Grâce à un sortilège qui prenait le pas sur sa volonté, la Pythie-Silence avait incité Kahlan à se jeter dans un piège. Par ricochet, Richard avait été pris dans la même nasse.

En y réfléchissant, il ne croyait pas un instant que Jit, isolée au cœur d'un marécage oublié du monde, ait pu savoir quoi que ce soit au sujet d'un couple qui résidait au Palais du Peuple. Bref, cette histoire n'avait aucun sens, sauf si la Pythie-Silence avait eu l'intention de capturer un ou des dirigeants, sans connaître leur identité.

À moins que quelqu'un d'autre ait manipulé Jit…

— C'est ce que nous faisons tous, murmura Samantha. Lutter pour la survie, je veux dire…

Richard oublia ses questions au sujet de Jit et revint au moment présent. Samantha le regardait toujours, pleine d'espoir.

— Je comprends ton angoisse, mais rien ne dit que j'aie un rapport

avec cette affaire de mur. N'oublie pas que je n'en avais jamais entendu parler…

— Vous êtes le seigneur Rahl… À mes yeux, vous comptez davantage que le Conseil des Sorciers. Si je ne me trompe, vous régnez sur tout l'empire d'haran ? Et les Terres Noires en font partie…

— Tu as raison, je te le concède, mais ça ne fait pas de moi l'homme qui doit être informé à propos du mur…

— Il y a autre chose… Une raison plus importante… Vous êtes de cet endroit, de l'autre côté du mur…

Les poings sur les hanches, Richard étudia la jeune magicienne. Avec elle, il devait prendre des gants. Être en face d'un grand type comme lui – le seigneur Rahl, par-dessus le marché – devait être impressionnant.

— Je suis de Hartland, une petite ville de Terre d'Ouest, un pays limitrophe des Contrées du Milieu. C'est très loin d'ici, tu sais… Désolé, mais je ne viens pas de derrière ton mur.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit Samantha avec un calme exagéré, à croire qu'elle s'efforçait d'expliquer quelque chose à un attardé mental.

Comme toutes les magiciennes, elle aimait parler par énigmes, histoire que son interlocuteur ait l'impression d'être un crétin. Une façon de faire qui exaspérait Richard. Jusque-là, il avait cru que ce comportement hautain était le produit de l'âge et de la sagesse. Devant cette gamine, il devait se rendre à l'évidence : une magicienne était une magicienne, même lorsqu'elle sortait à peine de l'enfance. C'était congénital, comme la couleur de ses cheveux…

Cela dit, se sentir inférieur, devant une adolescente…

— Quand je dis que vous êtes de cet endroit, ça ne signifie pas que vous y avez grandi.

Voyant que son interlocuteur ne la suivait pas, Samantha précisa sa pensée :

— Vous êtes de cet endroit *intérieurement*… Vous en faites partie.

Samantha inclina la tête, comme pour demander si Richard avait bien compris, cette fois.

Ce qui n'était pas le cas.

— De quoi est-ce que je fais partie ?

— Eh bien, du troisième royaume.

— Pardon ?

— C'est pourtant clair, non ? Comment peut-on ne pas saisir ? Il suffit de penser à la Grâce.

— Samantha, je ne vois pas du tout où tu veux en venir.

— La Grâce représente deux royaumes, vous êtes d'accord ? Le monde des vivants et le royaume des morts… Celui qui s'étend au-delà

du cercle extérieur.

— D'accord, mais quel rapport avec ton « troisième royaume » ?

Samantha se dressa sur la pointe des pieds et désigna l'ouverture ronde.

— Il s'étend derrière le mur du Nord, qui l'a isolé des deux autres depuis l'antique guerre.

À cause de cet ancien conflit, Richard avait vécu des années de chagrin, de malheur et d'angoisse. Parce que cette antique guerre, en réalité, ne s'était jamais vraiment terminée. Des millénaires après sa fin présumée, elle s'était réveillée sous la forme d'une boucherie qui avait coûté des centaines de milliers de vies. Mais aujourd'hui, tout était bel et bien achevé. Richard avait mis un terme aux batailles une bonne fois pour toutes.

Après avoir lui aussi regardé l'ouverture, il baissa les yeux sur Samantha.

— Quel rapport entre un endroit et la Grâce ?

— Vous ne comprenez pas ! Il ne s'agit pas d'un endroit au sens propre du terme. Pourtant, c'est un endroit…

— Un endroit qui n'en est pas un, mais qui en est un quand même ? (Richard fit un effort pour ne pas exploser.) Samantha, si tu veux que je t'aide, essaie d'être plus claire.

— Désolée…

Repoussant des cheveux de son front, la jeune magicienne respira à fond et reprit :

— Le troisième royaume n'est ni le monde des vivants ni le royaume des morts.

Samantha leva une main puis l'autre, comme si elle voulait représenter les deux plateaux d'une balance.

— Le troisième royaume, c'est les deux ensemble, au même endroit et en même temps.

Richard en eut la chair de poule.

— Ce n'est pas possible, dit-il sans conviction.

Car une idée dérangeante venait de lui traverser l'esprit. Par le passé, il avait dû entrer dans le royaume des morts pour s'introduire dans le Temple des Vents, exilé là-bas afin d'être en sécurité pendant l'antique conflit. Alors qu'il était vivant, il avait arpenté le monde des esprits. En un sens, la vie et la mort avaient été au même endroit en même temps…

D'autre part, lorsqu'il avait rencontré Kahlan, elle venait des Contrées du Milieu et avait traversé la frontière pour venir chercher de l'aide en Terre d'Ouest. Et cette frontière, comme une brèche dans le monde « réel », était en fait un moyen d'accéder au royaume des morts.

Avec sa future femme, Richard l'avait traversée…

Donc, ce que soutenait Samantha était possible. Au prix de terribles troubles, certes, mais possible.

Se tournant vers l'ouverture, Richard s'intéressa aux symboles qui l'entouraient. Très soigneusement, il entreprit de les déchiffrer. Et le cercle de signes gravés dans la pierre se traduisait par « troisième royaume ».

Le nom de ce que montrait l'ouverture !

Plus tôt, il avait reconnu au premier coup d'œil la série de signes qui voulaient dire « royaume ». Sans aller plus loin, il avait supposé que le cercle entier donnait tout simplement le nom d'un très ancien royaume. Car ce qu'on nommait désormais D'Hara s'était lentement construit en englobant une multitude de petits pays.

Samantha tapota la poitrine de Richard.

— En vous, la vie et la mort coexistent. En ce moment, vous n'appartenez ni au monde des vivants ni au royaume des morts. Ou vous appartenez aux deux en même temps. Comme la Mère Inquisitrice, vous portez en vous la vie et la mort. Si on ne vous débarrasse pas de la mort, elle réclamera ce qui lui revient, et vous périrez. Mais jusque-là, vous appartiendrez aux deux royaumes.

Incrédule, Richard dévisagea la jeune magicienne.

— C'est pour ça que je dis que vous êtes de cet endroit… Oui, vous êtes du troisième royaume, qui se dresse derrière le mur du Nord.

Chapitre 23

— Le mur du Nord ? Pourquoi continues-tu à l'appeler ainsi ?

Surprise par la question, Samantha plissa le front.

— Parce que c'est son nom.

— Faux ! Il ne s'appelle pas comme ça.

— Que voulez-vous dire, seigneur ?

Richard désigna les symboles qui couvraient le mur de gauche, dans la direction d'où ils venaient.

— Le nom, c'est « haute muraille ». Je n'ai vu aucune mention d'un « mur du Nord ». Ces textes parlent de la haute muraille. Alors, pourquoi ton peuple a-t-il adopté un autre nom ?

Samantha écarquilla les yeux.

— Vous prétendez pouvoir lire ce qui est gravé sur les murs ?

— Oui… (Richard désigna le cercle de symboles, autour de l'ouverture.) Ces signes-là veulent dire « troisième royaume ». Le nom de ce que montre l'ouverture.

Richard passa le bout des doigts le long du mur, sur le flanc de l'ouverture.

— Ce fragment-là parle de la haute muraille. Regarde ! Ce symbole, combiné avec celui de dessous, signifie très précisément « haute muraille ». Il n'est nulle part question d'un mur du Nord.

Richard marcha le long du mur. Samantha le suivit, trop stupéfiée pour s'intéresser aux symboles qu'il lui désignait.

— Vous pouvez lire ces textes ? Et vous comprenez tout ce qu'ils disent ? C'est vrai ?

Richard hocha distraitement la tête.

— Ce passage, là, parle aussi de la haute muraille. Sur ce mur, il y a une somme fabuleuse d'informations. Pour tout traduire, il me faudra un peu de temps, mais j'en comprends déjà assez pour savoir que tous ces textes traitent de la haute muraille et du troisième royaume qui s'étend au-delà. Donc, je répète ma question : Pourquoi parles-tu du mur du Nord ?

— Je n'en sais rien… Depuis toujours, nous l'appelons comme ça. Et rien ne nous a jamais laissé penser qu'il avait un autre nom.

Ébahi, Richard s'arrêta net de marcher et se tourna vers la jeune fille.

— Attends, je ne comprends plus très bien… Alors que les détenteurs du don de Stroyza ont pour mission de veiller sur la haute muraille, afin de donner l'alarme si ses portes s'ouvrent, tu me dis que

personne, chez vous, n'est capable de lire les instructions et les avertissements gravés sur ces murs ?

Samantha eut l'air surprise, troublée et… vaguement gênée.

— Je suis navrée, seigneur Rahl, mais d'après ce qu'on m'a toujours dit, ces textes sont rédigés dans une langue morte. Ma mère, mes tantes et mes oncles n'ont jamais semblé croire que leur sens avait la moindre importance. Martha souriait toujours quand elle passait devant les « jolis ornements laissés par nos ancêtres ».

» Ma mère m'a révélé un jour que certains détenteurs du don, par le passé, croyaient que ces messages pouvaient avoir de l'intérêt. Mais même si c'était le cas, précisait-elle, nous n'avions aucun moyen de les traduire.

— Si ton peuple vit là depuis aussi longtemps que tu le dis – apparemment, il était déjà présent quand tout ceci fut construit – comment a-t-il pu oublier le sens de ces symboles ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu transmission de ces informations ? Il suffisait que chaque génération forme la suivante…

Samantha observa le mur un moment avant de répondre :

— Seigneur Rahl, je n'en sais rien…

— C'est absurde ! (Richard leva une main puis la laissa retomber.) Je sais, tu n'y es pour rien… Mais pourquoi les détenteurs du don n'ont-ils pas appris à leurs enfants l'art de déchiffrer ce langage ? Leur mission était de monter la garde, et ces textes traitent justement de ce sujet…

Se grattant le front, Samantha réfléchit au problème.

— Eh bien, parfois, il y a ce qu'on nomme un « trou » – vous savez, un membre de la lignée qui n'hérite pas du don.

La main gauche posée sur le pommeau de son épée, Richard acquiesça :

— Je vois ce que tu veux dire… Chez ma mère, le don a sauté une génération.

— Je suppose qu'il y a eu de pareils cas dans les familles de détenteurs du don de Stroyza. S'il n'y a pas eu assez de magiciennes dont les enfants héritaient du don, le savoir a pu lui aussi « sauter une génération ». Par exemple, lorsque les descendants privés du don faisaient enfin des enfants qui le possédaient, les magiciennes de la génération précédente étaient déjà trop vieilles, leurs petites-filles étant en revanche trop jeunes pour profiter de leur enseignement. Il se peut même que certaines générations, en l'absence d'« anciennes » encore en vie, aient dû se passer de formation.

» Seigneur, vous m'avez bien dit que vous êtes né avec le don, mais que personne ne vous a appris à l'utiliser. À cause de ce manque, combien de connaissances précieuses avez-vous perdues ? Et qui peut dire quelles failles cela vous a laissées ?

Richard eut une moue agacée.

— J'avoue que ton raisonnement se tient.

— Si nous avons oublié ces textes, c'est probablement parce que les connaissances se sont perdues à chaque saut de génération. À des moments où les jeunes détenteurs du don devaient se former eux-mêmes, comme vous…

» Comme moi depuis le départ de ma mère, ces jeunes gens ne pouvaient même pas *deviner* la nature ou l'étendue de ce qu'ils perdaient. Quand j'aurai des enfants, comment pourrai-je leur enseigner ce que ma mère n'a pas eu le temps de m'apprendre ? Je ne saurai jamais quelle part de son héritage j'ai perdue, et je n'aurai jamais idée de tout ce qu'elle savait sans avoir pu me le transmettre. Sur des siècles et des siècles, voilà sûrement ce qui est arrivé à notre compréhension de ces messages.

Richard soupira à pierre fendre.

— Là encore, c'est très bien raisonné… De toute façon, je ne voulais pas accuser tes ancêtres de négligence. La vie n'a pas dû être facile pour eux. Être isolés ainsi, dans cette région hostile, et perdre peu à peu la notion de ce qu'on est censé y faire…

C'était pour ça, entre autres motifs, que Richard accordait tant d'importance aux livres. Avide de savoir, il ne ménageait jamais ses efforts pour comprendre un texte, si ancien fût-il. Dans la chaîne de la connaissance, les livres remplaçaient les chaînons manquants, que ce soit à cause des sauts de génération ou des inévitables périodes d'obscurantisme liées à des guerres ou à des catastrophes naturelles.

Avoir un aîné capable de vous former était une aide précieuse. Mais en l'absence d'un tel mentor, les livres comblaient les trous, justement, que ce soit en termes de générations, de siècles voire de millénaires. Grâce à la tradition écrite, des connaissances durement acquises ne disparaissaient jamais. Parce que les livres étaient quasiment immortels…

Richard passa le plat de sa main sur les symboles gravés dans le mur, devant lui. Pour profiter de ces informations, il fallait savoir les lire ! Les trésors qui figuraient dans ce tunnel ne servaient à rien, puisque les détenteurs du don avaient progressivement perdu l'aptitude de les déchiffrer.

Le front plissé, Samantha sondait le mur en quête de symboles qu'elle pourrait comprendre.

— Si personne ne vous a appris à utiliser le don, seigneur, comment pouvez-vous comprendre une langue morte ?

— Sur le long chemin qui m'a conduit à devenir le seigneur Rahl, j'ai dû apprendre beaucoup de choses différentes. Par exemple, le haut

d'haran… (Richard désigna le mur.) Ou encore, ce type de langage… Mais jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais entendu parler d'un troisième royaume. Ni de ton village, d'ailleurs…

— On dirait que vos ancêtres ne vous ont pas tout transmis, comme les miens…

Le Sourcier eut un sourire mi-figue mi-raisin.

— Il semblerait, oui…

— Pour en revenir à cette langue morte, vous la comprenez vraiment ?

— Oui… (Richard désigna un symbole.) Celui-là, par exemple, représente les « sorts-barrière ». Le texte explique que ce sont eux la force qui permet de contenir des entités si maléfiques. Pas les murs de pierre, ni les portes de fer ni même les montagnes.

— Des entités si maléfiques…, répéta Samantha, inquiète.

Richard désigna une autre partie du mur.

— Ce fragment précise que les sorts de gravité sont une partie intégrante des sorts-barrière. Pour comprendre ce que ça veut dire, il faudrait que j'en lise un peu plus… (Il regarda Samantha.) Tu sais ce que sont les sorts de gravité ?

La jeune magicienne secoua la tête sans cesser de dévisager Richard comme s'il était un esprit du bien venu dans le monde des vivants pour lui révéler de fabuleux mystères.

Cette vénération mit un peu mal à l'aise le Sourcier.

Il passa à une autre série de symboles, étudiant les différents éléments qui les composaient.

— Ici, on évoque les détenteurs du don qui se sont installés à Stroyza afin de veiller sur la haute muraille. Leur mission, dit ce texte, est de détecter toute détérioration du sort de gravité, parce que celle-ci diminuerait considérablement l'efficacité du sort-barrière.

— Je suis accablée que nous ayons perdu toutes ces connaissances… Nos ancêtres se sont donné tant de mal pour nous les transmettre. Et nous les avons oubliées…

Très concentré sur les symboles, Richard approuva distraitement. Alors qu'il les découvrait, il ne pouvait s'empêcher de traduire aussitôt les symboles mentalement.

— Voilà qui est intéressant… On dirait que les bâtisseurs de ce complexe avaient conscience que la haute muraille – en d'autres termes, le sort-barrière – ne durerait pas éternellement. C'est pour ça qu'ils ont laissé des sentinelles ici… Ce passage explique que les sorts, si puissants soient-ils, faibliront tôt ou tard, car rien n'est immortel. Lorsque ça se produira – je cite toujours le texte – des créatures de « l'autre côté » commenceront à s'infiltrer dans le monde des vivants.

— Jit…, souffla Samantha. Elle faisait partie des créatures que nous devions guetter. Hélas, nous ne le savions plus… Ma mère s'est

inquiétée à propos de la Pythie-Silence, mais elle ne savait rien au sujet des sorts-barrière et de leur inévitable dégradation.

Samantha marcha le long du mur. À l'évidence, elle regardait les symboles d'un œil nouveau.

— À vrai dire, je n'ai jamais eu conscience qu'il s'agissait d'un langage… Comment est-il possible que mon peuple ait désappris à lire les textes qui justifient son existence ?

— Ces textes sont rédigés dans le langage de la Création, précisa Richard.

Samantha se tourna vers lui, l'air perplexe.

— Vous l'a-t-on enseigné à Hartland, la ville d'où vous venez ?

À cette idée, Richard ne put s'empêcher de sourire.

— Non. En fait, je l'ai appris il y a peu de temps…

Regula – la machine à présages, comme l'appelaient certains – utilisait le langage de la Création pour communiquer ou pour délivrer des prophéties. Quand elle voulait produire une prédiction, la machine se servait de rayons lumineux pour pyrograver les symboles sur des bandes de métal.

Ces prophéties étaient également contenues dans un livre – intitulé *Regula* – qui faisait partie de la bibliothèque du Palais du Peuple. Hélas, l'ouvrage n'était pas complet. La partie qui expliquait tout sur la machine manquait, car on l'avait depuis longtemps mise en sécurité dans le Temple des Vents.

Regula était en quelque sorte un manuel de l'utilisateur. Avec l'aide de cet ouvrage, Richard avait appris à traduire les symboles. Ce faisant, il avait acquis une certaine maîtrise du langage de la Création.

Ce langage, une variante hautement condensée d'écriture, recourait à des symboles qui représentaient des concepts et non des mots. Quand il avait enfin compris, Richard s'était avisé qu'il utilisait le langage de la Création depuis des années – partiellement, bien entendu, et sans le savoir. Car beaucoup de symboles, dans la forteresse, procédaient de la même logique. *Idem* pour les sortilèges dessinés par les sorciers. Par touches subtiles, le langage de la Création avait influencé tout ce qui avait vu le jour après lui.

— Je ne vois pas comment c'est possible…, fit Samantha avec un soupir agacé. Comment peut-on communiquer en utilisant des symboles qui sont en réalité des concepts ? Comment des cercles, des triangles et une infinité d'étranges emblèmes peuvent-ils former un langage ? Autre que très simple, je veux dire…

— La Grâce est un symbole, non ?

— Eh bien, je crois…

— Un symbole emprunté au langage de la Création !

— Vraiment ?

— Je te le garantis ! Et c'est un concept hautement complexe, tu

me le concéderas… Regarde. (Du bout d'un index, Richard désigna un élément circulaire niché dans un des symboles.) Ce fragment parle de la vie et de la menace que font peser sur elle les créatures retenues derrière la haute muraille. Tu vois qu'il contient certaines composantes de la Grâce ?

Samantha en resta bouche bée.

— Je ne l'avais jamais remarqué… Pourtant, j'accompagnais toujours ma mère quand elle venait inspecter le mur du Nord à travers l'ouverture. Ignorant que les gravures, sur le mur, avaient un sens, je ne leur ai jamais accordé la moindre attention. Quand je passais devant, je ne les regardais pas…

— Oui, tu dédaignais le langage de la Création…

— Vous êtes l'Élu, seigneur, dit Samantha avec une vibrante ferveur. La preuve, c'est que vous comprenez ces textes. Grâce à vous, nous allons savoir que faire contre les créatures du troisième royaume qui traversent la haute muraille.

— Ne t'emballe pas ! Comprendre le langage est une chose. Mesurer l'étendue du problème en est une autre. Quant à le résoudre… De plus, j'ai mes propres ennuis, et…

Richard se tourna brusquement vers l'ouverture qui permettait d'apercevoir la haute muraille.

— Esprits bien-aimés ! Je crois que je sais où ils sont !

Chapitre 24

— Vous savez où est qui ? demanda Samantha.

— Les amis qui sont venus nous secourir, Kahlan et moi…, répondit Richard tandis qu'il reconstituait le puzzle dans son esprit. Ils ont été attaqués, comme tes parents…

— De quoi parlez-vous ? Quel rapport avec les symboles du langage de la Création ?

— Les sorts-barrière…, souffla Richard. (Il regarda de nouveau le mur gravé de symboles.) Quand j'ai repris conscience, deux types étaient en train de parler près du chariot. J'étais sonné, mais quand même assez lucide pour comprendre ce qu'ils disaient. Entre autres choses, ils se demandaient qui avait attaqué les gens qui tentaient de nous ramener au Palais du Peuple, Kahlan et moi…

» L'un d'eux a dit que le carnage devait être l'œuvre des Shun-tuk.

— Les Shun-tuk ? Je n'ai jamais entendu ce nom dans les Terres Noires.

Richard jeta un coup d'œil à l'ouverture.

— Parce que les Shun-tuk n'y habitent pas… L'autre type était sceptique. Sais-tu ce que lui a dit le premier ? « Maintenant qu'il y a une brèche dans la haute muraille, tu vois un meilleur endroit où chasser des âmes ? Pour ces proies-là, les Shun-tuk iraient n'importe où. »

Samantha se décomposa.

— Vous pensez que ces Shun-tuk viennent de l'autre côté du mur du Nord ?

— On dirait bien… Le sceptique disait que les Shun-tuk auraient été bien loin de chez eux. Parcourir autant de chemin pour faire quoi ? « La même chose que nous : chasser des gens qui ont une âme », voilà ce qu'a répondu l'autre brute.

— Chasser des gens qui ont une âme ? répéta Samantha.

— C'est ce qu'a dit le type… Selon moi, le pays des Shun-tuk ne se trouve pas de notre côté de la haute muraille !

Se concentrant de nouveau sur le mur, Richard y chercha un symbole, ou une combinaison de symboles, qui eût un rapport avec l'âme. Tandis qu'il lisait, la jeune magicienne marcha devant lui, longeant le mur en étudiant des signes qu'elle ne comprenait toujours pas, mais qu'elle voyait d'un œil neuf.

— Seigneur Rahl ? appela-t-elle.

Richard tourna très légèrement la tête.

— Que t'arrive-t-il ?

— Je crois que j'ai trouvé un nom.

— Tu en es sûre ?

— Eh bien, pas vraiment… (Samantha se pencha vers le mur.) Mais ce n'est pas un symbole… On dirait vraiment un nom gravé dans la pierre. « Naja », je pense.

— Naja ? répéta Richard, surpris que la jeune fille ait pu lire quelque chose sur ce mur.

— Oui, c'est évident… Comment ai-je pu ne jamais le voir ? Bien sûr, dans cette profusion de symboles et de motifs géométriques, ce n'était pas si facile que ça…

Richard étudia le mur, sur sa droite, là où se tenait Samantha, un index pointé sur le nom. Cette section était légèrement différente de ce qu'on trouvait sur toute la longueur du mur. À la lumière du globe magique, on voyait par exemple que les signes étaient davantage en relief qu'ailleurs. Disposés d'une manière plus dense, ils composaient une sorte de panneau autonome qui se détachait assez nettement du reste des inscriptions.

Richard étudia l'endroit que désignait Samantha. Oui, il y avait bien quatre lettres gravées dans la pierre. « Naja »… Après ce nom, il y en avait un autre que Samantha n'avait pas encore vu. « Moon »… Quelqu'un qui se serait appelé « Naja Moon » ?

Des symboles « classiques » suivaient ces deux mots.

— Tu as raison, c'est un nom… Impossible à écrire dans le langage de la Création, cependant. Il y a un prénom et un nom.

— Vraiment ?

— Naja Moon… Regarde bien…

— Un nom très joli, fit Samantha en plissant les yeux pour mieux voir. Mais que fait-il sur ce mur ?

Richard n'écoutait qu'à moitié. Car il cherchait déjà la réponse à cette question. En fait, il l'avait déjà trouvée, cherchant simplement une confirmation dans les symboles.

— C'est un ajout personnel, dit-il, autant pour Samantha que pour lui-même.

— Un ajout personnel ?

— Exactement.

Alors que le Sourcier se redressait, Samantha désigna un nouveau point, sur le panneau spécial.

— Regardez, seigneur ! Il y a un autre nom. « Magda Searus ».

Les genoux de Richard manquèrent se dérober. Frissonnant, il se pencha sur le nom gravé dans la pierre. Le trouver ici, au cœur d'une

région désolée de D'Hara !

Samantha remarqua le trouble de son compagnon.

— Seigneur, quelque chose ne va pas ? Ce nom a un sens pour vous.

— Magda Searus fut la première Inquisitrice…

— Une Inquisitrice ? Comme votre femme ?

Alors qu'il lisait et relisait ce nom légendaire, Richard se massa doucement les tempes.

— Comme Kahlan, oui… La première femme qui devint une Inquisitrice. Tout a commencé avec elle.

Samantha relut les deux noms, les yeux ronds.

— La première… Seigneur, que dit ce texte ?

Du bout des doigts, et avec toute la révérence requise, Richard suivit les contours des deux noms, puis étudia les emblèmes qui les accompagnaient.

— Ce récit de Naja Moon, témoin des événements, a été gravé sur ce mur sur ordre de Magda Searus et du sorcier Merritt, afin que personne n'oublie jamais ce qui s'est passé ici.

— Hélas, mon peuple a tout oublié, au contraire… (Samantha leva sur Richard des yeux pleins d'espoir.) Pouvez-vous déchiffrer ce récit ? Le lire afin qu'il soit de nouveau connu de tous ?

Richard s'éclaircit la voix, puis il commença la traduction, repérant tout de suite un nouveau nom.

— Le texte dit que les inventeurs de l'empereur Sulachan…

— L'empereur Sulachan ? Qui était-ce ? Et que sont des « inventeurs » ?

— Ce n'est pas précisé, mais d'après la suite, il s'agit d'une catégorie de sorciers… Sulachan, l'empereur de l'Ancien Monde, avait ordonné à ses inventeurs de développer de nouvelles armes pour lui permettre de gagner sa guerre contre le Nouveau Monde. En accomplissant sa volonté, ces sorciers ont imaginé de nouveaux sortilèges plus terrifiants que tous ceux qui existaient jusque-là.

Richard en eut la chair de poule. Ainsi, la guerre qu'il avait livrée contre Jagang avait eu sa source à l'époque de Naja Moon, de Magda Searus et du sorcier Merritt. Un temps où des sortilèges dévastateurs avaient vu le jour.

Un lointain passé où la magie avait donné naissance à la première Inquisitrice… Un élément susceptible de rétablir l'équilibre, après que cette même magie eut déchaîné un ouragan d'horreurs sur le monde.

Richard était en train de lire un rapport sur le début d'une guerre qui avait provoqué des souffrances inimaginables et tué des centaines de milliers d'innocents. Occultée à certains moments, cette lutte pour la domination n'avait jamais vraiment cessé, faisant rage à travers les siècles. Couvant sous les braises, ce feu ne s'était pas éteint, attendant

des milliers d'années avant de réembraser le monde à l'époque de Richard et de Kahlan.

Commencée au temps de la première Inquisitrice et de Merritt, son sorcier, cette boucherie avait trouvé son dénouement dans le monde où vivaient Kahlan, la dernière Inquisitrice, et son sorcier Richard.

Ce récit datait de l'époque où était né le pouvoir de Kahlan !

Chapitre 25

— Ces « inventeurs » doivent être des sorciers qui fabriquent des choses avec la magie, dit Samantha, arrachant Richard à ses pensées. Un jour, j'ai entendu mes tantes évoquer des « constructs » créés par les sorciers. Ce doit être de ça que parle Naja.

— Non, pas de constructs… En tout cas, pas à ce stade-là. Pour commencer, les inventeurs ont créé de nouvelles formes de magie. Plus tard, ils les ont utilisées dans des constructs… Et aussi pour transformer des gens en armes.

— Transformer des gens en armes, seigneur ?

— Des armes dévastatrices, comme Jagang, le dernier empereur de l'Ancien Monde. Ses ancêtres, capables de marcher dans les rêves, ont été créés à l'époque de Naja.

— Ma mère ne m'a jamais parlé de ces choses-là…

— De nos jours, très peu de gens en ont connaissance… Quelques-uns d'entre nous ont découvert ces faits historiques après que le conflit eut recommencé. Nous avons tous été terrifiés d'apprendre l'existence de ces armes.

— Mais comment est-il possible de créer de nouvelles formes de magie ? Je croyais que la magie était immuable, et que nous devions simplement apprendre à l'utiliser. Je n'ai jamais entendu dire qu'on pouvait générer de nouvelles variantes…

Même s'il appréciait la curiosité de la jeune fille, Richard, trop préoccupé par ce qu'il venait de découvrir, se contenta d'une réponse lapidaire :

— Et pourtant, c'est possible.

— Ce rapport donne-t-il des précisions sur les nouvelles formes de magie ?

Richard fronça les sourcils.

— Si tu me laisses lire, je pourrai te répondre…

Samantha baissa les yeux.

— Désolée…

Richard retourna à sa traduction :

— Les inventeurs ont développé des sorts permettant d'utiliser les morts…

— Utiliser les morts ? Vous êtes sûr d'avoir bien compris ?

— Oui. Les morts pouvaient servir de guerriers… Réveillés de leur « sommeil » par la magie, des cadavres devenaient les serviteurs de Sulachan.

Samantha prit le bras de Richard.

— Comme les monstres qui nous ont attaqués hier ? Ces hommes qui ressemblaient à des morts exhumés puis ranimés ?

— On dirait bien… Samantha, la suite est éprouvante. En altérant des éléments de la Grâce, les inventeurs de Sulachan avaient appris à manipuler l'esprit des défunts dans le royaume des morts…

— Pourquoi auraient-ils fait ça ? lança Samantha, interrompant de nouveau le Sourcier.

D'un geste, il lui intima le silence, puis continua à étudier un ensemble de symboles.

— Les inventeurs ont instillé une puissante magie dans des cadavres. En même temps, ils ont utilisé la Magie Soustractive sur les esprits de ces défunts, dans le royaume des morts, afin de les lier de nouveau à leur corps ranimé.

Comme si elle mourait soudain de froid, Samantha s'enroula les bras autour du torse.

— Je n'ai jamais imaginé que de telles abominations étaient seulement possibles…

Richard aurait pu en dire autant.

— La suite explique que les inventeurs manipulaient l'élément qui assure la connexion de tout dans la Grâce. En d'autres termes, l'étincelle du don qui traverse toute la Création, de la vie à la mort, et assure son unité. De cette manière, ces sorciers ont créé des cadavres ranimés dépourvus de volonté. Puis ils leur ont imposé leurs objectifs…

» Selon Naja, les inventeurs de Sulachan lui ont ainsi fourni une armée de tueurs sanguinaires, impitoyables et dépourvus de compassion. Des soldats qui ne connaissaient ni la faim, ni la soif ni la peur. Ignorant la fatigue, ils ne battaient jamais en retraite, obéissant aux ordres sans craindre la mort, puisqu'ils n'étaient déjà plus vivants.

» Il n'y avait pas de limites au nombre de morts à ranimer. Et une fois réveillés, tous servaient leur maître avec un zèle fanatique. La magie décuplant leurs forces, ils pouvaient déchiqueter à mains nues un être humain.

— Nos agresseurs ressemblaient à cette description…

— Je ne peux pas dire le contraire… Et c'est d'ailleurs confirmé dans la suite. Ces morts ranimés ont une telle détermination aveugle qu'ils peuvent perdre leurs jambes sans sourciller, puis utiliser leurs bras pour ramper vers leur cible. J'aimerais pouvoir juger ce dernier point exagéré, mais j'ai vu de mes propres yeux ce qu'il décrit.

» Selon Naja, la seule solution, c'est de tailler ces créatures en pièces. Mais la magie rend cette opération difficile… Les sorts qui les animent agissent comme des champs protecteurs – du coup, ils sont

pratiquement immunisés contre toutes les attaques magiques. En revanche, on peut les brûler avec des flammes normales ou du feu de sorcier.

— Je n'ai jamais vu de feu de sorcier… Et vous, seigneur ?

Richard marmonna qu'il devait se concentrer sur sa traduction.

— Étant conçus pour repousser des vivants, les champs de force ne sont pas une protection contre ces guerriers morts. En venant, je me suis demandé pourquoi les champs protecteurs, ici, activaient de lourdes portes. En général, ce n'est pas ainsi que ça se passe.

— Ah bon ?

— D'habitude, poser une main sur la plaque de métal, quand on possède la bonne variante du don, permet de traverser le champ sans être blessé. Pour dire les choses autrement, ces sorts ne recouraient jamais à autre chose que la magie pour barrer le chemin à des intrus. La plupart repoussent les curieux en leur perçant les tympans avec des bruits désagréables, en les faisant mourir de chaud ou en leur envoyant des décharges douloureuses dans le corps. Cela dit, les plus dangereux peuvent tuer un intrus trop téméraire, s'il insiste. Les plus cruels écorchent vive toute personne assez stupide pour ne pas faire demi-tour après un seul avertissement.

» Tous ces champs protecteurs n'ont qu'un outil : la magie. Ici, les vôtres déplacent d'énormes pierres parce qu'ils doivent repousser des morts protégés par des sortilèges – et donc insensibles à la magie. Pour ces guerriers, un champ de force classique est inoffensif. En revanche, un bloc de pierre est un obstacle presque infranchissable.

Tandis que Samantha assimilait ces informations, Richard passa à un autre groupe de symboles.

— Ces morts sont souvent envoyés contre des cibles spécifiques – en particulier les détenteurs du don. Ça, c'est encore plus terrifiant que le reste. On dirait que tu avais raison, Samantha. C'était bien toi que ces tueurs traquaient.

— Ne vous l'ai-je pas dit, seigneur ?

— Sais-tu pourquoi tu étais leur cible ?

Samantha eut l'air surprise par la question.

— Ils cherchent à éliminer les détenteurs du don, afin qu'ils n'utilisent plus leur magie contre eux…

— La magie est inopérante, à part le feu de sorcier. Et encore, ça reste à prouver… De toute façon, tu ne disposes pas de cette arme. De plus, je ne crois pas que nos ennemis aient tué Zedd ou Nicci. Or, il s'agit d'un sorcier et d'une magicienne. Je crois qu'on a voulu les capturer, au contraire. Et je me demande si ta mère n'a pas subi le même sort. Après tout, on a retrouvé les restes de ton père, mais pas les siens.

— Donc, selon vous, pourquoi me traquaient-ils, ces cadavres

ranimés ?

— Les détenteurs du don de Stroyza surveillent la haute muraille afin de donner l'alerte si les créatures du troisième royaume commencent à s'en échapper. Les tueurs qui te traquaient entendaient éliminer la dernière sentinelle. Et ça explique sans doute aussi la mort de tes tantes et de tes oncles. *Idem* pour la disparition de ta mère.

» Il se peut qu'elle soit morte aussi, mais j'en doute. La capturer suffisait à la neutraliser, et nos ennemis ont peut-être une idée en tête concernant certains détenteurs du don… Quoi qu'il en soit, à Stroyza, il n'y a plus que toi. Les tueurs devaient vouloir t'abattre, ou peut-être simplement t'enlever, afin que tu ne puisses pas donner l'alerte.

— Je n'aurais même pas su comment m'y prendre, si j'avais dû le faire…

— Certes, mais ça, ils l'ignorent.

— Sans doute, oui… Seigneur, vous pensez vraiment que ma mère est vivante ?

Richard ne répondit pas tout de suite.

— Je l'espère, comme pour mes amis… Et si c'est le cas, je dois tenter de les sauver. Bien sûr, ces monstres auraient pu les tuer sans peine, mais je me dis que ceux qui tirent les ficelles des cadavres ranimés peuvent vouloir tenir entre leurs griffes des détenteurs du don. S'ils ont vraiment enlevé ta mère, je pourrai peut-être la libérer aussi.

Samantha tourna la tête vers l'ouverture qui donnait sur le troisième royaume.

— Vous envisagez d'aller là-bas ? Seigneur, vous ne pouvez pas vous aventurer dans un lieu qui est en quelque sorte à cheval entre le monde des vivants et le royaume des morts. Un endroit où des cadavres vont et viennent… Ce serait un suicide.

Richard riva sur la jeune fille un regard déterminé.

— En plus de l'amitié que je leur porte, si je ne sauve pas Zedd et les autres, Kahlan et moi sommes condamnés. N'oublie pas qu'il nous faut retourner au plus vite au palais, à l'abri d'un champ de protection, où seuls mon grand-père et Nicci pourront nous débarrasser de l'empreinte de la mort.

— Je sais…, fit Samantha d'une toute petite voix.

Richard posa une question dont il connaissait hélas la réponse :

— Vois-tu un autre espoir pour nous ? À part la solution de Nicci, telle que nous l'a rapportée Henrik, y a-t-il un autre moyen de nous sauver ?

Samantha regarda par-dessus son épaule, comme si elle pouvait toujours voir Kahlan étendue sur une natte. Lorsqu'elle se tourna de nouveau vers Richard, il lut dans ses yeux une sagesse et une détermination qui n'avaient rien à voir avec son âge réel.

— Je crains que non, seigneur Rahl. La Mère Inquisitrice est très atteinte… Avec les soins que je lui prodigue, on peut espérer qu'elle finira par se réveiller. Boire et s'alimenter de nouveau lui fera du bien, mais le mal dont elle souffre est mortel. Il en va de même pour vous. Bientôt, votre état va se dégrader… Si on ne la débarrasse pas de la souillure, votre femme mourra. Seigneur, il ne lui reste pas beaucoup de temps. Et vous… Eh bien, un peu plus, mais à peine. Si on ne fait rien, votre sort est scellé.

Richard hocha la tête, incapable de parler. Kahlan, morte… Cette idée insupportable tournait en boucle dans sa tête.

— Je suis désolée, seigneur… Mais vous n'êtes pas le genre d'homme qui refuse d'entendre la vérité.

— C'est exact… Les mensonges nous consolent, mais la vérité seule nous sauve. C'est pour ça que je veux traduire ces inscriptions. Avec un peu de chance, elles contiennent des informations qui nous seront utiles.

Richard préféra ne pas ajouter qu'il n'aurait plus aucune envie de vivre si Kahlan mourait. Sans elle, rien n'aurait d'intérêt pour lui. Et s'il ne trouvait pas très vite Zedd et Nicci, il n'aurait de toute façon pas le choix. Pour sauver sa femme et se sauver, il devait aller dans le troisième royaume. Mais d'abord, il devait en apprendre plus sur ce qui l'attendait.

— Il y a peut-être dans le récit de Naja Moon des réponses à nos questions…

— Je l'espère, seigneur.

Le Sourcier reprit sa lecture sans traduire à haute voix au fur et à mesure. Ce qu'il découvrit n'avait rien d'engageant…

— Selon Naja, le nombre de cadavres ranimés était très important, et chaque jour, on en ranimait de nouveaux… Souvent, les sorciers utilisaient les dépouilles des soldats de l'Ancien Monde tombés au champ d'honneur. Naja précise que la magie ralentit le processus de décomposition, mais que ces sortilèges ont néanmoins des limites. Tout simplement parce que toute chose, dans le monde des vivants, est destinée à finir un jour. Ces sorts n'étant pas éternels, ils perdent un jour de leur efficacité, et le cadavre recommence à se décomposer. L'ennui, c'est que Naja reconnaît ne pas savoir au bout de combien de temps ça se produit.

— De mieux en mieux… Ainsi, ces tueurs morts qui ne pourrissent pas sont très nombreux, et ils ont trouvé un moyen de quitter le troisième royaume pour entrer chez nous.

— C'est assez bien résumé, convint Richard.

— Jit elle-même se limitait à son repaire… Les Terres Noires sont

dangereuses, c'est vrai, mais jusque-là, nous n'avions jamais dû affronter une menace si terrifiante. J'imagine mal ce qu'il pourrait y avoir de pire…

Le regard de Richard s'arrêta longuement sur la ligne qu'il était en train de lire. Même s'il aurait donné cher pour se tromper, ce n'était pas le cas…

— Samantha, Naja ajoute que les demi-humains sont encore pires que les morts ranimés…

Chapitre 26

— Seigneur Rahl, vous êtes blanc comme un linge… Que se passe-t-il ? Et qui sont ces « demi-humains » ? Naja donne-t-elle des explications ? (Samantha se pencha vers Richard.) Seigneur, répondez-moi !

Se massant les tempes avec les pouces, le Sourcier vérifia une nouvelle fois sa traduction. Face à un concept si étranger à tout ce qu'il connaissait, il en arrivait à ne plus se faire confiance. Pourtant, il ne se trompait pas.

— Les demi-humains sont des êtres vivants qu'on a privés de leur âme…

— Privés de leur âme ? Seigneur, vous êtes sûr de comprendre le langage de la Création ?

Richard vérifia une nouvelle fois. Pas d'erreur possible ! D'ailleurs, la suite du passage confirmait sa traduction. Et tant pis s'il avait du mal à en croire ses yeux et son cerveau.

— Je préférerais ne pas le pratiquer, crois-moi… Tu vois ce symbole très complexe ? Il signifie très clairement que les êtres retenus par la haute muraille n'ont pas d'âme.

— C'est absurde, seigneur ! Comment un humain pourrait-il ne pas avoir d'âme ? C'est notre essence même, voyons ! Sans âme, il n'y a pas d'existence possible. Ce serait comme dire… (Samantha chercha un exemple frappant.) Eh bien, que les vivants ne sont pas vivants…

— C'est très exactement ce que ça signifie, en un sens… Selon Naja, les demi-humains ne sont pas comme nous, mais presque. Entre l'humain et l'inhumain, si tu vois ce que je veux dire…

— Non, je ne vois pas du tout !

— Eh bien, les morts et les demi-humains ont des points communs, et c'est ça qui les sépare de nous. De la définition classique de l'humanité, en tout cas…

— La définition classique de l'humanité ? De quoi parlez-vous donc ?

— Eh bien… Cette définition classique, c'est que les êtres humains vivants ont une âme. Mais si on creuse un peu, qu'est-ce que ça veut dire ? Pour une part, avoir une âme signifie qu'on est pleinement capable de réfléchir. Tu suis mon raisonnement ?

— J'ai peur que non… Quel rapport entre l'âme et la réflexion ?

— L'aptitude à réfléchir est la clé, car c'est elle qui nous permet d'éprouver de la compassion pour les autres. En d'autres termes,

d'accorder une valeur à la vie. Et si nous distinguons le bien du mal, c'est aussi grâce à nos facultés intellectuelles. La raison fonde la morale, et non l'inverse, comme on le croit souvent à tort.

» Naja explique que les demi-humains sont incapables de compassion et elle souligne qu'ils ne disposent pas de toutes leurs aptitudes intellectuelles. C'est sa manière de nous faire comprendre que les deux notions sont liées. L'aptitude au « dépassement de soi » des demi-humains a été éradiquée en utilisant la Magie Soustractive. Privés de ce type de raisonnement, ils sont devenus incapables d'empathie…

» Avec leur cerveau mutilé, ils peuvent encore réfléchir, mais de manière très limitée, comme un prédateur qui élabore une stratégie pour chasser.

» Comprends-tu pourquoi ils sont différents de nous ? Au sens strict du terme, ce ne sont pas des humains. Ils vivent sans tenir compte de leur environnement, sans aspirer à une existence meilleure et sans se soucier de ce qui arrive aux autres. Ils fabriquent des armes, ils chassent, ils tuent, ils mangent et ils se reproduisent. En apparence, ils sont humains, mais ça s'arrête là.

Samantha leva les yeux vers Richard.

— Je comprends que Sulachan ait voulu se créer une armée pareille, mais croyez-vous qu'une telle chose soit possible ?

— On dirait bien…, souffla Richard tout en continuant sa lecture. Dans la suite, Naja explique que la Grâce – donc l'essence même de ces êtres – a été littéralement dévastée en eux. Ensuite, ils sont possédés par une magie très similaire à celle qui ranime les morts. En procédant ainsi, les inventeurs de Sulachan ont créé une race de demi-humains prête à servir aveuglément l'empereur. Et à le servir très longtemps, parce que les demi-humains vieillissent lentement – presque imperceptiblement, même. C'est un effet secondaire de la Magie Soustractive, dirait-on…

Fort sceptique, Samantha croisa résolument les bras.

— La Magie peut faire bien des choses, mais elle ne ralentit pas le vieillissement. Sinon, tous les détenteurs du don seraient quasiment immortels.

— Tu ne penses pas si bien dire… Au Palais des Prophètes, j'ai vu de mes yeux que c'est possible. Des antiques sortilèges altéraient le passage du temps, et les habitants du palais vieillissaient beaucoup plus lentement que les gens du dehors. L'idée de départ était de donner assez de temps aux Sœurs de la Lumière pour former les jeunes sorciers…

» J'ai connu des gens qui ont vécu ainsi des centaines d'années, en tout cas selon notre manière de mesurer le temps. Un de mes ancêtres, Nathan Rahl, a passé la plus grande partie de sa vie au Palais des

Prophètes. Eh bien, aujourd'hui, il approche de son millième anniversaire.

— Vivre mille ans…, soupira Samantha. Seigneur, j'aimerais tant voir les merveilles qui existent hors des Terres Noires. Mais je sais depuis toujours que je suis condamnée à vivre ici et à ne jamais découvrir le monde – comme mes ancêtres ! Pourtant, je rêve de ces merveilles…

— Je ne sais pas si le mot « merveilles » est approprié… Bien souvent, ce sont plutôt des sources intarissables de problèmes…

Samantha prit le temps d'assimiler cette révélation, puis elle revint au sujet brûlant :

— Mais ces demi-humains ne vivent pas dans un endroit altéré par des sortilèges. Comment est-il possible de ralentir leur vieillissement ?

— C'est là qu'intervient la Magie Soustractive…

— Seigneur, ces antiques sorciers la maîtrisaient, c'est vrai. Mais aujourd'hui, personne n'en est plus capable.

— Détrompe-toi… Même de nos jours, il reste une poignée de gens qui dominent le côté sombre du don…

Richard ne crut pas bon de préciser qu'il était du nombre, en tout cas lorsque son don était fonctionnel. Samantha écarquillant de nouveau les yeux, il reprit ses explications :

— Pour altérer la Grâce, les sorciers ont recouru à la Magie Soustractive. Celle-ci étant liée au royaume des morts, il est assez logique que les demi-humains ne vieillissent presque pas.

— Pourquoi ça ? Quel rapport entre le royaume des morts et l'âge ?

— Nos vies ont des limites… Nous naissons, nous vieillissons, puis nous mourons. Mais quand on est mort, c'est pour toujours, pas vrai ?

— Exact, oui… Et alors ?

— Nos vies sont mesurables dans le temps, alors que la mort, elle, est éternelle. C'est la vie qui donne naissance au temps.

— Quand nous mourons, notre esprit commence son séjour dans le royaume des morts. N'est-ce pas très comparable à la naissance dans le monde des vivants ?

— Sauf que nos vies ont une fin ! Après coup, on peut dire combien de temps a duré l'existence d'une personne. Dans le royaume des morts, il y a certes une sorte de commencement, mais sans qu'il y ait jamais de fin. C'est pour ça que la Grâce montre un début à la vie – la Création – ainsi qu'une fin, la mort. Mais le royaume des morts, lui, n'a pas de fin, et quand nous y séjournons, c'est pour l'éternité.

— Seigneur, ce séjour commence à un moment. Donc on peut mesurer le temps, même pour les morts.

— Comment, en l'absence de fin ? Pourrais-tu mesurer une corde qui n'aurait qu'une extrémité ? Si tu ne peux jamais atteindre l'autre

bout, parce que cette corde est infinie, tu ne sauras jamais rien de sa longueur. La vie, du début à la fin, est parfaitement quantifiable. Pas la mort.

Samantha s'efforça d'assimiler ce concept déconcertant.

— Chaque jour vécu, continua Richard, se défalque du total que nous avons à vivre. C'est pour ça que le temps compte tellement à nos yeux. La vie étant précieuse, lui aussi le devient. Du coup, il ajoute de la valeur à des notions comme l'amour. Pour ceux que nous aimons, ne sommes-nous pas prêts à donner du temps, soit notre bien le plus précieux ?

— Je n'ai jamais pensé au temps sous cet angle. Mais je sais que je chéris les jours passés avec mes parents – et que je les regrette de tout mon cœur. Mais qu'en est-il du temps dans le royaume des morts ?

— Quand on meurt, c'est pour l'éternité. Quand ils séjournent chez le Gardien, les esprits n'ont pas le sentiment de vieillir. Sais-tu pourquoi ? Parce qu'un esprit ne vieillit pas ! Pour eux, le temps ne s'écoule pas. Il est comme figé… Quand on est mort pour toujours, que représentent une journée, mille journées voire un million ? Rien du tout ! Quel que soit le passage du temps, on est mort et on le restera.

» La mort étant un état permanent qu'on connaît pendant une période illimitée, elle n'a aucune valeur en soi. En conséquence, le temps n'en a plus lui non plus.

— Je crois que je comprends… Mais je ne vois pas le lien avec ces demi-humains qui vivent si longtemps.

— Ils n'ont pas d'âme, Samantha. Cette part d'eux-mêmes est déjà morte. Pour tout ce qui n'est plus vivant, le temps est infini. Les demi-humains vivent dans le troisième royaume en violation de tous les principes de la Grâce. Dans ce royaume doté de ses propres règles, la vie et la mort coexistent chez un même individu. Toutes deux se combinent d'une façon que nous avons du mal à imaginer.

» Chaque demi-humain porte la mort en lui. Il en résulte que le temps s'écoule différemment pour lui. Les inventeurs de Sulachan semblent avoir utilisé ce lien avec le royaume intemporel des morts pour créer des êtres capables de vivre très longtemps afin de mieux servir leur maître. Pour l'empereur, qui était vivant, le temps importait beaucoup. Sa grande idée a été de combiner les opposés – la vie et la mort – afin de manipuler le temps à son avantage.

Samantha dévisagea Richard.

— C'est un peu difficile à saisir…

Le Sourcier acquiesça. C'était assez compliqué pour lui, alors qu'il avait vu dans sa vie des choses dont Samantha ne soupçonnait même pas l'existence.

À cause de la Pythie-Silence, la mort avait en quelque sorte un

droit de regard sur lui et sur Kahlan. Par conséquent, ils appartenaient tous deux au troisième royaume – n'était qu'ils n'allaient pas vivre très longtemps, bien au contraire. Jit avait semé en eux la graine de la mort, et le Gardien ne tarderait pas à réclamer son dû.

— Samantha, je te comprends… Entre nous, j'ai un peu de mal à saisir moi-même.

Chapitre 27

Richard lut en silence les inscriptions. Respectant sa concentration, Samantha se contenta de le regarder travailler, suivant des yeux son index lorsqu'il retraçait les contours d'un symbole particulièrement sophistiqué.

— Je peux connaître la suite ? finit par demander la jeune magicienne, arrivée au bout de sa réserve de patience.

— Eh bien, il y a un long développement sur les intentions de l'empereur Sulachan. Son plan, si j'ai bien compris, était de transformer en demi-humains le plus de gens possible, afin d'avoir à sa botte des serviteurs soumis et dotés d'une très longue durée de vie. Il prévoyait aussi d'étouffer dans l'œuf toute opposition à sa grande œuvre, par exemple en éliminant tous les détenteurs du don qui n'y adhéreraient pas.

— Quelle « grande œuvre », seigneur ?

Richard continua à lire, s'y reprenant à deux fois pour être sûr d'avoir bien compris.

— Alors ? s'agaça Samantha. Vous comprenez, ou non ?

Le Sourcier eut un soupir accablé.

— Je comprends, oui… J'ai du mal à y croire, mais… Franchement, il n'est pas étonnant que les peuples du Nouveau Monde aient voulu entrer en guerre pour empêcher ça.

— Empêcher quoi ?

— L'empereur voulait unifier le monde en créant ce qu'il appelait l'Alliance des Peuples. Bien sûr, il en aurait été le chef suprême.

Dans son propre combat contre l'Ancien Monde, Richard avait affronté le même genre de plan visant à imposer la tyrannie sous couvert du « bien commun ». Aux yeux de certains fanatiques, il existait en effet des « intérêts supérieurs » qui transcendaient ceux des individus. En pratique, les idéaux de ce genre conduisaient à des dictatures et à des boucheries sans nom. Pour étayer leur thèse, les tenants du « bien commun » n'hésitaient jamais à massacrer tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec eux. Car bien entendu, des idéaux si sublimes ne pouvaient pas admettre la moindre contradiction.

Avec la mort de Jagang, Richard avait cru que ce combat était terminé. Eh bien, il s'était sans doute trompé. Dès que la paix s'installait, la prospérité revenant, le mal surgissait pour tout remettre en question. Jusqu'à la fin des temps, semblait-il, ou de l'humanité, il

y aurait des illuminés convaincus que leur vision d'un monde meilleur – à base d'alliances ou d'unions toutes plus farfelues et plus destructrices les unes que les autres – justifiait qu'on domine ou qu'on tue tous les mécréants.

À l'évidence, cette folie sortie jadis du cerveau dérangé de Sulachan restait susceptible de frapper n'importe qui. Pendant longtemps, les armes qu'il entendait déchaîner contre l'humanité étaient restées emprisonnées derrière une haute muraille dont tout le monde ignorait l'existence. Mais aujourd'hui, cette digue était sur le point de céder…

— Il y a toujours quelqu'un que la soif de pouvoir rend fou…, souffla Samantha en étudiant les symboles qu'elle était incapable de déchiffrer.

— C'est une vérité universelle, approuva Richard. Mais Sulachan était encore plus dangereux que ça… À ses yeux, sa cause ne valait pas seulement mieux que la liberté des individus. Non, elle transcendait jusqu'à la vie elle-même.

— Je ne comprends pas, seigneur…

— Sulachan pensait que le monde des vivants et le royaume des morts ne faisaient qu'un seul et même univers. Comme la Grâce, qui est un tout en soi… Il voulait régner, certes, mais sur les deux royaumes en même temps !

Incrédule, Samantha secoua la tête.

— C'est de la folie !

— Je ne te contredirai pas sur ce point… Mais les déments sont parfois assez puissants pour entraîner le monde entier dans leur délire.

— Je ne vois pas comment des gens normaux pourraient croire à ces balivernes.

— Parfois, les peuples ont tendance à écouter plus facilement les fous furieux – parce qu'ils s'adressent à leurs passions – que les gens sensés qui font appel à leur raison. Peut-être parce que les mensonges sont plus aisés à croire que les vérités… En un sens, les illusions sont plus plaisantes que la réalité, parce que celle-ci, de par sa nature même, ne peut pas se travestir…

» À ces moments-là de l'histoire, les gens les plus pacifiques sont contraints de se battre pour survivre… s'ils ne veulent pas périr sous les coups des illuminés. Dans des conflits de ce type, impossible de rester neutre. Entre la civilisation et la sauvagerie, comment imaginer de faire un compromis ? Si la civilisation ne se défend pas, elle périt, c'est aussi simple que ça.

— Notre rôle serait donc de lutter ?

— Hélas, oui… Je n'ai jamais voulu faire la guerre, voir des braves gens mourir et être obligé de tuer. Mon rêve, c'était de vivre en paix. Mais on ne m'en a pas laissé la possibilité. Toutes mes batailles

avaient pour objectifs la survie et la paix, jamais la conquête. C'est comme ça que j'en suis venu à être ici, et non à Hartland, où j'ai grandi…

Richard passa une main sur les inscriptions.

— Dans le cas qui nous occupe, il semble que les gens du Nouveau Monde – à quelques exceptions près – n'aient pas eu très envie de se battre. Au contraire, ils espéraient rester loin du conflit le plus longtemps possible. Mais à la fin, l'Ancien Monde ne leur a pas laissé le choix. Dans des configurations pareilles, c'est en général l'agresseur qui gagne…

» Selon Naja, Sulachan et ses partisans étaient prêts à créer n'importe quelles armes, si terrifiantes fussent-elles, pour imposer leur imbécile projet d'alliance universelle. Les morts ranimés et les demi-humains occupaient une place de choix dans cet arsenal. C'est logique, puisque Sulachan ambitionnait de régner sur le monde des vivants et sur le royaume des morts…

Samantha marcha nerveusement le long du tunnel, revint sur ses pas et se campa devant Richard.

— Seigneur, je peux comprendre qu'un fou déclenche une bagarre. À ma modeste échelle, j'ai vu de telles choses se produire entre des villageois, parce que c'étaient des têtes de pioche. Mais ce que vous décrivez… C'est de la démence, seigneur ! La pire aberration qui soit !

— Naja était du même avis que toi… Cela dit, elle ajoute un avertissement : même si les idées de Sulachan se révélaient, au bout du compte, aussi délirantes que le pensaient les gens raisonnables – et même si elles s'avéraient irréalisables – il ne fallait pas escompter qu'il renonce à massacrer des centaines de milliers d'innocents pour essayer d'arriver à ses fins. Cet homme était résolu à abattre tous ceux qui se dressaient sur son chemin, et les peuples du Nouveau Monde étaient du lot.

» En d'autres termes, il n'avait aucune intention de faire cesser la boucherie, du moins tant que la vie existerait. À la fin, espérait-il, il ne resterait plus dans le royaume des vivants que les cadavres ranimés et les demi-humains. Tapi dans le royaume des morts, il contrôlerait leur âme jusqu'à la fin des temps.

— Seigneur, vous êtes sûr que ce n'était pas simplement une incarnation du Gardien ?

— Non, ce n'était qu'un homme… Un de ces fous qui, parfois sans le savoir, se vouent corps et âme à la mort, alors qu'ils devraient la fuir.

» Mais Sulachan avait encore moins de scrupules que les autres fous. Selon Naja, il était persuadé qu'offrir la mort à tant de gens, et sur une si grande échelle, était une expérience transcendantale.

— C’est si aberrant que je n’arrive pas à me représenter un tel esprit… Mais ce qui me trouble le plus, c’est que des gens aient cru en son délire et se soient battus pour sa cause. Seigneur, je ne suis pas encore adulte, et je vois pourtant que c’est insensé.

Richard se détourna des inscriptions.

— Samantha, beaucoup de gens sont attirés par ce qui nous semble être la loi de la jungle. En suivant un tel chef, ils peuvent s’adonner à la sauvagerie en toute bonne conscience. Anonymes dans la foule, ils s’emparent de ce qu’ils croient être à eux parce qu’un tyran le leur a dit. Pour certains pervers, détenir le pouvoir et le droit de vie ou de mort sur les autres est une drogue puissante.

» Mais l’essentiel n’est pas là… Ce qui importe, c’est que Sulachan était assez fort pour dévaster le monde des vivants. Même si son esprit dérangé produisait des idées délirantes, il avait la possibilité, grâce à ses sorciers et à ses armées, d’imposer au monde une guerre qui risquait bel et bien de le détruire.

» Par bonheur, Naja et ses compagnons ont pu créer la haute muraille et emprisonner derrière les plus menaçantes créatures des inventeurs de l’Ancien Monde. Pendant très longtemps, ce fut suffisant pour protéger le monde.

» Mais dans le troisième royaume, les demi-humains, isolés derrière la muraille, ont dû continuer à se reproduire. De nouveau lâchés sur le monde des vivants, ils sont redevenus un problème majeur.

— *Notre* problème, seigneur, corrigea Samantha avec un rictus amer.

— Tu as raison : notre problème. L’urgence, aujourd’hui, c’est que les créatures de Sulachan arpentent de nouveau le monde. Si nous ne trouvons pas une façon de les arrêter, c’est nous qui serons rayés de la carte…

Chapitre 28

Tandis que Samantha faisait de nouveau les cent pas, Richard continua sa lecture. Plus il avançait, et plus l'angoisse de Naja devenait palpable. C'était pour ça, sans doute, qu'elle avait fait tant d'efforts afin que les générations futures mesurent l'horreur de ce qui s'était abattu sur les hommes et les femmes de son époque.

Si les demi-humains n'avaient pas été vaincus, ou au moins neutralisés, la vie, dans le Nouveau Monde, serait devenue un cauchemar permanent. En femme avisée, Naja avait fait en sorte que tous les gens sensés qui viendraient après elle aient conscience de la menace qui se tapissait derrière la haute muraille.

— Esprits bien-aimés…, souffla soudain Richard.

— Quoi encore ? s'écria Samantha.

Richard dut faire un effort pour parler :

— Naja mentionne que les demi-humains se sont mis à chasser les âmes pour remplacer celle qu'on leur avait volée.

— Chasser les âmes ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Richard vérifia deux fois sa traduction avant de répondre :

— Si j'en crois Naja, l'absence d'âme a plongé les demi-humains dans une forme de folie qui les poussait à traquer les gens dotés d'une âme afin de les en dépouiller…

Richard se tut soudain.

— La suite ? l'encouragea Samantha.

— Pour s'approprier l'âme d'une proie humaine, ils la dévoraient vivante… D'après Naja, cette abomination ne servait à rien. Mais ça ne les a pas empêchés de continuer…

— Ils dévoraient les gens vivants ? Vraiment ?

Richard hocha la tête.

— Une conséquence inattendue du protocole de création des demi-humains… En fait, ce comportement imprévu est apparu brusquement, toujours selon Naja, peu après que ces malheureux eurent été privés de leur âme pour devenir des armes vivantes. Le besoin de se procurer une âme, devenu une obsession, leur fit oublier tout le reste. Bien que créés pour être manipulables, ils se révélèrent impossibles à contrôler. Et malgré tous leurs efforts, les sorciers de Sulachan ne purent rien faire pour arranger les choses. N'ayant qu'un seul désir, dévorer les vivants, les demi-humains n'étaient pas en mesure de comprendre que leur désir de posséder une âme ne serait jamais comblé. Ils continuèrent donc à chasser, parfois en solitaire,

mais le plus souvent en bande, afin de mieux dominer leurs proies.

— Comme une meute de loups ?

— Exactement… Devenus incontrôlables, raconte Naja, les demi-humains s'en sont pris à leurs créateurs et aux soldats avec lesquels ils étaient censés servir. Puis ils se sont éparpillés un peu partout, s'en prenant à la population…

» Les demi-humains ont fait des ravages dans les rangs des inventeurs. Terrifiés par leurs propres créatures, beaucoup de sorciers survivants ont déserté…

» Pendant un temps, impossibles à arrêter, les monstres cannibales ont régné sur la nuit. Très vite, les gens ont appris à s'enfermer chez eux après le coucher du soleil – en priant pour que les demi-humains ne lancent pas une attaque massive.

» Ces chasseurs d'âmes furent très vite surnommés les demi-morts démoniaques.

— Je trouve que c'est une bonne description, souffla Samantha.

Richard approuva du chef.

— Mais les inventeurs de Sulachan, selon Naja, ont finalement trouvé une solution. Altérant la magie qu'ils avaient utilisée, ils ont transformé la soif de sang des demi-humains en haine pour l'ennemi héréditaire : en d'autres termes, les habitants du Nouveau Monde.

— Nous ? demanda Samantha, livide.

— Hélas, oui… Naja précise que les demi-humains ne sont pas plus forts que les êtres normaux, et beaucoup moins que les cadavres ranimés. Pourtant, des deux, ce sont les plus dangereux, parce qu'ils réagissent plus rapidement, mais surtout parce qu'ils ont gardé la possibilité de réfléchir.

» Pas à un niveau sophistiqué, bien sûr, mais assez pour penser à attaquer en groupe, afin de faire jouer l'avantage du nombre. Après l'intervention des inventeurs, ce mélange de sauvagerie et d'intelligence quasi animale s'est retourné contre les adversaires de Sulachan.

Épuisé par un délicat exercice de traduction, Richard se frotta les yeux et reprit sa lecture. Dans les conditions présentes, il ne pouvait se permettre de rater un détail, et encore moins de s'interrompre.

— Je veux connaître la suite, dit Samantha au bout d'un moment. Traduisez à voix haute, seigneur !

Richard se redressa et soupira. Puis il désigna le mur d'un geste las.

— Il n'y a plus d'informations nouvelles sur ce panneau… Simplement une description précise de la façon dont les demi-humains tuent leurs victimes.

— Je dois savoir ! insista Samantha. Bientôt, ils nous attaqueront.

L'ignorance n'a jamais aidé personne à survivre. Dites-moi tout.

Richard sonda le regard de la jeune magicienne. En toute honnêteté, elle avait raison…

— Ils déchiquettent les gens, croyant trouver dans leurs entrailles l'âme dont ils sont si avides. Quand ils dévorent quelqu'un, ils commencent toujours par les organes internes, à cause de cette croyance absurde. En même temps, ils boivent le sang, afin que l'âme ne risque pas de s'échapper par là. De plus en plus furieux, puisqu'ils n'obtiennent jamais ce qu'ils désirent, ils s'attaquent à la chair, nettoyant les os jusqu'à ce qu'il ne reste rien dessus.

» Certains se disputent des lambeaux de la proie, toujours avec l'espoir de s'approprier l'âme qu'elle contient. Cassant le crâne avec une pierre, ils dévorent aussi le cerveau. En général, ils ne laissent que les ossements et une partie des boyaux. Mais il leur arrive de casser les plus gros os et de manger la moelle, toujours parce qu'ils pensent y trouver l'âme de leur victime.

— Comment peuvent-ils croire qu'on vole son âme à une personne en la mangeant ?

— N'oublie pas qu'ils sont frappés de folie… Ce qui n'a pas de sens pour nous en a pour eux… Convaincus que l'âme réside dans le corps d'une manière très prosaïque, ils guettent le moment où elle en sortira, afin de la capturer et de la dévorer. En attendant, ils mangent tout, pour ne pas risquer de la rater…

— Ce sont bien des démons…

— Des démons sans âme, oui…

Richard désigna les symboles et reprit sa traduction :

— Bien sûr, ne pas trouver ce qu'ils cherchent les rend plus enragés. Plus ils tuent, plus ils échouent, et plus le désir de posséder une âme devient obsessionnel.

» Selon Naja, les demi-humains peuvent sentir une âme, comme les prédateurs sont capables de humer l'odeur du sang.

Samantha tira de nouveau sur la manche de Richard.

— Ils peuvent utiliser cette aptitude pour traquer les gens ?

Richard dut marquer une pause. Le récit de Naja, très violent, lui retournait l'estomac. Pour Samantha, il l'avait édulcoré afin qu'elle ait une idée générale de la menace.

Au bord des larmes, la jeune magicienne souffla :

— « Les dents de la mort broient la chair des vivants… » C'est ce qui est arrivé à mon père. Et sans doute à ma mère. S'ils ne l'ont pas dévorée vivante ce jour-là, c'est sûrement fait depuis.

— Nous n'avons aucune certitude sur ce point, dit Richard en passant un bras protecteur autour des épaules de Samantha. Tu sais, devoir te révéler tout ça me brise le cœur…

— Un mensonge miséricordieux ne me servirait pas, bien au

contraire. Seigneur, je suis la dernière magicienne de Stroyza. En tant que telle, je dois savoir ce que risque mon peuple. Pour le défendre, je suis peut-être trop jeune, mais il n'y a que moi…

Richard comprit parfaitement la position de Samantha. Car il se rongeait les sangs pour Zedd, pour Nicci et pour Cara. Sans compter les autres…

Non sans peine, il se força à reprendre sa lecture. Le temps s'écoulait, et c'était son pire ennemi. Mais avant d'agir, il devait savoir à quoi il allait être confronté.

Son don étant corrompu par la souillure de la mort – et donc neutralisé –, il n'allait pas pouvoir se fier à son lien avec les D'Harans pour localiser Cara et Benjamin – ou d'autres. Et sans ce lien, l'Agiel de Cara serait inopérant. Comme Zedd et Nicci, privés eux aussi de leur don, la Mord-Sith était pratiquement sans défense.

— La suite est encore plus bizarre, je t'avertis… Quand les inventeurs ont créé les demi-humains pour Sulachan, les âmes arrachées à leurs victimes n'ont pas eu le droit de gagner le royaume des morts. Et en ce qui concerne les cadavres ranimés, leurs esprits, à cause de la magie, sont expulsés de ce même royaume. En conséquence, et cela vaut pour les demi-humains comme pour les morts, ces âmes sont condamnées à errer entre les mondes…

» Dans l'impossibilité de réintégrer leur corps d'origine ou de traverser le voile pour rejoindre le Gardien, ces esprits errants reviennent parfois hanter notre univers. Comme tu t'en doutes, Naja précise qu'ils sont le plus souvent inamicaux, à tout le moins…

— Encore une bonne nouvelle…

Avec un frisson, Richard songea à la colère que devaient éprouver ces âmes errantes.

Le texte de Naja devint plus complexe, avec des termes magiques qu'il ne connaissait pas. Ces descriptions de sortilèges – aussi bien additifs que soustractifs – lui permirent cependant de comprendre d'une manière superficielle ce que Naja s'efforçait d'expliquer.

Et ce qu'elle exposait avait de quoi glacer les sangs.

Afin de s'assurer qu'il avait bien compris, Richard relut plusieurs fois un passage. Oui, c'était ça, sans aucun doute possible…

Mais que n'aurait-il pas donné pour se tromper !

Chapitre 29

— Vous en avez terminé, seigneur ? demanda Samantha, pleine d'espoir.

Ayant son compte d'horreurs, elle aspirait sans doute à un répit.

Se frottant les yeux, Richard lut la fin du récit de Naja. Alors qu'il s'attendait à trouver au moins l'esquisse d'une solution au problème mortel posé par les demi-humains et les cadavres ranimés, ce qu'il découvrit lui fit l'effet d'un coup de massue.

— Toujours selon Naja, les sorciers les plus doués du Nouveau Monde n'ont pas pu imaginer un moyen de parer la menace. Bien sûr, ils ont affronté les demi-humains et les cadavres ranimés, souvent victorieusement, mais toujours au prix de terribles pertes. L'Ancien Monde étant plus peuplé, le nombre de combattants perdus lui importait peu. Surtout depuis que Sulachan avait la possibilité de ranimer autant de morts qu'il voulait – très souvent, les adversaires que nos troupes venaient juste de tuer.

» Le Nouveau Monde, en revanche, faiblissait chaque jour. Comme le dit Naja, tout le monde savait qu'il fallait trouver au plus vite une parade. Sinon, le Nouveau Monde – puis la vie, tout simplement – aurait perdu la bataille contre Sulachan.

» En l'absence d'une véritable solution, nos ancêtres se mirent à la recherche d'un expédient qui leur épargnerait d'être anéantis. Cherchant à protéger le monde des vivants, ils eurent une idée qui ne les satisfaisait pas totalement, mais qui valait mieux que rien…

» Grâce à des sorts de gravité, il fut possible d'attirer les cadavres ranimés et les demi-humains derrière les montagnes que tu m'as montrées tout à l'heure. Lorsque ce fut fait, les sorciers du Nouveau Monde ont réussi à emprisonner les démons en érigeant une barrière magique – la haute muraille, en d'autres termes.

— Des sorts de gravité et des sorts-barrière… Je n'ai jamais entendu parler de cette magie-là.

— Moi non plus… Naja ne donne pas de détails sur ces sortilèges, mais il me semble que les noms parlent d'eux-mêmes. En tout cas, grâce à cette manœuvre, tous les peuples du Nouveau Monde n'eurent plus rien à craindre des dévoreurs d'âmes.

» Naja s'excuse ensuite profusément, au nom de son époque, d'avoir seulement différer le danger, le laissant en héritage aux générations futures. Mais comment faire autrement ? Si Sulachan avait gagné la guerre, il n'y aurait pas eu de générations futures !

» Après avoir érigé la haute muraille – à la fois physiquement et magiquement –, les sorciers créèrent un village chargé de surveiller les montagnes et de prévenir le Conseil des Sorciers si les sorts-barrière venaient à faiblir.

Richard désigna une ligne de symboles.

— Ce passage n'est pas encourageant… Naja pensait que le conseil, avant que ça advienne, trouverait une solution définitive.

— Eh bien, nous savons que les choses ne se sont pas passées comme ça. Et aujourd'hui, le Conseil des Sorciers n'existe plus.

— Un bon résumé, oui… Naja implore les habitants du village de rester vigilants, car en cas de défaillance des sorts-barrière, le monde des vivants tout entier serait en danger de mort.

Richard étudia attentivement un symbole complexe.

— Naja prévient l'avenir que les demi-humains traqueront tout particulièrement les détenteurs du don.

— Pourquoi ? demanda Samantha, perplexe. Un peu plus tôt, elle a dit que la magie n'agit pas sur les cadavres ranimés et les autres démons. Alors, pourquoi s'en prendraient-ils aux détenteurs du don plus qu'à quiconque d'autre ?

— Je n'en sais rien… Et Naja ne donne aucune explication.

Pensant à ce qui était arrivé aux soldats de la Première Phalange et à ses amis, Richard sentit la colère monter en lui. Il ne pouvait plus attendre. Bien sûr, le récit de Naja était une mine d'informations précieuses, mais le temps pressait…

— Pourquoi les détenteurs du don ? souffla Samantha. Je peux comprendre qu'ils veuillent voler des âmes – dans leur folie, bien entendu – mais pour quelle raison viser les sorciers et les magiciennes ?

— Naja ne dit rien de plus sur le sujet… Les demi-humains pensent peut-être que les sorciers pourraient leur redonner une âme. (Richard regarda Samantha du coin de l'œil.) Ou ils se disent que l'âme d'un détenteur du don est plus délicieuse qu'une autre. Plus facile à obtenir, peut-être… Ou alors, ils espèrent hériter du don, en plus de l'âme d'un sorcier ou d'une magicienne…

Chapitre 30

Agacée de ne pas comprendre pourquoi les demi-humains prenaient les détenteurs du don pour cibles, Samantha se pencha pour examiner les symboles gravés sur le mur. Comme si elle pouvait avoir une illumination !

Rien ne se passant, elle se tourna vers Richard.

— Seigneur Rahl, vous êtes sûr de tout ce que vous m'avez dit ? Les demi-humains mangent vraiment les gens ? Leur âme, comme celle des cadavres ranimés, est vraiment condamnée à errer entre les mondes ? Vous savez, c'est difficile à croire, tout ça…

— Je ne me suis pas trompé, Samantha.

— Ces symboles sont très complexes ! Je ne doute pas de vos compétences, seigneur, mais dans une traduction, on peut commettre des erreurs…

Richard étudia de nouveau les passages qu'il venait de traduire, en quête d'un indice qu'il aurait manqué. S'il avait certains doutes sur quelques éléments, il s'agissait de points mineurs qui ne modifiaient en rien le sens du récit terrifiant de Naja.

— Je suis sûr de moi, Samantha…

La jeune magicienne eut pourtant l'air sceptique.

— Donc, vous excluez la possibilité d'avoir commis une erreur. Ou mal interprété les intentions de Naja. S'agissant d'un langage si vieux et si étrange, il serait compréhensible que vous vous soyez un peu… égaré.

Regrettant que les doutes de Samantha n'aient aucun fondement, Richard baissa les yeux sur sa petite compagne :

— Tu as vu toi-même que la haute muraille n'est plus étanche. Et ces blessures que tu as guéries, sur mon bras ? C'étaient bien des morsures, non ? Les deux types, sans doute venues du troisième royaume, ont essayé de me dévorer, ou j'ai rêvé ?

Samantha eut une moue dubitative.

— Vous pensez qu'ils voulaient pour de bon vous voler votre âme ? Ce sont peut-être de simples cannibales. Imaginez que la famine sévisse de l'autre côté de la haute muraille…

— Ces types semblaient en bonne santé et bien nourris. Samantha, ils ne mouraient pas de faim. Si tu ne te fies pas à ma mémoire, interroge Ester. Elle les a vus. Tout ce qu'ils désiraient, c'était mon âme.

» Ce que j'ai entendu en me réveillant est encore un peu trouble

dans mon esprit, mais depuis que j'ai lu ces inscriptions, certaines choses que disaient mes agresseurs me paraissent moins étranges. Par exemple, en parlant des Shun-tuk, ils disaient « Demi-Hommes ». Une altération qui confirme les propos de Naja, non ? Et qui s'explique assez facilement s'ils se rangent dans cette catégorie, parce que c'est quand même plus flatteur que « demi-humains ». De plus, ils évoquaient la possibilité, très imminente, de me manger et de s'approprier mon âme. Ester et les autres sont arrivés juste à temps pour me sauver.

Samantha parut se résigner à la triste réalité.

— Eh bien, je suis contente qu'ils vous aient tiré de là… À part vous, qui aurait pu lire ces inscriptions ? Seigneur, je suis sûre que votre traduction est bonne. En fait, je ne doute pas de vous, mais…

— Je sais… J'adorerais m'être trompé. Bon, il faut que je continue… (Il se pencha vers le mur.) Ce passage confirme que la seule solution, pour faire cesser les attaques, fut d'enfermer les démons derrière des sorts-barrière.

— Seigneur Rahl, votre traduction est excellente, je n'en doute plus… Mais ne pourrait-il pas s'agir d'une légende ? Un récit mythique – une parabole, en fait – censé nous donner une leçon ?

Richard aurait aimé que ce soit le cas. Pourtant, il secoua la tête.

— Quand j'ai repris conscience, les deux hommes envisageaient d'emmener Kahlan avec eux, parce qu'ils craignaient que les Shun-tuk reviennent. Après m'avoir mangé, ils prévoyaient de dévorer Kahlan plus tard, ou de la vendre. Les Shun-tuk, disaient-ils, étaient prêts à tout pour obtenir une âme. Ces « hommes » venaient du troisième royaume, tout comme les Shun-tuk. Rien à voir avec une légende… Le récit de Naja est réaliste, Samantha. Je voudrais qu'il en soit autrement, mais ce n'est pas le cas.

La jeune magicienne blêmit, comme si cette conversation la poussait à bout.

— Donc, c'est ce qu'ils ont fait à mon père ? Et ils ont pris ma mère afin de la manger plus tard, ou de la vendre… Je pense à sa terreur, devant le calvaire de mon père, et à son angoisse en imaginant ce qui l'attendait…

Richard comprit enfin pourquoi Samantha avait émis des doutes si insistants sur sa traduction. Elle avait des raisons personnelles de ne pas vouloir y croire.

L'attirant vers lui, il serra la jeune fille dans ses bras.

Concentré sur les événements, puis sur sa lecture, il avait oublié que « Sammie », avant d'être une magicienne, était une très jeune fille qui venait de perdre ses parents. Une enfant forcée de mûrir par un drame, et qui jusque-là n'avait jamais soupçonné que de telles horreurs puissent exister.

— Samantha, je comprends… J'ai vu les restes de certains amis à moi… Et les Shun-tuk ont enlevé les autres, comme ta mère… Je sais ce que tu éprouves et je suis désolé.

Samantha s'essuya les yeux.

— Non, c'est moi qui suis navrée. Ma tristesse et ma faiblesse ne doivent pas m'empêcher de chercher un moyen d'arrêter les démons.

Richard jeta un coup d'œil au mur. À la fin de son récit, Naja abordait justement ce sujet.

— Je ne sais pas si c'est possible…

— Que voulez-vous dire ?

Ignorant ses propres sentiments, Richard se tourna vers le mur et reprit sa lecture.

— Eux aussi ont cherché un moyen d'éliminer les démons. Malgré les efforts des sorciers et de tous les autres détenteurs du don, ils ont échoué. En partie parce que les serviteurs de Sulachan bénéficiaient de pouvoirs surnaturels contre lesquels nos ancêtres n'avaient pas de défense.

— Quel genre de pouvoirs ? Naja le précise ?

— Oui… Selon elle, les demi-humains peuvent manier une magie très ancienne, très rare et mortellement puissante. Une magie universellement redoutée parce que très mal connue… Les demi-humains sont protégés par cette force, mais ce n'est pas tout. À certains d'entre eux, elle donne le pouvoir de réveiller les morts.

» Pour toutes ces raisons, insiste Naja, la solution d'isoler les démons, malgré tous ses défauts, fut le seul moyen d'empêcher le massacre de tous les peuples du Nouveau Monde.

» Naja rappelle que la haute muraille est inévitablement destinée à faiblir. Quand ça se passera, il n'existera selon elle qu'un moyen de sauver du désastre le monde des vivants.

— Il y a un espoir ?

Richard vérifia encore les derniers symboles qu'il venait d'interpréter. Rien à faire, il ne s'était pas trompé !

— Quel moyen, seigneur Rahl ? Dites-le-moi, je vous en prie !

— Je cite : « Pour mettre un terme à la menace du troisième royaume, la seule possibilité, c'est d'en finir avec les prophéties. »

Chapitre 31

Désorientée, Samantha écarquilla les yeux.

— En finir avec les prophéties ? Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? C'est de la folie !

Plus troublé que jamais par ce qu'il lisait, Richard suivait du bout d'un doigt un symbole particulièrement complexe et surchargé d'éléments.

— Ce cercle, à l'endroit où Naja parle d'en finir avec les prophéties, est une sorte de facteur temporel. Mais je ne saisis pas son sens exact.

— Un facteur temporel ? Je ne comprends pas, seigneur.

Richard étudia le symbole composite. Tous les éléments semblaient graviter autour d'un signe somme toute assez simple, cette profusion de « satellites » lui compliquant terriblement la tâche. Comment traduire en mots des concepts qu'il ne parvenait pas à saisir ? En supposant même qu'il existe des termes pour ceux qu'il avait l'impression de comprendre…

— Pour ce passage, je ne suis pas sûr de ce que veut dire Naja. Pas parce que je ne comprends pas les notions, mais parce qu'elle semble très familière d'un concept qui me dépasse. « En finir avec les prophéties », ou « finir les prophéties » ? Dans le langage de la Création, la nuance est si subtile que j'ai du mal à trancher.

— De quoi parle Naja, exactement ? Vous le comprenez ?

— En partie… Je saisis les mots, mais pas le contexte… Je n'ai jamais été confronté à une telle représentation du temps. Naja la nomme « Compte Crépuscule »…

— « Compte Crépuscule » ? Comme on compte les jours ? Une façon de garder une trace des événements ? C'est ce qu'elle veut dire ?

— Je crois, mais en même temps, c'est davantage que ça… C'est une méthode de calcul qui ne me dit rien du tout.

— Ce serait un calendrier, ou quelque chose comme ça ? Les calendriers ont un lien direct avec le compte du temps. Tous les calculs qu'on y trouve – comme les phases de la lune ou la position des étoiles selon les années – sont très difficiles à faire à long terme. Pour l'avenir, je veux dire…

Richard réfléchit un moment en silence.

— Tu as raison, mais je ne suis pas certain que Naja fasse référence à ça. Comme il s'agit bel et bien d'un calcul – d'un compte, même –, tu pourrais avoir raison, mais je ne suis pas en mesure de le confirmer, et

Naja ne donne aucune explication. À son époque, les gens connaissaient peut-être très bien cette notion. Du coup, elle se contente de la nommer…

» Ça peut aussi avoir un rapport avec la chronologie des prophéties.

— La chronologie des prophéties ? Qu'est-ce que vous entendez par là ? Les prophéties sont des prophéties, voilà tout…

— C'est vrai, mais… (Richard détourna les yeux du mur.) La plupart des gens n'ont pas conscience que la chronologie est la plus grande difficulté, quand il s'agit d'interpréter des prédictions. Lorsqu'on lit une prophétie, comment savoir si ce qu'elle annonce se produira demain ou dans mille ans ? Et si c'était plutôt arrivé il y a deux cents ans ?

Suspendue aux lèvres de Richard, Samantha souffla :

— Voilà qui complique encore les choses…

— Bien vu, oui… Puisque ces symboles ont un lien avec le temps, ou plus précisément avec le compte du temps, la mention concomitante des prophéties laisse penser que le Compte Crépuscule est une méthode oubliée qui permettait d'établir la chronologie des prophéties dans le flux du temps.

Samantha regarda le mur avec un tout nouvel intérêt.

— Qu'est-ce que ça dit au sujet du Compte Crépuscule ?

— Eh bien, grâce à ce compte, nous dit Naja, il a pu être établi que les prophéties contiennent la clé en mesure de mettre un terme à la menace.

— Vous avez dit qu'il fallait en finir avec les prophéties…

Se passant une main dans les cheveux, Richard tenta de comprendre le passage suivant du récit, puis il essaya de trouver les meilleurs mots pour le traduire. Les symboles composites lui parurent particulièrement difficiles à déchiffrer. Pourtant, certains éléments lui semblaient familiers, mais sans qu'il puisse les situer dans un contexte.

— Je l'ai dit, c'est vrai… Mais la suite précise qu'en finir avec les prophéties ne peut être accompli qu'en « apportant la mort ».

Repérant un réseau très inhabituel de symboles, Richard s'avisa qu'il y avait au cœur de cet entrelacs un « neuf » très semblable à ceux qu'il avait vus sur les bandes de la machine à présages.

Soudain, il comprit.

— Attends, ce n'est pas exactement ça…

Samantha respecta un moment le silence du Sourcier, puis elle craqua :

— Alors, seigneur, qu'est-ce que ça dit ?

Richard se palpa le front. Soudain, il se sentait fiévreux et nauséeux.

— Ça ne parle pas d'apporter la mort… Non, ça dit qu'en finir avec les prophéties peut seulement être accompli par le Messager de la Mort.

— Je n'ai jamais entendu ce nom…

— *Fuer grissa ost drauka*, murmura Richard.

— Pardon ?

Les yeux rivés sur le symbole, Richard se perdit un moment dans le tourbillon de ses pensées. Maintenant qu'il se remémorait certains éléments, devenant capable de mettre à leur place les pièces du puzzle, il ne pouvait plus y avoir de doute.

— C'est du haut d'haran… *Fuer grissa ost drauka* signifie le « Messager de la Mort ». C'est de lui que parle Naja.

— Ce Messager de la Mort doit en finir avec les prophéties pour que nous ayons un espoir de survivre ?

— C'est ça.

— Savez-vous de qui il s'agit, seigneur ? Avez-vous idée de l'endroit où il est ?

Fasciné par le neuf niché au cœur du symbole, Richard acquiesça. Puis il se tapota la poitrine.

— C'est moi… De très antiques prophéties m'appellent *fuer grissa ost drauka.* Je suis le Messager de la Mort.

Et maintenant qu'il la portait en lui, ne put s'empêcher de penser le Sourcier, c'était plus vrai que jamais.

Fuer grissa ost drauka…

Oui, et sous bien des aspects, si on réfléchissait…

Chapitre 32

— Vous êtes le Messager de la Mort ? s'écria Samantha. Celui qui est censé en finir avec les prophéties ? Ces textes sont-ils sérieux ?

Certain d'avoir compris leur sens, Richard garda les yeux rivés sur les symboles.

— C'est ce qu'ils disent, oui… Et ils sont sérieux.

Il y avait un temps, pas si lointain, où Richard aurait été agacé de lire de sentencieuses phrases sur ce qu'il était, ce qu'il aurait dû être, ce qu'il était destiné à faire ou ce qu'il devait absolument accomplir. Ces « prédictions » s'étant très souvent révélées bien différentes de ce qu'elles semblaient être, il les prenait désormais avec beaucoup plus de calme et de détachement.

Cela dit, ce qu'il venait de lire sur ce mur – dans le langage de la Création, le même que celui utilisé par la machine à présages qu'il avait découverte dans les entrailles du Palais du Peuple – le troublait terriblement.

Samantha fit un moment les cent pas tout en réfléchissant. Puis elle revint se camper près de Richard. Malgré son jeune âge, c'était bien une magicienne, et elle le prouva en attaquant bille en tête :

— Comment peut-on en finir avec les prophéties ? Et de quelle façon êtes-vous censé procéder ? Naja le précise-t-elle ?

— Non… Elle dit simplement que des sorciers très doués ont travaillé d'arrache-pied pour tenter d'éradiquer la menace. Mais la magie de leurs adversaires était bien trop puissante et ils ne la comprenaient pas assez pour la neutraliser. En revanche, ils mesuraient parfaitement combien elle était dangereuse.

» S'ils avaient trouvé un moyen, affirme Naja, il l'aurait mis en application. N'ayant aucune solution, et ne sachant pas où trouver le Messager de la Mort – en supposant qu'il ait été leur contemporain –, ils ont opté pour l'isolement derrière une « haute muraille » des demi-humains et des cadavres ranimés. En attendant que leur conseil ait trouvé une meilleure réponse. Ou que le Messager de la Mort se montre enfin.

» Naja déplorait vraiment que ce fardeau, vaincre les armes magiques de Sulachan, repose vraisemblablement sur les épaules des générations futures. Mais quand la haute muraille faiblirait, ce serait à ces générations, avec peut-être l'aide du Messager de la Mort, de régler ces problèmes.

— Mais comment Naja et les autres savaient-ils qu'une telle chose était possible ? En finir avec les prophéties, je veux dire. Où ont-ils été chercher une idée pareille ? Et pourquoi ont-ils pensé que c'était la bonne réponse ?

Richard posa les doigts sur le mur, suivant au fur et à mesure les lignes qu'il entendait traduire pour Samantha.

— Naja n'a pas rédigé ce récit avec l'intention d'expliquer les choses de ce genre. Cependant, elle mentionne presque distraitement qu'en finir avec les prophéties est possible, comme l'attestent des informations antérieures au changement stellaire.

Samantha écarquilla de nouveau les yeux.

— C'est quoi, un changement stellaire ?

— Navré, mais je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous devriez savoir !

— En quel honneur ?

— Parce que vous êtes le seigneur Rahl ! La magie qui affronte la magie. Ces symboles disent que vous êtes l'Élu, et moi, je le sais depuis le début. Donc, vous devriez savoir !

— J'aimerais qu'il en soit ainsi, Samantha… Hélas, ce n'est pas le cas.

Une fois encore, Samantha parla avec la gravité tendue tellement typique des magiciennes :

— Seigneur Rahl, pensez-vous que Naja ait utilisé une sorte de parabole ? Si elle voulait dire, tout simplement, que pour vaincre les démons, vous devrez détruire le monde des vivants ? Par exemple en étant le Messager de la Mort auprès de tous ses habitants ? Seriez-vous l'Élu qui en finira avec le monde ?

Se massant les tempes, Richard regarda du coin de l'œil sa jeune compagne.

— Elle parle des prophéties, pas de la vie…

— Elle avait peut-être peur de dire les choses ouvertement… Mais l'objet des prophéties, seigneur, c'est par définition l'avenir. Dire qu'il faut en finir avec les prédictions, est-ce que ça ne revient pas à condamner à mort le futur ? Et s'il n'y a pas de futur, qu'advient-il de la vie ? Si le Messager de la Mort tue l'avenir, la vie disparaîtra aussi.

— Tes propos sont cohérents, je dois le reconnaître.

— Alors, nous sommes tous condamnés ? Le plan démentiel de Sulachan finira par se réaliser ? Et par votre intermédiaire ?

Richard s'accroupit et prit la jeune fille par les épaules.

— Ce que tu dis n'est pas insensé, mais il y a davantage que ça…

— Davantage ? Si on en croit Naja, l'avenir et la vie sont promis à une fin imminente. Il nous reste peu de temps, seigneur, ça me semble évident. Que peut-on en déduire d'autre ?

— Eh bien, pour commencer, n'oublions pas, dès qu'il est question

de prophéties, qu'une prédiction, quand elle se réalise, coïncide très rarement avec ce qu'on avait cru comprendre en la lisant. J'ai vu de terribles prophéties s'accomplir et n'être que des événements sans importance ni portée. Inversement, certaines prédictions apparemment insignifiantes ont parfois conduit l'humanité au bord de la destruction.

» Parmi les prophéties les plus terrifiantes, beaucoup ont terminé leur course sur ce qu'on appelle une « fausse fourche ». Et les événements générant cette fourche, le plus souvent, ont eu lieu sans que quiconque s'en aperçoive. Sais-tu combien de gens brillants, le plus souvent détenteurs du don, ont passé leur vie à s'inquiéter au sujet de drames qui ne se produiraient jamais, parce qu'ils appartenaient à de fausses fourches ? Nous sommes peut-être devant un cas de ce genre. Tout au long de l'histoire, alors que les gens s'affolaient à cause de prédictions apocalyptiques, des prophéties anodines ont fini par entraîner des événements destructeurs…

— Dans ce cas, à quoi nous avance tout ça ?

— Samantha, j'essaie de te dire qu'il ne faut jamais fonder ses peurs ni arrêter ses décisions en se fiant aux prophéties. Naja parle d'une prédiction. Une excellente raison pour nous méfier et prendre du recul.

— Pourtant, ça semble si clair…

— Bon, imagine qu'une prophétie annonce que tu seras mouillée si tu sors demain. Ça te paraît terriblement dangereux ? Te rongerais-tu les sangs ?

— Non, bien sûr…

— Et si ça voulait dire que quelqu'un t'égorgera demain si tu sors de chez toi ? Le sang mouille les vêtements, tu le sais…

D'instinct, Samantha porta les mains à sa gorge.

— Je vois ce que vous voulez dire…

— Les gens croient que la prophétie qu'ils lisent est gravée dans le marbre, mais c'est faux.

— Vraiment ? Je pensais pourtant que c'était ainsi.

— Une prédiction s'adresse aux prophètes de l'avenir. En la lisant, ils auront des visions. Les mots sont un catalyseur, mais la prophétie, c'est ce que verront les prophètes. Très souvent, le texte dissimule délibérément le sens de la prédiction. De nos jours, en l'absence de prophètes, nous ne savons plus vraiment interpréter ces textes.

Samantha eut un lourd soupir.

— Je ne me doutais pas que c'était si compliqué… Bon, je vois ce que vous voulez dire, mais ça ne m'empêchera pas de m'inquiéter au sujet du Messager de la Mort. Parce que la prophétie me semble limpide.

— C'est le « semble » qui fait toute la différence. Moi, j'ai appris à ne pas me laisser influencer ou angoisser par les prédictions. Il est toujours préférable de prendre des décisions rationnelles, et les prophéties ne sont qu'un élément parmi d'autres, lorsqu'on élabore un plan. Les profanes se laissent souvent abuser par la « clarté » apparente de ces textes. Ta mère avait raison de te conseiller de ne pas y attacher d'importance.

— Mais parfois, son conseil peut être mauvais… Naja s'est donné beaucoup de mal pour nous raconter son histoire et nous avertir. Stroyza a été créé pour monter la garde, seigneur, et tout tourne autour de la prophétie du Messager de la Mort. En ce temps-là, on ne manquait pas de prophètes. Et ceux-ci avaient dû confirmer les craintes de Naja, sinon, elle n'aurait pas gravé tout ça sur ce mur.

— Tu n'as pas tort, bien sûr, mais ça peut aussi vouloir dire quelque chose de très différent que nous ne comprenons pas. De plus, Naja cite seulement un fragment de la prophétie. Nous ignorons le reste…

— Quoi qu'il en soit, seigneur, ces inscriptions sont destinées à nous pousser à agir, maintenant que la haute muraille n'est plus étanche. Ou plutôt, à *vous* inciter à l'action.

— C'est vrai, mais ça peut être lié à la menace, et non à la prophétie.

— Vous avez dit vous-même que des prédictions vous appellent le « Messager de la Mort » ! Désolée, seigneur Rahl, mais je n'y comprends plus rien. Tout ça me semble n'avoir aucun sens.

— Je te comprends… Mais la vérité est souvent compliquée. C'est pour ça que beaucoup de gens ont du mal avec elle. Et avec les prophéties…

— Alors, que devons-nous penser du récit de Naja ? Certains passages, comme celui qui parle d'en finir avec les prophéties, dépassent ma compréhension. Mais les démons qui viennent tuer des gens dans notre monde sont bien réels. (Samantha désigna l'ouverture.) C'est ça qui compte. Sur l'époque de Naja, je ne suis certaine de rien, mais je sais ce qui se passe aujourd'hui. L'héritage de Naja va-t-il nous servir ? Que devons-nous faire ? Et vous, seigneur, comment envisagez-vous d'agir ?

Richard balaya du regard le mur, puis il jeta un coup d'œil par l'ouverture, sondant les montagnes derrière lesquelles, depuis trois mille ans, s'étendait le troisième royaume, ce nid de serpents venimeux.

— Je vais devoir faire ce que je croyais à tout jamais derrière moi.

— Quoi donc ? demanda Samantha.

Richard souleva l'Épée de Vérité, s'assurant qu'elle coulissait bien dans son fourreau, puis la laissa retomber.

— Me battre. Entrer en guerre.

— Une guerre, seigneur ?

— Oui, contre un fou mort il y a trois mille ans !

Sur ces mots, Richard se mit en chemin, s'éloignant du mur et de l'ouverture.

Chapitre 33

Samantha dut courir pour rattraper le Sourcier.

— Comment ça, entrer en guerre, seigneur ?

Perdu dans ses pensées, Richard atteignit très vite la « porte » que Samantha n'avait pas pris la peine de refermer, un peu plus tôt.

— Ne la laisse pas ouverte, dit-il en franchissant le seuil.

Samantha posa une main sur la plaque de métal, puis elle repartit au pas de course pour ne pas se laisser semer.

Richard entendit le grand disque de pierre grincer au contact du sol tandis qu'il se refermait.

Prenant le poignet du Sourcier, Samantha le força à s'arrêter.

— Seigneur Rahl, que signifie cette histoire de guerre ?

— J'ai lu tout ce que Naja voulait que nous sachions. Il me reste encore beaucoup de choses à comprendre, mais un point est certain : le temps presse. Pour nous tous ! Si je n'agis pas vite, je risque de ne plus en avoir l'occasion.

— Agir, d'accord, mais comment ? Que comptez-vous faire ?

La voix de Samantha se répercuta dans le tunnel. Ce qu'elle voulait demander, sans oser le formuler à voix haute, c'était comment Richard comptait s'en sortir sans l'aide du don.

Le Sourcier n'avait pas de réponse à cette question. Il devait intervenir, voilà tout ce qu'il savait.

Désirant lui épargner des crises d'angoisse, il n'avait pas traduit à Samantha tous les détails horribles du récit de Naja. Mais ces descriptions étaient désormais gravées dans son esprit, lui rappelant le calvaire qu'avait vécu le Nouveau Monde par le passé, et qu'il allait devoir revivre.

À la lumière du globe magique, les cheveux de Samantha semblaient encore plus noirs que nature.

— Seigneur Rahl, répondez-moi ! Qu'allez-vous faire ?

Richard ne répondit pas tout de suite.

— Je dois y aller.

— Où ça ?

Richard désigna le tunnel, dans son dos. Derrière le disque de pierre se trouvait l'ouverture donnant sur le troisième royaume.

— De l'autre côté de la haute muraille… Avec ce que je sais désormais, il faudra livrer une guerre pour y entrer.

— Vous voulez aller dans le troisième royaume ? C'est de la folie !

— C'est la seule chose à faire. L'unique réponse qui me vienne à

l'esprit.

— Une réponse, ça ? À quelle question ? « Comment se faire tuer à coup sûr ? »

Richard ignora la saillie.

— Non, à une autre question : « Comment nous sauver tous ? »

— Seigneur Rahl, vous ne pouvez pas y aller !

Richard se tapota la poitrine.

— Qu'est-ce que je porte en moi ? demanda-t-il sans ralentir le pas.

Samantha dut écarter de ses yeux une mèche de cheveux.

— En vous ? L'empreinte de la mort ?

— C'est ça.

— Et alors ?

— Tu ne peux pas m'en débarrasser, et c'est pareil pour Kahlan. Si nous ne nous libérons pas de ce lien, le royaume des morts nous réclamera bientôt. Tu as dit toi-même qu'il restait peu de temps à ma femme. Et à peine plus à moi…

— Je ne pense quand même pas que…

Pas d'humeur à polémiquer, Richard braqua sur la jeune fille un index accusateur.

— Tu m'as dit que je serai bientôt aussi malade qu'elle ! Quand j'en serai à ce point, tu sais très bien que je ne pourrai plus rien faire pour me sauver, et encore moins pour secourir les autres. Veux-tu me voir couché et attendant la fin ?

Samantha marcha en silence à côté du Sourcier. Quand ils eurent atteint la première porte, celui-ci s'immobilisa.

— Tu veux bien l'ouvrir pour moi ? Mon don me fait défaut, ne l'oublie pas…

— Je ne risque pas…, marmonna Samantha. C'est pour ça que je trouve votre idée suicidaire.

Richard prit le poignet de Samantha avant qu'elle ait pu poser sa paume sur la plaque de métal.

— Attends ! dit-il.

Il aurait juré avoir vu quelque chose, au centre de la pierre ronde.

— Pourquoi, seigneur ?

Sans répondre, Richard posa sa main sur la plaque de métal. La pierre ne bougea pas, mais en son centre, là où il avait cru voir briller quelque chose, la pierre s'effrita. Une fine poussière se détachait des lignes gravées dans l'imposante porte. Au fil des siècles, ces minuscules grains avaient totalement occulté les symboles – et maintenant, voilà qu'ils réapparaissaient.

— Incroyable…, souffla Samantha.

Au cœur d'un cercle tracé sur la pierre, un groupe de petits symboles triangulaires composait trois emblèmes qui, dans le langage de la Création, formaient un message fort complexe.

Richard approcha, plissa les yeux et traduisit tout en lisant.

Un premier emblème :

« Si tu lis ceci, c'est que tu es le Messager de la Mort, et que la haute muraille n'est plus étanche. La menace que nous n'avons pas pu enrayer se tourne vers toi. La guerre a commencé. »

Un deuxième :

« Sache que tu es la seule chance de la vie, désormais. Mais pense aussi que tu oscilles entre la vie et la mort. Aujourd'hui, tu as le potentiel d'être le sauveur du monde ou celui qui le détruira. Et tu n'es destiné ni à l'un ni à l'autre, car un être se forge son destin. »

Un troisième :

« Sache que tu as en toi tout ce qu'il te faut pour survivre. Utilise ces atouts ! Et cherche la vérité. Nous sommes de tout cœur avec toi, ne l'oublie pas. Forge ton destin sans te tromper, car la vie elle-même est en jeu. Nous te laissons cet héritage afin que tu ne perdes jamais de vue l'enjeu de cette guerre. »

Quand il vit les signatures, Richard ne put s'empêcher de frémir. Magda Searus, Mère Inquisitrice… Sorcier Merritt…

Et ils s'adressaient directement à lui. Son nom aurait presque pu être gravé à côté des leurs.

Richard contempla les symboles durant un long moment. Passionné d'histoire, il avait lu un grand nombre d'antiques textes. C'était la première fois qu'il en voyait un signé par la première Inquisitrice.

Caressant du bout des doigts les deux noms, il pensa à l'instant où Magda avait dû se tenir là où il était, tandis qu'on gravait les mots qu'elle prononçait à son intention. À travers les âges, il eut le sentiment d'être lié à cette femme légendaire.

Mieux que quiconque, Richard savait ce qu'être une Inquisitrice impliquait pour une femme. Après tout, comme Merritt, n'avait-il pas consacré sa vie à une Mère Inquisitrice ? Au sujet de Magda Searus, il ne savait presque rien. En revanche, il connaissait Kahlan, et ça revenait à connaître Magda. Du coup, il avait l'impression d'être lié à elle – et par extension, à Merritt.

Soudain, son regard s'arrêta sur le mot « héritage ».

Entre les symboles, il remarqua une légère dépression. Comme si… Grattant avec les ongles, il mit au jour une petite niche dans laquelle était caché un morceau de cuir.

Il le sortit, l'ouvrit et découvrit qu'il contenait une bague. Une chevalière ornée d'une Grâce en guise de sceau.

Son héritage… Un bijou qui lui rappellerait sans cesse l'enjeu de cette nouvelle guerre.

Richard le passa à l'annulaire de sa main droite, auquel il s'adapta parfaitement.

Samantha baissa sur la chevalière un regard émerveillé. Aussi bien que Richard, elle connaissait l'importance de la Grâce.

Sur un geste du Sourcier, la jeune magicienne posa la main sur la plaque. Aussitôt, la pierre coulissa.

Une fois la porte franchie, Samantha la referma.

Elle ne demanda pas ce que signifiaient les emblèmes. À l'expression de Richard, elle avait dû comprendre que ces mots ne s'adressaient qu'à lui.

Au bout d'un moment, cependant, elle ne put plus tenir sa langue :

— Auriez-vous repris vos esprits et compris qu'aller dans le troisième royaume est de la folie ?

— Samantha, tu es incapable de me débarrasser de la souillure laissée par Jit. Seuls mes amis peuvent le faire. Pour me sauver – et surtout sauver Kahlan – puis pouvoir aider le reste du monde, je dois libérer mes amis, prisonniers des Shun-tuk, puis aller avec eux au Palais du Peuple. Quand Zedd et Nicci nous auront guéris, Kahlan et moi, je réfléchirai à un moyen de neutraliser à jamais le troisième royaume. C'est aussi simple que ça.

— Simple ? Et si Zedd, Nicci et les autres sont morts ?

— Eh bien, je ne tarderai pas à mourir aussi, et le monde entier me suivra de près… J'ai besoin de Zedd et de Nicci. S'il y a une chance qu'ils soient sains et saufs, je dois la saisir.

— Dans un pays qui grouille de demi-humains et de cadavres ranimés ? Sans parler d'autres monstres… C'est trop dangereux.

— Je suis l'Élu, non ?

— Oui, et c'est pour ça que vous ne devez pas y aller ! Nous avons besoin de vous !

— Quel plan proposes-tu ? Comment arrêterons-nous les demi-humains et les armées de tueurs morts ? Si on ne me sauve pas, je serai très vite mort, et vous devrez combattre sans moi. Alors, ton plan ?

Samantha réfléchit, puis soupira :

— Si vous êtes le seigneur Rahl, ce n'est pas par hasard. Mais je n'aime toujours pas *votre* plan.

— Tu crois qu'il m'enchante ? Mais si je suis mort, comment aider quiconque ? C'est en gros ce que disait le message, sur la porte. Je suis le Messager de la Mort, et je dois entrer en guerre. N'est-ce pas logique, pour un sorcier de guerre ?

— Un sorcier privé de son don, rappela Samantha.

Richard ne répondant pas, elle soupira de frustration. Puis elle reposa le globe lumineux sur un support de fer, posa une main sur la plaque pour refermer la première porte de pierre et suivit le Sourcier dans le couloir, jusqu'à la pièce où Kahlan reposait, seule pour l'instant.

Richard s'agenouilla près de sa femme, qui respirait lentement, mais régulièrement. Chaque fois qu'il la regardait, sa beauté le frappait. Dès leur rencontre, il avait su qu'elle était faite pour lui. La voir accélérait toujours les battements de son cœur.

Elle était sa femme. Et la dernière Inquisitrice vivante. Il devait la sauver.

Ses blessures étant pour la plupart guéries, Kahlan devait en principe reprendre conscience bientôt. En tout cas, d'après Samantha. Le problème principal ne serait pas résolu, mais au moins, Kahlan serait de nouveau à ses côtés, sans souffrir des plaies que lui avait infligées la Pythie-Silence.

Richard toucha le front de sa femme. Elle était chaude, certes, mais pas brûlante de fièvre. Un signe que son réveil ne tarderait plus…

Oui, mais dans combien de temps se produirait-il ? Les heures jouaient contre Richard, désormais…

Si Zedd et Nicci étaient morts, il n'y aurait plus d'espoir pour Kahlan, pour lui et pour la vie. Comme disait le message de Magda Searus, il avait le potentiel de sauver le monde des vivants. Ou de mettre fin à son existence.

— Pas de temps à perdre…, dit-il d'un ton plus calme, maintenant qu'il était en présence de sa femme. Je dois y aller.

Samantha eut un soupir accablé.

— J'aimerais avoir un autre plan, seigneur. Le dire m'arrache la langue, mais vous avez raison, je crois…

— Oui, je sais…

Chapitre 34

N'ayant plus le moindre doute sur sa décision d'aller dans le troisième royaume, Richard examina Kahlan afin de voir si toutes ses blessures graves étaient guéries comme il fallait. Samantha alluma des bougies pour l'éclairer, puis se tint à l'écart, attendant qu'il ait fini.

— J'aurais besoin d'équipement et de vivres pour le voyage, dit Richard en caressant le front de Kahlan. Tu peux t'en occuper pour moi ?

— Oui… Je vais m'en charger… Je vois à peu près ce qu'il nous faudra.

Richard releva la tête.

— Ce qu'il me faudra, Samantha. Tu ne viens pas avec moi…

— Oh que si !

— C'est trop dangereux, tu l'as dit toi-même.

— Je sais bien… C'est pour ça que je vous accompagne.

— Si c'est trop risqué pour moi, ça l'est encore plus pour toi. Tu n'as aucune expérience de ce type de danger…

— Pourtant, je me suis débrouillée pas mal contre les cadavres ranimés qui me traquaient…

Samantha approcha d'un coffre et l'ouvrit.

Refusant de polémiquer, Richard se concentra sur Kahlan. Que n'aurait-il pas donné pour qu'elle se réveille avant son départ ! Il avait tant de choses à lui raconter… Son dernier souvenir, c'était probablement d'avoir été prisonnière de la haie de Jit. Ignorant que Zedd, Nicci et Cara étaient venus à leur secours, elle ne savait rien non plus de l'attaque des démons cannibales…

Richard détestait l'idée de partir sans l'avoir informée des derniers événements. Et surtout, sans avoir pu lui dire où il allait et pourquoi. De plus, il aurait aimé la mettre en garde contre leurs nouveaux ennemis… Mais attendre son réveil serait revenu à la mettre en danger. L'urgence, c'était de la débarrasser de la mort qu'elle portait en elle. Et pour ça, il fallait une intervention de Zedd et de Nicci.

— Votre don ne fonctionne pas, dit Samantha tout en fouillant dans son coffre. Le mien est intact. Donc, vous avez besoin de moi.

— J'ai mon épée.

— Tant mieux pour vous ! Mais ça ne remplacera pas votre don.

Samantha exhiba fièrement un petit sac à dos, puis elle désigna la porte du fond, qui donnait sur le tunnel.

— Sans moi, vous êtes incapable de traverser un champ de force.

Que ferez-vous si vous avez besoin d'une magie très simple, comme celle-là ? Je suis jeune et sans expérience, c'est vrai, et il me reste beaucoup à apprendre. Mais mon don est opérationnel.

Conscient que Samantha n'imaginait pas les risques qu'elle aurait courus en venant, Richard était trop à court de temps pour les lui décrire en détail.

— J'apprécie l'intention, mais si tu venais, ça me ralentirait plus qu'autre chose… J'ai livré beaucoup de batailles sans recourir à mon don. Tout ira bien.

Samantha ouvrit le sac afin d'inventorier son contenu.

— Avec mon don, et grâce aux enseignements de ma mère, je peux faire des choses qui vous sont inaccessibles, et dont vous aurez peut-être besoin. Par exemple, n'ai-je pas guéri vos morsures ?

— C'est vrai…, reconnut Richard.

Samantha avait bravé ses peurs pour les guérir, Kahlan et lui, et il lui en était immensément reconnaissant.

— J'ai mesuré cet exploit à sa juste valeur, crois-moi. Mais là, c'est différent.

Occupée à chercher quelque chose dans le coffre, Samantha regarda Richard par en dessous.

— Au début, j'étais contre votre plan, mais vous m'avez convaincue de sa valeur. Vous devez aller chercher vos amis.

La jeune magicienne sortit du coffre un couteau glissé dans un fourreau, l'étudia un moment puis le fourra dans son sac.

— Maintenant, je crois que notre survie à tous dépend de votre succès. Vous aviez raison… Mais dans ce cas, je dois vous accompagner, afin d'améliorer vos chances de succès. (Samantha baissa de nouveau les yeux sur le coffre.) Vous pensez que nous aurons besoin de savon ? (Elle mit le pain de savon dans le sac.) De toute façon, ça ne pèse pas très lourd.

— Samantha, c'est trop dangereux pour que tu viennes avec moi.

Inquiet pour Kahlan, Richard avait hâte de s'en aller chercher de l'aide pour elle. Avec Samantha dans les jambes, il irait moins vite, c'était tout…

S'il n'avait aucune envie de discutailler, il aurait au moins voulu faire comprendre à la jeune fille qu'il avait des raisons de ne pas vouloir d'elle.

— Tu pourrais être tuée… Si ça arrivait, je ne me le pardonnerais jamais.

Samantha eut un regard plus qu'agacé.

— Si vous ne réussissez pas, seigneur Rahl, vous périrez, la Mère Inquisitrice mourra, et nous succomberons tous. C'est vous qui l'avez dit. Vous placez ma sécurité au-dessus de la vie de votre femme et de

l'avenir du monde.

» Je peux vous aider, et vous aurez besoin d'assistance. Imaginez que j'utilise mon don pour vous tirer d'une situation délicate ? C'est le genre d'avantage dont vous aurez besoin pour gagner la partie…

» Même si j'y laisse la vie, ce que je ferai en allant avec vous peut sauver tous les gens de mon village, sans parler du reste du monde. Cessez de penser à moi, et songez à l'enjeu de ce que vous entreprenez. Repensez au récit de Naja, au message sur la porte…

» Avec votre intelligence, vous devriez admettre que j'ai raison…

Richard voulut parler, mais d'un index levé, Samantha lui intima le silence.

— Allez-vous refuser le soutien du don ? C'est ça, votre plan ? Vous passer de ce qui pourrait bien être essentiel ?

— Mon plan est d'avancer vite, de frapper comme l'éclair, puis de repartir. Tu me ralentirais.

— Et si vous vous cassez une jambe, à vouloir avancer si vite ? Qui vous guérira ? Je vous accompagne, seigneur Rahl. La discussion est close.

Richard eut un long soupir.

— Ton raisonnement est logique, Samantha, mais j'en sais bien plus que toi sur ce genre d'expédition. Quatre ans durant, j'ai guerroyé contre l'Ancien Monde. Tu n'as jamais dû affronter de pareils dangers.

— Peut-être, mais aujourd'hui, le danger vient jusque chez moi, si vous vous en souvenez ? En plus, ma mère est peut-être prisonnière des démons cannibales, tout comme vos amis… S'il y a un espoir de la libérer aussi, je veux venir avec vous !

Richard avait deviné le côté personnel des motivations de Samantha.

— Je te comprends, crois-moi… Je te le jure : si ta mère est prisonnière, je me battrai pour la libérer. Pas question de la laisser en arrière. Mais ma décision est arrêtée : tu ne viendras pas avec moi.

Samantha se releva et se tourna vers Richard.

— Très bien… Vous êtes le seigneur Rahl. Agissez comme bon vous semble.

Les poings sur les hanches, Samantha chercha le regard du Sourcier.

— Mais vous savez, bien entendu, que je vous suivrai, quoi qu'il arrive. Et vous ne pourrez pas m'en empêcher. En étant séparés, chacun voyageant seul, nous serons tous les deux plus exposés. Ensemble, nous serions plus forts. Pour une fois, vous seriez l'acier qui affronte l'acier, et moi, la magie qui affronte la magie.

» Avec vous ou dans votre sillage, je viendrai. C'est une affaire entendue.

Les dents serrées, Richard tenta d'évaluer la détermination de son

interlocutrice.

— Tu es rudement têtue, petite…

— Petite ? Je suis Samantha, une magicienne au service du seigneur Rahl.

Richard ne put s'empêcher de sourire.

— Excuse-moi… Eh bien, tu ne me laisses pas le choix, et tes arguments se tiennent. Très bien, tu peux venir.

— Vous ne regretterez pas votre décision, seigneur Rahl.

— J'espère, et je prie pour que tu ne regrettes pas la tienne. Bien, dépêche-toi de trouver ce qu'il nous faudra pour le voyage… Et pendant notre absence, je veux que quelqu'un veille sur Kahlan.

— Ester s'en chargera.

— Si tu allais la chercher ? Avant de partir, nous devrions l'informer de ce que nous avons appris – dans les grandes lignes – afin qu'elle prévienne les autres villageois et Kahlan, quand elle se réveillera.

Chapitre 35

— Oui, je vais aller chercher Ester, dit Samantha en se dirigeant vers la porte. (Avant de sortir, elle se retourna, soudain soupçonneuse.) N'oubliez pas, seigneur Rahl : si vous partez sans moi, je vous suivrai. J'espère que vous êtes trop avisé pour tenter de me rouler dans la farine.

— J'ai dit que tu pourrais venir, et je tiendrai parole.

— Dans ce cas, c'est parfait.

La jeune magicienne resta dans l'encadrement de la porte, semblant quand même un peu gênée d'avoir lancé une accusation en l'air.

Richard détestait mettre en danger une personne si jeune et si inexpérimentée. Cela dit, Samantha avait raison sur le fond. Avec l'empreinte de la mort en lui, comment dire quand il commencerait à perdre ses moyens ? Et s'il ne réussissait pas sa mission, le monde des vivants tout entier serait à la merci des créatures qui pouvaient désormais quitter le troisième royaume.

La souillure, il le sentait, le vidait déjà d'une partie de ses forces. Comme un aimant, le néant l'attirait inexorablement. Bien entendu, il avait depuis très longtemps conscience d'être mortel, mais jusque-là, il s'était agi d'une possibilité théorique. Désormais, la fin lui semblait proche – une froide réalité…

Bizarrement, l'obscurité qui tentait de l'attirer à elle devenait de plus en plus séduisante. S'il traversait le voile, lui soufflait-elle, il pourrait sombrer dans la douce moiteur du vide éternel. Plus d'efforts à fournir. Plus de soucis ni d'angoisse…

Dans son état, le Sourcier risquait bien d'avoir besoin d'aide avant la fin de son voyage. Et même si les pouvoirs de Samantha étaient limités, c'était toujours mieux que rien.

Un jour, Zedd lui avait dit que les sorciers ne devaient pas hésiter à utiliser les gens. Aujourd'hui, l'idée de se servir de Samantha lui déplaisait souverainement, même si c'était la volonté de la jeune fille, qui ne lui avait à vrai dire pas laissé le choix.

En réalité, cependant, c'était lui, pas elle, qui avait amené les choses où elles en étaient. « Sammie » allait risquer sa vie durant cette expédition. Ils n'étaient sûrs ni l'un ni l'autre d'en revenir vivants.

— Il me faudra un sac, dit Richard. Et tout ce qu'il pourrait être utile d'emporter. À part mon épée, tout ce que j'avais est resté dans le chariot. (Il vérifia ses poches.) Non, j'ai quand même un morceau de

silex et un autre d'acier, pour allumer du feu…

— Je dirai aux hommes que nous avons besoin de tout le reste, fit Samantha, toujours figée sur le seuil de la pièce.

— Il nous faut aussi des vivres, rien de trop périssable, afin de ne pas avoir à chasser. Mais au cas où nous y serions quand même obligés, prévois aussi des hameçons et du fil de pêche. Et si quelqu'un avait un arc à nous confier, ça pourrait être utile.

— Je suis sûre qu'un villageois sera ravi de fournir un arc et des flèches pour contribuer à notre mission. En ce qui concerne la nourriture, nous avons des biscuits et de la viande séchée. Rien de très agréable à manger, cela dit…

— En voyage, on ne peut pas faire la fine bouche.

— Nous avions toujours des vivres non périssables en réserve, au cas où il aurait fallu aller prévenir… Eh bien, j'ai failli dire le Conseil des Sorciers, mais il n'existe plus depuis longtemps… (Samantha désigna le couloir.) Ces réserves sont entreposées dans la deuxième salle sur la droite. Vous verrez, il y a une grande armoire. Prenez ce que vous jugerez nécessaire. Je reviendrai avec Ester dès que j'aurai déniché tout le matériel qu'il nous faut.

Richard acquiesçant, Samantha sortit en trombe.

Dès qu'il fut seul, le Sourcier s'accroupit près de Kahlan et lui prit la main. Si elle s'était réveillée, il aurait pu lui dire ce qui se passait. Depuis la scène de cauchemar, dans la tanière de Jit, elle avait perdu contact avec la réalité.

Richard regarda sa bien-aimée respirer. Au moins, elle avait le visage paisible d'une dormeuse. Bien sûr qu'il aurait voulu la voir se réveiller ! Mais vouloir les choses ne suffisait pas pour qu'elles se produisent. Pour survivre, elle avait besoin d'aide. Comme lui. Et il devait tout faire pour aller chercher des secours…

Dans un silence très semblable à celui qui précédait les tempêtes – un silence de circonstances, donc –, Richard se pencha et posa un baiser sur les lèvres de Kahlan. Il espéra que ce viatique lui suffirait pendant son voyage. Avec un peu de chance, ce ne serait pas leur dernier baiser…

Si elle avait été consciente, il le savait, Kahlan lui aurait dit de ne pas se soucier d'elle et d'accomplir sa mission.

Sachant que le temps jouait contre lui, Richard sortit, remonta le couloir, entra dans la deuxième salle sur la droite et trouva sans problème les réserves. Il prit tout ce qu'il jugea assez léger pour ne pas les encombrer, et retourna dans la première pièce des quartiers de Samantha.

Sur ces entrefaites, la jeune fille revint avec Ester.

— J'ai trouvé un sac à dos pour vous et deux manteaux de voyage

à capuche, annonça Samantha dès qu'elle fut entrée. Des villageois s'occupent de réunir le reste de l'équipement…

— Seigneur Rahl, dit Ester, très nerveuse, que se passe-t-il ? Sammie m'a assurée que c'était important, mais elle n'a rien voulu me dire. La Mère Inquisitrice est-elle… ?

— Pour le moment, elle va très bien. Mais nous avons besoin de ton aide. Samantha et moi allons partir.

— Samantha ?

— Tout le monde l'appelle « Sammie »… Moi, j'utilise son vrai prénom, parce que je pense qu'elle est une adulte confrontée à des défis d'adulte. Pour une magicienne, Sammie ne fait pas très sérieux… Comme je le disais, je dois partir, et Samantha m'accompagne.

— Où ça, seigneur ?

Ester semblait plus perdue que jamais. Même s'il ne voulait pas ajouter à sa confusion, Richard avait besoin qu'elle sache certaines choses afin de les transmettre aux autres villageois – et à Kahlan quand elle se réveillerait.

— Nous avons de gros ennuis, Ester… Tu te souviens des deux hommes qui voulaient me tuer ?

— Bien sûr !

— Eh bien, c'étaient des cannibales.

— Quoi ?

— Ils me mordaient, tu n'as sûrement pas oublié.

— C'est vrai, mais…

— Je n'ai pas le temps de tout t'expliquer. L'essentiel que tu dois savoir, c'est que ce village a été créé il y a très longtemps pour monter la garde sur la haute muraille…

— Le mur du Nord, coupa Samantha. Seigneur Rahl, dans les Terres Noires, tout le monde utilise ce nom-là.

— Le mur du Nord… Eh bien, derrière ces murs, des créatures dangereuses étaient emprisonnées afin de ne plus pouvoir nuire aux habitants du Nouveau Monde. Grâce à cette manœuvre, tout danger a été écarté pendant près de trois mille ans.

— J'ai entendu parler de ça…, souffla Ester. Depuis mon enfance, j'ai vent d'une menace surnaturelle qui se tapirait derrière le mur du Nord… Personne ne sait de quoi il s'agit, mais…

— Ces rumeurs sont probablement bien en deçà de la réalité, coupa Richard. Comme le mur du Nord n'est plus étanche, les créatures qu'il retenait sont libres. Jit n'était en quelque sorte que l'avant-garde d'une invasion.

— Une invasion de quoi ?

— Pense à l'attaque, il y a deux jours… Des sortes de cadavres ranimés ont tué beaucoup de gens…

— Beaucoup, oui…

— C’étaient des morts réveillés par une magie qui se cache derrière le mur du Nord.

Ester se pétrifia, horrifiée.

— Les gens qui viennent de derrière ce mur ne sont pas comme nous, dit Richard. Des sortes de cannibales…

— Des sortes ? Comment peut-on être une « sorte » de cannibale ?

— Ils dévorent les gens vivants, intervint Samantha, pour essayer de voler leur âme.

Ester couina bizarrement.

— Ces démons, dit Richard, ont attaqué mes amis alors qu’ils nous ramenaient au Palais du Peuple, Kahlan et moi. Ce sont sans doute les mêmes sauvages qui ont tué le père de Samantha et capturé sa mère. Je pense que certains de mes amis sont encore vivants. Tout comme la mère de Samantha…

» Nous partons pour l’autre côté du mur, avec l’espoir de ramener tous ces prisonniers.

Ester regarda Samantha, puis elle fixa de nouveau Richard.

— Vous parlez sérieusement ? Avez-vous oublié le récit d’Henrik ? Ces sauvages ont attaqué une colonne de soldats d’élite, vos gardes personnels, et ils ont fait un massacre. Et vous pensez, seul, survivre plus de quelques minutes de l’autre côté du mur ?

Richard s’était posé la même question – sans trouver de réponse convaincante.

— Il ne sera pas seul, dit Samantha. Je l’accompagne.

— Parfois, il est plus sûr d’être en petit nombre, argumenta Richard. Nous serons moins faciles à remarquer que toute une colonne.

— Seigneur Rahl, loin de moi l’idée de vous dire ce que vous devez faire. Mais quand ces deux hommes vous ont attaqué, vous étiez seul, et si nous n’étions pas intervenus, vous seriez mort.

Richard soupira et se redressa, car il s’était de nouveau accroupi près de Kahlan.

— Je sais, mais je n’ai pas le choix. Je dois le faire. Un nombre incroyable d’innocents sont en danger, et le seigneur Rahl se doit de les protéger. Je suis responsable de tous les peuples du Nouveau Monde.

— Seigneur, je ne saurais vous contredire… (Ester désigna Samantha.) Mais elle, pourquoi vient-elle avec vous ?

— Parce que c’est une sacrée tête de pioche !

Ester sourit pour la première fois depuis son arrivée.

— Je vois que vous avez vite appris à la connaître…

— J’ai le don ! se défendit la jeune magicienne. Le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice sont privés de leur pouvoir par la faute de Jit. Je pourrai aider le seigneur Rahl. Et si nous libérons ma mère, elle le

soutiendra aussi.

Ester réfléchit un instant.

— Je vois… Tu es très courageuse… Samantha. Seigneur Rahl, que pouvons-nous faire pour vous aider ?

— Veiller sur Kahlan et lui dire ce qui s'est passé lorsqu'elle reprendra conscience. Dès que j'aurai libéré mes amis, je reviendrai. Puis nous gagnerons le Palais du Peuple, où ils nous guériront, ma femme et moi. Après, je m'occuperai de la menace qui nous guette…

» Quand elle se réveillera, répète à Kahlan tout ce que je viens de te dire. Ajoute qu'elle doit impérativement m'attendre. Je reviendrai avec de l'aide !

» Voilà ce que tu dois savoir au sujet de la menace, afin de le répéter aux autres villageois. Les démons cannibales risquent de sortir de leur prison et de vous attaquer. Autant que possible, les habitants de Stroyza devront rester ici, en hauteur. S'ils descendent, que ce soit toujours en groupe, jamais seuls. Et postez des sentinelles jour et nuit.

— Sinon, nous risquons d'être dévorés vivants ?

— J'en ai peur, oui… D'ici, vous aurez de meilleures chances de repousser une attaque. Si tout se passe bien, je serai de retour avant qu'il y ait eu des problèmes… Mais nous devons partir sur-le-champ. Il reste plusieurs heures de jour, autant en profiter.

— Le mur du Nord est très loin d'ici… Des jours de marche.

— Je sais. C'est pour ça que je ne veux pas traîner.

Chapitre 36

Descendre le flanc de la montagne sous le crachin fut bien plus pénible que l'ascension l'avait été quelques jours plus tôt. Alors qu'il marchait en tête, Richard se demanda combien d'habitants de Stroyza, depuis que le village de grottes existait, avaient glissé sur la roche mouillée et fait le grand plongeon.

Relevant la tête, le Sourcier aperçut les gens massés devant l'entrée de la caverne pour les suivre du regard, Samantha et lui. Une descente périlleuse en prologue d'un voyage tout aussi risqué vers un pays inconnu. De quoi se demander à juste titre si le seigneur Rahl et la jeune magicienne reviendraient un jour.

Richard ne pouvait pas se poser cette question. Kahlan avait besoin d'aide. S'il échouait, elle n'avait plus longtemps à vivre.

Tandis que Samantha et lui remplissaient leurs sacs à dos, Richard avait résumé la situation à des villageois venus les aider. Manquant de temps pour parler à tous les habitants de Stroyza, il avait chargé Ester et les quelques hommes et femmes présents d'être ses porte-parole.

Les Terres Noires étaient depuis toujours un endroit dangereux. Depuis la soudaine apparition de la Pythie-Silence, suivie par le massacre de tout un détachement de soldats d'élite, les villageois étaient déjà en état d'alerte. Bien entendu, l'attaque qui avait coûté la vie à tant des leurs avait encore renforcé leur vigilance. En conséquence, ils ne risquaient pas de prendre à la légère les mises en garde du seigneur Rahl.

Profitant de l'occasion qui s'offrait à lui, Richard avait lourdement insisté sur la nature inédite de la menace venue du troisième royaume. Comme lui, jusqu'à ces derniers temps, aucun villageois n'avait jamais imaginé que puissent exister des humains – enfin, des demi-humains – convaincus d'être en mesure de voler l'âme d'une personne en la mangeant.

Comme à Ester, il avait recommandé à son auditoire d'éviter de descendre dans les champs, sauf pour des raisons vitales – et dans ce cas, en groupe, et en gardant sans cesse à l'esprit l'éventualité d'une attaque.

Les villageois, avait-il appris avec satisfaction, évitaient déjà de descendre depuis le soir maudit du massacre. Quelques groupes d'hommes étaient quand même allés s'occuper des animaux, mais sans s'attarder, car ils craignaient que d'autres monstrueux tueurs rôdent

dans les environs.

Une saine appréhension, leur avait confirmé Richard. Et à garder en tête, même si aucun ennemi ne s'était montré depuis l'attaque surprise.

L'étroitesse de la corniche était au fond une chance. La difficulté de l'ascension restait la meilleure défense de Stroyza, surtout depuis que des sentinelles scrutaient sans cesse le versant. Avant le drame, la garde avait à l'évidence été insuffisante. Mais ça ne se produirait plus.

Alors qu'il marquait une pause pour balayer le panorama du regard, Richard songea que les sorciers, à l'époque de Naja Moon, avaient probablement choisi cet emplacement pour des raisons tactiques. Il se pouvait même qu'ils aient construit le village afin de fournir à ses habitants une sorte de place forte. Mais ça, c'était impossible à prouver, même si Richard penchait très fortement pour cette thèse.

Cela dit, que ce soit à cause du plan initial ou qu'il s'agisse d'une évolution imprévue, les habitants de Stroyza n'avaient rien de guerriers compétents. Alors qu'ils portaient tous des couteaux, n'avaient-ils pas frappé avec des pierres les agresseurs du Sourcier ? Bien que la méthode, dans ce cas précis, ait été efficace, Richard leur avait conseillé de ne plus s'y fier aveuglément à l'avenir. Et de ne jamais s'aventurer en bas sans une lame. Quand on luttait pour sa vie, une pierre pouvait être utile, mais un couteau valait dix fois mieux.

Bien sûr, la mission de ces gens était de guetter et de donner l'alerte s'il se passait quelque chose. À l'évidence, ils n'avaient jamais été placés là pour enrayer une invasion et livrer une guerre. À présent, un antique conflit embrasait de nouveau le monde, et ils allaient devoir lutter pour leur peau jusqu'à ce que Richard ait ramené la paix.

Présent dans la petite foule qui se pressait autour de Richard et de Samantha, Henrik avait demandé à venir avec eux. Pour l'en décourager sans le frustrer, Richard lui avait demandé de rester et de veiller sur Kahlan. De fait, quand elle reprendrait conscience, le gamin serait pour elle une précieuse source d'informations. Et quand il aurait raconté sa partie de l'histoire, Ester la compléterait…

Kahlan avait tiré le gamin des griffes de la Pythie-Silence. Depuis, il lui vouait une fervente loyauté. Du coup, Richard n'avait pas dû beaucoup insister pour qu'il reste avec elle.

Avant de négocier un passage particulièrement sinueux, Richard rectifia la position de l'arc qu'il portait accroché à l'épaule. Quand la nécessité de regarder où il mettait les pieds se faisait un peu moins pressante, il sondait la forêt qui s'étendait à ses pieds, attentif au moindre signe susceptible d'annoncer une embuscade. Ne rien voir d'alarmant n'apaisa pas son inquiétude. Rien n'était plus redoutable, en réalité, qu'une menace invisible.

Derrière lui, Samantha caracolait le long de la corniche avec l'insouciance d'un mouflon. Quand un passage s'annonçait délicat pour Richard, elle marquait une pause, histoire de ne pas risquer de le percuter.

Le Sourcier allait pourtant à une vitesse des plus respectables. Mais la jeune fille avait grandi ici, montant et descendant presque chaque jour. Connaissant le chemin comme sa poche, elle avait un énorme avantage sur son compagnon.

À moins qu'elle soit totalement irresponsable, tout simplement…

Quand il atteignit le champ de rochers, au pied de la montagne, Richard sonda de nouveau le terrain, au-delà des installations et des champs des villageois. Jusqu'à la lisière de la forêt, tout semblait paisible.

En revanche, les oies et les volailles caquetaient d'abondance. Comme elles étaient restées parfaitement silencieuses jusqu'à ce que Richard et Samantha aient atteint le sol, ce n'était probablement pas inquiétant.

En sortant du champ de rochers, Richard remarqua que les autres animaux étaient bizarrement silencieux. Sous le toit de leur bergerie sans cloisons, les moutons se pressaient les uns contre les autres. Pour se protéger de la pluie, ou parce que quelque chose les effrayait ? Pareillement, les cochons s'étaient réfugiés dans un coin de leur enclos et ne bronchaient pas.

Richard sonda le sol trempé en quête de traces d'un éventuel intrus. Mais comment les reconnaître, alors que des dizaines de villageois venus soigner les bêtes avaient laissé leurs empreintes partout ?

Soudain, Richard repéra des traces qui l'incitèrent à s'arrêter. À Stroyza, tout le monde portait de solides chaussures ou des bottes. Là, l'empreinte gauche était celle d'un pied nu. Plus troublant encore, celle de droite, lisse mais irrégulière, ne ressemblait pas à celle d'une semelle. Comme si le pied du marcheur avait été enveloppé dans du tissu.

Alors que Richard relevait la tête, un homme aux yeux noirs enfoncés dans leurs orbites jaillit de derrière le poulailler.

Chapitre 37

L'homme n'était pas un villageois… D'une maigreur effrayante, il portait des haillons qui exposaient par endroits sa peau tuméfiée et ulcérée. Bref, une version terrifiante d'un épouvantail à moineaux attifé n'importe comment.

Le pied gauche nu, le droit enveloppé dans des chiffons crasseux, il ressemblait à un mort récemment exhumé. Et de fait, il aurait pu s'agir d'un cadavre sorti de sa tombe pour attaquer les braves gens de Stroyza.

Mais il ne s'agissait pas d'un cadavre ranimé. Même s'il ne semblait pas très loin de passer de vie à trépas, cet homme était vivant. Ses yeux noirs cernés de rouge rivés sur le Sourcier et sa compagne, il leva ses bras couverts d'ulcères.

Un lépreux ? Probablement pas, parce qu'il n'avait aucune difformité. De toute façon, ce n'était pas le moment de s'inquiéter pour lui.

Sans avertissement, l'inconnu bondit sur Richard, les lèvres retroussées sur des dents jaunâtres. En attaquant, il poussa un rugissement de bête fauve affamée. Ouvrant la bouche en grand, il se préparait à l'évidence à la refermer sur la chair de sa proie.

Richard pivota sur la jambe gauche et propulsa son pied droit dans la poitrine du taureau furieux qui le chargeait. Le coup arracha un cri de douleur au type et le força à reculer, laissant au Sourcier tout le champ dont il avait besoin pour dégainer son épée.

L'inconnu tituba en arrière mais ne tomba pas. Et dès qu'il eut recouvré son équilibre, il repartit à l'assaut.

Prêt à le recevoir, Richard tira au clair sa lame. Comme chaque fois, une note métallique unique retentit dans l'air.

La colère de l'arme vint se mêler à celle du Sourcier. Ensemble, ces tempêtes jumelles alimentèrent la magie particulière à l'Épée de Vérité, et qui ne dépendait pas du don de Richard.

Poussant un petit cri, Samantha plongea derrière le Sourcier pour se protéger à la fois de son adversaire et de sa terrible lame.

Les yeux rivés sur son agresseur, Richard déclencha sa frappe à la fraction de seconde où il le fallait. Sifflant dans l'air, la lame décrivit un arc de cercle et trancha au passage le cou de l'homme en haillons.

Avant que Samantha ait fini de bondir pour se mettre à l'abri, un geyser de sang jaillit et la tête de l'homme s'envola. Rebondissant contre la clôture de l'enclos à cochons, elle retomba ensuite dans la

boue, au milieu des animaux. D'abord effrayés, ceux-ci se bousculèrent pour fuir la menace. Mais l'odeur du sang les fit changer d'avis. Se ruant en avant, ils se disputèrent le répugnant trophée.

L'homme décapité s'écroula aux pieds de Richard, projetant du sang et de la boue sur ses bottes.

Sans perdre de temps, le Sourcier sonda les environs, en quête d'un autre ennemi. Au fond, il aurait été logique qu'une horde de demi-humains bondissent hors de la forêt avec l'intention de lui imposer la supériorité du nombre, puis de le dévorer. Mais il ne vit rien. Et à part les grognements des cochons qui se battaient toujours pour la tête et les caquètements affolés des volailles, il n'entendit rien non plus.

Blanche comme un linge, Samantha s'accrocha au manteau de Richard et jeta un coup d'œil au carnage.

— Tu vas bien ? demanda le Sourcier, la voix vibrant toujours de colère.

Les yeux écarquillés, la jeune magicienne hocha la tête.

L'épée au poing, Richard leva les yeux vers l'entrée du village. Tous les gens étaient muets de terreur. Ayant suivi la scène, ils en avaient tiré les conséquences…

— Il était là, parmi nous…, dit Samantha, exprimant ce que les villageois devaient penser aussi. Ils ont découvert l'endroit où nous vivons…

— Ils chassent des âmes, rappela Richard. Ils trouveront tous les humains vivants…

Posant une main sur l'épaule de Samantha, Richard la fit reculer de quelques pas, et lui dit de l'attendre là tandis qu'il allait voir si la voie était libre. L'air perdue, la jeune fille plaqua les coudes contre ses flancs et croisa les mains sous son menton. Retenant son souffle, elle suivit Richard des yeux.

Cette image de Samantha – non, en fait, de « Sammie » – fit comprendre à Richard le calvaire qu'elle vivait depuis la mort de son père et la disparition de sa mère. En très peu de temps, alors qu'elle était encore adolescente, elle s'était retrouvée propulsée dans un monde qui exigeait qu'elle devienne adulte – ou qu'elle meure. S'il pouvait faire quelque chose pour lui rendre sa mère, Richard se jura qu'il le ferait.

Tandis qu'il inspectait les enclos, regardant aussi dedans et derrière chaque remise, la jeune femme surveilla la forêt, prête à donner l'alerte au moindre mouvement suspect.

Lorsque Richard fut sûr qu'il n'y avait plus de danger, il fit signe à sa compagne de le rejoindre. Puis il entreprit de traverser les champs, forçant la jeune fille à allonger le pas pour éviter d'être distancé.

— Tu vois à quel point m'accompagner est dangereux ? demanda le Sourcier en rengainant sa lame.

Dès qu'il eut lâché la poignée, la colère de l'arme l'abandonna.

— Je préfère être avec vous qu'avec les autres villageois… Ils sont nombreux, c'est vrai, mais vous avez une épée. Après les avoir vus s'affoler, la nuit de l'attaque, et avoir assisté à votre démonstration, je préfère votre protection à la leur, seigneur.

Richard dut reconnaître que c'était bien raisonné.

— Avec ton don, as-tu senti cet homme ?

Samantha plissa le front.

— Comment ça « senti », seigneur ?

— Les sorciers et les magiciennes, très souvent, sont capables de sentir une présence. Par exemple dans l'obscurité, ou lorsque quelqu'un se cache, comme notre agresseur.

— Vraiment ? Je regrette que ma mère ne m'ait pas appris ça…

— Vous n'avez pas de chevaux, à Stroyza ? demanda Richard.

Il devinait la réponse, mais savait-on jamais ?

— Non, juste quelques bœufs pour tirer les charrues.

Au fond, c'était logique. Ces gens vivaient ici, et ils n'avaient aucune raison de voyager. Sauf pour avertir le « Conseil des Sorciers », en cas de problème, mais ce n'était pas arrivé depuis des milliers d'années.

En l'absence de chevaux, il allait falloir voyager à pied. D'après ce que Richard avait vu par l'ouverture, le chemin était trop accidenté pour qu'un cheval puisse aller jusqu'au bout. L'inconvénient était donc mineur…

Le crachin devenant plus insistant, Samantha releva la capuche de son manteau. Richard jeta un coup d'œil au ciel et paria aussitôt pour une averse imminente.

Des conditions loin d'être idéales pour voyager.

Au moins, dans la forêt, encore assez distante, ils seraient relativement protégés.

Alors qu'il accélérait le pas pour gagner le couvert des arbres, Samantha ne semblait pas particulièrement troublée par le ciel plombé.

— Il fait souvent ce genre de temps, ici ?

— Presque sans arrêt, seigneur. Je rêve parfois de vivre dans un endroit ensoleillé, loin des Terres Noires.

Alors qu'il avançait vers la forêt, sa petite compagne à ses côtés, Richard crut un instant avoir vu des yeux briller entre deux arbres, dans la forêt…

Chapitre 38

Le Sourcier s'arrêta net et tendit le bras droit pour empêcher Samantha d'avancer.

Intriguée, la jeune magicienne l'interrogea du regard.

— Tu n'as rien remarqué, devant nous ? murmura Richard.

Samantha plissa les yeux, regarda un moment puis soupira :

— Je vois des arbres… Mais ce n'est pas de ça que vous parliez, je parie…

— Exact… As-tu vu des yeux ?

— Des yeux ?

La jeune fille tendit le cou, puis regarda à gauche et à droite.

La forêt n'était plus si distante que ça… En fait, elle semblait même désagréablement proche. Au-dessus des arbres, des moineaux voletaient et quelques écureuils faisaient bruire les branches. À part ça, rien à signaler.

— Non, je ne vois rien, dit Samantha. Vous avez aperçu des yeux, seigneur ?

— Oui, droit devant nous, entre les arbres. Un peu à droite du sentier…

Samantha regarda dans cette direction.

— Vous êtes sûr ?

— Non… C'était très bref. Ayant passé la plus grande partie de ma vie dans la forêt, je sais que la lumière peut se refléter sur des feuilles mouillées ou sur de la mousse… Parfois, l'illusion est parfaite : on croirait voir briller des yeux.

— Eh bien, c'est peut-être ce qui vous est arrivé, fit Samantha sans grande conviction.

— C'est possible… Mais je ne vois plus rien.

Richard recula de deux pas pour être exactement à l'endroit d'où il avait capté le phénomène. Il ne vit rien, ce qui confirma plutôt la théorie du reflet. Avançant pour rejoindre Samantha, il ne vit rien non plus.

— Si vous ne captez rien, c'est plutôt bon signe, non ?

Richard continua à sonder les profondeurs de la forêt.

— Peut-être… Si c'était un reflet, tant mieux. Mais il a pu aussi s'agir d'un espion qui a reculé parce qu'il a vu que je l'avais remarqué.

Samantha scruta les champs, sur leur gauche. Le sentier étant très sinueux, la montagne où se nichait Stroyza se dressait maintenant sur leur droite.

— Que faisons-nous ? demanda la jeune magicienne.

Richard regarda autour de lui. Sur la droite, le passage était barré. Sur la gauche, contourner les champs semblait possible, mais au prix d'un très grand détour.

— Y a-t-il un autre sentier, ou une route, qui mènent vers notre destination ?

Samantha secoua la tête.

— Au sud, il y a des zones plus peuplées. Ici, c'est presque un désert. Une seule piste conduit au nord, et encore, elle bifurque bien avant la haute muraille.

» Quitter cette piste nous ralentira beaucoup. Au bout du compte, il faudra le faire, puisque la piste tourne vers l'ouest puis fait encore des lacets et se dirige vers le sud-ouest en longeant des falaises déchiquetées. Vers le nord, au-delà de l'endroit où la piste bifurque, personne ne sait ce qu'il y a.

» Si des montagnes ne se dressaient pas un peu à l'ouest d'ici, barrant le chemin, cette voie obliquerait bien plus tôt vers l'ouest et le sud, là où on trouve quelques autres villages.

— Beaucoup de gens empruntent ce chemin ?

— Seigneur, les villages dont je vous parle sont de l'autre côté des montagnes. Pour l'essentiel, ils commercent avec des bourgs situés plus au sud. Stroyza est à l'écart de tout, et la route qui y conduit ne mène nulle part ailleurs. Donc, pour répondre à votre question, les voyageurs sont rares. Cette région des Terres Noires étant particulièrement accidentée et hostile, même les colporteurs les plus téméraires préfèrent l'éviter. Sauf quand ils sont vraiment en manque de clients…

Les mains sur les hanches, Richard hocha la tête.

— J'aurais dû y penser tout seul…

— À quoi, seigneur ?

— Eh bien, à l'époque de Naja Moon, les sorciers voulaient protéger le Nouveau Monde des demi-humains et des cadavres ranimés, pas vrai ?

— Oui, on le sait déjà…

— Si tu voulais isoler des créatures menaçantes afin de les neutraliser, quel genre d'endroit choisirais-tu ?

Samantha tourna la tête vers le nord.

— Un lieu désert où les gens ne vont jamais… Où ils n'ont même aucune raison d'aller…

— Bien raisonné.

— Qu'allons-nous faire, seigneur ? Si nous voulons atteindre le mur du Nord, eh bien, il faut nous diriger vers le nord. Vous l'avez vu vous-même par l'ouverture. Ce que vous appelez la haute muraille se

dresse au nord, entre deux montagnes. Cette faille n'est pas très large, et elle semble être la seule voie d'accès. La piste que nous suivons est la seule qui conduise dans la bonne direction. Au moins, jusqu'à un certain point. Ensuite, nous devrons traverser des territoires inexplorés.

— C'est pour ça que je n'aime pas l'idée de suivre cette piste pour entrer dans la forêt. Il est tellement facile de préparer une embuscade, quand on sait par où vont passer les voyageurs dont on convoite l'âme.

Samantha se frotta frileusement les bras, comme si la seule idée qu'on puisse vouloir la dévorer lui faisait froid dans le dos – ce qui était somme toute plutôt légitime.

— C'est comme si les cochons de tout à l'heure espéraient devenir humains après avoir mangé la tête de votre agresseur, seigneur.

Richard approuva d'un ricanement sec.

— Alors, que faisons-nous ? répéta Samantha. Le voyage n'est pas commencé… Il nous reste une longue route à faire.

Richard désigna les champs, sur leur gauche. Le temps des moissons passé depuis longtemps, le sol avait été travaillé à la charrue en prévision des prochaines semailles.

— Coupons par ces champs. Qui sait, nous trouverons peut-être une piste naturelle qui rejoint la forêt ? Ensuite, nous chercherons un passage ouvert par des animaux. Les cerfs font souvent ça… Au moins, nous n'aurons pas à nous battre contre les broussailles.

— Vous voulez suivre des chemins de ce genre durant tout le voyage ? Seigneur, les cerfs font des tours et des contours. N'étant jamais pressés, ils vont et viennent au gré de leur humeur et de leur appétit.

— Je sais tout ça… Je ne pensais pas faire tout le trajet de cette façon. Si quelqu'un est en embuscade, c'est sûrement à l'entrée de la forêt. Si nous coupons par les champs, puis par une piste de cerf, nous rejoindrons la route principale bien au-delà du site de l'embuscade. Ensuite, il suffira de presser le pas pour rattraper le temps perdu.

— Le site de l'embuscade peut être n'importe où sur la piste, seigneur…

— C'est vrai, mais si les demi-humains sont aussi avides d'âmes que le dit Naja, l'entrée de la forêt est le meilleur endroit pour couper l'herbe sous le pied à une éventuelle concurrence. Comme nous l'avons déterminé, ils savent que des gens habitent dans le coin. Et ils ont sûrement remarqué que les voyageurs étaient une « denrée » rare.

— En quoi ça nous avantage ?

Sondant toujours les champs, Richard posa la main gauche sur le pommeau de son épée.

— Moins le gibier est abondant, et plus il importe d'être le premier

à le chasser… L'entrée de la forêt, c'est l'assurance d'être aux avant-postes et de se servir en premier. Je les ai assez combattus pour savoir comment pensent les prédateurs.

Samantha finit par acquiescer.

— C'est logique… Comme un bon coin pour pêcher que tout le monde se dispute… Je vois très bien ce que vous voulez dire.

— Une très bonne comparaison, Samantha… Selon moi, le type qui nous a attaqués a voulu brûler la politesse à ses compagnons en avançant plus loin. Sans doute espérait-il s'offrir un vrai festin d'âmes. À le voir, il était affamé et ne devait rien avoir d'un génie. Parce que agir seul ainsi diminuait ses chances de réussite…

— Bref, si embuscade il y a, c'est à l'entrée de la forêt…

Samantha fit mine de désigner l'endroit où la piste s'enfonçait entre les arbres, mais Richard lui fit baisser le bras.

— Ne montre rien du doigt… S'il y a des demi-humains là-bas, ils nous épient.

— Alors, que faisons-nous ?

— Un détour, afin de rejoindre la piste très au nord d'ici.

— Et si nous attendions la nuit, pour que les demi-humains ne nous voient pas couper à travers champs ? Si vous pensez qu'ils peuvent me voir désigner un endroit, ils s'apercevront aussi que nous ne prenons pas le chemin normal.

— C'est très logique, et j'attendrais bien la nuit, mais ça pose deux problèmes.

— Lesquels ?

— *Primo*, avec le ciel plombé, il n'y aura ni lune ni étoiles pour nous aider à avancer dans un environnement inconnu. Un exercice déjà très dangereux, sans lumière, quand on connaît parfaitement le terrain. Lorsqu'on s'y aventure pour la première fois, ça revient vraiment à chercher les ennuis…

» Une seule erreur, dans le noir, et le voyage risque d'être terminé. Rien de mieux que des branches pour crever un œil ! Ou qu'une pierre branlante pour se retrouver avec une jambe cassée ! Et je ne parle pas des chutes… Tomber d'environ ma hauteur peut être mortel, quand on ne sait pas sur quoi on atterrit…

— Si un de ces malheurs vous arrive, je vous guérirai, seigneur.

— Et si c'est toi qui te fractures le crâne en tombant sur un rocher ?

Samantha n'insista pas.

— Et la seconde raison ?

Richard se mit en chemin.

— C'est que nous ne pouvons pas perdre du temps… Chaque heure passée à attendre la nuit risquerait de coûter la vie à mes amis et à ta mère.

Samantha accéléra le pas pour suivre Richard dans le champ récemment labouré.

— C'est vrai, je détesterais arriver le lendemain de la mort de ma mère et être obligée de m'en vouloir jusqu'à mon dernier souffle.

— C'est tout à fait ça…, approuva Richard.

Il se concentra sur l'ouverture qu'il croyait apercevoir dans le lointain, à la lisière de la forêt incroyablement dense. Une piste de cerf ? Oui, et plutôt étroite, mais ils n'avaient pas le choix.

S'il y avait bien des demi-humains en embuscade, ils devaient voir vers où se dirigeaient leurs proies. Du coup, Richard et sa compagne risquaient de ne pas avoir beaucoup d'avance sur d'éventuels poursuivants.

C'était un risque à prendre. La meilleure de deux options insatisfaisantes.

Chapitre 39

Alors que Richard et Samantha avançaient aussi vite que possible dans le champ labouré – un exercice pas si facile que ça –, les demi-humains commencèrent à sortir de la forêt. Au début, une dizaine seulement. Puis ce chiffre fut multiplié par dix, par vingt, par cinquante… Comment pouvaient-ils jaillir ainsi des arbres, véritable marée non humaine ? En quelques minutes, une poignée de cannibales – des adversaires que Richard aurait pu vaincre seul – s'était transformée en une multitude qu'il n'avait pas une chance de contenir.

Le Sourcier s'aperçut que sa compagne et lui n'avaient pas une chance d'atteindre la piste de cerf à temps. Les demi-humains qui couraient dans le champ leur auraient coupé le chemin bien avant…

En haillons, comme leur défunt compagnon, les demi-humains ne semblaient pas porter d'armes. Approchant de leurs proies, ils se mirent à hurler comme des fauves affamés. À l'idée de ce qui excitait leur appétit, Richard ne put s'empêcher de frissonner.

Que fallait-il faire ? Dans la forêt, ils auraient eu une meilleure chance, parce que tout espace confiné réduisait l'avantage dû au nombre. Dans ces conditions, les demi-humains n'auraient pas pu attaquer tous ensemble… En revanche, sur un terrain découvert, Richard et Samantha n'avaient pas une chance. Attaqué de tous côtés, le Sourcier tuerait sans doute beaucoup d'adversaires, mais il finirait par être submergé.

Cela dit, ces ennemis-là n'étaient pas vraiment des êtres humains. En conséquence, dans une bataille, ils ne réagissaient sûrement pas comme tels. D'après le récit de Naja et ce que Richard venait de vivre près de l'enclos des cochons, ces créatures ne semblaient pas vraiment craindre pour leur vie. Sur certains champs de bataille, Richard avait vu des soldats adverses charger avec une parfaite inconscience, mais c'était différent… Les demi-humains semblaient ne pas avoir besoin de circonstances exceptionnelles pour se ficher de la mort.

Atteindre la forêt étant impossible, Richard ralentit, s'arrêta et regarda autour de lui. Aucune voie de fuite… Sur ce terrain découvert, les demi-humains les rattraperaient où qu'ils aillent. Et avec deux âmes dans leur collimateur, on pouvait parier qu'ils ne renonceraient pas.

Richard comprit ce qu'avaient dû éprouver Zedd, Nicci, Cara et les autres quand une marée de sauvages avait déferlé sur eux. C'était plus

terrifiant que tout ce qu'il avait vécu.

Loin de paniquer ou de demander ce qu'il fallait faire, Samantha commença à décrire d'étranges mouvements avec ses bras. Elle ne les bougeait pas très vite, mais avec quelque difficulté, comme si elle manipulait un objet invisible très lourd.

Soudain, la terre contenue par les sillons sembla être soufflée par un vent venu de nulle part.

Richard comprit ce que faisait Samantha. Elle pliait le vent à sa volonté, tentant de générer une tempête.

— Tu peux faire plus violent que ça ? demanda Richard.

Du coin de l'œil, il essaya d'estimer la distance que les demi-humains devaient parcourir avant de leur tomber dessus.

— J'essaie…, souffla Samantha alors que le mouvement circulaire de ses bras s'accélérait.

Les bourrasques, plus puissantes, soulevèrent plus de terre et entraînèrent avec elles des touffes d'herbe et des cailloux. Un cyclone était en train de naître.

— Dommage que le sol soit mouillé ! cria Richard pour couvrir les rugissements des demi-humains et ceux du vent déchaîné. S'il était sec, une colonne de poussière nous dissimulerait, le temps de gagner la forêt.

Samantha leva brièvement les yeux. Dans son regard, Richard lut qu'elle venait d'avoir une idée. Aux mouvements circulaires, elle ajouta de temps en temps une sorte de balayage du plat de la main, comme si elle voulait écarter quelque chose…

Richard capta la chaleur qu'elle générait en faisant ça. Exactement comme il pouvait former un poing invisible avec de l'air, le don était capable d'en extraire de la chaleur et la focaliser en vue d'un usage bien précis.

Bientôt, il fit une chaleur infernale. En même temps qu'elle maintenait son cyclone, Samantha envoyait des ondes chaudes sécher le sol. Ayant déjà vu Zedd et quelques magiciennes utiliser ce sortilège, le Sourcier comprit exactement ce qui se passait.

Désorientés par la fournaise, les demi-humains ralentirent un peu. Certains mirent une main devant leurs yeux afin de les protéger des débris qui volaient dans les airs. D'autres semblaient déjà aveuglés…

Soudain, toute l'humidité contenue par la terre s'évapora. Aussitôt, des colonnes de poussière – presque des rideaux – apparurent dans l'air.

Voyant des demi-humains courir vers la droite ou la gauche avec l'intention de contourner l'obstacle, Samantha se mit à faire tourner ses bras au-dessus de sa tête. Lui obéissant, les murailles de poussière commencèrent à tourbillonner, formant très vite une infranchissable

barrière circulaire au centre de laquelle se tenaient Richard et sa compagne.

Très vite, le Sourcier ne parvint plus à voir à travers ces « rideaux ». Et s'il en allait ainsi pour lui, c'était la même chose pour les demi-humains, de l'autre côté.

Ayant gravé dans son esprit la position de la piste de cerf par rapport à la sienne, il n'avait pas besoin de la voir pour savoir dans quelle direction fuir, le cas échéant.

Dans l'œil du cyclone, Richard et Samantha ne voyaient plus rien, mais ils étaient pour l'instant hors d'atteinte de leurs adversaires. Et la jeune magicienne semblait avoir encore beaucoup de forces en réserve.

Lorsque Richard ne put plus apercevoir l'ombre d'un demi-humain, de l'autre côté des tourbillons, il se pencha vers Samantha afin qu'elle l'entende dans le vacarme du vent :

— Pendant que tu fais ça, peux-tu te déplacer ?

Immergée dans sa concentration, la jeune magicienne répondit néanmoins :

— Je n'en sais rien…

D'après son expression, la jeune fille en doutait fortement. Pourtant, elle devait essayer…

À l'évidence, et malgré les apparences, maintenir ses invocations lui coûtait de très gros efforts. Mais pour être en sécurité, Richard et elle n'avaient plus qu'à approcher de la piste de cerf sans que les demi-humains les voient…

Échouer si près du but aurait été dommage.

Une idée traversa l'esprit du Sourcier.

— Surtout, continue à lancer ton sort, Samantha ! Ne t'arrête sous aucun prétexte !

Les rugissements du vent étaient si puissants, désormais, qu'on n'entendait plus ceux des dévoreurs d'âmes.

Se demandant visiblement ce que Richard avait à l'esprit, Samantha hocha simplement la tête.

Richard lui passa les bras autour de la taille et la souleva de terre.

— Continue ! Surtout, ne t'arrête pas ! Je vais nous faire gagner la forêt !

Alors que le cyclone ne faiblissait pas d'un iota, Richard hissa la jeune fille, légère comme une plume, sur ses épaules, la tint fermement par les hanches pour qu'elle ne bascule pas et partit au pas de course.

Alors que l'épuisement devait commencer à la gagner, Samantha ne se plaignit pas et ne relâcha pas son effort. Le cyclone se déplaça avec les deux fuyards, les dissimulant à la vue de leurs poursuivants.

Richard se demanda quelle était la taille de cette tempête. Avant

que les rideaux de poussière soient devenus opaques, il avait eu le temps de voir qu'il ne s'agissait pas d'un cyclone de poche. Immense, le tourbillon tenait à distance des centaines voire des milliers de demi-humains.

À l'intérieur, il faisait une chaleur d'enfer. L'air chaud lui brûlant les poumons, Richard avait en plus le nez plein de poussière – un autre obstacle à une respiration optimale.

Il ne ralentit pas pour autant. C'était leur seule chance de s'en tirer vivants.

Soudain, il entendit des bruits qu'il identifia sans peine, parce qu'il les guettait depuis le début de sa fuite. Le cyclone venait d'entrer en contact avec la forêt, arrachant des feuilles ou des aiguilles aux branches des arbres. Très vite, la tempête retourna aussi le sol de la forêt, envoyant des cailloux percuter les troncs.

Des bruits secs indiquèrent au Sourcier, un ancien garde forestier, que des branches cassaient net dans la tourmente.

Quand il aperçut la piste de cerf, Richard s'y engouffra sans hésiter un instant.

Sur ses épaules, Samantha continua à imposer sa volonté aux éléments…

Chapitre 40

Craignant qu'elle percute une branche et se brise le cou, Richard fit glisser Samantha de ses épaules dès qu'ils furent entrés dans la forêt. Il la cala contre sa hanche droite, et elle s'accrocha à son bras.

Pour éviter de se cogner la tête, il dut la rentrer dans ses épaules et se voûter un peu. Comme toutes celles qu'il avait empruntées, la piste de cerf était assez large mais pas assez haute. Du coup, des branches basses lui cinglèrent les joues tandis qu'il progressait.

Samantha cessa d'agiter les bras et se laissa aller à sa fatigue, le souffle court. À l'évidence, cette invocation l'avait vidée de ses forces.

Maintenant, c'était à lui de les conduire le plus loin possible des hordes de demi-humains qui les poursuivaient. Grâce au cyclone, ils n'avaient sûrement pas vu Richard entrer dans la forêt. Mais ils n'auraient aucun mal à deviner ce qu'il avait fait et ils ne tarderaient pas à être sur les talons de leurs proies.

À travers un rideau de branches et de broussailles, le Sourcier distingua bientôt un demi-humain. Mieux attifé que celui dont la tête avait nourri les cochons, mais pas *beaucoup* mieux.

Dès qu'il aperçut Richard et Samantha, le dévoreur d'âmes fonça vers eux, les lèvres retroussées sur ses dents pointues. Même s'il en manquait quelques-unes, il en restait assez pour déchirer des chairs, et l'ignoble créature semblait affamée.

Dès que son agresseur fut à portée, Richard tendit le bras gauche, le saisit à la nuque et le propulsa en avant. Plus grand et plus lourd que son adversaire – avec en plus l'avantage de porter Samantha –, le Sourcier put aisément le forcer à courir si vite qu'il eut quelque peine à ne pas décoller les pieds du sol.

Repérant un arbre idéalement placé, Richard infléchit très légèrement sa course. Visant un moignon de branche lui aussi fort bien situé, il écrasa dessus la tête de son adversaire. Sous la violence du choc, le crâne du demi-humain explosa comme une noix.

Lâchant sa victime, le Sourcier continua à courir. Voilà au moins un type qui ne les poursuivrait plus…

Après quelques centaines de pas, Richard s'arrêta et tendit l'oreille en quête de bruits indiquant qu'on les pistait, sa protégée et lui. Disciplinant sa respiration quelque peu haletante, afin de mieux entendre, il sentit Samantha tirer sur son bras, comprit qu'elle voulait être reposée à terre et la laissa glisser sur le sol.

Ses cheveux noirs pendant devant ses yeux, la jeune magicienne se

plia en deux, les mains sur les genoux, et s'efforça de reprendre son souffle.

— C'était très brillant…, lui souffla Richard.

Incapable de parler, Samantha se contenta de hocher la tête.

Dans le lointain, Richard entendit des bruits de pas. Une sorte de roulement sourd, comme si des centaines de personnes couraient dans la forêt. Et ces chasseurs ne tarderaient plus trop à fondre sur leurs proies.

— Tu peux courir ou tu veux que je te porte ? demanda Richard à sa compagne.

En guise de réponse, Samantha prit le Sourcier par la main et partit au pas de course. Richard se laissa d'abord entraîner, puis il la dépassa, la tirant derrière lui sur la piste de cerf. La peur lui donnant des ailes, la jeune magicienne n'eut aucun mal à soutenir le rythme.

Très sinueuse, la piste contournait tous les obstacles, qu'il s'agisse d'arbres, de saillies rocheuses ou de ravins. Du coup, on pouvait y avancer pratiquement sans courir de risques.

Malgré cet avantage, les demi-humains gagnaient régulièrement du terrain. Apparemment, la plupart venaient de la piste principale, sur la droite des fuyards. Mais un certain nombre collaient directement aux basques du Sourcier et de sa compagne. Des tueurs que le cyclone n'avait pas découragés…

Pour que Samantha et lui aient une chance de leur fausser compagnie, Richard devait trouver un moyen de ralentir les demi-humains. Mais comment faire ? Il était seul contre des centaines de fous furieux. S'il le fallait, il pourrait les repousser pendant un moment, parce que le terrain lui était favorable, mais c'était néanmoins un combat perdu d'avance.

— Où as-tu appris cette invocation ?

— Une leçon de ma mère…, répondit Samantha, le souffle toujours court, mais les jambes encore solides, semblait-il.

— Et la chaleur qui a séché la terre ?

— Une inspiration… Oui, ça m'est venu comme ça… L'inventivité du désespoir…

— Inventer un sortilège, c'est assez fort ! fit Richard avec un sourire.

— Si vous le dites…

— Tu n'aurais pas quelque chose en réserve pour ralentir nos poursuivants et nous donner l'occasion de les semer ?

— Désolée, seigneur Rahl, je n'ai plus d'idées…

Richard fit signe qu'il avait compris et accéléra le rythme. Autour d'eux, les arbres, plus hauts et plus larges, étaient beaucoup moins serrés les uns contre les autres qu'à la lisière de la forêt. La lumière du soleil ayant du mal à traverser la frondaison, les broussailles se

faisaient plus rares et beaucoup moins denses.

Si les Terres Noires n'avaient rien d'une région ensoleillée, cette forêt de pins était encore pire, car il y faisait sombre tout le temps.

La nouvelle disposition des arbres permettait aux deux fugitifs de progresser plus vite. Chaque médaille ayant son revers, ça les rendait aussi plus aisément repérables.

Ce fut pourtant Richard qui, le premier, vit la dizaine de demi-humains qui slalomaient entre les arbres et sautaient par-dessus les roches afin de venir barrer le chemin à leurs proies.

L'absence d'obstacles difficiles à négocier jouait aussi en faveur des poursuivants…

Mais il n'y avait pas que cela… Dans la partie de la forêt qu'abordaient maintenant Richard et Samantha, de nombreux rochers constituaient à présent une sorte de parcours du combattant, car il fallait les escalader ou les contourner en passant par des endroits pas toujours très accueillants. Alors que la nouvelle configuration du terrain ralentissait leurs proies, les demi-humains, assez en arrière pour ne pas avoir ce problème, comblaient de plus en plus rapidement la distance qui les séparait des âmes tant convoitées.

Leur faim dévorante occultant leur peu de bon sens, ils couraient sans se soucier du danger. Du coin de l'œil, Richard vit un homme percuter un arbre de plein fouet, rebondir en arrière et s'écrouler comme une masse. Un autre trébucha sur une souche et ne se releva pas. Un troisième fut fauché net par l'impact de sa gorge contre une branche. Volant en arrière, il atterrit lourdement, se cogna la tête contre un rocher et ne bougea plus.

Des bruits sourds indiquèrent à Richard que d'autres créatures encore payaient au prix fort cette course folle. Mais chacune de celles qui tombaient, semblait-il, était aussitôt remplacée par dix autres…

Malgré ses efforts, Richard n'arrivait pas à trouver un moyen de ralentir une telle masse humaine. Et dans une forêt, le cyclone de Samantha, même si elle recouvrait assez de force pour l'invoquer, n'aurait pas la même efficacité qu'en terrain découvert. Une tempête gênerait les dévoreurs d'âmes, mais elle ne les arrêterait pas.

Une idée traversa soudain l'esprit de Richard. Se tournant vers Samantha, qui courait à ses côtés, il vit qu'elle devait faire au moins trois foulées pour chacune des siennes. Du coup, ses pieds semblaient parfois ne pas toucher le sol, comme si elle lévitait dans l'air.

— Comment as-tu invoqué la chaleur qui a séché la terre ? demanda le Sourcier.

— C'était facile… Il suffisait d'extraire de l'air toute la chaleur qu'il contenait… Pourquoi cette question ?

— Ta mère t'a appris ce sortilège ? C'est elle qui t'a enseigné comment faire chauffer certaines choses…

Samantha plissa le front.

— Eh bien, je ne sais plus trop… Elle m'a montré tant de choses, tout au long de ma vie… Souvent, il ne s'agissait même pas de véritables leçons. Elle m'enseignait une petite astuce, comme ça, en passant.

— T'a-t-elle appris à faire chauffer des pierres pour ne pas avoir froid la nuit ?

Samantha sourit tout en courant.

— Oui… Quand j'étais petite, elle faisait chauffer des pierres puis les glissait dans mon lit. Un jour, elle m'a montré comment elle s'y prenait, pour que je puisse faire pareil avec mes futurs enfants.

— Donc, tu sais transférer dans des objets la chaleur que tu extrais de l'air.

Se demandant où le seigneur Rahl voulait en venir, Samantha acquiesça.

Richard plongea soudain derrière un gros rocher, entraînant Samantha avec lui. La prenant par la taille, il força la jeune fille à s'accroupir avec lui derrière l'énorme bloc de roche.

— Ta mère t'a-t-elle appris à faire exploser des arbres ?

Samantha en fronça les sourcils de surprise.

— Faire exploser des arbres ? Vous êtes sérieux ?

— Bien sûr… J'ai vu ça souvent, en temps de guerre. Les sorciers et même les magiciennes savent projeter sur les troncs la chaleur extraite de l'air. Quand la sève atteint une certaine température, elle se met à bouillir puis se vaporise. Si le phénomène est assez soudain et assez violent, ça fait exploser le tronc.

— Vraiment ?

— Comme je te le dis… Les éclats de bois font un massacre dans un rayon de plusieurs dizaines de pas. Quand assez d'arbres explosent, ça peut arrêter net un assaut massif. Sans cuirasse ni armure, les demi-humains seraient taillés en pièces…

— Sans doute, mais je ne sais pas comment faire ça…

Richard jeta un coup d'œil de l'autre côté du rocher, puis il se tourna de nouveau vers sa compagne :

— Il va falloir que tu apprennes vite… C'est sans doute notre seule chance de survivre…

Le Sourcier leva prudemment la tête, puis tendit un index :

— Tu vois ces hommes qui se sont arrêtés et qui tentent de nous repérer ?

Samantha leva elle aussi la tête.

— Oui…

Richard posa une main sur le crâne de la jeune fille et la força à se baisser.

— Extrais de la chaleur de l'air, puis propulse-la vers ce tronc d'arbre, à côté d'eux. Essaie d'extraire la chaleur le plus vite possible. Si tu y parviens, et si tu la projettes tout de suite, ça devrait faire exploser le tronc. J'ai vu des sorciers et des magiciennes le faire, Samantha. C'est à ta portée !

Samantha pinça les lèvres, se concentra, puis leva de nouveau la tête pour voir les demi-humains. Après avoir pris une grande inspiration, elle posa les mains sur le haut du rocher, les paumes orientées vers l'arbre.

Ses doigts tremblèrent et tout son corps se tendit. Hélas, elle finit par relâcher son souffle.

— Je suis désolée, seigneur Rahl… Je n'y arrive pas.

Richard eut un soupir attristé.

— Je sais que tu as fait de ton…

Après avoir sauté par-dessus un autre rocher, derrière eux, un demi-humain plongea vers Richard. Saisissant au vol ses haillons crasseux, le Sourcier utilisa la vitesse acquise de son agresseur pour le propulser au loin.

Mais trois autres dévoreurs d'âmes atterrirent derrière les deux fugitifs.

Chapitre 41

Richard se redressa et dégaina son épée dans le même mouvement. Sa propre colère décuplée par celle de l'arme, il bondit sur ses agresseurs.

Le premier homme fut décapité en moins de temps qu'il n'aurait fallu pour le dire. La femme qui le suivait, au moins aussi sauvage et aussi déchaînée que lui, ne s'attendait pas au balayage de jambes dont la gratifia le Sourcier. Avant même qu'elle ait touché le sol, la lame de l'Épée de Vérité lui fendit le crâne en deux dans le sens de la largeur. Dans un geyser de sang, la moitié supérieure de la tête vola dans les airs, accompagnée par des lambeaux de matière grise.

S'écartant vivement, Richard évita la charge d'une seconde femme, puis la coupa quasiment en deux au niveau de la taille. Tandis que la demi-humaine s'écroulait à ses pieds, il propulsa le pommeau de son arme dans la figure d'un quatrième agresseur.

Puis la pointe de l'épée transperça le torse d'un cinquième, qui tentait de ceinturer Samantha.

Plaquant un pied sur le ventre du demi-humain, Richard fit levier pour dégager plus vite sa lame. En même temps, il prit de la main gauche le bras de Samantha et la tira vers lui.

Le demi-humain s'écroula, les deux mains tentant en vain de refermer la plaie béante de sa poitrine.

Richard poussa Samantha hors de la trajectoire de deux nouveaux agresseurs qui tendaient vers la jeune fille leurs mains aux doigts recourbés comme des serres. Leurs ongles griffant simplement l'air, les deux tueurs, déséquilibrés, basculèrent en avant. Avec le coude, le Sourcier brisa la nuque du premier, puis il transperça le torse du second avec sa lame.

— On file ! cria-t-il à Samantha.

Dans cet enfer, la rapidité de mouvement serait la clé de la survie. Sauf quand il y était obligé, Richard ne gaspillait pas de temps à affronter ses ennemis. Dès que c'était possible, il les esquivait, simplement, tirant Samantha derrière lui au gré de ses zigzags de plus en plus abrupts. En courant, il ne se privait cependant pas de décapiter tous les demi-humains qui s'approchaient un peu trop – ou de leur couper un bras quand ils gardaient leurs distances, tentant plutôt d'agripper leurs proies au passage.

Pourquoi le Sourcier aurait-il combattu lorsqu'il n'y était pas forcé ? De toute façon, il y avait bien trop d'adversaires pour qu'il

puisse les éliminer tous. La meilleure façon de garder Samantha en (relative) sécurité, c'était de fuir.

Les demi-humains chargeaient avec un mépris de leur propre vie qui stupéfia Richard. Ne craignant pas sa lame, ils tentaient certes d'esquiver les coups, mais à la manière dont on chasse un moustique importun. Cette nonchalance face à la mort permit bien entendu à Richard de faire un massacre. Atrocement mutilés ou tués sur le coup, les dévoreurs d'âmes tombaient comme des mouches. Mais il y en avait beaucoup trop pour que ça change quoi que ce soit au fond du problème.

Obsédés par leur désir de s'approprier une âme, ces fous furieux ne pensaient à rien d'autre. Même s'ils étaient désarmés – sauf quelques-uns, qui portaient un couteau à la ceinture mais sans jamais le dégainer – cet aveuglement meurtrier les rendait terriblement dangereux. Du coup, leurs dents devenaient des armes redoutables.

Chargeant comme des bêtes fauves, ils ne songeaient pas à se protéger et l'Épée de Vérité semait la mort dans leurs rangs. Tandis que Richard moissonnait ainsi des demi-vies, les plus vicieux profitaient qu'il soit occupé pour approcher subrepticement. Mais dès qu'il s'occupait d'eux, ces monstres se révélaient des cibles aussi faciles que les autres.

Le Sourcier taillait ses ennemis en pièces sans la moindre hésitation. La colère de son arme exigeait du sang, et la sienne décuplait ses forces, faisant de sa lame une impitoyable, précise et cruelle messagère de la mort. Pas question que ces ignobles créatures le touchent ou s'en prennent à Samantha. Et si, pour éviter ça, il fallait les réduire en bouillie, eh bien, il le ferait.

Serrant dans sa main gauche le poignet de Samantha, Richard la tirait derrière lui comme une poupée de chiffon. Dès qu'une ouverture se présentait dans la marée d'inhumaines créatures, il s'y engouffrait, sautant par-dessus des rochers puis courant en zigzags pour éviter les bras tendus sur son chemin.

À coups de pied, il écartait les demi-humains qui se dressaient sur sa route, trop patauds pour lui faire grand mal. Ceux qui se montraient plus vifs avaient droit à un coup d'épée. À force de frapper à droite et à gauche, Richard eut l'impression de manier une faux dans un champ de blé. N'était la nature très particulière et répugnante des épis qu'il fauchait…

Frustrés de voir se dérober les âmes qu'ils convoitaient, les demi-humains hurlaient de rage. En revanche, ceux que Richard tuait ou mutilait ne poussaient pas un cri, même quand il leur coupait un bras ou une jambe.

Après avoir pendant un moment bondi de rocher en rocher, Richard changea brusquement de tactique et sauta sur le sol. Satisfait

de se retrouver sur un terrain moins accidenté, il accéléra encore sa course. Comprenant ce qu'il faisait et vers où il se dirigeait, Samantha resta un demi-pas derrière lui.

Sur un terrain dégagé, les demi-humains aussi pouvaient courir plus vite. Afin de les tenir à distance, Richard se retournait régulièrement, moissonnant des têtes et des membres en ralentissant à peine. Parfois, s'écarter sur le côté sans crier gare suffisait à déconcerter les demi-humains, qui continuaient tout droit assez longtemps pour permettre aux deux fugitifs de reprendre une belle avance. Hélas, d'autres créatures attaquaient sur les flancs de Richard, l'obligeant à leur régler leur compte.

Dans cette course folle, il ne pouvait se permettre aucune erreur. Un coup manqué ou un écart dans la mauvaise direction, et il aurait gâché toutes ses chances.

C'était comme tenter d'échapper à un essaim d'abeilles déchaînées…

Après avoir fendu en deux la tête d'une femme – dans le sens de la hauteur, cette fois –, Richard jeta un coup d'œil derrière lui et constata que la plupart des poursuivants tentaient de s'en prendre à Samantha plutôt qu'à lui.

Agitant les mains, la jeune fille devait essayer d'invoquer l'un ou l'autre sortilège. Qu'elle y parvienne ou pas, les demi-humains semblaient n'en être aucunement affectés. De toute évidence, ce qu'elle faisait n'était pas adapté à leurs adversaires.

Exactement ce qu'Henrik avait raconté sur l'attaque contre la colonne de soldats. Tout ce que Zedd et Nicci avaient tenté s'était révélé inutile, et Samantha connaissait la même déroute. Et si son cyclone avait fait des merveilles, un peu plus tôt, dans une forêt, on voyait mal à quoi il aurait pu servir…

Lors d'un combat, à l'instar de guerriers classiques, les détenteurs du don s'en remettaient à ce qu'ils savaient faire le mieux. Samantha se fiait à son instinct… et ça ne servait à rien, sinon à l'épuiser et à les ralentir, Richard et elle.

Faire exploser les arbres, en revanche, aurait été dévastateur. Si la magie n'agissait pas directement sur les demi-humains, la lame de l'Épée de Vérité les taillait bel et bien en pièces et leur tête éclatait quand elle percutait un moignon de branche. En toute logique, des éclats de bois les auraient transpercés de part en part. Un usage *indirect* de la magie contre lequel ils n'étaient pas protégés…

Mais Samantha avait essayé en vain…

Au sommet d'une butte, Richard souleva la jeune magicienne du sol et la déposa derrière lui. Puis il se retourna, son épée tenue à deux mains, et frappa de taille et d'estoc les deux hommes et la femme qui se ruaient sur lui. Le ventre ouvert, tous trois s'écroulèrent en tentant

vainement d'empêcher leurs intestins de jaillir hors de leur ventre.

Ceux-là agoniseraient pendant des heures, se tordant de douleur sur le sol…

Mais la forêt grouillait d'hommes et de femmes rugissant de haine, et la partie serait bientôt perdue… Conscient d'être submergé, Richard chercha du regard une position de repli. Défendre n'était jamais un moyen de remporter la victoire, mais dans certaines circonstances, on n'avait pas le choix.

— Entre ces rochers ! cria le Sourcier à Samantha. Glisse-toi le plus loin possible, pour que les demi-humains ne puissent pas t'atteindre.

Sans hésiter une seconde, Samantha courut vers la formation rocheuse que lui désignait Richard. Petite et mince, elle n'eut aucun mal à s'introduire dans l'étroite faille, entre deux blocs. Avec un peu de chance, elle pourrait s'y enfoncer suffisamment pour être hors d'atteinte des demi-humains pendant que son protecteur ferait face à la marée de tueurs qui déferlait sur eux.

Mais le Sourcier ne se faisait pas d'illusions. Les choses étant ce qu'elles étaient, il ne protégerait pas très longtemps Samantha. Dans leur situation, les manœuvres défensives retardaient l'issue inévitable, voilà tout. Alors que des tueurs accouraient de partout, Richard n'aurait pas assez d'yeux ni de bras pour empêcher les plus petits et les plus minces d'approcher des rochers, de se glisser dans la faille et d'en tirer Samantha. Ensuite, ils n'auraient plus qu'à la dévorer vivante…

Le cœur serré à l'idée de cette horreur, Richard se força à ne plus y penser. Au contraire, il devait se concentrer sur le meilleur moyen d'éviter ce drame. Afin d'épargner Samantha, au moins provisoirement, il venait de prendre un risque calculé. À présent, c'était à lui de trouver une façon de passer de la défense à l'attaque. Samantha étant pour un temps à l'abri, il pouvait se concentrer sur la bataille, et ça faisait quand même une nette différence…

Mais comment en tirer parti ? Affronter les demi-humains, comme il s'apprêtait à le faire, ne lui permettrait pas de vaincre, mais ça différerait la fin, lui offrant la possibilité d'imaginer une solution. En se battant, il allait gagner du temps. S'il se montrait infatigable et féroce, tout pouvait encore se produire…

Une chose était acquise : voir leurs camarades se faire tailler en pièces n'impressionnait pas les demi-humains. Insensibles à la peur, ils n'avaient en tête qu'une idée : voler des âmes.

Eh bien, ils allaient les payer cher, ces âmes !

Tandis qu'il frappait ses adversaires, Richard tenta de trouver une idée lumineuse, mais rien ne lui vint. Dans des conditions peu propices à la réflexion, ça n'avait rien de très surprenant.

Campé au sommet de la butte, le Sourcier déchaîna sa fureur sur les demi-humains. Tirant avantage de toutes les particularités de ce terrain – plusieurs troncs d'arbre et une saillie rocheuse –, il empêcha ses ennemis de fondre en masse sur lui et tailla menu tous ceux qui se présentaient devant son arme. Peu à peu, les cadavres entassés commencèrent à constituer un obstacle pour les attaquants… et une gêne pour le défenseur.

De sa vie, Richard n'avait jamais perpétré un tel massacre. Des têtes, des bras et des jambes volaient dans les airs. Les blessés, hommes et femmes confondus, se tordaient sur le sol en hurlant. Son sol gavé de sang, la butte n'était plus qu'une vaste décharge d'ordures demi-humaines, infect mélange d'entrailles, d'organes et de fluides immondes.

En combattant, Richard dut bien regarder où il mettait les pieds. Une seule glissade, et tout serait fini…

À ses pieds, comme des feuilles mortes en automne, gisaient des mains et des doigts coupés dont certains, tels des vers, se tortillaient encore sur le sol.

Richard eut l'impression que ses bras pesaient des tonnes. Quand on n'avait même pas le temps de respirer correctement, manier une épée devenait rapidement une torture. Mais s'il marquait une pause, même très courte, ce serait sûrement la dernière chose qu'il ferait de sa vie.

Le souvenir de la douleur que lui avaient infligée les deux types, près du chariot, revint à sa mémoire. Penser aux morsures lui redonna une énergie désespérée – surtout à l'idée que Samantha risquait de subir cette souffrance.

Désormais, la plupart des attaquants glissaient sur le sang ou trébuchaient sur des cadavres avant d'atteindre leur proie. Implacable, Richard avançait et les clouait au sol comme des papillons sur un tableau de liège.

Certains se relevaient, couverts de sang – le leur ou celui des autres ? –, offrant leur cou au Sourcier, qui les décapitait sans se demander s'ils représentaient encore une menace. Tout ce qui bougeait autour de lui devait mourir !

En guise de défense, les demi-humains levaient parfois un bras, comme si ça avait pu les protéger. Pour la peine, ils se retrouvaient manchots une fraction de seconde avant d'être décapités. En vérité, abattre de tels adversaires était ridiculement facile. Mais la loi du nombre restait incontournable, et au bout du compte, Richard puis Samantha périraient sous les dents de ces monstres.

Entendant sa protégée hurler de terreur, le Sourcier se retourna. Devant la faille, une dizaine de demi-humains se pressaient en rugissant, tous tendant les bras pour essayer de saisir leur proie.

Derrière, d’autres dévoreurs d’âmes attendaient leur tour d’essayer…

Richard bondit et trancha indifféremment les têtes, les bras et les jambes. La vision brouillée par la fureur, il frappa jusqu’à ce qu’il n’y ait plus un demi-humain debout.

Au fond de la faille, il vit Samantha, les yeux écarquillés de peur. Soudain, elle tendit les bras, implorant qu’il vienne la rejoindre – qu’il ne la laisse pas seule, jamais plus seule…

Une image si poignante que le Sourcier en eut le cœur brisé.

Mais les tueurs déferlaient toujours en masse, et il ne pouvait plus rien faire.

Le dos plaqué à la faille, s’y enfonçant en partie, Richard se prépara à faire de son corps un bouclier qui prolongerait de quelques instants la vie de Samantha.

Il sentit que la jeune fille lui passait les bras autour de la taille, se serrant contre lui.

Pointant son épée, il se prépara à défendre chèrement chaque seconde de vie supplémentaire.

Chapitre 42

— Je suis désolé, Samantha, souffla Richard à la jeune fille serrée contre son dos. Désolé…

Comment avait-il pu se laisser si aisément convaincre d'exposer ainsi une adolescente ? Surtout en se montrant si inapte à la protéger ? Il avait trahi Kahlan, Naja, Magda, Merritt et tous les gens qui attendaient à juste titre que le seigneur Rahl garantisse leur sécurité.

Il n'aurait jamais dû permettre à Samantha de venir. En tant que sentinelle, sa mission était de donner l'alarme, et elle s'en était acquittée. Combattre le mal n'était pas de sa responsabilité…

En revanche, Richard, lui, était censé en finir avec les prophéties et mettre un terme à la menace. C'était son devoir, pas celui de Samantha.

Zedd lui avait toujours dit de penser à la solution, pas au problème. Aujourd'hui, il n'y avait pas de solution… Un désastre total… Il aurait aimé se dire que c'était parfois ainsi, dans la vie, mais ç'aurait été un moyen trop facile de fuir ses responsabilités. Un homme était vaincu quand il renonçait, pas lorsqu'il semblait seulement battu…

De bien belles paroles… Mais en cet instant, alors que ses forces le quittaient, l'empêchant de continuer à lutter, il n'arrivait pas à imaginer une solution.

Zedd, Nicci, Cara et Benjamin, pourtant général de la Première Phalange, n'avaient pas réussi non plus à repousser les hordes de demi-humains…

Peut-être, mais ça n'était pas une excuse. Richard était le seigneur Rahl. Si ses amis avaient le droit d'échouer, ce n'était pas son cas.

Les demi-humains avançaient, certains de leur victoire. Tendant les bras, ils cherchaient à agripper les vêtements ou l'arme de Richard – et dans ce dernier cas, ils y perdaient leurs doigts.

La faim tordait leur visage déjà affreux. La faim de chair et de sang… De chair et de sang humains !

Ainsi, l'expédition allait s'achever avant même d'avoir commencé, à quelques milliers de pas de Stroyza. Le grand Sourcier n'avait même pas réussi à traverser les champs et à atteindre la forêt avant de se faire attaquer !

— Seigneur Rahl, ne soyez pas désolé… Vous avez eu l'idée qu'il fallait. Ce n'est pas votre faute, mais la mienne…

— Quoi ?

Samantha posa les mains sur la tête de Richard et appuya.

— Baissez-vous, seigneur…, souffla-t-elle.

Richard voulut demander ce que la jeune fille entendait faire, mais elle appuya plus fermement sur son crâne.

Soudain, une explosion retentit et le sol trembla sous les pieds du Sourcier. Alors que l'onde de choc le percutait au creux de la poitrine, il se demanda d'où venait cette invisible puissance.

Trois explosions assourdissantes se succédèrent à un rythme très rapide. Chaque fois, on eût dit que la foudre venait de s'abattre sur un arbre, non loin de Richard. Sursautant à cause du bruit, il eut l'impression que des cloches sonnaient à toute volée dans sa tête.

Il y eut un court silence, puis de nouvelles explosions – au moins cinq ou dix, cette fois. Le sol trembla si violemment qu'on se serait cru sur le pont d'un bateau pendant une tempête. Une onde de choc se répandit dans l'air et une pluie d'éclats de pierre et de poussière s'abattit sur le sol.

Une autre pause… Puis encore des explosions, si proches les unes des autres que Richard aurait juré entendre une toile de tente géante en train de se déchirer.

Après un court silence, l'enfer se déchaîna de nouveau. Mais d'une manière plus « pondérée », cette fois, chaque « boum » étant nettement séparé du précédent et du suivant, comme si quelque marteau céleste frappait l'enclume du monde avec une tranquille régularité.

L'air lui-même sembla trembler.

Alors qu'une pluie de débris martelait l'avancée rocheuse sous laquelle il se trouvait, Richard eut un instant peur que des impacts si violents fassent s'écrouler la formation géologique.

Mais les pierres et les fragments de rocher furent rapidement remplacés par des éclats de bois de toutes les tailles. De simples échardes, parfois, et en même temps, des morceaux aussi longs et aussi larges que des avirons. Richard vit que beaucoup de ces projectiles étaient tachés de sang, des lambeaux de chair fichés sur la pointe de certains autres.

Partout, des branches se brisaient avec un bruit sec. Puis des arbres entiers s'abattaient, ces géants faisant vibrer le sol lorsqu'ils s'y écrasaient.

Un des pins tomba sur la formation rocheuse où s'abritaient Samantha et Richard. Là, encore, en dépit des craintes du Sourcier, ce ne fut pas le roc qui céda mais le tronc qui se fendit en deux.

Aux alentours, tous les arbres se déracinaient puis explosaient. Et le phénomène se répandait en cercles concentriques, comme lorsqu'on jette un caillou dans une mare.

Un séisme d'une puissance extraordinaire. De quoi renverser les

montagnes…

Le bruit et la fureur semblaient devoir durer jusqu'à la fin des temps. En réalité, quelques secondes seulement s'étaient écoulées depuis la première déflagration.

Soudain, les explosions cessèrent.

Les arbres n'en continuèrent pas moins à s'abattre, chacun arrachant des branches à ses voisins avant de les déraciner aussi en basculant dessus. Une sorte de jeu de quilles grandeur nature, se dit Richard, dont la cible était bien entendu les demi-humains.

La pluie d'éclats de bois dura un long moment. Puis un dernier arbre s'abattit, faisant vibrer le sol une ultime fois.

Même quand le silence fut revenu, Richard ne bougea pas. Est-ce que tout était vraiment fini ? En tout cas, Samantha avait toujours les mains posées sur sa tête, le forçant à la baisser.

— Seigneur Rahl ? dit-elle en éloignant enfin les paumes du crâne de Richard. Vous êtes vivant ? Comment allez-vous ? Esprits du bien, faites qu'il soit indemne !

Richard releva la tête, cligna des yeux puis épousseta ses vêtements constellés d'échardes.

— Je suis vivant, oui… (Le Sourcier plia les bras.) Et entier, dirait-on. Toi, ça va ?

Richard s'éloigna un peu de la faille et se retourna. Dans sa cachette, Samantha, en larmes, paraissait à un souffle de défaillir.

— Je crois, oui, seigneur…

Richard secoua son épée pour la débarrasser de la poussière et de petits débris, puis il regarda autour de lui, au cas où des demi-humains seraient encore debout. Pour être franc, un tel miracle l'aurait stupéfié. Et de fait, il n'y avait plus l'ombre d'un dévoreur d'âmes en état de marcher.

Autour de la formation rocheuse, la dévastation était impressionnante. Sur un très grand périmètre, il ne restait rien de la forêt. La frondaison disparue, on apercevait un grand carré de ciel plombé. Une odeur de sciure flottait dans l'air, comme si quelque bûcheron géant venait de jouer de la hache et de la scie.

Dans toutes les directions, il n'y avait plus un arbre debout sur des centaines de pas. Par endroits, le sol semblait avoir été labouré par une charrue au soc incroyablement massif.

Richard eut du mal à en croire ses yeux. Un tapis d'éclats de bois couvrait la terre, tels des copeaux aux proportions jamais vues par un menuisier. Sous cet amas d'échardes géantes et de branches brisées, on distinguait une sorte de bouillie rougeâtre. Tout ce qui restait des agresseurs de Richard et de Samantha. Une bouillie, oui, car il aurait été imprécis de parler de « restes ».

Sur tout le périmètre, plus rien ne bougeait.

Les demi-humains avaient été hachés menu – aucune autre expression n'aurait convenu.

Richard regarda de nouveau Samantha. Recroquevillée dans sa cachette obscure, elle ne semblait pas très sûre d'avoir envie d'en sortir.

Richard lui tendit les bras.

À la vitesse du vent, la jeune fille jaillit de la faille, se blottit contre lui et éclata en sanglots.

Chapitre 43

— Tout va bien, Samantha, souffla Richard en caressant les cheveux de sa protégée. Tout va bien… Nous sommes en sécurité…

La jeune fille pleurait à chaudes larmes.

Richard lui répéta que tout allait bien. Il n'y avait plus de danger, et elle n'avait rien à craindre.

— Je suis désolée, seigneur Rahl…

— Désolée ? De quoi ?

— Parce que j'ai failli vous coûter la vie.

— Que racontes-tu là ?

Samantha leva vers Richard ses yeux brillants de larmes.

— Vous m'avez permis de venir parce que je prétendais pouvoir vous aider. Je vous ai convaincu qu'avoir avec vous une détentrice du don vous serait utile.

» Alors que la situation semblait désespérée, vous m'avez dit que faire pour que les arbres explosent. Il aurait suffi que j'exécute vos ordres, mais au lieu de ça, je vous ai trahi.

» Pendant que vous combattiez ces monstres, vous auriez pu mourir cent fois. Et je n'ai rien fait pour vous aider.

» Vous êtes l'Élu. Je l'ai su dès le début, et je n'ai pas été capable de vous servir. À cause de moi, notre sauveur à tous aurait pu mourir. J'aurais provoqué la fin du monde des vivants ! Tout ça parce que je ne réussissais pas à vous obéir…

Richard secoua doucement la tête.

— Samantha, c'est faux… Tu as fait de ton mieux.

— Non !

— Comment ça ?

La jeune magicienne chercha un moment ses mots.

— J'avais peur de faire ce que vous me demandiez. Je craignais d'échouer, de ne pas être à la hauteur… La peur de décevoir… J'essayais, mais cette angoisse me bloquait.

Richard eut un petit sourire.

— Tu n'as pas échoué, Samantha. Regarde autour de nous. La menace a disparu.

La jeune fille s'essuya les yeux et fit ce que lui conseillait le Sourcier.

— C'est moi qui ai fait ça ?

— En tout cas, ce n'est pas mon œuvre…

— C’est exactement ce que vous m’aviez dit de tenter pour nous sauver.

— Mais à ce moment-là, tu n’as pas réussi… Je t’ai vue essayer de toutes tes forces, mais en vain. Qu’est-ce qui a changé ?

Le regard perdu dans le vide, Samantha parut avoir quelque peine à répondre…

— Eh bien, quand j’étais dans ma cachette, morte de peur à l’idée d’être bientôt dévorée par les demi-humains, j’ai soudain pensé à ma mère.

— Ta mère ?

— Elle a vu ce qui est arrivé à mon père… Le sort que lui ont fait subir ces monstres. Une meute de loups déchiquetant l’homme qu’elle aimait et que j’aimais… Pour la première fois, j’ai compris à quel point elle a dû être horrifiée et terrorisée.

» Après avoir dévoré son mari, ces sauvages l’ont capturée… Vous imaginez ce qu’elle a pu penser, seigneur ? Le désespoir qu’elle a dû éprouver ?

» Si elle est encore vivante, vous êtes son unique chance de salut. Moi, sa fille qui l’aimait plus que tout, j’ai insisté pour vous accompagner afin de vous aider à échapper aux demi-humains. Alors que vous êtes le dernier espoir de ma mère, j’étais tapie dans un trou, tremblant de la tête aux pieds.

— N’aie pas honte d’avoir eu peur… Moi aussi, j’étais effrayé.

— Vraiment ?

— Bien sûr ! Qui resterait de marbre dans une telle situation ? La peur est une réaction normale chez tout être doté d’une âme. J’étais aussi accablé parce que j’avais le sentiment de t’avoir trahie et d’avoir manqué à tous mes devoirs.

Samantha posa une main sur la poitrine de Richard.

— Vous m’avez autorisée à venir pour que je vous aide. Quand on nous a attaqués, vous avez imaginé la solution et vous m’en avez fait part. L’Élu m’a dit que faire, et j’ai échoué. C’est moi qui vous ai trahi.

Richard balaya du regard la scène apocalyptique.

— Je ne qualifierai pas ça d’échec, Samantha. Tu as d’abord été vaincue, mais tu n’as pas renoncé… Tu t’es acharnée, et tu as fini par réussir. C’est tout ce qui compte.

Soulagée, et peut-être même un peu fière, la jeune magicienne eut un petit sourire.

— Quand vous m’avez dit que faire, je n’imaginais pas un tel résultat. Loin de là !

— Eh bien, j’avoue n’avoir jamais vu une magicienne générer de telles destructions. Mais c’était nécessaire pour nous sauver.

Samantha regarda elle aussi le champ de désolation.

— Je n’aurais pas cru ça possible… J’ignorais que le don pouvait

être aussi dévastateur.

— Détruire pour une bonne cause est un acte glorieux.

Samantha sourit d'un concept si étrange.

— Que s'est-il passé pour que tu finisses par réussir ? insista Richard.

— Je me suis mise en colère, souffla Samantha, comme si elle était un peu honteuse.

— En colère ?

— Réfugiée dans mon trou, folle de peur à l'idée de mourir, j'ai pensé à ma mère et à mon père… Alors, je suis devenue furieuse. Furieuse contre moi parce que je vous avais trahi, seigneur. Oui, je bouillais de rage à l'idée d'avoir déçu tous ceux qui croyaient en moi.

» Mais plus encore, j'étais hors de moi en pensant aux demi-humains, ces monstres qui avaient fait subir un calvaire à mon père et qui s'apprêtaient à vous déchiqueter vivant. Seigneur, notre âme nous appartient. Qu'est-ce qui leur donne le droit de nous la voler ?

— Je ne crois pas qu'ils y arrivent vraiment… Naja ne le pensait pas non plus.

— Peut-être, mais c'est ce qu'ils veulent. Ils essaient, et même s'ils échouent, qu'est-ce que ça peut nous faire, une fois morts ? Ces sauvages tuent des innocents pour s'approprier leur âme, et c'est tout ce qui importe. Pourquoi se croient-ils autorisés à prendre le bien le plus précieux des autres ?

Richard ne sut que répondre.

— La rage me faisant bouillir le sang, je n'avais plus qu'une idée en tête : rayer ces monstres de la carte du monde. Et c'est là que j'ai repensé à ce que vous m'aviez dit sur les arbres…

» Laissant ma colère se déchaîner contre les créatures qui provoquaient tant de souffrance, j'ai soudain eu conscience que je parvenais à sentir les arbres.

— Les sentir ?

— Oui… Mentalement, j'ai tenté de les toucher, et je les ai tous localisés. Alors, j'ai projeté toute ma colère sur les troncs, comme vous m'aviez indiqué de le faire, mais en parlant de la chaleur. La première fois, j'ai échoué parce que j'avais peur. Pour réussir, il fallait que je sois en colère.

Richard sonda un moment le regard de sa compagne.

— Mon don fonctionne de la même manière…

— C'est vrai ?

— Je regrette souvent de ne pas pouvoir le contrôler en toutes circonstances, mais le don d'un sorcier de guerre est très différent de celui de ses collègues et des magiciennes. La colère ou un intense besoin, voilà ce qui éveille mon don. Toi, tu sembles à la fois le

contrôler et avoir besoin que la fureur le stimule…

Samantha regarda de nouveau autour d'elle.

— Quand même, je n'aurais jamais pensé être capable de… ça. Un tel pouvoir de destruction… Seigneur, c'est… eh bien, effrayant, je crois…

— Je pense que tu as déchaîné la puissance requise pour accomplir une mission bénéfique. Soulever un objet léger est facile. Un objet lourd exige plus de force…

» Utiliser moins de puissance, dans cette situation, aurait sans doute permis la victoire du mal. Ton esprit a ordonné au don de faire ce qu'il fallait, exactement comme il dicte à tes muscles de produire un plus gros effort quand l'objet est lourd. Tu n'as pas eu besoin d'y réfléchir. L'esprit et le corps s'adaptent à la difficulté de la tâche, voilà tout…

» Toute cette destruction était nécessaire, Samantha. Tu n'as rien à te reprocher.

Cela dit, le carnage était impressionnant et Richard comprenait la réaction de sa protégée. Depuis quelques années, il avait vu les détenteurs du don faire des choses incroyables. Mais rien qui égale ce carnage…

Ester, se souvint-il, semblait avoir une sorte d'appréhension face à Samantha. La jeune fille elle-même avait mentionné que les gens de Stroyza avaient peur de ses parents et du reste de sa famille – presque tous des détenteurs du don. Cela dit, ce n'était pas une réaction rare dès qu'il était question de magie. Le plus souvent, les profanes redoutaient les initiés. L'angoisse de l'inconnu, sans doute…

Après sa rencontre avec Kahlan, Richard avait été stupéfié d'apprendre que tant de gens la craignaient. En sa présence, il avait vu des personnes trembler – et il y avait des reines dans le lot.

Mais les Inquisitrices étaient encore plus inquiétantes, aux yeux des gens normaux, que les autres détenteurs du don.

Un sorcier ou une magicienne pouvaient tuer quelqu'un. Une Inquisitrice s'emparait de son esprit.

En un sens, elle lui volait son âme.

Dans le même ordre d'idées, les gens avaient peur des prophètes. Parce qu'ils connaissaient l'avenir, bien sûr, mais aussi parce qu'ils étaient susceptibles de cacher certaines choses qu'ils savaient… Désirant connaître la vérité, ces mêmes gens exigeaient que les prophètes interprètent les prédictions les concernant directement ou indirectement…

Juste avant de venir dans les Terres Noires pour tirer Kahlan des griffes de Jit, Richard avait eu de gros ennuis parce que des têtes couronnées en visite – pour assister au mariage de Cara et Benjamin –

voulaient à tout prix qu'on leur révèle le sens caché des prophéties. Convaincus que Richard leur dissimulait la vérité parce qu'il ne les jugeait pas dignes de l'entendre, certains de ces dirigeants s'étaient détournés de lui et de l'empire d'haran pour jurer allégeance à Hannis Arc, le gouverneur de la province de Fajin. Tout ça parce qu'il promettait de les aider à gouverner en leur dévoilant tout sur les prédictions.

Si Hannis Arc régnait sur les Terres Noires – une partie de la province de Fajin –, Richard dirigeait l'empire d'haran, dont la province de Fajin n'était qu'une composante parmi d'autres. Mais Hannis Arc et ses partisans semblaient décidés à faire sécession…

Richard regarda Samantha. Sous la lumière grisâtre du ciel plombé désormais visible, il commençait à la voir d'un autre œil.

Il l'avait prise pour une magicienne inexpérimentée qui commençait à peine à pratiquer son art. Face à ce qu'elle était capable de faire, on pouvait se demander si elle n'était pas beaucoup plus que ça.

Bien entendu, ça revenait à s'interroger sur le rôle de Stroyza et de ses détenteurs du don. Naja Moon et les autres avaient-ils en réalité laissé derrière eux bien plus que des sentinelles ? Les détenteurs du don, contrairement à ce qu'il avait cru au début, étaient-ils chargés d'une autre mission, à part donner l'alerte ?

Devant les ravages générés par une frêle jeune fille, Richard se demanda si les sorciers de jadis n'avaient pas laissé aux magiciennes de Stroyza un autre héritage, en plus des emblèmes gravés sur un mur.

En d'autres termes, s'ils ne les avaient pas dotées de la possibilité de se battre. N'ayant pas trouvé de solution contre la menace, ils n'avaient pas pu transmettre un « mode d'emploi » miracle aux détenteurs du don de Stroyza. Mais un pouvoir guerrier ?

Samantha avait fait montre de bien plus de détermination et de force que prévu…

Était-elle une simple sentinelle ?

Ou une arme laissée par d'antiques sorciers ?

En ce jour, elle s'était plutôt comportée comme une arme…

Chapitre 44

Après avoir récupéré son arc dans la faille où s'était cachée Samantha, Richard s'écarta de la formation rocheuse dont la saillie et la configuration en creux l'avaient protégé du désastre tandis qu'il faisait un bouclier de son corps à sa compagne. Du bout d'un pied, il écarta les restes ensanglantés d'un torse – ou plutôt, d'une moitié de torse. Sur cette horrible relique, il remarqua des lambeaux de tissu. Comme les autres, ce sauvage avait été vêtu de haillons…

— Ces demi-humains sont différents…, souffla Richard, juste pour lui-même.

— Comment ça, différents ? demanda Samantha, qui avait l'ouïe fine. De quoi parlez-vous ? Qu'ont-ils de différent ?

Plongé dans ses pensées, Richard n'avait pas eu conscience de parler à voix haute.

— Eh bien, regarde autour de toi, dit-il en faisant un grand geste circulaire.

Puis il se mit en chemin et la jeune magicienne lui emboîta le pas. S'arrêtant soudain, il désigna un corps sans tête.

— Tu vois, ils sont tous habillés de la même manière, comme celui-ci… À peine mieux que des haillons. À croire qu'ils ont déterré des morts pour voler leurs vêtements.

— Quelle idée répugnante…

— Les deux types qui m'ont attaqué près du chariot étaient plus grands que la plupart de ces demi-humains…

— Vous parlez de ceux qui vous ont mordu ?

— Oui… Ils étaient forts, bien nourris et vêtus de tenues simples mais dans un état convenable… C'étaient des dévoreurs d'âmes, certes, mais pas très différents d'aspect de la plupart des hommes de ton village.

» Ces demi-humains sont plus petits, plus maigres et beaucoup ont l'air malades.

Richard désigna un bras coupé dont la peau était constellée d'ulcères.

— Tu vois ce que je veux dire ? Ces créatures semblent affamées – et pas seulement d'âmes – et on dirait qu'elles vivaient comme des animaux.

» En plus des différences physiques et de la maladie, mes deux agresseurs parlaient. Et ils paraissaient relativement intelligents. Ils se

sont demandé ce qui nous était arrivé, et ils tentaient de mettre au point un plan…

— Un plan ? Je ne comprends pas…

— Eh bien, ils voulaient me dévorer tout de suite, mais ils se demandaient que faire de Kahlan. La garder pour plus tard, ou peut-être la vendre…

Richard désigna plusieurs cadavres qui gisaient sous des éclats de bois.

— Ceux-là, les as-tu entendus dire ne serait-ce qu'un mot ? Nous crier de nous arrêter, par exemple ?

— Non, ils rugissaient, c'est tout, fit Samantha, encore tremblante à ce souvenir.

— Exactement. Donc, si mes deux agresseurs et ces monstres-là sont bien tous des demi-humains, ils n'en restent pas moins différents les uns des autres.

Samantha écarta une mèche de cheveux de ses yeux et repartit dans le sillage de Richard – en regardant soigneusement où elle mettait les pieds.

— C'est bizarre qu'ils soient si différents…, dit-elle après un moment de réflexion.

— Et il y a aussi les cadavres que j'ai vus…, dit Richard.

Avisant un tronc qui leur barrait le chemin, il l'enfourcha et franchit sans peine l'obstacle. Trop petite pour l'imiter, Samantha contourna l'arbre mort.

— Quels cadavres ? demanda-t-elle.

— Les soldats d'élite, peut-être avec l'aide de Nicci et de Zedd, ont tué beaucoup d'agresseurs avant de succomber. En me réveillant dans l'obscurité, je n'ai rien vu, mais après avoir été secouru par Ester et les autres, j'ai découvert des cadavres partout aux alentours – des demi-humains tombés durant une terrible bataille. Je n'ai jeté qu'un coup d'œil, mais je peux te dire qu'ils ne ressemblaient pas non plus à ceux que nous avons sous les yeux, ni à mes agresseurs – qui parlaient entre eux de Shun-tuk…

— Et à quoi ils ressemblaient, ces Shun-tuk ?

— Ils étaient à moitié nus… Certains portaient un pantalon et d'autres un simple pagne. Autour des yeux, ils avaient de la suie ou de la boue… Le reste de leur visage et de leur peau était couvert d'une substance blanche – à base de cendres, je crois. Certains arboraient une sorte de toupet au sommet du crâne. Des liens de perles, de dents et d'os enserraient la base de ces toupets, pour qu'ils tiennent bien droit…

Samantha s'enroula frileusement les bras autour du torse.

— Une description à glacer les sangs…

— Les guerriers aiment avoir l'air intimidants, et ces Shun-tuk ne

faisaient pas exception à la règle.

— Donc, si je comprends bien, vous dites que les deux brutes, les Shun-tuk et nos agresseurs n'ont aucun point commun, à part être des demi-humains. C'est bien ça ?

— Oui, tous différents, à part sur ce point… Mais dans son récit, Naja ne mentionne jamais l'existence de sortes différentes de demi-humains. Tout ce qu'elle nous dit, c'est que les inventeurs de Sulachan ont créé des armes vivantes et que les sorciers du Nouveau Monde, plus tard, sont parvenus à emprisonner ces monstres, et les cadavres ranimés, derrière une haute muraille.

— Où voulez-vous en venir, seigneur ? demanda Samantha en enjambant une souche.

— Eh bien, je pense que quelque chose est arrivé depuis que les demi-humains sont emprisonnés. C'est pour ça qu'ils ont évolué…

— Est-ce si important que ça ? Qu'est-ce que ça change ?

Richard regarda sa compagne et fronça les sourcils.

— D'après Naja, certains demi-humains contrôlent une forme de sorcellerie.

Samantha ne cacha pas sa soudaine inquiétude.

— Peut-être, mais ceux-là ne nous en ont pas fourni la preuve.

— C'est bien ce qui m'inquiète… Ce sont peut-être simplement des charognards… des rejetés… D'autres demi-humains peuvent avoir évolué depuis l'époque de Naja, et se révéler bien plus dangereux. Des chasseurs plus doués que ceux de jadis – et que nos ennemis d'aujourd'hui.

Samantha ne répondit pas, mais elle parut encore plus inquiète.

Après une assez longue marche, le Sourcier et la magicienne atteignirent les limites de la zone dévastée. Ici, plusieurs arbres géants, touchés par la fureur de Samantha, avaient été déracinés mais reposaient sur des voisins toujours intacts. D'après ce que Richard savait des arbres abattus par le vent, ceux qui n'avaient pas souffert finiraient par céder sous le poids des autres. En d'autres termes, la destruction n'était pas encore terminée. Elle cesserait cependant un jour – quand de petits arbres s'écrouleraient sur des grands – et la nature reprendrait ses droits. Mais il faudrait longtemps pour que tout redevienne normal.

— Attention ! lança Richard en passant à côté d'un chêne vénérable sur lequel s'appuyaient de plus petits arbres déracinés. Si les branches du chêne cassent, les autres arbres peuvent tomber à tout moment. Marche sur mes talons jusqu'à ce que nous soyons revenus dans une zone intacte de la forêt.

Richard slaloma entre des troncs endommagés mais toujours debout – ou appuyés sur d'autres – en essayant de passer loin de ceux qui semblaient les plus susceptibles de s'écrouler. Il n'y parvint pas

totalement, car il y avait des centaines d'arbres dans cette condition précaire. Tous avaient été touchés par des éclats de bois – certains pas plus gros qu'un pouce et d'autres plus massifs que sa jambe – et la plupart, leur tronc trop abîmé, ne survivraient pas bien longtemps.

— Si j'ai bien compris, dit Samantha, ce sont les Shun-tuk qui détiennent vos amis et ma mère. Comment allons-nous les trouver ?

— D'après mes deux agresseurs, les Shun-tuk vivent derrière la haute muraille, dans un lointain pays…

Richard baissa la tête pour passer sous un arbre à moitié abattu dont les racines, en s'arrachant, avaient littéralement éventré le sol.

— Mes agresseurs étaient surpris que les Shun-tuk soient venus de si loin. Si j'ai bien compris, leur pays est très grand…

— Génial…, marmonna Samantha. Pour résumer, les demi-humains qui retiennent vos amis et ma mère vivent très loin à l'intérieur du troisième royaume.

— C'est ce qu'il semble, oui…, dit Richard.

Entrant dans une partie parfaitement intacte de la forêt, il fit un grand geste pour désigner la destruction qu'il laissait dans son dos.

— Les demi-humains que tu viens de vaincre ne paraissent pas du genre à faire des prisonniers. À mon avis, ils dévorent leurs proies sur place. Les Shun-tuk sont différents – avec des motivations plus complexes.

— Bref, nous devons les chercher, et quand nous les aurons trouvés, ce sera encore pire que ce que nous venons de vivre ?

— J'en ai peur… (Richard s'arrêta et se tourna vers sa compagne.) Ce qui m'inquiète le plus, c'est la sorcellerie dont parle Naja. Au fil des siècles, ce pouvoir a pu devenir plus fort.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que la nature est friande d'équilibre.

— Que voulez-vous dire ?

— Comme toutes choses en ce monde, les prédateurs et les proies cherchent l'équilibre. Quand il y a beaucoup de lapins, par exemple, il naît plus de loups, puisque la nourriture abonde. Plus nombreux, ces prédateurs éviteront une surpopulation de lapins. En revanche, quand il y a trop de loups, ils détruisent leurs réserves de nourriture et très peu d'entre eux survivent à la privation. Moins menacés, les lapins recommencent à se multiplier, et le cycle repart pour un tour.

— Oui, mais ce ne sont que des animaux…

— Tout fonctionne ainsi dans la nature… Même à l'intérieur d'une population, comme l'équilibre entre les mâles et les femelles chez les loups, pour rester sur mon exemple. La Magie Additive compense la Magie Soustractive. Et le libre arbitre est l'élément qui contrebalance les prophéties.

— Eh bien, tout ça est logique… Mais quel rapport entre l'équilibre

et cette sorcellerie ?

— Cette magie noire pourrait être la contrepartie du don…

— C’est une idée terrifiante…

— Je ne dirai pas le contraire.

— Pourquoi la magie aurait-elle besoin d’équilibre ?

— Si le don a trop prospéré, la nature, à un moment, a rétabli l’équilibre en laissant la sorcellerie se développer aussi.

Samantha leva les yeux vers Richard.

— Dans ce cas, sommes-nous les chasseurs, ou les proies ? Qui traque qui ?

— Excellente question, fit Richard en continuant de s’enfoncer dans la forêt de nouveau dense et obscure. La piste principale doit être par ici. Pas très loin, je pense… Dès que nous l’aurons rejointe, nous pourrons avancer plus vite.

Chapitre 45

Richard ne se trompait pas. Après quelques minutes, sa compagne et lui se retrouvèrent sur la piste principale. À cet endroit, ce n'était guère qu'un étroit passage à travers une végétation touffue et serrée. Sur le sol, des pierres et des racines déterrées attestaient que ce chemin, rarement emprunté sinon, avait été piétiné par des hordes de demi-humains en quête d'âmes.

Pour l'heure, un silence total y régnait.

Richard tendit l'oreille, cherchant tout bruit qui aurait pu indiquer un problème. Silencieuse, Samantha attendit qu'il énonce son diagnostic.

— Vous m'avez dit que les détenteurs du don peuvent sentir leurs semblables, souffla-t-elle quand elle fut à bout de patience. (Richard acquiesça.) Vous croyez pouvoir m'expliquer de quelle façon ça fonctionne, comme pour les arbres ? Ainsi, je développerai cette aptitude – en tout cas, j'essaierai.

Richard eut une moue désolée.

— J'aimerais pouvoir le faire, mais j'en suis incapable. Tout ce que je sais, c'est que les sorciers et les magiciennes ont ce pouvoir. À part ça, personne ne m'a jamais rien expliqué à ce sujet. Hélas, je ne peux rien pour toi.

Samantha parut déçue de ne pas pouvoir ajouter une nouvelle corde à son arc.

Richard lui posa une main sur l'épaule.

— Ne t'en fais pas pour ça… Quand nous aurons libéré ta mère, elle t'apprendra…

Samantha sourit.

— Seigneur, vous avez l'art de me réconforter, même dans la pire des situations.

— Tant qu'on a le choix et l'entier usage de son cerveau, il y a toujours une façon de se sortir de tout.

Le sourire de la jeune fille s'élargit. Alors qu'il lui souriait aussi, Richard s'inquiéta de voir un tel épuisement sur son visage. Même si elle refusait de l'admettre, ce qu'elle avait fait pour les sauver la laissait vidée de ses forces.

— Manier l'épée contre les demi-humains m'a épuisé… Et toi, comment vas-tu ? Tu dois être très fatiguée, après ton exploit. En ce qui me concerne, toute utilisation de la magie, même celle de mon

arme, consomme énormément d'énergie.

— Eh bien, ça m'a un peu secouée… Mais je ne vous ralentirai pas, c'est promis.

Richard décrocha son sac de ses épaules et en ouvrit le rabat. Il sortit deux morceaux de viande séchée et en tendit un à Samantha.

— Voilà, mange ça en marchant. Ça t'aidera à reconstituer tes forces.

Richard mordit dans son morceau et Samantha l'imita.

Puis le Sourcier remit son sac en place, et ils repartirent.

Utiliser la piste était un détestable pis-aller, car c'était un endroit évident pour tendre une embuscade. Confronté à ce type de risques, Richard préférait en principe couper par les bois. Mais quand le temps pressait, cette solution était inapplicable. Rien que pour gagner le mur du Nord, comme l'appelaient les villageois, les deux voyageurs avaient un long chemin devant eux, et la piste s'arrêterait avant qu'ils soient arrivés à destination. Des vies étant en jeu, il était inenvisageable de gaspiller du temps.

Cela dit, le choix n'était pas facile… S'ils étaient tués dans une embuscade, Richard et Samantha ne pourraient plus aider personne. En même temps, s'ils arrivaient trop tard… Eh bien, ça signifierait la mort de Kahlan, que le Gardien viendrait réclamer. Puis Richard la suivrait de près, et des centaines de milliers d'innocents connaîtraient le même sort.

Dans leur message, Magda Searus et Merritt disaient que Richard avait le pouvoir de sauver le monde des vivants ou de le détruire. S'il commettait une erreur et mourait sur cette piste, ça risquait de provoquer la fin de toute vie, ainsi que le disait la première Inquisitrice. Mais suivre un autre chemin pouvait entraîner un retard tout aussi mortel…

Une idée acheva de convaincre Richard qu'il avait pris la bonne décision. D'après leur façon de se comporter, ces demi-humains, qui chassaient en meute, n'étaient pas du genre à laisser une arrière-garde quelque part. Aveuglés par le désir de posséder une âme, ils avaient sans doute attaqué avec toutes leurs forces disponibles. Et s'ils étaient tous morts dans la forêt, les risques d'embuscade devenaient voisins de zéro.

Dans ces conditions, l'urgence étant d'avancer le plus vite possible, le choix de la piste s'imposait. Bien sûr, il y avait encore le risque que des demi-humains différents, venus d'une autre région du troisième royaume, soient aussi en chasse et surveillent la piste. Une raison de plus d'être vigilant, mais pas suffisante pour changer de plan.

Sa décision définitivement arrêtée, Richard accéléra le pas.

Ressemblant beaucoup à des sentiers secondaires qu'il connaissait très bien, dans les bois de Hartland, cette « piste » était des plus

rudimentaires, mais on y rencontrait quand même moins d'obstacles qu'en progressant dans un entrelacs de végétation. Toutefois, elle n'était pas assez large pour que deux personnes avancent de front. Richard ouvrant la marche, Samantha le suivait, parfois obligée de courir, ou presque, pour ne pas être distancée.

Des arbres abattus par le vent coupèrent en quelques occasions le chemin aux deux voyageurs. Ils les escaladèrent, perdant souvent de précieuses minutes. Dans ce qui ressemblait de plus en plus à un tunnel creusé dans la végétation, les branches des arbres et des arbustes cinglaient sans cesse les bras et les jambes du Sourcier et de la jeune magicienne.

Entre la frondaison très serrée et le ciel plombé, on n'y voyait quasiment pas mieux qu'au crépuscule. Dans le lointain, Richard captait parfois des trilles d'oiseau ou l'étrange babillage des écureuils. À part ça, un silence de mort régnait sur la forêt.

Un léger brouillard se leva et le crachin recommença. Entraînées par la pluie, des aiguilles de pin tombaient des branches, certaines finissant leur chute sur Richard et Samantha.

Pour le repas, le Sourcier opta pour une pause très brève. Le morceau de viande séchée ayant requinqué sa compagne, il jugea inutile de prévoir une période de repos. Pour ça, il serait toujours temps plus tard.

Après une rapide collation, ils repartirent donc et marchèrent tout l'après-midi sans rien apercevoir qui sorte de l'ordinaire. Cette paisible randonnée rappela à Richard l'époque où il était garde forestier. Un temps où il avait connu la paix et la joie, sans même imaginer que le monde avait de terribles problèmes…

Revenant à ses anciennes amours, il se surprit à étudier les diverses variétés de mousse qui s'accrochaient aux rochers, les faisant parfois ressembler à d'énormes oreillers verts. Ces mêmes mousses poussaient parfois aussi au pied des arbres, leur faisant comme une corolle. De temps en temps, de très jolies petites fleurs blanches venaient agrémenter ces tapis naturels. En un sens, elles ne semblaient pas à leur place lors d'un voyage motivé par l'angoisse et semé de tant de périls. En un autre, elles rappelaient à Richard et à Samantha l'extraordinaire beauté de la vie.

Une affaire d'équilibre, une fois encore…

Pour protéger ses cheveux de la pluie et des aiguilles de pin, Samantha avait relevé sa capuche et gardait la tête basse en marchant. Sa posture suffisait à mesurer à quel point la jeune fille était fatiguée. Cela dit, elle ne se plaignait pas.

Richard se sentit un peu coupable d'imposer un rythme si rapide. Mais comment faire autrement ? Songeant à sa mère, la jeune magicienne devait être aussi pressée que lui…

Quand la nuit tomba, le Sourcier s'écarta de la piste afin de trouver un endroit où dormir. Une précaution élémentaire : passer la nuit là où des demi-humains risquaient de s'aventurer aurait été de la folie. Choisissant délibérément les passages les plus accidentés, Richard se mit en quête d'un site convenable.

Quand ils s'éloignaient d'une piste, les gens optaient en général pour les chemins les plus praticables. En procédant autrement, on réduisait encore le risque d'être surpris dans son sommeil.

Au pied d'une falaise de quelque quarante pieds de haut, Richard trouva le genre d'endroit qu'il appréciait. Étudiant le terrain, il n'y vit pas trace du passage d'animaux sauvages ou de bipèdes au moins aussi dangereux. Selon toute probabilité, Samantha et lui étaient les deux premières personnes qui s'aventuraient en ce lieu. En l'absence de grottes, il n'y avait aucune mauvaise surprise à redouter – comme des ours ou des loups – et il ne semblait pas y avoir de serpents.

Richard coupa des branches et les disposa de manière à constituer le cadre d'une cabane à laquelle la falaise tiendrait lieu de mur du fond. Puis il improvisa un toit et couvrit le tout de broussailles pour que son refuge ait l'air tout à fait naturel.

— Même en passant à côté, s'extasia Samantha, je ne verrais pas de quoi il s'agit.

— C'est l'idée générale… En principe, dans des cas pareils, j'opte pour des tours de garde, mais je pense que nous n'avons rien à craindre. On dirait bien que personne n'est jamais venu jusqu'ici. Donc, profitons-en pour dormir un bon coup ! Demain, nous aurons besoin de toutes nos forces.

— Je suis morte de fatigue… Dormir paraît très tentant…

— Dans ce cas, entre chez toi, je t'en prie.

— Nous n'allons pas faire un feu pour nous tenir chaud ?

— Les feux de camp attirent les gens… Même quand on ne voit pas les flammes, on peut toujours sentir la fumée… Tel qu'il est conçu, ce refuge est quasiment indétectable. Un feu indiquerait notre position aux demi-humains.

Samantha regarda autour d'elle.

— Oui, c'est logique… Et si des animaux sauvages s'approchent ?

— Je ne m'en fais pas pour ça. Ma magicienne me sauvera la mise.

— J'espère que vous avez raison…

— Ça se passera bien, tu verras… Entre donc.

Samantha dut ramper pour passer sous le toit incliné du refuge. Richard la suivit puis il tira un épais treillis de branches sur l'ouverture.

À l'intérieur de l'abri exigu, l'air était relativement sec et on n'y voyait rien. À tâtons, Richard chercha une bougie dans son sac. Puis, toujours à l'aveuglette, il la donna à Samantha.

— Tu peux utiliser ton don pour l'allumer ?

Il y eut une petite étincelle, et la lumière jaillit – vacillante mais bien réelle.

Richard prit la bougie et la tint entre sa compagne et lui.

— Tu peux te réchauffer les mains sur la flamme, si tu veux… Cette nuit, il risque de faire froid.

— Et si je faisais chauffer quelques pierres ? Si nous les tenons contre nous, elles nous garderont au chaud.

— Bonne idée, admit Richard, qui n'avait pas pensé à cette solution, qu'il connaissait pourtant. C'est efficace aussi…

Délogeant du sol une pierre de la taille d'une miche de pain, il la confia à Samantha, qui posa les mains dessus et ferma les yeux pour mieux se concentrer. Quelques secondes après, elle lui rendit la pierre désormais brûlante.

— Je savais bien que tu me servirais à quelque chose, plaisanta Richard.

La jeune magicienne eut un petit rire.

Les deux voyageurs firent ensuite un repas composé de biscuits, de poisson séché et de quelques noix. Un dîner fort simple que Richard trouva délicieux, sans doute parce qu'il aurait pu dévorer des cailloux, tant il avait faim.

Quand ils eurent fini de manger, Richard retira son manteau et l'étendit sur eux comme une couverture.

— Ça aussi, ça nous tiendra chaud… Désolé, mais une forêt n'est pas l'endroit idéal où dormir, surtout dans des conditions pareilles.

— Je m'en fiche, seigneur… Mon seul souci, c'est d'arriver à temps. Quand j'aurai sauvé ma mère, je pourrai dormir jusqu'à la fin de mes jours, si ça me chante.

Richard souscrivait totalement à cette profession de foi.

Quand il eût tiré son manteau jusque sous leurs mentons, Samantha se serra contre lui pour se réchauffer. La tête posée sur son épaule, elle s'accrocha à son bras comme à une planche de salut.

Le Sourcier garda le bras droit sur son giron, sa main posée sur la poignée de son épée. En cas de danger, ça lui ferait gagner du temps.

Samantha dormait déjà, son souffle régulier ponctuant le léger bruit du crachin qui s'abattait sur le refuge.

Mort de fatigue, Richard s'endormit comme une masse.

Bien entendu, sa dernière pensée fut pour Kahlan.

Chapitre 46

En fin de journée, le lendemain, Richard et Samantha atteignirent l'endroit où la piste tournait vers la gauche, en direction de l'ouest. Désormais, ils allaient devoir se passer d'un chemin plus ou moins dégagé. Rien de très plaisant, car sur ce terrain, ils avaient avancé à un très bon rythme. La piste n'allant pas plus loin vers le nord, il faudrait faire avec…

Sondant la forêt, dans la direction voulue, Richard chercha le meilleur endroit pour y entrer. Soudain, il repéra une trouée qui ressemblait presque à une piste – récente, en plus de tout.

— C'est ce qu'il nous faut, non ? dit Samantha, qui avait aussi repéré le passage. Notre progression sera plus facile…

— Et il y a une bonne raison pour ça… Tu as vu tous ces buissons renversés, cette terre qu'on dirait labourée ? Sais-tu ce que ça signifie ?

— Non…

— Je crois que c'est la piste suivie par tous les demi-humains venus du troisième royaume. Regarde l'état du sol et le nombre de branches cassées. Les gens qui ont emprunté ce passage ne regardaient pas où ils mettaient les pieds. Ce n'est pas comme ça que se comportent les voyageurs normaux. Eux, ils respectent les fougères, les champignons et les fleurs. Pour faire tant de dégâts, il faut se ficher totalement de la nature. Et ça correspond bien aux demi-humains que nous venons d'affronter. Je parie qu'ils sont arrivés du nord par cette voie.

— Vraiment ? Dans ce cas, remontons cette piste, et elle nous conduira automatiquement où nous devons aller. Vers la haute muraille et ses portes ouvertes.

— Pas question, dit Richard. Si nous faisons ça, nous risquons de tomber sur d'autres demi-humains partis du troisième royaume pour chasser des âmes. Ne crois pas que nous en ayons fini avec ces créatures. Il y a les Shun-tuk, et les hommes qui m'ont attaqué. Des monstres moins stupides… Si c'est possible, mieux vaut les éviter pour le moment.

Samantha recula d'instinct, comme si la trouée était la gueule béante d'un fauve.

— Ce n'est pas une très bonne idée, donc…

Richard prit la jeune fille par l'épaule et l'orienta vers la gauche.

— Nous allons remonter encore un peu la piste, puis nous entrerons dans la forêt et nous suivrons une route parallèle à celle qu'ont empruntée les demi-humains. Mais je veux en être assez loin pour que d'autres créatures provenant du nord ne nous entendent pas. Juste au cas où…

» En même temps, nous en resterons assez près pour que je puisse aller vérifier de temps en temps que nous sommes sur la bonne voie. Ainsi, nous aurons une sorte de fil rouge à suivre, mais sans prendre de risques.

» Remonter à distance la piste des demi-humains devrait être facile, puisqu'ils n'ont pris aucune précaution. En plus, ils ont certainement choisi le terrain le moins accidenté, ce qui sera un autre avantage pour nous.

— Seigneur, d'où savez-vous tout ça sur la forêt ?

— Depuis mon enfance, j'y ai passé le plus clair de mon temps…

Après avoir remonté la piste principale un moment, Richard estima être assez loin de celle que les demi-humains s'étaient ménagée un peu en amont. Il entra donc dans la forêt, Samantha lui emboîtant le pas. Bien sûr, il aurait préféré continuer à progresser sur un terrain dégagé. Mais avancer dans la nature sauvage ne lui faisait pas peur. Comme ce serait loin d'être la première fois, il n'aurait aucune peine à trouver l'itinéraire le plus facile.

Au début, les deux voyageurs suivirent un sentier de cerf. Hélas, celui-ci tourna aussi vers l'ouest, les forçant à avancer en terrain inconnu. N'ayant ni le temps ni l'envie de faire des détours, ils escaladèrent plusieurs formations rocheuses. En une occasion, se retrouvant soudain face à un à-pic impossible à négocier, ils durent faire demi-tour.

Au crépuscule, Richard découvrit un autre site parfait où il improvisa un refuge. À la nuit tombée, la pluie recommença, mais l'abri étant terminé, ça ne fut pas gênant.

Déjà perclus de courbatures après avoir dormi dans une position inconfortable la nuit précédente, Richard comprit que ça n'allait pas être mieux ce coup-ci. Mais il était épuisé, tous les muscles douloureux, et il aurait été capable de dormir debout, s'il n'avait pas eu le choix.

Comme la nuit précédente, Samantha se serra contre lui et ils s'endormirent très vite.

Le lendemain, l'aube se révéla des plus frisquettes. Mais au moins, il ne pleuvait plus. Cela dit, ça ne faisait pas une grande différence : avec la rosée matinale et le crachin de la veille, sans parler du brouillard, tout était humide à l'intérieur du refuge – jusqu'au

manteau de Richard, d'où des gouttes de rosée dégoulinèrent lorsqu'il le secoua.

À l'extérieur de l'abri, l'environnement se révéla encore moins amical. À voir le ciel plombé, la journée s'annonçait plus que maussade. Las de cheminer quasiment dans le noir, Richard aurait donné cher pour qu'une magnifique journée de soleil vienne modifier radicalement la donne. Mais si cette région se nommait les Terres Noires, ce n'était pas pour rien. Obscurité et déprime garanties chaque jour !

Au petit déjeuner, Richard et Samantha mangèrent du saucisson, des biscuits et quelques tranches de pomme séchée. Puis ils réunirent leurs rares affaires et se remirent en chemin. Assez vite, ils croisèrent un ruisseau qui serpentait dans la forêt en direction du nord. Suivre son lit leur facilita considérablement la tâche…

Après une heure de marche le long du cours d'eau, Richard décida d'aller voir s'ils n'étaient pas trop près de la « piste » des demi-humains. Avant de partir, il trouva une cachette à Samantha, entre un gros rocher et un petit bosquet.

Les demi-humains ayant progressé au hasard – en tout cas, par moments –, le Sourcier tenait à s'assurer que Samantha et lui restaient toujours assez éloignés de leur piste.

En fait, ils en étaient bien plus loin qu'il l'aurait cru. Vérifiant rapidement, Richard découvrit qu'il n'y avait eu aucun passage pendant la nuit. Satisfait de son inspection, il alla rejoindre la jeune fille et ils recommencèrent à suivre le lit du ruisseau.

Le cours d'eau aux berges couvertes de mousse et plantées de cèdres formant une trouée dans la forêt, la progression se révéla plus rapide que prévu. Bien sûr, la mousse pouvait provoquer des glissades, si on n'y prenait pas garde, mais elle étouffait le bruit de leurs pas. Le chant de l'eau du ruisseau couvrant également les sons qu'ils produisaient, les deux voyageurs se sentirent relativement en sécurité. Même s'il y avait des demi-humains dans les environs, ils ne pourraient pas les entendre.

Sortant d'un lacet du cours d'eau, Richard et Samantha se trouvèrent soudain devant un homme agenouillé sur la berge et occupé à puiser de l'eau dans ses mains en coupe. Grâce à la mousse, il n'avait pas entendu venir le Sourcier et sa compagne.

L'inconnu releva la tête, de l'eau coulant entre ses doigts, et se pétrifia. Mieux habillé que les demi-humains tués par Samantha, il semblait aussi plus costaud, comme les deux premiers agresseurs de Richard, près du chariot.

Le Sourcier fut moins surpris que son adversaire. Depuis le début, il envisageait la possibilité qu'un ou plusieurs demi-humains se soient

écartés du chemin suivi par les autres.

Cependant, une telle rencontre, alors qu'on pensait être en sécurité, n'avait rien de plaisant.

Revenu de sa surprise, l'homme regarda les deux nouveaux venus avec des yeux luisant de convoitise. La réaction d'un prédateur qui voit une proie lui tomber toute cuite dans la gueule.

Le demi-humain bondit et chargea à l'aveuglette en rugissant de haine.

Richard attendit, s'écarta au dernier instant, crocheta le cou du type au vol et serra de toutes ses forces afin d'empêcher sa victime de crier.

Le demi-humain lutta comme un beau diable. Il se débattit, tenta de griffer et de mordre, flanqua des coups de pied… Rien n'y fit.

La pression du bras de Richard commençant à empêcher le sang d'atteindre son cerveau, la résistance du dévoreur d'âmes faiblit nettement.

— Qui es-tu ? demanda Richard.

Alors qu'il avait du mal à garder les yeux ouverts, l'homme parvint quand même à grogner.

— À quelle distance sommes-nous du mur du Nord ?

De la bave coula aux coins de la bouche du demi-humain. À un souffle de sombrer dans l'inconscience, il continuait à tenter de se dégager – mollement, certes, mais…

— Quelle distance ? répéta Richard.

— Une journée de marche…

— Et les Shun-tuk ? Combien de temps faut-il pour atteindre leur pays, après avoir franchi le mur du Nord ?

Son prisonnier ne répondant pas, Richard accentua la pression sur sa gorge. Les yeux révulsés, la langue lui sortant de la bouche, l'homme vira au rouge vif.

— À quelle distance est le pays des Shun-tuk ?

— Je n'en sais rien… N'y suis jamais allé. Pas stupide à ce point.

— Donne-moi une idée du chemin à parcourir.

— Quelques jours de marche… Mais ils vous captureront, vous dévoreront et boiront votre sang. Quoi que vous fassiez, ils auront vos deux âmes.

— On ne vole pas l'âme d'une personne en la mangeant ou en buvant son sang. Il n'y a aucun moyen de s'en emparer. C'est impossible.

Le demi-humain se débattit avec l'énergie du désespoir. Impitoyable, Richard resserra encore sa prise.

— Mensonge ! s'écria le dévoreur d'âmes. Vous voulez garder votre âme pour vous, voilà tout ! Ceux qui possèdent une âme sont cupides ! Une souillure sur la face du monde ! Nous aurons vos âmes, parce que

nous le méritons. Toutes vos âmes !

Samantha vint se camper devant le demi-humain et le regarda sans trembler.

— Pourquoi mériteriez-vous nos âmes ? Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Incapable de bouger la tête, à cause de la prise de Richard, le dévoreur d'âmes baissa les yeux sur Samantha et eut un immonde rictus.

— Nous mangerons votre chair, nous boirons votre sang, et nous aurons toutes vos âmes. Alors, nous régnerons sur le monde des vivants.

Richard tordit le cou du type jusqu'à ce qu'il hurle de douleur.

— Quelqu'un t'accompagne ?

— Non…

— Excellente réponse…, souffla Richard avant de briser net la nuque de son prisonnier.

Il laissa glisser le cadavre sur le sol, puis fit signe à Samantha de le suivre.

— En route ! Mieux vaut nous éloigner d'ici, au cas où d'autres demi-humains finissent par trouver cette charogne !

Chapitre 47

Après toute une journée de lente progression sur un terrain hostile, Richard avait du mal à tenir encore debout. Plus les deux voyageurs avançaient vers le nord, plus la nature se révélait hostile, le ciel noir ajoutant encore aux difficultés. Parfois, les nuages étaient si bas qu'ils avalaient la cime des arbres.

Gravir péniblement une butte en étant obligé ensuite de dévaler l'autre versant était un exercice épuisant. Surtout quand la butte suivante se dressait à moins de trente pas de là… Trente pas, certes, mais de broussailles si denses que les traverser en devenait une torture. Quand il ne fallait pas faire un grand détour pour contourner un rideau d'épineux infranchissable.

Après l'épisode du demi-humain qu'il avait tué au bord du ruisseau, Richard avait très mal dormi la nuit précédente. Comme s'il regrettait de ne pas avoir pu tuer deux fois le dévoreur d'âmes.

Samantha ne semblait pas au mieux. Silencieuse et amorphe durant le repas du soir, elle avait dormi comme une masse mais sans paraître beaucoup plus alerte durant une longue journée de pénible progression dans la forêt.

Lorsque Richard lui avait demandé si elle allait bien, la jeune fille s'était contentée de répondre que les imprécations du demi-humain l'avaient bouleversée. Le regarder dans les yeux, et l'entendre dire qu'il rêvait de manger sa chair, de boire son sang et de lui voler son âme…

Richard comprit qu'il y avait pire que ça pour Samantha : savoir que d'autres créatures, animées de la même haine, avaient tué son père et détenaient très probablement sa mère.

La détenaient… Eh bien, avec un peu de chance, la détenaient *encore*. Pareillement, Richard espérait que Zedd, Nicci, Cara, Benjamin et les soldats survivants étaient toujours en vie. Bien entendu, les chances n'étaient pas très élevées, mais il fallait y croire. Devinant à quel point il pouvait être angoissant d'être prisonnier de cannibales, le Sourcier s'inquiétait en permanence pour ses amis. Au moins, cette peur avait un bon côté : lui donner des ailes !

Car s'il parvenait à sauver Zedd et les autres – des gens qu'il aimait et appréciait – il aurait une chance de sauver aussi Kahlan. Bien sûr, ce serait une course contre le temps, car le Palais du Peuple n'était pas la porte à côté, mais le jeu en valait largement la chandelle.

Alors qu'il regardait autour de lui, Richard eut l'impression que la

forêt devenait plus sombre de minute en minute. Pourtant, on était en fin d'après-midi, mais encore assez loin du crépuscule. Encore plus de nuages dans le ciel ? La frondaison était si dense qu'on ne pouvait pas le dire.

Et bizarrement, alors qu'un brouillard plutôt frais flottait dans l'air, le Sourcier avait très chaud.

Alors que les deux voyageurs longeaient un marécage, Richard fut forcé de mettre un genou en terre. Soudain rattrapé par la fatigue, il ne se sentait plus capable de poser un pied devant l'autre. S'il ne se reposait pas, il risquait de s'évanouir.

— Seigneur Rahl, que vous arrive-t-il ? demanda Samantha.

La tête inclinée, Richard inspira à fond.

— Je suis fatigué, c'est tout… Rien de grave ! Ce voyage est exigeant, et je n'ai pas très bien dormi la nuit dernière…

Samantha posa une main sur le front du Sourcier.

— Vous avez de la fièvre, seigneur…

— Oui, ça ne m'étonne pas…

La jeune magicienne poussa doucement Richard en arrière.

— Asseyez-vous sur ce rocher…

Après avoir jeté un coup d'œil par-dessus son épaule, le Sourcier obéit. Samantha vint se camper devant lui, son visage pratiquement au même niveau que le sien. Quand elle posa les mains sur ses tempes, Richard sentit le picotement familier de la magie.

Mais Samantha retira ses mains.

— C'est l'obscurité qui vous habite, seigneur… La souillure de la mort. La Mère Inquisitrice est touchée aussi. Une force maléfique vous réclame tous les deux. Et ça devient de plus en plus grave, comme je vous l'ai dit…

— C'est vrai, reconnut Richard. Tu peux faire quelque chose ?

Samantha ne répondit pas tout de suite.

— Désolée, seigneur Rahl… J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. J'aimerais en savoir plus long sur la guérison, mais… Hélas, ce n'est pas le cas. Pour vous aider, Kahlan et vous avez besoin de votre grand-père.

— Et si tu utilisais ton don pour me redonner des forces, et non pour me guérir ?

Samantha réfléchit, puis elle reposa les mains sur les tempes de Richard. Aussitôt, celui-ci sentit de nouveau le picotement caractéristique. Alors qu'une douce brise lui caressait le visage, il entendit les trilles des oiseaux, dans le lointain, et sentit en lui toute la puissance de la magie. Comme toujours dans ces cas-là, le temps parut suspendre son vol…

— Vous allez mieux ? demanda Samantha en écartant ses mains.

Richard se leva et roula des épaules, histoire de voir s'il se sentait

plus solide. Au moins, il tenait debout…

— Je crois, oui… Tu m'as un peu requinqué. Merci beaucoup.

— J'aurais aimé faire plus, seigneur Rahl… Ce n'est qu'un mieux temporaire, malheureusement. Avant que vous soyez convenablement guéri, un peu de repos serait sans doute plus efficace.

Richard réussit à sourire à sa jeune compagne.

— Je crois que je peux marcher… Continuons… Pour ce qui est du repos, ça devra attendre.

Malgré son corps qui criait grâce, le Sourcier se força à marcher. Tout au fond de lui-même, il savait qu'il mourrait s'il cédait à l'épuisement – un peu comme un voyageur égaré dans une tempête de neige qui se laisse aller à s'allonger, s'endort paisiblement et ne se réveille jamais.

Une fois mort, songea-t-il, il aurait toute l'éternité pour se reposer. S'il voulait vivre et secourir ses amis, il allait devoir se faire violence.

Chaque fois qu'il atteignait le sommet d'une butte, Richard pestait de ne rien pouvoir distinguer à travers le rideau de végétation qui s'étendait devant lui. Pour ça, il aurait fallu trouver un point d'observation vraiment surélevé, mais il n'y en avait pas dans cette forêt dense et sinistre.

Monter au sommet d'un arbre ? Une bonne idée, sûrement, mais pas dans son état. Et pas en ayant si peu de temps pour atteindre sa destination. Puisque Samantha et lui avançaient dans la bonne direction, pourquoi se compliquer la vie ? Mettre un pied devant l'autre suffisait. Voir le paysage de haut ne l'aurait pas fait progresser plus vite.

Alors que l'heure avançait, il se mit à faire moins sombre. Croyant d'abord que le temps se levait, Richard fut détrompé lorsqu'il aperçut, en haut d'une butte, un îlot de lumière à travers un entrelacs de branches et de broussailles.

Suivant cette « étoile du berger », le Sourcier déboula sur un terrain dégagé qui lui offrit son premier aperçu sur la haute muraille. Après des jours de marche, découvrir enfin l'objectif de l'expédition lui fit un peu l'effet d'une gifle. Sonné, il s'arrêta net, et Samantha l'imita.

Chapitre 48

Enfin sortis de la forêt, Richard et Samantha écarquillèrent les yeux face au gigantisme de la structure qui se dressait devant eux sous la lumière grisâtre d'une fin de journée maussade.

Même pour un initié, il était impossible de voir l'antique magie qui permettait à la haute muraille d'emprisonner des démons. En revanche, on ne pouvait pas passer à côté des dimensions écrasantes de la structure. Quand il l'avait vue par l'ouverture, à Stroyza, Richard avait déjà été impressionné. Là, il était littéralement stupéfié.

Malgré la taille et la solidité de cette barrière, sans parler de sorts jetés par des sorciers d'une puissance inimaginable, certains démons avaient pourtant pu réussir à s'échapper…

Alors que Samantha et lui étaient momentanément sortis de la forêt pour se retrouver dans une clairière bordée d'arbres des deux côtés, Richard constata qu'ils étaient encore assez loin – latéralement – de l'endroit où se dressaient les gigantesques portes. Exactement le résultat qu'il avait voulu obtenir, afin de ne pas risquer de tomber sur des demi-humains en route pour le Sud après avoir franchi ce passage leur permettant de quitter le troisième royaume.

Un point parfait pour observer sans être vu…

— En route ! lança Richard à sa compagne.

Stimulé par la vue de la haute muraille, le Sourcier marcha d'un pas plus alerte, forçant la jeune magicienne à trottiner pour rester dans son sillage.

De retour dans la forêt, Richard continua bien entendu à sonder le terrain dans toutes les directions. Même pressé d'arriver à bon port, il n'avait aucune envie de se laisser surprendre et de devoir combattre une nouvelle horde de dévoreurs d'âmes.

— Que ferons-nous quand nous serons arrivés ? demanda Samantha, le souffle court.

— Je ne suis pas encore très sûr… D'abord, il faudra franchir les portes. Puis nous diriger vers le nord, afin de trouver le pays des Shuntuk.

— Et ensuite ?

— Eh bien, nous sauverons mes amis et ta mère.

— Comment ?

Richard traversa un petit cours d'eau en sautant de rocher en rocher.

— Bonne question… On verra une fois arrivés à destination… Ce

sera le moment d'établir un plan.

— Je pourrai peut-être utiliser ma magie… Pour créer une diversion, ou quelque chose dans ce genre.

— Oui, quelque chose comme ça…

Retombant dans son mutisme, Samantha se rembrunit, resta plongée dans ses pensées un moment, puis en émergea soudain :

— Seigneur Rahl, vous vous rappelez la façon dont Jit vous gardait prisonniers, la Mère Inquisitrice et vous ?

Richard écarta une branche basse afin de dégager le passage pour la jeune magicienne.

— Tu veux dire cette manière de nous enfermer dans une haie d'épines ?

Samantha acquiesça avant de passer sous la branche.

— Que ferons-nous si vos amis et ma mère sont dans la même situation ?

— Que veux-tu dire exactement ? S'ils sont eux aussi prisonniers d'une haie ?

Samantha écarta une mèche de cheveux noirs de ses yeux.

— Non, pas tout à fait… Vous savez, ce que ces gens ont fait à la Mère Inquisitrice ? Et ce qu'ils allaient vous faire ?

Richard comprit soudain où voulait en venir la jeune magicienne.

— Tu veux parler des coupures, pour faire saigner Kahlan.

— Oui… Vous avez dit qu'ils faisaient couler son sang dans des coupes afin que Jit le boive.

De plus en plus inquiet, Richard jeta un coup d'œil à sa compagne.

— Continue…

— Ils la saignaient, et ils vous auraient fait subir le même sort si vous n'aviez pas réussi à tuer Jit. La Pythie-Silence collectait le sang de la Mère Inquisitrice, comme elle le faisait avec toutes ses victimes.

Richard s'arrêta net.

— Où veux-tu en venir ?

— Vous vous souvenez de ce qu'a dit le dévoreur d'âmes, avant que vous le tuiez ? Il a parlé de boire mon sang. Et Naja précise que les demi-humains ne laissent pas échapper une goutte de sang, afin que l'âme ne s'échappe pas par là. Vous voyez ce que je veux dire ? Ces gens pensent que l'âme réside dans le corps d'un être humain, et qu'elle peut en sortir. C'est pour ça qu'ils boivent le sang de leurs victimes.

— Si je comprends bien, tu as peur que les Shun-tuk, plus évolués que les demi-humains que tu as écrasés, capturent des humains afin de boire leur sang et de s'approprier ainsi leur âme ?

Samantha haussa les épaules.

— C'est possible, non ? Après tout, nous avons déterminé que Jit venait du troisième royaume. Sa façon d'agir nous en apprend

beaucoup sur le comportement et le mode de pensée des autres démons. Le dévoreur d'âmes que vous avez tué semblait réfléchir comme la Pythie-Silence. Ceux que j'ai massacrés dans la forêt, en revanche, étaient beaucoup plus primitifs.

— J'imagine que tout ça est possible, oui…

— Ma mère a dit qu'elle aurait dû comprendre d'où venait Jit. Et qu'elle aurait dû en déduire que le mur du Nord faiblissait…

» Supposons que Jit ait aussi été un excellent indice sur la façon dont les demi-humains pensent et agissent ? Et si les Shun-tuk gardaient des prisonniers pour leur sang, comme nous gardons des vaches pour leur lait ? S'ils croyaient que c'est le meilleur moyen de s'approprier leur âme ?

— Ce que tu dis est logique…, soupira Richard. Mais pourquoi accorderaient-ils un intérêt particulier aux détenteurs du don ?

Samantha ne répondit pas.

— Peut-être pensent-ils que leur sang a des caractéristiques spéciales ? En rapport avec le don… Mais ils peuvent aussi avoir des motivations plus sinistres encore.

— Plus sinistres en quoi, seigneur ?

Richard réfléchit tout en écartant des broussailles de son chemin.

— Je n'en sais rien… Tout ça est peut-être plus complexe que nous le croyons. Mais les motivations de nos adversaires ne nous intéressent pas. Nous devons réfléchir à la solution, pas au problème. Si les Shun-tuk détiennent les nôtres, nous devons les libérer. Le reste importe peu.

Brusquement, l'air devint de nouveau plus lumineux. Après quelques pas supplémentaires, les deux voyageurs sortirent de la forêt pour se retrouver sur une élévation rocheuse qui leur offrit une vue imprenable sur la plus fantastique muraille que Richard ait jamais vue.

Chapitre 49

Craignant qu'elle les fasse repérer, Richard leva un bras pour empêcher Samantha de trop avancer hors de la forêt. La jeune magicienne s'arrêta près de lui, tétanisée par le spectacle.

À leurs pieds, au-delà d'une étroite bande de forêt, se dressait un mur titanesque qui reposait sur le sol de la vallée et s'élevait si haut au-dessus de la cime des arbres qu'il fallait lever la tête pour voir son sommet, même en bénéficiant d'une position élevée. À côté de la haute muraille, des arbres pourtant millénaires avaient l'allure de vulgaires arbustes.

— En le voyant à travers l'ouverture, dit Samantha, j'ai su que le mur du Nord était immense. Mais pas à ce point… Avant d'être devant, comme nous, on ne peut pas imaginer la vérité…

Richard comprit très bien ce que voulait dire la jeune magicienne. Parfois, quand la taille d'une structure sortait de l'ordinaire – ou du système de référence de l'observateur – et qu'on la regardait de très loin, il était difficile d'évaluer ses véritables dimensions. De près, ça devenait encore plus compliqué, au moins au début.

La muraille semblait d'une hauteur tout bonnement impossible, même pour Richard, qui avait pourtant vu beaucoup de choses extraordinaires, qu'elles fussent l'œuvre de la nature ou celle de l'homme. Regarder ce mur lui donnait le tournis, et il n'était pas sensible au vertige.

La haute muraille s'adossait sur chaque flanc à deux montagnes au moins aussi élevées que tous les pics que le Sourcier avait vus. Encore loin du sommet, au-delà des premiers nuages, on distinguait des zones couvertes de neige. Plus haut, d'autres nuages, totalement noirs, occultaient la véritable cime de ces incroyables versants rocheux…

La haute muraille était composée de blocs de pierre de taille et de forme différentes assemblés au centième de pouce près, comme les pièces d'un puzzle géant. Plissant les yeux, Richard ne vit pas un seul joint où on aurait pu faire passer ne serait-ce qu'une feuille de parchemin. Construit sans qu'on ait eu recours à du mortier, cet incroyable mur tenait debout tout seul, sur son propre poids. Une merveille architecturale qui dépassait toutes celles qu'avait vues Richard. Pourtant, il en avait admiré plus d'une… Mais rien qui pût rivaliser avec la géniale simplicité et les dimensions incroyables de la haute muraille.

Sur la droite, en baissant les yeux, Richard vit l'encadrement des

immenses portes. Au-dessus, il remarqua une structure qu'il se souvint d'avoir repérée à travers l'ouverture de Stroyza.

À part Samantha et lui, il n'y avait personne dans les environs. Pas l'ombre d'un demi-humain au pied du mur, aucune sentinelle à son sommet et personne qui soit en train d'entrer ou de sortir par les portes ouvertes. Après des milliers d'années, alors que la haute muraille n'était enfin plus un obstacle infranchissable, il semblait étrange qu'on s'y intéresse si peu.

Parce que tous les résidents du troisième royaume s'étaient déjà répandus dans le monde des vivants, en quête d'âmes qu'ils croyaient pouvoir s'approprier ? Maintenant qu'ils étaient libres, ces démons étaient-ils partis à l'aventure afin de se gorger de sang et de déchiqueter de la chair fraîche ? Ou hésitaient-ils encore à s'éloigner de chez eux ?

Un long moment, Richard étudia en silence la muraille. Surtout en quête de sentinelles – car il pouvait bien y avoir des rondes, après tout. Sauf erreur de sa part, il n'y avait personne. Sauf si d'éventuels gardes disposaient de meurtrières très difficiles à voir de si loin…

Pourquoi y aurait-il eu des gardes, au fond ? Ce mur n'était pas une fortification, mais le moyen de fermer une prison…

S'il n'y avait personne, conclut Richard, c'était sans doute pour une raison très simple. Les dévoreurs d'âmes téméraires devaient être déjà tous partis, et les autres, plus conservateurs, étaient restés dans leurs distantes contrées du Nord, où ils vivaient depuis des millénaires.

À moins que ces prédateurs soient du genre à partir en chasse à certains moments seulement, puis à rentrer chez eux ensuite, comme des chauves-souris qui sortent de leur grotte la nuit pour se mettre en quête de sang.

Une autre question inquiétait bien plus Richard. Comment Samantha et lui allaient-ils faire pour franchir les portes sans être repérés ? Escalader le mur paraissait impossible, car il semblait parfaitement lisse. De près, on découvrait peut-être des prises, mais Richard n'aurait pas parié sa chemise là-dessus. De plus, même si l'escalade se révélait possible, ça reviendrait, pour sa compagne et lui, à devenir des cibles mobiles exposées à tous les regards. Prises ou pas prises, il fallait écarter la solution de l'escalade.

Des deux côtés, les montagnes donnaient elles aussi le tournis. À coup sûr, cependant, elles offriraient plus de prises que la muraille. Mais une telle ascension, surtout avec le crachin persistant qui rendait la roche glissante, serait sans doute au-delà des forces actuelles de Richard – sans parler de celles de Samantha. De plus, le problème des « cibles vivantes » se poserait avec la même acuité.

D'autre part, les sorciers du temps de Naja n'auraient certainement

pas érigé la muraille à un endroit où il était aisé de la contourner. Bien sûr, les sorts-barrière jouaient un rôle essentiel dans l'emprisonnement des démons, mais les deux montagnes, comme la haute muraille, constituaient des obstacles aptes à se substituer au moins partiellement à la magie, le jour où elle finirait d'agir.

Bref, opter pour les flancs n'était pas une option réaliste.

Si Richard voulait entrer sans passer par les portes, c'était pour ne pas se faire repérer. Escalader revenait au contraire à annoncer leur présence avec une pancarte.

Mais la surprise était leur arme principale. Pas question d'y renoncer si on pouvait faire autrement.

Richard regretta de ne pas avoir sous la main un dragon qui leur aurait fait survoler l'obstacle. Hélas, il y avait des années qu'il n'avait pas vu une de ces mythiques créatures.

En d'autres termes, il ne restait que les portes.

Alors qu'il contemplait en silence l'incroyable muraille, Richard s'avisa qu'elle était la concrétisation matérielle des terreurs des contemporains de Naja. Pour bâtir une prison pareille, combien il fallait redouter ceux qu'on y enfermait !

Une idée très peu réconfortante… Mais à quoi bon la ressasser, puisqu'il n'y avait pas le choix ?

— Nous allons descendre et approcher des portes…, dit-il à mi-voix, juste au cas où on risquerait de l'entendre. Il faut voir ça de plus près…

Chapitre 50

— Et s'il y a des sentinelles devant les portes ? demanda Samantha.

— Je parie qu'il n'y en aura pas… La haute muraille sert à empêcher les demi-humains et les cadavres ranimés de sortir. Pas à interdire aux vivants d'entrer. De toute façon, qui voudrait s'aventurer dans le troisième royaume pour s'y faire massacrer ?

— À part nous ? Personne, je suppose… Mais il peut y avoir des bâtiments, juste après les portes. Un village, voire une ville, dont les habitants…

— Samantha, coupa Richard, n'inventons pas des problèmes, nous en avons déjà bien assez comme ça. Allons jeter un coup d'œil, voyons ce qui nous attend, et décidons ensuite. D'accord ?

» N'oublie pas que ce mur n'est pas celui d'une forteresse… Si grand soit-il, ce n'est au fond qu'un symbole. Le véritable obstacle, ce sont les sorts de gravité et les sorts-barrière. Si les demi-humains et les cadavres ranimés ne sont pas sortis pendant des millénaires, c'est grâce à la magie !

» Sans ça, au fil du temps, les démons auraient réussi à percer le mur, à le détruire ou à creuser un tunnel dessous. Quand quelqu'un imagine une défense, il se trouve toujours une autre personne pour penser à une attaque. Surtout si elle a le temps et la motivation nécessaires. Les demi-humains avaient les deux…

» Conclusion : ce sont les sorts qui comptent, pas la muraille ou les portes. Ce qui a retenu les démons, c'est la magie. Et ça joue en notre faveur.

— De quelle manière ?

— Parce que nos ennemis se fichent très probablement de ces portes. Pourquoi s'en soucieraient-ils ? Pour eux, elles n'ont aucune importance – un simple moyen de passer dans le monde des vivants.

Richard entreprit de descendre la pente en restant autant que possible sous le couvert de la végétation. Sachant très précisément où il allait, il n'avait pas besoin de voir son objectif.

Un silence inquiétant régnait dans la forêt. De par son expérience, Richard savait qu'un bois bruissait toujours d'activité, de nuit comme de jour. Mais là, rien du tout… Pas un son. Capables de sentir des choses qui échappaient aux humains, les animaux, effrayés par la magie, avaient peut-être fui très loin de cette muraille qui n'avait rien de naturel.

Ou étaient-ils silencieux à cause d'une menace plus immédiate ?

Cette possibilité étant inquiétante, Richard resta sur ses gardes.

Sur le chemin menant aux portes, il s'arrêta plusieurs fois, se campa à la lisière des arbres et sonda les alentours. Il ne vit rien – au point de commencer à regretter de ne pas apercevoir quelque chose, tant ça devenait inquiétant.

Plus les deux voyageurs approchaient du niveau du sol, plus la haute muraille leur semblait impressionnante. Décidément, c'était bien la matérialisation des angoisses de Naja et des siens, dans un très lointain passé.

Richard se pétrifia soudain. Du coin de l'œil, il venait de capter un éclair – une lumière scintillante, en tout cas – qui provenait de l'autre côté des portes. Mais dès qu'il se concentra sur cette zone, il ne vit plus rien du tout.

Après une nouvelle inspection, il fit signe à Samantha de se remettre en chemin. S'il avait pu exister un arbre assez haut, il y aurait grimpé pour voir ce qui se cachait derrière la muraille. En l'absence d'un tel géant, la seule solution restait d'approcher par en bas et de jeter un coup d'œil.

À l'approche du pied de la pente, Richard vit qu'il n'y avait ni route, ni clairière ni sentier devant les portes ouvertes. Rien de plus logique, en un sens, puisque personne n'était plus entré ni sorti depuis des millénaires.

En revanche, les buissons, les arbustes, les fougères et l'herbe, à cet endroit, avaient été copieusement piétinés dans un passé extrêmement récent. Par les dévoreurs d'âmes partis à la chasse, selon toute vraisemblance. Ceux qui les avaient attaqués, Samantha et lui, n'étaient certainement pas sortis depuis très longtemps. Il y avait aussi les types qui l'avaient malmené près du chariot et sans doute une multitude d'autres monstres.

Sans oublier les Shun-tuk… Eux aussi étaient passés par là. Et ils étaient probablement retournés chez eux avec leurs prisonniers.

Richard enragea de ne pas mieux se rappeler ce qu'il avait entendu en se réveillant, près du chariot.

Cela dit, comment savoir si d'autres nations ou groupes de gens s'étaient constitués de l'autre côté de la haute muraille ? Au cœur du troisième royaume, où la vie et la mort coexistaient, on pouvait trouver des demi-humains de toutes sortes, exactement comme dans les différents pays du monde des vivants.

Une fois au niveau du sol, Richard guida Samantha vers la porte, mais toujours en restant sous le couvert de la forêt, tant que c'était possible. Les portes s'ouvrant sur l'extérieur, elles leur fournissaient également une protection visuelle.

— Reste à l'abri des arbres pendant que je vais repérer le terrain…, souffla Richard à Samantha.

La jeune magicienne obéit et se réfugia au cœur d'un bosquet de bouleaux et d'érables.

Les deux battants de la porte étaient eux aussi d'une taille impensable, dominant de beaucoup le pin le plus haut qu'on pouvait trouver dans la forêt. En approchant, Richard s'aperçut qu'il s'agissait plus de pans de muraille mobiles que de véritables portes. Rien de plus logique… Après tout, ce passage n'était pas conçu pour permettre à des gens d'entrer et de sortir. Après la construction du mur, une fois tous les démons à l'intérieur, ces battants s'étaient refermés, et ils auraient idéalement dû rester ainsi jusqu'à la fin des temps.

Quand il fut à l'ombre d'un des battants, Richard vit qu'il était revêtu de plaques de métal. Un étrange matériau qui n'avait pas rouillé, même s'il portait la patine du temps. Tendant un bras, Richard toucha une des plaques, qui se révéla lisse et froide.

Après avoir fait signe à Samantha de rester où elle était, il ajusta son arc sur son épaule, se laissa glisser sur le sol et commença à ramper pour atteindre l'angle du battant et jeter un coup d'œil de l'autre côté.

Le tranchant du battant était large de plusieurs pieds. Un instant, Richard pensa à ce que pouvait éprouver une fourmi en faisant le tour d'un bâtiment.

Arrivé là où il voulait, il trouva un terrain découvert et désolé semé de rochers déchiquetés. Sur le sol très inégal, des arbustes rachitiques se dressaient de-ci de-là. Pas de majestueuse forêt, comme de ce côté-ci de la muraille…

Mais ce n'était pas ça le plus inquiétant… Dans le lointain, en plusieurs endroits, une lumière verte scintillait.

Richard avait déjà vu une lumière de ce genre. Au temps de sa rencontre avec Kahlan, quand ils avaient traversé ensemble la frontière qui séparait alors Terre d'Ouest des Contrées du Milieu.

Depuis, le Sourcier avait été confronté au royaume des morts en bien des occasions. Le voile avait toujours cet aspect : un rideau de lumière verte opaque.

Un rideau au-delà duquel s'étendait le royaume du Gardien !

Dépassant un peu l'angle du battant géant, Richard ne vit personne dans l'encadrement des portes ni au-delà.

Avec ses rochers déchiquetés qui ressemblaient à des crocs, ce paysage n'avait rien d'engageant. Mais ça n'aurait guère été impressionnant sans ces lambeaux de voile qui scintillaient à intervalles réguliers entre deux saillies rocheuses verticales.

Richard fit signe à Samantha de sortir de sa cachette. Se désignant du pouce, il lui indiqua de venir le rejoindre en longeant la muraille.

La jeune magicienne obéit et fut très rapidement aux côtés du Sourcier.

Ne voyant toujours personne, celui-ci se leva et contourna le battant pour regarder en face le troisième royaume.

Ce qu'il vit alors le bouleversa et le terrifia.

— Qu'avez-vous vu ? murmura Samantha. Des demi-humains ?

— Non, pas l'ombre d'un dévoreur d'âmes… Mais nous avons un gros problème, et tu dois tout savoir dès maintenant.

Chapitre 51

— Quel problème, seigneur Rahl ? demanda Samantha.

Richard se retourna et s'agenouilla devant la jeune fille.

— Écoute-moi bien, car c'est très important. Le troisième royaume, c'est quoi, exactement ?

Samantha fronça les sourcils, pas très sûre d'avoir compris où Richard voulait en venir.

— Eh bien… le monde des vivants et le royaume des morts y coexistent au même endroit et au même moment. Ce n'est donc ni l'un ni l'autre, mais les deux simultanément.

— C'est ça…

Samantha posa un index sur la poitrine du Sourcier.

— Mais en plus d'être un endroit, c'est aussi ce que vous êtes, seigneur. La vie et la mort ensemble, là où elles ne devraient pas être. En un sens, vous appartenez au royaume des morts.

— Bien raisonné… Au-delà de cette porte s'étend le troisième royaume. Un endroit, comme tu l'as dit, où la vie et la mort coexistent. À certains endroits, il y a une lumière verte…

— Une lumière verte ?

— Oui, elle ressemble à… Tu as déjà vu les rideaux de lumière dans le ciel nocturne, au nord ?

— Bien entendu…

— Ça y ressemble beaucoup, sauf que c'est une lumière verte opaque. C'est la frontière qui nous sépare du royaume des morts. Le voile, si tu préfères.

Samantha jeta un coup d'œil à l'angle du battant.

— Esprits bien-aimés…

Elle recula et se tourna vers Richard :

— Seigneur Rahl, c'est la lumière que j'ai aperçue la première fois que j'ai voulu guérir la Mère Inquisitrice. Je vous l'ai raconté… Et j'ai vu la même chose en vous.

— Cette lumière, Samantha, c'est la mort.

— C'est ce que je vous ai dit. Voilà pourquoi j'affirmais que votre femme avait la mort en elle.

— Je n'ai pas oublié… Mais c'était en elle. Là, c'est à l'air libre. Si tu avances dans cette lumière – autrement dit, si tu franchis le voile – tu entreras dans le royaume des morts. As-tu bien compris ?

» Le voile, c'est la séparation entre la vie et la mort. Exactement ce que tu as vu en Kahlan, et qui a tenté de t'attirer. Si tu t'étais laissé

entraîner quand tu étais dans son esprit, tu serais entrée dans le royaume des morts – pour ne plus jamais en revenir.

» Ici, c'est pareil… Derrière la lumière verte commence le domaine du Gardien. Si tu y entres, même d'un pas, tu ne reviendras jamais en arrière.

— Dans ce cas, il vaut mieux ne pas y mettre le bout du pied.

— C'est tout à fait ça ! Quand nous serons entrés dans le troisième royaume, tu ne devras jamais relâcher ta vigilance. Pas une seconde ! Je ne connais pas la configuration de l'endroit où nous serons bientôt, mais dans d'autres lieux – où je suis allé – il arrive qu'on ne voie pas la frontière avant d'en être très près. La lumière est une sorte d'avertissement. Quand tu la vois, tu n'es pas loin de la mort…

» Il peut advenir que les esprits des morts t'appellent, t'invitant à venir les rejoindre.

— Oui, ça m'est arrivé. Quand je tentais de guérir la Mère Inquisitrice, j'ai entendu les esprits, de l'autre côté du voile.

— Je vois… Il semble qu'on puisse rencontrer la mort de bien des façons, et dans bien des endroits. Pour toi, ce fut dans l'esprit de Kahlan, et dans le mien. Là, tu as vu et entendu une partie de ce qu'il y a de l'autre côté.

» Dans certains lieux où je me suis aventuré, la lumière te prévient du danger, comme certains sorts de protection qui émettent de la lumière colorée lorsqu'on en approche trop. Dans ce cas précis, ça signifie que tu n'es pas loin de la frontière.

» Dans d'autres endroits, le voile n'est pas fluctuant. Il ne change pas de position, et on peut donc le voir de loin. Ici, hélas, ces fragments de frontière semblent très « capricieux ». Ils apparaissent et se volatilisent… Et ça veut dire qu'ils se déplacent, en réalité.

— C'est assez logique, dans un royaume où la vie et la mort se mélangent.

— Tu as raison. Mais ça signifie que cette frontière peut être différente de celle que je connais. Là où j'étais, la démarcation entre la vie et la mort restait nette en toutes circonstances, et on pouvait éviter de faire le pas de trop. Ici, les données changent continuellement, et c'est terriblement dangereux pour nous.

» Pour se perdre, Samantha, il ne sera pas nécessaire d'avoir franchi le voile, parce que ici, il peut nous piéger.

— Ce serait affreux…, souffla la jeune fille.

— Affreux et définitif, oui… Tu devras ouvrir l'œil et être en permanence sur tes gardes. Une seconde d'inattention, et tu risques de te retrouver pour toujours dans le royaume des morts.

Samantha hocha gravement la tête.

— J'ai compris : ouvrir l'œil et avoir de sacrés réflexes !

— Bien dit ! Bon, nous allons devoir y aller. Mais n'oublie pas ce

que je t'ai expliqué. J'ignore à quoi nous allons être confrontés, mais ça n'aura rien de facile. Un défi permanent.

— Je serai à la hauteur, seigneur Rahl.

— Encore une chose…

— Oui ?

— Si nous sommes séparés, la priorité sera de libérer mes amis et ta mère. Compris ?

— Compris, seigneur ! Trouver le sorcier Zedd et la magicienne Nicci et les faire sortir d'ici afin qu'ils vous guérissent et vous permettent d'en finir avec les prophéties et de mettre ainsi un terme à la menace qui pèse sur la vie depuis que la haute muraille n'est plus étanche.

En temps normal, Richard aurait souri d'entendre quelqu'un déclamer avec tant de gravité un discours si aberrant. Mais l'heure n'était pas à la rigolade…

— Très bien… Samantha, tu penses que je suis l'Élu, mais il y a des gens qui en savent bien plus long que moi sur les problèmes de ce genre. Zedd, par exemple. Et plus encore Nicci. Tous les deux sont très puissants et très expérimentés. Ne les sous-estime pas. Ils sont parfaitement capables de résoudre le problème sans mon aide.

— S'ils sont si forts, pourquoi se sont-ils laissé capturer ?

Un coup dans le mille, dut reconnaître Richard.

— Si puissant qu'on soit, il est impossible de gagner à tous les coups. Parfois, même quand on fait ce qu'il faut, les choses tournent mal.

— Et maintenant, que faisons-nous ?

— On entre et on va chercher les nôtres. Suis-moi de près et reste concentrée.

Quand Samantha eut acquiescé, Richard jeta un nouveau coup d'œil au troisième royaume. Rien n'avait changé. Des rochers, un paysage désolé, la lumière verte et ses apparitions sporadiques…

Dans le lointain, un halo de fumée auréolait le sinistre séjour des dévoreurs d'âmes.

Chapitre 52

Quand ils furent sortis de l'abri du battant, faisant enfin face au troisième royaume, Richard prit le temps d'observer la grande arche de pierre qui surmontait les portes. À Stroyza, il l'avait déjà remarquée en regardant par l'ouverture. De près, elle était plus impressionnante que dans ses souvenirs.

Cette arche représentait une tête aux yeux brillants – grâce à l'utilisation d'une variété de marbre rouge, très probablement. Deux énormes crocs jaillissaient de cette gueule, pointés vers le bas comme pour avertir les intrus qu'ils s'aventuraient entre les mâchoires béantes d'une bête fauve. On ne pouvait guère être plus explicite sur les dangers guettant les téméraires.

Une façon de dire : « Entre ici si tu es assez stupide pour ça ! »

Une fois le seuil franchi, Samantha désigna les battants et souffla :

— Seigneur Rahl, regardez…

L'intérieur des portes était couvert de symboles – un talentueux embossage des plaques de métal. Quand les battants étaient ouverts, l'énorme emblème central se trouvait coupé en deux. Le panneau géant prenait donc tout son sens uniquement lorsqu'ils étaient fermés.

Comme pour la machine à présages ou le mur du tunnel de Stroyza, il s'agissait de langage de la Création.

S'il ne comprit pas chaque élément de la composition, Richard vit qu'il s'agissait des différentes parties d'un sortilège surpuissant. Ces symboles avaient pour mission d'invoquer un pouvoir dont il n'avait jamais entendu parler et auquel il ne comprenait rien.

En revanche, en étudiant les parties marginales du panneau, il comprit sans risque d'erreur qu'il s'agissait là des sorts-barrière. Dans le langage de la Création, les « textes » avaient pour mission première d'invoquer des forces invisibles. Le sens était en quelque sorte secondaire.

Les battants étant séparés, les sorts-barrière, localisés au centre, se trouvaient désormais désactivés.

En d'autres termes, il n'existait plus de digue pour empêcher les démons du troisième royaume de déferler sur le monde des vivants.

Le Sourcier décida de ne pas perdre de temps à déchiffrer les symboles. Les sorts devenus inefficaces, le sens profond du message embossé sur les portes n'avait plus d'importance. Désormais, c'était à Richard, qu'il fût préparé à ça ou non, de résoudre le problème.

Pour commencer, il guida Samantha vers une série de gros rochers,

sur leur droite, qui leur fourniraient une protection. Ce premier objectif atteint, les deux voyageurs continuèrent à s'éloigner de la haute muraille en passant de rocher en rocher – une saine précaution afin de ne pas être vus par d'éventuels demi-humains.

De-ci de-là, des fragments de voile se matérialisaient, flottant au-dessus du sol ou le touchant parfois, ce qui les faisait immanquablement clignoter, un peu comme des lucioles. Sans jamais les quitter des yeux, afin de s'assurer qu'il n'y avait personne à proximité, Richard reprit sa lente progression.

Il n'avait jamais vu la frontière se « comporter » ainsi. Selon son expérience, elle ne bougeait pas, immuable séparation entre le monde des vivants et le royaume des morts. La voir fluctuer ainsi lui glaçait les sangs.

Alors que Samantha et lui contournaient une sorte de colonnade rocheuse naturelle, le Sourcier repéra soudain, pas si loin d'eux que ça, un homme qui avançait dans leur direction.

Trop tard pour se cacher ! Levant les yeux au même instant que Richard, l'inconnu avait déjà vu les intrus, et à en juger par son regard avide, il s'agissait d'un dévoreur d'âmes – un prédateur toujours avide de chasser.

Richard saisit son arc, prit une flèche dans son carquois et l'encocha.

Le temps sembla ralentir son cours… Alors que le demi-humain chargeait à toute vitesse, le Sourcier eut le sentiment d'avoir toute l'éternité pour ajuster son tir.

Ne faisant plus qu'un avec son arme et sa cible, Richard s'immergea dans sa concentration.

La flèche fendit l'air et alla se ficher dans l'œil gauche du dévoreur d'âmes, exactement là où l'archer en avait l'intention. Une cible parfaite pour ne pas risquer que la flèche soit déviée par l'os et ne remplisse pas son office dévastateur. Un tir précis et assez puissant pour que la pointe du projectile finisse par dépasser légèrement de l'arrière du crâne du demi-humain.

Foudroyé, le dévoreur d'âmes s'écroula comme une masse.

Après avoir vérifié qu'il n'y avait pas d'autres menaces, Richard courut vers sa victime, la saisit par sa chemise et la tira à l'abri des colonnes rocheuses.

— Que faites-vous, seigneur ? s'inquiéta Samantha. Pourquoi l'avoir tiré jusqu'ici ?

— Pour le cacher… Si un autre demi-humain le voit, il comprendra que des intrus dotés d'une âme sont entrés dans le troisième royaume. Je ne veux pas que nous devenions le gibier d'une grande chasse.

— Sur ce terrain, comment pensez-vous cacher le corps durablement ?

— Rien de plus simple…

Prenant à deux mains la chemise du type, Richard le retourna sur le dos. Ce faisant, il s'aperçut que la flèche s'était brisée quand le type était tombé tête la première. Dommage, sinon, il l'aurait récupérée. Gaspiller des projectiles n'était pas son genre.

Soulevant le cadavre, Richard le balança d'avant en arrière tout en guettant le bon moment. Lorsqu'un fragment de voile se matérialisa, à trois pas de lui, il lança la dépouille, lui faisant une deuxième fois traverser la frontière entre la vie et la mort.

La lumière vacilla et le dévoreur d'âmes disparut.

— Eh bien, ça alors ! s'écria Samantha. Je comprends encore mieux vos avertissements de tout à l'heure…

— Oui. Si tu fais un faux pas, ce sera le dernier de ta vie…

— Seigneur, je ne comprends pas tout à fait… Ce monstre était mort, d'accord, mais où est donc allé son corps ? Quand les gens meurent, leur enveloppe charnelle ne disparaît pas. C'est leur esprit qui nous quitte. Alors, où est allé ce corps ?

— Je n'en sais rien, Samantha, répondit Richard, qui avait d'autres soucis en tête. En particulier ici, dans le troisième royaume, je ne connais pas les réponses à toutes tes questions.

Sans quitter du regard le fragment de voile, qui disparut sous ses yeux en un éclair, Richard sonda les alentours du coin de l'œil. N'apercevant rien, il conclut que le dévoreur d'âmes avait dû être seul.

— Allons-y, et suis-moi de près.

— Compris, seigneur ! Je trouve quand même bizarre que ce corps ait disparu.

— Ici, tu risques de trouver bien des choses étranges, souffla Richard tandis que sa compagne et lui s'enfonçaient dans le troisième royaume.

Chapitre 53

Kahlan se réveilla en sursaut.

Entendant d'abord un bourdonnement indistinct, elle se concentra et finit par reconnaître des murmures lointains. Impossible d'en comprendre le sens – en revanche, l'angoisse des personnes qui parlaient était palpable.

De la fumée lui faisant picoter les yeux, la jeune femme baissa les paupières. Des bougies, sans doute… La bouche sèche, Kahlan aurait juré que sa langue était collée à son palais. Elle essaya de saliver et n'y parvint pas.

Plus faible qu'un nouveau-né, elle était incapable de soulever ne serait-ce qu'un doigt.

Même si la pièce était probablement éclairée par des bougies, elle dut cligner des yeux après les avoir rouverts, parce que cette chiche lumière l'éblouissait. Après une éternité passée dans les ténèbres, la moindre lueur s'apparentait à une agression.

L'Inquisitrice s'avisa qu'elle était étendue sur une natte dans une petite pièce très simple qu'elle ne reconnut pas. Impossible de dire où elle était, ni même de le deviner.

Les grosses bougies étaient disposées sur des étagères fixées à des murs enduits de plâtre. Sur le sol, d'épais tapis aux couleurs vives assuraient un semblant de confort. En guise de meubles, Kahlan vit en tout et pour tout une table, quelques chaises et des coffres – l'ensemble de bonne facture, mais sans rien de luxueux. Étant donné l'absence de fenêtres dans cette pièce par ailleurs dotée d'une porte en bois présentement fermée, bien malin qui aurait pu dire si on était le jour ou la nuit.

Du coin de l'œil, Kahlan vit qu'une femme était assise sur l'un des coffres. Vêtue d'une robe grise, cette inconnue d'âge moyen aux courts cheveux noirs tendait l'oreille pour capter les conversations étouffées par la distance. Étant occupée, elle ne s'était pas encore aperçue que Kahlan venait de reprendre conscience.

L'Inquisitrice se réjouit de voir que la femme entendait aussi ces voix. Du coup, ça voulait sûrement dire qu'elle ne les imaginait pas, et que ces sons ne montaient pas du sombre néant où elle avait été emprisonnée pendant si longtemps.

Kahlan bougea les doigts et sentit la circulation sanguine s'y rétablir. Après s'être assoupli les poignets, elle parvint à se redresser sur les coudes. S'asseoir était encore un peu ambitieux, mais si elle se

reposait quelques instants…

La deuxième tentative fut la bonne.

Kahlan se pencha en avant, s'appuya sur une main et tâta avec l'autre l'endroit, sur son ventre, où Jit lui avait fendu la peau et la chair. S'attendant à souffrir puis à sentir sous ses doigts une terrible plaie, elle ne trouva que le tissu de son chemisier reprisé. Dessous, plus de blessure !

Balayant la pièce du regard, Kahlan pensa qu'elle allait apercevoir Richard. Mais elle se trompait…

En revanche, elle découvrit une autre porte, au fond de la pièce. Au centre était gravée une Grâce… Une vision rassurante, car ce diagramme représentait l'ordre naturel des choses dans l'univers…

De quoi être satisfaite, se dit Kahlan, en tout cas si elle n'avait pas eu si mal à la tête. Plus que la douleur, c'était la confusion qui l'énervait. Incapable de réfléchir clairement, elle ne réussissait pas à mettre dans le bon ordre les éléments dont elle disposait. Alors, estimer combien il lui en manquait… Dans sa tête, des éléments disparates tournaient sans cesse en rond.

À première vue, il semblait que Kahlan avait fait un long et difficile voyage, mais elle ne se souvenait plus d'aucun détail. Piégée dans un cauchemar, elle avait dû se débattre en vain contre sa prison pendant… Pendant combien de temps ? Eh bien, elle n'en savait rien. Mais il lui était toujours difficile de faire la différence entre la réalité et cet étrange monde onirique qui ne voulait pas la laisser s'enfuir…

— S'il vous plaît, je voudrais de l'eau…

La femme aux cheveux noirs se leva d'un bond, le souffle coupé par la surprise.

— Vous m'avez fait peur !

— Désolée, réussit à dire Kahlan.

C'était déjà beaucoup, avec sa fichue langue qui lui paraissait peser des tonnes.

— Enfin réveillée…, souffla la femme en s'agenouillant près de la natte. Je me rongeais les sangs en attendant que vous reveniez à vous… Mais Sammie – enfin, Samantha, à partir de maintenant – avait prédit que vous reprendriez conscience. Et elle ne s'est pas trompée.

Kahlan leva un bras et posa la main sur un poignet de la femme.

— De l'eau… par pitié !

— Oui, oui, je suis navrée ! De l'eau, bien sûr ! J'en ai, bien entendu…

La femme se releva, approcha de la table et emplit une chope avec une carafe. Tenant le récipient à deux mains, elle se précipita aux côtés de Kahlan, lui plaqua une paume dans le dos pour la soutenir et la fit boire.

— Doucement, surtout. Au début, il faut être prudente… Vous avez

été inconsciente pendant assez longtemps. Sammie – bon sang, non, Samantha ! – a réussi à vous donner à boire pendant votre sommeil, mais ce n'était pas suffisant pour…

— De qui parlez-vous ? demanda Kahlan, déconcertée par le bavardage de l'inconnue.

— Ce n'est pas important, pour le moment. Allez, encore une gorgée. Buvez, mais lentement.

L'eau avait un goût qui surpassait celui de tout ce que Kahlan avait jamais absorbé. Après quelques gorgées, cependant, la femme écarta la chope des lèvres de sa patiente.

— Doucement…

Kahlan fit signe qu'elle avait compris. Et cette fois, elle savoura le délicieux liquide, le faisant tourner dans sa bouche avant de l'avaler.

L'inconnue, remarqua-t-elle, tournait la tête vers la porte chaque fois que les voix se faisaient de nouveau entendre.

Soudain, elle s'aperçut que la Mère Inquisitrice la regardait fixement.

— Désolée ! Je m'appelle Ester. Richard m'a demandé de veiller sur vous.

— Richard ?

Kahlan regarda autour d'elle, en quête d'un objet appartenant à son mari.

— Où est-il ?

— Eh bien… Avec Sammie…

— Non, Samantha !

Ester eut un petit rire.

— Oui, Samantha…

— Qui est cette Samantha ? demanda Kahlan d'une voix qui lui parut quand même plus digne de ce nom, maintenant qu'elle avait bu.

— C'est notre magicienne… Avant, nous avions plusieurs détenteurs du don. Mais depuis la mort de son père et la disparition de sa mère, elle est tout ce qui nous reste…

Kahlan ferma les yeux un moment pour les reposer de la lumière. Elle aurait juré être encore dans un monde de cauchemar où rien de ce qu'elle entendait n'avait un sens.

— Excusez-moi, Mère Inquisitrice, je parle trop vite, et je vous embrouille les idées.

Kahlan hocha vigoureusement la tête.

— Richard ?

— Il est parti avec Samantha.

— Où ? demanda Kahlan, l'angoisse lui nouant la gorge.

— Mère Inquisitrice, c'est une très longue histoire. Vous venez de vous réveiller, et je ne voudrais pas tout vous dire trop vite. Buvez

encore un peu. Vous aimeriez une bonne soupe ? Vous n'avez plus que la peau et les os. Il faut manger !

Kahlan s'examina. Elle semblait avoir perdu un peu de poids, mais pas tant que ça…

— La Pythie-Silence m'a…

Comment remettre de l'ordre dans tout ça ? Comment comprendre de quelle manière elle était arrivée ici ?

— Jit, dit Ester.

— Oui, c'est ça, Jit… Richard… Il était là aussi, je crois…

— Oui, pour vous arracher aux griffes de cette affreuse femme ! La Pythie-Silence était une abominable créature. Hélas, elle a réussi à capturer Richard, mais il l'a tuée, et…

— Richard a tué Jit ?

Kahlan se demanda comment un événement pareil avait pu s'effacer de sa mémoire.

— Oui, mais il y a quand même un problème…

— Un problème ? Je ne sais plus où j'en suis… Tout ça semble remonter à si longtemps. Ester, je ne comprends rien à ce que vous me racontez. Pour commencer, qui êtes-vous, où suis-je et qu'est-ce que j'y fais ?

Ester se tourna vers la porte. Les voix se rapprochaient. Même s'il n'y avait pas eu l'évidente tension de son interlocutrice, Kahlan se serait aperçue que ces voix n'avaient rien d'amical. Elle crut même entendre un homme exiger quelque chose.

— Le seigneur Rahl et Henrik…

— Henrik ? Oui, je me souviens de lui ! Il est ici ? Et comment va-t-il ?

— Oui, il est ici, et il se remet… Le seigneur Rahl et Henrik nous ont raconté presque tout ce qui est arrivé. Pas tout, je pense, mais l'essentiel… Comme il devait partir, votre mari m'a chargée de vous informer.

— Partir ? Pourquoi ? Et pour où ?

Laisser Kahlan quand elle était inconsciente ne ressemblait pas à Richard.

— Pourquoi m'aurait-il abandonnée ici ?

Touchée que la Mère Inquisitrice soit si désorientée, Ester lui posa une main sur l'épaule.

— Mère Inquisitrice, je vous raconterai tout quand vous aurez mangé et repris des forces. D'accord ? Pour l'instant, contentez-vous de savoir que Richard est parti afin de vous sauver, et ce après avoir tué Jit. Mais en mourant, la Pythie-Silence vous a tous les deux infectés avec la mort.

Chapitre 54

Portant une main à son front, Kahlan se demanda si elle avait bien entendu.

— Pardon ?

— La Pythie-Silence a laissé en vous la souillure de la mort. En vous deux… C'est en rapport avec son cri, si j'ai bien compris. C'est lui qui l'a tuée – mais à cause de ce qu'avait fait Richard. Normalement, tout le monde aurait dû mourir, y compris le seigneur Rahl et vous, mais il a réussi à faire quelque chose pour vous protéger. Hélas, ça n'a pas totalement suffi, et la mort est en vous deux. Mère Inquisitrice, vous êtes plus grièvement touchée que lui…

» Quand nous vous avons trouvés, vous étiez en piteux état. À cause des blessures infligées par la Pythie-Silence, bien sûr, mais aussi parce que la souillure vous minait. Vos amis, un certain Zedd, une magicienne nommée Nicci et une autre femme…

Ester se tapota les lèvres, cherchant à se souvenir du nom.

— Cara ? proposa Kahlan.

— C'est ça, oui ! Vos amis et tout un tas de soldats étaient venus à votre aide. Ils vous ont sortis de la tanière de Jit et ils vous ramenaient au palais lorsqu'ils ont été attaqués par des demi-humains venus du troisième royaume.

Une nouvelle fois, Kahlan eut l'impression qu'Ester parlait une langue qu'elle ne comprenait pas.

— Les demi-humains venus d'où ?

— Du troisième royaume…, répéta Ester.

Tournant la tête vers la porte, elle tendit un moment l'oreille. Les voix n'étaient toujours qu'un bourdonnement indistinct. Alors que Kahlan allait poser une nouvelle question, Ester leva une main pour lui intimer le silence.

— Le seigneur Rahl, vous, vos amis et les soldats, vous avez été attaqués. À part votre mari et vous, tous les autres ont été tués ou capturés. Les agresseurs ne vous ont pas vus parce que cette femme, Cara, a posé une bâche sur vous tandis que vous gisiez dans un chariot. Sa ruse a fonctionné, mais tous les autres ont péri ou sont prisonniers…

Kahlan sentit son cœur battre la chamade. Était-elle sortie d'un cauchemar pour se réveiller dans un monde devenu fou ?

— Parmi les prisonniers, certains sont-ils encore vivants ?

— Désolée, personne ne le sait… Après vous avoir libérés de Jit, le

seigneur Rahl et vous, vos amis ont tenté de vous soigner. Hélas, l'attaque les a interrompus. Ceux qui n'ont pas péri sous les coups de vos agresseurs ont été capturés. Mais le seigneur Rahl lui-même ne sait pas qui a survécu ou non.

» Henrik était là au début de l'attaque. Après vous avoir dissimulés sous une bâche, le seigneur Rahl et vous, Cara lui a ordonné d'aller chercher de l'aide pour vous. Et c'est comme ça qu'il est venu ici.

» Quand nous sommes arrivés, deux sales types venaient de sortir le seigneur Rahl du chariot…

— Des agresseurs restés sur place ?

— Non, d'autres hommes…

— D'autres hommes ?

— Différents, oui… Je sais que c'est déconcertant, mais… Disons que les attaquants étaient partis, cédant la place à deux charognards…

— Je vois… Il y en a sur tous les champs de bataille. Que s'est-il passé ?

— Les deux hommes essayaient de tuer le seigneur Rahl, avec l'idée de vous emmener ensuite avec eux. Nous sommes arrivés juste à temps. Alors que votre mari, malgré d'horribles morsures, est parvenu à tuer un des types, nous avons éliminé l'autre.

— Par les esprits du bien…, souffla Kahlan.

— Vous étiez tous les deux en piteux état. Sammie… hum… Samantha a pu guérir toutes vos blessures physiques, mais elle s'est révélée impuissante contre la souillure laissée en vous deux par la Pythie-Silence. Pour vous en débarrasser, selon le seigneur Rahl, il faut que vos amis, Zedd et la magicienne, vous ramènent au palais afin de suivre un protocole de guérison spécifique.

— Je saisis…, fit Kahlan, prenant soin de ne pas perdre le fil du récit et de ne pas se montrer trop impatiente. Et tout ça se tient…

Ester tapota gentiment le bras de l'Inquisitrice.

— Je suis navrée de vous dire ça, mais si le sorcier Zedd et la magicienne Nicci ne parviennent pas à vous conduire dans un endroit particulier du palais…

— Un endroit particulier ? Que voulez-vous dire ?

Ester eut une moue navrée.

— Je n'y connais pas grand-chose… Il s'agit d'un champ de je ne sais plus quoi…

— Un champ de protection ? proposa Kahlan.

— Oui, c'est ça ! Un champ de protection… S'ils ne peuvent pas vous y conduire, l'empreinte de la mort laissée en vous par Jit vous tuera, et c'est pareil pour le seigneur Rahl. La Pythie-Silence aura gagné, à la fin… Le seul espoir, c'est que vos amis vous soignent dans ce fameux champ…

Kahlan n'eut aucun mal à croire à la gravité de son état. Elle sentait en elle une obscurité qui la vidait peu à peu de ses forces vitales. Ester ne mentait pas, elle en aurait mis sa tête à couper. Comprenant pourquoi Richard l'avait laissée en arrière, elle n'en était pas rassurée pour autant, loin de là !

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Le seigneur Rahl et Samantha sont partis à la recherche de vos amis. Et ils espèrent sauver aussi la mère de notre magicienne…

— C'est logique…

Toujours désorientée, Kahlan avait quelque peine à assembler les pièces du puzzle. Après un moment très pénible de totale confusion, à son réveil, elle s'était réjouie d'apprendre que Richard, après avoir vaincu la Pythie-Silence, était toujours en vie. Mais les nouvelles suivantes lui avaient glacé les sangs.

Voyant qu'elle était troublée, Ester tapota de nouveau le bras de l'Inquisitrice.

— Le seigneur Rahl veut que je…

La porte s'ouvrit à la volée et Ester sursauta, lâchant un petit cri.

Un homme de haute taille, l'air strict et austère, entra dans la pièce, une femme sur les talons. En l'absence de bougies près de la porte, Kahlan ne vit pas grand-chose de sa visiteuse, car elle était dans l'ombre de son compagnon.

Vêtu d'une redingote noire boutonnée jusqu'au menton, l'homme portait une sorte de col amidonné qui lui serrait le cou et un bizarre chapeau noir carré qui ne laissait pas voir grand-chose de ses cheveux blonds coupés court.

— Abbé Dreier ? fit Kahlan, très surprise.

Dreier parut aussi étonné qu'elle, mais il se ressaisit très vite.

— Mère Inquisitrice ?

L'abbé eut un rictus qui déplut souverainement à Kahlan.

— Voilà une très agréable surprise, vraiment !

Tandis qu'Ester se levait et s'écartait de la natte, Dreier retira poliment son couvre-chef et se tourna vers la villageoise.

— Abbé Ludwig Dreier, se présenta-t-il.

— Je me nomme Ester… Bienvenue, abbé Dreier. Votre visite est un honneur pour mon village.

— Un honneur, oui…

Après avoir regardé ostensiblement autour de lui, l'abbé baissa les yeux sur Kahlan.

— Le seigneur Rahl est avec vous, Mère Inquisitrice ? Les deux dirigeants de l'empire en villégiature dans les Terres Noires, plus précisément à Stroyza…

— Où ça ?

— Stroyza, Mère Inquisitrice. Ignorez-vous où vous êtes ?

— Abbé Dreier, puis-je faire quelque chose pour vous ? demanda Ester.

À l'évidence, elle essayait d'épargner à Kahlan un interrogatoire pénible.

— Nous sommes venus voir si des villageois étaient prêts à se porter volontaires pour venir à l'abbaye… Afin de nous aider…

Dreier s'intéressa de nouveau à Kahlan, comme si cette visiteuse inattendue lui avait fait oublier la raison première de son voyage. À cet instant, la femme qui l'accompagnait sortit de son ombre.

Kahlan identifia immédiatement une Mord-Sith. Vraiment de quoi s'étonner, d'autant plus qu'elle ne l'avait jamais vue avant.

Chapitre 55

Alors que Kahlan pensait les connaître toutes, cette Mord-Sith ne lui disait absolument rien. De plus, elle portait un uniforme de cuir noir.

L'Inquisitrice avait vu des Mord-Sith en cuir marron, blanc et bien entendu rouge. Jamais en noir…

Et l'effet se révélait des plus terrifiants.

Un moment, Kahlan douta de sa première impression. S'agissait-il vraiment d'une Mord-Sith ? La natte de cheveux blonds était bien dans le style des Sœurs de l'Agiel, mais ça ne prouvait rien, bien entendu. Dans le même ordre d'idées, l'uniforme de cuir, même s'il n'avait pas été noir, n'aurait pas été un indice suffisant. Pareillement, la haute taille de la femme et son aura menaçante ne permettaient en rien de tirer des conclusions.

N'importe quelle femme pouvait décider de se natter les cheveux et de porter du cuir afin de ressembler à une Mord-Sith. Avoir l'air d'être quelque chose ne signifiait pas qu'on l'était. Au fond, cette femme jouait peut-être un rôle afin de satisfaire l'abbé. Volontiers pompeux, Dreier était tout à fait le genre d'homme à se donner des airs importants en ayant une fausse Mord-Sith à ses côtés.

Cela dit, il y avait quand même l'Agiel de cuir rouge qui pendait au poignet droit de la femme, au bout d'une fine chaîne en or. Ça, c'était le signe d'une Mord-Sith ! Et ça ne pouvait guère tromper, car on imaginait mal une femme assez téméraire pour s'afficher avec un faux Agiel. Si elle était surprise par une vraie Mord-Sith, ce serait un moyen radical de se faire écorcher vive.

Les yeux bleus glaciaux de l'inconnue se rivèrent sur Kahlan.

— Abbé Dreier, dit Ester, nous avons eu beaucoup de malheurs, ces derniers temps. Du coup, je doute qu'il y ait parmi nous des volontaires pour venir travailler sur les prophéties à l'abbaye.

— Des malheurs ? répéta Dreier, surpris. Quels malheurs ?

Même si elle ignorait de quoi parlait la villageoise, Kahlan aurait juré que l'homme jouait la comédie. Il savait très bien de quoi il était question.

Ester se tordit nerveusement les mains tandis qu'elle cherchait ses mots.

— Eh bien, il y a eu une attaque… Oui, le village a été attaqué.

— Attaqué ? s'écria l'abbé avec une inquiétude assez mal feinte, aux yeux de Kahlan. Voilà qui semble grave…

— Ça l'était… Très grave, même.

— En temps de paix, dans la province de Fajin ? L'évêque sera très mécontent que de telles choses arrivent dans son pays bien-aimé. Hannis Arc, croyez-moi, détestera savoir qu'on s'en prend à ses sujets.

— J'en suis sûre, approuva Ester.

— Et qui a attaqué votre village ?

Ester s'éclaircit la voix.

— Eh bien, ce sont… Abbé, je ne sais pas trop comment les décrire…

— En général, aller au plus simple est toujours la meilleure solution, fit Dreier d'un ton sec.

— Nous avons été attaqués par ces morts, vous savez…

L'abbé fronça les sourcils.

— Des morts, dites-vous ?

Kahlan se demanda si elle n'était pas toujours piégée dans son cauchemar sans fin. Ce qu'elle était en train de vivre en faisait peut-être partie, après tout.

Mais la tension qui régnait dans la pièce n'avait rien d'onirique. L'abbé Dreier ne lui avait jamais inspiré une once de sympathie, mais lors de leurs précédentes rencontres, c'était elle – la Mère Inquisitrice – qui avait la position dominante, et l'homme en était parfaitement conscient.

Au Palais du Peuple, à l'occasion du mariage de Cara et Benjamin, Dreier avait semé le trouble en insistant pour que Richard et elle révèlent les prophéties à tout un chacun – et plus encore, s'appuient sur ces prédictions pour diriger l'empire d'haran.

En affirmant que les peuples avaient le droit de connaître les prophéties, l'abbé avait provoqué des dissensions entre les dirigeants des différents pays, car certains s'étaient ralliés à sa thèse. En outre, Kahlan le soupçonnait d'avoir été à l'origine d'au moins un meurtre.

Au palais, elle n'avait jamais eu peur de cet homme. Ici, c'était différent, car elle était vulnérable.

Si faible soit-elle, il lui restait la possibilité de recourir à son pouvoir, si ça s'imposait. Une idée qui la réconforta. Tout bien pesé, elle n'était pas sans défense.

Un seul contact, et ce serait la fin de l'abbé Ludwig Dreier. Contre elle, il n'aurait pas une chance de s'en tirer. Une excellente raison pour lui de se montrer prudent…

— Des morts, avez-vous dit ? insista Dreier.

Trop intimidée, Ester semblait incapable de parler. Sous le regard de l'abbé, elle jouait nerveusement avec un bouton de sa robe, histoire de se donner une contenance.

La Mord-Sith n'avait toujours pas quitté Kahlan des yeux.

— Oui, des morts… On aurait cru que ç'en était, en tout cas… Je

sais, ça semble délirant, mais je n'ai pas d'explication… C'est ce que nous avons vu, voilà tout. Des hommes qui ressemblaient à des cadavres fraîchement déterrés nous ont attaqués. Des cadavres ranimés… Ils sont venus d'on ne sait où et ont tué beaucoup de villageois, en blessant davantage encore.

Un récit délirant, aurait volontiers dit Kahlan. Mais Ester semblait plutôt saine d'esprit…

— Des morts ranimés…

Dreier se tourna vers la Mord-Sith :

— Tu as déjà entendu parler de ça ?

La femme blonde secoua la tête.

— Non, désolée…

Dreier revint à Ester.

— Et comment avez-vous repoussé cette attaque ?

— Le seigneur Rahl a tué tous nos agresseurs.

— N'as-tu pas dit qu'il s'agissait de morts ? Comment peut-on tuer des cadavres ?

— Tuer n'est pas le terme exact… Il les a plutôt taillés en pièces, avant de nous dire de brûler les morceaux.

L'abbé soupira de soulagement.

— Au moins, le seigneur Rahl était là… Sinon, ç'aurait pu être un massacre.

— C'est vrai, mais ce fut quand même une terrible épreuve pour nous. Beaucoup de villageois sont morts. Quant aux blessés, nous sommes toujours en train de les soigner, et certains ne se remettront pas.

— Ester, je comprends que les habitants de Stroyza, en ce moment, ont un lourd fardeau sur les épaules… (Dreier se massa pensivement le menton.) Nous pourrons peut-être trouver quelqu'un qui se portera volontaire à leur place…

— Abbé, cette attention nous toucherait beaucoup…

Dreier se détourna d'Ester et regarda Kahlan.

— Que faites-vous ici, abbé ? demanda l'Inquisitrice d'un ton dur, afin de mettre un terme à ces bavardages terrifiants.

— Je suis en quête d'assistance, pour travailler sur les prophéties, c'est tout… En humble serviteur d'Hannis Arc, je lui fournis des prédictions afin qu'il gouverne avec clairvoyance la province de Fajin. Et qu'il fasse profiter de ses lumières les autres dirigeants venus récemment lui demander son aide.

Sans cesser de jouer avec son bouton, Ester avança d'un pas et désigna Kahlan.

— Abbé Dreier, la Mère Inquisitrice est très malade… Après avoir traversé elle aussi de terribles épreuves, elle a besoin de repos.

» Je suis sûre que vous tenez à ce qu'elle se rétablisse le plus vite

possible. Le seigneur Rahl, j'en suis certaine, vous sera éternellement reconnaissant de votre compassion, et vous remerciera de vous être retiré afin de ne pas fatiguer son épouse.

Un sourire figé sur les lèvres, Dreier dévisagea longuement Ester.

— Le seigneur Rahl est ici, donc ? Sinon, comment aurait-il pu tailler en pièces ces cadavres ? J'aimerais le féliciter, pas seulement au nom de Stroyza, mais en celui de toute la province de Fajin. Une fois de plus, il s'est comporté comme le protecteur des innocents. Il me plairait de l'en remercier de vive voix.

— Le seigneur Rahl… a dû s'absenter provisoirement. Mais il sera bientôt de retour.

— Je vois, fit Dreier en tirant sur le devant de sa redingote. Ayant quelque aptitude en matière de guérison, je peux sans doute, en l'attendant, aider la Mère Inquisitrice à aller mieux.

— Mais Samantha a déjà…, commença Ester.

Dreier la foudroyant du regard, elle n'alla pas plus loin.

Après avoir forcé la villageoise au silence, l'abbé s'agenouilla près de Kahlan et voulut lui poser une main sur le front. L'Inquisitrice recula la tête et leva un bras pour se défendre.

— Ce ne sera pas nécessaire… J'ai besoin de repos, c'est tout.

L'abbé écarta sans ménagement le bras de Kahlan.

— Allons, Mère Inquisitrice, ne faites pas tant d'histoires ! Une minute suffira pour voir si je peux vous être utile.

Fermant les yeux, l'abbé posa deux doigts sur le front de Kahlan.

— Voyons simplement si…

L'air stupéfié, Dreier rouvrit les yeux et chercha le regard de sa patiente. Puis il eut de nouveau ce détestable rictus.

— Oui, il semble qu'on se soit occupé de vous récemment… Et avec beaucoup de compétence. Je sens la trace du don qui vous a guérie…

Ester baissa les yeux sur Kahlan.

— Sammie a soigné la Mère Inquisitrice, abbé. D'après elle, notre malade a seulement besoin de repos.

L'abbé se redressa et regarda longuement la Mord-Sith.

— La Mère Inquisitrice me semble en état de voyager, finit-il par dire. Quand nous serons à l'abbaye, je pourrai être un soutien de poids, durant sa convalescence.

— Non ! s'écria Ester, surmontant sa peur. Non, elle doit rester ici. Le seigneur Rahl l'a bien spécifié.

Dreier pointa nonchalamment un index sur Ester, qui se mit à trembler, puis à haleter comme si elle souffrait terriblement. Alors que la villageoise reculait sur des jambes mal assurées, Kahlan comprit que Dreier, à l'évidence un détenteur du don, la torturait à distance.

Durant son séjour au Palais du Peuple, l'abbé avait soigneusement caché qu'il contrôlait la magie.

— Mère Inquisitrice, vous devriez venir avec nous. À l'abbaye, nous vous soignerons beaucoup mieux qu'ici.

— J'ai bien peur de devoir décliner votre offre, abbé Dreier.

Sans trahir l'ombre d'une émotion, l'homme dévisagea un moment Kahlan, puis il se tourna vers la Mord-Sith.

— Veux-tu bien t'occuper de la Mère Inquisitrice ? Je t'attendrai à l'entrée…

Dreier prit Ester par le bras et la tira vers la porte. Avant de sortir, il se retourna.

— Les Mord-Sith peuvent être très persuasives… Si j'étais vous, Mère Inquisitrice, je me laisserais gentiment escorter jusqu'à notre coche…

Sur ces mots, Dreier sortit et referma la porte derrière lui.

Chapitre 56

Après que l'abbé eut refermé la porte, la Mord-Sith eut un de ces sourires, typiques de sa corporation, capables d'inciter quelqu'un à oublier de respirer.

— Nous n'avons pas été présentées… Je suis Erika. Maîtresse Erika, pour toi.

Kahlan foudroya la femme du regard.

— Ainsi, tu le prends de cette façon ?

— Dehors !

Erika écarta les mains avec une humilité feinte.

— N'ai-je pas entendu l'abbé t'inviter à venir avec nous ? Je suis chargée de t'escorter, et si je ne le fais pas, il sera très déçu. Crois-moi, ce n'est pas le genre d'homme qu'on a envie de décevoir…

— Nous sommes tous destinés à décevoir quelqu'un, un jour ou l'autre…

La Mord-Sith laissa tomber le masque, levant une main impérieuse.

— Debout !

— J'aimerais bien vous obéir, mais c'est impossible… Je suis encore très faible à cause de mes blessures fraîchement guéries.

— M'aurais-tu mal comprise ? Ce n'était pas une requête, mais un ordre. Allons, lève-toi !

Kahlan trouva ce numéro assez infantile. Elle n'allait quand même pas se laisser intimider par une Mord-Sith. Surtout sortie de nulle part, comme celle-là. Si c'en était vraiment une…

Car il restait parfaitement possible qu'elle soit déguisée pour plaire à un maître trop arrogant. Une imbécile convaincue de pouvoir jouer le rôle d'une Mord-Sith – une occasion de se donner de l'importance, de se croire puissante et de pouvoir terroriser impunément les gens.

Mais Kahlan n'était pas facile à terroriser.

Se balançant en avant, elle parvint à s'asseoir, puis à poser les pieds sur le sol. Après une si longue période d'inconscience, cet effort accéléra les battements de son cœur. Bien que ne s'étant jamais sentie si faible de sa vie, elle s'appuya sur les mains et se prépara à produire un nouvel effort. Après tout, la Mère Inquisitrice n'allait pas faire montre de faiblesse devant une femme pareille.

Se propulsant vers le haut, Kahlan réussit à se redresser aux trois quarts. Impossible de faire plus, comme si ses muscles abdominaux avaient rétréci, lui interdisant de se déployer sur toute sa hauteur –

dommage, car elle aurait alors dominé de quelques pouces la Mord-Sith de carton-pâte.

— J'ai dit « dehors », et c'est la dernière fois que je le répète.

— Sinon, que va-t-il m'arriver ?

— Je ne sais pas d'où *tu* viens, mais tu sembles ignorer beaucoup de choses.

— L'abbé Dreier m'a dit de t'escorter, et ça me suffit. Qu'y a-t-il d'autre à savoir, Mère Inquisitrice ?

— Tout est dans ce mot : « Inquisitrice »…

La Mord-Sith plissa le front.

— Vraiment ? Puis-je avoir de plus amples explications ?

— De toute évidence, tu ne sais rien de la menace que représente une Inquisitrice pour une Mord-Sith – ou pour une idiote qui fait semblant de l'être.

— Toi, une menace pour moi ? (Erika eut un sourire sincèrement amusé.) Voilà qui m'étonnerait…

— Ne sais-tu donc pas qu'utiliser son Agiel sur une Inquisitrice est une erreur fatale, pour une Mord-Sith ? Le résultat n'est pas beau à voir, et toutes les vraies Mord-Sith le savent. Mourir de cette façon ne leur dit rien, figure-toi.

— Sans blague ? (Erika inclina la tête, l'air sincèrement intriguée.) C'est fascinant… Mais pourquoi aurais-je besoin de mon Agiel, dans l'état où tu es ? Et même si tu allais très bien, je pourrais m'assurer de toi sans ça…

Dépassée par les événements, qui s'étaient enchaînés trop vite, Kahlan comprit qu'elle allait être obligée d'utiliser son pouvoir sur cette femme. Et comme elle venait de le dire, le résultat ne serait pas beau à voir.

— Tu es en train de franchir le point de non-retour, dit Kahlan d'une voix glaciale. Je te suggère d'abandonner, Erika, tant que c'est encore possible.

— N'y compte pas, Inquisitrice ! Je peux t'écrabouiller sans mon Agiel… Au fait, ne t'ai-je pas dit que c'était « maîtresse Erika », pour toi ?

D'un coup de poignet, la Mord-Sith fit voler son Agiel dans sa paume.

Une provocation de trop ! Pour une raison inconnue, cette femme ne s'arrêterait pas toute seule. Il revenait donc à Kahlan de s'en charger.

Dans l'esprit de l'Inquisitrice, tout était déjà joué. Cette idiote avait effectivement franchi le point de non-retour.

Le pouvoir, en Kahlan, n'attendait plus que de se déchaîner.

— Malgré tout, j'ai l'impression que mon Agiel me démange…

Sur ces mots, Erika propulsa l'arme sur le ventre de Kahlan.

Normalement, le pouvoir aurait dû bloquer l'attaque. Puis un coup de tonnerre silencieux aurait dû suivre, faisant vibrer les murs et transformant Erika à jamais.

Au lieu de ça, Kahlan cria de douleur. De sa vie, elle avait rarement souffert autant.

Assommée, le souffle coupé, elle se plia en deux. L'Agiel toujours en contact avec son corps, elle eut l'impression qu'un éclair la déchiquetait de l'intérieur. Dans son esprit, il ne resta rien d'autre que la souffrance.

Elle s'entendit crier à pleins poumons.

Puis elle sentit qu'elle s'écrasait sur le sol.

Chapitre 57

Même quand Erika eut retiré l'Agiel, la douleur persista, interdisant à Kahlan de formuler une pensée cohérente.

Le souffle court, tremblant de la tête aux pieds, la jeune femme roula sur le dos, les mains plaquées sur le ventre comme si elles avaient pu empêcher quelque bête fauve de le dévorer de l'intérieur. À travers ses larmes, elle regarda la Mord-Sith vêtue de cuir noir qui la toisait avec mépris.

— Que disais-tu, au sujet de ton pouvoir ?

— Comment… ? parvint à souffler Kahlan.

Tout son corps n'était plus qu'un océan de souffrance.

Erika haussa une épaule.

— Comme tu viens de t'en apercevoir, Mère Inquisitrice, ton pouvoir ne fonctionne pas. Et pour que tu sois une menace face à une Mord-Sith, ainsi que tu l'as si bien dit, il faut que tu puisses recourir à ta magie. N'est-ce pas logique ?

Kahlan n'avait pas idée de ce qui venait d'arriver. Entre la souffrance et la surprise, elle n'avait plus assez de maîtrise de ses pensées pour seulement produire une hypothèse.

— Même s'il ne t'obéit plus, ce pouvoir est toujours présent en toi. Tu as tenté de le déchaîner sur moi, pas vrai ? Tu t'es abandonnée à ta magie. Eh bien, c'était l'erreur à ne pas commettre.

Kahlan ne comprit pas un traître mot à ce discours. Pour l'instant, une seule chose comptait : elle avait un gros problème, et personne pour l'aider.

Erika posa un pied botté sur le ventre de Kahlan, là où elle l'avait frappée avec l'Agiel. Puis elle se pencha assez pour poser son coude sur son propre genou.

— Maintenant, tu es à moi…

Le diaphragme écrasé par le pied de la Mord-Sith, Kahlan ne pouvait plus respirer. En meilleure forme, elle aurait sûrement mieux supporté la douleur de l'Agiel. Mais ce « mieux » n'aurait pas fait une grande différence. Quand une Mord-Sith le désirait, son arme était mortelle sur un simple contact.

Mais comment Erika pouvait-elle être une vraie Sœur de l'Agiel ?

Après avoir savouré son triomphe, la femme en noir se pencha, saisit Kahlan par les cheveux, la força à se relever et la poussa vers la porte.

Les poumons de nouveau pleins d'air, l'Inquisitrice se retourna,

furieuse et décidée à en finir avec cette comédie.

L'Agiel s'écrasa de nouveau sur son ventre.

Cette fois, Kahlan n'aurait pas su dire combien de temps elle resta recroquevillée sur le sol. Sans perdre conscience, peut-être – encore que c'était difficile à déterminer, quand on avait si mal.

Rien n'existait plus que la douleur et le désir qu'elle cesse enfin. Si fort qu'elle ait eu envie d'étrangler Erika, Kahlan n'y pensait plus, car la souffrance occultait tout.

La Mord-Sith la saisit de nouveau par les cheveux et la remit debout.

— Assez joué ! L'abbé nous attend.

Cette fois, l'Inquisitrice ne tenta pas de contre-attaquer.

— Mais c'est que tu apprends vite !

Arrivée devant la porte, Kahlan s'arrêta.

— Comment ? croassa-t-elle.

— Comment quoi ?

— Comment peux-tu ne pas être loyale à Richard ?

Erika eut une moue dégoûtée.

— Que le Créateur m'en préserve ! Qui t'a donné une idée pareille ? Tu as raison, Mère Inquisitrice, je ne suis pas loyale à Richard.

— Mais c'est le lien avec le seigneur Rahl qui confère son pouvoir à un Agiel.

Erika sauta sur l'occasion de révéler la délectable vérité :

— C'est le seigneur Arc qui alimente le mien.

— Le seigneur Arc ?

— Oui, c'est mon maître. Et dès qu'il se sera débarrassé de ton mari, il sera le maître de tout le monde !

La Mord-Sith ouvrit la porte et poussa Kahlan dans un couloir obscur.

Les jambes flageolantes, l'Inquisitrice réussit à s'appuyer contre un mur et à ne pas tomber.

En guise de couloir, ce passage rappelait plutôt un tunnel. Kahlan y avança presque pliée en deux, car la douleur ne se dissipait pas du tout, comme ç'aurait été le cas d'une souffrance naturelle…

Mais il y avait encore pire que la torture de l'Agiel. L'absence de Richard… Depuis quand Kahlan ne l'avait-elle pas vu ? La dernière fois, c'était au palais, peu après le mariage de Cara et Benjamin.

Pour être dans les bras de son mari, la jeune femme aurait tout donné.

À un moment, dans son rêve-cauchemar, il l'avait embrassée. Un tour de son imagination, ou un vrai baiser ? Quoi qu'il en soit, il lui manquait plus que tout.

À chaque intersection, Erika poussait sa prisonnière dans une

direction. Ayant été inconsciente quand on l'avait amenée ici, Kahlan ignorait où elle était et où elle allait.

À un moment, elle crut qu'elle allait vomir ou s'évanouir. Mais rien ne se passa. Souffrant mille morts, elle continua d'avancer avec la femme vêtue de cuir noir.

Dans une zone mieux éclairée, le couloir – ou le tunnel – s'élargit nettement et des ouvertures rondes commencèrent à apparaître des deux côtés. On eût dit l'intérieur d'une ruche, mais creusée dans la pierre. Devant ces « alvéoles », des gens à l'air sombre regardaient passer les deux femmes en serrant les poings.

À n'en pas douter, Erika devait savourer son triomphe…

Au sortir d'un tournant, Kahlan vit d'autres personnes qui se tenaient en silence des deux côtés du tunnel. Sur son passage, ces inconnus ne purent résister à la curiosité, suivant des yeux la Mère Inquisitrice vaincue qu'une Mord-Sith conduisait vers un sinistre destin.

Lorsque les deux femmes eurent atteint la gueule de la caverne, Erika prit de nouveau les cheveux de Kahlan et tira, la forçant à s'arrêter. Ici aussi, des dizaines de personnes attendaient.

Pas une voix ne s'éleva pour protester, et aucun homme ne tenta d'arrêter la Mord-Sith. C'était très bien comme ça. Une intervention n'aurait servi à rien, sinon à faire une nouvelle victime de l'Agiel d'Erika.

Dehors, le temps était très couvert. Baissant les yeux, Kahlan eut la surprise de découvrir des cimes d'arbre. À l'évidence, elle avait été recueillie par les habitants d'une sorte de village de grottes situé en altitude.

Debout au bord du gouffre, l'abbé Dreier eut un sourire satisfait quand il vit dans quel état était Kahlan.

La tirant toujours par les cheveux, Erika força sa prisonnière à venir se placer à côté de l'abbé.

— Vous voilà enfin, toutes les deux ? Je vois que vous vous entendez très bien…

Sondant le flanc de la montagne, Kahlan repéra une étroite corniche. Le chemin permettant de descendre ? Sûrement pas, surtout avec le crachin qui devait rendre la roche glissante.

— Eh bien, nous allons pouvoir y aller, fit Dreier.

Kahlan le regarda dans les yeux.

— Vous savez, bien entendu, que je finirai par vous tuer ?

L'abbé leva une main pour empêcher Erika de plaquer son Agiel au creux des reins de Kahlan.

— Nous aurons tout le temps pour ça plus tard, dit-il à la femme en noir.

— Vos désirs sont des ordres, abbé…

Dreier désigna le versant de la montagne.

— Nous allons nous mettre en chemin… C'est par là, sur cette corniche…

Kahlan recula de trois pas en direction de l'intérieur de la caverne. Dans son état, tenter de négocier une telle descente serait un suicide. Déjà qu'elle tenait à peine debout sur un sol plat.

Dreier eut un soupir agacé.

— Erika, on dirait que la Mère Inquisitrice préfère la voie rapide…

Sans hésiter, la Mord-Sith avança vers le bord du gouffre. Tenant toujours Kahlan par les cheveux, elle la fit tomber mais ne s'en soucia pas.

S'arrêtant au bord de l'abîme, la Mord-Sith saisit de sa main libre le chemisier de Kahlan, s'écarta sur un côté et propulsa sa victime en avant.

Dans le vide !

Quand Erika lui eut lâché les cheveux, puis le chemisier, Kahlan tenta de se rattraper à quelque chose. En vain, car il n'y avait plus rien autour d'elle.

Sauf le sol, en bas, qui semblait fondre sur elle à toute allure.

Alors qu'elle tombait vers une mort certaine, la vitesse de sa chute lui coupant le souffle, Kahlan eut une dernière pensée.

Pour Richard – avec tout l'amour qu'elle éprouvait pour lui.

Chapitre 58

Émergeant de derrière une grande flèche rocheuse, Richard sonda soigneusement le terrain, devant lui. Encore à l'abri d'un gros rocher, Samantha pointa prudemment la tête et regarda autour d'elle. Puis elle sortit de sa cachette sur la pointe des pieds et emboîta le pas au Sourcier.

S'il n'y avait pas eu le facteur temps, Richard aurait volontiers continué à progresser sur les flancs escarpés de la montagne. Mais le terrain en pente raide interdisait une progression rapide. En gagnant le sol plus plat de la vallée, les deux voyageurs avanceraient beaucoup plus vite.

Dans cette expédition, tout l'art consistait à conserver le bon équilibre entre sécurité et efficacité. Car l'excès, de l'une comme de l'autre, pouvait se révéler dangereux. En traînant trop, Richard et Samantha risquaient d'arriver trop tard pour sauver quelqu'un. En se précipitant, ils s'exposaient à être repérés et capturés, ce qui les empêcherait tout autant de remplir leur mission.

Tout au long de la vallée, sur les deux côtés, de grandes murailles de roche noire formaient les contreforts de montagnes d'une incroyable hauteur. Et partout, dans quelque direction que ce fût, des fragments de voile apparaissaient et disparaissaient sans crier gare. Constatant que certains étaient désagréablement proches de Samantha et lui, Richard se consola en pensant que ces rideaux mobiles de lumière verte surnaturelle étaient très faciles à distinguer par une journée si grisâtre. Sous un soleil de plomb – à supposer qu'une telle chose existe dans les Terres Noires – l'affaire aurait été bien plus compliquée.

Le Sourcier se méfiait surtout des fragments de voile qui semblaient fondre sur Samantha et lui. Dès qu'il en localisait un, il ne tardait pas à s'écarter de son probable chemin.

À première vue, le troisième royaume était un vaste désert rocheux où le monde des vivants se trouvait sans cesse en contact avec celui des morts. Bref, pas le genre d'endroit où on pouvait se sentir un instant en sécurité.

Manquant de sommeil, miné par la difficulté du voyage et contraint de rester en permanence sur ses gardes – un exercice fatigant en soi –, Richard était au bord de l'épuisement. Après avoir franchi les portes, Samantha et lui avaient marché durant presque toute la nuit. À vrai dire, l'idée de s'arrêter pour dormir, dans un décor pareil, n'avait

rien de très engageant.

En outre, plus ils approchaient du pays des Shun-tuk et plus l'angoisse d'arriver trop tard les incitait à maintenir voire à accélérer le rythme. Ayant vu quelques groupes d'hommes et de femmes qui se dirigeaient vers le sud – des chasseurs d'âmes en quête de proies –, Richard avait déduit que sa compagne et lui n'étaient plus très loin de leur destination.

Car tous ces dévoreurs d'âmes ressemblaient aux cadavres que le Sourcier avait vus autour du chariot, après avoir échappé aux deux types qui voulaient le manger. La tête rasée, les yeux cernés de noir, la peau enduite d'une substance blanche, ces demi-humains arboraient assez souvent un toupet tenu par un lien de dents et de petits os. Un indice qui ne trompait pas, en plus de leur allure générale.

Ces rencontres se faisant plus fréquentes, et de plus en plus périlleuses, il semblait logique de supposer que le territoire des Shun-tuk n'était plus très loin. En tout cas, Samantha et Richard avaient la confirmation qu'ils avançaient dans la bonne direction.

Si près du but et dans un environnement si hostile, ils avaient d'un commun accord réduit au minimum leur repos nocturne. Ayant trouvé une grotte difficile à voir de loin et inhabitée – Richard s'en était assuré avant d'y élire domicile –, ils avaient dormi deux courtes heures dans ce refuge qui ressemblait beaucoup, en un peu plus grand, à celui d'où Samantha avait déchaîné sur leurs agresseurs un pouvoir destructeur tel que le Sourcier n'en avait jamais connu.

Se priver ainsi de récupération était déraisonnable, Richard le savait, mais comment faire autrement quand des gens qu'on aimait risquaient de mourir à chaque seconde ? Dans de telles circonstances, le repos semblait une perte de temps. Et Samantha était dans le même état d'esprit que Richard.

Pourtant, le Sourcier ne se faisait aucune illusion. Tôt ou tard, ils auraient besoin de s'arrêter un peu – et lui davantage encore que la jeune magicienne. Dans son corps, il sentait le venin injecté par la Pythie-Silence faire inexorablement son office. Et avec le temps, ça ne pouvait que s'aggraver. C'était le diagnostic de Samantha, et il semblait des plus justes. Pour échapper à la mort, Richard n'avait plus qu'une solution : libérer Zedd et Nicci et se fier à eux pour le tirer de là. Conscient de l'enjeu de cette expédition, il avait en connaissance de cause choisi la seule option logique : avancer à un train d'enfer.

La vie dépendait de la rapidité des deux voyageurs, désormais.

La vie de Richard, celle de Kahlan et de tant d'autres braves gens…

S'il ne faisait pas tout son possible pour aller vite, arrivant ainsi à destination quelques heures après la mort des prisonniers, le Sourcier savait qu'il ne se pardonnerait jamais.

« Jamais » était un bien grand mot, vu l'espérance de vie qui lui resterait en cas d'échec. Pourtant, l'idée de se sentir coupable jusqu'à son dernier souffle lui permettait de puiser dans des réserves de forces qu'il ignorait posséder.

Sous un ciel si noir qu'on se serait cru au crépuscule – à moins que ce sentiment vienne en partie de l'obscurité qu'il portait en lui –, Richard continua d'avancer dans la vallée, Samantha le suivant comme son ombre, ainsi qu'il le lui avait ordonné.

Dans la vallée au sol couvert d'éclats de schiste, dans une dépression, s'étendait une grande mare d'eau dormante. Sans doute l'effet du dégel, beaucoup plus loin au nord, la fonte étant naturellement collectée dans ce réservoir naturel. Même si l'onde était un peu trouble, elle restait assez claire pour qu'on voie qu'elle était très peu profonde – au maximum à hauteur de ses chevilles, estima Richard.

Les parois de ce qui devenait un canyon étant de plus en plus inclinées, les deux voyageurs durent traverser la mare afin d'accéder à un terrain plus facile à négocier. Bien entendu, c'était le chemin que n'importe qui d'autre aurait choisi d'emprunter…

— Tu trouves aussi qu'il fait très sombre, ici ? demanda Richard. Ou ça vient de moi ?

— Non, seigneur, répondit Samantha. (Elle marchait dans l'eau comme sur des œufs, afin de s'éclabousser le moins possible.) Ce n'est pas une impression que vous avez… Il fait plus noir ici. Regardez le ciel : des nuages d'orage s'y amoncellent…

Richard ne fut pas mécontent d'en avoir fini avec la mare et de retrouver un terrain sainement sec où des colonnes rocheuses, de-ci de-là, fourniraient en outre de nombreuses cachettes aux deux voyageurs.

Délaissant les contreforts, trop hérissés d'obstacles, Richard et Samantha continuèrent à progresser dans la vallée.

Comme si un porc-épic tentait d'émerger du sol, des pointes rocheuses, semblables à des doigts géants, composaient un labyrinthe grandeur nature où il aurait été facile de perdre tout sens de l'orientation. En forestier expérimenté, Richard avait pris pour points de repère les montagnes qui se trouvaient sur sa gauche. Tant qu'il les gardait dans son champ de vision, il pouvait être sûr de continuer à marcher vers le nord. Mais de temps en temps, des colonnes de roche plus grandes que les autres lui coupaient la vue pendant un moment.

Au moins, dans cette atmosphère crépusculaire, il n'y avait aucun risque de ne pas voir les fragments de voile qui se matérialisaient un peu partout puis dérivaient lentement dans l'air, tels des fantômes en quête d'un endroit à hanter.

Des fantômes ? La comparaison, en réalité, n'était pas si mauvaise que ça. Dans un lieu où la vie et la mort coexistaient, il fallait bien que la Faucheuse se manifeste d'une façon ou d'une autre – une prédatrice prête à moissonner toutes les vies qui se présenteraient à elle.

Après avoir avancé un moment en terrain découvert, alors que Samantha et lui allaient s'engager dans un champ de rochers et de flèches minérales, Richard s'arrêta net. Entre deux blocs de pierre, là où les deux voyageurs devaient logiquement passer, un rideau de lumière verte leur barrait le chemin.

Cette fois, Samantha et Richard aperçurent de l'autre côté du voile des silhouettes qui agitaient frénétiquement les bras. Des esprits perdus à jamais du mauvais côté du voile, mais qui tentaient en vain de s'évader ? Ou des âmes en peine qui, dans leur désespoir, essayaient d'attirer à elles un peu de compagnie ?

Quoi qu'il en soit, Richard et Samantha n'eurent aucune envie d'aller y voir de plus près. À la fois effrayés et intrigués, ils eurent quelque peine à détourner le regard d'un spectacle que bien peu de gens, de leur côté du voile, avaient jamais dû contempler.

Richard posa une main sur l'épaule de la jeune magicienne et la poussa vers la droite – un autre passage entre les rochers. Même ainsi, Samantha continua à river les yeux sur les silhouettes spectrales.

— Par là, dit le Sourcier. Et essaie de regarder ailleurs.

— C'est difficile, seigneur…

— Je sais…, souffla Richard – juste à l'instant où un deuxième fragment de voile apparut, semblant jaillir des entrailles du royaume des morts.

Richard passa à un souffle de toucher le rideau de lumière verte. De si près, il vit nettement, derrière, les malheureux esprits qui se pressaient contre le mur de leur prison, le faisant parfois saillir vers l'extérieur.

Richard recula d'un pas.

— Seigneur Rahl, que se passe-t-il ? appela Samantha, de l'autre côté du voile.

Alors qu'il la poussait devant lui, pour éviter le premier rideau vert, le second s'était soudain dressé entre eux, les coupant l'un de l'autre.

— Ne t'en fais pas, Samantha. Je n'ai rien et tout va bien.

— Seigneur, je vous entends, mais je ne vous vois pas.

— Ne panique pas, Samantha. Je suis là, de l'autre côté… Surtout, ne t'approche pas de la lumière verte. C'est moi qui vais te rejoindre.

Slalomant entre les flèches rocheuses, Richard trouva sans peine un chemin qui contournait le rideau de lumière. Mais un autre fragment de voile, dérivant dans l'air comme si le souffle du Gardien lui-même

le propulsait, le força à s'arrêter net.

— Seigneur Rahl, vous me faites peur. Où êtes-vous ?

— Pas loin de toi… Il va simplement falloir que je trouve un autre chemin. Ne craque pas, j'arrive !

Dans ce dédale de rochers, la manœuvre s'annonçait assez difficile, malgré ce que Richard venait d'affirmer à la jeune magicienne. Surtout lorsqu'un troisième rideau se dressa devant lui, donnant l'impression que quelqu'un jouait au chat et la souris à ses dépens.

Richard fit demi-tour et vit qu'un quatrième rideau lui barrait le passage.

— Seigneur Rahl ! appela Samantha, affolée.

Un cinquième fragment vint interdire toute retraite au Sourcier.

Alors qu'il fonçait dans la seule direction qu'il lui restait, un sixième rideau referma le piège. Encerclé, Richard devrait attendre que les obstacles disparaissent ou se déplacent.

— Samantha, écoute-moi bien ! Des fragments de voile te bloquent-ils le passage ?

— Non. Mais je ne vous vois toujours pas, seigneur, et je vous entends de moins en moins bien.

Regardant autour de lui, Richard put vérifier qu'il était bel et bien coincé. Et ce n'était pas un hasard. Quelque chose était en cours… Une manœuvre délibérée.

D'ici peu, les fragments fondraient sur lui puis l'envelopperaient.

— Samantha, tu m'entends ?

— Très mal, seigneur.

— Et tu vas bien ?

— Si on veut…

— Écoute-moi sans poser de questions. Ne me réponds pas et n'hésite pas. Fais ce que je te dis, c'est tout. As-tu bien compris ?

— Oui, seigneur.

— File d'ici ! Enfuis-toi à la course, tout de suite !

Richard entendit des pierres rouler sous les semelles de Samantha. Oui, elle courait ! Alors que l'écho de ses pas se faisait plus lointain, Richard soupira de soulagement.

Puis il regarda autour de lui et frissonna. Pris au piège, il voyait parfaitement les spectres qui se pressaient derrière les fragments de voile, avides de l'entraîner avec eux dans le royaume des morts.

Chapitre 59

Derrière un des fragments de voile, Richard aperçut une autre silhouette baignée de la surnaturelle lumière verte.

Une silhouette différente des autres… Tout d'abord, parce qu'elle ne bougeait pas.

Soudain, ce rideau maléfique se dissipa, et le dédale de rochers géants revint dans le champ de vision du Sourcier. Les autres fragments de voile, dans son dos et sur ses flancs, restèrent en place, le privant de toute option. Mais devant lui, la voie était libre.

Richard regarda sur les côtés – enfin, autant qu'il était possible – et ne vit aucune trace de Samantha. Elle lui avait obéi, échappant ainsi à un sort funeste.

Dans les circonstances présentes, il se félicita qu'elle n'ait pas été piégée avec lui. Tant qu'elle serait libre, elle pourrait tenter de venir au secours de sa mère, de Zedd et de tous les autres. Malgré le jeune âge de « Sammie », Richard ne sous-estimait ni ses compétences ni sa détermination. Si elle était encore en mesure d'agir, il restait une chance, si mince soit-elle.

À quelques dizaines de pas du Sourcier, un homme campé entre deux colonnes de pierre attendait en silence. Vêtu d'une longue tunique noire, c'était le « spectre » immobile que Richard avait vu un peu plus tôt à travers le voile. Depuis la disparition de l'obstacle, l'inconnu ne s'était pas évaporé, confirmant qu'il n'avait rien à voir avec un fantôme.

Derrière l'inconnu, en retrait sur sa gauche, Richard distingua une silhouette qu'il ne put identifier, car elle était noyée dans les ombres.

L'homme en tunique noire se mit en mouvement.

Quand il le vit enfin clairement, le Sourcier en resta bouche bée.

Dans les yeux de cet homme, ce qui aurait dû être le blanc était uniformément rouge.

On eût dit que des tatouages rouge vif servaient à mettre en valeur l'iris et la pupille sombre de l'inconnu, donnant le sentiment qu'il regardait le monde depuis un univers en feu – ou depuis le royaume des morts, tout simplement.

Le regard le plus déconcertant que Richard ait jamais croisé.

Pourtant, malgré ses incroyables yeux, cet homme n'était à l'évidence pas un esprit venu du royaume des morts. Au contraire, il avait une véritable substance, comme tout être de chair et de sang.

Toutes les parties de sa peau non couvertes par la tunique étaient

tatouées de runes. Ou plutôt, de symboles.

Des symboles que Richard connaissait bien.

Quant aux tatouages, ils ne couvraient pas la peau, semblant plutôt superposés les uns sur les autres – des couches et des couches ! – au point de donner à l'épiderme de l'homme un aspect non humain.

À première vue, pas un pouce carré de peau ne faisait exception à la règle. Les tatouages du dessus semblaient être les plus sombres, les autres couches devenant de plus en plus claires. Parce qu'elles avaient été absorbées par la peau au fil du temps, exigeant que de nouvelles soient ajoutées ? Richard n'aurait su le dire. En tout cas, cette fabuleuse superposition donnait un sentiment de profondeur infinie, comme si ces symboles étaient en réalité un océan de noirceur et de malveillance.

L'entassement incessant de symboles conférait à la peau du personnage l'extraordinaire caractéristique de sembler être tridimensionnelle. En même temps, il la faisait paraître fantomatique, presque comme si on avait pu voir à travers. Mais ça, c'était une pure illusion d'optique.

Grâce au dégradé de couleurs, chaque symbole devenait à la fois distinct et identifiable. Avec tant de couches, et une telle densité de motifs, on avait du mal à en croire ses yeux.

Tous les symboles et les éléments complexes qui les reliaient étaient de tailles différentes et ils semblaient s'associer en une infinie variété de configurations déterminées par le hasard. Mais il n'en était rien, car chaque symbole contribuait avec une implacable rigueur à donner un sens à l'emblème qu'il composait avec les éléments circulaires de plus grande taille.

Pour ce que Richard en voyait, dépassant de la tunique, les mains et les avant-bras de l'homme étaient eux aussi entièrement tatoués. Bien plus longs que la normale, ses ongles eux-mêmes portaient une multitude de symboles qui semblaient être gravés à l'intérieur de la corne.

Le cou de l'inconnu et son visage étaient le reflet fidèle de ses mains. À eux seuls, ils devaient offrir à un œil attentif des centaines ou peut-être même des milliers d'emblèmes.

Quand l'homme cligna des yeux, Richard vit que ses paupières aussi étaient tatouées. Bien entendu, ses oreilles arboraient également des emblèmes en couches concentriques qui donnaient une impression d'abyssale profondeur.

En un sens, ça ne ressemblait plus vraiment à des tatouages, mais plutôt à des manifestations physiques des sombres pensées qui animaient cet homme, de la première strate de sa peau jusqu'aux profondeurs les plus insondables de son âme.

Sur le crâne chauve de l'inconnu, un grand emblème dominait tous

les autres. Englobant la moitié supérieure de son nez et ses yeux, cette figure géométrique circulaire couvrait tout le haut de sa tête. Un deuxième cercle était enchâssé dans le premier et des frises de symboles marquaient la frontière entre les deux.

Dans le cercle intérieur, un triangle s'étendait horizontalement juste au-dessus des sourcils de l'homme. Des symboles plus petits, également sphériques, semblaient graviter autour des pointes de ce triangle, sur les tempes de l'inconnu et à l'arrière de sa tête. Conséquence de cette disposition, on avait l'impression que les yeux rouges brillaient exactement au centre du vaste symbole circulaire – oui, vraiment comme s'ils regardaient les vivants depuis les profondeurs du royaume des morts.

Au centre du triangle, sur le front de l'homme, Richard reconnut le chiffre neuf, mais inversé. Celui-là, il n'aurait pas pu le rater, sauf à être devenu aveugle.

La figure familière qui couvrait tout le haut du crâne de l'inconnu était la plus sombre de toutes. Pas seulement parce qu'elle devait être la plus récente, car les traits qui la composaient étaient plus « gras ». Même si elle reposait sur une multitude de couches d'autres emblèmes, cette figure, à l'évidence, semblait n'avoir rien de définitif, comme si elle participait à un processus sans fin.

En dépit de leurs configurations très différentes, tous les tatouages étaient en fait des variations sur un seul et même thème, un peu comme les lettres d'un alphabet, liées par leur vocation à se combiner et à se compléter. Les motifs circulaires constituant en somme le « fil rouge » de cette composition vivante, les emblèmes – parfois constitués eux-mêmes d'une multitude de symboles plus petits – s'associaient pour donner à voir une sorte de sculpture sur chair en continuelle évolution.

Richard frissonna en pensant au type d'esprit qu'il fallait avoir pour devenir ainsi une sorte de tableau vivant.

Car ce que le Sourcier avait sous les yeux n'était pas le résultat de quelque démence destructrice. L'homme qui avançait vers lui se consacrait à sa grande œuvre, et à voir sa démarche de conquérant, il en était pleinement heureux.

Richard fut particulièrement troublé par la figure qui couvrait la partie supérieure du crâne de l'homme. Celle avec le chiffre neuf inversé au milieu…

Comme tous les symboles qui constellaient la peau de l'inconnu, ce neuf appartenait au langage de la Création. Et regardé du point de vue de l'homme, le chiffre n'était pas du tout inversé, car c'était en fait Richard qui le voyait comme s'il avait regardé dans un miroir.

Ce neuf se retrouvait sur la machine à présages et sur la couverture du livre intitulé *Regula* – son manuel d'utilisation, en quelque sorte. Il

s’agissait donc du dénominateur commun de toute cette terrible histoire.

Le regard rouge suivit la main de Richard, qui volait vers la poignée de son épée, puis se riva dans ses yeux comme s’il voulait sonder les profondeurs de son âme.

— Seigneur Rahl, dit l’inconnu d’une voix aussi surnaturelle et aussi dérangeante que sa peau, c’est un honneur de vous avoir chez moi, dans la province de Fajin.

Chez moi ? songea Richard.

— Vous êtes l’évêque Hannis Arc ?

Le chef de cette province…

— Le seigneur Arc, plutôt…, répondit l’homme en inclinant la tête.

Chapitre 60

— Seigneur Arc, lâcha Richard, très sec, on m'a parlé de vous comme de l'évêque Hannis Arc.

L'homme eut un sourire de prédateur.

— Mon ancien titre… (De sa main tatouée, il fit un signe nonchalant.) Désormais, je suis le seigneur Arc, destiné à devenir… Mais ce n'est pas le sujet. Nous avons d'autres priorités.

La silhouette restée dans l'ombre en sortit enfin et vint se camper près d'Hannis Arc.

Richard fut stupéfié de voir qu'il s'agissait d'une Mord-Sith. Grande, belle et resplendissante dans son uniforme de cuir rouge, elle semblait encore plus dangereuse que la moyenne de ses collègues.

Plus étonnant que tout, Richard ne l'avait jamais vue. Pourtant, il aurait juré connaître toutes les Sœurs de l'Agiel. Celle-là, comme une vipère, avait dû se cacher sous un rocher des Terres Noires.

— Je vous présente maîtresse Vika, dit Hannis Arc en désignant la Mord-Sith.

Un nom que Richard n'avait jamais entendu mentionner par aucune femme en cuir rouge…

— Tu vois, Vika ? fit Hannis Arc en se tournant vers la femme. J'ai semé des miettes de pain, et le seigneur Rahl a suivi la piste, exactement comme je l'avais dit.

La Mord-Sith sourit mais son regard, défiant celui de Richard, resta de glace.

— C'est vrai, seigneur Arc…

Hannis Arc regarda de nouveau le Sourcier.

— Ce n'est qu'un vulgaire chiot, très chère… Il croit aller et venir à sa guise alors que quelqu'un le tient en laisse.

— De quoi parlez-vous ? demanda Richard, se forçant au calme.

Il devait réfléchir et comprendre ce qui se passait. S'il s'abandonnait à sa colère, ce serait probablement très satisfaisant, mais ça le priverait d'une saine méditation. Mieux valait gagner du temps afin de découvrir le plus de choses possible – et en particulier, à quel danger il était confronté.

En posant quelques questions, puis en laissant ses deux interlocuteurs pérorer, il aurait le temps d'imaginer un moyen d'échapper à ce piège.

— Eh bien, seigneur Rahl, tout se passait comme je l'avais prévu,

mais la Pythie-Silence a failli tout ficher en l'air. À cause de son obsession du sang, une caractéristique répandue chez ses semblables. Mais je ne dois pas avoir beaucoup de choses à vous apprendre sur ce sujet.

» Après l'échec de cette idiote, qui a gâché un plan préparé de longue date et d'une rare intelligence, j'ai dû revoir ma tactique et réorienter ma stratégie. Comme toujours, il m'est apparu que ce « contretemps » a fini par jouer en ma faveur.

» J'ai en effet le talent précieux de tenir compte des erreurs que les esprits inférieurs qui me servent sont susceptibles de commettre. Ainsi, à l'inverse de nombreux chefs, je suis capable d'improviser. M'attendant à tout, j'ai pu saisir au vol tous les avantages d'une situation qui n'était pourtant pas prévue. Comme vous vous êtes montré extraordinairement coopératif, l'affaire a mieux tourné pour moi que tout ce que j'aurais pu vouloir dans mes rêves les plus fous.

» Au début, je me suis demandé comment, le moment venu, je ferais face à vos « aptitudes » universellement connues et très dangereuses. Grâce à la Pythie-Silence – qui reste néanmoins une imbécile heureusement défunte –, je n'ai plus à me soucier de ça.

Richard n'aurait pas juré qu'il comprenait le discours d'Hannis Arc. Voyant qu'il ne réagissait pas, celui-ci se lança dans une explication plus sophistiquée. Exactement ce qu'espérait le Sourcier.

— Je fais référence à la souillure de la mort qui neutralise votre don… Cette empreinte, en vous, perturbe les fonctions de la Grâce. Eh oui ! je suis au courant de ça… La Pythie-Silence m'a rendu un sacré service, sans le vouloir… Connaissant sa nature, je lui avais permis de satisfaire ses besoins tout en exécutant mes ordres. Je savais ce qu'elle tenterait de faire, et je savais tout autant que vous seriez obligé de vous dresser contre elle.

Richard se demanda quel rôle pouvaient avoir joué les prophéties dans cette « prescience ».

Très fier de lui, Hannis Arc bomba le torse.

— Vous voyez ? Ma patience est une arme redoutable, et à la fin, c'est moi qui rafle la mise.

Dans les ombres, derrière Hannis Arc, des silhouettes commençaient à se matérialiser comme si elles jaillissaient des rochers. Au début, Richard en compta une poignée. Mais bientôt, il y en eut des centaines, toutes se ressemblant comme des gouttes d'eau.

Des Shun-tuk.

— Quel est votre grand dessein ? demanda Richard, toujours avec l'idée de gagner du temps. Quel objectif vise votre petite machination ?

— Vous le saurez le moment venu…

Hannis Arc ne put s'empêcher d'ajouter :

— Quand à mon œuvre, l'adjectif « petite » lui est bien mal adapté.

— Sans blague ? Vous voulez me faire gober qu'un type perdu au fin fond de la province de Fajin, à l'écart de tout, a conçu un plan génial dont le monde devra tenir compte ?

La province de Fajin avait envoyé des soldats se battre contre l'Ordre Impérial. Au palais, certains de ces hommes avaient intégré la Première Phalange. Penser qu'une région qu'on croyait amie n'avait jamais été loyale était attristant. Enfin, pas une région, plutôt son dirigeant. Car eux n'avaient pas joué la comédie.

Richard se demanda combien d'autres têtes couronnées qui souriaient en face de lui rêvaient de le poignarder dès qu'il tournait le dos.

Ensemble, ils avaient pourtant gagné la guerre et obtenu le droit de vivre en paix. Une telle trahison avait de quoi rendre furieux, mais c'était surtout un crève-cœur.

Zedd l'avait pourtant prévenu qu'il n'existait rien de plus dangereux que la paix. Il aurait dû prendre plus au sérieux ces propos…

Hannis Arc eut un sourire contrit. Allait-il tuer Richard sur-le-champ, pour le punir de ne pas s'extasier sur son plan, ou continuer à le tourmenter à des fins connues de lui seul ?

Après un long moment, il se détourna, inclina la tête et tendit le bras – une invitation des plus hypocrites.

— Ayez l'obligeance de nous accompagner, seigneur Rahl, et vous découvrirez une partie de mon grand dessein. Alors, vous déciderez s'il est digne d'intéresser le monde.

Les fragments de voile interdisaient toujours à Richard de s'enfuir.

— Ai-je le choix ?

Hannis Arc eut un sourire qui glaça les sangs du Sourcier.

— Pas vraiment…

— Même comme ça, je dois décliner votre invitation… Navré, j'ai d'autres projets, et vous n'en faites pas partie.

Hannis Arc parut se rembrunir sous ses tatouages. Puis il leva un index et le braqua sur Richard.

La douleur qui explosa dans la tête du Sourcier le contraignit à tomber à genoux. Se tenant la tête à deux mains, il eut le sentiment que ses yeux jaillissaient de leurs orbites. Sous son crâne, on eût dit que la foudre se déchaînait, lui détruisant les tympans.

Hannis Arc baissa l'index. Aussitôt, la douleur cessa. Basculant en avant, Richard parvint à se retenir sur les mains.

— Je peux faire ça toute la journée, dit Hannis Arc. Et vous ?

Le souffle encore saccadé, Richard parvint à se relever.

— Je crois que oui, *évêque*, lâcha-t-il, utilisant délibérément

l'ancien titre d'Hannis Arc. Continuez, je vous en prie…

— Seigneur Arc, intervint Vika, non sans impatience, laissez-le-moi quelques minutes, et je lui apprendrai à vous respecter.

— Plus tard… Plus tard…

— À vos ordres, seigneur Arc.

Richard aurait donné cher pour savoir d'où sortait cette Mord-Sith – et pourquoi il n'en avait jamais entendu parler.

— Assez d'âneries, lâcha Hannis Arc, laissant tomber le masque de la courtoisie. Si vous voulez revoir vos amis vivants, suivez-nous !

Il s'éloigna, mais se retourna :

— Vous savez comment fonctionne la magie d'une Mord-Sith, n'est-ce pas ? Dégainez votre arme, et Vika vous aura en son pouvoir…

— Vika, dit Richard, s'adressant à la Mord-Sith comme si son maître n'existait pas, que fais-tu ici, avec cet homme ? Les Mord-Sith servent le seigneur Rahl.

— Pas toutes, en tout cas depuis quelque temps…

— Que veux-tu dire ?

— Nous servions la maison Rahl, ainsi que l'exigent nos traditions. Mais quand Darken Rahl nous a envoyées en mission dans la province de Fajin, certaines d'entre nous se sont ralliées au seigneur Arc. C'est lui que nous servons, et il nous protège du seigneur Rahl.

— Je comprends, Vika… Darken Rahl était un tyran. Je sais comment il traitait les Mord-Sith. Crois-moi, il m'a fait souffrir aussi. Mais pour finir, je l'ai tué.

Vika eut un sourire glacial.

— Grand bien vous fasse… (Le sourire s'effaça et Vika, d'un coup de poignet, fit voler son Agiel dans sa main.) Maintenant, obéissez sans faire d'histoires. Sinon, je vous ferai regretter d'être né…

Dans la vie, Richard le savait, il y avait un temps pour tout, y compris pour tenir son terrain et se battre. Il y avait même un temps pour expliquer les choses aux gens.

Mais pas aujourd'hui, en présence d'Hannis Arc.

Le Sourcier savait aussi de quel bois étaient faites les Mord-Sith. Si on les redoutait, ce n'était pas pour rien. Un tel combat, dans son état, n'avait aucun sens. Surtout depuis l'apparition de centaines de Shun-tuk.

Ce n'était pas le moment de se battre. Ni l'endroit.

Plus important encore, ces gens avaient capturé ses amis. Les suivre serait donc le moyen le plus rapide de retrouver Zedd, Nicci, Cara, Benjamin et les soldats survivants.

Quand ce serait fait, l'heure de se battre sonnerait peut-être.

— Seigneur Arc, maîtresse Vika, si vous voulez bien me montrer le

chemin.

Chapitre 61

Non sans serrer les dents, Richard emboîta le pas à Hannis Arc, qui se dirigea vers une série de grandes tours rocheuses, à bonne distance de là. Sortant de l'ombre, les Shun-tuk à la peau enduite d'une substance blanche sortirent des ombres pour marcher sur les flancs du Sourcier et derrière lui.

Un peuple impressionnant, vraiment. Hommes comme femmes, tous ces demi-humains avaient le torse nu. Autour de la taille, ils portaient une sorte de ceinture de perles, de dents et d'os qui leur tenait lieu de pagne. Des bracelets composés des mêmes éléments ornaient leurs poignets et leurs avant-bras.

Tous ces dévoreurs d'âmes s'enduisaient la peau d'une substance blanche – à base de cendres ou de craie, supposa Richard – qui leur tenait lieu de vêtements. Presque tous, les femmes comprises, avaient le crâne rasé. Quelques-uns, là encore avec des femmes dans le lot, arboraient sur le sommet du crâne un toupet tenu à la base par un lien de dents et d'os. L'indication d'un grade ? Une simple coquetterie ? Un moyen de paraître plus intimidants ? Richard n'aurait su le dire…

Avec leur peau d'un blanc crayeux, ces tueurs impitoyables à l'allure pourtant humaine faisaient plutôt penser à une meute de bêtes fauves.

Rivant sur Richard leurs yeux entourés de cercles noirs sans doute dessinés à la suie, tous les Shun-tuk semblaient se régaler d'avance de sa chair et de son sang. Certains ayant peint sur leurs lèvres un sourire de tête de mort, les séides d'Hannis Arc ressemblaient davantage à des cadavres qu'à des gens en chair et en os. Comme s'ils désiraient mettre en avant la part d'eux-mêmes qui n'était plus vivante.

Quoi de plus logique, sachant qu'ils n'étaient plus vraiment en vie ? Résidents du troisième royaume, un lieu qui était en somme à cheval entre le monde des vivants et celui des morts, ces tueurs n'avaient pas d'âme, aucun lien avec la Grâce et ils ne possédaient plus la précieuse étincelle de Création qui aurait dû les suivre durant toute leur vie et les accompagner après leur fin.

Pour l'heure, ils existaient dans un royaume, le troisième, qui n'était ni celui de la vie ni celui de la mort.

Et Richard, désormais, était des leurs. Comme eux, il appartenait à deux mondes en même temps – et à aucun en particulier.

Se retrouver au milieu d'un tel groupe de demi-humains avait de quoi glacer les sangs. Si Hannis Arc les y autorisait, ces tueurs se

jetteraient sur lui pour se repaître de sa chair, boire son sang et tenter, du moins le croyaient-ils, de lui voler son âme.

Alors que la colonne s'enfonçait dans un champ de flèches rocheuses, le jour s'assombrit encore et de la fumée commença à dériver dans l'air. Empestant le soufre, ces volutes devinrent bientôt des nappes qui occultaient la pointe des plus hautes formations rocheuses.

Durant sa longue marche au milieu d'une forêt de pierre, la fumée noire tenant lieu de frondaison, Richard repéra dans le sol des fissures d'où sortaient les émanations méphitiques. D'abord minuscules, ces fractures dans le sol rocheux devinrent des crevasses souvent assez larges pour que le Sourcier doive les enjamber en traversant un rideau de brume noire.

Richard remarqua aussi des ouvertures dans les murailles grises qui délimitaient le canyon. Beaucoup semblaient peu profondes, mais certaines, il l'aurait parié, s'enfonçaient dans les entrailles de la falaise.

La fumée de plus en plus acide qui montait des crevasses fit picoter les yeux du Sourcier.

Après un moment de marche, les flèches rocheuses commencèrent à ressembler à des fagots géants de roseaux qui se seraient pétrifiés. Chaque « tige » ayant une longueur différente, le sommet de ces immenses blocs était déchiqueté. Des éclats de pierre de toutes les tailles, sur le sol, témoignaient qu'il y avait eu un temps, très lointain, où tous les « roseaux » faisaient exactement la même taille.

Par endroits, certaines tours de pierre s'étaient écroulées, formant un obstacle naturel difficile à contourner. Dans le lointain, sur les côtés, les colonnes se fondaient les unes dans les autres pour devenir de hautes collines minérales.

Alors qu'il avançait dans le dédale de flèches rocheuses, suivant ses guides et encadré par son escorte, Richard remarqua d'autres Shun-tuk tapis dans des grottes ou derrière de gros rochers. Tous le regardaient comme s'il allait bientôt figurer à leur menu.

Un peu plus loin dans ce décor de cauchemar, la nature de la roche changea. Au milieu des flèches, Richard vit plusieurs plaques rocheuses qui semblaient avoir jadis coulé jusque-là avant de se pétrifier.

Alors que le jour s'assombrissait encore, ce terrain-là se révéla constellé de crevasses. Les coulées minérales, elles aussi, portaient une multitude de trous de toutes les tailles et toutes les profondeurs possibles. Par endroits, deux masses rocheuses pétrifiées, bien plus hautes que toutes les autres, se rejoignaient en hauteur pour former des arches et des ponts naturels. Bientôt, il y en eut de plus en plus, le canyon ressemblant à une sorte de tunnel à la voûte irrégulière. À

certains endroits, Richard eut carrément l'impression de traverser une grande caverne.

Comme si ce paysage de fin du monde l'avalait peu à peu, tel un prédateur géant.

Des Shun-tuk sortirent par centaines des ombres pour regarder passer la colonne ou se joindre à l'escorte du Sourcier. De plus en plus, ce qui avait été un canyon se mettait à ressembler à un réseau géant de grottes exposé par endroits à l'air libre consécutivement à l'inlassable travail de sape du temps et des intempéries.

Les passages à ciel ouvert devenant de plus en plus rares, il fallut recourir à des torches pour éclairer le chemin. Au bout d'un moment, la colonne progressa dans un environnement totalement clos. Sortant d'une multitude de grottes et de tunnels, des Shun-tuk porteurs de torches supplémentaires vinrent se joindre à l'escorte du Sourcier.

En passant devant des tunnels, Richard remarqua des silhouettes silencieuses qui montaient la garde. Pas des Shun-tuk, mais des cadavres ranimés. Parfois frappés d'atroces mutilations qui ne semblaient pas les gêner, ces morts revenus de la tombe posaient sur la colonne des yeux rouges brillants.

Après un moment, Richard renonça à mémoriser le chemin qui lui permettrait éventuellement de retrouver la sortie de ce labyrinthe. Considérant le nombre de tunnels latéraux et de grottes, cette tâche dépassait les capacités d'un cerveau humain. De plus, le Sourcier doutait de plus en plus d'avoir un jour besoin de se mettre en quête d'une issue.

La colonne passa devant une série de grottes fermées par des planches, comme pour interdire le passage à quelqu'un. Un peu plus loin, les « portes » se révélèrent être des fragments de voile, comme si la préoccupation, ici, avait été d'empêcher les gens de sortir.

Apercevant une silhouette, derrière un rideau de lumière verte, Richard s'arrêta pour mieux l'étudier. Très vite, il conclut que ce n'était pas un des esprits qui rôdaient dans le royaume des morts. Sans agiter frénétiquement les bras ni gémir, cet être se déplaçait comme l'aurait fait un vivant.

Un homme – ou une femme – piégé du mauvais côté du voile, comprit Richard. Apparemment, le rideau de lumière verte pouvait faire office de porte de prison.

Avec son Agiel, la Mord-Sith tapa doucement sur l'épaule de Richard. Surpris par la souffrance, il porta une main à la zone endolorie et la massa.

À cause de son expérience passée, Richard ne douta pas un instant que Vika n'avait pas voulu le torturer, mais seulement l'aiguillonner. Sinon, il aurait été en train de se tordre de douleur sur le sol.

À un moment, Hannis Arc s'arrêta et se retourna pour regarder

Richard, Vika et les demi-humains qui les entouraient. Alors que le Sourcier s'immobilisait aussi, le « seigneur » fit un signe à la Mord-Sith, qui saisit aussitôt ce qu'il voulait.

— Seigneur Rahl, dit-elle, donnez-moi votre épée. Ici, vous n'en aurez pas besoin.

Se séparer de son arme révulsait Richard, mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? Dégainer sa lame et combattre ? Contre une telle masse de Shun-tuk ? Bien entendu, son objectif aurait été Hannis Arc, mais avec le pouvoir dont il disposait, l'homme couvert de tatouages n'aurait eu aucun mal à se défendre. De plus, Richard avait par le passé commis l'erreur de vouloir utiliser son arme contre une Mord-Sith. Ayant payé très cher sa bévue, il n'avait aucune intention de la répéter.

Retirant son baudrier, il le tendit à Vika, qui s'empara de l'Épée de Vérité.

La Mord-Sith ne cacha pas sa surprise.

— Quelle obéissance, seigneur Rahl… Si je ne savais pas que c'est impossible, je jurerais que vous avez déjà été brisé par une Mord-Sith.

Hannis Arc fit un geste à l'intention d'un petit groupe de Shun-tuk. Un des sauvages approcha, poussa Richard sans ménagement et le propulsa vers un des nombreux tunnels, sur la gauche.

Dès que le Sourcier se fut engagé dans le passage, Hannis Arc leva une main avec une étrange grâce nonchalante. Aussitôt, un fragment de voile vint obstruer la gueule du tunnel.

Chapitre 62

Se sentant nu sans son épée, Richard regarda autour de lui grâce à la chiche lueur du fragment de voile. En fait, il était piégé dans une grotte. Comme un lion en cage, il fit un moment les cent pas, furieux de se retrouver coincé ainsi – physiquement parlant, bien sûr, mais surtout par une succession imprévisible d'événements.

En suivant Hannis Arc, il avait espéré retrouver ses amis prisonniers. Il ne devait pas être très loin d'eux, mais à quoi ça pouvait lui servir, s'il ne parvenait plus à sortir d'ici ?

De toute évidence, Hannis Arc tissait sa toile depuis très longtemps, sans que Richard ait jamais eu connaissance de son existence. En plus du drame le plus immédiat – l'invasion de demi-humains consécutive à l'ouverture des portes de la haute muraille – il fallait compter avec le rôle que jouait dans tout ça le gouverneur de la province de Fajin. Car les deux événements, ce n'était plus contestable, avaient un lien très direct.

Richard s'admonesta, furieux de se concentrer sur le problème au lieu de passer son temps à chercher la solution. Au sujet du grand dessein d'Hannis Arc, il était dans l'ignorance. Tirer des plans sur la comète ne l'avancerait à rien.

Au moins, Samantha avait réussi à s'enfuir. Du coup, la situation n'était pas désespérée. Hannis Arc s'était-il fichu comme d'une guigne de la jeune magicienne ? Avait-il au contraire été incapable de la capturer ? Selon toute probabilité, il n'avait pas dû la considérer comme une menace digne d'attention. Car sa cible, depuis le début, c'était Richard.

Pour s'en sortir, le Sourcier devait oublier le problème et se concentrer sur la solution. Face à une série d'obstacles, le principe était d'en franchir un à la fois. Pour l'heure, l'urgence était de trouver un moyen de s'évader de sa prison. Le reste n'avait aucun intérêt.

Oubliant les vaines interrogations, Richard commença à explorer sa cellule.

Au pied d'une paroi, il remarqua un seau d'eau. En revanche, il ne vit pas de nourriture.

La roche, découvrit-il très vite, n'était pas uniformément lisse. Bien au contraire, elle était constellée d'ouvertures. De petits trous, pour l'essentiel, mais quelques fissures se révélèrent assez larges pour qu'il puisse y entrer, en se faisant tout petit. Ces failles, soupçonna Richard,

ne devaient conduire nulle part, sinon, pourquoi Hannis Arc l'aurait-il emprisonné ici ? À la rigueur, il les explorerait quand il aurait épuisé toutes ses autres options. Pour l'instant, à quoi bon perdre son temps, en risquant de se coincer au passage ?

Au moins aussi grandes que celle par laquelle il était entré, d'autres ouvertures trouaient les parois de la grotte. Mais bien entendu, elles étaient toutes obstruées par un fragment de voile.

S'il avait jadis longé de très près la frontière qui séparait Terre d'Ouest de D'Hara, Richard ignorait presque tout des caractéristiques particulières de ces rideaux-là – invoqués par Hannis Arc, un point essentiel qu'il convenait de garder à l'esprit. De plus, comment savoir si la frontière, au sein du troisième royaume, se comportait comme le voile séparant le monde des vivants du royaume des morts ? Après tout, les fragments de voile, ici, se déplaçaient, et Richard n'avait jamais rien vu de pareil. Une excellente raison d'en rester le plus loin possible.

Alors qu'il regardait autour de lui, Richard songea que tous ces rideaux qui l'emprisonnaient pouvaient fondre en même temps sur lui afin de l'entraîner dans le royaume des morts. En réfléchissant, il estima que c'était très peu probable. S'il avait voulu sa mort, Hannis Arc aurait pu le livrer aux Shun-tuk, tout simplement.

Mais Hannis Arc voulait le garder en vie. Peut-être pour la raison qui l'avait poussé à capturer Zedd et les autres. Mais quelle raison ?

Très frustré, Richard glissa les mains dans ses poches et fit le tour de sa cellule, inspectant chaque pouce carré de roche.

Il ne vit rien qui pourrait lui permettre de s'évader.

S'inquiétant en permanence pour Samantha, dans un coin de sa tête, il espéra qu'elle avait pu échapper aux Shun-tuk.

Soudain, il pensa à la façon dont il avait dialogué avec elle, alors qu'ils ne se voyaient plus à travers le voile. Voilà une carte qu'il n'avait pas encore abattue !

Se campant devant un des passages bloqués par un fragment de voile, il appela :

— Il y a quelqu'un ?

Après deux tentatives infructueuses, il passa à l'ouverture suivante, puis à celle d'après.

— Il y a quelqu'un ?

— Richard, c'est toi ? demanda faiblement une voix que le Sourcier aurait reconnue entre mille.

— Zedd ? Zedd !

— Richard ! Esprits bien-aimés…

La voix venait de très loin – sans doute quatre ou cinq petites grottes – et pas de cette ouverture-là. Traversant la caverne, Richard

alla se camper devant celle d'où filtraient les sons.

Zedd semblait parler entre deux sanglots. Chez un homme comme son grand-père, il en fallait vraiment beaucoup pour en arriver là.

— Zedd, tu vas bien ?

La réponse mit assez longtemps à venir.

— Oui, mon garçon, je suis vivant…

Pas vraiment le genre de phrase que Richard espérait.

— Zedd, que te font subir nos geôliers ?

Là encore, la réponse se fit attendre.

— Ils nous saignent à blanc, Richard…

— Tu veux dire qu'ils vous volent votre sang ?

— C'est ça.

Richard tapa du poing sur la roche, juste à côté du voile vert.

— Pourquoi ?

— C'est une longue histoire… J'ai vu quelques-uns de nos amis, et des gens que je ne connais pas. Ils les saignent aussi, les détenteurs du don comme les profanes.

Richard se souvint que Jit avait fait la même chose à Kahlan afin de boire son sang. Son cœur battant la chamade, il dut se forcer au calme. Pour trouver la solution, il devait garder son sang-froid.

Sinon, il finirait par traverser le voile avec l'idée absurde d'aller rejoindre son grand-père.

— Je suis navré qu'ils t'aient capturé aussi, mon garçon. Mais entendre ta voix me fait chaud au cœur.

De sa vie, Richard n'avait jamais entendu un tel désespoir dans la voix du vieux sorcier.

— Zedd, accroche-toi ! Je vais trouver un moyen de vous sortir de là.

— Ça, c'est le Richard qui m'a tellement manqué…

— Zedd, pourquoi ces sauvages veulent-ils ton sang ?

— Pour réveiller les morts, mon garçon…

— Quoi ?

— Ils ne parlent pas beaucoup, mais d'après le peu que j'ai entendu, le sang des détenteurs du don, selon eux, peut ramener les cadavres à la vie.

— C'est de la folie ! Mais ces derniers temps, j'ai entendu bien pire…

Après un long silence, Zedd reprit la parole :

— Je suis si fatigué… Richard, il faut que je me repose…

— Oui, Zedd, récupère des forces. Je nous sortirai de là, c'est juré. En attendant, repose-toi.

— Silence ! Ils reviennent me chercher… Je t'aime, mon garçon.

Zedd se tut.

Puis il cria, sans doute parce qu'on l'entraînait quelque part.

Richard boxa de nouveau la roche.

Mais la fureur ne servait à rien. Plus que de ses muscles, il avait besoin de son cerveau.

Chapitre 63

Kahlan saisit la poignée, sur la portière, pour ne pas sauter sur son siège lorsque le coche cahota sur un nid-de-poule. Ce mouvement brusque mit à la torture les muscles de son ventre endoloris par l'Agiel. Des heures après les coups, respirer lui faisait toujours mal.

Alors que le véhicule avançait dans un décor sinistre semé d'arbres géants, l'abbé Dreier et sa Mord-Sith ne quittaient pas des yeux la Mère Inquisitrice. Afin de ne plus les voir, celle-ci tourna la tête vers la fenêtre. Leur seule vue la mettait en fureur. Comment osaient-ils agir ainsi ?

Pendant des années, le Nouveau Monde avait livré une guerre sans merci contre l'Ancien. La croisade de Jagang, le chef de l'Ordre Impérial, avait provoqué la mort de centaines de milliers de braves gens. Presque dans toutes les familles, on pleurait au moins un père, une mère, un frère ou un enfant. Des générations entières avaient été balayées de la surface du monde. Parmi les survivants, beaucoup étaient mutilés à vie et d'autres ne seraient pas vraiment rétablis avant des années – si ça arrivait un jour.

Et tout ça pourquoi ?

Parce que Jagang avait voulu régner sur le monde afin que l'Ordre Impérial fasse triompher sa vision de la vie : le bien commun imposé par la force à tous ceux qui lui étaient rétifs.

Comme presque tous les dirigeants soucieux du bonheur universel de l'humanité, Jagang et sa bande n'avaient pas hésité un instant à massacrer tous leurs contradicteurs. Afin d'avoir raison, ils auraient bien détruit le Nouveau Monde, s'il n'y avait pas eu d'autres moyens de triompher.

En d'autres termes, pour que tout le monde soit heureux, ils avaient semé partout la désolation et la mort.

Par bonheur, Richard avait conduit le Nouveau Monde à la victoire. Au bout du compte, la liberté l'avait emporté sur la tyrannie. La terrible épreuve qui avait parfois paru destinée à durer jusqu'à la fin des temps était enfin terminée.

Le monde était en paix.

Jusqu'à ce que des fous venus d'un coin oublié de D'Hara prétendent tout recommencer ? Tout ça pour régner sur le monde ?

C'était intolérable !

Kahlan serra les dents pour ne pas hurler de rage.

— Comment c'était ? demanda l'abbé assis en face de l'Inquisitrice.

— Pardon ?

Un sourire suffisant s'afficha sur les lèvres de Dreier, ravi de voir que sa prisonnière était folle de colère. Après tout, il avait de quoi être satisfait. La Mère Inquisitrice – et l'épouse du seigneur Rahl –, cette femme qui avait largement contribué à la défaite de l'Ordre Impérial, n'était désormais plus qu'un jouet entre ses mains.

— Je vous ai demandé comment c'était.

Kahlan foudroya l'abbé du regard, puis elle se tourna de nouveau vers la fenêtre. Sous le ciel plombé, les arbres semblaient uniformément grisâtres. La forêt que traversait le coche paraissait être un territoire inexploré et sauvage où la mort régnait en maîtresse aux côtés de la violence.

L'étroite piste étant bordée sur les deux flancs d'arbres géants dont les branches se rejoignaient, le coche avançait en fait dans un tunnel végétal obscur et menaçant. De sa vie, Kahlan n'avait jamais vu un paysage dégager de la haine et de la malveillance.

Une gifle soudaine fit basculer la jeune femme sur sa banquette.

Une gifle ? Non, plutôt un coup de poing, à voir la main fermée de la Mord-Sith. Un moment, totalement sonnée, Kahlan eut du mal à se rappeler où elle était et ce qui lui arrivait.

Puis la douleur se diffusa dans toutes ses mâchoires, ses lèvres et son nez l'élançant comme si des milliers de minuscules épingles s'y enfonçaient.

Alors que ses bras pendaient sur ses flancs, inertes, Kahlan sentit du sang chaud couler sur son menton puis dégouliner sur le devant de son pantalon.

— L'abbé t'a posé une question, lâcha la Mord-Sith. Tu devrais apprendre au plus vite à respecter tes supérieurs. Si tu ne veux pas faire cet effort, je demanderai au cocher de s'arrêter. Puis je te traînerai sur la piste, et je t'enseignerai l'obéissance et la révérence dont doivent faire montre les petits chiots dans ton genre.

Erika se pencha, saisit Kahlan par les cheveux et la tira vers elle.

— Tu aimerais ça ?

— Non ! cria l'Inquisitrice.

Juste avant d'encaisser un nouveau coup de poing.

Avec un sourire, Erika la lâcha, s'adossa à sa banquette et croisa les bras. Enfin capable de bouger les siens, Kahlan essuya d'un revers de la main le sang qui maculait son menton.

L'air très satisfait par les événements, Dreier savoura le spectacle avant de reposer sa question.

— Comment c'était ? J'entends obtenir une réponse, et Erika partage mon intérêt. Tous les deux, nous bouillons d'impatience de t'écouter.

— De quoi parlez-vous ? Pour répondre, il faudrait que je

comprenne la question.

Avec sa main, l'abbé imita la chute brutale d'un objet ou d'une personne.

— Ton grand plongeon de la falaise, voilà de quoi je parle. Sais-tu que tu devrais faire plus attention ? Un de ces jours, ta maladresse pourrait te coûter la vie. Alors, comment c'était ?

Sentant que ses lèvres gonflaient, Kahlan serra les poings pour se passer l'envie de nouer ses doigts autour du cou de l'abbé afin de l'étrangler.

— Je n'ai pas beaucoup aimé…

— Sans blague ? Pourquoi ça ?

Kahlan jeta un coup d'œil à la Mord-Sith, puis son regard revint sur l'abbé.

— C'était effrayant.

— J'imagine, oui… (Dreier croisa les bras.) Mais c'était le but de la manœuvre.

— Parce que cette manœuvre avait un but ?

— Bien entendu.

— Désolée, mais je n'ai jamais été très douée pour deviner. Quel but ?

— Eh bien, te terroriser, justement. Tu as cru que ta dernière heure avait sonné, pas vrai ? Quand tu étais à un souffle de t'écraser sur le sol qui fondait sur toi à une vitesse incroyable.

— Donc, vous vouliez m'effrayer ? Bravo, parce que vous avez réussi. Ça vous satisfait ?

Dreier se tourna vers la Mord-Sith et lui sourit.

— Elle ne comprend toujours pas.

— Mais elle y viendra, répondit Erika alors que le coche passait à toute vitesse sur une série de creux et de bosses. Tôt ou tard.

— Je suppose que tu as raison…, soupira l'abbé.

Kahlan ne desserra pas les dents. Pas question qu'elle alimente d'une manière ou d'une autre la conversation.

— Tu ne veux pas savoir comment j'ai fait ? demanda l'abbé.

Il parlait de la chute et de la façon dont il l'avait arrêtée au dernier moment en recourant à un sortilège.

Ayant grandi parmi des sorciers, Kahlan en savait long sur la magie. Les détenteurs du don pouvaient faire léviter des objets, même lourds, où les rattraper avant qu'ils touchent le sol quand ils tombaient.

Mais avec des créatures vivantes, surtout des humains, il leur était impossible de faire la même chose.

La vie était en principe un obstacle infranchissable à de telles manipulations. Parce qu'ils avaient une âme – du moins, voilà ce qu'on avait dit à Kahlan –, les humains ne pouvaient pas être la cible

d'un sort de lévitation, sauf dans des circonstances très spéciales et pour une durée limitée. Même ainsi, l'effort requis pour le sorcier était considérable. Sinon, les hommes et les femmes auraient pu voler comme des oiseaux.

Un jour, les sorciers avaient expliqué cette affaire à Kahlan. En détail, comme ils aimaient à le faire. Mais ce n'était pas le moment de fouiller dans ses souvenirs.

En revanche, l'Inquisitrice aurait aimé savoir comment Dreier s'y était pris. Surtout avec une telle précision, puisqu'il avait arrêté sa chute à quelques pouces seulement du sol. Alors qu'elle était ainsi en suspension, il s'était penché sur elle pour l'aider à se relever.

Une expérience horrible. Après cette épreuve, l'Inquisitrice avait eu besoin d'une bonne heure pour cesser de trembler.

— En fait, vous avez raison, j'aimerais savoir… Comment avez-vous fait, abbé Dreier ? De toute évidence, vous avez le don, un élément que vous nous avez caché, au Palais du Peuple. Mais je n'ai jamais entendu parler d'un sorcier capable d'un tel exploit. D'après ce que je sais, la magie ne permet pas de faire une chose pareille.

— Exact… Le don n'en est pas capable. Mais je dispose d'un pouvoir différent.

— Le don est le don, abbé !

— Eh bien, c'est vrai, mais certains initiés, comme Hannis Arc et moi, ont acquis l'aptitude d'utiliser une forme secrète de sorcellerie. Du coup, les profanes ne comprennent pas ce que nous sommes capables de faire, ni de quel pouvoir nous disposons. (Il fit un geste en direction de la fenêtre.) Vivre coupé de tout a quelques avantages… Par exemple, ça permet d'apprendre la façon de faire de certains adeptes des arts occultes, puis de développer ces pouvoirs avec l'aide du don, pour en faire une arme qu'ils n'auraient même pas pu imaginer. De toute façon, n'ayant pas le don, ces gens-là ne seraient arrivés à rien s'ils avaient essayé.

— Quand on manipule de telles forces, mieux vaut être prudent.

Dreier eut de nouveau le sourire satisfait que Kahlan détestait. On eût dit que cet homme vivait pour grimacer ainsi !

— Je n'ai pas peur du tout…, fit Dreier d'une voix vibrante de menace.

Kahlan voulut répliquer qu'il avait tort, mais elle jugea plus prudent de s'en abstenir.

Du coup, l'abbé rayonna de nouveau.

— Mais tu as eu peur, pas vrai ? Pendant que tu tombais, je veux dire.

— Je l'ai déjà reconnu…, répondit Kahlan.

De nouveaux cahots torturèrent les muscles de son ventre, lui

coupant le souffle. Sous le choc, sa mâchoire recommença à trembler. Heureusement, ses lèvres ne saignaient plus.

— C'était mon but : te terrifier.

— Vous n'avez donc pas passé l'âge de faire peur aux filles ?

La Mord-Sith éclata de rire.

— Elle est très drôle, dit-elle en coulant un regard en biais à Dreier. J'adore son humour.

L'abbé fit la grimace mais n'émit aucun commentaire.

— La peur est utile, dit-il à Kahlan. J'essaie de te décrire mon objectif, et, dans ce contexte, de t'initier à la grande œuvre de ma vie.

Kahlan prit une profonde inspiration. Depuis qu'Erika l'avait frappée, parler lui faisait mal, et elle aurait donné cher pour ne pas devoir faire la conversation à Dreier. Mais comment le rabrouer, s'il insistait ? De plus, elle devait savoir ce que mijotait cet homme, quelle était sa « grande œuvre » et ce qu'il faisait dans son abbaye. Étant un bavard pompeux, il n'aurait pas besoin de beaucoup d'encouragements pour s'épancher auprès de sa prisonnière.

— Je suis navrée, abbé, mais tomber d'une falaise et m'arrêter en bas, à un pouce du sol, est une expérience nouvelle pour moi. Si elle a un sens profond, j'ai bien peur qu'il m'échappe.

Dreier se pencha vers l'Inquisitrice.

— Au dernier moment, quand tu as eu la certitude que ta fin était inévitable, n'as-tu pas eu une révélation ? Une dernière pensée fulgurante ? Une vision globale de ta vie qui éclairait son sens ? Les rares personnes qui échappent d'un souffle à la mort, comme ça t'est arrivé, disent qu'on revoit en une fraction de seconde la totalité de son existence…

» Et toi, qu'as-tu ressenti au moment où tu croyais mourir ?

Ne supportant plus le regard de Dreier, Kahlan se tourna de nouveau vers la fenêtre.

— Alors ? Qu'as-tu éprouvé ?

— Vous ne comprendriez pas…, souffla Kahlan.

Un long silence s'ensuivit.

— Dans ce cas, dit enfin l'abbé, pourquoi ne m'expliquerais-tu pas ?

Ce n'était pas de la simple curiosité, mais une exigence à laquelle Kahlan estima sage de ne pas opposer une fin de non-recevoir.

— J'ai éprouvé en un instant tous les sentiments que je ressens pour mon mari.

— L'amour, c'est ça ?

Tentée de dire que Dreier ne savait pas de quoi il parlait, l'Inquisitrice s'épargna cet effort inutile.

— Vois-tu, ce qu'il faut savoir, c'est que nous avons appris, grâce à notre sorcellerie, à modifier cette expérience.

Kahlan tourna la tête vers l'abbé.

— Quelle expérience ? Celle de la mort ? Je ne comprends pas très bien…

— Juste avant de mourir – je veux dire pour de bon –, les gens éprouvent beaucoup de choses. Ils peuvent avoir des regrets, être tétanisés de peur, penser à l'être aimé ou, comme je l'ai déjà dit, revoir toute leur vie.

— Et après ?

— Eh bien, nous avons – enfin, ne soyons pas modeste, et disons les choses comme elles doivent être formulées : en ne ménageant ni mes efforts ni mon talent, *j'ai* appris à modifier cette expérience afin que ceux qui sont sur le point de traverser le voile, avant un séjour éternel dans le royaume des morts, puissent être utiles pour les personnes qui restent dans le monde des vivants.

Sa curiosité sincèrement éveillée, Kahlan plissa le front.

— Utiles ? Que peuvent apporter aux vivants des gens qui sont sur le point de mourir ?

Dreier sourit de nouveau. Mais pas d'amusement ou de suffisance. Un sourire cruel de pure malveillance…

— Des prophéties, bien sûr !

Chapitre 64

— Des prophéties ? répéta Kahlan, décontenancée.

— Oui, des prophéties…

— De quoi parlez-vous donc ?

— Le processus est le suivant… Au moment de la fin de la vie, quand j'interviens avec mes « talents » particuliers, ce qui reste de vitalité à l'intérieur d'une personne – cette force, justement, qu'elle est en train de perdre – est modifié d'une manière spéciale. En conséquence, lorsque le sujet traverse le voile, en cet instant unique où il s'accroche encore à l'existence tout en étant déjà en contact avec la mort, au lieu de revoir toute sa vie, de se sentir triste ou de penser à l'amour, il devient capable de s'immerger dans le flux du temps que seuls les prophètes et les voyantes connaissent d'habitude. Ma méthode a un rapport avec la non-temporalité du royaume des morts, mais ce serait trop long à expliquer…

» En cet instant unique, à la croisée des chemins de la mort et de la vie, le sujet voit le flux du temps, peut se déplacer vers l'aval, et a donc l'aptitude de produire des prédictions, exactement comme un authentique prophète.

Kahlan en blêmit d'horreur.

— Avec votre sorcellerie, vous entendez arracher des prophéties à de pauvres agonisants ?

Dreier eut un regard méprisant pour l'Inquisitrice.

— J'ai créé, développé et perfectionné ce protocole. Je « n'entends » rien. C'est fait.

— Vous l'avez déjà fait ? Et vous comptez recommencer ?

— C'est l'objectif majeur de l'abbaye. J'y mets en application mon protocole, afin de collecter des prophéties que je livre ensuite au seigneur Arc. Il en a besoin pour s'orienter, un peu comme un voyageur qui se fie aux étoiles.

Kahlan eut du mal à en croire ses oreilles.

— Si je comprends bien, vous faites venir des gens à l'abbaye et vous les tuez afin qu'ils vous fournissent des prophéties. Vous commettez des assassinats avec l'espoir que vos victimes ajoutent des prédictions à votre collection.

— Des assassinats ? Non, ce n'est pas le mot… Disons plutôt que nous arrachons des prophéties aux terribles abysses de l'éternité. En d'autres termes, nous nous emparons de ce qui est disponible pour qui sait comment s'y prendre.

— En multipliant les meurtres.

Dreier eut un geste nonchalant.

— Les gens choisis pour participer à cette grande œuvre ne sont pas des victimes, bien au contraire. Donner sa vie pour une telle cause est un honneur. Ils n'en ont peut-être pas conscience, mais ce sont des héros qui se sacrifient pour le bien commun.

— Encore la même folie…, soupira Kahlan.

— De la folie ? Non, pas du tout… Le sacrifice d'une minorité pour le bien de la majorité, c'est le summum de la grandeur. Mon concept est aussi brillant au niveau de la conception que de l'exécution.

— « Exécution » est le mot juste, en effet… Des exécutions de masse au nom d'une cause absurde.

— Ton camp fait exactement la même chose.

— C'est faux, et vous le savez très bien.

— N'utilisez-vous donc pas les prophéties ? Au Palais du Peuple, des gens y ont recours. Des gens comme ton mari, Inquisitrice ! Ne s'approprient-ils pas le travail de toute une vie fourni par les prophètes ? Est-ce que ça ne revient pas exactement à ce que je fais ? Sauf que dans ton camp, on garde les prédictions secrètes afin de contrôler le destin des autres… Les prophètes, Inquisitrice, sacrifient leur vie exactement comme les sujets que j'invite à l'abbaye. Mais vous détournez le sens de leur geste en gardant pour vous les prophéties, alors qu'elles ont pour mission de contribuer au bien commun, ainsi que l'a voulu le Créateur.

Kahlan préféra s'abstenir de tout commentaire.

— Toi et ton mari, vous volez les prophéties au peuple afin de le garder en esclavage ! Moi, les prophéties glanées grâce à des héros, je les mets au service des sujets d'Hannis Arc. Car il s'en sert pour guider son peuple sur les chemins du bonheur, pas pour renforcer son pouvoir tyrannique. Les prédictions sont un bien commun à l'humanité, non la propriété privée d'une élite.

» Les dirigeants d'autres pays ont demandé à se joindre à nous afin d'être eux aussi guidés par les prophéties.

Kahlan jugea inutile de polémiquer avec un fanatique. Le temps passant, elle commençait à en avoir assez d'expliquer aux gens comment fonctionnaient les prophéties – et surtout, comment elles ne fonctionnaient pas. La défection de plusieurs pays lui brisait le cœur. Car elle avait pitié des simples d'esprit qui s'étaient détournés de l'empire d'haran pour se rallier à Hannis Arc.

Mais au fond, libre à ces gens de croire ce qu'ils voulaient. Si la vérité ne les intéressait pas…

— Tu as été choisie pour participer à cette grande œuvre, annonça l'abbé. Bientôt, tu feras partie des héros qui dispensent des prophéties

à ceux qui en ont besoin. Inutile de te dire que nous attendons beaucoup de toi. Une femme de pouvoir, l'épouse du seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice…

Kahlan jeta un coup d'œil à la Mord-Sith, puis se concentra de nouveau sur Dreier.

— Donc, vous allez me tuer… Quelle surprise ! Les gens comme vous exécutent des innocents depuis l'aube des temps.

» Vous me ferez décapiter, en espérant que je balbutie des prophéties avant de mourir ? Grand bien vous en fasse. Mais n'essayez pas de vous convaincre que je pose de mon plein gré la tête sur le billot. Ce sera un meurtre, rien de plus. Un sale meurtre.

Dreier eut un geste agacé, comme s'il tentait de chasser une mouche.

— Ce n'est pas si simple, dit la Mord-Sith avec un sourire entendu.

— Pas si simple ? répéta Kahlan. Et pourquoi ça ? Vous tuez des gens pour qu'ils énoncent des prédictions en agonisant. C'est de la folie furieuse. Mais une folie assez simple, somme toute.

— Tu m'as mal comprise, dit Erika. Je parlais du processus. C'est lui qui n'est pas si simple.

— Les sujets doivent être préparés, précisa Dreier, toujours aussi satisfait d'entendre le son de sa propre voix.

— Préparés ? Comment prépare-t-on des gens à être assassinés ?

— En les torturant.

— À l'abbaye, vous torturez vos « sujets » ?

— C'est la fonction même du complexe : aider les gens à s'engager sur le chemin qui fera d'eux des prophètes – durant quelques instants, bien entendu. La torture est le meilleur moyen de pousser les sujets sur le fil très fin qui sépare la vie de la mort. Elle leur permet aussi de mesurer la valeur du merveilleux cadeau que nous leur faisons.

— Un cadeau ? En les torturant ? Quel cadeau leur faites-vous donc ?

— La fin de leurs souffrances.

— Pardon ?

— C'est pourtant facile à comprendre. Quand ils consentent enfin à se sacrifier dans la joie, conscients d'agir pour le bien de l'humanité, nous mettons un terme à leurs souffrances et les autorisons à traverser le voile.

Kahlan en eut l'estomac retourné. À présent, elle comprenait mieux quel rôle jouaient les Mord-Sith dans cette sinistre affaire.

Voyant que la prisonnière avait enfin saisi, Erika sourit.

— Il y a une grandeur transcendantale dans toute douleur, dit-elle, comme pour justifier les agissements de l'abbé.

— Une grandeur ? répéta Kahlan, révulsée.

— Oui, une glorieuse grandeur. Et nous allons t'en faire profiter,

Inquisitrice.

— Jusqu'à ce que tu sois prête à te sacrifier dans l'allégresse, ajouta Dreier. Comme tous ceux qui t'ont précédée.

Chapitre 65

Assis dans sa grotte, le dos contre une paroi, Richard somnolait, épuisé par la souillure de la mort qu'il portait en lui.

Entendant des bruits de voix, il releva la tête. Ce n'était pas Zedd, mais des gens qui parlaient devant le rideau vert, à l'entrée de sa prison. Des propos qu'il ne parvint pas à comprendre.

Derrière le fragment de voile, il y eut du mouvement, puis plusieurs silhouettes s'immobilisèrent. Rien à voir avec celles qui venaient régulièrement lui promettre la paix éternelle s'il les rejoignait en franchissant le rideau de lumière. Ces visiteurs-là étaient des habitants du royaume des morts. Les gens qu'il apercevait en ce moment, en revanche, se trouvaient dans le tunnel – du même côté du voile que lui, en somme, si paradoxal que ce fût.

Depuis des jours, personne n'était passé ainsi devant sa prison. Des jours ? Eh bien, c'était son estimation. Dans sa grotte, il n'avait aucun moyen de mesurer le temps.

Ayant peu dormi, Richard avait beaucoup fait les cent pas en réfléchissant. Depuis son incarcération, on ne lui avait pas apporté à manger. Par bonheur, il avait trouvé un endroit où de l'eau sourdait de la roche. Au fil du temps, elle s'était creusée dans le sol un petit réservoir. Au moins, le Sourcier avait de quoi boire.

Car le seau était vide.

Si on ne le nourrissait pas, c'était peut-être parce qu'on entendait le laisser dépérir ici. Dans ce cas, qui le tuerait ? La souillure laissée par Jit, ou l'inanition ? Quoi qu'il arrive, le résultat de cette compétition serait serré…

Bien entendu, Richard était revenu souvent devant l'ouverture d'où était sortie la voix de Zedd. Mais son grand-père ne lui avait plus jamais répondu.

En marchant, le Sourcier avait aussi tendu l'oreille devant les autres ouvertures défendues par un fragment de voile. Hélas, ça n'avait rien donné. Avait-on déplacé les autres prisonniers afin que personne ne puisse lui parler et le tenir au courant des événements ? C'était très possible. De telles techniques d'isolement avaient souvent de bons résultats…

Zedd pouvait aussi ne pas être revenu parce qu'on jetait les prisonniers dans la première geôle disponible. Pourquoi leur en attribuer une, dans un endroit qui en comptait autant qu'une ruche peut avoir d'alvéoles ?

Richard s'accrochait à cette éventualité optimiste. Pas question de penser que Zedd, après la conversation, avait fini par mourir, vidé de son sang lors d'une « séance » de trop.

Zedd était bien plus résistant qu'il en avait l'air. Sachant que son petit-fils était là, il avait sûrement dû mobiliser toutes ses forces.

Hélas, Richard était lui aussi prisonnier. Selon toute probabilité, il finirait par mourir, comme ses amis.

Dans un tourbillon qui rappelait des volutes de fumée, le fragment de voile de l'ouverture principale se dissipa.

Une masse compacte de Shun-tuk se tenait devant la prison du Sourcier. Derrière eux, il vit quelques cadavres ranimés aux yeux rouges. Les demi-humains, eux, avaient le regard brillant, comme s'ils cherchaient à voir l'âme du prisonnier.

Vika entra dans la grotte avec la grâce féline commune à toutes les Mord-Sith.

Richard ne daigna même pas se lever.

Depuis qu'il était ici, il n'avait vu personne. Incapable de déterminer si on était le jour ou la nuit, il avait vite perdu tous ses repères. Bizarrement, même Vika n'était pas venue, histoire de le tourmenter un peu. Un comportement inhabituel, chez une Mord-Sith.

Contrairement à Richard, miné par la maladie et la faim, Vika semblait fraîche et dispose – chez une Mord-Sith, ça n'était pas un bon signe, du moins pour ses victimes.

Vika avança vers lui avec une autorité naturelle qui rappela au Sourcier une avalanche de très mauvais souvenirs. Mais il ne devait pas mêler au présent les réminiscences d'épreuves très anciennes. Cette situation était très différente de la précédente. Lui-même, il n'avait plus grand-chose à voir avec le jeune homme qu'il était alors. Il fallait se concentrer sur son adversaire du moment, pas sur la femme qu'il avait affrontée lors de ce qui lui semblait à présent une autre vie.

La natte de la Mord-Sith était impeccable, tout comme son uniforme de cuir rouge moulant.

— Il est temps, lâcha-t-elle.

— Temps de quoi ? demanda Richard sans bouger d'un pouce.

— Temps que vous veniez avec moi…

Le Sourcier soupira et se leva, afin d'éviter une intervention de la Mord-Sith. Se préparant mentalement à ce qui risquait de suivre, il prit une profonde inspiration. Dans cette « danse », pas question de se laisser guider par Vika !

— Il faut m'écouter, Vika, parce que j'en sais plus long que tu le penses sur les Mord-Sith. Toi, au contraire, tu connais moins de choses sur le monde que tu le crois. En restant dans les Terres Noires, tu t'es condamnée à l'ignorance.

» Ne me confonds pas avec Darken Rahl, qui était un criminel. Je

n'ai pas à assumer ses fautes.

» Au-delà des Terres Noires, le monde a changé. Il s'est amélioré. Je sais comment Darken Rahl brisait des jeunes filles pour en faire des Mord-Sith. Crois-moi, je comprends pourquoi tes amies et toi l'avez abandonné. Mais je ne suis pas comme lui. J'ai mis un terme au recrutement forcé de jeunes filles, et je ne traite pas les Mord-Sith confirmées de la même manière que Darken Rahl. Ce sont mes amies.

— Comme Cara ?

— Elle est donc ici ? Comment va-t-elle ?

— Elle est faible…

— À cause des saignées ?

— Non, parce qu'elle est votre Mord-Sith. En vous fréquentant, elle est devenue aussi faible que vous.

— Cara est bien plus forte que tu le seras jamais, parce que je lui ai permis de grandir. Elle a eu le courage de devenir la personne qu'elle voulait être. Si tu ne changes pas de vie, tu ne lui arriveras jamais à la cheville.

— Balivernes ! Son Agiel est neutralisé. Elle n'est plus rien… C'est grâce à ce détail qu'Hannis Arc a compris que votre don vous faisait défaut. L'Agiel de Cara est « mort » parce que le lien entre elle et vous n'existe plus. Vous avez trahi les vôtres, seigneur Rahl. Tout comme vous, ils sont sans défense.

Richard s'était demandé comment Hannis Arc avait su, pour la défaillance de son don. La réponse était bien plus simple qu'il l'aurait cru.

— As-tu parlé à Cara ? Pour apprendre de sa bouche ce qui a changé dans…

— Je parlais, coupa Vika, et elle m'écoutait.

Richard détesta ce que pouvait sous-entendre cette phrase.

— Tu peux choisir de changer, Vika.

— Pour être faible comme elle ? J'étais au Palais du Peuple avec l'abbé Dreier. Juste sous votre nez, et pourtant invisible, l'aidant à mettre les choses en mouvement. En rôdant dans les couloirs, j'ai surpris des conversations. L'abbé m'a confirmé leur teneur. Cara, une Mord-Sith, s'est mariée !

— Je sais… C'est moi qui présidais la cérémonie.

Vika parut surprise.

— Pourquoi s'unir à un homme ? C'est une Mord-Sith.

— Elle est aussi une femme, Vika, comme toi. Elle est tombée amoureuse et a eu envie de tout partager avec l'élu de son cœur.

— Et vous l'avez autorisée à le faire ? Pourquoi avoir présidé à son union ?

— Parce que c'est mon amie, comme toutes les autres Mord-Sith. Je voulais son bonheur. Après tout ce qu'elle a subi, comme vous

toutes, elle mérite un peu de tendresse et de paix. Sais-tu que les autres Mord-Sith pleuraient de joie à son mariage ? Et que je pleurais avec elles ?

Sous le regard attentif de Vika, Richard continua :

— Elle a choisi de changer pour vivre la vie dont elle rêvait. Toi aussi, tu peux décider d'évoluer, mais il ne te reste pas beaucoup de temps. Vika, aide-moi à remettre de l'ordre ici. Les choses ne peuvent plus continuer comme ça.

» Ne rate pas ta chance, car elle ne se représentera jamais.

— Une chance de quoi ?

— De ne plus appartenir à un tyran.

— Le seigneur Arc est mon maître.

— Non, c'est toi, ton propre maître. Mais tu ne le sais pas.

Sa patience épuisée, Vika frappa Richard au ventre avec son Agiel. Enfin, elle essaya, car Richard saisit l'arme au vol avant qu'elle touche sa cible.

Serrant l'Agiel, il supporta la douleur ainsi qu'on le lui avait enseigné lors de terribles « leçons » dont il n'aurait jamais pensé avoir besoin un jour.

Aujourd'hui, elles lui étaient précieuses.

Aujourd'hui, il était reconnaissant à la femme qui les lui avait prodiguées.

Parce que sans ça, il se serait déjà écroulé.

Tout près de Vika, il la regardait dans les yeux, partageant la douleur qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle saisissait son arme.

Devant la grotte, les Shun-tuk observaient la scène sans comprendre ce qui se passait ni deviner ce qu'éprouvaient les deux protagonistes liés par une cruelle souffrance. Aucun d'eux n'esquissa un geste pour intervenir.

Dans les yeux bleus de Vika, Richard vit enfin passer l'ombre de la peur.

Après être resté assez longtemps immobile pour qu'elle sache qu'il n'était pas dupe, ayant vu ce qui était à voir, Richard lâcha l'Agiel et repoussa doucement la jeune femme.

Le souffle court, Vika plissa le front, comme si elle n'en croyait pas ses yeux.

— Vous êtes une personne comme on en rencontre rarement, Richard Rahl, dit-elle. Pour faire ça, il faut être en acier.

— Je suis le seigneur Rahl, c'est tout. Malgré ce que tu crois, c'est moi qui te domine, et pas l'inverse. N'oublie jamais ça, si tu tiens à la vie.

— J'espère mourir au combat…

— Et pas dans un lit, vieille et édentée, je sais…

— On dirait que vous en savez vraiment très long sur les Mord-Sith…

— Plus que tu ne saurais l'imaginer… Elles peuvent choisir le camp de la vie, ce n'est pas trop tard. J'ai porté autour du cou les Agiels de Mord-Sith mortes au combat. Certaines en luttant contre moi, et d'autres en se battant à mes côtés. Toutes étaient des êtres humains capables de choisir une destinée plus souriante que celle qui les attendait. Quelques-unes ont pris la bonne décision, mais pas toutes…

Vika regarda Richard dans les yeux comme si elle voulait évaluer sa sincérité. Puis elle reprit son expression glaciale, leva son Agiel et le pointa sur son prisonnier.

— Je suis une Mord-Sith. Tu feras ce que je te dis, quand je te le dis.

Richard nota le passage au tutoiement.

— Bien entendu, maîtresse Vika, fit-il avec un demi-sourire. Maintenant, allons-y ! Tu es venue me chercher pour une bonne raison, non ? L'homme minable que tu prends pour ton maître sera très mécontent si tu es en retard. Il te punira, pas vrai ? Exactement comme l'aurait fait Darken Rahl…

» Passer d'un tyran à un autre ne t'aura pas avancée à grand-chose. Mais au moins, tu as vu qu'il t'était possible de choisir. Espérons que tu tireras les leçons de ton erreur, histoire de prendre une meilleure décision la prochaine fois.

— J'espère surtout que le seigneur Arc me laissera te tuer.

— Ne te fais pas d'illusions, ça n'arrivera jamais.

— Et qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Vika, rouge de colère.

— Tu crois qu'Hannis Arc se serait donné tout ce mal pour me capturer afin que tu aies le plaisir de me tuer ? Désolé, mais ça ne tient pas.

» Il a d'autres plans que te divertir… J'ai un rôle à jouer dans son complot, et il ne te laissera pas me tuer. D'ailleurs, je parie qu'il te l'a déjà interdit.

— Pari gagné, Richard Rahl ! Ton destin sera plus grandiose qu'une simple exécution de ma main. Mais je me demande si tu n'aurais pas préféré ça, au bout du compte.

— Épargne-moi les menaces en l'air, veux-tu ? Allons, en route !

Voyant que Vika ne bougeait pas, Richard passa le premier. Enfin, fit mine de passer le premier, car elle lui barra le chemin. Pour le moment, il l'avait poussée assez loin dans ses retranchements. S'il insistait, il l'inciterait à se durcir davantage.

Richard aurait pu la tuer. En ce monde, fort peu de gens savaient comment ôter la vie à une Mord-Sith. Hélas, il était du nombre…

Si l'éliminer lui avait permis de s'enfuir, il n'aurait pas hésité une

seconde. Mais avec les Shun-tuk massés dans le couloir, une dizaine de cadavres ranimés derrière eux, cet assassinat n'aurait servi à rien.

Vika était la seule chose qui empêchait les demi-humains de l'attaquer. La tuer serait revenu à les inviter à le dévorer vivant.

Chapitre 66

Richard soutint le regard haineux des Shun-tuk qui le regardaient suivre Vika hors de sa prison. Avec les cercles noirs qui entouraient leurs yeux et le reste de leur peau enduite d'une substance blanche, les demi-humains ressemblaient à des squelettes aux orbites vides. Pourtant, ils fixaient Richard comme des prédateurs affamés. Qu'on leur en donne l'ordre – ou l'autorisation –, et ils auraient en un éclair taillé leur proie en pièces.

Dans leurs yeux, Richard crut cependant lire qu'il leur manquait quelque chose : le lien avec la Grâce, et par conséquent, avec l'humanité. Ils étaient vivants, certes, mais désespérément vides.

Sauf quand ils attaquaient le détenteur d'une âme. À ce moment-là, la férocité parvenait à leur rendre un semblant d'humanité – sur le mauvais versant, celui des tueurs et des fous.

Suivis par des dizaines, voire des centaines de Shun-tuk, Vika et Richard s'engagèrent dans un dédale de tunnels et de grottes. Derrière les demi-humains, les cadavres ranimés marchaient comme des automates, prêts à se battre dès qu'on leur en donnerait l'ordre.

Au bout d'un moment, le sol se mit à descendre, conduisant à une série de cavernes de plus grande taille et d'une configuration plus complexe. Ici, les passages et les ouvertures abondaient tant qu'on en avait le tournis. Certains tunnels aux parois très lisses semblaient avoir été forés par des eaux souterraines, mais ils pouvaient aussi avoir été polis par la main de l'homme.

Cet endroit grouillait de Shun-tuk, à croire qu'ils sortaient des parois tels des cafards.

Après avoir dû se baisser pour passer sous une sorte d'arche naturelle – il semblait qu'un fragment de roche, en tombant, s'était coincé sous la voûte –, Vika et Richard entrèrent dans une immense caverne qui devait être leur destination finale.

Les parois incurvées de la grotte, tout comme sa voûte ronde, étaient composées de différentes sortes de roche dont la couleur allait du brun au blanc en passant par toutes les nuances de gris veiné de marron. Au fond de la grotte, des stalactites semblables à d'énormes crocs pendaient du plafond au-dessus de stalagmites qui paraissaient garnir la mâchoire inférieure d'une gueule géante.

Des milliers de Shun-tuk silencieux grouillaient dans l'immense caverne. Il y en avait partout, y compris dans des niches naturelles où ils se pressaient les uns contre les autres. Dans les tunnels, des yeux

luisants attestaient que d'autres demi-humains se serraient les uns contre les autres. D'autres étaient perchés sur de grandes colonnes de roche en fusion pétrifiée, et même en hauteur, Richard ne distingua pas une seule ouverture qui n'abritât pas au moins un dévoreur d'âmes à la peau crayeuse.

À la lumière de centaines de torches, le Sourcier vit que les parois de la grotte brillaient comme si elles étaient incrustées de pierres précieuses.

Le sol étant en pente jusqu'au milieu de la grotte, le cercle de Shun-tuk semblait former le bord d'une grande coupe blanche.

En longue tunique noire, Hannis Arc se tenait au centre de cette marée humaine.

Même de loin, Richard vit le « seigneur » tourner les yeux vers Vika et lui. Sur le chemin de la Mord-Sith, les dévoreurs d'âmes s'écartèrent vivement, lui permettant de guider rapidement le prisonnier jusqu'à son maître.

Exactement au centre de la grotte, derrière Hannis Arc, se dressait un étrange autel de pierre. Comme s'il s'était agi de cire fondue, ses flancs étaient composés de longues coulées de pierre pétrifiée.

En approchant, Richard vit qu'un cadavre tout ratatiné gisait sur la plate-forme de pierre.

Des torches crépitantes disposées tout autour de l'autel illuminaient le corps momifié. De plus près, Richard vit qu'il s'agissait d'une très ancienne dépouille. Sous la peau noire trop fine, on distinguait nettement tous les os du visage et du crâne.

Le corps paraissait vieux de plusieurs millénaires. Dans son état actuel, impossible de dire à quoi il avait ressemblé de son vivant.

Sur la peau parcheminée, Richard remarqua des traces d'une substance blanche. Des cendres pilées ou un autre pigment blanc qu'on avait dû appliquer sur le cadavre, probablement au moment où on l'avait momifié. Les lèvres desséchées s'étant rétractées, le mort arborait une sorte de sourire éternel. Des deux côtés du nez, des zones plus sombres indiquaient qu'on avait jadis dessiné des cercles noirs autour de ses yeux.

Avec leur corps enduit de blanc, leurs yeux cerclés de noir et leur sourire de tête de mort peint sur les lèvres, les Shun-tuk ressemblaient de façon frappante au cadavre, comme s'ils avaient voulu, en adoptant son aspect, lui rendre un bien sinistre hommage.

Quand il fut assez près, Richard vit que le mort était encore vêtu des restes en lambeaux d'un somptueux costume de cérémonie richement orné d'or, d'argent et de pierres précieuses. Ouverte du menton à la taille, la tunique à demi pourrie laissait voir une cage thoracique desséchée.

Plissant les yeux, Richard s'aperçut que les traînées noires, sur le

tissu, étaient du sang séché.

Du sang assez frais…

Baissant les yeux, le Sourcier découvrit que le sol, autour de l'autel, était couvert de sang, comme si on avait découpé quelqu'un vivant.

— Bienvenue à la grande cérémonie, dit Hannis Arc.

Richard ne répondant pas, le maître des lieux désigna d'un geste circulaire la foule de Shun-tuk.

— Ces nobles guerriers attendent depuis très longtemps l'arrivée du Messager de la Mort, car il est dit dans les prophéties qu'il redonnera la vie à leur roi.

À la mention du souverain, tous les demi-humains tombèrent à genoux. Ce mouvement collectif produisit un bruit qui se répercuta un moment sous la voûte, tel le roulis des vagues.

— Que faites-vous dans le pays des Shun-tuk ? demanda Richard.

— Avec mon aide, les portes qui les retenaient prisonniers se sont enfin ouvertes, leur permettant d'amener ici des vivants dotés d'une âme qui contribueront à réveilleur leur roi adoré. Le souverain du troisième royaume, qui deviendra bientôt celui du monde des vivants et du royaume des morts, lorsqu'ils ne formeront plus qu'un.

— En d'autres termes, dit Richard, ces sauvages tentent de ranimer un cadavre avec le sang d'humains vivants dotés d'une âme, mais ça ne se passe pas comme ils l'espéraient.

Le sourire d'Hannis Arc fit onduler les tatouages qui couvraient son visage.

— Ce n'est pas une façon flatteuse de présenter les choses… Mais en gros, c'est bien vu… Avec leur grande naïveté, les Shun-tuk pensaient que le sang d'hommes dotés d'une âme – des soldats, par exemple – redonnerait des forces à leur roi. Puis celui des détenteurs du don était censé lui rendre les pouvoirs qui étaient siens dans le monde des vivants.

» Interprétant de manière primitive de très anciens textes, ils pensaient que verser du sang chaud sur le cadavre de leur roi suffirait à le ramener à la vie.

— C'est tout ? s'écria Richard, incrédule. Ils croient que verser du sang sur un mort peut le ressusciter ?

— Le protocole est quand même plus complexe que ça… Même s'ils ne le comprennent pas entièrement, les Shun-tuk sont moins ignares que vous l'insinuez.

» En plus du sang de vivants dotés d'une âme, il faut ajouter plusieurs rituels d'une très noire sorcellerie que les Shun-tuk pratiquaient bien longtemps avant d'avoir été bannis dans le troisième royaume. Des incantations et des sortilèges depuis longtemps oubliés

dans le reste du monde, mais pas ici. Tout ce qui manquait, c'était le sang… Et maintenant, ils l'ont.

— Ce n'est pas pour dire, fit Richard, mais leur roi me semble toujours très mort.

Le sourire d'Hannis Arc ne s'effaça pas, mais de l'agacement passa dans ses yeux rouges. Les Shun-tuk, en revanche, exprimèrent clairement leur mécontentement. Enfin, *clairement* pour des gens peinturlurés de blanc aux yeux presque invisibles…

— Ces gens étaient plus près de la vérité que vous le pensez, dit Hannis Arc. Hélas, ils n'avaient pas accès aux prophéties, sinon, ils auraient tout compris.

— Les prophéties ?

— Oui, les prophéties… Ces pauvres Shun-tuk ont pendant des millénaires été coupés des érudits capables de leur apporter les connaissances indispensables à la réalisation de leur antique mission. En les bannissant dans ces terres désolées, on leur a interdit tout contact avec les prophètes et les autres experts en prédictions. Du coup, ils se sont retrouvés comme des enfants abandonnés : avides de connaissances, mais incapables de les acquérir.

Levant une main, Hannis Arc fit signe à quelqu'un d'approcher.

Une des femmes à la poitrine nue accourut avec entre les mains une sorte de bouilloire accrochée à une chaîne ornée de ce qui semblait être des dents humaines recouvertes d'or. Religieusement, elle emplit plusieurs coupes disposées autour du cadavre avec le contenu de sa bouilloire. Une autre femme la suivit et embrasa le liquide avec un tison ardent. Des flammes bleues s'élevèrent en dégageant une âcre fumée jaune.

Avant de se retirer, les deux officiantes s'inclinèrent devant la dépouille du roi.

— Si je saisis bien, dit Richard, il leur manquait vos précieuses lumières pour les guider. Plus un élément au moins aussi important.

Hannis Arc eut une grimace qui tenait davantage d'un rictus que d'un sourire.

— Oui, ils ont attendu très longtemps la venue de quelqu'un d'assez versé dans cette antique sorcellerie, et qui sache mettre ses connaissances en pratique.

— Grâce aux sortilèges et aux recommandations tatoués sur vous, c'est ça ? Tous ces anciens symboles du langage de la Création…

Hannis Arc fronça les sourcils.

— Ainsi, vous savez certaines choses sur ces écritures sacrées ?

— Disons qu'elles ne me sont pas inconnues, éluda Richard. Pour résumer, sans vous, ces « enfants abandonnés » auraient passé leur temps à verser du sang sur la dépouille de leur roi – en pure perte.

— J'en ai peur, oui…

— Mais vous savez comment combler leurs lacunes.

— Très exactement, oui… Selon les prophéties, pour que le rituel agisse, il faut y adjoindre un élément vraiment hors du commun.

— Et vous êtes là pour le fournir.

— En fait, seigneur Rahl, c'est vous qui allez le fournir à nos amis.

— Sous votre supervision, bien sûr.

Hannis Arc haussa les épaules.

— Il fallait un homme comme moi, adepte des antiques coutumes et des sombres arcanes – et en même temps, expert en prophéties –, pour saisir la situation dans toute sa complexité et reconstituer les objectifs de ceux qui mirent un jour en mouvement cet extraordinaire processus capable de défier les millénaires. C'est vrai, seigneur Rahl, je suis le seul susceptible d'aider les Shun-tuk à accomplir la mission qui leur fut confiée dans un lointain passé.

— Je comprends l'utilisation du sang et le recours à des rituels de magie noire. C'est primitif, certes, mais logique. En revanche, que viennent faire les prophéties là-dedans ?

— Elles ont vocation à désigner l'ingrédient extraordinaire dont je parlais tout à l'heure, bien entendu.

Fatigué de ce jeu idiot, Richard soupira d'agacement.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Pour ramener leur roi à l'existence, les Shun-tuk ont besoin que la vie et la mort se mélangent. Pour ça, il leur faut la contribution du Messager de la Mort – *fuer grissa ost drauka*.

Cette fois, Richard ne dit rien.

Hannis Arc fut ravi par ce soudain mutisme.

— Je vois que vous commencez à comprendre… Les Shun-tuk, eux, ont du mal. Ils ne saisissent pas que le sang de vivants dotés d'une âme ne suffit pas.

» Ce qu'il leur faut, c'est le fluide vital d'un de leurs semblables – quelqu'un qui appartient au troisième royaume parce que la mort est en lui –, mais à condition qu'il soit quand même doté d'une âme.

» Il n'existe qu'un seul Messager de la Mort. Vous, Richard Rahl. C'est vous l'Élu.

— Oui, j'ai déjà entendu ça quelque part.

— Vous vous moquez de moi parce que je crois aux prophéties, mais une fois de plus, ce sont elles qui m'ont montré la voie. Pour mépriser les prédictions comme vous le faites, il faut être un crétin, Richard Rahl. Aujourd'hui, ça va vous coûter très cher.

Quand l'Agiel de Vika s'abattit sur sa nuque, Richard cria à s'en casser les cordes vocales.

Chapitre 67

Quand Richard reprit conscience de l'existence du monde, autour de lui, il eut l'impression que c'était un vaste océan de souffrance tétanisante. Il se souvenait très bien de cet instant atroce où Vika avait abattu son Agiel à la base de son crâne – un endroit très spécial, sur la nuque, que toutes les Mord-Sith connaissaient.

Mais s'il était revenu à lui, c'était parce que la femme en cuir rouge avait recommencé.

À genoux, s'appuyant sur les mains, Richard tremblait comme une feuille et l'écho de ses cris se répercutait encore dans la grande caverne. Les larmes de douleur qui coulaient le long de ses joues venaient s'écraser sur le sol, devant lui.

Quand le silence fut enfin revenu, pas pour longtemps, les Shun-tuk poussèrent un hurlement collectif qui perça les tympans du Sourcier.

Un vieux sentiment d'impuissance, atrocement familier, se réveilla en Richard. Après avoir fait une très longue route en croyant s'éloigner des pires moments de sa vie, il se retrouvait à son point de départ, comme s'il avait simplement tourné en rond.

Malgré la multitude qui l'entourait, il se sentait seul avec sa souffrance et son désespoir. Comme en des temps qu'il croyait révolus, il se surprit à implorer la mort de bien vouloir de lui, afin de l'arracher à son calvaire.

Comme il l'avait déjà fait jadis, il combattit le désespoir, refusa de céder à la résignation et chassa de son esprit la seule idée d'en appeler à la mort. Pourtant, il lui sembla que ce désir de s'anéantir avait toujours été tapi en lui, invisible mais guettant la première occasion de se manifester.

La mort pouvait le délivrer de ses tourments personnels. Mais s'il voulait aider les autres, c'était à la vie qu'il devait se fier.

Cela dit, en mourant, il priverait au moins les demi-humains de ce qu'ils convoitaient : le sang d'un homme lié à la vie et à la mort, et par là même en mesure de réveiller un très ancien défunt…

Richard s'avisa qu'il cherchait un prétexte pour baisser les bras et se livrer à la mort. Pourtant, s'il périssait, sa fin interdirait le retour du roi des Shun-tuk et protégerait donc bel et bien ceux qu'il aimait.

Mais il y avait l'avertissement de Naja : lui seul pouvait mettre un terme au plan délirant de l'empereur Sulachan, mais pour ça, il devait en finir avec les prophéties. S'il mourait, il n'aurait aucune chance

d'accomplir sa mission. Alors, au bout du compte, il n'aurait sauvé personne.

Il était l'Élu.

Le seul capable d'enrayer l'invasion de demi-humains et de cadavres ranimés. Le seul qui pouvait empêcher le voile de se déchirer totalement, livrant le monde des vivants à la fureur aveugle du royaume des morts.

En même temps, il était aussi le seul à pouvoir rendre aux dévoreurs d'âmes le roi qui les lancerait sur le monde comme une horde de bêtes fauves.

Au sens littéral du terme, s'aperçut Richard, il était en même temps la vie et la mort. Autant sauveur que destructeur…

Exactement le message que lui avait laissé Magda Searus.

Richard regarda ses larmes s'écraser sur le sol souillé du sang de tant de gens. Le sang de Zedd. De Nicci, de Cara, des soldats survivants… Des amis venus l'aider, prêts à sacrifier leur vie pour ça, s'il le fallait. Par le passé, bien des gens étaient morts pour lui.

Pour tous ces héros et bien d'autres encore, il ne pouvait pas se permettre de céder. Pour eux, sinon pour lui-même, il devait être fort et supporter tout ce que ses ennemis envisageaient de lui faire. Une fois cette épreuve passée, il lui resterait encore une chance de trouver une solution et d'arracher le monde au cauchemar qui l'attendait. L'avenir des hommes et des femmes dignes de ce nom dépendait de lui.

Les soldats avaient été l'acier qui affronte l'acier. Même en l'absence de son don, il lui revenait d'être la magie qui affronte la magie.

Alors que ses oreilles sifflaient toujours, une conséquence de la douleur, il commença à entendre les Shun-tuk psalmodier dans une langue qu'il ne reconnut pas. Très vite, le bourdonnement devint presque assez fort pour faire trembler les parois de la roche.

Tandis que les dévoreurs d'âmes chantaient, Hannis Arc s'affairait sur le cadavre de leur roi. Utilisant le même langage que les sauvages, il invoquait des forces dont Richard n'imaginait même pas la nature.

D'autres Shun-tuk vinrent verser un liquide huileux dans les coupes. De temps en temps, Hannis Arc trempait un index dans l'un ou l'autre de ces récipients, puis il dessinait d'énigmatiques symboles sur le cadavre momifié.

Sous le regard de Richard, encore sonné, Hannis Arc entreprit de tracer sur le front du cadavre des symboles qui émirent aussitôt une sinistre lueur orange.

Puis il leva les bras, incitant les demi-humains à entonner une nouvelle litanie. Dès qu'ils lui eurent obéi, il se pencha de nouveau sur

la dépouille.

Richard vit alors un spectacle à la fois hallucinant et terrifiant. D'un seul coup, les tatouages d'Hannis Arc se mirent à briller.

Alors qu'il parlait dans l'antique langue, toutes les lignes qui composaient des symboles sur son corps émirent la même lueur orange que l'emblème tracé sur le front du mort. Mais elles ne l'émirent pas en même temps, chacune redevenant terne avant que la suivante prenne le relais.

Hannis Arc se tourna vers les Shun-tuk, leva une main et cria une phrase que Richard ne comprit pas.

En écho, les dévoreurs d'âmes braillèrent des mots qui devaient faire partie du rituel.

Tandis qu'Hannis Arc continuait à dessiner sur le mort des symboles qui brillaient en harmonie avec ceux qu'il arborait – car les séquences lumineuses étaient bel et bien synchronisées –, les Shun-tuk entonnèrent une autre litanie, très répétitive, comme des roulements de tambour. Et à chaque nouveau battement, un autre emblème s'illuminait.

La litanie gagna peu à peu en intensité, entraînant jusqu'à Richard dans son rythme hypnotique.

Les symboles visibles sur Hannis Arc s'illuminaient les uns après les autres, répondant au chant des dévoreurs d'âmes. Une forme de dialogue, en quelque sorte, dont Richard était témoin pour la première fois de sa vie.

Au-delà de cette « conversation », il s'agissait du sortilège le plus complexe – et le plus collectif – dont il ait jamais entendu parler.

Hannis Arc se tourna vers la Mord-Sith, un rictus sur les lèvres.

— Debout ! ordonna Vika à Richard.

Cette voix sembla irréelle au Sourcier. Comme si elle ne sortait pas de la gorge de Vika, mais remontait au contraire des profondeurs les plus répugnantes de son passé.

Il ne bougea pas. C'était volontaire, mais même sans ça, il n'était pas sûr qu'il aurait pu se lever.

Vika s'agenouilla et lui rugit à l'oreille :

— Debout, sale chiot !

Richard tenta d'obéir et sentit qu'une main se glissait sous son bras pour l'aider.

S'appuyant sur la Mord-Sith, il avança jusqu'à l'autel. Fidèle à son personnage, Hannis Arc l'accueillit en se retournant dans un grand bruissement de tunique, comme s'il se prenait pour un esprit émergeant du royaume des morts. Puis ses yeux rouges se rivèrent sur Richard.

Vika posa son Agiel sur la nuque du Sourcier, le paralysant. La vision brouillée, Richard ouvrit la bouche pour crier, mais il ne parvint pas à produire un son.

Vika poussa en avant le bras de Richard qu'elle tenait et Hannis Arc le saisit par le poignet, forçant sa main à surplomber le cadavre momifié.

Impuissant, le Sourcier aurait juré qu'il regardait la scène, pas qu'il en était un des acteurs.

Hannis Arc sortit de sous sa tunique un couteau de pierre à la lame aussi noire que les profondeurs délétères du royaume des morts.

Puis il entailla l'avant-bras de Richard.

Toujours paralysé par l'Agiel de Vika, le Sourcier ne sentit même pas la douleur.

Physique, en tout cas…

Car à l'intérieur de son être, il eut le sentiment que le couteau d'Hannis Arc venait de frapper à l'endroit où se tapissait la mort, la faisant saigner en même temps que son corps et son âme.

Le sang du Messager de la Mort aspergea la dépouille puis s'écoula en une multitude de ruisselets tout au long du torse momifié.

Hannis Arc tira le bras de Richard pour le placer au-dessus de la bouche du roi mort.

Quand il estima avoir assez arrosé de sang la dépouille, le maître de Vika repoussa le Messager de la Mort.

Le corps du roi ruisselait de fluide vital. Dans un brouillard, Richard se demanda comment il pouvait être encore vivant après une telle hémorragie.

Vika tira le Sourcier en arrière. Trop faible pour résister, il n'essaya même pas, car ça n'aurait servi à rien. Les fous qui l'entouraient iraient jusqu'au bout de leur démence, ça ne faisait plus de doutes, et il n'était pas en état de s'opposer à eux.

Cédant à la fatigue, Richard se laissa tomber à genoux. Concentré sur le cadavre comme les Shun-tuk, Hannis Arc ne sembla pas s'en apercevoir.

Vika se pencha et souffla à l'oreille de Richard :

— Mets l'autre main sur la plaie…

Richard entendit chaque mot sans en comprendre vraiment le sens. Même si Vika avait écarté son Agiel, la douleur continuait à lui embrouiller l'esprit.

La Mord-Sith prit la main gauche du Sourcier et la plaça sur la plaie béante de son avant-bras droit.

— Appuie…, souffla-t-elle. Comprime les lèvres de la blessure.

— Merci…, murmura Richard.

Il n'aurait su dire de quoi il remerciait la Mord-Sith. Ça lui semblait la bonne chose à faire, voilà tout…

Sur l’autel, tout le corps du roi mort brillait et un spectre émergeait de la coquille vide qu’était devenue sa dépouille.

Chapitre 68

De nouveau, Vika aida Richard à se relever. Sans doute à cause de la perte de sang, il tituba, ses genoux se dérobant. Puis les derniers effets de la douleur due à l'Agiel s'estompèrent, et il se sentit un peu plus solide sur ses jambes. Malgré ça, la Mord-Sith continua à le soutenir, comme si elle avait peur qu'il tombe comme une masse.

Désormais, c'était plus la souillure de la mort que la souffrance de l'Agiel qui minait les forces du Sourcier. Samantha l'avait bien prévenu que ce phénomène irait en s'aggravant.

Eh bien, ça s'aggravait ! Les tortures de Vika et le couteau d'Hannis Arc avaient accéléré les choses, le rendant apparemment plus vulnérable encore au mal qu'il portait au plus profond de lui-même.

L'arme du « seigneur » Arc ne ressemblait à aucun couteau que Richard ait jamais vu. Le manche était en os – humain, probablement – et la lame en pierre noire y était solidement fixée par ce qui semblait être des lanières de peau humaine. Le tranchant étant parfaitement affûté – un point commun avec l'Épée de Vérité –, Richard n'avait rien senti quand Hannis Arc lui avait entaillé la chair.

Comme s'ils étaient en transe, les Shun-tuk psalmodiaient assez fort pour faire s'écrouler la voûte – en tout cas, on aurait pu le redouter. Ivres de sang, ils s'abandonnaient au rituel qu'ils étaient destinés à accomplir depuis des milliers d'années.

Et Richard les y avait aidés.

Baissant les yeux sur la Grâce qui ornait sa chevalière, il repensa au message de Magda Searus. Selon la première Inquisitrice, il risquait d'être l'homme qui détruirait le monde des vivants. Eh bien, c'était peut-être ce qu'il venait de faire.

— Ce couteau, qu'est-ce que c'était ? croassa-t-il.

— Celui qu'a utilisé Hannis Arc ?

Richard se contenta d'acquiescer.

Après avoir vérifié qu'Hannis Arc ne la regardait pas, Vika se pencha pour parler à l'oreille de son prisonnier. Pourquoi avait-elle jeté ce regard furtif à son maître ? Afin d'être sûre de ne pas le perturber pendant le rituel, ou pour une tout autre raison ?

— C'est une arme fabriquée par les Shun-tuk… Le seigneur Arc en possède plusieurs. Les Shun-tuk disent que leurs couteaux peuvent tuer les morts.

— Ils parlent ?

— Quand ils en ont envie, oui…

Richard se demanda s'il avait bien compris. Un couteau capable de tuer les morts ? Cela dit, dans le contexte, ça avait un sens évident. Beaucoup de cadavres ranimés tenaient lieu de serviteurs aux demi-humains. Pour l'heure, immobiles comme des statues, ils suivaient le rituel depuis les ombres de la caverne, leurs yeux rouges brillant comme des lucioles. Mais quand ils le voulaient, ces morts arrachés à la tombe pouvaient bouger à la vitesse de l'éclair.

Si ces cadavres ranimés devenaient soudain fous furieux, échappant au contrôle de leurs maîtres, il pouvait en effet être utile de disposer d'armes capables de les abattre. Pour avoir affronté ces tueurs morts, Richard savait qu'ils n'étaient pas faciles à vaincre. Même avec son épée, il avait eu du mal.

Son arme lui manquait. Se battre dans ce lieu grouillant de demi-humains et de cadavres ranimés ne l'aurait pas avancé à grand-chose ; pourtant, il aurait aimé sentir le poids familier de sa lame sur sa hanche gauche.

Au pire, il aurait eu une chance de hacher menu le roi mort, avant que les Shun-tuk le déchiquettent vivant.

Sur l'autel, la poitrine du cadavre se souleva soudain.

Une silhouette spectrale gisait au même endroit que la dépouille – une sorte de double transparent – et le cadavre bougeait chaque fois que l'apparition faisait un geste. Le spectre et le mort semblaient ne faire qu'un. Ou plutôt, la charogne était désormais possédée par un esprit translucide.

Dès qu'ils virent ce qui se passait sur l'autel, les Shun-tuk hurlèrent de plus belle. Certains d'extase, et d'autres de pure terreur. Après tout, ils avaient devant eux un souverain capable de revenir dans le monde des vivants. Un maître qui leur inspirait une loyauté sans bornes, bien entendu, mais qui éveillait aussi leur crainte la plus respectueuse. Même s'ils aspiraient depuis toujours au retour du roi, ce qui se produisait sous leurs yeux avait de quoi glacer les sangs.

Pour les demi-humains, cela marquait un nouveau début – l'aube d'une ère différente. Après des milliers d'années d'attente, les portes de leur prison s'étaient rouvertes et ils avaient de nouveau un roi.

Et ce souverain, pensa Richard, sinistre, allait bientôt les conduire à travers ces portes afin qu'ils se lancent à la conquête du monde.

Du coin de l'œil, Richard étudia Vika. Même si elle avait joué un rôle actif dans le réveil du roi, la Mord-Sith semblait perturbée par ce qu'elle voyait.

Richard enrageait d'avoir été la clé du retour à la vie d'un tyran. Un monstre qui par le passé avait semé la destruction et la mort dans le monde. À présent, il était de retour, et son séjour dans le royaume des morts ne lui avait sûrement pas adouci le caractère.

Sans Richard, rien de tout ça n'aurait été possible. Les Shun-tuk,

Vika et Hannis Arc avaient certes contribué à la catastrophe, mais il en était le seul véritable responsable.

Porteur en même temps de la vie et de la mort, il appartenait au troisième royaume. En lui, le bien et le mal se mêlaient.

Il était l'Élu…

Chef de l'empire d'haran, il portait le surnom de *fuer grissa ost drauka.* Le Messager de la Mort, en haut d'haran.

Eh bien, il s'était comporté en tant que tel, permettant à la mort d'envahir le royaume des vivants.

Il lui revenait donc d'arranger les choses. Personne ne pouvait le faire à sa place.

Pour commencer, il allait devoir échapper à Hannis Arc, à Vika et à une horde de demi-humains qui pouvaient lancer sur lui une meute de cadavres ranimés. Après, il ne lui resterait plus qu'à en finir avec les prophéties.

En supposant qu'il soit toujours entier…

Le roi spectral s'assit et ses sujets glapirent d'excitation.

Voir un mort se réveiller n'était pas un spectacle très agréable. Surtout pour Richard, conscient de ce que ça signifiait pour le monde.

La peau du roi mort n'était plus sèche et parcheminée, sans doute grâce au sang de Richard et aux incantations d'Hannis Arc. À chaque instant, le revenant semblait bouger avec un peu plus de grâce et de fluidité. Pas celles d'un vivant, cependant. Non, on eût plutôt dit que le spectre tirait les ficelles du cadavre devenu sa marionnette.

Richard se demanda s'il voyait vraiment l'esprit du roi mort prendre les choses en main – si on osait dire – depuis le terrible royaume du Gardien.

De fait, le spectre semblait plus vivant, à sa manière, que la dépouille réveillée. Les deux cohabitant dans le même espace-temps, les traits pleins du fantôme remplissaient en quelque sorte les trous qui continuaient à grêler le visage du cadavre.

Les yeux du spectre voyaient. Ils regardaient partout, avides de détails.

Les lèvres naguère desséchées sourirent, comme si le revenant se réjouissait de revoir le monde auquel il avait jadis appartenu.

Lorsque le roi se tourna, laissant pendre ses jambes sur un côté de l'autel, Hannis Arc s'écarta d'instinct.

Un moment, le souverain savoura la liesse des Shun-tuk, qui scandaient frénétiquement son nom.

— Sulachan ! Sulachan ! Sulachan !

Comme Richard l'avait deviné, le roi mort était l'empereur Sulachan, l'antique maître de l'Ancien Monde. Revenu à la vie, il allait reprendre son œuvre là où il l'avait laissée.

Richard aurait voulu être mort, histoire d'en avoir fini avec tout ça.

Chapitre 69

Avec toute la dignité d'un roi, le souverain spectral ferma d'une main sa tunique empoissée de sang – mais sans serrer convulsivement le poing, comme il convenait pour quelqu'un de son rang. Puis il regarda autour de lui et – toujours avec la distinction et le détachement requis – se réjouit de la vénération de ses sujets enthousiasmés par son retour triomphant dans le monde des vivants. À force d'entendre les Shun-tuk scander hystériquement son nom, Sulachan daigna enfin sourire.

Le roi des demi-humains, empereur de l'Ancien Monde en des temps presque oubliés, balaya la caverne du regard. Puis ses yeux brillants se posèrent sur Richard – son généreux pourvoyeur de sang.

Le Sourcier foudroya le spectre du regard. Que n'aurait-il pas donné pour avoir son épée !

Sulachan passa un index sur le sang frais – celui de Richard – qui coulait encore le long de sa poitrine.

Richard aurait aimé que la souillure de la mort, présente aussi dans son sang, ramène sans ménagement ce vieux cadavre là d'où il venait. Mais bien sûr, il n'en serait rien. Pour se débarrasser de ce fléau, il faudrait bien plus que ça.

Sulachan porta à ses lèvres son index couvert de sang et goûta le fluide vital de Richard. Puis il ferma les yeux, l'air extatique. Quand il les rouvrit, il adressa au Sourcier un sourire répugnant.

Dans la grotte, les Shun-tuk continuaient leur litanie :

— Sulachan ! Sulachan ! Sulachan !

Sans quitter Richard des yeux, le revenant traversa le sol couvert de sang séché pour aller rejoindre son sauveur. Le Messager de la Mort, celui qui l'avait ramené d'un royaume d'où il n'aurait normalement jamais dû revenir.

Le Sourcier s'interdit de reculer d'un pas.

Se campant devant son bienfaiteur, Sulachan eut un sourire qui s'afficha sur les lèvres brillantes du spectre comme sur celles du cadavre.

— J'ai exploré les recoins les plus sombres du royaume des morts, dit le roi d'une voix qui fit frissonner Richard, et j'avais accès libre au domaine du Gardien en personne.

— J'espère que vous vous plaisiez là-bas, lâcha Richard, parce que je vais promptement vous y renvoyer.

Le sourire du revenant s'élargit.

— Lors de mes voyages dans ces ténèbres insondables, j'ai rencontré ton père, et il m'a bien plu.

— Un autre point que nous n'avons pas en commun. C'est moi qui l'ai envoyé là où il est.

— Je sais… Il me l'a dit.

Le roi se désintéressa soudain de Richard. S'en apercevant, Hannis Arc, dont les tatouages ne brillaient plus, vint rejoindre le corps étincelant du roi ressuscité.

— Empereur, maintenant que j'ai accompli ce qui devait l'être, nous avons des choses à faire.

Sulachan acquiesça. Comme s'il avait oublié jusqu'à son existence, il passa devant Richard en conversant avec Hannis Arc.

— Notre accord sera respecté, seigneur Arc, je vous ai donné ma parole. Mettons-nous au travail… (Il leva une main pour saluer les Shun-tuk qui continuaient à crier son nom.) Je suis aussi pressé que vous de commencer.

Commencer quoi ? se demanda Richard.

Hannis Arc regarda Vika et désigna le Sourcier d'un geste impatient.

— Ramène-le dans sa cellule. Je m'occuperai de lui plus tard.

Les mains croisées dans le dos, la Mord-Sith inclina la tête.

— À vos ordres, seigneur Arc.

Sans hésiter, Vika prit Richard par le bras et l'orienta dans la direction d'où ils venaient. Du coin de l'œil, le Sourcier vit que le roi ressuscité, scintillant de toute sa gloire, écoutait attentivement les propos d'Hannis Arc – hélas noyés par le vacarme des Shun-tuk. Agitant ses mains tatouées, Hannis Arc semblait s'échauffer à mesure qu'il parlait.

Habitué à déchiffrer le langage corporel des gens, Richard vit très nettement qui était le dominant dans cette relation. Et ce n'était pas Sulachan… Même s'il avait jadis dirigé un empire, commandé des hordes de sorciers et des puissantes armées, cet homme revenait d'un très long séjour dans le royaume des morts, et il le devait à son interlocuteur.

C'était Hannis Arc, grâce à d'antiques arcanes, qui avait rouvert les portes du troisième royaume puis redonné vie au cadavre de l'empereur. Grâce à ses pouvoirs – et avec l'aide du sang de Richard –, l'esprit de Sulachan était revenu des infinies ténèbres du royaume des morts. Jusqu'à nouvel ordre, Hannis Arc restait le maître du jeu, parce qu'il contrôlait toujours le lien entre les divers mondes.

Malgré toute la pompe du revenant, Hannis Arc était le chef et il ne se gênait pas pour le montrer.

Quel qu'ait été le grand dessein de Sulachan, par le passé, celui d'Hannis Arc avait pris le dessus, et la dépouille de nouveau animée

de l'empereur aurait pour mission de l'aider à le réaliser. S'il ne s'était pas assuré de l'avoir sous son contrôle, Hannis Arc n'aurait jamais été assez idiot pour ramener en ce monde un sorcier de la puissance de Sulachan.

Si maléfique que pût être le roi des Shun-tuk, Hannis Arc était dix fois plus dangereux.

Pourtant, Richard n'aurait pas juré qu'il avait mesuré tous les risques qu'il prenait en déchaînant sur le monde Sulachan et ses dévoreurs d'âmes.

Vika guida Richard jusqu'à l'entrée de la caverne. Beaucoup de Shun-tuk les suivirent du regard, mais aucun ne broncha. Après tout, cet homme leur avait rendu leur roi. Après qu'ils eurent en vain saigné des multitudes de gens, le sang du Sourcier avait accompli un miracle. En un sens, les demi-humains éprouvaient pour lui du respect – enfin, quelque chose qui s'en approchait.

Un sentiment qui ne mettait pas Richard à l'abri, bien au contraire. Si son sang avait une telle valeur – et sa chair aussi, probablement –, il devenait une proie de choix, et rien de plus. Une âme qu'il fallait absolument s'approprier !

Quelques demi-humains tendirent le bras, recueillirent du sang sur l'avant-bras de Richard, puis le goûtèrent en fermant les yeux pour mieux le savourer.

Hannis Arc caracolant loin devant eux, Vika mesura la menace et accéléra le pas. Tenant fermement le bras de Richard, elle se fraya un chemin au milieu d'une foule qui se faisait de plus en plus pressante.

Sans hésiter à jouer des coudes, la Mord-Sith parvint à sortir de la grotte en compagnie de son prisonnier – un trophée qu'Hannis Arc n'entendait pas abandonner aux dévoreurs d'âmes.

— Mon bras ne saigne plus, dit Richard après un moment de marche silencieuse. Merci.

— Je voulais qu'il te reste encore un peu de sang, au cas où le seigneur Arc en aurait eu besoin. Ne va pas te faire d'illusions à ce sujet…

Trop sonné par ce qu'il venait de vivre, Richard n'émit aucun commentaire.

Quand ils furent devant sa cellule, Vika le poussa à l'intérieur sans ménagement.

Sur un geste de la Mord-Sith, quelques Shun-tuk présents dans le tunnel dessinèrent des arabesques dans l'air, et le fragment de voile se rematérialisa. Richard avait entendu dire que certains dévoreurs d'âmes avaient des pouvoirs, y compris celui de ranimer les morts.

Revenu dans sa prison, entouré par des demi-humains qui rêvaient de le dévorer – et qui pouvaient faire disparaître à volonté la porte magique de sa prison –, Richard se demanda s'il n'était pas arrivé au

bout de son chemin.

Comme presque tous ses amis.

Même s'il parvenait à s'évader, ce qu'il ne croyait pas possible, sans Zedd et Nicci, il était condamné par la souillure que la Pythie-Silence avait laissée en lui.

Et Kahlan aussi.

Chapitre 70

Hannis Arc guida le roi des morts hors du réseau de cavernes, lui faisant découvrir l'aube qui pointait sur le monde des vivants. Par milliers voire dizaines de milliers, les demi-humains les suivaient à une distance respectueuse.

Craintive, probablement…

Quand Sulachan s'arrêta pour admirer la lumière du jour – pourtant bien grisâtre sous un ciel plombé, la brume omniprésente n'arrangeant rien –, Hannis Arc marqua lui aussi une pause.

Les flèches de pierre effritées le firent penser à des roseaux morts dans un marécage puis pétrifiés pour une raison inconnue. Les débris de ces structures, jonchant le sol, ressemblaient à s'y méprendre à des doigts minéraux.

Au pays des Shun-tuk, tout était vieux et décati. Même les rares buissons ou arbustes se ratatinaient comme s'ils n'étaient qu'à demi vivants. Au fond, en un lieu où la vie et la mort coexistaient, c'était des plus logiques.

— Voilà bien longtemps que je n'ai plus arpenté ce monde, dit le roi spectral d'une voix qui semblait venir des deux royaumes à la fois. Je suis ravi d'être de retour. Après tout ce que j'ai accompli dans le royaume des morts, il est plus que temps de reprendre ma place dans celui des vivants.

Hannis Arc observa le spectre et la dépouille enfin réunis. Puis il sourit. Dans ces lieux désolés, ils n'avaient désormais plus rien à faire. Se chargeant des préparatifs, Vika avait supervisé les Shun-tuk tandis qu'ils réunissaient l'équipement et les vivres requis. Tout était prêt.

— Je veux que nous partions sur-le-champ, annonça Hannis Arc.

— Vous prévoyez toujours d'emmener avec nous l'homme dont vous avez utilisé le sang ? demanda Sulachan, rayonnant devant ce paysage pourtant sinistre.

— Richard Rahl ? Bien entendu ! Il doit vivre son calvaire jusqu'au bout. Souffrir de perdre son autorité et subir l'humiliation de n'être plus rien après avoir dirigé un empire. J'y tiens absolument.

— Je vois… Si je comprends bien, vous entendez vous encombrer de ce fardeau, avec tous les risques que ça implique, simplement pour humilier un vaincu.

Hannis Arc foudroya le spectre du regard.

— C'est l'idée générale… Toute ma vie, j'ai préparé ma vengeance contre la maison Rahl. Me voilà prêt à diriger l'empire d'haran. Je

veux qu'il voie ça !

Le roi sourit avec toute l'indulgence d'un aîné bienveillant. Hannis Arc détesta ça, mais il attendit quand même de savoir ce que Sulachan avait à dire.

— J'ai connu ça en mon temps, et croyez-moi, les hommes assez forts pour régner un jour sur un empire ne se sentent pas humiliés lorsqu'ils perdent le pouvoir. Tout ce qu'ils éprouvent, c'est le désir de revenir au premier plan et de se venger. Après ce qui est arrivé à votre famille, vous êtes-vous senti humilié ? Je suis sûr que non. Au contraire, vous n'avez plus songé qu'à prendre votre revanche.

Hannis Arc n'avait jamais considéré les choses de cette façon.

— C'est vrai, mais je veux que Richard Rahl souffre de sa déchéance.

Sulachan haussa les épaules.

— Vous n'aurez jamais cette satisfaction. Les dirigeants renversés ne pleurnichent pas à la manière des amoureux éconduits.

— Où voulez-vous en venir ?

Le roi spectral se tourna vers le futur maître de l'empire d'haran.

— Vous m'avez ramené du royaume des morts afin que je finisse ce que j'avais commencé ici… En échange, j'ai promis de vous aider à régner sur le monde. C'est exactement ce que je fais.

— En me demandant de renoncer à me venger du seigneur Rahl.

Sulachan sourit de nouveau.

— Seigneur Arc, savez-vous pourquoi je suis ici aujourd'hui ?

Satisfait que le roi lui donne du « seigneur », Hannis Arc n'en appréciait pas pour autant cet interrogatoire.

— Comme vous venez de le dire, parce que je vous ai ramené du royaume des morts.

S'il en avait eu envie, Hannis Arc aurait pu renvoyer d'où il venait l'esprit de Sulachan. Mais pour l'instant, il avait besoin de l'empereur mort. De plus, l'accord entre eux était largement en sa faveur, alors, pourquoi s'en faire ?

— C'est vrai, mais pourquoi m'avez-vous ramené ? Parce que vous avez besoin de moi. Et pourquoi avez-vous besoin de moi ? Parce que j'ai su jadis me rendre indispensable auprès de la bonne personne. Je pouvais me permettre d'attendre, puisque j'avais toute l'éternité pour ça.

» Vous avez été le premier, seigneur Arc, à voir le potentiel d'une alliance avec moi. Mon expérience, voilà en partie ce qui me rend si précieux. C'est elle qui vous aidera à atteindre votre objectif.

Hannis Arc n'apprécia pas beaucoup d'être traité comme un subordonné sans expérience. Selon lui, c'était Sulachan le second couteau, dans leur association. Tout simplement parce qu'il ne serait pas revenu dans le monde des vivants sans l'aide de l'homme qu'il

traitait de haut. Certes, il avait eu l'éternité pour attendre, mais sans Hannis Arc, il y aurait encore été, guettant en vain son libérateur. Et s'il avait été aussi intelligent qu'il le croyait, il aurait trouvé un moyen de revenir dans le monde des vivants sans l'aide de quiconque.

— Je ne vois pas le rapport entre votre expérience et Richard Rahl.

— La grandeur exige qu'on se consacre entièrement à ses objectifs. C'est grâce à ce dévouement sans faille que je suis aujourd'hui de retour. Rien ne m'a jamais détourné de mon grand dessein. En ce qui concerne la soif de pouvoir, vous avez été tout aussi rigoureux.

» Mais les vrais chefs doivent mépriser toutes les distractions, parce qu'elles sont de purs gaspillages d'énergie. Voilà pourquoi je vous pose la question suivante : qu'est-ce qui compte le plus pour vous, régner sur le monde ou humilier Richard Rahl ?

— Je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas faire les deux, souffla Hannis Arc, l'humeur de plus en plus maussade.

— Parce que vous vous concentrerez sur un seul homme, oubliant que l'humanité tout entière est votre cible.

— Dois-je comprendre que Richard Rahl est une distraction qui risque de me faire échouer ?

Sulachan haussa les épaules.

— Le monde grouille de distractions… Les grands dirigeants savent en rester éloignés, en tout cas, la plupart du temps. Ainsi, ils préservent leur énergie.

Hannis Arc regarda les dévoreurs d'âmes à la peau artificiellement blanche. Une horde de tueurs dociles…

Puis il se tourna de nouveau vers Sulachan.

— Depuis que mes parents ont été tués par les sbires d'un Rahl, je prépare ma vengeance, et…

— Selon vous, pourquoi la puissante maison Rahl a-t-elle commandité la mort de votre père, le chef sans importance d'une province insignifiante ?

Savourant la caresse de la brise sur son visage tatoué, Hannis Arc attendit de s'être un peu calmé pour répondre :

— Afin d'éviter qu'il devienne un jour un concurrent dangereux.

— Exactement ! Voilà pourquoi la maison Rahl règne sur D'Hara depuis si longtemps, alors que la maison Arc se contente de la province de Fajin. Les Rahl se concentraient sur le pouvoir, et humilier votre père ne les intéressait pas. Du coup, ils se sont débarrassés d'une éventuelle menace. Si votre but est de régner, alors, ne pensez qu'à ça.

— Moi, je suis sûr de pouvoir faire plus d'une chose à la fois.

— C'est aussi ce que pensait le père de Richard Rahl. Il s'est trop longtemps laissé détourner de l'essentiel par son fils, et ça lui a coûté la vie. Beaucoup d'hommes tels que Darken Rahl ont échoué à cause

d'un adversaire qui n'aurait jamais été une menace s'ils l'avaient éliminé à la première occasion. Richard Rahl dirige l'empire d'haran parce qu'il est fort et déterminé – et parce que son père ne l'a pas tué quand il en avait l'occasion.

» Richard Rahl est un homme terriblement dangereux. *Fuer grissa ost drauka…* Il ne faut surtout pas le sous-estimer.

» Si vous présumez de vos forces, pensant pouvoir le contrôler en toutes circonstances parce que votre pouvoir est supérieur au sien, c'est ce que vous ferez, et ça vous perdra, seigneur Arc. Pour le moment, il est votre prisonnier, mais ça ne l'empêche pas d'avoir une seule idée en tête : vous tuer !

» Il n'a pas vaincu par hasard Darken Rahl, puis l'empereur Jagang et l'incroyable puissance de l'Ancien Monde. Cet homme sait ce qu'il fait et il est expert en l'art de détruire ceux qui tentent de lui briser l'échine. En ayant cette ambition, vous devenez sa cible prioritaire, et lui, croyez-moi, il ne se laissera pas distraire de son objectif.

» S'il meurt, vous n'aurez plus ce souci en tête, et vous vous concentrerez sur le pouvoir.

Hannis Arc eut une moue amère.

— Je n'aime pas le reconnaître, mais vous parlez d'or. Richard Rahl a démontré plus d'une fois sa détermination.

Le roi spectral se tourna pour regarder Hannis Arc dans les yeux.

— Votre vengeance, seigneur Arc, ce sera de régner ! Tuez votre ennemi maintenant, alors qu'il est à votre merci. Puis enivrez-vous de pouvoir, si ça vous chante.

— Et votre vengeance, Sulachan, c'est d'être de retour ?

— Oui, parce que c'est l'ultime victoire sur ceux qui m'ont banni dans le royaume des morts puis ont emprisonné mes créatures dans cet endroit oublié du monde. Désormais, leurs descendants ne pourront plus se protéger grâce à une haute muraille. Ou grâce à ma mort… Seigneur Arc, nous allons tous deux laver notre honneur dans le sang !

Chef de la minuscule province de Fajin, Hannis Arc n'avait pas la possibilité de lever une force capable de conquérir l'empire d'haran – pour commencer. À la tête de très peu de soldats, il aurait besoin d'une immense armée pour conquérir le Palais du Peuple puis régner depuis ce fief traditionnel de la maison Rahl.

Une immense armée, oui… Et grâce à Sulachan, il en avait une à sa disposition désormais. Car il y avait les Shun-tuk, bien entendu, mais aussi des légions de morts renouvelables à l'infini.

Voyant que Vika l'attendait un peu à l'écart, Hannis Arc déduisit qu'elle en avait fini avec les préparatifs.

Croisant les mains dans le dos, le futur chef de l'empire d'haran regarda dans les yeux le roi spectral.

Un spectre qu'il contrôlait…

Les tatouages qui le recouvraient lui avaient coûté bien des efforts, un temps considérable… et de terribles souffrances. Mais le jeu en valait la chandelle. Les symboles du langage de la Création l'avaient aidé à arracher Sulachan au royaume des morts. En plus, ils le protégeaient de l'empereur, s'il lui prenait l'envie de ne pas respecter sa parole. En un sens, face à ce mort et à tous les autres, les tatouages étaient l'armure d'Hannis Arc.

— Maintenant que les portes sont ouvertes, nous n'avons plus aucune raison de rester ici. Seigneur Sulachan, nous devons partir au plus vite.

— À vos ordres, seigneur Arc. Mes guerriers sont prêts à se mettre en chemin.

— Il ne me reste plus qu'à tuer Richard Rahl.

Sulachan eut un sourire entendu.

— Nous devrions autoriser quelques Shun-tuk à se régaler de nos prisonniers. Pourquoi Richard Rahl ne ferait-il pas partie de ce festin ? Du menu, je veux dire… Qu'il partage donc la fin atroce de ses amis.

— Non ! Vous avez raison : je dois le tuer tant qu'il est en mon pouvoir. Pendant la guerre contre Jagang, je l'ai observé, et j'ai vu à quel point il est dangereux. Mieux vaut ne prendre aucun risque.

» Mais je veux tuer ce chien de ma propre main. Je tiens à le voir crever. Quand il sera mort devant mes yeux, je saurai qu'il ne pourra plus jamais me menacer ou contrarier mes plans. Au dernier moment de sa vie, j'entends qu'il sache que c'est moi, Hannis Arc, qui l'exile à tout jamais dans le royaume des morts.

» Avant qu'il crève, je lui dirai que les Shun-tuk vont dévorer ses amis et boire leur sang. Quand il aura rendu le dernier soupir à mes pieds, nous partirons nous emparer de son trône vacant.

Le roi spectral se tourna de nouveau vers le paysage désolé et soupira d'aise :

— Mon premier jour dans le monde des vivants, après une trop longue absence, et je suis déjà comblé de bonheur…

Hannis Arc sourit, imaginant déjà la fin misérable et humiliante de Richard Rahl. Puis il fit un signe à Vika.

— Oui, seigneur Arc ?

— Va chercher Richard Rahl. Il est temps qu'il meure.

— J'y vais, seigneur Arc. Il sera bientôt devant vous.

— Parfait… Inutile de le ménager, puisqu'il ne lui reste pas beaucoup de temps à vivre. S'il est en piteux état quand il comparaîtra devant moi, je ne t'en tiendrai pas rigueur.

— Eh bien, en voilà une bonne nouvelle, seigneur…

— Nous allons partir sur-le-champ. Ordonne aux Shun-tuk d'apporter tout l'équipement, puis va chercher Richard Rahl.

— Oui, seigneur Arc. Je vous rejoindrai en chemin.

Hannis Arc se tourna vers Sulachan :

— Quand j'aurai égorgé Rahl avec le couteau du rituel, nous traînerons sa charogne derrière nous, histoire de laisser une piste de sang que les Shun-tuk pourront lécher.

Vika regarda l'empereur mort et le seigneur triomphant, puis elle s'éloigna à grandes enjambées.

— Une fin sanglante : exactement ce qu'il faut à la maison Rahl…, marmonna Hannis Arc en se mettant en chemin vers le sud.

Une fois sorti du troisième royaume, il entendait fondre directement sur le cœur même de l'empire d'haran.

Chapitre 71

Le spectre scintillant de l'empereur Sulachan détourna enfin les yeux du paysage qu'il contemplait pensivement.

— Puisque nous parlons de pouvoir, seigneur Arc, savez-vous que j'ai toujours inspiré à mes sujets un profond respect et une indéfectible loyauté ? Aucun de mes intimes ne s'est jamais retourné contre moi.

— Retourné contre vous ? Où voulez-vous en venir ?

À l'évidence, Sulachan était revenu dans le royaume des vivants avec pas mal d'idées derrière la tête. Un peu trop, sûrement…

— Eh bien, parmi mon cercle rapproché – les ministres, les généraux ou les conseillers –, pas un seul n'a comploté pour prendre ma place.

— Par quel prodige ?

— Parce que j'éliminais tous ceux qui se croyaient plus intelligents que moi et qui se seraient volontiers vus assis sur mon trône. Parfois, je les faisais tuer avant même qu'ils aient eu ce genre d'idée perverse… Des exécutions préventives, en somme…

Du pouce, Hannis Arc suivit les contours d'un emblème tatoué sur son index. Un avertissement au sujet des menaces cachées…

— Puis-je me permettre d'ajouter quelque chose ? demanda le roi revenu du séjour des morts.

— Je vous en prie, parlez… Après tout, nous sommes associés dans cette affaire, et nos intérêts sont convergents. Quand vous dirigiez l'Ancien Monde, vous avez accumulé une précieuse expérience. Alors, si vous avez quelque chose d'utile à dire, n'hésitez pas.

Sulachan parut satisfait de cette invitation.

— Un de vos serviteurs est expert en prophéties…

Hannis Arc ne saisit pas tout de suite la référence. En ce qui concernait les prophéties, il avait beaucoup d'assistants…

— Vous pensez à Ludwig Dreier ? Mon abbé ?

Sulachan jeta par-dessus son épaule un coup d'œil à la marée de Shun-tuk qui les suivait.

— C'est ça, oui… Avez-vous songé à tous les ennuis qu'il pourrait vous faire ?

— Des ennuis ? Ludwig Dreier est un minable petit abbé. Un tâcheron qui ne travaille même pas à mes côtés, à la citadelle. Dans sa vieille abbaye de montagne, il me rend toute une variété de services.

— Puis-je en savoir davantage, seigneur Arc ?

— Eh bien, en plus des prophéties, il me remplace parfois quand il faut représenter la province de Fajin. Dernièrement, je l'ai envoyé au Palais du Peuple afin de prendre langue avec des dirigeants de l'empire d'haran. Richard Rahl les avait tous invités à un mariage… Moi, j'avais à faire avec la Pythie-Silence… Puis je devais surtout m'occuper de vous.

» J'ai donc chargé Dreier de convaincre les têtes couronnées de l'importance des prophéties. L'objectif ultime était que le plus de dirigeants possible se rallient à moi.

» En temps normal, Dreier me fournit des prédictions. C'est son travail et celui de son abbaye.

Le roi mort marcha un moment en silence, puis il prit la parole :

— Vous a-t-il dit comment il collecte ces prophéties ?

Hannis Arc fouilla dans sa mémoire. Dreier s'était-il jamais étendu sur ce sujet ?

— C'est une tâche routinière, seigneur Sulachan… Il sélectionne des gens capables de divination dans les coins les plus isolés de la province, cherchant ceux dont il pourrait tirer des prophéties, même rudimentaires. Souvent, le don se manifeste là où on ne l'attend pas… Ludwig Dreier met ces gens à l'épreuve, afin de vérifier la qualité de leurs prédictions. Puis il me transmet celles qu'il juge dignes d'être étudiées.

» Le seigneur Rahl a toujours gardé les prophéties par-devers lui. Moi, je crois qu'elles sont un bien commun à toute l'humanité. J'entends les partager avec tout le monde.

» Contrairement à Rahl, je comprends les prophéties et je suis capable de m'en servir. C'est en partie pour ça, Sulachan, que vous êtes de retour en ce monde. Sans les prophéties, je n'aurais pas pu ouvrir les chemins requis pour vous ramener du royaume des morts.

» Parfois, les devins de village ont besoin qu'on les « motive » pour se concentrer convenablement. Dreier est excellent quand il s'agit de faire pression sur eux. Sous sa houlette, ils se montrent très productifs.

— En d'autres termes, il les torture quand ça s'impose.

— Oui, probablement… Sur ce plan, je lui laisse carte blanche. Pourquoi perdrais-je mon temps avec de pareils détails ?

» Dreier est très bon dans sa partie, et il me fournit des prophéties remarquables. Bien sûr, elles ne valent pas celles que j'ai découvertes au cours de décennies de recherches. (Hannis Arc désigna les Shun-tuk.) Celles qui m'ont permis de tout comprendre, de libérer vos créatures puis de vous ramener… Mais les prédictions apportées par Dreier, même si elles sont mineures, m'ont toujours été utiles.

» Je les fais recenser dans des grimoires spéciaux. Quand il m'en envoie, je vérifie leur valeur, puis j'ordonne qu'on les archive.

Le roi mort regarda un moment une traînée de nuages noirs, dans

le ciel gris.

— Savez-vous qu'il fraye avec le royaume des morts pour obtenir ces prophéties ?

Hannis Arc manqua trébucher.

— Non… Que fait-il ? Et comment le savez-vous ?

— Eh bien, j'étais aux premières loges pour m'en apercevoir, non ? Vous n'aviez aucun moyen de le savoir, mais une partie de ma valeur, dans notre association, c'est de voir ce qui se passe de l'autre côté du voile – de votre point de vue. Vous savez beaucoup de choses sur le monde des vivants, et moi, je connais parfaitement le royaume des morts.

— Oui… Ce fut déjà bénéfique pour nous deux, et ça le sera encore plus dans l'avenir. Mais revenons-en à Ludwig Dreier. Que savez-vous de ses liens avec le royaume des morts ?

— Il trempe dans des choses dont vous ignorez tout. Sa façon de collecter des prédictions vous stupéfierait… Je le sais, parce que c'est dans mon monde qu'il envoie ses tentacules afin de ramener des prophéties.

— Dans quel intérêt agit-il ainsi – et sans me le dire ?

— Selon vous, seigneur Arc ? Pourquoi un homme cache-t-il à son maître ce qu'il fait et la façon dont il s'y prend ? Avez-vous déjà entendu le verbe « comploter » ?

Hannis Arc sentit la colère monter en lui.

— Maintenant que je suis revenu d'entre les morts, seigneur Arc, avons-nous besoin d'un abbé qui agit dans votre dos, se mêlant de magie noire ? Un traître qui lorgne déjà sur votre trône ?

» À quoi vous sert-il encore, ce misérable ? Regardez les guerriers qui nous suivent. Vous avez tout ce qu'il faudra pour vaincre. Les demi-humains sont à vos ordres, et il en sera ainsi de tous les morts que vous voudrez utiliser. Bientôt, le monde entier s'agenouillera devant vous dans l'attente de vos instructions. Pourquoi laisser en vie quelqu'un qui vous menace de l'intérieur ? Pourquoi risquer de recevoir un coup de couteau dans le dos ?

— Pourquoi, en effet…, souffla Hannis Arc.

Depuis toujours, il tenait Ludwig Dreier pour un loyal sujet entièrement dévoué à son maître. Un homme dépourvu d'ambitions personnelles et très content de diriger son abbaye.

Alors qu'il devait tout à Hannis Arc – qui l'avait même envoyé au Palais du Peuple, afin de contacter des dirigeants –, ce félon avait des vues sur le pouvoir ? Comment savoir quel mal il avait déjà fait, en intriguant ainsi dans l'ombre ?

Tout en songeant au sort qu'il ferait subir à l'abbé, Hannis Arc se souvint que tout ça pouvait très bien être faux. Après tout, Sulachan

n'était pas infaillible.

Mais ça ne changeait rien, au fond. Ludwig Dreier ne lui servirait plus, désormais. La logique dictait d'éliminer une menace potentielle…

Sulachan désigna de nouveau les légions de dévoreurs d'âmes.

— Pour l'objectif que vous visez, tous ces guerriers ne sont pas nécessaires. S'il en manque certains, ce ne sera pas gênant, puisque, une fois arrivés à destination, nous ranimerons tous les morts qui gisent dans les catacombes, les cryptes et les tombes. Une multitude de serviteurs loyaux, seigneur Arc. Car nos soldats ne sont pas en mesure de trahir… Une armée vous suivra, seigneur, dix combattants pouvant se lever de terre pour remplacer chacun de ceux que vous perdrez. Avec une telle puissance, vous régnerez sans opposition…

Hannis Arc regarda la marée de demi-humains.

— Puisque tous ne me sont pas utiles, nous devrions envoyer un petit groupe dévorer les prisonniers. Et charger un autre groupe, plus nombreux, d'aller s'assurer de l'abbaye.

— Très bonne initiative, approuva le roi spectral.

Il se tourna vers les demi-humains, leva un bras et brandit deux doigts pour signifier qu'il avait des ordres à donner à deux détachements.

Hannis Arc devina que les dévoreurs d'âmes seraient ravis d'aller manger des prisonniers ou dévaster une abbaye.

— Dès que Vika m'aura amené Richard Rahl, je couperai la gorge à ce chien. Ça nous fera une menace de moins !

Décidément, le roi spectral se révélait bien plus utile qu'Hannis Arc l'avait imaginé. Jusque-là, il n'avait jamais eu à ses côtés un compagnon si déterminé, si compétent et si impitoyable.

Ensemble, ils plieraient le monde à leur volonté.

Chapitre 72

Passant et repassant devant le fragment de voile qui en défendait l'entrée, Richard faisait inlassablement les cent pas dans sa cellule. Fou de rage, il ne parvenait pas à rester immobile. Depuis que son sang avait contribué à la résurrection de Sulachan, il croupissait dans ce trou. Personne n'était seulement venu voir s'il respirait toujours.

Quand Vika l'avait ramené dans sa grotte, après la cérémonie, il lui avait demandé ce qu'Hannis Arc entendait faire de lui. Selon la Mord-Sith, il serait livré aux demi-humains – tout comme ses amis – qui se feraient un honneur de le dévorer.

Seule une Mord-Sith pouvait prononcer de tels mots – « qui se feraient un honneur de le dévorer » – sans inciter un seul instant son interlocuteur à sourire, même amèrement.

Depuis, Richard savait que les Shun-tuk viendraient le chercher. Mais quand ?

En attendant, il avait passé son temps à imaginer ce qui arriverait, et à chercher un moyen de s'en sortir. Hélas, il n'avait rien trouvé. Face à un tel nombre d'adversaires, il n'aurait même pas le temps de bouger le petit doigt.

À force d'attendre, le Sourcier était au-delà de l'angoisse et du désespoir. Il devait sortir de cette prison. Fichu pour fichu, il entendait retrouver son épée et mourir en combattant. Une fin bien préférable à celle que lui destinaient les Shun-tuk.

En possession de son arme, il aurait une chance de tailler en pièces le roi ressuscité. Et peut-être même Hannis Arc, si tout se passait bien.

Et s'il ne pouvait en tuer qu'un ?

Cette question occupa longtemps Richard, car la réponse ne coulait pas de source. Mais quoi qu'il en soit, armé de son épée, il aurait une bonne chance de faire œuvre utile avant de succomber.

Certes, mais pour ça, il devait sortir de sa prison. Un moment, il avait cru que Vika l'aiderait – ou lui donnerait au moins un coup de pouce. Mais il ne l'avait plus revue…

Pourquoi donc ?

Et que mijotait Hannis Arc ? Sans nul doute, il avait un grand dessein, mais lequel ?

En ce qui concernait Sulachan, les choses étaient plus claires. De retour dans le monde des vivants, il avait l'intention de mener à bien son très ancien plan. Et sur la nature de ce plan, Naja avait été très

explicite.

Richard baissa les yeux sur la chevalière que Magda Searus lui avait léguée. Sulachan voulait détruire la Grâce, tout simplement.

Mais quel rôle jouait Hannis Arc dans cette affaire ? De toute évidence, il n'était pas du genre à servir de séide à un revenant, fût-il empereur. Il avait son propre plan, ça ne faisait pas de doute.

Une seule chose intéressait les hommes comme Hannis Arc : le pouvoir ! Les tatouages qui couvraient son corps attestaient qu'il était prêt à tout pour atteindre son objectif. Y compris à se compromettre avec la magie noire.

La guerre contre l'Ancien Monde étant terminée, la seule cible de valeur, pour un conquérant, était l'empire d'haran. Du coup, les ambitions de l'évêque Arc devenaient faciles à deviner.

Il voulait la place de Richard !

En déambulant, Richard passait régulièrement devant toutes les ouvertures obstruées par un voile vert. Presque chaque fois, il appelait, espérant que Zedd ou quelqu'un d'autre lui réponde.

Son grand-père était-il seulement encore en vie ? En tout cas, il n'avait jamais obtenu de réponse… Contre toute logique, il se forçait à penser que ce n'était pas nécessairement un mauvais signe.

À cette heure, que faisaient Hannis Arc et Sulachan ? S'étaient-ils déjà mis en chemin ? S'il avait été encore là, l'évêque ne serait-il pas venu tourmenter son prisonnier ?

Pour la énième fois, Richard se demanda si on ne le gardait pas pour son sang, au cas où Sulachan aurait de temps en temps besoin d'un petit « revenez-y ». Au fond, l'empereur attendait peut-être de savoir s'il aurait encore besoin du fluide vital du Messager de la Mort. La précaution n'aurait pas été stupide, loin de là…

Richard rêvait de voir Sulachan entrer dans sa prison pour lui voler son sang. À la moindre occasion, il comptait bien tailler en pièces le spectre répugnant – avec ses dents, faute d'autres moyens. S'il ne pouvait pas grand-chose contre l'esprit de l'empereur, il était en revanche capable de détruire l'écœurante charogne qu'il animait.

Bien sûr, ce combat serait le dernier que Richard livrerait. Mais pour mettre un terme à l'horreur, c'était un prix acceptable. Surtout quand on était promis à finir dans le ventre d'une bande de demi-humains.

Richard sentait à distance la magie de son épée. Hélas, ça ne lui apportait rien, sinon une impression de manque qui lui déchirait parfois les entrailles.

Si l'arme avait été plus près, il aurait pu la faire venir à lui grâce au sortilège qui le liait à la lame. Par le passé, il avait déjà réussi cet exploit. Mais l'épée était bien trop loin de lui – en outre, il y avait le fragment de voile, sur l'entrée de sa prison. Même s'il avait pu appeler

l'épée à lui, elle n'aurait pas pu traverser le rideau vert, se perdant à jamais dans le royaume des morts.

Richard baissa les yeux sur son bras entaillé. La blessure s'était refermée, certes, mais la peau avait noirci tout autour. Un effet du couteau de cérémonie, ou de la souillure qu'il portait en lui ?

Quelle importance, après tout ? Tôt ou tard, les Shun-tuk recevraient l'autorisation de le dévorer, et tout serait fini. Zedd et les autres, en revanche, devaient déjà avoir péri. Sans doute parce que Sulachan pouvait encore avoir besoin de son sang, le Sourcier bénéficiait d'un sursis.

Mais les demi-humains le tueraient sûrement avant que le poison de Jit ait eu raison de lui. Ingérer la souillure entraînerait-il aussi la perte de ses bourreaux ? Hélas, non, probablement, puisqu'ils appartenaient au troisième royaume.

Fatigué, Richard s'assit le dos contre une paroi et lança des petits cailloux pour passer le temps. Samantha s'en était-elle sortie ? Seule et très loin de chez elle, elle n'était sûrement pas hors de danger, mais au moins, Hannis Arc ne l'avait pas capturée. Du moins à ce moment-là, parce que depuis, bien des choses avaient pu arriver.

La jeune magicienne avait tellement insisté pour l'accompagner. Afin de sauver sa mère, bien sûr, mais aussi pour combattre la menace qui pesait sur le monde. Reprenant le flambeau des détenteurs du don de Stroyza, elle s'était vraiment montrée très courageuse.

Richard se sentait coupable de l'avoir abandonnée. De fait, il n'avait pas eu le choix, mais c'était moche quand même. Heureusement, il avait pu éviter qu'elle soit capturée en même temps que lui.

S'adossant à la paroi, le Sourcier posa les avant-bras sur ses genoux. La douleur due à l'Agiel, la captivité et l'angoisse le vidaient de ses forces. Sans compter qu'il dépérissait d'inanition.

Un épuisement qui le rendait encore plus vulnérable au poison de Jit.

— Seigneur Rahl ?

Richard releva la tête. Avait-il vraiment entendu une voix ?

Étouffé par le fragment de voile, le son semblait formidablement lointain. En même temps, il avait quelque chose de familier.

Chapitre 73

— Seigneur Rahl ?

La voix était plus proche, cette fois. Et c'était bien celle de Samantha.

Richard se leva d'un bond.

— Seigneur Rahl ?

L'appel venait de l'entrée de la prison, derrière le voile.

— Samantha, c'est toi ?

— Seigneur Rahl, vous allez bien ?

— Oui, mais je suis coincé ici, derrière un fragment de voile.

— J'ai vu.

— Comment m'as-tu trouvé ?

— Devant l'entrée du labyrinthe de grottes, une femme en cuir rouge m'a vue alors que j'étais cachée derrière des rochers.

— En cuir rouge ? Et elle ne t'a pas fait prisonnière ?

— J'ai cru qu'elle allait me livrer aux demi-humains, pour sûr ! Des milliers avaient défilé devant ma cachette. La femme venait de sortir à l'air libre pour rejoindre les deux hommes qui dirigent les dévoreurs d'âmes.

» Quand elle m'a vue, elle m'a fait signe de rester où j'étais et d'attendre. Je n'ai pas compris pourquoi. Effrayée, je ne savais pas si je devais lui faire confiance. Mais j'y étais bien obligée. Sinon, les autres m'auraient capturée.

» Un peu plus tard, alors que l'endroit était désert, elle est revenue.

— Et elle t'a laissée en liberté ?

— Oui. Je ne sais vraiment pas pourquoi… Elle m'a regardée pendant un long moment, comme si elle réfléchissait. Moi, je tremblais de peur, certaine qu'elle allait me livrer en pâture à des demi-humains. Soudain, une chose étrange est arrivée. Elle s'est penchée pour me dire où vous étiez…

— Elle est avec toi ?

— Non, seigneur. Elle m'a juste dit où vous étiez, et ça a paru lui coûter un gros effort. Après, elle est partie rejoindre les autres.

— Tu sais où ils vont ?

— Au sud, vers la haute muraille. Il y a tant de Shun-tuk que la terre tremble sous leurs pas. Je ne peux pas dire s'ils vont tous au sud, mais je les ai regardés défiler devant moi pendant presque toute une journée. Cela dit, tous ne sont pas partis d'ici.

— Il y a encore des demi-humains ici ?

— Oui, seigneur… Il m'a fallu très longtemps pour arriver jusqu'à vous. Ces tunnels grouillent de dévoreurs d'âmes. Parfois, j'ai dû attendre des heures pour que mon chemin soit dégagé.

— Où sont-ils, en ce moment ?

— Ils patrouillent dans les tunnels, je crois… Seigneur Rahl, vous devez sortir d'ici ! Les demi-humains reviendront bientôt. Je ne vais pas pouvoir rester longtemps ; sinon, ils me captureront. Il faut que vous sortiez tout de suite.

— C'est impossible, Samantha… Les demi-humains peuvent faire disparaître le voile, mais moi non. Si j'avais un moyen de sortir, ce serait fait depuis longtemps.

— Seigneur, je dois partir… Si je me fais prendre…

— Samantha, tu as raison, il faut que tu files ! Va-t'en !

— Je veux que vous veniez avec moi.

— Samantha…

— J'ai trouvé les autres… Enfin, une partie.

— Quoi ?

— En vous cherchant, j'ai trouvé quelques soldats, et je leur ai parlé. Ils sont comme vous piégés derrière des rideaux verts. (Samantha se tut un moment.) Seigneur Rahl, j'ai parlé à ma mère…

— Esprits bien-aimés…, souffla Richard.

— Seigneur Rahl, vous devez m'aider à la libérer. Je ne sais pas comment faire.

Richard serra les poings de frustration. Surmontant sa rage, il se força à réfléchir. Impossible de ne pas dire la vérité à Samantha !

— Tu dois partir… Je suis incapable de sortir. Pense à ta sécurité. Ta mère voudrait que tu survives.

— Je sais, elle me l'a dit… Mais je ne peux pas renoncer comme ça.

Richard posa les mains sur le mur, tout à côté du fragment de voile. Quand il approchait, les esprits, de l'autre côté du rideau, s'agitaient comme s'ils voulaient le rejoindre ou au contraire l'attirer à eux.

Richard les regarda un moment. En un sens, il était l'un d'eux, puisque la mort l'habitait. Il appartenait au troisième royaume, portant en lui la vie et son contraire.

Pourtant, au sein du monde des vivants, il était retenu prisonnier par la mort.

— Seigneur Rahl…

Samantha sanglotait, désormais.

Il était son dernier espoir.

— Je suis désolé, mon amie, mais je ne peux pas sortir.

— Il le faut ! Vous êtes l'Élu !

L'Élu ? Quelle absurdité ! Quel bien ça pouvait lui faire, dans sa

situation ?

Richard se redressa. Il appartenait aux deux mondes, vivant mais en même temps envahi par la mort. Ou au contraire, déjà mort mais encore attaché à la vie…

C'était si simple… Pouvait-il voir juste ?

Magda Searus lui avait laissé un message.

« Sache que tu as en toi tout ce qu'il te faut pour survivre. Utilise ces atouts ! »

« Utilise ces atouts »…

Et s'il suffisait de… ?

Chapitre 74

— Samantha ?

— Oui, seigneur, je suis toujours là…

Richard baissa de nouveau les yeux sur la Grâce de la chevalière. Ce présent de Magda et Merritt visait à lui rappeler ce qui importait vraiment dans une vie.

La Grâce représentait deux royaumes et l'équilibre qui existait entre eux. On y voyait aussi de quelle façon ces deux mondes étaient connectés.

— Samantha, dit Richard en relevant la tête, il faut que tu recules. Éloigne-toi du rideau vert.

— Seigneur Rahl, je ne sais pas où aller…

— Je me suis mal exprimé. Écarte-toi du voile. Au cas où la frontière entre le monde des vivants et le royaume des morts bougerait, je ne veux pas que tu sois dans les environs. Va jusqu'au bout du tunnel, par exemple.

— Pourquoi ? Qu'allez-vous faire ?

— Obéis-moi ! Les Shun-tuk ne vont sans doute pas tarder à venir me chercher. Écarte-toi !

— D'accord… Je suis déjà en train de m'éloigner…

— Très bien… Samantha, si ça tourne mal, je veux que tu partes d'ici. C'est compris ? N'hésite pas un instant. Ta mère voudrait que tu survives.

— Seigneur Rahl, vous me faites peur, et je n'ai pas besoin de ça pour trembler comme une feuille. Dans certaines grottes, j'ai vu des ossements humains…

Une très mauvaise nouvelle, ça…

— Je comprends… Mais si je ne réussis pas à sortir, il faudra que tu files.

— J'ai mis longtemps à arriver jusqu'ici en évitant les Shun-tuk… Retrouver la sortie sera difficile.

— Je sais que c'est terrifiant… Mais si mon plan échoue, tu devras essayer. Compris ?

— Compris, seigneur Rahl…

— Bon, éloigne-toi.

— C'est déjà fait, seigneur. Mais il faut vous dépêcher. J'entends des échos de voix… Les Shun-tuk arrivent…

Richard inspira à fond. Il devait réussir. Après tout, c'était logique.

Il se remémora une fois de plus le message rédigé dans le langage de la Création.

« Sache que tu as en toi tout ce qu'il te faut pour survivre. Utilise ces atouts ! »

Magda Searus et Merritt avaient su avec des milliers d'années d'avance qu'il viendrait à Stroyza. Et ils lui avaient laissé une chevalière en cadeau…

Bien sûr, Richard répugnait à courir un tel risque. Mais s'il ne tentait pas le tout pour le tout, il était de toute façon condamné. Et le reste du monde avec lui.

Il n'aurait que cette chance…

Même s'il essayait de se convaincre du contraire, il n'était pas dupe : il s'agissait d'un acte désespéré.

Comme le disait souvent Zedd, un acte désespéré était de la pure magie – au propre, pas au figuré.

Richard tenta de respirer lentement. Il n'avait plus de temps à perdre. Et réfléchir davantage ne lui servirait à rien. Un siècle entier de méditation n'aurait rien changé. À court de temps et de choix, comme tous les vivants de l'univers, il devait essayer.

Une dernière fois, il regarda la Grâce, en particulier les lignes qui partaient du centre et représentaient l'étincelle du don – une étincelle qui traversait le monde des vivants puis se perdait dans l'infini néant du royaume des morts.

Toutes ces lignes étaient continues !

Richard serra les dents. Puis il bondit vers le fragment de voile et le traversa.

Il eut le sentiment de basculer d'une falaise en pleine nuit.

Un océan d'obscurité…

Maintenant qu'il était entré dans le royaume des morts, il n'apercevait aucune silhouette spectrale et n'entendait ni gémissement ni cri.

Derrière le voile, il n'y avait rien.

Pas de chaleur, de froid ou de lumière, mais seulement une obscurité plus profonde que tout ce qu'il avait jamais vu. En un sens, c'était comme regarder une pierre de nuit, sauf qu'il était comme avalé par cette obscurité, sans avoir la moindre possibilité de s'en détourner.

Richard perdit tout repère et tout sens de la réalité.

Le monde était mort pour lui.

Chapitre 75

Richard n'aurait su dire s'il séjournait dans le néant depuis quelques secondes ou quelques siècles. Dans ce vide, il n'y avait aucun son et le temps lui-même ne s'écoulait plus.

Alors qu'il pensait avoir joué et perdu, les ténèbres commencèrent à se dissiper autour de lui. Le monde réapparut, indistinct comme lorsqu'on vient de rouvrir les yeux après une longue nuit de sommeil.

Puis tout s'accéléra, et le Sourcier eut le sentiment de débouler comme un projectile dans le tunnel où l'attendait Samantha.

Regardant par-dessus son épaule, il vit que le fragment de voile qui fermait jusque-là sa prison s'était volatilisé.

— Par les esprits du bien ! s'écria Samantha, les yeux ronds. Seigneur Rahl, vous venez de sortir du royaume des morts !

Richard s'examina. À première vue, il était entier. Il ne saignait pas, ne souffrait pas et se sentait tout à fait normal – n'était l'empreinte de la mort, en lui, qui continuait son œuvre destructrice.

— Comment avez-vous réussi ça ?

— As-tu oublié que la mort est en moi ?

Samantha secoua la tête, faisant onduler sa crinière noire. À l'évidence, elle ne comprenait pas ce que Richard voulait dire.

— Mais comment avez-vous pu traverser le voile ?

— Tu te rappelles ce que tu m'as dit ? demanda le Sourcier en sondant les deux côtés du tunnel. Selon toi, j'appartiens au troisième royaume. La vie et la mort en même temps… À cause de la Pythie-Silence, je suis des deux mondes à la fois.

— Puisque vous pouvez exister dans le monde des vivants en ayant la mort en vous, vous avez pensé que… Oui, c'est ça ! Que vous pouviez survivre dans le royaume des morts en ayant la vie en vous !

— C'est ça… Au moins, un court moment…

Revenant à des préoccupations plus immédiates, Samantha tendit un bras vers la gauche.

— Les voix que j'ai entendues venaient de là… Seigneur, nous devons libérer vos amis et ma mère. Partons avant que les Shun-tuk arrivent.

Richard fila vers la droite avant même que la jeune magicienne ait terminé sa phrase.

Samantha passa devant lui pour lui montrer le chemin.

Dans la pénombre heureusement déchirée par la lumière verte de

quelques fragments de voile, la progression ne s'avéra pas aisée.

Richard passa devant des grottes où s'entassaient des piles d'ossements humains mis au rebut.

Samantha s'arrêta soudain et désigna une ouverture protégée par un fragment de voile.

— Ici !

— Ta mère ? demanda Richard en s'immobilisant.

— Oui. Dépêchez-vous !

Sans hésiter, le Sourcier traversa le rideau vert. Un instant, il crut avoir fait une erreur fatale, car il se retrouva piégé dans le néant avec le sentiment de ne l'avoir jamais quitté.

Mais les contours d'une grotte réapparurent devant ses yeux. Puis il vit la femme aux cheveux noirs qui le regardait, bouche bée.

Le voile ayant disparu, Samantha entra à son tour dans la grotte et se jeta dans les bras de sa mère, dont elle était la copie conforme, en plus petit et en plus frêle.

Richard s'attendait à une ressemblance, mais là, on eût dit des sœurs jumelles.

— Sammie… Par les esprits du bien ! J'ai bien cru ne jamais te revoir…

— C'est le seigneur Rahl, dit simplement Samantha.

Prenant sa mère par la main, elle la tira vers la sortie.

— Le seigneur Rahl ? répéta la magicienne, sonnée.

— Oui ! Seigneur, il faut aller libérer les autres.

N'ayant pas besoin d'encouragements, Richard marchait déjà sur les talons des deux magiciennes.

Samantha s'arrêta bientôt et désigna un autre fragment de voile.

— Ici !

Sans se demander s'il ne se fiait pas un peu trop à sa bonne étoile, le Sourcier traversa le rideau, eut de nouveau l'impression qu'il s'agissait d'un voyage sans retour, puis se retrouva dans une assez grande grotte où se pressaient des hommes de la Première Phalange.

Tous ceux qui étaient assis se levèrent d'un bond.

— Seigneur Rahl ? lança un soldat, stupéfait.

Jouant des coudes, Cara se fraya un passage parmi les hommes et se jeta dans les bras de Richard.

— Seigneur Rahl ! Vous êtes vivant ! Vous êtes vivant !

Benjamin Meiffert, le chef de la Première Phalange, suivait sa femme de près. Il parut encore plus surpris que Cara de voir Richard – et au moins aussi soulagé.

Bien qu'il l'ait souvent vue en meilleure forme, Richard se réjouit de retrouver sa vieille amie.

— Seigneur Rahl, lâcha Cara, vous avez une tête à faire peur.

— Sans doute parce qu'une Mord-Sith a utilisé son Agiel sur moi.

— Quoi ?

— C'est une longue histoire, et le temps presse. Soldats, tous dehors ! (Le Sourcier se tourna vers Meiffert.) Ben, où sont les autres hommes survivants ?

Le général baissa tristement les yeux.

— Seigneur, les sauvages sont venus les chercher les uns après les autres… Je sais que ça semble fou, mais c'était pour les dévorer vivants. Nous avons entendu les cris et…

— Je sais, je sais… Ben, je suis désolé de ne pas être arrivé plus tôt…

— Seigneur, nous sommes là pour te protéger, pas le contraire…

— Richard ? lança soudain une voix familière.

C'était celle de Zedd, et elle venait de derrière une autre ouverture défendue par un fragment de voile.

— Il est là-dedans, confirma Meiffert. Quand il n'y avait pas de sauvages dans le coin, nous avons pu lui parler… Nicci est dans une autre cellule, au fond de la sienne. Nos ennemis séparent les détenteurs du don.

Richard ne perdit pas davantage de temps en explications. S'ils parvenaient à s'enfuir, ils auraient tout loisir de parler – plus tard ! Pour l'heure, seule l'action comptait.

Sortant de la cellule, le Sourcier se précipita vers celle de son grand-père et plongea littéralement dans l'ouverture.

Le phénomène se reproduisit. Le néant, l'impression qu'il n'en sortirait jamais, puis la silhouette de Zedd apparaissant lentement devant ses yeux…

Le vieil homme se leva péniblement, comme s'il était assis sur le sol depuis bien trop longtemps. Les cheveux plus en bataille que jamais, la tunique crasseuse, il ressemblait à un épouvantail.

Richard le serra rapidement dans ses bras puis le poussa vers la sortie.

— Pas le temps de parler ! lança-t-il avant que le vieux sorcier ait pu commencer à le bombarder de questions. Il faut filer !

Zedd tendit une main squelettique vers une ouverture, au fond de sa cellule.

— Nicci ! Tu peux la libérer aussi ?

Richard acquiesça. Puis il finit de pousser Zedd dehors. Dès qu'il aperçut la mère de Samantha, le vieil homme lui prit les mains sans cacher son soulagement de la revoir vivante. À l'évidence, ces deux-là avaient parlé ensemble…

Alors qu'il approchait du fragment de voile, Richard distingua des silhouettes spectrales qui semblaient l'inviter à les rejoindre. Sans

marquer l'ombre d'une pause, il se rua dans le royaume des morts – son univers, en un sens – et traversa une nouvelle nappe de néant obscur. Plus de spectres ni de lueur verte…

Et puis, d'un seul coup, le retour dans le monde des vivants.

Et Nicci, des larmes de joie aux yeux, se jetant à son cou avec l'enthousiasme d'une petite fille.

— Richard, comment as-tu… ?

— Pas maintenant !

Prenant la magicienne par les poignets, le Sourcier l'entraîna hors de sa cellule. Étonnée par la disparition du voile, la jeune femme ne dit rien.

En revanche, une fois que Richard fut de retour dans le couloir, tout le monde commença à parler en même temps.

— Silence ! lança le Sourcier. Des demi-humains pourraient nous entendre. Inutile de les combattre si ce n'est pas absolument nécessaire. Surtout dans ces tunnels.

Tout le monde se tut.

Tirant profit du silence, Richard se concentra sur le lien qui existait en permanence entre la magie de son arme et son esprit. L'Épée de Vérité ne devait pas être loin…

Fermant les yeux, il fit abstraction de tout ce qui l'entourait. Et le miracle familier se reproduisit.

— Par ici !

Remontant un tunnel sinueux, Richard se laissa guider aux intersections par les ondes qu'il captait. Pressé de serrer entre ses mains la poignée de son arme, il n'avait plus que cette idée en tête.

Au passage, la petite colonne vit d'autres piles d'ossements, parfois carrément oubliées au pied de la paroi d'un tunnel. Des débris qu'on n'avait pas eu le temps de déblayer…

Aucune partie de squelette n'était intacte. Pas de colonnes vertébrales entières, ni de pieds ou de mains. On eût dit de gigantesques tas d'osselets attendant de très improbables joueurs. Quant aux crânes, tous étaient brisés en deux, puisque les Shun-tuk tenaient tout particulièrement à manger le cerveau de leurs proies.

Richard ne tarda pas à trouver l'endroit où était son arme. Derrière un rideau vert, bien entendu. Un instant, il songea à l'appeler à lui, mais il se ravisa, craignant qu'elle se perde à jamais dans le néant du royaume des morts.

Se tournant vers ses compagnons, le Sourcier lut sur leur visage une tension qui le fit frissonner. Mais qui ne l'empêcha pas de traverser une nouvelle fois le fragment de frontière.

Sa main se referma sur la poignée de l'épée avant même que sa vision se soit totalement éclaircie. Soulagé de tenir de nouveau son

arme, il se harnacha du baudrier et soupira d'aise en sentant sur sa hanche gauche le poids familier de l'Épée de Vérité.

— Ben, fais venir tes hommes ! lança Richard en se tournant vers l'ouverture de la grotte désormais dégagée.

Des épées, des haches, des piques et des couteaux étaient entassés au hasard dans la grotte. N'accordant aucune valeur aux armes, les Shun-tuk avaient jeté là celles de leurs prisonniers, puis érigé un fragment de voile à tout hasard.

Quelques soldats entrèrent, récupérèrent les armes et firent la chaîne pour les distribuer aux camarades qui attendaient dans le tunnel. Bien entendu, aucun de ces hommes ne perdit de temps à tenter de retrouver son épée ou sa hache. Être de nouveau armés suffisait à leur bonheur, et Richard partageait ce sentiment.

Quand tout le monde fut de retour dans le couloir, le Sourcier leva une main pour imposer le silence à ses amis.

— Il faut sortir d'ici…, dit-il à voix basse, mais quand même assez fort pour que tout le monde l'entende. Nous parlerons plus tard… Hannis Arc peut rôder dans le coin en compagnie du spectre d'un…

— Non, murmura Samantha.

— Pardon ?

— Hannis Arc et le roi sont partis avec une horde de Shun-tuk. Il reste encore des centaines de demi-humains dans ces tunnels, mais la majorité est partie avec Hannis Arc.

Richard se souvint que la jeune magicienne l'avait déjà informé de ce départ.

— Compris, dit-il. Mais des centaines de dévoreurs d'âmes sont encore ici. L'urgence est de sortir sans qu'ils nous tombent dessus. Ensuite, nous partirons de ce fichu pays.

Nicci approcha et posa deux doigts sur le front de Richard.

— Ça s'aggrave, dit-elle en se tournant vers Zedd, qui hocha gravement la tête. Richard, nous devons retourner au palais avec Kahlan et toi. Il faut que nous vous débarrassions de ce qui vous ronge de l'intérieur.

— Où est la Mère Inquisitrice ? demanda Cara en regardant autour d'elle.

Richard porta un index impérieux à ses lèvres.

— Silence ! Elle était inconsciente, et j'ai dû la laisser en arrière. Mais elle doit être réveillée, et elle nous attend à Stroyza. Il faudra passer la chercher avant de filer vers le palais. Mais d'abord, il faut sortir de ces grottes puis du troisième royaume.

— Suivez-moi ! lança Samantha.

Chapitre 76

Toute la colonne dans son sillage, Samantha serrait la main de sa mère et courait comme s'il y avait eu le feu à sa robe.

Plus qu'à des couloirs, les tunnels ressemblaient à une série d'ouvertures naturelles reliant les alvéoles d'une ruche géante. Dans un tel dédale, plus que probablement créé par l'infiltration des eaux, au fil des millénaires, se tromper de chemin était facile. Pourtant, Samantha n'hésitait presque jamais.

Par endroits, les fugitifs se retrouvèrent en train de courir sur une étroite bande de roche flanquée par le vide – l'effet des éboulis, à n'en pas douter. À d'autres occasions, ils longèrent d'imposantes murailles de pierre hérissées d'avancées rocheuses qui forcèrent tout le monde à baisser la tête – sauf Samantha, favorisée par sa petite taille.

En revanche, ses membres trop courts ne l'aidèrent pas dans les passages où il fallait escalader des rochers.

À l'approche de la sortie – enfin, il fallait l'espérer –, le décor correspondit mieux à ce qu'on pouvait attendre d'un labyrinthe de grottes classique. Alternant avec des stalactites et des stalagmites, des masses rocheuses qui semblaient avoir coulé jusque-là avant de se pétrifier ralentirent quelque peu la progression des prisonniers évadés.

À d'autres endroits, ils durent contourner des bassins naturels emplis d'une eau fantastiquement limpide.

Finissant par perdre tous ses repères dans cet immense réseau souterrain, Richard se demanda s'il ne s'agissait pas en réalité des « contreforts » inversés du royaume des morts. Et les fragments de voile qui flottaient de-ci de-là ne firent rien pour le convaincre qu'il se trompait.

— Samantha, tu es sûre de savoir où tu vas ? demanda-t-il à mi-voix.

— Seigneur Rahl, j'ai grandi dans des grottes… Je reconnais une multitude de détails que j'ai aperçus en venant.

La jeune magicienne estima que cette explication suffisait. Et elle avait sans doute raison. Un guide forestier tel que Richard procédait exactement de la même façon – en gravant des repères dans son esprit – quand il s'aventurait dans une forêt inconnue. Pour retrouver le chemin du retour, c'était une méthode infaillible. Samantha étant une enfant des grottes, il devait se fier à ses compétences, et, pour une fois, se laisser guider aveuglément.

Cela dit, en venant, il avait également mémorisé des points de

repère qu'il ne retrouvait pas.

— Nous ne sommes pas venus par là, souffla-t-il à Samantha tandis qu'elle guidait la colonne dans une sorte de forêt de flèches rocheuses.

— Je sais… Pour éviter les Shun-tuk, j'ai dû emprunter un chemin détourné.

Richard fut ravi d'entendre que sa protégée avait découvert un itinéraire plus sûr. De fait, jusque-là, ils n'avaient pas croisé l'ombre d'un dévoreur d'âmes. Mais les demi-humains, il le savait, patrouillaient dans les tunnels, et la chance risquait de tourner. S'ils s'étaient aperçus que leurs prisonniers avaient fui, tous les Shun-tuk restants devaient être sur le pied de guerre.

Sans savoir combien de chemin il restait à faire sous terre, Richard attendait avec impatience de se retrouver à l'air libre. Dehors, rien ne disait que ses amis et lui seraient en sécurité. Mais sous terre, ils ne l'étaient absolument pas, ça tombait sous le sens. En cas d'attaque, se défendre dans des grottes n'avait rien de facile. Et la configuration du terrain jouait en faveur des dévoreurs d'âmes, qui pourraient simplement les prendre en tenaille sur une section de tunnel qui n'offrait pas de voie de fuite.

Bien sûr, le groupe comptait quelques détenteurs du don, et ça rétablissait un peu l'équilibre. Mais les Shun-tuk ne craignaient pas pour leur vie, et ça aussi, c'était un avantage de poids.

S'il fallait se battre, Richard taillerait en pièces beaucoup de dévoreurs d'âmes, mais au bout du compte, le nombre aurait raison de lui. Dès qu'il faiblirait, c'en serait fini de lui. De plus, les Shun-tuk attaqueraient en venant de toutes les directions, et ça risquait d'être trop pour un seul homme, même armé d'une épée magique.

Les détenteurs du don auraient à peu près le même problème que lui, surtout s'ils devaient affronter des demi-humains et pas des cadavres ranimés. Par le passé, Richard avait vu le feu de sorcier de Zedd semer la désolation parmi les hordes de guerriers de l'Ancien Monde. Mais toute magie avait ses limites. Déchaîner du feu de sorcier exigeait de terribles efforts, et on y perdait vite toute son énergie. Si l'ennemi déferlait sur lui comme une marée incessante, même un sorcier finissait par être débordé.

D'ailleurs, ça s'était déjà passé…

De plus, il y avait les cadavres ranimés. Sur eux, le don avait très peu d'effet. C'était pour ça, sans doute, que les demi-humains de Sulachan, dans un lointain passé, avaient continué à placer les morts en première ligne. Très efficaces aux avant-postes, ces combattants défunts étaient en outre aisés à sacrifier, puisqu'on pouvait sans cesse renouveler son « stock » avec de nouveaux cadavres.

Alors que Samantha négociait à une vitesse folle les courbes d'un

tunnel particulièrement sinueux, suivant un chemin balisé qu'elle était la seule à connaître, Richard admira sa souplesse et la sûreté de sa démarche. Sans jamais lâcher la main de sa mère, la jeune magicienne se jouait des difficultés du terrain. Oui, elle avait grandi dans des grottes, on ne pouvait pas en douter un instant.

Alors qu'elle abordait un passage où abondaient les intersections, Samantha regarda Richard par-dessus son épaule puis fit une série de signes rapides indiquant les multiples bifurcations à venir.

Quand il eut mémorisé la séquence, le Sourcier acquiesça à l'intention de sa petite compagne.

Puis il prit le bras de Nicci et la propulsa en avant.

— Protège-la ! Je vais me laisser glisser à l'arrière de la colonne pour m'assurer que tout le monde suivra le bon chemin. Pas question de devoir revenir en arrière pour aller chercher des traînards.

Nicci hocha la tête et accéléra le pas pour rattraper Samantha et sa mère.

Richard ralentit comme il l'avait annoncé. Puis il commença à orienter les hommes de la Première Phalange dans la bonne direction, soufflant à chacun celle qu'il devrait prendre ensuite. Dans la pénombre, chaque soldat dépendait de celui qui le précédait. Et si un seul homme se trompait, tous ceux qui le suivaient se tromperaient aussi.

De temps en temps, la lueur d'un fragment de voile permettait à tout le monde de s'orienter un peu plus facilement. Et jusque-là, aucun rideau vert ne s'était dressé sur leur chemin – ni n'avait coupé en deux la colonne, ce qui aurait été encore pire.

Richard repéra Zedd, en position d'arrière-garde. Si vieux qu'il fût, son grand-père était encore très résistant, et il devait sans nul doute être résolu à échapper au sort que les Shun-tuk lui avaient réservé. S'il traînait en fin de colonne, ce n'était pas à cause de ses vieilles jambes, mais parce qu'il entendait couvrir ses amis, en cas d'attaque.

Précédant son mari, Cara suivait d'assez près le vieux sorcier.

— Filez ! lança-t-elle à Richard dès qu'elle l'aperçut. Ne nous attendez pas !

Cara aurait voulu que son seigneur reste au milieu des soldats, protégé par une muraille de chair et de muscles. Mais Richard entendait ne perdre aucun homme dans le dédale, et pour ça, il fallait bien que quelqu'un leur indique la route à suivre.

Cara accéléra, dépassant plusieurs soldats, afin de rattraper son seigneur. Mécontente de le voir ralentir, elle entendait se charger elle-même de sa protection.

Les deux derniers soldats passèrent devant Richard.

Alors que Cara passait devant une intersection, à quelques pas de rejoindre Richard, un flot de Shun-tuk se déversa de toutes les

ouvertures latérales assez larges pour les laisser passer.

Un seul homme se retrouva coupé de la colonne.

Benjamin Meiffert.

L'épée au clair, il s'apprêta à vendre chèrement sa peau. Mais le raz-de-marée de sauvages le submergea.

Richard et Cara se pétrifièrent.

— Non ! cria la Mord-Sith quand des dévoreurs d'âmes plantèrent leurs dents dans les chairs de son mari.

Alors que le temps semblait s'être arrêté, Ben disparut presque sous une meute de sauvages à la peau uniformément blanchie.

Épée au poing, Richard revint sur ses pas. Il devait arriver à temps. De sa vie, il n'avait jamais couru si vite.

Du sang éclaboussait le visage blafard des Shun-tuk qui déchiquetaient la gorge de Benjamin Meiffert. D'autres dévoreurs d'âmes, la bouche ouverte, tentaient d'aspirer au passage le précieux fluide vital de leur proie.

Hurlant de rage, Richard voulut charger les ignobles sauvages.

Bien campée sur ses jambes, Cara lui flanqua un coup d'épaule dans la poitrine, l'envoyant percuter la paroi du tunnel. Puis elle lui barra le chemin.

— C'est déjà trop tard ! cria-t-elle pour couvrir le vacarme des Shun-tuk en train de festoyer. Filez ! Faites en sorte qu'il ne se soit pas sacrifié pour rien !

— Zedd ! cria Richard, le cœur brisé.

Le vieux sorcier était déjà en train de se retourner. Lentement, il tendit les bras vers les dévoreurs d'âmes qui taillaient en pièces le mari de Cara.

Reprenant un peu ses esprits, Richard vit que la Mord-Sith ne s'était pas trompée. Personne n'aurait pu sauver Ben, qui n'avait même pas eu le temps de crier avant de mourir.

Tout s'était passé bien trop vite…

Jaillissant des mains de Zedd, le feu de sorcier fondit en rugissant sur les Shun-tuk. Comme toute cible touchée par cette arme, les sauvages s'embrasèrent aussitôt, consumés par des flammes que rien ne pourrait éteindre avant qu'ils soient réduits en cendres.

Au moins, un grand général ne finirait pas dans le ventre de ces monstres. Un héros du combat contre l'Ordre Impérial, emporté par les flammes, comme il convenait, et non dévoré par des sauvages…

Des larmes ruisselant sur ses joues, Cara poussa Richard en avant.

— Vite ! Vite !

Le Sourcier détala. La main de Cara, dans son dos, lui assura que la Mord-Sith le suivait tout en protégeant ses arrières. Derrière eux, Zedd n'avait pas encore relâché son effort, et le feu de sorcier continuait à

réduire en cendres des centaines de Shun-tuk.

Bien d'autres périraient, touchés par l'arme dévastatrice quand ils trébucheraient sur les cadavres pas totalement consumés de leurs camarades.

Les cris de douleur finirent par couvrir les rugissements du feu magique.

Mais pour Richard, ils ne pourraient jamais être assez forts…

Chapitre 77

Quand les fugitifs sortirent du réseau de grottes, ils déboulèrent dans un champ de grandes flèches rocheuses. À la chiche lumière du crépuscule, ils eurent plutôt le sentiment de se retrouver au milieu d'une forêt d'arbres minéraux hantée par des spectres auréolés de ténèbres.

Pourtant, après l'obscurité des tunnels, tous durent cligner des yeux pour ne pas être éblouis.

Un silence de mort régnait sur ce triste décor. Mais il ne dura pas. Sortant de toutes les ouvertures, des Shun-tuk excités par l'imminence d'un festin jaillirent à l'air libre en hurlant. Le feu de sorcier de Zedd les avait seulement ralentis, car il n'avait pas pu se répandre dans tous les tunnels pour les nettoyer définitivement.

Les demi-humains avaient une faim dévorante d'âmes. Rien ne les arrêterait.

Sortant de trous dans la roche que Richard aurait crus trop petits pour un être humain, ces cafards de cauchemar se déversaient comme un raz-de-marée entre les minarets de pierre naturels.

Après avoir évalué la situation, le Sourcier estima que continuer à fuir serait suicidaire, car les dévoreurs d'âmes finiraient par les rattraper.

Il s'arrêta donc, saisit Cara par le poignet et la tira derrière lui. La magie de l'épée bouillonnait déjà en lui, exigeant sa part de chair et d'os.

À présent, c'était au Messager de la Mort d'étancher sa soif de sang.

Bien campé sur ses jambes, Richard s'apprêta à recevoir comme ils le méritaient les Shun-tuk qui fonçaient sur lui de toutes les directions à la fois.

Sa lame fendit l'air, décapitant les premiers agresseurs. Chaque coup moissonnait son lot de crânes peints en blanc, les faisant voler dans les airs en même temps que des geysers de sang.

Les Shun-tuk tombaient comme des mouches, leur corps décapité – ou encore muni d'une moitié de tête – s'écroulant sur le sol aux pieds du Sourcier de Vérité.

Richard s'abandonna à la fureur de l'épée. Toute autre pensée oubliée, il ne songeait plus qu'à tailler en pièces les monstres dépourvus d'âme qui osaient vouloir s'emparer de la sienne. Comme toujours dans ces moments-là, la soif de sang de l'épée n'avait pas de

limites, et son propriétaire se faisait un plaisir de l'abreuver. Faire couler le sang des démons semblait désormais plus important que tout, y compris la survie.

Songeant à Benjamin, un fidèle soldat et un ami très cher, Richard frappa de plus en plus fort. Si un seul Shun-tuk était encore debout quand il en aurait fini avec eux, il estimerait avoir perdu la partie.

Le voyant occupé à massacrer les leurs, des demi-humains crurent avoir une occasion de prendre le Sourcier à revers. Les ayant repérés du coin de l'œil, Richard les laissa venir, puis il se retourna et continua son œuvre vengeresse. Des crânes volèrent dans les airs et des membres tombèrent sur le sol, vite suivis par des corps proprement coupés en deux.

Ses forces décuplées par la rage et le désespoir – en être de nouveau là, si peu de temps après avoir cru qu'il ne se battrait plus jamais –, Richard ponctuait chaque coup mortel par un cri qui semblait monter du plus profond de son âme.

Songer à fuir ? Pour quoi faire ? Rien n'existait plus que cette tuerie, et elle n'aurait pas de fin.

Après un moment, debout face à une montagne de cadavres, Richard dut tailler dans cette masse de membres et de torses pour se dégager un espace où combattre. Piétinant cette immonde bouillie, de nouveaux Shun-tuk, aveuglés par le désir de posséder une âme, vinrent s'offrir en sacrifice sous la lame de l'Épée de Vérité.

Glissant sur le sang et les entrailles, certains s'empalaient simplement sur l'arme de Richard. Victoires faciles ou pas, celui-ci prenait tout ce qu'on lui donnait, pourvu qu'il y ait à la fin quelques dévoreurs d'âmes de plus réduits en bouillie.

La bataille n'avait rien d'élégant. Oubliée, la danse avec les morts dont le Sourcier était jusque-là si fier. En ce jour, il s'adonnait à une boucherie, et rien n'aurait pu mieux convenir à sa poignante tristesse.

Dans le même état que lui, Cara combattait avec une fureur identique. Un couteau dans chaque main – le Créateur seul savait où elle les avait trouvés –, la Mord-Sith taillait dans la chair impie avec une noire jubilation.

Rien de plus compréhensible, aux yeux de Richard. D'habitude, il voyait la jeune femme combattre avec son Agiel, mais faute du lien qui unissait le seigneur Rahl à ses sujets, l'arme magique ne fonctionnait pas.

Un obstacle qui n'avait rien d'insurmontable pour Cara. Et dans ces circonstances particulières, devina Richard, elle préférait peut-être même un contact plus direct et plus « tranchant » avec ses cibles.

Sur les flancs du Sourcier, mais un peu derrière lui, les soldats de la Première Phalange saisissaient l'occasion de venger leur général, un chef qu'ils avaient toujours admiré et aimé. Et si on les tenait pour le

haut du panier des forces d'haranes, ce n'était pas pour rien…

Déjà terrifiants dans des circonstances normales, ces hommes devenaient plus dévastateurs qu'une tempête quand la fureur leur faisait oublier jusqu'à la nécessité de protéger leur vie. Assister à la vengeance de la Première Phalange était vraiment un privilège, et Richard déplorait de ne pas pouvoir en profiter plus sereinement.

En retrait du champ de bataille, Zedd et Nicci déchaînaient leur pouvoir avec une mortelle efficacité.

Dans le lointain, Richard captait les rugissements du feu de sorcier qui semait la mort parmi les Shun-tuk continuant à se déverser des ouvertures. Carbonisés avant même d'avoir participé à la bataille, ces dévoreurs d'âmes ne servaient même pas d'avertissement à leurs camarades, qui continuaient à foncer vers la mort comme des taureaux furieux.

Richard entendit le bruit sourd de colonnes de pierre s'abattant sur des hordes de démons. L'œuvre de Nicci, probablement aidée par Samantha et par sa mère.

Taillés en pièces, carbonisés, réduits en bouillie… Malgré tout ça, les Shun-tuk ne battaient pas en retraite, et une dizaine d'entre eux semblait jaillir du néant dès qu'un des défenseurs en tuait un.

Dans son cocon de rage et de haine, Richard continuait à repousser les vagues de dévoreurs d'âmes qui déferlaient sur lui. Apparemment, il était une proie de choix, sans doute parce que son sang avait servi à ramener l'esprit de Sulachan du royaume des morts.

Ces démons voulaient son sang ? Eh bien, qu'ils viennent le prendre, s'ils l'osaient ! Plus ils seraient nombreux, et plus il ajouterait de charognes à son tableau de chasse.

Le souffle court et les bras de plus en plus lourds, le Sourcier ne marqua pourtant pas la moindre pause. Plus il ferraillait et plus sa colère augmentait, alimentant sa soif de tuer. Dans un état second, il se concentrait uniquement sur sa mission sacrée.

Uniquement ? Non, pas vraiment… Dans un coin de sa tête, il savait que cette folie aurait une fin – et pas agréable pour lui. Les Shun-tuk étaient trop nombreux. Tôt ou tard, ils prendraient le dessus.

Dans la pénombre, derrière la meute de dévoreurs d'âmes, Richard vit que des cadavres ranimés commençaient à sortir des ouvertures dans la roche.

Chapitre 78

Leurs yeux rouges brillant dans la pénombre, les cadavres ranimés se déplaçaient beaucoup plus lentement que les demi-humains. C'était pour ça, bien entendu, qu'ils arrivaient plus tard que leurs « camarades ». Mais à présent, ils affluaient, avides de leur prêter main-forte.

Se frayant un passage à coups d'épée parmi les dévoreurs d'âmes, Richard alla intercepter les cadavres ranimés vêtus de lambeaux et à moitié décomposés.

Des dépouilles qui tombaient en miettes ? Peut-être, mais ce n'était pas une raison pour les laisser faire leur jonction avec les autres démons. D'expérience, Richard savait combien il était difficile de se débarrasser de ces adversaires-là. Animés par une magie répugnante, ces monstres étaient pratiquement insensibles au don et les soldats de la Première Phalange devraient s'y reprendre à dix fois pour les neutraliser.

Du coin de l'œil, Richard vit qu'une silhouette en cuir rouge – Cara – le suivait et protégeait ses flancs tandis qu'il chargeait les cadavres ranimés.

Grâce aux yeux rouges de ses cibles, le Sourcier n'eut aucun mal à les localiser malgré la pénombre. Prudents, les Shun-tuk eux-mêmes se tenaient loin de ces tueurs aveugles et sourds qui ne devaient effectivement pas faire la différence entre amis et ennemis, une fois dans le feu de l'action.

Richard abattit sa lame, faisant moisson de têtes et de membres. Comme ce terrible soir, à Stroyza, il dut s'y reprendre à deux fois pour qu'une main coupée consente enfin à ne plus essayer de lui saisir la cheville.

Du feu de sorcier vint opportunément balayer le champ de jambes et de bras détachés de leur corps. Poursuivi par des Shun-tuk qui tentaient de le mordre – mais Cara ne leur en laissait guère le loisir –, Richard continua à hacher menu tous les cadavres ranimés qui se présentaient devant lui.

Le hurlement des blessés et des agonisants finit par couvrir les rugissements du feu de sorcier. Partout, des Shun-tuk achevaient de se vider de leur sang et de leurs entrailles, la blancheur artificielle de leur peau faisant un contraste répugnant avec la bouillie rouge carmin qui s'échappait de leurs blessures.

— Richard ! appela une voix.

C'était Zedd – et il cria une seconde fois le nom de son petit-fils.

Toujours assoiffé de sang, le Sourcier se tourna, son arme prête à frapper. Alors qu'il s'attendait à voir fondre sur lui une horde de Shun-tuk, il vit qu'il n'y avait personne en face de lui.

Un instant, il se crut victime d'une hallucination. Mais en réalité, s'il continuait à voir dans sa tête des agresseurs fondre sur lui, ses yeux ne le trompaient pas.

C'était fini. Plus de dévoreurs d'âmes dans son dos ni de cadavres ranimés devant lui.

Autour de lui, les soldats survivants reprenaient bruyamment leur souffle. Alors que les blessés gémissaient, des vengeurs toujours plongés dans l'action passaient entre les Shun-tuk qui jonchaient le sol et achevaient ceux qui respiraient encore.

Comme leur épée ou leur hache, tous les guerriers étaient couverts de sang – mais moins que Richard, dont toute la peau disparaissait sous le fluide vital et les lambeaux de chair.

Cara tenait toujours ses deux couteaux. L'un avait une lame en acier, et l'autre, une arme prise à un Shun-tuk, était entièrement en pierre. La Mord-Sith s'en était tout particulièrement servie contre les cadavres ranimés.

Quand il croisa le regard de son amie, Richard eut les sangs glacés par la fureur qui les faisait briller.

Le cœur brisé devant tant de détresse – car il savait ce que cachait cette violence –, Richard ne prit même pas la peine de rengainer son arme avant d'enlacer son amie.

D'abord inerte entre ses bras, Cara inclina la tête en arrière et hurla à s'en casser les cordes vocales. Puis elle se serra contre son seigneur et pleura en silence.

Après un très long moment, Richard l'écarta très légèrement de lui et la regarda dans les yeux. En certaines occasions, il n'y avait pas de mots assez forts pour dire à un être aimé qu'on partageait son chagrin.

Quand il lâcha enfin Cara pour se tourner vers Zedd et Nicci, Richard eut le sentiment qu'un poids immense s'abattait sur ses épaules. Ses jambes se dérobant, il tomba à genoux et ne s'écroula pas face contre terre grâce à l'intervention de Cara, qui le retint par les épaules.

Le vieux sorcier et la magicienne accoururent et s'agenouillèrent pour le soutenir.

Alors qu'il luttait contre la fatigue et la douleur, la magie de l'épée qu'il tenait encore dans son poing permettait à Richard de ne pas s'évanouir. Mais il avait à peine la force de respirer – à condition de s'y contraindre, car ses poumons semblaient refuser de se remplir d'air tout seuls.

Zedd et Nicci posèrent tous deux une main sur le front du Sourcier.

— Zedd, demanda Nicci au vieux sorcier, vous sentez la même chose que moi ?

Le vieil homme acquiesça.

— Nous devons gagner au plus vite le palais. Il ne lui reste plus beaucoup de temps…

— Où est Kahlan ? demanda Nicci. Où est-elle ? Nous devons la ramener aussi. À l'heure actuelle, elle doit aller encore plus mal que Richard. Il faut la guérir.

— Nous avons dû la laisser en arrière, dit Samantha, debout derrière Zedd. J'avais soigné ses blessures les plus graves, mais elle ne s'était pas réveillée. Elle a dû revenir à elle depuis. Et elle nous attend à Stroyza…

— Au sud, une fois passé les portes, souffla Richard.

— Alors, il faut aller la chercher, dit Cara, redevenue en un éclair une Mord-Sith à la détermination de fer. Impossible de rentrer au palais sans elle.

— Ce n'est pas très loin, précisa Samantha. Quelques jours de marche, en nous pressant.

— Ensuite, nous irons au palais, dit Nicci à Richard, et nous vous tirerons de là.

Richard acquiesça puis se redressa péniblement.

— Kahlan est à Stroyza… Ce n'est pas très loin de l'endroit où vous avez été attaqués, après nous avoir tirés des griffes de la Pythie-Silence.

» Mettons-nous en route. On y voit encore assez…

Sans rengainer son épée, afin de ne pas se priver d'un soutien précieux, le Sourcier se fraya un chemin parmi les centaines de cadavres mutilés des Shun-tuk.

Cara vint se placer un demi-pas derrière lui et les autres suivirent en silence.

Chapitre 79

Apercevant du coin de l'œil la grande femme en uniforme de cuir rouge qui se frayait un chemin parmi les Shun-tuk au corps uniformément blanc – on eût dit une avalanche sur le versant d'une montagne –, Hannis Arc se retourna…

… Et se rembrunit en découvrant que la Mord-Sith était seule.

Depuis quelque temps, il se demandait ce qui avait bien pu la retarder. Après avoir franchi les portes de la haute muraille, des jours plus tôt, la colonne avait progressé bien moins vite dans les forêts sauvages des Terres Noires. Avec une petite force, ç'aurait été plus facile, mais quand on était à la tête d'une marée… inhumaine… l'exercice devenait beaucoup plus délicat.

L'air maussade, Vika n'hésitait pas à jouer des coudes pour écarter les Shun-tuk qui lui barraient le chemin. Pliée en deux de douleur, une femme plus frêle que la moyenne finit par s'écrouler et mourut piétinée par la masse indifférente de ses semblables.

— Où est Richard Rahl ? demanda Hannis Arc quand la Mord-Sith l'eut enfin rejoint.

— Seigneur Arc, je crains qu'il ait réussi à s'échapper.

Hannis Arc échangea un regard avec Sulachan.

— Comment ça, tu crains qu'il ait réussi à s'échapper ? demander le roi spectral.

Il s'immobilisa et tous les dévoreurs d'âmes l'imitèrent.

Vika accorda à peine un regard à l'empereur, puis elle tourna la tête vers son seigneur :

— Eh bien, toutes les cellules étaient vides, et le sol, à la sortie du réseau de grottes, était jonché de Shun-tuk morts. Un carnage comme je n'en ai jamais vu, seigneur. Et cette puanteur… Les charognards obscurcissaient le ciel et d'autres recouvraient telle une marée noire les dépouilles dont ils se repaissaient. Il y avait aussi des loups, des coyotes et tous les mangeurs de charogne qu'on peut imaginer. Un sacré festin, pour attirer tant de convives…

— Toutes les cellules étaient vides, dis-tu ? souffla Hannis Arc d'une voix qui n'augurait rien de bon. Que sont devenus nos prisonniers ?

— Envolés, seigneur… Les soldats, le sorcier, la magicienne… Tous partis avec le seigneur Rahl.

Hannis Arc plissa le front. D'instinct, Vika recula d'un pas.

— Richard Rahl ! Il n'a plus droit au titre de « seigneur ».

Maintenant, c'est moi, le seigneur Arc, qui dirige l'empire d'haran. Ce chien n'est plus rien.

— Pardonnez ma bévue, seigneur Arc…

— C'est vous qui *dirigerez* l'empire d'haran, corrigea le roi spectral.

Hannis Arc foudroya son complice du regard. Il détestait s'entendre parler ainsi, même par un empereur revenu du royaume des morts

— Suggérez-vous que je pourrais échouer ? Trahi par votre armée et vous-même ?

Sulachan eut un sourire faussement contrit.

— Bien sûr que non, seigneur Arc. Je souligne simplement que je vous avais prévenu : ne pas tuer Richard Rahl était une grosse erreur.

Hannis Arc serra les poings.

— J'ai dit à cette femme de me l'amener, pour que je lui tranche la gorge. C'est ça que vous appelez une erreur ? Nous avons envoyé un contingent de demi-humains à l'abbaye afin d'éliminer l'abbé Dreier, et moi, j'ai chargé Vika de me ramener ce chien de Rahl.

Hannis Arc frappa la Mord-Sith au visage.

— Et cette idiote a échoué !

Sous le choc, Vika recula de trois pas. Mais elle se reprit très vite et revint se camper devant son maître, la tête humblement inclinée.

— Je suis désolée, seigneur Arc… J'ai obéi à vos ordres, mais Richard Rahl n'était plus là. Les Shun-tuk restés en arrière auraient dû l'empêcher de fuir. Eux aussi vous ont trahi.

— Pourquoi n'es-tu pas partie à la recherche de Rahl ? Pour me l'amener pieds et poings liés.

— J'ai essayé de le trouver, seigneur, mais il n'y avait personne dans les tunnels, à part des centaines de cadavres carbonisés. Et dehors, il y avait tellement d'empreintes – celles des Shun-tuk et des morts ranimés qui vous suivent – que je n'ai pas pu isoler la piste de Richard Rahl et de ses compagnons. Croyez-moi, j'ai pourtant essayé…

— On dirait bien, fit Sulachan, que Richard Rahl vous a glissé entre les doigts. Et comme je l'ai déjà mentionné, il est très dangereux.

Hannis Arc foudroya le spectre du regard, mais il s'abstint de tout commentaire.

— Seigneur Arc, je vous ai trahi, dit Vika. Je mérite un châtiment, et j'accepterai celui que vous choisirez. Y compris ma tête, si c'est ce que vous voulez…

Hannis Arc soupira.

— Quand tu es arrivée, Rahl était déjà parti, c'est ça ? Et tu n'as vu aucun des Shun-tuk que nous avions laissés en arrière ? Bref, tu n'as pas assisté à la bataille.

— C'est ça, seigneur… Dès que vous m'avez ordonné d'aller chercher Richard Rahl, je me suis mise en chemin. En arrivant, j'ai

découvert ce que je viens de vous décrire. Aucun Shun-tuk n'a survécu, et toutes les cellules étaient vides. J'ai passé des jours à chercher une piste, mais ça n'a servi à rien.

Hannis Arc réfléchit un moment. Sulachan le regardait, ainsi qu'une multitude de Shun-tuk. D'instinct, il aurait volontiers abattu Vika sur-le-champ. Mais elle l'avait servi fidèlement pendant des années, sans jamais commettre d'erreur…

— Eh bien, comment te blâmer de ne pas l'avoir ramené, s'il n'était déjà plus là ?

— Tu es sûre que toutes les autres cellules étaient vides ? demanda Sulachan.

N'aimant pas regarder le revenant, Vika répondit comme si la question venait de son seigneur :

— Certaine ! J'ignore comment ces chiens ont fait, mais tous les fragments de voile avaient disparu. Les Shun-tuk ont peut-être fait sortir les prisonniers afin de les manger… On peut supposer que les choses n'ont pas tourné comme ils l'entendaient.

— C'est très probable, dit Hannis Arc avec un regard noir pour Sulachan. Ce sont vos dévoreurs d'âmes, empereur, que nous devons blâmer.

— Qu'importent les responsabilités ? Nous retrouverons ce maudit Rahl !

— Et comment, je vous prie ? Nous ignorons où ses compagnons et lui sont allés.

Sulachan eut un sourire qui déplut souverainement à Hannis Arc. Puis il fit signe à quelques Shun-tuk d'approcher.

— Je veux voir une partie de mes pisteurs d'esprits, dit-il quand une poignée de demi-humains eurent accouru.

Les dévoreurs d'âmes s'empressèrent d'exécuter cet ordre.

— Des pisteurs d'esprits ? répéta Hannis Arc.

— Je n'ai pas créé qu'une seule sorte de serviteurs sans âme… Certains dévorent les vivants, d'autres lancent des sorts et d'autres encore pistent les esprits. Les esprits des vivants, me dois-je de préciser. Je vais envoyer mes meilleurs limiers, qui retrouveront Richard Rahl. Après avoir tué ses compagnons, ils vous le ramèneront, afin que vous puissiez rattraper tout le temps perdu en le laissant en vie.

Sous le regard d'Hannis Arc, des Shun-tuk qui ressemblaient en tout point aux autres vinrent prendre les ordres de leur roi.

— Un simple contretemps…, souffla Hannis Arc à Vika. Tu auras bientôt l'occasion de faire souffrir Richard Rahl. Ensuite, je lui trancherai la gorge et le regarderai se vider de son sang à mes pieds.

— Oui, seigneur… J'attends avec impatience le jour où je me serai rachetée à vos yeux.

Hannis Arc dévisagea un long moment la Mord-Sith, puis il se tourna vers Sulachan :

— Plus vite nous arriverons, plus vite je m'emparerai du pouvoir afin de régner sur l'empire d'haran.

— Exact… Mes pisteurs chercheront Richard Rahl pendant que nous nous occuperons d'affaires plus importantes.

Sulachan désigna le sud :

— Continuons notre route en direction du Palais du Peuple, seigneur Arc. Ce sera un long voyage…

Chapitre 80

Après avoir sorti de sa poche un mouchoir qu'il se plaqua sur le nez et la bouche, Ludwig Dreier baissa la tête pour mieux voir.

La jeune femme avait perdu le contrôle de sa vessie, mais ça n'était pas le pire, question puanteur. Quant à l'odeur du sang, il y était habitué. En revanche, les déjections qui se déversaient des intestins ouverts de son « sujet » avaient de quoi faire vomir n'importe qui.

C'était un des aspects les plus désagréables de son travail.

En prenant quand même soin à ne pas marcher dans l'urine, Dreier avança de quelques pas. Le sang ayant giclé dans toutes les directions, il fut bien obligé de le piétiner, mais ça ne le gêna pas. Après tout, il lui était arrivé plus d'une fois d'en avoir jusqu'aux coudes !

Des sacrifices à consentir, quand on accomplissait une mission sacrée.

Se penchant un peu, Dreier étudia la femme. Son œil encore intact ne cillait même plus…

— A-t-elle énoncé une prophétie ? demanda-t-il à la Mord-Sith qui se tenait derrière une des chaînes tendues à l'extrême.

— Pas encore, répondit Erika. Je l'ai gardée entre la vie et la mort pour que vous puissiez venir la voir.

Dreier étudia la moribonde. Tendues au maximum, les chaînes attachées à ses poignets et reliées au mur lui avaient presque arraché les bras du torse. En fait, une épaule ne tenait déjà plus que par quelques tendons, ce qui expliquait l'étrange dissymétrie apparente du corps de la dernière en date de ses « assistantes ».

Erika avait très bien travaillé, comme d'habitude. Une femme très douée. Comme Dreier lui-même, fallait-il préciser.

La femme marmonna quelque chose.

— Tu disais, très chère ? demanda Dreier.

Quand même, elle aurait pu prendre la peine d'articuler.

— Je ne t'entends pas, hélas… Si tu veux cesser de souffrir, il va falloir parler un peu plus fort. C'est la moindre des politesses.

— Pitié…

— Enfin, tu sais très bien ce que nous voulons ! Ne fais pas l'enfant… Erika t'a tout bien expliqué, pas vrai ? Alors, parle, qu'on en finisse !

— Pitié… laissez-moi mourir.

— Mais je ne demande que ça, voyons ! Pourquoi crois-tu que je suis venu ?

Il avait fallu du temps pour conduire l'assistante à ce stade. En la matière, la précipitation ne menait à rien. Après des années d'expérience, Dreier savait que la patience finissait par faire des miracles.

Augmenter peu à peu la pression, la peur et la douleur atteignant peu à peu leur zénith, permettait d'obtenir de bien meilleures prophéties. Quand ils cheminaient lentement vers la fin de leur vie, les assistants, plus concentrés et plus attentifs, parvenaient à voir des choses incroyables dans le flux du temps. Et Dreier était hautement exigeant sur la qualité des prédictions. Quand on bâclait le travail, les fruits qu'il donnait étaient pourris. Car la torture exigeait qu'on soit à la fois soigneux et patient.

D'ailleurs, c'était une manière de témoigner du respect aux braves gens qui se sacrifiaient de bon cœur.

À en juger par la qualité du travail d'Erika, cette assistante, juste avant de mourir, allait délivrer une ou plusieurs prophéties de la plus haute qualité.

À force d'expérience, un professionnel digne de ce nom, comme lui, sentait qu'il tenait le bon bout, et qu'un résultat exceptionnel se profilait. Cette jeune femme, vraiment, ne se serait pas sacrifiée en vain.

Les prédictions vraiment stupéfiantes n'arrivaient jamais jusqu'aux oreilles de l'évêque Arc. Celle qu'allait bientôt murmurer la moribonde, Dreier le devinait, ne sortirait jamais de l'abbaye.

— Bon, je crois que je vais t'aider un peu… Tu aimerais que je t'offre mon assistance ?

— Oui ! Oui !

— Eh bien, c'est exactement pour ça que je suis là. Ensuite, je te ferai un merveilleux cadeau.

La femme n'était pas loin du but, c'était évident. Voyant qu'elle ne se décidait pas à parler, Dreier fit un signe à la Mord-Sith, qui lui plaqua son Agiel à l'arrière du crâne.

La moribonde se débattit, faisant cliqueter ses chaînes, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

Elle était sur la frontière qui sépare la vie de la mort, Dreier en aurait mis sa main au feu. Enfin, elle était arrivée au tournant décisif de toute l'expérience.

Elle venait d'entrer dans le troisième royaume.

— Tu vois cet endroit au-delà du voile, n'est-ce pas ? murmura Dreier en caressant tendrement les cheveux de la femme.

Tremblant comme une feuille, la moribonde acquiesça.

— Dès que tu m'auras transmis une prophétie, je t'accorderai ce que tu désires le plus, afin que tu connaisses la paix éternelle. Tu aimerais traverser le voile, pas vrai ?

— Oui…

On y était. La prophétie se trouvait là, à portée de main.

Quand elle avait dit que Ludwig Dreier, puisqu'il fournissait à Hannis Arc les prophéties dont il avait besoin pour régner, était le vrai dirigeant des Terres Noires, la Mère Inquisitrice ne s'était pas trompée.

À l'époque, l'abbé n'avait pas accordé beaucoup d'attention à cette remarque. En réfléchissant, il s'était aperçu que Kahlan avait mis le doigt sur une vérité fondamentale.

Depuis le début, Dreier savait qu'Hannis Arc, concentré sur ses tâches et obsédé par ses plans, se reposait entièrement sur les prophéties que lui fournissait l'abbaye. Ces prédictions étant triées et édulcorées, c'était en réalité Ludwig qui soufflait au gouverneur ce qu'il convenait de faire ou de ne pas faire. Car il ne lui laissait savoir que ce qui lui semblait convenable, et rien de plus.

Donc, il était bien la main invisible qui tire les ficelles d'une marionnette, comme l'avait dit la Mère Inquisitrice.

Si puissant, si doué et si intelligent qu'il fût, Hannis Arc vivait en vase clos et ses obsessions l'empêchaient de savoir comment fonctionnait le monde réel. Pour agir, il avait besoin des lumières de Ludwig Dreier.

L'abbé projetait depuis toujours de s'emparer du pouvoir. Étant l'architecte de la puissance d'Hannis Arc, il avait le droit de sortir enfin de l'ombre.

Plus de marionnette ni de main invisible !

Mais il allait falloir être prudent. Malgré ses lacunes, Hannis Arc était un adversaire dangereux. Et sous-estimer ses talents de sorcier aurait été une erreur mortelle.

Sur un geste de Dreier, Erika écarta son Agiel de la nuque de la moribonde.

La femme était prête.

Ludwig se pencha et posa les mains sur les tempes de sa valeureuse assistante. C'était le moment-clé, celui où le sortilège de son invention – une création géniale – envahissait l'esprit du sujet, lui fournissant ce qu'il lui fallait pour donner satisfaction aux demandes de son maître.

Son œil intact déjà voilé, la femme ouvrit la bouche.

— Dis-moi ce que tu vois, souffla Dreier en éloignant ses mains des tempes de l'agonisante.

— Ils arrivent…, croassa la femme.

Chapitre 81

Dreier se redressa, songeur. Cette phrase ne ressemblait pas à une prophétie typique, mais tout ayant été fait selon les règles de l'art, ce devait bien en être une.

— Ils arrivent ? Qui ça ?

— Ceux qui ont des dents…, croassa la femme. Ils viennent vous dévorer.

Quasiment la prédiction la plus étrange que Dreier eût jamais entendue. Ce genre de phénomène se produisait parfois. Au lieu d'une lointaine prophétie, ses assistants dûment préparés lui fournissaient une prédiction à très court terme – un événement qui se préparait quelque part dans le monde et qu'ils voyaient à distance.

— Ceux qui ont des dents, dis-tu ?

— Les demi-humains… Ces démons, ils arrivent.

— Désolé, mais je ne comprends pas.

— Lui, si…

— Qui ça, lui ? De quoi parles-tu ? Qui comprend et que comprend-il ? Tu vas devoir être plus…

— Il sait ce que vous faites, Ludwig Dreier, et il a conscience que vous le trahirez. Il est accompagné d'un esprit venu de l'autre côté du voile, désormais. Un esprit qui résidait dans le séjour que je peux voir, avant qu'il devienne le mien, et qui connaît tout de vos complots. Ce roi spectral a tout révélé à Hannis Arc sur vos sombres machinations.

» Hannis Arc est maintenant informé de vos plans, de votre duplicité et de votre soif de pouvoir. Il sait que, bouffi de vanité, vous en êtes arrivé à penser à vous comme au « seigneur Dreier ». Le roi spectral lui a tout dit.

» Surtout, il sait que vous avez fait intrusion dans son monde – le royaume des morts.

» Hannis Arc et le roi ont chargé des Shun-tuk de dévaster l'abbaye et de vous arracher le cœur. Pour vous punir, ils leur ont ordonné de vous dévorer. Et ils arrivent.

Dreier sentit de la sueur glacée ruisseler entre ses omoplates. Au bord de la panique, il eut la chair de poule comme en plein hiver.

Regardant la Mord-Sith, il vit qu'elle avait l'air troublée et très inquiète. Voir de la peur dans les yeux d'une telle femme ne fit rien pour apaiser l'abbé. Car Erika, après tout, était là pour le protéger.

Sachant qui étaient les Shun-tuk, elle avait d'excellentes raisons de s'angoisser.

Dreier prit un couteau sur une table et trancha la gorge de la femme. Tentant de respirer, elle produisit un horrible gargouillis, s'agita dans ses chaînes puis finit par se résigner et s'abandonna à la douce étreinte de la mort.

— Que faisons-nous, abbé Dreier ?

— Pour commencer, il nous faut des informations plus fiables. Et pour ça, nous avons besoin d'une assistante de meilleure qualité. Quelqu'un qui sera plus à même de nous fournir des détails sur toute cette affaire.

— La Mère Inquisitrice ?

— C'est ça… As-tu commencé à la préparer ?

— Oui, abbé Dreier. J'ai chargé Otto, votre eunuque, de commencer à la faire souffrir. Dora supervise l'opération pour s'assurer que tout est fait comme il faut. C'est du bon travail, croyez-moi…

Dreier acquiesça distraitement.

— Nous ne pouvons plus attendre… Demande à une autre Mord-Sith de t'aider. Et viens me chercher dès que… (Il désigna le cadavre de l'assistante.) Dès que la Mère Inquisitrice sera entre deux mondes…

— Vous voulez accélérer le processus ? C'est dangereux. Si on va trop vite, on risque de la perdre avant d'avoir obtenu un résultat.

— C'est la seule solution. Il faut tenter le coup.

— Abbé Dreier, et si nous quittions plutôt l'abbaye ? Si les demi-humains d'Hannis Arc sont déjà en chemin, il nous reste peut-être très peu de temps.

Très perturbé, Dreier avait du mal à réfléchir logiquement. L'air perdu, il regarda autour de lui, comme s'il était en quête d'une solution miracle.

— Oui, bien sûr, tu as raison… Fais préparer le coche… Mais charge une de tes collègues de se mettre à l'œuvre sur la Mère Inquisitrice. Nous devons en apprendre plus… Choisis Dora. Son impatience naturelle fera merveille. Et sa cruauté brute aussi. Donnons-lui carte blanche, pour une fois.

Erika parut sceptique, mais elle se dirigeait docilement vers la porte.

— J'enverrai Dora et je ferai préparer le coche.

La Mord-Sith sortit, ferma la porte derrière elle…

… Et revint dans la pièce une minute plus tard.

— Abbé Dreier, nous devons partir sur-le-champ.

— Pardon ? Ils ne peuvent pas être déjà là.

Erika tira l'abbé dehors, jusqu'à une fenêtre.

— Regardez les collines, dans le lointain. Vous les voyez ? Tous à moitié nus, la peau si blanche… Ce sont les Shun-tuk.

Dreier regarda un moment le terrible spectacle. Comment Hannis

Arc avait-il pu lui faire une chose pareille ? Ce n'était pas loyal.

— Dis à Dora d'aller chercher la Mère Inquisitrice. Nous l'emmenons avec nous.

Erika retint l'abbé par la manche de sa redingote.

— Nous n'aurons pas le temps d'attendre… Ils sont loin, mais ils avancent très vite.

Dreier regarda de nouveau par la fenêtre.

— Tu as raison… Mais la Mère Inquisitrice a trop de valeur pour être laissée en arrière. N'explique rien à Dora. Dis-lui d'aller chercher la prisonnière et de se dépêcher.

— Lui enlever ses chaînes prendra du temps, abbé Dreier. Ensuite, il faudra la conduire jusqu'aux écuries. Nous devrons attendre, et…

— Oui, d'accord ! Dis à Dora… Dis-lui de conduire la Mère Inquisitrice à la citadelle de Saavedra. Toi et moi, nous allons partir tout de suite. Dora nous y rejoindra.

— Et si elle ne parvient pas à sortir d'ici à temps ?

— Quel choix avons-nous ? Tous les deux, nous devons filer. Si Dora s'en tire, elle nous retrouvera au point de rendez-vous.

Erika parut soulagée que l'abbé ait renoncé à attendre.

— Donc, nous allons à Saavedra.

Dreier se mit en route, Erika sur les talons.

— Je sais ce que veut Hannis Arc. Son rêve, c'est de renverser la maison Rahl. Il n'a jamais aimé la province de Fajin. Étant passé à l'action, il va fondre sur le Palais du Peuple avec ses Shun-tuk, afin de s'en emparer. Il n'est pas près de revenir à Saavedra, s'il le fait un jour. Et c'est le dernier endroit où il pensera à nous chercher.

— C'est bien raisonné, admit Erika.

— Nous n'avons pas une minute à perdre. Donne ses ordres à Dora et ne lui fournis aucun détail. Je vais m'occuper du coche. On se retrouve aux écuries.

L'abbé et la Mord-Sith partirent dans des directions différentes.

Fuir était la priorité. Ensuite, Dreier réfléchirait à la meilleure façon de se venger d'Hannis Arc. Mais d'abord, il devait sauver sa peau.

Chapitre 82

Kahlan crut entendre des bruits de pas dans le couloir.

Attachée à des chaînes pendues au plafond, dans une petite pièce sans fenêtres, l'Inquisitrice avait toutes les peines du monde à se tenir en équilibre sur la pointe des pieds. La seule façon d'empêcher que tout son poids repose sur ses poignets entravés au-dessus de sa tête. Un système de poulies permettait à ses bourreaux de la soulever régulièrement, rendant sa position de plus en plus précaire et de plus en plus douloureuse.

Dès qu'elle cessait de tendre au maximum les jambes pour que ses orteils soient en contact avec le sol, Kahlan soumettait ses bras à la torture. Et très vite, sa respiration se bloquait – tous les tortionnaires du monde savaient que c'était inévitable quand on pendait ainsi au bout d'une chaîne.

Pour ne pas suffoquer, la jeune femme tendait de nouveau les jambes. Les crampes dans les mollets ne tardant pas, elle finissait par perdre l'équilibre, et tout le cycle infernal recommençait. Blessés par les fers, ses poignets saignaient.

Soumises à une terrible traction, ses épaules lui faisaient un mal de chien. Une douleur insupportable… et qu'elle devait pourtant endurer, au risque d'en perdre la raison.

Dans un coin de la pièce, Otto, l'eunuque aux pieds nus, mangeait un croûton de pain. Presque totalement édenté, il disposait encore de deux incisives très pointues qui dépassaient de ses lèvres lorsqu'il fermait la bouche. Son nez cassé en maintes occasions ne lui permettant plus vraiment de respirer, il ne la fermait pas souvent…

Otto était chargé de tourmenter Kahlan. De temps en temps, il se levait et la frappait sur les côtes avec un gros bâton. Bien entendu, elle finissait par glisser, tout son poids reposant alors sur ses poignets cisaillés par les fers. Quand elle éclatait en sanglots, vaincue par la douleur, son tortionnaire allait se rasseoir dans son coin pour manger ou essayer de nettoyer ses pieds crasseux. Apparemment, il détestait les cals et faisait tout son possible pour s'en débarrasser.

Sans jamais dire un mot, Otto s'acquittait de sa tâche machinalement, comme si on lui avait ordonné de battre un tapis. Quand la prisonnière craquait sous ses coups, il semblait surtout satisfait de pouvoir retourner s'asseoir.

Dès qu'elle recouvrait un semblant d'équilibre et cessait de pleurer, il se relevait et le processus recommençait. Parfois, au lieu de viser les

côtes ou le dos de Kahlan, Otto tapait sur ses cuisses, histoire d'obtenir un résultat plus rapide.

L'Inquisitrice redoutait d'avoir perdu l'esprit avant que ses geôliers lui fassent la grâce de la tuer. En elle, tout n'était plus que désespoir et résignation. Ignorant où étaient Richard et les autres, elle savait en revanche qu'ils n'auraient aucun moyen d'apprendre où on la retenait. Avec le temps, si ce supplice continuait, elle finirait par appeler la mort de ses vœux.

C'était exactement ce que voulait Dreier. Selon lui, aux portes de la mort, on pouvait voir l'avenir, et il échangeait des prophéties contre une fin rapide et sans douleur.

Personne ne pouvait endurer éternellement la souffrance. Tôt ou tard, comme n'importe qui, Kahlan supplierait qu'on mette un terme à la sienne.

Les bruits de pas approchaient. Concentré sur son croûton de pain, Otto semblait ne pas les avoir entendus. De toute façon, il n'en avait rien à faire. En revanche, Kahlan frissonna en songeant qu'il devait s'agir de la Mord-Sith nommée Dora.

La cellule de l'Inquisitrice était atrocement crasseuse. Sur le sol jonché d'immondices, de la paille servait à absorber le sang des suppliciés. Celui de Kahlan s'y ajoutait, faisant de petits cercles rouge vif sur les taches de fluide vital depuis longtemps séché.

Minée par le manque de sommeil, Kahlan avait parfois des hallucinations. Doté d'une grande conscience professionnelle, Otto s'assurait qu'elle ne puisse pas dormir, même cinq minutes, quand on la descendait au niveau du sol pour la faire boire et manger.

La souillure laissée par Jit n'arrangeait rien, bien entendu. Inlassablement, elle rongeait l'âme de l'Inquisitrice, la détruisant de l'intérieur.

Reconnaissant des bruits de bottes, Kahlan conclut que c'était bien une Mord-Sith qui approchait. À part Erika et Dora, y en avait-il d'autres dans l'abbaye ? Qu'importait, au fond ? D'une cruauté sans bornes, Dora suffisait bien à son malheur.

Chargée d'apporter ses maigres repas à Kahlan, Dora ordonnait à Otto de vider le pot de chambre, comme si une telle corvée avait été indigne d'elle. À l'évidence, elle pensait mériter un destin plus glorieux que de nourrir des prisonniers et diriger un séide crasseux.

Le lent processus de torture que subissait Kahlan semblait taper sur les nerfs de cette Mord-Sith. Si on l'avait laissée faire, les choses seraient allées à un bien meilleur train.

Dévastée par l'inexorable action de la mort en elle, Kahlan se sentait trop mal, la plupart du temps, pour vraiment se soucier de sa condition actuelle. Cette indifférence forcée agaçait Dora. Perdant patience, elle pointait très souvent son Agiel sur la prisonnière en lui

promettant d'être bientôt de retour. Des menaces qui perçaient à peine le cocon d'indifférence de Kahlan.

En de très rares occasions, lorsque Otto s'absentait un moment de la cellule, Dora se permettait d'abattre son Agiel sur le ventre de l'Inquisitrice.

Le souffle coupé, Kahlan cessait de lutter pour garder ses pieds en contact avec le sol. Et même après le départ de Dora, trop épuisée, elle continuait à se laisser pendre par les poignets, si désespérée qu'elle ne parvenait même plus à pleurer.

Par bonheur, elle parvenait encore à penser à Richard. S'imaginer près de lui, les yeux rivés dans les siens, était une des dernières choses qui la raccrochaient encore à la vie. Même si elle savait que ça n'arriverait plus jamais.

Quand la porte s'ouvrit, ce fut comme prévu pour laisser passer Dora, vêtue comme d'habitude de son uniforme de cuir noir.

L'air à la fois distraite et pressée, la Mord-Sith portait à la ceinture une clé accrochée à une lanière de cuir. À première vue, c'était celle des fers de Kahlan.

Pensant qu'on allait la transférer ailleurs pour passer aux « choses sérieuses », la jeune femme ne put s'empêcher de trembler convulsivement. Alors qu'elle était à bout de forces, son calvaire commençait à peine, elle en avait parfaitement conscience.

Si Dora la débarrassait de ses fers, comprit-elle aussi, ce serait sa dernière chance de tenter une évasion.

Mais dans son état, que pourrait-elle contre une Mord-Sith en pleine forme ? D'autant plus que Dora, pas née de la dernière pluie, allait sans doute lui plaquer son Agiel sur la gorge, histoire de la dissuader de tenter quelque chose.

Peut-être, mais quand une dernière chance se présentait, il fallait la saisir. Si elle voulait survivre et revoir Richard, Kahlan n'avait pas le choix.

— Fais-la descendre ! ordonna Dora à Otto.

Le pouilleux personnage bondit sur ses pieds. Décrochant la chaîne, il la laissa glisser entre ses mains pour ralentir la descente de Kahlan. Enfin, la ralentir un peu, car le contact avec le sol fut rude.

Toujours de très mauvaise humeur, Dora fit signe à Otto de sortir. Sans demander son reste, il s'éclipsa et ferma la porte derrière lui.

— Debout ! cria la Mord-Sith. Je dois te conduire ailleurs.

— Où ? demanda Kahlan sans esquisser un geste.

Pas seulement par mauvaise volonté. Mais parce que ses jambes, pour l'instant, refusaient de lui obéir.

— Tu verras bien ! Allons, debout, que je t'enlève tes fers ! Mais ne te fais pas d'illusions, tu détesteras l'endroit où je t'emmène et ce qui t'y arrivera.

Chapitre 83

Alors que Dora approchait d'elle, Kahlan entendit de nouveaux échos de pas dans le couloir. Puis il y eut un bruit sourd.

Alors qu'elle semblait ne pas avoir remarqué les bruits de pas, Dora sursauta en entendant le son suivant.

Des inconnus dévalèrent le couloir puis firent exploser la porte et se déversèrent dans la petite cellule.

Des hommes au crâne rasé, le torse nu et la peau enduite d'une substance blanche. Un ou plusieurs cercles noirs, autour de leurs yeux, leur donnaient une allure démoniaque.

Trois intrus bondirent sur Dora, qui se défendit avec son Agiel, tuant le premier d'un coup au cœur.

Les deux autres agresseurs renversèrent la Mord-Sith, qui s'étala sur le sol, le souffle coupé par l'impact.

À une vitesse incroyable, un des intrus sauta à la gorge de Dora et la lui déchiqueta avec les dents. Dans un geyser de sang, le deuxième tueur mordit sa proie à la joue, lui arrachant un gros morceau de chair.

Incapable de respirer, la Mord-Sith ne songea même plus à se défendre. Comme indifférente à son propre sort, elle regarda fixement le plafond pendant que les deux hommes l'achevaient.

Le premier tueur tourna la tête vers Kahlan comme s'il s'apercevait enfin de sa présence. Puis il grogna à la manière d'un loup qui vient de repérer une proie.

Tandis que son compagnon continuait à dévorer Dora, l'homme se détourna de ce morceau de viande morte pour bondir sur un gibier bien vivant.

S'attendant à l'attaque, l'Inquisitrice s'écarta et enroula autour du cou de son agresseur la longueur de chaîne qui pendait au bout de ses poignets.

Mobilisant ses forces, elle plaqua un pied entre les omoplates du type et tira de toutes ses forces sur la chaîne. La trachée-artère écrasée, le tueur à demi nu lutta en vain pour respirer.

Voyant ce qui se passait, l'autre brute délaissa Dora et bondit sur l'Inquisitrice.

Alors que le sauvage sautait sur elle, Kahlan lui décocha au visage un coup de pied qui lui détruisit le nez, enfonçant les os à l'intérieur de son crâne. Un coup mortel presque chaque fois, quand on savait y faire et profiter de la vitesse acquise d'un agresseur.

Alors que le type se tordait de douleur sur le sol, l'Inquisitrice l'acheva d'un coup de talon au même endroit. Une deuxième frappe, visant toujours la même cible, acheva définitivement le travail.

Le premier homme ne bougeait plus. Haletante, Kahlan tendit l'oreille. D'autres intrus allaient et venaient dans le couloir, sans doute pour fouiller toutes les cellules. Pour avoir une chance, la jeune femme ne devait pas traîner dans le coin.

La clé pendait toujours à la ceinture de Dora. Pour se donner de l'allonge, Kahlan déroula la chaîne qui avait étranglé son premier agresseur, mais ça ne suffit pas, ses doigts échouant à quelques pouces du but.

Kahlan essaya avec les jambes. Au prix d'un effort terrible, elle réussit à crocheter la taille de Dora avec un pied. Elle tira, approchant d'elle le cadavre de la Mord-Sith. Sans la clé, elle n'avait aucune chance d'échapper au même sort que sa tortionnaire.

Le sang rendant le sol plus glissant, le corps de Dora fut moins difficile à tracter que Kahlan l'aurait cru.

Une fois qu'elle eut récupéré la clé, l'Inquisitrice s'attaqua à ses fers. Des bruits de pas et des cris indiquant que les intrus étaient toujours là, elle s'affaira fébrilement, ses mains tremblantes ne l'aidant pas du tout.

Un premier fer s'ouvrit. Avec une main libre, déverrouiller le second fut beaucoup plus facile.

Enfin libre, Kahlan se précipita vers la porte.

Entendant des bruits de pas très proches, elle se plaqua contre le mur, à côté du battant, une seconde avant que plusieurs autres tueurs déboulent dans la pièce. Sans regarder autour d'eux, tous se jetèrent sur le cadavre de Dora. Certains s'attaquèrent à sa gorge et à sa joue, d'autres lapèrent son sang et d'autres encore lui arrachèrent son uniforme pour accéder à des morceaux de choix.

Révulsée par ce spectacle, Kahlan sortit furtivement de la pièce. Puis, sans savoir où elle allait, elle se mit à courir dans le couloir obscur.

En chemin, elle aperçut Otto, ou du moins sa dépouille sur laquelle festoyaient une dizaine de sauvages à la peau artificiellement blanchie. Ce devait être ça – la chute d'Otto – le bruit sourd que Kahlan avait entendu un peu avant l'irruption des tueurs dans sa cellule.

Des bruits de voix, puis des silhouettes entrevues du coin de l'œil incitèrent l'Inquisitrice à s'engager dans le premier escalier qu'elle aperçut. Dévalant les marches, elle arriva dans un autre couloir et se remit à courir.

Combien y avait-il de tueurs dans l'abbaye ? Des dizaines sans

doute…

Sans se retourner, Kahlan continua à courir. En passant devant des salles ouvertes, elle vit des tueurs sauvages occupés à déchiqueter des serviteurs terrifiés. On eût dit que le voile s'était déchiré, permettant aux morts de venir se repaître des vivants.

Un groupe de cannibales apparut soudain au bout du couloir que remontait Kahlan. Dès qu'ils l'aperçurent, les mangeurs de chair foncèrent vers elle.

Kahlan se jeta dans une salle latérale et referma la porte derrière elle. Hélas, elle ne trouva ni verrou ni serrure.

Par bonheur, la pièce était vide. Le dos plaqué contre la porte, l'Inquisitrice inspecta son refuge. Dans la cheminée, un petit feu crépitait encore.

Appuyant de toutes ses forces sur le battant, que des attaquants essayaient déjà de défoncer, Kahlan continua son inspection et remarqua une épée posée sur une table.

Abandonnant sa position défensive, elle bondit vers l'arme. Derrière elle, la porte vola en éclats.

Dégainant l'épée, Kahlan se retourna et décapita le premier cannibale qui sautait sur elle. Esquivant la charge furieuse mais désordonnée d'un autre tueur, elle lui transperça le cœur par-derrière.

Toute son enfance, son père l'avait entraînée à l'escrime. Mais c'était Richard qui avait fait d'elle une experte en cet art difficile.

Avec une arme dans les mains, elle avait enfin une vraie chance de s'en sortir. Mobilisant toutes ses connaissances et toutes ses compétences, elle entreprit de tailler en pièces ses adversaires. Comme ils n'étaient pas armés, attaquaient sans discipline et semblaient ne pas accorder d'importance à leur vie, les massacrer se révéla moins difficile que prévu.

Mais même s'ils paraissaient uniquement vouloir mordre leur proie – à n'importe quel prix –, ces cannibales étaient incroyablement nombreux. Continuant de charger aveuglément, les nouveaux arrivants glissaient souvent sur les cadavres de leurs semblables, avant de s'empaler sur la lame de Kahlan.

Du coin de l'œil, la jeune femme regarda par la fenêtre. La pièce était au rez-de-chaussée.

Après une furieuse contre-attaque qui repoussa ses agresseurs et lui offrit un bref répit, Kahlan se détourna, courut vers la fenêtre et sauta les pieds en avant.

Les deux battants s'ouvrirent obligeamment sous son poids, les vitres ne se brisant pas par un miracle inexplicable.

Après s'être retournée en plein vol et avoir exécuté un roulé-boulé pour amortir sa chute, l'Inquisitrice se releva et se remit à courir.

Par-dessus son épaule, elle vit que des cannibales suivaient le

même chemin qu'elle. Avisant une proie, d'autres tueurs, encore à l'extérieur du bâtiment, vinrent se joindre à la meute.

Impossible d'affronter une telle masse d'adversaires.

Kahlan continua à courir, la mort aux trousses.

Chapitre 84

Alors qu'elle déboulait du coin d'un bâtiment couvert de lierre, des buissons, de l'autre côté, lui cinglant les bras et les jambes, Kahlan sentait dans son dos le souffle de ses poursuivants.

Soudain, elle percuta de plein fouet un colosse d'homme.

Richard !

Une fraction de seconde, l'Inquisitrice fut certaine qu'elle se trompait. Car enfin, ça ne pouvait pas être Richard ! En réalité, elle devait être morte et souffrir d'hallucinations.

Bien entendu, cette idée lui brisa le cœur.

Mais Richard dégaina son épée et la magie de l'arme fit briller ses yeux gris.

Prenant Kahlan par la taille, il la souleva du sol, se retourna pour la déposer derrière lui, pivota de nouveau sur lui-même et décapita le premier agresseur qui fondait sur lui.

Alors, Kahlan fut enfin certaine qu'elle ne rêvait pas.

Mais tout ça n'avait aucun sens. Rien ne tenait debout. Pour commencer, être attaquée par des cannibales aurait dû être tout bonnement impossible.

Mais tandis qu'il la soulevait de terre, Kahlan avait croisé le regard de Richard, et elle ne doutait plus que c'était bien lui.

Les autres sauvages prirent le relais du premier.

Alors, un carnage commença.

Connaissant le Sourcier, Kahlan savait qu'il valait mieux se tenir hors de portée de sa lame quand il se déchaînait ainsi. Ça ne l'empêcha pas de protéger les flancs de son mari. Pour commencer, elle ouvrit le ventre d'une femme qui tentait une attaque vicieuse. Puis elle frappa avec une grande précision, tranchant elle aussi des têtes et des membres.

À un moment, Cara apparut, tira Kahlan en arrière et prit sa place face aux cannibales. Un couteau dans chaque main, la Mord-Sith tailla les sauvages en pièces avec une fureur que Kahlan ne lui avait jamais vue. Et pourtant, ensemble, elles avaient combattu plus d'une fois.

Une éternité semblait s'être écoulée depuis que l'Inquisitrice avait retrouvé son mari. En réalité, il ne s'était pas passé plus de quelques secondes.

Et voilà que des soldats de la Première Phalange accouraient, formant un cercle protecteur autour de Kahlan. Avec ces hommes pour

la défendre, en plus de Cara et de Richard, elle ne risquait vraiment plus grand-chose.

Puis le rugissement du feu de sorcier fit trembler le sol. En un clin d'œil, des dizaines de cannibales carbonisés s'écroulèrent pour ne plus jamais se relever.

Nicci à leur tête, une dizaine d'hommes de la Première Phalange entrèrent dans l'abbaye afin de la « nettoyer » totalement. D'après ce que Kahlan avait vu, le bâtiment de trois étages grouillait de sauvages. Mais face à une magicienne et à de pareils guerriers, ils n'auraient pas une chance.

Avec ses murs couverts de lierre, la bâtisse entourée de chênes avait un petit air bucolique. Si elle n'avait pas su ce qu'y faisait l'abbé Dreier, Kahlan l'aurait probablement qualifiée de « pittoresque ».

En fait, il s'agissait d'un abattoir.

Des bruits sourds montèrent de l'intérieur de l'abbaye, prouvant que la bataille y faisait rage. Dehors, Richard et les autres continuaient à tailler en pièces les cannibales qui parvenaient à échapper au feu de sorcier.

Puis tout cessa d'un coup, le calme revenant comme s'il ne s'était rien passé. Partout, des cadavres mutilés de sauvages témoignaient pourtant de l'âpreté du combat.

Essoufflé, sa lame rouge de sang toujours serrée dans sa main droite, Richard enlaça Kahlan du bras gauche et la serra contre lui. Heureux de la retrouver, il n'avait pas de mots pour exprimer son soulagement.

Éprouvant elle aussi un soulagement intense, l'Inquisitrice relâcha enfin sa tension. Après avoir lutté pour sa vie, certaine que c'était en vain, elle s'autorisa à se détendre et sentit que ses mains commençaient à trembler.

C'était fini. Elle était saine et sauve, et Richard aussi.

Zedd accourut au moment où Kahlan, après s'être écartée de Richard, sentit ses jambes se dérober. Alors que son mari amortissait sa chute, elle sourit au vieux sorcier.

Sans lui rendre la politesse, Zedd lui posa ses mains sur les tempes. Aussitôt, elle sentit en elle le picotement caractéristique du don.

Une jeune fille aux cheveux noirs vint se camper près du vieil homme.

— Mère Inquisitrice, vous allez bien ? Nous étions si inquiets ! Quand Henrik nous a dit ce qui s'était passé, nous sommes venus ici le plus vite possible. Quel malheur, si nous n'étions pas arrivés à temps…

Grâce à l'intervention de Zedd, Kahlan se sentait déjà beaucoup mieux. S'asseyant péniblement, elle dévisagea la jeune fille.

— Je te connais ?

— Je suis Samantha ! s'écria fièrement la jolie petite brune. C'est

moi qui vous ai soignée, dans mon village.

Avec l'aide de Richard, Kahlan parvint à se relever. Même si elle se souvenait bien du village où elle avait repris conscience, elle n'était pas d'humeur à poser des dizaines de questions.

— Eh bien, merci, Samantha…

— Navrée de n'avoir pas pu vous débarrasser de la souillure de Jit… Mais je ne sais pas guérir la mort.

Ça, Kahlan s'en serait doutée…

Nicci arriva sur ces entrefaites, sortant de l'abbaye. Après avoir pris les mains de l'Inquisitrice, elle ferma les yeux, se concentra un moment, puis soupira :

— Par les esprits du bien… Je n'aurais pas cru que nous arriverions à temps.

— Eh bien, vous l'avez fait. Mais la prochaine fois, essayez de prendre un peu plus de marge.

Alors qu'il tenait encore son épée, Richard sourit.

— J'y penserai, promit-il.

Alors, Kahlan se rappela à quel point son sourire et sa voix lui allaient droit à l'âme…

Chapitre 85

Kahlan désigna les cadavres qui gisaient un peu partout.

— Que signifie tout ça ?

— C'est une longue histoire, répondit Richard.

— Et pour le moment, nous devons vous conduire au Palais du Peuple, dit Zedd.

Connaissant ses amis, l'Inquisitrice devina que quelque chose ne tournait pas rond.

— Il y a un problème ?

— J'en ai peur, oui…, dit Richard. Tous les deux, nous avons été infectés par le cri de la Pythie-Silence. La mort est en nous.

Kahlan se souvenait d'avoir été prisonnière de Jit, coincée dans une haie hérissée d'épines. D'horribles créatures s'agitaient devant elle, la faisant saigner… Mais à part ça, elle ne se souvenait de rien.

— La mort est en nous ?

— Oui, dit Nicci. Richard est touché aussi. Heureusement, il a trouvé une parade et ce contact n'a pas été mortel sur le coup.

— Mais il peut toujours l'être ?

— Nous allons vous guérir, dit Zedd. Ne t'inquiète pas. Mais ce n'est pas possible ici.

— La situation est grave, dit Nicci, directe comme à son habitude. Si nous ne vous débarrassons pas de la souillure, vous mourrez tous les deux. Et pour agir, nous devons être à l'intérieur d'un sort de protection.

— Le Jardin de la Vie ? avança Kahlan.

Le sorcier et la magicienne sourirent.

Au moins, se dit Kahlan, il y avait une solution. Et maintenant, elle voyait pourquoi ses amis étaient si pressés de retourner au palais.

Un des soldats accourut en criant :

— Seigneur Rahl, nous avons trouvé les écuries ! Il manque quelques chevaux, mais il en reste pas mal, et il y a aussi un chariot.

— Parfait, dit Zedd. Ça nous permettra d'aller plus vite. Il faut partir tout de suite !

— Nicci, demanda Richard, avez-vous trouvé l'abbé ?

— Non, je pense qu'il a fichu le camp.

— C'est sûrement lui qui a pris les chevaux, dit le soldat.

— Il faut le poursuivre ! lança Richard.

— C'est parfaitement inutile, lâcha Nicci. (Quand elle parlait sur ce ton, même le Sourcier ne s'aventurait pas à la contredire.) Vous avez

bien compris, tous ? Je veux que tout le monde nous escorte. Protection maximale !

— Je suis d'accord, dit Cara. On ne se sépare pas.

Là encore, Kahlan devina que quelque chose clochait. Malgré la victoire, quelque chose assombrissait l'humeur de ses amis. Cara, en particulier, semblait sinistre.

— Vous savez tous ce qui est arrivé la dernière fois qu'on nous a attaqués, dit Nicci. Nous étions plus nombreux, et ça ne nous a pas empêchés d'être submergés. Il ne faut pas que ça se reproduise. Être prisonnière de ces demi-humains une fois m'a amplement suffi.

— Des demi-humains ? demanda Kahlan.

Personne ne daigna lui répondre.

— Richard, dit Zedd, vos vies sont plus importantes que l'abbé Dreier. Pense à Kahlan !

L'inquiétude du sorcier eut raison de la fureur de son petit-fils.

— Tu as raison…, dit Richard, ses muscles se détendant un peu. Nous nous occuperons plus tard de Dreier, d'Hannis Arc et du roi spectral. D'abord, nous devons être guéris, Kahlan et moi.

— Un roi spectral ? répéta Kahlan.

— Encore une histoire qui attendra un peu…

Dans la voix de son mari, Kahlan reconnut la mortelle lassitude qu'elle éprouvait aussi. Zedd et Nicci ne se montraient pas inutilement prudents. La situation était gravissime.

— Vous pouvez nous tirer de là, pas vrai ? demanda l'Inquisitrice en regardant Zedd puis Nicci. Je veux la vérité.

— La vérité ? J'ai bon espoir.

— Mais aucune certitude, c'est ça ?

Nicci eut un sourire qui illumina son joli visage – mais beaucoup moins que Kahlan l'aurait voulu.

— Je crois que c'est faisable, Kahlan. Mais pour ça, nous devons être dans le Jardin de la Vie. Une magie de ce type nécessite un champ de protection.

Kahlan n'aima pas trop cette façon de présenter les choses, mais elle se réjouit que Richard et elle soient entre les mains des meilleurs experts du monde. Elle n'aurait voulu personne d'autre que Zedd et Nicci.

— Je suppose que la machine à présages sera contente de me revoir, dit Richard, et qu'elle aura beaucoup à nous apprendre sur tout ça. Après tout, c'est elle qui m'a donné la clé grâce à laquelle j'ai sauvé Kahlan du cri de Jit. On peut imaginer qu'elle a d'autres tours dans son sac. En tout cas, je dois savoir ce qu'elle a dans le ventre. Avant d'en finir avec les prophéties.

Zedd sursauta, les sourcils froncés.

— En finir avec les prophéties ? Que racontes-tu là, mon garçon ?

Richard eut un vague geste. À cette occasion, Kahlan s'aperçut qu'il portait une chevalière qu'elle ne lui avait jamais vue.

— Zedd, tout ça, c'est pour plus tard…

La chevalière, constata Kahlan, arborait une Grâce.

— Richard, où as-tu eu ce bijou ?

— C'est un cadeau… d'une de tes très lointaines ancêtres.

— Pardon ?

— Pour plus tard, ça aussi…

— Si je vis assez longtemps pour ça. Sinon, je ne saurai jamais rien.

Nicci posa une main sur l'épaule de Kahlan et lui sourit.

— C'est grave, je ne dirai pas le contraire, mais je suis très confiante. Vous vous remettrez tous les deux.

Kahlan se sentit un peu rassurée. Mais il y avait toujours cette étrange tension… ou tristesse.

— Bon, dit Richard, assez perdu de temps ! Soldats, préparez les chevaux, puis partons pour le palais.

— Le plus tôt sera le mieux, grogna un des hommes. J'en ai plus que soupé des Terres Noires.

— Je ne te contredirai pas sur ce point, soldat, fit Richard tandis que tout le monde se dirigeait vers les écuries, Zedd ouvrant la marche.

— Nous serons arrivés en un éclair, lança le sorcier par-dessus son épaule.

Kahlan trouva un rien forcé l'enthousiasme du vieil homme.

— Richard, souffla-t-elle, qu'est-il arrivé à Cara ? Elle me semble… Eh bien, elle n'est pas comme d'habitude. Que s'est-il passé ? D'ailleurs, où est Ben ? Ne devrait-il pas être avec nous ?

— Nous l'avons perdu, Kahlan. Mort au combat…

Kahlan crut que le sol s'ouvrait sous ses pieds. Enfin, elle comprenait tout… Ce pesant malaise.

— Quoi ?

— J'ai essayé… Nous avons tous… mais…

La gorge serrée, Kahlan fit demi-tour, courut jusqu'à la Mord-Sith et la prit par le bras pour la forcer à s'arrêter.

— Cara…

Quand elle vit la détresse, dans les yeux de son amie, l'Inquisitrice ne put rien dire de plus.

Cara hocha lentement la tête. Puis elle posa une main sur la nuque de Kahlan, l'attira vers elle et l'étreignit brièvement.

— Il est mort pour nous protéger, Mère Inquisitrice. C'est une fin qu'il aurait voulue, et je suis fière de lui.

— Moi aussi, mon amie… Esprits du bien, veillez sur lui, je vous en prie !

Chapitre 86

Seul à l'écart du camp dressé au pied d'une muraille de pierre, Richard s'adossa à un rocher et regarda le petit feu qui brûlait dans le lointain. En plissant les yeux, il distinguait les silhouettes endormies de ses compagnons.

L'odeur de la fumée et les craquements du bois lui rappelèrent des dizaines de nuits semblables, dans ses chères forêts de Terre d'Ouest. Bien sûr, ici, il n'était pas en territoire ami, mais ça changerait bientôt.

S'il ne pleuvait plus, le ciel restait plombé. Et ces nuits sans lune, sous toutes les latitudes, avaient quelque chose d'inquiétant. Comme si d'invisibles ennemis rôdaient dans les ombres.

Richard avait insisté pour monter la garde. Comme de juste, tout le monde avait protesté. Mais c'était qui, le chef ? Et le chef, ce soir, avait besoin de solitude…

Heureux que Kahlan et presque tous ses amis soient sains et saufs, le Sourcier se réjouissait aussi d'être en chemin pour le Palais du Peuple. Mais il lui restait beaucoup de sujets d'inquiétude.

Que faire contre le roi spectral ramené du royaume des morts par Hannis Arc ? Comment résoudre le problème de la haute muraille, désormais ouverte aux quatre vents ? Jusqu'où iraient les invasions de demi-humains et de cadavres ranimés ? Et que mijotait Hannis Arc ? Le connaissant, ça ne pouvait rien être de bon…

Et comment était-on censé en finir avec les prophéties ?

Enfouie depuis des millénaires dans les entrailles du Jardin de la Vie, la machine à présages répondrait peut-être à ces questions. Sa fonction étant exclusivement de générer des prédictions, elle saurait peut-être ce qu'il fallait faire pour que ça cesse à tout jamais.

Quelque chose soufflait à Richard que Regula – le nom de la machine – détenait la clé de tout.

Bien sûr, il y avait aussi les textes laissés à son intention dans les tunnels de Stroyza. Des mots qui s'adressaient au Messager de la Mort.

Tout ça avait un point commun secret qu'il devrait découvrir.

Quand Nicci et Zedd les auraient guéris, Kahlan et lui, il pourrait se lancer dans cette quête. Pour ça, il devrait trouver la partie manquante du livre intitulé *Regula*. Un ouvrage centré sur la machine cachée dans le Temple des Vents à l'époque de Magda Searus et de Merritt – soit au temps où on avait érigé la haute muraille.

Magda et Merritt avaient laissé à Richard une chevalière, afin qu'il ne perde jamais de vue l'enjeu de tout ça. Dans un coin de sa tête, il

ne cessa pas de penser à leur message.

Un problème à la fois, songea-t-il. *Et pour t'en sortir encore mieux, pense à la solution, pas au problème.*

Un des dictons préférés de Zedd.

Dans un premier temps, Richard décida de recenser tous les points positifs.

Kahlan était de nouveau avec lui, sous une solide protection. Zedd, Nicci, Cara et bon nombre de soldats étaient de nouveau libres – parce qu'il avait compris comment les sortir de cellules gardées par une émanation du royaume des morts.

En un sens, c'était déjà beaucoup plus que ce qu'il aurait espéré au début de cette terrifiante aventure.

Il ne restait plus qu'à prendre les problèmes les uns après les autres… Désormais, il pouvait compter sur l'aide de Zedd et de Nicci, et au palais, d'autres personnes compétentes, comme le Prophète Nathan, seraient disposées à lui prêter main-forte.

À la lueur du feu, Richard vit que Cara était en train de le rejoindre. Sans bouger, il attendit qu'elle arrive.

— Seigneur Rahl, puis-je vous parler ? demanda-t-elle quand elle se fut campée devant le Sourcier.

— Bien entendu, Cara. Tu le sais bien…

— Seigneur Rahl, je suis venue vous demander quelque chose.

— Je t'écoute…

La Mord-Sith chercha le regard de son seigneur.

— Je voudrais que vous me rendiez ma liberté.

— Ta liberté ?

— C'est ça… Je vous ai servi loyalement. Comme récompense, je vous demande ma liberté.

— Cara, c'est impossible.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Comment te rendre quelque chose que je ne t'ai jamais pris ? Tu es libre, mon amie. N'ai-je pas dit dès le début que les Mord-Sith, toi comprise, restaient à mes côtés de leur plein gré ? Vous êtes *toutes* libres de partir à n'importe quel moment. C'est pour ça que nous avons combattu l'Ordre Impérial. Je n'ai aucun droit sur toi.

— Je sais… Mais je suis une Mord-Sith, et en tant que telle, je vous demande de me délier de mon serment.

Richard sonda le regard de Cara un long moment – le temps d'être sûr que sa voix ne le trahirait pas.

— Requête accordée.

Cara hocha tristement la tête, se détourna, s'éloigna d'un ou deux pas mais se retourna.

— Puis-je garder mon Agiel ? Si je l'ai encore, je saurai que vous

êtes guéri et que le don vous est revenu… Quand mon arme sera de nouveau fonctionnelle, je pourrai cesser de m'inquiéter pour vous.

— Cara, c'est ton Agiel… Mon amie, il m'est difficile d'en parler, mais… Eh bien, j'ai beaucoup de peine pour Ben.

— Seigneur, ces tueurs voulaient lui voler son âme, mais c'est la mienne qu'ils ont prise.

Richard aurait voulu tout arranger par il ne savait trop quel miracle. Mais ce n'était pas à sa portée, et rien n'aurait pu lui faire plus de chagrin.

— J'aimerais que tu restes avec Kahlan et moi. Nous sommes tes amis et nous t'aimons.

— Je le sais, seigneur. Et tous les deux, vous me manquerez.

— Où iras-tu ?

— Partout où il y a des ennemis à tuer.

Richard s'attendait à cette réponse, et il aurait pu lui opposer une cataracte d'objections. Par respect pour son amie, il n'en fit rien.

— Je comprends.

— Merci, seigneur Rahl.

La Mord-Sith se détourna, mais le Sourcier la rappela.

— Cara, avant que je te laisse partir, veux-tu bien que je te serre dans mes bras ?

Cara sourit enfin, revint vers son seigneur et l'enlaça, posant la tête contre son épaule. Une main sur la nuque de la jeune femme, Richard chercha des mots qui ne lui vinrent jamais, car il n'y avait rien à dire.

Quand Cara s'écarta enfin de son seigneur, elle vit que Kahlan les regardait.

Sans dire un mot, l'Inquisitrice prit à son tour la Mord-Sith dans ses bras et l'étreignit un long moment.

— Cara, c'était un grand homme, et il nous manquera longtemps…

— Merci, Mère Inquisitrice.

La Mord-Sith s'écarta et prit la main de Kahlan, puis celle de Richard.

— À part mon sacré général… je veux dire, Benjamin, vous êtes ce qui m'est arrivé de meilleur dans la vie. Je vous aime.

Cara lâcha la main de ses amis, s'essuya les yeux d'un revers de la main, puis sécha celle-ci sur sa hanche.

— L'aube ne tardera plus. Ne traînez pas, surtout ! Je veux que vous gagniez au plus vite le palais. (Elle sourit.) Je vous reverrai peut-être… Qui peut le dire ?

— Ton foyer est chez nous, Cara, souffla Richard. Tu y auras toujours ta place.

— Merci.

Sur ce dernier mot, la Mord-Sith s'éloigna dans la nuit.

Appuyés l'un contre l'autre, Kahlan et Richard la suivirent des yeux jusqu'à ce que l'obscurité l'ait avalée.

— Je l'aime trop pour l'empêcher de partir, souffla Richard – au moins autant pour lui-même qu'à l'intention de Kahlan.

Il aurait eu des milliers de choses à dire à son amie. Mais l'amour et le respect primaient le bon sens et la logique…

— Moi aussi…, murmura Kahlan. Tu crois qu'elle reviendra un jour ?

— Tout est possible…, répondit Richard en passant un bras autour des épaules de sa femme.

— Tu penses qu'il ne lui arrivera rien ?

Cara s'en allait avec un couteau normal sur une hanche, et sur l'autre, un couteau en pierre inventé par les Shun-tuk pour venir à bout des cadavres ranimés.

— À mon avis, ce n'est pas pour elle qu'il faut s'inquiéter… Mais elle avait raison, il fera bientôt jour. Nous devrions aller rassembler nos affaires et seller les chevaux. Plus vite nous serons au palais, plus tôt Zedd et Nicci nous auront guéris.

Un sourire flotta sur les lèvres de Kahlan.

— Seigneur Rahl, je souscris à votre plan. Être de retour à la maison sera très agréable.

— Et Cara nous y rejoindra un jour, j'en suis sûr.

Kahlan leva sur son mari ses magnifiques yeux verts.

— Tu me le promets ?

En guise de réponse, Richard se contenta de sourire.

Terry Goodkind

Le Crépuscule des Prophéties

L'Épée de Vérité – livre quatorze

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Chapitre premier

— Ramène-nous nos morts.

En même temps qu'il entendait la voix, Richard sentit sur son épaule le contact d'une main glacée.

Il se retourna et dégaina son épée.

En jaillissant de son fourreau, la lame fit retentir dans l'atmosphère feutrée de l'aube naissante sa note métallique reconnaissable entre toutes. Le pouvoir niché dans l'arme répondit à l'appel, un flot de colère se déversant dans le Sourcier afin de le préparer au combat.

Dans la pénombre, derrière lui, se tenaient trois hommes et deux femmes. Assez loin de l'endroit où il montait la garde, le feu de camp agonisant projetait ses dernières lueurs sur les cinq visages des inconnus. Les bras le long du corps, les épaules voûtées, les intrus à la silhouette étique semblaient… abattus et résignés.

Outre l'odeur caractéristique de la pluie à venir, Richard capta dans l'air l'odeur de fumée du feu de camp, le parfum des sapins baumiers et des fougères environnantes, l'âcre senteur des chevaux attachés non loin de là et les effluves de moisissure du tapis de feuilles mortes couvrant le sol.

En plus de tout ça, il lui sembla reconnaître de légères émanations de soufre.

Même si aucun des intrus ne semblait menaçant, la fureur de l'Épée de Vérité, détentrice d'un pouvoir dévastateur, fit battre plus fort le cœur de Richard. L'attitude résignée des gens qui lui faisaient face n'allait pas suffire à le rassurer – et surtout pas à l'inciter à baisser sa garde, au cas où il leur prendrait l'envie d'attaquer.

Mais le problème n'était pas là, en tout cas pour l'essentiel. Alors qu'il était aux aguets dans la pénombre, attentif au moindre bruit ou mouvement – après tout, c'était exactement pour ça qu'on montait la garde – il n'avait ni vu ni entendu les cinq inconnus qui approchaient dans son dos.

Dans une forêt si dense et si déserte, il était impensable qu'un des cinq n'ait pas attiré son attention en marchant sur une brindille ou en faisant craquer le tapis de feuilles mortes et de fragments d'écorce.

Familier de la nature depuis toujours, Richard était capable de

capter l'approche du plus petit écureuil – alors, cinq personnes ! Lorsqu'il était guide forestier, il disputait contre ses collègues des joutes amicales consistant à se surprendre les uns les autres. Parfaitement entraîné à ce jeu, il avait développé une sorte de sixième sens dès qu'il s'agissait de repérer une créature vivante dans son environnement immédiat. Pour le prendre par surprise, il fallait vraiment se lever tôt.

Pourtant, ces hommes et ces femmes y étaient arrivés.

Dans les étendues désolées et sauvages des Terres Noires, les voyageurs se révélaient plutôt rares. Et bien trop conscients du danger pour prendre des risques inconsidérés. Comme tenter de s'introduire furtivement dans un camp…

Un mot ou un geste de travers, et Richard frapperait sans pitié. Dans son esprit, tout était déjà calculé et programmé. À la moindre menace, il n'hésiterait pas à se défendre et à protéger ses compagnons, qui dormaient encore dans le camp.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Et que voulez-vous ?

— Nous sommes venus pour être avec nos morts, dit une femme du même ton monocorde que l'homme qui avait parlé un peu plus tôt.

Cinq regards semblèrent transpercer le corps de Richard.

— Tu dois nous les ramener, fit la seconde femme d'une voix tout aussi morne.

Comme ses compagnons, elle semblait n'avoir que la peau et les os.

— De quoi parlez-vous ? demanda Richard.

— Ramène-nous nos morts, répéta un des hommes.

— Quels morts ?

— Nos morts, dit le troisième inconnu d'une voix tout aussi neutre que celle des autres.

Le genre de réponses qui ne risquait pas de faire avancer la conversation…

Dans le camp, des sons presque imperceptibles indiquèrent à Richard que les soldats de la Première Phalange, réveillés par la note métallique de l'Épée de Vérité, se glissaient hors de leur couverture et se levaient le plus silencieusement possible. Comme toujours, leurs armes – épées, lances et haches – ne devaient pas se trouver bien loin de l'endroit où ils dormaient. Des hommes en permanence préparés à faire face au danger…

Sans quitter les cinq intrus du regard plus d'une fraction de seconde de suite, Richard jeta des coups d'œil autour de lui afin d'évaluer toutes les menaces potentielles. Autour du camp, les soldats se déployaient déjà, il les entendait malgré tout le soin qu'ils prenaient à ne pas faire grincer la moindre feuille. Quelques-uns étaient en position pour prendre les inconnus en tenaille, au cas où il y aurait du grabuge.

Ces hommes appartenaient tous à une élite. Des soldats aguerris qui avaient travaillé dur pour intégrer un corps prestigieux, et qui tenaient à se montrer à la hauteur de leur réputation. Vétérans d'innombrables batailles, ils avaient récemment perdu beaucoup de frères d'armes dans les Terres Noires. Tout ça pour ramener le seigneur Rahl et sa femme au Palais du Peuple.

Hélas, le chemin était encore très long…

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, dit Richard, sondant le regard vide de ses interlocuteurs.

— Nos morts, répéta la première femme.

— Pourquoi venir m'en parler à moi ?

— Parce que tu es l'élu, dit le type qui avait posé sa main sur l'épaule du Sourcier.

Richard leva lentement les doigts, les fléchissant les uns après les autres avant de raffermir sa prise sur la poignée de son arme. Puis il dévisagea tour à tour les étranges visiteurs.

— L'élu ? Qu'est-ce que c'est encore, cette histoire ?

— *Fuer grissa ost drauka*…, dit un autre type. Voilà ce que tu es. Donc, l'élu…

Richard sentit tous les poils de sa nuque se hérisser. *Fuer grissa ost drauka*… « Le Messager de la Mort » en haut d'haran. Le nom que lui donnaient les prophéties dans cette très ancienne langue que fort peu de gens, à part lui, pratiquaient encore…

En plus de la parler, au moins un peu, ces intrus savaient que ce nom se référait à lui. Et c'était le plus troublant de tout…

Même si ses interlocuteurs ne faisaient pas mine de bouger, il continua à braquer son épée sur eux pour les dissuader d'avancer. S'il fallait se battre, il tenait à avoir de l'espace vital.

— Où avez-vous entendu parler de ça ? s'enquit-il.

— Tu es *fuer grissa ost drauka*, le Messager de la Mort, dit une des femmes. Notre élu… Le Messager de la Mort et des Morts. Celui qui peut nous ramener les nôtres, parce qu'il est au monde pour ça.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai ce pouvoir ?

— Nous cherchons nos morts depuis longtemps, insista la femme. Nous avons besoin de toi pour les retrouver.

— Ramène-les-nous, renchérit un des hommes avec une trace de ferveur que Richard n'aima pas du tout.

Pour ces cinq personnes, toute l'affaire semblait avoir un sens. Pas pour Richard, sinon d'une manière plutôt… déconcertante. L'antique *fuer grissa ost drauka* pouvait avoir trois traductions qu'il connaissait parfaitement bien, sachant de quelle façon elles s'appliquaient à lui. Mais ses interlocuteurs avaient une drôle de façon de jouer avec les mots. « Messager », dans ce contexte, ne voulait pas dire « estafette »

et encore moins « intermédiaire ».

Venant du camp, Kahlan courait vers lui. Dans le noir, il reconnaissait sans peine le bruit de ses bottes. Avant d'aller se reposer un peu, elle avait passé un long moment à veiller avec lui. Pour éviter qu'elle approche trop de lui, limitant ses mouvements d'escrime, il tendit le bras gauche. Un geste qu'elle comprendrait.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en s'immobilisant quelques pas avant d'avoir rejoint son mari.

L'inquiétude qui se lisait sur son visage ne parvenait pas à faire de l'ombre à sa beauté. Mais rien n'y réussissait, en réalité…

Braquant de nouveau les yeux sur les cinq intrus, qu'il avait à peine quittés du regard, Richard constata qu'ils s'étaient volatilisés.

Impossible ! Enfin, ils étaient là une fraction de seconde plus tôt !

Possible ou non, ils avaient disparu, cependant.

— Ils étaient là…, marmonna-t-il à demi pour lui-même.

Pendant qu'il regardait Kahlan, ces cinq personnes n'avaient pas pu avoir le temps de se cacher quelque part. De toute façon, il n'y avait pas l'ombre d'un endroit où se dissimuler, et les premiers arbres se trouvaient à dix bons pas de là. Une zone idéale pour éviter les mauvaises surprises – c'était bien pour ça que Richard l'avait choisie.

Les feuilles mortes et les fragments d'écorce, à l'endroit où s'étaient tenus les inconnus, formaient un tapis régulier que rien n'avait dérangé depuis des heures. En approchant, ces gens auraient dû laisser des traces. En outre, il leur aurait été quasiment impossible de ne pas faire de bruit – d'autant plus s'ils avaient déguerpi à une telle vitesse, après l'étrange dialogue.

— De qui parles-tu ? demanda Kahlan en sondant les alentours.

Richard tendit son bras armé.

— Des gens qui se tenaient devant moi il y a un instant… Cinq personnes.

Les fragments de ciel plombé qu'on apercevait à travers les trouées, dans la frondaison, annonçaient une journée maussade typique des Terres Noires. Connaissant trop bien son mari, Kahlan ne jugea pas utile de le contredire. Quand il disait avoir vu quelque chose, c'était vrai.

— Des demi-humains ? demanda l'Inquisitrice sans dissimuler son angoisse.

Sur son épaule, Richard sentait toujours le contact glacé de la main d'un des hommes.

— Non, je ne crois pas… L'un d'eux m'a touché, comme pour attirer mon attention, mais ils n'ont pas montré les dents. Ils n'en voulaient pas à mon âme, je pense…

— Tu en es sûr ?

— Autant qu'on puisse l'être.

— T’ont-ils dit quelque chose ?

— Ils veulent que je leur ramène leurs morts.

Kahlan en resta bouche bée de surprise.

Sondant toujours l’endroit où s’étaient tenus les cinq visiteurs, Richard ne vit pas plus de traces qu’avant.

— Richard, dit Kahlan, en s’enroulant frileusement les bras autour du torse, il n’y a personne ici, et pas d’endroit où se cacher assez proche pour que tu ne les aies pas vus filer. Comment s’y sont-ils pris ?

Des dizaines d’hommes de la Première Phalange, la garde personnelle de Richard, se déployèrent pour former un périmètre défensif. Prêts au combat, tous brandissaient une arme, le seigneur et sa femme étant entourés d’une haie d’acier.

— Seigneur Rahl, qu’est-il arrivé ? demanda un des soldats.

— Il y avait cinq personnes ici, il y a… un instant. Elles ont approché dans mon dos…

Les hommes scrutèrent les ombres, puis une dizaine d’entre eux se séparèrent des autres pour aller fouiller la forêt. Même si la lumière de l’aube commençait à déchirer la pénombre, de loin, il restait quasiment impossible de repérer quelqu’un se dissimulant dans une végétation si touffue. S’ils s’étaient accroupis dans les buissons, les intrus ne risquaient quasiment rien, sauf si on venait les débusquer comme des lapins dans leur terrier.

Mais Richard aurait parié qu’il n’y avait personne à débusquer. Ces gens s’étaient volatilisés. Il en aurait mis sa main au feu.

Chapitre 2

— Qu'est-il arrivé ? demanda Nicci en se frayant un passage dans le cercle de soldats.

Elle baissa les yeux sur l'arme de Richard, pour voir s'il y avait du sang sur la lame. Malgré la taille des hommes et leur armement destructeur, l'ancienne Maîtresse de la Mort, avec son don, était probablement plus dangereuse qu'eux tous réunis. Si son propre don avait fonctionné, le Sourcier aurait été capable de voir l'aura qui enveloppait son amie.

— Pendant que je montais la garde, cinq inconnus ont approché dans mon dos, expliqua Richard tandis que Zedd s'engouffrait dans la brèche ouverte par Nicci. Je ne me suis pas aperçu de leur présence avant qu'un type me tapote l'épaule.

Nicci parut surprise.

— Ils ont approché de toi et l'un d'eux t'a touché ?

Comme la magicienne, Zedd semblait sceptique.

Même s'il connaissait très bien son grand-père, Richard n'en continuait pas moins à s'émerveiller de l'étendue de ses pouvoirs et de ses connaissances sur les sujets les plus abscons.

— Des inconnus ? marmonna le vieil homme. Quels inconnus ?

La jeune Samantha et sa mère, Irena, arrivèrent sur les talons du sorcier. Encore adolescente, Samantha s'était révélée une magicienne des plus douées. Sans rien savoir au sujet d'Irena, Richard, se fiant à sa fille, lui supposait de formidables aptitudes.

Malgré les connaissances, les dons et le pouvoir des gens qui l'entouraient, le Sourcier ne perdit pas de vue qu'ils se trouvaient sur un territoire hostile où ils risquaient tous leur vie. L'apparition puis la disparition des cinq intrus suffisaient à souligner le danger…

— Vous allez bien, seigneur Rahl ? demanda Irena, l'air inquiète.

Elle tendit un bras pour toucher Richard.

Subtilement, mais avec une grande efficacité, Nicci s'approcha de lui pour décourager ce genre de manœuvre. Une initiative dont Richard lui fut reconnaissant.

— Ces inconnus se sont glissés derrière toi ? Cinq personnes ?

Le ton de Nicci en disait plus long que tout un discours.

Agacé de compter pour du beurre, Zedd agita un bras.

— Quels inconnus ? demanda-t-il de nouveau. Et où sont-ils ?

— Eh bien, ils se sont volatilisés, c'est tout ce que je peux dire.

— Volatilisés ? répéta le sorcier, fronçant ses sourcils broussailleux.

— C'est ça, oui ! Je ne sais pas où ils sont. Bref, je ne les ai vus ni venir ni s'en aller. Le temps que je les quitte des yeux… et ils ont disparu.

Samantha pointa le menton et huma l'air. Encore juvéniles, ses traits attendaient d'acquérir la fermeté de ceux d'une adulte.

— C'est quoi, cette odeur ? demanda-t-elle en plissant le nez, empêchant Zedd ou quiconque d'autre de dire un mot. Elle s'estompe déjà, mais elle me rappelle quelque chose.

Tout le monde balaya la zone du regard. La question bizarre de la jeune fille et son ton inquiet avaient de quoi surprendre…

— Maintenant que tu en parles, dit Kahlan, ça me rappelle aussi quelque chose.

Toujours en quête des cinq intrus, Richard continua à scruter la forêt.

— C'est du soufre, dit-il.

— Du soufre…, fit Samantha en écartant de son front une masse de cheveux noirs.

— Oui, l'odeur de la mort, souffla Richard, le regard toujours rivé sur les arbres.

— Non, dit Kahlan. (Comme pour stimuler sa mémoire, elle tapota le manche du couteau accroché à sa ceinture.) Les esprits du bien savent que j'ai souvent senti cette puanteur-là ! L'odeur était désagréable, mais elle n'avait rien à voir avec la mort. C'est autre chose.

— Ce n'était pas ce que voulait dire Richard, intervint Nicci, sinistre, en échangeant un regard sombre avec le Sourcier, qui venait de se tourner vers ses amis.

— C'est l'odeur du royaume des morts, dit-il d'un ton lugubre. Comme si un portail donnant sur cet horrible séjour s'était brièvement ouvert.

Tout le monde en fut saisi d'horreur.

— Le royaume des morts, oui ! lança Samantha en claquant dans ses doigts. C'est ça que ça m'a rappelé. Quand je tentais de guérir la Mère Inquisitrice et le seigneur Rahl, et que je me suis approchée du poison qui les infecte, j'ai senti cette odeur.

Irena vint se camper derrière sa fille et lui posa une main sur l'épaule.

— Un poison ? De quoi parles-tu ?

Le front plissé, la magicienne semblait soudain soupçonneuse et mécontente.

— Pourquoi ma fille a-t-elle eu affaire au royaume des morts ? De près ou de loin ?

— Jit, la Pythie-Silence, nous avait capturés, Kahlan et moi, expliqua Richard. Mais avant qu'elle ait pu nous tuer, j'ai réussi à nous boucher les oreilles avec des morceaux de tissu. Puis j'ai fait en sorte de libérer le mal qui se tapit dans toutes les créatures de son espèce. Elle n'a pas pu s'empêcher de crier, signant ainsi son arrêt de mort. Voilà comment nous lui avons échappé. Mais nous avons quand même entendu partiellement son cri. Depuis, une ouverture qui donne sur le royaume des morts est nichée en nous. Quand Samantha a soigné nos blessures physiques, elle s'est approchée de cette frontière maléfique. Et elle a senti cette fameuse odeur…

— Samantha ne sait rien de choses pareilles, protesta Irena. Elle est bien trop jeune. Avant de se frotter à de telles forces, il lui faudra apprendre beaucoup de choses.

Alors qu'elle tournait la tête pour regarder sa mère, les yeux de la jeune magicienne s'embuèrent de larmes. Ce souvenir continuait à la hanter.

— C'était le seul moyen de les guérir… Sinon, ils seraient morts tous les deux. Le seigneur Rahl est l'homme qui nous sauvera. Il a déjà secouru beaucoup de gens de Stroyza.

» Si je n'avais pas agi, Kahlan et lui auraient succombé. Il m'a guidée, me montrant que faire. Et pendant que j'intervenais, j'ai senti ces terribles ténèbres, en eux deux. Et il y avait cette odeur…

— Elle dit vrai, marmonna Zedd. J'ai capté la même odeur pendant que j'essayais de soigner Richard et Kahlan, avant que notre colonne soit attaquée puis capturée. J'ai reconnu la puanteur infâme qui règne dans le royaume des morts… Ce n'était pas la première fois que je la rencontrais, hélas…

Nicci enroula autour d'un de ses index une longue mèche de cheveux blonds et sonda pensivement les arbres. Méditait-elle, troublée, ou utilisait-elle son pouvoir pour tenter de repérer les intrus ou quiconque pouvait se cacher là ?

— Quand on approche de la frontière du royaume des morts, la mort elle-même n'est jamais bien loin… Parfois, on peut la sentir à travers le voile.

À l'évidence, la magicienne évoquait elle aussi une expérience vécue.

— La mort n'est pas loin… Le royaume des morts ? Ici ? En ce moment ? De quoi parlez-vous tous ? (Irena semblait ne pas en croire ses oreilles.) Un geyser de soufre, voilà ce qui doit expliquer votre odeur ! Il y en a à profusion dans les Terres Noires. Le vent aura charrié des effluves jusqu'ici, voilà tout. (Elle regarda Nicci avec un air bravache.) Je crains que nous nous laissions emporter par des

angoisses irrationnelles.

L'ancienne Maîtresse de la Mort posa sur la magicienne un regard glacial.

— Jadis, j'étais une Sœur de l'Obscurité. Quand le Gardien venait me rendre visite dans mon sommeil, afin de m'imposer sa volonté, j'ai plus souvent qu'à mon tour senti cette odeur. C'est pour ça que la Mère Inquisitrice a l'impression qu'il s'agit d'un souvenir venu d'un rêve. Quand elle dort, les images et les sons du monde passent au second plan, et elle devient plus proche de ce passage vers le royaume des morts qu'elle porte en elle.

— Vous étiez une Sœur de…, commença Samantha.

— Silence, ma fille, lui souffla Irena à l'oreille. Silence…

Elle semblait elle-même stupéfiée par la révélation de Nicci. Richard n'en fut pas étonné. Comme la plupart des gens résidant au fin fond du monde, Irena et sa fille, croyant en nombre de superstitions, évitaient de parler des mystères qui les terrorisaient, sauf quand le danger se faisait trop pressant. Dans l'univers, il n'existait rien de plus terrifiant que le Gardien. Certaines Sœurs de la Lumière, craignant de l'invoquer, préféraient l'appeler « celui qui n'a pas de nom » plutôt que de dire le mot fatidique.

Irena était aussi troublée et inquiétée par le destin de Nicci. Normalement, quand une femme s'abandonnait ainsi à l'Obscurité, elle ne revenait jamais vers la Lumière. Mais l'ancienne Maîtresse de la Mort avait fait mentir cette règle.

— L'odeur du soufre est très proche, mais ce n'est pas exactement celle du royaume des morts… (Nicci eut un sourire amer.) Considérant mon allégeance passée, je ne risque pas de me tromper. Quand j'ai touché Richard et Kahlan pour les soigner, j'ai constaté que la mort était en eux.

Vaincue par le ton autoritaire et assuré de Nicci, Irena n'alla pas plus loin dans la voie de la polémique.

— Où est Cara ? demanda soudain Zedd, visiblement inquiet.

Quand Richard et Kahlan étaient en danger, la Mord-Sith ne se trouvait jamais bien loin. Le vieil homme le savait pertinemment.

— Elle est partie, répondit Richard, le cœur serré.

— Pardon ? Que me racontes-tu là ? Elle était avec nous quand nous avons dressé le camp.

— Oui, mais elle s'en est allée un peu plus tôt dans la nuit.

Voyant l'expression sinistre de son petit-fils, Zedd décida de garder ses questions pour plus tard. Comme Cara elle-même, il avait assisté à la fin atroce de Benjamin, le mari de la Mord-Sith, déchiqueté par des demi-humains. L'esprit vif, il n'avait pas besoin d'un dessin pour comprendre où Cara était allée…

Alors que l'aube finissait de se lever, Irena continua à sonder les

arbres. Dotée des mêmes cheveux noirs que sa fille, sa silhouette tout aussi élancée, elle ressemblait à une version plus âgée de Samantha. Et plus angoissée, aussi… En revanche, l'adolescente avait fait face sans broncher à de terribles dangers. Mais ce genre d'insouciance était souvent l'apanage de la jeunesse…

De plus, après avoir passé sa vie entière dans les Terres Noires, Irena, une magicienne expérimentée, avait peut-être vu assez de choses pour avoir le droit d'être anxieuse. Avant d'en être à son niveau, Samantha aurait beaucoup d'épreuves à vivre et de leçons à apprendre. Après tout, cela faisait des décennies que sa mère jouait son rôle de sentinelle dans un pays désolé et coupé de tout.

Irena était au courant au sujet du troisième royaume, que plus aucune barrière ne séparait du reste du monde. Magicienne du village de Stroyza, elle avait eu pour mission de surveiller la haute muraille et de lancer l'alarme si elle faiblissait. Sans nul doute, elle savait au moins en partie ce qui se cachait derrière le grand mur, au nord, devant lequel son peuple et elle montaient la garde depuis des milliers d'années.

Richard se demanda ce qu'elle savait exactement de la muraille et du troisième royaume, ce lieu maudit où le monde des vivants et le royaume des morts coexistaient au même endroit et en même temps. Dès que possible, il devrait avoir une longue conversation avec cette femme…

— Nous devrions partir d'ici…, souffla Irena, les yeux perdus dans le vide.

L'évocation des demi-humains l'avait perturbée, et ce pour de très bonnes raisons. Son mari avait été dévoré vivant devant ses yeux par ces monstres, persuadés à tort qu'ils pouvaient ainsi voler l'âme des vivants.

Depuis que la barrière était tombée, les demi-humains, des créatures sans âme, déferlaient sur le monde des vivants. En quête d'une âme, ils s'attaquaient à tous les malheureux qui leur tombaient entre les mains.

Ayant découvert que le troisième royaume n'était plus séparé du monde normal, Irena et son mari étaient partis prévenir les sorciers de la forteresse – hélas déserte depuis des siècles. De toute façon, ils n'étaient pas allés bien loin. Après avoir tué son mari, les demi-humains l'avaient capturée avec l'intention de la dévorer lorsqu'ils n'auraient plus besoin d'elle pour leurs maléfiques manœuvres. Par bonheur, Richard avait réussi à la libérer en même temps que les soldats, Zedd, Nicci et Cara…

Mais Benjamin Meiffert, chef de la Première Phalange et époux de la Mord-Sith, n'avait pas survécu à l'aventure.

Un cri retentit soudain au loin, et toutes les têtes se tournèrent

dans cette direction.

— Par ici ! cria Richard, son épée pointée.

Chapitre 3

Alors que Richard faisait mine de s'éloigner, visant la source du cri, Irena le retint par le bras.

— Non ! Ils risquent d'être trop nombreux. Nous devons partir d'ici…

— C'est quelqu'un à nous ! cria le Sourcier.

— Oui, mais il est trop tard pour le sauver. Un risque inutile…

— Nous n'en savons rien ! (Richard écarta la femme de son chemin.) Tant qu'il reste une chance, nous ne laissons personne en arrière !

Kahlan vint se placer derrière son mari pour empêcher Irena de le retenir. Ce n'était pas le moment de polémiquer, et de toute façon, il n'y avait rien à débattre. Dans des situations de ce genre, une seconde pouvait faire la différence entre la vie et la mort. Comme son mari, l'Inquisitrice avait plus d'une fois payé pour le savoir.

De plus, la fureur de l'épée brillait dans les yeux de Richard. Quand il était résolu ainsi, rien ne pouvait se mettre sur son chemin.

Cela dit, on pouvait comprendre qu'Irena s'inquiète pour lui. Après tout, il était le seigneur Rahl et le chef de l'empire d'haran. Sur bien des points, la survie du monde reposait sur ses épaules. Mais que pouvait en savoir Irena, après avoir grandi dans un endroit si reculé ? Au fond, il lui suffisait peut-être d'être au fait du seul danger qui se tapissait dans sa terre natale ? Une idée des plus dérangeantes que Kahlan dut chasser de son esprit tandis qu'elle suivait son mari.

Alors que tous les soldats leur emboîtaient le pas, Nicci dépassa l'Inquisitrice pour avancer sur les talons du Sourcier. Tandis qu'elle marchait vers la bataille, toujours fidèle à son ami, les cheveux blonds de la magicienne battaient au vent comme une oriflamme. Sautant par-dessus un tronc abattu, Richard continuait de s'enfoncer dans la forêt encore obscure.

Avec le départ de Cara, Richard et Kahlan étant privés de leur pouvoir par la souillure qui les rongeait, Nicci avait à l'évidence décidé de se charger de la protection du seigneur Rahl et de son épouse. Plus que quiconque, l'ancienne Maîtresse de la Mort savait que le sort du monde dépendait de Richard. Exactement comme l'aurait fait la Mord-Sith, elle entendait s'assurer qu'il ne lui arrive pas malheur.

Au moins, songea Kahlan, le pouvoir de l'Épée de Vérité n'était pas affecté par la « maladie ». Incapable de recourir à son don, le Sourcier pouvait quand même encore compter sur un certain soutien de la magie.

Au lieu de protester parce que Nicci lui était passée devant, Kahlan se contenta très raisonnablement de la suivre. En l'absence de Cara, Nicci était la meilleure protectrice possible, pour Richard comme pour elle-même. Mais ce dernier point ne comptait guère. Aux yeux de Kahlan, rien n'était plus important que la sécurité de son bien-aimé. Parce qu'il était essentiel pour le monde, certes, mais surtout parce qu'il comptait plus que tout pour son cœur et son âme. Alors, si la magicienne pouvait veiller sur lui, eh bien, qu'elle le fasse !

Zedd avançait sur les talons de l'Inquisitrice. Un peu à la traîne, Irena et Samantha se laissaient emporter par le flot de soldats qui déferlait derrière leur seigneur. Plusieurs hommes s'étaient déjà déployés sur les flancs, créant une double protection latérale pour leur chef et sa femme, au cas où une attaque viendrait d'un des côtés.

Submergé par la colère de son épée, Richard ne se laisserait ralentir par rien. Très vite, il distança ses compagnons. Habitué à la nature, contrairement à eux, il se faufilait entre les arbres, contournait les rochers et sautait au-dessus des ruisseaux avec une aisance qu'aucun d'eux ne pouvait égaler. Telle une ombre impossible à arrêter, il s'enfonçait dans la végétation, disparaissant parfois de la vue de ses amis.

L'aisance du forestier n'était pas la seule explication. Épuisée par le mal qui la rongeait, Kahlan ne disposait plus de tous ses moyens physiques. Comment pouvait-on perdre ainsi son souffle, avant même d'avoir commencé à courir ? Elle qui résistait à tout, comme elle devenait vulnérable au moindre effort… Richard était atteint du même mal qu'elle, bien sûr, mais en lui, la souillure n'avait pas encore fait autant de dégâts. Au bout du compte, la mort viendrait les chercher tous les deux. Mais si rien n'était fait, elle s'emparerait d'abord de l'Inquisitrice.

La vitesse à laquelle elle se vidait de ses forces surprit Kahlan et la terrorisa. Zedd et Nicci n'avaient fait aucun mystère sur la gravité de la situation. La mort que Jit avait déposée en eux grandissait inexorablement. Si on ne parvenait pas à la retirer, la fin viendrait vite, pour l'un comme pour l'autre.

Alors qu'elle était sur le point de s'arrêter, les poumons en feu, Zedd plaqua une main dans le dos de Kahlan, entre ses omoplates. Moins pour l'aider à tenir debout, en fait, que pour l'assister avec sa magie. S'il ne pouvait pas guérir les deux jeunes gens avant d'être au Palais du Peuple, le vieux sorcier était en mesure de transférer des flux d'énergie vitale chez l'un comme chez l'autre. Des flux assez faibles,

en fait, mais suffisants pour les aider à survivre et à lutter. Pas pendant très longtemps, cela dit…

De temps en temps, le cri du soldat retentissait de nouveau devant la petite colonne. Des demi-humains devaient l'attaquer, et ses sauveteurs approchaient de plus en plus du lieu du drame. Mais combien y avait-il d'agresseurs ? Comme ils ne faisaient aucun bruit, c'était impossible à dire.

Kahlan détestait se jeter tête la première dans l'inconnu. Mais c'était la seule solution, sauf à abandonner le pauvre homme – et de ça, il n'en était pas question.

À la chiche lumière de l'aube, et avec une frondaison si dense, la jeune femme distinguait les branches une fraction de seconde avant de devoir les éviter. Parfois, elle devait se baisser sur un côté pour éviter de prendre une gifle magistrale. En quelques occasions, elle ne put rien faire, sinon fermer les yeux pour les protéger. Et bien entendu, les buissons que Richard écartait devant lui revenaient en position comme la lanière d'un fouet…

Finalement, quand il jugea que les obstacles étaient trop gros pour être écartés ou contournés, le Sourcier commença à trancher dans le vif avec son épée. Derrière lui, ses compagnons durent se protéger des projectiles végétaux qu'il envoyait ainsi voler dans tous les sens. Le perdant de nouveau de vue, Kahlan accéléra le pas, l'aperçut fugitivement entre deux arbres, fut une fois encore distancée, puis rattrapa un peu de terrain et le repéra alors qu'il était en train de sauter par-dessus un tronc renversé – ou peut-être un rocher, c'était dur à dire, de si loin.

Déboulant dans une clairière, la colonne lancée à toute allure se retrouva soudain face à un groupe d'êtres à demi nus au corps enduit de cendres blanches.

Des Shun-tuk, tous penchés sur quelque chose gisant par terre.

Dans la pâle lumière, ils ressemblaient à des fantômes. Les yeux cernés d'une peinture noire, ils arboraient de grands sourires carnassiers – également peints – qui évoquaient irrésistiblement des têtes de mort. Le crâne rasé, certains conservaient une sorte de houppe de cheveux tenue droite par des lanières ornées de perles et d'os. De loin, on eût dit une sorte de fontaine capillaire.

Délaissant leur proie, plusieurs Shun-tuk tournèrent la tête vers Richard, qui sauta par-dessus un dernier rocher et, l'épée tenue à deux mains, leur fondit dessus en hurlant de fureur.

En cet instant où le temps parut se pétrifier, Kahlan vit que les visages de ces tueurs ruisselaient de sang. Pourtant, aucun d'eux n'avait dégainé son couteau.

Parce qu'ils se servaient tous de leurs dents !

Chapitre 4

Lâchant la bonde à sa fureur, Richard fondit sur les Shun-tuk. Sa lame décrivit un arc de cercle, faisant voler dans les airs un crâne rasé dont les yeux peints s'écarquillèrent. Dans le même mouvement, l'Épée de Vérité continua à fendre l'air, sifflant comme la lanière d'un fouet, et alla trancher l'épaule d'un autre demi-humain – en la séparant quasiment de son tronc. Sans perdre une seconde, le Sourcier se débarrassa ensuite d'un agresseur qui menaçait son flanc. Un bon coup de pied, et le type maigrichon alla valser dans le décor.

Alors que Richard éclaircissait les rangs des Shun-tuk, Kahlan aperçut le soldat qui gisait sur le sol, entouré d'une meute prête à se repaître de sa chair. Se fichant de l'attaque en cours, une bonne partie des créatures continuaient à s'acharner sur leur proie. Si certaines jetaient quand même quelques coups d'œil inquiets à Richard et à ses compagnons, la plupart, ivres de sang, festoyaient au mépris du danger.

Malgré la masse de demi-humains qui se pressait autour de lui, le soldat avait toujours son épée dans la main droite et un couteau dans la gauche. Flanquant des coups de pied pour repousser ses adversaires, il embrochait avec son épée ceux qui tentaient de le clouer au sol et enfonçait son couteau dans les côtes de ceux qui essayaient de le mordre.

Il criait autant de fureur que de douleur. Partout où sa cuirasse ne la protégeait pas, sa chair n'était plus qu'une bouillie sanglante. Mais il était encore bien vivant et plein de combativité.

En digne membre de la Première Phalange, il s'était battu férocement, comme en témoignaient les cadavres de Shun-tuk qui jonchaient le sol tout autour de lui. Pour parvenir à l'arrêter puis à le jeter au sol, les demi-humains avaient payé un lourd tribut.

Parmi les victimes de ce héros, certaines, mortellement touchées, n'avaient pas encore fini d'agoniser, mais c'était tout comme. D'autres, grièvement blessées, se tordaient de douleur, le sang qui se déversait de leurs entrailles faisant rougir l'eau du petit ruisseau qui coulait à trois pas de là.

Quelques demi-humains gémissaient. À l'inverse de presque tous les blessés que Kahlan avait vus sur un champ de bataille, aucun ne criait.

Cela dit, la plupart des Shun-tuk mis hors de combat étaient raides morts. Le soldat avait vendu chèrement sa peau, et il n'était pas encore résolu à capituler. Hélas, il avait été submergé par le nombre – une masse grouillante de tueurs qui ne se souciaient pas de leur propre sécurité, tant ils étaient avides de s'approprier une âme.

L'épée de Richard décalotta proprement le crâne d'un demi-humain qui avait tenté de le saisir par un bras pour le jeter à terre à côté du soldat. S'avisant de la présence d'une autre proie – au moins –, plusieurs créatures détournèrent la tête de leur festin.

Non sans inquiétude, Kahlan vit que presque tous les demi-humains se concentraient sur Richard, comme si dévorer les autres âmes les intéressait bien moins. À croire qu'ils le reconnaissaient.

Avant que leur seigneur soit à son tour submergé par le nombre, les hommes de la Première Phalange chargèrent les demi-humains et les forcèrent à reculer. Après un instant de confusion, les Shun-tuk, méprisant toujours autant le danger, se lancèrent dans une contre-attaque désordonnée.

Mais face à l'acier des D'Harans, leurs dents ne firent pas le poids.

Kahlan eut l'impression de voir une armée de paysans fauchant du blé. Sinon que les épis, ici, étaient vivants. Enfin, plus ou moins…

Si dévastateurs qu'ils se montrent, les hommes de Richard ne parvinrent pas à égaler la violence de leur seigneur. Débitant des mains, des bras et des têtes, le Sourcier coupait des corps en deux aussi facilement qu'il eût tranché une miche de pain. Chacun de ses coups portait, et il paraissait ne jamais devoir se fatiguer.

Sachant que le don n'était pas très efficace contre les demi-humains, Nicci s'était limitée à générer un gigantesque poing d'air qui faisait tomber comme des quilles les Shun-tuk tentant d'attaquer Kahlan sur les flancs. Alors qu'ils essayaient de se relever, sonnés, des soldats s'empressaient de les tailler en pièces avant qu'ils aient repris leurs esprits.

Avec son couteau, l'Inquisitrice taillada férocement le visage de tous les demi-humains qui s'approchèrent trop d'elle. Leurs yeux cernés de peinture noire étaient terrifiants, surtout quand ils ouvraient en plus la bouche, dévoilant leurs dents acérées.

À l'instar de Nicci, Zedd se battait comme un beau diable pour protéger Kahlan, Samantha et Irena. Mais cette dernière se dégagea de la prise de sa fille pour courir vers Richard. Elle tendit les mains, à l'évidence pour l'assister en usant de son don, mais rien ne se passa. Bien au contraire, repérant une nouvelle âme à dévorer, les demi-humains fondirent sur la magicienne imprudente.

Richard les massacra avant qu'ils aient pu l'atteindre. Puis il saisit Irena par la taille et la propulsa loin de lui et du danger. Soulagée,

Samantha s'accrocha à sa mère, l'empêchant de retourner s'exposer en vain.

Au moment où Richard et les autres semblaient avoir pris le contrôle de la situation, sauvant leur valeureux camarade, des centaines de Shun-tuk se déversèrent de la forêt environnante, déboulant dans la clairière comme une horde de loups.

Kahlan soupçonnait depuis un moment qu'il s'agissait d'un piège dont le soldat était l'appât. Comme tous les prédateurs, les demi-humains, si décérébrés fussent-ils, étaient capables d'imaginer et de mettre en application des stratégies de ce genre.

Un peu à l'écart du combat, plusieurs demi-humains se penchaient sur les cadavres de leurs semblables. Les cadavres, pas les blessés… Pourquoi délaissaient-ils ainsi la bataille ? Secouant lentement la tête, ils agitaient les bras au-dessus des dépouilles, comme s'il s'agissait d'un rituel. À cause du vacarme, Kahlan ne put pas entendre les mots qu'ils psalmodiaient.

Alors que l'un d'eux achevait son cérémonial et passait au cadavre suivant, le mort dont il s'occupait s'assit sur le sol, puis se releva d'un bond, comme s'il venait de ressusciter. Vitreux quelques instants plus tôt, ses yeux émettaient désormais une lueur rouge. Dans la semi-pénombre, il était difficile de voir clairement les choses, mais seul un aveugle aurait pu passer à côté des charbons ardents jumeaux qui brillaient sur le visage du Shun-tuk.

Voyant que le « revenant » avançait vers elle, Kahlan écarquilla les yeux. Marchant sur ses entrailles qui se déversaient d'une large plaie, en travers de son ventre, le Shun-tuk faillit s'étaler et s'arrêta. Baissant les yeux pour voir ce qui le gênait ainsi, il avisa ses propres tripes et n'hésita pas un instant. Tirant à deux mains, il les arracha de sa cavité abdominale et les jeta au loin. Une fois libre de ses mouvements, il se remit en chemin.

Du coin de l'œil, Richard l'avait vu venir tout en continuant de tailler en pièces les demi-humains. D'un revers de la lame, il décapita le mort ambulant, puis frappa de nouveau et lui coupa les deux jambes à la hauteur des genoux. S'écroulant, ce qui restait du Shun-tuk tendit quand même les bras vers son bourreau. Puis il bascula en avant, se reçut sur le ventre… et enfonça ses doigts dans la terre pour essayer de ramper vers sa cible.

Pendant que des soldats protégeaient ses flancs, Richard trancha net les deux bras de la créature.

À l'écart, des demi-humains continuaient à gesticuler au-dessus de leurs morts afin de les ranimer. À ce rythme-là, songea Kahlan, tuer ces adversaires ne servait à rien, puisqu'ils revenaient à la charge quelques instants plus tard.

Richard aussi avait vu ce qui se passait.

— Par ici ! cria-t-il en tendant son épée. Repliez-vous tous sur cette butte, devant la muraille de pierre. Pour mieux nous défendre, il nous faut une position impossible à encercler !

En un éclair, et sans avoir besoin d'ordres supplémentaires, une partie des soldats se mirent dans la formation dite du « fer de lance ». Une configuration conçue pour défoncer les lignes ennemies… Pas toujours très recommandée comme tactique, selon les circonstances de la bataille, cette méthode était parfaitement adaptée à la situation. Se fiant à leur expérience et à leur entraînement, les hommes l'avaient compris d'eux-mêmes.

Joignant leurs forces, Zedd et Nicci propulsèrent sur les Shun-tuk un mur de flammes rugissant qui dégagea le chemin au « fer de lance ». Quelques demi-humains – sans doute ceux qui étaient capables de ranimer les morts – levèrent une main comme pour balayer la menace. Le mur de flammes s'écarta, épargnant une partie des demi-humains. Mais ceux qui se trouvaient sur les flancs eurent moins de chance. Alors qu'ils s'embrasaient, les soldats chargèrent. Pris entre le feu et l'acier, les Shun-tuk miraculeusement épargnés quelques instants plus tôt n'échappèrent pas plus longtemps à la mort.

Après avoir quasiment coupé en deux un guerrier couvert de cendres blanches, Richard se laissa entraîner par la puissance de son coup afin d'approcher du soldat qui se débattait toujours à terre. Se penchant souplement, il le saisit par un bras et l'arracha à la meute qui tentait toujours de le dévorer. Puis il l'aida à se remettre debout, tranchant en même temps des mains qui se tendaient vers la proie qu'on venait de leur voler, l'orienta vers la butte et lui cria de courir. Malgré ses blessures, l'homme semblait en état de gagner la position, maintenant qu'il était libre de ses mouvements. Savoir s'il survivrait longtemps était une autre affaire…

Richard passa un bras autour de la taille de Kahlan et l'entraîna avec lui.

— Ils ont fait exprès de ne pas le tuer, dit-il à sa compagne. Ses cris étaient un moyen de nous attirer ici.

L'Inquisitrice chercha le regard de son mari. Une telle rage brillait dans ces yeux qui, en d'autres occasions, pouvaient exprimer tant de bonté et de compassion.

— J'en étais arrivée à la même conclusion…

— La butte… Il faut l'atteindre avant que le gros de nos ennemis se lance à l'assaut.

— Tu penses que nous n'avons pas encore tout vu ?

— J'en suis certain !

Le soldat rescapé étant bien à l'abri au milieu de ses camarades, le fer de lance continua à se frayer un chemin jusqu'à la butte derrière laquelle s'élevait une muraille de pierre. De temps en temps, Zedd

envoyait un nouveau flot de flammes devant eux, embrasant les pins et illuminant la partie basse des nuages. Retombant en pluie, des aiguilles en feu se consumaient avant même d'être tombées sur le sol – un étrange et sinistre feu d'artifice, pour une bien cruelle fête.

Tous les Shun-tuk « normaux » assez malchanceux pour être touchés par cette averse se désintégraient encore plus vite que les aiguilles.

Kahlan sentit que ses cheveux et ses sourcils roussissaient, agressés par l'infernale chaleur. Quel que soit le pouvoir dont disposaient les demi-humains « anormaux », les flammes semblaient hélas leur faire moins d'effet qu'aux arbres. Par bonheur, il avait assez plu, dernièrement, pour que le feu ne se propage pas à toute la forêt, la transformant en un piège mortel pour les chasseurs comme pour leurs proies.

Si l'incendie infligeait moins de pertes que prévu aux Shun-tuk, il les incitait cependant à s'écarter, ce qui était déjà une bonne chose. Mais les demi-humains, conçus par des pouvoirs occultes extérieurs à la Grâce, se révélaient bien moins affectés par la magie que de banals mortels.

Et comme Richard l'avait prédit, ils continuaient à se déverser dans la clairière.

Alors que son mari la serrait contre lui pour la soutenir, Nicci plaqua une main dans le dos de Kahlan – pour l'aider à avancer, bien sûr, mais surtout pour lui insuffler de la force. Comme il était détestable d'avoir ainsi besoin d'aide !

Irena et Samantha marchaient sur les talons des trois jeunes gens.

— Seigneur Rahl, lança la jeune magicienne, que puis-je faire pour aider ?

— Courir plus vite ! répondit le Sourcier.

La mère et la fille obéirent. Changeant d'objectif, Zedd entreprit de couvrir leurs arrières avec ses lances de flammes. Une magie épuisante, Kahlan le savait. Dans très peu de temps, le vieil homme serait à bout de forces.

Mais les hommes de la Première Phalange faisaient des merveilles, et avec un peu de chance, l'objectif serait atteint avant que le sorcier soit hors de combat. Une fois sur la position choisie par Richard, le groupe ne devrait plus affronter qu'une seule vague de Shun-tuk, et plus quatre en même temps. Ça leur donnerait la possibilité de réduire peu à peu le nombre d'agresseurs, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus du tout – si leurs réserves n'étaient pas inépuisables…

Le souffle soudain coupé, Kahlan ne comprit pas tout de suite ce qui lui arrivait. Puis elle sentit des dents s'enfoncer dans sa nuque. Basculant en avant, elle s'écroula, incapable de résister au poids du

Shun-tuk qui venait de sauter d’un arbre pour lui atterrir sur le dos.

Chapitre 5

Le front plissé, Gerald cessa d'affûter le tranchant de sa pelle et releva les yeux. Alors que le bruit de la pierre à poncer s'estompait, il tendit l'oreille, car il aurait juré avoir entendu un bruit sourd.

Dans le silence revenu, il s'immobilisa, son outil à la main, et inclina la tête. En réalité, il sentait le bruit, sous ses pieds, plus qu'il l'entendait. On aurait pu penser à l'écho lointain du tonnerre, mais c'était un son trop régulier et trop continu pour qu'il s'agisse de ça. Pourtant, c'était bien cela que ça évoquait dans l'esprit de Gerald. Le tonnerre, oui…

Après avoir posé la pierre à poncer sur l'établi de bois, Gerald approcha de la petite fenêtre, sur le côté de la remise, qui donnait sur le cimetière. Au-delà des champs détrempés, dans le lointain, la forêt qui couvrait pratiquement toutes les Terres Noires s'étendait à perte de vue en direction de pics majestueux au sommet couronné de neige.

Gerald n'aimait pas particulièrement la forêt… Dans les Terres Noires, il y avait suffisamment de dangers sans qu'il soit nécessaire de s'aventurer sous la frondaison oppressante. En d'autres termes, les gens étaient assez méchants pour qu'on n'ait pas besoin d'aller se frotter aux créatures qui vivaient dans le secret des arbres.

Au lieu d'affronter par pure bravade les mystérieux périls de la forêt dépourvue de pistes des Terres Noires, Gerald préférait mille fois s'acquitter consciencieusement de sa tâche de gardien du cimetière et de fossoyeur. Au fond, inhumer des gens qui ne pouvaient plus faire de mal à personne était une occupation très saine. Détestant s'approcher de l'endroit où des cadavres pourrissaient dans la terre, les habitants d'Insley, la ville toute proche, fichaient une paix royale à Gerald. Mieux que ça, ils le fuyaient comme la peste, détestant l'idée qu'il prenne plaisir à entretenir son « jardin des morts », ainsi qu'il surnommait le cimetière.

Les défunts, eux aussi, le laissaient tranquille. Mais eux, ils n'embêtaient jamais personne. Si les gens en avaient peur, c'était à cause de superstitions ridicules. Alors qu'il y avait tant de vraies menaces à redouter. Comme les créatures qui peuplaient la forêt… Mais les morts, vraiment, n'ennuyaient jamais personne.

Les enterrer ne rapportait pas gros, certes, mais Gerald n'avait plus de famille et il se contentait de très peu. Par bonheur, la plupart des

gens ne voyaient pas d'inconvénients à payer un fossoyeur – même mal – pour qu'il s'occupe des dépouilles de leurs proches. Avec ses gages, Gerald pouvait s'offrir une chambre en ville, histoire d'être en sécurité la nuit, et tant pis si les citadins détournaient les yeux sur son passage. Quoi qu'il arrive, il aurait toujours un toit sur sa tête, un lit où dormir et de quoi manger. C'était un des rares avantages de son métier : tant qu'il y aurait des vivants, il leur faudrait toujours des fossoyeurs pour disposer des restes mortels de leurs « chers défunts ». Une sécurité de l'emploi qui compensait le salaire de misère et l'écrasante solitude.

À dire vrai, les vivants ne l'engageaient pas parce que creuser des trous leur déplaisait, mais parce qu'ils avaient une sainte frousse des morts. En conséquence, ils refusaient de travailler dans le cimetière, et plus que tout, de manipuler eux-mêmes les cadavres. Pour sa part, Gerald s'était très bien accommodé de la compagnie et du contact des morts. Grâce à eux, il n'avait plus de souci à se faire pour son avenir, et ils ne déposaient jamais de réclamation…

Presque toute sa vie d'adulte, Gerald s'était acquitté de la mission déprimante d'inhumer des gens qu'il estimait. Heureusement, il lui arrivait plus fréquemment encore de mettre en terre des personnes dont il n'avait jamais pensé grand bien. Plus souvent qu'à son tour, il versait une larme sur les disparus de la première catégorie. Quant aux autres, il les ensevelissait avec une amère satisfaction et sans l'ombre d'un regret.

Bien entendu, il était peu enclin à sourire, trop conscient d'être destiné à rejoindre un jour ou l'autre tout ce joli monde dans le royaume des morts. Du coup, il ne se réjouissait jamais ouvertement d'un décès, afin de ne pas donner des raisons de lui en vouloir à un spectre dont il recroiserait inévitablement la route.

Après avoir écarté de son front une mèche de cheveux gris raides, Gerald se pencha vers la fenêtre et plissa les yeux. Dans les pâturages, nota-t-il, toutes les vaches avaient cessé de paître. Elles n'osaient même plus mâcher, en fait… Et toutes regardaient dans la même direction, au nord-est.

Un détail perturbant, songea Gerald en passant le tranchant d'une main sur sa barbe de trois jours. Au nord-est, il n'y avait pas grand-chose. Si les Terres Noires n'avaient rien d'hospitalier, dans cette région-là, elles étaient encore plus sauvages et désolées – sans l'ombre d'un village, à part Stroyza, perdu au bout du monde.

Depuis toujours, disait-on, cette partie des Terres Noires était un désert inexploré. Et elle le resterait jusqu'à la fin des temps, parce que des démons y vivaient, et qu'il aurait fallu être fou pour vouloir s'y aventurer. Au nord-est, se murmurait-on de génération en génération,

les créatures maléfiques abondaient, et on y rencontrait même des envoûteuses. Le genre de femmes dont il valait mieux ne pas croiser le chemin…

La plupart des gens se contentaient de ces informations, n'allant pas chercher plus loin. Pourquoi aller réveiller le feu qui dort ? Ou les sorcières ? Qu'aurait-on eu à y gagner ?

Gerald avait parlé à quelques colporteurs qui s'étaient aventurés jusqu'à Stroyza, quasiment au pied des pics qu'on voyait dans le lointain. À en croire ces téméraires, il n'y avait rien à gagner dans ce coin perdu, même pour un habile commerçant. Du coup, l'aventure ne tentait pas grand monde.

À ce qu'on disait, Stroyza était un village à flanc de falaise habité par des gens renfermés sur eux-mêmes et qui entendaient le rester. En toute objectivité, on ne pouvait pas trop leur donner tort. Partout, les étrangers étaient le plus souvent une source d'ennuis et de malheur.

Certains colporteurs, murmurait-on, n'étaient jamais revenus de leur expédition au nord-est. Ceux qui avaient survécu parlaient de rencontres terrifiantes dans le noir, de monstres écumants et d'êtres humains malveillants. Dans ces conditions, il n'était pas difficile d'imaginer pourquoi tant de voyageurs ne se remontraient jamais. Ni de comprendre pourquoi les rescapés ne retentaient jamais l'aventure, préférant aller chercher fortune dans des endroits un peu plus hospitaliers.

Gerald capta soudain un mouvement, à la lisière de la forêt. Il n'aurait pas pu en jurer, mais il semblait bien s'agir d'une de ces nappes de brouillard qui descendaient parfois des montagnes pour venir s'étendre comme un linceul sur les plaines.

Gerald se demanda s'il n'avait pas fait erreur, un peu plus tôt. Au fond, c'était peut-être bien le tonnerre qu'il avait entendu – un étrange orage de montagne, et voilà tout ! Dans ce cas, ce qu'il voyait pouvait être une brume annonciatrice de tempête…

Non, inutile de se raconter des histoires ! Ce qu'il avait entendu, et entendait toujours, n'était pas le tonnerre. Qu'il ait envie de se rassurer ou non, ce bruit n'avait rien de naturel, il devait bien le reconnaître.

En observant la brume qui avançait sans relâche, Gerald s'avisa qu'il pouvait s'agir d'une colonne de cavaliers. Une grande colonne, peut-être de militaires… Comme tout le monde à Insley, il avait entendu les histoires au sujet de la guerre racontées par de jeunes hommes qui étaient allés combattre pour D'Hara. Selon ces survivants, des armées immenses s'étaient affrontées, souvent à grand renfort de formidables charges de cavalerie. La « brume » était-elle une colonne de poussière soulevée par des milliers de sabots ? Ou par les bottes d'innombrables fantassins ?

Mais que ficheraient de pareilles troupes au fin fond des Terres Noires ? Cela dit, les milliers de sabots expliqueraient aussi l'étrange bruit…

En quelques occasions, Gerald avait vu des hommes de l'évêque Hannis Arc dans les rues d'Insley. Mais ils ne venaient jamais en très grand nombre – en tout cas, pas au point de soulever un tel nuage de poussière.

De toute façon, avec les récentes pluies, le sol était bien trop trempé pour que ce soit de la poussière ! D'accord, mais le curieux phénomène semblait trop… sale… pour être du brouillard. De plus, à l'intérieur, Gerald commençait à distinguer ce qui semblait bien être des silhouettes.

Gerald tendit un bras pour s'emparer de la pioche appuyée contre le mur. Afin de mieux manier l'outil d'un poids considérable, il le saisit près de la tête. De sa vie, il n'avait jamais possédé une arme. À quoi bon, puisqu'il n'avait pas d'ennemis ? Quant aux dangers qui rôdaient dans la forêt, ils se moquaient bien des épées et des couteaux.

En revanche, la plupart des gens, même quand ils étaient soûls, n'avaient aucune envie de recevoir un bon coup de pioche sur la tête.

Même s'il aurait préféré rester où il était, Gerald se décida à sortir de la remise pour voir ce qui se passait dehors – et découvrir qui se dirigeait tout droit vers lui.

Chapitre 6

Une main en visière pour ne pas être gêné par la lueur grisâtre du ciel plombé, Gerald plissa les yeux pour mieux sonder l'horizon. Dans l'autre main, il tenait toujours la pioche, la laissant pour l'instant pendre mollement au bout de son bras.

Il ne s'était pas trompé. Il y avait bien des gens au loin, dans la brume. En se concentrant, il identifiait les mouvements de la marche. Mais de sa vie, il n'avait jamais vu pareille multitude. Et il n'aurait jamais cru que ça lui arriverait un jour, en tout cas de ce côté du voile. Dans le royaume des morts, c'était une autre affaire…

Grâce aux marchands et aux colporteurs, il savait bien entendu qu'il existait des endroits très peuplés. À l'ouest et au sud, on trouvait d'immenses cités dont les rues grouillaient de gens. Et même dans les Terres Noires, essentiellement au sud-ouest, plusieurs villes étaient beaucoup plus grandes qu'Insley.

Le plus grand endroit que connaissait Gerald, c'était Saavedra, une ville située à la lisière de la région la plus périlleuse et la plus reculée des Terres Noires. Depuis sa citadelle, dans cette capitale, l'évêque Hannis Arc régnait sur la province de Fajin. Mais la plupart des gens s'y référaient encore par son antique nom : les Terres Noires. Un nom qui s'accrochait à ce pays comme la boue qui suintait des morts et qu'on ne pouvait jamais s'enlever de sous les ongles, même en se lavant et en se relavant les mains.

Dans sa jeunesse, Gerald était allé une fois à Saavedra. Suivant les conseils de gens qui connaissaient les lieux, il était resté très loin de la citadelle. Au sujet de l'évêque, ces mêmes personnes colportaient des descriptions terrifiantes. Jouer avec le feu n'étant jamais bon, Gerald s'était tenu à l'écart des ennuis.

À Saavedra, il n'avait jamais trouvé de travail. En revanche, il s'était déniché une femme. Issue d'une famille très pauvre qui parvenait à peine à la nourrir, la jeune fille ne s'était pas alarmée du métier de son futur mari, tant qu'il pouvait mettre ce qu'il fallait sur la table. Après les noces, ils étaient allés ensemble à Insley, Gerald acceptant de se charger du cimetière afin que sa chère et tendre n'ait plus jamais faim.

La pauvre était morte en couches, à sa première grossesse. Un drame qui semblait remonter à une éternité. Et depuis, Gerald ne

s'était jamais remarié.

Alors qu'il regardait des inconnus approcher, il eut la désagréable impression que sa tranquillité était à jamais terminée. Devait-il fuir ? Sans doute, mais il était bien trop vieux pour courir assez vite.

Et que risquait-il, au fond ? Que pouvaient lui vouloir des inconnus ? Un vieux fossoyeur ne valait rien pour personne, et il ne possédait rien qui vaille la peine d'être volé. Sinon quelques outils et une charrette à bras bancale. Sauf s'ils ambitionnaient de transporter des morts et de creuser leur tombe, les « envahisseurs » n'avaient vraiment rien à lui envier.

Mais que se passait-il ? Qui étaient tous ces gens ? La curiosité lui interdisait de partir. Et de toute façon, où se serait-il caché ? Dans la forêt ? Un remède bien pire que le mal, très probablement.

Le plus bizarre, à part le nombre de silhouettes, c'était que toutes semblaient vêtues de blanc. Si bizarre que cela paraisse, elles devaient toutes porter une tunique blanche.

Alors que la multitude approchait, Gerald constata qu'il se trompait. Les inconnus ne portaient pas de tunique. À dire vrai, ils n'avaient pas non plus d'autres vêtements – ou presque pas. Mais leur corps et leurs membres étaient blancs – leur tête aussi, d'ailleurs – comme s'ils s'étaient enduits de cendres claires. De sa vie, Gerald n'avait jamais rien vu de tel. Pour quelle raison se couvrir ainsi de cendres ?

Au centre, le vieux fossoyeur repéra des silhouettes bien plus sombres qui se détachaient parfaitement sur le fond uniformément blanc de la multitude.

La brume « sale » semblait être une masse qui enveloppait la colonne, comme si celle-ci la tirait avec elle – à moins qu'elle la produise en avançant. De plus près, Gerald vit qu'il s'agissait d'une sorte de nuage lourd et menaçant, comme si ces gens se déplaçaient à l'abri de leur propre climat délétère, l'apportant avec eux partout où ils allaient.

D'étranges éclairs verdâtres déchiraient de temps en temps cette masse grise.

Gerald se demanda s'il avait raison de ne pas fuir. En lui, tout criait qu'il devait filer, ou en tout cas aller faire un tour dans la forêt jusqu'à ce que ces inconnus soient passés. Mais les silhouettes sombres se dirigeaient droit vers lui. D'instinct, il devina que s'enfuir aurait été la pire chose à faire.

Car s'échapper était le meilleur moyen d'inciter un prédateur à chasser.

Un prédateur ? Oui, bien entendu, ces intrus en étaient. Ça tombait sous le sens.

Dans ces conditions, le mieux était de jouer les naïfs, de rester

amical et, le cas échéant, de répondre à toutes les questions qu'on pourrait lui poser. À l'évidence, il ne représentait pas une menace pour ces prédateurs. Pour s'en tirer, la meilleure chance était de se montrer serviable puis de les laisser continuer leur chemin.

Quand on se montrait utile, on ne risquait guère de se faire trucider. Bien qu'il n'ait pas d'amis à Insley – ni même de gens le considérant d'un bon œil –, on l'y tolérait parce qu'il était utile. En acceptant une lourde corvée, il avait réussi à survivre des années. En ce jour, il allait devoir s'inspirer de cette expérience pour sauver sa peau.

Mais les silhouettes sombres, à la tête de la colonne, se dirigeaient pour de bon vers lui, et elles allaient entraîner tous ceux qui les suivaient à piétiner son beau jardin des morts.

Les « silhouettes sombres », distingua-t-il enfin, n'étaient en fait que deux. La première était enveloppée d'une aura bleue, comme s'il s'agissait d'un mélange entre un être vivant et un esprit. Sa compagne se révéla bien plus sombre, et d'une manière plus radicale.

Même s'il portait une longue tunique noire, c'était un homme, comme l'autre. Et si les yeux de Gerald ne le trompaient pas, sa peau était entièrement couverte de tatouages.

Une femme en cuir rouge suivait les deux hommes. Gerald devina sans peine ce qu'elle était…

Avançant d'un pas régulier, l'homme-esprit avait les bras baissés, paumes vers l'extérieur. C'était lui, la source de la brume « sale ». Lui qui la tirait avec lui. On eût dit le sillage d'un bateau, ou la traîne d'une robe…

Qui pouvait être cet homme ? Un des hôtes maléfiques de la forêt, sûrement.

Oubliant ses bonnes résolutions, Gerald décida de s'enfuir. Mais ses jambes refusèrent de le porter. Comme enraciné dans le sol, il resta où il était, regardant les deux inconnus approcher sans hâte. Étaient-ils responsables de sa paralysie, induite par quelque sombre magie ? Ou était-ce simplement l'effet de la peur ? Dans les deux cas, Gerald n'avait pas le choix. Il devait rester et regarder son destin venir à lui.

Lorsque l'homme-esprit et le tatoué entrèrent dans le « jardin » soigneusement entretenu de Gerald, suivis par des milliers de silhouettes blanches dociles, le sol se mit à bouger. Pas parce qu'il tremblait sous leurs pas, non ! Le mouvement venait des profondeurs de la terre, comme si…

Le sol ne bougeait pas partout ! Bien au contraire, il ondulait seulement là où se trouvaient des tombes, comme si leurs occupants s'agitaient soudain.

Partout dans le cimetière, alors que la brume sombre de l'homme-esprit passait au-dessus, les tombes les plus récentes se craquelèrent

puis commencèrent à s'ouvrir.

Voulant détourner le regard de ce spectacle incompréhensible, Gerald leva les yeux pour découvrir les deux hommes qui dirigeaient la colonne, immobiles à quelques pas de lui.

Difficile de dire lequel était le plus terrifiant…

L'homme-esprit était en réalité un cadavre vêtu d'habits souillés de sang séché. Dans le métier de Gérald, on voyait souvent ça, mais jamais sur un mort qui semblait… bien vivant.

Le plus horrible, c'était cette aura bleue… Comme si une dépouille et un esprit avaient coexisté en un même endroit et dans un même temps. Du moins, si Gerald en croyait les descriptions des esprits qu'il avait entendues. Car il n'en avait jamais vu. Enfin, jusque-là…

Mort-vivant ou vivant-mort, l'homme était quoi qu'il en soit bien présent en ce monde, et parfaitement conscient de ce qu'il y avait autour de lui. Regardant à la fois avec les yeux d'un esprit et les globes oculaires d'un cadavre, il était lucide et n'avait rien d'un zombie.

Cela dit, il n'avait rien d'un esprit du bien non plus !

L'autre homme, le tatoué aux yeux rouges et à la tunique noire, était un vivant comme les autres. Si on exceptait les symboles entrelacés qui couvraient le moindre pouce visible de sa peau…

Ayant souvent entendu sa description au fil des ans – par des gens qui murmuraient, le plus souvent –, Gerald n'eut aucune peine à identifier son « visiteur ».

La femme aux cheveux nattés, derrière les deux hommes, était une Mord-Sith. Même sans son uniforme de cuir rouge, elle aurait été facile à identifier, y compris quand on n'avait jamais vu de membre de sa « corporation », comme c'était le cas de Gerald. Mais un regard si cruel ne pouvait appartenir à personne d'autre…

Derrière les deux hommes et la femme, les êtres couverts de cendres blanches – afin d'intimider leurs ennemis ou peut-être de passer pour des spectres – s'étaient arrêtés et rivaient sur Gerald leurs yeux cernés de peinture noire.

— Je suis le seigneur Arc, annonça l'homme en tunique noire. (Il tendit une main dont même la paume était entièrement tatouée.) Et je te présente l'empereur Sulachan.

Un nom que Gerald n'avait jamais entendu.

— Et que me voulez-vous, si j'ose demander ?

L'empereur mort eut un fin sourire qui ressemblait à un rictus.

— Nous sommes venus chercher tes morts.

La voix du spectre vrilla tous les nerfs de Gerald, comme si on le piquait avec des milliers d'aiguilles.

Chapitre 7

— Mes morts ? demanda Gerald.

Le roi spectral sourit de nouveau, et son regard se durcit.

— Oui, tes morts. Nous avons besoin d'eux. Il faut qu'ils deviennent *nos* morts.

Sur ces mots, Sulachan leva les bras. Sur toutes les tombes, la terre ondula – presque comme si elle bouillonnait, si une telle chose avait été possible. En même temps, l'aura bleue du spectre changea pour devenir d'une teinte verdâtre maladive.

Des bras jaillirent du sol, leurs mains s'ouvrant et se refermant spasmodiquement. Des pieds apparurent aussi, ruant pour se dégager de leur gangue de tourbe.

Les morts sortaient du tombeau ! Alors que la terre les rejetait un à un, ou ne parvenait plus à les contenir, les guerriers au corps enduit de cendres s'écartèrent des sépultures que leurs occupants désertaient. Une vision de cauchemar, pire que tout ce que Gerald aurait pu imaginer.

Certains cadavres n'étaient plus que des momies desséchées dont les articulations grinçaient sinistrement tandis qu'ils déchiraient leur linceul moisi. Sous leurs vêtements souillés d'immondes fluides depuis longtemps séchés, la peau avait fondu, rongée par les acides de la décomposition, et ne faisait quasiment plus qu'un avec le tissu.

D'autres morts ranimés étaient encore tout bouffis, leurs frusques poisseuses de liquides visqueux. Le premier stade de la décomposition, comprit Gerald. Ceux-là n'avaient aucun mal à se débarrasser de leur linceul imbibé d'excrétions physiologiques. Mais les efforts qu'ils produisaient pour s'extraire de la terre leur arrachaient des parties de la peau et de la chair, les faisant ressembler à des écorchés vifs aux tendons et aux os apparents.

Sur certains, au creux de ces plaies, Gerald aperçut de grosses masses de vers encore affairés à leur tâche morbide.

D'autres revenants n'étaient guère plus que des squelettes auxquels s'accrochaient encore quelques lambeaux de chair desséchée et des tendons cassants comme du vieux parchemin. Par miracle, les vestiges de leurs vêtements les gardaient encore plus ou moins entiers. Les plus anciens, cependant, tombaient en poussière avant même d'être revenus totalement à l'air libre.

Gerald repéra quelques tombes si antiques que rien n'en sortait, faute de restes demeurant en terre. Mais la plupart des cadavres étaient encore entiers, et ils grognaient en se débattant contre la tourbe qui tentait de les retenir. De retour dans le monde, ils n'étaient plus de braves gens, mais des créatures aux yeux rouges écumantes de rage et de haine.

Pétrifié, Gerald regarda des centaines de morts – dont un certain nombre qu'il avait inhumés de ses mains – émerger du repos éternel pour venir arpenter de nouveau le monde. Grâce à leur visage ou à leurs vêtements, il en reconnut beaucoup, se souvenant de ce qu'ils étaient de leur vivant. Les plus anciens, trop abîmés, n'évoquèrent rien dans sa mémoire.

Mais aucun, sans exception, n'avait plus le moindre rapport avec ce qu'il avait été. Des coquilles vides, dépourvues d'âme… Car si leur enveloppe charnelle revenait à l'air libre, Gerald aurait mis sa main au feu que leur esprit n'était pas du voyage. Des corps animés par une magie noire, mais que n'habitait pas la flamme vitale de la Grâce et de la Création.

Un moment, le vieux fossoyeur se demanda s'il n'était pas mort sans s'en apercevoir. Peut-être voyait-il simplement les choses telles qu'elles étaient dans le royaume des morts, de l'autre côté du voile…

La puanteur qui le prit à la gorge le fit renoncer à cette idée. S'il avait été mort, il ne l'aurait pas sentie… Pour l'heure, il n'avait pas quitté le monde des vivants.

Les revenants se campèrent au milieu des guerriers, attendant avec eux que la dernière tombe se soit vidée de son occupant. Les yeux cernés de peinture noire des inconnus, remarqua Gerald, ressemblaient étonnamment à ceux des morts les plus anciens – d'énormes orbites vides presque noires, n'était la lueur rouge qu'on ne retrouvait pas dans celles des vivants.

— Guide-nous, dit le seigneur Arc lorsque le sol eut enfin cessé de bouillonner.

Le « seigneur » Arc… Un titre que Gerald n'avait jamais entendu. Jusque-là, le gouverneur de la province de Fajin portait celui d'évêque. Mais ça ne pouvait pas être quelqu'un d'autre. La description correspondait trop bien.

Mort de peur, Gerald n'allait sûrement pas s'enquérir des raisons de ce changement d'appellation.

— Vous guider vers où, seigneur Arc ?

— Eh bien, jusqu'à Insley, voyons ! Je n'y suis jamais allé. Cette ville appartenant à mon empire, il semble logique que je la connaisse.

— Votre empire, seigneur Arc ?

Hannis Arc tendit un bras vers le sud-ouest.

— Oui, l'empire d'haran…

Selon les jeunes gens revenus du combat, la guerre contre l'Ancien Monde avait été terrible. Depuis la victoire, acquise à un prix très élevé, le seigneur Richard Rahl régnait sur D'Hara dans un monde de nouveau en paix. Dans l'histoire, pour ce qu'en savait Gerald, le maître de D'Hara avait toujours été un Rahl.

Mal à l'aise, il détourna les yeux d'Hannis Arc. Regarder les tatouages était une épreuve, mais le pire restait de croiser ce regard rouge sang qui brillait presque autant que celui des revenants.

— Seigneur Arc, il faut pardonner mon ignorance… Je ne suis qu'un pauvre fossoyeur, dans une petite ville tellement éloignée du reste de D'Hara qu'elle n'en reçoit pratiquement jamais de nouvelles. D'après ce que je sais, c'est Richard Rahl, le seigneur qui dirigeait nos armées pendant la guerre, qui règne sur l'empire d'haran.

Hannis Arc eut un sourire indulgent.

— Tu n'avais pas tort de le croire, mais c'est terminé. La maison Rahl ne règne plus sur D'Hara – ni sur rien d'autre, d'ailleurs. Et ce Richard n'est plus qu'un souvenir, sa chair déjà dévorée par quelques-uns des demi-humains de l'empereur Sulachan.

— Demi-humains, seigneurs ?

— Les Shun-tuk, nos guerriers… (Hannis Arc désigna les sauvages au corps enduit de cendres.) Les demi-humains… Des êtres sans âme… Allons, guide-nous, fossoyeur, si tu ne veux pas faire partie dès maintenant de notre armée de morts.

Gerald n'avait jamais entendu parler des Shun-tuk et encore moins des demi-humains. Face à ces créatures et aux revenants, il lui fallut mobiliser tout son courage pour que sa voix ne tremble pas.

— Seigneur Arc, Insley est au bout de cette route, la seule qui existe. Ce n'est pas loin du tout. Encore quelques tournants et vous y serez. Vraiment, vous n'aurez aucun mal à trouver, et je suis sûr que les habitants… eh bien, accueilleront chaleureusement leur nouveau maître.

Le seigneur Arc eut de nouveau un rictus. Le roi spectral et la Mord-Sith, en revanche, ne se donnèrent pas la peine de faire semblant de sourire. Pas plus que les guerriers. Quant aux morts, ils semblaient dévorer le pauvre Gerald du regard.

— Je doute qu'ils soient très contents de nous voir…

Gerald en doutait aussi, pour être honnête. Il tourna la tête en direction de la ville, pressé de voir partir le seigneur Arc, l'empereur, la Mord-Sith et leurs guerriers. Sans rien dire des morts ranimés…

— C'est tout près, à la fin de la route. Vous n'aurez pas besoin de moi pour trouver.

Avertir les habitants d'Insley ? Gerald aurait aimé pouvoir le faire, mais ce n'était pas en son pouvoir.

— Nous n’avons pas besoin de toi pour trouver, c’est exact, dit le seigneur Arc avec une patience trop exagérée pour être honnête. Mais t’ai-je demandé où était Insley ? Non, j’ai exigé que tu nous guides !

— Pour quoi faire ? osa demander Gerald.

Ces gens lui faisaient si peur qu’il en oubliait sa légendaire prudence.

Ce fut le roi spectral qui répondit :

— Nous avons besoin de toi comme témoin.

Gerald eut l’impression que la voix de Sulachan lui brûlait la peau, comme si on la marquait au fer rouge.

— Exactement, renchérit le seigneur Arc. Un témoin afin que les habitants d’autres villes et villages sachent à quoi ils s’exposeront s’ils ne s’inclinent pas devant leur nouveau maître, accueillant avec joie les changements qu’il apporte dans le monde des vivants. Nous te donnons une chance d’aider tous ces gens, fossoyeur. Tu raconteras ce qui va se passer ici afin d’épargner ce sort à d’autres personnes.

Sentant ses genoux trembler, Gerald déglutit péniblement.

— Ce qui va se passer ici, seigneur ?

— Les habitants d’Insley n’ont pas daigné me réserver un accueil digne de ce nom. C’est une offense impardonnable.

Gerald fit un pas en avant.

— Seigneur Arc, permets-moi de courir les prévenir. Ils s’inclineront devant toi, je le sais. Donne-moi une chance de te le prouver.

— Ça suffit ! s’écria soudain le roi spectral.

Il tendit une main vers la pioche que tenait toujours Gerald. Le manche de l’outil devint brûlant, puis il se consuma en un éclair, s’effritant entre les doigts du fossoyeur. La tête en fer tomba lourdement sur le sol, dans lequel elle se ficha.

Stupéfait, Gerald la regarda rouiller en une fraction de seconde et se désintégrer à son tour. À part quelques cendres noires et un petit tas de fragments rouge sombre, il ne restait plus rien de la pioche.

Tendant un index tatoué vers la route, le seigneur Arc fit signe à Gerald de se mettre en chemin.

Un ordre qu’il valait mieux exécuter, si le fossoyeur tenait encore à la vie. N’ayant pas le choix, il ouvrit la marche devant les hordes d’Hannis Arc.

Une armée de demi-humains et de morts ranimés prête à fondre sur Insley.

Chapitre 8

Sur le chemin de la ville, la route serpentait entre de grands chênes centenaires qui formaient un bois dense et sombre. Sous la frondaison qui occultait pratiquement le ciel, on avait du mal à distinguer le jour de la nuit. Et dans la pénombre, les yeux rouges des morts brillaient encore plus fort…

Gerald aurait donné cher pour que le trajet soit bien plus long. Même en se creusant la cervelle, il n'avait trouvé aucun moyen de prévenir les habitants. Et s'il courait, il n'aurait pas le temps de tout expliquer avant que le seigneur Arc et ses troupes arrivent. De toute façon, faute d'avoir vu de quoi il retournait, les gens ne le croiraient pas sur parole…

Les deux « souverains » avançaient sur les talons du fossoyeur, la Mord-Sith suivant son maître comme son ombre. Les Shun-tuk venaient ensuite, le martèlement de leurs pieds nus faisant trembler le sol, et les morts ranimés marchaient parmi eux.

La brume sombre enveloppait toute la colonne, comme si l'air était empoisonné par ces maléfiques envahisseurs.

Au sommet d'une petite butte, Gerald jeta un coup d'œil derrière lui. Pour la première fois, il eut un aperçu du nombre de demi-humains qui le suivaient. S'il s'arrêtait où il était, il lui faudrait probablement la journée pour les voir tous passer. En supposant que ça suffise…

La route n'étant pas assez large pour eux, les guerriers s'étaient déployés dans les bois, telle une marée prête à se déverser sur Insley pour n'en laisser que des ruines. Avec leur démarche raide, les morts ranimés faisaient penser à des débris charriés par ce flot dévastateur.

Le jardin des morts que Gerald soignait depuis si longtemps venait d'être moissonné par un roi spectral résolu à s'approprier ce qui lui appartenait…

Au sortir du bois de chênes, juste après le sommet de la butte, les premiers bâtiments d'Insley apparurent. Dans certaines villes, comme Saavedra, par exemple, les constructions étaient en pierre. Bien plus modestes, celles d'ici étaient en bois, un matériau qui ne manquait pas dans les Terres Noires.

Parfois adossées à une haie de chênes, la plupart des maisons se dressaient des deux côtés de la route, comme si elles désiraient

tourner le dos aux terres hostiles qui les entouraient. Les plus grandes, à deux niveaux, se serraient presque frileusement les unes contre les autres.

Le premier niveau, très souvent, abritait la boutique et l'atelier d'un maroquinier ou d'un ébéniste, voire le magasin d'un boucher, d'un boulanger ou d'un herboriste. Bien entendu, les artisans et leur famille vivaient à l'étage, le plus près possible de leur lieu de travail.

Il existait bien quelques rues latérales, mais ce n'étaient guère que des venelles menant aux modestes habitations à une ou deux pièces des paysans qui s'occupaient des champs ou des animaux, à l'extérieur de la ville.

Insley n'était pas assez grande pour avoir une auberge. Lorsque des marchands y passaient, les artisans leur permettaient en général de dormir dans leur boutique. Sinon, il leur restait la grande grange, à l'autre bout de la cité.

Plus loin à l'ouest et au sud, en tout cas d'après ce qu'on disait, les paysans habitaient au milieu de leurs champs, dans des maisons appelées des « fermes ». Une solution pratique, car elle leur évitait d'avoir à venir tout le temps en ville, ces excursions étant réservées aux jours de marché ou de kermesse. Quand on vivait sur place, il se révélait plus facile de veiller sur les récoltes, de surveiller les troupeaux et d'entretenir les outils et les clôtures. Mais dans les Terres Noires, ces avantages ne pesaient pas bien lourd. Afin de se protéger, les gens, paysans compris, avaient tendance à se regrouper. Dans le même ordre d'idées, ils ne s'aventuraient pas seuls hors de la ville sans une bonne raison et s'enfermaient à double tour la nuit.

Ces précautions ne serviraient à rien, cette fois. Et la lumière diurne non plus… En ce jour, sous le soleil, le malheur venait frapper au cœur d'Insley, et rien ne pourrait l'arrêter.

Sur la droite, des femmes occupées à étendre du linge devant une maison s'immobilisèrent, les yeux ronds. Puis elles coururent prévenir les autres de l'arrivée d'une colonne menaçante. Malgré le vacarme que faisaient les Shun-tuk, les bruits de la ville, jusque-là, avaient suffi à couvrir leur approche. Mais à présent, ce n'était plus le cas. Partout, des artisans sortaient de leur boutique, des femmes mettaient la tête à la fenêtre et des passants tendaient le cou pour mieux voir. Le même réflexe que celui qu'avait eu Gerald, en entendant ce qu'il avait pris pour le tonnerre.

Puis les mères appelèrent leurs enfants, qui revinrent en courant à la maison. Les volailles qui picoraient dans les rues, alarmées par l'agitation des gosses, s'éparpillèrent en criaillant d'abondance.

Tandis que Gerald entrait en ville, les deux souverains et leurs hordes sur les talons, des habitants sortirent de leur maison ou

émergèrent des venelles, stupéfiés et inquiétés par ce qu'ils découvraient. Certes, les « visiteurs » étaient bizarres et extraordinairement nombreux, mais ça ne se voyait pas encore assez, à cause de la butte, pour que ces gens puissent mesurer la gravité de la menace. À dire vrai, Gerald lui-même avait du mal à l'évaluer. Mais lui, il en savait assez pour mourir de peur…

Du coin de l'œil, il vit des silhouettes de Shun-tuk entre les bâtiments. La manœuvre d'encerclement, aussi rapide que discrète, avait déjà commencé. Ainsi, personne ne pourrait s'échapper. Avec un peu de chance, cependant, certains citadins auraient eu le bon sens de filer avant qu'il soit trop tard. En tout cas, Gerald l'espérait. Mais à voir la réaction des habitants, il en doutait. *Primo*, parce qu'ils étaient saisis de stupeur, et *secundo* parce que s'enfuir impliquait de s'enfoncer dans la forêt hostile des Terres Noires. Habitués à la protection de la ville, et pensant que l'union faisait la force, très peu de citadins devaient avoir opté pour la fuite.

Cette illusion de sécurité allait coûter cher à bien des malheureux.

Les manches retroussées parce qu'ils étaient en plein travail, des hommes dans la force de l'âge sortirent d'entre les bâtiments. Des costauds, assez vigoureux pour ne pas se laisser aisément intimider. Pour la plupart vétérans de la guerre contre l'Ancien Monde, ils avaient l'habitude des conflits.

En toute hâte, ils venaient de former une garde civile. Tous portaient des armes. Des épées, pour l'essentiel, même si certains brandissaient une hache, un couteau voire une massue.

Toujours à cause de la butte, aucun de ces défenseurs ne pouvait voir la taille réelle de la colonne qui marchait sur les traces de Gerald.

Un des anciens soldats, véritable colosse qui dominait presque tous les autres de la tête et des épaules, se plaça en tête du détachement. Levant l'épée qu'il avait rapportée avec lui de la guerre, une arme qui lui avait plus d'une fois sauvé la vie, il s'adressa à Gerald :

— Fossoyeur, que nous veulent les gens qui t'accompagnent ?

Le seigneur Arc passa devant Gerald avant qu'il ait eu le temps de répondre. Quand ils l'aperçurent, un grand nombre de curieux debout devant chez eux reculèrent d'un pas. Certains battirent même en retraite dans leurs pénates.

— Les habitants d'Insley ne m'ont pas accueilli comme il convient, annonça le seigneur Arc. Comment ont-ils pu ne pas se prosterner devant moi ? C'est une insulte impardonnable.

— C'est le seigneur Arc, précisa Gerald, espérant faire comprendre aux défenseurs que l'heure était grave.

Le colosse hocha la tête, s'inclina et fit un signe à ses hommes, qui s'agenouillèrent avec un bel ensemble.

— Bienvenue, évêque Arc. Si vous vouliez nous voir à genoux

devant vous, vous voilà satisfait.

— Pas encore tout à fait, mais ça viendra…

Le colosse écarta de son front une mèche de cheveux empoissés de sueur et se releva. Tous ses compagnons l'imitèrent.

— Nous ne voulions pas vous offenser, et nous ne cherchons pas les ennuis. À présent, reprenez votre chemin en paix. Nous n'avons rien contre vous. (Il fit un geste circulaire avec son épée.) Contournez notre paisible ville et faites bon voyage.

Le dos contre la façade des boutiques, ou pressés dans l'ombre des bâtiments, les autres citadins tentaient de se faire tout petits, laissant à leur « garde civile » le soin de les défendre.

Hannis Arc tourna la tête pour croiser le regard du roi spectral.

— Je crois qu'il est temps de leur montrer à quoi ils sont confrontés…

En guise d'ordre, Sulachan se contenta de sourire. Lui obéissant aussitôt, les cadavres récemment déterrés qui se tenaient au milieu des Shun-tuk avancèrent pour venir se placer au premier rang, l'un d'entre eux bousculant même Gerald pour lui passer devant.

Aussi terrifiés que les autres par la vue des morts ranimés aux yeux rouges, les défenseurs ne cédèrent pourtant pas un pouce de terrain. Le genre de confiance et de courage typique de la jeunesse, surtout quand elle ignore ce qui l'attend…

Le colosse embrocha le premier mort ranimé qui arriva à portée de son arme. Aux trois quarts décomposé, ce cadavre empestait assez pour faire s'étouffer une bonne moitié des braves défenseurs. Quand la lame eut traversé son torse, il continua à avancer, puis se débattit sauvagement et finit par arracher des mains du colosse la poignée de son épée.

À une vitesse incroyable, le revenant saisit le courageux vétéran à la gorge d'une seule main. De l'autre, il lui prit le bras droit, tira et le lui arracha de l'épaule sans efforts apparents.

Tout le monde, Gerald compris, en écarquilla les yeux de stupéfaction. Aucun être vivant ne pouvait avoir une force pareille. Et aucun revenant non plus, sauf si un pouvoir surnaturel l'animait.

Plusieurs autres défenseurs chargèrent et lardèrent le mort ranimé de coups d'épée. Six ou sept lames s'enfoncèrent dans son torse sans lui faire plus d'effet que la première.

Sans broncher, il laissa tomber l'ancien soldat désormais manchot. Alors que les autres continuaient à le frapper, il se baissa, ramassa le malheureux, le tenant par une cheville, le fit tournoyer autour de lui puis le propulsa contre une façade qui se craquela sous la violence du choc. Mort sur le coup, très probablement, le colosse glissa mollement vers le sol.

D'autres morts, anciens comme récents, fondirent sur le petit

groupe de défenseurs. Pourtant maniées par des hommes forts et entraînés, les haches et les épées ne parvinrent pas à abattre un seul attaquant. La confiance cédant sous le poids de la réalité, les jeunes hommes se débandèrent en hurlant de terreur, mais toutes les possibilités de fuir leur étaient déjà barrées par des cadavres ambulants qui les avaient discrètement encerclés.

La bataille fut brève et le résultat sans appel. Tous leurs défenseurs gisant à terre, morts pour la plupart, les citadins comprirent qu'ils étaient livrés à eux-mêmes. Et les Shun-tuk ne s'étaient même pas encore mêlés de l'assaut…

Alors que le seigneur Arc, l'empereur Sulachan, la Mord-Sith et les guerriers regardaient le spectacle sans broncher, les citadins se jetèrent à genoux pour implorer le Créateur, crièrent de terreur ou tentèrent d'implorer la clémence du seigneur Arc. Beaucoup tentèrent en vain de fuir ou de se cacher.

La lueur verdâtre enveloppant son corps spectral, Sulachan se tourna vers la marée de demi-humains.

Un seul mot suffit à déclencher la curée.

— Festoyez !

Chapitre 9

Sur cet ordre laconique, les Shun-tuk, jusque-là silencieux, se transformèrent en une masse grouillante de prédateurs qui fondit sur les malheureux citadins. Hurlant à pleins poumons, ceux-ci tentèrent enfin de s'enfuir, mais il était bien trop tard. Jaillissant de tous les côtés, les demi-humains les prirent en tenaille, puis les rabattirent vers la route, comme du bétail.

Gerald resta où il était. Plusieurs guerriers le bousculèrent, le faisant tituber, mais aucun ne lui fit le moindre mal. Les citadins, voilà tout ce qui les intéressait. Et quand ils les atteignirent, ce fut pour déchaîner sur eux toute la violence d'une meute de loups parvenant enfin à rattraper une proie.

En un clin d'œil, la terre de la route se colora de rouge vif. Partout, des victimes hurlaient de panique. Méthodiques dans leur furie, les Shun-tuk investirent tous les bâtiments, traquant sans pitié les malheureux qui avaient cru y trouver refuge.

Aux cris qu'il entendit, Gerald comprit qu'il n'y aurait pas plus de survivants à l'intérieur qu'à l'air libre.

D'ailleurs, à certains endroits, des gens se jetaient du second niveau des bâtiments pour échapper à leurs poursuivants, dont les bras couverts de cendres émergeaient des fenêtres pour tenter de les rattraper.

Le salut était de courte durée. Dès qu'ils percutaient le sol, ces fuyards étaient submergés par une masse de demi-humains qui les déchiquetaient avec une incroyable férocité.

Un festin, oui… Un festin de chair… Déchirant les vêtements en même temps que la chair, les Shun-tuk rejetaient la tête en arrière à la manière d'une troupe de félins qui arrachent la viande des os d'une carcasse. Moins chanceux, certains se contentaient de lécher le sang qui coulait des blessures, leur visage ressemblant très vite à un masque rouge grimaçant.

Ces prédateurs ne se souciaient guère de s'approprier les morceaux de choix. Pour leur voracité, tout était assez bon. Bien entendu, ils se disputaient le festin, arrachant les membres des torses pour mieux aller s'en repaître dans un coin. Plongeant les mains dans le ventre

ouvert de leur victime, les plus malins arrachaient de pleines poignées de viscères dont ils se délectaient aussitôt, se régalant sans doute de leur chaleur encore pulsante.

Persuadé d'avoir tout vu, Gerald se croyait un familier de la mort. Impuissant devant ce massacre, il crut qu'il allait vomir. De sa vie, il ne s'était jamais senti aussi perdu et inutile. Tremblant de tous ses membres, il éclata en sanglots.

Il ne voulait plus vivre, afin de ne rien voir de plus. Oui, mourir était préférable. Si la mort l'emportait, il n'aurait plus à subir cette horreur.

Les cris finirent par mourir, faute de gorges pour les pousser, mais le festin ne cessa pas pour autant. Tous les os furent rongés, puis récupérés par des demi-humains encore affamés qui les brisèrent afin d'en consommer la moelle. Partout, des guerriers se disputaient des restes sanglants, tirant sur des lambeaux de peau ou des tendons.

Vibrant de colère, Gerald se tourna vers le seigneur Arc :

— Pourquoi font-ils ça ? Rien ne peut justifier une telle sauvagerie.

— Les Shun-tuk, fossoyeur, sont des demi-humains… Ils ressemblent à des humains, et en un sens, c'est ce qu'ils sont, mais il leur manque une âme. (On eût dit que le seigneur Arc parlait de la pluie et du beau temps.) Cette lacune leur laisse un grand vide, comme tu peux l'imaginer. À leurs yeux, les gens qui ont une âme sont de sales veinards, et rien de plus. Bien entendu, ils leur envient le lien avec la Grâce que procure la possession d'une âme. La jalousie les anime, fossoyeur ! Alors, quand l'occasion se présente, ils ne reculent devant rien pour s'approprier l'âme des autres…

— Ils croient voler l'âme des gens qu'ils dévorent ?

— Tu as tout compris… Persuadés que le sort a été injuste avec eux, ils s'estiment autorisés à réparer les torts qu'on leur a faits. (Le seigneur Arc haussa les épaules.) Pour voler une âme, ils iraient au bout du monde…

» Pour une raison mystérieuse, ils croient que manger la chair ou boire le sang de leurs victimes est le seul moyen de s'approprier une âme avant qu'elle ait pu quitter le corps pour passer dans le royaume des morts. C'est pour ça qu'ils dévorent leurs proies vivantes.

— Pour avoir une âme, objecta Gerald, il faut naître humain, sous la Lumière du Créateur. Il n'y a pas d'autres moyens.

— Les Shun-tuk pensent le contraire, c'est tout ce qui compte.

Gerald osa jeter un coup d'œil au massacre.

— Pourquoi m'avoir épargné et forcé à assister à ce carnage ?

Hannis Arc écarta les bras.

— Parce que tu vas avoir l'honneur, fossoyeur, d'être le premier héraut annonçant l'avènement du nouveau maître.

— Le nouveau maître de l'empire d'haran ?

— Oui, mais plus encore, du monde des vivants… Tu proclameras la naissance d'une nouvelle ère. D'autres voix se joindront à la tienne, mais tu auras eu la gloire d'être la première. Voyage de ville en ville et parle aux gens de l'avenir. Décris les horreurs que tu as vues de tes yeux. Dis aux citadins que tous ceux qui ne me jureront pas allégeance de leur vivant me serviront dans la mort. Car le royaume des morts, sache-le, sera bientôt uni au monde des vivants. Les deux moitiés jusque-là séparées par le voile deviendront un tout…

» Comme il n'y aura plus besoin de fossoyeurs, à ce moment-là, je t'offre un nouveau travail. Préviens les gens que les Shun-tuk fondent sur eux, et qu'il n'y aura pas de quartier. Décris ce qui s'est passé ici, et confirme les témoignages de tous ceux, à l'avenir, qui assisteront au même spectacle.

— Plutôt mourir…, souffla Gerald. De ma propre main, s'il le faut.

Hannis Arc tendit une main tatouée et souleva le visage du fossoyeur.

— Si tu fais ça, tu seras responsable d'innombrables morts. Si tu préviens les gens, te montrant convaincant, ils comprendront que toute résistance est inutile, et ils capituleront sans condition. Et dans ce cas, ils vivront ! Tu peux sauver tes semblables, fossoyeur, en les appelant à la reddition.

» Si tu désertes ton poste en te tuant, tu livreras aux Shun-tuk des centaines de milliers de victimes. En refusant de jouer ton rôle, tu mourras avec du sang sur les mains. Pour te punir, le roi spectral fera en sorte que ton âme soit expulsée du royaume des morts et condamnée à errer dans le monde des vivants, incapable de trouver la paix. Et contrainte d'assister à tous les massacres qu'elle aurait pu empêcher…

» Veux-tu savoir le pire ? Ton geste aura été parfaitement inutile, parce que tu n'as rien de spécial. Tu n'es pas irremplaçable, fossoyeur ! Je peux choisir un autre témoin – des témoins par centaines ! Si ce n'est pas toi, ce sera un autre, un peu plus tard, après quelques milliers de morts de plus…

Encore plus terrifié qu'avant, si c'était possible, Gerald eut quelque peine à déglutir. Le seigneur Arc lui inclina davantage la tête en arrière, puis lui enfonça son autre main dans le ventre. Une pression assez forte, certes, mais qui n'aurait en aucun cas dû déclencher une telle souffrance. À croire que des griffes se refermaient sur l'âme du vieux fossoyeur. Des griffes capables de la lui arracher, s'il leur en prenait la fantaisie.

— Mesures-tu à présent l'importance de ta mission ?

Malgré la main qui faisait pression sur son menton, Gerald parvint à acquiescer.

— Très bien… Tu vois ? Je sais ce qui est le mieux pour les gens.

— Oui, seigneur Arc…

— À présent, mets-toi en route ! Avertis les gens de ce qui les attend s'ils résistent. Tout au long de notre avancée, nous recruterons d'autres hérauts. Bientôt, tu recevras de l'aide, ne t'inquiète pas. Mais prie pour que tes compagnons et toi réussissiez, car je n'aurai aucune pitié pour tous ceux qui me résisteront.

— Oui, seigneur Arc, répéta Gerald.

— Surtout, fossoyeur, préviens tous ces gens, au Palais du Peuple… Dis-leur que je suis leur nouveau maître et que je serai bientôt là. Précise que tous les Shun-tuk marchent dans mon sillage, et qu'il n'y a qu'une manière de m'accueillir dignement : en se prosternant ! Ne sois pas avare de détails sur ce qui arrive quand on s'en dispense…

Gerald acquiesça une dernière fois, puis il partit au pas de course. Désormais, il avait une mission sacrée. Prévenir les gens du danger et les convaincre de ne pas résister face à l'inévitable. Pour leur propre bien, dans cette vie comme dans la prochaine.

Le seigneur Arc avait l'intention d'unir le royaume des morts et le monde des vivants. Après ce qu'il venait de voir, Gerald ne doutait plus un instant qu'il y arriverait.

Chapitre 10

Kahlan ouvrit les yeux.

Il faisait noir. Ou plutôt, c'était la nuit, mais la lumière vacillante d'un feu éclairait les visages qui se penchaient sur elle. On eût dit qu'ils étaient très loin… Non, en fait, c'était elle qui était très éloignée d'eux et qui aurait un long et difficile chemin à faire pour les rejoindre.

Sa vision finissant par s'éclaircir, elle reconnut Zedd, ses cheveux blancs encore plus en bataille que d'habitude. L'air très inquiet, il avait posé la pointe de ses doigts squelettiques sur le front de Kahlan. C'était donc ça, le picotement tout au long de sa colonne vertébrale ? Le vieil homme tentait de la soulager avec son don ?

Nicci était agenouillée en face de Zedd, et elle semblait au moins aussi inquiète que lui. Comme pour accueillir l'Inquisitrice dans le monde des vivants, elle lui serra très doucement la main.

Épaule contre épaule, Samantha et sa mère se tenaient près de la magicienne.

Richard était là aussi, à côté de Zedd. Voyant que sa femme était réveillée, il ne put s'empêcher de soupirer de soulagement.

Kahlan s'assit et jeta les bras autour du cou de son mari. Craignant qu'il ait été tué par les demi-humains, elle avait eu peur de ne plus jamais le revoir.

Alors qu'elle le serrait dans ses bras, sa joue contre la sienne – et tant pis si sa barbe de trois jours piquait comme un hérisson ! –, Kahlan laissa libre cours à sa joie de le savoir vivant et indemne. Glissant une main sur sa nuque, elle l'attira vers lui, vibrante de bonheur simplement parce qu'il était là, avec elle, pour le peu de temps qu'il leur restait.

Le peu de temps qu'il leur restait…

— Je suis si heureuse de te revoir…, souffla Kahlan.

Les gens autour d'eux n'existaient plus. Quand ils étaient ainsi, près l'un de l'autre, elle ne se souciait plus de rien ni de personne. Dans son âme et dans son cœur, il n'y avait que lui. Et il en serait toujours ainsi.

Richard serra Kahlan contre lui.

— Et moi, je suis fou de joie que tu sois revenue à toi…

S'écartant un peu, l'Inquisitrice étudia son homme et constata qu'il

s'était débarrassé du sang des demi-humains qui le couvrait avant qu'elle s'évanouisse. Puis elle dévisagea un à un leurs compagnons.

— Eh bien, fit Zedd, on dirait bien que j'ai encore réussi mon coup !

Richard éclata de rire. Les autres ne bronchèrent pas, sinistres comme s'ils avaient pensé, quelques instants plus tôt, ne plus jamais avoir la moindre raison de se réjouir.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Kahlan.

— Je t'ai guérie, répondit Zedd comme si cette explication lapidaire suffisait.

Kahlan finit de s'asseoir et agita impatiemment une main.

— Je parlais du combat contre les demi-humains…

Le feu de camp le plus proche éclairait la surface irrégulière de la muraille de pierre. Sur les flancs, il y avait deux autres feux, ce qui expliquait l'illumination pas si mauvaise que ça. Les hommes de la Première Phalange étaient assis autour, montant la garde au cas où une menace se présenterait.

— Eh bien, une fois sur la butte, dit Richard, nous avons pu contenir les Shun-tuk. Quand ils ont cessé d'attaquer, nous avons dressé ce camp. Tu étais inconsciente…

— Je t'ai guérie, répéta Zedd, comme s'il voulait souligner à quel point ç'avait été difficile – mais sans en faire tout un plat.

— C'était compliqué ? demanda Kahlan.

Le vieil homme n'était pas du genre à se plaindre ni à chercher des louanges. Il devait avoir quelque chose à dire…

— Plus délicat que d'habitude, pour une raison particulière ?

— Très difficile, fit Zedd en s'asseyant sur les talons. Et même plus que ça…

Comprenant que le sorcier allait continuer à tourner autour du pot, Kahlan s'adressa à Nicci.

— Pourquoi ?

L'ancienne Maîtresse de la Mort n'éluda pas la question.

— Tu as été blessée par un demi-humain qui voulait te dévorer pour s'approprier ton âme. La mort qui est tapie en toi a saisi cette occasion pour essayer de t'entraîner avec elle. Elle a profité de ta faiblesse, comprends-tu ? Zedd a eu besoin d'une journée entière et d'une partie de la nuit pour te ramener, tant tu t'étais enfoncée loin dans le néant.

Kahlan porta une main à sa nuque et sentit de la chair lisse et saine. C'était là, pourtant, que son agresseur l'avait mordue. Elle se souvenait très bien de sa terreur, en cet instant. Puis il y avait eu une longue chute dans un puits d'obscurité.

— Merci, Zedd. De tout cœur…

— Le seigneur Rahl a décapité votre agresseur avec une telle violence, raconta Samantha, tout excitée, que sa tête a volé dans les airs pendant au moins trois minutes !

— Mais vous étiez inconsciente, rappela Irena, visiblement bien plus inquiète que sa fille.

— Quelques hommes vous ont portée, enchaîna Samantha, pour permettre au seigneur Rahl de continuer à combattre les Shun-tuk. Vous saigniez beaucoup, et…

— Nous avons atteint la position, coupa Richard, absolument pas intéressé par le récit d'une bataille qu'il avait livrée. Une fois ici, nous avons commencé à prendre le dessus, réduisant le nombre de nos agresseurs…

— Et soudain, fit Samantha, trouvant que le Sourcier ne faisait pas un très bon conteur, les demi-humains ont disparu. (Elle claqua des doigts.) Comme ça !

— Nous avons dressé un camp défensif, reprit Richard, afin que Zedd et Nicci puissent te soigner… (L'inquiétude voila de nouveau son regard.) Ou du moins, s'occuper de tes blessures les plus évidentes…

Nicci posa une main sur le bras de Kahlan.

— Tu sais que nous ne pouvons pas te débarrasser du mal qui te ronge. Pas ici, en tout cas… Nous avons fait de notre mieux pour te redonner des forces…

— Mais ça s'aggrave, n'est-ce pas ?

— J'en ai peur… C'était très juste, cette fois. Nous avons craint de ne pas pouvoir te ramener.

— J'ai eu peur d'être incapable de revenir…

— Foutaises ! lança Zedd, faussement insouciant. Nicci a douté. Moi, j'étais sûr de réussir.

Nicci eut enfin un sourire.

— Oui, Zedd, ce coup-ci, tu as été à la hauteur du génie que tu prétends être.

— Et nos hommes ? intervint Kahlan. Ils vont bien ? Avons-nous eu des pertes ?

— Pas un seul mort, répondit Richard, si curieux que ça paraisse, dans ces circonstances. Mais les gars de la Première Phalange savent ce que veut dire le verbe « combattre ». Les demi-humains sont beaucoup moins doués… Enfin, là, c'étaient des Shun-tuk, et ils sont plus dangereux que les autres, parce qu'ils n'attaquent pas au hasard. Ils ont un plan et ils s'y tiennent. Ça les rend plus difficiles à mater que les autres demi-humains. En plus, certains d'entre eux ont des pouvoirs… De très sombres pouvoirs…

» Nous avons payé pour savoir qu'il ne faut pas les prendre à la légère. Pour avoir déjà vaincu une fois nos soldats et nos détenteurs du don, ils savent que c'est dans leurs moyens. Et même si nous avons

réussi à fuir, combien d'hommes avons-nous perdus dans le troisième royaume ? Les Shun-tuk ne renoncent jamais, il faut garder ça à l'esprit.

— Et le soldat que nous avons secouru ? demanda Kahlan. Il s'en est tiré ?

Richard fit « oui » de la tête.

— Pendant que Zedd et Nicci s'occupaient de toi, Samantha s'est chargée de nos blessés. Ned, le soldat que nous avons secouru, était dans un état très grave. C'est Irena qui l'a sauvé.

— Paradoxal, n'est-ce pas ? lança Nicci. (Elle chercha le regard d'Irena, de l'autre côté de Kahlan.) Elle nous adjurait de l'abandonner, et c'est finalement elle qui l'a soigné.

La mère de Samantha ne se laissa pas démonter.

— Ces hommes sont les gardes du corps du seigneur Rahl. Leur mission est de le protéger, même au prix de leur vie. C'est leur raison d'être. Ils connaissaient les risques en s'engageant dans la Première Phalange, et ils les acceptaient. Nous avons sauvé cet homme, mais en risquant la vie de Richard. Je continue à dire que c'était malavisé. Cette aventure aurait pu très mal tourner.

— Mais si nous gaspillons la vie de ces hommes, objecta Nicci, le seigneur Rahl n'aura bientôt plus de protecteurs… Une fois morts, ils ne pourront plus rien pour leur seigneur.

Irena avait parlé de « Richard ». À l'évidence, nota Kahlan, Nicci n'estimait pas qu'elle avait droit à tant de familiarité.

À part ses amis les plus proches, tout le monde parlait du « seigneur Rahl ». Pour certains, ce titre était l'expression d'un profond respect. Pour d'autres, quand ils étaient reliés à Richard, ces deux mots devenaient synonymes de « liberté ».

Enfin, pour ses adversaires, c'était une insulte qu'ils crachaient avec mépris.

Même Cara, sa garde du corps et sa meilleure amie, l'avait longtemps appelé « seigneur Rahl ». Et elle continuait, à de rares exceptions près. Pas par respect de la hiérarchie, mais parce qu'elle sentait les choses ainsi. Le prédécesseur de Richard, Darken Rahl, considérait les Mord-Sith comme des esclaves. Dès son avènement, le mari de Kahlan avait rendu leur liberté à ces femmes. Toutes avaient continué à le servir librement, parce qu'elles l'admiraient et le respectaient. Et Cara était la plus fervente du lot.

Appliqués à Richard, ces deux mots, « seigneur Rahl », avaient un sens bien particulier.

Richard avait officié au mariage de Cara et Ben. Témoin de la mort du courageux général, il avait aussi été la seule personne que la Mord-Sith était venue voir avant de se lancer dans sa croisade personnelle.

Richard n'était pas simplement le chef de l'empire d'haran. Il l'avait créé avec les vestiges de plusieurs pays presque dévastés, afin d'offrir la liberté à un monde sur le point de succomber face à la tyrannie. Ce faisant, il était devenu le « seigneur Rahl » à tous les sens possibles du terme.

Pour la plupart des gens, les titres étaient liés au pouvoir séculier, et ils s'en servaient comme d'un sceptre ou d'une arme. Étant la Mère Inquisitrice, Kahlan était bien placée pour savoir quelle puissance pouvait symboliser un titre – et quelle terreur il pouvait éveiller chez les gens.

Richard n'avait pas agi pour se parer d'un titre ronflant, ni même pour exercer le pouvoir. À ses yeux, tout ça ne comptait pas. Se fichant de la gloriole, il faisait ce qui lui semblait bon, voilà tout. À ses yeux, les gens devaient être jugés à l'aune de leurs actes, pas de leurs origines ou de leur position sociale. Et il entendait qu'on lui applique les mêmes critères.

Nicci était une des rares personnes qui semblaient naturellement faites pour l'appeler « Richard ». Dans son cas, le titre semblait avoir un autre sens, que Kahlan n'avait toujours pas très bien cerné…

— Nous avons perdu les chevaux, dit soudain Richard. Dans la confusion, un seul a survécu…

— Que dis-tu ? Comment est-ce possible ?

— Quand nous sommes partis aider Ned, certains Shun-tuk en ont profité pour s'en prendre à nos montures. Leur idée était de nous ralentir. C'est pour ça qu'ils nous ont attirés dans ce piège. Kahlan, ils ont égorgé toutes nos bêtes, à part une jument qui a pu s'enfuir. Nous l'avons rattrapée, mais avec une seule monture, nous n'irons pas bien loin…

— Nous ralentir ? répéta Kahlan. Tu veux dire que toute l'affaire était une diversion pour nous attirer loin des chevaux ?

Richard acquiesça.

— Une part de leur plan, au moins, est de nous empêcher d'atteindre le Palais du Peuple à temps pour organiser la défense contre les hordes de l'empereur Sulachan.

» Ces Shun-tuk sont plus intelligents que ceux que nous avons affrontés avant… Au lieu de s'en remettre à la force brute, ils développent des stratégies, comme éliminer nos chevaux. Cette manœuvre fait partie d'un plan plus vaste que je ne parviens pas à reconstituer, mais dont le but semble évident : nous tuer tous au bout du compte.

— Ils ont tenté de nous dévorer, objecta Kahlan, exactement comme les précédents. Je ne vois pas où est la différence…

— Ils auraient pu manger Ned, et ils ne l'ont pas fait, le forçant à crier pour nous attirer dans sa direction. Pris par l'urgence, nous avons

négligé de protéger nos chevaux. Les Shun-tuk ont aussi détruit notre chariot. Il paraît évident qu'ils veulent nous empêcher de bouger rapidement.

» Ils agissent comme une meute de loups, collaborant jusqu'à ce que la proie soit à terre. Ensuite, c'est chacun pour soi.

La plupart du temps, Richard et Kahlan avaient voyagé dans le chariot. Dans leur état, avec la mort tapie en eux, plus ils se fatiguaient, et plus la fin risquait d'être proche. Économiser leurs forces leur donnait des chances supplémentaires d'atteindre le Palais du Peuple où il serait possible de les guérir.

Richard disait vrai. La perte des chevaux les ralentirait et les rendrait plus vulnérables. Et les gens, au palais, continueraient à être inconscients de la menace…

— Seigneur Rahl ! cria un soldat essoufflé en approchant au pas de course.

— Que se passe-t-il ?

— Nous en avons eu un !

— Que veux-tu dire ?

— Nous avons fait un prisonnier ! Ce chien tentait de s'introduire dans le camp pour nous espionner. (L'homme désigna un feu de camp.) Nous le surveillons en attendant que vous veniez l'interroger.

Chapitre 11

Tandis que le petit groupe traversait le camp, Kahlan croisa le regard de jeunes hommes qui nettoyaient leurs armes, réparaient leurs équipements, surveillaient la forêt environnante ou grignotaient un morceau avant de dormir pendant quelques heures. Elle sourit à ces braves, leur assurant qu'elle allait très bien et qu'ils ne devaient surtout pas s'inquiéter.

Kahlan connaissait presque tous ces combattants par leur nom. Comme elle, et avec elle, ils avaient livré une longue et dure guerre contre l'Ordre Impérial. Et ensemble, ils avaient vaincu. Enfin, provisoirement… Car la victoire, comme la paix, n'avait été qu'illusion. Les causes profondes de cette guerre, souvent presque invisibles, n'avaient jamais disparu. Et bien entendu, elles avaient fini par produire les mêmes effets.

Toute sa vie durant, ou presque, Kahlan avait connu la guerre. D'abord contre Darken Rahl, puis contre Jagang et l'Ordre Impérial, et enfin contre Sulachan, un empereur mort depuis des millénaires de retour à la vie pour finir le sale travail commencé de son vivant.

Ces soldats de la Première Phalange étaient venus dans les Terres Noires pour protéger Richard et Kahlan et les ramener au Palais du Peuple. Une mission qui aurait dû être facile, après la victoire du Sourcier sur la Pythie-Silence. Hélas, toute l'aventure avait tourné au cauchemar.

Au bout du compte, la Pythie-Silence s'était révélée être l'avant-garde des forces maléfiques qui avaient enfin réussi à se libérer de leur prison. Son contact méphitique avait privé Richard de son don et Kahlan de son pouvoir. Une perte irréparable pour la jeune femme. Née avec son pouvoir d'Inquisitrice, elle le considérait comme une part d'elle-même. Et voilà qu'elle en était coupée…

Le camp était parfaitement tranquille, afin que les hommes qui n'étaient pas de garde puissent profiter d'un sommeil réparateur. Jetant un coup d'œil au feu de camp, Kahlan vit que le prisonnier, solidement entouré, ne risquait pas de s'en aller.

En l'arpentant, l'Inquisitrice découvrit que le camp avait été dressé au pied d'une grande muraille rocheuse, sur une butte assez étroite mais très longue et dépourvue de végétation. Pour alimenter les feux, les hommes étaient allés couper des arbres un peu plus loin, après le

départ des demi-humains. Le bois étant vert, il produisait une âcre fumée et des flammes crépitantes.

Cette position élevée s'était révélée idéale pour contenir des agresseurs. D'autant plus que la muraille rocheuse, incurvée, fournissait aussi des défenses naturelles sur les deux flancs. Massés les uns contre les autres, les soldats formaient une sorte de haie d'acier et il était très facile de combler les brèches quand par malheur il s'en produisait. Pareillement, en cas d'attaque concentrée sur un seul côté, les renforts n'avaient aucun mal à accourir.

Cette stratégie de la place forte impliquait que tous les hommes restent ensemble et ne se quittent pas d'un pouce. Pas question donc d'avoir des sentinelles avancées ni des patrouilles. Du coup, impossible d'être prévenus d'une attaque.

Tout désavantage ayant sa contrepartie, cette configuration privait l'ennemi de cibles isolées, telles que des avant-postes ou des éclaireurs. Et quand on disposait d'assez peu d'hommes, les préserver au maximum était toujours une bonne stratégie.

Grâce aux feux, les gardes pouvaient repérer tous les éventuels intrus dès qu'ils émergeaient de la forêt. C'était sûrement comme ça que les soldats avaient fait leur prisonnier.

En règle générale, une configuration défensive si resserrée n'était pas recommandée, car l'ennemi pouvait approcher relativement près, à la faveur de l'obscurité, et profiter des feux de camp pour lâcher des flèches ou des lances sur des cibles très bien éclairées. Mais les Shun-tuk n'utilisaient pas d'arcs et de lances. Dans ces conditions, pourquoi aurait-on dû exposer des sentinelles et des éclaireurs ? Face à un taureau qui charge, s'encombrer de subtilité ne servait à rien.

Voyant approcher Richard et ses compagnons, plusieurs soldats s'écartèrent pour les laisser apercevoir le prisonnier. À genoux près du feu, le demi-humain était flanqué par deux colosses qui lui immobilisaient les bras, le dissuadant de bouger.

Un troisième homme, encore plus impressionnant, écrasait de ses pieds bottés les deux mollets du Shun-tuk, les clouant au sol. Blond comme la majorité des D'Harans, le lieutenant Jake Fister était le plus haut gradé du détachement depuis la mort tragique de Benjamin Meiffert. Des bras au moins aussi gros que la taille de Kahlan, un cou de taureau, ce type n'avait jamais été un tendre, et la mort de son chef lui avait encore endurci le cœur.

Debout derrière le prisonnier, il ne se contentait pas de lui immobiliser les jambes, mais lui plaquait un couteau sur la gorge. Histoire de faire bonne mesure, cinq ou six archers braquaient leur arme sur le demi-humain.

Jake Fister était une vieille connaissance de Kahlan. Lors de la guerre contre l'Ordre Impérial, il avait servi sous le commandement

du capitaine Zimmer dans la « force spéciale » dont l'Inquisitrice avait pris la tête. Chaque matin, Zimmer lui apportait un collier d'oreilles fabriqué la nuit précédente. Sergent à l'époque, Jake Fister était un des hommes de confiance de Zimmer. Et un grand collectionneur d'oreilles devant le Créateur.

Les maraudeurs étaient fiers de ce qu'ils accomplissaient lors de leurs raids nocturnes au cœur des lignes ennemies. À leurs yeux, chaque oreille représentait un adversaire de moins susceptible de les tuer. Comprenant le symbole, Kahlan avait toujours traité avec le plus grand respect les sinistres trophées de ces héros. Et ils lui en avaient gardé une reconnaissance éternelle…

Tout ça semblait si loin… En ce temps-là, Richard était dans l'Ancien Monde. Prisonnier de Nicci, qui combattait alors pour l'empereur Jagang. En l'absence de celui qui serait un jour son mari, l'Inquisitrice avait mené la guerre à sa place.

Durant sa captivité, Richard avait peu à peu appris à Nicci la valeur de la liberté et de sa propre vie. Ayant toujours été privée de son libre arbitre, l'ancienne Maîtresse de la Mort avait changé de camp, devenant une alliée fidèle et fiable du Sourcier.

Désormais colonel, Zimmer était en poste au Palais du Peuple, dans la Première Phalange où Jake Fister, promu lieutenant, servait également. Connaissant sa valeur, Benjamin Meiffert l'avait choisi pour la mission de sauvetage…

Avec la mort de Ben, Zimmer avait toutes les chances d'être le prochain chef de la Première Phalange. Mais il ne s'en réjouirait pas, le cœur brisé par la mort d'un de ses meilleurs amis.

Malgré les flèches braquées sur lui, si le prisonnier bougeait, le lieutenant Fister l'égorgerait avant même qu'un archer ait songé à tirer.

Vêtu en tout et pour tout d'un pagne, comme beaucoup de ses congénères, y compris les femmes, le Shun-tuk avait le crâne rasé et arborait une touffe de cheveux tenue droite par plusieurs colliers de dents humaines.

De près, Kahlan vit que la peau de l'homme avait dû être enduite d'une sorte de pâte composée de cendres et de quelque ingrédient conçu pour améliorer son adhérence, afin que le contact avec les broussailles et la pluie ne la fasse pas partir. Apparemment, le demi-humain devait souvent se repasser le mélange sur le corps, car, à certains endroits, il était très épais et un peu craquelé, comme si les différentes couches ne collaient pas bien ensemble.

Comme tous les Shun-tuk que Kahlan avait vus, celui-ci avait les yeux cernés de noir, et on eût dit qu'une tête de mort vous regardait. Le sourire peint sur ses lèvres était également celui d'un squelette.

Même maîtrisé par plusieurs colosses, il restait impressionnant, comme si sa capacité de nuire n'était pas totalement neutralisée.

Dès qu'il vit Richard, le demi-humain prit une expression menaçante, comme celle d'un loup pris au piège mais toujours résolu à lutter. Bien que dans une situation désespérée, il ne semblait pas effrayé le moins du monde, et bouillait d'envie de se battre.

À sa place, songea Kahlan, elle aurait accordé bien plus d'attention et de respect au couteau que Jake Fister lui plaquait sur la gorge.

Chapitre 12

Kahlan resta avec Zedd et Nicci, quelques pas derrière Richard. Tendant un bras, Irena empêcha Samantha d'avancer davantage. Puis elle lui souffla de rester où elle était, à l'abri derrière les autres. La jeune fille eut une moue désabusée, mais elle croisa les bras et ne protesta pas.

À l'évidence, elle brûlait d'envie de suivre Richard et de voir le prisonnier de plus près. Ayant combattu les demi-humains, elle désirait entendre les questions du Sourcier. Mais elle ne défiait jamais l'autorité maternelle. Sans doute parce que toute sa vie, avant l'arrivée de Richard à Stroyza, avait été un long apprentissage de l'obéissance et du respect envers sa mère, la magicienne du village, et toutes les autres figures tutélaires.

Alors que la haute muraille qui séparait du monde normal le troisième royaume et les demi-humains n'était plus hermétique, Irena était tombée entre les mains des Shun-tuk. Dans la vie paisible et monotone de Samantha, tout avait changé en un clin d'œil. Son monde brusquement bouleversé, elle s'était retrouvée dans la position de dernière magicienne du village à un âge encore très tendre. Et Richard était entré dans son existence sur ces entrefaites.

Alors qu'ils traversaient le troisième royaume, cherchant à sauver Irena, Zedd, Nicci, Cara et les soldats de la Première Phalange, Richard et Samantha avaient dû compter l'un sur l'autre pour survivre.

Selon Richard, la jeune fille était intelligente et elle semblait avoir un grand potentiel magique, même s'il aurait eu bien du mal à le définir plus précisément. À dire vrai, Samantha n'en savait guère plus. Ensemble, ils avaient en tout cas réussi à libérer les prisonniers des Shun-tuk. Enfin, les survivants…

En femme d'expérience, Kahlan avait vu au premier coup d'œil que Samantha s'était amourachée de Richard. Une passion de jeunesse, normale quand on découvrait le vaste monde et les mystères du sexe opposé. Normale, certes, mais quelque peu embarrassante. Beau, plein d'autorité et pourtant doux et compatissant, Richard était un homme des plus séduisants. Même si cette idée ne l'enthousiasmait pas, Kahlan comprenait parfaitement qu'on puisse le trouver irrésistible.

Pleine de respect pour Kahlan, Samantha faisait de son mieux pour cacher ses sentiments – et elle croyait y parvenir ! Assez mûre pour

comprendre qu'il ne pouvait rien sortir de tout ça, elle n'en avait pas moins un cœur, et ne pas l'écouter n'avait rien de facile, à son âge.

Avec un peu de chance, cependant, elle saurait se contrôler et ne souffrirait pas inutilement. Cela dit, quand elle croyait que personne ne s'en apercevrait, elle regardait Richard avec des yeux qui en disaient long.

Kahlan avait décidé de laisser les choses se calmer toutes seules. Pourquoi aurait-elle blessé pour rien cette pauvre petite ? Sur ces sujets-là, les très jeunes femmes se sentaient aisément humiliées, et ça n'aurait pas été juste. D'autant que l'Inquisitrice appréciait beaucoup Samantha. Même si elle aurait préféré qu'elle se choisisse un autre bien-aimé.

Bien entendu, Richard ne s'apercevait de rien. Il avait d'autres préoccupations, et Kahlan n'allait sûrement pas le perturber avec cette histoire. D'ailleurs, elle avait elle aussi des soucis bien plus graves.

À sa grande surprise, elle vit Irena s'éloigner soudain de sa fille, rejoindre Richard et le retenir par un bras.

— Richard, tu dois rester loin de cet homme. Laisse les soldats s'en occuper, et repars avec moi. Tout de suite !

— Pardon ? fit Richard sans bouger d'un pouce.

Irena se pencha et parla à l'oreille du Sourcier afin que le prisonnier n'entende pas.

— Il a des pouvoirs surnaturels… Je dois t'éloigner de lui. Suis-moi !

Nicci bondit, prit le poignet d'Irena et la força à lâcher Richard. Le consultant du regard, elle comprit ce qu'il voulait et entraîna en arrière la mère de Samantha.

— Peux-tu sentir qu'un demi-humain a des pouvoirs ? demanda Kahlan à Nicci quand elle vint l'aider à « escorter » Irena.

— Non… S'il avait le don, je m'en apercevrais… Mais tout autre genre de pouvoir… Eh bien, c'est hors de ma portée. La magie noire n'a aucun rapport avec le don, et pour la détecter, je pense qu'il faut la pratiquer soi-même. Je ne suis pas totalement ignare dans ce domaine, mais je n'ai aucun pouvoir…

— Ce prisonnier en possède ! insista Irena.

De toute évidence, elle détestait la manière dont on la traitait. Dans son village, elle incarnait l'autorité suprême, et elle avait développé tous les réflexes des puissants. En particulier, elle semblait indignée qu'on ose la contredire.

— Comment le saurais-tu ? siffla Nicci entre ses dents. Je suis une magicienne très expérimentée… (Elle prit Irena par un bras et la tira vers elle.) Si je ne sens rien, que pourrais-tu capter ?

Furieuse, Irena se dégagea.

— Inutile d'être expérimentée ou d'avoir un pouvoir pour voir que cet homme est dangereux, et qu'il manie la magie noire. Pendant la bataille, as-tu vu certains de ces demi-humains ranimer leurs morts ?

— Oui, et alors ?

— Les Shun-tuk ne réussissent pas ça simplement parce qu'ils ont envie de voir revivre leurs morts, pas vrai ? Et le don est incapable d'un tel miracle. La magie noire est la seule explication. C'est comme ça que je sais, pour cet homme…

» Richard est en danger, près de ce prisonnier. Sans son don, il est désarmé face à de tels pouvoirs. Il pourrait être blessé ou tué avant que nous ayons le temps d'intervenir.

— Elle a raison, souffla Kahlan.

— Certains Shun-tuk ont un pouvoir, objecta Nicci. Pas tous… Rien ne nous dit que ce prisonnier a des aptitudes particulières. Irena, nous ne savons pas si ce demi-humain pratique la magie noire. Mon don fonctionne parfaitement, et je protégerai Richard.

» Le *seigneur Rahl* a une tâche à accomplir. Tu ne dois pas interférer. Il connaît les risques et il les accepte. Alors, reste à l'écart de tout ça.

Irena parut troublée qu'on lui résiste ainsi. Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, Nicci souleva l'ourlet de sa robe noire et fila se camper près de Zedd, juste derrière Richard, histoire de garder un œil sur le prisonnier.

Samantha semblait bouleversée que sa mère se soit fait ainsi rembarrer.

Zedd n'avait rien raté de la scène, mais il était bien trop futé pour se mêler d'une dispute entre deux magiciennes.

Kahlan alla rejoindre Nicci et se garda de tout commentaire. Le don de l'ancienne Maîtresse de la Mort était incroyablement puissant, elle le savait. Si le couteau de Fister et les flèches des archers ne suffisaient pas à arrêter le demi-humain, Nicci y arriverait, même si elle devait se battre à mains nues.

Malgré cette certitude, l'Inquisitrice posa la main sur le manche du couteau accroché à sa ceinture. Comme elle regrettait l'absence de Cara ! Personne d'autre ne pouvait mieux protéger Richard. Hélas, la Mord-Sith s'en était allée…

Une alliée fidèle et une amie chère… Quelle perte terrible ! Même quand on comprenait pourquoi un ami partait, il ne vous en manquait pas moins.

Alors, imaginer la perte de Richard… C'était un gouffre sans fond, un abîme de désespoir et d'angoisse… Mais quand on était dans leur état à tous les deux, comment éviter d'y penser presque à tout instant ?

— Tout va bien ? demanda le Sourcier par-dessus son épaule.

Nicci se pencha et murmura, afin que le prisonnier n'entende pas :

— Sois prudent, Richard… Nous ignorons quels pouvoirs il peut avoir. Même sans te toucher, il risque d'être dangereux pour toi.

Richard se massa le front du bout des doigts, l'air pensif. Le connaissant, Kahlan comprit qu'il avait mesuré le danger dès la première seconde.

— Je comprends… Mais le temps presse, et je ne dois rien négliger…

Kahlan saisit le sens caché de ces mots. La mort approchait pour eux deux, et il n'y avait plus de temps à perdre.

Nicci ayant acquiescé, Richard se tourna vers le prisonnier.

Chapitre 13

— Quel est ton nom ?

Le Shun-tuk ne répondit pas.

— En as-tu seulement un ? Tes semblables en portent-ils ?

Toujours rien. Richard croisa les mains et baissa les yeux sur le demi-humain.

— Pas de nom, pas d'âme…

— Nous aurons une âme, dit l'homme d'une voix vibrante de haine.

Richard comprit qu'il avait touché un point sensible.

— Vos âmes ! Bientôt, toutes nous appartiendront !

— C'est absurde ! On ne vole pas l'âme d'une personne en la dévorant. Pour en avoir une, il n'y a qu'un moyen.

L'homme plissa le front – un signe d'intérêt – mais il n'alla pas jusqu'à poser la question qui lui brûlait pourtant les lèvres.

— Pour avoir une âme, dit enfin Richard, il faut être né avec. C'est un présent qu'on reçoit en venant au monde. Une part de lui-même qui relie un être à tout ce qui existe en cet univers et dans le suivant, comme l'illustrent les lignes qui composent la Grâce. C'est le lien entre un être et la vie…

» Bonne ou mauvaise, bienveillante ou cruelle, et qu'il veuille d'elle ou non, l'âme d'un individu fait partie de lui dès l'instant où il accède à la vie et elle l'accompagne jusque dans le royaume des morts. D'une manière très fondamentale, c'est la somme de tout ce qu'il est – son essence en même temps que sa vérité profonde. Il ne peut pas y renoncer, ni la perdre et encore moins se la faire voler. L'âme est inséparable de son propriétaire. Même s'il n'en veut plus, il ne peut pas s'en débarrasser.

Le Shun-tuk eut un rictus.

— Si c'était vrai, comment expliquerais-tu l'existence des demi-humains ?

— Vous êtes nés sans âme.

— Pas à l'origine… Au début, nous entrions dans la vie avec une âme, exactement comme vous. Mais on nous l'a volée pour que nous devenions des armes. Des tueurs sans pitié.

— C'est vrai, mais ça remonte à des milliers d'années, une époque où les sorciers de Sulachan disposaient de pouvoirs que nous sommes

incapables de simplement imaginer.

— Quoi qu'il en soit, ils ont volé des âmes à leurs propriétaires.

Richard désigna le sud, en direction de l'Ancien Monde, jadis l'empire de Sulachan.

— Sulachan a violé les lois les plus saintes de la vie. Il n'a pas simplement collecté des âmes… Il lui a fallu l'aide de sorciers très puissants et totalement pervertis.

» Privés de leur âme, les premiers demi-humains furent dans l'incapacité d'en transmettre une à leurs descendants. Comme ils étaient coupés de la Grâce, leurs fils et leurs filles naquirent sans âme et engendrèrent des enfants qui n'en avaient pas non plus. Si Sulachan avait accepté de la leur rendre, les premiers demi-humains auraient pu revenir en possession de leur âme. Mais ils sont morts depuis des lustres. Et leurs descendants, comme toi, ne pourront jamais se procurer une âme, par quelque moyen que ce soit, parce que aucune n'est à eux.

— Quand les gens qui en ont une meurent, dit le prisonnier, l'âme déserte le corps et commence son long voyage vers le royaume des morts. Les dépouilles qui pourrissent dans la terre n'ont plus d'âme, tu en conviendras. C'est donc qu'une âme peut bien être séparée de son enveloppe charnelle.

— L'âme quitte un défunt afin de traverser le voile, oui. C'est ce qu'illustre la Grâce.

— Nous capturons l'âme en dévorant le corps avant qu'elle l'ait abandonné. Quand la chair encore chaude est en nous, alors que l'âme l'habite encore, il suffit d'attendre, et au moment de la séparation, l'âme n'a pas d'autre choix que de rester en nous. Et de se lier à nous, puisque nous sommes vivants. Ayant trouvé un nouvel hôte, elle devient sa propriété.

Kahlan échangea un regard troublé avec Zedd. C'était la théorie la plus délirante qu'elle ait jamais entendue.

— C'est faux, dit Richard. L'âme, qui est l'essence d'une personne, ne part pas en quête d'un nouvel « hôte », comme tu dis. Ça ne se passe pas ainsi. Quand un être meurt, son âme, partie prenante de la chaîne éternelle du don, suit les lignes de la Grâce tirées depuis l'étincelle de la Création et traverse le voile pour entrer dans le royaume des morts.

— À condition que nous ne la capturions pas avant !

Richard dévisagea le prisonnier sans montrer à quel point cette simple idée le révoltait.

— C'est une illusion. L'âme d'une autre personne ne pourrait pas vivre en toi. Après la mort de son propriétaire, elle doit gagner le royaume des morts. Il n'y a pas d'autre possibilité.

— Nous nous approprierons vos âmes ! lança l'homme avec la foi

aveugle des fanatiques.

Même si Kahlan n'aurait su dire très précisément ce qu'était une âme, elle savait d'expérience que la raison, chez un fanatique, était remplacée par une série de croyances aveugles qu'il ne mettait jamais en question. C'était exactement ça qui rendait si dangereux les tenants de théories aberrantes présentées comme des vérités révélées.

Autour de ce qu'ils pensaient être une âme, les demi-humains avaient bâti tout un système philosophique qui pouvait passer pour raisonnable, si on oubliait qu'il reposait sur du vent. Prenant leurs désirs pour la réalité, ils produisaient un discours d'une inattaquable logique susceptible de convaincre des esprits bien plus équilibrés que les leurs, mais manquant des connaissances requises pour réduire à néant les constructions fantaisistes de ce genre. Parce qu'ils désiraient que les choses soient ainsi, les demi-humains *croyaient* que c'était le cas…

Étaient-ils incapables de se rendre à la raison parce qu'ils n'étaient pas complètement humains ? D'apparence, ils ressemblaient aux « gens normaux », mais ce n'était qu'une illusion. Privés d'une âme, ils étaient plus proches des animaux, en un sens. Avec l'intelligence limitée mais redoutable des prédateurs…

Quand ils avaient faim, ils chassaient. Et quand ils se languissaient d'une âme, ils chassaient aussi. Le désir de satisfaire des besoins primaires…

Avant de reprendre la parole, Richard dévisagea longuement le prisonnier.

— Connais-tu un seul de tes semblables qui se soit approprié une âme en dévorant son propriétaire ? Ce que tu décris est-il arrivé une seule fois ? En as-tu la preuve ?

Le Shun-tuk hésita un moment.

— Je n'ai pas encore vu ça de mes yeux… (Il releva un peu la tête, mais pas assez pour que le couteau de Fister entame sa peau.) Sinon, j'aurais bondi sur l'homme ayant réussi cet exploit, et je l'aurais dévoré pour lui voler cette âme. Il m'en faut une. J'y ai droit !

— Qui t'a envoyé ? demanda brusquement Richard.

Des nuits passées à discuter de ces croyances absurdes n'auraient avancé à rien.

L'homme bomba le torse.

— Notre roi et empereur, le grand Sulachan. Il est revenu du royaume des morts. Son âme, en tout cas. Tu es le Messager de la Mort, et c'est ton sang qui l'a ramené. J'étais là, et j'ai tout vu. Si je n'arrive pas à me procurer une âme, l'empereur nous aidera tous à devenir… complets.

Richard croisa les bras.

— Et comment s'y prendra-t-il, selon toi ?

— Il est le roi spectral, répondit l'homme comme si ça voulait tout dire.

Voyant que Richard le regardait intensément, il développa un peu :

— Il peut relier les mondes. Il l'a prouvé en revenant du royaume des morts. À présent que son esprit est de retour dans le monde des vivants, il va unifier les deux univers, n'en faisant plus qu'un. Le voile ne séparera plus le monde des vivants du royaume des morts. Et quand ce sera fait, je serai complet.

— Pourquoi donc ?

— Dans le monde des vivants, il faut une âme pour être complet. Et quand l'existence s'achève, cette âme traverse le voile pour aller dans le royaume des morts.

Le Shun-tuk se tut comme s'il pensait en avoir assez dit.

— Je vois ce que tu veux dire, fit Richard. En l'état actuel des choses, tu ne peux pas rejoindre le royaume des morts, après ton décès, parce que tu n'as pas d'âme pour t'y conduire. Sans ce bien précieux, impossible de traverser le voile. La mort signifie alors la fin de tout…

L'homme répondit après une assez longue hésitation :

— C'est justement pour ça que je dois avoir une âme. Ceux qui en ont une en naissant sont chanceux. Les demi-humains méritent d'avoir la même chance.

— Donc, tu penses avoir le droit de tuer des gens pour leur voler leur âme ?

— Bien sûr ! Quand on a besoin de quelque chose, il faut s'en emparer !

Kahlan comprit qu'elle avait vu juste. Ces créatures n'étaient pas humaines. Manquant d'une âme, elles ignoraient jusqu'au sens du mot « compassion ». Se fichant de leurs victimes, les demi-humains n'éprouvaient aucun remords. Pour ça, ils auraient dû avoir une âme. Tels des prédateurs, ils n'avaient aucun sentiment pour leur proie – exactement comme un loup qui vient d'égorger un cerf.

À présent, l'Inquisitrice devinait derrière le désir pervers de voler une âme un dessein bien plus vaste et complexe. Les Shun-tuk ne cherchaient pas simplement à combler un vide. S'ils désiraient une âme, c'était pour pouvoir faire ce qui était l'apanage des humains – aller dans le royaume des morts après leur trépas.

Sans âme, ils n'avaient pas accès à l'éternité. Car c'était dans le royaume des morts, et non dans le monde des vivants, que le temps ne finissait jamais. Terrorisés à l'idée de cesser d'exister, les demi-humains s'étaient forgé une doctrine affirmant qu'ils pourraient un jour continuer à exister dans le royaume des morts, sous la chaude et douce lumière de la Création. Littéralement, ils vénéraient la mort parce qu'elle leur semblait un sort infiniment préférable à la vie. En

un sens, ils étaient lancés dans une quête mystique.

Sans âme, pas de survie après la mort. Sans âme, périr revenait à être définitivement soufflé, comme la flamme d'une bougie. Pour les demi-humains, la perspective de vivre à jamais parmi les esprits du bien n'existait pas. Sauf s'ils se procuraient une âme, accédant ainsi à l'immortalité.

Kahlan éprouva une sorte de compassion pour ces êtres – vite modérée par le fait qu'ils n'hésitaient pas à tuer pour arriver à leurs fins.

Même si elle savait que Richard ne voulait pas qu'elle intervienne, afin de ne pas attirer sur elle l'attention du prisonnier, l'Inquisitrice ne put se retenir :

— Sulachan ne pourra pas te donner une âme, dit-elle, et si tu n'as pas en toi cette étincelle de don, il lui sera impossible de t'emmener dans le royaume des morts. Tu es lié à ce monde, jusqu'à la fin de tes jours. En toi, il n'y a rien que ton roi puisse conduire de l'autre côté du voile. Après ta mort, il ne te sera d'aucun secours. Alors, pourquoi lui es-tu fidèle ? Qu'attends-tu de lui ?

— Quand il aura réuni le monde des vivants et le royaume des morts, avoir une âme ne sera plus utile. La mort ne sera plus une fin pour mon peuple et moi… Quand les gens comme toi meurent, leur âme part traverser le voile. En ce sens, vous avez l'aptitude de relier les deux mondes. N'ayant pas d'âme, ça nous est impossible. Mais quand les deux univers n'en feront plus qu'un, nous serons en même temps dans les deux. Mes semblables et moi n'aurons alors plus rien à craindre de la mort. Tout appartiendra à la Grâce dans un seul et même monde.

» Quand ces temps seront venus, Sulachan nous a promis que nous serons tous complets. À ce moment-là, je n'aurai plus besoin d'une âme pour aller dans le royaume des morts, puisque j'y serai déjà ! Plus de voile à traverser !

» Lorsque l'univers tout entier sera à l'image du troisième royaume, où la vie et la mort coexistent au même endroit et en même temps, Sulachan régnera jusqu'à la fin des temps, et nous serons ses enfants chéris.

Une déclaration troublante… Sulachan étant revenu du royaume des morts après trois mille ans, l'idée n'était peut-être pas aussi aberrante qu'elle le paraissait. En tout cas aux yeux de l'empereur et des demi-humains.

Kahlan ne croyait pas aux chances de réussite de ce projet de fous. Mais ça n'enlevait rien à la conviction de ces gens…

Le sang de Richard avait permis de ramener l'esprit de Sulachan de son mortel séjour. Une idée très perturbante… Mais pas tant que ça, comparée au reste. Car si on en jugeait par l'étendue de ses pouvoirs,

l’empereur mort, s’il avait peu de chances de réaliser son plan, risquait bien de détruire le monde des vivants en essayant…

Ainsi, il ne resterait bel et bien qu’un monde.

Mort et désert…

Chapitre 14

— Comment nous as-tu trouvés ? demanda Richard, changeant encore de sujet.

Le prisonnier eut l'ombre d'un sourire.

— Nous vous avons pistés.

— Comment ?

Kahlan aurait juré que ces êtres n'étaient pas du genre à chercher des empreintes sur le sol. Apparemment, Richard pensait comme elle.

— Certains d'entre nous ont des… pouvoirs.

À bout de patience, Zedd ne put plus se contenir :

— Des pouvoirs ? Lesquels ?

Le prisonnier braqua les yeux sur le vieux sorcier.

— Il y a parmi nous des pisteurs d'esprits… Je parle de l'esprit des vivants, pas des spectres… Ce pouvoir a été conféré à nos ancêtres par l'empereur Sulachan. C'est lui qui nous a chargés de vous traquer.

Richard fit quelques pas pour réfléchir à cette révélation.

— Tu prétends que vous êtes capables de suivre des gens en repérant leur esprit ? Et tu veux que je gobe ça ?

— Je me fiche que tu le gobes ou pas ! Tu as posé une question, et j'ai répondu. Nous sommes des pisteurs d'esprits. Crois-le ou non, c'est ton affaire !

— Donc, selon toi, certains d'entre vous ont l'aptitude de sentir les esprits et de les suivre ?

— Tous les Shun-tuk ne se ressemblent pas. Certains de nos ancêtres ont été créés avec des pouvoirs spéciaux. Un grand nombre de pouvoirs spéciaux différents.

Kahlan était bien placée pour savoir que c'était possible. Son propre pouvoir n'avait-il pas été instillé en Magda Searus, une femme normale devenue la première Inquisitrice ? Et n'avait-il pas ensuite été transmis à sa descendance ?

— Parmi nous, certains naissent avec un de ces pouvoirs, et d'autres avec une aptitude différente. Comme chez vous, où il y a des détenteurs du don, et des gens qui en sont dépourvus. Les pisteurs d'esprits repèrent les âmes et sont capables de les traquer, comme un loup qui suit l'odeur de sa proie. Et comme un loup, nous pouvons

individualiser une proie. La reconnaître parmi des centaines, en d'autres termes… Quand nous vous avons trouvés, nous avons exécuté nos ordres…

— Pas vraiment… En réalité, vous avez échoué. Voyons, vous n'êtes même pas arrivés à tuer le seul homme que vous aviez piégé. Quel châtiment votre roi spectral réserve-t-il à ceux qui le déçoivent ?

— Nous n'avons pas échoué ! Selon les ordres, nous avons pisté vos esprits.

— C'était une partie de vos instructions, seulement. Je suis sûr que vous deviez nous tuer ou nous faire prisonniers. Comme quand vous avez attaqué la colonne, la première fois.

» Quel fiasco ! Pas de morts, pas d'âme volée et pas de prisonniers à ramener. Sachant comment il traite ceux qui le trahissent, tu devrais te réjouir de ne plus jamais revoir ton empereur.

L'homme releva prudemment le menton.

— Je le reverrai bientôt, quoi qu'il arrive ! Quand les deux mondes seront unifiés, je serai de nouveau avec lui. Et sache que les pisteurs d'esprits n'ont pas encore échoué. Nous t'avons trouvé, et nous ne te lâcherons pas avant d'avoir accompli notre mission. Les échecs ne nous décourageront pas. Toi, il suffira que tu échoues une seule fois, et nous aurons gagné.

» Tôt ou tard, tu seras à nous, ainsi que les âmes de tes compagnons. Alors, nous te ramènerons au seigneur Arc, afin qu'il puisse te tuer de ses propres mains.

— Le seigneur Arc ? Vous avez ordre de ne ramener que moi ?

— Oui. Notre roi nous a envoyés sur la demande du seigneur Arc. Et il n'a mentionné que toi…

— Vous ne ramènerez pas d'autres prisonniers ?

Le Shun-tuk regarda Kahlan avec une terrifiante voracité.

— Non. Les autres seront pour nous. Leurs âmes nous appartiendront. (Le prisonnier sourit à Richard.) La tienne reviendra à mon roi et au seigneur Arc. Ils en feront ce qui leur chantera. Et nous aurons tes compagnons.

— Où sont ton empereur et le seigneur Arc ? Où devez-vous me ramener ?

— Ils se dirigent vers le sud-ouest…

Kahlan n'aima pas beaucoup cette révélation. À voir leur expression, Zedd et Nicci non plus. Le Palais du Peuple se trouvait dans cette direction.

— Où sont les autres pisteurs ? demanda Richard. Quand repasseront-ils à l'assaut ?

Le Shun-tuk ne répondit pas. Mais il était évident que les attaques se répéteraient à l'infini. Pour que ça cesse, comprit Kahlan, il leur

faudrait tuer jusqu'au dernier demi-humain.

— Si j'étais toi, dit Richard, je me montrerais coopératif, histoire de sauver ma peau. Parce que si tu meurs sans âme, tu ne seras plus là pour voir ton empereur unifier les deux mondes.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que j'ai dit… Si tu réponds, tu vivras. Avec un peu de chance, assez longtemps pour voir le grand projet de ton maître se réaliser.

» Si tu ne réponds pas, pourquoi nous encombrer de toi ? Te surveiller, t'amener avec nous, te supporter ? Comme si tu étais un loup dans une bergerie, tu devras être éliminé. Et il ne restera rien de toi pour assister à l'avènement du troisième royaume. N'oublie pas : si tu meurs, tout sera fini pour toi.

Le prisonnier tenta de se débattre, mais avec les soldats qui lui immobilisaient les bras, et le lieutenant Fister se chargeant de ses jambes, il réussit seulement à bouger la tête – très peu, à cause du couteau…

— Si vous me tuez, plus rien n'aura d'importance pour moi. Alors, ne vous gênez pas !

— Mais si tu avais le choix, tu opterais pour la vie, pas vrai ? Sinon, pourquoi convoiter toutes les âmes qui t'entourent ?

Le Shun-tuk regarda les compagnons de Richard avec la voracité d'un loup affamé.

— Quels sont les plans des pisteurs d'esprits ? demanda Richard d'un ton signifiant que le délai de grâce du prisonnier serait bientôt écoulé. Que préparent-ils ?

L'homme détourna un moment les yeux de Richard, puis il le défia du regard, toute son arrogance revenue.

— Savoir ou ne pas savoir ne changera rien pour toi. De toute façon, tu n'auras aucun moyen d'empêcher ce qui doit arriver, ni d'arrêter notre roi. Je n'ai aucune raison de te répondre.

Le Shun-tuk leva le menton, comme s'il offrait sa gorge à l'arme de Fister.

Chapitre 15

— Je crois que tu as une bonne raison de ne pas me répondre, dit Richard. En réalité, tu as peur que je puisse contrecarrer vos plans. (Il écarta les mains.) Si tu croyais vraiment que les pisteurs d'esprits nous auront tôt ou tard, tu n'aurais aucune raison d'avoir peur.

— Je n'ai aucune crainte.

— C'est faux. Tu te tais parce que selon toi, il y a une chance que nous soyons capables de saboter vos plans. Et si ça arrive, plus d'âmes à voler !

L'homme plissa le front, médita et se décida enfin à parler :

— Ton esprit et celui de ta femme sont infestés par la mort. Nous le sentons, comme tu peux sentir la puanteur d'un cadavre. Les pisteurs d'esprits captent de loin la maladie qui obscurcit vos vies. Vous êtes comme des animaux blessés… Ils sentent les moments où ce mal te submerge et te fait perdre conscience. C'est là que tes compagnons sont vulnérables. Sans toi, ils ne peuvent pas nous vaincre.

» Quand nous les avons capturés, lors de l'attaque du chariot, tu étais inconscient. Si Sulachan avait déjà été de retour, mobilisant ses pisteurs, ils auraient su que tu étais avec les autres, mais évanoui et caché… L'empereur n'étant pas encore revenu, ta femme et toi vous en êtes sortis…

» Cette fois, les pisteurs attaqueront de nouveau, mais ils attendront que tu sois faible et vulnérable. Et ta compagne aussi. Nous avons lancé l'assaut alors qu'elle était en train de sombrer dans le puits sans fond de la mort. Sa détresse nous a envoyé un signal.

» Tôt ou tard, tu faibliras aussi, et nous le saurons. Alors, nous vous aurons tous.

» Vos esprits sont en train de perdre la bataille contre la mort, et il vous reste peu de temps. Bientôt, le moment de notre triomphe sera venu. Tes compagnons seront dévorés vivants, et toi, nous te ramènerons à notre roi.

Richard haussa les épaules.

— Si ce que tu dis est vrai, je risque d'être mort avant d'arriver… Et dans ce cas, vous aurez échoué.

Le Shun-tuk ne parut pas ébranlé.

— Si tu meurs en chemin, Sulachan sera satisfait. L'essentiel, c'est

que nous gagnions à la fin. Et tu n'as aucune chance.

— S'il veut vraiment me voir comparaître devant lui, je doute que ma mort lui fasse plaisir.

Le demi-humain eut un sourire arrogant qui rappela à Kahlan le comportement plein de défi de bien des criminels, avant qu'elle les ait touchés avec son pouvoir. Quelle que soit leur assurance, voire leur sentiment de supériorité, et même s'ils se prenaient pour des durs, tout ça cessait dès qu'ils étaient sous son contrôle. Dociles comme des agneaux, ils lui avouaient alors leurs pires actes sans la moindre réticence.

— Sulachan se fiche que tu meures avant d'être devant lui, dit le prisonnier, parce qu'il a des projets pour toi dans le royaume des morts.

Richard plaqua les poings sur ses hanches.

— Que racontes-tu là ?

— Sulachan n'a pas été surnommé « le roi des morts » sans raison. Il est doté de cette infinie patience dont seuls les défunts font montre. Son retour, il l'a préparé pendant des millénaires, comme une araignée qui tisse sa toile dans l'ombre.

» Il était dans le royaume des morts quand le cri de la Pythie-Silence l'a tuée puis propulsée à travers le voile. Le poison qui l'a détruite est le même que celui qui vous ronge, et il le sait.

» Comme l'empereur, les ombres qui le servent dans le royaume des morts ont identifié la souillure de la mort, dans vos âmes, et elles savent qu'il vous reste peu de temps à vivre. Ces démons vous attendent dans le séjour infini des esprits…

» Quand vous mourrez, ils seront là, non loin du voile, vous guettant pour vous entraîner dans les plus sombres contrées du royaume des morts, où vous serez perdus à jamais.

» Le seigneur Arc rêve de te tuer en te regardant dans les yeux. Mais il est assez versé en magie noire pour connaître les démons que Sulachan a chargés de vous accueillir. Il aimerait être celui qui t'enverra à eux, mais si tu devais crever avant, il nous a demandé de lui apporter ta tête, afin qu'il soit sûr que ton âme souffre atrocement entre les mains des séides de l'empereur. Quoi qu'il arrive, il aura ce qu'il veut…

Autour du prisonnier, tout le monde retenait son souffle.

Le Shun-tuk balaya l'assistance du regard.

— Sachez-le tous : dès que la mort aura vaincu votre chef – très bientôt – nous vous dévorerons, sucerons la moelle de vos os et nous approprierons vos âmes.

Le demi-humain regarda Richard, puis il désigna Kahlan du menton.

— Nous boirons le sang et mangerons la chair de ta femme ! Et

nous nous délecterons de ses cris tandis qu'elle sera taillée en pièces. Certains boiront son sang, et d'autres ses larmes…

Richard parvint à se contrôler, mais Kahlan n'eut aucune peine à deviner qu'il bouillait de colère.

— Tu viens de dire que les démons de Sulachan nous attendront tous les deux. Du coup, tes pisteurs n'auront aucun espoir d'avoir l'âme de mon épouse.

L'homme eut un nouveau sourire de fanatique.

— Les pisteurs savent qu'ils n'auront pas son âme, parce qu'elle est promise aux démons. Mais ils boiront son sang quand même, parce que tu tiens à elle, et que ça te déchirera le cœur. Le double calvaire qu'elle subira – être dévorée vivante puis torturée par des démons – te fera souffrir à un point que tu ne peux imaginer. Voilà le sort qui l'attend, et celui qui sera le tien.

Cette menace fit frissonner Kahlan… et brisa une digue en Richard. Détournant les yeux du Shun-tuk, il chercha le regard de Fister puis se passa un index sous la gorge.

Cet ordre donné, il se détourna. Jake Fister était depuis toujours un ennemi mortel des fidèles du mal. Inutile d'assister à l'exécution pour savoir qu'elle serait proprement réalisée.

Sur le chemin du retour, Richard prit le bras de Kahlan et la guida vers leur feu de camp. Les muscles tendus du Sourcier trahissaient sa fureur.

— Tu as un plan ? demanda l'Inquisitrice, afin d'aider son mari à oublier la terrible menace du demi-humain.

Avant de pouvoir répondre, Richard tituba soudain. Puis il tomba sur un genou, Kahlan l'enlaçant pour tenter de l'empêcher de basculer en avant. En pure perte, car il était bien trop lourd pour elle. Au moins, elle allait pouvoir amortir sa chute.

Il leva une main – un appel à l'aide. Une aide magique.

Zedd et Nicci accoururent, prirent chacun Richard par un bras et l'empêchèrent de tomber. Sur un geste de Kahlan, plusieurs soldats vinrent soutenir leur seigneur.

Zedd posa les doigts sur le front de son petit-fils.

— C'est la souillure…, dit-il, formulant ce que Kahlan savait déjà. Ramenez-le près du feu, pour que j'y voie mieux, et étendez-le.

Le cœur de Kahlan s'emballa. La course contre la mort continuait, et ils étaient sur le point de la perdre.

— Richard, dit-elle en prenant la main de son mari, accroche-toi ! Zedd et Nicci vont t'aider. Ne t'avise pas de m'abandonner ! Surtout pas !

Il n'y eut pas de réponse. La main de Richard était inerte et glacée.

Alors qu’elle tentait de retenir ses larmes, Kahlan entendit des hurlements dans les bois. Les Shun-tuk attaquaient de nouveau.

Chapitre 16

Kahlan lui serrant une main, Richard glissa l'autre sur la nuque de Nicci et l'attira vers lui alors que les soldats l'allongeaient sur une couverture, près du feu. Puis il lâcha la magicienne et tira Zedd par la manche.

Ayant repris conscience par miracle, il souffrait mille morts et avait un mal de chien à respirer. Plus que quiconque, Kahlan savait ce qu'il endurait, et elle en eut le cœur serré.

Alors, elle se souvint de ce qu'elle avait vécu.

Les nerfs vrillés comme si son crâne allait exploser, elle avait senti une abominable nausée remonter du plus profond d'elle-même.

Il en avait été ainsi jusqu'à ce que les ténèbres la submergent… Après, ça s'était révélé encore pire, parce qu'elle s'était retrouvée seule, perdue loin de tout ce qu'elle connaissait. Cette douleur-là, morale et non physique, lui avait donné le sentiment que son *âme* allait exploser.

Mais avant de submerger une personne, les ténèbres la privaient de l'envie de parler et lui ôtaient toute volonté d'ouvrir les yeux, parce que le monde tournait autour d'elle à la vitesse d'une toupie. Soudain, tous les sons devenaient une agression pour les tympans. Chaque inspiration se transformant en un défi lancé à la mort, on devait lutter pour rester conscient.

Au moment de sa fin, la Pythie-Silence avait traversé tout ça, sa vie balayée par l'atroce cri – le premier depuis sa naissance – qui s'était échappé de ses lèvres. Une éternité de souffrance exprimée par un unique hurlement…

Également touchés par cet appel de la mort – même s'ils n'avaient pas succombé aussitôt –, Richard et Kahlan avaient connu quasiment le même calvaire que Jit.

Cette torture, Kahlan le savait, faisait partie des ruses que déployait la mort pour convaincre ses proies de ne plus résister. Afin de ne plus souffrir, il suffisait de renoncer au combat et de traverser le voile en direction de miséricordieuses ténèbres. L'insupportable agonie, se prolongeant comme si elle n'allait jamais se terminer, rendait si désirable la paix qui lui succéderait, une fois le grand voyage terminé.

Résister à la tentation de baisser les bras était terriblement

difficile, surtout quand il fallait se convaincre « froidement » que la douleur était préférable à un éternel repos.

Quand il put enfin parler, la voix tremblante de Richard témoigna du combat intérieur qu'il venait de livrer.

— Nicci et Zedd, allez aider Irena et les soldats à combattre les Shun-tuk. Il faut les retenir encore un peu.

Zedd parut considérer que son petit-fils délirait.

— C'est toi que je dois aider, fiston. Impossible de te laisser dans cet état. Et si je n'interviens pas, ton… adversaire intérieur l'emportera. Tu n'es pas assez fort pour lui résister. Les soldats s'en sortiront très bien. Toi, tu ne peux pas attendre.

Les yeux clos, Richard secoua négativement la tête.

— Nos hommes n'y arriveront pas.

Kahlan jeta un coup d'œil aux soldats qui se précipitaient tous vers leur poste, puis elle croisa le regard de Nicci, qui se pencha vers Richard et lui posa une main sur l'épaule.

— Tu as besoin de notre aide, Richard ! Si nous ne te sauvons pas, nous ne survivrons pas. Sans toi, tout sera perdu.

— Samantha s'occupera de moi… Les pisteurs d'esprits sentent ma faiblesse, et ils savent que c'est le moment d'attaquer. Voulant en finir, ils lanceront toutes leurs forces dans la bataille. Sans Zedd et toi, les hommes ne gagneront pas.

Le vieux sorcier jeta lui aussi un coup d'œil aux hommes de la Première Phalange qui se préparaient au combat. Puis il baissa les yeux sur Richard.

— Samantha ? Mon garçon, tu vas trop mal. C'est presque une enfant. Sans secours compétents…

La jeune magicienne arriva au pas de course et s'agenouilla à côté de Richard.

— Je suis là, seigneur Rahl, dit-elle, à bout de souffle, en prenant entre les siennes une main du Sourcier. Je suis là…

— Samantha, tu m'as déjà aidé une fois à combattre la maladie… Tu te souviens ?

Kahlan vit que des larmes roulaient sur les joues de la jeune fille, au bord de la panique.

— Quoi ? Seigneur Rahl, il y a ici des gens plus qualifiés que moi…

— Après notre rencontre avec ce type, dans la forêt, au début de notre voyage jusqu'au mur du Nord, je me suis senti mal, et tu m'as redonné des forces. Tu ne peux pas avoir oublié !

— Bien sûr que non !

— Eh bien, il faut que tu recommences. (Richard ouvrit les yeux pour regarder ses autres compagnons.) Pendant qu'elle s'occupera de moi, empêchez les Shun-tuk d'envahir le camp et de nous tuer tous. Vous devez nous gagner un peu de temps.

— C'est ce maudit demi-humain qui a fait ça, dit Irena. J'avais prévenu qu'il avait des pouvoirs et que Richard ne devait pas s'en approcher. Personne ne m'a écoutée, et regardez où nous en sommes ! J'en connais bien plus long que Samantha sur la guérison. Donc, je devrais pouvoir aider Richard… Écartez-vous et laissez-moi voir ce que je peux faire.

Irena se faufila à côté de Zedd et posa la paume de sa main sur le front de Richard.

Avant que Kahlan ait pu dire un mot, ou que Nicci soit intervenue, la mère de Samantha poussa un petit cri et retira sa main.

— Par les esprits du bien… Richard, je ne me doutais pas… On ne peut pas guérir une chose pareille.

Plus concernée par l'état de santé de son ami et par la bataille imminente, Nicci ne dit rien, mais elle échangea avec Kahlan un regard furibond qui en exprimait bien plus qu'un long discours.

Irena, songea l'Inquisitrice, avait tort de se montrer irrespectueuse avec Nicci. La belle magicienne blonde resplendissait de jeunesse, et on aurait pu la croire moins expérimentée que la mère de Samantha, mais c'était une ancienne Sœur de l'Obscurité dotée de son propre pouvoir et de ceux de tous les gens qu'elle avait tués.

Irena n'imaginait pas tout ce que Nicci avait traversé, ni de quoi elle était capable. Après être allée jusqu'au bout du long voyage au plus profond des ténèbres, la magicienne blonde était revenue à la Lumière, et il fallait déjà une volonté de fer pour réussir ça. Depuis, elle avait plusieurs fois sauvé Richard alors que personne d'autre n'avait les connaissances et le talent nécessaires pour ça. En d'autres termes, c'était une amie fidèle et une alliée précieuse.

— Ce n'est pas ce que je veux ! s'impatienta Richard.

Kahlan devina qu'il avait une idée en tête. Quelque chose de bien plus important que ce qu'ils croyaient tous.

À l'évidence, la maladie l'empêchait de s'expliquer clairement, et ça n'arrangeait pas sa frustration. Rester conscient lui coûtait des efforts surhumains, et chaque mot qu'il disait le mettait à la torture. Pour le soulager, ses compagnons devaient obéir à ses ordres sans avoir besoin d'explications.

Dans son dos, Kahlan entendait les premiers échos de la bataille. Criant pour se donner du cœur au ventre, les soldats de la Première Phalange taillaient en pièces les demi-humains, dont certains s'écroulaient en hurlant de douleur. Le bruit des épées et des haches qui tranchaient la chair et brisaient les os devenait de plus en plus fort.

Nicci saisit Irena par l'épaule et la tira en arrière.

— Donnons-lui ce qu'il veut ! cria-t-elle. Que Samantha s'occupe

de lui.

La magicienne, comme Kahlan, avait compris que Richard voulait quelque chose de spécial. Et elle connaissait assez bien son ami pour lui faire aveuglément confiance.

— Mais je ne sais pas me battre…, fit Irena.

Elle semblait sur le point de s'évanouir.

Kahlan en eut le cœur serré. Après tout, cette femme avait vu son mari mourir devant ses yeux, dévoré vivant, puis elle avait attendu en captivité qu'on vienne lui faire subir le même sort. Se retrouver face à la même menace pouvait légitimement la faire craquer.

— Je comprends, fit Nicci avec une compassion aussi sincère que surprenante. Mais nous devons aider les soldats à contenir nos ennemis. Tout le monde doit s'y mettre, toi comprise. La vie de ta fille dépendra de notre efficacité.

— Je vois…, souffla Irena après avoir croisé le regard de Samantha.

Zedd se pencha et glissa les doigts sous le menton de son petit-fils.

— Tiens bon, mon garçon ! Nous reviendrons t'aider dès que les choses se calmeront un peu…

Richard secoua la tête. Une étrange réaction, mais le temps pressait trop pour lui laisser le temps de s'expliquer.

Vif comme l'éclair, Zedd se retourna et invoqua un poing d'air qui envoya valser en arrière un Shun-tuk jailli de nulle part. La ligne de défense, comprit Kahlan, était déjà brisée.

Des soldats accoururent pour achever le demi-humain neutralisé par le vieux sorcier.

Nicci s'éloigna, s'immobilisa, revint sur ses pas, s'agenouilla et posa les doigts sur les tempes de Richard.

— Je sais…, souffla-t-elle d'un ton réconfortant. Je sais… Et je sens. Accroche-toi, Richard. Zedd et moi, nous reviendrons aussi vite que possible. Entre-temps, bats-toi de toutes tes forces ! Samantha va t'aider…

La gorge serrée, Kahlan regarda le sorcier et la magicienne s'éloigner. Elle aurait aimé qu'ils restent près de Richard, mais c'était impossible. Pour l'heure, leur don serait mieux utilisé à combattre les Shun-tuk, qui ne devaient à aucun prix approcher du Sourcier. Avec leur soutien, les soldats parviendraient peut-être à tenir la position.

Chapitre 17

Alors qu'elle se retrouvait seule avec Samantha et Richard, tandis que la bataille faisait rage un peu plus loin, Kahlan posa une main sur la poitrine de son mari – tout ce qu'elle était en mesure de faire pour le réconforter.

Vétéran de nombreux combats, l'Inquisitrice savait que celui qui se déroulait autour d'elle n'avait rien de classique. Ce n'était pas une opération militaire, mais une résistance désespérée contre des hordes de prédateurs affamés. Face à de tels agresseurs, sans âme ni pitié, tous les bras comptaient, et elle allait devoir très vite se joindre aux défenseurs. Sans son pouvoir, certes, mais un couteau de plus serait utile, surtout quand il était manié avec compétence.

En fait, Kahlan aurait eu besoin d'une épée. Son père lui avait appris l'escrime, et grâce aux conseils de Richard, elle était devenue une véritable experte en cet art. À tous les sens du terme, Richard était un maître de la lame, qu'il s'agisse de celle d'un couteau ou de celle d'un burin, avec laquelle il sculptait de merveilleuses statues…

Du coin de l'œil, Kahlan vit Zedd carboniser avec une lance de flammes un Shun-tuk qui avait sauté sur le dos d'un soldat occupé à repousser plusieurs de ses congénères. En même temps, l'homme essayait à coups de coude d'empêcher son agresseur de lui mordre la nuque. Transformé en torche vivante par le projectile magique de Zedd, le Shun-tuk se laissa glisser sur le sol, se roula par terre sans parvenir à éteindre les flammes, se releva et s'enfonça dans le camp en hurlant. Dans la fureur de la bataille, personne ne lui accorda d'attention. Et ses hurlements ne tardèrent pas à mourir.

Hélas, de plus en plus de demi-humains semblaient immunisés contre la Magie Additive classique qu'utilisait Zedd. Sur un terrain aussi exigu que le camp, impossible de recourir au Feu de Sorcier, pas assez précis pour ne pas toucher également des défenseurs. Contraint d'utiliser des armes moins dévastatrices, le vieil homme faisait pourtant de son mieux.

Mais certains Shun-tuk, touchés par un jet de flammes, émergeaient de l'incendie indemnes. Furieux, l'un d'eux fit même mine de charger le sorcier, mais une lance se planta dans son dos, coupant net son élan. Comme s'il ramenait une carpe pêchée dans un étang, le propriétaire de l'arme tira le cadavre à lui, dégagea son arme

d'un coup de pied et se tourna vers de nouveaux adversaires.

La première bataille, alors que Richard et Kahlan, inconscients, étaient cachés dans un chariot, avait dû se dérouler exactement de la même manière. La magie de Nicci et de Zedd étant loin d'avoir son efficacité habituelle, le nombre avait fini par prévaloir. Et même si les Shun-tuk avaient subi de très lourdes pertes, ça ne les avait pas le moins du monde découragés. Comme aujourd'hui…

Depuis l'interrogatoire du prisonnier, Kahlan savait pourquoi il en allait ainsi. Privés d'âme et donc de la capacité de raisonner à un niveau supérieur, les demi-humains n'éprouvaient aucun sentiment pour leurs semblables qui tombaient au combat. Ils chassaient en meute, certes, mais sans se soucier les uns des autres, contrairement aux hommes de la Première Phalange. Au combat, la plupart des soldats luttaient autant pour protéger leurs camarades que pour vaincre leurs ennemis. Parce qu'ils étaient solidaires…

Les demi-humains se battaient pour obtenir une âme, et rien d'autre ne les intéressait. Quand un des leurs tombait, ça faisait un concurrent de moins susceptible de boire le sang d'une proie ou de dévorer sa chair. « Chacun pour soi » était leur devise…

Projetant un éclair de lumière noire, Nicci coupa en deux un Shun-tuk dont les organes et le sang jaillirent dans les airs et retombèrent en pluie sur le sol. Un autre assaillant glissa dessus, tomba et ne se releva jamais, car un défenseur en profita pour lui transpercer le cœur.

Nicci frappa de nouveau, mais cette fois, sa cible dévia le projectile magique d'une main presque négligente. Certains Shun-tuk, à l'évidence, restaient insensibles aux assauts du don. Un peu comme les humains totalement dépourvus d'étincelle magique – des gens très rares – qu'on ne parvenait pas à affecter directement en utilisant les sorts les plus puissants.

Ces Shun-tuk utilisaient leur pouvoir pour se protéger eux-mêmes et, à l'occasion, en faisaient profiter des congénères susceptibles de les aider à mieux affronter les défenseurs. Toujours aucune solidarité là-dedans…

Kahlan aurait parié que ces demi-humains « immunisés » étaient ceux qui avaient l'aptitude de ranimer les morts.

En se battant comme des lions, s'avisa-t-elle soudain, Zedd et Nicci servaient en somme l'ennemi en le débarrassant de ses éléments les plus faibles. Plus ils tuaient, et plus ils trouvaient en face d'eux des Shun-tuk insensibles à la magie. En d'autres termes, une forme de sélection qui se retournait inexorablement contre eux. Tôt ou tard, il ne resterait plus que des adversaires virtuellement invincibles.

Bien entendu, il n'y avait rien à faire contre ça. Mais ça n'avait rien d'encourageant…

Les soldats, eux, combattaient avec leur hargne habituelle, taillant

en pièces tous les demi-humains qui leur tombaient sous la main. Sans leur extraordinaire compétence, la ligne de défense aurait été depuis longtemps submergée.

Irena elle-même semblait ne pas trop mal s'en sortir, compte tenu de son inexpérience.

— Vite, Samantha ! lança Richard. Le temps nous est compté. Je veux que tu me donnes des forces et que tu me permettes de rester conscient quelques minutes de plus.

Une étrange façon de dire les choses… Richard avait besoin de forces pour se rétablir un peu et tenter de persuader les Shun-tuk qu'il était de nouveau capable de les affronter. Une manœuvre psychologique pour les forcer à battre en retraite, et rien de plus…

À moins que…

Non, au pire, il délirait et ne savait plus très bien ce qu'il voulait dire. Ou il désirait que la douleur cesse, ne serait-ce que quelques instants.

Samantha était-elle capable de lui donner ce qu'il voulait ?

Et était-ce aussi simple que ça ? De nouveau, Kahlan songea que son mari devait avoir une idée en tête. Pourquoi parlait-il de « rester conscient quelques minutes de plus » ?… Le connaissant, il aurait dû vouloir récupérer des forces pour courir se jeter dans la mêlée.

Samantha se plaça de façon que ses genoux touchent la tête de Richard. Non sans hésiter, elle lui posa les mains sur les tempes.

— Seigneur Rahl, je… je…

Richard glissa sa main gauche sur celles de la jeune fille.

— Tu peux le faire… Comme la fois précédente…

— La fois précédente… Si seulement je me souvenais de ce que j'ai fait.

— Tu ne le sais pas ? s'écria Kahlan en approchant de la magicienne.

— Pas vraiment… C'est confus…

— Des forces…, murmura Richard.

— Des forces… je sais… des forces…

Samantha lâcha la tête de Richard et serra les poings.

— Mais je ne me souviens plus… j'ai oublié à quoi je pensais à ce moment-là, quand… Qu'est-ce que j'essayais de faire ?

— Oublie la souillure…, dit Richard. N'essaie pas de me guérir. Soutiens-moi avec ta force, afin que je puisse lutter.

— Bien sûr, c'est ça ! cria Samantha. (Elle remit les mains sur les tempes du Sourcier.) Voilà que ça me revient. J'ai fourni des forces, rien de plus, et ça suffisait…

Richard essaya de sourire, mais le résultat fut plutôt pathétique.

Un peu plus loin, la boucherie continuait. Dans un vacarme

épouvantable, les Shun-tuk tombaient comme des mouches, mais il en arrivait toujours d'autres.

De l'autre côté du camp, ils avaient lancé une deuxième attaque. Une excellente façon d'affaiblir les défenseurs…

À la lumière des feux de camp, Kahlan vit un des guerriers sauter au-dessus de la ligne de défense. Il n'alla pas loin, mais un autre le suivit, puis un autre encore. La position devenait impossible à tenir. Tandis que leurs frères d'armes coupaient des bras et des jambes pour les défendre, des soldats vaincus par le nombre se laissaient tomber à terre, où ils continuaient à se débattre comme des possédés.

Un Shun-tuk atteignit le feu de camp, bondit par-dessus les flammes et fonça vers l'endroit où gisait Richard. Et cette fois, il n'y aurait personne pour l'arrêter.

Ses réflexes de combattante reprenant le dessus, Kahlan dégaina son couteau, sauta sur ses pieds et, d'une frappe latérale, enfonça sa lame dans le torse du demi-humain. Stoppé net, le guerrier aux épaules de colosse n'eut même pas le temps de s'apercevoir qu'il était en train de mourir.

Les yeux écarquillés, Samantha se pétrifia.

La lame du couteau de Kahlan avait été aiguisée par Richard en personne, et elle était assez longue pour transpercer la poitrine d'un homme. C'était exactement ce qu'elle avait fait, traversant au passage le cœur.

L'Inquisitrice n'avait pratiquement senti aucune résistance. Propulsée à grande vitesse, une arme de ce poids et si acérée était quasiment impossible à arrêter…

Alors que sa victime s'écroulait, Kahlan dégagea sa lame d'un coup sec. Puis elle attendit de devoir s'en resservir, ce qui risquait de ne pas tarder.

— Samantha, aide-le, je t'en prie !

La jeune magicienne déglutit péniblement puis se pencha de nouveau sur Richard.

Chapitre 18

— Nous n'avons pas beaucoup de temps…, souffla le Sourcier.

— J'essaie…, fit Samantha en écartant ses cheveux noirs de devant ses yeux. Mais c'est difficile avec tout ce bruit et cette agitation…

Kahlan comprit ce que voulait dire la magicienne. Pour quelqu'un de si jeune et si inexpérimenté, il était délicat, dans ces circonstances, de trouver le calme intérieur requis pour utiliser le don. Même dans une configuration idéale, ça demandait des efforts non négligeables. Alors au milieu d'une bataille, quand on mourait de peur… Mais il allait falloir faire avec, sinon Richard ne pourrait pas participer à la bataille, et ils mourraient tous.

Comme dans bien des domaines, la difficulté n'importait pas. Tout ce qui comptait, c'était le résultat.

Un instant, Kahlan se souvint de ce que leur avait dit le prisonnier. Serviteurs de Sulachan, des démons les attendaient dans le royaume des morts, Richard et elle, pour leur infliger d'éternels tourments…

Chassant cette idée, l'Inquisitrice se pencha pour parler à l'oreille de Samantha :

— Il n'y a que Richard et toi… Ignore tout le reste. Rien d'autre n'existe, et c'est toi qui as les choses en main. Tu contrôles ton propre calme et ton pouvoir t'obéit. Toi seule décides de ce que tu veux en faire. Personne ne peut te priver de ce privilège.

Samantha regarda Kahlan avec de grands yeux, comme si elle s'étonnait que quelqu'un puisse comprendre si bien le fonctionnement du don.

Même au cœur d'une bataille, à un souffle de la mort, l'Inquisitrice savait comment atteindre le centre paisible de son être afin de déchaîner son pouvoir. Mais en ce jour maudit, alors qu'une bataille faisait rage et que la mort rôdait, elle n'avait plus rien à déchaîner !

Les yeux fermés pour mieux se concentrer, Samantha se pencha sur Richard – qui avait lui aussi les paupières closes, mais à cause de la douleur.

Kahlan prit la main de son mari et la porta à son cœur.

— Richard, je t'aime…

Richard sourit malgré sa souffrance, comme s'il avait voulu répondre, mais n'en était plus capable. Par bonheur, Kahlan savait ce qu'il lui aurait dit, et elle ne doutait pas un instant qu'il l'aimait aussi.

Les doigts de Samantha tremblaient. La peur, bien sûr. La peur d'échouer, l'angoisse de voir arriver les Shun-tuk, la pression des responsabilités pesant sur ses épaules…

— Mobilise ta colère…, souffla Richard avant de perdre de nouveau connaissance.

— La colère, oui, bien sûr ! s'écria la magicienne.

Presque aussitôt, à travers la main de Richard qu'elle tenait toujours, Kahlan sentit le flot bouillonnant du don de Samantha se déverser en Richard et se frayer un chemin au milieu des ténèbres et de la douleur. Avec un peu de chance, ça suffirait à aider le Sourcier à repousser l'échéance et à dissiper l'obscurité.

Kahlan sentit frémir la main de son mari, puis elle vit sa poitrine se soulever plus nettement.

— Épée, dit-il à Kahlan dès qu'il eut repris conscience.

D'abord surprise, l'Inquisitrice ne tarda pas à comprendre. Soulevant la main droite de son mari, elle la posa sur la poignée de l'Épée de Vérité. Encore confus, Richard n'eut pas la force de refermer ses doigts dessus, mais elle le fit à sa place.

Quand ce fut fait, elle vit que quelque chose changeait en lui. Il prit une inspiration encore plus profonde, puis ouvrit les yeux. Des yeux où brillait la magie de l'arme légendaire.

Une épée liée au véritable Sourcier de toutes les façons possibles. Une arme qui reconnaissait son maître et répondait à son contact…

— Il n'y a pas de temps à perdre…, dit Richard. Il faut agir vite. Où est le lieutenant ?

Kahlan sursauta.

— Pas de temps à perdre ? Que veux-tu dire ?

— Fister… Où est le lieutenant Fister ? (La colère de l'épée faisait vibrer la voix de Richard.) Je dois le voir.

Kahlan se demanda ce que pouvait vouloir son mari, si toutefois il était lucide. Plongé dans un semi-coma, peut-être plus vraiment conscient de ce qui se déroulait autour de lui, il évoluait sans doute dans une sorte de cauchemar, seule la fureur de l'épée lui donnant encore la force de parler.

Jugeant inutile d'interroger Richard, Kahlan tourna la tête et repéra très vite le lieutenant.

— Nous avons besoin de vous ! appela-t-elle.

Dès qu'il entendit, Fister se hâta de finir d'éventrer le Shun-tuk qu'il combattait. Un autre demi-humain tenta de l'attaquer, mais il lui brisa la nuque d'une manchette presque nonchalante. Abandonnant les deux cadavres, il courut vers Kahlan, se permettant en chemin, et sans s'arrêter, de défoncer le visage d'un agresseur avec le pommeau de son arme.

Le combat faisant en somme un abcès de fixation sur une partie de

la ligne défensive, des demi-humains en profitaient pour s'introduire dans le camp par les flancs. Ce n'était pas une tactique réfléchie, mais simplement une façon instinctive de saisir toutes les occasions qui se présentaient.

Au bout du compte, les Shun-tuk se battaient pour la possession d'une âme, pas pour remporter la victoire. En un sens, ça les rendait plus faciles à affronter, parce qu'ils ne s'embarrassaient pas de subtilités et rataient souvent des possibilités de tirer parti de leur supériorité numérique. Mais ça en faisait aussi des adversaires imprévisibles qui vous tombaient dessus de toutes les directions et aux moments les plus inattendus.

Des demi-humains avaient pu s'introduire dans le camp, et ils attendaient l'occasion de pouvoir prendre par surprise un défenseur. Dès que les soldats les repéraient, ils les réduisaient en charpie. Mais leur présence derrière les lignes d'haranes était en soi un mauvais signe. Être attaqué par-devant, sur les flancs et par-derrière augurait en général une rapide défaite.

Dès qu'il fut arrivé, Fister s'agenouilla près de Richard, en face de Kahlan. Aidé par la fureur de son arme, le Sourcier parvint à s'asseoir, s'appuya sur un coude et saisit l'officier par sa cuirasse pour l'attirer vers lui.

— Écoute-moi, Fister ! C'est l'occasion qu'ils guettaient… Pour attaquer, ils attendaient que la maladie me diminue. Sans mon aide, vous serez débordés, comme la dernière fois.

— Non, seigneur Rahl, je ne…

— Tu n'as rien pu faire quand ils vous ont capturés, pas vrai ?

Fister fut bien obligé d'acquiescer.

— Et ce coup-ci, tu as moins d'hommes… Beaucoup moins, en fait, avec ceux que nous avons perdus aujourd'hui… Sans changer de tactique, nous ne tiendrons pas. Autant d'ennemis, voire plus, moins de soldats… Tu as besoin d'un dessin ?

» Nous sommes condamnés à perdre, et ils le savent. Ce sont eux qui choisissent les règles, et nous entrons dans leur jeu. Ils ont attendu que je faiblisse pour attaquer. C'est aussi simple, brutal et efficace que ça.

» Pour gagner, nous allons devoir changer les règles.

Fister échangea un regard avec Kahlan, puis baissa de nouveau les yeux sur Richard.

— Seigneur Rahl, je comprends ce que vous dites, et j'ai les mêmes inquiétudes, mais que pouvons-nous faire ? Combattre ou mourir, c'est la seule alternative. Une règle que nul ne peut modifier.

Richard secoua la tête.

— Ils sont focalisés sur moi. Nous allons retourner ce fait contre

eux.

Du revers de sa main serrant une épée ensanglantée, Fister essuya la sueur qui ruisselait sur son front. Puis il jeta un coup d'œil inquiet à la bataille.

— Désolé, seigneur Rahl, mais je ne comprends pas…

Et il n'avait guère envie d'essayer, songea Kahlan. Parce qu'il voulait retourner au combat. Le sang chauffé par l'action, il se laissait guider par sa fureur.

— Que veulent-ils ? demanda Richard entre ses dents serrées.

Un effet de la douleur, et aussi de la colère de son arme.

Samantha s'efforçait de garder les mains sur les tempes de son patient, mais elle ne réussissait pas vraiment. La magie de l'épée ayant pris le relais de son don, Richard n'avait plus besoin d'elle pour le moment.

— Ce qu'ils veulent ? répéta Fister. Nous tuer, seigneur Rahl. Nous massacrer jusqu'au dernier.

— Non ! Enfin, si, mais pas essentiellement… Tu as entendu le prisonnier. Ils sentent mon esprit et savent quand mes forces vitales faiblissent. Lorsque l'attraction de la mort se fait plus forte en moi, ils en ont conscience. C'est pour ça qu'ils ont choisi ce moment pour attaquer.

— Et alors ?

— Eh bien, c'est ça qu'ils veulent, et ça qui leur tient lieu de stratégie. Il n'y a rien de plus complexe. Attendre que la proie soit faible et frapper. Nous devons en tirer parti pour leur tendre un piège.

Fister se passa la main gauche dans les cheveux et soupira.

— Seigneur, il me semble que c'est nous qui sommes la souris prise au piège. Et même vous, sauf votre respect.

— Non, tu as compris de travers. Je ne suis pas la souris, mais le morceau de fromage !

Chapitre 19

Sourcils froncés, Fister se pencha un peu plus vers Richard.

— Pardon ?

— Je suis le morceau de fromage ! L'appât !

— Oui, nous savons que c'est vous qu'ils veulent… Mais nous les empêchons de passer. Nos défenses tiennent.

— Justement, je ne veux pas qu'elles tiennent !

Déconcerté par ce qu'il entendait, Fister semblait surtout de plus en plus inquiet.

— Seigneur Rahl, vous devriez laisser cette jeune femme vous soigner… Quand vous irez mieux, nous pourrons parler… logiquement. Moi, je vais aller rejoindre mes hommes…

Alors que l'officier faisait mine de se relever, Richard tira son épée hors du fourreau – de quelques pouces seulement. Fister s'en aperçut et s'immobilisa. Manquant visiblement de force pour dégainer totalement son arme, Richard tourna les yeux vers Kahlan.

— Aide-moi !

Avant même de l'avoir entendu, Kahlan détesta le plan de son mari. Elle s'exécuta quand même. Sans doute Richard espérait-il que l'épée, une fois au clair, lui fournirait davantage de force. Et si ça advenait, peut-être gagnerait-il assez de lucidité pour prendre l'exacte mesure de la situation. Alors, il s'apercevrait que Fister faisait tout ce qui était en son pouvoir, mais qu'il avait besoin de l'aide de son chef.

Regardant autour d'elle, Kahlan remarqua qu'il y avait de plus en plus d'escarmouches à l'intérieur du camp. Richard voulait-il dégainer son arme pour se mêler à ces combats ?

Le long de la ligne de défense, les soldats continuaient à tailler en pièces des Shun-tuk. Mais des renforts arrivaient sans cesse. Bientôt, l'épuisement tomberait sur les hommes, les privant de leur efficacité.

Zedd lançait toujours des sorts, mais avec de moins en moins de résultat. Soudain, il renonça et commença au contraire à soigner les blessés. Nicci l'imita. Tout ça sentait la fin.

L'Inquisitrice ne vit pas Irena, ce qui n'était pas inquiétant en soi. Elle espéra cependant que les demi-humains ne s'étaient pas emparés d'elle. Très proche de sa mère, Samantha avait déjà vécu cette épreuve une fois, et elle ne méritait pas que ça recommence.

Refermant ses deux mains sur celle de Richard, Kahlan l'aida à

dégainer l'épée, qui émit sa note métallique habituelle et reconnaissable entre toutes. En l'entendant, quelques soldats marquèrent une courte pause et tournèrent la tête. Voir le seigneur Rahl épée au poing leur redonna courage.

Maintenant que la lame était à l'air libre, la colère de l'arme était devenue un torrent de fureur. Dans les yeux gris de Richard, Kahlan vit que cette rage générait l'énergie dont le Sourcier avait besoin.

Mais la magie de l'arme était complémentaire du pouvoir de Richard. En d'autres termes, leurs puissances se combinaient, mais pour l'instant, le Sourcier n'avait même pas assez de force *physique* pour répondre à l'appel de sa lame.

Voyant que Richard tendait son bras libre, Fister le saisit pour l'aider à se relever. Samantha tenta de ne pas perdre le contact, mais quand il fut debout, elle dut se résigner à ne plus pouvoir lui toucher la tête.

L'épée au poing, Richard n'avait plus besoin de l'aide de la jeune magicienne. Elle resta pourtant près de lui, juste au cas où…

Une fois sur ses pieds, Richard balaya du regard le champ de bataille.

— Si nous continuons à jouer selon leurs règles, nous ne tarderons pas à perdre.

— Comme si nous avions le choix…, marmonna Fister.

— Lieutenant, tu penses au problème, pas à la solution, souffla Richard en regardant attentivement autour de lui.

Fister dévisagea un moment son seigneur, comme s'il tentait d'évaluer sa lucidité. Après tout, il pouvait délirer…

Kahlan ne tomba pas dans ce panneau. Même si elle n'aurait su dire ce qu'il avait à l'esprit en ce moment précis, elle connaissait la façon de penser de son mari. Il ne délirait pas, réfléchissant au contraire comme le Richard qu'elle côtoyait depuis si longtemps. En un sens, ça la réconforta. Alors que tous les autres se concentraient sur le problème, il pensait à la solution.

Il regarda sur un côté, sondant les ténèbres. Sans savoir ce qu'il voyait, Kahlan se souvint qu'il avait une bien meilleure vision nocturne que la plupart des gens. Dans le noir, il se repérait presque aussi bien qu'un chat.

— Les Shun-tuk se moquent de leurs pertes, dit-il, et ce d'autant plus que leurs « magiciens » raniment les morts. Plus nous faisons de victimes, et plus leurs réserves de morts-vivants grossissent. Et ces monstres-là sont encore plus difficiles à éliminer que les demi-humains. Nos hommes fatiguent… La situation va se dégrader…

— Ce sont des soldats de la Première Phalange, rappela Fister. Ils combattront jusqu'à leur dernière goutte de sang.

— Les Shun-tuk ne se battent pas très bien, et ils n'utilisent pas

d'armes, fit Richard comme s'il n'avait pas entendu la remarque de l'officier.

— Nos hommes sont les meilleurs ! insista Fister. Et vous le savez, seigneur Rahl. Nos meilleurs combattants. Les Shun-tuk, eux, sont de médiocres guerriers.

Richard s'intéressa enfin à son compagnon.

— C'est vrai, mais la supériorité numérique a ses avantages. Et contrairement à nous, ils se fichent de leurs pertes.

Fister décida d'abandonner la polémique.

— Vous avez une idée, seigneur Rahl ?

Richard fit un geste circulaire avec son épée.

— Ce camp adossé à une muraille rocheuse n'est pas le pire endroit pour se battre, mais pas le meilleur non plus. En fait, la configuration du terrain se retourne contre nous. Nous sommes coincés ici, et les demi-humains se focalisent sur une cible fixe, choisissant les endroits où attaquer le long de nos lignes. Nous ne pouvons pas bouger, et ça devient un gros désavantage.

» Il faut les attirer sur un terrain qui joue en notre faveur. Un endroit où nous pourrons les prendre en tenaille et les harceler par-derrière.

Fister étudia le terrain, au-delà de la ligne de « front ». Des Shun-tuk continuaient à débouler de toutes les directions.

— Mais comment espérer réussir ça ? Nous sommes coincés sur cette butte et eux sont éparpillés dans la forêt. Comment les localiser ? Et plus encore, les forcer à se regrouper afin de les prendre en tenaille ?

— En modifiant la donne ! Nous devons les attaquer depuis au moins deux directions et les écraser.

L'officier fronça les sourcils.

— Seigneur Rahl, ce que vous dites est sensé, en théorie, mais dans le cas qui nous occupe, ça revient à vouloir encercler des fourmis. Nos adversaires grouillent partout ici.

— Une fois encore, tu me parles du problème… Mais je le connais déjà… (Avec son épée, Richard désigna la muraille rocheuse.) Cette falaise est en fait un des côtés d'une gorge qui prend naissance beaucoup plus haut qu'ici. Ça signifie qu'il y a un défilé derrière. Tu vois le ruisseau, sur un flanc, où nous nous approvisionnons en eau ? Avant d'arriver ici, il coule dans ce défilé.

— Sans doute, mais ça nous avance à quoi ?

— Il faut attirer les Shun-tuk dans ce passage. Sur un terrain en pente, entre deux murailles rocheuses escarpées, ils ne pourront pas se déployer. S'ils nous suivent dans le défilé, ils n'auront qu'une option : s'y engouffrer en rangs serrés. Contourner l'obstacle pour nous piéger à la sortie semble impossible. Et s'ils essaient, ça nous

donnera une occasion de filer dans la direction opposée.

Pensif, Fister étudia le terrain d'un œil nouveau.

— Avant d'entrer dans le défilé, continua Richard, il faudra poster des hommes sur les deux flancs. Ils devront procéder discrètement, en se glissant dans le passage puis en escaladant les pentes pour se cacher derrière des rochers. Dès qu'ils seront en position, nous nous précipiterons dans le défilé, comme si nous tentions désespérément de fuir.

— Et si les Shun-tuk ne nous suivent pas ?

— Ce sont des prédateurs… L'instinct de la chasse est en eux. C'est même le plus puissant qu'ils possèdent.

L'intérêt de Fister s'éveilla.

— Et après, la tactique du marteau et de l'enclume ?

— Exactement. Quand nous nous serons assez engagés dans la gorge, les hommes cachés sur les flancs descendront « fermer la porte » aux demi-humains. À ce moment-là, nous ferons demi-tour et attaquerons. Sur un terrain exigu, l'avantage du nombre se retournera contre eux.

Kahlan et Fister regardèrent l'endroit où le ruisseau jaillissait d'un flanc de la muraille de pierre. L'Inquisitrice n'aurait pas juré que la zone était configurée comme le disait Richard, mais sur ce sujet comme sur bien d'autres, elle lui faisait une confiance aveugle. Ayant passé une longue partie de sa vie dans la forêt, il savait de quoi il parlait.

Fister se massa le menton puis regarda son chef.

— Et comment allons-nous les inciter à nous suivre dans un tel trou à rats ? Ce sont des prédateurs, pas des soldats aguerris, c'est vrai, mais ils ne sont pas idiots.

— Fais-moi confiance, ils nous suivront, affirma Richard.

Kahlan devina qu'il avait un plan. Et pour ne pas changer, elle n'allait pas aimer ça.

Mais alors, pas du tout !

Chapitre 20

Fister ne se comporta pas comme un officier subalterne classique, exécutant aveuglément les ordres de son chef. De ses hommes, Richard attendait qu'ils utilisent leur cerveau et ne soient pas d'accord avec ce qu'il disait sans y avoir réfléchi. Tout au long de la très longue guerre contre l'Ordre Impérial, il avait inculqué ce principe à tous les officiers.

D'Hara avait presque toujours connu la tyrannie. Les seigneurs Rahl, jusque-là, ne toléraient pas qu'on les contredise. Richard y encourageait ses hommes, à partir du moment où ce qu'ils avaient à dire leur paraissait important. À ses yeux, l'expérience et les connaissances des autres étaient un trésor. Un chef avisé en était enrichi, pas diminué… Durant le conflit, il était arrivé que le Sourcier, convaincu par des arguments judicieux, change d'avis sur un point ou un autre.

— Seigneur Rahl, ce sont des prédateurs, d'accord, mais il y a des pisteurs d'esprits avec eux. Des sorciers noirs qui sentent les âmes et sont capables de les suivre. Ils repéreront les hommes qui serviront d'appât, c'est certain, mais aussi ceux qui se seront cachés dans le défilé.

— C'est vrai, mais le groupe qu'ils poursuivront sera en formation serrée – un amas d'esprits en mouvement, si j'ose dire. Les autres seront éparpillés sur les pentes et immobiles. En bons prédateurs, les Shun-tuk devraient choisir les proies les plus nombreuses et celles qui leur paraîtront les plus faibles, puisqu'ils les croiront paniquées.

» Essaie de considérer les choses de leur point de vue. Alors que tes hommes et toi vous préparez à charger, si vous aperceviez une horde d'ennemis avançant vers vous, la dédaigneriez-vous pour vous occuper de quelques individus éparpillés sur vos flancs ?

— Avant d'agir, je m'intéresserais aux deux, me demandant ce que mijotent les « individus éparpillés ». (Fister tapota du bout d'un pouce le pommeau de son épée.) Mais je vois ce que vous voulez dire… Au bout du compte, je me concentrerais sur le groupe. Cela dit, je ne vois pas pourquoi les Shun-tuk se comporteraient ainsi pour nous faire plaisir…

— L'astuce, c'est de faire en sorte que la tentation soit trop forte.

Fister échangea un regard avec Kahlan avant de dévisager

pensivement Richard. Il avait exposé sa position, et si son chef la rejetait, il ne voyait plus que dire. En revanche, il devait espérer que l'Inquisitrice volerait à son secours.

Estimant que la maladie de Richard obscurcissait son jugement, Kahlan fit ce qu'attendait le lieutenant.

— Richard, ce sont des primitifs, certes, mais des prédateurs habiles. Ils seront tentés de poursuivre le groupe, c'est sûr, mais ils peuvent décider de s'en prendre d'abord aux « individus », histoire de récupérer facilement des âmes et de nous affaiblir. Après tout, avec Ned, ils nous ont tendu un piège… Une diversion, afin de pouvoir s'en prendre à nos chevaux. Ils n'ont pas foncé tête baissée, et ils peuvent faire de nouveau montre de la même prudence.

— Pas si la « tentation » est la proie qu'ils convoitent par-dessus tout, et qu'ils pensent risquer de la perdre s'ils n'agissent pas assez vite. Je veux qu'ils nous croient paniqués et vulnérables.

— Vulnérables ? répéta Fister, dégoûté.

— Exactement !

— Et cette proie qu'ils convoitent par-dessus tout, ce sera qui ?

— Moi. Inconscient…

Fister sursauta.

— Vous, inconscient ?

— C'est ça, oui.

Kahlan se prit la tête à deux mains et soupira d'agacement. Elle avait bien prévu qu'elle n'aimerait pas ça…

— Richard, c'est un plan absurde. Tellement fou que je ne sais pas par où commencer pour le critiquer.

Dans les yeux du Sourcier, la colère de son arme brillait, et l'Inquisitrice crut un instant avoir un aperçu sur les profondeurs de l'âme de son mari.

— Vous avez entendu le prisonnier, tous les deux ! Ils sentent quand je faiblis, et en particulier quand je perds connaissance. Pareil pour toi, Kahlan. Ils guettent cet instant pour nous écraser, le demi-humain nous l'a dit. Un prédateur a toujours la patience d'attendre que sa proie soit vulnérable. Et quand je perds connaissance, c'est là que nous le devenons. Croyez-moi, ils nous poursuivront !

— Mais tu es conscient, fit remarquer Kahlan, et tu brandis ton épée.

— C'est la partie la plus difficile du plan…

Richard rengaina sa lame.

— Que fais-tu ? s'écria Kahlan.

— Sans le pouvoir de mon arme, je m'évanouirai d'ici à quelques minutes. Je sens que la souillure va bientôt m'attaquer. Elle est de plus en plus forte. En nous deux, Kahlan…

— Seigneur Rahl, c'est de la folie ! s'écria Fister. Nous ne pouvons pas…

— Écoute-moi, dit Richard, sa voix toujours pleine d'autorité, même sans le soutien magique de son arme. (Mais ça ne durerait pas…) Le temps presse. Il faut m'écouter.

À contrecœur, Kahlan et Fister ravalèrent leurs objections.

— Dans les circonstances actuelles, nous sommes condamnés à perdre cette bataille. Toi et moi, Kahlan, nous allons de plus en plus mal. Chaque fois que le mal nous submerge, sa puissance augmente. La mort n'est plus très loin.

» Il faut agir tant que c'est encore possible. Si nous continuons à opposer un front unique aux Shun-tuk, nous sommes perdus. Il faut changer les règles.

Fister glissa un pouce dans sa ceinture.

— D'accord ! Quel est votre plan ? Que proposez-vous ?

— Que la moitié des hommes prennent position dans le défilé ! Sur-le-champ ! Je ne tarderai pas à m'évanouir. Et les Shun-tuk le sentiront.

» Il nous reste un cheval. Quand je serai inconscient, installez-moi sur son dos, et attachez-moi. Puis foncez vers le défilé avec cette monture. Donnez l'impression d'une débandade…

» Les demi-humains penseront que vous cédez à la panique. Une fois dans la gorge, courez comme si vous aviez le Gardien aux trousses. Les autres hommes resteront cachés jusqu'à ce que tous les Shun-tuk soient entrés. Même s'ils les sentent, ils croiront avoir affaire à des petits malins qui tentent de sauver leur peau. Comme je serai avec les « fuyards », ils ne s'intéresseront pas à ces « déserteurs ».

» Si vous jouez bien les soldats affolés qui tentent de fuir en emmenant leur chef, ils mordront à l'hameçon. C'est un réflexe de prédateur, ils ne pourront pas y échapper. S'ils me sentent inconscient, ils fonceront !

» Quand ils seront dans le défilé, les « déserteurs » leur ayant coupé la sortie, Zedd devra déchaîner son Feu de Sorcier. Dans un espace confiné, cette arme sera beaucoup plus destructrice.

» Il y aura cependant des survivants, puisque certains demi-humains sont insensibles à toutes les formes de magie. C'est alors que le marteau foncera vers l'enclume, les prenant en tenaille. Et je compte sur vous pour tailler en pièces ces maudits Shun-tuk. Même ceux qui se fichent de la magie saignent et crèvent comme n'importe qui !

— Compris, seigneur Rahl. Mais qu'arrivera-t-il si vous vous trompez, les demi-humains ne tombant pas dans le piège ?

— Non, c'est impossible. C'est la base même de la danse avec la mort. On fait miroiter à l'adversaire ce qu'il désire le plus, et il oublie

toute prudence pour l'obtenir. Je suis le trophée que leur roi spectral les a chargés de rapporter. Et en plus, une victoire leur permettrait de se repaître de vous tous… S'ils réussissent à m'avoir pendant que je suis affaibli, ils savent qu'ils vous auront aussi. Ils ne vous laisseront pas partir avec moi, c'est sûr.

— Donc, vous prévoyez d'être inconscient pendant cette bataille ? demanda Fister.

Kahlan n'en croyait pas ses oreilles.

— Richard, tu seras sans défense…

— C'est vrai. Pour qu'ils me sentent vulnérable, c'est inévitable. Et pour que le plan fonctionne, c'est obligatoire. Samantha et l'épée m'ont donné assez de force pour vous exposer ce que j'avais en tête. Mais je sens que l'obscurité veut reprendre ses droits sur moi. Et cette fois, vous ne ferez rien pour l'en empêcher. Laissez-moi m'évanouir, attachez-moi sur le cheval et filez ! Pour l'exécution du plan, vous allez devoir vous passer de moi.

— Mais…, commença Fister.

Dans les yeux de Richard, la colère de l'épée cessa de briller. Son regard se voila, et Kahlan reconnut l'action du mal qui le rongeait. Au bord de la panique, elle avait cependant conscience que Richard avait raison. Son idée leur donnait les meilleures chances de survivre.

Certes, mais il allait être impuissant et exposé à tous les risques. Sans compter le jeu dangereux qu'il jouait avec la souillure qui ne guettait qu'une occasion de s'emparer de lui.

— Quand nous sortirons du défilé, après que vous les aurez taillés en pièces, que Zedd et Nicci fassent de leur mieux pour me ranimer.

Richard ne semblait pas sûr du tout que ce serait possible. Mais il faudrait d'abord remporter la bataille… Et même si c'était le cas, il serait peut-être trop tard pour que Zedd et Nicci puissent intervenir.

— Seigneur Rahl, je peux vous donner de la force, dit Samantha, affolée.

Depuis qu'elle le connaissait, Richard était pour elle l'image même de la puissance et de la sécurité. L'idée de le perdre la paniquait.

— Pas cette fois… C'est notre seule chance.

— Richard…, souffla Kahlan, des larmes aux yeux.

Richard lui prit la main et se laissa tomber sur un genou.

— Ne gaspillez pas cette chance ! Faites ce que je dis ! Je compte sur vous tous. (Il attira Kahlan vers lui.) Quand je serai attaché sur le cheval, prends mon épée. Tu en auras besoin. (Il trouva la force de faire un clin d'œil à sa femme.) Mais cette fois, ne m'embroche pas avec !

Fister rattrapa son chef avant qu'il s'écroule face contre terre. La tête pendante, Richard venait de perdre connaissance.

— Quelqu’un vous a déjà dit que vous êtes mariée à un fou ? demanda l’officier.

Kahlan ne parvint pas à sourire de cette plaisanterie visant à alléger un peu l’atmosphère.

— Il n’est pas fou. Il prend tous les risques pour nous sauver.

Fister glissa un bras sous l’épaule de Richard et le fit se relever.

— Samantha, fit Kahlan, tu vois ces trois hommes, là-bas ? Dis à l’un d’eux d’aller chercher le cheval, et aux deux autres de venir aider le lieutenant.

Alors que la jeune magicienne partait au pas de course, Kahlan se tourna vers Fister.

— Protégez-le jusqu’à ce que Zedd et Nicci puissent le secourir. Je compte sur vous.

— Je le ferai, Mère Inquisitrice. Personne n’approchera de lui tant que j’aurai un souffle de vie.

Kahlan ravala ses larmes. Il y avait trop à faire pour céder aux émotions.

— Mais j’ai une condition à poser… Mère Inquisitrice, pas question que j’informe Zedd et Nicci de ce plan. Ils me feraient frire et me mangeraient au petit déjeuner. Ce sera à vous de leur dire.

Cette fois, Kahlan réussit à sourire.

Trois hommes couraient vers eux, l’un d’eux tenant un cheval par la bride.

Chapitre 21

Pendant que le troisième tenait les rênes, deux soldats aidèrent Fister à hisser Richard sur le cheval. Pour les soldats, voir leur seigneur dans cet état était hautement déprimant. L'homme qui avait cru en eux, les libérant du joug de Darken Rahl, puis qui les avait conduits à la victoire contre l'Ordre Impérial, aussi faible qu'un nouveau-né ? Alors qu'il avait survécu à tous les dangers et réussi l'exploit d'apporter la paix et la prospérité au monde ?

À présent, il était inconscient et l'avenir s'annonçait bien sombre.

Une fois que le Sourcier fut en selle, les soldats et Fister l'attachèrent solidement. Les hommes ne posèrent pas de questions. Quand on appartenait à la Première Phalange on accomplissait son devoir sans discuter inutilement.

— Combien d'hommes nous reste-t-il ? demanda Fister, une main sur l'épaule d'un sergent nommé Remkin.

— Avant la bataille, nous étions une centaine. Mais nous avons déjà des pertes. Je ne saurais les chiffrer, cependant…

— Compris. Réunis une quarantaine de soldats, le plus vite possible. Avec le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice, nous allons contourner cette muraille pour entrer dans la gorge qu'il y a derrière. Précédez-nous. Une moitié des gars sur un versant du défilé, l'autre en face. Qu'ils s'éparpillent et se cachent bien, surtout. (Fister se tourna vers un des soldats.) Jenkins, tu commanderas un des deux groupes.

Le sergent sonda le terrain, en direction du ruisseau.

— Considérez que c'est déjà fait, lieutenant. Et ensuite ?

— Dès que vous serez en position, nous nous engagerons dans le défilé avec le seigneur Rahl. En principe, les Shun-tuk devraient nous suivre. Quand ils se seront bien avancés dans le défilé, Zedd les frappera avec son Feu de Sorcier. Quand il cessera, vous descendrez couper la retraite aux survivants et vous nous l'indiquerez en imitant le chant du rossignol. Jusque-là, restez bien en arrière, car le sorcier fera le maximum pour en carboniser autant que possible.

— Après, le marteau viendra frapper l'enclume ? avança Remkin.

— C'est ça. Pendant que tu choisis tes hommes, explique le plan et fais passer le mot. Arrange-toi pour ne pas laisser de brèche dans notre

ligne de défense, c'est très important. À présent, exécution ! Avec des défenseurs en moins, nous tiendrons encore moins longtemps, alors, ne traînez pas !

Le sergent se tapa du poing sur le cœur, puis il se tourna vers ses deux compagnons :

— En route ! Nous allons devoir escalader les versants dans le noir, alors choisissez des hommes venant de contrées sauvages. Il nous faut des gars capables de se déplacer vite sur un terrain accidenté.

— En « prélevant » des hommes, rappela Fister, faites reculer un peu la ligne de défense, pour qu'elle soit moins étendue et qu'il n'y ait pas de brèche.

Kahlan reconnut de l'inquiétude dans la voix de l'officier. Avec une quarantaine de soldats en moins, les défenses ne tiendraient pas longtemps, et il le savait.

— Jenkins, choisis tes gars et mets-toi en mouvement, dit Remkin. Tu pourras leur expliquer le plan en chemin. Pour les hommes qui restent, je me chargerai d'exposer les détails.

Alors que les soldats partaient exécuter leurs ordres, Kahlan se tourna vers Samantha :

— Trouve ta mère, dis-lui que nous partons et que nous avons besoin d'elle pour protéger Richard. Vite !

Samantha fila à la vitesse du vent.

Plusieurs Shun-tuk jaillirent soudain de nulle part et bondirent sur Fister, tentant d'immobiliser son bras droit. En même temps, ils essayèrent de le mordre.

Voulant tirer l'épée de Richard du fourreau, Kahlan se retourna juste à temps pour voir le demi-humain qui fondait sur elle, son visage couvert de couches de cendres craquelées.

Alors qu'il tendait le bras vers elle, Kahlan le saisit par le poignet et profita de sa vitesse acquise pour le propulser vers l'avant et vers le bas. Déséquilibré, son bras lui faisant atrocement mal, le demi-humain bascula en avant et l'articulation de son épaule ne résista pas à la tension. Alors qu'il criait de douleur, l'Inquisitrice lui décocha un coup de coude au milieu du visage. Les os explosèrent avec un bruit sec.

Tandis que le Shun-tuk s'écroulait, sa main encore valide plaquée sur son nez en bouillie, un autre demi-humain se campa face à Kahlan. Sans hésiter, elle dégaina l'épée de son mari et lui fit décrire un arc de cercle qui décapita net son adversaire.

Le Shun-tuk tomba comme une masse, laissant à peine le temps à Kahlan de dégager sa lame. Dès que ce fut fait, elle se mit en position, prête à affronter d'autres assaillants.

Sentant quelqu'un à côté d'elle, elle leva son arme, mais vit à temps qu'il s'agissait de Fister.

— Du calme, c'est moi ! cria-t-il en levant les mains.

Derrière lui, Kahlan vit les dépouilles des Shun-tuk qui l'avaient attaqué. À l'évidence, leur tactique n'avait pas fonctionné. L'un avait le crâne fendu en deux et un autre était pratiquement coupé net au niveau de la taille.

Kahlan savait que toute personne qui tenait l'Épée de Vérité était envahie par sa colère. Mais un savoir théorique n'avait rien de comparable avec une expérience vécue. Voire avec le souvenir d'une expérience antérieure. La fureur de l'arme était comme un torrent qui se déversait en elle, venant se mêler à sa propre rage et la décuplant. C'était comme tenir la foudre entre ses mains et pouvoir en faire ce qu'on voulait.

Après avoir goûté le sang, la lame en demandait davantage.

Du coin de l'œil, Kahlan vit Remkin et Jenkins, chacun à la tête d'un groupe, se diriger vers l'entrée de la gorge. L'ascension allait leur prendre un peu de temps, et les défenses du camp étaient nettement affaiblies. Si elle avait cédé à l'épée, l'Inquisitrice aurait couru se battre aux côtés des défenseurs. Mais elle avait bien mieux que ça à faire. Sa priorité était de protéger Richard. Ensuite, d'appliquer à la lettre son plan. Pour ça, il allait falloir agir vite et avec une grande coordination.

Se replier était une manœuvre délicate qui demandait une discipline d'acier pour ne pas tourner à la vulgaire débandade. L'Inquisitrice avait un plan à suivre, mais elle devait faire en sorte qu'il soit exécuté correctement.

Elle cria les noms de Zedd et de Nicci. Quand ils tournèrent la tête dans sa direction, elle fit de grands gestes avec l'épée pour leur faire signe de la rejoindre.

Avant de quitter son poste, Zedd déchaîna un enfer de flammes pour se couvrir. Avec un poing d'air, Nicci créa une sorte de tourbillon qui souleva un rideau de poussière et de divers débris puis le propulsa vers les Shun-tuk qui continuaient à attaquer. Forcés de se protéger le visage et les yeux du feu et des projectiles volants, les demi-humains ralentirent un peu leur charge.

Zedd et Nicci profitèrent de ce répit pour rejoindre Kahlan et Fister, campés près du cheval sur lequel était attaché Richard.

— Par les esprits du bien ! s'écria le vieux sorcier. Qu'est-il arrivé ?

Nicci approcha pour examiner Richard, attaché en travers de la selle. Lui soulevant une paupière, elle blêmit.

— Il est en danger de…, commença-t-elle.

— Comme nous tous ! cria Kahlan. Laisse-le, pour le moment.

— Mais…, fit Zedd.

— Taisez-vous, tous les deux ! Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails.

Fister se tourna et décapita prestement un Shun-tuk qui passait près d'eux avec l'intention d'aller sauter sur le dos d'un défenseur.

— Nous t'écoutons, dit Zedd.

— Quand le lieutenant Fister en donnera l'ordre, tous les hommes abandonneront la ligne de défense, et nous suivrons. Direction le ruisseau, puis la gorge qu'il y a derrière. Nous devons tous entrer dans le défilé. Zedd, tu resteras un peu en arrière, et quand nos hommes auront quitté le camp, tu utiliseras ton Feu de Sorcier pour retarder un peu les Shun-tuk.

— Certains sont immunisés contre la magie…, rappela le vieil homme.

— Je sais, mais tous ne le sont pas, et même ainsi, ça les désorientera. Ce qui nous donnera un peu d'avance.

— Pour quoi faire ? demanda Nicci.

— Avancer dans le défilé avant qu'ils y entrent, nous poursuivant parce qu'ils auront senti que Richard est inconscient.

Zedd leva les bras au ciel.

— Nous utiliserons Richard comme appât ?

— Oui.

— Quel crétin fini a eu cette idée ?

— Ton petit-fils.

— Bien sûr, qui d'autre ?

— Tue autant de Shun-tuk que tu pourras, puis viens nous rejoindre pendant que les autres se lanceront à notre poursuite. Des hommes sont postés en embuscade des deux côtés du défilé. Quand les demi-humains seront tous entrés, ils leur couperont la retraite.

» Dans un passage si étroit, très peu de soldats peuvent contenir une force considérable. Utilisant de nouveau ton Feu de Sorcier, Zedd, tu les carboniseras pendant qu'ils sont piégés. Ensuite, le marteau viendra frapper l'enclume…

— D'où tiens-tu que… ? commença le vieil homme.

— C'est le plan de Richard. Il a perdu volontairement conscience pour que nous puissions l'exécuter. Tenter de tenir la position ne nous aurait pas sauvés. Il faut changer de tactique, sinon, nous mourrons tous. C'est notre meilleure chance. Richard risque sa vie pour que ça réussisse. Donc, je n'écouterai aucune objection. C'est compris ?

— Compris, marmonna Zedd, un peu plus calme.

— Quand nous serons sortis du défilé, une fois les demi-humains éliminés, Nicci et Zedd, vous ranimerez Richard.

Kahlan vit que le vieux sorcier aurait voulu dire quelque chose. Sans doute impressionné par la colère de l'épée qui brillait dans les yeux de l'Inquisitrice, il se ravisa.

Nicci, elle, osa parler :

— Certains Shun-tuk ont des pouvoirs étranges… Nous ne savons pas de quoi ils sont capables.

La colère de l'épée coulant en elle, Kahlan ne trouvait plus le plan absurde. C'était simplement une chance de tuer les Shun-tuk avant d'être massacrés par eux.

— Rien ne les empêche d'utiliser ces pouvoirs ici… Quand nous les aurons piégés dans le défilé, ils ne pourront pas s'éparpiller, c'est déjà ça. Au moins, nous aurons une chance d'en finir. Même ceux qui ont des pouvoirs meurent quand une lame leur transperce le cœur.

— Tu as raison, reconnut Nicci. Exécution, dans ce cas !

Kahlan vit que Samantha accourait, sa mère sur les talons. Si les hommes n'étaient pas déjà en position dans le défilé, ça ne tarderait plus.

De la main gauche, Kahlan saisit les rênes de la jument très près du mors.

— Allons-y ! Il est temps d'exterminer ces chiens !

Chapitre 22

À une extrémité du campement, près du ruisseau, Fister émit un long sifflement entre deux de ses doigts. Un signal que tous les soldats connaissaient : l'heure de battre en retraite avait sonné.

Sans hésiter, les défenseurs se précipitèrent vers l'endroit où Kahlan et les autres attendaient. Au passage, ils s'emparèrent de leur paquetage.

Les Shun-tuk furent très surpris de voir leurs adversaires abandonner brusquement un terrain qu'ils avaient défendu avec un rare acharnement. Un bref instant, ils ne surent pas comment réagir. Leur étonnement donna aux soldats l'avance dont ils avaient besoin. Ce n'était pas grand-chose, en réalité, mais sur un champ de bataille, Kahlan le savait, quelques secondes pouvaient faire la différence entre la vie et la mort.

Une boule de Feu de Sorcier crépitait déjà entre les mains de Zedd, rugissant comme si elle était vivante et pressée de semer la destruction.

Dans le cœur liquide de cette sphère, tel un monde miniature, brûlait une sorte de lune translucide. Le Feu de Sorcier était l'héritage d'un ancien pouvoir dont il restait très peu de chose. À l'époque de Sulachan, cette magie existait partout dans le monde, et l'empereur mort la contrôlait. En revenant dans le monde des vivants, il y ramenait des cauchemars qu'on croyait à jamais oubliés…

Zedd faisait léviter entre ses paumes la boule mortelle, attendant le meilleur moment pour la propulser sur les demi-humains. À la lueur du sortilège, son visage parcheminé semblait parfaitement calme. Déterminé, il ne se poserait aucune question au moment de frapper.

Kahlan connaissait bien cet état d'esprit. Quand elle était sur le point de déchaîner son pouvoir, elle aussi éprouvait une totale sérénité. Lorsqu'on se trouvait seul avec les antiques puissances qu'on abritait en soi, les émotions ne pouvaient être que des parasites.

Le Feu de Sorcier était tenu pour une légende par bien des gens. Très rarement utilisé, et devant fort peu de témoins, il passait pour un mythe – le vestige à demi oublié d'un temps révolu. Pour ceux qui croyaient à son existence, et plus encore quand ils l'avaient vu à

l'œuvre (en ayant la chance de survivre), c'était un objet de terreur.

Kahlan avait souvent vu Zedd recourir à cette arme redoutable. Pendant la guerre, ça s'était fréquemment révélé nécessaire – une des rares circonstances où une telle mesure se justifiait.

Les sorciers avec lesquels Kahlan avait grandi ne s'étaient jamais trouvés une seule fois dans l'obligation de s'en servir. Plus que probablement, ils n'auraient d'ailleurs pas su comment s'y prendre.

Zedd, lui, savait…

Mais c'était la première fois que Kahlan le voyait *si* calme. De plus, il gardait la boule de feu entre ses mains comme s'il s'était agi d'un trésor dont il renâclait à se séparer. Une œuvre d'art d'une telle beauté qu'il aurait voulu la garder pour lui.

D'habitude, le vieil homme invoquait son feu puis le lançait sur sa cible aussi vite qu'il le pouvait. Là, on eût dit qu'il laissait à sa création le temps de découvrir dans quel monde elle était née – et celui de prendre des forces, peut-être. De fait, les couleurs tourbillonnantes étaient bien plus vives que dans les souvenirs de l'Inquisitrice.

Zedd avait recours au Feu de Sorcier dans les circonstances désespérées, afin de sauver des vies. Aujourd'hui, parmi ces existences, il y avait celle du seigneur Rahl en personne – son petit-fils, en plus de tout.

Sachant ce qui allait se passer, Kahlan sortit de sa poche un foulard et s'en servit pour couvrir les yeux de la jument. Les destriers étaient habitués aux batailles et ne s'effrayaient plus des explosions. Avec cette bête-là, ça risquait de moins bien se passer.

Sur la zone désormais découverte que venaient de quitter les défenseurs, les Shun-tuk, remis de leur surprise, se lancèrent dans une charge furieuse. Plus d'obstacle devant eux, des proies qu'ils convoitaient… Rien ne pourrait plus les arrêter.

Quand le dernier homme de la Première Phalange fut passé devant lui, Zedd écarta enfin les mains. Lui obéissant, la boule de feu fendit les airs en grossissant à mesure qu'elle approchait de ses cibles.

Puis elle brilla tel un petit soleil et tout le secteur se retrouva éclairé comme en plein jour. Alors que tous les végétaux s'embrasaient, la boule de feu liquide balaya le terrain avec un grondement qui effraya jusqu'aux demi-humains. Se couvrant les oreilles avec les mains, ils se plièrent en deux, comme pour laisser passer l'orage.

Rugissant plus fort que toutes les marées de feu dont Kahlan avait été témoin, le projectile de Zedd transforma en torches vivantes des centaines de Shun-tuk, incendiant les vivants comme les morts déjà recroquevillés sur le sol. Parmi ces dépouilles, Kahlan reconnut des hommes de la Première Phalange. Des héros pour lesquels on ne

pouvait plus rien… Au moins, leurs restes échapperaient aux dents des Shun-tuk. Pour eux, ça n'avait plus la moindre importance, mais pour l'Inquisitrice, ça faisait une différence. Être incinéré semblait préférable à finir dans l'estomac d'un cannibale.

Le feu liquide s'abattit enfin sur le sol, l'impact faisant trembler les arbres les plus solidement enracinés. Des aiguilles embrasées volèrent dans les airs puis retombèrent en pluie.

Quand la boule explosa enfin, au milieu de la horde de Shun-tuk lancée à l'assaut, des dizaines de corps démantibulés volèrent dans les airs, réduits en cendres avant même d'être retombés sur le sol.

Le Feu de Sorcier ne pardonnait pas. Une fois qu'on était frappé, inutile de tenter de l'éteindre. Une simple flammèche, tombant sur un bras ou une jambe, consumait le membre jusqu'à l'os. Bien entendu, la douleur était atroce. Une fois touché, on n'avait plus qu'une idée en tête : se débarrasser de ce fléau. Hélas, c'était impossible. Enfin, presque…

Sur les champs de bataille, Kahlan avait vu des hommes se couper une main, voire un bras, pour empêcher les flammes de remonter jusqu'à leur épaule, puis de se répandre sur leur torse.

Dans la fournaise, des Shun-tuk se transformaient brièvement en squelettes noirs avant de disparaître totalement.

Ceux qui avaient pris la fuite ne regardaient pas derrière eux à cause de l'intensité de la lumière. Pour se protéger les yeux, Kahlan dut elle aussi détourner le regard et baisser les paupières. Un instant, elle craignit que la vague de chaleur lui embrase les cheveux et roussisse sa peau, mais elle était trop loin pour ça.

Comme prévu, la jument supportait mal le traumatisme. Pour l'empêcher de se cabrer, Kahlan dut tirer de toutes ses forces sur les rênes. Couvrir les yeux de la bête avait été une très bonne idée…

Combien de Shun-tuk avaient péri carbonisés ? En principe, il n'aurait pas dû y avoir de survivants, mais dans ces circonstances particulières, comment savoir ? Eh bien, les pisteurs d'esprits et autres sorciers noirs se montreraient toujours assez tôt…

— On file ! cria Kahlan en tirant Zedd par la manche.

Les yeux voilés, le vieil homme était vidé de ses forces. Pour protéger ses amis et son petit-fils, il avait tout donné, mettant le meilleur de son art dans sa mortelle création.

— Qu'as-tu dit ? lança-t-il.

— On file ! Tu nous as donné une chance, Zedd. Bravo ! Et maintenant, on part d'ici !

Malgré sa fatigue, le vieil homme soutint le rythme de Kahlan et entra dans le défilé en même temps qu'elle. Ravie qu'on la conduise loin de cet enfer, la jument se laissait guider docilement.

Derrière, le Feu de Sorcier allait continuer à brûler pendant un moment, faisant d'autres victimes. Les blessés les plus légers s'en tireraient, mais il leur faudrait des mois avant d'être guéris, si ça arrivait un jour. Les autres mourraient dans les heures ou les jours à venir. Et même ceux qui avaient simplement respiré l'air surchauffé par la boule de feu étaient destinés à succomber, leurs poumons se consumant de l'intérieur.

Alors que Kahlan s'enfonçait dans le défilé, tirant avec elle la jument, Nicci vint se placer à ses côtés.

— Je ne l'avais jamais vu dans cet état…, souffla-t-elle. À mon avis, il a donné son maximum pour essayer d'éliminer aussi les demi-humains dotés de pouvoirs.

— Et tu crois qu'il a réussi ?

— Non. Mais c'était un effort louable. Je sais ce que coûte une telle invocation… Et j'espère qu'il a gardé des réserves, pour la deuxième phase de l'opération. Quand nous y serons, je l'aiderai avec de la Magie Soustractive.

La magicienne dépassa Kahlan, tendit un bras et invoqua une flamme qui lévita devant elle. Il ne s'agissait pas d'une arme, seulement d'une source de lumière, afin d'éclairer leur chemin. Une saine protection sur un terrain semé de racines affleurantes et de pierres branlantes.

Puis Nicci se tourna vers les soldats.

— Regardez devant vous. Il faut que vos yeux s'habituent à l'obscurité. De plus, quand nous aurons un peu avancé, Zedd utilisera de nouveau son Feu de Sorcier, donc, il vaut mieux vous habituer à ne pas jeter de coups d'œil derrière vous. Dans ce défilé, la lumière sera encore plus aveuglante. Un désavantage pour nos ennemis. Faites en sorte qu'il n'en soit pas de même pour vous.

Les soldats acquiescèrent.

Nicci ouvrit la marche, Kahlan sur les talons. Longer le ruisseau n'était pas simple, à cause des pierres humides et de la mousse. Dans l'exercice de ses fonctions d'Inquisitrice, Kahlan avait passé sa vie à voyager dans la nature. Nicci, elle, était une femme des villes. Avant de rencontrer Richard, elle avait rarement posé les pieds sur de la terre ou de l'herbe. Grâce au Sourcier, elle avait appris à s'en sortir sur le terrain le plus hostile. Une chance, dans les circonstances présentes.

De temps en temps, quelques soldats devaient passer devant pour dégager le chemin en coupant des branches ou des buissons trop envahissants. En femme expérimentée, Kahlan laissait la jument marcher là où elle voulait. Pas question qu'elle se brise une jambe…

Les flammes éphémères que Nicci invoquait de temps en temps révélaient parfois des murailles de pierre qu'il fallait contourner. L'eau s'infiltrant par les moindres fissures, la roche luisait d'humidité et la

mousse prospérait.

Au bord du ruisseau, des cèdres parvenaient à s'accrocher à la terre. Un peu plus haut sur les pentes, de grands pins les dominaient. Partout où le sol était trop rocailleux pour ces géants des bois, de plus petits arbres et des buissons les remplaçaient, et c'étaient leurs racines qui représentaient un grand danger.

En plein jour, ce défilé n'aurait pas été facile à traverser. De nuit, c'était encore plus compliqué, mais pas infaisable. Cela dit, la progression se révéla très lente. Mais sur ce point, il en irait de même pour les Shun-tuk.

Au moins, sur un tel terrain, ils n'auraient aucune chance de contourner leurs proies ou de les encercler. Le fond du défilé restait le chemin le plus rapide. Passer par les versants, en plus d'être dangereux, prendrait beaucoup plus de temps.

Le plan de Richard était parfaitement conçu. Bientôt, le marteau allait pouvoir frapper l'enclume.

Le ciel s'illumina lorsque Zedd, qui fermait la marche, déchaîna de nouveau son Feu de Sorcier.

Une explosion fit trembler le sol. Sentant l'onde de choc jusque dans sa poitrine, Kahlan se demanda combien de demi-humains avaient péri, ce coup-ci. Obéissant aux consignes de Nicci, elle résista à la tentation de se retourner pour voir ce qui se passait.

La magicienne blonde courut rejoindre Zedd. Captant du coin de l'œil des éclairs blancs et entendant un bruit de fin du monde, Kahlan comprit que l'ancienne Maîtresse de la Mort utilisait un mélange de Magie Additive et Soustractive. Une arme aussi dévastatrice que le Feu de Sorcier, mais qui ne serait pas plus efficace sur les Shun-tuk dotés de pouvoirs. Pour les autres, les minutes à venir allaient être un enfer.

L'épée de Richard lui communiquant sa colère, Kahlan bouillait d'envie de charger les monstres qui menaçaient la vie de son mari. Elle dut se raisonner pour ne pas le faire.

Ce n'était pas encore le moment. Mais quand il viendrait, l'Épée de Vérité se gorgerait de sang !

Chapitre 23

De temps en temps, Kahlan jetait un coup d'œil par-dessus son épaule afin de voir comment allait Richard, toujours sur le dos de la jument. Étendu en travers de la selle, il était sans défense, dépendant entièrement de son épouse. Et il n'était pas question qu'elle l'abandonne ! Elle allait le sortir de là, puis le conduire en sécurité – au Palais du Peuple, où Zedd et Nicci le débarrasseraient du poison qui le tuait. *Les* débarrasseraient, en fait…

Kahlan était lasse de ne pas pouvoir vivre normalement avec Richard. Être seuls ensemble, avoir une conversation banale, prendre le temps de faire l'amour… Bref, tout ce que pouvait apporter une relation normale entre deux êtres. Hélas, il leur fallait en permanence lutter pour leurs vies et pour le droit des autres de mener librement la leur.

La paix avait duré juste le temps de leur donner le goût des simples joies de la vie. Le mariage de Cara, au Palais du Peuple, s'était révélé un grand moment, mais tout avait très vite tourné au cauchemar pour la Mord-Sith, pour son pauvre mari et pour tout le monde…

Serrer l'épée de Richard décuplait la colère qui couvait en Kahlan depuis des jours.

De nouveau, ils étaient impliqués dans une lutte pour la vie ! Et pour s'en tirer entiers, cette fois, il ne suffirait pas d'échapper aux Shun-tuk. S'ils ne parvenaient pas à gagner assez vite le Palais du Peuple…

Ils en étaient encore si loin. Sans chevaux, Richard et elle dans un piteux état, le voyage serait long et difficile. Mais il n'y avait pas le choix. Le seul espoir, c'était de tomber en chemin sur une ville ou un village où ils pourraient acheter des montures – et mieux encore, un nouveau chariot.

Dans son dos, Kahlan entendait les explosions des projectiles magiques de Zedd et de Nicci. Parfois, elle captait même les cris des Shun-tuk agonisants. Avec l'écho qui se répercutait dans le défilé, on eût dit que montaient à ses oreilles les bruits lointains d'une bataille entre le bien et le mal se déroulant au cœur du royaume des morts.

Au fil de l'ascension, le défilé devenait de plus en plus étroit,

comme s'il s'agissait plutôt d'une faille entre deux montagnes jumelles. Une brèche menant à un autre monde, peut-être…

Irena marchait près du cheval, prête à défendre Richard avec son pouvoir s'il le fallait. Ignorant la puissance de cette magicienne, Kahlan n'aurait su dire si elle serait en mesure d'aider Zedd et Nicci à ranimer Richard, au sortir du défilé.

Sachant quel calvaire vivait son mari, perdu dans des ténèbres hostiles, l'Inquisitrice avait hâte d'en arriver à cette partie du plan. Plus on resterait dans cette obscurité, plus ce serait dur à supporter et plus le danger augmenterait.

Richard avait besoin d'aide, certes, mais pour le moment, les Shun-tuk devaient rester la priorité.

Nicci étant partie se battre, Irena et Samantha se chargeaient d'éclairer de temps en temps le chemin. Plus on montait, plus le cours d'eau grossissait, aspergeant parfois les fugitifs – un désagrément qui ne leur rendait pas les choses plus faciles.

Soudain, Kahlan s'avisa qu'elle n'entendait plus d'explosions depuis un moment.

— Comment va le seigneur Rahl ? demanda Samantha.

L'Inquisitrice posa une main sur le dos du Sourcier.

— Il respire encore, mais je ne peux rien dire d'autre…

— Moi si, fit la jeune magicienne en posant les doigts sur les tempes de Richard. J'ai déjà senti la souillure en vous deux. Je devrais remarquer les changements…

Peu de temps après, Samantha retira sa main.

— Alors ? la pressa Kahlan.

— Mère Inquisitrice, je suis navrée, mais c'est pire que jamais.

Pour la première fois, Kahlan pensa pour de bon que Richard était en train de mourir. Elle le perdait, et il n'y avait rien à faire. Sans lui, le monde n'aurait plus aucun sens. Plus de couleurs. Mais elle ne serait pas longue à le rejoindre…

Elle serra plus fort l'épée de son mari.

Puis elle entendit dans le lointain le chant du rossignol. Le signal de Remkin… La magie avait tué tout ce qu'elle pouvait tuer. Les Shun-tuk survivants, qu'il allait falloir abattre avec l'acier, avaient des pouvoirs dont Kahlan et ses compagnons ignoraient tout. Sinon qu'ils étaient capables de ranimer les morts, ce qui n'avait déjà rien d'encourageant…

Pouvoir ou non, ils étaient mortels. C'était aux soldats, à présent, de prendre le relais de la magie. Et d'en finir avec la menace.

Kahlan se tourna vers Samantha :

— Prends les rênes !

— Quoi ?

— Occupe-toi de la jument ! Nous avons très peu d'hommes, et

chaque épée compte. Je vais aller combattre. Et je te confie Richard.

— Je comprends, fit Samantha, terrorisée mais déterminée.

Kahlan vit que Nicci approchait, venant la chercher. Elle aussi était prête à aller jusqu'au bout.

— En route ! Il est temps d'en finir.

Cette fois, ce fut l'Inquisitrice qui passa la première.

L'Épée de Vérité allait boire le sang des Shun-tuk. Et Kahlan en était aussi assoiffée que l'arme.

Chapitre 24

Nicci et Kahlan firent rapidement la jonction avec les soldats, qui s'étaient volontairement laissé un peu distancer afin de laisser de l'avance au groupe « Richard », s'il devait fuir parce que les choses tournaient mal. À savoir si le marteau ne parvenait jamais à frapper l'enclume.

Alors que les deux femmes se dirigeaient vers l'entrée du défilé avec les hommes, Nicci invoqua une flamme qui leur permit de distinguer les pièges du terrain, mais à très courte distance, pour ne pas trahir leur position.

Dans la première phase de l'opération, les fugitifs étaient parvenus à distancer nettement les Shun-tuk. En traînant volontairement, les soldats avaient en ce qui les concernait réduit cette avance. Avec tout ça, difficile de dire quand le marteau entrerait au contact avec les demi-humains.

Lorsque Nicci invoqua une flamme plus grande afin de mieux illuminer le terrain, devant eux, Kahlan sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Par les esprits du bien…, souffla-t-elle.

Le défilé était rempli à craquer de guerriers au corps couvert de cendres.

Le sergent Remkin était censé couper la retraite aux demi-humains, une fois qu'ils seraient tous entrés dans le passage. Avec ses hommes, il incarnait l'enclume que le marteau – le groupe de Fister – devait venir frapper après avoir fait demi-tour. Mais Remkin et ses gars avaient-ils seulement pu « fermer la porte » aux Shun-tuk, considérant leur nombre ?

Kahlan dut se rendre à l'évidence : elle ne s'attendait pas à tant d'ennemis, loin de là ! Normalement, le Feu de Sorcier de Zedd et les éclairs de Nicci auraient dû en éliminer un grand nombre. Et ils l'avaient sûrement fait. Mais il restait assez de guerriers – très largement – pour accomplir la mission dont les avait chargés leur roi.

Quand ils défendaient le camp, Kahlan et ses compagnons n'avaient eu aucun moyen d'estimer le nombre de Shun-tuk déployés dans la forêt, en face d'eux. Bien sûr, il en arrivait toujours de nouveaux, mais de là à ce qu'ils soient si nombreux… Une marée… inhumaine.

Fister et ses hommes ne devaient pas avoir non plus prévu le désastre. Ce n'était pas un groupe de pisteurs d'esprits, mais une armée entière ! Quand Sulachan et Hannis Arc envoyaient des forces en mission, ils ne lésinaient pas sur le nombre !

Une précieuse information sur les chefs ennemis. Ils ne négligeaient rien, préparaient soigneusement leurs actions et recouraient à la force brute pour les mener à bien. La subtilité n'était pas leur fort. Écraser un moustique avec une masse d'armes ne les dérangeait pas.

Même si ce n'était pas une nouvelle réjouissante, en savoir plus sur des adversaires était toujours bon. Ça évitait de les sous-estimer.

Kahlan repensa à ce qu'avait dit le prisonnier au sujet des démons qui les guettaient, Richard et elle. L'empereur n'était pas homme à se satisfaire de « simplement » tuer ses ennemis.

Le prisonnier, comprit l'Inquisitrice, n'était pas tombé par hasard entre leurs mains. Sulachan le leur avait envoyé afin qu'il leur délivre un message. Pour Richard et Kahlan, la mort ne serait pas une fin, mais le commencement d'une éternité de souffrance.

Pas de repos éternel. Pas d'infini sommeil.

Oubliant ses angoisses, Kahlan se concentra sur le moment présent. Un seul élément jouait en leur faveur : l'étroitesse du défilé. Dans cet espace exigu, la masse d'armes aurait beaucoup de mal à s'abattre sur le moustique. En d'autres termes, la supériorité numérique perdait de son importance.

Pour tenir leur position, les hommes de la Première Phalange n'auraient pas besoin d'être tous en première ligne. Ça leur permettrait de se relayer, et de résister ainsi bien plus longtemps à la fatigue. Plus frais et plus agressifs, ils seraient d'autant plus efficaces.

Richard avait pensé à ce point, et c'était pour ça qu'il leur avait fait abandonner le camp. Vu le nombre de Shun-tuk, il avait pris cette décision au bon moment. À savoir, très peu de temps avant une défaite inéluctable.

Dans la configuration actuelle – deux groupes aux deux extrémités de la formation adverse – des hommes qui se relayaient pour affronter une masse nécessairement réduite d'adversaires pouvaient devenir de véritables machines à tuer. Sur un terrain pareil, on pouvait même parler de « boucherie » plus que de bataille. Mais n'était-ce pas l'essence même de la guerre ? Tuer autant d'ennemis que possible, aussi vite qu'on pouvait, et en subissant très peu de pertes ?

Les soldats se mirent en formation, faisant se chevaucher leurs boucliers, puis ils allèrent à la rencontre des Shun-tuk. Reposant sur les épaules des hommes du premier rang, des lances formaient une muraille d'acier. Si les adversaires voyaient le danger et s'immobilisaient, ça ne servirait à rien, parce que le mur d'acier

continuerait de fondre sur eux. Des deux côtés du piège, puisque Remkin utiliserait exactement la même tactique. Pris en tenaille, les demi-humains seraient hachés menu.

Un détail tracassait cependant Kahlan. Ces Shun-tuk-là n'étaient pas seulement des brutes motivées par le désir maladif de s'approprier une âme. C'étaient des pisteurs d'esprits, et d'autres sortes de pratiquants de la magie noire.

Et ça changeait bien des choses…

Plissant les yeux, Kahlan vit que certains demi-humains, dans le flot de guerriers, avaient des yeux rouges brillants. Des morts ranimés ! Un autre bâton dans les roues de la Première Phalange.

Les Shun-tuk en assez bon état pour être ranimés se montraient des adversaires encore plus coriaces que les vivants. Dans les rangs, Kahlan distingua des demi-humains carbonisés mais encore capables de tenir debout. Ça avait suffi pour qu'on les ranime…

Ces combattants-là ne mouraient pas comme les autres. Avec eux, toucher un organe vital ne suffirait pas. Il faudrait les tailler en pièces.

Sans la voir, Zedd croisa Kahlan alors qu'il se dirigeait vers la sortie du défilé. Traînant les pieds, les bras ballants, le vieil homme était à bout de forces. Hors d'état d'utiliser son don, et moins encore d'invoquer du Feu de Sorcier. Avant de pouvoir se battre de nouveau, il lui faudrait du repos. À l'arrière, avec les hommes qui attendaient d'aller au contact ou qui en revenaient et récupéraient de l'énergie. Si on lui donnait à manger et à boire, le grand-père de Richard se remettrait assez vite.

Kahlan le prit par la manche, le força à se tourner vers elle et lui tapota gentiment la joue.

— Tu devrais aller veiller un peu sur Richard… C'est une bonne idée, non ?

Le vieux sorcier hocha la tête, eut l'ombre d'un sourire et s'éloigna.

Nicci aussi devait être épuisée. Mais il serait impossible de l'envoyer en arrière.

Plus bas dans le défilé, les Shun-tuk se bousculaient pour avancer plus vite. L'étroitesse du passage, les difficultés du terrain et leur nombre les ralentissaient. Aux endroits les moins larges, ils devaient s'arrêter et attendre leur tour. Perdant patience, certains poussaient les guerriers du premier rang, allant même jusqu'à les piétiner. Progression difficile ou pas, la soif de sang et d'âme leur donnait une inépuisable volonté d'avancer.

Richard avait vu juste. C'étaient des prédateurs. Une fois focalisés sur une proie, plus rien ne les arrêtait.

Le cœur serré, Kahlan dut constater que le plan de son mari avait fonctionné. Les Shun-tuk s'étaient bel et bien engagés dans le défilé. Mais si géniale que fût la tactique du Sourcier, les demi-humains

étaient trop nombreux. La supériorité numérique, tôt ou tard, leur assurerait la victoire.

Mais l'Épée de Vérité se fichait comme d'une guigne des rapports des forces et des probabilités. Être en état d'infériorité augmentait encore sa colère, décuplant sa soif de sang. Et quoi qu'il en soit, la configuration du terrain restait la meilleure chance des défenseurs.

Pour les soldats, le plus gros problème, ce seraient les morts ranimés. Cela dit, l'épée de Richard avait été créée pour faire face à de tels défis.

Kahlan se fraya un chemin entre les hommes, courant rejoindre la première ligne.

Alors, la folie la submergea.

Chapitre 25

Aveuglés par leur grotesque quête d'âmes, les Shun-tuk se jetaient sur la muraille d'acier. Tendant leurs mains aux longs ongles recourbés, claquant des mâchoires, ils n'avaient qu'une idée : déchiqueter de la chair. Bien entendu, les soldats les mettaient en charpie. Mais les demi-humains des rangs suivants attaquaient avec autant d'enthousiasme. Voir les cadavres de leurs congénères ne les décourageait pas. Ces guerriers avaient eu leur chance, ils n'avaient pas su la saisir et ils méritaient simplement d'être piétinés par ceux qui les suivaient – qui tombaient eux-mêmes comme des mouches.

Dans cette marée, Kahlan repéra le premier mort ranimé aux yeux rouges. La poitrine ouverte, des côtes en jaillissant, dévoilant ses poumons, il n'avait plus qu'un bras.

L'Inquisitrice nota qu'il ne respirait pas, ce qui semblait assez logique pour un mort animé par de la magie noire.

Kahlan comprit qu'on allait entrer dans son domaine de compétence. Face aux lames ordinaires, les morts ranimés ne tombaient pas aisément. Mais l'Épée de Vérité, une arme très ancienne, était justement conçue pour vaincre ce genre d'adversaires.

Soulagée de pouvoir enfin déchaîner toute la fureur de l'épée, Kahlan l'abattit sur le cadavre ambulant, le coupant quasiment en deux. Il tenta quand même de continuer sa charge mais, trop abîmé, s'écroula sur le sol, la moitié gauche inerte tandis que la droite essayait encore de ramper. Un deuxième coup mit fin à ces velléités.

Kahlan avança, cherchant le contact avec les autres morts ranimés dont elle voyait les yeux briller dans l'obscurité. Les soldats se chargeraient des Shun-tuk vivants. À elle de les soulager en les débarrassant des morts.

Ayant localisé une autre cible, elle bondit et la décapita. Puis, dans le même mouvement, elle fit sauter la tête d'une morte ambulante. Déchaînée, elle transperça ensuite la poitrine d'un demi-humain bien vivant, qui écarquilla les yeux de surprise avant de basculer en arrière, désormais raide mort. Dégageant sa lame, l'Inquisitrice tailla en pièces les deux corps sans tête, histoire qu'ils ne puissent plus s'en prendre aux défenseurs avec leurs bras et leurs jambes.

Dans sa rage de tuer, Kahlan remarqua cependant que les Shun-tuk se ruaient sur elle. Parce qu'ils reconnaissaient son âme, se souvint-elle. Pour eux elle était un trophée, et le prisonnier avait décrit le sort qu'ils entendaient lui réserver.

Ensuite, des sbires du roi spectral l'attendraient de l'autre côté du voile.

Soudain, la jeune femme s'aperçut qu'elle avait commis une erreur. En partant à la chasse aux morts ranimés, elle s'était bien trop enfoncée dans les lignes ennemies.

Même en étant ainsi piégée, elle continua à éprouver une étrange euphorie tandis qu'elle massacrait des demi-humains. Ils venaient à elle ? Eh bien, tant mieux, ça lui épargnait la peine d'aller vers eux. L'ivresse du combat occultait totalement le danger. Et chaque victime de plus augmentait encore la soif de sang de son arme.

Kahlan embrocha, éventra ou décapita des dizaines d'hommes et de femmes au corps couvert de cendres. Ce qui aurait dû être un piège mortel pour elle se transforma en une charge fantastique. Des montagnes de dépouilles l'entouraient, lui faisant comme des défenses naturelles. Glissant sur le sang et les entrailles, certains Shun-tuk se tuaient en se cognant la tête contre une pierre. D'autres périssaient sous les coups de l'Inquisitrice avant d'avoir pu se relever.

Même si la rage de l'épée l'animait, Kahlan restait assez lucide pour chercher à éliminer en priorité les demi-humains aux yeux rouges. Massacrer les autres au passage était en somme un bonus…

Tandis qu'elle coupait des membres ou ouvrait en deux des torses, des geysers de sang l'aspergeaient, empoissant ses vêtements et ses cheveux.

Mais ce n'était pas assez ! Il lui en fallait plus. Frappant de plus en plus vite, de plus en plus fort, elle continua à s'enfoncer parmi les Shun-tuk.

Les soldats comprirent très vite qu'elle s'exposait beaucoup trop. Jake Fister se fraya un chemin sanglant jusqu'à elle, afin de la soutenir. Avec ses énormes bras, il semblait être né pour tailler en pièces des adversaires.

D'autres hommes rejoignirent Kahlan et son compagnon, les aidant à ne pas être submergés par le nombre.

Perdue dans sa fureur de tuer, l'Inquisitrice ne s'en aperçut que très vaguement. Avec l'Épée de Vérité entre les mains, et une horde d'ennemis autour d'elle, une seule chose comptait : tuer pour ne pas être tuée. Comme si sa vie entière n'avait été qu'un prologue à cet instant où elle se transformait en une… Messagère de la Mort. Sa formation, son expérience, ses convictions, tout ça s'était combiné pour faire d'elle, en cet instant unique, une machine à prendre des vies.

L'Épée de Vérité se nourrissait des motivations de celui ou de celle qui la maniait. Elle sentait ce que cette personne tenait pour le bien ou pour le mal. Par exemple, elle aurait refusé de frapper quelqu'un que son propriétaire provisoire considérait comme un allié. En revanche, elle fauchait impitoyablement tous ses ennemis. Lorsqu'une personne dévouée à la cause de la raison et de la vie la maniait, cette arme devenait le symbole même de la justice.

Aux yeux de Kahlan, les demi-humains et leurs deux chefs étaient l'incarnation du mal. De sa vie, elle n'avait jamais éprouvé une colère si puissante. Sous ses coups, les bras coupés tombaient sur le sol et les têtes volaient dans les airs. Sur un tapis de cadavres et de fragments de corps, elle accomplissait son œuvre vengeresse.

Par endroits, les Shun-tuk avaient du sang et des viscères jusqu'aux chevilles. Décapitant un demi-humain, Kahlan vit sa tête s'envoler puis retomber sur la roche et rebondir plusieurs fois avant de se fracasser comme une noix.

Les compagnons de l'Inquisitrice faisaient autant de dégâts qu'elle. Tout bien pesé, les Shun-tuk n'étaient pas très difficiles à tuer. Dépourvus de cuirasse et de bouclier, ils n'utilisaient même pas d'arme pour parer ou dévier les coups. Quand ils se protégeaient le visage avec un bras, ça leur coûtait le membre en question avant que la lame leur fasse éclater la tête. Jusque-là, Kahlan n'avait pas encore vu un demi-humain dégainer un couteau. En dignes prédateurs, leurs dents leur suffisaient. Mais pour l'heure, c'étaient eux qui devenaient les proies.

Les haches, les masses d'armes et les épées de la Première Phalange faisaient un carnage. Pourtant, les Shun-tuk continuaient d'accourir, comme s'ils étaient des centaines de milliers. Très loin de là, à l'entrée du défilé, Remkin et ses hommes devaient livrer le même genre de combat. Mais le marteau aurait besoin de faire un long chemin pour venir frapper l'enclume.

Soudain, un des guerriers, devant Kahlan, fit une chose très étrange. S'immobilisant au milieu de la mêlée, il sourit.

Malgré la fureur de l'épée qui coulait dans ses veines, Kahlan sentit son sang se glacer.

La regardant dans les yeux, sans jamais détourner la tête, le demi-humain tendit une main vers un des soldats, sur la droite.

Le malheureux hurla quand la peau de son visage commença à fondre. Son hurlement mourut quand son crâne s'ouvrit en deux, comme si on venait de le trépaner. Dans leurs orbites, ses yeux se liquéfièrent littéralement puis se mêlèrent à sa chair en fusion. Il mourut avant même de toucher le sol, son corps se désarticulant.

Toujours souriant, le Shun-tuk tendit alors le bras vers l'homme qui se battait sur la gauche de Kahlan. La même horreur se

reproduisit, le pauvre soldat fondant littéralement debout, la chair se détachant de ses os. Comme son compagnon, il succomba en quelques secondes.

Kahlan arma son épée, courut et frappa à la vitesse de l'éclair. Alors qu'elle fendait l'air en direction du Shun-tuk souriant, la lame siffla assez fort pour couvrir le vacarme du combat. Ajoutant sa fureur à celle de son arme, l'Inquisitrice cria à s'en casser les cordes vocales. Entaillant d'abord le cou du demi-humain souriant, l'épée remonta et fendit en deux sa mâchoire, effaçant enfin l'affreux rictus triomphant de son visage. Puis une moitié de sa tête, dans le sens de la hauteur, se détacha de l'autre. Sans marquer la moindre pause, Kahlan doubla son coup, tranchant un bras du guerrier au niveau de l'épaule. Enfin, pour faire bonne mesure, elle l'éventra proprement.

Un Shun-tuk doté de pouvoirs de moins ! Certes, mais la démonstration de ce tueur montrait à quel point les demi-humains étaient en réalité dangereux.

Ces adversaires n'avaient ni cuirasse ni armes mais, contre leur magie noire, l'acier des soldats ne pouvait rien. Leur cotte de mailles n'avait pas protégé les deux pauvres gars carbonisés en quelques secondes. Et face à une telle attaque, Kahlan doutait que Nicci, Zedd ou Irena disposent d'une parade, puisque la magie « normale » ne pouvait rien contre les Shun-tuk « spéciaux ».

Un peu plus tôt, Kahlan avait vu des demi-humains traverser des flammes sans broncher. Et si la magie classique avait pu le tuer, le Shun-tuk souriant n'aurait jamais pu arriver jusque-là…

L'acier fonctionnait, mais combien faudrait-il tuer de sorciers noirs avant d'en avoir fini avec cette menace ? Pour ce qu'en savait Kahlan, il pouvait y en avoir des centaines capables de liquéfier la chair de leur cible. Soit largement assez pour venir à bout des défenseurs.

En un éclair, toute l'équation venait de changer.

Kahlan se retourna et poussa ses compagnons afin qu'ils l'imitent.

— On se replie ! cria-t-elle.

Ayant vu ce qui s'était passé, Fister leva son arme et lança :

— Retraite ! Courez ! Courez !

Si on le leur avait ordonné, les hommes de la Première Phalange seraient morts sur place. Se fiant à leur chef et à la femme de leur seigneur, ils battirent en retraite sans hésiter.

Au passage, Nicci prit Kahlan par le bras.

— Que se passe-t-il ?

L'Inquisitrice entraîna la magicienne avec elle.

— Tu sais neutraliser la magie noire ? Sinon, après ce que je viens de voir, je n'ai qu'un conseil à te donner : file d'ici !

Nicci ne discuta pas.

Kahlan n'avait plus l'ombre d'un plan en tête. À première vue, s'ils

voulaient s’en tirer, leur seule chance était de courir plus vite que les Shun-tuk. Et tenter de distancer un prédateur était un pari quasiment perdu d’avance.

Chapitre 26

Ralentis aussi par les difficultés de l'ascension, les Shun-tuk ne parvinrent pas à regagner du terrain sur l'Inquisitrice et ses compagnons. Et c'était déjà ça…

Si un des soldats glissait, ce serait un désastre, et Kahlan le savait. Lancés à toute vitesse, les hommes du premier rang prenaient tous les risques. L'un d'eux à terre, et ceux qui le suivaient de près tomberaient aussi. Dans ce cas, l'avance des fugitifs risquait de fondre comme neige au soleil.

Kahlan restait traumatisée par le spectacle auquel elle avait assisté. Au fil des ans, elle avait vu bien des hommes mourir, et dans des circonstances abominables, le plus souvent. Mais là… Alors qu'elle se croyait endurcie – mais jamais blasée –, la fin des deux soldats l'avait bouleversée. Et face à cette horreur, Zedd, Nicci et Irena ne pourraient rien. Réduits à fuir devant des prédateurs, les défenseurs avaient fort peu de chances de s'en tirer. Et s'ils finissaient par être rattrapés, que faire contre les sorciers noirs ?

Si de simples demi-humains détenaient de tels pouvoirs, le roi spectral devait être capable d'impensables abominations.

Parce qu'ils portaient des bottes – un avantage sur un tel terrain – les soldats parvenaient à distancer les Shun-tuk, qui marchaient pieds nus. Même quand on avait de la corne sur la peau, les pierres coupantes n'étaient pas faciles à négocier. Sans compter le risque, sans l'aide de semelles, de glisser sur la mousse, si on ne posait pas le pied où il fallait. Malgré ce handicap, les demi-humains s'en tiraient remarquablement bien – mieux que Kahlan l'aurait cru possible, en fait – mais ça les ralentissait quand même un peu. Juste ce qu'il fallait…

Un petit avantage, mais qui valait mieux que rien, et qui avait plutôt tendance à augmenter régulièrement. Cela dit, ça ne suffirait pas pour sauver les fugitifs, à la longue. Au moins, les Shun-tuk semblaient trop loin pour pouvoir utiliser leurs maudits pouvoirs.

Hélas, si la pente devenait un peu plus abrupte et accidentée, l'avance des soldats serait très vite réduite à néant. Tous étaient des colosses hautement efficaces au corps à corps, mais ils devaient courir

avec une lourde cuirasse sur le dos et en trimballant tout un équipement. Même s'ils ne ployaient pas sous la charge, elle pesait quand même sur leurs épaules, et sur une pente plus rude…

De plus, ces hommes n'étaient pas conçus pour courir. Appartenant à la Première Phalange, ils faisaient tout très bien, mais contrairement aux Shun-tuk, ils n'étaient pas des prédateurs *spécialisés* dans la poursuite de gibier.

Kahlan jeta un coup d'œil derrière elle. Si bizarre que ça paraisse, ils avaient encore gagné du terrain sur les demi-humains. L'Inquisitrice aurait pu accélérer encore le rythme, mais les hommes, épuisés par de longues heures de combat, étaient à leur maximum. En réalité, ils avaient déjà dépassé leurs limites, mais dans la Première Phalange, ça n'avait rien d'un exploit, parce qu'on y entrait précisément pour ça.

Ces guerriers d'élite ne renonçaient jamais et envisager l'échec était pour eux hors de question. Une affaire d'état d'esprit… Penser à la manière de gagner, et à rien d'autre…

Malgré la disproportion des forces en présence, la bataille avait très bien commencé. Puis tout avait changé en un éclair. Mais au combat, il fallait savoir s'adapter à tout. C'était ça ou mourir.

S'entêter sur une tactique perdante menait au désastre. Face à un adversaire qui s'obstinait, s'enfonçant dans l'erreur, la victoire n'était plus qu'une formalité.

Les vrais guerriers, ceux qui allaient de triomphe en triomphe, ne crachaient jamais sur une victoire facile. L'important était de gagner, la manière ne comptant pas. Richard avait très vite fait montre de l'aptitude à vaincre sans se soucier de « chevalerie ». Pour un sorcier de guerre, c'était normal. En permanence, il cherchait une solution qui fonctionne. Et quand tout semblait contre lui, il n'hésitait pas à changer les règles.

Pour l'heure, le jeu se résumait à courir ou mourir.

L'Épée de Vérité en main, Kahlan estimait normal de fermer la marche. Si des Shun-tuk faisaient la jonction – des morts ranimés, surtout –, personne au monde, à part Richard lui-même, ne serait mieux qualifié pour les réduire en charpie.

Kahlan rattrapa cependant Zedd, qui avançait très lentement, et perdait du terrain sur les hommes. Bien plus solide qu'il en avait l'air, il n'était pas en détresse à cause de son âge, mais parce que générer du Feu de Sorcier l'avait vidé de ses forces. L'endurance d'un homme avait ses limites, et celle d'un sorcier aussi.

Kahlan saisit au vol la manche d'un soldat un peu en retard et le tira vers elle.

— Aide le sorcier ! Mais ne lui dis pas que je te l'ai ordonné…

L'homme hocha la tête et prit le bras du grand-père de Richard.

— Puis-je vous aider, messire ? Je sais que vous avez fourni un gros effort. C'était extraordinaire. Les mots me manquent pour le dire.

— Extraordinaire, oui, fit Zedd, flatté. (Il se rembrunit.) Hélas, ça n'a pas suffi.

— Un exploit quand même, dit un autre homme en prenant le bras du vieux sorcier.

Avec leurs bras énormes, les deux soldats portèrent quasiment Zedd. Paraissant tout petit entre eux, ses pieds touchant le sol un pas sur trois ou quatre, il se laissa faire avec gratitude.

Kahlan dut faire un gros effort pour rester avec les fugitifs alors que son instinct lui criait de se retourner pour se battre. Son instinct, et la soif de sang de son arme… Une fois engagée dans un combat, l'Épée de Vérité n'avait jamais assez de sang. Puisqu'une menace existait, elle entendait l'éradiquer. C'était dans sa nature. Sa seule raison d'être consistait à détruire ce que son propriétaire du moment désirait voir disparaître. Un vrai Sourcier, comme Richard, savait contrôler le pouvoir de cette arme et contenir dans une certaine mesure sa fureur.

Pour Kahlan, c'était beaucoup plus difficile. Vivant cette expérience, elle en conçut une plus grande admiration encore pour son mari.

L'eau qui dévalait à présent les deux versants du défilé trempait jusqu'à l'os les fugitifs. Dans les Terres Noires, d'après ce qu'avait vu Kahlan, le climat était toujours hostile. Inutile d'espérer une amélioration sur ce point. Au moins, il ne pleuvait pas.

Attaquées par l'eau, les deux parois s'effritaient, et les débris qui jonchaient le sol compliquèrent encore la tâche des fuyards. *Idem* pour la mousse, qui devint plus fréquente. Même avec des bottes, l'exercice devenait de plus en plus périlleux. Par bonheur, Nicci éclairait le chemin, aidant les hommes à voir où ils posaient les pieds.

Se retournant, Kahlan vit plusieurs Shun-tuk glisser et s'étaler par terre. Les guerriers qui les suivaient tombèrent aussi, provoquant une belle pagaille. Le temps que tout ce petit monde se relève, l'avance des fugitifs grandit encore un peu.

Un peu plus tard, quand une chute se reproduisit, les Shun-tuk de derrière ne ralentirent même pas, marchant sur leurs congénères pour passer. Quelques dizaines de morts en plus n'avaient aucune importance, si ça permettait de ne pas ralentir le rythme.

Mais il y eut d'autres chutes, avec plus de victimes, et la hauteur des piles de cadavres finit par constituer un obstacle qui entrava la progression des demi-humains. Un petit avantage de plus pour les hommes de la Première Phalange.

La poursuite restait serrée, et les Shun-tuk, concentrés sur leurs

proies, ne se laisseraient plus arrêter par rien.

Devant Kahlan, les hommes commencèrent à contourner une silhouette. En l'atteignant, Kahlan vit qu'il s'agissait de Samantha. Immobile sur un rocher plat, au milieu du ruisseau, elle semblait dormir debout.

Kahlan s'arrêta net. Le sentant, les hommes qui la précédaient l'imitèrent, prêts à la défendre si besoin était.

— Continuez ! Continuez !

De mauvaise grâce, les soldats obéirent. Regardant devant elle, Kahlan vit que les hommes couraient aussi vite que possible. Mais les Shun-tuk, derrière, ne traînaient pas non plus.

Samantha avait la tête inclinée et les deux premiers doigts de chaque main posés sur les tempes. Même ses longs cheveux noirs ne bougeaient pas d'un pouce.

Et les Shun-tuk qui débouleraient bientôt !

— Samantha, que fiches-tu donc ?

La jeune magicienne ne répondant pas, Kahlan se pencha et cria :

— Samantha !

Sans lever la tête, la fille d'Irena souffla un seul mot :

— Courez !

— Où est Richard ? Tu étais censée veiller sur lui. Je te l'avais ordonné.

— Courez !

— Quoi ?

La jeune magicienne ne répondit toujours pas. Troublée, Kahlan passa dans ses cheveux empoissés de sang les doigts tout aussi visqueux de sa main gauche. Puis elle sonda le défilé, devant elle, et n'aperçut pas la jument. Donc, quelqu'un d'autre s'en occupait. Nicci, probablement. Ou peut-être Irena. Pour l'instant, Richard était en sécurité.

Se penchant un peu plus, l'Inquisitrice vit que Samantha avait les yeux fermés. Et elle ne bougeait pas plus qu'une statue.

Les Shun-tuk approchaient, assoiffés de sang.

— Samantha…

— Courez !

Chapitre 27

Kahlan se redressa.

Alors que la chair de poule lui remontait le long des bras, elle regarda Samantha, toujours aussi immobile. Où était le problème ? Mais avec les Shun-tuk qui approchaient, le temps manquait pour y réfléchir.

Que faire ? Rester ici était hors de question. Dans très peu de temps, il serait même trop tard pour tenter de fuir.

Alors que l'Inquisitrice se tournait vers l'entrée du défilé, où progressaient les Shun-tuk, une percée se fit soudain dans le ciel plombé, laissant passer la pâle lumière de la lune. Entre les deux versants du défilé – des murailles d'une hauteur vertigineuse, à présent – les demi-humains se déversaient comme un torrent, et ils n'étaient plus bien loin.

Ceux des premiers rangs griffaient l'air et claquaient des mâchoires, anticipant le festin. Des loups forçant un cerf… Des mangeurs de chair voleurs d'âmes…

Quel était le problème de Samantha ? Ou qu'entendait-elle faire ? Kahlan n'aurait su le dire. À moins que… La jeune magicienne pouvait être pétrifiée de terreur. L'Inquisitrice avait vu ça plus d'une fois sur des champs de bataille. Un soldat pouvait être submergé par la peur au point de ne plus avoir conscience du danger. Il restait là, détaché, attendant que la mort le délivre de son angoisse. Parfois, renoncer à la vie faisait moins peur que de continuer et d'affronter son sort.

Si c'était ça, Kahlan pouvait passer un bras autour de la taille de Samantha, la soulever, la caler contre sa hanche et la porter jusqu'à la sortie du défilé. Mais ainsi chargée, elle n'aurait quasiment aucune chance de distancer les Shun-tuk. Même si Samantha n'était ni grande ni lourde…

Cette option les condamnerait toutes les deux. Kahlan avait donc le choix entre combattre et s'enfuir. Si elle abandonnait Samantha, la jeune magicienne finirait sous les dents des sauvages.

Kahlan serra plus fort la poignée de son épée.

Malgré la magie de l'arme, qui l'incitait à se battre, elle comprit qu'affronter les Shun-tuk, même avec une épée magique, serait un suicide.

Et elle devait se décider vite !

Fuir était la seule option raisonnable. Et dans ce cas, il fallait le faire tout de suite.

— Samantha, le temps presse !

— Courez !

La voix calme et déterminée de la jeune magicienne glaça les sangs de Kahlan. Jetant un dernier coup d'œil à la frêle jeune fille, toujours dans la même position, elle se tourna ensuite dans la direction d'où déboulerait bientôt une horde de Shun-tuk.

Rester, c'était mourir avec Samantha. Et si elle succombait pour aider une seule personne, Kahlan abandonnerait toutes les autres qui comptaient sur elle.

Présenté ainsi, le dilemme n'en était pas un.

Le cœur serré, Kahlan partit au pas de course comme si elle avait des démons aux trousses. Ce qui était exactement le cas.

Les hommes étaient assez loin devant. Un coup d'œil par-dessus son épaule apprit à l'Inquisitrice que les Shun-tuk restaient à la traîne, mais pas tant que ça. À mi-chemin entre les deux, Samantha se tenait immobile sur son rocher.

Alors que Kahlan accélérait encore le pas, le sol trembla si fort qu'elle perdit l'équilibre et tomba, s'étalant au milieu du ruisseau.

Elle s'assit en crachant de l'eau, mais fut de nouveau fauchée par l'onde de choc d'une explosion d'une incroyable puissance.

Un peu sonnée, elle se redressa de nouveau à temps pour voir des dizaines de rochers fendre l'air au-dessus d'elle. Ça n'avait aucun sens ! De gros fragments de granit tourbillonnaient, leur vitesse s'accélérant sans cesse. Partout le long du défilé, des explosions arrachaient aux versants des projectiles naturels. Dans un vacarme assourdissant, le passage tout entier semblait éventré par une force surnaturelle.

Toujours immobile, Samantha se tenait dans l'œil de ce cyclone.

Plus bas dans le défilé, les Shun-tuk tombaient comme des quilles. Au-delà de la position de la jeune magicienne, les versants se désintégraient carrément, s'écroulant sur les hordes de demi-humains. Bientôt, des tonnes et des tonnes de roche recouvriraient leurs restes écrabouillés.

Fondant sur eux, les projectiles volants commençaient par les faire tomber à la renverse, en tuant beaucoup sur le coup. Malgré le vacarme, Kahlan entendit des cris d'hommes et de femmes. Impuissants, les demi-humains crevaient comme des mouches. Sans avoir le temps de réagir – mais de toute façon, ils n'avaient nulle part où aller.

Les explosions continuaient, se répercutant tout au long de la première partie du défilé. Des éclairs frappaient les deux versants rocheux, leur arrachant des tonnes de granit.

Une manœuvre délibérée, de quoi qu'il puisse s'agir. Soigneusement calculées, les frappes visaient à faire s'écrouler les deux versants du défilé sur toute la partie qu'occupaient les Shun-tuk. Parfaitement synchronisés, les éclairs visaient des cibles successives, afin que l'affaiblissement méthodique des structures de pierre ne leur laisse aucune chance de rester debout.

L'exemple de destruction massive le plus « harmonieux » et le plus « élégant » auquel Kahlan eût jamais assisté.

Sous ses yeux, le monde semblait éventré par une force surhumaine, et les explosions menaçaient de lui percer les tympans. Des débris volaient dans les airs et une colonne de poussière montait dans l'air.

En deçà de la position de Samantha, l'enfer se déchaînait. Tout un pan de muraille s'effondra soudain, l'onde de choc de l'explosion manquant renverser une fois de plus Kahlan.

Était-ce la fin du monde des vivants ? Une offensive lancée par Sulachan, furieux que de vulgaires humains aient osé échapper à ses Shun-tuk ?

Oui, la destruction était terrifiante. Mais pourquoi l'empereur mort aurait-il épargné une partie du défilé ? En particulier celle où se trouvaient ses ennemis ? Un tremblement de terre naturel ne se serait pas montré si sélectif, lui non plus.

Quoi qu'il en soit, le cataclysme continuait, les explosions s'enchaînant de plus en plus vite. Sur toute la longueur du défilé où ils étaient, les demi-humains finiraient sous des montagnes de roche.

Profitant d'une brève accalmie, Kahlan se redressa et courut rejoindre Samantha, qui n'avait toujours pas bronché. Couverts de poussière, ses cheveux semblaient désormais gris. À part ça, elle n'avait rien. Alors que le monde s'écroulait devant elle, des Shun-tuk mourant par milliers, la jeune magicienne était restée de marbre.

Kahlan n'eut plus aucun doute sur l'identité de l'organisateur – ou plutôt, de l'organisatrice – de ce « spectacle ».

Si incroyable que ça paraisse, quelques demi-humains émergèrent des décombres, virent Kahlan et Samantha et chargèrent. Avec un peu de chance, s'ils n'étaient pas dotés de pouvoirs, l'Épée de Vérité suffirait à les arrêter…

À cet instant, la muraille rocheuse, juste au-dessus des deux femmes, grinça sinistrement. Levant les yeux, Kahlan vit qu'elle se fissurait, d'énormes morceaux commençant à se détacher. Puis deux nouvelles explosions retentirent.

Kahlan se pencha, souleva Samantha dans ses bras, se tourna vers la sortie du défilé et détala à la vitesse du vent.

Les deux versants, là où la jeune magicienne se tenait un instant plus tôt, s'écroulèrent comme autant de châteaux de cartes.

Déséquilibrée par l'onde de choc, la femme de Richard faillit tomber, mais elle se rétablit de justesse.

Si elle n'avait pas pris Samantha avec elle, la jeune magicienne aurait été écrasée par la roche. Comme les quelques Shun-tuk miraculeusement sortis indemnes des premières avalanches meurtrières.

Kahlan s'arrêta pour reprendre son souffle et regarder derrière elle. Partout dans la première section du défilé, les parois continuaient à s'écrouler, obstruant à jamais le passage. Une tombe géante pour une multitude de tueurs sans pitié.

Puis le calme revint, presque d'un coup. Entre son entrée et la position des deux femmes, le défilé n'était plus qu'un souvenir.

Sauf miracle – enfin, façon de parler –, pas un seul Shun-tuk n'avait dû s'en tirer.

— Par les esprits du bien, jeune fille, qu'as-tu fait ?

— Ce que le seigneur Rahl m'a appris, répondit Samantha avant d'éclater en sanglots.

Elle se serra contre Kahlan et versa toutes les larmes de son corps. Mais qu'avait-elle voulu dire ?

— J'avais si peur, dit-elle quand elle fut un peu calmée. Je craignais qu'ils nous dévorent tous, et je ne voulais pas laisser arriver une telle horreur. J'enrageais à l'idée que ces monstres soient assez idiots pour croire qu'ils nous voleraient nos âmes. Et je les détestais parce qu'ils allaient tuer ma mère, juste après sa libération. Et déchiqueter les chairs du seigneur Rahl… Et vous manger. Et… Tout ça pour des croyances stupides. J'étais furieuse !

— Et tu as recouru à la magie ?

Mais quelle forme de magie ? C'était incompréhensible.

— Je savais que Zedd, Nicci et ma mère avaient tenté d'utiliser la magie classique sans grand succès. Contre les Shun-tuk, les sortilèges ne peuvent pas grand-chose, je le sais depuis longtemps. Mais vous avez dit que même les sorciers noirs, parmi eux, mouraient quand on leur transperçait le cœur. Pour les arrêter, ai-je compris, il fallait les tuer avec autre chose que la magie.

» Alors, j'ai pensé à ce que le seigneur Rahl m'a appris.

Kahlan serra contre son épaule la tête de la jeune magicienne.

— C'est très bien, Samantha. Tu as fait ce qu'il fallait. Richard sera fier de toi quand je lui dirai que tu nous as tous sauvés.

Richard, apprendre à quelqu'un comment on fait s'écrouler des montagnes ? Voilà qui n'avait pas de sens. Mais on verrait plus tard…

Un long moment, l'Inquisitrice sonda les ténèbres. Il n'y avait plus de prédateurs sur leurs traces.

Chapitre 28

Quand Kahlan, portant toujours Samantha, rejoignit les soldats, Jake Fister se tenait au premier rang pour l'accueillir.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il, à la fois furieux et perturbé.

— Les parois se sont écroulées, annonça Kahlan.

Fister fit une drôle de tête, comme s'il voulait dire quelque chose, mais il préféra s'en abstenir.

Comme ses hommes, il n'avait jamais assisté à une chose pareille. Un tel déchaînement de pouvoir n'avait rien d'habituel.

— Lieutenant, comment va Richard ?

— Aussi bien qu'avant, je crois…

Toujours blottie contre Kahlan, Samantha continuait à pleurer. Mesurer ce qu'elle avait fait l'avait tétanisée. Avec son pouvoir – indirectement – elle venait de tuer des milliers de gens. Enfin, de demi-humains…

Ce n'était pas rien, certes, mais la réaction de la jeune magicienne s'expliquait aussi par le choc en retour, après avoir traversé une épreuve qui l'avait terrorisée – et conduite à prendre des mesures radicales. À l'issue d'une bataille particulièrement violente et épuisante, Kahlan avait parfois eu envie de s'asseoir dans un coin et de pleurer.

Mais elle était une Inquisitrice. Dès son plus jeune âge, sa mère lui avait appris qu'elle ne devait pas trahir de telles faiblesses devant des gens qui comptaient sur elle. Voir un chef faillir incitait ceux qui le suivaient à perdre confiance en lui – et pire encore, en eux-mêmes.

— D'après ce qu'on m'a dit, fit Jake Fister, Samantha s'est arrêtée en plein milieu du chemin, restant plantée là… Que s'est-il donc… ?

— Plus tard, Jake ! coupa Kahlan. Remettons-nous en route. Je doute que des Shun-tuk aient survécu à ce cataclysme, mais si je me trompe, inutile d'attendre qu'ils nous tombent dessus. S'il en reste, prenons le plus d'avance possible.

Le lieutenant désigna les deux parois du défilé.

— D'accord avec vous. Cet endroit risque de devenir dangereux, après toutes ces explosions. Pas besoin non plus d'attendre que ça nous tombe dessus. Je détesterais finir aplati comme un Shun-tuk.

Kahlan acquiesça. En effet, cette partie du défilé avait dû être affectée par l'intervention spectaculaire de Samantha. Rester là pour s'en assurer ne semblait pas très judicieux.

— Il peut y avoir des survivants, selon vous ? demanda Fister. Ceux qui ont des pouvoirs, par exemple…

Kahlan prit le temps de la réflexion.

— Je ne peux pas en être sûre, mais je ne vois pas comment on peut résister à une telle avalanche. Les demi-humains sont sûrement tous écrabouillés sous quelques centaines de pieds de roche. Pouvoir ou pas, quand on reçoit un rocher sur le crâne, on meurt.

— On devrait, en tout cas… Mais ne peut-il pas y avoir eu une sorte de poche, par exemple créée par un gros rocher coincé entre les deux parois ? Dans ce cas, certains demi-humains pourraient réussir à s'en extraire. Et ils ont le pouvoir de ranimer les morts, n'oubliez pas ça. Si un seul « sorcier » a survécu, il peut lever une armée de cadavres ambulants.

— D'après ce que j'ai vu, il ne peut rester personne pour sortir de là-dessous et ranimer les morts. Même s'il y a une poche, elle est enfouie sous des centaines de tonnes de roche. Et de toute façon, les cadavres doivent être trop écrabouillés pour servir à quelque chose.

» Cela dit, ne serait-ce que pour s'éloigner de cette zone à risque, partir d'ici est une excellente idée. Et j'avoue avoir hâte de quitter l'endroit où gisent les demi-humains. Ce n'est plus qu'un cimetière, certes, mais je n'ai jamais aimé camper et dormir à côté de tombeaux. Repartons, mais ménageons-nous, parce que nous sommes tous épuisés.

— Mère Inquisitrice, ce sont des soldats de la Première Phalange. Ils pourraient vous porter sur leur dos et marcher toute la nuit.

— Je sais, mais c'est à nous de leur offrir le repos dont ils n'ont peut-être pas conscience d'avoir besoin. Dans le temps, je m'assurais toujours que tes hommes et toi étiez reposés avant de repartir cueillir des oreilles la nuit. Tu t'en souviens ?

Le lieutenant eut un petit rire.

— Avançons encore un peu, puis campons jusqu'au matin.

Fister se tapa du poing sur le cœur en guise de salut.

— Où est Richard ? demanda Kahlan.

— Plus haut dans le défilé… Nicci veille sur lui pendant que Zedd et Irena vérifient qu'il n'y a pas de mauvaises surprises devant nous.

Kahlan fut ravie d'apprendre ça. La magicienne blonde était la personne la plus qualifiée pour s'occuper de Richard.

Samantha n'avait pas bougé. Contente d'être dans les bras de Kahlan, elle restait peut-être ainsi pour que les hommes ne voient pas les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Tu vas bien ? lui demanda l'Inquisitrice.

— Oui… Je suis épuisée, c'est tout…

Et ça pouvait parfaitement se comprendre.

Portant toujours la jeune magicienne dans ses bras, Kahlan se fraya un chemin entre les hommes et rejoignit assez vite Nicci. Samantha, constata-t-elle, s'était endormie. Et si gracile qu'elle fût, elle pesait quand même son poids, surtout quand on était mortellement fatigué. En même temps, le contact de la jeune fille avait quelque chose de réconfortant. Protéger quelqu'un avait toujours un effet stimulant…

— Qu'est-il arrivé ? demanda Nicci en se levant d'un bond.

— Pourquoi as-tu l'air si furieuse ? demanda Kahlan. (De fait, la magicienne semblait d'humeur à écailler un dragon.) Ça a tué les Shun-tuk, pas nous…

Nicci jeta un coup d'œil soupçonneux à Samantha.

— C'est elle qui a fait ça ?

— Oui.

— Comment ?

— D'après elle, c'est Richard qui lui a appris.

Nicci jeta un coup d'œil au Sourcier inconscient.

— Ben voyons !

Kahlan vit qu'Irena courait vers elles.

— Nicci, ne bouleversons pas la mère de cette petite pour l'instant… Nous en reparlerons plus tard. Pour l'instant, il faut nous éloigner d'ici, puis nous reposer. Zedd, Samantha et toi, vous avez besoin de recouvrer vos forces. Tu es d'accord ?

Nicci soupira.

— D'accord… En route ! Je veux trouver un endroit sûr où Zedd et moi pourrons nous occuper de Richard.

— Le plus tôt sera le mieux, oui… Irena pourra peut-être vous aider.

— Zedd et moi, ça suffira ! Nous le ramènerons, je te le jure.

— Merci, Nicci.

Kahlan se demanda pourtant pourquoi la magicienne blonde refusait l'assistance d'Irena. Mais s'agissant de Richard, elle devait préférer éviter que quelqu'un qu'elle ne connaissait pas vraiment s'en mêle.

Nicci se pencha, un index braqué vers Kahlan.

— Mais quand j'aurai réveillé ton mari, il faudra qu'il me dise ce qu'il a appris à cette gamine.

— Je compte sur toi pour obtenir une réponse…, fit Kahlan avec un petit sourire.

Chapitre 29

Après deux heures de marche, le groupe atteignit la sortie du défilé, où une petite source donnait naissance au ruisseau. Mais pour s'extraire de la gorge, il fallait gravir une pente assez rude, et cette perspective déplut à Kahlan. Même si cette ascension promettait d'être moins périlleuse que celle d'un des versants, dans le noir, elle ne serait pas aisée. Utiliser des torches et des lanternes, d'un autre côté, aurait permis à d'éventuels poursuivants de les repérer de loin.

Au moins, la lune éclairait un peu le paysage.

En bon militaire, le lieutenant Fister était pressé de se retrouver dans une position défensive – en hauteur. Une chance de piéger les Shun-tuk, s'il y en avait, un peu comme ils l'avaient été eux-mêmes dans le défilé, avant l'intervention de Samantha.

Kahlan doutait sérieusement qu'il y ait des survivants. Mais ayant remis l'Épée de Vérité dans le fourreau de Richard, elle n'était plus dans un état d'exaltation martiale, et elle se montra particulièrement réceptive aux conseils de prudence du lieutenant. De plus, elle n'aurait pu jurer que tous les demi-humains étaient morts. L'hypothèse d'une « poche » n'était pas absurde. Et si quelques sorciers noirs avaient survécu, qui pouvait dire de quoi ils étaient capables ?

Et si sa décision de ne pas gravir la pente provoquait la mort de Zedd ? Ou de Nicci ? Ou de Richard ?

Ou de n'importe qui, en fait, car chaque vie était précieuse. N'était-ce pas le fondement de leur combat ? Affirmer que chaque vie était irremplaçable ? Aucun de ces soldats ne devait mourir, si ça pouvait être évité. L'Inquisitrice entendait les voir vivre en paix, sans être obligés de faire le travail qu'ils accomplissaient avec tant de talent.

Mais il y avait plus motivant encore. L'idée d'être tous réveillés en sursaut, sous l'assaut de Shun-tuk, et de devoir gravir la pente raide avec ces prédateurs aux trousses, en entendant claquer leurs mâchoires.

Décidément, mieux valait prendre quelques risques dans le noir…

Depuis qu'elle ne brandissait plus l'épée, l'épuisement avait rattrapé Kahlan. Mais il fallait que Zedd et Nicci soient dans un endroit sûr, afin qu'ils puissent se restaurer et se reposer avant d'essayer de ramener Richard des rives de la mort.

Cette considération emporta la décision de Kahlan. Quand elle l'eut

communiquée à Fister, il envoya des hommes reconnaître le terrain et déterminer la meilleure trajectoire à suivre.

Les vêtements de Kahlan, empoissés de sang, commençaient à sécher, lui donnant l'impression de porter une tenue amidonnée. Combien de demi-humains avait-elle tués ?

Elle n'aurait su le dire, car elle ne gardait en guise de souvenirs de cette bataille qu'une série d'images fragmentaires et hystériquement violentes.

Ses cheveux aussi étaient poisseux de sang. Par bonheur, elle n'avait pas de miroir pour constater les dégâts, mais aux regards que lui jetaient les hommes, elle ne devait pas être très belle à voir.

Durant la guerre, certains soldats qu'elle commandait l'avaient surnommée la Reine Guerrière. Consciente que c'était un hommage vibrant, elle avait toujours accepté d'être appelée ainsi, même si, pour une Mère Inquisitrice, ça n'était pas vraiment une promotion.

Aux yeux de Kahlan, les titres comptaient beaucoup plus que pour Richard. Sans doute parce qu'elle était née Inquisitrice, l'appellation faisant en quelque sorte partie de sa nature profonde. Cela dit, il n'aurait pas suffi de la dépouiller de son titre pour la priver du pouvoir qu'elle portait en elle. Pour ça, il avait fallu le cri de la Pythie-Silence et le contact intime de la mort.

Avant la guerre, les gens l'avaient toujours fuie comme la peste à cause de son pouvoir. Ils la craignaient, et leur peur l'avait privée des plus simples joies de la vie, comme d'échanger un sourire avec quelqu'un qu'on croise. Elle n'avait pas cherché à s'isoler, loin de là, mais les Inquisitrices étaient condamnées à la solitude.

Parfois, la peur qu'elles inspiraient aux gens les incitait à les haïr.

Quoi qu'il en soit, personne ne se comportait normalement avec elles. Même les personnes qui les respectaient s'en méfiaient. En face d'elle, Kahlan avait toujours vu des visages tendus et inquiets. Et quand on lui parlait, c'était toujours d'une voix au moins un peu tremblante. Sans parler des mains qui ne pouvaient s'empêcher de trembler aussi…

Afin de décontracter ses interlocuteurs, elle avait toujours fait mine de ne pas s'en apercevoir. Qu'aurait-elle pu tenter d'autre ? Après tout, les gens étaient libres d'avoir peur si ça leur chantait.

Avec le temps, quand ils la fréquentaient assez longtemps, ils se détendaient un peu, comprenant qu'une Inquisitrice n'était pas susceptible de déchaîner brusquement son pouvoir sur n'importe qui et sans raison. Parfois, ils arrivaient à oublier qu'elle était différente. Enfin, presque…

Bien entendu, les Inquisitrices avaient aussi des ennemis acharnés à leur perte. Jadis, chacune avait avec elle un sorcier chargé de la protéger. Mais toutes ces femmes étaient mortes depuis des années,

comme leurs sorciers, et comme Giller, celui qui veillait sur Kahlan. Au bout du compte, les ennemis des Inquisitrices avaient réussi à les détruire. À une exception près…

À présent, Kahlan était mariée à son sorcier. Et plus important encore, à l'homme qu'elle aimait.

En un sens, son titre – d'abord Inquisitrice, puis Mère Inquisitrice, celui-ci lui étant décerné par ses sœurs – était l'armure qu'elle endossait pour combattre au nom de la vérité. Et dans cette acception, elle était bien une Reine Guerrière, même si elle n'avait rien d'une martiale barbare. Les autres Inquisitrices l'avaient choisie pour les conduire au combat, et elle avait rempli sa mission.

Née simple Inquisitrice, elle était désormais la dernière de toutes – et l'ultime Mère Inquisitrice de l'histoire.

Richard était le premier homme qui ne l'avait pas fuie à cause de ce qu'elle était. Bien entendu, à l'époque, il ignorait avoir affaire à la Mère Inquisitrice. À dire vrai, il ne savait même pas ce qu'était une Inquisitrice. Mais en le connaissant mieux, Kahlan avait découvert une vérité bouleversante. Même s'il avait su, ça ne l'aurait pas empêché de vouloir se rapprocher d'elle. Rien n'aurait pu l'en dissuader.

Un être comme on en rencontrait peu…

Pour Kahlan, c'était l'unique homme qui comptait. Pour le reste du monde aussi, il était unique. Mais ce n'était pas du tout pareil…

Dès leur rencontre, dans les bois de Hartland, les deux jeunes gens avaient éprouvé l'un pour l'autre une attirance irrésistible.

Dans les prophéties, on parlait de Richard comme du « caillou dans la mare ». Les ondulations provoquées dans l'eau par ce caillou touchaient absolument tout. Avec des conséquences inimaginables…

Parfois, en songeant à toutes ces interconnexions, Kahlan se désolait de ne pas pouvoir simplement vivre avec l'homme qu'elle aimait et profiter d'un bonheur simple et banal.

Mais Richard avait toujours le poids de son destin à l'esprit, même quand il n'y pensait pas consciemment. Kahlan le voyait dans ses beaux yeux gris alors qu'il contemplait paisiblement un coucher de soleil. Même lorsqu'il la regardait, elle savait que de complexes calculs cosmiques tourbillonnaient quelque part dans un coin de sa tête.

Depuis qu'il était entré dans sa vie, les gens traitaient bien mieux Kahlan, l'acceptant sincèrement. Désormais, elle avait droit à des sourires et à des salutations courtoises. Surtout quand elle était avec des soldats de la trempe de ceux-là. Ayant combattu avec elle, ils savaient qui elle était vraiment, et ne voyaient plus en elle qu'une « simple » Inquisitrice.

C'était l'œuvre de Richard. Il avait tout changé.

En attendant les éclaireurs, Kahlan rejoignit quelques hommes près de la source et entreprit de se débarrasser du mieux qu'elle pouvait du

sang qui séchait sur ses cheveux et ses vêtements. Les soldats partagèrent avec elle le morceau de savon qu'ils se faisaient passer de main en main.

Après la terrible bataille, l'eau fraîche fit du bien aux muscles endoloris de Kahlan. Étant tout habillée, elle n'eut pas vraiment l'impression de se laver, mais dans la désolation des Terres Noires, ces ablutions rudimentaires lui parurent un luxe des plus appréciables.

Tandis qu'elle passait sous l'eau ses longs cheveux, quelques hommes lui dirent à quel point ils étaient fiers de l'avoir vue couverte de sang de la tête aux pieds. Comme s'il s'était agi d'un manteau royal qu'elle avait amplement mérité de revêtir. Ce qu'ils appréciaient le plus, comprit Kahlan, c'était de l'avoir vue aussi déterminée qu'eux à massacrer les Shun-tuk. Faisant elle-même ce qu'elle leur demandait de faire, elle s'était consacrée à cette tâche avec le même engagement qu'eux.

Manteau royal ou pas, et même si elle était honorée, Kahlan entendait se rendre présentable.

Dès que Richard serait réveillé, elle comptait l'embrasser. Et elle devrait être à son avantage pour célébrer le retour de son bien-aimé dans le monde des vivants.

Chapitre 30

Une fois que les éclaireurs eurent trouvé un chemin, l'ascension se révéla plus facile que prévu. Si facile, même, que la jument put la négocier sans prendre de risques. Et laisser Richard où il était fut un gain de temps pour les fugitifs.

Les mollets mis à la torture par la course précédente, sans parler de la bataille, Kahlan peina durant tout le trajet, qui fut miséricordieusement court. Malgré tout, elle dut puiser dans ses réserves pour arriver jusqu'au bout.

À force de manier l'épée, ses bras lui semblaient peser des tonnes. Avant un jour ou deux, inutile d'espérer que ses courbatures se calment. Mais elle aurait été malavisée de se plaindre. Qu'étaient quelques douleurs, comparées au néant de la mort ?

Combien de fois avait-elle frôlé la fin, depuis le début de la guerre ? Et à présent, Richard et elle se trouvaient à quelques jours, peut-être quelques heures, de traverser le voile.

Au sommet de la pente, dans un paysage de montagne, le sol devint à peu près plat. Un petit lac qui collectait l'eau de la fonte des glaciers alimentait la source qui donnait naissance au ruisseau. Un éclaireur partit explorer la forêt, au-delà de la zone marécageuse, et deux autres se chargèrent des flancs.

Revenant très vite, le premier homme fit le signal convenu : trois étincelles avec son morceau d'acier et son silex. Invités à le rejoindre, les fugitifs contournèrent le lac aux berges semées de roseaux.

Arrivés dans la forêt, ils suivirent l'éclaireur quelques minutes sur un terrain couvert d'aiguilles de pin, puis sortirent de la forêt et s'arrêtèrent au bord d'un ravin. À la lumière de la lune, on eût dit un serpent noir qui s'étendait à l'infini sur la droite comme sur la gauche. Pour sonder la profondeur du gouffre, Nicci envoya des flammes qui tourbillonnèrent dans le vide bien plus longtemps que Kahlan l'aurait cru.

Découragés, les fugitifs reculèrent de quelques pas. L'abîme était bien trop profond et abrupt pour qu'ils puissent descendre au fond. Et à première vue, il n'y avait aucun moyen de le traverser.

— On dirait bien que ça va être à droite ou à gauche, constata Zedd.

Kahlan sonda la forêt, de l'autre côté du gouffre.

— Eh bien, nous n'avons pas l'embarras du choix… Coincés entre la gorge et le ravin… Mais si nous pouvions traverser, l'autre côté serait un endroit parfait pour nous reposer. Avec une telle défense naturelle, ce serait sans risque.

— Désolé, mais j'ai oublié mes ailes à la maison, marmonna le vieux sorcier.

Kahlan fut ravie de voir qu'il avait retrouvé son caractère bougon légendaire.

Un brouhaha, dans son dos, incita l'Inquisitrice à se retourner. Des soldats émergeaient de la forêt, d'autres leur flanquant de joyeuses tapes dans le dos.

Kahlan reconnut les nouveaux venus. C'étaient le sergent Remkin et ses hommes. Ceux qui avaient eu mission de bloquer toute retraite aux Shun-tuk.

— Remkin, comment as-tu fait pour t'en sortir ? J'ai cru que vous étiez tous morts. Avec toute la roche qui est tombée…

— « Fermer la porte » s'est révélé moins simple que prévu, dit le sergent avant de marquer une pause pour reprendre son souffle.

— Que veux-tu dire ?

— Nous avons attendu le passage des derniers demi-humains, mais il en arrivait toujours. Au bout d'un moment, nous avons eu peur qu'il y en ait trop pour qu'ils tiennent tous dans le défilé. Dans ce cas, nous aurions été incapables de les coincer, et ça aurait saboté le plan.

» Puis nous avons vu le Feu de Sorcier, loin devant nous. Ça les a ralentis, mais au lieu de battre en retraite, ils continuaient à avancer et d'autres guerriers sortaient de la forêt pour se ruer dans le défilé.

— Ils y sont tous entrés ? voulut savoir Kahlan. Au bout du compte, ils se sont tous jetés dans le piège ?

Le sergent acquiesça.

— Quand le Feu de Sorcier s'est déchaîné, le sol commençant à trembler, nous avons décidé de passer à l'action. D'autant plus qu'on ne voyait plus de Shun-tuk s'engager dans le passage. Bien entendu, nous avons patienté un moment, au cas où il y aurait eu des traînards. Histoire de ne pas nous faire prendre à revers…

» Après quelques minutes, nous nous sommes mis en position à l'entrée du défilé. Malgré les flammes et les éclairs qui explosaient dans le lointain, les Shun-tuk ne ralentissaient toujours pas. Mais nous étions prêts à les attaquer par-derrière, à présent…

» Sauf que… Eh bien, deux sauvages sont revenus sur leurs pas, souriant de toutes leurs dents. Oui, souriant, vous avez bien entendu ! Puis ils ont commencé à s'en prendre à mes gars.

— De quelle manière ? demanda Fister.

Le sergent haussa les épaules, le regard vide.

— Je ne sais pas… Dit comme ça, c'est de la démence… Mais j'ai

vu un homme qui semblait… comment dire ?

— Qui semblait fondre ? avança Kahlan.

Remkin en fronça les sourcils de surprise.

— C'est ça, oui. La peau de plusieurs de mes hommes s'est mise à fondre. Puis leurs os se sont désolidarisés les uns des autres, et il n'est plus resté qu'une infâme bouillie.

— Et tu dis qu'il y avait deux Shun-tuk souriants ?

— Deux, oui. Ça, j'en suis certain. Peut-être plus, mais je ne peux rien garantir. En tout cas, ces deux-là suffisaient. Essayer de tenir la position, ai-je compris, revenait à se suicider. La meilleure chance, m'a-t-il semblé, était d'essayer de vous rejoindre pour vous avertir du danger et combattre avec vous.

— Je suis accablée de savoir que le sorcier que j'ai vu n'était pas le seul dans son genre…, dit Kahlan. Tu as fait ce qu'il fallait, sergent. Face à de tels adversaires, il est impossible de combattre.

— Vous y êtes pourtant arrivée, rappela Fister. Vous avez tué celui qui s'en est pris à nous.

— Peut-être, mais j'avais l'épée de Richard. Remkin et ses hommes se seraient fait massacrer pour rien. C'était la bonne décision… Ces deux guerriers, vu leur pouvoir, devaient être l'arrière-garde de la colonne.

— C'est ce que j'ai pensé, dit Remkin. Après avoir tué plusieurs de mes gars, quand ils ont vu que nous nous dispersions, ils sont repartis dans l'autre sens, visiblement pour protéger les arrières de leur horde.

— Comment avez-vous pu les contourner pour nous rejoindre ? demanda Kahlan.

— Ça n'a pas été facile… Mais comme moi, tous les hommes qui m'accompagnaient venaient de régions montagneuses. Ayant grandi dans des paysages de ce genre, nous savons nous y déplacer. En passant par les versants, puis par les crêtes, nous avons réussi à avancer très vite. Certaines crevasses se sont révélées de très précieux raccourcis.

» Nous tentions de rester en permanence en contact visuel avec le fond du défilé, afin de savoir où vous étiez. Puis nous sommes tombés sur ce ravin, qui semblait mener dans la bonne direction, et il nous a fait gagner beaucoup de temps. Il part en oblique du haut d'un versant pour serpenter jusqu'ici. Nous n'avons pas exploré ses profondeurs, afin de ne pas perdre le défilé de vue, autant que possible. Puis nous vous avons vus en train de gravir la pente qui mène hors de la gorge…

— Nous savons donc que ce ravin, dans une direction, revient simplement en arrière… (Pas une très bonne nouvelle, ça…) Avez-vous vu si tous les Shun-tuk sont restés dans le défilé ? Certains n'ont-ils pas essayé d'escalader les versants, comme vous ?

— Nous sommes arrivés sur la crête après la fin du tir de barrage de Feu de Sorcier. Nous avons regardé en bas, pour voir si les sauvages faisaient demi-tour, mais ils continuaient à charger. Avec les tueurs souriants qui couvraient leurs arrières, ils devaient se sentir en sécurité. Nous n'en avons pas vu un seul rebrousser chemin.

» Puis il y a eu les explosions, les avalanches et enfin l'écroulement des murailles. Heureusement, nous étions déjà en train de suivre le bord du ravin. Même là, le sol tremblait parfois si violemment que nous avions du mal à tenir debout. De la folie ! Les deux versants ont fini par s'effondrer, écrabouillant les demi-humains.

— Tous ? insista Kahlan.

— De là où nous étions, c'est difficile à dire… Mais d'après ce que j'ai vu, les murailles rocheuses se sont écroulées sur toute la longueur de la colonne ennemie. Et même un peu en amont et en aval. À la vitesse où c'est arrivé, je parierais qu'aucun sauvage n'a survécu. Personne ne peut être indemne sous des tonnes et des tonnes de roche. De plus, quand le calme est revenu, nous n'avons plus entendu de hurlements. Et pas davantage de cris d'agonie. Un silence de mort…

— Une bonne nouvelle, souffla Fister.

— Peut-être, concéda Kahlan, mais je me sentirais mieux si nous pouvions traverser ce ravin.

— Dans ce cas, traversons-le ! lança Remkin comme s'il s'agissait d'un jeu d'enfant.

Mais ce n'était pas le cas. Et ils avaient *tous* oublié leurs ailes à la maison.

— Nous ne pouvons pas traverser, dit Kahlan.

— Faux ! C'est très facile.

— Facile ? répéta l'Inquisitrice.

— Rien n'est jamais facile, marmonna Zedd.

Remkin haussa les épaules.

— Si je vous dis que oui ! (Il désigna les grands arbres qui se dressaient non loin de là.) Le gouffre n'est pas si large que ça. Il suffit d'abattre un arbre et de s'en servir comme d'une passerelle. Une fois de l'autre côté, on pousse le tronc dans le vide, et même s'il y a des Shun-tuk survivants, ils se retrouveront le bec dans l'eau.

Kahlan échangea un coup d'œil avec Fister. Se sentait-il aussi idiot qu'elle, en cet instant ?

— Oui, ça marchera, fit le lieutenant, parfait quand il s'agissait de cacher ses sentiments. Une bonne idée, Remkin.

— Et la jument ? demanda Zedd. Comment la ferez-vous traverser ? Les chevaux ne font pas de l'équilibrisme sur les troncs d'arbre. Ça paraît moins facile, à présent, pas vrai ?

Remkin ne se démonta pas.

— Il suffira de placer un deuxième arbre près du premier, de

couper des planches dans le tronc d'un troisième, puis d'improviser un pont. Les yeux bandés, la jument se laissera guider sans problème. Facile, je persiste et signe ! Quand nous serons passés, avec le nombre d'hommes dont nous disposons, il suffira de quelques cordes pour expédier le pont au fond du ravin.

» Je n'ai jamais vu un Shun-tuk armé d'une épée ou d'une hache. Avec des couteaux, il leur faudra un sacré moment pour abattre un arbre et nous suivre. Et s'ils tentent de contourner le ravin, ils ne sont pas encore rendus…

Kahlan échangea un autre regard accablé avec Fister.

— Sauf s'ils savent voler, ajouta Remkin.

— « Facile » me semble toujours un adjectif exagéré, dit Zedd. C'est quand même beaucoup de travail. (Il croisa les bras.) Mais un peu de magie accélérerait les choses.

— Je ne vous le fais pas dire, messire, déclara Remkin en s'inclinant respectueusement.

— Remkin, tu parais être l'homme de la situation, dit Fister. Choisis des hommes et mets-toi à l'ouvrage avec l'aide de Zedd. De l'autre côté, nous pourrons dresser un camp digne de ce nom. La nuit est déjà bien avancée. Il ne faut plus traîner.

— À vos ordres, chef !

Alors que Remkin partait sélectionner des hommes, Zedd marmonna :

— Je me fierais davantage au plan de ce sergent s'il n'avait pas l'air si jeune…

Kahlan se tourna vers Richard et lui posa une main sur le dos.

— Nous serons bientôt en mesure de l'aider, la consola Nicci.

Kahlan hocha la tête, pas entièrement convaincue. Elle avait été dans les ténèbres où Richard se trouvait. Pour le ramener, le sorcier et la magicienne n'allaient pas avoir la partie facile.

— Nicci a raison, Kahlan, dit Zedd. Nous le ramènerons, c'est juré !

— Et les sorciers tiennent toujours leurs promesses.

— C'est aussi vrai que verrue de verrat !

Chapitre 31

Au pied d'un rocher qui se dressait à la lisière de la forêt, Kahlan trouva un endroit tranquille où s'installer à l'abri de la brise frisquette qui balayait le plateau. Le ciel étant dégagé, il n'y avait pas à redouter qu'il pleuve. Dans ces conditions, inutile de construire des abris. Une bonne chose, quand il restait si peu d'heures à dormir.

Après un rapide repas, la majorité des hommes avait sombré dans le sommeil. À part les sentinelles, bien entendu. Mais dans ce camp, Kahlan se sentait en parfaite sécurité. Après la traversée, le pont avait comme prévu été jeté dans le vide. Se sentir séparée par un gouffre d'éventuels Shun-tuk survivants était un sentiment très agréable.

Ayant été aux premières loges pour assister au cataclysme, l'Inquisitrice était mieux placée que quiconque pour estimer sa violence. À ses yeux, il n'y avait pas eu de survivants. Et si quelques miraculés avaient bénéficié d'une « poche », ils crèveraient de faim et de soif sous une montagne de pierre d'où personne au monde n'aurait été capable de s'extraire. À moins qu'ils périssent noyés, si un barrage naturel empêchait les eaux du ruisseau de sortir de la gorge.

Bien entendu, Hannis Arc et Sulachan enverraient d'autres demi-humains et d'autres pisteurs d'esprits.

Si terrifiante que fût cette menace, ce n'était pas le plus grave problème des fugitifs.

Parce qu'elle se sentait en sécurité, Kahlan n'avait pas trop protesté quand Fister lui avait interdit de prendre un tour de garde. Selon lui, elle s'était battue comme dix hommes, et il fallait qu'elle se repose, au cas où on aurait encore besoin d'elle le lendemain. Tant que Richard resterait inconscient, elle serait la mieux qualifiée pour manier l'Épée de Vérité, et il fallait donc qu'elle se ménage.

Kahlan avait quand même protesté, mais juste pour la forme. Au sourire que Fister n'avait pas pu étouffer, elle avait compris qu'il n'était pas dupe.

À dire vrai, complètement exténuée, Kahlan aurait fait une bien piètre sentinelle. Au point de risquer de s'endormir debout.

Malgré la fatigue, elle mourait de faim. Après une longue course, une bataille sans pitié et une autre longue course, il lui fallait avaler

quelque chose avant de s'endormir. Cuisiner étant hors de question, tout le monde avait dû se contenter des rations de voyage. Depuis que le camp était dressé, Zedd n'avait pas cessé de dévorer, et il semblait plutôt satisfait de l'ordinaire.

Le pont avait été construit en un temps record. Avec leurs haches, les soldats, habitués à cette tâche, avaient coupé les arbres en quelques minutes. Puis Zedd les avait aidés à mettre les troncs en place. Enfin, il avait l'impression de l'avoir fait. Car les soldats savaient rudement bien ce qu'ils faisaient…

Alors que quelques hommes avaient traversé pour explorer le terrain, d'autres avaient fini d'élaguer les troncs avec leur hache. Pendant ce temps, un autre groupe s'était chargé de fabriquer les planches indispensables pour faire passer le cheval – et bien utiles pour tout le monde, car ce moyen de traverser était quand même plus sûr que de jouer les funambules sur un simple tronc.

La jument n'avait guère apprécié l'exercice. Mais avec un bandeau sur les yeux, Zedd se servant de son don pour la calmer, la traversée avait été à la fois rapide et paisible.

Pour la première fois depuis longtemps, Kahlan se sentait en sécurité.

Richard était confortablement installé. Sa femme aurait aimé dormir près de lui, mais Zedd et Nicci avaient insisté pour se reposer un peu à ses côtés – chacun sur un flanc – avant de s'occuper de lui.

Kahlan n'avait pas jugé judicieux de les contrarier. Regardant Richard, non loin de là, elle vit que le vieux sorcier, encore assis près de lui, finissait d'engloutir une énorme saucisse. Nicci dormait déjà, un bras sur la poitrine du Sourcier, visiblement rassurée de sentir qu'il respirait encore.

Un peu plus loin, Samantha dormait à poings fermés à côté de sa mère. Les bras autour de ses genoux pliés, Irena observait le camp en grignotant un biscuit sec. La nuit étant bien trop avancée, Kahlan n'avait pas eu le temps d'évoquer avec la magicienne les exploits de sa fille. Et Irena, bizarrement, n'avait pas semblé s'y intéresser beaucoup. Peut-être parce que savoir la vérité lui faisait peur. Effrayés par le changement, certains parents espéraient que leurs enfants ne grandiraient jamais…

Kahlan aurait parié que les lacunes dans la formation de Samantha venaient de là. Selon Richard, Irena avait négligé de lui apprendre ce qu'une magicienne, même si jeune, devait absolument savoir.

Certaines personnes, comme le Sourcier lui-même, ne recevaient jamais aucune formation magique. En ce qui concernait Richard, on lui avait caché qu'il était né avec le don, afin de le soustraire à ceux qui entendaient le détruire. Tout au contraire, Kahlan avait été éduquée depuis son plus jeune âge, apprenant à utiliser son pouvoir

presque avant d'être capable de marcher. Ces deux trajectoires totalement opposées paraissaient leur avoir très bien convenu. Zedd avait eu d'excellentes raisons de cacher la vérité à son petit-fils, et la mère de Kahlan de tout aussi bons motifs pour élever strictement et efficacement sa fille.

Samantha semblait savoir fort peu de choses sur la mission des siens – les villageois de Stroyza – et en particulier sur le rôle dévolu aux détenteurs du don. Au fil des siècles, les « sentinelles » avaient peut-être fini par oublier pourquoi elles surveillaient le mur du Nord, et ce qu'il y avait derrière.

Une fois Richard réveillé, Kahlan et lui devraient interroger Irena pour découvrir si elle pouvait leur fournir des informations utiles. Les forces restées prisonnières derrière le mur pendant des millénaires étaient à présent lâchées sur le monde, et pour les arrêter, il allait falloir en savoir plus long à leur sujet.

Balayant le camp du regard, Kahlan vit que les hommes dormaient paisiblement. Soulagée qu'ils aient presque tous survécu, et que le plan ait fonctionné, elle aurait volontiers éclaté en sanglots – de joie, pour une fois. Mais elle n'en fit rien.

Déballant un morceau de poisson séché et un petit bout de saucisse, elle se mit à manger, faisant passer tout ça avec de l'eau. À dire vrai, le poisson séché et la saucisse ne lui plaisaient pas vraiment, mais dans de telles conditions, ils valaient tous les festins du monde. Préférant quand même la saucisse fumée, elle la gardait pour la fin.

Croyant entendre des murmures – ou une sorte de ronronnement –, elle leva les yeux. Au sommet du rocher auquel elle s'adossait, elle vit briller les grands yeux verts d'une créature accroupie.

Un prédateur qui la guettait.

Chapitre 32

Kahlan cessa de mâcher, sa main qui tenait le morceau de saucisse s'immobilisant à mi-chemin de sa bouche.

L'animal était deux ou trois fois plus gros qu'un chat classique, avec le même genre d'yeux aux pupilles fendues dans l'obscurité. À la lueur de la lune, Kahlan put voir que la fourrure du félin, à poil court, était tachetée et devenait de plus en plus sombre à mesure qu'on approchait de l'arrière-train. Par sa taille, l'animal se rapprochait d'un glouton ou d'un blaireau, mais il n'avait pas le long museau et les courtes pattes de ces bêtes-là. Sa tête rappelait celle d'un couguar, mais avec des arcades sourcilières plus prononcées.

Quoi qu'il en soit, Kahlan n'avait jamais rien vu de pareil.

Le félin étant en réalité assis paisiblement et ne montrant aucune intention belliqueuse, l'Inquisitrice se détendit un peu. Ça ne l'empêcha pas de vérifier la présence de son couteau à sa ceinture.

L'animal suivit des yeux le mouvement de la main gauche de la jeune femme. Il baissa ses oreilles garnies de touffes de poils, l'air inquiet. Comme un chat, il avait des moustaches, mais ses membres étaient bien plus massifs, se terminant en particulier par des pattes disproportionnées. Se souvenant que ce trait était souvent caractéristique de jeunes animaux, Kahlan supposa avoir affaire à un petit. Mais ce n'était pas une règle absolue, et il valait mieux se méfier quand même.

L'étrange visiteur nocturne baissa les yeux sur le morceau de saucisse que tenait l'Inquisitrice. Ses pupilles, décidément, étaient semblables à celles d'un chat, avec la même fente verticale.

Le félin semblait… pensif, comme s'il se demandait que faire, mais pas vraiment inquiet. Sans juger qu'elle représentait un danger, il trouvait Kahlan intéressante. Digne qu'on lui consacre un moment d'attention, en tout cas…

— Tu as des yeux verts comme les miens…

L'animal ronronna plus fort et ferma les yeux un instant. Puis il les rouvrit et se pencha prudemment afin de renifler la saucisse sèche que tenait Kahlan. En même temps, il sembla évaluer la distance, au cas où il devrait sauter.

— Tu en veux ? demanda l'Inquisitrice.

Le chat sauvage, en admettant que ça en soit un, réagit comme s'il

avait compris la question. Il était tenté par la nourriture, à l'évidence, mais sans vouloir se départir de sa prudence.

Pour ne pas l'effaroucher, Kahlan resta où elle était et tendit simplement un bras – très lentement – pour offrir le morceau de saucisse à son nouvel ami.

Le félin se pencha un peu plus, tout son poids reposant sur ses pattes avant puissantes, et huma d'abord la main de l'Inquisitrice. Tous ses muscles jouant sous sa fourrure lisse, il renifla ensuite le festin, puis s'en empara délicatement. À cette occasion, Kahlan s'aperçut que la gueule de son « petit compagnon » était garnie de crocs gigantesques.

Sans quitter la jeune femme du regard, l'animal recula sur son perchoir et entreprit de dévorer le morceau de saucisse.

Kahlan prit un autre morceau et mordit dedans pour montrer au félin qu'elle avait faim aussi. Très content d'avoir récupéré une friandise, l'animal ne semblait pas mourir d'inanition, loin de là. Conçu pour la chasse, il devait s'y montrer particulièrement redoutable.

Les taches sombres, sur son dos, devenaient de plus en plus grosses à mesure qu'on approchait de son encolure puissante. Sur sa tête et ses pattes, la fourrure était presque noire. Ou marron très foncé… Dans la pénombre, c'était extrêmement difficile à dire. La seule zone claire, sur tout son corps, c'étaient les touffes de poils blancs, au bout de ses oreilles pointues.

Quand il se fut régalé, le félin releva la tête et recommença à ronronner. Il ne semblait pas avoir l'intention de s'en aller.

— Tu as encore faim ?

Kahlan tendit un autre bout de saucisse. L'animal l'accepta, recula de nouveau et recommença son rituel gourmand.

Alors que Kahlan levait sa gourde pour boire, son curieux ami la regarda du coin de l'œil.

— Tu as soif, mon petit gars ?

Le félin se contenta de la regarder avec ses grands yeux verts. Il semblait intéressé par tout ce qu'elle faisait, ne ratant pas un mouvement.

L'Inquisitrice versa de l'eau dans sa main gauche et la tendit vers le haut. Se relevant un peu, l'animal baissa la tête, avança le cou et lapa le liquide avec une langue râpeuse tout à fait semblable à celle d'un chat domestique. Quand il eut tout bu, Kahlan lui versa une seconde ration, qu'il lapa presque totalement avant de reculer, très satisfait.

Un troisième morceau de saucisse l'incita à se relever. Cette fois, Kahlan remarqua qu'il s'appuyait surtout sur sa patte avant gauche.

Sans reculer, il coupa la saucisse en deux avec ses crocs, mangea la

première moitié, puis savoura la deuxième, son poids reposant toujours sur sa patte gauche. Le voyant moins craintif, Kahlan tendit prudemment un bras et, du bout d'un index, caressa la douce fourrure de la patte droite du félin, qui ne reposait pas franchement sur la roche.

— Tu as mal à cette patte, mon petit ?

Le félin recula. Sans mouvement brusque, Kahlan tendit un peu plus le bras.

— Je peux voir ? Histoire de t'aider ?

L'animal ne bougea pas, fixant la main de la jeune femme tandis qu'elle palpait délicatement le bout de sa patte puis la soulevait et inspectait les coussinets.

Il y avait une épine plantée entre deux griffes. Le félin s'étant léché pour tenter de la déloger, la fourrure était humide à cet endroit.

— Tu devrais me laisser te soulager… Tu ne feras rien d'idiot, pas vrai ?

Bien entendu, l'animal ne comprenait pas. Mais rassuré par la voix de l'Inquisitrice, il continuait à ronronner, et elle jugea que c'était encourageant.

Son « patient » ne semblant pas disposé à avancer, la jeune femme se tourna et se mit à genoux afin de pouvoir mieux se pencher. Écartant les griffes, elle vit parfaitement bien l'épine fichée entre deux d'entre elles.

— Ce doit être douloureux, quand tu marches… Tu n'en mourras pas, mais si je pouvais te l'enlever… Eh bien, tu te sentirais tout de suite mieux.

L'animal ne réagit pas, mais Kahlan mesura à quel point son énorme gueule était proche de son visage. Le ronronnement continuait, certes, mais ce n'était pas une garantie absolue…

Ne voulant pas se planter l'épine dans un doigt, Kahlan ramassa un petit bout de bois, sur le sol, et le plia en deux pour s'en servir comme d'une pince. Puis elle s'appuya sur les coudes, gardant les griffes écartées de la main gauche, et joua du pouce et de l'index sur sa pince improvisée afin d'extraire l'épine. En fait, c'était une de ces petites sphères hérissées de piques sur toute la circonférence, et elle se révéla solidement enfoncée.

Le ronronnement du félin se transforma en sifflement. En espérant que ce n'était pas un prélude à l'attaque, Kahlan continua sa délicate opération.

Les oreilles aplaties, l'animal tenta de retirer sa patte.

Kahlan riva les yeux dans ceux de son nouvel ami.

— Il faut l'enlever ! Ne sois donc pas si douillet !

Le félin tira encore une fois, puis il sembla vaincu par l'autorité de l'Inquisitrice. Malgré sa réaction un rien inquiétante, il comprenait qu'elle voulait l'aider. Tirant plus fort, elle vit que les épines étaient enfoncées plus profondément qu'elle l'avait cru.

L'animal gémit de douleur mais ne bougea pas. Tirant encore plus fort, Kahlan parvint enfin à extraire la sphère épineuse. Puis elle appuya sur la petite plaie afin de calmer la douleur.

— Tu vois ? dit-elle en brandissant son trophée. C'est fini. Tout va bien.

Quand elle lui lâcha la patte, le chat géant la ramena à lui et renifla la blessure. Après l'avoir un peu léchée, il se redressa fièrement et sortit entièrement ses griffes pour bien s'accrocher à la roche. À cette occasion, Kahlan vit qu'elles étaient tout aussi impressionnantes que ses crocs.

Après s'être voluptueusement étiré, le félin sauta du rocher et s'éloigna en direction de la forêt. Le suivant du regard, Kahlan vit qu'il avait une queue très courte, plate et fort peu touffue.

L'animal s'arrêta, jeta un coup d'œil à sa bienfaitrice puis repartit de sa démarche souple et ondulante. Sans un bruit, il disparut en un éclair.

Kahlan s'allongea, contente d'avoir aidé un autre être vivant. Les bonnes actions, disait-on, n'étaient jamais perdues…

D'abord très chaude, la nuit devenait de plus en plus frisquette. S'enroulant dans sa couverture, au demeurant bien trop petite, Kahlan se coucha sur un côté, puis se recroquevilla frileusement sur elle-même.

Malgré son épuisement, elle pensa à Richard. Zedd avait promis de le ramener, et malgré son angoisse, ça la rassurait un peu.

Alors que des images défilaient devant ses yeux – celles de la bataille, mêlées à des moments heureux avec Richard – la jeune femme s'endormit comme une masse.

Mais elle se réveilla bien avant l'aube.

Chapitre 33

Plissant les yeux, Kahlan vit que la lune avait fait pas mal de chemin dans le ciel. Cela dit, le lever du soleil était encore loin.

Même l'esprit embrumé par le sommeil, la jeune femme avait conscience de se sentir à la fois au chaud et en sécurité. Dans les circonstances présentes, ça n'avait guère de sens…

Intriguée, elle s'arracha totalement au sommeil pour voir ce qui se passait. Enfin lucide, elle s'avisa d'une présence douce et chaude contre son ventre.

Ébahie, elle découvrit que le félin, roulé en boule, dormait près d'elle, la tête enfouie sous sa patte droite récemment débarrassée de l'épine.

Ce compagnon inattendu était la source du bien-être de l'Inquisitrice. Souriant d'aise, elle caressa la douce fourrure et s'avisa que le félin n'était probablement pas un « petit ». Un jeune, peut-être, mais déjà bien développé, si on en jugeait par sa musculature.

Adorant le contact des poils de l'animal, Kahlan résista cependant à l'envie d'y enfoncer les doigts, histoire de ne pas l'effrayer. Après un moment, elle laissa sa main reposer sur le flanc de son compagnon, le sentant se soulever au rythme régulier de sa respiration.

La patte s'écartant un peu, le félin ouvrit un œil pour voir qui le touchait. Dès qu'il reconnut Kahlan, il referma l'œil, remit la patte sur sa tête et s'étira très légèrement.

L'entendant ronronner, l'Inquisitrice déduisit qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce qu'elle le caresse. Son ronronnement, nota-t-elle, était plus rauque que celui d'un chat domestique. Plus proche d'un grognement, mais sans agressivité.

Mais bon, ce n'était pas un minou de salon…

Soudain, la jeune femme remarqua autre chose à la lueur de la lune. Sur le rocher, trois lapins morts, soigneusement disposés les uns à côté des autres. Bien que récemment tués, ils étaient intacts.

Le félin avait apporté un cadeau à sa bienfaitrice. Parfaitement éduqué, il s'était abstenu de mordre dedans…

— Chasseur, souffla Kahlan en baissant les yeux sur l'animal. Voilà

comment je vais t'appeler. (Elle gratta une oreille du gros chat.) Ce nom te plaît ?

Chasseur se contenta de ronronner plus fort, envoyant des vibrations dans tout le corps de Kahlan.

Reposant la tête sur le sol, la jeune femme sourit au souvenir du jour où Richard l'avait tancée parce qu'elle donnait des noms aux animaux sauvages. Alors qu'elle se rétablissait de très graves blessures, il lui avait apporté, pour la distraire, des petits poissons nageant dans une jarre. Avec le plus grand sérieux, il lui avait demandé de ne pas les baptiser. Bien entendu, avec l'aide active de Cara, elle s'était empressée de lui désobéir.

— Bonne nuit, Chasseur.

En se rendormant, Kahlan ne put s'empêcher de sourire.

Chapitre 34

Alors qu'Erika et lui chevauchaient vers la citadelle, Ludwig Dreier sondait les rues étroites et grouillantes de monde de Saavedra. Des deux côtés de la voie boueuse, des maisons à deux niveaux se pressaient les unes contre les autres, occultant la lumière du jour. Très souvent, le premier niveau abritait une boutique ou un atelier, le second servant à loger le commerçant ou l'artisan et sa famille. Devant les bâtiments, ou à l'entrée des rares venelles, des charrettes de camelots attendaient la clientèle. Afin de protéger la marchandise du crachin, certaines étaient recouvertes d'une bâche goudronnée.

Au fil des ans, Ludwig était souvent venu à Saavedra afin de se rendre à la citadelle. Il aimait bien cette ville, et l'odeur qui flottait un peu partout.

L'odeur de la peur…

Les habitants craignaient la citadelle, perchée sur une colline, qui semblait les surveiller en permanence. En réalité, c'était Hannis Arc qui les épiait – et de lui qu'ils avaient peur. La citadelle n'était qu'un symbole. L'incarnation de ces angoisses. Selon Hannis Arc, la peur était un premier pas vers le respect. Et il tenait plus que tout à être respecté.

L'évêque croyait dur comme fer que si les gens le respectaient – donc, tremblaient devant lui – ils lui obéiraient aveuglément. Du coup, il faisait tout pour terroriser ses sujets.

Ludwig Dreier se pencha sur sa selle et cracha sur le sol. Hannis Arc n'était qu'un minable tyran régnant sur la province de Fajin, le plus perdu de tous les trous perdus. Fier de terroriser une bande d'abrutis, il se prenait pour un grand homme et aspirait à de plus hautes destinées.

Cet imbécile se croyait digne de régner sur un empire !

Les Terres Noires étant extrêmement hostiles et dangereuses, les gens venaient volontiers chercher la sécurité à Saavedra. Ils avaient besoin de nourriture, de vêtements et d'une myriade de choses diverses et variées. Logiquement, ça attirait d'autres personnes, disposées à leur fournir toutes sortes de services. Des bouchers, des

boulangers, des guérisseurs, des marchands, des ébénistes et des filles de joie. Cette population était plus ou moins en sécurité dans la capitale, mais elle la transformait en une sorte de cité de la peur. Peur des monstres qui hantaient les forêts environnantes, peur de la citadelle, peur de son occupant…

Toutes ces craintes, il convenait de le préciser, étaient entièrement justifiées.

S'il se surestimait gravement, Hannis Arc disposait cependant de pouvoirs occultes non négligeables. En échange de leur « respect », il protégeait ses sujets – et en particulier les habitants de sa capitale – de créatures encore plus impitoyables que lui. Même s'ils vivaient dans la terreur de leur maître, les gens *vivaient*, et c'était mieux que rien…

Dans les Terres Noires, on avait tendance à mourir facilement, brusquement et à une fréquence très élevée. Des crocs et des griffes guettaient un peu partout les imprudents – et même ceux qui se montraient moins téméraires – mais il y avait aussi des… entités… bien plus cruelles et effrayantes, et qui ne crachaient jamais sur une proie.

Bref, si les Terres Noires étaient un désert quasiment inexploré, ce n'était pas pour rien. Du coup, les villes en général, et Saavedra en particulier, devenaient autant de havres de paix.

Quand on voyait les choses de ce point de vue, Hannis Arc passait soudain pour un chef des plus acceptables. De toute façon, les gens n'avaient pas le choix. Et c'était tout aussi bien. Quand elle l'avait, la populace optait toujours pour la facilité. Un dirigeant intelligent faisait donc en sorte de limiter drastiquement les possibilités qui s'offraient à ses sujets. Pour gouverner longtemps et en paix, c'était la meilleure méthode.

Ludwig et Erika ne faisant aucun effort pour les éviter, les passants s'éparpillaient comme une volée de moineaux devant leurs montures. Si ces crétins voulaient se faire piétiner, c'était leur problème ! D'une humeur massacrante, Ludwig n'allait quand même pas se tracasser à cause d'idiots qui ne regardaient pas où ils mettaient les pieds. S'ils ne voulaient pas finir sous les sabots de son cheval, eh bien, à eux de se bouger les fesses !

Lui, il avait de graves soucis en tête. Au sujet de la tâche qui l'attendait…

Bien entendu, les gens le reconnaissaient à cause de son strict manteau noir, de son col serré et de son étrange chapeau noir carré et sans bords. Et même s'ils ne l'avaient jamais vu, ils avaient au moins entendu sa description. Celle de l'abbé Ludwig Dreier, fidèle serviteur de l'évêque Arc et maître d'une abbaye, quelque part dans la forêt, dont tous les gens sensés restaient aussi loin que possible.

Ludwig sourit en s'avisant que lui aussi était hautement

« respecté ».

Les passants écarquillaient aussi les yeux parce que maîtresse Erika chevauchait auprès de lui. D'une beauté stupéfiante, son corps parfait oscillant en rythme avec les mouvements de sa monture, cette femme méritait d'être admirée. Pourtant, la plupart des gens détournaient la tête dès qu'ils la reconnaissaient, et ils détalaient comme des lapins.

Tout valait mieux que croiser son regard bleu glacial, d'après ce qu'on racontait…

Même s'il n'y avait pas eu les chevaux, une Mord-Sith en uniforme de cuir noir aurait suffi à convaincre les badauds de s'écarter. Pour risquer de se faire remarquer par une Mord-Sith – d'autant plus quand il s'agissait d'Erika – il fallait être fou. D'un seul regard, une telle femme pouvait sonder jusqu'au fond de votre âme…

Une superstition ? En fait, pas vraiment, Ludwig était bien placé pour le savoir…

Erika était une des plus douées de sa « profession ». Pour avoir utilisé d'autres Mord-Sith, Ludwig savait que certaines n'étaient que des gourdes pataudes. Comparées à Erika – une artiste – elles ne valaient pas tripette.

Erika pouvait garder une personne entre la vie et la mort pendant des jours. Et tandis que le « sujet » se trouvait à mi-chemin du monde des vivants et du royaume des morts, Ludwig, grâce à ses pouvoirs occultes, pouvait les forcer à regarder dans les infinies profondeurs du temps, d'où ils lui ramenaient des prophéties en échange de la faveur qu'il leur faisait miroiter. Celle de traverser enfin le voile, pour échapper à la souffrance, à savoir tout ce que la vie – avec la collaboration active d'Erika – pouvait encore leur apporter.

Quand on avait judicieusement limité leurs choix, leur ôtant tout espoir, les gens imploraient de mourir, puisque c'était la seule façon de ne plus souffrir entre les mains de maîtresse Erika. Lorsque Ludwig Dreier ajoutait le dernier ingrédient occulte requis, ils acceptaient avec joie d'accomplir la mission dont il les chargeait, puis de sombrer à tout jamais dans la mort.

Parce qu'il apportait en somme la paix à des malheureux, Ludwig se considérait comme un agent de la Grâce. De plus, ne leur permettait-il pas de suivre le chemin assigné aux âmes par la Création ? D'abord la Lumière, puis la traversée du voile, afin d'entrer dans un autre monde ?

Mais Ludwig en avait fini avec son existence d'abbé. C'était une période révolue de sa vie – une période fondatrice, cela dit, et un tremplin pour un avenir plus glorieux. En fait, il avait toujours valu bien plus qu'un simple abbé. Nul n'avait voulu le reconnaître – et surtout pas Hannis Arc – mais c'était ainsi. Alors qu'il accomplissait sa

modeste mission, observant, apprenant et attendant, il était passé inaperçu. Tirant parti de ce statut d'anonyme, il avait travaillé dans l'ombre pour développer ses dons naturels et en faire de terribles pouvoirs – cachés, bien entendu.

En tout cas, jusqu'à maintenant.

Passer des années à peaufiner ses talents et à ourdir ses plans dans l'anonymat ne l'avait en rien dérangé. Durant cette période, il avait aidé Hannis Arc, lui-même lancé dans de grands desseins. Mais il avait agi ainsi parce que ça servait ses propres intérêts, et pour aucune autre raison.

Ludwig était né très près du mur du Nord, derrière lequel se tapissaient d'incroyables pouvoirs occultes. Une telle puissance ne pouvant pas être emprisonnée à jamais, le mur n'était jamais parvenu à la contenir complètement. Puis la barrière avait fini par céder, comme c'était prévisible.

Depuis toujours, Ludwig savait qu'il devait certains de ses talents naturels aux « fuites » qui se produisaient dans le mur du Nord. Au moment de sa conception, quelque chose l'avait touché sans que nul s'en aperçoive.

C'était également la source des pouvoirs d'Hannis Arc et de bien des créatures, humaines ou non, qui rôdaient dans les forêts des Terres Noires. Mais chez Ludwig, ces pouvoirs étaient venus s'ajouter à son don. Du coup, il était un être radicalement unique, même si nul ne s'en était avisé jusque-là.

Ça lui faisait au moins un point commun avec Richard Rahl, qui avait grandi sans rien connaître de son considérable potentiel. Personne n'avait reconnu le don qu'il avait en lui, exactement comme c'était arrivé à Ludwig. À une différence près, cependant : ce dernier avait toujours été conscient d'être à part. Dans son coin, sans aide, il avait étudié et travaillé, développant ses pouvoirs.

Hannis Arc arborait aux yeux de tous les antiques talents dont il avait hérité. *Littéralement*, puisqu'il s'agissait de ses tatouages. Il voulait que le monde sache ! Ludwig, lui, avait choisi le secret, jusqu'à ce que le moment voulu arrive. Eh bien, on y était, et ses plans allaient porter leurs fruits.

Hannis Arc, un agent du chaos, pensait que créer le désordre et le tumulte renforcerait sa puissance. Plus subtil, Ludwig avait compris que la puissance, dans un monde livré au chaos, reviendrait à l'homme qui saurait se présenter au peuple comme le champion d'un nouvel ordre – ce sauveur providentiel dont la populace ne pouvait pas s'empêcher de rêver. Quand on en serait là, vu les choix que Ludwig proposerait à ces idiots, ils se jetteraient dessus, jugeant sa conception de l'ordre bien plus rassurante que les délires d'Hannis Arc, aveuglé par sa folie des grandeurs.

Ce crétin d'évêque se croyait capable de modifier radicalement le monde en changeant la nature même de la vie. En réalité, c'était Ludwig, depuis le début, qui l'aidait à semer le désordre et à générer le chaos. Seul, il n'en aurait pas été capable. Et quand tout ça échapperait à son contrôle, qui apparaîtrait comme l'unique recours ? Qui remettrait les choses dans l'ordre ? Ludwig, bien entendu. Mais à sa façon, évidemment…

Tout s'était déroulé sans anicroche jusqu'à ce que le roi spectral fournisse à Hannis Arc des informations glanées dans le royaume des morts. Ayant appris ce que faisait Ludwig et ce qu'il préparait, Sulachan avait vendu la mèche à l'évêque. Et ils avaient envoyé des sauvages – les demi-humains – éliminer l'abbé qu'ils voyaient comme un félon.

Même s'ils étaient considérables, les pouvoirs de Ludwig avaient des limites. Après tout, il restait un homme susceptible d'être submergé par le nombre, comme face aux demi-humains. Hannis Arc et Sulachan l'avaient pris par surprise, manquant l'anéantir.

Étrange mais bienvenu paradoxe, c'était Richard Rahl qui l'avait sauvé en venant secourir sa femme, la fichue Mère Inquisitrice, juste avant qu'Erika commence à la « travailler » afin de la livrer à son maître. Une femme comme Kahlan pouvait sûrement glaner de très importantes prophéties. Alors que Ludwig se réjouissait de l'avoir pour cobaye, Rahl et ses forces avaient déboulé juste à temps pour saboter la fête. Cela dit, ils étaient tombés sur les demi-humains venus assassiner Ludwig, et ils avaient eu l'obligeance de les massacrer, permettant à l'ancien abbé et à sa Mord-Sith d'échapper au sort que l'évêque et l'empereur mort leur réservaient.

Parfois, le chaos se retournait contre ses propres agents…

Avec les prophéties, Ludwig avait activement aidé Hannis Arc à ramener Sulachan du royaume des morts, afin qu'il puisse radicalement modifier la nature du monde. Ressusciter un mort pour livrer de nouveau une guerre déjà perdue une fois ne semblait pas judicieux, mais puisque ça servait ses objectifs, Ludwig avait prêté assistance à l'évêque.

En grande partie grâce à des prophéties fournies par l'abbé, Hannis Arc avait réussi à rappeler Sulachan dans le monde des vivants.

Les deux hommes ne s'accordaient aucune confiance, chacun pensant manipuler l'autre. Pour l'instant, ça faisait d'eux les alliés les plus loyaux de l'univers. Ils devaient multiplier les sourires et les flatteries, chacun songeant au jour où il couperait enfin la gorge de l'autre et resterait le seul maître du monde.

Pour l'heure, Ludwig se fichait de ce qu'ils mijotaient. Au contraire, tant qu'ils jouaient à leurs petits jeux et augmentaient le chaos ambiant, ils travaillaient pour lui. Car ce chaos serait une des

options que Ludwig proposerait au peuple. Un repoussoir, bien entendu.

Ces deux imbéciles avaient de quoi s'occuper, et ça leur épargnerait de penser à lui.

Bien entendu, il avait du pain sur la planche. Après avoir failli laisser sa peau dans l'abbaye, il avait besoin d'un nouveau fief pour travailler à ses plans.

Abandonnée par Hannis Arc, en route pour la gloire, pensait-il, la citadelle semblait être l'endroit idéal. Depuis toujours, l'évêque détestait être un minable gouverneur de province exilé dans une cité miteuse comme Saavedra. En conséquence, il n'y avait aucun risque qu'il y revienne.

Ce crétin avait des vues sur le Palais du Peuple. Rien que ça ! Lui, régnant sur l'empire d'haran ! Quelle sinistre plaisanterie… Mais il rêvait de vengeance sur la maison Rahl, et dans ses fantaisies, il se voyait la réduire à néant et prendre sa place. Dans sa folie, il paraissait logique qu'il veuille s'installer au Palais du Peuple, le foyer ancestral des Rahl.

Ludwig avait récemment assisté au mariage d'une des Mord-Sith de Richard Rahl. Le Palais du Peuple était vraiment quelque chose… Un complexe impressionnant, quand on s'intéressait à ces futilités-là. Ce n'était pas son cas. Lui, il entendait vivre dans l'esprit de ses sujets, afin de régner en connaissance de cause, chacune de leurs pensées lui servant à mieux les contrôler. Avec un projet pareil, on se fichait des palais de marbre !

Vivre dans l'esprit des gens, pas dans leurs palais…

Hannis Arc, lui, courait après les ors et le marbre.

En somme, ce qu'il détestait dans la citadelle la rendait désirable aux yeux de Ludwig. Qui songerait à le chercher dans cette place forte presque oubliée ? Personne, et surtout pas Hannis Arc – en admettant qu'il sache un jour que son abbé avait survécu.

Entre ces murs, nul ne dérangerait Ludwig pendant qu'il travaillerait.

Un jour, tout le monde le connaîtrait et devrait choisir entre l'ordre et le chaos. Ce serait la source de sa puissance : avoir été choisi pour régner.

Hannis Arc pensait que la peur suffisait. Une erreur grossière. Pour dominer les gens, il fallait le faire *avec leur consentement*. Grâce aux choix truqués qu'il leur proposerait, ses sujets s'empresseraient d'accepter sa domination.

Le processus pouvait commencer n'importe où. Au début, la citadelle, Saavedra et la province de Fajin feraient parfaitement l'affaire. D'autant plus que des endroits si insignifiants ne risquaient pas d'intéresser les mégalomanes comme Hannis Arc.

Mais un jour, en réfléchissant, tous les tyrans de seconde zone regretteraient d'avoir négligé la menace.

Dans ses fonctions d'abbé, Ludwig avait glané des prophéties, en transmettant certaines à Hannis Arc – triées sur le volet bien entendu. Imbu de lui-même, l'évêque ne s'était jamais douté que son petit abbé lui avait fait gober exactement ce qu'il voulait le voir avaler, et rien de plus.

Aux regards que lui jetaient les passants, Ludwig conclut qu'il était temps pour lui de renouveler sa garde-robe. De nouvelles tenues, plus en rapport avec son importance… Homme prudent, il ne faisait jamais rien sans connaître le résultat à l'avance. En particulier, il ne provoquait jamais un combat qu'il n'était pas sûr de remporter.

L'heure était venue de prendre possession de son nouveau fief et de dicter ses règles.

Hannis Arc lui avait fait un beau cadeau en lui abandonnant la citadelle et quelque chose qui ressemblait à une armée, si imparfaite soit-elle. Si étendus que soient ses pouvoirs, Ludwig restait un homme de chair et de sang. Pendant qu'il se consacrerait à sa grande œuvre, il lui faudrait des gens pour surveiller ses arrières.

Certain de son succès, il continua son chemin vers la caserne de Saavedra, et au-delà, vers la citadelle qu'elle défendait.

Chapitre 35

Quand il fut entré dans la cour pavée de la caserne, Ludwig aperçut enfin d'assez près la citadelle qui se dressait derrière sur une colline. Comme toujours, Erika chevauchait près de lui, très légèrement en retrait, veillant sur lui comme son ombre. Pour l'instant, c'était sa seule protectrice. Mais ça ne durerait pas…

Non sans plaisir, il vit que les soldats, avertis de sa venue, étaient tous dans la cour. Un très bon réflexe. Qu'ils devraient avoir afin de le défendre contre toutes les menaces non liées à la magie.

Les hommes le connaissant, c'était une façon de lui rendre les honneurs. En formation, leur lance pointée mais l'embout reposant sur les pavées humides, ils paraissaient sur la défensive, certes, mais il ne fallait pas prendre ça pour de l'hostilité. Au contraire, on devait se réjouir que ces braves ne se fient à personne, y compris à l'abbé Dreier – probablement l'homme le plus puissant de la province, après l'évêque.

Mais Hannis Arc n'avait jamais mis quiconque en avant à part lui-même. Bouffi de sa propre importance, il se croyait assez omniscient pour diriger la province de Fajin sans l'aide de personne. Dès que les gens avaient un peu de pouvoir, pensait-il, ils devenaient dangereux. S'il avait toléré son abbé, c'était parce que Ludwig, pas né de la dernière pluie, avait toujours su paraître insignifiant et falot.

Disposés en deux rangs, de chaque côté de la cour, les soldats obligeaient les visiteurs à suivre une trajectoire bien précise. Au-delà de ce premier dispositif, d'autres hommes, placés à des points bien choisis, les orientaient inéluctablement vers le centre de la cour.

Au premier rang, tous les soldats portaient une cotte de mailles. L'épée au fourreau, ils gardaient une main sur la poignée, prêts à dégainer instantanément en cas de menace. Au deuxième rang, les lanciers composaient une muraille d'acier. À genoux devant les hommes en cotte de mailles, des archers brandissaient leur arc, une flèche encochée, mais sans que la corde soit tendue.

Une manifestation de force, certes, mais purement défensive, sans aucune intention de menacer ou d'agresser les visiteurs. Et si on les orientait vers le centre de la cour, c'était tout simplement pour pouvoir les encercler, le cas échéant, en ne leur laissant aucune possibilité de fuir.

C'était aussi une façon de signaler que tout geste inconsidéré, d'où qu'il vienne, aurait des conséquences terribles.

Des officiers barraient le chemin à l'endroit où une double haie de soldats défendait la route donnant accès à la citadelle. Connaissant Ludwig, ces hommes se tenaient ouvertement à l'endroit parfait pour l'empêcher de continuer. Sans doute parce qu'il était préférable, selon eux, que des gradés lui fassent comprendre qu'il devait rebrousser chemin. Face à une véritable menace, et non à l'abbé Dreier, le dispositif aurait été entièrement verrouillé et les officiers, postés à l'écart, auraient dirigé la manœuvre consistant à repousser ou à éliminer les intrus.

Derrière les officiers, une route gravissait un versant de colline en terrasses où poussaient des oliviers. Une configuration censée donner quelque grandeur au chemin qui menait au pitoyable siège du pouvoir de la tout aussi pitoyable province de Fajin. Et tous ces hommes défendaient le site comme s'il eût été une des merveilles du monde.

Ludwig eut un petit sourire. En un sens, à partir de maintenant, ça allait être le cas.

Les quatre gradés qui bloquaient le chemin se tenaient épaule contre épaule, comme s'ils étaient prêts à mourir plutôt que de s'écarter. Hannis Arc ayant probablement donné l'ordre que personne ne soit autorisé à entrer dans la citadelle en son absence, ces types devaient croire qu'ils gardaient les joyaux de la Couronne de Saavedra.

Ludwig soupira intérieurement.

L'évêque Arc l'avait toujours considéré comme un séide loyal. À part les gens à qui il arrachait des prophéties, personne ne le prenait pour un homme dangereux. *Après* avoir quitté la citadelle, Arc s'était avisé de son erreur – grâce à Sulachan – et il avait envoyé des tueurs à Ludwig. Un coup perdant, parce qu'il n'avait pas prévu que Richard Rahl viendrait saboter son plan.

L'évêque avait toujours tenu pour acquis que son « petit » abbé accomplirait son devoir, et il ne s'était jamais intéressé à la *manière* dont il s'y prenait. Il supposait que l'abbé réunissait à l'abbaye des détenteurs du don et d'autres personnes dotées de pouvoir afin de collecter des prophéties et de commencer à les interpréter. Il n'avait jamais su de quelle façon Ludwig collectait des prédictions – de véritables trésors ! –, ne se doutant pas du travail colossal que ça impliquait ni du génie qu'il fallait avoir pour réussir un tel exploit. Bref, il n'avait jamais eu conscience que Ludwig détenait des pouvoirs considérables.

À part ses plus proches collaborateurs, comme Erika – et ses victimes, bien entendu – personne n'avait idée de ce qu'était vraiment Ludwig Dreier. Et il n'avait jamais rien fait pour qu'il en soit

autrement. Se vanter en public, comme Hannis Arc, n'était jamais une bonne idée.

Les pouvoirs de Ludwig ne regardaient que lui. Quand ça s'imposait, il les utilisait en prenant garde de ne pas attirer l'attention sur sa personne.

Du coup, l'immense majorité des gens le prenait pour un subordonné insignifiant. Eh bien, l'heure était venue de rétablir la vérité.

Erika et lui auraient évidemment pu charger les quatre officiers, mais les archers les auraient aussitôt arrosés de flèches. Rien qui aurait inquiété Ludwig. Cela dit, tuer ces hommes n'allait pas du tout dans le sens de ses plans. Bientôt, quand un nouvel ordre régnerait sur la province de Fajin – son ordre ! –, ces soldats lui seraient bien utiles pour le maintenir.

— Abbé Dreier, que faites-vous ici ? lança le plus gradé des quatre hommes. (Le général Dobson, reconnut Ludwig.) On ne nous a pas prévenus de votre arrivée.

Ludwig se contenta de dévisager le militaire en silence. Mal à l'aise, le général finit par reprendre la parole :

— Vous êtes un des fidèles alliés de l'évêque Arc, je sais, mais il a laissé des ordres très précis. En son absence, je crains que nous ne puissions pas vous permettre d'entrer dans la citadelle. Auriez-vous l'obligeance de tourner bride et de repartir en ville ? Vous y trouverez sans peine une auberge. Mais à votre place, je rentrerais à l'abbaye attendre le retour de l'évêque, qui ne manquera pas de vous convoquer.

— Et si je refuse ? Vos archers me cribleront de flèches ?

Surpris par la hardiesse inhabituelle du petit abbé, Dobson se rembrunit.

— S'il le faut, oui… Les consignes sont claires : ne laisser entrer personne jusqu'à nouvel ordre.

— Dans ce cas, la question est réglée. Ce nouvel ordre vient d'arriver, général. Et maintenant, laissez-moi entrer.

Dobson plissa le front. Sur les deux flancs, Ludwig vit que tous les archers se préparaient à tirer. Il ne broncha pas, laissant son cheval racler nerveusement le sol avec ses sabots.

— J'ai peur que vous n'ayez pas l'autorité requise pour donner un tel ordre, abbé.

Ludwig se redressa sur sa selle.

— Eh bien, vous vous trompez. Voyez-vous, je ne suis plus le petit abbé qui sert humblement la citadelle. Vous avez en face de vous le seigneur Dreier, son occupant légitime.

— Le seigneur Dreier ? Rien que ça ?

— Général, je vous suggère de baisser d'un ton, tant que vous en avez l'occasion. Il vous reste encore une chance de commander mon armée. Mais je peux aussi vous faire remplacer. Décidez-vous, je n'attendrai pas longtemps.

Le général avança d'un pas et plaqua les poings sur les hanches.

— Sinon, quoi ? (Il désigna Erika.) Vous demanderez à votre Mord-Sith de m'apprendre le respect ?

Ludwig s'éclaircit la voix et se pencha vers le militaire.

— Désolé, mais maîtresse Erika est trop fatiguée par une longue chevauchée pour consentir à cet effort. N'est-ce pas, très chère ?

La Mord-Sith ne broncha pas.

— Vous vous trompez, seigneur Dreier, dit-elle. (Elle saisit sa natte blonde et la caressa avec un sourire cruel.) Je me sens très bien, et rien ne me ferait plus plaisir que de donner une bonne leçon à ce porc.

— Vous voyez, fit Ludwig, la pauvre est vraiment épuisée… Pourquoi lui imposer une telle corvée alors que je peux m'en charger moi-même ?

Chapitre 36

Le général avança d'un autre pas et fit signe aux archers de tirer. Mais quelque chose d'inattendu se produisit. Avant même qu'ils aient pu lâcher leur projectile, les arcs de tous ces hommes devinrent soudain aussi brûlants que du fer chauffé au rouge. Avec un bel ensemble, ils les lâchèrent avant d'avoir les mains carbonisées. Une idée judicieuse, car les armes se consumèrent sur le sol.

Ludwig continua à croiser le regard de Dobson, dont le visage virait au rouge. Puis il tendit un index.

— Que vous arrive-t-il, général ? On dirait du sang, au coin de votre bouche.

Hors de lui, l'homme ne s'était pas encore aperçu qu'il saignait.

— Quoi ?

— Au coin de votre bouche… non, aux deux coins, je vois du sang. D'ailleurs, il commence à couler sur votre menton.

Dobson se passa une main sur les lèvres puis la regarda et vit qu'elle était rouge de sang.

— Auriez-vous attrapé une maladie ? On parle d'une affection qui fait des ravages, si je ne me trompe pas… La fin est terrible, paraît-il…

Les trois autres officiers firent mine d'avancer, mais Ludwig les foudroya du regard.

— À votre place, je n'approcherais pas de cet homme… Il m'a l'air contagieux, le bougre ! Et si c'était la peste ? Il ne faudrait pas qu'elle se propage à toute la garnison.

Décontenancés, les trois hommes s'immobilisèrent.

Tous les soldats regardaient Dobson avec horreur. Désormais, le visage du général était presque aussi rouge que le sang qui coulait sur son menton.

— Dreier ! Comment osez-vous… ?

Le général ne finit jamais sa phrase, un gargouillis jaillissant de ses lèvres.

— Navré de vous l'apprendre, Dobson, mais vos symptômes correspondent à ceux de la terrible maladie dont j'ai entendu parler. J'ai cru qu'il s'agissait de folles rumeurs colportées par des paysans ignorants, mais je me trompais. D'après ce que je sais, le mal commence par des plaies qui s'ouvrent dans la gorge et la bouche.

Dobson porta une main à son cou. Alors que des gouttes de sang s'écrasaient sur les pavés, ses yeux semblaient prêts à jaillir hors de leurs orbites.

Ludwig se tapota pensivement le menton.

— Si je me souviens bien, les symptômes suivants apparaissent très vite.

— Que… ? tenta d'articuler Dobson.

Mais il s'étrangla avec du sang.

— Après les hémorragies internes, il paraît que les os, affaiblis par l'infection, se brisent à l'intérieur du corps. Parce qu'elles supportent le plus grand poids, les jambes cèdent les premières…

Il y eut un bruit sec bientôt suivi par un second. Les deux jambes cassées, le général s'écroula.

— Toujours selon ce qu'on m'a dit, les autres os ne tardent pas à suivre le même chemin. Une idée terrifiante, quand on songe au nombre qu'il y en a dans un corps humain. J'ai peur d'ignorer le chiffre exact, mais vous me pardonnerez cette lacune. (Ludwig se tourna vers les soldats placés sur sa gauche.) L'un de vous connaît-il la réponse ? (Tous secouèrent la tête.) Eh bien, je me souviens vaguement qu'il y en a plus de cent… Pas loin de deux cents, je crois…

Suspendus aux lèvres de Ludwig, tous les hommes regardaient leur chef vomir du sang sur les pavés. D'autres bruits secs retentirent, et Dobson se recroquevilla en position fœtale.

— Cette façon de se casser les uns après les autres, ça doit être très douloureux… (Ludwig eut un soupir.) Au dernier stade, le simple fait de respirer devient une agression pour la cage thoracique, et toutes les côtes se brisent en même temps.

Sur ces mots, il y eut une série de claquements sinistres, comme si plusieurs petites branches se cassaient en même temps.

Dobson tenta d'aspirer de l'air et battit des bras et des jambes. Enfin, il essaya, car ses muscles ne pouvaient plus commander correctement ses membres en morceaux.

Feignant toujours une grande concentration, Ludwig enchaîna :

— Sans conteste, vous semblez avoir tous les symptômes dont j'ai entendu parler. Ceux de la peste des crétins !

Paniqués, les hommes se regardèrent, incapables de savoir que faire alors que leur chef agonisait sous leurs yeux.

— À présent, ça suffit ! lança Ludwig.

À bout de patience, il tendit une main vers Dobson.

Un éclair rouge explosa dans la poitrine du général, visible sous sa veste d'uniforme et sous sa peau. En un instant, toutes les parties exposées de son corps devinrent noires comme du charbon. Puis il

explosa en une multitude de fragments carbonisés ne suffisant plus à remplir ses vêtements, qui se dégonflèrent comme une baudruche percée.

Des débris impossibles à identifier en sortirent pour gésir sur les pavés.

Voyant que les soldats étaient toujours tétanisés, Ludwig jugea le moment opportun pour leur proposer le choix dont il venait d'illustrer une des options.

— Qui va prendre la place de Dobson ? demanda-t-il en croisant les mains sur le pommeau de sa selle.

Deux officiers s'écartèrent prudemment de l'homme qu'ils flanquaient jusque-là. Furieux, le type les foudroya du regard, mais il finit par se résigner à son sort :

— Je crois que c'est moi, abbé Dreier… Je suis le capitaine Wolsey.

— Eh bien, capitaine, on dirait que les gardes de la citadelle de la glorieuse armée de Fajin manquent cruellement d'un chef. Félicitations pour votre promotion, général Wolsey.

L'homme en cilla de surprise, mais il se reprit très vite, se tapant du poing sur le cœur avant de s'incliner. Pour le moment, il avait sauvé sa peau…

— Merci, seigneur Dreier.

— Espérons que vos hommes et vous ne contracterez pas le mal qui vient de frapper Dobson. Je détesterais vous savoir malades… Mais vous vous sentez en pleine forme, pas vrai, général ? Prêt à accomplir votre devoir sans faillir.

— Bien sûr, seigneur Dreier. Je vais très bien, et je suis ravi de servir sous vos ordres. Comment mes hommes et moi pouvons-nous vous être utiles ?

— On dirait que mes archers vont avoir besoin de nouveaux arcs… Par bonheur, ces armes ont brûlé assez vite pour qu'ils n'aient pas été blessés. Un sacré coup de chance…

— Ce n'est pas un problème, seigneur Dreier, dit Wolsey. Nous avons des réserves d'arcs, et des hommes capables d'en fabriquer, ainsi que des flèches. Je vais faire en sorte que tous nos archers soient équipés comme il convient, afin qu'ils puissent défendre la citadelle et son nouvel occupant.

Ludwig balaya du regard les soldats.

— Tout le monde est d'accord avec ce programme ?

Avec un bel ensemble, les hommes se mirent au garde-à-vous et se tapèrent du poing sur le cœur.

— Puis-je faire autre chose pour vous, seigneur Dreier ? demanda le nouveau général.

— Eh bien, oui, pour tout dire… L'évêque est parti vers le sud-

ouest – parti à l'aventure, et pas dans les meilleures conditions. Pour être franc, j'ai peur qu'il ne revienne jamais. Donc, c'est moi, désormais, qui commande la citadelle. Je sais que vos hommes et vous me serez loyaux, mais il serait judicieux d'aller s'assurer que le personnel, les gardes et les soldats de mon nouveau fief adopteront la même position. Par exemple en les mettant en garde contre la maladie qui a eu raison de Dobson.

— Je vais m'en charger, seigneur Dreier !

— Général Wolsey, je serais navré que quelqu'un d'autre soit frappé par ce mal. En cas d'épidémie, les habitants de Saavedra et de toute la province de Fajin risqueraient de souffrir beaucoup. Un tel désastre pourrait tuer la moitié d'une ville, et pousser les survivants à fuir dans la forêt. Si vous voyez ce que je veux dire…

— Je vois parfaitement, seigneur Dreier ! Je vais m'occuper de tout ça. Croyez-moi, les gens feront ce qu'il faut pour ne pas être touchés par cette peste. Et mes hommes veilleront, par la force si nécessaire, à ce qu'ils respectent les précautions… hum… d'hygiène. Tout manque de respect envers vous sera sévèrement puni, je vous le garantis.

Ludwig désigna les restes misérables du général Dobson.

— Faites en sorte qu'on nettoie ces saletés et qu'elles finissent dans un dépotoir, comme il convient.

— Compris, seigneur Dreier !

Wolsey fit signe à un homme, qui partit au pas de course chercher de quoi nettoyer les dégâts.

— Seigneur Dreier, avec votre permission, je vais aller à la citadelle avec quelques hommes afin qu'elle soit prête à vous accueillir avec les honneurs qui vous sont dus. Faites-moi confiance, vous serez satisfait de tout et de tout un chacun.

Ludwig acquiesça, ravi du zèle de son nouveau général.

— Reste-t-il des Mord-Sith à la citadelle ? demanda Erika.

— Oui, répondit Wolsey. Plusieurs…

— Dites-leur de se réunir, ordonna Erika.

— Oui, nous allons devoir leur parler, confirma Ludwig.

Erika sourit d'anticipation à cette idée.

Chapitre 37

Dès qu'il eut poussé les lourdes portes pour entrer dans le hall de la citadelle, Ludwig vit des servantes en robe grise et tablier blanc courir dans les galeries, entre les colonnes de pierre, en portant des draps et toutes sortes d'autres fournitures. Agenouillé devant une des deux cheminées, un vieillard l'alimentait en petit bois afin d'attiser les flammes et de dissiper l'humidité ambiante. D'autres femmes en robe grise, sur les côtés de la salle, écartaient de lourds rideaux des fenêtres pour laisser entrer la lumière du jour. D'autres encore allumaient des lampes, histoire de mieux accueillir leur nouveau maître.

Au fond de la grande salle, un escalier double conduisait à des promenades circulaires qui permettaient de faire le tour du hall, mais donnaient aussi accès aux couloirs conduisant aux différents secteurs de la citadelle.

Un grand escalier de marbre doté de chaque côté d'une rampe, à ce même niveau, menait à l'étage supérieur où se trouvaient les salles de travail privées d'Hannis Arc.

À tous les niveaux, des soldats qui avaient choisi de servir le seigneur Dreier couraient dans les galeries et les corridors afin de s'assurer que tout le monde, dans la citadelle, souscrivait au nouveau cours des choses. Un peu partout, des ordres retentissaient. Tout le monde s'agitait, conscient que tout devrait être parfait pour l'arrivée du nouveau maître des lieux.

À la lumière du jour, Ludwig put mieux apprécier la qualité des tapis et des tapisseries aux couleurs vives. Il fut aussi sensible au raffinement du mobilier, des sièges aux sofas en passant par les délicieux guéridons en acajou.

Ludwig avait déjà vu tout ça, sans être le moins du monde impressionné. Parce que jusque-là, il ne s'était pas intéressé aux biens matériels, mais aux gens. Et il entendait continuer dans cette voie…

Quand on se concentrait sur les personnes, leur accordant l'attention qu'elles demandaient, les biens matériels suivaient d'eux-mêmes. Hélas, beaucoup trop de gens prenaient les choses à l'envers, les richesses de ce monde devenant leur priorité. Négligeant de se gagner les *esprits*, ils pensaient qu'une fortune considérable suffisait à les ranger dans la catégorie des puissants. Ils se remplissaient les poches, certes, mais sans rien obtenir d'autre…

— Plutôt décevant…, souffla Ludwig à Erika.

— Quoi donc ?

— Qu'ils aient capitulé si vite. Tu devais bouillir d'envie de les… éduquer.

— J'interviens uniquement quand c'est nécessaire…, dit la Mord-Sith, les mains croisées dans le dos tandis que l'abbé et elle observaient le ballet des servantes. Et je connais vos talents, seigneur ! Du coup, je n'ai pas été surprise qu'il vous suffise d'en tuer un pour convaincre les autres de changer d'avis. Avec les gens, vous avez l'art et la manière.

Ludwig sourit.

— Eh bien, j'ai remarqué que couper la tête d'un serpent prive le corps de sa combativité. C'est très simple, à vrai dire…

Alors qu'elle gravait dans sa mémoire les traits de chaque personne qu'elle voyait, la Mord-Sith acquiesça.

— Il reste encore mes collègues…

— Ce sera un jeu d'enfant ! On trouve des généraux à la pelle. En revanche, les Mord-Sith sont plus précieuses, donc j'ai l'intention d'être moins… radical.

— Seigneur Dreier, je connais ces femmes et j'ai servi avec elles à l'époque où Darken Rahl régnait sur D'Hara. Je comprends que vous accordiez une grande valeur aux Mord-Sith, et j'approuve votre volonté d'éviter tout « gaspillage ». Mais je dois vous mettre en garde contre l'une d'entre elles…

— Pourquoi donc ?

— Elle est du genre à sourire en face d'un puissant et à le trahir dès qu'il a le dos tourné.

— C'est ce que vous avez toutes fait, non ? Dociles devant Darken Rahl, vous avez attendu qu'il ait le dos tourné pour l'abandonner.

— Afin de servir un meilleur maître, rappela Erika.

D'un grognement, Ludwig fit comprendre qu'il n'avalerait pas cette couleuvre.

— J'ai accepté votre offre, continua Erika, et choisi de vous servir. Sous vos ordres, j'ai eu la possibilité de mettre en application ce que j'ai appris, et de m'améliorer. Darken Rahl ne m'a jamais ouvert de tels horizons. En me confiant de plus en plus de responsabilités, vous m'avez témoigné votre confiance.

» Ne m'en suis-je pas montrée digne, seigneur Dreier ? N'ai-je pas exécuté tous vos ordres et satisfait tous vos désirs, sans jamais reculer devant la difficulté ? Et n'ai-je pas gardé scrupuleusement vos secrets ? Enfin, ne suis-je pas restée à vos côtés même face à la mort ?

» Quand les demi-humains ont envahi l'abbaye pour vous tuer, j'aurais pu vous abandonner. Sans moi, vous auriez péri, submergé par le nombre. Si je vous avais laissé mourir, ce qui me lie à vous aurait

cessé d'exister en même temps que vous, et aujourd'hui, je serais libre. Et personne à part moi n'aurait su que je vous avais trahi…

» Mais je suis restée avec vous alors que vous ne saviez pas quoi faire. Et je vous ai aidé à sortir vivant de ce piège. Alors, ne vous ai-je pas amplement prouvé ma loyauté ?

Ludwig se sentit presque coupable. Parfois, il était un peu rapide à lancer des accusations. Tétanisé par le nombre de sauvages qui attaquaient l'abbaye, il avait momentanément perdu sa lucidité. Alors que tout semblait perdu, Erika avait pris les choses en main, les sauvant tous les deux. Vraiment, il lui devait une fière chandelle.

C'était la première fois qu'elle y faisait allusion. Et elle n'avait jamais paru attendre de reconnaissance…

— Oui, tu m'as prouvé ta loyauté. Au-delà de ce qu'on peut attendre de quelqu'un, et dans tous les sens possibles.

La Mord-Sith sourit – une rareté, sauf lorsqu'elle était en train de travailler quelqu'un avec son Agiel. Dévouée à son devoir, elle avait la fierté typique des femmes de sa… profession.

Si elle avait trahi Darken Rahl puis Hannis Arc, c'était sans doute pour de bonnes raisons. La preuve était qu'elle se montrait depuis d'une parfaite loyauté avec lui.

En conséquence, tenir compte de son opinion semblait judicieux. Ludwig ne tenait pas à passer sa vie à s'inquiéter d'être poignardé dans le dos.

— Laquelle n'est pas fiable ? demanda-t-il.

— Alice, la brune… Elle est plus vieille que les autres et sa natte est plus longue que les nôtres. Comme si ça lui conférait une quelconque préséance ! C'est elle qui a proposé que nous quittions Darken Rahl pour servir l'évêque Arc. Étant liées au seigneur Rahl, nous pensions que c'était impossible. En principe, on ne peut pas briser un tel lien.

» Darken Rahl envoyait des Mord-Sith aux quatre coins de son immense empire. Au cours d'une de ces missions, Alice est venue ici, et elle a rencontré Hannis Arc.

» Plusieurs de ses collègues étaient mortes durant le voyage. De retour au Palais du Peuple, elle en informa Darken Rahl, qui haussa les épaules. Dans les Terres Noires, dit-il, ça n'était pas étonnant. Pour lui, les Mord-Sith pouvaient être sacrifiées à volonté. Il en avait plus qu'il lui en fallait – et autant de femmes normales qu'il pouvait vouloir.

» Si on en croit Alice, c'est à ce moment-là qu'elle a décidé de rompre son lien avec cet homme, si elle en avait la possibilité.

» Un printemps, quelque temps plus tard, Darken Rahl a envoyé des Mord-Sith contrôler les agissements d'un dirigeant de seconde

zone, l'évêque Arc. Connaissant déjà le terrain, Alice fut chargée de diriger le groupe. En chemin, elle a évoqué la possibilité que nous disparaissions en faisant mine d'avoir succombé durant un long et périlleux voyage.

En écoutant, Ludwig tira du pouce et de l'index sur son col un peu trop serré.

— Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'Hannis Arc voudrait de vous ? Après tout, vous restiez liées à son suzerain.

— J'ai posé cette question à Alice… Lors de son séjour dans la province de Fajin, m'a-t-elle répondu, elle avait découvert qu'Hannis Arc vomissait la maison Rahl. L'évêque lui avait même proposé, si elle décidait de quitter Darken Rahl, de l'accueillir chez lui et de la libérer de son lien – en l'unissant à lui. Même chose si d'autres Mord-Sith voulaient faire défection…

» Alice avait décidé d'accepter cette offre, et elle voulait que nous nous joignions à elle. Darken Rahl n'étant pas un maître très clément, nous avons accepté. Et puisque notre lien avec le seigneur Rahl était brisé, tout le monde crut que nous étions mortes.

» Bref, nous avons échangé un maître contre un autre.

» Bien plus tard, j'ai découvert qu'Alice, consciente qu'Hannis Arc convoitait toutes les possessions des Rahl, lui avait en fait suggéré la manœuvre. Mais il avait exigé qu'elle lui amène d'autres Mord-Sith. En d'autres termes, elle nous a manipulées pour nous livrer à Hannis Arc.

» En récompense, elle devint notre chef. Hannis Arc lui conféra même sur nous une autorité établie par une sorte de lien – différent de celui qui nous unit à un seigneur, cependant. Cette « promotion » n'était pas imméritée, à dire vrai, mais elle est montée à la tête d'Alice. Or, nous sommes ses sœurs, pas ses sujets. Hélas, elle use et abuse de son pouvoir pour se sentir importante et s'enivrer de sa propre gloire. Comme nous sommes quand même tenues de le servir d'abord, ça n'a jamais dérangé Hannis Arc…

» Alice n'utilise pas ce lien pour mieux servir son maître, mais pour satisfaire sa soif de puissance.

» Lorsque plusieurs d'entre nous furent chargées d'aller vous aider, à l'abbaye, elle ne se doutait pas que vous aviez des pouvoirs hors du commun. Exactement comme Hannis Arc, en fait… En réalité, elle m'a sélectionnée pour me punir. Oui, m'humilier en me faisant participer à ce qu'Hannis Arc et elle tenaient pour une tâche subalterne.

Apprendre qu'Alice jugeait sa mission « subalterne » modifia l'opinion de Ludwig à son sujet.

— Moi, j'ai découvert qui vous étiez après avoir reçu votre… proposition. Depuis, je ne suis plus retournée à la citadelle. Alice ne sait pas que je suis liée à vous et qu'elle n'a plus aucun pouvoir sur

moi.

» Pour tout ce que je viens de dire, et d'autres raisons encore, je ne la tiens pas pour fiable. Si elle en a l'occasion, elle vous vendra pour quelques deniers, comme elle nous a vendues.

— Tu voudrais que je l'élimine ?

Erika était vraiment d'une beauté à couper le souffle. Une des faiblesses de Ludwig…

Et pour Alice – par pure jalousie – un excellent motif pour se réjouir de la tourmenter…

— Seigneur Dreier, tout a radicalement changé… Désormais, c'est à vous que je suis liée, plus à Hannis Arc, et Alice n'a plus aucun pouvoir sur moi. Si vous voulez la garder à votre service, je peux la… superviser. J'y arriverai, n'en doutez pas, et ça me procurera un très grand plaisir.

» Mais je me méfie d'elle, et je doute que la conserver à vos côtés, même sous ma férule, soit une bonne décision. Si je vous parle si librement, c'est pour vous permettre de trancher. À mes yeux, ça fait partie de la loyauté que je vous dois.

— C'est bien vu, oui…

— Je n'ai aucune confiance en Alice, mais vous avez l'art de convaincre les récalcitrants, je le sais bien… En vous prévenant, je fais en sorte que vous n'ayez aucune illusion sur elle… et que vous évitiez de lui tourner le dos.

Ludwig hocha pensivement la tête.

— Une intention louable… Et les autres Mord-Sith ?

— Comme moi, elles ont été vendues à Hannis Arc. Je leur fais confiance. Mais c'est mon point de vue… Toutes ne seront pas enclines à vous être loyales. Elles sont liées à Hannis Arc, et il est toujours vivant, donc ce lien reste actif. Si elles pensent que vous menacez leur maître ou son pouvoir, elles n'hésiteront pas un instant à vous tuer. Leur mission est de défendre la citadelle pour l'évêque, et elles la prennent très au sérieux. Quand elles sauront que vous entendez régner sur ce pays, elles seront très troublées…

Ludwig sourit à Erika et se remit en chemin.

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter…

Chapitre 38

Précédées par deux soldats armés d'une lance courte, cinq Mord-Sith en cuir rouge entrèrent dans la salle. Deux autres soldats les suivaient. De l'esbroufe, histoire de planter le décor. Une seule de ces femmes aurait pu tuer en un éclair les quatre militaires.

Les soldats se postèrent des deux côtés de la salle. Les Mord-Sith avancèrent jusqu'au double escalier et se placèrent sur la partie plate qui séparait les deux volées de marches. En les regardant approcher, Ludwig n'avait pas eu le sentiment qu'elles appréciaient d'être ainsi convoquées par un vulgaire abbé.

À cette heure, elles devaient avoir entendu dire que cet abbé avait pris possession de la citadelle. Même si elles détestaient être sous la coupe d'Alice, ces femmes ne voulaient sans doute rien avoir affaire avec lui. Résolues à l'empêcher de menacer plus longtemps l'hégémonie de leur maître, elles n'allaient pas tarder à tenter de prendre les choses en main.

Eh bien, elles s'exposaient à de cuisantes déconvenues. Ensuite, fidèle à sa philosophie, il les laisserait choisir leur destin.

— Je suis le seigneur Dreier, annonça-t-il.

Sans obtenir de réaction, sinon cinq regards noirs. Ces femmes attendaient de savoir où elles mettaient les pieds. En dignes Mord-Sith, elles ne redoutaient pas grand-chose, et surtout pas la mort.

Il allait falloir leur présenter des options très motivantes…

Alice, la brune, était la deuxième sur la droite de Ludwig. On eût dit une vipère attendant de frapper.

— Tu as quelque chose à dire, maîtresse Alice ? lança Ludwig.

La femme le dévisagea un moment, l'évaluant à la manière des Mord-Sith – le jugement rapide d'un maquignon, avant de décider s'il fallait ou non tuer.

— Hannis Arc ne nous a pas parlé de ce changement, dit-elle enfin. J'ai du mal à imaginer comment vous pouvez oser entrer chez lui en son absence, vous proclamer « seigneur Dreier », revendiquer la propriété de la citadelle… et espérer qu'on vous prenne au sérieux.

— Tu as oublié la province de Fajin… Je revendique la propriété de la citadelle et de la province !

Alice fronça les sourcils.

— Le seigneur Arc nous a dit qu'il partait porter le coup de grâce à

la maison Rahl, notre ennemi commun. Nous avons toutes fui le Palais du Peuple, et Hannis Arc nous a prises sous son aile. C'est notre maître. Le pouvoir de nos Agiels vient de lui, et nous lui sommes loyales.

— L'Agiel de maîtresse Erika n'a pas besoin de l'évêque…

— Que racontez-vous ? Bien sûr que si !

Ludwig se tourna vers sa fidèle Mord-Sith.

— Tu veux bien leur montrer que ton Agiel fonctionne à merveille ? (Il désigna les cinq femmes.) Choisis ton cobaye.

Erika eut un rictus et propulsa son Agiel dans le ventre de la grande Mord-Sith blonde qui se tenait sur la gauche d'Alice.

La malheureuse se plia en deux, souffrant tellement qu'elle ne put même pas crier. Écartant son Agiel, Erika le laissa de nouveau pendre au bout de la chaîne en or passée à son poignet droit.

La Mord-Sith blonde s'écroula et se roula en boule sur le sol, luttant en vain pour reprendre son souffle.

Ludwig désigna Erika.

— N'hésitez pas à lui rendre la pareille, mes dames… Et allez-y de bon cœur, comme elle. Montrez-lui que vous n'êtes pas de faibles Mord-Sith qu'on peut maltraiter. Faites-lui sentir que votre maître alimente toujours en puissance vos Agiels.

— Avec plaisir, siffla Alice.

D'un coup de poignet, elle fit voler son Agiel dans sa paume. Puis elle se pétrifia, stupéfiée, et baissa les yeux sur son arme.

— Un problème ? demanda Ludwig, taquin.

— Je ne sens rien… Aucun pouvoir… C'est impossible !

La femme frappée par Erika réussit tant bien que mal à se relever. Comme ses compagnes, elle saisit son Agiel… et parut aussi décontenancée qu'elles.

— Surprenant, pas vrai ? railla-t-il.

Les servantes qui empruntaient l'un ou l'autre des escaliers s'efforçaient de ne pas regarder ce qui se passait entre les femmes en rouge et le nouveau maître de la citadelle. Comme elles, les soldats qui allaient et venaient dans la salle et dans les galeries tentaient de se faire tout petits et de s'éclipser le plus vite possible. Au garde-à-vous, les quatre gardes postés des deux côtés de la salle regardaient dans le vide, comme s'ils étaient des statues de marbre.

Ludwig avança et passa un bras autour des épaules d'Alice.

— Vois-tu, mon amie, ton Agiel est alimenté *via* le lien avec ton maître. Jadis, tu étais unie à Darken Rahl, et c'était lui qui te transmettait sa magie.

— Nous savons toutes ça ! s'écria Alice, sa hargne recouvrée. Désormais, c'est Hannis Arc, notre maître. Grâce à son génie, il nous a

libérées du lien avec Darken Rahl. C'est lui qui alimente nos Agiels.

Ludwig serra plus fort Alice contre lui – une étreinte qui n'avait rien d'amical.

— Tu ne comprends pas ce qui se passe ? (Il désigna Erika, puis se pencha sur Alice, les yeux rivés dans les siens.) Comme ta collègue blonde peut l'attester, l'Agiel d'Erika fonctionne très bien. En revanche, les vôtres sont inertes. Comment expliques-tu ça ?

Alice bougea son bras, comme si elle commençait à éprouver une gêne… Levant une main, elle vit que la peau était ridée et couverte de taches brunes entre les veines proéminentes. Elle regarda un long moment, tentant de comprendre comment sa peau blanche et lisse avait pu changer ainsi.

Puis elle porta une main à sa tête, saisit sa natte, la tira devant ses yeux et vit que ses beaux cheveux bruns étaient désormais striés de gris. Sous le regard de ses compagnes, ils se mirent à blanchir alors que sa peau continuait à se ratatiner.

Une de ses dents de devant se déchaussa et tomba sur le sol.

Les quatre autres Mord-Sith écarquillèrent les yeux.

Deux nouvelles dents suivirent. Alice porta à sa bouche une main aux doigts déformés par l'arthrite, et s'arracha plusieurs autres molaires et canines.

Baissant sa main, elle fit la grimace en découvrant la collection de chicots jaunis.

En quelques instants, elle semblait avoir vieilli de soixante ans.

— Tu n'as pas l'air d'aller bien, Alice…, dit Ludwig avec une inquiétude parfaitement feinte. Pas bien du tout… Tu ne trouves pas, Erika ?

— Si, seigneur Dreier… Elle paraît au plus mal.

— Je… Je… ne comprends pas, bredouilla Alice.

Le trouble qui s'affichait sur son visage ridé montrait qu'elle était sincère. Elle ne saisissait pas. Affolée, elle tâta ses joues flasques et ses bras étiques, puis tira sur son uniforme devenu trop large et constata la quasi-disparition de sa poitrine.

— Que m'arrive-t-il ?

L'enlaçant toujours, Ludwig prit un air profondément désolé.

— Sais-tu ce qu'une Mord-Sith redoute plus que tout au monde, d'après ce qu'on dit ?

— Mourir de vieillesse dans son lit, édentée et décatie…

— C'est ça, oui. Édentée, décatie et vieille. (Ludwig retira enfin son bras des épaules d'Alice.) Et maintenant, je veux que tu ailles te coucher.

Sans protester, la vieille dame en uniforme rouge partit en titubant dans la direction que lui indiquait Ludwig. Quand elle eut disparu au détour d'un couloir, le nouveau seigneur de Saavedra se campa devant

les quatre Mord-Sith restantes et croisa les mains dans son dos.

— Je crois que la pire angoisse d'Alice va se réaliser… Elle mourra bientôt dans son lit, vieille et édentée. Quel drame !

— Abbé, fit une des autres Mord-Sith, enfin, je veux dire : seigneur Dreier, que se passe-t-il ?

— Eh bien, on dirait qu'il y a du mieux, puisque tu m'appelles « seigneur Dreier »… Dois-je comprendre que tu m'acceptes comme maître ? Je vous pose la question à toutes. Suis-je désormais le maître que vous acceptez totalement, au point de mourir pour lui ? Celui auquel vous allez être liées et dont dépendra la magie de votre Agiel ?

Ludwig n'aurait en aucun cas sous-estimé les pouvoirs d'Hannis Arc. Mais ce qu'il venait de faire, il en était sûr, était hors de portée de l'évêque. Apparemment, les Mord-Sith pensaient la même chose…

Du coup, elles acquiescèrent avec un bel ensemble.

— Parfait, fit Ludwig en se frottant les mains. Vraiment parfait. À présent, si vous essayiez de nouveau vos Agiels ?

Les Mord-Sith saisirent leur arme magique. Dans leur regard, Ludwig vit qu'elles sentaient de nouveau son pouvoir. Les quatre femmes, redevenues telles qu'en elles-mêmes, étaient désormais liées à lui.

— Vous venez de renoncer à votre lien avec Hannis Arc pour contracter un autre engagement. Une fois de plus, vous avez fait le bon choix. D'abord, vous vous êtes détournées de Darken Rahl pour servir Hannis Arc. Mais il s'est révélé indigne de votre loyauté. Ne serait-ce qu'en vous laissant humilier par Alice.

Surprises, les quatre femmes se regardèrent.

— À l'instant, vous venez de changer encore une fois de maître. Mais celui-là ne sera pas indigne de vous. Comme Erika, vous êtes désormais liées au seigneur Dreier. Oubliez Hannis Arc, comme vous avez oublié Darken Rahl. À présent, c'est moi qui fournis la magie de vos Agiels.

— Nous comprenons, dit une des Mord-Sith, se mettant au garde-à-vous. Merci de nous donner l'occasion de vous servir.

Les trois autres femmes approuvèrent du chef.

Ludwig posa une main sur l'épaule d'Erika.

— Maîtresse Erika me soutient depuis déjà longtemps… Bien entendu, elle sera votre supérieure. Mais dans le sens militaire du terme. Elle ne vous possédera pas corps et âme, contrairement à Alice. Vous êtes de nouveau de vraies Sœurs de l'Agiel. C'est compris ?

Les Mord-Sith parurent satisfaites.

— Encore une chose… Connaissant Hannis Arc, je peux vous dire que j'aurais vis-à-vis de vous des exigences très différentes. Pour commencer, vous porterez un uniforme de cuir noir pour indiquer que vous êtes à mon service. C'est noté ?

Les quatre femmes hochèrent la tête.

— Ensuite, vous me servirez jusque dans ma chambre à coucher…

Les Mord-Sith ne cachèrent pas leur surprise face à un tel ordre, surtout exprimé si directement. Mais elles ne parurent pas outragées le moins du monde. Les « services » de ce genre les avaient poussées à quitter Darken Rahl – entre autres raisons. Hannis Arc, en revanche, n'avait eu aucune exigence dans ce domaine. Il attachait de l'importance à la cruauté de ses Mord-Sith, pas à leurs charmes… Comme Darken Rahl, Ludwig comptait bien profiter des deux.

Contrairement à ce qu'il en était avec Darken Rahl, leur lien avec Ludwig était forgé par la magie noire – une puissance sans rapport avec le don, même dans sa variante Soustractive. Avec Hannis Arc, il en allait de même, mais l'évêque était de loin moins doué que son « petit » abbé. En conséquence, ce nouveau lien serait impossible à briser tant que Ludwig vivrait. Même si elles en venaient à l'abominer, ces femmes n'auraient aucun moyen de lui échapper – à part la mort, bien entendu, mais c'était un prix très élevé.

Cela dit, en matière de chambre à coucher, Ludwig ne partageait pas les goûts pervers de Darken Rahl. Ayant entendu parler de ce qu'il faisait aux femmes, il jugeait même ça répugnant. Comment s'étonner ensuite que ces quatre-là l'aient trahi ? Même si elles partageaient sa couche, ses Mord-Sith n'en concevraient pas l'envie de lui retirer leur loyauté. Doté de goûts très simples, il aimait faire avec les femmes ce que le Créateur avait prévu qu'un homme fasse. Enfin, presque…

— Des questions ou des commentaires ?

— Non, seigneur Dreier, répondirent les Mord-Sith à l'unisson.

Ludwig se tourna vers Erika.

— Choisis pour moi. Oui, choisis celle qui passera la nuit avec moi.

Erika désigna la blonde qu'elle avait maltraitée avec son Agiel. Décidément, elle connaissait bien les inclinations de son maître.

— Toi…

— Oui, maîtresse. Seigneur Dreier, je serai à vous cette nuit, et toutes les autres, quand il vous plaira.

Ludwig se réjouit que ces femmes, à chaque étape, aient fait le bon choix. Une fois de plus, sa philosophie – se concentrer sur les gens – avait porté ses fruits. Grâce à sa stratégie, il était désormais en possession d'un fief à partir duquel il pourrait proposer une autre option que le chaos d'Hannis Arc.

— Mais il est encore tôt… D'abord, je veux voir le bureau privé d'Hannis Arc. Le lieu secret où il se servait des prophéties que je lui faisais parvenir.

Au fil des ans, Ludwig était souvent venu remettre en personne à l'évêque les prédictions les plus importantes – en réalité, celles qu'il désirait porter à sa connaissance. Mais Hannis Arc avait toujours

insisté pour qu'ils se rencontrent dans un petit bureau secondaire, voire dans le grand hall d'entrée. Quand il avait droit au bureau, le « petit abbé » pouvait siroter une infusion en parlant prophéties avec son « maître ». En réalité, il manipulait cet idiot, le guidant là où il voulait qu'il aille.

Hannis Arc ne lui avait jamais fait les honneurs de son bureau privé, là où il accomplissait l'essentiel de son travail. Après si longtemps, Ludwig allait enfin comprendre pourquoi cette pièce lui avait toujours été interdite.

La blonde choisie par Erika proposa son bras à son nouveau maître.

— Si le seigneur Dreier veut bien se donner la peine…

Chapitre 39

Au dernier niveau de la citadelle, le vieux scribe nommé Mohler, une lampe dans une main, bataillait ferme contre son trousseau de clés. Ludwig connaissait depuis longtemps ce vieillard, la seule personne qu'Hannis Arc semblait juger digne de confiance. Du moins jusqu'à un certain point. En tout cas, c'était le seul scribe autorisé à poser les yeux sur les prophéties envoyées par l'abbaye.

Alors que Ludwig regardait le vieux type chercher désespérément la bonne clé, il envisagea de recourir à son pouvoir pour pulvériser la porte. Mais il s'en abstint. Il n'était pas judicieux de se précipiter, ni de galvauder ses talents en leur faisant exécuter des tâches secondaires.

Et pire que de les galvauder, les *exhiber*. Grâce à sa pondération, il avait réussi à cacher sa vraie nature à l'évêque. En utilisant ses pouvoirs à tout bout de champ, il se serait vite trahi.

De plus, il n'y avait pas urgence, puisque personne ne viendrait lui dire de dégager de devant la porte du fief d'Hannis Arc. Parce que c'était *son* fief, désormais, comme toute la citadelle.

Il prit donc son mal en patience.

— Je suis désolé, maître Dreier…

— Seigneur Dreier !

— Oui, pardon… Seigneur Dreier…

Erika prit la lampe afin que le scribe puisse se servir de ses deux mains. Inquiet, Mohler jeta sans cesse des regards furtifs à Ludwig, et il soupira de soulagement quand il eut enfin trouvé ce qu'il cherchait. Tremblant, il rata cependant plusieurs fois la serrure. Agacée, Erika lui prit la main, la guida, et l'aida à faire tourner la clé.

— Merci, maîtresse… J'ai passé une bonne partie de ma vie à ouvrir cette porte. Mais jamais pour quelqu'un d'autre que…

— Nous comprenons, fit Ludwig en baissant les yeux sur le crâne dégarni du scribe plié en deux devant le lourd battant de bois. Mais quoi qu'il en soit, tu l'ouvres pour ton maître.

— Oui, je suppose que oui…

Avec l'ombre d'un sourire, Mohler continua à tourner la clé, respectant le rituel dont l'antique serrure devait avoir besoin pour

consentir à s'ouvrir. Quand ce fut fait, il poussa la porte et s'écarta pour laisser passer son nouveau maître. Puis il entra à son tour, reprit sa lampe à Erika, saisit un long allume-feu dans un support mural, l'embrasa avec sa lampe et fit le tour de la pièce afin d'allumer toutes les lampes et les bougies.

Haut de plafond mais dépourvu de fenêtres, le bureau privé d'Hannis Arc était bien plus grand que l'aurait cru Ludwig. Même avec toutes les lampes et les bougies allumées, il restait plongé dans la pénombre, ses coins les plus reculés étant carrément obscurs.

Ludwig examina la collection d'étranges objets exposés sur des étagères ou dans des meubles. La disposition sur le sol aux dalles carrées de ces divers présentoirs le fit irrésistiblement penser aux pièces posées sur les cases d'un échiquier. Oui, il y avait un ordre géométrique régulier à tout cela. Les buffets, les bibliothèques, les piédestaux et même les statues étaient disposés pour rappeler des pièces déployées sur un plateau de jeu. Mais à part ça, il ne semblait pas y avoir d'intention particulière derrière cette configuration.

Ludwig n'aima pas beaucoup ce décor. Aussitôt, il se souvint qu'il pouvait le faire modifier à sa guise. Par exemple, en ordonnant qu'on range tout contre les murs. Ou en exposant les objets par thème, plutôt qu'au hasard.

Alors qu'il traversait la salle, il se mit à la réaménager mentalement de fond en comble, privilégiant avant tout le côté pratique.

Comment Hannis Arc avait-il pu travailler dans un tel bazar ? Avec le temps, il avait dû s'y faire, bien sûr… De plus, n'était-il pas un fervent adepte du chaos ?

Ce bureau en apprit plus long à Ludwig sur la façon de penser de l'évêque. Brillant dans certains domaines, il savait se concentrer quand il le fallait, et on ne pouvait pas douter qu'il fût puissant, efficace et dangereux. Mais la logique n'était pas le fil conducteur de sa vie. Parfois, il cédait à ses caprices ou se laissait dominer par ses obsessions – par exemple, sa haine maladive de la maison Rahl.

Dans les bibliothèques vitrées, Ludwig vit toute une série d'objets fort rares et très précieux. Des fragments d'os de créatures hors du commun, d'antiques figurines, d'intrigants appareils et même des cylindres couverts de symboles. Les originaux de ceux qui figuraient sur la peau de l'évêque, apparemment. Ces « cylindres » étaient en fait des tubes-mémoire rédigés dans le langage de la Création. De tels artefacts, rarissimes, avaient une valeur inestimable. Au fil du temps, des gens avaient bravé la mort pour s'en approprier.

La pièce était également encombrée d'une kyrielle d'animaux empaillés. Outre des spécimens très classiques – un cerf debout sur un

cercle d'herbe factice, des castors trônant sur un monticule de brindilles et des oiseaux de proie perchés sur des branches nues – il y avait dans le lot un ours debout sur les pattes de derrière, la gueule ouverte et les griffes dehors, comme s'il songeait encore à attaquer par-delà la mort.

Ludwig fut cependant fasciné par les piédestaux éparpillés un peu partout dans la salle – toujours comme des pièces sur un échiquier, cependant. Chacun soutenait un énorme grimoire à la reliure de cuir patinée et décolorée par le temps. Délicats à manipuler à cause de leur taille, mais surtout de leur mauvais état, ces ouvrages semblaient avoir à tout jamais élu domicile sur les piédestaux, et non dans les rayons d'une des bibliothèques.

À côté de ces trésors, des parchemins s'entassaient sur de petites tables. Ludwig reconnut plusieurs rouleaux qu'il avait envoyés à Hannis Arc afin qu'il les recopie dans des recueils de prophéties.

Plusieurs de ces rouleaux portaient encore leur sceau, attendant leur tour d'être ouvert et archivé. Ludwig trouva ce détail agaçant. Enfin, pour réunir ces textes, il n'avait pas lésiné sur son temps, ni sur ses efforts ! Sans même mentionner les gens qui avaient sacrifié leur vie dans le processus.

Mohler tendit une main aux doigts ratatinés.

— C'est mon œuvre, seigneur Dreier… Les grimoires dont je m'occupe… (Il tapota presque affectueusement un des ouvrages.) C'est sur ces pages que je copie toutes les prophéties qui arrivent à la citadelle.

— Celles que je vous envoie, tu veux dire ?

Le vieux scribe se gratta pensivement la joue.

— Oui, seigneur Dreier… Celles-là… et d'autres.

— D'autres ? Comment ça ? J'étais l'abbé d'Hannis Arc. L'homme chargé de collecter des prophéties et de les lui transmettre.

— Oui, mais vous n'étiez pas le seul…

— Qui y avait-il d'autre ?

Le vieillard haussa les épaules.

— Désolé, seigneur Dreier, mais je n'étais pas dans le secret… (Il désigna une pile de parchemins.) Mon travail, c'est de copier dans les grimoires les prophéties qu'on envoie à la citadelle.

— Tu es le seul copiste ? Et tu as tout archivé ?

Mohler tapota de nouveau un des grimoires.

— Ces ouvrages sont l'œuvre de ma vie, mais ils existaient avant moi, bien entendu. Beaucoup d'autres scribes y ont contribué. Tout est archivé, seigneur. Depuis que l'évêque m'a confié cette tâche, quand j'étais encore un jeune homme, j'ai copié dans les grimoires toutes les prédictions qui nous parvenaient. J'ai consacré toute ma vie à cette

mission.

Hannis Arc, comprit soudain Ludwig, n'était pas le seul expert en prédictions. Durant toutes ces années, Mohler n'avait sûrement pas pu résister à la tentation de lire ce que ses prédécesseurs avaient copié. En d'autres termes, ce vieillard connaissait plus de prophéties que n'importe qui au monde. Ce qui le rendait fort précieux… et hautement dangereux.

Une idée traversa soudain l'esprit de Ludwig.

— Comment sais-tu dans quel grimoire copier une prédiction ? Ou remplis-tu un grimoire avant de passer au suivant ?

— Non… Chaque prophétie doit aller dans un grimoire spécifique.

— Et comment détermines-tu ça ?

Perturbé par la question, Mohler regarda pensivement la multitude de piédestaux éparpillés dans la salle.

— Seigneur Dreier, chaque prophétie doit être enregistrée là où est sa place.

— Certes, mais comment la connais-tu, cette place ? L'évêque te la montrait ?

— Non. C'est mon travail. Comme vous pouvez le voir, il n'ouvrait pas les rouleaux avant moi. Au contraire, il en prenait connaissance après que je les avais copiés. Parce qu'il lisait plus facilement mon écriture, disait-il. Il est vrai que certains textes, mal calligraphiés ou abîmés par le passage du temps, sont difficiles à déchiffrer. Du coup, c'était à moi d'évaluer les prophéties afin de savoir où les copier.

— Et quels éléments guidaient ton choix ?

— Le sujet, avant tout le sujet… Je copiais les prédictions à leur place. Comme ça, quand l'évêque voulait approfondir un sujet donné, il se penchait sur un seul grimoire, au lieu de perdre son temps à les consulter tous. Vous voyez ce recueil, là ? Toutes les prédictions qu'il contient concernent la maison Rahl. Bien sûr, classer les prophéties est très délicat, parce qu'elles traitent souvent de plusieurs sujets. C'est une affaire de jugement. J'évalue le sens d'une prophétie, je détermine ce qu'elle vise, et je la consigne dans le livre requis.

— C'est du pur délire ! marmonna Ludwig.

— Seigneur ?

— Procéder ainsi revient à faire fi de la chronologie. Il n'y a aucun lien temporel entre les divers textes.

Et en matière de prédictions, la chronologie comptait plus que tout. Qui se souciait d'une prophétie au sujet d'un événement s'étant déroulé des milliers d'années plus tôt ?

Sauf intérêt historique… Mais là, plus rien à voir avec la prédiction du futur. Par exemple, Ludwig aurait bien aimé en apprendre plus sur l'antique guerre et le destin de l'empereur Sulachan…

— Seigneur Dreier, on dispose rarement d'éléments pour déterminer une chronologie. C'est pour ça que le sujet prime.

Et tout ce travail de fourmi, comprit Ludwig, n'avait servi à rien. En règle générale, on ne pouvait pas interpréter une prédiction en se fiant uniquement à ce qu'elle disait. Ces textes étant délibérément hermétiques, ils servaient toujours à stimuler le génie des prophètes tentant de les déchiffrer. Parfois, on tombait même sur des écrits conçus pour occulter leur véritable sens…

Les efforts de Mohler et de ses prédécesseurs étaient peine perdue. Leur classement n'avait pas de sens, et plus grave encore, il obscurcissait les prédictions en les séparant arbitrairement les unes des autres.

Hannis Arc devait s'être fichu de condamner un pauvre scribe à travailler pour rien. De son côté, il disposait d'un endroit où consulter les prédictions, obligeamment calligraphiées de la même main pour lui faciliter la tâche. À part ça, il n'accordait sûrement pas le moindre intérêt au classement de Mohler.

Alors qu'il approchait d'un recueil, afin de le consulter et de voir quelles prophéties Hannis Arc obtenait par d'autres sources que lui, Ludwig remarqua quelque chose sur le grand bureau central. Les grimoires pourraient attendre. De toute façon, ils contenaient sûrement des doublons de prédictions qu'il connaissait déjà. Et s'il y avait quelques perles rares dans le lot, il aurait tout le temps de les trouver.

Approchant du bureau, il déroula à moitié le parchemin qui avait attiré son attention. Comme il s'en était douté, le texte était rédigé dans le langage de la Création. Plissant les yeux, il s'efforça de le déchiffrer.

— C'est un manuscrit ceuléien, dit-il sans cacher son étonnement. Tu m'entends, Mohler ? Un manuscrit ceuléien…

Le vieux scribe resta de marbre.

— Si vous le dites, seigneur Dreier… Dans ces choses-là, je suis un complet ignorant. Incapable de comprendre une ligne. Hannis Arc était le seul à travailler sur ses artefacts. Sa spécialité…

Sa spécialité ? Une spécialité bien dangereuse…

— Tu veux dire qu'il y en a d'autres ?

— Je ne sais pas trop… C'était son domaine, comme je viens de le dire. Mais je crois qu'il y en a un ou deux de plus. L'évêque a souvent écrit des textes avec le même genre de symboles.

— Montre-moi !

Ludwig suivit le vieil homme, qui se dirigeait vers une armoire. Mais en chemin, le nouveau seigneur s'arrêta et sursauta.

— Des esprits…, murmura-t-il.

— Seigneur Dreier ?

— Des esprits sont venus dans cette pièce. Je sens l'empreinte qu'ils laissent derrière eux. L'essence, devrais-je même dire.

Mohler parut inquiet, comme s'il s'attendait à voir apparaître des spectres. Les quatre Mord-Sith, postées près de la porte, balayèrent le bureau du regard mais ne dirent rien. Erika les imita puis haussa les épaules.

— Que sais-tu des esprits qui sont venus ici ? demanda Ludwig au vieil homme.

— Rien, seigneur Dreier ! Mais par moments, c'est vrai, j'ai eu l'impression que cette salle était hantée.

— Et tu ne te trompais pas !

Mohler parut plus inquiet encore.

— C'est vrai, elle est hantée ?

— Elle l'a été, mais c'est fini.

— Eh bien, tant mieux, seigneur… Je n'ai jamais rien su de tout ça. En ma présence, l'évêque n'a pas une seule fois fait allusion à des esprits.

Ludwig ne douta pas que c'était vrai. Hannis Arc n'aurait pas parlé d'un sujet pareil avec son vieux scribe. Il réservait les conversations de ce type à des créatures venues d'un autre royaume.

Son nouveau maître lui ayant fait signe de revenir à leur préoccupation précédente, Mohler ouvrit la porte d'une armoire pour révéler tout un rayonnage garni de rouleaux de parchemin.

Ludwig saisit un de ceux qui semblaient les plus anciens. Il l'ouvrit prudemment et constata que le texte était intact. Un autre manuscrit ceuléien. Il ne reconnut pas les angles d'azimut, mais sa connaissance du langage de la Création lui permit de voir que le rouleau parlait des prophéties.

Pas pour les interpréter, mais presque comme si elles étaient des créatures vivantes. Et ça, c'était très perturbant.

D'autant plus que le manuscrit évoquait un temps où on en finirait avec les prophéties.

Chapitre 40

Ludwig remit le parchemin à sa place et alla se camper devant un des grimoires ouverts sur un piédestal. Sur une table, à côté, il reconnut des parchemins qu'il avait lui-même envoyés à la citadelle.

Tous n'étaient pas décachetés.

— Je travaillais sur ce grimoire, dit Mohler, copiant les prédictions les plus récentes.

Ludwig oublia pour un temps sa découverte au sujet de la fin des prophéties et se concentra sur l'ouvrage ouvert devant ses yeux. Aussitôt, il reconnut une prédiction qu'il avait envoyée à l'évêque peu de temps auparavant. Il en tira quelque satisfaction, car il commençait à se demander si Hannis Arc n'avait pas négligé tous les textes qu'il lui avait fait parvenir.

Puis il feuilleta le grimoire à l'envers et arriva à des prophéties qu'il ne reconnut pas. Des prédictions importantes. De plus en plus soupçonneux, il approcha de la table, posa d'un côté les parchemins non ouverts qu'il reconnut comme les siens, et de l'autre ceux qui ne venaient pas de lui. Quand le tri fut fait, il brisa un sceau qui ne lui disait rien et lut une des prédictions dont il n'était pas la source.

Au fil de sa lecture, il se rembrunit. Même si l'écriture ne lui était pas familière, il connaissait parfaitement bien cette prédiction. Elle comptait parmi celles qu'il avait escamotées. Après l'avoir découverte, il l'avait jugée trop importante pour la laisser tomber sous les yeux d'Hannis Arc.

Il décacheta un autre rouleau, et trouva encore une prédiction qu'il avait cachée à l'évêque. Continuant son examen, il sentit son inquiétude monter en flèche. À part dans un cas – une prophétie mineure qu'il avait transmise à Hannis Arc – il n'y avait là que des prédictions qu'il avait collectées et cachées à son « maître ».

Des prédictions qu'il avait, avec l'aide d'Erika, arrachées à des gens maintenus entre la vie et la mort. Un travail de titans, vraiment ! Comment quelqu'un d'autre avait-il pu les découvrir ?

Impossible ! On lui avait volé les fruits de son travail pour les livrer à Hannis Arc.

Le coup ne pouvait pas venir d'Erika. Ces textes dépassaient bien trop ses compétences. En magie, les Mord-Sith étaient à peine mieux que des ignares, et elle n'aurait pas pu mémoriser autant de détails

complexes.

Pour faire ça, il fallait des pouvoirs équivalents à ceux de Ludwig.

De toute façon, Erika ne le quittait presque jamais. Autant que son assistante, elle était sa garde du corps. Durant les brèves périodes où elle n'était pas près de lui, elle n'aurait même pas eu le temps de rédiger *un* de ces parchemins.

Et comment aurait-elle sorti les rouleaux de l'abbaye pour les faire parvenir à la citadelle ? Ludwig savait tout des allées et venues, dans son fief. Si quelqu'un lui avait volé des textes, ses pouvoirs l'auraient averti.

Non, Erika était hors de cause. Mais qui, alors ? Personne n'aurait pu écrire ces parchemins, en fait. Car à part Erika et lui, nul n'était là pour entendre les prophéties. Et si un détenteur du don avait épié son travail, il s'en serait aperçu.

Ces rouleaux ne venaient pas de l'abbaye ! Hannis Arc avait un autre « fournisseur ». Mais qui ? Et plus important encore, comment s'y prenait-il ?

Fou de rage, Ludwig alla consulter d'autres grimoires. Tous contenaient des prophéties qui n'auraient pas dû être là, parce qu'il les avait cachées à Hannis Arc.

— D'où viennent ces parchemins ? demanda-t-il à Mohler. Qui vous les envoyait ?

Le vieux scribe blêmit.

— Désolé, seigneur Dreier, mais je n'en sais rien… Parfois, des soldats apportaient des rouleaux à l'évêque. Le plus souvent, quand j'arrivais le matin, il était déjà là et m'annonçait que de nouvelles prédictions nous étaient parvenues durant la nuit. Il ne m'a jamais dit d'où elles étaient issues, et j'ai toujours été trop futé pour lui poser des questions malvenues.

» Je reconnaissais les livraisons de l'abbaye, parce que le messager m'était familier, lorsque vous ne veniez pas carrément en personne. Et de toute façon, j'identifiais votre écriture. Au sujet des autres textes, je ne sais rien. Sinon qu'ils sont d'au moins six mains différentes, et qu'ils n'arrivaient apparemment pas tous du même endroit.

— Plus d'un endroit ? Tu en es sûr ?

— Seigneur, j'ai dit « apparemment »… Comme ils n'étaient pas tous écrits par la même personne, on peut supposer qu'ils avaient des origines différentes. Mais ça n'est pas certain…

Les deux thèses se tenaient… Ludwig travaillait seul parce qu'il avait des objectifs cachés. Son concurrent pouvait ne pas avoir ce souci et s'être assuré les services d'une équipe dont tous les membres collectaient des prophéties à la même source.

Ludwig réfléchit en faisant les cent pas. Ce n'étaient pas de bonnes nouvelles. Pas du tout. Il allait devoir identifier toutes les prédictions

qu'il avait soustraites à Hannis Arc mais qui lui étaient finalement parvenues. Un énorme travail.

Mais il devait déterminer ce que l'évêque savait. Pareillement, il lui faudrait découvrir ce qu'il continuait à ignorer. Cet homme utilisait les prophéties comme une lame, pour tailler en pièces ses adversaires. Ludwig avait besoin de connaître précisément l'efficacité de cette arme. Son tranchant, en quelque sorte…

Soudain, il remarqua quelque chose, dans une bibliothèque.

Sur une étagère en verre, un couteau… Un couteau enfoncé dans une main ratatinée.

Mais pas une main banale. Celle d'un esprit, avec une aura spectrale autour d'elle.

La porte de la bibliothèque grinça quand Ludwig l'ouvrit. Il prit le couteau, et brandit la main translucide à l'intention d'Erika.

— Je ne sais pas trop ce que c'est, avoua la Mord-Sith, mais on dirait que vous tenez la preuve qu'il y a eu des esprits dans cette salle.

— Le plus important, c'est que j'ai trouvé un couteau qui agit sur eux.

Ludwig poussa la main, qui se volatilisa dès qu'elle fut libérée du couteau. Piégée dans le monde des vivants par l'arme, elle venait de s'en libérer.

Satisfait que le couteau soit bien ce qu'il pensait, Ludwig le glissa à sa ceinture. Plus tard, il verrait s'il pouvait trouver le fourreau correspondant. Mais l'arme était trop précieuse pour qu'il la laisse ici.

Combien d'autres trésors allait-il trouver dans ce bureau ? Et combien Hannis Arc en avait-il emportés ?

Ludwig balaya du regard les grimoires éparpillés dans la pièce. Tant de prophéties qu'il avait voulu cacher à l'évêque. Malgré ses efforts, il avait fini par les connaître…

Ludwig soupira à pierre fendre.

— Nous avons un problème ? demanda Erika, alarmée.

— Les dés sont jetés, répondit Ludwig. Les événements sont en route, et il est impossible de revenir en arrière. Hannis Arc tient en quelque sorte un démon par la queue. Ce petit jeu n'est pas moins périlleux pour le roi spectral. En plus, ils ont besoin l'un de l'autre. Moi, je peux me passer des deux.

» Le chaos est lâché sur le monde, mais je le dompterai.

À cet instant, Ludwig sentit une sorte de picotement au niveau de sa taille. Glissant la main sous sa redingote, il chercha la poche secrète à tâtons. Puis il en sortit son livre de voyage et l'ouvrit à la première page. Pour plus de sécurité, il effaçait toujours les anciens messages.

Il lut celui qui venait d'arriver.

— Eh bien, mais c'est très intéressant, ça !

— Du nouveau ? demanda Erika.

— Il semble bien, très chère, que notre horizon s’éclaircisse soudain.

Chapitre 41

Richard entendit une voix lui crier quelque chose. Mais quoi ? Ah, oui : « Respire ! »

Quand il essaya, il s'aperçut que ses poumons refusaient de se remplir d'air. Il insista, mais en vain. On eût dit qu'une montagne pesait sur sa poitrine, l'empêchant de se soulever.

Puis il y eut un choc violent, comme si un éclair venait de le percuter.

« Respire ! » cria de nouveau la voix féminine.

Le Sourcier s'assit en sursaut, toussa et ouvrit les yeux. Puis il prit une profonde inspiration, comme s'il venait d'émerger des profondeurs d'un lac obscur. Et dans ces ténèbres, il sembla se souvenir que quelque chose le guettait…

Nicci était agenouillée sur son flanc gauche, et Zedd sur le droit. Tous deux semblaient surpris d'avoir vu leur patient se redresser ainsi. Inquiets, ils lui posèrent chacun une main sur les tempes. La voix que Richard avait entendue était celle de la magicienne. Et ce qu'il avait pris pour un éclair, c'était le don du vieux sorcier.

— Esprits du bien, soyez loués…, souffla Nicci, sa main libre volant jusqu'à son propre front.

Le souffle court, Richard tenta de comprendre où il était et de savoir ce qui lui était arrivé. Respirer se révélait si agréable qu'il se serait bien abandonné à ce plaisir tout simple. Et quand on ne se sentait plus menacé et attendu par des créatures sombres, comme on s'en trouvait bien !

Alors que sa lucidité lui revenait, Richard capta le soulagement de tous les gens qui l'entouraient. Les vestiges de leur angoisse flottaient encore dans l'air.

Rayonnante, Irena se pencha sur le Sourcier, n'hésitant pas à écarter les mains de Zedd et de Nicci pour le prendre par les épaules.

— Richard, tu es de retour ! jubila-t-elle en le secouant comme un prunier. Te voilà enfin conscient !

Richard regarda autour de lui. Enfin, il *la* vit.

Souriante, Kahlan poussa sans ménagement Irena et enlaça son mari, manquant lui couper de nouveau le souffle. Après un long moment, elle s'écarta un peu pour le regarder dans les yeux.

Même pleins de larmes, les magnifiques yeux verts de sa femme

parurent plus beaux que jamais à Richard.

— Bienvenue chez les vivants, souffla-t-elle.

Puis elle se pencha de nouveau et embrassa son bien-aimé. Une façon très agréable d'avoir une fois de plus le souffle coupé.

En une fraction de seconde, Richard revit tous les extraordinaires moments passés avec cette femme, de leur rencontre dans les bois de Hartland jusqu'à la dernière fois où il avait posé les yeux sur elle.

Le contact de ses lèvres sur les siennes finit de le ramener à la réalité. Le monde cessa de tourner. Tout redevenait normal.

Quand sa femme s'écarta un peu de lui pour le laisser respirer, Richard vit que des soldats de la Première Phalange observaient la scène de loin. Tous semblaient graves, mais également soulagés.

Sous un ciel plombé qui annonçait la pluie, le Sourcier et ses compagnons se trouvaient dans une clairière entourée de grands pins. Sur une branche, Richard repéra un écureuil, et il entendit un chant d'oiseau. La vue de la nature, autour de lui, le réconforta, comme s'il était de retour chez lui. En sécurité.

En un sens, c'était exactement ça. Il était de retour dans le monde des vivants.

Il aurait juré avoir passé un siècle dans les ténèbres, incertain de trouver un jour le chemin pour en sortir.

Voir Kahlan lui avait fait oublier la douleur et l'angoisse. De nouveau maître de lui, il s'aperçut qu'une larme roulait sur la joue de Nicci. Zedd aussi semblait rudement ébranlé.

— Nous avons réussi, dit le Sourcier.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation. Et un moyen de montrer à ses compagnons qu'il avait tous ses esprits.

— Nous avons traversé le défilé.

Samantha se glissa près de Zedd et enlaça Richard.

— Seigneur Rahl ! Nous étions si inquiets.

— Pas moi, dit Zedd à la jeune fille. Il n'y avait aucune raison de s'en faire. (Il dut marquer une pause pour déglutir.) Il suffisait de s'attaquer au problème avec les compétences requises.

Richard jeta un coup d'œil à Nicci, qui eut un regard éloquent. Aussitôt, il comprit que ça n'avait pas été si facile que ça…

Même si tout le monde dans le camp semblait détendu – sauf en ce qui concernait sa santé – le Sourcier se demanda s'ils étaient encore sous la menace des Shun-tuk.

— Où sommes-nous ? Vous avez réussi à tuer tous les demi-humains, ou y a-t-il des survivants ? Avons-nous des pertes ?

— Quelques hommes, malheureusement, répondit Kahlan. Mais nous sommes en sécurité, à présent. Au-delà du défilé, nous avons pu traverser un ravin grâce à un pont improvisé par les soldats.

— Un ravin ?

— Très profond, et pas facile à contourner, vu sa longueur, dit Fister, qui se tenait derrière Samantha et sa mère. S'il y a des survivants, ils mettront un sacré moment à nous rejoindre.

— Ils peuvent nous pister, rappela Richard.

— Le pont gît désormais au fond du ravin, dit Kahlan. Nous pensons n'avoir rien à craindre.

— Sulachan a pu envoyer d'autres Shun-tuk, objecta Richard. Et ce n'est pas la seule menace. Maintenant que plus rien ne les retient, toutes les tribus ou nations de demi-humains sont libres de venir chasser les âmes sur notre territoire. Ces êtres vont migrer comme des vols de sauterelles. Et ils peuvent nous tomber dessus n'importe quand.

— Nous devions nous arrêter pour que Zedd et Nicci te réveillent, souligna Kahlan. Ils ne voulaient pas prendre le risque d'attendre plus longtemps.

Le sorcier et la magicienne se rembrunirent, laissant penser que l'Inquisitrice était loin de tout dire à son mari.

Irena se pencha pour que Richard la voie.

— Je les ai aidés…

— Merci, dit le Sourcier.

Il vit le regard noir que Nicci jetait à la mère de Samantha. Occupée à lui sourire, Irena ne s'en aperçut pas. Dans le cas contraire, elle se serait sûrement montrée beaucoup plus discrète.

Mais pourquoi ce silence à propos du combat contre les Shun-tuk ? se demanda soudain Richard. En général, ses amis étaient plutôt diserts.

— Le plan a fonctionné ? demanda-t-il.

— Nous sommes en sécurité pour l'instant, répondit Kahlan.

Richard regarda tous ses compagnons les uns après les autres. Puis il se concentra sur sa femme.

— Tu as dû utiliser mon épée ?

La question perturba visiblement l'Inquisitrice. Dans ses yeux, Richard vit passer une ombre qui lui donna la réponse. Il savait ce qu'on éprouvait après s'être abandonné à la fureur de l'arme. Nul ne pouvait en parler mieux que lui.

— Kahlan, ça n'est pas comme tuer des gens qui ont une âme.

L'Inquisitrice acquiesça sombrement.

— Je ne sais pas comment tu fais pour réfléchir quand tu tiens cette épée entre tes mains…, souffla-t-elle.

— Pas comme tuer des gens qui ont une âme ? répéta soudain Zedd. Que veux-tu dire, mon garçon ?

— Quand on tue quelqu'un avec l'Épée de Vérité, l'arme exige un prix en échange de ce qu'elle fait. Ce prix, c'est la douleur – pour celui

ou celle qui la manie. Dans l'action, la colère protège le combattant de cette souffrance.

» Tuer, c'est séparer une âme de son corps… Un acte gravissime. Mais les demi-humains n'ont pas d'âme. En conséquence, l'arme n'éprouve aucun sentiment de culpabilité envers la Grâce, et elle ne demande donc aucune compensation à celui qui l'utilise. Pas de souffrance, pour être clair…

— De la culpabilité ? Je ne te suis pas très bien, mon garçon.

Richard réfléchit un moment, pesant ses mots.

— Eh bien, face à un être doté d'une âme, on sent une force s'opposer à sa volonté de tuer. L'âme de la future victime lutte pour rester dans le monde des vivants, et même quand l'irréparable est accompli, elle tente par tous les moyens de ne pas traverser le voile.

» En même temps, celui qui tue a toujours dans un coin de sa tête la conscience du caractère sacré de la vie. Même s'il se bat pour une juste cause, préservant ainsi l'existence de gens innocents, son amour de la vie et la fraternité qu'il éprouve pour l'âme en partance pour le royaume des morts – si vile fût-elle, la question n'est pas là – lui font vivre un terrible conflit intérieur. Un déchirement, en réalité… Cette souffrance morale, l'épée la partage, parce qu'elle a été créée par une personne dotée d'une âme. Ou plutôt, parce qu'une personne dotée d'une âme l'a forgée… Au sens symbolique du terme.

» Face aux demi-humains, même s'ils nous ressemblent et si ça reste une exécution, on ne ressent rien de tout ça, et l'épée non plus. Parce qu'ils n'ont pas d'âme, comprends-tu ? Après leur mort, rien ne traverse le voile. Les combattre, c'est sombrer dans un état de démence où on s'enivre de la colère de l'arme – sans limites ni culpabilité.

» L'épée aussi est exempte de toute réticence. Avec elle, on peut alors massacrer sans éprouver l'ombre d'un remords. N'étant pas bridées, la colère du combattant et celle de la lame atteignent des niveaux incroyables. Une expérience à la fois terrifiante et exaltante. (Richard chercha le regard de sa femme.) Tu t'es servie de l'épée dans ces conditions, donc tu comprends ce que je veux dire…

L'Inquisitrice hocha tristement la tête.

— Lieutenant Fister, dit soudain Nicci, brisant un silence pesant, vous voulez bien conduire Samantha et sa mère près du feu de cuisson, afin qu'elles savourent le délicieux ragoût qu'ont fait mijoter vos hommes ? Désirant rester ici, au cas où nous aurions eu besoin d'elles, les pauvres n'ont plus rien avalé depuis une éternité. C'est le moment ou jamais de combler cette lacune.

Pas né de la dernière pluie, Fister comprit que c'était un ordre, pas une requête. Partisan de la méthode directe, il prit Irena par le bras et la força à se redresser.

— Allons, mes dames, venez donc vous régaler d'un bon ragoût de sanglier ! J'ai participé à sa confection. Nous y avons ajouté trois lapins, des épices, des champignons trouvés sous les arbres, des épinards sauvages et même de gros escargots. J'aimerais vraiment avoir l'opinion d'une bonne cuisinière.

— Eh bien, je préférerais…, commença Irena.

Elle regarda Richard, espérant qu'il vienne à son secours. Mais il ne broncha pas.

— Il faut goûter maintenant, insista Fister, avant de servir ce truc à tout le monde. (Il s'éloigna, entraînant Irena avec lui.) Je serai honoré d'avoir votre opinion, ma dame. Et celle de Samantha.

La jeune magicienne hésita un moment, puis elle décida de suivre sa mère.

— Je veux bien goûter, dit Irena en regardant derrière elle. Si c'est cuit et réussi, j'en apporterai une assiette à Richard. Il a besoin de manger plus que n'importe lequel d'entre nous.

— Bonne idée, fit le lieutenant. Mais commençons par goûter…

Chapitre 42

Dès que les deux femmes et l'officier furent assez loin, Nicci, l'air très mécontente, se pencha vers Richard et braqua sur lui un regard perçant.

— Je peux savoir ce que tu as appris à cette fille ? Au sujet de la magie, bien sûr.

Du coin de l'œil, Richard vit Kahlan s'écarter avec un petit sourire. Fine mouche, elle ne voulait pas se mêler d'une chose pareille.

— De quoi parles-tu ?

— Samantha a du caractère. Un sale caractère, même !

— Pas toi ? riposta Richard.

— Il n'y a rien de comparable.

Suspicieux, Richard jeta un regard en coin à Zedd.

— Pourquoi ? Qu'a-t-elle fait ?

— C'est justement ce que je voudrais savoir. Quand je lui ai demandé d'où elle tenait ça, elle m'a répondu que c'était de toi.

— Ça ? répéta Richard.

Puis il eut comme une idée de ce que ça signifiait.

— Oui, ça, dit Nicci en enfonçant un index dans la poitrine de son ami. Que lui as-tu enseigné, messire « je ne sais pas comment utiliser mon don » ?

— Eh bien, rien de plus que ce que *tu* m'as appris.

— Pardon ?

— Tu te souviens du jour où tu m'as expliqué comment faire exploser des arbres ?

Nicci puisa dans sa mémoire.

— Si je ne me trompe pas, je t'ai dit que j'utilise mon don pour instiller de la chaleur dans le tronc, afin que la sève entre en ébullition. N'ayant nulle part où aller, elle finit par faire exploser l'arbre.

— Eh bien, c'est en gros ce que j'ai expliqué à Samantha. Mais crois-moi, c'est une élève très douée !

— Ce que je t'ai raconté était très condensé, sans aucun des détails indispensables pour reproduire le phénomène. Sais-tu pourquoi ?

Parce que je ne suis pas qualifiée pour t'apprendre à pratiquer la magie. En d'autres termes, tu ne sais absolument rien des principes de base ou des enchaînements de causes que tu prétends avoir transmis à cette petite.

» Devrais-je croire que tu lui as répété mon discours très superficiel, et que ça a suffi ? Comme si tu lui avais dit de battre des bras, et qu'elle se soit ensuite envolée comme un oiseau ?

— Eh bien, ce n'est pas aussi simple…

— Sans blague ? Alors, comment a-t-elle pu lancer un sort si puissant avec les informations lacunaires que tu lui as fournies ?

— Parfois, dans une situation désespérée, les gens trouvent instinctivement la solution d'un nouveau problème. Nous étions poursuivis par une horde de demi-humains. Comme une invasion de sauterelles. J'en ai tué tout un tas, mais au bout du compte, ça ne faisait aucune différence. Même avec mon épée, je n'étais pas de taille…

» Samantha a puisé dans ses connaissances, mais la magie classique n'a guère d'effet sur les demi-humains. Très vite, j'ai compris que nous étions fichus, à moins d'un miracle.

» Les demi-humains étant vulnérables à l'acier – voire à une pierre qu'on leur lance dessus –, j'ai proposé à Samantha de faire exploser les arbres. En lui répétant ce que tu m'avais dit sur la chaleur dans les troncs…

» N'ayant jamais fait rien de tel, Samantha mourait de peur. Elle a essayé, mais en vain. Il ne nous restait donc plus qu'à courir…

» Les demi-humains ont hélas réussi à nous encercler, puis à nous acculer dans un coin. Tous les deux, nous avons cru notre dernière heure venue. J'ai poussé Samantha dans une anfractuosité, et je lui ai fait un bouclier de mon corps.

» Alors que nous attendions d'être dévorés vivants, elle m'a parlé, évoquant tout ce que ces créatures allaient nous prendre. Tous les amis et les parents qu'ils tueraient, parce que nous ne serions plus là pour les défendre… Elle a aussi parlé de la mort de son père, et du sort qui avait guetté sa mère… Comme si la colère avait brisé une digue en elle, Samantha a soudain commencé à faire exploser les arbres.

» Mais ça ne ressemblait à rien de ce que j'ai vu faire par des détenteurs du don pendant la guerre. C'est difficile à décrire… Des destructions à une échelle que tu ne peux pas imaginer.

— Ça, c'est toi qui le dis ! lâcha Nicci.

— Elle a dévasté la forêt. Je ne parle pas de quelques arbres, mais de tous ceux qui se dressaient autour de nous à perte de vue. Des milliers de demi-humains sont morts transpercés par des éclats de bois. Et après, il ne restait que quelques souches…

— Des milliers…, répéta Zedd.

— Exactement ! Je n'avais jamais rien vu de pareil… Bref, voilà ce que je lui ai appris : faire chauffer la sève à l'intérieur des troncs.

Nicci ne parut pas convaincue.

— Rien d'autre ?

— Je pense lui avoir dit que la colère, dans mon cas, est un moyen d'accéder à mon don. J'ai dû ajouter que cette colère, adéquatement focalisée, est un puissant soutien quand on veut se battre ou utiliser la magie.

Richard regarda les trois visages fermés qui l'entouraient.

— Qu'a-t-elle fait, cette fois ?

— Elle est restée seule en arrière, répondit Kahlan, et elle a fait s'écrouler les versants du défilé sur les Shun-tuk. Ils ont tous fini sous des tonnes de roche. Un instant, il a semblé que toute la montagne allait s'effondrer.

— Vraiment ? s'exclama Richard. Elle a fait ça ? Mais pourquoi ? Les soldats auraient dû suffire à… Kahlan, que s'est-il passé ?

— Zedd et Nicci ont utilisé la magie pour tuer autant de Shun-tuk que possible. Mais il y a eu bien plus de survivants que prévu. Alors, les hommes sont entrés dans la danse.

» Malgré le nombre d'adversaires, les choses se passaient bien. Selon ton plan, pour tout dire. Nous avions piégé les Shun-tuk, et il ne restait plus qu'à les massacrer. Mais certains d'entre eux, dotés de sombres pouvoirs, ont commencé à faire fondre nos hommes.

— Comment ça, fondre ?

— C'était horrible… En un clin d'œil, la peau puis la chair des deux hommes qui me flanquaient se sont mises à couler de leurs os. Puis ceux-ci ont explosé. Une mort rapide mais atroce. Aussitôt, j'ai compris que nous ne pouvions rien contre une telle magie noire.

— L'épée pouvait arrêter ces Shun-tuk-là…

— Je sais… J'ai abattu celui dont je parlais avant qu'il fasse d'autres victimes. Mais combien y en avait-il d'autres ? Cent ? Mille ? Plus tard, Remkin nous a raconté qu'il avait eu affaire aux mêmes sorciers noirs.

» Les Shun-tuk n'accordaient aucune importance à leurs pertes. Quand ils sont en chasse, rien ne les arrête. Alors, avec un soutien magique…

» J'ai dû prendre une décision instantanée. La seule possibilité, c'était d'ordonner un repli. Une débandade, plutôt. Courir pour sauver notre peau. Les Shun-tuk nous ont poursuivis, bien entendu.

— Et après, que s'est-il passé ?

— Ton étudiante douée est passée à l'action, dit Nicci. Elle s'est plantée au milieu du défilé, les yeux fermés, et on aurait cru assister à la fin du monde. Tous les Shun-tuk ont été écrabouillés, et maintenant,

je sais comment Samantha a fait.

— Tu crois qu'elle a utilisé sur la roche la méthode que tu emploies avec les arbres ? demanda Zedd.

— Elle a appliqué l'enseignement de Richard. Fondamentalement, le principe est le même. Elle a fait chauffer l'eau dont toute la roche est imbibée, dans un défilé de ce genre. Comme la sève dans un tronc, cette vapeur, ne trouvant pas d'endroit par où s'échapper, a fini par faire exploser la roche. La pierre étant plus dure que le bois, les explosions ont été encore plus violentes.

— Tu es capable de faire la même chose ? demanda Kahlan à Nicci.

— Peut-être, à une plus petite échelle… Mais pas sur tout un défilé. Cette gamine a un pouvoir incroyable.

— Elle m'a dit que sa mère lui a appris à faire chauffer une pierre pour avoir moins froid la nuit, dit Richard. C'est probablement la même technique qu'elle a utilisée, mais avec une cible plus ambitieuse. Elle est vraiment très douée.

— Dangereusement douée…, rectifia Nicci.

— Du point de vue des Shun-tuk, c'est certain. Mais elle ne nous ferait en aucun cas du mal. Elle veut aider, c'est tout…

— Avec les gens comme elle…

— Cette petite nous a tous sauvés ! coupa Richard. Et je lui devais déjà la vie. En plus, elle m'a permis d'entrer dans le troisième royaume et de vous libérer. Sans elle et son « sale caractère », nous serions tous morts depuis longtemps.

— Sans doute…, concéda Nicci en croisant les bras. Mais nous n'en savons pas assez sur elle et sur sa mère. Depuis que nous nous sommes retrouvés, tu n'as pas eu le temps de me dire ce que tu as découvert dans le troisième royaume. De mon côté, j'ai été trop « occupée » pour interroger Irena. Je veux savoir de quoi sont capables Samantha et sa mère.

— D'après ce que je sais, ce sont des magiciennes…, dit Richard.

— Certes, mais il y a toutes sortes de magiciennes.

— C'est vrai… De mon côté, j'aurai aussi quelques questions à leur poser.

— Et moi, intervint Zedd, je meurs d'envie d'en savoir plus sur leur village et ce qu'elles y fichent. Si elles éclairaient ma lanterne, je leur en serais très reconnaissant.

— Richard, je t'apporte du ragoût ! cria soudain Irena.

Elle accourait, une assiette entre les mains.

— Eh bien, dit Richard, c'est le moment ou jamais de poser les bonnes questions.

Chapitre 43

— Il faut que tu manges, dit Irena en se penchant vers Richard. (Elle lui tendit une énorme assiette de ragoût.) C'est très bon. La viande de sanglier te redonnera des forces. Allez, mange !

Richard prit l'assiette et remercia la magicienne. Il mourait de faim.

— Assieds-toi avec nous, Irena, dit-il. Nous aimerions en savoir plus sur toi et sur ton village. Et sur le mur du Nord, comme vous l'appelez.

Alors que la femme prenait place, ravie de cette invitation, Samantha et Fister rejoignirent le petit groupe. Puis des hommes vinrent leur distribuer l'ordinaire. Nicci prit une assiette mais la posa à côté d'elle. Zedd, en revanche, se jeta sur la sienne comme la misère sur le pauvre monde.

Richard mangea un peu pour apaiser son estomac.

— Fister, ton ragoût est délicieux.

L'officier en rosit de satisfaction.

— Je lui ai dit que tu aimerais, jubila Irena.

Sa fille et elle avaient aussi reçu une portion. Alors qu'elles étaient assises côte à côte, leur ressemblance était stupéfiante. La même silhouette frêle, la même chevelure noire, des yeux noirs identiques et une forme de visage similaire. On aurait dit deux versions d'une même personne à un âge différent.

L'immaturité de Samantha lui conférait une certaine douceur. Les mêmes traits, chez Irena, semblaient plus durs et calculateurs, à cause de l'âge et des épreuves. Car cette femme avait souffert, ça se voyait derrière son sourire avenant. Alors que Samantha possédait encore l'optimisme de la jeunesse – un inestimable trésor –, sa mère l'avait échangé contre un pragmatisme à toute épreuve. Et elle ne paraissait pas regretter la transaction.

Oubliant un moment sa cuillère, Richard se tourna vers Irena :

— Parle-moi de Stroyza. Je voudrais entendre ce que tu sais du troisième royaume et du mal qui se tapit derrière le mur du Nord. Je t'écoute…

— De génération en génération, nous sommes chargés de veiller

sur le mur du Nord. Samantha m'a dit qu'elle t'avait montré l'endroit d'où nous l'observions, afin de vérifier que les portes restaient fermées.

La magicienne recommençant à manger, Richard la relança :

— Y a-t-il toujours eu des détenteurs du don à Stroyza ?

— Oui… Mon mari avait une sœur aînée, Clarice… Pendant des années, elle a dirigé les détenteurs du don du village – et les autres habitants aussi. Cette magicienne est restée la matriarche durant des décennies. Une femme dure avec une volonté de fer. Mais une dirigeante équitable.

— Et elle a fini par mourir, devina Zedd.

— Oui, il y a un peu plus d'un an et demi. Selon les hommes qui l'ont trouvée dans les bois, elle semblait faire une petite sieste sous un arbre. Une sieste éternelle…

— Alors, ma mère a pris sa place, dit fièrement Samantha.

— Il n'y avait pas d'autres magiciennes à Stroyza ? voulut savoir Zedd.

— Si… J'avais deux sœurs qui détenaient le don, tout comme leurs maris, mais dans une moindre mesure. Cela dit, je n'ai jamais vraiment pris la place de Clarice. Stroyza est un petit village. Pas besoin d'une reine pour le diriger…

— J'en déduis que Clarice, elle, se prenait pour une reine, dit Zedd.

— À ses heures… Après sa mort, mon mari, mes sœurs, mes beaux-frères et moi avons pris l'habitude de débattre de toutes les décisions. Sans Samantha, à cause de son jeune âge. Enfin, ça, c'était avant. Elle a grandi, dirait-on. Pour devenir une très bonne magicienne.

Zedd tapota le genou de Samantha et lui fit un clin d'œil.

— Oui, sacrément bonne !

La jeune fille rayonna.

— Donc, vous discutiez de tout…, récapitula Richard. Et vous avez fait de même lorsque des rumeurs sur la Pythie-Silence ont commencé à circuler.

Richard avait déjà entendu tout ça de la bouche de Samantha. Mais il voulait connaître la version d'Irena.

— C'est ça… Le mari de Millicent pensait avoir un don de prophète, et il nous avait depuis longtemps avertis que des forces maléfiques se répandraient dans les Terres Noires. Pour lui, ces rumeurs prouvaient qu'il avait un don. Mais je n'étais pas de cet avis.

— Pourquoi ? demanda Zedd entre deux bouchées.

— Les Terres Noires sont un endroit sombre et dangereux. En de tels lieux, il y a toujours des forces maléfiques à l'œuvre. Et selon moi, prévoir qu'il pleuvra un jour n'est pas la preuve qu'on est un prophète !

— Tu crois que ces forces venaient de derrière le mur du Nord ? demanda Richard. Qu'il y avait déjà des fuites ?

— Oui. Mais comment sais-tu ça ?

Le Sourcier jeta un coup d'œil en coin à Zedd.

— Les murs, les barrières et les frontières ne cèdent jamais d'un coup, j'ai payé pour le savoir. Il y a toujours des brèches annonciatrices. Elles passent inaperçues, parce que la frontière ou le mur sont encore là – et parce que les gens ont oublié de quoi ils doivent se méfier. Leur vigilance s'étant relâchée, ils ne réagissent pas, jusqu'à ce qu'il y ait des événements vraiment bizarres.

— C'est ça, oui ! s'écria Samantha. Je parie que c'est pour ça que certaines personnes, dans les Terres Noires, ont des pouvoirs étranges.

— Dans le genre de la Pythie-Silence ? avança Richard.

— Exactement, confirma Irena avec un regard perplexe, comme si elle se demandait ce qu'il savait au juste. Les pouvoirs enfermés derrière le mur du Nord il y a des millénaires étaient incroyablement puissants. Certains demi-humains sont capables de ranimer des morts…

— De les faire bouger comme des pantins, en tout cas, modéra Richard. Ces cadavres attaquent les gens, c'est vrai, mais je doute qu'ils soient vraiment vivants.

— Nous avons lu tout ça sur les murs, dans les tunnels de Stroyza, dit Samantha. Ceux qui mènent au point d'observation.

— Que me racontes-tu ? Qu'avez-vous donc lu sur les murs ?

— Les signes gravés sur la pierre forment des textes.

— Des textes ? Tu en es sûre ?

— Oui, rédigés dans le langage de la Création.

— Et Richard les aurait déchiffrés ?

— Oui, c'est le seigneur Rahl qui a compris ce que c'était. Puis qui m'a traduit le sens de ces textes.

Zedd regarda son petit-fils, le front plissé.

— Qui a gravé ça sur ces murs ? Et que racontaient ces textes ?

— Ils étaient dans le langage de la Création, comme ceux que nous avons trouvés au Palais du Peuple.

Richard n'avait aucune envie de mentionner devant Irena la machine à présages découverte au palais. Il voulait glaner des informations, pas en distribuer.

— Je vois…, dit Zedd.

— Tu sais qui les a gravés ? demanda Irena. Et quand ?

— Une magicienne nommée Naja Moon, répondit Richard. Avec l'intention de révéler aux gens de Stroyza, et du monde entier, toutes les horreurs fabriquées par l'empereur Sulachan durant l'antique guerre. À son époque, ses compagnons et elle n'ont pas pu détruire ces

créatures maléfiques. Mais ils les ont enfermées derrière une barrière. Le mur du Nord… Conscients que cet obstacle ne tiendrait pas éternellement, ils ont chargé les gens de Stroyza de donner l'alarme quand il céderait. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire en attendant l'avènement de la seule personne capable de mettre un terme à la menace.

Zedd plissa de nouveau le front. Richard comprit qu'il en avait trop dit.

— Cette sorcière du passé savait-elle qui serait cette personne ? demanda le vieux sorcier.

Richard hésitant à répondre, Samantha ne put résister à l'envie de le faire à sa place :

— Naja Moon dit que seul le Messager de la Mort en est capable. Et pour ça, il devra en finir avec les prophéties.

Zedd faillit en laisser tomber son assiette.

— Le Messager de…

— Donc, coupa Richard en s'adressant à Irena, tu disais, au sujet de ces « fuites » ?

Désirant parler de ce qu'il ignorait, pas de ce qu'il savait déjà, le Sourcier dédaigna l'air agacé de Zedd.

— Mes sœurs et moi, nous avons toujours pensé que le mur du Nord ne pouvait pas être étanche, et ce depuis le début, peut-être. Cette théorie explique beaucoup de choses sur les Terres Noires.

— Je suis d'accord, dit Zedd, pensif.

Il semblait avoir compris que ce n'était pas le moment d'évoquer le Messager de la Mort. À savoir Richard, bien entendu…

— Des pouvoirs pareils ne sont pas aisés à contenir, continua le vieil homme. Même si la barrière était absolument étanche au début, le processus de détérioration a pu être lent et progressif. On a déjà vu ça ailleurs…

— C'est aussi mon hypothèse, dit Irena. Quand nous avons entendu des rumeurs sur Jit, la Pythie-Silence aux étranges pouvoirs de guérison, mes sœurs et moi avons pensé que ça avait un lien avec le mur du Nord. Comme si ça annonçait qu'il était proche de céder.

» Au printemps, quand le niveau des eaux était au plus bas, Martha et son mari sont allés enquêter dans la trace de Kharga. Martha était une magicienne puissante et expérimentée. Une mission de ce genre semblait faite pour elle.

» Elle n'est jamais revenue, et son mari non plus. La moitié du village les a cherchés pendant des semaines. Mais nous ne savions pas où trouver la Pythie-Silence dans la trace de Kharga – un marécage des plus dangereux. Pour ne pas perdre d'autres amis, nous avons abandonné les recherches.

» Puis ce furent les averses printanières, et le marécage déborda,

nous restituant des restes. Ceux de Martha et de son époux…

— Quel genre de restes ? demanda Nicci, surprise qu'une dépouille ne se décompose pas complètement dans un marécage.

— Des ossements, répondit Irena. Les plus gros, seulement.

— Si la trace de Kharga est un endroit dangereux, et si beaucoup de gens y allaient pour consulter la Pythie-Silence, d'autres voyageurs ont pu mourir dans ce marécage. Comment avez-vous su que c'étaient les ossements de Martha ?

Irena resta un moment silencieuse, le regard dans le vague.

— C'est moi qui ai identifié les restes de ma sœur. Ils portaient encore l'empreinte du don, et j'ai reconnu celui de Martha.

— Je vois, fit Nicci.

Elle prit son assiette et commença à manger.

— Peu de temps après ces événements, des soldats sont venus et ils ont arrêté mon autre sœur, Millicent, et son mari Gyles pour les conduire à l'abbaye. J'ai pensé que c'était à cause des vantardises de Gyles, qui prétendait partout avoir un don pour les prophéties. À l'abbaye, Ludwig Dreier collecte des prédictions pour Hannis Arc.

» Millicent et Gyles ne sont jamais revenus.

— Je connais l'abbé Dreier, dit Kahlan, sinistre. Et j'ai juré de le tuer.

À en juger par l'état dans lequel il avait trouvé sa femme, en déboulant dans l'abbaye – avant que Dreier et la Mord-Sith Erika aient commencé à la torturer pour de bon –, Richard devina qu'elle ferait tout pour tenir parole.

Si Dreier ne lui tombait pas entre les mains avant.

— Quand j'ai vu que les portes du mur du Nord étaient ouvertes, dit Irena, mon mari et moi sommes partis prévenir le Conseil des Sorciers, à la forteresse.

Zedd leva les yeux de son assiette pour échanger un regard avec Richard.

— Irena, il n'y a plus de Conseil des Sorciers à la forteresse…

— Je le sais, désormais… Mais à l'époque, je l'ignorais. Nous n'avons pas fait beaucoup de chemin avant d'être capturés par les demi-humains. Enfin, moi… Mon mari, en revanche…

— Je suis navré pour ton époux, Irena. Et pour ton père, Samantha.

Abattue, la jeune magicienne hocha tristement la tête.

— Selon le seigneur Rahl, dit-elle à sa mère, en haut d'haran, le mot « Stroyza » signifie « sentinelle ».

— C'est parfaitement logique. Nous avions mission de prévenir le monde si le mur du Nord cessait de remplir sa fonction.

— Et vous n'avez jamais su ce que voulaient dire les inscriptions,

sur vos murs ? s'étonna Richard. Ces textes étaient là pour tout vous expliquer.

— Richard, quelle différence ça fait, à présent ? Tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Le mur du Nord a cédé. Nous ne pouvons plus nous intéresser au passé, ni tirer des plans sur la comète. Tout ce qui compte, c'est de te guérir. Si on ne te débarrasse pas de la souillure de la mort, tu périras.

— Et Kahlan aussi, ajouta Richard.

Irena regarda l'Inquisitrice.

— Oui, elle aussi, bien entendu…

Chapitre 44

— Croyez-moi tous, dit Richard, je sais à quel point il est urgent de nous débarrasser du poison qui nous ronge, mais en attendant…

— Tu ne sais rien du tout ! coupa Irena.

Décidant de jeter aux orties sa patience, elle prit l'air grave – à la manière bien spéciale des magiciennes.

— C'est un poison mortel ! Il faut t'en débarrasser. C'est notre priorité, et tout le reste peut attendre.

— Nous en avons conscience, répondit le Sourcier, et nous résoudrons ce problème dès que nous serons au Palais du Peuple. Irena, j'ai de bonnes raisons de partager ton point de vue sur l'urgence, et je ferai tout pour que nous arrivions à destination dans les plus brefs délais. Pour nous guérir, ma femme et moi, et pour précéder Hannis Arc…

» Je suis presque sûr que c'est là qu'il va… Nous devons presser le pas et y être avant lui. Je veux préparer mes gens à ce qui les attend et contribuer à ériger des défenses. De plus, l'armée doit protéger les villes qui se trouvent sur le chemin d'Hannis Arc.

Troublée, Irena regarda tour à tour toutes les personnes présentes. Puis elle se tourna de nouveau vers Richard.

— Ça ne peut pas attendre jusque-là ! Il faut agir ici, à l'instant même !

Zedd cessa de racler méthodiquement son assiette afin de réunir les restes de ragoût et de les engloutir.

— Nous voulons tous guérir Richard et Kahlan. Tu auras peut-être du mal à y croire, Irena, mais étant son grand-père, je suis encore plus concerné que toi par la santé de ce garçon. En fait, nous tenons tous à lui plus qu'à notre propre vie.

— Très bien… Dans ce cas, passons à…

— Hélas, pour réussir, nous avons besoin d'être au palais, coupa Zedd avec toute l'autorité du Premier Sorcier.

— Créateur bien-aimé ! explosa Irena. Vous êtes donc tous sourds ? Il est impossible d'attendre jusque-là.

— Pourtant, il le faut, lâcha Zedd. Nous avons besoin d'un champ de protection.

— Un champ de protection ? Pour quoi faire ? Nous disposons d'un sorcier et de deux… non, de trois magiciennes. En unissant nos dons,

nous serons assez forts pour débarrasser Richard et Kahlan de la souillure.

» Il faut le faire au plus vite. C'est une question de vie ou de mort.

— Ça, nous le savons, soupira Zedd. (Il posa son assiette sans l'avoir totalement vidée.) Mais j'insiste, il faut procéder à l'abri d'un champ de protection.

Connaissant son grand-père, Richard comprit que quelque chose clochait. Pour les ménager, Kahlan et lui, le vieil homme tournait autour du pot.

— Serais-tu fou, vieil homme ? s'écria Irena. On ne peut pas attendre d'être dans le petit confort d'un palais pour intervenir.

— Il le faudra pourtant, fit Zedd avec un entêtement qui devait bien cacher autre chose. Ce n'est pas une affaire de confort, mais de conditions requises. La souillure, c'est en réalité l'appel de la mort. Si nous agissons hors d'un champ de protection, Richard et Kahlan connaîtront le même sort que Jit. La mort viendra à eux et les emportera. La seule défense possible, c'est un champ de protection. Si nous essayons ici, même en liant nos dons, nous les tuerons à coup sûr.

Tout le monde se tut. Quand il « écoutait » attentivement, Richard réussissait à entendre l'écho d'une multitude de cris, au plus profond de lui-même. La voix des morts… En lui comme en Kahlan, une brèche donnait sur le royaume des esprits, et elle grandissait de minute en minute.

Actuellement, le Sourcier et l'Inquisitrice existaient dans les deux mondes en même temps.

— Avec tous les pouvoirs dont nous disposons, à nous quatre, il faut tenter le coup ici ! insista Irena.

— Je vais te le dire pour la dernière fois, femme, s'agaça Zedd, et tu ferais bien d'ouvrir en grand tes oreilles. Pour qu'il n'y ait pas de danger, il faut opérer à l'abri d'un champ de protection. Sinon, le poison les tuera – et il nous détruira aussi, par la même occasion.

Richard et Kahlan se regardèrent. L'un comme l'autre, ils savaient que ça s'aggravait. Les ténèbres, en eux, exerçaient une attraction de plus en plus forte. Zedd avait raison à cent pour cent.

— Mais ils ne vivront pas jusqu'au palais ! cria Irena.

Richard sentit un frisson glacé courir le long de sa colonne vertébrale.

— Que dis-tu ?

— J'avoue être moins compétente qu'un sorcier en matière de guérison, mais avec mon don, je sens qu'il vous reste peu de temps à vivre. Richard, tu n'arriveras jamais au palais. En fait, tu ne feras même pas la moitié du chemin. J'en mettrais ma tête à couper.

Richard et Kahlan regardèrent Zedd, qui détourna les yeux.

Le Sourcier se tourna alors vers Nicci, qui le dévisagea longuement avant de soupirer :

— J'ai bien peur qu'elle dise vrai, mon ami… Nous avons l'intention de te soutenir avec notre magie, bien sûr, mais au fond, nous savons que tu ne tiendras pas jusqu'au Palais du Peuple.

— Mais… enfin… il doit bien y avoir un moyen de…

Nicci aussi détourna la tête.

— Richard, après avoir traversé le ravin, nous nous sommes concentrés sur toi des heures durant. Tu étais à un souffle de mourir. Avant, l'état de Kahlan était plus inquiétant, mais tu l'as rattrapée, si j'ose dire. Vous glissez tous les deux sur la pente fatale…

» Ce matin, nous t'avons perdu…

— Pardon ?

— Tu as cessé de respirer. La mort t'emportait. À la lisière du voile, tu allais le traverser. Alors que je désespérais, Zedd a réussi à te ramener. Sans lui, tu ne serais plus là.

Le vieux sorcier tourna enfin la tête vers son petit-fils.

— Je sais ce que je fais…, dit-il avec l'ombre d'un sourire. Et il me reste quelques tours dans mon sac.

Malgré la gravité de la situation, Richard ne put s'empêcher de sourire.

— Pour sûr qu'il t'en reste !

— Notre seule option, dit Nicci, c'est de te maintenir en vie le plus longtemps possible. Mais ça ne suffira pas pour arriver jusqu'au palais.

— D'accord, intervint Irena, il faut un champ de protection ! Mais si celui du palais est trop loin, pourquoi ne pas en choisir un autre, bien plus proche ?

— Parce que ces lieux sont très rares, répondit Zedd. Je doute fort que nous en trouvions un dans les Terres Noires.

— Et tu te trompes, sorcier !

— Comment ? Parle, bon sang !

— Maintenant, ce que j'ai à dire t'intéresse ?

— Irena, ce n'est pas un jeu… Nous parlons de la vie de Richard et de Kahlan. Si tu sais quelque chose, dis-le !

— Je ne connais qu'un champ de protection. Il est à la citadelle.

Tout le monde écarquilla les yeux.

— Un champ qui fonctionne ? Créé par ceux de nos ancêtres qui possédaient encore de fantastiques pouvoirs ?

Décontenancée par le scepticisme du sorcier, Irena acquiesça.

— Un vrai champ de protection ? insista Zedd. Dans la citadelle de Saavedra, au cœur des Terres Noires ?

Irena hocha de nouveau la tête.

— J'ai visité de très grands palais bâtis en ces temps reculés, dit

Nicci, et qui n'étaient pourtant pas assez importants pour posséder un champ de protection. J'ai du mal à croire qu'il y en ait un dans une citadelle minable, au fin fond d'une province sans intérêt. Comment peux-tu être sûre de ce que tu avances ?

— J'y étais, et je l'ai vu.

Nicci ne parut pas convaincue.

— Que ferait un champ de protection dans un coin pareil ?

— Je pense que c'est à cause du mur du Nord. Selon moi, les gens qui l'ont construit ont pensé qu'il serait judicieux d'avoir un tel champ à proximité. En cas de défaillance de la barrière, ou pour faire face aux premières intrusions, quand elle commencerait à faiblir.

— C'est logique, dit Richard. Selon Naja, ils ont toujours su que la haute muraille finirait par céder. Et ils étaient bien placés pour mesurer le danger. Nos ancêtres nous ont sans doute laissé cette arme pour faire face à quelqu'un comme Jit, par exemple.

— Ce n'est pas idiot…, marmonna Zedd.

Une idée très dérangeante traversa l'esprit de Richard.

— Ces gens en savaient beaucoup plus long que nous sur les prophéties. En d'autres termes, ils connaissaient une partie des événements que nous vivons. Qui sait ? ils ont peut-être su que le Sourcier et la Mère Inquisitrice auraient besoin d'un champ de protection.

— Ce n'est pas totalement inenvisageable, concéda Zedd.

— Ils savaient peut-être tout ça parce que le seigneur Rahl est l'Élu, dit Samantha.

— Quoi encore ? s'écria Zedd. L'Élu de qui, et pour quoi faire ?

— Le seul qui peut arrêter ce qui est en cours.

Le vieux sorcier soupira, accablé, puis se tourna vers Irena :

— Tu connais le chemin de Saavedra ?

— C'est au sud-est… Bien plus près que le palais.

— Tu vis à Stroyza, au bout du monde, dit soudain Richard. Que fichais-tu à la citadelle ?

La magicienne parut vexée qu'on ose la soupçonner.

— Quand j'ai vu que Millicent et son mari ne revenaient pas de l'abbaye, je me suis inquiétée. Comme tout le monde, j'avais entendu dire que ces disparitions étaient fréquentes. Mais je ne savais rien de plus sur tout ça. Sinon que des parents allaient parfois à l'abbaye pour implorer la libération de leurs proches.

» Sachant qu'ils n'obtenaient jamais gain de cause, et étant une magicienne, j'ai décidé d'aller plutôt à Saavedra pour plaider ma cause devant l'évêque. En soulignant à quel point Millicent et son époux étaient importants pour Stroyza et la mission que nous y accomplissions. Avec un peu de chance, Hannis Arc pouvait

comprendre mon point de vue et ordonner qu'on relâche ma sœur et mon beau-frère.

— Et qu'a-t-il dit ? demanda Richard.

— Tous les matins, je suis allée voir le scribe de l'évêque pour quémander une audience. En vain. L'évêque, m'expliqua le scribe, était un homme très occupé. Bien sûr, je lui ai demandé de transmettre ma requête à son maître, mais ça n'a rien donné. Bref, toute l'affaire ne fut qu'un coup d'épée dans l'eau.

» Cela dit, à force de me voir attendre chaque matin, les gardes ont fini par s'habituer à moi. Certains avaient entendu mes conversations avec le scribe, mais bien sûr, ils ne pouvaient rien pour moi.

» Un jour, un capitaine qui me manifestait de la compassion me proposa une visite de la citadelle, afin de passer le temps. Pour quelqu'un venant d'un petit village, c'était une occasion en or. Malgré ma détresse, je la saisis au vol. Et le capitaine, en me guidant, me montra le champ de protection, dans les entrailles de la citadelle.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? demanda Nicci. En général, ces endroits sont gardés et protégés par des sorts.

Irena se concentra pour se remémorer tous les détails.

— Eh bien, l'officier m'a dit que ce lieu donnait la chair de poule aux gens normaux. Il pensait qu'une magicienne serait curieuse d'y jeter un coup d'œil.

» Ayant toujours vécu à Stroyza, je n'avais aucune idée de ce qu'on faisait dans le grand monde pour protéger de tels lieux. Alors que le capitaine attendait dehors, je suis entrée dans la grande salle de pierre. Elle n'avait rien d'extraordinaire, à part peut-être des fers sur l'un des murs. Étant là pour parler avec l'évêque, pas pour découvrir des curiosités, je suis très vite ressortie. De toute façon, il n'y avait rien à voir.

» En revanche, j'ai senti le pouvoir, à l'intérieur de la salle, et le sort de garde, en entrant. C'était bel et bien un champ de protection. La seule chance de Richard et de Kahlan !

Zedd et Nicci se regardèrent en souriant.

— Réjouissons-nous qu'Hannis Arc ne soit plus à la citadelle, dit Richard. Hélas, il se dirige vers le Palais du Peuple. Je voulais arriver avant lui, mais c'est compromis. En revanche, il ne sera pas à Saavedra pour nous mettre des bâtons dans les roues.

Chapitre 45

— Si Hannis Arc n'est pas à la citadelle, dit Irena, il nous sera beaucoup plus facile d'utiliser le champ de protection.

Dans un coin de sa tête, Richard se souvint d'un des dictons favoris de son grand-père. *« Rien n'est jamais facile. »*

— Qu'en penses-tu, Zedd ?

Le vieil homme jeta un coup d'œil à Irena, puis il regarda de nouveau Richard.

— À situation désespérée, solution désespérée !

Richard ne s'étonna pas que le vieil homme pense exactement la même chose que lui. Le palais était un endroit sûr, pas la citadelle… Il interrogea Nicci du regard.

— S'il y a vraiment un champ de protection là-bas, c'est votre seule chance. En espérant que Zedd et moi parvenions à vous garder en vie jusque-là.

Richard acquiesça puis se tourna vers Kahlan.

— Ton avis ?

— Je veux vivre, et je veux que tu vives… Quel autre choix avons-nous ?

Aucun, dut concéder Richard. Mais ce n'était pas une raison pour aimer ça. Bien d'autres vies étaient en jeu. Gagner le palais était crucial.

Le Sourcier soupira et leva les yeux au ciel. Le vent étant tombé, les feuilles des arbres ne bougeaient plus d'un pouce. Le temps manquait. Kahlan était menacée. Et le palais se trouvait bien trop loin d'ici.

Plus que tout, Richard redoutait de voir sa femme s'éteindre. Pour la sauver et l'arracher aux griffes des sbires de Sulachan, il aurait fait n'importe quoi. À côté, sa propre mort ne comptait pas, même s'il avait l'intention de combattre jusqu'au bout.

— Très bien, en route pour la citadelle ! Mais ça implique de modifier notre plan.

— Que veux-tu dire ? demanda Zedd.

— Au Palais du Peuple, personne n'a conscience de la menace… Hannis Arc et Sulachan arriveront avec une horde de demi-humains et encore plus de cadavres ranimés. Le palais est capable de résister à un siège normal, mais là, ce sera différent. Il faut que les défenseurs

sachent à quoi ils ont affaire, afin de se préparer.

— Se préparer ? répéta Irena. Ces gens n'ont pas une chance. S'ils restent, ils se feront massacrer. La seule solution, c'est une évacuation rapide.

Richard ne se laissa pas gagner par l'affolement de la magicienne.

— Accepter la défaite, c'est s'assurer de la connaître. Je ne suis jamais parti vaincu d'avance. Nous devons trouver un moyen de gagner.

— Même si je ne partage pas le pessimisme total d'Irena, intervint Zedd, je ne peux pas lui donner tort. En payant le prix fort, nous avons appris que la magie n'est pas très efficace contre les demi-humains. Hannis Arc et Sulachan ont des pouvoirs qui nous dépassent. Et certains de leurs guerriers peuvent ranimer des morts. Dois-je vous rappeler qu'il n'est pas facile d'occire quelqu'un qui n'est plus vivant ?

— Tu as raison sur les deux points, fit Richard. Mais nous avons prouvé qu'il était possible de résister à des hordes de demi-humains – par l'acier, sinon par la magie – et nous savons que les morts ranimés sont vulnérables. Par exemple, on peut les arrêter avec des flammes et les tailler en pièces avec une épée.

» Revenu d'entre les morts, le roi spectral est issu d'un temps où les gens maniaient des pouvoirs qui n'existent plus. Dans le monde d'aujourd'hui, je doute qu'il ait son égal. Hannis Arc lui aussi contrôle une terrible magie noire. N'oublions pas que c'est lui qui a ramené Sulachan du royaume des morts. À eux deux, ils peuvent dévaster le monde.

— C'est ce que je voulais dire, déclara Irena. Tenter de résister est de la folie.

— Si tu te résignes à perdre, ta défaite sera inéluctable.

— Et comment faire autrement ? Le don est impuissant contre ces créatures !

— Tu crois ? En dépit du nombre et de la magie noire, notre petite Samantha a démontré qu'il existait des moyens de frapper et de détruire les demi-humains. En utilisant la magie, si on ne baisse pas trop vite les bras.

La jeune magicienne rayonna de fierté.

— Je n'ai pas dit que ce sera facile, précisa Richard, mais que c'est faisable. Nous devons arracher le monde au cauchemar de Sulachan !

— Les défenseurs du palais n'auront pas une chance s'ils ne savent pas à quoi s'attendre, rappela Kahlan. Il faut les prévenir.

— Pour leur conseiller de faire quoi ? demanda Zedd. Je ne prétends pas qu'il faille évacuer, contrairement à Irena, mais comment affronter la menace ? Devant le palais, il n'y a que les plaines d'Azrith. Aucune falaise à leur faire tomber sur la tête…

— Il y a des détenteurs du don au palais. Et des Sœurs de la

Lumière. Sans oublier Nathan. Toute sa très longue vie, il l'a passée à étudier les prophéties, l'histoire et toutes sortes d'antiques arcanes. Cet homme sait des choses sur des sujets dont nous n'avons jamais entendu parler. Il peut trouver des solutions. Et sinon, il est quand même capable de carboniser des légions de morts ranimés avec son Feu de Sorcier.

» De plus, le palais ne manque pas de défenses naturelles. S'ils sont prévenus, les défenseurs pourront fermer les grandes portes, au niveau des plaines. Et sceller les catacombes, afin que Sulachan ne puisse pas ranimer des morts à l'intérieur du palais. Enfin, la Première Phalange dispose d'armes très spéciales.

— Lesquelles ? demanda Nicci.

— Nathan a découvert des carreaux d'arbalète à pointe rouge. Des reliques de l'antique guerre cachées dans le palais. Ces projectiles peuvent pénétrer les champs de force et les sorts de garde. Ils seront peut-être efficaces sur les sorciers noirs de Sulachan.

— Richard parle d'or, dit Zedd. Le palais doit être défendu. Il contient des grimoires et des artefacts précieux et dangereux. Si Hannis Arc s'en emparait, ce serait un désastre.

— La Première Phalange ne se rendra pas, fit Richard en se massant le front. Elle n'a pas été créée pour ça. Nous devons prévenir ces hommes, et ils contiendront les forces de Sulachan et d'Hannis Arc.

— Provisoirement, dit Kahlan.

— Oui, concéda Richard. Si la progression de l'ennemi ne peut pas être arrêtée, la Première Phalange tiendra coûte que coûte le palais. Jusqu'à ce que nous ayons été guéris à la citadelle, et que nous les rejoignions…

» En attendant, l'armée doit protéger les villes qui se dressent sur le chemin des sauvages. Il faut empêcher Arc et Sulachan de transformer nos cités en nécropoles.

— Tu crois que tout ça a une chance de fonctionner ? demanda Irena, sceptique.

— Oui. Je ferai en sorte que ça fonctionne. Pas question d'abandonner le monde à ces deux fous. Je suis le seigneur Rahl. Le peuple de D'Hara compte sur moi pour être la magie qui affronte la magie. Je ne le décevrai pas. C'est ainsi et pas autrement. Et si je dois revenir d'entre les morts pour me battre, je le ferai.

Personne ne se hasarda à douter de cette promesse.

L'appel du néant devenait plus fort. Il fallait agir vite et ne pas se tromper.

Richard se tourna vers Fister.

— Oui, seigneur Rahl ?

— Qui est ton meilleur cavalier ?

Surpris, le lieutenant fit la moue.

— Seigneur, ces hommes appartiennent à la Première Phalange. Ce sont tous des cavaliers d'élite. Pour entrer dans ce corps, il faut savoir tout faire à la perfection. Peu de candidats franchissent tous les obstacles. Choisissez un de mes gars, et il remplira toute mission que vous lui confierez.

— Pour avertir le palais, nous n'avons qu'un cheval. L'homme ne devra pas être trop lent, mais sans tuer sa monture pour autant. Il devra échapper à l'ennemi, avertir les défenseurs du palais et leur transmettre mes ordres. Pour ça, il lui faudra traverser une bonne partie des Terres Noires en évitant les forces de Sulachan. S'il échoue, ce sera une catastrophe.

— Je vais envoyer Ned, dit Fister. Il est né dans les Terres Noires, un peu au sud-ouest d'ici. Connaître la région l'aidera beaucoup.

— Ned ? dit Nicci. C'est celui que les Shun-tuk ont attaqué pour nous attirer dans leur piège ?

— Lui-même, confirma Fister. C'est un dur, un bon cavalier, et il connaît le pays. Et bien entendu, comme ses camarades, le verbe « renoncer » ne figure pas dans son vocabulaire.

— Nous avons de la chance, alors, fit Nicci.

Richard regarda son amie. La tête reposant sur ses genoux pliés, elle semblait très pensive.

— De la chance ?

— Que Ned ne se soit pas fait dévorer. Et que le seigneur Rahl refuse d'abandonner ses hommes.

La magicienne blonde évita délibérément de regarder Irena, qui avait conseillé de laisser Ned en pâture aux Shun-tuk.

Ne voulant pas entrer dans la polémique, Richard hocha la tête et s'intéressa de nouveau à Fister.

— Ce sera Ned, donc. Avant qu'il dorme un peu, il faut que je lui parle. Il aura beaucoup de choses à mémoriser. Demain matin, quand il se sera reposé, je lui parlerai de nouveau, pour voir s'il n'a rien oublié.

— Autre chose, seigneur Rahl ?

— J'ai compris que la bataille contre les Shun-tuk a été épuisante. Tout le monde a besoin de récupérer. Dès l'aube, nous partirons pour Saavedra.

— Et il ne faudra pas perdre de temps en route, rappela Irena.

Fister se passa une main dans les cheveux.

— Saavedra…, dit-il, pensif. Désolé d'avouer ça, seigneur Rahl, mais je ne sais pas trop où est cette ville.

— Au sud-est, d'après Irena. Elle nous guidera.

La magicienne parut surprise.

— Richard, je ne connais pas assez bien le pays… Quand j'y suis allée, j'ai suivi des pistes puis une route. Mais j'ai rarement quitté Stroyza, et depuis que tu nous as sauvés de Sulachan, nous avons été dans toutes les directions possibles et imaginables. Je ne suis pas sûre du tout de retrouver Saavedra.

— Quand on cherche une grande ville, on tombe toujours sur des routes y conduisant. Connaître la direction à suivre suffira…

— Je demanderai à Ned, dit Fister. Je suppose qu'il pourra nous aider…

— Ce soir, je veux qu'on double la garde, ordonna Richard.

— C'est comme si c'était fait, seigneur Rahl !

— Surtout, que personne ne relâche sa vigilance. Il y a dans la forêt un animal qui nous épie.

— Un animal ?

— Une sorte de chat sauvage avec des taches sombres sur le dos. Il nous regarde, mais il ne semble pas hostile, sinon, il aurait déjà attaqué. Cela dit, il faut rester sur nos gardes.

— Il a des yeux de quelle couleur, ton félin ? demanda Kahlan.

— Verts…, répondit Richard, décontenancé par la question.

— Fichez-lui la paix, alors ! Il est curieux, mais pas dangereux.

— Comment sais-tu ça ?

— Il s'appelle Chasseur… Un ami que je me suis fait pendant que tu te promenais dans le royaume des morts.

— Chasseur. Tu lui as donné un nom…

Ce n'était pas une question, mais une allusion à leur ancienne controverse.

— Il m'a apporté trois lapins. C'est un beau nom, pas vrai ?

— C'est de là que venaient les lapins pour le ragoût, marmonna Fister. Je me disais bien…

— La nuit dernière, il a dormi avec moi. J'étais morte d'inquiétude pour toi. Il m'a tenu compagnie et gardée au chaud.

— Et tu lui as donné un nom, fit Richard d'un ton accusateur.

Kahlan eut un sourire désarmant d'innocence.

— Tout le monde a besoin d'un nom, il me semble ?

— Ben voyons…, soupira Richard.

Chapitre 46

— Que fiches-tu debout à cette heure ? demanda Zedd alors qu'il approchait de Richard.

À la lumière lointaine du feu de camp, les cheveux blancs en bataille du vieil homme ressemblaient à des flammes pétrifiées.

— J'ai dormi toute la journée, rappela Richard. Je ne suis pas vraiment fatigué, alors j'en profite pour inspecter les sentinelles.

— D'accord…

— Et toi, que fais-tu debout à cette heure ?

— Eh bien, je t'ai vu t'éloigner du feu, et je t'ai suivi. Pour te parler en privé.

— Au sujet du Messager de la Mort ?

Zedd eut un sourire que Richard connaissait très bien. Depuis sa plus tendre enfance, chaque fois qu'il comprenait avant que son grand-père ait fini d'expliquer, c'était en somme sa récompense.

— Oui, ça fait partie des sujets que je voulais aborder… Tu vas parler, ou faudra-t-il que je t'arrache chaque mot ?

— Non, inutile ! Je voulais te communiquer tout ça, pour avoir ton avis.

— Si tu commençais par ces textes rédigés dans le langage de la Création ?

— C'était un compte-rendu de Naja Moon, une magicienne amie avec Magda Searus et Merritt.

— Fascinant ! Je n'ai jamais lu le témoignage d'une personne si proche d'eux.

— Elle explique comment Sulachan a réussi à transformer des gens en armes et appris à ranimer des morts – en partie en volant leur âme dans le royaume des esprits.

Zedd secoua pensivement la tête.

— Pour jouer ainsi avec les deux univers, il faut des pouvoirs que je ne peux même pas imaginer. Si je n'avais pas vu de mes yeux les morts ranimés, je n'y croirais pas.

— Naja précise que Sulachan a doté certains de ses demi-humains de ce pouvoir particulier. Elle indique aussi que les âmes des demi-humains originaux leur ont été arrachées et qu'elles errent pour

l'éternité entre les deux mondes.

Zedd brandit un index squelettique.

— Ces gens qui se sont approchés de toi, quand tu montais la garde… Tu crois que… ?

— Qu'il pourrait s'agir de ces âmes perdues ? Oui, c'est possible.

— Pauvres âmes !

— Tu l'as dit… Selon Naja, certaines peuvent se manifester dans notre plan d'existence et y semer le trouble, voire faire du mal aux gens.

— Comme les demi-humains.

— Oui… Les demi-humains veulent une âme et croient pourvoir s'en procurer une en dévorant des gens vivants. Ces âmes cherchent en vain l'endroit auquel elles appartiennent. Sulachan a condamné les uns et les autres à ne jamais connaître la paix.

Zedd plissa le front, accentuant encore ses rides. Se tapotant le menton, il réfléchit puis demanda :

— Et quel rapport entre le Messager de la Mort et tout ça ?

Richard posa la main gauche sur le pommeau de son épée.

— Si on en croit Naja, après avoir tout essayé pour détruire les créatures de Sulachan, nos ancêtres ont construit la haute muraille afin de les emprisonner et de ne pas être submergés… Un peu ce que tu as fait lorsque tu as créé la Frontière pour couper D'Hara des Contrées du Milieu et de Terre d'Ouest, afin d'éviter la guerre.

— Oui, sauf que j'ai construit une ridicule clôture alors que ces gens ont érigé une incroyable muraille. Ma barrière a duré quelques décennies, la leur a tenu des milliers d'années.

— Mais les deux étaient condamnées à faiblir puis à céder. Naja savait que la haute muraille ne tiendrait pas éternellement, et que le Nouveau Monde devrait affronter une fois encore les créatures de Sulachan. C'est pour ça, dit-elle, qu'on a laissé des sentinelles près du mur.

— Je sais ce que c'est…, dit Zedd. Parfois, on dispose seulement d'une solution temporaire. Incapable d'éliminer les forces du mal, on les neutralise.

— Naja expose aussi ce que le Shun-tuk prisonnier nous a dit au sujet du grand plan de Sulachan visant à unifier le monde des vivants et le royaume des morts. Un troisième royaume sur lequel il pourrait régner jusqu'à la fin des temps.

— C'est du délire !

— Oui, mais avec le pouvoir dont il dispose, sa tentative risque de détruire le monde des vivants. Parce qu'il est capable non seulement de distordre, mais aussi de briser les éléments de la Grâce.

— Richard, tu crois qu'il est plus puissant que le Gardien ? Ça reviendrait à dire qu'il domine la Création tout entière et qu'il peut

influencer tout ce qui existe, de la vitesse à laquelle pousse l'herbe jusqu'à la façon dont volent les oiseaux, en passant par la manière dont les gens le servent ? Pour moi, un type qui croit pouvoir régner sur la vie et la mort est plutôt un malade mental.

— Zedd, je n'ai jamais dit que Sulachan pouvait réussir, et Naja ne l'écrit pas non plus. Mais ses « exploits » – la création des demi-humains, le réveil des cadavres et le vol d'âmes dans le royaume des morts – ont convaincu Naja et ses compagnons qu'il avait le pouvoir de déchirer le voile. Et c'est déjà assez grave comme ça.

— Je persiste et signe : c'est de la folie.

— Croire qu'on peut voler les pensées d'un homme en lui ouvrant le crâne en deux avec une pierre est également de la folie. Mais le cobaye de cette expérience n'en est pas moins mort.

— Oui, c'est assez bien raisonné… Cette Naja propose-t-elle une solution ?

— Elle dit que seul le Messager de la Mort peut saboter le plan de Sulachan.

Zedd jeta un regard perçant à son petit-fils.

— Et comment est-il censé affronter de tels pouvoirs, notre messager ?

Richard balaya les alentours du regard. Poussés par le vent, des nuages étaient venus conserver en partie la chaleur de la journée. Du coup, il faisait moins froid que la nuit précédente – d'après les dires de Kahlan –, tandis que Richard s'était aventuré jusqu'aux portes de la mort.

— As-tu entendu parler d'un « Compte Crépuscule », Zedd ?

— Non… Si c'était le cas, je m'en souviendrais. De quoi s'agit-il ?

— Je n'en sais rien… D'après ce qu'en dit Naja, j'ai déduit que ça avait un rapport avec la chronologie des prophéties. Une sorte de calendrier… C'est lié à une forme de calcul, comme le nom l'indique, mais les textes n'en disent pas plus. Sans doute parce que les gens, à cette époque, savaient tous ce que c'était. Ça tombait sous le sens, si tu préfères… Naja annonce que ses compagnons et elle, en se fondant sur ce Compte Crépuscule, ont réussi à déterminer que les prédictions étaient la clé pour en finir avec la menace.

— Les prophéties…, fit Zedd avec une moue. Bien sûr, il fallait bien que ce soit ça.

— En fait, et tu vas être étonné de l'entendre, Naja dit qu'il faut en finir avec les prophéties pour éliminer le danger.

— En finir avec les prophéties ? Et comment sommes-nous censés faire ça ?

— Nous ? Zedd, tu n'y es pas du tout. Selon le Compte Crépuscule, ça ne peut être accompli que par le Messager de la Mort. En d'autres

termes, par moi.

— Samantha t'a appelé l'Élu. C'est quoi, cette nouveauté ? Pas le mot, la chose…

Richard haussa les épaules.

— Tous les recueils de prophéties convergent sur un point : je suis le Messager de la Mort. De la même façon, ils affirment que j'arrêterai Sulachan en en finissant avec les prophéties. C'est pour ça que les magiciennes de Stroyza attendent depuis toujours l'Élu qui viendra résoudre le problème qu'elles ont mission de surveiller. Très probablement, on leur a enseigné que la bonne personne viendrait au moment voulu – une façon de présenter les choses assez vague pour se vérifier à tous les coups.

— Peut-être est-ce plus simple encore… Sachant que la barrière ne tiendrait pas éternellement, elles ont pu supposer que le « sauveur » viendrait quand le mur aurait cédé.

— C'est logique, concéda Richard. Les gens sont toujours en quête d'une solution simple. Attendre l'Élu entre dans cette catégorie.

— Et c'est idéalement simple, fit Zedd en croisant les mains dans le dos.

— Idéalement ?

— Bien sûr ! La haute muraille n'est plus hermétique, comme Naja et ses compagnons l'avaient prévu. La mission des villageois de Stroyza était de guetter cet événement. Même s'ils ont perdu au fil des siècles la capacité de lire le message de Naja, ils ont dû continuer à s'en transmettre les grandes lignes de génération en génération. Au fond, l'essentiel était d'enseigner à leurs enfants de sonner l'alarme si le « mur du Nord » faiblissait. En précisant que dans ce cas, quelqu'un viendrait à leur secours. Au fil des siècles, les détenteurs du don de Stroyza ont dû finir par appeler « Élu » l'homme qui viendrait les aider.

Richard coula à son grand-père un regard accablé.

— Idéalement simple, peut-être, mais c'est de moi que parlent les prédictions, et j'ignore comment on en finit avec les prophéties.

— Oui, là, ça se complique nettement…

— Ce n'est pas tout, dit Richard en montrant sa chevalière ornée d'une Grâce. Magda Searus et Merritt ont laissé ça pour moi.

— La première Inquisitrice en personne ?

— Il faut croire, oui…

— Comment sais-tu que c'est pour toi ? Il y avait un message avec ?

— Trois emblèmes du langage de la Création cachés avec la bague dans une porte protégée par un champ de force. Le tout était là depuis trois mille ans. Le premier emblème disait : « Si tu lis ceci, c'est que tu es le Messager de la Mort, et que la haute muraille n'est plus étanche.

La menace que nous n'avons pas pu enrayer se tourne vers toi. La guerre a commencé. »

— Eh bien, ça confirme que tu es l'Élu, une fois de plus. Et que disait le deuxième emblème ?

Richard se concentra pour réciter exactement le texte.

— « Sache que tu es la seule chance de la vie, désormais. Mais pense aussi que tu oscilles entre la vie et la mort. Aujourd'hui, tu as le potentiel d'être le sauveur du monde ou celui qui le détruira. Et tu n'es destiné ni à l'un ni à l'autre, car un être se forge son destin. »

— On dirait que ça fait allusion au mal qui est en toi, dit Zedd. Cette souillure qui te fait évoluer entre le royaume des morts et le monde des vivants.

— C'est ce que je pense… Le problème, c'est que l'enchaînement de causes et d'effets qui m'a placé dans la position d'être celui qui sauvera la vie – ou qui la détruira – est d'une incroyable complexité. Il y a tant de variables que je n'arrive pas à voir en quoi le message de Magda Searus et de Merritt peut m'être utile.

— Et le troisième emblème ? Il fournit un meilleur éclairage ?

— J'ai peur que non… Voici ce qu'il disait : « Sache que tu as en toi tout ce qu'il te faut pour survivre. Utilise ces atouts ! Et cherche la vérité. Nous sommes de tout cœur avec toi, ne l'oublie pas. Forge ton destin sans te tromper, car la vie elle-même est en jeu. Nous te laissons cet héritage afin que tu ne perdes jamais de vue l'enjeu de cette guerre. »

» Magda Searus et Merritt m'ont laissé cette chevalière comme un symbole de notre cause.

Zedd assimila en silence toutes ces informations.

— As-tu idée de ce que je dois faire ? lui demanda Richard.

— Mon garçon, ça va peut-être t'étonner, mais la réponse est « oui » !

Chapitre 47

Les yeux ronds, Richard dévisagea son grand-père.

— Vraiment ? Tu sais ce que je dois faire ?

— Oui. Pour tout dire, c'est de ça que je voulais te parler. Le message de Magda et de Merritt a simplement confirmé ce que je pensais.

Richard se massa le front et cessa quand il s'avisa qu'il essayait de chasser les cris qui retentissaient dans le tréfonds de son esprit. Pour les oublier, il se concentra sur le bourdonnement des insectes nocturnes. À la chiche lumière de la lune, il vit que des chauves-souris étaient en chasse, piquant sur leur proie à la vitesse de l'éclair.

— Zedd, je ne cracherais pas sur un bon conseil. Je suis à court d'imagination, et tout le monde dépend de moi.

Voyant l'expression du vieil homme, Richard comprit que ce qu'il allait entendre serait d'une extrême gravité.

— Mon garçon, quand nous aurons été à la citadelle pour te guérir, je pense que tu devrais tout laisser tomber.

Richard crut avoir mal entendu.

— Laisser tomber ? De quoi parles-tu ?

— De ne plus t'occuper de rien. Tout simplement. Abandonner…

— Abandonner quoi ?

— Tout le monde et toutes ces histoires. Il est temps que Kahlan et toi profitiez de la vie. Au nom des autres, vous avez sacrifié tout ce que vous auriez pu partager. Crois-moi, pour vous deux, c'est le moment de laisser les autres se débrouiller seuls. Votre bonheur, voilà tout ce qui devrait compter. Tu en as fait assez, Richard. Et Kahlan aussi. Bien plus que votre part, en réalité…

Certain que Zedd était sérieux, car le ton de sa voix ne trompait pas, Richard en resta stupéfié.

— Zedd, je ne comprends pas… Comment pourrais-je abandonner alors que tout le monde dépend de moi ?

Le vieil homme soupira.

— Richard, le monde existait bien avant ta naissance. Dans l'histoire, combien de désastres ont failli se produire ? Combien de fois le monde des vivants a-t-il été menacé et au bord de la destruction ? Tout ça se produisait longtemps avant que tu sois là pour sauver la situation.

— D'accord, mais nous sommes face à une menace dont nos ancêtres nous ont avertis, et que je suis le seul, selon eux, à pouvoir endiguer. C'est le moment précis où je dois m'impliquer et agir.

Zedd pesa ses mots avant de répondre :

— Depuis l'aube de l'humanité, des gens se sont ingéniés à nuire aux autres. Les périodes de paix et de progrès ont succédé à de sombres époques, et inversement. Et jusque-là, les humains ont survécu. Ce cycle s'est répété des dizaines de fois, et ce n'est pas fini. Ça n'a pas toujours été facile, mais malgré ses ennemis, la vie a toujours su avoir le dessus.

— Les gens devraient en prendre de la graine et ficher la paix aux autres…

— Oui, mais l'humanité souffre d'un défaut congénital.

— Pardon ? Quel défaut ?

— La haine. C'est notre malédiction originelle. Alors que les autres créatures cherchent à se nourrir et à être en sécurité, certains hommes ne songent qu'à détruire.

— Il y a des bons et des méchants, d'accord… Mais je ne vois pas pourquoi tu parles d'un défaut.

— Eh bien, mon garçon, la haine – ou l'hostilité, si tu préfères – est une fonction naturelle fondamentale. C'est une forme de jugement, et juger est indispensable pour survivre. Les souris haïssent les hiboux, et c'est pour ça qu'elles se cachent. Pareillement, les lapins détestent les loups. Ce « jugement » leur permet d'être toujours prêts à détaler.

» Par exemple, nous haïssons l'odeur de la décomposition. Nous haïssons que des voleurs nous dépouillent, et nous détestons les meurtriers. C'est une réaction naturelle, comme il est normal que les oiseaux n'aiment pas les chats et donnent l'alarme quand l'un d'eux approche.

Certains des plus anciens souvenirs de Richard concernaient Zedd, occupé à lui prodiguer de telles leçons magistrales. Il écouta donc, à la fois fasciné et ému.

— Haïr l'odeur de la mort nous incite à enterrer ou à brûler les cadavres, ce qui nous évite d'attraper des maladies. Haïr les voleurs et les meurtriers nous pousse à nous défendre, et c'est une très bonne chose. Ces haines-là, mon garçon, sont probablement ce qui a aidé l'humanité à survivre si longtemps. Grâce à elles, nous fermons nos portes, nous portons des armes et nous faisons ce qu'il faut pour protéger ceux que nous aimons.

» Chez les animaux, ça s'arrête là. Un lapin ne hait pas les moutons, par exemple. Au contraire, les deux espèces broutent paisiblement côte à côte. Les animaux protègent leur territoire afin de se nourrir et d'élever leurs petits, mais ils ne rêvent pas de conquête et

de gloire.

» Les humains sont capables de communiquer, donc de transmettre aux autres leurs jugements. Par exemple, on peut dire : « Je n'ai pas aimé suivre cette route, parce qu'elle est trop pentue, et que j'ai failli me briser le cou en tombant. » Ce jugement, fondé sur un réflexe de rejet, est si fondamentalement humain, que nous n'avons aucun mal à le faire partager à nos semblables.

» Mais chez beaucoup de gens, la haine perd son utilité naturelle et rationnelle. Les émotions s'emballent, et deviennent leur seule motivation. Incapables de voir du bon dans quoi que ce soit, ils haïssent tout ce qui les entoure. Comme un lapin qui abominerait les moutons… Animés par la haine, ces gens sont obsédés par le désir de détruire. Privés de la capacité d'aimer la vie, ils deviennent les hérauts de la mort.

» Chez les gens normaux, les bonnes choses de la vie équilibrent les mauvaises. Un peu comme un sourire peut empêcher une bagarre. Mais chez ces malades de la haine, tout est bon pour augmenter la violence et le ressentiment, parce que leur but ultime est de continuer à détester le monde et les autres. Ils ne vivent plus que pour ça.

» Ce défaut les pousse à s'en prendre à tout ce qui est bon et paisible. À effacer de tous les visages ce sourire apaisant, pour reprendre mon image. Cette « perversion de la haine » est le fléau qui frappe l'humanité depuis l'aube des temps. C'est l'explication des conquêtes, des dictatures et des massacres. Parce que la haine, mon garçon, est contagieuse comme la peste. Elle se répand parmi les hommes à une vitesse incroyable.

» Quand elle ne s'en tient plus à ses limites naturelles et souhaitables, elle devient une passion dévastatrice qui mine les fondements même de la civilisation, interdisant aux gens d'avoir entre eux des rapports pacifiques. Elle incite les gamins à se battre entre eux, les voisins à se jalouser et les pays à se faire la guerre. C'est la mère de tous les massacres et de tous les génocides. Présente dans toutes les nations et au sein des plus petits villages, elle donne naissance à des tyrans et à des brutes domestiques. Car ce défaut frappe toute l'humanité, mon garçon. Il est universel.

» Veux-tu connaître une Leçon du Sorcier de plus ? « Il y a toujours eu des gens qui haïssent, et il y en aura toujours. »

Zedd marqua une courte pause pour reprendre son souffle.

— On ne peut rien y changer. La seule possibilité, c'est d'empêcher ces gens de nuire, quand on le peut. Mais les combattre stimule leur haine. Du coup, tenter de se défendre revient souvent à les rendre encore plus déterminés à nuire.

» Les humains qui viennent au monde avec ce défaut sont comme des animaux aveugles de naissance. Tout ce qu'ils perçoivent, c'est à

travers le prisme de leur haine. Ayant perdu leur aptitude à la compassion et à la tolérance, ils sont en quelque sorte privés de leur âme.

» Les demi-humains sont condamnés à se comporter comme des sauvages. Parce qu'ils sont nés sans âme, et qu'ils n'y peuvent rien changer. Tous leurs actes sont dictés par leur nature.

» Les esclaves de la haine, en un sens, leur ressemblent. Vivants mais dépourvus d'âme, ils n'ont qu'un objectif : détruire tout ce qui vit pleinement.

» Certains sont tellement malades qu'ils iraient jusqu'à se détruire eux-mêmes pour faire du mal aux autres. À leurs yeux, la haine justifie toutes les horreurs.

» Richard, les gens de ce type existaient longtemps avant ta naissance. Et ils subsisteront bien après ta mort. C'est l'éternelle affaire de l'équilibre : d'un côté ceux qui construisent, et de l'autre ceux qui saccagent.

— D'accord, dit Richard, mais nous ne pouvons pas les laisser gagner…

Zedd eut un sourire mélancolique.

— Même si tu remportes cette bataille, d'autres adversaires apparaîtront le lendemain. C'est le conflit fondamental entre la raison et la sauvagerie. S'il doit cesser un jour, ce sera avec la fin de l'humanité…

» Comprends donc, mon garçon, que combattre le mal est en un sens une façon de l'encourager. L'aptitude de tes ennemis à haïr augmente face à ta détermination à les neutraliser. C'est un cercle vicieux.

» En finir avec les prophéties pour vaincre Sulachan, ça veut peut-être dire que tu dois mettre un terme à la vie. Il se peut que l'humanité, à cause de son défaut congénital, ne soit pas viable. Qu'elle ne mérite pas de survivre.

» Ne vois-tu pas que ce défaut porte en lui la fin de notre espèce ? Si ceux qui haïssent triomphent, l'humanité périra. Qui es-tu pour affirmer que ce n'est pas bien ? De quel droit clames-tu que nous méritons d'exister ?

» Ton ambition de sauver le monde, mon garçon, est aussi délirante, en un sens, que le plan de Sulachan. Qui es-tu pour avoir un tel objectif ?

» Si la nature entend corriger son erreur, l'humanité disparaîtra. Et dans ce cas, tu ne pourras rien y changer. Si les dés sont jetés, ça arrivera, même si c'est après ta disparition, quand tu auras gaspillé ta vie à lutter contre l'inévitable.

» Dès le lendemain de ta mort, après toute une existence consacrée à sauver les braves gens, comment savoir si ne naîtra pas l'homme qui

fera pencher la balance en faveur de la haine, et qui réussira enfin à faire basculer l'humanité dans le gouffre de l'extinction ?

» Voilà pourquoi je pense que tu devrais laisser tomber, Richard. Prends ce que t'offre la vie, et savoure chaque instant. Que d'autres combattent à ta place, s'ils le désirent. Le monde ne doit plus peser sur tes épaules, ni sur celles de Kahlan. Ta femme ploie sous la charge en partie parce que tu as choisi cette voie. Soulage-la, Richard. Et soulage-toi.

— Mais je suis le seigneur Rahl…

— T'es-tu jamais battu parce que tu voulais régner ? Non ! Tu n'as jamais cherché le pouvoir et la gloire. Ton objectif a toujours été d'aider les autres à réaliser leur potentiel. Tu n'as pas l'ambition de dominer, mais de permettre aux gens d'être maîtres de leur vie. Alors, cesse de régner, et laisse-les mener leur vie comme ils l'entendent.

» Ce n'est pas à toi de combattre pour la vie. Ce devrait être la mission de tout un chacun. C'est ça, le secret de l'équilibre.

» Si assez de gens aiment passionnément la vie, l'humanité survivra. Dans le cas contraire, elle disparaîtra. Et tout seul, tu ne feras pas basculer la balance dans le bon sens.

» Et si l'humanité ne méritait tout simplement pas de survivre ? Crois-tu que tu pourrais modifier tout seul cette sentence ?

» Richard, tu as sauvé la situation assez souvent, offrant un sursis au monde. À présent, il est temps que tu sois heureux avec Kahlan. Oui, désormais, c'est toi que tu dois sauver, mon garçon. Laisse le monde des vivants se débrouiller comme il peut. Au bout du compte, c'est la nature qui décidera de son sort.

Chapitre 48

Richard eut du mal à en croire ses oreilles. De tels propos, venant de Zedd ? C'était comme recevoir un coup de massue. Se sentant seul et perdu, il eut soudain l'impression que le monde était bien trop vaste pour lui.

— Zedd, après tout ce que tu m'as enseigné, comment peux-tu me donner un conseil pareil ?

— Je suis le Premier Sorcier Zeddicus Zu'l Zorander. Moi aussi, j'ai vécu et je continue à vivre pour le devoir. Comme toi… Et mon âge, sans doute, me permet de voir tout ce qu'on rate quand on passe son temps à se battre pour les autres. Tant de choses précieuses qu'on laisse passer…

— Zedd, désolé, mais je ne comprends pas comment tu peux me dire ça. Tu veux que je laisse mourir les gens ? Je veux bien que tu m'incites à vivre enfin pour moi, mais comment imaginer que je laisse triompher Hannis Arc et Sulachan ? Si personne ne les arrête, ils tueront des millions d'innocents et finiront par détruire l'humanité.

Zedd eut un sourire blasé.

— Il y a toujours un type qui veut régner sur le monde, mon garçon. Un drogué du pouvoir prêt à tuer sans pitié pour atteindre son but. La Leçon du Sorcier, tu te souviens ? Il y a toujours eu des gens qui haïssent, et il y en aura toujours. Tu te sens responsable de l'humanité entière, mon garçon ?

— Eh bien, oui, en un sens… Je suis le seigneur Rahl, celui qui dirige l'empire d'haran. J'ai accepté cette responsabilité parce que je veux que mes semblables vivent en paix et en sécurité. Je suis la magie qui combat la magie, le détendeur du lien avec le peuple, et celui qui destiné à le protéger. C'est mon devoir.

— Le devoir, nous y revoilà ! C'est une valeur très surestimée, Richard. Quant à ton lien avec le peuple, le mal qui est en toi l'a éradiqué.

— Je sais, mais si je…

— Que disait le message ? Le deuxième emblème, exactement ?

Richard réfléchit un instant et récita :

— « Sache que tu es la seule chance de la vie, désormais. Mais pense aussi que tu oscilles entre la vie et la mort. Aujourd'hui, tu as le potentiel d'être le sauveur du monde ou celui qui le détruira. Et tu

n'es destiné ni à l'un ni à l'autre, car un être se forge son destin. »

— Eh bien, on dirait que Magda est de mon avis. « Aujourd'hui, tu as le potentiel d'être le sauveur du monde ou celui qui le détruira. Et tu n'es destiné ni à l'un ni à l'autre, car un être se forge son destin. » En essayant d'aider, tu risques de détruire le royaume des vivants – à cause de la souillure, par exemple. En disant que tu n'es destiné ni à l'un ni à l'autre, qui sait si Magda ne te suggère pas de rester à l'écart, histoire de donner une chance à la vie ?

— J'ai envisagé cette hypothèse, reconnut Richard. Mais ça peut aussi la condamner. En restant à l'écart, je risque de faciliter le triomphe du mal. Et dans ce cas, tout serait ma faute.

Richard s'aperçut de son erreur en même temps qu'il la commettait. Bien entendu, Zedd ne la laissa pas passer.

— Ne blâme pas la victime du crime, mon garçon ! Tu n'es pour rien dans les actes des autres. Ne te laisse pas influencer par une fausse culpabilité. Après tout ce que tu as fait, les sacrifices que tu as consentis, tu as le droit de vivre ta vie.

— Je sais, mais si je ne fais rien alors que j'aurais pu aider, comment continuer à me regarder dans une glace ?

— Eh bien, s'emporta le vieil homme, tu ne te regarderas plus ! (Il se radoucit aussitôt.) Richard, je te comprends, crois-moi… J'ai été dans ta position. Une moitié du monde dépendait de moi, et l'autre tentait de me tuer et d'éliminer mes proches. J'ai porté un poids écrasant sur les épaules, comme toi…

Richard chercha le regard de son grand-père et le soutint.

— Et qu'as-tu fait ?

— Quand le malheur a fini par me mettre du plomb dans la cervelle, j'ai fait ce que je te conseille aujourd'hui. Abandonnant tout, je suis allé vivre ma vie dans un endroit tranquille.

— Tu veux dire que tu es parti pour Terre d'Ouest en laissant croire que tu étais mort ?

Zedd acquiesça.

— Avec ta mère, je suis parti pour Terre d'Ouest, où nous avons vécu paisiblement. Jusqu'à sa mort, nous étions très heureux. Puis j'ai eu la joie de t'élever, loin de l'appel du devoir et de tous ceux qui te voulaient du mal. N'avons-nous pas eu une belle vie, mon garçon ? De fabuleux moments ?

À ces souvenirs, Richard ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, une vie formidable. Jusqu'à ce que la frontière faiblisse, et que Darken Rahl se lance à ma recherche. Zedd, j'ai la nostalgie de ce temps. De Terre d'Ouest, quand nous étions tous les deux.

Le vieil homme posa une main sur l'épaule de son petit-fils.

— Alors, prends la décision que j'ai prise en mon temps. File avec ta si précieuse épouse, et trouve-toi un endroit où personne ne viendra

vous chercher. Aime Kahlan, fonde une famille, si ça te chante, et laisse le monde s'en tirer sans toi. Que les gens décident s'ils veulent survivre ou sombrer dans le néant !

» Ta destinée, Richard – ta façon de sauver le monde – c'est peut-être d'avoir des enfants et de les former, comme je t'ai formé.

Richard sentit une larme rouler sur sa joue. Il se souvint de l'époque où il avait cru perdre Kahlan. Rouée de coups par des brutes, elle avait failli mourir, et l'enfant qu'elle portait n'avait pas survécu. Leur enfant !

Comment vivre sans elle, s'il lui arrivait malheur ? Ce n'était même pas envisageable…

Pour soigner sa bien-aimée, il avait tout abandonné, trouvant refuge en Terre d'Ouest, dans une région isolée où elle avait eu tout loisir de se remettre. Une des époques les plus heureuses de sa vie. Très proche de ce que Zedd lui conseillait de faire…

Et si le vieil homme avait raison ? Gaspillait-il sa vie à lutter pour le bonheur des gens ? Pire encore, gaspillait-il celle de Kahlan ?

Après une infinité de malheurs, Cara avait finalement découvert le bonheur. Mais parce que son mari et elle étaient restés fidèles à leur devoir, la Mord-Sith avait fini par tout perdre. Et avec quel résultat ? Le monde était-il un tant soit peu meilleur ?

C'était terrifiant. Un dilemme qui donnait le tournis.

— Zedd, alors que tant de braves gens dépendaient de toi, comment as-tu pu prendre cette décision ? Je veux dire : où en as-tu trouvé la force ?

— C'est ce que j'ai eu de plus dur à faire dans ma vie… En même temps, c'était simple, parce que j'étais guidé par mon amour pour ta mère et pour toi, même si tu n'étais pas encore né. Je voulais que vous soyez heureux, tous les deux, loin du devoir et de la haine. Dans mon refuge, alors que le monde nous avait oubliés, tu as pu devenir l'homme que tu es aujourd'hui.

» Au bout du compte, Richard, pense que Magda Searus te dit en un sens la même chose que moi. Tu ne peux pas sauver le monde, et en essayant, tu risques encore d'aggraver son sort. Voire de précipiter sa fin. La première Inquisitrice a peut-être vu dans son Compte Crépuscule que tu dois partir avec ton épouse adorée et oublier le reste.

» En finir avec les prophéties signifie peut-être cesser d'être leur esclave.

De la main droite, Richard saisit la poignée de son épée.

— Zedd, je me bats pour que le monde soit un endroit où j'aime vivre. Un lieu où les gens peuvent être libres, créatifs et ne pas craindre qu'on vienne les dépouiller de tout. Bref, un monde qui

ressemble à celui où tu m'as élevé.

— Je partage ton idéal, Richard, mais ce n'est qu'une illusion… Au fil du temps, à force de voir s'enchaîner les désastres, je me suis fatigué de la vie. Oui, j'en ai assez de combattre contre la folie et la haine ! Le territoire de la vie se réduit de jour en jour, mon garçon. Les deux êtres que j'aime le plus au monde, Kahlan et toi, semblent condamnés à vivre pour toujours au milieu d'une guerre qui finira par détruire tout ce qui a de la valeur sur cette terre.

» Quelles raisons d'exister reste-t-il ? Voilà la question que je me pose sans cesse. Où trouver la paix ? Avant de m'enfuir en Terre d'Ouest, j'ai passé ma vie à ferrailler contre le mal. Et je ne vois pas la fin du tunnel. Je suis à bout de souffle, fiston, même si mon masque fait encore illusion. Un vieillard usé par la route et qui n'espère plus rien.

» N'en arrive pas là, Richard ! Laisse tout tomber, et profite de la vie ! Oui, guéris, sauve ta femme, puis oublie le reste du monde. Les dés roulent ? Eh bien, laisse-les retomber sur la face qu'ils choisiront. Tourne le dos à la haine, et sois heureux. Comme moi, quand nous vivions en Terre d'Ouest, tu découvriras qu'on oublie très vite ceux qui ont pour vocation de haïr. Un jour, ils n'auront plus la moindre importance pour toi. Et pour Kahlan.

— Peut-être, objecta Richard, mais c'est grâce à mon combat que j'ai connu Kahlan. Que je l'ai gagnée, en un sens.

— Alors, prends ton précieux trophée et fiche le camp avant qu'on te l'arrache ! Dès que nous vous aurons guéris, va-t'en, Richard ! File avant qu'il soit trop tard.

» Tu me manqueras, et j'en mourrai peut-être de chagrin, mais avec la satisfaction de te savoir heureux quelque part avec Kahlan. Vous sachant en sécurité, je continuerai à me battre. Je vous aime tous les deux, et je veux que vous soyez heureux ensemble.

» C'est ça, l'amour. Vouloir le meilleur pour ceux qu'on chérit, même si on souffre terriblement de les voir partir.

Pour la première fois, Richard sourit.

— Zedd, comment pourrais-je être heureux si tu n'es pas dans ma vie ?

— Mon garçon, rien n'est jamais parfait…

Chapitre 49

— Kahlan, tu es réveillée ?

L'Inquisitrice vit que Nicci était penchée sur elle.

— Oui. Que se passe-t-il ?

— Où est Richard ?

Kahlan fit un geste circulaire.

— N'ayant pas sommeil après avoir « dormi » si longtemps, il est allé inspecter les sentinelles. Il m'a dit de me reposer, et qu'il reviendrait bientôt. Il y a un problème ?

Nicci regarda rapidement autour d'elle.

— Puis-je te parler en privé ?

Épuisée, Kahlan n'était pas d'humeur à bavarder. Mais Nicci était au moins aussi fatiguée qu'elle, et elle n'avait aucun goût pour les conversations futiles. Quand elle voulait parler, ça n'était jamais de la pluie et du beau temps.

Dans le camp, l'intimité était presque impossible à obtenir. En cas d'attaque, il valait mieux en effet que les gens soient près les uns des autres. Et dans le silence de la nuit, leurs voix porteraient loin…

Kahlan désigna une zone, à l'écart du camp.

— Allons par là… On s'assiéra sur ce rocher, au pied des arbres…

Nicci jeta un coup d'œil au site.

— Ça me paraît très bien.

En fait, ce fut Kahlan qui s'assit, bâillant à s'en décrocher la mâchoire, tandis que Nicci faisait les cent pas devant elle. Comprenant que son amie hésitait à parler, l'Inquisitrice décida de l'y encourager.

— Nicci, que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui cloche ?

Une question un peu trop vague. Une infinité de choses clochaient.

— Je me méfie d'Irena.

Sur la liste des ennuis, Kahlan n'aurait sûrement pas choisi celui-là. Mais par exemple, sa situation et celle de Richard, à un souffle de la mort…

— D'accord…

Nicci s'arrêta net.

— Tu n'as pas bien entendu ? Je me méfie d'Irena !

— Oui, et alors ?

— Tu te fiches de savoir pourquoi ?

Kahlan ne broncha pas sous le regard furibond de la magicienne.

En règle générale, les gens détestaient qu'une de ces femmes les regarde ainsi, mais l'Inquisitrice n'était pas comme tout le monde. Trop fatiguée pour jouer aux devinettes, elle voulait entrer dans le vif du sujet… ou retourner se coucher.

— Si tu veux me demander de la rayer de la liste des invités, pour le prochain bal, au palais, je n'ai pas besoin de savoir ce qui te motive. Considère que c'est fait, et n'en parlons plus. En revanche, si tu me demandes l'autorisation de tuer cette femme, il va falloir me dire pourquoi.

Nicci croisa les bras et recommença à faire les cent pas.

— Elle a dit avoir identifié les ossements de sa sœur, quand le marécage les a rendus.

— Exact. En reconnaissant son don, si j'ai bien compris.

Nicci vint se camper devant Kahlan.

— Dans ma vie, j'ai été une Sœur de la Lumière, une Sœur de l'Obscurité et la Maîtresse de la Mort. Et je n'ai jamais entendu dire qu'il y a une empreinte du don dans les os.

L'Inquisitrice accusa le coup.

— Tu ne saurais pas si des ossements sont ceux d'un détenteur du don ?

— Non.

Étonnée, Kahlan n'estima cependant pas qu'il y avait de quoi la réveiller en pleine nuit.

— Eh bien, ce n'est pas parce que tu ne sais pas faire une chose qu'elle est infaisable.

— Dans ce cas précis, c'est pourtant le cas. Kahlan, j'en sais long sur le don, et je l'ai même enseigné, il fut un temps. J'ai travaillé et étudié au Palais des Prophètes pendant l'équivalent de quatre fois ta vie, plus celle d'Irena et celle de sa fille. Crois-moi, je sais de quoi je parle. On ne peut pas détecter le don dans les restes d'une personne, et encore moins identifier le défunt. La magie noire en est peut-être capable, mais pas le don. Elle a aussi dit savoir que le prisonnier avait des pouvoirs occultes. Zedd et moi, nous n'avions rien senti.

— Je reconnais que c'est étrange, mais vivre si près de la haute muraille a peut-être développé en elle des pouvoirs spéciaux.

— Peut-être, oui…

— C'est seulement pour ça que tu te méfies d'elle ?

Nicci recommença à aller et venir.

— Comment es-tu allée dans la tanière de Jit, au cœur de la trace de Kharga ?

Comprenant que la conversation n'était pas terminée, loin de là, Kahlan écarta une mèche de cheveux de son front et prit un air plus grave.

— J'ai suivi une route jusqu'à ce qu'elle devienne une étroite piste

qui s'enfonçait dans le marécage. Rater ce chemin était difficile, puisqu'il était composé de branches et de broussailles, pour qu'on ne marche pas dans l'eau. À certains endroits, c'était une sorte de pont qui passait au-dessus de grandes étendues d'eau.

— Donc, ce passage était toujours visible et au-dessus de l'eau ?

— Oui. Tu le sais bien, puisque tu l'as emprunté pour venir nous sauver, Richard et moi.

— Exact. Irena a dit qu'aucun villageois ne savait où était la tanière de Jit dans le marécage. Du coup, elle ignorait où chercher sa sœur…

Kahlan se gratta le front.

— Oui, et après ?

— Tu as trouvé le chemin de la tanière de Jit. Henrik, le gamin, l'a trouvé aussi. Les gens en quête de guérison *idem*. Même chose pour nous, quand nous sommes venus à votre secours. Kahlan, c'était le seul chemin qui menait chez Jit ! Aucun de nous n'était jamais venu dans les Terres Noires, et nous l'avons trouvé sans peine. Stroyza est le village le plus proche de la trace de Kharga. Comment Irena pouvait-elle ignorer l'emplacement de la tanière de Jit ? Avec ce « pont » tellement visible !

— Je n'en sais rien, Nicci… C'est un peu étrange, mais ces gens ne s'éloignent peut-être jamais de chez eux. Les Terres Noires sont dangereuses. Avant son expédition avec Richard, Samantha n'était jamais allée nulle part. Tu crois que c'est une raison suffisante pour ne pas te fier à Irena ?

Nicci s'immobilisa et foudroya Kahlan du regard.

— Cette femme est amoureuse de Richard !

— Comme toi !

S'il y avait eu un peu plus de lumière que celle de la lune à travers un ciel plombé, Kahlan aurait certainement vu un spectacle rare : l'ancienne Maîtresse de la Mort rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Nicci marcha un peu de long en large avant de reprendre la parole :

— Je ne sais pas quoi répondre à ça, Kahlan… Tu connais la situation mieux que personne, à part Richard, bien sûr. Beaucoup de gens l'aiment, et de bien des façons différentes. Mais personne ne l'aime comme toi. Et il n'aime aucune autre femme que toi – au sens où tu l'entends. Enfin, tu sais ce que je veux dire…

Kahlan ne répondit pas.

— Samantha aussi est amoureuse de lui, ajouta Nicci, l'air ennuyée.

— Je le sais…

Nicci cessa de marcher et se campa devant Kahlan.

— Mais Samantha est une innocente jeune fille qui s'est amourachée d'un homme fort, sage, beau et plus vieux qu'elle. C'est presque attendrissant. Cela dit, je me méfie de son « caractère »…

— Et si c'était pareil avec Irena ? Une innocente passion ?

— Tu y crois ? Le mari de cette femme vient de se faire dévorer vivant devant ses yeux. Elle semble avoir surmonté plutôt aisément le traumatisme.

— Nous n'en savons rien, Nicci. Personne ne sait si elle pleure en s'endormant.

— C'est vrai… (La magicienne secoua la tête.) N'empêche, il y a quelque chose qui cloche avec elle. Elle essaie de s'approcher de Richard d'une manière qui me déplaît. Elle est tout le temps en train de le toucher, de le couver, de faire son possible pour attirer son attention. Bon sang ! je ne sais pas comment expliquer ça !

— Quand tu la vois toucher Richard, tu en as l'estomac noué, c'est ça ?

— Oui, exactement ! Comment as-tu deviné ?

— Ça me fait le même effet…

Chapitre 50

Nicci parut décontenancée.

— Tu te méfies également d'Irena ?

Kahlan eut un petit sourire.

— Nicci, quand il s'agit de Richard, je ne me fie quasiment à personne. Je le veux pour moi seule ! Mais je sais qu'il appartient à tout le monde, en un sens, alors je tolère certaines choses.

— Comme ma présence ?

Kahlan ne répondit pas tout de suite.

— Nicci, il fut un temps où je rêvais de te tuer de la façon la plus cruelle et la plus douloureuse possible. T'écorcher vive en te hurlant ma haine, et pouvoir recommencer à l'infini.

» Voyons, tu étais une Sœur de l'Obscurité et une fervente fidèle de Jagang et de son Ordre Impérial, qui massacraient mon peuple et détruisaient sa civilisation.

» Pire encore, tu avais capturé Richard, me l'arrachant et en privant tous ceux qui avaient besoin de lui. Et ce pendant très longtemps.

» Bref, je te haïssais.

» Mais Richard a compris que l'Ordre Impérial t'avait embrigadée dès ton plus jeune âge. Malgré cet endoctrinement, il a vu en toi quelque chose digne d'être respecté et aimé. Il a reconnu ta différence, ta capacité à ne pas être aveugle malgré tout ce qu'on t'avait inculqué. Alors, il a cherché un moyen de t'encourager à garder les yeux ouverts en permanence.

» Il a cru en toi et en ton intelligence. Il a parié que tu avais cette étincelle mentale qui permet à quelqu'un de voir la vérité. Au fil du temps, en le fréquentant, tu as commencé à mettre en question les fondements de ton engagement auprès de Jagang. Recourant à ta raison, tu as découvert qu'on t'avait fait croire à des mensonges. À ce moment-là, quand tu as eu accompli ce processus psychique, tu as radicalement changé. Aimant la vie au lieu de te consacrer à la mort, tu as regardé tes propres actes en face. Avec courage, tu as mesuré le mal dont tu t'étais rendue coupable, et tu t'es engagée sur le chemin de la rédemption.

» Depuis, tu combats dans notre camp, et tu as fait tes preuves un bon millier de fois. En d'innombrables occasions, tu nous as sauvés, Richard et moi. Et aidés à faire connaître la vérité au monde.

» De mon côté, j'ai compris que tu avais été une victime de l'idéologie perverse que nous combattons. En un sens, l'Ordre Impérial t'a fait autant de mal qu'à nous. D'abord impressionnée par ta lutte pour échapper aux ténèbres, j'en suis venue à t'apprécier pour ce que tu es, oubliant les mauvaises choses que tu as faites sous l'influence d'une doctrine criminelle. J'admire ta force intérieure, Nicci. Car il faut bien du courage pour sortir des ténèbres et revenir à la lumière.

» N'ayant plus de raison de te haïr, j'ai oublié mon ressentiment envers toi. Pourquoi aurais-je encore de l'amertume à ton égard ? Tu as changé, et moi aussi. Et toutes les deux, ce fut pour le meilleur…

» Je sais que tu es toujours amoureuse de Richard, mais j'ai conscience que ce sentiment te pousse à vouloir le voir heureux. Tu le comprends, et tu sais qu'on ne peut jamais forcer quelqu'un à nous aimer.

» Mais tu l'aimes encore, rien ne te fera changer, et je comprends parfaitement ça. Personne ne peut empêcher son cœur de battre, Nicci. Et quand il a décidé de battre plus fort pour quelqu'un… Mais tu as su mettre les choses en perspective, et respecter les désirs de Richard…

— Tu as raison, je ne peux pas m'empêcher de l'aimer… Je voudrais qu'il en soit autrement – crois-moi, je suis sincère ! – mais rien n'y fait. Pour Richard, je ferais n'importe quoi, y compris sacrifier ma vie. N'importe quoi ! Mais je n'essaierai jamais de te le voler, parce que ce serait une trahison envers lui. L'aimant sincèrement, je serais incapable de lui faire ça.

— Je sais, dit simplement Kahlan.

Elle avait beaucoup de peine pour Nicci. Aimant Richard plus que tout, elle n'avait aucun mal à imaginer le calvaire que serait sa vie si ce sentiment n'était pas payé en retour. Une torture ! Mais avec un peu de chance, Nicci trouverait un jour un homme digne d'elle. Comme Cara, même si son bonheur avait été bien trop court.

— Kahlan, j'ai retenu Richard dans l'Ancien Monde pendant pas mal de temps. Je sais ce qu'il y a dans son cœur. L'important, ce n'est pas de qui il est aimé, mais qui il aime. Et c'est toi !

— Je le sais aussi…

— Alors, tout est bien…

— Donc, récapitula l'Inquisitrice après un long silence, tu ne crois pas qu'Irena puisse identifier les ossements de quelqu'un, sauf si elle a des pouvoirs, sans rapport avec le don, qu'elle a peut-être contractés au contact du troisième royaume – enfin, de ce qui en filtrait à travers la haute muraille. En outre, tu penses qu'elle aurait dû savoir où était

la tanière de Jit. Et enfin, tu affirmes qu'elle est amoureuse de Richard.

— En y réfléchissant, je ne suis plus bien sûre de ma formulation. Disons plutôt qu'elle est obsédée par lui.

— Peut-être, mais elle a combattu à nos côtés pour nous protéger. Du coup, que veux-tu que je fasse à son sujet ?

— Je n'en sais rien… Peut-être me dire que je divague.

— Ce n'est pas ce que je crois. Moi non plus, je n'ai pas confiance en Irena.

Nicci sursauta.

— Vraiment ? Et tu accepterais de me dire pourquoi ?

— Eh bien, je sais que ça peut paraître trop strict, mais je me méfie d'elle parce qu'elle l'appelle « Richard » et pas « seigneur Rahl ». Et parce qu'elle le tutoie.

Nicci sembla perplexe.

— Richard se fiche des titres.

— Oui, mais quand même… Un titre implique pas mal de choses – le respect, en particulier. En général, les gens qui vivent dans un coin perdu sont terrifiés par les puissants. J'ai vu des campagnards blêmir rien qu'en entendant mon titre. La peur de l'inconnu… et du pouvoir séculier.

» Une femme de Stroyza, même magicienne, devrait se monter plus respectueuse du chef de l'empire d'haran.

— Et de la Mère Inquisitrice, ajouta Nicci.

— Absolument ! Même si c'est un détail, les petites choses sont très révélatrices. Elles peuvent être l'indice qu'une personne porte un masque, mais que celui-ci est lézardé.

» Richard se fiche de la façon dont elle l'appelle. Moi non, parce que ça laisse penser qu'il y a un problème quelque part. Samantha aussi aime Richard, mais elle l'appelle quand même « seigneur Rahl ». Et ça, c'est un comportement normal.

— Que devons-nous faire, selon toi ?

— Garder l'œil ouvert !

— Oui, comme toujours… (Nicci regarda autour d'elle.) Richard revient… Tu devrais aller le rejoindre et dormir un peu. (Avec un sourire, elle suivit des yeux le Sourcier, qui se faufilait entre les hommes endormis.) Serre-le dans tes bras pour moi. Ça vous fera du bien à tous les deux. Et surtout, ne t'inquiète pas ! Nous serons bientôt à la citadelle, et nous vous débarrasserons de ce qui vous ronge.

Kahlan se leva et serra la magicienne dans ses bras.

— J'ai pensé que ça te ferait du bien aussi…

Nicci lui tapota le dos.

— Tu sais que je t'aime bien aussi…

L'Inquisitrice hocha la tête. Bien sûr, entre l'amour et l'amitié, il y

avait une grande différence, mais elle se fiait aveuglément à Nicci. Durant son long séjour avec Richard dans l'Ancien Monde, elle avait appris qu'elle ne gagnerait jamais son cœur. Alors, elle lui avait donné la plus belle preuve d'amour possible : le ramener là où il voulait être, aux côtés de Kahlan.

Personne n'avait jamais fait souffrir l'Inquisitrice autant que Nicci. Mais elle s'était rachetée, et dans ce camp, elle était certainement la personne en qui Kahlan avait le plus confiance.

Pour cette raison, elle allait devoir lui poser une question très délicate.

Chapitre 51

— Nicci, puis-je te poser une question difficile et espérer obtenir une réponse honnête ?

— Bien entendu.

Kahlan regarda un moment le camp en silence. Comment formuler une chose pareille ? Prononcées à voix haute, certaines vérités devenaient comme gravées dans le marbre. Et on ne parvenait plus jamais à les chasser de son esprit.

— Si on ne nous soigne pas, combien de temps nous reste-t-il ?

— Eh bien, comme tu l'as dit, c'est une question difficile…

— D'autant plus que je ne veux pas d'une vague réponse comme « un certain temps », ou « c'est très variable ». Il me faut la vérité. Avec ce poison dans le corps, combien de temps Richard et moi avons-nous encore à vivre ?

— L'appel de la mort se fait de plus en plus fort. Je ne peux pas donner un chiffre exact, mais ce serait une affaire de jours.

— Des jours ? C'est tout ?

— Peut-être moins que ça… Quand je travaillais à ranimer Richard, avec Zedd, j'ai senti que vous aviez tous les deux dépassé un point critique. Des jours oui, mais la fin peut venir à tout moment.

— Mais il y a une limite supérieure. Même si nous avons de la chance, ça n'ira pas au-delà d'un certain délai.

— Oui… Quand j'étais une Sœur de l'Obscurité, j'ai eu affaire à des cas semblables au vôtre, et sur ce sujet, j'en sais plus long que Zedd. Il a une compréhension instinctive du problème et de sa gravité, mais il évite de me questionner parce qu'il veut pouvoir espérer encore. Avec mon expérience et mes connaissances, je peux te dire que cette souillure a une façon unique de tuer. Oui, ce poison agit d'une manière bien spécifique.

— Que veux-tu dire ? Qu'a-t-il de si particulier ?

— Il vous arrache votre âme.

Kahlan avait cru ne pas pouvoir basculer davantage dans l'horreur. Une erreur grossière.

— Tu veux dire que c'est comme pour les demi-humains ? Nous allons leur ressembler ? Devenir des coquilles vides ?

Nicci secoua la tête.

— Non, tu ne vois pas les choses dans le bon sens. C'est totalement

différent. En vous, l'appel de la mort coupe lentement le lien qui vous unit à votre âme. C'est comme être accroché à une corde dans un abîme. La souillure de Jit ronge peu à peu cette corde, qui vous relie à votre âme.

» Ce lien, vous êtes nés avec, dans la Lumière de la Création qui inonde la Grâce. Il devrait normalement vous suivre dans le royaume des morts, le jour où vous traverserez le voile. Mais le cri maléfique de Jit a traversé la frontière entre les mondes. Et il coupe le lien qui connecte votre âme à ce que vous êtes.

— Et quand nos âmes se détacheront, si j'ose dire, que se passera-t-il ? Nous mourrons ?

Nicci prit le temps de peser ses mots.

— Ce n'est pas simple à expliquer… C'est bien plus que la mort, en un sens… Si nous ne vous guérissons pas, vous mourrez, effectivement, ce qui est déjà une tragédie, mais il y aura autre chose… Vos âmes, Kahlan, seront coupées de tout. Pas seulement du monde des vivants, mais aussi de leur connexion avec le don, qui, à travers elles, passe de l'autre côté du voile. Ce lien coupé, vos âmes ne parviendront jamais à rejoindre les esprits du bien, de l'autre côté du voile.

» Ce poison ne se « contente » pas de tuer vos corps. Il voue également vos âmes au néant.

» Le temps qui vous reste, au point où nous en sommes, dépend de votre volonté de vivre. De la combativité de vos âmes, si tu préfères. Mais quoi qu'il en soit, la lutte cessera au plus tard dans quelques jours. Vos âmes vous seront arrachées, vous mourrez et elles cesseront d'exister avec vous, comme une braise qui s'éteint.

Kahlan s'aperçut qu'elle retenait son souffle. Des larmes lui montaient aux yeux, irrépressibles.

— Se souviendra-t-on au moins de nous ? demanda-t-elle.

Une question qui pouvait sembler futile, mais qui avait un sens pour elle.

Nicci secoua la tête.

— Non. Quand vos âmes seront séparées de vous, tout sera anéanti. Comme si vous n'aviez jamais existé.

En un sens, ça aggravait les choses. Mais Kahlan parvint à garder cette réflexion pour elle.

— Nicci, ce n'est pas arrivé à Jit. Son cri l'a tuée, d'accord, mais nous nous souvenons encore d'elle.

— La Pythie-Silence n'était pas comme nous. Le poison tapi en elle faisait partie de sa nature profonde. Son cri n'aurait jamais dû être entendu par des humains. Quant à elle, elle n'avait aucune âme à perdre. (Nicci écrasa une larme sur la joue de Kahlan.) Contrairement à toi…

Dans un coin de sa tête, l'Inquisitrice entendait les murmures et les cris de la mort qui la réclamait. Le son devenait de plus en plus fort. Si Richard ou elle sombraient de nouveau dans l'inconscience, ils ne reviendraient pas. C'était certain.

Mais qu'est-ce qui était pire, au fond ? Tomber entre les mains des démons de Sulachan, de l'autre côté du voile, ou sombrer dans l'oubli du néant ?

— Eh bien, je crois qu'il ne faudra pas traîner sur le chemin de Saavedra…, soupira Kahlan.

— Bien dit ! Mais ne perds pas de vue que je ne vous laisserai pas frapper par un tel malheur. Kahlan, je vous sortirai de là !

Chapitre 52

Le lendemain, la petite colonne franchit un haut col de montagne, entre des pics déchiquetés, puis redescendit en pente raide jusqu'à un terrain relativement plat et boisé. Les cours d'eau étant alimentés par les cascades, en altitude, ce paysage se révéla presque marécageux. Boueux, en tout cas.

Des éclaireurs partirent déterminer le meilleur chemin à suivre. Estimant qu'une précaution n'était jamais de trop, Richard demanda la formation d'une arrière-garde.

La possibilité qu'il y ait des survivants parmi les Shun-tuk obsédait tout le monde. D'après ce qu'elle avait vu, Kahlan ne croyait pas que ce soit possible, mais comment en avoir la certitude ? De plus, Sulachan avait pu envoyer d'autres demi-humains. Depuis que la porte de la haute muraille était ouverte, ils devaient continuer à se déverser par milliers dans le monde « normal ».

Parti avec leur unique monture, Ned était en chemin pour le Palais du Peuple. Ne pas avoir de cheval avait quelque chose de dérangeant, mais d'un autre côté, n'en avoir qu'un n'aurait pas rimé à grand-chose. Et il fallait absolument que les gens du palais soient prévenus de ce qui les menaçait.

Kahlan frissonnait à l'idée que Sulachan et ses créatures envahissent le palais et mettent la main sur les trésors qu'il abritait. En un sens, le Palais du Peuple était le dernier bastion de la civilisation. S'il tombait, tout le reste s'écroulerait avec. Les défenseurs devaient tenir jusqu'à ce que Richard les rejoigne, une fois guéri.

Si Richard et Kahlan faiblissaient soudain, un cheval pour deux ne les aurait pas conduits plus vite à Saavedra, mais il les aurait au moins soulagés en les transportant. Enfin, en théorie, parce que le terrain se révéla bientôt trop escarpé et difficile pour un équidé. Sauf à faire de grands détours, et ce n'était pas le but recherché.

Chaque minute de retard impliquait que les deux jeunes gens approchaient de leur fin. Et si par miracle leurs âmes n'étaient pas détruites, elles connaîtraient des tourments éternels entre les mains des démons de Sulachan. Quoi qu'il en soit, ils n'auraient même pas la consolation de connaître le repos éternel.

Lors de la descente, la pente se révéla si abrupte que les hommes durent couper de petits arbres pour improviser avec les troncs une

sorte d'escalier entre les rochers. Cette méthode restait risquée, mais au moins, elle permettait de négocier des passages qui auraient sinon été infranchissables. Et quand elle ne suffisait plus, les voyageurs étaient obligés de s'encorder, ni plus ni moins.

Connaissant la direction de Saavedra, Richard et Fister avaient établi que le meilleur itinéraire, en l'absence de piste, était de couper à travers les montagnes. Et pour ne pas perdre un temps infini, emprunter les cols au lieu de contourner les monts était obligatoire.

Sur le terrain plat semé de bouleaux, Samantha et Irena vinrent se camper sur les deux flancs de Richard afin de le protéger. De plus en plus méfiante, Nicci resta un peu en arrière afin de garder un œil sur l'encombrante magicienne – qui ne se gênait pas, à l'occasion, pour pousser Kahlan du coude afin d'être plus près du Sourcier.

Pas d'humeur à se crêper le chignon avec Irena, Kahlan l'ignora et se concentra sur le seul objectif valable : gagner Saavedra le plus vite possible. En outre, une fois sur place, son mari et elle pouvaient avoir besoin pour guérir du soutien de la mère de Samantha.

Quand le passage devint de nouveau étroit, dans un défilé en pente raide, Kahlan prit la main de Richard. Une façon de signaler à ses « rivales » qu'elle entendait marcher à côté de son mari. Assez miraculeusement, Irena capta le message. Au fond, elle était peut-être moins sans-gêne qu'on aurait pu le croire.

Au début, Samantha ne comprit pas, tentant de rester près de Richard pour le bombarder de questions sur la configuration du terrain, la manière dont les arbres s'accrochaient aux versants rocheux et tout un tas de détails insignifiants. Jamais à court d'idées, la jeune fille semblait sincèrement intéressée par les réponses qu'elle parvenait à obtenir. D'humeur morose, Richard aurait préféré se taire, mais il fit quand même l'effort de répondre – très brièvement, cependant.

Alors qu'ils avançaient sur une piste de cerf, de l'herbe jusqu'aux genoux, Zedd vint au secours de son petit-fils. Prenant Samantha par les épaules, il annonça vouloir lui montrer en marchant plusieurs herbes qu'une magicienne devait absolument connaître. Lui aussi intarissable quand il l'avait décidé, il se lança dans de grands discours sur presque tous les végétaux qui bordaient la piste.

— Ça va ? demanda Kahlan à Richard dès qu'ils furent un peu tranquilles.

— Non, pas vraiment…

— Qu'est-ce qui cloche ?

Le Sourcier fit mine de puiser dans sa mémoire.

— Trois fois rien… Hannis Arc a versé mon sang sur le corps d'un type mort depuis trois mille ans, et l'a ramené à la vie. Maintenant, cet empereur Sulachan veut régner sur le monde des vivants, avec Hannis Arc à la tête de l'empire d'haran, je suppose. Oh ! j'allais oublier !

Nous sommes tous les deux proches de la mort. Mais avec un peu de chance, nous nous ferons dévorer d'abord par des demi-humains.

— Désolée, je ne voulais pas t'agacer.

— Non, ce n'est pas toi.

— Qu'y a-t-il, alors ?

— C'est toute cette histoire…

— En plus de ce que tu viens déjà de mentionner ?

Un long moment, Richard regarda devant lui en silence.

— J'aimerais être seul avec toi, c'est tout…

— Oui, je comprends…

Kahlan eut un petit sourire. Dans un camp, on avait du mal à trouver assez d'intimité pour…

— Non, je ne parle pas de ça. Enfin si, mais… Ce n'était pas ce que je voulais dire.

— Alors, sois plus précis.

— Tu te rappelles quand j'ai construit cette cabane pour nous, en Terre d'Ouest. J'ai repensé à ces moments où nous étions loin de tout, l'un avec l'autre.

— Ça reviendra, Richard… Les choses s'arrangeront. On nous guérira de ce mal, tu vaincras les deux affreux, et nous pourrons vivre en paix.

Richard sourit de la description de Sulachan et d'Hannis Arc. On eût dit qu'il s'agissait de deux sales garnements.

— Mais je ne veux pas vivre dans une cabane. Enfin, sauf si c'est obligatoire. Sinon, je préférerais le Palais du Peuple.

— Ainsi, j'ai épousé une fille qui a des goûts de luxe.

Kahlan passa un bras autour de la taille de son mari.

— Disons que crapahuter dans la boue avec des soldats n'est pas mon idéal de vie. Pour commencer, je veux un vrai lit. Dans une chambre munie d'une porte. Avec un verrou sur cette porte.

Richard ne put s'empêcher de sourire.

— Franchement, ça ne me déplairait pas non plus.

— J'imagine ! fit Kahlan avec un petit mouvement coquin de la hanche.

Richard sourit de nouveau. Contente de l'avoir déridé un peu, Kahlan se demanda néanmoins ce qui le tourmentait. À part la liste qu'il lui avait récitée, bien sûr…

Chapitre 53

Après être montés et descendus toute la journée – toujours au risque de se briser l'échine – les voyageurs atteignirent un terrain plat qui semblait promettre de le rester pendant un certain temps. Suivant un cours d'eau qui serpentait dans une forêt de pins très dense, ils furent très vite ralentis par le crépuscule.

Richard regarda autour de lui, en quête d'un bon site pour un camp.

À grand renfort de ruse, il avait réussi à placer plusieurs personnes entre Kahlan, lui et le duo Samantha-Irena. Comme lui, Kahlan paraissait contente d'avoir un peu la paix. Sans savoir pourquoi, le Sourcier trouvait la mère de Samantha épuisante, à la longue. Peut-être parce qu'elle s'efforçait d'être en permanence joyeuse et amicale…

Son exubérance pesait à Richard, parce qu'il avait de graves soucis en tête. Cela dit, la magicienne essayait sûrement de faire bonne figure malgré son accablement.

Dirigeante de fait de Stroyza, elle avait dû partir prévenir le « Conseil » que la haute muraille n'était plus étanche. En chemin, son mari s'était fait dévorer vivant et elle était tombée entre les mains de ses bourreaux. Et avant qu'on la libère, des gens de son village avaient été tués par des morts ranimés chargés d'exécuter sa fille. À présent, elle courait les chemins pour essayer de sauver le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice. Pas vraiment de quoi se réjouir, tout ça…

Rassurée de voir sa fille vivante, Irena tentait coûte que coûte de garder son optimisme. Cela dit, elle aurait dû s'inquiéter un peu plus de leur situation. Après avoir failli être massacré par des Shun-tuk, le petit groupe traversait les Terres Noires sans savoir si une autre horde de demi-humains n'allait pas lui tomber dessus d'un moment à l'autre.

L'exubérance de Samantha, en revanche, était compréhensible. L'innocence de la jeunesse. Inquiète quand les choses tournaient mal, elle faisait tout pour aider, et il lui arrivait de mourir de peur. Mais l'aventure l'excitait, et c'était normal. De plus, elle avait sauvé tout le monde alors que l'affaire semblait entendue, et elle s'en rengorgeait. Richard aussi était fier d'elle. La deuxième fois qu'elle réussissait un incroyable exploit…

Nicci se méfiait du « caractère » de la jeune magicienne. Richard,

lui, se réjouissait qu'elle se soit mise assez en colère pour massacrer tous les Shun-tuk. Parfois, la fureur était une arme précieuse, et il se félicitait que Samantha soit en mesure d'y recourir.

En avançant entre les rochers couverts de mousse, Richard ne cessait de sonder la forêt. Lui tenant la main, Kahlan marchait sur ses talons. Traverser un cours d'eau était toujours un moment délicat et risqué. Régulièrement, Richard jetait un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que tout le monde suivait. Toujours en train de donner son cours d'herboristerie, Zedd semblait fasciner Samantha.

Richard se souvint des promenades dans les bois, quand il était petit. Que de choses lui avait apprises son grand-père ! Une époque merveilleuse, mais à jamais révolue. Parfois, tout ce qui ne reviendrait plus pesait si lourd sur les épaules d'un homme qu'il n'arrivait presque plus à avancer…

Le conseil de Zedd obsédait Richard. Tout abandonner pour partir avec Kahlan dans un endroit isolé où ils seraient heureux… Cette possibilité tournait en boucle dans sa tête, même quand il tentait de penser à autre chose.

S'il y avait au monde une personne dont les avis comptaient pour lui, c'était Zedd. Pourtant, cette fois…

Afin de ne pas marcher dans une zone boueuse où pouvaient se dissimuler des trous, Richard progressa sur des racines affleurantes. Toujours concentré sur la forêt, à l'affût du moindre danger, il n'avait rien repéré d'inquiétant jusque-là. Quelques oiseaux, un écureuil…

Quoi qu'il en soit, Chasseur, le petit compagnon de Kahlan, ne semblait pas les suivre. De toute façon, le félin aux yeux verts ne s'était jamais montré agressif, semblant uniquement intéressé par l'Inquisitrice. Richard comprenait cette réaction, même s'il n'en était pas fou lorsqu'il s'agissait d'un animal sauvage. Ne pas se montrer agressif pendant un temps ne voulait pas dire que ça durerait toujours.

Cela dit, le très gros chat ne l'inquiétait pas plus que ça. À dire vrai, il ne semblait pas dangereux. De plus, il ne s'était pas montré de la journée, sans doute parce qu'il n'avait pas voulu sortir de son territoire.

De temps en temps, des corbeaux croassaient pour avertir leurs congénères que des intrus approchaient. Dans la quiétude de la forêt, ces cris avaient quelque chose d'angoissant. Plus d'une fois, Richard vit les soldats lever la tête quand un ou plusieurs gros oiseaux noirs criaillaient. Ces hommes étaient aussi vigilants que lui…

Le paysage alentour déplaisait à Richard. La frondaison désormais moins dense de la forêt laissait passer un peu plus de lumière, certes, mais les arbres plus écartés faisaient une bien moins bonne haie protectrice. Cela posé, il n'y avait rien à faire. Selon les éclaireurs, c'était le seul chemin praticable.

Mais on pouvait les voir de loin, et ça, c'était détestable. Richard détestait avoir l'impression d'être une souris observée par un aigle.

Pourtant, la nécessité d'aller vite primait tout.

Soudain, Richard remarqua que plusieurs petits oiseaux venaient de s'envoler en même temps. L'instant d'après, ce fut au tour de trois gros corbeaux.

Le Sourcier se précipita une fraction de seconde avant que retentisse le cri d'un soldat, derrière lui.

Se retournant, il vit deux jambes disparaître dans un fourré. Une grande créature sombre entraînait sa proie à l'écart. Même dans cette position inconfortable, l'homme de la Première Phalange tentait de se débattre, mais juste avant de disparaître dans les ombres, ses jambes cessèrent soudain de ruer.

Richard dégaina son épée. Entendant la note métallique unique, tous les hommes imitèrent leur seigneur, regardant autour d'eux pour tenter de distinguer la menace.

Richard, lui, ne quitta pas des yeux les ombres où venaient de disparaître le prédateur et sa proie.

Une silhouette noire sembla jaillir du ciel et s'empara du soldat le plus proche, lui brisant le cou en un éclair. Alors que son épée tombait sur le sol, cliquetant contre la roche, le malheureux n'avait même pas eu le temps de crier.

Richard comprit qu'il ne s'agissait pas d'une attaque de demi-humains ou de quelconques sorciers noirs. Cette façon de procéder était typique de gros prédateurs ailés s'en prenant à un troupeau.

— Serrez les rangs ! cria Jake Fister.

Les hommes se regroupèrent, entraînant avec eux Zedd, Nicci, Irena et Samantha. Tirant Kahlan près de lui, Richard la plaça sous la protection de son épée.

Zedd balaya du regard le terrain, en quête d'un adversaire à foudroyer avec son don. Nicci l'imita et Irena se chargea de protéger sa fille.

S'ils ne bougeaient pas, pensa Richard, ils feraient des cibles parfaites.

— Avancez ! cria-t-il. En mouvement.

Il n'y avait plus rien à faire pour les deux soldats. L'enjeu, à présent, c'était de sauver tous les autres.

— C'était quoi, d'après toi ? demanda Kahlan tout en courant.

— Aucune idée, répondit Richard tandis qu'ils s'écartaient régulièrement du cours d'eau. Mais nous devons nous éloigner de ce terrain trop découvert.

— Un petit dragon des forêts ? avança Kahlan.

— Je n'ai pas eu le temps de voir…

— Courez ! cria Fister à ses hommes. Mais regardez quand même derrière vous !

— Lieutenant ! appela Richard.

Lorsque l'officier le regarda, il désigna une direction avec son épée.

— Cette faille dans la roche, sur notre droite. C'est un passage, et derrière, la forêt est très dense. Il faut dégager d'ici. Nous sommes sur le terrain de chasse de ces créatures, quoi qu'elles soient !

Fister hocha la tête et dirigea ses hommes vers la faille. En la traversant, Richard vit qu'il ne s'était pas trompé. Derrière, les arbres poussaient en rangs serrés et la frondaison opaque compliquerait la tâche d'éventuels prédateurs ailés.

Mais il se faisait tard. L'heure de camper, pas de courir à l'aveuglette…

Pourtant, il fallait courir le risque. S'éloigner de cette zone était impératif avant de songer à camper.

Dans ce nouveau secteur de la forêt, les épicéas et les pins poussaient si près les uns des autres qu'ils n'avaient pas de branches à moins de six ou sept pieds de haut. Pour des hommes, ça éliminait des obstacles. Pour d'énormes créatures ailées, c'était un labyrinthe peu pratique.

De plus, avec une frondaison si dense, le sol voyait très rarement le soleil. Ça ferait autant de végétation en moins dans laquelle s'emmêler les pieds.

De petits avantages, mais tout était bon à prendre quand on courait pour sauver sa peau.

Chapitre 54

La nuit était pratiquement tombée quand Richard repéra un endroit qui lui parut assez sûr pour y camper. En tout cas, c'était ce qui lui semblait le mieux dans une forêt qu'il ne connaissait pas, et qu'il devait arpenter au crépuscule.

Des pins et d'autres arbres plantés très près les uns des autres composaient une protection naturelle à la clairière que le Sourcier avait choisie. En effet, aucun prédateur ne semblait pouvoir traverser ce rideau de végétation sans faire un boucan de tous les diables.

Marcher dans cette forêt n'était pas facile, et piquer depuis le ciel pas beaucoup plus. Car la clairière, minuscule et à demi protégée par la frondaison, faisait une cible vraiment très réduite.

Bien entendu, des attaquants déterminés – par exemple un groupe de demi-humains – trouveraient toujours un moyen de passer, mais ce serait pour tomber sur un mur d'acier érigé par les hommes de la Première Phalange. Furieux d'avoir dû abandonner deux de leurs frères d'armes à des prédateurs non identifiés, ils étaient remontés comme jamais.

— Que pensez-vous de cet endroit, seigneur ? demanda Fister tandis qu'il étudiait les lieux à la lueur des flammes que généraient Zedd, Nicci et Irena.

— Meilleur que certains et pire que bien d'autres… Bref, le mieux que nous pouvons espérer, à part une forteresse de pierre.

— Nous avons fait du chemin depuis l'attaque de ces créatures. Qui sait, nous les avons peut-être semées ? En supposant qu'elles nous aient suivis…

— Ou il y en a une multitude sur nos traces, dit Irena. Les Terres Noires sont hostiles et grouillent de créatures dangereuses que personne n'a jamais vues – ou du moins, sans y perdre la vie. Tout ce qu'on a, ce sont des rumeurs et des histoires…

— Eh bien, il semble que certaines soient vraies, lâcha Fister.

Un sujet fascinant pour une veillée au coin du feu, songea Richard, mais pas dans les circonstances présentes. Après une dure journée de voyage, ils avaient tous besoin de repos, pas d'un débat sur les dangers des Terres Noires.

Les nuages se déchirant un peu, la lune devint visible. En même temps, le crachin cessa. Une chance, même si la nuit serait malgré tout

humide et froide.

— Que tout le monde reste groupé, ordonna Richard. Dormez les uns près des autres, vos armes à portée de la main.

Jake Fister regarda autour de lui.

— Au moins, nous sommes bien défendus dans toutes les directions…

— Pas de feu cette nuit, annonça Richard.

Ça impliquait d'avoir froid et de manger des rations sèches. Mais de toute façon, il était trop tard pour cuisiner. L'urgence, c'était d'avaler un morceau, de se reposer puis de repartir aux premières lueurs de l'aube.

Fister supervisa l'installation de ses hommes et désigna les sentinelles du premier quart.

— Pas de garde pour toi, dit Zedd à Richard. Tu dois te reposer.

— Aucune objection à cet ordre…, répondit le Sourcier.

La place étant de toute façon limitée, le camp se réduisit à un amas de gens pressés les uns contre les autres. Zedd choisit une place près de Richard et de Kahlan, Nicci, Irena et Samantha devant rester un peu à l'écart. Le vieil homme, comprit Richard, avait sûrement fait exprès d'empêcher les deux magiciennes de Stroyza de se coller à lui. Et même si c'était un hasard, ça tombait bien. Désireux de dormir, il aurait eu du mal avec les bavardages des deux femmes.

Richard et Kahlan s'étendirent au pied d'une pente rocheuse. Puisqu'il était trop tard pour construire des abris, ce serait une protection convenable s'il recommençait à pleuvoir. Alors que Kahlan s'installait, Richard alla voir son grand-père, à trois pas de là.

— Tu seras bien ici ?

Le sorcier sourit.

— Impeccable ! Je pourrais dormir sur la pointe d'une épine.

À peine une exagération… S'il dormait toujours avec les yeux ouverts, le vieil homme n'avait aucune difficulté à prendre du repos.

— Zedd, demanda Richard à voix basse, tu pensais vraiment ce que tu disais ?

— À quel sujet, mon garçon ?

— Eh bien… ta lassitude de la vie…

— Ah, ça ? Disons que ça va ça vient, selon les jours… (Zedd eut un petit sourire.) Le grand âge est la façon que la nature trouve pour nous préparer à la mort. Ainsi, on est moins désespéré à l'idée de devoir tirer sa révérence. Mais je suis surtout las de continuer à voir des gens commettre des horreurs. L'absurdité de la vie est épuisante, à la longue. On finit par ne plus voir que les mauvaises choses.

» Mais Kahlan et toi me redonnez souvent le moral.

— Je suis content de l'entendre, fit Richard, soulagé.

Zedd lui posa une main sur l'épaule et se pencha vers lui.

— Tu donnes un sens à ma vie, Richard. C'est comme ça depuis toujours. On dirait parfois que je n'existe plus pour moi-même, mais pour Kahlan et toi. Avoir une raison de vivre, c'est formidable, non ? N'est-ce pas pour Kahlan que tu te bats ? Pense à tout ce qu'elle t'apporte, et tu comprendras ce que je veux dire. Alors, ton éternelle lutte t'apparaîtra sous un autre jour.

— Je ne peux pas te donner tort… (Richard regarda sa femme, qui attendait qu'il vienne la rejoindre pour lui tenir chaud.) Je n'imagine pas la vie sans elle. Si elle disparaissait, je n'aurais pas envie de continuer.

— C'est exactement ce que je veux dire ! Et ce que j'éprouve pour toi… En plus, il faut bien que quelqu'un t'empêche de t'emmêler les pinceaux à chaque pas que tu fais. Quelqu'un doit bien le faire, et je suis heureux que ce soit moi.

— Parfait… Zedd, tu sais que je t'aime…

— Bien sûr ! Moi aussi, mon garçon… Et maintenant, va retrouver ta femme, et reposez-vous. Je ne suis pas loin, si vous avez besoin de quelque chose. Et ne crains rien, je serai encore avec vous un bon moment. Je n'ai pas l'âge d'être mis au rebut.

» Bientôt, tu seras guéri de ton mal, et tu pourras décider que faire. Quel que soit ton choix – tout quitter ou continuer la lutte – tu auras mon soutien, comme d'habitude. Je sais que tu feras le bon choix. Comme le dit Magda Searus, c'est à toi de forger ta destinée.

— Merci, Zedd… Depuis notre départ de Terre d'Ouest, nous avons vécu de sacrées aventures.

— Tu peux le dire ! Et tout n'était pas mauvais. Il y a même eu beaucoup de bonnes choses.

— Pourtant, j'aimerais bien que le temps des aventures soit révolu.

— Moi aussi, mon petit… Allons, va dormir ! Sinon, tu vas encore tomber dans les pommes, et te réveiller n'est pas une partie de plaisir.

— Zedd, tu peux vraiment nous guérir, n'est-ce pas ?

— Dans un champ de protection, ce sera un jeu d'enfant. Tu n'as aucune raison d'en douter. Et maintenant, si tu me laissais dormir ?

— Bien sûr… Repose-toi bien.

Zedd regarda autour de lui.

— C'est un très bel endroit, mon garçon. Ne manque jamais une occasion de savourer la beauté… Oui, un lieu parfait où se reposer. Et demain, nous repartirons pour cette citadelle où il sera possible de vous sauver.

Richard sourit à son grand-père puis retourna se glisser sous une couverture près de Kahlan. Quand il se fut tourné sur un côté, elle se blottit dans son dos.

— Tout va bien ? Avec Zedd, je veux dire…

— Il veut que nous nous reposions.

— Et je souscris à sa motion.

Sa femme serrée contre lui, Richard balaya le camp du regard. Nicci, Irena et Samantha dormaient déjà, comme la majorité des hommes.

Inquiet pour ses compagnons, angoissé à l'idée de ne jamais se réveiller, le Sourcier finit pourtant par s'endormir aussi.

Chapitre 55

Richard se réveilla au milieu de la nuit, sans doute parce que Zedd venait de se lever.

Avec trop de soucis en tête, il n'avait pas dormi très profondément. Mais de quelque façon qu'il prenne le problème, aller à la citadelle était la seule solution.

Dans son état de nerfs – sans compter qu'une partie de lui-même restait sans cesse aux aguets – pas étonnant qu'entendre Zedd se lever l'ait réveillé.

À la lueur de la lune, il vit son grand-père s'asseoir, faire glisser sa couverture de ses épaules, puis s'étirer un peu, bâiller et se redresser en silence. Sur la pointe des pieds, il passa près de Nicci et des deux autres magiciennes, puis de quelques soldats. Tout bon dormeur qu'il soit, le vieil homme avait assez souvent des courbatures. Du coup, il n'était pas rare qu'il aille faire quelques pas en pleine nuit pour chasser le mal.

Quelque chose parut pourtant étrange à Richard. Pas dans le comportement du vieil homme, mais dans l'atmosphère de cette nuit… Il y avait quelque chose de surnaturel dans cette minuscule clairière, comme si…

Au chemin parcouru dans le ciel par la lune, Richard vit que l'aube ne tarderait plus trop. Dès les premières lueurs du jour, ils se mettraient en route.

Quand Zedd eut disparu derrière un rideau d'épicéas, Richard se tourna pour regarder Kahlan. Sans se réveiller, elle se serra contre lui.

La voir dormir était toujours un moment d'émotion. Tant d'innocence s'affichait sur ce visage… En ces moments-là, mesurant à quel point il l'aimait, Richard sentait son cœur se serrer. Et ses poings, aussi, s'il pensait que quelqu'un puisse faire du mal à sa compagne.

Inquiet pour la sécurité de Kahlan, il ne put pas se rendormir. Quelque chose clochait, mais quoi donc ? Impossible de mettre le doigt dessus !

Ne pouvant plus se reposer, il s'assit afin de pouvoir mieux surveiller les alentours. Il n'y avait rien d'anormal. Pas une feuille ne bougeait, pas un bourdonnement d'insecte. Un silence parfait. Trop parfait.

Richard observa les dormeurs. Pas un ne remuait. Au moins, ses

compagnons se reposaient. À part les sentinelles postées autour du camp, Zedd était le seul à se balader.

Alors qu'il recommençait à somnoler, le Sourcier entendit un étrange bruit étouffé. S'éveillant aussitôt, il tendit l'oreille, attendant que le son se reproduise pour tenter de l'identifier. Mais rien ne se passa. Une pomme de pin tombée d'un arbre ? Parfois, quand il était garde forestier, ce genre de bruit parvenait à le réveiller, quand la nuit était vraiment paisible.

Richard se rallongea. Il aurait dû dormir, il le savait, mais dès qu'il fermait les yeux, ses paupières se relevaient d'elles-mêmes. Du coup, il en profitait pour surveiller le camp endormi, et ça le réveillait encore plus.

Soudain, il vit une silhouette sombre qui traversait le camp. Avant de s'affoler, il s'avisa que c'était Fister, faisant sans doute sa ronde.

Non ! Il marchait bien trop vite pour ça. Il y avait une urgence.

Arrivé à la hauteur de son seigneur, l'officier se laissa tomber sur un genou. Alors qu'il se redressait en sursaut, Richard vit que Jake Fister était blanc comme un linge.

Jetant un coup d'œil latéral, il constata que Zedd n'était pas revenu.

— Que se passe-t-il, Fister ?

Réveillée en sursaut, Kahlan s'assit aussi.

— Que se passe-t-il ?

Le lieutenant semblait incapable de parler.

— Qu'y a-t-il ? insista Richard.

— C'est… C'est Zedd, seigneur Rahl.

— Quoi, Zedd ? Où est-il ?

Fister tendit un bras dans la direction où le vieil homme avait disparu.

Richard se leva d'un bond et Kahlan l'imita.

— Conduis-moi ! dit le Sourcier à Fister, toujours incapable de s'exprimer.

Des hommes étaient déjà en train de se réveiller.

— À vos armes ! cria Richard.

En un éclair, les soldats furent debout, armes au poing. Tandis qu'ils se déployaient en position défensive, Fister, Kahlan et Richard passèrent entre Nicci, Irena et Samantha, finissant de les réveiller. Elles aussi se levèrent aussitôt.

— Que se passe-t-il ? demanda la jeune magicienne en voyant le camp en ébullition.

Personne ne prit le temps de lui répondre.

Sur les talons de Fister, Richard et Kahlan traversèrent le rideau d'épicéas et continuèrent jusqu'à une clairière si petite qu'on n'aurait pas pu y coucher plus d'une personne.

À la lumière de la lune, entouré de volutes de brume matinale, Zedd reposait sur le dos sur un lit de mousse.

Richard sursauta et Kahlan poussa un petit cri.

La tête du vieil homme gisait à trois ou quatre pieds de là, dans les broussailles.

À ce détail près, la scène était parfaitement paisible.

Richard battit des paupières, comme s'il ne parvenait pas à croire à ce qu'il voyait.

Mais la réalité le rattrapa à la vitesse d'un cheval au galop.

Chapitre 56

Richard dégaina son épée, sa fureur déjà bouillonnante à l'instant où sa main se refermait sur la poignée de l'arme.

Alertés par la note métallique unique, tous les soldats vinrent rejoindre leur seigneur autour de la minuscule clairière.

Haletant, Richard essayait de trouver une cible à sa colère. Il devait découvrir une explication à ce qu'il voyait. Au moins, localiser une menace… Mais il n'y avait rien qui sortît de l'ordinaire, à part son grand-père décapité gisant sur un lit de mousse entouré de fougères.

Samantha poussa un cri d'horreur. Les mains volant sur sa bouche, Irena écarquilla les yeux.

Après avoir jeté un bref coup d'œil à Richard, Nicci courut s'agenouiller auprès du corps de Zedd.

— Comment ça a pu arriver ? lança Richard, se parlant tout seul. Qui a fait ça ? Nous avions des sentinelles, bon sang !

Sa voix retentit sourdement dans le silence oppressant de la forêt. À part le sang de Zedd, il n'y avait rien d'anormal…

Blessés que quelqu'un ait pu tromper leur vigilance, des soldats fouillaient déjà les environs à la recherche du tueur. En principe, les hommes de la Première Phalange ne faisaient pas ce genre d'erreur…

Ils revinrent les uns après les autres, faisant un signe négatif de la tête à leur officier et évitant de regarder Richard.

— Des empreintes ? demanda Fister.

Un des hommes tendit un bras vers la forêt

— En arrivant, nous avons patrouillé dans tout le secteur. Il y avait des empreintes, lieutenant, mais rien de nouveau depuis. C'est pareil sur tout le périmètre du camp. Personne n'est venu de l'extérieur. Les attaquants ont dû traverser le camp. C'est la seule possibilité que je vois.

— Sauf s'ils étaient cachés avant notre arrivée, attendant d'éventuelles proies. Mais on voit mal comment ils sont repartis.

Cette explication ne tenait pas debout, estima Richard. Sauf si quelqu'un les avait suivis pendant un moment, puis précédés en les contournant. Mais à part Chasseur, le félin domestique de Kahlan, il n'avait jamais repéré personne. Bien entendu, si la magie noire avait permis aux pisteurs de se cacher, ça changeait tout. En fait, c'était la seule hypothèse ayant un sens. Mais avec le choc qu'il venait

d'encaisser, il ne se sentait pas capable de réfléchir logiquement.

Quoi qu'il en soit, un tueur avait pénétré dans le périmètre du camp.

La fureur du Sourcier, mêlée à celle de l'épée, l'empêchait aussi de raisonner clairement. Il lui fallait un exutoire à cette rage. Hélas, il n'y en avait pas…

Les joues ruisselant de larmes, Richard regarda Nicci prendre délicatement la tête de Zedd entre ses mains et venir la poser près de son cou. Comme ça, le vieux sorcier avait presque l'air de dormir.

Richard s'agenouilla près de Nicci et baissa les yeux sur la dépouille de son grand-père, dont le regard noisette fixait sans le voir un petit rond de ciel obscur. Une main sur la bouche, Kahlan s'accroupit près de son mari.

— Du nouveau ? demanda le Sourcier à Fister, qui continuait à recevoir de brefs rapports. Les hommes ont-ils découvert quelque chose ?

Richard eut le sentiment que sa propre voix venait de très loin, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre.

— Désolé, seigneur Rahl, mais rien ne sort de l'ordinaire. À part…

— Comment ça a pu arriver ici, sous notre nez ? Nous n'avons rien vu, rien entendu !

Non, ça, c'était faux ! Il y avait eu le bruit étouffé. Pas celui d'une pomme de pin, mais celui de la tête de Zedd atterrissant dans les fougères.

— Seigneur Rahl, souffla Fister, j'aimerais pouvoir vous fournir des réponses, mais…

— Je vous avais prévenus, dit Irena. Dans les Terres Noires, tout peut arriver.

N'ayant aucune envie de gloser sur les périls des Terres Noires, Richard se releva, le cœur battant la chamade et les phalanges de sa main droite blanches à force de serrer la poignée de son arme. Non sans peine, il parvint à contrôler ses émotions. Ce n'était pas le moment de leur céder, s'il voulait sauver ses compagnons et se sauver.

Sa propre voix, dans sa tête, lui conseilla de réfléchir. Soudain, il eut l'impression d'avoir quitté son corps et de se regarder, debout devant les restes mortels de son grand-père.

Dans l'assistance personne ne savait que faire, ni comment allait réagir Richard. Paralysés, tous ces gens attendaient qu'il prenne les choses en main.

Il se racla la gorge afin que sa voix ne tremble pas.

— Nous ne pouvons pas emporter son corps, dit-il, surpris par son propre calme. De toute façon, Zedd ne connaissait pas Saavedra. Y

reposer n'aurait eu aucun sens pour lui.

Toujours agenouillée, Kahlan pleurait à chaudes larmes, la tête entre les mains. Si elle avait traversé la frontière, au début de toute cette aventure, c'était pour trouver Zedd, le Premier Sorcier dont tout le monde avait besoin. L'arrachant à sa vie paisible, en Terre d'Ouest, elle l'avait ramené vers la violence et la guerre. Seul le Premier Sorcier pouvait nommer un Sourcier de Vérité. Et le vieil homme avait repris du service…

Richard devina à quoi pensait sa femme en cet instant. Le même souvenir lui était revenu. Zedd, à leur mariage…

— Richard, que veux-tu que nous fassions ? demanda Nicci d'une voix brisée.

S'il hésitait, il le savait, Richard signerait l'arrêt de mort de tout le monde. Ils étaient déjà en mauvaise posture, et dans ce fichu pays, leur situation ne pouvait que s'aggraver.

C'était sûrement la magie noire… Sinon Zedd ne se serait pas laissé surprendre. Et Nicci aurait senti quelque chose.

Le Sourcier devait prendre une décision. Vite… et sans se tromper.

Que lui aurait conseillé Zedd ? Qu'aurait-il voulu le voir faire ?

Qui, à part Richard, connaissait les volontés les plus intimes du vieil homme ? S'il avait été là, Zedd lui aurait dit de foncer vers la citadelle afin qu'ils n'aient pas tous lutté pour rien. Les vivants, aurait-il dit, ne doivent pas sacrifier leurs chances de survivre en perdant leur temps à pleurer les morts.

— Hier soir, Zedd m'a dit qu'il trouvait cet endroit très beau. Désormais, son âme est entre les mains des esprits du bien. Avec eux, il est en sécurité et en paix. Enfin ! Et il n'a plus besoin de ce vieux corps auquel il en a fait tellement voir, de sa naissance à sa mort. Il voudrait que nous purifiions ses restes sur un bûcher funéraire. Et c'est exactement ce que nous allons faire.

» Mais il conviendra d'aller vite. Ici, qui peut dire quel danger nous guette encore ? Dès que nous aurons honoré l'enveloppe charnelle de Zedd, nous partirons.

— Je me charge des préparatifs, seigneur Rahl, dit Fister.

Richard se tourna vers Nicci :

— Si nous atteignons ce champ de protection, pourras-tu nous guérir sans l'aide de Zedd ?

— Oui.

— Tu es certaine ?

— Catégorique !

— Peux-tu dire comment il a été décapité ?

— Non. On dirait une lame, mais ce n'est pas certain…

— Une attaque magique ? Le don ?

— Oui. Ça n'a rien d'extraordinaire… Mais je ne détecte aucun

détenteur du don ici. À part moi, Irena et Samantha…

— Si c'était une embuscade, ces gens ont attendu de pouvoir frapper quelqu'un d'important, puis ils ont fichu le camp.

— C'est possible… Envoie tes meilleurs éclaireurs en patrouille pendant que nous rendons les derniers honneurs à Zedd. S'ils trouvent des traces, qu'ils ne les suivent pas, car il peut s'agir d'adversaires dotés de pouvoirs magiques. Qu'ils viennent simplement m'avertir.

— Nicci, est-ce que ça peut être l'œuvre de la magie noire ?

— J'imagine, oui… Mais je n'ai aucun moyen de le savoir, et si c'est le cas, je ne peux pas détecter ces pouvoirs-là. Un sorcier noir pourrait se tenir à côté de moi sans que je le détecte. Pour moi, la magie noire est comme la face cachée de la lune. Ses pratiquants sont éternellement invisibles et mystérieux.

Richard regarda Irena.

— Et toi ?

La magicienne secoua la tête.

Le Sourcier serra les dents pour contrôler la rage qui menaçait de le submerger. Il était à un souffle d'exploser, mais sur quelle cible aurait-il défoulé son courroux ?

Allons, que lui aurait conseillé Zedd, dans une telle situation ?

— Bien, la priorité, c'est le bûcher funéraire. Zedd est avec les esprits du bien, à présent. Nous pouvons pleurer pour son âme, mais il faudra le faire en marchant. Même si son corps n'est plus qu'une coquille vide, je refuse de le laisser en pâture aux charognards. Nos magiciennes devront produire des flammes qui le consumeront très vite.

» L'aube approche. Malheureusement, nous ne pouvons pas nous offrir le luxe de traîner. Après la cérémonie, il faudra partir. Et si nos éclaireurs n'ont rien trouvé, l'objectif sera facile à déterminer : Saavedra.

Tout autour de Richard, les hommes se tapèrent du poing sur le cœur. Tête basse, Nicci, Irena et Samantha les imitèrent.

— Après, conclut Richard, je retrouverai ceux qui ont fait ça, et je les tuerai à mains nues.

Chapitre 57

À l'aube, quand les éclaireurs revinrent, ils annoncèrent n'avoir rien trouvé de significatif. Il y avait bien quelques indices que Richard aurait volontiers étudiés à fond lui-même, mais il aurait pu lui falloir toute la journée pour déterminer s'ils menaient quelque part. Bien sûr, savoir qui avait tué Zedd était important – après tout, cet adversaire pouvait frapper de nouveau –, mais le poison qui rongeait Richard et Kahlan ne leur laissait pas beaucoup de marge de manœuvre.

Alors qu'il regardait les cendres fumantes de son grand-père – tout ce qui restait de lui en ce monde – Richard essayait en vain d'assembler les pièces du puzzle. Mais pas moyen de comprendre comment ce drame était arrivé ni d'en tirer l'ombre d'une conclusion utile.

L'esprit comme engourdi, Richard s'agenouilla près du bûcher et plongea les mains dans les cendres tièdes, comme s'il pouvait toucher son grand-père une dernière fois.

— Navré, Zedd, mais je ne peux pas tout laisser tomber.

— De quoi parles-tu ? demanda Kahlan.

Richard se leva et porta à ses yeux sa main grise de cendres.

— De rien, de rien… Tu es prête ?

Tentant de refouler ses larmes, l'Inquisitrice hocha la tête. Puis elle se jeta dans les bras de Richard et éclata en sanglots.

— D'habitude, je suis plus solide que ça…, dit-elle entre ses pleurs.

Richard la serra très fort.

— Je sais… Et je t'aime.

Après un moment, il prit sa femme par les épaules, l'écarta un peu de lui et la regarda dans les yeux.

— Je ne veux pas te perdre aussi, Kahlan ! Il faut partir. Zedd grognerait qu'on doit se dépêcher ! S'il le pouvait, il nous dirait de ne pas perdre du temps à pleurer sur ses cendres.

Kahlan parvint à ravaler ses larmes.

— Je sais. Et je comprends… Même s'il n'est plus là, il restera à tout jamais dans nos cœurs. Tant qu'ils battront…

Richard acquiesça tristement. Du coin de l'œil, il vit que Nicci et les autres attendaient un peu à l'écart.

Une dernière fois, le Sourcier regarda autour de lui.

— Un bel endroit vraiment… Zedd m'a dit de ne jamais manquer

une occasion de savourer la beauté.

Les pins et les épicéas, tout autour, ressemblaient à autant de pleureurs et de pleureuses réunis en mémoire du défunt.

Richard prit la main de Kahlan et l'entraîna vers leurs compagnons.

— Il fait assez clair. En route !

Tout le monde acquiesça.

— N'oubliez pas les prédateurs ailés qui ont tué deux hommes, hier… Et l'assassin de Zedd. Des bêtes sauvages, dans un cas, et dans l'autre, un ou plusieurs bipèdes tout aussi sauvages. Inutile de vous dire d'ouvrir l'œil, pas vrai ? Allons, en route !

— Seigneur Rahl, les éclaireurs sont de retour. Ils nous ont trouvé une route, pour le début de la journée, en tout cas.

— Ce sera déjà ça.

Sans un mot de plus, et sans regarder en arrière, Richard s'éloigna du bûcher, Kahlan à ses côtés.

Nicci vint marcher sur leurs talons. Pressant le pas, Irena et Samantha la suivirent pour ne pas être trop loin du Sourcier. Des soldats vinrent alors former l'avant-garde, d'autres se chargeant de protéger les arrières de la colonne.

Alors que le soleil se levait à peine, la forêt restait sinistrement obscure. Pour ne rien arranger, un tueur s'y dissimulait.

Quand la visibilité s'améliora un peu, Richard put distinguer plus clairement les silhouettes des hommes qui ouvraient la marche. Jusque-là, il n'y avait pas vu clairement à trois pas. Profitant d'une trouée dans la frondaison, il sonda le ciel en quête de prédateurs volants mais ne vit qu'un vol de petits oiseaux inoffensifs. Un peu plus tard, il repéra des corbeaux, toujours en quête d'une charogne à dévorer.

Content d'avoir disposé des restes de Zedd comme il l'avait fait, il cessa de regarder le ciel pour voir où il mettait les pieds.

La mort de son grand-père ne lui semblait toujours pas réelle. Toute sa vie, Zedd avait été à ses côtés. Enfin, ça ne pouvait pas se terminer ! Abandonner ses cendres, en réalité, avait été un déchirement. Comme s'il avait trahi son cher vieux Zedd. Et malgré tous les gens qui l'entouraient, il ne s'était jamais senti aussi seul.

Il avait le sentiment de se voir marcher dans la forêt, quelque temps après avoir comme un automate dit quelques mots à la mémoire de Zedd, puis regardé Nicci embraser le bûcher. Des flammes très chaudes, qui avaient accompli avec une sorte de rage la sinistre mission qui leur était assignée. Selon les souhaits de Richard, Nicci avait fait en sorte que tout aille très vite.

Malgré tout ça, Richard continuait à penser aux choses qu'il voulait

demander à Zedd, ou dont il ne devrait surtout pas oublier de lui parler. Dans cette horrible farce, rien ne semblait réel. Voyons, ne suffirait-il pas d'inverser le cours du temps pour que tout redevienne comme avant ? Un petit effort, et…

Richard savait tout de la façon de penser de Zedd et de ses convictions. Sur chaque sujet, il connaissait son opinion. Songeant aux conseils que le vieil homme lui aurait donnés s'il avait été encore là, il s'avisa soudain qu'il avait négligé un point capital. Se retournant, il prit Nicci par le bras, la tira vers lui et lui fit comprendre de marcher sur sa gauche. Kahlan sur sa droite, il continua à avancer sur un semblant de piste assez large pour trois.

— À condition de disposer d'un champ de protection, seuls Zedd ou toi auriez pu nous sauver, non ?

— Irena aussi, peut-être… Je ne connais pas ses compétences. C'est une tâche incroyablement complexe, mais qui sait ?

Kahlan jeta un coup d'œil derrière elle pour s'assurer que la mère de Samantha était trop loin pour entendre.

— Moi, je ne compterais pas sur elle… Elle risquerait de faire une erreur à un moment crucial. Je ne voudrais pas mettre la vie de Richard entre les mains de quelqu'un dont nous ne sommes pas sûrs.

— Moi non plus, approuva Nicci. Sauf s'il n'y a pas d'autre solution.

Tenant toujours le bras de la magicienne, Richard l'aida à enjamber une crevasse dans la roche, puis il sonda les alentours avant de reprendre la parole :

— Donc, pour simplifier, disons que Zedd et toi étiez les seuls à pouvoir nous sauver. Que ce soit par manque de connaissances ou d'expérience, éliminons Irena de l'équation. Bien entendu, même chose pour Samantha – malgré l'étendue de son don – qui n'a sûrement pas les compétences requises.

— Avec la mort de Zedd, il ne reste que moi, dit Nicci. Et je t'ai assuré que je réussirais.

— Je te crois, mais pour ça, il faut que nous arrivions tous les trois dans ce champ de protection. Il y avait Zedd et toi, et voilà qu'il n'est plus de ce monde. En soi, c'est bizarre, et ça éveille mes soupçons. Mais quoi qu'on en pense, ça signifie que tu es notre unique recours.

— Je ne vous perdrai pas de vue une seconde, si c'est ça qui t'inquiète.

— C'est ça… en partie. Mais nous devons aussi postuler que tu es une cible, comme Zedd, justement parce que tu peux nous guérir. Nicci, je ne veux plus que tu nous quittes d'un pouce ! Pas seulement pour veiller sur nous, mais pour que nous puissions veiller sur toi.

— Richard, je suis capable de prendre soin de moi-même !

— Zedd aussi pensait l'être.

La magicienne n’insista pas.

— Tu as gagné ! Mais Kahlan et toi, vous en aurez vite assez de m’avoir dans vos jambes.

Richard eut l’ombre d’un sourire.

— Merci, Nicci… Nous comptons sur toi.

— Si mon pouvoir fonctionnait, dit l’Inquisitrice, je pourrais d’autant mieux te protéger, Nicci. Mais crois-moi, je sais me servir de mon couteau, et je le ferai si ça s’impose. En espérant que tu n’en aies pas vite assez de m’avoir dans tes jambes.

— Ça, ça ne risque pas, fit Nicci avec un sourire qui se voulait rassurant.

Chapitre 58

En milieu de matinée, ils atteignirent le sommet d'une butte d'où ils purent avoir une vue plongeante sur le paysage qui les attendait. Pour l'essentiel, il était composé d'une série de montagnes, plus petites que les précédentes, et d'une immense forêt qui les traversait en suivant le tracé sinueux d'une plaine. Saavedra n'était toujours pas en vue, mais de nombreuses falaises faisaient obstacle au regard. Pour en découvrir plus, le petit groupe allait devoir descendre dans la vallée et avancer encore un peu.

Bien entendu, au pied des montagnes, les voyageurs n'auraient aucune visibilité. Mais de leur point d'observation, on distinguait d'autres buttes et des murailles rocheuses qui leur permettraient d'avoir une vision panoramique du terrain.

En attendant, Richard étudia attentivement la configuration de la zone qu'ils allaient devoir traverser. Quand on était pressé par le temps, il fallait absolument éviter de finir dans un cul-de-sac, avec la triste obligation de revenir sur ses pas.

Quoi qu'il en soit, Saavedra restait une lointaine destination, et la progression, dans la vallée sinueuse, ne serait pas un jeu d'enfant. Quand on voyait ça d'en haut, on pouvait être enclin à l'optimisme, mais un guide forestier expérimenté ne tombait pas dans ce piège.

La colonne ayant avancé très vite, elle venait d'atteindre le point le plus éloigné où étaient arrivés les éclaireurs avant de repartir en arrière pour faire leur rapport. Habitué à préparer des itinéraires dans des régions qu'il ne connaissait pas encore, Richard n'eut aucun mal à se faire une idée assez précise du chemin à suivre.

— Qu'en penses-tu ? demanda Kahlan. Ça n'a pas l'air très encourageant.

— Encourageant ou non, il faudra passer par là. Nous n'avons pas le choix. Tu vois ces ravins et ce défilé, à l'endroit où deux montagnes se touchent ? Nous devrons emprunter ce chemin. Je n'arrive pas à voir comment est le terrain dans les ravins puis dans le défilé, mais c'est la route à prendre.

— Pourquoi pas par là ? demanda Nicci en désignant un passage, davantage sur la gauche. C'est presque droit et ça paraît bien plus large. Dans le canyon, nous n'aurons pas beaucoup d'espace vital…

— Ça paraît plus facile de loin. Regarde bien… Dans ta direction,

nous tomberons sur une série de falaises. D'ici, elles n'ont l'air de rien, mais je peux te garantir qu'on ne réussira pas à arriver entiers en bas. Contrairement à ce qu'on pense, escalader est bien plus simple que descendre. Je ne m'attaquerais pas à ces à-pics, et je sais ce que je fais, contrairement à la plupart d'entre vous…

— Va pour les ravins et le défilé, soupira Nicci.

— Et ce secteur, sur la droite ? proposa Kahlan. Le terrain semble beaucoup moins accidenté.

— C'est exact, confirma Richard, jusqu'à ce qu'on arrive au pied de cette muraille rocheuse… Remarque à quel point la roche est érodée. Si on tentait une escalade, il n'y aurait pas une prise fiable. Un moyen radical de se retrouver emportés par une avalanche.

— Oui, ce serait moche, concéda Kahlan.

— Donc, une fois au pied de la muraille, il ne nous resterait plus qu'à rebrousser chemin. Résultat ? Une demi-journée de perdue, au minimum. Nous ne pouvons pas nous permettre ce genre d'erreur. Il faut viser juste dès le premier coup.

— Ton chemin te semble la seule solution ?

— Oui, et ce ne sera pas une agréable randonnée, tu peux me croire ! Mais au moins, nous ne perdrons pas de temps en tours et en détours.

Obsédé par l'idée d'arriver à temps à la citadelle, Richard ne pouvait se permettre aucune approximation. S'il se trompait, tout serait fini.

En un sens, cette idée ne le dérangeait pas. Le monde lui semblant désert depuis la mort de Zedd, il brûlait d'envie de baisser les bras et de laisser les ténèbres l'emporter. Mais dans ce cas, sa femme subirait le même sort. Et c'était le seul être au monde qui comptait plus à ses yeux que son défunt grand-père. Pour qu'elle soit saine et sauve, il était prêt à tout. L'idée qu'elle meure lui étant insupportable, il lui était interdit de s'abandonner à son découragement.

Zedd le lui répétait souvent : « Vivre pour ceux qu'on aime, c'est la meilleure chose qu'on puisse faire. » Eh bien, ça allait devenir sa devise. Pour Kahlan, il refuserait jusqu'au bout de céder à la force qui le rongeait de l'intérieur.

En bon guide forestier, il suivit des yeux le lit de plusieurs cours d'eau, déterminant vers où ils confluaient.

— Je n'aurais pas cru qu'atteindre Saavedra serait si compliqué, dit Jake Fister.

— Rien n'est jamais facile…, souffla Richard.

Encore une des phrases favorites de Zedd.

— C'est parce que nous venons de la mauvaise direction, dit un des soldats. En un sens, nous passons par la porte de derrière.

Richard approuva du chef.

— D'après ce que sait Irena et ce que nous a dit Ned, de nombreuses routes commerciales desservent Saavedra… quand on veut s'y rendre à partir du reste de D'Hara, ou d'autres cités de la province de Fajin. Quand on vient de Stroyza et des environs, en revanche… Toute la région est désolée, c'est bien pour ça que nos ancêtres ont choisi d'y construire la haute muraille. Histoire d'enfermer les hordes de Sulachan le plus loin possible de la civilisation…

Saavedra était située sur le lacet d'une rivière. Certain d'avancer dans la bonne direction, Richard savait que le meilleur moyen de ne pas s'égarer était de rejoindre les cours d'eau qu'il venait d'étudier, puis de les suivre jusqu'à la rivière en question. Logiquement, en approchant de leur destination, ils trouveraient une route ou une piste qui menait à la capitale. Bref, le Sourcier avait en tête un but bien précis : les cours d'eau. La difficulté, ce serait d'y arriver.

— Donc, seigneur Rahl, vous avez déterminé un itinéraire ? demanda Fister.

Le lieutenant et plusieurs soldats burent les paroles de leur seigneur tandis qu'il leur détaillait le chemin, désignant chaque obstacle et expliquant comment il conviendrait de le négocier. Durant cet exposé, les éclaireurs, impressionnés, hochèrent plusieurs fois la tête.

— Il reste quand même des surprises possibles, dit un des hommes. Des passages infranchissables que nous découvrirons uniquement quand nous aurons le nez dessus.

— Je sais…, soupira Richard. Mais je ne vois pas d'autre chemin possible. Sauf à faire des détours que nous ne pouvons pas nous permettre… Selon moi, cet itinéraire est notre meilleure chance. Mais l'absence de piste prouve bien qu'il ne s'agit pas d'une promenade. Cela dit, si quelqu'un a une meilleure proposition, je suis preneur !

Aucun des éclaireurs ne broncha. Comme Richard, ils avaient repéré les pièges qui se dressaient sur les autres voies possibles.

— Pour moi, dit l'un d'eux, vous avez raison, seigneur Rahl. C'est ça ou des jours et des jours perdus pour contourner les montagnes.

— J'ai exploré cette direction, dit un autre homme. À mon avis, on avance, on avance, puis on se heurte aux contreforts des montagnes, et il faut cinq ou six jours de plus pour les franchir, mais c'est peut-être…

— Nous n'avons pas des jours devant nous, coupa Nicci, pour mettre un terme à ces spéculations. Il se peut que nous n'ayons même pas des heures.

Son rappel à l'ordre fut salutaire.

Tous les hommes savaient pourquoi il fallait atteindre au plus vite

la citadelle. Sachant qu'ils étaient tous dévoués corps et âme à leur seigneur, Fister leur avait très clairement exposé l'enjeu de cette expédition. Fiers d'appartenir à la Première Phalange, ils n'étaient pas du genre à baisser les bras.

Richard était dans un état d'esprit différent, mais son inquiétude pour Kahlan se substituait à sa combativité défaillante.

Avant tout, il fallait atteindre Saavedra. Vu comment les choses se présentaient, ce ne serait pas pour le jour même. Mais avec un peu de chance, le lendemain…

Savoir le salut si proche, et pourtant si lointain, était une torture.

Sondant le ciel, Richard ne distingua aucune menace. Les oiseaux ne semblaient pas paniqués, et en guise de prédateurs, il ne vit qu'un unique faucon à queue rouge.

— Le sort en est jeté, lança un des hommes. Nous allons entrer à Saavedra par la porte de derrière !

— Soldat, dit Nicci, tu connais sans doute le vieil adage qui conseille de planter des lauriers-roses devant sa porte de derrière ?

— Non… Et à quoi ça peut bien servir ?

— Ce sont des plantes empoisonnées… Une protection. Saavedra a certainement été érigée en partie à cause des lauriers-roses qui défendaient ses arrières. Je veux parler de cette région, bien sûr…

Tous les hommes se regardèrent, le message parfaitement bien capté.

— En route ! ordonna Richard.

Les éclaireurs passèrent devant, suivis par Richard, Kahlan, Nicci, Irena, Samantha et le gros des soldats.

Chapitre 59

En fin d'après-midi, alors que la colonne progressait depuis un moment dans la vallée, le terrain devint bien plus accidenté, ce qui était jusque-là des crevasses se transformant en profonds ravins. Puis les voyageurs s'engagèrent dans l'étroit défilé repéré quelques heures plus tôt par Richard.

Entre les parois rocheuses, et sous un crachin continuel, on se serait déjà cru en pleine nuit. Étudiant le canyon, Richard constata que les murailles, de chaque côté, se terminaient en arrondi, un peu comme si elles étaient dotées d'un auvent naturel. Cette configuration, qu'il n'avait pas pu repérer de loin et d'en haut, les rendait pratiquement impossibles à escalader. Bref, une fois dans le défilé – ou plutôt, l'enfilade de canyons, car c'était plus de ça qu'il s'agissait –, plus moyen d'en sortir. Soit on le suivait jusqu'au bout, soit on rebroussait chemin.

Les lauriers-roses de Saavedra remplissaient très bien leur fonction. En espérant qu'ils ne soient pas trop toxiques, cependant…

Le défilé principal, celui qui menait à un véritable labyrinthe de canyons, se révéla étonnamment large. Du haut de la butte, c'était bien entendu impossible à voir.

Tout comme la taille incroyable du site. Par endroits, les falaises faisaient plusieurs centaines de pieds de haut. Et certaines devaient même dépasser les mille. Presque partout, leurs sommets s'inclinaient les uns vers les autres, composant de sinistres toitures naturelles qui, en quelques endroits, ressemblaient à des ponts, tant ils étaient bord à bord.

Richard remarqua que des oiseaux voletaient autour de ces « passerelles ». Logique, car à de telles hauteurs, les nids étaient en général en sécurité. Mais la présence d'oiseaux dans les airs et, au niveau du sol, de campagnols ou de myriapodes impliquait aussi que des prédateurs rôdaient un peu partout.

Au fond des canyons, la végétation était similaire à celle de la vallée, mais en beaucoup moins luxuriant. La lumière du jour étant bloquée par les falaises, les arbres poussaient beaucoup plus lentement. Ils étaient aussi beaucoup plus espacés, laissant clairement apercevoir la roche des versants entre leurs troncs. Cela dit, un épais tapis d'aiguilles couvrait le sol, rendant la progression agréable et

relativement silencieuse.

Par endroits, les passages se faisaient très étroits, une végétation entrelacée les envahissant. Même dans les canyons les plus exigus, des érables parvenaient à s'accrocher à la roche et menaçaient d'étouffer de jeunes sapins qui tentaient de lutter pour leur survie malgré le déséquilibre des forces. À l'avant de la colonne, les éclaireurs écartaient les arbustes pour faciliter les choses à leurs compagnons.

Entre les feuilles et les aiguilles, une sorte de compost, très glissant, tapissait le sol. Dans les coins que le soleil n'atteignait presque jamais, l'odeur de moisissure montait aux narines.

Dès que le terrain devenait plus ou moins plat, des mares survolées par des insectes bourdonnants se formaient dans les moindres dépressions. Attirés par l'humidité, de gros escargots tournaient autour de ces points d'eau.

Les versants suintaient en permanence, comme en témoignaient les longues traînées de mousse qui maculaient la roche. Par endroits, quand la configuration du versant le permettait, il se formait de véritables cascades qui dégringolaient souvent de plusieurs centaines de pieds de haut. Plus rarement, ces chutes tombaient d'une telle altitude que leurs eaux se transformaient en brume avant de toucher le sol.

Pour les voyageurs, « humidité » était synonyme de « glissade ». En plus des autres difficultés du terrain, cet inconvénient permanent – et à l'occasion, terriblement dangereux – puisa considérablement dans les forces de Richard et de ses compagnons.

S'il avait eu le choix, le Sourcier n'aurait jamais opté pour un itinéraire pareil. Dans un espace si confiné, tout danger, il le savait, était multiplié par deux. Et s'ils finissaient quand même par se retrouver dans un cul-de-sac, rebrousser chemin et chercher un autre passage prendrait un temps fou.

Un temps que Richard et Kahlan n'avaient plus. Le compte à rebours, inéluctable, les rapprochait à chaque instant de la mort.

Ce chemin était le bon choix, étant donné le contexte. Mais sur un terrain pareil, en cas d'attaque, on n'avait nulle part où fuir et fort peu d'endroits où se cacher. Le point le plus négatif, aux yeux de Richard. Car tomber sous les griffes d'un prédateur ou mourir à cause de la souillure revenait au même. Une fois mort, on le restait…

Maigre consolation, entre les versants inclinés et la végétation, les prédateurs ailés de la veille n'auraient pas la partie facile pour s'en prendre à la colonne…

Une main en visière pour se protéger des eaux d'une cascade, Richard sonda les divers défilés qui s'ouvraient devant lui. Certaines parois, remarqua-t-il, menaçaient de s'effondrer. Par endroits, elles n'étaient plus entières, laissant des trous entre les différents corridors

de l'immense labyrinthe de pierre.

En avançant, ces orifices devinrent de plus en plus grands, formant même de grandes cavernes. Ailleurs, c'étaient plutôt des tunnels qui conduisaient vers un autre couloir naturel ou au pied d'une falaise.

Les fragments de roche qui jonchaient le sol compliquèrent encore la progression de la colonne. Au fil du temps, la pierre humide s'effritait, puis elle se détachait des versants par larges pans. Dans ces éboulis, avancer se révéla particulièrement difficile, car chaque pas pouvait générer un glissement de terrain aux conséquences imprévisibles.

Richard retint Kahlan par le bras juste avant qu'elle marche sur un serpent vert presque invisible sur son tapis de mousse. Abominant les reptiles, l'Inquisitrice contourna celui-ci avec un soupir de soulagement. Derrière elle, les hommes se firent passer une consigne de prudence.

Richard n'aurait su dire si le serpent était venimeux. Mais en matière de poison, Kahlan et lui avaient été servis, et ils n'en demandaient pas plus.

La colonne arriva soudain devant un éventail de tunnels sombres et de grottes. Des fausses grottes, en réalité, car elles connectaient les défilés entre eux, comme les voyageurs purent s'en apercevoir lorsqu'ils en traversèrent plusieurs.

À l'entrée d'une de ces grottes en trompe-l'œil, Richard vit une silhouette noire planer dans l'obscurité. Trop grande pour être une chauve-souris, la créature avait cependant la même façon de voler.

Le sang de Richard se glaça dans ses veines quand il leva les yeux, regardant au-dessus de la tête des éclaireurs. La voûte entière pulsait de vie, exactement comme dans une grotte truffée de chauves-souris. En s'agitant, les prédateurs presque invisibles créèrent un infime courant d'air qui charria jusqu'aux narines de Richard une infecte puanteur d'excréments.

Le Sourcier se plaqua un index sur les lèvres afin d'indiquer aux hommes qui le suivaient de faire le moins de bruit possible. Puis il leur fit signe de rebrousser chemin.

À cet instant, les éclaireurs firent volte-face et se mirent à courir en criant à tout le monde de fuir. Même s'il ne savait pas ce que ces hommes avaient vu, Richard obéit sans poser de questions. Quand des soldats de ce calibre filaient ainsi, ils avaient d'excellentes raisons.

Entraînant Kahlan avec lui, Richard fonça hors de la grotte.

Chapitre 60

Alors que les hommes émergeaient de la gueule noire de la caverne, une créature ailée deux fois plus grosse qu'un être humain se laissa tomber sur un traînard. Ayant vu son agresseur, le soldat plongea sur le sol à temps pour ne pas être déchiqueté par d'énormes serres.

Sans pouvoir identifier le prédateur, Richard eut le temps d'estimer sa taille et de voir ses serres. Pas le genre de monstre auquel on avait envie de se frotter.

Alors que le Sourcier et ses compagnons se ruaient hors de la grotte par toutes les ouvertures disponibles, une multitude de créatures sombres se détachèrent de la voûte pour se mettre en chasse. Armes au poing, une partie des soldats se retournèrent pour tenter de tailler en pièces leurs agresseurs. D'autres leur décochèrent des flèches dont chacune fit mouche – mais sans arrêter sa cible, ni même la ralentir.

Dans le labyrinthe obscur, les défilés étant presque aussi sombres que les grottes parce que leurs parois se touchaient quasiment au sommet, bien malin qui aurait pu dire à quoi ressemblaient les monstres. Mais deux choses étaient sûres : ils volaient vite et ils n'avaient aucune intention amicale. Flairant un festin, ils ne se laisseraient pas décourager par quelques projectiles.

Il en vint bientôt de partout, comme s'ils jaillissaient du sol ou de sous les rochers, à la manière de gros insectes.

Du coin de l'œil, Richard vit un tueur volant se détacher des autres et piquer vers Kahlan et lui.

Se retournant, le Sourcier frappa juste avant que le prédateur s'abatte sur sa femme. De la pointe de sa lame, il ouvrit sur toute sa longueur le torse et le ventre du monstre, qui alla s'écraser sur le sol en laissant sur sa trajectoire une traînée de sang et d'entrailles. Claquant encore des crocs et battant des ailes, la créature au long cou assez fin mit encore quelques secondes à mourir.

Mais d'autres arrivaient toujours, comme un vol de chauves-souris au crépuscule. Toujours très près de Richard et Kahlan, selon la consigne en vigueur, Nicci leva soudain les mains comme si elle entendait repousser les prédateurs. Une bonne dizaine tombèrent en même temps, à l'évidence raides morts.

Richard vit que les ailes de ces monstres, reliées à leur corps par une membrane, ressemblaient à s'y méprendre à celles d'une chauve-souris. Mais leur corps était couvert d'écailles noires et non de fourrure.

Même si elles partageaient certaines caractéristiques avec d'autres animaux, ces créatures ne ressemblaient à rien que Richard ait jamais vu.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il tandis qu'il poussait Nicci et Kahlan devant lui, en direction d'un groupe d'arbres.

— J'ai fait s'arrêter leur cœur, répondit la magicienne. Mais seulement chez quelques-uns… Ils sont trop nombreux pour mon pouvoir. J'espère que cette démonstration les intimidera.

Alors que les trois jeunes gens couraient parmi des frênes et des bouleaux, en direction d'une grotte, un animal poussa soudain un cri puissant. Quelque chose comme le rugissement d'un félin. Un lion des montagnes, peut-être, ou un couguar.

Le cri continua, de plus en plus impérieux.

— Regarde ! lança Kahlan en tirant sur la manche de Richard.

Elle désigna un étroit couloir – presque un tunnel, tant ses parois étaient proches de se toucher pour former une voûte. À la faveur de l'humidité, de la mousse et des mauvaises herbes avaient poussé dans les fissures des cloisons.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Richard sans ralentir.

Conscient qu'une autre créature pouvait se détacher de ses compagnes pour tenter sa chance, comme celle qu'il avait éventrée, il ne tenait pas à s'immobiliser en terrain découvert pour voir quelque chose.

— C'est Chasseur ! s'époumona Kahlan. Sur ce rocher, là !

Richard n'en fut pas vraiment surpris. Au cours de la journée, il avait plusieurs fois repéré une ombre furtive qui les suivait. L'animal espérait peut-être que Kahlan lui redonnerait à manger.

Mais pour l'instant, le félin était le cadet de ses soucis.

— Allez, il faut nous abriter dans cette grotte !

Quand ils furent quasiment à destination, Chasseur rugit de nouveau. Un son si menaçant que tous les fugitifs tournèrent la tête.

Dès qu'il vit qu'on le regardait enfin, Chasseur sauta de son rocher, détala dans la direction opposée à celle de la grotte où Richard et les autres allaient entrer, revint sur ses pas, sauta de nouveau sur le rocher et recommença son manège.

— Il ne veut pas que nous entrions dans cette caverne, dit Kahlan, stupéfaite. Et il nous fait comprendre de le suivre.

Richard hésita. Puis il sonda la grotte et comprit. Elle grouillait de prédateurs ailés. Sous leurs corps et leurs ailes, la voûte disparaissait totalement.

Chasseur rugit de nouveau.

— Suivez le félin ! cria Richard.

Tous les fugitifs se détournèrent de la grotte pour s'engager dans le canyon où Chasseur avait disparu. Dans son dos, Richard entendit le battement de milliers d'ailes. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit qu'un nuage noir fondait sur eux. Un des soldats fut happé par cette masse grouillante. Aussitôt, Richard comprit qu'il n'y avait plus rien à faire. Comme pour le confirmer, une brume rouge flotta un instant dans l'air.

Alors que les monstres piquaient toujours sur eux, Richard vit Irena et Samantha se plier en deux en courant. La magicienne, nota-t-il, avait passé un bras autour de la tête de sa fille, afin de la protéger.

Épée au poing, Richard fit signe aux deux femmes de passer devant lui.

— J'ai entendu des rumeurs sur ces créatures…, dit Irena.

Elle s'immobilisa et lança une série de sortilèges. Chaque fois, plusieurs créatures semblèrent soudain désorientées, volant en zigzag et se cognant contre les parois de pierre du défilé.

— Selon ces rumeurs, certains endroits, dans les Terres Noires, seraient infestés par ce qui pourrait être des dragons troglodytes.

— Quoi que ce soit, ils sont trop nombreux pour qu'on les arrête, répondit Richard. Si tu restes là, tu mourras. Allez, courez, toutes les deux !

Quand Irena et Samantha furent reparties, courant à toutes jambes, Nicci plaqua une main dans le dos de Richard et le poussa pour qu'il ne s'arrête pas. Puis elle se retourna en courant et expédia sur leurs poursuivants des flammes qui en carbonisèrent des dizaines et ralentirent les autres.

Les ailes en flammes, les blessés hurlèrent de douleur. Puis, partant en vrille, ils se fracassèrent sur le sol, l'impact assez rude pour leur briser les os.

Transformé en torche volante, un des monstres s'écrasa contre un pin, le déracinant à moitié. L'arbre s'embrasa en un clin d'œil. Par bonheur, tout était bien trop humide pour que l'incendie se propage.

Nicci se retourna de nouveau et força le cœur d'une vingtaine de créatures à cesser de battre. Comme les précédentes, elles tombèrent telles des pierres. Lancées à pleine allure, celles qui les suivaient les percutèrent avant qu'elles aient eu le temps de toucher le sol. Les ailes emmêlées, les monstres percutèrent la roche puis rebondirent avant de s'écraser définitivement.

Encore quelques précieuses secondes gagnées pour les fuyards.

Quand le dernier homme fut entré dans le canyon, Richard prit Nicci par le bras et la tira avec lui. Kahlan saisit l'autre bras de la magicienne. À toutes jambes, les trois jeunes gens se lancèrent sur les

talons des soldats, à la suite du mystérieux félin tacheté qu'ils apercevaient de temps en temps au détour d'un lacet.

Richard espéra que se fier à l'animal n'était pas une erreur mortelle. Mais il les avait incontestablement sauvés, un peu plus tôt, alors qu'ils se jetaient dans la gueule du loup.

Le suivre, où qu'il les entraîne, était certainement le mieux à faire.

Chapitre 61

La voûte de la grotte où la colonne finit par entrer, toujours dans le sillage de Chasseur, formait une arche naturelle. De la mousse et des plantes s'y accrochaient, lui conférant une agréable teinte verte. Quand les fugitifs passèrent à côté, des petites mares d'eau, jusque-là parfaitement tranquilles, se ridèrent comme si on venait d'y jeter un caillou.

Dans le vacarme des bruits de bottes amplifié par les parois et la voûte de pierre, quelques soldats partirent en éclaireurs tandis que les autres se regroupaient autour de Richard et Kahlan pour les protéger. Nicci resta bien entendu avec eux, Irena et Samantha se débrouillant pour approcher en douce du Sourcier.

Se retournant, celui-ci constata que les monstres volants n'entraient pas dans la caverne. Pour une raison mystérieuse, ils décrivaient des cercles rageurs devant l'entrée, rugissant de haine mais n'osant pas avancer. Battant des ailes, certains parvenaient à rester en vol stationnaire, et ils tendaient leur long cou, comme pour mieux voir où étaient leurs proies.

Mais pourquoi cette soudaine retenue, après un tel déchaînement d'agressivité ? S'il ne se plaignait pas que les créatures n'entrent pas, Richard détestait ne pas comprendre pourquoi. *A priori*, elles devaient avoir peur de quelque chose. Et ça, ce n'était pas vraiment rassurant, quand on réfléchissait un peu.

Non loin de là, dans la direction opposée aux prédateurs, la caverne donnait sur l'extérieur, si on en jugeait par la luminosité. Plissant les yeux, Richard vit que le sol et les parois de la sortie presque parfaitement ronde de la grotte étaient couverts de mousse. Dehors, des arbres avaient réussi à s'accrocher au sol rocailleux, leurs racines affleurantes témoignant du mal qu'ils avaient eu à ne pas crever.

Une bruine éclairée par le dessus tombait devant l'entrée. Au-delà, Richard aperçut une cascade qui alimentait plusieurs petits bassins. Apparemment, l'eau s'écoulait par des canaux souterrains, sinon, ces mares auraient dû déborder depuis longtemps.

— Tu as vu où est allé ton nouvel ami ? demanda Richard à Kahlan.

— Il est parti tout droit. Puis il s'est arrêté sur ces rochers, là-bas,

pour être sûr que nous le suivions.

— J'aimerais sacrément savoir pourquoi il se comporte comme ça.

— Pour nous aider, peut-être… S'il connaît bien cet endroit, il veut nous conduire en sécurité.

Richard doutait fort que ce soit si simple, mais il le garda pour lui. Il devait y avoir autre chose. Quoi, il n'aurait su le dire. Et il fallait bien avouer que le félin, jusque-là, leur avait permis d'échapper à une mort atroce.

Approchant de la gueule ronde de la grotte, tous ses compagnons dans son sillage, Richard étudia de plus près la cascade et ses environs. Un endroit apparemment idyllique. Comme si, venant d'un monde de cauchemar, on avait enfin l'occasion d'accéder au domaine paisible des esprits du bien.

Zedd avait parlé de ne jamais manquer une occasion de savourer la beauté. Eh bien, ce paysage aurait figuré sur la liste de ses recommandations. Cerise sur le gâteau, si bas dans le défilé, il faisait une température agréable. Ni trop froides ni trop chaudes, ces conditions étaient idéales pour la végétation, luxuriante comme dans une vallée de Terre d'Ouest au printemps.

Une fois sortis de la caverne, les fugitifs s'engagèrent sur un sol en pente douce qui les conduisit dans un nouveau défilé, assez étroit mais bien plus lumineux que les précédents. Regardant autour de lui, Richard recensa des indices qui ne pouvaient pas tromper. Après des heures et des heures de marche puis de course, ses compagnons et lui étaient enfin sortis du sinistre labyrinthe.

Au terme d'une ascension plutôt facile, mais assez longue, ils émergèrent de la série de canyons et retrouvèrent la forêt dans une vallée entourée de hautes montagnes.

Une forêt, certes, mais qui n'avait rien de très engageant. Sur un sol désormais plat, les voyageurs se retrouvèrent au milieu d'une vaste étendue d'arbres ratatinés. Des chênes, aurait-on dit, mais à y regarder de plus près, ce n'en était pas. De sa vie, Richard n'avait jamais vu de pareils végétaux. Leur frondaison, assez dense malgré tout, occultait la lumière du soleil.

Dans la pénombre, les troncs nus semblaient d'un noir de jais. En hauteur, ils devenaient incroyablement noueux et leurs branches toutes ridées évoquaient irrésistiblement les bras étiques de quelque vieille ensorceleuse. Les feuilles vert sombre, elles, avaient quelque chose de maladif.

Dans les hautes branches, des corbeaux croassaient. Sans doute pour prévenir d'une intrusion, car d'autres gros oiseaux noirs, plus loin, s'envolèrent des arbres pour s'éloigner en criant eux aussi.

— Regarde, c'est Chasseur ! s'écria Kahlan.

À bonne distance de là, assis sur le postérieur, le félin les attendait.

La main gauche reposant sur le pommeau de son arme, Richard ne bougea pas et continua à sonder le terrain. Après la beauté, au sortir de la grotte, cet endroit était… sinistre et terrifiant. Oui, il n'y avait pas d'autres façons de le décrire.

Déployés en éventail, comme il convenait, les soldats avaient l'air aussi méfiants que leur seigneur. Nicci faisait grise mine, Samantha et Irena ne cherchant pas à dissimuler leur angoisse.

Alors qu'il avançait avec ses compagnons dans ce qui semblait être une forêt pétrifiée s'étendant à l'infini, Richard repéra dans le lointain des silhouettes noires qui ne devaient pas être des arbres.

En approchant, il s'aperçut que c'étaient des gens, immobiles et silencieux. Sauf que… Eh bien, ils paraissaient avoir des cornes !

D'autres émergèrent du couvert des arbres, sur les côtés. Tous portaient un long bâton un peu plus grand qu'eux, et ils ne semblaient pas particulièrement hostiles. N'était qu'ils venaient, mine de rien, d'encercler les voyageurs.

Balayant du regard les inconnus, Irena se frotta nerveusement les mains.

Très au-delà de la ligne d'êtres cornus, Chasseur attendait toujours, ses yeux verts exprimant un mélange d'inquiétude et d'impatience.

— Qui sont ces gens ? souffla Samantha à l'intention de sa mère.

— Des Cornus…

Richard ne prit pas la peine de demander si ces gens étaient dangereux. À voir le teint blême d'Irena, ça tombait sous le sens.

Chapitre 62

— Les Cornus ? répéta Fister à voix basse.

Irena se pencha vers lui et murmura :

— Un peuple de la forêt… Je n'en avais jamais vu, et d'après ce qu'on raconte sur eux, ça ne me manquait pas.

Le lieutenant balaya le terrain du regard, évaluant la situation. Il n'y avait pas de quoi inquiéter des hommes de la Première Phalange, si le nombre était le seul critère. Mais personne ne pensait sérieusement que c'était le cas.

— Ordonne aux hommes de ne pas bouger, dit Richard à Fister. Ils ne nous veulent peut-être pas de mal, et ce n'est pas le moment de leur donner une raison de changer d'avis. N'oublions pas que ces terres font partie de l'empire d'haran. Nous ne sommes pas des envahisseurs, mais nous nous trouvons quand même sur leur territoire, et il faut leur manifester du respect. Surtout, qu'ils ne se sentent pas menacés !

— Compris, souffla Fister. Nous allons être polis avec nos nouveaux amis à cornes.

Il remonta les rangs, l'air de rien, pour faire passer discrètement la consigne.

Du coin de l'œil, Richard vit un des Cornus les plus proches taper trois fois sur le sol avec l'embout de son bâton. Des étincelles jaillirent à l'autre extrémité…

— Une de nos magies… ? demanda le Sourcier à Nicci.

— Non. Un pouvoir différent… Occulte… Magie noire.

— Une raison de plus d'être prudents et de ne pas les agresser, dit Kahlan.

Richard acquiesça.

— Attendez tous ici…

Nicci le saisit immédiatement par l'épaule.

— Non, tu ne bouges pas ! Reste où tu es, sous notre protection, et attends qu'ils avancent.

— D'accord…, soupira le Sourcier.

Il leva un bras et fit de grands gestes, afin que le Cornu qui venait de jouer du bâton le voie. L'être observa un long moment les soldats, attendant de voir s'ils bronchaient ou non, puis il se décida à avancer.

Une demi-douzaine de ses congénères se joignirent à lui. Ils lui

emboîtèrent le pas, mais en marchant un peu sur le côté. Tous se ressemblaient. La peau noire comme du jais, comme les troncs environnants, le même bâton… Et bien entendu, de longues cornes.

Quand ils furent assez près, Richard découvrit qu'ils étaient en fait enduits de la tête aux pieds d'une boue noire mêlée de paille. Tous portaient sur la tête, en guise de casque, un crâne de bœuf couvert du même mélange noir.

L'idée que des gens se promènent avec un crâne de bœuf sur la tête aurait pu être risible. Mais avec leurs yeux qui brillaient dans les orbites vides des crânes, les Cornus ne donnaient pas envie de se fendre la pipe. À dire vrai, ils étaient intimidants. Et c'était bien entendu le but de leur extraordinaire apparence. Intimider, pour ne pas avoir besoin de combattre…

Entre le crâne de bœuf et la boue, Richard ne parvint même pas à déterminer s'il avait affaire à des hommes, à des femmes ou à un mélange des deux.

— Je m'appelle Richard, dit-il à celui qui semblait être le chef.

Le Cornu s'immobilisa et ne dit rien.

— Nous devons gagner Saavedra le plus vite possible. C'est une urgence.

— Pas pour nous, lâcha une voix masculine étouffée par le crâne.

Richard remarqua que de nouveaux Cornus venaient de sortir du couvert des arbres. Lentement, ils resserraient le cercle autour des voyageurs. Numériquement, ils n'étaient pas un souci pour la Première Phalange. Mais l'affaire ne se réglerait pas sur cette base…

— Nous ne vous voulons aucun mal, dit Richard. Laissez-nous passer, c'est tout ce que nous vous demandons.

— Le mal est parmi vous, dit le Cornu.

— Le mal ? répéta Richard, perplexe.

— Il est en toi, dit l'homme en pointant son bâton vers Richard. (Puis il désigna Kahlan.) Et en elle.

— C'est vrai, nous sommes malades… C'est pour ça que nous devons aller à Saavedra. On pourra nous y soigner. Mais ne vous inquiétez pas, notre maladie n'est pas contagieuse.

— Nous le savons.

Richard se demanda si c'était vrai. Et dans ce cas, comment ces gens pouvaient-ils savoir ? Certes, ils avaient senti la souillure, chez Kahlan et lui, et on ne pouvait pas nier que c'était le mal. La preuve que ces gens avaient des pouvoirs. Le poison venant de Jit, qui en détenait aussi, il semblait logique qu'ils le reconnaissent…

— Nous ne vous voulons aucun mal, répéta Richard. Si vous nous cédez le passage, nous ferons très vite, et vous n'entendrez plus jamais parler de nous.

— Vous passerez si l'oracle vous y autorise.

— Eh bien, ça paraît juste. Je serai ravi de m'entretenir avec votre oracle.

Le Cornu regarda les personnes qui flanquaient Richard.

— Ce n'est pas à toi de choisir qui lui parlera. C'est elle qui en décidera.

Richard se força à ne pas réagir au ton agressif de l'homme. Au contraire, il afficha un calme imperturbable – tout en se préparant à dégainer son épée, si les choses tournaient mal.

— Peux-tu nous conduire devant ton oracle, dans ce cas ?

Le Cornu étudia un moment de plus les intrus. Puis il tapa de nouveau sur le sol avec son bâton, en faisant jaillir des étincelles.

— Nous sommes le Peuple de la Paille, annonça-t-il. Suivez-nous.

Il se détourna et tous ses compagnons l'imitèrent. Richard et les siens le suivirent en direction de l'endroit où il avait aperçu Chasseur pour la dernière fois.

Prenant la main de Kahlan, il coula un regard inquiet à Nicci.

Chapitre 63

Le trajet au milieu des arbres ratatinés fut plus long que Richard l'aurait cru. La frondaison occultant toujours la lumière du soleil, la végétation plutôt rare était en piteux état. Au pied des arbres, une mousse noirâtre formait de gros amas répugnants. Les racines de certains arbres, se souvint Richard, étaient toxiques pour les autres plantes. Une manière radicale de préserver son espace vital…

Si seulement Zedd avait été là ! Lui, il aurait sûrement su quelque chose sur cet endroit et l'étrange Peuple de la Paille. Et sinon, il aurait improvisé, pour remonter le moral de ses troupes. Sans le vieil homme, la vie perdait beaucoup de son sel.

Même s'il n'était plus de ce monde, Zedd occupait sans cesse les pensées de son petit-fils. Par le passé, lorsqu'ils étaient séparés, Richard avait toujours été réconforté par l'idée que le vieux sorcier était quelque part, bien vivant et actif. À présent, c'était terminé.

Sans son mentor, son conseiller le plus fiable et son meilleur ami, Richard se sentait seul et perdu dans un monde trop vaste pour lui. Comment Zedd pouvait-il ne pas être quelque part, en pleine forme, avec son appétit boulimique et son goût prononcé pour les jolies femmes ? Depuis sa naissance, Richard avait un point d'ancrage dans la vie. Et ça aussi, c'était fini.

Il aurait tout donné pour qu'on lui rende son grand-père. Conscient que c'était impossible, il lui restait une consolation : l'idée de tordre un jour le cou au responsable de son deuil.

La colonne arriva enfin dans une clairière où des bâtiments se dressaient les uns contre les autres. Des structures carrées, toutes d'un seul niveau. Apparemment, elles étaient composées du mélange de boue et de paille qui enduisait le corps des Cornus.

Même sans frondaison, le ciel se révéla si plombé que la luminosité s'améliora à peine. De toute façon, tout étant uniformément noir dans le village, ça n'aurait pas changé grand-chose.

Ce qui ressemblait à de la boue, s'avisa Richard, devait être un matériau plus résistant. Sinon, les pluies constantes dans les Terres Noires auraient vite dilué le maquillage des Cornus et fait fondre leurs habitations. De plus, la boue aurait séché sur leur corps, se craquelant et entravant leurs mouvements.

Aux fenêtres des maisons – de simples ouvertures carrées – Richard

vit des gens qui ne portaient pas de crâne sur la tête. Ceux-là ressemblaient à n'importe qui…

Derrière certains bâtiments, des peaux de daim séchaient sur des cadres de bois. Richard remarqua aussi des fumoirs, et, plus loin, des cuves à eau et d'autres équipements « communaux ».

Lorsque des curieux sortirent des maisons, le Sourcier fut surpris de découvrir qu'ils étaient tous vêtus quasiment normalement. Des habits aux couleurs ternes, certes, mais qui se seraient fondus dans le décor au sein de toutes les cités du monde.

Alors que les adultes sortaient, les enfants prirent leur place aux fenêtres. Trop apeurés pour aller dehors, ils ne parvenaient pas à résister à la curiosité. Bref, des gamins comme les autres…

Les hommes et les femmes, de tous âges, semblaient méfiants mais pas ouvertement hostiles. Et d'après ce que Richard savait des Terres Noires, on ne pouvait pas leur reprocher de se montrer prudents.

Au nombre de maisons, le Sourcier estima qu'il devait y avoir une centaine d'habitants dans le village. Le seul Cornu qui eût parlé jusque-là approcha de ses concitoyens et engagea la conversation avec eux.

Les palabres s'éternisèrent, ponctuées par de grands gestes. Puis l'homme tapa sur le sol avec son bâton, et le silence se fit instantanément. Les uns après les autres, tous les curieux rentrèrent chez eux.

N'ayant aucune idée de ce qui se passait, Richard et ses compagnons durent se contenter d'attendre.

Le Cornu au bâton approcha et leur ordonna de le suivre.

Les voyageurs obéirent, s'efforçant de paraître le moins menaçants possible. Quelques instants plus tard, ils arrivèrent sur une place, au centre du village. Lorsqu'ils y furent tous entrés, les Cornus qu'ils avaient vus au début vinrent de nouveau les encercler.

Richard jeta un coup d'œil à Samantha. Quelque temps plus tôt, elle lui avait confié son désir de voyager et de découvrir le monde. Stroyza, avait-elle dit, était un endroit mortellement ennuyeux, et elle avait soif d'aventures.

— Alors, tu as ton content d'aventures ? lui demanda le Sourcier.

La jeune magicienne hocha la tête et lui rendit son sourire, mais sa réaction semblait un rien forcée.

— Vous pensez qu'ils nous laisseront passer, seigneur Rahl ?

— Oui, répondit Nicci à la place de Richard. Sinon, ils auront affaire à la Maîtresse de la Mort.

Samantha se serra un peu plus contre sa mère.

Richard n'estima pas utile de rappeler à Nicci d'y aller tout doux et de ne surtout pas s'emballer. Expérimentée, la magicienne ne déclencherait pas les hostilités. Mais si ça tournait mal, elle y mettrait

sans doute un terme à sa façon…

Richard capta des échos de voix venant d'une maison assez éloignée. Une conversation musclée, semblait-il.

Puis le silence revint. Peu après, une petite foule sortit du bâtiment. Ces gens marchaient en rangs serrés, s'entraînant les uns les autres, peut-être pour oublier leur peur.

En leur sein marchait une femme aux cheveux noirs tirés en queue-de-cheval qui ressemblait à tous les autres, sinon que son chemisier était teint au henné noir. Un bandeau également teint au henné noir, mais en plus brillant, recouvrait ses yeux.

À la voir tendre les mains devant elle, pour détecter d'éventuels obstacles, il ne fallait pas être grand clerc pour deviner qu'elle n'aimait pas porter ce bandeau. Venait-elle volontairement ? se demanda Richard. Considérant qu'elle n'était pas entravée, on pouvait supposer que oui, mais…

Autour d'elle, plusieurs personnes la guidaient, la rassurant et l'encourageant tout à la fois. Un très jeune homme lui prit même une main et la posa sur son épaule afin de lui montrer le chemin.

D'un côté, la femme semblait désorientée et nerveuse. D'un autre, si on en jugeait par son menton pointé, elle paraissait fière de porter le bandeau. Comme si elle était soudain devenue une sorte de phare pour son peuple.

En même temps, elle donnait l'impression de ne pas trop savoir ce qui l'attendait.

La foule s'arrêta à quelques pas de Richard et de ses compagnons. À l'évidence, la cérémonie en cours sortait de l'ordinaire. Mais dans cette région des Terres Noires, on ne devait pas recevoir des visiteurs tous les jours…

Cela dit, s'il y avait une oracle, on pouvait supposer que des gens devaient parfois venir de très loin pour la consulter.

Le Cornu au bâton se tourna vers Richard :

— Par l'intermédiaire de la femme aux yeux bandés, notre oracle va choisir celui d'entre vous qui lui parlera.

La femme tendit une main. L'homme la saisit, la posa sur son bâton et la ferma dessus.

Puis il s'écarta.

La femme avança, utilisant le bâton comme une canne d'aveugle. Quand elle fut à deux pas des intrus, elle s'arrêta et huma l'air comme si elle essayait de deviner qui elle avait en face d'elle. N'y parvenant pas, elle se remit à marcher, mais le long de la rangée de visiteurs, cette fois. Elle alla jusqu'au dernier soldat, puis revint sur ses pas, le menton toujours pointé et tous ses sens autres que la vue aux aguets.

Puis elle recula, s'arrêta et posa les deux mains sur le bâton.

Conscient que le temps pressait, Richard posa la main sur le pommeau de son épée. Si ce rituel ne se terminait pas très vite, il se chargerait d'y mettre un terme. Si ces gens ne se décidaient pas à se montrer coopératifs, il allait falloir passer en force, et tant pis pour les conséquences.

La femme tendit le bâton et tapa très légèrement sur chaque épaule de Kahlan.

— Toi, dit-elle. C'est toi que l'oracle verra, et personne d'autre.

Richard allait dire que c'était hors de question, mais sa femme avança et ne lui laissa pas le temps de parler.

— Merci… Conduis-moi très vite devant l'oracle, je t'en prie. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Richard fit un pas en avant, mais deux Cornus vinrent lui barrer le chemin.

— Tu attendras ici pendant qu'elle parlera avec l'oracle.

Kahlan fit un petit signe apaisant à son mari.

— Tout ira bien. Attends ici.

— Je n'aime pas que…

— Richard, je suis la Mère Inquisitrice. J'ai passé une bonne partie de ma vie à faire des choses de ce genre. Laisse-moi régler cette affaire, afin que nous puissions repartir. C'est tout ce qui compte.

Jusque-là, chaque fois que Kahlan avait dû jouer les diplomates, elle disposait de son pouvoir pour se défendre. Aujourd'hui, ce n'était plus le cas. Richard se résigna pourtant. La négociation serait le moyen le plus rapide d'obtenir le droit de continuer leur chemin – avec bien moins de risques qu'un combat.

Si tout se passait bien, cependant…

— D'accord… Nous allons t'attendre ici.

— En cas de besoin, appelle, dit Nicci. Je t'entendrai.

Kahlan hocha la tête puis emboîta le pas à la femme aux yeux bandés.

Sans savoir exactement ce qui se passait, Richard avait une certitude : ça ne lui disait rien de bon.

Chapitre 64

Kahlan suivit la femme aux yeux bandés sur la place du village. Maintenant qu'elle tenait le bâton, elle semblait avoir plus de facilité à se déplacer, comme si celui-ci lui indiquait la direction à suivre.

Dans la rue principale, des villageois les regardèrent passer en silence. Aux fenêtres, les enfants ne perdaient pas une miette du spectacle. Eux non plus ne parlaient pas.

Kahlan n'aima pas du tout l'air sinistre de tous ces gens. On eût dit qu'ils regardaient passer un enterrement.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Kahlan à son guide.

La femme tourna à demi la tête pour répondre :

— Je suis celle que l'oracle a décidé d'utiliser. Celle qui la sert aujourd'hui…

— Je vois, marmonna l'Inquisitrice.

Arrivées au bout du village, les deux femmes s'enfoncèrent de nouveau dans la forêt d'arbres ratatinés. Sous la frondaison écrasante, le terrain se mit à descendre. Un peu plus loin, la femme aux yeux bandés s'engagea sur une piste, entre des rochers.

Alors que le chemin se faisait plus étroit, Kahlan remarqua que les arbres, autour d'elle, commençaient à avoir une allure plus normale. Des buissons et d'autres plantes poussaient autour des bouleaux blancs souvent flanqués de tilleuls en fleur.

La femme s'arrêta à la frontière entre les arbres noirs et les autres.

— Je n'ai pas le droit d'aller plus loin, annonça-t-elle.

— Et que suis-je censée faire ? demanda Kahlan.

— Continuer. Tu devras trouver ton chemin toute seule.

— Et comment vais-je faire ?

La femme pointa son bâton devant elle.

— L'oracle est par là. Avance tout droit, et tu la trouveras.

Sentant l'hésitation de l'Inquisitrice, la femme ajouta :

— C'est ta dernière chance de rebrousser chemin. Avant de te décider, réfléchis bien. Peu de gens sont contents d'entendre ce que l'oracle veut leur dire.

— Ces choses-là sont rarement agréables, concéda Kahlan. Mais je n'ai pas le choix.

— Je sens la maladie en toi…

L'Inquisitrice prit une profonde inspiration et regarda devant elle.

— Merci de m'avoir accompagnée jusqu'ici.

— Pour me remercier, attends d'avoir vu l'oracle. Quand ce sera fait, tu maudiras peut-être jusqu'au jour de ma naissance, parce que je t'ai conduite jusqu'ici, justement…

— Je te remercie quand même. Aucune de nous deux n'avait le choix, aujourd'hui.

— Sur ce point, tu as raison. Pendant que tu parleras à l'oracle, j'attendrai au village avec tes compagnons. Si vous recevez l'autorisation de passer, je te les amènerai ici.

Dès que la femme aux yeux bandés fut repartie en direction du village, Kahlan avança d'un pas décidé. Être de retour dans une forêt normale lui remontant le moral, elle progressa vite et se retrouva bientôt devant un petit ruisseau éclairé par la lumière qui filtrait de la frondaison désormais bien moins dense. En passant près de l'eau, la jeune femme dut dissiper avec ses mains le nuage de moustiques qui lui bloquait le chemin.

Des buissons et des arbres bordaient le cours d'eau bucolique. Malgré l'inconvénient des moustiques et d'autres insectes piqueurs, Kahlan trouva plus aisé et plus agréable de suivre le lit du ruisseau plutôt que de s'enfoncer dans la forêt. Des deux côtés, à travers des trouées dans les feuillages, elle vit que des falaises flanquaient la vallée. Des contreforts de montagnes, probablement…

Après avoir traversé un bosquet de bouleaux blancs, le ruisseau serpentait dans une vallée encaissée qui allait en s'élargissant. Enfin parvenue en terrain découvert, sans arbres ni falaises pour lui boucher la vue, Kahlan mesura l'écrasante immensité des montagnes environnantes. Avec son instinct de guide forestier, Richard avait vraiment trouvé le seul chemin qui menait à Saavedra. Et avec un peu de chance, une fois cette passe traversée, la ville ne serait plus bien loin.

À condition que l'oracle veuille bien les laisser continuer leur voyage…

Alors qu'elle avançait sur un terrain modérément vallonné, Kahlan découvrit la source du ruisseau. Venant de la terre, l'eau jaillissait d'une fissure, dans un gros rocher. Dans le bassin naturel qu'elle alimentait, des vairons nageaient paresseusement, certains se laissant emporter par le courant pour aller découvrir le grand monde au gré des lacets du ruisseau.

L'endroit rappela à Kahlan un lieu qu'elle avait déjà vu, mais elle ne put pas déterminer lequel.

Au-delà de la source, après une butte herbeuse, s'ouvrait une nouvelle vallée, plus large et piquée de chênes majestueux et de

grands érables. De loin, les troncs des chênes évoquaient irrésistiblement les colonnes de pierre de quelque gigantesque cathédrale. Si sa mission avait été moins urgente – et si l'inquiétude pour Richard ne lui avait pas rongé les entrailles – Kahlan se serait émerveillée de la beauté de la nature. Après la forêt ratatinée, le contraste était vraiment saisissant.

Alors qu'elle avançait dans les hautes herbes, trébuchant de temps en temps sans trop comprendre pourquoi, quelque chose craqua sous ses semelles. Intriguée, elle s'arrêta et baissa les yeux. Entre deux touffes d'herbe, elle distingua un objet ovale à demi enterré dans un monticule de terre. Du bout d'une botte, elle dégagea sa découverte… et constata qu'elle ressemblait furieusement à un os.

Regardant autour d'elle, Kahlan s'aperçut que toute la zone était constellée d'étranges monticules. C'était sur ça qu'elle avait failli plusieurs fois perdre l'équilibre, mais parmi les hautes herbes, ces obstacles étaient difficiles à repérer si on ne les cherchait pas spécifiquement.

L'os à moitié dégagé se révéla être un crâne. S'accroupissant, Kahlan le saisit pour l'extirper de la terre.

Alors que des orbites vides la « regardaient », elle reconnut un crâne humain.

Lâchant la relique, elle se releva d'un bond. En guise de monticule, il s'agissait d'un minuscule tombeau, et il y en avait partout autour d'elle. Même dans le lointain, maintenant qu'elle savait que chercher, elle distingua les formes rondes caractéristiques. Et ces sépultures étaient si proches les unes des autres qu'on ne pouvait pas faire un pas sans en percuter une.

Des centaines de crânes humains étaient enterrés dans cette vallée. Et d'après ce qu'elle avait brièvement vu en manipulant le « sien », c'étaient presque sûrement des piles de têtes qui gisaient dans la terre. Des entassements de crânes, dont il était impossible d'évaluer la profondeur.

Des centaines ? Non, des milliers !

Sans savoir exactement ce qui s'était passé dans cette plaine, Kahlan eut soudain la certitude que ses os et ceux de ses compagnons y finiraient, recouverts de terre, si elle ne parvenait pas à obtenir la permission de l'oracle.

Cela dit, sans permission, pas de citadelle, et sans citadelle, Richard et elle en avaient encore au mieux pour quelques jours.

Dans cette course contre la mort, Kahlan oublia qu'elle piétinait des ossements. Tout ce qui comptait, désormais, c'étaient les vivants. Pas seulement Richard et elle, mais tous les gens qui dépendaient d'eux.

Slalomant entre les chênes au son des trilles des oiseaux qui s'y

perchaient, l'Inquisitrice atteignit très vite une grande clairière qui aurait dû être inondée de soleil, si le ciel n'avait pas été si gris. Au centre, une femme était assise sur un banc de pierre.

Sans se poser de questions sur ce qu'elle devait faire, Kahlan rejoignit l'oracle d'un pas décidé.

À quelques pas de son but, elle s'arrêta pour mieux étudier l'inconnue qui lui tournait le dos. De sa vie, elle n'avait jamais vu quelqu'un ayant des cheveux rouge flamme. Pourtant, on eût dit que les mèches en bataille de l'oracle étaient les tentacules crépitants d'un feu de forge.

— Je te salue, Mère Inquisitrice, dit l'oracle sans se retourner. Merci d'être venue…

Soudain, Kahlan remarqua Chasseur. Assis paisiblement à l'écart, il la regardait de ses grands yeux verts.

Les choses étaient beaucoup plus compliquées qu'on aurait pu le croire, comprit l'Inquisitrice. Oui, immensément plus compliquées…

Chapitre 65

La femme se tourna enfin vers Kahlan, la regarda un long moment, puis se leva. Sa robe grise, nota l'Inquisitrice, était bien trop élégante pour une forêt. Pourtant, il n'y avait aucun bâtiment aux alentours.

Les yeux bleus de l'oracle soulignaient encore l'incandescence hors du commun de sa chevelure aux mèches rebelles. Kahlan avait déjà croisé des regards comme celui-là. Des yeux qui n'avaient pas beaucoup de peine à se donner pour devenir cruels. Et qui avaient sans nul doute vu bien des horreurs…

Si elle ne s'était pas peint les lèvres en noir, l'oracle aurait pu être jolie, songea Kahlan.

— Merci d'avoir bien voulu me parler, dit-elle.

La femme inclina la tête.

— Ça allait de soi. Je suis honorée d'avoir la visite de la Mère Inquisitrice. Au fait, je me nomme Rouge.

— Rouge…, répéta Kahlan avec un coup d'œil pour les étranges cheveux de son interlocutrice.

Les lèvres noires dessinèrent l'ombre d'un sourire.

— Tu crois que ce nom me vient de mes cheveux ?

— J'avoue que cette idée m'a traversé l'esprit.

— C'est logique, mais erroné. (Le sourire demeura, mais les yeux se durcirent.) On m'appelle Rouge parce qu'il fut un temps où cette passe de montagne, dans la direction d'où tu viens comme dans celle où tu veux aller, charriait des torrents de sang. Parce que je l'avais transformée en un fleuve de fluide vital ! Voilà d'où me vient mon nom. Les cheveux sont secondaires. Et ne t'y trompe pas, j'ai adoré qu'on m'appelle ainsi.

— Je vois…, fit Kahlan.

— De quel droit tant de désapprobation, Mère Inquisitrice ? N'y a-t-il pas eu une époque où toi aussi, tu faisais couler des torrents de sang ?

— C'est vrai, reconnut Kahlan.

Pour mieux cerner l'oracle, elle tenta de préciser la notion.

— Parfois, on est obligé de tuer.

Rouge éclata de rire.

— C'est bien vrai, ça ! (Elle se rembrunit, les yeux rivés dans ceux de l'Inquisitrice.) Je suis contente que tu voies les choses comme ça.

Kahlan tourna les yeux vers Chasseur.

— Tu connais cet animal ?

Rouge ne se donna pas la peine de regarder.

— Il est mignon, pas vrai ? Sa mère est une de mes… protectrices. Mais elle, je ne la qualifierais pas de « mignonne ». En voyant son fils, on a du mal à imaginer à quel point elle est grosse. Et féroce… Lui, c'est un gentil petit gars. C'est moi qui te l'ai envoyé.

— Quoi ?

— Pour être sûre que tu arrives jusqu'ici. C'est moi qui lui ai planté une épine dans la patte, afin que vous deveniez amis. Par rapport à sa mère, il est haut comme trois pommes, mais il a le même instinct protecteur.

— Comment savais-tu qu'il me trouverait ? Et que je le débarrasserais de l'épine ? Pour commencer, comment savais-tu que nous étions en chemin ?

— Allons, Mère Inquisitrice, quelle piètre oracle je serais, si je ne parvenais pas à distinguer de tels événements dans les flots du temps !

Les flots du temps… Soudain, Kahlan se rappela où elle avait vu une source qui jaillissait d'un rocher et des arbres qui évoquaient une cathédrale.

— Tu es une voyante, n'est-ce pas ?

Rouge eut un sourire indulgent.

— Oui. Les gens d'ici, des rustres, ne s'en sont jamais doutés. Et s'ils savaient, ils ne comprendraient pas. Je leur donne des miettes de ce que je glane dans les flots du temps. Par exemple, je leur ai dit que tes compagnons et toi passeriez par leur village. Du coup, ils me prennent pour leur oracle.

— Par le passé, j'ai eu affaire à une voyante. Connais-tu Shota ?

Rouge eut un geste nonchalant.

— Jamais entendu ce nom…

— Où sont tes serpents ? demanda Kahlan en regardant autour d'elle.

Rouge fit la moue.

— Des serpents ? Je déteste ces affreuses créatures.

— Moi aussi, fit Kahlan, très vaguement rassurée.

Rouge se révélerait peut-être moins nuisible que sa consœur, mais ça n'était pas garanti.

— Shota raffole des serpents.

— C'est répugnant… Moi, je préfère les vers.

— Les vers ?

— Ce sont des créatures bien plus agréables que les reptiles. Les vers sont dociles, et bien plus utiles que les serpents.

— Utiles à quoi ?

— Tu plaisantes, Mère Inquisitrice ?

— Je crains que non.

Rouge désigna le terrain truffé de crânes, derrière Kahlan.

— Pour commencer, ces chers petits sont très bons quand il s'agit de nettoyer des saletés.

— Ces chers petits ? répéta Kahlan, ébahie.

Rouge se dressa de toute sa taille et regarda autour d'elle.

— Ver, viens à moi !

N'ayant jamais entendu parler de vers qui répondent à un appel, Kahlan se demanda un instant si Rouge avait bien tous ses esprits. Mais elle sentit le sol vibrer sous ses pieds, puis trembler comme lors d'un séisme.

Derrière Rouge, le sol s'ouvrit en deux et une incroyable créature en sortit.

Un ver aussi gros que le tronc d'un chêne venait d'émerger en partie de la terre, tendant la tête vers l'épaule de la voyante. Une tête sans yeux, sans expression, avec en tout et pour tout une grosse bouche garnie de crocs qui s'ouvrait et se fermait en rythme avec les ondulations de l'énorme corps annelé.

— Les vers dévorent les serpents juste pour le plaisir, dit Rouge, visiblement amusée par la stupéfaction de Kahlan.

Sur ces mots, elle se pencha et ramassa un serpent, sous son banc. En souriant à Kahlan, elle jeta le reptile derrière elle. Comme un chien dressé, le ver le goba au vol.

Sans se retourner, Rouge congédia d'un geste son « petit chéri ». Aussitôt, le ver se renfonça dans la terre, le trou se rebouchant tout seul.

— La mère de ton petit compagnon à fourrure est encore plus impressionnante, dit la voyante.

— Je veux bien le croire, fit Kahlan avec un petit coup d'œil pour Chasseur. Rouge, tu t'es donné beaucoup de peine pour que j'arrive jusqu'ici…

— Ce n'était pas si difficile… Dans les flots du temps, j'ai vu par quel chemin tu viendrais. Pour que tu ne finisses pas taillée en pièces dans le défilé, j'ai envoyé ton petit copain, histoire qu'il t'épargne le pire et te montre le chemin.

— Merci, fit Kahlan, ne trouvant rien d'autre à dire. Mais pourquoi suis-je ici ? Rouge, il nous faut la permission de passer. C'est vital. Que veux-tu de moi ?

— Toujours dans le vif du sujet, hein ? Vu l'état dans lequel vous êtes, le seigneur Rahl et toi, ça peut se comprendre. Bien, réglons au plus vite notre petite affaire…

— Quelle petite affaire ? Je veux aller à Saavedra, et je suis pressée. Donne-nous la permission de passer, qu'on en finisse.

— D’accord, mais d’abord nous avons quelque chose à faire.
— Quoi donc ?
— Trois fois rien… J’ai besoin que tu tues quelqu’un pour moi.

Chapitre 66

— Tu as besoin de moi pour tuer quelqu'un ? répéta Kahlan, sidérée.

Comment une voyante dotée de tant de pouvoir et d'influence pouvait-elle être dans l'incapacité de faire le sale boulot elle-même ?

— Je ne suis pas une tueuse à gages. Ni pour toi, ni pour personne…

— D'accord, d'accord, mais tu dois commettre ce meurtre, quoi qu'il arrive. Je veux juste te faire comprendre que c'est essentiel.

Kahlan se retint d'exploser. Cette femme, à l'évidence, ne leur donnerait pas l'autorisation de passer avant de lui avoir servi ses propos fumeux.

— Bien, je t'écoute, mais sois brève. Si je ne me débarrasse pas de cette souillure, il ne me reste pas longtemps à vivre.

— Oui, le poison de Jit qui coule dans ton sang…

— Tu connais Jit ? Et tu es au courant pour le mal qui nous ronge, mon mari et moi ?

— Enfin, je suis une voyante ! Bien entendu que je suis informée de tout ce qui touche de façon déterminante des personnages centraux comme le seigneur Rahl et toi. D'autant plus que c'est lié à tout le reste. En particulier à la tâche que tu dois accomplir pour moi.

— Le meurtre ?

— C'est ça, oui… (Rouge prit une profonde inspiration.) Puisque tu es à court de temps, je vais essayer d'être brève.

— Je t'en serai reconnaissante…

En réalité, Kahlan n'avait aucune envie d'entendre cette histoire. Mais en songeant au champ de crânes, elle se dit qu'écouter Rouge était judicieux. La colonne devait impérativement repartir. Se frayer un passage à la pointe de l'épée serait long et difficile, sans garantie de succès. Tendre l'oreille et négocier se révélerait sans doute plus efficace.

— Mère Inquisitrice, il faut que tu saches que j'ai vu le démon. Il arpente le royaume des vivants.

— Le démon ?

— Sulachan… Il est mort depuis longtemps, mais il a réussi à…

— Tu veux que je tue Sulachan ? coupa Kahlan, incrédule.

— Pas exactement… En tout cas, pas si directement. Il faut que tu

fasses en sorte qu'il soit renvoyé dans le royaume des morts, là où est sa place.

Kahlan n'avait *a priori* rien contre ce programme. Rouge et elle ayant des objectifs communs, elle la considéra avec un intérêt nouveau.

— Comment suis-je censée faire ça ?

— J'essaie de t'exposer la ligne générale… N'es-tu plus pressée, tout d'un coup ?

— Désolée… Continue.

— Sulachan est un antique démon qui a dévasté le monde. Puis il est mort, et il a traversé le voile. En toute logique, il ne devrait pas être une menace pour nous aujourd'hui. Mais il l'est.

» Vivant, c'était un esprit malade, mais aussi un visionnaire. Bien entendu, son esprit concevait des projets démentiels, mais qui ne manquaient pas de puissance créatrice. Sachant qu'il ne pourrait pas échapper à la mort, il a commencé à ourdir son plan bien avant de rejoindre le royaume du Gardien. Un sorcier, tu le sais, peut être à la fois dément et génial. Et lui, en plus du don, il avait des pouvoirs occultes. La magie noire…

— Je ne comprends rien à cette histoire de magie noire, dit Kahlan. Avant ces derniers temps, je n'en avais jamais entendu parler. Et voilà qu'on la rencontre à tous les coins de rue !

— Dans cet univers, tout est affaire d'équilibre. C'est la règle qui dirige l'infiniment petit comme l'immensément grand. Dans un conflit, on a besoin d'équilibre. Et souvent, c'est un autre conflit qui permet de l'atteindre. Le chaud et le froid, l'obscurité et la lumière… Le mal équilibre le bien, la haine équilibre l'amour. Tu vois ce que je veux dire ? Certaines composantes – comme la lutte des esprits du bien contre les démons – sont des sous-ensembles d'un équilibre plus général – la vie contre la mort, au bout du compte.

» La Magie Additive et la Magie Soustractive sont deux éléments qui équilibrent le don. En *interne*, Mère Inquisitrice ! En interne ! Mais il fallait quelque chose pour l'équilibrer en *externe*. Et c'est le rôle de la magie noire – ou des pouvoirs occultes, si tu préfères.

» Dans un lointain passé, les sorciers noirs comme Sulachan étaient sur le point de vaincre les détenteurs du don. Ce déséquilibre menaçait de plonger dans le chaos le monde des vivants et le royaume des morts. Mais les détenteurs du don ont pris le dessus. Attention, ils n'ont pas triomphé, se contentant d'isoler derrière la haute muraille leurs adversaires et leurs créatures. Ainsi, le danger était écarté… et l'équilibre maintenu. Mais les sorts-barrière ne pouvaient pas tenir indéfiniment. Sais-tu pourquoi ? Parce que ça aurait instauré une nouvelle forme de déséquilibre. Du coup, nous voilà de nouveau

confrontés aux hordes du démon.

— Je vois… Tu parlais de Sulachan et de sa mort ?

— Avec l'aide de ses sbires, il est intervenu dans le royaume des morts afin de s'y préparer une place spéciale. Pour ça, il a bien sûr recouru à la magie noire.

» Pendant trois mille ans, son esprit a œuvré afin de renouer le contact avec les forces qu'il avait levées de son vivant dans notre monde.

— Ces forces, ce sont les demi-humains ?

— Entre autres, oui… Il savait qu'elles seraient libres un jour, et qu'elles pourraient alors ramener son esprit dans le monde des vivants, où attendait son enveloppe charnelle.

» Il a aussi utilisé les esprits des morts qu'il avait ranimés. En les privant du repos éternel, il en a fait ses serviteurs. Une fois coupées du lien, ce guide qui leur avait permis de traverser le voile, ces âmes n'ont plus su à quel monde elles appartenaient. Et elles sont devenues ses messagers, entre les deux univers…

» Pour parachever son œuvre, Sulachan a réussi à se gagner l'aide – essentielle ! – de l'homme qui vivait naguère à quelques jours de voyage d'ici.

— Hannis Arc, dit Kahlan. Le gouverneur de la province de Fajin, installé à Saavedra.

— D'une partie de la province, rectifia Rouge. Ici, c'est moi qui règne. (Un instant, elle ressembla à une vipère qui montre ses crochets, mais elle se ressaisit.) Cela dit, c'est bien lui. Hannis Arc a grandement profité des pouvoirs occultes qui filtraient de la haute muraille. En les absorbant, il a réussi à altérer la nature même de la Grâce. En d'autres termes, la façon dont existe le monde des vivants. Et en distordant ces lois, il a pu ramener Sulachan ici.

— Plus que quiconque, une voyante est liée à la Grâce, dit Kahlan. En conséquence, ton existence même est menacée.

— Exact. Comme la tienne et celle du seigneur Rahl – si vous n'étiez pas déjà contaminés par le poison de Jit.

» Sulachan veut distordre ces lois jusqu'à ce qu'elles se brisent. Hannis Arc, lui, entend régner sur le monde des vivants. Il aide Sulachan en échange de son assistance…

» Les deux hommes savent qu'ils n'auront aucun mal à se trouver d'autres sbires. Des hérauts, en somme, qui recrutent des légions d'admirateurs dociles pour leurs deux maîtres. Comme récompense, ils reçoivent les miettes qui tombent de la table de Sulachan et d'Hannis Arc.

» Bien qu'il soit un détenteur du don très puissant et un sorcier noir capable de défier les prophéties et de renvoyer Sulachan de l'autre côté du voile, Hannis Arc a besoin de l'empereur parce qu'il n'a

pas les troupes requises pour conquérir le monde. Il a donc rappelé Sulachan pour qu'il lui fournisse une armée.

— Un échange de bons procédés, si on ose dire…

— Une alliance, oui… La mission d'Hannis Arc était de ramener Sulachan dans le monde des vivants. Pour ça, il fallait entre autres exigences qu'il se procure le sang ô combien précieux du Messager de la Mort. Encore une affaire d'équilibre…

» Depuis, Sulachan met au service de son complice une armée de demi-humains et de cadavres ranimés. Bien entendu, pour que ça continue, Hannis Arc alimente l'empereur en magie noire, sinon, il lui serait impossible de rester ici. Un cycle infini, comme tu vois. Deux hommes condamnés à collaborer, mais aux motivations différentes. Deux « alliés » qui se servent froidement l'un de l'autre.

» Comme de juste, chacun est persuadé qu'il domine son associé. Pour l'instant, ils œuvrent ensemble, visant les mêmes objectifs. Mais ils sont comme deux vipères, chacun tenant dans sa gueule la queue de l'autre… Hélas, nous serons tous morts depuis longtemps avant qu'ils en arrivent à se mordre, parce que leur alliance ne les satisfera plus.

» En attendant ce jour, et si personne ne les arrête, le monde des vivants disparaîtra, parce que Sulachan veut détruire le voile, afin d'unifier les deux univers. La destruction de l'équilibre de la Création, Mère Inquisitrice.

» Une abominable catastrophe. C'est pour ça que nous devons agir coûte que coûte.

Chapitre 67

— Rouge, tu n'as pas besoin de m'en dire plus. Je sais quelles seront les conséquences si Sulachan et Hannis Arc l'emportent.

— Tu es sûre ? L'ordre de la vie tel que nous le connaissons serait détruit, mais ce n'est pas tout. Le Gardien me capturerait. Sais-tu à quel point il brûle d'envie de détenir des voyantes – surtout s'il peut s'affranchir des lois naturelles de la Grâce ?

— J'en ai une excellente idée… Shota m'en a parlé. Mais toi et tes consœurs ne seriez pas les seules à souffrir. Tout le monde serait logé à la même enseigne. Rouge, personne n'échapperait au désastre.

Rouge eut un sourire presque malicieux.

— C'est exactement ce que je voulais t'entendre dire, Mère Inquisitrice. J'ai à cœur mes intérêts, bien sûr, mais ils recoupent ceux de l'humanité tout entière. Mon destin serait le vôtre. Si le Gardien est lâché sur le monde, les morts se nourriront des vivants.

Rouge se redressa et tira sur sa robe grise.

— Je ne suis pas certaine que tu mesures la gravité de la menace, Mère Inquisitrice. Si Sulachan et Hannis Arc déchirent le voile, il n'y aura plus jamais moyen d'en créer un. En d'autres termes, la Création sera déséquilibrée pour l'éternité. Un tel chaos conduirait inévitablement à la destruction de tout. Comme une braise qui s'éteint, la Création mourrait.

» Mais sur la grande échelle du temps, il peut y avoir mille ans – ou pourquoi pas, dix mille – de souffrance pour l'humanité.

» Parce qu'il est fou et mégalomane, Sulachan se croit capable d'infléchir des forces qui en réalité le dépassent. Avide de pouvoir, Hannis Arc pense qu'un règne de mille ans serait l'équivalent d'une éternité. Ces deux fléaux se complètent : la folie, le délire des grandeurs, de grands pouvoirs… Ensemble, ils sont dix fois plus nocifs que séparément, et ils peuvent séduire tous ceux dont la haine est la raison de vivre. Tu sais bien, ceux qui jubilent lorsqu'ils saccagent l'espoir…

» Si de telles forces destructrices se déchaînent, personne ne pourra les contenir. Et la fin viendra tôt ou tard. La fin de la vie.

» Sulachan et Hannis Arc doivent être arrêtés avant que la machine infernale soit en marche.

— Rouge, je sais tout ça ! Tu ne me dis rien de neuf. Au contraire,

je suis engagée dans la lutte contre Sulachan et Arc, et tu me fais perdre mon temps. Nous devons traverser et nous faire guérir à Saavedra afin de pouvoir reprendre le combat. Alors, dis-moi ce que tu veux ou laisse-nous partir.

Rouge croisa les bras.

— J'essaie de replacer ta mission dans son contexte, afin que tu aies conscience de son importance.

Kahlan se posa une main sur le front. Au fond d'elle, le poison attendait son heure, de plus en plus imminente.

— Rouge, j'agonise ! Crois-moi, je suis consciente du contexte. Pour t'aider, il me reste très peu de temps. Après, nous devrons partir. J'ai compris qu'il fallait neutraliser nos adversaires avant qu'il soit trop tard. S'il te plaît, dis-moi ce que tu veux que je fasse.

— Ce que je sais que tu dois faire, corrigea Rouge. Ma volonté n'a rien à voir là-dedans. J'ai vu les événements dans les flots du temps. Et j'ai découvert qu'une seule personne est en mesure d'empêcher toutes les horreurs que je viens de décrire.

— Qui, selon toi ? demanda Kahlan, se forçant à la patience.

— Tu le sais très bien, Mère Inquisitrice. Le caillou dans la mare… Le Messager de la Mort. Ton propre mari !

Kahlan soupira à pierre fendre.

— Oui, nous savons ça… As-tu vu dans les flots du temps s'il réussira ?

— Ça ne fonctionne pas ainsi. Je ne choisis pas ce que je vois dans les flots du temps…

— Donc, tu peux seulement me dire ce que je sais déjà, et me confirmer qu'on ne peut pas prévoir comment tout ça finira. Formidable ! Merci beaucoup. Et maintenant, ce droit de passage ?

Rouge s'échauffa un peu.

— Je ne vais pas faire mon marché dans les flots du temps. Ce n'est pas non plus une foire aux questions-réponses. Une voyante découvre ce qu'on veut bien qu'elle découvre, et elle n'a pas son mot à dire ! Je ne suis qu'une intermédiaire.

— C'est comme ça, quand on touche aux prophéties.

— Oui, en un sens, c'est pareil. J'ai appris que ton mari a le potentiel de triompher. Mais pas s'il le fera.

Kahlan perdit patience.

— À quoi bon toutes ces histoires de prédictions et de flots du temps ? J'aurais pu te dire que Richard a ce potentiel. Tout simplement parce que je le connais. Ça t'aurait épargné de plonger dans les flots du temps.

Au lieu de s'énerver, agacée par la réaction de Kahlan, Rouge eut un sourire mélancolique.

— Certaines choses sont opaques, c'est vrai. Mais d'autres sont

limpides comme de l'eau de roche.

— Pas dans le cas qui nous concerne…

Kahlan envisagea de planter là Rouge et d'aller retrouver ses compagnons. Connaissant l'importance de Richard, la voyante ne déclencherait pas une bataille rangée pour une simple histoire de droit de passage.

— Non, pas dans ce cas, répéta Rouge. Mère Inquisitrice, ton mari est unique, parce que son libre arbitre altère les événements que je vois dans les flots du temps.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'il est le caillou dans la mare. Il trouble l'avenir comme un caillou ride la surface d'une mare. Parce qu'il agit en fonction de son libre arbitre, et parce qu'il détient le don, on ne peut pas prévoir l'influence qu'auront ces ondulations sur les gens et le cours des choses. Avec ton mari, les prophéties ne fonctionnent pas très bien.

— Si ça peut te consoler, nous avons déjà eu ce problème avec les prédictions. C'est pour ça que nous ne leur accordons pas un grand intérêt.

— Aujourd'hui, tu devrais.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas s'il réussira, c'est vrai. En revanche, je suis sûre d'une chose : s'il meurt, il n'aura même pas l'occasion d'essayer. Et nous serons tous condamnés.

» Je fais de mon mieux pour t'aider à le garder en vie. Si tu ne m'écoutes pas, il mourra. Ce n'est pas une virtualité, mais une certitude.

» Je sais distinguer dans les flots du temps ce qui est potentiel de ce qui est certain. Pour Richard Rahl, je n'ai pas l'ombre d'un doute. Il mourra si tu ne fais pas ce que je te dis. Personne d'autre que toi ne peut le sauver. C'est tout aussi limpide.

» Alors, Mère Inquisitrice, veux-tu qu'il vive ou qu'il meure ? Son destin est entre tes mains.

Chapitre 68

Kahlan soutint crânement le regard de Rouge.

— Bien, je t'écoute. Que vois-tu de certain dans les flots du temps ?

— Nicci tuera Richard.

— Pardon ? Pourquoi ferait-elle ça ? Elle l'aime.

— C'est pour ça qu'elle le tuera. Parce qu'elle l'aime.

Kahlan secoua la tête comme pour en chasser des idées folles.

— Tu devrais faire la connaissance de Shota, railla-t-elle. Vous vous entendriez bien. Toutes les deux, vous voyez dans les flots du temps des événements que vous croyez pouvoir interpréter. En réalité, vous êtes folles à lier.

— Je ne suis pas folle, et je parie que Shota t'a donné des informations précieuses, en son temps. Je te dis ce qui arrivera si les flots du temps ne sont pas détournés de leur cours. J'essaie de te faire comprendre l'enjeu.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec des idioties.

Kahlan voulut se détourner, mais Rouge la prit par le bras.

— Nicci sait que le cœur de Richard t'appartient. Elle l'aime, mais elle ne peut pas l'avoir. À cause de ça, elle le tuera.

Exaspérée par cette conversation qui tournait en rond, Kahlan se prit la tête à deux mains.

— Tu as dit toi-même que tu vois un potentiel dans les flots du temps !

— Non, je n'ai jamais dit ça. Parce qu'il est le caillou dans la mare, Richard trouble ma vision des événements dont il sera le centre. Dans son cas, il s'agit d'un potentiel. Pour le reste, je suis sûre à cent pour cent de mes visions.

— C'est toi qui le dis ! lâcha Kahlan, trop agacée pour être polie.

Furieuse, Rouge désigna Chasseur.

— Je l'ai envoyé parce que je savais que vous avanciez vers ici et que vous seriez tués dans les canyons si je ne faisais rien. Il fallait qu'aucun d'entre vous ne périsse là-bas. J'avais vu que tu deviendrais amie avec Chasseur, comme tu l'appelles, et qu'il vous sauverait, mais il fallait que j'initie les choses en te l'envoyant.

» Ce n'était pas virtuel, mais certain. J'ai vu tous les affluents, toutes les branches et toutes les baies des flots du temps, et j'ai fait ce qu'il fallait pour que vous suiviez le bon courant. Et vous voilà ici.

C’est bien la preuve que je sais ce que je fais, et ce que je vois.

» Richard est une exception. Pas toi, ni les autres. J’ai influencé les événements pour vous sauver, et ça a fonctionné.

» Il est possible que Shota interprète mal ce qu’elle voit dans les flots du temps, mais ne me juge pas à l’aune de son incompétence. Je sais de quoi je parle !

Rouge braqua un index sur Kahlan.

— Mère Inquisitrice, Nicci tuera Richard si tu ne l’élimines pas d’abord. Et ton mari est notre seul espoir. La première Inquisitrice elle-même, Magda Searus, l’a compris il y a trois mille ans, et elle a fait son possible pour aider Richard. Toi, tu es la dernière Inquisitrice. La boucle est bouclée. À toi de l’aider !

» Tue Nicci avant qu’elle abatte Richard !

Kahlan croisa les bras et afficha son masque d’Inquisitrice.

— Si tu penses qu’elle doit mourir, pourquoi ne l’exécutes-tu pas toi-même ?

— Parce qu’une voyante sait quand il est sage qu’elle n’influence pas les flots du temps.

— Une excuse ridicule ! Tu es déjà en train de les influencer. Tu m’as fait venir ici, puis tu me dis de tuer quelqu’un. Ça revient au même.

— Non ! Cette affaire est entre Richard, Nicci, toi et le destin. Vous êtes tous les trois entraînés par les flots du temps. Votre avenir ne regarde que vous.

» La vérité sans fard, c’est que Nicci tuera Richard si elle est encore en vie le moment venu. Et elle agira par amour. Voilà pourquoi tu dois l’éliminer.

De rage, Kahlan se saisit les cheveux à pleines mains.

— Rouge, je connais cette femme, et je sais qu’elle aime Richard. Je sais aussi qu’elle ne lui ôterait pas la vie. Elle ne me ferait pas ça à moi.

— Toi ? Où est le rapport ? Je suis navrée, Mère Inquisitrice, mais si tu ne l’élimines pas, Nicci tuera Richard.

Du pur délire. Rouge croyait dur comme fer à ce qu’elle disait, mais ça ne rendait pas ses propos plus cohérents. Sauf si elle gardait quelque chose pour elle.

— Quand ? Quand se produira l’événement que tu as vu ?

Un long moment, Rouge dévisagea Kahlan avec le regard perçant qui n’appartenait qu’aux voyantes.

— Une question que tu ne dois pas poser, Mère Inquisitrice. Crois-moi sur parole, et ne cherche pas à en savoir plus. Tu n’aimerais pas ce que tu découvrirais.

— Je suis impliquée dans cette affaire… Je déteste ça, mais tu me dis que le contexte est vital. En conséquence, je veux le connaître.

Donc, je répète : quand Nicci tuera-t-elle Richard ?

Rouge fut très longue à répondre.

— Je ne peux pas le dire avec certitude… Mais ce sera après ton propre assassinat.

— Après ma mort ? Une mort violente ?

— Oui, et qui te guette dans très peu de temps. Voilà pourquoi tu dois tuer la magicienne au plus vite. Aujourd'hui, ou demain, quand vous arriverez à la citadelle. Au plus tard, le lendemain. Sinon, c'est toi qui seras tuée.

— Par qui ?

— Si je le savais, je te le dirais… Mais les flots du temps m'ont caché cet événement. Sans doute pour une raison.

» C'est pareil avec le vieux sorcier. J'ai essayé de savoir qui l'a tué, afin de te le dire – car vos deux morts sont liées – mais je n'ai obtenu aucune réponse.

— En quoi nos morts sont-elles liées ? Enfin, *seraient*-elles ?

— Là encore, je n'en sais rien. Je sens un lien, voilà tout. Peut-être parce que c'est l'assassin de Zedd qui te tuera. Ou parce qu'il y aura un lien de cause à effet. Je n'en sais pas plus…

» Mais tu dois tuer Nicci, sinon Richard mourra et nous n'aurons plus aucun espoir.

Kahlan sentit une larme couler sur sa joue. L'idée qu'on tue Richard lui était insupportable. Et celle d'être elle-même assassinée la terrifiait.

— Il doit y avoir une chance que tu te trompes.

— Mère Inquisitrice, je suis navrée…

Rouge tendit une main, prit le menton de Kahlan et, du pouce, écrasa la larme.

— Navrée, vraiment… Que tu tues Nicci ou non, toutes les branches des flots du temps montrent que tu seras bientôt assassinée.

» Dans les flots du temps, je t'ai souvent vue, Mère Inquisitrice. J'ai découvert ton intégrité, ta droiture et ta loyauté à la cause de la vérité. Te voyant agir, j'ai appris que tu es courageuse, pleine de compassion et dévouée aux autres. Pour ça, je t'ai admirée.

» Les voyantes se peignent les lèvres en noir quand elles sont en deuil de quelqu'un à qui elles tiennent. Aujourd'hui, c'est pour toi que je porte du noir, Mère Inquisitrice.

» Je sais que ce que tu viens d'entendre est terrible pour toi, mais tu dois mettre ta vie en perspective de ce qui risque d'arriver au monde entier. L'enjeu est plus important. Tu n'auras jamais de deuxième existence, mais il en va de même pour tous les innocents qui périront si Richard échoue. C'est ça que tu dois considérer. Si tu ne lui sauves pas la vie en tuant Nicci, des millions de gens mourront. Tu as déjà tué pour épargner des innocents. Te voilà de nouveau confrontée

à ce choix. Tout repose sur toi, Mère Inquisitrice.

» Richard a encore une chance de survivre. En revanche, ton destin est scellé. Mais avant de mourir, tu peux sauver ton bien-aimé. Et une multitude d'innocents. Pour ça, tu dois éliminer Nicci.

Kahlan eut l'impression que le monde venait de s'écrouler. Tous ses espoirs et ses rêves réduits en cendres…

Alors qu'elle était simplement venue demander un droit de passage.

Elle se souvint de ce que Zedd lui avait dit un jour. Une voyante ne révélait jamais à quelqu'un ce qu'il voulait savoir… sans lui dire aussi ce qu'il ne désirait surtout pas entendre.

Chapitre 69

Richard n'y comprenait plus rien. Alors qu'ils avaient franchi la passe depuis plus d'une heure, il suivait Kahlan à assez bonne distance, et elle continuait d'être d'une humeur massacrante.

Après leur avoir annoncé qu'ils avaient l'autorisation de passer, la femme aux yeux bandés les avait conduits jusqu'à Kahlan, puis guidés dans la passe. Ne s'en laissant pas conter, Richard avait refusé d'avancer, exigeant de voir l'oracle. Pas question, lui avait répondu la femme. L'oracle avait reçu un membre de leur groupe, et elle ne converserait avec personne d'autre. De plus, elle avait été claire : si les étrangers voulaient traverser, c'était maintenant ou jamais.

Kahlan n'avait pas dit un mot au sujet de son entretien avec l'oracle. En fait, elle n'avait pratiquement pas desserré les lèvres, se détachant même de ses compagnons pour marcher entre eux et les éclaireurs. À l'évidence, elle désirait être seule. Un comportement qui ne lui ressemblait pas. Cela dit, même s'il s'inquiétait, Richard entendait bien évidemment respecter la volonté de son épouse.

Mais quand même, pourquoi ne daignait-elle pas lui jeter un coup d'œil ?

Et pourquoi semblait-elle au bord des larmes ?

Richard se demanda s'il avait fait quelque chose de travers. Bien sûr, il ne voyait pas quoi, mais même dans ce cas, Kahlan n'avait jamais été du genre à bouder. Chaque fois qu'ils avaient eu un différend, elle avait abordé le problème ouvertement. Dans leur situation actuelle, il ne voyait pas pourquoi elle aurait changé de façon de voir les choses. Après tout, ils n'étaient pas en position de pouvoir remettre les conflits au lendemain.

Tout ça était hautement inquiétant. Bien qu'il ne puisse pas écarter l'hypothèse d'avoir peiné sa femme, Richard pensait plutôt que l'oracle lui avait révélé une prophétie qui l'avait bouleversée. C'était une théorie brillante, si on oubliait un détail : Kahlan en avait bien trop vu dans sa vie pour se laisser atteindre par une prédiction.

Cela posé, l'oracle avait pu lui dire quelque chose qui lui avait fait l'effet d'un coup de couteau dans le cœur. Oui, mais quoi ?

— À ton avis, souffla Richard à Nicci, on devrait essayer de lui parler ?

— Je suis trop maligne pour tirer un coup de poing dans une

ruche, Richard. Pour le moment, fichons-lui la paix. Elle finira par se calmer, ou par décider qu'il est temps de te parler. Jusque-là, laisse-la en paix.

Samantha passa la tête entre le Sourcier et la magicienne.

— Qu'est-ce qui ne va pas, d'après vous ?

— Nous n'en savons rien…, répondit Nicci. Mais une magicienne avisée sait se tenir loin d'une personne qui a besoin d'être seule pour réfléchir. Une leçon que tu ferais bien de retenir.

— Désolée, fit Samantha.

Elle se laissa distancer de deux ou trois pas.

— Kahlan ne se sent sûrement pas bien, dit Richard à sa jeune amie, histoire d'adoucir la pique de Nicci. La souillure nous épuise et nous terrifie. Parfois, je me sens aussi au plus bas.

— Je sais, seigneur Rahl… J'ai senti le mal en chacun de vous. Et j'ai partagé votre terreur.

Richard se souvint de la première expérience traumatisante de la jeune magicienne.

— J'en suis bien conscient…

— Si ma mère ou moi pouvons faire quelque chose, appelez-nous, d'accord ?

— C'est noté, Samantha, fit le Sourcier en se tournant pour sourire à la jeune fille.

Satisfaite, elle se laissa décrocher un peu pour marcher avec sa mère.

— Tu es trop gentil avec elle, souffla Nicci.

— C'est une de mes sales habitudes… Me montrer gentil avec les gens gentils. Je devrais t'imiter et les blesser sans raison. Ça paraît beaucoup plus efficace.

— Là, tu marques un point…

— Au fond, tu devrais peut-être lui parler.

— À qui ?

— Kahlan.

— Désolée, mais n'ai-je pas dit qu'on ne flanque pas un coup de poing dans une ruche ? Tu n'as pas vu le regard qu'elle m'a lancé ?

— Non. Quel genre de regard ?

— Eh bien, si des yeux pouvaient tuer…

— Que lui as-tu fait pour mériter ça ?

— Rien du tout… Je suis innocente comme l'agneau qui vient de naître. Et toi, que lui as-tu fait ? Je te signale qu'elle t'ignore aussi.

— Si seulement je savais…

Nicci tapota l'épaule du Sourcier.

— Elle va se remettre, Richard. Je pense qu'elle réfléchit à ce que

lui a dit l'oracle, et qu'elle ne veut pas être dérangée.

— C'est très possible… Mais je n'y crois pas.

— Moi non plus, avoua Nicci.

Richard regarda les montagnes, dans le lointain. Alors que le soleil finissait de sombrer, à l'ouest, la nuit tombait d'autant plus vite sous ce ciel plombé.

Le Sourcier ralentit le pas, se laissant dépasser jusqu'à ce qu'il puisse marcher avec Jake Fister.

— La Mère Inquisitrice va bien ? demanda l'officier.

Comme tous les hommes, il avait remarqué que quelque chose clochait. Pour ces soldats, Kahlan était l'incarnation de la combativité. Son moral regonflait immanquablement le leur. Là, ils tiraient tous une tête sinistre.

— Ma femme n'a rien de spécial, mentit Richard. Mais cette maladie nous épuise physiquement et moralement.

— Oui, j'imagine, fit Fister, rassuré par cette explication.

La maladie était grave, il le savait, mais lui aussi s'était demandé si cette brusque variation d'humeur avait un lien avec l'oracle.

— Lieutenant, au train où vont les choses, il fera bientôt nuit. Nous allons devoir camper.

— Exact… D'après les éclaireurs, nous marchons vers une route qui conduit à Saavedra. Mais nous ne l'atteindrons pas avant demain, dans la matinée. Il est trop tard pour espérer y arriver ce soir.

— La bonne nouvelle, c'est que sur une route, nous avancerons plus vite. Donc, nous serons sans doute à destination avant demain soir. Pour l'heure, il faut trouver un site où camper.

— C'est déjà fait, seigneur Rahl. Un endroit parfait nous attend pas loin d'ici. Rapport d'un éclaireur…

— Parfait. Envoie une avant-garde sécuriser le terrain…

Fister se tapa du poing sur le cœur, puis il alla exécuter cet ordre.

Quand il posa les yeux sur la magnifique silhouette de Kahlan, devant lui, Richard sentit son cœur se serrer. Il aurait donné cher pour savoir ce qui se passait, pouvoir tout arranger et recevoir en récompense le sourire spécial qu'elle ne réservait qu'à lui.

Pourquoi avait-elle envie de pleurer ?

Après l'assassinat de Zedd, il l'avait vue verser toutes les larmes de son corps, et ça suffisait pour une vie entière.

Zedd… Le chagrin et la colère revinrent, lui nouant la gorge. Mais il força la fureur à se dissiper. Pour l'heure, Kahlan comptait plus que la vengeance.

Chapitre 70

Fister rattrapa Richard et marcha à côté de lui.

— Seigneur Rahl, la zone est sécurisée. Rien à signaler. Personne n'est passé par là depuis un bon moment.

— Rien d'étonnant, fit Nicci. Pour arriver ici, il faut avoir traversé les canyons puis obtenir le droit de passage auprès de l'oracle. Rien qui puisse encourager des voyageurs à s'aventurer dans le coin.

— Bien raisonné, dit Richard. La porte de derrière de Saavedra est bien défendue. On voit que le Peuple de la Paille n'a pas l'habitude des étrangers…

— Et je vois mal comment des demi-humains auraient pu nous suivre, ajouta Fister.

Une fois sur le site, les hommes installèrent le camp et allumèrent une dizaine de petits feux. Avec tant de lumière, tout le monde voyait tout le monde, et le périmètre du camp devenait plus facile à surveiller. Même si le sol n'était pas parfaitement plat, l'endroit était presque parfait pour camper, parce qu'une colline le protégeait d'un côté, les trois autres étant assez peu boisés pour qu'on voie venir de loin une menace. Pour une fois, les hommes allaient pouvoir dormir tranquilles sous la protection des sentinelles.

Dans l'incapacité de savoir quels ordres Hannis Arc avait pu laisser avant de quitter la citadelle, Richard devait se préparer à tout. Cela dit, il doutait qu'une garnison de province puisse être un obstacle pour les vétérans de la Première Phalange. L'enjeu étant la vie de leur seigneur et de sa femme, ils ne seraient pas commodes, c'était facile à prévoir. À Saavedra, les aspirants héros devraient en rabattre vite, s'ils voulaient garder la tête sur les épaules.

Le Sourcier se demanda pourquoi il était si nerveux. La citadelle appartenait à la province de Fajin, elle-même membre de l'empire d'haran. Tous les militaires de la place forte étaient de fait sous ses ordres.

Affamés, les soldats faisaient déjà rôtir des lapins, de la viande de daim et des poissons pêchés dans un cours d'eau voisin. Un bon repas leur redonnerait des forces.

Alors qu'il aurait dû en être de même pour lui, Richard n'avait pas

faim. Son inquiétude au sujet de Kahlan, sans aucun doute. Sans compter l'effet du poison, au plus profond de lui… Pour rester conscient, il devait lutter en permanence. Alors, manger, dans ces conditions…

Kahlan déboula soudain près de lui.

— Des hommes nous ont trouvé un endroit sûr où dormir, dit-elle en désignant un cercle de rochers. J'ai déjà installé nos pénates.

— Bonne initiative, fit Richard en s'efforçant de ne pas paraître surpris d'entendre la voix de sa femme pour la première fois depuis des heures. Tu veux manger quelque chose, d'abord ?

— Non, répondit l'Inquisitrice.

Sans un mot de plus, elle se détourna et se dirigea vers le cercle de rochers.

Richard et Nicci se regardèrent, interloqués.

— Tu devrais aller lui tenir chaud, dit la magicienne. Sois gentil, et n'essaie pas de m'imiter en la blessant sans raison. J'ai cru comprendre que ce n'est pas très efficace.

— Tu ne vas pas me laisser oublier ce coup-là, pas vrai ? demanda Richard avec un petit sourire.

— Ça, tu peux y compter ! Allez, va lui dire que tu l'aimes.

— Oui, j'y cours. Merci, mon amie.

Richard prit une grande inspiration. Pressé d'être avec Kahlan, il redoutait cependant d'apprendre ce qui l'avait perturbée. Et il voulait la voir redevenir elle-même.

Mais pour ça, il faudrait peut-être attendre qu'elle soit guérie. *Idem* pour lui, probablement…

— Reposez-vous bien, dit le Sourcier à Nicci et à Fister. Lieutenant, ordonne aux hommes de rester à bonne distance de nous. Je crois que Kahlan a besoin d'intimité, ce soir.

— Aucun problème, seigneur Rahl !

En s'éloignant, Richard passa à côté de Samantha et d'Irena, occupées à manger une saucisse.

— Richard, lança Irena, dis-lui que je lui souhaite d'aller mieux. Si elle a besoin d'une magicienne, je serai là pour elle.

Richard fit un petit geste de remerciements puis il traversa le camp en zigzag afin de passer près de tous les feux pour saluer les hommes et leur souhaiter une bonne nuit. Plusieurs lui proposèrent de la nourriture qu'il déclina poliment.

L'endroit indiqué par Kahlan était pas mal à l'écart et bien protégé par le cercle de rochers. Un petit nid d'amour, aurait-on pu dire dans d'autres circonstances.

Kahlan attendait, des larmes aux yeux. Dès qu'elle le vit, elle souleva sa couverture.

Richard capta le message et s'étendit près d'elle, la tête appuyée contre un rocher et juste assez relevée pour pouvoir la voir.

— Dis-moi ce qui ne va pas, je t'en prie.

Éclatant en sanglots, Kahlan se blottit contre son mari et posa la tête sur son épaule.

— Serre-moi contre toi, c'est tout.

Sans un mot, Richard fit ce que sa bien-aimée lui demandait.

Un long moment, il écouta le chant d'un rossignol, dans le lointain, le bourdonnement des insectes, le murmure distant des soldats… et les sanglots de la femme qu'il aimait plus que tout au monde.

Soudain, il n'y tint plus :

— Kahlan, si tu ne me parles pas, tu finiras par avoir ma peau.

La jeune femme réussit à se calmer un peu.

— Je ne sais pas ce qui cloche… Toute ma vie, on m'a répété d'être forte et de cacher mes sentiments sous un masque d'Inquisitrice. Mais je n'y arrive plus.

— Pourquoi ?

Kahlan se contenta de hausser les épaules.

— Que t'a dit l'oracle ?

— Elle m'a fait réfléchir au sujet de ma vie… De la tienne, aussi. Et de nous.

— C'est plutôt agréable, non ?

N'obtenant pas de réponse, Richard insista :

— Non ?

— Richard, si Nicci nous guérit, demain, ne pouvons-nous pas… partir très loin, tous les deux ?

— Que veux-tu dire ?

— Depuis notre rencontre, qu'avons-nous fait ?

— Ce que nous avons fait ? Beaucoup de choses, non ?

— Pour les autres ! Nous nous sommes battus pour que les autres vivent et soient heureux. Quand aurons-nous *notre* bonheur ?

— Je vois ce que tu veux dire… Vraiment, crois-moi. Mais nous n'avons pas le choix. En ce monde, des esprits pervers cherchent à nuire aux gens que nous aimons. Et à nous-mêmes.

— Il y a toujours le choix.

— Que veux-tu dire ?

— Richard, il y aura toujours des méchants… Des gens qui haïssent tous ceux qui veulent les empêcher d'usurper le pouvoir et la fortune. Bref, il y aura toujours une menace. Il en va ainsi depuis l'aube des temps, et ça continuera jusqu'à la fin de tout.

» Cette fois, la menace nous dépasse. Elle dépasse tout le monde. C'est au-delà de notre zone d'influence. Un mal qui ronge le monde

des vivants et le royaume des morts. Nous ne sommes pas de taille. Mais sommes-nous obligés d'essayer de l'être ? Quand viendra notre tour d'être heureux ? Quand serons-nous enfin ensemble pour de bon ?

— Bientôt, Kahlan… Très bientôt.

— Non, ça n'arrivera jamais, si nous n'agissons pas. Richard, nous devons partir et profiter du temps qui nous reste. Du temps qui reste au monde…

— Nous partirons un jour… Mais pas pour l'instant. Si je ne vais pas au bout de ce combat, je ne pourrai pas me regarder en face. Mais je comprends ce que tu ressens, et je partage tes sentiments.

— Richard, cette fois, c'est trop ! Tu ne réussiras pas. La sagesse, c'est de reconnaître ses limites, et de baisser les bras quand on ne peut pas gagner.

Exactement le discours de Zedd… Et à présent, c'était Kahlan qui l'implorait de leur donner une chance d'être heureux. Le vieil homme ne s'était pas trompé. En s'engageant, il entraînait Kahlan dans ce qui était peut-être sa folie.

Mais que dire qui ne semble pas cruel ? Comment refuser une telle requête ?

— C'est le moment de vivre pour nous-mêmes, Richard ! S'il te plaît, ne me prive pas du temps que j'ai encore. Ne me sacrifie pas à ton devoir. Depuis que nous sommes ensemble, nous luttons pour une cause sans jamais cueillir les fruits de nos victoires. Des combattants au service de la vie qui n'ont jamais vécu ! Changeons tout ça ! Je t'en prie, Richard. C'est mon seul désir, l'unique chose que je te demande !

Même s'il ne savait toujours pas ce que l'oracle avait dit à Kahlan, Richard comprenait maintenant ce qu'elle avait. En un sens, il partageait ses sentiments. Mais…

— Une femme de ma connaissance, infiniment sage, et dont j'étais amoureux fou, m'a dit un jour qu'on ne peut jamais être que soi-même, ni plus ni moins.

Kahlan s'essuya les yeux et les joues.

— Richard, je suis navrée de me montrer si faible. Ça ira mieux demain.

— Tu n'es pas faible… La femme que j'aime est la personne la plus forte que je connais.

— Tu me surestimes, Richard. Je suis bien moins forte que tu le crois.

— Que t'a dit l'oracle ? ne put s'empêcher de demander Richard.

Kahlan lui posa un index sur les lèvres.

— Silence… Nous devons dormir. La souillure m'a flanqué une migraine terrible.

— Ma tête me fait aussi un mal de chien.

— Demain, ce sera terminé. Repose-toi. Demain, Nicci nous guérira. Ce soir, je suis faible et je veux le rester, blottie entre tes bras. Mais demain, après avoir été guérie, je devrai être très forte.

Chapitre 71

Pendant que Richard et le gros de la colonne avançaient dans les rues étroites et sombres de Saavedra, plusieurs soldats se déployèrent dans les venelles environnantes pour s'assurer qu'on ne leur tendrait pas d'embuscade.

Le Sourcier ne s'inquiétait pourtant pas beaucoup. Hannis Arc voulait régner sur le monde. Pour lui, la miteuse province de Fajin n'avait plus d'intérêt. *Idem* pour sa capitale, qu'il n'avait sûrement pas pris la peine de faire défendre.

Jake Fister ouvrait la marche, plus impressionnant que jamais. Ses hommes le suivaient, bombant le torse comme lui. Exhiber sa force, dans de telles situations, n'appelait pas les ennuis. Au contraire, ça les éloignait.

Leur cotte de mailles brillant malgré le crachin, des soldats entouraient Richard et les femmes, prêts à les défendre à la moindre menace. Même s'ils gardaient leur arme au fourreau, ces hommes pouvaient la dégainer en un éclair.

Leurs épées, leurs haches et leurs piques n'étaient pas faites pour la parade. Il s'agissait d'outils, et leurs propriétaires étaient des professionnels compétents et efficaces.

Si quelques personnes regardaient passer la colonne, la plupart des gens allaient et venaient sans lui accorder la moindre attention. Dans un labyrinthe de rues étroites comme celles de Saavedra, surtout après un long moment passé dans la nature – même celle des Terres Noires, qui n'avait rien de bucolique –, Richard ne se sentait jamais à l'aise. Il avait l'impression que l'entière cité se renfermait sur elle-même afin d'échapper à la violence de la forêt, justement, et il se sentait oppressé.

La colonne ralentissait de temps en temps pour laisser à des femmes vêtues d'une robe fatiguée le temps de s'écarter de son chemin. Sur les côtés, les curieux tentaient de ne pas paraître trop insistants. Mais les soldats et leur seigneur ne les perdaient jamais de vue, prêts à réagir au moindre geste suspect.

Le long des rues, les vendeurs ambulants avaient recouvert leur étal d'un morceau de toile goudronnée, afin de protéger leurs marchandises de la pluie. Des clients soulevaient ces protections, faisant mine de choisir des légumes ou de la viande histoire de cacher

qu'ils s'intéressaient surtout à l'étrange colonne. Plus discrets, des citadins l'observaient à l'abri des porches ou derrière des fenêtres.

Redevenue l'Inquisitrice au masque indéchiffrable, Kahlan marchait sur la gauche de Richard. La veille, totalement épuisée, elle s'était endormie comme une masse dans les bras de son mari.

Troublé, celui-ci n'avait presque pas dormi. Depuis qu'ils se connaissaient, Kahlan ne lui avait jamais demandé de se retirer du combat. Bien au contraire, quand il en avait eu la tentation, elle s'était toujours prononcée contre ce choix.

Et voilà qu'elle voulait le voir renoncer. Comme Zedd, un peu avant sa mort.

Jusque-là, Richard ne s'était jamais douté que Kahlan brûlait d'envie de partir très loin et d'oublier les conflits.

Il avait pour sa part éprouvé cette envie après qu'elle eut perdu leur enfant sous les coups de sales brutes. Pour la sauver, alors qu'elle était grièvement blessée, il l'avait emmenée au cœur de Terre d'Ouest, dans un endroit paisible et isolé. Une fois Kahlan rétablie, ils avaient connu les meilleurs moments de leur vie. Loin de tout et de tous, et enfin libres…

Richard se demanda s'il était fou de ne pas suivre le conseil de Zedd, et accéder ainsi à la demande de Kahlan. Au fond, c'était peut-être eux qui avaient raison, et lui qui s'obstinait bêtement à se soucier du monde.

Si Benjamin et Cara avaient davantage pensé à eux, ils auraient peut-être été en paix quelque part, à l'heure actuelle. Au lieu de ça, Cara avait perdu toute chance de bonheur.

Richard mesura à quel point elle lui manquait et combien il avait de peine pour elle. Comme pour Zedd.

Pour qui se prenait-il, bon sang ? Où avait-il été chercher l'idée que le monde ne tournerait pas rond sans lui ? Un bon guide forestier avait un jour relevé le défi d'arrêter un tyran, et depuis, on le prenait pour le sauveur universel. Mais il n'avait jamais voulu être un chef vénéré. Son seul souci, c'était de protéger sa vie et celle de ses proches.

Au fond, c'était la clé de tout : il n'ambitionnait pas d'être un chef.

En revanche, d'autres étaient assoiffés de pouvoir. Rêvant de dicter aux gens leur façon de vivre et de penser, ils étaient prêts à torturer et à massacrer pour parvenir à leurs fins.

Le conseil de Zedd était judicieux, et les sentiments de Kahlan pouvaient se comprendre. Mais comment se tenir à l'écart dans un monde si cruel ? S'il se retirait du jeu, Richard finirait par se faire tuer, comme les autres. Alors qu'il ne les recherchait pas, les responsabilités lui étaient tombées sur le dos, et il devait les assumer jusqu'au bout.

Entre deux bâtiments à l'air sinistre, Richard aperçut pour la première fois la citadelle de pierre qui dominait Saavedra.

Marchant derrière lui avec sa mère, Samantha lança :

— Seigneur Rahl, je suis tellement contente que la Mère Inquisitrice et vous soyez au bout de votre calvaire. J'ai hâte de voir le champ de protection, vous ne pouvez pas savoir !

Richard se retourna et sourit à la jeune fille. Elle avait fait plus que sa part, dans ce voyage. Sans elle, ils n'auraient jamais été jusqu'au bout.

En plus des curieux, le Sourcier remarqua des gens qui arpentaient les rues comme des automates, le regard vide. Ceux-là se moquaient complètement des étrangers qui défilaient d'un pas résolu dans leur ville.

— Cet endroit ne te rappelle pas quelque chose ? demanda Richard à Nicci.

— Les cités de l'Ancien Monde… Là où les gens vivaient et mouraient sous le joug de l'Ordre Impérial.

— C'est ça, oui… J'ignorais qu'une partie de D'Hara ressemblait à ça. Un petit tyran dans mon empire ! Je me demande ce qu'on trouverait dans d'autres régions de D'Hara dont je n'ai jamais entendu parler.

— Hannis Arc n'est plus un « petit » tyran, dit Kahlan. Il veut massacrer tout ce qui vaut la peine d'être aimé, et il a d'excellentes chances de réussir.

Oui, au fin fond de D'Hara, le mal avait germé sans qu'on le remarque, et il commençait à se répandre partout.

Richard fut tenté de demander comment il aurait pu envisager de tout quitter face à une telle menace. Mais il se ravisa.

Au début de toute cette histoire, Kahlan était venue en Terre d'Ouest pour trouver le Premier Sorcier, afin qu'il nomme un Sourcier. Et ce sorcier, sans que Richard s'en doute, c'était Zedd.

Zedd, son grand-père adoré, son mentor et son ami.

C'était lui qui avait nommé Richard Sourcier de Vérité, lui remettant l'épée qui allait avec le titre. Étant le Premier Sorcier, Zedd avait la responsabilité de choisir la bonne personne. Et selon lui, c'était son petit-fils.

Au début, Richard avait douté du jugement de son grand-père. Puis il avait dû reconnaître que le vieil homme ne s'était pas trompé.

Alors qu'il regardait les citadins terrorisés de Saavedra, il se demanda comment il aurait pu tourner le dos aux responsabilités dont Zedd l'avait chargé. Comment trahir ceux qui avaient fabriqué l'Épée de Vérité, des millénaires plus tôt ? Et tous ceux qui avaient semé des indices sur son chemin pour l'aider dans son combat ?

Tourner le dos à la tempête, puis faire comme si elle n'existait

pas ? Et vivre ensuite paisiblement en attendant d'être rattrapé par la réalité ? Non, ce n'était pas pour lui. Il n'aurait pas supporté le mensonge.

Avoir vécu dans les bois avec Kahlan restait à ce jour le meilleur moment de son existence. À l'époque, il avait tenté de se détourner du monde. De l'oublier afin d'être heureux avec sa bien-aimée.

À mesure que son état s'améliorait, Kahlan s'était faite de plus en plus pressante. Ils devaient repartir au combat, répétait-elle, et reprendre leur place dans l'univers.

Puis Nicci était arrivée et elle avait capturé le Sourcier. Durant un très long séjour dans l'Ancien Monde, sous le joug de celle qui était alors une Sœur de l'Obscurité, Richard avait compris que rêver de paix et de bonheur dans un monde en guerre n'avait aucun sens. Si loin qu'on se retire, le malheur finissait toujours par vous rattraper.

Qu'il le veuille ou non, beaucoup trop de choses dépendaient de lui. Sa seule chance de survivre, c'était d'affronter la réalité, pas de la fuir. Si on ne combattait pas le mal, on finissait sous son emprise. Une règle à laquelle personne ne pouvait échapper. Même pas dans les Terres Noires…

Quand on ne les détruisait pas, les serpents finissaient par envahir le monde.

Certes, mais il y avait un énorme problème. S'il tenait debout, c'était grâce à Kahlan. Physiquement, il était plus fort qu'elle, mais moralement, c'était à la fois son phare et son port d'attache. Chaque fois qu'il s'était senti accablé par le poids de sa mission, elle lui avait redonné du courage. Pour elle, il avait dépassé ses limites.

Mais elle était trop combative et trop motivée pour aspirer très longtemps au renoncement. Après tout, il était injuste d'exiger qu'elle soit forte en permanence. Tout être humain avait droit à ses moments de faiblesse.

Malgré ce qu'elle l'avait imploré de faire lors d'un moment de découragement, Kahlan n'aurait pas pu vivre dans le renoncement. Comme dans les montagnes de Terre d'Ouest, naguère, elle aurait vite eu des fourmis dans les jambes… et dans le cœur.

S'il était le Sourcier, elle portait le titre de Mère Inquisitrice. Née pour défendre la cause de la vérité, elle ne pouvait pas échapper à son destin. Exactement comme lui. La robe blanche de sa charge était l'équivalent de l'Épée de Vérité. Ni l'une ni l'autre ne servaient à parader. C'étaient des armes conçues pour interdire au mensonge de triompher.

Richard ne devait pas être découragé par l'accès de faiblesse de sa femme. Après tout, il avait connu ça aussi, et il s'en était toujours sorti. D'ailleurs, le matin même, n'avait-il pas senti que Kahlan

reprenait du poil de la bête ? De nouveau, elle affichait une détermination inébranlable.

N'empêche, il aurait bien voulu savoir ce que lui avait dit l'oracle.

— Gonflez vos muscles, les gars, souffla Fister à ses hommes tandis qu'ils passaient devant des gardes en uniforme sombre alignés des deux côtés de la voie gravissant la colline.

Les soldats de Saavedra se mirent au garde-à-vous, le menton levé et le poing sur le cœur. Ils ne semblaient pas avoir le moins du monde envie de se battre.

Mais c'était normal. Un peu plus tôt, Fister avait envoyé des hommes prévenir la garnison de l'arrivée du seigneur Rahl. Selon ces messagers, les défenseurs de la citadelle s'étaient montrés surpris, certes, mais amicaux et tout à fait disposés à accueillir le seigneur Rahl avec les honneurs dus à son rang.

Même s'il venait de très loin à leurs yeux, Richard n'était pas un inconnu pour les gens des Terres Noires. Des hommes du coin étaient partis se battre durant le long conflit, et à leur retour, ils avaient sûrement dû raconter bien des histoires sur le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice, qui les avaient ensemble conduits à la victoire.

Richard s'efforçait de ne pas voir les gens de Saavedra comme une menace, mais comme des sujets ordinaires de son empire, avec les mêmes espoirs et les mêmes rêves. À présent qu'il était parmi eux, Hannis Arc les ayant abandonnés, ils se sentiraient peut-être davantage liés à D'Hara.

Au bout de la route, sur la colline, la colonne arriva devant un énorme portail ouvert – encore un bon signe, ça. D'autres gardes formaient une double haie d'honneur pour l'illustre visiteur.

Malgré l'accumulation de « bons signes », Richard eut l'impression d'être une mouche qui approche d'une toile d'araignée.

— N'oublie pas ce que je t'ai dit, souffla Richard à Fister.

— Nous sommes prêts à mourir jusqu'au dernier pour protéger Nicci. Et bien entendu, la Mère Inquisitrice et vous, seigneur Rahl.

À quoi bon atteindre le champ de protection si un soldat un peu trop nerveux plantait une flèche dans le cœur de Nicci ? Contre une lame ou un projectile, le don ne pouvait rien. Et sans Nicci, le champ de protection serait parfaitement inutile.

Pour éliminer la menace représentée par Sulachan et Hannis Arc, Richard devait en finir avec les prophéties. En tout cas, c'était ce qu'il avait cru comprendre. Et il regrettait de ne pas l'avoir fait avant que Kahlan parle à l'oracle.

— Les gardes ont l'air animés d'intentions pacifiques, dit Fister. Mais si ça devait changer, tous mes gars sont prêts.

Plus que n'importe quels soldats, ceux de la Première Phalange

savaient que le seigneur Rahl, pour pouvoir être la magie combattant la magie, avait besoin qu'ils soient l'acier qui affronte l'acier.

Richard, lui, se serait senti beaucoup mieux s'il avait su comment en finir avec les prophéties. Ou au moins, eu un début d'idée sur la façon de s'y prendre…

Chapitre 72

Au-delà du grand portail, toute la garnison de Fajin se tenait au garde-à-vous dans une grande cour au sol pavé. Derrière des fantassins en cotte de mailles, leur épée au fourreau, des archers en tunique marron portaient leur arme à l'épaule. En face, les lanciers formaient une seconde haie d'honneur.

Richard vit immédiatement que ces hommes étaient disposés de façon à canaliser les visiteurs jusqu'à l'homme qui se tenait au centre de la voie montant jusqu'à la citadelle.

Canaliser ? Le Sourcier n'aimait pas du tout qu'on le « canalise ». À son regard furieux, Jake Fister non plus…

Au-delà de la cour, la voie traversait une colline en terrasses pour gagner la citadelle qui trônait à son sommet. Même si elle n'aurait rien eu de remarquable dans les mégalopoles du reste du monde, cette bâtisse, à Saavedra, évoquait irrésistiblement l'unique joyau d'une modeste couronne. Fief d'Hannis Arc, cette place forte devait être le symbole de l'oppression, un peu comme le Palais du Peuple à l'époque où Darken Rahl y résidait.

Aux yeux de Richard, un bâtiment n'était qu'une structure de pierre qui se fichait bien de la personnalité et des passions de ses occupants. Dans la citadelle, une seule chose l'intéressait : le champ de protection.

Le salut pour Kahlan, enfin… Dans les yeux verts de sa femme, le Sourcier voyait à quel point le poison était proche de gagner le combat. Et la même chose se passait en lui.

Lorsque le seigneur Rahl et son impressionnante colonne s'arrêtèrent à moins de dix pas de lui, l'homme qui leur barrait symboliquement le chemin se tapa du poing sur le cœur puis s'inclina humblement.

— Je suis le général Wolsey, dit-il en se redressant. Bienvenue à la citadelle. Seigneur Rahl, je suppose ?

— En personne.

— Vos messagers nous ont avertis de votre arrivée. Sachez que c'est un honneur de vous accueillir dans notre humble cité. Bien entendu, nous sommes à votre disposition. Si vous désirez quelque chose, il vous suffira de demander.

— Merci, général, je n'oublierai pas tes paroles.

— Seigneur Rahl, vous semblez tous avoir… eh bien, un grand besoin de repos. Nous avons fait préparer des appartements et…

— Merci beaucoup, coupa Richard, agacé par le côté mielleux du personnage. Comme tu l'as remarqué, nous avons fait un voyage long et difficile, en particulier quand il s'est agi de franchir la passe.

— La passe ? Au nord ? Personne n'emprunte ce chemin. Il n'est pas sûr.

— Comme vous, les gens qui y vivent sont des sujets de l'empire d'haran. Ils se sont montrés polis et serviables.

— Eh bien, voilà qui me surprend…

Pour un général, songea Richard, Wolsey se montrait un peu trop fébrile. Mais dans un endroit si isolé, un officier de haut rang ne correspondait sans doute pas à ce qu'on pouvait attendre dans une région moins sauvage. Pour diriger la garnison de Saavedra, Wolsey avait sans doute les compétences requises. De plus, l'apparence des gens pouvait parfois être trompeuse.

Avant que l'officier puisse reprendre la parole, Richard commença à distribuer ses ordres.

— Général, je ne doute pas que tu sois capable de défendre la citadelle, mais il existe en ce moment des menaces qui risquent de te dépasser. En conséquence, le lieutenant Fister va prendre le commandement. (Richard désigna Jake.) Tu seras sous ses ordres.

— Un lieutenant ? Moi, un général, obéir à un lieutenant ?

— Tu es général de la garde de Saavedra. Lui, il appartient à la Première Phalange du Palais du Peuple.

— La Première Phalange ! (Wolsey regarda mieux les hommes qui se tenaient derrière Richard.) Seigneur Rahl, je ne m'en doutais pas. Je n'avais jamais rencontré un membre de ce corps d'élite. Bien entendu, nous allons coopérer.

— Parfait. En clair, ça signifie que chacun de ces hommes – mes gardes personnels – aura autorité sur tes soldats et sur toi dès qu'il sera question de ma sécurité. Est-ce clair ? En ce qui concerne la citadelle, nous n'avons pas l'intention d'usurper ton autorité. D'ailleurs, nous te rendrons le commandement dès que nous serons assez reposés pour repartir. À savoir, dans un jour ou deux.

— C'est compris, seigneur Rahl.

Richard regarda les officiers qui se tenaient en rang sur un côté. Comme un seul, ils se tapèrent du poing sur le cœur. Quand il les regarda à leur tour, tous les soldats firent de même. Sans réticence, semblait-il.

— Merci à tous de mesurer l'importance de notre sécurité. En ces temps troublés, avec des menaces nouvelles, on ne peut pas relâcher notre vigilance.

— Seigneur Rahl, quel genre de menaces ? (Wolsey rosit un peu.) Si je peux me permettre de demander.

— As-tu déjà vu des morts se lever de leur tombe et attaquer les vivants ?

— Des morts ?

— Oui. Comme tu t'en doutes, les « tuer » n'est pas facile. En fait, il vaut mieux parler de les « détruire ». Mes hommes savent que faire. En cas d'attaque, laisse-les prendre les choses en main.

— À vos ordres, seigneur Rahl !

— Bien. Après un long voyage, nous aspirons à prendre un peu de repos dans un endroit abrité de ce maudit crachin.

Wolsey tendit un bras en guise d'invitation.

— Seigneur Rahl, permettez-moi de vous montrer le chemin.

Richard et ses compagnons emboîtèrent le pas au général.

Pendant ce bref dialogue, le Sourcier s'était délibérément gardé de présenter Kahlan ou qui que ce soit d'autre. Pas question que ces gens sachent qui était qui. Si un tueur avait mission de loger une flèche dans le cœur de la Mère Inquisitrice, de Nicci ou d'Irena, pourquoi lui faciliter la tâche ? Comprenant son raisonnement, les femmes l'avaient laissé se charger seul de la conversation.

Quand ils furent arrivés à destination, le général se plaça d'un côté des portes ouvertes et laissa ses invités pénétrer dans le grand hall d'entrée.

— Les servantes vont vous montrer vos chambres, dit-il une fois qu'il eut rejoint ses hôtes à l'intérieur. L'évêque étant absent pour une période indéterminée, nous ne manquons pas de place. Vous verrez, nos chambres réservées aux invités sont charmantes. Moins confortables qu'au Palais du Peuple, seigneur Rahl, mais vous les trouverez très accueillantes.

Le bavardage du général tapa vite sur les nerfs de Richard. Mais dans un trou perdu comme celui-là, les gens devaient rarement rencontrer des personnes importantes. Les domestiques alignés au fond de la salle semblaient eux aussi terriblement nerveux.

— Merci, général. Nous allons prendre les choses en main. Va rejoindre tes hommes, fais fermer les portes en partant, et assure-toi que nous n'aurons pas de visiteurs surprises.

Dubitatif, Wolsey regarda les vétérans burinés bardés d'armes et puant la sueur qui se tenaient dans le hall de sa précieuse citadelle.

Avant qu'il puisse émettre une objection, Fister le gratifia du regard qu'il devait poser sur ses victimes avant de leur couper une oreille, à l'époque désormais révolue de la guerre.

Le général n'insista pas.

— À vos ordres, seigneur Rahl !

Sans grand enthousiasme, mais sans traîner non plus, Wolsey sortit

et un des soldats de Richard ferma les portes derrière lui.

Les hommes de la Première Phalange, encouragés par leur lieutenant, se comportaient comme en terrain conquis. Pour les connaître de très près, Richard savait que certains d'entre eux étaient des garçons doux et timides. Mais pas dans l'exercice de leurs fonctions.

— Merci à tous d'être là, dit Richard aux domestiques, mais nous avons à faire, et votre présence n'est pas utile. Veuillez donc vous retirer. Mes hommes vous préviendront quand nous aurons besoin de vous.

Déconcertés mais soulagés, les serviteurs s'égaillèrent comme une volée de moineaux.

Un seul resta où il était.

— Puis-je t'aider ? demanda Richard au vieillard tout voûté.

Déjà presque plié en deux, le vieil homme n'eut guère de mal à faire la révérence. Lorsqu'il se redressa – enfin, très relativement – Richard lut de l'hostilité dans son regard. Une ombre, rien de plus…

— Seigneur Rahl, je me nomme Mohler. Je suis le scribe de la citadelle depuis ma prime jeunesse – et j'ai connu votre père.

Maintenant, l'ombre d'hostilité s'expliquait.

— J'en suis désolé pour toi.

Surpris, Mohler plissa le front.

— Je vous demande pardon, seigneur Rahl ?

Pressé de passer aux choses sérieuses, Richard n'y alla pas par quatre chemins :

— Comme son père, Darken Rahl était un tyran qui torturait et massacrait des innocents. Sous son règne, tout le monde souffrait. Et il s'en est pris à des gens que j'aimais.

— Vous l'avez donc connu ?

— Assez pour le tuer, oui.

Pour la première fois, un éclair passa dans le regard du scribe, et il esquissa un sourire.

— J'avais entendu dire ça, seigneur Rahl… Mais je n'étais pas sûr que ce soit vrai. Et en fait, ça ne l'était pas.

— Que veux-tu dire ?

— On raconte que vous l'avez abattu pour régner à sa place.

— À l'origine, j'étais garde forestier, et je serais ravi de le redevenir. Si je joue mon rôle de seigneur Rahl, c'est pour donner à tous les gens une chance d'accéder à la liberté. Si je pouvais oublier mes responsabilités et vivre heureux, je ne m'en priverais pas.

» Mais dans certaines circonstances, il faut choisir : se battre ou s'enfuir. Moi, je me bats pour que de nouveaux tyrans ne remplacent pas les anciens.

Le vieux scribe hocha la tête.

— Merci de rétablir la vérité, seigneur Rahl.

— Et quelle est la tâche d'un scribe à la citadelle, mon ami ?

— J'enregistre et je copie les prophéties qu'on apporte à l'évêque Arc. Sa collection est impressionnante.

— Un émule de Darken Rahl, celui-là, avec la même haine au cœur.

L'homme s'inclina de nouveau.

— Si vous le dites, seigneur Rahl… Je ne suis qu'un humble scribe, et ces choses-là me dépassent.

— Non, rien ne te dépasse, mon ami ! Tu as le droit de vivre ta vie selon tes propres critères, comme tout un chacun. Ton ancien maître, Hannis Arc, ne reviendra probablement jamais ici. Car il est parti semer la terreur et la misère dans le monde, après les avoir fait régner ici. Et il réussira, sauf si je l'en empêche.

» Les prophéties que tu as archivées pourraient m'aider à le neutraliser. Comme j'ai jadis neutralisé Darken Rahl.

Mohler eut un sourire qui parut sincère – et presque innocent.

— Seigneur Rahl, si vous avez besoin de moi, je serai là…

— Merci, Mohler. Je tiens à voir tes prophéties, mais plus tard, quand nous aurons pris un peu de repos.

— Très bien, seigneur Rahl… Je vais donc me retirer.

Richard regarda le vieil homme trottiner jusqu'au grand escalier, au fond du hall. Les prophéties utilisées par Hannis Arc pouvaient-elles l'aider à découvrir ce qu'il préparait exactement ? Lui fourniraient-elles un moyen d'en finir avec l'évêque et le roi spectral ?

Chapitre 73

Quand le scribe eut disparu en haut des marches, Richard se tourna vers ses compagnons.

— Nous avons de la chance… Ces gens ont des chevaux. Quand nous aurons été guéris, Kahlan et moi, je jetterai un rapide coup d'œil aux prophéties d'Hannis Arc, puis nous filerons. Si tout va bien, nous devrions arriver au Palais du Peuple avant nos adversaires. Mais d'abord, occupons-nous du poison de Jit. Irena, où est le champ de protection ? Tu veux bien nous y conduire ?

— Avec plaisir, Richard ! Nous y sommes enfin ! C'est par là !

La magicienne désigna un point, entre deux colonnes. Rayonnante parce qu'elle était au centre de l'attention, elle se dirigea vers les colonnes, Samantha à ses côtés. Fière de sa mère, la jeune fille souriait aux anges.

Richard ne put s'empêcher de trouver ce spectacle réjouissant. Touché, il sourit aussi. Kahlan serait bientôt sauvée !

À voir son regard voilé, ce serait juste à temps… Mais elle passerait la première, c'était décidé.

Dès qu'elle serait débarrassée de la souillure, Richard l'aurait juré, sa femme redeviendrait elle-même, le pressant de mettre un terme aux agissements délétères de Sulachan et d'Hannis Arc.

Dire que le sang du Sourcier avait servi à ramener l'empereur dans le monde des vivants ! Chaque fois qu'il y pensait, ça lui donnait envie de hurler.

Oui, une fois guérie, Kahlan voudrait continuer le combat.

Dans le couloir, quand Irena s'engagea dans un escalier qui s'enfonçait dans le sol, Richard fit un signe à une partie de ses hommes. Ils se déployèrent, défendant l'accès des marches. Pendant ce qu'il lui restait à faire, Richard tenait à ne pas être dérangé.

Avec Kahlan, Nicci, Fister et les autres soldats, Richard entreprit de descendre les marches derrière Irena et Samantha.

Au pied de l'escalier, Nicci utilisa son don pour allumer les lampes accrochées à intervalles réguliers le long des murs. Puis le groupe remonta une série de couloirs jusqu'à une simple porte en bois, mais qui semblait d'une solidité à toute épreuve.

Sur un geste de Fister, un des soldats tira la hache qu'il portait à la ceinture et partit en éclaireur.

— C’est vraiment nécessaire ? demanda Irena au lieutenant.

— Absolument, répondit l’officier sans daigner se fendre d’une explication.

Cette procédure de routine allait de soi, du moins à ses yeux.

— Eh bien, un peu de prudence ne fait jamais de mal…, souffla la magicienne.

Tous ralentirent tandis que l’éclaireur décrochait une lampe du mur, poussait la porte et se glissait derrière. Quand il revint, faisant signe que tout allait bien, Irena reprit la tête et tout le monde la suivit dans un corridor obscur.

Elle s’arrêta après quelques dizaines de pas, devant une rangée de globes disposés sur un râtelier qui s’illuminèrent en sentant sa présence. Elle en prit un, le donna à Nicci, en fit passer un autre à Samantha et en choisit un pour elle. Alimentés par le don, les trois globes se mirent à briller bien plus fort.

Étant coupé de son don, Richard n’aurait rien obtenu s’il avait pris un des artefacts. Du coup, comme plusieurs soldats, il saisit une torche sur un présentoir.

Samantha la lui alluma avec le don, puis elle fit de même avec celle d’un soldat, qui se chargea d’embraser celles de ses camarades.

Le globe émettant une vive lueur verte, Irena, comme Nicci et Samantha, ressemblait à une apparition d’Outremonde.

— On descend, annonça-t-elle.

Dans ce nouvel escalier, les marches étroites étaient taillées dans la pierre. Avançant deux par deux, Richard et ses compagnons s’enfoncèrent dans les entrailles de la citadelle. Alors qu’il avait déjà passé trois ou quatre paliers, le Sourcier songea qu’il était normal, pour un champ de protection, d’être niché au cœur d’un bâtiment et dans ses profondeurs.

Au pied des marches, un long couloir aux murs de pierre attendait les visiteurs. L’air empestait la moisissure, mais au moins, il n’y avait pas d’infiltrations d’eau.

— Tout au bout du couloir, souffla Irena. Le champ de protection est dans un coin presque oublié…

Alors que le bruit de leurs pas se répercutait dans tout le couloir, Richard et ses compagnons passèrent devant une série de pièces dont la plupart étaient munies d’une porte. Jetant un coup d’œil dans l’une de celles qui n’en avaient pas, Richard vit qu’il s’agissait d’une remise. On y avait entreposé du matériel de construction, sans doute en vue d’éventuelles réparations. Mais tout était couvert d’une épaisse couche de poussière.

Donnant ses ordres par gestes, Fister envoya des hommes inspecter les pièces et les couloirs latéraux. Pour explorer ce labyrinthe, il faudrait un temps fou – que les visiteurs n’avaient pas –, mais il

semblait judicieux d'établir un certain périmètre de sécurité.

À la lumière verte des globes, le couloir de pierre semblait un peu surnaturel. Richard trouva une certaine ressemblance avec le voile qui séparait le monde des vivants du royaume des morts. Et en un sens, n'étaient-ils pas en ce moment, Kahlan et lui, en train de marcher sur un fil tendu entre ces deux univers ?

Mais ce serait bientôt fini. Et la souillure, une fois retirée de leur corps, serait à jamais emprisonnée dans le champ de protection.

— Cette porte en fer…, murmura Irena. C'est derrière.

Elle poussa en vain la lourde porte. S'avançant, un des soldats vint l'ouvrir pour elle. Sans attendre qu'un éclaireur la précède, la magicienne franchit le seuil.

— C'est une sorte de sas qui conduit au champ de protection, annonça-t-elle.

La lumière de son globe diminua nettement. Les torches résistèrent mieux, mais leurs flammes perdirent quand même de la vivacité.

Suivant Irena, Richard entra dans une pièce poussiéreuse beaucoup plus longue que large. Dans un coin, des débris d'équipements de construction étaient entassés sommairement. Dans un autre, on avait entouré de tissu des planches et des outils afin de les protéger un peu. Bien entendu, une épaisse couche de poussière recouvrait tout.

En passant la porte, Richard avait senti le picotement caractéristique d'un champ de force. Prenant la main de Kahlan, il la guida tandis que Fister et les soldats se mettaient en position devant la porte.

Le globe d'Irena ne donnait quasiment plus de lumière.

— Quelle idiote, j'avais oublié ! lança la magicienne, furieuse contre elle-même. À proximité du champ de protection, ces globes ne fonctionnent plus. Mais il y a des modèles spéciaux dans une autre pièce, pas loin d'ici. Je vais aller en chercher. Ce ne sera pas long.

Irena sortit en trombe avant que Nicci ait eu le temps d'entrer dans le « sas ».

— Samantha, viens avec moi, tu m'aideras à porter les globes.

La jeune magicienne ne l'entendit pas de cette oreille. Se glissant sous le bras de sa mère, elle entra dans la salle obscure, devançant Nicci.

— Je veux rester avec le seigneur Rahl, dit-elle d'une voix qui se répercuta dans toute la pièce.

— Comme tu voudras… Je me débrouillerai seule. À moins que quelques hommes veuillent bien venir m'aider. C'est très près d'ici.

— Je vous suis, dit un des soldats.

Joignant le geste à la parole, il emboîta le pas à Irena.

Malgré la pénombre, car le globe de Samantha ne donnait plus de lumière non plus, Richard remarqua que des draps accrochés au mur,

au fond de la pièce, dissimulaient quelque chose.

— Tout ça paraît trop facile…, souffla Kahlan.

La phrase favorite de Zedd revint à l'esprit du Sourcier.

— Et rien n'est jamais facile…

Il souleva son épée de quelques pouces, s'assurant qu'elle n'était pas coincée dans son fourreau.

— Où est l'entrée du champ de protection ? demanda Samantha. Je ne vois rien.

Quand Nicci entra dans la pièce, son globe aussi s'éteignit.

— Ce n'est pas un champ de protection, souffla la magicienne blonde, le front plissé.

— Non, dit Samantha, mais il est après cette pièce, a dit ma mère…

— En entrant, j'ai senti un champ de force.

— Moi aussi, fit Samantha. Donc, nous ne sommes pas loin. Il doit y avoir une porte, mais on y voit vraiment mal…

— J'ai senti un champ de force, répéta Nicci, mais sans reconnaître sa nature.

— Si près du troisième royaume, avança Richard, les gens qui ont construit la citadelle recouraient peut-être à la magie noire.

Nicci secoua la tête.

— Non, il y a quelque chose d'étrange…

— La porte du champ de protection est peut-être derrière ces draps, dit Samantha.

Trop curieuse pour attendre que sa mère revienne avec de la lumière, elle alla tirer sur un des draps poussiéreux qui pendaient au mur. Quand le carré de tissu se détacha, tombant sur le sol, Richard vit qu'il dissimulait quatre jeux de fers disposés à intervalles réguliers le long du mur. Chaque ensemble de trois cercles de métal reliés par de courtes chaînes était solidement rivé dans la pierre.

— Ce n'est pas un champ de protection ! cria Nicci. Mais un donjon ! Le champ de force sert à empêcher un détenteur du don de recourir à son pouvoir. C'est pour ça que les globes lumineux ne fonctionnent plus !

Prenant Kahlan par un bras, la magicienne blonde la tira vers la porte.

— Sortez ! Sortez tous d'ici !

Ce furent les derniers mots qu'entendit Richard.

Son corps s'engourdissant, il n'éprouva aucune douleur, mais simplement un picotement qui remonta de la pointe de ses pieds jusqu'à celle de ses cheveux.

Alors qu'il ne se rappelait pas être tombé, il s'avisa qu'il était à genoux. Déjà privé de l'ouïe, il sentit une pression sur ses yeux, comme si quelqu'un appuyait dessus avec les pouces, puis commença

également à perdre la vue.

Juste avant d'être aveugle, il eut le sentiment que la pièce s'était inclinée sur le côté. En réalité, il était couché sur le flanc, recroquevillé en position fœtale. Près de lui, Nicci, Kahlan et Samantha, dans la même position, tremblaient spasmodiquement.

Au fond de la pièce, il sembla qu'on venait de décrocher un autre drap.

Le Sourcier voulut dégainer son arme, mais son bras refusa de lui obéir. Déjà sourd et aveugle, il ne pouvait plus bouger. À se demander s'il avait encore un corps, ou s'il dérivait déjà dans le royaume des morts.

Entendant enfin un son, il ne fut pas long à comprendre que c'était son propre cri.

La vue lui revenant un peu, il distingua quelqu'un, au fond de la pièce.

Puis le silence et l'obscurité revinrent.

La fin de tout, sans doute…

Chapitre 74

Quand Richard rouvrit les yeux, il ne vit rien – le noir total. Sentant toujours la douleur consécutive à la pression, sur ses yeux, il s'affola, craignant qu'on l'ait rendu aveugle.

Il tenta de bouger. Son corps lui répondit, mais il était entravé. Un collier de fer, autour de son cou, l'empêchait de tourner la tête.

Sa vision revenant, il vit Kahlan du coin de l'œil. Comme lui, elle était plaquée au mur, un collier autour du cou et des fers aux poignets. Les chaînes reliées au collier et aux fers avaient si peu de mou que le prisonnier, les bras au-dessus de la tête, était collé contre la pierre.

Inconsciente, Kahlan respirait à peine. Mort d'inquiétude, Richard jeta un coup d'œil sur son autre flanc et vit que Nicci aussi était prisonnière. Une masse de cheveux noirs, un instant aperçue par-delà la magicienne, lui apprit que Samantha avait subi le même sort.

Du sang coulait des poignets de Nicci. Impuissante malgré son don, elle faisait peine à voir.

Remuant un peu, elle grogna puis tenta de transférer un peu de son poids sur ses jambes tendues au maximum pour soulager son cou et ses bras.

Accrochées sur le mur opposé, deux torches illuminaient la pièce déserte – à part les prisonniers.

Kahlan étant toujours inconsciente, Richard se concentra sur Nicci.

— Nicci ! appela-t-il d'une voix chevrotante. Tu m'entends ?

La magicienne hocha la tête puis la tourna autant qu'elle le pouvait afin de regarder son ami.

— Tu vas bien ?

Une réponse sarcastique vint à l'esprit de Richard, mais il était bien trop inquiet pour faire de l'humour.

— Je crois… J'ai mal partout.

— Moi aussi… Samantha est près de moi. Où est Kahlan ?

— À côté de moi. Toujours inconsciente.

— Nous sommes comme ça depuis quand, d'après toi ?

— Je n'en sais rien… Mais pour qu'on ait eu le temps de nous enchaîner, ça doit faire un bon moment. Les hommes et Irena doivent être prisonniers aussi…

S'ils n'avaient pas été tués, car jugés sans valeur.

Si c'était le cas, Richard les enviait presque. Parce que ce qui les attendait, les trois femmes et lui, n'avait rien de plaisant.

Juste avant de mourir, Zedd lui avait confié sa lassitude de la vie. En cet instant, écrasé par le poids de ses responsabilités et les conséquences de sa défaite, Richard partageait ce sentiment. Sans Kahlan, il aurait cédé à l'appel de la mort qui se faisait de plus en plus fort en lui. Le néant, enfin, et pour toujours…

Mais Kahlan avait besoin de lui.

Testant ses entraves, il vérifia qu'il était pratiquement plaqué au mur. Et contraint de se tenir debout sur la pointe des pieds.

Une méthode éprouvée, quand il s'agissait de neutraliser un prisonnier. Et une façon fort efficace de le torturer. Quand on finissait par s'endormir, ou par perdre conscience, on pendait dans ses fers et son collier, qui commençaient à vous entailler les chairs. Réveillé ou ranimé par la douleur, on luttait pour rester lucide, mais tôt ou tard, le processus recommençait.

Avec le passage des jours, les plaies s'infectaient. Puis la gangrène frappait, et on se décomposait sur pied. La mort finissait par venir, bien sûr, mais il existait peu de façons plus douloureuses et plus terrifiantes de quitter ce monde.

— Nous devons sortir d'ici ! lança Nicci.

— Absolument d'accord. Que proposes-tu ?

La magicienne ne répondit pas tout de suite.

— Mon don ne fonctionne pas… Un champ de force spécifique…

— Et la Magie Soustractive ? Peux-tu couper du fer avec ?

— Tu crois que je n'ai pas essayé ? Mais la Magie Soustractive est une facette du don. Et elle devait être très courante quand ce donjon fut construit. Le champ de force agit sur mes deux pouvoirs.

— J'aurais dû m'en douter…, soupira Richard. Moi, j'ai encore mon épée, mais je ne peux pas la dégainer.

— Irena est une imbécile, grogna Nicci. Une crétine sans expérience venue d'un trou perdu capable de prendre un champ de neutralisation pour un champ de protection.

— Les deux se ressemblent ?

— Plus ou moins, oui… Quand on est complètement ignare !

— Que s'est-il passé ? demanda Samantha d'une voix tremblante. Où sommes-nous ?

— Je crois que nous vivons encore une aventure…, répondit Richard.

— Seigneur Rahl, je n'aime pas ça !

— Moi non plus… Mais c'est toute l'histoire de ma vie.

— Comment va ma mère ? Vous savez où elle est ?

— Nous ignorons tout du sort de nos compagnons, répondit Nicci.

Nous quatre, nous sommes ici, voilà ce qui est sûr. Les autres doivent être dans différentes cellules.

— Je ne vois pas la Mère Inquisitrice…

— Elle est à côté de moi, dit Richard.

Il tendit davantage les jambes, pour soulager un peu ses bras. Mais ses mouvements étaient vraiment très limités. Épuisé, il aurait juré qu'on l'avait battu avec une massue.

— Seigneur Rahl, qu'allons-nous faire ? demanda Samantha, au bord de la panique.

— Je n'en sais rien, pour l'instant.

— Pourquoi nous ont-ils fait ça ? Tout le monde semblait si… coopératif.

— Je n'en sais rien non plus. Samantha, essaie d'économiser tes forces.

Richard regarda Kahlan, qui pendait toujours dans ses fers, inconsciente. Du sang coulait de son cou et de ses poignets.

Cette vision enragea Richard. Il tenta de se calmer, car la colère ne lui servirait à rien, en ce moment. Au contraire, elle consumerait le peu de force qu'il lui restait. Un bien précieux à conserver, au cas où une occasion se présenterait…

Entendant Samantha pleurer, sur l'autre flanc de Nicci, il ne trouva rien à dire pour la réconforter.

Le seul « espoir », en cet instant, était qu'on les exécute rapidement, au lieu de les laisser agoniser pendant des jours et des jours.

Chapitre 75

Richard releva brusquement la tête. Il s'était assoupi, laissant le collier entailler son cou, et une petite flaque de sang s'étalait à ses pieds.

Après un long voyage périlleux et l'attaque d'on ne savait trop quel pouvoir occulte, le Sourcier était épuisé. Au fond de lui, la souillure en profitait, multipliant ses efforts pour l'entraîner dans les ténèbres.

Le simple fait de réfléchir sapait ses forces. Formuler une idée lui coûtait un effort surhumain, et rien de ce qu'il pensait ne l'avançait à quelque chose.

Jetant un coup d'œil latéral, il vit que Kahlan ne bougeait toujours pas. Pendant le voyage, Nicci lui avait dit que si le poison leur faisait perdre de nouveau conscience, à sa femme ou à lui, ils ne se réveilleraient plus.

Pourquoi Kahlan restait-elle dans le coma ? Si c'était à cause de la souillure, ça pouvait se révéler définitif. L'idée qu'elle meure était une torture, mais dans les conditions présentes, glisser dans le néant valait cent fois mieux que subir de longues tortures.

La vie sans Kahlan… Non, ce n'était pas possible ! Et même s'il devait la suivre de peu dans la mort, penser qu'elle puisse quitter ce monde lui donnait envie de hurler. Pour la sauver, il était prêt à tout.

Hélas, il n'y avait rien à faire. Arrivés au bout de leur chemin, le Sourcier et la Mère Inquisitrice n'avaient plus que quelques heures à vivre.

Pourtant, le plan paraissait si bon ! Le champ de protection, Nicci les guérissant, puis une cavalcade jusqu'au palais… Si tout avait fonctionné, Kahlan aurait retrouvé sa combativité, Richard n'en doutait pas un instant. Sa lutte pour la vérité et la protection des innocents était une part d'elle-même – une part qu'il aimait, comme toutes les autres – et elle n'y aurait pas renoncé.

À présent, tous leurs espoirs étaient en cendres.

Alors que le salut semblait à portée de leur main, ils avaient découvert qu'il n'existait pas de champ de protection. Une moquerie du destin. Oui, un vrai sale coup.

Richard leva un peu plus la tête quand il entendit du bruit derrière la porte. Nicci tourna les yeux, et leurs regards se croisèrent.

— Sois fort, Richard ! Sois fort !

— Toi aussi !

— Toujours ! Nous avons affronté pire que ça, et survécu…

La magicienne blonde sourit. Malgré son accablement, Richard fit de même. Nicci était vraiment une femme hors du commun.

Dire qu'elle allait mourir dans un donjon misérable, au cœur des Terres Noires ! Et Samantha aussi allait périr. Assassinée avant même que sa vie ait commencé.

Quelle injustice !

Mais où était la justice en ce monde ? La vie existait, simplement, sans avoir d'intentions morales particulières. Quant au combat pour le droit et le bonheur, il revenait aux gens de le livrer, et aucune instance supérieure ne s'en chargerait jamais à leur place. S'ils refusaient de lutter, le mal l'emportait, voilà tout. Et il semblait bien que sa victoire soit écrasante, ce coup-ci.

La porte s'ouvrit en grinçant sinistrement.

Richard n'en crut pas ses yeux. Ludwig Dreier venait d'entrer dans la salle, arborant son rictus habituel. Sa redingote noire troquée contre une longue tunique rouge et or, il ne ressemblait plus au petit abbé de naguère.

Une Mord-Sith en cuir noir le suivait. Une véritable surprise pour Richard, même si Kahlan lui avait parlé de cette femme. Les Mord-Sith étant une « création » de ses ancêtres – des tyrans sans pitié –, n'auraient-elles pas dû être toutes au Palais du Peuple ?

— Seigneur Rahl, quel plaisir de vous revoir !

Là encore, une réponse sarcastique vint à l'esprit du Sourcier, mais il la garda pour lui. Ludwig Dreier avait toutes les cartes en main, personne ne pouvait rien y faire, alors, pourquoi l'énerver sans nécessité ?

L'abbé alla se camper devant Samantha et l'étudia longuement.

— Une magicienne, je vois… Très jolie, vraiment. Par le passé, j'ai glané des prophéties très intéressantes auprès des détenteurs du don… Ma petite chérie, je crois que tu vas te révéler très utile.

— Laissez-nous partir, gémit Samantha. Nous ne vous avons rien fait.

— Ça, c'est toi qui le dis… Mais nous en parlerons une autre fois. Pas au milieu de la nuit…

Alors que Dreier passait à Nicci, la Mord-Sith foudroya Samantha du regard.

— Une autre magicienne… Mais bien plus que ça, en même temps. Une femme dotée de pouvoirs bien supérieurs à ceux qu'elle a reçus à la naissance.

Nicci ne se donna pas la peine de répondre. Victime presque toute sa vie d'hommes brutaux et sadiques, elle savait que tenter de les raisonner ne servait à rien.

— Une détentrice du don qui me fournira des prophéties remarquables, continua Dreier. Ses entrailles encore vivantes et fumantes me révéleront de grands secrets. (Il se tourna vers la Mord-Sith.) Qu'en penses-tu ?

— Je crois que vous avez raison, seigneur Dreier !

— Seigneur Dreier ? ne put s'empêcher de lancer Richard. C'est une blague ? Pourquoi n'es-tu pas passé directement à empereur, petit abbé ?

— Quelle bonne idée ! Je crois que je vais l'adopter. Mais d'abord, j'ai du pain sur la planche.

— Quel genre de pain ? demanda Richard.

Se souvenant de sa décision de ne rien dire, il se morigéna *in petto*.

— Eh bien, comme vous… comme *tu* le sais, Hannis Arc a réveillé le roi spectral avec l'aide de ton sang de détenteur du don. Cet événement compliquant tout, il va me falloir de nouvelles prophéties pour m'aider à modifier mes plans. N'aie aucune crainte, cependant : je me les procurerai.

— Tu n'imagines pas ce qui t'attend, dit Richard. Ces deux hommes…

— Je sais tout d'eux, coupa Dreier, et je ne les sous-estime pas.

— Que veux-tu de nous, dans ce contexte ?

Dreier alla se placer devant Kahlan.

— Beaucoup de choses ! Mais nous en reparlerons demain. Cette nuit, vous attendrez ici, dans l'angoisse, pendant que je profiterai d'une bonne nuit de sommeil. Je veux être en pleine forme, pour jouir pleinement de la suite des événements.

Dreier souleva le menton de Kahlan, puis le lâcha. La tête de la jeune femme retomba sur sa poitrine – ou plutôt, sur le collier qui lui entaillait la chair.

— Erika, aurais-tu l'obligeance de la réveiller ?

Alors qu'elle se contentait jusque-là de regarder les prisonniers d'un air intimidant, comme on pouvait l'attendre d'une Mord-Sith, Erika s'autorisa un sourire. Un rictus, plutôt. Comme si elle disait à Richard : « Je sais que tout ce que je lui infligerai te fera encore plus mal qu'à elle. »

Chapitre 76

— Avec plaisir, seigneur Dreier, répondit Erika, lâchant enfin Richard du regard.

Le bruit de ses bottes, alors qu'elle avançait lentement vers Kahlan, se répercuta dans toute la salle. L'effet était délibéré. Les Mord-Sith ne faisaient jamais rien au hasard.

Sans crier gare, Erika fit voler son Agiel au creux de sa main, puis elle le plaqua sur le ventre de Kahlan.

Reprenant conscience sur un cri de douleur, l'Inquisitrice tenta de reculer, pour échapper à l'arme, mais elle était déjà dos contre le mur.

Sur son visage, Richard lut un mélange de souffrance et de douleur qui lui déchira le cœur. Grognant sous l'effort, il essaya d'arracher ses fers du mur. En vain, bien entendu.

Quand Erika retira son Agiel, Kahlan s'affaissa, ses jambes incapables de la soutenir. Mais elle resta suspendue par les poignets, haletante et crachant du sang.

Constater qu'elle était inconsciente à cause des pouvoirs de Dreier et pas de la souillure avait en un sens quelque chose de réconfortant. Mais le mal qui la rongeait semblait l'avoir affaiblie encore plus que son mari.

Quand elle eut repris son souffle et recouvré assez de force pour tenir sur ses jambes, elle leva la tête et foudroya la Mord-Sith du regard.

— Erika !

— Maîtresse Erika ! Tu dois apprendre à t'adresser à moi !

Kahlan ne répondant pas, Erika la frappa de nouveau avec son Agiel.

Cette fois, recouvrer ses forces prit plus de temps à l'Inquisitrice.

Richard aurait donné sa vie pour avoir le droit d'étrangler la Mord-Sith de ses mains.

Dreier leva une main afin d'empêcher Erika d'utiliser une troisième fois son Agiel.

— Mère Inquisitrice, dit-il, te voilà revenue avec nous.

Kahlan finit de cracher du sang puis foudroya l'homme du regard.

— Tu ne te doutes pas, abbé, que je te tuerai un jour !

— D'après ce qu'on dit, les sorciers tiennent toujours leurs promesses, mais je ne sache pas que ce soit vrai pour les Inquisitrices.

— Dans ce cas, ça l'est ! Tu es mort, mais tu ne le sais pas encore !

— Menace notée, ma chère. Pense que je suis mort de peur, si ça peut te faire plaisir. Mais il est tard, et je n'ai plus envie de bavarder.

Dreier prit de nouveau le menton de Kahlan et la força à le regarder dans les yeux. Richard espéra qu'elle aurait le bon sens de ne pas lui cracher au visage. En colère, elle était capable de n'importe quoi. Par bonheur, elle se retint.

— Toi et moi, nous avons un travail en suspens… Vois-tu, je pense qu'une Inquisitrice peut être une source de prophéties bien plus précieuses que celles qu'on peut glaner avec une magicienne – qui est déjà bien supérieure à une personne lambda. Je n'ai jamais eu l'occasion de vérifier ma théorie. Jusqu'à ce jour ! Qui sera le couronnement de ma noble carrière !

— Une noble carrière ? Le métier de bourreau ? Tu es un sadique, rien de plus. Au fond de toi, tu sais que tout le monde en a conscience, alors tu tentes de te justifier avec des histoires de « noble carrière ». Mais tu n'abuses personnes. Abbé, tout le monde connaît la vérité !

Dreier eut un geste nonchalant.

— J'avoue prendre un grand plaisir à pousser les gens au bout de la souffrance, dans un état second où ils implorent la mort et sont à même de voir ce qu'il y a de l'autre côté du voile. Grâce à mon génie, ils deviennent les vaisseaux de fabuleuses prophéties.

» Oui, j'aime ma profession, mais n'est-ce pas le secret pour être un bon artisan ? Aimer ce qu'on fait ? Détestes-tu utiliser ton pouvoir, Mère Inquisitrice ? Bien sûr que non ! Dans tes yeux, je vois à quel point tu aimerais t'en servir en cet instant. Hélas pour toi, il est indisponible…

» Alors, oui, j'aime faire mon métier ! J'adore voir des gens trembler, gémir et implorer alors qu'ils sont entre la vie et la mort. La douleur est un catalyseur, très chère, et en me fournissant des prédictions, mes « collaborateurs » travaillent à leur propre rédemption.

» Au fil des ans, j'ai constaté que les détenteurs du don produisent les meilleures prophéties. Mais une Inquisitrice ne doit pas être mal non plus. Je le saurai après en avoir fini avec les magiciennes, bien entendu. Il faut que tu marines un peu dans ta terreur…

Dreier tapota la joue de Kahlan – on eût dit un maître flattant son chien.

— N'étant pas hypocrite, j'avoue que je me régalerai de voir la tête de ton mari, tandis que je t'extrairai les intestins du ventre pour les enrouler autour d'un bâton. Tes cris et tes spasmes seront un délice aussi. Tu vois, je n'ai aucun complexe à reconnaître que j'aime

mon travail.

» Quand je serai le seul à pouvoir t'aider, ton attitude envers moi s'adoucira peut-être. Au moment où tu m'imploreras de te tuer, qui sait si tu découvriras l'humilité et le respect ?

— Tu n'es qu'un monstre minable ! lança Kahlan.

Dans son regard, Richard lut qu'elle avait surmonté son moment de faiblesse. Désormais, elle brûlait d'envie de reprendre le combat.

— Si tu savais ce que je te réserve…, siffla Dreier.

Cet homme avait la haine chevillée au corps. Il vivait pour elle, la respirant, la buvant et la mangeant.

— Savoure tes fantasmes, dit Kahlan avec toute l'autorité sereine dont elle était capable, avant que je t'arrache le cœur à mains nues.

Dreier en sursauta de rage.

— Vous voulez que je commence par elle, ce soir ? demanda Erika.

Dreier réfléchit, puis secoua la tête.

— Non. La journée a été longue et fatigante… Tant de travail, puis attendre qu'ils arrivent, cachés derrière ces draps…

» Tu vois, Richard Rahl ? Tu mesures enfin la valeur des prophéties ? Pour les avoir aimées et respectées, c'est moi qui me retrouve libre devant toi, et toi qui es enchaîné. Et tout à l'heure, c'est moi qui serai dans un lit en agréable compagnie pendant que tu souffriras mille morts.

Dreier se tourna pour partir.

— Bonne nuit à tous ! Demain, les choses sérieuses commenceront. Suis-moi, Erika. Et emporte les torches. Ils n'ont aucun besoin de lumière. Dans le noir, ils se reposeront mieux… s'ils parviennent à fermer l'œil.

La Mord-Sith s'empara des deux torches et sortit à la suite de son maître. Une fois la porte refermée, les prisonniers se retrouvèrent dans le noir absolu.

— Kahlan, quoi qu'il arrive, n'oublie jamais que je t'aime. Dreier ne pourra jamais nous prendre ça.

L'amour, la joie et le bonheur… Tout ce que les hommes comme Dreier détestaient, parce que c'était hors de leur portée.

— Je sais, et je t'aime aussi.

— Ne vous inquiétez pas, dit Nicci, nous sortirons d'ici vivants !

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Richard.

— Il le faut, c'est tout. Kahlan a juré de tuer ce type, et je la crois.

— C'est vrai comme verrue de verrat, dit l'Inquisitrice.

Richard ne put s'empêcher de sourire.

Chapitre 77

Plusieurs heures après le départ de Dreier et Erika, Richard entendit des bruits de voix de l'autre côté de la porte. Même s'il n'y voyait rien dans le noir, il leva la tête. Un réflexe irrépressible.

Dans cette obscurité, aussi aveugle que s'il était né sans yeux, il sentait la force d'attraction des ténèbres qui l'habitaient augmenter à chaque instant.

— Vous avez entendu ? souffla Kahlan.

— Oui, répondit Samantha. Quelqu'un parle…

— Une voix de femme…, fit Richard. Pas moyen de comprendre ce qu'elle dit.

— Ce doit être Erika, la Mord-Sith, murmura Nicci. Venue nous souhaiter bonne nuit avec son Agiel.

Même s'il n'aurait su dire combien de temps ils étaient restés inconscients, Richard aurait juré que l'aube était encore loin. Du coup, ça ne pouvait pas être Dreier…

En revanche, Erika… Connaissant les Mord-Sith, il n'aurait pas parié contre l'hypothèse de Nicci.

Une clé tourna dans la serrure, puis la porte s'ouvrit en grinçant.

Ébloui par la lumière des torches, Richard cligna des yeux. Après un si long temps dans les ténèbres, on eût dit que le soleil venait de faire irruption dans la pièce.

Ses yeux s'accoutumant, le Sourcier vit entrer trois silhouettes, dont deux tenaient une torche. À sa grande surprise, il identifia trois Mord-Sith. Une quatrième personne se tenait dans le couloir, au cœur des ombres.

Les Mord-Sith placèrent leurs torches dans les supports. Trois de ces femmes, c'était bien plus qu'il n'en fallait face à quatre prisonniers sans défense. Révulsé à l'idée que ces tortionnaires s'en prennent à Nicci ou à Samantha, Richard bouillit de colère en les imaginant en train de faire du mal à Kahlan.

À cause des fers, il ne pouvait pas atteindre son épée. Sans nul doute, on la lui avait laissée pour souligner son impuissance. Les gens comme Dreier adoraient les tortures mentales de ce type.

S'il y avait un argument massue contre le « renoncement », c'était bien la défense des innocents contre la sauvagerie. En cet instant, l'épée rappela à Richard qu'il n'était pas impuissant, contrairement à

la plupart de ses semblables. En règle générale, il pouvait les défendre avec son arme. Là, bien sûr, c'était différent…

Mais la présence de l'arme sur sa hanche alimentait sa colère. L'épée attendait, vibrant d'être dégainée.

La plus grande des trois femmes avança vers Richard. Blonde et musclée, comme les deux autres, elle portait la natte typique des Mord-Sith. Mais l'uniforme noir était moins impressionnant que le rouge. Surtout quand on savait pourquoi cette couleur avait la préférence des Mord-Sith.

Un moyen de ne pas être obligées de se changer lorsqu'elles étaient maculées de sang !

Le noir était sûrement une idée de Dreier. En bon mégalomane, il devait se croire capable de rendre la mort plus terrifiante que le Gardien lui-même.

Bizarrement, les deux autres Mord-Sith vinrent se poster un pas derrière leur collègue.

— Je me nomme Cassia, dit la grande blonde. Et voici Laurin et Vale.

Richard se demanda s'il pouvait inciter ces femmes à se déchaîner sur lui, négligeant ainsi ses compagnes.

— Une petite promenade nocturne ?

Cassia eut un demi-sourire.

— J'ai entendu parler de ton sens de l'humour… Une qualité bien peu utile, pour un homme dans ta position.

Richard se prépara au contact cuisant d'un Agiel, mais rien ne se passa.

— Non, fit Cassia en secouant la tête. Nous sommes venues te poser quelques questions, c'est tout.

Malgré le ton dépourvu d'hostilité de la Mord-Sith, Richard frémit intérieurement. Il avait payé pour savoir ce que ces femmes entendaient par « poser des questions ». Mais Cassia avait quand même une drôle de façon de s'y prendre. En principe, la voix glaciale des Mord-Sith était censée mettre leur prisonnier en condition…

— Que voulez-vous savoir ?

— Nous avons entendu des rumeurs à ton sujet. Nous désirons en savoir plus. Si tu nous mens… Eh bien, tu sais ce qui arrivera.

— Oui, Denna me l'a appris.

Les trois femmes parurent surprises. Mais comment pouvaient-elles connaître Denna, alors qu'elles vivaient ici ?

— Tu as connu Denna ? C'est vrai ?

— Darken Rahl l'avait chargée de me capturer. Elle m'a gardé pendant longtemps, et appris beaucoup de choses.

— J'ai très bien connu Denna, à une époque…, dit Cassia. Si tu étais son chiot, et qu'elle t'ait dressé, comment as-tu réussi à lui

échapper ? Darken Rahl l'avait choisie pour une seule raison : personne ne pouvait lui fausser compagnie.

— Je sais tout ça, dit Richard en soutenant le regard de la Mord-Sith. Vos questions, à présent ?

— Réponds d'abord à celle que je viens de te poser. Ensuite, tout sera plus facile pour… tout le monde.

Le corps entier de Richard lui faisait mal. Bien sûr, il y avait cette maudite position, dans les fers. Mais la magie noire qu'avait utilisée Dreier, quoi qu'elle soit, avait des effets secondaires très désagréables.

— J'ai tué Denna… Voilà comment je lui ai faussé compagnie. Mais je ne veux pas en parler. Malgré tout le mal qu'elle m'a fait, je sais qu'elle souffrait en permanence. Sa vie entière a été une torture.

Cassia hocha pensivement la tête. Pas la réaction d'une Mord-Sith venue interroger un prisonnier, ça…

Il était peut-être temps de se montrer un peu moins hostile.

— Que veux-tu savoir, Cassia ?

L'omission du « maîtresse » était délibérée.

— On raconte que tu as présidé au mariage d'une Mord-Sith…

Richard échangea un bref regard avec Kahlan. Les deux autres femmes en noir avaient les yeux rivés sur lui.

— C'est vrai… Il s'agissait de Cara.

— Cara ? Mariée ? (Cassia semblait ne pas en croire ses oreilles.) C'était la plus dure et la plus cruelle d'entre nous. Une légende !

— C'était notre garde du corps… Mais elle est devenue bien plus que ça. Une amie pour la Mère Inquisitrice et pour moi.

Cassia regarda Kahlan.

— C'est vrai ?

— Oui. Cara est dure comme l'acier, mais elle a un cœur d'or. Nous l'aimons beaucoup.

— Où est-elle, dans ce cas ? demanda Vale, aussi décontenancée que ses collègues. Puisqu'elle est votre amie et votre protectrice, pourquoi n'est-elle pas ici pour vous défendre ? Elle est morte à votre service ?

— Non, répondit Richard. Mais c'est une longue histoire.

— Résume-la, lâcha Cassia. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Richard n'aima pas beaucoup cette dernière phrase, qui pouvait avoir bien des sens. Mais il s'exécuta quand même :

— Kahlan et moi avons été capturés par Jit, la Pythie-Silence, qui nous a infectés avec un poison mortel. Cara et d'autres amis sont venus à notre secours.

» La haute muraille ayant cédé, libérant les hordes du troisième royaume, Hannis Arc a pu ramener l'empereur Sulachan dans le monde des vivants. Pour ça il a utilisé mon sang…

» Avant, les demi-humains avaient réussi à faire prisonniers Cara,

son mari et tous nos autres amis. Kahlan et moi étant inconscients, Cara nous avait cachés juste avant l'attaque. Plus tard, je suis allé libérer mes amis. Pendant notre fuite, le mari de Cara est mort au combat.

— Je vois… Mais qu'est-il arrivé à Cara ?

Bouleversé par ce souvenir douloureux, Richard marqua une pause. En quelques jours, combien d'amis fidèles il avait perdus…

— Elle a demandé à être libérée de son service et de son serment…

Les Mord-Sith semblèrent stupéfiées. Pour elles, une telle démarche ne voulait rien dire.

— Que voulez-vous savoir d'autre ? finit par demander Richard.

— Tu te fais appeler « seigneur Rahl », mais le seigneur que nous avons connu, c'était Darken Rahl. L'as-tu tué ?

La question que Richard redoutait. Il y répondit pourtant sans détours :

— Oui.

Chapitre 78

Cassia, Laurin et Vale dévisagèrent Richard pendant un long et pénible moment.

Afin qu'elles ne pensent pas qu'il avait tué Darken Rahl accidentellement, ou par hasard, le Sourcier décida de développer un peu son histoire.

— Darken Rahl était un tyran qui torturait et tuait des braves gens. Je l'ai envoyé dans le royaume des morts pour qu'il ne fasse plus de mal à personne. Et si c'était à refaire, je recommencerais.

— Et comment as-tu pris sa place ?

— Comme il a violé ma mère, j'étais son héritier. Et c'est de lui que je tiens le don. À cette époque, je me fichais de devenir le seigneur Rahl, et je ne savais que faire du don. Au fil du temps, j'ai découvert que je pouvais utiliser le titre et la magie – sans compter mon lien avec le peuple de D'Hara – au service d'une cause qui en vaut la peine. La liberté ! Le droit de vivre sans subir le joug des tyrans, dans un monde de justice. Beaucoup de gens se sont alliés à moi, et Cara était du nombre.

» Comme les autres Mord-Sith qui sont passées dans mon camp, elle n'en est pas plus faible, mais plus forte. Cassia, j'ai tenu dans mes bras des Mord-Sith agonisantes tombées pour notre cause. Et pendant longtemps, j'ai porté leurs Agiels autour du cou.

» Si je me bats, c'est pour tous les gens qui, comme elles, rêvent de liberté. Parfois, il m'est arrivé d'être las de lutter et d'aspirer au repos, loin du monde et de sa violence.

Richard jeta un bref coup d'œil à Kahlan.

— Mais la Mère Inquisitrice, la femme qui est venue me demander de l'aide il y a bien longtemps, est mon sang et ma force, et pour rester digne d'elle, jamais je ne baisserai les bras. Oui, je me battrai jusqu'au bout, coûte que coûte…

» Cassia, Laurin et Vale, c'est pour ça que j'ai tué Darken Rahl. Il devait mourir, et j'étais le seul capable de l'abattre. Voilà pourquoi je suis désormais le seigneur Rahl.

Kahlan fit à Richard le sourire qu'elle ne réservait qu'à lui. Même si c'était peut-être pour la dernière fois, il en eut le cœur gonflé de joie.

Cassia se tourna soudain vers Nicci.

— On dit que tu étais une Sœur de l'Obscurité. Pourquoi as-tu changé ?

Nicci ne tourna pas autour du pot.

— Parce que Richard m'a montré un meilleur chemin. C'est un homme de bien, et Kahlan est une femme de cœur. J'ai décidé de vivre en suivant leur exemple.

Cassia hocha de nouveau la tête. Tout en faisant rouler son Agiel entre ses doigts, elle se plongea dans une profonde réflexion.

Jouer avec son arme lui faisait atrocement mal, et Richard le savait. Formées pour supporter et ignorer la souffrance, ces femmes rendues folles par des années de programmation finissaient par la considérer comme un refuge.

— La douleur de l'Agiel t'aide à réfléchir, n'est-ce pas ? Elle est familière et réconfortante…

— On dirait que Denna t'a vraiment appris beaucoup de choses.

— Elle m'a surtout enseigné que des êtres qu'on arrache à leur famille et qu'on brise pour les transformer en monstres peuvent revenir sur le bon chemin, même après avoir longtemps servi le mal.

— Certains êtres, peut-être, mais pas tous…

— Non, pas tous… Ceux qui ont été séparés de leur âme n'ont pas cette possibilité. Les autres, c'est différent…

Cassia laissa retomber son Agiel au bout de la chaîne en or attachée à son poignet. Comme si elle n'avait soudain plus besoin de la douleur.

— Nous avons servi sous Darken Rahl… Toutes les trois. C'était exactement ce que tu décris. J'ose même dire que nous en savons beaucoup plus long que toi sur ce sujet.

— Je ne te contredirai pas… Personne ne peut prétendre être mieux informé que vous, parce que vous avez souffert pour apprendre.

Richard vit que Cassia était touchée par l'argument.

— Nous avons fini par trouver un moyen d'échapper à Darken Rahl. L'évêque Arc nous a libérées du lien grâce à ses pouvoirs. Mais bien sûr, il l'a repris à son compte.

» Malgré nos espoirs, notre vie ne fut pas meilleure qu'avec Darken Rahl. La seule différence, c'étaient ses plans de conquête du monde, encore plus grandioses que ceux de notre ancien maître. Après nous être ralliées à lui, nous avons découvert qu'une des nôtres, Alice, avait trahi ses sœurs de l'Agiel. Elle nous avait vendues en échange d'avantages pour elle-même.

» Il y a quelques jours, le seigneur Dreier est arrivé et nous a enrôlées de force en utilisant sa magie noire. Comme si nous étions des marchandises. Sur certains points – disons « intimes » – il s'est révélé aussi brutal que Darken Rahl ou Hannis Arc.

» Eux usaient de la torture pour atteindre leurs fins. Le seigneur

Dreier, lui, en tire un grand plaisir.

» Au début, nous étions quatre. Comme Darken Rahl, il nous a obligées à partager sa couche – un moyen d'affirmer sa domination, bien sûr, et de montrer que nous sommes à lui. Un soir, il a choisi Janel pour ses ébats nocturnes. Fasciné par sa beauté, il a décidé, le matin, qu'une Mord-Sith si belle serait une « collaboratrice » parfaite dans le cadre de sa quête de prophéties.

— Il l'a torturée ? demanda Richard. Une de ses Mord-Sith ?

— Oui. Erika et lui nous ont ordonné d'assister à la « séance », afin de nous faire découvrir, selon lui, l'importance et la valeur de son travail.

» Il a charcuté Janel, c'est tout. Afin de voir son beau corps brisé. D'elle, il n'a obtenu aucune prédiction. Mais il a qualifié toute l'opération d'« expérience digne d'intérêt ».

— Cassia, crois-moi, je partage le dégoût que vous inspirent vos trois maîtres successifs. C'est pour ça que je les combats.

La Mord-Sith saisit de nouveau son Agiel et parla tout en le faisant tourner entre ses doigts.

— Toute notre vie, nous avons servi des brutes, chacune se révélant pire que la précédente. On nous a toujours présenté ça comme un choix, mais en réalité, c'était une servitude. Nous avons toujours été les esclaves de ces hommes – des armes qu'ils utilisaient pour terroriser leurs opposants. Certaines Mord-Sith se satisfont de ce rôle. D'autres non…

Laurin et Vale regardaient à présent Cassia. Richard ne dit rien, la laissant chercher ses mots en paix.

— Nous sommes venues vous demander si vous accepteriez de nous reprendre à votre service, seigneur Rahl. Voulez-vous être notre maître ?

Richard échangea un regard avec Kahlan.

— Je ne peux pas faire ça pour vous, Cassia.

— Puis-je savoir pourquoi ?

Dans la pénombre, Richard crut voir une larme rouler sur la joue de la Mord-Sith.

— Parce que j'agonise, Cassia ! Nous sommes venus ici parce que nous pensions y trouver un champ de protection, afin que Nicci puisse nous guérir. Mais il n'y en a pas. À cause du mal qui nous tue, Kahlan et moi avons perdu nos pouvoirs. Si j'accédais à votre demande, je mettrais vos vies en danger, parce que je ne peux pas alimenter le lien. En d'autres termes, vos Agiels ne fonctionneraient plus.

» Mais ce n'est pas tout. Dans quelques jours, au mieux, Kahlan et moi aurons quitté ce monde. Vous vous retrouveriez seules et désarmées face à un fou ivre de vengeance.

» L'antique lien entre le seigneur Rahl et le peuple de D'Hara

repose sur un *équilibre*. Les sujets sont au service de leur seigneur, certes, mais en échange, il est au leur. C'est une protection réciproque. Le peuple est l'acier qui combat l'acier, lui, la magie qui affronte la magie.

» Je ne suis pas en état de remplir ma part du marché.

» J'admire votre démarche, mais je ne peux pas être votre chef, et encore moins celui qui vous protège de la magie. Si je refuse votre allégeance, c'est pour ne pas être déloyal avec vous.

Cassia eut un sourire à la fois chaleureux et désespéré. Une autre larme roula sur sa joue.

— Seigneur Rahl, c'était la bonne réponse…

Sur ces mots, Cassia se prosterna devant Richard, et ses deux compagnes l'imitèrent. D'une seule voix, elles récitèrent les antiques dévotions apprises dès leur plus jeune âge, ainsi qu'il était d'usage en D'Hara.

« Maître Rahl nous guide ! Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent. »

Quand elles eurent fini, les derniers mots se répercutèrent longuement dans la sinistre salle. Toujours prosternées, elles déclamèrent une deuxième fois le texte, puis une troisième, ainsi que l'exigeait la tradition.

Enfin, les Mord-Sith se relevèrent et se consultèrent du regard. D'un hochement de tête, Laurin et Vale confirmèrent à Cassia qu'elle était toujours leur porte-parole.

— Seigneur Rahl, nous préférons mourir aujourd'hui, à votre service, que de vivre cent ans de plus sous le joug de monstres et de tyrans. Un seul jour debout, à lutter pour une cause que nous avons choisie, vaut mieux qu'une existence entière de reniement.

» Seigneur Rahl, nous vous implorons de nous accepter. Soyez notre maître, même si c'est pour une seule journée. Tenir notre rôle dans le lien sera un honneur, même si vous n'êtes pas en mesure de jouer le vôtre. Savoir que nous sommes liées à vous, dans votre cœur, suffira à nous satisfaire.

Les trois femmes se tapèrent du poing sur le cœur et inclinèrent la tête, attendant la décision de Richard.

Non sans peine, celui-ci avala la boule qui s'était formée dans sa gorge. C'était pour ça qu'il ne pourrait jamais tout laisser tomber. Son combat, il le menait au nom de ceux qui aspiraient à vivre pour un idéal, avec de l'espoir au cœur, et non dans la brutalité et la haine.

— J'accepte, dit-il simplement, craignant que sa voix tremble s'il était plus disert.

Les Mord-Sith sourirent comme des gamines.

Vale alla chercher la personne qui attendait dans le couloir. Richard vit qu'il s'agissait de Mohler, le vieux scribe.

— Seigneur Rahl, dit-il, j'éprouve la même chose que ces femmes. Comme je l'ai dit, je travaille ici depuis ma prime jeunesse, et j'ai connu Hannis Arc quand il était enfant. Sous mes yeux, il est devenu un homme motivé par l'amertume et la jalousie. Ludwig Dreier l'a remplacé, et il est exactement pareil. Comme ces Mord-Sith, j'en ai assez de voir des monstres détruire tout ce qui rend la vie plus agréable et plus douce.

» Ces quatre femmes – enfin, trois, désormais –, je les connais depuis qu'elles vivent dans la servitude à la citadelle. Nous avons été esclaves ensemble, et nous nous sommes libérés ensemble. Je leur ai dit ce que je savais de vous, en ajoutant que je voulais vous aider, et que je demandais leur assistance. Seigneur Rahl, moi aussi, je suis à votre service.

Mohler avança, un trousseau de clés à la main. Ouvrant d'abord le collier, il s'occupa ensuite des fers.

Dès qu'il fut libre, Richard tomba à genoux. Alors que Cassia et Vale l'aidaient à se relever, le vieux scribe alla se camper devant Kahlan.

Quand elle fut désentravée, Richard la prit dans ses bras et la serra très fort. Bien qu'épuisée, elle lui rendit son étreinte.

— Merci de ne pas nous avoir abandonnés, Richard.

— Jamais ! Tu m'entends ? Jamais.

Chapitre 79

— Savez-vous où sont nos compagnons ? demanda Richard aux Mord-Sith et au scribe. Les hommes de la Première Phalange… Ils étaient très nombreux.

— Et ma mère…, ajouta Samantha.

— Ils sont tous en cellule.

— En cellule ?

— Dreier a utilisé ses pouvoirs pour les rendre inconscients, comme vous, expliqua Laurin. Cette salle étant assez petite, vos amis ont été transportés dans un autre donjon.

Richard balaya du regard la salle protégée par un champ de force.

— Ce n'est pas ici, le donjon ?

— Non, répondit Cassia. C'est une cellule spéciale, mais il y en a beaucoup d'autres deux niveaux sous celui-ci. On y trouve des dizaines de geôles. Certaines à peine assez grandes pour une personne, et d'autres dix fois plus vastes que cette salle. Il y a de la place pour des centaines de prisonniers.

— Pourquoi avoir emprisonné tant d'hommes ? demanda Richard.

— Parce qu'il faut bien les mettre quelque part avant de les tuer, répondit Cassia.

— Oui, confirma Vale. Il y a une salle d'exécution à chacun de ces niveaux. Des drainages, dans le sol, permettent l'évacuation du sang, lors des décapitations de masse. Il y a des dizaines de billots, et tous ont beaucoup été utilisés.

— Les cellules servaient exclusivement à parquer les condamnés, en attendant de les éliminer, dit Cassia. À première vue, il semble que ces installations n'aient plus servi depuis très longtemps, mais à une époque, elles devaient tourner à plein régime.

» On jetait les cadavres dans des oubliettes… L'une d'elles ne contient que des crânes, et les autres sont pleines d'ossements divers. Ne me demandez pas la hauteur de ces piles, seigneur Rahl, car je n'en ai aucune idée…

— Il faut sortir ma mère de là, dit Samantha, au bord de la panique. Et vite !

— Nous allons nous en occuper, fit Richard, rassurant.

— Elle viendrait à mon secours ! insista Samantha.

Le Sourcier se tourna de nouveau vers Mohler et les trois Mord-

Sith.

— Je ne comprends pas… Pourquoi tant de cellules et de billots ? C'est une petite ville, plutôt tranquille…

— D'après les archives que j'ai consultées, dit Mohler, la citadelle a longtemps été la prison principale des Terres Noires. On y gardait les gens les plus dangereux – par exemple, ceux qui détenaient des pouvoirs occultes – jusqu'à leur exécution.

Soudain, tout devint clair pour Richard.

— La haute muraille n'est pas très loin d'ici, dit-il. À l'époque de la première Inquisitrice, nos ancêtres savaient que les sorts-barrière ne tiendraient pas éternellement, et qu'il y aurait tôt ou tard des « fuites ». Ils ont donc chargé les gens de Stroyza de surveiller la haute muraille, mais en plus, ils ont construit cette citadelle afin qu'on puisse y emprisonner des sorciers noirs ou des créatures comme la Pythie-Silence. Les emprisonner, puis les exécuter, faute de pouvoir en faire autre chose.

— Malheureusement, Hannis Arc et Ludwig Dreier ont hérité de la magie noire, dit Kahlan.

— Extraordinaire ! railla Nicci. Ainsi, un homme doté de pouvoirs occultes est devenu le maître de la prison dont il aurait dû être un des pensionnaires.

— Très brièvement, ajouta Kahlan, avant d'être décapité…

Richard regarda les fers rivés au mur. Une idée commençait à poindre dans son esprit. Il aurait eu besoin de temps pour l'approfondir, mais justement, c'était un luxe qu'il ne pouvait pas s'offrir.

— Je connais ce regard…, dit Kahlan. Tu penses à quoi ? Libérer nos amis et lancer une attaque éclair ?

Plongé dans les figures complexes de la danse avec les morts, en digne sorcier de guerre, Richard répondit d'une voix très calme :

— Des soldats ne peuvent rien contre la menace que nous affrontons. Pour le moment, nous allons les laisser où ils sont. Tout le monde dans la citadelle doit penser que nous sommes toujours prisonniers et impuissants.

— Ma mère a le don, dit Samantha, serrant les poings. Elle peut nous aider. Il faut la libérer !

— Du calme, Samantha… Je sais que tu veux la secourir. Fais-moi confiance, nous la libérerons. Mais d'abord, nous devons neutraliser l'ennemi. Tu voudrais qu'elle se fasse tuer une heure après être sortie de cellule, tout ça parce que nous n'aurions pas pris les précautions qui s'imposent ?

— Non, mais…

— Il n'y a pas de « mais » ! Dreier a de très grands pouvoirs. Il peut maîtriser un détenteur du don en un clin d'œil. Nous avons payé pour l'apprendre. Ta mère n'aurait aucune chance contre lui. Exactement comme nous.

— Sauf que j'ai comme une idée…, fit Nicci avec un sourire mauvais.

Richard n'en fut pas étonné. La magicienne blonde était experte en conflits de pouvoirs, et elle savait utiliser sa tête au lieu de gonfler bêtement ses muscles. De plus, elle avait conscience qu'il faudrait frapper juste du premier coup. Pas de droit à l'erreur…

— Nous devons attaquer par surprise, très vite et avec une extrême violence, dit Richard. La priorité, c'est de capturer Dreier.

— Le capturer ? s'écria Kahlan, outrée. Richard, nous ne pouvons pas prendre ce risque. Et pour quel bénéfice ? Attaquons par surprise, vite et violemment, et tuons ce chien avant qu'il ait une occasion de riposter. Avec ses pouvoirs, il peut nous tuer tous. La seule façon de le « neutraliser », c'est de l'égorger proprement. Afin de mettre un terme définitif à la menace.

— Celle qu'il représente… Mais les autres ?

— Les autres ? Nous n'y pouvons rien, Richard ! Parce que nous serons morts avant de pouvoir agir. Mais tuer Dreier est possible. Pour le reste, il aurait fallu que nous soyons guéris…

— Bien raisonné…

Richard sourit et dégaina son épée. La note métallique se répercuta dans toute la salle.

Surpris, ses compagnons le regardèrent pivoter sur lui-même et abattre sa lame sur la chaîne où était attaché le collier qui lui avait cruellement mordu le cou. Des étincelles jaillirent au moment de l'impact et rebondirent contre le mur.

Richard ramassa le collier qui gisait à présent sur le sol, le tenant par son moignon de chaîne.

— Ce collier sert à priver un détenteur du don de ses pouvoirs.

— Dreier maîtrise aussi la magie noire, rappela Kahlan. En lui, ces pouvoirs-là sont plus forts que le don.

— Certes, fit Nicci, mais cette salle a été conçue pour emprisonner quelqu'un qui détient des pouvoirs occultes, pas seulement un sorcier ou une magicienne…

— Exact, confirma Richard. Dans ces conditions, nous pouvons capturer Ludwig Dreier et l'empêcher d'utiliser sa magie noire.

Intéressée mais pas convaincue, Kahlan croisa les bras.

— Où est l'intérêt ? Le tuer serait plus simple. Pourquoi nous compliquer la vie ?

— Quel poison avons-nous dans nos corps ?

— La souillure de la mort de Jit.

— Qui est causée par…

Kahlan écarquilla les yeux.

— Par des pouvoirs occultes !

— C'est exact. Jit pratiquait la magie noire. C'est ça qui nous a infectés.

— Et Ludwig Dreier a également des pouvoirs occultes, dit Nicci. Si nous le capturons et lui mettons ce collier, nous découvrirons peut-être un moyen de vous guérir sans recourir à un champ de protection.

— C'est notre seule chance, confirma Richard. Il faut essayer.

— Même si tu lui mets ce collier, dit Kahlan, comment comptes-tu le forcer à coopérer ?

Cassia eut un de ces sourires dont seules les Mord-Sith avaient le secret.

— Laissez-nous cette partie du travail, Mère Inquisitrice. Désormais, nous sommes les Mord-Sith du seigneur Rahl. Dreier sera doux comme un agneau.

— Avec le mal qui me ronge, dit Richard, le lien ne pourra pas alimenter vos Agiels…

— C'est vrai, mais selon Dreier lui-même, sa magie noire leur fournit du pouvoir, et ce lien-là ne peut pas être brisé tant qu'il vivra.

— Donc, nous retournerons sa magie contre lui, dit Vale.

— Nous ferons tout ce qui s'impose pour protéger le seigneur Rahl, ajouta Laurin. C'est la mission des Mord-Sith. S'il existe un moyen de vous guérir, nous ferons parler Dreier.

Kahlan regarda l'une après l'autre les trois Mord-Sith.

— Quand vous en aurez fini avec lui, ne le tuez pas, pour que je puisse le faire moi-même…

— Marché conclu, Mère Inquisitrice ! lança Laurin.

— Ce sera à vous de l'égorger, approuva Cassia.

— Mais avant ça, nous nous occuperons de lui, souffla Vale.

— Vous savez où il dort ? demanda Richard.

Les trois femmes se regardèrent tristement.

— Hélas, oui… Au dernier niveau de la citadelle.

— Conduisez-nous. Je vous expliquerai le plan en chemin.

— Avec plaisir !

— Peut-on accéder par l'arrière à sa chambre ?

— Oui, répondit Cassia, mais plusieurs portes sont fermées.

— Aucun problème ! fit Mohler en brandissant son trousseau de clés.

— Des soldats gardent ses appartements…, dit Laurin. Cette nuit, il a choisi Erika pour le divertir. Il était pressé d'aller au lit, mais pas pour dormir.

— Dans ce cas, il sera distrait, et c'est bon pour nous, dit Richard. Mais il faudra quand même être furtifs. Vous allez tous faire

exactement ce que je dis. En chemin, il faudra que certains d'entre vous restent à la traîne pour protéger mes arrières. Je ne veux pas de discussions, c'est compris ? Je n'aurai pas le temps de m'expliquer, et encore moins de polémiquer. Si nous voulons réussir, puis libérer les autres, le mot d'ordre, c'est : efficacité. Soyez disciplinés, et tout se passera bien.

Ces propos s'adressaient essentiellement à Samantha. Pour ne pas avoir l'air de l'accuser avant qu'elle ait commis une faute, Richard ne la regarda pas pendant sa tirade. Mais il savait à quel point elle pouvait être impulsive. Les autres, en revanche, ne poseraient aucun problème.

— Si quelqu'un n'aime pas ça, il peut attendre ici. Sinon, en route ! Compris ?

Tous hochèrent la tête.

Chapitre 80

À un embranchement de couloirs, Richard jeta un coup d'œil des deux côtés. Ne voyant rien, il recula quand même.

Éclairés par des lampes à déflecteurs, les couloirs n'avaient pas de fenêtres, car c'étaient des passages intérieurs. En revanche, selon Cassia, il y avait des fenêtres dans la chambre de Dreier. En pleine nuit, elles ne fourniraient aucune lumière, mais elles restaient des voies de fuite possibles. Cela dit, Richard ne voyait pas Dreier sauter du troisième niveau, même si la capture tournait mal.

— On est encore loin ?

Cassia jeta elle aussi un coup d'œil.

— Au bout de ce corridor, on peut tourner à droite ou à gauche. La chambre est sur la droite, tout au fond, mais ce n'est pas loin. À cet endroit, devant la chambre, il y a une table ronde devant laquelle deux soldats au moins se tiennent en permanence. Parfois, il y en a jusqu'à dix. Nous ne saurons pas avant d'être sur place.

— Avec Erika dans la chambre, Dreier n'aura peut-être pas jugé nécessaire de renforcer la garde.

— Ces hommes ne sont pas là pour le protéger, dit Mohler. L'abbé est assez puissant pour se défendre lui-même. Mais il aime exhiber sa force. La présence de ces soldats le flatte.

— Il adore aussi qu'ils entendent ce qui se passe dans la chambre, souffla Cassia, révulsée. Ce chien ordonne à ses compagnes de crier très fort, afin que nul n'ignore ses prouesses amoureuses. Une manière d'en imposer aux soldats, d'après lui.

— C'est un porc, lâcha Vale.

— Bien, fit Richard. Mohler, Samantha, Laurin, Vale et Kahlan, vous attendrez ici. (Il désigna la jeune magicienne et les deux Mord-Sith.) Je vous charge de protéger la Mère Inquisitrice. Si Dreier réussit à s'enfuir, il passera sûrement par ici. Vous devrez l'intercepter et défendre Kahlan. Mohler, tu as le collier ?

Le scribe tendit l'artefact au Sourcier, le tenant par la chaîne comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux.

Richard enroula le moignon de chaîne autour de son poignet gauche, histoire de faire le moins de bruit possible.

— Tu es prête, Cassia ?

— Oh que oui !

— Richard, dit Kahlan, tu es sûr de ton plan ? Il paraît si simple…

— Parfois, au combat, la simplicité est la meilleure approche. Plus un plan est complexe, et plus il peut avoir de failles. Nous n'aurons qu'une chance avant qu'il utilise ses pouvoirs. La vitesse et la violence sont nos meilleurs atouts.

Kahlan se pencha et posa un baiser sur la joue de son mari.

— Si quelqu'un peut réussir, c'est bien vous trois.

— On y va, dit Richard à Cassia et à Nicci. Pas de bruit, surtout. Vous savez que faire.

Richard avait déjà dégainé son épée, afin de ne pas avoir à le faire à proximité de la chambre. La note métallique aurait risqué de donner l'alarme – à condition que les gardes ne soient pas trop occupés à écouter ce qui se passait dans la chambre. Mais il valait mieux ne prendre aucun risque.

Le couloir se révéla désert, un épais tapis étouffant fort opportunément le bruit de leurs pas. Les tapisseries accrochées aux murs à intervalles réguliers amortissaient elles aussi les sons.

Richard et ses deux compagnes contournèrent furtivement une longue table, placée contre le mur, sur laquelle reposaient deux coupes vides en cristal.

Au bout du couloir, avant l'intersection, le Sourcier s'accroupit et les deux femmes l'imitèrent. Quand il lui donna le signal, Cassia s'allongea et rampa lentement jusqu'au coin. Puis elle tendit le cou pour jeter un coup d'œil dans l'autre couloir.

Reculant, elle leva deux doigts.

Richard en fut soulagé. Ça faciliterait la tâche de Nicci, chargée du début de l'opération.

La magicienne posa ce qu'elle portait.

Cassia revint vers ses compagnons, se releva et commença à déboutonner son uniforme noir. Puis elle tourna le dos à Richard et fit glisser le haut de la tenue sur son torse. Après avoir jeté un coup d'œil à ses épaules nues, elle fit signe qu'elle était prête.

Richard lui indiqua de passer à l'action.

D'un pas assuré, Cassia franchit le coin et se dirigea vers la chambre de Dreier. Bien entendu, les gardes connaissaient les Mord-Sith, et ils savaient qu'elles venaient souvent lui rendre visite dans sa chambre.

Cassia marchait comme quelqu'un qui a été convoqué et ne veut pas être en retard.

— Le seigneur Dreier m'a fait demander, dit-elle.

Comme prévu, Nicci jaillit à cet instant dans le couloir. Tendant les bras, elle orienta les paumes de ses mains vers l'extérieur.

Entendant deux bruits de chute sourds, Richard sut que les soldats étaient morts, le cœur brutalement arrêté. La fin était venue si vite

qu'ils n'avaient même pas crié. En fait, ils n'avaient sans doute pas eu le temps de voir Nicci.

Richard lui tendit ce qu'elle avait apporté. Avec son don, elle fit léviter l'objet dans le couloir. Comme Zedd le faisait parfois avec des rochers…

Encore fallait-il espérer qu'elle serait assez douée pour que l'objet ne percute pas un mur, reste en vol stationnaire assez longtemps et touche sa cible le moment venu. Quand Richard avait émis des doutes, la magicienne l'avait regardé comme s'il perdait la tête. Mais enfin, il aurait été bien incapable de faire ça avec son don !

Cela dit, Nicci n'était pas du genre à se vanter…

Cassia frappa à la porte.

N'entendant rien d'autre, Richard jeta un coup d'œil dans le couloir. Les deux soldats gisaient sur le sol, raides morts. Sa belle poitrine toujours exposée – histoire de détourner l'attention de Dreier, comme celle des deux gardes –, Cassia attendait devant la porte.

Elle frappa encore.

Richard entendit la porte grincer.

— Que se passe-t-il ? demanda la voix de Dreier. Oh !…

Nicci propulsa le bloc de pierre sur sa cible.

Dès qu'il entendit un bruit sourd, Richard jaillit de sa cachette et courut vers la chambre. Son épée dans une main et le collier dans l'autre, il écarta la table ronde d'un coup de pied, l'envoyant se fracasser contre un mur, puis entra dans la chambre.

Nu comme un ver, Dreier était à genoux, tellement penché que sa tête touchait presque le tapis. Se tenant la tête à deux mains, il gémissait. Près de lui, Richard repéra le bloc de pierre que Nicci lui avait expédié sur la tête.

Alors qu'il s'arrêtait, tombant lui aussi à genoux, Cassia passa une jambe autour du torse de Dreier pour l'immobiliser et le redresser, puis elle le prit par les cheveux et le força à relever la tête.

Du sang coulait sur une joue de l'abbé, lui empoissant une oreille et la moitié du cou.

À la vitesse de l'éclair, Richard passa le collier à l'abbé puis le referma vivement. Un bruit métallique sec se répercuta dans tout le couloir.

À moitié sonné, Dreier ne semblait même pas comprendre ce qui lui arrivait. Comme une poupée de chiffon, il n'opposait aucune résistance.

Ayant aussi entendu le bruit de la pierre heurtant un crâne, puis le fermoir du collier, Vale et Laurin déboulèrent à leur tour dans le couloir.

À cet instant, Erika apparut, parfaitement nue mais armée de son

Agiel. Elle faillit percuter Dreier, mais parvint à l'éviter.

Arme au poing, Richard se releva. Debout devant son maître mal en point, Erika eut un sourire glacial. Sûre de sa victoire, elle attendait que le Sourcier essaie de la frapper avec son épée. Ainsi, elle pourrait le capturer en prenant le contrôle de la magie de l'arme.

Mais Richard rengaina son arme.

— Navré, on m'a déjà fait ce coup-là… Et tu sais ce qu'on dit de quelqu'un qui tombe deux fois dans le même piège ?

Vale et Laurin arrivèrent, Agiel au poing.

— À toi de choisir, Erika. Te rendre… ou avoir affaire à mes Mord-Sith.

— Tes Mord-Sith ? Pour qui te… ?

Vale abattit son Agiel sur les reins d'Erika, qui tomba à genoux en criant.

— Si ça te chante, dit Laurin, on peut te faire ça toute la nuit. Mais je te suggère plutôt de t'habiller.

— Après m'avoir donné ton Agiel, ajouta Cassia.

Erika obéit à contrecœur et recula dans la chambre. Richard la suivit afin de récupérer les vêtements de Dreier, qu'il trouva sur le dossier d'un fauteuil.

Quand il s'empara de la tunique rouge, Richard sentit une bosse bizarre. Découvrant très vite une poche secrète, il en sortit un petit objet plat.

Un livre de voyage, découvrit-il, surpris. Il l'ouvrit pour voir ce qu'il contenait.

— C'est intéressant ? demanda Nicci.

— Plus rien… Tous les messages effacés.

— Beaucoup de sœurs procèdent ainsi par souci de sécurité. D'autres conservent les messages pour consulter leurs ordres en cas de doute, voire pour prouver qu'elles agissent bien sur instructions…

— Hélas, ce livre-là ne nous dira rien…, fit Richard en glissant sa trouvaille dans sa poche.

— Moi, j'aimerais bien consulter son jumeau…

— *Idem* pour moi, mais j'ignore qui peut le détenir.

Lorsqu'il revint dans l'entrée, la tunique pliée sur un bras, Richard y trouva Kahlan en train de regarder d'un œil noir le prisonnier.

— Il a intérêt à se révéler utile…

— Nicci va devoir le soigner… Je crois qu'elle lui a fracassé le crâne.

Samantha passa la tête par la porte.

— Pourrait-on aller libérer ma mère, à présent ?

— Bien sûr, répondit Richard. Fister et les hommes doivent s'impatienter. Il faut qu'ils prennent le contrôle de la citadelle, sinon,

nous ne tarderons pas à avoir des ennuis.

— Je peux me charger des gardes, dit Nicci. Samantha ou sa mère aussi…

— Ils ont des archers, rappela Richard. Une flèche entre les omoplates, et tu seras aussi morte que si une magicienne avait arrêté ton cœur.

— On peut dire ça, oui…

— Si nous allions enchaîner ce porc dans le donjon ? proposa Cassia en remontant le haut de son uniforme.

— Excellente idée ! (Richard sourit aux trois Mord-Sith.) Du très bon travail. Je suis très fier de tout le monde. Nous avons capturé un dangereux sorcier noir sans subir de perte.

— C'est Samantha qui m'a donné l'idée, dit Nicci. Quand on ne peut pas neutraliser quelqu'un avec son don, une bonne pierre sur le crâne fait tout aussi bien l'affaire.

Très fière d'elle, la jeune magicienne regarda la Mord-Sith relever sans ménagement l'ancien maître des lieux.

Chapitre 81

Dès qu'ils furent libérés de leurs cellules, au sous-sol, les hommes de la Première Phalange filèrent au rez-de-chaussée et investirent toutes les galeries. Surpris, les gardes de la citadelle ne leur opposèrent aucune résistance. Quelques heures plus tôt, ils avaient transporté ces soldats évanouis dans le donjon, et voilà qu'ils en sortaient comme des diables de leur boîte…

Quand il déboula dans le grand hall d'entrée à la tête de ses hommes, Fister tailla en pièces les deux premiers gardes qui se jetèrent sur lui. Comme s'il tenait les défenseurs pour une quantité négligeable, l'officier n'avait même pas jugé bon de demander l'aide de ses soldats. Cette démonstration de force avait convaincu tous les autres gardes de se rendre.

En attendant qu'on décide de leur sort, ils allèrent à leur tour croupir dans les cellules.

Dans le donjon spécial, Ludwig Dreier était désormais enchaîné à la place de Richard, les champs de force du collier et de la pièce le neutralisant totalement, comme l'avaient imaginé les bâtisseurs de la citadelle. Erika était entravée près de son maître, là où l'avait été Nicci.

Tandis que la magicienne blonde s'occupait de la blessure de l'abbé, afin qu'il vive assez longtemps pour servir à quelque chose, Cassia vint annoncer qu'elle avait trouvé une chambre tranquille où Richard et Kahlan pourraient se reposer en attendant d'être guéris.

Après tant d'épreuves, quelques heures de sommeil ne leur feraient pas de mal. En fait, tout ce qui pouvait les empêcher de retomber dans le coma était bon à prendre.

Dreier était leur dernier espoir, et entre les mains de Nicci, il finirait par parler.

Alors que sa femme et lui suivaient Cassia dans un labyrinthe de couloirs, Richard tenta d'imaginer un autre moyen d'échapper à leur sort. Mais il ne trouva rien.

Jaillissant d'un couloir latéral, Irena déboula soudain en criant le nom de Richard. En quelques pas, elle eut presque rattrapé le trio.

Conscient que cette femme profitait de toutes les occasions pour se coller à lui, Richard vit le regard noir que lui jeta Kahlan. Détestant le manège d'Irena au moins autant que sa femme, il ne savait trop que

faire. D'abord parce qu'il n'aimait pas se montrer brutal, mais surtout parce qu'il s'agissait de la mère de Samantha. Au minimum, elle méritait qu'on soit courtois avec elle.

— Richard, te voilà ! On a fini par me libérer de cette cellule puante… Quelle horreur ! J'ai cru que je n'en sortirais jamais. Je suis si soulagée que tu t'en sois tiré sans trop de mal. Tu vas bien ? As-tu été blessé ? Puis-je faire quelque chose pour t'aider ?

Richard et Kahlan échangèrent un regard résigné. Attendant qu'ils aient fini de parler à Irena, Cassia s'arrêta à quelques pas de là.

— Nous allons bien, dit Richard, peu disert.

En approchant au pas de course, Irena heurta de la hanche le coin d'une table qu'elle n'avait pas vue. Sans faire de bruit à cause du tapis, un objet tomba de sa poche. Maudissant la table de s'être dressée sur son chemin, elle releva sa jupe et continua sans s'aviser qu'elle avait perdu quelque chose.

— Nicci m'a dit qu'elle t'a conseillé du repos. Elle a raison, Richard !

— C'est ce que nous allons faire, dit Kahlan, nous reposer…

Une façon courtoise de congédier la magicienne.

Loin de capter le message, Irena reprit son bavardage :

— J'ai dit aux soldats de se poster un peu en arrière… C'est moi qui veillerai sur ton repos et celui de Kahlan, pour être sûre qu'il ne vous arrive rien. Les soldats ont consigne de ne laisser personne vous déranger. Il faut que vous soyez au calme.

Richard allait rappeler que c'était à lui de donner des ordres, pas à elle, et qu'elle se mêlait de ce qui ne la concernait pas, mais son attention fut attirée par l'objet qui gisait sur le sol, près de la table.

Irena avait perdu un livre de voyage.

Avant qu'elle s'aperçoive qu'il regardait l'artefact, Richard lui mit une main dans le dos et la poussa gentiment vers Kahlan.

— À dire vrai, nous aurions besoin de ton aide. Kahlan me parlait à l'instant de quelque chose qu'elle veut que tu fasses pour moi, et voilà que tu arrives comme par miracle !

Richard coula à sa femme un regard dont elle comprit sans peine le sens.

— Oui, je me demandais si… si tu pouvais nous aider.

Irena croisa les mains, tout ouïe.

— De quoi avez-vous besoin, tous les deux ?

Pendant que Kahlan occupait la magicienne, Richard alla discrètement ramasser le livre de voyage. Puis il le montra à Kahlan, dans le dos d'Irena, pour qu'elle saisisse ce qui se passait. Enfin, il lui fit signe de continuer à distraire l'agaçante mère de Samantha.

Se retournant au cas où Irena aurait l'idée de regarder derrière elle, il commença à feuilleter le livre, dont presque toutes les pages

étaient couvertes d'une écriture serrée. Il aurait juré que c'était le jumeau de celui de Dreier, mais ça n'avait aucun sens. Pourquoi Irena l'aurait-elle eu en sa possession ?

— En fait, dit Kahlan, trouvant enfin de l'inspiration, je me demande si tu pourrais traiter la migraine de Richard. Nicci étant occupée, si tu venais avec nous… Eh bien, tu as le don, après tout. Une petite imposition des mains l'aiderait sans doute à s'endormir. Tu es si douée, que je te fais totalement confiance…

Irena se rengorgea.

— Eh bien, ce sera avec plaisir. Mais j'aurais besoin de renseignements sur le genre de migraine que…

Richard n'écouta plus, se concentrant sur la lecture des derniers messages qu'Irena avait envoyés et reçus.

Soudain, son sang se glaça dans ses veines. Jusqu'au dernier moment, il avait espéré se tromper.

Irena communiquait avec Ludwig Dreier depuis le début de cette histoire.

Chapitre 82

Le livre était rempli de messages. Irena n'en ayant effacé aucun, il y avait plus d'un an de correspondance à consulter.

Richard vit des messages de Dreier où il exposait à la magicienne ce qu'il attendait d'elle et détaillait les récompenses qu'elle obtiendrait en échange. Un de ces textes avait été envoyé du Palais du Peuple, l'abbé racontant qu'il avait été invité au mariage d'une Mord-Sith. Au ton de ce dialogue épistolaire, on s'apercevait vite que Dreier et Irena s'entendaient à merveille et qu'ils avaient bien des idées en commun.

Richard s'aperçut vite que l'écriture d'Irena était plus lisible et plus nette que celle de l'abbé. Se repérant de plus en plus facilement, il tomba sur un message où elle expliquait s'être laissé capturer par Hannis Arc afin d'en savoir plus sur la façon dont il comptait rappeler le roi spectral d'entre les morts.

Plus tard, elle racontait comment Richard l'avait « sauvée », leur fuite dans les grottes avec les soldats et les compagnons du Sourcier et leurs combats contre les demi-humains. Elle ajoutait avoir saisi cette occasion pour voyager avec Richard et Kahlan.

Dreier lui répondait par des conseils sur ce qu'elle devait dire, faire et… espionner. Enfin, il lui rappelait de ne surtout pas laisser transparaître ses pouvoirs occultes.

Tout ce temps, Irena avait espionné Richard et ses compagnons, rapportant ce qu'ils faisaient pour combattre les demi-humains et les fuir.

Depuis le début, elle était une traîtresse.

Il y avait bien trop de matière dans le livre pour tout lire d'un coup. De plus, bouleversé par sa découverte, Richard avait du mal à se concentrer. Tournant plusieurs pages, il trouva un message où la magicienne informait Dreier que le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice avaient besoin d'un champ de protection pour être soignés.

Un parfait prétexte, écrivait-elle, pour les convaincre d'aller à la citadelle, où Dreier pourrait s'assurer d'eux.

Richard trembla de colère en lisant la réponse de l'abbé. Très content de la ruse imaginée par Irena, il lui décrivait l'endroit où elle devait conduire le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice, afin qu'il puisse les prendre par surprise.

En chemin, Irena avait régulièrement informé Dreier de la progression du groupe – avec une estimation du moment où il arriverait à Saavedra.

Richard s'était fait rouler dans la farine comme un débutant. Il en étouffait de rage.

Revenant aux premières pages, il découvrit, comme il s'y attendait, qu'Irena avait tué sa sœur Martha et son beau-frère lorsqu'ils étaient partis enquêter sur la Pythie-Silence. Ensuite, elle avait jeté leurs corps dans le marécage.

L'abbé et sa complice étaient en parfait accord sur un point : aucun détenteur du don de Stroyza ne devait savoir que la haute muraille faiblissait. Dreier annonçait qu'il allait envoyer des soldats au village afin qu'ils arrêtent Millicent et Gyles – l'autre sœur d'Irena et son autre beau-frère – et les conduisent à la citadelle, où ils seraient à jamais neutralisés.

Déjà remué qu'une femme ait pu tuer ses deux sœurs et leurs maris, Richard n'en crut pas ses yeux quand il lut la suite. L'époux d'Irena devenant soupçonneux, elle annonçait l'avoir éliminé. Et elle n'aurait pas parlé avec moins d'émotion d'un poulet qu'elle venait de décapiter pour le dîner…

En réponse, Dreier soulignait que Samantha, si elle commençait à poser trop de questions, devrait subir le même sort que son père.

S'enfonçant dans l'abjection, Irena répondait que l'abbé pourrait disposer comme il voudrait de Samantha, une fois que tout ce petit monde serait prisonnier à la citadelle.

Enfin, Richard tomba sur un message qui lui coupa le souffle.

> « Le vieux sorcier commençait à avoir des doutes à mon sujet. Ce soir, j'ai lancé un sort d'illusion pour qu'on me croie endormie sous ma couverture, puis je suis allée dans un coin tranquille afin de vous écrire. Le vieux type m'a suivie et il m'a surprise avec le livre de voyage. Heureusement, il me prenait pour une simple magicienne, et il ne s'est pas méfié de mes autres pouvoirs. Quand il a tenté de m'immobiliser et de me prendre le livre, je me suis fait un plaisir de le décapiter. Il ne nous ennuiera plus. »

Un voile rouge tomba devant les yeux de Richard.

Se retournant, il bondit sur Irena, la surprenant totalement, et noua les mains autour de son cou.

Alors qu'elle lui saisissait les poignets, il la propulsa contre un mur, assez fort pour que le plâtre se lézarde. S'inspirant de Nicci, il lui cogna plusieurs fois la tête contre le mur, histoire de lui interdire de

recourir à ses pouvoirs. Du sang jaillit, maculant le sol et la cloison. Sonnée, Irena mobilisa tout ce qui lui restait de force pour ne pas perdre conscience.

Alors qu'elle virait à l'écarlate, ses pieds frappant frénétiquement le sol, Richard continua à lui broyer la trachée-artère.

Aveuglé par la fureur, il n'avait plus qu'une idée en tête : étrangler la meurtrière de Zedd.

Irena devint toute bleue, les yeux révulsés. Puis ses jambes se dérobèrent, et elle ne bougea plus.

— Richard, que se passe-t-il ? demanda Kahlan. Que se passe-t-il ?

Le Sourcier comprit que sa femme devait crier cette question pour la énième fois.

— Elle a tué Zedd ! hurla-t-il.

— Quoi ?

Les yeux toujours rivés sur la femme qu'il était en train de tuer, Richard souffla :

— Elle nous espionne depuis le début. Et elle nous a manipulés pour que Dreier puisse nous capturer et nous tuer tous. C'est elle qui a tué Zedd !

Aveuglé par la colère, Richard cogna encore plusieurs fois la tête d'Irena contre le mur. Même quand il comprit qu'elle était morte, il ne lui lâcha pas le cou, comme s'il avait pu la tuer plusieurs fois.

Son grand-père, l'homme qui l'avait élevé – et sans doute l'être le plus intelligent, le plus doux et le plus sage qu'il ait connu – était tombé sous les coups d'une ignoble traîtresse.

— Richard, dit Kahlan, les mains sur les bras de son mari, c'est fini…

Sa fureur presque consumée, le Sourcier laissa tomber l'ignoble charogne qu'il tenait entre ses mains tremblantes.

Puis il s'aperçut que Samantha venait de débouler dans le couloir.

Pétrifiée, les yeux écarquillés, elle ne réagit pas tout de suite.

Chapitre 83

Tétanisée, Samantha regarda un moment le corps sans vie de sa mère. Puis elle courut vers Richard, les poings en avant.

— Monstre ! Qu'avez-vous fait ? Assassin !

— Samantha, dit Kahlan, tu ne comprends pas.

Elle essaya d'écarter la jeune furie de Richard, ou au moins de lui immobiliser les bras.

— Je comprends très bien, au contraire ! Il a tué ma mère. Je l'ai vu faire, ce meurtrier !

— Samantha, cria Richard, tu ne saisis pas !

— Oh que si ! Vous m'avez pris ce qui compte le plus pour moi, et je vous hais ! Ma mère était tout ce qui me restait. Et vous m'avez tout volé !

Attirés par le bruit, des hommes accouraient dans le couloir.

Nicci les devançait.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Samantha, implora Kahlan, toujours en train de lutter avec la jeune magicienne, écoute-nous !

Nicci sursauta en découvrant le cadavre d'Irena.

— Qu'est-il arrivé ?

— Richard l'a tuée ! hurla Samantha.

Cassia vint prêter main-forte à Kahlan. Enragée, Samantha parvint à se dégager. Les poings sur les hanches et les dents serrées, elle pleurait à chaudes larmes – mais on eût pourtant dit une tigresse prête à bondir.

— Samantha, dit Richard, il faut que tu m'écoutes. Je suis navré, mais ta mère est complice de Dreier depuis très longtemps. C'est elle qui a tué Zedd. Et elle nous a tendu un piège pour que l'abbé et elle puissent…

— Menteur ! Sale menteur ! Vous ne l'aimiez pas, alors, vous l'avez tuée. Et maintenant, ces sales histoires… Elle vous aimait tous ! Sale menteur !

— Samantha, elle a aussi tué tes tantes pour aider Dreier.

— Mensonge ! Tout ça n'est qu'un ramassis de mensonges !

— Elle a également assassiné ton père, dit Kahlan. Nous pouvons te montrer…

— Menteurs ! Vous avez fait semblant de nous aimer ! Je vous hais

tous !

Kahlan avança d'un pas.

— Samantha, par pitié, calme-toi !

— Vous m'avez pris ce qui comptait le plus pour moi ! Je vous hais !

Des hommes arrivaient de toutes les directions. Écartant les bras, Samantha les renversa comme des quilles avec des poings d'air incroyablement puissants.

— Richard, sale chien, tu m'as pris ce que j'aimais le plus au monde ! Maintenant, je vais te rendre la pareille.

Samantha tendit une main et s'empara du couteau que Kahlan portait à la ceinture.

Richard bondit.

Avant qu'il ait pu l'atteindre, Samantha pivota sur elle-même et planta le couteau dans la poitrine de Kahlan.

Un bruit sinistre ponctua l'impact.

Les yeux écarquillés, Kahlan tenta de respirer. Mais ses yeux se révulsèrent et elle s'écroula.

Samantha recula, se mettant hors de portée de Richard. De toute façon, ça n'avait plus d'importance.

Kahlan était morte avant même d'avoir touché le sol.

Samantha courut jusqu'à une intersection, se retourna et foudroya Richard du regard.

— Je te hais ! Désormais, nous sommes ennemis !

Des soldats tentant de la ceinturer, la jeune magicienne les envoya valser dans les airs d'un simple geste. Ils s'écrasèrent contre les murs, brisant des guéridons en retombant.

Sur un dernier regard haineux pour Richard, Samantha s'enfuit à toutes jambes.

Richard n'envisagea pas de la poursuivre. Au contraire, il se laissa tomber à genoux près de Kahlan.

Les beaux yeux verts, désormais morts, fixaient le plafond sans le voir.

— Non ! Non !

Nicci tenta d'écarter Richard pour s'occuper de Kahlan, mais il ne bougea pas. Immergé dans son chagrin, pris d'une panique incontrôlable, il n'avait probablement plus conscience des gens qui l'entouraient.

— Tire-le en arrière, dit Nicci à Cassia.

La Mord-Sith tira sur la manche de son seigneur. Arrivant à leur tour, Laurin et Vale se pétrifièrent lorsqu'elles virent la dépouille d'Irena et celle de Kahlan, le manche d'un couteau dépassant de sa poitrine.

Richard n'avait plus qu'une idée en tête : agir, et tout remettre dans l'ordre. Tout ce qui venait d'arriver n'avait aucun sens. S'il retrouvait sa lucidité, il pouvait arranger les choses. Pas vrai ?

— Tire-le en arrière ! répéta Nicci, des larmes roulant sur ses joues.

Elle tenta d'aider Cassia. En vain.

Dans son brouillard, Richard songea qu'il ne voulait pas laisser partir sa femme. C'était impossible ! Dans le cauchemar où il évoluait, tout arrivait si lentement qu'il ne comprenait pas ce que lui criaient des voix bizarrement déformées. Rien de tout ça ne semblait réel.

Ça ne devait pas l'être ! Et lui, le Sourcier, il pouvait faire en sorte que ce ne le soit pas !

Pourquoi le manche d'un couteau dépassait-il de la poitrine de Kahlan ? Pourquoi ne respirait-elle pas ? Pourquoi ses yeux se voilaient-ils ?

— Non ! cria-t-il alors que les trois Mord-Sith, à présent, tentaient de le tirer en arrière.

Dans sa vie, Richard avait vu assez de morts pour savoir que sa femme venait de quitter ce monde. Mais ce n'était tout simplement pas possible. Pas elle !

Une pensée absurde, mais qui lui parut parfaitement logique, lui traversa l'esprit : pas avec tout ce qu'il leur restait encore à faire ensemble !

— Richard ! cria Nicci. Laisse-moi voir si je peux l'aider. S'il te plaît ! Recule !

Trois Mord-Sith contre le Sourcier ? Inutile de dire qu'elles ne faisaient pas le poids.

— Seigneur Rahl, implora Cassia en se penchant de manière à glisser sa tête dans le champ de vision de son seigneur, Nicci est sa seule chance ! Il faut la laisser aider la Mère Inquisitrice !

Ça, c'était logique… Très logique, même. Nicci avait les compétences requises. Tremblant de tous ses membres, Richard se laissa enfin tirer en arrière par les Mord-Sith.

— Fais quelque chose ! cria-t-il à Nicci.

La magicienne s'agenouilla, prête à tout essayer pour réparer… l'irréparable.

Plus ou moins sonnés, tous les soldats s'étaient relevés et attendaient en silence.

— Nicci, tu dois la guérir… Je t'en prie, ne la laisse pas mourir !

Nicci jeta un coup d'œil à son ami, puis elle contrôla sa propre détresse, se releva et se tourna vers les Mord-Sith :

— Portez-la dans la chambre. Déposez-la sur le lit, et ne touchez pas au couteau.

Se dégageant de la prise des trois femmes, Richard se pencha et prit Kahlan dans ses bras.

— Je vais m’en occuper, dit-il.

Chapitre 84

Les murs de la chambre que Cassia avait dénichée étaient couleur crème. Sur l'un d'eux, une tapisserie représentait une forêt dense et obscure. Un peu comme celle, non loin de Hartland, où Richard avait rencontré Kahlan.

L'unique fenêtre laissait entrer un peu de la lumière grisâtre des Terres Noires. Dehors, il pleuvait, bien entendu, et le tonnerre grondait dans le lointain.

Le lit à baldaquin était couvert d'un carré de tissu épais bleu-vert au liseré d'or. Enroulés pour l'instant autour des montants, les voilages du lit, coupés dans le même matériau, lui donnaient des allures d'antique temple.

Kahlan reposait sur ce lit comme une princesse endormie. Mais elle n'attendait aucun prince…

Muet et vidé de ses forces, Richard regardait Nicci mobiliser toutes ses compétences pour réussir l'impossible. Alors qu'il tentait de se convaincre que c'était faisable, une petite voix lui soufflait qu'il n'avait jamais bien su mentir.

Nicci avait lentement retiré le couteau, évaluant les dégâts à chaque quart de pouce d'acier retiré de la chair. Jusqu'à ce jour, Richard n'avait jamais remarqué à quel point la lame du couteau de sa femme était longue. Tant d'acier fiché dans son cœur…

Habitué à affûter l'arme pour sa femme, il savait qu'elle était tranchante, la pointe parfaitement acérée. Même une jeune fille plutôt maigrichonne, comme Samantha, était assez forte pour traverser une poitrine avec…

Après avoir extrait le couteau, Nicci l'avait regardé un moment, ne sachant trop qu'en faire. Pour finir, et sans doute pour ne pas se couper avec, elle l'avait glissé dans le fourreau de Kahlan.

Campées devant la porte, les trois Mord-Sith s'assureraient que personne n'entrerait. Même si elles connaissaient très peu Kahlan, elles avaient les yeux rouges.

Richard avait ordonné à Fister de faire tuer Samantha à vue si elle approchait de ses hommes. Sinon, il leur était interdit de la traquer. Contre ses pouvoirs, ils ne faisaient pas le poids.

La poursuite était en revanche dans les cordes de Richard. Mais il ne voulait pas s'éloigner de Kahlan. De toute façon, Samantha n'avait

guère d'importance pour lui. Quoi qu'il lui fasse pour se venger, ça ne lui ramènerait pas sa femme.

Le corps de Kahlan eut une série de spasmes violents. Des décharges de pouvoir, envoyées par Nicci avec l'espoir de faire repartir son cœur. Mais il n'y eut aucun résultat.

Incapable de détourner les yeux du corps inerte de la femme qu'il aimait plus que sa vie elle-même, Richard remercia intérieurement Nicci d'avoir baissé les paupières de Kahlan. Ainsi, ses yeux verts magnifiques ne fixaient plus le monde sans le voir…

Quand la vie ne les faisait plus pétiller, les yeux d'un être aimé, fussent-ils les plus beaux du monde, avaient soudain quelque chose de terrifiant. Parce qu'ils étaient vides ? Pas seulement… Plutôt parce qu'on ne parvenait pas à comprendre ce qui leur manquait pour qu'ils soient comme avant.

L'âme, sans doute… Mais c'était une notion si difficile à saisir…

Pour voir Kahlan respirer de nouveau, le regarder encore et lui sourire, Richard aurait fait n'importe quoi. Y compris prendre sa place dans la seconde qui aurait suivi sa résurrection.

Nicci se releva, soupira et se tourna vers Richard.

— Mon ami, nous devons parler.

— Je t'écoute !

Nicci approcha et prit le bras du Sourcier.

— Richard, c'est fini…

— Non, pas du tout ! Tu peux la guérir.

— Richard, la lame lui a traversé le cœur. Sa poitrine est pleine de sang…

— Comme la mienne, jadis ! Et tu m'as sauvé. Aurais-tu oublié ?

— Non.

— Avec la Magie Soustractive, tu as éliminé le sang. Puis tu as utilisé la Magie Additive pour réparer les dégâts. Fais la même chose pour elle.

— Richard, tu étais encore en vie, quand j'ai fait ça… Et la flèche t'avait traversé un poumon, pas le cœur.

— Fais-le !

Nicci ne répondit pas.

— Allez ! Répare les dégâts ! Avec ton don, rends-là telle qu'elle était une seconde avant le coup de couteau.

— Richard, son âme n'est plus là. En plus de traverser son cœur, la lame a séparé son âme de son enveloppe charnelle. Kahlan est partie. Comme Zedd. Je ne sais pas guérir la mort…

Richard perdit patience.

— Nicci, je sais pas mal de choses sur le monde des vivants et le royaume des morts. Au cas où tu l'aurais oublié, j'ai les deux en moi. Comme Kahlan. Nos âmes abritent les deux.

— Qu’espères-tu, Richard ? Si je refais de son corps ce qu’il était avant que Samantha la frappe, que crois-tu que ça changera ?

— Fais-le, c’est tout. Et dépêche-toi ! Le temps presse.

Nicci ne broncha pas.

— Fais-le, bon sang !

La magicienne hocha la tête, de la compassion dans le regard. Puis elle s’assit au bord du lit et posa les mains autour de la blessure.

Dehors, le tonnerre se déchaîna.

Dans la chambre, des éclairs blancs vinrent illuminer le visage des trois Mord-Sith. En même temps, toutes les lampes baissèrent d’intensité. Pas parce qu’elles menaçaient de s’éteindre, mais parce qu’elles réagissaient au contact de la Magie Soustractive – celle du royaume des morts.

Là où Kahlan était partie.

Des éclairs noirs crépitèrent autour du lit puis se dispersèrent un peu partout, produisant un vacarme de fin du monde chaque fois qu’ils entraient en contact avec les blancs.

Sous les mains de Nicci, la poitrine de Kahlan se souleva plusieurs fois. Mais c’était dû au pouvoir de la magicienne, pas au précieux souffle de la vie.

Soudain, le calme et le silence revinrent.

Nicci se releva et garda les yeux baissés sur Kahlan un long moment. Le sang avait disparu, volatilisé par la Magie Soustractive. Et dans la poitrine de l’Inquisitrice, son cœur réparé par la Magie Additive était prêt à recommencer à battre.

Mais il ne le ferait pas.

— Richard, je suis navrée… J’ai fait ce que tu m’as dit, et ça ne suffit pas.

— Merci, mon amie… Tu n’imagines pas à quel point j’apprécie ce que tu viens de faire pour nous.

— Mais… ça ne sert à rien. Sa vie est finie. Son esprit a déjà traversé le voile, et il voyage le long des lignes qui traversent la Grâce. Elle n’est plus de ce monde, désormais.

— Je le sais, Nicci, dit Richard. (Il inspira à fond, se préparant à ce qui lui restait à faire.) Maintenant, je vais te demander un autre service…

Chapitre 85

Soupçonneuse, Nicci fronça les sourcils.

— Un autre service ?

Sans répondre, Richard alla se camper devant les Mord-Sith qui montaient la garde près de la porte.

— Merci de m'avoir rappelé pourquoi je me bats pour la vie.

Un peu décontenancées, les trois femmes hochèrent la tête.

— Seigneur Rahl, merci de nous avoir rendu notre dignité, dit Cassia.

Richard eut un sourire forcé.

— À présent, je voudrais que vous attendiez dehors.

Les Mord-Sith échangèrent des regards interloqués.

— Seigneur Rahl, dit Cassia, nous…

— Je sais… S'il vous plaît, allez attendre dehors.

La gorge serrée, les trois femmes sortirent en silence et fermèrent la porte derrière elles.

Richard revint près du lit, le cœur battant si fort qu'il lui donnait l'impression de sauter dans sa poitrine.

— Nous devons faire vite.

— Pardon ?

— Chaque minute compte. Il faut que tu me rendes un dernier service. Et nous ne pouvons pas traîner.

— Que veux-tu de moi, Richard ?

— Eh bien, il faut que tu arrêtes mon cœur.

La magicienne blonde n'eut pas l'air surprise.

— Je ne peux pas faire ça, Richard.

— Si, et tu vas le faire ! Tu as guéri son corps. Maintenant, je dois traverser le voile et retrouver son esprit avant qu'il soit perdu à tout jamais dans le royaume des morts.

— Richard, c'est… Eh bien, je comprends ce que tu éprouves, mais…

— Je porte la mort en moi, Nicci !

— Et tu veux précipiter les choses ?

Richard se tourna pour regarder son amie dans les yeux.

— Hannis Arc vous gardait tous prisonniers dans des grottes fermées par un fragment de voile du royaume des morts. Pour vous libérer, j'ai traversé cette barrière.

— Oui, mais nous n'étions pas morts.

— Dans le troisième royaume, les deux mondes existent en même temps au même endroit. Ayant la mort en moi, j'appartiens à ce royaume. En d'autres termes, je ne suis pas *simplement* vivant.

» Pour vous sortir de vos grottes, j'ai traversé le voile. Pendant un moment, j'ai été dans le royaume des morts. Et j'en sais très long à ce sujet…

— Richard, ça n'a rien à voir. Tu ne peux pas aller dans le royaume des morts et retrouver une âme. C'est impossible.

— En principe, je suis d'accord avec toi. Mais Kahlan aussi porte la mort en elle. Dans ce monde, cette souillure nous tuait à petit feu. Mais en réalité, nous sommes tous les deux des « sujets » du troisième royaume.

» Tu ne comprends pas ce que ça implique ? En ce moment même, dans le royaume des morts, Kahlan porte encore la vie en elle. Et il en ira ainsi tant que l'étincelle vitale attachée à son âme ne se sera pas éteinte dans ce sinistre séjour.

» Je dois la rejoindre avant que ça arrive. De toute façon, je suis comme mort. La souillure me tue.

— Sauf si nous forçons Dreier à nous dire comment te guérir.

— Quand j'aurai ramené Kahlan… Alors, tu nous guériras. Mais avant, je veux exploiter la souillure.

— Richard, ce n'est pas aussi simple que…

— Nicci, tu as été une Sœur de l'Obscurité. Tu sais que ces choses-là dépassent la compréhension de presque tout le monde. Tu dois arrêter mon cœur et m'envoyer de l'autre côté du voile. Il le faut !

— Non, Richard. Pas ça… Pas à toi. S'il te plaît, ne me demande pas une chose pareille.

Richard prit la magicienne par les épaules.

— Je te le demande !

— Je ne peux pas…

— Mourrais-tu pour moi ?

Bien que surprise par la question, Nicci répondit sans hésiter :

— Oui.

— Donc, tu sais qu'on peut sacrifier sa vie pour quelqu'un qu'on aime. Si je compte pour toi – si tu m'aimes – fais ce que je te demande.

— Richard, ça ne servira à rien ! Elle est partie ! Tu ne peux rien y changer. Ce serait…

— Tu ne comprends pas ? Si je ne peux pas la ramener, je veux être là-bas avec elle. Nicci, ne me prive pas de ça. Kahlan a besoin de moi. De ce que je suis le seul à pouvoir tenter. Parce que j'existe simultanément dans les deux mondes ! Mais je dois agir avant qu'il soit trop tard. Ne me sépare pas de celle que j'aime !

» Ne me garde pas prisonnier alors que tu as le pouvoir de me faire traverser le voile. Si je me tue moi-même, j'abîmerai mon corps, et je n'aurai plus aucune chance de revenir. Agis maintenant, alors que l'étincelle de la vie est encore dans l'âme de Kahlan. Chaque seconde compte !

» Chaque seconde, Nicci ! Si elle avance dans les ténèbres jusqu'à l'endroit où des démons l'attendent…

Les yeux brillants de larmes, Nicci souffla :

— Ils te guettent aussi, Richard.

Le Sourcier dégaina son épée. S'il le fallait, il se tuerait avec.

— J'ai mon arme.

— Es-tu fou à lier ? explosa Nicci. L'Épée de Vérité appartient à ce monde. Elle ne viendra pas avec toi.

Depuis qu'il tenait l'arme, la colère de Richard, multipliée à l'infini, lui donnait le courage de faire ce qui s'imposait.

— Mais sa colère m'accompagnera… La lame est liée à moi. Même si l'acier ne traversera pas le voile, le lien me suivra.

Richard s'allongea sur le lit près du corps de Kahlan. Jamais il n'aurait cru un jour devoir se coucher près du cadavre de sa bien-aimée. Pour continuer à penser et à agir, il devait fragmenter son esprit. Sinon, le chagrin prendrait le dessus, et il ne serait plus capable de rien.

Plaquant l'épée contre son torse, il serra très fort la poignée et sentit les lettres du mot « Vérité » s'enfoncer dans sa paume.

Sans la colère de l'arme, il aurait hurlé de chagrin comme un possédé.

— Vite, Nicci ! Vite !

Les poings serrés, la magicienne se pencha sur son ami.

— Richard, je ne veux pas te perdre. Nous avons tous besoin de toi. Tous, tu m'entends ?

— Pourquoi ? Pourquoi avez-vous besoin de moi ?

— Parce que tu es notre sauveur. Tu l'as toujours été ! Tu sais ce qu'il faut faire pour nous protéger. Sans jamais te tromper.

— C'est exactement ce que je fais… Tu sais que tu es très importante pour moi, Nicci. Et tu m'as sauvé la vie un nombre incalculable de fois.

» Aujourd'hui, tu dois me la prendre.

— Comment pourrais-je faire ça ?

— C'est ce que je veux, mon amie.

Pleurant à chaudes larmes, Nicci se pencha sur Richard et posa les mains des deux côtés de la poignée de l'épée, au niveau de son cœur.

Pour ne pas conforter ses réticences, Richard avait menti à la magicienne. S'il avait une véritable chance de ramener l'esprit de Kahlan dans son corps, il savait que pour lui, le voyage serait sans

retour.

Parce qu'il n'y aurait aucun autre « sujet » du troisième royaume – du moins, doté des connaissances requises et d'une expérience suffisante du royaume des morts – pour venir le chercher.

Rattraper l'esprit de Kahlan à temps et le renvoyer dans son corps serait possible. Pas facile, mais faisable.

Pour lui, les dés seraient à jamais jetés.

L'idée de mourir le terrifiait. Abandonner la seule existence à laquelle il aurait jamais droit…

Mais vivre sans Kahlan lui faisait encore plus peur. Sa décision prise, plus rien ne l'arrêterait. Fidèle à sa nature, il irait jusqu'au bout. Même s'il s'apprêtait à traverser le voile pour la dernière fois…

Chapitre 86

Le pouvoir de Nicci frappa Richard avec la violence de la foudre. Sa poitrine soudain serrée dans un étau, son cœur se tétanisa en une fraction de seconde.

Il ferma les yeux et tenta de respirer. Mais on eût dit qu'une montagne pesait sur ses poumons.

De toute façon, même s'il parvenait à aspirer de l'air, ce serait pour la dernière fois.

Ses muscles aussi se tétanisèrent. Ses mâchoires se contractèrent douloureusement, puis la souffrance se diffusa dans ses bras et dans son dos.

Tout arrivait trop vite. Plus moyen de contrôler quoi que ce soit. Privé d'air, privé de tout…

Le temps s'étira puis cessa tout simplement d'exister. La souffrance, alors, devint de plus en plus lointaine. Et d'insondables ténèbres s'abattirent tout autour de Richard.

Il tenta de lutter, de les repousser, mais c'était un combat perdu d'avance.

À un moment, il oublia la douleur. Elle n'avait plus d'importance, plus de substance…

Mais un sentiment la remplaça, et Richard n'y gagna pas au change. Alors qu'il glissait lentement hors du monde des vivants, une effroyable panique le submergea.

Tout ça arrivait bien trop vite.

Conscient qu'il était en train de mourir – et alors même qu'il avait choisi son sort –, Richard eut peur comme jamais dans sa vie. Contre toute logique, il lutta pour s'accrocher à l'existence.

Alors, il revit des gens et des lieux qui comptaient pour lui. Les couleurs vives et les sons, le plus souvent des rires, lui redonnèrent un peu d'espoir.

Ce rire d'enfant, très lointain, c'était le sien, quand il était petit garçon et jouait à cache-cache avec Zedd. Riant aussi, le vieux sorcier faisait semblant de le chercher alors qu'il savait depuis le début où il était.

Pour l'essentiel, Richard vit surtout Kahlan. Une succession d'images, prises au hasard dans les années qu'ils avaient vécues ensemble. Des mots prononcés bien longtemps plus tôt, dans un

contexte dont il ne se souvenait plus. Une présence constante, rassurante et douce. Et quand il le fallait, une volonté de fer qui lui avait permis de retrouver son propre courage, parfois égaré en chemin.

Puis cette présence-là disparut aussi, engloutie comme le reste par les ténèbres.

Richard sentit une odeur de soufre.

Dans ces ténèbres, il n'y avait ni droite ni gauche. Pas de haut ou de bas. Aucune frontière. Rien que le vide.

Mais il était là pour accomplir quelque chose. Il était mort dans un dessein bien précis.

Cet objectif le ramena à une étrange sorte de conscience. Différente de celle d'un être vivant. Plus absolue, peut-être.

Dans ces ténèbres infinies, il devait trouver la personne qu'il aimait plus que sa propre vie.

Son âme sœur.

Grâce à cette idée – la notion très précise que Kahlan seule pouvait lui inspirer un amour total, aveugle et éternel – Richard commença à repérer dans la nuit de son agonie une sorte de fine piste lumineuse.

Lumineuse ? Pas au sens habituel, car c'était le soleil qui créait la lumière. Mais en tout cas, quelque chose se détachait sur le fond d'obscurité.

L'aura qui entourait les esprits du bien ? Oui, c'était ça. Il reconnaissait cette lueur très particulière. Et dans le cas présent, elle provenait uniquement de l'être qu'il cherchait.

Un instant, Richard craignit que cette lueur soit sur le point de disparaître. Mais il se trompait. Simplement, elle devenait un peu moins vive à mesure qu'il la suivait, s'enfonçant avec elle de plus en plus profondément dans les ténèbres.

Il voyait et suivait la ligne brillante qui, dans la Grâce, symbolisait le don. Puis il aperçut l'aura de l'esprit de Kahlan, loin devant lui. Un esprit qui sombrait à une vitesse étrange, lui sembla-t-il.

Parce qu'il fuyait quelque chose – ou parce qu'une force hostile l'entraînait.

Soudain, Richard vit les démons.

Aussi noirs que les ténèbres, ils auraient dû se confondre avec elles. Et pourtant, il les voyait. Oui, il distinguait leurs silhouettes qui tourbillonnaient dans le vide, entraînant avec elles l'esprit de Kahlan.

Les démons s'étaient emparés d'une âme, et ils la conduisaient dans un lieu où ils pourraient pour l'éternité la tenir à l'écart de la lumière et la torturer.

Alors qu'il rattrapait ces monstres, ils se tournèrent vers lui, dépliant leurs ailes et montrant les crocs.

Loin de reculer, Richard utilisa la fureur de l'épée pour se

propulser vers ses adversaires. Comme s'il avait sauté d'une falaise, il se sentit tomber dans un puits sans fond qui l'éloignait à chaque fraction de seconde de la lumière et de la vie. Sous lui, l'esprit de Kahlan lui-même commençait à se ternir, sa lueur étouffée par les ailes noires qui l'enveloppaient.

Fondant sur cette masse obscène de démons, Richard atteignit Kahlan et s'unit à elle afin de remplir la mission qu'il était venu accomplir.

En cet instant, et pour une fabuleuse fraction de seconde, leurs deux âmes n'en firent plus qu'une.

Cette ultime union, alors qu'ils sombraient tous deux vers le néant, devrait leur suffire jusqu'à la fin des temps, parce qu'il n'y en aurait jamais plus d'autres.

Mais dans le royaume des morts, le temps n'existait pas. Ainsi, cette fraction de seconde pouvait tout aussi bien équivaloir à une éternité. Et une éternité, c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait à Richard pour faire ce qu'il était venu faire.

Dans le monde des vivants, il avait presque toujours couru contre le temps. Ici, parce qu'il n'existait pas, le temps devenait son allié.

Quand sa mission fut accomplie, Richard dut mobiliser toute sa volonté pour se séparer de Kahlan. Puis il fonça en avant – ou vers le bas, ça n'importait pas –, défiant les démons de le poursuivre. Cédant à leur instinct de prédateurs, ils oublièrent Kahlan et se ruèrent sur la piste de cette nouvelle proie.

Ils gagnèrent vite du terrain, leurs crocs et leurs griffes déchirant l'obscurité comme autant d'éclairs aveuglants.

Quand il estima être assez loin de Kahlan, Richard cessa de fuir. Alors que des griffes et des crocs le déchiquetaient, des ailes noires l'enveloppèrent comme autant de linceuls.

Bien que se sachant vaincu – il n'aurait pas pu y avoir d'autre issue, il le savait depuis le début –, il continua à se débattre, toujours avec l'idée de détourner de Kahlan l'attention des démons.

Puis il dut capituler, à bout de forces. Alors, la masse obscène se referma définitivement sur lui, l'entraînant vers une éternité de tourments.

Mais en le traquant, les démons avaient laissé échapper Kahlan.

Et pendant leur brève et éternelle union, Richard avait pu accomplir ce pour quoi il était venu : redonner à sa bien-aimée une chance de vivre.

Libérée du poids des démons, cette âme qui portait encore en elle l'étincelle de la vie – parce qu'elle appartenait au troisième royaume – avait pu entamer sa remontée glorieuse vers la lumière.

Très haut au-dessus de lui, Richard vit des bras spectraux se tendre

vers lui. Alors qu'elle repartait vers la vie, Kahlan tentait de l'étreindre et de l'emmener. Mais c'était impossible, car il sombrait au moins aussi vite qu'elle s'élevait, la distance qui les séparait grandissant sans cesse.

Puis l'étincelle qu'était devenue cette âme en chemin vers la renaissance disparut d'un seul coup.

Soudain seul avec les démons, dans des ténèbres infinies, Richard comprit qu'il allait sombrer dans l'oubli et dans le néant. Son âme écrasée par l'obscurité et la souffrance, il cesserait d'exister, tout en survivant éternellement sous les griffes de ses bourreaux.

Avant de sombrer dans cet état où il n'aurait plus vraiment de conscience, il se réjouit d'avoir pu faire à Kahlan le cadeau qu'il avait toujours affirmé être résolu à lui faire, si la situation se présentait un jour.

Échanger sa vie contre celle de son aimée !

En agissant ainsi, il l'avait libérée. Pas seulement pour le temps qu'il lui restait à passer dans le royaume des vivants. Lorsque son heure viendrait, les démons ne pourraient plus rien contre elle. Esprit que rien ne souillerait, elle reposerait à tout jamais dans la Lumière.

Alors même que sa conscience se dissolvait, Richard vibrait de joie.

Le jeu en avait valu la chandelle.

Kahlan vivrait !

Chapitre 87

Kahlan s'assit dans le lit et tenta d'aspirer de l'air. Sans trop de succès, mais sa deuxième tentative fut plus réussie.

Nicci sursauta et cria comme si elle avait vu un fantôme.

Apercevant à peine les contours de la chambre où elle se trouvait, l'Inquisitrice fit un troisième essai de respiration, puis un quatrième.

En même temps, elle le sentait, son âme un moment détachée de son corps s'efforçait de le réintégrer.

Dans quelle absurdité se réveillait-elle ? Rien n'avait de sens. Et cette chambre aux murs crème, que fichait-elle dedans ? Tout semblait réduit à un kaléidoscope d'images et de sons dépourvus de signification.

— Kahlan ! s'écria Nicci en prenant la main de son amie. Tu es vivante !

L'Inquisitrice baissa les yeux sur sa main. Dans celle de Nicci, elle ne ressemblait pas… eh bien, à ce qu'elle aurait dû être. À sa main… Ou plutôt, elle ne semblait pas lui appartenir.

D'abord, parce qu'elle aurait dû être entourée d'une aura. Oui, une main sans substance et luminescente, voilà qui aurait été normal.

Mais de la chair et des os ? De la matière et non de la lumière ?

En plus de tout, du sang coulait dans les veines de Kahlan. Et au cœur de sa poitrine, quelque chose pulsait…

Quant à sa respiration… Eh bien, ce n'était toujours pas parfait, mais ça s'améliorait de seconde en seconde.

— Où suis-je ?

— Dans une chambre de la citadelle, répondit Nicci.

En larmes, pour une raison connue d'elle seule…

— Ce n'est pas ça que je veux savoir !

— Pardon ?

— C'est ça, le royaume des morts ? Rien ne colle. Tout ça n'a pas de sens ! Où suis-je ?

— Tu es morte, souffla Nicci. Assassinée… Mais comme tu avais la vie et la mort en toi, l'étincelle vitale a continué de briller alors que tu t'enfonçais dans le royaume des morts.

» Et te voilà revenue ! Bien vivante ! Par les esprits du bien, tu es

vivante !

Kahlan trembla soudain de joie. On l'avait assassinée, et pourtant, elle vivait. Et elle continuerait – encore des jours et des jours, des années et des années ! Sa vie, sa merveilleuse vie n'était pas terminée. Souriante, elle regarda autour d'elle. Vivre ! Elle allait vivre !

— Où est Richard ?

Nicci se décomposa. Suivant son regard, Kahlan vit que quelqu'un reposait à côté d'elle.

Richard !

Richard, près d'elle !

Oui, mais… Quelque chose clochait… Il ne respirait pas, le visage de marbre. Et ses yeux grands ouverts fixaient le ciel de lit sans le voir.

La joie de Kahlan se transforma en horreur. Sonnée, elle se laissa tomber sur la poitrine de Richard, dont les deux mains tenaient la poignée de son épée.

— Non ! Non ! Esprits du bien, je ne veux pas revenir pour voir ça ! Ne me torturez pas ainsi !

Nicci tira Kahlan en arrière, la détacha de Richard et la prit dans ses bras.

— Qu'est-il arrivé, Nicci ?

— Kahlan, j'ai tellement de peine… Richard a sacrifié sa vie pour aller te chercher et te renvoyer ici. Il est… parti… depuis très peu de temps.

— Et pourquoi n'est-il pas encore revenu ? J'ai pu le faire parce que j'avais encore une étincelle de vie. Lui aussi a…

D'un seul coup, Kahlan se souvint.

Tout lui revint à la manière d'un cauchemar terrible dont on ne parvient pas à se débarrasser une fois éveillé. Un songe atroce qui semble vouloir vous suivre jusqu'à la fin de vos jours…

— Tu te rappelles ? demanda Nicci.

— Oui… L'esprit de Richard m'a retrouvée… Dans des ténèbres infinies, il a réussi à me rejoindre. Pourtant, j'étais perdue dans l'obscurité…

— Et après ? demanda Nicci, voyant que l'Inquisitrice replongeait dans son calvaire.

— Richard m'a libérée des démons, puis il les a entraînés à sa poursuite. J'ai essayé de l'en empêcher, car je ne voulais pas qu'il fasse ça, mais il était beaucoup trop fort pour moi. Ensuite, il m'a poussée vers le haut, le long des lignes lumineuses de la Grâce. Je ne trouve pas d'autres mots pour expliquer ça… J'aurais voulu rester avec lui, mais je n'avais aucun contrôle sur ce qui m'arrivait. La Grâce m'attirait vers le haut, j'ignore comment…

— C'est à cause de la vie qu'il y avait encore en toi… La Grâce a

ramené vers la Lumière ce qui lui appartenait encore. C'est la ligne du don, venue de la Création, qui t'a rappelée à elle.

— Alors, pourquoi Richard n'est-il pas là ? La même chose aurait dû se passer pour lui.

— Non… Il est parti pour te sauver des démons de Sulachan, ce que lui seul pouvait faire. Puis il t'a propulsée sur la trajectoire de la vie. Mais il n'y avait personne pour le ramener… Aucun sauveur pour le renvoyer vers la lumière.

Kahlan regarda le cadavre de Richard, les mains serrant encore la poignée de son épée. Ses yeux ne voyaient plus le monde des vivants. Pour lui, il n'y avait plus que les ténèbres.

Le voir ainsi était une pire torture que la mort.

— Comment est-il mort ? demanda Kahlan, sa voix lui semblant appartenir à une étrangère.

Nicci eut un sanglot étouffé.

— Il m'a demandé d'arrêter son cœur.

— Tu as tué Richard ?

La magicienne hocha la tête, incapable de trouver des mots pour qualifier l'acte qu'elle avait commis. Une horreur qui la hanterait jusqu'à la fin de ses jours.

— Comment as-tu pu faire ça ? Toi plus que quiconque d'autre ? Après ce qu'il a fait pour toi, lui ôter la vie ?

Nicci parvint à se ressaisir assez pour s'expliquer.

— Si je ne l'avais pas fait, l'empêchant de partir à ta recherche, ç'aurait été un pire crime. Je lui aurais sauvé la vie – peut-être très provisoirement – mais en tuant son âme.

Écrasée par le poids de son acte, Nicci ne semblait pas très loin du suicide.

Kahlan tendit une main et lui caressa la joue.

— Par les esprits du bien, je comprends… C'est terrible, Nicci. Et il a fallu que ça tombe sur toi !

— J'ai le cœur brisé, Kahlan…

Soudain, une idée traversa l'esprit de l'Inquisitrice.

— Nicci, tu as arrêté son cœur. Ne peux-tu pas le faire repartir ? Tout ça est arrivé il y a peu de temps. Ne peux-tu pas rappeler la vie en lui, comme ça s'est passé pour moi ?

— Non.

Un simple mot, mais terrible et définitif.

Kahlan toucha sa poitrine à l'endroit où le couteau l'avait transpercée. La douleur et la terreur rôdaient encore dans son esprit…

— Une lame m'a traversé le cœur. Comment peut-il battre de nouveau ? Et pourquoi celui de Richard est-il condamné à rester inerte ?

— Avant de… partir… Richard m'a demandé de restaurer ton

corps. Mais je ne pouvais pas lui rendre la vie. Et c'est pareil pour le sien. Kahlan, je n'ai pas ce pouvoir. Ton cœur est reparti spontanément, quand ton âme a réintégré ton corps. Même si je pouvais réveiller le cœur de Richard, son âme manquerait toujours. Et je ne suis pas capable de la ramener du royaume des morts.

Kahlan baissa de nouveau les yeux sur le corps de son mari. Au cours de très nombreuses batailles, elle avait vu bien trop de morts pour pouvoir en tenir le compte. Sur le visage de Richard, elle reconnut cette immobilité qui vient après qu'un être a poussé le dernier soupir, son âme déjà en route pour traverser le voile.

Une immobilité d'où on ne revenait pas.

Richard était mort. Si irréel que ça semble, Richard était mort !

Cédant au désespoir, Kahlan s'allongea contre le corps déjà froid de son bien-aimé.

Il était venu pour elle, échangeant leurs places. Et maintenant, il n'y avait personne pour le secourir.

Chapitre 88

Alors qu'elle pleurait, serrée contre la dépouille de Richard, ces quatre mots tournaient en boucle dans la tête de Kahlan : « Personne pour le secourir. »

Soudain, elle se releva, ravala ses sanglots, essuya ses yeux et bondit hors du lit.

— Où sont Cassia, Vale et Laurin ?

— Elles montent la garde dans le couloir.

Kahlan courut ouvrir la porte. Quand elles la virent, les trois Mord-Sith en eurent le souffle coupé.

— Mère Inquisitrice ! cria Cassia. Comment… ? Je veux dire…

— Richard a pris ma place dans le royaume des morts, afin de me renvoyer ici.

— Le seigneur Rahl est mort ? demanda Vale d'une voix brisée.

— Je vous expliquerai plus tard. Pour l'instant, écoutez-moi. Cassia, va chercher le lieutenant Fister.

— Il n'est pas loin du tout, Mère Inquisitrice. Avec ses hommes, il attend dans un couloir proche d'ici.

— Très bien. Dis-lui de venir avec quelques dizaines d'hommes, dont la moitié d'archers. Laurin et Vale, descendez récupérer Dreier. Le collier neutralisant ses pouvoirs, vous n'avez rien à craindre.

Bien que stupéfaites de voir Kahlan vivante – et déconcertées par ses ordres –, les trois femmes ne discutèrent pas.

— Que devrai-je faire ? demanda Cassia. Après avoir transmis vos ordres à Fister, je veux dire…

— Trouve Mohler et amène-le ici. Il nous faut ses clés.

Les Mord-Sith parurent de plus en plus perplexes. Mais peut-être était-ce parce qu'elles croyaient avoir affaire à un fantôme ou à un esprit du bien.

— Dépêchez-vous ! lança Kahlan. Si nous voulons avoir une chance de sauver Richard, chaque seconde compte.

— Vous pensez qu'on peut le sauver ? demanda Cassia.

— Oui.

Les Mord-Sith partirent comme si elles avaient le Gardien aux trousses.

Kahlan retourna dans la chambre. Oui, elle pensait que c'était faisable. Sinon, elle n'aurait pas mis son chagrin de côté. S'il avait été là, Richard ne lui aurait-il pas dit de penser à la solution, pas au problème ?

— Dreier a des pouvoirs que nous ne pouvons même pas imaginer, dit Kahlan à Nicci.

La magicienne blonde se détourna de la dépouille de Richard.

— Et alors ?

— S'il pouvait rendre la vie à Richard ? La ramener en lui ?

— La ramener en lui ? De quoi parles-tu ? Personne ne peut faire ça… On ne réveille pas un…

Nicci n'alla pas jusqu'au bout de sa phrase. « Un mort… », avait-elle failli dire. Mais elle refusait de penser ainsi à Richard.

— Sulachan et Hannis Arc en sont capables. Et même les demi-humains, dont certains savent ranimer les morts.

Nicci en blêmit d'effroi.

— Tu veux… Tu veux que Ludwig Dreier fasse de Richard un de ces pantins de chair et d'os ? Qu'il ranime l'enveloppe charnelle de ton mari, sans lui rendre son âme ? Kahlan, il ne serait pas vraiment vivant. Il marcherait, comme les morts ranimés, mais ce ne serait pas lui.

» Mon amie, Richard est mort. Son âme l'a quitté et elle a traversé le voile.

Kahlan fit un moment les cent pas, refusant de capituler.

— Nicci, j'essaie de comprendre comment Richard a fait.

— Comment il a fait quoi ?

— Tu m'as dit qu'il t'a demandé de réparer mon corps, afin qu'il soit prêt à accueillir mon esprit.

— C'est ce que tu attends de Dreier ? Qu'il redonne vie à une coquille vide ?

— Non… Enfin, je ne sais pas. J'essaie de trouver un moyen de secourir mon mari. De le sauver.

Nicci secoua la tête.

— On ne sauve pas un mort, Kahlan.

— Tu te souviens du soir où des gens ont réussi à le surprendre alors qu'il montait la garde ? Avant tous nos combats contre les demi-humains.

— Oui… Mais ces gens n'étaient pas vraiment là. Et ils ont disparu.

— Richard a dit que Sulachan créait des demi-humains en leur arrachant leur âme. Pour ranimer les morts, a-t-il aussi expliqué, les sorciers noirs doivent voler leur esprit dans le royaume du Gardien, pour le couper de l'endroit auquel il appartient. Ces esprits-là deviennent des âmes sans racines. Des âmes vagabondes…

Perplexe, Nicci croisa les bras.

— Je vois, mais…

— Qu'ont dit ces gens à Richard ? « Ramène-nous nos morts. » Selon lui, ils espéraient qu'il pourrait réunir les âmes vagabondes et les corps ranimés.

Nicci se massa douloureusement le front.

— Tu penses que l'esprit de Richard peut être ramené dans son corps ? C'est ça ?

Kahlan serra les poings de rage.

— Je ne sais pas, Nicci ! Tout ce que je dis, c'est qu'il y a une chance, à condition d'agir très vite. Et que le corps de Richard soit prêt à ces… retrouvailles.

— Comme le tien, après que j'ai eu réparé ton cœur ? Tu supposes que l'esprit de Richard peut trouver un moyen de revenir ?

— Quelque chose comme ça, oui… Je ne peux pas accepter sa mort. Et ce ne serait pas la première fois qu'il reviendrait après avoir traversé le voile, ne l'oublie pas. Il est allé dans le Temple des Vents, jadis. Au cœur du royaume des morts. Et parce qu'il appartient au troisième royaume, il a traversé des fragments de voile pour vous libérer.

» Nous parlons de Richard, sorcier de guerre et Sourcier de Vérité. Il a déjà accompli l'exploit de revenir du royaume des morts.

Nicci prit Kahlan par les épaules et la regarda dans les yeux.

— Mon amie, les paris fous de Richard avaient toujours un fond de bon sens. Sa conception du bon sens, peut-être, mais quand même… Là, c'est différent. On dirait que tu veux croire à quelque chose parce que tu es désespérée.

— Bien sûr que je le suis ! Mais pourquoi ne pas tout tenter ? Tu voudrais vivre avec l'idée d'avoir négligé une chance ? Nous lui devons d'essayer.

— Kahlan, regarde-le ! (Nicci prit le menton de l'Inquisitrice et la força à tourner la tête.) Regarde-le ! Il est mort.

— Comme moi, il y a moins d'une heure.

— Oui, mais toi, Richard est allé te chercher dans le royaume des morts. Qui donc le ramènera ?

— Je ne sais pas… Mais nous pouvons essayer, non ? Prendre des paris fous.

Nicci inspira à fond.

— Bien sûr, que nous pouvons… Tu as raison, nous allons essayer.

Chapitre 89

Alors que Nicci et Kahlan attendaient en silence près du lit de mort de Richard, quelqu'un frappa à la porte puis l'ouvrit et passa la tête dans la chambre sans attendre de réponse.

— Mère Inquisitrice, nous l'avons.

— Faites-le venir !

Kahlan afficha son masque d'Inquisitrice. Un héritage de sa mère, qui lui avait appris dès sa plus tendre enfance à ne trahir aucun sentiment. À l'intérieur, elle était terrifiée et folle de chagrin, mais rien de tout ça ne transparaissait sur son visage.

De nouveau, elle était la Mère Inquisitrice.

La porte s'ouvrit en grand, et les trois Mord-Sith entrèrent avec Ludwig Dreier. Enfin, en le poussant sans ménagement. Vêtu de vieilles frusques de jardinier – des haillons dénichés par Cassia –, il faillit s'étaler quand il vit qui l'attendait dans la chambre.

Fister se campait désormais au pied du lit avec Kahlan et Nicci. Une dizaine d'archers, une flèche encochée dans leur arme, se tenaient d'un côté de la pièce, des hommes brandissant une épée, une pique ou une hache leur faisant face.

Mais Kahlan vit que Dreier redoutait surtout les archers.

Quand il avait rendu tous les hommes inconscients, ils n'avaient pas pu se défendre. Armé d'une épée ou d'une hache, un soldat avait besoin d'un minimum de temps pour atteindre sa cible. Un archer, en revanche, pouvait la foudroyer en un clin d'œil.

— Eh bien, Mère Inquisitrice, on peut dire que l'avantage a changé de camp.

— Ravie que tu le reconnaisses, Dreier.

— Je sais que tu veux me tuer, femme, mais c'est un drôle d'endroit pour une exécution.

Kahlan s'écarta afin que Dreier voie le corps de Richard, sur le lit.

— Il est vraiment mort ? demanda l'abbé, l'étonnement lui faisant oublier la peur.

— J'ai arrêté son cœur, dit Nicci.

— Une excellente initiative, vraiment… Mais, si je puis me permettre : pourquoi avoir fait ça ?

— Ne perdons pas de temps, dit Kahlan. Nous voulons que tu fasses quelque chose pour qu'il vive.

— Pardon ?

— Utilise tes pouvoirs pour qu'il vive !

Dreier regarda un long moment Richard, puis il riva de nouveau les yeux sur Kahlan.

— Il est mort. Tu le sais, non ? Moi, je le vois d'ici.

— Nous savons ce qu'il en est, dit Nicci. Il fallait que j'arrête son cœur, mais je n'ai pas le pouvoir de le faire repartir. Voilà ce que nous attendons de toi.

— Mais il est mort !

— Dreier, nous ne t'avons pas fait venir pour que tu nous dises ce que nous savons déjà. (Nicci perdait patience, et l'abbé le sentit.) Si tu préfères, nous pouvons te faire ramener dans ta cellule, en ordonnant qu'on t'enchaîne de nouveau puis qu'on jette la clé dans une oubliette. Ou veux-tu que ces trois gentes dames te montrent à quel point il est désagréable de subir les attentions de Mord-Sith en quête de vengeance ?

Cassia appliqua son Agiel sur les reins de Dreier. Juste un léger coup. Hurlant de douleur, l'abbé tomba à genoux. Du bout de son arme, la Mord-Sith lui fit signe de se relever.

Il obéit, les yeux écarquillés d'angoisse.

— Que voulez-vous que je fasse pour le cadavre de Richard Rahl ?

Kahlan détesta entendre parler ainsi de Richard, mais ça ne lézarda pas son masque d'Inquisitrice. Le plus important était ailleurs, et elle devait surtout rester concentrée.

— Nous savons que la magie noire peut faire bien des choses remarquables… Par exemple, créer des demi-humains ou ranimer des morts. En revanche, nous ignorons si elle est assez puissante pour nous convaincre de ne pas te torturer à mort. Donc, c'est à toi de nous dire ce que tu peux faire pour que Richard vive.

— Puis-je le voir de plus près ?

Kahlan acquiesçant, les Mord-Sith escortèrent Dreier jusqu'au lit. Se penchant, il toucha le visage du mort, puis son cou.

— Qu'ai-je à gagner dans cette histoire ?

— Tout dépendra de la qualité de tes services, répondit Kahlan.

— Avec ce collier autour du cou, ça n'ira pas bien loin, puisque je suis privé de mes pouvoirs.

— Si nous te l'enlevons, que pourras-tu faire ? Pour nous le dire, tu n'as pas besoin qu'on te le retire.

Dreier sonda le regard de l'Inquisitrice, évaluant sa détermination, puis il étudia de nouveau Richard.

— Pour être franc, je ne peux pas grand-chose… J'ai de grands pouvoirs, et un génie incontestable, mais je ne sais pas ressusciter les gens.

— Dans ce cas, tu seras bientôt mort toi-même, dit Kahlan. Cette conversation est terminée.

Dreier glissa un doigt entre le collier et son cou, comme pour mieux respirer. Kahlan vit que ses mains tremblaient.

— Avec mes pouvoirs, je peux cependant ralentir le processus de la mort.

— Ce qui veut dire ? demanda Nicci.

— Si on ne fait rien, il sera bientôt raide et glacé, puis il se décomposera, comme tous les cadavres. Je peux enrayer ce processus, de façon que son corps reste « viable », si j'ose dire.

— Comment ça fonctionne ? demanda la magicienne.

— C'est difficile à expliquer à quelqu'un qui ne connaît rien à la magie noire.

— Eh bien, fais un effort de simplification, tant que tu as encore la possibilité de parler.

Dreier blêmit sous le regard de Nicci.

— Tu étais jadis une Sœur de l'Obscurité, pas vrai ? Donc, tu dois savoir deux ou trois choses sur le royaume des morts.

— En effet.

— Tu sais que le temps n'existe pas, dans ce triste et éternel séjour. Je peux créer une sorte de passerelle entre les mondes qui liera son corps à cette intemporalité.

— Pour quel résultat ? demanda Kahlan.

— Je n'en suis pas sûr… Faute d'en avoir eu besoin, je n'ai jamais essayé cette méthode. Mais elle est la base de la création des demi-humains, par exemple. S'ils vivent plus longtemps que les gens normaux, c'est à cause de leur lien avec le royaume des morts. Le temps, en somme, n'agit pas sur leur corps de la manière habituelle. Avec un lien de ce type, je peux conserver la dépouille de Richard dans l'état où elle est. Et ce pendant assez longtemps.

Nicci se tourna vers Kahlan.

— Le Palais des Prophètes était protégé par un sort de ce genre, dit-elle. Nathan Rahl a vécu près de mille ans à cause de ce lien avec le royaume des morts.

— C'est tout à fait ça ! fit Dreier en brandissant un index. Ce sort ne ramène pas un mort, mais il conserve sa dépouille dans l'état où elle était au moment du décès. C'est une affaire de ralentissement du vieillissement, mais appliqué à un cadavre.

— Et comment rendrons-nous la vie à Richard ? demanda Kahlan.

— Ai-je dit que c'était possible ? J'ai parlé d'un corps « viable », c'est tout. Nul ne guérit de la mort, Inquisitrice. Je peux animer des cadavres, mais ils ne sont pas vraiment vivants.

— Dans ce cas, quel bien ton « lien » ferait-il à Richard ? s'enquit

Nicci.

Dreier haussa les épaules.

— Aucun, j'en ai peur… Il est mort. Sa force vitale a disparu, et son esprit a rejoint le royaume du Gardien. Vous vouliez savoir ce que je peux faire, et je vous ai répondu. Lier ses restes mortels à l'autre monde, afin qu'ils ne se décomposent pas pendant un certain temps.

— Ainsi, dit Kahlan, il resterait intact jusqu'à ce que nous ayons trouvé un moyen de ramener son esprit dans son corps.

— J'ai bien précisé « pendant un certain temps »… Mais ramener son esprit dans sa dépouille ? Mes nobles dames, il est mort. Mort ! Mort ! Mort ! Je ne sais pas ressusciter les gens, mais si vous avez ce pouvoir, alors, oui, son corps restera intact jusqu'à ce que vous lui redonniez la vie.

» Cela dit, il y a selon moi des limites aux distorsions qu'on peut faire subir aux lois de la nature. La Grâce les définit, en établissant la frontière entre la vie et la mort. On ne revient pas de cette dernière, c'est une certitude.

Kahlan se demanda si l'abbé disait la vérité. Après tout, en mentant, il condamnait son pire ennemi… Sondant d'abord le regard de Dreier, elle posa ensuite les yeux sur le corps de son bien-aimé. L'homme qu'elle voulait ramener à tout prix.

À proprement parler, elle le savait, Richard ne l'avait pas « guérie » de la mort. En fait, il s'était servi de l'étincelle de vie qu'elle avait encore en elle. C'était ça qui l'avait renvoyée dans son corps.

Il avait la même chose en lui. Enfin, Kahlan l'espérait. Parce que dans le royaume des morts, cette étincelle risquait de s'éteindre très vite.

C'était le contrepoison de la souillure de Jit. Alors qu'ils étaient encore vivants, elle les avait infectés avec la mort. Ce mal avait miné leurs forces vitales, mais pendant un temps, la vie et la mort avaient existé simultanément en eux. Comme dans le troisième royaume.

— Très bien, dit Kahlan à Dreier. Si c'est le mieux que nous pouvons faire pour lui, allons-y !

— Pas si vite… Qu'aurai-je en échange ?

— Que demandes-tu ?

— Le droit de sortir d'ici avec Erika.

Derrière son masque d'Inquisitrice, Kahlan dévisagea Dreier. Toute sa vie, elle l'avait consacrée à découvrir la vérité. En ce jour, que devait-elle faire ? Quels risques prendre ? Tout dépendait de ce qu'elle allait choisir. Et ne pas se tromper n'était en rien synonyme de réussite. En revanche, une erreur serait irrémédiable.

En une seconde, elle prit sa décision.

— Marché conclu ! Tu fais ce qu'il faut pour que le corps de

Richard ne se détériore pas, et tu pourras sortir d'ici avec ta Mord-Sith.

Nicci prit le bras de son amie.

— Mère Inquisitrice, je doute que ce soit une bonne idée. Ce que Dreier propose, quand on y réfléchit bien, n'a pas grande valeur. Et en récompense, il serait libre ? Histoire de préparer sa vengeance ? Et de nous frapper un jour avec ses pouvoirs ? S'il était en mesure de faire repartir le cœur de Richard, ça se discuterait. Mais là…

Kahlan étudia longuement l'abbé en songeant à la magie noire qu'il contrôlait. Puis elle se détourna et marcha jusqu'au lit. Autour d'elle, les soldats semblaient abattus. L'inimaginable s'était produit : ils avaient perdu leur seigneur Rahl. Qu'allaient-ils devenir sans lui ?

— Quand j'étais jeune, en Aydindril, un garçon que je connaissais jouait sur un lac gelé. La glace a cédé, et il est resté des heures dans l'eau avant qu'on puisse le repêcher. Mort, bien sûr… On l'enveloppa dans un linceul, puis on s'apprêta à le brûler… mais il revint à la vie.

» Je ne saurais dire ce qui est arrivé, mais j'ai vu ça de mes propres yeux. Qui peut déterminer quand une âme a traversé le voile pour de bon ? S'il y a une possibilité de garder Richard sous la glace, si j'ose dire, afin qu'il ait une chance de revenir chez nous, je veux la saisir.

— Si tu vois les choses ainsi, dit Nicci, je retire mon objection.

Kahlan donna le signal. Dans la pièce, tous les archers armèrent leur arc.

— Enlevez-lui son collier, dit l'Inquisitrice à Mohler, qui attendait dans un coin.

Le scribe avança, son trousseau de clés en main.

— Un seul mouvement suspect, dit Kahlan à Dreier, et tu seras criblé de flèches en un clin d'œil.

Une fois le collier retiré, Dreier hocha la tête.

— Ai-je la parole de la Mère Inquisitrice que je pourrai sortir d'ici ?

Kahlan regarda Nicci, puis elle acquiesça.

— Tu as ma parole, oui.

Sous l'œil soupçonneux des archers, l'abbé se pencha sur le cadavre de Richard.

— Quelqu'un peut retirer cette épée ? Elle me gêne…

Kahlan saisit l'arme et la rengaina dans le fourreau qui pendait à la hanche de Richard. Le toucher alors qu'il était si froid faillit lui faire perdre le contrôle de son masque d'Inquisitrice. Sa mère l'avait préparée à bien des choses, mais pas à ça.

— Tu peux travailler, dit-elle à l'abbé.

Sans perdre une seconde, Dreier posa les mains sur la poitrine du mort, puis sur son front. Un bourdonnement naquit dans la pièce,

gagnant en intensité jusqu'à en faire vibrer les vitres. Alors que les lampes faiblissaient, une vive lueur enveloppa brièvement la dépouille de Richard.

— C'est fait, annonça Dreier.

Kahlan regarda un moment son mari.

— Je ne vois rien de différent.

— Il est mort, et rien n'a changé. En revanche, son corps restera tel qu'il est. Pas de raideur cadavérique ni de décomposition. Dans quelques heures, tu commenceras à voir la différence, parce qu'il ne sera pas raide, comme les autres morts.

Allant se camper devant la fenêtre de la chambre, Kahlan regarda se lever une aube grisâtre. Une main sur l'estomac, elle craignit d'être malade. Se penchant, elle ouvrit la fenêtre pour respirer un peu d'air frais.

Normalement, elle n'aurait pas dû voir ce jour se lever. Un miracle qui la laissait de marbre…

— Tu peux y aller, dit-elle à Dreier sans se retourner. Lieutenant, escorte-le jusqu'à la sortie de la citadelle. Je veux qu'il parte, et le plus vite possible. Mais j'ai donné ma parole de Mère Inquisitrice, que personne ne s'avise de l'oublier. J'entends qu'il ne lui arrive rien et qu'il sorte d'ici vivant. C'est compris ?

Chapitre 90

Sans enthousiasme, Fister se tapa du poing sur le cœur.

— À vos ordres, Mère Inquisitrice. Sergent, prends quelques archers et sors-moi ce chien d'ici.

— Laurin et Vale, allez avec eux pour vous assurer que l'abbé ne traîne pas en chemin.

Loin de vouloir musarder, Dreier semblait pressé de filer avant que Kahlan change d'avis. Quand il fut sorti avec son escorte, Fister sauta nerveusement d'un pied sur l'autre, comme s'il avait des fourmis dans les jambes.

— Kahlan, demanda Nicci, tu crois vraiment que ça va servir à quelque chose ? Avons-nous un peu d'espoir ?

Toujours devant la fenêtre, le regard dans le vague, l'Inquisitrice répondit presque sans hésiter :

— Non. Richard est mort. Il a pris ma place dans le royaume du Gardien. J'ai vu les démons ailés l'entraîner au plus profond des ténèbres. Il est perdu pour nous.

— Tu as vu ça ? souffla Nicci d'une voix vibrante de compassion. Les démons ?

Une ancienne Sœur de l'Obscurité savait très bien ce qu'impliquait une telle scène.

Kahlan se contenta de hocher la tête.

— Par les esprits du bien…, murmura Nicci, horrifiée à l'idée d'avoir envoyé Richard vers ce supplice.

— Mère Inquisitrice, dit Fister, il doit y avoir une petite chance que le Seigneur Rahl…

— … Revienne d'entre les morts ? (Kahlan secoua la tête, les larmes lézardant enfin son masque d'Inquisitrice.) J'aimerais le croire. Pendant un moment, j'ai tenté de m'en persuader, mais… Toute ma vie, je l'ai consacrée à la vérité, si dure et si cruelle soit-elle. La Mère Inquisitrice ne peut pas se permettre de croire en un mensonge.

Après avoir essuyé ses larmes, Kahlan se tourna vers un des archers.

— Puis-je avoir ton arc ?

Intrigué, l'homme lui remit néanmoins son arme. Tout aussi perplexe, Nicci vint se camper à côté de son amie.

Très lentement, Kahlan encocha la flèche et arma l'arc. Bien en

équilibre sur ses jambes, elle appela la cible à elle, comme Richard le lui avait appris.

Plus rien d'autre n'exista. Alors que le temps ralentissait, la jeune femme n'eut pas conscience d'avoir lâché la corde. Pourtant, la flèche fendit l'air.

Kahlan la regarda suivre au pouce près la trajectoire gauche-droite qu'elle voulait lui donner.

Le projectile percuta le sommet du crâne de Dreier, à gauche, et ressortit par son œil droit. L'abbé s'immobilisa, mort avant même d'avoir touché les pavés de la route qui l'éloignait de la citadelle.

— Un tir magnifique, Mère Inquisitrice, dit l'archer quand Kahlan lui rendit son arme.

— C'est Richard qui m'a tout appris… Tu n'imagines même pas à quel point il est bon… enfin, il l'était…

— Je n'en fais pas toute une affaire, tu t'en doutes, dit Nicci, mais tu viens de te parjurer. Tu avais promis de le laisser sortir…

— N'est-il pas sorti ? J'ai promis qu'il sortirait de la citadelle, certes, mais sans préciser jusqu'où il irait ensuite. Il a péché par excès de confiance, me croyant anéantie par le chagrin.

Plusieurs hommes eurent un petit sourire. C'était la Mère Inquisitrice qu'ils aimaient, celle qui avait combattu à leurs côtés. Une femme à la volonté de fer et au sens de la justice inébranlable.

Très calme, Kahlan demanda à tout le monde de se retirer, afin de rester seule avec Richard.

Pendant que les soldats obéissaient, elle vint s'asseoir au bord du lit.

Avant de refermer la porte derrière elle, Nicci lui glissa un regard plein d'empathie.

Une fois seule, Kahlan se demanda comment elle allait continuer, à présent. Que faire de cette vie dont Richard lui avait fait cadeau ?

Elle était perdue.

Plus rien n'avait de sens.

Désormais, elle comprenait ce qu'avait éprouvé Cara.

Chapitre 91

Après avoir pleuré pendant des heures, étendue près de Richard – comme s'il y avait encore une chance qu'il s'éveille pour la prendre dans ses bras et la consoler – et s'être dit que son chagrin la tuerait (puis avoir enragé parce qu'il ne la tuait pas), Kahlan finit par se relever. Après avoir tiré sur ses vêtements, elle sortit de la chambre.

En compagnie d'hommes de la Première Phalange, Nicci et les trois Mord-Sith montaient la garde dans le couloir – à bonne distance, pour montrer qu'elles respectaient le chagrin de la Mère Inquisitrice.

Quand celle-ci commença à descendre le couloir pour aller parler à Fister, tout le monde la suivit. Là encore, à une distance respectueuse, afin de ne pas la déranger. Nicci elle-même resta en arrière, jugeant que son amie avait besoin d'intimité et surtout pas qu'on la bombarde de phrases réconfortantes.

Rien ne pouvait adoucir une telle souffrance, et tous le savaient. Bien sûr, ils avaient aussi de la peine, mais pour Kahlan, c'était différent.

Son monde venait de s'écrouler, car elle avait perdu son âme sœur.

À une intersection, Erika jaillit soudain d'un couloir obscur. Toujours vêtue de son uniforme de cuir noir, elle brandissait son Agiel… et se trouvait plus près de Kahlan que tous les fidèles amis qui la suivaient.

Ayant souvent vu Cara sur un champ de bataille, l'Inquisitrice sut aussitôt que la Mord-Sith se préparait à porter un coup mortel. Une attaque éclair, conçue pour arrêter le cœur de l'ennemi.

Les yeux d'Erika brûlaient de haine.

D'instinct, Kahlan leva une main. Du bout des doigts, elle toucha la poitrine d'Erika, juste sous sa gorge.

Dès lors, elle devint maîtresse du temps.

Le contact de ses doigts, aussi léger que le souffle d'un amant sur une joue, suffisait à lui donner l'absolu contrôle de la situation. Elle aurait pu compter chaque cheveu, sur le front de la Mord-Sith, et même chacun de ses cils.

En réponse à la haine de son adversaire, Kahlan n'éprouva ni colère ni hostilité. Mais pas de clémence ou de tristesse non plus. Dans le regard d'Erika, il n'y avait pas de pitié – exactement comme dans le sien.

En cet instant qui semblait s'étirer à l'infini, une Inquisitrice n'éprouvait aucun sentiment. Elle agissait, foudroyant sa cible aussi vite qu'un carreau d'arbalète.

Alors qu'Erika fondait sur elle au ralenti, Kahlan comprit que cette idiote n'avait pas une chance. En fait, elle était déjà morte, mais elle n'en avait pas conscience. Aveuglée par sa rage, elle ne comprenait pas que c'était elle le gibier, alors qu'elle se prenait pour le prédateur. Stupidement, elle croyait encore avoir l'avantage.

Une erreur grossière.

Quand le pouvoir de Kahlan se déchaîna, elle eut le sentiment qu'un torrent d'énergie jaillissait du plus profond d'elle-même, se déversant en elle avant d'aller frapper sa cible.

Comme elle l'avait fait un nombre incalculable de fois, elle permit à cette force dévastatrice de déferler hors de son corps.

Aussitôt, tout ce qu'était Erika – sa nature profonde, ses souvenirs, ce qu'elle désirait le plus ardemment – disparut à tout jamais.

Dans le couloir, un roulement de tonnerre muet fit trembler les murs.

Les caches en verre des lampes se brisèrent, puis une fenêtre explosa vers l'extérieur. Alors que des portes volaient en éclats, le pouvoir souleva le tapis qui couvrait le parquet et l'éventra. Partout, le plâtre du plafond et des murs se lézarda.

Derrière Kahlan, des soldats s'écroulèrent, renversés comme des quilles par l'onde de choc.

Erika tomba comme une masse, se roula en boule et fut parcourue de convulsions. Alors que ses os se brisaient et que ses muscles se déchiraient, elle s'abandonna à la douleur et à la folie.

Le phénomène qui se produisait inévitablement quand la magie limitée d'une Mord-Sith entrait en contact avec le pouvoir d'une Inquisitrice.

Dès qu'ils se furent relevés, les soldats accoururent pour s'assurer qu'il n'y avait plus de danger. Mais Erika, qui agonisait aux pieds de Kahlan, avait été neutralisée avant même qu'ils la voient.

En réalité, il n'y avait jamais eu de menace.

Laurin, Vale et Cassia approchèrent et baissèrent les yeux sur Erika. Dans ce cas précis, il n'y aurait pas de prise de contrôle d'un esprit sur un autre. Pas de dévotion pour une « maîtresse », ni d'abject désir de la servir. Quand une Mord-Sith était la cible d'une Inquisitrice, les choses ne se passaient pas ainsi. Le seul résultat, c'était une longue et douloureuse agonie.

— Transportez-la dans le donjon, dit Kahlan aux soldats. Au moins, ses cris ne dérangeront personne. Inutile de l'enfermer, elle n'ira plus nulle part. Mais il lui faudra au moins vingt-quatre heures pour

mourir.

— J'ai entendu des histoires…, murmura Cassia en regardant quelques soldats ramasser Erika et s'éloigner, laissant une traînée de sang dans leur sillage. La réalité est pire que les rumeurs.

— Elle a choisi son destin le jour où elle a juré fidélité à Ludwig Dreier, dit simplement Kahlan.

Approchant de son amie, Nicci se pencha pour lui parler à l'oreille.

— Kahlan, le poison de Jit t'a privée de ton pouvoir… Alors, comment as-tu fait ça ?

— La souillure de la Pythie-Silence n'est plus en moi, Nicci.

— Quoi ?

— Dans le royaume des morts, Richard m'en a débarrassée. Il n'y avait pas besoin d'un champ de protection, puisque ce poison, dans le séjour des morts, ne pouvait rien contaminer. Et le voile l'empêchera de revenir dans le monde des vivants. Grâce à Richard, la souillure de Jit est emprisonnée à l'endroit où elle doit être.

— C'est… C'est merveilleux ! Par les esprits du bien, c'est extraordinaire !

— Un esprit du bien m'a guérie, Nicci. Richard…

— Alors, vous n'allez pas mourir, Mère Inquisitrice ! s'écria Cassia.

— Non, mais il ne me reste plus aucune raison de vivre. Quand j'agonisais, j'aurais tout donné pour survivre, et maintenant, j'aimerais mourir…

Nicci enlaça Kahlan et la serra dans ses bras.

Puis elle s'écarta, et retrouva son esprit pratique :

— Puisque tu as de nouveau ton pouvoir, pourquoi ne pas t'en être servie sur Dreier ? Il t'aurait obéi, et les choses auraient été bien plus faciles.

— Ce n'est pas si simple que ça.

— Peut-être, mais en faisant ça, tu aurais été sûre qu'il ne mentait pas.

— J'en étais sûre, mon amie… J'ai passé une partie de ma vie à arracher la vérité aux gens. Parfois, il n'y a pas besoin de recourir au pouvoir. Dreier a dit la vérité. Il ne pouvait rien faire de plus pour Richard.

— Si tu avais pris le contrôle de son esprit, il n'aurait plus représenté la moindre menace, et nous en aurions peut-être tiré de précieuses informations.

— J'ai fait un pari à une très bonne cote, Nicci.

— Que veux-tu dire ?

— Ces gens savent ranimer des cadavres, pas les ressusciter. Il ne nous aurait rien appris qui vaille le risque d'utiliser mon pouvoir sur lui.

— Quel risque ? Erika ne t'a opposé aucune résistance.

— Oui, mais elle n'avait pas de pouvoirs occultes.

— Je vois…

— Je n'ai jamais déchaîné mon pouvoir sur un sorcier noir. Mais nous savons que la Magie Additive n'a guère d'effet sur ces gens-là. Nicci, le pouvoir d'une Inquisitrice est de la Magie Additive, au moins en partie. Et Zedd lui-même était impuissant contre un adversaire tel que Dreier.

— Donc, dit Cassia, sur l'abbé, ça aurait pu ne pas fonctionner.

— C'était la possibilité la moins inquiétante… Mon pouvoir à un effet différent selon la cible que je vise. Quand un détenteur du don use de sa magie sur une Mord-Sith, elle le capture en prenant le contrôle des sortilèges qu'il lance. Mais si elle essaie ça face à une Inquisitrice… Eh bien, tout le monde a vu ce qui est arrivé à Erika.

» Comment savoir ce qui se serait passé avec Dreier ? Il aurait pu retourner mon pouvoir contre moi, me tuer puis vous abattre tous. Je n'ai pas voulu risquer de commettre une erreur fatale. De toute façon, j'étais persuadée d'avoir tiré de lui tout ce qui nous intéressait. C'est ce que j'appelle un « pari à une très bonne cote ».

— J'aurais dû me douter que tu avais réfléchi à tout ça, soupira Nicci.

— Richard m'a appris à penser à la solution, pas au problème. J'ai essayé de suivre ce précepte.

Chapitre 92

— Qu'allons-nous faire ? demanda Fister lorsque Nicci et Kahlan se turent.

— Richard ne reviendra pas, dit l'Inquisitrice. Il faut regarder les choses en face. Je me suis illusionnée. Il est mort, c'est la triste et terrible vérité.

» Nous savons qu'il a voulu incinérer les restes de Zedd. Je pense qu'il aimerait que nous fassions la même chose pour lui. Il est parti, hors de portée de tous ceux qui doivent encore arpenter ce monde. Nous devons rendre honneur à sa dépouille. Il va falloir ériger un bûcher funéraire, afin de lui dire dignement adieu.

Un peu à l'écart, les trois Mord-Sith pleuraient en silence.

— Kahlan, tu es sûre ? demanda Nicci. Ce qu'a fait Ludwig Dreier… Eh bien, il y a peut-être un espoir…

— Un espoir ? Tu n'as pas vu les démons ailés ! Ils l'ont poursuivi, entouré, frappé avec leurs griffes puis enveloppé de leurs ailes noires afin de l'entraîner dans le néant et l'oubli…

Tous écarquillèrent les yeux d'horreur.

— Il doit y avoir un espoir…, murmura Nicci. Richard voudrait que nous ne renoncions pas.

Un discours de vivante, songea Kahlan. Une catégorie à laquelle elle n'appartenait plus vraiment…

— Un espoir ? Hannis Arc et Sulachan marchent sur le Palais du Peuple. Bientôt, l'empereur unifiera le monde des vivants et le royaume des morts. En tout cas, il essaiera…

» Selon les prophéties, le seul homme capable d'empêcher ça, c'est Richard. Il est nommé partout, à chaque étape du processus… Le « caillou dans la mare », c'est-à-dire l'unique sauveur possible, parce que ses actes rident la surface de l'eau…

» Pour arrêter la menace – vaincre le troisième royaume – Richard devait en finir avec les prophéties. Et nul autre que lui n'a jamais eu une chance de le faire.

» Sa mort nous prive de tout espoir. En même temps, parce qu'il était cité dans tant de prophéties – comme le Messager de la Mort, il ne faut surtout pas l'oublier –, avec sa fin, on peut avancer que les prophéties elles aussi sont mortes. Que peuvent-elles dire sur lui, leur sujet principal, maintenant qu'il n'est plus ? Il était l'Élu. Tout est

terminé.

» De façon très littérale, en mourant, il en a fini avec les prophéties. Mais il n'est plus là pour affronter le mal qui déferle sur le monde. Pour la vie, le compte à rebours a commencé…

» Et pour être franche, je n'arrive pas à trouver ça dramatique.

— Kahlan, dit Nicci, Richard ne laissera pas arriver une telle catastrophe. Le peuple de D'Hara a besoin de lui. Pour le protéger, il reviendra d'entre les morts. Il est le seigneur Rahl ! N'oublie pas le lien ! C'est un engagement réciproque, entre son peuple et lui. Plus fort que la mort !

Kahlan s'efforça d'arborer de nouveau son masque d'Inquisitrice.

— Je comprends ce que tu ressens, Nicci, et tes propos sont très nobles – vraiment, je pense ce que je dis. Mais ce ne sont que des mots. Et pour ce dont tu rêves, il faut bien plus que ça. Dans ton cœur, comme moi, tu sais que Richard ne pourra pas revenir.

Une étrange situation… Entre Nicci et Kahlan, ç'aurait normalement dû être la seconde qui nie la réalité, continuant à croire contre toute logique au retour de Richard. Mais une Inquisitrice ne pouvait pas se détourner ainsi de la vérité. Cesser d'y croire parce qu'on la trouvait déplaisante n'avait jamais été une solution. Même quand ça vous déchirait le cœur.

— Mère Inquisitrice, dit Cassia en faisant rouler son Agiel entre ses doigts, je n'avais plus d'espoir, mais je suis revenue sur le chemin de la Lumière.

Kahlan désigna l'arme de la Mord-Sith.

— Depuis la mort de Dreier et le… départ… de Richard, ton Agiel est-il actif ?

— Non, répondit Cassia avec un triste sourire. Mais dois-je me plaindre de ne plus souffrir ? Au moins pour un temps ?

— J'imagine que non, dit Kahlan. Mais si tu ne souffres plus en touchant ton arme, c'est la preuve que le lien avec le seigneur Rahl n'existe plus. Même si ne plus sentir la douleur est une forme de consolation, ça prouve que Richard est mort.

La douleur ? Pour Kahlan, elle ne faisait que commencer.

— Et l'épée du seigneur Rahl ? demanda Fister. Devrons-nous la lui laisser quand nous… l'installerons sur le bûcher funéraire ?

Sur ce sujet, Kahlan savait exactement ce qu'elle devait faire.

— Non. Sans Zedd et sans Richard, cette arme me revient. Apporte-la-moi.

Fister se tapa du poing sur le cœur.

Parler de tout ça, être obligée d'affronter la réalité, brisait le cœur de Kahlan. Épuisée par le chagrin, elle sentit ses genoux se dérober. Voyant qu'elle manquait tomber, Nicci vint la soutenir, puis elle la

guida vers une fenêtre.

— Un peu d'air frais te fera du bien…, dit-elle.

L'idée que Richard repose dans cette chambre, seul et sans vie, tournait en boucle dans l'esprit de Kahlan. Et cette image la hantait. Impossible de penser à autre chose. Quelques heures à peine après sa mort, Richard semblait encore si… vivant. Mais dès qu'elle songeait à lui, c'est-à-dire à chaque instant, il lui revenait le souvenir de sa peau froide et des démons qui entraînaient dans les ténèbres son âme à jamais coupée de son corps.

Hurler ? Pleurer ? Défier la Création afin de défaire ce qui était fait ? Le souffle court, Kahlan constata qu'elle n'arrivait plus à pleurer et se demanda si elle n'était pas plutôt en train de mourir. En tout cas, elle tremblait, et…

— Kahlan, insista Nicci, il te faut un peu d'air frais. Allons, respire !

S'appuyant au rebord de la fenêtre, Kahlan s'emplit les poumons d'un air qui ne lui parut pas frais du tout. Néanmoins, elle sentit une larme couler sur sa joue.

Comment continuer ? Que faire de sa vie ?

Ce qu'elle voulait ? Richard, et rien d'autre ! Il fallait qu'il soit là ! Parfois, un bref instant, il lui semblait qu'il l'attendait derrière la porte de cette chambre.

Sa mort n'avait aucune réalité. En même temps, elle était la chose la plus réelle qui soit jamais arrivée à Kahlan.

Elle avait tant rêvé de vivre paisiblement avec Richard, afin de rattraper les années passées à se battre et à souffrir. Maintenant, ce qui aurait été leur récompense n'existerait jamais. Pourtant, après la guerre, ils avaient cru qu'une nouvelle ère commençait.

Un si long chemin, pour n'arriver nulle part…

Alors que son regard se perdait dans le lointain, à la lisière de la forêt, Kahlan aperçut une silhouette familière assise sur le train arrière.

C'était Chasseur, l'air désolé comme s'il venait lui présenter ses condoléances. En réalité, Rouge avait dû l'envoyer afin qu'il lui transmette les siennes.

Rouge savait et elle l'avait prévenue. Si Kahlan l'avait écoutée, faisant ce qu'elle lui ordonnait, Richard aurait été encore en vie. En train de pleurer la mort de sa femme…

Et celle de Nicci, bien entendu…

Les prophéties ne se réalisaient jamais comme on s'y attendait. C'était vrai même dans ce cas, où les prédictions de Rouge s'étaient très précisément avérées, mais pas du tout comme Kahlan l'aurait imaginé.

Quel paradoxe ! Des prédictions exactes, et pourtant surprenantes à chaque étape…

Oui, Kahlan n'avait pas voulu écouter Rouge.

Et à présent, les prophéties étaient mortes, comme Richard.

Terry Goodkind

Le Cœur de la Guerre

L'Épée de Vérité – livre quinze

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Chapitre premier

Se sentant fiévreuse, l'esprit étrangement vide, Kahlan redressa les épaules. Debout à la tête du bûcher funéraire, elle regardait le cadavre de Richard étendu dessus. Sur son visage, le contact du brouillard et du crachin semblait glacé – un cruel contraste avec le désespoir brûlant qui la consumait de l'intérieur. À la chiche lumière du soir, les pavés mouillés luisaient faiblement et certaines parties de la citadelle qui se dressait derrière le bûcher se reflétaient dans les flaques d'eau irrégulières. On y voyait aussi la grande tour de garde, mais toutes ces images étaient de temps en temps brouillées par les gouttes de pluie qui s'y écrasaient.

Même si le brouillard et le crachin avaient détrempé le bois du bûcher, Kahlan savait qu'il s'embraserait. Sur les planches qui soutenaient le tout, on avait appliqué plusieurs couches de poix. Ainsi, lorsqu'on jetterait les torches, tout prendrait feu et les flammes, très vives même sous la pluie, consumeraient la dépouille mortelle de Richard.

En même temps, tous les rêves et tous les espoirs de sa femme seraient réduits en cendres.

Ceux de l'humanité aussi…

Les soldats qui entouraient le bûcher n'avaient plus qu'à lancer leurs torches. Ensuite, tout serait terminé.

Oui, ce serait fini pour la Mère Inquisitrice et pour tout le monde…

Les hommes au visage grave qui s'apprêtaient à mettre le feu au bûcher étaient pour le moment au garde-à-vous, les yeux rivés sur Kahlan. Aucun de ces vétérans de la Première Phalange, la garde personnelle du seigneur Rahl, n'aurait pris la responsabilité d'être le premier à livrer aux flammes le corps de son chef. Car il revenait à la Mère Inquisitrice – l'épouse du Sourcier – de donner cet ordre.

À part le crépitement des torches, pas un son ne troublait le silence pesant. Agitées par une brise chargée d'humidité, elles crachotaient, ces flammes, comme si elles attendaient impatiemment l'ordre qui les libérerait, leur permettant d'accomplir leur sinistre mission.

Autour du cercle de soldats, tout le monde se taisait parmi la nombreuse assistance. Et la plupart des gens pleuraient.

Campée à la tête du bûcher, Kahlan ne pouvait détourner les yeux du beau visage de son bien-aimé. Comme elle détestait le voir ainsi pétrifié par la mort ! Très souvent, elle avait craint pour sa vie, mais sans imaginer être un jour obligée de le voir gisant sur un bûcher.

Richard portait une chemise noire sous une tunique ouverte de la même couleur bordée d'une bande de tissu doré ornée de symboles. La large ceinture de cuir qui ceignait sa taille arborait des emblèmes semblables – dont un grand nombre, savait désormais Kahlan, appartenaient au langage de la Création.

Les mains croisées sur le cœur, le héros mort portait à chaque poignet un bracelet d'argent rembourré de cuir où étaient également gravés des symboles. Accrochée à ses larges épaules, une cape qui semblait faite d'or tissé reposait sous son corps, tel l'écrin d'une offrande destinée aux esprits du bien.

Où étaient-ils, ceux-là, quand Kahlan aurait eu besoin d'eux plus que jamais dans sa vie ?

Alors même qu'elle se posait mentalement la question, l'Inquisitrice songea que les angoisses et les malheurs du monde des vivants n'étaient pas ceux des esprits. Les drames des mortels concernaient uniquement les mortels.

De la lumière vint jouer sur la pierre rouge sang enchâssée au cœur de l'amulette qui pendait à une chaîne autour du cou de Richard. Les entrelacs d'argent qui entouraient la pierre représentaient la danse avec les morts. Ce bijou était une création du Premier Sorcier Baraccus, à l'époque où l'empereur Sulachan avait déclenché les grandes guerres.

Pour un sorcier tel que Richard, l'amulette, comme la danse avec les morts, avait un sens très spécial. Sans doute destiné à être le dernier sorcier de guerre de l'histoire, le héros, pour son ultime voyage, avait été revêtu de la tenue traditionnelle imaginée par Baraccus.

Il ne manquait que le baudrier de cuir auquel était accroché le superbe fourreau d'or et d'argent de l'Épée de Vérité. Mais l'arme magique, qui ne faisait pas partie de cette tenue traditionnelle, était revenue à Kahlan, seule habilitée à en prendre soin et à l'utiliser.

L'Inquisitrice se souvint du jour où Zedd avait donné l'épée à Richard, avant de le nommer Sourcier de Vérité. Ensuite, le vieux sorcier avait juré de mettre sa vie au service du Sourcier. Un serment qu'il avait tenu…

Après Zedd, Kahlan s'était agenouillée devant Richard, la tête baissée et les mains dans le dos, afin de lui jurer fidélité. Et elle aussi s'y était engagée sur sa vie.

Quand elle revit Richard, l'air ébahi, demander à son grand-père ce qu'était un Sourcier, Kahlan ne put s'empêcher de sourire.

Tout ça remontait à si longtemps. Et au fil des ans, Richard avait appris et découvert tant de choses. Depuis la fabrication de l'Épée de Vérité, il avait été le seul à comprendre vraiment ce qu'était un Sourcier et ce que représentait l'arme qu'on lui confiait. En un sens, il

avait été le seul authentique Sourcier.

Désormais, il n'y en aurait plus d'autres.

Pour avoir plusieurs fois brandi l'arme et mêlé sa colère à la sienne, Kahlan avait une excellente compréhension de son pouvoir. Mais elle ne la contrôlait pas. Lié à la lame, Richard était le seul maître légitime de l'épée.

La magicienne Nicci se tenait sur la gauche de Kahlan. C'était elle qui avait arrêté le cœur de Richard, pour qu'il puisse traverser le voile et ramener son épouse du royaume des morts. Afin de se protéger de la pluie, Nicci avait relevé sa capuche. Même ainsi, des gouttes d'eau se formaient à la pointe de ses longs cheveux blonds. Bien entendu, des larmes ruisselaient sur ses joues. Se remettrait-elle un jour d'avoir dû tuer Richard, l'homme qu'elle aimait sans espoir ? Bien sûr, il le lui avait ordonné, mais ça ne changeait rien.

Cassia, Laurin et Vale, trois Mord-Sith, se tenaient sur la droite de Kahlan. Peu de temps avant de mourir, Richard les avait libérées d'un lien avilissant. Ayant recouvré leur indépendance, elles avaient choisi de le servir et de le protéger. La première fois qu'elles usaient de leur libre arbitre depuis leur enfance. Une décision prise par respect et par amour pour un homme qu'elles venaient juste de rencontrer – et qui n'était plus de ce monde.

Dans l'assistance, les gens se taisaient toujours dans l'attente du jaillissement de flammes qui consumerait les restes de Richard. Regardant une dernière fois le seigneur Rahl – qui était aussi le Sourcier et le mari de Kahlan –, ils savaient que l'ordre final ne pouvait venir que d'une personne.

Décomposés, tous semblaient ne pas réussir à croire à la mort de leur chef. Ça ne pouvait pas être possible.

Son corps ayant été conservé par un sort de magie noire, Richard paraissait dormir paisiblement. D'une minute à l'autre, il allait se réveiller ! Mais malgré cette parfaite illusion, toute vie l'avait abandonné, ne laissant qu'une coquille vide. Dans le royaume des morts, au-delà du voile, son esprit était entraîné vers une nuit éternelle par de sombres démons.

Un instant, Kahlan s'autorisa à penser que Richard allait se réveiller, sourire et prononcer son prénom. Mais ce n'était qu'un fantasme qui rendait plus cruelle encore l'incontournable réalité.

Alors qu'elle tremblait imperceptiblement, l'Inquisitrice vit le brouillard se condenser sur le visage de Richard, formant de petites gouttes qui ruisselaient sur son front et sur ses joues. Comme s'il pleurait lui aussi.

Kahlan passa tendrement une main dans les cheveux mouillés de son mari.

Comment lui dire au revoir ?

Comment lancer l'ordre qui consumerait ses chairs ?

Tout le monde attendait.

Si elle ne faisait rien, des forces maléfiques viendraient tôt ou tard tenter de s'emparer du cadavre. Sulachan voudrait l'utiliser pour ses noires manipulations.

Alors, comment refuser de livrer le corps du Sourcier, l'homme qu'elle aimait plus que tout, à des flammes qui en réalité le protégeraient ?

Chapitre 2

Souhaitant qu'elle ne le donne jamais, et pourtant conscients qu'elle ne pouvait pas faire autrement, les soldats attendaient l'ordre de Kahlan.

L'Inquisitrice sentit la panique la gagner face à une telle responsabilité. Serait-elle un jour capable d'oublier cet instant ?

Sans doute pas, mais c'était ce que Richard aurait voulu – et ce qu'il avait fait pour Zedd. Ce triste jour, il avait exprimé son horreur à l'idée que des animaux puissent venir déterrer son grand-père. Aujourd'hui, des animaux à forme humaine dévastaient le monde.

C'était la mission des vivants, ceux que Richard laissait derrière lui et qui l'aimaient, de prendre soin de ses restes. Ses ancêtres, à savoir quasiment tous les seigneurs Rahl avant lui, avaient été inhumés dans une crypte, sous le Palais du Peuple, leur fief immémorial.

Mais alors que l'empereur Sulachan et son armée de demi-humains et de morts ranimés avançaient en D'Hara, Kahlan refusait de prendre le risque qu'ils s'emparent du palais et exhibent le cadavre de Richard comme un trophée – ou s'en servent à de pires fins. Pour ranimer le corps de Sulachan, Hannis Arc avait utilisé le sang du Sourcier. Inutile de penser à ce que ces deux-là pourraient faire de sa dépouille, si elle entrait en leur possession.

Kahlan devait empêcher qu'on profane les restes de son mari. La méthode imparable, c'était de les faire disparaître.

L'ultime preuve d'amour, dans le cauchemar qu'était devenue sa vie, serait de laisser le feu les consumer. Et il suffirait d'un mot pour que ce soit fait.

Alors, pourquoi ne parvenait-elle pas à le prononcer ?

Son esprit explorant une multitude de possibilités, l'Inquisitrice tenta de trouver une échappatoire à son devoir. Oui, une raison valable de ne pas donner cet ordre.

Elle n'en trouva aucune.

Au bord du désespoir, elle s'agenouilla, abaissa sa capuche, posa les mains sur les épaules de Richard et inclina la tête.

— Maître Rahl nous guide ! récita-t-elle. Maître Rahl nous dispense son enseignement ! Maître Rahl nous protège ! À sa lumière, nous nous épanouissons. Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

L'écho de ses paroles résonna dans un silence écrasant.

Personne n'avait repris les dévotions. Cette fois, et tous le savaient dans l'assistance, seule Kahlan devait les prononcer. Une façon de dire adieu à son mari.

En plus du brouillard et du crachin, des larmes vinrent mouiller les joues de la jeune femme. Étouffant de justesse des sanglots, elle se leva et afficha son masque d'Inquisitrice – une façade qui ne révélait rien de ses tourments intérieurs.

Quand elle leva les yeux, elle vit une silhouette à travers une brèche dans la haie de soldats qui entourait la cour. C'était son ami Chasseur, le félin. Assis sur le train arrière, à la lisière d'une forêt obscure, il rivait ses yeux verts sur elle. Apparemment, la pluie ne le dérangeait pas. De toute façon, elle coulait sur sa fourrure comme sur les ailes d'un canard.

Kahlan regarda de nouveau le seul homme qu'elle avait aimé. Sans se départir de son masque d'Inquisitrice, elle posa une main sur la joue de Richard. Bien que sa peau fût glacée, la magie noire lui avait gardé toute sa souplesse, comme s'il était encore vivant.

En un sens, le visage de Kahlan était le parfait reflet de celui du mort. Calme, paisible et ne trahissant aucune émotion…

L'âme de Richard était partie pour un éternel voyage. Kahlan l'avait vue descendre vers les ténèbres, entraînée par les démons du royaume des morts dont les ailes noires l'enveloppaient. À ce moment-là, elle aussi était morte. Ou plutôt, en chemin vers la mort. Alors que les démons la tiraient vers leur puits de ténèbres, très loin des lignes de la Grâce, Richard était venu à son secours. Pour ça, il avait dû traverser le voile…

Une fois libérée de l'étreinte des démons, l'âme de Kahlan – cette mystérieuse composante de la Grâce – avait pu retourner dans son corps, au sein du monde des vivants.

Bien que l'Inquisitrice eût reçu un coup de couteau dans le cœur, Nicci avait pu réparer les dégâts. Peu après, l'âme de Kahlan était revenue à temps pour que son corps renaisse à la vie.

Un miracle rendu possible par le sacrifice de Richard, qui était venu sauver sa femme avant qu'il soit trop tard.

Kahlan fronça les sourcils.

« Avant qu'il soit trop tard » ?

Mais dans le royaume des morts, le temps n'existait pas. Cette notion importait seulement dans le monde des vivants. Là-bas, c'était l'éternité qui régnait…

Était-il possible que Richard ait encore en lui l'étincelle de vie que Kahlan avait conservée après la traversée du voile ? Cette force acharnée à lutter contre le poison mortel qui tentait de les détruire tous les deux ? Après tant d'heures, se pouvait-il que le Sourcier soit

toujours lié au monde des vivants alors même qu'il s'enfonçait de plus en plus dans les ténèbres de la mort ?

En un tel endroit, combien de temps cette étincelle pouvait-elle subsister ? En particulier quand le corps du défunt, conservé par la magie noire, demeurait très exactement dans l'état où il était au moment de la mort ? Dans le cas de Richard, la décomposition était enrayée par une magie qui incluait certains éléments intemporels du royaume des morts. D'une certaine façon, son corps devait être toujours connecté à son âme.

Lors de son intervention, Richard avait débarrassé Kahlan de la souillure de Jit. Après avoir chassé les démons, il s'était servi de cette fameuse étincelle de vie pour renvoyer sa femme dans le monde des vivants – en suivant les lignes de la Grâce. À cet instant, le corps de la jeune femme n'était préservé par aucun sort, mais ça ne comptait pas, car elle venait juste de mourir. De son point de vue, dans le royaume des morts, une éternité semblait s'être écoulée. Dans le monde des vivants, quelques minutes seulement devaient être passées.

Richard était mort depuis assez longtemps, mais ça importait uniquement ici, dans le monde des vivants. Pour son corps, le temps était suspendu grâce à un sort lié au royaume des morts. À savoir, là où était allée son âme, et où le temps n'existait pas.

Et si tout n'était pas perdu ?

Kahlan regarda Chasseur, qui l'observait toujours de loin.

Jusque-là, elle avait cru que Rouge, la voyante, avait envoyé le félin en signe de compassion. Une façon de lui faire ses condoléances. Mais si elle s'était trompée ?

Lentement, tout ça prenait un sens… Un sens absurde, certes, mais… Une logique à la Richard. Souvent, ses idées semblaient absurdes, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive du contraire. Pourquoi le raisonnement de Kahlan n'aurait-il pas appartenu à ces fulgurances apparemment folles qui se révélaient d'une grande sagesse ?

Si Richard avait encore un espoir, c'était elle. La seule capable de trouver un moyen de l'aider. À part elle, personne ne combattrait plus pour le sauver.

S'il y avait une chance de le ramener, même minuscule – et si fou que ça puisse sembler –, elle reposait entre ses mains.

— Je dois y aller…, murmura-t-elle.

Puis elle se tourna vers Nicci et répéta à voix haute :

— Je dois y aller.

La magicienne leva ses yeux embués de larmes.

— Quoi ? Aller où ?

— Parler à la voyante.

— Pour quoi faire ?

Kahlan regarda Chasseur puis plongea ses yeux dans ceux de Nicci.
— Commettre un acte d’amour désespéré…

Chapitre 3

Kahlan courut vers le porteur de torche le plus proche. Posant les mains sur le poing serré de l'homme, elle le poussa en arrière.

— Non ! On ne peut pas faire ça ! Éteins ta torche. Les autres, faites comme lui !

Dans l'assistance, tout le monde parut stupéfié. Les soldats chargés d'embraser le bûcher, eux, semblèrent soulagés. Reculant afin de ne pas risquer de mettre accidentellement le feu à la poix, ils plongèrent leur torche dans un seau d'eau. Les flammes crachotèrent, produisirent de la fumée puis de la vapeur et finirent par s'éteindre.

Alors, Kahlan elle aussi trahit son soulagement.

La prenant par l'épaule, Nicci la força à se retourner.

— De quel acte désespéré parles-tu ?

L'Inquisitrice ignora la question et désigna la citadelle à tous les soldats qui brandissaient désormais une torche éteinte.

— Ramenez Richard dans la chambre où il était. Et allongez-le délicatement sur le lit.

Sans poser de questions, les hommes de la Première Phalange se tapèrent du poing sur le cœur.

Voyant du coin de l'œil approcher le lieutenant Fister, Kahlan se tourna vers lui :

— Mère Inquisitrice, que… ?

— Placez des gardes devant la chambre. Interdiction d'entrer, sauf aux hommes de la Première Phalange. Pas de domestique… Et assurez la défense de la citadelle jusqu'à mon retour.

— À vos ordres, Mère Inquisitrice !

— Kahlan, que se passe-t-il ? demanda Nicci.

Kahlan regarda Chasseur, toujours assis au même endroit. Puis, au-delà des arbres, elle fixa un moment les lointaines montagnes qui semblaient flotter tels des fantômes dans la lumière blafarde. La voyante vivait là-haut, non loin d'un col.

— Je dois aller voir Rouge.

Nicci regarda également les montagnes.

— Pourquoi ? Et pourquoi à ce moment précis ?

— Les voyantes distinguent des choses dans les flots du temps. Elles connaissent l'avenir.

— À l'occasion, elles peuvent faire croire qu'elles en sont capables, mais les diseuses de bonne aventure aussi. Contre une pièce d'argent,

ces femmes-là te racontent tout ce que tu veux entendre. Et pour une pièce d'or, elles réussissent même à être convaincantes…

— Les voyantes ne demandent pas d'argent.

— Peut-être, mais ça ne signifie pas qu'elles disent la vérité.

— Rouge m'a prédit que je serais assassinée.

Nicci parut surprise.

— T'a-t-elle dit que Richard se sacrifierait pour voler à ton secours dans le royaume des morts ?

— Non. C'est pour ça que je dois aller la voir. Tout est là.

— Comment ça, tout est là ?

— Richard est le caillou dans la mare, m'a-t-elle rappelé. Parce qu'il agit toujours délibérément, les ondulations de ses actes, dans l'eau, affectent tout. Et brouillent ce que peut voir une femme comme Rouge. (Kahlan désigna les flaques.) Comme la pluie trouble ces reflets…

— On peut savoir ce que ça veut dire ? demanda Cassia, son uniforme de cuir rouge mouillé crissant quand elle bougea.

Kahlan vit que les yeux des trois Mord-Sith brillaient d'espoir.

— En quelques mots, que nous avons une chance de ramener l'âme de Richard dans son corps.

— Afin qu'il revive ? souffla Vale.

— Exactement, répondit Kahlan.

— Mais vous venez de dire que la voyante ne peut pas savoir à l'avance ce que fera Richard, dit Cassia.

— C'est juste – et tout est là ! Elle ne peut pas distinguer ce qu'il fera. En revanche, elle est capable de voir ce que d'autres feront, seront susceptibles de faire ou ont le potentiel de réaliser. Vous ne saisissez pas ?

Kahlan se tourna vers Nicci :

— Elle m'a conseillé de te tuer.

— Pardon ?

Kahlan prit la magicienne par le bras et la tira à l'écart des soldats. Les trois Mord-Sith suivirent, formant une sorte de haie protectrice.

— Rouge a vu que tu tuerais Richard si on ne t'en empêchait pas, dit l'Inquisitrice à voix basse. Elle ignorait l'avenir de Richard, parce qu'elle ne peut pas prévoir ses actes, mais elle savait ce qui arriverait à d'autres personnes. Et ce que tu allais faire. À savoir, le tuer…

» Selon elle, l'avenir du monde entier dépend de Richard. Sans lui nous sommes perdus. Et elle aussi, il faut le noter… Tu saisis ? Elle a intérêt à ce que Richard survive ! Sinon, le Gardien sera en mesure de s'emparer d'elle, car la Grâce ne la protégera plus.

» Sulachan et Hannis Arc partagent le même objectif. Ils veulent briser la Grâce, afin que disparaisse la séparation entre le monde des

vivants et le royaume des morts. Tu comprends le point de vue de Rouge ? Si ça arrive, une voyante comme elle sera condamnée à une éternité de torture.

» Toujours selon elle, Richard est le seul capable d'empêcher ça. Je suis sûre que tu connais mieux que moi toutes les prophéties qui mentionnent Richard et les différents noms qu'elles lui donnent. Il semble toujours au centre des événements, quoi qu'il arrive.

— Je sais, oui…

— Rouge m'a dit de te tuer afin que tu ne puisses pas mettre un terme à la vie de Richard. Pour que l'humanité ait une chance, a-t-elle ajouté, il fallait qu'il survive. Elle m'a prévenue que je serais assassinée avant que tu le tues. Donc, je devais t'éliminer tant que j'en avais la possibilité.

» Elle avait raison sur tous les points. Mais je lui ai objecté que tu ne tuerais Richard en aucun cas. Elle a affirmé le contraire, et précisé que tu agirais par amour. Ça aussi, c'était juste. Tout s'est réalisé, mais sur le coup, ça paraissait insensé.

» Elle n'a pas dit que tu commettrais un acte d'amour, mais que tu le tuerais parce que tu l'aimes. J'ai cru comprendre qu'elle évoquait un crime passionnel motivé par la jalousie ou la colère.

Kahlan tenta d'adoucir l'accusation implicite.

— Enfin, tu vois ce que je veux dire…

En guise de réponse, Nicci soupira.

— Ça m'a paru impossible, continua l'Inquisitrice. Incapable de croire que tu ferais une chose pareille à Richard, j'ai affirmé à Rouge qu'elle se trompait. Mais elle n'a rien voulu entendre. Si tu vivais, a-t-elle répété, tu tuerais Richard. Comment aurais-je pu envisager de prendre ta vie sur la foi d'une prédiction qui n'avait aucun sens à mes yeux ?

— Merci de ta confiance…, murmura Nicci avec un triste sourire.

Puis elle se tourna vers le bûcher. Des soldats l'escaladaient déjà pour lui reprendre le cadavre de leur seigneur.

— Mais tu aurais peut-être dû écouter cette femme…, continua Nicci. Dans ce cas, Richard serait toujours vivant. J'aurais fait n'importe quoi pour m'étendre à sa place sur ce bûcher.

— Ce qui est fait est fait, dit Kahlan. On ne peut pas changer le passé. L'avenir, en revanche…

— Que veux-tu dire ?

— Rouge est navrée pour moi. Une sincère compassion… J'en ai la preuve. (Kahlan désigna Chasseur.) Au début, j'ai cru qu'elle avait envoyé mon ami pour qu'il me transmette ses condoléances.

— Et tu as changé d'avis ? demanda Nicci, réellement intriguée. Tu crois qu'il est là pour une autre raison ?

— Oui… Enfin, peut-être… La dernière fois qu'elle m'a envoyé

Chasseur, c'était pour qu'il me guide jusqu'à elle, afin qu'elle puisse me dire ce qu'elle avait vu dans les flots du temps. Rouge voulait protéger Richard, et à ses yeux, j'étais sa meilleure alliée pour ça.

» Son rôle n'étant pas d'intervenir directement, elle ne pouvait pas te tuer elle-même. Car sa mission est simplement d'aider les autres à faire ce qui s'impose. Elle avait raison, mais je ne l'ai pas crue, ne suivant donc pas ses instructions.

» Nicci, et si elle voulait de nouveau me parler ? Si Chasseur était là pour me conduire jusqu'à elle ? Dans les flots du temps, elle a peut-être vu quelque chose qui nous aidera à sauver Richard.

La magicienne ne parut pas convaincue.

— Les voyantes font toujours mine de vouloir aider les autres, mais ça n'est pas souvent vrai. En général, elles ont un plan en tête – et l'art détestable de donner de faux espoirs à une personne afin qu'elle serve leurs intérêts.

Pour sauver Richard, Nicci aurait pris tous les risques, si fous semblent-ils. Si elle exprimait des réserves, comprit Kahlan, c'était pour éprouver les limites de sa conviction.

— Son plan, aujourd'hui, est que Richard survive et arrête Sulachan. Pour elle, il n'y a pas de pire menace que l'empereur. Et s'il y avait vraiment un moyen ? Rouge a pu voir un chemin, si étroit soit-il. Parfois, c'est vrai, les voyantes poussent les gens dans la mauvaise direction. Mais jamais avec des mensonges. Dans ce qu'elles disent, il y a toujours une part de vérité.

» Nicci, j'ai apprécié cette femme. Je crois qu'elle se soucie pour de bon de nous tous.

La magicienne eut l'air sceptique, mais elle se garda de tout commentaire.

— En n'empêchant pas la mort de Richard – au prix de la tienne – j'ai modifié les flots du temps. Comme tu le sais, le libre arbitre de Richard change l'avenir. Depuis notre entretien, Rouge a peut-être capté quelque chose de nouveau. Imagine qu'elle nous ait vues sauver Richard ? Une possibilité qui s'ouvre uniquement parce qu'il est mort afin de me secourir. Donc, quelque chose qu'elle n'aurait pas pu voir *avant* que je décide de ne pas te tuer.

Nicci tourna la tête vers Chasseur.

— On se met en route ? lâcha Cassia, lasse d'écouter des spéculations. Le temps presse ! Allons voir cette femme et découvrir ce qu'elle sait.

— La première fois, elle a exigé que je vienne seule, dit Kahlan à la Mord-Sith.

Cassia passa une main le long de la natte blonde qui pendait sur son épaule.

— Peut-être, mais ce coup-ci, vous ne serez pas seule. Nous vous accompagnons, Mère Inquisitrice. S'il y a un espoir de sauver le seigneur Rahl, nous voulons être avec vous afin de garantir votre sécurité jusqu'au repaire de cette voyante. Ensuite, quand vous saurez ce qu'il faut faire, nous vous escorterons jusqu'ici.

D'expérience, Kahlan savait qu'il était vain de polémiquer avec une Mord-Sith qui venait de prendre une décision. De plus, Cassia avait raison. Les Terres Noires étaient un endroit dangereux…

— Je viens aussi, déclara Nicci.

— Personne n'a dit le contraire, répondit Kahlan.

La main sur la poignée de l'épée, elle retourna sur ses pas puis fendit la foule de soldats et de domestiques de la citadelle qui entourait le périmètre. Tous les regards étaient braqués sur elle. Des regards pleins d'espoir, même si ces gens ne comprenaient pas pourquoi la Mère Inquisitrice avait soudain retrouvé toute sa combativité.

— Je vais aller voir Rouge, dit-elle à Fister. Protégez Richard jusqu'à mon retour.

Le lieutenant emboîta le pas à l'épouse de son seigneur.

— Mère Inquisitrice, je dois vous escorter. C'est ce que le seigneur Rahl aurait voulu. Un détachement de la Première Phalange vous accompagnera. Pour avoir combattu avec ces hommes, vous savez ce que valent leur cœur et leur loyauté.

— Je le sais, oui, mais je veux que vous attendiez tous ici. Rouge est une voyante. Ces femmes sont éprises de solitude et de secret. Si je viens avec une armée, elle risque de ne pas vouloir m'aider.

Fister serra la poignée de son épée, battant sur sa hanche, à s'en faire blanchir les phalanges.

— Si une armée lui fait face, je doute qu'elle puisse tenter grand-chose.

Kahlan inclina la tête vers le lieutenant.

— Détrompez-vous… Pour arriver chez elle, j'ai dû traverser une vallée jonchée de crânes humains. Impossible de faire un pas sans marcher sur l'un d'eux…

Fister marqua le coup.

— Contre la magie, Nicci sera une protection suffisante, s'empressa d'ajouter Kahlan pour couper court à toute polémique. Quant aux autres dangers, Cassia, Laurin et Vale s'en chargeront.

En passant devant l'officier, les trois Mord-Sith le gratifièrent d'un sourire satisfait.

Kahlan s'arrêta devant le militaire, touchée par l'inquiétude qu'elle lisait sur son visage.

— De plus, ajouta-t-elle tout en faisant coulisser l'épée de Richard

dans son superbe fourreau, j'emporte l'arme de mon mari, et je sais m'en servir.

Fister eut un soupir accablé.

— Nous le savons, Mère Inquisitrice.

Derrière leur chef, plusieurs soldats acquiescèrent.

Alors que Kahlan se remettait en chemin, Nicci se pencha vers elle et murmura :

— Et si Rouge ne peut rien nous dire ?

— Elle nous parlera, ne t'inquiète pas. C'est pour ça qu'elle m'a envoyé Chasseur.

Lorsque les deux femmes furent sorties de la grande cour, Nicci prit Kahlan par le poignet et la força à s'arrêter.

— Kahlan, ne va surtout pas croire que je ne veux pas essayer… Pour sauver Richard, je donnerais tout, y compris ma vie. Mais tu dois être réaliste et ne pas t'abandonner à des espoirs fallacieux.

» Juste après la mort de Richard, quand tu es revenue à la vie, c'était moi qui m'accrochais à des illusions et toi qui plaidais le réalisme. Tu as dit que nous devions accepter la réalité et ne pas nous bercer de faux espoirs. Tu t'en souviens ? Si tout ça n'est qu'une chimère, la douleur sera encore plus terrible après.

— Avoir plus mal que ça est impossible, souffla Kahlan.

Nicci hocha tristement la tête. Puis les deux femmes reprirent leur chemin.

Alors qu'elle réfléchissait aux propos de Nicci, Kahlan leva soudain la main pour montrer à la magicienne la chevalière ornée d'une Grâce qu'elle portait à un doigt.

— Magda Searus, la Première Inquisitrice, et le sorcier Merritt ont laissé ce bijou à Richard. Cette chevalière a attendu trois mille ans qu'il la découvre en même temps que leur message et plusieurs prophéties. Magda et Merritt luttaient au nom de la Grâce, Richard défendait la même cause qu'eux, et nous allons relever le flambeau.

— Quand il a étendu ton cadavre sur le lit, dit Nicci, Richard a retiré cette chevalière de son doigt pour la glisser au tien…

Un détail que Kahlan ignorait jusque-là.

— C'est important, Nicci. Tout ce qui est arrivé… Eh bien, les innombrables prophéties parlant de Richard, tous ces gens qui lui donnaient d'autres noms et d'autres titres, la multitude de choses qu'il a apprises, tout ce qu'il a fait, jusqu'à la découverte de la machine à présages, puis de cette chevalière… Oui, tout ça a un sens ! Il faut qu'il en soit ainsi.

» Les flots du temps que les voyantes peuvent sonder n'existent pas pour rien. Ce que voit Rouge est lourd de signification. Oui, toutes ces choses sont liées et obéissent à un dessein. Le monde ne peut pas finir comme ça. Nous devons refuser cet avenir. Car si nous ne luttons pas,

nous mourrons tous.

» Un moment, le chagrin m'a aveuglée. Mais c'est fini, et je vois de nouveau les choses comme un tout. Je sais que Richard voudrait que je réagisse ainsi. S'il a glissé cette chevalière à mon doigt, ce n'est pas par hasard !

» Rouge nous dira quelque chose, Nicci. Je le sais. Et je refuse de laisser cette chance me filer entre les doigts.

» De toute façon, qu'est-ce que j'ai à perdre ? Notre situation pourrait-elle être pire ? Veux-tu connaître la défaite sans combattre ?

— Bien sûr que non ! (L'ancienne Maîtresse de la Mort eut enfin l'ombre d'un sourire.) S'il y a un moyen, c'est toi qui le trouveras. Richard t'aimait assez pour être allé te chercher dans le royaume des morts. Nous ferons l'impossible pour lui rendre la pareille.

Kahlan réussit elle aussi à sourire.

— Le chemin qui nous attend risque d'être douloureux – d'une manière que nous n'imaginons même pas.

— S'il y a une chance de ramener Richard, aucun chemin ne me fait peur.

Chapitre 4

Le baudrier désormais sur son épaule droite, et le fourreau battant sur sa hanche gauche, Kahlan se dirigeait vers le mur d'enceinte de la citadelle. Nicci marchait à ses côtés, et les trois Mord-Sith les suivaient.

Même si le bon sens leur disait qu'il n'était pas possible de ramener l'âme du seigneur Rahl, les trois femmes en rouge semblaient déterminées à croire le contraire. Inquiète, Kahlan espérait ne pas les entraîner dans une illusion dont le réveil serait pénible. Mais si elle ne retournait pas toutes les pierres de la vie pour retrouver Richard, elle ne pourrait plus se regarder en face. Tant pis si une de ces pierres était une voyante !

En principe, les gens ne revenaient pas de la mort, elle le savait. Mais elle avait connu des cas où des personnes qu'on disait perdues échappaient à la fin. Bien sûr, Richard n'avait pas fait une grave chute, et il n'était pas non plus tombé dans un lac gelé, comme un des amis d'enfance de l'Inquisitrice. Dans son cas, il ne s'agissait pas « seulement » d'un rétablissement miraculeux. Cela posé, où était exactement la séparation entre la vie et la mort ? Il y avait le voile, bien sûr, mais n'était-elle pas bien placée pour savoir que ça ne voulait pas tout dire ?

Pourtant, l'Inquisitrice était mal à l'aise. Toute sa vie, elle s'était consacrée à la quête de la vérité. Maintenant que Richard était mort, ne devait-elle pas accepter simplement la réalité ?

Malgré un violent combat intérieur, Kahlan n'arriva pas à trancher. Quand la mort pouvait-elle être tenue pour définitive ? Et à quel moment le voile se refermait-il pour de bon ?

Qui pouvait dire quand il n'y avait vraiment plus d'espoir ?

Après tout, à cause de la souillure de Jit qui les empoisonnait tous les deux, Kahlan avait emporté avec elle une étincelle de vie – le contrepoids du mal – jusque dans le royaume des morts. Alors qu'on l'avait assassinée, elle avait pu revenir à la vie grâce à cette étincelle. Sans avoir vécu cette expérience, elle aurait eu du mal à croire qu'une telle chose était possible.

Ainsi, même si l'espoir était mince, elle s'y accrochait. Si ça avait fonctionné pour elle, il pouvait y avoir un moyen que ça fonctionne pour Richard. Lequel, elle n'aurait su le dire, surtout des heures et des heures après sa mort. Mais c'était bien pour ça qu'il fallait aller parler à la voyante. Car elle seule pouvait leur indiquer une direction à

suivre ou leur fournir quelques indices précieux.

Assis sur une saillie rocheuse, Chasseur regarda son amie humaine franchir l'arche du modeste mur d'enceinte. Dès que ce fut fait, Kahlan regarda dans toutes les directions afin de s'assurer qu'il n'y aurait pas de mauvaises surprises. Car les demi-humains pouvaient apparaître à tout moment.

Quand son amie passa à côté de lui, Chasseur se mit à ronronner, comme s'il était content de la voir. Kahlan, elle, se réjouissait de la présence du félin. Pour l'instant, il était l'incarnation de tous ses espoirs.

Le petit animal ne ressemblait à aucune créature connue. Bien qu'il ait des similitudes avec un chat, il n'en était pas un, car il faisait trois bonnes fois la taille d'un matou moyen. Et s'il avait le même genre d'yeux et de moustaches, ses pattes étaient beaucoup plus grosses et puissantes. Quant à son corps, il évoquait plutôt celui d'un blaireau géant. Le bout de ses pattes, bien trop gros en comparaison du reste, indiquait qu'il s'agissait d'un jeune. Sur son dos, sa fourrure brune était couverte de taches noires et sa robe devenait beaucoup plus sombre au niveau de ses hanches et de ses épaules.

À dire vrai, Chasseur faisait penser à un mélange entre un lynx et un glouton. Les antérieurs musclés correspondaient tout à fait, mais il manquait le long museau et les pattes courtes de ces deux animaux-là. La tête évoquait celle d'un couguar, mais en plus gros et avec un front plus saillant. Les longues oreilles pointues et leur touffe de poil allaient également dans ce sens.

Le soir de leur rencontre, Kahlan avait retiré une épine de la patte du « félin ». Depuis, Chasseur l'aimait beaucoup, et cette première nuit, il avait même dormi lové contre elle. Pourtant, il était le petit d'une créature que Rouge avait décrite comme « énorme et menaçante ». Alors qu'elle aurait déjà détesté devoir affronter Chasseur, Kahlan préférait ne pas penser à un combat contre sa mère. Mais l'animal et elle étaient amis, à leur façon, et elle n'avait rien à craindre.

En revanche, il fallait espérer que Chasseur, comme la dernière fois, était bien là pour la guider jusqu'à Rouge.

Kahlan s'accroupit devant son ami ronronnant et croisa son regard vert. Puis elle le gratta derrière l'oreille et le caressa. Ravi, Chasseur frotta la tête contre la main de l'Inquisitrice.

— Rouge t'envoie me chercher, pas vrai ?

Chasseur comprenait-il ? Kahlan n'aurait su le dire. Mais il ronronna plus fort et tourna la tête vers la forêt. Comme s'il avait saisi ce qu'elle venait de dire.

Se redressant, Kahlan posa une main sur le pommeau de son épée et sonda les bois obscurs. Jusqu'au foyer de Rouge, la marche serait

très longue. Et même s'il y avait encore de la lumière, il se faisait tard, et la nuit ne tarderait plus. S'aventurer dans les Terres Noires après le coucher du soleil n'était pas recommandé, tout le monde savait ça.

Mais laisser Richard sombrer dans le néant était encore pire.

Que la nuit approche ou pas, il y avait plus important. Dans le royaume des morts, le temps ne comptait pas, certes, mais il en allait autrement dans le monde des vivants. Alors que toutes sortes de menaces pesaient sur l'Inquisitrice et les siens, elle n'aurait su dire combien de temps il lui restait. Mais ça ne pouvait pas être beaucoup. En ce moment même, Hannis Arc, Sulachan et leurs hordes traversaient D'Hara avec pour objectif la conquête du Palais du Peuple. Sur leur chemin, ils ranimaient des morts afin qu'ils grossissent leurs rangs.

La moindre minute comptait.

— Nous n'avons pas de temps à perdre…, dit Kahlan, presque pour elle-même. Chasseur, peux-tu nous conduire jusqu'à Rouge ?

Comme s'il comprenait, l'étrange animal sauta de son rocher et s'engagea dans un champ de hautes herbes. Puis il s'arrêta, se retourna et s'assura que Kahlan le suivait. La fois précédente, il avait veillé sur elle, la protégeant activement. Sans lui, l'Inquisitrice et ses compagnons n'auraient probablement pas survécu.

— Je crois qu'il sait où il va, dit Nicci.

— En tout cas, c'est l'impression qu'il donne, fit Kahlan en se mettant en route.

— On marche jusqu'à la tombée de la nuit puis on campe ? demanda Cassia.

— Non. On continue tant que Chasseur ne s'arrête pas.

Les trois Mord-Sith acquiescèrent.

— Ça me convient, dit Cassia.

Dans le ciel, les ailes déployées, des vautours se laissaient porter par le vent. Volant plus bas, certains frôlaient la cime des arbres. Richard insistait souvent sur les signes qu'on voyait au début d'un voyage. Celui-là ne disait rien de bon à sa femme.

Quand les cinq femmes entrèrent dans la forêt de pins, Kahlan essaya de sonder ses profondeurs. Même si elle ne vit rien d'inquiétant, le silence lui parut peu rassurant. Mais dans les Terres Noires, alors que la forêt grouillait de dangers, cette quiétude était peut-être normale. Un silence de mort…

La pire menace, c'étaient les demi-humains. Si des centaines d'entre eux se cachaient au milieu des arbres, la magie de Nicci ne servirait pas à grand-chose. Bien sûr, les trois Mord-Sith se battraient, et Kahlan avait l'Épée de Vérité. Mais les demi-humains attaquaient toujours en masse.

Ne pas vouloir d'une escorte avait peut-être été une erreur. Mais

même si les soldats étaient venus – tous des combattants d'élite ! – ils n'auraient pas eu l'ombre d'une chance contre les hordes de tueurs que l'empereur Sulachan et Hannis Arc envoyaient d'habitude. Sur un terrain si défavorable, ces braves auraient été rapidement encerclés puis écrasés par le nombre.

S'il devait y avoir un affrontement, il était perdu d'avance, Kahlan le savait. Pour éviter ça, les cinq femmes allaient devoir se fier à Chasseur et à sa connaissance de la forêt.

Sur l'étroite piste qu'il suivait, l'animal s'arrêtait régulièrement afin d'attendre les voyageuses. Dans son élément, il ne semblait redouter aucune menace. Parce qu'il se savait assez fort pour se protéger ? Ou assez rapide pour semer n'importe quel adversaire ?

Aucune des cinq femmes n'aurait pu le dire, et c'était bien le problème.

Chapitre 5

Slalomant entre les branches mortes, Chasseur continua à ouvrir la marche sur un terrain semé de petits cours d'eau et de mares. Les rayons du soleil perçant difficilement la frondaison, le sol, entre les arbres serrés les uns contre les autres, était relativement vierge de végétation. Sur ces pistes naturelles, la progression se révéla facile. En revanche, à proximité de l'eau, les pierres couvertes de mousse devenaient dangereusement glissantes. Et par endroits, de grands troncs pourris abattus composaient des sortes de marches géantes qu'il fallait gravir pour continuer à avancer sur le versant de plus en plus escarpé des collines.

Dans les défilés, les murailles de pierre, de chaque côté, semblaient vouloir piéger les voyageuses comme des mâchoires prêtes à se refermer sur elles. Le reste du temps, le petit groupe progressait sur d'étroits sentiers flanqués par une jungle d'arbres et de broussailles.

Dès qu'il le pouvait, Chasseur suivait le lit du cours d'eau principal. Très régulièrement, des bosquets bien trop denses ou des murailles rocheuses forçaient les voyageuses à de grands détours. En traversant et retraversant plusieurs fois le cours d'eau, elles parvenaient à s'épargner de périlleuses escalades.

Sur des sortes de terrasses naturelles, elles durent négocier des marécages certes petits mais prodigues en pièges et en obstacles. Cela dit, tout valait mieux que tenter de se frayer un chemin dans l'épaisse forêt.

Même s'il n'avait rien d'idéal, le chemin choisi par Chasseur pour avancer dans ce qui était désormais les contreforts des montagnes s'avéra assez dégagé pour que le voyage ne soit pas cauchemardesque. Dans les Terres Noires, en pleine nature, il existait très peu de pistes et pratiquement aucune route.

Bien qu'elle ait souvent dû lutter contre des environnements plus hostiles – et sans jamais perdre la bataille –, Kahlan trouva très agréable que Chasseur s'efforce de leur faciliter la tâche.

Quand il s'agissait de traverser le cours d'eau, son ami à quatre pattes sautait de rocher en rocher avec la grâce nonchalante d'un chat. Très souvent, il aurait pu se faufiler entre les broussailles, parfaitement adaptées à sa taille, mais il s'en tint aux itinéraires qui convenaient à ses compagnes.

Cela dit, passer de rocher mouillé en rocher mouillé pour traverser

un ruisseau n'était pas toujours facile. En plusieurs occasions, les cinq voyageuses se tinrent par la main pour former une chaîne humaine.

De temps en temps, des cris retentissaient dans la forêt environnante. Plusieurs fois, Kahlan reconnut des croassements de corbeaux. En revanche, elle préféra ne pas s'appesantir sur l'origine de grognements encore plus sinistres… et beaucoup plus proches.

Semblant ne pas entendre, en tout cas la plupart du temps, Chasseur tournait très rarement la tête en direction de ces bruits. Et quand il le faisait, c'était plus par curiosité que par angoisse.

Chaque fois qu'il devait attendre les cinq femmes, il s'asseyait sur son arrière-train et entreprenait de faire placidement sa toilette. Dans cette forêt, il était chez lui, et rien ne l'inquiétait ni ne le déconcertait.

Ses compagnes n'auraient pas pu en dire autant…

Kahlan supposa que le félin aurait pu bondir dans les broussailles en une fraction de seconde, en cas de danger. Cela dit, il était lui-même un prédateur, avec des griffes, des crocs impressionnants et tous les muscles requis pour s'en servir. Si elle ne l'avait jamais vu chasser ou se battre, elle devinait, à voir sa tranquille confiance, qu'il devait être aussi redoutable que sa mère. Un protecteur féroce, en somme…

Quand il fit trop noir pour y voir assez et négocier les difficultés du terrain, Nicci invoqua une petite flamme qu'elle envoya léviter à mi-distance entre Chasseur et les cinq femmes. Sans beaucoup briller, cette lumière suffit à éclairer le chemin des voyageuses. Intrigué, Chasseur l'étudia un court instant. Puis, l'estimant inoffensive, il continua son chemin.

Avec l'altitude, le sol devint rocheux. Par moments, il fallut traverser des champs de flèches de pierre qui donnèrent aux cinq femmes l'impression d'avancer au milieu de racines affleurantes ratatinées.

Perché sur un rocher, Chasseur marquait parfois une pause pour observer la progression pénible des voyageuses essoufflées par la difficulté de l'ascension. Dès qu'elles le rattrapaient, il repartait. Une façon de leur faire comprendre qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

Malgré leur fatigue, les cinq femmes ne se plaignirent jamais et aucune ne demanda à se reposer.

Plus elles montèrent et plus la forêt resserra son étau sur elles, leur donnant parfois le sentiment de s'enfoncer dans un étroit tunnel végétal où elles continuaient de longer le lit du ruisseau qui servait visiblement de fil rouge à leur guide.

Alors que Chasseur, loin devant, apparaissait seulement par instants, un homme sortit soudain des arbres d'un pas titubant. Arrachées à leurs pensées plus ou moins maussades, les cinq femmes se préparèrent au pire.

Torse nu, vêtu d'un pantalon en lambeaux, l'homme avait le torse

couvert de sang.

Au début, il parut tout aussi désorienté que les voyageuses. Mais bien qu'il fût à l'évidence grièvement blessé et dans un état de grande confusion mentale, de la haine brilla très vite dans ses yeux.

Son apparence, son comportement et la cordelette d'os et de dents qui tenait la touffe de cheveux dressée sur son crâne sinon rasé identifiaient un demi-humain. Et comme tous ses semblables, la soif de sang le poussait aux confins de la folie.

Sans crier gare, il bondit sur Kahlan.

L'Épée de Vérité jaillit de son fourreau, faisant retentir sa note métallique reconnaissable entre toutes.

Saisissant au vol le toupet du demi-humain, Laurin le força à incliner la tête puis lui trancha la gorge d'un geste sec et précis.

Alors que l'épée se levait pour le frapper, le demi-humain, les mains plaquées sur le cou, tomba à genoux devant l'Inquisitrice.

La fureur de l'arme monta en Kahlan, exigeant qu'elle abreuve la lame de sang. Mais l'intervention de Laurin avait suffi, et le demi-humain ne représentait plus une menace.

Kahlan le regarda basculer en avant, les jambes sur la berge du ruisseau et le torse dans l'eau peu profonde.

Des bulles de sang bouillonnèrent dans la plaie puis furent emportées par l'onde, la colorant de rouge.

— Mère Inquisitrice, fit Laurin, dépitée, désolée de ne pas avoir été plus rapide…

D'un coup de poignet, elle fit voler dans sa paume l'Agiel accroché à une chaîne.

— Mais sans le lien avec le seigneur Rahl, cette arme ne fonctionne pas. J'ai dû utiliser un couteau, et c'est plus lent…

— C'était assez rapide pour me sauver, et c'est tout ce qui compte.

Tenant son épée à deux mains, Kahlan sonda la forêt, guettant les prochains attaquants.

— De plus, quand on ignore quels pouvoirs a éventuellement un demi-humain, une lame est la seule chose efficace dans tous les cas.

Couteau au poing, les trois Mord-Sith vinrent se placer dos à dos avec Kahlan.

— Tu sens quelque chose, Nicci ?

La magicienne sonda la forêt.

— Non, mais ça ne veut rien dire… Parfois, les demi-humains recourent à leurs pouvoirs occultes pour se dissimuler.

En général, pensa Kahlan, ces monstres attaquaient en criant. Et elle n'entendait pas un son autour d'elle.

Revenu sur ses pas, Chasseur se percha sur un rocher et regarda le mort en bâillant.

— Il ne semblait pas très lucide, ce demi-humain…, dit Kahlan.

— C’était peut-être un traînard, avança Cassia. Depuis que la barrière qui séparait le troisième royaume du reste du monde est ouverte, les demi-humains rôdent partout. Certains doivent errer dans les forêts des Terres Noires…

— C’est possible, mais nous sommes vraiment très loin de tout. Il peut aussi y avoir d’autres ennemis, qui accompagnaient celui-là.

Cassia fit signe aux deux autres Mord-Sith. En silence, toutes les trois se déployèrent pour aller inspecter les environs.

Debout sur un rocher, Nicci pivotait sur elle-même pour sonder le terrain.

Les Mord-Sith revinrent très vite.

— Rien à signaler, annonça Vale.

Ses deux collègues hochèrent la tête, indiquant qu’elles n’avaient rien vu non plus.

Voyant Chasseur repartir, l’air serein, Kahlan et Nicci se regardèrent.

— S’il y avait d’autres demi-humains, il les sentirait, non ?

— Espérons…, murmura Kahlan.

Elle reprit l’ascension, mais sans rengainer son épée.

Chapitre 6

La marche continua très tard dans la nuit, sans autre attaque à signaler. En revanche, l'idée que chaque son pouvait en annoncer une tapa très vite sur les nerfs des cinq femmes. Sur ses gardes, Kahlan dégaina plusieurs fois son épée – mieux valait une précaution inutile qu'une imprudence fatale.

Chacune redoutant une embuscade, les voyageuses suivirent leur guide sur une pente de plus en plus raide.

En chemin, Chasseur n'émettait pratiquement jamais un son et il semblait surnaturellement doué pour éviter de marcher sur tout ce qui faisait du bruit. Inspirées par cet animal qui se déplaçait comme une ombre, les femmes tentèrent de l'imiter, mais avec bien moins de succès.

Lorsqu'elles se furent beaucoup éloignées du cadavre, elles commencèrent à penser que c'était bien un rôdeur solitaire.

Tous les demi-humains ne voyageaient pas en groupe. Pensant qu'ils auraient ainsi une meilleure chance de voler une âme, certains chassaient seuls. Ainsi, s'ils trouvaient une proie, ils n'avaient pas besoin de la partager ou d'attendre leur tour pour festoyer. Même quand ils maraudaient en masse, dès qu'ils repéraient du gibier, c'était chacun pour soi.

Terriblement émacié, le demi-humain que Laurin venait de tuer était probablement affamé. Et ses blessures s'expliquaient aisément. Dans le noir, il avait dû faire une chute et se blesser grièvement.

Dans l'état de fatigue où Kahlan et ses compagnes se trouvaient, continuer toute la nuit risquait d'être une erreur fatale. Mais chaque fois qu'elle songeait à ordonner une halte, la jeune femme repensait à Richard, désormais étendu sur un lit, à la citadelle. Ce voyage était sa seule chance d'échapper au néant…

— Le repaire de cette voyante est encore loin ? demanda Cassia en s'étirant au maximum pour saisir une prise, sur la paroi rocheuse.

Kahlan ne sut trop que répondre. L'esprit embrouillé, elle avait perdu ses repères. Accablée de chagrin, elle n'avait pratiquement pas dormi la nuit précédant ce qui aurait dû être la cérémonie funéraire. Une longue et terrifiante nuit… Si on ajoutait la pénible progression dans cette forêt, elle n'était pas loin de l'épuisement total.

À quelle distance pouvait être leur destination ? Après avoir quitté la vallée de Rouge, la fois précédente, elle ne s'était pas vraiment concentrée sur le chemin. Comment s'en étonner, puisqu'elle venait

d'apprendre qu'on l'assassinerait dans quelques jours ? Écrasée par le poids des derniers événements – sans même mentionner la souillure qui les tuait à petit feu, Richard et elle –, l'Inquisitrice avait suivi le mouvement sans vraiment regarder autour d'elle. L'esprit ailleurs, elle s'était contentée d'emboîter le pas à Richard et aux autres. Une idée tournait en boucle dans sa tête : selon Rouge, si elle ne tuait pas Nicci, celle-ci prendrait la vie de Richard.

— Je n'en suis pas sûre, finit par avouer Kahlan, mais nous n'y serons pas avant un bon jour de marche, au moins. Navrée, je suis trop fatiguée pour réfléchir clairement…

— D'après mes souvenirs, dit Nicci, ton estimation est juste.

— Ça fait encore un bout de chemin, fit Cassia en tendant la main à Kahlan pour l'aider à gravir un gros rocher.

— Il va falloir camper, annonça Nicci. Pas question d'être vidées de nos forces quand nous rencontrerons cette femme !

— Tu as raison, admit Kahlan lorsqu'elle eut atteint le sommet du rocher.

Elle accepta le morceau de viande séchée que lui tendit Cassia. Dès qu'elle fut arrivée, Nicci en prit un aussi.

— Quand on est très fatigué, il est facile de commettre une erreur… Si le demi-humain qui m'a attaquée avait eu des compagnons, nous aurions passé un sale quart d'heure. Face aux Shun-tuk, une seconde d'inattention suffit… Un faux pas, et nous ne parlerons jamais à Rouge.

Nicci observa Kahlan comme si elle tentait d'évaluer sa fatigue.

— Pour parler à cette voyante, nous devrons avoir les idées claires. S'il existe un moyen d'aider Richard, il faut le découvrir. Là aussi, aucune erreur n'est permise.

— C'est bien résumé, approuva Kahlan.

Elle mordit dans la viande et trouva très agréable de la mâcher. En plus du manque de sommeil, elle avait l'estomac vide depuis un sacré moment.

En fait, elle mourait de faim ! Eh bien, la viande séchée devrait faire l'affaire, sauf si Chasseur, fidèle à son nom, leur rapportait un lapin ou deux. Mais perdre du temps à cuisiner puis à dormir était une idée peu engageante.

L'Inquisitrice regretta de ne pas avoir pensé à emporter plus de vivres. Pressée de partir à la rencontre de Rouge, afin de pouvoir secourir Richard, elle avait négligé une composante importante de tout voyage réussi. Heureusement, les Mord-Sith avaient raflé tout ce qui leur tombait sous la main avant de filer en catastrophe.

— Kahlan, j'insiste : nous devons camper. Nous serons bien plus efficaces ensuite.

— Mais je… je…

— Tu commences à bafouiller ! Veux-tu que ça t'arrive devant Rouge ? Je n'ai pas dormi non plus, et je ne tiens presque plus debout. Tu dois être encore plus mal que moi…

Avisant une sorte de niche naturelle, dans la paroi rocheuse, Kahlan s'immobilisa.

— On devrait peut-être dormir un peu…

— Je n'en ai pas plus envie que toi, dit Nicci. Mais sans repos, nous réduirons nos chances d'arriver jusqu'à Rouge puis de lui arracher des réponses.

Converser avec une voyante, Kahlan le savait, était toujours une rude épreuve. À moitié endormie, elle risquerait de rater une nuance ou un indice précieux.

— Très bien. On s'arrête ici et on essaie de dormir un peu.

— Vous deux, reposez-vous, dit Cassia. Laurin, Vale et moi nous monterons la garde à tour de rôle, histoire d'avoir aussi un peu de sommeil.

Kahlan était bien trop lasse pour discuter. Quand elle eut hoché la tête, les Mord-Sith entreprirent de couper des branches aux buissons afin d'improviser une grande paillasse qu'elles recouvrirent d'herbe sèche. Très loin du confort optimal, cette configuration – mais au moins, les voyageuses seraient isolées de la roche humide et glacée.

Cassia alla s'asseoir sur un rocher afin de prendre le premier tour de garde. Cachée derrière des nuages, la lune fournissait juste assez de lumière pour qu'il soit possible de surveiller les environs. Quand on progressait sur un terrain accidenté, ça ne suffisait pas, mais pour une garde… De toute façon, entendre était souvent plus important que voir, car la nuit, les sons portaient très loin.

Perché sur un autre rocher, Chasseur observa les préparatifs des voyageuses. Sur le plan de la curiosité, c'était bien un félin. Ses oreilles suivant les mouvements de ses yeux, il ne rata pas une miette du spectacle. Puis il bâilla, comme s'il n'avait rien contre une petite sieste.

Quand les deux Mord-Sith et Nicci se furent installées, Kahlan s'étendit près de la magicienne. Même si elle avait connu bien des lits plus somptueux, dans son état d'épuisement, elle trouva la paillasse pas si inconfortable que ça.

Nicci laissa mourir sa petite flamme magique. Dès que ses yeux se furent habitués à la nouvelle luminosité, Kahlan s'aperçut que la nuit était plus claire qu'elle l'aurait cru. Une bonne chose pour les Mord-Sith qui monteraient la garde.

Cela dit, une couverture n'aurait pas été superflue. Bien entendu, pas question de faire du feu. Les flammes auraient attiré l'attention des rôdeurs les plus proches, la fumée alertant tous ceux qui se trouvaient très loin. Pour une nuit normale, Kahlan aurait demandé à

Nicci de faire chauffer des pierres. Mais elle dormait déjà à moitié, et il ne faisait pas terriblement froid…

Couchée sur le côté, elle se recroquevilla pour préserver sa chaleur corporelle et pensa à toutes les occasions où elle avait dormi dans la forêt avec Richard. Beaucoup de moments merveilleux et tendres…

Alors qu'elle commençait à sangloter, Chasseur approcha en ronronnant et se lova contre son ventre.

Sans cesser de penser à Richard, Kahlan posa une main sur le jeune animal et s'endormit comme une masse.

Chapitre 7

Quand elle se réveilla et regarda autour d'elle, les yeux plissés, Kahlan fut contente de constater que l'aube se levait à peine. Se redressant, elle vit que Vale était en train de réveiller ses deux collègues. Pas très loin de là, Nicci faisait déjà des ablutions sommaires au bord du cours d'eau.

La lumière encore hésitante de l'aube suffirait pour que les voyageuses voient où elles mettaient les pieds. Nicci n'aurait donc pas besoin d'invoquer une nouvelle flamme. Bâillant et s'étirant, Kahlan songea qu'il serait plus facile de voir d'éventuels attaquants, en plein jour. Ensuite, il resterait à décider de se battre ou de fuir…

Alors que deux heures au moins s'étaient écoulées, l'Inquisitrice aurait juré avoir dormi à peine quelques minutes. Elle manquait toujours de sommeil, mais ça allait quand même un peu mieux. Et il faudrait faire avec ça, songea-t-elle en se levant.

— Vous nous avez fait un très beau lit, dit-elle aux trois Mord-Sith. Mais il est temps de repartir.

Les femmes en rouge sourirent. Leur tournant le dos, Kahlan se dirigea vers Chasseur, perché sur un rocher. Dès qu'il la vit, toutes ses compagnes sur les talons, il sauta à terre et fila, ouvrant la marche.

Le dos en compote, Kahlan se sentait plus raide qu'une centenaire. Posant une main sur son ventre, elle sourit en y sentant la chaleur résiduelle de Chasseur, qui était resté tout le temps près d'elle.

Alors que le jour se levait sous un ciel plombé, le petit groupe atteignit l'extrémité d'une crête, d'où on avait une vue plongeante sur la forêt. Il restait encore tant de chemin à faire avant de rejoindre les montagnes…

— Le village des gens qui vivent avec la voyante est dans un col, dit Nicci.

En d'autres termes, la destination était encore très loin, au-delà d'une forêt hostile.

— Nous ne sommes pas encore arrivées…

Pour repousser l'accablement que lui inspirait cette idée, Kahlan se concentra sur ce qu'elle dirait à Rouge, une fois sur place. Lors de cette conversation, elle n'aurait pas droit à l'erreur.

Chasseur s'engagea sur la pente et regarda derrière lui pour encourager les cinq humaines.

Au pied de la crête s'étendait une forêt très dense qui recouvrait une série de collines basses. Pas de montagnes, mais des obstacles à ne

pas négliger…

Guide de génie, Chasseur trouva un chemin si dégagé – enfin, relativement – que le petit groupe alla bon train, et sans trop puiser dans ses réserves.

Puis les cinq femmes se retrouvèrent au bord d'un ravin infranchissable qui semblait fendre en deux toute la gigantesque falaise. Les bords n'étaient pas vraiment très éloignés, mais beaucoup trop pour qu'on puisse sauter. Les racines qui saillaient sur les deux flancs de ce ravin ne supporteraient pas le poids d'un corps humain, et la roche semblait de toute façon trop friable.

Descendre paraissait impossible, constata Kahlan. De plus, remonter, de l'autre côté, serait un exploit irréalisable.

Avant que les cinq femmes aient eu le temps de se mettre en quête d'un meilleur endroit où traverser, Kahlan vit Chasseur sur l'autre bord du ravin. Comment avait-il fait ?

Dès qu'il s'aperçut que son amie l'avait repéré, le félin bondit vers la gauche, comme s'il voulait qu'on le suive.

— Allons voir ce qu'il veut nous montrer, dit Kahlan. À l'évidence, il connaît un moyen de traverser.

Par endroits, le bord du ravin s'était éboulé, entraînant des arbres dans le gouffre. Au bout d'un moment, le petit groupe dut couper par la forêt pour contourner un bosquet d'arbres et de broussailles totalement impénétrable.

Certains arbres, en quête de lumière, s'inclinaient vers le gouffre. Des lianes pendaient de leurs branches, mais elles semblaient trop fines et trop fragiles pour qu'on s'y suspende.

En émergeant de la forêt, le détour terminé, Kahlan vit que Chasseur les attendait, assis sur un tronc d'arbre mort qui s'était écroulé en travers du ravin. Dès qu'il eut aperçu les cinq femmes, l'animal acheva sa traversée et sauta sur l'autre bord.

Le chemin à suivre, semblait-il…

Chasseur était passé sans difficulté. Certes, mais il était petit, il avait un centre de gravité très bas et il disposait de griffes pour s'accrocher, s'il tombait. Cela dit, il n'avait pas paru redouter une chute. Là encore, il se montrait très félin : aucune crainte des hauteurs.

Quand elle baissa les yeux sur le gouffre, Kahlan sentit son cœur s'accélérer.

— Chasseur, nous n'allons pas pouvoir traverser comme toi…

Le félin regarda Kahlan comme s'il ne comprenait pas le problème.

L'Inquisitrice était pourtant sûre de son fait. Pour ne pas se mouiller, elle était capable de faire de l'équilibrisme sur un tronc quand il s'agissait de traverser un petit cours d'eau. Mais sur une telle longueur, et en surplombant un abîme mortel ? Surtout avec le bois

rendu glissant par la pluie… La seule idée de tenter cette folie glaça les sangs de la jeune femme.

— Nicci, tu as une idée ? On ne pourra pas faire comme Chasseur.

— Bien sûr que si ! lança Cassia.

Sans plus d'explications, elle s'engagea sur le tronc, se mit à quatre pattes et rampa. En un éclair, elle eut atteint l'autre côté du ravin.

— Vous voyez ? dit-elle en se relevant. Un jeu d'enfant !

Secouant la tête comme si elle n'en croyait pas ses oreilles, Vale traversa sur ses deux jambes, les bras lui servant de balanciers. On eût dit qu'elle avait fait ça toute sa vie.

— N'essayez pas de l'imiter, conseilla Cassia. Ma façon de procéder est plus simple.

Toujours consciente que le temps pressait, Kahlan opta pour la « méthode Cassia ». Le contact de l'écorce semblant particulièrement râpeux contre ses paumes – et poisseux là où de la sève en suintait –, elle traversa avec les yeux rivés sur Cassia et Vale, histoire de ne surtout pas voir le gouffre.

Cassia n'avait pas menti. En très peu de temps, Kahlan, Nicci et Laurin furent de l'autre côté. L'Inquisitrice, il fallait l'avouer, avait surestimé l'obstacle…

La progression reprit, Chasseur ouvrant toujours la marche. Très vite, le petit groupe arriva devant un nouveau ravin. Mais celui-là dominait une étroite vallée boisée qui semblait plutôt accueillante, des arbres à feuillage remplaçant les pins et les ronces.

De plus en plus pressé, Chasseur dévala la pente douce.

En bas, le sol, plus fertile, était un tapis d'herbe constellée de petites fleurs blanches. Des chênes, des bouleaux et des frênes poussaient sur les deux flancs, délimitant une sorte de piste.

Dès que ses « troupes » l'eurent rejoint, Chasseur fonça en avant et disparut dans un bosquet très dense. Agir ainsi ne lui ressemblait pas…

Voulait-il s'assurer que le chemin était libre ? Avait-il senti la puanteur des demi-humains ? Quoi qu'il en soit, Kahlan jugea troublant qu'il se volatilise ainsi. Faisant coulisser l'Épée de Vérité dans son fourreau, elle fut rassurée par sa présence et la laissa retomber.

Après avoir traversé le bosquet, les cinq femmes découvrirent une vaste étendue semée de chênes majestueux. Loin devant, au bord d'un cours d'eau peu profond, sur une berge de galets, il y avait quelque chose. Ou plutôt, quelqu'un…

Chasseur avait pris place sur un rocher d'où il regardait couler l'onde cristalline.

— Je sens une odeur de viande qui cuit, dit Vale.

Kahlan avait capté la même odeur. Et on apercevait la fine fumée

d'un feu de cuisson.

— C'est la voyante, souffla Nicci, le regard rivé sur la silhouette.

— Tu es sûre ? De si loin, je ne la reconnais pas.

— Moi, je n'ai pas besoin de la voir. Avec mon don, je sens son pouvoir. C'est impossible à manquer.

— Je déteste ça, marmonna Cassia. La magie, moi…

Sans attendre d'avoir mis au point un plan, Kahlan se dirigea vers la lointaine silhouette. Son objectif était de savoir si Rouge pouvait les aider, et si oui, de la convaincre de le faire. Ça n'était pas plus compliqué que ça.

Quand elle fut assez près, Kahlan vit que plusieurs brochettes cuisaient sur un lit de braises. Agenouillée, la voyante retournait son feu avec un gros bâton.

Bizarrement, Rouge portait une somptueuse robe grise qui aurait été plus à sa place dans une salle de bal. Même si ça faisait un peu ridicule, en pleine nature, Kahlan se sentit gênée de ressembler à une mendiante, avec sa robe tachée de boue et ses mains poisseuses de sève.

Contrastant avec les fascinants yeux bleus de la voyante, ses cheveux roux bouclés paraissaient presque écarlates. La robe grise, comprit Kahlan, avait pour mission de souligner l'éclatante couleur de la chevelure et des yeux de Rouge.

Si étonnant que ce fût, la voyante ne devait pas son nom à sa flamboyante rousseur…

— Te voilà, Mère Inquisitrice, dit Rouge en levant les yeux. Juste à temps…

— À temps pour quoi ? demanda Kahlan, méfiante.

Elle s'immobilisa à bonne distance de la voyante.

— Pour le repas, bien sûr ! s'exclama Rouge, écartant les bras comme si ça allait de soi.

— Tu nous attendais ?

Rouge désigna Chasseur.

— Ne t'ai-je pas envoyé ton cher ami pour t'inviter ?

— C'est ce que je me suis dit… Rouge, je te présente Cassia, Laurin et Vale. Et voici Nicci.

— Je sais, oui… La magicienne que tu aurais dû tuer.

Kahlan ignora la critique.

— J'espère que leur présence ne te dérange pas.

— Pas le moins du monde. J'ai mes propres protections, et je ne te blâme pas d'avoir les tiennes. En fait, au point désastreux où nous en sommes, je tiens ça pour une preuve de sagesse.

— C'est pour ça que je suis ici… Le désastre, justement… Et tout ce qui est en jeu…

— Oui, oui, bien sûr… Mais auriez-vous l'obligeance de prendre un rocher – si j'ose m'exprimer ainsi – et de vous asseoir dessus ? Le repas est prêt.

Kahlan et Nicci se regardèrent.

— Tu nous as préparé à manger ?

— Quelle question ! J'attendais cinq invitées, et je savais qu'elles auraient l'estomac vide. Croyez-moi, évoquer le royaume des morts quand on n'a rien dans le ventre n'est pas une bonne idée…

Chapitre 8

Près du cours d'eau, sur les galets, plusieurs petits rochers plats étaient disposés en demi-cercle pour permettre aux invitées de s'asseoir non loin du feu. Kahlan avait bien d'autres préoccupations que faire la dînette, mais ça sentait très bon, et son estomac la torturait.

Avec un bâton fourchu, Rouge défit une brochette et fit tomber les morceaux sur une pierre plate où d'autres pièces de viande étaient en train de refroidir. Apparemment, elle avait passé sa matinée à cuisiner. Sur la pierre plate, on trouvait une grande variété de mets. Des œufs durs, du poisson, du lapin – et tout ça pour dix personnes, au bas mot. Rouge avait même prévu des prunes pour le dessert.

Cassia regarda Kahlan. Dès que l'Inquisitrice eut hoché la tête, la Mord-Sith choisit un morceau de lapin. Kahlan commença par deux œufs, et Nicci opta pour du poisson.

— Du serpent ! s'écria Vale, enthousiaste. Je n'en ai plus mangé depuis mon enfance. J'adorais ça…

— Je sais, dit Rouge tout en posant son bâton fourchu. C'est pour ça que j'en ai mis au menu.

— Merci, souffla Vale.

Prenant un long morceau de viande entre le pouce et l'index, elle le porta à sa bouche et mordit à belles dents ce qui devait être la queue du reptile.

— Délicieux !

Rouge sourit.

Les galets crissèrent sous les semelles de Kahlan lorsqu'elle vint prendre place en face de la voyante, le feu de cuisson les séparant. Rouge ayant choisi pour elle un rocher plus grand que les autres, elle regardait ses invitées de haut. Habituée à voir des reines donner des audiences, Kahlan comprit que ça n'avait rien d'un hasard. La Mère Inquisitrice avait toute autorité sur les souveraines, mais pour l'instant, ça n'avait aucune importance. Si Rouge était contente de « trôner », libre à elle !

Kahlan entreprit d'écaler un œuf.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-elle à la voyante. Pourquoi y être venue ?

— Pour te voir, Mère Inquisitrice.

— Non, ce n'est pas si simple… Il doit y avoir autre chose. Nous

étions en route pour chez toi. Tu m'y aurais vue aussi bien qu'ici. Alors, pourquoi ce choix ?

— Eh bien, « chez moi », comme tu dis, c'est un peu en désordre. Ça ne me gêne pas, mais pour recevoir des invitées…

Kahlan releva les yeux de son œuf, désormais écalé.

— Comment ça, en désordre ? Un col, dans la montagne ? Ça n'a pas de sens…

Elle mordit dans son œuf et le savoura sous le regard perçant de Rouge.

— Je t'ai dit d'où je tiens mon nom, tu t'en souviens ?

Kahlan s'attaqua au deuxième œuf. Manger quelque chose de frais et de chaud était un vrai plaisir.

— Oui… De la terre de ton domaine qui est parfois rouge de sang. À cause de toi.

— C'est ça…

— Faut-il comprendre que vous avez eu des ennuis ? demanda Nicci.

La voyante ignora la magicienne et regarda les Mord-Sith en uniforme rouge – une couleur choisie pour qu'on ne voie pas les traces de sang. Un spectacle qui ne dérangeait pas ces femmes, mais qui pouvait traumatiser leur entourage.

Toutes les trois mangeaient de bon appétit, mais sans quitter Rouge du regard. Connaissant très bien les Mord-Sith, Kahlan comprit qu'elles tenaient la voyante pour une menace.

Depuis longtemps, des femmes en rouge se chargeaient de sa protection et de celle de Richard. Elle ne s'en plaignait pas, loin de là. Comme toutes leurs collègues, Cassia et ses compagnes étaient franches, directes… et impitoyables.

Bien entendu, Cara manquait beaucoup à l'Inquisitrice. Mais pas autant que Richard…

Rouge se tourna de nouveau vers Kahlan.

— Le démon, vois-tu…

— Quel démon ? intervint de nouveau Nicci.

La voyante daigna la regarder.

— Celui qui vient du néant et qui n'aurait jamais dû en sortir. Celui qui voudrait détruire l'équilibre entre le monde des vivants et le royaume des morts.

— Sulachan ? avança Nicci, pas le moins du monde intimidée par le regard de Rouge.

— Qui d'autre ?

— Qu'alliez-vous nous dire, au sujet de l'empereur ?

— Il tente de faire pression sur les lignes de la Grâce afin qu'elles se brisent. À son époque, il a…

— Nous savons tout ça…, coupa Nicci. Quel rapport avec votre

domaine en désordre ?

Dévisageant Nicci, l'air vaguement réprobatrice, Rouge enroula une mèche de cheveux roux autour de son index.

— Tu es du genre direct, magicienne…

Nicci haussa les épaules et, avec un petit bâton fourchu, prit un nouveau morceau de poisson.

— Ce n'est pas une visite de politesse, dit-elle. Si nous voulons renvoyer le démon dans le royaume des morts, chaque minute compte. Le temps est précieux – de ce côté du voile, en tout cas. Nous n'en avons pas beaucoup à gaspiller.

Rouge acquiesça.

— D'après ce que j'ai vu dans les flots du temps, Sulachan sait que vous avez échappé à ses sbires. Il aurait voulu que tous les soldats soient tués. En revanche, le seigneur Rahl, la Mère Inquisitrice et les autres détenteurs du don auraient dû lui être livrés. Il avait des plans pour vous, et vous l'avez terriblement contrarié !

» Sachant où vous alliez, il a envoyé une autre horde de demi-humains à vos trousses. Il est persuadé que ses monstres ne le décevront pas, cette fois.

Kahlan jeta un coup d'œil en coin à Nicci. C'était une nouvelle, ça. Bien sûr, elle avait pensé que Sulachan leur enverrait d'autres demi-humains, mais voilà que c'était confirmé.

— Que s'est-il passé ?

— Sur le chemin de Saavedra, vous avez traversé le seul col praticable dans ce secteur de la chaîne de montagnes. Pour vous rattraper, les demi-humains ont dû suivre le même itinéraire que vous. Donc, ils sont passés par chez moi.

Kahlan avala difficilement une bouchée d'œuf et Nicci en oublia son morceau de poisson.

— Les demi-humains vous ont chassée de chez vous, c'est ça ? s'écria Cassia.

La voyante se rembrunit.

— Personne ne peut me chasser de chez moi !

— Où sont nos ennemis ? demanda Nicci. Quand nous tomberont-ils dessus ?

Rouge croisa les mains autour de ses genoux.

— Je crois que tu n'as pas bien compris, magicienne.

Kahlan, elle, avait saisi.

— Tu les as tués… Jusqu'au dernier.

L'air soupçonneuse, Nicci regarda la voyante puis la Mère Inquisitrice.

— Une voyante n'a pas le droit d'intervenir directement sur le cours d'événements importants.

— Exact…, fit Rouge avec un petit sourire. Les voyantes n'altèrent pas les choses dans les flots du temps – quand elles sont importantes, comme tu dis. Nous avons des visions de l'avenir, et si nous essayons de les utiliser pour aider les autres, nous ne tentons jamais de modifier les événements.

» Par exemple, j'ai dit à la Mère Inquisitrice que tu tuerais Richard et qu'elle devait t'éliminer pour empêcher ça. Elle a pris un autre chemin… J'étais résolument contre son choix, et je ne l'ai pas caché, mais la décision lui revenait. Je ne pouvais pas te tuer moi-même, seulement l'avertir de ce qui se produirait si elle n'agissait pas. Les choses se sont passées comme je l'avais dit. Et mes avertissements n'ont servi à rien.

Cassia fronça les sourcils, dévisagea la voyante puis prit un nouveau morceau de lapin.

— Si vous saviez qu'un malheur allait arriver – la mort du seigneur Rahl – et que vous n'avez rien fait pour l'empêcher, vous êtes responsable de ce malheur.

— Un profane peut voir les choses ainsi, mais en réalité, nous n'avons pas le droit d'agir directement. C'est une règle, pour les voyantes. Alors que les gens comme toi pourraient croire qu'intervenir serait juste, nous savons que ça mettrait la Grâce en danger. Oui, si nous dérogions à cette règle, la Grâce en souffrirait.

À l'évidence, cette réponse ne satisfit pas Cassia.

— Dans quelle mesure ? insista-t-elle.

— Si la Grâce semble simple, elle est en réalité d'une complexité que bien peu de gens peuvent appréhender. Le démon Sulachan comprend cela. En manipulant des forces à l'intérieur de la Grâce, il tente de la détruire. Par exemple, il s'est servi du sang de Richard pour déchirer le voile. De telles actions mettent en péril la stabilité et l'équilibre de la Grâce – et donc, du monde des vivants.

» C'est le même processus pour une voyante. Expliquer les fondamentaux de notre existence à quelqu'un qui ne partage pas notre don serait très difficile, mais tu peux me croire sur parole : nous avons des limites, exactement comme toi et tes amies en rouge.

Cassia regarda tour à tour ses deux collègues.

— Nous n'avons aucune limite. À part d'obéir aux ordres.

— Ton Agiel fonctionne ?

— Hum… non…

— Parce qu'il aurait besoin du lien avec le seigneur Rahl, pas vrai ? Eh bien, c'est une limite. Et même quand un Agiel est actif, il ne peut pas tout faire. Peux-tu t'en servir contre une Inquisitrice ? Non, sauf si tu veux mourir dans d'atroces souffrances.

Cassia regarda en silence son morceau de lapin.

Rouge fit un grand geste circulaire.

— Mes limites sont liées à la nature même de la Création, et elles ont de très bonnes raisons d'exister. Une de ces raisons, c'est que je peux, si ça me chante, utiliser ce que je vois dans les flots du temps pour aider les *acteurs* de ces événements à mieux comprendre leur rôle et à faire les meilleurs choix. Mais je n'ai pas le droit de modifier ce que je perçois. Si tu préfères, dis-toi que les voyantes sont des conseillères…

» Si nous violons cette règle, l'équilibre est détruit et la Grâce en souffre. Agir sur ce que nous voyons, c'est un mauvais usage de notre pouvoir. Si des limites ne le contrebalancent pas, alors, il devient excessif. Le risque est de perdre bien plus que ce que nous pouvons éventuellement gagner.

— Pourtant, vous avez agi contre les forces de Sulachan, objecta Cassia. En les massacrant, si j'ai bien compris.

— C'était différent… Cette horde de demi-humains suivait une route qui l'a amenée à traverser mon domaine. Un territoire sacré… C'est ça qui change tout.

» Une fois chez moi, ces monstres voulaient arracher la chair de mes os et la dévorer – pour voler mon âme, selon eux. Ils m'auraient tuée pour dérober quelque chose qu'on ne peut pas s'approprier.

» Mais là encore, l'équilibre a joué son rôle. Car c'est lui qui nous autorise à nous défendre en cas de menace. Le sol de ma vallée est rouge de sang. Celui de ces demi-humains, dont les cadavres gisent en tas – de la nourriture pour mes vers.

— Vos vers ? demanda Cassia entre deux bouchées de lapin.

— Laisse tomber…, souffla Kahlan. Donc, Rouge, tu les as tous tués ?

Il était temps de revenir au cœur du sujet.

— Tous sauf un, oui… Et maintenant, mon foyer est en désordre ! Des flots de sang se sont déversés, et il y a partout des entrailles pourrissantes et des fragments de cadavres. L'odeur n'a rien d'agréable, je vous prie de le croire. Avant que ces restes soient desséchés, les ossements blanchis par les ans, ce ne sera pas un endroit où recevoir des invitées. De plus, en vous attendant ici, je vous ai fait gagner du temps, non ?

Rouge dévisagea Nicci.

— Tu as parlé du temps, magicienne… J'ai vu que vous viendriez me voir, toutes les cinq, et je sais à quel point vous êtes dans l'urgence… Faire la moitié du chemin était une façon de vous aider.

— Ça ne viole pas votre interdiction de modifier le cours des choses ? demanda Cassia.

Rouge eut un sourire indulgent.

— Non, ça ne fonctionne pas comme ça. Je suis venue pour vous conseiller. C'est dans mon rôle. En fait, j'existe pour ça.

— Tu as dit les avoir tous tués sauf un ? intervint Kahlan. Qu'est-ce que ça signifie ?

— C'est très compliqué… Bien que j'aie eu le droit de me défendre, je suis intervenue directement dans le cours des choses. Il fallait qu'un de mes ennemis survive.

Une explication qui… n'expliquait rien, jugea Kahlan.

— Pourquoi ça ? insista-t-elle.

— Une affaire d'équilibre. Un seul survivant a suffi pour satisfaire à cette exigence.

— Tu massacres toute une horde et tu épargnes un seul individu. Où est l'équilibre là-dedans ?

Rouge fit un nouveau geste circulaire, mais simplement pour englober ses interlocutrices.

— Je devais vous en laisser un à tuer, puisque vous êtes les proies que poursuivait cette meute. C'est vous qui vous trouvez au cœur des événements. Ce survivant, il fallait que vous l'abattiez afin d'entrer en contact avec ce que j'ai vu se dérouler dans les flots du temps. Ainsi, vous en êtes partie prenante. Le nombre importe peu. L'équilibre, voilà tout ce qui compte !

Rouge se tourna vers Nicci :

— Puisqu'on parle de tuer et d'avenir, tu as conscience que la Mère Inquisitrice, en t'épargnant, a radicalement modifié les flots du temps ? C'était une décision délibérée, ne perds pas ça de vue.

Nicci ne broncha pas.

— Et une décision logique, en un sens, dit-elle.

Rouge parut sincèrement intriguée.

— Pourquoi donc ?

— Jadis, son mari a déjà sauvé mon âme.

La voyante s'autorisa un petit sourire.

— Eh bien, tu vas peut-être avoir l'occasion de lui rendre la pareille.

Chapitre 9

— C’est pour ça que nous sommes ici, dit Kahlan, saisissant l’occasion au vol. Comme tu l’as prédit, j’ai été assassinée, mais je suis revenue du royaume des morts. Nous avons besoin de ton aide pour en ramener Richard.

Rouge resta imperturbable, comme si elle n’avait pas entendu.

— Tu n’as pas fait ce que je te conseillais. Résultat, Richard Rahl est mort, comme je l’avais prévu.

La voyante durcit le ton :

— Cet homme était notre seule chance de vaincre Sulachan et de sauver le monde des vivants. Je t’ai dit que faire pour qu’il vive, et tu as ignoré mon conseil. À présent, il est entre les mains des démons qui l’entraînent dans le puits sans fond de l’éternité.

— Je sais… Il faut que tu nous dises que faire pour le ramener.

— Il n’y a rien à faire. Il est mort.

— Comme je l’étais… Puisque je suis revenue, pourquoi ne le pourrait-il pas ?

Rouge secoua la tête.

— Je t’ai dit comment lui sauver la vie. Et tu n’as pas saisi cette chance que t’offraient les flots du temps. Tout ce que nous pouvons faire, désormais, c’est tenter de libérer son âme des griffes du mal, dans le royaume des morts, afin qu’il puisse combattre Sulachan de ce côté-là du voile. C’est la seule possibilité que j’aie vue dans les flots du temps.

Kahlan lutta pour garder le contrôle de ses nerfs.

— Toute mon existence, je me suis battue pour les autres. J’ai vécu pour qu’ils vivent librement et qu’ils aient droit au bonheur. Désormais, je lutte pour moi – afin de mener la vie que je désire… avec Richard.

— Mère Inquisitrice, grogna Rouge, je t’ai donné une chance de le sauver. Tu as refusé de la saisir. C’était ton choix, et maintenant, Richard est perdu pour nous.

Kahlan serra les poings.

— Tu n’es pas la seule à avoir des limites. L’équilibre ne concerne pas que toi. Moi aussi, je dois être fidèle au sens que j’entends donner à l’existence. Il m’est impossible de prendre une vie innocente. Si j’avais tué Nicci, j’aurais renié tout ce que je suis et tout ce que je crois.

— Nous sommes très près du point critique, dit Nicci, intervenant

avant que Kahlan perde le fil de leur démarche. Lorsque des forces comme celles que contrôle Sulachan sont lâchées sur le monde, rien ni personne ne peut les ramener là d'où elles n'auraient jamais dû sortir. Quand le chaos se déchaîne, la fin de tout est proche. La vie elle-même risque de disparaître.

» Sulachan et Hannis Arc, dans leur arrogance, croient qu'ils pourront maîtriser ce chaos et qu'il les aidera à régner sur le monde. Mais ils s'illusionnent…

» Rouge, vos… tes talents te sont attribués par la force que la Grâce représente. Cette force, Sulachan veut la briser. Ce faisant, il menace le monde des vivants – donc, ton existence aussi est en jeu.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Mais intervenir, dans ce cas précis, est dangereux. Car le remède risquerait d'être pire que le mal…

— Que veux-tu dire ?

— Vous voulez influer sur des forces qui appartiennent au royaume des morts.

— Pourquoi sommes-nous venues, d'après toi ?

— Pour aider l'âme de Richard à échapper au piège dans lequel elle est tombée, afin qu'elle rejoigne les esprits du bien. S'il réussit ça, le Sourcier aura une chance de fédérer les forces du bien afin qu'elles privent Sulachan de son pouvoir. Ce pouvoir, ne l'oublie pas, est un mélange de Magie Soustractive et de sorcellerie. Deux forces qui appartiennent au royaume des morts. Si Richard peut lutter contre elles de son côté du voile, nous aurons peut-être la possibilité, du nôtre, de repousser les ténèbres qui menacent de nous submerger. En même temps, tu aideras ton bien-aimé à trouver la paix éternelle.

— Il ne peut pas lutter pour ça de son côté du voile, dit Kahlan. Pour survivre, le monde des vivants a besoin qu'il revienne.

Furieuse, Rouge en resta un moment sans voix.

— Il est mort ! cria-t-elle enfin.

— Les prophéties disent qu'il est le seul capable de contrarier les desseins de Sulachan et d'Hannis Arc.

— C'est vrai, elles le disent… Et les flots du temps me l'ont confirmé. Mais en luttant dans le royaume des morts. Elle est là, notre ultime chance. Et la sienne. Puisqu'il est mort, c'est la seule voie possible.

Kahlan se passa une main tremblante sur les yeux. Elle voulut parler, mais Nicci lui brûla la politesse :

— Rouge, j'ai vécu au Palais des Prophètes. Très longtemps… Pendant que j'y étais, j'ai étudié les prophéties, comme toutes les sœurs… Beaucoup de prédictions mentionnent Richard, souvent sous des noms différents. Des textes écrits au fil des millénaires parlent tous de lui, et j'en ai eu beaucoup sous les yeux. À l'époque, hélas, je ne les comprenais pas tous et je ne faisais pas le lien avec lui.

» Notre Dame Abbesse, elle, savait qui était Richard, et elle l'a protégé avant même qu'il naisse. Pour elle, il était le caillou dans la mare – celui qui vient au monde pour faire ce qui doit être fait. Beaucoup de prédictions disent que Richard, pour vaincre un ennemi tel que Sulachan, devra en finir avec les prophéties. Ces écrits ne précisent jamais comment il s'y prendra. Mais ils sont formels : lui seul en est capable.

» Il est notre unique chance. L'Élu qui a le potentiel de sauver le monde. Et pour ça, il doit être de *notre* côté du voile.

» La première Inquisitrice, Magda Searus, le savait il y a trois mille ans, et elle a fait son possible pour l'aider.

Nicci désigna la chevalière ornée d'une Grâce que portait désormais Kahlan.

— À travers le temps, Magda a envoyé ce bijou à Richard. Elle lui a aussi laissé un message disant qu'il est le seul destiné à affronter Sulachan, et en terminer ainsi avec la guerre déclenchée trois millénaires plus tôt par l'empereur. La chevalière et la mission ont en quelque sorte bouclé la boucle, passant de la première Inquisitrice à la dernière. Et Sulachan, d'abord une menace pour les contemporains de Magda, est revenu pour tenter de détruire la vie à notre époque.

» La Mère Inquisitrice, qui descend de Magda Searus, vient aujourd'hui à toi, écrasée par le poids de ses immémoriales responsabilités, pour te demander de l'aider à sauver son mari afin qu'il puisse accomplir son destin.

» Si tu ne fais rien, l'âme de Richard sera à tout jamais perdue. Dans ce cas, nous succomberons, et toi aussi ! Ensuite, tu tomberas entre les mains du Gardien.

» Pour empêcher la catastrophe, Richard doit être présent parmi nous. Toutes les prophéties le disent.

Empourprée de fureur, Rouge se pencha vers la magicienne.

— Commences-tu à comprendre ce que j'ai vu dans les flots du temps ? Saisis-tu pourquoi la Mère Inquisitrice aurait dû m'obéir ? Si elle l'avait fait, Richard serait toujours vivant !

— C'est faux ! s'écria Nicci en se levant d'un bond. Ne saisis-tu pas ? Ta vision est limitée parce que tu ne peux pas distinguer les actes futurs de Richard. Quand il est impliqué, ton don se brouille.

» Si la Mère Inquisitrice t'avait écoutée, où en serions-nous aujourd'hui ?

— Richard serait vivant et en mesure de lutter contre Sulachan ! cria rageusement Rouge.

— Non, tu te trompes, et tout est là. Parfois, ton pouvoir de vision… t'aveugle. Parce qu'il est le caillou dans la mare, tu ne peux pas voir les actes de Richard. En conséquence, ta perception des flots

du temps est lacunaire.

Se calmant un peu, Rouge croisa les bras.

— J'écoute la suite…

Nicci désigna Kahlan.

— Que serait-il arrivé si elle m'avait tuée ? Peu après, elle aurait été assassinée, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Mais je n'aurais pas été là pour guérir son corps.

— Exact ! Ni pour tuer Richard. Du coup, il serait encore en vie.

Nicci secoua la tête.

— Non. Il serait juste mort un peu plus tard.

Rouge dévisagea un moment Kahlan avant de se tourner de nouveau vers Nicci.

— Que racontes-tu là ?

— Il se serait suicidé. Si je n'avais pas été là, il aurait mis un terme à son existence afin d'aller au secours de Kahlan. Lorsqu'il m'a demandé d'arrêter son cœur, il a affirmé ne pas vouloir vivre dans un monde où elle ne serait pas. Si j'avais refusé, il aurait utilisé son épée.

» Et si je n'avais pas été là pour réparer le corps de Kahlan, dont le cœur a été transpercé par un couteau, son âme n'aurait jamais pu le réintégrer. Elle aurait été morte pour de bon, mais ça n'aurait rien changé au comportement de Richard. Pour essayer de la ramener, ou pour pouvoir la protéger des démons, il serait allé la rejoindre dans le royaume des morts. Avec l'espoir de lui offrir le repos éternel et de le partager avec elle…

Rouge fit un moment les cent pas, plongée dans ses pensées. Puis elle se tourna de nouveau vers Kahlan et Nicci.

— Esprits bien-aimés, murmura-t-elle, c'est peut-être bien la vérité. Ce garçon peut être borné comme une mule, quand il a une idée en tête.

» Parce qu'il a le don, et à cause de son fichu libre arbitre, il est impossible de voir comment les ondulations qu'il génère agissent sur les gens et sur les événements. Suivre mon conseil aurait très bien pu avoir eu pour résultat le désastre que tu décris : Richard mort, et la Mère Inquisitrice aussi…

— Je suis sûre qu'il en aurait été ainsi, dit Nicci. Pas parce que je vois l'avenir, mais parce que je connais parfaitement cet homme. Il a souvent dit qu'il irait chercher Kahlan dans le royaume des morts, si ça s'imposait. Ce n'étaient pas des paroles en l'air. Pour suivre la femme qui compte plus que tout à ses yeux, il aurait mis un terme à sa vie.

» Si Kahlan t'avait écoutée, nous serions morts tous les trois, Richard, elle et moi. Grâce à son choix, elle et moi, nous sommes toujours vivantes et capables de changer les choses. Dans ta version de

l’avenir, il n’y aurait plus aucun espoir. Dans celle de Kahlan, il reste une infime chance.

» Il faut vaincre Sulachan et Hannis Arc avant qu’ils réalisent leur plan dément. Tu vois les flots du temps, Rouge, mais je connais les prophéties bien mieux que toi, et tu peux me croire sur parole : notre seule chance, c’est Richard.

— Oui…, souffla la voyante. Et maintenant, il est mort.

Chapitre 10

— Oui, il est mort, dit Kahlan. Mais je l'étais aussi, et je suis revenue. Pourquoi pas lui ? C'est notre seul espoir.

Rouge secoua tristement la tête.

— J'ai vu que vous viendriez… Mais comme Richard est l'objet de votre visite, je n'ai pas eu une idée précise de vos motivations. Alors, j'ai cru que vous vouliez me demander de l'aider à échapper aux démons noirs. J'étais décidée à le faire, afin qu'il puisse combattre de son côté du voile, puis aller rejoindre les esprits du bien.

— Ce n'est pas suffisant, dit Kahlan. Tu dois nous aider à ramener son esprit dans son corps afin qu'il puisse affronter Sulachan.

Rouge ne cacha pas son exaspération.

— Mais ça n'a rien à voir avec ton cas ! Tu es morte pendant très peu de temps. Lui, en revanche… Parfois, quand on agit assez vite, il est possible de faire retraverser le voile à quelqu'un. Mais bien trop de temps a passé. Richard n'est plus à notre portée…

— Tu sais que j'avais en moi la souillure de la Pythie-Silence, dit Kahlan. En d'autres termes, la mort était nichée au sein même de la vie. Mais l'équilibre étant partout, quand je suis passée de l'autre côté du voile, une étincelle de vie est restée nichée dans la mort. Comme moi, Richard a été souillé par la Pythie-Silence. Donc, il doit également avoir cette étincelle en lui. Au moins pour un temps…

— C'est un exploit, dit Rouge, accablée, mais je comprends maintenant ce qui a pu se passer pour toi. Hélas, Richard est mort depuis trop longtemps. Toi, tu es revenue presque immédiatement dans un corps parfaitement guéri. Tu dois avoir raison, au sujet de l'étincelle. Mais le lien entre les deux côtés du voile se brise très vite quand le corps meurt puis se décompose. Même si l'âme revenait, elle n'aurait plus de réceptacle viable.

— Tu te trompes, dit Kahlan. Parce qu'il te manque des éléments.

— Que veux-tu dire ?

— L'abbé Dreier avait le don et il contrôlait aussi la magie noire. Cette combinaison de pouvoir a servi à la création des demi-humains. J'ai pu forcer Dreier à l'utiliser pour enrayer le processus de détérioration du corps de Richard.

— L'enrayer ? De quoi diantre parles-tu ?

— Les demi-humains comme ceux qui ont envahi ton domaine vivent très longtemps parce qu'ils ont un lien avec le royaume des morts. Jadis, Sulachan était un puissant sorcier. Il a arraché leur âme

à des gens, condamnant ces esprits à errer jusqu'à la fin des temps entre les mondes. Puis, avec ses pouvoirs occultes, il a lié les coquilles vides au royaume des morts afin qu'elles ne soient plus affectées par le passage du temps.

» Sulachan ambitionnait de transcender la mort. Sachant que tous ses sujets auraient disparu lorsqu'il reviendrait dans le monde des vivants, il a créé les demi-humains afin qu'ils l'attendent et deviennent son armée lorsque sonnerait l'heure de sa vengeance. Une horde d'êtres sans âme prêts à le servir…

— C'est vrai…, murmura Rouge. En les affrontant, j'ai senti en eux ce lien terrifiant avec le royaume des morts.

— C'est ça qui les empêche de vieillir comme nous… Sur leur corps, le temps n'a pas de prise. Ou presque pas…

— C'était pareil pour les résidents du Palais des Prophètes, dit Nicci. Nathan Rahl y est resté pendant près de mille ans, et la Dame Abbesse n'avait pas loin de cet âge. Moi, j'ai vécu plusieurs existences normales grâce à la protection de ce sort. Le lien avec l'éternité du royaume des morts fonctionne. J'en suis la preuve, comme Nathan Rahl et comme les demi-humains.

— Avec ses pouvoirs, dit Kahlan, l'abbé Dreier a lié le corps de Richard à l'intemporalité du royaume des morts. Ainsi, il est resté tel qu'au moment précis de sa fin. Mon mari ne vit plus, mais le passage du temps ne détériore pas son corps. Selon Dreier, cette stase durera très longtemps. Richard n'est plus vivant, mais son corps n'est pas vraiment mort… En d'autres termes, sa vie est suspendue…

— Je ne sais pas trop…, fit Rouge, toujours sceptique mais ébranlée.

— Moi, je sais ! Il suffit de toucher la peau de Richard pour en être convaincue. On croirait qu'il dort, n'était qu'il ne respire pas et que son cœur ne bat plus. Mais il n'y a pas de raideur cadavérique, sa langue n'est pas gonflée et le sang ne stagne pas à l'extrémité de ses membres.

» Il n'a pas changé, sinon que son âme – la force vitale qui le liait à la Grâce – est passée de l'autre côté du voile.

— C'est l'élément essentiel, soupira Rouge, résignée. Celui sans lequel rien n'est possible.

— C'est vrai, mais au moins, le corps de Richard restera intact jusqu'à ce que nous ayons trouvé un moyen de lui rendre son âme. Pendant très longtemps, il attendra le retour de la vie…

— Comprends-tu vraiment ce que dit la Mère Inquisitrice ? intervint Nicci. Il existe dans le corps de Richard un lien avec le royaume des morts où est son âme, toujours dotée d'une étincelle de vie. La Grâce est intacte, ses lignes inchangées à travers la frontière

que représente le voile. Et il en sera ainsi jusqu'à ce que Sulachan détruise tout ce qu'incarne la Grâce.

» Pour l'heure, la mort est chez nous, et la vie est dans le royaume des morts. L'équilibre subsiste…

— Mais il ne peut pas durer éternellement ! s'écria Rouge.

— Bien entendu…, dit Nicci. C'est pour ça que nous devons agir très vite, tant que c'est possible.

— En supposant que ce le soit… Comprendre des liens si compliqués, avec un équilibre tellement fragile, est déjà difficile. Les modifier, c'est encore une autre affaire ! L'espoir ne suffit pas…

— Notre espoir se fonde sur des précédents…, dit Nicci en désignant le sud-ouest. Sulachan revient du royaume des morts. Son âme maléfique, en tout cas. Mais son corps n'ayant pas été préservé comme celui de Richard, il ne peut pas l'habiter totalement. Car son esprit est revenu dans une enveloppe desséchée.

— C'est exact, dut encore concéder Rouge.

Nicci se pencha vers elle.

— Comment Sulachan a-t-il réussi cet exploit ? Pour ramener son esprit, il a utilisé le sang de Richard, un homme que les prophéties nomment le Messager de la Mort. L'empereur, pour revenir à la vie, s'est servi du fluide vital de Richard. Et ce fluide est toujours dans le corps du mari de Kahlan.

Rouge plissa le front puis recommença à marcher de long en large, les mains croisées dans le dos. Alors qu'elle approchait du bord de l'eau puis s'en éloignait, les galets crissaient sous ses semelles.

— Le caillou dans la mare, énuméra Nicci, le Messager de la Mort, le seigneur Rahl, le mari de Kahlan… Cet homme si souvent nommé dans les prophéties, et de tant de façons différentes, est destiné à vaincre Sulachan, et il doit revenir parmi nous. (Elle marqua une courte pause.) Si les prédictions ne mentent pas, il doit être possible de le ramener. Sinon, ces textes écrits durant des millénaires n'auraient aucun sens.

— Sauf s'il s'agissait de fausses prophéties, marmonna Rouge.

Elle cessa de marcher et fit face à Nicci.

— Mais ta théorie expliquerait bien des choses que j'ai vues dans les flots du temps sans leur trouver de sens.

— Donc, tu sais quelque chose ? lança Kahlan en approchant de la voyante.

— Au fond, j'ai peut-être réfléchi à tout ça de la mauvaise manière, marmonna Rouge pour elle-même avant de recommencer à faire les cent pas.

Kahlan écouta un moment le crissement des galets, puis elle perdit patience.

— Que veux-tu dire ?

— J'aimerais voir Richard plus clairement – le situer dans les flots du temps. Ton mari sème la confusion dans les prophéties depuis des millénaires. Et il obscurcit une partie des choses que je vois dans les flots du temps.

— Mais il ne trouble pas tout. N'as-tu pas déjà vu des événements qui se déroulaient autour de lui ? Lorsqu'on regarde une ombre, on sait bien que quelque chose la projette. Que vois-tu, Rouge ? Pour nous, ça pourrait être un point de départ.

La voyante jeta un regard angoissé à Kahlan.

— Je n'ai pas tous les éléments requis pour comprendre.

— Comprendre quoi ? Tu penses avoir un moyen de nous aider ?

— Oui, peut-être… Je commence à entrevoir ce que vous devez faire.

Rouge approcha du cours d'eau et contempla l'onde pendant un moment.

— Si j'ai raison, tu devrais redouter les choses que je vais te dire…

— Et qu'as-tu à me dire ?

Rouge rejoignit l'Inquisitrice et la magicienne, les dévisageant un long moment avant de répondre :

— Vous devez faire en sorte que les morts vous parlent.

— Et comment nous y prendre ? demanda Kahlan.

Pour ramener Richard, elle était prête à tout.

Le regard perdu dans un lointain que seule une voyante pouvait distinguer, Rouge posa une main sur l'épaule de l'Inquisitrice.

— Je dois vous quitter un moment…, dit-elle très calmement. Ne laissez pas s'éteindre le feu. À mon retour, il fera nuit. Mangez, reposez-vous et attendez-moi.

— Où vas-tu ? cria Kahlan alors que la voyante s'éloignait déjà.

— Il me faut sonder les flots du temps pour trouver les réponses dont tu as besoin.

Chasseur sauta de son rocher et suivit sa maîtresse, qui s'enfonçait dans les ombres de la forêt.

Chapitre 11

Kahlan se leva d'un bond lorsque Rouge revint enfin. Nicci alla se camper près d'elle et les trois Mord-Sith, qui patrouillaient sur le périmètre, revinrent vers leurs deux protégées.

— Faire en sorte que les morts nous parlent, qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Kahlan. As-tu les réponses qu'il nous faut ?

Même s'il faisait déjà nuit, la faible lueur du feu suffit à Kahlan pour voir que Rouge était fatiguée et troublée. Son absence ayant duré de longues heures, l'Inquisitrice avait craint un moment qu'elle ne revienne pas.

— Pas toi…, fit la voyante en regardant Kahlan. (Elle alla se placer devant Nicci.) Toi !

— Moi ? dit Nicci, surprise. (Mais elle se ressaisit vite.) Si ça peut contribuer à sauver Richard… Bon, que dois-je faire ?

Plongée dans ses pensées, Rouge fit quelques pas vers le cours d'eau, puis elle s'arrêta.

— Ce ne sera pas facile, dit-elle sans se retourner. Si c'est réalisable… Nous cherchons à arracher une âme au royaume des morts. Pour ça, il nous faudra beaucoup d'aide. Seules, nous n'y arriverons pas. Oui, nous aurons besoin des autres.

— Quels autres ? demanda Nicci.

— Des vivants et des morts…, répondit Rouge, le regard perdu dans le lointain.

Nicci prit une grande inspiration.

— Je ne comprends pas… Comment les morts peuvent-ils nous aider ?

— Nous faudra-t-il l'assistance des esprits du bien ? avança Kahlan.

Rouge se retourna enfin.

— Richard est perdu dans le royaume des morts. Avant de pouvoir l'aider, nous devons le localiser dans cette éternité de ténèbres. C'est une tâche très particulière. Pour l'accomplir nous devrons recourir à une spirite.

— Une spirite ? répéta Nicci d'un ton acide.

— Oui… Les flots du temps sont rarement aussi précis, mais cette fois, j'ai pu voir clairement mais brièvement certains facteurs liés à des événements potentiels. De temps en temps, mes visions sont très nettes et fourmillent de détails. Un très fort indice que ce que je perçois se réalisera. Nicci, quand je t'ai vue tuer Richard, après

l'assassinat de la Mère Inquisitrice, c'était une perception de ce genre. Obscurcie pour tout ce qui concernait directement le seigneur Rahl, mais limpide dès qu'il s'agissait de Kahlan et toi.

» À ce moment-là, le flot particulier que j'ai vu était à peine un ruisselet, et je l'ai très brièvement aperçu. Ça nous indique que les événements ont une très faible probabilité de se dérouler ainsi. Le temps est comme un fleuve qui emprunte toujours le chemin le plus facile. En principe, les « ruisselets » ne sont que des remous qu'il convient d'ignorer, car ils ont très peu de chances de dévier le cours du fleuve. Leur existence révèle l'infinie richesse des potentialités, sans garantie quant à leur réalisation.

» C'est en somme ce qui permet au libre arbitre d'équilibrer les prophéties.

» Pour qu'un ruisselet devienne un flot puissant, il faut qu'une série d'événements se réalisent dans une séquence précise. Pour ce qui nous intéresse, il faut d'abord trouver Richard. Et ça, seule une spirite peut le faire.

— Et c'est quoi, une spirite ? demanda Kahlan en interrogeant du regard Rouge et Nicci.

— Une femme ayant le don, répondit la magicienne, qui peut voyager dans les ténèbres du royaume des morts en cherchant certains esprits. Elle a l'aptitude de trouver les esprits et de parler avec eux.

— Tu veux dire qu'elle communique avec les morts, c'est ça ?

— Très exactement, oui.

— Très bien… Où pouvons-nous trouver une spirite ?

— Nulle part, j'en ai peur…, soupira Nicci. Il n'y en a plus en ce monde.

Kahlan se tourna vers Rouge, croisant son regard où se reflétait la lueur du feu.

— Si toutes les spirites sont mortes, comment en contacter une ?

— Je te l'ai dit : en parlant avec les morts.

— C'est un cercle vicieux ! s'insurgea Kahlan. Comment réussirons-nous à parler avec les morts s'il nous faut la médiation d'une spirite alors que toutes ces femmes sont mortes ?

De la tête, Rouge désigna Nicci.

— Elle seule peut réussir ce miracle.

— Pardon ? s'écria la magicienne. Je ne suis pas une spirite.

— Non, mais tu as été une Sœur de l'Obscurité.

— Et alors ? Où est le rapport ?

Rouge eut un regard très dur.

— Quelle est la particularité des Sœurs de l'Obscurité ? Frayer avec le royaume des morts ! Travaillant pour les forces qui s'y tapissent, elles voudraient faire entrer le Gardien dans notre monde.

Nicci recula d'un pas.

— Je ne suis plus cette femme-là… La Sœur de l'Obscurité que j'étais n'existe plus.

Rouge eut un geste agacé.

— Toutes à part toi sont mortes. Parce qu'elles ont choisi de rester sur le chemin des ténèbres, elles ont perdu la vie. Toi, tu as opté pour une autre route parce que Richard t'a montré que c'était possible. À présent, tu dois utiliser tout ce que tu sais pour l'aider à retrouver son chemin vers la vie. Tu as toujours les mêmes pouvoirs, magicienne ! Voilà une occasion de les utiliser pour une juste cause.

— De quels pouvoirs parles-tu ?

— Contrairement à un sorcier de haut niveau, une magicienne ne peut pas frayer avec le royaume des morts. Comme toutes les Sœurs de l'Obscurité, afin de pouvoir vénérer le Gardien, tu as dû tuer un sorcier et lui voler son don.

Rouge s'adressa à Kahlan :

— Une fois qu'elle s'est approprié le don d'un sorcier, une Sœur de l'Obscurité est en mesure de contacter les résidents du royaume des morts. Comme pour toutes les autres sœurs noires, le Gardien est venu voir Nicci dans ses rêves et lui a donné l'autorisation de pénétrer dans son royaume.

» Magicienne, est-ce la vérité ?

Les deux femmes se défièrent un moment du regard.

— Quel rapport avec la nécessité de trouver une spirite ? demanda Nicci d'un ton menaçant.

— Tu veux savoir comment ramener Richard, répliqua la voyante, tout aussi agressive, et moi, je te dis ce que les flots du temps m'ont révélé. Enfin, ce qu'un ruisselet m'a permis d'apprendre… Ai-je dit que c'était faisable ? La seule certitude, c'est qu'il faut essayer, sinon, Richard sera perdu à tout jamais.

» Pour le mettre sur le chemin de la Grâce, afin qu'il puisse revenir, il nous faudra l'aide des esprits du bien. Mais d'abord, je le redis, nous devons savoir où il est. Les ailes des démons le dissimulent totalement. Mère Inquisitrice, est-ce un mensonge de ma part ?

Kahlan frissonna à ce souvenir.

— Je crains que non.

— Pour avoir une chance de sauver Richard, dit Rouge à Nicci, il faut commencer par contacter une spirite dans le royaume des morts.

— Très bien, capitula Nicci. Imaginons que je réussisse, ce dont je doute fort. N'importe quelle spirite conviendra ?

— Non. Celle que tu cherches se nomme Naja.

— Naja ? s'exclama Kahlan. Naja Moon !

Rouge acquiesça.

Kahlan posa la main gauche sur le pommeau de son épée – non, de l'épée de Richard.

— C’est la femme qui a laissé des messages à l’intention de Richard, dans les grottes protégées par la magie de Stroyza, un village des Terres Noires. C’est là qu’il a trouvé la chevalière. Naja a connu Magda Searus et le sorcier Merritt.

— Oui, c’est la spirite que j’ai vue dans les flots du temps. Mais il y a un problème… Naja était aussi une puissante magicienne. Jadis, elle a aidé Sulachan à réaliser ses sombres desseins. Mais c’était sous la menace, et elle a pu s’enfuir. Gagnant le Nouveau Monde, elle a contribué au combat contre l’empereur. Étant informée de ses projets et connaissant ses méthodes, elle joua un très grand rôle dans la victoire.

— En quoi est-ce un problème ? demanda Kahlan. Nicci doit contacter Naja Moon, qui sait où est Richard. C’est assez simple, du moins en théorie.

— Oui, Naja pourrait trouver Richard, confirma Nicci, brûlant la politesse à Rouge. Le problème, c’est que l’esprit d’une magicienne si puissante ne sera pas facile à localiser.

— C’est encore plus grave que ça…, intervint Rouge. Sulachan sillonnait le royaume des morts, avant de le quitter. De son point de vue, Naja l’a trahi, et il devait chercher à se venger. De tels hommes emportent leur rancune dans la tombe. En quête de repos éternel, Naja a pu dissimuler son esprit…

— Et on la comprend, dit Nicci. Je ne voudrais pour rien au monde être dans le royaume des morts et devoir affronter un sorcier comme Sulachan.

Très lasse, Kahlan se passa une main sur le front.

— Nicci, tu peux trouver Naja, oui ou non ?

— Peut-être, mais seulement avec l’aide d’une spirite d’un niveau inférieur, mais moins impliquée dans les machinations de Sulachan. Une femme qui saurait comment marcher sur le fil qui sépare la vie de la mort…

— Isadora, dit Rouge. C’est le nom de la femme qu’il te faut.

— Tu as vu ça dans les flots du temps ?

— Elle vivait à la même époque que Magda et elle la connaissait. C’était une spirite très douée. Dans les flots du temps, j’ai appris qu’elle aussi a participé au combat contre Sulachan. Ayant ce lien très fort avec Naja, elle devrait pouvoir la trouver dans les ténèbres.

— Le seul ennui, soupira Nicci, c’est que je ne suis pas sûre de pouvoir m’ouvrir au royaume des morts et contacter des esprits.

— Ne veux-tu pas plutôt dire que tu n’es pas sûre d’en avoir envie ? demanda Rouge.

Nicci ne répondit pas.

Kahlan prit le bras de son amie.

— C’est pour Richard ! Tu as dit être prête à faire n’importe quoi

pour lui.

— Je sais… Mais c'est…

— C'est quoi ? Quelque chose que tu ne ferais pas pour Richard ? C'est ce que tu veux dire ? Tu n'as pas envie de tenter cet exploit pour lui ?

— Non… Ne me comprends pas mal… C'est que… Tu ne sais pas tout ce que ça implique.

Kahlan comprit soudain. Pour accomplir sa mission, Nicci allait devoir renouer avec son ancienne noirceur. Revenir à l'époque où elle était une Sœur de l'Obscurité, avant que Richard la ramène vers la Lumière.

— Et ce n'est que le début…, lâcha froidement Rouge. Trouver la première spirite afin de dénicher la seconde, tout ça pour qu'elles localisent Richard, n'est que le premier pas d'un très long chemin. Ensuite, il faudra libérer le mari de Kahlan des démons. Naja elle-même n'aura pas le pouvoir de faire ça…

Kahlan se demanda où les complications allaient enfin s'arrêter.

— Qui en est capable, alors ?

Rouge éluda la question d'un vague geste.

— Une chose à la fois… La priorité, c'est de trouver Isadora. Ensuite, elle devra contacter Naja – qui sillonnera les ténèbres à la recherche de Richard, prisonnier des démons. Honnêtement, il y a très peu de chances que nous arrivions jusqu'à ce point du plan. Si nous y parvenons, ce sera le moment de penser à la suite. Pour trouver les réponses, je devrai sonder plus en profondeur les flots du temps.

Kahlan se tourna vers Nicci :

— Mettons-nous à l'œuvre ! Il n'y a pas de temps à perdre.

Rouge posa une main sur le bras de l'Inquisitrice, histoire de calmer ses ardeurs.

— Pour que Nicci puisse commencer, nous devons d'abord retourner là où gît le corps de Richard.

— Tu viens avec nous ?

— Si vous ne réussissez pas à ramener Richard, dit Rouge, l'air très grave, il n'y aura aucun espoir de vaincre Sulachan. Et si l'empereur et Hannis Arc triomphent, nous mourrons tous.

» Si je peux contribuer à faire grossir ce ruisselet d'espoir, comment laisser passer l'occasion de vous conseiller aux moments les plus cruciaux ? Qui sait ? Je pourrai influencer vos choix tout au long de cette quête.

— Merci, dit Kahlan. Nous te sommes reconnaissantes, sache-le.

— Vous devez savoir une autre chose, dit la voyante, son regard volant de Nicci à Kahlan. Pour que Richard revienne, il faudra que quelqu'un se sacrifie. Une personne devra être prête à échanger sa vie

contre la sienne. Une personne qui éprouve de l'amour pour lui.

— Je n'aime pas du tout ça…, marmonna Nicci.

La magicienne répugnait à renouer avec ses anciens pouvoirs afin de contacter des mortes. Le danger était déjà grand, et la suite ne paraissait pas plus rassurante.

— C'est injuste ! s'exclama Kahlan. Nous ne pouvons pas demander à quelqu'un de mourir pour que Richard vive !

— Non, corrigea Rouge, pas pour qu'il vive, mais pour que nous survivions tous. C'est une affaire d'équilibre, comme avec le demi-humain que j'ai épargné pour que vous puissiez le tuer. Superficiellement, ça peut sembler injuste, mais c'est indispensable pour assurer l'équilibre.

» Le monde des vivants et le royaume des morts en ont besoin… Pour que tous survivent, quelqu'un devra se sacrifier. C'est incontournable.

Kahlan désirait plus que tout le retour de Richard. Mais elle refusait que quelqu'un soit contraint de prendre sa place.

— Trouvez-vous un coin où dormir, dit Rouge. Dès l'aube, nous partirons pour la citadelle.

Elle se tourna vers les Mord-Sith :

— Inutile de monter la garde. Cette nuit, vous serez en sécurité.

Chapitre 12

À l'approche de la citadelle, des sentinelles repérèrent les six voyageuses et alertèrent les soldats de la Première Phalange. Au lieu d'accompagner les femmes, Chasseur se fondit dans les ombres.

Lorsque Kahlan et ses compagnes eurent franchi l'arche d'entrée du mur d'enceinte, elles se trouvèrent face à un groupe d'hommes armés jusqu'aux dents.

À la lueur des torches, on voyait parfaitement la tension de ces soldats – qui disparut dès qu'ils eurent confirmation que Kahlan était de retour et de nouveau sous leur protection.

Tandis que les voyageuses avançaient dans la cour pavée, d'autres hommes aux cheveux mouillés par la pluie accoururent vers elles.

— Mère Inquisitrice ! s'écria le lieutenant Fister en levant une main. Que les esprits du bien soient remerciés ! Vous revoilà parmi nous !

Épuisée après le long voyage de retour à travers les forêts des Terres Noires, Kahlan se contenta de saluer l'officier de la tête. Sachant qu'une nuit difficile les attendait, ses compagnes et elle, une longue conversation lui semblait une épreuve insurmontable. Mieux valait se concentrer sur ce qu'il allait falloir faire…

Tandis que le tonnerre grondait dans les montagnes, Fister se plaça sur un flanc de l'Inquisitrice. Après quelques pas, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre et demanda :

— Qui est la femme que vous avez amenée ?

Kahlan écarta sa capuche pour jeter elle aussi un coup d'œil derrière elle. Pour se protéger de la pluie, Nicci, Rouge et les Mord-Sith avaient elles aussi relevé leur capuche. Dans la pénombre, et avec ça sur la tête, on ne distinguait rien des traits de la voyante. Même si celle-ci n'avait rien dit sur le sujet, Kahlan savait que les femmes comme elle étaient éprises de secret. Rouge ne devait avoir aucune envie qu'on la dévisage…

— C'est une voyante, souffla Kahlan, se penchant vers le lieutenant. Si vous voulez mon avis, il vaut mieux rester loin d'elle…

Fister tourna encore une fois la tête, très brièvement, puis il regarda droit devant lui.

— Des problèmes en mon absence ? demanda l'Inquisitrice.

— Les habitants de Saavedra s'inquiètent de voir des troupes d'haranes chez eux. Pour eux, nous sommes des fauteurs de troubles.

— Pourquoi pensent-ils ça ?

— Parce qu'il y a aussi des demi-humains dans les environs…

Kahlan prit Fister par la manche, le forçant à s'arrêter.

— Des demi-humains ? Combien ?

— Pas une grande force, je crois… La preuve, ils n'ont pas attaqué la citadelle.

— Et où ont-ils frappé ? demanda Nicci en rejoignant l'Inquisitrice et l'officier.

— Dans un secteur excentré de la ville… Ce n'est pas une troupe organisée, mais une bande de charognards qui écument les Terres Noires. Il y a eu plusieurs attaques, mais toujours dans le plus grand désordre. La dernière est celle que je viens de mentionner. Entendant des cris, plusieurs de nos hommes sont allés voir ce qui se passait. Deux demi-humains s'en prenaient à un couple de personnes âgées. Mes gars les ont vite taillés en pièces.

— Et le vieux couple ?

Fister secoua tristement la tête.

— C'était trop tard pour ces pauvres gens… Si on se fie à l'aspect miteux des deux demi-humains qui ont déboulé chez eux, c'étaient des chasseurs solitaires.

Kahlan sonda les environs mais ne vit rien d'inquiétant.

— S'il s'était agi de forces envoyées par Sulachan et Hannis Arc, il n'y aurait pas eu seulement deux agresseurs.

— Très juste, approuva Nicci. Selon Richard, il existe plusieurs genres de demi-humains. Les guerriers d'Hannis Arc sont des Shun-tuk, mais il y a d'autres variétés de prédateurs…

— Et depuis que la grande porte du troisième royaume est ouverte, ajouta Kahlan, ils se sont tous lancés dans la nature en quête d'âmes.

Il fallait faire quelque chose contre la folie qui déferlait sur le monde. S'il n'était pas déjà trop tard, seul Richard en serait capable. Et s'il ne revenait pas, tout le monde connaîtrait la triste fin du vieux couple…

— Pour éviter les mauvaises surprises, dit Fister, j'ai posté des hommes partout en ville. Nous avons averti les habitants au sujet des demi-humains. Il est toujours préférable de savoir la vérité.

— Toujours, oui… Où est le corps de Richard ?

— Dans la chambre du dernier étage, là où vous nous avez dit de le déposer.

— Et vous n'avez laissé personne entrer ?

— Non, Mère Inquisitrice. J'ai posté des hommes dans la chambre, et bien entendu, ils me permettent d'entrer. Sinon, les étages supérieurs sont interdits aux domestiques. La citadelle est sous notre contrôle.

Kahlan faisait une confiance aveugle aux hommes de la Première Phalange. Pour avoir combattu avec eux, elle connaissait leur loyauté. Et leur dévouement à Richard. Mais il y avait d'autres dangers. Par exemple, elle connaissait très mal les domestiques qui avaient passé leur vie au service d'Hannis Arc. Même s'ils semblaient contents d'être libérés de son joug, il était encore trop tôt pour se fier à eux.

Il y avait aussi Samantha, la jeune magicienne qui voulait se venger de Richard. Pour commencer, elle avait transpercé le cœur de Kahlan avec une lame. Se souciant avant tout de sa femme, le Sourcier avait laissé s'enfuir la meurtrière. Si bons qu'ils soient, les soldats n'avaient rien pu faire contre une magicienne aussi puissante.

Des colosses armés jusqu'aux dents ouvrirent la porte à deux battants qui donnait accès au hall de la citadelle. Des lampes et les flammes qui crépitaient dans deux cheminées illuminaient la grande salle, mettant en valeur les somptueux tapis aux vives couleurs, les riches tapisseries, les fauteuils et les sofas foncés et les tables basses en acajou qui les flanquaient. Partout, l'odeur agréable de la fumée couvrait presque de méchants relents d'humidité.

Sur les balcons intérieurs, des soldats gardaient des couloirs et des portes fermées. Dans la galerie, des hommes patrouillaient en permanence entre les colonnes. La nuit, les tentures tirées ajoutaient à l'atmosphère pesante.

Quelques femmes en robe grise, un tablier autour de la taille, attendaient au pied du grand escalier double. À première vue, tout semblait paisible, mais les menaces foisonnaient. Sans même parler de l'état de Richard, cette tension sous-jacente minait Kahlan.

Alors qu'elle s'engageait dans le grand escalier, lui aussi solidement gardé, Nicci se pencha pour lui souffler à l'oreille :

— Tous les hommes doivent quitter le dernier étage.

— Tout l'étage ? Tu es sûre ?

— Oui.

L'Inquisitrice ne demanda pas d'explications.

— Vous avez entendu, lieutenant ? Que tous les hommes se retirent, vous compris. Nous prendrons soin de Richard.

Fister jeta un coup d'œil à Rouge, qui précédait les trois Mord-Sith dans l'escalier. Quand il croisa le regard bleu perçant de la voyante, il blêmit et tourna vivement la tête.

— Compris, Mère Inquisitrice. Soldat, précède-nous et ordonne aux hommes de sortir de la chambre et de nous attendre dans le couloir. Puis fais évacuer le reste de l'étage.

L'homme se tapa du poing sur l'épaule et gravit les marches quatre à quatre.

Mal à l'aise, Fister se gratta la tête.

— Si je puis demander, Mère Inquisitrice, que comptez-vous faire

auprès du seigneur Rahl ?

Kahlan réfléchit un instant. Pas question d'en dire trop.

— Ce que nous pourrons, éluda-t-elle.

À dire vrai, elle ne savait pas trop elle-même. Sur le chemin du retour, Nicci était restée fermée comme une huître, refusant d'évoquer ce qu'elle allait devoir faire. Comme Kahlan, les Mord-Sith et Rouge n'avaient pas semblé avides de savoir comment une Sœur de l'Obscurité se comportait vis-à-vis du royaume des morts. Quelle que soit la réponse, Nicci crevait d'angoisse, et c'était bien la première fois que Kahlan voyait ça. Déconcertée, elle avait préféré la laisser à ses sombres pensées.

Deux hommes de la Première Phalange armés d'une pique gardaient la porte de la chambre devant laquelle Kahlan s'arrêta. Le dernier étage étant bien chauffé, de la sueur brillait sur leurs biceps impressionnants.

— Il n'y a plus personne dans la chambre, Mère Inquisitrice.

Kahlan remercia le soldat d'un signe de tête.

— L'étage est vide ? demanda Nicci.

— Oui. Il n'y a plus que nous deux.

— Dans ce cas, dit Fister, retirons-nous, soldats.

Évitant de regarder Rouge, il se tourna vers Kahlan et ajouta :

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, nous serons en bas.

Quand les six femmes furent entrées, Cassia referma la porte puis entreprit de monter la garde avec ses collègues, garantissant que personne n'essaierait d'entrer. Selon Fister, il n'y avait rien à craindre de ce côté-là, mais les Mord-Sith se fiaient très rarement aux affirmations de ce genre.

Posés sur une table, un grand chandelier supportant une quinzaine de bougies et une lampe éclairaient la tapisserie – l'image d'une forêt dense et obscure – qui occupait tout un mur de la chambre. Chaque fois qu'elle la voyait, Kahlan repensait à la forêt de Hartland où elle avait rencontré Richard, des années auparavant.

Derrière l'unique fenêtre, les ténèbres régnaient sur le paysage environnant.

Un épais tapis couleur rouille étouffant le bruit de ses pas, Kahlan approcha du lit à baldaquin couvert d'un épais carré de tissu bleu-vert au liseré d'or. Les voilages, coupés dans le même matériau, conféraient au lit des allures d'antique temple.

Le cadavre de Richard y reposait comme si on l'avait préparé pour être exposé en public. En un sens, c'était bien le cas…

Au pied du lit, Kahlan s'immobilisa et baissa les yeux sur le mort. Le cœur battant la chamade, elle tituba, bouleversée par cette vision.

Rouge abaissa sa capuche, libérant sa chevelure rousse.

— Je peux le toucher ? demanda-t-elle d'une voix très douce.

Craignant que sa voix tremble, Kahlan se contenta d'acquiescer.

Rouge approcha et posa une main sur le front de Richard. Sans un mot, elle prolongea ce contact un moment.

Pour sentir la peau du mort, supposa Kahlan, et utiliser son don pour vérifier que le corps était bien préservé par la magie noire.

Quand elle eut fini, la voyante alla se camper devant la fenêtre et contempla la nuit.

Kahlan s'assit au bord du lit.

— Je suis de retour…, murmura-t-elle, des larmes aux yeux.

Elle prit une main du défunt entre les siennes.

— Nous venons à ton secours, Richard. Sois fort !

Chapitre 13

Nicci se pencha, saisit un coin du tapis et le souleva pour révéler le parquet qu'il recouvrait.

— Nous pouvons vous aider ? demanda Cassia.

— Oui, débarrassez-nous du tapis. Je veux que le sol soit dégagé.

Cassia et Vale eurent vite fait de rouler le tapis puis de l'appuyer contre un mur. Dessous, le parquet en pin décoloré par l'âge portait une multitude d'éraflures, de petits trous et de taches.

Kahlan se rappela que la citadelle avait été construite en même temps que la haute muraille destinée à isoler les troupes de l'empereur Sulachan dans le troisième royaume. À l'époque, elle faisait partie du dispositif défensif visant à protéger le monde d'un abominable fléau.

— Le corps de Richard n'est pas exposé au passage du temps, dit Rouge sans se retourner. Tu ne m'as pas menti.

— Alors, nous avons toutes nos chances ? demanda Kahlan, le cœur gonflé d'espoir.

Rouge doucha son enthousiasme :

— Je veux simplement dire que tout espoir aurait été perdu si ça n'avait pas été le cas…

— Donc, nous avons une chance ! insista Kahlan.

— Sans doute, oui…, répondit la voyante avec un sourire sans véritable chaleur.

Kahlan aurait donné cher pour savoir ce que cette femme voyait dans les flots du temps. Encore que… À bien y réfléchir, ce n'était peut-être pas si enviable. Trop souvent, l'avenir n'était qu'un océan de douleur.

Envoyée un peu plus tôt en mission par Nicci, Laurin fit irruption dans la chambre. Le souffle court, elle referma la porte avec un pied puis tendit à la magicienne une coupe cabossée et rayée.

— Du métal, comme vous me l'avez demandé…

Nicci s'empara de la coupe, lui accorda à peine un regard et la fit passer à Kahlan.

— Trois doigts devraient suffire.

— Pardon ?

— J'ai besoin d'un peu de ton sang…, répondit distraitement la magicienne. Trois doigts, ça devrait aller…

La coupe entre les mains, Kahlan, hésitante et troublée, regarda Nicci faire des pas précis afin de mesurer soigneusement de mystérieuses distances.

— Je vais t'aider, Kahlan, proposa Rouge, se détournant de la fenêtre.

— Non !

Nicci pivota sur elle-même, gagna la table de chevet et éteignit la lampe.

— Non ! Personne d'autre que Kahlan ne doit toucher la coupe.

Rouge resta où elle était, jeta un regard en coin à la magicienne, mais ne fit pas de commentaire.

Kahlan dégaina lentement son couteau.

Après s'être assurée que la fenêtre était bien fermée et verrouillée, Nicci se retourna et vit ce que l'Inquisitrice s'apprêtait à faire.

— Attends ! lança-t-elle. Une prophétie dit la chose suivante : « Une épée est sacrée lorsque sa lame est le dernier espoir. » Je crois que c'est lié à cette nuit…

Kahlan regarda Richard, puis l'épée appuyée à la tête de lit.

— Traduction ? demanda-t-elle à la magicienne.

— Ne te sers pas de ton couteau, mais de l'épée de Richard.

Ces mots, « l'épée de Richard », firent frissonner Kahlan. Pour défendre la vie, cette arme avait fait couler tant de sang…

Essayant de ne pas y penser, l'Inquisitrice rengaina son couteau et tira l'épée du magnifique fourreau. Alors que la note métallique retentissait dans la chambre, elle s'assit au bord du lit, posa la coupe sur ses genoux et s'efforça d'oublier que Nicci lui demandait quand même une grande quantité de sang. Que voulait-elle en faire ? Là encore, mieux valait ne pas trop s'interroger…

Cessant d'atermoyer, Kahlan passa la lame sur son poignet, à l'intérieur. Au début, elle ne sentit rien, tant le tranchant était acéré. Mais lorsque du sang jaillit, la douleur vint avec. Orientant son bras, l'épouse de Richard fit en sorte que son fluide vital coule dans la coupe.

Nicci mesura de nouveau très précisément de courtes distances, puis elle disposa huit bougies sur le sol pour former un grand cercle. D'un geste, elle les alluma avec son don. Ensuite, elle approcha du lit.

— C'est suffisant, dit-elle en baissant les yeux sur la coupe.

Quand elle posa une main sur la plaie, le sang continua de couler entre ses doigts. Puis Kahlan sentit dans son bras une décharge de pouvoir.

— Voilà qui devrait fermer la blessure, dit la magicienne.

En tout cas, l'hémorragie cessa, même si la douleur ne disparut pas.

Nicci prit la coupe puis se tourna vers les Mord-Sith :

— Veuillez attendre dehors, s'il vous plaît. Montez la garde devant la porte, et ne laissez entrer personne. Vous-mêmes, restez dans le couloir, quoi que vous entendiez. N'intervenez sous aucun prétexte,

c’est compris ?

— Que risquons-nous d’entendre ? demanda Cassia, soupçonneuse.

— Je n’en sais rien, répondit Nicci. (Elle fit face à son cercle de bougies.) Les cris des morts, ce genre de choses… N’ouvrez pas la porte, c’est tout. Je dois laisser entrer le royaume des morts dans cette chambre. Il faut que la porte reste fermée, faisant obstacle aux ténèbres.

Cassia consulta ses deux collègues du regard.

— Nous nous ferons un plaisir de ne pas l’ouvrir, dans ce cas…

— Et si une de vous trois nous appelle au secours ? demanda Vale.

— Si vous entrez, c’est vous qui appellerez au secours !

— Compris, fit Vale. La porte restera fermée.

Dès que les Mord-Sith furent sorties, la porte refermée derrière elles, Kahlan se sentit terriblement seule. Bien sûr, il y avait une magicienne et une voyante avec elle, mais ces deux femmes jouaient avec des forces qu’elle pouvait à peine imaginer. Pire encore, Nicci allait renouer avec ses anciens pouvoirs de Sœur de l’Obscurité.

Kahlan regarda Richard. Le savoir mort lui déchirait l’âme et le cœur.

Quand elle leva les yeux, l’Inquisitrice vit que Nicci dessinait un cercle sur le sol avec son sang. Trempant les doigts dans le fluide vital, elle l’appliquait ensuite sur le parquet usé.

— Que fais-tu ?

— Je dessine le cercle extérieur de la Grâce en commençant par la frontière avec le royaume des morts.

Parmi ses plus anciens souvenirs d’enfance, Kahlan gardait l’image de détenteurs du don en train de dessiner une Grâce. Cet acte était à la fois un témoignage de dévotion et une invocation magique. Dans la vie des sorciers et des magiciennes, c’était un moment chaque fois capital. Et si le diagramme semblait assez simple, il fallait une vie d’études pour en maîtriser toutes les subtilités.

Même si le dessin était en deux dimensions, il en représentait quatre. Les trois dimensions physiques de l’espace, plus le temps. Faire en sorte que cette complexité se reflète sur un simple diagramme n’était pas un jeu d’enfant.

Dans sa vie, Kahlan avait rarement vu quelqu’un oser dessiner une Grâce avec du sang. Et jamais avec le sien, bien entendu !

Dessiner une Grâce avec du sang, elle le savait, touchait à l’alchimie et pouvait invoquer des forces obscures qu’il aurait mieux valu ne pas éveiller. Mais Nicci devait prendre ce risque.

Pour créer une Grâce, il fallait respecter une séquence précise. D’abord le cercle extérieur, tout ce qui était dehors représentant la lisière de l’infini royaume des morts – le domaine du néant ou de l’éternité, selon la façon dont on voyait les choses. Et si la Grâce

devait naître à l'existence ainsi, c'était pour une très bonne raison : la Création commençait dans le cercle extérieur cerné par le néant.

En murmurant des incantations dans une langue que Kahlan n'avait jamais entendue, Nicci plongea de nouveau les doigts dans la coupe. Les utilisant comme un pinceau, elle dessina un carré aux dimensions extrêmement rigoureuses – l'application d'une formule mathématique qu'elle connaissait par cœur – dont les quatre pointes vinrent toucher la circonférence du cercle.

Représentation du voile, ce carré était toujours dessiné en second afin de protéger le monde des vivants du pouvoir destructeur du royaume des morts.

Nicci ajouta le plus petit cercle, qui incarnait la naissance de la vie. Logé à l'intérieur du carré, il touchait ses quatre côtés – au milieu de chacun, avec une précision au centième de pouce. Ainsi, la vie était en contact avec le voile qui la délimitait, lui-même touchant la lisière du royaume des morts.

Toujours avec le sang de Kahlan, Nicci dessina à l'intérieur du plus petit cercle une étoile à huit branches. Partant de chacune des branches, des lignes traversèrent le cercle intérieur, le carré et enfin le cercle extérieur. Les quatre premières vinrent couper les coins du carré et les quatre autres traversèrent le centre de chacun de ses côtés.

Chacune de ces lignes, après avoir traversé le cercle intérieur, le carré et le cercle extérieur, venait rejoindre une des huit bougies. Au moment de la connexion, chaque flamme crépita et de vives couleurs tourbillonnèrent à l'intérieur.

La main désormais revêtue d'un gant rouge, Nicci releva la tête.

— Il me faut une goutte du sang de Richard… Utilise l'épée, et apporte-la-moi sur la lame.

Kahlan n'avait jamais entendu la magicienne parler avec cette voix-là. Sans prendre le temps de se poser des questions, elle gagna le lit, s'assit au bord, prit la main de Richard et la posa sur ses genoux. Enfin, avec la pointe de l'épée, elle perça le bout d'un doigt de son mari, appuya sur la minuscule plaie, fit perler une grosse goutte de sang et la recueillit sur le plat de la lame, tout près de la pointe.

Au contact du sang de Richard, la colère de l'arme magique s'éveilla.

L'Inquisitrice apporta la goutte de sang à Nicci – avec mille précautions, pour éviter de perdre son précieux prélèvement, et en luttant pour ne pas se laisser distraire par la rage de l'épée.

Le même sang, quelque temps plus tôt, avait servi à ramener Sulachan du royaume des morts…

La faisant reposer sur ses deux paumes orientées vers le haut, l'Inquisitrice tendit l'épée à Nicci – qui secoua la tête et refusa de la toucher.

— J'ai dessiné la Grâce avec ton sang… C'est toi qui dois le faire. Dépose la goutte au centre exact du cercle intérieur.

» Même si ça ne peut être vu, ce cercle va désormais avoir un point central parfait et authentique. C'est en ce point que nous venons au monde, quand nous sommes créés et quand il nous est donné une âme. Mais à la différence du cercle extérieur, entouré du commencement d'un éternel infini, ce cercle-là représente en quelque sorte une frontière extérieure – la mort – et circonscrit une surface où tout commence.

Kahlan plaça la pointe de l'épée au-dessus du cercle, à l'aplomb de son centre, puis laissa couler au sol le sang de Richard.

— Tu établis les liens avec du sang, dit Rouge, réfugiée dans les ombres. Ainsi, tu rends la Grâce vivante.

Nicci acquiesça.

— La vie et la mort sont liées selon le principe qui connecte la Magie Additive à la Soustractive. À savoir que chacune dépend de l'autre pour définir sa nature. Ainsi, d'une manière très concrète, il existe un lien entre toutes choses dans la Création, y compris des éléments aussi basiques que la lumière et l'obscurité. Quand une ombre se projette sur le sol, elle n'est pas seulement liée à ce qui la projette et à ce qui la produit, mais existe aussi *via* la présence de la forme négative qu'elle génère. De ce fait, même dans une ombre apparemment élémentaire, toutes les choses sont liées – les positives comme les négatives, chacune dépendant de sa contrepartie pour exister.

» Exactement comme il faut des ténèbres pour révéler la lumière, le royaume des morts définit et délimite la vie. Dans une Grâce, le sang confère à cette représentation de la vie une réalité qu'elle n'aurait pas sans lui.

» C'est l'essence même d'une Grâce – l'illustration que les éléments ne sont pas séparés, mais interconnectés.

— Jadis, les sorciers voyageaient entre les mondes, souffla Rouge, hypnotisée par la Grâce de sang.

— Depuis ces temps-là, dit Nicci, ils ont oublié comment marcher sur le fil qui sépare la vie de la mort.

— Certains n'ont pas oublié, corrigea Kahlan. Richard a su le faire. Il est allé dans le royaume des morts, et il en est revenu.

— Une autre aptitude des plus grands sorciers qu'il réussissait à imiter d'instinct, dit la magicienne. Une preuve de plus qu'il est bien l'Élu.

— Peux-tu faire comme lui ? demanda Kahlan.

Pour contacter la première spirite, c'était le seul moyen.

Nicci répondit après un temps de réflexion :

— J'étais une Sœur de l'Obscurité… Contrairement à Richard et

aux sorciers d'autrefois, je ne peux pas voyager dans le royaume des morts. Mais il m'est permis d'écarter le voile et de regarder derrière.

Kahlan jeta un coup d'œil autour d'elle.

— Comment vas-tu faire pour sonder le monde des esprits ?

Nicci leva les mains et orienta les paumes vers le plafond. Dans la pièce, toutes les bougies s'éteignirent, à part les huit qui entouraient la Grâce. À l'extérieur de ce cercle lumineux, le monde parut sombrer dans le néant.

— Avec pour source cette goutte de sang, la vie de Richard se projette vers toi, Mère Inquisitrice. Tout ce qu'il est te touche. Ainsi, il existe à travers toi. Et c'est comme ça, en passant par toi, que j'accéderai au royaume des morts.

— Kahlan, dit Rouge, assieds-toi au centre, près de la goutte de sang.

Des larmes sur les joues, l'Inquisitrice enjamba délicatement les lignes de la Grâce et prit place là où on le lui demandait.

— Pour sonder le royaume des morts, dit Nicci, je dois être capable de voir au-delà de notre monde, dans ce domaine des esprits qui existe tout autour de nous, au même endroit et en même temps que notre univers. La contrepartie négative du positif – en d'autres termes, la Magie Soustractive qui équilibre l'Additive.

» L'ombre projetée par la vie, pourrait-on dire aussi.

» Appartenant à tout cela, nous allons avoir accès à tout ce qui nous entoure, y compris ce qui est d'habitude invisible. La lumière de ces bougies sera notre ancrage en ce monde – celui des vivants –, nous rappelant ce que nous nommons la « réalité ».

Les propos de Nicci rappelèrent à Kahlan sa chute dans un puits de ténèbres où des démons l'entraînaient.

Dans la mystérieuse langue qu'elle avait déjà utilisée, Nicci entonna un chant lancinant. Tremblante, Kahlan songea qu'il fallait être fou ou ivre d'arrogance pour oser se frotter au royaume des morts.

Ou ravagé par le désespoir après avoir perdu son âme sœur…

Alors que l'incantation de Nicci la berçait, l'Inquisitrice sentit un étrange fourmillement parcourir tout son corps – comme les échos de milliers de voix qui auraient essayé de lui parler. Selon ce que disait Nicci, ce sentiment devenait plus fort ou s'estompait.

Quand la magicienne se tut, Kahlan posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Quelle langue parles-tu ?

— C'est l'exact contraire du langage de la Création, répondit Nicci, les yeux clos. Le langage de la mort… Les Sœurs de l'Obscurité l'utilisent pour invoquer le monde invisible qui nous entoure. Ce

langage contient des éléments soustractifs qui permettent d'écarter le voile…

En un sens, tout ça était logique. Assise au centre de la Grâce, Kahlan sentit soudain qu'elle appartenait au grand « tout » de la Création.

Mais au-delà du voile, parmi les innombrables âmes rôdant dans les ténèbres, comment identifier celle qu'elles cherchaient ? Comment reconnaître sa voix dans cette cacophonie ?

— Un instant…, souffla Kahlan.

Nicci ouvrit les yeux.

— « Une épée est sacrée lorsque sa lame est le dernier espoir. » C'est bien ce que tu as dit ? Je crois savoir ce que nous devons faire…

Se relevant, Kahlan approcha du lit et retira son amulette à Richard. Puis elle posa l'épée sur le torse du mort, lui ramena les bras sur la poitrine et referma ses mains sur la poignée de l'arme où le mot « Vérité » était incrusté.

— Que la colère de l'arme soit ton phare dans les ténèbres, souffla-t-elle à son mari. Que son juste courroux t'aide à retrouver ton chemin jusqu'à la légitime fureur que tu éprouvais contre le mal et tous ceux qui veulent détruire la vie. Que cette rage te ramène à nous et au combat pour la vie !

La magie de l'épée bouillonna en réponse à cette harangue.

Enjambant de nouveau les lignes de sang, Kahlan revint au centre de la Grâce. Lâchant l'amulette qu'elle tenait par sa chaîne, elle la laissa tomber dans la paume ouverte de Nicci.

Mieux valait ne pas se dire qu'elle venait de confier un antique artefact à une Sœur de l'Obscurité…

Nicci passa la chaîne autour de son cou. L'amulette créée par Baraccus en personne vint se nicher sur sa poitrine, près de son cœur.

— Il est temps de danser avec les morts…, murmura la magicienne dans la pénombre.

Chapitre 14

Sur la route grouillante de demi-humains, Hannis Arc, très mécontent, regardait le mur d'enceinte des Chutes de Drendon, une cité aux portes résolument fermées. Avec des fortifications sur trois côtés, la ville adossée à de hautes falaises et entourée d'une forêt dense n'était pas facile à conquérir. Les chutes qui dévalaient les falaises étant alimentées par des sources de montagne, des canaux de drainage souterrains assuraient en permanence l'approvisionnement en eau des citadins. Du coup, ils ne redoutaient pas vraiment de devoir soutenir un siège.

De toute façon, Hannis Arc n'avait aucune intention de rester des semaines ici.

Sur les créneaux, les soldats de la garde civile, armés d'arcs et de lances, étaient prêts à repousser tout assaillant. Étant dans une position dominante qui leur paraissait très sûre, ces hommes ne paraissaient pas particulièrement angoissés. Un peu tendus, bien sûr, mais aucun archer n'avait encoché une flèche et les lanciers tenaient nonchalamment leur arme.

Les Chutes de Drendon, Hannis Arc le savait, avaient été plusieurs fois assiégées au cours de leur histoire. Sans jamais être conquises…

Cela dit, qui aurait eu le moindre intérêt à multiplier ses efforts pour s'emparer de cette ville ? Très petite, elle se dressait sur une route commerciale mineure, dans une des régions les moins peuplées de D'Hara. Ailleurs, il y avait bien des cibles plus importantes. Plus que les fortifications, c'était cela qui avait rendu la cité inexpugnable pendant des siècles. Ça impliquait que les défenses n'avaient jamais été vraiment mises à l'épreuve…

Pour Hannis Arc, il ne s'agissait pas d'une affaire de conquête, mais d'une question de respect. Pourquoi aurait-il dû plier à sa volonté des gens qu'il considérait déjà comme ses sujets ? Sur ce point, les habitants des Chutes de Drendon ne semblaient pas être d'accord avec lui. Eh bien, il allait leur remettre les idées en place.

— Tu as osé fermer les portes de ta ville ? lança Hannis Arc au type en tunique ordinaire qui se tenait sur les créneaux.

— Nous ne vous voulons pas de mal, répondit l'homme, mais des rumeurs courent au sujet d'indicibles atrocités, dans d'autres villes. En tant que maire de cette cité, je dois d'abord penser à la sécurité de mes administrés. Mon seigneur, nous ne portons aucun jugement sur vous, et veuillez ne pas y voir une offense, mais nous préférons ne pas

ouvrir nos portes.

Hannis Arc regarda Sulachan, l'empereur spectral revenu du royaume des morts. L'esprit qui animait son corps desséché fit apparaître un sourire sur ses lèvres parcheminées.

Hannis Arc se tourna de nouveau vers le maire :

— Ne t'ai-je pas envoyé des émissaires venus d'autres villes afin qu'ils te parlent précisément de ce sujet, la sécurité de tes concitoyens ? Ne t'ont-ils pas dit ce qui vous attend, si vous ne nous témoignez pas le respect requis ?

Le maire écarta les bras.

— Nous respectons tout le monde, sans hiérarchie entre les uns et les autres. Et nous ne voulons pas la guerre.

— La guerre ! s'esclaffa Hannis Arc. Il ne s'agit pas de ça ! (Feignant l'incrédulité, il regarda autour de lui.) Il n'y a pas de guerre. En tout cas, elle est finie depuis longtemps. La question, c'est celle de mon règne. Et de votre allégeance à l'empire d'haran.

— Nous lui sommes loyaux, affirma le maire.

— Eh bien, je suis le seigneur Arc, maître de l'empire d'haran.

L'homme eut un moment d'hésitation.

— Le maître de l'empire d'haran, c'est le seigneur Rahl.

— Plus maintenant, fit Hannis Arc, chassant d'un geste dégoûté jusqu'au souvenir de cette détestable lignée de souverains. La guerre est finie, je viens de te le dire.

— Nous n'avons pas entendu parler d'une guerre pour le pouvoir.

— Richard Rahl réside désormais dans le royaume des morts, dit Sulachan d'une voix qui força les défenseurs à reculer d'un pas.

— Il serait mort ? Vous en êtes sûr ?

— Mes serviteurs, de l'autre côté du voile, se sont emparés de son âme et l'ont entraînée dans des ténèbres éternelles.

Hannis Arc observa la horde de Shun-tuk qui attendait derrière lui. Seule une petite partie de l'armée était visible sur la route. Le reste était éparpillé dans la vallée, la remplissant d'une extrémité à l'autre.

— Hannis Arc, demanda Sulachan, tu crois que cet endroit vaut la peine ? Ne devrions-nous pas nous concentrer sur le Palais du Peuple ? C'est le siège même du pouvoir que tu cherches.

Certes, mais ce « siège », justement, ne risquait pas de s'enfuir.

— Nous y arriverons bien assez tôt…

Sulachan se rembrunit.

— Il est important de garantir la sécurité de la machine à présages.

Hannis Arc ne se laissa pas impressionner.

— C'est moi qui l'ai réveillée après les millénaires qu'elle a passés dans les ténèbres. Je l'ai fait pour qu'elle m'aide à te ramener du royaume des morts. À part moi, un seul homme peut l'utiliser. C'est Richard Rahl, et il est mort.

Sulachan riva sur Hannis Arc ses yeux brillant de leur lumière spectrale.

— Même ainsi, il serait préférable de…

— Maintenant que Richard Rahl est mort, ce n'est plus un problème. Je règne sur l'empire d'haran, désormais.

L'empereur dévisagea son interlocuteur.

— C'est vrai, mais pour ça, tu dois t'emparer du Palais du Peuple et contrôler la machine à présages. Avec l'aide de mes demi-humains, bien entendu…

— Quand le temps sera venu…

Hannis Arc regarda vers le sud-ouest et crut apercevoir dans le lointain le grand palais qui se dressait sur un haut plateau, dans les plaines d'Azrith.

— Contrairement à tous ces avant-postes, sur notre chemin, le Palais du Peuple ne sera pas facile à prendre. Mieux que quiconque, tu devrais le savoir. Et comprendre à quel point il est important de terroriser nos ennemis.

» Chaque étape est une phase nécessaire pour nous permettre de conquérir sans peine le Palais du Peuple. Briser le moral de l'adversaire, voilà la clé de tout ! Ainsi, il nous accueillera à bras ouverts.

Sulachan réfléchit puis haussa les épaules.

— Rien ne me presse… N'ai-je pas l'éternité devant moi ? Si c'est ce que tu veux, qu'il en soit ainsi.

— Ce que je veux, c'est un palais d'où je puisse régner. Comprends-tu ? Donc, il ne faut pas qu'il soit réduit à un tas de ruines.

Le regard du spectre brilla de nouveau d'une inquiétante manière.

— Tant que la machine à présages est en sécurité, ça ne me dérange pas.

— Richard Rahl est mort. Personne d'autre ne peut utiliser la machine. Assure-toi que l'âme de ce chien sombre dans l'oubli, et moi, je m'occuperai de ta précieuse machine.

— Essaie de savoir ce que tu fais, cette fois. Plusieurs fois, déjà, tu as pris des risques avec cet homme, le laissant te filer entre les doigts.

Du bout d'un index, Hannis Arc se tapa rageusement sur la poitrine.

— C'est moi qui ai compris comment utiliser la machine à présages et Richard Rahl – les prophéties et le sang – pour te ramener d'entre les morts. Cette fois, ce n'est pas à moi de me charger du seigneur Rahl. Il te revient de le réduire à néant…

» Par le passé, Richard Rahl a été secouru par bien des gens. Aujourd'hui, il est entre tes mains, en quelque sorte. Dans ton royaume, en tout cas. Garantir qu'il ne vienne plus nous mettre des

bâtons dans les roues est ta responsabilité.

— Il est mort.

— Comme tu l'étais, oui…

Hannis Arc détesta être sermonné par l'homme qu'il avait arraché au royaume des morts pour le ramener dans le monde des vivants. Sans lui, Sulachan aurait été à tout jamais exilé dans une éternité de ténèbres. Certes, il avait mis jadis au point un plan précis, prenant de fantastiques précautions pour que tout soit en place au moment de son retour, mais sans Hannis Arc et ses pouvoirs – sans oublier le mal qu'il s'était donné, au fil de l'étude de prophéties oubliées, pour se faire tatouer sur chaque pouce carré de peau les symboles requis – cette fantastique machination ne se serait jamais réalisée, l'empereur spectral restant là où il était jusqu'à la fin des temps.

Sulachan balaya du regard les défenseurs postés sur les créneaux.

— Pour moi, c'est une perte de temps, dit-il, mais si le nouveau maître de l'empire d'haran veut qu'il en soit ainsi, libre à lui ! Mes Shun-tuk seront ravis de t'aider à envoyer un message aux cités qui se trouvent encore sur notre chemin.

— Parfait, fit Hannis Arc, satisfait que le roi spectral accepte de rester à sa place. C'est réglé, dans ce cas. Nous allons faire un exemple avec des gens qui osent résister à leur maître. N'ai-je pas eu la générosité de leur proposer la paix ? Que tous les autres apprennent ce qu'on risque à ne pas se soumettre. La punition doit être rapide et douloureuse, afin de dissuader mes sujets de se montrer irrespectueux.

» Empereur, dis bien à tes guerriers de laisser quelques survivants, afin qu'ils s'enfuient et répandent partout la « bonne parole ». Ainsi, elle finira par arriver jusqu'au Palais du Peuple.

— Donnons donc à ces gens un avant-goût du destin de ce monde, fit Sulachan avec l'ombre d'un sourire.

Radieux, Hannis Arc se tourna vers Vika. Dès qu'il lui eut fait un signe de tête, la Mord-Sith avança. Dans son uniforme rouge, elle se détachait de la masse de Shun-tuk en haillons qui attendaient l'ordre d'attaquer.

— Dis-leur de faire avancer les prisonniers.

— À vos ordres, seigneur Arc.

Vika courut jusqu'au premier rang de Shun-tuk et cria quelques mots. Peu après, les prisonniers furent poussés hors de l'abri des arbres. Bâillonnés et ligotés, ce n'étaient plus que de misérables épaves à l'esprit brisé. À force de terreur, certains semblaient être en transe. D'autres avaient les yeux exorbités d'horreur.

Hannis Arc s'adressa de nouveau au maire :

— Ce sont des citoyens de la ville précédente qui ont refusé de s'agenouiller devant leur seigneur Arc.

Sur ces mots, Hannis Arc tendit un bras entièrement couvert

d'emblèmes – certains brillant de l'intérieur alors qu'il invoquait son pouvoir – vers le groupe de prisonniers.

Une bonne partie de ces hommes et de ces femmes furent soulevés dans les airs puis projetés vers le mur d'enceinte, le survolant en hurlant avant d'aller s'écraser de l'autre côté.

Faute de franchir toute la distance, certains s'écrasèrent contre le mur puis retombèrent sur le sol, tous les os brisés. Encore vivants, mais bien trop amochés pour s'enfuir, ils hurlèrent de douleur, faisant écho aux cris de ceux qui agonisaient de l'autre côté de la muraille.

Hannis Arc se tourna vers les prisonniers restants – ceux que la terreur pousserait à obéir, quoi qu'il leur ordonne.

Avant que le maire ait pu demander ce qui se passait, Sulachan tendit une main auréolée de bleu vers les portes de la cité.

Elles explosèrent aussitôt, des éclats de bois et des fragments de métal – tout ce qui restait des gonds et des barres de sécurité – volèrent dans les airs. Derrière un rideau de poussière, des citadins affolés tentaient déjà de fuir. Mais ils n'auraient nulle part où aller. Piégés dans leur ville si « bien » défendue, ils n'avaient plus qu'à attendre leur destin.

Sulachan se tourna vers ses Shun-tuk :

— Festoyez !

Avec un hurlement collectif, les demi-humains en quête d'une âme chargèrent les habitants des Chutes de Drendon avec l'espoir de leur voler la leur.

Braillant de terreur, les citadins cherchèrent tous un endroit où se cacher. Mais les Shun-tuk étaient de fins limiers, quand il s'agissait de débusquer des âmes. En quelques minutes, la ville entière devint le théâtre d'une incroyable boucherie, car les demi-humains dévoraient les citadins vivants afin de s'emparer de leur âme.

Certains habitants voulurent s'incliner devant le seigneur Arc, mais il était trop tard pour ça. Ayant laissé passer leur chance, ils n'auraient droit à aucune pitié. Et puisqu'ils n'avaient pas voulu servir le nouveau seigneur, eh bien, ils serviraient d'exemples…

Hannis Arc regarda les prisonniers encore vivants. De la vermine couverte de boue et d'excréments. D'un geste, il fit tomber les cordes qui leur entravaient les poignets et les chevilles.

— Allez jusqu'au Palais du Peuple, et en chemin, annoncez notre venue ! Le seul espoir de salut, dites-le bien à tout le monde, est de jurer allégeance au seigneur Arc.

Ivres de soulagement, les rebuts d'humanité tombèrent à genoux. Quand Hannis Arc passa entre eux, ils s'accrochèrent à ses pieds ou baisèrent l'ourlet de sa tunique, le remerciant de sa clémence et lui

jurant une éternelle loyauté.

Un témoignage de respect qui alla droit au cœur du nouveau maître de D'Hara.

— C'est bon ! Arrêtez ça et filez !

Se levant comme un seul homme, les prisonniers partirent exécuter les volontés de leur seigneur.

Chapitre 15

D'innombrables bras se tendaient hors des ténèbres, griffant l'air pour tenter d'attraper quelque chose. Des mains essayaient de toucher Nicci, mais malgré tous leurs efforts, elles n'y parvenaient pas.

Même les yeux fermés, Nicci voyait tous ces bras qui ondulaient comme des serpents. Alors qu'elle se sentait peu à peu glacée par le contact du néant, les cris des morts, derrière le rideau de bras et de mains, lui vrillaient les nerfs.

La magicienne identifia ces âmes.

Elles appartenaient à toutes ses victimes.

Nicci leva une main et repoussa la première rangée de spectres – des gens qui avaient mérité de mourir mais qui haïssaient bien trop la vie pour comprendre qu'ils étaient passés de l'autre côté du voile.

Ces âmes ne représentaient pas un danger pour la magicienne. N'étant pas des démons, elles n'avaient pas le pouvoir de s'emparer des vivants pour les entraîner dans les ténèbres.

Ces coupables qu'elle avait justement punis ne pouvaient rien contre elle.

Près d'elle, sous son œil mental, Nicci vérifia que la forme éthérée de Kahlan était aussi à l'abri des assauts de ces morts.

Les démons voulaient que Kahlan leur soit rendue. Par bonheur, Richard avait pu les détourner de l'Inquisitrice, lui offrant ainsi la liberté et le salut. Depuis c'était lui que les démons enveloppaient de leurs ailes noires, empêchant Nicci de le trouver. Plusieurs fois, par le passé, elle avait regardé de l'autre côté du voile et trouvé les esprits qu'elle cherchait. Mais elle ne pourrait pas repérer Richard.

Sulachan entendait que personne ne puisse jamais retrouver le Sourcier mort. Malgré tous ses pouvoirs, Nicci n'était pas de taille à lutter contre un tel sorcier, surtout sur son terrain favori.

La tâche semblait irréalisable. Les ténèbres regorgeaient d'âmes – on eût dit des milliards de grains de sable noirs éparpillés sur une plage à minuit. Pour ne rien arranger, des vagues sombres déferlaient sur cette plage, mélangeant et remélangeant les grains.

Comment en distinguer un seul dans cette multitude ?

Dès qu'ils l'apercevaient, les esprits reculaient, la fuyant comme la peste. Nicci ne s'en étonna pas, car elle avait déjà assisté à ce spectacle. Reconnaissant une intruse qui tentait d'envahir leur royaume – une force obscure dans un monde de ténèbres –, les morts tentaient de la chasser de leur éternité afin de la renvoyer à la terreur

de cette brève étincelle fragile – la vie – dont ils détestaient qu'on leur rappelle le souvenir, puisqu'elle était désormais hors de leur portée.

Tout ce qu'ils désiraient, désormais, c'était qu'on les laisse en paix, afin qu'ils puissent tout oublier.

À la lumière de l'âme de Kahlan – inhabituellement vive –, ces masses d'esprits tourbillonnaient tels de gigantesques bancs de poissons. Comme s'ils tentaient de protéger cette lueur menacée par l'obscurité de Nicci, ces millions d'êtres condamnés au néant s'efforçaient de la tenir éloignée de la formidable lumière.

Bien que la beauté de cette âme lui donnât envie de pleurer, Nicci s'impatienta, car les esprits qui peuplaient les ténèbres lui bloquaient le chemin.

Sur cette plage noire, et comme elle le redoutait depuis le début, il semblait impossible de trouver un grain particulier.

Soudain, des mains se posèrent doucement sur les épaules de la magicienne. C'était Rouge, debout derrière elle…

Dès cet instant, les ténèbres se modifièrent, les âmes qui les peuplaient se séparant en même temps qu'elles reculaient.

Quand elle vit de nouveau la lumière de l'âme de Kahlan, toujours placée au centre de la Grâce dessinée avec son sang, Nicci sourit intérieurement. À partir de l'unique goutte de sang de Richard, les ténèbres éternelles se transformaient en flots tourbillonnants qui dérivaient gracieusement dans le néant.

Nicci comprit que la voyante utilisait les flots du temps pour lui montrer le chemin à suivre dans le vide. Devant elle, les multiples rideaux de ténèbres peuplés d'âmes ondulaient et se pliaient comme si un courant invisible les agitait. On eût dit des colonnes de fumée décrivant des volutes dans un air paisible. Ou du sang tombant goutte à goutte dans une eau limpide.

Un spectacle à la fois terrifiant, fascinant et d'une incroyable beauté.

Soudain, le long des flots que la voyante instillait en Nicci, la lumière d'une âme spécifique apparut puis se détacha de la masse d'infini néant.

Une âme que Nicci reconnut aussitôt, car elle lui était plus que familière. Celle du sorcier qu'elle avait tué pour lui voler son pouvoir.

Un meurtre commis au moment où elle était devenue une Sœur de l'Obscurité. Un acte au-delà de tout pardon…

La lumière grandit puis se transforma en une silhouette brillante qui bloqua le chemin de la magicienne. Les esprits, elle le savait, se servaient de leur lumière pour prendre une forme identifiable.

Nicci ignorait que faire. Quelles possibilités s'offraient à elle ? Implorer le pardon du sorcier était impossible. Elle n'en avait pas le droit.

La lumière toucha Nicci, puis elle entra en contact avec sa propre âme. En cet instant d'intemporelle connexion, la magicienne capta tout ce que sa victime voulait lui dire.

Tant de beauté lui arracha des larmes. Le sorcier était en paix. Et même si elle lui avait volé son don pour servir le mal, au bout du compte, Nicci avait accompli plus de bonnes choses avec qu'il ne l'aurait jamais pu.

Bien que tout eût commencé par une injustice, elle avait fini par faire ce qu'il fallait – la seule chose susceptible de lui rendre la paix. Choisissant de changer, elle avait affronté le mal, rachetant ainsi tous les tourments qu'elle avait infligés à des innocents.

Nicci était au-delà du pardon, et cela, il le comprenait aussi. N'étant pas en mesure de l'absoudre, il ajouta que ça devrait venir du plus profond d'elle-même, et que rien d'autre n'importait.

Éblouie par la merveilleuse lumière de cette âme, l'ancienne Maîtresse de la Mort pleura en songeant à son crime.

Puisqu'elle portait son don en elle, dit aussi l'esprit, il était avec elle en permanence, l'aidant à suivre ces nouveaux engagements. À présent, tous deux partageaient les mêmes objectifs, et il était fier qu'elle détienne son don.

Enfin, le sorcier, d'une main éthérée, caressa les cheveux de Nicci comme un père aurait pu le faire tout en souriant à sa fille adorée. Cet instant d'amour pur et de totale acceptation laissa la magicienne en larmes et tremblante.

Puis l'esprit s'écarta et tendit son bras de lumière, lui indiquant qu'elle pouvait avancer. Enfin, il lui souhaita bonne chance puisqu'elle allait combattre au nom de la vie – une juste cause pour le don qu'elle avait reçu à la naissance et pour celui qu'elle lui avait volé.

Au terme de cet échange qui n'avait pourtant duré qu'une fraction de seconde – mais dans le royaume des morts, c'était l'équivalent d'une éternité – Nicci se sentit vidée, tant par cette rencontre que par l'indicible tristesse qu'elle lui inspirait. En même temps, elle en tirait le sentiment de connaître cet homme mieux qu'elle n'avait jamais connu personne – et de s'être découverte sous un jour qu'elle n'aurait jamais soupçonné.

Très loin en arrière, Nicci entendit Kahlan lui demander si elle allait bien, mais la distance était bien trop grande pour qu'elle puisse répondre. La voyante le fit à sa place, annonçant que la magicienne était partie à la recherche de la première spirite.

Sa mission clairement à l'esprit, Nicci mobilisa toutes ses forces pour avancer dans les ténèbres, portée par les flots qui continuaient à déferler au cœur de la nuit éternelle.

En chemin, elle vit la lumière de nombreuses âmes, toutes se ressemblant comme des étoiles dans le ciel. Des astres flottant en paix

au firmament… Mais parmi eux, comment reconnaître celui qu'elle cherchait ?

Soudain, une de ces étoiles approcha, devenant de plus en plus brillante.

— Je suis Isadora, dit l'esprit d'une voix lumineuse comme un lever de soleil. Tu me cherches, et je l'ai senti.

Sous les yeux de la magicienne, l'étoile se transforma en une silhouette de femme – uniquement composée de lumière, bien entendu.

Tant d'idées tourbillonnèrent dans le cerveau de Nicci qu'elle faillit ne pas savoir par où commencer.

— Je dois aider Richard, finit-elle par dire. Et pour ça, il me faut trouver Naja.

— Je sais, et je suis là pour te guider.

Sur ces mots, l'esprit se laissa porter par les flots.

Bouleversée, Nicci songea qu'Isadora était la plus belle créature qu'elle ait jamais vue. Un être de lumière vibrant d'une bonté pétrie d'innocence, comme si elle était une enfant. Et ce sourire plus chaud qu'une splendide journée d'été…

Isadora ouvrant la marche, les deux compagnes s'enfoncèrent dans des ténèbres encore plus épaisses et remontèrent des tunnels d'obscurité qui traversaient des montagnes de noirceur. Un étonnant voyage dans toutes les directions à la fois, à travers des endroits où il semblait pourtant impossible de se frayer un chemin.

Dans une grotte obscure, niche providentielle au cœur de l'éternité, les deux femmes rencontrèrent un autre esprit qui prit aussitôt une forme humaine.

— Voilà celle que tu cherches, dit Isadora en posant une main sur l'épaule de la silhouette de lumière.

— Naja ? demanda Nicci en avançant.

Cet esprit-là regarda la magicienne avec une grande froideur.

— Que vient faire ici une femme comme toi ? De quel droit oses-tu me déranger ?

— Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent… J'ai l'apparence d'une Sœur de l'Obscurité parce que je n'aurais pas pu venir sinon. Pour accomplir ma mission, j'ai dû recourir à ce que je sais faire…

— Et c'est quoi, ta mission ?

— Celle qui fut aussi la vôtre… Vaincre l'empereur Sulachan.

L'esprit recula et gémit.

— Sulachan ! Son misérable esprit rôde dans le royaume des morts avec des intentions plus destructrices que le néant.

— Je sais que vous avez lutté contre lui, de votre vivant. Avec Magda Searus et le sorcier Merritt.

Quand Nicci eut prononcé ces noms, deux nouveaux esprits

apparurent dans les ténèbres.

— Pourquoi es-tu ici ? demanda Magda Searus.

Comme Isadora, sa forme éthérée était d'une incroyable beauté qui émerveilla Nicci, l'emplissant d'une paix comme elle n'en avait jamais connu.

— Je suis là pour aider cette femme, répondit la magicienne.

Elle désigna dans le lointain l'endroit où Kahlan, son âme lumineuse comme un soleil, était assise au centre de la Grâce, près d'une unique goutte de sang de Richard.

— La Mère Inquisitrice, fit Magda Searus avec une gracieuse et tendre vénération que seul un esprit du bien pouvait exprimer. Tu as amené son âme ici ?

— Seulement un peu de sa lumière, répondit Nicci. Elle alimente la Grâce qui m'a conduite jusqu'à vous.

— Pourquoi es-tu là ? demanda Magda.

Nicci désigna l'esprit plein d'amour qui se tenait près de la Première Inquisitrice.

— Pour la même raison que lui…

— Par amour, dit Merritt, comprenant sans peine. Celui dont nous savons tous qu'il viendra un jour.

— C'est ça, confirma Nicci. Mais Sulachan s'est évadé du royaume des morts, et il arpente de nouveau le monde des vivants. Richard Rahl seul peut le vaincre. De votre temps, vous vous êtes tous battus pour repousser l'empereur et ses hordes. En agissant ainsi, vous avez ouvert la voie à celui qui viendrait un jour reprendre votre flambeau.

— Ton monde n'est plus le nôtre…, dit Naja.

Magda et Merritt acquiescèrent.

— Richard Rahl n'est pas dans mon monde. Il est chez vous, ici.

— Ce n'était pas prévu ainsi ! s'exclama Merritt. Richard Rahl est censé vaincre Sulachan. Pour ça, il doit être dans votre monde. D'ici, il ne réussira pas. Aucun d'entre nous n'en serait capable.

— Je sais, dit Nicci, et c'est la raison de ma venue. Pour ça, j'ai dû recourir aux sombres pouvoirs que je mettais jadis au service du mal, mais en les mobilisant pour défendre le royaume des vivants.

L'esprit de Naja se métamorphosa soudain, devenant une silhouette lumineuse sans doute très proche de ce qu'elle était de son vivant.

— Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Nous avons pris toutes les précautions, orienté les prophéties et laissé derrière nous tout ce que nous pouvions pour vous aider. Comment Richard est-il mort ?

Nicci ne trembla pas sous le regard des esprits.

— Je l'ai tué, dit-elle, tendant une main pour repousser les ondes hostiles qu'elle sentit émaner des esprits, comme c'était annoncé dans les flots du temps.

Merritt approcha, fendant les ténèbres. D'un pas rageur, aurait dit Nicci dans d'autres circonstances.

— Je devais le faire, se justifia-t-elle sous le regard noir de l'esprit.

— Pourquoi ?

La magicienne désigna de nouveau l'âme lumineuse de Kahlan.

— Pour elle… Quelqu'un l'avait tuée, et les démons de Sulachan, après s'être emparés de son âme, l'entraînaient dans un puits de ténèbres. Richard m'a demandé d'arrêter son cœur afin qu'il puisse voler à son secours, prendre sa place et la renvoyer dans le monde des vivants. Pour lui, ça comptait plus que sa propre vie.

Les quatre esprits regardèrent Nicci avec la profonde mélancolie née d'une véritable compréhension.

— Je veux trouver un moyen de ramener l'âme de Richard dans son corps. L'humanité a besoin de lui. Dans le monde des vivants, sa dépouille l'attend, préservée par un sort qui la lie à votre monde.

— S'il est mort, dit Naja, son âme est désormais là où elle doit être.

— En principe, oui… Mais c'est un cas particulier. Comme la Mère Inquisitrice, Richard a été infecté par la souillure d'une Pythie-Silence. La mort étant en eux, tous deux étaient condamnés. Mais ici, le Sourcier porte en lui la contrepartie de la souillure – une étincelle de vie – qui le lie encore à mon monde. En d'autres termes, il n'appartient pas au royaume des morts.

— Tous les hommes meurent, dit Naja.

— Bien sûr, mais ce n'était pas son heure, comme pour la Mère Inquisitrice. Tout est arrivé à cause de Sulachan, qui s'est servi de prophéties à fourche, les distordant avec ses pouvoirs occultes. Pour l'heure, Richard appartient toujours au monde des vivants. Il faut qu'il y retourne pour combattre Sulachan. Sinon, le voile se déchirera et les deux mondes entreront en collision.

Un long silence suivit cette déclaration. Dans le royaume des morts, il aurait pu s'agir d'une éternité…

— Nous devons essayer d'aider Richard, dit Magda d'une voix vibrante de compassion. (Elle tendit un bras lumineux vers l'endroit où brillait l'âme de Kahlan.) Pour elle.

— Pour l'humanité entière, corrigea Nicci.

— Voilà qui est parler comme une magicienne ! fit Naja avec un grand sourire.

Merritt approcha de la spirite.

— C'est toi qui dois participer aux recherches… Personne ne connaît mieux que toi les démons de Sulachan, puisque tu as participé

à leur création. À présent, contribue à leur défaite !

— Parce que j'ai œuvré jadis pour le mal ? Comme elle, quand elle était une Sœur de l'Obscurité. Tu penses que je dois encore me racheter ?

Pleine de compassion, Magda secoua la tête.

— Tu nous as rejoints dans la lutte contre Sulachan, dit-elle. Et tu sais que le rachat vient de l'intérieur d'une personne. Nicci a parcouru le même chemin que toi. Elle te comprend parce que vous avez vécu la même expérience.

— Toutes les deux, nous avons servi le mal, puis lutté de toutes nos forces pour changer. Et nous avons réussi. Nicci, tu sers une juste cause, et je t'aiderai.

Alors qu'un bras sans substance entourait la taille de Nicci, l'entraînant au loin, elle regarda Magda et Merritt, qui la suivaient. Un spectacle comme elle n'en avait jamais vu. Un feu d'artifice d'amour, de compréhension, de paix, de joie, de confiance, d'efficacité, d'espoir et de bienveillance…

Cette vision lui rappela quelque chose. Au début, elle ne parvint pas à déterminer quoi. Puis elle eut un déclic. C'était un reflet de l'aura lumineuse qu'elle voyait toujours chez Richard et Kahlan.

— Tu as un esprit très intéressant, dit Naja tandis que les deux femmes traversaient d'infinies ténèbres. En ces lieux, il te sera très utile.

Chapitre 16

Même si les ténèbres du royaume des morts étaient plus noires que la nuit, Nicci sentit qu'elle entrait dans une obscurité encore plus totale. Ici, plus d'esprits brillants comme des étoiles. Ceux qu'elle voyait dériver autour d'elle étaient désormais si sombres qu'on avait du mal à les distinguer dans leur écrin de noirceur. Certains semblaient même plus foncés encore que celui-ci.

Une vision perturbante…

— Ce ne sera pas facile, dit Naja en entraînant Nicci de plus en plus bas dans le puits noir où tourbillonnaient des âmes.

— Qu'allons-nous devoir faire ? demanda la magicienne.

— Prier pour réussir l'impossible.

— Sais-tu comment nous devrons nous y prendre ?

Naja ne répondit pas.

Soudain, Nicci remarqua que des silhouettes noires semblaient les suivre, se massant les unes près des autres tandis qu'elles descendaient vers les deux voyageuses.

Quand elle vit ce que regardait la magicienne, Naja l'attira plus près d'elle.

— Des esprits du mal…, souffla-t-elle.

— Comment les combattre alors que nous sommes dans leur monde ? demanda Nicci.

Plus pour elle-même qu'à Naja.

Alors qu'elle traversait sans effort la nuit éternelle, Naja leva les bras et sa silhouette brilla beaucoup plus vivement. Là encore, un spectacle magnifique. Effarouchés par cette lumière, les esprits du mal battirent en retraite dans les ténèbres.

— On ne peut pas les combattre, dit Naja. Pas ceux-là. Eux, ils voudraient qu'on les affronte, et qu'on éprouve pour eux un immense dégoût. Car cela alimente leur haine. En revanche, voir de la lumière les fait souffrir d'une manière qu'eux seuls peuvent expérimenter. Comme si leur haine se retournait contre eux et consumait leur âme.

— J'aimerais pouvoir briller ainsi, dit Nicci, pensant une nouvelle fois tout haut.

Naja eut un éclatant sourire.

— C'est le cas. Mais tu ne peux pas le voir. Moi, oui ! Et un jour, tu y arriveras.

Nicci n'aurait pas pu dire qu'elle était pressée d'en être là. Pourtant, elle enviait la sérénité qu'elle avait vue chez tous ces esprits.

Depuis que Richard était entré dans sa vie, tout ce qu'elle avait fait, semblait-il, était de lutter pour la paix. En voir le reflet chez ces êtres était un encouragement et une récompense.

— Les démons qui détiennent Richard ne sont pas de simples âmes perverses, comme ceux qui nous suivaient. À l'origine, ce sont bien des âmes perverses, mais Sulachan les a transformées en démons afin qu'elles le servent mieux. En ces lieux sombres, ils forment son armée noire. J'ai aidé à les créer, donc je sais à quel point ils sont terribles. Et puissants. Ce sont un peu les loups de ces ténèbres, leurs griffes et leurs crocs capables de capturer un esprit et de l'entraîner dans les plus profonds abysses du royaume du Gardien.

Alors que la descente continuait, Nicci regarda autour d'elle, dans le puits de ténèbres.

— Même si nous parvenons à trouver Richard alors que les démons le dissimulent dans des ténèbres éternelles, j'ignore comment nous réussirons à l'arracher à leurs griffes. Moi, en tout cas, je n'ai pas le pouvoir nécessaire.

— Merritt n'aurait-il pas pu nous aider ? C'était un puissant sorcier, non ?

Naja se pencha en avant, le cou tendu, pour accélérer leur chute.

— Oui, et lui, il aurait le pouvoir requis, mais il lui manque les liens indispensables.

— Les liens ?

— Ici, il faut avoir des amis, dit Naja, énigmatique. Des esprits qui détiennent le pouvoir et les connexions indispensables…

Nicci ne comprit pas vraiment ce que voulait dire Naja. Mais elle en tira une conclusion : la situation se compliquait.

— Il y a encore plus grave, continua Naja. Même si nous trouvons Richard et si nous le libérons, nous n'avons pas le pouvoir de renvoyer une âme dans le monde des vivants. Quand une âme est ici, c'est pour y rester.

Nicci désigna la lumière de l'âme de l'Inquisitrice, toujours visible.

— Celle de Kahlan est pourtant repartie.

— Mais Richard est venu l'aider. Il est différent. C'était ce que je voulais dire, en parlant d'amis avec les bons « liens ». Richard a toujours été différent et capable de faire ce qui est impossible pour d'autres… Dans ce cas, il a su analyser des conditions très spécifiques, puis en tirer parti pour secourir sa femme. Si nous le libérons des démons, nous aurons besoin de l'aide de quelqu'un qui se trouve dans ton monde.

— Mais il a une étincelle de vie en lui…

— Sans doute, oui, et à partir de cette étincelle, il pourrait « renaître », comme la Mère Inquisitrice. Mais contrairement à elle, il n'y a personne pour l'aider à retourner sous la lumière de la Grâce – la

condition indispensable pour qu'il rentre chez vous. Pour réussir, il nous faudra de l'assistance de l'autre côté du voile.

Nicci réfléchit quelques instants alors que la chute dans l'éternité continuait en douceur.

— La voyante a dit que quelqu'un devrait sacrifier sa vie pour lui… Eh bien, ce sera moi ! Je renoncerai à mon existence pour qu'il revienne. Parce que le monde a besoin de lui pour vaincre Sulachan et Hannis Arc. Naja, je resterai ici, et je mourrai à sa place.

Naja eut un regard peiné.

— Ce sera peut-être nécessaire. Mais j'ignore si ça suffira.

À l'idée de mourir, Nicci éprouva une forte angoisse. La perspective de renoncer à l'unique existence qu'il lui aurait été donné d'avoir n'avait rien de plaisant, mais en y réfléchissant, ce n'était pas si terrifiant que ça, puisque l'enjeu était le retour de Richard. Par le passé, lorsqu'elle voyageait dans le royaume des morts, elle était une Sœur de l'Obscurité au service du Gardien – en mission pour de sombres machinations. Comme Naja, qui avait servi Sulachan, elle obéissait aux Sœurs de l'Obscurité, un ordre entièrement dévoué aux intérêts malveillants du Gardien.

Même si elle œuvrait pour le royaume des morts, et contre le monde des vivants, cette étendue d'infinies ténèbres l'avait littéralement terrorisée.

Mais tout compte fait, ce n'était plus le cas. Même si l'angoisse restait là, le royaume des morts lui semblait à présent un lieu plutôt paisible. Elle sentait bien qu'il y existait des régions entières de totale désolation, mais elles se trouvaient très loin dans les ténèbres, pas là où elle était. En d'autres termes, elle n'avait rien à craindre, en tout cas tant que Naja la guiderait et la protégerait.

Voyager avec un esprit du bien était une expérience merveilleuse. Tant de paix et de joie, voilà qui semblait presque trop beau pour être vrai.

Captant quelque chose, Nicci regarda derrière elle et vit que des points lumineux semblaient les suivre.

— Des esprits du bien, expliqua Nicci. Parmi eux, Richard s'est fait beaucoup d'amis. Et ici, les liens affectifs sont éternels.

— Ne peuvent-ils pas nous aider ? Ce sont peut-être les amis dont Richard a besoin.

Naja ne répondit pas tout de suite.

— Non, dit-elle enfin. Aucun d'eux n'a ce pouvoir. Mais ils estiment et respectent Richard…

La spirite tendit soudain un bras.

— Enfin ! Là… Tu les vois ?

— Non…

Plissant les yeux, Nicci tenta de distinguer dans le néant ce que

l’esprit était apparemment seul à voir.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Les démons noirs… Et ils tiennent Richard.

Le cœur de Nicci bondit dans sa poitrine.

— Richard ? Il est quelque part dans ces ténèbres ?

— Oui, répondit Naja.

Elle augmenta la vitesse de leur chute afin de rattraper les démons.

— La bataille commence, magicienne. Nous n’aurons pas le droit de perdre, sinon, nous serons vaincues pour l’éternité.

— Esprits bien-aimés, aidez-nous ! souffla Nicci quand elle vit enfin les démons ailés aux griffes et aux crocs acérés.

Chapitre 17

C'était l'obscurité qui le faisait souffrir. Pas le genre de douleur qu'il avait connu de son vivant. Non, une souffrance différente, et beaucoup plus terrible. Un mal qui ne se contentait pas de déchirer sa chair et ses os, mais qui s'attaquait à son âme.

L'obscurité des démons, du Gardien… et d'un désespoir sans nom à l'idée d'être perdu à jamais dans le néant.

Depuis ce qui lui semblait une éternité, le Sourcier luttait pour se dégager des griffes enfoncées dans ses épaules et dans ses jambes et pour écarter les ailes noires qui l'enveloppaient. Ainsi emprisonné, il avait le sentiment d'étouffer. Mais ça n'avait rien à voir avec l'asphyxie d'un être vivant.

Agonisant dans les ténèbres, son âme aspirait à la lumière. Consciente qu'elle ne la reverrait jamais, elle sombrait dans la tristesse sans fond de se savoir à jamais coupée du monde qui avait si longtemps été le sien. Une âme bannie de la lumière, condamnée à une éternité d'abjecte misère sans le moindre espoir que ça cesse un jour. Sans perspective d'évasion, ni aucun moyen de se libérer, y compris en s'autodétruisant.

Malgré tout, le jeu en avait valu la chandelle. Car il avait sauvé Kahlan du sort qu'il connaissait à présent. Et si c'était à refaire, il n'hésiterait pas un instant. Oui, quel que soit le prix à payer, ça valait la peine. Savoir que sa femme était saine et sauve, la lumière de son âme brillant de nouveau dans le monde des vivants… En des temps si sombres, la vie avait besoin de telles balises.

Cependant, il avait du mal à saisir le sens de tout ça. Sans doute parce que trop de temps s'était écoulé depuis qu'il était vivant. Une éternité, lui semblait-il. Parfois, on eût dit qu'il l'était encore – une existence faite de malheur, de peur, d'angoisse et de désolation. Exactement ce que lui avait paru être la vie sans Kahlan. Pour cette raison, il était parti à sa recherche. Sans elle, continuer n'aurait pas été supportable.

Sentant un mouvement, Richard cessa de se débattre. Dans son épaule, les griffes se plantaient cruellement comme si on avait tenté de les arracher, le démon les enfonçant plus profondément afin de résister. Oui, c'était bien ça ! Et dans ce processus, ces griffes raclaient contre ses os – des os qu'il n'avait plus, en réalité, mais qu'il sentait

toujours.

Des crocs s'enfoncèrent eux aussi davantage dans son torse – qu'il n'avait plus non plus, mais ça n'empêchait pas la souffrance.

C'était son âme qu'on torturait…

Puis il crut voir un point lumineux dans les ténèbres environnantes. Très brièvement, comme si les ailes noires s'étaient écartées une fraction de seconde.

Encouragé, Richard recommença à lutter contre les ténèbres qui l'étouffaient.

De nouveau, de la lumière apparut entre deux ailes noires – plus longtemps, cette fois, avant que la nasse se referme. Se débattant de plus belle, le Sourcier vit une nouvelle brèche, et derrière, une vive et chaude lueur. Tendu vers cette source lumineuse, il parvint à écarter davantage les ailes noires.

Une victoire éphémère, puisqu'elles se refermèrent, l'emprisonnant plus étroitement encore.

Un éclair jaillit, arrachant aux démons des cris de douleur et de rage. Puis un autre frappa les atroces créatures. Les crocs qu'elles tentèrent d'enfoncer plus profondément en Richard se brisèrent et les griffes, inexorablement arrachées, le déchiquetèrent de l'intérieur.

D'autres éclairs jaillirent en une rapide série. Richard les reconnut. Pas à leur aspect, mais plutôt à leur contact. C'étaient des décharges de magie – un pouvoir qu'il connaissait bien.

Les démons poussèrent le genre de hurlements qu'on ne peut entendre que dans les profondeurs du royaume des morts. Un son capable de déchirer la chair des mortels et de briser leurs os. Le cri d'âmes maudites soudain conscientes de leur sort.

À une incroyable vitesse, les éclairs vinrent frapper les démons, déchiquetant leurs ailes et leurs corps couverts de pustules et de plaies purulentes.

Une silhouette se glissa entre Richard et ses bourreaux, le protégeant.

— Je suis désolée, Richard, dit une voix familière. J'ai peur que tu sois de nouveau dans le royaume des morts…

Richard leva les yeux vers l'apparition qui lui faisait un bouclier de son corps lumineux, ses bras gainés d'un tissu blanc brillant écartés pour repousser les sbires noirs de Sulachan. Alors que la protectrice baissait les yeux sur lui, un sourire mélancolique sur les lèvres, il la reconnut.

Jadis, il avait tué cette femme.

Derrière les bras écartés de son amie, Richard vit que des démons aux ailes noires et aux yeux rouges s'apprêtaient à contre-attaquer. Mais les bras de lumière se refermèrent sur lui, l'isolant de ses

agresseurs.

Tout autour, une furieuse bataille se déroulait. La lumière et les ténèbres s'affrontaient, deux pouvoirs opposés en lutte avec une férocité qui, en ces lieux, paraissait à la fois déplacée et tout à fait à sa place.

— Tu es en sécurité, dit la voix familière.

— Denna ?

L'esprit sourit d'entendre prononcer son nom – en particulier par Richard. Depuis quand n'avait-il donc plus vu ce sourire ? Une éternité, parce que Denna était morte depuis longtemps. Mais il l'avait déjà vue sous sa forme actuelle. Et elle l'avait aidé aussi…

Alors qu'il s'abandonnait à l'étreinte de l'esprit du bien, Richard vit un autre esprit qu'il ne reconnut pas. Avec cette apparition, il y avait une silhouette qui n'appartenait pas au royaume des morts. Et celle-là, il l'identifia.

— Nicci ?

— Oui, je suis là, Richard.

— Kahlan va bien ?

La magicienne hocha tristement la tête.

— Non… Elle te pleure, Richard. Sans toi, la vie lui est insupportable. Quand elle n'était plus là, c'est ce que tu as éprouvé. Tu l'as condamnée à vivre l'épreuve que tu ne voulais pas t'infliger.

Richard éprouva une terrible culpabilité. Jamais il n'avait envisagé les choses ainsi. Désirant plus que tout que sa femme vive, il n'avait pas envisagé qu'elle n'en ait plus aucune envie, sans lui. Comment avait-il pu ne pas y penser ?

— Les âmes sœurs ne doivent pas être séparées, dit une voix que Richard aurait reconnue entre toutes.

— Zedd ?

L'esprit approcha. S'il ne ressemblait pas exactement au vieux sorcier tel que Richard l'avait connu, il restait tel qu'en lui-même. Comme pour tous les autres esprits, son corps de lumière rappelait l'enveloppe charnelle qu'il habitait de son vivant. Mais l'essentiel n'était pas là.

L'esprit du grand-père de Richard brillait comme un soleil. Glorieux dans la vie, il l'était plus encore de l'autre côté du voile, une vision qui emplit de joie l'âme de son petit-fils.

— On dirait que tu t'es encore fourré dans la mouise, mon garçon. Heureusement que j'étais là…

— Je ne comprends pas…, souffla Richard en regardant les esprits qui l'entouraient.

Certains qu'il reconnaissait, et d'autres qu'il n'avait jamais vus.

— Les flots du temps avaient besoin que je sois ici, dit le vieux

sorcier. Sur le coup, je ne l'ai pas compris, mais ma mort avait un objectif bien précis. Et aujourd'hui, je sais lequel… J'étais arrivé au bout de ma vie, ayant accompli tout ce que je pouvais accomplir, et il fallait que je vienne t'attendre ici. La vie a désespérément besoin de toi, mon garçon. Et je suis le seul en mesure de t'arracher à ces démons.

— Que veux-tu dire ? Pourquoi toi ?

L'esprit de Zedd sourit.

— Pour ça, il fallait qu'un détenteur du don soit dans le royaume des morts. Mais pas n'importe quel détenteur du don. Car pour t'aider, avoir avec toi des liens du sang était indispensable.

— Dans ta situation, Richard, dit l'esprit que le Sourcier ne connaissait pas, il faut avoir beaucoup d'amis pour s'en tirer. Je suis Naja, au fait…

— Naja ? Comme la femme qui a écrit le récit sur les murs des grottes de Stroyza ?

— Pas « comme elle », Richard. Je suis cette Naja…

— Mais tout ça date de très longtemps.

— Pas tant que ça… Vu d'ici, on dirait que quelques secondes seulement se sont écoulées.

— Ou une éternité, ajouta un autre esprit féminin.

Encore une inconnue. Mais, la voyant accompagnée d'un esprit masculin, et sachant qu'elle était une amie de Naja, Richard devina son identité.

— Magda Searus ?

L'esprit sourit et désigna son compagnon.

— Et je te présente Merritt, mon âme sœur. Baraccus est là aussi, parmi tous les esprits qui nous entourent. L'amulette qu'il a jadis fabriquée l'a appelé.

» Richard, nous sommes tous venus voir ce que nous pouvons faire pour t'aider.

Dans la constellation de points lumineux, Richard vit l'esprit de Baraccus. Il reconnut aussi celui de son ami Warren, celui de Ben, le mari de Cara, et ceux d'innombrables soldats morts sous ses ordres et devenus des esprits du bien.

— Des forces maléfiques ont tenté de t'emprisonner ici, dit Naja. Pour remporter cette bataille, nous avons dû être nombreux. Une fois que ton grand-père t'a débarrassé des démons, certains d'entre nous ont fait en sorte qu'ils sombrent au plus profond de ce puits de ténèbres. Pour l'instant, ils ne risquent pas de revenir.

— Mais d'autres dangers te menacent ici, dit Magda.

— Tu dois revenir dans le monde des vivants, ajouta Nicci.

— Et toi aussi, dit Naja d'une voix très douce. Car ceux qui ne dorment jamais et marchent comme des hommes vont arriver.

— Que voulez-vous… ? commença Nicci.

Naja lui posa une main sur le front. Aussitôt, la magicienne se volatilisa.

— Comment vais-je faire pour revenir ? demanda Richard aux esprits qui l'entouraient. Est-ce possible ? Dans le monde des vivants, il me reste des choses à faire. La vie d'une multitude de gens dépend de moi. Il faut que j'aille les aider. Pas question de les abandonner entre les griffes de Sulachan.

Merritt eut un sourire complice.

— Ça, c'est la colère de l'épée ! Je la reconnais. Elle est ici avec toi. À cause de votre lien, même dans la mort, ton âme contient le juste courroux de ta lame. Une seule personne pouvait accomplir un tel miracle. Pour être en mesure d'apporter le pouvoir de l'épée et de la vie dans le royaume du Gardien, il faut être celui qu'on nomme le Messager de la Mort.

— Eh bien, si je suis l'Élu, raison de plus pour que je retourne parmi les vivants. Car Sulachan et Hannis Arc menacent de détruire le monde.

— C'est leur objectif, oui, dit Naja.

— D'ici, je ne peux rien faire, affirma Richard. Il faut que je m'en aille.

— La colère de l'épée et l'étincelle de vie te lient encore au royaume des vivants, concéda Naja, mais le royaume des morts te retient toujours prisonnier. Tu sais très bien que les skrins montent la garde devant le voile afin qu'aucun résident du royaume des morts ne le traverse.

Richard se souvint d'Adie, la dame des ossements, qui lui avait parlé pour la première fois des skrins, les terribles créatures chargées d'empêcher les morts de s'enfuir du royaume du Gardien en traversant le voile.

— Sulachan est passé, rappela-t-il.

— Avec l'aide de ton sang, souligna Naja.

— Kahlan aussi est revenue dans le monde des vivants.

— Avec plus d'aide encore que ton sang !

— Alors, comment vais-je faire ?

Les esprits ne détournèrent pas le regard, mais aucun ne parut pressé de répondre.

Quand Zedd lui posa une main paternelle sur l'épaule, Naja se résigna à souffler :

— Il te faudra une passerelle vivante.

— Et comment la trouverai-je ?

— Tu n'y arriveras pas… C'est elle qui doit te trouver.

— Je ne comprends pas…

Zedd secoua tristement la tête.

— Mon garçon, j'ai bien peur que quelqu'un doive sacrifier sa vie pour que tu aies cette passerelle. Il faut une âme pour remplacer la tienne ici.

— C'est la seule solution, confirma Naja.

Denna serra plus fort le Sourcier entre ses bras.

— Tu as besoin de l'aide des autres, Richard. Et du sacrifice d'une vie.

— Non ! Je ne peux pas permettre ça ! Il doit y avoir un autre moyen.

— La personne ne se sacrifiera pas uniquement pour toi, dit Zedd, mais pour toute l'humanité. Ce sera un acte d'amour.

— Sans ça, tu ne partiras pas d'ici, affirma Naja. Si ça n'arrive pas, aucun retour possible !

— Et si tu es coincé ici, ajouta Magda, ton âme sœur et le monde seront à la merci de l'empereur Sulachan.

— D'ici, je ne peux vraiment rien faire ? demanda Richard, furieux d'être ainsi exilé. Vous en êtes sûrs ?

Magda secoua tristement la tête.

Denna resserra son étreinte afin de réconforter le Sourcier.

Il ne se sentit pas mieux, brûlant toujours de haine contre Sulachan, à qui il devait son funeste sort, et qui menaçait en plus tous ceux qu'il aimait.

— C'est bien, dit Merritt. Laisse-toi submerger par la fureur. Si tu as l'occasion de t'en servir, elle sera là, prête à se déchaîner.

Richard voulut saisir la poignée de son épée. Bien qu'elle paraisse être avec lui, elle n'y était pas, car elle l'attendait de l'autre côté du voile. Comme Kahlan…

Et hélas, comme Sulachan.

Chapitre 18

Kahlan sursauta quand Nicci poussa un petit cri et ouvrit les yeux. Tressaillant aussi, Rouge retira ses mains des épaules de la magicienne.

À la lueur des bougies, le beau visage de Nicci semblait grisâtre. Alors que ses mains tremblaient, ses yeux reflétaient toute l'angoisse de ce qu'elle venait de vivre.

Moins décomposée que Nicci, la voyante semblait cependant ébranlée.

Si elle n'avait rien vu de ce que la magicienne percevait de l'autre côté du voile, Kahlan avait senti certaines choses, même très vaguement, et les larmes qui ruisselaient sur les joues de Nicci n'étaient pas difficiles à interpréter. Ce voyage, à l'évidence, avait été terriblement difficile et périlleux.

Mais était-il couronné de succès ? Rien dans l'attitude de Nicci ne permettait de le savoir.

Les ténèbres encerclaient toujours les trois femmes, les isolant à l'intérieur du cercle de lumière projeté par les huit bougies qui entouraient la Grâce. Sans doute à cause de cette obscurité, les sons du monde des vivants semblaient lointains et étouffés.

Puis les ténèbres se dissipèrent peu à peu, et Kahlan distingua de nouveau les murs de la chambre et la fenêtre. Les sons, à ses oreilles, devinrent également plus nets.

Quand l'obscurité eut disparu, emportant avec elle le royaume des morts, l'Inquisitrice vit de nouveau le lit. Se levant d'un bond, elle enjamba les lignes de la Grâce et courut se pencher sur Richard en quête d'un signe de vie. Avec l'espoir fou de le voir ouvrir les yeux et sourire.

Ses mains refermées sur l'épée, il ne respirait toujours pas. Pourtant, se fiant aveuglément à Nicci, Kahlan aurait juré que quelque chose se passerait. Contre toute logique, elle avait espéré le retour de son bien-aimé.

Au lieu d'ouvrir les yeux et de sourire, le défunt restait aussi inerte qu'avant l'invocation de la magicienne.

Rien de changé !

Posant les doigts sur une main de Richard, Kahlan ne sentit aucune chaleur. Derrière ses yeux fermés, l'âme du Sourcier n'était pas revenue de son vertigineux et cruel voyage.

— Esprits bien-aimés, murmura Kahlan, pourquoi ne nous l'avez-

vous pas renvoyé ? (Elle sentit une larme rouler sur sa joue.) Chers esprits, j'ai besoin de lui. Nous en avons tous besoin !

L'Inquisitrice se souvint des démons qui enveloppaient Richard de leurs ailes noires. Avant de s'élever vers la lumière, elle avait vu son mari sombrer avec ces monstres dans un puits d'éternelles ténèbres.

— Kahlan…, dit Nicci en approchant du lit, je suis navrée…

— Pourquoi ça n'a pas réussi ?

Épuisée et désorientée, Rouge rejoignit les deux femmes.

— Que s'est-il passé ?

— C'est difficile à expliquer… Rouge, avec ton aide, j'ai pu trouver Isadora, puis Naja. Ensemble, nous avons localisé Richard.

Kahlan prit son amie par le bras.

— Tu l'as trouvé ?

— Entre les griffes des démons, comme tu nous l'avais dit. Zedd et beaucoup d'autres esprits sont venus nous aider. Au cours d'une grande bataille, le vieux sorcier est parvenu à libérer Richard. Grâce à lui, nous avons fini par triompher.

— Alors, pourquoi Richard n'est-il pas là ? demanda Kahlan en luttant pour empêcher sa voix de trembler.

Dans la cour, le bûcher funéraire attendait toujours, au cas où la dernière chance de Richard aurait été illusoire. Kahlan allait-elle de nouveau être obligée de confier aux flammes le corps de son mari ? Si elle devait le faire, comment continuer à vivre ? Quel intérêt aurait un monde sans Richard ?

— Ce n'est pas tout, dit Nicci, évitant de croiser le regard de Kahlan. Les esprits ne peuvent pas nous le renvoyer, mais il faut…

Quand un cri lointain retentit, Kahlan se détourna du lit et regarda la porte. Ce hurlement était du genre qui la faisait frissonner de la tête aux pieds, tous les petits poils se hérissant sur sa nuque.

— Ils arrivent…, souffla Rouge, les yeux fermés comme si elle écoutait une voix intérieure.

Kahlan et Nicci se tournèrent vers la voyante.

— Qui arrive ? demanda l'Inquisitrice.

— Ceux qui ne dorment jamais et marchent comme des hommes…, répondit Rouge en rouvrant les yeux. Ils sont très près.

Alors qu'elle allait demander des explications, Kahlan entendit d'autres cris derrière la porte. « Ils » étaient vraiment très près. On entendait des bruits de meubles cassés, des échos de…

Nicci prit ses deux compagnes par le bras et les tira en direction de la Grâce. Une seconde plus tard, la double porte explosa vers l'intérieur, des éclats de bois volant dans la chambre.

Un rugissement monta dans le couloir. Puis un homme se rua dans la pièce. À la lueur des bougies, Kahlan vit que des lances brisées étaient enfoncées dans sa poitrine et dans son dos, près de plusieurs

couteaux et de lames d'épée auxquelles manquait la poignée.

Pas une goutte de sang n'avait jailli de toutes ces blessures.

Dans la pénombre, les yeux de l'homme semblaient rouges, comme si les feux du royaume des morts brûlaient à l'intérieur. Sur son visage, la peau pendait par endroits en lambeaux. Et à travers ses joues trouées, on apercevait des dents jaunes. Ses vêtements tachés de terre – sans doute celle où il avait très longtemps séjourné – étaient transpercés par des racines d'arbre naissantes dont certaines avaient même poussé à travers ses poignets. Dans son ventre à demi béant, d'énormes vers grouillaient et on apercevait ses côtes à travers les déchirures de sa chemise.

Une atroce odeur de décomposition monta aux narines des trois femmes.

L'intrus était probablement un des cadavres ranimés par les sbires de Sulachan. Se substituant à la vie, la magie noire lui fournissait sa force et sa détermination.

Les trois femmes reculèrent. Une cheville brisée, son pied étant presque à l'envers de ce côté-là, le mort ranimé avança, le regard brûlant de haine et de fureur.

Un soldat entra et enfonça sa lance dans le torse du mort, le fer percutant l'os dans un atroce grincement. Mais ce coup n'eut pas plus d'effet que les précédents.

Un autre soldat, véritable montagne de muscles, sauta sur le dos du mort ranimé et tenta de le faire basculer sur le sol. Comme s'il s'agissait d'un enfant, l'agresseur prit son adversaire par un bras et le força à se retourner. Puis de l'autre main, il lui déchira la poitrine.

Alors que le soldat s'écroulait, un geyser de sang vint asperger le mur. Ayant tout vu, un autre soldat entra, plié en deux pour ne pas être lui aussi décapité ou éventré.

Au moment où le mort ranimé se tournait vers les trois femmes, Nicci le frappa avec un poing d'air qui l'envoya valser contre la porte – ou plutôt, le peu qu'il en restait. S'accrochant des deux mains au chambranle, pour ne pas être éjecté de la chambre, il grogna lorsque Laurin, dans son dos, lui abattit son Agiel sur les reins. Même si l'arme magique ne fonctionnait pas, le coup devait être douloureux, car le mort ranimé se retourna, furieux, et envoya la Mord-Sith voler en arrière. S'écrasant contre le mur, elle glissa jusqu'au sol et ne bougea plus.

Un soldat ajouta son épée à la collection d'armes fichées dans la poitrine du mort. Bien entendu, ça n'eut aucun effet. Un de ses camarades abattit sa lame, tentant de trancher net un bras de l'agresseur. Avec sa force surnaturelle, celui-ci dévia le coup comme s'il avait chassé une mouche.

Des soldats continuaient d'entrer, mais le mort les neutralisait les

uns après les autres. Contre les cadavres ranimés, les armes banales n'avaient pratiquement aucune efficacité.

Dans le couloir, des hommes de la Première Phalange qui tentaient de se joindre au combat furent bientôt attaqués par-derrière par une meute de demi-humains. Pour se défendre, les D'Harans furent contraints de se retourner.

Kahlan regarda l'Épée de Vérité, qui reposait toujours sur le corps de Richard, ses mains refermées sur la poignée. Avec sa magie, cette arme pouvait détruire un cadavre ranimé. Mais pour ça, il fallait pouvoir s'en emparer.

Avant que Kahlan ait esquissé un geste, le mort ranimé vint se camper entre elle et le lit. Ses yeux rouges se braquant sur sa proie, il écarta les bras pour lui barrer le passage.

Nicci saisit Kahlan par le bras, fit de même avec Rouge et les tira toutes les deux à l'intérieur de la Grâce, jusqu'au point central où était tombée la goutte de sang de Richard.

Apparemment, la magicienne pensait que le diagramme sacré repousserait un mort ranimé.

Alors que les trois femmes se pressaient les unes contre les autres, le tueur mort s'arrêta à la lisière du cercle délimité par les bougies. Décontenancé, il ne semblait pas avoir envie de franchir les lignes de la Grâce.

Mais pendant combien de temps hésiterait-il ? De nouveau, Kahlan regarda l'épée, même s'il paraissait impossible qu'elle réussisse à la récupérer.

Si elle essayait, nul doute que le mort ranimé l'intercepterait au passage. Cela dit, seule l'épée pouvait éliminer définitivement un tel adversaire.

Dans le couloir, la bataille faisait rage. Chaque fois qu'un demi-humain atteignait la porte de la chambre, un soldat le taillait en pièces. Mais les attaquants avaient déjà réussi à entraîner au sol plusieurs défenseurs, contraignant leurs camarades à voler à leur secours. Dans la mêlée, Kahlan aperçut aussi les uniformes de cuir rouge des Mord-Sith.

Alors qu'elle allait tenter une nouvelle fois de saisir l'épée, un autre mort ranimé – plus costaud – franchit la porte dévastée et entra dans la chambre. Dans un état de décomposition plus avancé que le précédent, il empestait encore plus. Un morceau de son cuir chevelu pendait sur son oreille et un de ses bras semblait inerte. Même ainsi, il se déplaçait plutôt vite. Comme le premier, il balaya la chambre de ses yeux rouges, vit le lit où gisait Richard puis les trois femmes debout au milieu de la Grâce.

Des soldats entrèrent, chargèrent les deux intrus et les lardèrent de coups. En vain, hélas. Si leurs lames arrachaient des lambeaux de

chair aux deux morts, elles ne parvenaient pas à les arrêter, augmentant au contraire leur fureur. D'un seul coup de son bras indemne, le plus grand des deux attaquants renversa plusieurs soldats.

— Nous n'avons pas le pouvoir de les arrêter, murmura Rouge alors que ses mains dessinaient des arabesques dans les airs – un sortilège de voyante, sans doute.

Parfaitement inefficace, cela dit.

Nicci envoya des poings d'air qui déséquilibrèrent le premier mort ranimé. L'autre esquivant à temps, l'arme de Nicci alla percuter l'encadrement de la porte et finit de le dévaster.

— Dans la Grâce, nous sommes en sécurité ? demanda Kahlan.

Comme en réponse, le mort ranimé costaud chargea, lançant son bras à la manière d'un crochet géant, histoire d'attraper une des femmes. Elles reculèrent juste à temps, mais ce mort ranimé-là, se fichant des lignes de sang de la Grâce, les franchit sans hésiter.

Les trois femmes s'éparpillèrent. Nicci se faufila sur un flanc du tueur mort, puis elle le bombarda de poings d'air. Si ça ne suffit pas à l'arrêter, il en perdit quelque peu sa concentration, comme si un moustique l'avait dérangé.

De nouveaux coups le firent chanceler. Sa cheville brisée ne l'aidant pas, il bascula sur un côté, mais se rattrapa à la fenêtre.

À la faveur de ce répit, Nicci fit apparaître une boule de Feu de Sorcier entre ses paumes. Sa lumière orange éclairant la pièce, la boule de feu liquide pulsait docilement entre les mains de la magicienne – une incroyable puissance prête à se déchaîner.

Nicci n'attendit pas pour propulser son projectile. Traversant la chambre avec un hurlement de fauve, la boule de feu percuta le mort ranimé avec un bruit sourd dont Kahlan sentit les échos jusque dans sa poitrine.

Le feu enveloppa le mort ranimé dans un carcan de flammes désormais blanches. Brûlant à l'intérieur autant qu'à l'extérieur, l'agresseur se transforma en une torche… morte.

Avant qu'il embrase toute la chambre avec ses gesticulations, Nicci lui expédia d'autres poings d'air. Occupé à se débattre contre les flammes, il ne les vit pas venir. Recevant les projectiles d'air comprimé dans le torse, il bascula en arrière, défonça la fenêtre et tomba dans le vide.

Un bruit sourd annonça bientôt que sa chute était terminée.

Le feu comptait parmi les rares armes capables de venir à bout d'un mort ranimé.

Alors que les trois femmes se tournaient vers le tueur mort survivant, elles virent qu'un nouvel intrus l'avait rejoint. Tout était à

recommencer.

Pour réussir à se débarrasser de ces deux-là, Nicci aurait besoin qu'ils s'approchent de la fenêtre. Car si elle ne procédait pas prudemment, comme avec le premier agresseur, du Feu de Sorcier, dans un espace si réduit, pouvait se révéler un piège mortel. Un tel incendie risquait de tuer plus de défenseurs que les attaquants…

La magicienne leva les mains et rappela à elle le pouvoir qu'elle venait de déchaîner. Puis, d'un geste, elle éteignit la tapisserie champêtre juste avant qu'il soit trop tard.

— Avec le premier, tu as eu de la chance, dit Kahlan à son amie. Surtout, fais attention à ne pas embraser le lit. Nous pouvons fuir, s'il le faut, mais Richard en est incapable.

Le meuble étant hautement inflammable, il aurait suffi de peu pour qu'il devienne le bûcher funéraire du Sourcier.

Toujours afin de récupérer l'épée, Kahlan tenta de feinter les deux cadavres ranimés. Mais l'un ou l'autre anticipait ses mouvements, lui bloquant le passage. En même temps, ils avançaient et acculaient peu à peu les trois femmes dans un coin de la pièce.

Dans le couloir, la boucherie continuait. Formant une ultime haie de défenseurs, les hommes de la Première Phalange taillaient inlassablement en pièces des demi-humains de plus en plus nombreux.

Chapitre 19

Alors que Kahlan tentait de contourner le plus proche des morts ranimés – par une série de feintes à droite et à gauche – celui-ci anticipa tous ses mouvements et lui bloqua le passage chaque fois. Lorsqu'on approchait de lui, la puanteur de la décomposition était atroce.

Très vif, il ne quittait pas un instant sa proie du regard.

Du coin de l'œil, Kahlan aperçut le cuir rouge d'une Mord-Sith qui approchait dans le dos de l'autre tueur mort. Ces femmes étaient rapides, mais un Agiel, même s'il avait été pleinement fonctionnel, n'aurait pas suffi contre de tels adversaires. La Mord-Sith, espéra Kahlan, découvrirait assez vite son impuissance pour ne pas se faire coincer et tuer comme le soldat qui gisait contre le mur.

Lui aussi concentré sur Kahlan, l'autre mort ranimé fit un grand geste pour chasser la Mord-Sith comme s'il s'était agi d'une vulgaire mouche. Tandis que l'Inquisitrice continuait à jouer au chat et à la souris avec le mort costaud – et ce n'était pas la souris qui gagnait ! – elle vit que la Mord-Sith s'était baissée pour éviter le bras de l'autre mort, qu'il utilisait comme un fléau d'armes.

Aussitôt après avoir esquivé le coup mortel, la femme en rouge se redressa et abattit dans le dos du cadavre ranimé ce que Kahlan crut d'abord être son Agiel.

Aussitôt, la lueur rouge mourut dans les yeux de ce qui était jadis un homme.

Restant un instant debout, aussi rigide qu'un « vrai » cadavre, il bascula ensuite en avant et s'écrasa sur le sol. Désormais, il n'était plus qu'une dépouille, comme avant que la sorcellerie l'ait arraché à sa tombe.

Kahlan vit alors que la Mord-Sith ne brandissait pas un Agiel, comme elle l'avait cru, mais un couteau. Pas un couteau ordinaire, cependant… Une arme qu'elle avait déjà vue, lors d'un combat. Une de ces lames spéciales fabriquées par les demi-humains pour neutraliser les cadavres ranimés, lorsqu'ils se retournaient contre eux. Même si la pénombre l'empêchait de vérifier *de visu*, l'Inquisitrice connaissait quelqu'un qui possédait une telle arme.

Quand la Mord-Sith se retourna, Kahlan eut confirmation de ce qu'elle savait déjà. C'était Cara.

Sans marquer de pause, l'amie et protectrice de Richard bondit sur le mort ranimé qui barrait le chemin à Kahlan et lui planta son arme

dans les reins. Retirant la lame de sa gaine de chair, elle frappa deux fois de plus.

Les yeux rouges du mort se ternirent. Repris par la rigidité cadavérique, il bascula sur un côté – celui de sa cheville brisée – puis s'écroula sur la Grâce de sang.

Kahlan se précipita pour serrer Cara dans ses bras, mais quelque chose stoppa net son élan. La Mord-Sith avait changé, devenant plus froide et lointaine. Physiquement, elle était toujours telle qu'en elle-même : musclée, grande et dotée d'une grâce à la fois féminine et féline. Selon la tradition de son ordre, elle portait toujours ses longs cheveux blonds en une unique natte. Extérieurement, c'était la bonne vieille Cara.

Mais il y avait quelque chose de nouveau dans ses yeux bleus. Un détachement total…

À l'évidence, elle s'était battue pour avancer dans la citadelle. Elle devait être couverte de sang, mais l'uniforme rouge était là pour le cacher. De toute façon, être souillée de fluide vital n'avait rien d'extraordinaire pour une Mord-Sith.

Dans le couloir, des corps mutilés s'entassaient, témoignant de la violence des combats. La plupart des demi-humains, littéralement taillés en pièces, devaient avoir été abattus par les hommes de la Première Phalange. Mais certains corps, moins abîmés, prouvaient que Cara n'avait pas chômé non plus.

Au bout du couloir, des soldats luttaient toujours pour repousser des vagues de demi-humains. Mais le flot mortel semblait être en voie de se tarir.

— Cara ! s'écria Kahlan en avançant. Esprits bien-aimés ! si tu savais combien tu m'as manqué ! Et si tu savais tout ce qui est arrivé depuis ton départ…

Toujours avec ce regard étrange, Cara recula.

— Je le sais…

Des sanglots dans la voix, Kahlan désigna le lit.

— Cara, Richard est mort.

— Je le sais, répéta la Mord-Sith sans tourner la tête.

— J'ai tout essayé…

— Je sais, dit encore Cara, avec de la compassion, cette fois.

— Son absence est une telle torture.

— Je sais, Mère Inquisitrice. Je vis avec cette douleur en moi à chaque instant. Une peine qui rend la vie insupportable.

— Ben me manque aussi, souffla Kahlan.

Elle aurait voulu serrer Cara dans ses bras – après une si longue séparation – puis tout lui raconter, y compris sa quête désespérée pour sauver Richard. Mais quelque chose, dans le regard de la Mord-Sith,

l'en empêcha. Cette femme était bien Cara – mais pas *sa* Cara.

— Mon amie, tu vas bien ?

Cara sourit comme elle aurait pu sourire avant tous ces drames. Dans cette expression, Kahlan vit de la sagesse, de la lucidité… et quelque chose qui ressemblait à l'espièglerie d'une enfant. Le sourire d'une femme qui avait passé sa vie à voir ce qu'aucun regard humain n'aurait jamais dû observer et qui gardait pourtant tout au fond d'elle, dans un coin de son esprit tourmenté, une étincelle de joie de vivre.

Une femme pleine de compassion, pétrie de détermination… et au bord de la folie.

— Oui, je vais bien, Mère Inquisitrice… Parce que tout rentrera bientôt dans l'ordre.

Oubliant ses réticences, Kahlan avança et enlaça son amie. Glacée et tendue, la Mord-Sith lui rendit à peine son étreinte et s'écarta.

— Je vais devoir y aller…, dit-elle d'un ton patient, comme une mère qui s'adresse à son enfant.

— Y aller ? Où ça ? Tu es revenue chez toi, désormais.

— Pas encore, mais ça ne tardera plus…

Après avoir caressé la joue de Kahlan du bout de ses doigts glacés, Cara se tourna pour la première fois vers le lit, comme si elle avait toujours su que Richard y reposait.

Approchant, elle se plaça à la tête du lit puis se retourna vers Kahlan.

— Ne me pleure pas, mon amie… Je vous aime tous les deux, et ce que je vais faire, je l'ai décidé seule. Sache surtout que je serai en paix. Les choses se passent comme elles doivent se passer, et il n'y a rien à regretter.

Kahlan aurait voulu demander de quoi parlait Cara, mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

Baissant les yeux, Cara tendit les bras au-dessus de Richard. On eût dit un oiseau qui déployait majestueusement ses ailes – ou un esprit du bien qui accueille une brebis égarée.

Kahlan plissa les yeux. Une aura semblait envelopper la Mord-Sith – non, plutôt, l'éclairer de l'intérieur. Les manches d'une tunique de lumière blanche, presque semblables à des ailes, gainaient ses bras.

Un esprit semblait occuper le même espace que Cara, exactement au même moment. Et cette femme-là n'était pas la garde du corps de Richard. Les traits se ressemblaient, gracieux et féminins, mais ils n'étaient pas identiques.

Se penchant, Cara plaça la chaîne de son Agiel autour du cou de Richard. Puis elle posa une main sur la joue du mort et, comme l'apparition lumineuse, lui sourit tendrement.

Enfin, elle se pencha et posa ses lèvres sur celles du Sourcier.

Comme pour l'embrasser, mais il ne s'agissait pas de ça…

Nicci approcha de Kahlan et lui souffla à l'oreille :

— Elle lui donne le souffle de la vie…

L'Inquisitrice acquiesça. Richard lui avait raconté que les Mord-Sith partageaient le souffle de leurs victimes quand elles étaient au bord de la mort. Pour ces femmes, c'était un rite sacré que de prendre avec elles la douleur d'un moribond tandis qu'il glissait vers la fin. Une façon, aussi, d'entrevoir à travers ses yeux ce qu'il y avait de l'autre côté du voile.

Au moment d'achever un prisonnier, cela revenait à mourir un peu avec lui – et à recueillir son dernier souffle pour se l'approprier. Pour certaines Mord-Sith, supposa Kahlan, c'était une sorte de trophée intime – et un rien obscène, lorsqu'on était le bourreau de quelqu'un. Mais dans l'univers de ces femmes, la folie n'était jamais bien loin.

Richard savait tout ça parce que Denna, lorsqu'il était son prisonnier, avait utilisé le souffle de la vie pour l'empêcher de mourir – afin de prolonger ses souffrances, rien de plus, à cette époque.

Kahlan avait vu Cara faire la même chose à une femme qui venait juste de mourir. Au début, elle avait pris ça pour un rituel choquant, mais la garde du corps de Richard lui avait confié ensuite qu'on pouvait parfois ramener une personne à la vie en agissant ainsi.

À présent, Cara donnait le souffle de la vie à Richard, dont la poitrine se souleva. Mais dès que la Mord-Sith s'écarta, tout mouvement cessa. Sans se décourager, Cara posa de nouveau les lèvres sur celles du Sourcier, lui couvrit le nez d'une main et recommença.

— De quoi parles-tu, magicienne ? demanda Rouge.

— La passerelle vivante, c'est elle, dit Nicci, des larmes dans les yeux. La vie qui doit se sacrifier, selon les esprits du bien…

Kahlan éprouva un mélange d'espoir, pour Richard, et d'intolérable angoisse – pour Cara.

— Un esprit est en elle pour l'aider, souffla la voyante.

— Oui, dit Nicci. C'est celui d'une Mord-Sith qui le protégeait déjà dans le royaume des morts.

— Denna…, murmura Kahlan d'une voix brisée par l'émotion.

Un esprit du bien s'était joint à Cara pour accomplir une noble tâche. C'était une merveilleuse vision d'espoir et d'amour. En même temps, ça signait la sentence de mort de la Mord-Sith.

— Elle a choisi, dit Nicci comme si elle lisait les pensées de son amie. Elle fait ce qui s'impose, et elle agit de son propre gré.

Chapitre 20

Richard ouvrit les yeux et aspira désespérément de l'air.

Autour de lui, le monde des vivants sembla renaître dans une explosion de lumière, de couleurs et de formes familières.

Mais en réalité, c'était lui qui renaissait.

Au début, le monde lui parut sans substance. Puis tout redevint lentement comme avant – *avant* sa chute dans les ténèbres, qui avait semblé duré si longtemps –, comme s'il n'avait en réalité jamais quitté la vie, le néant où il s'était perdu n'étant qu'une fantaisie de son esprit. Comment avait-il pu ne pas s'apercevoir qu'il n'avait en fait jamais quitté le monde des vivants ?

Encore que…

Avisant des murs, un plafond et un sol, il comprit qu'il y avait désormais des limites à l'espace où il se trouvait – contrairement au puits de ténèbres dont il gardait un vague souvenir.

Contraint de cligner des yeux parce que la lumière des bougies était trop vive, il inspira lentement un air qui lui parut lourd et épais, mais dont il se réjouit quand même de s'emplir les poumons, bien que ce fût assez douloureux.

Avec chaque inspiration puis expiration, il eut le sentiment de se vider d'un étrange néant et de briser tout lien avec le royaume auquel appartenaient ces infinies ténèbres. Seconde après seconde, le monde des vivants se réappropriait l'espace qui l'entourait.

C'était son foyer, l'endroit auquel il était lié. De nouveau, il pouvait en capter les odeurs et leur trouver des caractéristiques bien particulières. Par exemple, il identifia un parfum qu'il connaissait et appréciait, hélas mêlé à une puanteur qui lui retourna l'estomac. Mais tout cela, au fond, appartenait à l'infinie diversité qui faisait la beauté du monde des vivants.

L'air qu'il inspirait devint soudain aussi délicieux et enivrant qu'un cru d'exception. Il s'en gorgea, émerveillé comme s'il avait été obligé de retenir sa respiration pendant toute une éternité. Désormais, soulever sa poitrine ne lui faisait plus mal, et avec chaque inspiration, il sentait le sang couler de nouveau en lui comme une sève douce et régénératrice. Cela dit, respirer demeurait un exercice un peu difficile, comme si ç'avait été contre nature…

— Richard !

Le Sourcier sourit devant le plus beau spectacle qu'il lui ait jamais été donné de voir. Kahlan, penchée sur lui. Le parfum qu'il avait

reconnu, c'était le sien, bien entendu…

— Tu vas bien ? demanda-t-elle, des larmes aux yeux.

Sa voix vibrait de joie et d'angoisse, comme si elle avait peur que tout ça soit trop beau pour être vrai. Richard était-il vraiment revenu, ou allait-il de nouveau s'en aller ?

— J'étais avec les morts…

Kahlan acquiesça, riant alors même que des larmes perlaient à ses yeux verts.

— Je sais…

Elle prit entre ses mains le visage de Richard, comme si elle voulait se convaincre que c'était vraiment lui. Puis elle se tourna, saisit la main de la magicienne et la tira vers le lit.

— Nicci est allée dans le royaume des morts afin de t'en ramener.

Richard, en un éclair, revit tout ce qui s'était passé.

— Les démons noirs, je me rappelle… Ils m'entouraient.

— Je sais, dit Nicci. Je les ai vus.

Richard plongea les yeux dans ceux de sa femme – deux miroirs jumeaux où se reflétait la beauté de son âme.

— Zedd y était aussi, Kahlan. Pas par hasard, mais parce qu'il avait pour mission de me libérer des démons de Sulachan. Il m'a dit que son temps en ce monde était révolu, et qu'il était allé là où il pouvait être encore utile.

Debout derrière Nicci, une femme rousse que Richard ne connaissait pas hocha gravement la tête.

— C'était écrit dans les flots du temps… Tout ce qui devait s'accomplir s'est accompli…

Bien qu'il n'y ait pas un souffle d'air dans la chambre, la robe grise de la voyante – c'en était une, pour parler ainsi – ondulait doucement.

— Les événements se sont enchaînés comme il le fallait pour que tu reviennes. Il n'était pas encore l'heure que tu en aies fini avec ce monde. Donc, les prophéties ne sont pas mortes.

Oui, décidément, c'était une voyante…

— Mais si nous voulons survivre, je dois en finir avec les prophéties.

La femme rousse eut un étrange sourire.

— Les prophéties ont aidé à déterminer l'ordre des événements requis pour que tu puisses nous revenir. Dans les flots du temps, j'ai vu que ton plus proche parent devait être présent dans le royaume des morts pour t'aider à t'enfuir. Sans lui, tu aurais été perdu pour l'éternité. Il fallait qu'il soit là pour t'attendre.

Richard n'aurait sûrement pas signé tout ça des deux mains. À ses yeux, et depuis toujours, les prophéties étaient surtout une source d'ennuis.

Kahlan baissa soudain les yeux sur une silhouette étendue sur le lit – à moitié sur Richard.

Malgré ses perceptions toujours hésitantes et confuses, Richard s'avisa alors qu'il avait du mal à respirer parce qu'un poids pesait sur sa poitrine et sur son bras gauche. Tournant la tête, il aperçut un fragment de cuir rouge et une natte blonde.

Alors, il comprit. Sans avoir besoin d'en voir davantage, il sut de qui il s'agissait.

Kahlan fit délicatement rouler Cara sur le côté, près de Richard, l'étendant comme si elle était une petite fille endormie.

Mais le Sourcier ne fut pas dupe. Son amie ne dormait pas. Et elle était morte pour lui – quelqu'un devait se sacrifier, on l'avait averti dans le royaume des morts.

Portant une main à son cou, il y trouva l'Agiel de Cara.

— Cara, non ! cria-t-il, paniqué. Ne fais pas ça pour moi ! Surtout, ne le fais pas !

Mais il était déjà trop tard. Cara s'était sacrifiée, et il n'y avait plus rien à faire. Tenant le serment prêté à Richard, elle avait fait passer la vie de son seigneur avant la sienne.

Du bout d'un pouce, Kahlan écrasa la larme qui perlait à une paupière de son mari.

— Elle est avec Ben, maintenant…

Richard enlaça Cara, l'attirant vers lui pour poser sa tête blonde sur son épaule et la caresser.

— Je n'ai pas voulu ça ! Esprits bien-aimés, soyez-moi témoins que je n'ai pas voulu ça ! Je refusais que quiconque se sacrifie pour moi !

Nicci posa une main sur le bras du Sourcier.

— Richard, elle a choisi… Elle voulait être ta passerelle vivante, puis aller de l'autre côté pour retrouver Benjamin.

Trop ému pour parler, Richard regarda la magicienne et hocha la tête. Il savait à quel point Benjamin avait manqué à Cara. Rester en arrière, abandonné par son âme sœur, était le pire sort qui soit, il était bien placé pour le dire. Afin de sauver Kahlan, ou au moins d'être avec elle dans le royaume des morts, n'avait-il pas sacrifié sa propre vie ? Pourtant, même s'il savait que la Mord-Sith avait choisi en toute connaissance de cause, l'idée que quelqu'un – Cara, en plus de tout ! – soit mort pour qu'il revive lui était insupportable.

En même temps, il comprenait la démarche de son amie.

La simple idée de vivre sans Kahlan lui déchirait le cœur. Toute son existence, Cara avait attendu de connaître un amour pareil. Juste après l'avoir trouvé, voilà qu'elle l'avait perdu. Désormais, elle serait avec Ben et les esprits du bien. Si triste qu'il fût de sa mort, le Sourcier comprenait qu'elle ait agi ainsi.

— Richard, fais en sorte que son sacrifice n'ait pas été vain, dit Kahlan. Donne-lui tout son sens.

Richard hocha la tête puis reposa délicatement Cara à côté de lui. En filigrane, il voyait encore l'esprit qui avait accompagné la jeune femme jusqu'au bout. L'âme d'une Sœur de l'Agiel qui l'avait soutenue jusqu'à la fin et qui la guiderait jusqu'à l'autre monde où l'attendait Ben.

Richard ferma les yeux de la Mord-Sith puis il l'embrassa sur la joue.

— Merci, Cara… Denna, prends soin d'elle, je t'en prie.

Comme en réponse, l'aura de l'esprit disparut. Denna venait de repartir pour le monde auquel elle appartenait et où elle était en paix.

Tant d'esprits du bien avaient aidé Richard… D'habitude, ils ne se mêlaient pas des affaires des vivants, mais dans ce cas précis, un habitant de leur royaume – Sulachan – était la cause de tout. Et si le roi spectral triomphait, il ne se contenterait pas de détruire le monde des vivants, mais dévasterait aussi celui des morts. En d'autres termes, c'était un combat mené pour le salut des deux univers.

Quand Richard s'assit dans le lit et saisit la poignée de son épée, la colère de l'arme se déversa en lui, se joignant à la fureur qui l'étreignait à l'idée de tout ce que Sulachan et Hannis Arc menaçaient de destruction ou entendaient soumettre à leur tyrannie éternelle.

Dans le couloir, des cris ponctuaient le vacarme des armes. Des hommes beuglaient des ordres, d'autres braillaient pour se donner du courage et d'autres encore hurlaient de douleur.

Ce hurlement, Richard l'avait si souvent entendu…

Des gens étaient morts pour qu'il revienne à la vie et combatte en son nom. Ces braves savaient qu'il était né pour mettre un terme à l'horreur. En l'aidant, ils avaient eu conscience de contribuer au salut du monde entier.

De sa vie, le Sourcier n'avait jamais vu les choses si clairement. Prophéties ou non, il était né pour mener ce combat. Trois mille ans plus tôt, l'empereur Sulachan avait commencé une guerre et il était de retour pour la terminer. Et Richard était venu au monde pour le vaincre.

Désormais, il ne se souciait plus que les prophéties se soient mêlées de sa vie ou aient tenté d'en influencer le cours. Tout ce qui comptait, c'était qu'il soit l'Élu – ou plus simplement, l'homme chargé d'abattre la bête immonde.

Dans l'univers, tout devait être équilibré. En ce qui concernait ce conflit, Richard incarnait l'équilibre face à Sulachan et à Hannis Arc. Au cours de la bataille pour la vie, le besoin d'équilibre ne déterminait pas qui serait victorieux. Il signifiait simplement qu'aucune force ne devait être laissée sans opposition.

Alors qu'il revenait tout juste du royaume des morts, où il avait séjourné pendant pas mal de temps, Richard commençait à avoir l'impression de s'être absenté quelques instants seulement. Une illusion générée par l'intemporalité du royaume des morts, il le savait. Y ayant déjà été plusieurs fois, il avait chaque fois éprouvé la même sensation.

À présent, il était de retour. Les cris de guerre et les hurlements des blessés et des agonisants éveillaient sa colère, lui rappelant son devoir. Sulachan et Hannis Arc avaient lâché sur le monde des hordes de sauvages. Face à ces monstres, bien des gens que Richard aimait étaient morts dans d'atroces souffrances. Sur la liste des guerriers tombés au champ d'honneur, Cara n'était que la dernière en date. La boucherie devait cesser, et lui seul avait une chance d'y mettre un terme.

Il glissa ses jambes sur le côté du lit puis se leva, sentant aussitôt peser sur ses épaules le poids de la vie et de ses responsabilités. Alors que le sang coulait dans ses veines, il éprouva la joie d'être de nouveau en vie, la tristesse d'avoir laissé tant d'amis en chemin, et la détermination d'un homme face à un devoir dont il ne pouvait se détourner.

La vie était un cadeau. Pas question de la gaspiller !

Richard leva son épée, se touchant le front avec la lame. Les yeux fermés, il entendit à l'arrière-plan les cris des ennemis qui continuaient à attaquer.

L'Épée de Vérité avait été conçue pour faire taire ces cris-là. Et lui, il était né pour la manier.

— Ma lame, dit-il, sers-moi fidèlement aujourd'hui.

Chapitre 21

Le sempiternel crachin aggravait encore l'atmosphère de cette journée sinistre. Très bas dans le ciel, des nuages noirs déchiquetés dérivaient au gré du vent.

Parmi les soldats réunis dans la cour, la tête baissée, aucun ne parlait. Comme presque tous les braves de la Première Phalange, ces hommes avaient connu Cara, la plus proche protectrice du seigneur Rahl et de la Mère Inquisitrice. Le mari de la Mord-Sith, Benjamin Meiffert, leur général, les avait guidés dans les Terres Noires pour porter secours à Richard et à Kahlan, puis les escorter jusqu'au Palais du Peuple. Dans le troisième royaume, le général avait péri tandis qu'il protégeait la fuite de ses hommes, tombés dans un piège tendu par Hannis Arc.

Le Palais du Peuple étant encore très loin, la seconde partie de la mission attendait toujours d'être accomplie.

Le bûcher funéraire de Cara finissait de se consumer, envoyant encore des ondes de chaleur et des colonnes de fumée dans l'air glacial. La terrible cérémonie achevée, il ne restait plus que des cendres et des souvenirs…

Bien entendu, la Mord-Sith était loin d'être la seule victime du conflit contre le roi spectral et Hannis Arc – sans parler de la guerre contre Jagang et son Ordre Impérial. Mais pour tous ceux qui avaient assisté à sa crémation, elle symbolisait les frères d'armes perdus au combat – tant de héros tombés parce qu'ils étaient jusqu'au bout restés fidèles à leurs convictions. Depuis très longtemps, la Mord-Sith, en plus d'une féroce guerrière, était pour tous une source d'inspiration et un modèle.

Combien de fois, en l'absence de Richard, avait-elle protégé Kahlan au péril de sa vie ? Mieux que quiconque d'autre, sans doute, elle avait apprécié de servir un seigneur Rahl qui aimait sincèrement une femme – et peut-être plus important encore, qui vénérait la vie. Pendant très longtemps, sous le règne de Darken Rahl, il en avait été autrement, et c'était sans doute pour ça que Cara s'était tant dévouée pour Richard. D'instinct, elle avait compris qu'il était venu au monde dans un but bien précis – comme Kahlan, d'ailleurs. Délibérément choisie, la mission sacrée de Cara avait été de protéger son seigneur, afin de contribuer à la grande cause qui les unissait tous.

L'esprit embrumé, Richard ne parvenait pas à croire que sa

merveilleuse amie n'était plus de ce monde. Au fil des années passées à se battre à ses côtés, elle était devenue comme sa sœur aînée. Une compagne et une protectrice qui ne le quittait quasiment jamais. Pourquoi avait-il fallu qu'elle sacrifie sa vie afin qu'il recouvre la sienne ?

Et comment allait-il vivre avec un tel sentiment de culpabilité ?

La plupart des soldats, Richard en avait conscience, étaient stupéfiés que leur seigneur soit revenu du royaume des morts, prêt à reprendre sa place à leur tête et à les conduire au combat. Mais pour un membre de la Première Phalange, il semblait en somme normal que le seigneur Rahl accomplisse des exploits dépassant l'imagination. Après tout, s'ils étaient l'acier qui affronte l'acier, n'était-il pas la magie qui combat la magie ? Et bien que la magie fût une énigme pour eux, ces soldats avaient souvent vu son pouvoir à l'œuvre, et ils avaient appris à la respecter.

En voyant Richard jaillir hors de la chambre, bien vivant et une nouvelle fois prêt à venir ferrailler avec eux, les défenseurs avaient d'abord été stupéfaits. Puis, galvanisés, ils étaient repartis à l'attaque pour repousser les envahisseurs.

Malgré ce que Richard avait cru au début, les demi-humains qui tentaient d'investir la citadelle n'étaient pas des Shun-tuk envoyés par Sulachan et Hannis Arc.

En réalité, il s'agissait d'une tribu partie à la chasse aux âmes depuis que la porte du troisième royaume était ouverte. Aussi assoiffés de sang que les sbires de l'empereur, ces demi-humains étaient bien moins efficaces au combat. Malgré ces lacunes, ils avaient failli conquérir la citadelle, massacrant au passage un grand nombre d'habitants de Saavedra.

À la tête de ses soldats, Richard avait nettoyé la cité rue après rue. Loin d'essayer de se cacher, les demi-humains, croyant avoir affaire à des proies, s'étaient précipités vers la mort. Car face à la Première Phalange et au seigneur Rahl armé de son épée, ils n'avaient pas pesé bien lourd.

Pour les demi-humains, pas de bûcher, simplement une fosse commune. Personne n'avait prononcé une prière pour eux. Nul ne les regretterait – ou simplement, ne se souviendrait d'eux.

Richard retira de son cou l'Agiel de Cara et se tourna vers les trois Mord-Sith.

— J'ai porté l'Agiel de trop de femmes qui sont mortes pour moi, dit-il, tentant d'empêcher sa voix de trembler. Mais je ne garderai pas celui-là, car il me rappellerait à quel point j'ai abandonné Cara.

» Cassia, j'aimerais te le confier. Non pour qu'il te transmette la douleur de Cara, mais pour qu'il te communique sa force.

Cassia se contenta d'acquiescer, de peur que sa voix trahisse de la

faiblesse. Comme presque toutes les Mord-Sith, elle ne savait pas comment réagir lorsqu'on la traitait avec respect. Capturées dès l'adolescence, ces femmes étaient dressées comme des chiennes de garde – enchaînées et battues afin qu'elles deviennent le plus féroces possible et obéissent à leur maître.

Richard mit la chaîne autour du cou de Cassia. Après avoir fait rouler l'Agiel rouge entre ses doigts, il le posa doucement sur la poitrine de la Mord-Sith. Puis il tira sa natte blonde afin qu'elle ne soit plus entre la chaîne et son cou, la plaçant sur son épaule, et contempla un moment l'arme de Cara.

— Seigneur Rahl, dit enfin Cassia, je ne suis pas l'égale de Cara. Et…

Richard posa un doigt sur les lèvres de la jeune femme.

— Si, tu es son égale. Laurin, Vale et toi vous avez fait le même choix afin d'être libres. C'est une preuve de votre force de caractère. Vous êtes des individus, des êtres forts dotés d'aptitudes et de talents uniques. Restez vous-mêmes, sans imiter quiconque, et vous nous servirez bien.

Cassia parut un peu soulagée.

— Porter cet Agiel sera un honneur. Et me souvenir de la force de Cara augmentera la mienne. (Elle désigna ses deux compagnes.) Ensemble, nous serons aussi fortes qu'elle.

— J'espère que vous ne serez pas trois fois plus casse-pieds, en tout cas…

Cassia fronça les sourcils.

— Tant que vous nous permettrez de vous protéger à notre manière, nous ne vous ferons pas d'ennuis.

Les Mord-Sith pensaient être omniscientes quand il s'agissait de défendre leur seigneur. Amusé, Richard échangea un regard avec Kahlan, qui ne put s'empêcher de sourire. Cette vision mit du baume au cœur au Sourcier.

D'un coup de poignet, Cassia fit voler dans sa main l'Agiel attaché à son poignet par une chaîne d'or.

— Seigneur Rahl… Je… Eh bien, vous voilà de retour, apparemment en pleine forme, et pourtant, nos Agiels ne fonctionnent toujours pas. Le lien reste absent, et nous ne sentons rien.

Nicci vint se camper à côté de Richard.

— Comment ça, ils ne fonctionnent pas ?

— Eh bien, nous ne sentons pas le lien avec le seigneur Rahl, et nos Agiels sont inertes. Comme avant la mort du seigneur…

Nicci consulta du regard les deux autres Mord-Sith, qui confirmèrent les propos de Cassia.

La magicienne jeta un regard soupçonneux à Richard, puis posa

une main sur son front. Sursautant, elle la retira aussitôt.

Troublée, elle repoussa en arrière sa longue chevelure blonde.

— Tu portes toujours en toi la souillure de la Pythie-Silence… Quand Kahlan est revenue, elle ne l'avait plus. Mais toi…

On eût dit une accusation.

Même s'il faisait de son mieux pour l'ignorer, Richard sentait toujours le mal qui le rongeait. Lorsqu'il était sorti de la chambre pour affronter les demi-humains, la colère de l'épée avait occulté les effets du poison de Jit. L'épée retournée dans son fourreau, il était de nouveau accablé par ce mal.

— Quand j'étais avec Kahlan dans le royaume des morts, je l'ai débarrassée de la souillure. J'ignore comment j'ai fait. Pour moi, ça n'a pas fonctionné. Je suis encore infecté.

— Le mal est toujours en toi ? s'écria Kahlan. (Angoissée, elle prit son mari par le bras.) Tu es revenu du royaume des morts… pour mourir ? Richard, ce n'est pas…

— Je suis revenu, c'est tout, coupa le Sourcier.

Ayant des soucis plus importants en tête, il refusait de s'étendre sur celui-là.

— La souillure est en moi, c'est vrai, mais me voilà sur la brèche afin de vaincre Sulachan et Hannis Arc.

— Si tu vis assez longtemps…, murmura Nicci. Richard, tu sais aussi bien que moi que ce poison est mortel.

— Je le sais, oui…

— Mais pourquoi ne l'as-tu pas laissé derrière toi, dans le royaume des morts ? demanda Kahlan avec un mélange d'angoisse et d'exaspération. C'est l'endroit idéal où abandonner un tel poison – avec la certitude qu'il n'en sortira pas.

— Je n'ai pas pu le faire…

D'un geste, Richard indiqua que le débat était clos. La mort de Cara le rendait déjà assez malheureux comme ça…

— Je suis de retour, et pour l'instant, c'est tout ce qui compte. Sulachan aussi est une souillure lâchée sur le monde des vivants. Il faut sauver tous les gens, pas seulement moi. Je suis là pour ça. C'est ma priorité.

» Au moins, mon séjour dans le royaume des morts a affaibli la maladie. Au minimum, il me reste quelques jours.

— Quelques jours ? explosa Nicci. Tu en es sûr, ou tu dis ça au hasard ?

— Tu l'as senti, non ? Pour l'instant, la souillure est moins dévastatrice. Elle continuera d'évoluer, bien sûr, avec une issue inéluctable, mais je me sens mieux qu'avant… ma mort. Donc, j'ai un peu de temps devant moi avant de me dégrader.

Refusant de croire aveuglément Richard, Nicci lui posa les deux mains sur les tempes.

Le Sourcier sentit dans son crâne le picotement de la magie. Puis le phénomène se diffusa dans tout son corps, jusqu'à la pointe des pieds.

L'air un peu plus sereine, Nicci écarta les mains.

— C'est vrai. Le mal est moins virulent, mais ce sera une affaire de jours.

— Nous devons aller au Palais du Peuple, dit Kahlan. À l'abri d'un champ de protection, tu pourras le débarrasser de la souillure, n'est-ce pas, Nicci ?

— J'ai peur que le palais soit trop loin d'ici…, souffla la magicienne.

Cette réponse et ce qu'éprouvait Richard au plus profond de son être le convainquirent qu'ils n'arriveraient pas à temps.

— Il y a des chevaux, ici, insista Kahlan.

— C'est vrai, dit Richard, mais Sulachan et Hannis Arc se dirigent vers le palais, et ils ont de l'avance sur nous. Même en allant très vite, comment les dépasser ? Et s'ils arrivent avant nous, ce qui est probable, ils encercleront le haut plateau, et nous ne parviendrons pas à franchir leurs lignes.

Kahlan croisa les bras et secoua rageusement la tête.

— Je ne comprends pas pourquoi tu n'as pas pu laisser la souillure dans le royaume des morts !

— L'équilibre…, murmura Rouge.

— Pardon ? demanda Kahlan en se tournant vers la voyante.

— Pour que Richard revienne ici, beaucoup de choses ont dû être en équilibre. La souillure devait en faire partie.

— Je ne vois pas pourquoi…, commença Kahlan, entêtée.

La voyante saisit soudain le poignet de Richard.

— Tu dois te déplacer !

— Pourquoi ? demanda le Sourcier alors que la voyante le tirait à l'écart.

— La tour de garde va s'écrouler exactement là où tu te tiens.

Chapitre 22

Richard aurait été incapable de dire pourquoi la voyante pensait que la tour allait s'écrouler. Mais à l'évidence, elle en était convaincue. Alors qu'elle l'entraînait au loin, il regarda la tour très ordinaire. Bâtie à la même époque que la citadelle, pendant les grandes guerres, elle semblait aussi solide que les blocs de pierre qui la composaient. Depuis des millénaires, elle permettait de surveiller la route qui montait de Saavedra. De l'autre côté de la citadelle, deux tours semblables donnaient une vue plongeante sur la forêt.

Comme beaucoup de choses dans cette région des Terres Noires, ces précautions étaient liées à l'existence de la barrière du troisième royaume. En ce jour, les tours arrière avaient joué un rôle capital, puisque les hommes de la Première Phalange avaient pu voir venir de loin les attaquants. Mais pourquoi la tour avant, après tellement de temps, se serait-elle écroulée comme un château de cartes ?

Cela dit, il n'était jamais très avisé de négliger les avertissements d'une voyante.

Rouge, c'était bien le nom de cette femme ? Kahlan étant allée la voir seule, la première fois, Richard venait juste de faire sa connaissance. Mais elle avait aidé Nicci à venir à son secours dans le royaume des morts…

— Dépêchez-vous tous ! cria Rouge, trouvant que ça n'allait pas assez vite. Écartez-vous !

Voyant que les soldats, désorientés, ne bronchaient pas, Richard leur fit signe avec son bras libre.

— Reculez tous !

Les soldats réagirent enfin.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan, qui avait emboîté le pas à son mari.

Avant que Rouge ait pu répondre, Richard sentit le sol trembler sous les pavés. Puis le bûcher funéraire s'effondra, basculant vers l'avant dans un foisonnement d'étincelles et de cendres.

Un bloc de pierre, à la base de la tour, explosa et propulsa des éclats un peu partout. D'autres se détachèrent de l'édifice, ratant de très peu Richard et ses compagnons.

Au pied de la tour, un autre bloc explosa.

— Descendez de là ! cria Fister aux deux hommes qui montaient la garde dans la tour. Vite !

Levant les yeux, Richard vit les deux soldats disparaître pour

gagner l'escalier en colimaçon. Mais la tour s'inclinait déjà dangereusement.

Par miracle, les deux soldats franchirent la porte avant que la catastrophe se produise. Courant à toutes jambes, ils s'éloignèrent de la zone dangereuse.

L'explosion d'un troisième bloc fut fatale à la tour, qui vint s'écraser sur le sol dans un vacarme de fin du monde, atterrissant très exactement sur le bûcher funéraire de Cara. Presque tous les blocs brisés sous le choc, il n'y eut bientôt plus qu'une montagne de gravats.

Tout ça en un clin d'œil… La tour n'avait même pas résisté trois minutes, à partir de la première explosion. Sans l'avertissement de Rouge, tout le monde aurait été écrasé.

Bien entendu, il y avait des blessés parmi les soldats. L'un d'eux, tombé à genoux, se tenait la tête à deux mains. Et si Richard n'avait pas bougé, il aurait été très exactement au point de chute de l'édifice.

Quand il se tourna vers elle, Rouge le regarda droit dans les yeux.

— Les flots du temps…

Richard en savait assez long sur les voyantes pour comprendre ce que voulait dire la femme rousse. Une forme de prophétie…

— La prochaine fois, dit-il, si tu pouvais voir un peu plus en avant dans ces flots, ce serait très précieux.

— Ce « confluent » venait juste de naître à l'existence… Autour de toi, les événements sont toujours imprévisibles et chaotiques.

Les poings sur les hanches, le lieutenant Fister vint se camper devant son seigneur.

— Comment avez-vous su, pour la tour ?

— Rouge m'a averti.

— Rouge, seigneur ?

— La voyante, répondit Richard.

L'officier regarda autour de lui.

— La voyante ? De qui parlez-vous ?

— La femme rousse.

Perplexe, Fister balaya de nouveau les alentours du regard.

— Il y avait une voyante ici, hier, mais je n'ai pas vu de rousse.

Richard regarda aussi. Plus aucune trace de la voyante. Durant la cérémonie, elle était restée très discrète. À dire vrai, avant de lancer son avertissement à Richard, elle n'avait pratiquement pas parlé.

— Elle s'est volatilisée…, souffla Richard à Kahlan.

L'Inquisitrice ne parut pas étonnée.

— Selon elle, les voyantes doivent se tenir à l'écart des événements, sinon, elles les perturbent. La suite ne concerne plus que nous, désormais.

— Moi, j'aimerais savoir qui a créé ce « confluent », dit Nicci, peu concernée par le trouble de Fister.

Devinant qui avait influé ainsi sur les flots du temps, Richard se mit en mouvement. Quand il entendit des bruits de pas dans son dos, il se retourna et ordonna aux soldats de ne pas le suivre.

— Attendez ici !

À contrecœur, les hommes de la Première Phalange restèrent où ils étaient. Kahlan, Nicci et les trois Mord-Sith ignorèrent bien entendu l'ordre de Richard. Pressé de coincer la personne responsable du désastre de la tour, il ne prit pas le temps de s'arrêter pour discuter. Mais ces femmes ne pourraient pas le suivre jusqu'au bout…

Au lieu de s'engager sur la route, il fit le tour de la citadelle. La coupable devait venir de la forêt, et il semblait probable qu'elle y retournerait.

— Tu penses la même chose que moi ? lança Kahlan en accélérant le pas pour rattraper son mari.

— Oui, ça ne peut être qu'elle.

— Qui ça ? demanda Cassia.

— Samantha, répondit Nicci.

— Samantha ? La jeune sorcière qui a poignardé la Mère Inquisitrice ?

— Exactement, dit Richard sans regarder derrière lui.

— Comment a-t-elle pu faire ça ? s'étonna Cassia.

Afin que la Mord-Sith ne distraie pas Richard, Nicci répondit à sa place :

— L'humidité… Avec son pouvoir, Samantha peut chauffer le liquide contenu par un objet afin de le faire exploser. Ça fonctionne avec les troncs d'arbre et les blocs de pierre.

— Je n'ai jamais entendu parler de ça…

— C'est ton seigneur Rahl qui lui a appris ce petit truc, fit Nicci sans cacher son déplaisir.

— Un truc que je tenais de toi, lui rappela Richard.

Nicci fit la grimace, mais elle laissa tomber le sujet.

Richard ralentit le pas en approchant de l'ouverture, dans le mur d'enceinte, qui sortait des jardins. Très loin de la sophistication que Richard avait vue en d'autres lieux, cet ensemble de haies, de promenades pavées et de parterres de fleurs était néanmoins somptueux pour une modeste cité comme Saavedra. Sans nul doute, Hannis Arc, pas du genre à apprécier les balades bucoliques, y voyait un hommage à sa gloire et à sa grandeur…

Richard leva une main.

— Je veux que vous attendiez ici. C'est un ordre. Samantha est dangereuse.

— Oui, confirma Nicci, et elle veut se venger de toi.

— Pour ça, elle adorerait vous tuer toutes. Afin de me toucher, comme quand elle a attaqué Kahlan.

— Richard, souffla l'Inquisitrice, elle a déjà essayé l'approche indirecte. Maintenant, c'est toi qu'elle va vouloir tuer.

— Kahlan a raison, intervint Nicci. Tu ne devrais pas t'aventurer dehors pour l'affronter – et surtout pas seul. C'est ce qu'elle veut. Nous pourrions faire diversion et l'empêcher de…

— Je vous ai dit de rester ici !

Ce ton réduisit les femmes au silence. Richard n'était pas d'humeur à polémiquer, ça se voyait, et de toute façon, il ne fallait pas laisser fuir Samantha.

Quand il fut sûr d'être obéi, Richard franchit l'ouverture donnant sur le terrain marécageux qui séparait la citadelle de la forêt et compliquait la tâche à tout assaillant qui aurait essayé d'approcher sans être vu. L'absence de porte s'expliquait aisément : dans les environs, Hannis Arc faisait bien trop peur pour qu'on s'introduise chez lui.

Richard s'assura que son épée coulissait bien dans son fourreau, puis il avança, sondant le terrain sur la droite et sur la gauche. Ensuite, il observa le marécage, devant lui, en quête de quelque chose d'anormal.

Tout de suite, il repéra Samantha.

Debout parmi des hautes herbes plus grandes qu'elle, la jeune magicienne était à mi-chemin de la forêt, mais elle ne bougeait plus.

Richard fit signe aux cinq femmes de ne plus avancer d'un pas.

— Si elle a le dessus sur moi, dit-il à Nicci, neutralise-la avant qu'elle s'en prenne de nouveau à Kahlan. C'est compris ?

La magicienne soutint sans faiblir le regard du Sourcier.

— Je ne suis pas allée te chercher dans le royaume des morts pour que tu te fasses tuer par une sale gamine.

— C'est compris ?

Nicci mit un moment à capituler.

— Oui, c'est compris.

— Très bien… Merci.

— Tu es revenu pour résoudre des problèmes importants, dit Kahlan. Samantha n'en est pas un.

— Si elle nous tue tous, je ne pourrai rien faire contre Sulachan.

L'Inquisitrice ne parut pas ravie, mais elle ne trouva rien à redire à ça. Richard avait raison. La jeune magicienne le défiait, et il n'avait pas le choix.

Enfin sûr que personne ne le suivrait, le Sourcier avança.

Chapitre 23

Alors qu'il se frayait un chemin entre les roseaux et les hautes herbes, en direction de la jeune magicienne, Richard se répéta de surtout garder le contrôle de sa colère. Samantha avait frappé Kahlan au cœur, et rien au monde n'aurait pu l'enrager plus que ça. Mais il ne devait pas se focaliser là-dessus.

Un juste courroux pouvait être un outil efficace, à condition de rester empreint de rationalité. La colère contre le mal et l'injustice, oui, mais si on la maniait comme il le fallait. À l'instar de n'importe quelle arme, il convenait de s'en servir avec sagesse, comme un esprit mûr, pas comme un enfant. Car parfois, le pouvoir se développait plus vite que l'aptitude à l'utiliser à bon escient – ou à savoir quand ne pas y recourir. Un peu comme un garçon qui se doterait de gros muscles avant d'avoir appris à ne pas céder à la provocation…

Même si Samantha avait été son amie, l'aidant en plus d'une occasion – par deux fois, elle avait déchaîné sa colère pour le sauver ainsi qu'un grand nombre de braves gens –, il savait que la raison ne gouvernait pas encore ses actes. Capable du meilleur en certaines circonstances, elle pouvait déraper sous la pression et commettre des horreurs telles que son attaque contre Kahlan.

Avoir vu Richard tuer sa mère avait dû la rendre folle de rage, et ça pouvait se comprendre. Mais elle ne détenait pas tous les éléments. Pourtant, connaissant le Sourcier, elle aurait dû savoir qu'il n'aurait pas fait de mal à quelqu'un – surtout à la mère d'une amie – sans avoir une très bonne raison.

Une franche conversation permettrait peut-être de vider l'abcès.

Alors qu'il avançait entre les hautes herbes semées de roseaux, de fleurs de verveine bleues et d'asclépiades des marais, Richard voyait très bien Samantha, qui l'attendait sans broncher, sa capuche relevée pour protéger du crachin sa masse de cheveux noirs. Sous son manteau, elle avait les bras nus. Mais parfois, la fureur pouvait faire oublier le froid…

Immobile comme une statue, la jeune magicienne ne quittait pas des yeux l'homme qui se frayait un chemin vers elle, glissant parfois sur l'herbe gorgée d'eau et s'enfonçant par endroits dans des trous peu profonds qui produisaient pourtant des « splash » sonores.

Richard se concentra pour ne pas tomber. S'il se retrouvait au sol, Samantha le dominant… Eh bien, la jeune magicienne avait déjà prouvé que rien ne l'arrêtait, quand il s'agissait de frapper ses

« ennemis ».

— Samantha ! appela le Sourcier à travers le rideau végétal.

Encore assez loin de la jeune fille, il s'efforça de parler d'un ton amical, afin qu'elle se remémore leur lien.

— Il faut que je te parle.

Quand il fut presque en face d'elle, la jeune magicienne lâcha d'un ton rauque et menaçant :

— Je me nomme Sammie… C'est toi qui m'as appelée Samantha. Ma mère, elle, disait « Sammie ». Et les gens de Stroyza aussi. Je ne veux pas d'un nom qui me vient de toi.

— Très bien… Sammie, donc…, dit Richard en continuant d'écarter les hautes herbes pour avancer plus vite. Quoi qu'il en soit, nous devons parler.

— Il n'y a rien à dire… Tu as tué ma mère.

— Ce n'est pas si simple.

— Si ! Elle est morte, et c'est toi qui l'as tuée. Je t'ai vu.

Richard trouva quelque chose d'étrange chez Samantha – dans ses grands yeux noirs, sans doute, et aussi autour de toute sa personne –, une sorte d'aura – mais sous une lumière si faible, il ne put déterminer si c'était la réalité ou un tour de son imagination. Par le passé, il avait souvent vu l'aura de pouvoir d'une magicienne, surtout quand elle se montrait menaçante. Mais ça, c'était quand son don était actif. À cause de la souillure, il en était toujours privé. Pourtant, il aurait juré qu'il y avait quelque chose. Mais quoi ?

Estimant qu'il était assez près de Samantha pour lui parler sans devoir crier, Richard s'immobilisa. Inutile d'avancer davantage, si ce n'était pas indispensable. La jeune magicienne avait un tempérament de feu, et après tout, il avait bel et bien tué sa mère.

— Samantha, tu ne comprends pas, et tu dois m'écouter…

— Sammie !

— Tu as transpercé le cœur de Kahlan avec une lame.

— Pour venger ma mère. Tu méritais de souffrir comme je souffre. De perdre ce qui importe le plus pour toi – comme ça m'est arrivé.

Richard se redit qu'il devait parler d'un ton serein, comme lors de leurs conversations d'avant. Prélevant quelques bourgeons sur une marguerite pas encore éclose, il les fit tourner entre ses doigts pour se calmer.

— Sammie, ta mère n'était pas la femme que tu pensais… Elle n'était pas de notre côté, ni de celui des braves gens de Stroyza, contrairement à ce qu'ils croyaient.

— Elle les protégeait !

— Non. Elle a tué tes tantes et assassiné Zedd.

Samantha eut un moment d'hésitation, puis elle siffla :

— Tu mens !

— Non, c’est la vérité…

Richard jeta au vent les bourgeons et sortit de sa poche un petit livre noir.

— Tiens, lis ! C’était le livre de voyage de ta mère. Grâce à une très ancienne magie, on peut échanger des messages avec la personne qui détient son jumeau.

— Et alors ?

— Ludwig Dreier possédait le livre de voyage correspondant à celui-là. Ils complotaient ensemble et communiquaient par ce moyen. Elle était au service de l’abbé depuis des années.

» Elle savait que le troisième royaume ne serait bientôt plus séparé du reste du monde, et elle n’a prévenu personne. Dreier et elle voulaient que ça arrive, afin de s’emparer du pouvoir. L’ambition les dévorait, et ils auraient fait flèche de tout bois.

Comme si elle niait chaque mot de Richard avant même qu’il l’ait prononcé, Samantha secouait la tête en cadence.

— Ma mère était la magicienne de Stroyza. Elle ne s’intéressait pas au pouvoir. Dominer les autres ne lui plaisait pas.

— C’était une comédie ! Comme Ludwig Dreier, qui a caché ses vrais pouvoirs en attendant le moment de frapper. C’était leur plan, et personne ne s’en doutait…

— Pure invention ! Je connais ma mère bien mieux que toi !

Richard brandit le livre de voyage.

— Tout est là-dedans ! Chacun de ses dialogues avec Dreier. Les livres étant jumeaux, tout ce qui apparaît dans l’un est visible dans l’autre. Lis, et tu sauras tout de leur machination.

» Certains messages de l’abbé précisent ce qu’il attend d’elle et détaillent les récompenses qu’elle obtiendra.

— Il la manipulait ?

Richard secoua la tête.

— Je refuse de te mentir, Samantha… Elle savait très bien ce qu’elle faisait, et ça ne la gênait pas. Dreier ne l’a jamais dupée. Elle était son associée et sa complice.

Du bout d’un pouce, Samantha écarta une mèche de cheveux noirs de son front.

— C’est ce que tu dis.

— Non, c’est elle qui le dit !

Voyant que la jeune magicienne venait enfin de jeter un coup d’œil au livre de voyage, Richard enchaîna :

— Ludwig Dreier lui disait comment réagir face aux gens, que leur raconter et de quelle manière se comporter. Quand il la chargeait de découvrir des choses pour lui, elle obéissait puis lui faisait son rapport. Irena voulait aider l’abbé. Elle s’est laissé capturer par Hannis Arc afin de l’espionner et de savoir comment il allait ramener

Sulachan du royaume des morts. Pendant sa captivité, elle a tenu Dreier informé de tout ce qui se passait dans le troisième royaume.

» Il lui répétait souvent de bien dissimuler son aptitude à la magie noire. Tu n'as jamais su qu'elle pratiquait cette sorcellerie, pas vrai ? C'est logique, puisqu'elle voulait te le cacher.

» Pendant que nous voyagions, elle informait régulièrement Dreier de notre progression. En même temps, elle continuait sa comédie, se faisant passer pour l'une d'entre nous.

» Samantha, ta mère nous a trahis. Elle a dit à Dreier que Kahlan et moi avions besoin d'un champ de protection pour ne pas mourir. Puis elle a prétendu qu'il y en avait un à la citadelle. Tu l'as entendue, n'est-ce pas ? Elle affirmait avoir vu ce champ de protection. Comment est-ce possible, puisqu'il n'existe pas ?

» Elle nous a entraînés dans un traquenard. Dreier lui a expliqué où elle devait nous conduire, dans la citadelle, afin que nous soyons coincés dans le donjon. Quand le piège s'est refermé sur nous, il a bien failli être mortel.

— Mensonges ! Ma mère n'aurait jamais fait ça !

Richard tendit le livre à Samantha.

— C'est écrit noir sur blanc, de sa propre main. À un endroit, Dreier et elle parlent du risque que les détenteurs du don de Stroyza découvrent la vérité au sujet du troisième royaume. Un peu plus tard, Irena lui a annoncé avoir tué sa sœur Martha et son mari, parce qu'ils étaient partis vérifier la véracité des rapports sur Jit. Elle a même précisé avoir jeté leurs cadavres dans le marécage pour qu'ils paraissent avoir trouvé la mort alors qu'ils cheminaient vers la tanière de la Pythie-Silence.

» Plus tard, Dreier l'a avertie qu'il enverrait des soldats arrêter Millicent, son autre sœur, et son mari Gyles afin de les conduire à l'abbaye. Pour les neutraliser, Dreier les a tués, mais leur véritable meurtrière, c'est ta mère.

» Samantha, tu dois écouter la vérité, même si elle te déchire le cœur. Un jour, ta mère a informé l'abbé que ton père commençait à poser des questions gênantes. L'attaque des demi-humains n'a jamais eu lieu. Ils n'ont pas tué ton père et capturé ta mère. C'est elle qui a éliminé son propre mari.

Samantha plaqua les poings sur ses hanches.

— Mensonges ! Mensonges !

— Non ! C'est elle qui a tué Zedd. Voilà ce qu'elle écrit dans son livre : « Le vieux sorcier commençait à avoir des doutes à mon sujet. Ce soir, j'ai lancé un sort d'illusion pour qu'on me croie endormie sous ma couverture, puis je suis allée dans un coin tranquille afin de vous écrire. Le vieux type m'a suivie et il m'a surprise avec le livre de voyage. Heureusement, il me prenait pour une simple magicienne, et

il ne s’est pas méfié de mes autres pouvoirs. Quand il a tenté de m’immobiliser et de me prendre le livre, je me suis fait un plaisir de le décapiter. Il ne nous ennuiera plus. »

» Tu as connu Zedd, Samantha. Tu sais combien il était bon. Elle l’a décapité pour qu’il ne contrarie plus ses plans !

» Tout est écrit, Samantha. Tu peux avoir le livre de voyage et vérifier par toi-même.

— Combien de fois devrai-je te dire que je me nomme Sammie ?

— N’as-tu pas abandonné ce surnom lorsque tu t’es retrouvée avec la responsabilité de protéger ton village et d’avertir le monde que les portes du mur du nord n’étaient plus fermées ?

» Ne m’as-tu pas aidé à sauver tous mes compagnons ? Samantha, tu as fait ce qu’il fallait, et les gens de Stroyza t’admireront lorsqu’ils le sauront. L’adolescente est devenue une jeune femme, et elle a bien agi. Sammie a laissé la place à Samantha.

» Aujourd’hui, c’est à toi de choisir. Tu peux ouvrir les yeux et voir la réalité en face, ou préférer te réfugier dans l’enfance. Veux-tu retourner en arrière et redevenir Sammie, ou accepter d’être Samantha, une courageuse jeune femme que j’admire ?

Chapitre 24

La jeune magicienne croisa ses bras fins.

— Je suis Sammie. C'est le nom que m'a donné ma mère, et celui qu'utilise mon peuple. Samantha n'existe pas. Je rejette le nom que tu m'as donné. De quel droit pourrais-tu me baptiser ?

Richard exhala un lourd soupir.

— Au fond, tu as peut-être raison… Si tu refuses d'entendre la vérité, même si elle concerne ta mère – *surtout* si elle concerne ta mère ! –, tu es sans doute toujours une enfant. La petite Sammie qui préfère se cacher la tête dans le sable. Mais tu ne pourras pas agir ainsi indéfiniment.

— Je ne fuis pas la réalité… En revanche, je ne te crois pas ! Rien de ce que tu dis n'est vrai. Tu n'es qu'un menteur ! Et tu salis ma mère pour justifier ton crime, voilà tout !

— Si Irena avait été innocente, comme tu voudrais le croire, pourquoi lui aurais-je fait du mal ? Tu m'as déjà vu nuire à mes alliés ? Tout est dans ce livre ! Prends-le et lis !

— Et tu crois que ça me convaincrait ? Tu as tout écrit toi-même, j'en suis sûre. Une machination contre ma mère, tout ça parce qu'elle venait d'un petit village – une minable magicienne sans importance comparée au glorieux seigneur Rahl. Tu l'as tuée, donc il te faut un prétexte, à présent…

— Je l'ai tuée, c'est vrai. Mais ce n'était pas un meurtre, et je n'ai aucun regret. J'aurais aimé que les choses se passent autrement, mais si c'était à refaire, je n'hésiterais pas. Irena a assassiné des innocents et elle méritait de mourir. Je ne m'excuserai pas d'avoir été le bras de la justice.

— Foutaises ! Tu as inventé une histoire et écrit des ignominies pour dissimuler ta culpabilité. Après avoir tué une brave femme, tu salis sa mémoire pour ne pas altérer ta belle image de héros et de chef bienveillant et juste de D'Hara.

— Samantha, nous avons voyagé assez longtemps ensemble pour que tu me connaisses. Enfin, tu sais que je ne te mentirais pas ! Si pénible que soit la vérité, je ne ferais rien pour te la cacher.

» Pour grandir, tu dois accepter la vérité. On ne peut pas vivre à tout jamais dans le mensonge. Ta mère était une femme maléfique, c'est sûr, mais ça ne signifie pas que tu le sois aussi. Et ça ne te force pas à te mentir ainsi.

» Mon père était un monstre. Je le sais et j'ai conscience de ne pas

être comme lui. Dans la vie, tu marches sur tes jambes à toi, et tu choisis la direction où elles te conduiront… Il te reste une chance d'être la femme de bien pour qui tu prenais Irena.

» En ces temps difficiles, tu dois assumer tes responsabilités d'adulte et recourir à la *raison* pour distinguer la vérité, même si elle est cruelle et douloureuse.

Samantha pointa fièrement le menton.

— Je ne crois pas à tes allégations ! Ce sont des contrevérités.

— Tu veux tout savoir ? Découvrir ce que ta mère entendait faire si tu te mettais à avoir des soupçons ?

Samantha baissa les yeux un instant sur le livre.

— Quel autre mensonge as-tu été inventer ?

— Aucun ! Lis et tu verras ! Dreier a dit à Irena qu'elle devrait peut-être t'éliminer comme ses sœurs et ses beaux-frères. Elle lui a répondu qu'il pourrait s'en charger lui-même, pendant que nous serions tous prisonniers à la citadelle. Et qu'elle n'y verrait aucun inconvénient…

— Non ! cria Samantha. Elle n'aurait pas fait ça ! Elle m'aimait !

— Tu étais enchaînée dans ce donjon parce qu'elle voulait qu'il en soit ainsi ! Crois-tu que tu as été capturée par hasard en même temps que Kahlan, Nicci et moi ? Dreier nous voulait tous les quatre, et Irena s'est arrangée pour qu'il nous ait.

» L'abbé t'aurait torturée en usant de ses pouvoirs occultes, comme il l'a fait aux malheureux qu'on conduisait de force dans son abbaye. Puis il t'aurait tuée, comme Kahlan, Nicci et moi. Cet homme était impitoyable, et ta mère t'a livrée à lui. Parce qu'elle ne te voulait plus dans ses jambes, comprends-tu ? Ta présence était une nuisance pour elle.

Samantha resta immobile un moment, seuls les muscles de sa mâchoire se contractant. Puis elle serra les poings plus fort…

… Et tendit les bras vers Richard.

S'il espérait qu'elle n'en viendrait pas là, le Sourcier s'y était préparé, juste au cas où.

Sa main vola sur la poignée de son épée, la colère de l'arme se déversant aussitôt en lui. Alors que Samantha s'apprêtait à le frapper avec son pouvoir, il dégaina la lame, dont la note métallique unique retentit dans l'air.

Un éclair rugissant comme le tonnerre fondait sur Richard, son vacarme faisant trembler les hautes herbes tout autour de lui.

La poignée de l'épée dans la main droite, Richard saisit la lame de la gauche – près de la pointe – et leva son arme comme si c'était un bouclier. L'éclair percuta l'acier, et une gerbe de flammes jaillit du point d'impact. Tel le tonnerre, le fracas de l'explosion se répercuta

jusque dans les lointaines collines.

Quand elle vit que Richard était indemne, Samantha rugit de colère et envoya un nouvel éclair – teinté de bleu, celui-ci, et plus puissant. Sur sa trajectoire, la lance de pouvoir embrasa les hautes herbes et les roseaux.

Pliant les genoux, le Sourcier se prépara à l'impact.

Ébranlé par l'onde de choc, il ne put s'empêcher de reculer d'un pas. Mais l'éclair, désintégré par la lame, s'éparpilla en une pluie d'étincelles loin d'être inoffensives. Bien que gorgées d'eau, les hautes herbes flambèrent comme de la paille et furent réduites en cendres en une fraction de seconde. Un instant, une infernale chaleur monta de l'incendie, mais ça ne dura pas, car le pouvoir se dissipa très vite.

Samantha baissa lentement les bras puis jeta un coup d'œil à quelque chose, derrière le Sourcier. Sans cesser de brandir son « bouclier », celui-ci regarda par-dessus son épaule.

Kahlan approchait, écartant les hautes herbes d'un bras. Quand elle eut rejoint Richard, elle se campa à côté de lui, Mère Inquisitrice jusqu'au bout des ongles.

Samantha écarquilla les yeux, stupéfiée. Après avoir poignardé Kahlan au cœur, elle ne s'attendait sûrement pas à la revoir en face d'elle.

— Je t'ai tuée ! Je sais que j'ai réussi !

— C'est exact, répondit Kahlan. Par bonheur, Richard t'a empêchée d'être une meurtrière. À présent, il essaie de t'aider à ne pas t'égarer à tout jamais.

Samantha se ressaisit. Un calme de surface que Richard connaissait trop bien. La jeune magicienne n'était plus accessible à la raison.

Elle leva de nouveau les bras.

— Pour faire souffrir l'assassin de ma mère, je vais devoir te tuer une seconde fois. Et ce coup-ci, il ne pourra pas te ramener.

Richard se plaça devant Kahlan et dévia un éclair orange si aveuglant que sa femme et lui durent détourner les yeux. Mais l'Épée de Vérité les protégea sans faillir.

Quand ils regardèrent de nouveau devant eux, Samantha n'était plus nulle part en vue. Richard aperçut une ombre qui s'enfonçait dans la forêt…

— Je dois la poursuivre, dit-il.

Mais une main se referma sur son poignet.

— Non, pas question, dit Nicci, son expression indiquant clairement qu'elle ne plaisantait pas.

— Il le faut ! cria Richard. Sinon, elle nous attaquera de nouveau.

Nicci foudroya le Sourcier du regard.

— As-tu oublié qu'elle peut faire exploser les arbres ? Si tu entres

dans cette forêt, elle la dévastera, et tu ne survivras pas. Quant à nous, il ne nous restera même pas un lambeau de chair à incinérer, parce que tu seras réduit en bouillie.

— Richard, elle a raison, intervint Kahlan. Ne te cache pas la tête dans le sable – exactement ce que tu reprochais à Samantha. La raison nous dicte d'autres priorités. L'ennemi, c'est Sulachan, pas cette gamine !

Richard dut capituler. Il ne pouvait pas se concentrer sur Samantha. Il lui avait donné une chance d'accepter la vérité. Maintenant qu'elle avait refusé, il devait l'abandonner à son triste destin…

— J'aimerais pouvoir parler à Rouge, dit le Sourcier. Elle nous a sauvé la vie. Si elle n'avait pas su ce qui allait arriver à la tour…

— Elle est partie, rappela Kahlan.

— En se volatilisant comme un fantôme, ajouta Nicci.

— Tout à fait le comportement d'une voyante…, grogna Richard.

— Elle a fait de son mieux pour t'aider, dit Kahlan. Son rôle s'arrêtait là…

— Tu as raison, j'imagine… Allons voir le scribe Mohler… Nous ignorons trop de choses, et ça nous désavantage. Pour vaincre Sulachan et Hannis Arc, nous devons prendre de l'avance sur eux.

» Dans la citadelle, il y a des prophéties utilisées par Hannis Arc pour ramener Sulachan du royaume des morts. Je veux découvrir tout ce que connaissait l'évêque. En gros, nous savons ce qu'il a fait, mais c'est le « comment » qui nous échappe. Pour le combattre, je dois entrer en possession de tous les éléments.

Kahlan sourit à son mari puis lui passa un bras autour de la taille avant qu'ils reprennent le chemin de la citadelle.

— Ça, c'est le Sourcier de vérité que je connais !

Chapitre 25

Au dernier étage de la citadelle, le vieux scribe Mohler braqua sa lampe sur une antique porte en chêne bardée de fer puis jeta un coup d'œil derrière lui.

— C'est ici, seigneur Rahl, dit-il… Le bureau privé de l'évêque Arc… Enfin, naguère… C'est là que sont entreposées toutes les prophéties. Son lieu de travail et de méditation, la plupart du temps…

Loin d'être ravi de se frotter encore aux prophéties et à leurs multiples pièges, Richard avait pourtant besoin de savoir quelles informations avait utilisé Hannis Arc afin d'arracher Sulachan au royaume des morts. À l'évidence, il avait disposé d'éléments fiables, sinon, le roi spectral aurait encore été entre les mains du Gardien.

Mohler tendit l'index de la main qui tenait l'anneau de fer de la lampe, puis il le plaqua contre la porte. Ensuite, il sourit à Richard, aux trois Mord-Sith, à Nicci et à Kahlan.

Un sourire gêné plus que satisfait.

— Comme tous les scribes qui m'ont précédé, j'ai passé quasiment toute ma vie à travailler dans cette pièce, m'occupant tendrement des anciennes prophéties et recopiant les nouvelles reçues par Hannis Arc.

Richard regarda le vieil homme, puis la porte.

— Espérons y trouver quelque chose qui nous aidera à vaincre l'évêque.

Le vieux scribe tout voûté acquiesça et se plia un peu plus pour choisir la bonne clé dans le trousseau dont il ne se séparait jamais. Alors qu'il exposait ainsi son crâne plus que dégarni à la peau tachetée de noir, Richard lui prit la lampe pour qu'il ait moins de mal à trouver la clé et à ouvrir la porte.

Quand il eut ouvert la serrure, Mohler actionna prudemment la poignée jusqu'à ce que le mécanisme fatigué consente à lui obéir. Puis il poussa la porte, reprit la lampe à Richard et entra le premier.

Saisissant un long allume-feu dans un support mural, il l'embrasa avec sa lampe puis fit le tour de la pièce pour allumer toutes les bougies et les lampes. Bientôt, la lumière fut suffisante pour révéler les détails du bureau privé d'Hannis Arc.

Aucune fenêtre pour laisser entrer la lumière du jour ou permettre de contempler la nuit… Au plafond, toutes les poutres étaient sculptées et les murs, à l'origine blancs, aurait-on dit, étaient noircis par la fumée des bougies et des lampes au point d'en paraître bruns.

Laurin referma la porte et se campa devant. Les deux autres Mord-

Sith se placèrent sur les côtés, garantissant que personne ne dérangerait leur seigneur.

Vu la taille de la citadelle, relativement petite, Richard trouva que ce bureau était bien plus grand qu'on aurait pu s'y attendre. Bien sûr, il avait vu des salles d'archives consacrées aux prophéties dix fois plus vastes, mais dans ce qui était avant tout une prison – conçue pour retenir jusqu'à leur exécution des femmes et des hommes nés avec des pouvoirs ayant filtré du troisième royaume – on pouvait s'étonner que tant de place soit consacrée aux prédictions.

Très probablement, cette salle n'avait pas été prévue pour cet usage, à l'origine. Mais au fil des siècles, les maîtres de la citadelle, comme tant de gens ailleurs, avaient dû développer pour les prophéties une passion obsessionnelle. Car lorsqu'on les contrôlait, les prédictions – même fausses – étaient la source d'un immense pouvoir.

Comme s'il devinait les questions que se posait Richard, Mohler désigna des rangées de rayonnages, sur sa gauche.

— Selon moi, en des temps très lointains, c'était là qu'on archivait les informations concernant les condamnés. Tous ces livres contiennent des noms de famille et des arbres généalogiques. Les lointains prédécesseurs d'Hannis Arc devaient utiliser ces informations pour enrayer toute « épidémie » qui aurait pu se propager à partir du troisième royaume. Mais à un moment, les prophéties ont pris le dessus. Du coup, comme la fonction première de la citadelle, ces archives-là sont tombées dans l'oubli.

Richard acquiesça.

— Les gardiens ont fini par oublier la prison, si on peut dire… Peu à peu, ils ont pensé que les prophéties les aideraient à améliorer leur place dans le monde – jusqu'à les conduire au sommet de la puissance.

— Hannis Arc était effectivement obsédé par les prédictions, confirma Mohler, et la puissance était son unique objectif. Car il rêvait d'écraser la maison Rahl…

— Pourquoi cette maison en particulier ? demanda Kahlan.

— Parce qu'un seigneur Rahl a massacré toute sa famille lorsqu'il était enfant, répondit le scribe.

— Oui, confirma Richard, plusieurs de mes ancêtres, des bouchers, se sont fait une multitude d'ennemis…

— Eh bien, fit Nicci, c'est beaucoup moins impressionnant que les catacombes du Palais des Prophètes, où nous gardions nos prédictions…

— Certes, mais avec un peu de chance, dit Kahlan, ce que nous trouverons ici nous sera utile.

Même avec toutes les bougies et les lampes allumées, la salle restait obscure, sinistre et désagréablement étrange.

C’était sans doute à cause des objets bizarres exposés un peu partout dans des bibliothèques, des armoires ou sur des piédestaux, mais il n’y avait pas que cela. Même si on ne distinguait pas d’ordre particulier, tous ces éléments de mobilier semblaient disposés comme des pièces sur un plateau de jeu. Et tout autour de la salle, à intervalles réguliers, des fauteuils rembourrés offraient des îlots de calme pour se détendre ou lire en paix.

Richard balaya plusieurs fois la pièce du regard, tentant de donner un sens précis à cette bizarre configuration. Au bout d’un moment, il y renonça. Après tout, certaines choses n’avaient aucune signification particulière. Un bon nombre de collectionneurs entreposaient leurs trouvailles là où il restait de la place, puis les oubliaient. Très probablement, c’était le sort qu’avaient connu les statuettes, les bijoux, les coffrets et le cadran solaire de bronze entassés dans la pièce.

La collection d’un esprit dérangé, cependant. Car qui d’autre aurait eu l’idée de reléguer un cadran solaire dans une pièce sans fenêtres où il lui serait impossible de remplir sa fonction ?

À moins qu’Hannis Arc, tout simplement, ait aimé le désordre d’un gigantesque bazar…

Guidés par Mohler, Richard, Kahlan et Nicci passèrent devant des vitrines remplies d’objets déconcertants. Des ossements appartenant à des créatures inconnues de Richard, des pierres parfaitement ordinaires, de petites figurines de paille vêtues d’habits grossièrement cousus, des statuettes d’animaux et d’êtres humains composant des scènes pastorales, des appareils aux rouages compliqués et à l’usage parfaitement mystérieux…

Encore que… Certains de ces instruments faisaient penser à Regula, la machine à présages, qui était truffée de rouages.

Dans les vitrines, il y avait toute une série de petites boîtes et de cylindres couverts de symboles du langage de la Création. En examinant quelques-uns de ces objets, Richard traduisit en partie ces emblèmes – suffisamment pour déterminer que chacun racontait une histoire, un peu comme les scènes que composaient les figurines.

— Je préfère ne pas imaginer où Hannis Arc s’est procuré ces artefacts, soupira Nicci. Certains sont très rares.

Elle regarda Mohler, qui haussa les épaules en signe d’ignorance.

— Ce n’est pas seulement lui…, dit-il. Certains de ces objets étaient là quand je suis arrivé. Hannis Arc en ajoutait de temps en temps, mais un grand nombre lui venaient de ses ancêtres.

Partout dans la salle, on trouvait aussi des animaux naturalisés. Non loin d’un cerf exposé sur un carré d’herbe factice, des castors trônaient sur un monticule de brindilles et des oiseaux de proie étaient perchés sur des branches nues. Dans un autre coin, un ours dressé sur

les pattes de derrière poussait un grognement muet, les griffes dehors comme s'il était encore prêt à attaquer.

Un peu partout dans la salle, toujours selon la configuration en plateau de jeu – mais sans ordre apparent –, des piédestaux sculptés soutenaient chacun un imposant grimoire relié de cuir. Presque tous ces ouvrages, très anciens, étaient en mauvais état, y compris ceux dont la couverture était rehaussée de dorures. À cause de leur taille imposante, ces livres ne devaient pas être faciles à déplacer. Mais de toute façon, ils semblaient beaucoup trop fragiles pour qu'on les retire de leur piédestal.

Tous étaient ouverts à l'endroit où on avait inséré la dernière entrée. Le plus souvent, c'était au milieu de l'ouvrage ou près de la fin. Dans de très rares cas, au contraire, c'était au tout début…

Près de ces trésors, des rouleaux de parchemin s'entassaient sur des tables. Richard en déroula quelques-uns et comprit très vite qu'il s'agissait de prophéties récemment arrivées à la citadelle et attendant que Mohler les copie dans un des grimoires. Si certaines de ces prédictions étaient hautement complexes, les autres semblaient bien plus basiques que la moyenne – par exemple, celles que Richard avait lues dans les catacombes.

Beaucoup de rouleaux portaient encore leur sceau de cire, comme si on n'avait même pas eu le temps de les consulter.

Kahlan avait raconté à son mari comment Ludwig Dreier collectait des prophéties. Combien de gens étaient morts dans d'atroces souffrances pour que ces prédictions arrivent dans cette salle ? Des malheureux torturés par un fou servant un autre fou…

Sans doute, mais pourquoi Hannis Arc avait-il manifesté si peu d'intérêt pour cette moisson de prophéties ? Sûrement parce que quelque chose d'autre mobilisait son attention, supposa Richard. Donc, dans cette salle, les grimoires n'étaient pas ce qui comptait le plus pour lui. Oui, mais dans ce cas, pourquoi y passait-il le plus clair de son temps ?

D'une main aux doigts tout racornis, Mohler désigna les énormes livres.

— L'œuvre de ma vie, seigneur Rahl…, dit-il. Dans ces grimoires, je copie les prédictions qui nous arrivent des Terres Noires. (Avec une étrange affection, il tapota un des ouvrages.) Des générations de scribes ont fait ce travail avant moi, et j'ai relevé le flambeau…

— Toutes ces prophéties proviennent de Ludwig Dreier ? demanda Richard.

— Non, au contraire… En réalité, une toute petite proportion est issue de ses « recherches ». Il pensait être le principal fournisseur de l'évêque, mais c'était faux. Beaucoup de rouleaux de parchemin et de petits livres nous venaient de divers endroits des Terres Noires. Des

émissaires de la citadelle sillonnaient le pays, écumant les villes et les villages, même les plus retirés, pour recueillir les prédictions de toutes les personnes capables d'en produire. À mesure qu'elles arrivaient, je les transcrivais dans ces grimoires.

— Vous avez rempli tous ces livres ? s'étonna Kahlan.

— Bien sûr que non ! J'y ai ajouté des entrées, mais ils existaient bien avant ma naissance. Des scribes font ce travail depuis des millénaires, quasiment depuis que la citadelle a été construite. Comme eux, j'ai consacré ma vie à cette tâche. Depuis ma jeunesse, j'enregistre des prophéties dans ces grimoires – sous les ordres de l'évêque Arc, presque depuis le début.

En fin connaisseur des prophéties, Richard doutait fort que ces recueils aient pu être la source du savoir d'Hannis Arc et de son pouvoir. Les prédictions, surtout celles qui tenaient plus du folklore que du véritable art divinatoire, ne permettaient pas d'acquérir de telles compétences.

— Comment choisissiez-vous dans quel livre copier une prophétie donnée ? demanda Nicci. Ou n'était-ce pas à vous de le faire ?

Mohler sembla désorienté par la question.

— Ces grimoires sont classés selon leur thématique. Chaque prophétie a sa place dans l'un d'eux en fonction de son sujet.

Richard échangea un regard avec Nicci, puis il balaya des yeux les nombreux grimoires.

— Au Palais du Peuple, j'avais commencé à classer les prophéties. Mais pour ça, il faut d'abord qu'un authentique prophète les lise et détermine quel est leur sujet, justement.

— C'est vrai ? s'écria Mohler, les yeux soudain brillants. J'ignorais que vous vous intéressiez à ces choses-là… Hannis Arc ne se souciait pas des détails de ce genre. Tout ce qu'il voulait, c'était lire les nouvelles prédictions une fois que je les avais archivées. Au Palais du Peuple, il y a beaucoup de recueils ?

— Tous les livres de cette salle ne rempliraient pas une petite aile de la plus minuscule des bibliothèques… Et il y en a des dizaines, certaines étant plus grandes que cette citadelle.

— Incroyable ! J'aimerais tant voir ça un jour…

— J'espère sincèrement que tu en auras l'occasion… (Richard passa à la question qui le préoccupait vraiment.) Pourquoi un classement par sujet et pas un ordre chronologique ? En matière de prédictions, le temps est essentiel, non ? Que vaut une prédiction qui concerne un événement révolu depuis des siècles ? Ou qui se produira dans des millénaires ? Pour établir la valeur d'une prophétie, il faut la situer chronologiquement. Afin de relier entre elles les prédictions, la temporalité est une notion indispensable.

Mohler ne cacha pas sa perplexité.

— Seigneur Rahl, j'ai très rarement la possibilité de dater une prophétie. Mes prédécesseurs ayant eu le même problème, ils ont opté pour un classement thématique, et j'ai suivi cette règle.

Richard n'avait aucune envie de révéler au vieil homme que l'œuvre de sa vie était en réalité une pure perte de temps – un gâchis total. Mais il devait quand même approfondir la question.

— Le sujet *apparent* d'une prophétie ne signifie rien, sauf si un détenteur du don peut confirmer qu'il s'agit du véritable thème. As-tu le don, Mohler ?

Le vieux scribe se tapota la lèvre inférieure.

— Non, seigneur Rahl, mais je sais lire, et donc voir de quoi parle un texte.

— Certes, mais les mots qui composent une prophétie ne sont pas toujours ce qui lui donne son sens.

Mohler écarquilla les yeux.

— Vraiment ? Comment est-ce possible ?

— Le sens d'une prophétie se niche dans la magie qui sous-tend les mots. C'est difficile à comprendre pour beaucoup de gens, mais les phrases ne sont pas à proprement parler la prédiction. Elles permettent simplement d'y accéder. Par exemple, une prophétie qui annonce la pluie peut en réalité parler d'une pluie de sang. Ou de récoltes abondantes ! Seul un prophète est capable de s'y retrouver, mon ami. Les mots déclenchent la vision, mais ils ne l'incarnent pas.

Regardant autour de lui, Mohler parut confus et perdu – pour la première fois de sa carrière, probablement.

— Même si on s'en tient aux mots, dit Nicci, une prophétie traite très souvent de plusieurs sujets. Comment déterminiez-vous le principal ?

— Je faisais de mon mieux, maîtresse, en me fiant à mon expérience et à mon jugement. (Mohler désigna un grimoire.) Dans ce livre, par exemple, toutes les prédictions concernent la maison Rahl. Un sujet qui intéressait hautement Hannis Arc…

Le vieux scribe se tut soudain.

— Seigneur Rahl, dit-il après un moment, pensez-vous que mon travail soit sans valeur ? J'ai perdu mon temps ?

Richard regarda les grimoires et soupira.

— Je n'en suis pas absolument sûr, mais… Tout ce que je peux te dire, c'est que je suis censé être celui qui en finira avec les prophéties. Ce sont elles-mêmes qui l'annoncent, même si je ne comprends pas ce que ça veut dire. Du coup, si je réussis, tout ça n'aura plus de sens, que tu te sois trompé ou non.

— C'est incroyable…, souffla Mohler en regardant les livres comme

s'il les voyait pour la première fois. Et dire que l'évêque Arc a passé tellement de temps ici…

Du temps, oui, mais pourquoi ? se demanda Richard. S'il ne s'était pas mêlé du classement des prédictions, c'était parce qu'elles l'intéressaient beaucoup moins que le pensait Mohler. Mais sur quoi s'était concentré l'évêque, y puisant son savoir ?

— Les gens qui ont collecté tous ces textes ne savaient pas ce qu'ils faisaient, dit Nicci, bien plus directe que Richard. Mohler, des prédictions glanées auprès de toutes les personnes capables d'en produire, comme vous avez dit, ne peuvent être que de fausses prophéties. Pour la plupart, en tout cas…

— De fausses prophéties ? s'alarma le vieil homme.

— Les vraies prophéties sont l'œuvre de sorciers – des prophètes ! – et non de charlatans de village qui se croient doués pour prédire l'avenir. Ces gens-là se contentent le plus souvent de transcrire leurs rêves, leurs angoisses ou leurs désirs – quand ils ne se laissent pas emporter par leur imagination débridée.

» Les vrais prophètes sont des sorciers, et par les temps qui courent, on n'en trouve plus beaucoup… Et le don de prédiction, parmi eux, est extrêmement rare. Pour lire une prophétie, il faut au minimum avoir le don, et pour la comprendre vraiment, il convient d'être un prophète. Ce n'est pas un domaine ouvert aux gens ordinaires.

— Selon vous, s'inquiéta Mohler, toutes les prophéties conservées ici sont fausses ?

La magicienne haussa les épaules.

— Lorsqu'on prédit beaucoup de choses, on a raison de temps en temps, mais c'est par hasard. Les gens s'ébaubissent quand une prédiction se réalise, du coup, ils accordent du crédit aux autres, oubliant les centaines, voire les milliers qui ont sombré dans l'oubli parce qu'elles ne se sont jamais réalisées.

» Les premières personnes qui se sont intéressées aux prophéties sans rien y comprendre ont commis le contresens dont je viens de parler et elles ont transmis leur vision erronée à leurs successeurs. Du coup, on est dans la superstition, rien de plus…

» Au Palais des Prophètes, j'ai travaillé durant de longues années sur les prophéties conservées dans les catacombes. Des textes écrits par de vrais prophètes. D'expérience, je peux vous dire qu'à de rares exceptions près – s'il y en a – toutes les prédictions archivées ici n'ont aucune valeur.

Richard partageait cette opinion.

Alors, qu'avait fait Hannis Arc dans cette salle ? Et comment, si toutes ces prophéties étaient bonnes à jeter, avait-il trouvé le moyen de ramener Sulachan du royaume des morts ?

Chapitre 26

— Mohler, demanda le Sourcier, où Hannis Arc travaillait-il, la plupart du temps ? Selon toi, il passait beaucoup de temps ici. Pour y faire quoi ?

Le vieil homme haussa les épaules.

— Je n'étais pas dans le secret, seigneur Rahl. L'évêque ne parlait pas de ses plans avec un vulgaire scribe. Cela dit, je sais qu'il aimait étudier de très anciens textes. En tout cas, c'est ce que je le voyais faire… J'arrivais très tôt pour recopier les prophéties, bien avant qu'il se montre. En revanche, il restait souvent après mon départ, parfois toute la nuit.

Mohler désigna un grand bureau, non loin du secteur des piédestaux. Dans un désordre total, on distinguait des ossements sculptés, des bougies, des règles, des compas et plusieurs piles de documents et de rouleaux de parchemin. Sur un tas de ce qui semblait être des grands livres comptables, une grosse chandelle trônait dans un bougeoir en argent. À voir les coulées de cire, sur les livres, ils avaient simplement dû servir de supports afin de mieux éclairer le plan de travail.

— Parfois, Hannis Arc venait lire des prophéties récentes dans un grimoire. Je suppose qu'il le faisait aussi en mon absence, mais je ne pourrais pas le jurer, bien entendu.

» Il n'était jamais très concentré, à ces moments-là. Il survolait les textes, rien de plus, sans doute avec l'intention d'y revenir plus tard.

» Parfois, il aimait jouer au chaturanga contre moi… Vous voyez, il y a un plateau de jeu, sur cette table… Mais le plus souvent, il restait assis à son bureau.

Richard vint se placer derrière le grand meuble et remarqua que le piédestal le plus proche supportait le livre qui, selon Mohler, traitait exclusivement de la maison Rahl. Au-delà, Hannis Arc avait une vue parfaite sur l'ours empaillé, qui semblait dominer et menacer le grimoire. Un symbole que l'évêque avait dû apprécier. En tout cas, vu de derrière le bureau, la configuration de la salle semblait prendre un certain sens…

Hannis Arc paraissait très attaché aux symboles.

Les recueils de prophéties n'étaient pas seulement grands par la taille, mais aussi parce qu'ils contenaient des dizaines de milliers de pages. La simple idée de les étudier pour reconstituer le cheminement intellectuel de l'évêque donnait le tournis. Quant à y trouver un

moyen de le vaincre… Vraies ou fausses, les prophéties étaient toujours un casse-tête. Alors, quand il y en avait tant !

Mais Richard aurait juré qu'Hannis Arc ne s'était jamais vraiment intéressé à ces prédictions.

Baissant les yeux sur le bureau, il saisit un antique rouleau et le déroula. Le parchemin était taché aux quatre coins par la cire des bougeoirs qui avaient dû servir à le garder déployé.

Quand il lut le texte, Richard n'en crut pas ses yeux.

— Qu'y a-t-il ? demanda Nicci, le voyant stupéfié. Qu'as-tu vu ?

Richard ne put pas détourner le regard des lignes de symboles interconnectés typiques du langage de la Création. Quand Nicci et Kahlan l'eurent rejoint, il s'écarta un peu pour qu'elles puissent voir par elles-mêmes.

— C'est le langage de la Création qu'utilise Regula, dit l'Inquisitrice. La machine à présages s'exprime ainsi…

Richard acquiesça tout en s'attelant à la traduction.

— Les messages de Naja Moon, dans les grottes de Stroyza, étaient également rédigés dans ce langage.

— Ce texte daterait donc de l'époque des grandes guerres, quand Naja et Sulachan étaient vivants ? demanda Kahlan en se penchant pour mieux voir. Que dit-il, Richard ?

Sans répondre, le Sourcier se redressa et se tourna vers Mohler :

— Y a-t-il d'autres parchemins de ce genre ? Rédigés dans le même langage ?

Le scribe tendit le cou pour voir le texte, qu'il parut reconnaître.

— Oui, il y en a d'autres… Par exemple, dans cette pile… Le plus sombre du lot… L'évêque Arc les appelait des manuscrits ceuléiens…

— Des manuscrits ceuléiens ? Tu en es sûr ?

— Oui, c'est ça… Il était capable de les déchiffrer, et moi non. Il passait beaucoup de temps à les étudier. Dès qu'il en recevait un nouveau, il s'y consacrait pendant des semaines. Mais ça n'arrivait pas souvent, et il était très jaloux de ses « trésors ».

» Il y a des années, il lisait très attentivement les nouvelles prophéties que j'archivais. Mais au fil du temps, il s'est simplement contenté de les consulter rapidement. Peu à peu, il s'est détourné des grimoires pour se concentrer sur les rouleaux de parchemin.

» Sur les manuscrits ceuléiens, il faisait très souvent des mesures avec ses règles et ses compas. Quand il travaillait très tard dans la nuit, il laissait tout sur son bureau. Le matin, je mettais un peu d'ordre, mais c'était mon seul rapport avec ces textes.

— Savez-vous ce que veut dire le mot « ceuléien » ? demanda Kahlan.

Mohler secoua la tête.

— Non… Il appelait ainsi les manuscrits – un nom que l'abbé Dreier connaissait aussi – mais il ne m'a jamais dit ce que ça signifiait.

— C'est un très ancien mot, dit Richard. On peut le traduire par « céleste ».

— Céleste ? répéta Nicci, perplexe.

Richard acquiesça distraitement, car il songeait à tout ce qu'il venait de voir dans le fief d'Hannis Arc. Un endroit plein d'artefacts anciens, la plupart collectés par les ancêtres de l'évêque. Et en ce lieu consacré aux prophéties, ce même évêque n'avait même pas pris la peine d'ouvrir les prédictions qu'on lui envoyait. Vu le peu d'intérêt qu'il accordait au travail de Mohler, on pouvait déduire que les prophéties étaient le cadet de ses soucis. Sauf s'il savait que le flot de prédictions qui arrivait à la citadelle n'était que du matériel sans intérêt – du toc, en quelque sorte.

Les manuscrits ceuléiens, en revanche, le fascinaient. De quoi se demander si sa quête des prophéties n'était pas un prétexte pour envoyer des gens chercher des rouleaux de parchemin ou des livres rédigés dans le langage de la Création. Après tout, les Terres Noires semblaient prodigues en histoire remontant à l'époque des grandes guerres. Par exemple, les parois des grottes de Stroyza étaient couvertes d'informations sur ce temps-là.

— Parfois, dit Mohler, quand j'arrivais le matin, Hannis Arc était encore là, penché sur un de ses manuscrits ceuléiens. À ces moments-là, je remarquais qu'il arborait de nouveaux tatouages. Comme il détestait que je m'adresse à lui sans qu'il m'ait d'abord interrogé, je ne lui ai jamais posé de question là-dessus. Mais quand nous jouions au chaturanga, je n'aimais pas regarder ces symboles terrifiants…

Repoussant en arrière une mèche de cheveux blonds, Nicci se pencha pour mieux étudier le rouleau de parchemin.

— Il était bon à ce jeu de stratégie ? demanda-t-elle.

— Oui ! C'était un maître.

— Si j'ai bien compris, intervint Richard, il y a d'autres rouleaux ceuléiens. En plus de ces deux-là…

Mohler sembla surpris que le seigneur Rahl s'intéresse à ce point à de vieux textes.

— C'est exact… Certains sont rédigés dans des langages un peu différents, mais quand même très proches. (Le vieil homme désigna une armoire.) Je vais vous montrer, seigneur Rahl…

Mohler traversa la salle, slalomant entre les castors empaillés et la statue d'une femme dont la robe transparente laissait bien peu de place à l'imagination.

De son bureau, nota Richard, Hannis Arc n'aurait pas pu voir très

bien la statue, en revanche il avait une vue parfaitement dégagée sur les castors occupés pour l'éternité à ronger des troncs d'arbres pour en faire les éléments d'un barrage – tout ça pour contrôler les flots d'un cours d'eau.

Quand il eut atteint l'armoire, Mohler l'ouvrit pour révéler tout un rayonnage garni de rouleaux de parchemin. Tous semblaient aussi anciens que les deux découverts sur le bureau, et certains, encore plus vieux, s'effritaient aux extrémités. D'un coup d'œil, Richard estima qu'il devait y avoir une centaine de rouleaux dans cette armoire.

Il s'empara d'un des manuscrits et le déroula délicatement. Le texte commençait par des angles d'azimut qui ne lui dirent rien. Des données célestes, supposa-t-il, censées indiquer la position des étoiles.

Même s'il n'en aurait pas mis sa tête à couper, le Sourcier supposa qu'il s'agissait d'un moyen d'établir une chronologie – l'élément crucial qui manquait aux prophéties. Vus ainsi, ces rouleaux faisaient passer les prédictions classiques pour des plaisanteries de charlatans. En tout cas, ils témoignaient de l'existence d'une technique très sophistiquée mais tombée dans l'oubli au fil du temps…

Juste après les angles d'azimut, Richard vit des symboles qui parlaient de prophéties, mais qui n'en étaient pas. En revanche, ils évoquaient les prédictions comme si elles avaient été des créatures vivantes.

D'une étrange façon, ces symboles *révélaient* les prophéties, mais en adoptant une approche oblique, car ils se servaient d'elles pour développer et expliquer le sujet principal du rouleau. Lequel, pour l'instant, échappait encore à Richard, car il y avait plusieurs possibilités.

Dans le langage de la Création, chaque symbole était en fait un concept entier – l'équivalent de toute une phrase dans une autre langue – et non un simple mot. Dans ces conditions, comprendre et traduire un texte si long demanderait beaucoup de temps.

Richard tendit le parchemin à Nicci et en prit un autre qu'il déroula entre ses mains. Celui-là aussi était rédigé avec des symboles, mais pas dans le langage de la Création – encore qu'il y ait beaucoup de similitudes. La structure était la même, mais en plus primitif et mystérieux, et dans un style pourtant moins précieux.

Avec un frisson, Richard comprit qu'il s'agissait d'un langage antérieur à la forme « orthodoxe » du langage de la Création. Antérieur ! Un coup d'œil rapide lui apprit qu'il serait capable de comprendre le sens général du texte, même si certains détails resteraient hors de sa portée.

Les symboles parlaient aussi des prophéties, mais d'une manière différente. Le front plissé, Richard s'efforça de les déchiffrer.

— Regarde ! lança Nicci en désignant un symbole, sur le

parchemin de Richard. N'est-ce pas la représentation de Regula ?

— Bien sûr que si !

Richard s'empressa de lire ce que le texte disait sur la machine à présages. Au premier abord, ça n'avait pas beaucoup de sens. De plus, un vague sentiment d'inquiétude brouillait la réflexion du Sourcier.

— Tu as vu cette formule ? lança Nicci.

Richard étudia la ligne.

— Je n'ai jamais rien contemplé de tel… On dirait que ça parle de la mort, mais je n'en comprends pas plus…

— Je reconnais cet ensemble spécifique d'expressions, dit Nicci. Les Sœurs de l'Obscurité l'utilisaient. Tu sais qu'elles devaient frayer avec le royaume des morts. Cette partie du texte en parle, précisément…

— Tu as raison, oui… Il est question de « bannissement »…

— Bannissement dans le royaume des morts ? demanda Kahlan en jetant un coup d'œil au parchemin. Comme lorsque le Temple des Vents a été exilé chez le Gardien ?

— Non, répondit Richard, un frisson glacé courant dans tout son corps. Il s'agit de bannissement *du* royaume des morts !

— Être banni du royaume des morts ? s'étonna Kahlan. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

— Je n'en sais rien, avoua Richard.

Il enroula le parchemin et entreprit d'en sortir d'autres du rayonnage, les calant dans le creux de son bras.

— Aidez-moi à les apporter sur le bureau.

— Combien en veux-tu ? demanda Nicci.

— Il me les faut tous.

— Tous ? s'étonna Kahlan.

— Oui ! C'est ça que nous sommes venus chercher. Les grimoires ne contiennent rien d'important. Les manuscrits ceuléiens, en revanche… C'est grâce à eux qu'Hannis Arc a ramené Sulachan dans le monde des vivants.

— Tu en es sûr ? demanda l'Inquisitrice.

Richard brandit un des rouleaux.

— Pourquoi crois-tu que l'évêque est couvert de tatouages ? C'est lié à ces textes, pas aux prophéties. Car ils contiennent des éléments et des symboles en rapport avec la magie noire. Et Regula y est mentionnée. Tout ça forme un tout cohérent.

» Il faut que je traduise ces rouleaux, pour comprendre ce que sait Hannis Arc et comment il agit.

— Richard, souffla Kahlan, nous n'aurons pas le temps…

Le Sourcier cessa de sortir des rouleaux et se tourna vers sa femme.

— Que veux-tu dire ?

— La souillure qui te ronge… Il faut qu'on t'en débarrasse, sinon, tu mourras avant d'avoir pu utiliser tout ça pour vaincre Hannis Arc et Sulachan. Il faut d'abord te soigner.

Richard recommença sa moisson de rouleaux.

— Nous n'arriverons pas à temps au Palais du Peuple… C'est trop loin, je te l'ai déjà dit. Mais il y a peut-être un autre moyen. Ces textes nous aideront sans doute à résoudre le problème d'une manière… différente.

Tandis qu'il s'affairait à sortir des rouleaux, Richard vit Kahlan et Nicci échanger un regard. Elles étaient inquiètes, et ça pouvait se comprendre, mais il lui restait peu de temps avant que la souillure l'empêche de réfléchir clairement. Et peu après, elle le tuerait.

Arriver au Palais du Peuple avant Sulachan serait impossible, il le savait. Et si le haut plateau était encerclé, il ne serait pas question de passer…

Chargé de rouleaux, il gagna le bureau et les deux femmes le suivirent, chacune avec sa cargaison.

La priorité était de savoir comment Hannis Arc avait fait retraverser le voile à Sulachan. En principe, c'était impossible, car les morts avaient pour vocation de rester morts. Et la réponse à cette question était la clé de tout.

Même dans des circonstances tout à fait hors du commun, Kahlan et lui n'auraient pas dû pouvoir revenir du royaume des morts. Pourtant, ils l'avaient fait. À première vue, ça pouvait avoir un sens, mais en creusant un peu, ça devenait incompréhensible. Sauf si c'était lié d'une façon ou d'une autre avec tout ce qui concernait Hannis Arc et l'empereur Sulachan.

Un jour, Adie, la dame des ossements, lui avait dit que les skrins étaient en fait une force qui appartenait au voile séparant la vie de la mort. Une force qui montait la garde dans les deux directions pour interdire toute communication entre le royaume des morts et le monde des vivants – sauf lorsque quelqu'un décédait, bien entendu.

Les skrins empêchaient donc les esprits exilés dans le royaume des morts de traverser le voile dans l'autre sens.

Alors, comment Sulachan avait-il fait ?

Tout dépendait de la réponse à cette question.

Chapitre 27

Alors qu'elle avançait dans le couloir éclairé par les premiers rayons du soleil qui filtraient des hautes fenêtres, Kahlan vit que Vale et Laurin, toujours en uniforme de cuir rouge, montaient la garde devant la porte du bureau privé d'Hannis Arc.

Elles avaient dû rester là toute la nuit, afin de s'assurer qu'on ne dérangerait pas leur seigneur.

Dans tous les autres corridors de la citadelle, les hommes de la Première Phalange veillaient au grain. En chemin, alors qu'elle revenait des cuisines, l'Inquisitrice avait croisé Fister. Le poing sur le cœur, il lui avait demandé de ne surtout pas hésiter à le faire appeler en cas de besoin.

Kahlan avait répondu qu'elle n'y manquerait pas…

Voyant l'épouse de son seigneur, Vale s'écarta de la porte et fit mine de lui prendre son plateau.

— Non, ça ira très bien, merci…

La Mord-Sith s'effaça pour laisser entrer l'Inquisitrice.

— Vous avez un peu dormi, au moins ?

— Oui, heureusement… Pas assez, mais c'était mieux que rien. Et vous deux ?

— On s'est reposées à tour de rôle.

Kahlan n'en crut pas un mot. Une Mord-Sith chargée de veiller sur Richard n'aurait quitté son poste pour rien au monde, surtout lorsqu'il était en train d'accomplir une tâche vitale. Si elles ne connaissaient rien à la magie et aux antiques manuscrits, les femmes en rouge étaient capables de lire sur le visage du Sourcier l'excitation de la découverte.

Kahlan avait le sentiment de manquer de sommeil depuis une éternité. Revenir du royaume des morts pour découvrir que son mari l'y avait remplacée avait été un coup terrible. Le savoir mort l'avait empêchée de fermer l'œil, sauf durant de très brefs moments. Après ce régime éprouvant, avoir participé à l'effort de Nicci pour sauver le Sourcier s'était révélé épuisant – le coup de grâce, en quelque sorte.

À présent, l'euphorie due au retour de Richard était hélas brouillée par la peine d'avoir vu Cara se sacrifier…

Un tourbillon d'émotions épuisantes… Sans compter les heures passées à côté du bûcher funéraire de Cara et l'angoisse toujours présente de savoir que Richard, s'il était de retour, portait toujours en

lui la souillure de Jit.

Vidée de ses forces, ses yeux se fermant tout seuls, la jeune femme avait eu de plus en plus de mal à penser clairement.

Alors, quand Richard l'avait envoyée se reposer, elle n'avait pas trouvé la force de protester. Bien entendu, il avait refusé de venir avec elle, car sa mission était trop urgente. Et quand elle lui avait rappelé qu'on ne pensait pas clairement lorsqu'on dormait à moitié, il avait assuré s'être plus que suffisamment reposé pendant sa mort.

Une plaisanterie qui avait arraché un sourire à Kahlan.

Sachant que Nicci et les trois Mord-Sith resteraient avec lui et le protégeraient, l'Inquisitrice était allée dans la chambre, où elle s'était endormie comme une masse, aussitôt allongée. En l'absence de Richard, ce sommeil n'avait pas été aussi réparateur qu'elle aurait aimé, même s'il lui avait fait du bien.

— Ça sent très bon, dit Laurin, parlant des œufs au bacon qui trônaient sur le plateau. Il faut que le seigneur Rahl mange tout ça. S'il veut être la magie qui combat la magie, il doit prendre des forces.

— J'ai demandé à des filles de cuisine de vous apporter la même chose, dit Kahlan. Elles ne devraient plus tarder. Vous aussi, il faut vous nourrir.

En ouvrant la porte, Laurin jura qu'elle ferait honneur aux œufs.

Dans la grande salle, Cassia s'était postée à côté de la porte. Lovée dans un grand fauteuil rembourré, Nicci faisait la sieste et Mohler, parti se coucher en même temps que Kahlan, n'était pas encore revenu.

— Comment ça se passe ? demanda l'Inquisitrice à voix basse afin de ne pas réveiller Nicci.

Avant de répondre, Cassia jeta un coup d'œil à Richard.

— Je ne sais pas trop, mais je dirais « plutôt mal »…

— Pourquoi donc ?

Cassia sembla chercher ses mots.

— Eh bien, le seigneur Rahl paraît être de très mauvaise humeur.

— Tu sais pourquoi ?

— Non, je n'ai rien remarqué de spécial… Bien sûr, je ne le connais pas assez pour être affirmative, mais il me semble qu'il n'est pas nerveux ainsi, en temps normal. D'après moi, il est en colère à cause de ses lectures…

— Il a dit quelque chose ?

— Non, pas un mot… (Cassia passa une main le long de sa natte blonde.) Mais je le vois grincer des dents et serrer les mâchoires… Ou serrer si fort la poignée de son épée que ses phalanges en blanchissent…

Kahlan n'aima pas du tout ces descriptions.

— Eh bien, un bon petit déjeuner lui remontera peut-être le moral.

— J'espère, oui… Il faut qu'il reprenne des forces. J'ai encore du mal à croire qu'il est de retour parmi nous. Mère Inquisitrice, je veux qu'il se débarrasse du mal qui le ronge et qu'il reste avec nous pour toujours.

Pour avoir été très proche de Cara, Kahlan savait très bien ce qu'un seigneur Rahl tel que Richard représentait pour une Mord-Sith.

— Je comprends ce que tu veux dire… (L'Inquisitrice souleva du bout d'un doigt l'Agiel de Cara qui pendait au cou de Cassia.) Je suis une Sœur de l'Agiel, tu sais ?

Cassia écarquilla les yeux.

— Vraiment ?

— Oui, et les Sœurs de l'Agiel savent ce qui est bien pour Richard. Afin de veiller sur lui, nous devons nous serrer les coudes.

— Vous parlez d'or, souffla Cassia avec un sourire complice.

Gagnant le bureau, Kahlan posa le plateau dans un coin, loin des rouleaux de parchemin.

— Le soleil s'est levé, annonça-t-elle. Il y a trop de nuages pour que ça soit évident, mais c'est le cas. Je t'ai apporté un petit déjeuner.

Richard sourit brièvement à son épouse.

— Il faut que tu manges !

Docile, le Sourcier s'empara d'une tranche de bacon et la grignota sans cesser d'étudier le parchemin déroulé devant lui. Pour s'éclairer, il avait posé un bougeoir sur sa droite et une lampe sur sa gauche. Des dizaines de rouleaux s'entassaient sur le bureau sous le regard menaçant de l'ours empaillé.

Son bacon terminé, Richard continua à lire. Kahlan lui donna une autre tranche, qu'il accepta sans détourner les yeux de son travail.

Une hanche appuyée contre le bureau, l'Inquisitrice croisa les bras.

— Alors, tu as du nouveau ?

— Plus qu'il n'en faut…

— Ce qui veut dire ?

— Que je commence à regretter d'être revenu du royaume des morts, si tu veux le savoir…

Kahlan saisit l'accoudoir du fauteuil de son mari et tira pour qu'il la regarde enfin en face. Elle n'était pas le genre de femme à qui on parlait sans lever les yeux. Et lorsque Richard voulut protester, elle lui fourra dans la bouche une fourchetée d'œufs brouillés.

— Tu dois manger ! Combattre la souillure est un effort épuisant. Tu as besoin de toutes tes forces.

Sachant que son mari ne pourrait pas la contredire, Kahlan entreprit de le nourrir comme un enfant. Quand il eut presque vidé son assiette, elle lui tendit une tasse d'infusion et souffla :

— Bon garçon…

Richard but sans quitter son épouse du regard, comme tout au long

de cet étrange repas.

— Merci, je ne m'étais pas aperçu que je crevais de faim… (Il désigna les rouleaux.) Avec tout ça pour m'occuper l'esprit…

Après s'être restauré et arrêté un peu, espéra Kahlan, Richard se montrerait peut-être un rien plus sociable.

— Alors, si tu consentais à m'informer ?

Le Sourcier exhala un long soupir.

— Je ne sais trop que dire… J'ai le sentiment que le monde entier est sens dessus dessous. Tout ce que j'ai appris au fil des ans et que je croyais important était seulement… superficiel. Des vérités, certes, mais partielles et limitées. En fait, rien n'est comme je le croyais. Je n'avais aucune conscience de ce qui se cachait sous la surface des choses. À dire vrai, j'ignorais que tant d'éléments s'y trouvaient ! Du coup, j'ai l'impression d'avoir passé presque toute ma vie à errer dans le noir.

— Vraiment ? Presque toute ta vie ?

— Tu te souviens du jour de notre rencontre, dans la forêt de Hartland, quand je t'ai prévenue que des hommes te suivaient ?

— Bien entendu !

— Mon errance a commencé là.

Kahlan eut un sourire impatient.

— Richard, ça ne peut pas être si grave… Pense à tous les obstacles que nous avons surmontés. Tout ce que tu trouves dans ces parchemins n'est pas nécessairement vrai, sais-tu ? Combien de fois avons-nous été abusés par nos lectures, avant de découvrir la vérité ?

— Hélas, ce n'est pas le cas, ce coup-ci.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Si ces textes mentaient, Sulachan ne rôderait pas dans le monde des vivants. Tu ne serais jamais revenue du royaume des morts, et moi non plus. Et je n'ai aucune idée de toutes les autres conséquences… La seule certitude, c'est que je me suis trompé depuis le début.

— Sur quels sujets, Richard ?

— Absolument tous !

Chapitre 28

– Tous les sujets ? Je peux avoir un exemple ?

S'adossant à son siège, Richard pianota sur l'accoudoir tandis qu'il cherchait ses mots.

— Sais-tu d'où viennent les prophéties, Kahlan ?

Une question plutôt bizarre…

— Les vraies prophéties sont l'œuvre des prophètes.

— Des prophètes morts.

— Pardon ? Que veux-tu dire ?

— Quand un prophète, enfin, un sorcier ayant le don de prédiction, entre en transe et produit une prophétie, elle lui est envoyée par ses prédécesseurs morts qui résident dans le royaume du Gardien. C'est ça, la source des prophéties.

Kahlan en resta un instant bouche bée.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Dans le langage de la Création, le symbole qui représente les prophéties peut être traduit de deux façons. Par le mot « prophéties », effectivement, mais aussi par l'expression « la voix des morts ».

Se tournant vers le bureau, Richard désigna le rouleau tenu déplié par des livres posés sur ses quatre coins.

— Ces textes abondent en informations sur le monde des vivants et le royaume des morts. Je n'aurais jamais cru trouver des données si complètes réunies en un seul endroit. Il y a plus d'éléments cruciaux dans ces rouleaux que sur tous les rayonnages des bibliothèques du Palais du Peuple. Tout ce que nous avons cherché, découvert ou appris avant aujourd'hui n'était rien comparé à ces connaissances.

Kahlan n'aima pas du tout cette idée.

— Tu peux développer ?

Richard se massa les tempes avec lassitude.

— Tout ce qui s'est passé depuis notre rencontre – en fait, depuis notre naissance à chacun – est décrit dans ces textes. Ces parchemins font le lien entre tout ce qui existe, a existé et existera.

— Tout ? répéta Kahlan, déconcertée. Richard, je ne te suis pas… Tout, mais quoi, précisément ?

— Si je savais par où commencer…

— Choisis un point au hasard et lance-toi, conseilla Kahlan, s'efforçant d'adopter un ton apaisant.

Richard leva les yeux et chercha le regard de sa femme.

— Des boîtes d'Orden à Sulachan, en passant par Regula, par

Hannis Arc et par moi, tout est lié, et ces textes le prouvent. Mais j'ignore comment t'expliquer ça…

— Procède par étapes, Richard. Tiens, prenons Regula. Que disent ces manuscrits sur la machine à présages ?

— Elle est une partie du pouvoir du royaume des morts… En un sens, elle est la mort présente parmi nous, dans le monde des vivants.

Kahlan leva une main.

— Un instant ! Cette machine était enfouie sous le Palais du Peuple. D'où vient-elle ? Comment est-elle arrivée là ?

Pour calmer un peu son mari, Kahlan ne devait pas perdre sa propre équanimité, mais c'était plus facile à dire qu'à faire.

Richard tapa sur le bureau du bout d'un index, comme pour se concentrer.

— Je n'ai pas encore l'explication complète… Il me reste beaucoup de manuscrits ceuléiens à lire.

— D'accord, mais tu viens de dire que la machine est d'une certaine façon la mort présente parmi nous. Tu as une raison de le penser. Et qu'est-ce que ça signifie, exactement ?

— Regula – enfin, le pouvoir qui la rend en somme vivante – a été bannie *dans* le monde des vivants. Chassée du royaume des morts, si tu préfères.

Kahlan fit la grimace.

— Bannie dans le monde des vivants ? Chassée du royaume des morts ? Désolée, mais je ne comprends pas.

— Tu te rappelles que les sorciers des grandes guerres ont exilé le Temple des Vents dans le royaume des morts, et ce afin de protéger la magie dangereuse qu'il abritait ?

Au sujet du Temple des Vents, Kahlan gardait des souvenirs plus que désagréables.

— Même si j'essayais, je ne pourrais pas oublier ça…

— Eh bien, il existait une sorte de marché, afin de maintenir l'équilibre… En contrepartie, le royaume des vivants devait accueillir le pouvoir de Regula et le dissimuler.

— Pardon ? Quel pouvoir, Richard ? Qu'est donc Regula, en réalité ?

— La puissance collective qui génère les prophéties dans le royaume des morts. En l'exilant ici, on a en quelque sorte invité les prophéties dans notre monde. C'est pour ça qu'elles se sont répandues partout.

Kahlan se prit le front entre le pouce et l'index et soupira. Pour le moment, elle ne comprenait rien à tout ça.

— Tu me dis que nous avons des prophéties parce que Regula est chez nous ?

— Exactement !

L'Inquisitrice eut du mal à croire que son mari parlait sérieusement. Pourtant, c'était le cas.

— Richard, il me semble que tout ce qu'il y a dans ces « manuscrits » tient de la mythologie. Des contes moraux couchés sur du parchemin… Dans le Pays Sauvage, tu as entendu ce genre de fables, souviens-toi…

Kahlan fit un grand cercle dans les airs avec sa main, en direction du ciel – un geste très répandu parmi les conteurs des peuples du Pays Sauvage.

— Tu te rappelles la légende selon laquelle le soleil et la lune, étant amoureux, ont créé les grandes plaines pour avoir un endroit secret et sacré où se retrouver ? Ce mythe est censé expliquer la création du monde, advenue parce que le soleil et la lune avaient besoin d'un lieu où s'aimer en paix, loin des étoiles.

» C'est pour ça que les habitants du Pays Sauvage, par exemple le Peuple d'Adobe, vénèrent les plaines et les prétendent sacrées parce qu'elles ont été embrassées par l'astre du jour et celui de la nuit. Mais il s'agit en réalité d'une fable destinée à apprendre aux enfants le respect de la terre. Ce que j'appelle un conte moral. Ces gens n'y croient pas eux-mêmes…

» Ces manuscrits sont de la même eau, Richard ! Ils nous mettent en garde contre les prophéties, afin que nous ne nous laissions pas guider par elles. Des fables, voilà ce que tu es en train de lire !

Richard regarda sa femme en silence un long moment.

— Ces textes mentionnent le pouvoir d'Orden.

— Sous la forme d'une légende, sans doute…

— Non, d'une manière très explicite ! Ils décrivent ce qui s'est passé et ce que j'ai fait. En expliquant comment fonctionne le pouvoir d'Orden et pourquoi j'ai dû agir comme j'ai agi. Apparemment, le pouvoir d'Orden est antérieur à ces textes. Mais ils parlent de ce qu'il en adviendra dans l'avenir, et ils connaissent mon existence.

Stupéfiée, Kahlan se pencha vers Richard.

— Ces manuscrits parlent de toi ?

— Pas spécifiquement, mais c'est bien de moi qu'il s'agit. Si mon nom n'est jamais mentionné, il y a d'autres preuves. Tu te souviens de la prophétie où on m'appelle le Messager de la Mort ?

— Bien sûr…

— C'est ce genre de choses… Il y a dans ces manuscrits des noms que nous connaissons – comme le caillou dans la mare – et qui ne peuvent désigner qu'une personne. Par exemple, un passage dit que le Messager de la Mort utilisera le pouvoir d'Orden pour lancer un glissement de phase…

— Pardon ? Un glissement de phase ?

— Les gens qui ont rédigé ces textes en savaient long sur le

pouvoir d'Orden. Parmi d'autres outils, ils se servaient des prophéties arrachées au royaume des morts pour comprendre la structure profonde de ce pouvoir et l'infinie variété de ses facettes.

» Ces manuscrits affirment que le pouvoir d'Orden peut altérer la nature même du monde. Tu te souviens du livre théorique que j'ai découvert ? Lui aussi disait que le pouvoir contenu dans les boîtes était capable de modifier la configuration même de l'existence.

Kahlan inclina la tête sur le côté.

— Comme lorsque tu as altéré la réalité pour que deux mondes soient en même temps au même endroit, afin d'exiler les fidèles de l'Ordre Impérial dans un univers où la magie n'existerait pas ?

— C'est ça, oui…

Richard posa un index sur le parchemin déroulé, non loin de la fin du texte.

— Ce procédé est une « déchirure spectrale »… Le pouvoir d'Orden l'a générée, et c'est grâce à ça que j'ai pu dédoubler notre monde, en quelque sorte…

— C'était une bonne chose, non ? Puisque ça a mis un terme à la guerre…

— Non, nous avons simplement gagné du temps dans une phase d'événements… Bien sûr, ça a terminé la guerre contre l'Ordre Impérial – et il le fallait, ça ne fait aucun doute – mais simplement pour qu'éclate un conflit encore plus dévastateur. La série d'événements générée par cette déchirure spectrale a soufflé sur les braises des grandes guerres commencées à l'époque de Magda et Merritt. Comme on pouvait s'y attendre, des flammes ont jailli…

» Kahlan, ce conflit n'était pas seulement une bataille entre le Nouveau Monde et l'Ancien… En fait, le choc opposait le monde des vivants au royaume des morts.

» C'étaient les deux véritables adversaires, et les authentiques champs de bataille… La guerre que nous avons gagnée n'était qu'une conséquence secondaire. Une sorte d'escarmouche, si tu préfères, en marge du grand conflit entre la vie et la mort.

» J'ai recouru au pouvoir d'Orden pour mettre un terme à la bataille contre l'Ordre Impérial, mais quand une déchirure spectrale se produit, elle a des conséquences globales. En d'autres termes, elle n'agit pas seulement sur l'objectif qu'on vise. Celle que j'ai générée était rigoureusement nécessaire, mais elle est encore active.

» Selon les manuscrits ceuléiens, une déchirure spectrale de cette amplitude s'appelle un changement stellaire, parce qu'elle modifie absolument tout – la nature même de l'existence, donc la configuration du monde des vivants. En me servant des boîtes d'Orden, j'ai déclenché un changement stellaire.

» Celui qui a fabriqué l'Épée de Vérité savait que ce devrait être fait un jour, quel qu'en soit le prix. L'arme était la clé, et c'est pour ça qu'il l'a créée. En sachant que ça générerait un changement stellaire, lequel aurait pour conséquence la bataille finale entre la vie et la mort que je devrais également livrer. En un sens, c'était une prophétie arrachée au royaume des morts afin de créer la situation requise pour produire une série d'événements…

— Une prophétie autoréalisatrice ?

— En un sens, oui… Mais c'était simplement un outil conçu pour que le pouvoir d'Orden puisse faire ce qu'il était censé faire.

Kahlan en eut la tête toute chamboulée.

— Qu'y a-t-il d'autre ? Ce changement stellaire, qu'affecte-t-il donc ?

— Le voile.

Kahlan en eut la chair de poule.

— Le voile ?

— Oui. Le voile est le pouvoir, ou plutôt la force, qui sépare le royaume des morts du monde des vivants. Dans la Grâce, c'est la ligne qui sépare la vie de la mort.

» Ces deux univers ne doivent pas se mélanger. Le voile est là pour ça.

» Cette force, Adie l'appelait les skrins. Tu te souviens de ce qu'elle disait ? Selon elle, le pouvoir des skrins était la puissance contenue dans le voile qui interdisait aux esprits de le retraverser. Qui gardait les morts chez les morts, en somme…

» Mais la déchirure spectrale générée par le pouvoir d'Orden ne s'est pas contentée d'affaiblir le temps et l'espace afin que deux mondes coexistent au même endroit au même moment – ce qu'on appelle un dédoublement, mais c'est plus compliqué que ça –, car elle a aussi miné le voile. Ce que j'ai réalisé, à savoir réunir pour un temps deux mondes séparés afin de bannir du nôtre les ennemis de la magie, est en train d'arriver au royaume des morts et au monde des vivants.

» L'unique différence, c'est que le voile est une force bien plus importante, puisqu'elle sépare ce qui existe de ce qui n'existe pas. Du coup, il a fallu plus longtemps pour que les signes de cet affaiblissement deviennent visibles. En outre, dès que le royaume des morts est impliqué, tu sais que le temps est distordu, puisqu'il n'y a aucune existence…

» C'est l'affaiblissement du voile qui a permis à Hannis Arc de ramener Sulachan ! Et c'est également ça qui donne à l'empereur le pouvoir de ranimer les morts. Dans ces manuscrits, Hannis Arc a appris qu'il y aurait un affaiblissement, et découvert ses conséquences.

» Les rédacteurs de ces textes ont eu connaissance de l'avenir grâce

aux prophéties qu'ils avaient arrachées au royaume des morts. Ainsi, ils ont pu prédire ce que feraient Hannis Arc et Sulachan *après* la création, par mes soins et avec le pouvoir d'Orden, du changement stellaire.

— Esprits bien-aimés…, soupira Kahlan.

Tout ce qu'elle trouva à dire, tant elle avait du mal à comprendre le processus et à saisir toutes ses implications.

— Oui, c'est terrifiant… Mais dans l'univers, tout tend à l'équilibre, et c'est le message essentiel que j'ai trouvé dans ces manuscrits. Dans ce conflit, les antagonistes tentent de se détruire les uns les autres, mais en même temps, chacune de leur action participe à l'équilibre général, donc préserve d'une certaine façon l'existence de leur adversaire. C'est ce qui rend les choses si compliquées pour tout le monde.

— Que veux-tu dire ?

— Hannis Arc a un énorme potentiel de nuisance, certes, et il s'en est servi pour ramener Sulachan dans le monde des vivants. Mais l'affaiblissement du voile, sans lequel il n'aurait pas pu réussir, m'a également permis d'aller chez le Gardien pour te sauver et te renvoyer vers la vie. Plus tard, c'est grâce à ça que Nicci a pu venir me secourir. Et également grâce à ça que Zedd et les autres esprits ont été en mesure de l'aider à me ramener avec elle.

» Mon retour est la compensation du mal que commet Hannis Arc, parce que je suis la force destinée à équilibrer ses méfaits et ceux de Sulachan. Le roi spectral a pu revenir, mais moi aussi ! Donc, tout est à recommencer !

» Tout ça est une part d'un bien plus grand équilibre. Dans les manuscrits ceuléiens, certaines prophéties…

— Ne viens-tu pas de dire que les prophéties sont issues du royaume des morts ? Si ces textes existaient avant que Regula soit bannie dans notre monde, comment peuvent-ils contenir des prédictions ?

— Parce qu'ils tirent leurs informations des deux univers, celui de la vie comme celui de la mort… Ce sont des manuscrits célestes, ne l'oublie pas. En ce sens, ils se nourrissent tout autant du firmament nocturne que du ciel diurne. En d'autres termes, ils puisent des données des deux côtés du voile, aussi bien dans l'existence que dans le néant.

» Tu sais que les antiques sorciers contrôlaient les deux facettes de la magie. Eh bien, les auteurs de ces textes avaient des pouvoirs qui dépassent notre imagination. En plus des Magies Additive et Soustractive, ils maîtrisaient la magie blanche et la magie noire. Ainsi, ils puisaient du pouvoir dans les deux mondes. L'un où le temps

existait, et l'autre où il n'existait pas…

» L'antique mot « ceuléien », qui signifie « céleste », est une référence au changement stellaire provoqué par l'utilisation du pouvoir d'Orden. Et c'est moi qui en suis à l'origine !

» C'est comme allumer un feu de camp pour se chauffer et faire cuire sa viande. Il n'y a rien de mal à ça, pas vrai ? Mais quand des bourrasques font voler partout les braises et incendient toute la forêt, cet acte bénéfique et inoffensif devient un crime atroce.

Richard eut une moue désabusée.

— C'est une image, bien sûr… Mais on peut dire que le monde est en feu, pas vrai ?

Kahlan se prit la tête à deux mains.

— Tu m'as flanqué une sacrée migraine !

Richard s'autorisa un petit sourire.

— Et tu ne connais pas le dixième de tout ce que j'ai découvert ! J'ai seulement commencé à gratter la surface. La vérité est bien plus complexe que mon petit résumé, et je t'ai seulement donné un aperçu des données les plus pertinentes.

Kahlan baissa les mains et dévisagea son mari.

— Tu as d'autres révélations en réserve ?

— J'ai bien peur que oui. Et elles sont encore pires.

Chapitre 29

— Tu dois comprendre qu'Hannis Arc sait tout ça, dit Richard à Kahlan. Je ne sais trop comment, il a mis la main sur certains de ces manuscrits, il y a assez longtemps, et découvert qu'on pouvait utiliser le pouvoir d'Orden pour créer une déchirure spectrale. Au fil du temps, il s'est procuré d'autres parchemins ceuléiens, apprenant grâce à eux la façon de plier à sa volonté le cours de l'histoire. En particulier, il y a trouvé le moyen de faire revenir Sulachan.

— Hannis Arc est l'homme qui a livré la dernière boîte d'Orden à Darken Rahl, rappela Kahlan, tentant de remettre un peu d'ordre dans ses idées. Selon toi, c'était pour qu'une prophétie se réalise ? Celle où il joue le rôle principal et finit par triompher ?

— C'est ça… Il a placé tous les éléments comme des pièces sur un plateau de chaturanga, ce jeu qu'il aime tant, afin que les événements décrits dans les parchemins se réalisent. C'est un peu comme s'il avait découvert ses propres actes dans une prophétie, puis fait tout ce qu'il fallait pour qu'elle soit vraie. Selon Mohler, c'était un maître au chaturanga, et d'après le peu que je sais de ce jeu, le mode de réflexion requis est le même que dans la vie réelle.

» Hannis Arc voulait que la déchirure spectrale ouvre une brèche dans le voile – parce qu'il avait besoin de Sulachan pour conquérir le monde des vivants. Pour que les boîtes d'Orden soient mises dans le jeu, il a livré la troisième à Darken Rahl. Chacun de ses actes, il le savait, allait avoir des conséquences à très long terme. Et dans les manuscrits, il avait appris que remettre la boîte à Darken Rahl initierait la série d'événements décrite dans sa prophétie. Contrairement à nous, grâce aux textes ceuléiens, il connaissait la nature exacte du pouvoir d'Orden.

» Un coup de chaturanga, là encore… Grâce aux prophéties, il savait que je vaincrais Darken Rahl, une fois les boîtes mises dans le jeu. Puis que je deviendrais le seigneur Rahl qui fonderait l'empire d'haran et le guiderait lors du conflit contre l'Ordre Impérial.

» Il savait aussi que j'aurais recours au pouvoir d'Orden pour mettre un terme à cette guerre – le prolongement, en réalité, du conflit provoqué par Sulachan des millénaires auparavant. C'est Sulachan qui a créé ceux qui marchent dans les rêves. Jagang, le descendant des créatures de l'empereur, m'a forcé à entrer en guerre. Tout ça pour que j'utilise le pouvoir d'Orden, afin que le changement stellaire affaiblisse le voile et permette à Sulachan de le retraverser.

Kahlan crut que sa tête allait exploser.

— Hannis Arc et Sulachan savaient tout ça depuis le début ?

— Oui. C'est pour ça que l'évêque a donné la boîte à Darken Rahl. Du coup, il devenait inévitable que j'utilise un jour le pouvoir d'Orden. Tu saisis ? L'évêque ne pouvait pas le faire à ma place parce qu'il lui manquait la clé – l'Épée de Vérité – mais il était en mesure de m'y contraindre, et donc d'obtenir ensuite ce qu'il voulait. À savoir le retour de Sulachan – le créateur de Jagang, ne l'oublions pas – qui l'aiderait à prendre le pouvoir sur le monde.

— Mais Hannis Arc générait des prophéties, en un sens… Il inventait de toutes pièces des prédictions autoréalisatrices.

Richard eut un petit sourire.

— C'est ça… Les prophéties sont un pouvoir appartenant au royaume des morts, et…

— Pas si vite ! Tu as déjà dit ça, mais je ne suis pas convaincue. Les prophéties sont l'œuvre de sorciers capables de prédire l'avenir. Hannis Arc a découvert une prophétie et il a fait en sorte que tout soit en place pour qu'elle se réalise, mais…

— Kahlan, cette prophétie était issue du royaume des morts. Toutes les prédictions le sont.

— Les prophètes vivent dans notre monde, pas chez le Gardien.

— C'est ce que nous avons toujours cru… Et c'est la clé de tout.

— Là, je ne comprends plus rien !

Richard désigna les rouleaux de parchemin.

— Les prophéties naissent dans le royaume des morts. Des défunts les produisent et les prophètes ont le don de les importer dans notre monde.

Pour se calmer, Kahlan inspira à fond.

— Je ne comprends pas ! Comment des prédictions peuvent-elles naître dans l'esprit d'un mort ?

Richard se pencha en avant, l'excitation faisant trembler sa voix :

— C'est là que ça devient compliqué.

— Parce que avant, ça ne l'était pas ? Richard, je…

— Commence par m'écouter, et tout te paraîtra plus simple ensuite.

Kahlan serra les dents pour ne plus rien dire. Richard n'était pas du genre à se perdre en vaines spéculations…

— Le royaume des morts est éternel, donc intemporel… Au moins, ça, nous le savons depuis longtemps. Dans un monde éternel, le temps n'existe pas parce qu'il n'y a ni commencement ni fin à l'éternité. Il est impossible de mesurer un fragment d'infini, tu es d'accord ?

— Admettons, oui…

— Une journée ou mille ans, c'est la même chose, quand il n'existe aucun instrument de mesure capable d'étalonner l'éternité. Où

commencer pour savoir quand s'est écoulé un jour, un an ou un siècle ?

— Là encore, admettons. Et après ?

— Dans le royaume des morts, où rien ne change et où l'avenir n'existe pas, le moment présent est équivalent au moment passé et à celui qui reste à venir. Donc, la notion de « lendemain » n'a aucun sens.

» Chez le Gardien, l'avenir est englobé dans ce que les manuscrits appellent le « présent éternel ».

Kahlan se gratta le front.

— Le présent éternel ?

— Oui. Dans le royaume des morts, seul existe « maintenant ».

Richard tendit un index pour ponctuer sa phrase. Un geste qui rappela Zedd à Kahlan.

— Le temps est un concept central uniquement dans notre monde, où tout a un commencement et une fin. Les jours, les années, les vies… Chez le Gardien, un esprit ne meurt jamais. Il est éternel.

» Dans le royaume des morts, les notions requises pour qu'existe une chronologie brillent par leur absence. « Hier » n'existe pas, puisqu'il n'a jamais fini, et « demain » non plus, parce qu'il ne commencera jamais. Sans lever et coucher de soleil, comment pourrait-on savoir ce qu'est un jour ? C'est ça, le présent éternel…

» Puisque « maintenant », chez le Gardien, est une éternité sans limite en aval ou en amont, un événement qui nous apparaît comme « futur » s'y déroule en même temps que tous les autres, dans une sorte de grand cloaque uniforme.

» Ici, nous sommes conscients d'avoir un avenir. Là-bas, c'est une notion vide de sens.

— C'est vrai, souffla Kahlan. Quand j'y étais, je n'aurais su dire depuis quand. Je m'y trouvais, tout simplement, figée dans la même seconde pour l'éternité.

— Tu as bien compris, dit Richard. Dans le présent, tous les événements se déroulent simultanément et sont le terreau du pouvoir de Regula.

» En un sens, Regula est la somme de tout ce qui peut se produire et de tout ce qui se produira.

» Quand ce pouvoir fut exilé dans notre monde, au sein de la machine enfouie sous le Palais du Peuple, il a en quelque sorte comprimé l'avenir pour qu'il s'insère dans notre présent. C'est ce que nous nommons les prophéties.

» Parce qu'il appartient au royaume des morts, ce pouvoir ne fait aucune différence entre hier et aujourd'hui – ni entre hier et dans un an et un jour. En revanche, il a connaissance de tout ce qui arrivera dans l'avenir, mais sans être en mesure de déterminer quand. Ni de

distinguer la réalité du potentiel, parce qu'il n'a aucun moyen d'organiser logiquement les séquences d'événements.

» Quand Regula annonce qu'un toit va s'écrouler, ce n'est pas une prédiction, parce que pour la machine, c'est déjà fait.

Kahlan croisa les bras et plissa le front.

— C'est incompréhensible… Ce que tu racontes n'a pas de sens.

— Les prophéties, c'est l'avenir comprimé dans le présent ! Tout ce qui arrive modifie sans cesse la somme de tout ce que Regula connaît. Son savoir, c'est une compilation d'événements privée de chronologie. Donc, tout arrive en même temps.

» Et justement, Regula contrôle ce présent éternel…

Kahlan jeta un drôle de coup d'œil à son mari.

— Ce nom, tu l'as trouvé dans les manuscrits. Le « présent éternel », je veux dire…

— Oui. À partir de maintenant, ça va encore se compliquer. Mais si tu me laisses t'expliquer, tout deviendra très clair ensuite.

Sincèrement décidée à comprendre, Kahlan fit signe au Sourcier de continuer.

— Le royaume des morts est intemporel. C'est le domaine du présent éternel. Nous sommes bien d'accord ? Mais dans notre monde, où le temps existe, si on révèle l'avenir, il n'est plus vraiment l'avenir. Parce qu'il est intégré au présent, du coup… Cette simultanéité est le pain quotidien du royaume des morts, mais pas de notre monde. Puisque les prédictions mélangent en fait le présent et l'avenir, on peut donc dire qu'elles n'appartiennent pas vraiment au monde des vivants.

Voyant que Kahlan ne suivait pas vraiment, Richard essaya une approche différente :

— Une prophétie importe l'avenir dans notre présent, tu es d'accord ? Si nous lisons par exemple qu'une reine aura un enfant, cette naissance n'appartient plus vraiment au futur, puisqu'elle est intégrée au présent. En un sens, c'est comme si on la tirait en arrière, vers nous. Cela dit, elle ne s'est pas encore produite, mais ça ne l'empêche pas d'être réelle à nos yeux. Eh bien, c'est pour ça qu'on parle de « présent éternel ».

» Dans le royaume des morts, c'est un état des choses naturel, puisque le temps n'existe pas. Chez nous, c'est une perversion de la chronologie. Une corruption, même, venue du domaine du Gardien. Ici, les événements à venir ne sont pas censés se dérouler aujourd'hui, si tu vois ce que je veux dire. Une prédiction, c'est donc une contamination en provenance du royaume des morts.

» Désormais, je sais pourquoi j'ai toujours instinctivement haï les prophéties. Parce qu'elles viennent du royaume des morts et portent en elles la négation du temps. Un peu comme moi, mais dans une

autre mesure, ce sont des Messagères de la Mort. En elles, j'ai toujours senti la charogne, si tu me permets cette image… Et si j'ai réagi ainsi, c'est parce que je suis l'Élu…

— Tu veux dire le « caillou dans la mare » ?

— Oui. Le libre arbitre est ce qui équilibre les prophéties. À présent, nous savons enfin pourquoi. Agir librement dissipe le présent éternel parce que ça revient à le séparer de l'avenir. Si le choix d'un être humain annule une prédiction, l'intemporalité cesse de régner, parce qu'il n'est plus sûr du tout que la reine aura un enfant – pour reprendre mon exemple.

» La liberté de choisir, c'est l'ennemie jurée des prédictions. En d'autres termes, c'est la vie s'opposant à la mort dont sont nourries les prophéties.

» L'onde qui traverse cette déchirure spectrale a été générée par des événements très anciens, mais dans le domaine du Gardien, ces millénaires font partie intégrante du présent éternel. En conséquence, le changement stellaire – celui que j'ai provoqué en utilisant le pouvoir d'Orden – n'a pas eu une action seulement sur l'espace, mais aussi sur le temps.

Kahlan désigna le bureau.

— Mais tout ce que tu as fait pour déclencher ces événements était annoncé par les prophéties et consigné dans ces rouleaux.

Richard eut un sourire malicieux.

— Bien sûr ! Sulachan a fait parvenir ces prédictions à des prophètes de notre monde afin qu'ils les archivent dans les manuscrits et qu'Hannis Arc puisse les lire un jour – et lancer le processus en donnant la troisième boîte à Darken Rahl. Tout ça fait partie du grand plan que Sulachan élaborait déjà avant sa mort.

» Il y a très longtemps, avant même la naissance de Sulachan, les esprits du bien, conscients du danger, ont voulu faire en sorte que le pouvoir de Regula ne soit pas mal utilisé. Ils ont donc banni la machine à présages dans notre monde, afin qu'elle y soit cachée. Mais ils n'avaient pas tout prévu.

» Regula appartenant au présent éternel, il n'y a aucun moyen de dire à quel moment exactement la machine est apparue dans notre monde. Mais quand ils l'ont exilée, les esprits du bien ne se sont pas aperçus qu'ils créaient en même temps une brèche entre les mondes. C'est par cette brèche que les prophéties ont commencé à envahir notre univers. Regula n'étant plus chez le Gardien pour les contenir, elles ont continué à traverser le voile et à remonter les lignes de la Grâce.

— Donc, résuma Kahlan, les esprits du bien croyaient agir bénéfiquement, mais ils se trompaient. En envoyant Regula ici, ils nous ont fait involontairement du mal.

Richard haussa les épaules.

— Ils existent dans le présent éternel, où tous les avenirs sont possibles. Peut-être ont-ils vu un futur potentiel si terrifiant qu'il fallait l'empêcher de se réaliser, même au prix de très gros risques. S'ils n'avaient pas banni Regula du royaume des morts, la vie aurait peut-être disparu il y a des millénaires.

» Quoi qu'il en soit, ils nous ont envoyé Regula. Et comme je l'ai déjà dit, son pouvoir appartenant au royaume des morts, nous n'avons aucun moyen de savoir quand il est arrivé ici.

» Mais une chose est sûre : après l'exil de Regula, Sulachan a découvert sa présence chez nous, et il s'est servi de ce pouvoir pour littéralement inonder de prophéties le monde des vivants.

» Tous les recueils de prophéties – des milliers et des milliers – compilés depuis les grandes guerres sont les vagues de ce raz-de-marée. Tissant ainsi sa toile, l'empereur a impliqué dans son plan la maison Rahl et Hannis Arc.

» Parallèlement, des prophètes ont puisé dans le flot de prophéties qui se déversait le long des lignes de la Grâce. Pensant bien faire, ils ont élargi la brèche existant entre le royaume des morts et le monde des vivants. Parce qu'ils ont contaminé le temps avec des éléments qui auraient dû rester dans le présent éternel…

» Quant au pouvoir de Regula, la machine à présages, il continuera à empoisonner notre monde avec des prédictions. Jusqu'à ce que quelqu'un le détruise…

Chapitre 30

Kahlan frissonna, les sangs glacés par ce qu'elle commençait à entrevoir. Les découvertes de Richard lui donnaient l'impression d'être un minuscule grain de poussière perdu dans l'immensité de l'univers.

Une impression ? La réalité, plutôt…

— Je déteste dire ça, Richard, mais tout ça me paraît presque sensé… Un écho à de vagues doutes que j'ai toujours eus sur des choses qui ne me semblaient pas… logiques. Pour la première fois de ma vie, toutes ces interrogations semblent avoir une signification…

— Parfait ! Je me réjouis que tu en sois arrivée là, parce que je n'ai pas terminé, et que ce sera plus facile si tu as saisi les fondamentaux…

» Le royaume des morts n'est pas touché par la Création… Donc, il n'a pas été créé. En d'autres termes, c'est le chaos à l'état pur. Comme il s'agit de la mort, on pourrait dire que c'est l'opposé de la Création. L'anti-Création, en somme… Ni bon ni mauvais, il n'a pas de nature bien définie, et aucun ordre interne. Bref, c'est un vide intemporel modelé par les âmes qui y résident.

» Les prophéties, un pouvoir qui intègre certains éléments de la Grâce, sont énoncées par ces âmes qui existent au sein du présent éternel. Touchées par la Grâce au moment de leur venue au monde, elles continuent à y être reliées même après avoir traversé le voile. C'est pour ça que les esprits des morts, emprisonnés dans le présent éternel où les prophéties prennent leur source, sont en mesure de les transmettre aux prophètes du monde des vivants. Pour cela, les prédictions circulent le long des lignes de la Grâce qui traversent les deux mondes séparés par le voile.

» Certains de ces esprits sont bénéfiques, d'autres servent le mal et il y a parmi eux des cerveaux brillants et des crétins accomplis – comme lorsqu'ils étaient vivants. Car nos âmes, vois-tu, sont le reflet exact de ce que nous étions avant de mourir.

» Du coup, les prophéties sont produites par des esprits du bien, des âmes maléfiques, des cerveaux brillants et des crétins accomplis… Bien sûr, dans le grand réservoir du présent éternel, chacun choisit ce qui correspond à sa nature profonde. Ensuite, toutes les prédictions se mélangent pour former le pouvoir de Regula.

» Cet intellect collectif composé d'innombrables esprits génère ce que les manuscrits ceuléiens appellent un « tourbillon de prophéties ». Au sein de ce tourbillon, toutes les prédictions sont vraies, mais toutes ne peuvent pas se réaliser. Donc, certaines sont fausses.

Kahlan sursauta.

— Pardon ? Si toutes sont vraies sans l'être, comment faire la différence ?

— C'est impossible, justement. Dans le présent éternel du royaume des morts, ça n'a aucune importance, puisque tout coexiste dans une seule seconde qui est aussi l'éternité. Mais ici, ce tourbillon échappe à notre contrôle et fait des ravages. Il n'appartient pas au monde des vivants, mais il le contamine parce que le voile est affaibli par le changement stellaire.

» Ce qu'on appelle le Compte Crépuscule est une façon de mesurer cette dégradation du voile.

— C'est une sorte de compte à rebours ? Jusqu'à la disparition du voile ?

— Oui, à peu près… Le Compte Crépuscule a commencé en même temps que le changement stellaire. C'est un peu comme un sablier qui égrènerait le temps qu'il nous reste à vivre.

» Car lorsque le voile aura disparu, ce sera la fin de tout, y compris de nos âmes. Les prophéties sont le signal d'alarme indiquant qu'il y a une brèche entre les mondes. Leur existence nous informe que le grand sablier a été retourné. Les prédictions contaminent le temps dont le monde des vivants a besoin. Le Compte Crépuscule mesure aussi cette lente infestation.

— Combien de temps nous reste-t-il ?

— Pour répondre à cette question, il nous faudrait disposer de certaines formules permettant de calculer la progression de la brèche depuis le début du premier changement stellaire.

— Le premier changement stellaire ? Tu veux dire qu'il y en a déjà eu un ?

— Tout porte à le croire… Sur ce sujet, les manuscrits sont très vagues, mais ils mentionnent en passant qu'il faut disposer, pour analyser les cartes stellaires « occultées » et comprendre les lignes chronologiques « secondes », de protocoles permettant des calculs cosmologiques du septième niveau. Désolé de te le dire, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que tout ça veut dire. Et si ces protocoles me tombaient du ciel, je serais parfaitement incapable d'en tirer parti.

Kahlan tourna la tête vers la magicienne toujours endormie dans son fauteuil.

— Et Nicci ? Elle en saurait plus, selon toi ?

Richard secoua la tête.

— Elle a été aussi déconcertée que moi… Tout ce qu'elle a pu dire, c'est que de tels « calculs » exigeraient que j'utilise mon don. Donc, même si j'avais les protocoles, ils ne me serviraient à rien. Mais au fond, ça n'a guère d'importance. La présence de Sulachan dans le

monde des vivants et la disparition du sort qui isolait le troisième royaume du reste du monde indiquent que nous ne sommes pas loin de la fin. Ce qu'on appelle aussi une phase terminale…

» Même si elles paraissent être ici depuis l'aube des temps, les prophéties, à l'échelle cosmique, nous envahissent depuis l'équivalent d'un battement de cil. Mais puisque le processus a commencé, l'intemporalité du royaume des morts nous dévore inexorablement, détruisant le temps et nos existences. Les prophéties sont la plaie par laquelle s'écoulent nos vies, notre liberté et notre sang.

Kahlan claqua soudain des doigts.

— C'est pour ça que tu dois « en finir avec les prophéties » pour nous sauver !

Richard fut ravi par la vivacité d'esprit de son épouse.

— Exactement ! En fait, ça veut dire que je dois refermer la brèche entre les mondes qui permet la contamination.

— Une brèche que tu as ouverte.

— Rouverte, plutôt, puisqu'il y a déjà eu un changement stellaire… Mais tu as raison. En utilisant le pouvoir d'Orden, j'ai lancé la phase finale de ce que Sulachan avait initié il y a des millénaires en envoyant les prophéties hors du royaume des morts. Tout ça est un gigantesque entrelacs composé de milliards de fils. Et tous sont liés à moi…

— Si tu veux en finir avec les prophéties, tu refermeras la déchirure spectrale, parachevant ainsi le changement stellaire.

Richard acquiesça.

— Alors, un nouvel âge s'ouvrira pour la vie. Pour que tout recommence, il faut que cette page soit tournée. La brèche qui permet le passage des prophéties doit être refermée. Ainsi, comme tu l'as compris, le changement stellaire sera accompli. La vie continuera, repartant pour un nouveau cycle.

— Et si tu ne réussis pas ?

Richard se passa une main dans les cheveux.

— Dans ce cas, le voile continuera à se dégrader – l'objectif ultime de Sulachan – et le chaos du royaume des morts submergera tout. Parce qu'il a compris le processus, l'orchestrant jusqu'à un certain point, l'empereur croit être le maître du royaume des morts. Une fois les deux mondes unifiés, il pense pouvoir régner sans partage.

» Mais ce qu'il n'a pas saisi – à moins qu'il soit trop fou pour s'en soucier – c'est qu'après la disparition du voile, quand se produira la « fusion », tout sera détruit, y compris l'éternité intemporelle du

domaine du Gardien. C'est la mort qui régnera partout, pas Sulachan. Enfin, le néant, plutôt, puisque la mort elle-même sera détruite. Comme si rien n'avait jamais existé.

— Comment l'éternité peut-elle disparaître ? demanda Kahlan.

— Une ombre existe parce que quelque chose la projette… Si cet objet disparaît, l'ombre se volatilise aussi. Et la mort, c'est tout simplement l'ombre de la vie.

» Le royaume des morts est éternel pour autant que l'équilibre se maintient entre deux forces opposées – la vie et la mort – séparées par le voile. Sans sa contrepartie, le domaine du Gardien est une impossibilité physique. Comme une ombre qui ne serait projetée par rien. Et il n'existe rien d'impossible, Kahlan.

» Si tu préfères, comment un être pourrait-il être mort si la vie n'existait pas ? Les deux mondes se définissent l'un par rapport à l'autre, et si l'un est absent, l'autre le sera aussi.

— Mais s'il n'y a ni début ni fin dans le royaume des morts, comment peut-il… finir ?

— Il ne finira pas, puisque la mort, en un sens, ne commence pas non plus. Mais il cessera d'exister, comme l'ombre dont je parlais tout à l'heure. Sans laisser la moindre trace, le présent éternel s'effacera comme si rien n'avait jamais été dans l'espace et le temps.

S'adossant à son fauteuil, Richard pianota sur le bureau.

— Sauf si j'empêche tout ça, bien entendu…

Accablée, Kahlan croisa les mains sur son giron.

— Richard, tu agonises… La souillure de Jit te tue. Si tu meurs, comment pourras-tu nous aider ?

Le Sourcier prit le temps de la réflexion, puis il répondit d'un ton calme mais déterminé :

— Je suis inextricablement lié à tout ça, Kahlan. Parce que j'ai fait usage de mon libre arbitre, mais aussi parce que j'ai recouru aux prophéties puis utilisé le pouvoir d'Orden pour arrêter une guerre. Et si je ne l'avais pas fait, les conséquences auraient été terribles…

» Au fil du temps, les prophéties se corrompent et sont infectées par des branches mortes, de fausses prédictions ou des oracles maléfiques. Ces prophéties malsaines sont le vecteur d'une infection qui finira par détruire le monde des vivants. De nos jours, les détenteurs du don sont rares, alors qu'ils étaient légion il n'y a pas si longtemps. Le don déserte l'humanité, et la Magie Soustractive a déjà pratiquement disparu. Le monde agonise en fait depuis des millénaires, et nous ne nous en sommes pas aperçus. En tout cas, nous n'avons jamais compris pourquoi. Les prophéties sont la marque au fer rouge qui condamne tout ce qui vit à sombrer dans l'oubli.

» Je suis le seul qui peut arrêter ça. Et il faut que je le fasse.

Kahlan se passa une main sur le front. En réfléchissant, elle

comprenait de mieux en mieux les liens qui unissaient toutes ces choses, mettant Richard au centre de tout. Cela dit, il n'avait pas répondu à sa question. S'il mourait, comment pourrait-il sauver le monde ?

— Quel est ton lien avec Sulachan ?

Richard releva les yeux.

— Je suis la passerelle vivante qui a permis à Sulachan de traverser le voile. Comme Cara l'a été pour moi… Le sang du Messager de la Mort a ramené le vieux défunt à la vie.

— Et Hannis Arc ? Quelle est sa place dans ce canevas ?

— Pour l'essentiel, c'est un vulgaire profiteur, mais il contribue à l'enchaînement des choses. Pour ce que j'en sais, il faudra peut-être encore une vie, ou dix, pour que le Compte Crépuscule arrive à son terme. Il entend régner sur le monde des vivants jusqu'à ce moment.

— Et pourquoi Sulachan l'aide-t-il ?

— Je suis la passerelle vivante, certes, mais Sulachan avait besoin de quelqu'un, de notre côté du voile, pour que les conditions de son retour soient réunies. Un complice qui l'aide à disposer les pièces sur le plateau de jeu, pour dire les choses autrement. Hannis Arc avait les connaissances et le pouvoir requis pour accomplir une tâche si extraordinaire.

Accablée, Kahlan fit mine de lever les bras au ciel, mais elle les laissa très vite retomber sur ses genoux.

— Selon Rouge, Sulachan et Hannis Arc sont deux vipères, chacune tenant la queue de l'autre dans sa gueule. Je comprends très bien qu'Hannis Arc ait besoin des hordes de demi-humains de l'empereur pour l'aider à prendre le pouvoir en D'Hara puis à régner sur le monde des vivants. Mais Sulachan, à quoi lui sert l'évêque, maintenant qu'il est de retour ?

— Tu te souviens des tatouages sur le corps d'Hannis Arc ?

— Bien sûr. Il en est couvert…

Richard désigna les parchemins.

— Ces symboles tatoués sont des éléments de la magie noire dont parlent ces manuscrits. C'est en partie grâce à eux qu'Hannis Arc a pu ramener Sulachan…

— D'accord, mais il est revenu, à présent. Pourquoi supporte-t-il cet homme ?

Le Sourcier eut un petit sourire.

— Parce que ces symboles, des sortilèges, en réalité, lui permettent de rester dans notre monde. Ils sont un point d'ancrage, si tu préfères… En même temps, pour Hannis Arc, ils constituent une armure le protégeant de Sulachan.

» Jusqu'à ce qu'il ait détruit le voile et unifié les deux univers, l'empereur aura besoin de ces « sorts vivants » pour rester dans notre

monde. Cet ancrage interdit aux skrins de le ramener de force chez le Gardien. Ce qui se passera si Hannis Arc venait à mourir.

» Mon sang a amené l'empereur ici, mais ce sont les tatouages d'Hannis Arc qui l'empêchent de retourner d'où il vient.

Kahlan ne cacha pas sa surprise.

— Donc, si quelqu'un tue Hannis Arc, ça nous débarrassera en même temps de Sulachan ? Pourquoi ne pas envoyer des hommes de la Première Phalange ? De bons archers pourront l'éliminer sans peine lorsqu'il sera devant le Palais du Peuple, dirigeant le siège.

— Ces deux hommes sont protégés par une magie noire puissante…

Richard détourna les yeux et tapa du pouce sur le parchemin.

— Seul le Cœur de la Guerre peut arrêter Sulachan ou abattre Hannis Arc.

— Le Cœur de la Guerre ? demanda Kahlan, doutant d'avoir bien entendu.

Richard tira un manuscrit d'une pile, le déroula et désigna un des symboles.

— C'est la traduction de cet élément… Le Cœur de la Guerre… C'est dit très précisément dans ce texte. Seul le Cœur de la Guerre peut renvoyer Sulachan dans le royaume des morts, abattre Hannis Arc et en finir avec les prophéties afin de refermer la brèche et de parachever le changement stellaire – tout ça avant que le Compte Crépuscule arrive à son terme et provoque la fin de toutes choses.

Kahlan coula un regard en coin à son mari.

— Et bien entendu, ce « Cœur de la Guerre », c'est quelqu'un que nous connaissons bien…

Richard acquiesça.

— Le Messager de la Mort, le caillou dans la mare… et tous les autres noms qui m'ont désigné au fil des âges. Le Cœur de la Guerre, c'est un sorcier de guerre très particulier. Il doit avoir livré bataille, bien sûr, et manié l'épée au nom d'une juste cause, mais il y a quelques autres conditions indispensables.

— Par exemple ?

— Un seul sorcier peut être le Cœur de la Guerre. Il doit avoir la bataille en son cœur, évidemment, mais il lui faut aussi détenir un élément qui assure l'équilibre.

— Et qu'est-ce qui assure l'équilibre, quand on porte la guerre en son cœur ?

— L'amour d'une personne vertueuse… Je suis le Messager de la Mort, et toi, tu compenses ma violence parce que tu donnes un sens à ma vie et à mon combat. C'est l'amour que j'ai pour toi qui me fait aimer la vie… Tu es mon âme sœur. L'être qui me complète et me

rend entier.

» Tout ce que tu m'apportes m'insuffle la force de lutter au nom de la vie. Pour te sauver, je suis allé jusque dans le royaume des morts…

» C'est ça qui fait de moi le Cœur de la Guerre. Les manuscrits sont formels : c'est un homme qui a traversé le voile pour prendre la place de la femme qu'il aime. Et lui seul peut en finir avec les prophéties et compléter le changement stellaire afin que la vie reparte pour un nouveau cycle, hors de portée de la malveillance des esprits du mal.

» Je porte la guerre dans mon cœur, Kahlan. Donc, c'est moi, et moi seul, qui peux abattre les deux « vipères » et en finir avec les prophéties. Sulachan et Hannis Arc luttent pour le pouvoir. En partie parce que je t'aime, je me bats pour tout ce qui est bon et noble dans la vie.

» C'est pour ça que les manuscrits ceuléiens m'appellent le Cœur de la Guerre.

Chapitre 31

— Le seul problème, continua Richard, c'est la souillure de Jit dont tu as parlé. À cause de ce mal, mon don ne fonctionne pas, et sans lui, je ne vois pas comment je vais pouvoir remplir ma mission.

Le Sourcier leva une main puis la laissa retomber sur le parchemin déroulé devant lui.

— Contre des ennemis de ce type, sans mon don, je suis désarmé.

Kahlan se leva et essuya les larmes qui perlaient à ses paupières.

— Richard, tu as ton esprit ! C'est tout ce dont tu as besoin, Zedd te l'a répété des dizaines de fois. Ton intelligence est ton arme principale. Il en est ainsi depuis toujours. C'est grâce à elle que tu as compris tout ça.

Richard eut le sourire qu'il n'adressait qu'à Kahlan. Une réponse suffisante. Le Sourcier était prêt au combat.

Non, le Cœur de la Guerre…

— Mais Zedd disait aussi que rien n'est jamais facile…

— Et il avait tort ?

— Non… (Pensant à son grand-père, Richard eut un sourire mélancolique.) Mais ça ne m'a jamais découragé.

Kahlan croisa les bras et marcha un peu de long en large. Dans son fauteuil, Nicci dormait toujours. Mais puisqu'elle avait passé la nuit à traduire les textes avec Richard, elle était sûrement déjà au courant de tout.

Toujours campée devant la porte, Cassia avait entendu tout ce que Richard venait de raconter – et tout ce que Nicci et lui avaient dû se dire au cours de la nuit. À l'évidence, elle se rengorgeait d'être la Mord-Sith chargée de protéger le Cœur de la Guerre. Jusque-là, les femmes en rouge n'avaient jamais eu la chance de se battre pour un seigneur Rahl qui, de son côté, luttait pour elles. Cet homme était bien la magie affrontant la magie.

Hélas, pour l'heure, son pouvoir lui faisait défaut.

Kahlan cessa enfin de faire les cent pas.

— Nous n'avons pas le choix, Richard… Il nous faut gagner le Palais du Peuple le plus vite possible et trouver un moyen d'entrer dans le champ de protection. Si tu meurs, tu ne réaliseras rien de ce que ces manuscrits te destinent à faire. La priorité, c'est le mal qui te ronge.

Richard se passa de nouveau une main dans les cheveux.

— Je sais que ça paraît être la solution idéale, Kahlan, mais c'est

trop loin, vraiment… Je sens le poison faire son œuvre en moi, et j'arrive à estimer le temps qu'il me reste. Pas assez pour atteindre le palais, c'est une certitude, même si nous ne devions pas pour ça franchir les lignes ennemies…

— Il faut quand même essayer ! La souillure te ronge, et si tu meurs, Sulachan triomphera. Nous devons tenter le coup.

» Au fond, il te reste peut-être plus de temps que tu le crois. Ton séjour dans le royaume des morts a fait reculer le mal, as-tu dit. Peut-être assez pour que tu arrives au Palais du Peuple…

» Tu ne peux pas échouer ! Ces parchemins disent que tu es le seul à pouvoir affronter Sulachan !

— C'est vrai, ils le disent, mais ils ne précisent pas quel camp l'emportera.

— Si la souillure te tue, l'affaire sera entendue, pas vrai ? Donc, nous devons arriver à temps. C'est aussi simple que ça.

Sans rien dire, Richard se leva lentement. À son expression, qu'elle connaissait parfaitement bien, Kahlan devina qu'il avait mené en lui parlant une réflexion susceptible de mettre en place toutes les pièces du puzzle. Et à l'évidence, il venait d'y parvenir.

Quand son mari arrivait à une conclusion de ce type, la jeune femme n'était pas toujours ravie, loin de là. Car en général, il s'agissait d'une idée folle. Une de ces « intuitions géniales » qui les précipitaient dans les ennuis, les conduisant dans une direction totalement inattendue.

Mais presque toujours, ces idées folles se révélaient être la seule solution réaliste…

— Qu'as-tu en tête ? demanda L'Inquisitrice en prenant le bras du Sourcier. Tu m'inquiètes…

Sans répondre, comme s'il n'avait pas entendu, Richard sembla regarder quelque chose qu'il était seul à voir, très loin de là. Là aussi, c'était typique… Explorant les multitudes de possibilités, il cherchait à savoir où chacune le conduirait, afin d'éliminer les impasses et les mauvais chemins.

Si Kahlan avait bien compris, c'était ainsi que procédait un maître du chaturanga. Avant de jouer un coup, il analysait toutes ses conséquences, générant une arborescence d'une incroyable complexité. Bien entendu, il suffisait d'une seule erreur de calcul pour perdre la partie…

— C'est trop loin, marmonna Richard. Kahlan, tu l'as dit toi-même : il nous faut arriver à temps. Mais ça n'est pas possible…

— Et alors ?

— Le temps…

Richard prit les deux bras de sa femme.

— Le temps ! Eux non plus n'auraient pas eu assez de temps…

— Eux ? De qui parles-tu ?

Sans répondre, Richard approcha du fauteuil où dormait la magicienne et la secoua par la cheville.

— Réveille-toi ! Nicci, réveille-toi !

La magicienne sursauta.

— Que se passe-t-il ?

— Nous partons !

Nicci se frotta les yeux puis regarda Kahlan, en quête d'une explication. L'Inquisitrice eut un geste d'impuissance.

— Cassia ! appela Richard.

— Oui, seigneur Rahl ?

— Va chercher le lieutenant Fister. Dis-lui que nous avons besoin de chevaux pour nous et une dizaine d'hommes. Plus des montures de rechange. Nous devons filer sur-le-champ. Et il nous faudra comme guides les hommes qui sont nés dans les Terres Noires – Fister saura de qui je veux parler.

— Nous partons ? Mais où allons-nous, seigneur ?

— File ! Il n'y a pas de temps à perdre. Exécute mes ordres !

Alors que la Mord-Sith allait franchir la porte, Richard la rappela.

— Ensuite, va chercher Mohler. J'ai besoin de lui.

Cassia se tapa du poing sur le cœur puis sortit en trombe. Passant la tête par la porte, les deux autres Mord-Sith tentèrent de comprendre ce qui se déroulait à l'intérieur de la salle.

Cassia leur ordonna de l'aider à trouver le lieutenant Fister, les guides et le scribe Mohler. Puis toutes trois partirent au pas de course devant des hommes de la Première Phalange médusés.

— Kahlan, Richard t'a parlé du Cœur de la Guerre ? demanda Nicci tandis que le Sourcier faisait les cent pas, plongé dans une profonde réflexion.

— Oui… Et de tout ce qui va avec…

— Je sais, ça semble tiré par les cheveux… Au début, j'ai eu des doutes, mais en lisant ces textes, j'ai compris que Richard avait raison sur toute la ligne.

» Presque toute ma vie, j'ai étudié des prophéties et réfléchi à la théorie qui les sous-tend. Jamais sous cet angle, cependant ! En fait, je n'imaginais même pas qu'on puisse voir les choses ainsi. Et là, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression de vraiment comprendre les prophéties.

— Donc, tu penses aussi qu'elles naissent dans le royaume des morts ?

Nicci tourna la tête et suivit un moment des yeux les déambulations de Richard.

— Sans tout ce que nous avons lu cette nuit, je n'aurais pas

accordé de crédit à cette idée… Mais c'était bien plus qu'une simple lecture… Ces textes démontrent que tout est lié, de ce qui arrive aujourd'hui jusqu'au temps des grandes guerres et même avant. À présent, j'ai du mal à comprendre comment j'ai pu rester aveugle à tout ça. En particulier la partie qui me concerne.

— Qui te concerne ?

— Oui… Quand j'ai conduit Richard de force dans l'Ancien Monde, j'accomplissais en fait une des prophéties de ces parchemins.

— Richard ne m'a pas parlé de ça… Mais il n'a pas eu le temps de tout me dire.

D'un geste, Nicci indiqua à Kahlan de prendre son mal en patience. Puis elle appela Richard :

— Où en es-tu de tes réflexions ?

Le Sourcier vint rejoindre les deux femmes.

— Je ne suis pas encore totalement sûr de ma conclusion…

— Je vois…, dit Nicci. Quoi qu'il en soit, nous allons chevaucher jusqu'au Palais du Peuple, c'est ça ? Tu as raison, c'est la meilleure solution…

À l'évidence, Nicci savait que ce n'était pas le plan de Richard. Parce qu'il n'était pas réalisable dans le temps imparti, tout simplement. Du coup, la magicienne prêchait le faux pour savoir le vrai. Une méthode qui surprit un peu Kahlan, mais qui semblait efficace.

— Quelle est la fonction de cette citadelle ? demanda Richard à Nicci. Pourquoi a-t-elle été bâtie ?

Les mains croisées dans le dos, la magicienne entra dans le jeu du Sourcier.

— C'est un avant-poste et une prison. Sa fonction était de retenir tous les gens dotés de pouvoirs occultes et d'organiser leur exécution, puisque leur magie leur venait du troisième royaume. Pour enrayer la contamination, il fallait les tuer. Sinon, le mal se serait répandu aussi vite qu'aujourd'hui…

— Très bien résumé, fit Richard en regardant tour à tour les deux femmes. Et Stroyza, quelle était sa fonction ?

Cette fois, ce fut Kahlan qui répondit :

— Faire office de première ligne de défense… Ou plutôt, de sentinelle, afin de pouvoir avertir le monde lorsque la haute muraille ne retiendrait plus les demi-humains dans le troisième royaume. Les magiciennes de ce village étaient chargées de surveiller la muraille, et, en cas de problème, d'aller en Aydindril afin de prévenir le Conseil des Sorciers.

— Il n'y a plus de Conseil des Sorciers en Aydindril depuis des lustres, dit Richard, mais les magiciennes de Stroyza l'ignoraient. Ces villageois croient encore que le Conseil dirige le Nouveau Monde.

Comment avaient-ils prévu d'arriver en Aydindril avant les demi-humains, en cas d'invasion ?

» Les gens emprisonnés derrière la haute muraille étaient originaires de l'Ancien Monde. Une fois libres, ils auraient foncé vers le fief même du pouvoir, comme Hannis Arc et Sulachan aujourd'hui. Mais à l'époque, ce fief, c'était la Forteresse du Sorcier, pas le Palais du Peuple.

» Alors, comment les magiciennes auraient-elles fait pour atteindre leur destination avant l'ennemi ?

— Eh bien, elles auraient dû se dépêcher, répondit Kahlan, ne voyant pas très bien où son mari voulait en venir.

— Certes, mais Stroyza est un coin perdu loin de toutes les routes et même des pistes les plus rudimentaires.

— C'est normal, puisque le troisième royaume devait être le plus éloigné possible du monde civilisé.

— C'est exact… À partir de Stroyza, il n'y a aucun chemin direct qui conduise directement en Aydindril. Pourtant, il y a quand même des voies de communication, afin d'assurer le commerce et l'approvisionnement. De plus, les gens de Stroyza vivent dans des grottes et ne se déplacent pas à dos de cheval. Comme me l'a dit Ester, Stroyza est leur foyer, et ils n'ont aucune raison d'aller ailleurs. En d'autres termes, voyager n'a aucun attrait pour eux.

— De nos jours…, intervint Nicci. Ils ont peut-être oublié qu'il leur fallait des chevaux. Après tout, ils ne connaissent plus grand-chose de leur propre mission, parce que le temps a brouillé leur mémoire collective. De plus, ayant perdu la capacité de lire le langage de la Création, ils ne savent plus déchiffrer les messages laissés sur les parois de leurs grottes.

— Nous avons des chevaux, dit Richard, et pourtant, nous n'arriverons pas à temps.

— Parce que les hordes de Sulachan ont beaucoup d'avance sur nous, rappela Kahlan.

— Même si nous le rattrapons, franchir leurs lignes sera difficile, avec tant de guerriers et de sorciers noirs. Sans parler de leur maître, un roi spectral ! Sulachan peut ranimer autant de morts qu'il le désire. Ses meutes formeront un obstacle infranchissable.

» Je répète donc ma question : comment l'émissaire de Stroyza, une magicienne, aurait-elle fait pour franchir cet obstacle et atteindre la forteresse à temps pour que la défense puisse s'organiser ?

» Si la haute muraille avait cessé de remplir sa fonction plus tôt, les gens de Stroyza auraient eu le même problème que nous.

— C'est probable, et ça paraît une sacrée faille dans le système de défense des anciens sorciers.

— D’autant plus qu’ils savaient – pour l’avoir créée – que la haute muraille ne remplirait pas éternellement sa mission. Stroyza n’était pas là au cas où il y aurait un problème, mais en prévision du jour où ça se passerait. Nos ancêtres ne prenaient pas la menace à la légère. Ils n’auraient donc pas fait reposer le sort du monde sur un réseau de communication si fragile.

— Quand tu présentes les choses de cette façon, ça paraît évident. Qu’as-tu en tête, Richard ? Tu crois qu’il y avait une manière plus rapide de prévenir le Conseil des Sorciers ?

— Oui.

Avant que le Sourcier ait pu en dire plus, le lieutenant Fister arriva au pas de course, plaquant le fourreau de son épée contre sa hanche afin qu’il ne le gêne pas.

Plusieurs hommes le suivaient. Les guides nés dans les Terres Noires, reconnut Kahlan.

Chapitre 32

— Seigneur Rahl, que se passe-t-il ? demanda Fister, haletant.

— Ces hommes ont des chevaux ?

— Bien sûr. Avec des vivres dans les fontes. Allons-nous devoir vous escorter jusqu'au Palais du Peuple ?

— Non… Nous n'arriverions pas à temps… Et les sentinelles de Stroyza auraient eu le même problème que nous.

Fister interrogea Kahlan et Nicci du regard, puis il dévisagea son chef.

— Où allons-nous, dans ce cas ?

— À Stroyza.

Kahlan avait deviné. Sans comprendre pourquoi Richard avait pris cette décision.

— Stroyza ? Nous allons devoir retraverser les terres hostiles et les montagnes ?

— Irena a parlé de routes et de pistes conduisant du village à la citadelle. J'ignore si elle est vraiment venue ici, mais elle n'a peut-être pas menti au sujet des pistes.

Richard se tourna vers les trois guides :

— Pour aller à Stroyza, y a-t-il un chemin plus facile que la traversée des montagnes ?

Les soldats acquiescèrent sans hésitation.

— Une très bonne route nous conduira assez loin, répondit l'un d'eux, mais à un moment, elle tourne dans la mauvaise direction. À partir de là, nous emprunterons les pistes qu'utilisent les colporteurs. Elles devraient nous conduire pratiquement jusqu'au village. Ce n'est pas une promenade de santé, mais nous serons à cheval, et ça vaut toujours mieux que de traverser à pied des montagnes et une forêt sauvage.

— Très bien… Alors, qu'attendons-nous ?

Fister se tapa du poing sur le cœur.

— C'est quand vous voudrez, seigneur Rahl. Tous les hommes seront prêts à partir avant même que vous ayez rejoint les écuries.

— Non, nous n'irons pas tous… Je veux une escorte d'une dizaine de soldats, c'est tout. Une troupe nous ralentirait.

Fister se racla la gorge.

— Je vous prie de reconsidérer votre décision, seigneur Rahl. Aucun de mes hommes ne vous ralentira. Plutôt que d'être un boulet, ces gars préféreront crever de fatigue. Et si des demi-humains vous

attaquent, leur présence vous sera utile.

Richard sourit au lieutenant.

— Je comprends ton inquiétude… (Il désigna les parchemins.) Ces textes ont une incroyable valeur pour moi – et pour nous tous, en fait. Jusque-là, ils n'étaient pas entre de bonnes mains, et c'est une des causes de nos ennuis. Il faut veiller sur eux, lieutenant. Au bout du compte, ils devront être apportés au Palais du Peuple, où j'aurai besoin d'eux, mais jusque-là, il ne doit rien leur arriver.

Pensif, Fister observa la petite montagne de rouleaux de parchemin.

— Vous voulez qu'une partie des hommes se mettent en route avec cette… cargaison ?

Du coin de l'œil, Richard vit que le vieux scribe venait d'entrer dans la salle. Intimidé, il s'était arrêté derrière les soldats, mais le Sourcier lui fit signe d'approcher.

— Oui, seigneur Rahl ? Que puis-je pour vous ?

— Je veux que tu rassembles tous les manuscrits ceuléiens puis que tu les fasses emballer afin qu'on puisse les transporter en toute sécurité.

— En général, ils nous arrivent dans des cylindres de cuir qui les protègent des intempéries. Plusieurs rouleaux peuvent tenir dans un seul… Si on les enroule très serrés, il ne devrait pas y avoir plus d'une dizaine de cylindres.

— Ces protections sont étanches ?

— Contre la pluie, oui, mais pas si on les plonge dans l'eau. Ce sont des objets anciens et fragiles…

— Compris, dit Richard. Emballe les textes, puis scelle le couvercle des cylindres avec de la cire et de la poix. Ainsi, ils ne risqueront pas de s'ouvrir par accident.

— Dès que c'est fait, on les apporte au palais ? demanda Fister.

Richard réfléchit un instant.

— Non, pas tout de suite… Pendant le voyage, ils seront en danger. Ici, ils ne risqueront rien. *Primo* parce que c'est une citadelle, et *secundo* parce que Sulachan et Hannis Arc n'ont aucune raison de revenir. Donc, le gros de nos forces restera ici et protégera les manuscrits.

Fister parut peu convaincu, mais il n'insista pas.

— À vos ordres, seigneur Rahl.

— Fais bien comprendre à tes hommes qu'ils veillent sur un trésor qui peut nous aider à vaincre. Ces textes ne doivent pas tomber entre les mains de l'ennemi.

— Je dirai ce qu'il faut à mes gars, seigneur.

— Très bien…

— Nous défendrons votre trésor, seigneur, mais quand devrons-

nous l'apporter au palais ?

— Quand j'aurai enrayé la progression de Sulachan… À ce moment-là, les routes seront sûres. Si j'échoue… Eh bien, tout ça n'aura plus d'importance.

Fister ne comprit pas vraiment ce que voulait dire son seigneur, mais il ne posa pas de questions.

— Seigneur Rahl, j'aimerais diriger votre escorte. Ces parchemins sont précieux, je veux bien le croire, mais pas autant que vous. Avec la Mère Inquisitrice, vous êtes ma première responsabilité. Si je viens avec vous, je me sentirai beaucoup mieux…

— Dans ce cas, tu viendras…

Richard se tourna vers les trois Mord-Sith :

— Vous aussi, vous nous accompagnez…

— Parce que vous pensiez pouvoir nous laisser en arrière, seigneur Rahl ? demanda Cassia, incrédule.

Chapitre 33

Kahlan se réjouissait de quitter la citadelle, un lieu où s'étaient déroulés tant de drames. Cara y était morte, et de nombreux soldats aussi. Et le retour de Richard dans le monde des vivants n'effaçait pas l'horreur de l'avoir vu sur son lit de mort, puis sur un bûcher funéraire.

L'Inquisitrice était hantée par l'ordre qu'elle était passée à un souffle de donner. Si les soldats avaient embrasé le bûcher, tout aurait été perdu. De quoi avoir des cauchemars jusqu'à la fin de sa vie…

Pour l'heure, il fallait ne plus y penser. Richard était vivant, rien d'autre ne comptait. Le passé, et plus encore, ce qui aurait pu virtuellement se produire, n'importaient pas. À présent, il fallait aller de l'avant et faire ce qui s'imposait pour vaincre Sulachan.

Kahlan était également soulagée de s'éloigner des manuscrits ceuléiens. Ce qu'ils révélaient la perturbait, car ça contredisait tout ce qu'elle avait appris dans sa jeunesse – en particulier, l'enseignement des sorciers sur la place de la magie dans le monde.

Les récentes découvertes de Richard avaient balayé tout ça. Désormais, Kahlan se sentait perdue dans un monde qu'elle croyait pourtant connaître. De ses certitudes, il ne restait plus que des ruines.

Que n'aurait-elle pas donné pour refuser de croire à ces dévastatrices nouveautés ! Les tenir pour des mythes ou des théories farfelues aurait été si rassurant. Mais c'était impossible… D'abord parce qu'elle avait confiance en Richard, qui n'aurait pas traduit ces textes de travers, et ensuite parce que Nicci abondait dans son sens. Si elle avait foi en Richard, la magicienne était assez lucide – et tenait suffisamment à lui – pour ne pas le laisser s'égarer sur des voies sans issue.

En outre, si étrange que ce fût, Kahlan trouvait ces nouvelles connaissances… réconfortantes. Parce qu'elles étaient la vérité, sans doute, mais il n'y avait pas que ça. Pour un esprit comme le sien, il était excitant de découvrir et d'explorer une cosmogonie qui remettait en question à peu près tout ce que les gens tenaient pour acquis. C'était comme jeter un coup d'œil derrière le rideau de la Création…

Les manuscrits apportaient un éclairage inédit sur des choses, les prophéties, par exemple, que la jeune femme n'aurait jamais eu l'idée de remettre en question. Du coup, elle se sentait fort mécontente d'avoir été abusée toute sa vie par les déclarations bouffies de

certitude et d'arrogance des « autorités établies » de tout poil. Grâce aux découvertes de Richard, une multitude de domaines qu'on prétendait impossibles à explorer devenaient accessibles à la compréhension des simples mortels.

Le monde venait de changer, et Kahlan aurait besoin de temps pour s'habituer aux nouvelles règles du jeu et aux nouveaux défis à relever. Grâce au savoir exhumé par Richard, elle avait le sentiment de posséder les outils nécessaires pour s'atteler à ces tâches.

À présent, on savait au moins ce qui n'allait pas, et ça aiderait Richard à accomplir sa mission la plus importante : en finir avec les prophéties.

Penser qu'une prophétie prédisait qu'il en finirait avec toutes les prophéties avait quelque chose de délicieusement ironique. En un sens, ça tenait d'une certaine justice poétique…

Théoriquement, au moins, les découvertes de Richard avaient commencé à démasquer les prophéties, et c'était déjà un grand pas.

Même si elle comprenait parfaitement le sens profond des manuscrits, Nicci aussi avait été profondément ébranlée. À l'origine une Sœur de la Lumière, elle avait passé la plus grande partie de sa vie au Palais des Prophètes. Un lieu où on se consacrait à l'étude des prophéties et à la formation des détenteurs du don… Tout ce que Nicci y avait appris, tout ce qu'elle croyait savoir, n'était qu'illusion et malentendu. Dès son séjour au palais, Richard avait commencé à s'attaquer aux prophéties, démontrant leur « duplicité ». Après des années, il tenait la preuve que les prédictions ne reposaient sur aucune base solide. Les manuscrits ceuléiens n'étaient pas un mythe. Donc, le mythe, c'était les prophéties !

Par bonheur, Nicci n'avait jamais été vraiment fascinée par les prophéties. En conséquence, elle devait être bien moins troublée qu'elle l'aurait pu… De son propre aveu, elle avait toujours tenu pour une corvée l'étude des prédictions. D'autres Sœurs de la Lumière, en revanche, y prenaient un plaisir fou. Passant des centaines d'années sans quasiment sortir des catacombes, certaines collègues de Nicci s'étaient enivrées de prophéties, imaginant qu'elles les comprenaient pour de bon et y croyant dur comme fer.

Kahlan se demanda ce que Verna penserait de tout ça – s'ils avaient un jour le bonheur de la revoir. Avec de nombreuses Sœurs de la Lumière, la nouvelle Dame Abbesse vivait en Aydindril, dans la Forteresse du Sorcier. Ayant été elle-même désorientée par la remise en cause de tout ce qu'elle croyait, Kahlan soupçonnait que ces femmes seraient horrifiées d'apprendre que le monde ne ressemblait pas à ce qu'elles pensaient savoir de lui – et de très loin !

Comme toujours quand il était question de la vérité, certaines refuseraient de la regarder en face et se voileraient les yeux pour ne

pas voir les preuves.

Alors que la petite colonne traversait la ville, les habitants regardaient avec de grands yeux les dix colosses de la Première Phalange qui chevauchaient en compagnie de trois Mord-Sith en uniforme rouge, escortant la Mère Inquisitrice, le seigneur Rahl et une inconnue blonde. Mais ces gens, au fond, savaient-ils qui était le seigneur Rahl ? Toute leur vie, ils n'avaient connu qu'un chef, l'évêque Hannis Arc. Quant au vrai maître de D'Hara, ils ne l'avaient même jamais aperçu.

Dans les rues étroites, le bruit des sabots des chevaux sur les pavés se répercutait tout au long des bâtiments serrés les uns contre les autres. À part dans l'avenue principale, on trouvait uniquement des constructions en bois à deux niveaux. Les façades n'auraient pas souffert d'être rafraîchies – en supposant qu'elles aient jamais été peintes – mais il aurait d'abord fallu rénover le bois vermoulu à force d'être exposé à l'humidité.

Les boutiques qui occupaient le rez-de-chaussée des bâtiments vendaient essentiellement des produits de première nécessité. Dans les Terres Noires, la priorité était de survivre, et le luxe passait au second plan. Comme si elle était assiégée en permanence par la forêt environnante et les créatures qui y rôdaient, Saavedra vivait dans l'angoisse. Dans les rues latérales, les marchands ambulants qui proposaient du pain ou de la viande regardaient passer les voyageurs d'un air méfiant, et aucun ne tenta de venir leur proposer sa camelote.

Comme toujours dans les Terres Noires, le ciel plombé ajoutait à la sensation de menace. Kahlan se demanda depuis combien de temps elle n'avait plus vu le soleil. À force, le manque de lumière devenait déprimant. Et cette humidité qui s'attaquait à tout, y compris aux rênes et aux parties exposées de la selle…

L'Inquisitrice secoua sa capuche pour chasser l'eau qui s'y accumulait. Et pourtant, il bruinait plus qu'il pleuvait…

Lâchant les rênes d'une main, Kahlan flatta l'encolure de sa jument baie, histoire de la rassurer. Des cicatrices, sur la croupe de la bête, lui avaient appris que ses cavaliers précédents n'avaient pas autant de scrupules, usant de la cravache pour un oui ou un non. Probablement touchée par l'attention, la jument hennit de satisfaction.

Richard avait choisi un puissant hongre noir qui supporterait sans peine son poids. À voir l'animal piaffer chaque fois que le petit groupe s'arrêtait, on devinait que ce cheval avait du tempérament.

Dans sa tenue noire, son épée au côté, Richard était superbe sur cette imposante monture. Qu'il était émouvant de le voir de nouveau chevaucher – avec la flamme de la détermination dans les yeux, même s'ils restaient un peu voilés par la souillure de Jit.

Déjà ravie d'avoir quitté la citadelle, Kahlan jubila dès que la

colonne fut enfin sortie de Saavedra – loin du regard de gens qui étaient peut-être toujours loyaux à Hannis Arc, voire à Sulachan. Car l'empereur pouvait avoir des sbires à lui partout dans les Terres Noires…

Mais hors de la ville, tout danger ne serait pas écarté. Comment savoir qui pouvait se terrer dans la forêt, préparant une embuscade ? Le lieutenant Fister aurait voulu emmener beaucoup plus d'hommes, et on ne pouvait pas lui donner tort. Mais selon Richard, leur salut dépendrait de leur mobilité et de leur vitesse de réaction, pas de l'aptitude à livrer une bataille rangée. Dans cet ordre d'idées, les chevaux de rechange étaient bien sûr très importants…

Pour rassurer Fister, Cassia avait lancé que trois Mord-Sith remplaçaient avantageusement des dizaines de soldats. L'officier avait moyennement apprécié la remarque, mais gardé pour lui ce qu'il en pensait. Depuis toujours, la Première Phalange était l'ultime ligne de défense du seigneur Rahl – certes, mais les Mord-Sith pouvaient en dire autant.

Pour ce qu'en savait Kahlan, aucune hiérarchie n'avait jamais été clairement établie. Cela dit, les femmes en rouge n'avaient pas besoin de ça pour estimer qu'elles occupaient la première place, et elles ne prenaient pas la peine de le cacher.

Comme le chef et les officiers de la Première Phalange, Richard refusait d'entrer dans cette querelle. Quand on avait plus d'ennemis que nécessaire, on ne se compliquait pas la vie avec ses alliés…

Une fois hors de la ville, Richard prit la tête de la colonne, lui imposant un rythme plus que soutenu. Face à ce qui n'était pas très loin d'une charge de cavalerie, les demi-humains à pied auraient un gros désavantage. Mais par la seule force du nombre, ils pouvaient arrêter presque n'importe qui. Sauf des destriers lancés au galop et qui n'hésiteraient pas à piétiner tout obstacle dressé sur leur chemin.

Arrivant à un carrefour, Richard tira sur les rênes de sa monture et deux des trois guides le rejoignirent.

— À droite ou à gauche ?

— À droite, c'est le chemin le plus court, répondit un des hommes.

— Mais à gauche, le terrain est plus praticable, même si ça allonge la route…

Richard se tourna sur sa selle pour regarder Nicci.

— Tu sens quelque chose sur l'une ou l'autre de ces voies ?

La magicienne croisa les mains sur le pommeau de sa selle et se concentra.

— Rien du tout… Mais il ne faut pas s'y fier, parce que nos ennemis peuvent se dissimuler avec leurs pouvoirs occultes…

Richard sonda à son tour les deux routes. Il était inquiet, vit

Kahlan, et pas à cause des demi-humains. La pire menace, pour l'instant, c'était Samantha, et contre elle, les soldats ne pourraient pas grand-chose…

Les Mord-Sith risquaient de n'être guère plus efficaces. S'il était utilisé contre elles, ces femmes pouvaient s'approprier le pouvoir d'un adversaire détenant le don. Mais qui pouvait connaître la nature exacte du pouvoir de la jeune magicienne ? Après tout, elle était née à côté du troisième royaume, qui avait pu la contaminer. La seule certitude, c'était qu'elle serait une ennemie puissante et inventive…

Le gros handicap des Mord-Sith restait l'inertie de leur Agiel. La magie de cette arme étant liée au seigneur Rahl, elle ne fonctionnerait pas tant qu'il n'aurait pas recouvré l'usage de son don. Était-ce la seule limite que cette situation imposait aux femmes en rouge ? Kahlan aurait été bien incapable de le dire…

Quand on savait de quoi Samantha était capable, imaginer une embuscade en pleine forêt avait de quoi glacer les sangs. Et s'il fallait traverser des canyons ou longer des falaises, ce serait encore pire. Faire s'écrouler une montagne ne présentait guère de difficultés pour la jeune magicienne, elle l'avait prouvé dans un passé récent.

Alors, que fallait-il choisir ? Moins de distance sur un terrain accidenté, ou plus sur une voie relativement dégagée ?

— J'opte pour le chemin le plus court, finit par dire Richard en s'engageant sur la route de droite. Le temps est le facteur-clé.

Avec des montures de rechange, ça paraissait une bonne décision.

Assez vite, la route commença à monter et descendre au fil d'une série de collines de plus en plus hautes. Bien trop étroite et rocheuse, cette voie n'aurait pas été adaptée à des chariots ni même à une charrette. Avec des chevaux, voire des mules de bât, ça n'allait pas trop mal.

Tout autour, la forêt empestait la moisissure. En plusieurs occasions, la colonne dut s'arrêter pour que les soldats déblaient les troncs d'arbres morts qui bloquaient le passage.

En fin de journée, les voyageurs atteignirent une large corniche qui faisait le tour d'une très haute colline – presque une montagne – et leur offrit une vue très dégagée dans toutes les directions, sauf derrière eux. La flèche rocheuse qui se dressait au-dessus de leurs têtes étant bien trop escarpée pour qu'une attaque puisse venir de là, l'endroit paraissait relativement sûr.

— Ici, nous verrons nos ennemis venir de loin, dit Richard en sondant les alentours. La nuit tombe vite. Nous allons camper. Sur les bas-côtés de la piste, il y a assez de broussailles pour nourrir les chevaux.

— Vous voulez dresser un camp ici, alors que les demi-humains pourraient nous repérer à des lieues de distance ? demanda Cassia.

— Je choisis un endroit d'où nous pourrons les voir de loin. S'ils viennent, ce ne sera pas par le haut ni par les flancs, bien trop escarpés pour ça. Donc, ça nous laisse deux directions à surveiller : devant et derrière. Alors, exposé ou pas, ce site me paraît très facile à défendre. De plus, tu vois cette niche naturelle, sur la paroi rocheuse ? S'il pleut beaucoup, elle fera un abri convenable.

— La nuit promet d'être humide et désagréable, marmonna Fister. Si on faisait un feu pour se tenir chaud ?

— Je n'aime pas l'idée de signaler notre présence ici…, répondit Richard. Inutile de faciliter la tâche à ceux qui nous cherchent, s'ils existent…

— Avec mon don, je chaufferai les rochers, proposa Nicci. Ça nous empêchera de crever de froid.

Richard acquiesça et sauta de sa selle.

— Fister, je veux des sentinelles qui surveillent les deux directions dangereuses. Mais doublez la garde, surtout. Nous sommes assez nombreux pour que chacun réussisse à se reposer un peu.

— Vous avez entendu le seigneur Rahl ? lança Fister en mettant pied à terre.

Tous les hommes l'imitèrent, s'affairant ensuite à préparer le camp.

Kahlan eut un petit sourire. Enfin, elle allait pouvoir se blottir contre Richard pendant quelques heures. Et se reposer ! Si c'était possible, alors que les demi-humains étaient en maraude et que le Compte Crépuscule égrenait le temps qui les séparait de la fin du monde.

Souriant, Richard passa un bras autour de la taille de sa femme.

— Et si on mangeait quelque chose, maintenant ?

Chapitre 34

Richard tira sur les rênes de sa monture, qui s'arrêta en douceur. Étrangement docile, le hongre se pliait sans difficulté aux ordres de son cavalier. Mais là, il semblait nerveux, hennissant sourdement et piaffant.

Les autres chevaux semblaient tout aussi mal à l'aise.

— Je sens la même chose que toi, souffla Richard au hongre tout en lui flattant l'encolure. Et je n'aime pas ça non plus…

Autour du Sourcier, tout le monde s'était immobilisé, les trois Mord-Sith s'arrangeant pour se placer le plus près possible de Kahlan et de lui. Dans cette configuration, elles étaient d'une redoutable efficacité, Richard le savait d'expérience. De plus, les laisser se positionner comme elles le voulaient lui épargnait de longues et stériles polémiques.

Les soldats formaient le cercle de défense extérieur. En cas d'attaque, ils entendaient être les premiers à encaisser le choc. Du coup, les femmes en rouge et les hommes de Fister étaient tous très contents de leur sort, ce qui n'arrivait pas tous les jours.

Avant qu'un cheval pris de panique finisse par désarçonner son cavalier, Richard fit signe à tous ses compagnons de mettre pied à terre.

— Qu'en penses-tu ? demanda Nicci quand elle eut rejoint Richard.

Le Sourcier sonda la forêt obscure.

— Il y a au moins un cadavre devant nous, c'est sûr… Mais est-ce une carcasse d'animal ou une dépouille humaine ?

— Et qui est le tueur ?

— Oui, ça aussi…

En tout cas, la puanteur était atroce. Plusieurs cadavres d'animaux ? Richard aurait aimé le croire, mais quelque chose lui criait que ce n'était pas ça.

Fister approcha, tenant sa monture par la bride.

— Nous sommes près du village ?

Richard acquiesça. Il était en terrain familier, désormais. Au-delà de la forêt, après une large bande de terre dégagée, se dressait la falaise où se nichait Stroyza, un village de grottes tout en hauteur.

— Je n'entends rien…, souffla Richard à Nicci. Tu sens quelque chose ? En principe, tu devrais capter la présence des villageois, pas vrai ? Et du bétail, également…

— S'il y avait des gens ou des animaux encore vivants, je les sentirais, oui… (La magicienne fit un grand geste circulaire.) Autour de nous, il y a des oiseaux, un écureuil dans cet arbre, là-bas, et des mulots qui se cachent sous les feuilles mortes… Même chose dans les champs, au-delà de la forêt. Mais ensuite, plus rien…

Richard ne fut pas étonné, car ça confirmait son intuition.

La note métallique unique retentit dans l'air, annonçant qu'il venait de dégainer son épée.

— Bon, allons jeter un coup d'œil… Les chevaux détestent l'odeur de la mort… Nous allons les laisser là. Attachez-les, mais avec des nœuds qu'ils pourront défaire en tirant dessus, si nous ne revenons pas.

Quatre soldats se chargèrent des montures, l'un d'eux venant prendre les rênes de Richard et de ses cinq compagnes.

Les autres hommes tirèrent au clair leur épée.

— Prends soin d'elle, dit Kahlan au soldat qui allait s'occuper de sa jument. Elle a été très gentille avec moi…

L'homme sourit et s'éloigna avec les six chevaux.

La colère de l'Épée de Vérité s'était déjà déversée en Richard, et la puanteur de la mort la rendait encore plus impérieuse. Sa propre rage vint se mêler à celle de l'arme, le préparant au combat. Car depuis qu'il serrait la poignée de l'épée, il n'avait plus le moindre doute sur l'existence d'une menace. Et la magie de la lame brûlait d'envie d'affronter ce danger très particulier.

Même s'il ne savait pas vraiment le contrôler, le don de Richard, toujours présent en lui, répondait immanquablement à sa fureur. Sauf quand il était absent, comme actuellement. À ces moments-là, l'Épée de Vérité remplissait ce vide.

Le pouvoir de l'arme se substituant au sien, le Sourcier se sentait de nouveau vivant et entier.

Avec Kahlan, il échangea un regard, comme chaque fois qu'ils se trouvaient face à une menace inconnue. Avant de danser avec les morts, il voulait voir les magnifiques yeux verts de sa compagne – pour la dernière fois, peut-être.

L'Inquisitrice posa un instant les doigts sur le bras de son mari.

— Si tu sens quelque chose d'important, dit Richard à Nicci, fais-le-moi savoir !

Sortant de la forêt, il s'engagea sur le chemin qui serpentait entre les champs cultivés. Nicci et Kahlan le suivirent, assez loin pour être hors de portée de son épée. Derrière les Mord-Sith, les soldats formèrent l'arrière-garde, au cas où le danger viendrait par-derrière.

Richard n'aurait su dire exactement ce que Nicci pouvait capter avec son don. Mais si le sien avait fonctionné, il aurait sûrement vu

l'aura du pouvoir, autour de la magicienne. Et même en étant « aveugle », il sentait qu'elle était tendue comme un arc et prête à frapper avec toute sa puissance. Kahlan aussi était prête à faire face au danger. Quant aux Mord-Sith, en permanence sur leurs gardes, elles se posaient des questions quand il ne se passait rien, pas lorsque ça chauffait.

Pour l'instant, il n'y avait rien à signaler. Pas d'animaux, pas d'humains… et pas de menace.

Sur la paroi rocheuse, Richard distinguait parfaitement une grande ouverture sombre. L'entrée de Stroyza, le foyer de Samantha. Mais il n'y avait personne en vue…

Avant de quitter Stroyza, le Sourcier avait conseillé aux habitants de poster des sentinelles en permanence, afin que les demi-humains et les morts ranimés ne puissent plus les attaquer par surprise. Vivant de culture et d'élevage, les villageois n'avaient rien de féroces guerriers. Mais de leur position élevée, il n'était pas difficile de repousser des attaquants contraints à une pénible ascension. En leur jetant des pierres, par exemple…

Ces gardes auraient dû être visibles, surveillant à la fois la forêt et les enclos des animaux, au pied du village.

Richard remarqua dans les champs des fruits et des légumes prêts à être récoltés. Mais personne n'y avait touché, les pommes, les poires et les prunes commençant même à pourrir.

Depuis qu'il était sorti de la forêt, le Sourcier avait l'impression d'être exposé et vulnérable. Objectivement, ses compagnons et lui auraient été autant en danger entre les arbres, mais depuis toujours, il se sentait protégé au milieu des bois, même si ceux-ci ne ressemblaient pas à sa chère forêt de Hartland.

Au cœur des bois, il savait comment survivre et affronter un ennemi – ou fuir et le semer.

Des insectes bourdonnaient dans l'herbe et des papillons orange butinaient les petites fleurs bleues qui poussaient entre les ceps de vigne. Bien entendu, les fruits trop mûrs, certains déjà tombés sur le sol, attiraient des colonies d'abeilles. À part ça, il n'y avait rien de vivant en vue.

Dans l'air chargé de la puanteur de la mort, pas une branche, une feuille ou un brin d'herbe ne bougeait. Pourtant, on entendait un bourdonnement sourd… Mais Richard ne put identifier ce bruit pourtant vaguement familier.

Lorsqu'il avait séjourné à Stroyza, il y avait des animaux dans les étables et les enclos. Où étaient-ils donc passés ?

Une fois les champs traversés, le Sourcier eut la réponse à sa question. Les cochons étaient morts dans leur bauge, deux vaches à lait au ventre gonflé gisaient dans une flaque de boue et des moutons

ensanglantés étaient empilés à l'ombre d'une bergerie. Partout, des volailles mortes finissaient de pourrir sur le sol, leurs plumes blanches éparpillées faisant penser à un tapis de neige.

— Qu'a-t-il pu se passer ? demanda Kahlan en passant près de la bauge des cochons.

Elle se couvrit le nez d'une main. Agressés par l'odeur, tous ses compagnons l'imitèrent.

Pour atteindre la falaise, il restait à traverser un champ de rochers. Le résultat de siècles et de siècles d'éboulis qui avaient fini par former une ligne de défense naturelle. Car il était rare de pouvoir y avancer à deux ou trois de front.

Au-delà de cet obstacle, Richard s'arrêta net, car il aperçut enfin les villageois. Le bourdonnement qui l'avait intrigué, c'était celui de milliers de mouches.

Les cadavres étaient entassés au pied de la colline, là où ils avaient atterri après une chute vertigineuse. Des corps désarticulés et déjà rongés par les vers, qu'on voyait grouiller dans leurs plaies béantes.

Même en se pinçant le nez, l'odeur était insupportable. Tandis qu'il avançait, un bras plié sur le visage pour se protéger un peu, Richard reconnut quelques villageois. Des gens qui les avaient sauvés, Kahlan et lui, quand ils étaient entre les griffes de demi-humains affamés…

Oui, parmi ces gens, beaucoup avaient aidé et protégé le Sourcier et la Mère Inquisitrice. Richard avait même combattu à leurs côtés, quand des cadavres ranimés avaient tenté d'envahir le village.

Il reconnut Ester, la femme qui s'était occupée plus spécialement de Kahlan. Elle gisait sur le sol, ses yeux fixant le ciel sans le voir. Avec son épée, Richard chassa les mouches qui volaient autour de sa tête.

— Esprits du bien, murmura Kahlan, protégez ces âmes si valeureuses…

Aussitôt après avoir prononcé ces mots, elle se pinça de nouveau le nez et se couvrit la bouche.

Avec son arme, Richard fit signe à ses hommes de circuler entre les villageois, en quête d'éventuels survivants. Logiquement, il ne pouvait pas y en avoir, mais il fallait vérifier quand même. Si la plupart des corps semblaient être tombés de l'entrée du village, ce n'était peut-être pas le cas de tous.

La voix de Fister arracha Richard à sa sombre méditation.

— Tous morts, seigneur Rahl. Une horrible façon de quitter ce monde.

— Il y en a de pires, lâcha Cassia. Au moins, ces gens sont morts vite, et sans souffrir.

La Mord-Sith avait raison, dut concéder Richard. Mais ça n'avait

rien de consolant, devant un tel carnage. Ce n'était pas le premier qu'il voyait, bien au contraire, mais on ne s'y habituait jamais…

— Des traces de blessures consécutives à un combat ? demanda Richard à l'officier, qui revenait vers lui en enjambant les dépouilles.

Redevenu un militaire lucide et détaché, Fister secoua la tête.

— Il n'y a pas eu de combat, je crois… Si vous voulez mon avis, seigneur, je dirais qu'ils sont tous tombés dans le vide. Mais il y a quelque chose d'étrange…

— Quoi donc ?

Le lieutenant tourna la tête vers les cadavres entassés les uns sur les autres.

— On trouve des chats morts parmi les humains.

— Des chats ? répéta Nicci, troublée.

— Une bonne dizaine, oui…

— Il y avait beaucoup de félins dans les grottes, dit Kahlan. Ils ont dû tomber avec les habitants. Ou se jeter dans le vide comme eux.

— Certains chats semblent avoir la fourrure roussie, précisa Fister. C'est bizarre.

— La décomposition, avança Cassia. Il y a un moment que ces cadavres sont là.

Nicci leva les yeux vers l'entrée du village.

— Mais qu'est-ce qui a poussé tous ces gens à sauter de là-haut ?

— Une excellente question…, dit Richard. Si on allait voir ?

Chapitre 35

Richard conduisit ses compagnons à l'endroit où naissait l'étroite piste très raide qui permettait d'accéder au village. Des arbres et des broussailles la dissimulant, elle était presque impossible à repérer quand on ne connaissait pas son existence.

Le Sourcier fit le compte des soldats pour s'assurer qu'ils étaient tous là.

— Seigneur Rahl, dit Fister, nous ne savons pas ce qui nous attend là-haut. Si vous nous laissiez monter d'abord, mes gars et moi ?

Richard leva son épée pour signifier qu'elle le protégerait bien mieux que les soldats contre ce qui risquait de les guetter.

Conscient que discuter ne servirait à rien – d'autant plus que son seigneur avait sans doute raison –, l'officier n'insista pas.

— Dois-je laisser des sentinelles ici, au cas où quelqu'un tenterait de nous suivre ?

— Non, je veux que nous restions tous ensemble. Fister, je suis déjà monté jusque là-haut. J'ouvrirai la marche, ce sera plus sûr. Regardez ce que je fais, et imitez-moi. Si un homme glisse et tombe, il entraînera tous ceux qui sont derrière lui. Alors, repérez bien où je mets les pieds et quelles prises j'utilise. Quand on est prudent, l'ascension n'est pas si terrible que ça.

Dès que le lieutenant eut acquiescé, Richard passa à l'action. Kahlan le suivit, les trois Mord-Sith derrière elle. Ensuite venaient Nicci et les soldats…

Pour entrer dans Stroyza, il n'existait pas d'autre chemin – et pas davantage de porte « de derrière ».

Quand les prises manquaient, on avait taillé la roche pour en créer – des marches improvisées usées par des millénaires de passages dans les deux sens, puisque les villageois descendaient quotidiennement dans les champs.

— Soyez prudents ! lança Richard par-dessus son épaule. La roche est lisse et le crachin la rend glissante. Quand on n'a pas l'habitude, un accident est vite arrivé. Surtout, ne vous écartez pas de mon sillage.

À certains endroits, où elle se transformait en corniche, la piste devenait assez large et plate pour qu'on avance sans effort. Mais jamais à deux de front, cependant. D'autres passages étaient terriblement dangereux, même par temps sec. Par bonheur, des barreaux d'échelle en fer rivés dans la roche facilitaient grandement l'ascension.

Richard s'en serait sans doute encore mieux sorti s'il avait rengainé son épée, mais il n'en avait aucune envie. Ayant déjà grimpé jusqu'au village plusieurs fois, il se sentait capable de réussir avec une seule main.

Presque tous les soldats gardaient eux aussi leur arme au clair. Mais ils semblaient assez prudents pour que ça ne soit pas un problème. De plus, certains d'entre eux, agiles comme des bouquetins, paraissaient avoir fait ça toute leur vie. Mais après tout, les villageois montaient souvent avec de lourdes charges sur le dos, et les accidents étaient très rares, selon la malheureuse Ester.

Cela dit, un coup d'œil sur les cadavres, au pied de la falaise, suffisait à chasser tout sentiment d'euphorie déplacé.

Chaque fois qu'il regardait derrière lui, pour savoir comment Kahlan s'en sortait, Richard ne pouvait s'empêcher de voir les pathétiques dépouilles. Des gens simples et bons qui vivaient dans ce coin hostile des Terres Noires et réussissaient à y survivre depuis des générations. Et maintenant, tout était fini…

Le Sourcier aurait voulu tenir le monstre qui les avait jetés du haut de la falaise. Ou forcés à sauter…

Alors que leur mission était de prévenir le reste du monde que la haute muraille ne retenait plus les hordes du troisième royaume, ils avaient failli, mais à leur corps défendant. Puis ils avaient péri, victimes de la menace qu'ils étaient censés contenir…

Richard se souvint de l'attaque des cadavres ranimés, peu après que Kahlan et lui eurent été recueillis par les villageois. S'il n'avait pas été là pour tailler en pièces les tueurs morts, les gens de Stroyza n'auraient probablement pas survécu. D'autres morts ranimés étaient-ils venus terminer la sinistre besogne des premiers attaquants ? C'était possible, mais les sentinelles auraient dû les repérer et les empêcher d'arriver jusqu'en haut. Sauf si ces agresseurs, protégés par la magie noire, n'avaient pas été gênés par ce qu'on leur jetait dessus…

C'était la seule explication logique, semblait-il…

Quand Richard atteignit l'entrée du village, il vit que tous les tunnels étaient plongés dans l'obscurité. Dès que ses compagnons l'eurent rejoint, les soldats allèrent s'emparer des torches rangées dans des paniers et les présentèrent à Nicci pour qu'elle les embrase avec son pouvoir.

L'exploration commença. Prenant la tête, Richard choisit un des tunnels les plus larges. En le remontant, on passait devant une série de grottes creusées dans la roche. Parfois de simples niches, et à d'autres occasions, des salles si vastes qu'on n'en distinguait pas le fond. La falaise étant constituée de diverses couches géologiques d'une dureté différente, les voûtes semblaient raisonnablement solides. À l'évidence, les « bâtisseurs » avaient excavé les couches les plus

tendres et utilisé les plus résistantes pour étayer les grottes. Au fil du temps, ils avaient creusé un véritable labyrinthe de grottes et de tunnels dans lequel il était très facile de se perdre.

Certaines grottes étaient fermées par des portes de bois ou par des peaux de bête. Un souci d'intimité compréhensible, dans les zones d'habitation…

Richard mit les mains en porte-voix et lança :

— Il y a quelqu'un ? C'est Richard ! Je suis de retour.

L'appel se répercuta dans les ténèbres, puis le silence revint. Le Sourcier n'en fut pas surpris. En voyant les morts, il s'était dit qu'aucun villageois n'avait dû survivre…

— Soldats, fouillez toutes les grottes et tous les tunnels. Voyez s'il y a encore quelqu'un de vivant.

Considérant l'état de décomposition avancé des morts, Richard estimait que le ou les meurtriers des villageois devaient être partis depuis longtemps. Malgré tout, il ne rengaina pas son épée.

— Nicci, tu sens de la vie ici ? demanda-t-il à la magicienne.

— C'est difficile à dire, dans un tel environnement… Les parois des grottes bloquent un peu mon don, mais… Eh bien, je doute qu'il y ait âme qui vive dans ce village.

Richard prit la torche d'un soldat et lui fit signe d'aller en chercher une autre pour lui.

— Si nous avançons, tu pourras être plus précise ?

Nicci et Kahlan vinrent flanquer Richard, les trois Mord-Sith passant les premières pour éclairer le chemin et s'assurer qu'il n'y avait pas de danger.

Tandis que les soldats fouillaient les premières grottes, Richard et ses compagnes s'enfoncèrent dans les entrailles de Stroyza.

Le couloir devint plus étroit. À chaque intersection, les Mord-Sith sondaient les corridors latéraux, sans jamais rien apercevoir. Contrairement aux soldats, qui conduisaient des recherches minutieuses, elles se contentaient de brandir leur torche dans les grottes et d'y jeter un coup d'œil rapide. Rapide, certes, mais très sûr…

Richard aperçut de-ci de-là les coussins que les villageois utilisaient en guise de sièges. Mais pas l'ombre d'un être humain.

Soudain, le sol trembla et un grondement de tonnerre retentit.

Puis un éclair d'une blancheur aveuglante jaillit de nulle part.

Chapitre 36

Richard et ses cinq compagnes se retournèrent à temps pour voir un mur de roche exploser sous l'impact de l'éclair magique. Dans un tourbillon d'éclats de roche et de poussière, le Sourcier vit que tous les soldats avaient été frappés, une tornade invisible les repoussant désormais vers l'entrée du village.

les bras écartés, Richard plaqua les cinq femmes contre la paroi. Volant eux aussi vers l'entrée de la grotte, des débris les frôlèrent au passage.

Pas un seul homme n'avait crié. Morts avant même d'avoir compris ce qui leur arrivait, ils étaient maintenant poussés vers la falaise, dont ils tomberaient pour aller ajouter des dépouilles au charnier de Stroyza.

Richard examina rapidement les cinq femmes. Sonnées par l'explosion et son onde de choc, mais pas blessées, constata-t-il…

Prenant entre le pouce et l'index ce qui semblait être un long éclat d'os, il le retira des cheveux de Kahlan et le jeta au loin. Puis il se détourna, la colère de l'épée bouillant en lui, et jeta un coup d'œil vers l'entrée de la grotte.

Il crut apercevoir quelque chose, et, prudent, se plaqua de nouveau contre la paroi. Réitérant l'opération, il vit qu'il ne s'était pas trompé. Une petite silhouette se découpait à contre-jour dans la gueule de la grotte.

Richard devina aussitôt son identité.

C'était Samantha, vêtue d'un manteau sombre dont la capuche dissimulait sa crinière de cheveux noirs. Apparemment, elle sortait d'un couloir latéral et avait attaqué les soldats dans le dos.

En une fraction de seconde, tous ces hommes étaient morts. Parce qu'ils s'étaient enfoncés dans des passages plus étroits, Richard et les cinq femmes n'avaient pas été frappés directement par l'éclair et l'onde de choc n'avait pas pu les aspirer dans les airs. Un miracle…

Dès qu'il eut repéré Samantha, Richard prit Kahlan par la taille et l'entraîna avec lui dans un corridor latéral. Avec son arme, il fit signe aux Mord-Sith de le suivre. Elles obéirent, Nicci leur emboîtant le pas, un instant avant qu'un nouvel éclair jaillisse et dévaste le tunnel principal.

Alors que le nuage de gravats et de poussière retombait à peine, Nicci passa à la contre-attaque. Mélange de Magie Additive et Soustractive, une lance de feu fusa de ses mains et fondit sur

Samantha. Par le passé, Richard avait vu de tels projectiles magiques traverser de l'acier…

À sa grande stupéfaction – et à celle de Nicci –, Samantha leva nonchalamment un bras et dévia l'éclair mortel comme si elle avait chassé un moustique.

— Samantha ! cria Richard. Que fais-tu donc ?

— Ce qui doit être fait, répondit la jeune magicienne d'un ton étrangement serein.

— Tu me hais, d'accord, mais pourquoi tuer des innocents ? Tu as massacré tes propres amis, avec qui tu as grandi !

Nicci tira Richard en arrière juste à temps pour l'écarter de la trajectoire d'un troisième éclair. Dans un vacarme assourdissant, une autre paroi explosa. Ébloui par la lumière, Richard plissa les yeux pour localiser son adversaire. Mais avec tant de poussière dans l'air, ça n'était pas facile…

Samantha employait les grands moyens. Pourtant, elle jouait au chat et à la souris avec sa proie. Parce qu'il n'était pas question qu'elle meure si vite et si… facilement.

Richard tendit le cou et vit que Samantha avançait d'un pas décidé vers ses futures victimes. Sur ses bras fins, il aperçut de longues griffures. Comme si elle avait eu maille à partir avec un chat…

Dans un bizarre jeu d'ombre et de lumière, le Sourcier revit sur le visage de la jeune magicienne la même fugitive… altérité… qui l'avait frappé lorsqu'ils s'étaient trouvés face à face, à l'extérieur de la citadelle.

C'était une forme de… noirceur. Une obscurité plus sombre que la nuit, comme…

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kahlan, qui venait de remarquer la même chose. Ça me semble… familier.

Une aura noire semblait envelopper Samantha, désormais. Pas une ombre qu'elle projetait, mais une ombre qui se déplaçait avec elle…

Richard frissonna. Dans le royaume des morts, lui aussi avait été emprisonné dans des ailes noires. Mais dans le cas de Samantha, c'était un choix.

Les griffures sur les bras de la jeune magicienne… Les chats à la fourrure roussie… Quand des esprits s'aventuraient dans le monde des vivants, les chats étaient souvent les premiers à les voir…

— C'est un démon noir…, souffla Richard.

— Un démon noir ? répéta Cassia, la voix vibrant de colère. Que voulez-vous dire, seigneur Rahl ?

— Il vient du royaume des morts, dit Nicci, les yeux rivés sur l'effrayante apparition. C'est un des sbires démoniaques de Sulachan qui entraînaient Richard dans l'oubli.

— Que fait-il chez nous ? demanda Laurin, aussi furieuse

que Cassia.

— Le voile s'affaiblit, dit Richard, utilisant son bras libre pour faire reculer ses compagnes.

Samantha avançait toujours, tranquille comme si elle jouait à cache-cache.

— À chaque instant, Sulachan le détériore un peu plus… Il a pu faire venir chez nous un de ses serviteurs.

— Tu nous appartiens, alors rends-toi à nous, Richard, dit Samantha, et les femmes seront libres de partir.

Richard et ses compagnes n'en crurent pas un mot. Sulachan et ses sbires voulaient éliminer le Sourcier parce qu'il était le seul à pouvoir s'opposer à eux. Pour parvenir à leurs fins, tous les mensonges étaient bons.

— Renonce à cette folie, Samantha ! répondit Richard.

La jeune magicienne lança un nouvel éclair qui ricocha contre les parois et fondit sur ses cibles.

Cette fois, il n'y avait pas de couloir latéral assez près. Comprenant qu'il ne pouvait plus fuir, Richard prit sa décision en une fraction de seconde. Tenant l'épée par la poignée et par la pointe, il se campa face à Samantha.

Quand l'éclair percuta la lame, il explosa en une gerbe de flammes et d'étincelles.

Derrière son ennemie, le Sourcier n'aperçut pas l'ombre d'un soldat. Comme il le redoutait, Samantha avait tué Jake Fister et tous les hommes qui l'accompagnaient. Du groupe d'origine, il ne restait que cinq survivants.

— Samantha ! cria Richard en reculant. Reprends-toi ! À cause de la haine que tu me voues, tu as accueilli le mal en toi. Réfléchis à ce que tu fais !

La jeune magicienne plaqua les poings sur ses hanches.

— Je sais très bien ce que je fais ! L'assassin de ma mère doit mourir !

— Écoute-moi, implora Richard sans cesser de reculer. J'ai déjà essayé de t'expliquer… Calme-toi et parlons ensemble. Tu dois connaître la vérité au sujet de ta mère. Et l'accepter, surtout ! Personne ne peut vivre en refusant de regarder les choses en face.

Les bras le long du corps, Samantha baissa la tête.

Kahlan tira Richard par la manche.

— Ça tourne de plus en plus mal… C'est la posture qu'elle a adoptée pour pulvériser les falaises, dans le canyon.

— Oui, confirma Nicci. Et elle a éliminé une armée entière de demi-humains, ce jour-là.

— C'est bien pour ça que je m'inquiète, souffla l'Inquisitrice.

Cassia fit mine de charger la jeune magicienne, mais Richard la

retint par le bras. Tellement de justesse, qu'elle faillit trébucher…

— Pas question ! rugit le Sourcier. Elle te tuerait en un clin d'œil.

— Je peux la neutraliser, seigneur Rahl. C'est la force des Mord-Sith. Nous absorbons la magie de nos adversaires, et ainsi…

— Non ! cria Richard alors que le petit groupe reculait toujours. Mon don ne fonctionne pas, le lien est inactif, et par conséquent, ton Agiel est inerte. Sans lui, tu n'absorberas rien du tout !

À cause de la souillure de Jit, rien n'était comme d'habitude. De toute façon, Richard doutait qu'une femme en rouge puisse vaincre une magicienne liée à un esprit.

Quand il jeta un coup d'œil derrière lui, en quête d'un abri – et sans lâcher Cassia –, Laurin en profita pour se faufiler sur sa gauche… et fondre sur Samantha.

La Mord-Sith blonde, Agiel au poing, entendait défier la magicienne d'utiliser son pouvoir contre elle. Par miracle, Richard parvint à intercepter Vale, qui s'apprêtait à rejoindre sa collègue.

La tête inclinée et les yeux fermés, Samantha ne bougea pas. Et l'ombre noire du démon sembla vibrer d'impatience.

Avant que Richard ait pu esquisser un geste pour aider Laurin, la montagne entière trembla, comme si un marteau géant s'était abattu sur elle. À la même seconde, Laurin explosa comme une coupe de cristal qui percute une pierre de nuit. Alors que les cendres qui avaient été Laurin s'en échappaient par les manches et le col, l'uniforme rouge de la jeune femme tomba sur le sol. De la Mord-Sith, il ne restait plus rien.

Folles de rage, Cassia et Vale voulurent charger, mais le Sourcier les tira dans un nouveau corridor.

Déséquilibré, il bascula en arrière, entraînant les deux Mord-Sith, et tous trois s'étalèrent aux pieds de Kahlan et de Nicci.

Des explosions se succédèrent, les parois tremblant comme si elles allaient s'écrouler.

— Elle le fait ! cria Nicci. Tout va tomber sur nous !

— Il faut sortir d'ici ! lança Kahlan.

Mais c'était impossible. La seule parade, dérisoire, consistait à ne pas rester dans la ligne de feu de Samantha.

Sur la gauche du petit groupe, une paroi explosa et la voûte s'écroula une fraction de seconde après. Puis ce fut au tour d'une stalagmite d'être réduite en poussière. Privée d'un étai naturel, une autre partie de la voûte s'écroula.

Après s'être relevé, Richard foudroya les Mord-Sith du regard, les défiant de braver encore son autorité. Pour plus de sûreté, Nicci et Kahlan ceinturèrent les femmes en rouge.

Profitant d'un répit dans la série d'explosions, Richard jeta un coup d'œil à Samantha, qui s'était remise à avancer, la silhouette noire et

distordue du démon l'enveloppant comme une ombre de cauchemar. Les bras le long du corps, les poings serrés, la jeune magicienne releva enfin la tête.

Dès qu'elle aperçut Richard, elle chargea, submergée par la haine qui faisait bouillir son sang.

Chapitre 37

Richard se demanda si Samantha approcherait assez pour qu'il puisse utiliser son épée. S'il essayait, il devrait renoncer à utiliser la lame comme un bouclier, et ça, c'était un gros risque. Mais il devait y avoir un moyen de changer la donne…

Et s'il sortait de sa cachette pour s'exposer délibérément ? Ne s'y attendant pas du tout, Samantha serait d'abord désorientée, puis elle s'adapterait à la nouvelle situation. Mais son attaque, à cause de cette diversion, serait sûrement moins précise. Et pendant qu'elle lancerait un nouvel éclair, le Sourcier pourrait se jeter au sol, rouler jusqu'à elle puis se relever pour l'affronter.

Si c'était *lui* qui approchait, elle n'aurait pas le temps de réagir, c'était sûr. Ensuite, l'épée accomplirait son œuvre…

Bien sûr, Samantha pouvait garder la tête froide et le foudroyer dès qu'il se montrerait. Dans ce cas, Hannis Arc et Sulachan auraient gagné et les prophéties survivraient – jusqu'à la fin du monde, en tout cas…

Serrant son arme à deux mains, Richard se prépara à exécuter son plan.

Samantha s'arrêta, tremblant de rage et l'écume aux lèvres. Richard jeta un coup d'œil hors de sa cachette et vit la forme sombre du démon qui occupait le même espace qu'elle.

Exactement comme celui de Sulachan habitait un corps desséché…

La jeune magicienne n'était pas une innocente victime possédée par un esprit maléfique. En laissant libre cours à sa haine irrationnelle, elle avait invité le démon noir dans le monde des vivants. À présent, ils ne formaient plus qu'une seule entité maléfique déterminée à tuer.

Le démon encourageait Samantha, devenue sa marionnette, et celle-ci lui répondait en déchaînant ce qu'elle pensait être un juste courroux.

Les parois de la grotte tremblaient, comme la magicienne. Parce que c'était lui qui lui avait enseigné cette technique, Richard n'eut aucun mal à comprendre ce qu'elle faisait.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Le seul espoir, c'était d'en finir avant qu'elle ait fait s'écrouler la voûte.

L'idée de tuer la jeune magicienne ne perturbait pas Richard. Au fil du temps, danser avec les morts lui avait appris quelque chose : quand sa vie et celle d'innocents étaient en jeu, pas question de faire du

sentiment. Une fois identifiée, une menace mortelle devait être éliminée.

Derrière Richard, une stalagmite touchée par un éclair explosa. Juste à temps, il se baissa pour esquiver un éclat de pierre qui frôla le sommet de son crâne.

Devant lui, cette fois, une explosion retentit dans un tunnel latéral. Elle se répercuta sur toute sa longueur, dévastant les parois et la voûte.

Toute la falaise trembla sous les assauts du pouvoir de Samantha, puis il y eut des explosions en série. Assourdi par le vacarme, Richard se plaqua contre la paroi pour esquiver les fragments de roche qui volaient dans les airs. Fermant d'abord les yeux, il détourna ensuite la tête pour protéger son visage du nuage de débris.

Dès que cet enfer se calma un peu, il bondit hors de sa cachette, prêt à se jeter sous la trajectoire du projectile qu'enverrait Samantha.

Un craquement de fin du monde annonça que la voûte se craquelait. La falaise s'effondrait sur elle-même…

L'onde de choc d'une nouvelle explosion fut telle que Richard et ses quatre compagnes tombèrent à la renverse. Comme les deux Mord-Sith, le Sorcier réalisa un parfait roulé-boulé et se redressa, prêt au combat.

Encore à genoux, Kahlan semblait sonnée.

Alors qu'elle s'était relevée, Nicci fut de nouveau renversée par le souffle d'une explosion. Malgré tous leurs efforts, les deux Mord-Sith ne parvinrent pas à rester debout.

Bien campé sur ses jambes, Richard chercha du regard un endroit où se réfugier. Hélas, ils étaient coincés. Par miracle, la voûte craquelée tenait encore, mais pour combien de temps ?

Cassia et Vale se relevèrent puis ramassèrent leur torche.

Sans raison apparente, le calme revint soudain. Plus de débris volants, plus de tremblements… et plus d'explosions.

Samantha s'apprêtait à porter le coup de grâce. Avec quel pouvoir, cette fois ? Aucune importance ! La priorité, c'était de l'arrêter.

Tendant le cou, Richard vit quelque chose près de l'uniforme rouge presque vide de Laurin. S'emparant de la torche de Vale, il prit le risque de s'écarter du rocher qui le protégeait pour voir de quoi il s'agissait.

Dès qu'il fut certain, il se redressa de toute sa hauteur. C'était un bras ensanglanté sortant de sous un énorme bloc de granit. La voûte avait cédé, écrasant Samantha sous des tonnes de roche.

— Eh bien, c'était un sacré grain…, souffla Cassia.

Sa torche tenue d'une main, elle s'époussetait avec l'autre.

De Samantha, il ne restait plus rien de visible, à part un poing serré et un bras en bouillie.

— Aveuglée par sa rage, dit Kahlan, elle n'a plus pensé à sa propre sécurité. Dans le canyon, quand elle a enseveli une armée de demi-humains sous une montagne de roche, il lui serait arrivé la même chose, si je ne l'avais pas entraînée avec moi.

— J'ai vu en elle cette forme d'immaturité, renchérit Nicci. Et ça m'a terrifiée… Son pouvoir était trop puissant pour elle.

Une ombre noire continuait d'envelopper le bras de Samantha. Sous les yeux de Richard, elle se dissipa soudain. Sa marionnette morte, le démon battait en retraite de l'autre côté du voile. Sans ancrage dans le monde des vivants, il ne pouvait empêcher les skrins de le ramener chez le Gardien.

Pour le moment, les deux univers restaient séparés.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle ait tué les soldats…, dit Kahlan. Ces hommes, elle les connaissait et elle les aimait. Par le passé, au moins… Elle les a aidés, Richard ! Tout ça pour les massacrer ?

Richard eut un pincement au cœur en songeant à la jeune fille au pouvoir si extraordinaire qui avait lutté en vain pour devenir adulte. Une magicienne dotée d'un tel potentiel… Mais quand elle s'était abandonnée à la haine, son don hors du commun s'était retourné contre elle, finissant par la tuer.

— Elle a aussi massacré les villageois, rappela Richard. Les gens qui l'ont vue grandir et qu'elle voulait protéger…

— Ne t'ai-je pas dit qu'elle était dangereuse ? Sa colère la rendait redoutable.

— « La passion domine la raison », récita Richard. La Troisième Leçon du Sorcier… Désolé de n'avoir pas vu en Samantha les symptômes de ce mal. En étant plus attentif, j'aurais pu l'aider à choisir le bon côté de la vie et à se défier de la haine. Mais j'ai été aveugle, pensant qu'elle avait simplement besoin de mûrir un peu.

— Il lui aurait fallu mûrir beaucoup, intervint Nicci. Tu n'aurais rien pu faire pour elle, Richard. C'était en elle – sa nature profonde. Aucun d'entre nous n'aurait pu l'aider.

Richard avança, s'accroupit et posa une main sur l'uniforme rouge de Laurin.

— Elle s'est sacrifiée pour vous protéger, seigneur Rahl, dit Cassia. Toute Mord-Sith aurait fait comme elle. Une noble façon de mourir.

— Les soldats aussi sont tombés noblement. Ils n'en sont pas moins morts.

Richard ramassa l'Agiel de Laurin, se releva et le tendit à Vale.

— Tu le porteras autour du cou, dit-il. Comme Cassia porte celui de Cara. L'arme d'une Sœur de l'Agiel courageuse te communiquera sa force.

Vale passa la chaîne autour de son cou.

— Je suis navrée que Laurin et les hommes soient morts ainsi.

— Les soldats de la Première Phalange, rappela Cassia, comme notre amie, ont péri pour défendre le seigneur Rahl. Ils avaient choisi leur destin, et ils sont morts en l'accomplissant. Seigneur, la confiance que vous leur témoigniez les emplissait de fierté. Laurin et les hommes sont tombés au champ d'honneur pour que la Mère Inquisitrice et vous soyez en sécurité.

Richard sourit à la Mord-Sith.

— Mais c'est loin d'être fait, Cassia, dit-il en regardant la montagne de gravats, devant eux. J'ai peur que nous soyons coincés ici.

Chapitre 38

— Comment ça, coincés ? demanda Nicci, à la fois surprise et inquiète. Il y a des tunnels dans tous les sens… Nous trouverons bien un moyen de contourner l'endroit où la voûte s'est écroulée.

Richard secoua la tête.

— En théorie, tu as raison. Les tunnels sont connectés, et si nous étions un peu moins avancés dans celui-ci, nous pourrions emprunter plusieurs corridors latéraux. Mais ce sera impossible…

» Nous sommes dans le tunnel qui s'enfonce au cœur de la montagne. Différent de tous les autres, il a une fonction bien particulière – et à cause de ça, il n'est relié à aucun autre passage conduisant à l'entrée du village. Il donne sur de nombreuses salles, très souvent des zones d'habitation, mais elles font partie de ce secteur à accès limité. En d'autres termes, toutes sont des impasses. Le seul chemin vers l'extérieur, depuis l'endroit où nous sommes, est obstrué par des tonnes de roche.

— C'est peut-être moins grave qu'il y paraît, avança Cassia. À cinq, nous pourrons creuser un tunnel. Pas sans mal, mais…

— Regarde l'obstacle, Cassia ! lança Richard. C'est un unique bloc de granit géant – un pan entier de la falaise. Il n'y a rien à déblayer, et pour creuser, il faudrait des années…

» Le granit se détache souvent ainsi, par blocs d'une taille incroyable. Celui qui nous barre le chemin est large de plusieurs dizaines de pieds, voire d'une centaine. À l'extérieur, les intempéries craquellent les blocs de ce type, ce qui les rend moins résistants. Mais celui-ci provient de l'intérieur d'une montagne. Il s'est détaché du reste selon une ligne de fracture horizontale qui a couru sur une longue distance.

— Peut-être pas si longue que ça…, dit Kahlan. Et on peut tailler le granit…

— Si on dispose des outils nécessaires, oui… Des ciseaux à froid, des cales spéciales pour fracturer la roche… Nous n'avons rien de tout ça.

Pleine d'espoir, Kahlan se tourna vers Nicci :

— Et si tu utilisais ton pouvoir pour nous forer un tunnel ? Peut-être assez court, tout compte fait…

La magicienne ne cacha pas son scepticisme.

— C'est irréalisable… Le pouvoir de Samantha a affaibli tout ce versant de la montagne. Tu te souviens de ce qu'elle a fait dans le

canyon ? Eh bien, ici, ça s'est produit sur un plan horizontal. D'ici à l'entrée du village, la voûte s'est écroulée et forme une muraille infranchissable – même pour mon pouvoir.

— À quelle distance se trouve l'entrée du village ? demanda Vale.

— Pour échapper à Samantha, nous avons fait pas mal de chemin. Plusieurs centaines de pieds, je pense. Regardez cette paroi… La strate de pierre la plus tendre est comprimée au point de faire saillie par endroits. Une indication précieuse sur le poids du bloc qui s'est détaché… C'est comme quand on marche sur une fourmilière. Toutes les galeries s'écroulent en même temps. Une muraille se dresse en face de nous, et il nous manque les outils et la main-d'œuvre suffisante pour tailler ou creuser. Sans même parler du temps que ça prendrait.

— Pourquoi sommes-nous venus ici, Richard ? demanda soudain Kahlan.

— Que veux-tu dire ?

— Nous allons mourir, s'il n'y a pas un autre chemin vers la sortie. Mais tu as voulu venir parce que le Palais du Peuple, selon toi, était trop loin de Saavedra. Que je sache, il n'y a pas de champ de protection à Stroyza. Donc, qu'y cherchais-tu ?

Le Sourcier ne répondit pas tout de suite.

— De peur que vous jugiez ça stupide, j'espérais trouver puis vous en parler après…

— Trouver quoi, Richard ? insista Kahlan, impitoyable.

Elle exigeait d'entendre la vérité, et il ne faisait pas de doute qu'elle le méritait. Comme les trois autres femmes.

— Un puits de la sliph.

Dans un silence de mort, tous les regards se braquèrent sur le Sourcier.

— La sliph ? Tu penses qu'il y a un de ses puits ici ? Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Stroyza est très loin du Palais du Peuple et encore plus loin d'Aydindril. La doyenne des magiciennes de ce village était censée monter la garde et aller prévenir le Conseil des Sorciers, dans la forteresse, si la porte du troisième royaume s'ouvrait, laissant passer la pire menace qu'ait jamais connue l'humanité. Stroyza a été conçu pour ça, par les gens qui ont construit la haute muraille. Et c'est pour cette raison qu'une lignée de magiciennes y vivait.

— Je sais, fit Kahlan. Et alors ?

— Tu crois que la sentinelle était censée foncer jusqu'à la forteresse pour avertir les sorciers ? Le sort du monde aurait dépendu de la course éperdue d'une femme ? Car exactement comme nous, il aurait fallu qu'elle arrive avant les envahisseurs.

» Avec un tel enjeu, les sorciers de jadis auraient laissé leur messagère à la merci d'une meute de demi-humains, d'un roi spectral

revenu de chez le Gardien et d'une armée de cadavres ranimés ? Sans parler des difficultés d'un « simple » voyage à travers les régions montagneuses des Terres Noires puis de D'Hara ?

» Des gens assez intelligents pour construire une haute muraille magique, une citadelle et un village de grottes auraient été assez fous pour ne pas prévoir un moyen plus rapide et plus sûr de voyager ? Je ne le crois pas un instant.

» Et vous ?

Nicci croisa les bras et regarda l'Inquisitrice.

— Ça me fait mal au cœur de le dire, mais si on présente les choses comme ça… La menace était mortelle et très difficile à parer. Sinon, les sorciers y auraient mis un terme, plutôt que de différer le problème.

— Exact, approuva Richard. Et dans des conditions pareilles, ils n'auraient pas fait reposer le sort du monde sur une magicienne qui aurait été confrontée au même ennemi que nous : le temps ! Une femme qui serait partie après les envahisseurs, risquant ainsi d'être capturée et dévorée, et qui aurait dû franchir leurs lignes à la fin de son voyage.

— Un puits de la sliph permettrait une communication presque instantanée entre le village et la Forteresse du Sorcier, murmura Kahlan, pensive. C'est logique.

— C'est même la seule chose qui le soit, renchérit Richard.

— D'accord, mais s'il y a un puits, pourquoi ne l'avons-nous pas vu, quand nous étions ici ? Samantha t'a montré les grottes protégées par des champs de force où Naja Moon avait laissé ses instructions. Y as-tu vu un puits de la sliph ? Non ? Dans ce cas, où est-il ?

— Je l'ignore, admit Richard. Mais dans les zones protégées, il doit y avoir une pièce secrète, comme celle de la forteresse. Nous n'avons plus qu'à la trouver !

Nicci désigna la voûte écroulée.

— Et si elle est là-dessous, ta salle ?

— Dans une zone accessible à tout le monde ? Nous sommes dans le seul couloir qui ne conduise pas à la sortie. Pour des raisons de sécurité, j'en suis sûr… Le puits doit être quelque part de notre côté de l'obstacle…

— Si nous le trouvons, Nicci pourra te soigner dans la Forteresse du Sorcier…, dit Kahlan, pensant tout haut. Après, tu vaincras Sulachan, puis tu en finiras avec les prophéties…

Chapitre 39

À la lumière des torches, Richard suivit du bout des doigts les contours de la Grâce sculptée sur la porte. Dans un tunnel protégé par un champ de force, derrière cette porte, Magda Searus avait laissé une chevalière également ornée d'une Grâce. Une façon de rappeler au Sourcier pourquoi il se battait. Même s'il appréciait l'intention, il n'aurait pas eu besoin du bijou, car il n'oubliait jamais au nom de quoi il luttait.

— Nous allons entrer dans les quartiers des magiciennes chargées de surveiller la haute muraille, annonça-t-il. Samantha y vivait avec sa mère.

— C'est paradoxal, non ? dit Kahlan. Les magiciennes étaient censées protéger la Grâce et ce qu'elle représente, et depuis le début, Irena complotait contre tout ça.

— Et sa fille a repris le flambeau du mal…, marmonna Nicci.

— On dirait que c'est souvent ainsi, avec les dirigeants, fit Richard en poussant la porte, même quand ils règnent sur un si petit domaine. Ils œuvrent en secret pour détruire ce qu'ils étaient chargés de défendre.

— Pas tous, seigneur Rahl, dit Cassia. En tout cas, pas vous…

Par-dessus son épaule, Richard sourit à la Mord-Sith.

— Peut-être parce que je n'ai jamais été assoiffé de pouvoir. Tout ce que je veux, c'est vivre en paix.

Dans la première pièce, plusieurs grosses bougies presque entièrement fondues continuaient à brûler. En face d'une armoire simple mais de bonne facture et d'un petit banc, une couverture froissée gisait sur le sol à côté d'une paillasse. À l'évidence, Samantha était revenue vivre ici après avoir massacré les villageois et les chats. Surtout les chats, en un sens…

Sa torche étant sur le point de s'éteindre, Cassia prit une lampe, sur une étagère, près de l'entrée d'un couloir intérieur, et l'alluma. Puis elle trempa la torche dans un seau d'eau.

Derrière la Mord-Sith, le petit groupe s'engagea dans le couloir qui donnait sur d'autres salles.

Sa torche au poing, Vale les explora l'une après l'autre.

— Rien à signaler, dit-elle en sortant de la dernière. Ce sont des chambres, simplement…

Un peu plus loin dans le couloir, Richard passa devant une niche

murale dont il se souvenait très bien. Sur les deux premières étagères étaient exposées des figurines en céramique. L'une représentait un berger au milieu de ses moutons, une autre un homme qui regardait dans le lointain, une main en visière. Celui-là aussi avait l'allure d'un berger. Quoi d'étonnant, puisque ces hommes étaient censés veiller sur leurs bêtes et voir venir de loin le danger ? Des livres et des carrés de tissu soigneusement pliés reposaient sur la troisième étagère.

Nicci prit le temps de lire le titre des ouvrages.

— Rien qui puisse nous aider…

Après être passé devant plusieurs autres pièces – Vale les explorant toutes – le petit groupe s'enfonça dans les entrailles de la montagne jusqu'à ce qu'un grand bloc de pierre leur barre le chemin. Sur cette nouvelle porte, une autre Grâce était sculptée.

Richard désigna la plaque de métal rouillé enchâssée dans le mur, sur un côté.

— Sans mon don, je ne peux pas ouvrir…

Nicci posa la paume sur la plaque métallique. Aussitôt, le bloc de pierre coulissa, dévoilant un nouveau couloir obscur. En silence, Richard et ses compagnes attendirent que le passage soit entièrement dégagé.

Cette fois, Nicci passa la première.

— Voilà qui est parfait ! s'exclama-t-elle en voyant le globe lumineux posé sur un support mural.

Dès qu'elle l'eut saisi, le globe se mit à briller, sa lueur verte illuminant le long corridor.

Dans ce secteur protégé, contrairement au reste du village, les murs étaient soigneusement polis, le sol et le plafond étant eux très réguliers. En revanche, il n'y avait aucun ornement, n'étaient les variations de couleur de la veine de roche – la strate la plus tendre, d'une teinte crème, sans une once de granit dedans.

En l'absence de meubles, d'étagères voire de bancs, ce couloir avait un aspect sinistre. Dans la zone non protégée, quelques éléments égayaient un peu l'atmosphère. Le premier champ de force passé, on entrait dans un autre monde…

— Il y a des salles ici ? demanda Nicci.

Richard secoua la tête.

— Non, c'est simplement un tunnel défendu par un champ de force à l'autre bout. Un piège classique pour les intrus.

Certaines zones défendues étaient conçues ainsi. Elles laissaient éventuellement passer les intrus mais les bloquaient à l'autre bout, puis les empêchaient de sortir par où ils étaient entrés. De quoi décourager les envahisseurs, puisque les éclaireurs ne revenaient jamais faire leur rapport.

Au bout du tunnel, après plusieurs grandes courbes qui n'avaient

rien d'abrupt, Richard et les quatre femmes se retrouvèrent devant un nouveau bloc de pierre.

Nicci posa la paume sur la plaque de métal. Alors que la lumière de son globe se faisait plus vive – la preuve, selon Richard, qu'elle était autorisée à traverser le champ de force – le bloc de pierre, plus gros et plus lourd que le premier, coulissa en faisant trembler la montagne.

Le couloir se révéla plus large que le précédent et ses murs étaient encore plus délicatement finis, comme pour indiquer l'importance de ce lieu. Étonnée que les bâtisseurs se soient donné tant de mal, Kahlan passa le bout des doigts sur la surface lisse et douce.

— Un travail de titan…, souffla-t-elle.

— Selon moi, dit Richard, le principe était de rappeler aux générations à venir la nature très spéciale de l'endroit – et de leur remettre en mémoire leurs responsabilités.

— Une bonne idée, fit Nicci. Dommage qu'elle n'ait pas fonctionné.

Les symboles gravés dans le mur apparurent au milieu d'une courbe assez serrée. Avoir choisi de les sculpter, plutôt que de les peindre, avait assuré une très longue vie aux inscriptions.

Toutes étaient rédigées dans le langage de la Création. À mesure qu'on avançait, les lignes devenaient plus denses et les symboles se compliquaient.

— Et dans ce tunnel-là, il y a des salles ? demanda Nicci.

— Non…, répondit Richard.

S'il n'y avait pas de pièce pour abriter le puits de la sliph, il n'existait aucun moyen de sortir du labyrinthe de corridors. Le sens caché de la question de Nicci…

Se laissant distancer par Richard et Kahlan, la magicienne étudiait les inscriptions. Méfiantes, les deux Mord-Sith longeaient la paroi opposée.

Presque au bout du tunnel, la lumière du jour jaillissait d'une ouverture ronde, dans le mur.

— C'est par là que les magiciennes surveillaient la haute muraille, dit Richard en désignant l'ouverture.

Kahlan se dressa sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil à l'extérieur.

— Quand Irena a vu que la haute muraille faiblissait, tu crois qu'elle a prévenu Ludwig Dreier ? C'est peut-être lui qui a monté la machination visant à nous faire capturer par Jit.

— Je penche plutôt pour Hannis Arc, dit Richard. Grâce aux manuscrits ceuléiens, il a dû savoir bien avant Irena, pour la haute muraille. Et il préparait le retour de Sulachan depuis des décennies… Jit ne pouvait rien savoir sur nous, pourtant, elle a utilisé un sortilège bien précis pour nous attirer à elle. Sur les indications d'Hannis Arc,

j'en suis sûr.

— Et tu dois avoir raison, fit Kahlan en se détournant de l'orifice.

À la lueur de son globe lumineux, Nicci plissait les yeux pour mieux déchiffrer les inscriptions murales.

— Je suis d'accord… Hannis Arc avait les connaissances requises pour monter ce piège… Et la motivation !

— Depuis sa jeunesse, confirma Richard, il rêvait de détruire la maison Rahl. Ce plan l'a occupé pendant des dizaines d'années. La Pythie-Silence en faisait partie, c'est certain.

— Une raison de plus pour que tu l'élimines…, dit Nicci sans détourner le regard des inscriptions.

Une approche directe parfaitement justifiée. Les détails n'importaient plus. Si Hannis Arc survivait, ils étaient tous perdus.

La magicienne se redressa et se tourna vers Richard :

— Alors, il est où, ce puits de la sliph ?

Le Sourcier se passa une main dans les cheveux.

— Je n'en sais rien… Il va falloir le trouver.

— Et comment va-t-on s'y prendre ? demanda Nicci d'un ton plein d'autorité agacée.

Richard se souvint du temps où elle était sa formatrice. Chargée de lui apprendre à utiliser son don, elle avait souvent perdu patience devant son ignardise.

Dans le tunnel, à part les inscriptions, il n'y avait pas l'ombre d'un indice…

— Seigneur Rahl, dit Cassia, depuis que nous sommes dans la zone protégée, nous n'avons pas vu une seule salle.

— Celle qui contient le puits est peut-être ailleurs, avança Vale.

— Non…, dit Richard. Dans ce village, tout a été conçu et exécuté avec un très grand soin… Songez aussi à la finition des murs, aux champs de force, au point d'observation… Les sorciers de jadis n'auraient pas placé le puits dans un secteur non défendu.

Kahlan désigna l'orifice.

— Ce trou ne semble pas très profond… Nicci pourrait l'élargir pour nous permettre de sortir…

— Tu devrais jeter un autre coup d'œil, conseilla Richard. De ce côté, le versant de la montagne est un à-pic vertigineux. Nous nous retrouverions au bord d'un gouffre de plusieurs milliers de pieds.

— Et si on utilisait des cordes ? proposa Vale.

— Dans les pièces que tu as explorées, tu as vu de quoi en fabriquer une de plusieurs milliers de pieds de longueur ?

— Non, avoua la Mord-Sith, dépitée.

— Bref, conclut Kahlan, puisque nous ne savons pas voler, ce trou ne nous sert à rien.

— Et il y a plus grave, ajouta Richard. Même si nous trouvions une solution, ça nous avancerait à quoi ? Nous serions toujours trop loin du Palais du Peuple pour que j'y arrive vivant.

— Tu as raison, soupira Kahlan. Le seul espoir, c'est la sliph… S'il y a un puits quelque part.

Un poing sur la hanche, Nicci regarda pensivement autour d'elle.

— Quand Samantha t'a montré cet endroit, elle a dit que sa mère devait gagner la forteresse pour avertir les sorciers. De fait, Irena et son mari ont entrepris ce voyage – pour la galerie, en tout cas. Elle et Samantha ont toujours évoqué une longue marche. Sans jamais laisser entendre autre chose…

Richard claqua soudain des doigts.

— Oui, c'est ça ! Elles pensaient qu'il fallait voyager à pied. Parce qu'elles ignoraient la présence de la sliph à Stroyza !

Avec un sourire, Nicci désigna les inscriptions.

— Elles étaient incapables de lire ces textes, pas vrai ? Ayant perdu depuis longtemps la capacité de déchiffrer le langage de la Création, elles ne pouvaient pas savoir qu'il existait une solution bien plus rapide.

Richard tapota nerveusement le pommeau de son épée.

— Les magiciennes de la lignée n'avaient pas seulement oublié le langage de la Création… Elles ne savaient plus rien non plus sur la sliph.

— Comme les autres connaissances, intervint Kahlan, celle-là s'est perdue au fil des générations. En quelque sorte, les magiciennes ont perdu la salle de la sliph…

— Comment peut-on perdre une salle ? demanda Cassia.

Richard laissa courir les doigts sur les symboles du langage de la Création.

— N'oublions pas que cette salle était aussi un moyen d'accès pour un éventuel envahisseur… Il fallait donc qu'elle soit défendue par un sort du type champ de force, pour l'entrée comme pour la sortie. Parce que n'importe qui ne devait pas pouvoir y pénétrer, bien entendu… La clé de l'énigme est probablement gravée sur ce mur…

— Mais tout le monde à Stroyza avait oublié ? s'étonna Cassia.

— C'est ça, oui… Au fil des générations, depuis les grandes guerres, il a dû y avoir des chaînons manquants dans la lignée de magiciennes. Des femmes qui sont mortes trop tôt pour transmettre toutes leurs connaissances à leurs descendantes… Peu à peu, les informations les plus importantes se sont perdues…

» D'après ce que m'a dit Samantha, les magiciennes de Stroyza n'avaient plus qu'une idée très vague de leur mission. Quant aux inscriptions… Elles ne savaient même plus que c'étaient des textes ! Comment auraient-elles pu connaître l'existence de la salle secrète ?

— Tu crois toujours que le puits est dans une pièce cachée ? demanda Kahlan.

— Vale a exploré toutes les salles, pas vrai ? Je mettrais ma main au feu qu'il y a un puits ici. Donc, il doit être dissimulé quelque part.

Kahlan balaya du regard les inscriptions.

— J'espère que tu as raison, Richard.

Le Sourcier se tourna vers Nicci :

— Nicci, cherche tous les passages qui parlent de la forteresse ou du protocole à suivre après la défaillance de la haute muraille.

— Comme si je n'avais pas déjà commencé…, marmonna la magicienne en se penchant vers les symboles.

Richard désigna une partie du mur.

— Tout ça, c'est le récit de Naja Moon, et je l'ai déjà lu en entier. Elle ne parle pas de la sliph.

Nicci s'agenouilla, le front plissé, et scruta une ligne de symboles.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda Richard.

— Peut-être… Ce texte dit que les gens de Stroyza devront veiller sur le troupeau quand la haute muraille ne le protégera plus.

— Oui, ça résume assez bien la fonction du village…

— Certes, mais viens voir… Il y a un symbole, là, que je ne comprends pas très bien.

Richard s'agenouilla à côté de son amie.

— Tu saisis ? demanda-t-elle.

— Quelle étrange combinaison…, murmura le Sourcier.

Cassia, Vale et Kahlan vinrent l'entourer tandis qu'il traduisait mentalement.

Sans crier gare, il se redressa.

— Tu as compris ce que ça veut dire ? demanda Nicci.

— Oui… « Laissez-vous guider par le berger… »

— Et ça te parle ? s'enquit Kahlan.

Richard tourna la tête dans la direction d'où ils venaient.

— Je crois savoir où est le puits…

Chapitre 40

Tandis que Richard revenait sur ses pas d'une démarche décidée, Cassia, sur sa droite, courait presque pour rester à son niveau et lui éclairer le chemin avec sa lampe. Kahlan et Nicci marchaient sur la gauche du Sourcier, un peu en retrait, et la lumière verte du globe lumineux se reflétait sur les murs, oscillant chaque fois que la magicienne devait accélérer le pas pour ne pas se laisser distancer.

Torche au poing, Vale assurait l'arrière-garde.

Sachant qu'ils étaient seuls dans les tunnels, plus personne ne pouvant y entrer pour les attaquer, Richard et la magicienne avaient laissé les portes de pierre ouvertes. Alors que le petit groupe franchissait la plus petite, Nicci dépassa Kahlan et tira Richard par la manche.

— Tu crois que la salle de la sliph peut se trouver à l'extérieur de la zone protégée ?

— Oui, répondit le Sourcier, avare d'explications.

— Tu as dit toi-même que c'était improbable.

— Sauf si elle est protégée aussi, et c'est ce que je crois.

Parce qu'elle se fiait à Richard, ou parce qu'elle n'avait pas envie de polémiquer, la magicienne n'insista pas.

Le Sourcier s'arrêta devant la niche murale qui abritait trois étagères.

Il désigna les deux figurines qui représentaient des bergers.

— « Laissez-vous guider par le berger… », cita-t-il.

Nicci referma une main autour d'une des figurines. Rien ne se passa.

— Il n'y a pas de plaque métallique permettant de neutraliser le champ de force, dit-elle. Et cette statue n'est pas la clé non plus…

— Essaie l'autre, suggéra Kahlan.

Nicci saisit la figurine de l'homme à la main en visière. Là encore, rien ne se passa. Aucun son pour indiquer qu'un bloc de pierre coulissait quelque part.

— Chou blanc, fit Nicci en lâchant la figurine.

Richard ne baissa pas les bras si vite. À l'évidence, la phrase au sujet du berger était la solution. Si elle ne fonctionnait pas, il se retrouverait à court d'idées.

— On fait quoi, maintenant ? demanda Kahlan.

— Je n'en sais rien…, avoua Richard.

— Vous pensez toujours qu'il y a quelque part une salle de la

sliph ? lança Cassia.

Richard soutint le regard de la Mord-Sith, puis il baissa de nouveau les yeux sur les figurines. Cassia, comme bien des gens avant elle, comptait aveuglément sur lui pour résoudre les problèmes. Surtout quand il s'agissait d'être la magie qui affronte la magie.

Le Sourcier saisit la première figurine, puis la seconde.

— C'est bizarre… Elles sont fixées à l'étagère.

— Pour ne pas risquer de se casser en tombant, avança Vale.

Richard se passa un index sur le menton. Comment un de ces bergers était-il censé les guider ?

La figurine du type qui sondait le lointain était bizarre sur plusieurs points.

— Vous ne trouvez pas qu'il est posé d'une étrange façon sur l'étagère ? demanda Richard à ses compagnes. Et s'il est fixé au bois, ce n'est pas pour l'empêcher de tomber. Qui aurait risqué de le renverser, dans cette niche murale ?

— Où veux-tu en venir ? demanda Kahlan.

— Tu as vu dans quelle direction il regarde ?

— Dans ces grottes, je suis désorientée… Je ne sais pas trop.

— Il regarde vers le sud-ouest, souffla Nicci.

— En direction de la Forteresse du Sorcier.

Richard et Nicci échangèrent un regard entendu.

La figurine avait une autre bizarrerie. Passionné de sculpture, Richard avait un œil d'artiste. Et il trouvait que les détails de ces figurines étaient trop grossiers. Enfin, non, pas tout à fait. Le travail n'était pas mal fait, mais il y avait un problème de volume. Comme si…

Le village étant dévasté, tous ses habitants morts, casser les deux figurines ne pouvait faire de mal à personne. Le Sourcier dégaina son couteau, le tint par la pointe et utilisa le manche pour briser une figurine.

La céramique se fissura et un morceau tomba, révélant une surface métallique brillante. Frappant plusieurs fois, Richard dégagea la figurine de métal dissimulée sous une « coque » de céramique. C'était à cause de ça que les détails paraissaient trop volumineux en termes d'échelle.

Dessous, les proportions étaient parfaites.

— Pourquoi avoir fabriqué une figurine pareille ? demanda Kahlan.

— Pour dissimuler le puits de la sliph.

Richard fit également éclater la céramique qui enveloppait l'autre figurine.

— Mon don ne fonctionne pas, dit-il. Nicci, à toi d'essayer.

Nicci saisit la première figurine. Une fois encore, rien ne se passa.

— L’autre…, dit Richard. En même temps.

Nicci obéit. Sans l’ombre d’un résultat.

Déçue, elle lâcha les figurines.

— Je ne comprends pas pourquoi ces objets ont été conçus ainsi, mais apparemment, ils ne contrôlent pas un champ de force. Une antique curiosité, rien de plus…

Richard et ses compagnes regardèrent fixement les figurines. Les sorciers qui avaient construit Stroyza, le village-sentinelle, ne faisaient rien par hasard. Ils avaient tout prévu, du début à la fin. Pas seulement en tenant compte de ce qu’ils redoutaient, mais en se fondant sur leur connaissance du changement stellaire et du Compte Crépuscule. Tout avait un sens.

Mais lequel ?

— Seigneur Rahl, dit Cassia, vous avez peut-être mal interprété la phrase au sujet du berger.

— Que veux-tu dire ?

— Elle dit de se laisser guider par le berger.

— Je sais… Nicci a essayé, et ça n’a rien donné.

— Parce qu’elle n’est pas notre bergère. C’est vous, le berger, seigneur Rahl ! Celui qui nous guide.

— Mais mon don est inactif.

La Mord-Sith inclina la tête sur le côté.

— L’important, ce n’est peut-être pas le don, mais le berger.

Richard hésita un moment, puis il saisit les deux figurines.

Aussitôt, les étagères tremblèrent, vite imitées par le sol. Puis la niche entière se craquela, des morceaux de roche en tombant. Enfin, tout un pan de la paroi commença à coulisser pour dévoiler une pièce obscure.

— Je ne comprends pas…, souffla Richard. Mon don ne fonctionne pas, et…

— Richard, tu as lu les manuscrits ceuléiens, pas vrai ? Nous jouons avec des forces qui transcendent le don…

Chapitre 41

Nicci passa la première afin d'éclairer la pièce avec son globe lumineux. Richard la suivit, la tête baissée pour ne pas heurter l'encadrement de la porte.

Dès que la magicienne fut entrée, une dizaine d'autres globes, posés sur des supports muraux, s'allumèrent sur toute la circonférence de la salle.

Sous le plafond voûté, exactement au centre, se trouvait un petit muret circulaire. La copie conforme de tous les autres puits de la sliph que Richard avait vus.

Kahlan prit le bras de son mari et souffla :

— Tu avais raison, Richard. Par les esprits du bien ! tu avais raison !

— Et dire que c'est ainsi depuis des millénaires…, soupira Nicci. Personne n'est entré ici depuis les grandes guerres, j'en suis sûre.

— Ces femmes ont oublié presque tout leur héritage, dit Kahlan. Au point de ne plus savoir que le puits était tout près de leurs quartiers.

L'Inquisitrice eut un grand sourire. L'idée de ne plus être coincée dans ces grottes lui mettait du baume au cœur.

— La sliph nous conduira où nous voudrons, ajouta-t-elle. Au Palais du Peuple, par exemple, où Nicci pourra débarrasser Richard de la souillure.

Le Sourcier sourit. Pour l'instant, il ne pouvait pas dire à sa femme qu'il ne laisserait jamais arriver une telle chose.

Levant sa lampe, Cassia se pencha pour jeter un coup d'œil dans le puits.

— J'en ai vu un comme ça au Palais du Peuple, dit-elle.

— Oui, nous l'avons déjà utilisé…

Nicci aussi se pencha pour sonder le puits.

— La sliph n'est pas là, annonça-t-elle.

Richard n'en fut pas du tout surpris.

— Nous allons devoir la réveiller, dit-il en approchant du puits.

— Comment allons-nous faire ? demanda Vale.

— Je vais l'appeler… Ce ne sera pas la première fois.

— Quand ton don fonctionnait, rappela Kahlan.

— C'est vrai, oui… Nicci, pose ce globe pour pouvoir m'aider. Si tu

me soutiens avec ton don, nous réussirons peut-être.

Richard se pencha sur le puits et croisa les mains, plaçant l'un sur l'autre ses serre-poignets d'argent gravés d'antiques symboles. Comme il l'avait déjà fait plusieurs fois, il imagina que la sliph venait à lui. Jusque-là, il n'avait jamais eu de mal à la réveiller, mais il ignorait le rôle qu'avait joué son don dans l'opération.

Ce ne serait pas son premier voyage dans la sliph. Parfois, il s'était montré réticent. Aujourd'hui, il était pressé de commencer. Le temps s'écoulait, et il devait gagner le palais.

Nicci recouvrit les mains du Sourcier avec les siennes. Aussitôt, Richard sentit le picotement et la chaleur du don qui se déversait dans ses serre-poignets. Ce n'était pas une expérience agréable, mais on ne souffrait pas. Même quand elle était au service du bien, la magie faisait parfois un effet peu plaisant.

— Viens à moi, sliph, dit Richard, les yeux fermés. J'ai besoin de toi.

Un très long moment, le Sourcier et la magicienne restèrent ainsi, attendant que la sliph se manifeste. Lorsqu'il entrouvrit les yeux, Richard vit que le puits était toujours vide. Enfin, la partie qu'on en distinguait, car il semblait sans fond.

Les serre-poignets couverts de symboles du langage de la Création brillaient intensément. Cette lumière née de la magie de Nicci – ou de quelque chose qu'elle puisait en lui et amplifiait avec son don, il n'aurait su le dire – était si vive que le Sourcier apercevait les os de son poignet à travers la peau et les muscles. Renvoyée par la voûte, cette intense lueur s'enfonçait dans les profondeurs du puits – une messagère partie à la recherche de la sliph.

Une petite éternité durant, Richard et les quatre femmes attendirent que la créature de vif-argent veuille bien répondre à cet appel.

Mais rien ne se passa.

Soudain, Richard sentit le sol trembler sous ses pieds. Puis les murs vibrèrent aussi, de la poussière s'en détachant.

Venu du fond du puits, un souffle d'air fit voler les cheveux de Richard et de Nicci. Craignant d'être percutés par la sliph, ils reculèrent vivement.

Du vif-argent jaillit du puits, comme s'il voulait aller s'écraser au plafond. Mais il s'immobilisa très vite et redescendit lentement jusqu'au niveau du muret.

La salle cessa de trembler.

Le vif-argent bouillonna puis se gonfla au centre, formant une sorte d'appendice qui prit la forme d'un visage sur lequel se dessinèrent des traits féminins.

La sliph balaya la salle du regard, puis elle se concentra sur Richard.

— Tu m'as appelée ? demanda-t-elle.

Elle ne semblait pas ravie d'avoir été dérangée. Alors que la voix de Richard ou des femmes ne sonnait pas différemment, celle de la créature retentissait dans toute la salle.

— Oui. Nous devons voyager !

— S'il le faut… Tu seras seul ?

— Non, nous viendrons tous.

Le visage de vif-argent étudia brièvement les quatre femmes.

— Comme tu voudras… Mais il faut que ces personnes avancent, afin que je détermine lesquelles peuvent voyager.

La sliph, trouva Richard, était curieusement distante et réservée. D'habitude, elle brûlait d'envie de voyager et de satisfaire ses « clients ». Jusque-là, elle s'était toujours montrée séduisante – parfois à la limite du racolage – et avide de voyager avec lui. Déconcerté par une réception si glaciale, le Sourcier fit cependant signe aux femmes d'avancer.

Quand elles furent toutes autour du puits, un bras jaillit du vif-argent pour toucher le front de chaque voyageur potentiel.

— Ce n'est pas parfait, annonça la sliph, mais vous avez tous ce qu'il faut pour voyager. Si tu insistes, je vous prendrai tous.

— Nous sommes coincés ici, dit Richard, de plus en plus énervé par le comportement de la créature. Si nous laissons une personne en arrière, elle mourra. Alors oui, j'insiste.

La sliph dévisagea un moment le Sourcier, puis elle acquiesça.

— Comme tu voudras.

Richard fit coulisser l'Épée de Vérité dans son fourreau – juste quelques pouces – puis la laissa retomber.

— Tu es notre seul espoir de fuir… Et je dois avoir mon épée avec moi.

— Pourquoi voudrais-tu que ça m'intéresse ?

Cette fois, Richard dut se retenir d'exploser.

— Par le passé, emporter mon arme aurait été mortel. Est-ce que c'est différent aujourd'hui ?

La sliph se dota de nouveau d'un bras qui alla toucher la poignée de l'épée.

— Cet objet dangereux t'appartient, fit la créature d'un ton glacial.

— Oui, je te l'ai dit.

— Mais cette arme est-elle liée à toi par la magie ?

— Oui.

— Sais-tu que la mort est en toi ? Ton épée, parce qu'elle est liée à toi, ne fera pas de mal à tes compagnes.

— Et moi ? Que me fera-t-elle ?

Le visage de vif-argent resta imperturbable.

— Je te l'ai dit : tu as la mort en toi.

— Je sais. Et alors ?

— Si tu n'avais pas la mort en toi, l'épée tuerait les autres pendant le voyage. Elle te tuerait aussi, d'ailleurs… Mais dans les circonstances présentes, elle ne pourra pas te nuire.

— Pourquoi donc ? demanda Nicci, hautement sceptique.

Sourcils froncés, la sliph se tourna vers la magicienne :

— Parce qu'on ne peut pas mourir deux fois. Cet homme est déjà mort – en tout cas, pour ce qui concerne la magie. Il a traversé le voile sans espoir de retour et il n'a aucune chance de rester en vie. La mort le possédant déjà, elle ne peut pas s'emparer de lui une deuxième fois.

— Mes amies et moi, nous n'avons pas la mort en nous. Pourquoi l'épée nous épargnerait-elle ?

La créature sembla ennuyée de devoir expliquer des choses si simples.

— Cet objet est conçu pour tuer. Sa fonction, c'est de semer la mort parmi les vivants. Cet homme vit encore, mais il a la mort en lui. Tant qu'il voyagera en moi avec vous, la magie de l'arme restera concentrée sur lui. Cette épée est faite pour réagir d'une façon donnée, et elle ne peut pas s'en écarter. Pour l'instant, il lui est impossible de s'occuper d'autre chose que de son propriétaire. Donc, vous serez à l'abri de sa magie mortelle.

— Bref, je peux l'emporter, dit Richard, soucieux de clore la conversation.

Kahlan semblait très inquiète, et il ne voulait surtout pas la perturber davantage.

— Oui, confirma la sliph, mais sache que ça renforcera la mort qui est en toi.

— Ce qui signifie, exactement ? demanda Kahlan, les poings plaqués sur les hanches.

— Eh bien, l'arme affaiblira la vie qui est encore en lui et ajoutera de la puissance à la mort qui le ronge. En d'autres termes, elle accomplira sa mission : modifier la position du voile à l'intérieur de son propriétaire. En faisant gagner du terrain à la mort.

— Et ça raccourcira le temps qu'il lui reste à vivre ?

— Bien sûr ! Voyager avec cet artefact le videra de ses forces et affermira l'emprise que la mort a sur lui. Mais comme elle le domine déjà, ça ne le tuera pas.

— Combien de temps ça lui enlèvera ?

— Je n'ai pas les compétences pour le dire… Mais ses forces vitales seront diminuées, c'est une certitude.

Kahlan tira son mari par la manche.

— Tu ne peux pas courir ce risque ! Il faut laisser ton arme ici.

Un jour, la sliph avait dit à Richard qu'elle allait rejoindre son âme, lorsqu'il l'autorisait à se rendormir. En clair, ça voulait dire qu'une partie d'elle-même était liée au royaume des morts, et ça, c'était inquiétant. Parce qu'elle savait de quoi elle parlait, sur ce sujet…

— Kahlan, nous n'aurons aucun moyen de revenir ici, sauf avec l'aide de la sliph. Impossible de laisser mon épée ici sans espoir de la récupérer un jour.

— Richard, ta vie est en jeu !

— Non, c'est la vie en elle-même qui est en jeu…

Le Sourcier se pencha vers sa femme et baissa le ton :

— L'épée est la clé d'une chose importante mentionnée dans les manuscrits ceuléiens.

Richard n'en dit pas plus, avec l'espoir que Kahlan capterait le message. Et il ne fut pas déçu, car un éclair de compréhension passa dans les yeux de sa femme.

L'épée était la clé du pouvoir d'Orden, lui-même lié au Compte Crépuscule, aux prophéties et à tous les événements en cours. Comment abandonner la clé d'une telle puissance ?

La sliph avait conscience du nécessaire équilibre entre les mondes. Sans nul doute, elle ne mentait pas au sujet du prix à payer pour emporter l'arme.

Mais c'était sans importance !

— Bon, allons-y ! lança Richard en se tournant de nouveau vers la sliph. Le temps presse. (Il posa un pied sur le muret.) Conduis-nous au Palais du Peuple !

— Où ça ? demanda la créature de vif-argent.

Chapitre 42

— Le Palais du Peuple, répéta Richard. En D'Hara… C'est là que nous voulons aller.

Les yeux de vif-argent exprimèrent une franche surprise.

— Je ne connais pas cet endroit… Voyager jusque-là m'est impossible.

Richard sauta du muret.

— Que racontes-tu là ? Ensemble, nous y sommes allés plusieurs fois – ou nous en sommes partis.

Quand la sliph secoua la tête, des gouttes de vif-argent tombèrent dans le puits.

— Je ne t'ai jamais vu, dit-elle, et tu n'as jamais voyagé avec moi.

Richard se demanda pourquoi la créature racontait de telles absurdités.

— C'est faux ! Nous avons souvent voyagé tous les deux, et j'ai toujours été satisfait.

La créature de vif-argent plissa le front.

— Ma mission n'est pas de satisfaire les gens, et toi pas plus que les autres. Si tu veux voyager, nous voyagerons, mais ne me demande rien de plus. Alors, tu désires toujours partir ?

Richard et Kahlan échangèrent un long regard.

— Nous devons voyager – pour sortir d'ici. Tu es notre seul moyen de filer… Si tu ne peux plus nous conduire au Palais du Peuple…

— Je ne connais pas cet endroit ! coupa la sliph. Combien de fois dois-je te le dire ?

Richard prit sur lui pour ne pas exploser.

— Compris, compris… Où peux-tu nous conduire ?

La créature regarda le Sourcier comme s'il venait de dire une énormité.

— À l'endroit où je suis censée t'emmener.

De plus en plus énervé, Richard s'exhorta à ne pas flancher. S'il vexait la créature, elle risquait de s'en aller. Et sans elle, pas moyen de sortir des grottes…

— Où dois-tu nous emmener ? Tu sais le nom de cet endroit ?

— Bien sûr, je ne suis pas idiote ! La Forteresse du Sorcier.

— La forteresse… Tu peux y aller… Et dans quels autres endroits peux-tu nous emmener ?

— Quels autres endroits ? Ils n'existent pas. Ici et la forteresse, voilà tout ce qui est. Deux endroits, et rien de plus. Tu m'as appelée,

et je suis venue pour te conduire d'ici à la forteresse.

Le Sourcier voulut parler, mais Kahlan lui posa une main sur le bras et lui brûla la politesse :

— Sliph, veux-tu dire que tu as été créée afin de voyager entre Stroyza et la forteresse ?

La créature tourna la tête vers l'Inquisitrice.

— Bien sûr… C'est ma mission… Mais pourquoi me donnes-tu ce nom étrange ? Sliph…

— Tu ne t'appelles pas ainsi ?

— Non. Lucy… Je me nomme Lucy.

— Voilà qui explique bien des choses…, souffla Richard en jetant un coup d'œil en coin à sa femme.

Kahlan se pencha vers lui et baissa la voix :

— Nous devons sortir d'ici, n'oublie pas…

— Si elle nous conduit à la forteresse, la vraie sliph nous transportera au Palais du Peuple.

— Très bien raisonné…

— Lucy, si tu nous emmènes à la forteresse, nous serons très satisfaits.

— J'ai déjà dit que ce n'est pas mon problème ! Si vous voulez voyager, voyageons ! Mais ne me demandez rien d'autre.

Après avoir consulté du regard Kahlan et Nicci, Richard adopta un ton moins amical :

— C'est compris, Lucy… Bien, nous sommes pressés d'atteindre la forteresse. Dès que nous y serons, tu pourras aller rejoindre ton âme, dans l'autre monde.

— Ce sera un grand plaisir pour moi, admit la créature. Montez sur mon muret, nous allons tous voyager.

— Merci, dit Richard.

Il sauta sur le mur et tendit la main à Kahlan.

Avant qu'il ait pu aider les autres femmes, un bras de vif-argent jaillit du puits et y entraîna tout le monde.

Richard eut à peine le temps de prendre une inspiration avant d'être immergé dans le vif-argent.

En une fraction de seconde, le monde ne fut plus qu'obscurité et silence.

— *Respirez*…, dit la voix de Lucy dans sa tête.

Trop tard, le Sourcier s'avisa qu'il n'avait pas informé Cassia et Vale de la conduite à tenir dans le vif-argent. Faute de mieux, il espéra qu'elles suivraient à la lettre les instructions de Lucy. Sinon, elles seraient mortes en arrivant à la forteresse…

Après avoir traversé tant d'épreuves, un voyage dans le vif-argent n'avait plus rien d'impressionnant. Oubliant ses appréhensions,

Richard inspira à fond.

Sa main gauche vola vers la poignée de son épée et la serra violemment. Le sentiment de se noyer était toujours aussi désagréable…

Par bonheur, il ne dura pas.

Contrairement aux voyages précédents, celui-ci ne fut pas un seul instant agréable. Alors qu'on se sentait emporté par la sliph, Lucy donnait l'impression de tirer ses voyageurs par les cheveux. Le corps comme écartelé, les poumons en feu, le Sourcier sentait la magie de l'épée brûler dans son âme.

Pour oublier son inconfort, il se concentra sur l'objectif ultime de ce voyage.

Emporter l'épée était une obligation. Hélas, Lucy n'avait pas menti : à chaque seconde, la souillure gagnait en virulence.

Chapitre 43

— *Respire !* ordonna une voix sinistre dans la tête de Richard.

Il ne put pas se forcer à obéir. D'ailleurs, il n'en avait pas envie.

Une vive lumière verte lui blessait les yeux alors qu'ils étaient fermés, comme si quelqu'un lui avait enfoncé ses pouces dans les orbites. Des sons saccadés parvenaient à ses oreilles, mais il ne réussissait pas à les identifier.

Il y avait aussi des échos de voix, venant du bout d'un très long tunnel. Impossible de comprendre ce qu'elles disaient…

De toute façon, il s'en fichait ! S'il ne bougeait plus jamais, tant pis ! Et s'il ne respirait plus…

Après tant d'années passées à lutter, produire des efforts ne l'intéressait plus.

— *Respire !* répéta la voix.

Quelqu'un glissa les bras sous ceux du Sourcier. Des mains s'accrochèrent à sa chemise et d'autres à sa ceinture, dans son dos. En criant et en jurant, des gens le secouaient. Mais il ne comprenait pas ce qu'ils disaient.

Au fond, quelle importance ? Pourquoi ne pas s'abandonner tout simplement à la quiétude du vif-argent ?

Les mains le soulevèrent et le tirèrent hors de l'épais liquide. Pourquoi vouloir l'arracher à sa tranquillité ?

Il se sentit retomber, ce mouvement lui donnant la nausée. Allait-il échapper à ces mains inconnues ?

Non, elles revinrent à l'assaut et finirent par réussir à le sortir du puits, la tête et les bras dégoulinant de vif-argent.

Quelqu'un lui tapa très fort dans le dos.

— Respire, Richard ! Respire !

Nicci… Oui, c'était elle. Sa voix vibrait de désespoir, mais pour quelle raison ?

— Respire !

C'était Kahlan. Encore plus désespérée que la magicienne, et au bord des larmes.

Non, ça, ce n'était pas bien ! Kahlan ne devait pas souffrir, ni s'inquiéter pour lui.

— Respire ! cria-t-elle de nouveau.

Richard obéit, eut une quinte de toux puis recracha le vif-argent qui forma au pied du muret une petite flaque teintée de rouge par du

sang. Beaucoup de sang…

Ses poumons enfin vidés, Richard eut une irrépressible envie d'oxygène. Il inspira – si douloureusement, qu'il décida d'en rester là. Pas question de recommencer.

— Encore ! Respire encore !

Pour Kahlan, il revint sur sa décision. Tant pis pour la douleur ! Tant pis pour le sang qui coulait de sa bouche.

Tout le corps à la torture, la tête semblant sur le point d'exploser… C'étaient des manifestations typiques de la souillure, ça… Mais il reprenait le dessus. Tout ça pour sentir le temps lui couler entre les doigts.

Cassia, Vale et Nicci unirent leurs forces pour le sortir du puits. Incapable de les aider, Richard les entendit haleter sous l'effort. Elles réussirent pourtant à l'allonger sur le sol.

Chaque inspiration ravivant la douleur, il cracha encore du sang. Cette fois, il était fichu, ça semblait évident…

Mais Nicci lui plaqua les mains sur les tempes, et l'énergie de la magie explosa en lui. Le choc fut si violent qu'il ouvrit les yeux – un retour éprouvant dans le monde des vivants.

Et aussitôt, cette conscience que le temps pressait…

Richard s'assit, haleta puis essuya le sang qui maculait son menton.

— Où sommes-nous ? La forteresse ?

Nicci et Kahlan se regardèrent.

— Qu'est-ce qui cloche ?

— Nous n'avons aucune certitude… (La magicienne désigna le visage de vif-argent penché au-dessus de Richard.) Elle affirme que c'est bien la forteresse.

— Oui, c'est la forteresse, dit la créature.

Richard s'adossa au muret et tenta de réguler sa respiration. Ramenant les genoux contre sa poitrine, il y posa les coudes et appuya la tête sur ses mains. L'intervention de Nicci l'avait un peu requinqué, mais il était loin de se sentir bien.

Les yeux plissés à cause de la lumière verte, il regarda autour de lui. Copie conforme de la salle de Stroyza, cet endroit n'était pas le fief habituel de la sliph dans la forteresse. Et comme au village, les murs étaient en pierre tendre, pas en granit. Unique différence, la porte de cette pièce n'était pas défendue par un bloc de pierre mais par un carré de tissu blanc – de la soie, peut-être – couvert de symboles peints.

À la lumière du globe lumineux et des bougies qui brûlaient autour du puits, Richard se leva. Puis il dégaina son épée et l'inspecta. Apparemment, elle n'avait pas souffert de son immersion dans le vif-argent. Au contraire, la lame brillait comme jamais – avec d'étranges reflets sombres qu'il ne lui avait jamais vus.

— Elle a été touchée par le royaume des morts, dit Nicci.

— Eh bien, la mort sied à son teint, fit Richard avec un petit sourire.

L'Inquisitrice et la magicienne sourirent aussi – à leur grande surprise, à l'évidence.

Richard tourna la tête vers Lucy.

— Combien de temps a duré le voyage ?

La créature ne cacha pas sa surprise.

— Le temps qu'il fallait pour arriver jusqu'ici. Ni plus ni moins.

— Combien de jours se sont écoulés depuis notre départ ? Des jours, tu sais ce que c'est, non ?

— En moi, il ne fait ni jour ni nuit…

— Richard, souffla Nicci, inutile de l'interroger. Son âme est dans le royaume des morts. Elle en fait partie, au moins à moitié…

— Oui, mais…

— Un royaume où le temps n'existe pas…, rappela la magicienne.

— Oui, je vois ce que tu veux dire…

— Nous n'avons jamais voyagé si loin avec la sliph, dit Kahlan. Pour que je meure de faim comme ça, des jours ont dû passer.

— Je souscris à cette analyse, fit Nicci. J'aimerais qu'il en soit autrement, mais ce voyage fut très long. Les Terres Noires ne sont pas à côté d'Aydindril…

Cassia tira sur son uniforme rouge, au niveau des hanches.

— J'ai eu le temps de perdre du poids, en tout cas…

— À vous voir toutes, j'estime que nous sommes restés une bonne semaine sans manger.

— C'est ce que me grogne mon estomac, confirma Vale. S'il y avait des rats ici, j'en goberais un tout cru.

Richard balaya de nouveau la salle du regard, s'attardant sur le carré de tissu qui pendait devant la porte.

— Dans quel coin de la forteresse sommes-nous ? Il faut trouver la sliph ! Et avant, informer Verna et Chase de ce qui se passe.

Richard regarda Vale et sourit.

— Sans oublier de nous remplir l'estomac !

— Toute la question est là, dit Kahlan, les yeux rivés sur la porte. Où sommes-nous ? Lucy affirme que c'est la forteresse, mais je ne reconnais pas cet endroit…

— Si c'est vraiment la forteresse, dit Nicci à voix basse pour que Lucy n'entende pas, parce qu'il est possible qu'elle raconte n'importe quoi… Ceux qui l'ont créée se sont peut-être amusés à lui mentir, et elle répète ce qu'elle a entendu. Quelqu'un veut peut-être nous faire croire que c'est bien la forteresse…

— Je ne comprends pas, avoua Richard. Kahlan, tu as grandi dans

la forteresse. Un seul coup d'œil dehors devrait t'aider à te repérer.

— C'est toi qui le dis…, souffla l'Inquisitrice.

Les jambes redevenues fiables, Richard se redressa complètement.

— Allons voir… Découvrir la vérité ne devrait pas nous prendre longtemps.

Le Sourcier fit quelques pas en direction de la porte, puis il s'arrêta et se retourna.

— Merci, Lucy. N'as-tu pas été chargée de nous délivrer un message, une fois le voyage terminé ?

— Un message ? Non. Ma mission, c'est de voyager, rien de plus.

Richard se souvint des manuscrits ceuléiens et de la façon dont Sulachan, par exemple, les avait utilisés, comme les prophéties, pour ourdir des plans qui s'étendaient sur des millénaires. Cédant à une inspiration, il reformula sa question :

— T'a-t-on dit qui tu conduirais ici aujourd'hui ?

— Quand je me suis transformée, il y a très longtemps, on m'a prévenue qu'un jour je transporterais le berger jusqu'à la forteresse.

Richard regarda Kahlan avant de continuer sa conversation avec la créature de vif-argent.

— Le berger… T'a-t-on donné d'autres précisions ?

— Non…

— Je suis le berger, semble-t-il, dit Richard en ajustant le baudrier sur son épaule droite. Donc, tu as rempli ta mission. À présent, tu vas pouvoir te rendormir. Je doute que nous ayons un jour une raison de retourner à Stroyza, mais si ça arrive, je ferai appel à toi.

— Tu es le berger, dis-tu ?

— Il paraît, oui.

— J'ai un message pour le berger. Au sujet de cet endroit…

— J'écoute.

— Quand tu sortiras de ma salle, sois très prudent. Voilà ce qu'on m'a chargée de te dire.

Richard regarda la porte et son intrigante tenture. La prudence semblait s'imposer, en effet. Cela dit, le message restait bizarre. Conseiller la prudence sans décrire la nature du danger ?

— T'a-t-on expliqué pourquoi il fallait être prudent ?

— Non. J'ignore le sens de ce message, et il n'y avait rien d'autre…

— Merci de ton aide, Lucy. Rendors-toi et reste avec ton âme. Tu as mérité de reposer en paix.

— Je crois que ça me satisferait, oui…

Richard n'en serait pas mécontent non plus, mais il s'abstint de le dire.

Dans le puits, la tête de Lucy sombra dans le vif-argent, puis le

liquide s'y enfonça à une incroyable vitesse. En une fraction de seconde, tout disparut, comme si la créature n'avait jamais été là.

— Eh bien, soupira Richard, c'était une expérience étrange.

— Moins que ce qui nous attend dehors, dit Nicci.

— Peut-être, mais pour sortir de Stroyza, il n'y avait pas d'autre chemin. Alors, pourquoi se lamenter ?

Aucune des femmes n'émit d'objection.

Chapitre 44

Au lieu de demander des explications à Nicci, Richard décida d'aller voir par lui-même. Après avoir récupéré un globe lumineux, la magicienne le suivit, Cassia et Vale sur les talons. Dans un coin de la salle, elles avaient déniché des lampes tellement couvertes de poussière qu'on aurait pu les croire en glaise.

Lorsqu'il vit les symboles gravés au-dessus de la porte, Richard s'immobilisa.

— C'est du langage de la Création… « Sanctuaire des Âmes », voilà ce que ça signifie.

— Exact, fit Nicci. Et ça colle très bien avec la tenture…

Le carré de tissu était accroché du côté extérieur de la porte. À la lueur du globe lumineux, Richard étudia les symboles – difficiles à déchiffrer, puisqu'il les voyait à l'envers, par transparence.

Même dans ces conditions, il réussit à identifier les pictogrammes les plus familiers. D'autres le déconcertèrent totalement, comme s'il ne les avait jamais vus. Et même quand il connaissait certains de leurs éléments, leur sens lui échappait – ou plutôt, le sens qu'ils composaient en se combinant. Dans le langage de la Création, tous les sous-éléments travaillaient ensemble pour générer la signification d'une expression. Conséquence logique, il fallait connaître l'expression en question pour analyser et comprendre chaque symbole individuellement. Une sorte d'aller et retour perpétuel…

— Certains symboles me sont étrangers, dit Richard à Nicci. Ceux-là, par exemple…

— C'est normal, car il s'agit de sorts-barrière.

— Qui empêchent-ils d'entrer ici ?

— Les morts, Richard.

— Comment sais-tu ça ?

— Tu parles à une ancienne Sœur de l'Obscurité, ne l'oublie pas… Ces sorts redoutables sont utilisés uniquement dans les endroits encore plus dangereux.

Richard repensa aux mots « Sanctuaire des Âmes » gravés au-dessus de la porte.

— Et ceux-là tiennent les morts en respect ?

— Oui. Ils sont conçus pour repousser les morts et toutes autres créatures du royaume du Gardien. En un sens, ce sont des champs de force, comme ceux qu'il y avait dans les tunnels de Stroyza. Mais ces

sorts-là exigeaient toute une logistique. Ici, nous sommes face à de simples symboles peints sur de la soie. Un dispositif bien plus simple à mettre en place !

Richard saisit le tissu entre le pouce et l'index.

— Alors, pourquoi se fatiguer à installer des sorts plus compliqués ? Des carrés de tissu, un peu de peinture, et le tour est joué !

Nicci regarda Richard comme à l'époque où il posait des questions stupides, durant sa formation.

— Voler un énorme bloc de pierre n'est pas facile. En revanche, un carré de tissu… N'importe qui pourrait s'en emparer et s'en servir…

— Oui, c'est bien vu… Donc, selon toi, ces sorts sont destinés à bloquer les esprits ?

— C'est ça… Et dans le cas qui nous occupe, ils servent à interdire la salle de Lucy aux morts ranimés et aux esprits.

— Donc, il y a des esprits dehors, conclut logiquement Cassia.

Nicci étudia pensivement les symboles…

— C'est ce que je pense, oui… Les esprits ne peuvent pas franchir de tels obstacles. À part sur eux et sur les morts ranimés, ces sorts n'ont aucun effet. Et on ne les aurait pas accrochés là s'ils ne servaient à rien.

— Ils agissent un peu comme les skrins qui interdisent aux esprits de traverser le voile ? demanda Kahlan.

— C'est une comparaison très pertinente, Mère Inquisitrice.

— Je commence à comprendre pourquoi les mots « Sanctuaire des Âmes » sont gravés au-dessus de cette porte.

— Là encore, c'est brillamment raisonné ! Ces sorts qui les empêchent d'entrer créent aussi pour les esprits un refuge où ils sont en sécurité. Le royaume des morts et ses skrins sont un peu la même chose. Une prison et ses gardiens, certes, mais aussi un sanctuaire où les esprits sont sûrs de ne pas être dérangés.

— Je me rappelle où j'ai vu certains de ces symboles…, souffla Richard.

— Vraiment ? Tu es sûr ? Je n'imagine pas où tu as pu seulement les apercevoir…

Le Sourcier se retourna et croisa le regard de la magicienne.

— Sur la porte de la haute muraille, voilà où je les ai vus !

— Richard, dit Kahlan, la haute muraille a été construite il y a trois mille ans, à l'époque des grandes guerres. Tu crois que les symboles peints sur ce carré de tissu ont été mis là par les mêmes sorciers ? Et pour la même raison ? Tu penses que cette tenture est en place depuis si longtemps ?

Richard prit le temps de la réflexion.

— Je n'ai aucun moyen de le savoir, mais c'est ce que je suppose…

Selon moi, c'est lié aux grandes guerres et à ce que nos ancêtres ont fait pour combattre Sulachan. Si je ne me trompe pas, nous allons être les premiers vivants à entrer dans le Sanctuaire des Âmes depuis trente siècles.

— Une idée perturbante…, dit Nicci.

Kahlan eut un geste d'impatience.

— Perturbante ou pas, une seule chose compte : nous devons trouver la sliph. Si nous sommes vraiment dans la forteresse. De toute façon, cette pièce n'a qu'une sortie, donc, nous n'avons pas le choix…

Bien que la magie de Nicci lui ait redonné des forces, Richard sentait l'action insidieuse de la souillure. Sa femme avait raison, il ne fallait pas traîner.

Il écarta la tenture pour sonder le couloir. Au-delà du champ de lumière projeté par le globe de Nicci, il crut apercevoir un mouvement. Il plissa les yeux, tentant de mieux voir, mais sans résultat. Un tour de son imagination ? Voilà qui aurait été trop beau.

Kahlan prit son mari par le bras et le tira en arrière.

— Lucy t'a conseillé d'être prudent, c'est vrai… Mais parfois, l'inertie est plus dangereuse encore que l'action. Le temps presse – *te* presse, devrais-je dire. Il faut y aller, Richard !

Le Sourcier enlaça sa merveilleuse épouse.

— Ça, c'est parler comme la Mère Inquisitrice !

Chapitre 45

Quand Richard écarta complètement la tenture, la lumière du globe éclaira bien mieux le couloir, qui semblait désert.

Passant la porte, le Sourcier s'engagea dans le sinistre corridor.

Jusque-là, dans les fondations de la forteresse, il avait toujours vu des murs composés de blocs de granit. Ici, le couloir paraissait avoir été foré dans la roche tendre de la montagne. Comme dans la zone protégée de Stroyza, la voûte, les parois et le sol étaient réguliers et soigneusement polis. Beaucoup de soins accordés à un banal couloir qui conduisait simplement à la salle de Lucy…

Et en quoi ce lieu hostile et glacé pouvait-il être un Sanctuaire des Âmes ?

Quand les femmes furent sorties, Nicci remit la tenture en place sur la porte. Avant d'avancer, Richard vérifia que toutes ses compagnes étaient bien là. Une saine précaution, car il n'avait aucune envie de devoir s'en assurer plus tard, dans un couloir plus obscur que la nuit.

À la lumière du globe de Nicci, qui leur faisait comme un cocon, on ne voyait que la roche gris pâle des murs. Pas de plâtre, de peinture ni d'inscriptions. Rien qui permette d'imaginer à quoi servait ce couloir, à part conduire au puits de Lucy.

Que voulaient dire les mots « Sanctuaire des Âmes » gravés au-dessus de la porte ? En aucun cas ça ne pouvait expliquer qu'on ait bâti cet endroit. Comme refuge, les morts disposaient du royaume infini du Gardien. Qu'avaient-ils à faire d'un couloir – voire de tout un réseau ?

Richard avisa bientôt une porte, sur sa droite. D'un geste, il indiqua à Cassia d'aller l'explorer avec sa lampe.

La grande salle carrée avait la même hauteur de plafond que le couloir. Elle ne contenait aucun meuble, pas l'ombre d'une niche murale et pas la moindre inscription. Une salle carrée vide, et rien de plus.

— Rien à signaler, annonça Cassia en sortant.

Alors qu'il repartait, Richard crut capter un mouvement dans les ombres de la salle. Il s'arrêta, se retourna et passa la tête par la porte. On eût dit qu'une ombre plus noire que les ténèbres se tapissait contre le mur du fond.

— Qu'y a-t-il ? demanda Kahlan.

Richard continua à regarder, immobile, puis il dégaina son épée. La note métallique se répercuta le long du couloir, se perdant dans

l'obscurité.

— Un problème ? lança Nicci.

— Il y a quelqu'un ou quelque chose dans cette salle…

Cassia se glissa à côté de son seigneur et entra de nouveau dans la pièce, sa lampe brandie. Quelques secondes plus tard, elle revint sur ses pas.

— Il n'y a rien, seigneur Rahl. Et aucune cachette possible… Personne ne peut être là-dedans.

— Personne de vivant, corrigea Richard, les yeux rivés sur les ténèbres.

Derrière Cassia, il aperçut de nouveau un mouvement et serra plus fort la poignée de son arme.

— Richard, dit Nicci en le tirant par le bras, nous devons sortir d'ici ! N'as-tu pas entendu Lucy ? Elle nous a conseillé d'être prudents. Rester immobile en attendant que quelque chose arrive, ce n'est pas prudent ! Pourquoi attendre que les ennuis nous trouvent ? Plus tôt nous serons hors de ces lieux, et dans la forteresse, mieux ça vaudra !

— Tu m'enlèves les mots de la bouche, souffla Kahlan.

— Vous avez raison toutes les deux, admit Richard.

Il se remit en marche, et le petit groupe arriva très vite devant une intersection. Avec sa lampe, Cassia explora le couloir de gauche et Vale se chargea de celui de droite.

— Les dimensions sont identiques à celles du corridor que nous venons de remonter, annonça Cassia.

— Pareil pour moi, dit Vale. Mais j'aperçois des ouvertures…

Avant que Richard ait pu l'en empêcher, la Mord-Sith avança dans le corridor, le halo de sa lampe la faisant ressembler à une bulle de lumière qui dériverait dans le royaume des morts. Puis elle disparut soudain, s'engouffrant dans une salle.

— Rien du tout ! lança-t-elle lorsqu'elle ressortit, après un assez long moment. Même chose que dans la salle précédente…

Vale continua son exploration, entrant dans une demi-douzaine de salles. Chaque fois, elle en sortit pour annoncer qu'il n'y avait rien.

Puis elle revint sur ses pas et fit son rapport à Richard :

— Il y a d'autres intersections, devant nous, et d'autres salles. Dois-je aller les explorer ?

— Ne perdons pas notre temps à ça, intervint Nicci. On ne peut pas dire combien il y a de couloirs et de pièces, et ce n'est pas ça qui importe. Notre seul souci, c'est de sortir d'ici !

— Richard, quelle direction veux-tu prendre ? demanda Kahlan.

Une bonne question… Dans un endroit qu'on ne connaissait pas, et en l'absence de repères, il était très facile de se perdre.

— Je n'en sais rien… Pour l'instant, continuons tout droit.

Très vite, le petit groupe aperçut une autre tenture de soie, sur sa

gauche. L'écartant, Richard vit qu'elle donnait sur un couloir obscur de plus. Cette fois, les symboles étaient à l'endroit, de son point de vue. Certains semblaient être des messages de réconfort – ou d'encouragement, il n'aurait pas su faire la distinction – et d'autres ne lui dirent absolument rien.

— Nicci, tu sais ce que ça signifie ? C'est une sorte de message rassurant, non ?

— Bien vu. Ce sont des sorts d'attraction.

— Pour attirer qui ? demanda Kahlan.

— Les esprits… Dans la salle de Lucy, les symboles étaient conçus pour dissuader les morts d'entrer. Ici, ils visent l'objectif inverse. Une sorte d'invitation…

Comme des filets de pêche, en somme, se dit Richard. Mais pourquoi cette alternance de sorts d'attraction et de sorts d'interdiction ? Les esprits devaient-ils suivre un itinéraire bien précis ?

Juste après une nouvelle tenture, sur la gauche, le couloir tournait abruptement à droite. Écartant le carré de tissu, Richard découvrit qu'il protégeait simplement un mur. Du coup, tourner à droite se révéla obligatoire.

Le petit groupe passa devant d'autres salles, certaines protégées par une des curieuses tentures. En soie, pour la plupart, mais il y en avait de plus épaisses, en toile ou en lin.

Toutes les pièces se révélèrent vides. Pourtant, chaque fois, Richard aurait juré qu'il y avait quelqu'un dedans, tapi dans les ténèbres pour l'épier.

Même si elle risquait d'être inutile face à des esprits, il garda son arme au poing. Au moins, ça le rassurait…

Une épaisse tenture en toile bloqua soudain le passage de la petite colonne. Après l'avoir franchie, Richard découvrit qu'il y en avait trois autres, l'ensemble formant un carré parfait. Deux donnaient sur un nouveau corridor et une sur un mur.

Là encore, le Sourcier choisit de continuer tout droit. Très vite, ça devint impossible dans un labyrinthe de couloirs de plus en plus compliqué, avec des branches de plus en plus nombreuses. Comme un peu plus tôt, certains couloirs étaient protégés par des tentures et d'autres non, même chose pour les salles.

De bifurcation en bifurcation, Richard perdit bientôt tout sens de l'orientation. Dans les entrailles d'une montagne, alors que des tunnels partaient de plus en plus souvent en étoile, le meilleur guide du monde aurait fini par se perdre. Et selon toute vraisemblance, c'était le but visé par les concepteurs du réseau de tunnels.

Richard en fut quasiment sûr lorsqu'il constata que de plus en plus

de tentures donnaient sur une impasse, le forçant à rebrousser chemin.

Parfois défendues par une tenture mais jamais par une porte, les salles se ressemblaient toutes, aucune ne semblant avoir été habitée un jour – ou avoir eu la moindre fonction, même dans un lointain passé.

En plusieurs occasions, Richard et ses compagnes durent traverser toute une série de tentures de toile couvertes de symboles qui pendaient sur leur chemin sans raison apparente. Des obstacles tout à fait inutiles, mais très énervants. Et là encore, c'était volontaire. Une stratégie conçue pour désorienter tout visiteur… ou tout intrus.

Quelle était la finalité de ce lieu, s'il en avait une ? Quelle logique avait présidé à sa construction ? Des questions toujours sans réponse qui tourbillonnaient dans l'esprit de Richard.

Dans un silence presque total, chaque bruit, si petit fût-il, faisait sursauter le Sourcier et ses compagnes.

À un moment, Richard se retourna, lame brandie et rage au cœur. Le son qu'il venait d'entendre, aucune des quatre femmes ne l'avait produit, il en aurait mis sa tête à couper.

— Qu'y a-t-il ? souffla Kahlan.

— On nous suit…

Les femmes sondèrent les ténèbres.

— Qui ça ?

— Si je devais parier, je miserais sur des esprits…

— Des esprits… Richard, je ne vois rien.

— Et pourtant, ils sont là. J'ignore pourquoi, mais cet endroit grouille d'esprits. Je les sens autour de moi, partout où nous passons.

Nicci désigna la tenture qui protégeait une salle, sur sa droite.

— Tous ces symboles s'adressent aux morts. Pour quiconque d'autre, ils n'ont aucun sens. Mais ne sommes-nous pas dans le Sanctuaire des Âmes ? Il semble logique d'y trouver des esprits.

— Vraiment ? s'inquiéta Cassia. Que feraient-ils ici, au lieu de séjourner dans le royaume des morts ?

Nicci ne répondit pas.

Une odeur de poussière planait dans les couloirs. Richard huma l'air pour capter quelque chose d'autre – éventuellement.

— Vous sentez quelque chose ?

— L'air desséché, c'est tout, répondit Kahlan.

— Et toi, Richard ? demanda Nicci.

— Rien d'autre, non… C'est ce qui m'étonne. On devrait pouvoir capter des relents de soufre.

L'Inquisitrice regarda autour d'elle.

— Tu crois que cet endroit communique avec le royaume des morts ?

— Le Sanctuaire des Âmes… Les Âmes appartiennent au domaine du Gardien, pas vrai ?

Nicci ne sembla pas convaincue.

— Pourquoi construire un labyrinthe de tunnels donnant sur le royaume des morts ? Ce n'est pas la fonction de ces lieux. Ils sont conçus pour autre chose.

— Quoi, par exemple ? demanda Richard.

— Je l'ignore, avoua Nicci. Le royaume des morts est infini. Qu'aurait-il à faire de quelques salles et de tunnels ? Moi, je suis sûre que ce labyrinthe n'est pas lié au royaume des morts. Je tire cette conclusion des symboles. Mais ces lieux ont un usage bien précis…

Richard perdit le fil du discours de Nicci, car quelque chose venait d'attirer son attention.

— Attendez-moi toutes ici.

Kahlan retint son mari par le bras.

— Où comptes-tu aller comme ça ?

— Je veux retourner sur mes pas pour jeter un coup d'œil sur quelque chose… Et vous allez m'attendre ici !

— Prenez ça, au moins, fit Vale en tendant sa lampe.

Richard déclina la proposition.

— J'y vais, à présent. Restez là. J'en aurai pour quelques minutes…

Dès qu'il rebroussa chemin, le Sourcier sentit les esprits. Plus il s'enfonçait dans les ténèbres et plus ils approchaient, comme encouragés. À un moment, il commença à entendre leurs murmures. Derrière lui, les quatre femmes, déjà assez loin, se serraient les unes contre les autres dans le cercle de lumière. Si petites, si insignifiantes…

— *Fuer grissa ost drauka…*

Richard se tourna vers l'endroit d'où montait ce murmure. Aussitôt, les mêmes mots lui firent écho. Bientôt, ils semblèrent sortir d'une multitude de gorges.

— *Fuer grissa ost drauka…*

Les murmures des morts…

— Que voulez-vous ?

— Messager de la Mort, aide-nous…, implora une voix douce.

Une autre répéta la prière, qui fut reprise par de nouvelles gorges.

Richard regarda autour de lui et ne vit rien. Non, c'était inexact. Droit devant lui, il ne distinguait rien, en effet. Mais à la périphérie de son champ de vision, il apercevait des silhouettes aux épaules voûtées, comme si le poids du monde les accablait.

Il y avait des milliers d'esprits. Des dizaines de milliers, peut-être…

Non, encore plus que ça ! L'espace disponible n'avait aucun impact sur leur nombre. Ces âmes ne cherchaient pas un lieu, mais une

place – une place dans le monde. Attirées par l'inconnu qui avançait en leur sein, elles affluaient de partout.

Richard fit demi-tour et courut rejoindre les femmes.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan, alarmée par l'expression de son mari.

— Nous devons sortir d'ici ! Et vite !

Chapitre 46

— Je n'ai rien contre cette idée, souffla Cassia.

— Pareil pour moi, ajouta Vale.

— Mais comment savoir où est la sortie ? objecta Kahlan.

Oui, comment ? se demanda Richard.

Il désigna le sol avec son épée.

— Regardez, ce sont nos empreintes. Et maintenant, jetez un coup d'œil devant nous, dans ce couloir latéral. Là, il n'y a rien dans la poussière. Depuis des milliers d'années, personne n'a plus marché dans ces couloirs. Ces empreintes sont à nous, et il y en a deux jeux ! Ce n'est pas la première fois que nous passons dans ce couloir !

— Tu veux dire que nous tournons en rond ? demanda Kahlan.

Sondant l'intersection, non loin devant eux, Richard vit une inscription en haut d'un mur. À cet endroit, il n'y avait pas d'empreintes dans la poussière – la preuve qu'ils n'avaient pas encore exploré cette zone.

— Regardez, là-bas ! Sur le mur, à l'entrée d'un autre tunnel latéral. Vous voyez ?

Quatre lignes ondulées horizontales étaient gravées dans la pierre, les unes au-dessus des autres, la plus basse étant la plus large.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Vale.

— Le symbole qui représente un berger. Ce message m'est adressé. On nous a balisé la route. À chaque intersection, nous le retrouverons.

Les quatre femmes sur les talons, le Sourcier s'engagea dans le couloir. Aux bifurcations, il trouva effectivement un symbole indiquant la bonne direction. Et quand il n'y en avait pas, eh bien, il suffisait de continuer tout droit !

Cette fois, pas d'exploration des salles. Le temps pressait, et de toute manière, elles étaient vides. Ou pleines d'âmes, mais ça revenait au même…

— Seigneur Rahl, dit Cassia en levant sa lampe, regardez : un autre symbole du berger !

— Bien joué ! lança Richard en s'engageant dans le couloir ainsi marqué. Tu apprends le langage de la Création !

Alors que le bruit de leurs pas se répercutait dans toutes les directions, Richard entendit quand même les murmures des morts.

« *Fuer grissa ost drauka* », soufflaient des milliers de voix comme pour annoncer un visiteur à d'autres âmes.

— Vous les entendez ? L'une de vous les entend-elle ?

— Entendre quoi ? demanda Nicci.

— À part le bruit de nos pas, il n'y a rien, dit Kahlan.

— Je suis d'accord, renchérit Cassia.

Richard eut un soupir agacé. Être le seul à entendre lui donnait le sentiment d'avoir perdu l'esprit.

— Qu'entends-tu donc ? voulut savoir Kahlan.

Richard décida de ne pas alarmer ses compagnes, qui s'inquiétaient déjà assez comme ça.

— Je ne sais pas trop… Des murmures, dirait-on.

— Tu saisis ce qu'ils disent ? demanda Nicci.

— Pas vraiment, mentit Richard. Continuons !

— C'est peut-être l'écho de nos pas, tout simplement, avança Cassia.

— Possible… Regardez ! Un autre berger… On tourne à droite.

Dans ce nouveau couloir, le petit groupe traversa des intersections où ne figurait pas le symbole du berger et passa devant des salles pleines d'âmes qui jetèrent un regard implorant à Richard.

Les symboles des tentures, remarqua Richard, étaient parfois des interdictions d'entrer. Le plus souvent, il s'agissait d'invitations – ce que Nicci appelait des « sorts d'attraction ». Il y avait aussi des pictogrammes dépourvus de sens apparent qui dépassaient la compréhension du Sourcier.

Suivant un nouveau symbole du berger, la petite colonne remonta un long couloir sans salles latérales ni intersections. Tout au bout, une tenture couverte de figures géométriques barrait le passage.

Richard jeta un coup d'œil derrière et découvrit une ouverture en forme d'arche. La première depuis qu'il était sorti de la salle de Lucy…

Les femmes sur les talons, le Sourcier s'engagea dans un tunnel dont l'étrange atmosphère lui glaça les sangs.

Plus large que les autres, ce couloir était doté d'un plafond plat et de murs parfaitement droits. Un silence pesant y régnait – sans doute l'explication du malaise de Richard.

Tout au bout, une autre ouverture donnait accès à plusieurs couloirs dont la finition était bien moins soignée. Des murs non polis, un sol et un plafond irréguliers…

À croire que le dernier et large couloir était un refuge pour les morts, tandis que ces passages-là servaient banalement aux allées et venues des vivants.

Au moment où il passa d'un monde à un autre, le fourmillement familier de la magie confirma cette hypothèse à Richard.

De ce côté-ci, les salles étaient défendues par des portes.

— Seigneur Rahl, regardez ! lança Vale en désignant une pièce ouverte.

Richard sursauta quand il découvrit les rayonnages qui couvraient

les murs. Des milliers de livres étaient entreposés là…

Nicci se faufila entre le Sourcier et la Mord-Sith, histoire d'aller jeter un coup d'œil. Après avoir posé son globe lumineux, elle s'empara d'un livre, le feuilleta, le reposa, en prit un autre…

Après un moment, elle se tourna vers Richard :

— Des ouvrages d'une valeur inestimable… Certains sont des grimoires dangereux qu'il convient de ne pas mettre entre toutes les mains.

— Kahlan, demanda Richard, tu reconnais cet endroit ? Nous sommes dans la forteresse ?

— Je ne suis jamais venue ici…

— Continuons !

Dans les corridors de plus en plus étroits, des séries de salles s'alignaient. Les plus petites, toujours vides, étaient fermées par de simples battants de bois. D'autres, plus grandes, avaient droit à des portes bardées de fer. Des salles de travail, semblait-il, alternant avec de nouvelles bibliothèques et des réfectoires, apparemment.

Dans les salles de travail, on trouvait des établis, des tabourets, des étagères et toutes sortes d'outils. Sur les tables des bibliothèques, des livres étaient encore ouverts, comme si des gens avaient été dérangés au milieu d'une recherche et n'étaient plus jamais revenus.

Dans une des plus grandes salles, Richard reconnut une forge rudimentaire. Pendant d'une poutre, une corde reliée à toute une série de poulies permettait de soulever des objets très lourds.

Au bout du couloir, un escalier taillé dans la pierre conduisait à un autre réseau de salles. À ce niveau, une multitude de niches murales contenaient des corps enveloppés dans un linceul. Comme tout le reste, ces dépouilles étaient couvertes de poussière.

D'autres escaliers firent passer le petit groupe d'un niveau à un autre, puis à un autre encore.

— Kahlan, tu savais que la forteresse avait des catacombes ? demanda Richard.

— Non… Si nous sommes bien dans la forteresse, j'ignorais l'existence de ces lieux.

— Les catacombes étaient souvent abandonnées, dit Nicci, et ce pour des raisons diverses. Parfois, parce qu'elles étaient pleines, tout simplement…

— Même dans ce cas, les gens ne cessaient pas de venir honorer l'esprit de leurs ancêtres, objecta Kahlan. J'ai passé une partie de mon enfance dans la forteresse. Si ces catacombes avaient été accessibles, j'y aurais été…

— Il y a surtout ces ateliers et ces bibliothèques, intervint Richard. Des gens vivaient et travaillaient ici. Et on dirait bien qu'ils ont dû

tout laisser en plan et filer sans demander leur reste. Je trouve étrange qu'ils aient ensuite scellé ces lieux.

— Tout ça remonte à des milliers d'années, dit Nicci. Probablement au début des grandes guerres, quand Sulachan vivait encore. En ce temps-là, la forteresse bruissait de vie et c'était le siège du pouvoir. Les sorciers y conduisaient les guerres…

— Les magiciennes de Stroyza étaient chargées de prévenir le Conseil des Sorciers. À l'origine, la forteresse était une sorte de quartier général…

Une idée traversa l'esprit de Richard. S'arrêtant, il regarda Nicci et Kahlan.

— Sulachan et ses sbires savent ranimer les morts !

L'Inquisitrice n'eut pas besoin d'un dessin.

— L'empereur aurait pu attaquer en utilisant les cadavres que nous venons de voir !

— Une excellente raison d'abandonner et de condamner les catacombes, non ?

Mais pourquoi créer un Sanctuaire des Âmes sous les catacombes ? Ce point-là n'avait aucun sens.

À chaque niveau, Richard et ses compagnes passèrent devant des niches murales remplies de dépouilles étendues dans des alvéoles individuels au-dessus desquels on avait souvent gravé ou peint un nom et parfois un titre. Quelques ouvertures étaient entourées de sculptures ornementales. Chaque ensemble étant d'un style différent, Richard supposa que ces gravures étaient l'œuvre de membres de la famille. De toute façon, comme les noms, elles étaient usées par le passage du temps, devenant presque invisibles.

À partir d'un niveau donné, les niches et les alvéoles cédèrent la place à de petites chambres funéraires où s'entassaient des piles d'ossements. De très anciens défunts, sans doute, entreposés là pour faire de la place aux plus récents.

Dans ces salles, les ossements étaient rangés par catégorie. Sous une épaisse couche de poussière, on distinguait par exemple une montagne de crânes disposés de façon à pouvoir « regarder » les visiteurs…

Richard fut surpris par le nombre de gens qui vivaient à la forteresse ou y travaillaient. Si ces catacombes appartenaient bien à l'ancien fief des sorciers…

Chaque escalier étant plus exigu que le précédent, Richard dut baisser la tête et plaquer les bras le long du corps. Dans les niveaux supérieurs, on revenait aux niches murales et aux alvéoles, mais sur une bien plus grande hauteur, une échelle donnant accès aux dernières rangées.

Les morts qui reposaient dans ces « ruches » étaient enveloppés

dans des linceuls si vieux et si sales qu'ils avaient pris la couleur de la roche. Quelques catafalques ornés de sculptures signalaient la présence de défunts plus huppés que les autres, même si la poussière et les toiles d'araignées ne leur témoignaient aucun respect particulier.

Sous un réseau serré de fils d'araignées, certains morts enveloppés d'un simple linceul ressemblaient à des cocons géants.

À chaque niveau, dans un couloir très large et incroyablement long, les tombes s'alignaient avec une déprimante régularité. Dans certains alvéoles, semblait-il, on avait réussi à fourrer une famille entière, alors que d'autres ne contenaient qu'un corps. Régulièrement, deux ou trois nouveaux tunnels s'ouvraient à une intersection, et chacun contenait des alvéoles à perte de vue.

Dans les escaliers successifs taillés à même la roche, la progression fut assez lente à cause des marches très irrégulières. À ces moments-là, Cassia passait devant, suivie par Richard, Kahlan, Nicci et enfin Vale.

La lampe de Cassia révéla soudain une ouverture nettement mieux finie que toutes les précédentes. Dès qu'ils l'eurent franchie, Richard et ses compagnes se retrouvèrent dans une vaste salle taillée à même la roche – comme en témoignaient les traces d'outils qu'on voyait encore sur les parois. Le sol, lui, se composait de dalles noires et blanches dessinant un grand motif circulaire.

Cassia approcha de la table qui trônait au centre de la pièce et passa une main dessus pour chasser la poussière. Sur le plateau en noyer, rien ne reposait, à part un vase blanc vide des plus ordinaires.

En des temps reculés, il avait dû contenir des fleurs fraîchement cueillies, afin que les lieux soient moins rébarbatifs pour les gens venus rendre hommage à un parent. Une sorte de salle d'attente, pour laisser aux endeuillés le temps de s'habituer à l'atmosphère…

Sur tout le périmètre de cette grotte, des ouvertures s'enfonçaient dans les ténèbres. Richard en compta neuf, sans autres ornements que les symboles gravés au-dessus de chacune. Du langage de la Création, bien entendu…

Le noyau des catacombes, apparemment. À partir de là, les visiteurs s'orientaient vers la dernière demeure de leur défunt.

Le tunnel que venaient de remonter Richard et les quatre femmes faisait partie de ce cercle. Comme les autres, il portait un nom de circonstance. Le Couloir des Âmes, déchiffra le Sourcier. Il y avait aussi un Jardin des Lilas, un Fleuve de l'Éternel Repos et un Champ de la Paix. De simples indications pour permettre aux visiteurs de s'orienter…

Cela dit, qu'un tunnel nommé le Couloir des Âmes soit le prolongement du Sanctuaire des Âmes ne pouvait pas être un hasard.

Au fond de la salle aux neuf tunnels, un escalier en marbre doté

d'une rampe polie conduisait à une simple ouverture ronde, non loin de la voûte. Sur ces marches, Richard et Kahlan purent enfin avancer côte à côte, un vrai luxe après une enfilade d'étroits corridors.

De près, l'ouverture se révéla être un palier permettant d'accéder à un autre escalier.

Négociant une interminable succession de paliers et de marches – au moins, ici, elles étaient régulières et donc sans danger –, le petit groupe se lança dans une longue ascension.

La fatigue vint très vite. Après un jeûne, on épuisait vite ses réserves d'énergie.

Haletant sous l'effort, Richard et ses compagnes atteignirent un grand palier où l'escalier s'achevait majestueusement sur deux grands piliers cannelés.

Au-delà, un mur de pierre bloquait le passage.

— Un seul bloc géant, estima Richard. Très judicieuse façon de sceller les catacombes… Même les morts ranimés de Sulachan n'auraient pas la force de le déplacer.

— Et comment allons-nous passer ? demanda Vale.

— Regardez ! cria Cassia en levant sa lanterne.

Dans une niche murale, sur un côté, deux figurines semblaient attendre le petit groupe. Les parfaites répliques des bergers de Stroyza, dans les quartiers des magiciennes. La clé de la salle de Lucy, au village, et très probablement celle de la sortie, à présent…

Cassia souffla sur les figurines et fit voler un nuage de poussière. Toussant comme une perdue, elle s'interrompit, attendit que sa crise passe et recommença l'opération. Après plusieurs cycles identiques, la surface métallique des figurines apparut.

Richard vint aider la Mord-Sith. Bientôt, il fut évident que les figurines étaient composées du même métal que celles de Stroyza.

— Tu attends quoi ? demanda Kahlan à son mari. (Toussant elle aussi, elle détourna la tête.) Fais comme au village, et voyons si ça nous permet de sortir d'ici.

— Vous entendez ? demanda soudain Nicci, tendant l'oreille vers le mur.

— Non… Attends ! (Kahlan se concentra.) Mais oui, tu as raison. On dirait que des cloches sonnent l'alarme.

Chapitre 47

Même si le son qui sourdait du mur l'inquiétait, Richard rengaina son épée. Pour ce qu'il devait faire, il lui faudrait ses deux mains.

Sous ses doigts, les deux figurines de métal devinrent plus chaudes et il sentit le fourmillement de la magie remonter le long de ses bras, puis dans sa nuque et son crâne.

Devant lui, le bloc de pierre se mit à vibrer, comme s'il se faisait l'écho de ces fourmillements. Alors qu'un craquement retentissait, des fragments de pierre se détachèrent des parois et de la voûte, tombant en pluie dans un nuage de poussière.

Richard se souvint de la triste fin de Samantha, sous des milliers de tonnes de roche. Cette voûte risquait-elle de leur réserver le même sort ? Ici, la roche était du granit, comme celle qui avait écrabouillé la jeune magicienne.

Quand les joints cédèrent, un craquement de fin du monde monta du bloc géant. Le mortier volant en éclats, l'immense porte pivota en raclant le sol.

Un flot de lumière pénétra sur le palier et le son des cloches se fit plus proche.

Ébloui par la soudaine luminosité, Richard plissa les yeux et jeta un coup d'œil « dehors ». Cassia passa devant lui et alla s'assurer qu'il n'y avait pas de danger.

La Mord-Sith ne lança pas d'avertissement. Impatient, Richard prit Kahlan par la main et, l'entraînant avec lui, franchit la porte à peine entrebâillée.

Ils débouchèrent dans un couloir, se retournèrent et découvrirent l'entrée des catacombes.

L'alcôve enchâssée dans la muraille se révéla bien plus petite que prévu. Moins hautes que Richard, les deux colonnes à cannelures qui la flanquaient soutenaient un entablement qui servait lui-même de support à une double arche décorée d'une mosaïque aux motifs géométriques. Sur les côtés, deux bancs arboraient les mêmes ornements.

Deux grandes statues aux mines sinistres et aux poses tourmentées encadraient la partie arrière de cette entrée. Pour être honnête, elles avaient dû donner envie aux visiteurs de rebrousser chemin. Rien de surprenant, au fond, puisqu'elles se dressaient à l'entrée d'un cimetière…

Kahlan se détourna de l'arche, avança et regarda autour d'elle.

— Par les esprits du bien ! je connais cet endroit ! Nous sommes dans la forteresse !

Richard vint rejoindre sa femme et balaya du regard la vaste et étroite salle qui évoquait irrésistiblement une faille géante au sein de la montagne où se dressait la forteresse. En blocs de granit, les murs s'élevaient sur l'équivalent d'une bonne dizaine de niveaux au moins.

Cassia et Vale, prêtes au combat, se tenaient entre leur seigneur et un petit groupe de gens qui regardaient les « intrus » – de leur point de vue – comme s'il s'agissait de revenants. Couverts de poussière, Richard et ses compagnes devaient effectivement ressembler à des cadavres fraîchement déterrés…

— Richard ? s'écria une voix grave.

— Chase ? C'est toi ?

Le colosse rengaina son arme, se précipita vers Richard et lui donna l'accolade.

— Richard ! Que les esprits du bien soient loués ! D'où sors-tu comme ça ?

Vêtue d'une robe bleue toute simple, une femme se fraya un chemin parmi la petite foule au sein de laquelle Richard reconnut plusieurs Sœurs de la Lumière.

— Richard ! Et Kahlan ! Et… Sœur Nicci, tu es là aussi ?

Ne se formalisant pas du titre, qu'elle n'utilisait plus depuis longtemps, la magicienne inclina la tête.

— Sœur Verna – Dame Abbesse, plutôt –, j'avoue être ravie de voir ton beau visage souriant.

Rayonnante, Verna vint enlacer Kahlan comme si elle revoyait une sœur cadette perdue de vue depuis longtemps.

— Richard ! cria Rachel, la fille adoptive de Chase.

Contournant le colosse, elle vint elle aussi enlacer le Sourcier.

Depuis leur dernière rencontre, elle avait bien poussé, devenant presque une femme. Et ses magnifiques cheveux blonds étaient désormais presque aussi longs que ceux de Nicci.

Verna s'écarta de Kahlan mais continua à la tenir par les épaules, comme si elle ne voulait plus la lâcher après une si longue séparation.

— Comment vous êtes-vous retrouvés là-derrière ?

Si content qu'il fût de revoir ses amis, Richard avait des préoccupations plus urgentes. Le temps pressait, et pour lui, ce n'était que le début du voyage. À condition que la souillure veuille bien le laisser aller jusqu'au bout… Au plus profond de lui, la mort tentait de le ramener dans son royaume infini et stérile…

— C'est une longue histoire, éluda-t-il.

— Et nous n'avons pas le temps de la raconter, j'en ai peur, ajouta Kahlan, volant au secours de son mari.

L'air soupçonneuse, Verna dévisagea un moment le Sourcier, puis

elle vint se camper devant lui et posa les mains sur ses tempes. Comme si elle s'était brûlée, elle les retira, un petit cri lui échappant.

— Par les esprits du bien !… Tu… tu…

— Nous le savons, dit Kahlan. Comme je viens de le dire, c'est une longue histoire. Et Richard est en danger, tu viens de t'en apercevoir…

Chase passa un pouce dans son ceinturon et marmonna :

— Quand est-il en sécurité, ce garçon ?

— Une excellente question…, souffla Nicci.

Richard leva une main pour demander le silence, puis il se tourna vers les deux figurines de métal – des bergers ! – qu'il avait repérées dans une niche murale. Dès qu'il les eut saisies, elles chauffèrent et l'immense bloc de granit se referma. Aussitôt, les cloches cessèrent de sonner.

Chase se gratta pensivement le menton.

— Au moins, ça explique l'alarme, même si ça ne nous dit pas ce que tu fichais là-derrière.

Richard ignora la question implicite.

— Ne laissez personne franchir cette arche ! dit-il à Verna et à Chase. Nul ne doit seulement essayer !

— Entrer ? s'étonna Verna. Pour moi, cette arche et ses bancs étaient une alcôve où se reposer, rien de plus.

— C'est plus compliqué et dangereux que ça. Il faut que les gens s'en tiennent loin.

— Et depuis combien de temps ce passage est-il scellé ?

— Ça remonte aux grandes guerres, il y a près de trois mille ans.

— Qu'y a-t-il là-derrière, Richard ?

— La mort, répondit Nicci.

La Dame Abbesse sursauta.

— Et les esprits des défunts, je crois, ajouta Richard.

— Que faisiez-vous dans ce domaine des morts ? s'étrangla Verna.

— On voyageait…, éluda de nouveau Richard.

— Vous auriez quelque chose à manger ? demanda Cassia. On crève de faim. Pas moyen de trouver un rat, dans ces tunnels !

Verna regarda un long moment la Mord-Sith, qui ne broncha pas, puis elle tendit une main en guise d'invitation.

— Bien sûr… Suivez-moi, nous allons préparer un banquet pour…

— Nous n'avons pas le temps de fêter nos retrouvailles, coupa Kahlan. Quelque chose à grignoter – qu'on puisse emporter, si possible – fera très bien l'affaire. Nous devons aller dans la salle de la sliph.

Richard comprit que sa femme songeait au champ de protection du Palais du Peuple, où Nicci pourrait le guérir. Mais ce n'était pas pour ça qu'il voulait aller au palais.

Verna jeta un coup d'œil inquiet à Chase.

— La sliph ? (Elle tenta de voir dans le dos de Vale.) Zedd n'est pas avec vous ?

Richard se rembrunit.

— Que s'est-il passé ?

— Verna, j'ignore quand je pourrai te raconter tout ce qui est arrivé, mais tu dois savoir que Zedd…

— Il est mort ?

Richard acquiesça.

— Et tout le monde connaîtra le même sort si nous ne filons pas au Palais du Peuple, intervint Kahlan. Richard sera le premier à périr, mais nous ne tarderons pas à le suivre. Tu as senti la souillure qui le tue… Verna, il faut nous faire confiance. Nous te dirons tout plus tard.

— Bien sûr… Mais n'avez-vous pas mis un terme à la guerre ? Que s'est-il passé depuis la victoire ? Richard, Kahlan, ne pouvez-vous pas au moins me dire ce qui arrive ? Nous savons peut-être des choses qui vous seraient utiles.

Richard se mit en mouvement.

— Le nom « Sulachan » te dit quelque chose, Dame Abbesse ?

Trottinant pour ne pas se faire distancer, Verna se tapota pensivement le front.

— Sulachan… Sulachan…, répéta-t-elle, son expression fermée rappelant à Richard l'orageuse Sœur de la Lumière d'antan. Si ma mémoire ne me trompe pas, c'était le nom de l'empereur qui régnait au début des grandes guerres… Mais il est mort depuis près de trois mille ans, je crois.

— Richard l'a ramené à la vie, dit Nicci.

Verna en resta sans voix.

— Comme l'a dit Kahlan, fit Richard, c'est une longue histoire et nous avons des soucis plus pressants.

— Lesquels, par exemple ? demanda Verna, pas décidée à lâcher le morceau.

— L'essentiel à savoir, c'est que je dois vaincre Sulachan. Sinon, il détruira le voile, provoquant la fin du monde des vivants.

Verna eut un grognement désapprobateur.

— Richard, depuis que je te connais, tu es lié à tous les problèmes qui concernent le voile. Et totalement impliqué dans les prophéties… Des prédictions nous ont annoncé ta naissance très longtemps avant ta conception. C'est pour ça que la Dame Abbesse Anna était présente lors de ta venue au monde, contribuant à te protéger. Tu étais l'enfant des prophéties…

— Et maintenant, je sais pourquoi, lâcha le Sourcier.

Sans plus d'explications, il accéléra le pas.

Chapitre 48

Dans la petite foule qui le suivait, Richard avait vu des sœurs qu'il connaissait fort bien. Il y avait aussi des gens qu'il apercevait pour la première fois. Sans doute des habitants d'Aydindril venus participer à la renaissance de la Forteresse du Sorcier. Dans un lointain passé, beaucoup de citadins y travaillaient…

L'idée que des inconnus entendent ce qu'il avait à dire n'enchantait pas le Sourcier. Ces hommes et ces femmes étaient peut-être fiables, mais comment en être sûr ? Et même s'ils étaient dignes de confiance, un mot malheureux suffirait à faire naître de folles rumeurs – voire à semer la panique en ville.

Chase et Verna n'avaient aucune idée de la gravité de la situation. Pour eux, le monde était en paix. Pourquoi se seraient-ils méfiés des braves gens qui les entouraient ?

Devant Richard, très loin, d'autres personnes vaquaient à leurs occupations dans la vaste salle si mal éclairée qu'on distinguait à peine leur visage.

Après avoir jeté un coup d'œil en coin à Chase, le Sourcier riva les yeux sur leurs « accompagnateurs ». L'esprit vif, le colosse capta le message.

— Mes amis, dit-il en se tournant vers les sœurs et les citadins, si vous alliez dire à tout le monde qu'il n'y a pas besoin de s'alarmer, puis vérifier que les sorts de protection sont réarmés ? Verna et moi, nous allons nous occuper du Sourcier.

Les sœurs offrirent de rester si c'était nécessaire, et quelques civils les imitèrent. Puis tout ce petit monde partit dans une myriade de directions.

— Merci, dit Richard quand il ne resta plus que son vieil ami, Rachel et Verna.

La longue salle, se souvint-il, était une sorte de moyeu central donnant sur une multitude de points stratégiques des entrailles de la forteresse. En plus de fournir de la lumière, les ouvertures qu'on distinguait en haut d'un des murs permettaient à ce secteur de faire office de cheminée d'aération, un équipement indispensable dans des sous-sols. De petits oiseaux étaient perchés sur ces évents pour profiter de l'air frais et de la lumière.

Sur la droite, des marches taillées à même la paroi conduisaient à une étroite promenade. Le long de ce corridor, on trouvait des salles et des entrées de couloirs donnant accès à tous les niveaux de la

forteresse.

Après un long séjour dans les Terres Noires, sans parler de la traversée du Sanctuaire des Âmes, être de retour ici faisait une étrange impression. Le choc de revoir si soudainement la civilisation, sans doute. D'autant plus que Richard avait bien cru lui avoir dit adieu pour toujours.

Bien entendu, la forteresse le faisait penser à Zedd, et ça ravivait son chagrin.

Idéalement, être revenu ici aurait dû rassurer Richard, enfin en sécurité après une longue errance. Dans le même ordre d'idées, savoir Kahlan tout près d'Aydindril et du Palais des Inquisitrices, le foyer de son enfance, aurait dû être réconfortant. Mais tant que Sulachan rôderait dans le royaume des vivants, il n'y aurait de sécurité pour personne en ce monde…

Une question tournait en boucle dans l'esprit de Richard. Combien de temps avait duré le voyage depuis Stroyza ? Même quand il verrait la lune, ce serait difficile à dire, parce qu'il n'aurait pas de points de comparaison. Sous le ciel plombé des Terres Noires, on ne voyait presque jamais l'astre nocturne.

Même en oubliant son séjour dans l'infini du royaume des morts, où le temps n'existait pas, trop de choses étaient arrivées pour que Richard sache précisément depuis quand Hannis Arc et Sulachan, après avoir franchi les portes du troisième royaume, étaient partis vers le sud-ouest à la tête de leur horde de demi-humains.

S'il avait perdu le compte des jours, Richard avait une certitude : le Palais du Peuple était menacé. Avide de régner sur l'empire d'haran, Hannis Arc avait besoin de ce symbole du pouvoir. Au fond, si son plan était incroyablement complexe, son objectif se révélait d'une affligeante banalité. Renverser la maison Rahl et prendre sa place, voilà tout ce qu'il visait.

Bien qu'il eût des desseins plus sombres et plus ambitieux, Sulachan aidait activement l'évêque. Les deux hommes avaient besoin l'un de l'autre, chacun étant persuadé de manipuler son complice. Mais Sulachan, selon Richard, n'était pas du genre à se laisser conduire docilement, comme un taureau qui a un anneau dans les naseaux. Et lui aussi désirait ardemment conquérir le Palais du Peuple…

Était-ce lié au pouvoir de Regula, une force du royaume des morts étrangère au monde des vivants ? Cette force alimentait les prophéties, qui menaçaient d'étouffer la vie. En un sens, c'était l'équivalent de la souillure qui tuait lentement Richard. Depuis des millénaires, Regula assassinait à petit feu le monde des vivants…

C'était aussi une brèche dans le voile et un passage entre les mondes. Sulachan avait besoin d'une telle passerelle, et ça expliquait

sûrement son intérêt pour le Palais du Peuple. Jouant pour son propre compte, il instrumentalisait Hannis Arc, qui croyait en avoir fait sa marionnette…

— Verna, dit Kahlan en prenant le bras de la Dame Abbesse, peux-tu nous trouver quelque chose à manger ? Si on ne les nourrit pas, nos deux Mord-Sith finiront par me faire cuire au court-bouillon avant de me dévorer.

La plaisanterie dissipa quelque peu l'humeur maussade de Verna, qui jeta un coup d'œil dubitatif aux femmes en rouge qui semblaient effectivement prêtes à mordre à la moindre menace.

Richard avait besoin de nourriture pour reconstituer ses forces. Les cinq voyageurs étaient affamés.

— Oui, bien entendu…

Sur ces mots, Verna se dirigea d'un pas vif vers des hommes qui déchargeaient du bois de chauffe d'une charrette, non loin de là.

Ils écoutèrent les ordres de la Dame Abbesse puis partirent les exécuter.

— Richard, demanda Chase, que puis-je faire pour t'aider ? De quoi as-tu besoin ?

— Si seulement je le savais…

— Dis-moi au moins où tu veux aller.

— Au Palais du Peuple, et le plus vite possible ! Pour ça, la sliph sera parfaite.

— Pourquoi cette urgence ?

— Par le passé, Sulachan a recouru à la magie noire…

— La magie noire ? répéta Verna en rejoignant le petit groupe. De quoi parles-tu exactement ?

Richard eut un long soupir. La salle de la sliph n'était plus très loin, il n'aurait pas le temps de tout raconter – et encore moins d'exposer son plan et ses ramifications.

— Je n'aurai pas assez de temps pour tout vous dire, mais voici quand même quelques informations que vous devez connaître. La magie noire de Sulachan – sa sorcellerie ou ses pouvoirs occultes, si vous préférez – ressemble à nos deux formes de magie, mais elle est pourtant différente.

— En quoi ? coupa Verna.

— C'est la contrepartie du don… Ce qui assure l'équilibre… L'autre face du don, pourrait-on aussi dire. Sa face sombre…

— La Magie Soustractive est déjà la face sombre de la Magie Additive !

Devant tant de complexité, Richard fit la grimace. Comment expliquer ça en quelques mots ?

— Il y a différentes strates d'équilibre, dit Nicci, volant au secours de son ami. La Magie Soustractive appartient au royaume des morts,

tandis que l'Additive s'épanouit dans le monde des vivants. Elles s'équilibrent, c'est vrai, mais elles sont les manifestations du même don. Quand on y regarde de plus près, elles se combinent, comme peuvent se combiner un pouce et quatre doigts, par exemple. Pour simplifier, disons que la Magie Additive est le pouce, la Soustractive étant les doigts…

— Dans ce cas, que sont ces « pouvoirs occultes » ? demanda Rachel, visiblement fascinée par le sujet.

— La contrepartie du don… Son contraire et son opposé. La magie noire est distincte de notre pouvoir. Oui, c'est le mot : distincte, même si elle lui ressemble. Comme la main droite est distincte de la gauche. Mais toutes deux ont de la force et peuvent accomplir des tâches compliquées…

Nicci entrelaça les doigts de ses deux mains.

— Chaque main est différente, et les deux ont de la force. Mais si elles travaillent ensemble, elles sont bien plus puissantes.

Richard n'eut pas le sentiment que Verna comprenait. Tant pis, il fallait aller de l'avant !

— Comme certains sorciers de son temps, Sulachan contrôle les deux pouvoirs – le don et sa contrepartie. À l'époque, ces forces combinées ont servi à transformer des gens en armes. L'empereur a réussi des « exploits » qu'on pensait irréalisables…

— Tu as un exemple ? demanda Chase, fasciné.

— Eh bien, c'est lui qui a créé ceux qui marchent dans les rêves… Jagang descendait de ces premiers hommes capables de pénétrer dans les songes des autres. Avec l'aide de ses sorciers, Sulachan a aussi créé une armée de demi-humains…

Chase posa une main sur le bras de Richard.

— Des demi-humains ?

— Des gens qui n'ont plus d'âme, oui…

— Et pourquoi avoir créé de tels monstres ?

— Parce qu'ils vivent très longtemps… Un peu comme les sœurs, au Palais des Prophètes. Cette armée devait attendre ici que l'empereur revienne du royaume des morts.

— Je ne vois pas comment on peut voler l'âme de quelqu'un, dit Verna. Le Créateur…

Richard eut un geste impatient. Ce n'était pas le moment d'entrer dans des controverses théologiques.

— Le « comment » ne nous intéresse pas, pour l'instant. Verna, c'est vraiment une histoire très longue et très compliquée.

» En revanche, ce que vous devez savoir, c'est que les demi-humains, sans leur âme, sont devenus fous.

— Voilà qui ne me surprend pas !

— Avides de s'en approprier une, ils se sont mis à attaquer les gens

pour les dévorer vivants, parce qu'ils croient pouvoir voler leur âme. Ils traquent les vivants, les vrais, afin de les manger…

— C'est du délire ! s'indigna Verna.

— Essaie de le leur dire pendant qu'ils seront en train de déchiqueter ta chair avec leurs dents, souffla Kahlan.

— Un texte de cette époque affirme que les demi-humains sont la mort incarnée et dotée de dents. Des morts souillés par le mal…

— Si tu le dis… Mais si ces demi-humains ont à ce point faim de nos âmes, pourquoi n'avons-nous jamais vu le bout de leur nez ? Qu'attendaient-ils pour attaquer ?

— Une question qui met dans le mille, admit Richard. Au début des grandes guerres, Sulachan a lancé ses hordes de demi-humains sur le Nouveau Monde. Mais nos ancêtres ont réussi à les enfermer derrière une haute muraille, dans une région désolée de D'Hara nommée les Terres Noires. Du coup, les monstres de l'empereur furent éliminés de la suite du conflit. Provisoirement, en tout cas, puisque les sorciers de ce temps n'avaient pas le pouvoir requis pour en finir avec eux. Grâce à cette manœuvre, la menace a été différée.

— Et aujourd'hui, c'est sur nous que ça tombe, devina Chase.

— Oui. Dans leur prison, les demi-humains ont attendu une occasion de s'évader. Récemment, la haute muraille a faibli. Sulachan est revenu de notre côté du voile, et ses guerriers sans âme dévastent le monde.

— Ce n'est pas tout, dit Kahlan. L'empereur et certains de ses sbires ont le pouvoir de ranimer les morts, qui leur obéissent alors aveuglément.

— C'est sérieux, tout ça ? demanda Chase, qui n'en croyait pas ses oreilles.

Richard désigna l'arche d'entrée des catacombes.

— C'est probablement pour ça que cette crypte géante fut scellée… Sulachan pourrait ranimer une grande partie de ces morts – tous ceux qui sont encore entiers, en tout cas. Condamner les catacombes était une mesure défensive.

— Les morts ranimés sont très difficiles à arrêter, prévint Nicci. En particulier, le don ne peut pas grand-chose contre eux.

— Parce que la magie noire les a ramenés à la vie ? avança Rachel.

Nicci lui sourit.

— Très bien raisonné !

— Mais une épée doit pouvoir les tailler en pièces, marmonna Chase tandis que le petit groupe s'engageait dans un tunnel aux murs en granit.

— Hélas, non, répondit Richard. Contre eux, deux armes seulement sont efficaces : le feu et mon épée.

— Mais si suffisamment d'hommes…

— Non, mon ami. Même un régiment de la Première Phalange serait vite débordé. Contre des ennemis qui ne sont pas vraiment vivants, les armes traditionnelles ont très peu d'effet. La magie noire anime ces cadavres, et elle leur confère une force incroyable. J'en ai vu plusieurs continuer à avancer tranquillement avec la poitrine traversée par plusieurs lames.

» Chase, même les chiens à cœur étaient des adversaires moins redoutables. C'est tout dire…

Le colosse grogna de mécontentement.

— Sulachan est résolu à achever ce qu'il a commencé il y a trois mille ans. Son séjour dans le royaume des morts ne l'a pas affecté, et il l'a mis à profit pour peaufiner son plan et recruter des partisans parmi les esprits.

» Ses morts ranimés et ses demi-humains, en ce moment même, marchent sur le Palais du Peuple. Et ce n'est que le début de la catastrophe…

» Hannis Arc, un sorcier qui contrôle lui aussi la magie noire, est l'allié de Sulachan. J'ignore combien de gens ces monstres tuent sur leur passage. Mais je dois gagner le palais et faire en sorte qu'il ne tombe pas entre leurs mains.

— C'est tout ? plaisanta Chase. Te connaissant, ce ne devrait pas être trop difficile.

— C'est plus compliqué, cette fois…

— On peut savoir en quoi ? demanda Verna.

— Le pouvoir d'Orden est impliqué… Mais la salle de la sliph n'est pas loin, et nous allons devoir partir.

Folle de frustration, Verna leva les bras au ciel.

— Richard, même si tout ce que tu dis est vrai, tu ne peux pas espérer résoudre un problème qui a dépassé les sorciers de jadis. Je te rappelle que leurs pouvoirs étaient largement supérieurs aux nôtres.

— Non, c'est faisable… Pour ça, je devrai en finir avec les prophéties.

— En claquant des doigts ? railla la Dame Abbesse.

— C'est bien ce que je dis, fit Chase, rien de très compliqué. Ravi que tu aies la situation en main, Richard.

Malgré son angoisse, le Sourcier ne put s'empêcher de sourire.

Quand il atteignit une sorte de place d'où partaient une série de couloirs, il fit signe à ses compagnons de s'arrêter. Un de ces passages, se souvint-il, permettait de traverser les champs de force et de rejoindre la tour où se trouvait la sliph.

— Verna, avant de partir, je dois te transmettre un message très important. De la part de Warren.

Verna en oublia d'avoir l'air furieuse.

— Comment ça, de Warren ?

Richard baissa les yeux et glissa les mains dans ses poches.

— Ton mari m'a demandé de te dire qu'il t'aime, qu'il ne cessera jamais et qu'il est en paix.

— Comment sais-tu ça ? Warren est mort. Il n'a pas pu te confier un message.

— Tu te trompes, parce que j'étais mort aussi. Enfin, provisoirement… C'est là que je l'ai vu.

Verna fronça les sourcils.

— Tu étais mort ? Que racontes-tu ?

— J'ai été assassinée, expliqua Kahlan, histoire d'accélérer un peu les choses. Et pendant que j'étais morte…

— Toi aussi ? lança Verna, incrédule.

— Oui, moi aussi. Nicci a d'abord soigné mon corps, puis elle a arrêté le cœur de Richard pour qu'il puisse traverser le voile. Dans le royaume des morts, il m'a arrachée aux griffes de démons et renvoyée dans le monde des vivants. Nous avons bien cru l'avoir perdu pour toujours.

Horrifiée, Verna se tourna vers Nicci :

— Tu as arrêté le cœur de Richard ? Cinq cents ans avant sa naissance, nous savions qu'il serait notre seul espoir, et tu l'as tué ? Quelle folie te dominait ?

— J'ai fait ce qu'il me demandait, c'est tout…

— Il voulait que tu le tues, et tu lui as donné satisfaction ? Alors que les prophéties l'appellent le caillou dans la mare ?

Nicci parut quelque peu mal à l'aise.

— Oui… Si je n'avais rien fait, il se serait suicidé…

L'ancienne Maîtresse de la Mort parvint à ne pas flancher sous le regard d'une femme qui n'était plus son amie, mais la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière.

— Si tu avais été là, tu aurais compris…

Le souffle coupé, Verna tenta en vain de poser une autre question. De guerre lasse, elle se tourna vers Richard :

— Puisque tu es mort, comment peux-tu être vivant ?

— La mort n'est plus ce qu'elle était, répondit le Sourcier, conscient que sa formulation avait de quoi choquer. C'est une partie du problème que nous devons résoudre.

— Comment es-tu revenu à la vie ? insista Verna. C'est impossible !

— Cara a accepté d'être une passerelle vivante, et elle m'a ramené de ce côté du voile.

— Mais elle est mariée avec Ben et…

— Ben est mort au combat.

Verna lutta contre les larmes qui perlaient à ses paupières.

— Quand tu étais mort, tu as vu Warren ?

— Oui. Il veut que tu saches qu'il t'aime et il te demande de ne pas

t’inquiéter pour son esprit.

Une main sur le cœur, Verna détourna la tête un moment.

— Créateur bien-aimé, je ne comprends pas… Plus rien n’a de sens. Le monde entier tombe en ruine.

Richard prit son amie par les épaules.

— C’est vrai, et c’est pour ça que je dois faire vite. Il faut que je l’empêche de s’écrouler.

Chapitre 49

Kahlan à ses côtés, Richard guida Nicci, les deux Mord-Sith, Verna, Chase et Rachel le long d'un couloir qui conduisait à la tour de la sliph. Ici, le plâtre des murs reflétait mieux la lumière des lampes, rendant le trajet plus agréable. De temps en temps, le petit groupe passait devant un guéridon où trônaient un vase ou une sculpture.

Les pièces, dans ce secteur, étaient pour la plupart de petites bibliothèques ou des salles de lecture équipées d'un mobilier confortable. Quelques-unes, plongées dans l'obscurité, semblaient abriter de noirs secrets.

En marchant, Cassia et Vale dégustaient chacune une tranche de rôti froid. Curieuses, elles regardaient partout et ralentissaient le pas lorsqu'une tapisserie ou un tableau retenaient leur attention. En dignes Mord-Sith, elles ne semblaient jamais surprises par ce qu'elles voyaient – y compris quand le groupe passa devant une vitrine où étaient exposés des artefacts en os.

Des objets investis d'une puissante magie, se souvint Richard.

Même si elles n'étaient pas vraiment folles de la magie, les Mord-Sith s'arrêtèrent devant la vitrine et étudièrent son contenu. Venant du Palais du Peuple – encore récemment le fief de Darken Rahl –, Cassia et Vale ne devaient pas être impressionnées par la forteresse. En revanche, elles s'intéressaient à tout ce que les lieux pouvaient avoir d'exotique à leurs yeux. De la configuration particulière des dalles du sol au style des œuvres d'art, en quelque sorte…

Dans ce couloir, plusieurs champs de force barraient le passage aux intrus. Habitué à recourir aux services d'une magicienne pour les franchir, Chase ne paraissait pas gêné. Richard, en revanche…

Dans un passé très récent, son don lui permettait de se jouer de tous les sorts de protection, y compris ceux qui recouraient à la Magie Soustractive.

Privé de sa magie, il était contraint à de grands détours pour contourner les champs les plus actifs, et pour les autres, il lui fallait l'assistance de Nicci.

Comme dans son enfance, quand elle arpentait les couloirs de la forteresse, Kahlan avait réussi à franchir presque toutes les protections. Mais on abordait à présent une zone où elle ne s'était jamais aventurée, même au cours de sa formation d'Inquisitrice.

Les champs de force les plus puissants lui barrèrent le chemin. Dans cette zone, on trouvait beaucoup d'artefacts hautement

dangereux pour les profanes et même pour les détenteurs du don.

Nicci aida l'Inquisitrice à avancer sur ce terrain périlleux.

— Vous en voulez encore ? demanda Verna en tendant une tranche de viande emballée aux deux jeunes gens.

— Non, merci, répondit Kahlan. J'ai le ventre plein…

— Pareil pour moi, annonça Richard.

Il avait ingéré juste ce qu'il faudrait pour reconstituer ses forces. À part ça, il n'avait pas d'appétit. La migraine ne devait rien arranger, supposa-t-il.

La souillure faisait son œuvre, et ça n'avait rien d'inattendu.

Comme ses deux amis, Nicci n'avait plus faim. Trop de soucis en tête, sans aucun doute…

Cassia et Vale acceptèrent la viande. Inquiètes ou non, quand elles étaient affamées, leur voracité n'avait pas de limites. Comme celle de Zedd, à l'époque bénie où il était encore de ce monde.

— Prenez ça aussi, dit Rachel aux Mord-Sith. C'est le dessert.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Cassia en acceptant les deux petits paquets que lui tendait la jeune fille.

— Des gâteaux au miel…

Cette annonce sembla ravir Cassia – une Mord-Sith gourmande ?

— Je les ai faits ce matin… Emma, la femme de Chase, m'apprend à cuisiner.

— Un talent très utile pour une jeune fille, dit Cassia en mâchant sa viande.

Au passage, elle inspecta une pièce latérale où s'alignaient des tables et des bancs.

Rachel dégaina un de ses couteaux et le prit par la pointe pour le faire tourner dans l'air et le rattraper.

— Chase, lui, m'enseigne le maniement des armes.

Cassia eut un sourire complice.

— Un talent encore plus utile… Tu es une fille selon mon cœur.

— Elle peut couper ta viande pour toi, si tu veux, dit Chase, rayonnant de fierté paternelle.

— Non, non, je te crois sur parole, répondit Cassia. Je tiens trop à mes doigts…

Le couloir déboucha sur un palier, à l'intérieur d'une tour circulaire d'une bonne centaine de pieds de haut. Au sommet, quelques meurtrières laissant entrer un peu de lumière, mais pas assez pour qu'on y voie vraiment bien. Au pied de la tour, les eaux de pluie formaient une mare croupie à l'odeur désagréable.

Un escalier en colimaçon conduisait aux différents niveaux. Richard et ses compagnons descendirent jusqu'au dernier et s'engagèrent sur une passerelle circulaire qui dominait le « réservoir » d'eau d'où des pierres émergeaient par endroits.

Se tenant au garde-fou, Cassia et Vale se penchèrent pour sonder l'onde noire. Une salamandre perchée sur une grosse pierre les regarda avec une étrange intensité.

Pendant tout le trajet, une question avait tourné en boucle dans l'esprit de Richard. Pourquoi y avait-il un Sanctuaire des Âmes dans les catacombes ? Et que signifiaient toutes ces tentures couvertes de symboles ?

Pour indiquer où il voulait aller, le Sourcier désigna le grand trou qui béait sur la paroi intérieure de la tour. L'entrée du fief de Kolo, comme Richard l'appelait par le passé.

Des années plus tôt, après qu'une explosion eut soufflé la porte, il avait découvert dans la salle les restes d'un sorcier mort en accomplissant sa mission – surveiller le puits de la sliph afin d'empêcher un ennemi de s'infiltrer dans la forteresse. Piégé dans la pièce, Kolo avait fini par y mourir. En laissant en héritage ses journaux intimes, où Richard avait puisé de précieuses informations sur les grandes guerres.

Hélas, ces textes étaient loin d'exposer la situation dans toute sa gravité. Sans doute parce que Kolo ignorait la vérité. Comme beaucoup de gens de son époque, pouvait-on supposer.

Inspectant l'orifice carbonisé, Cassia et Vale entrèrent en premier dans la salle circulaire où le petit bureau et la chaise de Kolo étaient encore à leur emplacement d'origine. Contrairement à la salle de Lucy, celle de la sliph était grande – soixante bons pieds de diamètre – et son plafond voûté se trouvait à peu près à la même distance du sol.

Le puits aussi était beaucoup plus grand. Parce qu'elle se déplaçait dans toutes les directions possibles, contrairement à sa collègue, la sliph devait avoir besoin de plus de volume. Alors que Lucy avait à l'évidence été créée pour une mission unique, la sliph devait être un moyen de transport très fréquemment utilisé par les sorciers.

Richard approcha du muret et fut très surpris de voir le visage de vif-argent de la sliph émerger du puits. Étrangement humains, les traits de la créature reflétaient la lumière des lampes, comme si elle était un miroir vivant.

— Maître, je suis contente de te revoir. Tu veux voyager ?

— Oui, répondit Richard, étonné de n'avoir pas eu besoin de réveiller la sliph. Mais que fais-tu ici ? Pourquoi n'es-tu pas en train de dormir avec ton âme ?

La créature plissa le front.

— J'étais avec elle, en paix, mais je t'ai vu dans le monde des esprits. Nous t'avons tous vu alors que les démons noirs te poursuivaient. Il y avait encore de la vie en toi, et j'ai pensé que tu n'étais pas fait pour le monde des ténèbres. Inquiète pour toi, je suis venue ici avec l'intention de t'aider si tu parvenais à franchir le voile

dans l'autre sens.

— Une très bonne initiative, sliph… Nous avons besoin de toi. Il nous faut gagner le Palais du Peuple aussi rapidement que possible.

— Je connais cet endroit… Viens, nous allons voyager, et tu seras satisfait…

Le ton de la dernière phrase, intime et séducteur, mit Richard mal à l'aise, comme chaque fois.

— Nous sommes venus avec Lucy, dit Kahlan d'un ton bougon. Tu la connais ?

L'Inquisitrice détestait le jeu que la créature aimait jouer avec son mari…

— Pourquoi l'avoir choisie, maître ? Elle te satisfait plus que moi ?

Richard secoua vivement la tête. Ce n'était pas le moment de subir une crise de jalousie. La sliph seule pouvait les conduire au palais, et il ne fallait surtout pas la vexer.

Posant une main sur le bras de sa femme, le Sourcier lui fit comprendre qu'elle devait reculer un peu.

— Non, ça n'avait rien d'un choix. Nous étions coincés à Stroyza. Tu connais cet endroit ?

La sliph sembla puiser dans sa mémoire.

— Non, je n'ai jamais entendu ce nom. Il me serait impossible d'y aller.

— Tu vois, nous n'avions pas d'autre solution que Lucy pour te rejoindre.

La sliph se détendit. Ravi d'avoir appliqué la bonne tactique, Richard lui sourit.

— Tu veux voyager en moi ? Tu en es sûr ?

— Certain, oui. Nous conduiras-tu au Palais du Peuple ? Voyager avec Lucy n'était pas très satisfaisant, mais la récompense, c'était de te trouver au bout du chemin.

— Pour que je te satisfasse ?

— C'est ça, oui. En réalité, voyager avec Lucy fut un cauchemar. J'ai détesté ça, mais l'idée de te revoir m'a aidé à prendre mon mal en patience.

Du coin de l'œil, Richard vit que Kahlan ne faisait rien pour cacher son agacement. Sans comprendre comment elle pouvait être jalouse de la créature de vif-argent, il ne pouvait nier qu'elle l'était – et pas qu'un peu.

— Tu es venu ici parce que tu préfères voyager en moi ?

Richard fit coulisser l'Épée de Vérité dans son fourreau.

— Avec Lucy, j'ai emporté cette arme. Elle m'a dit que c'était possible.

La sliph se pencha pour mieux voir l'épée.

— Maître, je te l'ai déjà dit : cette arme n'est pas compatible avec la vie quand tu es en moi. Si tu l'emportes, tu mourras. Vous mourrez tous.

— Je me souviens de tout ça… Mais les choses ont changé. Tu m'as vu dans le royaume des morts… Selon Lucy, parce que la mort est en moi, je peux voyager avec mon arme sans courir aucun risque.

— L'autre, cette Lucy, elle t'a laissé venir en elle avec ton épée ?

— Oui, à cause de la souillure qui est en moi… Comme je suis déjà mort, ça ne risque plus de me tuer… Tu comprends ?

Pensive et plutôt sceptique, la sliph tendit un bras de vif-argent et prit entre des doigts délicats le visage du Sourcier. Le genre de caresse qu'une femme aurait pu prodiguer à son amant…

Le bras se retira lentement, se fondant de nouveau au vif-argent du puits.

— Maître, tu es mourant…

Kahlan avança et prit le bras de Richard.

— Peux-tu l'aider, sliph ? Puisque tu appartiens à moitié au royaume des morts, ne peux-tu pas le libérer du mal et exiler la souillure dans le domaine du Gardien, où elle serait à sa place ?

La sliph regarda tristement l'Inquisitrice.

— Désolée, mais je peux seulement voyager…

— Es-tu au moins capable de dire combien de temps il reste à Richard ?

— Non, ça m'est impossible. Mais je sens que la mort le possède déjà. Ses forces vitales l'abandonnent…

— Ça, je le sais aussi, dit Richard. Donc, puisque je suis quasiment mort, l'épée ne peut plus me tuer. N'est-ce pas logique ?

La sliph réfléchit avant de répondre.

— Ce n'est pas bien, maître… Mais tu dis vrai. L'arme ne te tuera pas, parce que tu es déjà mort. Comme elle est liée à toi, concentrée sur la souillure qui te ronge, elle ne fera pas de mal aux autres voyageurs.

— Dans ce cas, dit Richard, je vais l'emporter, parce que ça me satisfera.

Un bras émergea du vif-argent, comme pour dissuader le Sourcier d'approcher.

— Maître, ce n'est pas si simple.

— Bien sûr que si, puisque je l'ai déjà fait !

— Parce que cette Lucy se fichait de ce qui t'arriverait ! Ne t'a-t-elle pas dit ce qui arrivera quand tu voyageras avec cette arme sur toi ?

— Si, elle m'a parlé… Selon elle, ça me videra un peu plus de mes forces.

— C'est ça, et il ne t'en reste plus beaucoup. La vie s'écoule de toi,

maître, et la mort la remplace. Cet objet est conçu pour semer la mort. Pendant le voyage, il absorbera une partie de ta vie et ta dernière heure sonnera plus tôt que prévu.

Richard eut un geste nonchalant.

— Je sais, et je veux l'emporter quand même. Parce que ça me satisfait.

— Voyager ainsi avec toi ne me satisfera pas, dit la sliph d'un ton presque menaçant. Tu l'as déjà fait une fois, c'est vrai, mais il ne reste plus beaucoup de vie en toi. Avant que nous arrivions au Palais du Peuple, il ne t'en restera presque plus. Et la mort aura au contraire gagné du terrain.

» Tu ne seras pas mort, mais ça ne tardera pas, dès que tu seras sorti de moi.

— Le débat est clos, Richard, dit Kahlan. Tu ne peux pas emporter cette arme.

— Nous devons seulement atteindre le palais…

Kahlan se pencha vers son mari, ses yeux verts brillant de colère.

— Où il te restera à vaincre Sulachan. Comment un moribond réussira-t-il cet exploit ? Et si tu échoues, quel espoir aurons-nous encore ?

— Sulachan ? répéta la sliph. Tu combats l'empereur Sulachan ?

— Oui. Tu le connais ?

La tête de vif-argent recula vers le bord le plus éloigné du muret.

— Bien sûr. Il régnait à l'époque où on m'a créée. C'est un démon ! Après sa mort, il a arpenté le monde où mon âme se repose. Il fait partie du domaine du Gardien, désormais. Comment peut-il être de retour en ce monde ?

— J'ai peur qu'il ait retraversé le voile, dit Richard, sans juger utile d'entrer dans les détails. À présent, il est en chemin pour le Palais du Peuple. S'il s'en empare, il déchirera le voile et nous disparaîtrons tous, les vivants comme les esprits. C'est pour ça que je veux aller au palais. Il faut que je renvoie Sulachan chez le Gardien !

— Nous allons voyager, dit la sliph d'un ton pressant, et tu seras satisfait.

— Si je peux emporter mon arme.

— Non, tu dois la laisser, siffla Kahlan entre ses dents serrées. Si tu es mort ou trop faible pour combattre, ça ne fera du bien à personne. Nous n'avons pas fait tout ça pour que tu jettes ta vie aux orties – et les nôtres avec – à cause d'une arme magique. Laisse-la ici ! Elle n'est pas très importante, dans tout ça.

— Et si Sulachan lance contre nous ses cadavres ranimés ? L'épée les taille en pièces. Sans elle, que ferai-je contre des hordes de tueurs morts ?

Kahlan se pencha davantage, un incendie de colère dans les yeux.

— Si tu renvoies Sulachan dans le royaume des morts, les morts ranimés ne pourront plus rien contre nous. Nous devons voyager, et pour ça, il faut que tu abandonnes ton épée.

— Maître, tu devrais écouter le sage conseil de la Mère Inquisitrice, dit la sliph. Elle aussi, elle veut seulement te satisfaire… Fais ce qu'elle dit.

— Merci de ton aide, sliph, fit Kahlan d'un ton rien moins qu'amical.

— Vous avez raison toutes les deux, soupira Richard après une courte réflexion.

Il retira le baudrier et appuya le fourreau contre le muret.

— Personne ne touchera à ton arme, Richard, dit Chase. Je m'en porte garant. Nul n'entrera ici, alors, sois tranquille, il n'arrivera rien à ta lame.

— Quand tout sera fini, ajouta Rachel, tu viendras la chercher… Nous serons ravis de vous revoir, tous les cinq, et de passer du temps avec vous.

Richard aurait voulu être aussi confiant que la jeune fille. Même si c'était loin d'être le cas, il lui sourit. Puis il grimpa sur le muret et aida ses compagnes à le rejoindre.

Avant qu'il plonge dans le vif-argent, Verna leva une main pour attirer son attention.

— Richard… si ça tourne mal, la Grâce nous conduira tous dans le monde du repos éternel. Tu feras de ton mieux, nous le savons, mais si tu devais échouer, nous serons tous réunis dans l'autre monde.

Le Sourcier secoua la tête.

— Non, nous ne serons pas réunis…

— Que veux-tu dire ?

— En cas de défaite, il n'y aura pas de survivants. Ni ici ni chez le Gardien. Sliph, nous voulons voyager. S'il te plaît, conduis-nous au Palais du Peuple.

— Viens en moi, maître, et tu seras satisfait.

Tous les voyageurs se prirent par la main.

— Comme avec Lucy, ne retenez pas votre respiration, surtout ! Essayons de ne pas nous lâcher, afin de rester groupés.

Malgré leur malaise, les deux Mord-Sith acquiescèrent.

Conscient de l'urgence de la situation, Richard n'ajouta rien. Avec ses compagnes, il plongea dans le vif-argent.

Chapitre 50

Voyager dans la sliph était une expérience unique. Même en cherchant bien, Richard ne voyait rien de comparable dans sa vie. Chaque fois, c'était en même temps familier et totalement inédit. Un mélange de sérénité, au sein d'une éternité caressante, et d'excitation due à une incroyable sensation de vitesse.

Richard continua à tenir la main de Kahlan et de Nicci. Avec un peu de chance, les deux Mord-Sith ne briseraient pas la chaîne…

Dans la sliph, il n'y avait rien à voir. Dès qu'il les fermait, des couleurs défilaient devant les yeux du Sourcier. Mais lorsqu'il les ouvrait, seules les ténèbres l'entouraient.

Fasciné par ces lumières kaléidoscopiques, Richard ferma les yeux pendant presque tout le voyage. De toute façon, dans la sliph, il n'y avait aucun moyen de mesurer le temps, exactement comme au sein du royaume des morts. Durant son séjour chez le Gardien, le Sourcier aurait été incapable de dire s'il était mort depuis quelques jours ou une éternité.

D'ailleurs, une éternité et quelques jours, c'était la même chose, de l'autre côté du voile.

Les fois précédentes, quand il lui demandait combien de temps avait duré le voyage, la sliph avait toujours répondu qu'elle était assez longue pour arriver à destination – ou une chose dans le genre prouvant qu'elle n'avait aucune notion du temps.

Richard mit cette parenthèse à profit pour revoir en détail son plan. Le décortiquant, il ne lui trouva aucun défaut majeur. Quant aux alternatives… Même si ça le désolait, il n'y en avait pas.

Il était le Messager de la Mort. Le seul capable de remplir cette mission. Les prophéties et les manuscrits ceuléiens l'affirmaient, et il comprenait très bien pourquoi.

Respirer du vif-argent était une expérience paradoxale. Tant qu'on n'y pensait pas, ça se révélait plutôt agréable. Dès qu'on songeait à ce qui vous emplissait les poumons, on en avait les sangs glacés.

Soudain, autour de Richard, les Ténèbres furent remplacées par un tourbillon d'ombre et de lumière.

— *Respire !*

C'était la sliph, lui rappelant qu'il devait expirer le vif-argent et inspirer de l'air. À la fin de ses précédents voyages, Richard avait toujours eu envie de garder en lui le fluide chaud de la sliph. La première goulée d'air était si douloureuse ! Cette fois, il ne songea

même pas à bloquer sa respiration, tant l'urgence l'aiguillonnait.

Dès que sa tête eut émergé du vif-argent, il expira puis s'emplit les poumons d'air avec une voracité sans borne. Même la douleur, atroce, ne parvint pas à le détourner de son objectif.

Haletant, mais de nouveau habitué à l'air, il regarda autour de lui. Les quatre femmes étaient là, et toutes avaient rejeté le vif-argent de leurs poumons. Prenant Kahlan par la taille, Richard la fit passer par-dessus le muret, puis il entreprit de sortir du puits.

Une main se referma sur son poignet pour l'aider.

Nathan !

Une seconde main saisit son autre bras.

Rikka !

Bien qu'il eût encore un voile devant les yeux, Richard vit que la Mord-Sith portait son uniforme rouge. Jamais un très bon signe, ça…

En revanche, voir Nathan et Rikka était plutôt encourageant. Au moins, Sulachan et Hannis Arc n'avaient pas encore conquis le Palais du Peuple.

Le prophète et la Mord-Sith aidèrent Richard à s'extraire du puits. Une chance, parce que la souillure le vidait de plus en plus de ses forces.

Nicci et les deux Mord-Sith étaient déjà sorties. Pliée en deux, la magicienne tentait de reprendre son souffle. Appuyée au muret, Cassia se livrait au même exercice. Elle aussi essoufflée, Vale toucha sa natte blonde et s'émerveilla de la découvrir sèche alors que du vif-argent en dégoulinait.

— Merci, sliph, dit Richard en se tournant vers le puits. Pour l'instant, j'aimerais que tu restes ici, au cas où j'aurais encore besoin de voyager.

Un grand sourire fendit le visage de vif-argent.

— Tu es satisfait, maître ?

— Oui, comme d'habitude…

Contente de cette réponse, la créature confirma qu'elle ne s'en irait pas. Puis sa tête se fondit au vif-argent et la surface devint aussi lisse et calme qu'un miroir.

— Pourquoi aurions-nous encore besoin d'elle ? marmonna Kahlan.

— Qui peut le dire ? éluda Richard.

Avec un peu de chance, sa femme n'insisterait pas… De fait, elle se tourna vers le prophète :

— Nathan, que faites-vous ici ?

— Je suis venu vous accueillir, tes compagnons et toi, répondit le prophète en faisant de la main le genre de salut qu'un roi adresse à une foule.

La crinière blanche de Nathan cascadait sur ses épaules, comme d'habitude, et ses yeux bleus avaient la même qualité hypnotique que

le regard de tous les Rahl. Rasé de près, il portait toujours aussi beau malgré son âge. Près de mille ans, après avoir passé la plus grande partie de sa vie au Palais des Prophètes, sous la protection du sort qui ralentissait le temps. Dédaignant la tunique traditionnelle des sorciers, il portait des bottes montantes, un pantalon noir et une veste vert foncé sur une chemise blanche à jabot. Glissée dans un superbe fourreau, une épée battait sa hanche.

Un sorcier de son envergure n'avait aucun besoin d'une arme, mais chez lui, c'était une coquetterie. Au Palais des Prophètes, il avait été contraint d'adopter la tenue classique des sorciers. Enfin libre, il se régalait de ressembler aux aventuriers qui peuplaient les pages des romans qu'il adorait.

Parce qu'il n'avait jamais eu de véritable enfance, supposait Richard, son ancêtre la vivait maintenant, quelque dix siècles après être venu au monde.

— Où est ton épée, mon garçon ? demanda le prophète, visiblement inquiet.

— J'ai dû la laisser en arrière. Dans la sliph, je ne pouvais pas l'emporter…

— Vraiment…, se contenta de souffler Nathan.

Après avoir salué Cassia et Vale de la tête, Rikka se concentra sur Richard.

— Seigneur Rahl, si je puis me permettre de demander : où est Cara ? Elle devrait vous protéger.

Richard sentit sa gorge se serrer. Avant qu'il ait pu répondre, Cassia saisit l'Agiel qui pendait à son cou et lui brûla la politesse :

— Elle est avec lui, en un sens… Cara est morte comme nous le souhaitons toutes, en défendant le seigneur Rahl. Je porte son Agiel pour que son souvenir demeure avec nous et afin de m'inspirer de sa force.

Pour toute réaction, Rikka tressaillit imperceptiblement.

— Et vous deux, où étiez-vous pendant tout ce temps ? demanda Rikka à Cassia et à Vale.

On eût dit une mère mécontente parce que ses enfants avaient raté l'heure du dîner.

Richard répondit à la place des deux Mord-Sith :

— Avec d'autres Sœurs de l'Agiel, elles ont été capturées par un homme qui les a forcées à le servir. Celui qui sera bientôt ici pour nous tuer tous… Vika exceptée, toutes ces autres femmes sont mortes, certaines en combattant pour moi.

Rikka s'adoucit un peu.

— Contente que vous soyez de retour pour nous aider à protéger le seigneur Rahl et la Mère Inquisitrice.

Cassia eut un petit sourire.

— D'après mon expérience, ils en ont rudement besoin. En particulier le seigneur Rahl, qui ne ferait pas de très vieux os sans une Mord-Sith pour veiller sur lui.

— Nathan, dit Richard, comment as-tu su que nous venions ?

Le prophète haussa les épaules, comme si c'était une question idiote.

— Une prophétie m'a annoncé votre arrivée. Au cas où tu l'aurais oublié, fiston, c'est ma spécialité… Du coup, nous sommes venus vous attendre ici.

Richard n'aima pas beaucoup cette histoire.

— Une prophétie ?

— Oui… Bizarrement, elles m'arrivent par flot, ces derniers temps. Des prédictions sur tous les sujets. C'est très excitant ! En quelques semaines, j'ai eu plus de visions que durant toute ma vie. Pour être franc, c'est extraordinaire !

— Non, c'est inquiétant, corrigea Nicci.

— En quoi ? demanda le prophète, qui détestait la contradiction. Les connaissances ne sont jamais inquiétantes.

Nicci ne jugea pas utile de s'étendre sur la question.

— Une armée marche sur le palais. Vous avez aperçu les éclaireurs ?

Nathan se rembrunit.

— Vous devriez me suivre. Je vais vous montrer quelque chose.

Sans plus d'explications, le prophète se détourna et se dirigea vers la porte.

Le large couloir était bondé de soldats de la Première Phalange. Armés jusqu'aux dents, ces hommes semblaient d'humeur maussade. Le colonel Zimmer, désormais l'officier le plus gradé du palais, accourut dès qu'il vit le petit groupe sortir de la salle de la sliph.

Quand il eut dévisagé tout le monde, il jeta un coup d'œil dans la pièce pour voir si quelqu'un d'autre allait en sortir.

Puis il salua son seigneur en se tapant du poing sur le cœur.

— Seigneur Rahl, bienvenue au palais. Je suis ravi de voir que la Mère Inquisitrice et vous êtes indemnes. Ici, nous nous sommes beaucoup inquiétés.

À l'évidence, l'officier était sincère.

— Mais je m'étonne, seigneur, que vous ne soyez pas revenu à cheval, en compagnie du général Meiffert et du détachement envoyé à votre recherche. Pourquoi sont-ils absents ?

— J'avais bien dit qu'ils arriveraient par la sliph, marmonna Nathan.

Il croisa les bras et bomba le torse, fier de ne s'être pas trompé.

— Le général Meiffert, dit Richard, le lieutenant Fister et tous les

soldats ont perdu la vie en tentant de nous protéger. Sans leur sacrifice, nous ne serions pas ici.

— Tous morts ?…, souffla Zimmer, ébranlé.

Richard hocha la tête.

— Colonel, le temps nous coule entre les doigts, et nous avons des problèmes urgents à résoudre. Pour commencer, je vais te demander de remplacer Benjamin. Dès cet instant, je te nomme général de la Première Phalange.

Zimmer salua de nouveau.

— J'accepte cette promotion, seigneur. D'un cœur lourd, mais…

Richard tapa sur l'épaule du nouveau général.

— Je sais… Tu es l'homme de la situation, Zimmer. Avec toi, ceux que tu dois protéger seront en sécurité, et leurs ennemis se pétrifieront de terreur. En digne successeur de Benjamin, tu seras la fierté de tes hommes.

— Oui, oui, bougonna Nathan. Tout ça, c'est du réchauffé. Je l'ai prévenu qu'il serait nommé général. Ça figurait parmi mon flot de prophéties… Et maintenant, il faudrait y aller !

Richard avait été un peu surpris par l'absence de réaction du colonel. À présent, il comprenait…

— C'est vrai, il me l'a dit récemment… Mais j'ai cru que ce serait dans des années, pas aujourd'hui.

— Les prophéties ne précisent jamais la date, grogna Nathan. Ça aussi, je vous l'ai dit. Les prophéties sont…

— Tu veux nous montrer quelque chose ? coupa Richard.

Nathan le dévisagea, l'air sombre.

— Oui. Suivez-moi !

En avançant, Richard vit que les hommes qui se tenaient au bout du couloir étaient armés d'arbalètes chargées avec des carreaux à pointe rouge. Pour manipuler ces projectiles mortels, tous portaient des gants.

— Tu penses que ces armes arrêteront les morts ?

La magicienne baissa les yeux sur l'arme d'un soldat.

— C'est possible…

— Seigneur Rahl, fit le nouveau général, perplexe, puis-je savoir ce que vous voulez dire par « arrêter les morts » ?

Richard décida de sauter l'historique et d'entrer dans le vif du sujet.

— L'homme qui entend assiéger le palais a le pouvoir de ranimer les cadavres. Ces morts sont très difficiles à neutraliser. Contre eux, les armes classiques sont impuissantes. Parce qu'ils sont animés à la fois par le don et par la magie noire…

Nathan se retourna, le front plissé d'inquiétude.

Plusieurs soldats échangèrent des regards pleins d'incertitude.

— Comment peut-on les arrêter ? demanda Zimmer.

— Les lames sont sans effet, puisqu'ils sont déjà morts. Mais en frappant aux jambes et aux bras, on a une chance de les ralentir. Le feu est une arme précieuse. Leur jeter de la poix dessus puis l'embraser a de bonnes chances de fonctionner. Le Feu de Sorcier de Nathan et de Nicci est lui aussi efficace, mais l'ennui, c'est le nombre d'adversaires. L'Épée de Vérité fonctionne aussi. Hélas, je n'ai pas pu l'emporter…

Richard se mit en chemin, mais il s'arrêta après quelques pas.

— C'est quoi, cette odeur ? On dirait que quelque chose brûle.

Nathan tourna la tête vers un escalier aux marches de marbre.

— Tu connais la crypte où reposent nos ancêtres ?

— Oui. Chacun dans une salle différente et dans un catafalque sculpté…

— C'est ça. Eh bien, par endroits, la pierre fond.

— Pardon ?

— Elle fond, oui…

Richard se passa une main dans les cheveux et tenta de se remémorer un très ancien événement.

— Peu après que j'ai tué Darken Rahl, un homme qui se disait le chef des serviteurs de la crypte, je crois, est venu dire à Zedd que les murs fondaient dans le tombeau de Panis Rahl.

— Vraiment ? fit Nathan, le front plissé.

Richard fouilla encore dans sa mémoire.

— Oui… Zedd a dit au type de sceller la crypte avec des pierres blanches… Attends, ça me revient ! Des pierres blanches extraites de la carrière des prophètes… Zedd a donné à l'homme une bourse remplie d'une poudre magique à mélanger au mortier. Il a précisé que le travail devait être bien fait, sinon, le palais entier risquait de fondre.

— C'est ça qui fond, dit Nathan. Le mur de pierre blanche. Il est si chaud qu'on peut à peine rester devant le temps d'y jeter un seau d'eau. Ce qui ne sert d'ailleurs pas à grand-chose.

— C'est un sort qui le fait fondre ?

— Pas à ma connaissance… Mais comme nous avons eu d'autres soucis, je ne me suis pas vraiment penché sur la question.

D'un geste, Nathan invita Richard à continuer son chemin.

— Quelqu'un peut me fournir une épée ? demanda celui-ci en se tournant vers les soldats.

Aussitôt, une dizaine d'hommes débouclèrent leur ceinturon et le tendirent au Sourcier, poignée de l'épée en avant.

Richard prit la lame d'un colosse qui portait en plus une hache de guerre sur la hanche droite. Tout en bouclant le ceinturon, il remercia le soldat. Puis il dégaina l'épée, l'examina et éprouva son équilibre. Une bonne lame, apparemment…

— En route !

Rikka vint se placer devant son seigneur. En l'absence hélas définitive de Cara, elle entendait être sa garde du corps. Assurant l'arrière-garde, Cassia et Vale se placèrent derrière Kahlan et Nicci.

Les deux Mord-Sith avaient quitté le palais depuis longtemps – à l'époque, Darken Rahl était encore le maître de D'Hara. Même si elles avaient pris la succession de Cara, elles semblaient disposées à transmettre le flambeau à Rikka. Sans s'être consultées, comme souvent avec les femmes en rouge. Une harmonie qui ne manquait jamais de surprendre Richard…

Les hommes de la Première Phalange suivirent le mouvement.

Richard aurait aimé bombarder Nathan de questions. Mais ce que le vieil homme voulait lui montrer l'intéressait encore plus…

Chapitre 51

Nathan poussa de l'épaule la lourde porte en chêne qui finit par consentir à s'ouvrir en grinçant sur ses gonds rouillés. Dans le silence, le son du bois qui raclait contre le sol de pierre des remparts avait quelque chose de sinistre.

Dès que la porte fut ouverte, le vent vint faire voler les cheveux de Nicci et de Kahlan.

Dans l'air, Richard reconnut une puanteur qui n'augurait rien de bon.

De grands nuages blancs zébrés de zones plus sombres dérivaient dans le ciel. Au moins, il n'était pas plombé, comme dans les Terres Noires. Se fiant à la lumière, Richard estima qu'on devait être en fin d'après-midi.

— Ne te précipite pas, fiston, dit Nathan en le retenant par la manche. Inutile que ces gens te voient.

Richard acquiesça et s'engagea prudemment sur le chemin de ronde oriental. À cet endroit, la muraille d'enceinte se trouvait pratiquement bord à bord avec le gigantesque haut plateau qu'elle dominait. Au niveau du sol s'étendaient les immenses plaines d'Azrith.

Davantage qu'un palais, c'était tout un complexe qui se dressait sur ce haut plateau. Avec sa myriade de bâtiments connectés, ses dizaines de niveaux, ses innombrables ponts et tours et ses annexes ajoutées au fil des siècles, il aurait même été plus juste de parler d'une ville.

Et ce n'était pas tout. À l'intérieur du plateau, autour d'un escalier central géant, on trouvait sans doute plus d'habitations, de boutiques et de citoyens que dans le « palais ». Parmi les gens qui venaient régulièrement y faire du commerce, très peu avaient besoin de monter jusqu'au fief des seigneurs Rahl.

Des archers et des arbalétriers étaient à leur poste de combat, sur les créneaux. Prêts à tirer, ils bloquaient la vue sur les plaines qu'ils surveillaient d'un œil d'aigle.

Plié en deux pour ne pas se faire repérer, Richard vint se placer derrière un merlon, afin de pouvoir voir sans être vu. Accroupies elles aussi et se tenant par la taille, Nicci et Kahlan le rejoignirent.

Les Mord-Sith restèrent en retrait, sur le seuil de la porte.

— Prudence, à partir de maintenant, souffla Nathan. On ne sait jamais qui peut être en train d'observer, ni ce qu'on risque de recevoir sur le crâne…

Richard tendit le cou pour apercevoir les plaines d'Azrith. De là où

il était, on pouvait les sonder sur une incroyable distance. Le temps étant relativement clair, on distinguait même les montagnes qui se dressaient à l'horizon.

Le Sourcier se pétrifia.

Les plaines grouillaient de demi-humains. Pas une horde, mais un véritable océan. Ou plutôt, une marée… Silencieux, les bras le long du corps, ils regardaient le palais.

Dans l'angoissante quiétude, Richard entendit les cris lointains des corbeaux qui chassaient dans les plaines.

À demi nus, la peau enduite d'une matière blanchâtre, les demi-humains avaient presque tous le crâne rasé – à l'exception, souvent, d'un curieux toupet. Parmi eux, certains contrôlaient plus ou moins la magie noire. Et les plus doués avaient le pouvoir de ranimer les morts.

La puanteur venait de ces guerriers du mal. Tandis qu'il fuyait, dans une forêt, Richard se souvenait de l'avoir sentie dans son dos. Se fichant de leurs pertes, les demi-humains ne renonçaient jamais. Pour eux, un semblable mort, c'était un concurrent de moins dans la course aux âmes. Avides d'en voler une aux vivants, ils en oubliaient même leur propre sécurité.

S'ils combattaient ensemble, les Shun-tuk étaient motivés par un objectif très égoïste. Sulachan leur ayant promis un véritable festin d'âmes – une escroquerie, car manger quelqu'un ne permettait pas de s'approprier son essence spirituelle –, les Shun-tuk lui obéissaient aveuglément.

Richard se cacha de nouveau derrière le merlon. Jetant de temps en temps un coup d'œil en bas, il tenta en vain de repérer Hannis Arc et Sulachan.

— Par les esprits du bien ! s'exclama Kahlan après avoir regardé aussi. Je savais qu'ils étaient nombreux, mais pas à ce point…

Richard jeta un nouveau coup d'œil puis recula. L'enlaçant, Kahlan le serra contre elle.

— Bien résumé…, souffla le Sourcier. Ça fait vraiment beaucoup de demi-humains résolus à nous manger.

— Ils sont bien plus nombreux que nous tous réunis, dit Nathan. Les entrailles du haut plateau comprises.

Richard fit un geste circulaire.

— Et sur les autres côtés du haut plateau ? Il y en a autant ?

— Ils nous encerclent, mon garçon. Franchement, je suis incapable d'estimer leur nombre. Normalement, pourtant, ils ne devraient pas pouvoir entrer…

— Mais une prophétie annonce le contraire.

Le vieil homme grogna son assentiment.

— Depuis quand sont-ils là ?

— Quelques jours…

— Et c'est là que les murs de la crypte ont commencé à fondre, pas vrai ? demanda Nicci.

— Poser la question, c'est y répondre…, marmonna le prophète.

Nicci fit la grimace. Les choses ne se présentaient pas bien.

— Au moins, dit Nathan, la porte géante du haut plateau est fermée, et le pont-levis est levé. Ils n'ont aucun moyen d'entrer. J'ai entendu des gens dire que le Palais du Peuple a déjà subi de très longs sièges, et qu'il n'est jamais tombé. Pourquoi serait-ce différent aujourd'hui ?

— Je ne partage pas cet optimisme, dit Richard. Un homme qui a planifié son retour du royaume des morts trois mille ans à l'avance trouvera sans doute une façon de tromper nos défenses. N'oublie pas qu'il a réussi à traverser le voile.

— Tu as peut-être bien raison, concéda Nathan, mais j'ignore comment il va s'y prendre.

— Moi aussi, mais je sais qu'il réussira à entrer. Nous devons dès maintenant préparer notre stratégie défensive à l'intérieur du palais. Si nous pouvons bloquer les envahisseurs sur quelques points-clés du complexe, le Feu de Sorcier les contiendra peut-être. Au minimum, il leur infligera de lourdes pertes.

Nathan sonda à son tour les plaines d'Azrith.

— Richard, dit-il, tu dois savoir quelque chose… C'est la première fois que les demi-humains sont silencieux. Depuis des jours, ils braillent des injures et des menaces, promettant de tous nous dévorer vivants. Je trouve étrange qu'ils se soient tus d'un seul coup.

— Ça n'a rien d'étrange… Ils sont calmes parce qu'ils savent que je suis là, sur ces remparts.

Nathan ne parut pas convaincu.

— Tu es venu avec la sliph et tu ne t'es pas montré. Comment pourraient-ils savoir que tu es là ?

— Sulachan le sait…

— Comment ?

Ignorant la question, Richard en posa une de son cru :

— Tu as entendu parler des manuscrits ceuléiens ?

— Une curieuse façon de sauter du coq à l'âne…

— Réponds !

Le prophète se prit le menton entre le pouce et l'index.

— Il y a des siècles de ça, nous en avons eu un au palais. Les sœurs étaient incapables de le déchiffrer, et moi aussi, à l'époque.

— Sais-tu de quoi parlent ces textes ?

Nathan plissa les yeux tandis qu'il fouillait dans sa mémoire.

— Je ne comprenais pas ce langage, comme je l'ai déjà dit… Mais la sœur qui m'a appris que c'était un rouleau ceuléien l'appelait le « manuscrit du Cœur de la Guerre ».

— Comment le savait-elle, puisqu'elle ne parvenait pas à le lire ?

— Richard, je n'en sais rien… J'ignore même d'où venait ce texte.

— Bien entendu, il a fini par disparaître sans qu'on sache comment ?

— Non. Je crois qu'on l'a échangé contre plusieurs grimoires précieux.

Dans une situation moins dramatique, Richard aurait volontiers éclaté de rire.

— Quelle bonne idée !

— Pourquoi cette ironie ?

— J'ai lu le manuscrit du Cœur de la Guerre… Dis-moi, tu as vu des textes semblables, ici, au Palais du Peuple ?

Surpris, Nathan en oublia de répondre.

— Tu l'as trouvé et tu l'as lu ? De quoi parle-t-il ?

— De moi… Nathan, tu vois le toit de verre du Jardin de la Vie, là-bas ?

Le prophète regarda dans la direction indiquée par son descendant.

— Oui. Et après ?

— Il faut que j'y aille sans tarder. Je dois voir Regula.

Kahlan saisit la chemise de Richard et le tira vers elle.

— La machine à présages n'est pas une priorité, dit-elle. L'urgence, c'est que Nicci te débarrasse de la souillure à l'abri d'un champ de protection.

— Sans compter, ajouta Nicci, que tu ne pourras rien comprendre à Regula si tu ne vas pas d'abord dans le Temple des Vents récupérer la moitié manquante du livre homonyme. La moitié qui correspond au mode d'emploi, en somme…

— Faux, répondit Richard. Comme le *Grimoire des Ombres Recensées*, l'ouvrage intitulé *Regula* est un leurre. Une fausse piste servant à protéger la machine. Je n'ai pas besoin de le voir pour affirmer qu'il est plein de fausses informations.

— Sans y jeter un coup d'œil ? Comment peux-tu en être sûr ?

— Zedd m'a confié que les plus puissantes magies sont souvent défendues par des leurres. C'est une façon de lancer les gens sur des voies sans issue… Le *Grimoire des Ombres Recensées* n'avait pas d'autres fonctions. Et il a abusé des esprits pourtant forts pendant des millénaires.

— Comment peux-tu affirmer que *Regula* est de la même eau ? s'insurgea Nathan. La moitié que nous détenons précise que l'autre partie, cachée dans le Temple des Vents, répondra à toutes les questions. Selon toi, c'est un mensonge, mais d'où tiens-tu cette certitude ?

Richard attendit patiemment la fin de la tirade du prophète.

— Nathan, je sais déjà comment fonctionne Regula.

— Tu as la science infuse, maintenant ?

— Non, mais j'ai lu le manuscrit du Cœur de la Guerre.

Le prophète en resta muet. Sans doute parce qu'il avait trop de questions à poser pour savoir par où commencer.

— En route, à présent ! lança Richard. Je dois voir la machine à présages.

Kahlan tira de nouveau son mari vers elle.

— Non ! D'abord, le champ de protection… Je vois dans tes yeux les ravages de la souillure. Tu vas très mal, Richard. Je suis passée par là et je sais ce que ça fait… Le mal te ronge et tu ne peux plus perdre du temps. Contre toute attente, nous sommes arrivés ici avant qu'il soit trop tard. À présent, Nicci va te guérir, un point c'est tout. Si les hordes de Sulachan finissent par entrer, nous aurons besoin d'un Sourcier en état de se battre.

— Tu as raison, concéda Richard, mais la machine est sur notre chemin. Je passerai juste voir qu'elle est en sécurité, puis nous filerons jusqu'au champ de protection. Tu es d'accord ?

Kahlan croisa les bras et jeta un regard soupçonneux à son mari. Puis elle ne put s'empêcher de sourire, impressionnée par le pouvoir de conviction du Sourcier.

— Si ça peut te faire plaisir, nous procéderons comme ça…

Chapitre 52

Quand Richard arriva en bas de l'escalier en colimaçon, les globes lumineux disposés sur la circonférence de la salle secrète se mirent aussitôt à briller.

Composée de simples blocs de granit, l'antique pièce était restée cachée jusqu'à très récemment – pour être précis, jusqu'au jour où une partie du toit du Jardin de la Vie s'était écroulée. Au début, le Sourcier avait pris cet espace dépourvu d'ornements pour une remise oubliée, ou quelque chose dans ce genre. En l'absence d'arche ou de porte, l'étroit escalier était la seule issue disponible.

Révisant sa première impression, Richard avait cru un moment qu'il s'agissait d'une crypte scellée et abandonnée. C'était plus près de la réalité, certes, mais la vérité était bien plus complexe.

La machine à présages trônait au milieu de la salle. Sur chaque côté, elle arborait un emblème du langage de la Création qui indiquait son nom et faisait fonction de sort défensif. Au pied des murs, des milliers de bandes métalliques vierges s'entassaient, attendant d'être introduites dans la machine afin qu'elle y grave ses prophéties.

À une époque, ce devait être la fonction principale de Regula. Et à en juger par le nombre de bandes, sa production devait être pléthorique. Selon Richard, beaucoup de recueils de prophéties – en particulier ceux qu'on trouvait au Palais du Peuple – étaient directement sortis de la cuisse de Regula.

Même si ce n'était plus le cas des recueils les plus récents – car la machine était au repos depuis longtemps – Regula était le vaisseau qui permettait le passage des prédictions dans le monde des vivants. Enterrée et oubliée, la machine continuait à inspirer les détenteurs du don. À l'origine, on l'avait envoyée dans le monde des vivants pour la protéger. Sa présence n'en constituait pas moins une brèche entre les mondes. Comme la souillure qui tuait Richard, cette faille provoquerait tôt ou tard l'extinction de la vie.

Richard vérifia la fente de sortie, histoire de voir si la machine avait produit des prophéties en son absence. Il ne trouva rien, ce qui ne le surprit pas.

Quand il posa les mains sur la surface métallique glacée de Regula, le sol trembla. La machine revenait à la vie…

Bien qu'il continuât à l'appeler Regula, il savait à présent que la machine ne faisait pas qu'une avec son pouvoir. Celui-ci venait du royaume des morts, et là-bas, on ne trouvait aucun appareil de ce

genre.

De très anciens sorciers, appelés les inventeurs, avaient fabriqué cette machine.

Le don très spécial des inventeurs leur permettait de créer des choses totalement nouvelles. L'Épée de Vérité était un de ces artefacts. Un objet altéré afin de conférer aux mortels une certaine maîtrise du pouvoir d'Orden. Dans le même ordre d'idées, la machine à présages était une sorte de sanctuaire conçu pour abriter Regula. Comme les boîtes d'Orden, elle était à la fois un simple contenant et un conduit qui donnait à Regula la possibilité de communiquer directement avec les simples mortels.

Alors que le sol tremblait de plus en plus fort, de la lumière jaillit du centre de la machine, et un symbole du langage de la Création s'afficha sur le plafond de la salle. Tournant sur lui-même au rythme des rouages de la machine, c'était un emblème identique à ceux qui ornaient ses côtés.

— Richard, dit Nathan, ça me donne la chair de poule… Depuis ton départ, je suis venu très souvent ici, et la machine est restée inerte. Pourquoi s'éveille-t-elle dès que tu la touches ? À cause de la souillure, tu ne disposes même pas de ta magie…

Richard passa une main sur l'arête arrondie de la machine. Sous sa paume, il sentait le métal vibrer tandis que les rouages, les engrenages et les leviers s'affairaient à graver sur une bande de métal un message rédigé dans le langage de la Création.

— Regula vient du royaume du Gardien, Nathan… Je suis *fuer grissa ost drauka*… La mort me reconnaît.

— Sans blague ? J'ignorais qu'on trouvait dans le royaume des morts d'énormes boîtes de métal pleines d'engrenages.

— On n'en trouve pas, en effet, concéda Richard, sans relever l'ironie du vieil homme. La machine n'est qu'un écrin pour Regula.

— Et qui l'a fabriqué, cet écrin ?

— Ceux qui ont fini par l'enterrer parce qu'ils n'aimaient pas ce qu'elle racontait…

Une bande de métal apparut dans la fente de sortie. À peine plus longue que l'index de Richard, elle se pliait aisément.

Avant de s'en saisir, le Sourcier la laissa refroidir. Puis il la prit entre le pouce et l'index et la laissa tomber sur le plateau de la machine, pour qu'elle continue à s'adapter à la température ambiante.

Mais cette bande n'avait jamais été chaude. Sachant ce que ça signifiait, Richard se demanda s'il devait s'en réjouir…

Tandis que Kahlan, Nicci et Nathan se penchaient pour mieux voir, le Sourcier retourna la bande afin de déchiffrer son message.

— Qu'est-ce que ça dit ? demanda l'Inquisitrice.

— « J'étais dans l'obscurité, et nos conversations m'ont manqué. »

— Cette machine te reconnaît ? grogna Nathan.

— *Fuer grissa ost drauka*… Je te l'ai dit. Elle vient du royaume du Gardien, et j'ai la mort en moi, ce qui me rend différent de tous les autres vivants. Du coup, pourquoi ne me reconnaîtrait-elle pas ?

Les mains toujours posées sur la machine, Richard chercha un moment ses mots.

— Depuis notre séparation, j'ai appris beaucoup de choses sur toi…, dit-il enfin.

Le sol trembla de nouveau et le processus recommença. Alors que le symbole, au plafond, tournait sur lui-même, le mécanisme interne de la machine grava un nouveau message – plus rapidement que le précédent.

Certain que la bande ne serait pas chaude, Richard la posa au creux de son coude et entreprit de la traduire mentalement.

« Je sais que tu n'es pas ici pour les prophéties. »

Une forme d'ironie qui arracha un sourire au Sourcier, malgré la gravité de la situation. On eût dit que la machine s'amusait à paraître désinvolte, un défaut qu'il partageait parfois avec elle.

Cela posé, Regula ne se trompait pas. Il n'était pas ici pour glaner des prophéties, mais des réponses.

Sans leur révéler ce que la machine venait de lui dire, il s'adressa à ses compagnons :

— Je sais que ça peut paraître bizarre, mais je pense que Regula aura plus de facilité à me répondre dans le cadre d'une certaine intimité.

Kahlan eut l'air franchement irritée.

— Tu veux qu'on vous laisse seuls ? demanda Nathan, les poings plaqués sur les hanches.

— Eh bien, ça accélérerait les choses, je crois.

Nicci prit Kahlan par le bras et lui souffla à l'oreille :

— Richard a lu les manuscrits, et il sait de quoi il parle. Nous devrions faire ce qu'il nous demande.

L'Inquisitrice capitula.

— D'accord. Mais fais vite, Richard ! Le champ de protection, n'oublie pas…

— Bien sûr…, fit le Sourcier avec un sourire.

Lorsque Nathan et les deux femmes furent partis, attendant au pied de l'escalier, il reposa les mains sur la machine, qui entreprit aussitôt de graver une autre bande.

Dès qu'elle émergea de la fente, le Sourcier s'en empara et lut le message rédigé dans le langage de la Création.

« Vais-je mourir ? »

Cette question inattendue toucha Richard. Jusque-là, il n'avait

jamais rien éprouvé pour la machine, mais avec tout ce qu'il avait appris sur Regula – en particulier que ce pouvoir avait été banni du royaume des morts, le monde auquel il appartenait – il voyait les choses différemment. Expédié dans le monde des vivants, Regula avait été emprisonné dans une boîte de métal – probablement l'œuvre d'un ou plusieurs inventeurs – et doté d'une sorte de personnalité afin de fonctionner dans un univers inconnu et hostile.

— Dans ce monde, tout doit mourir un jour… Sur ce point, nous n'avons pas le choix. En revanche, notre façon de vivre dépend de nous.

La machine grava une nouvelle bande que Richard s'empressa de lire.

« Une des Leçons du Sorcier… Particulièrement avisée, je crois. »

Richard sourit.

— Très avisée, oui…, dit-il en posant de nouveau les mains sur la machine.

Pendant qu'elle gravait une quatrième bande, il regarda ses compagnons, qui semblaient plongés dans une conversation des plus animées. Incapable de comprendre ce qu'ils disaient, Richard constata qu'ils ne s'intéressaient plus du tout à lui, et c'était très exactement ce qu'il voulait.

Cette fois, le message de Regula le stupéfia.

« Qu'est-ce que ça fait d'être surpris ? De ne pas savoir ce qui arrivera ? De ne pas connaître toutes les possibilités ? »

Regula, le pouvoir du royaume des morts qui régnait sur le présent éternel, interrogeait Richard sur la nature du monde des vivants.

Regula connaissait tout ce qui arriverait ou pouvait arriver. Dans le présent éternel, toutes les virtualités coexistaient dans la même intemporalité.

Enfin, Regula connaissait *presque* tout. Le libre arbitre le dépassait…

— La réponse, dit Richard, est le sens profond de cette Leçon du Sorcier. Savoir ce qui adviendra, c'est être empli de possibilités, comme toi. Pour nous, il est souvent pénible de choisir entre ces possibilités. Parfois, nous devons opter pour des chemins difficiles, voire terrifiants. En d'autres occasions, choisir est ce qu'il y a de plus agréable dans la condition humaine.

Regula généra très vite une nouvelle bande.

« Les morts me parlent. Même ici, je les entends. Les choses qu'ils n'avaient pas envie de dire quand ils vivaient, ils me les confient. »

— Ce doit être… douloureux.

Regula produisit une nouvelle bande qui contenait quatre symboles.

« Ce monde est glacé. Autour de moi, j'avais des myriades d'âmes,

et toutes me parlaient. Mais on m'a exilé. Ici, je n'ai personne. C'est la solitude. »

Richard éprouva de la sympathie pour Regula. Être exilé, puis enterré et oublié n'avait rien d'agréable.

— Je te comprends, dit-il. Et je suis désolé.

Quelques rouages de la machine tournèrent au ralenti, sans graver de bande. Ce doux bourdonnement ressemblait au ronronnement d'un chat, se dit Richard.

— Pourquoi t'a-t-on enterré ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Il ignorait qui l'avait fait. Mais ces gens, à l'évidence, s'étaient donné beaucoup de mal pour cacher la machine et s'assurer qu'on ne la trouverait pas.

Presque à contrecœur, les rouages accélérèrent pour graver un nouveau message.

« Parce que je sais trop de choses… »

Le Sourcier ne put s'empêcher de sourire.

— Ils ne te connaissaient pas, ces gens. Tu n'y peux rien. C'est ta nature, et tu t'y conformes.

La réponse ne tarda pas.

« Tu me comprends, c'est vrai… Personne ne m'a compris avant toi. C'est parce que tu es le Cœur de la Guerre. »

Richard n'avait vu qu'une fois le dernier symbole de ce texte. Grâce aux manuscrits ceuléiens, il avait découvert son sens.

— Tu viens de commettre un acte qui n'est pas dans ta nature… Usant de ton libre arbitre, tu m'as dit quelque chose que tu n'étais pas obligé de dire.

La réponse intrigua Richard.

« Ce n'était pas contre ma nature… Il s'agit d'une prophétie – une de celles qui étaient vraies. »

— Oui, tu as peut-être raison…

Une autre bande suivit.

« Pourquoi j'existe, Cœur de la Guerre ? »

— Tu appartiens au royaume des morts… Ta mission est de réguler certaines choses – celles que te disent les morts. Tu veilles sur l'éternel présent.

Une bande jaillit de la machine.

« C'est mon devoir dans ce monde-là, je sais… Les prophéties disent qu'on m'a envoyé ici pour remplir ma mission. Mais elles ne précisent pas sa nature, dans cet univers-ci. »

Richard baissa les yeux sur la machine, qu'il assimilait presque à un être vivant.

— Tu veilles sur le présent éternel. Comment peux-tu ignorer ta mission ?

Regula répondit tout de suite.

« Parce que tu agis selon ton libre arbitre, c'est toi qui détermines ma mission. »

Richard eut l'impression que la machine orientait ses choix, l'incitant à dire ce qui était approprié.

— Je crois que tu viens de répondre à ta propre question… Voilà ce que c'est, de ne pas savoir ce qui arrivera – et de ne pas connaître toutes les possibilités. Ne sais-tu pas ce que c'est d'être surpris, désormais ? Comprends-tu enfin cette Leçon du Sorcier ?

Regula ne répondant pas, Richard enchaîna :

— Je choisis de t'aider à rentrer chez toi, parce que ta présence ici risque de détruire le monde des vivants. De retour au bercail, tu te sentiras mieux. En attendant, ta mission est de m'aider.

La machine resta inerte, comme si elle comparait les propos de Richard à ses consignes originelles. Puis elle produisit une nouvelle bande que Richard s'empressa de traduire.

« Les égarés sont parmi nous, et tu es leur seul espoir. Parce que tu es le Cœur de la Guerre. Fais ce que tu dois faire, en accord avec la Leçon du Sorcier. »

Se souvenant du récit de Naja Moon, dans la grotte de Stroyza, Richard comprit parfaitement ce que ça voulait dire.

Avant qu'il puisse lâcher un mot, la machine recommença à travailler – en faisant un boucan d'enfer, cette fois. Quatre bandes entrèrent dans le circuit à la suite les unes des autres, et le son des rouages parut légèrement différent.

Quand la première bande sortit, il la toucha du bout d'un index qu'il retira aussitôt pour ne pas se brûler.

Là encore, il comprit immédiatement ce que ça signifiait.

« Mes enfants approchent », traduisit-il quand il put saisir la bande.

« Ils vous dévoreront tous », annonça la deuxième.

« Les comptes seront enfin réglés », menaça la troisième.

« Ils arrivent », triompha la quatrième.

Hannis Arc et Sulachan venaient de prendre le contrôle de la machine. Ça s'était déjà produit, et dans ce cas, les bandes de métal étaient brûlantes.

L'invasion était sur le point de commencer. En claironnant leur arrivée, l'empereur et son complice entendaient semer la terreur chez leurs futures victimes.

Chapitre 53

Pour la remercier, Richard posa une dernière fois les mains sur le plateau de la machine. Puis il alla rejoindre ses compagnons.

— Alors, demanda Nicci, qu'as-tu appris ?

— Pas grand-chose… Rien qui ait beaucoup de sens, en tout cas. Des charades, encore et toujours… Tu sais que je déteste ça. Mais c'est classique, avec les prophéties.

D'un grognement, Nicci indiqua qu'elle savait de quoi son ami parlait. En revanche, Nathan eut l'air déçu.

Richard se massa la nuque. La souillure lui faisait si mal à la tête qu'il en avait envie de vomir.

— Je savais que ce serait une perte de temps, dit Kahlan, consciente des tourments de son mari. On peut aller dans le champ de protection, à présent ?

Moins une question qu'un ordre…

Richard hocha la tête – douloureusement.

— Bien sûr. J'ai promis que nous irions, et je tiendrai parole. J'en ai terminé avec la machine. En route !

Comme si elle s'attendait à des difficultés, Kahlan parut surprise.

— Dans ce cas, allons-y, oui…

Richard prit Nathan par le bras et le força à se placer face à l'escalier. Il devait détourner de la machine l'attention de ses compagnons.

— Toutes les défenses sont en place ? demanda-t-il au prophète. Selon la configuration requise en cas d'irruption des demi-humains ?

Le prophète essaya de jeter un coup d'œil dans son dos.

— Comment entreraient-ils ? Le palais est inexpugnable.

— Dans les plaines, il y a ces catacombes, tu te rappelles ? Je suis passé par là un jour, et Jagang a lancé une attaque par le même chemin. Sulachan est mort, donc, il doit connaître l'existence de ces cryptes. De plus, il y a les murs qui fondent…

— D'accord, je suis convaincu ! File vers le champ de protection. Avec le général Zimmer, je vais m'assurer que rien ne cloche dans nos défenses. S'il le faut, j'utiliserai le Feu de Sorcier pour contenir les envahisseurs. Tu es content ?

— Oui. Je serai plus tranquille si tu te charges de tout ça avec Zimmer. Si des cadavres ranimés pénètrent dans le palais, nous serons dans de très sales draps.

— Dès que je t'aurai guéri, dit Nicci, j'irai aider les défenseurs.

Avec le Feu de Sorcier et des flammes classiques, nous devrions pouvoir contenir les attaquants.

— Parfait ! s'écria Richard, même s'il ne croyait pas un mot de tout ça.

On ne contenait pas de telles forces, en tout cas, pas pendant longtemps.

En haut de l'escalier, juste avant que le petit groupe gravisse l'échelle qui donnait accès au Jardin de la Vie, à l'endroit où le sol s'était écroulé, Richard s'adressa au prophète :

— Nathan, passe le premier puis file retrouver Zimmer. Kahlan, Nicci et moi nous allons gagner le champ de protection.

Quand il eut émergé du trou, Richard regarda autour de lui. Flanqué de massifs de jasmin à l'odeur entêtante, un chemin conduisait jusqu'au centre du jardin couvert, là où se dressait un grand bloc de pierre blanche. Sur cet autel où tant de vies avaient été sacrifiées durant le trop long règne de ses ancêtres, les trois boîtes d'Orden reposaient là où il les avait laissées.

Sans leur camouflage, elles étaient plus noires que les ténèbres, telles de sinistres fenêtres donnant sur le royaume des morts…

Au fond, n'étaient-elles pas exactement ça ? Le pouvoir d'Orden était capable de créer des déchirures spectrales qui rapprochaient les univers. Et là, le royaume des morts allait s'unir au monde des vivants.

Richard leva les yeux. À travers le toit de verre encore intact à cet endroit, il vit que le ciel s'assombrissait, laissant deviner les premières étoiles.

— Il fera bientôt nuit, dit Nicci. C'est le meilleur moment pour profiter d'un champ de protection. Au moins, nous aurons cet avantage…

— Je suis pressée d'en avoir fini, souffla Kahlan. Puisque le Jardin de la Vie est un champ de protection, pourquoi ne pas guérir Richard ici ?

Nicci secoua la tête.

— Après l'écroulement partiel du toit et l'effondrement du sol, rien ne dit que le champ de force soit toujours intact. Comme tu le sais, la machine à présages s'enfonce jusque dans les entrailles du plateau, comme une racine d'arbre géante. Si le pouvoir de protection est aspiré dans ce puits… Nous ne pouvons pas prendre ce risque ! Les conséquences seraient dramatiques. En revanche, l'autre champ de protection, dans une des bibliothèques, est intact. C'est là que nous devons aller.

Une façon pas si subtile que ça de rappeler à Richard qu'il était temps de filer. Mais le Sourcier avait eu besoin de regarder autour de

lui afin de graver tous les détails dans son esprit. Pareillement, il avait voulu s'assurer que les boîtes d'Orden étaient bien là, et qu'on ne les avait pas touchées. Satisfait, il s'engagea sur le sentier qui conduisait à la sortie.

Une fois franchie la double porte sculptée – un paysage forestier – et dorée à l'or fin, il vit que le général Zimmer et un détachement de la Première Phalange l'attendaient pour assurer sa protection.

Richard allait devoir fausser compagnie à ces braves gens… Avec un peu de chance, Nathan lui servirait de prétexte.

— Général Zimmer, nous devons gagner un niveau inférieur, là où se trouvent certaines bibliothèques… Nicci me guérira à l'abri d'un champ de protection, et ça risque de durer toute la nuit. En attendant, je veux que Nathan te montre les endroits où il faut renforcer nos défenses.

Zimmer parut déconcerté.

— S'il y avait des faiblesses, seigneur, je les aurais déjà repérées.

— En temps normal, je n'en doute pas. Mais nous affrontons des pouvoirs inconnus et très dangereux. (Richard désigna le vieux prophète.) Nathan est un sorcier, il a une certaine expérience en matière de magie. Grâce à lui, vous déterminerez mieux les points stratégiques – là où son don nous aidera le plus efficacement.

Ancien baroudeur habitué à l'indépendance et à l'improvisation, Zimmer sembla des plus sceptiques.

— Allez-y, à présent ! Quand vous en aurez terminé, venez monter la garde devant le champ de protection. Nathan sait de quelle bibliothèque il s'agit…

L'officier se tapa du poing sur le cœur.

— Tes ordres seront exécutés, seigneur Rahl.

Nathan sur les talons, Zimmer s'éloigna et ses hommes le suivirent en direction de l'escalier le plus proche.

Le dernier niveau du palais ne resterait pas pour autant sans protection. Des soldats y patrouillaient en permanence, veillant en particulier sur le Jardin de la Vie et les boîtes d'Orden.

Kahlan à ses côtés, Richard suivit Rikka, qui les guida jusqu'à un escalier situé à l'opposé de celui que Zimmer et ses hommes allaient emprunter. Nicci, Cassia et Vale suivant le mouvement, le Sourcier entreprit la longue descente. Avide de sentir la vie et la chaleur de son épouse, il lui passa un bras autour de la taille et l'attira contre lui. L'équilibre ! Il ne devait jamais oublier ce qui compensait le mal qui le rongeait.

Surprise par ce geste, Kahlan ne posa aucune question. Ravie de cette manifestation de tendresse, elle sourit à son mari – ce sourire qu'elle ne réservait qu'à lui – et ne dit rien.

Rikka connaissait par cœur le chemin menant aux bibliothèques.

Quand ils eurent atteint le bon niveau, et franchi sans hésitation une double porte flanquée par des gardes, ils sortirent de la zone interdite pour s'engager dans un des larges couloirs du palais.

Comme tous les corridors publics, celui-ci était d'une hauteur impressionnante, et plusieurs niveaux de promenades à colonnes le surplombaient. Partout, des gens allaient et venaient nerveusement, concentrés sur des tâches sûrement urgentes. En hauteur, sur les passerelles, c'était exactement la même chose.

Le retour au palais du seigneur Rahl ne passa pas inaperçu, surtout après une si longue absence. De toute façon, comment les curieux auraient-ils pu ne pas identifier la Mord-Sith blonde en uniforme rouge qui ouvrait la marche ? Une des protectrices du seigneur, au même titre que Cara…

Richard avait perdu l'habitude d'être suivi du regard par une foule de gens. Avec la superbe indifférence que seules les très jolies femmes possédaient, Rikka semblait ne pas s'apercevoir que tout le monde l'observait. Pourtant, elle ne ratait aucun détail de ce qui l'entourait, et celui-là pas plus que les autres.

Nyda émergea d'un couloir latéral et vint se joindre à la petite colonne. Avec un grand naturel, elle se plaça à côté de Rikka et marcha du même pas décidé. Les Deux Mord-Sith, nota Richard, se ressemblaient comme des sœurs.

Avec quatre femmes en rouge en guise d'escorte, le Sourcier, sa femme et Nicci ne risquaient vraiment plus de passer inaperçus.

Les Mord-Sith se faisaient immanquablement remarquer. Même si les gens évitaient de les fixer, en règle générale, ils semblaient avoir le talent de les repérer de très loin – et le sain réflexe de s'écarter de leur chemin dès que c'était possible.

Le Palais du Peuple était si grand qu'il fallait un sacré moment pour le traverser. Quand Rikka s'engouffra dans un corridor latéral puis entreprit de descendre un escalier de service, Richard lui fut reconnaissant d'accélérer ainsi le rythme.

Enfin, la Mord-Sith déboula dans le couloir où s'alignaient des bibliothèques, la plupart défendues par de simples portes vitrées – y compris celle qui abritait le champ de protection.

— Nous y voilà ! annonça Rikka.

Elle s'arrêta et désigna une porte.

— Ce n'est pas trop tôt…, murmura Kahlan. J'ai bien cru que nous ne réussirions pas.

Avant de franchir le seuil de la bibliothèque, Richard s'arrêta et claqua des doigts.

— J'ai failli oublier ! J'ai quelque chose à faire avant… Ce sera rapide.

— De quoi parles-tu ? grommela Nicci.

— Richard, entre là-dedans et laisse-toi guérir par notre amie !

Cette fois, Kahlan ne semblait plus disposée à tergiverser.

Richard lui fit un grand sourire.

— J'en aurai pour une minute, c'est tout… Attendez-moi, je ne serai pas long.

— Tu peux faire ça après…

— Non, c'est impossible. Je vous expliquerai à mon retour. Dans quelques minutes…

— Richard, insista Kahlan, je pense que…

— Entrez, allumez les lampes et préparez la salle ! Allez, exécution !

Avant que Nicci puisse le retenir par un bras, il s'écarta et prit le poignet de Cassia.

— Elle vient avec moi, si ça peut vous rassurer.

Sans lâcher la Mord-Sith, Richard s'éloigna en faisant signe à Kahlan et à Nicci de ne pas s'inquiéter. Les trois autres Mord-Sith le foudroyaient du regard, mais il s'en moqua comme d'une guigne.

— Richard ! appela Kahlan.

— Entre et attends-moi ! Ne t'en fais pas, nous ne serons pas séparés longtemps.

Dès qu'il fut hors de vue des cinq femmes, dans un couloir latéral, le Sourcier se mit à courir.

— Seigneur Rahl, où allons-nous ? demanda Cassia.

Richard ne répondit pas. Avisant un escalier, il s'y engagea sans ralentir le pas, mais s'accrocha au pommeau de la rampe pour ne pas déraper. Bien obligée de le suivre, puisqu'il ne l'avait toujours pas lâchée, Cassia dévala les marches avec lui.

Richard visualisa intérieurement le plan du palais, histoire de ne pas se tromper de chemin et aboutir dans une impasse qui lui ferait perdre du temps. Contraint de contourner les endroits défendus par un champ de force, il fit plusieurs détours, mais sans son pouvoir, c'était obligatoire. Pareillement, il évita au maximum les couloirs publics.

— Seigneur Rahl, où allons-nous ? Que se passe-t-il ?

Le Sourcier s'immobilisa devant la lueur rouge d'un champ de force dont il avait oublié la présence, dans ce secteur du palais. Il allait falloir rebrousser chemin, une mauvaise nouvelle…

— Seigneur Rahl…

— Je vais dans un endroit dangereux pour y faire une folie ! Et j'ai besoin d'aide. Es-tu avec moi, Cassia ? Prête à risquer ta vie pour m'assister ?

Cassia saisit l'Agiel de Cara qui pendait à son cou et le brandit.

— Bien sûr, seigneur Rahl. Comme Cara, je suis résolue à sacrifier ma vie pour vous.

— J’essaie de sauver tous ceux que j’aime, mon amie. Et pour ça, il n’y a qu’un moyen.

— Lequel, seigneur ?

Richard pivota sur lui-même et partit dans la direction d’où il venait, la Mord-Sith toujours à sa traîne. À l’intersection suivante, il poussa la porte qui donnait sur un des couloirs privés du seigneur Rahl, dans le quartier des domestiques. Un endroit où personne ne le verrait…

Sur un mur, il remarqua un tableau représentant une statue sur le flanc semé de fleurs d’une colline. Un sacré coup de chance ! Ce couloir allait les conduire directement là où il voulait aller.

— Accélère le pas, dit-il à Cassia. Nous n’avons pas de temps à perdre.

— Seigneur Rahl, qu’est-ce qui vous inquiète ?

— Sulachan et ses hordes seront bientôt ici pour massacrer des innocents. Nous devons les arrêter avant qu’il soit trop tard. Et pour ça, il nous faut revenir sur nos pas.

— Que comptez-vous faire, seigneur ? Et pourquoi n’en avez-vous pas parlé aux autres ? Surtout à la Mère Inquisitrice ?

Richard s’arrêta pour reprendre son souffle.

— Les demi-humains et les morts ranimés seront bientôt dans le palais. Si je n’agis pas, ils feront un massacre. Le Compte Crépuscule arrive à son terme. Si j’échoue, tout le monde mourra.

— Qu’est-ce qui vous empêchait de dire ça à la Mère Inquisitrice ?

— Même si je parviens à sauver le monde des vivants, il est peu probable que je survive. Impossible de dire ça à Kahlan… Si je m’en sors, il faudra que je m’excuse auprès d’elle. Mais comment aurais-je pu lui annoncer que je partais pour une mission suicide ? Ce qui est en jeu, Cassia, c’est toute l’humanité, pas seulement les habitants de ce palais.

La Mord-Sith eut un étrange sourire.

— Seigneur, la Mère Inquisitrice vous connaît. Quoi que vous envisagiez de faire, elle aurait compris.

— Pas ça, non…, souffla Richard en repartant.

Après avoir descendu un dernier escalier, il remonta au pas de course l’ultime couloir qui le séparait de sa destination.

— Sliph ! cria-t-il en courant. Sliph, j’ai besoin de toi.

Quelques secondes plus tard, il entra dans la salle du puits.

— Maître, tu veux voyager ? demanda la créature de vif-argent avec un grand sourire.

À bout de souffle, Richard parvint pourtant à répondre :

— Oui. Ma compagne et moi, nous voulons voyager. Et c’est urgent !

— Venez, et nous voyagerons. Comme d'habitude, tu seras satisfait.

Richard sauta sur le muret.

— Tu ne devras dire à personne où nous sommes allés, ordonna-t-il en aidant Cassia à monter. À personne, tu entends ? Notre destination est un secret.

— Maître, tu sais bien que je ne révèle jamais rien sur mes clients.

Chapitre 54

Dans la bibliothèque, Kahlan faisait les cent pas entre les rayonnages lestés de recueils de prophéties. Si elle avait bien connu les lieux, elle aurait conduit les recherches en personne. Hélas, elle n'aurait même pas su par où commencer.

— Vous l'avez trouvé ? demanda-t-elle lorsque Zimmer entra en trombe dans la salle.

Le souffle court, l'officier secoua la tête.

— Désolé, Mère Inquisitrice… Mes hommes fouillent partout, mais personne n'a vu le seigneur Rahl.

— C'est ridicule ! s'écria Nicci. L'aube se lèvera bientôt, et il est parti en promettant d'être de retour très vite. Il n'a pas pu se volatiliser.

— Des demi-humains ont pu s'introduire dans le palais et enlever le seigneur Rahl et Cassia, avança Vale.

— On aurait trouvé des traces d'une telle attaque, répondit Nicci. Du sang, par exemple…

La magicienne dévisagea Zimmer avec une intensité inquiétante.

— Mes hommes n'en ont pas vu une goutte, c'est tout ce que je peux dire.

— Qu'ont-ils découvert d'utile ? demanda Kahlan.

— Mère Inquisitrice, le palais est immense. Il y a des milliers d'endroits à fouiller. Désolé, mais je n'ai rien de neuf.

Kahlan recommença à marcher de long en large.

— Il a parlé d'une très courte absence, mais j'ai senti que quelque chose clochait. Je n'aurais pas dû le laisser partir. Quand on a une intuition, il faut s'y fier. Mais il m'a glissé entre les mains comme une anguille.

» Il faut que Nicci le guérisse. Sinon, la souillure le tuera.

Pour avoir déjà vu une fois le cadavre de Richard, l'Inquisitrice était au bord de la panique à l'idée que ça recommence. Sans lui, le monde n'avait aucun sens. Nicci aurait pu le débarrasser de la souillure, mais il avait filé comme un voleur…

— à la lumière des derniers événements, dit Nicci, je commence à me demander pourquoi il a voulu aller voir Regula.

— Que veux-tu dire ?

— Richard est tellement honnête que je n'ai pas pensé un instant qu'il mentait.

Kahlan s'immobilisa.

— Tu crois qu'il nous a menti ?

— Au minimum, il ne nous a pas dit toute la vérité. Tu crois vraiment qu'il a pris le temps d'aller voir la machine et de parler en privé avec elle sans obtenir le moindre renseignement utile ? Richard, se faire ainsi rouler dans la farine ? Kahlan, il ne s'est pas adressé à une mystérieuse machine, mais à Regula, le pouvoir qui règne sur le présent éternel. Une force bannie du royaume des morts parce qu'elle est trop dangereuse. Des esprits l'ont exilée chez nous pour que Sulachan n'y ait pas accès. Mais l'empereur l'a localisée dans notre monde. Et Richard sait tout ça.

Kahlan frissonna d'angoisse.

— Alors, que lui a dit Regula, selon toi ?

La magicienne eut un geste de découragement.

— Comment le deviner ? Regula connaît tout ce qui peut arriver et qui arrivera. Attends un peu ! Nous pourrions aller lui demander ce qu'il a dit.

— Comment ? soupira Kahlan. Ce pouvoir ne parle qu'à Richard. Et pourquoi se serait-il intéressé à ses prophéties ? Selon les manuscrits, il est la contrepartie des prédictions. Demander ce qui arrivera n'est pas son genre. C'est un homme d'action. Il préfère agir que réagir.

— Ce qui nous ramène à notre point de départ : où est-il passé ?

Nicci approcha d'une table en acajou, s'y appuya et se plongea dans une intense réflexion.

— A-t-il laissé échapper un indice sur sa destination ? demanda Zimmer. Quelque chose qui aurait paru insignifiant sur le coup, mais qui prendrait tout son sens maintenant ?

Kahlan regarda l'imposant général. Elle se souvenait si bien du temps où ils combattaient ensemble. Chaque matin, de retour d'une nuit de maraude, le capitaine Zimmer apportait à la Mère Inquisitrice une couronne d'oreilles prélevées sur les ennemis tués durant la nuit.

— Mettez-vous en chasse, capitaine ! lança Kahlan, évoquant délibérément les missions spéciales dont raffolait le baroudeur.

Zimmer sourit – et capta parfaitement le message.

— Les hommes n'abandonneront pas. Si le seigneur Rahl est encore au palais, nous le trouverons.

Le général se détourna et sortit.

— S'il est encore au palais ! s'écria Kahlan.

— Pardon ? fit Nicci, arrachée à ses pensées.

— Si les hommes ne le trouvent pas, c'est peut-être parce qu'il n'est plus ici.

— Mère Inquisitrice, dit Vale, le palais est encerclé par les demi-humains. Le seigneur Rahl ne pourrait pas faire trois pas dehors. Donc, il n'a pas quitté le palais.

— Erreur, Vale, erreur… Il a pu sortir par un chemin sans risques.

— La sliph ? lança Nicci. Tu crois qu'il est reparti avec elle ?

— C'est la seule explication logique.

— Dans ce cas, allons interroger la créature de vif-argent.

— Rikka, Nyda, dit Kahlan, conduisez-nous au plus vite dans la salle de la sliph.

Les deux Mord-Sith se tapèrent du poing sur le cœur, puis elles ouvrirent la marche, heureuses de pouvoir enfin agir.

— Nous avons de la chance, dit Rikka. Le puits de la sliph est dans ce secteur du palais.

— Sinon, le trajet aurait pu prendre des heures, ajouta Nyda. Mais là, ce sera rapide.

— Voilà comment il s'est volatilisé ! marmonna Kahlan en emboîtant le pas aux femmes en rouge. Comment ai-je pu ne pas y penser plus tôt ? C'est pour ça que personne ne l'a vu.

— Mais où est-il allé ? demanda Nicci. Et pourquoi a-t-il filé ? C'est insensé ! Tous nos ennemis sont là. Sulachan, Hannis Arc, les Shun-tuk… Ici, il aurait pu les combattre. Je ne vois aucun autre endroit où il pourrait être utile.

D'accord avec cette logique, Kahlan s'abstint de toute objection.

Pourtant, Richard devait bel et bien être parti en utilisant la sliph. Sinon, sa disparition soudaine n'avait aucune explication possible. L'Inquisitrice était sûre de sa déduction, mais il fallait que la sliph la confirme.

Et pourquoi Richard était-il parti ?

— Le seigneur Rahl ne nous a pas abandonnés ici, affirma Vale. Il préférerait mourir que nous trahir.

— C'est bien ce qui m'inquiète…, souffla Kahlan.

Les Mord-Sith évitèrent les couloirs publics où la foule aurait pu les ralentir. De plus, pendant un siège, les gens devenaient nerveux et pouvaient avoir des réactions incontrôlables.

Partout, des hommes de la Première Phalange, arme au poing, retournaient le palais quasiment pierre après pierre. En passant devant des bibliothèques, Kahlan vit que des soldats cherchaient leur seigneur entre les rayonnages. Mais ils n'avaient aucune chance de le trouver…

Nicci à ses côtés et les trois Mord-Sith sur les talons, Kahlan entra dans la salle ronde. Comme si elle les attendait, la sliph émergea du puits et sourit.

— Vous voulez voyager ?

— Peut-être…

Le regard de vif-argent se riva sur Rikka et Nyda.

— Vous deux, je sais que vous ne pouvez pas voyager. Il vous manque les qualités requises.

Kahlan se pencha pour souffler à l'oreille de Nicci :

— C'est pour ça qu'il a emmené Cassia. Parce qu'elle peut voyager.

L'Inquisitrice approcha du puits.

— Tu dois nous dire où est allé ton maître.

— Navrée, mais je ne parle jamais de mes clients.

— Je suis sa femme !

La sliph ne parut pas impressionnée.

— C'est une question de vie ou de mort. Richard est malade, et il faut qu'on le guérisse.

— Ne vous ai-je pas dit que la mort est en lui ?

— Tu avais raison, et le mal gagne du terrain à chaque seconde. Si nous n'intervenons pas, il mourra. Tu ne veux pas que ça arrive, pas vrai ?

La sliph se rembrunit.

— Je ne peux rien pour vous, désolée…

— Il t'a demandé de ne rien nous dire, c'est ça ?

— Vous voulez voyager ? demanda la sliph, éludant la question.

Kahlan avança et posa les mains sur le muret.

— Oui, je le veux ! Conduis-moi à l'endroit où tu as laissé Richard et Cassia.

— Pour voyager, il faut nommer sa destination.

Kahlan foudroya du regard le visage de vif-argent où se reflétaient ses propres traits.

— L'endroit où tu as conduit Richard.

La sliph eut un sourire glacial.

— Quand tu voudras voyager, dit-elle, s'adressant uniquement à Kahlan, n'hésite pas à m'appeler. Mais si tu reviens, connais le nom de ta destination, je t'en prie !

Sur ces mots, le visage de vif-argent se renfonça dans le puits.

Kahlan et Nicci échangèrent un regard entendu.

— Au moins, nous sommes sûres que Richard a bien quitté le palais avec la sliph.

— On dirait bien, oui…, approuva la magicienne. Mais pourquoi ?

Les murs de la salle tremblèrent soudain et des débris tombèrent de la voûte.

— On dirait du Feu de Sorcier…, souffla Nicci.

— Filons d'ici !

Kahlan courut vers la sortie et les autres la suivirent. Vale fermant la marche, Rikka et Nyda passèrent les premières afin de protéger l'Inquisitrice et la magicienne. Une série de couloirs et plusieurs escaliers de service les ramenèrent au cœur du palais.

Au moment où elles émergeaient dans un grand couloir, des demi-humains leur sautèrent dessus. L'un d'eux faucha les jambes de Nyda,

la faisant rouler avec lui sur le sol.

Un autre bondit sur Kahlan.

Sifflant dans l'air, une lame le décapita au vol.

L'œuvre du général Zimmer, arrivé à temps pour protéger son ancienne sœur d'armes.

Un soldat embrocha l'adversaire de Nyda.

D'autres arrivèrent et taillèrent en pièces les demi-humains restants.

— Mère Inquisitrice, je vous demande pardon, fit Zimmer en essuyant le sang qui maculait son front. J'ai tenté de les arrêter avant qu'ils vous tombent dessus, mais ils étaient trop nombreux.

Furieuse de s'être fait renverser comme une débutante, Nyda écarta le cadavre de son agresseur et se releva.

— Que se passe-t-il ? demanda Kahlan.

— Nos adversaires ont ouvert une brèche dans les cryptes, là où les murs sont en train de fondre. Je n'en sais pas plus, parce que je n'étais pas sur les lieux. Mes hommes ont tenté de contenir les envahisseurs, mais ils ont vite été débordés.

» Si j'ai bien compris, d'autres demi-humains, venus d'on ne sait où, les ont pris à revers. Une sanglante bataille… Par bonheur, mes gars ont pu reculer jusqu'à une seconde ligne de défense. Nathan y est. Avec son Feu de Sorcier, il essaie de repousser les demi-humains.

— Général, je dois aller l'aider, dit Nicci. Montrez-moi le chemin.

Chapitre 55

— Richard ! s'exclama Chase. Que fais-tu ici ?

Le colosse se releva et se frotta les yeux. Apparemment, il avait fait une petite sieste, dos contre le mur, devant l'entrée de la salle.

Richard glissa le baudrier de son arme par-dessus sa tête et boucla le ceinturon autour de sa taille.

— Je suis pressé, mon ami, dit-il en fonçant vers l'escalier.

Avant de le suivre, Chase ajusta les couteaux accrochés à sa ceinture, rectifia la position du fourreau qui battait sa hanche et s'assura que l'épée fixée dans son dos était bien en place.

— D'accord, tu es pressé, mais pour aller où ?

— Dans les catacombes… L'endroit d'où nous sommes sortis, avec mes compagnes.

Chase tira le Sourcier par la manche, le forçant à s'arrêter.

— Ce couloir latéral, là… Ce sera plus rapide.

— Guide-nous, Chase ! (Richard jeta un coup d'œil à Cassia.) Tu vas bien ?

La Mord-Sith était toujours en train de tirer sur son uniforme de cuir, pour rectifier les plis.

— Très bien, oui. Mais je ne peux pas dire que j'adore voyager dans le vif-argent.

— Que se passe-t-il ? demanda Chase.

— Une longue histoire, mon ami…

— Cet escalier, là… Richard, des longues histoires, tu sembles en avoir à profusion. Tu n'aurais pas une version courte ? Non, pas ce couloir, il protège une bibliothèque remplie de grimoires. Il faut tourner à droite, monter au prochain niveau, prendre le couloir puis faire le tour de cet obstacle…

— Tu veux la version courte ? Des demi-humains commandés par Hannis Arc et Sulachan assiègent le Palais du Peuple. Et ils ne tarderont pas à y entrer.

— Dans ce cas, que fiches-tu ici ?

— Je suis venu chercher quelque chose que j'ai laissé derrière moi.

— Ton épée ?

— Entre autres, oui…

— Mais qu'as-tu laissé dans les catacombes ?

— Si je te le disais, tu ne me croirais pas.

— Ce couloir, maintenant ! La grande salle est juste dessous.

Qu’est-ce que je ne croirais pas, selon toi ?

Les trois compagnons déboulèrent dans l’immense salle où se trouvait l’entrée des catacombes. Des torches murales éclairant parfaitement les lieux, Richard se dirigea vers le passage qui donnait accès au monde des ténèbres.

— Si tu veux le savoir, accompagne-nous !

— Bonne idée. Tu pourrais avoir besoin de mes lames.

— Là où nous allons, l’acier ne sert à rien.

Cassia jeta un regard en coin à Chase.

— Ne soyez pas vexé, il ne m’a rien dit non plus. Selon lui, il n’est pas sain de savoir comment on risque de mourir.

— Au moins, il a une bonne raison de se taire…

— Je ne vous ai rien dit parce que je ne sais pas comment expliquer ça. De plus, je ne suis même pas sûr de réussir.

Les ouvertures, tout en haut de la salle, indiquaient qu’il faisait nuit. Quelle heure pouvait-il être ? C’était difficile à dire, mais pour que Chase se soit endormi pendant sa garde, il devait être tard.

Richard gagna l’arche, saisit les deux figurines et attendit que le bloc de pierre s’ouvre.

— Prenez des torches !

Chase en saisit une pour lui et une pour Richard, puis il tendit une lampe à Cassia.

— Il y a beaucoup de marches, dit le Sourcier en sondant l’escalier. On s’enfonce jusque dans les entrailles de la montagne… Au début, la pierre est régulière, mais très vite, les degrés sont taillés dans la roche et on risque de glisser.

— Pourquoi devons-nous foncer ? demanda Chase.

— Si je tarde, beaucoup de gens risquent de tomber sous les coups des demi-humains, au palais. Il se peut même qu’il n’y ait pas de survivants. Je veux arriver avant la catastrophe. Mais ça ne suffira pas pour l’empêcher. Pour avoir une chance de sauver mes amis, je dois prendre d’énormes risques. Chase, la vie de Kahlan est en jeu ! J’ai peu de chances de survivre, mais je veux sauver ceux que j’aime. C’est ça, l’urgence !

Chase acquiesça. Puis il suivit son vieil ami, dévalant les marches en prenant tous les risques.

La course s’acheva provisoirement dans la salle où trônait une grande table lestée d’un vase vide. Après une courte pause, Richard s’engouffra dans le neuvième couloir sur sa droite puis dans un escalier pentu.

Dans les tunnels, les trois amis commencèrent à passer devant les chambres funéraires. Concentré sur sa destination, le Sourcier n’accorda aucune attention à ces tombes.

Chase, en revanche, les regarda avec de grands yeux. Même s’il

vivait à la forteresse, il ignorait l'existence de ces catacombes. À sa décharge, il n'était pas le seul, car des générations entières avaient vécu en ces lieux sans savoir ce qu'il y avait dessous.

Richard en tête, les trois compagnons franchirent l'arche qui donnait accès au tunnel aux murs lisses.

— Cet endroit me fiche la chair de poule, souffla Chase.

— Pareil pour moi, dit Cassia.

— C'est normal…, fit Richard. Suivez-moi !

À un moment, il s'arrêta devant une tenture. Sur l'autre face, des sorts peints interdisaient aux esprits de passer.

— Où sommes-nous ? demanda Chase, intrigué par la finition soigneuse de la maçonnerie et par l'étrange tenture.

— Nous allons entrer dans le Sanctuaire des Âmes, répondit Richard.

— Tu veux dire qu'il y a des esprits là-dedans ?

— Oui… Les tentures comme celle-là sont très importantes. On en trouve partout dans le labyrinthe, et certaines sont des défenses magiques. Elles empêchent les morts de passer, comprends-tu ? D'autres, au contraire, les incitent à aller dans des tunnels…

— Pour quoi faire ? demanda Cassia.

— Dans les grottes de Stroyza, Naja a laissé un récit sur le début des grandes guerres…

— Qui est Naja ? demanda Chase.

— Une magicienne de l'époque… Pour l'instant, ça n'a aucune importance. Mais son message, en revanche, est essentiel.

» Les demi-humains n'ont pas d'âme, n'oubliez jamais ça. Selon Naja, quand l'empereur et ses inventeurs ont créé ces armes vivantes, les âmes qui leur ont été arrachées n'eurent pas le droit d'aller dans le royaume des morts. Parce que dans ce cas, leurs corps auraient pourri, privant l'empereur de serviteurs presque immortels.

» Ces âmes furent donc condamnées à une errance éternelle.

— Que leur est-il arrivé, au bout du compte ? demanda Cassia.

— Incapables de traverser le voile, elles se sont dispersées dans notre monde. Quelques-unes sont venues me voir pour demander mon aide, mais à l'époque, je n'ai pas compris de quoi il s'agissait.

— Et vous pensez que ces âmes sont là-dedans ? En partie, au moins ?

— À quoi d'autre pourrait servir un Sanctuaire des Âmes ? Au temps de Naja, les sorciers se sont donné beaucoup de mal pour construire cet endroit. Les sorts d'invitation indiquent aux esprits qu'ils seront en sécurité ici – un refuge temporaire, en somme, même si le provisoire aura duré trois mille ans. Les sorts d'interdiction, au contraire, les empêchent d'aller n'importe où.

— Pourquoi ?

— Toujours selon Naja, parce que ces esprits sont loin d'être tous amicaux.

— Pour quelle raison ? demanda Chase.

— À leur place, tu serais content ? Des âmes arrachées à leur corps et privées de repos éternel ? Des esprits piégés entre les mondes, exclus de la Grâce et rejetés par tous ?

— Rien que d'y penser, fit le colosse, j'en ai des frissons glacés…

— Seigneur Rahl, intervint Cassia, ça ne me dit toujours pas ce que nous faisons ici.

Richard plongea ses yeux dans ceux de la Mord-Sith.

— Je suis le Messager de la Mort… J'ai été dans le royaume du Gardien, et j'en ai même fait partie. Les morts savent reconnaître un de leurs semblables.

— Certes, mais je ne vois toujours pas…

Richard décrocha la tenture et la tendit à Cassia.

— Tu vas devoir la porter… Plie-la avec les symboles à l'intérieur. En route !

En avançant dans le labyrinthe, Richard prit garde à bien repérer les symboles représentant le berger. De cette façon, il ne risquerait pas de se perdre. En chemin, il décrocha d'autres tentures, et la pauvre Cassia fut bientôt chargée comme un baudet.

Désormais, le Sourcier sentait les esprits qui se massaient autour de lui, et il entendait leurs murmures.

Dans un grand couloir central, il s'arrêta et se tourna vers ses compagnons :

— Reculez et allez m'attendre à l'entrée.

Dans cette atmosphère, et avec les ombres qui passaient et repassaient autour d'eux, la Mord-Sith et le garde-frontière n'eurent pas besoin de se le faire dire deux fois.

Richard gagna l'autre bout du tunnel et regarda derrière lui, là où se tenaient Chase et Cassia. Dans l'air, il vit de minuscules lucioles se rassembler pour former ce qui ressemblait à de grands vols d'oiseaux. Des milliers d'esprits affluaient, attirés par quelqu'un qui leur ressemblait tout en étant très différent d'eux.

Au bout d'un moment, ces âmes formèrent des sortes de rideaux lumineux qui rappelèrent à Richard les aurores boréales qu'il avait eu souvent l'occasion de contempler, quand il était garde forestier. Un spectacle toujours magnifique… Mais là, c'étaient des âmes qui brillaient sur un écrin d'obscurité. Des esprits qui se languissaient depuis si longtemps de leur corps…

Richard dégaina son épée. La note métallique retentit, plus cristalline et pure que jamais.

La lame était toujours grise. Le prix à payer pour avoir été en

contact avec le royaume des morts. Jamais elle n'avait semblé si sinistre, et c'était normal, puisqu'un linceul l'enveloppait – le suaire de la mort.

La magie de l'arme se déversa en Richard, réveilla la colère nichée dans son âme puis alla défier la mort qu'il portait en lui.

Richard prit sa lame à deux mains et la pointa vers les âmes.

— Je vous ramène chez vous, murmura-t-il.

Le rideau lumineux ondula comme si un vent venu de nulle part l'agitait. Puis il tourbillonna et fut aspiré par la pointe de l'épée. Un lent processus, parce qu'il semblait y avoir d'incroyables longueurs de « tissu » à assimiler. Mais un processus irréversible.

Enfin, il n'y eut plus une seule lumière, et la lame devint plus noire que la nuit.

— On y va ! lança Richard en rengainant son épée.

— Où ça ? demanda Cassia.

— Dans la salle de la sliph.

Chase ouvrit la marche. Une fois sorti du Sanctuaire des Âmes, il passa sans s'arrêter devant les niches murales où reposaient des cadavres dont les esprits bienheureux étaient en paix dans le royaume des morts.

Le trajet de retour parut plus long à Richard. Parce qu'il était épuisé, comprit-il.

Le mal le submergeait. À chaque marche, il le vidait un peu plus de ses forces, menaçant d'empêcher ses jambes de le porter. Et sa conscience aussi vacillait…

Lorsqu'il lui semblait impossible de faire un pas de plus, le Sourcier pensait à Kahlan et à tous ses amis, au Palais du Peuple. Hannis Arc et Sulachan ne feraient pas de quartier, il le savait. Et ce serait seulement le début du désastre. Le commencement de la fin pour le monde des vivants.

Cette terrible pensée repoussa la douleur et la fatigue au second plan.

Une fois hors des catacombes, Richard les referma puis se laissa tomber sur un banc, le souffle court.

— Cassia…

La Mord-Sith posa une main sur l'épaule de son seigneur.

— Oui ?

— C'est pour ça que je t'ai emmenée… Tu vas devoir m'aider à marcher. Donne-moi ta force !

Cassia glissa un bras sous l'épaule de Richard et l'aida à se relever. Chase fit de même sur l'autre flanc de son ami.

— Moi aussi, je peux t'aider, mon ami ! Jusqu'à la salle de la sliph, au moins. Je ne pourrai pas voyager, hélas. Ça me brise le cœur, mais…

— Je sais, souffla Richard. Après, Cassia devra s'occuper de moi toute seule…

Pour se donner une chance de récupérer un peu, Richard se laissa quasiment porter par ses compagnons. Dans un état semi-comateux, il ne vit rien de ce qu'il y avait autour de lui pendant la traversée de la forteresse. À un moment, il s'autorisa même à perdre connaissance, ses jambes le portant plus ou moins sans la collaboration de son cerveau.

Une fois devant le puits de la sliph, il retrouva assez d'énergie pour tenir debout tout seul.

— Maître, tu veux voyager ? demanda la créature de vif-argent. Je suis prête.

Un peu requinqué, le Sourcier monta sur le muret.

— Oui, nous devons voyager. Et vite !

Cassia sauta à son tour sur le muret.

— Maître, tu ne peux pas emporter cet artefact. Je te l'ai déjà dit, il me semble.

— Si je me souviens bien, tu m'as dit que ça ne me tuerait pas, parce que la mort est en moi. Ça me videra un peu plus de mes forces, et la souillure gagnera encore du terrain, mais je survivrai.

Le visage de vif-argent se rembrunit.

— C'est vrai, mais tu as encore moins de réserve d'énergie vitale, aujourd'hui.

— Assez pour arriver vivant ?

À contrecœur, la sliph se dota d'un bras et posa les doigts sur le front du Sourcier.

— Tu ne mourras pas pendant le voyage, mais ce sera de justesse. Il ne te restera pas beaucoup de temps avant de quitter ce monde, tu peux me croire.

— Ce sera suffisant… Allons-y ! (Richard prit Cassia par la taille.) Prête ? On rentre, Cassia ! Et j'aurai besoin de toi, là-bas.

— Je serai là, seigneur Rahl…

Richard écrasa la larme qui perlait à une paupière de la Mord-Sith.

— S'il te plaît, attends que je sois mort pour me pleurer. Tu veux bien ?

Cassia eut l'ombre d'un sourire.

— Chase, merci pour tout !

Le colosse fit un petit geste d'adieu à son ami.

Serrant Cassia contre lui, Richard sauta dans le vif-argent et le respira à pleins poumons.

Chapitre 56

— *Respire !*

Richard exhala le vif-argent et aspira une bouffée d'air qui lui parut glaciale et lui donna l'impression d'avaler une pelote d'aiguilles. Non sans effort, il se hissa à moitié hors du puits et resta là où il était, à bout de forces et tout le corps à la torture.

La sliph n'avait pas menti. Ce voyage avec l'épée était le coup de grâce. La mort prenait possession de lui, et la putréfaction commençait de l'intérieur.

Déjà hors du puits, Cassia grogna sous l'effort tandis qu'elle en extrayait péniblement son seigneur. Richard l'aida du mieux qu'il put – hélas, ça n'allait pas loin – puis il s'écroula sur le sol et y resta, attendant d'avoir un peu récupéré. Assise près de lui, la Mord-Sith en profita pour reprendre son souffle.

Dès qu'il se sentit assez fort, Richard se leva.

— Maître, demanda la sliph, tu veux que je t'attende ?

— Oui, jusqu'à ce que ce soit terminé, d'une façon ou d'une autre. Je te demanderai peut-être de faire sortir Kahlan du palais.

Et tant pis si ça risquait de ne servir à rien ! Le palais n'était pas le seul endroit menacé. Tout le monde des vivants risquait de devenir un piège mortel, sans nulle part où fuir ni se cacher. Hannis Arc et Sulachan s'en assureraient…

Une fois debout, le Sourcier posa la main sur le pommeau de son épée histoire de vérifier qu'il ne l'avait pas perdue.

— Nous devons aller dans le Jardin de la Vie.

— Je vais vous aider, seigneur Rahl. En route !

— Pour le moment, je devrais tenir debout tout seul. Je vais bien.

Un mensonge, évidemment. Mais Richard avait récupéré un peu de force, et ils iraient plus vite s'il marchait sans soutien.

Une fois dans le couloir, il comprit que quelque chose n'allait pas. D'abord, le corridor était désert. Ensuite, il y planait une odeur de fumée.

Ensemble, la Mord-Sith et son maître avancèrent dans les couloirs déserts – d'un bon pas, mais sans perdre de vue la prudence. À chaque intersection, Cassia sonda longuement les corridors latéraux. Enfin, quand ils atteignirent une double porte ornée d'un simple motif géométrique, elle plaqua l'oreille contre un des battants.

— J'entends des cris, annonça-t-elle.

— C'est ce que je redoutais…, dit Richard. (Il désigna un couloir

de service aux murs enduits de plâtre.) Par là, vite !

La Mord-Sith et son seigneur continuèrent à emprunter des couloirs et des escaliers de service. Chaque fois que les échos de la bataille se rapprochèrent un peu trop, ils firent un détour.

Richard brûlait d'envie de se mêler au combat contre les envahisseurs. Mais en ce jour, ce n'était pas la bonne stratégie. Pour une fois, et tant qu'il y aurait un souffle de vie en lui, il avait une mission plus importante.

Atteindre le Jardin de la Vie prit plus de temps que prévu, dans ces conditions. Et quand il arriva devant la double porte, les soldats qui les gardaient ne cachèrent pas leur surprise.

Richard prit l'homme le plus proche par un bras.

— Que se passe-t-il ? au rapport, soldat !

— Le général Zimmer nous a ordonné de défendre à n'importe quel prix le Jardin de la Vie. L'ennemi n'est pas encore arrivé jusqu'ici, mais il s'est bel et bien introduit dans le palais. Par les catacombes qui se trouvent sous les plaines d'Azrith, je crois. On dit que les demi-humains se sont frayé un chemin en faisant fondre la pierre des cryptes…

» Depuis, ils se sont déversés dans le palais. Si j'ai bien compris, ils ont trouvé d'autres voies d'accès, mais ça n'est pas certain. Les rapports ne sont pas très précis, avec toute cette confusion. Il y aurait des cadavres ranimés avec les demi-humains, mais là encore, je n'ai aucune certitude. Nathan et Nicci font de leur mieux pour les ralentir, mais…

— Depuis combien de temps ? demanda Richard. Quand a commencé l'invasion ?

— Juste après votre disparition, seigneur Rahl.

— Et depuis quand suis-je absent ?

Le soldat se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index. Comme ses camarades, il avait les yeux injectés de sang et le teint blafard.

— Je ne sais pas trop, seigneur… Nous nous sommes battus en continu, jour et nuit. Il y a eu beaucoup de pertes… Quand on les repousse d'un côté, ces demi-humains reviennent de l'autre, et il faut tout recommencer. Bien souvent, nous avons dû nous frayer un chemin dans leurs lignes pour secourir des frères d'armes ou des civils pris au piège. Après si longtemps sans dormir, je n'arrive plus à réfléchir…

— Des jours se sont écoulés ?

— Oui, seigneur. Voilà des jours que nous nous battons pour contenir ces assaillants. Et ça devient de plus en plus difficile.

— A-t-on aperçu Hannis Arc ou Sulachan ?

— Oui. Plusieurs fois… Ils ne semblent pas pressés, comme s'ils s'amusaient beaucoup.

Richard regarda les hommes réunis autour de lui.

— Je vais avoir besoin de vous pour faire évacuer le secteur. Très bientôt, il ne fera pas bon y être. Tous les soldats doivent s'éloigner du Jardin de la Vie, c'est compris ?

— Oui, seigneur. À quelle distance ?

Richard eut un soupir accablé.

— Je ne sais pas vraiment… Le plus loin possible dans les circonstances actuelles. Il faudra aussi faire évacuer les couloirs principaux du palais.

— Toutes les artères principales ? Celles qui sont dominées par des promenades ?

— C'est ça… Vous devrez les abandonner à l'ennemi. Exécution immédiate ! Il n'y a pas de temps à perdre.

L'homme se tapa du poing sur le cœur.

— À vos ordres, seigneur Rahl !

— J'ai un message pour le général Zimmer. Quand le moment sera venu, il devra cesser de résister aux hordes de demi-humains. Lorsque nous en serons là, abandonnez vos postes et réfugiez-vous partout où vous pensez avoir une chance de survivre. Enfermez-vous dans des salles avec les civils, par exemple. Mais cessez toute résistance. Que les demi-humains se déversent donc dans tous les couloirs publics du complexe !

» De toute manière, ça finira comme ça. Alors, ne perdez pas vos vies pour rien. Les couloirs principaux, c'est bien compris ? Ils doivent s'y déverser.

Le soldat parut troublé.

— Seigneur, comment saurons-nous que le moment est venu ? Qui nous préviendra ?

Richard se passa une main sur le front.

— Je ne peux pas te répondre, mais vous saurez, c'est une certitude.

L'homme salua de nouveau son seigneur. Il ne comprenait rien à tout ça, c'était évident, mais comment Richard aurait-il pu être plus précis ? Quand ce fameux « moment » arriverait, il ne serait peut-être déjà plus de ce monde. Car il ne lui restait vraiment plus beaucoup de temps…

— Soldat, sais-tu où est la Mère Inquisitrice ?

— Oui, seigneur… Dans un secteur du palais à l'accès limité et aux défenses renforcées. Le dernier bastion, comme on l'appelle. Ici, il n'y a plus d'endroits sûrs, mais celui-là est un peu moins exposé que les autres.

— Tu vas lui transmettre un message de ma part.

— Bien sûr, seigneur.

— Dis-lui que je l'aime.

L'homme hocha gravement la tête.

— Ce sera fait.

Richard retira la chevalière ornée de la Grâce et la posa dans la main du soldat.

— Dis-lui que c'est la raison.

— La raison, seigneur Rahl ?

— Elle comprendra.

— Je me chargerai en personne de la contacter, seigneur.

— Au fait, sais-tu s'il fait jour ou nuit ?

L'homme désigna le Jardin de la Vie.

— Je viens d'aller jeter un coup d'œil à l'intérieur… Grâce au toit de verre, j'ai vu que nous sommes au milieu de la nuit.

— Merci… À présent, fichez tous le camp d'ici, et emmenez les civils que vous croiserez en chemin. Hannis Arc et Sulachan ne tarderont plus. Ici, il n'y a rien à défendre au prix de vos vies.

Richard regarda les soldats s'éloigner, puis il se tourna vers Cassia :

— Toi aussi, tu devras filer le plus loin possible de cette zone. Mais d'abord, j'ai besoin de ton aide.

Chapitre 57

À la lumière de quelques grosses bougies, Richard s'appuyait à la machine à présages. Tenir debout lui coûtait un effort surhumain, mais il le fallait. Encore quelque temps, au moins… Bientôt, tout serait terminé, et dans tous les cas, il n'aurait plus besoin de se forcer à souffrir.

Regula se taisait. L'heure des prophéties, la machine le savait, était révolue.

À présent, c'était le libre arbitre qui menait le jeu.

Alors qu'il attendait en silence dans le trou obscur où Regula – un pouvoir venu du royaume des morts – était enterré depuis si longtemps, Richard pensait exclusivement à Kahlan. Délibérément, il avait choisi, durant ce qui risquait d'être sa dernière nuit, de se remémorer ce qui resterait la meilleure part de sa vie. Alors qu'il se préparait à quitter le monde, Kahlan lui manquait tellement – une douleur presque aussi terrible que celle infligée par la souillure.

Repoussant les assauts du mal qui le rongeait, Richard repensa à sa première rencontre avec Kahlan, dans les bois de Hartland. Le choc qu'il avait éprouvé en plongeant ses yeux dans ceux de la jeune femme. Le lien qui s'était instantanément créé entre eux.

Tout ça semblait remonter à une éternité.

Au fil du temps, ce lien ne s'était jamais distendu, devenant de plus en plus fort. Dès l'instant où il avait vu Kahlan, Richard s'était dit que sa vie ne serait plus jamais comme avant. Cette rencontre avait tout bouleversé, l'entraînant dans une aventure qui était en réalité son destin. Ainsi, il avait pu marcher aux côtés du plus beau cadeau que lui avait fait la vie. Une merveille dont il n'aurait même pas imaginé l'existence, avant cet instant fabuleux…

Kahlan cherchait de l'aide pour une mission très spéciale. Trouver le sorcier capable de nommer le Sourcier, afin que celui-ci puisse récupérer la dernière boîte d'Orden. Désormais, les trois reposaient sur le plateau métallique de Regula, non loin du coude droit de Richard.

Le pouvoir d'Orden et celui de la machine réunis dans le royaume des vivants… Envoyé de l'autre côté du voile pour échapper à Sulachan, le pouvoir de Regula était maintenant à sa merci…

Mais il ne fallait pas penser à ça. S'il devait mourir bientôt, au moins, qu'il ne gaspille pas ses derniers instants. Des souvenirs heureux de sa vie avec Kahlan, voilà tout ce qui l'intéressait encore. Qu'avait-on à faire de l'amertume et des regrets, au moment de tirer sa révérence ? L'amour et pas la haine, c'était ce qu'il pouvait espérer de mieux pour son baisser de rideau.

Richard sourit en repensant aux expressions étranges qu'avait Kahlan quand il la surprenait avec ses idées folles. Parfois, elle prenait un malin plaisir à le contredire, histoire de le stimuler. Au fil des ans, elle l'avait toujours aidé à tirer le meilleur de lui-même. Parce qu'elle croyait en lui d'une façon très particulière, le voyant tel qu'il était vraiment. Avec elle, il pouvait laisser transparaître ses faiblesses, parce qu'elle s'arrangeait toujours pour lui redonner de la force.

Il aurait voulu faire tant de choses pour elle – être tant de choses…

Comme il aimait l'embrasser, faire l'amour avec elle…

Beaucoup de gens passaient leur existence ensemble sans jamais être unis comme Kahlan et lui. Une formidable réussite dont il était très fier. Peut-être le seul véritable succès de sa vie…

Même s'il était plongé dans ses pensées, Richard entendit le bruit qui retentit au-dessus de sa tête. Aussitôt concentré sur le présent, il reconnut très vite des bruits de pas qui firent d'abord grincer l'échelle puis résonnèrent plus sourdement sur les marches de l'escalier.

Sulachan… Ça ne pouvait être que lui.

L'empereur avait reconnu la souillure – la mort qui se tapissait en Richard. Il la suivait à la trace, comme un félin des montagnes flaire la piste d'un faon – et elle le guidait inexorablement jusqu'ici.

Le roi spectral allait enfin cueillir tous les fruits de son plan.

Sulachan venait pour Richard, ça ne faisait aucun doute.

En silence, le Sourcier attendait une confrontation inévitable.

Bientôt, il vit l'ombre de l'empereur se projeter au pied de l'escalier. Regula et Richard Rahl – tout ce que Sulachan désirait au monde.

Arrivé en bas des marches, l'empereur s'arrêta et eut un rictus triomphant en voyant que son adversaire était piégé dans la salle de la machine, sans aucune issue.

Dans la pénombre, l'aura sombre de l'esprit se distinguait parfaitement autour du corps desséché de l'empereur mort depuis des lustres.

Ramené du royaume des morts par le sang de *fuer grissa ost drauka*, l'esprit semblait satisfait de son état actuel. Même pour un empereur mort, la vie était un bien précieux.

Les yeux brillants du spectre se rivèrent sur Richard.

— Comme c'est gentil à toi de m'attendre ici, au lieu de me forcer

à te faire sortir de je ne sais quel trou à rats.

— Je ne suis pas le genre d'homme qui fuit, Sulachan.

— Je sais, et c'est pour ça que je m'attendais à te trouver ici. Cœur de la Guerre, je te connais depuis plus de temps que tu le crois.

— Que me veux-tu ?

L'empereur avança vers Richard.

— Rien de particulier, sauf te tuer, afin que tu n'aies plus l'occasion de me mettre des bâtons dans les roues. Tu as un vrai talent pour ça ! Contrairement à mon ami Hannis Arc, je n'ai jamais commis l'erreur de te sous-estimer. Lui, il rumine sa vengeance depuis des décennies. Te faire souffrir, c'était ça, son rêve. Moi, j'élimine froidement une menace.

— Ainsi, je fais peur à un homme qui est revenu du royaume des morts ?

Sulachan sourit, mais son regard brûlait de haine.

— N'es-tu pas toi aussi un homme revenu du royaume des morts ?

— Certes, fit Richard, presque nonchalant, mais mon exploit n'est rien, à côté du tien.

— Tu es trop modeste. Mes démons noirs t'attendaient, et ils t'ont capturé. Tu as quand même réussi à leur échapper et à revenir. (L'empereur braqua sur Richard un index décharné.) Non, je ne te sous-estime pas, Richard Rahl ! Hannis Arc te déteste, mais moi, j'ai un grand respect pour toi. Un peu comme on respecte un serpent venimeux… Oh ! Désolé pour cette gaffe… Je ne voulais pas te rappeler la souillure qui te ronge de l'intérieur et t'a pratiquement vidé de ta force vitale.

— Puisque tu sais que ma fin est proche, pourquoi perdre du temps avec moi ? Tu gaspilles ton énergie, empereur !

Sulachan eut un nouveau rictus.

— J'ai déjà répondu à cette objection. Tu es dangereux, et je ne te sous-estime pas. L'heure est venue de t'abattre afin que le Compte Crépuscule s'achève. Alors, le mouvement que j'ai initié il y a si longtemps arrivera à son inévitable conclusion. Après avoir tellement travaillé, je ne prendrai pas le risque de te laisser vivre une seule seconde supplémentaire. Hannis Arc veut que tu assistes à son triomphe. Moi, j'entends me débarrasser de toi, c'est tout.

Sulachan se remit à avancer vers la machine. Discrètement, Richard s'en écarta pour rester hors d'atteinte de l'empereur.

Au passage, il recueillit sur une bougie de la cire fondue avec laquelle il joua tout en gardant un œil sur le roi spectral.

Lentement, il contourna la machine pour se retrouver face à la cage d'escalier.

— Tu as changé d'idée au sujet de la fuite ? demanda Sulachan.

Le dos tourné au Sourcier, il regardait les boîtes d'Orden.

Richard saisit la cordelette qui pendait de l'encadrement de la porte et tira dessus. Aussitôt, la tenture ornée de sorts d'interdiction se déroula et bloqua le passage.

— Je n'irai nulle part, dit Richard. Et toi non plus.

Intrigué par le ton neutre de son adversaire, Sulachan se retourna, le front plissé. Quand il vit la tenture, sur la porte, le rictus revint, plus haineux que jamais.

— Que penses-tu faire ?

Sans cesser de faire rouler la cire entre son pouce et son index, Richard désigna la tenture.

— Tu reconnais les sorts, j'en suis sûr… Ils ont été imaginés par les gens que tu as tenté de vaincre il y a si longtemps. Des sorts spécifiquement conçus pour barrer le passage aux esprits.

Sulachan eut un rire sans joie.

— Pourquoi devrais-je me soucier de telles absurdités ?

Voyant que l'empereur contournait Regula pour atteindre la tenture, Richard l'imita – un pas pour un pas, très exactement – afin de conserver la même distance entre eux. Un curieux manège, dans des circonstances si dramatiques.

Les yeux rivés sur les symboles, Sulachan fonça vers la tenture comme un taureau qui charge un carré de tissu rouge. Levant une main, il fit mine d'écarter l'obstacle, voire de l'arracher, mais son mouvement se figea avant qu'il ait pu refermer les doigts sur le tissu.

Il retira sa main et recula.

— Tu es intelligent, dit-il en se tournant vers Richard, et vraiment très dangereux. Mais cette fois, tu as perdu ton temps… (Il désigna la tenture.) Comment as-tu pu ourdir un plan si ridicule ? Je t'aurais cru plus malin que ça… Mais ça n'a plus d'importance, parce que je suis ici pour en finir.

— Moi aussi… Les sorts peints sur cette tenture sont conçus pour t'empêcher de sortir. Je veux m'assurer que tu ne fuiras pas. (Richard se fendit lui aussi d'un rictus.) Je ne voudrais pas être obligé de t'extraire de quelque trou à cafards.

Sulachan foudroya Richard du regard, mais il ne tenta pas de dire qu'il pouvait sortir quand il le voulait. Les deux hommes savaient que ce serait impossible tant que la tenture resterait en place.

Richard posa les mains sur Regula. Du coin de l'œil, il vit l'empereur lever les bras pour invoquer sa magie noire.

— C'est l'heure de rentrer chez toi ! lança gaiement le Sourcier à la machine.

Sur ces mots, il enfonça dans ses oreilles les deux bouchons de cire qu'il venait de se fabriquer, puis il retira son baudrier et posa l'Épée

de Vérité, toujours rangée dans son superbe fourreau orné de runes destinées à activer un certain pouvoir, sur les trois boîtes d'Orden plus noires que les ténèbres de la mort.

Sulachan frappa, sa magie noire faisant trembler les murs de la salle. De la poussière et des gravats tombèrent du plafond.

Richard sentit une force maléfique le saisir et tenter de le déchiqueter. Avant qu'il soit trop tard, il prit une grande inspiration et inclina la tête en arrière.

À son tour de frapper !

Avec toute sa puissance et toute sa volonté, il poussa un cri puissant qui montait du plus profond de lui-même – ou plutôt, de la souillure qu'y avait déposé Jit.

Alimenté par le don du Sourcier – étouffé par le poison mais toujours présent sous cette épaisse couche de boue mortelle –, ce cri devint le fidèle écho de celui qu'avait poussé la Pythie-Silence, au fond de son repaire.

Grâce aux bouchons de cire, Richard n'entendit rien. Mais le hurlement de la mort, il le savait, emplissait toute la salle. Il y ajouta la rage de son don et la colère de l'épée. Puisant au cœur même de ce qui faisait son être, il en expulsa le poison qui le rongeait et le propulsa vers l'empereur.

Sulachan se plaqua les mains sur les oreilles.

Richard serra les poings et continua à crier. Des ténèbres tourbillonnèrent dans la salle, entraînant avec elles la poussière et les gravats.

La voûte, les murs et le sol tremblèrent. Les piles de bandes de métal si soigneusement alignées s'écroulèrent. Quand le vortex d'obscurité gagna de la vitesse et de la puissance, il aspira les petits morceaux de métal, les entraînant dans sa mortelle rotation.

La machine à présages vibra également.

Sur son plateau, les trois boîtes d'Orden, recouvertes par l'Épée de Vérité, se percutèrent puis explosèrent. En même temps, une lumière aveuglante jaillit du puits de ténèbres – une partie du royaume des morts exilée dans le monde des vivants – qui se tapissaient dans les entrailles de la machine. Cette lumière traversa la voûte et fit fuser vers le haut les blocs de granit qui la composaient.

L'éclair triomphant d'Orden, libéré de la salle de Regula, se répandit dans tout le Jardin de la Vie, fit exploser ce qui restait du toit et fonça dans le ciel nocturne en direction des étoiles. Alors que la nuit devenait pour un moment le jour, des débris retombèrent en pluie un peu partout.

Dans le vortex de ténèbres qui tournait autour de l'éclair lumineux d'Orden, la machine à présages commença à se désintégrer. Incapables de résister aux forces que Richard venait de déchaîner, des plaques de

métal volèrent dans les airs comme si elles étaient de vulgaires feuilles de parchemin malmenées par des bourrasques.

Tandis que Richard continuait à crier, la mort quittant enfin *fuer grissa ost drauka*, la machine désarticulée fut aspirée vers le haut et avalée par le cyclone de lumière.

Les unes après les autres, ses pièces se désintégrèrent, devenant un simple nuage de poussière.

Dans la tête de Richard régnait un profond silence. Pourtant, il criait à s'en briser les cordes vocales.

En face de lui, Sulachan essayait toujours d'invoquer sa sorcellerie pour sauver sa peau. Mais dès qu'il écartait les mains de ses oreilles pour contrôler ses pouvoirs occultes, le cri de la mort s'introduisait en lui et le déchiquetait de l'intérieur.

Un instant, son aura spectrale s'irisa de couleurs et crépita d'étincelles. Puis elle devint aussi noire qu'une pierre de nuit.

Peu après, son enveloppe mortelle implosa puis se désintégra en une multitude de lambeaux qui tombèrent eux-mêmes en poussière avant d'être aspirés par le cyclone de lumière blanche qui se déchaînait au centre du vortex d'obscurité.

Quand il eut le sentiment que son don avait expulsé jusqu'à l'ultime trace de la souillure, la confiant à la lumière blanche pour qu'elle l'emporte où elle voulait, Richard put enfin s'arrêter de crier.

Il tomba à genoux, le souffle court. Avait-il vraiment réussi ? Eh bien, oui, même si ça semblait difficile à croire.

Dès qu'il se sentit plus solide, il retira les bouchons de cire qui l'avaient empêché d'entendre son propre hurlement mortel.

Pour la première fois depuis très longtemps, il n'avait plus conscience de la présence du poison, dans tout son corps. Enfin, il en était libéré.

Baissant les yeux sur l'abîme où se nichait jusque-là Regula, il vit qu'il n'en restait rien. Pas le moindre morceau de métal. Les rouages, les leviers, les engrenages – tout ce qui composait la machine avait disparu. Rayé du monde des vivants comme si rien n'avait jamais existé. La machine qui abritait le pouvoir et lui donnait la possibilité de communiquer n'était plus qu'un souvenir.

Regula était retourné chez lui en emportant les prophéties. Richard eut un instant de sincère jubilation pour cette force enfin autorisée à rentrer chez elle, au sein d'un océan d'âmes qui brilleraient pour elle comme des myriades d'étoiles dans un ciel nocturne.

Dans son nouveau séjour, Regula ne pourrait plus nuire au monde des vivants. Plus de prédictions pour influencer le cours des événements…

À sa propre surprise, Richard avait réussi. Il venait d'en finir avec les prophéties.

En même temps, il avait détruit les boîtes d'Orden. Une façon d'achever le cycle commencé dans un passé lointain, quand l'Épée de Vérité avait été forgée pour être la clé de ce terrifiant pouvoir.

Avec le départ de Regula, la fin des prophéties et celle du cycle d'Orden, la déchirure spectrale était refermée.

Oui, la brèche entre les mondes, elle aussi, n'était plus qu'un souvenir.

Richard vit que son épée gisait sur le sol, près de lui. Il la ramassa, constata que le fourreau brillait comme jamais et passa le baudrier au-dessus de sa tête.

Il s'épousseta, constata que ses jambes étaient de nouveau solides et plia les bras pour voir si la souillure leur avait laissé une quelconque faiblesse. Mais il n'y avait plus rien.

Redevenu lui-même, Richard sentait aussi la présence de son don. Une impression enivrante, après une si longue absence…

Le calvaire imposé par la souillure de la Pythie-Silence était enfin terminé.

Quant aux prophéties, elles n'existaient plus.

Des cris lointains rappelèrent à Richard que sa mission n'était pas remplie pour autant.

Il devait encore arrêter le massacre, si c'était possible.

Quittant la salle où Regula avait croupi pendant si longtemps, il gravit l'escalier en colimaçon et… déboucha dans ce qui avait été un niveau intermédiaire, mais qui se réduisait à présent à un champ de ruines. Marchant au bord d'un gouffre, il réussit pourtant à rejoindre le palier où aurait dû se trouver l'échelle.

Elle y était bien, mais sous un tas de gravats. Quand il l'en eut extraite, il constata que quelques barreaux manquaient. Pas assez pour que ce soit un problème, heureusement…

Une fois l'échelle en place, regagner le Jardin de la vie fut un jeu d'enfant. Arrivé à la surface, le Sourcier regarda autour de lui. Des blocs de pierre géants retournés comme de vulgaires cailloux, des gravats partout, un rideau de poussière dans l'air… Déjà bien abîmé avant, le toit de verre n'était quasiment plus qu'un trou béant.

Richard s'engagea sur le sentier qui le conduirait à la sortie. Les cris venaient de là…

Soudain, une Mord-Sith en cuir rouge jaillit des broussailles, sur un côté, et vint lui bloquer le passage.

C'était Vika, vit Richard en s'arrêtant net. Quand il était prisonnier d'Hannis Arc, dans des grottes, ils avaient eu une brève mais intense conversation.

Le regard bleu de Vika se riva dans celui du Sourcier et entreprit

de lire ce qu'il y avait tout au fond de son âme. Force, faiblesse, détermination – rien n'échappait aux yeux hypnotiques de ces femmes.

Richard ne baissa pas la tête et se demanda que faire. En matière d'ennemi mortel, on ne pouvait guère imaginer mieux (ou pire) qu'une Mord-Sith. Face à ces femmes, il était facile de commettre une erreur. La première de toutes étant de les sous-estimer. Mais ça, il l'avait appris à ses dépens, des années plus tôt.

Utiliser son épée contre Vika aurait été une bévue. *Idem* pour son pouvoir. Dès qu'on se servait d'une magie contre elles, les Mord-Sith s'en emparaient et prenaient ainsi le contrôle de leur adversaire.

— Vika, as-tu oublié notre conversation ? demanda Richard d'une voix qui ne tremblait pas. Ta vie t'appartient. As-tu décidé ce que tu veux faire de ton existence ? Sinon, c'est le moment ou jamais.

Derrière la femme en rouge, Richard capta un mouvement. Slalomant entre les arbres, Hannis Arc avançait dans le Jardin de la Vie. Toute sa peau, y compris les paupières, était couverte de symboles imbriqués. Le langage de la Création, bien entendu…

L'évêque tirait Kahlan par les cheveux, et il ne prenait pas de gants avec elle. L'Inquisitrice lui griffait les mains et luttait pour qu'il ne lui arrache pas le cuir chevelu. Impitoyable, Hannis Arc lui tordait la tête dans un sens puis dans l'autre, la faisant trébucher presque à chaque pas.

À un moment, Kahlan aperçut Richard et des larmes perlèrent à ses yeux brillant de rage. Si elle avait pu utiliser son pouvoir contre l'évêque, elle l'aurait fait, donc…

Richard vit qu'elle portait la chevalière qu'il lui avait fait parvenir par l'intermédiaire d'un soldat. Il espéra que le sang qui maculait la robe blanche de sa femme n'était pas celui de ce brave…

Le Sourcier voulut courir au secours de sa femme, mais Vika ne s'écarta pas. Sans crier gare, elle lui propulsa son Agiel dans le ventre.

Plié en deux de douleur, Richard crut qu'il ne réussirait plus jamais à respirer. Impitoyable, Vika ne retira pas son arme. La douleur devenant intolérable, Richard vit des étincelles danser devant ses yeux. Les oreilles bourdonnantes, il eut l'impression que tous ses nerfs s'embrasaient.

Quand Vika rompit le contact, il tomba à genoux et tenta de reprendre son souffle. Du bout de sa botte, la Mord-Sith le poussa et il bascula sur le côté. Des larmes arrachées par la souffrance roulèrent sur ses joues. La gorge trop serrée, il ne parvint pas à aspirer assez d'air pour récupérer un peu.

Vika s'accroupit afin qu'il puisse voir à quel point elle vibrait de fureur.

— Si vous savez ce qui est bon pour vous, grinça-t-elle entre ses dents, ne vous relevez pas. C'est compris ?

Histoire de ponctuer son propos, elle abattit de nouveau son Agiel, visant toujours le ventre.

— J'ai posé une question. C'est compris ?

Richard parvint à hocher vaguement la tête.

Il n'aurait pas été surpris que ses yeux lui sortent des orbites, tant il avait mal. Dès que Vika se fut relevée, il essaya de nouveau de respirer. Les mains plaquées sur le ventre, il réussit seulement à s'arracher un gémissement.

— Laissez-le ! cria Kahlan.

Hannis Arc lui tordit de nouveau les cheveux. Alors qu'elle criait de douleur, Richard sentit son cœur se serrer. Hélas, il ne pouvait rien faire pour l'aider.

L'évêque jeta l'Inquisitrice sur le sol, où elle atterrit non loin de son mari.

Ses yeux rouges brillant de haine, Hannis Arc tendit une main vers la jeune femme, paume vers l'extérieur. Étouffant soudain, Kahlan porta les mains à sa gorge comme pour desserrer l'étreinte d'un nœud coulant invisible. D'abord rouges comme une pivoine, ses joues virèrent vite au bleu…

Richard aurait volontiers étripé Hannis Arc à mains nues. Hélas, la douleur le paralysait toujours et il avait du mal à y voir clairement. Alors, charger comme un taureau…

Hannis Arc fit signe à Vika de s'écarter. Docile, la Mord-Sith inclina la tête et vint se placer derrière son maître.

Celui-ci avança, les yeux baissés sur Richard comme s'il regardait un loup pris dans les mâchoires d'un piège.

— Tu crois avoir gagné ? Saboté mes plans ? Une grossière erreur, imbécile ! Sans le vouloir, tu m'as aidé à éliminer un associé très dangereux qui ne me servait plus à rien. Ce crétin voulait détruire le monde des vivants. Avec moi, ce sera bien moins terrible, puisque j'entends simplement le dominer.

» Bientôt, les Shun-tuk auront pris possession du palais. Quant à toi, pour te remercier d'avoir renvoyé dans le royaume des morts un spectre lunatique, je vais enfin te tuer, Richard Rahl. Au cœur de ton fief dévasté, qui plus est !

Hannis Arc avança, les bras tendus en direction du Sourcier et de la Mère Inquisitrice.

Vika bondit et, sans un mot ni un cri, appuya son Agiel sur la nuque de l'évêque.

Une attaque mortelle bien connue de Richard. Battant des bras, Hannis Arc tenta de se dégager, mais c'était sans espoir. Parfaitement impassible, la Mord-Sith garda la position.

Une écume rouge moussa à la commissure des lèvres d'Hannis Arc.

Puis ses tatouages se mirent à fumer. Sur sa tête, toutes les runes virèrent au rouge comme des morceaux de charbon dans un brasero. Après un court moment, la chair qui se consumait de l'intérieur commença à se boursoufler et à se craqueler. Puis elle se détacha par grands lambeaux, dévoilant des tendons et des os déjà carbonisés.

Vika n'écarta pas son Agiel. Les traits impénétrables, elle aurait tout aussi bien pu être en train de saigner un cochon.

L'odeur de chair brûlée devint insoutenable. Du sang coulant de ses yeux et de ses oreilles, Hannis Arc agonisait.

Soudain, ses jambes se dérobèrent et il s'écroula. Considérant la fumée qui montait de tout son corps, il était inutile de vérifier s'il était mort. Déjà chez le Gardien, son âme devait être entre les mains des démons noirs de Sulachan, qui l'entraîneraient dans d'éternelles ténèbres.

Vika accourut, s'agenouilla près de Richard et l'aida à se redresser à demi. Tremblant comme une feuille, il n'eut pas le temps de se relever, car Kahlan se jeta à son cou, pleurant de joie de le revoir vivant.

Quand ses bras consentirent enfin à lui obéir, Richard la serra contre lui.

Après un long moment – mais pas assez long au goût du Sourcier – la jeune femme s'écarta de lui et essuya ses larmes.

— Seigneur Rahl, dit Vika lorsque son maître fut debout, j'ai fait mon choix. Et c'était vous !

— Alors, pourquoi m'avoir torturé avec ton Agiel ?

— Parce que vous n'auriez pas eu une chance contre Hannis Arc, seigneur. Si je n'avais pas trouvé un moyen de détourner son attention, il vous aurait tué sans peine. Il me fallait une diversion, afin de l'attaquer par surprise. Voilà pourquoi je vous ai dit de ne pas vous relever.

» Hannis Arc se méfiait des Mord-Sith. Jamais il ne m'aurait laissée dans son dos, en temps normal. Il n'était pas du genre à s'exposer.

— Si je comprends bien, tu m'as agressé avec ton Agiel pour avoir un appât à jeter au crocodile ? C'est ça ?

La Mord-Sith acquiesça et garda la tête baissée.

— Oui, seigneur Rahl. Permettez que je m'agenouille devant vous et vous fasse offrande de mon Agiel. Durant notre formation, on nous prévient plusieurs fois : tourner son Agiel contre le seigneur Rahl, c'est encourir la peine de mort. J'ai quand même décidé de le faire pour vous sauver et secourir la Mère Inquisitrice. J'ai choisi, seigneur, comme vous me l'avez dit, ce jour-là…

» Je n'ai qu'une prière : tuez-moi vite, afin que je ne souffre pas. En matière de douleur, j'ai eu plus que mon content, en ce monde.

Richard s'agenouilla devant la Mord-Sith. Les yeux toujours baissés, elle se prépara au pire.

Richard posa une main sur celles de la femme en rouge, la forçant à baisser les bras. Du bout d'un index, il lui releva ensuite la tête, s'embrassa deux doigts et les posa sur son front.

— Voici ta punition.

Vika ne put retenir ses larmes.

— Seigneur Rahl, je ne comprends pas ! Je vous ai blessé avec mon Agiel. La mort est la seule punition possible.

— Non, j'ai trouvé pire !

— Comment ça ?

— Si tu te comportes mal, je raconterai à toutes les autres Mord-Sith que je t'ai embrassée. Tu en entendras parler jusqu'à la fin de ta vie, crois-moi !

Richard eut un sourire plein de fierté. En choisissant le camp de la vie, Vika lui avait fait le plus beau cadeau possible.

Kahlan passa un bras autour des épaules de la Mord-Sith et l'aida à se relever.

— Je suis très fière de toi, sache-le, mais tu m'as flanqué une sacrée frousse. Un moment, j'ai cru que ma dernière heure était venue.

Vika eut un sourire presque enfantin.

— J'ai pris ma décision il y a longtemps, après avoir parlé avec le seigneur Rahl. Mais fuir Hannis Arc n'aurait pas été suffisant. Personne n'échappe aux hommes de ce genre. Un jour ou l'autre, ils vous retrouvent et se vengent. La seule façon de me sauver – et d'aider les autres – c'était de le tuer. Alors, j'ai attendu mon heure. C'était un porc, mais je n'avais pas le droit à l'erreur. Aujourd'hui, l'occasion s'est enfin présentée.

Kahlan pressa gentiment l'épaule de la Mord-Sith. Puis elle se tourna vers son mari :

— Richard, les demi-humains…

— Je sais. Viens avec moi…

Chapitre 58

— Qu'allons-nous faire ? demanda Kahlan alors que son bien-aimé lui prenait la main.

Vika emboîta le pas aux deux jeunes gens.

Dès qu'ils eurent franchi la double porte, Richard tourna à gauche dans le grand couloir. Le chemin le plus rapide vers sa destination.

Très vite, il s'engagea dans un escalier, puis dans un long corridor au mur en marbre blanc. Composées de plusieurs variétés de pierre, les dalles du sol se révélèrent assez glissantes, forçant les trois compagnons à ralentir le pas.

Le trajet se termina sur une promenade qui dominait un des couloirs centraux du complexe. Se campant au milieu d'une passerelle, Richard plissa les yeux pour mieux sonder le couloir, en bas. En pleine nuit, les hautes fenêtres ne servaient à rien et les lampes à déflecteurs, trop rares, fournissaient une chiche lumière.

Même dans ces conditions, Richard vit que le chaos régnait dans le couloir. Déferlant comme une marée mortelle, les demi-humains submergeaient les défenseurs et les civils. Des cadavres gisaient partout, et il n'y avait pas que des assaillants dans le lot. Pris au piège, des soldats et de simples habitants du palais avaient succombé devant le nombre, et des Shun-tuk les dévoraient vivants.

Du sang maculait les murs et les colonnes de marbre. Le plus souvent pieds nus, les demi-humains glissaient sur les dalles du sol poisseuses de fluide vital.

Richard n'était pas là pour analyser la situation, mais pour y mettre un terme.

Il dégaina son épée.

Comme toujours, la note métallique unique retentit dans l'air. Au fil du temps, le Sourcier en était arrivé à trouver ce son rassurant. Depuis qu'elle avait touché la mort, la lame était grise, même si elle brillait encore.

En bas, dans la fureur des combats, personne n'entendit la note unique ni ne vit l'Épée de Vérité.

Par-dessus le garde-fou, Richard pointa la lame vers le bas.

— Voilà vos enveloppes de chair, dit-il. Allez les rejoindre. Si vous le pouvez, revenez en ceux à qui on vous a arrachées ! Certaines d'entre vous devront couvrir une grande distance pour retrouver l'être auquel elles appartiennent. D'autres resteront orphelines, parce qu'il est mort. Qu'elles reviennent vers moi, et je les aiderai à gagner le

repos éternel.

Dans la pénombre, un rideau d'étincelles jaillit de la pointe de l'arme et tomba sur le couloir, se déployant majestueusement. Une fois encore, ce spectacle rappela au Sourcier les aurores boréales qu'il aimait tant contempler dans sa jeunesse. Et dans cette superbe marée lumineuse, chaque point représentait une âme.

En bas, la frénésie se calma un peu. Même les demi-humains levaient les yeux, fascinés.

Tandis que le voile lumineux se déroulait dans le couloir, Richard brandit son arme.

— Allez ! Retrouvez ceux à qui vous manquez tant !

Les points lumineux s'éparpillèrent, tombant lentement vers le sol comme des flocons de neige. Très vite, comprit Richard, il y en aurait dans tous les couloirs du palais. Des âmes en quête de leur corps…

— Richard, dit Kahlan, stupéfiée, qu'est-ce que c'est ? Qu'as-tu donc fait ?

— Tu te souviens du Sanctuaire des Âmes, dans la forteresse ?

— Bien entendu ! Quel rapport avec ça ?

— Cet endroit a été bâti à l'époque où certains sorciers étaient des inventeurs, comme le fameux Merritt.

— Le second mari de Magda ?

— C'est ça… Pour créer les demi-humains, Sulachan a privé des pauvres gens de leur âme – en interdisant à celle-ci de gagner le royaume des morts, afin que leur enveloppe charnelle continue à vivre. Je pense que des inventeurs ont conçu le Sanctuaire comme un refuge pour ces âmes égarées. Même si les demi-humains cherchaient à les massacrer, ces sorciers ont compris qu'ils étaient en fait des victimes. Par compassion pour ces âmes, qui n'avaient pas choisi leur destin, ils leur offrirent un havre de paix.

Kahlan désigna la pluie de lucioles, dans le couloir.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Les âmes des demi-humains, tout simplement.

L'Inquisitrice cacha très mal son agacement.

— J'ai compris, mais que font-elles ici ?

— Je suis allé les chercher et je les ai ramenées avec moi.

— As-tu perdu l'esprit ? Tu aurais pu…

— Regarde ! coupa le Sourcier.

Kahlan obéit et baissa les yeux vers le couloir. Partout, les demi-humains s'immobilisaient, perdant tout intérêt pour le combat et la chasse aux âmes. Devant les soldats, certains tombèrent à genoux et levèrent les bras en signe de reddition. Ceux qui festoyaient sur les moribonds se redressèrent et, avec dégoût, essuyèrent le sang qui maculait leurs lèvres.

Très vite, le silence revint, puisque le massacre avait cessé.

Partout dans le palais, des demi-humains devaient se réveiller d'un long cauchemar et regarder autour d'eux, surpris, soulagés et émerveillés.

Regardant leurs mains comme s'ils les voyaient pour la première fois, certains éclatèrent de rire.

Décontenancés, les défenseurs restaient sur leurs gardes. Mais puisqu'on n'essayait plus de les tailler en pièces, ils baissèrent leurs armes.

— En route ! lança Richard. Descendons voir où en sont nos amis.

Un grand escalier de pierre couleur crème se trouvait non loin de là, et les trois compagnons le dévalèrent. Dès qu'ils déboulèrent dans le couloir, des hommes de la Première Phalange vinrent les entourer.

L'épée toujours au poing, Richard sentait sa colère en lui, mais il la gardait sous son contrôle. Secouant l'arme pour s'assurer qu'elle ne contenait plus de « lucioles », il la rengaina et avança vers la masse de demi-humains pétrifiés par ce qui leur arrivait et désormais aussi doux que des agneaux.

Cassia se précipita à la rencontre de son seigneur.

— Seigneur Rahl, vous aviez raison ! Et vous avez réussi. Mère Inquisitrice, regardez ! Les demi-humains ne cherchent plus de proies. On dirait qu'ils s'éveillent de nouveau à la vie… C'est pour ça que votre mari est parti en douce, sans rien vous dire. Je lui ai reproché d'avoir fait ça !

— C'est la stricte vérité, confirma Richard.

Précédés par Nyda et Rikka, Nathan et Nicci émergèrent d'un escalier qui donnait sur les niveaux inférieurs.

— Richard ! appela la magicienne. On s'est fait tellement de souci ! Si tu me refais un coup comme celui-là, je jure de t'enfermer dans un donjon. Avec un droit de visite pour Kahlan, mais pas plus d'une fois par semaine !

— Richard, marmonna Nathan, aurais-tu une idée, même vague, de ce qui se passe ?

— Oui, qu'arrive-t-il ? renchérit Nicci. La même chose se produit au sous-sol, près des cryptes qui ont servi de point d'accès aux demi-humains. Depuis des jours, la bataille faisait rage, et tout d'un coup, les Shun-tuk ont cessé de lutter. Presque en même temps, tous ont renoncé au combat.

Cassia désigna l'étrange scène qui se déroulait dans le couloir.

— Le seigneur Rahl leur a rendu leur âme, dit-elle comme si c'était la plus banale des nouvelles.

Nicci en resta un instant bouche bée.

— Quoi ? Et que vois-je sur ta hanche, Richard ? Où as-tu récupéré ton épée ? Ne me dis pas que tu es retourné à la forteresse, puis revenu avec la sliph en emportant cette arme ?

— Eh bien, à vrai dire…

— Tu n'as pas fait ça ! Ta vie vaut bien plus que cette lame ! (Nicci tenta de faire le tri dans ses récriminations.) La sliph t'a dit que ça renforcerait la souillure, et que la mort viendrait plus vite…

La magicienne s'interrompit, soudain soupçonneuse.

— Pourquoi n'as-tu plus l'air malade ?

— Parce que je me porte comme un charme. De quel mal voudrais-tu que je souffre ?

Incrédule, Nicci ignora la saillie et posa les mains sur les tempes de son ami. Elle les retira très vite et se tourna vers Nathan :

— Il n'a plus rien. C'est fini. Totalement terminé. Richard, j'ai senti ton don. Comment est-ce possible ?

— Tu veux que je t'explique, ou tu préfères continuer à lever les bras au ciel ?

Nicci plaqua les poings sur ses hanches et gratifia Richard du regard assassin auquel il avait souvent droit quand elle était sa formatrice, dans un lointain passé.

Kahlan détourna la tête pour cacher son sourire.

— J'attends tes explications, Richard Rahl.

— J'ai fini par comprendre que pour vaincre Sulachan, il fallait le renvoyer dans le royaume des morts. Ses pouvoirs occultes étant trop puissants pour moi, la meilleure solution était d'utiliser la souillure que je portais en moi.

» Dans le royaume des morts, quand Kahlan et toi êtes venues me chercher, j'ai tiré parti de l'intemporalité de chaque instant – l'infini présent dans la moindre seconde – pour élaborer un plan. Au lieu d'abandonner la souillure chez le Gardien, comme j'aurais pu le faire, puisque j'y étais parvenu pour Kahlan, j'ai décidé de la garder en moi. Renvoyer Sulachan d'où il venait m'a semblé prioritaire…

— Tu nous as menti ? rugit Nicci. Quand tu as dit n'avoir pas pu faire autrement, c'était du vent ?

— Dois-je comprendre que tu as délibérément gardé la souillure en toi ? demanda Kahlan, ébahie. Un poison qui aurait pu te coûter la vie. Tu savais que t'en débarrasser serait très difficile, une fois revenu dans ce monde.

Richard haussa une épaule.

— Oui. Mais ça m'a paru une bonne idée.

— Une bonne idée ! s'écria Nicci en regardant Kahlan.

— Mais j'avais un problème, avoua Richard. La souillure n'était peut-être pas assez dévastatrice.

— Pas assez dévastatrice ? Ben voyons ! grogna Nicci en levant les bras au ciel.

— Du coup, quand j'ai su que la confrontation avec Sulachan était

imminente, je suis retourné dans la forteresse pour récupérer l'épée. Le voyage dans la sliph a renforcé la souillure, comme prévu. Exactement ce qu'il me fallait pour tuer Sulachan.

Les deux femmes foudroyèrent Richard du regard.

— Pendant que j'y étais, j'en ai profité pour ramener avec moi toutes les âmes condamnées à l'errance depuis trois mille ans. D'où la suite…

Richard désigna les demi-humains qui collaboraient désormais avec les soldats résolus à mettre un peu d'ordre dans tout ça. Certains Shun-tuk pleuraient, s'excusaient ou imploraient le pardon de leurs anciens adversaires.

Nicci braqua sur Richard un index vengeur.

— Non, non et non ! Comment as-tu pu tuer Sulachan avec la souillure ?

— En imitant la Pythie-Silence. En d'autres termes, en criant.

La magicienne en resta à court d'arguments. Hautement agacée elle aussi, Kahlan prit le relais :

— Ce cri aurait dû te tuer aussi, Richard. Il est mortel, comme Jit en a fait l'expérience.

— Pourtant, il ne nous a pas tués.

— Parce que tu as protégé nos oreilles avec des morceaux de tissu. Mais même ainsi, le poison s'est introduit en nous, et il nous rongeait lentement.

Richard croisa les mains en souriant.

— Le tissu était un assez mauvais choix, mais je n'avais rien d'autre sous la main. Cette fois, j'ai utilisé de la cire.

Se détournant à demi, Kahlan marmonna quelque chose sur une « manœuvre stupide et risquée »…

— Non, non et non ! répéta Nicci. Pas si vite, mon ami ! Ce n'est pas si simple. Tu n'as pas pu crier et expulser ainsi la souillure. Ce n'est pas si facile.

— Bien sûr, concéda Richard. C'est pour ça que j'ai dû utiliser mon don.

La magicienne leva de nouveau les bras au ciel.

— Ton don ne fonctionnait pas ! Le poison l'en empêchait.

— Oui, oui, je vois ce qui te trouble, fit Richard. Mais ça, c'était avant.

— Avant quoi ?

— Avant que je le répare, pour qu'il me serve quand j'en aurais besoin.

Nathan, Nicci et Kahlan écarquillèrent les yeux de stupéfaction.

— Sorcier Rahl, pourrais-tu être plus précis ? demanda la

magicienne d'un ton faussement calme qui n'augurait rien de bon. Comment as-tu « réparé » ton don afin qu'il fasse ce que tu désirais ?

— Je pensais que ce serait difficile, mais c'était une erreur. Dans ce monde, c'est compliqué, mais pas là-bas.

— Là-bas, mon garçon ? demanda Nathan, complètement largué.

— Dans le royaume des morts… Quand j'y suis allé pour renvoyer Kahlan vers la vie, je l'ai débarrassée de la souillure, qu'elle a laissée derrière elle. Chez le Gardien, je disposais de tout le temps nécessaire. Là-bas, ça s'est révélé un jeu d'enfant. C'est comme quand on soulève des objets lorsqu'on est sous l'eau. Ça présente moins de difficulté, parce qu'ils sont moins lourds.

— Tu veux bien en revenir à ton don ? pressa Nicci.

— Je savais comment me débarrasser du poison, donc je l'ai fait, puis j'ai répété l'opération avec mon don.

Nathan parut soudain très inquiet.

— Que veux-tu dire ? Tu t'es débarrassé de ton don ?

Pensif, Richard chercha la meilleure façon d'expliquer ça.

— On peut lacer ses chaussures sans y penser ni regarder, quand on a l'habitude… Tout se passe ainsi, dans le royaume des morts. Les choses me semblaient bien plus faciles à faire. Donc, j'ai expulsé le poison – mais sans le lâcher dans la nature – puis j'ai fait la même chose avec mon don…

— Tu as sorti ton don de toi ? s'exclama Nathan.

— On peut dire ça ainsi, oui… Je l'ai compacté, aussi, parce que je voulais qu'il se concentre en un seul endroit. Tu sais, il est connecté à l'esprit par tout un réseau de fils… Dans mon cas, certains étaient brisés ou accrochés au mauvais endroit. J'ai profité de l'occasion pour faire quelques réparations… Bon, abrégeons. Je l'ai sorti de moi, compacté puis placé en un seul endroit afin qu'il se renforce. Après je l'ai remis en place, tous les fils brisés par le poison étant réparés, puis j'ai ajouté la souillure par-dessus, la reprenant en moi. Mais elle reposait sur un ressort prêt à se détendre, et quand je lui en ai donné l'ordre, ce ressort l'a propulsée hors de moi – *via* le cri, bien entendu.

— Je vois, fit Nathan avec un geste nonchalant. Pourquoi n'as-tu pas dit tout de suite que c'était si simple ?

Richard sourit de cette pique, mais il redevint vite sérieux, parce qu'il lui restait le plus important à dire.

— J'en ai fini avec les prophéties.

— Quoi ? s'étrangla Nathan.

Nicci tapota le bras du prophète pour l'implorer de la laisser gérer ça toute seule. Contrairement à lui, elle connaissait les manuscrits ceuléiens.

— Dis-nous tout, Richard. Sans tourner autour du pot, cette fois. Ce sujet n'a rien de drôle.

— Oui, tu as raison… Grâce aux manuscrits ceuléiens, nous savons que le pouvoir de la machine à présages vient du royaume des morts. Pas plus que Sulachan, cette force, Regula, n'était censée être chez nous. Quand je lui ai parlé, elle a compris ce que je disais, parce qu'elle n'aimait pas non plus être ici.

» On pourrait dire que Regula avait le mal du pays… Pour l'aider, je l'ai tuée. Elle n'a pas résisté, parce que ça revenait à la renvoyer chez elle.

» J'ai aussi exposé les boîtes d'Orden, liées à l'épée, au cri de la mort. L'idée était d'unir le pouvoir d'Orden aux deux mondes attirés l'un vers l'autre par la déchirure spectrale – avec tous les autres éléments qui menaçaient de se fondre les uns aux autres, bien entendu. En agissant ainsi, j'ai permis au pouvoir d'Orden de compléter la déchirure spectrale que j'avais générée en utilisant l'épée pour unir puis séparer deux mondes, à la fin de la guerre contre Jagang. La mort, venue chez nous avec Regula, s'est chargée du rôle indispensable à toute création : celui de la contrepartie. L'équilibre, encore et toujours…

» Pour résumer, j'ai uni pendant un instant les deux univers – le nôtre et celui du Gardien – afin qu'ils se réalignent correctement. Au moment de la séparation, la mort a ramené Regula dans son royaume. Et les prophéties avec !

» Le pouvoir qui produit les prédictions est désormais emprisonné de l'autre côté du voile. En conséquence, on peut affirmer que les prophéties sont mortes. Dans notre monde, elles n'existent plus. Maintenant que la déchirure spectrale est refermée, le Compte Crépuscule étant interrompu, elles ne peuvent plus revenir chez nous. Exactement comme les morts, qui sont incapables de retraverser le voile. À partir de maintenant, en tout cas. Les temps où ça pouvait arriver sont révolus. Le changement stellaire est achevé. Sulachan ne se remontrera plus.

Nicci se prit le front entre le pouce et l'index.

— Richard, merci de ne rien nous avoir dit avant de partir… Merci beaucoup !

Le Sourcier fit la grimace.

— Sans blague ?

— Oui, parce que si tu avais parlé, je t'aurais tué de mes mains. Kahlan serait redevenue veuve, et elle n'a pas aimé ça la première fois.

Richard vit que sa femme souriait.

— Quand il est parti, dit Cassia, le seigneur Rahl savait que vous seriez furieuses, toutes les deux. Mais il avait les choses en main depuis le début.

— Et tu y crois, toi ?

La Mord-Sith acquiesça.

— Il a juste dit qu'il vous demanderait pardon plus tard…

Nathan éclata de rire. Gagnée par la contagion, Kahlan s'esclaffa elle aussi.

Nicci roula de grands yeux.

— Tu as été très bon, Richard. Je suis sincère. J'aurais aimé pouvoir t'apprendre la moitié des choses que tu as faites. Un jour, il faudra que tu me formes.

— Quand tu voudras, mon amie…

Du coin de l'œil, Richard remarqua que la foule, autour d'eux, s'écartait pour laisser passer quelqu'un. Au début, il ne vit pas de qui il s'agissait, puis il se rembrunit quand il aperçut un uniforme de cuir rouge.

Une Mord-Sith fendit le cercle de protection formé par les soldats. Sans même regarder les hommes, elle les força à la laisser passer, comme une flèche qui traverse un rideau de broussailles.

Puis elle se jeta sur Richard, lui passa les bras autour du cou et enroula ses jambes autour de sa taille. Sous l'impact, il vacilla quelque peu.

— Seigneur Rahl ! Seigneur Rahl ! J'ai entendu dire que vous étiez de retour, mais je défendais des civils, et je n'ai pas pu accourir. Je suis si contente de vous voir ! Avec la Mère Inquisitrice, en plus ! Vous m'avez manqué tous les deux.

— Berdine, dit Richard, si tu m'étouffes entre tes bras, je te manquerai de nouveau. Cela dit, je suis content de te revoir, moi aussi…

Bien qu'elle eût les yeux bleus de rigueur, Berdine n'était pas blonde mais brune. Moins grande et plus enveloppée que la plupart des Mord-Sith, elle lâchait volontiers la bonde à ses sentiments. Cela posé, elle était aussi redoutable que ses collègues, sinon plus.

— Seigneur Rahl, dit-elle sans lâcher Richard, j'ai trouvé des recueils de prophéties que vous voudrez consulter, je crois…

— Nous parlerons longuement des prédictions, plus tard…, souffla le Sourcier.

— Seigneur, mon Agiel fonctionne de nouveau. Vous l'avez réparé ?

— Oui, c'est ça, réparé…

La Mord-Sith tapota la poitrine du Sourcier.

— Vous êtes le meilleur seigneur Rahl de tous les temps. (Elle tourna la tête vers Kahlan.) Ravie de vous revoir, Mère Inquisitrice. Vous avez manqué à tout le monde.

— J'ai aussi plaisir à te retrouver, Berdine… (L'Inquisitrice désigna les jambes de la Mord-Sith, toujours nouées autour des hanches de son mari.) Tu veux bien en laisser un peu pour moi, s'il te plaît ?

Berdine sourit et sauta à terre.

— Seigneur Rahl, souffla Vika, vous permettez aux Mord-Sith de vous… enlacer ?

Berdine sourit à sa collègue.

— Non, à moi, seulement. Je suis sa préférée.

— Nous n'avons pas de préférée, dit Kahlan. Tu sais bien que nous vous aimons toutes.

— Je sais, oui, fit Berdine avec un sourire espiègle. Le seigneur Rahl nous aime toutes de la même façon. À part moi. Parce que je suis sa préférée.

— Seigneur, vous… aimez les Mord-Sith ? demanda Vika, soufflée.

— Qu'ont-elles qui pourrait ne pas être aimable ? répondit Richard, un rien taquin.

Voyant qu'un groupe de soldats approchait, il redevint sérieux quand il reconnut le général Zimmer, à sa tête.

— Seigneur Rahl, nous avons un problème.

Le Sourcier se tendit. Des milliers de demi-humains les entouraient. Certes, depuis la mort de Sulachan et la « résurrection » des Shun-tuk, il n'y avait plus de cadavres ranimés, mais le danger restait réel.

— Que se passe-t-il encore ?

Le général regarda discrètement autour de lui.

— Vous avez vu comment les demi-humains se rapprochent de vous, seigneur ?

— D'ici, on ne distingue pas grand-chose, au-delà des premiers rangs de la foule.

— J'ai posté des archers en hauteur, pour vous protéger. De leur position, ils ont repéré le mouvement des Shun-tuk – qui prétendent tous avoir quelque chose à vous dire.

» Partout, d'après les rapports, les demi-humains convergent vers vous, comme s'ils vous sentaient d'une manière ou d'une autre. À tous les niveaux du palais, c'est la même chose. Et dans les plaines d'Azrith, des multitudes de Shun-tuk se pressent autour du haut plateau, comme s'ils attendaient quelque chose.

— Que veulent-ils ? demanda Cassia, déjà sur le pied de guerre.

— Dire quelque chose au seigneur Rahl, c'est tout ce que je sais.

Richard sonda les environs, puis il tendit un bras sur sa gauche.

— Un peu plus loin, il y a une ancienne cour de dévotion entourée d'un mur. Si je grimpe dessus, je verrai mieux la foule, et elle me verra mieux. Allons entendre ce que ces gens ont à dire.

— Seigneur, vous êtes sûr ? Il y a moins d'une heure, ils tentaient de nous dévorer. Nous ne savons rien d'eux.

— Faux ! Moi, j'en sais long…, dit Richard en se dirigeant vers la cour de dévotion. Je connais l'esprit de ces femmes et de ces hommes.

Rikka et Nyda se placèrent sur la gauche du Sourcier, Vale et Cassia se chargeant de sa droite. Alors que Berdine ouvrait la marche,

Vika la ferma, complétant le dispositif qui garantissait la sécurité de Richard, de Kahlan, du général Zimmer, de Nicci et de Nathan.

Dès qu'il eut atteint la cour de dévotion, Richard grimpa sur le mur pas très haut qui la délimitait. Découvrant qu'il n'y voyait pas si bien que ça, il sauta à terre, gagna le bassin central et monta au sommet du rocher noir qui s'y dressait.

La main gauche sur le pommeau de son épée, il se redressa de toute sa hauteur et scruta la foule. En temps ordinaire, le palais était déjà bondé. Avec les Shun-tuk, il paraissait plein à craquer.

À toutes les fontaines, remarqua-t-il, des demi-humains étaient en train de se débarrasser de la substance qui couvrait leur peau et les faisait ressembler à des squelettes.

— Je suis Richard Rahl, dit-il à la foule silencieuse. Il paraît que vous avez quelque chose à me dire ?

Tous ensemble, les Shun-tuk tombèrent à genoux puis se prosternèrent, le front plaqué contre le sol.

Puis des paroles jaillirent en même de ces milliers de gorges :

— Maître Rahl nous guide !

Ces simples mots, répétés des milliers de fois, avaient la puissance de roulements de tonnerre.

— Maître Rahl nous dispense son enseignement !

Richard regarda Kahlan et vit qu'elle avait les larmes aux yeux.

— Maître Rahl nous protège !

Nicci porta une main à sa bouche pour cacher sa surprise.

— À sa lumière, nous nous épanouissons.

De plus en plus ferventes, les voix récitèrent la suite des dévotions.

— Dans sa bienveillance, nous nous réfugions. Devant sa sagesse, nous nous inclinons. Nous existons pour le servir et nos vies lui appartiennent.

Sonné, Richard ne trouva rien à dire.

Dans la foule, un seul homme se leva, les autres restant prosternés. Vieux et fragile, il avait encore le visage peint, mais ne ressemblait pourtant plus à un cadavre.

— Seigneur Rahl, dit-il d'une voix étonnamment forte, compte tenu de sa constitution, depuis qu'on nous a arraché nos âmes, tu es le premier qui songe à nous aider. Merci, seigneur, d'avoir ramené vers nous ce qui fait notre essence. Merci de nous avoir redonné la vie !

Richard essuya furtivement une larme. Craignant que sa voix tremble, il se contenta de hocher la tête.

Chapitre 59

Appuyé à la balustrade de pierre, Richard contemplait la nuit. Presque assez grand pour être une cour, le balcon de ses appartements privés saillait du Palais du Peuple à la manière de la proue d'un navire, dont il avait d'ailleurs la forme. Aucune partie du complexe ne dominait cet endroit très particulier qui semblait flotter au-dessus des plaines d'Azrith.

La partie où se tenait Richard, sa préférée, était la pointe de la flèche de la « proue », car on s'y sentait à la fois extraordinairement seul et parfaitement tranquille. Grâce aux genévriers en pot qui s'alignaient tout au long de la balustrade et de la façade des appartements, le Sourcier éprouvait même un sentiment d'intimité des plus rares et précieux.

Cet îlot de paix était le seul lieu où sa femme et lui pouvaient être seuls. Berdine elle-même n'entrait jamais sans frapper.

La Mord-Sith avait travaillé dur à rassembler des recueils de prophéties. Comme tous les autres, elle avait été très surprise d'apprendre que Regula était la source de toutes les prophéties authentiques présentes dans le monde des vivants.

Bien sûr, il y avait toujours eu et il y aurait toujours des gens convaincus de voir l'avenir. Des illuminés, dans le meilleur des cas, et dans le pire, des escrocs acharnés à dépouiller les pigeons de leur argent en échange de versions fantaisistes de l'avenir.

Les vrais recueils de prophéties, ces grimoires légitimes directement inspirés par Regula, étaient désormais livrés aux flammes.

Quelques esprits prétendaient que ces ouvrages, même s'ils ne signifiaient plus rien, devaient être préservés à cause de leur valeur artistique. D'autres, s'accrochant à l'idée irrationnelle que ces prédictions étaient vraies, affirmaient que détruire les grimoires attirerait le malheur sur l'humanité. Une étrange forme de superstition, quand on allait bien chercher.

Pour Nathan, c'était différent. Après près de mille ans passés en compagnie de ces livres, il les connaissait parfaitement et l'encre des prédictions coulait dans ses veines au moins autant que son sang. Sorcier doté d'un talent particulier pour les prophéties, il restait capable d'avoir des visions quand il en lisait. Mais depuis le début, les prédictions étaient un poison mortel distillé par le royaume des morts.

Pour Richard et Kahlan, les prophéties avaient toujours été une source de problèmes. Lors du mariage de Cara et Ben, les ennuis

avaient commencé à cause de gens qui exigeaient d'utiliser les prédictions comme… Eh bien, comme une commodité – en les tenant pour un dû, qui plus est.

Depuis, tant de gens étaient morts…

Malgré tout, Richard comprenait l'amour que Nathan portait à ces grimoires. Prisonnier au Palais des Prophètes pendant presque toute sa vie, il avait fini par les tenir pour des amis. Lui permettant de s'évader en pensée, ils le conduisaient dans des endroits incroyables qu'il n'avait guère d'espoir de voir un jour de ses yeux.

C'était sans doute pour ça que le vieil homme continuait à s'habiller comme un aventurier. Un chevalier du réel, bien ancré dans le monde…

Certes, mais les prophéties restaient une création du royaume des morts. En un sens, elles *étaient* la mort. Au minimum, elles incarnaient la fin du libre arbitre. Et pendant que les gens les consultaient pour prendre leurs décisions, elles travaillaient au déclin de l'humanité. Parce que tout ce qui venait d'elles était marqué du sceau de la mort.

Aujourd'hui s'ouvrait une ère où le libre arbitre serait roi.

Nathan ne déplorait pas moins l'autodafé de ses vieux compagnons. Compatissant, Richard lui avait dit de choisir la bibliothèque qu'il voulait, au sein du palais – voire d'en sélectionner plusieurs – et d'y entreposer tous les grimoires qu'il souhaitait préserver.

Les autres finiraient en cendres. Car les prophéties étaient mortes.

Nathan ayant enfin l'occasion de vivre comme un aventurier, il se pouvait très bien que les recueils de prédictions soient très vite un vague souvenir pour lui. Entre le Palais du Peuple et les Terres Noires, beaucoup d'endroits avaient été dévastés par Sulachan, Hannis Arc et les hordes de Shun-tuk. Nommé ambassadeur itinérant du seigneur Rahl, Nathan irait de ville en village afin de voir ce qu'on pouvait faire pour les victimes. Un grand nombre de Shun-tuk s'étaient portés volontaires pour cette noble mission. Les autres avaient demandé à retourner dans les Terres Noires, le seul foyer qu'il leur restait.

Alors qu'il était parti depuis quelques semaines à peine, Nathan manquait déjà à Richard.

À la grande surprise du Sourcier – Kahlan, elle, disait avoir vu le coup venir de très loin – Nicci avait décidé de partir avec Nathan. Pour lui tenir compagnie, officiellement. Bref, pour éviter qu'il se fourre dans la mouise.

Le destin avait quelque chose d'ironique, décidément. À l'époque où il était prisonnier, le vieil homme n'avait jamais pu mettre le nez hors du Palais des Prophètes sans qu'une sœur lui colle aux basques. Pour mieux le contrôler, ces femmes lui avaient même mis un collier autour du cou.

Aujourd'hui, une Sœur de la Lumière l'accompagnait de son propre chef, et sans lui imposer de contrainte.

Richard souhaitait à Nicci de trouver le bonheur. Si son départ le chagrinait, il comprenait ses motivations. Bien entendu, elle lui manquait.

Incapable de dire quand elle reviendrait, il supposait que ça dépendrait du moment où Nathan commencerait à lui taper sur les nerfs. Présenté comme ça, il s'étonnait qu'elle ne soit pas déjà de retour. Mais elle reviendrait un jour.

Cassia et Vale se réjouissaient de vivre de nouveau au palais sous le règne d'un seigneur Rahl très différent du précédent. Aussi baroudeuse que Cara, Cassia adorait partir en patrouille avec les hommes de la Première Phalange, qui ne s'en plaignaient pas. Pour sa part, Vale passait beaucoup de temps avec Berdine. Les deux Mord-Sith adoraient tenir des messes basses. Conciliant, Richard faisait mine de ne pas s'en apercevoir et elles lui en étaient reconnaissantes, malgré leurs sourires moqueurs.

Vika vibrait de bonheur, parce qu'elle était enfin en mesure de choisir sa vie. À un moment-clé, Richard lui en avait donné l'occasion, l'encourageant à prendre une décision difficile.

En conséquence, elle avait décidé de remplacer Cara auprès du seigneur Rahl et de la Mère Inquisitrice. Bien entendu, Richard n'avait pas eu son mot à dire sur le sujet. On avait quand même daigné l'informer, mais tout juste.

Très franchement, tout ça lui convenait très bien.

Vika ne s'était plus jamais excusée d'avoir utilisé son Agiel sur lui. Une bonne chose. Le passé ne comptait plus.

En revanche, elle avait parfaitement compris ce qu'elle risquait si elle ne restait pas à sa place. Devenir la risée de ses collègues ne lui disant rien, elle se montrait impeccable. Enfin, à sa façon. Pour elle, « rester à sa place » était une notion des plus relatives.

Là encore, Richard trouvait ça parfait.

Avec Kahlan, il avait fait un rapide saut à la forteresse. Avant de partir, Nicci s'était servie de la Magie Soustractive sur Vika, afin qu'elle puisse voyager dans la sliph et veiller sur ses protégés.

À la forteresse, les deux époux avaient mis tout le monde au courant des derniers événements. Un choc terrible pour les Sœurs de la Lumière, car rien de tout ça ne correspondait à ce qu'on leur avait enseigné au Palais des Prophètes. En digne Dame Abbesse, Verna s'était efforcée de leur présenter les choses sous un jour acceptable. Bien entendu, la fin des prophéties avait été dure à avaler pour des femmes qui leur avaient consacré leur vie.

Richard n'avait pas pu leur faire accepter la vérité. Mais elles y viendraient avec le temps.

Grâce au message de Warren transmis par le Sourcier, Verna avait retrouvé presque toute son énergie et sa détermination. Désormais, elle se sentait capable d'aller de nouveau de l'avant.

Si tout se passait bien, Richard et Kahlan envisageaient un plus long séjour en Aydindril, où ils se partageraient entre la Forteresse du Sorcier et le Palais des Inquisitrices. Ensuite, pourquoi pas un petit voyage en Terre d'Ouest ?

Se glissant derrière son mari, Kahlan lui posa une main sur l'épaule et se serra contre son dos. Elle ne portait pas grand-chose sous sa chemise de nuit, constata-t-il, agréablement troublé.

— Tu viens bientôt te coucher ?

— Oui… Regarde le ciel, au nord. Tu vois ces lumières ? Elles brillent plus que d'habitude, ce soir.

— Tu crois que ce sont des âmes égarées qui se réunissent pour regarder leur ancien foyer ?

— Non… Toutes ces âmes, nous les avons aidées. Celles qui n'avaient plus de place en ce monde ont trouvé la paix éternelle dans l'autre, sous la protection de la Grâce.

— Je suppose…, souffla Kahlan en admirant le ciel nocturne vierge de nuages.

Par-dessus son épaule, Richard jeta un coup d'œil à la chambre aux portes ouvertes.

— Ce lit a l'air confortable.

Dans la chambre, les manuscrits ceuléiens soigneusement emballés étaient alignés sur les étagères d'une vitrine. L'un d'eux, posé sur un support, se trouvait devant tous les autres.

Le manuscrit du Cœur de la Guerre…

Le vieux scribe Mohler avait apporté les textes à Richard. Acceptant son invitation, il résidait désormais au palais. Avant de partir en mission, Nathan avait soigné les mains ratatinées par l'arthrose du vieil homme. Après des années à souffrir, Mohler n'en revenait pas que ce soit terminé.

— Richard, quelque chose ne va pas.

— Quoi donc ? demanda le Sourcier en se retournant.

— Le ciel… Jusqu'à ce soir, je n'y avais pas fait attention, mais les étoiles ne sont pas à leur place.

— Bien sûr que si…

Kahlan secoua la tête.

— Non, je suis sérieuse, Richard ! Rien n'est plus comme avant, et je ne reconnais aucune constellation.

Kahlan posa une main sur sa poitrine. Richard vit qu'elle respirait plus vite, son cœur battant sûrement la chamade.

Il sourit et prit les mains de sa femme.

— Tout est en ordre, Kahlan. Les étoiles sont là où il le faut.

— Non ! Elles n'étaient pas là avant !

— Mais elles sont à la place qui est la leur *désormais* ! C'est vrai, ce n'est plus comme avant. Mais c'est normal.

— Que me racontes-tu encore ?

Richard désigna le firmament.

— La déchirure spectrale s'est refermée et le Compte Crépuscule est définitivement interrompu. Un changement stellaire a eu lieu.

Kahlan regarda les étoiles, puis dévisagea son mari.

— Tu veux dire que les astres ne seront plus jamais comme avant ?

— C'est ça… Mais à partir de maintenant, ils resteront comme nous les voyons. Il faudra répertorier et nommer les nouvelles constellations…

— Mais elles ne changeront plus ? Leur configuration sera à tout jamais la même ? Ces constellations seront-elles de fidèles compagnes ? Dans mille ans, les gens contempleront-ils un ciel nocturne semblable à celui-là ?

— Je réponds « oui » à toutes tes questions.

— C'est rudement impressionnant !

Richard se pencha et embrassa sa bien-aimée. Quand ils se séparèrent, tous les deux respiraient un peu plus vite…

— S'il y a vraiment eu un changement stellaire, qu'est-ce que ça signifie pour nous ? Que nous réserve l'avenir, et comment nous y engagerons-nous, sans le soutien des prophéties ?

— Un changement stellaire, c'est le début d'une nouvelle ère.

Kahlan sonda le ciel.

— Le début d'une nouvelle ère… Richard, à quoi ressemblera-t-elle, cette nouvelle ère ?

Le Sourcier eut un grand sourire.

— À un âge d'or… Après le changement stellaire, plus rien ne sera pareil. Un âge d'or, oui !

Kahlan sourit aussi.

— J'aime bien cette idée… (Soudain, elle se rembrunit.) Tu es sûr que nous sommes au début d'un âge d'or ?

— Absolument ! Je te le jure sur tout ce que j'ai de plus cher.

— Les sorciers tiennent toujours leurs promesses…

— C'est vrai, et c'est le Premier Sorcier – le Cœur de la Guerre – qui vient de te faire celle-là.

Terry Goodkind

La Maîtresse de la Mort

Les Chroniques de Nicci – tome 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Chapitre premier

Un autre crâne craqua sous la semelle de Nicci, mais elle avança quand même. Dans cette forêt dense, impossible d'éviter les ossements qui jonchaient le sol et les branches recourbées comme des serres que sa tête frôlait sans cesse. Des obstacles qui l'auraient déjà gênée en plein jour… Au cœur de la nuit, dans les Terres Noires, ce chemin était un cauchemar.

Quand elle avait une mission à accomplir, Nicci ne se laissait pas arrêter par l'impossible.

Des restes humains couverts de mousse tapissaient le sol de la forêt. À la lueur des rayons de lune qui filtraient de la frondaison, des os jaunis brillaient faiblement. Quand elle enjamba un tronc de chêne pourri qui lui barrait la voie, le talon de la jeune femme réduisit en miettes un nouveau crâne, délogeant les dents d'une mâchoire friable comme de la craie. On eût dit que le très ancien défunt voulait la mordre pour imiter les demi-humains anthropophages qui avaient récemment déferlé sur les Terres Noires.

Longtemps surnommée la Maîtresse de la Mort – certains la connaissaient encore sous ce nom –, Nicci n'avait pas peur des crânes. De simples coquilles vides… Et par le passé, elle avait contribué à transformer plus d'un vivant en squelette. Intriguée par un tas d'os qui se dressait au pied d'un chêne, elle s'arrêta pour l'étudier. Un avertissement ? Un signal pour s'orienter ? Un ornement ?

La voyante nommée Rouge avait un étrange sens de l'humour. Même en cherchant bien, Nicci ne voyait pas pourquoi Nathan tenait tant à la voir. Comme de juste, il n'avait pas daigné lui fournir des explications.

Cessant un moment de fendre les broussailles, le prophète se retourna et lança :

— Magicienne, il y a une prairie droit devant. Nous allons avancer plus vite.

Nicci ne se hâta pas pour rattraper le sorcier. Impétueux de nature, Nathan prenait souvent des décisions douteuses.

— Nous aurions déjà été plus vite si nous n'avions pas tenté de traverser cette forêt en pleine nuit…

Sous sa cascade de cheveux blonds, de la sueur ruisselait sur la nuque de la magicienne. Pourtant, il faisait plutôt frisquet. En avançant, elle chassa des aiguilles de pin et quelques fils de la Vierge du devant de sa robe noire de voyage.

À la lisière de la prairie, le sorcier l'attendait, le front plissé. Dans les ombres, ses longs cheveux blancs brillaient bizarrement.

— À voir tous ces squelettes, on ne doit plus être bien loin. Je suis pressé d'arriver à destination. Pas toi ?

— C'est ta destination, pas la mienne. Si j'ai choisi de t'accompagner, c'est pour Richard.

Depuis des jours, ils erraient dans ce labyrinthe végétal…

— Sans blague ? Je te croyais chargée de veiller sur moi. Ou de me surveiller.

— C'est ce que tu imagines… J'ai peut-être simplement l'intention de t'éviter des ennuis.

— Si c'est le cas, tu as réussi. Jusqu'ici…

— Mais ça n'est pas terminé. Il nous reste encore à trouver la voyante.

Sorcier et prophète de son état, Nathan Rahl, un très vieil homme élancé et musclé, avait des yeux azur et des traits fort seyants. Même si des générations les séparaient, Richard et lui se ressemblaient – en particulier le regard. Des yeux d'aigle hypnotiques… Devenu le seigneur Rahl, Richard était désormais à la tête de l'empire d'haran. Celui-ci étant en constante expansion, on pouvait tenir son chef pour le dirigeant du monde connu…

Sous sa veste ouverte, la chemise à jabot de Nathan était bien trop fine pour un vêtement de voyage, mais il s'en fichait comme d'une guigne. Sur ses épaules, une cape bleu foncé ondulait à chacun de ses mouvements. Pour aller avec son pantalon noir moulant mais souple, il avait choisi d'élégantes bottes de cuir à lacets – rouges, histoire de relever le tout – et à revers évasés.

Tandis que Nicci approchait, il posa une main sur le pommeau de son épée d'apparat et sonda la prairie.

— C'est vrai, voyager de nuit est pénible, mais au moins, on couvre de la distance. J'ai croupi pendant tant d'années au Palais des Prophètes… Ne peux-tu pas supporter que j'aie la bougeotte ?

— Je supporte, sorcier, je supporte…

Nicci avait accepté de conduire Nathan chez la voyante. Ensuite, elle ne savait pas exactement comment elle continuerait à servir Richard et l'empire d'haran.

— Pour l'instant, en tout cas…

Elle aussi, elle avait la bougeotte. Mais elle aimait viser des objectifs clairs et précis, pas foncer tête baissée.

Nathan sourit de l'agacement de sa compagne.

— Et on prétend que les prophéties ont disparu ? Richard a prédit que tu finirais par me trouver énervant, à force de voyager avec moi.

— Il a dit « horripilant », si ma mémoire est bonne.

— Pas à haute voix, j'en mettrais ma main à couper.

Le sorcier et la magicienne s'engagèrent dans la prairie couverte de rosée où une piste à peine visible conduisait vers une autre partie de la forêt.

— Quoi qu'il en soit, je me félicite d'être protégé par une magicienne si puissante. C'est tout à fait adapté à ma position d'ambassadeur de D'Hara. Avec mes dons de sorcier et de prophète, nous serons quasiment invincibles.

— Tu n'es plus prophète, rappela Nicci. Ce don a disparu.

— Cesse-t-on d'être un pêcheur parce qu'on a perdu sa gaule ? Si on m'arrache mon don de prophète, je me débrouillerai quand même. Par exemple en puisant dans ma vaste expérience.

— Si c'est ainsi, pourquoi ne trouverais-tu pas la voyante tout seul ?

— Non, pour ça, il me faut ton aide. Tu as déjà rencontré Rouge, et je crois qu'elle t'apprécie.

— Je l'ai rencontrée, c'est vrai… et j'ai survécu.

Nicci se tut pour étudier une petite pyramide de crânes – une drôle de décoration, dans ce paysage bucolique.

— Mais je suis l'exception, pas la règle. Et cette voyante n'apprécie personne.

Nathan ne se laissa pas démonter – qui aurait pu espérer le contraire ?

— On verra bien quand elle sera confrontée à mon charme. Si on la trouve un jour…

Nicci s'immobilisa et observa un moment le ciel. Ce qu'elle y vit l'effraya plus que les ossements couverts de mousse. La configuration cosmique – ces milliers d'étoiles semées dans le vide – était entièrement fausse. Les constellations qu'elle avait connues pendant près de deux siècles s'arrangeaient d'une nouvelle façon – les effets du changement stellaire provoqué par Richard.

Quand elle était petite, son père l'avait conduite dehors, un soir, pour dessiner des formes dans le ciel en reliant les étoiles du bout de son index. Puis il lui avait raconté les aventures des personnages imaginaires qui vivaient là-haut…

Deux semaines plus tôt, le firmament avait changé. En d'autres termes, l'univers entier s'était transformé sous l'influence d'une métamorphose radicale de la magie. Quand le seigneur Rahl avait réaligné les astres, les prophéties avaient quitté le monde des vivants pour rejoindre le royaume des morts, de l'autre côté du voile. Les conséquences de ce cataclysme restaient encore à découvrir et à comprendre. Une route ouverte vers l'inconnu…

Nicci était toujours une magicienne et Nathan un sorcier, mais en lui, l'entrelacs complexe de son don de prophète s'était dénoué pour

ne laisser que du vide. Désormais, il lui manquait une part de son être.

Loin de se lamenter, il se réjouissait du nouvel horizon qui s'offrait à lui. Était-ce si étonnant que ça ? À ses yeux les prophéties avaient toujours été un fardeau. Enfermé pendant mille ans au Palais des Prophètes – parce qu'on le jugeait dangereux pour le monde –, il n'avait pas eu le droit de vivre comme il l'entendait. Aujourd'hui, avec la fin des prophéties et la défaite de l'empereur Sulachan, renvoyé chez le Gardien, il se sentait plus libre que jamais.

Sa nomination au poste d'ambassadeur itinérant de l'empire d'haran – une décision de Richard – l'avait comblé de joie. Officiellement, il était chargé d'aider les populations des Terres Noires. En réalité, il avait le droit d'aller où il voulait tout en continuant à se rendre utile. Depuis toujours, il était avide de découvrir des terres inconnues. Et à l'entendre prononcer ces mots, on pouvait croire qu'il finirait un jour par arriver dans une contrée nommée Terre Inconnue rien que pour lui faire plaisir.

Devinant ses intentions, Nicci n'avait pas pu le laisser partir seul. Une errance qui aurait été dangereuse pour lui, et peut-être pour le monde. Alors que l'armée de D'Hara, épuisée, revenait de batailles sanglantes – et qu'on continuait à recenser les morts et à les pleurer –, la magicienne avait accepté une mission délicate. Pour servir Richard…

De Terre d'Ouest aux Contrées du Milieu, de D'Hara aux Terres Noires – et même jusque dans l'Ancien Monde –, tout le monde devait savoir que le seigneur Rahl était le nouveau dirigeant d'un empire où régnait la liberté. La tyrannie, l'esclavage et l'injustice n'avaient plus droit de cité. Sur ce point, Richard s'était montré très clair. Chaque royaume garderait son indépendance à condition d'accepter quelques lois et règles fondamentales communes à tous.

À ce jour, peu de pays savaient qu'ils étaient enfin libres. Et bien entendu, des tyrans et des seigneurs de la guerre refuseraient de se ranger sous l'étendard de la liberté. Richard devait connaître les limites de son empire et savoir quelle partie restait à explorer. Un service que Nicci pourrait lui rendre tandis qu'elle voyagerait avec Nathan.

La magicienne croyait avec ferveur à sa mission. Parce que l'humanité était à l'aube d'un nouvel âge d'or…

Dans l'Ancien Monde, après la disparition de Jagang, son dernier empereur, il ne restait plus que des chefs locaux. Certains se montraient loyaux et souscrivaient au projet de Richard. D'autres, pour des raisons égoïstes, s'y opposaient plus ou moins ouvertement. Si l'un d'eux se révélait dangereux, Nicci réglerait le problème. Après tout, la Maîtresse de la Mort pouvait reprendre du service. Le cas échéant, Richard la soutiendrait avec toute sa puissance militaire,

mais elle préférait éviter de le déranger…

Eh bien, elle éviterait, on pourrait compter sur elle !

Sur un plan personnel, même si elle aimait Richard plus que tout au monde, elle savait qu'il était fait pour Kahlan. Près d'eux, elle ne se sentirait jamais bien. Parce qu'il n'y avait pas de place pour elle.

En partant pour « Terre Inconnue » avec Nathan, elle servirait Richard. En même temps, elle retrouverait sa vie et sa liberté.

— J'ai entendu parler des exploits de cette voyante, dit Nathan.

En cette matinée radieuse, il marchait d'un pas beaucoup trop guilleret… D'un coup d'épaule, il rejeta sa cape dans son dos.

— Je dois lui demander quelque chose, et je vois mal pourquoi elle refuserait. En un sens, nous sommes des collègues…

Passant de monticule d'os en monticule d'os, le sorcier et la magicienne se frayaient un chemin entre les troncs serrés de jeunes bouleaux.

— Tu es sûre que c'est par là ? demanda Nathan en humant l'air.

— On trouve Rouge quand elle désire qu'on la trouve… (Nicci sonda le regard vide d'un crâne couvert de mousse.) Et beaucoup de gens ont regretté de l'avoir trouvée…

— Oui, il faut toujours se méfier de ce qu'on souhaite, parce que ça pourrait se réaliser. Un aphorisme qui ferait une très bonne Leçon du Sorcier…

Ombragés par des chênes géants et des érables luxuriants, les rochers devenaient de plus en plus gros. Sentant des picotements dans sa nuque, Nicci leva les yeux et vit qu'une sorte de félin aux yeux verts, véritable masse de muscles sous sa fourrure tachetée, les épiait depuis le haut d'un de ces monolithes. Sans crier gare, il lâcha un son à mi-chemin entre le ronronnement et le grognement.

Pas impressionné, Nathan s'appuya contre un arbre.

— C'est quoi, cet animal ? Je n'en ai jamais vu de semblable.

— Sorcier, tu as passé le plus clair de ton temps dans une cellule. Le monde regorge de créatures que tu ne connais pas.

— J'ai eu le temps de consulter des livres d'histoire naturelle, femme !

Bien entendu, Nicci avait reconnu l'animal au premier coup d'œil.

— La Mère Inquisitrice l'appelait Chasseur. C'est le familier de Rouge.

L'étrange animal dressa les oreilles.

— Nous ne sommes plus loin ! se réjouit Nathan.

Chasseur sauta de son rocher et montra le chemin aux deux voyageurs. Pour le suivre, ils durent accélérer le pas. Par bonheur, l'animal s'arrêta fréquemment pour s'assurer qu'il ne les avait pas semés.

Nicci et Nathan finirent par émerger dans une petite clairière

ombragée par les branches couvertes de mousse d'un chêne géant. Sous ce toit naturel, un feu brûlait dans un cercle de pierres. Un peu plus loin, adossée à la pente d'une colline, se dressait une maisonnette en pierre.

Comme si elle les attendait, une femme mince était assise sur un banc, devant l'entrée. Vêtue d'une robe grise moulante, ses cheveux formant un entrelacs de tresses rousses, elle rivait sur ses visiteurs des yeux bleu clair froids comme l'acier. Sur ses lèvres peintes en noir, son sourire tout sauf accueillant glaçait les sangs. Et le corbeau perché sur son épaule semblait plus intéressé qu'elle par les nouveaux venus.

Très consciente du potentiel mortel de Rouge, Nicci soutint son regard en silence. Bien qu'il ait vu les multitudes de crânes, Nathan ignora le danger. Main tendue, il avança à grandes enjambées.

— Tu dois être la voyante… Je me présente : Nathan Rahl, le prophète.

— Sorcier, pas prophète, corrigea Rouge. Tout a changé. (Elle sourit de nouveau, toujours sans chaleur.) Tu es Nathan Rahl, un ancêtre de Richard. J'étais naguère une oracle, et j'ai eu assez de visions pour m'alimenter pendant longtemps. J'ai vu que tu viendrais à moi.

Chasseur s'assit près de sa maîtresse et riva ses yeux verts sur les visiteurs. Sans se lever, Rouge dévisagea Nicci.

— Ravie de te revoir, magicienne.

— Tu n'as jamais eu plaisir à me voir, répondit Nicci.

Elle aurait voulu invoquer son pouvoir et lâcher sur Rouge un flot de Magie Additive et Soustractive, histoire de la réduire en cendres.

— Tu as même ordonné à la Mère Inquisitrice de m'éliminer.

Rouge éclata de rire.

— Parce que j'avais vu que tu tuerais Richard.

La voyante devait sentir la sourde colère de Nicci, mais ça ne la troublait pas.

— J'avais les meilleures intentions du monde, tu dois le comprendre. Et il n'y avait rien de personnel là-dedans.

— J'ai tué Richard, comme tu l'avais dit…

Une décision, se souvint la magicienne, qui lui avait dévasté l'âme.

— Oui, j'ai arrêté son cœur pour qu'il puisse aller dans le royaume des morts et sauver Kahlan.

— Tu vois ? Tout s'est passé comme prévu, donc !

Le corbeau hocha la tête, à croire qu'il était d'accord.

— Et aujourd'hui, que viens-tu faire ici ?

Nathan se redressa de toute sa hauteur.

— Nous te cherchons depuis des jours. J'ai une requête à te présenter.

Avec un de ses sourires noirs, Rouge désigna les crânes qui jonchaient le sol.

— J’en reçois beaucoup… Eh bien, je t’écoute.

Chapitre 2

Sans demander l'autorisation, Nathan ajusta sa cape, s'assit près de la voyante et soupira à pierre fendre.

— À mon âge, près de mille ans, on sent parfois le poids du temps…

Nicci ne cacha pas son scepticisme. Tout au long du voyage, le gaillard avait toujours gardé bon pied bon œil. Et s'il cherchait à attendrir Rouge, il se trompait lourdement.

Le corbeau s'envola et se posa sur une branche du chêne géant. De là, il foudroya le prophète du regard.

— Près de mille ans ? répéta Rouge en se tournant vers Nathan. Tu dois en avoir, des histoires à raconter…

— J'en ai, oui, et c'est en partie pour ça que je suis ici. Depuis la destruction du Palais des Prophètes, le sort antivieillissement n'agit plus, et je ne rajeunis pas, comme tous les mortels. La magicienne vieillit aussi, même si ça ne se voit pas encore.

— Vieillir est synonyme de vivre, mon ami, fit Rouge avec un petit rire. Je suppose que tu aimes ça, vivre… Et que tu voudrais continuer.

— D'autant plus que je viens à peine de commencer !

Nathan se cala sur son banc comme s'il se reposait dans un jardin.

— Ma requête, à présent… Ayant entendu parler des aptitudes des voyantes, je me suis demandé si tu m'en ferais bénéficier.

Nicci tendit l'oreille, intriguée, puisque le sorcier avait refusé de lui révéler son plan. Pourtant, il aurait eu dix fois le temps pendant leur long et ennuyeux voyage depuis le Palais du Peuple.

Rouge secoua la tête, faisant onduler ses tresses comme autant de serpents.

— Les voyantes ont de nombreux dons. Certains fabuleux et d'autres mortels. Lequel t'intéresse ?

Nathan croisa les mains autour de ses genoux.

— Les Sœurs de la Lumière ont des livres de voyage – des carnets magiques qui leur permettent d'immortaliser leurs aventures et d'envoyer des messages à travers de très longues distances. Mais un « livre de vie » ? Eh bien, c'est très différent. Tu en as entendu parler ?

Une lueur d'intérêt brilla dans le regard de Rouge.

— J'ai entendu parler de bien des choses… De celle-là aussi, oui.

Nathan continua quand même son discours – peut-être pour éclairer la lanterne de Nicci.

— Un livre de vie contient les voyages, les exploits et les expériences d'une personne.

Le prophète se pencha vers Rouge. Sur sa branche, le corbeau croassa.

— J'aimerais en avoir un, puisque s'ouvre une nouvelle phase de mon existence. En route pour de nouvelles aventures, en quelque sorte !

Après avoir chassé de sa manche un grain de poussière imaginaire, Nathan regarda de nouveau Rouge.

— Pourrais-tu, par magie, m'en écrire un ?

Nicci ouvrit grands les yeux pour ne pas perdre une miette de la scène. Quand le sorcier avait une idée en tête, il pouvait se montrer très insistant. L'avait-elle guidé pendant des jours dans l'enfer des Terres Noires pour qu'il demande un livre à Rouge ? Un fichu bouquin ?

— Sorcier, grogna la magicienne, tu as passé presque toute ta vie dans une cellule. Crois-tu que la somme de tes expériences remplirait plus de cinquante pages ?

Chasseur se leva et alla fourrager dans les feuilles mortes. Reniflant la terre, il semblait très peu impressionné par la requête du vieil homme.

— S'ils s'étalent sur une durée suffisante, les événements marquants d'une vie – même ennuyeuse à mourir – peuvent remplir un livre. Rouge, j'ai toujours été un conteur, et j'ai écrit plusieurs romans très populaires. As-tu entendu parler des *Aventures de Bonnie Day* ? Ou de la *Ballade du général Utros* ? Des romans épiques pleins de lumières sur la condition humaine.

— Tu es né avec un don pour les prophéties, Nathan, intervint Nicci, sarcastique. Certains diraient que tu étais taillé pour inventer des histoires…

Nathan eut un geste nonchalant.

— On dit tant de choses… De nos jours, avec tous ces changements dans l'univers, inventer des histoires est tout ce qu'il reste à un prophète.

Rouge eut une moue pensive.

— L'histoire de ta vie pourrait faire un livre, Nathan Rahl. Et s'il faut te répondre, oui, je contrôle la magie requise pour extraire de ton esprit sa substantifique moelle. Je connais un sort qui préservera tout ce que tu as fait jusqu'ici dans un seul volume. Une œuvre complète et achevée…

— Mon volume un ! s'écria Nathan, ravi. Alors que je me prépare à un nouveau voyage avec ma comparse Nicci…

La magicienne ne laissa pas passer ça.

— Je ne suis la comparse de personne, sorcier. Ta partenaire, peut-être… Mais plus sûrement ta protectrice et ta… gardienne.

— Chaque personne est le personnage principal de sa propre histoire, dit Rouge. Nathan te voit comme une figurante dans son récit.

— Une grossière erreur, riposta Nicci, inflexible. Ce livre de vie, c'est une biographie ou une œuvre de fiction ?

Même Nathan rit de cette remarque.

Le corbeau s'envola, tourna en rond au-dessus de la clairière puis vint se poser sur une autre branche, comme s'il avait besoin de changer de point de vue.

Rouge se leva lentement.

— Ta proposition m'intéresse, Nathan Rahl. Tu as encore beaucoup à faire, que tu t'en doutes ou non…

Rouge regarda Nicci, secoua la tête et fit de nouveau osciller ses tresses rousses.

— J'en sais long aussi sur ta vie, Nicci. Ton passé ferait un récit palpitant. Puisque je serai l'auteur magique du livre de Nathan, veux-tu que j'en fasse un pour toi ? Ce serait un vrai plaisir…

Dans les yeux de la voyante, Nicci vit briller une étrange avidité.

— Et je sais que tu es loin d'être une figurante.

Nicci songea aux catastrophes auxquelles elle avait survécu. À ses crimes, puis à son évolution, des désastres et des triomphes jalonnant son parcours. Loin d'être une figurante ? À part une poignée de témoins et de victimes abandonnés en chemin, elle seule connaissait son histoire. Et c'était mieux comme ça.

— Non, merci, dit-elle en foudroyant du regard la voyante.

Après une courte hésitation, Rouge se frotta les mains comme si elle s'en fichait, puis elle se tourna vers Nathan et lui sourit :

— Donc, un seul livre de vie – pour Nathan Rahl.

Elle s'éloigna en direction de sa demeure.

— Il me faut du matériel. Ces choses-là ne s'improvisent pas.

Écartant le rideau de cuir décoloré qui pendait devant la porte, la voyante entra chez elle.

— C'est quoi, cette folie, sorcier ? souffla Nicci à Nathan.

Le vieil homme haussa les épaules et sourit.

Rouge revint avec une petite coupe d'ivoire. Le haut d'un crâne humain, en réalité, qu'elle posa près de Nathan, avant de tendre un bras vers lui.

— Donne-moi la main.

Content que la voyante ait accédé à sa demande, le sorcier obéit. Rouge lui prit les doigts et les caressa l'un après l'autre, un geste curieusement érotique. Puis elle suivit du bout d'un index les lignes de

sa main.

— Il y a ta ligne de vie, ta ligne d'esprit et ta ligne de mémoire. Comme les nœuds d'un arbre, elles composent les éléments essentiels de ton existence.

Rouge retourna la main du sorcier et étudia les veines qui couraient sur son dos.

— Ces vaisseaux sanguins dessinent la carte de ta vie à travers ton corps.

Quand la voyante caressa ses veines, Nathan sourit comme si elle tentait de le séduire.

— Oui, c'est exactement ce qu'il me faut…, murmura Rouge.

D'une poche secrète de sa robe, elle sortit un couteau et entailla le dos de la main du sorcier.

Plus de surprise que de peur, Nathan couina comme un cochon qu'on égorge.

— Que fais-tu donc, femme ?

— Tu veux un livre de vie ? (La voyante retourna la main de Nathan afin que le sang coule dans la coupe.) Avec quelle encre crois-tu que nous l'écrirons ?

Alors que la voyante pressait la plaie pour en tirer tout le sang, le sorcier marmonna :

— Si tu crois que j'ai réfléchi jusque-là…

— Un livre de vie doit être écrit avec l'encre tirée des cendres du sang de son héros.

— Tout le monde sait ça, mentit Nathan, un peu de sa superbe retrouvée.

Nicci le regarda avec des yeux ronds.

Comme si l'odeur du sang l'attirait, Chasseur renifla l'air.

— Ça devrait suffire, non ? demanda Nathan quand la coupe en os fut remplie à un tiers.

— Mieux vaut trop que pas assez…, répliqua Rouge. Comme tu l'as dit, ta vie a été longue.

Enfin satisfaite, la voyante lâcha la main du sorcier et approcha de son feu de cuisson. Avec un fémur tout noirci, elle ménagea un trou dans les braises puis y déposa la coupe, afin que le sang cuise.

Nathan serra sa main blessée, puis il la guérit avec un sort mineur afin de ne pas souiller ses beaux vêtements de voyage.

Dans la coupe, le fluide vital bouillonna puis fuma. Après être devenu noir, il se transforma en cendres.

En fin d'après-midi, la lumière qui filtrait des branches du chêne se fit plus oblique. Non loin de la cime de l'arbre, des oiseaux vinrent se percher en prévision de la nuit. Le corbeau croassa d'abondance contre ces intrus, mais ils ne se laissèrent pas impressionner.

Rouge retourna dans sa maison et revint avec un livre relié de cuir sur lequel ne figurait pas de titre.

— Par hasard, j'avais dans un coin un livre de vie vide. Tu as de la chance, Nathan Rahl.

— C'est bien connu, oui !

La voyante s'accroupit près du feu et, avec deux os très longs, retira la coupe des braises. L'encre qu'elle contenait se révéla encore plus noire que la suie qui maculait sa base.

Sous le regard fasciné de Nathan, Rouge posa la coupe sur le banc. Puis elle ouvrit le livre à la première page – parfaitement vide et d'une couleur ivoire rappelant celle d'un os récemment mis à bouillir.

— À présent, écrivons ton histoire, Nathan Rahl.

La voyante appela le corbeau, qui revint sur son épaule. Après l'avoir caressé distraitement, elle le saisit par le cou et, avant qu'il ait eu le temps de crier ou d'essayer de fuir, le lui brisa net. La tête inclinée sur un côté, l'oiseau agonisant ouvrit les ailes une dernière fois.

Rouge posa le cadavre près de la coupe, passa les doigts dans ses plumes et les étudia avant d'en arracher une.

— Elle sera parfaite ! triompha-t-elle. Nous commençons ?

Quand Nathan eut acquiescé, Rouge tailla la plume avec son couteau. Puis elle trempa la pointe dans l'encre magique et s'attela à la rédaction de la première page.

Chapitre 3

Le livre de vie s'écrivait tout seul.

Assise sur le banc, les mains dans son giron – sans remarquer qu'elle laissait des traces de suie sur sa robe –, Rouge déroulait son sortilège et la plume du corbeau mort, en suspension dans l'air, rédigeait l'histoire de la vie de Nathan.

Un coude sur les genoux, l'air émerveillé, le sorcier se pencha en avant histoire de mieux voir. Intriguée, Nicci approcha pour regarder les mots couvrir la première page, puis passer à la suivante. Quand elle était sèche, la plume s'immobilisait, Rouge s'en emparait, la trempait dans la coupe et la remettait face à la page en cours.

— J'ai réécrit dix fois *Les Aventures de Bonnie Day*, dit Nathan. Oui, dix fois avant d'être satisfait de ma prose… Cette méthode est plus facile.

Sur les pages, les « chroniques de Nathan » relataient sa longue vie de prophète dangereux emprisonné par les Sœurs de la Lumière – d'abord pour le former, puis pour le contrôler. Des siècles durant, ces femmes avaient gardé par-devers elles ses prévisions tellement dévastatrices si on les interprétait mal. Hélas, être interprétées de travers était le destin des prophéties. Avec des avertissements bien souvent trop vagues, on finissait par faciliter l'avènement de ce qu'on voulait à tout prix éviter…

— Les gens n'ont jamais compris la leçon, maugréa Nathan. Richard a eu raison de se méfier pendant si longtemps des prophéties.

— Je ne suis pas étonnée qu'elles aient disparu de ce monde, approuva Nicci.

Les mots s'alignant souvent trop vite pour que quiconque puisse les lire, les pages du livre de vie se tournèrent toutes seules. Au passage, Nicci grappilla quelques anecdotes sur la vie de Nathan – qu'elle connaissait déjà, pour la plupart. En chemin, qu'elle le lui demande ou non, il n'avait pas été avare de récits.

Alors qu'un nouveau chapitre commençait, le vieil homme se pencha davantage en avant :

— Voilà une partie intéressante.

Au palais, les sœurs s'étaient parfois apitoyées sur le sort du pauvre prisonnier. Pour le réconforter, il leur arrivait de lui fournir des compagnes d'une nuit recrutées dans les meilleurs bordels de Tanimura. À en croire le livre de vie, Nathan appréciait la

conversation de ces femmes simples aux rêves et aux désirs ordinaires. Un jour, il avait confié une prophétie terrifiante à une fille de joie crédule. Horrifiée, elle avait quitté le Palais des Prophètes en hurlant. En ville, elle avait répété partout la prédiction. De fil en aiguille, ça avait provoqué une sanglante guerre civile. Un drame à cause de confidences sur l'oreiller à une prostituée que le prophète ne reverrait jamais plus…

Les sœurs avaient sévi, réduisant encore les libertés de leur prisonnier. Pourtant, leur avait-il révélé, il ne s'agissait pas d'une erreur, mais d'un plan pour éliminer un jeune garçon destiné à devenir un tyran cent fois plus meurtrier que ces émeutes.

— Une guerre civile circonscrite semblait un prix acceptable pour empêcher des massacres, souffla le vieil homme alors que le livre de vie continuait à s'écrire.

De nouveau à sec, la plume s'immobilisa. Rouge répéta son manège, et la rédaction reprit.

L'histoire de Nathan continua – du radotage, selon Nicci – et la plume magique n'en oublia pas une miette. Bien entendu, la plupart des aventures du sorcier avaient eu lieu après son évasion du Palais des Prophètes. Sa courte histoire d'amour avec Clarissa, tragiquement achevée… Sa collaboration avec Richard pour vaincre l'Ordre Impérial et l'empereur Jagang… Son combat contre Hannis Arc et le mort-vivant Sulachan…

Plus vite que Nicci l'aurait cru, le gros livre se remplit. Sur la dernière page, les mots relataient le long voyage du prophète en compagnie d'une magicienne, puis sa rencontre avec une voyante des Terres Noires. La coupe étant presque vide, tout s'arrêta et la plume, soudain inerte, tomba doucement sur le sol.

— Merci, Rouge, souffla Nathan, impressionné par sa propre histoire.

Refermant le livre, il sourit en voyant que son nom figurait sur la couverture et sur le dos.

— Je garderai ce livre sur moi et je le lirai de temps en temps… Sûrement, d'autres personnes voudront en prendre connaissance. Et les bibliothèques en demanderont une copie.

Rouge secoua la tête.

— Ce ne sera pas possible, Nathan Rahl. (Elle saisit l'ouvrage.) J'ai accepté de créer un livre de vie pour toi, mais quand ai-je dit que tu le garderais ? Ce texte restera avec moi. C'est mon paiement.

— Mais… mais…, balbutia Nathan. Je ne voyais pas les choses comme ça, et…

— Tu n'as pas demandé le prix, sorcier, souffla Nicci. Après une si longue vie, on devrait être plus malin…

Rouge retourna dans sa maison – en laissant le livre sur le banc,

comme pour défier Nathan de s'en emparer et de filer avec. Ce qu'il ne fit pas.

Elle revint avec un autre livre, plus petit, moins épais et vide.

— Je prends ton histoire, sorcier, mais en échange, je te donne un objet beaucoup plus précieux. Un nouveau livre de vie, chargé de potentiel, pas de vieilles anecdotes. Ton passé m'appartient, mais en même temps que cet ouvrage, je t'offre le reste de ton existence. Vis-la comme tu voudrais qu'elle soit écrite.

Nathan prit le livre sans cacher sa déception.

— Je dois te remercier, j'imagine…

— Ces derniers temps, j'ai appris que vous serez très importants pour l'avenir, la magicienne et toi.

Rouge approcha de Nicci – beaucoup trop, au goût de cette dernière – et baissa la voix :

— Tu es sûre de ne pas vouloir un livre de vie ? Il y a des choses que tu devrais apprendre…

— J'en suis certaine, voyante ! Mon passé me regarde, et mon avenir, je compte bien l'écrire à ma façon, pas sous le contrôle ou l'influence de quelqu'un comme toi.

— Je tenais à te faire la proposition…

Une lueur d'amusement dans les yeux – mais le front plissé d'inquiétude –, Rouge se détourna.

— On t'ordonnera sans doute encore de faire certaines choses, magicienne. Que tu veuilles ou non en entendre parler ne change rien…

Nathan ouvrit son nouveau livre de vie et fut surpris de découvrir qu'il n'était plus vide.

— Il y a des mots sur la première page. Deux… « Kol Adair ». Rouge, je ne connais pas ce… C'est un nom ? Un lieu ?

— Le vecteur dont tu auras besoin, sorcier…

Rouge se pencha sur son feu et raviva les braises avec son os noirci.

— Tu dois trouver Kol Adair au cœur de l'Ancien Monde, Nathan Rahl. Et toi aussi, Nicci.

— Nous avons une mission dans les Terres Noires, objecta la magicienne.

— Vraiment ? Laquelle ? Errer sans but parce que tu aimes trop Richard pour rester à ses côtés ? C'est une quête sans intérêt. Une démarche de lâche.

Nicci sentit qu'elle s'empourprait.

— Ce n'est pas vrai !

— Après nos dernières grandes batailles, intervint Nathan, j'entendais revenir ici pour aider les gens…

— Une autre quête stupide ! Où que tu ailles, des malheureux auront besoin d'aide. Les Terres Noires ? L'Ancien Monde ? Quelle différence ? Ne préférerais-tu pas sauver l'univers et te sauver toi-même ?

— Tu dis n'importe quoi, voyante, lâcha Nicci, plus agacée que furieuse.

— N'importe quoi ? Nathan Rahl, tourne la page de ton nouveau livre de vie.

Par curiosité, le sorcier obéit. Se penchant, Nicci vit qu'un texte figurait sur la deuxième page.

« L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. Kol Adair est très loin au sud, dans l'Ancien Monde. À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier, et la magicienne devra sauver le monde. »

— « Sauver le monde » ? répéta Nicci. Encore ! J'ai déjà fait ça trop souvent…

Nathan sembla plus perplexe.

— Voyante, pour toi, c'est un jeu. Une blague que tu nous fais. Pourquoi devrais-je redevenir entier ? Ne le suis-je pas déjà ?

Nathan toucha son bras, qui lui parut agréablement intact.

— Ce n'est pas à moi de le dire, répondit Rouge. Regarde ce qui est écrit… Ce chemin est déterminé depuis longtemps.

— Les prophéties n'existent plus, dit Nicci. Les vieilles prédictions ne signifient rien.

— Vraiment ? demanda la voyante. Même celles qui furent faites quand les prophéties étaient aussi réelles que le vent et le soleil ?

Alors que Nathan fléchissait les doigts, comme pour s'assurer qu'ils étaient tous là, Rouge fit de nouveau osciller sa crinière.

— Plus que quiconque, tu devrais savoir qu'il est dangereux pour les profanes d'interpréter les prophéties.

Nicci resserra les lacets de ses bottes et tira sur le devant de sa robe noire.

— Comme je l'ai déjà dit, fit-elle sans cacher son insensibilité aux thèses de la voyante, il n'existe plus de prophéties. Comment peux-tu savoir où nous devons aller ?

Rouge eut un sourire énigmatique.

— De temps en temps, je vois encore des choses… Ou est-ce une révélation que j'ai eue longtemps avant le changement stellaire ? Ce que je sais, c'est que tu tiendras compte de mon avertissement, si tu te soucies vraiment du seigneur Rahl et de son empire. Kol Adair… N'oublie pas, magicienne. Tous les deux, vous devez y aller, autant pour le voyage que pour la destination. Si vous ne le faites pas, toute

l'œuvre de Richard Rahl aura été inutile. Mais ce que j'en dis… À vous de voir.

Nathan glissa le livre de vie dans la sacoche accrochée à sa ceinture et la referma.

— Ma mission d'ambassadeur itinérant est d'aller partout où on en sait long sur les métamorphoses du monde. (À travers le feuillage du chêne, il sonda le ciel qui s'assombrissait.) Mais le chemin, voyante, c'est à nous de le choisir. Qu'il aille vers l'Ancien Monde ou dans les Terres Noires.

Nicci n'en crut pas ses oreilles.

— Sorcier, tu vas prendre au sérieux les fadaises de cette femme ?

Nathan passa une main dans ses cheveux blancs.

— Veux-tu que je te dise ? J'en ai plus qu'assez des Terres Noires et de leurs éternelles ténèbres. L'Ancien Monde me semble plus ensoleillé.

Nicci réfléchit. Elle avait suivi le vieil homme, mais sans objectif particulier, à part aider Richard à consolider son pouvoir et à accélérer la naissance d'un âge d'or.

— Le seigneur Rahl, dit-elle, m'a ordonné d'explorer son empire et de l'informer de ce que nous découvrirons. Kol Adair fera aussi bien l'affaire qu'un autre endroit.

— Et même bien mieux, si tu sauves le monde, souligna Rouge.

Une idée absurde. Comment pouvait-on sauver le monde en allant dans un endroit inconnu ? En revanche, les arguments du sorcier se tenaient.

L'Ancien Monde, naguère fief de l'Ordre Impérial, était désormais sous la juridiction de D'Hara. Ses habitants seraient heureux d'apprendre qu'ils étaient libres et que le seigneur Rahl entendait respecter leur souveraineté. Si elle y allait, Nicci pourrait résoudre d'éventuels problèmes et éviter des soucis à Richard.

— Nathan Rahl, je t'accompagnerai.

Aussi pressé de filer qu'il l'avait été de rencontrer la voyante, le prophète se leva dans une envolée de cape.

Nicci se montra plus circonspecte.

— Avant de partir pour le sud, nous devons informer le seigneur Rahl de notre plan. Hélas, nous n'avons aucun moyen de communiquer avec lui.

Richard et Kahlan ne devaient pas s'inquiéter si leurs émissaires disparaissaient pour un temps.

— Une fois à Tanimura, nous trouverons un moyen de lui envoyer un message, dit Nathan.

— Je peux m'en charger, proposa Rouge à la grande surprise de ses

interlocuteurs.

Ramassant le corbeau mort, elle lui écarta les ailes, redressa son cou brisé et ferma les yeux pour se concentrer.

L'oiseau frémit. Quand Rouge le posa sur ses pattes, il tituba, le cou toujours imparfaitement aligné. Pas vraiment vivant, il bougeait comme une marionnette. Pourtant, il déploya ses ailes comme s'il voulait les alléger du poids de la mort.

— Arrache une feuille de ton livre de vie, Nathan Rahl, dit la voyante. (Elle ramassa la plume et la tendit au prophète.) Il doit rester assez d'encre pour un message au seigneur Rahl…

Nathan écrivit quelques mots sur la feuille arrachée. Quand il eut fini, la voyante enroula le morceau de parchemin et le fixa à la patte encore raide du corbeau.

— Mon oiseau est assez ranimé pour atteindre le Palais du Peuple. Le seigneur Rahl saura où vous allez.

Rouge propulsa l'oiseau vers le ciel. Menaçant d'abord de s'écraser au sol, le corbeau mort prit finalement son envol, s'éleva au-dessus du chêne géant et disparut dans le ciel nocturne.

Chasseur redressa les oreilles, huma l'air puis fila vers la forêt. Entre les arbres, Nicci aperçut la fourrure d'une créature au moins aussi grande qu'un cheval. Puis elle distingua la silhouette du familier, qui semblait ravi de retrouver ce compagnon géant. Ensemble, les deux félins disparurent dans les ombres.

— La mère de Chasseur se joint souvent à nous pour le dîner, dit Rouge avec un étrange sourire. Vous restez ?

Après un regard sur les crânes et les autres ossements, Nicci décida de ne plus prendre de risques.

— Non, nous devons partir.

— Merci, voyante ! lança Nathan alors qu'il s'éloignait avec la magicienne.

Même en pleine nuit, dans cette forêt hostile, ils seraient plus en sécurité qu'avec Rouge.

Sans se soucier des crânes, le prophète partit d'un pas guilleret.

— Une grande aventure en perspective ! jubila-t-il. Une fois sortis des Terres Noires, nous prendrons la direction de Tanimura. Dans le port de Grafan, nous trouverons sûrement un bateau en partance pour le sud. Ensuite, Kol Adair, puis tout ce qui s'ensuivra !

Richard l'ayant chargée d'explorer les « frontières de son empire », Nicci estima que le Sud lointain correspondait à cette définition.

— Pour nos grandes ambitions, dit-elle, le reste du monde semble un cadre approprié.

Quand les visiteurs eurent disparu dans la forêt, Chasseur revint

s'asseoir à côté du feu. Un peu plus tard, aussi grande qu'un ours, sa mère à la fourrure couleur cannelle le rejoignit. Son rejeton voulut jouer, mais la féline géante le repoussa et tourna sa grosse tête vers Rouge, qui la grattouilla entre les oreilles – en insistant avec les ongles des deux mains. Extatique, la bête ronronna puis repartit d'un pas lourd vers la forêt.

La voyante s'empara du livre de Nathan. Un gros ouvrage, en vérité. Car une vie, même assommante, fourmillait de rebondissements quand elle durait mille ans. Pourtant, les chroniques de Nathan Rahl venaient à peine de commencer – avec la véritable mission du vieux sorcier et de sa compagne.

Même si Nicci avait refusé de la laisser créer son livre de vie, Rouge avait longtemps été une oracle. De ces temps-là, elle gardait la certitude que la vie de la magicienne – passée et à venir – serait le sujet de bien des livres.

« Et la magicienne devra sauver le monde. »

Le livre de Nathan en main, Rouge écarta le rideau de cuir, se baissa et entra dans sa petite maison éclairée par des bougies en graisse humaine plantées dans des crânes. La première pièce était minuscule, mais dans le mur du fond, correspondant au versant de la colline, une deuxième porte se découpait.

La voyante entra dans sa véritable demeure, vaste complexe de tunnels et de salles creusé à même la roche. S'arrêtant devant une série d'étagères lestées de livres similaires à celui de Nathan, elle resta un moment songeuse. Au fil des siècles, combien de livres de vie avait-elle accumulés ?

Bizarrement, chacun de ces ouvrages s'achevait sur les mêmes phrases énigmatiques. De quoi en avoir les sangs glacés.

« L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. Kol Adair est très loin au sud, dans l'Ancien Monde. À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier, et la magicienne devra sauver le monde. »

Des mots identiques, dans tous les livres. Des centaines voire des milliers d'ouvrages délivrant le même message.

Rouge rangea la biographie de Nathan Rahl dans un emplacement vide.

Oui, il existait d'innombrables livres de vie : un pour chaque crâne enfoui ou empilé tout autour de son domaine.

Chapitre 4

Sans oublier leur nouvelle destination, mais en doutant de l'importance que lui avait accordée Rouge, Nathan et Nicci voyagèrent des semaines durant dans les Terres Noires avant d'accéder à une région plus peuplée de D'Hara. À partir de là, ils empruntèrent des routes très fréquentées et s'arrêtèrent dans des auberges où on leur servit de délicieux repas – un bonheur après avoir subsisté grâce à la chasse et à la cueillette. Dans le même ordre d'idées, dormir dans de vrais lits leur regonfla le moral. Quand il était guide forestier, Richard adorait ouvrir des pistes dans des contrées inexplorées. Citadine dans l'âme, Nicci préférait la civilisation et Nathan ne crachait pas sur le confort.

En chemin, l'ambassadeur et sa protectrice collectèrent des informations et annoncèrent à tout le monde la victoire du seigneur Rahl sur l'empereur Sulachan. Dans le sud de D'Hara, peu de gens étaient au courant des derniers événements, mais tous avaient vu que le ciel n'était plus le même. Leur curiosité éveillée, ils écoutèrent avec intérêt les deux voyageurs.

Dans une longue succession de salles communes bien chauffées, Nathan tint conférence avec toute la superbe que Nicci lui connaissait.

— Pour être franc, la fin des prophéties signifie que vous pouvez vivre comme vous l'entendez et prendre les décisions qui vous chantent. Ancien prophète, je parle en connaissance de cause : les prédictions, tout compte fait, étaient plus nocives que bénéfiques. En d'autres termes, bon débarras !

Quelques devins et oracles locaux se révélèrent moins enthousiastes.

Ceux qui avaient vraiment le don reconnaissaient avoir perdu leur pouvoir. Les charlatans, eux, continuaient à vendre leurs salades à des pigeons. Sans douceur, Nathan leur intima l'ordre de se dénoncer et de cesser d'escroquer les gens.

Pour Nicci, la chasse aux fraudeurs n'était pas une mission capitale, et elle voyait mal comment ça sauverait le monde. Très vite, elle se concentra sur son deuxième objectif : gagner l'Ancien Monde, explorer de nouvelles parties de l'empire et aider Nathan à découvrir Kol Adair. Tanimura serait le point de départ de cette quête. Cité portuaire la plus au nord de l'Ancien Monde, c'était aussi le principal carrefour commercial de cette région.

À l'approche de la côte, l'air se chargea de relents iodés. Sur la

route qui traversait les collines, le trafic devint plus dense. Régulièrement dépassées par de nobles cavaliers en voyage d'affaires, de longues colonnes de chariots et de charrettes convoyaient toutes sortes de biens consommables vers les marchés de la mégalopole.

Sous un soleil de plomb, Nathan assurait la plus grande partie de la conversation. Un soulagement pour Nicci, soucieuse de garder son énergie pour la marche.

Au sommet d'une colline, Tanimura apparut enfin en contrebas. Bâtie sur une péninsule, la ville venait mourir au bord de l'océan. À l'ouest, où il se jetait dans la mer, le fleuve Kern avait creusé une large vallée. Autour de la cité, des champs cultivés et des villages occupaient tout l'espace laissé libre par la forêt.

Mais Nicci s'intéressa surtout aux bâtiments blancs de la grande agglomération en constante expansion.

Nathan s'arrêta et mit une main en visière.

— Une vue magnifique. Pense à toutes les possibilités que Tanimura nous offre. (Le sorcier tira sur le devant froissé de sa chemise.) Par exemple en matière de vêtements neufs…

— Voilà des années que je ne suis plus venue ici, souffla Nicci.

Plissant les yeux, elle chercha à distinguer ce qui avait changé de ce qui restait immuable.

— Après m'être évadé du palais, grogna Nathan, je pensais bien ne jamais revenir. Et pourtant, nous revoilà tous les deux…

Au bord de l'eau, le port de Grafan grouillait d'activité. De gros navires militaires ou commerciaux y côtoyaient des bateaux de pêche aux voiles triangulaires.

— Je vois qu'ils ont reconstruit le quai…, dit Nicci avec un petit sourire.

Dans ce port, avec une autre Sœur de l'Obscurité, Nicci avait détruit le *Dame Sefa*, un bateau sur lequel elles avaient été prisonnières. L'empereur Jagang leur ayant permis de se venger du capitaine Blake et de son équipage, elles ne s'étaient pas montrées tendres avec les chiens qui les avaient battues et violées. À dire vrai, elles avaient même pris un grand plaisir à les écorcher vifs avant d'utiliser la Magie Soustractive pour écrabouiller le *Dame Sefa* comme un vulgaire insecte. Une fois le navire coulé, elles avaient déchaîné leur courroux sur tout le port de Grafan.

Même si cet événement appartenait à la période trouble de son passé, Nicci sourit à son évocation.

Les yeux braqués sur la ville, Nathan aussi remontait le temps.

— Chère magicienne, je doute que nous ayons laissé un bon souvenir à Tanimura. L'accueil risque d'être un peu chaud, si j'ose dire…

Nathan observait une grande île, au sud de la péninsule. Pendant

longtemps, Halsband avait été reliée à la cité par un pont de pierre qui donnait accès au Palais des Prophètes. Cette prison destinée aux hommes nés avec le don s'était dressée là des millénaires durant, protégée par une série de champs de force et enveloppée d'un sortilège qui gardait ses occupants presque éternellement jeunes.

Avec une toile de lumière, Nathan avait détruit le palais afin que ses trésors magiques ne tombent pas entre les mains de Jagang.

Désormais, l'île n'était plus qu'un champ de ruines. Et à première vue, depuis six ans, personne n'avait eu l'idée de revenir s'y installer.

Malgré son amertume, Nathan se fendit d'un sourire.

— J'ai passé mille ans sur cette île… Pour commencer une nouvelle vie, rien de mieux qu'effacer tous les vestiges du passé.

Écartant sa cape, il tapota la sacoche qui contenait son nouveau livre de vie et la mystérieuse prédiction.

— Avant de devenir trop vieux, en route pour de nouvelles aventures ! Tous les deux, nous ne sommes pas habitués à subir les assauts du temps comme n'importe qui.

» Prends garde à toi, Tanimura !

Nicci s'engagea sur la route menant à la cité. À un moment, un char à bœuf chargé de melons et conduit par un vieux fermier les dépassa. Un chapeau de paille sur la tête, le type fixait la route comme si c'était une des merveilles du monde. Quand Nathan lui demanda s'il voulait transporter deux voyageurs, il fit signe que ça ne le dérangeait pas.

— On dirait des têtes coupées, fit Nicci en s'emparant d'un des melons.

Que la route monte ou descende, le bœuf marcha au même pas. Les yeux mi-clos, la magicienne se souvint des boulevards bordés d'arbres, des grands bâtiments blancs, des toits de tuile… Au sommet des tours, l'étendard pourpre de la ville battait au vent à côté du drapeau de l'empire d'haran.

En chemin pour Altur'Rang, Richard et elle avaient fait étape à Tanimura. À l'époque, elle le forçait à jouer le rôle de son mari, avec l'espoir de le convertir à la cause de l'Ordre Impérial. Elle était si passionnée, déterminée, impitoyable et naïve…

C'était ici, à Tanimura, que le Sourcier avait appris à sculpter.

À ce souvenir troublant, Nicci se rembrunit.

— Sorcier, nous ne nous attarderons pas. Après avoir acheté ce qu'il faut pour un long voyage, nous prendrons un bateau qui nous conduira au sud. Je parie que tu as hâte de trouver ton Kol Adair.

— D'autant plus que tu as un univers à sauver, très chère.

Une roue passant sur un gros caillou, le véhicule tangua et un des melons faillit tomber. Vif comme l'éclair, le sorcier le rattrapa et le remit avec les autres.

— Mais pourquoi tant de hâte ? Pour arriver ici, il nous a fallu des semaines. Si cette prophétie date d'un siècle, il n'y a pas d'urgence.

— Que Rouge dise vrai ou non, le seigneur Rahl nous a chargés d'explorer les marches de son empire et de faire connaître sa parole aux peuples. Ici, tout le monde sait qui il est. Notre mission commencera ailleurs…

— Bien raisonné, concéda Nathan à contrecœur. C'est vrai, je suis curieux de découvrir ce Kol Adair qu'il me faut absolument voir, si on en croit Rouge.

Baissant les yeux sur sa chemise, le sorcier tenta d'effacer une tache de gras vestige d'un lapin mangé autour d'un feu de camp et une auréole de sauce laissée par le meilleur plat qu'un aubergiste leur avait préparé depuis leur départ.

— Avant de lever l'ancre, ma priorité sera de renouveler ma garde-robe. Chez les tailleurs et dans les boutiques de Tanimura, je ne doute pas de trouver mon bonheur.

La robe de Nicci restait en bon état et elle en avait une autre dans son paquetage.

— Tu te soucies trop des vêtements, sorcier.

Nathan plissa comiquement le nez.

— Au Palais des Prophètes, j'ai passé mille ans dans des tuniques miteuses. Devenu un homme libre, je revendique mon droit à la coquetterie.

Nicci renonça à polémiquer.

— J'irai au port pour parler au capitaine des quais. Il nous faut les horaires de départ des navires et leurs destinations.

Alors que le trafic s'intensifiait, ils passèrent devant des étables et des enclos en plein air où des bovins, des ovins et des cochons se doraient au soleil, inconscients de leur sombre destin. À la périphérie de la ville, sur un grand terrain, des charpentiers torse nu assemblaient l'ossature de ce qui serait bientôt une tour plus haute que les cheminées fumantes des hauts-fourneaux environnants.

Muet comme une tombe, le vieux fermier se laissait quasiment guider par son bœuf, qui devait connaître la route sur le bout des sabots.

Une fois en ville, le calme campagnard ne fut plus qu'un souvenir. Beuglant à tue-tête, des colporteurs vantaient leurs produits, des passants s'engueulaient et des femmes bavardaient en accrochant leur linge mouillé à des cordes tendues entre les bâtiments.

Sur une grande place où s'alignaient les étalages, on vendait des porte-bonheur, des rouleaux de tissu, des figurines sculptées, des poteries émaillées et d'énormes bouquets de fleurs orange et jaune.

Quand le fermier prit la direction de ce marché, Nathan et Nicci sautèrent du véhicule, prêts à s'aventurer dans le cœur palpitant de la

mégalopole.

Son équilibre recouvré, Nathan s'assura que son épée était bien en place, tapota une fois de plus son livre de vie, ajusta son paquetage sur son épaule et épousseta le devant de sa chemise.

— Ça peut durer un moment, dit-il. Dès que j'aurai trouvé un tailleur digne de ce nom, il devra me confectionner une tenue plus adéquate. Il me faut aussi de plus belles bottes. L'ambassadeur du seigneur Rahl ne peut pas avoir l'air d'un miséreux.

Chapitre 5

Pour les naïfs, Tanimura était un endroit plein de merveilles, d'occasions de se divertir… et de dangers mortels. Et Nicci s'y sentait comme chez elle.

Concentrée sur sa mission, elle se dirigea vers les quais où elle espérait trouver un navire en partance vers le sud et un capitaine familier des ports de l'Ancien Monde. D'après la description de Rouge, Kol Adair devait être dans un coin reculé et ne pas figurer sur les cartes du tout-venant. Ce qui ne les empêcherait pas d'y arriver.

Quand elle servait l'empereur Jagang – en ces temps où on l'appelait la Maîtresse de la Mort – Nicci avait forcé plusieurs villes isolées à accepter le joug de l'Ordre Impérial. Obsédé par la conquête du Nouveau Monde, Jagang s'intéressait très peu aux limites méridionales de son empire. Des régions trop misérables et pas assez peuplées pour qu'il leur consacre de son précieux temps.

Malgré leur éloignement, ces populations méritaient de savoir ce que le seigneur Rahl avait fait. Leur annoncer que l'ère des tyrans et des massacres était révolue serait un défi et un honneur. Pour Richard, elle relèverait le gant.

« L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. »

À l'approche du port, les rues devinrent sinueuses et pentues. Ici, les bâtiments de deux ou trois niveaux, serrés les uns contre les autres, étaient disposés au hasard. Certains, très inclinés, semblaient vouloir rester en équilibre sur le flanc d'une colline. Dans les caniveaux, les eaux de pluie charriaient plus ou moins bien le contenu de centaines de pots de chambre.

De solides matrones, les hanches bien larges, tiraient à un puits des seaux d'eau que des gamins maussades devaient ensuite transporter jusque chez eux. Pistant des volailles déplumées, des chiens miteux aboyaient comme s'ils participaient à une chasse à courre.

Nicci traversa le quartier des fabricants de teinture, où l'air était chargé d'odeurs âcres qui vous restaient longtemps dans les narines. Devant les boutiques de marchands de tissu, des rouleaux de toutes les couleurs – indigo, jaune safran, noir foncé – séchaient au soleil sur des étendoirs. Dans le quartier des fabricants de fil, des gamins remontaient les rues pour constituer des bobines géantes.

Le coin des tanneries puait plus que tout ce qu'on pouvait imaginer. Opportunistes, des gosses proposaient aux passants des

feuilles de menthe pour qu'ils se les plaquent sous le nez. Les joues crasseuses, une fillette aux cheveux noirs coiffés en queue-de-cheval tendit à Nicci un petit bouquet odorant.

— Un sou de cuivre seulement… Chaque inspiration devient un vrai plaisir.

— Désolée, mais l'odeur de la mort ne me dérange pas.

La gamine en haillons ne cacha pas sa déception. Depuis quand n'avait-elle pas eu un repas digne de ce nom ? Et pris un bain ? Pour l'encourager, Nicci lui donna quand même un sou, et elle s'en fut en riant.

Sur les marchés bondés de monde, les poissonniers proposaient des coquillages et des poulpes vivants conservés dans un seau d'eau salé. Les bouchers, eux, faisaient dans les délicatesses exotiques. Viande d'autruche, de bœuf musqué, de zèbre et même – prétendument – steak de garn à longue queue. Plus que faisandés, ces bas morceaux attiraient moins de clients que de mouches. Un peu plus loin, comme des trophées de chasse, des poissons fumés entiers pendaient à des râteliers.

Près de marchands de brochettes épicées, des boulangers vantaient les mérites de leurs boules de pain complet.

Autour d'un gros chaudron qu'elles remuaient avec ardeur, deux femmes vendaient des portions de « soupe de kraken », une préparation à base d'algues, de gros oignons et de ventouses « tendres » découpées sur d'énormes tentacules.

Marchant à grands pas, Nicci aperçut à peine les jongleurs qui se déchaînaient au coin des rues, les attroupements autour des jeux de bonneteau et les musiciens qui tiraient des sons étranges d'instruments encore plus bizarres.

Dans le quartier des épices, des types en tunique longue discutaient ferme du prix du cumin, du curcuma et des gousses de cardamome. Accroupie sur un trottoir, une vieille femme édentée triait des racines de mandragore et de gingembre. Dès qu'un souffle de vent se levait, les marchands d'épices se hâtaient de couvrir leurs grands paniers remplis de poudres odorantes. Penché sur une coupe pleine de piment en poudre, un type en reçut dans le visage et faillit s'étrangler à force de tousser.

Peuplée et vibrante de vie, Tanimura était une ville où chacun se souciait de son existence quotidienne. En revanche, l'avenir et la gloire de l'empire d'haran semblaient passer très largement au-dessus de la tête de ses habitants. Loin d'être des combattants, ces gens avaient souffert des années sous la dictature de l'Ordre Impérial, puis survécu à une longue et sanglante guerre dont ils ne comprenaient pas toujours les enjeux. Aujourd'hui, mesuraient-ils à quel point leur vie avait changé ? Si le règne du seigneur Rahl continuait, ils n'auraient

pas besoin de s'en soucier, puisque leur dirigeant les protégeait…

Dans les quartiers d'habitation plus anciens, juste avant le port, les rues devenaient plus étroites et partaient dans tous les sens. Ici, les bâtiments étaient grands mais miteux, et les rues ressemblaient davantage à des allées. Coincée dans quelque cul-de-sac reconverti en décharge publique, Nicci dut plus d'une fois revenir sur ses pas.

Dans une voie un peu plus large bordée de maisons à trois niveaux aux façades décrépites, au milieu des effluves d'eau croupie et de déjections de rats, la magicienne pressa nerveusement le pas. Alors qu'elle espérait déboucher sur une grande artère, elle se retrouva dans un dédale de ruelles.

Un cri retentit devant elle. Puis il y eut des rires, l'écho de coups portés sur de la chair et d'autres cris de douleur.

Alors qu'elle courait vers l'origine de ces sons, un rire moqueur retentit. On eût dit celui d'un gamin…

— C'est tout l'argent que j'ai…, gémit une voix de jeune homme.

Déboulant dans une ruelle, Nicci découvrit trois costauds et un gamin maigrichon qui cernaient un type d'une vingtaine d'années. En un instant, elle évalua la scène, identifiant les prédateurs et la victime.

Le jeune homme n'avait pas l'air d'un natif de Tanimura. Les cheveux roux, le teint pâle et les yeux noisette, il tremblait de terreur.

Il contre-attaqua avec l'idée de fuir, mais les trois costauds le retinrent à coups de poing. Pour eux, c'était un jeu, et ils ne semblaient pas pressés que ça finisse. Une petite bourse dans une main, le gamin, dix ans à peine, sautait d'un pied sur l'autre.

Un des colosses, les bras courts mais incroyablement musclés, décocha un coup de pied dans la cuisse de sa proie. Déséquilibré, le rouquin s'écroula, glissant le long d'un mur souillé d'immondices. Dans sa chute, il garda les bras levés pour parer les coups de poing.

— On arrête ça ! lança Nicci.

Sans crier, mais d'un ton assez ferme pour attirer l'attention des sales types.

Les trois colosses en cillèrent de surprise. Les yeux ronds, le gamin détala comme un cafard dérangé par la lumière. L'ignorant, Nicci fit face à ses trois complices, la véritable menace.

Enfin conscients qu'ils se trouvaient devant une jolie blonde en robe noire – et rien de plus –, les voleurs sourirent aux anges puis se déployèrent, histoire d'attaquer depuis toutes les directions.

— Inutile de t'enfuir, petit salopard ! cria le type aux bras courts à l'intention du gamin. Ce n'est qu'une femme.

— Laisse-le courir, Jerr, dit un autre voyou. On s'occupera de lui après.

Les yeux rouges, ce ruffian devait lever le coude plus souvent qu'à son tour.

— De toute façon, on ne veut pas qu'il voie ce qu'on va faire avec elle, dit le troisième type. Pour ce genre de travaux pratiques, il est un peu trop jeune.

Le rouquin tenta de se relever. La chemise en lambeaux, il saignait du nez.

— Ils m'ont détroussé !

L'ivrogne aux yeux rouges le gifla, l'envoyant bouler contre le mur.

Glacée à l'intérieur, Nicci ne daigna même pas avancer.

— Vous ne m'avez pas entendue ? Je vous ai dit d'arrêter.

— Nous, on commence seulement ! railla Jerr.

Avec un bel ensemble, les trois voleurs dégainèrent leur couteau. À l'évidence, rosser le rouquin ne les avait pas assez divertis, et ils comptaient se rattraper avec Nicci. Très classiques intentions, chez ce genre de salopards…

Hilares, ils avancèrent vers leurs proies. Le troisième voyou, affublé d'une queue-de-cheval, contourna Nicci pour l'empêcher de s'enfuir. Comme elle n'en avait pas l'intention, la manœuvre ne la dérangea pas le moins du monde.

— Jolie robe noire, dit Jerr en brandissant son couteau. Mais je préférerais te voir sans. Pour nos projets, ce sera plus agréable…

Une main sur sa cuisse meurtrie, le rouquin se releva péniblement.

— Ne lui faites pas de mal !

— Combien de dents veux-tu perdre avant ce soir ? grogna l'ivrogne aux yeux rouges.

— Il y a des semaines que je n'ai plus tué personne, dit Nicci, imperturbable. Et voilà qu'on m'offre trois cibles en même temps !

D'abord étonné par son calme, Jerr éclata de rire.

— Et comment comptes-tu faire ? Sans arme, en plus de tout…

Les mains le long du corps, la magicienne plia légèrement les doigts.

— L'arme, c'est moi.

Pour tuer ces types, songea-t-elle en invoquant son pouvoir, elle avait des dizaines de méthodes à sa disposition.

Enfin debout, le rouquin fonça sur les voleurs en criant :

— Je ne les laisserai pas te maltraiter !

Le type à la queue-de-cheval lui fit un croc-en-jambe et il s'étala piteusement.

L'ivrogne avança en faisant des arabesques avec son couteau pour intimider sa future victime.

— Blesse-la, Henty, dit Jerr, mais ne l'amoche pas trop – pour le moment. En la besognant, je ne veux pas me remplir de sang.

Avec du Feu de Sorcier, Nicci aurait réduit les trois types en cendres en un éclair. Mais le rouquin aurait pu brûler avec eux – sans

compter le risque de ficher le feu à tout un quartier. Mais pourquoi recourir à des moyens démesurés ?

Percuté par un mur d'air, Henty resta un moment sonné. Le faisant léviter, Nicci le propulsa ensuite contre le mur. Rien de très agréable, mais au nom de quoi l'aurait-elle ménagé ?

Quand l'ivrogne s'écrasa contre la pierre, son crâne éclata comme s'il s'était agi d'un des melons du fermier obligeant. Sur le mur, une tache de sang s'ajouta aux autres souillures.

Fou de rage, Jerr attaqua à son tour. D'un simple sort, Nicci lui écrasa le larynx puis lui broya les os du cou. Crachant du sang, les yeux menaçant de jaillir de leurs orbites, il bascula en avant.

L'homme à la queue-de-cheval flanqua un coup de pied au rouquin, qui tentait de le faire tomber, puis frappa avec son couteau. De justesse, le jeune idiot esquiva un coup mortel.

Fatiguée de ce combat, Nicci força le cœur du troisième voyou à s'arrêter. Raide mort, il tomba comme une masse.

— On est sauvés ! s'écria le rouquin, stupéfait.

Blanc comme un linge, ce qui fit ressortir ses taches de rousseur, il balaya le carnage du regard.

— Tu les as tués ! Douce Mère la Mer, tu… Ils sont morts. Tu n'avais pas besoin de faire ça.

— Peut-être, admit Nicci, mais c'était la solution la plus commode. Ces hommes auraient attaqué d'autres personnes, puis on aurait fini par les arrêter. J'ai fait gagner du temps aux juges et au bourreau.

Lèvres éclatées, visage boursouflé, le rouquin en resta un instant muet.

— C'est que… Ils m'ont pris mon argent, c'est vrai, mais je ne crois pas qu'ils m'auraient tué.

Nicci étudia le jeune homme. Sa chemise sombre et son pantalon de toile faisaient penser à la tenue d'un marin. À première vue, il ne portait pas d'armes – pas même un simple couteau à la ceinture.

— Tu ne *crois pas* qu'ils t'auraient tué ? Moi, je n'aurais pas parié là-dessus.

Le rouquin déglutit péniblement. Comme il semblait innocent, voire stupide… Si ses horions et la perte de sa bourse ne lui avaient pas servi de leçon, il ne méritait pas qu'on perde du temps avec lui.

— Continue à traîner ici sans armes et sans regarder autour de toi, et tu sauras très bientôt si les voyous du coin en ont après ta peau. (La magicienne se détourna du rouquin.) La prochaine fois, ne compte pas sur moi pour t'aider.

Le jeune homme courut pour la rattraper.

— Merci ! Oui, merci ! Désolé de ne pas l'avoir dit plus tôt. Pourtant, on m'a appris la politesse et la reconnaissance. C'était très gentil, vraiment. Je m'appelle Bannon… (Il hésita un instant.) Bannon

Farmer. Je viens de l'île de Chiriya. C'est mon premier séjour à Tanimura…

Nicci ne s'arrêta pas.

— Je m'en doutais, et ça risque fort d'être le dernier si tu continues à faire l'idiot.

Bannon suivit la magicienne en babillant :

— J'avais une ferme où je cultivais des choux, mais je voulais voir le monde et je me suis engagé sur un bateau. C'est ma première escale, et je vais m'acheter une épée.

Bannon se tapota la hanche, hésitant comme s'il pensait avoir imaginé l'agression.

— Ils m'ont pris mon argent… Ce gamin…

Nicci n'afficha ni surprise ni compassion.

— Il a filé et tu ne le retrouveras plus. Il a bien fait, je dois dire. J'aurais détesté tuer un si petit gosse…

Bannon se décomposa.

— Je cherchais un forgeron… Très amicaux, ces hommes m'ont proposé de les suivre jusqu'ici. J'aurais dû être moins confiant… Heureusement, tu m'as sauvé ! Es-tu une magicienne ? Je n'avais jamais rien vu de pareil. Merci de ton intervention.

Nicci s'arrêta et se retourna.

— Honte sur toi d'avoir eu besoin de secours ! Tu devrais être assez malin pour ne pas devenir une victime. Pour les voleurs et les voyous, je n'ai aucune pitié. Mais sans les crétins comme toi, ils seraient tous au chômage.

Bannon s'empourpra.

— Désolé… La prochaine fois, je me méfierai.

Il essuya le sang qui coulait de son nez et des coins de sa bouche, puis se nettoya les mains sur le devant de son pantalon.

— Mais si j'avais eu une épée, j'aurais pu me défendre…

Appuyé contre un mur, Bannon lutta pour retirer sa botte gauche.

— Il me reste peut-être assez de pièces…

Il renversa sa botte, deux pièces d'argent et cinq de cuivre tombant dans le creux de sa main.

— Je tiens cette ruse de mon père… Ne jamais avoir tout son argent au même endroit, en cas de vol… (Pensif, Bannon considéra sa « fortune ».) Ce n'est pas assez pour acheter une épée digne de ce nom. Je rêvais d'une belle lame avec une poignée et un pommeau en or et des gravures raffinées… Qui sait ? cet argent suffira peut-être.

— Une épée n'a pas besoin d'être belle pour faire des dégâts.

— J'imagine, oui…

Bannon remit les pièces en place et enfila sa botte. Puis il tourna la tête vers les cadavres.

— Toi, tu n'as pas eu besoin d'une épée.

— Exact. En revanche, je cherche un navire en partance pour le sud. J'étais en route pour le port, et je file !

— Un navire ?

Sa botte mal mise, Bannon clopina derrière la magicienne.

— Je me suis engagé sur le *Randonneur des Vagues*, une caraque à trois mâts qui vient de Serrimundi. Dès que la cargaison sera à bord, le capitaine Eli compte lever l'ancre sans tarder. Ce soir, probablement, avec la marée haute. Des passagers pourraient l'intéresser, surtout avec ma recommandation.

— Je me débrouillerai seule, marmonna Nicci.

Mais elle eut un remords. Après tout, le rouquin essayait simplement de l'aider.

— Merci de ton assistance.

— C'est le moins que je puisse faire. Le *Randonneur des Vagues* est un bon bateau. Tu en seras contente.

— J'irai voir ton capitaine.

Bannon s'épousseta frénétiquement.

— Moi, je cours m'acheter une épée. Comme ça, les prochains bandits verront de quel bois je me chauffe.

L'air piteux – un manque de délicatesse flagrant vis-à-vis de Nicci –, il désigna les cadavres.

— On en fait quoi ?

La magicienne ne daigna pas tourner la tête.

— Les rats ne tarderont pas à les trouver…

Chapitre 6

Quand la magicienne fut partie, Bannon s'essuya de nouveau la bouche et toucha délicatement ses plaies. Puis il tenta de sourire, ce qui aggrava la douleur. Pourtant, il *devait* sourire, sinon, son monde déjà si fragile s'écroulerait.

Son pantalon de toile était souillé de sang et froissé, mais c'était un solide vêtement de travail, conçu pour durer, qui lui avait rendu de fiers services à bord du navire. Sa chemise, elle aussi « faite maison », était déchirée, mais pendant la traversée, il pourrait la repriser. En mer, on avait beaucoup de temps libre, et il était doué avec une aiguille et du fil.

Parfois, il regrettait de ne pas avoir une jolie et gentille femme pour lui confectionner de nouveaux vêtements – comme sa mère, sur l'île de Chiriya. Et tant qu'à faire, pourquoi ne pas avoir aussi de beaux enfants aux yeux brillants ? Cinq, décida-t-il…

Sa femme et lui riraient beaucoup, pas comme sa mère, toujours triste. Avec lui ça serait différent, parce qu'il n'était pas comme son père. Non, pas du tout.

Haussant les épaules, il prit une grande inspiration et se força à repenser au joli portrait de famille qu'il gardait dans un coin de son esprit. Une maison bien chauffée, une vie harmonieuse…

Il tenta de faire contre mauvaise fortune bon cœur, et son sourire, cette fois, lui parut convaincant. S'il s'efforçait de ne plus remarquer ses horions, tout irait bien. Il le fallait.

Quand il déboula dans une grande rue, sous un ciel bleu sans nuages, l'air du large vint lui chatouiller les narines. Exactement comme il l'avait rêvé, Tanimura était la ville de toutes les merveilles.

Pendant sa première traversée, il avait demandé aux autres marins des récits sur Tanimura. Si ce qu'ils racontaient lui avait paru impossible, ses rêves ne l'étaient pas. Du coup, il avait cru les vieux loups de mer. Ou au minimum, il leur avait laissé le bénéfice du doute.

Une fois le *Randonneur des Vagues* à quai, il avait dévalé la rampe d'embarquement, pressé de découvrir que la ville, pour une fois dans sa vie, correspondait à ses attentes.

Les autres membres d'équipage, leur solde en poche, avaient filé vers des tavernes où ils mangeraient autre chose que du poisson, du chou en saumure ou de la viande salée et boiraient jusqu'à en sombrer dans le coma. Les plus résistants iraient solliciter les services de

femmes disposées à écarter les cuisses pour n'importe qui, à condition qu'on y mette le prix. Dans les bucoliques villages de Chiriya, les dames de ce genre n'existaient pas – et dans le cas contraire, faute de les avoir jamais cherchées, il n'en avait pas vu.

Ivre mort, son père prenait plaisir à traiter sa mère de putain – juste avant de la frapper. Pourtant, les matelots du *Randonneur* semblaient apprécier ces « putains » et n'avoir aucune envie de leur taper dessus. Où était donc la pertinence de l'insulte préférée de son géniteur ?

Les dents serrées, Bannon se concentra sur l'air frais et la douceur des rayons de soleil.

Sans y penser, il repoussa en arrière ses longs cheveux roux. Que les autres marins profitent de leurs beuveries et de leurs femmes de petite vertu. Pour son premier séjour, il voulait s'enivrer de Tanimura jusqu'à ce que la tête lui tourne. Depuis toujours, il imaginait que le vaste monde était ainsi.

Et il fallait qu'il le soit !

Les bâtiments blancs au toit de tuile, très grands, arboraient souvent des fenêtres fleuries. Du linge multicolore pendait à des cordes tendues entre les maisons et des enfants couraient dans les rues à la poursuite d'un ballon qu'ils bombardaient de coups de pied – un jeu qui ne semblait pas avoir de règles bien précises.

Un gamin échevelé percuta Bannon, rebondit souplement et s'enfuit à toutes jambes. Inquiet, le jeune homme palpa ses poches. La collision accidentelle, une ruse bien connue des voleurs… Déjà dépouillé, Bannon n'avait plus rien à offrir aux membres de cette peu honorable corporation.

À part le trésor caché dans sa botte gauche, mais encore fallait-il que ces tristes sires le trouvent.

Bannon inspira deux fois, ferma les yeux puis les rouvrit. Son sourire revenant, il se força à croire que le gosse l'avait simplement bousculé, sans mauvaises intentions. Enfin, si jeune, on ne pensait pas déjà à détrousser un étranger un peu distrait !

Toujours en quête d'un forgeron, le jeune homme arriva sur une grande place qui surplombait l'océan où se découpaient les voiles de dizaines de bateaux.

Une femme plus que rondelette approcha. Poussant une carriole où s'entassaient des clams, des coques et des poissons déjà vidés, elle semblait ne pas se faire d'illusions sur la qualité de sa marchandise. Un peu partout, des vieux marins aux mains ravagées par l'arthrose s'échinaient à repriser des filets de pêche. À force, ils ne sentaient probablement plus leurs doigts douloureux.

Dans le ciel, des mouettes volaient en rond, guettant la moindre

miette de nourriture abandonnée.

Bannon se trouva soudain devant la boutique d'un tanneur. À l'intérieur, un type au visage rond, les cheveux noirs, s'acharnait à nettoyer des peaux. Non loin de là, son épouse, une matrone plus large que haute, plongeait dans de la teinture verte les pièces de cuir préparées par son mari.

— Navré de vous déranger, dit Bannon, mais pouvez-vous m'indiquer un bon armurier ? Pas trop cher, en plus…

La femme leva les yeux de sa cuve.

— Tu veux t'engager dans l'armée du seigneur Rahl, c'est ça ? Mais les guerres sont terminées, mon garçon. Une nouvelle ère de paix a commencé. Maigre comme tu es, ils ne voudront plus de toi, maintenant qu'ils n'ont plus trop besoin de chair à bombarde.

— Je ne veux pas m'engager, précisa Bannon. Je navigue sur le *Randonneur des Vagues*, mais on m'a dit que tout homme digne de ce nom doit avoir une épée. Et je me sens digne de porter le nom d'homme.

— Tu en as l'air, en tout cas, intervint le tanneur. Tu devrais essayer Mandon Smith. Il propose toutes sortes de lames, et je n'ai jamais entendu quelqu'un se plaindre de lui.

— Où puis-je le trouver ? Je suis nouveau en ville, et…

Le tanneur eut un sourire narquois.

— Nouveau en ville, toi ? Je ne m'en serais pas aperçu…

La femme de l'artisan sortit les mains de la cuve. À force de les tremper dans la teinture, elles étaient vertes. Une coloration sans doute indélébile.

— À deux rues d'ici, après le marchand de cornichons – à l'odeur, tu ne pourras pas le rater – tu verras la boutique d'un fabricant de bougies…

Le tanneur interrompit sa femme :

— Surtout, ne lui achète rien. Cet escroc remplace la cire d'abeille par de la graisse, et ses bougies fondent en un clin d'œil.

— Merci du conseil, mais je ne suis pas à la recherche de bougies.

— Après la fontaine à sec, continua la femme, tu trouveras ton armurier. Mandon Smith… De bonnes épées, un type travailleur et des prix raisonnables. Mais ne l'énerve pas en demandant un rabais.

— Je… Compris. S'il est réglo, je le serai aussi.

Bannon salua le couple et s'éloigna. L'odeur du vinaigre le prenant à la gorge, il trouva sans peine la boutique du marchand de cornichons. Mais le bougre faisait aussi fermenter du chou, et l'estomac du jeune homme faillit se retourner. La même puanteur que chez lui, dans les champs et ailleurs. « Chez lui », ce cul-de-basse-fosse où il aurait croupi jusqu'à la fin de ses jours… Des choux, des choux et encore des choux…

Secouant la tête pour chasser la puanteur de ses narines, Bannon passa devant l'échoppe du fabricant de bougies indélicat – sans lui jeter un regard – puis s'émerveilla devant une fresque peinte sur la longue façade d'un bâtiment public. Elle représentait un moment dramatique de l'histoire. Lequel, il aurait été bien en peine de le dire…

La statue d'une superbe nymphe ornait la fontaine à sec. Décidément, Tanimura regorgeait de merveilles. Même après avoir été détroussé et presque tué, Bannon n'avait aucune envie de s'en aller. D'un autre côté, rien ne pouvait être pire que ce qu'il avait laissé derrière lui…

Il était parti par désespoir, mais aussi pour voir le monde, sillonner les océans et faire escale dans tous les ports. S'installer dès le premier n'aurait pas été malin. Cela dit, il avait été plus qu'impressionné par la superbe et terrifiante magicienne. À Chiriya, on ne risquait pas de rencontrer des gens pareils.

Une fois qu'il eut repéré l'armurerie, au bout de la rue, Bannon s'assit sur le muret de la fontaine, retira sa botte gauche et récupéra son argent. À cause de ces pièces, il avait une ampoule au pied, mais il se félicitait quand même d'avoir retenu la « leçon » de son père. Ne jamais mettre tout son argent au même endroit.

Bannon prit une grande inspiration et marcha jusqu'à l'armurerie.

— Je viens acheter une épée, messire, dit-il à l'artisan en tapotant ses poches vides.

Encore un réflexe idiot…

La peau noire et le crâne chauve brillant, Mandon Smith arborait une barbe sombre touffue.

— Je m'en doutais un peu, jeune homme, puisque c'est ce que je vends. J'ai toutes les armes imaginables. Lame courte, longue ou incurvée, garde fermée ou ajourée, poignée à une ou à deux mains… Et bien sûr, tout ça dans le meilleur acier.

Mandon Smith désigna un présentoir qui croulait sous les épées. De quoi donner le tournis à un néophyte.

— Quel genre d'arme veux-tu ?

— Eh bien, j'ai peur que vous n'ayez pas ça en magasin…

L'armurier tritura sa barbe un moment, puis la lissa pour lui rendre toute sa belle longueur.

— Mon garçon, je peux tout fabriquer, sache-le.

Bannon reprit espoir.

— Dans ce cas, il me faut une épée… abordable.

L'armurier ne s'attendait visiblement pas à ça. D'abord perplexe, il éclata de rire.

— Une demande délicate… Si tu définissais ce que tu entends par *abordable*.

Bannon exhiba ses dernières pièces.

— Eh bien, ce n'est pas gagné, petit… Mais il serait indigne de te laisser repartir sans arme. Certains quartiers de Tanimura ne sont pas très sûrs.

— J'ai cru m'en apercevoir…

— Voyons ce qu'on peut faire…

Mandon commença par sélectionner des barres de métal qu'il n'avait ni forgées ni martelées. Puis il chercha parmi des épées longues inachevées, des lames cassées, des couteaux ornementés, des coutelas et s'arrêta même sur une lame si courte qu'on la voyait mal couper autre chose que du fromage et du beurre.

L'armurier s'attarda sur une arme miteuse environ de la longueur du bras de Bannon. Une garde droite, un pommeau presque invisible, la poignée enveloppée de cuir, sans fil d'or ou d'argent pour dessiner un motif… La lame était décolorée, comme si elle avait eu un problème au moment de la trempe. Aucune rainure ne permettait l'écoulement du sang, et on ne voyait pas l'ombre d'une gravure. Bref, une arme terriblement banale.

Mandon testa l'équilibre de l'épée, fit quelques mouvements dans l'air puis tendit l'arme à Bannon.

— Essaie-la.

Bannon eut d'abord peur de se ridiculiser en laissant tomber l'épée, mais sa main s'adapta parfaitement à la poignée. Sur le cuir, ses doigts trouvèrent leur place sans la moindre difficulté.

— Elle a l'air solide, au moins…

— Exact. Et la lame est affûtée. Elle ne te décevra pas.

— Oui, mais j'avais imaginé quelque chose de plus…

Bannon pesa ses mots pour ne pas offenser l'artisan.

— De plus élégant.

— Tu as compté tes pièces, mon garçon ?

— Oui, et je comprends votre position.

Mandon flanqua dans le dos de son client une claque qui l'ébranla jusqu'aux oreilles.

— Hiérarchise tes objectifs, jeune homme. Quand un type baisse les yeux sur l'arme qui vient de lui transpercer le torse, il pense rarement à critiquer la sobriété de la poignée.

— C'est assez bien vu.

Mandon étudia la lame et sourit.

— Cette arme a été fabriquée par Harold, un de mes apprentis les plus doués. Je lui avais demandé une épée simple et de qualité. Il a fallu quatre essais, mais je connaissais son potentiel, et j'étais prêt à investir de l'acier dans l'aventure.

L'armurier tapota la lame, qui émit une note métallique limpide.

— Harold a accepté cette commande pour me prouver qu'il était

prêt à sillonner le pays. Il est parti, et trois ans après, devenu un grand armurier, il a fabriqué une épée incroyable. Son chef-d'œuvre. Du coup, je l'ai nommé maître armurier.

Mandon soupira tristement.

— Aujourd'hui, c'est un de mes plus redoutables concurrents.

Bannon regarda l'épée d'un autre œil.

— Tu vois ce que je veux dire, mon garçon ? Cette épée ne paie pas de mine, mais elle a été bien forgée et ne décevra pas son propriétaire. Sauf si ton but est d'impressionner une jolie fille.

Bannon sentit le rouge lui monter aux yeux.

— Pour ça, il me faudra compter sur autre chose… Cette épée servira à me protéger.

Bannon prit l'arme à deux mains et l'abattit dans l'air. Le résultat lui parut très convaincant.

Parce que c'était ça ou pas d'épée du tout.

— Elle fera son boulot, dit Mandon.

Bannon bomba le torse et acquiesça comme s'il avait besoin de se convaincre lui-même.

— Un homme ne sait pas quand il peut avoir besoin de se défendre.

La face sombre du monde apparut au jeune homme, douchant son enthousiasme. Tanimura la merveilleuse n'était pas qu'une cité radieuse. On y volait et tuait partout dans les coins sombres.

D'une main tremblante, Bannon tendit ses dernières pièces à l'armurier.

— Vous êtes sûr que ça suffit ?

Mandon saisit les deux pièces d'argent et quatre pièces de cuivre sur cinq.

— Je ne prends jamais la dernière pièce d'un homme… Sortons, mon garçon. Dans la cour de derrière, j'ai un rondin d'entraînement.

À côté de cuves de refroidissement pleines d'eau croupie, d'une meule et de plusieurs grosses pierres à aiguiser, un tronc de pin se dressait au milieu d'une zone dégagée au sol couvert de paille. Des copeaux de bois gisaient un peu partout.

Mandon désigna le tronc couvert d'entailles.

— C'est ton adversaire, à toi de te défendre. Imagine que c'est un soldat de l'Ordre Impérial. Ou pourquoi pas, l'empereur Jagang en personne.

— J'ai assez d'ennemis imaginaires, marmonna Bannon. Inutile d'en ajouter.

Il approcha du tronc, frappa et fit la grimace quand l'onde de choc remonta le long de son bras.

Mandon ne fut pas impressionné.

— Tu essaies de cueillir une fleur, mon garçon ? Frappe !

Bannon prit plus d'élan et son coup arracha un gros morceau d'écorce au pauvre pin.

— Allons, défends-toi ! cria Mandon.

Bannon obéit. Cette fois, il eut l'impression que l'impact lui arrachait le bras.

— Je me défendrai ! marmonna-t-il. Pas question d'être impuissant !

Il frappa en imaginant un adversaire en chair et en os. Que ça faisait du bien !

Un soir, chez lui, il était rentré une bonne heure après le coucher du soleil. Comme tous les jeunes de son âge, il avait dû louer ses bras à un riche propriétaire.

Au lieu de retourner sa terre, il devait travailler pour le plus offrant. Tout ça parce que son père avait depuis longtemps perdu ses droits de propriété. Bien avant le dîner, ce sale type, déjà en vadrouille, passait d'une taverne à l'autre. Se soûler à mort était ce qu'il faisait le mieux, et il mettait du cœur à l'ouvrage.

Au moins, le vieux ne serait pas à la maison. Un répit bienvenu pour Bannon et encore plus pour sa mère.

La semaine précédente, pour les traditionnelles récoltes, il avait gagné un peu d'argent qu'il venait de toucher. À ce moment de l'année, déterminant pour le commerce du chou, les fermiers payaient mieux que d'habitude.

Bannon avait assez d'argent pour quitter l'île de Chiriya. En fait, il aurait pu partir un mois plus tôt. Depuis des années, c'était son rêve, et il regardait avec de grands yeux les rares navires commerciaux qui quittaient le port.

Les insulaires n'ayant pas grand-chose à vendre, et très peu d'argent pour acheter, ces navires venaient tous les deux ou trois mois. Mais même s'il devrait attendre, Bannon avait compris qu'il ne pouvait pas partir sans sa mère. Ensemble, ils s'en iraient et accosteraient sur les rives d'un monde parfait où il ferait bon vivre. Que de noms merveilleux ! Tanimura, le Palais du Peuple, les Contrées du Milieu… Même les pires endroits du Nouveau Monde, où régnait la barbarie, seraient préférables au cauchemar qu'il subissait sur son île natale.

La pièce d'argent gagnée ce jour-là serrée dans sa main, Bannon était rentré chez lui avec la certitude d'avoir assez pour payer deux passages pour la liberté. Dès qu'un bateau arriverait, ils feraient leurs adieux à cet enfer.

Pour ne pas risquer de se tromper, il avait décidé de recompter son trésor caché au fond d'un pot de fleurs, devant la fenêtre de sa

chambre. Après qu'il l'eut plantée et soignée, une belle anémone avait fini par mourir, comme c'était le destin de toutes choses en ce monde.

En rentrant chez lui, Bannon avait immédiatement senti une odeur de nourriture brûlée. Et une autre odeur, cuivrée, qu'il connaissait trop bien.

Debout devant la cheminée, sa mère s'était détournée de la casserole dont elle remuait le contenu. Puis elle avait tenté de sourire, mais c'était difficile avec le visage en bouillie. Non, tout n'allait pas bien, et cette fois, elle ne pouvait pas jouer la comédie…

— J'aurais dû être là pour empêcher ça, maman.

— Tu n'aurais rien pu faire.

Une voix rauque et brisée, sans doute pour avoir trop crié de douleur puis sangloté d'humiliation…

— Je ne lui ai pas dit où tu caches ton argent… Non, pas dit…

Sa mère avait recommencé à pleurer, le dos appuyé contre le manteau de la cheminée.

— Je ne lui ai pas dit, mais il savait. Il a fouillé ta chambre jusqu'à ce qu'il trouve les pièces.

Le goût de la bile dans la gorge, Bannon avait couru dans sa chambre. Un désastre ! Ses quelques objets personnels brisés, son matelas éventré, la couette cousue par sa mère déchirée – et le pot de fleurs renversé, de la terre un peu partout.

Plus une seule pièce !

— Non ! Non !

Cet argent, c'était l'espoir d'une nouvelle vie pour deux personnes. Pour le gagner, il avait travaillé dur dans les champs et économisé pendant un an.

Son ivrogne de père ne l'avait pas seulement volé. Il venait de le dépouiller de son avenir.

— Non !

C'était comme ça que le vieux salaud avait appris à Bannon qu'on ne devait jamais mettre tous ses œufs dans le même panier. Parce qu'un voleur pouvait tout prendre d'un coup. La qualité de la cachette importait peu. Un voyou pouvait être malin, ou arracher des informations par la violence. Mais quand il avait trouvé un peu d'argent, le convaincre qu'on n'avait plus rien et s'en débarrasser devenait possible.

— Au nom des esprits du bien, qu'est-ce qui te prend, mon garçon ?

La voix de l'armurier arracha Bannon à ses souvenirs.

— Tu vas finir par bousiller mon tronc d'entraînement, briser cette lame et te casser un bras !

Bannon vit ce qu'il avait fait. Comme si un bûcheron s'y était

attaqué, le tronc de pin portait de larges et profondes entailles.

Les paumes moites, le jeune homme parvenait quand même à serrer très fort la poignée de son arme, comme s'il voulait la broyer.

Malgré tout, la lame était intacte.

Les épaules douloureuses, les mains et les poignets à l'agonie, Bannon inspira à fond.

— Je crois que je l'ai assez essayée, cette arme… Vous avez raison, maître armurier, c'est une bonne épée.

Bannon sortit de sa poche son ultime pièce de cuivre.

— J'ai encore une demande… Une pièce de cuivre, c'est assez pour que vous l'aiguisiez de nouveau ? J'ai peur qu'elle coupe un peu moins bien, après mon entraînement.

Mandon dévisagea son client puis accepta le paiement.

— Quand j'en aurai fini, ton arme coupera comme un rasoir. Et si tu l'entretiens, ça durera longtemps.

— Je le ferai, c'est juré.

L'armurier utilisa une pierre à aiguiser pour redonner tout son tranchant à l'épée. Le regardant sans le voir, Bannon se replongea dans un tourbillon de souvenirs.

Très bientôt, il allait devoir se présenter au rapport, histoire de ne pas rater le départ du bateau. Les autres marins, dévastés par la gueule de bois, seraient aussi fauchés que lui. Au moins, il ne déparerait pas parmi eux.

Se forçant de nouveau à sourire, il toucha délicatement ses lèvres, ignora la douleur et imagina ce qu'il ferait aux prochains bandits qui s'aventureraient à l'attaquer.

Un instant, il repensa à son rêve : une vie satisfaisante, une famille, des amis… Il ne pouvait pas s'agir seulement de fantasmes. Quelque part, le bonheur existait. Tout au long de son enfance, alors que son père cognait et beuglait, Bannon Farmer avait dessiné dans sa tête l'image d'un monde idéal. Pas question qu'il y renonce.

Pendant qu'il rêvait à son bonheur futur, Mandon n'avait pas chômé.

— J'ai fini, dit-il en tendant l'arme à son client. Cette épée, je te la remets avec l'espoir sincère que tu n'auras jamais à t'en servir.

Bannon sourit et tressaillit quand ses lèvres l'élancèrent.

— C'est ce que j'espère aussi…

Mais sans y croire, hélas.

Après avoir salué Mandon, le jeune homme sortit de l'échoppe et prit la direction des quais.

Chapitre 7

Après avoir traversé le quartier douteux où elle avait dû secourir un jeune idiot, Nicci passa par un secteur plus prospère où s'alignaient des entrepôts et des bâtiments administratifs. Fenêtres et portes ouvertes pour faire du courant d'air, les bureaux du capitaine du port grouillaient d'activité. Dehors, des fonctionnaires en pourpoint à col montant arpentaient les quais avec des liasses de documents afin d'interroger les quartiers-maîtres des différents navires, de recouper les informations et d'appliquer au demi-sou près toutes les taxes possibles et imaginables.

Sur les quais, les auberges et les tavernes arboraient des enseignes peu engageantes et portaient des noms déplaisants. Aujourd'hui, *Le Groin et l'Asticot* étaient inhabituellement bondés – par des gens qui dialoguaient en beuglant, pas en parlant. Devant la taverne, un gamin obèse proposait des tourtes à la viande brûlées aux marins assis sur les marches ou adossés à la façade.

Pris d'assaut par des hordes d'hommes privés de femmes, les bordels miteux se serraient tant les uns contre les autres que les clients d'un établissement pouvaient entendre les ébats de celui d'à côté. Une forme d'émulation des plus originales, il fallait en convenir.

Sur les façades, des fresques érotiques suggéraient plus ou moins artistiquement les services que la clientèle pouvait attendre des filles et des garçons proposés à la « location ».

En étudiant ces représentations, Nicci douta que les marins, si souples et en forme soient-ils, soient capables de tenir longtemps des positions si acrobatiques.

La magicienne se mordit la lèvre inférieure, là où un anneau d'or, jadis, indiquait qu'elle appartenait à Jagang. Pour avoir subi l'épreuve de « servir sous les tentes », comme on disait alors, elle savait que les hommes, prompts à se présenter comme des amants aux prouesses extraordinaires, étaient en règle générale des brutes qui faisaient leur petite affaire en vitesse et sans souci de subtilité.

En pressant le pas, Nicci passa devant les stands des prêteurs sur gages. Les plus extravagants, avait-elle entendu dire, finançaient des expéditions au long cours. Plus modestes, les usuriers lambda pressaient comme des citrons des marins déboussolés. L'air dévasté, un pauvre type avait été mis au pilori devant la boutique de son prêteur. Plié en deux, à demi fou à force de se débattre, il était régulièrement bombardé de fruits pourris. Tel un tigre, il rugissait à

l'intention des passants qui le couvraient de lazzis.

Nicci connaissait parfaitement la façon de fonctionner de Tanimura. Prétendument touché par le sort de ce malheureux, un capitaine rachèterait ses dettes et le prendrait à bord comme membre de l'équipage contractuel. Contraint de verser des intérêts faramineux à son bienfaiteur – la totalité de sa solde, le plus souvent –, le « miraculé » serait en réalité réduit en esclavage. Même si elle n'approuvait pas ces méthodes, Nicci avait peu de sympathie pour les crétins dépensiers qui se laissaient mettre dans une situation pareille.

Remontant les quais, elle lisait le nom des navires, guettant le *Randonneur des Vagues*, que Bannon Farmer lui avait chaudement recommandé. Faire la différence entre les bateaux commerciaux et les autres n'avait rien de compliqué. La taille, d'abord, puis le profil : « empâté » pour les transporteurs et « élancé » pour les navires de guerre ou les patrouilleurs.

Par groupes, des costauds torse nu proposaient leurs services. Telles des bêtes de trait humaines, ils transportaient toutes sortes de biens sous les cris de marchands leur intimant de « faire attention à ne rien casser ». Près des bateaux, d'autres travailleurs, en tirant sur des cordes, actionnaient les poulies des systèmes de levage qui assuraient le chargement des navires.

Sur le pont d'un transporteur à la coque souillée de graisse et de fumée, les marins luttaient pour soulever avec un palan l'énorme tentacule de quelque créature marine géante. La peau grise parcheminée, couverte de limon, arborait de grosses ventouses. Basculant enfin dans le vide, le gros morceau de chair s'écrasa sur le quai avec un bruit humide. Des poissonniers s'y attaquèrent avec des scies et des coutelas afin de le débiter en tranches. Autour d'eux, leurs jeunes apprentis allaient et venaient en criant :

— Chair de kraken fraîche ! Occasion à saisir !

L'odeur lui donnant la nausée, Nicci eut du mal à croire que quelqu'un pouvait manger cette horreur.

— Te voilà enfin, magicienne !

La voix de Nathan fit sursauter la jeune femme.

— Je suis prêt à t'aider à trouver un bateau pour notre fière expédition dans l'Ancien Monde.

Nicci se tourna vers le sorcier… et faillit éclater de rire. En quittant le Palais du Peuple, Nathan portait de beaux vêtements de voyage. Pendant la traversée des Terres Noires puis le trajet jusqu'à Tanimura, les choses s'étaient gâtées. Poignets de la veste élimés, ourlet de la cape déchiré, couleurs passées…

Désormais, le prophète paradait dans un pantalon en cuir marron et une chemise blanche à jabot aux manches bouffantes et aux poignets à revers. Dessus, il portait un pourpoint brodé et une cape

d'un vert très forestier. Un gros sac pendait à son épaule, sans doute plein de chemises blanches de rechange – la pire couleur pour voyager, les taches se voyant de très loin –, d'un autre pantalon et peut-être même d'une seconde cape – comme s'il avait eu besoin de la première, pour commencer !

Devant le sourire de sa compagne, pourtant tout sauf admiratif, Nathan fit la roue.

— Je vais réviser mon opinion sur Tanimura, dit-il. Malgré les mauvais souvenirs que j'en garde, c'est une merveilleuse cité. Un quartier entier consacré aux tailleurs ! Confection de chemises, de gilets, de pantalons, de manteaux… Le choix est extraordinaire. (Il baissa le ton.) J'ai même découvert deux rues entièrement dédiées aux dessous féminins !

Le sorcier fit un clin d'œil à Nicci. Pour la taquiner, comprit-elle.

— Je devrais t'y emmener, magicienne…

— J'en doute… Ma robe noire et mes autres tenues sont parfaites, et je voyage au service de Richard.

Des sous-vêtements coquins pour séduire un type de passage ? Quand l'envie lui en prenait, Nicci n'avait jamais besoin de dentelle…

Avec son enthousiasme inépuisable, Nathan continua son énumération :

— Des cordonniers qui proposent tous les styles de chaussures… (Du bout du pied, il tapa contre un muret pour ajuster la position de ses orteils dans ses nouvelles bottes noires.) Des sculpteurs de boutons et même des fabricants de boucles de ceinture. C'est un métier, tu le savais ?

Nicci imagina le vieil homme émerveillé par toutes ces boutiques. Un enfant dans un magasin de confiseries…

— Je suis surprise que tu te sois décidé si vite.

— Étonnant, non ? Après ma première évasion du Palais des Prophètes, je suis allé chez un tailleur en compagnie de Clarissa. Mais c'était à l'extérieur de Tanimura. Cet artisan, très méticuleux, a eu besoin de temps pour livrer ma commande. (Une lueur mélancolique passa dans les yeux du vieil homme.) Ici, avec un tel choix, il suffit de sélectionner un vêtement et un tailleur te trouve très vite un modèle à ta taille.

Nathan tapota son sac.

— J'ai acheté plusieurs tenues… Du coup, je suis prêt au départ. Nous as-tu trouvé un bateau ?

Nicci pensa brièvement au pauvre rouquin dévalisé.

— Je cherche le *Randonneur des Vagues*, une caraque à trois mâts qui doit appareiller ce soir. Il devrait nous convenir.

— Suis-moi, dit Nathan. Ton *Randonneur* est par là.

Nicci ne demanda pas comment le sorcier le savait, ni combien de

temps il avait passé à explorer le port sans elle.

Le *Randonneur* était amarré au troisième quai à partir de la fin. Sa figure de proue, une superbe femme, était dotée d'une cascade de tresses bouclées qui se transformaient en vagues dans son dos. Mère la Mer, une légende très prisée dans les villes de la côte méridionale de l'Ancien Monde…

En prévision du départ, on finissait de charger les barriques d'eau ou de poisson en saumure. Des marins hissaient à bord des cages à volailles et le cuisinier, un type au ventre rebondi, tenait par la longe une belle vache à lait.

Accoudés au bastingage, des matelots observaient d'un œil morne les quais grouillant d'activité. La plupart étaient mal en point. Gueule de bois, séquelles d'une rixe… Délestés de leur argent, ils étaient revenus en avance sur le bateau, faute d'avoir ailleurs où aller.

Sac à l'épaule, Nicci et Nathan gravirent la rampe d'embarquement. Une fois sur le pont, le sorcier salua un type assez âgé en uniforme de capitaine qui se leva aussitôt de son tabouret en bois. Sur son vaisseau, cet homme avait l'air comme chez lui, à croire que les distractions de Tanimura ne l'intéressaient pas. Retirant une longue pipe de sa bouche, il exhala un nuage de fumée odorante – à l'évidence, il ne consommait pas que du tabac – et se tourna vers les deux nouveaux venus.

— Capitaine Eli ? demanda Nicci.

Sourcils froncés, le type hocha brièvement la tête.

— Eli Corwin, ma dame. D'où connaissez-vous mon nom ?

— Un de vos matelots m'a conseillé de vous contacter. Nous allons vers le sud, et nous sommes pressés de partir.

Eli retira sa casquette. Ses cheveux noirs épais striés de gris, il arborait un collier de barbe sur un visage sinon rasé de près.

— Si lever l'ancre ce soir vous convient, le *Randonneur* est à votre disposition. C'est un transporteur, mais nous avons de la place pour des passagers – contre un paiement convenable.

— Nous avons mieux que de l'argent, dit Nathan.

Quand il bomba le torse de fierté, la dentelle de sa chemise se gonfla, rappelant une fleur sur le point d'éclore. De sa sacoche, il sortit une feuille de parchemin et la tendit au capitaine.

— Ce texte rédigé de la main du seigneur Rahl me nomme ambassadeur itinérant de D'Hara. Ce statut et ses prérogatives s'appliquent aussi à mes compagnons de voyage.

Eli parcourut le document du regard – bien trop vite pour le lire, remarqua Nicci.

— Ce décret et un paiement adéquat suffiront pour que je vous accepte à bord, dit-il, pas le moins du monde impressionné.

Nicci sentit la moutarde lui monter au nez.

— Le décret nous exempte de paiement, fit-elle.

— En principe, oui…

Eli remit sa casquette et reprit sa pipe en bouche.

— Mais les faux sont si fréquents… Pour abuser un pauvre capitaine, que ne ferait-on pas ! Un homme puissant comme votre seigneur Rahl doit être assez riche pour vous payer un passage, pas vrai ?

Le capitaine désigna le navire d'à côté, en cours de déchargement.

— Ici, presque tous les capitaines se ficheraient du décret d'un dirigeant dont ils n'ont jamais entendu parler. Moi, j'essaie d'être… équitable.

Arrivée sur le pont, la vache meugla quand le cuisinier tenta de la faire passer sur un niveau inférieur.

— Informer le monde de l'avènement du seigneur Rahl fait partie de notre mission, dit Nicci.

L'autre quête, affectée par Rouge, continuait à lui paraître farfelue.

Eli se rassit sur son tabouret.

— Je vous encourage à parler du seigneur Rahl à tous mes hommes et à leur vanter son formidable nouvel empire. Si vous payez pour vos cabines.

Nicci se raidit, prête à faire rendre gorge à Eli, mais Nathan intervint :

— C'est un marché raisonnable, capitaine. Vous êtes un homme d'affaires et nous savons nous montrer justes.

Le sorcier décrocha une bourse de sa ceinture, l'ouvrit et fit tomber plusieurs pièces d'or dans la main tendue d'Eli.

Surpris, l'homme regarda l'argent, réfléchit un peu puis rendit deux pièces à Nathan.

— Ça suffira, merci.

Pendant qu'Eli rangeait son butin dans sa propre bourse, Nathan souffla à l'oreille de Nicci :

— On pourra toujours en fabriquer d'autres. Alors, pourquoi ne pas le rendre heureux ?

Au lieu de se charger de sacs de pièces prélevées dans le trésor de D'Hara, Nathan recourait à sa magie pour transformer en or le fer et d'autres métaux communs. Ainsi, ils ne risqueraient jamais d'être à court d'argent. Dans les Terres Noires, la monnaie ne servait à rien – tous des sauvages ! – mais partout ailleurs, elle restait un sésame universel.

— Pour un prix pareil, ajouta Nathan à haute voix, ma compagne et moi entendons disposer de cabines de luxe.

Eli ricana.

— De luxe ? On voit bien que vous n'êtes jamais montés à bord du *Randonneur*. Ni d'un autre bateau, d'ailleurs. Oui, vous aurez chacun

une cabine. Certains rupins parleraient de « placard à balais », mais vous disposerez d'une couchette et d'une porte. Après deux semaines en mer, vous aurez l'impression de vivre dans un palais.

Pourvu qu'elle arrive à destination, Nicci se fichait bien du luxe.

— Ça paraît acceptable.

Les marins qui traînaient sur le pont regardèrent les nouveaux passagers comme s'ils étaient des poissons remontés dans un filet de pêche. Le départ étant imminent, des matelots continuaient à arriver, certains dans le brouillard de l'alcool et d'autres chargés d'objets achetés dans le port. Ils jetèrent des coups d'œil intrigués à Nathan – sans doute à cause de sa tenue excentrique et de son épée ouvragée – mais s'intéressèrent surtout à Nicci, fascinés par ses cheveux blonds et la robe noire qui mettait en valeur ses courbes.

Regardant autour d'elle, la magicienne ne vit pas trace du rouquin qu'elle avait sauvé.

Sans se soucier de la curiosité des marins, le capitaine conduisit ses passagers à leurs cabines. En traversant le pont, Nicci remarqua cinq types torse nu qui arboraient sur la poitrine une ligne ondulée composée de cercles. Tous ces tatoués, la peau sombre, portaient en queue-de-cheval leurs longs cheveux noirs. Alors que presque tous les autres matelots détournaient la tête pour ne pas croiser le regard de la magicienne, ceux-là la reluquaient sans cacher leur désir bestial.

Quand il s'en aperçut, Nathan vint se camper devant Nicci.

— Du balai ! Ne savez-vous pas qu'elle est la Maîtresse de la Mort ?

À regret, les types s'écartèrent.

Les cabines, à la poupe du bateau, se révélèrent aussi petites et banales que prévu. Sentant la déception de Nathan, Nicci tenta de le consoler :

— Une cabine, même petite, c'est toujours mieux que de dormir sous la pluie dans le brouillard perpétuel des Terres Noires.

— Bravo pour ton optimisme, magicienne. Je ne peux qu'approuver.

Alors que le soleil se couchait sur le delta du fleuve Kern, la marée commençant à monter, les deux passagères allèrent sur le pont pour assister au départ.

Tandis que leur capitaine beuglait des ordres, les marins s'affairaient dans le gréement pour déplier les voiles. Au son des cloches qui annonçaient l'heure partout dans le port, d'autres allèrent s'occuper de larguer les amarres.

Toujours aucune trace de Bannon Farmer. Nicci supposa qu'il avait rencontré d'autres voleurs qui s'étaient empressés de lui trancher la gorge.

Au moment où les matelots s'apprêtaient à remonter la rampe

d'embarquement, un jeune type roux déboula sur le quai.

— Attendez-moi ! cria-t-il. Du *Randonneur*, attendez-moi !

Nicci remarqua que le rouquin portait à présent une épée au côté.

Bannon slaloma entre les marchands et les dockers, bouscula un marin ivre mort qui ne semblait plus se rappeler le nom de son bateau, et gravit au pas de course la rampe d'embarquement.

Quelques marins éclatèrent de rire et d'autres échangèrent des pièces de monnaie.

— J'avais parié qu'il serait trop bête pour quitter le navire à la première occasion, railla un matelot.

Le capitaine foudroya Bannon du regard.

— Certains de tes collègues pensaient qu'on ne te reverrait plus, matelot Farmer. La prochaine fois, ne sois pas en retard.

— Je n'étais pas en retard, capitaine, haleta Bannon, mais juste à l'heure.

Dès qu'il aperçut Nicci, le jeune homme rayonna, son sourire soulignant l'état pitoyable de ses lèvres.

— Tu es là ? Bienvenue à bord du *Randonneur des Vagues*.

— Eh bien, nous avons embarqué, oui… Ce navire va dans notre direction. Merci pour le conseil.

Bannon désigna son épée.

— J'en ai trouvé une, comme je le disais.

— Une épée, ça ? railla un matelot. Un cure-dent, plutôt.

— Bannon, lança un autre type, qui comptes-tu impressionner avec ce truc ? Une aveugle ? Ou une fermière qui veut désherber un champ ?

Des éclats de rire retentirent.

Vexé, Bannon baissa les yeux sur son arme, puis il se ressaisit et se força à sourire.

— Une épée n'a pas besoin d'être belle pour faire des dégâts, dit-il, citant Nicci. C'est une arme solide. Tiens, c'est même comme ça que je vais la baptiser. Solide !

— Assez frimé avec ton épée, matelot Farmer, intervint Eli. Va aider tes camarades dans le gréement. Avant la nuit, je veux être au large. Compris ?

— Magicienne, nous voilà partis…, souffla Nathan à l'oreille de Nicci. En route pour Kol Adair, où que ce soit. Bon sang ! j'ai l'impression de me sentir un peu plus entier…

Chapitre 8

Sur une mer d'huile noire comme de l'encre, le *Randonneur* sortit du port de Grafan alors que la pleine lune se levait. Lentement, le trois-mâts contourna quelques îles puis passa devant celle d'Halsband, où il ne restait plus que les ruines du Palais des Prophètes.

Loin des lumières de Tanimura, le ciel ressemblait à un carré de velours noir. Debout sur le pont, Nicci étudiait la nouvelle configuration des étoiles.

À la lumière de la lune, les voiles blanches paraissaient plutôt couleur crème et les cordages brillaient sous une fine couche de rosée. À la proue, Mère la Mer sondait l'horizon, comme si elle était en quête d'un danger.

Bannon rejoignit la magicienne et lui fit un sourire timide.

— Je suis content que tu aies choisi le *Randonneur*.

— Moi, je me réjouis que tu aies survécu à Tanimura.

En espérant que ça te serve de leçon pour tes prochaines escales…

— C'était une journée pleine de surprises, non ?

— Tu avais raison pour l'épée, dit Bannon, la main sur le pommeau de sa nouvelle arme. La beauté n'a aucune importance. La solidité, en revanche, voilà tout ce qui compte.

Dégainant l'épée, Bannon la brandit comme si elle était son bien le plus précieux. Puis il examina la lame bizarrement décolorée et frappa une fois ou deux dans le vide.

— En un sens, j'ai hâte de pouvoir m'en servir…

— Ne sois pas pressé, mais si ça se présente, n'hésite pas.

— Pour sûr ! Tu as aussi une épée ?

— Non, je n'en ai pas besoin.

Bannon se rembrunit en pensant au sort des trois voleurs.

— C'est sûr… J'ai vu le crâne d'un des types exploser… Et l'autre, son cou s'est comme liquéfié. Le troisième, je ne sais pas ce que tu lui as fait. Je voulais l'affronter pour te défendre, mais il est mort en une fraction de seconde.

— C'est ce qui se passe quand on arrête le cœur de quelqu'un.

— Douce Mère la Mer, souffla Bannon. Tu m'as sauvé la vie, il n'y a pas de doute, et tu avais raison : j'étais trop naïf. Jamais je n'aurais dû me fourrer dans cette situation. Je considérais le monde comme un endroit amical, mais il est plus hostile que je le croyais.

— Bien vu.

— Trop hostile et trop noir pour moi.

Nicci se demanda si le jeune homme avait volé un peu de son tabac spécial au capitaine.

— Il vaut mieux voir les dangers et être prêt quand ils te tombent dessus. Découvrir qu'une personne est meilleure que prévu est plus agréable que démasquer soudain un traître.

À l'évidence, Bannon n'avait jamais envisagé les choses sous cet angle, et ça le troublait.

— Tu as raison, j'imagine… En tout cas, je voudrais encore te remercier. J'ai une dette envers toi.

Le jeune homme fouilla dans la poche de son pantalon de toile.

— J'ai quelque chose pour toi. En témoignage de ma gratitude.

Nicci fronça les sourcils.

— C'est inutile… Je t'ai sauvé parce que j'étais là et que je déteste ceux qui s'en prennent aux faibles.

Pas question de se laisser courtiser par ce jeune idiot.

— Je ne veux pas de ton cadeau.

Bannon sortit enfin de sa poche un morceau de tissu plié.

— Mais tu dois l'accepter !

— C'est inutile, répéta Nicci, moins conciliante.

— Moi, je pense le contraire !

Bannon posa son épée, s'accroupit et ouvrit son petit paquet pour révéler une perle de la taille d'une larme.

— Je ne veux pas de ton cadeau, répéta Nicci.

Le jeune homme fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Sur mon île, on m'a appris les bonnes manières. Mes parents voulaient que je sois poli avec tout le monde et conscient de mes devoirs. Tu étais là quand j'ai eu besoin d'aide, tu m'as sauvé, et tu as puni ces bandits. Selon mon père, un homme digne de ce nom doit savoir exprimer sa reconnaissance. Que tu acceptes ou pas n'a aucune importance. Je dois te faire ce présent.

Le souffle un peu court, Bannon tendit à Nicci la perle qui semblait faite d'argent et de glace.

— C'est une perle-souhait, une avance sur ma solde. Selon le capitaine, nous en aurons beaucoup avant la fin du voyage, mais celle-là, je la voulais maintenant. À cette heure, elle est rare et précieuse, et je veux te l'offrir.

Un marin en patrouille passa à côté du rouquin.

— Rare ? lança-t-il. Ce truc ? Du surplus, oui… Nous en avons déchargé deux caisses à Tanimura. C'est avec ça qu'Eli finance ses voyages. Bientôt, nous récupérerons d'autres coffres en voguant vers le sud.

Serrant le poing sur son trésor, Bannon se tourna vers le matelot indiscret.

— C'est une conversation privée.

— Tu es sur un bateau, mangeur de choux ! Ne compte pas trouver de l'intimité à bord.

Sur la défensive, Bannon ramassa son épée.

— Cette perle est la dernière, et pour l'instant, elle a de la valeur. J'entends l'offrir à la magicienne. Si tu l'ennuies, sache qu'elle t'écrasera la trachée-artère et arrêtera ton cœur. J'ai vu ça de mes yeux.

Le marin ricana et s'éloigna.

Même si elle ne voulait pas du cadeau, Nicci comprenait la démarche de Bannon. Elle l'avait bel et bien sauvé, et tant pis si ça n'était pas vraiment intentionnel.

— Si tu as appris à ne plus être une victime, Bannon Farmer, c'est un témoignage suffisant de ta gratitude.

— Pas suffisant pour moi, insista le jeune homme. Prends cette perle. Après, jette-la par-dessus bord, si tu veux, mais j'aurai fait ce qui s'imposait.

La perle se révéla lisse et froide sous les doigts de Nicci, qui la fit tourner une ou deux fois sur sa paume.

— Si j'accepte, que devrai-je faire en échange ? Qu'attendras-tu de moi ?

Bannon s'empourpra.

— Rien du tout ! Je ne… Ce n'était pas mon intention…

— Si tu es certain de toi sur ce point, ça change tout…, lâcha Nicci.

— C'est une perle-souhait. Tu ne sais pas ce que c'est ?

— Non. Autre chose qu'une jolie babiole ?

Voyant qu'elle avait vexé Bannon, Nicci se radoucit un peu.

— Une magnifique perle. Je doute d'en avoir vu une plus belle.

— C'est une perle-souhait ! Tu dois faire un vœu. Ce n'est peut-être qu'une légende, mais on dit que ces perles sont des rêves concentrés. Si tu fais un vœu, il se réalisera.

— Qui croirait à une ânerie pareille ?

— Beaucoup de gens… C'est pour ça que le *Randonneur des Vagues* fait de si gros bénéfices. Eli connaît l'emplacement d'une ligne de récifs spéciaux. Il récolte des perles et les vend dans chaque port où il passe. En tout cas, c'est ce que disent les autres marins. Moi, j'en suis à mon premier voyage.

La perle dans sa main, Nicci pensa à leur destination et à la mission que Rouge avait assignée à Nathan. Sans nul doute, ce serait une longue traversée. Baissant les yeux sur la « babiole », la magicienne soupira :

— D'accord… Je souhaite que ce voyage nous rapproche de Kol Adair.

Sur ces mots, elle glissa la perle dans une petite poche de sa robe.

Chapitre 9

Fendant l'onde, le *Randonneur des Vagues* voguait vers le sud sans qu'on aperçoive une ligne de côte à l'horizon. Après avoir passé si longtemps à moisir dans une cellule du Palais des Prophètes, Nathan était familier de ce genre de situation. Au moins, il se trouvait en plein air, le visage battu par le vent.

Dans son dos, Tanimura n'était plus qu'un souvenir – mille ans de souvenirs, plutôt. Mais l'heure avait sonné de s'en faire de nouveaux. Si Rouge lui avait volé son passé, un nouveau livre de vie attendait de se remplir avec ses aventures. Depuis la disparition de son don de prophète, l'avenir était pour lui une mine de surprises. Et il s'en félicitait.

Le capitaine et son équipage savaient pousser le navire dans la bonne direction même quand le vent était contre. Aguerris, les matelots comprenaient la façon dont les voiles et le gréement travaillaient ensemble. Aux yeux de Nathan, leur façon de déplier ou de ramener la voilure selon les besoins tenait de la magie. Pourtant, c'était en réalité une science – intuitive, pour la plupart de ces hommes.

Presque tous les marins accompagnaient Eli depuis longtemps, et ils savaient exactement que faire. À l'exception des cinq tatoués qui ne fichaient jamais rien. À force de les regarder paresser, Nathan perdit tout respect pour eux – pas seulement parce qu'ils reluquaient Nicci. Sans jamais se mêler à l'équipage, ils restaient indifférents à tout. Pourtant, ils devaient bien avoir une utilité. Sinon, Eli les aurait fait jeter par-dessus bord. Mais pour l'instant, c'étaient des parasites.

Petit dernier sur le *Randonneur*, Bannon Farmer écopait des pires corvées. Jeter les restes de nourriture, pomper l'eau de la cale, briquer le pont avec une serpillière et un seau d'eau salée… Bizarrement, il s'acquittait de tout ça avec un sincère enthousiasme.

Souvent, Nathan le regardait escalader le mât central pour aller remplacer la vigie, ou faire des acrobaties dans le gréement quand il fallait libérer une voile.

Dès qu'il en avait terminé avec son travail, le jeune homme venait rejoindre Nathan et le bombardait de questions.

Comme ce soir…

— Vous avez vraiment vécu mille ans ? Que de choses extraordinaires vous avez dû faire !

Nathan tapota le livre de vie posé près de lui.

— Je m'intéresse plus à ce que j'ai encore devant moi, fiston. Mais si tu me racontes les tiennes, je veux bien te faire profiter de mes histoires…

Bannon se décomposa.

— Des histoires, je n'en ai pas… Il ne m'arrive jamais rien. (Il passa les doigts sur les blessures presque guéries de son visage.) Pourquoi ai-je fui Chiriya, d'après vous ? J'étais comme un coq en pâte, là-bas. Un foyer accueillant, des parents affectueux… Mais pour un type comme moi, c'était bien trop calme.

Bannon sourit pour ponctuer cette série de demi-vérités.

— Au printemps je plantais des choux. Pendant l'été, je désherbais les champs, en automne je récoltais la production, et en hiver, j'aidai ma mère à faire des conserves. Aucune chance de vivre des aventures.

Il leva le menton.

— Mon père a souffert de me voir partir, parce qu'il était très fier de moi. Qui sait ? un jour je reviendrai peut-être au pays riche et célèbre.

— C'est possible, fit Nathan, pas convaincu par les propos du jeune homme.

Quand il venait voir le sorcier, Bannon apportait toujours son épée. L'acier n'avait pas fière allure, mais le tranchant semblait correct.

— Je suis sûr que Solide me servira bien.

Le jeune homme semblant avide de conseils, Nathan décida de ne pas le décevoir.

— Une arme est un outil. Son propriétaire doit savoir s'en servir. Et *la* servir, aussi. C'est réciproque…

Le vieil homme dégaina sa propre épée pour admirer la poignée ornementée, les incrustations d'or sur la garde et l'éclat particulier de la lame en acier hors de prix. À ses yeux, cette arme le faisait paraître brave et chevaleresque. Un guerrier autant qu'un sorcier – bref, un homme de poids.

Se levant, il regarda les rayons du soleil jouer le long du tranchant.

— Fiston, sais-tu utiliser ton arme ?

— Je sais frapper, oui.

— Il ne s'agit pas de couper des choux ! Que ferais-tu contre un guerrier sanguinaire de l'Ordre Impérial ? Ou pire encore, face à une horde de demi-humains cannibales des Terres Noires ?

— Je suis sûr de pouvoir en tuer au moins cinq avant de succomber.

— Seulement cinq ? Il faudrait que je me charge des mille autres ?

Nathan fléchit les poignets puis plia souplement les genoux.

— Si on s'entraînait ensemble ? Je ne cracherais pas sur un bon partenaire. Au passage, je t'apprendrai quelques bottes, histoire que tu

abattes quinze demi-humains avant qu'ils te dévorent.

Bannon sourit aux anges.

— J'adorerais ça ! (Il se rembrunit, confus.) Pas être tué, bien sûr, mais accomplir un exploit, si je dois un jour participer à une grande bataille.

— Tes frères d'armes t'en seraient sûrement reconnaissants, fiston… (De la main gauche, Nathan se massa le menton.) Malgré mes mille ans, je suis un aventurier débutant. Une épée confère une certaine prestance à un homme, non ?

— Votre épée est très belle, concéda Bannon. Mais une arme de qualité et de la prestance, est-ce suffisant pour effrayer une horde de monstres ?

— J'imagine que non… Cet entraînement pourrait nous être profitable à tous les deux. Veux-tu que nous apprenions ensemble, Bannon Farmer ?

Nathan fit quelques arabesques dans l'air avec son arme.

Rayonnant, Bannon se mit en garde – enfin, selon l'idée qu'il se faisait de l'escrime.

Quand Nathan frappa, son jeune adversaire para latéralement, mais le sorcier dut modifier la trajectoire de son coup pour que leurs lames se percutent. Puis il attaqua de nouveau et, cette fois, toucha la lame de son adversaire.

Vexé, Bannon se déchaîna.

— Serais-tu un bûcheron qui essaie de raser une forêt ? railla le sorcier.

— Non, j'essaie juste de tuer mille ennemis !

— Un objectif ambitieux… Essayons une combinaison de frappes, de parades et de contre-attaques.

Bannon se lança de nouveau dans une gigue frénétique qui ne posa aucun problème à Nathan, pourtant loin d'être un grand escrimeur. Au combat, il se fiait à la magie, pas à sa lame. Désireux de donner une leçon au jeune coq, il fit ce qu'il fallait pour percer sa défense et lui flanqua un coup sur les fesses avec le plat de son épée.

Bannon cria et rougit tellement que ses taches de rousseur disparurent.

— Vous me paierez ça, sorcier !

— À crédit, sur dix siècles ! riposta Nathan. Avant de pouvoir me forcer à cracher au bassinet, il te faudra du temps.

Quelques marins désœuvrés assistaient au duel.

— Regardez notre fermier, ce petit chou ! lança Karl.

Vétéran de plusieurs voyages, il avait pris en charge la formation de Bannon.

— Oui, regardez-le ! répliqua Nathan. Bientôt, il vous fera trembler

de trouille.

Bannon attaqua de nouveau avec une fureur qui déconcerta le sorcier et lui fit même un peu peur. En esquivant et en parant, il lança :

— L'enthousiasme c'est bien, fiston, mais le contrôle, c'est encore mieux. Refaisons tout ça lentement. Regarde-moi et imite mes mouvements.

Une heure durant, les deux hommes s'entraînèrent sous le soleil de la fin d'après-midi. Après une série d'exercices de base, excellents pour la fluidité, Bannon prit confiance en ses compétences. Souriant, les yeux brillants, il accepta de bon cœur de repasser à une vitesse normale.

Attirés par les cliquetis d'armes, presque tous les marins approchèrent.

À bout de souffle, Nathan finit par demander grâce.

— Fiston, tu en as assez appris pour un seul jour. Il est temps de te laisser assimiler ces nouvelles connaissances.

Et avec un peu de chance, tu ne t'apercevras pas que je suis épuisé…

Lustré de sueur, Bannon ne semblait pas décidé à arrêter.

— Si nous passions à un petit cours d'histoire, suivi de quelques récits de mon cru ? proposa le sorcier. Un bon escrimeur a aussi un cerveau.

Bannon ne baissa pas son épée.

— En quoi l'histoire m'aiderait-elle à mieux me battre ?

Nathan eut un sourire supérieur.

— Je pourrais te raconter les déboires d'un mauvais escrimeur qui se fait couper la tête. Une bonne idée, non ?

Bannon s'essuya le front et s'assit sur un rouleau de corde.

— D'accord, je vous écoute…

Nicci décida de passer la journée à la poupe, dans la grande salle des cartes du capitaine Eli. Grâce aux deux hublots ouverts, au fond de la pièce, on y était agréablement au frais.

Dans le sillage du *Randonneur*, les longues lignes d'écume blanche lui rappelèrent les routes que Jagang avait fait aménager dans tout l'Ancien Monde. Mais alors que ces voies survivraient très longtemps à l'empereur, les traces laissées dans l'eau appartenaient au royaume de l'éphémère.

— Je voudrais étudier vos cartes, dit Nicci au capitaine. En tant qu'émissaire du seigneur Rahl, je dois connaître les limites de l'Ancien Monde, telles que conquises par l'Ordre Impérial. Aujourd'hui, ces régions font partie de l'empire d'haran.

Eli prit sa pipe et tapota le foyer contre un coin de la table.

— Beaucoup de capitaines gardent secrètes leurs routes maritimes.

Pour un négociant, la vitesse, ça vaut de l'or… Jadis, je connaissais si bien les courants, les récifs et toutes les côtes…

Pensif, le capitaine mâchouilla sa pipe, mais il ne l'alluma pas. Ici, ç'aurait été dangereux, une simple escarbille suffisant à embraser les cartes.

— Mais ça n'a plus d'importance, je suppose…

— Capitaine, je ne suis pas votre concurrente. Les cartes maritimes ne m'intéressent pas. Je veux connaître les côtes et les terres. Avec mon compagnon, nous cherchons un endroit nommé Kol Adair.

— Je n'en ai jamais entendu parler… Ce doit être très à l'intérieur des terres, et tout ce qui est loin d'une côte ne compte pas pour moi. Mais ce que j'ai dit tout à l'heure… Eh bien, ça n'avait rien à voir avec une « concurrente ». Ce que je savais ne vaut presque plus rien, parce que les données ont changé. Tout est différent… Depuis deux mois, les courants se sont réorientés et les mouvements des vents sont bouleversés, comme si les saisons se mélangeaient.

Eli grogna de dépit.

— La nuit, les étoiles ne sont plus à la bonne place. Comment suis-je censé naviguer ? Mes astrolabes et mes sextants ne servent plus à rien. Et ma carte des constellations… Douce Mère la Mer, je ne sais même pas si les compas désignent toujours le nord. Je me dirige à l'instinct.

Nicci ne fut pas étonnée par ce compte-rendu.

— C'est un monde nouveau, capitaine. Les prophéties n'existent plus et la magie s'est transformée dans des proportions qui nous dépassent.

La magicienne se tourna vers le capitaine et inspira à fond au moment où une douce brise pénétrait par les hublots.

— Quelqu'un doit commencer à établir de nouvelles cartes stellaires, à recenser les nouveaux courants et à découvrir les meilleurs endroits où jeter l'ancre. Vous pouvez être un de ces hommes, capitaine.

— Ce serait merveilleux, si je me prenais pour un explorateur. (Eli grattouilla son collier de barbe.) Mais j'ai toujours eu l'ambition d'être un capitaine de navire commercial qui navigue d'un port à un autre. J'ai des familles à entretenir – beaucoup d'enfants. Je les vois déjà assez peu comme ça… Mon souci, c'est d'arriver à l'heure.

— « Des familles » ? répéta Nicci. Vous en avez plusieurs ?

— Bien entendu… (Eli se passa une main dans les cheveux, ramenant en arrière une mèche argentée vagabonde.) À Tanimura, j'ai une femme et deux enfants. À Larrikan-sur-Mer, une épouse plus jeune et trois fils. À Serrimundi, je suis marié à la fille du seigneur du port.

— Ces personnes se connaissent ? Les autres capitaines font-ils

comme vous ?

— Je m'occupe de chaque famille à son tour, au gré de mes voyages. Toutes mes compagnes ont une jolie maison et mes enfants ne manquent de rien. Les marins et les capitaines, en général, fréquentent les bordels. Beaucoup de mes collègues y attrapent des maladies honteuses qu'ils transmettent ensuite à leur femme. Mais ça, ce n'est pas pour moi. J'ai choisi mes compagnes, et je leur suis fidèle. Un type honorable, quoi…

Songeant à toutes les femmes que Jagang avait prises – y compris elle – pour les envoyer ensuite « servir sous les tentes », en d'autres termes, se faire violer par ses soldats, Nicci ne se sentit pas le droit de juger le capitaine.

Depuis toujours, elle n'éprouvait aucune envie d'être l'épouse d'un homme – et encore moins *une* de ses épouses. Sauf à l'époque où elle avait forcé Richard à jouer le rôle de son mari. En lui faisant mener une parfaite vie de couple, elle avait cru pouvoir le convertir à la philosophie de l'Ordre Impérial. Une manœuvre mensongère qui lui avait longtemps valu la haine du Sourcier.

D'instinct, Nicci tapota sa lèvre inférieure, là où aurait dû se trouver la cicatrice de l'anneau d'or de Jagang. L'avantage de contrôler le don de guérison…

Son utopie « familiale » avec Richard, s'avisa-t-elle soudain, avait été une forme de folie, comme le monde idéal imaginé par Bannon Farmer.

Mais elle n'avait plus rien à voir avec la Nicci de ce temps-là. Après qu'elle eut été une Sœur de l'Obscurité pendant des années, Jagang l'avait réduite en esclavage et remodelée – mais de la mauvaise manière, jusqu'à ce que Richard change tout ça. Aujourd'hui, il était clair qu'elle lui devait sa métamorphose – une dette dont elle ne s'acquitterait jamais. Même si elle remplissait sa mission.

— Voyons quand même vos cartes, dit-elle en revenant au présent. Plus j'en saurai sur l'Ancien Monde, mieux je servirai le seigneur Rahl.

Le capitaine déroula sur la table une carte qui montrait la ligne de côte, très loin au sud de Tanimura.

— Voici nos escales majeures : le port de Lefton, Kherimus, Andaliyo, Larrikan et Serrimundi. Grâce à mon épouse, j'y ai un accord spécial avec le seigneur du port.

Il sourit à l'évocation de la belle.

Scrutant la carte, Nicci n'y vit nulle part Kol Adair.

— Et plus loin au sud ? Cette carte est incomplète.

— Personne ne s'aventure plus loin au sud. Qu'y ferait-on ? C'est la Côte Fantôme, largement inexplorée, même si des voies impériales s'y enfoncent.

Eli tira à sec sur sa pipe, la posa et s'essuya les lèvres.

— Qui peut savoir ce que les anciens empereurs avaient en tête quand ils ont fait construire ces routes ?

Nicci mémorisa les noms des villes signalées sur la carte.

— Je dois m'assurer que tout le monde, dans ces régions, saura que Jagang a perdu la guerre. Nous ferons de nouveau appel à vous, capitaine. Avant de débarquer du *Randonneur*, je vous remettrai une proclamation que vous diffuserez dans tous ces ports. Les royaumes doivent s'unir sous l'autorité d'un seul chef, même s'ils conserveront leur culture et leur souveraineté – tant qu'ils respecteront les règles communes.

— Un beau projet, dit Eli, si tout le monde y souscrivait… Mais je doute que vous obteniez l'unanimité.

— C'est le but de notre mission. Convaincre les peuples ! (Nicci eut un petit sourire.) Je peux être très persuasive, savez-vous ? Et si ça ne suffit pas, l'armée de D'Hara viendra me prêter main-forte.

Le capitaine et la magicienne sortirent de la salle et montèrent sur le pont, d'où ils pourraient observer le labeur des matelots. Comme d'habitude, les cinq types torse nu se prélassaient un peu à l'écart.

L'un d'eux osa s'adresser à Nicci :

— Tu viens t'amuser avec nous ? Nous avons du temps…

— Faites ce que vous voulez jusqu'à ce que nous ayons atteint les récifs, lâcha le capitaine. Mais fichez la paix à la dame !

— Si je jouais avec eux, ajouta Nicci, je doute qu'ils trouveraient ça drôle.

Les types ricanèrent, ce qui agaça prodigieusement la magicienne.

— Capitaine, pourquoi ne fichent-ils rien ? Ce sont des parasites.

— Non, des pêcheurs de perles-souhaits. Ils en sont à leur troisième traversée, et je n'ai pas à me plaindre du résultat. Ces hommes s'appellent Sol, Elgin, Rom, Pell et Buna. Pour le moment, ils se dorent au soleil, mais quand nous aurons atteint les récifs, ils gagneront largement leur solde.

Chapitre 10

Haut dans le ciel, des mouettes suivaient à la trace le *Randonneur des Vagues*. Fasciné, Nathan vint se joindre aux marins accoudés au bastingage pour contempler l'étrange spectacle qui s'offrait à eux à perte de vue.

Par centaines de milliers, des méduses flottaient à la surface comme des bulles de savon. De la taille d'une tête de bœuf, elles pulsaient comme de la matière cérébrale transparente par endroits. Dépourvues de cerveau, justement, ces créatures ne menaçaient en rien le *Randonneur*, qui fendait les flots comme si de rien n'était. Certaines percutaient la coque, y laissant une marque gluante, mais la plupart s'écartaient simplement du chemin.

Sur le pont, le capitaine Eli ouvrait grands les yeux.

— En avant toute ! Si c'était un serpent de mer ou un kraken, je m'inquiéterais. Mais ces méduses sont une nuisance, rien de plus.

Bannon se tourna vers Nathan, devenu son mentor quasi officiel.

— Chez moi, je n'en ai jamais vu de si grosses, mais de plus petites viennent parfois près du rivage, dans les criques tranquilles où un garçon aime bien se baigner avec son copain. Ces bestioles font très mal !

Le jeune homme soupira, plongé dans ses souvenirs.

— Ian et moi, nous avions déniché un lagon très retiré où l'eau était à la bonne température. Mais nous n'avions pas repéré les méduses… Un jour, elles nous ont attaqués. Ma jambe a gonflé comme une carcasse de porc mort depuis une semaine. Ian, c'était encore pire… On a eu du mal à rentrer chez nous, et mon père a râlé parce que je n'ai pas pu travailler aux champs pendant deux semaines.

Le jeune homme se rembrunit. Puis, en un éclair, il redevint tout joyeux.

— On a bien ri de tout ça… Dire que nos méduses faisaient juste la taille de mon poing ! (Il se pencha pour mieux voir les créatures.) Chacune de celles-là pourrait tuer un homme – cinq fois plutôt qu'une !

— Mourir une fois est largement suffisant…, souffla Nathan.

Il appréciait de plus en plus Bannon, un garçon sérieux et déterminé. Peut-être un peu trop naïf, mais ça n'était pas à proprement parler un défaut. Les romans du prophète, par exemple *Les Aventures de Bonnie Day*, s'adressaient à de jeunes gens comme le

rouquin. Une manière de leur faire découvrir le monde en les distrayant… Jusque-là, Nathan n'avait rien vu qui aurait pu l'empêcher de prendre Bannon sous son aile.

Sur le pont, Nicci se tenait à l'écart des marins. Ses cheveux blonds battant au vent, elle sondait l'horizon. Très moulante, sa robe noire soulignait sa poitrine et accentuait ses courbes. À bord, elle avait décidé de ne pas mettre ses bas noirs et ses bottes de voyage, dévoilant des mollets joliment galbés. Une femme splendide – à la façon d'une œuvre d'art, faite pour être admirée, mais qu'on n'a pas le droit de toucher.

De temps en temps, Bannon la regardait avec le mauvais type de lueur dans les yeux. Pas de la lubricité, mais une passion déplacée. Nathan devrait y mettre de l'ordre, pour éviter des problèmes. Le gamin n'avait aucune idée de ce qui l'attendait, s'il s'engageait sur cette voie…

Baissant le ton, Bannon souffla à l'oreille du sorcier :

— On l'appelait vraiment la Maîtresse de la Mort ?

Nathan sourit.

— Mon garçon, notre Nicci était une des femmes les plus craintes de l'Ordre Impérial. Elle a sur les mains le sang de milliers de gens.

— Des milliers ?

— Plutôt des dizaines de milliers, voire des centaines. Oui, des centaines de milliers serait plus juste.

Bien que Nicci soit en principe trop loin pour entendre, Nathan la vit sourire, ce qui l'encouragea à continuer.

— Avant de servir Jagang, elle a été pendant des années une Sœur de l'Obscurité dévouée au Gardien.

Regardant autour de lui, Nathan vit que d'autres marins écoutaient et en prenaient de la graine. Alors que Bannon s'extasiait sur le passé de la magicienne, ça leur fichait carrément la trouille.

Une très bonne chose, la peur inspirant bien souvent le respect.

— Mais c'était avant qu'elle s'allie au seigneur Rahl. Revenue vers la Lumière, elle a combattu héroïquement pour la liberté. T'ai-je dit qu'elle a arrêté le cœur de Richard pour l'envoyer dans le royaume des morts ?

— Elle l'a tué ?

— Provisoirement, pour qu'il puisse sauver Kahlan, sa bien-aimée. Mais c'est une autre histoire. (Nathan tapa sur l'épaule de Bannon.) En mer, on a beaucoup de temps pour en raconter. Inutile de tout dire aujourd'hui.

Bannon ne cacha pas sa déception.

— Moi, j'ai eu une vie ennuyeuse sur une île assommante. Rien d'intéressant à raconter…

— Et l'attaque des méduses ? Tu dois avoir d'autres récits de ce

calibre.

Le jeune homme se pencha par-dessus le bastingage pour observer les méduses, qui se percutaient les unes les autres avec de grands bruits mous.

— Ce n'était peut-être que mon imagination… Quand on dérive seul dans un petit bateau, en plein brouillard, l'esprit s'emballe vite.

— Par les esprits du bien, mon garçon, l'imagination, c'est essentiel, pour un récit. Je t'écoute !

— Vous avez entendu parler des Selka ? Des êtres qui vivent sous l'eau et épient les habitants de la surface. Depuis les profondeurs, ils regardent passer nos bateaux, qui ressemblent pour eux à des sortes de nuages en bois dans un ciel liquide…

— Les Selka ? Un peuple de la mer… Oui, je vois ! Si ma mémoire ne me trompe pas – et elle est aussi acérée qu'un couteau aiguisé de la veille – les Selka furent créés par les anciens sorciers. Des humains altérés par la magie pour devenir des combattants… Un peu comme les mriswiths ou la sliph. Ces êtres constituaient une armée sous-marine prête à attaquer des vaisseaux ennemis… Mais ils n'existent plus, sauf dans les légendes…

— Je n'avais jamais entendu cette partie de l'histoire… Sur Chiriya, on raconte simplement des anecdotes sur ce peuple. Par exemple, on dit que les Selka peuvent exaucer les vœux d'une personne.

Nathan ricana.

— Si j'avais une pièce de cuivre pour chaque créature censée pouvoir exaucer les vœux, je serais assez riche pour ne plus rien avoir à souhaiter !

— C'est vrai ? Je l'ignorais… Mais on disait ça, au village, et parfois, on a envie de croire aux belles histoires.

Désolé d'avoir brusqué son ami, Nathan acquiesça.

— J'ai connu ça moi-même, petit…

Le regard dans le vide, comme s'il ne voyait plus les méduses, Bannon baissa la voix :

— Et il y a des moments où une personne malheureuse essaie de fuir… J'étais un jeune idiot. Trop jeune pour se savoir idiot…

Je me demande si tu n'en es pas toujours là, mon gars, pensa Nathan.

Mais il garda pour lui cette réflexion.

— Je suis parti dans une barque de pêche, décidé à quitter Chiriya pour toujours. Une île où je n'avais pas d'amis.

— Et Ian, l'autre victime des méduses ?

— À cette époque, il n'était plus là. Je suis parti au crépuscule, au moment de la marée haute, certain que la lune me permettrait de naviguer. J'espérais voir les Selka même si, dans mon cœur, je ne

croyais pas à leur existence. On m'a raconté tellement de mensonges…

Une nouvelle fois, Bannon se rembrunit, mais il se ressaisit très vite.

— Il y a toujours une chance, pas vrai ? J'ai ramé dans la nuit, puis sous la lumière de la lune et des étoiles, jusqu'à ce que mes bras ne veuillent plus bouger. Après, je me suis laissé dériver. Pendant une heure, au début de ma fugue, je voyais encore les lumières des villages, puis elles ont disparu.

— Tu croyais aller où en te laissant emporter par l'océan ?

— Je savais que l'Ancien Monde était par là. Un continent où se dressaient des villes comme Tanimura, Kherimus ou Andaliyo. Si j'allais assez loin, m'étais-je dit, je devais obligatoirement y arriver. C'est idiot, je sais, mais naître sur une île ne donne pas une très bonne idée des distances…

» Après une nuit à dériver, tout ce que j'ai vu, c'est de l'eau partout et à perte de vue. Comme aujourd'hui… Bien entendu, je n'avais pas emporté de boussole, et pas assez de vivres non plus. Après toute une journée à dériver sous le cagnard, j'ai commencé à m'inquiéter. Le jour j'avais cuit, et la nuit, j'ai cru mourir de froid. Le troisième jour, à court d'eau et de vivres, je me suis senti idiot. Pas de côte en vue, aucune idée de la direction à suivre – même pas pour retourner sur mon île.

» J'avoue sans honte avoir pleuré comme un enfant. Debout dans la barque, j'ai crié avec l'espoir que quelqu'un m'entende. Après, je me suis senti encore plus idiot.

» La nuit suivante, le brouillard s'est levé. Froid, humide, et assez épais… Je grelottais, incapable de voir plus loin que le bout de ma barque. Dans le ciel, la lune ressemblait à une lointaine étincelle…

Bannon baissa encore la voix.

— La nuit, dans le brouillard, on entend des sons très lointains, et on perd le sens des distances. J'ai cru capter des bruits de requins – alors qu'ils nagent en silence – puis une voix désincarnée. Bien sûr, j'ai appelé au secours. Au fond, c'étaient peut-être les Selka, venus me sauver… Le bon sens me souffla qu'il s'agissait plutôt d'une baleine ou même d'un serpent de mer.

» J'ai crié, mais sans obtenir de réponse. Peut-être dérangée, la créature s'est éloignée et je suis resté seul après qu'un dernier « plouf » étouffé eut retenti. Une seconde, j'ai cru entendre un éclat de rire, mais ça ne pouvait pas être possible.

» Angoissé, épuisé, mort de soif et de faim, j'ai fini par sombrer dans un sommeil proche du coma.

Nathan sourit pour encourager son jeune ami.

— Tu as la patte d'un romancier, mon garçon. Ton récit me tient en haleine. Comment t'en es-tu sorti ?

— Je n'en sais rien… Fichtre rien !

Le sorcier fronça les sourcils.

— Dans ce cas, tu dois trouver une meilleure fin à ton histoire.

— Il y en a une, messire… Le matin, en me réveillant, au lieu du silence de la mer, j'ai entendu des clapotis d'eau sur une berge. M'avisant que la barque ne tanguait plus, je me suis levé et j'ai failli en tomber sur les fesses. Je m'étais échoué sur une île ! Chiriya en fait, dans le lagon où Ian et moi aimions nager.

— Comment es-tu arrivé là ?

Bannon haussa les épaules.

— Douce Mère la Mer, je n'en sais rien, je vous l'ai déjà dit. Pendant que j'étais inconscient, quelqu'un ou quelque chose m'a ramené chez moi.

— Tu es sûr que le courant ne t'a pas fait tourner en rond ? Avec le brouillard, tu ne t'en serais pas aperçu. Ne me dis pas que… Tu crois que les Selka t'ont sauvé ?

Bannon parut embarrassé.

— Je dis simplement que je me suis retrouvé à mon point de départ sans savoir pourquoi. Avec toutes les îles éparpillées dans la mer, je suis retourné chez moi, dans mon lagon.

Le jeune homme se tut un moment, regarda le sorcier et sourit.

— Dans le sable, près de la barque – échouée bien plus en avant sur la plage que si la marée l'y avait poussée –, j'ai vu une empreinte.

— De quel genre ?

— Presque humaine, mais avec des orteils palmés, comme chez une créature de la mer. Et plus que des orteils, on aurait dit des griffes, mais très pointues et très fines…

— Quelle belle histoire ! Et tu prétends qu'il ne t'est jamais rien arrivé !

— Ce ne sont que des suppositions…

La marée de méduses ne semblait pas vouloir se retirer. Encouragé par ses camarades, le colosse Karl s'empara d'un harpon à pointe barbelée et fixa une corde à la hampe. Sous les vivats des autres marins, il se pencha par-dessus le bastingage et lança son arme sur une méduse, qui se transforma aussitôt en une bouillie fumante. Sans doute effrayées par ce cadavre, les créatures environnantes s'en éloignèrent comme une nuée d'insectes dérangés par un prédateur.

Hilares, les autres marins allèrent chercher des harpons. Mais quand Karl eut ramené le sien, il grogna de surprise.

— Regardez ça !

La pointe fumait aussi et se désintégrait, comme rongée par de l'acide.

Les autres matelots s'immobilisèrent, bras armé pour lancer leur harpon. La chasse à la méduse ne devait pas se passer comme ça…

Intrigué, Karl voulut toucher la pointe fumante, mais Nathan s'écria :

— Laisse ça si tu ne veux pas perdre une main !

— Je vous avais dit de ficher la paix à ces méduses ! rugit le capitaine Eli. La mer est assez dangereuse comme ça. Inutile d'en rajouter.

Les marins baissèrent le bras puis posèrent les harpons.

Chapitre 11

Le *Randonneur des Vagues* navigua vers le sud une semaine durant. Alors que le capitaine Eli dédaignait les plus grandes cités portuaires de l'Ancien Monde, Nicci s'inquiéta de l'altération des courants, des vents et de la configuration des astres.

— Nous sommes perdus ? demanda-t-elle un après-midi.

Campé à la proue du navire, Eli nettoya l'embout de sa pipe entre son pouce et son index puis la remit en bouche.

— Dame magicienne, je sais très exactement où je vais. Nous filons vers les récifs.

— Voilà une façon inquiétante de présenter les choses, intervint Nathan.

Bénéficiant d'un vent favorable, le *Randonneur* avançait très vite.

— Pas quand on sait où on va, modéra le capitaine.

— Comment pouvez-vous le savoir ? insista Nicci. À vous entendre, les cartes et les courants ne sont plus fiables.

— C'est vrai, mais je suis un marin, et dans mes veines, de l'eau salée coule à la place du sang. C'est une affaire d'instinct. Avant de pouvoir faire du commerce à Serrimundi ou au port de Lefton, je dois embarquer ma plus précieuse cargaison. Demain matin, vous verrez ce que je veux dire…

Le capitaine ne s'était pas trompé.

Affecté à la vigie, Bannon beugla à s'en casser les cordes vocales :

— Une ligne d'écume droit devant, capitaine ! On dirait des remous.

Eli plissa les yeux et se pencha en avant, près de la figure de proue.

— Les récifs, annonça-t-il.

Les cinq « parasites » se levèrent comme s'ils émergeaient d'un très long sommeil.

— On a besoin de nous, dit le costaud nommé Sol.

Apparemment, c'était le chef.

Elgin s'étira paresseusement.

— Je vais chercher les cordes et les lests.

Les trois autres, Pell, Buna et Rom, inspirèrent à fond puis firent des étirements. Vu la taille de leur torse, Nicci supposa que ces plongeurs, dotés d'énormes poumons, pouvaient rester sous l'eau très longtemps.

Buna riva les yeux sur la magicienne.

— Si la pêche est bonne, la jolie dame exaucera peut-être nos vœux…

Nathan se dressa sur ses ergots, mais Nicci ne perdit pas son calme.

— Si mes souhaits sont exaucés, vous n'aurez plus la possibilité physique d'assouvir vos envies, les gars !

Même sans carte, Eli guida aisément le navire dans la zone de turbulence. Habilement, il contourna des récifs dangereux puis ordonna qu'on ramène les voiles. Lorsque le *Randonneur* fut immobilisé, les marins jetèrent l'ancre dans un endroit abrité des remous.

Sous l'œil curieux du reste de l'équipage, les plongeurs achevèrent leurs préparatifs.

— On descend deux par deux, dit Sol. Je commence avec Elgin, puis ce sera au tour de Rom et Pell. Après, je serai assez reposé pour repartir avec Buna.

Il plia les bras pour faire saillir ses impressionnants pectoraux ornés d'une série de cercles tatoués.

Les plongeurs ouvrirent un gros pot de graisse et s'en enduisirent la peau. Dans les profondeurs, entre les récifs, cette précaution les aiderait à conserver leur chaleur corporelle. Selon Rom, qui s'en tartina plus généreusement que les autres, ça permettait aussi de mieux glisser dans l'eau.

Bien que les cinq plongeurs arborent des tatouages similaires, certains avaient plus de cercles que d'autres.

Chaque cercle, avait appris Nicci, représentait un coffre entier de perles-souhaits remontées à la surface. Vétéran aguerri, Sol avait dû se faire tatouer une autre ligne sur le côté droit de la poitrine.

Les cinq hommes portaient une ceinture tressée équipée de crochets, pour qu'on puisse y accrocher des poids et un sac de toile où ranger les perles.

Sol et Elgin attachèrent à leur ceinture une corde dont l'autre extrémité serait fixée au grand mât. Puis ils montèrent sur le bastingage, en équilibre instable, et se lestèrent afin d'être entraînés vers le fond sans perdre de temps. Leur plongée terminée, ils se débarrasseraient des poids pour remonter plus vite.

Après s'être empli les poumons d'air, ils plongèrent en même temps sans s'être consultés. Derrière eux, la corde se déroula.

Très calme, l'air satisfait, Eli gratta son collier de barbe.

— Nous mouillerons ici un jour ou deux, le temps de remplir nos coffres.

— Un coffre contient beaucoup de perles-souhaits, fit remarquer Nathan.

— Beaucoup, oui.

Le capitaine retira sa casquette, se passa une main dans les cheveux puis remit le couvre-chef.

Après quelques minutes, Bannon se pencha pour voir si les deux plongeurs revenaient. Imperturbables, Rom et Pell étaient déjà prêts à prendre la relève de leurs camarades.

— Vous croyez que je pourrais devenir pêcheur de perles, un jour ? leur demanda Bannon.

Rom le regarda comme s'il était un cafard.

— Non.

Dépité, le jeune homme continua néanmoins à sonder l'eau.

— Les voilà !

Sol et Elgin revinrent à la surface, inspirèrent à fond et secouèrent la tête pour chasser l'eau de leurs longs cheveux.

Près de dix minutes… Nicci s'étonna que ces hommes aient pu rester si longtemps sans respirer. À l'évidence, leurs capacités pulmonaires étaient au niveau de leur arrogance.

Une fois revenus sur le pont, Sol et Elgin vidèrent leurs sacs, en faisant tomber des dizaines de coquillages à la forme étrange. On eût dit des mains croisées pour une prière…

— Douce Mère la Mer, quelle belle pêche ! se réjouit le capitaine. Impressionnant.

Les marins approchèrent et entreprirent d'ouvrir les coquillages avec leurs couteaux. Dans chacun, ils trouvèrent une perle-souhait.

Alors que Rom et Sol plongeaient, Sol fit un sourire libidineux à Nicci.

— En échange d'une… récompense, je t'offrirai volontiers une perle-souhait.

— J'en ai déjà une, répliqua Nicci. Donnée par Bannon.

Le plongeur eut un grognement dégoûté.

Quand Rom et Pell remontèrent, eux aussi bien chargés de perles, Sol et Buna les remplacèrent.

Des heures durant, les plongeurs se relayèrent pendant que les matelots ouvraient les coquillages et leur volaient leur trésor.

Intrigué, Nathan ramassa une des coquilles ouvertes.

— Remarquable… On dirait des mains qui tiennent la perle pour la protéger…

— Des mains croisées pour faire un vœu, souffla Bannon.

Pour Nicci, les doigts imparfaitement formés semblaient surtout défendre jalousement la perle…

— Ces récifs regorgent de coquillages, dit Buna après sa troisième plongée. Il y en a assez pour une centaine de voyages.

— Et nous reviendrons, promit Eli.

Étant en partie payés avec des perles, les marins incitèrent les cinq hommes à multiplier les plongées. Aux anges, Nicci regarda ces butors s'épuiser enfin au travail.

À la fin de la journée, tandis que le soleil sombrait à l'horizon, les plongeurs perdirent un peu de leur enthousiasme. Alors que Sol, Elgin et Rom renâclaient, Pell et Buna acceptèrent d'effectuer une dernière rotation. Lestés, corde attachée à la ceinture, ils sautèrent dans l'eau.

Les matelots s'assirent sur le pont et jetèrent par-dessus bord les coquilles vides.

Pell et Buna ne remontant toujours pas, Nathan se mit à faire les cent pas. Le capitaine aussi semblait inquiet.

Sourcils froncés, Sol alla sonder les eaux sombres.

— On les remonte ! cria-t-il.

Il s'empara d'une des deux cordes et Bannon se chargea de l'autre.

Bannon sentit la corde se tendre, puis elle défila entre ses doigts, lui brûlant les paumes. Criant de douleur, il lâcha prise et la corde alla percuter la coque du navire. Quelque chose l'entraînait vers le fond.

— Aucun plongeur ne peut tirer si fort, dit Sol, tous ses muscles bandés.

La deuxième corde subit pourtant le même sort que la première.

Rom et Elgin vinrent aider à remonter leurs camarades. Mais la traction, à l'autre bout des cordes, devint si forte que le *Randonneur* en tangua.

— Il faut les sortir de là ! cria Sol.

Soudain, les deux cordes se cassèrent et flottèrent dans l'eau comme des algues à la dérive. Tirant frénétiquement, les sauveteurs les remontèrent jusqu'à ce que l'extrémité de la première apparaisse.

— Pourquoi auraient-ils coupé leurs cordes ? demanda Elgin.

Bannon étudia l'extrémité du filin.

— C'est mâchouillé, pas coupé !

Nicci comprit aussitôt ce qui s'était passé.

— Quelque chose a mordu ces cordes.

Alors que les sauveteurs repêchaient la seconde corde, dans le même état que la première, Rom sauta sur le bastingage, prêt à plonger pour secourir ses camarades. Mais au bout de cette corde, toujours attachée à une ceinture, il n'y avait plus que des lambeaux de chair et ce qui semblait être un fragment de colonne vertébrale. À croire qu'une mâchoire géante avait coupé le plongeur en deux avant d'emporter son trophée.

Les marins crièrent de terreur et reculèrent.

— Mais, comment… ?

Basculant en arrière, Rom se laissa retomber sur le pont.

— Nous n'avons rien vu sous l'eau.

— Pell et Buna ont été tués, dit Sol. Par qui ?

Elgin foudroya Nicci du regard.

— La Maîtresse de la Mort a peut-être invoqué un monstre.

Les trois plongeurs survivants regardèrent la magicienne avec horreur. Puis de la haine brilla dans leurs yeux.

— Tu l'as fait ? souffla Bannon à l'oreille de Nicci. Comme tu as tué les voleurs, en ville…

Nicci écarta d'un geste les divagations du jeune homme. *In petto*, elle se félicita que les plongeurs aient peur d'elle. Sinon, il aurait fallu se battre…

Chapitre 12

Tétanisés, les marins regardaient le sang déjà en train de se dissiper dans l'eau et les restes macabres qui pendaient au bout de la corde.

Eli leur cria de dresser les voiles et de remonter l'ancre. Bien que le *Randonneur* fût très loin au sud de Tanimura, sous un climat très chaud, le vent semblait glacial, comme s'il était devenu le souffle de la mort.

Hébétés, les marins exécutèrent au ralenti les ordres du capitaine. Finalement, le navire se remit en mouvement. Suivant les indications de la vigie, le timonier lutta contre sa barre pour conserver une direction qui éviterait tout contact de la coque avec les récifs.

— Prudence ! cria Eli. Nous avons déjà perdu deux hommes. C'est assez pour aujourd'hui.

Poussé par un bon vent, le *Randonneur* s'éloigna rapidement des récifs. De gros nuages vinrent cacher la lune et les étoiles, mais ça n'avait guère d'importance, puisque Eli ne pouvait plus se fier aux constellations pour naviguer. Son but, en cet instant, était de mettre autant de distance que possible entre le navire et les récifs.

Malgré les superstitions des marins, obsédés par une kyrielle de monstres grotesques, Nicci supposa qu'un requin ou un prédateur marin de ce type avait attaqué Pell et Buna. Quoi qu'il en soit, elle resta sur ses gardes. À cran, les hommes d'équipage risquaient d'exploser pour un oui ou un non. Les calomnies lancées par les trois plongeurs se répandant comme un feu de broussaille, les matelots ne s'approchaient plus de la magicienne, comme si elle les terrorisait. Reconnaissante qu'on lui fiche la paix, elle ne fit rien pour rassurer ces hommes.

Le *Randonneur* fendit les flots trois jours de plus. Peu à peu, le temps se gâtait, tel un fruit qui jaunit doucement. Inquiet, le capitaine sortit de la salle des cartes pour observer le ciel et sonder l'océan démonté.

Approchant de Nicci, il lui parla comme si elle était sa confidente.

— Un coffre plein de perles-souhaits, ma dame. Un voyage profitable, malgré le prix du sang, toujours prohibitif. Tout capitaine sait qu'il risque de perdre un gars ou deux. Cela dit, je doute que ces plongeurs retravaillent avec moi.

— Vous en trouverez d'autres, fit Nicci, pragmatique. Où ont-ils été formés ? Une ville côtière, un archipel ?

— Serrimundi… Pour leurs compatriotes, ces pêcheurs de perles sont des idoles.

— J'ai vu qu'ils ne se prennent pas pour quantité négligeable.

— Les remplacer ne sera pas facile. Dès que nous ferons escale, les survivants bavasseront.

— Alors, investissez sagement votre nouvelle fortune, capitaine. Les perles que vous avez récupérées seront peut-être les dernières.

Celle de Bannon reposait dans une poche secrète de la robe noire.

Au moment de la relève, le matelot qui était perché en haut du mât approcha du capitaine, occupé comme souvent à parler avec ses passagers.

— Les nuages ne me disent rien de bon, capitaine. Ça pue la tempête.

— Il vaut mieux se préparer à une nuit éprouvante, oui…

— Y a-t-il des récifs devant nous ? demanda Nathan. Si on finit par s'échouer, il sera très difficile de trouver Kol Adair.

— En effet, ça n'arrangerait les affaires de personne, concéda Eli.

Il tira sur sa pipe éteinte et posa une main sur sa casquette pour interdire au vent de la lui arracher.

— Non, pas de récifs… Rien à craindre.

Le marin salua et s'en fut.

Dès qu'il fut assez loin, Nicci souffla :

— Vos cartes ne sont plus fiables, m'avez-vous dit. Donc, vous ne savez pas exactement où nous sommes.

— Exact, lâcha Eli, hautain, mais les récifs ne surgissent pas de nulle part.

Sous le vent de plus en plus violent, les marins, inquiets, s'acquittèrent uniquement des tâches essentielles. Un seau à la main, le cuisinier ventripotent monta sur le pont.

— Du lait frais, annonça-t-il. Ma vache n'aime pas le roulis. Le prochain risque d'être caillé.

— Ça nous fera du fromage, dit Eli, philosophe.

Il prit une louche de lait. Nicci refusa, mais Nathan s'empressa de goûter et s'en lécha les babines.

Le cuisinier proposa du lait aux plongeurs. Déclinant l'offre, ils foudroyèrent Nicci du regard.

— Qui sait si elle ne l'a pas empoisonné, grogna Rom.

Pour lui prouver le contraire, la magicienne but toute une louche.

Alors que le vent hurlait dans le gréement, Nathan proposa à Bannon une séance d'entraînement. Dans un cliquetis d'acier, les deux hommes s'affrontèrent au milieu des rouleaux de corde et des tonneaux disposés sur le pont pour recueillir l'eau de pluie.

Bannon avait fait de gros progrès. Encore un peu pataud, il compensait cette lacune par une énergie inépuisable. Digne du nom qu'elle portait, Solide déviait tous les coups du sorcier. Un moment, le spectacle parvint à distraire les matelots pourtant moroses.

Quand les deux escrimeurs s'arrêtèrent, épuisés, on ne distinguait presque plus le soleil derrière de gros nuages noirs. De toute façon, il se coucherait bientôt.

— J'ai droit à un tour de magie ? demanda Bannon en se perchant sur une caisse un peu trop haute pour faire un siège confortable.

— En quel honneur devrais-je faire ça ?

— Parce que vous êtes un sorcier. Les gens comme vous font des trucs…

— Des trucs ? coupa Nathan. Non, j'utilise la magie. Les « trucs », c'est pour les charlatans. Va donc demander à Nicci. Elle consentira peut-être à te divertir.

Bannon jeta un coup d'œil à la magicienne et déglutit péniblement.

— Je l'ai vue à l'œuvre… Je sais ce qu'elle peut faire.

— Non, rectifia Nicci, tu connais une toute petite partie de mes pouvoirs.

Malmené par le vent, le *Randonneur* semblait vouloir jouer à saute-mouton sur les vagues. Pourtant dotés d'estomacs à toute épreuve, certains marins devaient se pencher par-dessus le bastingage pour vomir. Au rythme du battement affolé des voiles, les mâts grinçaient sinistrement.

Sa veste d'uniforme prudemment fermée, les mains sur les hanches, Eli cria des ordres :

— Ramenez les voiles ! Le vent risque de les déchirer.

En haut du mât, la vigie venait de s'attacher pour ne pas risquer d'être projetée dans le vide.

Avec un soupir théâtral, Nathan accéda à la demande de son jeune compagnon – qui n'avait pourtant pas insisté.

— D'accord. Ouvre bien les yeux, fiston.

Le sorcier s'agenouilla, lissa le jabot de sa trop belle chemise puis se frotta les mains, comme s'il voulait les réchauffer.

— Une simple flamme de paume, expliqua-t-il. Ça sert à allumer un feu ou à s'éclairer.

— Moi, j'utilise un briquet à amadou, dit Bannon.

— Si tu as ta propre magie, pourquoi t'intéresser à la mienne ?

— Non, je veux voir ! Montrez-moi votre flamme de paume !

Nathan mit les mains en coupe, fronça les sourcils et se concentra jusqu'à ce qu'une étincelle apparaisse puis devienne une petite flamme. Mais une bourrasque la souffla comme s'il s'agissait d'une vulgaire bougie.

Nathan en resta bouche bée. Dans un passé récent, Nicci l'avait vu

générer sans effort des boules d'énergie, voire son terrifiant Feu de Sorcier. Et là…

Vexé, le vieil homme se concentra de nouveau et plissa le front quand une nouvelle étincelle, plutôt minable, fut encore soufflée par le vent.

— C'est censé être si difficile ? demanda Bannon.

— Je suis patraque, fiston, fit Nathan. La magie est une affaire de concentration, et je pense à autre chose. De plus, il y a trop de vent pour une démonstration de ce genre.

Bannon parut déçu.

— Les sorciers ont besoin de conditions idéales ? Voilà qui m'étonne beaucoup… Ne m'avez-vous pas dit d'être prêt à utiliser mon épée quelle que soit mon humeur ?

— Que sais-tu des sorciers, gamin ? Par ce temps, ton briquet ne réussirait pas à allumer un feu.

Bannon dut concéder le point.

Radouci, Nathan ajouta :

— Ça n'a rien à voir avec toi, fiston. Mon Han semble… troublé. Je ne sais pas encore que faire contre ça.

— Votre Han ?

— C'est le nom de la force primale qui nous anime tous, et plus particulièrement les pratiquants de la magie. Le Han est différent pour chaque personne. Le mien impliquait en plus un don pour les prophéties, mais c'est terminé, à présent. Il faut que je mette un peu d'ordre là-dedans, je crois…

— Vous n'auriez pas plutôt le mal de mer ? avança Bannon.

— Tu te moques de moi, mais c'est bien possible…

Perturbée par ce qu'elle venait de voir, Nicci se demanda quel problème pouvait avoir le sorcier. Suite au changement stellaire, il avait perdu son don de prédiction, mais le reste de sa magie n'aurait pas dû en souffrir. Et une flamme de paume, c'était vraiment un sortilège de base.

— Je me retire dans ma cabine, annonça Nathan.

Il avança sur le pont, tentant de conserver sa dignité et son équilibre malgré le roulis.

— Si j'ai faim, je viendrai dîner quand ce sera prêt.

Nicci décida d'imiter son compagnon. Inutile de déconcentrer les marins, tous très superstitieux, en restant sur le pont par gros temps.

Malgré la glaciale beauté de la magicienne, Sol avait compris au premier coup d'œil qu'elle était dangereuse. Ses compagnons, eux, n'avaient vu qu'une jolie blonde aux courbes avantageuses et au visage plus attirant que celui de Mère la Mer.

Coupés de tout sur un navire, les marins abaissaient en général leurs critères esthétiques. Là, pas question de nier que cette « Maîtresse de la Mort » était plus belle que la plus chère pensionnaire du plus chic bordel de Serrimundi.

Et il n'y avait qu'à se baisser pour la cueillir ! Quand elle traînait sur le pont, le vent soulevait sa robe et dévoilait ses jambes ou plaquait le tissu contre ses seins – un effet tout aussi stimulant. Des seins que Sol devinait à la fois fermes et doux, et qui attendaient d'être pétris comme de la pâte. Et les tétons ? Étaient-ils rose pâle ou plus sombres ? S'il les pinçait, gémirait-elle d'extase ?

Les autres plongeurs la désiraient aussi, mais il était leur chef et passerait le premier. Après la mort de deux camarades, les survivants ne méritaient-ils pas une compensation ? La magicienne leur devait bien quelques heures de plaisir.

En réalité, elle leur devait deux vies. Pell et Buna, tués par des monstres qu'elle avait invoqués. Pendant des jours, elle avait défié les plongeurs. Et voilà que deux d'entre eux étaient morts…

Chez eux, à Serrimundi, les pêcheurs de perles-souhaits étaient traités comme des héros. Quand il était gosse, ses parents avaient appris à Sol l'art de la plongée en profondeur. Puis ils l'avaient cédé à un mentor en échange d'un pourcentage sur sa pêche des cinq prochaines années.

Son maître l'avait entraîné. Des poids aux chevilles, Sol avait dû plonger au fond d'un lagon et attendre qu'on daigne le remonter. Impitoyable, son mentor le poussait chaque fois un peu plus près de la noyade. Plus d'un tiers des « élèves » finissaient ainsi, les poumons pleins d'eau, les yeux sortant de leurs orbites et la bouche grande ouverte.

Sol s'était noyé une fois, mais il avait pu cracher l'eau et revenir à la vie. Ce jour-là, il avait décidé de devenir pêcheur de perles. En position d'avoir toutes les femmes de Serrimundi, il ne se privait pas de piocher dans ce cheptel. Ses maîtresses espéraient toutes qu'il leur offre des perles, et il ne les décevait jamais. En trouver était si facile pour lui…

Dans les récifs du Sud, la réserve de coquillages « mains croisées » semblait inépuisable. De plus, le capitaine Corwin ne payait pas qu'en perles. Un arrangement lucratif qui conférait du prestige et du pouvoir à Sol et à ses amis, quand ils revenaient sur la terre ferme.

Pell et Buna ne rentreraient plus jamais chez eux. À cause de Nicci ! La magicienne hautaine se croyait intouchable et pensait ne jamais avoir de comptes à rendre après ce double assassinat. Mère la Mer demandait pourtant justice, et Sol savait comment la satisfaire.

Quand il eut confié son plan à Elgin et à Rom, tous trois allèrent

sur le pont, à l'endroit où les marins avaient abandonné des coquilles de « mains croisées ». La plupart avaient été jetées à l'eau, mais il en restait quelques-unes après le désastre et la fuite précipitée du navire.

Les plongeurs utilisaient des couteaux spéciaux pour séparer la perle de la chair immangeable des « mains croisées ». Mais Sol en savait très long sur ces coquillages. Dans le corps de la créature, une minuscule poche contenait un poison assez puissant pour s'attaquer à une magicienne.

Sachant que le cuisinier préparerait bientôt le repas, les trois hommes se hâtèrent d'extraire assez de toxine des coquillages restants.

De premier quart de nuit, Bannon se sentait très nerveux. Sur Chiriya, il avait vu passer plusieurs tempêtes qui dévastaient l'île et arrachaient le toit des maisons. Pour qu'ils ne soient pas emportés, il fallait arrimer solidement les bateaux de pêche ou mieux encore les tirer au sec.

Jamais pris dans une tempête en mer, le jeune homme sentait pourtant le danger planer dans l'air. Le vent lui coupait par moments le souffle et il n'aimait pas du tout l'aspect des nuages.

Tous les marins de repos étaient dans leurs quartiers en train de jouer aux dés à la lumière de lanternes. Certains devaient se balancer dans leur hamac, cherchant à trouver le sommeil malgré le roulis. D'autres enfin vomissaient dans des seaux qu'ils vidaient ensuite par les hublots.

Bannon sursauta quand les plongeurs approchèrent de lui, torse nu malgré le vent et les embruns. Leur chef, Sol, tenait une casserole au contenu protégé par un couvercle en bois.

— Le cuisinier finit le service…

Bien qu'il ait l'estomac retourné à cause du tangage, Bannon en eut l'eau à la bouche. Depuis le matin, il n'avait rien avalé.

— C'est pour moi ?

Rom le foudroya du regard.

— Non, tu dîneras après ton quart. Le cuisinier veut être certain que la magicienne mangera.

— C'est la première fois qu'il fait ça.

— C'est aussi la première tempête, fit remarquer Elgin. Il vaut mieux que les passagers restent dans leur cabine. S'ils en sortent par ce temps, ils risquent de finir à l'eau. Le capitaine espère qu'ils lui verseront un bonus, une fois arrivés à destination.

Bannon acquiesça. Tout ça se tenait.

— Nous avons apporté son repas au sorcier, mais la magicienne… (Sol baissa les yeux.) On l'a un peu rudoyée, il faut bien le dire. Prends cette casserole et va la lui donner, ce sera beaucoup mieux.

— Si nous le faisons, dit Rom, ça lui paraîtra bizarre.

— Gênant, même, ajouta Elgin.

Bannon ne fut pas convaincu. Jusque-là, les plongeurs n'avaient jamais accompli une mission pour le cuisinier. Mais comme la plupart des marins étaient à l'intérieur… De plus, pour une fois que ces types s'impliquaient dans quelque chose, il aurait été malvenu de les envoyer paître. La mort de leurs camarades leur avait peut-être ouvert les yeux.

Enfin, apporter son dîner à Nicci serait un plaisir…

— D'accord, dit-il, je m'en charge.

Chapitre 13

Impassible malgré le tangage du *Randonneur* – de plus en plus violent –, Nicci baissa les yeux sur la casserole que Bannon venait de lui donner. Soulevant le couvercle, elle huma le plat.

— C'est de la soupe de poisson, annonça Bannon, ravi de jouer les serveurs.

Le navire tanguant très violemment, il s'accrocha au chambranle de la porte pour ne pas tomber.

— Le cuisinier veut être sûr que tu manges.

— Je mangerai…

Avec ce vent, Nicci ne serait pas sortie pour gagner la coquerie. Mais si elle refusait la nourriture, Bannon lui en ferait une maladie et insisterait pendant une éternité.

— Merci.

— Je suis de quart, il faut que je retourne à mon poste.

À l'évidence, le jeune homme n'en avait aucune envie et il espérait que Nicci l'inviterait à rester un moment.

— Oui, il le faut, tu as raison.

Nicci saisit la casserole d'où montaient des odeurs pas vraiment appétissantes. Dès que le jeune homme eut un peu reculé, elle lui ferma la porte au nez.

Sa minuscule cabine était équipée d'une table de toilette, d'une étagère range-tout, d'un tout petit hublot et d'une étroite couchette en bois. Une lampe à huile y diffusait une chiche lumière vacillante.

Nicci s'assit sur la couchette et utilisa une cuillère en bois fendue pour remuer l'étrange soupe additionnée de lait. Des morceaux de poissons, des herbes aromatiques, quelques tubercules et des oignons y flottaient pathétiquement.

Au goût, ça se révéla encore plus bizarre.

Quand elle était au service de Jagang, Nicci avait sillonné l'Ancien Monde. Contrainte de goûter de très étranges cuisines, elle avait dû supporter des « saveurs » qu'il fallait crever de faim pour accepter. La soupe entrait dans cette catégorie, peut-être parce que le lait avait caillé en cuisant. Mais la magicienne avait besoin de se nourrir. Un repas restait un repas, point final.

Brutalisé par les vagues, le *Randonneur* grinça comme s'il allait se désintégrer. Quand elle eut terminé son dîner, Nicci éteignit la lampe puis s'allongea, seule dans l'obscurité avec les bruits inquiétants de la

tempête.

Bientôt, son ventre gargouilla presque aussi fort que le bateau craquait. Enveloppée dans sa couverture, la magicienne grelottait. Puis sa tête lui fit mal et les tremblements se transformèrent en spasmes.

Très vite, elle comprit que la soupe était empoisonnée. Pas simplement avariée, on y avait ajouté une substance toxique. Elle aurait dû s'en douter et se montrer plus méfiante. Combien de fois avait-on tenté de l'empoisonner ?

Mais pourquoi Bannon aurait-il voulu sa mort ? Non, ça n'avait pas de sens. Ce jeune homme simple et droit n'était pas un traître. Bien sûr, elle ne s'était pas posé de questions parce que c'était lui qui lui avait apporté la soupe. Mais quelqu'un avait pu le tromper…

Nicci se roula en boule, haletante, pour essayer d'éteindre le feu qui lui déchirait les entrailles. Lustrée de sueur, ses spasmes devenus des convulsions, elle aurait juré qu'une pointe barbelée lui déchiquetait l'estomac de l'intérieur, le réduisant en bouillie comme les pauvres restes du pêcheur de perles.

La vision brouillée, presque incapable de penser, elle glissa de sa couchette et se releva sur des jambes flageolantes. Ses genoux jouèrent des castagnettes, mais elle se retint aux planches disjointes de la cloison. La tête tournant follement, elle vomit comme si une main invisible lui enfonçait les doigts dans la gorge.

Appuyée à la cloison, Nicci se sentait si instable qu'elle n'avait même plus conscience du roulis. Sa vision se brouilla, mais comme il faisait très noir, ça ne changea pas grand-chose.

Les muscles en coton, elle avait besoin d'aide. Nathan ! Personne d'autre ne pourrait la secourir. Lui, il la purgerait du poison et réparerait les dégâts. Mais où était la porte ? Autour d'elle, la cabine tournait.

Elle vomit de nouveau, sur le plancher, mais le poison était déjà passé dans son sang. Sa magie pouvait-elle l'aider à reprendre assez de forces pour sortir de ce piège ? Elle essaya sans obtenir de résultat. L'esprit confus, elle était incapable de se concentrer.

Elle devait sortir sur le pont, où l'air frais la ravigoterait.

En tâtonnant, elle chercha la porte. Comment pouvait-on se perdre dans un espace minuscule ?

Sentant sous ses doigts la petite étagère, Nicci s'y accrocha. Pas conçue pour supporter pareil poids, l'étagère se détacha de la cloison et la jeune femme s'écroula, glissant dans la flaque de vomi.

Elle rampa jusqu'à la couchette et parvint à se relever. Puis elle recommença à longer la cloison, un petit pas après l'autre. Le roulis la déstabilisant, elle lutta, sûre de ne pas être loin de la porte.

Pas loin du tout, même…

Quand le battant s'ouvrit pour laisser passer trois hommes, la magicienne recula. Bannon était de quart, Nathan se terrait dans sa cabine et les marins sortaient le moins possible de leurs quartiers. Bref, inutile d'appeler au secours.

Les trois pêcheurs de perles firent face à leur proie. Rom tenait une lampe réglée sur le minimum, sans doute pour leur permettre d'y voir dans les coursives.

Sous le pantalon serré de Sol, Nicci, dans le brouillard, vit que son sexe tendait le tissu comme une sorte de harpon.

Elle recula d'un pas, titubant comme une ivrogne. Devant sa faiblesse, Sol éclata de rire et ses deux complices l'imitèrent.

— Notre magicienne est mal foutue, on dirait, ricana Elgin.

— D'un autre côté, elle est plutôt *bien* foutue, dit Sol, et je vais en profiter dans une minute.

Ses complices sur les talons, il avança dans la cabine.

— Tu es trop malade pour utiliser ta magie, sale garce ! Et quand nous en aurons fini avec toi, tu seras trop épuisée pour bouger.

— Dehors…, parvint à souffler Nicci. Dernier avertissement…

— Je passe en premier, dit Sol. Les deux autres n'auront qu'à attendre leur tour.

D'un geste nonchalant, il poussa Nicci sur la couchette. Puis il se campa au-dessus d'elle, lui plaqua les épaules contre le bois et lui tripota les seins. Elle tenta de le forcer à éloigner ses mains, cherchant à les griffer. Même affaiblie et incapable d'invoquer sa magie, elle restait une tigresse et ses ongles creusèrent des sillons sur le dos des mains et les avant-bras du pêcheur.

Quand Sol la gifla, sa tête percuta durement la couchette. Nicci fut sonnée, mais les coups, au fond, lui faisaient bien moins de mal que le poison.

Sol réussit à baisser le devant de la robe pour exposer sa poitrine.

— La lampe, Rom ! Je veux voir ses nichons !

Les trois hommes eurent un rire gras.

— Des tétons roses, j'en étais sûr ! s'écria Sol. Quel plaisir de les voir enfin après des jours à en rêver !

Refermant une main sur le sein gauche de sa proie, le violeur l'écrasa entre ses doigts.

Nicci se retira au plus profond d'elle-même pour y puiser de la force. Ce n'était pas son premier viol… Il y avait eu Jagang, bien sûr, puis ses soldats, quand il la punissait en la forçant à servir sous les tentes. L'empereur avait brisé sa volonté, mais ces trois salauds-là ne savaient pas marcher dans les rêves. Ils n'étaient que des chiens, pas des empereurs !

La rage fit bouillir le sang de Nicci. Quelle que soit sa nature, le poison n'était qu'une substance chimique, et sa magie valait beaucoup

mieux que ça. Même revenue à la Lumière, elle restait une Sœur de l'Obscurité détentrice des pouvoirs volés à tous les sorciers qu'elle avait tués. Une boule de Feu de Sorcier aurait carbonisé ses trois agresseurs. En flanquant le feu au navire…

Non, elle devait se battre d'une autre façon. Plus directement. Intimement, presque.

Sol ouvrit son pantalon et exposa sa virilité.

— Après tes vantardises, souffla Nicci, je m'attendais à mieux.

Elgin et Rom ricanèrent.

Sol frappa de nouveau la magicienne, puis lui écarta de force les cuisses.

C'était arrivé si souvent par le passé… Impuissante, elle avait dû subir tous les outrages. Mais aujourd'hui, tout avait changé. Même empoisonnée, elle restait plus forte que ces vermines. Et meilleure qu'eux !

Au bout de ses doigts, elle sentit crépiter des étincelles à peine plus vivaces que la flamme invoquée par Nathan sur le pont. Mais ça suffirait…

Nicci posa ses mains brûlantes sur les épaules de Sol, qui beugla de douleur et recula. Encouragée, la magicienne voulut alimenter son sortilège en puissance, mais elle n'y parvint pas.

— Elle a encore sa magie ! cria Rom.

Comme Elgin, il battit en retraite.

— Pas assez forte ! rugit Sol en avançant de nouveau.

En principe, invoquer du feu était un jeu d'enfant. Sauf que Nicci avait vu les difficultés de Nathan, un peu plus tôt. Certes, mais elle connaissait des sorts encore plus simples. Un poing d'air, par exemple…

Le coup invisible envoya Sol valser trois pas en arrière. Stupéfait, il en perdit son érection. Ses compagnons restaient excités, ça se voyait sous leur pantalon, au moins autant par la perspective de se montrer violents que par l'attrait du plaisir physique.

Sol parvint à récupérer ses esprits.

— Salope, tu vas voir ce que je vais te faire !

Ignorant le poison, les vertiges et les nausées, Nicci invoqua un nouveau poing d'air.

Dehors, la tempête se déchaînait contre le *Randonneur*. Avec le bruit du vent et de la pluie, personne ne pouvait entendre ce qui se passait dans la cabine. Sauf si ces types beuglaient assez fort.

Nicci ouvrit son poing d'air puis le referma… sur les testicules de Sol.

Comme prévu, le pêcheur de perles cria à s'en casser les cordes vocales.

Deux autres poings d'air firent subir le même traitement aux

bourses d'Elgin et de Rom. Battant des bras, ils hurlèrent aussi.

— Je vous avais prévenus…

Sans se soucier d'avoir les seins à l'air, Nicci se redressa et foudroya les trois types du regard.

— Prévenus, oui. À vous de choisir, à présent. Voulez-vous que je vous les arrache, ou que je les écrabouille ?

Rouge de rage, Sol bondit sur la magicienne. Sans se troubler, elle resserra la pression sur ses bourses puis les tordit allégrement, comme si elle entendait visser le bouchon d'une jarre. Procédant lentement, elle laissa à sa victime tout le temps de sentir la douleur augmenter.

Quand ses attributs virils se détachèrent de son corps, Sol poussa un cri qui s'étrangla dans sa gorge.

Pas d'humeur à se montrer clémente – une notion qui lui restait largement étrangère –, la Maîtresse de la Mort arracha les testicules des deux autres pêcheurs. Blêmes, ils s'écroulèrent comme des pantins désarticulés.

— Vous auriez préféré que je vous tue, pas vrai ?

Nicci prit le temps de se couvrir la poitrine.

— Si je change d'avis, je peux toujours revenir…

Bien droite sur des jambes encore mal assurées, elle accabla les vaincus de son mépris.

— Même empoisonnée, je suis plus forte que vous.

Cela dit, elle n'eut jamais le temps de revenir nettoyer ses dégâts, car l'enfer déferla sur le *Randonneur des Vagues*.

Chapitre 14

Dans le grand navire, les voleurs qui respiraient de l'air dérivaient à la frontière entre l'eau-refuge et le ciel. Le vent se déchaînait, ralentissant la progression du bateau, qui devenait plus facile à attaquer. Depuis toujours, les tempêtes étaient les meilleures alliées des Selka. Juste au-dessus de l'eau, les fragiles créatures devaient lutter pour leur vie. Dessous, tout était paisible. Un sanctuaire.

Comme toujours, ce n'étaient pas les Selka qui avaient déclaré la guerre…

Alors que les courants charriaient à ses oreilles les lointains échos de la tempête, la reine des Selka sentait à travers ses branchies toutes les nuances de saveurs de l'eau salée. Même si son peuple et elle étaient loin des récifs où ils gardaient leur trésor, elle identifiait dans l'eau le goût amer dû à une présence humaine.

Nageant plus vite qu'un requin, ses mains palmées fendant l'eau, la superbe souveraine à la peau lisse brillante conduisait son armée à l'assaut. Fous de rage, ses soldats au corps fuselé et aux griffes acérées – bien des kraken en avaient fait l'expérience – rêvaient de vengeance.

En matière de bataille aquatique, la reine avait des références. Un jour, elle avait éventré à mains nues un requin à tête de marteau, répandant ses entrailles dans l'océan.

Dans la mémoire des Selka, l'époque des Grandes Guerres humaines restait un souvenir à vif. Celui de leur création et de leur mise en esclavage.

S'attaquant à d'innocents cobayes, les sorciers les avaient torturés, mutilés puis transformés en armes mortelles.

En ces temps légendaires, les Selka étaient devenus le fléau des mers. Un âge révolu… Aujourd'hui, les sorciers avaient oublié jusqu'à l'existence des Selka. Mis au rebut, ces féroces guerriers – anciennement humains, mais modifiés et améliorés – s'étaient réfugiés sous l'eau. Au fil des siècles, les récifs étaient devenus leur foyer.

Désormais libres, ils se reproduisaient, exploraient, se réjouissaient lors des célébrations… Une authentique civilisation inconnue des « terriens », donc pacifique et tranquille.

Jusqu'aux odieuses intrusions des voleurs dans les récifs. Des trésors à jamais perdus et que rien ne remplacerait. Tant de rêves

spoliés.

Quelques jours plus tôt, les Selka avaient tué et dévoré deux canailles venues les déposséder des précieuses perles-souhaits. Capturant les plongeurs, ils les avaient gardés sous l'eau assez longtemps pour qu'ils se noient. Mais une mort pareille aurait été trop douce. Avec ses griffes, la reine avait égorgé le premier plongeur, le sang s'échappant dans l'eau en une multitude de grosses bulles.

L'autre intrus avait tenté de s'échapper. Face aux Selka, il s'était révélé plus faible qu'un petit poisson. Tandis que son peuple se rassemblait pour boire le sang du premier voleur, la reine avait assisté à l'agonie du second, l'éventrant juste au moment où la vie l'abandonnait.

Un bon début, mais pas suffisant.

À la forme du navire et au goût que sa coque couverte de bernacles laissait dans l'eau, la reine savait qu'il s'agissait du bâtiment des voleurs de perles. Et ils n'en étaient pas à leur coup d'essai ! Pour qu'ils ne reviennent pas indéfiniment, il fallait agir. Tuer tout l'équipage, pour commencer, puis couler le bateau. Avec un peu de chance, ça dissuaderait d'autres prédateurs humains…

Peut-être… et peut-être pas. Dans ce cas, il faudrait passer à la guerre totale.

Les Selka étaient assoiffés de sang humain, beaucoup plus goûteux que celui des poissons. Ce soir, ils s'offriraient un festin.

La reine remonta en flèche vers sa cible. Dans son sillage, une centaine de ses soldats se collèrent à la coque et y plantèrent leurs griffes. Se hissant à la force des poignets, ils émergèrent à l'air libre et continuèrent leur ascension.

Quand elle les enjamba, Nicci ignora superbement les trois hommes désormais émasculés qui se tordaient de douleur sur le sol souillé de vomi de sa cabine. Encore affaiblie par le poison, elle se félicitait quand même d'avoir définitivement privé les trois violeurs des outils de leurs ambitions. Sans un regard en arrière, elle les abandonna à leur souffrance bien méritée.

Le *Randonneur* tanguant toujours, Nicci zigzagua tant bien que mal en direction de la cabine du sorcier. Avait-il entendu les cris des trois nouveaux eunuques ? Peu probable, au milieu de cette tempête…

Le crâne en feu, Nicci se pencha en deux et vomit de nouveau. Il fallait que Nathan la débarrasse du poison, sinon…

Quand elle arriva, la porte de la cabine était ouverte. Comme de juste, le prophète avait filé sur le pont malgré les bourrasques. Lorsqu'elle y fut à son tour, les embruns lui cinglèrent le visage, mais le froid glacial lui fit plutôt du bien. Les cheveux volant au vent, elle inspira à fond et cria le nom du sorcier.

Puis elle le vit, accroché à une corde au pied du mât de misaine. Les cheveux trempés, il portait un manteau en toile huilée mais devait être douché quand même. Les traits défaits, blanc comme un linge, avait-il aussi été empoisonné ? Non, il devait avoir le mal de mer. Au côté, il portait son épée, comme s'il avait voulu ferrailler contre l'océan.

Nicci avança, la fureur de la tempête lui faisant un moment oublier les ravages du poison. Malgré sa robe noire imbibée d'eau, elle parvint à avancer droit, même quand le navire fit de l'équilibre sur la crête d'une vague avant de retomber lourdement.

Dès qu'il la vit, Nathan eut un grand sourire.

— Tu n'as pas l'air bien, magicienne. Les tempêtes ne sont pas à ton goût ?

— C'est plutôt le poison qui me reste sur l'estomac. Mais je me rétablirai. Hélas, le pauvre capitaine va devoir se trouver d'autres plongeurs.

Inutile de s'étendre sur le sujet…

— Je suis sûr que tu as pris soin d'eux avec compétence, souffla Nathan.

À la proue, de l'écume s'élevait au-dessus de la coque et retombait en pluie sur Mère la Mer. Leurs fixations cassées, des tonneaux roulaient sur le pont, percutaient le bastingage, s'envolaient et plongeaient vers l'océan.

Nathan saisit une autre corde, se releva et sourit bizarrement.

— Des butors dans l'équipage, une tempête… Tout ce qu'il faut pour une bonne aventure, non ?

Nicci tenta d'oublier son crâne et son estomac en feu.

— Je me fiche des aventures… Moi, je fais ça pour le seigneur Rahl et son empire.

— Pas pour sauver le monde ?

— Une idée tordue de la voyante !

De douleur, Nicci dut une fois de plus se plier en deux.

— Sauver le monde, c'est le travail de Richard, et il sait s'y prendre.

Attachée au mât, la vigie continuait à sonder l'horizon en quête de récifs ou d'une ligne de côte. Son perchoir oscillant comme le pendule d'une horloge, le marin avait du mérite à rester lucide alors qu'il risquait sa peau.

Dans le ciel, le cercle de nuages noirs se resserrait comme un garrot. Illuminant l'eau, des éclairs semblaient vouloir déchirer les voiles gonflées par le vent.

Entendant un cri familier, Nicci plissa les yeux et vit Bannon descendre péniblement de la fusée de vergue du grand mât. Il portait son épée, comme s'il avait pu rencontrer des ennemis dans le ciel.

C’était prendre un risque pour rien, mais il ne se séparait jamais de Solide. Les yeux ronds, Nathan regardait son disciple avec un mélange de fierté et d’incrédulité.

À mi-chemin du sol, Bannon désigna l’océan en braillant quelques mots incompréhensibles.

Balayé par une nouvelle déferlante, le *Randonneur* donna dangereusement de la gîte. L’eau emporta avec elle les rouleaux de corde, les caisses et des débris indéfinissables. Un jeune marin, pris par surprise, lâcha son point d’ancrage. Roulant jusqu’au bastingage, il parvint par miracle à s’y accrocher. Mais il ne tiendrait pas prise longtemps.

Nicci tenta d’affermir son contrôle de l’air et du vent pour venir en aide au malheureux. Soudain, elle vit ce qui avait incité Bannon à crier comme un possédé.

Au moment où le marin lâchait prise, risquant de voler par-dessus bord, une créature enjamba le bastingage et le rattrapa. Humanoïde, mais avec des mains palmées et griffues, l’être à la peau blafarde saisit le jeune matelot par les cheveux et par le devant de sa chemise.

Un instant, on aurait pu croire que l’intrus venait de sauver le marin. Mais il ouvrit la gueule, dévoilant des dents triangulaires acérées, la referma sur la tête du jeune homme et lui arracha la moitié du visage et le sommet du crâne. Ensuite, pour le faire taire, il lui déchiqueta la gorge puis le jeta au loin dans un geyser de sang.

Nicci sut d’instinct ce qui se passait.

— Des Selka, dit-elle. Ça ne peut être qu’eux.

Une dizaine d’autres créatures prirent pied sur le pont. Les rares marins qui s’y tenaient encore poussèrent un cri d’alarme qui se perdit dans la tempête.

Chapitre 15

Les envahisseurs étaient minces mais des muscles saillaient sous leur peau verdâtre parfaitement lisse. Selon Nathan, les Selka étaient des humains modifiés pour devenir des armes aquatiques. Ces êtres, cependant, semblaient avoir oublié depuis longtemps leur humanité.

Leur bouche ouverte en grand, ils aspiraient de l'air avidement, comme s'ils avaient perdu l'habitude de respirer à la surface. Une membrane transparente recouvrait leurs yeux écarquillés en quête de proies. Le long de leur dos, un aileron dentelé s'ajoutait aux nageoires de leurs bras et de leurs jambes.

Pris dans la tempête, le *Randonneur* était plus vulnérable que jamais. Déjà menacé de mort par les éléments, l'équipage devait en plus affronter une horde de monstres. En appelant à l'aide, des matelots rampaient sur le pont pour aller récupérer des harpons et des crochets.

Trois Selka leur foncèrent dessus, rapides comme des poissons rouges dans un bassin. Karl, le vieux loup de mer, brandit un harpon et tenta de se défendre. Hélas, dans sa panique, il avait choisi celui à la pointe détruite par l'acide des méduses. Avec ce qui ne valait guère mieux qu'une massue, il combattit pourtant comme un lion.

Il assomma le premier Selka, du sang jaillissant de ses branchies. Quand les deux autres furent sur lui, il frappa des poings et des pieds, mais un des monstres le ceintura et l'autre lui ouvrit le torse, dévoilant ses côtes et son sternum. S'unissant, les deux Selka arrachèrent les organes du pauvre type, dont les cris cessèrent très vite.

Toujours près de Nathan, Nicci luttait pour recouvrer ses esprits et trouver en elle assez de magie pour se battre. Rongée par le poison, elle s'était épuisée contre Sol et ses complices. Attaquer les Selka ? Pas question jusqu'à nouvel ordre…

Entêtée, elle essaya pourtant de générer une boule de feu. Mais le vent qui se déchaînait autour d'elle lui cingla le visage et l'arracha à sa concentration. Les yeux pleins d'eau salée, elle les essuya puis se fia à sa colère pour retrouver un peu d'énergie.

Enfin, des étincelles crépitèrent au bout des doigts de sa main droite.

Les yeux rivés sur la magicienne, un Selka bondit au moment où elle lançait une boule de feu. Percuté de plein fouet, le monstre s'embrasa et poussa un étrange cri qui résonna jusque dans ses branchies, à la base du cou. Touché à mort, il tituba puis s'écroula.

Bannon sauta de la fusée de vergue, son épée au poing. Terrifié, il semblait pourtant prêt à se battre.

Nathan l'aperçut quand il se mit en chemin pour les rejoindre, Nicci et lui.

— Fiston, souviens-toi de ce que je t'ai dit !

D'autres Selka prenaient pied sur le navire pour fondre sur les défenseurs.

Armés de harpons, deux colosses firent face. Entaillant leur chair couverte de limon, ils blessèrent trois monstres, mais une quinzaine d'autres leur sautèrent dessus. Héroïques, les marins luttèrent jusqu'à ce que des mains griffues leur arrachent leurs armes puis les retournent contre eux.

Abattant son épée dès qu'il voyait une cible, Bannon avançait sur le pont sans perdre l'équilibre. Solide ayant un tranchant bien affûté, le bras d'un attaquant s'envola dans les airs. Sans marquer de pause, Bannon coupa le cou d'un autre Selka.

Une deuxième boule de feu de Nicci calcina un monstre qui tentait de prendre le rouquin à revers. En hurlant, la créature sauta par-dessus bord.

Bannon se retourna, cligna des yeux puis cria à Nicci un « merci » qu'elle devina sans l'entendre.

Alarmés par les cris de leurs camarades, les marins arrivaient enfin sur le pont. Dès qu'ils aperçurent les monstres, ils crièrent à leur tour pour alerter les occupants des ponts inférieurs. Bientôt, une bonne partie de l'équipage se pressa devant une écoutille, résolue à défendre jusqu'à la mort le navire.

Voyant d'où venaient les renforts, les Selka tentèrent de les abattre à la source. Alors que sa tête émergeait à l'air libre, un marin réputé pour son art de repriser les voiles fut saisi à la gorge par un attaquant qui le tira dehors puis lui enfonça ses dents triangulaires dans le cou. Coincé, le matelot battit des bras et des jambes tandis que son bourreau l'éventrait, aspergeant de sang les marins qui gravissaient l'échelle de coupée.

Quand il fut fatigué de ce jeu, le monstre lâcha sa victime et s'engouffra dans l'écoutille, repoussant les renforts. Si les ponts inférieurs étaient envahis, tout serait perdu…

Sous la pluie et les embruns, quatre Selka chargèrent Nicci. Malgré ses entrailles douloureuses, elle se répéta qu'elle avait été une Sœur de l'Obscurité et gardait en elle le pouvoir de plusieurs sorciers. Poison ou pas, elle était plus forte que tous les adversaires que ces créatures avaient combattus.

Avançant d'un pas, Nathan leva les mains et tenta d'invoquer sa magie. À sa posture et à son expression, Nicci devina qu'il préparait un sort majeur.

Alors que dix nouveaux Selka enjambaient le bastingage, Nathan voulut les bombarder de lances de feu… et ouvrit de grands yeux quand rien ne se passa. Puis il agita les mains, sans plus d'effet, tandis que les Selka fondaient sur lui.

— Nathan ! cria Nicci.

Le vieux sorcier insista sans obtenir de résultat. Stupéfié, il ne semblait même pas penser à avoir peur.

Juste à temps, Bannon le rejoignit et abattit son épée sur le premier Selka. Après en avoir tué un autre, il se tourna vers le sorcier :

— Si vous avez besoin de secours, je suis là !

Les yeux baissés sur ses mains, Nathan marmonna :

— Du secours, moi ?

De nouveau, Nicci se demanda si le vieil homme avait été empoisonné. Épuisée par son dernier sortilège, elle tremblait de plus en plus. Mais une Sœur de l'Obscurité ne connaissait pas l'épuisement face à une horde d'agresseurs.

Dans un coin, un marin blond souleva un tonneau vide et le jeta sur un Selka. Esquivant le projectile, le monstre ceintura son adversaire, mais tous deux furent emportés par une énorme vague.

Jetant un coup d'œil à l'océan, Nicci ne vit pas réapparaître la tignasse claire du pauvre type.

Une seconde plus tard, Eli sortit de la salle des cartes.

— Des Selka ! cria-t-il comme si ce n'était pas la première fois. Saloperies, filez de mon bateau !

Un coutelas au poing, le capitaine brandissait une longue massue dont il se servait pour caresser le dos des marins indisciplinés. Résolu, il avança vers les Selka.

Dès qu'ils l'eurent identifié, les monstres convergèrent vers lui. Sans broncher, il tint son terrain et frappa avec ses deux armes.

Fendant l'air, le coutelas trancha net une main palmée. Bien entendu, ça ne découragea pas les Selka. La massue fit éclater quelques crânes et brisa pas mal de dents, mais une créature finit par la saisir à deux mains et l'arracher à son propriétaire.

Submergé par le nombre, le capitaine continua à frapper avec son coutelas. Mais sa propre massue, maniée par un attaquant, s'abattit sur son poignet et le brisa net. Contraint de lâcher sa lame, Eli dut battre en retraite dans la salle des cartes.

Dix Selka s'attaquèrent à la porte verrouillée, la défoncèrent et se ruèrent dans la pièce. Les cris du capitaine furent vite suivis par le bruit des hublots qui se brisaient.

Jeté dans le vide, le cadavre d'Eli s'écrasa dans l'eau. Avides de festoyer, ses bourreaux plongèrent à sa suite.

Pendant que Nathan luttait en vain pour recouvrer l'usage de son don, Nicci utilisa toutes les armes dont elle disposait. Avec un

mélange de Magie Additive et Soustractive, elle fit pleuvoir des éclairs noirs sur les Selka. Frappé au cœur, l'un d'eux se désintégra.

— La magie…, gémit Nathan. Elle me… Ma magie a disparu !

Il essaya encore, les mains tendues, mais rien ne se passa.

— Disparu ! cria-t-il, fou de rage.

Nicci n'eut pas le temps de s'appesantir sur le sujet. Avec l'énergie du désespoir, elle parvint à invoquer du Feu de Sorcier. Dès que la boule fut assez grosse entre ses mains, elle la lança.

En sifflant dans l'air, l'énergie dévastatrice fondit sur quatre Selka qui encerclaient un marin. L'homme cria puis se tut très vite, réduit au silence en même temps que ses agresseurs. Cinq vies rayées du monde en une fraction de seconde…

Le Feu de Sorcier, presque inaltéré, traversa le pont, carbonisa plusieurs tonneaux puis embrasa le bastingage et la coque. Par bonheur, la pluie et les vagues éteignirent l'incendie. Pas le Feu de Sorcier lui-même, qui avait fini par se dissiper, mais les flammes qu'il laissait dans son sillage.

Sans pouvoir estimer combien de force il lui restait, Nicci se prépara à combattre encore, car des Selka affluaient toujours.

Trois silhouettes vacillantes émergèrent de la coursive des cabines. Hagards, les pêcheurs de perles émasculés marchaient à petits pas prudents, comme des vieillards. Dans leur état, Sol, Elgin et Rom pouvaient à peine bouger. Alors, se battre…

Ils ne furent pourtant pas inutiles. Dès qu'ils les aperçurent, les Selka se concentrèrent sur eux.

Les voyant approcher, Sol tendit une main, comme s'il croyait avoir affaire à des membres d'équipage.

Un des monstres le saisit par le cou, le plaqua contre une cloison et lui posa une main sur le ventre. Puis, d'une seule griffe, il remonta vers la gorge du violeur, lui ouvrant le torse comme s'il coupait du beurre. Ensuite, tel un pêcheur qui vide un poisson, il arracha les entrailles de sa proie, s'en reput puis confia le cadavre à un autre Selka, qui élargit l'ouverture et dévora le cœur du pêcheur peut-être pas encore tout à fait mort.

Elgin subit le même sort. Ouvert en deux, il servit de festin à des Selka ivres de sang et de chair.

Rom tenta de fuir, mais un monstre l'attrapa par-derrière et lui fendit le dos, exposant sa colonne vertébrale. Après l'avoir méthodiquement détachée du reste, il la jeta sur le pont puis laissa tomber le cadavre désarticulé et flasque.

Résigné à ne pas pouvoir utiliser sa magie, Nathan dégaina sa belle épée et la brandit pour défier les Selka. Épaule contre épaule, Bannon et lui chargèrent les monstres. Devenu une machine à tuer – si elle

n'avait pas su que c'était lui, Nicci ne l'aurait pas reconnu –, le doux jeune homme abattait son arme comme un forestier qui se fraie un chemin à la machette dans des broussailles.

Le sorcier se mit vite dans la peau d'un escrimeur. Tombant son manteau huilé pour être libre de ses mouvements, il décrivit un arc de cercle gracieux avec sa lame et égorgea un Selka dont la tête se détacha à demi du torse. Puis le vieil homme se retourna, et, dans la foulée, traversa la poitrine d'un autre monstre.

Alors qu'elle récupérait après avoir invoqué du Feu de Sorcier, Nicci vit que deux Selka approchaient d'elle. Avec le peu d'énergie qui lui restait, elle généra une barrière d'air qui repoussa les monstres sans être assez puissante pour les envoyer par-dessus bord.

Les créatures repassèrent à l'attaque.

Paniqué, un marin grimpa dans le gréement pour échapper au carnage. Quand il eut atteint la fusée de vergue du mât principal, il se réfugia sur le perchoir de la vigie.

Des Selka le repérèrent et grimpèrent à leur tour.

Avec un bruit assourdissant, un éclair naturel frappa le mât, le fendit en deux et expédia le pauvre matelot dans le vide. Tué sur le coup par la foudre, il s'écrasa dans l'eau et coula comme une pierre.

L'éclair sema aussi la panique parmi les Selka. Alors qu'ils tentaient de se raccrocher aux cordages, le mât principal s'écroula sur le gréement et entraîna dans sa chute le mât de misaine.

Tétanisé devant ce désastre, Nathan ne sentit pas qu'un Selka approchait dans son dos. Le ceinturant, la créature déchira sa belle chemise neuve.

Vif comme l'éclair, Bannon enfonça sa lame dans le flanc du Selka, le força à s'écarter du sorcier, lui déchira les entrailles et dégagea son épée.

— Merci, fiston, souffla Nathan, impressionné.

— J'ai eu un bon professeur…

Un peu remise, Nicci invoqua une deuxième boule de Feu de Sorcier. Hélas, comprit-elle, ça ne suffirait pas.

— Douce Mère la Mer, gémit Bannon, les yeux rivés sur la proue, il en arrive toujours !

Chapitre 16

Les torrents d'eau qui balayaient le pont du *Randonneur* ne parvenaient pas à chasser le sang des marins déchiquetés et de leurs ennemis. Cédant à une faim dévorante, les Selka festoyaient sur les cadavres. S'ils semblaient préférer les entrailles, ils ne détestaient pas non plus déguster un bras ou une jambe.

Un éclair bleu-noir lancé par Nicci frappa de plein fouet un groupe de monstres. Aussitôt, une odeur de chair brûlée se mêla à la puanteur du sang et des déjections fluides ou solides.

Après avoir frappé, Nicci se plia en deux. La nausée continuait et sa tête lui faisait de plus en plus mal. Voyant qu'elle avait besoin de récupérer, Nathan vint se placer devant elle. Privé de sa magie, le vieil homme se révélait un guerrier valeureux.

Déchaîné, Bannon, qui frappait dans tous les sens, négligeait la protection de ses flancs. Un Selka en profita pour lui fendre la cuisse. Avant qu'il ait pu faire plus de dégâts, Nathan bondit et le décapita. Sans pitié, le vieil homme flanqua un coup de pied à la tête sans corps dont les yeux exprimaient une infinie surprise.

Quand elle sentit un changement chez les assaillants, Nicci se tourna et vit qu'une créature plus magnifique que les autres venait d'enjamber le bastingage. Une femelle, comprit la magicienne, sa peau lisse verte constellée de petites taches noires.

Tous les Selka se tournèrent vers la superbe femme aquatique.

Malgré les rugissements du vent et le fracas des vagues, une étrange sorte de silence s'abattit sur le pont du *Randonneur*.

La probable reine des Selka se tenait devant la statue de Mère la Mer. Quand elle parla d'une voix étrangement faible, Nicci eut le sentiment qu'elle s'exprimait pour la première fois hors de l'eau… et dans un langage humain.

— Les voleurs doivent mourir, dit-elle. Même si votre sang ne compensera pas les dégâts que vous avez faits.

— Nous n'avons rien volé ! cria Nathan.

Comme s'il venait de comprendre, Bannon se décomposa.

— Les perles-souhaits…, souffla Nicci.

— Oui, confirma la reine. Ce sont les graines de nos rêves, les larmes de notre essence – bref, notre plus grand trésor. Depuis longtemps, les Selka ne font plus partie de l'humanité. Nous n'appartenons pas à votre monde, et nous sommes venus reprendre nos rêves. Nos perles !

De l'équipage, il restait une poignée de survivants. Son mât principal et son mât de misaine détruits, le *Randonneur* à moitié en feu ne valait guère mieux qu'une épave, d'autant que des monstres étaient en train de dévaster les ponts inférieurs. Aux cris qui en montaient, les derniers marins ne tarderaient pas à succomber.

Par l'écoutille, Nicci entendit les meuglements désespérés de la vache. Puis ils se turent. Une minute plus tard, trois Selka émergèrent sur le pont avec d'énormes morceaux de viande qu'ils offrirent à leur reine.

Tandis que la créature dévisageait Nicci, Nathan et Bannon s'en rapprochèrent pour la défendre.

Deux Selka moins minces que les autres prirent pied sur le pont, portant un gros coffre qu'ils avaient dû trouver dans une partie fermée de la cale. Avançant lentement, ils le jetèrent aux pieds de la reine puis arrachèrent le couvercle de ses gonds.

Un coffre plein de perles-souhaits pêchées quelques jours plus tôt…

La reine plongea les mains dans les perles et les fit couler entre ses doigts comme des pièces d'or.

— Les graines de nos rêves ! s'écria-t-elle, les yeux levés au ciel.

Par poignées, elle jeta les perles par-dessus bord, rendant à l'océan ce qui appartenait à l'océan. On eût dit une fermière au moment des semailles. Infatigable, elle continua jusqu'à avoir vidé le coffre.

Comme si c'était un signal, les Selka chargèrent les derniers survivants du *Randonneur*.

Sur les flancs de Nicci, Nathan et Bannon brandirent leur arme, prêts à vendre chèrement leur peau.

Confrontée à la mort, la magicienne invoqua tout ce qu'elle avait appris au cours de sa vie et tous les pouvoirs volés à des sorciers. Avec l'énergie du désespoir, elle parvint à générer du Feu de Sorcier. Un baroud d'honneur…

Une petite boule incandescente apparut. L'alimentant avec du feu magique ordinaire, Nicci ajouta un halo d'illusion. Aux yeux des Selka, elle paraissait désormais serrer un soleil entre ses mains.

L'arme mortelle prête, elle ne la déchaîna pas, attendant l'ultime moment. Après l'avoir propulsée, vidée de ses forces, elle ne pourrait plus rien faire. De magique, du moins. Car elle avait glissé à sa ceinture le coutelas d'un marin mort, et elle comptait bien s'en servir.

La reine avança vers le trio de défenseurs.

— Avec ce feu, dit Nicci, je peux vous tuer tous, ou presque, y compris votre reine. Voulez-vous que je vous le prouve ?

La souveraine était d'une beauté terrifiante. Alors que ses sujets avançaient aussi, certains semblaient s'intéresser à Bannon, leurs branchies palpitant d'émotion.

La reine riva les yeux sur le jeune homme.

— Nous te connaissons, dit-elle. Jadis, nous t'avons sauvé. Pourquoi es-tu revenu ? Nous ne te voulions pas de mal.

Couvert de sang, des plaies sur tout le corps, son épée souillée de fluide vital de Selka, Bannon souffla :

— Je vous prenais pour une légende… Quand j'étais jeune, je vous ai appelés au secours, c'est vrai. Aujourd'hui, je vois que vous êtes seulement des monstres.

L'aileron dorsal de la reine frémit et les taches, sur sa peau, pâlirent soudain.

— Des monstres, nous ?

Un grand bruit retentit, venant des ponts inférieurs. Les Selka détruisaient la coque…

La reine se tourna vers Nicci, qui ne broncha pas. Sur la peau verte de la reine, la boule de Feu de Sorcier projetait des reflets orange. Après le carnage, il restait encore une soixantaine de monstres sur le pont.

Les matelots étaient morts. Avec sa boule de feu, Nicci ne tuerait pas tout le monde, malgré ce qu'elle avait dit.

Mais une idée lui traversa l'esprit.

Dans la poche secrète de sa robe, elle prit la perle-souhait offerte par Bannon après le départ de Tanimura. Entre ses doigts, la petite boule semblait très froide. La dernière perle présente sur le navire…

« Les graines de nos rêves… »

Voyant Nicci lever la main qui tenait la perle, la reine siffla de haine. Oubliant la boule de feu, ses sujets se préparèrent à bondir.

Sous le regard des monstres, Nicci jeta la perle dans l'océan – aussi loin qu'elle put.

— Que les poissons fassent ce qu'ils veulent de mes souhaits ! Je fabrique ma propre vie.

La reine regarda la magicienne avec un tout nouveau respect.

— Vous trois, vous n'êtes peut-être pas des voleurs, dit-elle avant de se tourner vers les survivants de son armée. Nous en avons terminé ici.

Les Selka couverts de sang saisirent quelques cadavres humains et les jetèrent par-dessus bord. Puis ils firent de même avec les dépouilles de leurs semblables.

Toujours face à Nicci, la reine regarda un long moment la boule de feu. Enfin, elle se détourna et plongea dans l'océan avec une incroyable grâce. Ses sujets aussi abandonnèrent le *Randonneur*.

Seuls, Nicci, Bannon et Nathan regardèrent la tempête achever le travail de destruction commencé par les Selka.

Chapitre 17

Le *Randonneur des Vagues* était blessé à mort. Deux mâts brisés, les voiles déchiquetées… Après la bataille contre les Selka, la proue n'était qu'un champ de ruines. Dans les ponts inférieurs, c'était encore pire, la puanteur du sang et des entrailles montant de toutes les écoutilles.

Derniers survivants, Nicci et ses deux compagnons se demandaient si les Selka n'allaient pas changer d'avis et revenir. À bout de forces, la magicienne avait laissé sa boule de feu se dissiper.

Même si la reine n'avait rien promis, elle aurait parié qu'ils ne risquaient plus rien.

Une vague secoua le *Randonneur* assez fort pour que ses trois derniers occupants tombent à genoux.

— Magicienne, désolé de n'avoir pas pu t'aider pendant la bataille, dit Nathan, désabusé et anxieux. (Il baissa les yeux sur ses mains.) Impossible de trouver ma magie… Des sorts très simples soudain hors de ma portée !

— Au cœur de la bataille, dit Bannon, vous n'avez pas pu vous concentrer… Mais que d'exploits avec votre épée ! Je vous dois la vie.

— Dix fois plutôt qu'une, fiston ! Mais j'ai la même chose à ton service. On ne s'en est pas trop mal tirés…

» Nicci, je n'ai pas pu toucher mon Han. (Le sorcier porta les mains à son cou.) Y aurait-il un collier invisible ? Un Rada'Han immatériel qui m'empêcherait d'utiliser mon don ?

Au Palais des Prophètes, les Sœurs de la Lumière recouraient à ces colliers pour contrôler le Han des garçons qu'elles formaient. Nathan avait été neutralisé ainsi pendant la plus grande partie de sa vie, et Richard avait subi cette épreuve durant sa « formation ».

— Aucune force extérieure ne bloque ton Han, sorcier. Sinon, je la sentirai. (Nicci et ses compagnons se redressèrent.) Le phénomène a commencé avant l'attaque des Selka, quand tu n'as pas pu invoquer une flamme de paume pour impressionner Bannon.

Nathan parut accablé.

— Par les esprits du bien ! Bon, j'ai perdu mon don de prophétie, mais la totalité de ma magie ? Je ne me sens plus entier…

À cause du vent, les gouttes de pluie devenaient presque aussi dangereuses que des grêlons. Malmenée par la tempête, une autre fusée de vergue s'écroula sur le pont. Sous l'assaut des bourrasques, le bateau menaçait de se coucher sur un flanc et les survivants, pour

tenir debout, devaient s'accrocher à des cordages.

— Si nous survivons à cette nuit, dit Nicci, j'étudierai la question demain.

Bannon approcha, le visage ruisselant d'eau. Dans ces conditions, difficile de dire s'il pleurait.

— Qu'allons-nous faire ?

— Nous en tirer, répondit Nicci. Ça ne dépend que de nous.

Le pont s'inclinait de plus en plus et la ligne de flottaison du *Randonneur* baissait minute après minute.

— Il faut explorer les ponts inférieurs, dit Bannon. Il y a peut-être des survivants.

— Tu as raison, fiston, on va vérifier.

Nathan regarda Nicci d'un air entendu. Tous les deux, ils savaient qu'il n'y aurait pas de survivants.

Mais les Selka, se souvint Nicci, s'en étaient pris à la coque.

— Nous devons évaluer les dégâts, dit la magicienne. Les Selka avaient l'intention de couler le navire après nous avoir massacrés.

Une fois l'écoutille franchie, la puanteur agressa les narines des trois compagnons. On eût dit l'odeur d'un abattoir où on entreposerait en plus des pots de chambre.

Dans une coursive, ils trouvèrent la tête de la vache et quelques lambeaux de sa peau. Un avant-goût de ce qui les attendait dans le quartier des marins.

Une totale dévastation… Des morts partout, mutilés et à demi dévorés. Un sol glissant à cause du sang et des fluides vitaux…

D'ici, on entendait très bien des bruits d'eau inquiétants. Une fois dans la cale, Nicci parvint à invoquer une petite flamme qui éclaira une énorme voie d'eau. Nageant sous le navire, les Selka s'y étaient introduits en perçant la coque, puis ils avaient agrandi le trou.

— Le *Randonneur* va couler, dit Nathan. C'est une question d'heures.

— Et si nous scellions les écoutilles ? proposa Nicci. L'eau resterait confinée dans la cale. Nous gagnerions une bonne demi-journée.

— Et le colmatage ? avança Bannon. Je sais plonger et retenir ma respiration. Je pourrais boucher pas mal de trous.

Pour ça, il était trop tard. Avec autant d'eau dans la cale, aucune réparation ne tiendrait.

— Avec ma magie, gémit Nathan, je régénérerais les lattes en leur ajoutant du bois…

— Je vais essayer, dit Nicci.

Un pur exercice de Magie Additive. Ajouter de la matière à la matière, un jeu d'enfant. D'habitude. Pas aujourd'hui, après un empoisonnement et une bataille…

Mais le vaisseau coulait, et il n'y avait pas de temps à perdre. Yeux

fermés, Nicci se concentra et invoqua tout le pouvoir dont elle disposait. Avec son don, elle localisa les lattes endommagées et entreprit de les réparer. Mais chaque fois qu'elle ajoutait du bois, la pression de l'océan l'arrachait de nouveau.

Nathan prit la magicienne par les épaules pour lui insuffler de la force. Hélas, elle ne put rien tirer de lui… Pour se stimuler, elle pensa à sa colère, aux Selka sanguinaires, aux trois pêcheurs et à ce qu'ils avaient voulu lui faire…

C'était encore plus grave que ça. Ces salauds avaient condamné à mort l'équipage. S'ils ne l'avaient pas empoisonnée, la magicienne, en possession de tous ses moyens, aurait pulvérisé les Selka.

Dans sa rage et son dégoût, elle puisa un peu de pouvoir et recommença à faire « grandir » les lattes. Peu à peu, la voie d'eau se reboucha – un résultat inespéré.

— C'est réparé mais fragile…

— Certes, fit Bannon, mais puisque nous ne sombrons plus, nous aurons le temps de consolider. Je vais plonger et m'en occuper.

Les heures suivantes, retenant son souffle comme un vrai pêcheur de perles, Bannon s'immergea dans la cale inondée. Même si les cadavres et autres débris qui flottaient un peu partout le gênèrent, il parvint à consolider le colmatage magique de Nicci.

Revenus sur le pont, et sous la tempête qui ne désarmait pas, les trois compagnons furent accablés par l'étendue des dégâts. Les mâts brisés, le gréement endommagé, la proue brûlée par le Feu de Sorcier…

À la poupe, la salle des cartes était dévastée. La barre arrachée de son logement, le *Randonneur* était livré à la fantaisie des courants.

Pas de capitaine, aucune carte, plus de barre… Alors que la nuit avait déjà paru interminable aux survivants, l'obscurité ne semblait pas vouloir se dissiper.

Campé à la proue, une main en visière, Bannon sonda l'océan.

— Regardez ! Cette écume, droit devant ! Des récifs !

Avec une rage décuplée, la tempête poussait le bateau vers ces obstacles mortels.

— Accrochez-vous ! cria Nathan.

La magicienne tenta de manipuler les vents et les vagues, mais le *Randonneur* n'était plus qu'une épave à la dérive malmenée par la mer et des vents capricieux.

Dans un vacarme d'enfer, le navire percuta les récifs. La coque se fendant de nouveau, le mât de misaine tomba à l'eau.

Dans le lointain, à la lueur des éclairs, Nicci crut voir des silhouettes sur une improbable côte. Un mirage, ou une terre promise hors de portée…

Cassé en deux, le *Randonneur des Vagues* commença à sombrer.

Chapitre 18

Ayant semé assez de destruction, la tempête s'en fut comme elle était venue. Tel le bordel de campagne d'une armée victorieuse, les nuages la suivirent.

Sur la plage de galets et de sable, Nicci fut réveillée par les cris de mouettes qui se disputaient une charogne. Tout le corps douloureux, elle entendit son estomac gargouiller – sans doute à cause de l'eau de mer qu'elle avait ingérée en nageant vers la côte dans la nuit.

Après avoir essuyé le sable sur ses joues, la magicienne dut se pencher pour vomir – de la bile, seulement. Se retournant sur le dos, elle tenta de remettre de l'ordre dans ses idées.

Des vagues furieuses s'écrasaient contre les rochers de la côte. Mais sur sa petite plage, dans une crique, la naufragée semblait en sécurité. Pour évaluer la situation, elle s'appuya sur les coudes et procéda par ordre. D'abord, son corps. Pas de fractures, mais beaucoup d'hématomes et d'égratignures. Somme toute, un bon bilan. À l'intérieur, tout semblait en état de marche. Son cœur battait, son sang circulait et elle respirait. Que demander de plus ? Eh bien, de pouvoir toucher aisément son Han.

Mission accomplie ! Après l'empoisonnement et son détestable état de faiblesse, elle était redevenue elle-même. Un soulagement…

Les souvenirs revinrent : la tempête, l'attaque des Selka, le naufrage…

Une fois relevée, Nicci tituba un peu, mais ça ne dura pas. Bien, elle était vivante. Et seule.

Les mouettes continuaient à se disputer les pitoyables dépouilles de quelques marins du *Randonneur*. Pourtant, il y avait assez de cadavres pour deux ou trois fois plus d'oiseaux…

Une mouette sortit un œil de son orbite, sectionna le nerf optique et s'envola, pourchassée par quatre de ses congénères.

Nicci crut quelques instants avoir repéré le cadavre de Bannon. Mais le type avait de longs cheveux blonds. Un matelot dont elle n'avait jamais connu le nom…

Les morts n'ayant plus besoin de rien et ne présentant aucun intérêt, la magicienne se mit en quête de survivants.

La plage était jonchée de débris du *Randonneur*. Pour l'essentiel du bois flotté qui ne servirait à rien et des lambeaux de voiles inutilisables.

Quelques tonneaux gisaient aussi dans le sable, parfois à demi

recouverts par la marée. On eût dit des dés lancés par un géant sur un tapis de jeu grandeur nature…

Immobile, Nicci se concentra sur la restauration de sa lucidité et de ses capacités cognitives.

Sa quête de Kol Adair ? En admettant qu'elle ait jamais eu un sens, c'était fichu. Échouée sur une plage, la Lumière seule savait où…

De toute façon, Nicci n'avait jamais cru au numéro de la voyante. Aujourd'hui, perdue, épuisée et souffreteuse, elle n'avait aucune envie de sauver le monde. Pas pour Richard, et pas davantage pour elle-même…

Malgré les cris des mouettes, le bruit du vent et le fracas des vagues, la magicienne se sentait oppressée par un terrible silence. Elle était seule. Seule…

— Magicienne ! Nicci ! lança soudain une voix.

La jeune femme se retourna pour découvrir Bannon Farmer en train d'approcher. En piteux état, ses cheveux roux emmêlés, lui aussi était couvert de contusions. La joue gauche tuméfiée, une plaie sur le front, il aurait tout eu d'un spectre sans le sourire qui lui fendait les lèvres.

— Douce Mère la Mer, dit-il après avoir contourné un gros fragment de coque coincé contre un rocher, j'ai bien cru qu'il n'y avait pas de survivants.

Sa chemise séchait déjà au soleil, une croûte de sel se formant sur le tissu.

— Je me suis réveillé avec du sable dans la bouche et personne autour de moi. J'étais dans une sorte de bassin naturel, à cinquante pas de la plage. J'ai crié, mais personne n'a répondu.

Le jeune homme brandit triomphalement son étrange épée.

— Coup de chance, je n'ai pas lâché Solide.

Nicci examina discrètement son compagnon et ne releva aucun signe d'une grave blessure. Sur les champs de bataille, elle avait souvent vu des hommes en état de choc se croire en bien meilleur état qu'en réalité. Bannon, lui, ne semblait pas amoché.

— Tu as trouvé Nathan ?

De l'inquiétude passa dans le regard du jeune homme.

— Non, tu es la première personne que je vois. Mais je commence à peine mes recherches. Je suis sûr qu'il est vivant ! Un grand sorcier comme lui…

Un grand sorcier, certes, mais privé de ses pouvoirs. Sincèrement anxieuse, Nicci oublia ses multiples douleurs et entreprit de fouiller la plage.

— Où as-tu cherché ? Par là, tu y es allé ?

— Je viens de là-derrière, où je me suis échoué. Mais presque tous

les débris du *Randonneur* sont ici. Le courant a dû également entraîner Nathan dans cette direction.

Les reflets du soleil sur le sable blessèrent les yeux de Nicci. Plissant le front, elle réussit quand même à sonder la côte où les vagues venaient s'écraser. Les chocs contre les rochers couverts d'écume devaient s'entendre à une lieue à la ronde. Si Nathan avait « accosté » là, il n'était plus qu'un pantin désarticulé.

Avec une énergie surprenante, Bannon avançait en criant le nom du sorcier. Persuadée qu'ils allaient découvrir un cadavre dépecé par une horde de mouettes, Nicci était beaucoup moins pressée que lui…

À mi-chemin de la ligne de rochers battus par les vagues, les deux compagnons avisèrent un grand lambeau de voile échoué à côté de caisses et de tonneaux – ou plutôt de ce qu'il en restait. De loin, le carré de tissu ressemblait à un linceul étendu sur le sable.

Bannon en souleva un coin et s'écria :

— Il est là !

Couché sur le ventre, le vieil homme gisait sur les restes d'un tonneau fracassé. Quand Bannon l'eut retourné, Nicci eut confirmation de ses pires craintes. Noyé ou victime d'une commotion cérébrale, le sorcier n'était plus de ce monde.

Bannon écarta son ami des débris de tonneau et l'étendit sur le sable. Blafard, le vieil homme ne battait même pas des paupières. Penché sur sa poitrine, son disciple tenta d'entendre son cœur, puis il essaya de lui ouvrir les yeux.

Tout ça ne donnant rien, il tourna le sorcier sur le côté, lui passa les bras autour de la taille, cala ses poings contre son plexus solaire et appuya si fort que Nicci eut peur qu'il le casse en deux.

Le vieil homme cracha un geyser d'eau, toussa comme un perdu, eut une série de spasmes et toussa encore.

Il tenta de se dégager, mais Bannon se révéla d'une force hors du commun. Sans effort, il allongea de nouveau Nathan sur le dos, lui souleva les jambes et leur fit exécuter des mouvements de pompe. Chaque fois que ses genoux touchèrent sa poitrine, le sorcier cracha de l'eau – jusqu'à ce qu'il ait repris assez de forces pour repousser Bannon.

— Assez, fiston ! Inutile de me ressusciter plusieurs fois. Une seule suffira…

Le vieil homme secoua la tête puis se passa une main dans les cheveux.

— Il s'était noyé…, dit Nicci en dévisageant Bannon. Où as-tu appris ça ?

— Sur Chiriya, nous savons secourir les pêcheurs tombés à la mer. Souvent, ça ne réussit pas, mais quand il reste une étincelle de vie – et si on peut vider l'eau qui engorge les poumons – il arrive que Mère la

Mer autorise un homme à revivre.

— Je ne suis pas un homme, ronchonna Nathan, mais un sorcier.

Sur ces fortes paroles, il recracha des litres d'eau salée.

— Quoi qu'il en soit, dit Nicci, Mère la Mer s'est montrée clémente avec toi.

Nathan s'assit et porta une main à sa tempe, où une entaille saignait abondamment.

— J'admets être content de me réveiller vivant. Une excellente façon de commencer la journée.

Il toucha de nouveau la plaie et fit la grimace. Puis il ferma les yeux, se concentra… et se décomposa.

— Toujours pas de don, dit-il à Nicci. Puis-je te demander de me guérir, magicienne ? Peut-être pas entièrement, mais… Ou as-tu également perdu ton don ? Pendant la bataille, j'ai vu que tu avais des difficultés…

— Non, tout va bien… C'était un effet secondaire du poison que m'ont administré les pêcheurs de perles. Par bonheur, je suis en bien meilleur état qu'eux, aujourd'hui.

— Ils t'ont empoisonnée ? s'écria Bannon, l'air défait.

Nicci plongea les yeux dans ceux du jeune homme.

— Oui, avec la soupe de poisson que tu m'as apportée.

Dans le regard de Bannon, Nicci lut qu'il n'était pas au courant – un immense soulagement pour elle.

— C'est pour ça que j'ai eu du mal à combattre les Selka. L'effet du poison…

— Dans la soupe que je t'ai apportée ? Moi, je t'ai empoisonnée ? Nicci, je ne savais pas ! Douce Mère la Mer, je suis navré…

Dans des circonstances semblables, Jagang aurait tué le jeune homme – lentement, pour qu'il expie son erreur. À une époque, la Maîtresse de la Mort l'aurait aussi exécuté. Mais Nicci n'était plus cette femme-là. Grâce à Richard…

Voyant le désarroi de Bannon – un garçon honnête, elle le savait –, elle se rappela pourquoi elle n'avait pas eu le moindre soupçon.

— C'est pour ça que ces types t'ont choisi, Bannon Farmer. Ils savaient que je ne me méfierais pas de toi. Que je te croirais incapable de me nuire.

— Et ils avaient raison ! Je ne te ferai jamais de mal.

— Tu vois, ton innocence est devenue une arme qu'on a retournée contre moi. Ces hommes t'ont abusé. Fais en sorte que ça ne se reproduise pas !

Bannon s'excusa bien plus qu'il l'aurait fallu. En l'écoutant, Nicci plia les doigts, sentit sa magie et comprit qu'elle était de nouveau elle-même.

— Ça n'a plus d'importance. Je suis rétablie.

La magicienne posa une main sur la tempe de Nathan et referma sans difficulté sa blessure.

— Merci, souffla le sorcier. Ce n'était pas grave, mais très agaçant.

— Maintenant, Bannon, à ton tour.

Le jeune homme recula d'instinct. Des doutes au sujet de la magie ? Pas sûr que Nicci l'ait vraiment pardonné ?

— C'est inutile, magicienne. Des plaies sans gravité… Je me rétablirai tout seul.

Désireuse de se prouver qu'elle avait recouvré tous ses moyens, Nicci prit le rouquin par le bras.

— J'insiste !

Le pouvoir déferla en Bannon et ses plaies disparurent.

— C'est formidable ! s'écria-t-il, ses angoisses oubliées. Je me sens d'attaque pour affronter de nouveau les Selka.

— Espérons que ce ne sera pas nécessaire, fiston, dit Nathan.

Nicci épousseta le devant de sa robe noire puis écarta ses cheveux de ses yeux.

— Je vous veux tous les deux en pleine forme, parce que nous avons du pain sur la planche. Par exemple, découvrir où nous sommes.

Chapitre 19

Quand il eut fini de se lamenter sur sa « tenue en lambeaux », Nathan insista pour fouiller les débris à la recherche de son épée et d'autres objets susceptibles de servir à des survivants.

Après une série de mésaventures, il avait peu d'espoir de retrouver son arme. Pourtant, il la dénicha entre une caisse fracassée et un tonneau qui avait contenu de la teinture.

Il dégagea l'arme et la brandit.

— Je vais me sentir mieux ! Bannon, à nous deux, nous défendrons la magicienne contre n'importe qui.

— Les mouettes et les crabes en tremblent sûrement de peur, railla Nicci. Avant de nous mettre en chemin, il faut ramasser tout ce qui pourrait avoir de la valeur. Qui sait combien de temps il nous faudra pour retourner dans l'empire d'haran ?

Avanies ou pas, la magicienne n'oubliait pas sa mission. Car il en allait de l'avenir de Richard et du triomphe de sa vision du monde.

Parmi les cadavres, ils trouvèrent une outre d'eau intacte – qui leur permit de se désaltérer – et une caisse de viande salée.

Désespéré d'avoir perdu sa garde-robe, Nathan découvrit dans le coffre d'un marin une chemise qui irait à Bannon, un peigne en écaille de tortue et une liasse de lettres détrempées. Les rares mots lisibles indiquaient qu'il s'agissait du courrier d'une amante adorée qui ne recevrait plus jamais de réponse à ses missives.

— On prend exclusivement ce qui peut servir, dit Nicci.

Dans le coffre, elle préleva un couteau de guerre dont elle accrocha le fourreau à sa ceinture. Après son empoisonnement, elle se sentait toujours un peu mal, mais cette épreuve lui avait enseigné une leçon. Au cas où son don la trahirait, une magicienne ne devait jamais être désarmée.

Avec des morceaux de voile, les trois naufragés fabriquèrent des sacs pour transporter leurs « trésors ».

Quelques minutes après que le soleil eut atteint son zénith, le trio se mit en marche.

Devant la falaise qui courait tout le long de la plage, des buttes à demi couvertes de sable pouvaient servir de points d'observation. Après en avoir gravi une, ses compagnons dans son sillage, Nicci laissa son regard errer sur l'océan. Pas de voile en vue… Et impossible de

distinguer les récifs où le *Randonneur* avait coulé.

— Nous avons dû dériver très loin vers le sud, supposa la magicienne.

Selon les cartes de feu le capitaine Eli, ils étaient peut-être sur la Côte Fantôme.

Dans un paysage désert, une structure artificielle se voyait de très loin. Dès qu'il l'eut repérée, Bannon alerta ses compagnons. Sur un promontoire, à mille pas de leur position, se dressait une petite pyramide de pierre à l'évidence érigée par des gens et conçue pour être vue de loin.

Nathan sonda le terrain et souffla :

— D'ici, difficile d'estimer la taille de cette… chose.

— Allons voir, dit Nicci. Si c'est un point de repère, il nous donnera la direction de la ville ou de l'avant-poste militaire le plus proche.

Vérification faite, le promontoire et son monticule de pierres étaient plus proches qu'on aurait pu le croire.

Quand ils l'atteignirent, Bannon ne cacha pas sa déception.

— Un vulgaire tas de pierres !

— Bien vu, approuva Nathan, mais il a quand même une fonction, ton tas de pierres.

En forme de pyramide, la structure était à peine plus haute que le sorcier. De mauvaises herbes envahissaient sa base, et du lichen orange et vert recouvrait sa pointe. Dans les environs, aucun autre rocher ne ressemblait à celui-là.

— Quelqu'un s'est donné bien du mal pour l'ériger, dit Nicci. Et visiblement, il est là depuis longtemps.

Nathan se tourna vers l'océan :

— C'est peut-être une balise pour les marins… Ou une sorte de phare. Mais ça ne nous servira à rien. Ici, il n'y a pas assez de végétation pour allumer un grand feu.

— Une boule de Feu de Sorcier aurait le même effet, dit Nicci avec un petit sourire.

En quête d'indices, Bannon fit le tour de la pyramide miniature. S'agenouillant, il balaya de la main le lichen et la mousse du socle.

— Il y a des mots gravés ! On dirait un message…

Nicci et Nathan rejoignirent le jeune homme. Oui, c'était bien un message.

« Vers Kol Adair. »

— On dirait que c'est l'indice que nous cherchions, fit Nathan, l'air ravi.

Nicci se pétrifia lorsqu'elle vit la suite du message :

« À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir

entier, et la magicienne devra sauver le monde. »

Nathan ne cacha pas sa surprise.

— « Redevenir entier » ? Tu crois que c'est lié à mon Han ? L'utilisation de la magie… Rouge savait. Oui, elle savait !

Nicci sentit une boule se former dans sa gorge.

— Je déteste le reconnaître, mais ça ajoute du crédit aux propos de la voyante.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bannon, largué. Une prophétie ?

— Les prophéties n'existent plus, rappela Nicci.

Sans grande conviction… Si cette prédiction, très vieille, s'était gagné une place dans le monde avant que toutes les règles changent…

— Je nous croyais victimes d'un naufrage, s'étonna Nathan. En fait, ce désastre nous a conduits exactement là où nous devions aller.

— J'aime mieux choisir seule ma direction, maugréa Nicci.

Mais comment aurait-elle pu nier l'évidence ? Pour aider à sauver le monde ou épauler Richard Rahl, elle n'avait pas besoin qu'une prophétie lui tienne la main. Et si elle devait aller à Kol Adair, elle irait. Même chose pour Nathan.

Avec une moue pensive, le sorcier relut le message.

— Quand une prophétie est limpide, il faut être fou pour la négliger. Et en règle générale, si on la dédaigne, elle se réalise, mais dans une pire version.

Nicci estima qu'ils avaient assez palabré.

— En route pour Kol Adair, où que ce soit ! lança-t-elle.

Alors qu'ils s'éloignaient de la pyramide, les trois voyageurs entendirent un grand bruit. Se retournant, ils constatèrent que l'étrange structure venait de s'écrouler.

Juste après avoir rempli sa mission.

Nicci et ses deux compagnons redescendirent sur la plage. Très vite, ils tombèrent sur le squelette d'un monstre. De la taille d'un chariot, le crâne triangulaire était doté de crocs longs comme le bras d'un homme. La colonne vertébrale blanchie par le soleil faisait au moins la longueur de dix chevaux et les côtes, incroyablement nombreuses, formaient une sorte de tunnel jusqu'à ce qui avait dû être la queue de la créature.

— Ce n'est pas un dragon, dit Nathan.

— Cette espèce est en voie d'extinction, approuva Nicci.

— Un serpent de mer, annonça Bannon, les bras doctement croisés. Plutôt petit… Sur les plages de Chiriya, on en voyait souvent à la saison des amours, au moment où pousse le varech.

Nicci supposa que la créature avait été déposée sur la plage par la marée. Agonisante ou morte, elle avait dû être dévorée par des charognards. Sur ses os, il ne restait plus que quelques lambeaux de

chair.

— Si c'est un petit serpent de mer, dit Nathan, je me félicite que le *Randonneur* n'en ait pas rencontré un.

Les trois voyageurs longèrent la plage jusqu'au moment de la marée montante, en fin d'après-midi. Après des heures et des heures de marche, ils n'avaient aperçu aucune trace d'une présence humaine – même pas un départ de piste artificielle. Cet endroit semblait désert, sauvage et inexploré.

Bannon accéléra soudain le pas en direction d'une falaise qui leur barrait le chemin.

— Dépêchez-vous ! Avec la marée montante, nous risquons d'être coincés. Je n'ai aucune envie de devoir escalader cette falaise.

Quand ils atteignirent leur objectif, les naufragés avaient déjà de l'eau jusqu'aux chevilles.

— Par ici, dit Bannon. Attention à ne pas glisser sur les algues…

Quand ils eurent contourné la falaise pour déboucher dans une crique, Bannon se pétrifia, contraint d'écarter les bras pour ne pas perdre l'équilibre sur son rocher.

Nicci vit tout de suite ce qui le perturbait. Ici, un autre navire était venu se fracasser contre la roche. Il n'en restait pas grand-chose : quelques lattes de bois, une partie de la quille… Avec le passage du temps et des intempéries, tout ça avait pourri.

— Intéressant…, fit Nathan, le souffle un peu court après la marche forcée. C'est quel genre de navire ?

La proue arrondie était ornée d'une tête de serpent. De serpent de mer, même, s'avisa Nicci en repensant au squelette. Quant aux lattes de la coque, elles se chevauchaient au lieu d'être jointoyées au plus près, comme celles du *Randonneur*, à l'évidence plus moderne et plus sophistiqué.

Nicci se tourna vers Bannon, blême comme s'il venait de voir un fantôme.

— Ce bateau te dit quelque chose.

Le jeune homme secoua la tête – bien trop vite.

— Pourquoi trembles-tu, fiston ? insista Nathan.

— J'ai froid et je suis fatigué… La nuit ne va pas tarder, et nous devons trouver un endroit où camper.

Nicci regarda autour d'elle et prit instantanément sa décision.

— Ici, ça ira très bien. Cette crique est abritée et, comme le montre la ligne de démarcation, sur les rochers, nous serons au-dessus de la hauteur maximale de la marée. Un bon refuge.

— Avec du bois de chauffe à portée de main, renchérit Nathan.

Bannon ne parut pas convaincu.

— Si on continue, on trouvera peut-être un village…

— Et peut-être pas, fit Nathan. Ici, nous serons mieux qu'en terrain découvert. (Il se dirigea vers l'épave.) J'entends déjà crépiter les flammes !

Sans perdre de temps, il commença à ramasser du bois.

— Le sable est très mou, dit Nicci en explorant une partie de la coque dévastée. En plus, on pourra faire un feu dans un cercle de pierres.

Accablé, Bannon renonça à polémiquer.

— Je vais nous chercher de quoi manger, dit-il. Dans les flaques d'eau, il doit y avoir des crabes, des coquillages, peut-être des moules…

Le jeune homme s'éloigna pendant que Nathan parachevait son feu. Mais il dut laisser à Nicci le soin de l'allumer…

Après avoir lissé le sable pour qu'il soit plus confortable, Nicci choisit une souche qui ferait un siège acceptable. Assis devant les flammes, Nathan ramena frileusement les genoux contre sa poitrine.

— Je ne me suis jamais senti si faible et si perdu, même si nous sommes en chemin pour Kol Adair.

— Nous sommes passés par de dures épreuves, sorcier. Et ce n'est pas terminé.

Nicci attisa le feu avec un bâton.

— Je suis perdu parce que mon don m'a lâché alors que j'en avais le plus besoin. Je suis né avec, ne l'oublie pas. Et j'ai gaspillé tant de siècles dans ce maudit palais, contraint de recevoir des prophéties et de les rédiger de travers, histoire que tout le monde les interprète mal…

Le vieil homme ricana.

— Si les Sœurs de la Lumière avaient de bonnes intentions, le résultat laissait à désirer…

Nathan se tortilla, mais il ne sembla pas trouver une meilleure position sur le sable.

— Elles me jugeaient dangereux ! Les prophéties étaient en moi, unies à ma chair et à mon sang… Quand Richard a renvoyé la Machine à Présages dans le royaume des morts, il a tué cette part de moi-même.

— Il a fait ce qui s'imposait, sorcier.

— Je n'en doute pas, et je ne me plains pas non plus.

Nathan fouilla dans son sac improvisé pour en sortir le peigne en écaille de tortue. Puis il entreprit de démêler sa tignasse blanche.

— Sans les prophéties, le monde est un endroit plus agréable.

Il cessa de se peigner, leva une main, se concentra…

— Non, pas moyen… J'ai perdu mon don… Avant même la tempête et les Selka, il me faisait défaut. J'ai essayé, mais… Comment est-ce possible, magicienne ?

— Tu crois que la magie nous abandonne, à l'instar des prophéties ? Désolée, mais je ne vois pas le rapport. Mon don est intact… Si on oublie l'épisode du poison.

— J'étais un prophète et un sorcier… Si le don de prédiction m'a quitté, et qu'il ait été lié au reste de mon pouvoir… Sur une tapisserie, on ne peut pas retirer un fil sans en défaire d'autres. Si mon Han était neutralisé ? En bannissant les prophéties, Richard a peut-être affecté d'autres zones de la magie.

Nathan tendit ses mains vers les flammes pour les réchauffer.

— Et si je ne peux plus jamais créer une Toile de Lumière ? Ou modeler l'air ? Ou invoquer le feu ? Devrais-je me rabattre sur des tours de cartes ? Que dois-je faire pour redevenir entier ?

— Sorcier, j'ignore la réponse à ta question.

— Sorcier ? Bientôt, tu ne pourras peut-être plus m'appeler ainsi…

Interrompant ce dialogue, Bannon revint avec une brassée d'huîtres et de moules qu'il jeta à côté du feu.

— Il y avait des crabes gros comme mon poing… Mais je ne pouvais pas tout porter. J'irai en ramasser plus tard.

Avec un bâton, Nathan poussa les huîtres et les moules dans le feu.

Les moules s'ouvrirent presque tout de suite et Bannon les récupéra avec un autre bâton.

— Elles cuisent très vite…

Nathan et Nicci commencèrent à manger. Bannon s'y mit aussi, et quand sa pêche fut consommée, il prit un brandon et partit à l'aventure dans la nuit.

Les crabes aussi se révélèrent délicieux.

Le repas terminé, Bannon posa Solide sur ses genoux et testa son tranchant du bout du pouce. Il semblait toujours aussi mal à l'aise.

Nicci leva les yeux pour étudier le ciel et ses constellations modifiées.

— Demain, nous déciderons dans quelle direction aller.

Sans s'intéresser à la conversation, Bannon s'amusait à jeter les coquilles vides sur une des lattes de l'épave qui leur servait d'abri.

Nathan ouvrit la sacoche accrochée à sa ceinture et en sortit son livre de vie. Presque sec, à présent. Avec une plume à réservoir d'encre achetée à Tanimura, il dessina la ligne de côte sur une page blanche.

— Je n'ai pas de matériel de cartographie, mais un œil d'aigle compense bien des lacunes.

Il dessina le promontoire, la plage, le site où se dressait la pyramide et la crique dans laquelle ils campaient.

— Quand on ne sait pas où on commence, établir une carte précise

n’est pas facile, mais je fais de mon mieux. C’est le travail d’un ambassadeur itinérant. Richard voudra sûrement une carte, quand nous reviendrons…

Il travailla en silence, observa son œuvre et soupira d’agacement.

— Avec un sort de localisation, ce serait mieux, mais ne soyons pas plus royalistes que le roi.

— Au moins, dit Nicci, avec ce livre, tu ne risques pas d’être à court de parchemin vierge. La preuve qu’il n’est pas totalement inutile.

Frappé par une idée, Nathan releva la tête et regarda sa compagne.

— La voyante n’a pas raconté n’importe quoi. Elle savait que nous devions venir ici. Toi comme moi.

— Pour sauver le monde et l’empire de Richard… Tout ça deviendra limpide… si nous trouvons quelqu’un à interroger.

Bannon regarda les deux pratiquants de la magie.

— Si nous trouvons Kol Adair, Nathan redeviendra entier et Nicci sauvera le monde ?

— C’est ça, oui, grogna Nathan. En gros… Sauf si c’est une vague prédiction qui peut vouloir tout dire. Et rien…

— Les propos des voyantes n’ont jamais été fiables, rappela Nicci.

— Avons-nous le choix ? Maintenant, nous sommes ici, alors… Nous étions chargés d’explorer l’Ancien Monde. Une quête qui paraissait un peu ridicule, mais les choses ont changé.

— Donc, ce sera Kol Adair…

Nicci se leva et vint s’asseoir plus près du feu.

— Dès que nous saurons comment y aller.

Chapitre 20

Malgré la sécurité de la crique et le roulement apaisant des vagues, Bannon ne dormit pas bien. Très agité, il repensa aux derniers événements, plutôt chaotiques, et s'inquiéta de l'avenir immédiat.

Étant réveillé, il se porta volontaire pour monter la garde. De quoi broyer du noir à souhait, sursauter à chaque bruit et croire que des colosses lui sautaient dessus, puis le ligotaient et le bâillonnaient. Son imagination, bien sûr… ou sa mémoire…

Alors que la splendide magicienne dormait à côté de Nathan, Bannon refit le monde – selon ses désirs, pour une fois. Grâce à cet exercice, il se sentit enfin un peu mieux.

Près du feu, le sorcier semblait dormir. Pourtant, il avait les yeux ouverts. Un peu avant l'aube, cependant, il les ferma.

Bannon réveilla ses compagnons dès le lever du soleil. Sans bâiller ni s'étirer, Nicci fut aussitôt fraîche et dispose. Se levant, les yeux vifs, elle regarda autour d'elle et se resitua dans le temps et l'espace. Malgré tout ce qu'elle avait traversé, elle ne semblait pas éprouvée. Une forme de magie, aux yeux du jeune homme.

Sur son île, il était déjà tombé amoureux. De jolies filles, en plus. Mais Nicci ne ressemblait à aucune femme qu'il avait connue. Bien sûr, elle était plus intelligente et plus belle que les damoiselles de Chiriya, mais il y avait autre chose. Une femme fascinante et… dangereuse.

Quand elle le surprit à la regarder, Bannon ne put s'empêcher de rougir. D'autant qu'elle n'avait pas posé sur lui un regard très tendre.

Les trois naufragés se remirent vite en chemin. Dès qu'ils furent sortis de la crique, Bannon soupira de soulagement à l'idée de s'éloigner de l'épave du bateau des Norukai.

— La plage est de plus en plus rocheuse, dit Nicci, sourcils froncés.

— On devrait avancer à l'intérieur des terres, proposa Nathan. Là où on aurait plus de chances de croiser un village. Sur cette côte, il semble ne pas y avoir de port.

— Je vais nous trouver un moyen de grimper, proposa Bannon.

Passant devant, il chercha un chemin praticable sur le flanc de la falaise. Les autres dans son sillage, il finit par atteindre le sommet, très haut au-dessus de la côte.

Ici, la bise marine était plutôt mordante. Sous un ciel plombé, des

herbes hautes se couchaient comme sous les pas d'un géant. Malmenés en permanence par les bourrasques, des cyprès résistaient avec un étrange héroïsme végétal.

Nathan et Nicci tiraient des plans sur la comète, mais à cause du vent, Bannon ne comprenait pas un mot.

Peut-être par manque de courage, il n'engageait pas souvent la conversation avec Nicci. Pourtant, il aurait voulu savoir où elle avait grandi, menant peut-être une vie de rêve entre des parents adorables.

En réalité, comprit-il, il ne voulait pas savoir. Imaginer était bien plus agréable…

Voyant une sterne à ailes noires s'envoler d'un buisson juste devant lui, Nathan se pencha, l'air curieux :

— Un nid ! Et mieux encore, trois œufs. De quoi améliorer notre ordinaire.

Son estomac grommelant, Bannon revint sur ses pas.

— Des œufs ? On va faire un autre feu ? Après une heure de marche seulement ?

Nicci prit les œufs que Nathan avait ramassés.

— Inutile de s'arrêter. Laissez-moi faire.

Elle serra les œufs dans ses mains et de la vapeur en monta. Quelques secondes plus tard, elle en tendit un à Bannon. Si chaud qu'il dut jongler avec pour ne pas se brûler.

— Nous mangerons en marchant, annonça Nicci. Même si nous ignorons où se trouve exactement notre destination, nous avons un long chemin devant nous.

Nathan dévora son œuf et jeta la coquille vide. Puis il se frotta les mains et les essuya sur le devant de son pantalon.

Du haut de la falaise, on voyait la côte sur des lieues de distance. Côté terre, les collines étaient couvertes de pins noirs et d'eucalyptus à feuilles argentées.

En marchant, Nathan s'adressa à Bannon :

— Si tu vois un autre poteau indicateur, fiston, dis-le-nous tout de suite.

Le jeune homme hocha la tête. Puis il comprit que le sorcier le taquinait. Mais au fond, était-ce si improbable que ça ?

Toujours en première position, Bannon avança dans un bosquet de cyprès, puis dans une zone semée de pins et d'eucalyptus. En l'absence d'habitation humaine, il se demanda si ses compagnons et lui étaient les premiers explorateurs de ces terres sauvages. Une éventualité à la fois merveilleuse et terrifiante.

Chiriya était explorée dans tous les sens depuis des générations. Les insulaires y faisaient pousser leurs choux ou partaient pêcher. La seule distraction, c'étaient les bateaux commerciaux qui accostaient de

temps en temps.

Des années durant, Bannon avait fait comme si sa vie était un rêve éveillé. Des gentils voisins, une solidarité sans faille, un climat fabuleux, de bons repas et du feu dans la cheminée, même par les plus froides nuits d'hiver.

Puis il était parti d'un endroit qui n'avait jamais existé ailleurs que dans sa tête.

Tout ça pour se faire dépouiller dans une ruelle de Tanimura, avant d'affronter des Selka, de voir tous ses amis marins mourir, et de croire sa dernière heure arrivée. Mais il avait survécu à tout, y compris un naufrage.

Il était parti pour laisser derrière lui les beuglements de son père et ses coups vicieux. Oui, il avait abandonné le sang… et les chatons…

Bannon fit la grimace à ce souvenir.

Écartant des hautes herbes, il contourna un tertre et s'enfonça dans un nouveau bosquet de cyprès qui l'abrita aussitôt du vent. Même avec cette cataracte d'ennuis, tout valait mieux que Chiriya.

Dans la forêt, il entendit un gazouillis d'eau et découvrit un ruisseau et un petit étang rond au fond sablonneux. Effrayé par l'ombre de l'intrus, un minuscule poisson argenté fila se cacher dans un trou.

Agenouillé, Bannon plongea les mains dans l'eau et les porta à ses lèvres. De l'eau potable, claire et fraîche !

Les poissons argentés n'étaient pas en mesure de l'embêter. Trop petits pour ça… Au point de ne pas pouvoir constituer un repas, même s'il en pêchait plusieurs. L'eau, en revanche, était délicieuse. Il remplit sa gourde puis retourna sur la partie découverte de la falaise.

Provisoirement libéré de ses plus noirs souvenirs, il continua son exploration d'un pas allègre.

Oui, il avait traversé de terribles épreuves, mais il en tirerait le meilleur, c'était certain. En quittant Chiriya, ne rêvait-il pas d'aventure ? Eh bien, il avait été servi. Dans un coin de sa tête, il savait, bien sûr, qu'il avait fui l'île pour échapper à… ce qui était arrivé. Mais il enfouit ces pensées le plus profondément possible, et regarda autour de lui, ébloui par la beauté de la nature.

— Je ne m'enfuis pas, j'explore, dit-il tout haut pour se convaincre lui-même.

Avec un grand sorcier qui l'avait pris sous son aile, il déflorait une terre inconnue. En plus, il y avait Nicci, une belle et mystérieuse magicienne qui occupait de plus en plus ses pensées. Elle l'attirait, oui, et il ne pouvait rien y changer.

Approchant du bord de la falaise, il sonda un moment l'océan. Qui était Nicci, exactement ? Qu'est-ce qui la motivait ? Pensait-elle aussi à lui ? S'il s'y prenait bien, elle finirait par le voir comme un

compagnon de voyage valeureux, pas un type dont Nathan et elle avaient hérité par hasard.

Bannon s'accroupit puis se pencha pour étudier le pied de la falaise. Ce faisant, il vit sur le versant, mais à portée de sa main, une plante en fleur nichée dans une alcôve naturelle. Du plus beau violet qu'il ait jamais vu, les fleurs veinées de pourpre abritaient entre leurs pétales un cœur jaune comme le soleil. Sur leur tige charnue, des feuilles vertes en forme de fer de lance oscillaient doucement.

Une idée fantastique traversa l'esprit de Bannon. Des fleurs extraordinaires pour une femme extraordinaire !

Tendant le bras, il cueillit quatre de ces petites merveilles. Juste de quoi faire un bouquet… Son geste n'avait rien d'un exploit, mais Nicci lui serait peut-être reconnaissante. Ou au moins, elle remarquerait son existence…

Courant comme un fou, il partit à la recherche de ses compagnons et haletait comme un soufflet de forge quand il les trouva. Ses cheveux roux hérissés par le vent, il se précipita vers Nicci, lui tendit le bouquet… et oublia en une seconde tout le joli discours préparé dans sa tête.

— C'est pour toi, dit-il piteusement.

La magicienne plissa le front, l'air ennuyée, mais son expression changea quand elle baissa les yeux sur les fleurs. Soudain fascinée, elle tendit une main et en préleva une, laissant les trois autres à Bannon. Du bout des doigts, elle effleura la tige…

Bannon fut certain qu'elle allait lui sourire ou au moins hocher gentiment la tête. Depuis quand ne l'avait-il plus vue avoir une réaction de ce genre ?

— Où les as-tu trouvées ?

— Sur le versant de la falaise, dans une cavité naturelle.

— Ces fleurs sont très rares… Elles m'auraient été utiles en bien des occasions.

Nicci se tourna vers Nathan, qui en écarquilla les yeux de surprise.

— Tu sais ce que sont ces fleurs, Bannon Farmer ?

— Une merveille de la nature ?

— Des Violettes Tueuses, dit Nicci, sans lever les yeux de la fleur qu'elle tenait.

Troublé, Bannon regarda son joli bouquet.

— Oui, des Violettes Tueuses…, répéta Nicci. Une des plantes les plus dangereuses du monde. Difficile à trouver et d'une valeur inestimable. Pour ces quatre-là, un tueur paierait une rançon de roi. Mais quatre, c'est beaucoup plus qu'il nous en faut… (Nicci brandit délicatement sa fleur.) Une, c'est largement suffisant.

— Que veux-tu dire ? demanda Bannon, les sangs glacés.

— Tu prévois de tuer les habitants de toute une ville, fiston ? demanda Nathan. Ou simplement d'un village ?

Bannon essaya de comprendre ce qu'on lui racontait.

— Vous voulez dire que… c'est du poison ?

Nicci eut un sourire angélique et fit tourner la tige entre ses doigts – en prenant garde à ne pas toucher le bout.

— Les Violettes Tueuses ont plus d'un usage, Bannon. Avec les pétales, on peut fabriquer une encre si mortelle qu'il suffit de *lire* un message pour mourir dans d'atroces souffrances. Ingérer ne serait-ce qu'un grain de pollen provoque une souffrance qu'on décrit souvent comme pire qu'avaler une assiette entière d'éclats de verre puis la recracher. Et ce plusieurs fois de suite.

L'estomac de Bannon menaça de se retourner.

— Je ne… C'est…

Impitoyable, Nicci continua :

— On peut concocter des teintures, des extraits et des potions à partir de toutes les composantes de ces fleurs. Sur ordre de Jagang, ses alchimistes ont essayé ces produits sur des prisonniers de guerre. (La magicienne arqua un sourcil.) Cinq mille cobayes ont péri lors des expériences préliminaires. Sais-tu comment on surnommait l'endroit où elles eurent lieu ? Le Camp des Hurlements ! L'empereur avait fait dresser son pavillon à côté, histoire de s'endormir aux échos de cette douce musique.

Le cœur au bord des lèvres, Bannon regarda de nouveau ses trois fleurs. S'il bougeait maladroitement les mains…

— Une goutte de sève suffit à provoquer de telles démangeaisons que la victime finit par s'écorcher vive.

Nicci regarda la fleur qu'elle tenait. Pour être impressionnée, elle l'était, mais pas comme Bannon l'aurait voulu.

— Je te remercie, mon ami. On ne sait jamais quand on peut avoir besoin d'une telle arme…

Nicci emballa la fleur dans un mouchoir, puis la glissa dans une poche secrète de sa robe.

— C'est vraiment une attention très délicate.

Mortellement humilié – et crevant de peur à l'idée de devoir s'arracher la peau avec les ongles –, Bannon ne parvint pas à sortir un mot. Se détournant, il courut vers le bosquet de cyprès et retrouva assez vite le ruisseau et l'étang. Après avoir jeté les maudites fleurs dans le cours d'eau, aussi loin qu'il le put, il tomba à genoux au bord de l'étang, se lava les mains et les frotta avec du sable. Il fit de même avec ses avant-bras – les bras aussi, tant qu'à faire – et tenta de se rappeler quelles autres parties de son corps avaient pu entrer en contact avec les Violettes Tueuses. Devait-il s'asperger aussi le visage d'eau, avant de le récurer avec du sable ? Sur la bouche et les yeux, le

remède risquait d'être pire que le mal.

Même quand ses mains parurent étincelantes, il continua à les frotter avec du sable. À force, sa peau devint rouge vif et le bout de ses doigts lui fit un mal de chien. Toujours terrorisé à l'idée que le poison ait pu pénétrer dans son corps, il s'écarta quand même de l'eau, le souffle court.

Que faire d'autre ? Ici, il ne trouverait pas d'antidote, en supposant qu'il en existe un. Régulant sa respiration, il lutta contre sa panique, se calma un peu et courut rejoindre Nathan et Nicci.

Au crépuscule, quatre cerfs nains sortirent de la forêt d'eucalyptus où ils s'étaient reposés à l'ombre durant la journée. Sur une piste naturelle, ils avancèrent à pas prudents, leurs sabots faisant à peine bruire les brindilles qui tapissaient le sol.

Bien qu'il y eût très peu de gros prédateurs dans cette région, les cerfs faisaient toujours très attention lorsqu'ils cheminaient vers l'étang où ils allaient boire chaque soir. Tous les sens aux aguets, ils approchèrent de l'eau, s'immobilisèrent, humèrent l'air et avancèrent encore.

L'un d'eux resta en retrait, jouant les sentinelles, tandis que ses compagnons allaient boire.

Les trois cerfs sentirent que quelque chose n'allait pas. L'eau était claire et fraîche, comme d'habitude, mais il y avait un changement. Au lieu de filer comme des flèches sous la surface, des centaines de minuscules petits poissons argentés flottaient le ventre en l'air.

Que signifiait cette nouveauté ? S'efforçant de comprendre, les cerfs restèrent un long moment immobiles, craignant une attaque. Mais rien ne se passa. Rassuré, l'un d'eux se pencha et commença à boire. Ses compagnons l'imitèrent, puis ce fut au tour de la sentinelle…

Le lendemain matin, alors que beaucoup de petits cadavres de poissons avaient commencé à sombrer, quatre cerfs gisaient autour de l'étang, les pattes en l'air.

Chapitre 21

Les trois naufragés campèrent dans un bosquet de cyprès. Au cours de la nuit, le vent tomba, permettant à un épais brouillard de tout envelopper. En dépit d'un petit feu de camp, Nathan et ses compagnons grelottèrent sous les assauts de cette purée de pois humide et froide. Malgré le soutien magique de Nicci, les flammes ne réussirent jamais à les réchauffer.

Tant qu'elle était en état de fonctionner, la magicienne ne se souciait pas de son confort. Une disposition d'esprit héritée de son ancienne vie. Du coup, être naufragée sur une côte inconnue ne la perturbait pas vraiment. Grâce à la pyramide, sa destination finale, Kol Adair, était en quelque sorte confirmée. Mais combien de temps allait-il falloir marcher avant de trouver un village ou une ville ?

Si désolées qu'elles soient, ces terres, se souvint Nicci, appartenaient à l'empire d'haran. En les explorant, elle tenait la promesse faite à Richard, pour qui elle serait allée au bout du monde à genoux, s'il le lui avait demandé. Mais s'ils ne trouvaient pas un endroit habité, Nathan et elle ne pourraient pas continuer leur quête.

À l'aube, la magicienne cessa d'alimenter magiquement le feu inutile.

— On devrait repartir. Voilà qui nous réchauffera.

Entêté, Nathan prit son peigne et s'attaqua à ses cheveux en bataille.

— Je me demande si courir serait suffisant, marmonna-t-il.

Morose, il baissa les yeux sur sa chemise dévastée.

— Je n'avais jamais mesuré à quel point je me fiais à mon don… Les jours cauchemardesques, comme celui-ci, un petit sort suffisait à me tenir chaud.

Nicci s'empara de son paquetage.

— En marchant, nous n'aurons pas plus froid, et au moins, nous couvrirons de la distance.

Front plissé, Bannon sonda le brouillard.

— On risque de ne pas voir où on va, dit-il en frissonnant.

— Eh bien, fit Nicci, on le saura en y arrivant.

Nathan remit son précieux livre de vie en place et referma sa sacoche.

— Aujourd'hui, je doute de pouvoir ajouter des détails à ma carte…

Guidés par le fracas des vagues contre les rochers, ils se remirent en marche, sûrs d'être assez loin du bord de la falaise pour ne rien risquer.

— J'ai moins peur de tomber d'une falaise que d'atteindre le bout du monde, dit Bannon. Là, on dit qu'une chute dure jusqu'à la fin des temps.

Nathan fronça ses sourcils broussailleux.

— Tu crois que nous trouverons le bout du monde, fiston ?

— J'ai vu des cartes qui le représentent, oui…

— Eh bien, si nous y arrivons, nous saurons que nous avons atteint les limites de l'empire du seigneur Rahl.

Nicci n'était pas du genre à gloser sur de telles spéculations.

— Si ça arrive, dit-elle, nous ferons demi-tour et nous explorerons dans une autre direction.

— J'espère que nous aurons trouvé Kol Adair avant ça, lâcha Nathan.

Bannon n'insista pas. Depuis l'épisode des Violettes Tueuses, il n'en menait pas large.

Avant de doucher son enthousiasme, ce jour-là, Nicci avait remarqué dans ses yeux une lueur inquiétante. Ce garçon s'amourachait d'elle, et il ne pouvait pas y avoir de sentiments plus mal placés. Surtout quand on avait déjà une imagination hyperactive…

Nathan aimait bien son jeune disciple. Malgré leur différence d'âge – un bon millénaire, quand même – ils avaient beaucoup de points communs. Dont une certaine forme de naïveté, convenait *in petto* le vieil homme.

Peu à peu, le brouillard commença à se dissiper, mais il fit encore plus froid.

— On devrait avancer dans la forêt, où les arbres nous protégeraient, dit Bannon, de plus en plus glacé.

Nicci secoua la tête et continua d'avancer d'un pas martial, comme si la distance était un ennemi à vaincre.

— Près de la côte, nous aurons plus de chances de découvrir un port ou l'estuaire d'un fleuve. Et sans brouillard, nous y verrons très loin devant nous.

Nathan marchait la tête baissée, histoire de repérer des baies, des oignons sauvages ou des nids d'oiseaux.

Comme d'habitude, Bannon prit la tête de la colonne.

Le vent tombant de nouveau, le brouillard redevint plus dense et Nicci perdit de vue le jeune homme jusqu'à ce qu'il revienne vers elle. L'air toujours aussi penaud, il sourit quand même – la première fois depuis son fiasco avec les Violettes Tueuses.

— Pour toi, magicienne, dit-il en tendant à Nicci un bouquet de

lilas. J'espère que tu aimeras mieux ces fleurs-là…

Nicci ne se laissa pas démonter.

— Mais j'ai apprécié ton cadeau, Bannon… Ne t'ai-je pas décrit en détail ses nombreuses utilisations ?

— Ce bouquet-là est seulement joli, insista Bannon. Des lilas sauvages. On en trouve partout sur Chiriya. Une fois cueillis, ils ne durent pas longtemps, mais je voulais t'en offrir.

Voyant que Nicci n'acceptait pas son cadeau, le jeune homme se rembrunit.

— Tu n'aimes pas ces fleurs ?

Nicci admettait volontiers que Bannon Farmer, un garçon futé, s'était remarquablement bien battu contre les Selka. Tant qu'il promettait d'être utile – ou ne menaçait pas d'être un boulet – elle ne le chasserait pas. En outre, il existait en ce monde de bien pires compagnies. Mais elle devait étouffer dans l'œuf ses sentiments absurdes.

La veille, comprit-elle, sa réaction face aux Violettes Tueuses n'avait pas suffi. Si elle ne se montrait pas ferme, un jour ou l'autre, il faudrait qu'elle tue Bannon.

Sous les tentes, elle avait dû passer des semaines à assouvir les désirs bestiaux des soldats de Jagang. Sans parler des jours où l'empereur la prenait pour « compagne », s'amusant souvent à la battre comme plâtre. Après ces expériences tordues de « l'amour », elle s'était éprise de Richard Rahl – ou elle l'avait cru, ce qui, au fond, revenait au même. À l'époque, elle était une Sœur de l'Obscurité corrompue par ses liens avec le Gardien et sa soumission à Jagang. En essayant de donner corps à sa passion maladroite pour Richard – ce simulacre de vie maritale qu'elle lui avait imposé – elle s'était attiré sa haine.

Au fil du temps, elle avait appris sa leçon. Après avoir tué Jagang, elle s'était mise au service de Richard – à sa façon. Bien entendu, elle l'aimait vraiment. Le seul homme qu'elle pouvait aimer, en fait… Mais il s'agissait d'une autre forme d'amour. Uni à Kahlan, Richard l'estimait et la respectait, mais il ne la regarderait jamais comme une femme.

Fidèle à sa passion, elle avait décidé de conquérir l'Ancien Monde pour lui – à elle seule, s'il le fallait.

Dans ce contexte, elle n'avait pas de temps à perdre avec un jeune avantageux qui la trouvait jolie.

Bannon rayonna quand la magicienne parut vouloir saisir les fleurs. Mais elle lui prit le poignet et, serrant très fort, lui expédia dans le bras un flux de pouvoir qui lui fit l'effet d'un millier de piqûres d'aiguille. Les yeux écarquillés, il ouvrit grande la bouche, mais Nicci ne lui laissa même pas le temps de crier.

— Je te permets de rester avec nous parce que Nathan t'aime bien. En plus tu pourrais nous être utile. Mais écoute ce que je vais te dire… Je ne suis pas une écervelée de village qui espère se faire voler un baiser !

Des crampes douloureuses dans les mains, Bannon laissa tomber ses fleurs et Nicci ne leur accorda même pas un regard.

— Je suis désolé, magicienne… Pardon…

Nicci ne lâcha pas tout de suite le poignet de Bannon. Il fallait lui enfoncer cette idée dans le crâne, afin que le problème ne se repose pas.

— Nous avons de gros ennuis, Bannon. Pour continuer notre mission, nous devons savoir où nous sommes. Si tu me mets des bâtons dans les roues, je n'hésiterai pas à t'écorcher vif.

Bannon regarda Nicci avec le mélange de terreur et de désarroi qu'elle espérait. Très vite, tout ça se transformerait en respect et elle n'aurait plus à se soucier de ces bêtises.

Quand elle lui lâcha le poignet, Bannon le secoua vigoureusement pour chasser la douleur.

— Mais je… pensais seulement…

Nicci ne voulait pour rien au monde souscrire à la vision du monde angélique du garçon. Et elle se fichait comme d'une guigne qu'il se languisse de son île à moitié imaginaire.

— J'ai entendu les histoires que tu te racontes. Pas question d'entrer dans les rêveries débiles d'un gamin. Ton monde parfait m'indiffère. Tu saisis, petit ?

Bannon se rembrunit, comme si la magicienne venait de toucher une plaie à vif.

— Ce n'était pas un monde parfait. Jamais…

Le rouge au front, Bannon se tourna vers Nathan, qui le regardait avec une compassion inhabituelle chez lui.

Quand il posa une main amicale sur l'épaule du jeune homme, Nicci ne jugea pas utile de s'en mêler.

— Il vaut mieux que tu comprennes les choses, fiston. On l'appelait la Maîtresse de la Mort, n'oublie pas ça.

Défait, Bannon s'éloigna.

— Je n'oublierai pas… C'est sûr, maintenant…

Lentement, il s'enfonça dans le brouillard.

Chapitre 22

Après trois jours de marche, le paysage se transforma. Au bout de la falaise, une alternance de collines boisées et de prairies luxuriantes semblait s'étendre à l'infini.

Gardant ses distances avec Nicci, Bannon passait le plus clair de son temps avec Nathan. Bien qu'ils n'aient pas reparlé de l'incident, la magicienne se félicitait que son « prétendant » ait retenu la leçon.

Nathan donnait des cours d'histoire à son disciple ou lui faisait partager son amertume au sujet des Sœurs de la Lumière et de son incarcération au Palais des Prophètes.

Les « cours » parurent tirés par les cheveux à Nicci, tout comme les anecdotes intimes du sorcier. Sans aucun moyen de trier le bon grain de l'ivraie, Bannon gobait tout avec un enthousiasme juvénile.

Au moins, ça occupait les deux hommes durant un voyage long et ennuyeux. De temps en temps, Nathan ajoutait des détails à sa carte, mais il n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent.

Le cinquième jour, ils aperçurent enfin une piste trop large et trop plane pour être naturelle. En avançant, ils virent des souches là où on avait dû couper des arbres.

— Il doit y avoir des gens pas loin ! s'écria Bannon.

De fait, la piste devint un chemin puis une route. Au sommet d'une butte, les voyageurs virent qu'une série de collines conduisait à une baie ronde où se jetait une rivière. Sur les deux berges se dressait un village. Assez grand, avec des maisons, des boutiques et même des entrepôts. Un pont de bois reliait les deux moitiés de l'agglomération, et des quais, dans la baie, permettaient à de petits bateaux d'accoster. Sur un promontoire rocheux, à l'autre bout du petit port, une tour de guet faisait face à l'océan.

Sur les collines, on avait aménagé des jardins et des pâturages en terrasses. Sur les quais, des gens déchargeaient les bateaux de pêche et de gros filets séchaient déjà au soleil. Sur la plage, cinq grosses barques renversées étaient en cours de réparation.

— Je commençais à redouter de devoir faire le tour du monde à pied…, soupira Nathan.

— Nous allons savoir où nous sommes, dit Nicci. Ensuite, nous choisirons une direction. D'abord, nous informerons ces gens des lois universelles de Richard… Qui sait ? quelqu'un ici pourra peut-être nous dire où est Kol Adair.

— Tu es pressée de sauver le monde, magicienne ? lança Nathan. Autant que moi de retrouver mon don ?

Nicci n'esquissa pas l'ombre d'un sourire.

— J'ai toujours des réserves sur les propos de la voyante, dit-elle froidement.

Sans relever, Nathan baissa les yeux sur sa chemise – un vrai chiffon, après deux semaines d'avanies diverses.

— Une agglomération de cette taille doit avoir au moins un tailleur, non ? Je déteste être en haillons !

Après avoir traversé tant de terres désolées, Nicci se demanda si ces gens voyaient souvent des étrangers. Puis elle remarqua que d'autres routes donnaient accès au village. Ainsi, le port n'était pas le seul point de contact avec le monde de cet endroit qui semblait pourtant éloigné de tout.

Avant d'entrer dans le village, les voyageurs traversèrent une colline hérissée de pierres tombales. Un cimetière… En passant, Nicci vit que des noms étaient gravés sur les stèles ou sur de simples poteaux de bois – si serrés les uns contre les autres qu'il devait s'agir d'une fosse commune.

Devant ce spectacle, Bannon parut très mal à l'aise.

Nathan laissa glisser ses doigts sur un poteau où figurait un nom illisible.

— Ces différences sont liées à des questions de classes, je suppose ? Les riches s'offrent des stèles et une tombe spacieuse, et les pauvres pourrissent dans une fosse commune.

— Ou il s'agit d'un cénotaphe géant, avança Nicci. Pour les marins disparus en mer, par exemple…

— Je crois que c'est un mémorial pour des gens qui ne sont pas morts mais partis, dit Bannon, lugubre.

— Partis ? répéta Nathan. Que veux-tu dire, fiston ?

— Eh bien, des gens… enlevés.

— Enlevés par qui ? demanda Nicci, que ces tergiversations agaçaient.

— Des esclavagistes, peut-être…

Dérangée par cette idée, la magicienne accéléra le pas.

Dans le monde du seigneur Rahl, les esclavagistes n'avaient pas de place, et il faudrait régler cette question d'une façon ou d'une autre.

Aux abords du village, les enfants qui jouaient dans la poussière virent trois voyageurs qui approchaient d'une direction inhabituelle. Très excités, ils appelèrent leurs parents. Des femmes qui travaillaient au lavoir et des raccommodeurs de filets de pêche tournèrent la tête. Dans les jardins, des hommes et des femmes levèrent les yeux de leur ouvrage.

Nathan épousseta frénétiquement son pantalon et sa chemise.

— Pour un ambassadeur itinérant, ronchonna-t-il, je fais vraiment miteux. Heureusement, ma belle épée me distingue du tout-venant.

Bannon posa une main sur la poignée banale de son arme et ne trouva rien à dire.

Nicci sermonna les deux hommes :

— On ne dégaine pas, sauf absolue nécessité ! Nous venons informer ces gens que l'Ancien Monde est désormais en paix. Une nouvelle qui les ravira.

Une femme d'âge moyen, les cheveux tressés, salua de la main les voyageurs. Le petit garçon qui se tenait près d'elle les regardait comme s'ils étaient des monstres marins.

— Ils viennent du nord ! cria-t-il. Là-bas, il n'y a rien.

— Bienvenue à Renda-sur-Baie, dit la femme. On dirait que vous avez fait un long voyage.

— Un naufrage…, marmonna Nicci.

— Et des jours de marche, ajouta Bannon.

— Nous sommes ravis d'avoir trouvé votre village, fit Nathan. Renda-sur-Baie ? Je vais ajouter ça sur ma carte.

Alors que des curieux approchaient, Nicci étudia les humbles maisons, les bâtiments en bois très simples, les jardins et les parterres de fleurs. Les enfants, en revanche, n'avaient pas l'air affamés ou malheureux.

L'activité principale des villageois semblait être de nettoyer des poissons alignés sur des tréteaux le long des quais. Au-dessus de petits feux de varech, des filets de poissons posés sur des grilles cuisaient doucement.

Sur la plage, des cuves d'eau de mer s'évaporaient au soleil. Au fond, il resterait une précieuse couche de sel…

Sous un bombardement de questions, Nathan et Bannon racontèrent une partie de leur histoire.

— Appelez tout le monde, dit Nicci, agacée. Comme ça, nous n'aurons pas besoin de nous répéter.

Le chef du village, un type nommé Holden, vint saluer les voyageurs. La quarantaine, les tempes déjà grisonnantes, cet ancien pêcheur se consacrait désormais à l'administration locale. Il conduisit ses visiteurs sur la place du village, où presque tous les habitants étaient déjà réunis.

Sachant que Nathan adorait s'entendre pérorer, Nicci lui céda de bon cœur le crachoir.

— Je suis Nathan Rahl, émissaire du seigneur Richard Rahl, l'homme qui a vaincu l'empereur Jagang.

Comme s'il s'attendait à des applaudissements, le sorcier marqua une pause.

— Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi l'Ordre Impérial ne vous opprime plus ?

Les villageois ne réagirent pas.

— Nous avons entendu parler de Jagang, dit Holden, mais ça fait bien trente ans que nous n'avons vu ni soldats ni émissaires de l'Ordre Impérial.

Bannon jugea utile d'intervenir :

— Nous sommes partis de Tanimura sur le *Randonneur des Vagues* du capitaine Eli Corwin. Des Selka nous ont attaqués, tuant l'équipage. Puis le navire s'est fracassé sur des récifs. Depuis le naufrage, nous n'avions vu personne…

Plusieurs villageois parurent horrifiés et fascinés par ce récit. D'autres restèrent sceptiques, comme s'ils soupçonnaient les trois survivants d'avoir des raisons d'enjoliver leur histoire.

— La nouvelle essentielle que nous vous apportons, intervint Nicci, c'est que le seigneur Rahl a vaincu tous les tyrans. Désormais libres, vous n'avez plus à craindre qu'on vous opprime ou qu'on vous réduise en esclavage. Dans le processus de consolidation de son empire, le seigneur Rahl réunit des émissaires afin que soient établies des lois communes que tout le monde respectera. Le début d'un âge d'or pour l'humanité.

La magicienne croisa les bras.

— Et vous en ferez partie !

Rayonnant, Nathan se tourna vers les villageois.

— Vous avez des cartes et vous connaissez la région… Choisissez des représentants qui iront dans le Nouveau Monde, en D'Hara, et qui pourront s'entretenir avec le seigneur Rahl. Soyez sûrs qu'il vous fournira tout le soutien et toute la protection dont vous avez besoin. Nous sommes à un moment-clé du développement d'un nouvel empire.

Holden semblait enclin à hocher la tête pour prouver à ses interlocuteurs qu'il les écoutait. Cela dit, il ne paraissait pas convaincu.

— Ce sont de bonnes nouvelles, et je suis content d'apprendre les exploits de votre seigneur Rahl. Ici, nous commerçons avec d'autres villages – et de grandes villes, au sud – et nous avons à peine entendu parler de Tanimura ou de D'Hara. Merci de nous apprendre que nous sommes libres, mais tous ceux qui nous menacent en sont-ils informés ?

— Ils le seront bientôt, affirma Nicci.

Holden écarta les mains en signe d'apaisement.

— Votre seigneur Rahl est bien trop loin pour avoir une influence sur nos vies. Comment un D'Haran pourrait-il nous aider depuis l'autre bout du monde ? Ici, on se débrouille contre… tous les dangers.

— Il vous protégera, assura Nicci.

D'expérience, elle savait qu'il ne fallait jamais sous-estimer Richard.

Holden sourit et n'insista pas.

— Quoi qu'il en soit, ce sont de bonnes nouvelles, et vous êtes les bienvenus chez nous. Comme vous semblez avoir tout perdu, nous vous aiderons de notre mieux.

— Un bon repas ne serait pas de refus, dit Nathan. Et de nouveaux vêtements. Vous avez un tailleur ? Il me faudrait plusieurs tenues…

— Des vivres et de l'équipement seraient également appréciés, ajouta Nicci. Nous sommes en route pour Kol Adair, si ça vous dit quelque chose.

Les villageois ne parurent pas inspirés par ce nom. En revanche, ils proposèrent spontanément leur aide.

— Ce soir, dit Holden, nous organiserons un dîner de bienvenue. En cette saison, la pêche aux perches est fabuleuse. Nous en avons assez pour un banquet.

— Votre hospitalité nous touche, et un festin sera un vrai bonheur. Et pour mon tailleur ?

Le soir, les villageois disposèrent de longs tréteaux sur la « place des fêtes », non loin des quais. En plus de la lumière de toutes les fenêtres des maisons, des torches éclaireraient le site. Pour l'esthétique, des bougies brûlaient sur les parapets du pont de bois.

Au crépuscule, les festivités commencèrent. Salées et assaisonnées avec des épices, de grosses perches rôtissaient sur des feux. Des légumes mijotaient dans des chaudrons, et il y avait aussi au menu une salade composée d'étranges fleurs amères.

Nicci apprécia la chair noire des perches, presque aussi savoureuse que de la viande. Après deux assiettes, Bannon se lança dans une grande conversation avec ses compagnons de table. Fascinés, ils l'écoutèrent énumérer tous les plats qu'on pouvait préparer avec des choux.

Nathan paradait dans une splendide chemise grise. La couleur le défrisait un peu, mais c'était quand même mieux que son ancien chiffon.

— Merci beaucoup, chère Jann, dit-il à une petite femme brune au visage ordinaire mais aux très beaux yeux.

Une des couturières du village, qui fournissait une bonne partie de la population…

— Mes tailleurs, à Tanimura, proposaient une infinité de modèles, de coupes, de qualités de tissu… Mais aucun n'était aussi gentil et joli que toi…

Jann en gloussa d'aise.

— Remercie Phillip, mon mari, dit-elle. Cette chemise était pour lui.

Le type aux larges épaules assis à côté de la couturière hocha la tête. Presque aussi grand que Nathan, les cheveux noirs bouclés, il arborait une cicatrice sur le nez. Quand le sorcier lui demanda d'où il la tenait, il évoqua la rupture d'une ligne de pêche et le vol malencontreux d'un harpon.

— J'ai beaucoup de chemises, dit-il, et maintenant, je peux claironner que l'ambassadeur itinérant du seigneur Rahl s'habille chez ma femme.

L'énorme main de Phillip se referma sur celle de Jann, beaucoup plus délicate. Puis il prit une nouvelle bouchée de perche.

— J'adore dévorer des poissons que je n'ai pas pêchés. Pour moi, ce temps-là est révolu.

Jann crut bon d'ajouter quelques explications :

— Phillip était un très bon pêcheur, mais il préfère s'occuper des bateaux. Dans son nouveau chantier naval, il en répare plusieurs.

— Et j'en ai un en construction, ajouta Phillip. Il s'appellera le *Dame Jann*.

— Un nom qui fera augmenter son prix, dit Nathan.

À la fin du repas, Holden se leva et les conversations cessèrent aussitôt.

— Nous avons accueilli nos visiteurs, leur donnant ce que nous pouvions leur offrir. Espérons que Mère la Mer se souviendra de notre générosité.

Au milieu des vivats, Nicci entendit quelques villageois ronchonner, comme s'ils trouvaient que Mère la Mer leur avait un peu trop souvent fait défaut.

Renda-sur-Baie, s'avisa-t-elle, n'avait pas de gardes, pas de soldats et aucune défense. Quand on se fiait aux dieux pour se protéger, elle le savait, on se retrouvait à la tête de problèmes insolubles…

Se levant soudain, des villageois désignèrent le port obscur. Sur la tour de guet, un feu signalait un danger.

Quand Holden le vit, il se décomposa.

Au-delà du port, Nicci distingua les proues menaçantes de quatre navires qui fendaient l'eau à une vitesse incroyable.

— Où est la protection de votre seigneur Rahl, à présent ? demanda Holden.

— Devant toi, répondit Nicci en se levant.

Chapitre 23

Comme une volée de moineaux, les villageois quittèrent la place des fêtes. Certains foncèrent chez eux pour s'emparer de couteaux, de massues, d'arcs et de tout ce qui pouvait servir d'arme.

Nathan et Bannon dégainèrent leur lame, prêts au combat.

Sur le visage du jeune homme, Nicci vit une expression très différente de celle qu'il affichait contre les Selka. Du dégoût, lui sembla-t-il, et de la peur.

Bien qu'il n'y eût pas de vent, les navires fondaient sur la plage. Sur leur mât unique était accrochée une voile teinte en bleu marine pour ne pas être vue la nuit.

La magicienne entendit des « plouf » répétés et des halètements d'hommes. Améliorant sa vision avec un sort d'abolition des distances, elle découvrit que les quatre bateaux étaient propulsés par des rames. Une multitude de rames…

— Des Norukai esclavagistes ! cria Bannon.

— Préparez-vous à vendre chèrement votre peau ! lança Holden. C'est un nouveau raid !

— Tu peux éclairer ma lanterne, fiston ? demanda Nathan. Qui sont ces gens ?

— Un cauchemar…

En accostant, un des quatre navires écrabouilla une petite barque de pêche.

Les sangs glacés, Nicci vit que chaque bateau arborait en guise de figure de proue une tête de serpent de mer. La même que sur l'épave dans laquelle ils avaient dormi, la première nuit.

Des flèches incendiaires jaillirent des navires et vinrent se ficher dans les toits des maisons, au milieu des rues ou dans le corps d'habitants malchanceux.

Une partie des villageois, lestés de seaux d'eau, coururent empêcher que le feu se propage à tous les bâtiments. Armés de bric et de broc, les autres convergèrent vers les quais. Au premier coup d'œil, Nicci vit qu'ils n'auraient aucune chance de repousser de tels agresseurs. À vue de nez, les quatre navires transportaient trois cents guerriers.

— C'est à nous de combattre, dit la magicienne à Nathan.

— Exactement la réflexion que je me faisais ! lança le vieux sorcier en levant son épée.

Nicci invoqua une boule de feu, la lança et la regarda grossir

jusqu'à ce qu'elle explose dans le ciel pour éclairer les navires et leurs occupants. Percutant les quais, les deux premiers s'y arrimèrent avec des crochets tandis que les guerriers des deux autres mettaient à l'eau des canots pour arriver plus vite sur la plage.

Jann et Phillip se campèrent à côté de Nathan.

— Esprits, sauvez-nous ! cria la couturière.

— Non, c'est moi qui vais vous sauver, dit Nicci.

— Phillip, demanda Nathan, vous êtes en guerre contre les Norukai ? Pourquoi attaquent-ils Renda-sur-Baie ?

— Pour eux, nous sommes du bétail, répondit l'ancien pêcheur. En principe, ils viennent avec un seul bateau, enlèvent une dizaine de personnes et s'enfuient. Mais là, c'est une invasion.

— Dans ce cas, dit Nicci, nous sommes arrivés au bon moment.

Sur les quais, des Norukai couraient déjà vers le village. Du côté de la plage, le débarquement était en cours. Tous ces guerriers brandissaient des massues, des cordes et des filets.

Dans le ciel, la lumière magique se dissipa. Mais Nicci avait largement eu le temps d'enregistrer la position des assaillants. Avec un mélange de Magie Additive et Soustractive, elle invoqua des éclairs noirs qu'elle propulsa sur les trois premiers Norukai qui déboulaient des quais. Le torse déchiqueté, ces colosses s'écroulèrent comme des pantins.

Cette attaque inattendue ne donna pas à réfléchir aux esclavagistes. Défiant le ciel de la voix, ils chargèrent. Sur la plage, un premier groupe se lança à l'attaque.

Nicci tua tout ce petit monde.

Trapus, les Norukai au crâne rasé avaient des épaules incroyablement larges et des bras musclés. Pour se protéger, ils portaient des gilets en peau de reptile – du moins si on se fiait à leurs écailles.

Vision d'horreur, leurs joues étaient fendues du coin de leurs lèvres jusqu'aux articulations des mâchoires. Élargissant démesurément leur bouche, ces plaies recousues leur donnaient des faux airs de serpents. Quand ils poussaient leur cri de bataille, on eût dit une horde de vipères sur le point de mordre.

Un très petit nombre portaient une épée ou une lance. Les autres ne cherchaient pas à tuer, mais à capturer des proies. À Renda-sur-Baie, ils venaient faire leur marché.

Une nouvelle volée de flèches incendiaires s'abattit sur le village. Plusieurs bâtiments étaient en feu. Voyant que les flammes passaient d'un toit à l'autre, Nicci invoqua sa maîtrise du vent et de l'air. Puis elle chassa les flammes et priva les incendies d'oxygène, pour qu'ils s'éteignent très vite.

— Je ne peux plus t'aider à lutter comme ça, dit Nathan, dépité,

mais il me reste ma lame, et je ferai ma part du travail.

Comme un seul homme, Bannon et lui chargèrent les Norukai qui venaient de la plage. Dans les yeux du rouquin, Nicci eut le temps de voir passer une curieuse lueur. La peur oubliée, il semblait hanté par quelque chose.

Eux aussi armés d'épées et de lances, les villageois ne semblaient pas très doués pour s'en servir. Sans avoir de plan en tête, Holden cria quelques ordres puis courut à la rencontre des assaillants.

Du coin de l'œil, Nicci vit que le quatrième navire venait de s'arrimer aux quais en cassant du bois. Pas question de laisser ces Norukai débouler dans le village ! Remise de son empoisonnement, la magicienne, au sommet de sa forme, pouvait faire bien mieux que d'invoquer le vent et les éclairs.

Sa boule de Feu de Sorcier vola vers la proue du navire, la carbonisa en un clin d'œil puis s'attaqua au reste du bâtiment.

Quinze guerriers s'embrasèrent en même temps. Quand leur peau se consuma sur leurs os, ils hurlèrent à s'en découdre les mâchoires.

Très difficile à éteindre, le Feu de Sorcier continua son ouvrage, embrasant le mât puis la voile, qui brûla comme de la paille. Pendant la bataille contre les Selka, Nicci, diminuée, avait recouru à des boules de feu assez petites. Du coup, la pluie et les embruns avaient minoré les effets dévastateurs des incendies. Ce soir, à Renda-sur-Baie, les flammes ne se laisseraient arrêter par rien.

Plusieurs Norukai, certains en flammes, sautèrent à l'eau pendant que leur bateau flambait.

Les cris des agonisants résonnèrent comme une douce musique aux oreilles de Nicci. Même si elle n'était plus la tueuse d'alors, ça lui rappela le jour où elle avait fait rôtir vivant le commandant Kardeef devant tous les habitants d'un village conquis. Simplement pour prouver qu'elle ne connaissait pas la pitié…

Mais des centaines de Norukai avaient réussi à entrer dans le village. Avec leurs massues et leurs filets, ils affrontaient des habitants mal armés. Ignorant la peur, les envahisseurs avaient un énorme avantage sur leurs proies sans expérience du combat.

Des filets lestés s'abattirent sur trois hommes qui tentèrent en vain de se libérer. Dans leur affolement, ils s'étalèrent et les Norukai n'eurent plus qu'à les assommer à coups de massue.

Un protocole parfaitement au point, semblait-il…

Leurs victimes inconscientes, les Norukai les ligotèrent, les hissèrent sur leurs épaules puis les transportèrent jusqu'au navire le plus proche.

Des flèches incendiaires continuaient à pleuvoir sur le village. Acharnée à les éteindre en vol et à maîtriser les feux déjà existants,

Nicci fut vite débordée par le nombre. Les Norukai semblaient décidés à raser Renda-sur-Baie – le meilleur moyen, dans la panique, pour enlever des dizaines de victimes.

Plus que comme une armée, ces esclavagistes se comportaient comme des chasseurs lors d'une battue.

Une lame, se répéta Nathan, pouvait être aussi mortelle qu'un sortilège, à condition qu'un bon escrimeur la manie. Et sa nouvelle chemise, à sa taille, était confortable et propre. Pour le moment…

En fendant l'air avec son épée, il chargea le premier rang de Norukai. À ses côtés, Jann et Phillip faisaient de leur mieux. Armé d'un harpon, l'ancien pêcheur se révélait plutôt adroit, comme un esclavagiste put s'en apercevoir quand il lui transperça le torse.

Même agonisant, l'horrible guerrier griffa frénétiquement l'air.

Petite mais agile, Jann frappait les attaquants avec un couteau de boucher.

Son épée tenue à deux mains, Nathan fendit le crâne d'un des horribles et grotesques Norukai. Près de lui, Bannon frappait dans toutes les directions. Impressionnés par ce fou furieux, les esclavagistes reculèrent.

Mais ils ne furent pas longs à se ressaisir. Avec des cris gutturaux, ils remontèrent à l'assaut, des renforts armés de lances dans leur sillage. Au bout de ces armes, on avait fixé la défense dentelée d'un animal inconnu.

Tandis que leurs camarades faisaient diversion, ces lanciers localisèrent le cœur de la résistance.

Holden monta sur des tréteaux et harangua ses troupes :

— Tenez bon ! Ne les laissez pas prendre nos femmes et nos enfants ! Ne vous…

Un des lanciers frappa et l'étrange défense s'enfonça dans le torse du villageois avant de ressortir dans son dos.

En première ligne, Nathan tranchait des membres et transperçait des torses. Alors qu'il venait de voir du coin de l'œil une lance s'abattre sur lui, il sentit au fond de son être une sorte de remous qui… Une étincelle de magie, enfin ? De quoi dévier l'arme qui le menaçait ? Comme sortilège, il n'y avait pas plus simple.

Sauf que rien ne se passa. Abandonné par son don, le vieil homme allait mourir.

Bannon le tira par le bras, le sauvant de justesse.

— Un peu de prudence, sorcier ! J'ai encore besoin de vous pour m'aider à abattre ces chiens !

La haine qui faisait vibrer la voix du jeune homme troubla Nathan. Les yeux écarquillés, un rictus à la place de son sourire habituel,

Bannon n'était plus le gentil jeune homme qui l'attendrissait tant. Un fou furieux, ivre de vengeance…

Sans se soucier des coups portés par les esclavagistes, Bannon chargeait et tranchait dans le vif. Alors qu'il décapitait un Norukai, il hurla de haine, comme s'il venait d'abattre un très ancien ennemi, tapi dans sa mémoire.

— Sale chien ! beugla-t-il en fendant l'épaule d'un autre type.

Dans la foulée, il éventra un esclavagiste qui tenta de lui saisir au vol le poignet. Se dégageant, le jeune homme coupa le bras de son adversaire. Comme pour le narguer, il lui trancha aussi l'autre, le contraignant à regarder, impuissant, ses entrailles se déverser sur le sol.

— Fiston, tu vas finir par te faire tuer ! lança Nathan.

Alors que les Norukai convergeaient vers cet adversaire inhabituellement combatif, le sorcier le suivit comme son ombre afin de le protéger.

Bien lui en prit, puisqu'il dévia une lance qui aurait traversé le torse du rouquin. Sa trajectoire modifiée, l'arme alla se ficher entre les omoplates d'un autre Norukai.

Des esclavagistes encerclèrent Jann et lui jetèrent un filet dessus. Tombant à genoux, elle se servit de son couteau pour se libérer. Voyant ça, deux grands types approchèrent et levèrent leurs massues.

Nathan embrocha le premier dans le dos. Alors que l'autre se retournait, furieux, Jann lui plongea sa lame dans le mollet. Quand il essaya d'arracher le couteau, Nathan le décapita d'un coup net et précis. Puis il aida Jann à se dégager complètement du filet.

Phillip apparut, couvert de sang et débordant de gratitude.

— Tu l'as sauvée ! Merci, sorcier.

Au moment où l'ancien pêcheur tendait une main vers sa femme, une flèche enflammée se ficha dans sa nuque, la pointe ressortant au creux de sa gorge. Comme si cet incident l'agaçait, Phillip saisit la hampe du projectile. Puis il regarda Jann, qui cria de terreur, lui sourit et tomba raide mort.

Rugissant de fureur, Bannon zébra de coups les flèches qui s'abattaient du ciel. Puis il se rua sur deux Norukai. Abandonnant Jann, agenouillée près de son défunt mari, Nathan courut soutenir le bouillant rouquin.

Le village était en feu. Malgré ses efforts, Nicci avait perdu cette bataille-là. Mais au fond, ça n'était pas si important. Si elle ne repoussait pas les Norukai, que Renda-sur-Baie brûle ou non ne ferait aucune différence.

Même si plusieurs d'entre eux étaient prisonniers des Norukai, les villageois se défendaient bien.

Les esclavagistes battaient en retraite vers une des galères, qui se préparait déjà au départ. Avec ses éclairs noirs, Nicci carbonisa six guerriers qui se croyaient en sécurité sur le pont de leur navire. Doutant de pouvoir empêcher la fuite du bateau, elle se concentra sur le combat terrestre.

Plus de cent Norukai continuaient l'assaut. Ayant repéré Nicci et ses pouvoirs, plusieurs d'entre eux semblaient penser qu'elle serait une prise de valeur. Des abrutis !

Un guerrier à gueule de reptile leva sa masse d'armes tandis que deux autres, filets au poing, avançaient vers la magicienne. La prenaient-ils pour une cible facile ?

Allons, qu'ils ne lui fassent donc pas perdre du temps ! Pointant du doigt chacun de ces imbéciles, elle arrêta leur cœur et ne daigna même pas les regarder s'écrouler.

Nicci reprit son souffle et fléchit les doigts. Encore alerte, elle pouvait sans peine générer une nouvelle boule de Feu de Sorcier. Avec cette arme, incendier la galère fugitive serait un jeu d'enfant. Mais tout le monde brûlerait à bord, y compris les prisonniers. Préféreraient-ils ce sort à la captivité ?

Consciente que ce n'était pas à elle d'en décider, la magicienne se tourna vers les Norukai encore à terre. Au lieu de modeler une boule, elle leur propulsa dessus une muraille de flammes qui en embrasa une bonne trentaine. Autant de condamnés à mort ! Touché par le Feu de Sorcier – même une simple étincelle –, on se consumait inexorablement de l'intérieur.

Les Norukai basculèrent en avant comme des troncs d'arbre dans une forêt en flammes. Même épuisée après une telle dépense d'énergie, Nicci expédia deux lances de feu « ordinaire » dans les voiles de deux galères. La teinture aidant, l'incendie se répandit à toute vitesse.

Après avoir abattu au moins vingt adversaires, Nathan et Bannon continuaient à trancher des têtes et des bras. Galvanisés, des villageois les imitaient. Pour limiter les dégâts, les lanciers ennemis propulsaient leurs armes sans prendre le temps de viser.

Avec ses dernières forces, Nicci lança sur ces guerriers une muraille de vent qui les força à reculer.

Baissant enfin les bras, ils battirent en retraite vers la dernière galère en état de naviguer. Sur les deux autres, des marins tentaient désespérément d'éteindre les flammes.

Sous des cris de haine, les navires à tête de serpent s'éloignèrent des quais.

Voyant qu'il restait du pain sur la planche, Nicci dégaina son couteau. Pour tailler en pièces les esclavagistes abandonnés par leurs camarades, elle n'aurait pas besoin de magie. Mais les villageois et

leurs alliés étaient loin d’en avoir terminé…

Chapitre 24

Même quand les galères furent parties, l'horreur du raid meurtrier continua à peser sur le village comme une chape de plomb. Hagards, les survivants entreprirent pourtant d'éteindre les incendies, de soigner les blessés et de recenser les morts et les disparus.

Nathan baissa les yeux sur sa somptueuse épée souillée de sang et de viscères. Sa nouvelle chemise – qui aurait dû revenir à Phillip – n'était plus qu'un chiffon poisseux de fluide vital. Quand même, la magie tuait bien plus proprement que ça !

Penser à de telles bêtises, songea-t-il soudain, signifiait qu'il était en état de choc. Palpant ses mains et ses bras, il toucha aussi son crâne pour s'assurer qu'il n'était pas grièvement blessé. Dans le feu de l'action, un guerrier pouvait être amoché sans le remarquer… jusqu'à ce qu'il tombe raide mort, vidé de tout son sang. Par bonheur, il trouva seulement quelques coupures, des égratignures et une bosse derrière l'oreille droite. Quand donc avait-il été touché à cet endroit ?

— Je semble raisonnablement entier, se félicita le vieil homme.

Autour de lui, les villageois encore valides couraient dans tous les sens. Pendant la bataille, se souvint-il, il avait cru sentir de nouveau son don, mais ça n'était qu'une illusion. Privé de magie, il aurait été incapable de guérir sa plus petite blessure.

Le regard vide, Bannon Farmer faisait penser à un drap pendu à une corde pour sécher. Couvert de sang, il était également maculé de fragments d'os et de lambeaux de matière grise. Jusqu'à la fin, il s'était battu comme un démon. Rien que Nathan ait jamais vu… Désormais, il ressemblait à un pantin désarticulé.

Mais il fallait d'abord penser aux blessés et aux agonisants. Sans guérisseurs pour les aider, les villageois allaient devoir recourir à la médecine traditionnelle. Et sur ce plan-là, ils n'étaient pas bien pourvus non plus, comme le montrait la cicatrice sur le nez de Phillip. Une blessure mal recousue…

Nathan frissonna en repensant à son éphémère ami. Sur la place des fêtes, Jann était toujours agenouillée près du cadavre de son mari, une pointe de flèche dépassant de la gorge. Mort avec une expression d'infinie surprise, Phillip n'avait pas eu le temps de souffrir. Sa femme le pleurait quand même, et c'était bien normal.

Allant de blessé en blessé, Nathan aida à bander des plaies ou à enrouler des tissus autour de crânes ouverts. Quand on les recousait,

ces malheureux hurlaient à la mort.

Un carnage, ce raid de Norukai…

Par bonheur, Nicci avait déchaîné tout son pouvoir, et elle était une extraordinaire magicienne. Certes, mais Nathan n'était-il pas lui-même un fabuleux sorcier ? Du moins, il l'avait été… En possession de ses moyens, il aurait pu soutenir Nicci, et le carnage n'aurait pas eu lieu. Repoussés avant d'avoir pu accoster, les envahisseurs se seraient enfuis la queue entre les jambes. Tous les villageois seraient encore vivants et prêts à retourner à leurs activités dès le lendemain.

Nathan n'avait pas été à la hauteur. Abandonné par son don, il avait trahi les habitants de Renda-sur-Baie. Par la même occasion, il s'était trahi lui-même.

S'il avait pu bombarder les galères de Feu de Sorcier, les Norukai n'auraient jamais débarqué. Et même s'ils avaient réussi, un sort paralysant les aurait empêchés d'avancer. Ou pourquoi pas un sort de sommeil ? Pendant que les esclavagistes roupillaient, les villageois auraient pu les ligoter, investir leurs navires, libérer les esclaves enchaînés aux rames…

— Je suis un sorcier ! cria Nathan, les poings serrés.

Même si les prophéties n'existaient plus, il ne pouvait pas avoir tout perdu. La disparition des prédictions, il l'aurait juré, ne pouvait pas l'avoir privé de ses autres pouvoirs. Qu'importaient les âneries de Rouge ! Il avait encore son don. C'était une part de lui. Le ciment de sa personnalité.

Bouillonnant de rage, Nathan sentit soudain un étrange picotement dans ses avant-bras. Cette sensation remonta jusqu'à ses épaules puis se communiqua à sa poitrine, comme si ses veines charriaient de l'énergie plutôt que du sang. Cette étincelle, encore !

La magie dormait en lui ? Eh bien, il allait la réveiller en luttant comme un beau diable.

— Je suis un sorcier, et je contrôle mon don !

Oui, et il allait pouvoir l'utiliser pour aider ces malheureux. Avisant un blessé qui haletait, il approcha. Le corps entier parcouru de picotements, il sut qu'il pourrait être utile.

Soigné par deux femmes, le blessé était couché sur le dos, la hampe brisée d'une lance dans la poitrine. Le cœur manqué de peu, la pointe acérée avait déchiré les poumons et l'homme s'étouffait dans son propre sang.

Quand elles virent le sorcier, les deux femmes secouèrent la tête. Le regard voilé, le pauvre bougre n'en avait plus pour longtemps.

— Nous attendons que Mère la Mer le prenne dans ses bras, dit une des villageoises, les joues sillonnées de larmes.

Nathan regarda la hampe de lance qui clouait le pauvre type au

sol.

— Il faut retirer l'arme de la plaie, dit-il.

— Si on fait ça, il mourra, souffla l'autre villageoise. Laissons-le partir en paix et dignement.

— Si on ne retire pas la lance, il n'a pas une chance. Il faut tenter le coup. Vous êtes dépassées, mais moi, j'ai mon don. Laissez-moi essayer.

Alors que les deux femmes le regardaient, Nathan leur fit signe de s'en aller.

— Occupez-vous de quelqu'un d'autre…

Après avoir tendrement tapoté l'épaule du moribond, les deux villageoises filèrent vers d'autres blessés.

Nathan saisit la hampe de la lance. Aussi doucement que possible – même s'il n'existait pas de façon de faire délicatement une chose pareille –, il tira l'arme vers lui. Le blessé cria et du sang jaillit de sa bouche et de sa plaie à la poitrine.

Trois minutes de plus, et il n'y aurait plus personne.

Nathan toucha son Han, se réjouit de le sentir et y puisa un flot de Magie Additive. Il avait fait ça si souvent ! Un jeu d'enfant, pour quelqu'un de sa force.

Les mains posées sur la plaie, il laissa à la magie le soin d'enrayer l'hémorragie. Avec son don retrouvé, il localisa les vaisseaux lésés et les répara. Puis il s'intéressa aux muscles tranchés, aux os brisés, aux poumons déchirés… Il allait remettre tout ça en ordre ! Alors, cet homme redeviendrait entier. Oui, *entier*, le mot que Rouge avait utilisé à son sujet.

Entier, il l'était de nouveau ! Son don ne l'avait pas abandonné, il contrôlait sa magie, et Kol Adair n'était pour rien là-dedans.

Les dents serrées, Nathan força le blessé à guérir. Comme une anguille, la magie tenta de lui échapper, mais il la plia à sa volonté. Il était capable de sauver ce villageois. En pleine possession de ses moyens, rien ne lui résistait.

Alors, l'impensable se produisit. Se retournant contre son maître, la magie fit le contraire de ce qu'il lui ordonnait. Au lieu de fermer la blessure, elle l'élargit, devenant un monstre avide de destruction.

Pendant que Nathan tentait de stopper le sang avec ses mains, la magie déchira les chairs du blessé, brisa ses côtes et lui retourna les entrailles. Dans une explosion de sang, les poumons et le cœur du villageois jaillirent hors de sa poitrine.

Sans avoir le temps de crier, le malheureux rendit l'âme.

Incrédule et révulsé, Nathan regarda ses mains rouges de sang. Sentant enfin son Han, il avait voulu aider un agonisant. Au lieu de partir paisiblement, le pauvre type avait explosé comme un fruit pourri. L'œuvre de Nathan Rahl ! Le blessé serait mort dans tous les

cas, mais pas de cette façon.

Nathan recula, incapable de parler. Il croyait avoir perdu son don, mais c'était bien pire que ça. La magie s'était retournée contre lui. S'il retrouvait son pouvoir sans le contrôler, à quoi cela lui servirait-il ?

Certain que la foule allait l'accuser de meurtre, il regarda le cadavre en bouillie. Même à sa pire époque de Maîtresse de la Mort, Nicci n'avait pas dû commettre une horreur pareille.

Levant les yeux, le sorcier vit que Bannon le regardait. Lui aussi en état de choc, il ne semblait pas affecté par cette nouvelle abomination.

Quand la bile lui monta à la gorge, Nathan se détourna pour vomir. Nicci ne devait pas voir ça. Encore que… Peut-être pourrait-elle lui expliquer ce qui s'était passé. Comment son don avait-il pu le trahir à ce point ? Toujours empli de magie, il n'osa pas y recourir, craignant de provoquer une autre catastrophe.

Une idée terrifiante lui traversa l'esprit. S'il avait lancé une boule de Feu de Sorcier, lui serait-elle revenue dessus comme un boomerang ? Dans ce cas, Renda-sur-Baie n'aurait plus été qu'un souvenir…

Nathan s'éloigna des braves gens qui essayaient de soulager les blessés. Honteux et effrayé, il devait se rendre à l'évidence : il était dangereux.

S'emparant d'un seau, il alla aider les pompiers volontaires. Là, au moins, il ne ferait pas de dégâts.

Chapitre 25

Les incendies durèrent jusqu'à l'aube. Après, la fumée continua à s'élever dans un ciel déjà grisâtre. Des maisons et des bateaux, il ne restait souvent plus que des charpentes noircies. Par bonheur, un groupe de villageois avait réussi à sauver six petits navires. De quoi survivre grâce à la pêche…

Partout, des gens constataient les dégâts à voix basse.

Nicci se souvint de la joyeuse activité de la veille. Les conversations entre voisins, la petite place du marché et ses vendeurs enthousiastes, le banquet du soir… Tout un mode de vie dévasté par un raid d'esclavagistes.

Toujours en état de choc, Bannon était assis sur un banc fendu, à côté d'une table à vider les poissons renversée. Des écailles argentées restaient collées au plateau, vestiges de temps beaucoup plus heureux.

Comme s'il voulait y puiser de la force, Bannon serrait à deux mains la poignée de Solide. Sur sa chemise déchirée s'étalaient des taches de sang et de suie.

En approchant du jeune homme, Nicci remarqua cinq plaies, au moins, sur ses bras, son dos et ses épaules.

Plongé dans ses pensées, l'ancien cultivateur de choux avait vieilli de dix ans en une nuit.

Épuisée par le combat et la guérison des villageois les plus grièvement blessés, Nicci trouva quand même la force de soigner Bannon – qui ne sembla pas s'en apercevoir.

Dans un état épouvantable, Nathan rejoignit ses amis. Quand il leva les yeux sur lui, son disciple ne sembla pas le reconnaître.

— Cette nuit, fiston, tu t'es battu comme un incroyable guerrier. Comme si on t'avait jeté un sort de fureur, mais je sais que ce n'était pas ça.

Blanc comme un linge, Bannon souffla :

— Des esclavagistes attaquaient le village. Il a bien fallu que je me batte.

— Et tu t'en es tiré avec les honneurs, intervint Nicci. Mieux encore que contre les Selka.

— C'étaient des esclavagistes, dit Bannon, comme si ça expliquait tout.

Avec un effort, il réussit à se reprendre et se fendit même d'un sourire – abominablement faux, hélas.

— C'est ce qu'on attendait de moi. Je détestais l'idée que tant de

gens soient blessés ou réduits en esclavage. La vie est agréable, à Renda-sur-Baie, et je ne voulais pas que tout ça soit détruit…

Nicci regarda Nathan, qui fronça les sourcils. Comme la magicienne, il ne croyait pas un mot de ces explications.

— Ta réponse est acceptable, souffla Nicci, mais incomplète. Dis-moi la vérité.

Bannon sursauta.

— Je ne peux pas. C'est un secret.

Nicci sut qu'elle allait devoir être dure. Les vraies blessures de Bannon, invisibles, étaient bien plus graves que les autres, et si elles ne cicatrisaient pas, elles finiraient par s'infecter. Ces derniers jours, l'opinion de la magicienne avait évolué. Le garçon insouciant et naïf n'était qu'une façade…

Elle devait savoir.

Saisissant les pans de sa chemise, elle força Bannon à se redresser et à la regarder dans les yeux.

— Je ne veux pas connaître tes secrets pour m'amuser, Bannon Farmer. C'est une nécessité vitale. Nous voyageons ensemble, et ma mission peut dépendre de tes actes. Es-tu indigne de confiance ? Menaces-tu la tâche que je dois accomplir au service du seigneur Rahl ? Ou n'es-tu qu'un guerrier téméraire ?

Accablé, Bannon regarda Nicci et Nathan. Puis il tourna la tête vers la galère qui finissait de couler dans le port.

Nicci se souvint de la réaction du jeune homme, quand ils avaient découvert l'épave sur la plage.

— Tu as déjà vu ces galères… Les Norukai, tu les connais.

— C'est à cause de Ian… Mon ami Ian… Les esclavagistes…

Les yeux injectés de sang à cause de la fumée et des larmes, Bannon prit une grande inspiration. Derrière les faux souvenirs d'une enfance heureuse, il y avait tant d'horreurs. La vérité nue faisait peur à voir.

À contrecœur, comme un homme obligé de confier ses plus chères possessions à un usurier, Bannon raconta son histoire :

— Ian et moi, on était amis depuis l'enfance. On adorait courir sur la plage ou dans les hautes herbes. Une fois, nous avons fait le tour de Chiriya. Ça nous a pris un jour entier. Voilà ce qu'était notre monde…

» Petits, on désherbait les champs et on aidait au moment de la moisson, ce qui nous laissait beaucoup de temps libre. Tout au bout de l'île, on avait notre lagon. Quand la mer se retirait, on pêchait dans les mares qu'elle laissait…

» La plupart du temps, on jouait. Les meilleurs amis du monde, treize ans tous les deux cette année-là… La dernière.

Bannon durcit le ton :

— Un matin, on s'est réveillés tôt pour profiter de la marée basse.

En escaladant les différents obstacles – pour des gamins, trouver des prises est très facile –, on a rejoint notre lagon. À la ceinture, on portait de gros sacs vides, parce que la pêche aux crabes et aux coquillages promettait d'être miraculeuse. Mais on était surtout heureux d'être ensemble, plutôt que dans nos maisons respectives… qui n'avaient rien de paisible.

— Je croyais que ton île natale était un petit paradis, intervint Nicci. Un monde parfait mais ennuyeux.

Bannon leva son regard vide sur la jeune femme.

— Rien n'est parfait, magicienne ! N'es-tu pas la mieux placée pour le savoir ?

Bannon secoua la tête et regarda de nouveau la galère détruite.

— Ce jour-là, Ian et moi étions concentrés sur les flaques où des crabes allaient et venaient parmi les anémones de mer et les petits poissons piégés par la marée basse. Du coup, nous n'avons pas vu le canot des esclavagistes qui approchait. Avant d'avoir compris ce qui se passait, nous nous sommes retrouvés encerclés par six Norukai. Des colosses au crâne rasé, avec leur horrible bouche élargie et cousue. Des chasseurs… Et nous, nous étions le gibier.

Bannon cligna des yeux, comme s'il revenait au présent.

— Parfois, au village, nous organisions des battues avec des filets et en tapant sur des casseroles. Des expéditions visant à rattraper les chèvres et à les regrouper pour l'abattage d'hiver. Les Norukai étaient là pour la même raison. Avec Ian et moi dans le rôle des chèvres.

» En criant, nous nous sommes enfuis. Ian me précédait et j'ai réussi à atteindre le pied de la colline, puis à escalader le versant, avant que les deux esclavagistes les plus rapides m'aient rattrapé. J'avais un peu d'avance, mais j'ai glissé et basculé en arrière. Les Norukai m'ont coincé, un peu rudoyé puis jeté sur la plage de galets. Le souffle coupé, je ne pouvais plus émettre un son. À mi-chemin du sommet, Ian m'appelait. Encore un effort, et il aurait été sauvé. Oui, il aurait pu s'en tirer.

» Je me suis débattu, mais les Norukai étaient très forts. Pour me ligoter, ils m'ont tiré les bras en arrière et m'ont saisi les chevilles. Impossible de bouger ou de crier. Et même quand j'ai repris mon souffle, je croassais… Une proie sans défense.

» Alors que mes ravisseurs me liaient les poignets, j'ai entendu un cri. Ian avait fait demi-tour, et il défiait les esclavagistes. Des Norukai lui ont jeté un filet dessus, mais en ratant leur coup. Dans la mêlée, il a pris sa massue à un type, puis il a volé à mon secours.

» Quand il a frappé, j'ai entendu un bruit de crâne qui explose. Un des chiens qui tentaient de me ligoter… L'autre a voulu ceinturer Ian, mais un coup de massue lui a fait éclater les lèvres.

» Ian m'a crié de filer. Sans réfléchir, je me suis relevé et j'ai couru

vers la falaise. Tout en finissant de libérer mes poignets, j'ai battu tous mes records de vitesse. Malgré mes doigts en sang et mes ongles cassés, j'ai trouvé des prises et grimpé plus vite que le vent. Quand je me suis retourné, j'ai vu que les esclavagistes indemnes encerclaient mon ami. Dès qu'il a été immobilisé par un filet, le Norukai aux lèvres éclatées l'a roué de coups. Coincé, Ian a crié à s'en casser les cordes vocales.

Bannon eut un sanglot étouffé.

— Ian est revenu pour moi. Il a risqué sa vie pour que je puisse m'enfuir. Moi, quand je l'ai vu submergé par le nombre, je me suis pétrifié et je l'ai regardé recevoir une correction. Les Norukai riaient de l'entendre crier, du sang coulait de son front, et je n'ai rien fait. Pareil lorsque ces chiens lui ont lié les poignets et les chevilles.

» J'aurais dû être à sa place. Il m'a sauvé, et je n'ai pas bougé le petit doigt pour lui !

Bannon lâcha Solide, qui tomba sur le sol avec un bruit métallique. Comme pour se cacher, il plaqua les mains sur ses yeux.

— J'étais à mi-chemin du sommet quand les esclavagistes se sont relancés à ma poursuite. Paniqué, j'ai escaladé à la vitesse du vent. Quand j'ai regardé en arrière, une fois arrivé au sommet, j'ai vu que les Norukai portaient Ian sur leur canot. Il résistait, mais c'était perdu d'avance. Sur son visage, malgré la distance, j'ai vu son désespoir. Certain de ne jamais revenir chez nous, il emportait l'image d'un ami qui n'avait rien fait pour le secourir. Un ami qui venait de l'abandonner.

» J'ai voulu crier que je viendrais un jour le sauver, mais pas un son n'est sorti de ma gorge. De toute façon, à bout de souffle ou non, ç'aurait été un mensonge…

» Ian m'a regardé comme s'il ne parvenait pas à croire que je l'abandonnais. Avant que les Norukai le jettent dans leur canot, j'ai vu de la haine briller dans ses yeux.

» Alors, j'ai couru, laissant mon meilleur ami derrière moi. Qu'aurais-je pu faire ? Il s'était sacrifié pour moi et… j'ai pensé à sauver ma peau. En fuyant ! Douce Mère la Mer, il est revenu pour moi, et je l'ai laissé tomber.

Bannon baissa les yeux sur sa chemise souillée de sang puis sur ses bras couverts d'entailles. Touchant une plaie, sur son cou, il sursauta, comme s'il ne se rappelait plus où il l'avait récoltée. Ses larmes ruisselaient, mais elles ne parvenaient pas à noyer ses affreux souvenirs.

— Voilà pourquoi je me suis battu comme ça, ce soir. Je hais les esclavagistes. Quand ils ont capturé Ian, je me suis comporté comme un poltron. Aujourd'hui, j'ai grandi et je possède une arme.

Bannon ramassa Solide, l'inspecta et parut satisfait de découvrir

que le tranchant était toujours acéré.

— Je ne sauverai jamais Ian, mais il est en mon pouvoir de massacrer tous les Norukai qui croisent mon chemin.

Chapitre 26

Après une journée à réparer les dégâts, les survivants de Renda-sur-Baie ne tenaient plus debout. Holden étant mort, un type nommé Thaddeus accepta de le remplacer. Ce pêcheur trapu à la longue barbe semblait très populaire parmi les villageois, mais ses nouvelles fonctions le dépassaient.

Le jour durant, Nicci avait observé les villageois. Opposée à l'esclavage depuis son retour à la Lumière, elle avait mission de mettre un terme à la tyrannie et à l'oppression. Au nom de Richard, bien entendu, mais aussi pour le salut de son âme. Si elle pouvait contribuer à « sauver le monde », c'était de cette façon. Mais elle doutait que ce soit le sens des prédictions de Rouge.

Mains et visage lavés, Nathan et Bannon avaient toujours les cheveux emmêlés et poisseux de sang. Quant à leurs vêtements, mieux valait ne pas en parler.

Le soir, les villageois montèrent au cimetière, des charrettes tirées par des mules transportant les cadavres. Malgré leur épuisement, ces braves gens marquèrent l'emplacement de trente-neuf tombes – le nombre de victimes du raid. Bien qu'ils soient équipés de pioches et de pelles, ils ne semblaient pas avoir le courage de creuser.

— Il faudra aussi vingt-deux poteaux à la mémoire de nos amis enlevés par les esclavagistes.

— Contentez-vous de graver les noms sur les stèles et sur les poteaux, intervint Nicci. Le reste du travail, la magie s'en chargera.

Tendant les mains, elle creusa une tombe parfaite en une fraction de seconde. Puis elle en ajouta une à côté, et une autre, et une autre encore…

Trop fatigués pour s'extasier ou la remercier, les villageois la regardèrent faire.

Quand elle eut terminé, la magicienne se sentit très lasse.

— J'espère que vous n'aurez plus besoin de tombes avant très longtemps…

Sans excès de cérémonie, parce que le chagrin viendrait plus tard, une fois le choc passé, les villageois inhumèrent leurs morts. À chaque corps déposé dans un trou, on cita son nom, son âge et sa profession. Plusieurs fermiers, un charpentier, un brasseur très respecté, deux jeunes garçons tués dans l'incendie d'une maison et Holden, le défunt maire, qui avait abandonné la mer pour veiller à l'administration de

Renda-sur-Baie.

Jann cita le nom de son mari et pleura tandis qu'on le recouvrait de terre.

— Il voulait juste construire des bateaux, dit-elle. Après l'accident avec l'hameçon, il préférait la terre ferme, où il se sentait plus en sécurité… En sécurité !

La tête inclinée, Nathan s'était campé près de sa nouvelle amie.

D'une main tremblante, la couturière lui tendit une chemise grise pliée.

— Elle lui appartenait aussi, Nathan… Tu as combattu à nos côtés, tu m'as sauvée, et…

La voix brisée, Jann dut reprendre son souffle.

— … Et ta nouvelle chemise ne ressemble plus à rien. Phillip serait honoré que tu portes celle-là.

— Tout l'honneur sera pour moi, dit simplement Nathan.

Même si ses compagnons et elle avaient combattu aux côtés des villageois, Nicci n'estimait pas avoir rempli sa mission à Renda-sur-Baie. Lorsque la cérémonie fut terminée, elle prit la parole devant tout le village :

— C'est pour ça que vous avez besoin du seigneur Rahl, affirma-t-elle. Il veut mettre un terme aux tueries et à la tyrannie, afin que tout le monde puisse mener sa vie librement. Il est loin d'ici, certes, mais son armée ne tolérera pas de telles exactions. Même s'il faudra du temps, le monde changera. À vrai dire, c'est déjà commencé. Avez-vous remarqué la nouvelle position des étoiles ?

Après le drame, les villageois semblaient écouter la magicienne avec plus d'attention.

— Mais vous devez être responsables de vous-mêmes. Quand tout sera reconstruit ici, envoyez des émissaires au Palais du Peuple. Qu'ils prêtent allégeance au seigneur Rahl et lui racontent ce qui s'est passé. Qu'ils lui parlent aussi de tous les pays de l'Ancien Monde qui ont besoin de lui. Croyez-moi, il ne laissera tomber personne.

Nathan prit le relais :

— Avant ça, nous lui enverrons un message et un compte-rendu des événements. Si quelqu'un peut se charger de les lui apporter, nous en serions ravis.

— Les Norukai ont perdu hier, dit Thaddeus, mais ils reviendront. Quand l'armée du seigneur Rahl arrivera-t-elle ?

— Vous ne pouvez pas attendre simplement de l'aide, dit Nicci. Tous les gens sont responsables de leur destin. Il faudra améliorer vos défenses – une tour de guet ne suffira pas. Les esclavagistes vous croient faibles, c'est pour ça qu'ils s'acharnent sur vous. La meilleure défense, c'est de se montrer fort. La défaite d'hier leur aura peut-être servi de leçon… Bien sûr, nous étions là pour vous aider, mais si vous

ne vous comportiez pas comme des victimes, vous n'auriez pas besoin d'être secourus.

Le regard fuyant, Bannon intervint :

— Vous pouvez apprendre à vous défendre. Moi, je l'ai fait.

— Comment ? demanda Thaddeus. En fortifiant la plage ? En barrant l'accès du port ? Comment lever une armée ? Où trouver des armes ? Nous ne sommes qu'un village de pêcheurs.

— En plus de la tour de guet et du grand feu, proposa Nathan, construisez deux autres tours de chaque côté du port, d'où vous bombarderez de flèches enflammées les intrus qui se présenteront. Prévoyez des canots pour aller couler ces navires avant qu'ils aient accosté. Et si certains passent quand même, qu'ils soient en flammes avant d'atteindre la plage.

— Les Norukai sont des esclavagistes, ajouta Nicci, pas des conquérants. Ça vous confère un avantage. Ils veulent vous prendre vivants, sinon, vous n'avez aucune valeur pour eux. D'autres agresseurs chercheraient à vous massacrer.

— Moi, je serais heureuse de tuer ces chiens, dit Jann.

Nicci approuva du chef cette intervention.

— Ne reculez devant rien, et armez-vous pour être de meilleurs combattants.

— Sur les quais, dit Bannon, préparez des réserves de crochets et de piques. Si les Norukai arrivent jusque-là, ça vous aidera à les repousser.

— Faites en sorte qu'ils y réfléchissent à deux fois avant de revenir, conclut Nicci.

Voyant la détermination qu'affichaient désormais les villageois, elle eut l'agréable sentiment du devoir accompli.

— Quand vos plaies seront cicatrisées et vos maisons reconstruites, n'oubliez jamais ce qui est arrivé hier. Sinon, ça se reproduira.

Le lendemain, Nicci, Nathan et Bannon découvrirent la mairie de Renda-sur-Baie. Un petit bâtiment presque épargné par les flammes, mais dont les pièces empestaient la fumée. À cause de la chaleur, trois fenêtres avaient explosé et une partie du toit était pour le moins roussie. Par bonheur, les pompiers volontaires étaient intervenus avant que les dégâts soient bien plus graves.

Depuis la veille, Thaddeus semblait avoir rapetissé sous le poids des responsabilités.

— J'aurai besoin de monde pour restaurer la mairie, dit-il, mais ça devra attendre. La priorité, c'est de renforcer nos défenses.

Plein d'espoir, le maire regarda ses interlocuteurs.

— Seriez-vous prêts à rester ici pour nous protéger ? Magicienne, ton pouvoir est impressionnant. Et toi, sorcier, tu pourrais aussi

essayer de…

Nathan blêmit comme s'il allait être malade.

— Non, ça risquerait de mal finir…, dit-il.

— Thaddeus, fit Nicci, j'ai une mission à accomplir pour le seigneur Rahl et nous devons partir. La tempête ayant dévié le *Randonneur* de son cap, nous avons besoin de cartes pour nous repérer.

— Nous cherchons un endroit appelé Kol Adair, dit Nathan. (Il tapota le livre de vie, dans sa sacoche.) C'est paraît-il un lieu important pour nous.

Thaddeus parut distrait et troublé.

— Nous avons des cartes, oui… Dans cette armoire, je crois…

Il fouilla dans des documents rangés là par Holden. Des listes de bateaux de pêche autorisés, un grand livre comptable, une esquisse de cadastre… Non sans effort, il dénicha une vieille carte de la Côte Fantôme. Dessus, on avait surtout indiqué les routes impériales.

— L'empereur Jagang les a fait construire pour son armée, mais il venait très rarement si loin au sud. Tout ce que je sais, c'est que Serrimundi et Kherimus, des villes portuaires, sont par là-haut, vers le Sud. Tanimura est tout à fait à l'opposé. J'ai entendu parler du Nouveau Monde, mais je ne sais rien de précis…

Pendant que Nicci étudiait la carte, Nathan sortit son livre de vie, compara avec ses propres relevés et apporta quelques corrections à sa grande œuvre.

— Kol Adair…

Thaddeus s'assit derrière le bureau, dans le vieux fauteuil de son prédécesseur. La carte ne semblait pas lui parler beaucoup…

— Je n'ai jamais quitté Renda-sur-Baie… Même en mer, je ne m'éloigne jamais trop de la côte. Pourtant, j'ai entendu des histoires sur de lointaines contrées… Selon moi, Kol Adair est très à l'intérieur des terres, au-delà d'une chaîne de montagnes, d'une vaste vallée fertile et d'autres montagnes. En fait, selon les légendes, Kol Adair serait au cœur de cette seconde chaîne…

Thaddeus posa un doigt sur la carte, tout à fait au sud-est.

— C'est encore plus loin que ça… Depuis des lustres, aucun voyageur n'est plus venu de là… Mais en amont du fleuve, il y a des ports, des villes minières, des fermes… (Thaddeus frissonna.) Dans l'autre direction, on trouve l'archipel rocheux battu par les vents où vivent les Norukai. À votre place, j'éviterais cet endroit.

— Pas de risque qu'on y aille, dit Nathan. Notre destination, c'est Kol Adair.

— Pouvez-vous nous fournir des vivres, des vêtements et tout ce qu'il faut pour un long voyage ? demanda Nicci. Dans le naufrage, nous avons presque tout perdu.

— Renda-sur-Baie a une dette envers vous. Une énorme dette !

— Si vous apportez notre message au seigneur Rahl, dit Nicci, je considérerai que nous sommes quittes.

Après un jour de plus passé à aider les villageois à se remettre du choc, les trois voyageurs repartirent. Tous portaient des tenues neuves. Bannon arborait au côté sa chère Solide – aiguisée et huilée – et Nathan paradait avec sa superbe épée, elle aussi remise en état.

En sortant du village, Bannon parut soudain nerveux.

— On peut faire un détour par le cimetière ?

— Fiston, nous avons déjà rendu hommage aux morts.

— C'est plus compliqué que ça… Je voudrais faire quelque chose.

Depuis la bataille, ça n'avait pas échappé à Nicci, le jeune homme avait changé. Moins naïf et joyeux, pour l'essentiel… Mais chez lui, la joie avait peut-être toujours été une façade.

— Un détour, oui – très court.

— Merci, magicienne.

Arrivé sur place, Bannon dédaigna les trente-neuf nouvelles tombes et passa directement dans le secteur des poteaux. Vingt-deux avaient été plantés deux jours plus tôt, chacun portant le nom d'un villageois enlevé par les Norukai.

Le jeune homme s'immobilisa devant un poteau où figurait un simple prénom : « Merriam ». Le contournant, il s'agenouilla, dégaina son épée et, avec la pointe, grava trois lettres dans le bois. Des larmes aux yeux, il regarda son œuvre.

« Ian ».

Nathan acquiesça gravement.

Bannon se releva et rengaina sa lame.

— Maintenant, je suis prêt à partir.

Chapitre 27

Laissant Renda-sur-Baie derrière eux, Nicci et ses compagnons longèrent le fleuve en direction des terres, vers les ports, les villes minières et les fermes décrites par Thaddeus. Dans ces lieux, quelqu'un saurait bien quelque chose sur Kol Adair.

De temps en temps, des barges descendaient le fleuve, transportant des fermiers ou des marchands en route pour Renda-sur-Baie avec leurs produits. Les pilotes de ces embarcations, armés de longues perches pour les diriger, saluaient parfois les trois inconnus qui avançaient le long de la berge.

Après le naufrage et les autres malheurs, Nicci avait le sentiment de prendre un nouveau départ. Très à l'aise dans sa robe noire nettoyée et reprisée, elle se réjouissait de voir Nathan fier de porter la chemise de Phillip. Bannon aussi avait eu droit à une nouvelle tenue.

Au fil du voyage, le jeune homme semblait retrouver son insouciance et sa fraîcheur. Mais son sourire et son optimisme, Nicci n'en doutait plus, n'étaient que des leurres. Désormais, elle voyait clair dans son jeu.

Au moins, il ne la courtisait plus. Une folie dont elle lui avait fait passer le goût.

Mais il ne la fuyait pas pour autant, et engageait même volontiers la conversation.

— Magicienne, j'ai pensé à quelque chose… Comme les prophéties, les vœux se réalisent parfois d'une façon surprenante. Le tien s'est réalisé, en tout cas.

— Quel vœu ? demanda Nicci, méfiante.

— La perle-souhait que je t'ai offerte sur le *Randonneur des Vagues*, tu te souviens ?

— Je l'ai jetée par-dessus bord pour apaiser la reine des Selka.

— Pense à la série d'événements… Tu as fait ton vœu, nous avons cinglé vers le sud, les Selka nous ont attaqués, puis il y a eu le naufrage… Mais nous avons trouvé la pyramide, qui confirmait la prédiction de la voyante. Ensuite, nous sommes allés à Renda-sur-Baie, ou nous avons combattu les Norukai. Puis le nouveau maire nous a dit ce qu'il savait sur Kol Adair. N'est-ce pas lumineux ? C'était bien ça, ton vœu, trouver Kol Adair !

— Ta logique est aussi rectiligne que la trajectoire d'un ivrogne sur une colline verglacée pendant une tempête de neige, lâcha Nicci. Mes vœux, je fais en sorte qu'ils se réalisent, et ma chance, je me la

fabrique ! Aucune magie selka n'influence le cours des choses pour m'emmener là où je dois précisément être. Quoi qu'il soit arrivé, nous aurions trouvé notre chemin.

— Les souhaits et les vœux sont dangereux, intervint Nathan. Exactement comme les prophéties, ils conduisent souvent à des résultats… inattendus.

— Dans ce cas, je me garderai désormais de tout souhait frivole, lâcha Nicci. C'est moi qui détermine ma propre vie.

Au fil des jours, les voyageurs trouvèrent plusieurs petits villages et deux ou trois plus importants. Tout en collectant des informations, Nathan et Nicci éclairaient la lanterne des gens sur l'empire d'haran et les nouvelles lois de Richard.

Dans ces agglomérations isolées, on les écouta avec intérêt, mais de si lointaines instances ne paraissaient pas avoir de véritable influence sur la vie quotidienne.

Consciencieux, Nathan notait le nom de chaque village sur sa carte, puis le trio repartait.

Un jour, alors qu'il s'était présenté comme le sorcier Nathan Rahl, les villageois lui demandèrent une démonstration de ses pouvoirs.

Une situation embarrassante.

— Mes amis, la magie n'est pas un jeu et encore moins un spectacle !

Entendant ça, Nicci ne cacha pas son scepticisme. Quand il disposait encore de son don, Nathan n'avait jamais reculé devant ce genre de manifestations. Au contraire, il adorait frimer. Ayant perdu ses moyens, voilà qu'il jouait les modestes…

Dans le même village, ayant appris que Nicci était une magicienne, les enfants la harcelèrent pour qu'elle leur montre des « trucs ». Quand elle finit par s'énerver, ils lui lâchèrent enfin les basques.

Pour les consoler, Bannon leur proposa une démonstration d'escrime, mais il fit un bide retentissant.

Au sortir de ce village, Nathan prit une décision :

— Plus question de mentionner ma magie. Pas avant d'être redevenu entier, en tout cas. Après Kol Adair, on verra. Pour l'instant, je n'ose pas essayer d'utiliser mon don.

— Tu devrais insister, conseilla Nicci. Tu ne sens plus ton Han ? Si tu as perdu ton don, le retrouver devrait être possible.

— Je pourrais aussi faire un désastre… Je ne t'ai pas parlé de ce qui est arrivé à Renda-sur-Baie, quand j'ai tenté de guérir un blessé…

Le fleuve se séparant en deux, les trois compagnons avaient décidé de remonter la branche nord.

— Je t'ai vu aider des villageois, dit Nicci.

— Mais tu n'as pas *tout* vu… (Nathan chassa une mouche qui

voletait devant son nez.) Bannon a assisté à ça… Depuis, nous n'en avons pas reparlé.

Entendant son nom, le jeune homme se mêla à la conversation.

— J'ai vu tant de choses, ce soir-là… À la fin, j'avais l'impression que mes yeux pleins de sang ne distinguaient plus rien. Pour être honnête, j'ai presque tout oublié…

— Un type avait pris une lance dans la poitrine, dit Nathan. Les femmes qui s'occupaient de lui n'avaient plus aucun espoir. Comme je sentais ma magie, j'ai voulu prouver que j'étais redevenu entier. Magicienne, je t'ai vue sauver le village avec ton don, et j'enrageais de ne pas avoir pu t'aider. M'emparant d'un filament de pouvoir, j'ai cru possible de…

Le sorcier se tut, faisant mine d'être essoufflé alors que la piste était parfaitement plate. Mais son récit semblait si douloureux que marcher et parler en même temps en devenait difficile.

— J'ai voulu guérir ce malheureux… Mais en moi, trop de choses avaient changé. Par les esprits du bien, je ne comprends plus mon propre don ! J'ai cru toucher mon Han, et avec le peu de pouvoir que j'y ai puisé, j'ai… Il aurait dû s'agir de Magie Additive ! Avec, j'aurais dû rétablir la circulation, soigner les poumons, réparer les tissus…

Des larmes perlèrent aux yeux du vieil homme.

Nicci et Bannon s'arrêtèrent de marcher en même temps que lui.

— Je voulais le guérir, mais ma magie a fait le contraire. Au lieu de fermer ses plaies, mon sort… Ce pauvre homme a explosé ! Déchiqueté de l'intérieur alors que je cherchais à le sauver.

Stupéfié, Bannon regarda le sorcier.

— Je me souviens, maintenant… Je regardais, mais je n'ai rien vu – ou pas voulu croire ce que je voyais.

Nicci essaya de comprendre ce que Nathan voulait dire.

— Ta magie est revenue, mais elle a fait l'inverse de ce que tu lui ordonnais ?

— Peut-être pas exactement l'inverse. Disons qu'elle s'est déchaînée. Une force incontrôlable. Mon Han semblait vouloir me combattre. Et ce pauvre homme…

Nathan se tourna vers Nicci.

— Tu te rends compte, magicienne ? Si j'avais jeté ce genre de sort pendant le combat contre les Norukai, Renda-sur-Baie aurait pu être rayé de la carte. Et Bannon et toi avec.

— En ce moment, tu sens ton don ? demanda Nicci.

— Peut-être… Je ne sais pas. Comme tu t'en doutes, je n'ai aucune envie d'essayer. Comment prendre un tel risque ? M'exercer est hors de question. Imagine que j'essaie de générer une flamme de paume et que ça fiche le feu à la forêt. Ces gosses qui voulaient une démonstration, j'aurais pu les tuer tous ! Une magie incontrôlable,

c’est pire que pas de magie du tout.

— Tout dépend des circonstances, modéra Nicci. Si nous étions poursuivis par une horde de monstres, un feu de forêt, même involontaire, pourrait être très utile…

Comme d’habitude, Bannon tenta de regonfler le moral de ses amis.

— Clairement, la solution est de trouver Kol Adair aussi vite que possible. Après, notre sorcier sera de retour.

— Oui, fiston, marmonna Nathan. C’est aussi simple que ça…

Morose, il repartit à grandes enjambées.

Trois jours plus tard, en traversant une forêt où les habitations se faisaient plus que rares, les trois voyageurs croisèrent une large route impériale qui s’enfonçait dans une grande vallée. Comme s’il s’agissait d’une lance propulsée sur le Nouveau Monde par Jagang, cette voie conduisait au nord.

Du sommet d’une colline, Nicci, Nathan et Bannon observèrent la route abandonnée – construite par quelque grande armée, en effet, mais pas dans un passé récent.

— Quand tu étais la Maîtresse de la Mort, demanda le sorcier à la jeune femme, une de tes expéditions est venue si loin au sud ?

— Non. Pour Jagang, ces terres isolées ne valaient pas le coup… Pourtant, grâce à ses antiques cartes, nous savions qu’on trouvait des carrefours commerciaux et des mégalopoles au-delà de la Côte Fantôme.

— Cette route a donc été construite par un autre empereur… Dans le passé de l’Ancien Monde, ils sont légion. As-tu entendu parler de Kurgan ? Celui qu’on surnommait le Croc de Fer ?

Alors qu’ils approchaient de la grande route vide, Nicci fronça les sourcils.

— Au Palais des Prophètes, j’ai étudié l’histoire, mais ce nom ne me dit rien. Ce Croc de Fer a-t-il joué un grand rôle ?

— Moi, j’ai étudié l’histoire pendant un millénaire, chère magicienne… Beaucoup de dirigeants ont prétendu y avoir joué un grand rôle, c’est vrai, mais Kurgan est sans doute l’empereur le plus célèbre depuis la fin des Grandes Guerres. Si on en croit ses chroniques, en tout cas. Je m’étonne que tu ne le connaisses pas.

— Jagang préférait que je l’aide à faire l’histoire, pas à la comprendre.

Et l’histoire, elle l’avait faite en tuant l’empereur – discrètement, sans spectacle, comme Richard le lui avait demandé.

— Un grand voyage, ça laisse du temps pour les récits…

Nathan s’engagea sur la large voie impériale qui conduisait dans la direction qu’ils croyaient la bonne.

— Il y a quinze siècles, Kurgan a conquis la plus grande partie de l'Ancien Monde et des terres du Sud.

Nathan fit un clin d'œil à Bannon, qui marchait d'un pas martial sur la voie pavée.

— Au fond, ça ne fait pas si longtemps que ça. Cinq siècles seulement avant ma naissance…

— Cinq cents ans ? s'écria Bannon.

Pour lui, dix éternités n'auraient pas paru plus longues.

— Kurgan était brutal et sans pitié, mais il devait son surnom, Croc de Fer, à une bizarrerie. La perte de sa canine gauche… On ne sait trop pourquoi, il l'avait fait remplacer par une longue pointe en fer. Ça devait le rendre effrayant, mais ne me demandez pas comment il faisait pour manger avec ça. En plus, il devait remplacer la pointe régulièrement, à cause de la rouille.

— Dis comme ça, ce n'est pas très angoissant, fit remarquer Nicci.

— Mais ce type était puissant et cruel, crois-moi. Les armées de Croc de Fer conquéraient pays après pays. Enrôlant de force tous les jeunes gens du royaume vaincu, elles grossissaient sans cesse malgré de lourdes pertes. Un mouvement perpétuel.

» Mais, comme notre cher Richard est en train de le découvrir, si conquérir est une chose, administrer en est une autre. Et Kurgan avait une faiblesse qui ne pardonne pas : croire les flatteurs qui entourent toujours un dirigeant. Bref, il se prenait pour un génie, alors que l'âme de son empire, c'était le général Utros, le chef suprême de ses troupes.

— Même un empereur a besoin d'officiers doués pour conquérir et garder tant de royaumes, confirma Nicci.

— Utros, un grand stratège, volait de victoire en victoire. C'est lui qui a conquis l'Ancien Monde pour son maître.

En remontant la confortable route impériale, Nathan jetait de fréquents coups d'œil vers l'est, la probable direction de Kol Adair.

— Quand Utros ne fut plus là, Croc de Fer se retrouva le bec dans l'eau.

— Qu'est-il arrivé à Utros ? demanda Bannon. Une défaite ? Un assassinat ?

— Curieusement, ce n'est pas établi, mais j'ai mon idée. Cette histoire est beaucoup plus compliquée qu'une énumération de campagnes militaires. Parce que Kurgan avait épousé la reine d'un des plus grands pays tombés sous sa coupe. Une beauté qui se nommait Majel. Une magicienne, selon certaines sources, car son charme était vraiment ensorcelant.

Nathan fit un clin d'œil à Nicci.

— Comme le tien, si tu vois ce que je veux dire.

La magicienne foudroya l'insolent du regard.

— Comme de juste, Utros fut fasciné. Et Majel le trouvait plutôt bel

homme. Sans parler de son courage et de sa force. À coup sûr, il devait être un meilleur compagnon que Croc de Fer, sûrement beaucoup moins séduisant que sa propagande l'affirmait.

» Au fond, il n'y a peut-être rien de magique là-dedans. Utros et Majel ont pu tomber amoureux, tout simplement. Quoi qu'il en soit, il est clair pour moi – et pour nombre d'historiens – que le général, une fois le monde conquis, entendait renverser Kurgan et épouser Majel.

— Qu'est-ce qui n'a pas marché ? voulut savoir Bannon.

Nathan s'arrêta près d'une borne qui lui arrivait à l'épaule. Un indicateur de distance, bien sûr… Hélas, les chiffres étaient effacés depuis longtemps. Sortant son livre de vie, il consulta sa carte, regarda en direction de l'est, et tenta de s'orienter.

Jusque-là, aucune borne ne portait sur son socle la prophétie de Rouge. Et Nicci en était presque soulagée…

— Un jour, Utros partit à la tête de neuf cent mille hommes – la totalité des forces impériales – avec pour objectif la conquête d'Ildakar, une fabuleuse cité. Et il disparut durant cette campagne. Oui, avec son armée entière !

» On pense que tous ses hommes ont déserté – jusqu'au dernier. Voire qu'ils se sont joints aux troupes d'Ildakar. Soudain privé d'armée, Kurgan mesura enfin sa faiblesse. En même temps, il découvrit des preuves de la liaison entre Majel et Utros. Fou de rage, il fit enchaîner sa femme, nue comme un ver et les membres en croix, au centre de la grand-place de sa capitale. Forçant son peuple à regarder, il se servit d'une dague d'obsidienne pour écorcher le doux visage de la traîtresse. En épargnant les yeux, pour qu'elle puisse le voir infliger le même sort au reste de son corps. L'énucléant enfin, il s'assura qu'elle était encore vivante et jeta sur sa chair à vif des centaines de fourmis rouges.

Bannon devint verdâtre.

Certaine que Jagang n'aurait pas désavoué le procédé, Nicci hocha gravement la tête.

— Les empereurs ont une nette tendance à l'excès, dit-elle.

— Croc de Fer pensait terroriser ses sujets. En réalité, il les dégoûta, parce qu'ils adoraient leur impératrice. Indignés, ils se soulevèrent et renversèrent leur dirigeant. Sans armée, il n'avait plus pour le défendre qu'une poignée de gardes impériaux tout aussi révulsés par la mort de Majel.

» Après l'avoir tué, les émeutiers traînèrent le cadavre de Kurgan dans les rues jusqu'à ce qu'il ne reste plus de chair sur ses os. Pour parachever le travail, ils pendirent la dépouille au sommet d'une tour et la confièrent aux bons soins des charognards.

— C'est ce qui doit arriver aux tyrans, dit Nicci. Jagang a fini dans une fosse commune, sans rien pour l'identifier.

Nathan attendit quelques instants avant de livrer la chute de son histoire :

— Bien entendu, les gens choisirent un nouvel empereur, aussi cruel et tyrannique que le précédent. La preuve que certaines personnes ne comprennent jamais rien à rien…

Chapitre 28

S'éloignant du fleuve, les voyageurs se dirigèrent vers une chaîne de montagnes dont les contreforts verdoyants s'étendaient sur des lieues et des lieues. D'après leurs informations, une grande vallée fertile succéderait aux pics déchiquetés. Au bout, ils aborderaient une seconde chaîne – celle où se nichait Kol Adair.

Pour Nathan, ce voyage était un défi à relever. Mieux que ça, même : une aventure ! Durant ses siècles de sédentarité forcée, au palais, c'était exactement de ça qu'il rêvait. Sans avoir prévu la perte de son don, cependant.

Abandonnant la voie impériale, les trois voyageurs traversèrent une série de collines couvertes de trembles. Un cadre magnifique rehaussé par la douce chanson du vent dans les feuillages.

En fin d'après-midi, Nathan repéra un emplacement dégagé, près d'un ruisseau, et proposa qu'ils campent là. Bannon s'en fut à la chasse aux lapins, mais il revint avec quelques pommes sauvages et une brassée de massettes – dont la pulpe, affirma-t-il, une fois cuite, ferait une purée un peu fade mais nourrissante. Au menu, ils ajoutèrent du poisson fumé – un cadeau des habitants de Renda-sur-Baie.

Après le dîner, Nicci s'endormit pendant que Nathan racontait d'autres histoires terribles dont il avait le secret. Au moins, Bannon écouta jusqu'au bout.

Le lendemain, le petit groupe continua à traverser les collines – sur une piste assez large pour laisser passer un cheval, alors qu'ils n'avaient pas croisé de village depuis des jours.

— Il devrait y avoir une ville devant nous, annonça Nathan après avoir consulté sa carte. Nommée Lockridge, d'après ce qu'on nous a dit dans le dernier village.

Le sorcier regarda autour de lui, cherchant à s'orienter.

— Enfin, en principe… Si je ne me trompe pas, on y sera avant la tombée de la nuit.

— Je suis content de voyager avec vous, dit soudain Bannon. Aussi longtemps que vous m'accepterez…

Nathan se demanda dans combien de jours, de mois ou d'années ils trouveraient Kol Adair. Mais une fois arrivé dans cette cité – ou sur ce pic, ou au bord de cette mare magique – il redeviendrait entier. Jusque-là, il se sentirait vide et inutile. Même s'il était un très bon aventurier sans son don – et un escrimeur digne de ce nom – la magie

faisait partie de lui et il détestait l'idée que son Han soit devenu une force hostile.

Plus les trois voyageurs s'éloignaient de Renda-sur-Baie, plus la carte de Thaddeus se révélait approximative.

— Je suis sûr que les citadins nous aideront, affirma Nathan.

Sur un promontoire rocheux qui offrait une vue dégagée impressionnante par temps clair, il marqua une longue pause qu'il mit à profit pour se repérer.

Bannon désigna une flèche de pierre qui dominait de loin toutes les autres élévations.

— Vous avez vu ça ? On dirait une tour…

— Une autre pyramide ? avança Nicci.

— Non, répondit Nathan. Cette structure est beaucoup plus grande. Bannon a raison, c'est une tour.

Le sorcier mit une main en visière. Gêné par le soleil matinal, il ne put pas voir tous les détails, mais il distingua une rotonde aux murs à demi écroulés.

— Oui, tu as vu juste, fiston. Cela dit, je n'aperçois personne là-haut.

— Un bon endroit où ériger une tour de guet, non ? demanda Nicci.

— Un avant-poste idéal, en effet…

Nathan pivota sur lui-même pour scruter les environs.

— C'est le plus haut point d'observation de cette zone. De là, on doit voir très loin.

Une idée lui traversant l'esprit, le sorcier frétilla d'excitation.

— Je pourrais aller là-bas et en revenir en quelques heures. Une vision panoramique de la région vaudrait largement cet effort.

— Si tu crois que c'est indispensable, dit Nicci, je t'accompagnerai.

Sur la défensive, Nathan se tourna vers la magicienne. Depuis qu'il avait perdu son don, elle estimait indispensable de le protéger.

— Inutile qu'on fasse tous le chemin. Avec ou sans sa magie, Nathan Rahl n'a pas besoin d'une nounou. Laisse-moi faire, magicienne. Pendant que vous avancerez, j'irai là-bas et je corrigerai ma carte. Quand vous atteindrez cette ville, trouvez-nous un hébergement et commandez un bon repas. En vous rejoignant, j'aurai l'estomac dans les talons.

Bannon bomba fièrement le torse.

— Je viens avec vous, Nathan. S'il y a du grabuge, nous ne serons pas de trop, Solide et moi. En plus, je vous tiendrai compagnie et vous me raconterez d'autres histoires.

Nathan comprit que le jeune homme avait très envie qu'il accepte. En fait, il redoutait de se retrouver seul avec Nicci. Mais le vieil

homme ne voulait pas de « compagnie ». Depuis que sa magie lui faisait défaut – au point qu'il n'ose plus essayer de l'invoquer – il ne ratait pas une occasion de se prouver sa valeur.

— C'est tentant, fiston, mais je n'ai pas besoin de ton aide.

Des mots un peu trop durs, s'avisa le sorcier, qui s'empressa de les modérer :

— Tout ira bien, je te le garantis. En suivant cette crête, ce sera un jeu d'enfant. Par les esprits du bien, si je ne parviens pas à trouver le point le plus haut d'une région, autant me mettre au rancart. Tous les deux, vous n'avez aucune raison de faire un détour.

Nicci décida de ne pas insister.

— Comme tu voudras, sorcier.

— Merci. Essayez de ne pas avoir besoin de moi pendant que je serai absent.

Fier de sa saillie, le vieil homme tapota l'épaule de Bannon.

— Va avec elle, fiston. Et si ta lame pouvait lui sauver la vie ? Ne l'abandonne pas !

Nicci fit la grimace. Le jeune homme, lui, acquiesça gravement.

Sans au revoir inutile, le sorcier s'éloigna, se dirigea vers la crête qu'il avait indiquée et garda les yeux rivés sur son objectif. De peur que Nicci et Bannon changent d'avis, il pressa le pas.

— Je suis toujours un sorcier, nom de nom !

Son Han était là, même s'il ressemblait plus à un chien enragé qu'à un compagnon docile. De plus, Nathan disposait d'une épée, il était doué pour l'escrime et il avait un millénaire d'expérience comme viatique. Largement de quoi gérer seul un simple boulot d'éclaireur.

Après la fameuse crête, le chemin devint une succession de creux et de bosses. À chaque remontée, le sorcier apercevait la tour, qui semblait toujours à des lieues de distance. Mais il ne se laissa pas décourager. Il atteindrait son objectif et glanerait les informations dont il avait besoin. Dans un territoire inexploré où il était le premier ambassadeur itinérant de D'Hara à mettre les pieds, il se montrerait digne de la confiance que lui avait accordée Richard.

Les jambes éprouvées par le terrain accidenté, il marqua une pause pour étudier les mystérieux symboles gravés sur le tronc d'un tremble abattu par la foudre. Avec la croissance de l'arbre, les pictogrammes s'étaient brouillés – de toute façon, on ne les distinguait plus très bien. Assez, cependant, pour voir qu'il ne s'agissait pas de haut d'haran. Et pas davantage d'une des langues mortes que Nathan avait étudiées à Tanimura. À l'évidence, il était vraiment dans une contrée étrangère…

Quand il fut loin de ses compagnons, seul dans la nature sauvage et en sécurité, le vieil homme s'autorisa à faire le point. Que de changements, depuis que Nicci et lui étaient partis de D'Hara !

Pour un homme de son âge, il était dans une forme remarquable.

Musclé, souple, actif et vif… Sans compter ses talents d'escrimeur, même s'il était le seul à les louer. Mais sa magie l'avait lâché, et ça lui flanquait une trouille irrationnelle. Une épreuve, pour un homme hautement rationnel.

Comment oublier la catastrophe, quand il avait tenté de guérir ce pauvre type ? Comme un cheval indompté, la magie avait tout fait pour échapper à son contrôle. S'il réessayait, que risquait-il de se produire ? Son don était toujours là, mais menaçant comme une bête sauvage. À proximité de ses amis, il n'aurait pas pris le moindre risque. Là… N'était-ce pas le moment idéal pour savoir où il en était ?

Et comment ! Seul dans une forêt, loin de tout, il allait tenter le coup.

Prudent, il décida d'écarter tout sort lié au feu. Inutile de provoquer un désastre qu'il serait incapable de réparer.

Comme Nicci, il était plutôt doué pour contrôler l'air et le vent. Une bonne idée, non ?

Le sorcier regarda autour de lui, où se dressaient des milliers d'arbres identiques.

Qu'avait-il à perdre dans cette affaire ?

Au fond de lui-même, il trouva son Han et y puisa juste assez de pouvoir pour faire frémir un buisson. Même pas de quoi inciter un fruit mûr à tomber…

Au début, rien ne se passa. Insistant, il harcela son Han et lui força la main afin de générer un banal courant d'air.

Pour frémir, le buisson frémit ! Puis il faillit s'envoler, emporté dans les airs par un cyclone.

Une brise, il avait voulu invoquer une brise !

Les bras tendus, le vieil homme essaya de rappeler son sortilège. Mais la tornade gagna en puissance et des branches se brisèrent. Non loin de lui, un tremble s'écroula, déraciné. Soulevées du sol, les feuilles mortes tourbillonnaient dans les airs comme des confettis. Les éléments se déchaînaient, incontrôlables.

— Assez ! Par les esprits du bien, assez !

Nathan tenta d'atteindre son Han et de le neutraliser – ou au moins de l'apaiser. Au bout d'un long moment, le vent tomba enfin, et il resta sonné debout, le souffle court et les idées noires.

Les cheveux en bataille, il s'appuya à un tremble. Il n'avait jamais voulu ça !

Au moins, il n'aurait plus à se demander ce qu'il risquait s'il utilisait sa magie. Le plus souvent, il n'y arriverait pas, et en cas de « succès » n'importe quelle catastrophe pouvait s'abattre sur lui.

Une chance que Nicci et Bannon n'aient pas vu ça… Et n'aient pas risqué d'en souffrir, surtout…

— Une expérience extraordinaire, mais que je n'ai aucune envie de

répéter… Pas avant d'en savoir plus.

Une heure plus tard, une nouvelle élévation permit à Nathan de voir qu'il avait fait la moitié du chemin. Encouragé, il accéléra le pas. Midi déjà passé, il avait la ferme intention d'accomplir sa mission et de gagner la ville – s'il y en avait une – avant la tombée de la nuit. Tout ça sans aide de la magie, bien entendu.

La tour se dressait au sommet d'une butte où des pins parvenaient à pousser entre de gros rochers. La face la plus proche étant lisse comme du verre, Nathan dut faire le tour pour découvrir un chemin taillé dans la pierre. Assez large pour que trois hommes marchent de front ou pour laisser passer des destriers.

Hors de l'abri de la forêt, le vent soufflait plutôt fort, constata le sorcier tandis qu'il montait vers la base de la tour. Un édifice bien plus haut qu'il l'avait estimé de loin…

De forme octogonale, la structure reposait sur d'énormes blocs de pierre de taille. Pour un tel projet, il avait fallu mobiliser un nombre incroyable de travailleurs… ou une quantité tout aussi stupéfiante de magie.

Nathan marqua une pause pour reprendre son souffle. Depuis cette citadelle, on devait voir un cavalier à des dizaines de lieues de distance. Une construction datant de l'époque de Kurgan ? Le général Utros était-il monté au sommet pour étudier les terres qu'il venait de conquérir ?

Dans un silence qui devenait oppressant, Nathan leva les yeux et distingua les fenêtres de la tour. Certaines intactes et d'autres privées depuis beau temps de vitre. Quant aux murs, ils étaient en partie écroulés, comme il avait cru le voir de loin.

— Il y a quelqu'un ?

Même myope, une sentinelle l'aurait repéré depuis au moins une heure, et sur cette rampe d'accès, il aurait déjà pu se faire cribler de flèches dix fois. Si quelqu'un lui avait voulu du mal, ç'aurait été fait depuis longtemps. Du coup, autant se montrer amical.

— Bonjour !

Toujours pas de réponse.

Mal à l'aise, Nathan se rassura en tapotant le pommeau de son épée. Même privé de sortilèges, il n'était pas sans défense.

Arrachée de ses gonds, la porte principale de la tour gisait dans la poussière. Inspirant à fond, Nathan mobilisa tout son courage. Après avoir promis à ses compagnons qu'il réussirait, il ne pouvait pas rebrousser chemin sans être entré.

— Je viens en paix ! cria-t-il.

Avant de marmonner :

— Sauf si on me force à changer d'avis…

Nathan passa sous une arche puis se trouva devant une herse dont les barreaux semblaient avoir été tordus par un géant.

Il se faufila, déboucha dans une grande pièce ronde et repéra un escalier en colimaçon. Au milieu de la salle, cinq squelettes en cuirasse pourrie gisaient en tas comme après une chute vertigineuse.

Sans même toucher son Han, Nathan capta les antiques vibrations d'une magie très puissante, comme si cet endroit avait subi l'assaut d'un sorcier. Ou comme si ses défenseurs, avant de succomber, avaient invoqué tous les sorts qu'ils connaissaient.

Nathan s'attaqua aux marches et fut très vite à bout de souffle. En forme ou non, aventurier ou pas, après un millénaire, on n'avait plus ses jambes de vingt ans.

Au sommet de la tour, dans une rotonde au plancher renforcé de fer, le vent hurlait à la mort. Une partie du mur manquait, mais ça ne semblait pas dû à l'âge ni aux intempéries. Une zone très nettement découpée de la muraille était absente, comme si elle avait été soufflée par une explosion. Une implosion, plutôt, parce que la partie arrachée gisait au pied de la tour, assez loin pour ne pas s'être simplement détachée et écrasée en bas.

Sur les murs intacts, de grandes fenêtres de verre rouge permettaient de sonder les environs. Sur les huit, trois avaient implosé aussi, des éclats de verre encore accrochés à leur cadre. Les autres étaient intactes, probablement parce qu'on les avait renforcées avec un sortilège.

Comme si la présence d'un intrus l'agaçait, le vent soufflait de plus en plus fort.

Se campant au milieu de la rotonde, Nathan tenta de déterminer ce qui s'y était passé. Sur le sol, d'autres squelettes en cuirasse reposaient pour l'éternité. Du sang noirci depuis des lustres souillait les murs, où le sorcier remarqua des griffures, comme si on avait tenté de creuser la pierre avec des ongles…

Nathan bougea et une des planches renforcées de fer grinça comme si elle allait se briser. Reculant d'instinct, le sorcier glissa sur le fémur d'un squelette, perdit l'équilibre et tendit les bras pour se raccrocher à la première prise venue.

Ses mains se refermant sur l'encadrement d'une des fenêtres brisées, il cria de douleur, recula et baissa les yeux sur sa main blessée qui pissait le sang.

— Avec mon pouvoir, guérir ça serait si facile.

Même en l'absence de témoins, sa nullité lui fit monter le rouge au front.

Il allait devoir panser la plaie et attendre que Nicci puisse la

refermer.

Soudain, il s’avisa que le rugissement du vent avait changé de nature. La tour entière vibrait, et une lumière rouge brillait dans la rotonde – avec pour point focal le sang qu’il avait laissé sur la fenêtre.

Les cinq vitres intactes se mirent à luire.

Chapitre 29

Nicci traversait la forêt au pas de charge, Bannon sur les talons.

— Ne t'inquiète pas, magicienne, j'ouvre l'œil et le bon. Une femme seule sur une piste isolée pourrait s'attirer des ennuis, mais en nous voyant, Solide et moi, tout ruffian y réfléchira à deux fois avant de t'attaquer.

Nicci se retourna, l'air glaciale.

— Tu as vu ce que je peux faire, non ? Doutes-tu de mes aptitudes face au danger ?

— Moi, je connais tes pouvoirs, mais quelqu'un d'autre ? Ma présence est un bon moyen d'éviter les ennuis. La meilleure façon de se tirer d'une situation délicate, c'est de ne pas s'y fourrer.

Bannon baissa la voix :

— C'est toi qui m'as appris ça, dans cette ruelle, à Tanimura…

— Exact, concéda Nicci. Ne m'oblige pas à te sauver une nouvelle fois.

— J'éviterai, c'est promis.

— Ne promets rien, Bannon. Le destin a l'art de nous forcer à ne pas tenir parole. Avais-tu juré à Ian de ne jamais l'abandonner ? De tout faire pour le secourir en cas de danger ?

Bannon blêmit mais continua à marcher près de la magicienne.

— Je n'avais pas le choix… Je n'aurais rien pu faire.

— T'ai-je accusé ? Ai-je parlé de choix ? Si tu lui as fait une de ces promesses, tu n'as pas pu la tenir.

Le jeune homme prit le temps de peser ses mots.

— Tu sais que mon enfance était moins parfaite que je l'aurais voulu… Ça ne signifie pas que je doive renoncer à avoir mieux un jour.

Bannon s'écarta pour éviter une branche basse. Après une esquive agile, Nicci continua son chemin.

— Et toi, magicienne ? Comment était ton enfance ? Quelqu'un a dû te faire beaucoup de mal, pour que tu sois si dure. Ton père ?

Nicci s'arrêta net. Avant de s'en apercevoir, Bannon fit cinq ou six pas de plus. Puis il s'immobilisa et se retourna.

— Non, mon père ne m'a pas maltraitée. En réalité, il était plutôt gentil. Fabricant d'armures de son état, il était très connu. Il m'a appris à identifier les constellations… J'ai grandi dans un endroit plutôt paisible, jusqu'à l'arrivée de l'Ordre Impérial.

Nicci dit enfin à haute voix ce qu'elle savait depuis longtemps :

— C’est ma mère qui a pourri mon enfance. Elle m’enseignait la « vérité », présentant mon père comme un monstre et un oppresseur du peuple. L’Ordre Impérial a conforté ses idées folles…

Sans se soucier que Bannon suive ou non, la magicienne repartit au pas de charge.

— Elle m’a fait vivre dans un endroit horrible où j’étais infestée de poux. Pour mon bien, disait-elle. Afin de me forger le caractère. De me faire comprendre…

Nicci ricana.

— Aujourd’hui, je la déteste, mais il m’a fallu cent cinquante ans pour saisir…

— Cent cinquante ans ? C’est impossible… Tu ne…

— J’ai plus de cent quatre-vingts ans, jeune homme.

— Donc, tu es immortelle.

— Désormais, je vieillis normalement, mais j’ai encore du temps devant moi, et je compte en profiter pour faire de grandes choses.

— Pareil pour moi. Nathan et toi, je vous accompagnerai, et je vous aiderai. Tu verras, je ferai mes preuves.

Nicci ne daigna pas tourner la tête vers son compagnon.

— Tu peux rester, si tu ne deviens pas un boulet.

— Ça n’arrivera pas, c’est promis.

Mesurant sa gaffe, Bannon rectifia le tir :

— Non, je ne promets rien, mais je ferai de mon mieux pour ne plus jamais être un boulet.

— Et si ça arrive, tu t’en apercevras ?

— Oui, j’en suis certain.

Nicci fut surprise par tant de confiance.

— Et comment le sauras-tu ?

— Parce que tu me le diras sans ambiguïté possible.

Devant tant de sérieux, Nicci n’insista pas.

Même si la piste, très large, avait dû être jadis fréquentée, les chênes et les trembles tombés en travers n’étaient plus déblayés depuis longtemps et il fallait souvent les contourner ou les escalader. S’il y avait une ville devant les voyageurs, ses habitants ne devaient pas s’aventurer beaucoup par ici. Jusque-là, Nicci n’avait pas vu de signes de vie. Plus que probablement, Bannon et elle allaient devoir camper dans la forêt.

— Crois-tu que quelqu’un mène la vie parfaite que j’imagine ? demanda soudain le jeune homme. Selon toi, existe-t-il un endroit presque paradisiaque ?

— Oui, si on se le fabrique. Quand les gens supportent des tyrans ou sont loyaux à des cultures qui les oppriment, ils n’ont que ce qu’ils méritent.

— Ne peut-il pas y avoir un pays en paix dont les citoyens soient simplement heureux ?

— C'est un fantasme enfantin, Bannon… Pourtant, le seigneur Rahl essaie de bâtir un monde où les gens soient libres. S'ils veulent un pays en paix et heureux, à eux de le créer. C'est mon espoir, comprends-tu ?

La piste devint une route et la forêt céda la place à une prairie où se dressaient des habitations au milieu de champs délimités par des clôtures. En rondins, les fermes étaient coiffées d'un toit en bardeaux.

— Nous devons être à la périphérie de la ville, dit Bannon. Ce terrain déboisé, ces champs clôturés…

— Tu dois avoir raison, mais on ne voit personne…

La route envahie de mauvaises herbes était également un mauvais présage. En avançant, Nicci et Bannon passèrent devant des murs de pierre couverts de lierre et à demi écroulés.

Quant aux champs, rien n'y poussait. Le secteur semblait abandonné.

Dans un silence trop pesant pour être normal, Nicci s'inquiéta de plus en plus.

Devant une ferme, des fleurs sauvages composaient un parterre naturel très inhabituel.

— Ces champs sont à l'abandon, dit Bannon. On ne les a plus labourés depuis longtemps. Aucun cultivateur de choux ne serait aussi négligent. Et ces fleurs, plantées il y a des années, ont fini par tout envahir. Les nouvelles gagnent chaque fois du terrain, et les oiseaux transportent les graines… À ce rythme-là, elles envahiront tout. Regarde aussi ce jardin potager. Personne ne s'en occupe.

— Cette ferme est abandonnée, dit Nicci, et toutes les autres aussi.

— Pourquoi ? La terre a l'air fertile. En tout cas, elle est d'un noir très sain.

Entendant un bruit étrange, Nicci se retourna, prête à déchaîner sa magie. Mais ce n'était que le bêlement de deux chèvres, l'une grise et l'autre blanche, attirées par le son de voix humaines.

— Bonjour, vous deux ! lança Bannon en souriant.

Les chèvres approchèrent et se laissèrent tapoter la tête.

— On dirait que vous mangez à votre faim…

Interloquée, Nicci interrogea le jeune homme du regard.

— En liberté, les chèvres dévastent les jardins potagers. Ma mère ne les laissait jamais approcher de chez nous.

Les deux voyageurs avancèrent jusqu'à une habitation dont le toit manquait. Devant, une charrette renversée, une roue cassée, gisait dans la poussière.

— Personne ne vit ici, dit Nicci. C'est évident, non ?

Sur le côté de la ferme, la magicienne et le jeune homme firent une découverte inattendue. Deux statues en taille réelle : un homme et une femme vêtus comme des paysans. Sur leur visage, on lisait un désespoir sans fond. Les yeux levés au ciel, l'homme poussait un cri de souffrance. Penchée en avant, la femme se tenait la tête, comme si elle pleurait ou, dans sa misère, voulait s'arracher les cheveux.

Bannon ouvrit de grands yeux effarés.

Nicci se souvint des statues que Jagang et le frère Narev faisaient fabriquer à Altur'Rang, forçant les sculpteurs à représenter la laideur et la corruption de l'humanité au lieu de sa grandeur. Le but était d'exprimer l'horreur la plus absolue. Comme ici… L'œuvre d'un disciple de Narev ?

À Altur'Rang, quand Nicci vivait avec lui, Richard travaillait comme tailleur de pierre. En secret, il avait réalisé une statue qui symbolisait la résilience de l'esprit humain. Cette œuvre d'art avait provoqué la métamorphose de Nicci. Un changement irréversible. La fin de son existence de Maîtresse de la Mort et de Sœur de l'Obscurité.

L'auteur de ces statues n'avait à l'évidence pas fait la même expérience.

— Trouvons une autre ferme, dit Bannon. Je n'aime pas ces sculptures. Qui voudrait des horreurs pareilles chez soi ?

— Quelqu'un qui ne partage pas ta vision idyllique du monde, je suppose…

Chapitre 30

Le vent qui soufflait sur la tour abandonnée changea de ton, comme s'il se mettait à gémir. Dans la rotonde, les vitres intactes semblaient s'éveiller à la vie. Elles palpitaient, aurait-on dit…

Nathan leva sa main blessée et recueillit le sang dans son autre paume.

— Par les esprits du bien…, souffla-t-il.

Alors qu'une lumière agressive envahissait la rotonde, le sorcier regarda les vitres rouges brillantes avec plus de fascination que de peur. Même interdit de magie, il sentait le pouvoir pulser en lui. Son Han rétif et mal défini réagissait au processus en cours.

Un souvenir remontant à la surface de son esprit, Nathan claqua des doigts.

— Du verre-sang, oui ! J'en ai entendu parler…

La température monta comme sous l'influence d'une éruption volcanique. Mais cette chaleur était alimentée par le sang.

Intrigué, le sorcier approcha d'une vitre qui vibrait de plus en plus fort avec un bruit sourd.

Le verre-sang était une arme magique. Du verre mêlé de fluide vital – celui des sacrifices – afin que les vitres soient liées à toute effusion de sang. Dans les s les plus extrêmes, les devins des chefs militaires pouvaient voir les victoires et les massacres de leurs armées à travers un panneau de verre-sang. Pas en observant le vrai champ de bataille, mais en accédant à la topologie de la souffrance et de la mort. Ainsi, les seigneurs de la guerre pouvaient cartographier leurs tueries.

Nathan approcha d'une vitre et regarda à travers. Du haut de cette tour, il aurait cru avoir une vue imprenable sur les montagnes, les voies impériales et peut-être même la vallée qui s'étendait avant Kol Adair.

Au lieu de ça, il vit la charge impitoyable d'une multitude d'armées du passé. Des centaines de milliers de guerriers, lame au poing, qui s'abattaient sur le monde comme un nuage de sauterelles. Le verre-sang devenu parfaitement transparent lui permit de distinguer le temps en plus de la distance – une vision panoramique amplifiée par le prisme des gouttes de sang mêlées au verre.

Dans l'Ancien Monde, au fil d'une kyrielle d'époques révolues, il assista à une série d'invasions et de batailles rangées. Une interminable succession d'armées, d'empereurs et de générations sacrifiées selon un scénario immuable. Des barbares mettaient à sac un

village, tuant les hommes, violant les femmes et décapitant les enfants. Après ces sauvages arrivait un autre type de prédateurs : des corps d'armée organisés, parfaitement disciplinés et capables de tuer sans passion mais avec une stupéfiante précision.

Nathan se déplaça le long du mur octogonal et regarda à travers une autre fenêtre, plus brillante que la précédente. Là, les images semblaient plus proches.

Comme si elle mourait de peur, la tour entière tremblait.

Un bruit d'os creux retentit. Se retournant, Nathan baissa les yeux sur les squelettes. Avaient-ils bougé ?

La lumière qui emplissait la rotonde vira à l'écarlate. Dehors, le soleil amorçait sa descente, mais la lueur magique meurtrière n'avait rien à voir avec lui.

Le cœur serré, Nathan posa sur le pommeau de son épée sa main poisseuse de sang. Puis il la leva et regarda le fluide vital qui ruisselait le long de son poignet.

Un autre bruit d'ossements. Tournant la tête, le sorcier ne vit rien. Mais les squelettes venaient de bouger, c'était sûr !

Nathan regarda à travers deux nouvelles vitres et vit une autre armée à l'approche. Plus menaçante que les précédentes, elle semblait également plus réelle.

Un casque à pointe sur la tête, les guerriers portaient une armure d'écailles et un bouclier où était gravée une flamme stylisée. L'emblème des troupes de Kurgan, se souvint Nathan. Grâce à l'effet de loupe magique, il vit clairement l'officier qui avançait en tête de la colonne. Le général Utros en personne, ramené du passé par le sang et la magie.

Le vent hurla plus fort, comme si une tempête balayait le sommet de la butte. Dans ce cyclone, Nathan entendit les cris des soldats, le cliquetis de l'acier et le bruit sourd de bottes qui martèlent le sol. Comme si elle brillait à travers une brume sanglante, la lumière devint encore plus rouge.

Nathan dégaina son épée. Sur la poignée ornementée, ses doigts poisseux de sang glissèrent, mais il insista. Pivotant sur lui-même, il ne vit aucun mouvement parmi les squelettes.

Campé devant une autre fenêtre, il constata que l'armée d'Utros fondait sur la citadelle abandonnée. Un océan de guerriers lancé sur un objectif somme toute dérisoire. Réveillés par la magie, ces tueurs impitoyables semblaient réels. Empruntant toutes les rampes disponibles, ils attaquaient de trois côtés.

Pétrifié, Nathan regarda la mort qui fondait sur lui.

D'autres bruits creux attirèrent son attention. Se retournant, il vit que les ossements des défenseurs bougeaient, à croire qu'ils cherchaient à se réassembler.

Dans la lumière rouge, les squelettes se redressèrent comme des marionnettes.

Nathan leva son épée, même si cette menace ne l'impressionnait pas. Pour être franc, les spectres qui attaquaient la tour l'inquiétaient davantage. Il les entendait approcher, masse écrasante de muscles, de pièces d'armure et d'acier. Dans un langage exotique que Nathan comprit pourtant, une voix rauque – celle d'Utros ? – lança :

— Prenez la tour et tuez-les tous !

Baigné de lumière rouge, le sorcier s'apprêta à combattre les squelettes.

Des bruits de pas retentirent dans l'escalier.

Décidé à laisser la bride sur le cou à son don récalcitrant, Nathan chercha à toucher son Han. Et tant pis si ça provoquait un désastre. Ici, il ne ferait de mal à personne. Et si l'onde de choc de sa magie détruisait la tour, ses amis ne risquaient pas d'en souffrir. Les soldats fantômes, en revanche…

Comme s'il le prenait pour un envahisseur, un squelette avança vers Nathan, les mains tendues. Sans états d'âme, le vieil homme le décapita. Alors que le crâne s'écrasait sur le sol, ses mâchoires claquant encore, les mains décharnées griffèrent l'air en direction du sorcier. Avec sa lame, il les fit exploser en une nuée d'osselets.

Cela fait, Nathan se retourna pour tailler en pièces un autre défenseur. Puis, d'un coup de botte, il dispersa les ossements d'un troisième squelette qui faisait mine de se recomposer.

Alors, la véritable menace se présenta. Deux par deux, des guerriers spectraux entraient dans la rotonde, et ce flot semblait ne jamais devoir s'interrompre.

Nathan recula, dos contre un mur. Ainsi, il n'aurait pas à surveiller ses arrières. En l'absence d'endroits où se cacher, c'était sa seule option.

Les spectres continuaient à affluer, résolus à submerger les défenseurs.

Nathan leur fit face et rugit :

— Je vous attends !

Renonçant à réveiller sa magie, il se résigna à devoir faire avec l'acier. Bizarrement, il regretta que Bannon ne soit pas là. À eux deux, ils auraient fait de sacrés dégâts avant de succomber.

— Bon, je vais devoir m'y coller seul…

Ses cheveux volant au vent, le vieil homme chargea.

Dans la lumière stroboscopique du verre-sang, il eut le sentiment d'être en transe. Les dents serrées en perspective de l'impact, il abattit sa lame… qui traversa le fantôme comme s'il n'existait pas. Pourtant, le soldat s'écroula.

Encouragé, Nathan embrocha un autre guerrier sans substance.

Une de ses chevilles l'élançant, il baissa les yeux et vit qu'un squelette s'accrochait à sa botte droite. D'un coup de pied, il envoya valser son agresseur puis esquiva la charge d'un nouveau guerrier spectral.

Nathan s'aperçut qu'il hurlait à la mort. À travers le rideau de lumière rouge, il ne voyait presque plus rien.

Toute notion du temps et de l'espace oubliée, le vieil homme s'abandonna à une rage meurtrière. La magie du verre-sang, ajoutée aux ondes violentes qui infestaient ce lieu, le transforma en un tueur dément possédé par la haine. Oui, abattre autant d'ennemis que possible avant de périr lui-même et d'aller rejoindre les squelettes, sur le plancher, avec pour seule perspective de devenir leur semblable.

Ses adversaires réduits à des ombres écarlates, Nathan frappa à tour de bras. Puis il entendit un bruit de verre qui se brise – une sorte de hurlement de cristal. Se retournant, il zébra l'air de plus belle, mais ne vit pas le résultat de ses attaques. Aucune importance ! Détruire, voilà tout ce qui avait encore un sens. Son sang et sa lame savaient ce qu'il fallait faire, et il n'avait besoin de rien d'autre.

Quand son épée s'abattit sur la pierre, le son l'arracha à sa transe et le brouillard rouge se dissipa devant ses yeux.

Plus la moindre trace d'ennemis…

Épuisé, Nathan reprit son souffle. Tremblant comme une feuille, il baissa les yeux et vit que le sang de sa main blessée coulait sur la poignée et la lame de son arme. Le seul fluide vital dont elles soient souillées…

Battant des paupières, Nathan se retrouva sous la lueur familière du soleil. Et à l'air libre, car il n'y avait plus de vitres du tout. Plus de verre-sang…

Dans sa furie, il avait brisé les derniers panneaux. Par les fenêtres, on ne voyait plus de scènes de massacre, mais un paisible paysage forestier sous un doux soleil d'après-midi. Le sortilège du verre-sang détruit, les armées fantômes n'étaient nulle part en vue.

Nathan avait ferraillé contre des illusions. Sur le sol, les squelettes ne semblaient pas avoir bougé. S'étaient-ils vraiment animés, ou avait-il bataillé contre ses cauchemars ?

Les membres en coton, le vieil homme resta un long moment pétrifié, puis il se força à sourire.

— Une belle aventure, terriblement excitante !

Avec sa main blessée, il s'essuya le front sans se soucier d'y laisser une traînée rouge.

Il était seul dans la tour. S'engouffrant par toutes les fenêtres, le vent semblait charrier les cris lointains d'innombrables fantômes.

Chapitre 31

Les fermes abandonnées derrière eux, Nicci et Bannon continuèrent leur chemin sur la route envahie par les broussailles. Les deux chèvres les suivirent un moment, mais finirent par filer vers un champ de maïs sauvage qui leur parut plus tentant que les grattouillis de Bannon entre leurs oreilles.

Les fermes et les manoirs se révélèrent tous déserts, beaucoup abritant dans leur jardin des statues répugnantes. D'où les gens avaient-ils tiré l'envie d'exhiber de telles horreurs ?

Nicci avança vers la ville, l'estomac de plus en plus noué. Qu'allait-elle découvrir encore ? Malgré un climat agréable et des terres fertiles, cette région semblait abandonnée depuis des années.

— Ça n'a aucun sens ! Où ces gens sont-ils allés ?

Nicci s'arrêta devant une grande demeure. Là aussi, les fleurs envahissaient tout, le jardin pareil à une jungle, et les deux grands pommiers étaient lestés de fruits à demi pourris picorés par les oiseaux.

Deux statues ajoutaient à la désolation. Un petit garçon et une fillette, tous deux à genoux, qui pleuraient des larmes de marbre.

Alors que Bannon en restait bouche bée, Nicci maudit le sculpteur fou qui avait créé ces œuvres et les citadins aliénés qui les exhibaient ainsi.

Quand Jagang avait commandé des abominations, la Maîtresse de la Mort ne s'en était pas émue. *Primo* parce qu'elle savait quel monstre était l'empereur, et *secundo* parce qu'elle ne valait pas mieux que lui à l'époque.

Cette ville isolée, loin de l'influence de l'Ordre Impérial, avait opté pour une « esthétique » similaire. Et c'était plus que troublant…

Les deux voyageurs approchèrent d'un cours d'eau, au pied d'une colline, qui alimentait un moulin. La roue tournait toujours, mais après des années sans entretien, elle devait être décentrée et grinçait affreusement. Quant au moulin, plusieurs planches manquaient à ses cloisons.

La ville comptait une bonne centaine d'habitations disposées autour de l'esplanade centrale qui tenait aussi lieu de place du marché. Beaucoup de maisons n'avaient que deux niveaux, et les autres au maximum trois.

Ici non plus, il ne restait pas âme qui vive.

Au milieu de l'esplanade, une fontaine à sec tombait en ruine.

À côté de l'échoppe dévastée d'un forgeron, une auberge se morfondait dans un silence de mort. Il y avait aussi un entrepôt, les bureaux de plusieurs négociants, un traiteur, une écurie vide et des étables au sol couvert de paille pourrie. Sur le périmètre de l'esplanade, des tréteaux et des kiosques rappelaient des temps plus heureux où le marché battait son plein. En quête de restes comestibles, des volailles faméliques erraient dans ce désert.

Même si son esprit enregistrait tous les détails, Nicci se concentrait sur les nombreuses statues de l'esplanade.

En fait, il y en avait partout. Devant les maisons, dans les jardins, près des puits, au milieu du marché…

Bannon en était malade. Chaque statue exprimait une angoisse mortelle, ses yeux de marbre pleins d'horreur et de dégoût – ou fermés pour ne plus voir la laideur du monde. Pas une bouche qui exprimât autre chose que de la révulsion.

— Douce Mère la Mer, qui peut avoir fait ça ? Moi, j'essaie toujours d'imaginer la beauté du monde. Alors, ces ignominies… Pourquoi défigurer ainsi une ville ?

— Parce qu'ils étaient coupables, dit une voix très grave.

Nicci et Bannon se retournèrent au moment où un type chauve sortait d'un beau bâtiment de bois sombre qui semblait être la résidence d'un notable. Grand, mince, le crâne anormalement long et un diadème autour du front, l'inconnu traversa l'esplanade.

Vêtu d'une longue tunique noire aux manches bouffantes aux poignets, une chaîne d'or en guise de ceinture, l'homme avait les yeux bleus les plus limpides que Nicci ait jamais vus. Comparé à son air sinistre, le Gardien aurait eu l'air d'un joyeux luron.

Bannon dégaina son épée, mais la magicienne avança vers le type.

— Coupables de quoi ? Et d'abord, qui êtes-vous ?

L'inconnu se redressa de toute sa hauteur. À l'évidence, il se rengorgeait d'être entouré d'abominations.

— Tous et toutes portaient le poids de leurs péchés et de leurs crimes. Les énumérer serait beaucoup trop long.

Nicci soutint le regard dur de son interlocuteur.

— Je t'ai demandé ton nom, dit-elle, passant à plus de familiarité. Es-tu le dernier citadin ? Et dans ce cas, où sont les autres ?

— Je suis le Juge Suprême, claironna l'homme. Comme à bien d'autres villes, j'ai apporté la justice à Lockridge.

— Nous sommes de simples voyageurs, dit Bannon, en quête d'un bon repas et d'un endroit où dormir.

Nicci dévisagea longuement le Juge Suprême.

— Tu es un sorcier, fit-elle. Je sens ton don.

— Je suis le Juge Suprême, répéta l'homme. Porteur du don et

chargé de lourdes responsabilités. J'ai le pouvoir et les outils nécessaires pour appliquer la justice.

Il étudia la magicienne et son compagnon comme s'il les disséquait mentalement en quête de leur pourriture intérieure.

— Qui t'a engagé ? demanda Nicci.

— La justice, bien sûr… Tu ne connais donc rien à rien ? Jadis, je n'étais qu'un magistrat itinérant dont les gens avaient besoin en cas de procès. De ville en ville, j'étudiais les accusés qu'on me présentait. Je déterminais quelle loi ils avaient violée, j'établissais leur culpabilité, puis je prononçais une sentence.

L'homme se tapota la poitrine.

— C'était mon don. Savoir si quelqu'un disait la vérité ou non. Après avoir déterminé si j'avais affaire à un coupable ou à un innocent, rendre la justice se révélait simple, et aucun dirigeant local n'a jamais contesté mes décisions. C'était notre pacte. La base de nos lois.

— La même chose qu'une Inquisitrice…, dit Nicci. Sauf que tu es un homme.

L'étrange personnage ne broncha pas.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une Inquisitrice. Moi, je suis le Juge Suprême.

— Où sont les citadins ? demanda Bannon. S'ils acceptaient tes sentences, pourquoi sont-ils tous partis ?

— Ils ne sont pas partis, répondit le sinistre sorcier. Mais ma mission a changé. Elle est devenue plus importante, et j'ai gagné en puissance. L'amulette qui me permet de distinguer l'innocence de la culpabilité fait désormais partie de moi, et je suis bien plus fort.

Le Juge Suprême ouvrit sa tunique pour dévoiler sa poitrine et la fameuse amulette pendue à son cou par une chaîne en or. Un triangle d'or gravé de pictogrammes et de symboles entourant un gros grenat…

Mais ce n'était plus vraiment un bijou, car le triangle ne faisait plus qu'un avec la chair de l'homme. Autour, la peau cicatrisée était boursouflée comme si on l'avait cautérisée avec un fer chauffé au rouge.

Autour du cou et sur les épaules, plusieurs maillons de la chaîne avaient également fusionné avec le corps du Juge Suprême.

— Que vous est-il arrivé ? lança Bannon, les yeux rivés sur le grenat aussi brillant qu'un soleil couchant.

— Je suis devenu le Juge Suprême.

L'homme braqua sur Bannon son regard accusateur.

— Des années durant, j'ai statué sur des délits mineurs. Rixe, vol, incendie volontaire, adultère… Parfois un meurtre ou un viol… Mais c'est ici, à Lockridge…

Le regard bleu sembla passer très au-dessus des deux voyageurs, comme s'il cherchait à se fixer sur les esprits du bien.

— … Oui, ici, à Lockridge, que j'ai changé. Il y avait une femme, Reva, mère de trois adorables petites filles. La plus grande avait huit ans, et la plus jeune trois. Reva aussi était adorable, à sa façon, mais son mari désirait une autre femme. Ce type, Ellis, trompait son épouse. Quand elle l'a appris, Reva a conclu que c'était sa faute, parce qu'elle consacrait trop de temps et d'attention à ses enfants. Pour retrouver l'amour de son homme, elle aurait fait n'importe quoi. Une folle !

» Afin qu'elles ne se dressent plus entre Ellis et elle, Reva a étouffé les trois petites dans leur sommeil. Ainsi, pensait-elle, son mari l'aimerait de nouveau. Quand il est rentré, après une étreinte furtive avec sa maîtresse, elle lui a fièrement montré son « œuvre ». Puis elle a ouvert les bras, annonçant qu'elle ne vivait plus que pour lui.

» Après avoir vu les cadavres de ses filles, Ellis a tué sa femme avec une hachette. Seize coups portés de toutes ses forces…

Le Juge Suprême, le visage de marbre, marqua une courte pause puis il reprit son histoire :

— Quand je suis venu juger cet homme, j'ai posé une main sur son front. Nous pensions tous savoir ce qui était arrivé, mais grâce à mon amulette, j'ai découvert *toute* l'histoire. Et démasqué le cœur noir et pourri d'Ellis. Si le crime de sa femme était atroce, il n'avait rien à lui envier. Oui, il l'avait tuée après qu'elle eut assassiné leurs filles. Personne ne doutait des faits, mais pas mal de gens comprenaient ce geste.

» Pas moi. Et en Ellis, j'ai découvert une bien pire culpabilité. Avait-il tué Reva pour venger ses filles ? Pas le moins du monde. En secret, il se réjouissait d'être débarrassé de sa famille – un fardeau qu'il ne supportait plus. En maquillant son acte en crime passionnel, il escomptait s'en sortir.

» Alors que la culpabilité de ce monstre déferlait en moi, la magie de l'amulette a gagné en force et je l'ai déchaînée sans retenue. Furieux et révulsé, j'ai obligé Ellis à sentir sa culpabilité. Oui, je lui ai fait revivre l'horreur de son acte aux motivations si méprisables. Quand son esprit a été envahi, j'ai… gelé les choses en l'état. En d'autres termes, j'ai transformé ce salaud en pierre au moment où il éprouvait la pire honte de sa vie.

Le Juge Suprême eut un long soupir.

— Déchaîner cette magie m'a libéré.

Il passa les doigts sur la cicatrice, autour de l'amulette.

— Ce jour-là, j'ai cessé d'être un simple magistrat capable de démêler le vrai du faux. Et je suis devenu le Juge Suprême.

Son ton changea, plus menaçant.

— Ma mission est de protéger ces terres. Pour ça, je dois débusquer

tous les coupables. Pas question d'autoriser des voyageurs à traverser les montagnes pour atteindre la vallée fertile, au-delà. Ma tâche est d'enrayer la contagion de la culpabilité !

Bannon recula d'un pas, épée levée.

Elle aussi prête au combat, Nicci ne bougea pas d'un pouce.

— Tu as jugé tous ces gens ? demanda-t-elle.

— Jusqu'au dernier… Seuls les innocents ont le droit de vivre. De quoi es-tu coupable, magicienne ?

— Ça ne te regarde pas, lâcha Nicci.

Pour la première fois, les lèvres du Juge Suprême dessinèrent ce qu'on aurait pu prendre pour un sourire.

— Bien au contraire !

Sur l'amulette, le grenat brilla plus fort.

Nicci se prépara à frapper avec son pouvoir, mais elle s'en découvrit incapable. Paralysée, elle ne pouvait ni marcher ni lever les bras.

— Que se passe-t-il ? s'écria Bannon.

— Je suis le Juge Suprême.

L'homme avança.

— À tous les criminels, j'impose le même châtiment : revivre leur pire moment de culpabilité. Pour l'éternité ! Transformée en statue, la magicienne exprimera jusqu'à la fin des temps sa révulsion et sa haine d'elle-même.

Les jambes en plomb, Nicci ne parvenait plus à tourner la tête. Du coin de l'œil, elle vit que ses mains et sa robe noire se transformaient en marbre.

— Si tu es sans tache, tu n'as rien à craindre, dit le Juge Suprême. Je sais être équitable, parce que c'est mon devoir.

Nicci tenta de résister, mais sa vision se troubla. Un bourdonnement monta à ses oreilles, comme si des milliers d'abeilles envahissaient son crâne.

Même si elle ne le voyait plus, elle entendit les paroles du sorcier fou :

— Hélas, en ces contrées, je n'ai jamais rencontré un seul innocent.

Chapitre 32

Tandis que la magie du Juge Suprême se refermait sur elle comme un poing, Nicci tenta de résister, mais son corps refusa de bouger et son esprit fonctionna au ralenti, comme si sa matière grise se figeait.

Presque incapable de penser, elle était piégée.

Ayant senti la puissance de son adversaire, le sorcier fou avait utilisé un sort qu'elle ne connaissait pas et qui semblait impossible à parer. Lentement, sa chair se transformait en pierre, et il n'y avait rien à faire. Presque aveugle, Nicci distinguait quand même encore une de ses mains, qui prenait peu à peu la couleur caractéristique du marbre. Ses poumons subissant une incroyable pression, elle aurait juré que ses os pesaient des tonnes.

Ses yeux aussi se pétrifiaient, devenant durs et froids. Avant qu'ils ne voient plus rien du tout, elle aperçut le jeune Bannon, avec ses cheveux roux et son teint pâle. D'habitude l'incarnation de l'innocence et de la joie de vivre – comme si la réalité ne l'affectait pas, une naïveté qui tapait sur les nerfs de Nicci –, il exprimait un désespoir sans fond.

Avant que ses oreilles cessent à jamais d'entendre, Nicci crut capter le murmure qui sortit des lèvres déjà durcies et blêmes de son ami.

Un seul mot :

« Chatons… »

Puis il ne resta plus de Bannon Farmer qu'une statue au visage figé sur une expression d'horreur et de honte.

Dans sa tête, Nicci vit défiler les images cauchemardesques de ses crimes passés. Des souvenirs incroyablement précis, comme s'ils étaient eux aussi pris dans de la pierre.

Allait-elle passer une éternité à revivre ces abominations ?

Traumatisé par sa rencontre réelle ou imaginaire avec l'armée fantôme, Nathan sortit de la tour. Seul et nerveux, il s'enfonça dans la forêt, franchement sinistre à la tombée de la nuit.

Son détour n'aurait pas dû lui prendre si longtemps, mais il ne regrettait rien. Une expérience précieuse sur le plan historique, pour le moins… Au cours des siècles, cette région de l'Ancien Monde avait vu couler des torrents de sang. Après la séparation d'avec le Nouveau Monde, une kyrielle d'empereurs et de seigneurs de la guerre s'en étaient donné à cœur joie. Lire un traité d'histoire était une chose. Assister aux événements n'avait rien à voir.

Dans l'obscurité, le sorcier redoutait de ne pas retrouver la piste que Nicci et Bannon avaient suivie. Et s'il la dépassait, que de temps perdu. Malgré le désir pressant d'un repas chaud et d'un lit douillet, le vieil homme décida de camper là où il était. Alors qu'il brûlait d'envie de raconter son aventure à ses amis, et de boire une bonne bière, il se résigna à passer une nuit solitaire dans la forêt.

— Dans une aventure, tout ne peut pas être agréable, dit-il à voix haute pour se consoler.

À la lisière d'une clairière, il s'installa au pied d'un orme et utilisa son paquetage comme oreiller. Une fois installé, bien protégé par les branches, il fit le point sur son problème de don et repensa à la mésaventure, en chemin, que lui avait value un sortilège d'air pourtant très simple.

Malgré cette déconvenue, il regarda le tas de petit bois qu'il avait constitué et songea que l'embraser avec le pouvoir, naguère, ne lui aurait coûté aucun effort. Avec un morceau d'acier et un silex, il n'avait jamais été très doué. Un manque de compétence et de patience. Quand Nathan Rahl avait besoin d'une étincelle, il claquait des doigts, et on n'en parlait plus.

Accablé, il mangea froid puis s'enveloppa dans sa cape marron – un cadeau des villageois de Renda-sur-Baie – pour ne pas crever de froid. La chemise du pauvre Phillip contribuant à le garder au chaud, il sombra dans un sommeil agité.

Levé dès l'aube, le vieux sorcier se fraya un chemin dans les broussailles et retrouva assez vite la piste. Enfin une raison d'être content de lui. Désormais, il allait pouvoir rattraper Nicci et Bannon. À Lockridge, probablement, une ville qui devait être à une ou deux lieues de sa position.

En fin de matinée, il tomba sur la première ferme abandonnée. Après avoir bu à un puits, certain que personne ne lui en voudrait, il chassa deux chèvres en quête d'affection et n'accorda pas beaucoup d'intérêt aux statues. Hideuses, ces sculptures ne paraissaient pas à leur place, mais en mille ans, Nathan avait vu des choses bien plus bizarres. D'autant qu'en matière d'art tous les goûts étaient (hélas) dans la nature.

Suivant toujours la piste devenue une route, le vieil homme passa devant d'autres fermes et habitations diverses. Toutes abandonnées et « ornées » d'abominables statues. Les œuvres d'un prince local qui se prenait pour un artiste et forçait ses sujets à lui acheter sa piteuse production ?

Vers midi, Nathan entra en ville. Un très gros village, plutôt, avec tout ce qu'on pouvait en attendre. Des maisons, des boutiques, une esplanade, une écurie, une auberge, un forgeron, un potier et un

charpentier. Il ne manquait que les habitants, remplacés par des centaines de statues toutes plus hideuses les unes que les autres.

Dubitatif, Nathan avança sur la pointe des pieds, comme s'il craignait de réveiller les grotesques sculptures. Ici, il se sentait comme un intrus. Dans des circonstances normales, il aurait dû détecter sans peine le danger ou capter des vestiges de magie. Plongeant en lui-même, il localisa ce qui restait de son don, après l'amputation de ses aptitudes de prophète. Son Han étant toujours hostile et tumultueux, il préféra ne pas le solliciter.

Un autre jour, il aurait appelé ses amis, mais le silence, à Lockridge, lui parut encore plus oppressant que dans la tour aux vitres en verre-sang. Leur désespoir et leur terreur lui donnant la chair de poule, il ne s'attarda pas sur les statues mais remarqua pourtant qu'elles représentaient toutes sortes de gens. Des marchands, des fermiers, des lavandières, des gamins…

Sur l'esplanade centrale, deux sculptures attirèrent son attention. Très propres et d'une blancheur éclatante, elles devaient être les dernières créations de l'artiste dément.

L'air révulsé de la statue faillit d'abord l'abuser, mais Nathan reconnut Bannon. Près de lui se trouvait Nicci, la superbe magicienne dont les courbes et la jolie robe auraient inspiré plus d'un maître du burin. Moins affligés que ceux des autres statues, les traits de la jeune femme exprimaient cependant une poignante douleur, comme si ses regrets et ses remords avaient explosé, la criblant de minuscules échardes.

Nathan en eut les sangs glacés. Une magie terrifiante était à l'œuvre dans cette ville. Et même s'il ne connaissait aucun sort susceptible de pétrifier ainsi les gens, le sorcier aurait mis sa tête à couper qu'il n'était pas devant des statues, mais face à ses amis, très récemment métamorphosés.

Une voix grave et puissante brisa soudain le silence :

— Es-tu innocent, étranger ? Ou viens-tu pour être jugé, comme les autres ?

Un grand type en tunique noire, un diadème sur son crâne oblong, approcha de Nathan. Sur son torse dévoilé par sa tunique ouverte, des cicatrices boursouflées entouraient une amulette en or.

— J'ai vécu mille ans, répondit Nathan, sur ses gardes. Rester pur et innocent tout ce temps n'est pas facile.

— Un Juste doit y parvenir.

— Je ne suis pas non plus rongé par la culpabilité…

En un éclair, Nathan comprit que le type chauve, un collègue à lui, avait mis au point un sort qui transformait les gens en pierre. Nicci et Bannon comptaient parmi ses victimes.

— Je suis un voyageur et un émissaire de l'empire d'haran. Son

ambassadeur itinérant, en fait.

— Moi, je suis le Juge Suprême.

Quand le sorcier chauve avança, le grenat de son amulette brilla intensément. En possession de tous ses moyens, Nathan aurait attaqué, mais avec quelle magie frapper ?

Conscient qu'il lui restait son épée, il voulut la dégainer. Son bras bougea très lentement, comme si…

Sentant soudain que ses jambes pesaient des tonnes, Nathan comprit ce qui arrivait.

— Seuls les innocents peuvent passer, dit le Juge Suprême, ses yeux bleu clair rivés sur sa proie. Je vais découvrir de quoi tu es capable, vieil homme. Tous tes péchés, oui…

Nicci était coincée dans un corridor où les pires moments de sa vie se répétaient à l'infini. Ses pires crimes, plutôt, figés pour l'éternité. La noirceur de la Maîtresse de la Mort, par ailleurs servante du Gardien… Un poids moral qui aurait dû l'écraser plus sûrement que des tonnes de pierres.

Au service de Jagang, elle avait tué et torturé plus souvent qu'à son tour. Convaincue d'œuvrer pour le bien de l'humanité, elle avait aidé l'Ordre Impérial, qui prétendait lutter pour l'égalité de tous, le bien-être des pauvres et des infirmes et le châtiment des profiteurs, dont les richesses devaient être redistribuées. Ayant été sincère dans son aveuglement, elle n'éprouvait aucune culpabilité vis-à-vis de tout ça.

Dans un passé plus lointain, elle avait regretté d'avoir manqué les funérailles de son père. Mais les Sœurs de la Lumière ne l'avaient pas autorisée à quitter le Palais des Prophètes. Son père, brillant fabricant d'armures et très bon entrepreneur (aujourd'hui, elle le reconnaissait), avait bénéficié de la confiance de ses clients jusqu'à ce que l'Ordre Impérial le pousse à la ruine. Jeune fille « engagée », conditionnée à la dure par sa mère, elle avait participé à cette cabale. En ces temps-là, la foi au cœur, elle croyait combattre pour une juste cause. Quand on se trompait d'objectif en toute candeur, devait-on se sentir coupable ?

Enfermée au Palais des Prophètes pendant des années, elle avait aussi raté la mort de sa mère abusive. Mais pas son enterrement, même si elle n'avait jamais culpabilisé au sujet de ce décès. Pour se procurer une belle robe de deuil, elle s'était donnée à un tailleur répugnant, mais c'était le prix, et elle avait accepté de le payer. Faire ce qui s'imposait n'était pas criminel. Et depuis, elle portait presque en permanence une robe noire…

Dans cette cataracte de souvenirs sombres, Nicci en distingua un qui l'incitait à battre sa coulpe : avoir enlevé Richard à l'amour de Kahlan pour le conduire à Altur'Rang et le forcer à mener avec elle

une caricature de vie de couple. Même si elle avait agi ainsi pour gagner Richard à sa cause, c'était un acte difficilement pardonnable. En cours de route, elle était tombée amoureuse du Sourcier – un sentiment tordu et incomplet qu'elle ne comprenait pas elle-même.

Son pire péché, peut-être, elle l'avait commis après que Richard eut refusé de faire l'amour avec elle. Folle de rage, elle avait racolé le premier type venu, le laissant la traiter comme une chienne avant de la frapper et de la violer. Un viol ? Pas vraiment, puisqu'elle avait poussé l'homme à agir ainsi. Tout ça parce qu'elle savait que Kahlan, *via* le sort de maternité qui les liait, éprouverait dans sa chair tout ce qu'elle infligeait à la sienne – et croirait que Richard l'avait trompée, prenant son plaisir comme un animal sur le corps de sa rivale.

Combien Kahlan avait dû souffrir ! Et combien Nicci s'en était réjouie…

De cette bassesse, elle s'était sentie coupable.

Mais elle avait depuis longtemps tourné la page. Comme Richard, Kahlan lui avait pardonné. Et si elle ne pouvait nier avoir été une femme abominable – la tristement célèbre Maîtresse de la Mort –, elle avait changé. Peu encline à se vautrer dans son passé, elle ne se laissait pas non plus hanter par les spectres de ses méfaits. Alliée à Richard, elle s'était battue pour lui, l'aidant à renverser l'Ordre Impérial. Puis elle avait ordonné à Jagang de mourir…

D'une loyauté inaltérable, elle avait massacré par centaines les demi-humains cannibales qui dévastaient les Terres Noires. Toujours pour Richard, et sans jamais faiblir. Puis elle était même allée jusqu'à arrêter son cœur, afin qu'il puisse ramener Kahlan du royaume des morts.

À cet homme, elle avait tout donné, sauf sa culpabilité. Parce qu'elle n'en éprouvait pas. Même en commettant ses actes les plus affreux, elle n'avait rien ressenti.

Dans sa nouvelle vie, un voyage dont elle ignorait la destination finale, elle servait une cause plus noble que jamais. Pas seulement celle de Richard, mais celle de son rêve – la liberté et le bonheur pour tous. Dans cette quête, la culpabilité n'avait aucune place.

Nicci était une magicienne dotée du pouvoir de tous les sorciers qu'elle avait tués. En plus, elle disposait des sorts appris auprès des sœurs des deux obédiences. Dans son âme se tapissait une force qui dominait de loin la « mission » auto-attribuée d'un Juge Suprême de carnaval.

Elle contrôlait la magie, et il ne revenait pas à ce bouffon de lui infliger un châtiment.

Pétrifiée, l'esprit coincé dans un purgatoire étouffant, elle restait telle qu'en elle-même. Une femme dont le cœur était déjà de pierre avant tout ça, et dont les émotions se révélaient plus froides que de la

glace.

Sa protection ultime. Une force qu'elle invoqua en mobilisant la magie qui lui restait. Parce que indomptable depuis toujours, elle entendait bien, une fois de plus, ne pas se plier à une sentence qu'elle n'avait pas prononcée elle-même.

En harmonie avec sa fureur, sa magie s'embrasa. Elle n'était pas une minable voleuse ni une meurtrière d'enfants débile, mais une magicienne.

Et la Maîtresse de la Mort !

À l'intérieur comme à l'extérieur, Nicci sentit que le marbre se fissurait.

Le Juge Suprême, plus sinistre que jamais, ne semblait prendre aucun plaisir pendant qu'il lançait son sort en expliquant à Nathan les tenants et les aboutissants de ses actes.

— Tous les gens sont coupables, c'est ça le problème… J'ai tant de travail.

Nathan lutta pour bouger un bras.

— Arrête ça !

La main du vieil homme n'était pas loin de son épée. Mais même s'il touchait la poignée, ça ne suffirait pas. Le sort de pétrification l'enveloppait, tous ses tissus se fossilisant à une vitesse folle. Alors que le temps désertait son corps, comment aurait-il pu résister ou fuir ? Son seul recours aurait dû être la magie – un sortilège capable de riposter à l'assaut du Juge Suprême et de le déstabiliser assez pour qu'il cesse de lancer le sien. Mais quand on était incapable d'allumer un feu de camp, comment combattre un adversaire si puissant ?

Même s'il avait pu invoquer son imprévisible don, à quoi ça aurait servi, puisqu'il ne le contrôlait pas ? À Renda-sur-Baie, alors qu'il tentait de guérir un homme, il l'avait déchiqueté de l'intérieur avec ce qui aurait dû être une magie thérapeutique. Désireux d'aider un blessé, il l'avait au contraire…

Était-ce ce moment d'atroce culpabilité que le Juge Suprême le condamnerait à revivre jusqu'à la fin des temps ?

Un crissement retentit quand le sort pétrifia la sacoche de Nathan et le livre de vie qu'elle contenait.

Presque incapable de respirer, le vieil homme sentit sa magie se tortiller comme un reptile qui veut se libérer. Que se passerait-il s'il la laissait faire ? Quelle catastrophe pouvait être pire que le sort qui le menaçait ? Nicci aussi était pétrifiée, et le pauvre Bannon avait subi le même sort.

Pour résumer, Nathan n'avait rien à perdre. Quel que soit l'effet incongru qu'aurait sa magie, frapper avec elle, même maladroitement, lui laisserait l'ombre d'une chance.

Bien qu'écrasé par le poids de la pierre et de la culpabilité, le vieil homme parvint à murmurer quelques mots :

— Je suis Nathan… Nathan le prophète. Non, Nathan le sorcier !

La magie jaillit de lui comme une anguille qui sort d'une niche rocheuse sous-marine. Nathan ne fit rien pour la contenir. Advienne que pourra !

En lui, une sorte de grésillement retentit. Un moment, il redouta d'imploser sous la pression, son crâne éclatant comme une noix.

Devant lui, la statue de Nicci changeait. Comme une coquille d'œuf, le marbre se craquelait.

Nathan aurait juré qu'il n'y était pour rien. Sa magie, pour le moment, se contentait d'éclabousser le Juge Suprême – on eût dit les projections d'une casserole d'huile en train de chauffer.

Le sorcier chauve recula en titubant.

— Que fais-tu donc ?

Levant une main, il posa l'autre sur son amulette.

— Non !

Le sort de pétrification glissait sur Nathan comme de l'eau sur les plumes d'un canard, puis il se mêlait à sa magie et, par ricochet, venait attaquer le Juge Suprême.

Le sorcier dément en trembla d'horreur. Sa bouche se tordit de dégoût et un ignoble désespoir s'afficha sur son visage. Ses yeux virèrent au blanc, comme sa tunique déjà rigide.

— Je suis le Juge Suprême ! cria-t-il. Celui qui voit la culpabilité et rend la justice.

Dans un concert de craquements, Nicci sortit de sa gangue de marbre – en utilisant son propre pouvoir, constata Nathan.

Il s'avisa en même temps que sa vision s'éclaircissait à mesure que le marbre coulait hors de lui. Sa chair redevenue souple, le sang recommença à circuler dans ses veines.

Autour du Juge Suprême, le sortilège incontrôlable se déchaînait. Hurlant de terreur, le sorcier chauve continuait à se pétrifier.

— Tu… es… coupable, lui dit Nathan dès qu'il put parler. Ton crime, c'est d'avoir jugé tous ces pauvres gens.

Au-dessus des yeux écarquillés du Juge Suprême, les paupières se figèrent pour l'éternité.

— Non !

Pas une négation, mais bien une prise de conscience…

— Qu'ai-je fait ? croassa le sorcier fou, sa voix de moins en moins forte alors que l'étau du marbre lui enserrait la poitrine.

— Tous ces malheureux !

Ses traits exprimant une honte au-delà de l'imaginable, le Juge Suprême lâcha un ultime « non » avant de devenir la nouvelle et dernière statue de Lockridge.

Alors qu'il la contemplait, Nathan sentit son erratique magie se dissiper. En un clin d'œil, elle ne fut plus là, tout simplement.

La vie, en revanche, était revenue en lui. Et ça, c'était bien agréable.

Chapitre 33

Une fois le Juge Suprême pétrifié, son sort se dissipa dans toute la ville. Redevenue elle-même, Nicci expira longuement, presque étonnée de ne pas exhaler un nuage de poussière. Ses cheveux blonds de nouveau souples, elle baissa les yeux et vit onduler le tissu de sa robe. Puis elle leva les bras et étudia ses mains.

Par la seule force de sa volonté, elle avait réussi à neutraliser le sort de pétrification. Mais c'était Nathan qui avait pris à son propre piège le sorcier fou.

L'air stupéfié, le vieil homme pliait les bras et sautait sur place pour rétablir sa circulation.

À côté de Nicci, la statue de Bannon reprenait lentement des couleurs humaines. Les cheveux roux réapparurent, la peau recouvra son teint normal, et les taches de rousseur revinrent par dizaines.

Au lieu de se réjouir d'être de nouveau vivant, Bannon se laissa tomber à genoux et gémit de détresse. Les épaules voûtées, il inclina la tête et éclata en sanglots.

En silence, Nathan lui tapota l'épaule pour le consoler. Approchant des deux hommes, Nicci parla d'un ton inhabituellement doux :

— Nous ne risquons plus rien… Quoi que tu aies revécu, c'est du passé. Pas ce que tu es, mais ce que tu étais. Tu n'as aucune raison de te sentir coupable.

Toujours les remords au sujet de Ian, supposa la magicienne.

Mais pourquoi Bannon avait-il prononcé le mot « chatons » avant de se pétrifier ?

Partout autour des trois voyageurs, des cris de surprise retentissaient. Tournant la tête, Nicci vit que toutes les statues s'éveillaient. Les malheureux piégés par le Juge Suprême revenaient à la vie.

Dans un premier temps, ces gens restaient prisonniers du cauchemar où ce fou les avait enfermés. Du coup, des sanglots et des gémissements succédèrent aux cris de surprise. Après une si longue épreuve, les citadins ne comprenaient pas vraiment qu'ils étaient de nouveau libres.

Les yeux gonflés et les joues sillonnées de larmes, Bannon se releva enfin.

— Nous sommes en sécurité, dit-il, comme s'il voulait réconforter les citadins. Tout ira bien.

Une partie des habitants de Lockridge l'entendirent, les autres

étant trop hébétés pour comprendre.

Après des années de séparation, des couples s'étreignirent tandis que des enfants couraient vers eux en quête de tendresse et de réconfort.

Au bout d'un moment, les miraculés s'avisèrent qu'il y avait trois nouveaux venus parmi eux.

Le maire de la ville, un certain Louis Barre, se présenta aux visiteurs :

— Je parle au nom de tous les habitants. C'est vous qui nous avez sauvés ?

— C'est nous, oui, répondit Nathan. Sinon, nous sommes des voyageurs qui ne refuseraient pas un bon repas et quelques indications géographiques…

Les citadins ayant enfin remarqué la statue du Juge Suprême, certains grognaient tout bas.

Nicci désigna la grotesque sculpture.

— Une société a besoin de lois, mais la justice n'existe pas quand un homme dépourvu de conscience la rend sans compassion ni clémence.

— Si nous nous sentons tous coupables, intervint Bannon, chaque jour est notre châtiment. Comment pourrais-je oublier… ?

— Aucun de nous n'oubliera, coupa le maire. Et aucun de nous ne *vous* oubliera, étrangers. Nos sauveteurs…

D'autres citadins approchèrent.

Un aubergiste au tablier taché par un plat servi des années plus tôt… Des fermiers, les mains encore pleines de terre…

Partout, des gens s'affligeaient de voir leur ville dans un tel état de déshérence. Les tréteaux cassés, les immondices dans les rues, les volets brisés de l'auberge, le toit écroulé de l'écurie, la paille pourrie sur le sol…

— Combien de temps ça a duré ? demanda une femme brune au chignon dévasté. Mon dernier souvenir remonte au printemps, et on dirait que c'est l'été.

— Oui, mais de quelle année ? demanda le forgeron.

Il désigna la porte de l'écurie arrachée de ses gonds.

— Vous voyez la rouille ?

Nathan révéla la date aux citadins – selon les critères de D'Hara. Mais dans cette contrée perdue de l'Ancien Monde, on suivait encore le calendrier d'un très ancien empereur. Incapables de se situer dans le temps, ces gens ne se souvenaient pas de Jagang et de l'Ordre Impérial.

Même s'il était aussi désorienté que les autres, le maire convoqua toute la ville sur l'esplanade, où Nicci et Nathan dirent ce qu'ils savaient sur cette affaire.

Toutes les victimes se souvenaient de leur désastreuse expérience avec le Juge Suprême. En majorité, elles se rappelaient l'époque où, encore magistrat itinérant, il venait juger les délinquants et leur infliger des punitions raisonnables. Avant que l'amulette et son don le transforment en monstre.

Tenant ses deux enfants par la main, un garçon et une fille, une femme vint se camper devant la statue du sorcier fou. Les yeux pleins de haine, elle se tut un long moment, puis cracha sur le visage de marbre. D'autres citadins vinrent l'imiter. Une très longue procession.

Quand l'aubergiste proposa qu'on utilise la masse du forgeron pour détruire la statue, Nicci donna de bon cœur son aval :

— Ce n'est pas moi qui vous en empêcherai…

Avec une rage compréhensible, les citadins réduisirent en miettes le Juge Suprême. Devant le tas de débris blancs, ils ne parurent pourtant pas satisfaits.

— Nous devons rentrer chez nous, dit le maire, et reconstruire nos vies. Nettoyez vos maisons et restaurez vos jardins ! Puis trouvez les autres victimes de cet homme et expliquez-leur ce qui s'est passé.

— La magie a changé, enchaîna Nathan, et le monde aussi. Même les étoiles ne sont plus comme avant. Cette nuit, vous découvrirez des constellations différentes. Même nous, nous ignorons jusqu'à quel point le monde s'est transformé.

— Dans l'empire d'haran, ajouta Nicci, le seigneur Rahl a vaincu les empereurs qui opprimaient l'Ancien et le Nouveau Monde. Nous sommes ici pour découvrir des territoires et pour vous annoncer que le monde peut être un endroit où règnent la liberté et la paix. À Lockridge, nous vous avons libérés et nous avons vaincu le Juge Suprême.

Sondant le tas de gravats, Nicci repéra un éclat de marbre rond qui aurait pu être une oreille.

— Cet homme est exactement le genre de monstres que le seigneur Rahl combat. Et nous, ses émissaires, avons fait ce qu'il fallait pour le neutraliser.

Alors que les citadins assimilaient ces nouvelles, Nathan, troublé, se tourna vers Nicci :

— J'ai étudié la magie pendant des siècles, et je me souviens de récits sur les antiques sorciers d'Ildakar, capables de transformer en pierre des êtres humains. Certains s'étaient même surnommés les « sculpteurs ». Ils ne transformaient pas que des criminels, mais aussi des combattants vaincus dans leurs arènes. Les statues devenaient des ornements…

Nathan se pinça pensivement le menton et continua :

— Mais le sort, ici, ne se contentait pas de transformer la chair en

marbre. C'était davantage un sortilège antivieillissement qui aurait pu conserver ces gens vivants pendant des milliers d'années. Il faudra que je réfléchisse à cette question…

Au cours de cette mémorable journée, Nicci et ses compagnons apprirent qu'il y avait dans les montagnes bien d'autres villes et villages reliés par un réseau de routes. Et parmi ces agglomérations, un grand nombre avaient recouru aux services du même magistrat itinérant.

Depuis la mort du sorcier fou, ses autres victimes devaient être revenues à la vie. En somme, toute une région de l'Ancien Monde s'était réveillée…

— Tu sauves le monde, magicienne, dit Nathan. Exactement comme Rouge le prédisait.

— Dans cette affaire, tu en as fait au moins autant que moi.

Le vieil homme haussa les épaules.

— Une bonne action reste une bonne action, qu'importe à qui en revient le mérite. J'ai quitté le Palais du Peuple pour aller aider les gens, et je suis heureux de le faire pour de bon.

Nicci ne vit rien à objecter à cette profession de foi.

Alors que les citadins se dispersaient pour retourner chez eux, Nicci, Nathan et Bannon dînèrent avec l'aubergiste et son épouse – d'une bouillie de flocons d'avoine préparée avec un sac de grain miraculeusement conservé.

Très perturbé, Bannon ne réussissait visiblement pas à retrouver son insouciance et sa joie de vivre. Soupe au lait, morose et agressif, le jeune homme finit par énerver Nicci, qui l'interrogea dès qu'ils furent seuls dans une petite pièce tranquille de l'auberge.

— Je sens bien que tu ne te remets pas… Que voyais-tu quand tu étais pétrifié ? Tu sais, le sort est neutralisé…

— Je vais bien, éluda le jeune homme.

La magicienne ne s'en laissa pas conter.

— Ta culpabilité ne concernait pas seulement Ian et son enlèvement, pas vrai ?

— Non, il y a encore pire.

Silencieuse, Nicci attendit que son jeune ami craque.

— Les chatons ! s'écria Bannon. Un homme de mon île… Ce type a noyé des chatons dans un sac…

Bannon baissa les yeux et continua :

— J'ai tenté de l'en empêcher, mais il a jeté le sac dans un cours d'eau et les chatons se sont noyés. Pendant que j'essayais en vain de les sauver, ils miaulaient de désespoir.

Nicci repensa à toutes les épreuves qu'elle avait subies, au sang qu'elle avait versé, aux vies détruites et aux remords qu'elle avait fini par surmonter…

— C’est ça, ton pire crime ?

De la rage dans ses yeux noisette, Bannon se tourna vers la magicienne :

— Tu te prends pour qui ? Le Juge Suprême ? Ce n’est pas à toi de mesurer ma culpabilité. Tu ignores à quel point ça m’a brisé le cœur…

Bannon se dirigea vers la sortie, décidé à se trouver une chambre où passer la nuit.

— Laisse-moi tranquille ! Je ne veux plus jamais repenser à ça.

Il partit en claquant la porte.

Troublée, Nicci se demanda si le jeune homme était sincère. Dans son regard, quelque chose laissait penser que non. Il refusait de répondre et elle décida de ne pas insister. Mais un jour ou l’autre, elle saurait.

À Lockridge, tout le monde était passé par une terrible épreuve. Fatiguée, Nicci partit aussi en quête d’une chambre. Avec un peu de chance, la ville entière dormirait paisiblement et sans cauchemars.

Chapitre 34

Après avoir laissé derrière eux les citadins de Lockridge, tous acharnés à reprendre le cours de leur vie, Nicci, Nathan et Bannon suivirent la route et s'enfoncèrent un peu plus dans les montagnes. Même s'il se concentrait surtout sur ses concitoyens, qui avaient besoin de son aide, le maire leur avait confirmé que Kol Adair se trouvait au-delà de la chaîne de montagnes et d'une grande vallée.

Après l'affaire du Juge Suprême, Nathan était plus déterminé que jamais à redevenir entier.

La route jadis sillonnée par des caravanes commerciales était à l'abandon. Des pins et des chênes y poussaient, résolus à effacer la cicatrice laissée dans la forêt par le passage des hommes.

Fermé comme une huître, Bannon ne s'intéressait plus à rien. Maussade, enclin à tout voir en noir, il continuait de souffrir à cause du Juge Suprême.

Regardant son passé en face, Nicci avait depuis longtemps surmonté ses remords. Moins expérimenté, le jeune homme ne parvenait pas à accélérer la cicatrisation de ses plaies.

Bien entendu, Nathan essaya de lui remonter le moral.

— On avance plutôt vite, fiston. Que dirais-tu d'une pause ? On pourrait s'entraîner un peu à l'épée.

— Non merci, répliqua Bannon. Avec les Selka et les Norukai, j'ai eu mon compte d'exercice.

— C'est vrai, concéda Nathan, mais quand on s'entraîne, on peut s'amuser.

Après avoir contourné un gros rocher couvert de mousse, Nicci lança au sorcier :

— Il pense peut-être que tuer pour de bon est plus amusant !

— J'ai fait ce qui s'imposait, se défendit Bannon. Les gens ont besoin de protection. On ne peut pas toujours être là au bon moment, mais quand on réussit, il faut faire de son mieux.

Les trois voyageurs arrivèrent devant un cours d'eau dont le courant, plutôt vif, ourlait d'écume les rochers.

Remontant sa robe, Nicci commença à traverser sans se soucier de mouiller ses bottes.

Nathan préféra chercher un endroit plus praticable et finit par trouver un tronc d'arbre abattu qui faisait office de pont. Après avoir joué les équilibristes, il regarda Bannon avancer sur le tronc sans même se soucier d'où il mettait les pieds.

Nicci commença à trouver le problème inquiétant. Un compagnon de voyage si concentré sur ses états d'âme pouvait leur faire défaut en cas de pépin. Et ce n'était pas acceptable.

La magicienne vint accueillir le jeune homme sur la berge.

— Nous devons régler ça, Bannon Farmer, dit-elle. Vider l'abcès, si tu préfères. Je sais que tu ne nous dis pas toute la vérité.

Sur la défensive, Bannon recula d'un pas, le regard voilé.

— La vérité sur quoi ?

— Ce que le Juge Suprême t'a forcé à voir. Qu'est-ce qui te ronge, Bannon ?

— Je te l'ai déjà dit…

Le jeune homme semblait avoir envie de s'enfuir à toutes jambes.

— Je n'ai pas pu empêcher un type de noyer des chatons. Douce Mère la Mer, ça te paraît peut-être enfantin, mais ce n'est pas à toi de décider à ma place.

— Je ne te juge pas, crois-moi, mais je cherche à comprendre.

— Fiston, intervint Nathan, tu ne nous feras pas croire que le Juge Suprême a trouvé ton histoire de chatons pire que l'enlèvement de Ian.

D'un sourire, le vieil homme tenta d'exprimer toute sa compassion :

— Pourtant, la Lumière m'est témoin que j'aime les chatons. Il y a quatre cents ans de ça, les sœurs m'ont autorisé à en avoir un. Je l'ai élevé et je l'adorais, mais lui, il vagabondait, ravi de chasser les souris et les rats aux quatre coins du palais. Un très grand palais…

» Vu que ça remonte à quatre siècles, ce chat doit être mort, à présent. Ça faisait un bail que je n'avais plus pensé à lui.

Sans guère de succès, Nicci tenta d'adopter un ton plus conciliant :

— Tu es notre compagnon, Bannon. Voyageons-nous avec un criminel ? Je n'ai aucune intention de te punir, mais je dois savoir. Dans ton état actuel, tu es un boulet.

— Je ne suis pas un criminel ! explosa Bannon.

Il s'éloigna, furieux. Nicci fit mine de le suivre, mais Nathan la retint, une main sur son épaule.

— Quoi que ce soit, cria-t-elle à Bannon, je ne te jugerai pas. Pour décrire mes crimes, il faudrait des mois. Un jour, histoire de montrer ma cruauté à des villageois, j'ai fait rôtir un de mes généraux. Vivant !

Bannon se retourna, surpris et révulsé.

Nicci croisa les bras.

— Tu n'as pas réussi à sauver des chatons… C'est peut-être vrai, mais je doute que le Juge Suprême t'aurait condamné pour ça.

Bannon s'agenouilla, s'aspergea le visage, s'écarta du cours d'eau et s'engagea sur un sentier qui serpentait entre des massifs de lilas.

— C’est une longue histoire, soupira-t-il sans se retourner.

— Dans ce cas, dit Nathan, elle peut attendre ce soir, quand nous dînerons. Si nous trouvons de quoi manger.

Dans les broussailles, Bannon dérangea deux grouses bien grasses qui sautillèrent sur quelques pas avant de s’envoler.

Presque sans y penser, Nicci leva une main et força le cœur des oiseaux à s’arrêter. Raides mortes, les grouses s’écrasèrent sur le sol.

— Voilà, nous avons de quoi dîner. Et c’est un très bon emplacement où camper. Un ruisseau, du bois pour le feu et tout le temps d’écouter une histoire.

Vaincu, Bannon commença à ramasser du petit bois. Pendant que Nathan préparait les grouses, Nicci alluma le feu avec son pouvoir.

Alors que le repas cuisait, Bannon s’isola et se plongea dans ses souvenirs, comme s’il tentait de faire le tri.

Après s’être goinfré de viande, il retourna près du cours d’eau pour faire sa toilette puis revint près du feu et déglutit péniblement.

Nicci comprit qu’il était prêt.

— Sur mon île… Chez moi… Je… Eh bien, je ne suis pas parti seulement parce que je m’ennuyais. Et je ne menais pas une vie de rêve.

— Il est très rare qu’on le puisse, fiston…, souffla Nathan.

— Non, corrigea Nicci, ça n’arrive jamais.

— Mes parents n’étaient pas comme je les ai décrits. Enfin, ma mère, oui… Elle m’aimait et je l’adorais, mais mon père… mon père…

Bannon chercha les mots exacts, les trouva et dut encore mobiliser tout son courage pour les utiliser.

— C’était un salaud. Une véritable ordure.

Bannon regarda autour de lui comme s’il redoutait que les esprits du bien le foudroient sur place pour ces injures. Puis il eut une expression bizarre, comme s’il voyait les souvenirs défiler devant ses yeux.

— Ma mère avait une chatte tigrée qu’elle adorait. Si elle ne crachait pas sur une bonne sieste près de la cheminée, la petite féline préférait se lover sur les genoux de sa maîtresse.

» Mon père était un ivrogne et une brute. Il menait une vie minable, mais uniquement par sa faute. À force de nous faire porter le blâme, il nous pourrissait l’existence. Il me flanquait des roustes, parfois avec un bâton et le plus souvent à mains nues. Je crois qu’il adorait cogner.

» Mais je n’étais pas sa cible favorite. Parce que je courais trop vite. Partisan du moindre effort, il tabassait ma mère. Quand il perdait au jeu, il la coinçait dans un coin. Pareil lorsqu’il était trop fauché pour aller se soûler, ou quand elle lui préparait un plat qu’il n’aimait pas.

» Il la faisait crier, puis, pour la punir, il la frappait encore parce que les voisins avaient entendu ses hurlements. En réalité, tout le monde savait qu'il la maltraitait. Mais il aimait qu'elle crie, et quand elle ne le faisait pas, il la tapait encore plus fort. En permanence, elle marchait sur la corde raide pour survivre – et me protéger.

Bannon baissa la tête.

— Enfant, j'étais trop faible pour m'opposer à mon père. En grandissant, quand j'aurais pu me défendre, je n'osais pas, parce qu'il me terrifiait.

Bannon se laissa lourdement tomber sur une souche.

— La chatte était le trésor secret de ma mère. Son refuge… Après les corrections de mon père, des larmes encore dans les yeux, elle la caressait pour se consoler. Et la jolie petite bête semblait prendre en elle sa douleur et son chagrin. Personne d'autre ne pouvait faire ça. Même si ça n'avait rien de magique, c'était une forme de guérison.

Nathan jeta au loin un dernier os de grouse et se pencha en avant, très attentif. Impassible, Nicci ne ratait aucun geste du jeune homme et gravait dans sa mémoire chacune de ses paroles.

— Un jour, la chatte a eu une portée de cinq petits, tous adorables. Mais elle est morte en accouchant. Le lendemain, ma mère et moi nous avons trouvé les chatons dans le coin où ils tentaient de téter le cadavre et de se réchauffer dans sa fourrure glacée. Il y avait un tel désespoir dans leurs miaulements…

Bannon serra les poings, le regard dans le vide.

— Quand ma mère a ramassé le petit cadavre tigré, quelque chose a paru se briser en elle…

— Quel âge avais-tu, fiston ? demanda Nathan.

Troublé, Bannon regarda le vieux sorcier.

— Ça remonte à moins d'un an.

Nicci eut du mal à cacher sa surprise.

— Pour ma mère, j'ai voulu sauver les chatons. Si petits, avec une fourrure douce et des griffes comme des épingles… Quand je les prenais, ils couinaient comiquement. Pour les nourrir, on leur donnait du lait avec un dé à coudre. Ma mère et moi, nous trouvions du réconfort auprès de ces chatons. Mais nous n'avons pas eu le temps de les baptiser, parce que mon père nous en a empêchés.

» Un soir, il est rentré fou de rage, je n'ai jamais su pourquoi. Les raisons importaient peu, d'ailleurs. Mais dans son esprit embrumé par l'alcool, nous étions toujours coupables, ma mère et moi. Et il savait comment nous faire souffrir. Pour ça, il le savait !

» Il est entré, il a pris un sac d'oignons, l'a vidé et s'est approché des chatons. Bien sûr, nous avons tenté de le repousser, mais il a quand même réussi à les fourrer dans le sac. Ils miaulaient pour appeler au secours, mais nous ne pouvions rien faire.

L'air de plus en plus accablé, Bannon ne regarda pas ses interlocuteurs.

— J'ai voulu le frapper, mais il m'a giflé à la volée. Ma mère l'a supplié – en vain, parce qu'il avait trouvé un moyen de lui faire encore plus mal qu'avec ses poings. « Leur mère est morte, a-t-il dit, et vous ne gaspillerez plus de lait ! »

Bannon eut un rire amer.

— Gaspiller quelques dés à coudre de lait ! C'était une idée si absurde que je n'ai su que répondre. Sur ces mots, le vieux salaud est sorti de la maison.

» J'aurais voulu le suivre et l'affronter, mais je suis resté pour réconforter ma mère, qui pleurait à chaudes larmes. Enlacés, nous nous sommes bercés comme des enfants. Mon père venait de lui voler tout ce qu'il lui restait de sa chatte adorée.

» Soudain, j'ai décidé d'agir. Je savais où il allait. Un cours d'eau coulait non loin de là, l'endroit parfait où jeter le sac. Les chatons allaient se noyer, glacés et impuissants. Sauf si je les sauvais !

» Quoi que je fasse, j'allais avoir droit à une raclée, mais ça ne serait pas la première, et je n'avais jamais eu l'occasion de sauver des êtres que j'aimais. Je suis sorti dans la nuit, sur les traces de mon père. J'aurais voulu crier qu'il n'était qu'un fumier, mais je me suis tu pour qu'il ne m'entende pas venir.

» Ivre mort, il ne faisait pas attention à ce qu'il y avait autour de lui. De toute façon, il ne s'attendait pas à me voir lui résister. C'était la première fois…

» Au bord de l'eau, je l'ai vu se préparer à lancer le sac. Il ne jubilait même pas, comme s'il avait oublié ce qu'il contenait. Sans hésitation ni remords, il l'a jeté dans l'eau. Comme il l'avait lesté de pierres, le sac n'a pas tardé à couler. Je crois encore entendre nos chatons miauler… Douce Mère la Mer…

» Je n'avais pas beaucoup de temps… Une minute ou deux, peut-être… Mais si j'approchais trop, mon père risquait de m'attraper puis de me cogner jusqu'à ce que je perde connaissance. Il était bien capable de me casser un os ou deux… Le pire, c'est qu'il m'empêcherait de sauver les chatons. Caché dans le noir, le cœur affolé, j'ai attendu.

» Ce monstre n'a même pas pris le temps de savourer son geste. En titubant, il est reparti vers la maison.

» J'ai couru le long du ruisseau, glissant sur les rochers humides. À la lumière de la lune, j'ai cherché le sac, mais le temps filait…

» Après les pluies du printemps, le courant se révéla plus fort que je l'aurais cru. Au sortir d'un lacet, j'ai aperçu le sac, remonté un instant à la surface avant de sombrer de nouveau. À force de courir,

j'ai glissé et je me suis étalé dans l'eau. Mais je m'en fichais. À plat ventre, rampant plus que nageant, je tendais les bras pour attraper le sac. J'ai ramassé de la boue, une branche basse m'a entaillé le front, et je ne voyais toujours pas ce maudit sac. Les chatons ne miaulant plus, j'aurais dû comprendre que c'était terminé, mais j'ai insisté.

» J'ignore comment j'ai fini par repêcher le sac. Pourtant, mes doigts se sont refermés dessus. Riant et pleurant à la fois, je l'ai sorti de l'eau. Il pesait étrangement lourd, mais je l'ai quand même posé sur la berge, essayant de l'ouvrir. Avec mes doigts blessés et engourdis, je n'ai pas pu, et il m'a fallu le déchirer avec les ongles. Ensuite, j'ai déposé les chatons sur le sol…

» En criant des « non » rageurs, j'ai touché ces pauvres petites bêtes, leur fourrure gonflée d'eau. On aurait dit des poissons qu'on sort d'un filet. Et aucun ne bougeait.

» Pour les réanimer, je leur ai soufflé sur le nez, puis j'ai appuyé doucement sur leur ventre, afin qu'ils recrachent l'eau. Mais leur jolie petite langue pointait entre leurs crocs, et rien ne s'est passé. Pourtant, dans ma tête, je les entendais encore miauler alors que le sac s'enfonçait dans l'eau. Pauvres petits chéris, tellement jeunes et qui n'avaient jamais connu leur mère. Leurs miaulements, ai-je compris, c'était à moi qu'ils s'adressaient. À ma mère et moi… Et nous ne les avions pas sauvés ! Nous ne les avions pas sauvés !

Bannon éclata en sanglots.

— Maman, j'ai couru aussi vite que possible, et j'ai réussi à sortir le sac de l'eau. Mais ils étaient tous morts, maman ! Tous morts !

Assis sur un rocher, près du feu de camp, Nathan se pinça le menton entre le pouce et l'index.

— Fiston, dit-il, plein de compassion, tu as fait de ton mieux. Je ne vois pas ce que tu aurais pu tenter de plus. Mais si tu gardes en toi cette culpabilité, elle finira par te tuer.

Les yeux rivés sur Bannon, Nicci souffla :

— Ce n'est pas ça qui le hante, sorcier…

Le vieil homme sursauta. Pour la première fois, Bannon leva la tête et braqua sur la magicienne des yeux soudain sans âge.

— C'est vrai… Pas ça… Pas ça du tout.

Le jeune homme croisa les mains, les décroisa puis trouva le courage de continuer :

— Au pied d'un saule, sur la berge, j'ai creusé un trou à mains nues. Au fond, j'ai déposé les chatons, le sac sur eux, comme une couverture qui leur tiendrait chaud dans cette nuit glaciale. Après les avoir recouverts de terre, j'ai empilé des pierres sur la tombe, pour pouvoir la montrer à ma mère. Bien entendu, je ne voulais pas que mon père découvre où ils étaient ni ce que j'avais fait…

» Je suis resté un long moment à pleurer, puis j'ai repris le chemin de la maison. Avec mes yeux rouges et mes vêtements mouillés, je savais que mon père aurait des soupçons et qu'il me rouerait de coups. À moins qu'il me regarde simplement avec une perverse satisfaction… Après la mort des chatons, je ne voyais pas ce qu'il pouvait me faire de pire, et j'en avais assez de fuir. Mais quand je suis entré chez moi…

Nicci se tendit. Voilà, on en était à l'essentiel.

Vidé de toute émotion, Bannon parla d'un ton monocorde :

— Quand mon père est revenu, ma mère l'attendait… Et elle n'était plus disposée à souffrir. Après tout ce que ce salaud lui avait fait, le meurtre des chatons était le coup de trop. Tandis qu'il franchissait la porte en titubant, ma mère le guettait…

» Après coup, j'ai reconstitué la scène. Dès qu'il est entré, ma mère l'a frappé avec le manche en chêne de notre hache à bois. Un coup à la tête, très violent mais pas assez précis. Juste de quoi entailler le cuir chevelu de son bourreau et le mettre en rage.

» Elle voulait lui faire mal, et peut-être même le tuer, mais mon père lui a arraché son arme, s'est retourné contre elle… et l'a battue comme plâtre.

» À mon retour, elle était morte, le visage tellement abîmé que je ne l'aurais pas reconnue… L'œil gauche manquant, le crâne fracassé laissant voir la matière grise… Sa bouche n'était plus qu'une pulpe sanglante et des dents gisaient autour d'elle ou s'étaient enfoncées dans sa chair à vif…

» Le vieux fumier m'a attaqué, manche de hache au poing. Sans rien pour me défendre, je lui ai pourtant sauté dessus. Et je… J'ai tout oublié, je crois. J'ai dû frapper, griffer et mordre…

» Alertés par le vacarme, des voisins sont arrivés à temps pour me sauver. Sinon, ce maudit poivrot m'aurait sans doute tué aussi. Fou de rage, je voulais me battre, mais ils m'ont tiré à l'écart, puis ils ont maîtrisé mon père. Il était couvert de sang. Un peu à cause de sa blessure à la tête, mais c'était surtout le sang de ma mère.

» Une voisine a envoyé son fils chercher le magistrat en ville…

Haletant après avoir revécu la scène dans ses moindres détails, Bannon dut reprendre son souffle avant de continuer.

Un oiseau s'envola d'un pin et poussa un cri perçant.

— Je n'ai pas pu empêcher mon père de noyer les chatons, et je n'ai pas pu non plus sauver ces pauvres petits… Mais j'ai perdu du temps à chercher le sac, même si j'aurais dû savoir qu'il était trop tard. Puis il y a eu ces stupides funérailles et mes pleurs… Alors que j'aurais pu être près de ma mère et la sauver !

La détresse, dans les yeux de Bannon, réussit à glacer jusqu'aux sangs de Nicci.

— Si j'étais resté avec elle, je l'aurais protégée. En ne courant pas

après les chatons, j'aurais eu l'occasion de me dresser contre le vieux salaud. Elle m'aurait aidé, et à nous deux, nous l'aurions neutralisé. Après ça, il ne nous aurait plus jamais touchés.

» Mais j'ai choisi les chatons et laissé ma mère seule face à ce monstre.

Bannon se leva, épousseta son pantalon et parla sur le ton d'un éclaireur qui fait son rapport.

— Je suis resté sur l'île assez longtemps pour assister à la pendaison de mon père. Grâce à la générosité de plusieurs voisins, j'avais assez d'argent pour devenir cultivateur et fonder une famille… Mais la maison empestait trop le sang, et il n'y avait plus rien pour moi à Chiriya.

» Du coup, j'ai signé sur le premier bateau en partance de notre petit port. Le *Randonneur des Vagues*, que vous connaissez. Un départ définitif, avec l'objectif de trouver un meilleur endroit où vivre. Quelque chose qui corresponde à mes rêves.

— Si je comprends bien, dit Nathan, tu as altéré tes souvenirs, occultant la réalité sous une couche de fantasmes idéalistes.

— Moi, intervint Nicci, j'appelle ça des mensonges.

— C'est le bon terme, dit Bannon. La réalité est un poison mortel. J'essayais de l'embellir. C'était si mal ?

Désormais, Nicci ne doutait plus des bonnes intentions du jeune homme. Avec une sincérité touchante, il essayait de faire du monde un endroit idyllique qu'il ne serait jamais.

Quand Nathan lui posa une main sur l'épaule, Bannon tressaillit, comme si ça lui rappelait les coups de son père. Le vieux sorcier ne retira pas sa main, affermissant au contraire sa prise.

— Fiston, tu es avec nous, maintenant.

Bannon acquiesça et s'essuya les yeux d'un revers de la main. Redressant les épaules, il se força à sourire.

— Oui, avec vous… Et c'est très bien.

Nicci se fendit d'un hochement de tête approbateur :

— Tu es plus fort que je l'aurais cru, jeune homme, alla-t-elle jusqu'à dire.

Chapitre 35

Quatre jours durant, le voyage continua sous un ciel plombé. Brouillard le matin, bruine dans la journée, orage pendant la nuit… Un régime éprouvant.

À cause des nuages bas et de la ligne dense des arbres, les voyageurs n'avaient guère de visibilité. Avançant pour l'instant à l'aveuglette, ils finiraient bien par atteindre le sommet d'un pic et avoir une superbe vue sur la vallée fertile que tout le monde leur avait promise.

Pour se protéger du froid en altitude, Nicci s'était enveloppée dans un épais manteau offert par la femme de l'aubergiste de Lockridge. Gorgé d'eau, le vêtement pesait une tonne. Pas mieux lotis, Nathan et Bannon faisaient grise mine.

La cinquième nuit, l'averse dépassa tout et la température chuta vertigineusement. Par bonheur, Nicci repéra un pin-compagnon. Quand on savait les reconnaître, ces arbres étaient les meilleurs amis des voyageurs transis. Des années plus tôt, Richard avait révélé à Nicci tous les secrets de ces refuges naturels.

Écartant les branches, la magicienne révéla l'abri douillet qu'offrait le tronc creux.

— Nous dormirons ici, annonça-t-elle.

Nathan s'installa dans un coin, sur un tapis d'aiguilles.

— Magicienne, si tu nous trouves un bon gigot de mouton et de la bière, ce sera une des plus belles soirées de ma vie.

Encore troublé, Bannon s'assit, genoux contre la poitrine.

— Réjouis-toi plutôt de ce que nous avons déjà, dit Nicci.

Avec sa magie, elle alluma un petit feu dont la fumée s'évacuerait à travers les branches. Ses compagnons et elle étant trempés et gelés, elle sécha tous leurs vêtements. Ainsi, pour la première fois depuis des jours, les trois voyageurs se sentirent au chaud.

— Je supporte les conditions les plus pénibles, expliqua la magicienne, mais seulement quand j'y suis obligée. Pour récupérer, il nous faut du repos dans un environnement agréable. Qui sait à quelle distance du but nous sommes ?

— Le chemin, c'est déjà un peu le but, rappela Nathan. Et Kol Adair ne sera qu'une étape. Dès que je serai redevenu entier, nous repartirons explorer l'Ancien Monde.

— Pour ce soir, reposons-nous. Demain sera un autre jour.

Grâce au feu, ils purent se préparer une soupe à base d'orge, de

viande séchée et d'épices. Après dîner, en récupérant de l'eau de pluie, ils se firent une délicieuse infusion.

Quand Bannon s'enroula dans son manteau désormais sec et fit mine de s'endormir, Nathan le regarda avec une sincère inquiétude.

— Les aventures ressemblent rarement à ce qu'on attendait, souffla-t-il à Nicci.

Assez fort pour que le jeune homme entende.

Le lendemain, alors qu'ils pataugeaient dans de la gadoue, Nathan dégaina son épée et vint défier Bannon.

— Tu avances comme un escargot, fiston ! Et si tu continues à baisser les yeux, un dragon finira par te sauter dessus sans que tu t'en aperçoives.

Le vieil homme barra le chemin à son compagnon.

— Défends-toi ! Sinon, tu ne nous sers à rien !

À la grande surprise de Bannon, le sorcier abattit son épée – très lentement, pour que sa cible ait le temps d'esquiver.

— Nathan, arrêtez ! Que comptez-vous faire ?

— Te réveiller, fiston ! Et cesse de me vouvoyer, ça me vieillit !

Nathan frappa de nouveau – plus sérieusement.

Bannon s'écarta et dégaina Solide.

— Je ne veux pas me battre contre vous… hum, toi.

— Pitoyable…, fit le sorcier en avançant. Quand des ennemis assoiffés de sang me défient, je leur crie que je suis prêt à en découdre. C'est ce qui fait toute la différence.

Nathan frappa encore. Cette fois, Bannon para le coup. Effrayés par le bruit, des oiseaux s'envolèrent d'un arbre proche, en quête d'un coin plus tranquille.

Même si elle comprenait la léthargie de Bannon, Nicci approuvait la stratégie de Nathan. Depuis que le jeune homme avait dû regarder la réalité en face, il ne valait guère mieux qu'un bateau sans gouvernail ni voiles. Au fil des ans, la magicienne avait su doter d'une carapace son cœur et son esprit. À son âge, Bannon ne pouvait pas se défendre aussi bien…

Quand son adversaire contre-attaqua, Nathan cria de joie.

— Bravo, fiston ! lança-t-il. Si nous devons affronter d'autres monstres, je veux pouvoir compter sur toi.

Les deux hommes se poursuivirent dans les broussailles, frappant et parant d'abondance. Puis Bannon passa à l'offensive et réussit à faire reculer son adversaire. À un moment, garde contre garde, les deux escrimeurs parurent devoir finir sur une égalité. Mais Bannon, de nouveau expressif comme un gamin, poussa de toutes ses forces et Nathan glissa sur des feuilles mortes couvertes de boue.

Le vieil homme s'étala. Vainqueur moral, Bannon perdit aussi l'équilibre et tomba à côté de son mentor.

Hilares, les deux hommes maculés de boue s'aidèrent à se relever.

Enveloppée dans son manteau, Nicci croisa les bras. Puis elle eut un hochement de tête approbateur à l'intention du sorcier.

— Par les esprits du bien, fit Nathan, ça n'a pas arrêté la pluie, mais ça t'a déridé, fiston !

— Désolé, marmonna Bannon. Quand j'ai voulu quitter Chiriya, j'ai pensé… Eh bien, j'ai cru que c'était une fuite. Mais je me trompais.

Le jeune homme pointa le menton – souillé de boue, mais bon…

— Je veux vous accompagner, mes amis. C'est le voyage dont j'ai toujours rêvé.

— Parfait ! jubila Nathan. Alors, en route pour le monde !

Nicci prit la tête du groupe.

— En insistant, on finira peut-être même par trouver un endroit où il ne pleut pas.

Avec l'altitude, les nuits devinrent plus froides encore, mais la pluie consentit à s'arrêter. Après avoir nettoyé les manteaux des deux garnements, cependant…

Deux jours plus tard, les nuages laissèrent la place à un beau ciel bleu. Ragaillardie, Nicci accéléra le pas sur la route redevenue une piste – et encore, c'était un bien grand mot.

Depuis Lockridge, les trois compagnons n'avaient pas aperçu âme qui vive. Pas étonnant, songea Nicci, que Jagang n'ait pas mobilisé de troupes pour conquérir un désert pareil.

De temps en temps, les voyageurs passaient devant les ruines de grands bâtiments en pierre envahis par la végétation.

— Cette région devait être prospère il y a des millénaires, dit Nathan. Après l'érection de la Barrière, à la fin des Grandes Guerres, Sulachan et ses successeurs, ne pouvant plus envahir le Nouveau Monde, se sont rabattus sur le Sud. On y trouvait des villes, des routes, des comptoirs commerciaux, des mines, des villages, des chefs de guerre et des conflits internes… À dire vrai, l'empereur Kurgan a consacré la plus grande partie de ses efforts à la conquête du sud de l'Ancien Monde.

— C'est pour ça qu'on le connaît si peu chez nous, dit Nicci. Il ne comptait pas dans l'histoire.

— Sauf pour les gens d'ici, corrigea Nathan.

— Je ne vois pas de « gens », dit Bannon.

— Recours donc à ton imagination. Ils étaient ici…

Les trois voyageurs s'arrêtèrent un moment devant les vestiges de ce qui avait dû être une puissante forteresse.

— Quand on vit dans une tour, le monde a tendance à vous

oublier…, marmonna Nathan.

Alors qu'il s'éloignait des ruines, Nicci et Bannon sur les talons, le vieil homme continua à soliloquer :

— Je vous ai parlé de l'époque où j'ai tenté de m'évader du palais ? En digne jeune idiot, je n'avais pas compris que c'était impossible.

— Les sœurs n'ont jamais mentionné ça, s'étonna Nicci.

— J'avais à peine cent ans – un gamin, rien de plus. Impétueux, le goût du risque… et mort d'ennui. D'accord, j'avais accès à des centaines de livres passionnants, mais pour un jeune homme, ça ne remplace pas l'aventure et le rêve. Refusant d'être le prophète apprivoisé de ces dames, j'ai tiré des plans sur la comète pendant des mois. Avec leur fichu Rada'Han, les sœurs contrôlaient ma magie. Donc, impossible de se fier à un sortilège pour prendre la poudre d'escampette.

» Quand je me suis plaint d'avoir froid, les sœurs m'ont fait apporter des couvertures. Avec un filament de pouvoir, je les ai détissées pour me fabriquer une très longue corde assez résistante pour supporter mon poids.

» Une semaine durant, je me suis montré agréable et studieux, histoire d'endormir la méfiance de ces mégères. Par une nuit sans lune, je suis allé dans une pièce, tout en haut d'une tour, et je m'y suis enfermé sous prétexte d'étudier en paix d'antiques grimoires. Curieux de nature, je voulais développer mes pouvoirs, même en sachant qu'ils ne m'aideraient pas à fuir.

Nathan se massa le cou comme s'il sentait encore le collier de fer qui l'enserrait.

— Un prophète est un type vraiment trop dangereux, comprends-tu, fiston ?

» Dans mon refuge, j'ai ouvert une fenêtre puis j'ai attaché ma corde à un gros anneau fixé au mur. Un sort de lévitation étant exclu, il fallait bien m'adapter, non ? Quand j'ai commencé la descente, j'ai eu l'impression de m'enfoncer dans un puits qui donnait directement sur le royaume des morts.

Nathan fit un clin d'œil à Bannon.

— Lorsqu'on est enfermé, l'immensité du ciel est une notion difficile à saisir. Tout comme la hauteur d'une tour. Mais j'étais décidé. La corde autour de la taille, j'ai continué à descendre.

— Des sortilèges et des champs de force défendaient le Palais des Prophètes, intervint Nicci. S'échapper par une fenêtre était impossible.

Le vieil homme brandit un index sentencieux.

— Pourquoi crois-tu que les sœurs ont ajouté toutes ces

protections ? À l'époque, ces femmes jugeaient suffisant de bloquer les portes avec des sortilèges. Elles n'imaginaient pas qu'un fou tenterait de s'enfuir par une fenêtre.

Le sorcier eut un geste insouciant.

— Bref, je pendais à une corde, le long de la façade d'une tour, et pour ça, il fallait être sacrément courageux. Hélas, quand je suis arrivé à cent pieds du sol, ma corde de malheur s'est révélée trop courte. J'étais piégé !

Pour souligner ses effets, le sorcier marqua une pause.

— Expert en Magie Additive, j'ai lancé un sort pour faire grandir les fibres de la corde. Bien sûr, les sœurs allaient s'en apercevoir grâce au Rada'Han, mais que pouvais-je faire d'autre ? Remonter à la force des poignets ? Mon œil, oui ! Pied après pied, j'ai rallongé la corde pour arriver jusqu'en bas. L'opération demandant beaucoup d'énergie, j'étais vidé quand elle fut achevée.

Nathan soupira bruyamment.

— Les sœurs m'attendaient et me capturer fut un jeu d'enfant pour elles.

— Même si tu étais sorti du palais, dit Nicci, le Rada'Han t'aurait empêché de quitter Tanimura. Tôt ou tard, les sœurs t'auraient repris. Ton histoire me laisse dubitative.

— Mon histoire est amusante, magicienne, et elle a une morale.

Nathan se tourna vers Bannon.

— Parfois, il faut avoir le courage d'essayer d'accomplir un exploit. Mais si audacieux qu'on soit, l'échec est garanti si on ne prépare pas avec soin son plan.

Les trois voyageurs s'engagèrent sur un chemin très pentu.

— Après ce fiasco, les sœurs m'ont tellement serré la vis que je n'ai plus jamais tenté de m'évader. Du coup, pour me distraire, j'ai écrit des livres d'aventures en me débrouillant pour qu'ils soient distribués un peu partout. Tous devinrent des succès populaires.

À bout de souffle, les voyageurs arrivèrent enfin en haut de la pente, où les attendait un étonnant spectacle.

Depuis le début, il était question d'une « vallée fertile » avant d'accéder à Kol Adair. Ils avaient donc imaginé de vastes forêts, des villages et des champs cultivés. Mais la réalité était bien différente.

En guise de vallée, des terres désolées ocre constellées de cratères et bordées par un haut plateau s'étendaient à perte de vue. Au-delà des contreforts de la montagne, encore verdoyants, tout n'était que poussière, sécheresse et mort. Là où il aurait dû y avoir des lacs, d'immenses marais salants défiaient les voyageurs de les traverser.

Non contente d'être vaste, cette zone d'entropie semblait vouloir s'étendre dans toutes les directions.

— Je vais devoir corriger ma carte, souffla Nathan, dépité.

Chapitre 36

Toute la végétation étant morte, la piste devint plus praticable dès que les trois voyageurs eurent quitté les contreforts de la montagne.

Inspirant à fond, Nicci eut les narines agressées par un mélange d'odeurs de soufre et de pourriture, comme si des vapeurs nauséabondes montaient des nappes phréatiques.

Près d'une formation rocheuse, les voyageurs s'arrêtèrent pour sonder la « vallée ». Les yeux plissés, Nicci distingua des lignes droites qui quadrillaient le terrain. Des routes créées par l'homme mais désormais recouvertes par la poussière. Dans le lointain, la magicienne vit aussi ce qui devait être les ruines de petits villages, de villes plus grandes et même d'une mégalopole.

— C'était une région très peuplée où les gens allaient et venaient… Soudain, tout s'est desséché.

— Il y a encore des zones habitables à la lisière de la désolation, dit Nathan.

Il désigna la ligne de démarcation entre la végétation luxuriante et les terres dévastées.

— Les colonnes de poussière gênent la visibilité, continua le sorcier, mais on distingue quand même des montagnes, très loin à l'est. Kol Adair doit être niché dans un de ces pics.

— Comment traverser ce désert ? demanda Bannon.

— On peut le contourner en restant dans les zones encore vertes, proposa Nicci.

— On devrait même aller dans un des villages qu'elles abritent, dit Nathan. Si c'était vraiment une vallée fertile, je donnerais cher pour savoir ce qui est arrivé. (Il eut une moue éloquente.) À mon sens, ça n'a rien de naturel

— Je souscris à ce plan, fit Nicci. Le seigneur Rahl voudra savoir.

— Et ce monde a peut-être besoin d'être sauvé, magicienne, ajouta Nathan sans une once d'ironie.

Nicci ne répondit pas.

Dans la vallée, les trois compagnons durent slalomer entre d'immenses flèches de pierre érodées par les intempéries. De-ci de-là, des arbres rachitiques s'accrochaient à la terre sèche comme s'ils parvenaient à y trouver encore de l'eau. L'éternelle résilience de la nature…

Sous un soleil ardent, Nicci retira son lourd manteau, le plia et le

rangea dans son paquetage. Sa robe de voyage se révéla adaptée au terrain – plus que les semelles de ses bottes, en tout cas, pas assez épaisses sur un sol rocheux très chaud.

D'un beau rouge tomate à cause de la chaleur, Bannon transpirait à grosses gouttes.

La progression continua dans une forêt de pierre où alternaient les flèches rocheuses et les étroits canyons. Entendant parfois l'écho de minuscules avalanches, sur les parois, Nicci repéra plusieurs fois des lézards vert et marron qui fonçaient d'une fissure à une autre.

Dans le silence uniquement troublé par le souffle de la brise et ces sons irréguliers, Nicci crut apercevoir une silhouette en mouvement – sans rapport aucun avec un lézard. Alors qu'elle se tendait, tout comme Nathan, Bannon fit quelques pas de plus avant de comprendre que quelque chose clochait.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en dégainant sa lame. On nous épie ?

— Je ne sais pas…, souffla Nicci. J'ai cru entendre et voir quelque chose…

Elle envoya une sonde mentale en quête d'une éventuelle menace. Sans résultat…

— Pour être franc, dit Nathan, je n'entends rien du tout…

Cette déclaration fut ponctuée par un éclat de rire. Celui d'un enfant, de toute évidence. Et qui venait d'en haut.

Une petite fille se tenait dans une alcôve naturelle de la paroi. Petite et mince, elle semblait avoir dans les onze ans.

— Voilà un moment que je vous observe, dit-elle, les poings plaqués sur les hanches. Il vous en a fallu du temps, pour vous en douter. J'allais vous faire une petite surprise…

Vivante image de l'orpheline en haillons, la gamine portait ses cheveux bruns en chignon – un entrelacs anarchique plus qu'une vraie coiffure – et ses yeux couleur miel rivés sur les voyageurs cillaient sans cesse. La peau caramel, un visage triangulaire doté d'un menton étroit et de pommettes hautes, elle avait des bras très maigres et ce qu'on voyait de ses jambes, sous l'ourlet de sa robe rapiécée, ne semblait pas plus charnu. Quatre lézards, la tête en bouillie, pendaient par la queue à sa ceinture en tissu.

— Attendez-moi, je descends ! lança-t-elle.

— Qui es-tu ? demanda Nicci.

— Et pourquoi nous espionnais-tu ? ajouta Nathan.

Aussi agile qu'un lézard, la fillette descendit le long de la paroi en utilisant des prises invisibles à l'œil nu – et sans craindre un instant de tomber. Pourtant, ses mocassins de corde réparés avec des morceaux de tissu et de cuir n'inspiraient guère confiance. Sur les quelques

derniers pieds, elle sauta et se reçut souplement devant les trois voyageurs.

— Je vous espionne parce que vous êtes des étrangers – et des gens intéressants. Mon nom, c'est Chardon.

— Chardon ? répéta Bannon. Bizarre, ça… Tu risques de piquer ?

— Non, mais il est difficile de se débarrasser de moi, comme des mauvaises herbes. Mon village s'appelle les Sources de Verdun. C'est là que vous alliez ? Je peux vous guider…

— Nous ne sommes pas sûrs de notre destination, répondit Nicci. Tu es seule dans ce coin ?

— Seule avec les lézards, oui… Et il n'en reste plus beaucoup, parce que la chasse a été bonne, aujourd'hui.

Chardon ouvrit la gibecière qu'elle portait sur une hanche.

— Je vois rarement des gens… En général, je suis la seule qui parte à l'aventure. Au village, tout le monde travaille du matin au soir pour survivre.

De sa gibecière, la gamine sortit des lanières d'une viande séchée grisâtre.

— Les lézards d'hier… Vous en voulez ? Ils ont séché tout l'après-midi, donc, ils doivent être bons.

Elle mordit une lanière, en arrachant un bout. Puis elle mâcha et avala, la main toujours tendue pour offrir son festin aux voyageurs.

Bannon, Nicci et Nathan acceptèrent. Alors que le jeune homme hésitait, le sorcier mordit à belles dents dans la viande.

— Oncle Marcus et tante Luna m'ont appris l'hospitalité, dit Chardon. D'après eux, on doit être gentil avec les étrangers, parce qu'ils peuvent nous aider.

— C'est bien possible, en effet, dit Nicci en songeant à sa mission. D'abord, nous devons savoir ce qui est arrivé ici. Où est ton village ?

— Pas loin. Je suis partie depuis deux jours, et j'ai assez de vivres pour une semaine. Oncle Marcus et tante Luna ne m'attendent pas si tôt… (Chardon sourit.) Ils seront surpris que je leur ramène des visiteurs. Vous pouvez nous aider, c'est vrai ? La Balafre, vous l'empêcherez de s'élargir ?

Chardon étudia les étrangers et soupira.

— J'en doute… Vous n'êtes pas assez forts.

— « La Balafre » ? répéta Bannon.

— Elle parle de la désolation, dit Nathan. Cette vallée, devant nous…

— On l'appelle la Balafre parce que c'est à ça qu'elle ressemble, déclara Chardon. On raconte que cet endroit était magnifique, quand j'étais bébé. Des fermes, des vergers, des forêts – et même des jardins de fleurs. Vous imaginez ? Gaspiller de l'eau, de l'engrais et de la bonne terre pour des fleurs !

Nicci eut le cœur serré pour cette enfant. Son dernier commentaire en disait si long sur les conditions de vie des villageois…

— Si vous pouviez nous sauver, briser le sort du Buveur de Vie et restituer la fertilité à nos terres, j'adorerais ça ! Depuis toujours, je rêve de rendre sa beauté au monde.

Chardon se mit en route d'un pas sautillant.

— Vous pensez pouvoir vaincre le Buveur de Vie ? demanda-t-elle en se retournant.

— Qui est-ce, pour commencer ? s'enquit Nathan.

— Nous ne pouvons rien promettre, prévint Nicci.

Chardon secoua la tête, son bizarre chignon oscillant comme un entrelacs d'algues.

— Tout le monde sait qui est le Buveur de Vie. Un méchant sorcier, tapi au cœur de la Balafre, qui vole toute la vie du monde pour combler son propre vide. Enfin, c'est ce que dit oncle Marcus, et je ne sais rien de plus.

— Ton oncle ne s'inquiète pas de te savoir seule dans ce désert ? demanda Nicci.

— Je sais prendre soin de moi.

Chardon accéléra le pas, survolant presque le sol rocheux. Sans ralentir, elle se baissa pour ramasser des pierres avec sa main droite puis accéléra encore, certaine que ses compagnons la suivraient.

— Je m'élève toute seule depuis la mort de mes parents, quand j'étais très petite. Oncle Marcus et tante Luna s'occupent de moi, mais ils manquent d'eau et de nourriture, donc je dois subvenir à mes besoins. Bien sûr, j'essaie aussi de les aider.

Ayant vu quelque chose sur sa gauche, Chardon tourna la tête. À une vitesse incroyable, elle lança ses pierres, dont la plus grosse fit mouche. Approchant de la paroi, elle se baissa pour ramasser le lézard qu'elle venait de tuer.

— Presque trop petit pour qu'on se fatigue, dit-elle, dépitée.

Néanmoins, elle attacha le reptile à sa ceinture.

— Tante Luna dit qu'il ne faut jamais gâcher de la nourriture. Elle est si dure à trouver, de nos jours.

Increvable, Chardon mena le groupe à un rythme que Nicci eut quelque difficulté à suivre.

À force de trébucher, Nathan et Bannon finirent par ralentir.

— Tu es très jolie, dit la gamine à Nicci.

Apparemment, avoir de la compagnie la comblait de joie.

— Tu viens d'où ? Et à quoi ça ressemble, chez toi ?

— Je viens du nord, dans le Nouveau Monde.

— Moi, je ne connais qu'ici… Il y a de l'eau, là où tu vis ? Des arbres ? Des fleurs ?

— Oui. Des grandes villes, aussi. Et même des jardins de fleurs.

— Des jardins de fleurs ? Pourquoi as-tu quitté un si bel endroit pour venir chez nous ?

— Nous ne savions pas que nous arriverions dans ce coin. On voyage depuis longtemps.

— Eh bien, je suis contente que vous soyez là. Après avoir vaincu le Buveur de Vie, vous trouverez un moyen de sauver la vallée puis le monde entier.

Nicci frissonna en repensant à la prédiction de Rouge.

— C'est peut-être pour ça que nous sommes là…

— On va faire ce que tu dis, petite, intervint Nathan. Si c'est en notre pouvoir.

Après une heure de marche dans un paysage mornement uniforme, Chardon s'arrêta et tendit un bras :

— Voici mon village !

Les trois voyageurs s'arrêtèrent pour mieux regarder… et ne furent pas impressionnés.

Situées au carrefour de voies impériales, dans une région qui devait naguère être semée de champs et de fermes, les Sources de Verdun avaient à l'évidence connu des jours bien meilleurs. Mais dans cette ancienne grande ville aux fiers bâtiments de pierre, seules quelques humbles maisons de brique restaient habitées, comme si la population, à l'instar des sources, s'était brusquement tarie.

Près d'un bâtiment en pierre, dans une rue en terre, quelqu'un avait empilé des gravats. Non loin du monticule, une charrette amputée d'une roue gisait sur le flanc. La plupart des maisons vides tombaient en ruine ou disparaissaient sous une épaisse couche de poussière.

Nicci compta une vingtaine de personnes en train de s'affairer sous le cagnard. En haillons, de miteux chapeaux de paille sur la tête, des hommes travaillaient autour d'un puits. En approchant, Nicci vit qu'ils allaient faire descendre un de leurs compagnons dans l'étroit conduit vertical.

— On continue à creuser ! lança le type. Si on descend assez, on trouvera de l'eau fraîche.

Le seau accroché à une seconde corde passée dans une poulie contenait une boue gluante et fétide.

Pour annoncer son arrivée, Chardon siffla entre ses doigts. L'homme qui allait entrer dans le puits leva les yeux. Avec un bel ensemble, tous les autres tournèrent la tête vers la fillette et ses trois compagnons.

— C’est Marcus, je vous ai parlé de lui. Mon oncle, cette femme est une magicienne. Le vieux type est un sorcier, mais il a perdu son pouvoir.

— Je n’ai rien perdu, corrigea Nathan. Pour le moment, disons qu’il est inaccessible.

— Le jeunot se nomme Bannon, continua Chardon. Je ne sais pas s’il est bon à quelque chose.

Le jeune homme se rembrunit.

Très maigre, des cheveux bruns et une barbe raide, Marcus portait un gilet de cuir fatigué sur sa chemise maculée de boue – rien d’étonnant, puisqu’il travaillait dans le puits.

— Bienvenue aux Sources de Verdun, étrangers. Désolé, mais je n’ai pas grand-chose à vous offrir. *Idem* pour mes compagnons…

— J’apporte des lézards, annonça Chardon.

— Dans ce cas, on pourra festoyer, dit Marcus avec un sourire. Chardon, tu es une très bonne chasseuse. Grâce à toi, notre famille se régalera ce soir. Et nos invités aussi.

Tante Luna vint à son tour se présenter. La peau sombre, une robe aussi rapiécée que celle de Chardon, elle portait un foulard miteux. En des temps très reculés, ce carré de tissu avait dû être rouge, mais il ne restait pas grand-chose de la couleur.

Devant chez elle, Luna avait installé plusieurs vasques remplies d’une terre noire fertilisée avec des excréments humains. Dedans, quelques légumes verts parvenaient héroïquement à pousser.

Époussetant le devant de sa robe, la tante de Chardon essaya de rectifier un peu la coiffure de la fillette.

— On aura sans doute aussi des légumes, dit-elle. Mieux vaut les manger que les abandonner au Buveur de Vie.

— Tant qu’ils sont dans les vasques, dit Chardon, il ne les aura pas. Parce qu’il ne sait pas traverser les parois…

— Ou parce qu’il ne fait pas assez d’efforts, modéra Luna en ajustant son fichu anciennement rouge.

Les villageois murmurèrent entre eux. La seule évocation du Buveur de Vie les mettait mal à l’aise.

— Nous sommes contents de votre visite, dit Marcus. Si vous allez dans les autres agglomérations du coin, vous les trouverez désertes. Les Sources de Verdun sont l’ultime bastion habité de ce secteur. Partout ailleurs, les gens sont partis, ou ils ont disparu… On ne sait pas.

Marcus s’essuya le front.

— Pourquoi n’êtes-vous pas partis aussi ? demanda Nathan. Vous devriez pouvoir trouver un environnement plus agréable, non ?

— Un jour, dit Luna, cet endroit redeviendra une vallée luxuriante. Nous savons quel paradis c’était…

Plusieurs villageois acquiescèrent.

— Moi, j'imagine…, soupira Chardon, rêveuse.

— J'ai demandé à mon mari de partir et de traverser la montagne, précisa Luna. On dit qu'on trouve des villes par là – et même un océan, si on marche assez longtemps vers l'ouest… Un océan… De l'eau en abondance. À l'époque où Chardon est née, il y avait un lac ici. Avant que la Balafre dévore tout…

— Nous ne partirons pas, dit Marcus. Et nous lutterons jour après jour pour survivre.

Bombant le torse, il ajouta :

— Nous sommes durs et indociles !

— Indociles ? répéta Nicci, dubitative.

Un autre mot en « cile » lui aurait paru beaucoup mieux adapté à ces gens. « Imbéciles », par exemple.

Chapitre 37

À la nuit tombée, Nicci et ses compagnons prirent place autour d'un brasero, devant la maison de Marcus et Luna. Spacieuse et fraîche, la demeure offrait une grande pièce aux poutres apparentes et aux généreuses fenêtres et plusieurs chambres attenantes. Une résidence qui témoignait de temps bien plus fastes…

Pendant la préparation du dîner, Nathan et Bannon entreprirent de raconter leur voyage à Marcus et Luna. Quand ils eurent fini, Nicci parla longuement du nouvel âge d'or du seigneur Rahl – sans convaincre leurs interlocuteurs.

— Nous avons à peine assez d'eau pour survivre, dit Marcus, Bientôt, nous serons à court de nourriture, et toutes les autres villes proches, je vous le répète, sont à l'abandon.

L'oncle de Chardon croisa les mains, se pencha en avant et regarda Nicci.

— Je suis content d'apprendre que ton seigneur Rahl a renversé des tyrans, mais viendra-t-il à notre secours ? La Balafre grandit chaque jour.

— Nous sommes là, non ? répondit Nicci. Mais nous devons en savoir plus sur le Buveur de Vie.

— Je doute de pouvoir être très utile, dit Nathan, sinistre. Avant d'être allé à Kol Adair, en tout cas…

Assise à côté de Nicci, Chardon leva les yeux du lézard qu'elle était en train de vider.

— Kol Adair ? répéta-t-elle. C'est loin d'ici…

Après avoir écorché le reptile avec un petit couteau, la gamine le piqua sur une brochette qu'elle tendit à Bannon, préposé au brasero.

Avec une moue écœurée, le jeune homme mit la bestiole à rôtir. Tout l'art, pour que la chair ne brûle pas, était de tourner la brochette régulièrement.

— À quelle vitesse grandit la Balafre ?

— En vingt ans, répondit Luna, la vallée a disparu et l'expansion continue. Très loin d'ici, il reste peut-être un ou deux autres villages…

— La Balafre grandit de plus en plus vite parce que le Buveur de Vie gagne en puissance, dit Marcus. Ce sorcier est insatiable. Juste après notre mariage, le cœur de la vallée a été touché, mais nous n'avons pas fui. Et depuis, nous tenons le coup.

Dans la nuit silencieuse, le vent charriait des relents de fumée mêlés à une puanteur chimique. Devant chaque maison encore

habitée, les villageois se préparaient à dîner. Chacun chez soi, malgré la désolation… Aux Sources de Verdun, on ne communiquait plus beaucoup, sans doute parce que le seul nom du Buveur de Vie coupait aux gens l'envie de parler.

— Ici, dit Luna, mélancolique, nous étions plus de mille. Aujourd'hui, il reste une dizaine de familles.

— Les plus fortes ! lança Marcus.

Un désaccord qui ne datait pas d'hier, devina Nicci.

— De l'autre côté de la montagne, dit Bannon, il y a de belles forêts et des terres cultivables. Vous y seriez heureux.

— Ce serait reculer pour mieux sauter, fit Marcus, entêté. La Balafre grandit. Un jour ou l'autre, le Buveur de Vie aura dévasté le monde.

— Sauf si quelqu'un l'arrête, intervint Nicci d'un ton soudain très dur.

— Moi, dit Chardon, je veux rester jusqu'à ce que la vallée redevienne fertile. Comme avant la mort de mes parents. Je m'en souviens très peu…

— Tu étais trop jeune, rappela Marcus.

La fillette finit de préparer le plus petit lézard, qu'elle se réservait. Léchant le sang sur ses doigts, elle laissa sur sa bouche une grande traînée rouge.

Nicci se pencha pour l'essuyer.

— Tes joues sont couvertes de crasse, dit-elle.

— Nous n'avons pas la possibilité de nous laver souvent, souffla Marcus.

Chardon se cracha sur le bout des doigts et tenta en vain de faire un brin de toilette.

Les invités avaient enrichi le menu en offrant des fruits secs et ce qu'il leur restait de poisson fumé. La perche de Renda-sur-Baie intéressa d'abord Chardon. Après l'avoir goûtée, elle fit la moue et annonça qu'elle préférait ses lézards.

— Qui est le Buveur de Vie ? demanda Nicci, revenant aux choses sérieuses. Et comment peut-on le vaincre ? A-t-il des faiblesses ?

Était-ce pour le combattre qu'elle avait été entraînée jusque-là ?

« Et la magicienne devra sauver le monde… »

— Nous ne savons pas tout, répondit Marcus. Au fond, nous ne sommes que de pauvres villageois affectés par ce fléau. À l'origine, c'était un sorcier de Surplomb du Monde, et quelque chose a terriblement mal tourné…

L'oncle de Chardon nettoya les os de son lézard rôti puis il les broya pour en sucer la moelle.

— C'est là que vous trouverez le moyen de détruire ce monstre – si c'est faisable.

— Et Surplomb du Monde, c'est quoi, au juste ? demanda Nathan.

— Une grande bibliothèque magique, répondit Luna. Nous pensions que c'était une légende…

— Mais c'est faux, parce que j'y suis allée, coupa Chardon.

— Tu ne t'aventures pas aussi loin, petite ! la réprimanda Marcus.

— Si ! C'était à quatre jours de marche sur le haut plateau, mais je l'ai fait.

— Cet endroit était caché depuis les Grandes Guerres, dit Luna. Il est réapparu il y a cinquante ans.

Nathan arqua un sourcil et se tourna vers Nicci :

— Une bibliothèque magique ? Un endroit que nous devrions explorer dans tous les cas. Qui sait ? on y trouvera peut-être de quoi résoudre mon problème sans devoir aller à Kol Adair. Plus de précieuses informations sur le Buveur de Vie, bien entendu…

— Je vous guiderai ! s'écria Chardon. J'ai vu de mes yeux cet endroit.

— Allons, petite, ne te vante pas, grogna Marcus.

— On dit que quelque chose a détruit le camouflage de Surplomb du Monde, intervint Luna. L'emplacement est toujours secret, mais les gens très mystérieux qui y montent la garde ont invité quelques érudits des villages survivants…

Le vent souffla plus fort, soulevant des nuages de poussière. Dans le lointain, Nicci entendit le cri de chasse d'un oiseau nocturne, puis des ombres s'agitèrent dans les maisons vides.

Soudain, la magicienne vit des silhouettes dans une étroite ruelle, entre deux bâtiments. Se relevant, elle tenta de sonder les ténèbres.

Dans l'air, elle capta des vibrations magiques, mais pas celles dont elle avait l'habitude. Depuis son arrivée aux Sources de Verdun, elle sentait monter de la Balafre de très curieuses ondes. Là, l'impression était bien plus forte, comme la sensation de chaleur après qu'on eut ouvert la porte d'un four.

Nerveuse, la magicienne jeta au loin ses restes de lézard. Puis elle s'éloigna du brasero et s'engagea dans la rue.

Avant que Marcus ou Luna aient pu demander ce qui clochait, des cris retentirent.

Chapitre 38

Des ombres se déplaçaient furtivement dans l'obscurité. Les cris venaient d'une des rares maisons habitées, à la lisière du village. Un vieil homme et sa femme avaient dîné devant, près de leur petit feu.

Nicci courut, sa robe noire se fondant parfaitement à la nuit.

Un autre cri retentit.

Arrivée près du feu, Nicci vit que le vieux couple, encerclé par des silhouettes menaçantes, se préparait à vendre chèrement sa peau.

À la lumière orange des flammes, les attaquants décharnés faisaient penser à des spectres.

Sans réfléchir, Bannon dégaina Solide et courut rejoindre Nicci.

En approchant un peu plus, la magicienne constata qu'il s'agissait bien de morts-vivants momifiés à la peau craquelée comme du vieux parchemin.

— Des hommes-poussière ! cria Chardon, qui courait sur les talons de Bannon. C'est la première fois qu'ils viennent en ville.

Trois cadavres ambulants avancèrent vers les deux vieux villageois, qui se défendirent avec l'énergie du désespoir.

Les pauvres étaient désarmés – pas Nicci. Tendant un bras, elle déchaîna sa magie. Un poing d'air renversa un des spectres comme s'il ne pesait rien. Quand il s'écrasa contre la façade de la maison, son corps se désintégra sous l'impact.

La vieille femme tenta d'arracher les yeux à son agresseur. Mais il lui passa les bras autour du torse. Aussitôt, le sol, sous elle, devint aussi peu solide que de l'eau.

Le spectre entraîna sa victime dans les entrailles de la terre, qui se refermèrent sur eux comme une tombe.

Après avoir vu sa femme disparaître, le vieil homme se battit avec plus de rage. D'un coup de poing, il fit valser dans les airs le crâne momifié de son adversaire, mais celui-ci réussit quand même à le ceinturer. Ensemble, ils s'enfoncèrent à demi dans la terre.

Nicci frappa de nouveau. Cette fois, un marteau d'air écrabouilla l'adversaire du vieux villageois.

Quatre autres morts-vivants émergèrent du sol, aussi vifs que des vipères, s'emparèrent du vieil homme et le tirèrent sous la terre. En un clin d'œil, ses cris se turent.

Le sol de nouveau dur, les ravisseurs étaient partis, emportant leur proie.

Épée levée, Bannon tourna lentement sur lui-même, à l'affût d'une

attaque. Le prenant par le dos de sa chemise, Nicci le tira loin de l'endroit où le sol s'était ouvert.

Montant d'autres maisons habitées, de nouveaux cris déchirèrent la nuit.

— Qui sont les agresseurs ? demanda Nathan. Vous les avez vus ?

Épée au clair, il venait de rejoindre ses amis.

— Des hommes-poussière, lâcha Chardon, laconique. Le Buveur de Vie enlève des gens et fait d'eux ses marionnettes.

— Chardon, mets-toi en sécurité, dit Nicci à la fillette.

— Où ça ? répliqua la gamine.

Incapable de répondre, Nicci n'insista pas.

Dans les rues obscures, la lueur des feux et la lumière des maisons se révélant trop chiches pour faire une différence, le sol ondula. De plus en plus violent, le vent soulevait désormais un rideau de poussière.

Prudente, Nicci guida son petit groupe vers le centre du village.

— Restez tout près de moi.

Le sol ondulait bel et bien, et des horreurs en émergeaient. Des mains squelettiques apparurent, bientôt suivies par des crânes desséchés. Par vagues, des hommes-poussière jaillissaient à la surface pour venir combattre les derniers habitants.

Des doigts crochus sortirent du sol autour de Nathan puis tentèrent de se refermer sur ses bottes. Une main réussit, mais il la trancha au niveau du poignet et l'envoya valser dans les airs d'une ruade.

Courant en tête, Bannon abattit Solide sur un revenant dont il fit éclater la cage thoracique. Mais d'autres squelettes émergeaient à l'air libre un peu partout.

Nicci pulvérisa les deux morts-vivants qui attaquaient Chardon, puis elle prit la fillette par le bras.

Bannon coupa en deux un attaquant, en décapita un autre et se tourna vers un troisième. Mais la terre, sous ses pieds, se transforma en sables mouvants, et il perdit l'équilibre. Alors qu'il s'enfonçait dans le sol, Nathan le prit par le poignet et le tira de ce piège.

Au cœur de ce qui était jadis une ville se dressait une sorte de scène déserte. À une époque, des ménestrels devaient y donner des récitals – à moins que quelque grand tribun politique y ait harangué des foules.

— Sur la scène en pierre ! cria Nicci.

Tenant toujours Bannon par le poignet, Nathan tituba à son tour quand la terre ondula sous ses pieds. Mais les deux hommes tinrent bon et finirent par repartir. Avec son pouvoir, Nicci les fit léviter au-dessus des sables mouvants, puis ils reprirent leur course.

Aux cris qui montaient des quatre coins du village, Nicci comprit

que les hommes-poussière attaquaient tout le monde. Mais avant d'intervenir, elle devait s'occuper de ses compagnons.

Voyant que Chardon avançait elle aussi sur du sable mou, Nicci bondit et la rattrapa au moment où elle allait s'y enfoncer. Après avoir tiré la gamine hors du trou, elle l'entraîna avec elle, loin des mains avides de nouveaux spectres. Après que la magicienne l'eut propulsée dans les airs sur plusieurs pas, la fillette se réceptionna souplement et, sans perdre de temps, reprit son chemin vers le salut.

Les mains tendues, paumes ouvertes, Nicci pivota sur elle-même et renversa les morts-vivants comme des quilles. Puis elle rejoignit ses compagnons sur la scène au sol agréablement solide. Mais des spectres continuaient à foncer sur les fugitifs.

Placés à deux extrémités de la scène, Bannon et Nathan accueillirent les premiers attaquants et les taillèrent en pièces.

Quand d'autres monstres déboulèrent, Nicci pensa au bois sec que les villageois utilisaient pour leurs feux de cuisson. Dans la Balafre, tout était desséché, friable… et hautement inflammable.

Un flux de magie fit augmenter la température interne des agresseurs. Quelques instants plus tard, des étincelles jaillirent et les embrasèrent. Même en flammes, les monstres continuèrent d'avancer. Une odeur de tendons et d'os brûlés monta dans l'air et de la fumée s'éleva de chaque spectre.

Inspirée par Bannon et Nathan, qui frappaient toujours, Chardon sortit son petit couteau. Autour de la scène, la plupart des cris s'étaient tus, mais la fillette reconnut pourtant des voix familières.

— Tante Luna et oncle Marcus ! Je dois aller chez moi !

Plissant les yeux, Nicci vit que les tuteurs de la fillette faisaient face à un assaut massif.

Chardon voulut sauter de la scène, mais la magicienne l'en empêcha.

— Tu n'arriveras jamais chez toi… Les rues t'avaleront.

— Je dois essayer ! Il faut les sauver.

La petite avait raison. Nicci devait secourir ces gens, ou au moins essayer.

— Allons-y en force ! proposa Bannon tout en décapitant un spectre.

La tête vola dans les airs puis s'écrasa sur le sol mou comme de la mélasse.

— Nous n'y arriverons pas, dit Nathan. Trois pas, et la terre nous engloutira.

De leur perchoir provisoirement sûr, Nicci et ses compagnons virent Marcus réduire en miettes le crâne d'un mort-vivant avec une pierre. Une broche dans chaque main, Luna se battait comme une

lionne. Vive et précise, elle enfonça une de ses armes dans l'œil d'un monstre… qui continua à avancer.

En un éclair, Nicci vit comment se donner une chance de rallier la maison de Marcus à partir de la scène.

— Un chemin, je dois créer un chemin…

Les rues seraient un piège mortel, sauf si elle pouvait altérer la nature du sol. Recourant à la Magie Additive, elle lança un sortilège qui compacterait les grains de sable puis les forcerait à fusionner. Considérant la quantité de pouvoir requise, ce passage serait forcément étroit, mais il devrait suffire.

— Derrière moi ! Courez !

Tôt ou tard, les morts-vivants traverseraient cette défense antisouterraine, mais il leur faudrait un moment.

— Courez !

Sans se poser de questions, Bannon, Nathan et Chardon sautèrent derrière la magicienne et la suivirent.

Sous la couche de terre vitrifiée, des morts-vivants fous furieux tentaient de se frayer un chemin vers la surface. Avec des poings d'air, Nicci tint à distance les spectres en feu qui se pressaient sur les flancs des fugitifs.

Quand les renforts arrivèrent, Marcus et Luna étaient à un souffle de succomber. Couverts de griffures, ils saignaient et avaient du mal à tenir debout. Son fichu étant de travers, Luna prit quand même le temps de tirer dessus pour l'ajuster.

Nicci embrasa deux hommes-poussière particulièrement téméraires puis cria à Luna :

— Va dans la maison avec Chardon et ton mari !

Le couple obéit. À l'intérieur, le sol était carrelé. Une défense qui semblait suffisante contre les attaques venant d'en dessous.

La demeure n'avait rien d'un ultime fortin, mais il faudrait faire avec. Chardon, Marcus et Luna battirent en retraite dans ses entrailles.

Reculant ensemble, Nathan et Bannon abattirent deux autres attaquants puis gagnèrent la porte.

La couche de sable vitrifié céda, comme Nicci l'avait prévu, et des spectres émergèrent du sol.

Dans la maison, Marcus et Luna se réfugièrent dans un coin, Chardon restant près de Nicci. Savoir la fillette indemne leur avait un peu regonflé le moral, mais ils semblaient quand même en état de choc.

Quand tout le monde fut entré, Nathan ferma la porte et mit en place la barre de sécurité. Une protection hélas bien faible… Quelques secondes plus tard, les morts-vivants s'attaquèrent au battant avec leurs doigts semblables à des serres. Contre un tel assaut, le bois ne résisterait pas longtemps.

Nicci balaya la maison du regard, en quête d'éventuelles défenses. Dos à dos, arme brandie, Nathan et Bannon s'apprêtaient à faire face à un torrent d'adversaires. Bientôt, la porte céderait…

— Sommes-nous en sécurité ? demanda Chardon, morte de peur mais déterminée à lutter.

— Viens près de nous, appela Luna. Ensemble, nous n'aurons rien à craindre.

Avant que la gamine ait pu réagir, les carreaux, dans le coin où se tenaient son oncle et sa tante, se transformèrent en gadoue. Des mains décharnées en jaillirent, saisirent Marcus et Luna par les jambes et les tirèrent vers le bas.

Nicci voulut aller les aider, mais la porte choisit ce moment pour exploser et laisser passer une horde de monstres.

Bannon et Nathan vinrent s'interposer entre ces tueurs et Nicci.

Sous ses pieds, la magicienne sentit le sol se ramollir. Levant les yeux en quête d'une issue, elle vit les grosses poutres qui traversaient le plafond de la maison jusqu'à une trappe donnant sur le toit.

La seule voie de sortie.

— Chardon, je vais te hisser jusque-là haut. Attrape la poutre et débrouille-toi pour aller jusqu'à la trappe.

La magicienne souleva l'enfant, qui tendit les bras au maximum. Puis elle la propulsa le plus haut possible, jusqu'à ce qu'elle puisse passer les mains autour de la poutre et y enrouler les jambes. Dès qu'elle eut affermi ses prises, l'agile petite fille fila jusqu'à la trappe.

— Bannon, Nathan ! On doit monter là-haut.

— Tu vas me faire la courte échelle aussi, magicienne ? lança le sorcier avant de fendre le crâne d'un mort-vivant. Ou crois-tu que je sais voler ?

— Voler, non, mais avec mon pouvoir, je peux contrôler l'air et modifier ton poids. Après, je te soulèverai.

Sans discuter davantage, Nicci fit ce qu'elle avait dit. S'élevant dans les airs, Nathan s'accrocha à la poutre.

Nicci passa à Bannon. Surpris, il faillit lâcher son arme mais réussit quand même à s'accrocher à une poutre sans la perdre.

Chardon avait atteint la trappe et les deux hommes en approchaient. Alors que dix monstres fondaient sur elle, Nicci se propulsa vers le haut, Bannon et Nathan la saisissant par les poignets pour la hisser jusqu'à son objectif.

En bas, les morts-vivants serrés dans la maison tendaient les mains vers le plafond, mais ils ne pourraient pas atteindre leurs proies.

Devant la trappe ouverte, Chardon jeta un dernier coup d'œil à l'endroit où Marcus et Luna avaient disparu. Sur ses joues crasseuses, les larmes creusèrent des sillons.

— Monte sur le toit, dit Nicci. Là-haut, nous ne risquerons rien.

À cet instant, le bas des murs de la maison ondula comme si toutes les structures en brique étaient destinées à se désintégrer. Par bonheur, la carcasse était en bois.

— Vite ! cria Nicci.

Chardon s'engouffra dans le trou et se hissa sur le toit. Presque aussi agiles qu'elle, Bannon et Nathan l'imitèrent.

Nicci jeta un coup d'œil en bas. De nouveaux morts-vivants jaillissaient du sol de la maison. Et partout, les murs se fissuraient.

Le toit ne résisterait pas longtemps.

Arrivée à l'air libre, Nicci reprit son souffle, à l'instar de ses trois compagnons. Dans les rues des Sources de Verdun, une armée de morts-vivants traquait d'éventuels survivants.

Sous les fuyards, la maison commença à s'écrouler. Un mur céda, déstabilisant le toit, dont des tuiles se détachèrent.

Bannon lutta pour conserver son équilibre, n'y parvint pas et glissa. Au dernier moment, il s'accrocha à une solive, et Nathan, le cueillant au vol par le dos de sa chemise, le tira de nouveau en sécurité.

Mais pour combien de temps ?

Perchée sur la cheminée, Nicci cherchait une voie d'évasion. Courant à l'autre bout du toit, Chardon désigna un bâtiment adjacent en pierre. Avec son toit bien plat, il serait plus solide que la maison de feu Marcus.

— Par là ! On sera en sécurité.

Un vide de six bons pieds séparait les deux bâtiments. La peur donnant des ailes – et avec un coup de pouce de la magie –, Nicci et ses compagnons réussirent à sauter.

Juste à temps… Derrière eux, la maison s'écroula.

Du bout d'une botte, Bannon éprouva la solidité de leur nouveau perchoir.

— Du bon bois, annonça-t-il, renforcé selon les règles de l'art. Et ces murs-là ne s'écrouleront pas si facilement…

Nathan désigna une trappe qui donnait accès à ce qui semblait être une boutique.

— Les monstres peuvent venir nous rejoindre, s'ils ne sont pas idiots…

Des morts-vivants défoncèrent la porte et firent irruption dans la boutique. Les premiers s'engagèrent dans l'escalier qui menait à la trappe.

— Nous sommes toujours piégés, dit Nicci.

Elle regarda au-delà de la ville, vers les canyons, leur sommet puis la paroi du haut plateau.

— Si nous sortons de la ville, les morts-vivants ne pourront pas transformer en sable le sol rocheux des canyons. Une question

d'épaisseur, je pense… En montant au sommet du haut plateau, nous aurons une chance de tenir.

— C'est bien trop loin, dit Bannon, campé au bord du toit.

— Et ces créatures sont trop proches, ajouta Nathan.

— Les morts-vivants ne se déplacent pas très vite, souffla Nicci…

Les deux premiers hommes-poussière émergèrent de la trappe et prirent pied sur le toit. Avec un poing d'air, Nicci les fit basculer dans le vide, mais d'autres attaquants se pressaient derrière eux.

Tendant l'oreille, la magicienne n'entendit plus de cris dans le village.

— Nous sommes les seuls survivants ? demanda Chardon.

Fidèle à sa réputation, Nicci n'y alla pas par quatre chemins.

— Oui, mais on se sortira de ce piège.

Non loin de là, deux maisons encore récemment habitées s'écroulèrent, leurs murs transformés en poussière par la magie du Buveur de Vie.

Furieuse, Nicci se concentra sur la zone où l'épaisseur de la couche de roche les protégerait.

— Préparez-vous, dit-elle. Je nous solidifierai un chemin, mais nous n'aurons pas beaucoup de temps. Et les morts-vivants déjà à la surface nous poursuivront. Il faudra être rapides. Chardon, tu crois pouvoir le faire ?

— Bien sûr ! Donne-moi le départ.

Nicci calcula le trajet le plus court vers le premier canyon.

— Par là… Ne vous retournez pas et ne vous arrêtez sous aucun prétexte. Je vais solidifier le sol, mais il nous faudra déjà sauter du toit.

— Je dirais bien quelque chose sur mes pauvres vieux os, gémit Nathan. Hélas, ça n'est pas vraiment le moment…

Bannon désigna les hommes-poussière, dans la boutique.

— Moi, ce sont plutôt ces vieux os-là qui m'inquiètent.

Avec de la Magie Additive, Nicci créa un chemin discontinu. Comme une série de dalles, dans un jardin. Pour faire mieux, elle n'avait plus assez de forces. Mais ça suffirait.

L'une après l'autre, elle illumina ses zones sécurisées.

— On y va ! cria-t-elle. Je compléterai le chemin en route.

Sans hésiter, Chardon sauta du toit et se réceptionna souplement en bas. Avant que les hommes-poussière aient pu réagir, elle sauta sur la première « dalle », courut puis bondit sur la suivante.

Nicci sauta du toit et fila aussitôt pour pouvoir générer les zones de sécurité en avançant.

Après des sauts plus ou moins réussis, Nathan et Bannon emboîtèrent le pas à la magicienne.

Ayant compris la manœuvre de leurs proies, des morts-vivants

accouraient de partout. Sur la droite de Chardon, deux monstres jaillirent du sol à la limite d'une dalle renforcée.

Nicci les aperçut du coin de l'œil. Enragée, elle les écrabouilla avec un énorme poing d'air.

Mais d'autres hommes-poussière débouleraient bientôt.

Bannon et Nathan sur les talons, Chardon et Nicci sortirent du village dévasté et coururent jusqu'au premier canyon.

Chardon escalada la paroi avec son agilité coutumière et prit pied sur la partie plate, au sommet, où les monstres ne pourraient pas l'atteindre. Nicci, Bannon et Nathan la suivirent avec moins de grâce et de souplesse, mais seul le résultat comptait.

Chardon ne les laissa pas reprendre leur souffle.

— Je connais un chemin. Suivez-moi ! Si on s'enfonce dans les canyons, ils ne nous retrouveront jamais.

Les quatre fugitifs se fondirent dans la nuit. À un moment, Nicci se retourna et, dans le lointain, vit que la dernière maison habitée venait de s'écrouler.

Après les demeures en brique, les bâtiments en pierre commençaient à vaciller. Dans très peu de temps, il ne resterait rien des Sources de Verdun.

Chapitre 39

Même terrifiée et en état de choc, Chardon se repéra parfaitement dans l'obscurité. Tenant sur les nerfs, elle guida ses compagnons de canyon en canyon, de plus en plus loin de la menace des hommes-poussière.

Épuisés, les fugitifs ne parlaient pas pour économiser leur souffle. Devant eux, la gamine luttait visiblement pour assimiler ce qu'elle venait de traverser. Sa rage de survivre envers et contre tout lui valut l'admiration de Nicci.

Au milieu de la nuit, les quatre compagnons atteignirent le haut plateau. Se sachant protégée par une incroyable épaisseur de roche, Chardon s'assit sur le sol. Ses jambes trop maigres pliées sur la poitrine, elle posa les mains sur le devant de sa robe et riva les yeux sur le ciel.

— Je crois que nous sommes en sécurité, dit Nicci. Merci beaucoup.

La gamine commença à trembler. Mais comment la réconforter ? La magicienne ne savait pas faire ce genre de choses…

Par bonheur, Nathan eut l'excellente idée de s'en mêler.

— Je suis navré, mon enfant… C'était ta maison, ta tante et ton oncle…

— Ils s'occupaient de moi, oui… Mais la plupart du temps, j'étais seule. Ça m'allait très bien, et ça continuera comme ça.

Chardon pointa fièrement le menton. Pourtant, quand ses yeux croisèrent ceux de Nicci, ils se remplirent de larmes.

— Marcus et Luna disaient toujours que j'étais une grosse responsabilité pour eux. Trop indisciplinée…

Derrière les larmes, constata Nicci, une détermination d'acier brillait dans les yeux de la fillette.

— Je m'en sortirai, oui…

— Je n'en doute pas, dit la magicienne. Et je suis sérieuse.

Quelques secondes plus tard, Chardon éclata en sanglots. Comme un grand frère, Bannon lui passa un bras autour des épaules. Se serrant contre lui, elle pleura à chaudes larmes. Embarrassé face à ce torrent de chagrin, le jeune homme lui tapota le dos.

— On va camper ici, dit Nicci après avoir jeté un regard autour d'elle. C'est un point facile à défendre. Dès l'aube, nous repartirons.

Chardon s'écarta de Bannon et s'ébroua.

— Aucun endroit n'est sûr, rappela-t-elle. Sauf quand on y est avec

toi. Ensemble, nous ne risquerons rien.

Pendant que les autres essayaient de dormir, Nicci prit le premier tour de garde. Dans cette aventure, ils avaient perdu leurs paquetages, mais ils feraient sans. Grâce à la magie de Nicci, bien sûr, mais surtout avec l'aide de Chardon, experte de la survie en terrain hostile. Une enfant dont les talents resteraient très utiles, même quand ils s'éloigneraient de la Balafre.

Vidé de ses forces, Nathan ronflait comme un sonneur – les yeux mi-clos, cependant.

Habituée aux nombreuses bizarreries des sorciers – dormir les yeux grands ouverts n'était pas la pire –, Nicci trouva inquiétant que les paupières du vieil homme soient à demi baissées. Une indication du mal qui le frappait depuis le changement stellaire ? Ce que Rouge appelait « ne plus être entier » ? Mais comment la voyante avait-elle su tout ça ?

Nicci sonda le ciel, avide de comprendre la nouvelle configuration des astres. Mais elle en fut pour ses frais.

Sur ses gardes, elle sonda la nuit à chaque bruit suspect. Chaque fois, il s'agissait seulement des déplacements de petits animaux.

D'humeur méditative, elle fit le point sur sa situation.

Le seigneur Rahl avait besoin qu'elle explore l'Ancien Monde, un territoire pour l'essentiel inconnu. Quel rapport avec le salut du monde ? L'idée même qu'il dépende d'elle était ridicule. Mais pour l'heure, le grand sujet, c'était le Buveur de Vie. Sa Balafre grossissait régulièrement et nul ne savait où elle s'arrêterait. Et il avait lancé ses hommes-poussière contre les trois voyageurs.

Une grossière erreur, selon Nicci. Parce que désormais, elle en faisait une affaire personnelle.

D'abord, elle allait devoir se renseigner sur ce sorcier. Quel était son objectif ? Pourquoi avait-il momifié les habitants de la vallée pour qu'ils deviennent ses serviteurs ? Une affaire d'appétit ? Une fringale d'âmes et d'énergie vitale ? Sa magie mortelle, quoi qu'il en soit, avait fait plus de dégâts que des milliers de Violettes Tueuses.

À ce propos, Nicci se félicita d'avoir gardé la fleur offerte par Bannon dans une poche secrète de sa robe et pas dans son paquetage.

À présent, il allait falloir trouver l'endroit nommé Surplomb du Monde.

Après avoir vu les habitants des Sources de Verdun disparaître dans le sol, Nicci était résolue à aller au bout de cette histoire. Depuis son retour à la Lumière, tout ce qui touchait à l'oppression la répugnait. Tuer les gens ou les réduire en esclavage lui semblait un acte ignoble. Le Buveur de Vie n'était ni plus ni moins qu'un tyran, et une fidèle de Richard avait l'obligation morale de le combattre. Voyante ou pas, prophétie ou non, c'était clair comme de l'eau de

roche.

Chardon se réveilla un peu avant l'aube, aussitôt fraîche et dispose. Regardant autour d'elle, elle repéra Nicci et courut la rejoindre. Après un long silence, elle parla enfin :

— Je peux nous conduire jusqu'à Surplomb du Monde. C'est une certitude. Tu y rencontreras les érudits, qui te diront comment détruire le Buveur de Vie. Je le hais ! C'est pour ça que je te guiderai jusque là-bas.

— Je te crois, dit Nicci. Nathan et moi sommes aussi des érudits en matière de magie. S'il y a une réponse à Surplomb du Monde, nous la trouverons. Et s'il n'y en a pas, je te jure que nous imaginerons quand même un moyen de nous débarrasser du Buveur de Vie. Quoi qu'il en coûte.

Les yeux gonflés de larmes, Chardon hocha gravement la tête.

— Et après, je pourrai rester avec vous trois ? Je n'ai plus personne d'autre…

Pour cacher son désespoir, la fillette se racla bruyamment la gorge. À l'évidence, sa propre faiblesse la hérissait.

Mais comment entraîner cette enfant, si débrouillarde fût-elle, dans un voyage jusqu'à Kol Adair ? Jugeant que c'était impossible, mais consciente que Chardon avait déjà pris assez de coups comme ça, Nicci opta pour une cote mal taillée :

— On verra, éluda-t-elle.

Dès que le soleil apparut à l'horizon, Chardon secoua Bannon et Nathan pour les réveiller.

— Il faudra plusieurs jours pour atteindre Surplomb du Monde, dit-elle, et le chemin sera difficile, mais si vous me suivez, je vous conduirai à bon port.

La fillette sourit fièrement.

— Nous n'avons ni eau ni nourriture, objecta Bannon en rattachant ses longs cheveux roux.

Chardon plaqua les poings sur ses hanches et leva le menton.

— Ça, je m'en chargerai !

Au sommet du haut plateau, une autre série de passes rocheuses attendait les voyageurs. Vus de loin, ces défilés ressemblaient à la cage thoracique de quelque monstre de légende.

Nicci et ses compagnons s'y engagèrent, s'éloignant de plus en plus de la Balafre.

Désorientée dans ce labyrinthe de pierre, Nicci se demanda si Chardon n'avait pas présumé de ses forces – ou de son sens de l'orientation. Dans cette forêt de roche ocre, quelques pins rachitiques,

une poignée de buissons d'acacia et des grands cactus rompaient par moments la monotonie du paysage. Dans les coins ombragés, des tamarix s'accrochaient à la roche, leurs branches noires se tendant comme des serres vers les voyageurs.

Contrairement à la Balafre, ce désert était une zone naturelle peuplée d'une flore saine. Mais la peste du Buveur de Vie ne tarderait pas à l'affecter, Nicci en aurait mis sa tête à couper.

Une main en visière, Nathan admirait le paysage.

— C'est magnifique, je veux bien l'admettre…

Il posa une main sur sa sacoche, qui contenait toujours son livre de vie. Un des rares biens qu'il avait sauvés du désastre.

— Mais l'idée de cartographier ce terrain me donne de l'urticaire. Chardon, comment ne pas nous perdre ?

— Je te l'ai déjà dit, sorcier : en suivant le guide. Je vous montrerai l'endroit où Surplomb du Monde a été caché pendant des millénaires. J'ai exploré ce coin et je sais où je vais.

— Tu as exploré tout ça ? fit Bannon, sceptique.

— Ben quoi ? J'ai onze ans, après tout !

— Je ne vois aucune raison de ne pas la croire, dit Nicci, sautant de rocher en rocher derrière sa protégée.

Bien moins agiles, les deux hommes eurent quelque peine à suivre.

Chardon les fit parfois avancer au bord du gouffre, le long de plusieurs buttes rocheuses, puis les ramena dans des défilés trop étroits pour qu'ils marchent de front. À chaque pause, la petite orpheline restait près de Nicci et regardait mélancoliquement en direction de la Balafre, des lieues derrière le petit groupe.

— J'ai entendu des gens évoquer la beauté de la vallée, soupira-t-elle lors d'une de ces pauses. Des forêts, des cours d'eau, des champs cultivés… Une sorte de paradis. L'endroit parfait où vivre. Quand Marcus et Luna en parlaient, ils en avaient les larmes aux yeux. Tant de choses ont changé depuis ma naissance. Et le passé semble si merveilleux.

» C'est pour ça que Marcus et Luna sont restés. Ils croyaient à la renaissance de la vallée.

Chardon chercha le regard de Nicci.

— Tu vas lui rendre la vie, et je t'aiderai ! Ensemble, nous nous battrons et nous réussirons.

Face à tant d'enthousiasme, la magicienne ne voulut pas jouer les oiseaux de mauvais augure.

— Nous y parviendrons peut-être, oui…

Vers la fin d'une longue journée de marche, Chardon conduisit ses

amis au bord d'un grand ravin. Suivant une improbable piste, elle les guida difficilement jusqu'au fond.

— On va trouver de l'eau et c'est un bon endroit où camper.

De fait, la gamine dénicha un emplacement idéal, sous un éperon rocheux, où il fut possible de trouver assez de petit bois pour allumer un feu de camp aux flammes vivaces et à la fumée aux doux parfums. Comme promis, un point d'eau permit aux voyageurs de se désaltérer et même de faire un brin de toilette.

Un peu avant le crépuscule, Chardon partit en chasse et revint très vite avec quatre lézards bien gras. Affamés, les voyageurs firent rôtir les reptiles tels quels et n'en laissèrent pas une miette.

Suivant Chardon, le petit groupe monta de plus en plus haut sur le plateau. Trois jours durant, il avança dans un décor semé d'acacias, de yuccas, de *Larrea tridentata* et d'autres plantes typiques des zones désertiques.

Très au-dessus des Sources de Verdun, les voyageurs traversèrent de hautes terres qui contournaient les contreforts de la grande vallée dévastée, puis ils remontèrent vers le haut plateau.

Pour finir, comme si l'altitude avait tendance à boursoufler la roche, ils se retrouvèrent dans une nouvelle enfilade de canyons. Sûre d'elle, Chardon avança d'un bon pas dans ce labyrinthe. Très vite, Nicci, Bannon et Nathan perdirent tous leurs repères. Même rebrousser chemin leur aurait été impossible.

Pourtant, la magicienne garda toute sa confiance à Chardon.

Un matin, alors qu'ils abordaient une zone où les canyons s'élargissaient puis cédaient la place à une succession de grandes colonnes rocheuses aux formes les plus étranges, Nicci posa une question à la gamine :

— Quand tes parents sont morts, tu avais quel âge ?

— J'étais toute petite… À l'époque, il y avait beaucoup de gens aux Sources de Verdun. La Balafre était encore loin, mais le Buveur de Vie nous menaçait déjà. Je me souviens un peu de ma mère. Une très belle femme. Quand je pense à elle, je vois des arbres, des prairies, des cours d'eau et des fleurs… Un jardin de fleurs, même !

» Tandis que la Balafre rongeait la vallée, mes parents tentaient de moissonner tout ce qui pouvait encore l'être. Un jour, ils sont partis explorer un verger d'amandiers. Les arbres étaient déjà morts, mais il restait des fruits à ramasser… Ils ne sont jamais revenus.

Chardon continua en silence quelques minutes, puis elle reprit :

— Bien que la Balafre semble morte, certaines créatures ont un lien avec le Buveur de Vie. Du coup, il ne les tue pas. Mais il les transforme, pour se servir d'elles.

— Comme les hommes-poussière ? demanda Nicci.

— Oui, mais il n'y a pas qu'eux. Des araignées, des mille-pattes, des poux monstrueux…

Nicci en eut les sangs glacés.

— Je déteste les poux !

— Eux aussi sont des buveurs de vie, intervint Bannon. Pas étonnant que le sorcier les apprécie.

— Qu'est-ce qui a tué tes parents ? demanda Nathan.

— Des scorpions avaient envahi les amandiers… Quand Marcus et deux autres villageois sont partis à la recherche de mes parents, ils ont trouvé leurs cadavres gonflés sous l'effet du venin. Le Buveur de Vie les a quand même transformés, et ils ont attaqué Marcus et ses amis.

Chardon jugea inutile de préciser ce que les trois villageois avaient dû faire pour s'en sortir vivants.

— Après, je suis restée avec Luna et Marcus. Ils ont promis de veiller sur moi, mais ils sont morts, et les Sources de Verdun n'existent plus. Mon univers a disparu.

— Tu es avec nous, petite, dit Nathan, encourageant. On s'en sortira.

— Pour sûr ! renchérit Bannon. Si on arrive un jour à Surplomb du Monde…

Chardon chercha le regard de Nicci et sourit.

— C'est pour demain, parole de mauvaise herbe !

Le lendemain matin, Chardon fit avancer ses amis au fond d'un canyon qui semblait avoir subi moult crues pendant des orages, mais pas depuis un certain temps. Coincés entre deux hautes murailles rocheuses, Nicci, Bannon et Nathan furent une fois de plus totalement désorientés.

— Tu es sûre qu'il y a une sortie, petite ? demanda le vieux sorcier, perplexe.

— C'est tout droit ! lança Chardon.

Quand le chemin rétrécit encore, Nicci elle-même se sentit mal à l'aise. Une embuscade, sur un terrain pareil…

— Un cul-de-sac, marmonna Bannon. C'est sûr et certain.

— Pas du tout ! affirma Chardon. Suivez-moi.

La gamine avança jusqu'à une muraille rocheuse qui semblait infranchissable.

— Vous voyez la crevasse, là ? lança la fillette.

Se mettant de profil, elle rentra le ventre, avança… et disparut.

Nicci vit que la crevasse était en réalité un passage. Étroit, certes, mais praticable. Suivant sa protégée, elle avança et respira mieux quand elle vit de la lumière au sortir d'une courbe.

La magicienne déboucha à l'air libre dans un immense canyon où Chardon l'attendait en sautillant d'impatience. En râlant d'abondance, Nathan émergea à son tour, un Bannon un peu vert sur les talons.

Le souffle coupé, tous s'abîmèrent dans la contemplation de Surplomb du Monde.

Chapitre 40

De l'autre côté de la muraille faussement infranchissable s'ouvrait un réseau de canyons coupé du reste du paysage comme s'il appartenait à un autre monde. S'enfonçant sur le haut plateau, plusieurs défilés parallèles formaient un labyrinthe qui semblait sculpté par la main d'un géant.

Face à ce spectacle, les trois voyageurs eurent pour de bon l'impression d'être dans un autre monde.

Le canyon principal, au centre du réseau, se révéla très large. Un cours d'eau y serpentant, il abritait une végétation luxuriante.

Dans ce qu'il fallait bien nommer une vallée, des moutons paissaient et des céréales poussaient dans des champs clôturés. Au pied des parois rocheuses, on avait aménagé des jardins potagers où des courges et des haricots se développaient dans des conditions idéales.

Dans les vergers, au bord du cours d'eau, la plupart des arbres étaient en fleurs. Autour de leurs ruches, des abeilles bourdonnaient, ajoutant leur musique à celle d'une douce brise.

Des centaines de personnes travaillaient dans les champs, s'occupaient des troupeaux ou grimpaient le long des parois de pierre en empruntant de grandes échelles.

Un monde prospère grouillant d'activité.

Sur les parois, dans des niches naturelles abritées par un surplomb rocheux, on avait érigé des bâtiments en brique ou en adobe. Alors que les plus petites cavités abritaient deux ou trois maisons, les géantes constituaient une mégalopole dont les différents quartiers étaient reliés par des passerelles.

Au fond de la vallée, sur une grande muraille rocheuse, une immense grotte contenait une forteresse. La bibliothèque magique, comprit Nicci, très différente de tout ce qu'elle avait imaginé.

Surplomb du Monde était bel et bien une citadelle, mais d'une incroyable beauté. Malgré ce souci d'esthétique, ses différentes ailes, certaines hautes de cinq étages et d'autres de dix, étaient conçues pour résister à toutes les attaques. Taillé à même la paroi, un étroit chemin sinueux donnait accès au portail principal. Pour s'y engager depuis le sol, il fallait emprunter des échelles de corde et de bois.

Les yeux ronds, Nathan eut besoin de quelques minutes avant de retrouver son bagout coutumier.

— Ça me fait penser au Palais des Prophètes, dit-il. Et sa

bibliothèque, quel trésor c'était !

Sur le visage de Bannon, Nicci reconnut l'émerveillement qu'il affichait à Tanimura – même après avoir failli se faire égorger.

— Le Palais des Prophètes était aussi grand ? demanda-t-il.

— La taille, fiston, est une affaire très relative. La muraille rocheuse et la grotte magnifient ce complexe. En réalité, le palais était dix fois plus grand.

— Dix fois ? Douce Mère la Mer, c'est impossible !

— Assez de comparaisons, coupa Nicci. Surplomb du Monde est une réalisation impressionnante qui a le mérite d'être encore debout. Avec un peu de chance, nous y trouverons ce que nous cherchons sur le Buveur de Vie.

Par cette journée claire et limpide, plusieurs résidents de la vallée avaient vu les visiteurs émerger de l'étroit passage. Deux garçons qui travaillaient dans un jardin potager, à mi-hauteur d'une paroi, sifflèrent pour donner l'alerte. Dans cet environnement rocheux, le son s'amplifia et se répercuta longuement jusqu'à ce que d'autres sifflets lui répondent.

Alors que Nicci aurait préféré prendre le temps d'étudier le site et d'évaluer ses défenses – sans parler d'identifier d'éventuelles menaces –, Chardon fit de grands gestes aux gens qui approchaient.

— Bonjour ! cria-t-elle. Nous sommes des étrangers et nous voulons consulter vos archives.

D'autres sifflets retentirent. Dans la forteresse, des dizaines de personnes apparurent derrière les fenêtres ou sur le pas des portes.

Nicci ne put pas retenir Chardon, qui fonça comme une folle. Croyait-elle qu'on allait les accueillir à bras ouverts ?

Les poings sur les hanches, la gamine s'adressa aux inconnus à l'approche :

— Nous voulons vaincre le Buveur de Vie ! J'ai avec moi une magicienne, un escrimeur courageux et un très vieux sorcier.

— Très vieux, pas d'apparence, corrigea Nathan, coquet. Et je suis aussi un prophète. Encore que, en ce moment, je sois plus proche d'un rien-du-tout… (Il se tapota la tempe.) Mais le savoir est là-dedans !

— Ils sont là pour découvrir un moyen d'enrayer la Balafre, ajouta Chardon.

Nathan regarda le petit groupe qui approchait.

— Bien le bonjour ! Il paraît que vous avez des archives magiques ? Des connaissances qui pourraient nous aider à vaincre le monstre qui a dévasté une vallée…

Au point où en étaient les choses, Nicci décida de jouer cartes sur table.

— Nous cherchons des outils et des armes pour écraser le Buveur de Vie. C'est vital.

— Pour ça, il faudra voir Simon, dit un paysan d'âge moyen vêtu d'une tunique couverte de petits fragments d'épis – logique au moment de la moisson. C'est notre conservateur en chef.

L'homme désigna la forteresse. Sur l'étroit chemin, en rang d'oignons, une dizaine de personnes descendaient vers la vallée, sans doute pour rencontrer les visiteurs.

— Et Victoria… Il faudra aussi qu'ils voient Victoria, ajouta une femme au chignon de cheveux blonds tenu par un fichu gris.

Les hanches larges et les mains calleuses, elle avait des biceps plus volumineux que ceux de Bannon et de Nathan réunis.

— C'est elle qui décide quelles connaissances sont préservées par les mémoristes…

Le paysan épousseta sa tunique et glissa entre ses dents un fragment d'épi.

— Ne va pas si vite ! Tout dépend du genre d'informations qu'ils cherchent.

— Nous n'avons plus vu d'étrangers ni d'érudits extérieurs depuis des années, dit un berger écarlate à force d'avoir couru pour se mêler à la conversation. Plus depuis que la Balafre a détruit la vallée, en tout cas.

— Les érudits avaient besoin de sang neuf, dit la solide matrone. Ici, personne n'a trouvé le moyen de neutraliser le Buveur de Vie. Nous avons besoin d'aide.

— Surplomb du Monde a été protégé par un camouflage pendant des milliers d'années, ajouta le berger. Même si le sortilège s'est dissipé, les âmes de nos ancêtres viendraient nous tourmenter si nous distribuions nos connaissances à tous les étrangers débraillés qui viennent les demander. Nous prenons garde à ne jamais admettre trop d'érudits extérieurs.

— Nous sommes ici pour vous aider, dit Nicci.

— Et nous ne sommes pas si débraillés que ça, ajouta Nathan, vexé.

— Moi, je ne suis pas une étrangère, souligna Chardon. Il y a un an, je vous ai observés, et vous ne m'avez pas remarquée. Sachez-le, je suis la dernière survivante des Sources de Verdun !

— Jamais entendu parler…, marmonna le berger.

— Parce que vous êtes restés enfermés trop longtemps dans cette vallée ! s'écria Chardon. Mais le monde existe, que vous le vouliez ou non. Il est en train de mourir, et vous n'en savez rien.

Nicci tapota l'épaule de la gamine pour la calmer.

— Nous sommes venus vous aider, répéta-t-elle. Avec les bonnes informations, je pourrais peut-être vaincre votre ennemi.

— Et régénérer la vallée ! insista Chardon. Mes amis peuvent le faire.

Sur ces entrefaites, les érudits en tunique longue venant de la forteresse rejoignirent le petit groupe.

— Simon, ces gens arrivent de l'extérieur, dit le paysan.

— La fillette les a guidés, ajouta le berger. Elle prétend venir d'un endroit appelé les Sources de Verdun.

— La femme est une magicienne, précisa la matrone, et le vieux type un sorcier.

— Un prophète aussi, et pas si vieux que ça ! s'indigna Nathan.

— Victoria, dit un homme qui s'était tu jusque-là, regarde bien, c'est une magicienne !

— Ils veulent consulter nos archives, précisa le berger.

— Nous avions besoin de sang neuf et…

Alors que Nicci se perdait dans ces bavardages, un homme se détacha du groupe d'érudits.

— Je suis Simon, conservateur en chef des archives de Surplomb du Monde. C'est moi qui supervise l'enregistrement et le classement des connaissances entreposées ici par la sagesse des anciens.

Nathan ne cacha pas sa surprise.

— Conservateur en chef ? Vous semblez bien jeune pour un tel poste.

Les cheveux noirs en bataille, ce qui ne le dérangeait pas, Simon semblait au milieu de la trentaine. Pour se vieillir, il arborait un semblant de barbe qui faisait surtout négligé.

— Je suis assez vieux pour être compétent, répondit-il sèchement. Et j'ai commencé tôt. Il y a vingt ans, je suis arrivé ici – un prodige « emprunté » à un des villages voisins.

— Le camouflage s'est dissipé il y a seulement cinquante ans, dit une solide femme qui devait être Victoria.

Ses cheveux brun grisonnant tressés et enroulés autour de son crâne, elle n'avait quasiment pas de rides, à part autour des yeux, et ses joues roses lui donnaient un air sain et en bonne santé. Sa voix douce évoquait celle d'une gentille grand-mère dans un conte pour enfants. Avec un aspect coupant, quand même…

— Nous veillons sur Surplomb du Monde depuis la fin des Grandes Guerres, dit-elle. Depuis peu, nos archives sont de nouveau ouvertes aux « extérieurs ». Sous les ordres de Simon, nos érudits ont abattu la moitié du travail d'enregistrement et de classement. Cela dit, mes mémoristes pourront peut-être vous dire ce que vous voulez savoir en piochant directement dans leurs souvenirs. Si vous nous convainquez de vous aider.

Chapitre 41

Simon, Victoria et les autres érudits ouvrirent la marche sur le chemin sinueux qui menait à la forteresse. À mesure qu'elle montait, Nicci évalua mieux la taille du complexe niché dans l'immense grotte. De quoi être de plus en plus impressionnée. Les bâtiments, en particulier, étaient bien plus hauts qu'elle l'aurait cru.

— Très imposant…, dit-elle en essayant d'imaginer comment on avait pu bâtir un tel monstre à flanc de falaise. Au fond, le Palais des Prophètes était peut-être cinq fois plus grand seulement…

Chardon caracolait en tête du groupe de visiteurs. Très à son aise, elle ne ratait jamais une marche ou une prise. Impatiente, elle s'arrêta et se retourna :

— Avance, Nicci ! Tu ne veux pas voir la bibliothèque ?

Nathan aussi s'extasiait en découvrant la taille des bâtiments, la hauteur des fenêtres et des arches et celle du portail principal…

— Vous voyez la taille des blocs de pierre ? Dans ce canyon isolé, seule la magie a pu construire une telle forteresse.

— Une magie puissante, oui, approuva Nicci. Avant l'époque où le pouvoir a été quasiment banni de l'Ancien Monde.

Nathan marqua une pause, s'appuya à la paroi et reprit son souffle.

— Un projet colossal, concéda-t-il.

Après avoir pris pied dans la grande grotte, Chardon attendait ses amis devant l'immense complexe.

— Douce Mère la Mer, murmura Bannon, je n'ai jamais rien vu de tel.

L'air renfrognée, Victoria regarda sévèrement le jeune homme.

— Ta Mère la Mer n'a rien à voir là-dedans. Elle est très loin d'ici et ne nous a jamais aidés. Ce complexe est l'œuvre des hommes, pas des divinités, et il a coûté la vie à d'innombrables sorciers.

Simon leva vers la forteresse des yeux pleins de dévotion.

— À l'époque des Grandes Guerres, les plus puissants sorciers du monde sont venus ici en secret. Pour construire et dissimuler le complexe, il leur a fallu des années, mais le jeu en valait la chandelle. L'empereur Sulachan et ses troupes chargées d'éradiquer la magie n'ont jamais découvert les trésors de connaissances entreposés ici. Des millénaires durant, le sort de camouflage a rempli sa fonction, seuls quelques villageois des canyons se rappelant l'existence de Surplomb du Monde.

— Tout a changé il y a cinquante ans, dit Victoria, de la fierté dans

la voix. Aujourd'hui, le savoir préservé est de nouveau accessible à tous.

Nicci se retourna pour voir le soir tomber sur la vallée, au fond du canyon. Parmi les bergers, certains dormaient près de leur troupeau, sous une tente dressée au cœur du pâturage. Sur le flanc des autres murailles rocheuses, la magicienne vit une multitude de demeures illuminées par des lampes et des feux. Mais rien n'égalait la clarté du complexe, éclairé par la magie.

— Nous étudions et nous nous formons aussi vite que possible, ajouta Simon, enthousiaste.

Sur la droite de la grotte, la structure la plus éloignée attira l'attention de Nicci. Une grande tour semblait avoir en partie fondu, comme si la pierre s'était transformée en cire. Certaines fenêtres étaient obstruées par des coulées qui, de loin, ressemblaient à de la glace fondue.

Avant que la magicienne ait pu poser une question, les érudits ouvrirent en grand le portail et Simon fit signe à ses hôtes d'avancer.

— Vous venez de voir la forteresse extérieure, dit-il, mais Surplomb du Monde ne se limite pas à ça. Un réseau de tunnels et de salles s'enfonce dans la mesa et débouche sur l'autre versant.

Dans ce qui devait être le bâtiment principal de la bibliothèque, des murs en pierre de taille supportaient une voûte si haute que le regard s'y perdait. Éclairée par des lampes éternelles – encore une merveille de la magie –, la salle était remplie de rayonnages où des rouleaux de parchemin voisinaient avec des grimoires reliés de cuir et d'antiques tablettes de céramique couvertes de symboles que Nicci ne parvint pas à identifier.

— J'ai hâte de commencer à lire, dit Nathan, les yeux écarquillés.

— Ici ? ricana Simon. Ce ne sont que des textes mineurs écartés par les érudits même s'ils semblaient *a priori* intéressants. Notre véritable trésor est gardé dans les entrailles de la montagne, et il est beaucoup plus conséquent que ça.

Trois acolytes rejoignirent Victoria. Très jeunes, ces filles ne devaient pas avoir plus de vingt ans.

Victoria les accueillit d'un sourire.

— Merci d'être venues, très chères. Amis visiteurs, je vous présente mes trois plus fidèles acolytes. Audrey, Laurel et Sage.

Vêtues d'une robe blanche serrée à la taille par une ceinture en tissu, les trois jeunes femmes étaient belles à couper le souffle. Les pommettes hautes et la bouche sensuelle, Audrey arborait une crinière noire brillante. D'une blondeur tirant sur le roux, Laurel laissait cascader ses cheveux, à l'exception d'une natte ornementale, sur un

côté. Sous ses yeux verts magnifiques et son nez parfait, le sourire de ses lèvres fines révélait deux rangées de dents étincelantes. Les cheveux auburn, Sage était dotée d'une poitrine à faire se damner un saint.

Nicci et Nathan saluèrent distraitement les trois grâces. Rouge comme une pivoine, Bannon se fendit d'une révérence exagérée. Quand les jeunes beautés lui sourirent, visiblement séduites, il vira à l'écarlate.

Victoria attira l'attention de ses assistantes.

— Ces étrangers doivent être fatigués et affamés. Je propose que nous mangions en écoutant leur histoire. Allez faire mettre quatre couverts de plus. (Elle se tourna vers ses invités.) Ici, tout le monde se réunit pour le repas de midi. Au menu, nous avons de l'antilope rôtie accompagnée de maïs, et en dessert, des fruits au miel et des pignons.

Nicci s'avisa qu'elle crevait de faim.

— C'est prometteur, dit Nathan, ravi. Et sûrement préférable à du lézard.

Chardon le foudroyant du regard, il rectifia le tir :

— Ne va pas croire que nous n'avons pas aimé, petite. Mais en toute chose, un peu de variété ne fait jamais de mal.

Dans la grande salle à manger, des hommes et des femmes de tous les âges se restauraient autour des longues tables. Murmurant entre eux, ils échangeaient des informations sur les dernières merveilles découvertes dans des grimoires oubliés. Trop concentrés pour remarquer les visiteurs, la plupart avalèrent leur viande et leur maïs et repartirent au travail sans attendre le dessert.

Après que tout le monde eut pris place sur un long banc, Simon se servit de l'antilope et fit passer le plat à Nicci, qui choisit un morceau puis le transmit à Nathan.

— Dites-nous-en plus sur Surplomb du Monde, fit le vieil homme en remplissant son assiette. La construction, l'objectif final, tout ça, quoi…

Simon sembla considérer que répondre faisait partie de ses devoirs de conservateur en chef.

— Dans l'Ancien Monde, il y a trois mille ans, soit au début des Grandes Guerres, on traquait et tuait les sorciers. La magie en soi était tenue pour suspecte. L'empereur Sulachan avait engagé des « purificateurs » chargés d'éradiquer toute forme de pouvoir qu'il ne pouvait pas s'approprier. Comme ses prédécesseurs, il entendait monopoliser les connaissances collectées au fil des générations.

» Les sorciers ne se laissèrent pas faire si facilement. De ville en ville, de bibliothèque en bibliothèque, ils prévinrent tout le monde. Les troupes de l'empereur ayant l'avantage du nombre, l'issue du conflit paraissait inévitable. Donc, il fallait trouver un moyen de

préserver le savoir.

» Les érudits qui possédaient le don réunirent tous les grimoires et tous les recueils de prophéties puis les « exfiltrèrent » des bibliothèques universellement connues. Prudents, ils cachèrent les ouvrages qu'ils n'avaient pas eu le temps de copier.

Perchée sur le banc, Chardon accordait peu d'attention à la conversation. En revanche, elle s'intéressait beaucoup à l'antilope, et se resservit avec les doigts. La première fois depuis longtemps qu'elle mangeait une viande si bonne. À supposer que ça lui soit arrivé.

— Les sorciers renégats, continua Simon, cette fois en regardant Nicci, trouvèrent ce canyon et sa vallée, un endroit où nul ne les débusquerait. Des années durant, alors que Sulachan continuait à conquérir le monde, ils firent de la contrebande de grimoires, de rouleaux de parchemin, de tablettes et d'artefacts. Avec bien entendu Surplomb du Monde pour destination. Un lieu qu'ils avaient construit et dont ils ne trahirent jamais la localisation, même sous la torture.

» Quand les derniers grimoires furent arrivés à destination, les sorciers s'avisèrent qu'ils ne pouvaient pas compter uniquement sur la situation géographique de la bibliothèque pour les protéger. Il leur fallait des défenses plus puissantes.

— Et plus permanentes, ajouta Victoria.

— Du coup, enchaîna Simon, les sorciers invoquèrent un champ de force impénétrable et un camouflage parfait. Pendant des millénaires, personne n'a vu autre chose que la face lisse d'une muraille rocheuse.

Victoria sembla désapprouver cette façon de raconter l'histoire.

— Le sort de camouflage était en même temps une barrière bien réelle. Personne ne pouvait la traverser. Surplomb du Monde devait disparaître jusqu'à ce que les ennemis de la magie aient été rayés de l'univers.

Nicci se tourna vers Nathan :

— L'équivalent de ce que Baraccus a fait avec le Temple des Vents, dit-elle. Mais lui, il l'a exilé dans le royaume des morts.

— C'est ainsi, acheva Simon, que de précieuses connaissances furent préservées en des temps troublés. Sans Surplomb du Monde, tout aurait disparu lors des purges de Sulachan. Au lieu de ça, ces merveilles ont survécu pendant des milliers d'années.

— Tout n'aurait pas disparu, corrigea Victoria. Il y avait un plan de secours…

À contrecœur, Simon transmit la parole à sa collègue. Prenant un épi de maïs, il le dévora à grand bruit.

— Les textes étaient à l'abri dans les archives, précisa Victoria, mais les sorciers avaient prévu une sauvegarde implantée dans l'esprit de gens spéciaux censés ne jamais rien oublier.

» Parmi les habitants des canyons chargés de veiller sur Surplomb

du Monde, les sorciers choisirent ceux qui avaient un don particulier pour graver des choses dans leur esprit. Ces « mémoristes », soutenus par la magie, se révélèrent capables d'enregistrer des centaines de documents dans leur cerveau.

— Pour quoi faire ? demanda Nathan.

— Pour ne perdre aucune donnée, bien entendu, répondit Victoria. Avant l'érection du camouflage, ces mémoristes ont appris par cœur tous les textes des archives.

Victoria ne put dissimuler sa profonde fierté.

— Nous sommes le reflet de la bibliothèque. En nous, les connaissances resteront vivantes jusqu'à la fin des temps.

Richard, se souvint Nicci, avait mémorisé le *Grimoire des Ombres Recensées* de la première à la dernière ligne. Et à l'époque, il n'était qu'un banal guide forestier.

George Cipher lui avait fait apprendre le texte, brûlant chaque page dès qu'il l'avait mémorisée. Tout ça pour que Darken Rahl n'ait pas accès à des informations vitales. Même si l'ouvrage n'était au bout du compte qu'une copie incomplète, Richard avait pu l'utiliser pour vaincre Darken Rahl puis l'empereur Jagang.

Mais le *Grimoire des Ombres Recensées* n'était qu'un seul livre. Les mémoristes, eux, en avaient enregistré des centaines chacun. Une tâche écrasante dont Nicci imaginait très mal la difficulté.

Victoria pianota sur la table en bois brut.

— Je suis une mémoriste, comme toutes mes acolytes.

Comme par hasard, Audrey, Laurel et Sage arrivèrent avec le dessert. Elles servirent d'abord Bannon, qui ne sut pas trop où se mettre, puis firent circuler les plats.

Nathan choisit une tranche de poire, la dévora et suça le miel qui restait sur ses doigts.

— Vous avez mémorisé des milliers de volumes ? demanda-t-il à Victoria. C'est impressionnant – mais un peu difficile à croire, je dois l'avouer.

— Même avec l'aide d'un sortilège, et en ayant le don, une seule personne ne pourrait pas accomplir cet exploit. Nos ancêtres ont réparti la charge de travail entre les mémoristes. Chacun doit se souvenir d'un nombre précis d'ouvrages. Grâce à cette méthode, l'essentiel des connaissances fut préservé. Mais au fil des générations, la transmission entre mémoristes a provoqué une certaine dispersion des ouvrages. Et selon les époques, il ne fut pas facile de trouver assez de jeunes gens pour prendre le relais…

Victoria se tapota la tempe.

— Quoi qu'il en soit, le savoir est là, bien à l'abri.

N'aimant pas les desserts, Nicci passa le plat à Chardon, qui se servit encore avec les doigts.

— Pendant des millénaires, vous avez appris par cœur ces textes ? Sans rien en perdre ni vous tromper ?

— Un mémoriste, intervint Simon, s'entraîne avec plusieurs acolytes et leur apprend à ne pas oublier un seul mot d'un sortilège. Ainsi, les mémoristes ont conservé des connaissances alors que les ouvrages de référence étaient indisponibles dans le monde extérieur. Le camouflage assurait la sécurité de tous…

Simon but un peu d'eau, s'essuya la bouche et continua :

— Hélas, tous les sorciers assez puissants pour neutraliser le champ de force moururent durant les Grandes Guerres. Du coup, les archives de Surplomb du Monde restèrent inaccessibles. Derrière le camouflage, personne ne pouvait les atteindre.

— Jusqu'à ce que je trouve un moyen de neutraliser le sort, coupa Victoria. Depuis cinquante ans, les archives sont de nouveau disponibles.

La mémoriste choisit trois grosses fraises dont elle se régala puis s'essuya les doigts avec une serviette.

— À l'époque, j'avais à peine dix-sept ans…

Simon regarda les érudits encore attablés plongés dans leurs conversations.

— Oui, et ça a tout changé. Après des millénaires, les gardiens de ce trésor ont enfin eu accès à de fabuleuses informations. Mais qu'est-ce qui les prédisposait à ça ? Ce n'étaient que des villageois sans imagination. Et qui ne savaient rien du monde. Les mémoriste eux-mêmes, s'ils pouvaient réciter des centaines de milliers de mots, n'en comprenaient pas souvent le sens. Comment les en blâmer avec toutes ces langues mortes ?

— Nous comprenions quand même beaucoup de choses, coupa Victoria, piquée au vif. Mais nous n'avons jamais caché qu'un peu d'aide ne nous ferait pas de mal. Par chance, les habitants du canyon commerçaient avec les villes de la vallée fertile – où on les considérait comme des ermites inoffensifs. Longtemps après les Grandes Guerres, l'Ancien Monde semblait en paix…

» Une fois le camouflage disparu, nous avons décidé de recourir à des experts extérieurs. Les plus brillants de la vallée, à condition qu'ils aient le don. Prudents, nous avons seulement invité les génies. Puis nous les avons guidés jusqu'ici.

— Depuis, coupa Simon, une centaine d'érudits travaillent en ces murs. J'ai été un des premiers à arriver, assez jeune et enthousiaste pour consacrer ma vie à redécouvrir toutes ces connaissances. Doué pour interpréter les textes, j'ai appris plusieurs langues étrangères. M'imposant grâce à mes talents, j'ai fini par devenir le chef suprême.

Simon sourit puis se rembrunit.

— Je suis là depuis vingt ans, soit le moment de la fuite du Buveur

de Vie.

— Depuis des années, ajouta Victoria, dépitée, nous n'avons plus de nouveaux érudits. Dans la vallée, les villes ont disparu, avalées par la Balafre. En fait, il ne reste que nous. Le fléau du Buveur de Vie ne nous a pas encore atteints, mais ce n'est qu'une question de temps – quelques années au maximum.

Simon approuva gravement.

— Aux archives, notre plus grand travail est de comprendre les textes que nous classons. Des trésors de connaissances, certes, mais dans quel désordre ! Après cinquante ans, plus de la moitié des livres ne sont toujours pas recensés.

— Mes mémoristes ont enregistré des ouvrages isolés, dit Victoria. Nous avons tenté de faire la synthèse, mais c'est un puzzle géant qui nous dépasse.

— D'autant plus, grinça Simon, que vos « souvenirs » sont rarement vérifiables *via* une documentation sérieuse.

Le conservateur s'empara d'une tranche d'orange enrobée de miel.

— Par bonheur, nous pouvons désormais étudier tous les ouvrages, et il n'y a plus besoin de mémoristes spécialisés. Des équipes d'érudits ont lu des grimoires et les ont traduits afin de se réapproprier toutes ces connaissances… et de les utiliser. Un jour, nous serons de grands sorciers, mais ça prendra du temps. Nous sommes tous des autodidactes, certains plus doués que les autres. Ensemble, nous cherchons un sortilège qui nous permettra d'affronter le Buveur de Vie. (Simon baissa les yeux.) Si nous en avons le courage…

— Des sorciers autodidactes ? s'étonna Nicci, sceptique. Les Sœurs de la Lumière consacraient des années à entraîner de jeunes hommes nés avec le don. Et vous pensez vous former tout seuls ? Avec de vieux grimoires peut-être mal traduits ?

Nathan vola au secours de la magicienne :

— Et si vos mémoristes avaient mélangé certaines phrases ou mal compris quelques mots, se transmettant ces erreurs de génération en génération ? Dans une légende ou un récit, ça ne changerait pas la face du monde, mais pour un sort puissant…

Alors que Victoria fronçait les sourcils, Simon marmonnant de vagues excuses, Nicci repensa à la tour en mauvais état et fut prompte à additionner deux plus deux.

— Vous avez déjà commis des erreurs, n'est-ce pas ? Très graves…

Simon et Victoria blêmirent.

— Il y a eu des… dérapages, avoua le conservateur en chef. Un de nos disciples les plus ambitieux a eu un accident – une expérience qui a mal tourné – et notre salle des prophéties est gravement endommagée. De lourdes pertes… Nous n'y allons plus. Les murs ont à demi fondu…

— Mes mémoristes se souviennent d'une partie des ouvrages détruits, rappela Victoria. Nous ferons de notre mieux pour les reproduire.

Nathan échangea un regard inquiet avec Nicci, puis il s'adressa aux érudits :

— Je vous conseille une extrême prudence. Certaines choses sont trop dangereuses pour être prises à la légère. Votre « accident » a détruit un bâtiment. Et si une autre erreur avait des conséquences encore plus graves ?

Simon se leva, le regard fuyant.

— Vous avez raison, j'en ai peur. Un autre érudit a jadis commis une faute. Depuis, il est devenu le Buveur de Vie. Et c'est le monde entier qui risque de subir les conséquences de son erreur.

Chapitre 42

Après le repas, Simon guida ses invités dans les entrailles de Surplomb du Monde.

Dans les couloirs illuminés par une kyrielle de lampes magiques, Nicci espéra que les érudits se montraient moins dispendieux en pouvoir pour les sorts plus sérieux. Parce qu'un excès, dans ces domaines-là, se révélait vite dangereux.

Si le complexe était impressionnant vu de l'extérieur, de l'intérieur, il coupait le souffle. Un infini alignement de salles remplies de livres où des disciples déchiffraient d'antiques textes à la lueur de lampes magiques. Sur chaque table de travail, des piles de livres ou de rouleaux attendaient leur tour. Le long des murs, des échelles sur glissière permettaient d'accéder aux rayonnages les plus hauts. Dans l'air planait une incroyable énergie – la rage de retrouver des connaissances perdues afin de modifier l'histoire du monde.

— Ces endroits se nommaient des sites centraux, dit Nathan. Des montagnes de livres cachées sous des cimetières, dans les catacombes du Palais des Prophètes ou dans d'antiques mausolées. Mais je n'avais jamais vu des archives si complètes.

— Et ce n'est qu'un début, dit Simon. Ne l'oubliez pas, ce sont des millénaires de savoir que nous mettons à la disposition de tous. Après des années de labeur, nous ignorons toujours de quelle quantité de connaissances nous avons hérité.

— Quand les antiques sorciers ont compilé ces archives, ajouta Victoria, ils étaient menacés et donc pressés par le temps. En conséquence, ils n'ont pas fait de tri. Des caravanes entières arrivaient ici, leur cargaison d'ouvrages aussitôt débarquée et stockée dans ces salles. Chaque jour, des cavaliers déboulaient avec des rouleaux de parchemin ou des grimoires arrachés de justesse aux « purificateurs » de Sulachan. Dans des conditions pareilles, le classement est plus que souvent passé à l'as.

Victoria chassa de son front une mèche vagabonde.

— L'affectation des livres aux mémoristes reposait sur leur niveau d'importance, pas sur une quelconque logique thématique. Du coup, certains de mes acolytes doivent en savoir long sur les prophéties, sur le contrôle du climat et sur les précautions à prendre avec la Magie Soustractive. D'autres peuvent sans doute modeler la glaise, altérer la pierre, dominer les éclairs et peut-être influencer les courants maritimes – et tant pis si nous sommes très loin de l'océan.

— Une sacrée désorganisation, marmonna Nathan. Comment regrouper des connaissances spécifiques ?

Simon haussa les épaules.

— En faisant des recoupements. N'est-ce pas la mission d'un érudit ? Toutes les connaissances sont précieuses.

Nicci ne put s'empêcher d'intervenir :

— Oui, mais certaines ont plus de valeur que d'autres. Pour l'heure, c'est le Buveur de Vie qui nous intéresse. La Balafre s'étend, et ça ne peut pas continuer.

Simon parut troublé.

— Laissez-moi vous dire que… Non, je vais vous montrer, plutôt. Ce sera plus facile à comprendre.

Le conservateur en chef guida ses invités jusqu'à l'autre versant de la mesa. Par une ouverture naturelle, on voyait en contrebas une partie de la Balafre très éloignée des Sources de Verdun.

À la lumière du soleil couchant, Nicci sonda le désert qui s'étendait à perte de vue à ses pieds.

— Il n'y a pas si longtemps, dit Simon, ce paysage était un régal pour les yeux. Puis le Buveur de Vie s'y est attaqué…

Plus déterminée que jamais, Nicci serra les poings.

— Avant de le combattre, nous devons savoir qui il est et d'où il tire son pouvoir. D'où vient-il ?

Simon soupira.

— C'était lui aussi un de nos érudits parmi les plus ambitieux. Il se nomme Roland.

— L'un des vôtres a fait ça ? s'écria Bannon.

— Pas délibérément, dit Victoria, comme si elle prenait la défense du Buveur de Vie. C'était un accident. À l'époque, j'étais une mémoriste mariée et dans la force de l'âge. Roland étudiait ici depuis de longues années. Un des premiers « extérieurs » invités parmi nous après que j'ai neutralisé le sort de camouflage.

— Tout le monde le respectait, dit Simon. Je rêvais d'être comme lui, et je n'étais pas le seul. Il a été le premier conservateur en chef de Surplomb du Monde. Hélas, même les plus grands génies ont des faiblesses humaines.

» Roland n'était pas vieux, mais il est tombé malade. Une affection dégénérative qui le rongeait de l'intérieur. Les tumeurs se multipliaient dans son corps, et aucun de nos guérisseurs ne pouvait l'aider.

Victoria prit le relais :

— Roland souffrait et il savait que la fin approchait. C'était visible à ses yeux enfoncés dans leurs orbites, à ses joues creuses et à ses mains tremblantes. Perdre un esprit si brillant était un drame, mais il fallait s'y résigner.

» Roland, lui, n'a pas baissé les bras. Terrorisé par la mort, il était prêt à se sauver à n'importe quel prix. Parce qu'il pensait avoir encore de grandes choses à accomplir… Pour trouver une solution, il a interrogé tout le monde et lu des centaines de grimoires. Un jour, il a découvert un sort qui lui permettrait de se maintenir en vie en absorbant de l'énergie. Un de mes mémoristes l'avait enregistré partiellement, et Roland s'est lancé sur cette piste. C'était risqué, il le savait. C'est pour ça qu'il n'en a parlé à personne. Se sachant condamné, il s'est lancé dans l'aventure sans savoir exactement ce qu'il faisait. Son sort lancé, il s'est lié à lui afin d'emprunter de l'énergie au monde et de régénérer son corps.

Victoria se mordit la lèvre inférieure.

— Il a réussi. Alors qu'il était visiblement au bout du rouleau, il a repris du poil de la bête. Le sort lui rendait ses forces, ça se voyait à l'œil nu…

Victoria se rembrunit.

— Mais il ignorait comment arrêter le processus, qui devint incontrôlable.

— Je me suis installé ici à ce moment-là, coupa Simon. Roland était terrifié par ce qui lui arrivait et ce qu'il infligeait aux autres. Volontairement ou non, il leur volait sans cesse de la vie. Nous avons bien sûr essayé de l'aider. Ses amis ont accouru, prêts à tout pour le sauver, mais tous ceux qui le touchaient mouraient. Parce que Roland leur volait leur vie et l'absorbait… Autour de lui, nous avons tous commencé à dépérir.

— Il a tué mon mari, dit Victoria. Faute de pouvoir contrôler sa magie, il a fui Surplomb du Monde et s'est réfugié dans la vallée. Pas assez loin, hélas. Il espérait vivre à l'écart et ne plus nuire à personne, mais le sort a continué ses ravages. Comme une éponge, Roland absorbait toutes les formes de vie. Sa seule existence a tué les arbres et asséché les cours d'eau. Et le phénomène s'est accentué. Des champs entiers détruits, puis des villes rasées…

Victoria se redressa et se passa une main sur les yeux.

— Roland n'a jamais voulu ça.

Nicci pensa à la famille de Chardon et aux villageois des Sources de Verdun. Malgré tous leurs efforts, ces gens avaient fini par tout perdre, y compris la vie…

— Ses motivations ne comptent pas… Pensez à tous les dégâts qu'il a faits. Si on ne l'arrête pas, il détruira le monde.

— Depuis des années, dit Simon, nos érudits détenteurs du don passent les grimoires au peigne fin. En vain. Aucun sort n'a affecté Roland.

Alors que la nuit tombait sur la vallée, Nathan sonda mornement la Balafre.

— Vous n'êtes pas à même de neutraliser un tel adversaire, dit-il. Une bande de sorciers débutants… Vous lisez beaucoup, mais quel sorcier vous a formés ? Quand avez-vous fait vos preuves ? Des pratiquants de la magie comme vous sont indignes de confiance.

— Vous avez fait de votre mieux, modéra Nicci. Maintenant, à nous de prendre le relais. Si cette bibliothèque est aussi grande que vous le dites, nous trouverons un contre-sort.

— Nous ferons tout pour vous aider, dit Simon, mais depuis cet « accident », nous hésitons à prendre des risques seuls.

— C'est très avisé, approuva Nathan. Mais il faut quand même agir.

— C'est pour ça que nous sommes là, soupira Nicci. Pour sauver le monde, une fois de plus…

— Je veux voir renaître la vallée ! s'écria Chardon. Les champs, les forêts, les cours d'eau…

— Tu verras tout ça, promit Nicci.

Chapitre 43

Même si elle aurait préféré se mettre tout de suite au travail, Nicci sentait le poids de la fatigue. Alors, que devait-il en être de ses compagnons ?

— Nous allons vous montrer vos chambres, dit Victoria. Il vous faut du repos. (Elle baissa les yeux sur Chardon.) Tu dois dormir, petite.

— Je suis encore réveillée, et je veux aider ! Nicci, demain, j'étudierai avec toi.

— Tu sais lire ?

— Je connais l'alphabet, et je déchiffre un tas de mots. Et si je travaille avec toi, je ferai des progrès. J'apprends vite, tu sais.

Nathan eut un petit sourire.

— Chère petite, j'apprécie ta bonne volonté, mais tu places la barre un peu haut. Certains textes sont rédigés dans des langues que je ne connais pas.

Nicci chercha le regard vif et pétillant de la gamine.

— Lors de ma formation, au Palais des Prophètes, j'ai passé quarante-cinq ans à apprendre les notions de base.

Chardon n'en crut pas ses oreilles.

— Je ne veux pas lambiner pendant quarante-cinq ans.

— Personne ne le désire. Comme tu es intelligente, et puisque tu apprends vite, quarante ans suffiront peut-être.

Chardon ne saisit pas tout de suite que la magicienne la taquinait.

— Mais nous devrons vaincre le Buveur de Vie bien avant ce délai. Sinon, il ne restera rien à sauver.

— Pour ce soir, reposez-vous tous, dit Victoria. Nous avons prévu une chambre pour chacun. Austère mais grande. Après avoir défait vos bagages, vous pourrez dormir.

— Nous n'aurons pas grand-chose à défaire, dit Bannon. À cause des hommes-poussière, nous avons tout perdu. À part les vêtements que nous portons.

— Aucun problème, fit Victoria. Nous vous fournirons des habits, et nous repriserons et laverons les vôtres.

La mémoriste conduisit ses invités dans un secteur où il faisait frais et sec. Dans les chambres, des bougies parfumées composaient une agréable atmosphère. Très austères, en effet, ces pièces proposaient un petit bureau, un lit étroit, un pot pour la nuit, un broc d'eau et une cuvette. Une peau de mouton, sur le sol, tenait lieu d'équipement de

luxe.

Sur chaque lit, des vêtements propres attendaient les invités.

Victoria proposa une chambre à Chardon, mais elle préféra rester avec Nicci.

— C'est souple, dit Chardon après avoir essayé le lit, mais ça va gratter. Je dormirai par terre. La peau de mouton m'ira très bien.

Bien que la fillette ait l'air satisfaite de cet arrangement, Nicci voulut en savoir plus :

— Pourquoi as-tu refusé cette chambre ? Tu aurais pu dormir tout ton soûl.

Chardon bomba le torse.

— Je dois rester près de toi pour te protéger.

— C'est inutile, je suis une magicienne…

Désormais assise en tailleur sur la peau de mouton, la fillette sourit.

— Deux yeux de plus, ça ne fait jamais de mal. Je veillerai sur toi.

Même si elle refusait de l'admettre, la petite orpheline n'avait aucune envie d'être seule.

— Très bien, chère garde du corps, dit Nicci. Mais si tu veux être efficace, il faut te reposer.

Quand la magicienne et la petite fille eurent enfilé les vêtements propres, un serviteur vint chercher les leurs. La robe de Chardon aurait besoin de sacrées reprises, et celle de Nicci ne valait guère mieux.

Quand le domestique fut parti, Nicci fit l'inventaire de ses maigres possessions. Pour l'aider, Chardon posa le tout sur le bureau, ajoutant ses propres biens. Son couteau, des bouts de ficelle, de petits paquets de nourriture presque vides…

Malgré sa fatigue, la gamine se révéla d'humeur bavarde.

— Je n'ai ni frères ni sœurs, dit-elle. Et toi ? Tu n'aurais pas une fille, par hasard ?

Nicci arrangea son lit – une paillasse en réalité – et réfléchit à la question sans se retourner. Une fille ? Quelqu'un comme Chardon, par exemple ?

Cette idée ne lui avait plus traversé l'esprit depuis longtemps. Pensive, elle tapota sa lèvre inférieure, où elle portait jadis l'anneau d'or de Jagang.

— Non, pas de fille…

Une réponse très simple, somme toute. Alors, pourquoi avoir hésité ?

— Ça n'a jamais fait partie de mon plan de vie.

À force de servir sous les tentes et d'être la bête à plaisir de l'empereur, elle aurait pu tomber enceinte, mais ses talents de magicienne avaient quelques avantages annexes.

Donner la vie, elle ? Très tôt, elle avait appris à ne rien ressentir. Pas d'amour, nulle passion…

Chardon étudia les objets que Nicci avait retirés de sa robe et de sa bourse. Puis elle déballa un petit paquet.

— Une fleur ! s'exclama-t-elle. Tu l'avais avec toi tout le temps ?

Nicci arracha le paquet à sa protégée.

— Ne touche pas ça ! cria-t-elle, le cœur battant la chamade.

Chardon baissa la tête.

— Désolée, je ne voulais pas… Eh bien, je… (Elle s'éclaircit la voix.) Tu dois y tenir beaucoup. C'est un cadeau de ton amoureux ?

Nicci sourit, amusée par cette idée. Bannon avait bien eu des intentions romantiques, mais elle les lui avait fait ravaler.

— Non, pas du tout… Les Violettes Tueuses sont empoisonnées. La pire toxine du monde…

Nicci remballa la fleur et la posa sur une haute étagère, au-dessus de son lit.

— On meurt dans d'atroces souffrances… Je me demande s'il existe une pire façon de finir sa vie.

— Tu vois, tu me protèges aussi ! fit Chardon, ravie. Toutes les deux, on veille l'une sur l'autre.

La fillette se roula en boule sur sa peau de mouton, prête à s'endormir.

Nicci souffla une bougie. Avant qu'elle ait pu éteindre les autres, Chardon demanda :

— Si ce poison est vraiment dangereux, pourrait-il nous débarrasser du Buveur de Vie ?

— Non, j'ai peur qu'il ne soit pas assez puissant pour ça.

Chardon acquiesça, s'enveloppa dans la peau de mouton et ferma les yeux.

— Alors, nous devrons trouver un autre moyen.

Fatiguée, Nicci recourut à son pouvoir pour éteindre les autres bougies.

Bien qu'il brûlât d'envie de découvrir les trésors de Surplomb du Monde, Nathan dormit très longtemps. Pour la première fois depuis des semaines, il se sentait en sécurité, bien au chaud et douillettement installé.

Après s'être réveillé en pleine forme, il fila au réfectoire et dut se contenter de quelques miettes. Levés bien plus tôt que lui, les érudits n'avaient pas laissé grand-chose.

Confortable, la longue tunique en vigueur dans la forteresse n'avait rien pour satisfaire un passionné d'élégance. Tant pis, il s'y ferait jusqu'au retour de ses vêtements, qui en jetaient beaucoup plus, même dans leur état douteux.

L'esprit vif, le vieux sorcier fila se plonger dans les grimoires qui l'aideraient à réduire en bouillie ce fichu Buveur de Vie.

Dans la première salle, il passa en revue tout un mur couvert de rayonnages. Des milliers d'énormes volumes ! Sur les tables de travail, des érudits penchés sur des parchemins déroulés conversaient à voix basse ou prenaient des notes sur de petites ardoises.

Devant le nombre de livres qui s'offraient à lui sur un seul mur – la pièce en ayant trois autres ! – et à l'idée que des dizaines de salles similaires l'attendaient, Nathan eut le tournis. Que de connaissances regroupées en un seul endroit…

Au Palais des Prophètes, pendant mille ans, les livres avaient été sa fenêtre ouverte sur le monde. Récemment, Richard l'avait autorisé à consulter tous les ouvrages conservés au Palais du Peuple, en D'Hara. Des recueils de prophéties, pour l'essentiel. À savoir des textes qui ne servaient plus à rien. Ici, les volumes contenaient peut-être la clé de l'avenir du monde.

Tout ça allait tellement au-delà des quelques mots énigmatiques de Rouge, dans le livre de vie.

Cerné par les livres, Nathan eut le sentiment d'être revenu chez lui. Un très grand « chez-lui », dans une situation peu brillante…

— Esprits du bien, comment trouver des informations ici autrement que par hasard ?

Il fit les cent pas devant les rayonnages, guettant l'inspiration.

Ses trois délicieuses acolytes sur les talons, Victoria vint le rejoindre.

— Avec mes mémoristes, nous sommes là pour t'aider, sorcier Nathan. Le système de classement de Simon se révèle… déconcertant. À vrai dire, il est le seul à s'y retrouver. Mais j'ai mémorisé bien des textes, et chacun de mes acolytes en connaît une multitude par cœur. Si nécessaire, je peux aussi faire venir Gloria, Franklin et dix autres mémoristes parfaitement entraînés. Il te suffira de t'asseoir et de nous écouter réciter les volumes…

Nathan continuait à s'étonner que ces jeunes beautés – ou leurs collègues – aient pu mémoriser des milliers de pages de formules magiques compliquées. Même si elles n'en comprenaient pas le sens, c'était un sacré exploit.

Sous le regard des trois superbes jeunes femmes, le vieil homme s'empourpra.

— Vos compétences m'impressionnent, ma dame, et je me réjouirais d'être en compagnie de telles beautés, mais elles me distrairaient, j'en ai peur. Des années durant, j'ai lu des livres avec mes propres yeux, et c'est comme ça que je procéderai ici.

Victoria ne cacha pas sa déception.

— Depuis des générations, les mémoristes sont hautement respectés. Nous possédons les informations que tu cherches. Dis-nous ce qui t'intéresse, et nous trouverons dans notre mémoire les ouvrages pertinents. Ces livres sont un moyen très statique de préserver la pensée. Avec nous, elle sera vivante. Et nous te dirons tout ce que nous savons.

Devant tant d'insistance, Nathan se sentit mal à l'aise. Et il était pressé de commencer à travailler à sa façon.

— Je ne suis pas convaincu, hélas. Avec vous, ce ne sera pas moi qui choisirai les ouvrages, et je n'ai pas le temps de vous entendre réciter les milliers de pages d'un seul livre.

Le vieux sorcier passa les doigts sur le dos d'un grimoire dont il ne comprenait même pas le titre.

— Je ne connais pas toutes les langues, la preuve, mais je ne suis pas si mauvais que ça, et je lis très vite.

— Mais tu n'auras pas accès à tous les livres. Tu as vu la tour qui a fondu lors de l'accident. Les ouvrages qu'elle contenait ont été détruits.

— Tes mémoristes les ont appris par cœur ?

Les trois jeunes splendeurs acquiescèrent.

— Presque tous, oui… Nous ne savons pas exactement quels livres sont perdus. Pour l'essentiel, il s'agissait de recueils de prophéties, mais certains devaient être mal classés.

Nathan soupira de soulagement.

— Des prophéties ? Avec le changement stellaire, les prédictions ne servent plus à rien. Elles ne nous aideraient pas – surtout dans notre combat contre le Buveur de Vie.

Il y avait pourtant la prédiction de Rouge, difficile à écarter d'une pensée nonchalante.

« Et la magicienne devra sauver le monde… »

Devant la réaction du sorcier, Victoria ne cacha pas son indignation.

— Si c'est ce que tu veux, nous allons te laisser à tes études. Mais n'oublie pas que les mémoristes sont à ta disposition. Nous avons enregistré des textes que Simon et ses érudits n'ont même pas commencé à lire.

Nathan se fendit de son plus beau sourire.

— Merci beaucoup… Ici, tout le monde a été si généreux… Si ce que nous cherchons est dans vos archives, nous trouverons. Ensuite, nous neutraliserons le Buveur de Vie.

Le vieil homme sentit le rouge lui monter au front. De belles paroles, mais dans son état, il ne serait pas très utile pendant cette bataille.

— Nicci est une magicienne très puissante. Il ne faut pas la sous-estimer. Quand on la surnommait « Maîtresse de la Mort », elle semait la terreur sur son passage.

Victoria ne parut pas impressionnée. Le genre de femme que rien ne faisait reculer…

— La Maîtresse de la Mort ? De ce côté-là, nous sommes déjà servis. Espérons qu'elle pourra rendre la vie à la vallée naguère fertile.

Victoria partit avec ses acolytes, laissant Nathan en tête à tête avec des archives sens dessus dessous. La démarche logique était de découvrir le sort d'origine – celui qui avait créé le Buveur de Vie –, mais où le chercher ?

Le sorcier avait une autre priorité. S'il retrouvait son pouvoir, il serait en mesure d'aider Nicci. Dans de telles archives, il devait y avoir des informations sur ce qui lui était arrivé. Ou au minimum, une carte montrant la position exacte de Kol Adair.

Nathan fit le tour de la salle en laissant courir ses doigts le long de rangées de livres. Par où commencer ? Il n'en avait pas la moindre idée…

Prenant un volume au hasard, il alla s'asseoir à côté d'une érudite si concentrée qu'elle ne leva pas les yeux de sa lecture.

Ouvrant son grimoire – un incunable –, Nathan tourna les pages, certain d'apprendre des choses utiles quoi qu'il arrive.

Chapitre 44

Pendant que Nathan fouillait dans les archives, Nicci préféra partir à la pêche aux informations de première main sur le Buveur de Vie. Étant elle aussi une érudite – entre autres choses –, elle entendait étudier la Balafre à sa façon.

Bannon ne tenait pas en place. Faisant les cent pas dans les couloirs de la bibliothèque géante, il s'entraînait tout seul à l'épée, affligé que son mentor soit trop occupé pour lui consacrer du temps. Avec ses estocs, ses coups de taille et ses parades, il affrontait son ombre, réussissait à la vaincre la plupart du temps, et terrorisait de paisibles érudits.

Quand Nicci lui proposa une expédition dans la Balafre, il sauta sur l'occasion.

— Je t'accompagne, magicienne ! dit-il en levant son épée. Solide et moi, nous te protégerons.

Suivant Nicci comme son ombre, Chardon ricana devant les prétentions du jeune homme.

— C'est moi, sa garde du corps.

— Bannon Farmer, dit Nicci, je n'ai pas besoin de protection, mais tu es le bienvenu. Il y aura peut-être des hommes-poussière à combattre. Mais toi, Chardon, tu vas rester ici, en sécurité.

— Je me fiche d'être en sécurité ! De toute façon, avec toi, je ne risque rien.

Nicci ne céda pas.

— Bannon et moi, nous partons pour un ou deux jours. Toi, tu nous attendras ici.

Bien que déçue, Chardon n'insista pas. Au contraire, elle fila voir Nathan, au cas où il aurait besoin d'aide.

Vêtue de sa robe noire, remise en très bon état, Nicci accepta les paquetages proposés par des serviteurs puis se mit en route.

Simon rejoignit les deux explorateurs du côté de la mesa qui donnait sur la Balafre.

— Soyez prudents en descendant, dit-il. Je dois vous prévenir que nous n'avons plus revu tous ceux qui sont partis traquer le Buveur de Vie.

— Nous n'avons pas l'intention de l'affronter tout de suite, précisa Nicci, mais d'explorer pour évaluer ses défenses. Quand je reviendrai avec de précieuses informations, j'aiderai Nathan à trouver ce qu'il

nous faut dans les archives.

Bannon et Nicci durent négocier un chemin abrupt et sinueux où un faux pas aurait pu signifier la mort au terme d'une chute vertigineuse. En bas, ils traversèrent une bande de terre où la végétation n'était pas encore morte – mais déjà en piteux état – et où la faune se réduisait à quelques gros insectes rampants et à des araignées dont les toiles ne piégeaient plus rien.

Plus ils avancèrent et plus le terrain devint sec et craquelé. En vingt ans, une zone prospère sillonnée par des routes et des cours d'eau était devenue un désert aride. D'en haut, Nicci avait pu se faire une idée de la topographie, et elle informa Bannon de ses déductions.

— Tu vois ce cratère, droit devant nous ? Le Buveur de Vie s'y cache sûrement. Pour l'instant, nous allons simplement approcher et collecter des informations. Le combat final, ce sera pour plus tard, quand nous saurons comment le tuer.

Bannon plissa les yeux, sonda leur destination et acquiesça.

Alors qu'elle repartait, Nicci entendit un bruit étrange derrière elle. Un craquement de branche morte, peut-être. Elle se retourna, prête à se battre, et Bannon l'imita.

Sortant de derrière un arbrisseau rachitique, Chardon sourit de toutes ses dents.

— J'étais sûre de vous rattraper, dit-elle fièrement. Je suis là pour vous aider.

— Je t'avais dit de ne pas venir, rappela Nicci.

— Tous les gens parlent à tort et à travers. Et moi, je fais ce que je veux.

La magicienne plaqua les mains sur les hanches.

— Tu ne devrais pas être là. Retourne d'où tu viens.

— Non, je vous accompagne !

— Pas question !

Chardon ne désarma pas :

— Je suis née ici et je connais très bien le terrain. Qui vous a guidés jusqu'à Surplomb du Monde ? Sans moi, vous n'y seriez jamais arrivés. Je peux prendre soin de moi, et en prime, veiller sur vous deux.

La gamine imita la posture de Nicci, mains sur les hanches.

— Si je décide de continuer à vous suivre, tu crois pouvoir m'en empêcher ?

— Oui, grosse maligne, avec ma magie !

— Tu ne l'utiliserais jamais contre moi !

Devant tant de confiance, Nicci ne put s'empêcher de sourire.

— Non, probablement pas… Et je sais à quel point tu peux m'être utile ici. Bien plus que Bannon, sans doute…

Le jeune homme en rosit d'indignation.

— Moi, j'ai prouvé ma valeur dans des batailles épiques. Aux Sources de Verdun, j'ai tué beaucoup d'hommes-poussière. Et je ne mentionne même pas les Selka…

— Tu pourrais devoir recommencer bientôt, concéda Nicci, désireuse d'abréger cette conversation. Très bien, on y va tous les trois. Mais ouvrez l'œil et le bon. Nous ne savons pas quelles autres défenses peut avoir le Buveur de Vie.

Les trois compagnons s'engagèrent dans le réseau de canyons qui conduisait au cœur de la Balafre. Dans les colonnes de poussière soulevées par le vent, Bannon toussa comme un perdu et les yeux de Nicci brûlèrent.

Prévoyante, la magicienne décida de rationner l'eau, car ils n'en trouveraient sûrement pas dans cette désolation.

Plus ils avancèrent et plus la dévastation devint impressionnante. Dans les lits des cours d'eau, des rochers secs depuis des années se dressaient vers le ciel. Des lacs, il ne restait plus que de vastes étendues de boue sèche craquelée.

Dans cet environnement hostile, Nicci, Chardon et Bannon parlèrent très peu et marquèrent de rares pauses. Quand ils buvaient, le sel déposé sur leurs lèvres donnait à l'eau un goût répugnant.

Des crevasses, dans le sol, montaient des relents de soufre qui prenaient les trois compagnons à la gorge. Dans des trous, un magma indéfinissable bouillonnait, exhalant une horrible odeur d'œuf pourri.

Sautant de rocher en rocher, Chardon ouvrait la voie à ses amis.

À travers l'air surchauffé où voletait de la poussière, le soleil semblait gonflé comme s'il était malade. À l'idée de camper dans la Balafre, Nicci n'éprouva aucun enthousiasme.

— Depuis des heures, dit Bannon, nous n'avons même plus vu un arbre mort.

— On peut s'abriter entre des rochers, fit Nicci. Ou continuer à marcher. Avec une flamme de paume, on devrait y voir assez bien…

Chardon parut mal à l'aise.

— La nuit, dit-elle, de dangereuses créatures rôdent…

Bannon regarda autour de lui. Les émanations des crevasses et des puits de boue l'empêchant de bien voir, il tendit l'oreille et ne capta rien.

— Les risques d'attaque sont aussi élevés le jour, dit Nicci.

Alors qu'ils essayaient de prendre une décision, la terre craquelée ondula à leurs pieds.

Vive comme l'éclair, Nicci poussa Chardon en sécurité et s'écarta au moment où des mains squelettiques émergeaient du sol.

Un peu partout, des crevasses se formèrent, puis des hommes-poussière jaillirent à l'air libre.

Bannon dégaina son épée et chargea.

Nicci invoqua sa magie sans s'affoler. Pour avoir déjà combattu ces monstres, elle savait que faire. Frappant avec précision, elle embrasa le spectre le plus proche avant qu'il soit complètement sorti de son trou.

Après avoir sauté sur un rocher plat, pour avoir une base solide, Bannon, d'un seul coup d'épée, décapita trois revenants vêtus de haillons. Même ainsi, ils continuèrent à avancer, mains tendues vers leurs proies.

Avec son agilité coutumière, Chardon échappa à ces brutes et Bannon s'empressa de les tailler en pièces.

Nicci invoqua un marteau d'air et écrabouilla un autre homme-poussière pas encore sorti entièrement de terre. Puis avec un poing d'air, elle fit tomber dans un puits de boue un trio de monstres qui sombra instantanément.

Chardon sauta sur le dos d'une créature qui tentait de prendre Nicci à revers. Avec son couteau, elle larda de coups le torse du spectre, qui finit par tomber à genoux, tout le haut du corps dévasté.

Alors que Nicci se tournait vers elle pour la remercier, deux nouveaux hommes-poussière bondirent sur la fillette.

Une femme momifiée qui portait sur la tête un fichu jadis rouge et un homme vêtu de ce qui restait d'un gilet de cuir…

Chardon se pétrifia quand elle reconnut ses agresseurs. En titubant, ils approchèrent, les mains tendues.

— Tante Luna ? Oncle Marcus ?

Nicci vint se placer entre la petite fille et ses anciens tuteurs.

— Vous ne l'aurez pas ! cria-t-elle.

Des mains décharnées s'accrochèrent à ses bras, menaçant de déchirer sa robe noire. Folle de rage, elle embrasa les dépouilles ambulantes de Marcus et de Luna.

Des flammes blanches les carbonisèrent en un clin d'œil. Alors qu'ils s'écroulaient, transformés en cendres avant même d'avoir touché le sol, Chardon cria de désespoir.

Dos à dos, le souffle court, les trois compagnons attendirent d'autres adversaires qui ne vinrent jamais. Pour l'instant, le Buveur de Vie les laissait en paix.

Une bataille brève et violente…

Dans le lointain, des bruits retentirent. Rien à voir avec les hommes-poussière. On eût plutôt dit des sons de pierres dérangées et des cliquetis d'armure. D'autres créatures, tapies dans les ombres…

Chardon se serra contre la jambe de Nicci.

— Le Buveur de Vie sait où nous sommes et il nous espionne !

— Magicienne, demanda Bannon, tu es sûre que nous devons continuer ?

Malgré ses efforts, le jeune homme ne pouvait pas empêcher sa voix de trembler.

— Nous sacrifier serait absurde, répondit Nicci. Pour le moment, nous en avons assez vu. On rentre !

Très tard dans la nuit, les trois compagnons furent enfin revenus sur la bande de terre où la végétation résistait encore. Presque rassurés par la vue des arbres ratatinés et des arbustes desséchés, ils trouvèrent assez rapidement un endroit où camper.

— Au moins, il y a assez de bois pour faire un feu, dit Bannon. Une belle flambée, même !

Encore traumatisée d'avoir revu son oncle et sa tante, Chardon alla pourtant chercher une brassée de branches mortes d'acacia.

— Ce sera une belle flambée, confirma-t-elle. Mais n'est-ce pas dangereux ? Le Buveur de Vie pourrait nous repérer.

Nicci utilisa son pouvoir pour embraser le tas de bois.

— Il sait très bien où nous sommes, dit-elle. Avec ce feu, au moins, nous verrons venir ses monstres de loin.

Transis, Bannon et Chardon s'approchèrent des flammes.

— Vous dormez et je monte la garde, dit Nicci.

Ses deux compagnons obéirent – pour une fois –, mais ils dormirent d'un sommeil agité.

Tendant l'oreille, Nicci ne relâcha pas un instant sa vigilance.

Dans une obscurité qui semblait absorber aussi bien la vie que les sons, la magicienne ne capta aucun bruit suspect. Pourtant, elle sentit des présences tout autour du camp. Des prédateurs rôdaient, et ils n'avaient rien de naturel.

Même si elle ne les voyait et ne les entendait pas, des monstres étaient en chasse. Et le gibier, c'était ses compagnons et elle.

Chapitre 45

Entouré par des érudits détenteurs du don, Nathan trouvait leur compagnie à la fois rafraîchissante et stimulante.

— Si je pouvais passer mille ans ici, dit-il, je deviendrais le plus grand sorcier de tous les temps.

Voyant que Simon lui apportait une nouvelle pile de grimoires, il eut un sourire teinté de lassitude.

— Mille ans…, soupira le conservateur en chef.

Sur la table de travail, il fit des tas réguliers avec les volumes.

— J'adorerais passer des siècles à lire, à étudier et à apprendre… Hélas, je n'ai qu'une vie d'homme à ma disposition.

— C'était un des rares avantages du Palais des Prophètes… Un sort nous empêchait de vieillir.

Nathan regarda la montagne d'ouvrages qui l'attendait. Des livres classés par sujets, avec parfois des marque-pages pour lui signaler les passages pertinents.

— Mais si la Balafre continue à s'étendre, il nous reste peut-être moins de temps que nous le pensons…

Acharnés à trouver des informations sur le Buveur de Vie, les érudits consultaient des centaines de livres en quête d'indices susceptibles d'aider le vieil homme.

L'idéal, selon Nathan, aurait été de découvrir le sort initial utilisé par Roland pour vaincre sa maladie. Celui qui l'avait transformé en monstre…

Au palais, Nathan avait appris la lecture rapide. Même en ayant beaucoup de temps devant lui, la quantité de grimoires l'avait incité à ne pas lambiner. Capable de lire un texte à la vitesse où il tournait les pages, il pouvait assimiler plusieurs volumes en une heure.

En deux jours, il avait déjà lu des étagères entières. Sans grands résultats. Sur le sort du Buveur de Vie, il ne savait quasiment rien de nouveau.

— Voyons voir, fit-il, pensif, tu m'as bien dit, Simon, que Roland a utilisé un sort conservé par les mémoristes ?

— L'un d'eux se souvenait en partie du sortilège. Ses suggestions ont aidé Roland à chercher au bon endroit.

Simon baissa les yeux sur un livre au titre en relief, puis il le posa à l'écart.

— Nous n'avons pas pu mettre la main sur le texte complet du sort. Du coup, nous devons nous fier à Victoria.

Simon plissa le front, ce qui le fit paraître beaucoup plus vieux.

— La mémoire peut se tromper. Je préférerais une vérification « objective ».

Comme si on l'avait appelée, la mémoriste en chef arriva, ses trois superbes acolytes sur les talons. Ayant entendu les dernières phrases de Simon, elle tirait la tête. Par solidarité, Audrey, Laurel et Sage semblaient indignées.

— Les mémoristes sont au-dessus de tout reproche, dit Victoria en se campant près de la table de travail. Sans moi, aucun de vous ne serait en mesure d'étudier ces livres. Qui a découvert le moyen de dissiper le camouflage ?

— Sans toi, répliqua Nathan, Roland n'aurait rien pu étudier, et nous aurions moins d'ennuis.

Encouragé, Simon se redressa de toute sa hauteur pour regarder de haut la mémoriste en chef.

— Tout le monde ici apprécie tes services passés, dit-il. Il fut un temps où les mémoristes étaient précieux. Mais c'est terminé. Vous frisez l'obsolescence, Victoria. Des érudits détenteurs du don ont accès à la totalité des archives. Pas seulement à une sélection arbitraire de textes.

— Les mots écrits sont différents des mots mémorisés, grinça Victoria en se tapotant la tempe. L'important, ce n'est pas ce qui est rédigé, mais ce que nous savons.

Simon ne cacha pas son total désaccord.

— Des connaissances non écrites ne peuvent pas être diffusées correctement. Comment puis-je étudier ce qui est dans ta tête ? Et mes érudits ? Sans voir tes pensées, comment pourraient-ils les analyser puis proposer leurs conclusions ? Que pourriez-vous apporter à notre ami le sorcier Nathan ?

— Nous lui dirons tout ce qu'il veut savoir, insista Victoria.

Agacé, Nathan leva une main.

— Assez de disputes, par les esprits du bien ! Surplomb du Monde est une mine d'or de connaissances, et nous devons l'exploiter. Vos querelles de clocher ne nous mènent à rien.

Prenant sur lui pour ne pas envenimer les choses, Simon décida de s'en aller.

— Je vais continuer à sélectionner des livres. Pendant ce temps, ces femmes te raconteront les histoires qu'elles ont dans le crâne.

Hautaine, Victoria regarda le conservateur en chef gagner dignement la sortie.

— Sorcier Nathan, n'accorde pas trop d'importance à notre jeune Simon. J'ai peur que son poste le dépasse. Classer ces archives est une tâche surhumaine qui occupera des générations d'érudits. Les mémoristes, eux, ont résolu depuis des millénaires le problème de la

conservation des connaissances. Il semble logique que Simon éprouve un sentiment d'urgence…

— Chère dame, il y a urgence ! Si le Buveur de Vie continue à tout absorber, nous sommes tous condamnés.

Le vieil homme passa les doigts dans sa superbe crinière blanche.

— Je dois savoir ce que vous avez mémorisé, c'est vrai. Mais comme l'a souligné Simon, je ne peux pas accéder à ce qui est stocké dans vos têtes.

Victoria eut un doux sourire maternel.

— Nous te guiderons, sorcier. Dis-nous quels livres tu veux connaître et nous te les réciterons.

Nathan pouvait lire bien plus vite que ça – même si un mémoriste avait un débit hors du commun. Mais si Victoria et les autres sélectionnaient certains passages, leur méthode aurait peut-être un intérêt.

Le vieil homme regarda Audrey, Laurel et Sage. Trois types de beauté très différents.

— Tu les chéris, mais ce ne sont pas tes filles, c'est visible. Vous devez être très proches.

— Ces braves petites ont passé leur vie avec moi. Tous les mémoristes sont mes enfants adoptifs.

Un voile de tristesse tomba sur le visage de Victoria.

— Je n'ai jamais eu d'enfants… Pourtant, avec mon mari, nous avons essayé. Bertram et moi, nous rêvions d'une grande famille, mais…

La mémoriste détourna la tête.

— En trois occasions, je suis tombée enceinte. Un espoir fou… J'avais même commencé à tricoter des habits de bébé… Hélas, ce furent trois fausses couches. Après, Bertram est mort…

Victoria eut un profond soupir, puis elle regarda ses acolytes, pleine de tendresse.

— J'ai réorienté mon instinct maternel. Au fil des ans, j'aurais eu une bien plus grande famille que prévu, même dans nos rêves les plus fous.

» J'ai protégé les mémoristes parce que c'était mon devoir. Chez nous, les connaissances sont transmises de parents à enfants, indépendamment de ce qui est écrit dans les archives. Sorcier, je refuse de renoncer à cet héritage ! Quand Surplomb du Monde était inaccessible, qui a préservé ses trésors ?

Des larmes aux yeux, les trois acolytes acquiescèrent et Victoria vint les enlacer.

— Parfois, je regrette d'avoir dissipé le sort de camouflage.

— Pourtant, il le fallait, dit Laurel.

— Il était temps, ajouta Sage.

Intrigué, Nathan leva les yeux de ses grimoires.

— Comment as-tu fait, après des milliers d'années ? J'avais cru comprendre que personne ne savait comment neutraliser le sortilège.

— Une des rares erreurs des mémoristes – et de moi-même.

Nathan croisa les mains sur la table.

— Je t'écoute…

— Comme je te l'ai dit, ce camouflage était aussi une barrière. Ce qu'on appelle un sort de préservation. Surplomb du Monde était caché derrière un rideau de *temps*. En d'autres termes, le complexe n'était pas seulement voilé, il se trouvait *ailleurs*.

» Les premiers mémoristes savaient qu'il faudrait dissiper ce voile secret, le moment venu. Sinon, à quoi bon préserver les connaissances ? Les détruire aurait tout aussi bien fait l'affaire…

» De génération en génération, les mémoristes se transmettaient la clé. Trois mille ans après la fin des Grandes Guerres, les habitants du canyon ont jugé qu'il était temps d'en finir avec le camouflage. Hélas, le contre-sort mémorisé trente siècles plus tôt ne fonctionnait plus.

Victoria posa une main sur son plexus solaire et inspira à fond.

— À un moment, il y avait eu une erreur. Le texte était globalement bon, mais des nuances manquaient. À un stade de la transmission, quelqu'un avait commis une erreur.

Victoria baissa les yeux comme si cette révélation déshonorait tous les mémoristes.

— Esprits bien-aimés…, souffla Nathan.

— Bien entendu, nous ne pouvions reconnaître cette erreur devant personne. Dans le canyon, pendant des millénaires, des gens avaient consacré leur vie à garder le secret. Ils avaient confiance en nous ! Comment leur dire que nous avions oublié une partie du sort ? Pour gagner du temps, nous avons argué qu'il était trop tôt pour « dévoiler » les archives. En réalité, nous ne savions que faire. Pendant un siècle, mes prédécesseurs ont espéré qu'une solution se présenterait. Après tout, quelqu'un pouvait trouver ce qui avait cloché. En secret, les mémoristes priaient pour qu'un miracle se produise.

Victoria leva les yeux et soutint le regard azur de Nathan.

— Le miracle c'est moi qui l'ai fait… à cause d'une erreur. Le fameux sort, je l'ai incorrectement mémorisé – une inversion de syllabes dans la langue morte d'Ildakar…

Victoria continua, tout excitée :

— Et ça a marché ! J'étais une fille de dix-sept ans formée par ses parents, et il a suffi d'une simple erreur…

Nathan eut un petit rire.

— Plutôt une *correction*, très chère dame. Par hasard, tu as remis

les choses dans l'ordre et prononcé les bonnes paroles. Du coup, le camouflage a disparu et les archives sont redevenues disponibles. C'était ton but, non ?

— Oui, souffla Victoria sans grand enthousiasme. Pendant des millénaires, parce qu'ils détenaient des connaissances inaccessibles, les mémoristes étaient à la fois puissants et respectés. En neutralisant le camouflage, ce qui a conduit à l'invitation d'érudits extérieurs, j'ai peut-être conduit à sa perte ma propre corporation…

— C'est possible, oui…

Nathan se frotta vigoureusement les mains.

— Mais aujourd'hui, ces trésors sont disponibles, et ils nous aideront à vaincre le Buveur de Vie.

Victoria ne se dérida pas.

— Ces connaissances sont dangereuses si elles tombent entre de mauvaises mains. Ou simplement, entre celles de gens pas assez formés. C'est ce qui est arrivé avec le Buveur de Vie.

» Ma mère était un professeur impitoyable. Je devais répéter ses mots à l'infini, jusqu'à ce qu'ils se gravent dans ma mémoire et dans la moelle de mes os. En cas d'erreur, elle me donnait la badine. Et elle me mettait sans cesse en garde contre les conséquences que pouvait avoir une infime imprécision.

Victoria haussa les épaules.

— Mon père souriait souvent et il était plus patient. Mais elle lui reprochait de ne pas prendre son rôle au sérieux. Quand elle l'accusa de m'avoir transmis une phrase incorrecte, il éclata de rire, ravi que le sort de camouflage ait été enfin neutralisé – grâce à sa fille, en plus de tout. Une bonne raison de faire la fête, dit-il. Plus de camouflage !

Victoria se pencha sur Nathan, que cette histoire fascinait.

— À cause de ça, ma mère l'a tué. Avant qu'il comprenne ce qui se passait, elle l'a poussé du haut de la falaise. Sans même se pencher pour le regarder tomber. Moi, je l'ai entendu crier jusqu'à ce qu'il s'écrase sur le sol.

» Ma mère choisit ce moment pour me rappeler mon erreur. « Ne vois-tu pas à quel point c'est important ? Ne saisis-tu pas que chaque syllabe doit être prononcée parfaitement ? Si tu ne vénères pas les mots, les risques sont terrifiants. »

» Je tremblais de peur. Dans le canyon, les gens criaient en approchant du cadavre de mon père. Mais ma mère ne se souciait que de moi. Les yeux fous, elle me soufflait son haleine chaude au visage. « J'ai tué ton père pour nous protéger tous. Et s'il avait cité de travers un sort incendiaire ? S'il t'avait par étourderie appris à déchirer le voile pour faire entrer le Gardien dans le monde des vivants ? »

» J'ai dû reconnaître la gravité de la faute de mon père. Et nous ne l'avons jamais pleuré.

Des larmes roulèrent sur les joues de Victoria.

— Si ton erreur a corrigé une erreur, pourquoi devrais-tu te sentir coupable ? demanda Nathan.

— Parce que cette erreur a montré à tout le monde que notre « mémoire parfaite » ne l'est pas tant que ça.

Chapitre 46

Bien avant l'aube, la « belle flambée » devint un tas de braises orange, mais Nicci ne réveilla pas Bannon pour qu'il la relaie. Ayant besoin de très peu de sommeil, une nuit blanche ne lui faisait pas peur. Attentive, elle la passa à scruter les formes inquiétantes des roches et à tendre l'oreille.

Dès qu'elle se réveilla, Chardon vint s'asseoir à côté de son amie. En silence, elles attendirent que le soleil pointe à l'horizon.

Bannon s'étira, bâilla, se leva et épousseta ses vêtements. Dès qu'il eut fini, le trio se remit en route, abandonnant les vestiges du feu de camp.

Sur le chemin de la mesa qui dominait la Balafre, Bannon et Nicci suivirent le lit d'un ruisseau pendant que Chardon, loin devant, bondissait de rocher en rocher avec l'agilité et la vitesse d'un lézard. Découvrant un filet d'eau, la magicienne et son compagnon remontèrent jusqu'à la source, dont ils écoutèrent le gazouillis avec ravissement après le silence oppressant de la Balafre. La puanteur du soufre encore dans les narines, ils firent un brin de toilette. Les rejoignant, Chardon s'aspergea aussi le visage d'eau pour en chasser les dépôts alcalins.

— Le Buveur de Vie peut encore nous espionner ? demanda-t-elle. Ici ?

— C'est possible, répondit Nicci. Et il y a d'autres dangers. En ce monde, quelqu'un ou quelque chose pense toujours à te tuer. N'oublie jamais ça.

En slalomant entre les rochers, Chardon aperçut plusieurs fois des lézards. Tentée de les chasser, elle s'en abstint, consciente que ce n'était pas le moment.

Épée au poing, à tout hasard, Bannon avançait maladroitement sur ce terrain accidenté. Toute la nuit, Nicci avait senti la présence de prédateurs autour du camp, mais sans jamais rien entendre ni voir le moindre mouvement. Là, elle éprouvait le même sentiment, comme si on l'épiait. Quelques pas derrière Bannon, elle sondait les environs, se demandant si leur adversaire allait leur tendre une autre embuscade.

Mais elle ne voyait rien.

Jusqu'à ce qu'un poids s'abatte soudain sur son dos. Venue de très haut, une sorte d'avalanche de fourrure ocre et de griffes acérées…

… Une avalanche qui feulait…

Le choc expédia la magicienne au sol avant qu'elle ait le réflexe d'invoquer sa magie.

Bannon se retourna en criant. Chardon lui fit écho.

Parfaitement camouflées sur des rochers ocre, deux autres silhouettes félines tombèrent du ciel. Des panthères du désert, avec des griffes et des crocs incurvés comme des sabres et tout aussi mortels.

Le souffle coupé par le choc, Nicci tenta quand même de résister. Hélas, l'animal était une montagne de muscles animée par une incroyable rage de tuer. Avec un peu de malchance, tout serait fini en quelques secondes.

La magicienne évita un coup de patte, mais un autre déchira sa robe noire et creusa un sillon sanglant dans son dos. Stimulée par cette première victoire, la panthère tenta de planter ses crocs dans le crâne de sa proie.

Si elle avait pu se concentrer et disposer d'un peu de temps, la magicienne aurait localisé le cœur de la bête, le forçant à s'arrêter sur-le-champ.

Ne pouvant pas s'offrir ce luxe, elle lança à l'aveuglette une onde de magie – un mur d'air comprimé, sans direction bien précise, qui projeta la panthère en arrière. Le dos en sang, Nicci se releva péniblement.

Adossé à un rocher, pour protéger ses arrières, Bannon faisait des moulinets avec son épée et un de ses coups entailla le flanc de la deuxième panthère.

La troisième essayant de la coincer, Chardon courait en zigzag avec l'impression d'être une souris poursuivie par un gros chat. Furieuse de voir sa protégée en danger, Nicci frappa avec l'intention de faire exploser le cœur du fauve. Et cette fois, elle avait tout le temps de viser.

Rien ne se passa.

Le sort était bien parti, mais il avait rebondi contre la panthère comme un caillou qui ricoche sur l'eau. Un deuxième essai ne fut pas plus concluant. Pourtant, à l'inverse de Nathan, Nicci était en pleine possession de ses moyens. Mais le fauve était immunisé contre ses sorts.

Sur sa fourrure, la magicienne vit qu'on avait imprimé des symboles au fer rouge. Des pictogrammes qu'elle identifia comme des composants de sort. Une armure magique, ou quelque chose comme ça.

Ces félins n'étaient pas des bêtes sauvages.

Quand la première panthère bondit sur elle, Nicci la bombarda de lances de feu qui auraient dû la carboniser. Après que les flammes eurent roulé sur elle sans la blesser, la bête continua sa charge.

Quelle magie aurait été efficace contre le sort de protection ? N'ayant pas le temps de creuser la question, Nicci dégaina son couteau. Défense magique ou non, une bonne lame faisait toujours des dégâts. Frappant dans le vide pour impressionner son adversaire, la magicienne s'écarta au dernier moment de sa trajectoire.

Une belle esquive, mais l'heure n'était pas à jouer au plus fin avec ces monstres. Il fallait les tuer.

Chardon contourna un bloc de roche détaché d'une muraille puis se cacha derrière un pin ratatiné.

Oubliant toutes les subtilités enseignées par Nathan, Bannon se défendait en maniant Solide comme un vulgaire hachoir. Contrariée qu'on lui résiste, la panthère feulait de rage.

Les trois fauves, remarqua Nicci, se déplaçaient avec une étrange coordination. Selon une stratégie déterminée, ils avaient isolé leurs proies, et chacun savait parfaitement ce qu'étaient en train de faire les deux autres.

Même si elle ne parvenait pas à déchiffrer les symboles, sur leur fourrure, Nicci en savait long sur les animaux liés par magie. Ces panthères formaient une *troka*, autrement dit un trio de combattants liés mentalement afin d'avoir une efficacité maximale.

Des prédateurs envoyés par le Buveur de Vie ? Peut-être, mais ce n'était guère probable. Ces félins n'appartenaient pas à la Balafre et moins encore à la vallée fertile de jadis. Ils avaient été élevés et dressés ailleurs, par quelqu'un d'autre que Roland.

Quoi qu'il en soit, ils étaient de parfaites machines à tuer. Le pourquoi ou le comment n'avaient aucune importance.

Du coin de l'œil, Nicci vit Chardon émerger d'un gros buisson. Constatant qu'une panthère la poursuivait, la fillette fit un roulé-boulé, se releva et brandit son couteau à deux mains.

Certaine de ne pas pouvoir intervenir à temps, la magicienne retint son souffle. Puis elle comprit que la gamine avait manipulé la bête, trop furieuse pour se méfier.

Alors que le félin bondissait sur elle, Chardon lui enfonça sa lame dans le cou, en direction de la gueule, puis appuya jusqu'à traverser le crâne et atteindre le cerveau. Foudroyée, la panthère tomba sur la gamine et manqua l'écraser.

Les deux autres fauves frémirent comme s'ils avaient eux aussi reçu un coup terrible. Puis ils rugirent à l'unisson.

Bannon profita de cette ouverture pour bondir et enfoncer sa lame dans le flanc de la deuxième panthère. Le cœur transpercé, la bête eut quelques convulsions avant de mourir.

Nicci imita la manœuvre du jeune homme sur la dernière panthère, stupéfaite d'avoir perdu ses deux compagnes magiques. Folle de rage, elle fendit l'air avec ses griffes, mais la magicienne lui porta un autre

coup.

Reculant un peu, la bête se ramassa sur elle-même et chargea. Inspirée par Chardon, Nicci la laissa venir puis s'empaler sur son arme.

Dès qu'elle se fut dégagée de la panthère morte, Chardon vola au secours de Nicci. Avec une force étonnante, elle larda de coups l'adversaire de la magicienne.

Non sans peine, Nicci écarta la panthère et se releva, couverte de sang – le sien et celui du fauve.

Son dos était en lambeaux, elle le sentait.

Sonné par la brutalité de l'attaque, Bannon retira distraitement sa lame du corps de la troisième panthère.

— Je suis surpris que le Buveur de Vie ne nous ait pas envoyé des scorpions ou des mille-pattes géants, dit-il.

Les poings serrés parce qu'elle sentait de plus en plus la douleur de ses blessures, Nicci secoua la tête.

— Je doute qu'il ait un rapport avec ça…

La panthère qui avait failli tuer la magicienne n'était pas morte. Couchée sur le flanc, elle saignait d'une multitude de blessures.

Bannon approcha de Nicci et sursauta quand il vit son dos déchiqueté.

— Magicienne, ces plaies sont très graves. Nous devons te soigner…

Nicci baissa les yeux sur ses bras également en piteux état.

— Je vais m'en charger…

Sur ces mots, elle s'accroupit à côté de la panthère agonisante.

— Elle n'en a plus pour longtemps… Il faut l'achever, mais à cause de ces symboles étranges, je vais devoir utiliser mon couteau.

La bête émit un grognement – de détresse plus que de menace.

— Tu dois vraiment l'achever ? demanda Bannon, blanc comme un linge. Pourquoi ne la guérirais-tu pas ?

Nicci en fronça les sourcils de surprise.

— Cette créature a tenté de nous tuer. Je ne vois pas pourquoi je l'aiderais.

— On l'a dressée à faire ça… Ne devrions-nous pas essayer d'apprendre d'où elle vient ? Les deux autres sont mortes et… Eh bien, c'est une si belle bête… Un très gros chaton, en un sens.

Bannon ne put en dire plus.

L'adrénaline retombée, Nicci vivait un calvaire. La maudite bête lui avait labouré le dos, y creusant des sillons.

— Elle n'a rien à voir avec les pauvres petits animaux que ton père a noyés.

— C'est vrai, mais elle agonise, et tu peux la sauver.

Chardon approcha et leva ses yeux couleur de miel sur Nicci.

— Mon oncle et ma tante disaient qu'on ne doit pas tuer, sauf quand on ne peut pas faire autrement.

Couverte de sang, la fillette semblait traumatisée.

— Et là, on peut faire autrement, renchérit Bannon.

Nicci posa une main sur la fourrure ocre afin d'évaluer la gravité des blessures. Le sort de protection ne la repoussant pas, elle supposa qu'il agissait uniquement en cas d'attaque.

— Je peux la guérir, oui… Mais je dois vous dire que ces trois panthères étaient liées par un sortilège. Les deux autres membres de la *troka* sont morts. Si nous la sauvons pour la condamner à la solitude, ça ne sera pas vraiment lui faire une faveur…

— Sauver c'est toujours bien, insista Chardon. Je t'en prie, Nicci !

Affaiblie par ses blessures, la magicienne ne trouva pas la force de polémiquer.

Quand elle posa la main sur une plaie profonde, son sang et celui de la bête se mêlèrent. Le fluide vital de deux êtres entraînés à tuer…

Nicci invoqua sa magie thérapeutique puis la déversa dans le corps de la panthère. À cet instant, comme si un ultime maillon venait de compléter une chaîne, son esprit et son corps se lièrent à ceux de la bête. Alors que la magie thérapeutique guérissait toutes les entailles, les coupures et les plaies profondes – chez deux sujets en même temps –, Nicci capta les ondes mentales de la bête.

Écartant les mains, elle recula, mais le phénomène ne disparut pas. Un lien existait, c'était indéniable. Une union de sœur à sœur…

— Elle s'appelle Mrra, souffla Nicci. J'ignore ce que ce mot veut dire. Ce n'est pas vraiment un nom, si je comprends bien…

La panthère aux grands yeux verts prit une profonde inspiration et se releva. Désorientée, elle agitait frénétiquement la queue.

— Que s'est-il passé ? demanda Bannon. Qu'as-tu fait ?

— Nos sangs se sont mêlés… La mort de ses sœurs de magie a laissé un vide en elle. Quand mon don a guéri Mrra, il a rempli ce vide… en nous deux. Je n'avais jamais vécu une chose pareille… Désormais, nous sommes liées, mais toujours indépendantes…

La panthère leva la tête vers sa nouvelle sœur. Malgré leur lien, Nicci ne put pas déchiffrer les symboles imprimés sur sa fourrure. Mais elle capta en revanche le souvenir de la douleur de Mrra lors du marquage.

Les yeux rivés sur son ancienne proie, la panthère tressaillit, puis elle regarda les cadavres de ses deux autres sœurs. Avec un grognement, elle s'éloigna des trois humains que sa *troka* avait eu pour mission de tuer.

Nicci sentit le lien s'étirer et faiblir. Incapable de communiquer

avec Mrra ou de comprendre ses pensées, elle savait pourtant que Chardon, Bannon et elle n'avaient plus rien à craindre.

Mrra vivrait. Seule, mais elle vivrait…

Entièrement seule ? Non, parce qu'un peu de Nicci serait toujours en elle.

Puissante et souple, la panthère bondit de rocher en rocher avec une grâce mortelle.

Chardon la regarda s'éloigner. Son épée encore au poing, Bannon semblait toujours aussi troublé.

Quand Mrra eut disparu dans les ombres des canyons, Nicci éprouva un étrange sentiment de deuil.

Chapitre 47

Impressionné par la taille de la bibliothèque de Surplomb du Monde, Nathan aurait juré qu'elle contenait tous les secrets de l'univers. À condition de savoir où les trouver, ce qui n'était pas son cas…

Et ça ne semblait pas vouloir s'arranger, constata-t-il en grignotant un des biscuits apportés par une acolyte. Parce que personne ne saisissait l'énigme dans son ensemble ! Les centaines d'érudits et de mémoristes ne détenaient que des fragments de vérité. Ça revenait à vouloir repérer les constellations dans un ciel nocturne plombé où seules quelques étoiles brilleraient assez pour être visibles.

De toute façon, les constellations avaient changé, et tout le monde allait devoir réapprendre l'univers depuis le début.

Son biscuit terminé, le vieil homme en prit machinalement un autre. Alors qu'il levait les yeux du grimoire posé devant lui, estimant en avoir terminé, une jeune érudite arriva avec une brassée d'autres ouvrages.

Mia était une de ses assistantes. Dix-neuf ans à peine, de courts cheveux bruns et des yeux vifs, elle semblait plus habituée à lire qu'à communiquer avec autrui.

— J'ai trouvé ces grimoires pour vous, sorcier Nathan. Ils pourraient contenir des informations intéressantes.

Fille de résidents du canyon, Mia avait grandi dans les livres et les études. Née juste après le départ de Roland, elle avait l'âge de la Balafre.

— Merci Mia, fit Nathan avec un sourire parfaitement sincère.

Dès qu'il lui demandait des textes sur un sujet, la jeune femme lui en rapportait par dizaines. Et pendant qu'il lisait, elle consultait d'autres ouvrages avec l'espoir de lui être utile.

Prenant le premier volume, Nathan l'ouvrit à la page de titre.

— Un traité sur la croissance des plantes et comment l'améliorer ?

— Oui… On pourrait y trouver des armes à opposer au Buveur de Vie, lui qui prive toutes les plantes d'énergie… Qui sait ? les sorts fondateurs ont peut-être des points communs.

— Bien raisonné et excellente suggestion.

Même si c'est fort peu probable, en réalité…

Le livre suivant était rédigé dans une langue que le vieux sorcier ne reconnut pas. Des symboles géométriques et des runes, apparemment, d'où semblait monter une sorte de pouvoir. Comme si

ça pouvait l'aider à comprendre, Nathan laissa courir ses doigts sur les pictogrammes.

— Tu connais cette langue, Mia ?

— Ce n'est pas du haut d'haran, ni un idiome de l'Ancien Monde dont je suis familière…

La jeune érudite repoussa en arrière ses courts cheveux bruns.

— Certains de nos plus vieux parchemins sont rédigés dans cette langue. Personne ne parvient à les déchiffrer. Selon certains érudits, ils ont été volés dans une antique bibliothèque d'Ildakar.

Nathan posa sur la table ce volume incompréhensible qui ne lui servirait à rien. En revanche, il fut ravi de voir que le livre suivant contenait des cartes d'une très vaste région – mais sans l'ombre d'une référence permettant de l'identifier. Sur une page, on voyait une chaîne de montagnes avec ses grands contreforts et ses pics déchiquetés. Des lignes en pointillé indiquaient comment atteindre les sommets par des chemins sinueux et dangereux. Les noms des cours d'eau et des monts ne dirent rien à Nathan, jusqu'à ce qu'il en trouve un très particulier.

Kol Adair !

Le vieux sorcier retint son souffle. Ainsi, sa destination finale existait bel et bien ? Sur ce point, au moins, Rouge ne s'était pas trompée.

La grande vallée sur la carte représentait-elle la région autrefois fertile qu'on appelait aujourd'hui la Balafre ?

Nathan aurait donné cher pour retrouver sa magie, ne serait-ce que pour affronter le Buveur de Vie. Car enfin, on ne pouvait pas exiger de Nicci qu'elle sauve le monde toute seule ! Au début du voyage, il ne s'était pas lamenté d'avoir perdu son don de prophète. Tout bien pesé, les prédictions à fourche et les avertissements incompréhensibles ne lui avaient valu que des ennuis et du malheur. Mais sa magie, c'était autre chose. Une partie de lui-même. Ce qui le rendait entier…

Même si la carte le fascinait, ses priorités intimes devaient passer en second. Posant l'ouvrage, il réfléchit au désastre provoqué par le Buveur de Vie. La solution se trouvait-elle dans ces livres ?

Une fois engagés sur le chemin pentu de la mesa, Nicci, Chardon et Bannon éprouvèrent un profond soulagement à l'idée d'avoir laissé la Balafre derrière eux.

À son aise sur ce terrain, Chardon caracola très vite devant.

Moins agile, Nicci progressait plus lentement. Se retournant, elle vit qu'un vent violent soulevait des colonnes de poussière sèche qui, de loin, ressemblaient à des émanations méphitiques.

Devant l'entrée de Surplomb du Monde, où Bannon l'attendait

déjà, la magicienne se retourna de nouveau. Le jeune homme l'imita, et ils regardèrent ensemble la tanière du Buveur de Vie.

— L'idée d'y retourner te tente, magicienne ? demanda Bannon.

— Pour être franche, pas du tout, mais je sais que nous y serons obligés.

Dans un coin de son esprit, Nicci sentit la présence discrète de Mrra. Désormais solitaire, la panthère arpentait la Balafre. Après avoir passé sa vie dans une *troka*, avec deux sœurs félines, elle était liée à Nicci, mais sans savoir comment l'aider…

Dès que ses trois amis furent revenus dans la bibliothèque, Nathan accourut et se réjouit de les revoir entiers. Après le récit de leurs combats contre les hommes-poussière puis les panthères, il tapota paternellement l'épaule de Bannon.

— As-tu utilisé les bottes que je t'ai montrées, fiston ?

— Oui, je n'en ai oublié aucune…

Nicci se souvint des mouvements désordonnés du jeune homme. Mais qu'importait, puisqu'il avait fait rendre gorge à leurs ennemis ? On n'allait pas chipoter sur des détails techniques…

— J'ai tué autant de méchants que lui, annonça Chardon.

— Je n'en doute pas, petite. Et c'est bien ce que j'attendais de toi. Mais Bannon est mon disciple, et je voulais m'assurer qu'il s'en était bien sorti. Comme toi.

— Même si tu n'étais pas censée venir, dit Nicci à la gamine, j'ai été contente de voir que tu sais te débrouiller.

Le compliment fit mouche et la réprimande à peine voilée n'eut aucun effet.

— Je suis ta disciple, Nicci ? demanda Chardon.

Cette idée déconcerta la magicienne. La petite orpheline s'était révélée utile et pleine de bonne volonté, mais elle n'avait aucune aptitude pour la magie.

— Une disciple en quel sens ? Je ne pourrais pas faire de toi une magicienne.

— Je pensais t'aider à trouver des livres dans les archives puis à les lire. Tu dois faire beaucoup de recherches, non ?

À sa grande surprise, Nicci découvrit que l'idée d'avoir Chardon pour assistante ne lui déplaisait pas.

— Je veux bien que tu m'aides, si tu ne deviens pas un boulet.

— Oh ! ça, je te le promets !

Quand les érudits furent réunis, Nicci fit un rapport plus détaillé sur la Balafre. Les canyons, les fumerolles, la boue en fusion et les divers défenseurs du Buveur de Vie…

En plus, elle dessina une carte aussi précise que sa mémoire le lui permit.

— Près de la tanière du sorcier, je suis sûre que nous affronterons ses sbires les plus dangereux. Il faut se préparer à tout.

La magicienne dévisagea Nathan puis balaya du regard les érudits.

— Dès que vous m'aurez trouvé une arme, je m'en servirai pour tuer ce monstre.

— Je suis sûr, affirma Simon, que la solution est ici.

Les érudits acquiescèrent puis murmurèrent entre eux.

— Il suffit de trouver les bons textes, conclut l'archiviste en chef.

Après la réunion, tous passèrent dans la salle à manger pour le repas du soir.

Pendant que Chardon mangeait avec les doigts – des deux mains, parce qu'elle crevait de faim – Victoria fit son entrée, ses mémoristes sur les talons. Elle les guida jusqu'à Nathan, pour qu'ils puissent lui décrire les sujets des livres qu'ils s'échinaient à mémoriser.

Audrey, Laurel et Sage s'assirent près de Bannon et burent littéralement ses paroles. Puis elles se firent un plaisir de le nourrir de légumes grillés, de petits pains frais et de brochettes d'agneau. Emporté par son récit, le jeune homme fit de grands gestes. Attentive, Sage prit une serviette et lui tamponna les coins de la bouche.

Bannon s'en empourpra jusqu'aux oreilles.

— Quand il rougit, minauda Audrey, ses taches de rousseur disparaissent.

Ce commentaire taquin ne fit rien pour apaiser Bannon, qui vira à l'écarlate.

— J'apprécie toutes vos attentions, dit-il. J'ai rarement un si beau… public.

Déglutissant avec peine, il but un peu d'eau de source puis souffla un « Douce Mère la Mer » plein de ferveur.

Victoria vint se placer derrière Bannon et sourit à ses acolytes.

— Je comprends que ce garçon vous plaise, dit-elle comme si le jeune homme n'était pas là. J'espère que vous ne finirez pas comme moi, seules et sans enfants…

— Je… hum…, balbutia Bannon. Je n'ai pas l'intention de m'installer ici et d'épouser quelqu'un.

Il regarda Nicci, comme s'il l'implorait de voler à son secours.

— Nous sommes en mission, dit froidement la magicienne. Après t'avoir évité la mort, à Tanimura, je t'ai dit d'apprendre à te sauver tout seul. Même remarque quand il s'agit de ta vie privée…

Le jeune homme sembla ne plus savoir où se mettre.

Couvant ses acolytes d'un regard de mère poule, Victoria soupira.

— Des parchemins desséchés et des livres poussiéreux ne remplacent pas l'ivresse de sentir la vie grandir en soi – ou de serrer

un bébé dans ses bras. Un jour, vous vous en apercevrez.

Les trois acolytes sourirent.

Victoria approcha de Chardon, occupée à se goinfrer de raisin. Toujours dans sa pauvre robe, la petite ne payait pas de mine.

— J'ai de bonnes nouvelles pour toi, ma chérie, dit Victoria.

Elle posa un ballot sur la table et l'ouvrit.

— Ici, nous avons très peu d'enfants et pas de vêtements vraiment seyants. Donc, j'ai demandé à une couturière de t'en confectionner.

Victoria déplia une petite robe rose coupée à la perfection pour Chardon – qui cessa de mâcher ses grains de raisin.

— Une nouvelle robe, dit-elle, sans trop savoir comment réagir. Je n'en ai jamais eu une comme ça.

La mémoriste en chef rayonna.

— Tu n'auras plus jamais besoin de porter des haillons… Tu es déjà jolie… Dans cette robe, tu seras magnifique. Tu aimes la couleur ? La teinture est fabriquée avec de la roche du canyon réduite en poudre…

Très coquette, la robe semblait peu adaptée à la vie d'une petite aventurière chasseuse de lézards. Chardon interrogea du regard Nicci, qui répondit en toute franchise :

— Généralement, je n'aime pas le rose.

À tel point qu'un jour, dans la Forteresse du Sorcier, elle avait utilisé la Magie Soustractive pour éliminer cette couleur d'une chemise de nuit.

— Je crois que je préférais mon ancienne robe, dit Chardon. Celle-là est très belle, mais je ne voudrais pas la salir quand j'accompagnerai Nicci dans ses explorations. Lorsque nous en aurons fini avec le Buveur de Vie, il nous restera le monde entier à découvrir.

— Ma petite chérie, dit Victoria, tu appartiens à Surplomb du Monde, désormais. Tu resteras ici pour devenir une de mes acolytes, et je t'apprendrai à lire et à comprendre les sortilèges. Très vite, tu seras capable de mémoriser des dizaines de grimoires. Alors, tu auras ta place parmi les mémoristes.

Victoria tapota le bras de la fillette.

Nicci ne l'entendit pas de cette oreille.

— C'est ce que tu veux, Chardon ?

La gamine regarda alternativement la mémoriste en chef et la magicienne.

— Bien sûr que oui ! s'exclama Victoria. Je vais te prendre sous mon aile, petite, nettoyer ton joli minois et te former.

Chardon se tortilla sur son banc.

— Je veux apprendre à lire mieux, c'est vrai, et j'aimerais savoir plus de choses, mais je ne resterai pas ici. Nicci me donnera des cours

pendant que nous sillonnerons le monde. Pour le seigneur Rahl, notre mission est très importante.

Victoria fit un vague geste de la main.

— Des bêtises d'enfant, petite ! Mieux vaut lire des aventures que les vivre, crois-moi. Et je te protégerai.

Elle posa une main sur l'épaule de Chardon, la serrant très fort.

La petite se dégagea, laissa la robe sur la table, où Victoria l'avait posée, et alla se réfugier près de Nicci, qui se leva lentement, l'air pas commode.

— Ça suffit, Victoria. Cette enfant est avec nous.

Peu habituée à être contrariée, la mémoriste en chef se rembrunit.

— Elle a besoin de soins et d'être éduquée. En plus, nous lui apprendrons à utiliser sa mémoire.

— C'est à elle de choisir, lâcha Nicci, parce que sa vie lui appartient.

— Je veux escalader des rochers et chasser des lézards, dit Chardon. Et Nicci m'a promis de m'emmener dans le monde.

La magicienne nota que la tension augmentait dans la salle. Les érudits avaient cessé de manger pour se concentrer sur la querelle.

Victoria foudroya Nicci du regard.

— Es-tu la mère de cette enfant ? De quel droit prends-tu des décisions à sa place ?

— Non, elle n'est pas ma fille… Je n'ai jamais voulu devenir mère. C'était mon choix.

Victoria changea soudain d'angle d'approche.

— N'as-tu jamais songé que tu pouvais avoir tort ? Pourquoi une femme forte, belle et visiblement fertile refuserait-elle de donner la vie ? Moi, j'ai rêvé d'avoir des enfants, sans y parvenir.

La mémoriste haussa le ton :

— Personne ne m'a jamais refusé une acolyte ! Qui es-tu pour oser le faire ?

Plusieurs réponses traversèrent l'esprit de Nicci – qui opta pour la plus frappante :

— La Maîtresse de la Mort.

Chapitre 48

Après l'excellent repas, Bannon sentait encore sur sa langue le goût délicieux des fruits au miel. En retournant vers sa chambre, il se tapota langoureusement le ventre.

Quand on avait dormi à la lisière de la Balafre la nuit précédente, une pièce toute simple prenait des allures de palais – même avec une paillasse en guise de lit. En fait, l'endroit lui rappelait Chiriya, à l'époque où, avec Ian, ils passaient des heures à parler de leurs rêves. Avant que son père commence à le cogner, que les Norukai enlèvent son ami… et que son monde s'écroule.

Bannon ferma les yeux et s'efforça de penser à autre chose. Comme d'habitude, il inspira à fond, se vida l'esprit et repeignit l'univers avec des couleurs plus gaies – et fausses, mais quelle importance ?

Prêt à une bonne nuit de sommeil, il tira le rideau qui tenait lieu de porte à sa chambre et retira sa chemise souillée de sang séché et couverte de dépôts alcalins.

En sifflotant, il jeta le vêtement dans un coin. Le lendemain, il ferait un petit saut à la buanderie du complexe. Sur le bureau, remarqua-t-il, une chemise et un pantalon propres l'attendaient.

Il y avait aussi une cuvette d'eau fraîche et un carré de tissu pour se laver. Exactement le genre d'attentions que sa mère aurait eues pour lui…

Faire un brin de toilette se révéla agréablement rafraîchissant. Raffinement suprême, l'eau était parfumée avec des herbes aromatiques.

Alors qu'il retrempait le carré de tissu dans ce mélange pour le rincer, Bannon sursauta. Le rideau venait de bouger… Quelques secondes plus tard, il s'écarta pour laisser passer Audrey, ses yeux sombres étrangement brillants. Elle n'avait pas frappé à l'encadrement de la porte, ni demandé la permission d'entrer. Torse nu, Bannon rosit en une fraction de seconde.

— Je suis désolé…, dit-il en lâchant son carré de tissu.

Mais de quoi s'excusait-il, au juste ?

— Je me rafraîchissais, et…

— Je viens t'aider, dit Audrey avec un grand sourire.

Elle laissa retomber le rideau derrière elle et avança, ses longs cheveux bruns cascadant dans son dos.

Au lieu de sa tunique blanche habituelle, elle portait une robe plus

cintrée qui soulignait la finesse de sa taille et l'opulence de sa poitrine.

— Après tout ce que tu as traversé, Bannon Farmer, tu ne devrais pas être obligé de te laver tout seul…

— Je… Ce n'est pas un problème.

Sentant le rouge lui monter aux joues, Bannon se maudit de sa timidité.

— Je fais ça depuis très longtemps, tu sais… En principe, on n'a pas besoin de s'y mettre à plusieurs.

— Tu as raison, fit Audrey en s'emparant du carré de tissu, mais pourquoi refuser un peu d'aide ? À deux, c'est quand même plus agréable.

Bannon ne trouva rien à objecter. D'ailleurs, qu'avait-il à redire à cette affirmation ?

Audrey commença par lui laver le torse. Bien plus lentement qu'il semblait nécessaire, mais à l'évidence, son propos n'était pas de le nettoyer. Avec le carré de tissu, elle lui caressa la poitrine, puis passa à son ventre plat.

La gorge sèche, Bannon sentit qu'il était excité. Gêné, il se pencha maladroitement pour dissimuler la bosse, sur le devant de son pantalon.

Mais Audrey n'était pas née de la dernière pluie. Quand elle posa les mains sur cette excroissance, Bannon gémit malgré lui. Puis il saisit le poignet de la jeune femme.

— Inutile de…

— J'insiste ! Je veux que tu sois propre de la tête aux pieds.

L'acolyte desserra la ceinture du jeune homme.

— S'il te plaît, je…

Bannon essaya de déglutir. Désormais, sa gorge était plus sèche que du parchemin. De toute façon, voulait-il vraiment implorer la jeune femme d'arrêter ?

Glissant la main dans son pantalon, elle continua son manège.

— Je te veux propre comme un sou neuf, dit-elle en poussant le jeune homme vers la paillasse.

Les genoux en coton, il s'y laissa tomber sans résistance.

Alors qu'il la regardait, les yeux ronds, Audrey dénoua son corsage puis le fit glisser le long de son buste. Quand elle dévoila sa poitrine, les tétons sombres rappelèrent à Bannon les fraises qu'elle lui avait fait croquer au dîner.

Ébloui par ce spectacle, il poussa un petit cri. Une fois sa robe retirée, Audrey se détourna pour lui faire admirer la ligne de son dos et les courbes parfaites de ses fesses. Elle s'éloigna – pas avec l'intention de l'abandonner, mais pour aller souffler une des deux bougies. Ça laissait assez de lumière pour y voir, mais Bannon ferma

les yeux. Et il resta ainsi jusqu'à ce qu'elle l'ait rejoint sur la paillasse. Lui passant une jambe autour de la taille, elle se mit à califourchon sur lui.

Bizarrement, alors qu'il était épuisé en arrivant dans sa chambre, Bannon n'avait plus du tout envie de dormir.

Il toucha la peau d'Audrey, bouleversé par sa chaleur, puis tendit la main quand elle se pencha pour qu'il puisse découvrir ses seins. Ensuite, elle bougea simplement les hanches et il fut en elle – sans plus de difficulté que ça, comme s'il venait d'être admis au paradis.

Ce qui était le cas, en un sens…

Immergé dans de fabuleuses sensations, Bannon perdit toute notion du temps.

Quand ce fut terminé, Audrey s'écarta de lui, se pencha pour l'embrasser sur les lèvres, puis laissa glisser sa bouche sur sa joue et son cou.

Le jeune homme en soupira d'extase. Bien que vidé de ses forces, il ne se sentait plus fatigué du tout.

Son univers venait de changer.

Alors qu'Audrey ramassait sa robe et l'enfilait, il sentit qu'elle lui manquait déjà.

— Je… Je ne sais que dire…, balbutia-t-il.

La jeune beauté sourit.

— Au moins, tu as su que faire.

— Ça signifie que tu m'as choisi ? Tu sais, je suis sûr de devenir un bon époux. J'ignorais que je désirais me marier, mais tu m'as…

Audrey eut un rire de gorge.

— Ne sois pas stupide ! Tu ne peux pas nous épouser toutes.

— Toutes ? répéta Bannon, déconcerté.

Quand elle eut fini de s'habiller, Audrey approcha de la paillasse où le jeune homme se prélassait, le corps en fête, et l'embrassa de nouveau.

— Merci, dit-elle avant de se glisser hors de la chambre, furtive comme une ombre.

La tête tournant comme une toupie, Bannon paria qu'il allait sourire comme un benêt pendant des jours, voire des semaines. Les yeux fermés, il soupira de satisfaction. Puis il tenta de s'endormir mais n'y arriva pas, le corps toujours en feu.

Dans sa vie, il avait souvent entendu des troubadours chanter l'amour et ses ivresses – sans vraiment comprendre ce que ça signifiait. Récemment, il s'était entiché de Nicci, puis ridiculisé en lui offrant des Violettes Tueuses. Mais jamais il n'avait rêvé à ce qu'il venait de vivre avec Audrey. La belle, parfaite et passionnée Audrey.

Une heure durant, il repensa aux moments passés avec la jeune

femme. En se concentrant, il lui semblait sentir encore sa bouche sur sa peau et…

Un bruissement de tissu attira l'attention de Bannon. Croyant comprendre ce qui arrivait, il leva la tête. Audrey revenait le voir ?

Non, c'était Laurel, ses cheveux blond tirant sur le roux lumineux à la lueur de la bougie restante.

Elle sourit, ses yeux verts pétillant et ses dents aussi parfaites que de l'ivoire.

— Tu ne dors pas encore, je vois, dit-elle en approchant de la paillasse. Je ne te dérange pas, j'espère ?

En avançant, la jeune femme se défit de sa tunique blanche pour révéler toute sa splendeur. Un papillon qui émerge de son cocon…

Désorienté et un peu inquiet, Bannon s'avisa qu'il était de nouveau excité.

— Audrey vient juste…, commença-t-il.

Sans se laisser démonter, Laurel lui prit la main gauche et la posa sur ses seins. Plus petits et plus fermes que ceux d'Audrey… Et les tétons étaient déjà en érection.

— Audrey a eu son tour, souffla Laurel. J'espère que tu n'es pas trop fatigué.

La jeune femme se pencha, caressa le ventre de Bannon, puis alla un peu plus bas… et eut un sourire rayonnant.

— Je vois que tu es en pleine forme, au contraire…

Quand Laurel l'embrassa, le jeune homme, bien plus déluré que la fois précédente, sut exactement que faire et s'attela à la tâche avec enthousiasme.

Considérant son peu d'entraînement, il semblait avoir un grand avenir dans cette activité.

Plus douce et patiente qu'Audrey, Laurel, au bout du compte, se montra plus volcanique. Caressant son partenaire, elle lui montra le genre d'attentions qu'elle désirait, et Bannon se révéla un élève attentif. Quand il voulut accélérer le rythme, elle le brida et attisa ainsi sa flamme.

Puis elle se glissa sous lui, sur l'étroite paillasse, et l'enlaça.

— Tout va bien, lui souffla-t-elle à l'oreille. Et rien ne presse. Sage ne viendra pas avant les premières lueurs de l'aube.

Chapitre 49

Après son expédition dans la Balafre, Nicci se plongea dans l'étude des archives où l'attendait une montagne d'antiques ouvrages.

Chardon essaya de se rendre utile de toutes les façons possibles. Sélectionnant des livres à l'instinct, elle se chargea aussi du ravitaillement, mais ça ne l'empêcha pas de s'ennuyer. Elle aurait voulu en faire plus, mais en matière d'érudition, ses compétences étaient limitées. Dans son village, quand elle aidait ses compagnons à survivre, elle se sentait importante. Une bonne chasseuse de lézards, habile à trouver des points d'eau. Mais les livres… Les langues mortes et les arcanes ne lui disaient décidément rien.

Marcus et Luna lui ayant appris l'alphabet, elle parvenait à déchiffrer quelques mots. De sa propre initiative, elle mémorisa certains termes qui intéressaient Nicci – « vie », « énergie » « Han », « diminution », « épuisement » – et passa devant les rayonnages en quête de titres les contenant. Dès qu'elle en trouvait un, elle s'emparait du volume et allait l'ajouter à la montagne qui se dressait devant son amie.

La magicienne se fiait à l'instinct de sa « disciple ». Hélas, le mystère du Buveur de Vie restait entier.

Indépendante depuis son plus jeune âge, Chardon était parfaitement capable de prendre soin d'elle-même. Nicci, elle ne le cachait pas, appréciait les gens responsables et autonomes. Résolue à prouver qu'elle pouvait être un membre précieux de l'équipe, Chardon se sentait pourtant inutile.

Pour passer le temps, elle explora le complexe et les tunnels qui s'enfonçaient dans la mesa comme des trous de ver dans un arbre mort. Concentrés sur leurs recherches, les érudits ne lui accordaient aucune attention.

Prudente, elle évitait Victoria, trop avide de l'enrôler dans son groupe de mémoristes. Un jour, par hasard, elle était tombée sur une séance d'apprentissage des acolytes. Devant des jeunes gens assis en tailleur à même la pierre, Victoria lisait un texte qu'ils devaient ensuite répéter à la virgule près. Ayant aperçu Chardon, la mémoriste en chef lui avait fait signe d'approcher mais elle avait filé sans demander son reste.

Victoria la mettait mal à l'aise. Et l'idée de passer sa vie parmi des grimoires poussiéreux la révulsait. Son rêve, c'était de rester avec Nicci et de partager ses aventures.

Dans un couloir, Chardon croisa Bannon, aussi désœuvré qu'elle.

— Je donnerais cher pour qu'on ait quelque chose à faire, se lamenta-t-il.

Zébrant l'air, le jeune homme affrontait des ennemis imaginaires – sans pouvoir beaucoup bouger, vu l'étroitesse des couloirs.

— Et si on sortait pour affronter le sorcier ? proposa Chardon.

— Tu n'es qu'une petite fille, répondit Bannon.

— Et toi, un jeune garçon !

— Détrompe-toi, je suis un homme et un terrible escrimeur. Si tu savais combien de Selka j'ai tués, sur le *Randonneur des Vagues*…

— Tu m'as vue combattre les panthères, non ? Et les hommes-poussière.

Accablé, Bannon posa la pointe de son épée sur le sol.

— Toi et moi, nous ne représentons rien face au Buveur de Vie. Ça nous oblige à attendre que quelqu'un trouve un moyen de l'éliminer.

— Attendre me rend folle, grogna Chardon.

Bannon se remit en mouvement, ferraillant contre des ombres. Mais quand il tomba sur les trois merveilleuses acolytes de Victoria, il faillit s'emmêler les pinceaux.

D'un seul regard amoureux, Audrey, Laurel et Sage auraient pu le forcer à la reddition.

Éberluée par ce spectacle, Chardon s'enfonça dans les tunnels jusqu'à l'ouverture qui donnait sur la Balafre. Devant cette désolation, elle eut le cœur serré. Comme elle aurait voulu voir la vallée telle qu'elle était au temps de sa splendeur.

— Je viens ici tous les jours, dit Simon dans le dos de la fillette. Chaque matin, je regarde s'étendre le domaine dévasté du Buveur de Vie. Si tu avais mon âge, tu saurais tout ce que nous avons perdu.

Chardon se retourna.

— À quoi ressemblait la vallée ?

— Partout, il y avait des lacs et des cours d'eau… Sous un ciel bleu, pas gris comme à présent, les collines boisées étincelaient. Des routes reliaient les villes et les villages, et des champs ou des pâturages s'étendaient à perte de vue…

Simon siffla entre ses dents.

— Parfois, j'ai le sentiment de me souvenir d'un rêve. Mais c'était vrai, et ça le redeviendra. J'en suis sûr…

» Bon sang ! ça n'aurait jamais dû arriver ! Un de nos érudits, dépassé par un sortilège… Aujourd'hui, la vallée est morte et les villes n'existent plus – y compris la mienne. Et leurs habitants ne sont plus de ce monde. Tout ça, c'est notre faute. À nous de réparer les dégâts.

— Je veux aider, dit Chardon. Je dois bien pouvoir faire quelque chose.

Simon eut un sourire paternel.

— J'ai peur qu'il faille laisser les érudits s'en occuper.

Vexée, Chardon se détourna et marmonna qu'elle réussirait d'une façon ou d'une autre à sauver le monde.

Longtemps après qu'elle fut partie, le conservateur en chef resta en contemplation devant la Balafre.

Oubliant de dormir, Nicci dévora des volumes jusqu'à ce que ses yeux lui fassent mal, signe annonciateur d'une migraine. Bien qu'elle eût appris beaucoup de choses – y compris sur des sorts qu'elle avait utilisés par le passé –, elle n'avait pas avancé d'un pouce. Écœurée, elle reposa un grimoire inutile.

Mesurant mieux le danger que représentait le Buveur de Vie, elle n'avait plus aucun doute. Si elle ne l'arrêtait pas, le sort du monde était vraiment en jeu. En constante expansion, la Balafre absorberait d'abord l'Ancien Monde, puis ce serait le tour de D'Hara.

Désormais, la magicienne savait très bien pourquoi elle était là.

Le jour, le soleil pénétrait à flots par les fenêtres, illuminant assez les salles de travail. Le soir, les lampes magiques prenaient le relais. Inlassable, Nicci consultait et écartait une bonne dizaine de volumes par nuit.

Plongé dans ses propres recherches, Nathan lisait à une vitesse incroyable et il était depuis toujours bien plus studieux que Nicci. En bonne femme d'action, elle se sentait plutôt taillée pour sauver le monde. Après tout ce qu'elle avait fait avec Richard, elle se savait capable de venir à bout du Buveur de Vie, et elle bouillait d'envie de l'affronter.

Les yeux en feu et les épaules douloureuses, elle décida d'aller prendre un peu d'air. Une fois sortie du complexe, elle étudia le canyon, songeant aux gens qui l'avaient habité paisiblement pendant des millénaires. En milieu de matinée, le soleil n'était pas encore assez haut pour dissiper toutes les ombres au pied de la mesa.

Près du cours d'eau central, non loin du verger d'amandiers, des moutons paissaient tranquillement. Inspirant à fond, Nicci se régala de l'air frais du matin. Une brise taquine faisait voleter ses cheveux blonds, qui du coup lui grattouillaient le nez.

— Venue prendre un bol d'air frais, magicienne ? lança Nathan dans son dos. Quand on regarde de ce côté-ci, on oublierait presque la Balafre et le Buveur de Vie.

— Moi, je n'oublie rien. Et je dois imaginer un plan. J'ai trouvé plusieurs sorts qui pourraient convenir, mais ça ne colle pas. Ce matin, j'ai étudié un sortilège capable de tuer une nymphe-succube – au cas où il pourrait nous servir.

Nathan se passa les doigts dans les cheveux.

— Quel rapport entre une nymphe-succube et le Buveur de Vie ?

— Les deux se nourrissent de la force vitale du monde. Une nymphe-succube, c'est une voyante capable d'absorber l'énergie d'un être *via* le sexe. Les hommes ne peuvent pas lui résister. Les enivrant de plaisir, elle les vide peu à peu de toute vie. D'après ce qu'on dit, ces épaves meurent le sourire aux lèvres.

Nathan eut un sourire gêné.

— J'imagine les dégâts si une femme de ta beauté avait ce genre de pouvoir…

Nicci pointa le menton.

— J'en ai bien plus que ça ! Tout est une affaire de contrôle, et sur ce plan, je ne crains personne. Le Buveur de Vie, lui, ne contrôle rien. Il absorbe la vitalité de ses victimes parce qu'il ne peut pas faire autrement. Dans ce contexte, il ressemble à une nymphe-succube.

— Fascinant… Et comment tuer une nymphe-succube ? Que disait ton antique grimoire ?

— C'est elle qui précipite sa fin. Chaque fois qu'elle couche avec un homme, et elle le fait sans cesse, elle court le risque – très minime – de tomber enceinte. Si ça arrive, elle est perdue. L'enfant, toujours une fille, se développe et grandit jusqu'à ce qu'elle ait absorbé la vie de sa mère, lui faisant subir ce qu'elle a infligé à des légions d'hommes. Au bout du compte, quand la génitrice n'est plus qu'une coquille vide, l'enfant la déchiquette de l'intérieur pour venir au monde… et la remplacer.

— Cette méthode ne semble pas très pratique, si nous devons tuer une nymphe-succube. Il n'y a pas d'autres façons ?

— Selon la légende, la nouveau-née est très faible. Si on l'attaque comme il faut, on peut la tuer et mettre ainsi un terme à une lignée de nymphes-succubes.

Le front plissé, Nathan suivit des yeux un berger qui conduisait ses bêtes au pâturage.

— Une fable intéressante et stimulante, marmonna-t-il, mais je ne vois pas à quoi elle peut nous servir.

Nicci soupira d'accablement.

Sortant du complexe, l'air plus déterminée que jamais, Victoria aperçut le sorcier et la magicienne et vint les rejoindre.

— Lors d'une réunion, mes mémoristes se sont souvenus d'un point important.

Victoria riva les yeux sur Nathan. Depuis l'altercation avec Nicci, deux jours plus tôt, elle lui battait froid.

— Comme nous nous souvenons chacun de livres différents, nous comparons régulièrement nos notes et nos analyses.

— Et quelque chose d'utile vous est revenu ? demanda Nicci. Voilà qui nous changerait un peu…

Un éclair passa dans les yeux de Victoria.

— De quoi s'agit-il ? demanda Nathan, histoire de faire diversion. Le sort original du Buveur de Vie ?

— Non, c'est une histoire au sujet de la forêt primitive qui couvrait jadis l'Ancien Monde. Un univers sauvage en totale harmonie avec la nature. Le Premier Arbre, comme son nom l'indique, fut le premier à se dresser dans la première forêt. Ce chêne géant était alors la plus puissante créature du monde. Bref, il s'agit d'une légende sur la Création.

Nicci n'essaya pas de cacher sa déception.

— Comment un mythe concernant un arbre nous aiderait-il contre le Buveur de Vie ? C'est une menace bien réelle, pas une antique fable.

Victoria s'assombrit encore.

— Ça peut nous aider parce que toutes les ramifications de la vie sont liées. À l'époque où la forêt primitive le recouvrait, le monde, plein de puissance, contrôlait une fabuleuse magie.

Le jugeant plus réceptif, la mémoriste en chef raconta la suite à Nathan :

— Bien avant les Grandes Guerres, des armées dévastaient l'Ancien Monde. Elles abattirent des arbres, détruisant les derniers vestiges de la forêt originelle. Ces soldats monstrueux coupèrent même le Premier Arbre, une tâche si compliquée qu'il fallut mobiliser cent sorciers et deux fois plus de travailleurs. Quand l'arbre s'est abattu, une composante vitale du monde est morte avec lui.

» Mais un gland fut sauvé – l'ultime semence du Premier Arbre. En détruisant les forêts, les armées renvoyèrent toute l'énergie vitale du monde vers le Premier Arbre. Au bout du compte, cette force fut condensée dans ce gland, le dernier vestige de la forêt primitive. Tu imagines, sorcier ? Une telle quantité d'énergie entreposée dans un réceptacle dont elle pourrait sortir un jour en une puissante explosion de vie.

Nathan inspira à fond le bon air frais des hauteurs.

— Et tu penses que cette explosion serait suffisante pour tuer le Buveur de Vie ?

— Il faut l'espérer, non ? Mais plus il deviendra fort, et plus ce sera difficile. Bientôt, ça risque d'être trop tard. Pour l'instant, je pense que Roland, ou plutôt ce qui reste de lui, ne ferait pas le poids contre la dernière étincelle du Premier Arbre.

— En quoi ça nous aide ? intervint Nicci. Tu crois que ce gland existe vraiment ? Si oui, où le trouver ? J'ai lu beaucoup d'ouvrages sans repérer la moindre allusion à ton « ultime semence ».

— Même chose pour moi, fit Nathan. Et j'ai beaucoup lu.

— Mais moi, je me souviens ! insista Victoria. L'information figure dans un grimoire que j'ai mémorisé. Le gland a été mis en sécurité ici,

dans un tunnel ou une grotte. Par là…

La mémoriste en chef désigna la tour à moitié fondue.

— Ce trésor y est toujours…

Chapitre 50

Sous la supervision de Simon, les travailleurs de tout le canyon apportèrent leurs outils dans le complexe et creusèrent pour atteindre les sous-sols de la tour endommagée. En quête du gland magique, bien entendu…

Là aussi, une partie de la roche avait fondu, interdisant l'accès aux tunnels. Avec des pics et des pioches, les ouvriers acharnés s'attaquèrent à la roche durcie.

Massés devant l'entrée principale du réseau souterrain, ils frappaient à tour de bras pendant que certains de leurs camarades évacuaient les gravats.

Lustré d'un mélange de sueur et de poussière, un contremaître se tourna vers Simon :

— Pour ménager une ouverture, grogna-t-il, même petite, il faudra plusieurs jours.

Alors qu'ils observaient les travaux, un peu à l'écart, Nathan s'adressa à Nicci :

— Magicienne, un mur de roche n'est sûrement pas un défi pour toi.

— Pas le moins du monde… Et nous sommes pressés. Écartez-vous tous !

Intrigués, les travailleurs obéirent. Posant les mains sur la roche lisse, Nicci l'étudia un moment, puis elle lança son sort. Aussitôt, la muraille commença à fondre.

Sans recourir à la Magie Soustractive, Nicci n'avait pas détruit la roche, la modelant plutôt comme de la glaise. Puis elle la fora, au prix d'un effort considérable, et resolidifia les parois pour que son ouvrage ne s'écroule pas sur lui-même.

Après avoir creusé sur dix pieds de profondeur, elle se demanda s'il y avait vraiment des salles et des tunnels derrière l'obstacle. Le responsable de l'accident, un maladroit, avait peut-être réussi à détruire les sous-sols de la tour.

Non, la résistance diminuait… Bientôt, la dernière couche de roche, très fine, se craquela comme une coquille d'œuf puis s'effondra.

Nicci entra dans des catacombes sombres et sinistres situées exactement là où les plans l'indiquaient. Après des années sans ventilation, l'air empestait le moisi.

Les mains en coupe, la magicienne lança un sort d'illumination afin d'étudier un tunnel aux parois rocheuses constellées de petites niches

creusées par la main de l'homme. Au bout de ce passage, une grande salle abritait des centaines d'étagères lestées de statuettes, d'amulettes et d'autres artefacts couverts de poussière.

Derrière Nicci, Nathan avançait en époussetant sa longue tunique d'érudit.

— Par les esprits du bien, c'est exactement ce que nous cherchions. Le gland magique serait ici ?

Sur les talons du vieil homme, Simon et Victoria ouvraient de grands yeux émerveillés.

— Exactement là où mes disciples l'avaient dit. Tu aurais dû me croire sur parole, magicienne.

— Je préfère avoir des preuves, répondit Nicci sans relever le ton provocant de la mémoriste en chef. Maintenant que j'en ai, je te crois.

Dans cette espèce de musée souterrain, Nicci et ses compagnons admirèrent les trésors entreposés là depuis des siècles. Parmi les vases sculptés, les figurines de marbre, les fioles en verre coloré, les amulettes en or incrustées de pierres précieuses et les médaillons en céramique vitrifiée, la magicienne repéra un coffret de bois, pas plus grand que sa main, qui l'attira irrésistiblement.

Fascinée par le pouvoir qui en émanait, elle s'en empara et une pulsation se communiqua à sa paume.

— Ce coffret contient quelque chose de très important, dit-elle.

— C'est ce que nous cherchons…, souffla Victoria. Je me souviens de la description…

Nicci souleva le couvercle. Sur un carré de velours rouge reposait un gland qui semblait en or.

Nathan sourit comme un gamin.

— Extraordinaire… Le Buveur de Vie sera impuissant contre cet artefact. Désormais, nous avons l'arme dont nous rêvions.

— Oui, confirma Nicci en fermant le coffret. J'en dispose enfin. Il n'y a pas de temps à perdre, parce que le Buveur de Vie devient plus fort chaque jour. Cette mission sera plus dangereuse que la précédente, mais je m'en chargerai…

Les érudits étudieraient plus tard les autres trésors. Si elle gagnait contre le Buveur de Vie, ils auraient tout le temps du monde pour ça.

Nicci sortit le gland du coffret, l'enveloppa dans le carré de velours puis le glissa dans la poche secrète de sa robe.

En retournant vers le bâtiment central du complexe, elle réfléchit à ce qu'elle devrait faire avant de partir. Pas grand-chose, à part se munir de vivres et d'eau.

Alors que des érudits entouraient la magicienne, avides de voir le gland magique, Bannon et Chardon approchèrent.

L'air morose, Victoria s'adressa à la petite foule :

— Je sais qu'elle est une puissante magicienne, mais j'hésite à lui confier un pareil trésor – l'essence même de la vie – alors qu'elle se fait appeler la Maîtresse de la Mort.

Nicci ne se laissa pas démonter par cette objection.

— Ça doit être fait, et je suis la plus qualifiée…

Simon coula un regard en coin à Victoria et déclara :

— Ici, tout le monde sait qu'il s'agit d'une grande bataille. Des érudits et des aspirants sorciers pourraient t'accompagner, magicienne. Nous serions ton armée contre le Buveur de Vie.

— Ça finirait par un massacre. Aucun de vous n'est assez formé. Non, les risques sont trop grands.

Chardon avança, des étoiles dans ses yeux couleur de miel.

— Nicci réussira, j'en suis sûre. Tu crois que la vallée redeviendra comme avant ?

La magicienne répondit sans hésiter :

— Tuer le Buveur de Vie enrayera la désolation. Mais ne te fais pas trop d'illusions. La blessure est grave, et il faudra du temps pour qu'elle guérisse.

— Je viens avec toi. C'est ma vallée, et je dois participer à sa libération.

— Trop dangereux ! Si je dois m'occuper de toi, ça me distraira.

— Tu n'auras pas besoin de te soucier de moi. Nicci, je veux venir ! Je t'aiderai, comme la dernière fois.

— Pas question, et cette fois, pas de fugue ! Pour t'empêcher de me suivre, je suis capable de dire à Nathan de te ligoter puis de t'enfermer dans une chambre.

— Tu ne ferais pas ça…

— Je préférerais m'en abstenir – si tu jures de rester ici. C'est ce que tu peux faire de mieux pour m'aider. Chardon, je suis très sérieuse.

— Mais je…

Nicci leva une main pour intimer le silence à la gamine.

— Tu préfères que je te jette un sort de sommeil, pour que tu te réveilles quand tout sera fini ?

— Non… Bon, c'est juré, je ne bougerai pas d'ici.

— Es-tu du genre à ne pas tenir parole ?

Vexée, Chardon s'écria :

— Pas du tout !

Nicci dévisagea la fillette… et décida qu'elle pouvait la croire.

— La petite doit rester en sécurité, dit Nathan, ça tombe sous le sens. Mais dans une grande bataille pareille, tu auras besoin de quelqu'un. Le Buveur de Vie est un sorcier très puissant.

— Ce ne sera pas le premier que je tuerai…

— Certes, mais il n'est pas comme les autres. Nous n'avons aucune

idée de ce qu'il t'opposera. Il faut que je vienne avec toi, pour te prêter main-forte.

— Comment, sans ton don ?

Nathan tapota le pommeau de son épée.

— N'oublie pas que je suis un aventurier. Et mon don n'est pas mort, mais juste endormi. Affronter le Buveur de Vie pourrait l'inciter à se réveiller.

Nicci ne put s'empêcher de frissonner.

— C'est bien ce que je crains, Nathan Rahl. Je sais quel formidable sorcier tu peux être, mais c'est trop risqué.

— Enfin, permets-moi d'insister…

Nicci secoua la tête.

— Réfléchis. À Renda-sur-Baie, quand tu as voulu soigner cet homme, qu'est-il arrivé ? Ta magie incontrôlable l'a déchiqueté de l'intérieur. Et face au Juge Suprême, la même chose s'est produite. Par bonheur, ton pouvoir a neutralisé celui du sorcier fou, mais c'était un hasard…

» Le Buveur de Vie, comme toi, ne contrôle pas sa magie. S'il affronte la tienne, tu imagines ce qui risque d'arriver ?

Dans les yeux du sorcier, Nicci vit que ses arguments faisaient mouche.

— Et quand je libérerai le pouvoir du gland ? Si ton don indiscipliné contrariait une telle puissance, tu risquerais de finir désintégré. Ou le monde pourrait imploser. C'est bien trop dangereux.

À contrecœur, Nathan hocha la tête.

— Je crains que tu aies raison, magicienne. Si je retourne la magie du Buveur de Vie contre nous, en l'amplifiant on ne sait combien de fois, je ne serai pas en mesure de la maîtriser. Dans ce cas, les conséquences peuvent être dévastatrices.

Nicci se redressa de toute sa hauteur.

— Je dois dépendre de mon seul pouvoir, et il faudra que je voyage vite.

Elle tapota la poche où elle avait glissé le gland.

— Ton épée serait la bienvenue, Nathan, mais j'ai déjà une arme.

Bannon fit un pas en avant.

— Dans ce cas, je suis l'homme qu'il te faut. Si tu as besoin d'une lame, la mienne sera à ton service.

Le jeune homme eut un sourire plein de bravoure – essentiellement à l'intention d'Audrey, Laurel et Sage, présentes dans l'assistance.

— Et tu ne risqueras pas de t'inquiéter pour moi, magicienne, parce que mon sort t'indiffère.

Dubitative, Nicci plissa le front.

— Tu ne devrais pas jouer les héros pour impressionner tes petites

amies…

Le jeune homme s'empourpra.

— Je peux vraiment t'aider ! Douce Mère la Mer, tu as bien vu comment j'ai combattu les hommes-poussière et les panthères ! Si on nous attaque à proximité de la tanière du sorcier, je peux gagner le temps dont tu auras besoin pour accomplir ta mission. Ça peut faire la différence entre le succès et l'échec.

Lèvres pincées, Nicci étudia le jeune homme. Lors d'affrontements contre des adversaires apparemment invincibles, il avait fait bien plus que ses preuves.

— Je reconnais que tu peux être utile, à l'occasion… Mais si tu m'accompagnes, ce sera au péril de ta vie. Cette fois, je ne serai pas en position de te sauver.

— Marché conclu, magicienne !

Bannon serra les dents et les poings pour contenir son angoisse. À l'évidence, il avait conscience des risques.

— Je suis prêt à faire face au danger.

Les regards admiratifs de ses trois belles renforcèrent la détermination de Bannon. Doutant de pouvoir le convaincre de rester, Nicci dut aussi reconnaître qu'il lui serait sans doute d'un précieux secours.

— L'affaire est entendue… Au minimum, tu pourras détourner l'attention d'un monstre à un moment-clé de la mission.

Audrey, Laurel et Sage vinrent dire au revoir à leur héros. Chardon, elle, se jeta dans les bras de Nicci.

— Reviens vivante, mon amie. Je veux voir le monde tel qu'il est censé être, mais pour ça, il faut que tu y sois avec moi.

Mal à l'aise, Nicci ne sut que répondre à cette explosion de sentiments.

— Si c'est possible, je rendrai au monde sa beauté, puis je reviendrai pour en profiter avec toi.

La phrase suivante sortit des lèvres de la magicienne sans qu'elle l'ait prémédité :

— C'est juré, Chardon.

La fillette leva les yeux vers son amie.

— Es-tu du genre à ne pas tenir parole ?

— Pas du tout !

Chapitre 51

Une fois au pied de la mesa, Nicci et Bannon traversèrent d'un bon pas la bande de terrain relativement préservée. Puis ils s'engagèrent dans la Balafre à un rythme tout aussi soutenu. Lors de la précédente expédition, ils avaient procédé prudemment. Munie d'une arme et d'une destination, Nicci ne voyait plus de raisons de lambiner. Le gland toujours dans la poche secrète de sa robe, elle était en chemin pour tuer le sorcier responsable de tant de malheurs et de morts – tout ça pour sauver sa misérable petite vie.

Aux yeux de la magicienne, le Buveur de Vie était un monstre à abattre. Pas question de penser à lui comme à un malade terrorisé – et encore moins comme à un érudit tenté de jouer avec une magie qui le dépassait. Pour elle, il n'était pas un type nommé Roland, mais un poison qui se répandait dans toutes les directions. Un fléau sur le point de détruire le monde…

C'était pour ça que Rouge avait envoyé Nicci à la recherche de Kol Adair avec Nathan. Et la magicienne jouerait son rôle.

Au milieu du paysage désolé, Bannon avançait sans se plaindre, et sa détermination impressionnait sa compagne.

Dans la Balafre, comme toujours, le vent soulevait des nuages de sel et les fumerolles empestaient.

Concentrée sur son objectif, Nicci ne courait pas, mais elle ne prenait pas le temps de se reposer. Dans cet environnement, elle bouillait d'impatience d'en finir. À ses côtés, Bannon plissait le nez à cause du soufre et surveillait consciencieusement les environs.

À un moment, les deux voyageurs passèrent dans l'ombre d'une flèche rocheuse en forme de gobelin. Les branches mortes d'un pin saillaient d'une crevasse, au pied de cette tour naturelle.

Sans s'arrêter, Bannon but un peu d'eau à sa gourde.

— Magicienne, demanda-t-il, est-il sage de voyager en terrain découvert ? Ne devrions-nous pas essayer de nous cacher pour que le Buveur de Vie ne nous voie pas venir ?

Nicci secoua la tête.

— Il sait où nous sommes. Je suis sûre qu'il sent ma magie. Avancer à couvert nous ralentirait, c'est tout.

Quand Bannon lui tendit sa gourde, la magicienne s'avisa qu'elle avait la gorge en feu. Elle but et l'eau tiédasse lui laissa un goût désagréable sur la langue. Quand elle lui eut rendu sa gourde, le jeune

homme la remit à sa ceinture, puis il posa la main sur son épée et tourna lentement la tête.

— J'ai l'impression qu'on nous épie…

Sondant la zone avec sa magie, Nicci découvrit qu'elle regorgeait de formes de vie dénaturées. Les animaux capables de s'adapter à l'infestation du Buveur de Vie…

— Beaucoup de créatures nous regardent, mais je m'en fiche, tant qu'elles ne s'opposent pas à notre mission. Si elles essaient, nous le leur ferons regretter.

Nicci comptait avancer sans pause ni arrêt pour la nuit jusqu'à ce qu'ils aient atteint le cœur de la Balafre. Partis de Surplomb du Monde aux premières lueurs de l'aube, les deux voyageurs perdirent nettement de leur superbe quand arriva le soir. Recuits par le soleil, ils ressemblaient à des statues de marbre à cause des dépôts alcalins.

Nicci se nettoya tant bien que mal le visage. Après un tel traitement, sa robe noire était au mieux grise.

Une fois le soleil couché, le vent souffla plus fort, soulevant des rideaux de poussière et de sable. À la très faible lumière des étoiles et de la lune – normal avec ce voile qui bloquait le ciel – Nicci et Bannon continuèrent leur chemin. Autour de minuit, les bourrasques devinrent si violentes que la magicienne n'entendait même plus les pas de son compagnon, derrière elle. Contraints et forcés, les deux voyageurs se réfugièrent dans une alcôve rocheuse.

— Repose-toi tant que tu le peux encore, dit Nicci. Nous repartirons dans une heure.

— Je peux continuer, assura Bannon.

Les lèvres craquelées, il avait les yeux gonflés et injectés de sang.

— Marcher dans cette tempête de sable serait trop risqué. Sans visibilité, on peut tomber dans un trou. Et que faire si le Buveur de Vie nous envoie des hommes-poussière ? On restera ici jusqu'à ce que ça se calme – dans pas longtemps, j'espère. Je n'aime pas ça, mais il le faut.

Pendant ce répit, Nicci utilisa son don pour nettoyer le visage et les yeux de Bannon, puis elle fit la même chose sur les siens. Alors qu'elle procédait, elle sentit la magie se ramasser sur elle-même, prête à se défendre. Quelqu'un l'avait détectée et tentait de s'en emparer. Au cœur de la Balafre, le pouvoir d'absorption du Buveur de Vie gagnait en puissance. Là, il essayait de dominer Nicci, désireux de la contrôler et de s'approprier sa magie. Et un sort minuscule avait suffi à l'alerter…

Dès que la tempête se fut un peu calmée – rien de très spectaculaire – la magicienne décida de repartir.

— On y va !

Sur le terrain accidenté, Bannon eut du mal à suivre le rythme. Sa belle détermination et son énergie inépuisable n'étaient plus qu'un souvenir, et ça n'était pas seulement dû à la fatigue.

Nicci ne chercha pas à se voiler la face. Plus ils approchaient du Buveur de Vie, plus ils s'affaiblissaient, contaminés par sa magie meurtrière.

Des heures plus tard, le ciel rougeoya. Puis le soleil se montra à l'horizon, semblable à des flammes qui montent en rugissant du bûcher funéraire d'un millier d'innocentes victimes d'un massacre. Loin devant elle, Nicci repéra le cœur sombre du cratère – un vortex où tourbillonnait la magie tueuse du Buveur de Vie.

— Douce Mère la Mer, souffla Bannon, nous y sommes presque.

Épuisé, il semblait plus soulagé qu'inquiet.

— Nous ne sommes pas encore assez près…, modéra Nicci.

Elle tenta d'accélérer le pas et mesura combien le pouvoir du sorcier dément la diminuait. Si le duel n'avait pas lieu très vite, elle doutait d'avoir encore la force de vaincre, même avec l'aide du Premier Arbre.

Le terrain devint encore plus accidenté. Comme si le sol de la vallée morte était sans cesse retourné de l'intérieur, les flèches rocheuses penchaient dangereusement. Tels des éclairs telluriques, de grandes crevasses zébraient le sol et d'énormes rochers renversés témoignaient de la rage aveugle du Buveur de Vie.

Nicci et Bannon durent escalader plusieurs obstacles, avancer sur des blocs de roche instables et sauter par-dessus des crevasses d'où montaient des odeurs pestilentielles.

Vers midi, sous une chaleur accablante, le repaire noir du sorcier semblait toujours être un mirage perdu dans le lointain. Pourtant, la magicienne sentait une présence de plus en plus proche – attentive à leur progression, mais pas encore prête à attaquer.

Même si elle restait vigilante, son seul véritable ennemi, c'était le Buveur de Vie, et rien d'autre ne devait mobiliser son attention.

Les yeux irrités par la poussière, la magicienne vit quand même la grande silhouette qui se dressait devant elle. Un sifflement déchira l'air, et une créature couverte d'écailles, jusque-là bien camouflée, chargea les deux voyageurs. Ouvrant la gueule, elle révéla des muqueuses rougeâtres, deux rangées de crocs pointus et une langue noire bifide.

Un lézard géant hérissé de pointes mortelles avec sur le dos une crête sûrement aussi coupante qu'une lame ! La peau constellée de plaies à vif, sa longue queue battant l'air, le monstre était en chasse.

Nicci recula. Épée au poing, Bannon se campa devant elle.

Sur sa droite puis sa gauche, la magicienne capta des mouvements.

Trois autres lézards géants fondaient sur eux. Semblables à ceux que Chardon portait à la ceinture, le jour de leur rencontre, ils étaient hélas des centaines de fois plus gros. La taille d'un étalon, estima Nicci.

Prêt à combattre, Bannon siffla entre ses dents.

— J'ai toujours rêvé de voir un dragon. Dans les légendes, c'est si excitant. Mais ceux-là sont bien réels.

— Ce ne sont pas des dragons, mais de vulgaires lézards, lâcha Nicci.

Quand les reptiles furent plus près, leur énorme gueule ouverte, elle jugea bon d'ajouter :

— Très gros, cela dit…

Les pieds plantés dans la poussière, Bannon brandit Solide.

Deux lézards fonçaient comme des taureaux. Les deux autres exécutaient une manœuvre d'encerclement typique. Le sang réchauffé par le cagnard, sûrement affamés, les monstres se déplaçaient avec une grâce meurtrière.

Nicci tendit les mains et plia les doigts. Se concentrant sur le poitrail d'un lézard, elle localisa son cœur et, au moment où il bondissait, invoqua une onde de feu. Dans d'autres batailles, elle avait utilisé sa magie pour faire bouillir la sève d'un arbre au point que le tronc finisse par exploser. Reprenant ce principe, elle fit chauffer le cœur du lézard afin qu'il implose. Foudroyée, la créature s'écroula. Emportée par son élan, elle creusa une ornière dans la poussière, s'arrêtant quasiment aux pieds de la magicienne.

En principe, celle-ci aurait pu disposer aisément des quatre monstres. Mais après sa première frappe, elle se sentit très faible. En utilisant son don, on eût dit qu'elle avait ouvert une écluse au Buveur de Vie. Même de très loin, il était en train de siphonner sa magie.

Dans un passé assez lointain, Nicci avait absorbé le pouvoir des sorciers qu'elle tuait. Et voilà que la même chose lui arrivait. Roland lui volait sa vie.

En un ultime réflexe de défense, elle invoqua un champ de force pour colmater la brèche où s'engouffrait le Buveur de Vie. Une menace écartée, elle s'avisa que l'autre demeurait. Et désormais, plus question de combattre les lézards avec son don.

Reculant, elle se cacha derrière le rocher le plus proche.

Occupé à contenir le deuxième lézard, Bannon n'avait pas vu la magicienne tituber. Son épée tenue à deux mains, il la leva au-dessus de sa tête puis l'abattit de toutes ses forces.

Quand la lame toucha les écailles du lézard, le son rappela à Nicci celui d'un marteau sur une enclume.

Le coup ricocha sur la carapace du monstre sans même l'entamer.

Bannon frappa de nouveau et n'obtint pas plus de résultat. S'acharnant, il parvint pourtant à faire couler le sang entre deux écailles. Le reptile cria de douleur, recula un instant, puis revint à l'assaut.

Bannon frappa à la tête – si fort que des étincelles jaillirent. Quand le monstre ouvrit la gueule, il plia les bras, ramena son épée en arrière puis l'enfonça dans le palais rougeâtre. Poussant de toutes ses forces, il transperça l'os puis traversa de part en part le minuscule cerveau…

En retirant sa lame, Bannon trancha la langue bifide, qui tomba sur le sol déjà rouge de sang.

Oubliant sa victime agonisante, le jeune homme fit face au troisième lézard, perché sur un gros rocher et prêt à bondir.

Bannon chercha Nicci du regard et vit qu'elle était adossée à un rocher, blanche comme un linge.

— Magicienne !

Mobilisant ses forces, Nicci invoqua assez de magie pour arrêter le cœur du lézard. Hélas, elle sentit les serres invisibles du Buveur de Vie se fermer sur son pouvoir tels les crocs d'un chien de chasse sur la nuque d'un lièvre.

Juste à temps, elle restaura son champ de force protecteur. Des points noirs dansant devant les yeux, elle se radossa à son rocher. Résolue à ne pas abandonner, elle dégaina son couteau. S'il le fallait, elle finirait ce combat en usant de ses dents et de ses ongles.

— Je me charge des deux lézards, magicienne ! cria Bannon.

En hurlant de rage, il chargea le plus proche et frappa dans une gerbe d'étincelles.

À coups redoublés, il fendit une écaille puis prit pour cible une des plaies rougeâtres. Quand le monstre rugit de haine, il répliqua par un cri presque aussi animal.

Depuis le combat contre les Norukai, Nicci n'avait plus vu Bannon ainsi. Quelque chose l'avait de nouveau plongé dans cette rage de tuer. Mais sans qu'il perde totalement sa lucidité. Voyant que sa furie ne suffirait pas, il leva son arme et l'enfonça dans l'œil droit du lézard.

Le monstre essaya de fuir, mais le jeune homme mit tout son poids dans le coup. Faisant tourner son épée, il transforma l'œil du reptile en une bouillie verdâtre.

Le lézard ne consentant toujours pas à crever, Bannon poussa encore plus fort, transperça un os puis détruisit le ridicule cerveau du monstre.

Haletant, le disciple de Nathan tenta de retirer son arme, mais elle était coincée dans la boîte crânienne du lézard.

— Allez, sors de là ! cria-t-il.

Rendu prudent par le cours des événements, le dernier lézard sauta

de son perchoir et avança vers Nicci. Son couteau brandi, elle se prépara… à mourir. Quand il bondirait, le monstre la renverserait et elle était bien trop faible pour avoir une chance de le tuer.

Alors que le lézard attaquait, la magicienne sentit une présence familière. Puis elle éprouva la joie anticipée de l'attaque et de la mise à mort et eut l'impression que des muscles énormes jouaient sur son frêle corps d'humaine.

Sautant d'un rocher, la puissante panthère atterrit sur le dos du lézard et le déstabilisa en plein bond. Puis elle lui planta ses crocs dans la gorge.

Ivre de soulagement, Nicci se redressa.

— Mrra !

Déchaînée, la panthère arrachait des lambeaux de chair au reptile. Luttant pour sa vie, celui-ci tentait de se dégager, mais il était déjà trop tard. Méthodiquement, Mrra labourait la chair fragile, entre les écailles, en quête d'un organe vital.

Dans son esprit, Nicci sentit la volonté de tuer afin d'éliminer une menace contre une sœur humaine. Née pour se battre et dressée pour tuer, Mrra était aussi programmée pour défendre les siens.

Emportée par le lien, Nicci brûlait d'envie de déchiqueter le lézard à mains nues. Stimulée par la rage de tuer de la panthère, elle se jeta dans la mêlée. Sans son pouvoir, mais une lame suffirait.

Mrra força le lézard à se retourner et à exposer les écailles moins dures, sur son ventre. Comme un binôme, Nicci et Mrra collaboraient harmonieusement. Alors que le monstre fermait sa gueule démesurée, la magicienne lui enfonça sa lame dans la gorge, où la peau se révéla beaucoup plus fine, et frappa inlassablement jusqu'à ce que la panthère, ayant enfin réussi à ouvrir le ventre du reptile, le vide de ses entrailles puis de ses organes vitaux.

Le geyser de sang chassa les dépôts alcalins, sur les joues de Nicci, qui ne se sentit pas propre pour autant.

En revanche, elle retrouva son énergie. Mentale, pour le moins… Tremblant d'épuisement, elle brûlait en même temps d'envie de reprendre son chemin.

Au bord de l'évanouissement, Bannon baissa les yeux sur le dernier lézard, enfin mort, puis regarda Mrra avec un profond respect.

— Magicienne, une chance que je t'aie convaincue de ne pas l'achever…

— Une chance, oui…

Nicci tourna la tête vers la panthère et sentit le lien puissant et incompréhensible qui les unissait.

Mrra feula de triomphe.

— Ne t'avais-je pas dit que je te serais utile ? ajouta Bannon. Tu as

besoin de moi.

— J’ai besoin de fort peu de choses, jeune homme…

Une main en visière, Nicci sonda la Balafre.

— Pour l’heure, nous devons atteindre la tanière du Buveur de Vie. (Elle tapota la poche secrète de sa robe où se trouvait le gland magique.) Avant qu’il soit trop tard…

Chapitre 52

Nicci et Bannon avançaient, la présence maléfique du Buveur de Vie leur collant à la peau comme du goudron. Les gestes ralentis, une terrible lassitude dans le corps, la magicienne continuait son chemin vers le cœur de la Balafre et le sorcier qu'elle devait tuer. Pour Chardon, pour la vallée naguère fertile, pour Richard, pour l'empire d'haran… et pour le monde entier.

— On y sera bientôt, magicienne, dit Bannon d'une voix éraillée. Et ma lame a toujours soif de sang…

— Le Buveur de Vie essaiera encore de nous arrêter, et nous ne savons pas comment il s'y prendra. Reste vigilant.

— … Quant à moi, je saurai t'être utile.

Nicci eut un vague geste que Bannon prit pour un compliment – ou qu'il fit semblant de croire flatteur à son égard.

Sa fourrure ocre se fondant à l'environnement, Mrra jouait les éclaireuses dans un décor qui devenait de plus en plus sinistre. Désormais en roche volcanique, les blocs déchiquetés avaient des arêtes coupantes comme des lames. Les émanations de soufre, de plus en plus fortes, rendant l'air quasiment irrespirable, chaque pas devenait une torture.

Alors qu'ils s'enfonçaient dans le cratère, Nicci voyait de mieux en mieux sa destination. Et sa cible, par la même occasion.

Le repaire du Buveur de Vie ressemblait à une arène géante entourée de flèches rocheuses noires distordues. Les premières victimes de l'appétit dévorant du sorcier…

Dans le ciel plombé, des éclairs crépitaient. Régulièrement, la foudre s'abattait sur l'une ou l'autre des flèches de pierre. De plus en plus violent, le vent faisait un contre-chant sinistre aux roulements de tonnerre.

Sur le sol, vers la gauche, un rocher noir éclata pour laisser jaillir un flot de lave en fusion. Par les artères brisées du monde, du sang brûlant se déversait à la surface.

Les sourcils roussis par la chaleur, Bannon recula un peu. Alors que d'autres blocs d'obsidienne explosaient, Mrra ralentit le pas, les naseaux plissés. Puis elle reprit son chemin sur le flanc de Nicci.

— Comment continuer dans cet enfer ? demanda Bannon en écartant de ses yeux une mèche de cheveux.

Sur un terrain de plus en plus accidenté, Nicci marchait à pas prudents. Si près du but, ce n'était pas le moment de glisser et de se rompre le cou.

— Comment rebrousser chemin, jeune homme ?

Devant eux, Nicci sentait la présence assassine du Buveur de Vie. Anticipant une attaque, elle mobilisa tout son savoir pour tisser un champ de force protecteur avec un subtil mélange de Magie Additive et Soustractive. Si elle laissait le sorcier s'emparer de son don, tout serait fini.

Pour se défendre, elle utilisa des sorts très récemment appris dans les archives de Surplomb du Monde. Ça ne l'immunisait pas, mais au moins, elle pouvait continuer à avancer.

Plongé dans une étrange transe, Bannon la suivait comme un automate. Quand elle se retourna pour l'encourager, Nicci fut surprise par son visage parcheminé comme celui d'un vieillard.

Ses longs cheveux roux grisonnant, Bannon écarquilla les yeux :

— Magicienne, tu as l'air… vieille.

Nicci se palpa les joues et sentit sous ses doigts les sillons de l'âge, comme s'il ne lui restait presque plus de temps à vivre.

Le Buveur de Vie leur volait leur avenir.

— Il faut avancer plus vite, dit-elle.

Plus le temps passait, et plus le sorcier adverse risquait de gagner en puissance – jusqu'au moment où le gland ne pourrait rien contre lui.

La peur montait en Nicci. Pas à cause de sa fin prochaine, ni parce que vieillir si vite était un cauchemar. Non, parce qu'elle risquait de ne pas mener à bien sa mission, à laquelle elle avait pourtant consacré son cœur et son âme. Décevoir Richard, il ne pouvait rien y avoir de pire, à ses yeux.

— Je suis la Maîtresse de la Mort, murmura-t-elle. Face à moi, le Buveur de Vie n'a pas l'ombre d'une chance.

Observant Mrra, Nicci vit que ses pattes laissaient des traces rouges sur les rochers noirs. Blessée ou pas, la panthère restait prête à lutter aux côtés de sa nouvelle sœur humaine.

L'air devint plus lourd et un sifflement aigu monta de la zone où se dressait l'arène noire.

Le sol en obsidienne se craquelant, un geyser de vapeur brûlante jaillit à la surface. Le souffle coupé par la chaleur, Nicci riva les yeux sur les ombres des grandes flèches de pierre, autour de l'arène.

Le Buveur de Vie se cachait à cet endroit. Même si elle devait en crever, elle allait le trouver et le tuer.

— Buveur de Vie ! cria-t-elle.

Le tonnerre éclata et la foudre s'abattit sur les flèches noires.

— Roland, dit Nicci, plusieurs tons plus bas, viens m'affronter.

Le sol se fissura et des silhouettes en émergèrent : d'énormes scorpions, les yeux brillants et leurs pinces claquant dans l'air. De la taille d'un gros chien, ces monstres allaient monter la garde devant l'arène.

Près de Nicci, Bannon gémit. Ses parents, se souvint la magicienne, avaient été tués par des créatures similaires.

Mais le véritable ennemi était ailleurs.

— Buveur de Vie ! cria de nouveau Nicci en avançant.

Soudain, elle se rappela les mots du livre de vie :

« L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. »

Dans l'arène, des rochers tremblèrent sous l'onde de choc d'étranges secousses sismiques. Dans ce que Nicci identifiait à présent comme un puits central, les ténèbres s'épaissirent encore. Puis des silhouettes humaines momifiées en sortirent, ce qui restait de leurs bras et de leurs jambes couvert de plaies purulentes comme celles des lézards. Et des bubons éclataient sur leur visage.

Des spectres plus horribles encore que les hommes-poussière… En rangs serrés, ils empêchaient Nicci d'approcher de son but.

Mrra rugit et Bannon dégaina son épée.

— Magicienne, nous pouvons passer en force !

Les pestiférés revenus de la mort avancèrent. Dégainant son couteau, Nicci brida son pouvoir – sans se cacher qu'elle risquait d'en avoir besoin.

Les scorpions aussi approchaient, soutien logistique des tueurs momifiés.

Mrra dévoila ses crocs, prête à bondir.

— Magicienne, je vais affronter ces créatures pour que tu puisses approcher de ta cible.

Dans une explosion d'éclairs, le Buveur de Vie en personne émergea enfin des ombres.

Chapitre 53

Le cercle de flèches noires entourait un puits de ténèbres béant comme la gueule d'un serpent géant enfoui dans la terre – un abîme ouvert sur les profondeurs glaciales de l'éternité. *Via* cet ignoble gouffre, la magie sauvage du Buveur de Vie absorbait l'énergie du monde.

La créature qui se nommait jadis Roland avait émergé de ce cloaque. Ratatiné comme une très vieille femme et au moins aussi frêle, le sorcier était un mélange monstrueux de pouvoir illimité et de décrépitude. Un humain, ce fantôme haineux ? Ce qu'il en restait, en tout cas. Et ce n'était pas beau à voir.

Dans une explosion d'éclair, il vint prendre place derrière ses troupes répugnantes.

Le vent hurla comme si la présence du monstre lui arrachait des cris de terreur.

Roland portait ce qui avait un jour été la longue tunique d'un érudit de Surplomb du Monde. Mais le tissu avait bizarrement poussé, lui faisant comme un suaire dont la longue traîne pendait dans le puits d'obscurité. Des ondes noires convergeaient vers son corps, comme si sa magie absorbait la lumière du jour pour l'expédier au plus profond du gouffre de néant.

À croire qu'une force se terrait au fond de cet abîme, tirant les ficelles de la marionnette qu'il était devenu.

Quand le sorcier parla, ses mots semblèrent aspirés par le néant dès qu'il les prononçait – et avec eux, Nicci sentit disparaître un peu plus de son énergie vitale.

— Peu de gens viennent me voir, dit Roland.

Il se redressa de sa dérisoire hauteur, son suaire ondulant dans le vortex d'énergie destructrice qui l'entourait.

Sous le tissu de sa robe, dans la poche secrète, Nicci sentit la coque dure du gland magique. Se souvenant d'autres adversaires terrifiants qu'elle avait affrontés et vaincus, elle avança.

— Je viens pour te détruire.

— Oui, je sais… D'autres ont essayé avant toi.

Nicci n'entendit aucun défi dans la voix du sorcier. Un étrange désespoir, peut-être…

Les yeux rouges, les joues creuses et le teint grisâtre, Roland n'avait plus en guise de cou qu'un fuseau de chair tenu par des muscles tendus à craquer. À travers les trous de sa tunique en

lambeaux, Nicci vit que son torse n'était plus qu'un amas de tumeurs bourgeonnantes.

De monstrueuses excroissances qui exigeaient toujours plus de vie après avoir dévoré la sienne…

Florissante, la maladie qui aurait dû le tuer dominait entièrement le sorcier trop lâche pour avoir accepté la mort.

Les jambes tordues, le dos bossu, le Buveur de Vie n'était plus que le porte-flambeau de la mort – son serviteur rien moins que zélé, mais incapable de se libérer de son emprise.

— Pitié…, dit-il d'une voix douce qui sonna pourtant comme un rugissement. J'ai faim, j'ai soif… Je suis vorace !

Les hommes-poussière ne bougeaient plus un cil. Son épée tenue à deux mains, Bannon ne parvenait pas à cacher ses tremblements.

Mrra s'accroupit et ne bougea plus.

Le Buveur de Vie leva ses mains aux doigts squelettiques. Quelque quantité d'énergie qu'il volât au monde, ce n'était jamais assez pour lui.

— Je n'ai pas voulu tout ça, dit-il. Et je n'en veux plus !

Il inspira à fond et des éclairs, en réponse, vinrent frapper les flèches noires.

— Mais je ne peux rien arrêter…

Alors que sa vie s'écoulait d'elle, aspirée par le sorcier, qui finirait par la tuer, Nicci avança sur le sol éventré.

— Dans ce cas, je le ferai pour toi.

Impitoyable, la magicienne le pousserait dans son puits de ténèbres. Le gland était sans doute l'arme la plus puissante qu'elle ait jamais maniée.

Mais toute vitalité déserta son corps et ses pensées se troublèrent.

Une lueur passa dans les yeux du sorcier. Sur son torse, les tumeurs se tortillèrent comme des vipères prêtes à mordre.

— Non, je dois survivre. Il le faut.

Telle une armée de pantins, les hommes-poussière se mirent en mouvement. Plus d'une centaine, saisis d'une folie meurtrière.

Nicci se força à faire trois pas en avant. Le Buveur de Vie ne broncha pas.

Il sembla grossir, boursouflé d'énergie destructrice comme une pustule en forme d'homme prête à éclater.

Bannon vint se camper entre Nicci et les tueurs momifiés.

— Je vais te dégager le chemin !

Le jeune homme coupa un bras desséché puis décapita un autre mort-vivant. Claquant encore des dents, le crâne rebondit sur la roche noire.

De sa main libre, Bannon repoussa un autre agresseur, l'envoyant

bouler sur deux de ses congénères. Même s'il avait désormais l'air d'un vieillard, le disciple de Nathan se mit à tailler ses adversaires en pièces avec une énergie juvénile.

— Accomplis ta mission, magicienne. Tue le Buveur de Vie.

À chaque seconde, Nicci se sentait plus écrasée par le poids de l'âge. À Tanimura, dans un très lointain passé, elle avait vu une vieille dame qui traversait un marché à la vitesse d'un escargot, comme si chacun de ses pas devait être suivi d'une longue pause. En ce jour, Nicci comprenait la pauvre femme. Ses os lui semblaient fragiles comme s'ils étaient en verre, ses articulations la torturaient et la peau de ses bras, sèche comme du vieux parchemin, menaçait à tout instant de se fendre.

Mrra s'était jetée dans la bataille. Sans états d'âme, elle déchiquetait les pantins de Roland. Mais les scorpions géants avançaient toujours et ils entreraient bientôt au contact avec la garde rapprochée de Nicci.

Rapide comme l'éclair, la panthère évita le dard qui s'abattait sur elle, puis elle sauta sur un rocher, attirant plusieurs scorpions à sa poursuite. Alors qu'un dard allait faire mouche sur Mrra, Bannon décrivit un arc de cercle avec sa lame et coupa l'appendice mortel. Puis il tailla en pièces le scorpion géant et poussa son cadavre sur deux hommes-poussière qui basculèrent en arrière.

Bondissant de rocher en rocher, Mrra se jeta sur les spectres momifiés qui tentaient de barrer le chemin à Nicci.

Agitant les mains, le sorcier guidait ses sbires à distance. Dociles, d'autres morts-vivants émergèrent à la surface. Pour chaque créature tuée par Bannon ou Mrra, deux nouvelles se dressaient devant les défenseurs de Nicci.

La magicienne comprit qu'elle n'aurait pas beaucoup de temps pour agir.

Les yeux vides du Buveur de Vie se rivèrent dans les siens.

— Pitié…, souffla-t-il. Je sais que j'ai fait beaucoup de mal, mais je ne peux pas arrêter. Mon seul but, c'était de vivre et de vaincre la maladie qui me rongeait de l'intérieur. Cette malédiction, jamais je ne l'ai voulue !

Il leva les mains et serra les poings.

Alors que le corps du sorcier se gonflait d'énergie obscure, Nicci eut le sentiment d'être au bout du rouleau… Comme si son âge la rattrapait, elle faillit tomber à genoux.

— Je ne sais pas comment enrayer le processus, dit-elle d'une voix chevrotante. Si tu as trouvé en toi le pouvoir de provoquer un tel désastre, tu devrais être en mesure de fermer le gouffre qui aspire le monde vers le néant. Cherche au plus profond de ton âme.

— J'ai dévoré mon âme il y a longtemps, gémit le Buveur de Vie. Tout ce qui me reste, c'est la voracité !

Quand le sorcier recommença à bouger les mains, Nicci comprit que la magie le possédait. À travers lui, le sortilège qu'il avait invoqué s'était fait chair…

De nouveaux hommes-poussière accouraient et les scorpions aussi recevaient des renforts.

Vieillard aux cheveux blancs clairsemés, Bannon se battait pourtant toujours avec une indomptable énergie. Mrra faisait elle aussi des dégâts, et les runes imprimées au fer sur sa fourrure semblaient la protéger de la voracité du Buveur de Vie.

Nicci baissa les yeux sur ses mains tavelées. Dire que sa peau était blanche et lisse quelques heures plus tôt ! Chaque pas était désormais un miracle et une torture…

Dans son dos, des morts-vivants encerclaient Bannon, mais il continuait à les tailler en pièces. Mrra tenta d'aller le soutenir, mais elle dut affronter un nouveau groupe de scorpions.

Nicci fit un dernier pas puis glissa une main dans la poche secrète de sa robe. Le Buveur de Vie continuant à absorber sa magie, elle n'aurait pas pu lancer du Feu de Sorcier – voire recourir à un de ses sorts de base. Parce que Roland, sans y penser, l'aurait assimilé avant d'en finir avec elle.

Nicci sortit le gland, qui pulsait frénétiquement, et cria :

— Tu vas arrêter !

De plus en plus bouffi, le Buveur de Vie regarda ses créatures, un peu partout autour de lui.

— Oui, il faut que ça s'arrête ! répondit-il à la grande surprise de Nicci.

D'instinct, il vola quand même encore plus d'énergie au monde, allant jusqu'à s'en prendre à ses propres créatures.

Dix morts-vivants s'écroulèrent puis se décomposèrent. Les scorpions tombèrent aussi et se désintégrèrent.

Le Buveur de Vie hurla, se débattit dans le vide et leva les mains – comme s'il venait, avec sa dernière invocation, d'attiser un incendie magique qui faisait désormais rage au cœur de sa tanière, dans les abysses du néant.

— Sauve-moi ! implora-t-il.

Nicci profita de ces quelques secondes de répit pour se ressaisir.

— Non. Personne ne peut te sauver, Buveur de Vie.

— Je suis… Roland, gémit le sorcier.

Nicci tendit la main, le dernier gland du Premier Arbre dans sa paume, et invoqua son pouvoir pour concentrer l'air autour d'elle – un sort qui, dans d'autres circonstances, aurait pu paraître assez vain. Car elle ne chercha pas à générer un poing ou une muraille, mais utilisa

un simple souffle pour propulser le gland vers l'avant. Comme un carreau d'arbalète, le projectile magique fila vers sa cible.

Le Buveur de Vie cria, laissant le gland s'engouffrer dans sa bouche puis descendre le long de sa gorge.

Protégée par la coque, l'ultime graine du Premier Arbre contenait toute l'énergie vitale de l'antique forêt primitive. À l'intérieur du sorcier, la coque se craquela et libéra une énorme quantité de vie, comme lorsque l'eau d'un barrage se déverse dans un lac.

Cette énergie explosa en un feu d'artifice de vitalité, de renouveau et de régénérescence.

Roland poussa un cri qui sembla déchirer la Balafre. Ce sorcier vidé de toute substance n'était qu'un puits de néant, un appétit insatiable qui exigeait sans cesse plus de vie et de puissance. La graine du Premier Arbre, justement, contenait un condensé de vie et de puissance. Comme un homme qui meurt de soif dans le désert et se retrouve soudain emporté par une crue, Roland s'étrangla avec la manne qu'il se languissait pourtant d'absorber.

Le sort qui l'animait tenta d'assimiler l'apport de vie du gland magique, mais c'était hors de sa portée. Un cyclone se déchaîna dans l'arène noire, balayant le sol et expédiant dans toutes les directions des éclats d'obsidienne.

Épuisée, Nicci s'écroula à quelques pas du puits infernal du Buveur de Vie.

Toujours déchiré de l'intérieur, Roland criait de plus en plus fort. Le gland qui germait dans son corps brûlait désormais comme une nova.

Alors que le Buveur de Vie invoquait des ombres voraces pour combattre cette symphonie de vitalité, les derniers hommes-poussière se décomposèrent sur pied. Les ultimes scorpions crevèrent aussi, leur dard tétanisé et leurs pattes segmentées repliées contre leur carapace.

Bannon se dégagea des cadavres et vola au secours de Nicci.

Enfin, il aurait voulu voler… Comme un vieillard arrivé à sa dernière heure, il se traînait lamentablement. Mrra aussi tentait de rejoindre la magicienne, mais elle bougeait au ralenti.

Vidée de sa vitalité et rongée par l'âge, Nicci sentit pourtant le contact mental de sa sœur féline.

Le sol trembla de plus en plus fort. Arrachés aux flèches noires, de gros blocs de pierre tombèrent dans la tanière du Buveur de Vie. Puis les tours naturelles elles-mêmes s'écroulèrent comme des arbres abattus par la foudre.

Peu à peu, la tanière s'emplissait de débris.

Au bord du gouffre, le combat continuait, la graine magique acharnée à créer plus de vie que Roland pouvait en absorber. Dans un premier temps, la lueur qui jaillissait du gland faiblit, mais les ombres

qui la combattaient pâlirent aussi, comme un brouillard dissipé par les rayons matinaux du soleil.

Puis Roland, le Buveur de Vie, se désintégra, son corps réduit en une infinité de particules calcinées.

La mort et la désolation qu'il avait créées retournèrent au néant. Comme pour saluer ce triomphe, la graine brilla une dernière fois – plus fort qu'un millier de soleils.

Nicci se releva et recula en titubant. La chaleur de la vie, comme une brise d'été, la régénérait seconde après seconde.

La vie. L'énergie. La renaissance.

Ses articulations, de nouveau souples, cessèrent de la torturer. La gorge moins serrée, elle inspira à fond et sentit dans l'air une douce fraîcheur qu'elle n'avait plus captée depuis son premier pas dans la Balafre. Levant une main, elle vit que sa peau n'était plus celle d'une vieille femme à l'agonie.

Bannon se redressa, toussa puis s'ébroua. Quand il se tourna vers elle, Nicci constata qu'il était redevenu un jeune gaillard aux joues constellées de taches de rousseur.

La magicienne tourna la tête vers l'endroit où Roland avait livré et perdu son dernier combat.

Au cœur de la Balafre, une petite pousse verte se dressait fièrement. L'ultime trace du pouvoir du Premier Arbre. Une unique pousse porteuse de tout l'avenir du monde.

Chapitre 54

Sur le long chemin du retour vers le complexe, au milieu de la désolation, l'atmosphère devint de plus en plus légère, comme si le monde soupirait de soulagement. Même si la vaste région n'était en rien métamorphosée, la corruption du Buveur de Vie ne l'infestait plus, et sa souillure ne ruinerait plus la fécondité de la terre. Comme Nicci l'avait promis à Chardon, la vallée redeviendrait un jour fertile.

Le brouillard dissipé, on distinguait un ciel bleu chargé de nuages de très bon augure.

— Je parie qu'il pleuvra dans un jour ou deux, dit Bannon. Un déluge qui purifiera la vallée.

Fier de ses exploits, le jeune homme avançait d'un pas martial. Les vêtements en lambeaux, couvert de bleus, il aurait dû se sentir au plus mal, mais un moral d'acier changeait tout.

— Je me suis bien battu, non ? Et rendu utile ?

Nullement encline à complimenter les gens, Nicci dut pourtant se montrer objective.

— Oui, tu as été très efficace quand j'en avais le plus besoin.

Le jeune homme rayonna.

Mrra les accompagnait. Partant en éclaireuse, elle sillonnait les canyons puis revenait vers Nicci comme pour confirmer l'existence de leur lien. Mais elle se montra nerveuse et réticente quand le petit groupe approcha de la mesa.

Sa queue battant l'air, elle grogna et regarda sa « sœur ».

Nicci fit « non » avec la tête. Un geste que la panthère sembla comprendre.

— Tu ne peux pas venir avec nous. C'est un endroit pour les humains.

Si on se fiait aux runes imprimées sur sa fourrure, la captivité de Mrra, parmi les humains, justement, n'avait pas dû être un moment agréable.

Sa queue battant l'air une dernière fois, comme pour un adieu, Mrra partit ventre à terre retrouver son habitat naturel.

Nicci et Bannon s'engagèrent sur l'étroit et périlleux chemin.

Les habitants de Surplomb du Monde accueillirent la magicienne et son compagnon comme des héros. Alors que Nicci faisait contre mauvaise fortune bon cœur, car elle détestait les vivats, Bannon sourit aux anges et tapota le pommeau de son épée.

— Je m'en suis plutôt bien tiré. Et j'ai sauvé la magicienne un nombre incalculable de fois.

Un nombre qu'il finirait par calculer, Nicci en aurait mis sa main au feu…

Bien entendu, Bannon accepta de bon cœur les attentions des trois acolytes de Victoria. Faisant grand cas de la moindre de ses coupures, elles s'affairèrent autour de lui, nettoyèrent ses plaies, épongèrent son front ou démêlèrent ses cheveux.

— Vous croyez qu'il restera une cicatrice ? demanda le jeune coq, plein d'espoir, en touchant (délicatement) une entaille sur sa joue gauche.

— Peut-être, oui, fit Laurel avant de poser ses lèvres sur la blessure.

Riant de bonheur, Chardon se jeta dans les bras de Nicci.

— Je savais que tu reviendrais… Et que tu sauverais le monde.

— Moi, je suis fière que tu aies respecté ta promesse.

Fasciné par le récit des aventures de ses amis, Nathan se massa pensivement le menton.

— Je regrette de ne pas avoir été là… Quelle belle histoire ça aurait fait dans mon livre de vie !

— Tu en auras d'autres, sorcier, dit Nicci. Un long voyage nous attend, et nous en avons terminé ici.

— Oui, c'est fini… L'affaire du Buveur de Vie réglée, nous allons nous concentrer sur Kol Adair. J'ai hâte d'être de nouveau entier. Ne servir à rien est très désagréable. Dans les archives, il y a toutes sortes de cartes, et Mia m'a aidé à les classer intelligemment…

Simon félicita chaleureusement Nicci.

— D'ici, nous avons senti la fin du Buveur de Vie. Un poids a soudain cessé de peser sur le monde.

Le conservateur en chef incita ses érudits à applaudir les héros.

— Avant de nous consacrer à l'étude et au classement, dit-il, nous irons sur le site du combat, pour voir la nouvelle pousse du Premier Arbre.

Victoria et ses mémoristes acquiescèrent sans enthousiasme.

— Oui, il faudrait aller voir ça…

Le lendemain, près de cinquante personnes s'engagèrent sur le chemin qui menait au pied de la mesa.

Débordante d'énergie, Chardon caracola en tête dans ce qui n'était déjà plus la Balafre. Désireuse de montrer à ses compagnons les meilleures pistes, elle s'acquittait très sérieusement de sa mission d'éclaireuse.

— Maintenant, je suis sûre de voir un jour cette vallée comme elle

n'aurait jamais dû cesser d'être. Bientôt, il y aura des cours d'eau et des forêts.

— Et peut-être même des jardins de fleurs, fit Nicci, taquine.

Vers la fin du deuxième jour, le petit groupe se retrouva devant la tanière du Buveur de Vie. Avec sa garde personnelle, Nicci approcha prudemment du cratère dévasté.

Se fichant des restes de morts-vivants ou de scorpions géants, les érudits se massèrent autour d'un arbrisseau. La pousse du Premier Arbre, qui arrivait déjà à la taille de Nicci.

— Si c'est vraiment l'héritage du gland, pourquoi ne sent-on aucun pouvoir ? s'étonna la magicienne. On dirait un jeune arbre comme les autres, n'était qu'il pousse plus vite.

— Sa magie a dû être consumée lors de la bataille contre le Buveur de Vie, répondit Nathan… Tout ce qui reste, c'est un petit chêne, mais il est vivant et très vigoureux. C'est ce qui compte.

Chardon se faufila au premier rang afin de voir l'arbrisseau qui semblait lancer un défi à la Balafre.

— C'est tout ? s'écria Victoria, déçue. C'est ça, le Premier Arbre ?

— Son énergie vitale a tout juste suffi pour m'assurer la victoire, révéla Nicci. Le Pouvoir de la vie contre celui de la mort… Ça s'est joué à peu de chose. La graine a mobilisé toute sa magie pour vaincre Roland. Quelques semaines de plus, et ç'aurait été trop tard.

Entourée de ses mémoristes, Victoria soupira avec ostentation.

— Une chance que nous nous soyons rappelé cette histoire. Sans nous, on n'aurait jamais retrouvé le gland, et le Buveur de Vie serait plus fort que jamais.

Une ombre passa dans le regard de Simon.

— Oui, Surplomb du Monde a fourni l'arme capable de détruire ce fléau. Maintenant, il va falloir réparer les dégâts. (Le conservateur en chef éleva la voix.) Ce sera un gros travail, mais cette terre peut redevenir un paradis. Les cours d'eau renaîtront, et avec le retour de la pluie, il sera possible de créer des champs et des vergers. Parmi nos érudits, beaucoup viennent de villes que nous reconstruirons…

Mesurant l'ampleur de la tâche, les érudits et les mémoristes hochèrent la tête.

Nathan plaqua les mains sur ses hanches et se redressa.

— La Balafre guérira. L'infestation éliminée, la beauté reprendra ses droits, ce n'est qu'une question de temps. Un siècle ou deux, peut-être…

— Un siècle ? répéta Chardon, dépitée. Je ne serai plus là pour voir ça.

Avec une froide détermination, Victoria murmura quelques mots que Nicci seule entendit :

— Il faudra que ça aille plus vite que ça…

Chapitre 55

La vallée n'était que désolation et désespoir. Pour que ça change, Victoria le savait, il faudrait des décennies, voire des siècles, comme l'avait dit le sorcier. Si on laissait les choses suivre leur cours…

C'était impardonnable ! Victoria ne pouvait en aucun cas digérer ce que Roland, ce crétin égoïste, avait fait. Un tel minable, détruire toute une région… et tuer le mari adoré d'une pauvre femme.

Victoria, par bonheur, en savait long sur la magie, dont elle avait mémorisé une foule de secrets. Dans sa mémoire, elle détenait des connaissances qu'elle utiliserait pour accélérer la renaissance de la vallée. La solution était en elle, ça ne faisait aucun doute.

Simon et ses érudits se prenaient pour des experts. Bande d'imbéciles ! S'ils pouvaient lire des grimoires et étudier des sorts, ça ne faisait pas d'eux de vrais pratiquants de la magie. Quand un homme mort de faim voit simplement de la nourriture, ça ne lui remplit pas l'estomac.

Les mémoristes, eux, possédaient des informations qui faisaient partie de leur être. Leur âme et leur cœur en étaient irrigués.

Les antiques sorciers avaient réuni ces archives afin que les générations futures utilisent la magie. Dans les grimoires, on trouvait tout ce qu'il fallait pour qu'un détenteur du don accomplisse des miracles.

Dans les grimoires… et dans les souvenirs des mémoristes. Dont Victoria était la chef.

Depuis l'excursion dans la Balafre, la magicienne se rengorgeait de son exploit. La Maîtresse de la Mort…

Oui, Nicci avait débarrassé le monde de la voracité du Buveur de Vie, mais sans rendre sa beauté et sa fertilité à la vallée. Une mission plus compliquée et qui demanderait davantage de temps.

Victoria avait été dépitée par la vue de l'arbrisseau. Une si petite pousse, sans une once de magie ? Du Premier Arbre, elle attendait bien plus que ça. De sa jeunesse, elle gardait le souvenir des collines boisées, des immenses terres cultivées, des villes prospères… Même si les habitants de Surplomb du Monde n'avaient plus quitté leurs canyons depuis longtemps, ils savaient à quoi devait ressembler la nature.

Comptant parmi les premiers jeunes détenteurs du don invités dans le complexe, après que *Victoria* eut dissipé le camouflage, Roland était un chercheur frénétique et trop nerveux. Un crétin d'érudit qui lisait

des montagnes de grimoires et faisait joujou avec une forme mineure de magie. Comme il était plutôt avenant, le mari de la mémoriste l'avait vite considéré comme un ami.

Bertram avait été un des premiers à remarquer que la santé de Roland battait de l'aile. Un amaigrissement, un teint jaune… Les premiers signes de la maladie qui le détruisait, bien sûr… Refusant d'accepter son sort, ce fou avait signé avec la magie un pacte qu'il ne comprenait pas lui-même. Sans mesurer le mal qu'il allait faire, il était devenu un monstre de voracité qui dévorait toute forme de vie, y compris la sienne…

Victoria fit la grimace au souvenir du jour maudit où elle était tombée sur Roland et Bertram dans un couloir. Désespéré, implorant de l'aide, le futur Buveur de Vie avait pris la main de son ami. À partir de là, incontrôlable, le sortilège avait vidé Bertram de son énergie. Rien à faire contre ça… Ce monstre de Roland s'était gorgé de l'essence vitale d'un innocent.

Victoria n'avait pas pu intervenir. Alors que Roland s'enfuyait à sa vue, elle avait couru pour soutenir Bertram, dont les jambes se dérobaient. Le serrant dans ses bras, elle l'avait bercé comme un enfant tandis qu'il quittait ce monde.

La peau plus jaune que du vieux parchemin, les joues creuses et les yeux éteints, Bertram s'était momifié entre les bras de sa femme.

Caché à l'autre bout du couloir, Roland, révulsé, avait assisté à ce triste spectacle, les mains levées comme pour dire qu'elles ne pouvaient pas en être responsables.

— Non, non, non ! avait-il crié.

Mais après ce qu'il fallait bien appeler un meurtre, il semblait en meilleur état, comme si la vie qu'il venait de voler l'avait régénéré.

Ce jour-là, Roland avait quitté Surplomb du Monde pour se perdre dans la grande vallée. À cause de son désir égoïste de survivre, avait appris Victoria, il avait tué dix autres érudits sur son chemin.

Aujourd'hui, il était mort, mais ce n'était pas suffisant pour la veuve de Bertram. Même si rien ne ramènerait jamais son mari, Victoria pouvait rendre sa beauté et sa fertilité à la vallée. Elle avait les compétences requises pour ça, et contrairement à cet abruti de Roland, elle ne commettrait pas d'erreur.

Dès son retour de l'excursion dans la Balafre, tout lui avait semblé très clair. Laurel, Audrey et Sage étaient ses meilleures mémoristes, mais il y avait aussi Franklin, Gloria et des dizaines d'autres acolytes détenteurs de connaissances…

Même après avoir dissipé le camouflage et rendu accessibles les trésors des archives à toute personne capable de lire, Victoria avait défendu bec et ongles l'existence des mémoristes. Au nom de la tradition, à l'origine. Mais aujourd'hui, ses jeunes élèves gardaient

peut-être en mémoire de quoi changer le monde…

Heureux que le cauchemar soit terminé, Simon voulait organiser une grande fête. Victoria ne partageait pas l'allégresse générale. Il restait énormément de travail à faire, et elle n'avait pas envie d'attendre des siècles…

Alors que les érudits avaient fouillé les archives à la recherche d'un moyen de tuer Roland, la mémoriste les écumerait en quête d'un sort de fécondité susceptible de rendre à la vallée tout ce que le Buveur de Vie lui avait pris. Si un sortilège pouvait détruire la vie, un autre devait être capable de la restaurer. Victoria cherchait une magie de ce type. Les antiques sorciers devaient bien avoir eu ça dans leur panoplie.

Depuis la veille, les mémoristes, sur ordre de leur chef, passaient en revue les ouvrages gravés dans leur esprit. Ils partaient aussi à la pêche aux informations auprès d'érudits connus pour avoir étudié des textes considérés comme marginaux.

Peu à peu, Victoria se constituait ses propres archives. Et la lumière en jaillirait bientôt.

Ayant convoqué ses trois acolytes favorites, elle leur parla à voix basse, comme si elles étaient désormais des conspiratrices.

— Vous êtes vibrantes de fécondité, je le sens. C'est le moment de donner la vie. (Victoria sourit chaleureusement à ses disciples.) Vous êtes toutes allées voir Bannon Farmer ?

Ravies mais un peu embarrassées, les trois jeunes femmes acquiescèrent.

— Oui, Victoria, répondit Sage. Plusieurs fois.

— Nous essayons, renchérit Laurel.

— Aussi souvent que possible, confirma Audrey avec un sourire.

— Mais aucune de nous n'est enceinte pour le moment, annonça Sage.

Victoria soupira.

— La semence se perd parfois en chemin, mais ça finira par arriver. Cela dit, ce n'est pas suffisant. Nous devons tenter quelque chose d'autre. Les antiques sorciers devaient bien avoir un sortilège capable de restaurer la vie. Une magie régénératrice…

— « Restaurer la vie » ? répéta Laurel. Tu veux réveiller les morts ?

— Non, je veux réveiller le monde ! Débarrasser la Balafre de la souillure et de la désolation. Pour que revivent les forêts, les cours d'eau, les prairies et les champs. Je veux que les rivières regorgent de poissons, que des fleurs s'épanouissent et que des abeilles puissent utiliser leur pollen pour fabriquer du miel. Bref, je veux voir renaître la vallée.

Victoria prit une grande inspiration et regarda ses acolytes :

— Pas question d'attendre des décennies pour que ça arrive.

Pendant que les érudits et tous les habitants du canyon festoyaient, célébrant la mort du Buveur de Vie, les mémoristes entreprirent de fouiller les ouvrages entreposés dans leur esprit. Un travail de fourmi au service d'une grande cause.

Victoria se consacra entièrement à l'exploration des millions de mots stockés dans sa mémoire. Son cœur battait la chamade, comme si les sorts requis étaient sur le point de se libérer, mais il lui manquait la clé. Pour l'instant…

Au crépuscule, alors qu'elle contemplait le canyon, au pied du complexe, où s'agitaient encore des ombres, la mémoriste en chef s'enivra des bourdonnements d'insectes et des battements d'ailes des oiseaux. De nouveau en paix, le monde revenait à la vie.

Victoria se tourna vers la tour endommagée où étaient conservés les recueils de prophéties. Elle se souvenait très bien du jour où un sort mal contrôlé avait fait fondre la pierre, tuant par la même occasion le crétin qui l'avait lancé. Si rares qu'ils soient, les accidents de ce genre incitaient les érudits à éviter les sortilèges majeurs.

La mémoriste en chef éprouva un profond mépris pour l'imbécile qui s'était laissé dépasser par son propre pouvoir. Un désastre semblable à celui de Roland.

Mais Victoria ne se ridiculiserait jamais ainsi. Elle était d'un tout autre niveau.

Alors qu'elle pensait aux erreurs commises par le passé, un déclic se fit dans sa tête, et elle se rappela en partie un vieux sort de fertilité – pas seulement de fécondité, pour une femme normale, mais aussi pour revivifier un ventre mort comme le sien – qui faisait partie d'un protocole plus complexe servant à stimuler les cultures, à faire prospérer les troupeaux et à régénérer les forêts.

Un très lointain souvenir, enfoui sous des couches d'autres connaissances. Mais elle devait pouvoir mettre le doigt dessus, en insistant…

Elle se rappela sa mère, si austère avec son visage en lame de couteau. Si elle l'avait forcée à mémoriser des grimoires au mot près, elle ne s'était jamais souciée de savoir si sa fille comprenait ce qu'elle apprenait par cœur. Pour elle, une seule chose comptait : répéter fidèlement chaque ligne, même dans une langue morte que plus personne ne pratiquait.

Pour lui faire entrer cette notion dans la tête, elle lui donnait souvent la badine, frappant jusqu'au sang. Parfois, elle visait le visage, prête à tout pour que sa fille devienne une parfaite mémoriste incapable de la plus petite erreur.

Les erreurs faisaient du mal. Même quand on les commettait en toute bonne foi, des gens en souffraient.

Après chaque correction, des larmes aux yeux, Victoria promettait

à sa mère qu'elle ne se tromperait jamais. Un jour, elle avait dû regarder son père, un si brave homme, tomber de la mesa et s'écraser dans le canyon. Un sort mérité, selon sa meurtrière, parce qu'il s'était rendu coupable d'une faute potentiellement dangereuse.

Victoria, elle, n'avait pas le droit à l'erreur.

En remontant le fil rouge du sortilège, dans sa mémoire, elle vit les mots se dérouler devant son œil mental. Le langage de la magie, avec sa syntaxe si particulière et sa prononciation si éloignée de ce qu'on aurait pu déduire des lettres utilisées.

Peu à peu, Victoria se remémora la totalité du sort de fertilité que les mémoristes se transmettaient de génération en génération. Beaucoup de notions restaient vagues pour le moment, mais grâce à son savoir encyclopédique, elle finirait par les maîtriser.

Profondément satisfaite, elle retourna dans le complexe et fila vers sa chambre.

Même si tout était gravé dans sa mémoire, elle s'assit à son bureau. Sur une feuille de parchemin, elle entreprit de consigner les mots qu'elle prononçait en même temps, s'assurant que chaque syllabe était juste. Quand on le faisait à voix haute, cet exercice était une garantie de précision et d'exactitude.

La rédaction achevée, Victoria relut inlassablement le sort de fécondité. Une fois sûre d'avoir compris toutes les instructions, elle se leva, déterminée à aller jusqu'au bout.

La vallée avait déjà saigné à mort. Un peu de sang en plus ou en moins ne ferait aucune différence.

Chapitre 56

— Surplomb du Monde a rempli la mission que lui avaient assignée les antiques sorciers, dit Simon à Nicci et à Nathan.

Depuis la défaite du Buveur de Vie, il semblait très content de lui et bien plus à l'aise dans son rôle – celui d'un chercheur, pas d'un combattant. Cela dit, il avait toujours l'air bien trop jeune pour un conservateur en chef…

— Mes érudits vont pouvoir s'occuper en paix de classement et de recherche pure… Il nous reste tant à apprendre.

Les subordonnés de Simon étaient retournés à leur travail quotidien : recenser les volumes, les ranger par sujet et noter les connaissances contenues dans chaque section désorganisée de la bibliothèque. Sans pessimisme aucun, il leur restait des dizaines d'années de travail.

Émerveillé, Simon regarda autour de lui comme s'il tentait d'évaluer le nombre de grimoires contenus dans une seule salle de la bibliothèque. Sans perdre de vue qu'il y en avait des dizaines…

— Le projet semble plus qu'ambitieux, je le concède, mais je me sens plein d'énergie. Depuis vingt ans, je n'avais plus éprouvé un tel enthousiasme.

— Après les derniers événements, dit Nathan, c'est bien normal. Redécouvrir toutes les merveilles entreposées ici regonflerait le moral de n'importe qui. En outre, comme tu le sais très bien, avec le changement stellaire, toutes les règles ont bougé. Du coup, nous ignorons combien de ces informations restent pertinentes et combien devront être réévaluées, réapprises ou redéfinies.

Simon ne parut pas ébranlé par cette perspective.

— Quelle que soit la réponse, nous sommes prêts. Si votre seigneur Rahl veut vraiment créer un nouvel âge d'or, la magie conservée ici sera mise au service de l'humanité.

Traité comme un coq en pâte, Bannon rayonnait – même si l'estomac d'un homme avait ses limites, tout comme ses jambes. Cessant de manger et de danser, en tout cas provisoirement, il prit le temps de récapituler les derniers mois de sa vie et de s'émerveiller de leur foisonnante richesse. Même s'il avait dû surmonter de terribles épreuves, son existence correspondait enfin à ce qu'il désirait depuis toujours.

En combattant les Selka ou les hommes-poussière – et plus encore

face au Buveur de Vie – Bannon avait souvent pensé qu'il vivait ses derniers instants. Avec du recul, les couleurs de ces souvenirs sinistres se ravivaient, les transformant en récits épiques qu'il raconterait encore quand il serait un vieux type entouré de ses enfants et de ses petits-enfants. Loin de regretter d'avoir couru tant de risques, il brûlait d'envie de recommencer.

Et l'amour, quelle merveille ! À Surplomb du Monde, il avait eu la chance de séduire trois splendides jeunes femmes qui l'adoraient et l'initiaient aux joies du plaisir physique. D'abord un peu lourdaud, il en convenait volontiers, il s'était vite révélé un élève doué. Désormais, ses nuits étaient un feu d'artifice. Un monde peuplé de peaux soyeuses, de caresses enivrantes, de rires étouffés et d'yeux brillants.

Comment choisir une favorite parmi ces beautés ? Par bonheur, Audrey, Laurel et Sage semblaient enclines au partage.

Des années durant, Bannon avait été prisonnier d'un cauchemar. Depuis quelque temps, il vivait dans un rêve éveillé.

Quand les festivités furent finies, il erra dans les couloirs du complexe, en quête de ses trois compagnes. Après son retour triomphant de la Balafre, elles l'avaient récompensé avec un enthousiasme touchant. Mais Victoria leur avait assigné il ne savait trop quelle mission capitale. La larme à l'œil, les délicieuses acolytes avaient annoncé à Bannon qu'elles devraient le négliger pour un temps. De fait, il ne les avait plus vues depuis deux jours.

En manque, il les chercha un peu partout, y compris dans le quartier des mémoristes, où il tomba sur Franklin, un type d'âge moyen aux grands yeux de hibou et au menton carré.

— Victoria les a emmenées dehors, quelque part dans la Balafre, expliqua-t-il. Je crois qu'elle a trouvé un moyen d'aider la vallée à renaître plus vite.

Cachant sa déception, Bannon acquiesça gravement.

— Une tâche vitale, donc… Je m'en voudrais de les en détourner.

Espérant que ses petites amoureuses reviendraient bientôt, le jeune homme regagna sa chambre.

Chardon ne s'était toujours pas lassée de dormir sur la peau de mouton, dans la chambre de Nicci.

— Je me suis beaucoup inquiétée, tu sais… Je ne voulais pas te perdre. Après tout, il ne me reste que toi.

Nicci fronça les sourcils.

— J'avais promis de revenir. Tu aurais dû me faire confiance.

Pendant que les couturières reprisaient sa robe noire, la magicienne portait une tunique en lin très confortable.

— Je t'ai crue, et j'étais sûre que tu tuerais le Buveur de Vie. Maintenant, je suis prête à explorer le monde avec toi. On part

bientôt ?

Nicci songea au long voyage qui l'attendait, semé d'obstacles et de dangers.

— Tu as traversé beaucoup d'épreuves, et ça ne sera pas une promenade de santé. Tu es sûre de vouloir venir ?

Chardon s'assit sur sa peau de mouton, les genoux repliés contre la poitrine.

— Bien sûr ! Je sais chasser, j'ai des dons d'éclaireuse et tu sais que je me bats très bien.

— Un jour, quelqu'un reconstruira les Sources de Verdun. Tu ne voudrais pas y habiter ? C'est ton foyer.

— Non. Mon foyer, je l'ai perdu il y a très longtemps. Comme je ne vivrai pas assez longtemps pour voir la vallée redevenir fertile, je préfère découvrir d'autres endroits du monde. Mon foyer, c'est toi. Et quand tu partiras, je t'accompagnerai.

Amusée par la détermination de Chardon, Nicci s'étendit sur sa paillasse.

— Dans ce cas, je ne vois pas comment te laisser en arrière…

La magicienne remonta la couverture sous son menton, souffla les bougies avec un filament de pouvoir et s'endormit comme une masse.

Chapitre 57

Depuis son duel contre le Buveur de Vie, une épreuve dont elle avait failli ne pas se remettre, Nicci dormait très profondément et faisait d'étranges rêves.

Dans son sommeil, elle sillonnait le monde… et n'était pas elle-même. Sa force vitale et son esprit nichés dans un autre corps, elle marchait sur quatre pattes puissantes dotées de coussinets. Quand elle courait dans la nuit, sa longue queue battant l'air derrière elle, ses muscles plus durs que de l'acier, ses oreilles pointues frémissaient au moindre bruit émis par une proie. Et la lueur des étoiles dansait dans ses yeux verts aux pupilles fendues.

La nuit, elle devenait Mrra, car le lien était plus profond qu'elle l'aurait cru. Des sœurs panthères aux sangs mêlés.

Nicci n'avait jamais cherché à établir ce contact nocturne, mais il ne l'effrayait pas. Une fois endormie, elle rôdait dans la Balafre, à moitié magicienne et à moitié panthère.

Sur sa paillasse, elle frémit, se tourna puis plongea dans un sommeil encore plus profond. Mrra chassait et sa sœur humaine l'accompagnait. Elles rugissaient ensemble, enivrées par la puissance de leur corps parfait. Et si elles couraient, c'était pour la joie de le faire, pas parce qu'elles étaient pressées.

Même si son estomac se rappelait à son bon souvenir, elle ne crevait pas de faim, et elle savait qu'elle trouverait une proie. Comme toujours… Avec ses instincts de panthère, Mrra sentait de très loin le gibier – le plus petit rongeur ne lui échappait pas.

Et elle était libre ! Plus besoin d'obéir aux dresseurs. Une panthère sauvage, comme il convenait qu'elle soit…

Mrra explorait la lisière de la Balafre où elle ne sentait plus la puanteur de la souillure – une magie putride comme celle qu'elle avait connue dans la grande ville. Cette nuit, la Balafre était paisible, et elle y captait seulement le silence et la mort. Mais il y aurait des proies, parce que beaucoup de créatures revenaient en ce lieu débarrassé du poison.

Mrra tenait beaucoup à son lien avec Nicci. Toute sa vie, elle avait été liée à ses deux sœurs – nées de la même portée, unies à elle par le sorcier en chef, puis confiées aux dresseurs.

Récemment, ses sœurs panthères étaient mortes – au combat, comme il convenait. Avec ses compagnons, une petite fille et un jeune guerrier, Nicci les avait tuées, mais ça ne méritait pas qu'elle la haïsse.

Dans une *troka*, les panthères avaient pour destin de se battre, exactement comme elles étaient conçues pour respirer, manger et se reproduire.

Dans l'esprit de Mrra, il n'y avait pas de place pour l'avenir ou d'autres choses compliquées. Nicci était sa partenaire, désormais. Avec un peu de chance, elles auraient de nouveau l'occasion de se battre flanc contre flanc. Ensemble, elles pouvaient déchiqueter beaucoup d'ennemis, comme les lézards géants ou le sorcier maléfique.

Mrra sauta sur un éperon rocheux, s'accroupit et sonda la Balafre. Museau au vent, elle huma l'air et ses moustaches frémirent. Chasser, c'était comme se battre, et chaque jour se réduisait à une bataille. Après avoir tué les dresseurs, sa *troka* s'était échappée de la grande ville. Ensuite, les trois sœurs avaient couru et chassé dans la nature, libres comme le vent. Pour un temps, en tout cas.

Nicci s'agita dans son sommeil. Le rêve devenait plus réel et les souvenirs plus vifs…

Des expériences violentes – les réminiscences de douleurs insupportables. Très jeune, Mrra passait son temps à jouer avec ses sœurs – une joie simple et toujours renouvelée. Hélas, le sorcier en chef les avait sélectionnées, puis marquées au fer avec ses étranges symboles. Mrra avait mordu et griffé les dresseurs qui la tenaient, mais le sorcier, impitoyable, avait brûlé sa fourrure et sa chair en ricanant. Alors qu'elle grognait de douleur, l'odeur du poil brûlé l'avait prise à la gorge.

Une souffrance impossible à oublier et amplifiée par celle de ses sœurs, désormais liées à elle. Une *troka* magique qui forçait ses membres à partager leur esprit, leurs pensées et leur sang.

Ce n'était que le début. Une fois la *troka* créée, le sorcier leur avait imprimé dans la chair d'autres symboles magiques. Et *via* le lien, chaque sœur avait dû éprouver la souffrance des deux autres jusqu'à ce que leur esprit soit aussi blessé que leurs pauvres corps.

Aussitôt qu'elles furent guéries, les dresseurs avaient commencé à les former – de dures leçons à base de sang, de proies, de peur et encore de sang.

En grandissant, Mrra et ses sœurs avaient appris à aimer leur sort. Un jour, leur *troka* était devenue la meilleure qu'on avait jamais connue dans la grande ville.

Chasser et tuer, voilà à quoi se résumait la vie de Mrra. Ayant appris à déchiqueter des humains dans une grande arène, elle s'était mise à adorer ça. Certaines proies, terrifiées, n'offraient aucune résistance à part courir – en vain, puisqu'elles n'avaient nulle part où aller. D'autres tombaient à genoux et imploraient on ne savait trop qui pendant que les trois sœurs leur ouvraient le ventre. Mais il y avait aussi les gladiateurs, et ceux-là ne se laissaient pas faire sans

combattre…

Enfin, certaines proies maniaient la magie, mais les runes déviaient leurs attaques.

Mrra se souvint des cris de la foule, des vivats et des huées, quand la populace demandait du sang.

La fourrure poisseuse de fluide vital, Mrra levait la tête vers les rangées de spectateurs ivres de violence et de mort. Dévoilant ses crocs, elle rugissait de triomphe, comme pour les défier.

La chaleur du soleil, le sable brûlant, le goût du sang frais quand il jaillissait d'une gorge déchiquetée… Mrra avait tué des guerriers et des victimes impuissantes. Au fond, ça n'importait pas. L'essentiel, c'était de tuer.

Parce que si elle refusait, les dresseurs les torturaient, ses sœurs et elle.

De nouveau libre, elle était revenue à l'endroit où elle avait vaincu le sorcier avec sa nouvelle sœur.

Des silhouettes humaines s'agitaient autour du puits sans fond. Des femmes qui étaient déjà venues voir la jeune pousse de chêne, au cœur de l'ancienne désolation. Humant l'air, Mrra reconnut des habitantes de l'étrange ville, au cœur de la mesa. Trois très jeunes femelles et une beaucoup plus âgée.

N'étant pas des proies, elles n'avaient rien pour l'intéresser.

Mrra repartit dans la nuit et capta l'odeur d'une antilope pas bien grasse venue de la zone où poussait encore un peu de végétation. Même si la proie était quasiment invisible dans l'obscurité, le regard acéré de la panthère capta des mouvements devant elle. Mobilisant tous ses muscles, elle accéléra puis bondit.

Malgré sa panique, l'antilope tenta de courir, ses sabots martelant la roche, mais Mrra la rattrapa et la renversa sur le flanc. En un éclair, elle lui ouvrit la gorge puis s'attaqua à son ventre vulnérable.

Le sang chaud, quel délice ! Et comme il était bon de se repaître d'une chair encore palpitante.

Sur sa paillasse, très loin de là, Nicci soupira de satisfaction.

Chapitre 58

Dans la nuit silencieuse, la grande vallée dévastée évoquait un temple de la mort alors qu'elle aurait dû pétiller de vie. Victoria en bouillait de rage. Tout autour d'elle, il aurait dû y avoir des forêts luxuriantes, des prairies d'herbes hautes et des champs cultivés alignés à l'infini.

Roland était responsable de ce désastre. Un monstre voleur de vie ! Même si Nicci l'avait éliminé, ce n'était qu'une part de la solution, et Victoria n'était pas du genre à se satisfaire de demi-mesures. Dans le complexe, des crétins se congratulaient, mais le travail restait loin d'être achevé. Tant que ça ne serait pas fait, elle ne connaîtrait pas de repos. Car personne d'autre qu'elle n'aurait le courage d'agir.

Avec ses trois fidèles acolytes, elle avait quitté Surplomb du Monde un soir, direction l'ancienne tanière du Buveur de Vie.

Les yeux brillant d'espoir, Audrey, Laurel et Sage brûlaient d'envie d'aider leur chef. Bien que le voyage leur ait pris deux jours, Victoria ne leur avait pas tout dit sur l'objectif de leur expédition. Mais elle ne doutait pas que ses acolytes consentiraient à tous les sacrifices pour sauver le monde.

— Nous ne sommes pas ici pour améliorer notre propre sort, avait-elle dit le premier soir. Notre triomphe sera celui de tous les êtres humains.

Le deuxième jour, juste avant la tombée de la nuit, le quatuor avait atteint sa destination. Un champ de bataille jonché d'éclats de roche, de cadavres de scorpions géants et de restes de morts-vivants desséchés. Un lieu terrifiant mais également sacré.

Victoria conduisit ses acolytes devant l'arbrisseau.

— Il semble si petit et si frêle…, souffla Sage.

— Mais il détient le pouvoir du Premier Arbre, rappela Laurel.

— Non, corrigea Victoria, le pouvoir du monde. Sa magie ayant été consumée durant la bataille, il ressemble à un arbre normal. Pourtant, il reste un symbole, et nous sommes en mesure, toutes les quatre, d'attiser cette flamme pour en faire un feu de joie en l'honneur de la vie. Voulez-vous m'aider ? Êtes-vous prêtes à invoquer la magie requise ?

Les trois femmes hochèrent la tête sans hésiter. Victoria n'en avait jamais douté.

Debout devant l'arbrisseau, sous la lumière de la lune, elle défit les

lacets de sa robe, la retira et la jeta au loin sur un des blocs d'obsidienne déchiquetés. Nue comme au jour de sa naissance, elle inspira profondément puis frissonna à cause de l'air frais de la nuit.

— Déshabillez-vous aussi, dit-elle à ses acolytes. Vous incarnez la vie et sa fertilité. Pour participer à cette célébration sacrée de la Création, vous devez être nues comme à l'instant de votre venue au monde.

Les trois jeunes femmes obéirent, révélant les corps parfaits que leur tunique blanche dissimulait d'habitude. Une peau laiteuse, des seins gonflés de sève, des hanches aux courbes sublimes… D'instinct, toutes les trois défirent leurs cheveux.

Tel le reflet du triangle soyeux niché entre ses cuisses, les cheveux noirs d'Audrey parurent se fondre à la nuit. À la lueur de la lune, la crinière blond tirant sur le roux de Laurel brilla comme de l'or. Fièrement dressés à cause du froid, les tétons sombres de Sage vibraient du désir de créer une nouvelle vie.

Tant de beauté coupa le souffle à Victoria. Ses trois acolytes étaient l'incarnation même du principe féminin universel. Une image de la vie elle-même.

Dans un lointain passé, Victoria était comme elles. Les hommes la désiraient, mais à ses yeux, un seul existait : Bertram. Avec un soupir, elle se souvint du soir où, pour la première fois, il l'avait emmenée dans un verger par une nuit sans lune. Le bruit d'un cours d'eau, cette nuit-là, avait à peine suffi à couvrir ses cris de plaisir. Lui volant d'abord un baiser, Bertram s'était ensuite emparé de sa virginité – façon de parler, puisqu'elle la lui avait offerte de tout son cœur. Un moment parfait.

Après cette révélation, Victoria n'avait jamais imaginé qu'un autre homme pût la rendre heureuse.

Un mois après, elle avait compris qu'elle était enceinte. Rien d'étonnant, puisque Bertram et elle étaient très souvent retournés dans le verger. Puisant les mots dans leur mémoire, ils avaient alors récité les antiques vœux de mariage.

Deux mois plus tard, après des douleurs impensables, Victoria avait perdu le bébé – un fœtus pas plus grand que son index et qui ne semblait même pas humain. Tout ça dans la souffrance et aux prix d'un torrent de sang.

Bertram était resté avec elle, jurant qu'ils auraient d'autres enfants. Mais ça n'était jamais arrivé. Se découvrir inféconde avait été le plus grand échec de Victoria, et sa pire déception. Malgré ses efforts et ceux de son mari, rien n'était jamais sorti de son ventre.

Elle aimait Bertram, mais au fil du temps, leurs rapports amoureux avaient tourné au devoir conjugal – sans espoir, pour ne rien arranger. Afin de compenser, Victoria était devenue la mère spirituelle de ses

acolytes. En particulier de ces trois-là, à cause de leur incroyable beauté.

À l'entendre, elle avait plus d'enfants qu'elle aurait jamais pu en faire. Mais ça ne convainquait personne, et surtout pas elle-même.

Après avoir invoqué le sort de fertilité, ce soir, elle serait la mère du monde entier ! Même si le prix à payer était élevé, comment aurait-elle pu hésiter une seconde ?

— La magie des hommes est celle de la mort, des conquêtes, de la chasse et du meurtre, dit-elle.

Au cœur du cratère, sa voix résonnait étrangement.

— Celle des femmes, c'est la vie. Et elle est bien plus forte !

Victoria sourit à ses trois acolytes.

Splendides dans leur nudité, Audrey, Laurel et Sage haletaient d'excitation. Bougeant lentement, elles ondulaient des hanches et sautillaient d'un pied sur l'autre. Peut-être parce que la magie l'amplifiait, l'odeur de leur sueur et de leur parfum emplissait l'air, qui semblait réchauffé par leur chaleur corporelle.

Baissant la main, Audrey toucha son émouvant triangle et poussa un petit cri. Tentées, Laurel et Sage l'imitèrent. La nuit elle-même se chargea d'un potentiel vibrant.

La vie !

Même l'arbrisseau sembla y être sensible.

Le cœur brisé, Victoria dut lutter contre la détresse qui menaçait de miner sa détermination.

Alors que les trois jeunes femmes attendaient, les yeux mi-clos, en gémissant de plaisir, Victoria sortit d'une poche de sa robe une fiole remplie d'un liquide bleu.

— Vous devez en boire, dit Victoria. Une goulée devrait suffire.

Audrey tendit une main pour prendre la fiole. De ses doigts humides, elle retira le bouchon.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un composant essentiel du sort… Bois !

Audrey obéit puis passa la fiole à Laurel, qui la regarda un moment.

— Si tu es sûre, Victoria…

— Je suis sûre ! J'ai réfléchi le temps qu'il fallait. Nous devons rendre la vie à cette vallée, et c'est le seul moyen.

Laurel but puis Sage vida la fiole sans hésiter.

Le cœur lourd, Victoria regarda ses trois acolytes tituber et s'écrouler. Elles étaient si confiantes…

Sans perdre de temps, elle les tira à côté de l'arbrisseau. À présent, elle pouvait se permettre de pleurer, puisque ses « filles » n'étaient plus conscientes. D'une grande poche secrète de sa robe, elle sortit des liens de cuir et lia les poignets et les chevilles des trois beautés.

Dans leur sommeil induit par la drogue, Audrey, Laurel et Sage haletaient bizarrement. Mais elles se réveilleraient bientôt, et Victoria avait d'autres préparatifs à compléter.

Reproduisant ce qu'elle avait mémorisé dans un antique grimoire – et recopié sur une feuille de parchemin pour plus de sécurité –, elle dessina sur le sol un sortilège dont les symboles et les runes, composants d'un très vieux langage oublié, entourèrent bientôt les trois acolytes.

Trois graines, voilà ce qu'étaient devenues Audrey, Laurel et Sage. La semence d'une nouvelle vie dont la puissance serait inimaginable.

Mais comme toujours, il y avait un prix. La vie pour la vie, le sang pour le sang…

En se répétant que l'enjeu en valait la chandelle, Victoria finit de dessiner le sortilège. Le texte ne laissait aucun doute : de ces trois gouttes de vie naîtrait un torrent intarissable qui restaurerait la vallée et guérirait la blessure infligée au monde.

Mais Audrey, Laurel et Sage… Quelle perte !

Victoria éclata en sanglots. C'était déchirant, pourtant, il fallait le faire !

Quand elle se fut reprise, la mémoriste vit que ses acolytes s'étaient réveillées plus tôt que prévu. Encore sonnées, elles étaient conscientes, ainsi que l'exigeait le sortilège. Et consentantes…

— Que fais-tu ? demanda Laurel. Que se passe-t-il ?

— Vous allez nous sauver tous, mes chéries.

Des larmes roulant sur les joues, Victoria dégaina son couteau et s'accroupit près des acolytes.

Les yeux écarquillés, Sage frémit d'horreur quand la femme qu'elle aimait comme une mère lui ouvrit la gorge. Un geyser de sang jaillit de la plaie, inondant la belle poitrine de la sacrifiée puis venant nourrir la terre.

— Je suis désolée, dit Victoria avant de passer à Audrey.

La prenant par les cheveux, elle l'égorgea aussi.

Laurel défia sa mère spirituelle du regard et se débattit dans ses liens. Mais sa résistance ne dura pas. Avec un coup d'œil pour ses amies moribondes, elle souffla :

— Jure-moi que c'est nécessaire.

— Il n'y a pas d'autres moyens.

Laurel leva le menton et Victoria égorgea sa troisième et dernière victime.

Quand les acolytes eurent fini de se vider de leur sang, leur bourreau gémit de détresse.

Des fidèles si loyales, presque ses filles… et elle venait de les tuer. Au nom de la vie, mais quand même…

Victoria activa le sortilège. Un flot de fécondité jaillit des trois cadavres, assez fort pour ranimer les forêts, les prairies, les cours d'eau et les champs cultivés.

Au-dessus des trois sacrifiées, Victoria récita l'incantation qu'elle avait mémorisée avec sa perfection habituelle. Comme de la cire fondue, le sang des trois mortes vint se mêler aux runes et brilla plus fort que de la lave en fusion. Puis il se transforma, se régénéra et, virant au vert, imbiba le sol dévasté qui commença à se réveiller.

Des pousses apparurent un peu partout autour de l'arbrisseau. Puis des fleurs jaillirent du sol.

Émerveillée, Victoria recula de quelques pas. Stimulé, l'arbrisseau grandissait à vue d'œil et ses branches se tendaient vers le ciel comme des bras implorants. Très vite, elles se chargèrent de feuilles luxuriantes.

Au pied de l'arbre, des champignons poussèrent en accéléré puis éclatèrent en un nuage de spores qui donnèrent aussitôt naissance à une nouvelle génération de noble moisissure.

Sortie d'un long sommeil, la terre ondulait et se craquelait.

Nés une minute plus tôt, des insectes rampaient sur le sol et le bourdonnement des abeilles emplissait les oreilles de Victoria.

Les yeux ronds, elle admira les papillons de nuit puis s'emplit les poumons du parfum des fleurs, de l'arôme de la sève et des riches fragrances des feuilles. Tout au long des sillons creusés par le sang, des plantes émergeaient de la terre, fièrement dressées sur des tiges vigoureuses prêtes à affronter la formidable aventure de la vie.

Des racines s'enroulèrent autour des trois cadavres, comme s'ils étaient devenus des trophées. Les vibrants symboles de la renaissance.

Victoria eut du mal à en croire ses yeux. Un tel foisonnement de vie, et dire qu'elle en était à l'origine ! Cette renaissance, c'était son œuvre ! Le sortilège qu'elle avait exhumé de sa mémoire se révélait assez puissant pour vaincre la désolation semée par le Buveur de Vie.

À peine revenue, la forêt semblait avide de partir à la conquête de ses territoires perdus. Rayonnante de fierté, Victoria recula encore un peu. Quand les érudits verraient ça, puis comprendraient que c'était son œuvre…

Toujours nue, elle resta où elle était, ivre de satisfaction. Quelle joie et quel soulagement de…

Quelque chose s'enroula autour de sa cheville. Baissant les yeux, elle vit qu'il s'agissait d'une liane. Aussi rapide qu'une vipère, cette lanière de fouet végétale remonta le long de sa jambe et la serra de plus en plus fort.

Victoria tenta de se dégager, n'y parvint pas et hurla de terreur. Tirant plus fort, la liane la força à avancer. Au-dessus de sa tête, d'autres tentacules végétaux se tendaient vers elle, et des branches

d’arbres qui n’étaient pas là cinq minutes plus tôt essayaient de la ceinturer.

Elle lutta pour se libérer, mais une autre plante s’enroula autour de ses poignets. À présent, il en sortait de partout, et ces tentacules enserraient désormais sa taille.

— Non ! Je ne…

Le bout d’une branche s’engouffra dans la bouche de Victoria puis s’insinua dans sa gorge. Alors qu’elle étouffait, des fougères vinrent se plaquer sur ses yeux.

D’autres s’insinuèrent dans ses narines, puis se frayèrent un chemin dans son crâne. Bientôt, ses oreilles aussi furent assaillies et investies par des filaments végétaux.

Aveuglée, sourde et muette, Victoria ne renonça pas à lutter.

Comme les bras d’un puissant guerrier, des lianes lui écartèrent les cuisses.

Se débattant comme une folle, Victoria sentit qu’un dard végétal remontait le long de ses jambes. Sans l’ombre d’une hésitation, il plongea vers son intimité, s’y introduisit et l’emplit douloureusement.

Victoria souffrit très longtemps, déchirée de l’intérieur, jusqu’à ce qu’une liane transperce enfin son cerveau, délivrant son âme et offrant son corps en pâture à la voracité retrouvée de la nature.

Chapitre 59

Alors que Surplomb du Monde bruissait déjà d'activité, Nicci se réveilla avec le goût du sang sur la langue. Une sensation délicieuse qui lui réchauffa l'âme et le corps mais ne dura pas plus longtemps que les ultimes lambeaux de son rêve. Troublée, elle s'assit en sursaut.

Chardon cessa de la secouer par l'épaule.

— Je m'inquiétais, dit-elle. Tu dormais si profondément…

Nicci se frotta les yeux puis s'étira. Pour une raison inconnue, son corps lui parut étrange.

— Je suis réveillée, à présent.

— En dormant, tu t'agitais et tu grognais. Un cauchemar, sans doute.

Des bribes de souvenirs revinrent en mémoire à Nicci.

— Une espèce de cauchemar, oui… Non, attends, je me rappelle mieux. Ce n'était pas du tout désagréable…

Au contraire, le rêve où elle chassait avec Mrra, devenant une part de la panthère, avait été une source de plaisir. Grâce à lui, elle se sentait forte, pleine d'énergie, libre et vibrante d'envie de repartir dans le monde.

Un sourire apparut sur ses lèvres humaines.

Toujours inquiète, Chardon plissa le front.

— J'ai eu peur que tu meures… J'essayais de te réveiller, et… Tes yeux étaient ouverts, mais entièrement blancs, comme si tu n'étais plus toi-même… Ou si tu étais partie très loin d'ici.

— J'étais très loin, effectivement… Avec Mrra, et nous chassions ensemble. Je crois que mon corps n'était pas avec moi… Même si ça ne veut pas dire grand-chose.

Nicci approcha de la petite table et s'aspergea le visage avec l'eau de la cuvette. Dans son songe, elle partageait l'esprit de Mrra à la manière de quelqu'un qui sait marcher dans les rêves – comme Jagang, par exemple. Mais tandis qu'elle arpentait la Balafre avec Mrra, son corps, dans la chambre, était plongé dans une transe qui le laissait sans défense. Et ça, c'était inquiétant. La vulnérabilité, très peu pour elle…

Ça ne devait pas se reproduire, sauf dans un endroit sûr, sous la surveillance d'une personne compétente.

Nicci lissa son fin chemisier puis entreprit de se brosser les cheveux.

— Si Nathan a trouvé ses cartes, nous partirons aujourd'hui, dit-elle histoire de changer de sujet. Ici, nous en avons terminé.

Chardon approuva du chef.

— Le Buveur de Vie est mort, et la vallée renaîtra. Un jour, je reviendrai… (La gamine sourit.) Pour les gens d'ici, tu deviendras une légende, pas vrai ?

— Je n'en ai aucune envie, grogna Nicci.

En attendant, ils allaient avoir besoin de vivres, de vêtements neufs, de bottes en bon état…

Nicci était toujours réticente à l'idée que Chardon les accompagne dans un voyage dangereux. Mais la fillette avait l'esprit vif et elle savait prendre soin d'elle-même. Sa loyauté en faisait une compagne précieuse, et ça n'était pas un atout négligeable, quand on s'embarquait dans une aventure…

L'Ancien Monde, un territoire inexploré où découvrir de nouvelles cultures et de fabuleuses cités… Peut-être peuplées de malheureux opprimés par des tyrans qu'il conviendrait de ramener à la raison – ou d'éliminer – pour qu'ils ne fassent pas obstacle au nouvel âge d'or de Richard.

Frissonnant, Nicci revit le souvenir puisé dans la mémoire de Mrra. La grande ville, le sorcier en chef, les dresseurs, la douleur du marquage, l'arène et l'ivresse du sang…

La grande ville… *Ildakar ?*

Ce nom était venu tout seul à Nicci, mais comment être sûre qu'elle avait raison ? Mrra l'avait-elle entendu dans la bouche des dresseurs sans comprendre ce qu'il signifiait ?

Ildakar…

Nicci et Chardon gagnèrent la salle à manger où on servait le petit déjeuner. Les érudits y prenaient des forces avant de se plonger dans une nouvelle journée de recherches. Avec deux de ses subordonnés, Simon comparait des notes au sujet d'un antique grimoire posé sur la table.

Assis face à face, Nathan et Bannon conversaient à bâtons rompus. Dès qu'il vit la magicienne, le vieux sorcier lui fit signe que tout allait bien.

— Nous avons ce que nous cherchions, dit-il. Mia a trouvé des cartes qui remontent à trois mille ans, avant l'invocation du camouflage.

— Les indications risquent de ne plus être d'actualité, objecta Nicci. Depuis, des armées se sont entre-tuées, des royaumes ont prospéré et dépéri, et des cités sont tombées en ruine tandis que d'autres sortaient du sol.

— Exact, concéda Nathan, mais les villes sont en général bâties le long de cours d'eau ou à des carrefours commerciaux, près de mines productives ou de grandes régions agricoles. S'il y avait une raison d'en fonder une en ces temps-là, elle existe probablement encore aujourd'hui.

Nathan ébouriffa les cheveux de Chardon, qui ne se laissa pas démonter. Se dressant sur la pointe des pieds, elle lui rendit la pareille. Amusé, le vieil homme sourit et continua :

— Si les villes et leur environnement ont changé, eh bien, c'est à ça que servent les explorateurs, non ? De toute façon, il faut que je retrouve mon don.

— Nous voulons tous que tu réussisses, assura Nicci. On partira le plus vite possible. Le Buveur de Vie est mort, j'ai sauvé le monde et Rouge ne pourra pas venir râler… Il est temps de s'occuper de Kol Adair.

Nathan ne chercha pas à cacher son approbation.

— Je signe des deux mains, chère magicienne. Mais qu'est-ce qui t'autorise à croire que tu devais sauver le monde une seule fois ?

Bannon leva les yeux de son bol de flocons d'avoine.

— Avant de partir, je tiens à dire au revoir à Audrey, Laurel et Sage. Nous sommes devenus très amis…

Une lueur malicieuse dansa dans les yeux azur de Nathan.

— De très bons amis, oui… C'est le moins qu'on puisse dire.

Le jeune homme rosit.

— Pas moyen de les trouver ! Elles sont parties avec Victoria, mais pour où ?

Nicci se souvint vaguement d'avoir vu les quatre femmes dans son rêve – à travers les yeux de Mrra.

— Si tu les déniches, tu pourras les saluer. Mais nous partons bientôt.

Impatiente de trouver Kol Adair, pour le salut de Nathan, Nicci brûlait aussi d'envie de continuer sa mission au nom de Richard. Découvrir de nouveaux royaumes et leur annoncer qu'ils faisaient désormais partie de l'empire d'haran…

Une petite femme timide entra dans la salle à manger, ses courts cheveux bruns en bataille comme si elle venait de courir. Le front ruisselant de sueur, la jeune Mia avait aidé Nathan pendant qu'il cherchait une arme contre le Buveur de Vie. Après la victoire, elle avait été promue archiviste.

— Maître Simon, il est arrivé quelque chose dans la Balafre. Je n'y comprends rien… Vous devriez venir voir. Et vous aussi, sorcier Nathan. C'est un miracle !

Simon se passa une main dans les cheveux.

— Que s’est-il passé ?

En guise de réponse, Mia guida le petit groupe dans les tunnels, en direction de l’ouverture qui donnait sur la Balafre.

— Personne n’aurait pu s’attendre à ça ! Attendez de voir ! C’est remarquable.

— Où est Victoria ? demanda Simon en marchant. Si c’est important, les mémoristes doivent être informés.

Un effort louable pour les intégrer… Mais personne ne se rappelait avoir vu récemment Victoria et ses trois acolytes.

Arrivés devant l’ouverture, Nicci et ses compagnons eurent du mal à en croire leurs yeux. Un tel changement, en une nuit ?

Au centre de la vallée morte, là où résidait le Buveur de Vie, tout était différent. Plus de tempêtes de sable ni de fumerolles, mais un jardin luxuriant…

Un jardin ? Non, plutôt une jungle qui grossissait à vue d’œil et se répandait beaucoup plus vite que l’infestation de Roland, avant l’intervention de Nicci.

Comme si une marée verte déferlait sur le monde.

Chapitre 60

Quand la magie l'eut envahie, régénérée et réveillée, Victoria, stupéfaite, découvrit qu'elle était toujours vivante. Et même bien plus que ça… Débordante de vitalité, elle sentait rugir dans ses veines un sang aussi vivace que l'eau des torrents, au moment de la fonte des neiges. Ses muscles explosaient de vie, comme son cœur, le plus important de tous. En elle, chaque goutte de sang, chaque pouce de peau, chaque petit os et même chaque cheveu était extraordinairement en vie. On eût dit que des milliers d'abeilles ou de termites l'emplissaient d'énergie, tandis que d'innombrables plantes lui prêtaient leur force pour que les éléments de son corps restent accrochés les uns aux autres.

Victoria prit une grande inspiration. Quand elle la relâcha, une tempête balaya la forêt, faisant s'incliner des buissons et des arbres. Par respect pour elle, comprit la mémoriste.

Sous un soleil radieux, la forêt s'étendait un peu plus à chaque seconde, son sol plus fertile que jamais.

En versant le sang de ses trois acolytes, Victoria avait invoqué un antique sortilège capable d'éradiquer la souillure du Buveur de Vie. Ce monstre égoïste avait blessé le monde, et Victoria, désormais, était chargée de le guérir.

Pour ça, elle se savait assez forte.

En plus d'être une nuisance, Roland était un minable. Faute de comprendre des sortilèges dont il n'aurait même pas dû connaître l'existence, il avait provoqué un désastre.

Et il revenait à Victoria de réparer les dégâts.

Audrey, Laurel et Sage – si précieuses et si loyales – avaient donné leur vie pour une grande cause. Victoria, elle, avait offert encore plus que ça. Lorsque la forêt réveillée s'était emparée d'elle – l'ayant en somme cooptée – elle n'avait pas compris ses intentions. Craignant que la toute nouvelle force vitale veuille la tuer, elle s'était débattue en hurlant. Une grossière erreur.

Le sort avait généré une incroyable explosion de vie, rendant au monde tout ce que Roland lui avait pris. Mais la magie avait besoin d'un Vaisseau. Alors que les lianes s'accrochaient à Victoria, certaines s'introduisant dans son corps, le pouvoir ne cherchait pas à la détruire mais à la transformer. Pleine d'énergie, métamorphosée au sens le plus profond du terme, elle allait pouvoir guider le réveil triomphant du monde. Comme un général, mais au service de l'amour, elle mènerait

la charge contre l'infestation de Roland et sa sorcellerie.

Quand Victoria se leva au milieu de la jungle primitive, elle tendit les bras et vit que sa peau était aussi verte que les innombrables feuilles qui l'entouraient. Sur ses mains larges et puissantes, les doigts faisaient penser à de petites branches. Se redressant de toute sa hauteur, elle sentit la puissance de ses jambes et les entendit craquer comme deux troncs d'arbre géants. Sa vision fragmentée lui donnait le tournis – à croire qu'elle regardait à travers une infinité d'yeux.

Ouvrant tous ses sens, elle entendit le bourdonnement des abeilles, vit le plumage coloré des oiseaux, admira de somptueux papillons et s'émerveilla de voir des fleurs éclore en un clin d'œil comme le bouquet truqué d'un prestidigitateur, lors d'un banquet de mariage.

Victoria était l'incarnation de ce foisonnement. En même temps, elle restait elle-même.

Parce qu'elle avait lancé le sort de fécondité – au prix d'un terrible sacrifice – elle était devenue le summum de la fertilité et de la féminité. Avec son cœur et son âme, elle avait redonné sa chance à la vie partout autour d'elle – non, redonné la vie, tout simplement. Dans la toute nouvelle forêt, elle sentait pousser les arbres et les autres plantes. À chaque seconde, son armée verdoyante gagnait du terrain sur la dévastation de la Balafre. Un premier objectif à conquérir, mais pas le seul, très loin de là.

Sa grande œuvre commençant à peine, Victoria ne se limiterait pas à restaurer la vallée. Pourquoi s'arrêter là ? Au nom de quoi se brider ? Après les défilés des armées et des seigneurs de la guerre, au fil de millénaires de sauvagerie, l'humanité avait fait tant de dégâts…

Le sort de fécondité était incroyablement puissant – une magie aussi imprévisible et indomptable que la vie elle-même. Pour le guider, une mission écrasante, Victoria avait besoin d'officiers. Et elle savait où les trouver.

Ses trois acolytes lui avaient déjà tout donné. Croyant en son rêve, elles n'avaient jamais remis en question ses ordres. Alors que Simon insultait les mémoristes et tentait de les faire passer pour des rebuts de l'histoire, Audrey, Laurel et Sage lui étaient restées loyales. Eh bien, elle allait les en récompenser. Avec la force qui pulsait en elle – le summum de la fertilité – rien n'était hors de sa portée.

Dans l'armée de la vie qui luttait pied à pied contre la désolation, elle chercha avec sa magie, sondant chaque liane, chaque brin d'herbe et chaque graine.

Les corps d'Audrey, Laurel et Sage étaient devenus la matrice de cette renaissance. En coulant dans les sillons que Victoria avait creusés dans le sol – avec l'aide de la magie – leur sang avait joué le même rôle que la sève dans un arbre. En d'autres termes, les corps des trois femmes n'étaient pas seulement un engrais – si noble et précieux fût-

il – mais aussi, et surtout, un catalyseur.

Dès qu'elle eut retrouvé les dépouilles de ses filles spirituelles, Victoria les reconstitua. Une par une, elle réunit les fibres de leurs os, retissa leurs muscles puis utilisa les tissus de très douces plantes pour recréer leur peau. Mais elle n'entendait pas seulement ressusciter les trois femmes. Audrey, Laurel et Sage, revenues à la vie, seraient les Protectrices de la forêt. Et elles devraient être assez fortes pour s'opposer à tous ceux qui, inévitablement, tenteraient de saccager l'œuvre salutaire de leur maîtresse.

Quand elle eut reconstruit les corps des trois mortes, faisant d'elles les filles de la forêt, Victoria se pencha sur chacune et lui donna le Souffle de la Vie. D'abord Sage, puis Audrey et enfin Laurel…

Les corps frémirent puis bougèrent. Leurs yeux s'ouvrirent, si verts qu'on eût dit des éclats de carapace de scarabées-émeraudes. Le souffle court, les trois femmes écartèrent les lèvres pour dévoiler deux rangées de dents blanches pointues.

Leurs cheveux brillant comme du lichen, elles tendirent les bras puis les plièrent, soulignant la perfection de leurs formes. Le zénith de la beauté, de la magie, de la féminité et du désir. Bref, l'équation même de la Création.

Éveillées et lucides, les trois acolytes regardèrent Victoria avec une admiration sans bornes. Incapable de voir son propre corps dans sa totalité, leur « mère » sentait sa puissance, sa splendeur et son infini potentiel.

— Victoria…, dit Sage.

Mais elle n'était plus vraiment Sage. Grâce au sortilège, elle faisait partie d'un trio que rien ne pourrait séparer ni désunir.

— Maman ! s'écrièrent Laurel et Audrey.

Oui, pensa Victoria, *je mérite d'être appelée ainsi, désormais. Parce que je suis la mère de tout et de tous.*

— Nous avons de grandes tâches à accomplir, mes filles. Pour ça, nous disposons de la magie et de la volonté requises. Mon intention première était de rendre sa fertilité à la vallée. Aujourd'hui, je vois à quel point je bridais mes ambitions. J'ai reçu un cadeau, et maintenant, une écrasante responsabilité pèse sur mes épaules. Et à travers moi, sur les vôtres…

Victoria dévisagea ses trois acolytes.

— Grâce au gland du Premier Arbre, nous aurons la magie nécessaire. L'objectif, désormais, est de restaurer la forêt primitive. D'abord sur toute l'étendue de la Balafre, puis dans le monde entier, afin qu'il retrouve la perfection que lui avait conférée le Créateur.

Les lèvres vertes de Victoria dessinèrent un sourire et ses acolytes acquiescèrent.

— Un monde vierge et verdoyant. Sans vermine humaine pour le

souiller.

Chapitre 61

Après avoir découvert ce qui se passait au cœur de la Balafre, Simon, intrigué, organisa une deuxième expédition pour aller voir de près de quoi il retournait. À Surplomb du Monde, l'optimisme était de rigueur. La vie revenait dans la vallée, et ça ne pouvait pas être une mauvaise chose.

Profondément honnête, Simon fit tout ce qu'il pouvait pour contacter Victoria et l'inviter à venir. Personne ne réussissant à lui mettre la main dessus, il finit par se résigner.

— On ne peut pas attendre indéfiniment. Allons voir ce miracle.

Alors que la colonne avançait dans la zone encore dévastée, Chardon, toujours aux côtés de Nicci, ne put contenir son excitation :

— Peut-être que ça ne prendra pas si longtemps que ça. Avec un peu de chance, je vivrai assez longtemps pour voir reverdir toute la vallée. Mon rêve depuis toujours !

— Remercie la magicienne, petite, dit Nathan. Sans elle, rien de tout ça ne serait possible.

Le vieux sorcier marchait près de Bannon. La main sur la poignée de son épée, le jeune homme faisait mine de guetter on ne savait quels dangers.

Nicci jeta un regard en coin à Nathan.

— J'ai contribué à l'élimination du Buveur de Vie, c'est vrai, mais cette renaissance… Eh bien, je n'y suis pour rien.

— Le Premier Arbre avait peut-être des ressources cachées, avança Nathan. Du coup, Roland n'a pas dû détruire toute sa magie. Tout est parti de l'arbrisseau, ça paraît évident.

Nicci regarda l'océan de verdure, dans le lointain. Malgré la distance, elle captait le foisonnement de la vie.

— Une telle croissance…, fit-elle, sourcils froncés. Tant que je n'aurai pas compris ce qui se passe, ne comptez pas sur moi pour jubiler.

Nathan sembla surpris.

— Tu t'inquiètes parce que la vie bourgeonne, magicienne ? Après tant de désolation, c'est une bonne chose, non ?

— Tu en es sûr, sorcier ?

Bien plus vite que prévu, la colonne atteignit la lisière de la végétation. Comme si la frontière avait bougé, venant à leur rencontre. Dans l'air flottaient des odeurs de pollen, de feuilles, de sève, d'herbes et de fleurs…

— Je n'ai jamais rien vu de si beau ! s'extasia Chardon.

Simon écarta les bras comme s'il souhaitait la bienvenue à cette vague verte.

— C'est merveilleux !

Dominée par des arbres bien trop hauts – en si peu de jours, ils n'auraient même pas dû atteindre la taille de l'arbrisseau –, la végétation proliférait avec une énergie inépuisable, à croire que le temps s'était accéléré pour lui permettre de rattraper les dizaines d'années perdues à cause du Buveur de Vie.

Partout, les branches ployaient sous le poids des feuilles. Alors que les lianes s'entrelaçaient follement, les buissons semblaient grandir à vue d'œil.

Aux oreilles de Nicci, le bruissement de cette soudaine fertilité retentit comme un vacarme dérangeant et dangereux.

Parce qu'ils grossissaient trop vite, les troncs d'arbre lui semblaient hurler de douleur et les branches agitées par le vent paraissaient fendre l'air comme des lames. Le pollen, aux yeux de la magicienne, formait un brouillard oppressant. Des graines volaient partout, vomies par les plantes et les fleurs, et des nuages de spores leur faisaient concurrence. Une course malsaine à la vie, comme s'il risquait de ne pas y en avoir assez pour tout le monde.

Alors que le petit groupe d'érudits s'extasiait devant un « miracle », la conquête continuait, comme si la jungle primitive n'avait aucune intention de s'arrêter avant d'avoir fait le tour du monde.

— Douce Mère la Mer…, souffla Bannon.

D'abord enthousiaste, comme les autres, il semblait de plus en plus dubitatif.

— Ça ne va pas un peu vite ?

Par milliers, des abeilles bourdonnaient autour des fleurs et de gros nuages de moucherons voletaient un peu partout.

Simon cria comme s'il s'adressait à la forêt ou à quelque entité supérieure :

— Merci ! Nous nous réjouissons du retour de la vie et en sommes reconnaissants.

Un bruissement, dans les broussailles, annonça l'arrivée de quelque grande créature. Bientôt, trois silhouettes apparurent, encore dissimulées par les ombres.

Des silhouettes humaines. Féminines, même…

Trois beautés nues, leur peau verte faisant un parfait camouflage dans la forêt, vinrent à la rencontre des érudits stupéfaits.

Aussi luxuriantes que la nature, leurs hanches et leurs seins gonflés de vie, les trois femmes arboraient en guise de cheveux un entrelacs de feuilles lustrées de mousse.

Plus végétales qu'humaines, elles restaient pourtant

reconnaissables.

Ébahi, Bannon eut un pâle sourire.

— Laurel ? Audrey ? Sage ?

Quand les trois acolytes avancèrent, les broussailles semblèrent les suivre pour leur faire une traîne. Les yeux d'un vert iridescent, les favorites de Victoria vibraient de fertilité – l'essence même de la forêt et de la vie. De leurs corps montait une senteur entêtante et attirante, comme celle d'un animal en rut. À l'instar de Simon et de tous les hommes du groupe, Nathan lui-même parut fasciné. Une aura de sexualité entourait ces femmes et envahissait tout.

Le souffle court, Bannon vibrait de désir. Devant ces femmes, aurait-on dit, il prenait conscience de l'impossibilité d'une séparation.

— Vous étiez parties…, gémit-il. Et j'ignorais où.

— Mais nous t'attendions, Bannon ! lança Laurel avec un rire de gorge.

Les deux autres splendeurs renchérirent :

— Nous voulons que tu restes ici.

— Avec nous.

Transfiguré, Simon n'était plus que l'incarnation du désir masculin. Les yeux brillants, il se campa au premier rang du groupe, devant Bannon, comme pour interdire aux autres hommes d'avancer.

— Tant de vie et d'espoir…, dit-il. Nous vous voulons. Je vous veux !

— Approche ! lança Sage, les yeux rivés sur le jeune archiviste en chef.

— Nous te voulons aussi. Nous vous voulons tous !

Bannon tenta de rejoindre Simon, mais celui-ci le repoussa, puis il leva les mains, probablement à peine conscient de ce qu'il faisait.

— Vous nous avez rendu la forêt ! La souillure du Buveur de Vie est éradiquée. C'est merveilleux.

Les trois femmes tendirent les bras.

— Il y a assez de vie pour tout le monde ! lança Audrey.

Les doigts délicats des trois beautés se transformèrent en pointe de bois et leurs ongles devinrent des épines acérées.

Enivré par les fragrances qui surchargeaient l'air, Simon ne s'en aperçut pas. Les paupières tombantes, bouche bée, il avança et n'eut même pas le temps de crier quand les femmes le taillèrent en pièces, l'écorchant vif comme si elles pelaient de son écorce un tronc d'arbre mort.

Plusieurs érudits crièrent puis reculèrent. D'autres eurent un soupir incrédule.

— Simon ! gémit Mia.

Avec un simple sort défensif, Nicci força tous ses compagnons à reculer, les mettant hors de portée des trois tueuses.

— Laurel ! Audrey ! Sage ! Non ! cria Bannon, désespéré.

Bizarrement, lorsque les filles de la forêt jetèrent le corps déchiqueté de Simon sur le sol encore stérile où s'étaient réfugiés ses compagnons, le sang de l'archiviste en chef fit office d'élixir magique, comme s'il était devenu une composante d'un sort de fertilité. À chaque endroit où tombait une goutte de ce fluide vital, de nouvelles pousses jaillissaient du sol comme autant de vers de terre. Bientôt, un îlot de verdure en forme de corps humain se fut formé au milieu de la dévastation.

Les trois femmes éclatèrent de rire – le son d'une tempête qui malmène de grands arbres impuissants.

Nathan et Bannon dégainèrent leurs lames. Au cas où les tueuses attaqueraient, Nicci se prépara à frapper.

— Soyez vigilants, le danger peut venir de partout.

Mais les trois acolytes ne sortirent pas de leur écrin de verdure.

Nicci elle-même ne s'attendait pas à ce qui se passa ensuite. Alors que des lianes, des tiges hérissées d'épines et des touffes d'herbe poussaient toujours à l'endroit où gisait la dépouille de Simon, dans la jungle les arbres frémirent et les buissons s'écartèrent comme pour céder le passage à une tête couronnée.

Les trois tueuses elles-mêmes s'inclinèrent quand une incroyable silhouette émergea de la forêt. Une femme titanesque, la peau couverte d'écorce et de feuilles, les seins énormes gonflés de sève et les hanches plus larges que le tronc d'un chêne géant. Encadré d'une crinière de lianes et de fougères, son visage n'exprimait plus une once de bienveillance.

Victoria… ou ce qu'il en restait.

Regardant de haut Nicci et ses compagnons, elle tonna :

— C'est ma forêt, et vous n'y êtes plus les bienvenus. Comme partout ailleurs en ce monde, sachez-le !

Elle riva les yeux sur Nicci, qui soutint son regard sans broncher.

— Parce que moi, je suis la Maîtresse de la Vie !

Dans des grincements de bois, les troncs et les branches continuèrent à grandir. L'invasion était en marche.

Chapitre 62

Depuis toujours, Nicci n'était guère adepte des retraites, même stratégiques. Mais là… La jungle délirante, bien trop imprévisible, pouvait tailler en pièces les érudits et Chardon.

La magicienne tira la fillette en sécurité, loin de l'infestation végétale. Depuis la mort de Simon et l'apparition de Victoria, les érudits étaient sonnés. En donnant de la voix, Nicci les ramena au présent :

— Reculez !

Nathan et Bannon poussèrent les érudits à bonne distance de la jungle primitive.

Nicci étudia Victoria. Devenue une créature végétale plus qu'un être humain, la mémoriste maniait une magie très similaire à celle de Roland. Et comme lui, elle devait être neutralisée. Pour ça, aurait parié la magicienne, il leur faudrait une arme encore plus puissante que le gland du Premier Arbre.

« Et la magicienne devra sauver le monde… »

Apparemment, elle n'en avait pas encore terminé ici.

Alors que les érudits détalaient en direction de la mesa, Bannon soupira :

— Douce Mère la Mer… Elles étaient si jolies. Je les aimais et elles m'aimaient aussi.

Un déni de réalité, après avoir vu ce que les trois acolytes avaient fait à Simon.

— Aujourd'hui, dit Nicci, elles t'aimaient encore plus, au point de vouloir ton sang. Elles t'auraient déchiqueté si Simon n'avait pas pris ta place.

Bannon secoua la tête.

— Il faut les sauver ! Elles sont victimes d'un sortilège, mais leur cœur est pur, je le sais. Nous pouvons les ramener !

— Ne te fais pas d'illusions stupides, Bannon Farmer. Ces créatures n'ont plus aucun rapport avec les femmes que tu as connues. Nous devrons sûrement les tuer.

Les yeux ronds, Bannon dévisagea la magicienne.

— Non, c'est impossible… Pour une fois, j'étais heureux. Une vie parfaite, enfin…

Compatissant, Nathan tapa sur l'épaule de son disciple.

— Parfois, la beauté masque une terrible laideur intérieure…

Dès que l'expédition fut rentrée à Surplomb du Monde, le vieux sorcier fila vers les archives.

— Une nouvelle fois, nous allons devoir en apprendre plus sur un sort corrompu. Sans ça, impossible de le combattre.

Avec Chardon, Nicci se dirigea vers leur chambre.

— Ne t'inquiète pas, je détruirai Victoria, tout comme j'ai tué le Buveur de Vie.

— Moi qui voulais voir renaître la vallée… Cette jungle est aussi moche que la Balafre.

— Sèche tes larmes, petite. Dès que la seconde menace aura été vaincue, la vallée redeviendra normale. C'est pour mener ce genre de combat que le seigneur Rahl existe.

Nicci ébouriffa les cheveux de Chardon, qui leva vers elle des yeux pleins de confiance.

— C'est pour ça que nous sommes là, petite.

— Je sais…

Privés de chefs, les habitants de Surplomb du Monde se tournèrent vers Nathan et Nicci.

Mais le vieux sorcier s'enferma dans la bibliothèque, dévorant des grimoires avec l'intention de trouver une parade au sort de fertilité de la Maîtresse de la Vie.

Mia assistait de nouveau Nathan. Presque aussi rapide que le vieil homme, elle dévorait des dizaines d'ouvrages et lui transmettait ceux qui semblaient les plus pertinents.

Fidèle à elle-même, Nicci opta pour une approche plus directe. Les mémoristes ayant gravé le savoir dans leur esprit, elle décida de les interroger de vive voix.

Dans une de leurs salles de classe, elle se planta face à eux, les poings plaqués sur les hanches.

— Victoria vous a ordonné de chercher un sort de fertilité. De la magie agricole, en quelque sorte. Par exemple destinée à réparer les dégâts après un incendie de forêt. L'un de vous doit se souvenir du sortilège qu'elle a utilisé.

La magicienne plissa les yeux, attentive aux réactions des jeunes gens.

— Quelqu'un l'a orientée vers le type de magie du sang qu'elle cherchait. Je veux savoir qui et comment…

— Victoria voulait sauver la vallée, dit Franklin. Et nous tous par la même occasion. Elle avait les meilleures intentions du monde, et nous étions tous d'accord pour l'aider.

— « Les meilleures intentions » ? répéta Nicci en foudroyant du regard les mémoristes. Avez-vous entendu parler de la Deuxième Leçon du Sorcier ?

— La Deuxième Leçon du Sorcier ? dit Gloria, une jeune mémoriste rondelette. Qu'est-ce que c'est ? On la trouve dans les archives ?

— Tout pratiquant de la magie devrait la connaître… « Les pires maux découlent des meilleures intentions. » Victoria en est la criante illustration. Au lieu d'attendre que la nature fasse son œuvre, elle a libéré une magie dangereuse qui a échappé à son contrôle. Avec ses « bonnes intentions », elle nous a peut-être tous condamnés. Sauf si nous trouvons un moyen de l'arrêter.

Gloria déglutit péniblement.

— Et comment pouvons-nous l'arrêter ?

— D'abord, nous devons savoir quel sortilège elle a lancé. L'un d'entre vous l'a-t-il aidée à le trouver ?

Les mémoristes se regardèrent nerveusement.

— Elle espérait que l'un de nous se souviendrait de quelque chose, mais sa demande n'était pas assez précise, ce qui laissait trop de possibilités. Tout ce que je sais, c'est qu'elle voulait accélérer la renaissance de la vallée.

— Méfiez-vous, fit Nicci. Vous mentez et je le sais…

Les mémoristes crurent qu'elle recourait à un sort de divination raffiné. Pas du tout… Il suffisait de voir leurs tics nerveux, leurs regards fuyants, la sueur ruisselant sur leur front…

— Quel sort a utilisé Victoria ? Dites-moi quelle magie du sang lui a servi à déclencher cette croissance accélérée.

— C'est un ancien sort de fécondité, avoua Gloria, capable de réveiller la terre. Rédigé dans un ancien langage que nous ne savions pas bien prononcer et que nous comprenions mal.

Nicci n'en crut pas ses oreilles.

— Elle l'a lancé sans savoir comment prononcer les mots ?

— Si, elle le savait. Les mémoristes n'oublient jamais rien, et ce de génération en génération.

Nicci n'en resta pas là.

— Tu veux dire que Victoria désirait provoquer le désastre que nous avons vu dans la Balafre ?

Les mémoristes se sentirent coincés. Après un moment, Franklin prit son courage à deux mains :

— Nous nous souvenons de quelques sorts de fertilité, mais sans savoir comment les neutraliser. Après tout, les antiques sorciers n'ont jamais voulu enrayer la croissance des plantes ni mettre des bâtons dans les roues à la prospérité.

— Il existe quelques contre-sorts, intervint Gloria, mais ils sont imprécis dans nos esprits. Nos ancêtres ne les jugeaient pas essentiels, et ils avaient tant de choses à mémoriser…

— Couchez sur du parchemin ce qui vous reviendra en tête.

J’étudierai tout ça…

Gloria approcha d’un lutrin sur lequel reposait un livre ouvert. Durant les leçons, les acolytes écoutaient souvent une lecture dont ils gravaient chaque mot dans leur mémoire.

Au lieu de lire à voix haute, Gloria prit une plume, la trempa dans un encrier et écrivit sur une feuille de parchemin. Les yeux fermés, elle marqua une pause, puisant dans sa mémoire, puis recommença à écrire.

— C’est le sort qu’a utilisé Victoria, dit-elle. Je crois…

Franklin approcha et baissa les yeux sur la feuille. Après avoir apporté une ou deux corrections au texte, il s’écarta. Les autres mémoristes vinrent consulter le sortilège. Quand ils furent tous d’accord sur une version définitive, l’un d’eux remit la feuille à Nicci.

La magicienne survola le texte. Incompréhensible pour elle…

— Nathan en saura peut-être plus que moi, dit-elle en glissant la feuille pliée dans une poche de sa robe. Quant à vous, continuez à chercher et à consigner vos connaissances par écrit. Et débrouillez-vous pour trouver comment réparer les dégâts de Victoria.

Sur le seuil de l’ouverture qui donnait sur la Balafre, Nicci regardait un soleil rouge sang – très adapté à la furie meurtrière de Victoria – se coucher sur le nouvel océan de verdure.

Un peu plus tôt, Nathan avait réussi sans grande peine à déchiffrer le sortilège. Et il n’avait pas caché son inquiétude.

— C’est aussi moche que je m’y attendais. Et peut-être pire. Ce langage est plus vieux que le haut d’haran. Il contrôle un pouvoir que nous aurons du mal à combattre.

— Richard ne nous a pas envoyés ici pour résoudre des problèmes simples, avait rappelé Nicci.

— D’accord avec ça… Je voulais juste souligner la difficulté du défi.

Alors que le soleil sombrait à l’horizon, Nicci ne quittait pas des yeux la terrifiante jungle.

Fasciné par la vue, Bannon vint se camper à côté de la magicienne.

— D’abord, toute la vie était aspirée hors du monde… Maintenant, une marée de vie se déverse dessus. Comment lutter contre ça ?

— Nous trouverons un moyen, assura Nicci. Après, je tuerai de mes mains la femme qui s’est baptisée Maîtresse de la Vie.

— Je veux participer, dit Bannon. Nathan et toi, vous êtes parfaits pour les grimoires. Deux pratiquants de la magie experts en langues mortes… Moi, je me sens inutile. Comme quand vous cherchiez une arme contre le Buveur de Vie.

» Magicienne, tu as reconnu que je peux être utile. Trouve-moi une mission !

— Aide les fermiers à moissonner leurs champs, occupe-toi des troupeaux, travaille dans les vergers ou apprends un métier. Charpentier, par exemple.

Le jeune homme explosa :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Il doit y avoir un moyen de sauver Audrey, Laurel et Sage… Nicci, je les aime.

— Et elles ont *faim* de toi. Rappelle-toi ce qu'elles ont fait à Simon.

— Nous devons comprendre ce qui se passe dans la Balafre, magicienne. Tu sais que je suis capable de me défendre. Laisse-moi partir en éclaireur. À mon retour, j'aurai bien des choses à te dire.

— C'est un risque idiot.

— Tu m'as déjà traité d'idiot un jour… Je veux le faire. Et je *vais* le faire. N'essaie pas de m'en empêcher.

— Je ne peux pas te l'interdire, Bannon Farmer, mais si tu veux t'exposer à de tels risques, reviens au moins avec des informations de valeur.

Soulagé que Nicci cède si vite, le jeune homme releva la tête.

— Tu peux compter là-dessus.

— Et sois prudent, ajouta Nicci d'un ton un peu plus doux.

Chapitre 63

En d'autres temps, Nathan jubilait lorsqu'il se trouvait en présence de tant de livres et de connaissances.

Les secrets et les récits contenus par des centaines de volumes avaient un peu adouci sa longue captivité au Palais des Prophètes. Hélas, à cause de son Rada'Han et d'une multitude de champs de force et de sorts de protection, il n'avait jamais eu accès aux grimoires jalousement conservés par les Sœurs de la Lumière. Malgré cette limite, les légendes, les récits historiques et même les contes folkloriques avaient rompu la monotonie de son existence.

Quand le changement stellaire avait rendu obsolètes tous les recueils de prophéties, Richard, son lointain descendant, lui avait proposé de se constituer une bibliothèque pour son amusement personnel – et peut-être aussi afin de ne pas perdre définitivement certains textes.

Nathan avait refusé. Après tant de siècles de lecture, il n'avait plus qu'une envie : sillonner le monde et écrire sa propre histoire. Exactement ce qu'il était en train de faire.

Il tapota dans sa sacoche le mystérieux livre de vie que Rouge lui avait donné.

Au lieu de vivre, voilà qu'il était de nouveau condamné à lire. Plus ou moins pour sauver le monde…

Voyant Mia approcher avec une nouvelle brassée d'ouvrages, il ne put retenir un soupir.

— Sorcier Rahl, j'ignore ce qu'ils contiennent, mais ils ont l'air intéressants.

Mia présenta à Nathan un vieux livre en piteux état.

— Tôt ou tard, nous découvrirons ce qu'il nous faut. Surplomb du Monde détient les réponses à toutes les questions. Le hic, c'est de les trouver.

— Veux-tu dire, chère enfant, que les sorciers du temps de Baraccus et de Merritt savaient tout ce qu'il y a à savoir sur tout ?

L'archiviste fronça les sourcils, comme si le sorcier remettait en question sa raison de vivre.

— Bien sûr ! Toutes les connaissances ont été entreposées ici pour être préservées. Toutes !

Nathan regarda la jeune femme avec une indulgence paternelle.

— Je me réjouis que tu fasses une telle confiance à tes ancêtres.

— Ils étaient bien plus puissants que nous.

— Certes, mais s'ils savaient tant de choses, pourquoi ont-ils échoué ?

Mia foudroya le vieil homme du regard.

— Avoir les connaissances n'est pas tout, il faut aussi savoir les utiliser…

— J'aimerais partager ton optimisme, chère enfant…

Nathan ouvrit le livre. Gonflées et froissées, les pages semblaient avoir été mouillées puis mal séchées. Sur certaines, l'encre avait coulé, rendant le texte illisible.

Nathan prit un autre volume et l'épousseta.

— D'où viennent ces livres ? D'une décharge ?

Mia rosit.

— Après que la magicienne eut foré une ouverture vers les salles scellées, dans la tour endommagée, nos ouvriers se sont servis de pics et de pioches pour accéder à d'autres pièces murées. Certains volumes ont souffert de ce traitement… Jusque-là, personne ne s'est intéressé à eux, mais j'ai jugé utile que vous les consultiez, juste au cas où…

Nathan prit un troisième ouvrage et tenta de déchiffrer le titre en relief.

— D'après ce que j'ai entendu dire, la tour fondue contenait exclusivement des recueils de prophéties. Des textes qui ne nous aideront pas…

— Non, la section « Prophéties » se trouvait dans les étages supérieurs. Vers la fin de la construction de Surplomb du Monde, les antiques sorciers, harcelés par les forces de Sulachan, ont accéléré le rythme. Dans les sous-sols, ils ont empilé tout ce qui leur tombait sous la main. Personne n'a jamais vu ces livres, sorcier Rahl. À part vous.

— Eh bien, chère enfant, je suis ravi d'avoir cet honneur.

Nathan tapota une chaise libre, à côté de lui.

— Tu veux bien m'aider, jeune fille ? Je n'ai que deux yeux, et ensemble, nous irons beaucoup plus vite.

Mia rayonna.

— J'adorerais ça !

Elle s'assit, prit un livre au hasard et tenta de le déchiffrer.

Au milieu de la forêt renaissante – son esprit, son cœur et son âme – Victoria sentait la magie pulser en elle. Et par extension, dans tout ce qu'elle avait créé ces derniers temps.

Pour elle, la Balafre avait toujours été un fardeau aussi lourd à porter que ses fausses couches puis sa stérilité.

Contrairement à ce qui lui avait toujours été refusé dans sa vie d'épouse, elle détenait aujourd'hui le pouvoir de créer et de posséder la vie. Pour s'en convaincre, il lui suffisait de regarder sa merveilleuse

forêt. La croissance était extraordinairement rapide, ce qui ne la gênait pas du tout. D'abord la vallée, ensuite les montagnes, puis tout l'Ancien Monde et…

Le triomphe de la vie sur la mort. *Sa* victoire, qu'elle ne se laisserait voler par personne.

Victoire… Victoria…

Parfois, le destin avait de ces ironies. Elle était la Maîtresse de la Vie, dotée d'un pouvoir capable de rivaliser avec celui du Créateur.

Alors qu'elle réfléchissait à son nouveau rôle, des buissons poussaient autour d'elle, leurs lianes couvertes d'épines et leurs fleurs exhalant un parfum hypnotique.

Les arbres grandissaient si vite qu'ils se renversaient les uns les autres. Mais les troncs morts abritaient des insectes qui participaient au cycle de la vie. De plus, des mousses et des lichens les décomposaient, en faisant de l'engrais qui lui aussi créait de la vie.

Une infinie création…

Audrey, Laurel et Sage, aussi vibrantes de fertilité que leur mère, étaient parties en croisade dans la jungle primitive. Ambassadrices de la régénérescence, elles s'occupaient des arbres, des insectes et des oiseaux…

Victoria ne relâchait pas ses efforts. Un jour, le monde serait de nouveau pur.

La Maîtresse de la Vie ne pouvait pas se satisfaire de rendre sa beauté à une petite vallée. Son rôle, elle le comprenait enfin, était beaucoup plus important que ça. Toutes les générations de mémoristes avaient vécu pour elle et pour ce moment. Dans leur savoir, elle puiserait tous les sortilèges requis pour que sa grande œuvre s'accomplisse.

Alors que *sa* forêt luttait victorieusement contre la désolation, son corps végétal se développait et son esprit lui offrait de plus en plus de souvenirs – des secrets magiques qu'elle possédait depuis toujours, mais sans le savoir.

Le sorcier Nathan et la magicienne Nicci avaient cherché dans les archives un moyen de détruire le Buveur de Vie. Sans aucun doute, ils s'efforçaient désormais de trouver une arme contre elle. Mais elle ne se laisserait pas faire. Liée au pouvoir de la vie – et du Créateur –, elle se révélerait plus forte que ses deux adversaires.

Pour autant, elle ne commettait pas l'erreur de les sous-estimer.

Même si Nicci revendiquait la victoire sur le Buveur de Vie, Victoria savait que le gland avait joué un rôle prépondérant. Mais la magicienne restait puissante, et il ne fallait pas qu'elle vienne déranger la Maîtresse de la Vie.

Cette Nicci était une nuisance qui fourrait son nez partout.

Presque privé de sa magie – voire totalement –, Nathan Rahl restait néanmoins un érudit et un homme expérimenté. Donc une menace… Ce type n'était pas n'importe qui, et elle ne devait pas le tenir pour quantité négligeable.

Deux adversaires…

Dans la bulle de verdure de Victoria, les arbres, les lianes et les champignons étaient une source de vie permanente. Et les bourdonnements d'insectes résonnaient à ses oreilles comme une symphonie. Plus sa sagesse et sa puissance augmentaient, plus la Maîtresse de la Vie se remémorait des incantations et des sorts précieux entreposés des millénaires plus tôt dans les archives par les bâtisseurs de Surplomb du Monde.

Grâce à ces connaissances, Victoria savait comment fabriquer une arme capable d'abattre Nicci et Nathan – voire de détruire le complexe pierre après pierre. Pour activer cette magie, elle n'avait même pas besoin de bouger, puisqu'elle était la forêt – chaque feuille, chaque branche, chaque aile d'insecte… Tout faisait partie d'elle et lui appartenait.

Libérant sa magie, elle donna le jour à son « émissaire ». Un assassin investi du pouvoir de la jungle primitive. Un *shaksis* entièrement composé de débris et de détritus trouvés dans la forêt.

Avec son esprit et sa magie, Victoria rassembla des branches mortes et des brindilles pour constituer le « squelette » de son *shaksis*. Cette structure tissée, elle y ajouta des touffes d'herbe, des feuilles et du paillis naturel. Pour gonfler les muscles, de la mousse conviendrait parfaitement.

Une armée de vers, de cafards et d'autres insectes rampants vint renforcer l'assassin végétal. Quand il tendit les bras et fit ses premiers pas hésitants, tout son corps grouillait de vie.

Deux énormes scarabées iridescents remontèrent le long du corps du tueur, gagnant sa tête ronde formée avec des brindilles pliées et des feuilles de saule. Sur le visage à la peau d'écorce et aux cheveux d'herbes sèches, deux trous se formèrent et les insectes s'y nichèrent pour devenir les yeux du *shaksis*. Sous le nez en lichen, une branche fendue faisait une bouche parfaite.

Des lianes vertes s'enroulèrent autour des jambes du tueur puis s'enfoncèrent à l'intérieur pour devenir des vaisseaux sanguins gorgés de sève.

Dans un concert de grincements, le *shaksis* avança avec plus d'assurance. Pliant et repliant ses doigts de bois, il regarda autour de lui avec un regard malveillant.

Pure extension de la forêt, le tueur était la marionnette de Victoria. Son bras armé, dépourvu d'âme mais pas d'une forme instinctive de loyauté.

Victoria fit à la créature un sourire maternel. Puis elle posa les mains sur sa poitrine faite de bric et de broc et sentit la vie qu'elle y avait déposée. Son nouvel enfant !

Dans l'esprit vierge du *shaksis*, elle infusa les détails de sa mission. La magicienne blonde et le vieux sorcier pompeux à la crinière blanche…

— Trouve-les et tue-les ! Ma bénédiction est avec toi.

Le pantin végétal se détourna, sortit de la forêt et prit la direction de Surplomb du Monde.

Chapitre 64

Alors qu'il sondait l'obscurité, Bannon se sentait courageux et important. Après tant d'avanies, il n'avait plus besoin de fuir son passé et de prétendre que ses mauvais souvenirs n'existaient pas. Désormais, il n'était plus seulement le fils d'un ivrogne qui tabassait sa femme et son gosse, qui noyait des chatons et qui avait fini pendu haut et court pour meurtre. Non, ce salaud n'était plus l'image dominante du paysage mental de Bannon.

Le torse bien droit, le jeune homme traversait la zone de la Balafre encore dévastée. Mais bien que tout ici fût sec et cassant, on ne sentait plus le poison du Buveur de Vie.

Ça faisait penser à un paysage normal, après un long hiver. Pas mort, mais endormi et attendant l'exaltation du printemps. Après la défaite de Roland, cette exaltation ne tarderait plus.

N'aurait plus dû tarder… Trop pressée, Victoria n'avait pas pu se contenter d'un processus naturel. L'estomac retourné, Bannon récapitula le mal que cette femme avait fait avec son maudit sort de fécondité. Au lieu de laisser la Balafre se réveiller à son rythme, la mémoriste lui avait jeté un seau d'eau glacée dessus, ce qui ne faisait jamais de bien à un malade.

À la lisière de la forêt, Bannon marqua une pause près d'un rocher illuminé par la lune. Après avoir bu un peu à sa gourde, il tendit l'oreille, attentif à la nuit. Alors que le pouvoir de la forêt était palpable, même pour un profane comme lui, il entendit un concert de craquements, de grincements et de bruits divers qui le fit penser au rire maléfique d'un dément.

Un frisson courut le long de son échine. Audrey, Laurel et Sage étaient quelque part dans cette forêt corrompue par le pouvoir sauvage de Victoria.

Bannon se languissait des trois femmes. Leur contact, leurs rires, leurs baisers… Comme il aimait sentir leur souffle sur sa nuque, caresser leurs cheveux, explorer leurs corps… Il ne pouvait pas les avoir perdues ! Elles étaient si belles, tendres et aimantes…

Le jeune homme dut surmonter un haut-le-cœur quand il repensa au sort de Simon. Si l'archiviste en chef ne l'avait pas dépassé puis repoussé, ç'aurait été lui, Bannon Farmer, que les trois femmes auraient taillé en pièces, utilisant sa dépouille pour fertiliser encore plus de sol.

Bannon s'appuya très fort sur les yeux pour chasser ces horribles images. Hélas, ce n'était pas un cauchemar, mais la réalité, comme la mort de sa mère ou l'enlèvement de Ian par les Norukai. Pas le genre de souvenir qu'on oubliait un jour…

Tous les poils de sa nuque se hérissant, Bannon se redressa et huma l'air. Puis il se retourna et leva la tête pour découvrir Mrra, couchée au sommet du rocher, son corps brillant sous les caresses de la lune.

La bête fauve grogna, mais Bannon ne broncha pas. La panthère savait qu'il n'était pas un ennemi. Avec un peu de chance, elle avait même conscience qu'il avait convaincu Nicci de l'épargner, ce soir-là.

Mrra sondait la nuit. En étudiant son corps fabuleux et les runes imprimées dans sa chair, Bannon ne repensa pas aux pauvres petits chatons. Fier d'avoir sauvé la magnifique panthère, il lui semblait avoir aussi préservé une part de lui-même. Les chatons morts, à ses yeux, étaient le symbole de son chagrin et de sa culpabilité. Le Juge Suprême ne s'y était d'ailleurs pas trompé…

S'il avait fui Chiriya, ce n'était pas seulement par goût de l'aventure, mais aussi pour se reconstruire. Aujourd'hui, devenu le compagnon de Nathan et Nicci, il avait tout ce qu'il voulait depuis toujours. Une vie trépidante, certes, mais surtout des amis, une place dans le monde et une vraie force intérieure.

Son fantasme de « vie parfaite » était idiot, bien sûr. Ce qu'il avait découvert en tentant de le réaliser avait tellement plus de valeur.

Par-dessus tout, il se souvenait du regard plein de respect de Nicci, après qu'il l'eut aidée à tuer le Buveur de Vie. Il avait risqué sa peau, donnant le meilleur de lui-même, et ensemble, ils avaient triomphé. Sans aucun doute le grand moment de sa vie.

Y penser érodait le souvenir de tout ce qu'il avait connu de moche et de déprimant.

Battant l'air avec sa queue, Mrra sauta de son rocher et disparut dans la nuit.

Après une autre gorgée d'eau, Bannon reprit son chemin, toujours avec l'espoir absurde de pouvoir sauver les dames de son cœur. Et tant pis si une petite voix, dans sa tête, lui soufflait qu'il était trop tard pour ça…

La lune couchée, la nuit retenait son souffle en attendant l'aube. Quand Bannon atteignit la lisière de la jungle en constante progression, la démarcation était toujours aussi abrupte. D'un côté la désolation, et de l'autre la foisonnante croissance. Inspirant à fond, le jeune homme sentit l'odeur des feuilles et des résineux. Les puissantes fragrances d'une végétation sauvage…

Épée brandie, Bannon fit face à la forêt primitive avec l'espoir de

ne pas être obligé d'y entrer. Le mouvement des branches et des lianes le perturba, mais il prit sur lui.

— Je viens pour vous ! lança-t-il.

Il avait voulu crier, mais ça ressemblait davantage à un murmure.

Les broussailles ondulèrent. À la lueur des étoiles, ses pupilles dilatées par la peur, Bannon capta de vagues mouvements et entendit des bruits qui ne pouvaient pas seulement être produits par des plantes, si frénétique que soit leur croissance.

Elles l'avaient entendu…

Trois superbes silhouettes féminines se faufilaient entre les troncs, les branches et les lianes. Même dans leurs habits de feuilles et de fleurs, il aurait reconnu entre mille ces corps qu'il aimait tant.

— Je viens vous sauver.

Malgré leur transformation radicale, il identifia encore Audrey, Laurel et Sage. La bouche sèche, le cœur battant la chamade, il se souvint de ce qu'avaient été ces femmes. Désormais, c'étaient des monstres. Pourtant, il les voulait toujours. Leur parfum de sous-bois, si fort et si entêtant, lui donnait le tournis.

— Venez avec moi, implora-t-il. À Surplomb du Monde, nous trouverons un sort pour que vous redeveniez normales. Vous n'avez pas envie d'être avec moi ?

Les trois femmes rirent ensemble – un son musical qui fit frémir toutes les branches.

— Ne sois pas stupide, dit la créature qui était naguère Sage. Nous avons tellement évolué… Pourquoi ne viens-tu pas avec nous ? Avec nos nouvelles compétences, nous pourrions te rendre très heureux.

Bannon avait du mal à respirer et sa vue se brouilla. Ses trois compagnes lui semblaient plus jolies et désirables que jamais – davantage que n'importe quelle femme, en fait. C'était lié à leur odeur, lui sembla-t-il.

Des fleurs poussèrent soudain autour d'elles par dizaines. Une explosion de pétales violets… que Bannon reconnut en frémissant. Des Violettes Tueuses !

Leur parfum l'enivrait ! À coup sûr, Nicci s'était trompée au sujet de ces fleurs. Du poison, alors qu'elles étaient si belles et attirantes ?

Bannon fit un pas en avant. Ensemble, les trois femmes tendirent les bras, exhalant un nuage de pollen aux senteurs impérieuses.

D'autres Violettes Tueuses poussaient autour d'elles.

De désir, Bannon en eut les larmes aux yeux. Il se souvint de leur douceur, de leur tendresse et de leur innocence – qui ne les empêchait pas d'être les meilleures amantes du monde.

— Nous pouvons être ensemble, dit-il, si vous…

— Oui, coupa Laurel, ensemble pour toujours.

— Nous te désirons plus que jamais, renchérit Audrey. Et nous sommes plus fertiles et gonflées de sève qu'avant…

— Nous t'offrirons tout ce que tu peux vouloir, souffla Sage, et tu nous donneras tout ce que nous désirons.

Elles tendirent encore les bras, leurs seins prêts à accueillir Bannon. Désormais d'un vert foncé, leurs mamelons ressemblaient à des bourgeons.

Le jeune homme aurait tout donné pour les toucher. S'il était venu ici, c'était pour lutter et récupérer les trois femmes.

Solide glissa dans sa main, tant il avait la paume humide.

— Viens, Bannon, dit Laurel.

Ses compagnes firent écho à cette invitation.

Vaincu, Bannon avança vers la jungle et le parterre de Violettes Tueuses.

Une masse de fourrure le percuta en rugissant. Du coin de l'œil, il reconnut une panthère du désert. Puis il s'écroula, tombant hors de portée des filles de la forêt.

Les superbes apparitions retroussèrent les lèvres pour révéler de longs crocs. Elles tendirent davantage les bras, découvrant les lianes qui leur tenaient lieu de muscles et de tendons. Et leurs mains… Leurs mains garnies d'épines, comme leurs avant-bras, désormais hérissés de pointes dont suintait du venin.

Bannon roula sur lui-même et tenta de reprendre son souffle. Le charme était rompu.

Mrra se campa entre le jeune homme et les trois tueuses qui tentaient encore de l'attraper.

Se relevant, Bannon avança, abattit Solide et coupa le bras gauche d'Audrey. Le membre s'écrasa sur le sol. Des racines jaillirent de l'extrémité sectionnée et se plantèrent dans la terre. Comme un serpent, le bras continua à se tendre vers Bannon.

Audrey cria puis leva son moignon, au bout duquel un nouveau bras était déjà en train de repousser.

Fou furieux, Bannon frappa à coups redoublés. À chaque entaille, un liquide vert jaillissait du corps de ses anciennes compagnes.

— Je voulais vous sauver !

Alors que leurs membres repoussaient dans une anarchique profusion d'excroissances vertes, les trois femmes, désormais dotées d'une multitude de bras à demi formés, éclatèrent de rire.

Mrra recula et grogna à l'intention de Bannon. Comprenant le message, il battit en retraite dans la zone désolée où les filles de la forêt ne pouvaient pas encore aller.

Depuis leur îlot de verdure, elles le foudroyèrent du regard et il ne baissa pas les yeux malgré ses larmes.

— Je croyais vous aimer…

— Tu seras de nouveau à nous, dirent ensemble les trois femmes – d'une seule voix semblable aux crissements de feuilles mortes qui se consument dans les flammes. À nous pour l'éternité.

Chapitre 65

Le grand sourire de Nathan éveilla aussitôt les soupçons de Nicci.

— Magicienne, je crois avoir trouvé où chercher la réponse.

Le vieux sorcier venait d'intercepter Nicci dans le couloir qu'elle remontait en direction de sa chambre, où Chardon dormait déjà.

La jeune femme s'autorisa quelques secondes d'espoir.

— Tu es sûr de ton affaire ?

Le sourire de Nathan s'effaça.

— « Sûr », c'est peut-être excessif… Disons que je suis très confiant. Regarde !

Nathan posa sur un banc le lourd volume qu'il trimballait. Après l'avoir ouvert, il désigna une ligne du doigt.

— Ce n'est qu'un indice, mais le meilleur que nous ayons jamais eu. Tu m'as fourni l'incantation et le sortilège utilisés par Victoria, d'après ses mémoristes, et ce texte nous offre d'excellents paramètres pour l'élaboration d'un contre-sort. Nous connaissons l'essence de ce que nous affrontons, mais pas la méthode idéale pour l'affronter.

Nathan tapota une page aux lignes tremblotantes parce que l'encre avait en partie coulé.

— C'est une bibliographie qui devrait nous permettre d'en savoir plus – sur Victoria comme sur le Buveur de Vie…

— Il ne nous intéresse plus, lâcha Nicci. Je l'ai tué.

— Certes, mais Victoria et lui sont liés. Le sort de Roland a pris beaucoup de choses au monde, et celui de Victoria lui en rend trop. C'est une affaire de contrôle. De gestion du flux magique, si tu préfères.

— Une sorte de soupape de sécurité…, murmura Nicci en se mordillant la lèvre inférieure. Le Buveur de Vie ne parvenait plus à arrêter sa magie… À endiguer le flot, en d'autres termes.

— C'est exactement ce qui arrive à Victoria. Roland et elle sont des Vaisseaux pour la magie. En tuant le Buveur de Vie, tu as tari le flot mortel. Nous devons détruire Victoria pour obtenir le même résultat.

— Je ne vois aucune objection à ce programme, dit Nicci.

Elle s'interrompit le temps de laisser passer trois érudits qui fonçaient vers la salle à manger. Un type d'âge moyen les suivait, un livre ouvert dans les mains.

— J'aimerais juste savoir comment m'y prendre, ajouta la magicienne.

Nathan désigna de nouveau son grimoire.

— Dans cette liste, on trouve un volume essentiel, et je crois savoir où il est. Dans les sous-sols de la tour fondue, si ça t'intéresse… Il est un peu tard, ce soir, mais nous pourrions commencer les fouilles demain.

— Tu sais où chercher ? C'est un vrai labyrinthe.

— Mia le sait, oui.

Même si la jungle primitive et son pouvoir foisonnant étaient désormais derrière lui, le *shaksis* sentait encore la puissance de la Maîtresse de la Vie à qui il devait d'exister. Alors qu'il traversait la zone encore dévastée, le tueur puisait toujours de l'énergie dans l'exubérante création de sa « mère ».

Le *shaksis* continua son chemin à travers la Balafre. Quand il atteignit le secteur moins dévasté, il se régénéra au contact de la chiche végétation. Grâce à la magie de Victoria, la moindre touffe d'herbe et le buisson le plus ratatiné l'alimentaient en énergie, augmentant sa force et sa résistance.

Aux petites heures de l'aube, le tueur atteignit le pied de la mesa. Ses deux cibles se cachaient au cœur d'un complexe, tout en haut d'un chemin sinueux.

Victoria étant familière de Surplomb du Monde, sa créature n'aurait aucun mal à trouver les prises qui le conduiraient jusqu'au sommet. Levant la tête, le golem végétal estima la distance. Une personne agile aurait escaladé la paroi rocheuse. Lui, il n'avait pas besoin de ce type de qualité. Posant les mains sur la roche, il laissa pousser ses doigts, qui s'introduisirent dans les minuscules fissures de la paroi et les élargirent. Le principe du lierre grimpant…

Un bras passant devant l'autre, ses muscles de bois gonflés, le *shaksis* sentit grouiller en lui toute la détermination de la vermine qui l'habitait.

Pouce après pouce, il se hissa le long de la paroi.

S'aidant avec les pieds, il avança plus vite que prévu dans un concert de bourdonnements – ses « locataires », qui bruissaient pour se donner du courage.

Ses yeux-scarabées brillant dans la nuit, le golem continua son ascension. Dans son cerveau fait pour l'essentiel de compost, il n'y avait guère de place pour la réflexion. En revanche, l'image de Nicci et de Nathan y était gravée.

Ses cibles !

Des cris tirèrent Nicci d'un profond sommeil. Prête à combattre, elle se leva d'un bond. Par chance, cette nuit, ses rêves ne s'étaient pas unis à l'esprit de Mrra. Sinon, elle aurait eu plus de mal à recouvrer

toute sa lucidité.

Chardon sauta sur ses pieds et courut tirer le rideau qui tenait lieu de porte à la petite chambre. Des cris retentissaient dans le couloir où s'alignaient des rayonnages lestés de livres. Même dans les chambres des érudits, les murs étaient tapissés d'étagères pleines à craquer de rouleaux de parchemin ou de grimoires que ces infatigables chercheurs emportaient avec eux pour travailler le soir.

Ivre de fatigue et pressé d'en arriver aux fouilles le lendemain, Nathan émergea de sa chambre en tenue de nuit, mais épée au poing. Visiblement, il n'arrivait pas à localiser la source des cris.

Quand Nicci l'eut rejoint, ils découvrirent ensemble le guerrier végétal qui avançait vers eux dans une cacophonie de craquements de bois et de bourdonnements d'insectes.

Un érudit eut la mauvaise idée de sortir de sa chambre au moment où la créature passait devant.

Réagissant à la vue d'une cible potentielle, le monstre tendit ses bras hérissés d'épines et les enroula autour du jeune chercheur. Hurlant de douleur, le malheureux cracha un flot de sang tandis que les pieux de bois le déchiquetaient de l'intérieur.

Quand il se tut, enfin mort, son bourreau le jeta au loin. Dans le couloir, d'autres érudits, glacés de peur, restèrent figés sur place. D'autres trouvèrent la force de fuir.

— C'est quoi, ce monstre ? demanda Chardon, serrée contre Nicci.

— Un *shaksis*, je crois, répondit Nathan. Fabriqué avec tout le rebut de la forêt.

— Que veut-il ? cria un des érudits, les yeux baissés sur la dépouille en lambeaux de son confrère.

Le *shaksis* avança et le bourdonnement se fit plus fort.

— Victoria nous l'envoie, dit Nicci. C'est nous qu'il veut.

Les deux scarabées verts qui tenaient lieu d'yeux au monstre se tournèrent vers Nicci. Dès qu'il eut identifié la magicienne, le tueur chargea.

Nicci se plaça devant Chardon et Nathan leva son épée. Courageux mais pas téméraires, les érudits battirent en retraite dans leurs chambres.

Le *shaksis* avança, ses bras feuillus en croix. Son corps semblait empli d'insectes rampants qui le propulsaient vers Nathan et Nicci.

À la manière d'un bûcheron, le sorcier frappa l'ignoble créature et parvint à lui couper un bras. Des insectes et des asticots jaillirent de la « plaie », comme s'ils étaient du sang.

Le *shaksis* recula à peine. Déjà, le moignon repoussait, gros entrelacs de lianes, de brindilles et de brins d'herbe.

Maniant sa lame comme une hache, Nathan coupa l'autre bras du monstre. Cette fois, le membre repoussa encore plus vite.

— Une épée ne suffira pas, sorcier, dit Nicci.

Levant une main, elle expédia un souffle d'air puissant. Le géant végétal encaissa sans broncher, l'essentiel de l'énergie traversant son corps creux.

Quelques insectes de plus tombèrent sur le sol.

— Mes éclairs noirs ou du Feu de Sorcier feraient un désastre ici, dit Nicci. Ça détruirait les livres et tuerait trop de gens.

Le *shaksis* reprit sa marche, les bras tendus. Nathan frappa de nouveau avec une puissance de bûcheron.

— J'ai à peine assez de place pour manier mon épée…, se plaignit-il.

Nicci passa à un poing d'air. Cette fois, la créature chancela.

Alors que des livres tombaient des rayonnages, le *shaksis* s'empara d'un autre érudit, lui brisa la nuque, l'éviscéra puis le projeta contre un mur.

Dosant au minimum son sortilège, Nicci invoqua un seul éclair qui percuta la jambe gauche du golem et la désintégra. Un instant sur une patte, la créature se régénéra en un clin d'œil.

Épaule contre épaule, Nicci et Nathan lui barraient le chemin. Mais le *shaksis* ne voulait pas passer entre eux. Son but, c'était de les tuer, et rien d'autre.

Dans un bruissement de feuilles et un vacarme de bourdonnements d'insectes, il repoussa un deuxième poing d'air de Nicci. Nathan profita de la diversion pour frapper encore.

— Je vais chercher une torche pour lui flanquer le feu ! lança Chardon derrière Nicci.

Elle partit en trombe mais n'alla pas bien loin.

Une liane couverte d'épines jaillit d'un bras du *shaksis* et s'enroula autour d'une jambe de la fillette, qui tenta désespérément de se dégager, le mollet en sang.

Folle de rage, Nicci oublia toute prudence. Invoquant une boule de feu – des flammes normales, pas du Feu de Sorcier, trop dangereux ici –, elle la projeta sur le monstre.

Il s'embrasa, son squelette végétal brûlant comme de la paille. Des insectes à demi carbonisés tentèrent de s'enfuir, mais très peu réussirent. Même en flammes, le tueur de Victoria tenta de ceinturer la magicienne. Un poing d'air le repoussa, l'envoyant valser contre un mur.

À l'agonie, il continua à tenter de saisir des proies pour les déchiqueter. Et quand il creva enfin, des flammèches retombèrent sur les rayonnages, qui prirent feu à la vitesse de l'éclair.

Bientôt, le couloir ne fut plus qu'une fournaise.

Malgré sa jambe blessée, Chardon courut jusqu'à sa chambre, arracha le rideau et s'en servit pour étouffer les flammes. Nathan

l'imita et des érudits accoururent pour leur prêter main-forte.

Nicci lança un sort qui arrosa les flammes. Puis elle priva celles qui restaient d'oxygène jusqu'à ce qu'elles s'étouffent.

Accourant de partout, des érudits luttèrent pour empêcher l'incendie de se répandre dans les salles. Terrifiés par la vue de leurs collègues morts, certains se tétanisèrent, mais d'autres prirent sur eux et se battirent comme des lions afin de sauver les archives du désastre.

Une femme en pleurs s'agenouilla près d'un cadavre, l'allongea proprement puis entreprit de ramasser les livres tachés de sang qui l'entouraient.

Quand l'incendie fut maîtrisé, Nicci vit que la jambe de Chardon saignait beaucoup. Sans hésiter, elle posa les mains sur la plaie et guérit sa petite disciple.

— Je savais que tu me sauverais…, souffla la gamine, soulagée.

Le visage couvert de suie, Nathan saisit un scarabée, dans sa crinière blanche, et l'écrasa entre ses doigts.

Sur ces entrefaites, Bannon déboula dans le couloir, les cheveux en bataille et le regard halluciné. Vibrant d'excitation, il se fraya un chemin parmi les érudits en état de choc.

— Je viens de rentrer… Douce Mère la Mer, si vous saviez la nuit que j'ai passée !

Regardant autour de lui, il remarqua enfin que quelque chose clochait.

— Qu'est-il arrivé ici ?

Chapitre 66

Au moins, l'attaque du *shaksis* ne laissait aucun doute sur les intentions de Victoria. Le matin suivant l'incendie, Nicci ne cacha pas sa satisfaction :

— Elle a peur de nous, c'est sûr.

— Et elle a bien raison, chère magicienne, approuva Nathan.

Remontant une enfilade de couloirs, le sorcier et sa compagne se dirigeaient vers la tour fondue.

— Je me sentirais bien mieux, cela dit, si nous trouvons le grimoire nous permettant de la tuer.

— C'est par là, dit Mia, qui ouvrait la marche.

Dans les sous-sols, où les voûtes fondues semblaient plus menaçantes que jamais, l'archiviste guida Nicci et Nathan jusque dans une petite pièce dont les murs avaient coulé comme de la cire sur des rayonnages lestés de livres. Là, elle désigna un gros volume en partie enchâssé dans la roche.

— C'est lui ! Vous voyez le dos ? C'est le livre que nous cherchons ! Le titre correspond à celui de la liste.

Nicci posa les mains sur l'ouvrage et sentit qu'il était très ancien.

— Les pages seront difficiles à lire, dit-elle, puisqu'elles sont en partie unies à la pierre.

Nathan eut un geste nonchalant – mais il ne put pas déloger le livre de la roche.

— Mia possède une étincelle de don. En général, je l'encourage à s'entraîner. Bien sûr, dans des circonstances normales, je me chargerais de ce travail…

Sourcils froncés, il étudia le livre quasiment fossilisé.

— Attendu que c'est très important, magicienne, et que toi seule contrôles le pouvoir requis, aurais-tu l'obligeance d'agir sur la pierre et de dégager ce grimoire ?

— J'y consens, oui… Dans un cas si délicat, on ne fait pas appel à une débutante.

Nicci posa les mains à l'endroit où les pages étaient prises dans la roche, puis elle recourut à un petit sortilège qui écarta la pierre, autour du livre, mais ne parvint pas à séparer le parchemin et le cuir de la couverture d'une coulée de roche.

— Ce n'est pas facile…, murmura-t-elle, très concentrée.

— La difficulté te stimule, dit Nathan. Tu vas réussir.

— Oui, mais le résultat ne sera pas parfait.

La magicienne parvint à retirer l'essentiel des particules minérales, mais pas toutes. Quand elle sortit enfin le grimoire de sa prison, plusieurs pages étaient encore raides et couvertes de poussière, comme si leur dernier lecteur avait été un maçon négligent aux mains souillées de mortier.

Nathan prit le livre et le feuilleta, Nicci l'éclairant avec une flamme de paume.

— Le voilà ! Le sort de vie profonde !

— Ce que nous cherchions, jubila Mia.

— Parfait, lâcha Nicci. Maintenant, puis-je savoir comment en finir avec Victoria ?

Nathan leva les yeux du livre.

— Par les esprits du bien, ce n'est pas aussi simple que ça !

— Rien n'est jamais simple ! Mais dis-moi que faire.

— Il faudra commencer par quelques études…

Nathan et Mia dialoguèrent à voix basse au sujet des mots abîmés par la pierre.

— Oui, marmonna le sorcier, ça semble assez clair… Magicienne, Victoria a utilisé un sort lié à la Création qu'elle a puisé dans la moelle des os de ce monde. Notre « Maîtresse de la Vie » y trouve son énergie, et c'est là que nous devons intervenir. Afin de fermer la soupape de son flot de magie, si tu préfères…

Mia tira le livre vers elle et tendit un index.

— Au bas de cette page, certains mots sont abîmés. Pourtant, c'est très clairement la méthode pour vaincre Victoria.

— « Clairement » ? répéta Nicci. Vous me voyez ravie qu'il y ait enfin quelque chose de clair dans cette histoire. Quelle sera l'arme ?

— Un arc spécial… Une ennemie pareille peut être tuée par une flèche, à condition que l'archer soit un sorcier très puissant. Ou une grande magicienne…

— Ce sera donc moi, conclut Nicci, logique. Et je sais tirer à l'arc.

Nathan secoua la tête.

— Hélas, là encore, ce n'est pas si simple. Ce sort de vie est lié à de très antiques créatures – et à la structure même du monde. L'arc en question doit être fait avec la côte d'un dragon.

Nicci sursauta et sa flamme de paume vacilla.

— « La côte d'un dragon » ?

— Exactement, fit Nathan, soudain conscient de la difficulté. Un gros problème…

— Parce qu'il n'y a plus de dragons, souffla Mia, accablée.

Après avoir obtenu une réponse, Nicci refusa de baisser les bras.

— Presque plus…, corrigea-t-elle.

Un bon feu brûlait dans la salle où étaient réunis les érudits et les

mémoristes. Tous avaient pu consulter le grimoire, et ils étaient plus que perplexes.

— Nous devons agir vite, dit Nathan, très grave. Le *shaksis* était le premier assaut de Victoria… et sûrement pas le dernier. Selon moi, elle pensait nous surprendre dans notre sommeil. Mais elle peut aussi avoir voulu éprouver nos défenses. La prochaine attaque sera plus dangereuse.

— D'autant qu'elle devient plus forte avec chaque pouce de terrain que gagne sa jungle, dit Nicci.

Assis près de la cheminée, Bannon affûtait son épée, l'air sinistre.

— Après ce que j'ai vu hier, dit-il, il est évident qu'il faut frapper… Ces pauvres filles… Rien ne pourrait les sauver. Nous devons faire ce qui s'impose. Si l'invasion continue, Victoria sèmera au moins autant de désolation que le Buveur de Vie.

— Nous devons protéger Surplomb du Monde, dit Franklin. Faut-il bloquer l'entrée, au fond de la mesa ? Comment nous assurer que plus rien ne viendra de la Balafre ? C'est le chemin qu'a emprunté le *shaksis*…

— Nous savons que Victoria viendra…, souffla Mia.

Nicci approuva du chef.

— Obstruer l'entrée serait utile, mais seulement à court terme. Quand la jungle aura atteint la mesa, les lianes et les racines fractureront la roche. Il faut en finir avec la menace avant d'en arriver là. Je me fiche que ce soit difficile. Il faut tuer Victoria !

— Grâce au grimoire que nous avons retrouvé, Mia et moi, dit Nathan, nous savons comment on doit s'y prendre.

Le vieux sorcier sourit à la jeune archiviste.

Les érudits et les mémoristes se regardèrent, déconcertés. Privés de chef, ils ne savaient plus trop que faire.

— Notre puissante magicienne doit tuer la Maîtresse de la Vie avec un arc en os de dragon. En conséquence, il ne nous reste plus qu'à dénicher un dragon.

Depuis des années, on ne voyait plus de grands reptiles volants, en particulier dans l'Ancien Monde. Pendant un temps, la Chaîne de Flammes – un sort dévastateur – avait même éradiqué le *souvenir* de ces bêtes légendaires dans l'esprit de l'humanité. Pourtant, les dragons existaient encore. Il le fallait !

Bannon éclata d'un rire amer.

— Un jeu d'enfant, ça ! On trouve un dragon, on le tue et on lui pique une côte… Douce Mère la Mer, ça ne devrait pas prendre plus d'un jour ou deux… Qu'attend-on pour s'y mettre ?

— Vers la fin de la guerre contre l'Ordre Impérial, rappela Nicci, la voyante Six a attaqué l'armée de D'Hara en chevauchant un grand dragon rouge. Cet animal s'appelait Gregory, mais il est très loin d'ici,

et nous ne le trouverons jamais…

Lovée dans un grand fauteuil, les genoux repliés contre la poitrine, Chardon avait adopté une étrange position qui témoignait de sa souplesse.

— Il n'est pas obligatoire de trouver et de tuer un dragon, gros bêta ! lança-t-elle. Il nous faut seulement une côte…

— Chère enfant, intervint Nathan, un rien professoral, les côtes de dragon, on les trouve en général sur des dragons. Comment comptes-tu en dénicher une sans la grosse bête qui va avec ?

La gamine grogna d'agacement.

— Nous n'avons pas besoin d'un dragon vivant, voilà ce que je voulais dire. Il nous faut un os. Donc, un squelette suffirait.

— Ben voyons ! s'exclama Bannon. On en trouve à tous les coins de rue…

Nicci se souvint d'un certain voyage. Avec Richard, quand il était son prisonnier, ils avaient traversé les Contrées du Milieu sur le chemin d'Altur'Rang. Et ils étaient tombés sur la carcasse d'un dragon.

— J'ai vu un squelette, très loin dans les Contrées du Milieu.

— En supposant que tu puisses le retrouver, dit Nathan, le voyage prendra des mois.

— Ce n'est pas là qu'il faut chercher des dépouilles de dragon, marmonna Chardon.

— Parce que tu sais où on en trouve ? demanda Bannon.

— Dans la vallée de Kuroth, gros malin ! Tout le monde sait ça.

— Nous ne sommes pas d'ici, rappela Nicci. La vallée de Kuroth, dis-tu ?

— Dans mon village, on parlait souvent du grand cimetière de dragons de la vallée de Kuroth…

Chardon balaya l'assemblée du regard. Certains érudits semblaient perplexes, mais d'autres paraissaient connaître cette histoire.

La mémoriste Gloria hocha la tête, comme si elle savait aussi.

— La vallée de Kuroth est loin d'ici, dit Mia. Elle est encaissée entre des montagnes, au nord, et c'est un endroit dangereux. Les dragons y viennent pour mourir.

Les érudits et les mémoristes se consultèrent à voix basse, puis Franklin récita :

— « Tous les dragons sont liés à la vallée de Kuroth, un lieu magique. Les ossements de centaines d'entre eux y reposent pour toujours. »

Le mémoriste marqua une pause, puisa dans sa mémoire et enchaîna :

— « Aucun humain n'est jamais revenu de cet endroit sacré. »

— Si personne n'en est revenu, intervint Nathan, comment sait-on tout ça ?

— Un mystère qui reste inexpliqué, dit Gloria.

— Si quelqu'un sait où est exactement cette vallée, déclara Nicci, il faut tenter le coup.

Pourtant avide d'aventures, Bannon lui-même parut dubitatif.

— On dirait bien que ça reviendrait à chercher une aiguille dans une meule de foin…

Mais Nicci avait pris sa décision.

— L'autre possibilité, dit-elle, c'est de regarder grossir la jungle de Victoria en attendant qu'un dragon vienne se poser ici et se laisse gentiment tuer.

— Présenté comme ça, magicienne, fit Nathan, ça met un point final au débat. En route pour la vallée de Kuroth ! Si elle existe…

— Elle existe ! s'écria Chardon. J'en ai entendu parler toute ma vie.

— Oui, et tu n'as même pas douze ans…, rappela Bannon.

Nicci se tourna vers les érudits :

— Vous avez réuni des cartes pour nous aider à gagner Kol Adair. Y trouve-t-on cette vallée ?

Mia fit signe que oui.

— Si personne n'a jamais vu le cimetière des dragons, marmonna Bannon, qui a dessiné une carte ?

— Un autre mystère inexpliqué, dit Franklin.

Nicci ne baissa pas les bras. Il fallait suivre cette piste, parce que c'était la seule.

— Pendant notre absence, vous renforcerez les défenses de Surplomb du Monde, au cas où Victoria lancerait d'autres attaques.

Chardon se laissa glisser de son fauteuil et vint rejoindre la magicienne.

— Ce sera un long voyage, dit Mia, et en terre inconnue.

— Rien qui puisse nous effrayer, répondit Nicci. Plus vite nous partirons, et plus tôt nous serons de retour avec une côte de dragon.

Chapitre 67

La carte minimaliste dénichée dans les archives leur donnant au moins une vague idée de la direction à prendre, Nicci et ses compagnons partirent le cœur gonflé d'espoir. Vêtus de tenues de voyage neuves, bien équipés et munis d'assez de vivres et d'eau, ils s'éloignèrent d'un bon pas de la mesa puis de la Balafre.

Débordante d'énergie, Chardon les guidait vers le nord, en direction d'une lointaine chaîne de montagnes noires dont les pics semblaient en roche volcanique. Dans un désert, sans points de repère, évaluer les distances se révéla délicat.

— Ces montagnes sont à des jours de marche, dit Nathan, même en gardant un bon rythme.

— Dans ce cas, ne ralentissons pas, lâcha Nicci.

Avec un étrange sourire, le sorcier s'arrêta pour s'essuyer le front avec le foulard blanc que Mia lui avait donné.

— Voyons si le sortilège de cette chère enfant fonctionne… Oui, c'est génial ! Humide, frais et rafraîchissant… Elle m'a juré que c'est un sort simple et inoffensif, mais qu'est-ce qu'il est efficace !

Nicci était présente lorsque la jeune archiviste avait offert le mouchoir à Nathan. Grâce au sort, le carré de tissu serait toujours mouillé et frais. Le rêve pour un voyageur.

— Simple et inoffensif, oui, concéda la magicienne. Pourtant, même si les érudits ont le don, je n'aime pas trop les voir toucher à la magie. Ils sont mal formés, sorcier. Pense à tous les dégâts qu'ils ont déjà faits par ignorance… La tour fondue, le Buveur de Vie, Victoria et sa jungle…

— C'est un simple mouchoir, magicienne !

— Oui, les catastrophes commencent toujours comme ça…

Mal à l'aise, Nathan rangea dans sa poche le cadeau de Mia. Mais Nicci le vit s'en servir de nouveau durant l'après-midi.

Ils marchèrent toute la journée avec de courtes pauses pour boire et se restaurer. Redevenue leur éclaireuse, Chardon tua plusieurs lézards pour améliorer l'ordinaire. Pas parce qu'il le fallait, mais pour le plaisir de chasser.

Le deuxième jour, le petit groupe sortit du désert pour aborder un terrain plus boisé. Dans des collines moutonnantes, ils trouvèrent des points d'eau et même un bosquet de pruniers. Ravis d'avoir des fruits frais, ils s'en firent une ventrée – surtout Bannon – et le payèrent d'une série de crampes d'estomac et de troubles intestinaux.

Le lendemain, Nicci sentit une présence animale. Mrra, s'avisa-t-elle, les suivait depuis le départ de la vallée. À un moment, elle l'aperçut entre deux rochers. Liée à sa sœur humaine, la panthère la suivait partout, mais en préservant son indépendance de félin.

Nicci se réjouit de la savoir là. Un soir, sentant qu'elle chassait, elle partagea avec elle l'excitation de la traque, le goût du sang chaud sur la langue et la fierté d'avoir terrassé une proie.

En fin d'après-midi, dans une petite prairie, les voyageurs découvrirent une carcasse de cerf. La bête avait le ventre ouvert et son foie manquait. Sinon, le reste de la viande était là. Nathan et Bannon s'alarmèrent, craignant que le prédateur rôde encore dans le coin.

Très calme, Nicci s'agenouilla près de la carcasse.

— Mrra a chassé pour nous. Elle a prélevé son morceau favori et laissé le reste pour notre dîner. Régalons-nous !

Pendant que la magicienne faisait du feu, Chardon et Bannon découpèrent des morceaux de viande pour les rôtir. Après le repas, la fillette dut admettre que c'était bien meilleur que du lézard.

Le ventre plein, les voyageurs s'allongèrent dans l'herbe et s'endormirent.

Le lendemain, ils emballèrent dans des feuilles des steaks de cerf que Nicci protégea du pourrissement avec un simple sort de préservation. Avoir des réserves de viande ne pourrait pas leur faire de mal.

Les quelques jours suivants, les voyageurs traversèrent des zones désertes et durent escalader plusieurs murailles rocheuses. Devant eux, les pics volcaniques semblaient toujours aussi lointains.

— Je n'ai jamais entendu parler de la vallée de Kuroth, dit Nathan à Bannon.

En marchant, il conversait volontiers avec son disciple. Bien entendu, Nicci et Chardon entendaient aussi.

— Mais j'ai lu beaucoup de récits sur les guerres de l'empereur Kurgan, qui a conquis le sud de l'Ancien Monde. Le général Utros et son armée ont vaincu toutes les cités. Ce grand stratège disposait de sorciers de guerre et de hordes de fantassins…

» Quand est venu le moment d'assiéger Ildakar, une capitale de légende, Utros savait qu'il allait affronter une magie incroyablement puissante. Pour ça, il lui fallait une arme spéciale.

Nathan regarda Chardon et ajouta d'un ton mélodramatique :

— Un dragon d'argent…

La fillette écarquilla les yeux.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un dragon d'argent, dit Bannon. Une race spéciale ?

— Tous les dragons sont spéciaux, fiston, et ils ont de tout temps

été rares. Les dragons rouges colériques, les dragons verts hautains, les dragons gris philosophes, les dragons noirs maléfiques… Mais Utros voulait un dragon d'argent.

— Pourquoi ? demanda Chardon.

— Parce que ce sont les meilleurs combattants.

Nathan chassa un papillon qui voletait autour de son nez.

— Mais ils ne sont pas faciles à apprivoiser ou à dresser. Les soldats d'Utros réussirent pourtant à en capturer un et ils l'enchaînèrent avec l'intention de le lancer sur Ildakar.

» Une nuit, le dragon brisa ses liens et se libéra après avoir dévoré ses dresseurs. Il aurait pu filer, mais il décida de se venger et massacra des centaines de soldats. Le général Utros s'en tira par miracle, une moitié du visage brûlée par le feu du dragon.

» Le reptile finit par s'en aller, abandonnant une armée en déroute, mais Utros ne se montra jamais devant Kurgan pour lui avouer son échec. Entêté, il chercha un autre moyen de conquérir Ildakar.

Au sommet d'une butte rocheuse, les voyageurs virent que les montagnes noires se dressaient un peu plus près d'eux.

— Quand il arriva devant la cité, le général eut la surprise de sa vie, parce qu'elle s'était volatilisée. Une des plus grandes mégalopoles de l'Ancien Monde !

— Comment est-ce possible ? demanda Chardon. Et où était passée la ville ?

Le vieux sorcier haussa les épaules.

— Personne ne le sait… Cette histoire remonte à quinze siècles. Ce n'est peut-être qu'une fable. Comme la disparition ultérieure d'Utros et de son armée…

— Espérons que la vallée de Kuroth sera un peu plus réelle, grogna Nicci.

Cette nuit-là, les quatre compagnons dormirent autour d'un feu de camp malmené par des bourrasques. Après que Nathan eut pris le premier tour de garde, Chardon s'enroula dans sa couverture, aussi à l'aise sur le sol rocheux que sur le parquet de la chambre de Nicci, même si elle se languissait de la merveilleuse peau de mouton.

La magicienne se coucha près de sa disciple. Les yeux fermés, elle sonda les environs avec sa magie et ne détecta pas de menace. En revanche, elle entra en contact avec l'esprit de Mrra, qui se réjouit de sentir leur lien.

La panthère lui ayant confirmé qu'il n'y avait rien à craindre, la magicienne s'endormit dans un souffle.

Alors que son corps se reposait, ses rêves se mêlèrent à ceux de sa sœur féline.

Après la Balafre et la jungle primitive, Mrra était satisfaite

d'évoluer sur un terrain normal. Ici, elle se sentait vraiment libre.

Tandis qu'elle courait dans la nuit, en harmonie avec son environnement, Mrra lâcha la bonde à ses souvenirs dans un coin de sa tête et Nicci put y accéder.

La panthère se rappela la *troka* et les jeux avec ses sœurs. Des grognements, des morsures, des coups de griffes – tout ça pour rire, sans jamais chercher à faire mal.

Les dresseurs les avaient vite forcées à des entraînements plus rigoureux. Au début, les jeunes panthères avaient résisté, puis elles avaient pris goût au combat et à la mort. Dans sa transe onirique, Nicci partagea le plaisir de déchiqueter une proie – que ce soit un humain terrifié ou un monstre créé par le sorcier en chef pour pimenter le spectacle dans l'arène.

Avec une montée d'excitation, Mrra se souvint d'une bête de cauchemar que ses sœurs et elle avaient combattue devant un public assoiffé de sang – mais le sang de qui, la panthère aurait été bien en peine de le dire. Sous les ordres du sorcier, ses acolytes avaient transformé un taureau déjà puissant en une bête tueuse munie de quatre cornes pointues, d'une tête plate caparaçonnée et de sabots durs comme de l'acier qui soulevaient des gerbes d'étincelles en martelant les graviers de l'arène. Ce monstre était énorme, mais la *troka* devait l'affronter. C'était ainsi, les trois sœurs le comprenaient…

Alors que le taureau monstrueux chargeait avec un meuglement qui parvenait à dominer les cris de la foule, les panthères s'étaient déployées, chacune sachant très exactement ce que faisaient les deux autres. Avec une parfaite coordination, elles avaient encerclé puis attaqué leur adversaire.

Mrra lui avait sauté sur un flanc tandis que ses sœurs s'accrochaient à sa croupe. Puis l'une d'elles s'était glissée sous le taureau pour s'en prendre à sa gorge. Hélas, ses crocs n'avaient pas pu traverser le cuir trop épais…

Incapable d'arrêter le taureau géant, Mrra était courageusement restée accrochée à son flanc. De là, elle avait sauté sur son dos, cherchant à lui griffer les yeux, mais il l'avait désarçonnée, manquant de peu la piétiner.

Elle avait entendu craquer ses côtes. Sentant du sang couler à l'intérieur de son poitrail, elle avait rugi de douleur.

Mais son adversaire n'était pas indemne. À travers le lien, elle avait capté que ses sœurs, imitant sa manœuvre, avaient bondi sur le dos du monstre pour lui infliger de profondes blessures avec leurs griffes et leurs crocs.

Le taureau avait réussi à les désarçonner, et il tentait à présent de leur faire exploser le crâne avec ses sabots améliorés par la magie.

Se roulant sur le sol, les cris des spectateurs dans les oreilles, Mrra avait oublié la douleur due à ses côtes cassées. C'était pour des moments comme celui-là que les dresseurs les entraînaient. La *troka* n'avait pas d'autres raisons d'exister…

Avec une coordination toujours aussi parfaite, les trois panthères avaient attaqué, forçant le taureau à se coucher sur le flanc.

Sur les gradins, les acolytes – spécialisés dans la magie de transformation – s'étaient rembrunis, agacés de voir leur magnifique monstre terrassé par trois panthères.

Mrra et ses sœurs avaient taillé le taureau en pièces. Le ventre ouvert et les entrailles dehors, il avait réussi à se relever et à résister jusqu'à ce qu'il tombe raide mort, sa grosse langue rose pointant hors de sa gueule.

Couvertes de sang et en piteux état, Mrra et ses sœurs s'étaient placées au centre de l'arène, où leurs dresseurs viendraient les chercher. Malgré sa souffrance, la sœur féline de Nicci s'était sentie fière comme jamais.

Comme les dresseurs le lui avaient appris, elle s'était battue et elle avait vaincu sans se soucier du danger.

Bannon prit le deuxième tour de garde. Alors que le sorcier se recroquevillait à côté du feu, il s'assit sur une souche, son épée à côté de lui. Attentif au moindre bruit, il regarda ses amis.

Nicci avait le sommeil très agité. À un moment, elle poussa un grognement digne d'un félin. Immergée dans son rêve, elle était vulnérable. Tous ses amis le savaient, et Bannon n'avait aucune intention de la laisser tomber.

L'œil vif, il veilla sur elle jusqu'à ce qu'elle se réveille, un peu avant l'aube.

Chapitre 68

Après des jours d'un voyage très pénible, Nicci et ses amis atteignirent enfin les pics. Ici, une chiche végétation s'accrochait au sol ocre et les rochers couverts de mousse avaient l'allure caractéristique de la roche volcanique poreuse et friable.

Perché sur une butte, Nathan étudiait la carte rudimentaire récupérée à Surplomb du Monde.

— Par là… Presque dans cette direction…

Personne ne releva le « presque », pourtant des plus inquiétants. Sortant le mouchoir magique de Mia, le vieil homme s'essuya le front, puis il remit son trésor dans sa poche.

— J'espère que tu ne te trompes pas, dit Nicci. Nous sommes partis depuis trop longtemps, à mon goût. La Maîtresse de la Vie doit avoir gagné en puissance…

Au rythme où croissait la forêt primitive, il ne faisait aucun doute que ce fléau était encore plus dangereux que la désolation du Buveur de Vie. Une fois encore, Nicci allait devoir neutraliser un adversaire qui menaçait Richard, l'empire d'haran, l'Ancien Monde et le Nouveau…

Après avoir avancé dans les montagnes selon les indications de Nathan, le petit groupe atteignit un éperon rocheux qui dominait une vallée encaissée défendue par des murailles et des flèches de pierre – un peu comme un val entouré de glaciers et de falaises, mais en plus grand.

Au creux de cette vallée au sol irrégulièrement couvert de neige, un lac à demi gelé était flanqué de rochers géants et de stalagmites de cendre solidifiée.

Nicci sut d'instinct qu'ils étaient arrivés à destination. La vallée de Kuroth s'étendait devant eux.

— Nous y voilà…, murmura-t-elle.

— Regardez ! s'écria Chardon. Vous voyez les ossements, là-bas ?

Nicci plissa les yeux et distingua un vaste champ d'os géants.

Malgré la brise qui lui soufflait ses cheveux dans les yeux, Nathan eut un grand sourire.

— Des os de dragons, c'est sûr…

Comme s'il en avait vu toute sa vie.

Bannon leva les yeux et sonda le ciel – à croire qu'il craignait de voir arriver un reptile volant.

— Il va falloir descendre, dit Nicci.

Elle aurait bien voulu évaluer les difficultés du chemin, mais Chardon partit à la vitesse d'un bouquetin, sautant de rocher en rocher avec sa grâce habituelle. Quand elle semblait devoir glisser, elle se rétablissait souplement et jetait son dévolu sur un rocher plus stable.

Heureuse d'être enfin près du but, Nicci se mit en chemin sans tarder. Bannon et Nathan la suivirent. Progressant prudemment, le sorcier s'agaça que son disciple lui propose à tout bout de champ une assistance dont il ne voulait pas.

À la lisière de la vallée, entre des blocs de pierre noire, les voyageurs trouvèrent leur premier squelette de dragon. Mais les côtes, au fil du temps, s'étaient recroquevillées comme les pattes d'une araignée morte. Et dans le crâne creux, il manquait la plupart des crocs.

Nathan approcha et tira quand même sur la côte la plus proche.

— On la prend et on file ? proposa-t-il. Il suffira d'en faire un arc…

Bannon n'en crut pas ses oreilles.

— On ne peut pas partir si vite. Il faut explorer ce site. Le légendaire cimetière des dragons, tu te rends compte ?

— Il faut surtout choisir la bonne côte, modéra Nicci. Je veux éprouver la résistance de celles qui me sembleront appropriées.

Ils avancèrent, étudiant plusieurs squelettes.

Nathan s'arrêta près d'une dépouille à laquelle s'accrochaient encore quelques écailles.

Nicci s'intéressa au crâne, au moins aussi gros qu'un char à bœufs. Sans doute victimes de l'âge, les crocs jaunâtres étaient tachés de noir. Mais les côtes, encore en bon état, faisaient deux fois la taille de la magicienne. Les vestiges d'une incroyable puissance dont Nicci sentait encore les émanations. Une formidable magie avait habité cette créature, et un arc créé avec un de ses os aurait à coup sûr le pouvoir de neutraliser le sort de Victoria.

— On dirait les restes d'un dragon noir, dit Nathan.

Chaque écaille encore présente était au moins de la taille de sa main.

— Un grand dragon… Peut-être un roi parmi les siens…

Nicci ne se laissa pas emporter par le lyrisme du sorcier.

— C'est possible, mais les côtes sont bien trop longues pour moi. Il faut trouver un plus petit dragon.

Derrière un gros rocher, Bannon découvrit un autre squelette et fit signe à Nathan d'approcher.

— Tu vois les légères différences morphologiques, fiston ? Là, nous avons affaire à un dragon vert. Tu as remarqué la corne, sur son museau ? C'est à ça qu'on reconnaît un dragon vert.

— Il ne suffit pas de se fier à la couleur des écailles ?

— Bien vu, fiston, à un détail près : quand on est assez près pour ça, on a d'autres soucis que le recensement scientifique des espèces.

Sous un ciel de plus en plus chargé, les quatre compagnons continuèrent leur exploration.

Ils virent un nombre incroyable de squelettes, comme si les dragons, à une époque, s'étaient mis à crever plus vite que des mouches.

— Je me demande quand le dernier est arrivé ici…, marmonna Bannon.

Il se pencha sur un crâne plus petit que les autres. Peut-être celui d'un jeune dragon venu mourir avec sa mère. Bébé ou non, il restait beaucoup plus grand qu'un cheval de trait.

Chardon partit en éclaireuse, comme d'habitude. Bientôt, elle disparut de la vue des trois adultes.

— Magicienne, viens voir ! appela Nathan. Que dis-tu de ce spécimen ? À la forme de son crâne et des crêtes dorsales, je pense qu'il s'agit d'un dragon d'argent. Sur un plan métaphorique, il est parfait pour une arme.

Nicci évalua la longueur des côtes puis fit mine d'armer un arc.

— Un bon candidat, oui…

Bannon approcha, Solide au poing.

— Si c'est ton choix, magicienne, je peux dégager l'os. À Surplomb du Monde, on t'en fera un arc.

À cet instant, Chardon cria de terreur.

Nicci partit au pas de course. Slalomant entre les rochers et les ossements, elle arriva sur une butte d'où elle put voir ce qui se passait.

Chardon courait, terrifiée. Et une énorme silhouette la recouvrait de son ombre.

Des ailes parcheminées apparurent, et un long cou passa entre deux rochers. Puis la bête se redressa, faisant s'écrouler plusieurs piles d'ossements.

Nicci reconnut immédiatement un reptile volant. En d'autres termes, un dragon. Mais avec de la peau pendant sous la gueule et de la bave au coin de la gueule.

Une bonne partie des écailles couleur étain manquait, dévoilant de grands pans d'une peau ridée.

Avec un bruit de soufflet de forge, le dragon battit des ailes et parvint à ne pas s'écrouler. Dans ses yeux jaunes, Nicci vit briller des étincelles. S'il était incroyablement vieux, ce reptile volant n'en restait pas moins dangereux.

Et il avançait vers Chardon, qui n'avait aucun abri en vue.

Contre toute attente, le dragon parla d'une voix qui fit trembler les rochers :

— Je me nomme Brom ! tonna le reptile géant en battant des ailes. Le dernier et le Gardien !

Le monstre inspira à fond.

— Et vous, vous êtes des intrus !

Chapitre 69

Alors que Brom se dressait au-dessus d'un tas d'ossements, Chardon regarda autour d'elle, en quête d'un abri.

Certaine que sa disciple risquait d'être incinérée en un clin d'œil, Nicci se campa devant le dragon. Mais quelle magie utiliser contre une telle bête ?

Comme s'ils pouvaient intimider le monstre, Bannon et Nathan dégainèrent leur épée. Le sorcier avait l'air peu commode. Le jeune homme, en revanche, n'en menait pas large.

Toujours occupé à conserver son équilibre, Brom battait de ses ailes poussiéreuses d'où tombaient des gravats et des fragments d'os.

— Je croyais ma dernière heure venue, dit-il, mais je suis encore le protecteur de ce lieu.

À y regarder de plus près, les grandes ailes de cuir n'étaient pas en excellent état. Des tendons semblaient brisés et de la peau manquait.

Nicci douta que le monstre soit encore en état de voler. Incroyablement vieux, il se décomposait quasiment sur patte.

Il parvint pourtant à rugir avec un semblant de conviction.

— Voleurs ! Je dois protéger les ossements de mes semblables !

Nathan leva sa belle épée – un moustique qui menace un lion.

— Nous ne te voulons pas de mal, dragon, mais nous vendrons chèrement nos peaux.

Imitant son mentor, Bannon brandit Solide.

Le dragon gris plissa les yeux, comme s'il avait du mal à y voir clair.

— Vous n'êtes pas comme les autres tueurs de dragons que j'ai rencontrés… Plus chétifs et plus faciles à abattre.

La gorge du monstre se gonfla et il cracha sur ses cibles… un peu de fumée, des cendres et quelques étincelles.

Avec un souffle d'air, Nicci dévia l'attaque poussive. Puis elle rejoignit Chardon, la tira à l'écart et cria :

— File te cacher !

Sur ses pattes instables, le dragon gris avança de quelques pas.

Assez stupidement, Bannon bondit en avant et abattit son épée sur la patte droite de la créature. S'enfonçant entre deux écailles, la lame traversa la peau et les muscles puis s'attaqua à l'os comme si le membre du dragon n'était qu'une vulgaire bûche.

Brom rugit et cracha de nouveau ce qu'il pensait être du feu. Fou de rage et de douleur, il frappa le sol avec sa queue, pulvérisant des

rochers. Puis il tendit le cou, les yeux toujours plissés.

Nicci tira Chardon derrière une flèche de pierre. Même décrépit et faible, un dragon restait un dangereux adversaire.

Chardon entreprit d'escalader un squelette de reptile géant. Alors que Nicci protégeait ses arrières, Brom déboula et se prépara à cracher du feu.

Consciente que les vapeurs méphitiques restaient redoutables, même si l'aspect spectaculaire laissait à désirer, Nicci poussa Chardon dans le crâne creux d'un grand dragon noir puis s'accroupit à côté d'elle.

Cette fois, Brom parvint à cracher des flammes dignes de ce nom. Au-dessus de leur cachette, Nicci sentit passer une onde de chaleur terrifiante.

Dès que Brom eut fini de cracher son feu, Nathan le défia de la voix :

— Affronte donc quelqu'un de ta taille, dragon ! En l'absence d'un pareil balourd, tu vas devoir te contenter de nous. Aujourd'hui, Bannon et moi allons devenir des tueurs de dragon.

Le jeune homme y alla de sa harangue délirante :

— Approche, vieux débris ! Ou es-tu trop faible ? Serait-ce l'heure de la sieste ?

Grognant sous ces insultes, Brom se détourna du crâne noir qui abritait Nicci et Chardon. Avec un rugissement plus que poussif, il chargea les deux escrimeurs, qui le lardèrent de coups.

Un sang noir jaillit des blessures.

Brom referma ses mâchoires, mais Nathan esquiva l'attaque, piétinant au passage un tas de tibias et de vertèbres. Même si le Gardien restait effrayant, il lui manquait vraiment beaucoup de crocs.

Sa taille l'avantageant encore un peu, il réussit à frapper Bannon avec sa queue, l'envoyant bouler au milieu des débris.

Dans le crâne noir, Nicci posa une main sur le torse de Chardon.

— Reste ici. Pour l'instant, tu es en sécurité.

La magicienne sortit de sa cachette et alla affronter le monstre.

— Sois prudente ! cria Chardon.

Certaine que son don « normal » n'aurait aucun effet sur un tel géant, même fragile et décati, Nicci décida de recourir à un mélange de Magie Additive et Soustractive.

Au cœur des nuages qui s'amoncelaient au-dessus de la vallée, des roulements de tonnerre retentirent. Dans ce magma, Nicci puisa des éclairs bleu foncé et les projeta sur sa cible.

La première lance de feu fourchue réduisit en poussière un squelette qui n'avait rien demandé à personne. Les deux suivantes, en revanche, déchirèrent une aile de Brom et lui lacérèrent un flanc.

Le vieux dragon rugit et secoua la tête.

— Non ! Je suis le Gardien !

Même s'il la voyait à peine, il fonça sur Nicci.

Les deux mains tendues, la magicienne plia les doigts. Elle aurait pu propulser sur le dragon une boule de Feu de Sorcier, mais elle avait une meilleure idée : invoquer des flammes à l'intérieur du monstre, afin que ses organes se consument. Puis trouver son cœur et le faire exploser.

Dans d'autres batailles, elle avait eu recours à cette méthode. Près de la tanière du Buveur de Vie, les lézards géants en avaient fait les frais.

Cherchant avec son don, la magicienne localisa le cœur de Brom. Il ne restait plus qu'à le carboniser.

Face au monstre, Nicci resta calme et concentrée. Quand il bondit, elle lança son sort, lui emplissant le cœur de flammes. Une mort rapide et digne pour une antique et respectable créature…

Le cœur de Brom s'embrasa – ce qui ne le ralentit pas le moins du monde.

Bien au contraire… Alors que le feu se répandait en lui, attaquant sa poitrine, le vieux reptile géant sembla reprendre de la substance et se redresser fièrement.

Nicci sentit qu'elle perdait le contrôle de son sortilège. En un éclair, elle mesura son erreur.

Les flammes ne pouvaient pas réduire en cendres le cœur d'un dragon. Pour ces créatures, le feu était un bienfait. L'attaque magique n'avait pas détruit le cœur de Brom. Bien au contraire, elle l'avait régénéré. Et le processus s'étendait au reste de son corps. Il se remplumait, ses plaies guérissaient et il semblait de plus en plus menaçant.

Sa vitalité recouvrée, il battit des ailes, générant un vent qui renversa Nicci.

Bannon et Nathan cherchèrent refuge parmi les rochers.

Levant la tête, le dragon gris cracha un geyser de flammes vers le ciel. Puis il baissa les yeux – redevenus vifs et brillants – sur la pauvre Nicci.

— Tu m'as rendu assez de force pour que je vous tue tous, stupide humaine !

Chapitre 70

Voyant que le dragon tournait la tête vers Nathan et lui, Bannon prit le sorcier par le bras et le tira derrière un grand rocher lisse. Du coup, le jet de flammes rata de justesse ses cibles.

Pendant que Brom, tout requinqué, s'en prenait à ses compagnons, Nicci invoqua de nouveau des éclairs – trois fois plus puissants que les précédents –, mais les écailles du dragon aussi étaient régénérées, et les lances de feu ricochèrent sans leur faire de mal.

Débordant d'énergie, le Gardien s'éleva dans les airs et battit frénétiquement des ailes.

— Pour les dragons, c'est un lieu sacré. Vous êtes des pillards !

Brom cracha du feu sur Nicci. Levant les mains, elle généra un bouclier d'air qui dévia le coup. Mais Brom insista, et elle dut renforcer sa défense, puisant dans des réserves de pouvoir insoupçonnées.

Quand l'assaut cessa, elle ne put s'empêcher de tituber.

— Pilleurs de tombes ! rugit Brom. Vous devez mourir !

— Non ! cria Chardon, juste avant que le dragon crache de nouveau des flammes. Brom, écoute-moi ! Nous ne sommes pas venus ici pour ça !

Perchée sur le crâne du dragon noir, Chardon agitait les mains pour attirer l'attention de Brom.

— Nous étions obligés de venir !

Petite silhouette dans ce décor géant, la fillette semblait aussi vulnérable qu'un poussin.

Le dragon gris tendit le cou, prêt à la carboniser.

— Chardon, cache-toi ! cria Nicci.

La gamine ne broncha pas. Devant tant d'absurde courage, Brom lui-même hésita.

— Nous essayons de sauver le monde ! cria Chardon, toujours perchée sur son crâne noir. Pour arriver ici, nous avons fait un long voyage. C'est important !

Dans les yeux de nouveau pétillants du dragon brillait une vive intelligence. Régénéré par le feu de Nicci, il n'avait plus rien d'un reptile frappé de gâtisme.

— Tu es une étrange créature, petite… Très courageuse et très stupide.

Chardon plaqua les poings sur ses hanches.

— Je suis surtout déterminée. D'après ce qu'on m'a dit, les dragons

gris son très sages. (Elle jeta un bref coup d'œil à Nathan.) Écoute la voix de la raison. Ne veux-tu pas savoir pourquoi nous sommes ici ? N'es-tu pas curieux ?

En maîtresse tacticienne, Chardon n'attendit pas de réponse pour enchaîner :

— Une très méchante femme a déclenché une magie dévastatrice qui submergera le monde – y compris la vallée de Kuroth, tu peux me croire. Pour l'en empêcher, il n'y a qu'un moyen. Et il nous faut un os – une côte de dragon. C'est ce que nous sommes venus chercher.

» S'il le faut, nous te tuerons. Ça ne nous plaira pas, mais si c'est nécessaire pour avoir ce que nous voulons… Tu sais, sauver le monde, ce n'est pas rien.

Intrigué, Brom étudia Chardon.

Les cheveux en bataille et les joues noires de suie, Nathan et Bannon sortirent de leur cachette.

Nicci ne relâcha pas son sortilège. Tentée de frapper encore une fois – sans savoir si ça servirait à quelque chose –, elle réussit à s'en abstenir. Affaiblie par ses invocations précédentes, elle doutait de pouvoir tuer ou même assommer le dragon revitalisé par ses soins. Attaquer maintenant, c'était signer l'arrêt de mort de Chardon. Si les dragons gris étaient vraiment des « philosophes », Brom consentirait peut-être à écouter la gamine.

De fait, il s'assit sur les postérieurs et tendit le cou, de la fumée sortant encore de ses naseaux.

Chardon ne broncha pas, même quand le souffle du monstre fit voleter ses cheveux bouclés.

— Je t'écoute, petite créature.

Chardon se redressa de toute sa hauteur.

— Je veux sauver mon pays, c'est tout. D'abord, le Buveur de Vie a tué mes parents, puis mon oncle et ma tante. Il a aussi détruit mon village et dévasté ma vallée… Heureusement, nous l'avons éliminé.

» Hélas, il y a une autre menace, pire encore que la précédente. Une magicienne a déclenché une explosion de vie qui ravage tout sur son passage. Bientôt, il ne restera plus rien du monde…

» Messire dragon, je veux que ma vallée retrouve la beauté dont tant de gens m'ont parlé.

Brom exhala un nuage de fumée.

— Une magicienne a créé trop de vie ?

Le dragon leva une patte parfaitement régénérée et se gratta le menton, juste sous ses énormes crocs.

— Le concept est fascinant… Trop de vie…

Il regarda Bannon, Nathan et Nicci, tous encore prêts au combat.

— Je suis venu ici pour mourir, leur dit-il. Comme tous les

dragons, quand ils peuvent atteindre la vallée de Kuroth. Mais mon heure n'avait pas sonné… Alors, je suis devenu le Gardien, la mémoire vivante de mes congénères… Aujourd'hui, vous m'avez rendu ma jeunesse.

Le dragon gris exhala de la fumée et des cendres.

— Si j'ai bien compris, ce n'était pas vraiment votre intention…

Brom se pencha vers Chardon – si près qu'elle aurait pu, en tendant la main, toucher ses naseaux.

— Courageuse petite créature, qu'ai-je à voir dans ton histoire ?

— Toi ? Rien du tout… Ce sont les os qui… Enfin, un os, plutôt. Pour tuer cette magicienne, il faudra un arc fait avec la côte d'un dragon. C'est la raison de notre venue.

Nicci approcha de Chardon, histoire de pouvoir la protéger si Brom perdait son calme.

— Noble dragon, dit-elle, une seule côte, c'est tout ce qu'il nous faut.

— Dragon, intervint Bannon, les os, ça n'est pas ce qui manque ici ! Alors, un de plus ou de moins…

Brom leva la tête et plia ses grandes ailes.

— Ce sont les restes de mes semblables. Mes ancêtres…

— Le sortilège est explicite, expliqua Nathan. S'il y avait une autre solution, nous ne serions jamais venus. Les dragons gris sont des sages, pas vrai ? Si nous n'arrêtons pas la Maîtresse de la Vie, sa jungle primitive submergera jusqu'à ces montagnes.

Brom prit le temps de la réflexion – longuement.

— À vos yeux, ça ne semble pas très important, vu le nombre d'os qu'il y a ici. Mais je dois vénérer les dépouilles et faire ce que j'ai juré de faire. Les dragons sont des créatures pleines d'honneur.

Il dévisagea tour à tour les quatre intrus.

— Et j'en suis empli aussi.

Le dragon gris se tourna vers Nicci :

— Cela dit, je dois tenir compte de ce que tu as fait pour moi, magicienne. Tu m'as rendu la vie alors que j'étais sur le point de devenir le dernier squelette de la vallée. Après moi, il n'y aurait plus eu de dragon pour veiller sur le cimetière. Grâce au feu que tu as infusé dans mon cœur, je suis de nouveau vigoureux. Des siècles de vie, voilà ce que je te dois. Une seule côte, ce n'est peut-être pas un prix exorbitant…

Alors que le crépuscule tombait sur la vallée, Nicci et ses compagnons exploraient toujours le cimetière sous le regard attentif de Brom. Minutieuse, la magicienne éprouvait la souplesse de toutes les côtes qui l'intéressaient. Quand elle eut trouvé celle qu'elle

cherchait, elle s'immobilisa.

Nathan étudia le crâne du squelette.

— Un dragon bleu de taille moyenne, dit-il. Les os semblent en bon état.

Brom approcha. Une épaisse membrane tomba sur ses yeux jaunes puis se rétracta sous ses paupières.

— Un dragon bleu, oui, souffla-t-il. Et pas n'importe lequel… Il s'appelait Grimney, et je ne l'oublierai jamais. Nous avions à peine un siècle d'écart… Des amis d'enfance, quoi… C'était un aventurier infatigable, toujours prêt à traverser un océan ou à survoler un désert glacé. Au mépris des risques, il se laissait dériver sur les courants des hautes montagnes ou y faisait des acrobaties insensées.

Brom exhala un nuage de fumée.

— Un jour, il s'est écrasé dans une forêt. Prisonnier de la frondaison, il a passé des jours à brailler jusqu'à ce que d'autres dragons viennent le dégager. J'ai contribué à carboniser cette zone, pour le libérer… Une autre fois, il a voulu aller tutoyer le soleil. Quand il est revenu, il avait les ailes roussies. Après ça, sa tête n'a jamais plus fonctionné normalement…

Brom battit des ailes puis les replia contre ses flancs.

— Prenez sa côte, ça lui aurait fait plaisir…

Après l'avoir pliée pour s'assurer qu'elle ferait un arc convenable, Nicci coupa la côte avec un filament de pouvoir.

— Merci, Brom, dit-elle.

— À présent, grogna le dragon gris, fichez le camp. J'ai aimé parler avec vous, mais c'est quand même une entorse à mes règles. Emportez la côte de Grimney, et faites ce qui doit être fait. Que ce casse-cou vive une ultime aventure !

Dans la pénombre, les voyageurs quittèrent la vallée afin de ne pas y camper. Lorsque Nicci se retourna, elle vit que Brom, perché sur une crête, les regardait s'éloigner.

— Je suis le Gardien du cimetière de Kuroth, tonna-t-il. Ne pensez pas que nous soyons amis. Si vous revenez, je vous carboniserai.

Nicci espérait bien qu'ils ne devraient jamais revenir.

Chapitre 71

Sur un terrain désormais familier, le voyage de retour fut moins pénible. À l'aller, Nathan avait enrichi la carte existante, noté le meilleur itinéraire et mis à jour son livre de vie.

Nicci poussa durement ses compagnons. Quel mal pouvait avoir fait Victoria durant leur absence ? La côte de Grimney accrochée dans le dos, la magicienne sentait le pouvoir qui en émanait. Avec cette arme, nul doute qu'elle triompherait.

Une fois les montagnes volcaniques loin derrière le groupe, Nicci sentit de nouveau la présence de Mrra. Réticente à entrer dans le cimetière des dragons, la panthère était de nouveau prête à veiller sur les voyageurs et à leur servir d'éclaireuse.

Conscients que le temps jouait contre eux, les compagnons marchèrent jusqu'à ce qu'ils n'y voient plus à un pas devant eux. Même là, Nicci insista pour continuer à la lueur d'une flamme de paume.

Dormant très peu, les voyageurs furent très vite revenus dans le désert aux rochers ocre. Ici, une odeur bizarre flottait dans l'air. Une main en visière, Nicci vit qu'un océan de verdure s'attaquait au haut plateau – la forêt primitive s'échappait déjà de la Balafre.

Quand la mesa fut en vue, Mrra les abandonna de nouveau pour ne pas trop approcher des humains. Mais elle ne s'éloigna pas beaucoup.

Sans doute prévenus par des fermiers, les érudits et les mémoristes se massèrent devant l'entrée du canyon pour faire un triomphe aux voyageurs.

— Regardez ! cria Gloria. Elle a une côte de dragon.

Près d'elle, Franklin soupira de soulagement.

Mia congratula volubilement Nathan. Exaltée, elle lui parla de tous les grimoires qu'elle avait lus en son absence. Souriant, le sorcier lui tapota paternellement le dos.

— J'ai utilisé ton mouchoir, chère enfant. Un sort vraiment efficace. Grâce à toi, je n'ai jamais crevé de chaud.

Mia rayonna. Exhibant le fameux mouchoir, Nathan en rajouta une couche :

— Une magie remarquable et hautement rafraîchissante.

Une fois dans le complexe, Nicci gagna la grande salle d'étude, écarta des livres empilés sur une table et y posa la côte de Grimney.

— Nous pouvons fabriquer l'arme qu'il nous faut, annonça-t-elle.

Elle passa les doigts sur l'os de légende, l'étudiant à la lumière des

lampes magiques. Fascinés, les érudits et les mémoristes se massèrent autour d'elle.

— Cette côte appartient à un dragon bleu nommé Grimney. Avec elle, je me ferai un arc, puis je tuerai Victoria. Désormais, nous avons une chance d'enrayer un fléau pire que la Balafre.

» Il ne me reste plus qu'à me préparer. Dites à vos chasseurs de m'apporter des flèches et des cordes à arc. Je travaillerai dans ma chambre…

Après avoir passé une main dans sa crinière blanche, Nathan dévisagea les érudits – avec une préférence marquée pour Mia.

— Avez-vous eu des problèmes en notre absence ? Une attaque de Victoria ? Un autre *shaksis* ?

Ce fut Franklin qui répondit :

— Selon vos instructions, nous avons défendu l'ouverture, de l'autre côté de la mesa. L'objectif était de rendre le complexe inexpugnable.

— Mais la jungle continue à s'étendre, enchaîna Gloria. Elle a envahi toute la vallée et menace les contreforts de la mesa. Certains végétaux s'attaquent même à la falaise…

— Une croissance infinie, grogna Franklin. Rien ne peut l'arrêter.

Mia approuva du chef.

— Toutes les barricades que nous avons érigées… Nous les pensions indestructibles, mais la magie de Victoria a fait bourgeonner les planches. Du coup, l'issue que vous connaissiez est devenue une jungle impénétrable. Tenter de l'éliminer n'a donné aucun résultat. Ces broussailles poussent trop vite.

— Voyant que le bois ne servait à rien, précisa Franklin, nous avons érigé un mur de pierre. Pour l'instant, cette défense tient. Sauf si Victoria trouve un moyen de faire bourgeonner les minéraux.

— Une solution astucieuse, approuva Bannon.

— Mais temporaire, lâcha Nicci, sinistre. Au fil du temps, les plantes grimpantes traversent même la roche.

De nouveau, elle passa les doigts sur son futur arc, imaginant comment elle s'en servirait.

— Mais je ne laisserai pas ce loisir à Victoria…

Mia approcha de Nathan et lui tendit un livre à demi carbonisé.

— Nathan, je voulais te montrer… Nous avons ramassé ce grimoire après l'incendie, le soir de l'attaque. J'allais le classer quand j'y ai trouvé une référence à l'arc en os de dragon. C'est une partie des sortilèges dont nous aurons besoin… Tu veux bien m'aider à déchiffrer le texte, même si les pages sont abîmées ?

La jeune archiviste baissa humblement la tête.

— Je n'ai pas voulu utiliser mon don pour restaurer l'encre sans

que tu sois là pour m'aider.

— Ma chère, superviser ton travail sera un honneur ! (Nathan emboîta le pas à la jeune femme.) Tu penses que nous pourrons avoir une bonne infusion en travaillant ? Et quelque chose à grignoter…

Gloria ordonna qu'on apporte de quoi se restaurer à tous les voyageurs.

— Où est passé votre sens de l'hospitalité ? Nos amis sont épuisés. Victoria n'aurait jamais…

La mémoriste se tut, consciente qu'elle allait dire une grosse bêtise.

Fatiguée et couverte de poussière, Nicci refusa pourtant de se reposer.

— Je dois travailler ! Je file dans mes quartiers pour fabriquer l'arc.

— Je vais t'aider, dit Chardon. Tu me montreras ce qu'il faut faire.

— Suis-moi. La tâche est avant tout magique, mais tu te tiendras prête au cas où j'aurais besoin de quelque chose.

La gamine approuva de la tête et se mit en route. Dans la chambre, elle remplit la cuvette et tendit un carré de tissu à la magicienne. Quand elle eut fait sa toilette, celle-ci rinça le gant improvisé et le passa à sa disciple.

— À toi, maintenant. J'aimerais bien voir ton visage…

— Tu l'as vu avant qu'il soit crasseux.

— Oui, il y a longtemps. Tu es sans doute une jolie petite fille, mais il faut le prouver.

— Tant que tu ne me forces pas à porter une robe rose !

— Ça, il n'y a aucun risque…

Chardon se débarbouilla avec une vigueur qui faisait plaisir à voir.

— Je suis assez propre pour toi ?

Nicci découvrit que la fillette avait débarrassé de leur crasse plusieurs parties de son visage… et dilué la suie sur les autres.

— Ça ira pour le moment… Tu peux t'asseoir sur ta peau de mouton et regarder. En silence, parce que j'ai besoin de concentration.

Chardon agit comme si la magicienne venait de lui assigner une mission capitale. Assise en tailleur, elle ne broncha plus jusqu'à ce qu'une servante entre avec une bouilloire d'infusion, des biscuits et des fruits. Après avoir fait le service, Nicci grignotant distraitement, Chardon dévora tout ce qui lui tomba sous la dent.

Nicci s'assit sur sa paillasse et posa la côte sur ses genoux. Comment en faire un arc ? Passant la paume sur l'os du défunt dragon casse-cou, elle utilisa sa magie pour ramollir la moelle, puis pour lui rendre sa consistance originelle. Au pouvoir que contenait encore la relique, elle ajouta le sien et passa au stade suivant.

Très lentement, elle plia l'os selon l'angle requis, puis le dota d'une courbure à chaque extrémité. Déterminer la souplesse idéale fut assez délicat, d'autant qu'elle dut plus d'une fois réparer des fissures provoquées par ses manipulations. Consciente qu'un os si ancien risquait de se briser, elle procéda lentement et perdit toute notion du temps.

Quand elle releva la tête, elle vit que Chardon dormait, roulée en boule sur sa peau de mouton. Une enfant pleine de confiance et certaine d'être en sécurité.

Pour que ça dure, Nicci devrait tuer la Maîtresse de la Vie.

Sans réveiller sa disciple, elle acheva sa tâche et sentit l'arme vibrer d'énergie et de colère – le désir fou d'accomplir sa mission. De son vivant, Grimney rêvait de grands exploits et il cherchait sans cesse à dépasser ses limites. *Post mortem*, il allait en avoir l'occasion…

Serrant son arme, Nicci songea au tir qui mettrait bientôt un terme à l'invasion végétale de Victoria.

Abandonnant les érudits et les mémoristes, Mia guida Nathan jusqu'à une petite salle d'étude très bien éclairée.

Nathan s'assit sur un banc et fit signe à la jeune femme de venir à côté de lui. Quand ce fut fait, elle posa sur la table le livre à moitié brûlé et l'ouvrit.

— Voyons un peu ce que tu as trouvé, fit le sorcier. Plus nous comprendrons de choses, et mieux ça ira pour Nicci.

Et il fallait que ça aille ! Parce que, en cas d'échec, ils ne pourraient pas retourner dans la vallée de Kuroth pour demander une autre côte de dragon.

— Nous n'aurons pas de seconde chance, chère enfant…

Mia désigna du doigt quelques lignes, sur une page à demi noircie.

— Je ne sais pas si c'est important, dit-elle, mais je connais ce dialecte, et il est question d'un arc fait avec une côte de dragon.

— Une chose est sûre : ça ne peut pas être une coïncidence. Mais je n'ai jamais entendu dire que les squelettes de dragon avaient une quelconque utilité… Ils sont impressionnants, c'est vrai. À part ça…

Plissant les yeux, Mia relut le court texte.

— Nous n'avions pas remarqué ce sort, parce que nous cherchions un moyen d'endiguer la désolation du Buveur de Vie… Après ton départ, j'ai cherché des textes liés à la lutte contre les manifestations de ce genre. Un autre érudit m'a orientée vers cet ouvrage. Lui, il cherchait un remède contre l'impuissance.

Mia baissa la voix :

— Il faut du courage pour admettre qu'on en souffre, pas vrai ?

— Un remède contre l'impuissance ? C'est en rapport avec la

restauration de la vie, oui… Mais là, nous cherchons plutôt le contraire…

— L'érudit n'a pas trouvé le médicament de ses rêves… Du coup, il a remis le grimoire sur une étagère du couloir, avec l'idée de le rapporter plus tard dans les archives. Mais le *shaksis* a attaqué avant qu'il ait pu le faire.

» Certaines pages sont illisibles… Ces lignes parlant d'un arc en os de dragon, j'ai pensé que tu voudrais les voir.

— Et tu as eu raison. Mais nous savons déjà que cette arme est puissante. Tu crois que ça traite de notre arc ?

— Eh bien, ça mentionne le formidable pouvoir que doit détenir l'archer… Hélas, une partie du sort est illisible. Ayant pu déchiffrer quelques mots, je crois qu'il est question de la flèche. Et ces informations-là, nous ne les avons vues nulle part ailleurs…

Les sangs glacés, Nathan fronça les sourcils.

— Selon toi, la flèche aussi doit être spéciale ? L'arc ne suffit pas à infuser la magie requise ? Je n'avais pas envisagé ça… Et c'est très décourageant. Que dit-il d'autre, ton texte ?

Le sorcier essaya de lire, mais l'encre était détruite. Et Nicci n'accepterait sûrement pas de retarder son intervention.

— Impossible de déchiffrer ça…

— Je peux essayer quelque chose, dit Mia. Quand j'étudiais de très vieux livres, j'ai découvert une méthode de restauration. Mais je ne voulais pas agir en ton absence. Je n'ai jamais fait ça, même si je crois comprendre la magie impliquée…

Mia posa les doigts sur le bord du grimoire puis y infusa un petit flux de magie. À la grande joie de Nathan, le parchemin reprit une couleur normale et les fragments de phrases illisibles… guérirent. Si bizarre que ce fût, il n'y avait pas d'autres mots pour décrire le processus.

Impressionné par l'exploit de Mia – accompli presque sans efforts –, Nathan siffla entre ses dents.

— J'oublie combien de gens ici ont le don, même s'ils ne sont pas formés… Dire que je suis censé être le grand sorcier !

— C'est un sort très simple, souffla Mia. Absolument pas dangereux…

— Faire du feu est aussi très simple, quand on a l'étincelle. Lorsqu'on ne l'a pas…

Nathan secoua la tête et se concentra sur les lignes restaurées.

— Oublions mes petits soucis… Que disent ces lignes ?

— Ça parle d'une flèche « convenablement préparée ». Et dessous, ça dit qu'une « seule sorte de poison est adaptée ».

— Un poison, maintenant ? De quel genre ?

Selon la réponse, il faudrait au moins une autre quête interminable avant de pouvoir affronter Victoria.

— Et où sommes-nous censés le trouver ?

Mia tourna les pages, qui contenaient bien une série de protocoles thérapeutiques contre l'impuissance. Hélas, pour neutraliser Victoria, ils avaient besoin d'une magie inverse.

— Je vois là une référence au grimoire original, que nous n'avons pas pu lire en entier à cause de la coulée de pierre…

Nathan fit un grand sourire à Mia.

— Mais aujourd'hui, tu as ton super-sort de restauration. Tu pourras peut-être soigner ces pages-là…

Mia se leva, prête à tout tenter.

— C'est possible…

Fatigué par le voyage, Nathan sirota son infusion pendant que la jeune archiviste filait chercher le grimoire récupéré dans la tour fondue.

Dès qu'elle fut de retour, ils examinèrent les pages endommagées. Puis la jeune femme posa les mains dessus, ferma les yeux et bougea lentement les doigts. Peu à peu, la croûte de pierre se détacha, dévoilant des mots jusque-là invisibles.

— Je pensais que nous avions lu tout le sort, fit Nathan. Mais ce passage, sur la page de droite…

Il se pencha, les yeux plissés.

Mia continua à nettoyer le texte, heureuse d'utiliser son tout nouveau sortilège.

Quand elle eut terminé, Nathan put enfin lire les instructions liées à la flèche capable de tuer l'invocatrice d'un sort de fertilité devenu incontrôlable.

La clé de la victoire sur la Maîtresse de la Vie. Un poison indispensable pour réussir…

— Oh ! non…, soupira le vieil homme, accablé.

Chapitre 72

Quand elle eut terminé, Nicci contempla l'arc comme s'il était une œuvre d'art. Mortelle, certes, mais hautement esthétique. D'un blanc d'ivoire, l'os était veiné de lignes dorées, une caractéristique magique liée au dragon, pas à l'intervention de la jeune femme. *Via* ce pouvoir spécifique, l'arme serait unie au monde et à la vie.

Nicci brûlait d'impatience de s'en servir contre Victoria.

Les meilleurs archers de Surplomb du Monde lui avaient apporté de très belles et solides cordes en boyau de mouton. Sur sa demande, ils lui avaient également confié des flèches à tête de fer – avec des arêtes aussi coupantes qu'une lame de rasoir – et à empennage en plumes de corbeau.

Quand elle eut bandé l'arc, il vibra d'une incroyable énergie. Celle d'une des plus belles créatures du monde, à savoir un dragon intimement lié à la source même de la vie, dans les entrailles de la terre. Selon toute probabilité, le même type de pouvoir que celui du Premier Arbre…

Cette vibration, comprit Nicci, c'était aussi l'excitation de Grimney, pressé de se lancer dans une ultime quête.

Nicci était prête. Les flèches aussi.

Avec son arc, elle remonta les couloirs jusqu'à une grande salle de réunion, au cœur du complexe. Nathan l'y attendait en compagnie de Mia. À leur expression, la magicienne comprit que quelque chose n'allait pas. Inquiète, elle serra plus fort son arc.

— Que se passe-t-il, sorcier ?

Nathan ouvrit la bouche et la referma, comme s'il ne trouvait pas ses mots.

— Je t'écoute !

— L'arc ne suffit pas…, murmura le vieil homme.

À cet instant, Bannon entra dans la salle d'une démarche guillerette. Lavée et changée, Chardon le suivait comme une brave petite sœur.

Excité par la bataille à venir, le jeune homme était encore trop naïf pour avoir peur.

— Victoria n'a qu'à bien se tenir ! Comme le Buveur de Vie, quand nous lui avons réglé son compte. Tu veux que je t'accompagne, magicienne ?

Nicci leva une main si brusquement qu'elle aurait tout aussi bien pu avoir lancé un sort de silence sur Bannon.

Chardon écarquilla les yeux de stupeur. Tout aussi choqué, Bannon regarda autour de lui et vit l'expression sinistre de Nathan.

— Que… ? Que se passe-t-il ? Nous avons un problème ?

Le sorcier désigna les vieux livres posés sur une table.

— Un arc en os de dragon est une arme dévastatrice, et Nicci a le pouvoir requis pour l'utiliser. Mais il faudra plus que ça pour abattre Victoria. Il y a un prix à payer, et il est élevé.

Nathan prit un grimoire, l'ouvrit et le tendit à Nicci.

— Lis le texte que Mia a restauré, magicienne. Et fais-nous part de tes conclusions. Hélas, ces mots sont très explicites…

Mia regarda la page comme si elle espérait la voir changer devant ses yeux. Puis elle se laissa tomber dans un fauteuil.

— Prix ou pas prix, dit Bannon, nous devons vaincre Victoria. Après ce qu'elle a fait à ces pauvres filles…

Nathan chercha le regard de Nicci et souffla :

— Pour tuer la Maîtresse de la Vie, tu devras utiliser ton arc et une flèche trempée dans un poison très particulier. Une toxine capable de dévaster la vitalité du sort…

— Quel poison ? demanda Chardon.

Nicci lut les mots en même temps que le sorcier les récitait :

— « La perte d'un être aimé… » Quelles que soient la puissance de l'arc et la dureté de la tête de flèche, pour tuer Victoria, il faut qu'elle soit trempée dans le sang d'un être que l'archer, ou l'archère, aime profondément. Le sang du cœur de la victime, après qu'elle l'eut tuée… Magicienne, nous savons que toi seule peux manier cet arc, dans les circonstances actuelles.

Bannon et Chardon poussèrent un petit cri et Mia s'affaissa sur son siège.

Nicci relut le sort et comprit enfin ce qu'il signifiait *vraiment*.

— Ce n'est pas acceptable ! lança-t-elle.

Avant qu'elle puisse en dire plus, un bruit lointain retentit, faisant trembler les murs de la salle, puis se répercuta le long des couloirs.

Des érudits accoururent pour voir ce qui se passait. Un vieil archiviste à la longue barbe blanche passa la tête dans la pièce et cria :

— Notre mur de défense ! Les lianes de Victoria l'attaquent.

Ses compagnons sur les talons, Nicci sortit de la pièce et se fraya un passage parmi les érudits et les mémoristes affolés. Plus rapide que tout le monde, Chardon arriva la première devant la muraille déjà constellée de brèches que des hommes et des femmes tentaient héroïquement de colmater avec tout ce qui leur tombait sous la main.

Comme prévu, les plantes grimpantes de Victoria avaient escaladé la falaise. Des lianes et des racines ayant fracturé le mur, elles tentaient à présent de l'abattre.

Les planches utilisées à l'origine par les défenseurs s'étaient

retournées contre eux, aidant les envahisseurs.

Soudain, une partie du mur s'écroula et la peste végétale prit pour la première fois pied dans le complexe.

Mia eut un cri de détresse quand elle mesura l'étendue du désastre.

Toujours aussi vive, Chardon échappa à une liane qui tentait de s'enrouler autour de son torse. Une autre se détendit comme un fouet et l'égratigna, mais elle la repoussa et recula hors de portée des végétaux – pour le moment.

Voyant que Nathan n'avait pas son épée, Bannon dégaina Solide et chargea les attaquants pour protéger son mentor. Tandis qu'il taillait dans la masse, une branche le frappa à la tempe – si fort qu'il en vacilla sur ses jambes.

Nathan prit son disciple par le bras et le tira en arrière juste à temps pour lui épargner un autre coup de boutoir.

La tête en sang, Bannon lâcha son épée, qui rebondit sur le sol avec un bruit métallique. Pour pouvoir évaluer la gravité de la blessure, le sorcier fit de nouveau reculer le jeune homme vers une illusoire sécurité.

Saisie de stupeur face à la vague de fureur végétale, Mia ne réagit pas assez rapidement. À la vitesse de l'éclair, une liane hérissée de piquants s'enroula autour de sa gorge. Les épines déchirèrent la chair et les artères, et du sang jaillit.

— Non ! cria Nathan.

Il bondit en avant, mains tendues pour lancer un éclair magique. Hélas, rien ne se passa. Même pas l'ombre d'une étincelle…

D'un coup sec, la liane brisa la nuque de sa proie puis la lâcha dédaigneusement.

Bousculant des érudits paniqués, Nicci essayait de se frayer un chemin jusqu'en « première ligne ». Quelle magie pouvait repousser un tel adversaire ? Sans se soucier des gémissements de Bannon et des cris désespérés de Nathan, la jeune femme pensa à la façon dont elle avait remodelé la muraille de pierre fondue, dans les sous-sols de la tour endommagée. Entrant en contact avec la structure même de la falaise, elle en fit fondre une partie pour qu'elle forme un rideau impénétrable devant la muraille artificielle malmenée par les plantes. Sous son contrôle, la roche en fusion se resolidifia, étouffant une bonne partie des lianes et des branches ennemies. La falaise nettoyée, il n'y avait plus aucun risque. Momentanément…

À genoux, Mia serrée dans ses bras, Nathan pleurait à chaudes larmes.

— Elle était si intelligente et si loyale ! Sans elle, nous n'aurions jamais trouvé la suite du sortilège. Si nous avons encore une chance, c'est grâce à elle…

— Oui, il nous reste encore une chance ! affirma Nicci aux érudits

et aux mémoristes accablés.

Malgré ses propos, elle ne se faisait aucune illusion sur les difficultés de sa mission.

— Pour la flèche, il nous faudra le poison requis…

Mais comment le collecter ? Le sang d'un être qu'elle aimait, venu de son cœur ?

— L'ennui, c'est que je n'aime personne, lâcha-t-elle froidement.

Une constatation sinistre et parfaitement vraie. Son grand amour, le seul homme pour qui son cœur battrait toujours, c'était Richard. Avec une passion qui ne se démentait pas, même si elle avait évolué, elle continuait à l'aimer. Au début, cet amour était une perversion, mais elle avait changé. Devenue plus mûre, elle s'était habituée à l'idée que Richard n'avait qu'une femme dans sa vie : Kahlan. Ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre, et rien ne les séparerait jamais.

Rien ne *devait* jamais les séparer.

Nicci avait atteint cette conclusion très longtemps auparavant. Depuis, elle aimait toujours Richard, mais d'une façon différente. Pour le servir, elle était venue dans l'Ancien Monde, prête à ensemencer le terreau où pousserait un nouvel âge d'or. Et tant pis si ça impliquait d'être loin de lui.

Elle n'avait pas cru la « prédiction » de Rouge disant qu'elle devrait sauver le monde pour Richard. Une grossière erreur… Le Buveur de Vie, puis Victoria, menaçaient de dévaster l'empire d'haran. Contre la Maîtresse de la Vie, Nicci devait impérativement triompher. Mais pour ça, il lui fallait le sang d'un être aimé.

Richard ! Elle ne voyait pas qui d'autre. Et personne, autour d'elle, n'était capable de décocher le trait mortel à Victoria. Nathan privé de pouvoir, une bande de débutants qui ne lui arrivaient pas à la cheville… Aucune alternative possible.

Quelqu'un qu'elle aimait ? Sincèrement ?

Richard, encore et toujours. Mais à quoi bon sauver le monde pour lui, s'il fallait le tuer d'abord ?

Informé de la situation, et conscient des enjeux, Richard n'aurait pas hésité une seconde. Déchirant sa chemise, il lui aurait offert son cœur, pour qu'elle le vide de son sang. Volontairement, il lui aurait fourni le seul poison capable de tuer Victoria.

Mais il était à l'autre bout du monde… Et de toute façon, elle ne pourrait jamais le tuer. Alors qu'il le lui avait demandé, forcer son cœur à s'arrêter lui avait dévasté l'âme. Mais il s'était montré insistant, et elle ne pouvait rien lui refuser.

Aujourd'hui, que faire ? Sacrifier le monde pour que Richard vive un petit peu plus longtemps ? Une équation absurde, elle le savait, mais elle opterait pourtant pour cette solution.

Quelque part dans les Terres Noires, Rouge devait être pliée de

rire.

« Le sang d'un être aimé… »

Tendant l'oreille, Nicci capta les gémissements des érudits et des mémoristes. Tous désespérés, certes, mais beaucoup moins qu'elle. Après une quête périlleuse pour obtenir une côte de dragon, elle avait cru détenir l'arme capable de détruire Victoria. Une illusion, car il manquait un composant qu'elle ne pourrait jamais se procurer. Que faire dans de telles circonstances ?

Assis sur le sol, Nathan regardait le visage sans vie de Mia.

— Je suis désolé, ma chérie…, dit-il en caressant le front de la morte.

Puis il sortit le mouchoir toujours humide et frais, un magnifique cadeau, et s'en servit pour lui tamponner les joues.

Nicci tourna la tête vers Chardon. Par bonheur, n'étaient des égratignures sur une jambe, elle était indemne.

Le crâne en sang, Bannon vint se camper devant Nicci. S'appuyant sur son épée, qu'il avait récupérée lui seul savait comment, il porta sa main libre à sa tempe, essuya le sang et se jeta à l'eau :

— Je suis ton homme, magicienne. Personne d'autre ne peut le faire.

Il déchira sa chemise pour exposer son torse.

— Je sais que tu as des sentiments pour moi. Je l'ai vu dans tes yeux après notre victoire sur le Buveur de Vie. Tu m'as trouvé utile – pas du tout un boulet… J'ai vu ce que Victoria a fait à Audrey, Laurel et Sage. Et j'imagine ce qu'elle infligera encore au monde… Si ça peut tout arranger, je suis prêt à donner ma vie. Prends ton couteau, et arrache-moi le cœur. De toute façon, il t'appartient.

En l'attente du coup mortel, le jeune homme leva la tête et ferma les yeux.

Abasourdie, Nicci le foudroya du regard.

— Ne sois pas stupide… Ça ne fonctionnerait pas. Et je n'ai pas de temps à perdre.

Plantant là le jeune héros dépité, Nicci partit en direction de la salle des archives avec l'espoir d'y découvrir une autre solution.

Après tout ce qu'elle avait subi dans sa vie, il était bien possible qu'elle n'aime personne.

Chapitre 73

Avec la concentration d'une mémoriste, Nicci passa en revue toutes les connaissances qu'elle détenait. Les sorts qu'on lui avait appris, ceux des sorciers tués de sa main… Il devait y avoir une autre solution.

Désireuse d'être seule, elle sortit du complexe et alla contempler le vaste canyon. Sur les autres falaises, tels les alvéoles d'une ruche, des myriades de petites habitations attendaient le retour des fermiers, des travailleurs et des chasseurs. Des millénaires durant, ces gens avaient vécu en reclus, veillant sur de précieuses archives. À l'abri du monde, ils l'étaient restés jusqu'à ce que la jeune Victoria, par hasard, neutralise le sort de camouflage.

Le savoir entreposé dans les archives était à lui seul hautement dangereux. Mais il y avait pire : une bande de sorciers amateurs qui ne comprenaient rien aux sorts qu'ils manipulaient.

En fin d'après-midi, le canyon semblait paisible comme si la menace de la Balafre n'existait pas.

Nicci devait abattre Victoria, devenue un monstre à cause de son incompétence crasse. Elle savait comment faire, mais le prix, qu'il fût trop élevé ou non, ne pouvait pas être payé dans le temps imparti. Aucune réponse ne se profilait…

Magicienne très douée, Nicci détenait l'arc requis, de bonnes flèches et une corde parfaite… Bref, elle était prête à affronter cette grotesque Maîtresse de la Vie. Mais où trouver le poison ?

Quoi qu'il en soit, elle refusait de baisser les bras. De sa vie, elle ne l'avait jamais fait.

Dans les couloirs et les salles de Surplomb du Monde, la tension montait, car les érudits et les mémoristes s'efforçaient de trouver une solution.

Accablé par la mort de Mia, Nathan était prêt à tout pour abattre Victoria et son sort de fécondité délirant. Sans son don, il ne pouvait rien. Et s'il retrouvait sa magie sans pouvoir la contrôler, le remède risquait d'être pire que le mal.

Il devait y avoir un autre moyen…

Perdue dans ses pensées, Nicci regarda les fermiers, les bergers et les jardiniers vaquer à leurs occupations en attendant de connaître leur sort.

Des gens paisibles, innocents et amicaux… La magicienne se sentit écrasée par le poids de ses responsabilités. Ces hommes et ces femmes

comptaient sur elle pour les sauver parce qu'elle seule pouvait le faire.

N'était l'aptitude qui lui manquait. Celle d'aimer…

Quelle ironie ! Avec tout son savoir, la puissance qu'elle contrôlait et les compétences qu'elle avait acquises ou volées, sa seule faiblesse était un sentiment que n'importe quel gosse pouvait éprouver à volonté.

Le cœur serré, elle balaya du regard le canyon où des générations de braves gens avaient vécu en paix. Cette paix, elle aurait aimé la préserver pour les habitants actuels de Surplomb du Monde – en particulier Chardon, qui avait déjà traversé tant d'épreuves.

Enfant, Nicci aimait son père, même si sa mère avait fini par la détourner de lui. Sans comprendre son profond engagement envers son métier, ses employés et l'avenir, elle l'avait regardé travailler comme un bœuf dans sa fabrique. Consciente du respect que lui témoignaient les travailleurs, elle ne l'avait pourtant jamais admiré – à cause de la mauvaise influence de sa mère.

Cette femme l'avait en permanence rabaissée, lui faisant gober la philosophie indigne de l'Ordre Impérial. Persuadée d'être nourrie de mets délicats, Nicci avait fini par s'étrangler avec cet infâme rata. Après que Richard lui eut ouvert les yeux et montré comment briser ses chaînes, elle avait enfin compris son père et mesuré tout le mal que l'Ordre Impérial avait fait. À lui comme à elle, en dernière analyse.

Mais son père était mort depuis longtemps. L'Ordre Impérial vaincu et Jagang éliminé par ses soins, elle ne pouvait plus rien changer au passé. Pour se consoler, il lui restait l'avenir.

Aujourd'hui, travailler pour le futur, c'était abattre Victoria. À condition de pouvoir utiliser l'arme qui…

Très nerveuse, la mémoriste Gloria sortit du complexe et fit signe à Nicci.

— Magicienne, on vous cherche depuis un moment !

— Vous avez trouvé une solution ?

L'espoir, toujours… Ancré jusqu'au bout dans le cœur humain.

— Hélas, non, magicienne… C'est la petite orpheline qui voudrait vous voir. Elle dit que c'est très important.

— Elle va bien ? s'inquiéta Nicci.

— Elle vous attend dans votre chambre. C'est urgent, à l'en croire, mais elle n'a rien voulu nous dire – sauf qu'il fallait vous prévenir au plus vite.

Plantant là Gloria, Nicci entra dans le complexe et courut dans les couloirs. Elle s'inquiétait pour Chardon. Après avoir vu périr son village, combattu des hommes-poussière, puis affronté une panthère et un dragon, si elle trouvait quelque chose urgent, ça devait l'être.

Ou s'était-elle souvenue d'un détail précieux ?

Assise sur la paillasse, les genoux contre la poitrine, la petite attendait, toute tremblante. Quand elle vit Nicci, ses grands yeux exprimèrent un mélange de soulagement et de peur.

Avant que Nicci ait pu dire un mot, elle lança :

— J'ai déjà avalé les graines. Tu aurais essayé de m'en empêcher, mais là, c'est trop tard. C'était mon seul moyen d'être sûre. Maintenant, tu vas devoir le faire.

Un frisson glacé courant le long de son échine, Nicci avança.

— De quoi parles-tu ?

Chardon montra les pétales et les feuilles qu'elle avait écrasés entre ses mains. Nicci reconnut la Violette Tueuse que Bannon lui avait offerte sans savoir ce qu'il faisait. En bonne magicienne, elle avait gardé une arme aussi rare et efficace.

Sans hésiter, Chardon fourra les miettes végétales dans sa bouche.

— Arrête ! cria Nicci en bondissant sur la gamine.

Chardon déglutit. Quand la magicienne tenta de lui ouvrir la bouche, elle serra obstinément les dents.

— Trop tard…, marmonna-t-elle.

Elle avait déjà des convulsions.

Nicci invoqua sa magie. Pouvait-elle forcer la fillette à cracher ? Y avait-il un moyen de neutraliser la substance ?

Non, contre cette toxine, il n'existait pas d'antidote. Dans ses camps de la mort, Jagang avait fait toutes sortes d'expériences. Rien à voir avec des ragots d'ivrogne dans une taverne. Les Violettes Tueuses étaient vraiment le pire poison du monde.

Souvent, Nicci regrettait de ne pas avoir pu tuer Jagang plusieurs fois…

— On ne peut rien faire, murmura Chardon. C'est toi qui me l'as dit.

La bouche vide, elle avait avalé toute la fleur.

Désespérée, Nicci secoua la gamine par les épaules.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Pourquoi as-tu fait ça ?

— Pour que tu n'aies pas le choix…

Chardon eut un spasme et toussa.

— Pour rendre sa beauté à la vallée, afin que les gens y soient heureux. Mon rêve depuis toujours.

Nicci enlaça sa disciple comme si elle redoutait qu'elle s'enfuie.

— C'est idiot, ma chérie… Ça ne servira à rien.

La magicienne revit Jagang assis devant sa tente, ravi d'entendre les cris d'agonie des cobayes de ses expériences. Certains mettaient des heures à mourir, d'autres des jours. Les plus petites doses provoquaient des hémorragies, le sang sortant du nez, des oreilles et même des yeux. Pris de spasmes terribles, des malheureux finissaient par se briser l'échine tout seuls en beuglant jusqu'à s'en casser les

cordes vocales. Avant la fin, leur peau explosait et leurs articulations se brisaient. Pour échapper à la douleur, des suppliciés s'écorchaient le visage.

Chardon frémit dans les bras de Nicci. Les lèvres bleues, la peau grisâtre et les yeux injectés de sang, elle n'en avait plus pour longtemps.

— Petite, il n'y a pas d'antidote… Pourquoi as-tu fait ça ?

— Pour toi… Ainsi, tu auras ce qu'il te faut. J'ai choisi à ta place.

La fillette trembla plus fort. Pour qu'elle se calme, Nicci la serra davantage contre elle.

— Mais tu peux abréger mes souffrances… Nicci, épargne-moi tout ça. Prends une flèche et transperce-moi le cœur. Vite, avant qu'il soit trop tard.

— Non !

Nicci invoqua sa magie thérapeutique. Pour le soutenir, elle déversa du pouvoir dans le corps de Chardon, mais le poison y faisait déjà des ravages.

— Je ne peux pas !

— Prends mon cœur et le sang qu'il contient. Tu en auras besoin contre Victoria.

Nicci regarda les flèches qui reposaient sur la petite table de travail.

— Si tu m'aimes, dit Chardon, épargne-moi une fin atroce. Tue-moi. Plante cette flèche dans mon cœur.

— Non !

— Nicci, tu auras le poison qu'il te faut. Le seul qui puisse agir.

Chardon referma les mains sur la robe noire de Nicci.

— Tue Victoria et sauve ma vallée !

Le cœur brisé, la magicienne sentit que les spasmes s'aggravaient. Le début d'un processus qui pouvait durer des heures, voire des jours, forçant Chardon à s'arracher la peau puis la chair.

— Je sais que tu m'aimes, souffla la fillette en levant une main pour caresser la joue de son amie.

— Non…, souffla Nicci.

Sans pouvoir jurer que Chardon avait entendu.

La gamine toussa et se pressa contre la poitrine de la magicienne.

Sans lâcher la petite moribonde, Nicci fit léviter une flèche jusque dans sa main. Puis elle referma les doigts dessus, les yeux rivés sur la tête acérée.

Chardon ne put plus se contenir et cria de douleur.

Nicci la serra très fort. La souffrance, elle le savait, ne ferait qu'augmenter…

La flèche dans la main droite, la magicienne, de la gauche, orienta

le torse de Chardon pour une frappe précise et nette.

Des larmes aux yeux, elle enfonça la flèche, délivrant la pauvre petite de son calvaire aussi doucement que possible.

Quand elle retira le projectile, la tête et une petite partie de la hampe ramenèrent à l'air libre le sang d'une innocente – le poison requis pour abattre Victoria.

Nicci y ajouta une toxine encore plus rare et plus dévastatrice. La première larme qu'elle versait depuis une éternité.

Chapitre 74

Alors qu'elle traversait les couloirs de Surplomb du Monde, prête à tuer la Maîtresse de la Vie, Nicci aurait juré être un spectre noir au corps empli de lames de rasoir. Dans un abîme de vide, son cœur ressemblait à la tanière du Buveur de Vie – un puits d'obscurité au milieu d'un océan de ténèbres. Dans la main droite, elle serrait la flèche imprégnée du sang de Chardon. Le poison requis prenait sa source dans un amour dangereux dont la magicienne avait jusqu'au bout refusé d'admettre l'existence.

Désormais, son cœur n'était plus qu'une plaie à vif.

En se sacrifiant, la courageuse petite orpheline avait forcé son amie à accomplir un acte atroce… qui aurait pour conséquence la victoire de la vie et de la beauté. Dans l'âme de Nicci, cette enfant avait su voir quelque chose dont la magicienne ignorait elle-même l'existence.

Sentant qu'elle serrait trop la flèche, Nicci se força à détendre ses muscles. Ce n'était pas le moment de briser la hampe. Impossible de gaspiller une arme payée à un prix si élevé.

Le sang de Chardon.

En temps normal, Nicci aurait étouffé ses sentiments, les repoussant dans les limbes de son âme. Aujourd'hui, elle avait besoin d'eux pour aller jusqu'au bout de sa mission. Parce que l'amour la guidait.

Et cet amour était le poison… Dans le cas présent, comme Victoria s'en apercevrait bientôt, il s'agissait d'une toxine mortelle.

Alors qu'elle se préparait à sortir du complexe, la magicienne vit que sa robe noire était tachée de sang. Encore plus de poison !

En marchant, elle n'accorda aucune attention aux érudits et aux mémoristes qui la regardaient comme leur ultime recours contre Victoria. Si Chardon s'était acquittée du prix de la victoire, la Maîtresse de la Vie saurait bientôt ce que voulait dire le mot « vengeance ».

« L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. »

Au détour d'un couloir, dans une tenue de voyage neuve, son épée au côté, Bannon attendait la magicienne.

— Je suis prêt à t'accompagner, dit-il, l'air d'avoir vieilli de dix ans en quelques heures.

En aussi piteux état, Nathan se tenait aux côtés de son disciple.

— Même si mon don me fait défaut, Bannon et moi, nous sommes

de redoutables escrimeurs. Tu le sais très bien. On vient avec toi.

— Chardon a tout rendu possible, ajouta Bannon. Nous devons y aller ensemble.

Un long moment, Nicci dévisagea les deux hommes.

— Non, j'irai seule. C'est mon combat. Chardon a fait sa part, et je dois faire la mienne.

En réalité, Nicci ne pouvait pas s'autoriser à avoir besoin de ses amis. L'arc pendu à son épaule, elle n'emportait qu'une seule flèche – parce qu'une autre ne servirait à rien, c'était écrit.

— Désolée, mais j'ai tout ce qu'il me faut.

Après un long moment de tension solennelle, Nathan sembla comprendre. Prenant Bannon par l'épaule, il l'empêcha de réagir avec sa juvénile spontanéité.

— Ça n'a rien à voir avec nous, fiston. Tu as amplement fait tes preuves. Notre magicienne a besoin d'agir seule.

Perdu, Bannon baissa les yeux sur son épée. Quand il les releva et croisa le regard de Nicci, il se pétrifia, stupéfié par ce qu'il y lut.

— Nos cœurs sont avec toi, magicienne, dit-il en reculant d'un pas. Je sais que tu réussiras.

Nathan prit une grande inspiration et la relâcha lentement.

— L'arme la plus mortelle du monde, c'est Nicci, nous le savons…

Sans regarder en arrière, la magicienne marcha jusqu'à l'ouverture, au fond de la mesa. Devant le mur qu'elle avait elle-même érigé pour défendre Surplomb du Monde, elle invoqua sa magie et se fraya sans peine une ouverture.

À présent, les choses sérieuses commençaient.

Dehors, le désastre primitif continuait à se répandre. Poussant à l'œil nu, des buissons atteignaient une taille incroyable avant d'exploser en un nuage de spores. Partout, des mouches et des moustiques bourdonnaient par millions, attirés par l'odeur fétide de la forêt. Pour résoudre un problème, Victoria avait créé une ignominie dix fois pire que la Balafre.

Comme des serpents, les lianes se tortillaient, étouffant sans pitié la végétation concurrente. Bien trop abondant, le pollen formait des rideaux de brouillard à l'odeur nauséabonde. Contre la paroi de la mesa, des tentacules végétaux venaient se fracasser comme des vagues.

L'armée délirante et hors de contrôle de la vie.

Oui, mais Nicci était la Maîtresse de la Mort.

— Écartez-vous ! ordonna-t-elle.

Les deux mains tendues, elle déchaîna son Feu de Sorcier. Comme des vautours qui ont repéré une charogne, les flammes se jetèrent sur les ignobles végétaux et les carbonisèrent.

Leur sève gonflant à cause de l'incroyable chaleur, d'énormes

arbres explosèrent. Une pluie d'éclats de bois déchiqueta les plantes environnantes.

Après s'être ouvert un chemin, Nicci avança au milieu du carnage sur un sol noir comme de l'encre. Pourtant, avec l'obstination de la démence, de nouvelles pousses jaillirent de ce terreau impur. Des lianes et des tiges se tendirent vers les chevilles de la magicienne, avides de s'y enrouler.

Elle les frappa avec sa colère vengeresse, les calcinant sur-le-champ.

La chasse était ouverte.

Victoria ne jouerait pas au chat et à la souris, Nicci le savait. La mémoriste-magicienne, gonflée d'une vaine fécondité, désirait tuer une rivale. Sinon, elle n'aurait pas envoyé le *shaksis*.

Pour trouver sa cible, Nicci devait gagner le cœur de la jungle primitive – là où rôdait la plus grande folie.

Alors que des végétaux morts craquaient sous ses semelles, la magicienne vit que la jungle repassait à l'assaut avec ses tentacules végétaux et ses racines. Pour se défendre, elle invoqua des bourrasques qui déracinèrent des arbres, firent s'envoler des buissons et dévastèrent des broussailles. Devenue l'œil d'un cyclone guerrier, Nicci s'assurait que rien ne ralentirait sa progression.

Les notions de distance et de temps n'avaient plus aucune importance. Elle savait où elle allait.

Déchaîner autant de pouvoir aurait pu l'affaiblir, mais au plus profond d'elle-même, le chagrin et la rage agissaient comme une source de jouvence. Quand le chemin lui parut assez dégagé, elle fit retomber le vent et avança de nouveau dans la terrifiante profusion de vie devenue folle. Après la leçon qu'elle venait de leur donner, les plantes survivantes semblaient ne pas en mener large.

Les insectes prirent le relais. Par millions – des guêpes, des moustiques, des sauterelles…

Nicci ne leur accorda presque pas d'attention. Quand ce brouillard noir s'abattit sur elle, d'une simple pensée – inutile de recourir à une gestuelle complexe – elle força une multitude de petits cœurs à s'arrêter de battre. Telle une averse noire, les insectes de Victoria s'écrasèrent sur le sol.

Comme si elle était impressionnée, la jungle cessa de bruire et de bouger. Mais la magicienne ne tomba pas dans le panneau. La partie n'était pas terminée, loin de là !

Devant elle, des broussailles ondulèrent. Puis trois silhouettes apparurent. De très jolies femmes, naguère…

Audrey, Laurel et Sage… Métamorphosées et possédées par la

jungle, elles avaient désormais la peau verte, des yeux à facettes comme ceux des insectes et la bouche garnie de longs crocs.

Resserrant les rangs, elles barrèrent le chemin à Nicci.

— C'est Victoria qui vous envoie ? Elle a peur de m'affronter.

La créature qui se nommait Laurel en d'autres temps ricana :

— Elle ne te craint pas, mais elle veut nous récompenser.

Les filles de la forêt écartèrent les bras, qui se couvrirent d'épines. Une sève poisseuse comme du venin en coulait.

— C'est une occasion de mesurer nos pouvoirs, dit Sage.

— Et de nous amuser un peu, ajouta Audrey.

Nicci ne prit pas son arc et ne sortit pas la flèche du carquois où elle l'avait rangée.

— Je n'ai pas le temps de jouer, marmonna-t-elle.

Invoquant trois petites boules de Feu de Sorcier, elle les propulsa sur ses cibles.

Audrey, Laurel et Sage eurent à peine le loisir de lever les mains – un geste défensif dérisoire. Trois explosions retentirent, leurs corps infestés de végétaux et d'insectes s'embrasèrent, et elles tombèrent en cendres – en un éclair et dans une bonne odeur de flambée, pas de chair brûlée.

— La mort est plus forte que la vie, lâcha Nicci en guise d'oraison funèbre.

Enjambant les trois tas de cendres, elle continua son chemin.

Chapitre 75

La jungle cessa de résister, à croire qu'elle avait accepté sa défaite. Soudain accueillante, elle incita Nicci à avancer. Pour lui dégager un passage, des branches s'écartèrent, des lianes se rétractèrent et des buissons d'épineux s'inclinèrent comme pour saluer une souveraine.

De noir vêtue, ses cheveux blonds flottant derrière elle, la magicienne accepta cette invitation.

Victoria n'avait pas renoncé, elle le savait. Le chemin qui s'ouvrait devant elle – un tunnel dans une masse enchevêtrée de verdure – était trop amical pour être honnête. Un piège, de toute évidence.

Nicci eut un sourire sans joie. Bien sûr que c'était un piège ! Celui qu'elle tendait à Victoria, qui ne tarderait pas à s'en apercevoir…

Bien qu'il n'y ait plus de points de repère – plus rien ici ne ressemblait à la Balafre –, Nicci, à son temps de marche, estima qu'elle n'était pas loin de son objectif. Normalement, elle aurait dû apercevoir des flèches d'obsidienne et des débris de rochers noirs, mais il n'y avait plus qu'une vaste nasse de verdure. Formant un cercle, des arbres géants semblaient incliner leurs branches en signe d'imploration – une prière adressée à la créature à demi végétale qui poussait au centre de ce bosquet.

Victoria n'avait plus rien de la femme maternelle qui prenait de jeunes mémoristes sous son aile et leur transmettait son savoir.

À dire vrai, elle n'avait plus rien d'humain. Toujours détentrice d'une science millénaire mémorisée par des générations d'hommes et de femmes, elle était devenue beaucoup plus qu'un simple être de chair et de sang.

Nue, la peau recouverte d'une couche d'écorce râpeuse, elle avait pris racine dans la terre, ses jambes transformées en deux troncs jumeaux. Là où se trouvait jadis son torse, les deux « membres » se rejoignaient pour former un fût puissant autour duquel s'enroulaient des lianes vertes qui évoquaient vaguement des vaisseaux sanguins. Deux protubérances bourgeonnantes tenaient lieu de seins à l'ancienne mémoriste aux bras hérissés d'épines.

Sous un entrelacs de longues herbes et de tiges – sa chevelure, désormais – le visage de Victoria restait reconnaissable. Affreux certes, avec sa teinte vert foncé et ses « veines apparentes » – en réalité, des conduits gonflés de sève –, mais toujours semblable à ce qu'il était avant sa métamorphose.

Quand elle vit Nicci, la Maîtresse de la Vie fit la roue comme un paon. Puisant de l'énergie dans la terre – là où son sort de fécondité, devenu gigantesque, alimentait en permanence la croissance de la jungle primitive –, elle ouvrit la bouche et éclata de rire. Ses racines enfouies dans un inépuisable terreau magique, elle se sentait invincible.

Sans montrer ni ressentir de peur, Nicci avança, insensible au bruissement rageur des branches et des buissons.

Son ennemie, enfin…

Victoria lui avait envoyé les filles de la forêt, mais à présent, elle ne pouvait plus se dérober.

Les pieds bien plantés dans le sol, Nicci s'immobilisa en face de la Maîtresse de la Vie. Sentant sa robe imbibée de transpiration lui coller à la peau, elle toucha l'endroit maculé de sang séché.

Celui de Chardon. Une façon de ne pas oublier…

— Victoria, pour quelqu'un qui voulait restaurer la vie et lui rendre sa beauté, tu as fait assez de dégâts.

Son torse frémissant d'indignation – la couche d'écorce, encore jeune, s'en craquela –, la créature hurla :

— Je suis la Maîtresse de la Vie !

Nicci n'en fut pas le moins du monde impressionnée.

— Et moi, je ne peux pas te laisser vivre…

Sans quitter des yeux Victoria, la magicienne prit son arc – la côte d'un aventurier nommé Grimney – et sentit qu'il vibrait de pouvoir. Celui de la Création, au-delà du gouffre du temps. La magie naturelle de la terre… Fournie par les chasseurs de Surplomb du Monde, la corde n'était pas un artefact, mais elle incarnait la puissance de la créativité humaine depuis l'aube des temps. Un accessoire parfait, prêt à travailler en harmonie avec l'arc et la flèche.

Tout ce qu'il fallait pour que la vie détruise la vie…

Victoria rit de plus belle, faisant frémir les branches et bruire leurs feuilles.

— Une minable magicienne ? Un arc ? Une seule flèche ?

— Ce sera suffisant. Nous avons trouvé le sort parfait, qui aspire le pouvoir même de la vie. Et le Vaisseau sera un os. Oui, un os de dragon, lié à l'aube de la Création.

Nicci tira un peu sur la corde et sentit la côte de Grimney vibrer de puissance.

— Un os de la terre ? demanda Victoria, sa végétale personne grinçant d'indignation. Tu vas utiliser la magie que renferme une côte de dragon ?

Le front de la créature se plissa tandis qu'elle puisait dans la mine d'or de connaissances qu'était sa mémoire.

Nicci sortit la flèche, baissa les yeux sur sa tête couverte de sang encore humide, et se racla la gorge – terriblement sèche, s'avisa-t-elle soudain.

— Ce projectile est enduit de poison. Le seul qui puisse agir. Du sang pris dans le cœur d'un être que j'aimais et que j'ai dû tuer.

Nicci encocha la flèche.

— Le sang de Chardon ! s'écria Victoria.

Son adversaire lui ayant fourni l'ultime indice, elle n'eut plus aucun mal à trouver le sortilège dans ses extraordinaires archives intimes.

Avec un concert de grincements et de craquements, la jambe droite de Victoria s'arracha de la terre.

— Tu te souviens, maintenant ? C'est ce que je voulais. Chardon mérite bien ça.

Angoissée, Victoria ordonna à la jungle primitive d'attaquer. Obéissantes, ses troupes végétales se tendirent vers Nicci, branches et lianes prêtes à la déchiqueter.

Des insectes vinrent renforcer les rangs de ces combattants de la dernière chance.

Mais Nicci en avait presque terminé. Armant son arc, elle visa entre les deux protubérances, sur la poitrine de l'ancienne mémoriste.

Alors que des branches, des lianes et des insectes se jetaient sur elle, la magicienne tira.

Excellente archère, elle n'eut pas besoin du pouvoir pour guider son projectile vers le cœur de Victoria.

Enduite du sang d'une innocente, la tête de fer s'enfonça dans le corps de la mémoriste.

Entre les mains de Nicci, la côte de dragon se cassa en deux. Une belle sortie de scène, après avoir offert au monde les dernières étincelles de magie d'un reptile volant amoureux du risque et de l'aventure.

Alors que les troupes végétales et les insectes, autour d'elle, s'immobilisaient, la magicienne laissa tomber son arc sur le sol. Une bonne arme, qui avait rempli sa mission.

Victoria cria si fort qu'elle s'en décrocha la mâchoire. Son crâne se fendit, ses bras se recroquevillèrent et elle oscilla comme un chêne frappé par la foudre.

La tête de flèche en guise d'œil du cyclone, la mort se répandit, réclamant la vie volée par Victoria. Le cœur empoisonné, la créature commença à se décomposer. L'écorce s'effrita, de la sève jaillit de la blessure et aspergea tout son corps.

La jambe dégagée de la terre trembla comme un arbre pris dans une tempête. Déséquilibrée, Victoria bascula en avant et s'écroula. Des lianes se tendirent pour la retenir, mais elles virèrent au brun et se

ratatinèrent avant d'avoir eu le temps de le faire.

Autour du bosquet, la jungle foisonnante qui menaçait de submerger le monde commença à mourir. Déracinés, des arbres s'écroulèrent et d'énormes buissons se flétrirent en une fraction de seconde. Partout, la monstrueuse fertilité créée par Victoria retournait au néant d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

Nicci se détourna. Déjà pourri, le cadavre de la Maîtresse de la Vie ne se distinguait presque plus du sol. L'équilibre de la magie étant restauré, la jungle primitive serait bientôt ramenée à ses dimensions et fonctions naturelles.

Nicci avait rempli sa mission en payant le prix fort. Désormais, elle n'avait plus rien à faire ici.

Sans jeter un coup d'œil à la jungle agonisante, elle s'en retourna à Surplomb du Monde…

Chapitre 76

Lorsque la mesa fut enfin en vue, la jungle maléfique n'était presque plus qu'un mauvais souvenir. Revenue à un niveau normal sans risque pour la vie, la végétation restante participerait à la renaissance de la vallée.

La magicienne ne se rengorgeait pas de sa victoire – non, celle de Chardon. Comme il convenait, elle avait fait son devoir. Pour y parvenir, elle s'était découvert une aptitude à aimer qui lui glaçait les sangs.

À présent, il allait falloir vivre avec.

Tandis que la végétation surnuméraire, autour d'elle, finissait de crever, Nicci capta un mouvement du coin de l'œil.

Émergeant de la forêt moribonde, Mrra vint marcher à côté de sa sœur. Pas assez près pour qu'elle la touche, mais suffisamment pour lui tenir compagnie.

Dans leur lien, Nicci puisa de la force. La panthère aussi semblait avoir besoin de réconfort.

Au pied de la mesa, Nicci vit que le chemin pentu avait souffert de l'attaque des végétaux. Des lianes mortes pendaient encore à la roche et des prises avaient disparu. Mais la magicienne ne douta pas un instant qu'elle réussirait à monter jusqu'au complexe.

Comme d'habitude, Mrra émit un grognement modulé – un au revoir, pas un adieu – puis s'éloigna au pas de course. Mais elle reviendrait.

Nicci entreprit l'ascension. Avec son pouvoir, elle fit basculer dans le vide les blocs de roche qui ne tenaient plus assez solidement à la paroi. Une saine précaution qui lui facilita grandement la tâche.

Nathan, Bannon et une foule excitée attendaient la magicienne dans les couloirs. Massés autour de l'ouverture, tous ces gens avaient vu l'infestation verte se flétrir et mourir.

— Il faut fêter ça ! cria quelqu'un.

Nicci ne vit pas de qui il s'agissait et ne chercha pas à le savoir.

— Réjouissez-vous entre vous, grogna-t-elle, et ne me transformez surtout pas en héroïne.

La Maîtresse de la Vie éliminée ainsi que son œuvre, il y avait vraiment de quoi faire la fête. Sauf pour Nicci. Se réfugiant dans un cocon impossible à briser, au plus profond d'elle-même, elle décida d'y rester aussi longtemps qu'il faudrait.

Contrairement à ce qu'elle avait cru à un moment, elle ne

redeviendrait jamais la Maîtresse de la Mort. Cette partie sombre de sa vie appartenait au passé, et elle avait promis à Richard de l'y laisser. Perpétrer des horreurs pour l'empereur Jagang lui avait servi de leçon.

Même si le sang de Chardon avait permis de détruire Victoria, Nicci refusait d'être de nouveau vulnérable. En aimant, par exemple…

Plus jamais ! Elle avait sauvé le monde, que lui demander d'autre ? Même si Chardon ne serait plus là pour le voir, la vallée redeviendrait belle et fertile.

Troublés par sa déclaration, les érudits et les mémoristes ne savaient plus quoi dire.

L'air inquiet, Nathan regarda sa compagne de voyage. Puis il hocha la tête et baissa la voix :

— Tu n'es pas obligée de danser et de chanter, magicienne, mais tu as vaincu Victoria. Il y a de quoi te sentir satisfaite.

Nicci dévisagea longuement le sorcier avant de répondre :

— Je vais plutôt décider de ne plus rien sentir du tout…

Sur une suggestion de Nicci – même si c'était évident, dès qu'on y réfléchissait une minute – ils enterrèrent Chardon à la lisière de la vallée, là où une végétation saine et amicale avait recommencé à pousser.

Portant le petit cadavre enveloppé dans la peau de mouton que la fillette aimait tant, Nicci, le cœur lourd comme une pierre, trouvait que sa disciple ne pesait presque rien.

Suivie par Franklin, Gloria et d'autres mémoristes et érudits survivants, elle marcha jusqu'au point qu'elle estimait parfait. Une butte d'où on avait une vue merveilleuse sur la vallée en voie de renaissance – le rêve de la gamine, depuis toujours.

— C'est ici…, dit la magicienne. Chardon aurait choisi cet endroit. De là, elle aurait pu voir la vie reprendre ses droits dans son pays…

Alors que des larmes lui montaient aux yeux, Nicci tourna la tête vers Nathan et Bannon, aussi décomposés l'un que l'autre. Le jeune homme pleurait à chaudes larmes et le sorcier, malgré tant de deuils au fil d'une vie trop longue, semblait touché à mort par la disparition d'une seule petite fille entêtée et courageuse.

— Son esprit pourra dire au Créateur à quoi doit ressembler la vallée, souffla Nathan.

— Je suis sûre qu'elle saura se faire entendre, renchérit Bannon. Quand elle avait une idée dans la tête…

Il ne put pas aller jusqu'au bout de sa phrase.

Nicci se contenta d'acquiescer. En elle, des idées, des émotions et des mots tourbillonnaient, mais ils resteraient où ils étaient. Chardon saurait, où qu'elle soit, et cela seul comptait.

D'un geste, Nicci invoqua un flux de magie qui retourna la terre à l'endroit qu'elle avait sélectionné. Comme à Renda-sur-Baie, une tombe se creusa toute seule, ultime lit douillet pour l'adorable Chardon.

Dans un silence plein d'amour et de respect, Nicci déposa la peau de mouton au fond de la petite tombe.

— Tu ne pourras pas aller plus loin avec nous, dit-elle. Je sais que tu aurais aimé découvrir tous les pays qui nous attendent, mais d'ici, tu verras au moins ta vallée. J'espère qu'elle sera comme dans tes rêves…

Les bras et les épaules tétanisés – rien d'étonnant quand on s'efforce contre toute logique de ne pas trembler –, Nicci prit une profonde inspiration. En même temps que Nathan et Bannon, elle baissa les yeux sur la petite dépouille. Puis, d'un simple sort, elle força la terre à retourner dans le trou.

— Devons-nous marquer l'emplacement de la tombe ? demanda Gloria en désignant le carré de terre fraîche qui ne se distinguerait bientôt plus de son environnement. Une stèle ou un poteau, par exemple ?

Nicci se souvint de la réaction de Chardon, durant une de leurs conversations. De sa vie, la fillette n'avait jamais pu contempler la beauté naturelle du monde. Aux Sources de Verdun, elle avait vu son oncle et sa tante lutter pied à pied pour arracher un peu de nourriture à une terre sèche et stérile.

— Des fleurs… Un beau carré de fleurs… C'est ce qu'elle aurait voulu sur sa tombe.

Avant que ses compagnons et elle s'en aillent, Nicci organisa une réunion où elle s'adressa à toute la population du canyon. Les érudits et les mémoristes, bien sûr, mais aussi les fermiers, les travailleurs, les chasseurs et leurs familles.

Pas commode, la magicienne ne fit pas dans la dentelle :

— En quelques semaines, nous avons dû sauver le monde deux fois. Toujours à cause de votre ignorance et de votre maladresse. La seconde fois, le prix à payer fut…

Nicci balaya du regard les détenteurs du don, qui tentèrent de se faire tout petits.

— Vous êtes mal formés… Il y a des millénaires, vos ancêtres ont été chargés de veiller sur un trésor de connaissances. Un savoir dangereux, ne l'oubliez pas. Surplomb du Monde n'est pas une bibliothèque, mais une *armurerie* ! Les livres et les rouleaux de

parchemin sont des armes, et il est très facile de mal s'en servir.

— Avec des résultats désastreux, enchaîna Nathan. Malgré tout ce que je reproche aux Sœurs de la Lumière et à leurs fichus colliers de fer, elles se consacraient à former des sorciers, et c'était une bonne chose. Avec tous les sortilèges entreposés ici, vous ne pouvez pas faire mumuse comme des gosses en espérant que ça ne vous explose pas à la figure.

— Si on se consacrait au travail d'archivage ? proposa Franklin. C'était le plan de Simon, et ça nous occupera pendant des décennies.

Gloria écrasa une larme au coin d'un de ses yeux.

— Les mémoristes peuvent aider à comparer les grimoires « physiques » aux connaissances gravées dans leur esprit. Mais qui formera nos successeurs ? Nicci et Nathan, seriez-vous prêts à rester ici ?

La magicienne secoua la tête.

— Non, et nous partirons même bientôt. J'ai une mission à remplir pour le seigneur Rahl, et le sorcier… doit atteindre une destination cruciale pour lui.

Nicci s'aperçut qu'elle parlait d'un ton de commandement. Exactement celui qu'elle prenait pour envoyer à la mort des dizaines de milliers d'hommes au nom de l'Ordre Impérial.

— Mais après notre départ, vous devrez faire une chose importante. Pour moi…

— Bien entendu, magicienne, dit Franklin avec une petite révérence. Nous te devons tant…

— Envoyez des émissaires en D'Hara, et informez le seigneur Rahl de l'existence des archives. Racontez-lui ce que nous avons fait ici… Surtout insistez sur un point : il a besoin de ces connaissances. Dès qu'il sera au courant, il fera venir ici des sorciers, des érudits et des experts qui vous aideront.

— Je suis sûr que Verna relèvera le défi, dit Nathan. Pour la Dame Abbesse, Surplomb du Monde sera une mine d'or. Depuis la disparition des prophéties, elle doit s'ennuyer. Je parie qu'elle amènera un tas de sœurs. Oui, les amis, vous serez entre de bonnes mains.

Nathan plissa les yeux, menaçant :

— En attendant, plus d'âneries avec les sortilèges !

— Nous mettrons au point des protocoles pour que ça ne se reproduise pas, dit Gloria. Roland et Victoria nous ont suffi…

Un des érudits fit un pas en avant puis se tourna vers l'assistance :

— Comment trouverons-nous D'Hara ?

Nommé Oliver, ce jeune homme avait un tic : cligner des yeux en permanence. Comme s'il s'était déjà esquinté la vue sur trop de grimoires.

— Je me porterai volontaire pour cette expédition, affirma-t-il. À condition de savoir où aller.

— Vous n'aurez qu'à suivre les vieilles voies impériales, répondit Nicci, peu encline à perdre du temps avec des détails. Dirigez-vous vers le nord. Au-delà de la Côte Fantôme, vous trouverez les villes portuaires de l'Ancien Monde. Là, on vous dira où trouver le seigneur Rahl.

— Oliver, ce sera un voyage périlleux, dit Franklin, hésitant.

— Exact, approuva Nicci. Pourtant, nous vous demandons de le faire. Parfois, il faut savoir prendre des risques.

— J'accompagnerai Oliver, annonça Peretta, une jeune mémoriste élancée aux cheveux noirs. Avant tout parce que c'est une mission importante. Mais n'oublions pas que la vocation des mémoristes et des érudits est d'accumuler des connaissances. Explorer le monde sera une excellente occasion de le faire.

La jeune femme cligna des yeux – un signe qu'elle était faite pour suivre Oliver.

— Ta compagnie m'honorerait, dit le jeune homme.

— Vous apprendrez beaucoup de choses, intervint Nathan. Et vous me semblez taillés pour faire de grands explorateurs.

Le sorcier tapota la sacoche où il gardait son livre de vie.

— Les érudits devront aussi copier les cartes que j'ai dessinées en chemin et rédiger un compte-rendu de notre voyage jusqu'à ce jour. En D'Hara, les gens doivent avoir le plus d'informations possible sur l'Ancien Monde.

Franklin regarda ses collègues mémoristes puis les érudits. Souriant, il hocha la tête.

— Oliver et Peretta, vous pensez pouvoir vous en sortir ? Serez-vous assez ambitieux pour une telle quête ?

Des murmures coururent dans l'assemblée. Plutôt approbateurs, apparemment.

— Bien sûr, répondit Peretta. Nous irons jusqu'au bout.

Prêt au départ, Nathan portait de nouveau une tenue digne de ses attentes. Sous la belle cape récupérée à Renda-sur-Baie, une chemise blanche à jabot et un gilet noir mettaient en valeur sa belle musculature. Bien entendu, sa fidèle épée ornementée pendait à sa hanche.

— Après des années à étudier de vieilles légendes poussiéreuses, dit-il, il est naturel d'avoir envie de devenir un aventurier. Quand vous reviendrez de D'Hara, mes amis, vous vous serez gagné une place dans l'histoire.

Avant sa mort brutale, Mia avait exhumé pour Nathan une vieille carte qui indiquait clairement la position de Kol Adair, à l'est de la grande vallée, au-delà d'une chaîne de montagnes.

Le vieux sorcier s'inquiétait de devoir traverser une longue succession de pics déchiquetés.

— Ce ne sera peut-être pas si terrible, le rassura Nicci. Parfois, les cartographes exagèrent la difficulté du terrain. On verra bien quand on y sera.

— Au moins, ajouta Bannon, nous avons une direction précise…

Comme Nathan, il avait fait ses adieux aux gens de Surplomb du Monde. Pas Nicci. Sans un mot, elle s'était engagée sur le chemin sinueux, à l'arrière de la mesa.

Alors que le trio se dirigeait vers l'est dans la vallée en pleine renaissance, la magicienne capta la présence de Mrra. À travers leur lien, elle signifia à la panthère qu'elle se réjouissait de l'avoir pour compagne lors d'un long voyage vers l'inconnu.

Chapitre 77

Laissant Surplomb du Monde derrière eux, les voyageurs traversèrent la grande vallée des jours durant, jusqu'aux contreforts orientaux. Sur des lieues et des lieues, des collines moutonnaient en direction des montagnes déchiquetées qui faisaient penser à l'épine dorsale d'un dragon.

En chemin, les trois compagnons virent les vestiges d'anciennes routes presque détruites par le sort morbide de Roland et la fécondité délirante de Victoria. Dans un silence de mausolée, ils traversèrent aussi les ruines de plusieurs villes.

Bien qu'elle ne fût pas d'humeur à bavarder, Nicci trouva que marcher en silence lui laissait trop de temps pour l'introspection. À chaque instant, elle sentait l'absence de Chardon, mais elle essayait de renforcer ses défenses et d'accélérer la cicatrisation de la plaie. Après tout, elle avait perdu tant de gens au cours de sa vie. En particulier lors du récent conflit contre l'empereur Sulachan et ses hordes de demi-humains.

Cara… Zedd…

Cela dit, elle avait aussi tué pas mal de monde. Familière de la mort, elle ne se souciait pas d'avoir du sang sur les mains. Et rien ne pesait sur sa conscience. Depuis des jours, elle essayait de se convaincre que la disparition de Chardon était un décès parmi tant d'autres.

Un décès parmi tant d'autres…

Au sommet d'une butte très peu boisée, Nicci, Bannon et Nathan regardèrent derrière eux. L'ancienne Balafre était déjà sillonnée de cours d'eau et on y voyait plusieurs îlots de verdure. L'équilibre, enfin… Plus de désolation infinie ni de fertilité destructrice.

— Tu vois, magicienne ? fit Nathan, très satisfait. C'est notre œuvre…

— C'est ce que nous devions faire, oui… Maintenant, j'en ai terminé avec la prédiction de la voyante.

Nicci se détourna et reprit son chemin. Leur œuvre, oui… À un prix prohibitif…

— Dans un pareil voyage, insista Nathan, peut-on jamais renoncer à sauver le monde ?

Quand ils campèrent, Mrra leur apporta une chèvre sauvage pour qu'ils s'en régalent. Le ventre déjà plein, la panthère s'assit à bonne

distance et regarda Bannon découper la viande pendant que Nathan faisait du feu.

— Je veux démontrer que j'y arriverai sans la magie, expliqua le vieil homme. C'est beaucoup moins facile, j'en conviens… Mais bientôt, je serai de nouveau entier.

À travers les collines, ils longèrent des cours d'eau pour gagner le plus directement possible les montagnes encore lointaines. Né sur une île puis brièvement marin, Bannon n'avait guère de talents d'éclaireur sur un terrain normal. Du coup, ce fut Nicci qui se chargea d'établir leur itinéraire.

Après avoir sondé le terrain, elle opta pour un chemin assez sinueux qui traversait une alternance de prairies et de forêts de pins. Plus tard, avec l'altitude, les arbres se firent plus rares et de plus en plus ratatinés. Au sortir d'un bosquet de saules ridiculement petits, les voyageurs émergèrent dans une toundra battue par les vents semée de hautes herbes et de massifs de fleurs naturels.

Avisant une grosse marmotte, Mrra fila comme le vent à sa poursuite.

À bout de souffle, Bannon se plia en deux, les mains sur les genoux.

— Le chemin est pentu et l'oxygène se raréfie…

Nathan ne compatit pas.

— J'ai presque mille ans, fiston, et je tiens le coup… En route, Kol Adair est devant nous !

— L'oxygène manquera de plus en plus, avertit Nicci, parce que nous continuerons à monter.

Alors que le vent faisait voler ses longs cheveux roux, Bannon fronça les sourcils.

— Quand je grandissais, sur Chiriya, je n'ai jamais imaginé un paysage pareil.

Ébahi, il regarda les hautes murailles couvertes de mousse du col où le trio allait s'engager.

— Je suis si loin de cet endroit et de mon ancienne vie… Pas seulement à cause de la distance, mais de tout ce que nous avons vu et de tout ce que nous avons fait.

Bannon sourit à son mentor.

— Ce que tu m'as appris et les expériences que j'ai eues, Nathan… Ce n'est peut-être pas la vie parfaite dont je rêvais, mais je m'en satisfais.

Le jeune homme se tourna vers Nicci :

— Tu crois que je verrai un jour l'empire d'haran ? Nathan m'a raconté tant d'histoires au sujet de ces pays… Qui sait, je rencontrerai

peut-être même le seigneur Rahl ?

— D'Hara est très loin d'ici, répondit Nicci en se remettant en chemin. Et nous allons dans la direction opposée.

Nathan se montra plus encourageant :

— Tu verras peut-être tout ça un jour, fiston, mais pourquoi être pressé ? Le monde est vaste, et il faut prendre le temps d'en faire le tour.

Le sorcier sourit et cita la phrase écrite dans son livre de vie :

— « L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. »

La pente étant très raide, les voyageurs durent marquer une autre pause avant d'arriver au sommet du col. Sortant ses cartes, Nathan les consulta puis regarda derrière lui.

— Nous devons être proches du but, dit-il. Très proches, même…

Dès que Nicci se fut remise en route, le regard rivé devant elle, ses compagnons lui emboîtèrent le pas. Agacée que la fichue marmotte réussisse toujours à se cacher dans un trou au dernier moment, Mrra fila en éclaireuse.

Quelques minutes plus tard, un cri aigu annonça qu'elle avait enfin capturé sa proie.

Sur un sol aussi dur que de la roche, Nicci continua son chemin dans le col. Au bout d'une interminable ascension, elle déboucha sur un haut plateau qui dominait un paysage d'une majesté à couper le souffle.

La magicienne elle-même en resta bouche bée.

Ils venaient d'atteindre Kol Adair.

Chapitre 78

Haletant et épuisé, Nathan s'arrêta à côté de Nicci. Dès qu'il eut repris son souffle, il se remplit les poumons d'un air froid et pur. La beauté de la vue lui avait fait l'effet d'une bonne gifle.

— Kol Adair ! Par les esprits du bien, c'est magnifique !

Depuis son évasion du Palais des Prophètes, il avait vu plus d'un paysage grandiose et vécu une série d'événements dramatiques. Pourtant, rien ne lui avait jamais inspiré un tel émerveillement. De leur perchoir, les trois voyageurs avaient le sentiment de contempler l'univers dans sa totalité.

Dans un ciel limpide, le soleil dardait ses rayons sur une série de vallées entourées de pics au sommet couronné de neige. Sur les flancs de ces montagnes, nichés dans des ravines, des dizaines de glaciers se faisaient face. En plein été, de l'eau en coulait pour venir alimenter de fabuleuses cascades. Au creux des vallées, des lacs encore à moitié gelés brillaient comme des miroirs géants.

Bannon arriva enfin. Trop épuisé pour lever les yeux, il regarda un long moment ses bottes. Quand il redressa la tête, il ne put retenir un petit cri.

Nathan continua à s'enivrer de beauté et de grâce. Les prairies, en bas, ressemblaient à des jardins de fleurs. Même à une grande distance, on entendait le rugissement des cascades qui dévalaient la face noire des pics. Voletant joyeusement, des oiseaux venaient se rafraîchir sous les chutes ou plongeaient en piqué pour aller capturer des insectes entre les fleurs sauvages.

Sur le haut plateau, Mrra marchait de long en large sans jamais s'éloigner beaucoup de Nicci. Subjugués, les trois voyageurs restèrent un long moment muets.

Respirant à pleins poumons, les bras le long du corps, Nathan se délectait de ce fabuleux spectacle. C'était ça, ce que Rouge voulait qu'il voie ? Même s'il appréciait, le vieux sorcier doutait que ça suffise à lui rendre son don. Intrigué, il tendit les bras, plia les doigts et se demanda s'il se sentait de nouveau entier.

Inquiète et ignorant ce qu'ils étaient censés faire, une fois à destination, Nicci explora le haut plateau en compagnie de Mrra. Une étendue assez réduite de rochers couverts de mousse et de sol piqueté de petites fleurs roses…

Pour que la voyante les ait envoyés ici, songea Nathan, il devait y avoir autre chose qu'un feu d'artifice de beauté naturelle. La

prédiction figurait quand même dans son livre de vie, et il l'avait revue sur une pyramide miniature, à un continent de là. Ce voyage à Kol Adair devait avoir une raison.

Sans son don de prophète, Nathan Rahl était le plus heureux des hommes. Mais privé de sa magie, il n'allait pas bien du tout. Avant ce malheur, il adorait lancer des sorts et manier des artefacts. Entier, il aurait été très utile lors des combats contre le Buveur de Vie puis Victoria.

Au début du voyage, quand Nicci et lui avaient quitté le Palais du Peuple, il aurait juré qu'un puissant sorcier et une formidable magicienne seraient invincibles, quoi qu'il puisse leur arriver. Il devait retrouver sa place dans ce duo.

Kol Adair ? Il y était et ne se sentait pas différent…

— Regardez, une autre pyramide ! cria Bannon.

Au milieu du haut plateau, un voyageur inconnu avait empilé des pierres pour bâtir une balise plus grande que celle de la Côte Fantôme, au début de leur voyage.

À pas lents, Bannon, toujours vidé, se dirigea vers le monument.

Nicci arriva la première. En quête d'un message, elle fit le tour de la pyramide. S'arrêtant, elle se pencha et plissa les yeux.

— Nathan, viens voir ça !

Plein d'espoir, le sorcier accourut. Allait-il enfin retrouver son Han, contrôler son don et recouvrer son statut de grand sorcier ? Il était plus que temps !

Au pied de la pyramide, sur un lit de mousse, gisait une tablette où étaient gravés des mots familiers.

« Sorcier, regarde ce qu'il te faut pour redevenir entier ! »

Nathan eut une bouffée d'espoir. Tout concordait.

— Donc, Rouge est venue ici…, dit-il. Elle m'a transmis ces mots, ils sont écrits dans mon livre de vie… et ils figuraient sur le socle de l'autre pyramide.

— Rouge est venue, oui…, approuva Nicci. Sauf si elle a vu tout ça dans les flots du temps. Quelqu'un a laissé ces mots ici, et elle a pu le « savoir » à l'époque où les prophéties n'étaient pas encore bannies du monde. Kol Adair t'attend depuis très longtemps, Nathan Rahl.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Bannon. Nathan, comment vas-tu récupérer ta magie ?

Gêné par le regard plein d'espoir de son disciple, le sorcier ne se résigna pas à admettre qu'il n'en savait rien. Le front plissé de concentration, il fit un grand geste pour désigner la somptueuse vue. Une forme d'autosuggestion…

— C'est peut-être lié à cet endroit. Regarde, fiston. Un lieu assez merveilleux pour bannir à jamais les ténèbres de ce monde.

Nathan chercha le regard de Nicci.

— Après la bataille contre le Buveur de Vie puis Victoria – et la fin terrible de notre pauvre petite Chardon – c'est peut-être de beauté que nous avons tous besoin pour redevenir entiers.

Il ferma les yeux et inspira une nouvelle fois à fond.

Nicci se détourna de la pyramide.

— Pour chasser les ténèbres qu'il y a en moi, il faudra bien plus qu'une jolie vue. Mais je suis assez forte pour faire ça toute seule. Et j'ai une puissante motivation…

Nathan rouvrit les yeux et admira les cascades, les vallées, les pics enneigés… Son cœur s'accélérant, il se sentit submergé par une fabuleuse énergie qui montait de la terre.

— C'est un lieu magique, je crois… Un endroit où le pouvoir jaillit du sol… Un peu comme celui que contiennent les ossements d'un dragon, mais en beaucoup plus puissant. Du simple fait d'être ici, je me sens… restauré. Oui, c'était bien ça qu'il me fallait ! Ce voyage en valait la peine…

Le vieil homme tendit les mains, fléchit les doigts et se concentra. Touchant enfin son Han, il invoqua une flamme de paume.

La dernière fois qu'il avait essayé, sur le pont du *Randonneur des Vagues*, il avait produit de pathétiques étincelles vite dispersées par le vent. Aujourd'hui, il entendait bien qu'une glorieuse flamme crépite entre ses mains en coupe.

Puisqu'il était à Kol Adair, son pouvoir devait revenir !

Hélas, il ne se passa rien.

Sous le regard de Nicci et de Bannon, Nathan insista. En vain. Son don refusait de lui répondre.

Un moment regonflé par le paysage, son moral retomba en flèche. Sa magie était définitivement partie, comme son don pour les prophéties. Et elle ne lui serait jamais rendue.

— Qu'ai-je fait de travers ? Pourquoi ne suis-je pas redevenu entier ? Vous avez vu les mots, sur la tablette ? Ça aurait dû arriver ! Que dois-je faire d'autre ?

Des imprécations lancées au ciel, car aucun de ses compagnons n'avait la réponse à ces questions.

Nathan inclina la tête. Depuis le changement stellaire, plus rien ne fonctionnait comme avant.

— Puisque Richard a mis un terme aux prophéties, la prédiction de Rouge ne vaut peut-être rien…

Chapitre 79

Nicci vit que le sorcier cédait au désespoir. Après tant d'épreuves, il baissait les bras.

— Rien, rien et rien…, soupira-t-il en fléchissant les doigts.

Nathan Rahl avait toujours été un homme intelligent, sûr de lui et avenant. Bref, un parfait ambassadeur itinérant pour D'Hara. Nicci l'avait accompagné pour des raisons très personnelles, certes, mais au fil du voyage, elle avait appris à apprécier ses aptitudes et ses connaissances.

En d'autres termes, l'ancien prophète était bien plus que ce qu'il semblait être.

Ensemble, ils avaient avalé beaucoup de distance et surmonté bien des épreuves. Tout ça pour trouver Kol Adair… La prescription d'une voyante…

Oui, cette région du monde était magnifique et n'importe quel dirigeant ambitieux l'aurait convoitée. Mais elle n'avait aucune magie en réserve pour Nathan. La promesse de Rouge n'était que du vent.

Accablé, le vieil homme s'assit en tailleur à côté de la pyramide. Ouvrant sa sacoche, il en sortit son tout nouveau livre de vie.

— Je me demande si Rouge m'a laissé un autre message…

Le livre ouvert, Nathan vit uniquement ses cartes et les comptes-rendus qu'il avait lui-même rédigés. Avec l'espoir d'y trouver une réponse, il relut l'annotation originelle.

« L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. Kol Adair est très loin au sud, dans l'Ancien Monde. À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier, et la magicienne devra sauver le monde. »

Nathan referma le livre et le remit à sa place.

— Que dois-je faire et où dois-je aller ? Je suis à Kol Adair, et rien n'est arrivé…

Le nez plissé de dégoût, à présent, il regarda le paysage.

— Que dois-je voir de plus ?

— Il nous reste presque tout l'Ancien Monde à explorer, rappela Nicci. Quelqu'un répondra peut-être à ta question…

Bannon baissa les yeux sur les mots gravés sur la tablette. Comme s'il les avait mal lus la première fois, il écarquilla les yeux.

« Sorcier, regarde ce qu'il te faut pour redevenir entier ! »

Le jeune homme releva la tête.

— Bon sang ! lisez-les encore ! s'écria-t-il. La voyante n'a jamais prétendu que venir à Kol Adair suffirait à te faire redevenir entier ! Elle a dit que tu y verrais ce qu'il te faut pour ça !

Bannon s'empourpra d'excitation.

— Et nous n'avons pas encore vu ce qu'il fallait voir, fit Nathan en se levant péniblement. Fiston, ça signifie que nous devons chercher ce qu'il me faut pour redevenir entier. Qui sait ? il s'agit peut-être d'un artefact ou d'un sortilège écrit quelque part sur un rocher. Encore qu'une voyante ne serait pas si peu subtile…

— Elles aiment les coups tordus, rappela Nicci.

— Mais au moins, il y a encore une chance…, fit Nathan, requinqué. Le hic, c'est de savoir ce que nous cherchons.

Bannon se plia en deux et sonda le sol autour de la pyramide.

— Quelque chose est peut-être caché ici… Ce serait le plus logique…

Sous une grosse pierre branlante qu'il souleva, le jeune homme eut la surprise de découvrir une autre tablette.

— Il me semble que tu es loin d'en avoir fini, Nicci…, dit-il.

La magicienne frémit en voyant les mots gravés des années ou des siècles plus tôt. Même sans les lire, elle aurait deviné ce qu'ils disaient :

« Magicienne, sauve le monde ! »

— Je n'ai pas besoin qu'on me tienne la main, marmonna Nicci, agacée.

La pyramide ne recélait aucun autre message. Pas l'ombre d'un artefact, et pas davantage d'indices.

Désorientés, les trois compagnons étudièrent le paysage. Des lieues et des lieues de splendeurs naturelles, certes, mais rien qui pût aider un sorcier à recouvrer son pouvoir.

Moqueur, le vent sifflait autour d'eux.

Des larmes aux yeux, Nathan scruta les vallées comme s'il pouvait y faire apparaître la réponse à ses tourments.

— Pour arriver ici, cria-t-il, nous avons fait un long chemin ! Des instructions moins hermétiques seraient les bienvenues.

À cet instant, l'incidence des rayons du soleil changea et ils se dardèrent sur les flancs des plus lointaines montagnes. L'air scintilla, s'ouvrit comme un rideau et révéla une image stupéfiante.

Ébahie, Nicci tendit les bras.

— Regardez ! C'est… C'est une ville !

Nathan et Bannon tournèrent la tête et Mrra grogna doucement.

— Oui, une ville ! beugla Bannon. Elle semble plus grande que Tanimura. Et elle n'était pas là il y a une minute.

— Tu as raison, fiston, dit Nathan, elle n'était pas là. À moins que

nous ne l'ayons pas vue.

Nicci but du regard tous les détails de cette incroyable cité – une mégalopole, plutôt, peut-être plus grande qu'Aydindril et Altur'Rang réunies.

Une forêt dense de bâtiments exotiques. Des temples, des édifices publics, des immeubles d'habitation et de somptueuses villas… Des tours en pierre blanche dominaient le tout, leur toit en tuiles émaillées brillant comme autant de mosaïques géantes.

Autour de la cité, l'air scintillait comme si on la regardait à travers une longue-vue grossissant tous les détails. On eût dit qu'un grand dôme d'énergie protégeait la mégalopole. La dissimulait, en réalité… Un court instant, la configuration de Kol Adair avait permis aux voyageurs de voir ce qui se cachait derrière ce sort de camouflage.

— D'ici, en ce moment précis, nous voyons cette ville, dit Nathan, surexcité. C'était le sens du message de Rouge. Une fois à Kol Adair, à côté de la pyramide, nous avons découvert ce qu'il me faut pour redevenir entier. C'est limpide !

Rayonnant, le sorcier se tourna vers Nicci :

— La prochaine étape, c'est cette ville. Toutes les réponses nous y attendent. Il ne peut pas en être autrement.

Citadine de naissance, Nicci avait passé le plus clair de son temps dans de grandes villes. Aujourd'hui encore, c'était là qu'elle se sentait le mieux. De plus, le mirage qui n'en était pas un l'intriguait.

— D'accord avec ce programme, sorcier.

Avant que les trois compagnons repartent, l'air scintilla de nouveau. En un clin d'œil, la somptueuse métropole disparut.

— C'était une illusion ? s'écria Bannon.

— En aucun cas, fiston, dit Nathan. Ça n'est pas possible… Plutôt un sort de camouflage similaire à celui qui a escamoté Surplomb du Monde pendant des millénaires.

Autant que ses compagnons, le vieil homme tentait de se convaincre lui-même…

— Maintenant, nous savons que cette ville est là. En route, magicienne ! Le chemin est encore long, mais nous avons une destination.

Dès l'apparition de la cité, Mrra avait grogné de méfiance. Même si elle continuait, Nathan n'était pas du genre à se laisser arrêter par de tels détails. Revigoré, il s'engagea sur la pente qui menait à la première vallée.

La mystérieuse ville se dressait bien au-delà. Selon toute vraisemblance, il faudrait gravir des pics, et les voyageurs n'étaient pas au bout de leurs peines.

Mais l'espoir venait de renaître de ses cendres.

Après avoir négocié une grande butte rocheuse, les trois

compagnons découvrirent une voie assez large qui leur permettrait de traverser les montagnes.

— Ce n'est pas une piste de gibier…, assura Nicci.

Un peu plus tard, la voie s'élargit et la magicienne distingua des pavées sous un lit d'herbe et de mousse. Si la construction de cette route remontait à très longtemps, plusieurs détails indiquaient qu'on continuait à l'emprunter.

— Une route ! s'écria Nathan, de plus en plus optimiste. C'est le signe qu'il nous fallait. Nous n'avançons pas vers un mirage, magicienne.

Au pied de la butte, d'énormes rochers noirs empêchèrent les trois voyageurs de voir loin devant eux. Quand ils les eurent contournés, Nicci s'immobilisa, l'estomac retourné par ce qu'elle venait de découvrir.

Bannon en gémit de détresse.

Sur des piques, de chaque côté de la voie, on avait planté des têtes à demi picorées par les corbeaux mais préservées par un sort antidécomposition. Quatre têtes, en tout…

Si la peau des joues était distendue par la mort, on voyait encore clairement les bouches atrocement mutilées. Une entaille allant du coin des lèvres à l'articulation de la mâchoire soigneusement recousue pour qu'elle puisse guérir…

Sur les joues, on avait tatoué des écailles, pour accentuer l'illusion qu'il s'agissait d'hommes-serpents.

Nicci se souvint de l'attaque, à Renda-sur-Baie.

— Des Norukai ! rugit Bannon. Maudits esclavagistes !

— On dirait que ceux-là ont marché sur les orteils de quelqu'un, lâcha Nathan.

Nicci approcha pour étudier les têtes.

— Avec le sort de préservation, impossible de savoir depuis quand elles sont là.

Au pied de la première pique, on avait cloué une pancarte tachée de sang et couverte de symboles incompréhensibles. Mais similaires à ceux de la fourrure de Mrra, remarqua Nicci.

La panthère hurla soudain à la mort.

L'ombre d'un sourire sur les lèvres, Nicci scruta la route qui serpentait vers la lointaine cité.

— Je parie que cet endroit est intéressant, souffla-t-elle. Oui, très intéressant, vraiment…

Terry Goodkind

Le Linceul de l'Éternité

Les Chroniques de Nicci – tome 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Chapitre premier

Au soleil, la chair humaine à demi putréfiée avait par endroits des reflets mauves répugnants. Dans leurs orbites, les yeux fondus évoquaient une immonde gelée. À cause des joues fendues jusqu'aux articulations de la mâchoire, une mutilation rituelle, la bouche béait anormalement.

Au début, Nicci n'avait pas senti la puanteur dans l'air frais de la montagne. Tirant sur sa robe noire de voyage, elle recula un peu et continua à étudier les quatre têtes plantées sur des piques – deux de chaque côté de la voie.

— Le sort de préservation faiblit, dit la magicienne, placide. (Si répugnants fussent-ils, les spectacles morbides ne l'impressionnaient pas.) J'ignore depuis quand ces têtes servent d'avertissements, mais elles n'en ont plus pour longtemps. Et l'odeur attirera davantage d'oiseaux et d'insectes.

Quand elle se tourna vers ses compagnons, la brise fit voleter les cheveux blonds de Nicci.

Une main sur le pommeau ouvragé de son épée, Nathan Rahl avança pour mieux voir les têtes. Naguère prophète et sorcier, le (très) vieil homme avait perdu son don après que Richard eut scellé le voile du royaume des morts et provoqué le changement stellaire. Ce bouleversement radical de l'univers avait éradiqué les prophéties et bouleversé les règles de la magie – avec des conséquences dont l'étendue restait encore à découvrir.

— Vivants, dit Nathan, les Norukai ne sont déjà pas mon genre… (Du pouce et de l'index, il pinça son menton rasé de frais.) On ne peut pas dire que la mort les arrange…

Nicci se souvint de l'attaque contre Renda-sur-Baie, un village de pêcheurs, lancée par les esclavagistes. Les maisons brûlées, les morts, les dizaines de captifs… Un soir, de puissants navires, une tête de serpent en guise de figure de proue, avaient fondu sur la plage, leur voile bleu nuit guidée par la magie…

Pour ressembler à des serpents, les Norukai s'élargissaient la bouche, recousaient leurs joues fendues et se tatouaient des écailles sur la peau. Déchaînant sans retenue sa magie, Nicci avait rejeté les assaillants à l'eau. Pour contribuer à la victoire, Nathan et Bannon, leur jeune compagnon, avaient ferraillé d'abondance.

Alors que Nicci et les deux hommes se préparaient à s'engager sur

la voie qui descendait vers la vallée, une question tournait en boucle dans leur esprit. Pourquoi avoir disposé les têtes coupées *ici*, si haut dans la montagne et si loin de toute civilisation ?

Aux yeux de Nicci, ça n'avait aucun sens.

— Je hais les Norukai, marmonna Bannon, les yeux brillants de rage.

Sa voix rauque faisait un écho convaincant aux grognements de Mrra, la panthère du désert qui tournait encore en rond autour des piques.

— Je les hais à cause de ce qu'ils ont fait à nos amis de Renda-sur-Baie, bien sûr, mais plus encore pour leur raid sur mon île, Chiriya, où ils ont enlevé mon ami Ian… Et ils ont essayé avec moi…

D'un revers de la main, Bannon essuya la sueur qui perlait sur son front puis il repoussa en arrière sa longue crinière rousse.

Furieux, il flanqua un coup de pied dans une pique, qui s'inclina aussitôt, car elle n'était pas profondément enfoncée dans la terre. La tête pourrie tomba, roula sur le sol et percuta un rocher avec un bruit sourd. S'ouvrant en grand, la mâchoire se scinda en deux. Le sort de préservation annulé, la décomposition s'accéléra, comme pour rattraper le temps perdu.

Nicci regarda la peau liquéfiée couler lentement sur les os blanchis du crâne. Les yeux suivirent le même chemin, ne laissant que des orbites vides et… une puanteur sans nom.

Penaud, Bannon observa le résultat de son coup de colère. Puis il eut un sourire de prédateur. Décidé à faire subir le même sort aux trois têtes restantes, il se pétrifia quand Nathan leva une main pour l'en empêcher.

— Tout doux, mon garçon ! Il serait judicieux de réfléchir… Ceux qui ont placé ici ces avertissements devaient avoir de bonnes raisons. Et comme tu le sais, les esclavagistes ne sont pas nos amis…

Les narines pincées, le vieil homme ne semblait pas plus perturbé que ça par l'odeur ou la vue de la mort.

— En toute logique, les gens qui ont décapité puis exposé ces Norukai doivent être nos alliés. Ou au moins, les ennemis de nos ennemis. Pourquoi risquer de les courroucer ?

Bannon tapota nerveusement le pommeau de Solide, sa fidèle épée.

— Douce Mère la Mer, je n'avais pas pensé à ça…

— Ne pas assez réfléchir, mon garçon, c'est le défaut parfois fatal de beaucoup d'aventuriers. Et puisqu'on parle d'aventures, je parie que beaucoup d'autres nous attendent en chemin…

Nicci se montra moins conciliante :

— Mes compagnons doivent toujours réfléchir avant d'agir. À long terme, ça nous épargnera bien des problèmes.

La panthère du désert approcha de la tête en bouillie, la renifla,

plissa la truffe de dégoût et grogna, sa queue battant rageusement l'air.

Les symboles qui couraient sur la peau de la panthère – des runes gravées au fer rouge – ressemblaient étrangement à ceux qui figuraient sur la pancarte accompagnant la première tête.

Oubliant Bannon et ses incartades, Nicci sonda la piste sinueuse qui s'ouvrait devant elle. Une voie jadis très passante, mais aujourd'hui presque recouverte par la végétation.

Tout au bout se dressait la superbe ville que la magicienne et ses compagnons avaient aperçue depuis le col de montagne nommé Kol Adair. Une étrange cité qui, tel un miracle, apparaissait et disparaissait selon les heures.

— Au lieu de nous arrêter pour manger, dit Nicci, l'estomac retourné par la puanteur, je propose de nous restaurer en marchant. Avant la tombée de la nuit, il nous reste du chemin à parcourir.

— Je suis très pressé de découvrir cette ville, dit Nathan. Même si nous ne savons pas par où commencer lorsque nous y serons.

— Mais on s'efforcera de bien faire, dit Bannon. Si ça t'aide à retrouver ton don, Nathan, nous nous en réjouirons.

Le vieil homme décrocha son sac de son épaule et en sortit de la viande séchée qu'ils transportaient avec eux depuis Surplomb du Monde.

— Et n'oublie pas, fiston, que trouver cette ville peut aussi aider Nicci à remplir sa mission, qui est quand même de sauver le monde.

Captant l'ironie de Nathan, Nicci eut un ricanement peu amène, puis elle se remit en chemin.

— Je n'ai jamais accordé le moindre crédit à ce qu'une voyante me dit de faire, lâcha-t-elle. Les prédictions et les intuitions se révèlent parfois exactes, mais jamais de la façon qu'on attendait.

La magicienne se tourna vers l'ancien sorcier aux cheveux blancs.

— Tu pensais retrouver tes pouvoirs dès que nous serions à Kol Adair. Hélas, ce n'était que la première étape.

— Certes, mais à présent, nous savons que Rouge n'a pas menti. En revanche, nos extrapolations ont tout brouillé… Le message, dans mon livre de vie, dit que je *verrai* ce qu'il me faut pour redevenir entier. Je n'ai pas été assez attentif, voilà tout. Désormais, nous connaissons le véritable sens des mots de Rouge.

— Au minimum, nous avons une idée de ce que sera la *prochaine* étape, concéda Nicci.

Penser à la voyante et à ses mystères à trois sous suffisait à lui donner la nausée.

Avant qu'ils quittent les Terres Noires pour se lancer dans leur longue quête, Rouge avait écrit quelques mots dans le livre de vie de l'ancien prophète :

« L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. Kol Adair est très loin au sud, dans l'Ancien Monde. À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier, et la magicienne devra sauver le monde. »

— Ton rôle dans tout ça semble très clair, dit Bannon en emboîtant le pas à Nicci. Ta mission est de sauver le monde. Que peut-il y avoir de plus important que ça ? Nous devons suivre les instructions de Rouge. Et tu es la personne qu'il faut pour cette mission…

Tandis que Mrra filait dans les collines, sur la piste d'une proie, la magicienne s'immobilisa et lâcha :

— La personne qu'il faut n'a pas besoin d'une obscure prédiction pour lui dire de sauver le monde. Si c'est la chose à faire, elle agit, et voilà tout. Et si elle agit, c'est pour le seigneur Rahl. (Nicci épousseta le devant de sa robe noire puis bomba le torse.) Bien sûr que je suis la personne qu'il faut !

Ancienne Sœur de l'Obscurité et magicienne toujours très puissante, Nicci se dévouait corps et âme à la cause de Richard Rahl. L'aimant plus que tout au monde, elle lui resterait à jamais fidèle, mais elle avait dû se résigner. Pour Richard, seule Kahlan comptait. Et contre cet amour, aucune femme, fût-elle la Maîtresse de la Mort, ne pouvait rien.

En revanche, il lui restait possible d'offrir sa loyauté à Richard.

En D'Hara, quelque temps plus tôt, Richard et Kahlan avaient blêmi en entendant Nathan clamer son intention d'aider les peuples des Terres Noires victimes de la guerre. Trop dangereux pour être laissé en liberté, le vieux sorcier était resté prisonnier mille ans au Palais des Prophètes. Après son évasion, il s'était battu comme un lion pour D'Hara. Se bombardant lui-même « ambassadeur itinérant », il avait demandé l'autorisation de partir à l'aventure.

Si le sorcier à la belle prestance n'était pas un crétin, loin de là, il restait sur bien des points un enfant en quête d'excitation. Conscient qu'il se mettrait dans les ennuis jusqu'au cou, Richard avait demandé à Nicci de partir avec lui et de le protéger. Même si ça devait lui coûter la vie, la magicienne aurait fait n'importe quoi pour le Sourcier. Les choses étant ce qu'elles étaient, elle avait compris que partir était la meilleure façon d'aider l'élu de son cœur… et de s'épargner de cruelles souffrances.

Résolue à reconstruire le monde, elle allait commencer par les coins les plus reculés de l'empire d'haran. En agissant ainsi, elle soutiendrait Richard et continuerait à l'aimer sans risquer de lui nuire.

Tôt ou tard, l'armée de D'Hara, désormais dévouée à la cause de la paix, se déploierait au sud pour y établir des avant-postes. En attendant, Nicci serait une sorte d'éclaireuse – assez forte et confiante pour résoudre les problèmes de ces contrées encore sauvages. Si elle

faisait bien son travail – et comment aurait-il pu en être autrement ? – le seigneur Rahl et ses troupes n'auraient pas à intervenir.

Les pins devenant plus rares à mesure qu'on descendait, les trois voyageurs s'enfoncèrent dans un épais maquis où les buissons d'épineux, pris d'assaut par des nuées de bourdons, se révélaient souvent aussi hauts que des arbres. Par îlots très denses, des chênes aux feuilles sombres se dressaient sur les pentes des collines.

De-ci de-là, un vol de sauterelles frôlait la tête des voyageurs et des serpents dérangés par leur passage se glissaient sans bruit entre les rochers pour leur échapper.

Mrra gambadant loin devant eux, Nicci et ses compagnons mirent toute la journée à négocier la première pente. À la nuit, ils campèrent dans un val où courait un ruisseau. Très habile, Bannon réussit à pêcher à la main cinq truites dont ils firent leur ordinaire. Enfin, en partie, puisque le jeune homme offrit les deux plus petites à Mrra, qui s'empressa de les engloutir.

— Magicienne, demanda Nathan en s'asseyant près du feu que Nicci avait allumé avec son pouvoir, combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre la ville, selon toi ?

— En supposant qu'elle existe…, répondit la jeune femme.

Arrivés à Kol Adair, ils avaient vu dans le lointain les tours et les toits sophistiqués d'une splendide ville. Mais cette image avait été fugitive.

— Il peut s'agir d'une illusion, ou d'une projection très éloignée…

Nathan secoua la tête puis appuya le menton sur une de ses mains.

— Nous devons croire qu'elle existe ! C'est elle que j'ai vue depuis Kol Adair – mot pour mot ce que Rouge a écrit. Il faut que ce soit réel. La voyante l'a dit. Nous marcherons aussi longtemps qu'il le faudra.

Comme s'il se sentait honteux, le vieil homme détourna le regard.

— Nicci, je dois retrouver mon don, et c'est mon seul espoir.

Près du ruisseau, Bannon étendit son manteau sur un lit de feuilles mortes puis se coucha dessus.

— Bien sûr qu'on la trouvera, ta ville ! Si on se reposait, en attendant ? (Il étouffa un bâillement.) Je peux prendre le deuxième tour de garde ?

— Ce sera inutile, dit Nicci en s'installant à son tour un nid douillet.

Elle chercha le regard de la panthère du désert, avec qui elle avait un lien qu'elles seules comprenaient.

— Mrra veillera sur nous, donc nous pouvons dormir à poings fermés. Avec elle comme sentinelle, il ne nous arrivera rien…

Le lendemain, les trois voyageurs durent grimper jusqu'à la crête suivante, reprenant toute l'altitude perdue la veille. Nicci aurait parié

que la ville se trouvait au-delà de cette élévation, dans la grande plaine qui s'étendait à son pied.

À midi, après s'être frayé un chemin dans un maquis encore plus dense que le précédent, ils atteignirent le sommet et sondèrent le terrain qui s'ouvrait devant eux.

— Esprits bien-aimés ! souffla Nathan.

Bannon écarquilla les yeux, fasciné.

Au-delà des contreforts, une vaste plaine se terminait abruptement sur un à-pic vertigineux. De leur position, on distinguait le large cours d'eau qui coulait au pied de la falaise. Vue de haut, on eût dit que cette moitié du paysage avait été surélevée.

Hélas, il n'y avait pas l'ombre d'une ville. L'extraordinaire mégalopole aperçue depuis Kol Adair brillait par son absence.

Cela dit, la plaine n'était pas déserte – oh ! que non… Au contraire, une armée l'occupait, assez nombreuse et puissante pour rivaliser avec les plus grandes forces que Nicci avait vues quand elle servait l'empereur Jagang.

Personne ne pouvait mieux qu'elle évaluer le potentiel destructeur d'une telle horde.

— Il y a au moins un demi-million de guerriers, dit-elle, les yeux plissés.

Comme s'il tentait d'estimer combien d'hommes à la fois il pouvait combattre, Bannon tapota le pommeau de son épée.

— Dans ce cas, magicienne, je suis ravi que tu sois là pour sauver le monde.

Chapitre 2

Debout sur leur butte, loin de la surprenante armée, Nicci prit le temps d'évaluer la situation.

— Voilà qui risque d'être un problème, souffla-t-elle.

Avec un optimisme sans fondement, Nathan rectifia la position de la belle épée qui battait son flanc.

— Ou peut-être pas… Dans un conflit, il y a toujours deux camps, et à ma connaissance, nous n'avons pas d'ennemis au fin fond de l'Ancien Monde. De simples voyageurs ne seront pas perçus comme une menace. Ni par un camp ni par l'autre, s'il y en a vraiment deux…

Debout près d'un chêne ratatiné, Nicci secoua la tête.

— Si j'étais le chef de ces hommes, je ne prendrais aucun risque. Tous les voyageurs seraient *a priori* des espions.

— Mais ce n'est pas le cas ! s'indigna Bannon. Nous sommes innocents !

À certains moments, Nicci trouvait la naïveté du jeune homme rafraîchissante. À d'autres, elle lui tapait sur les nerfs.

— Qu'importent quelques innocents quand il s'agit de protéger une force en campagne ?

Lorsque l'armée de Jagang tombait sur des braves gens qui se trouvaient au mauvais endroit au mauvais moment, Nicci était souvent chargée de régler le problème. Et ça n'avait jamais bien tourné pour les quidams.

— Magicienne, intervint Nathan, nous ne savons rien. Si ces gens ont mis en place les têtes des Norukai, ce sont des ennemis des esclavagistes. Donc, comme je l'ai déjà dit, des alliés potentiels.

Nicci posa la main sur une branche basse du chêne, éprouvant la rudesse de son écorce sous sa main.

— Je refuse de courir ce risque… Avant d'en savoir plus, nous devons rester prudents.

Le regard toujours rivé sur la horde, Nathan toucha d'instinct le centre de sa poitrine, comme s'il cherchait son don disparu. Les mots écrits dans son livre de vie étant son seul espoir, il s'accrochait à la ville fantôme comme à une planche de salut.

— Quoi qu'il en soit, nous devons avancer et voir ce qui est arrivé à la ville. Un des soldats le sait peut-être. Alors, j'apprendrai comment j'ai perdu mon don…

— Sorcier, t'ai-je jamais dit comment les Sœurs de l'Obscurité

procédaient pour priver un de tes semblables de son don ? Le plus sûr moyen, c'est de l'écorcher vif, pour que la magie s'écoule lentement de lui. Au Palais des Prophètes, elles ont fait ça à plusieurs jeunes détenteurs du don.

La magicienne s'étant détournée de lui, Nathan la rejoignit, l'air plus indigné que répugné.

— Je t'assure que ce n'est pas comme ça que j'ai égaré mon don…

Après avoir joué les éclaireuses, Mrra revenait à présent sur ses pas. À première vue, elle ne semblait pas se soucier des soldats, encore trop loin pour être dangereux.

Nicci regarda un long moment l'impressionnante armée.

— Quelque chose cloche, dit-elle, ses yeux bleus de nouveau plissés. Vous avez remarqué ? (Elle désigna les innombrables rangées de soldats.) Avec tant de gens, il devrait y avoir sans cesse du mouvement… Des patrouilles, des éclaireurs, des fantassins à l'exercice… Et on ne voit pas la fumée d'un seul feu. Quant au bruit, il n'y en a pas non plus…

La magicienne sortit du couvert des arbres, se fichant soudain d'être repérée.

— Où sont les tentes de ces hommes ? Et leurs bannières ? Des centaines de milliers de soldats devraient labourer le sol, et on ne voit pas d'empreintes. (Nicci jeta un coup d'œil derrière elle.) Si ces hommes venaient de la même direction que nous, ils auraient laissé des traces de leur passage…

— Et s'ils arrivaient d'ailleurs ? Le nord ou le sud…

— Sorcier, pourquoi n'auraient-ils pas allumé de feux ? Il devrait y avoir des tentes, des piquets pour les chevaux, des chariots, du ravitaillement…

Nathan et Bannon ne surent que répondre.

— Il n'y a qu'une façon de savoir, dit pourtant le jeune homme. Si on avance à l'abri des arbres, on pourra approcher sans être vus. Avec tant d'hommes dans la plaine et sur les contreforts, on devrait tomber sur de petits groupes de sentinelles, d'éclaireurs ou de messagers. Si on croise un type seul, on lui posera des questions…

Bannon eut un demi-sourire – sans retirer pour autant la main de la poignée de son épée.

— Une excellente idée, Bannon Farmer, approuva Nicci. Nous allons procéder comme ça. Surtout, gardez l'œil ouvert, et le bon ! Mrra ira en avant et nous avertira en cas de danger. Dès que nous verrons un soldat isolé, nous le capturerons pour l'interroger. (Elle eut un petit sourire.) Je sais rendre les gens bavards quand il le faut…

— Quand il le faut, oui…, grogna Nathan. Cela dit, j'aimerais mieux ne pas déclarer la guerre à cinq cent mille hommes. Pas sans mon don, en tout cas.

— J'envisageais de *parler* avec un de ces hommes, marmonna Bannon.

Habitués à voyager dans des conditions difficiles, les trois compagnons n'eurent aucun mal à se faufiler au milieu des broussailles et des bosquets de chênes. Devant eux, des sauterelles s'envolaient par nuées entières et des oiseaux lançaient leurs trilles pour signaler un éventuel festin d'insectes.

En revanche, pas un son ne montait de la formidable armée.

Nicci repéra une zone noircie où un incendie avait dû se déclarer peu de temps auparavant. Durant les mois les plus secs de l'été, avant qu'il touche à sa fin, cet incroyable maquis devait pouvoir devenir un enfer en un clin d'œil. Mais le vrai souci, pour l'heure, était ailleurs. Totalement dévastée, la zone brûlée ne leur offrirait aucune protection.

Nathan s'arrêta près d'un buisson d'épineux, mit une main en visière et étudia l'étrange armée immobile.

— Je crois que tu as raison, dit-il. À force de regarder le monde depuis de très hautes tours, j'ai acquis une acuité visuelle hors du commun. Je fixe depuis un moment un groupe donné de soldats, et il n'y a pas eu un mouvement. Rien du tout ! Je vois certains détails des uniformes – qui semblent plutôt anciens – mais toutes les couleurs sont des nuances de gris…

Le vieil homme suça le sang qui sourdait de sa paume, blessée par une épine.

— Les armures me rappellent… (Il fronça les sourcils.) Tu te souviens, après notre départ de Renda-sur-Baie, j'ai fait un détour pour aller voir une antique tour de garde. À travers un verre magique, j'ai vu d'immenses armées. Celles de l'empereur Kurgan, je crois. Le Croc de Fer… Son général, Utros, avait conquis la quasi-totalité du monde pour lui. De cette tour, j'ai vu ces guerriers de jadis. Esprits bien-aimés, ces soldats leur ressemblent beaucoup.

— Mais ceux que tu as vus étaient en réalité des milliers d'années dans le passé, rappela Bannon.

— C'est ce que j'ai cru, oui. Et pour cette armée, je ne peux rien dire avant d'en être plus près.

La zone dangereuse traversée, les trois voyageurs reprirent leur progression à couvert. L'esprit assailli de doutes, Nicci trouvait de moins en moins de sens à ce qu'elle voyait.

Des armées de Jagang, elle gardait le souvenir d'un mélange d'odeurs répugnantes et d'un vacarme incessant. Avec les contreforts pour répercuter les sons, elle aurait dû entendre l'écho des cliquetis d'armes, des coups de masse des armuriers, des hurlements des prisonnières traînées de force sous les tentes ou des bruits de pelles ponctuant les efforts des équipes chargées de creuser des latrines et

des fosses pour les prisonniers exécutés… Et où était l'odeur des feux de cuisson ou des bûchers funéraires ?

Dans un camp, on faisait de la musique, les officiers beuglaient des ordres et les mauvais perdants aux dés se plaignaient haut et fort…

Mais il n'y avait rien, sinon le souffle du vent, le bruissement des hautes herbes et le bourdonnement des insectes… Bref, tout ce qui aurait dû être couvert par le vacarme d'une armée.

Mrra revint de sa patrouille. Sans se soucier de discrétion, ce qui était plutôt rassurant.

Dans une ravine, au milieu des contreforts, plusieurs cours d'eau se jetaient dans un bassin naturel entouré de quelques grands chênes luxuriants et de rares pins.

— Regardez, dit Bannon en désignant le site, je vois des hommes, autour du bassin. Si on allait leur parler ?

— Je les vois aussi…, souffla Nathan. Quatre types, peut-être cinq…

L'espoir faisant vibrer sa voix, le vieil homme se prépara à avancer.

Nicci frissonna quand elle repéra plusieurs silhouettes accroupies dans les broussailles. Des hommes qui campaient ou des sentinelles ? Quoi qu'il en soit, elle ne les avait pas repérés, et Mrra non plus. En revanche, ces guerriers, eux, avaient sans doute vu les trois intrus.

— Il est peut-être déjà trop tard…, souffla la magicienne. Allons voir, mais soyez prudents.

Elle s'assura de la présence sur ses hanches des couteaux dont elle ne se séparait jamais. Mais sa meilleure arme, c'était la magie…

Bannon et Nathan dégainèrent leur épée, puis le trio avança en silence. Se baissant pour passer sous une branche basse, Bannon dut en écarter le feuillage.

— Ça paraît être un bon endroit où camper, murmura-t-il – bien trop fort au goût de Nicci. C'est peut-être pour ça qu'ils sont là…

La magicienne fit signe au jeune homme de se taire, mais elle approuva son analyse. Un groupe d'éclaireurs avait très bien pu choisir la ravine comme refuge. Mais pourquoi ces hommes n'avaient-ils pas allumé un feu ?

Cinq antiques guerriers attendaient les intrus autour du bassin naturel. En avançant, Mrra huma l'air, mais elle ne semblait pas inquiète.

Nicci s'immobilisa et étudia les soldats. Un casque à pointe sur le crâne, ces guerriers armés d'une épée courte portaient un plastron à écailles, d'épais rembourrages d'épaule, des jambières et des bottes à bout de fer.

Un des hommes, plié en deux, se penchait vers un objet impossible à distinguer.

Comme le reste de l'armée, aucun de ces guerriers au visage

grisâtre ne bougeait.

— Ce sont des statues…, souffla Bannon, la voix tremblante. Ça me rappelle le sortilège du Juge Suprême.

Toujours prudent, Nathan approcha encore. Le soldat penché regardait une zone dégagée du sol, devant lui.

— Je parie qu'il y avait un feu de camp à cet endroit, il y a très longtemps. On distingue les vestiges d'un cercle de pierres…

Les guerriers n'affichaient aucune expression, comme si leurs pensées et leurs sentiments avaient eux aussi été pétrifiés en un clin d'œil. En avançant, Nicci commença à formuler les réponses à ses questions – désormais, ça n'était plus très difficile.

— Une armée entière aurait donc été pétrifiée dans cette plaine ?

— La magie nécessaire pour un tel sort dépasse l'imagination, dit Nathan, à la fois fasciné et troublé. Pour trouver l'équivalent, il faudrait remonter aux Grandes Guerres des sorciers, il y a trois mille ans. En ces temps-là, le don n'avait pas de limites.

Bannon tapota l'épaule d'un soldat avec sa lame, et grimaça quand un bruit sourd retentit.

— Mille ans, peut-être même trois mille, et ces guerriers sont toujours intacts ? Finiront-ils un jour par se réveiller ? (Le jeune homme se rembrunit, comme si de mauvais souvenirs lui revenaient.) À Lockridge, quand Nathan a vaincu le Juge Suprême, nous avons ranimé toutes les statues piégées avec leur culpabilité.

— C'était à une bien plus petite échelle, fiston. Le Juge Suprême utilisait sa magie corrompue sur les gens qu'il estimait coupables, les frappant l'un après l'autre. Là, c'est une pétrification massive – un exploit à couper le souffle. Des centaines de milliers de cibles…

Mrra alla renifler les « statues » et ne leur trouva rien d'intéressant. Toujours infatigable, elle s'enfonça dans la forêt de chênes, se régalant à sauter par-dessus les branches mortes ou à glisser sur des tapis de feuilles.

Désormais plus intrigué qu'inquiet, Nathan marcha au milieu des soldats pétrifiés, les inspectant comme un amateur d'art qui découvre une nouvelle exposition de statues dans les jardins d'un roi.

— Au Palais des Prophètes, j'ai étudié d'antiques chroniques militaires. Ces plastrons me sont familiers. Vous voyez la flamme stylisée, sur le torse de ce type ? Ce symbole apparaît dans les récits sur Croc de Fer. (Revenant vers ses compagnons, le vieux sorcier plaqua les mains sur ses hanches.) Si ces hommes pouvaient parler, vous imaginez les histoires qu'ils nous raconteraient ?

— Je préfère qu'ils se taisent, dit Nicci. S'ils étaient animés, tous leurs compagnons le seraient, et nous aurions du souci à nous faire.

— S'ils sont venus pour conquérir la ville, dit Bannon, il n'y a plus

rien pour les retenir. La cité a disparu.

— Fiston, tu oublies un détail : ce sont des statues. Où voudrais-tu que ces soldats aillent, dans leur état ?

— Bien raisonné, oui…

Nathan prit un ton très didactique.

— Si tous ces soldats sont en pierre, ils ne nous menacent plus – ni quiconque d'autre, d'ailleurs. Nous allons pouvoir traverser la plaine et nous mettre en quête de la ville. Plus besoin d'hésiter. Ce sera un jeu d'enfant.

Comme pour contredire cette affirmation optimiste, un grand bruit retentit à l'autre bout de la ravine. Brisant des branches et déracinant des chênes sur son passage, une créature poilue géante fondit sur les trois voyageurs.

Nicci s'accroupit, les mains en coupe pour toucher son don, et invoqua son pouvoir. Bannon à ses côtés, Nathan leva sa belle épée de cérémonie. Jaillissant des broussailles, de l'autre côté de la ravine, Mrra rejoignit en un éclair ses compagnons humains.

Le monstre s'immobilisa et évalua ses adversaires. De la taille d'un ogre, il ressemblait plutôt à un ours – mais dans une version cauchemardesque. Un flot de bave coulant de son énorme gueule, il poussa un cri rauque, se cabra et tendit deux pattes munies de griffes longues comme des lames de coutelas.

Telle une tempête animale, la créature chargea.

Chapitre 3

Trop grande pour son environnement, la bête arrachait sur son passage les branches des chênes, qu'elle semblait considérer comme de vulgaires brindilles. Dans un concert de rugissements, elle dévasta le site, ne laissant des arbres que des guirlandes de bois, comme une couturière qui taille des rubans dans un carré de tissu. Son œuvre accomplie, elle déracinait les souches et les jetait au loin sans le moindre effort.

Haletant comme un soufflet de forge, elle se campa devant les trois intrus.

Bannon courut se réfugier au milieu des guerriers de pierre, comme s'ils pouvaient les aider.

— C'est quoi, ce monstre ? cria-t-il.

— Chaque jour, nous découvrons de nouvelles choses, dit Nathan. (Les pieds bien plantés dans le sol, il saisit son épée à deux mains, pour une meilleure prise.) Mais se battre normalement suffira, je pense…

Nicci vint se placer devant les deux hommes, fléchit les doigts et sentit la magie crépiter dans son corps.

— Recule ! ordonna-t-elle au monstre.

L'abomination la faisait penser à un ours enragé – ou plutôt, à ce qui était jadis un ours, mais qui restait enragé. Sur sa fourrure couleur cannelle, du pus et du sang séché formaient des zones rougeâtres et ses yeux énormes brillaient comme des brasiers jumeaux sur son crâne démesuré. Évoquant vaguement de la cire fondue, un côté de sa gueule était carbonisé, la joue assez dévastée pour offrir une vue répugnante sur des crocs jaunâtres pointus comme des dagues.

Et ces flots de bave mêlée de sang qui dégoulinaient d'une bouche aux gencives éclatées…

Par endroits, le corps de la créature était protégé par des plaques d'armure lisses qui faisaient penser à une carapace de homard – un mets raffiné que les pêcheurs proposaient parfois sur leurs étals du port de Grafan.

Apparemment, les plaques étaient greffées sur le corps du monstre et des runes semblables à celles que portait Mrra étaient gravées au fer sur les zones libres de sa fourrure.

À l'évidence, l'ours de cauchemar avait la ferme intention de tailler les intrus en pièces. Plus qu'un chasseur en quête de proies, comprit Nicci, c'était une créature rendue folle par la souffrance. Au vu de son corps mutilé, impossible de douter qu'un humain malfaisant l'avait « dressée » sans lésiner sur la cruauté.

De quoi lui donner envie de tuer tous les gens qu'elle croisait.

Même si elle comprenait les motivations du monstre, la magicienne n'avait aucune intention de le laisser blesser ses compagnons. Presque sans y penser, elle invoqua deux boules de Feu de Sorcier, une dans chaque main, et s'apprêta à les lancer. Les flammes impossibles à éteindre consumeraient l'ours de l'extérieur et de l'intérieur, le réduisant en cendres.

Le premier projectile percuta le monstre à la poitrine alors qu'il reprenait sa charge. Explosant à ce contact, la boule transformée en une myriade de gouttelettes de feu ruissela sur le corps de l'ours, en jaillit comme autant de minuscules insectes embrasés et alla s'écraser sur les arbres déracinés, qui flambèrent comme de la paille.

La deuxième boule coula sur la fourrure du monstre comme de l'eau sur les ailes d'un canard.

— Il est insensible au Feu de Sorcier ! cria Nathan.

Nicci ne perdit pas de temps à se lamenter. Dotée d'un arsenal de sortilèges, elle opta pour celui qui arrêterait le cœur de l'ours. Plus d'une fois, dans des circonstances délicates, elle avait enveloppé de magie le cœur d'un adversaire avant de l'écraser avec son don.

Aujourd'hui, ça ne fonctionnait pas. Impossible d'atteindre le cœur de la créature – ou quoi que ce soit d'autre dans son corps.

Au moment où le monstre allait la percuter, Nicci tendit les deux mains, paumes vers l'extérieur, et généra un puissant bélier d'air. Frappé à la poitrine, l'ours tituba, se rétablit et repartit de l'avant, les runes gravées sur sa peau émettant une faible lueur.

Nicci comprit ce qui se passait. Grâce aux mêmes types de runes, Mrra aussi était immunisée contre la magie. Quelqu'un avait muni l'ours de protections identiques.

Voyant une patte s'abattre sur elle, la Maîtresse de la Mort tenta d'esquiver, mais une griffe lui entailla le flanc et la violence de l'impact la fit basculer en arrière.

— Laisse-nous faire, magicienne ! lança Nathan. Fiston, avec moi ! Ta lame n'a plus servi depuis des jours !

Suivant son mentor, Bannon chargea en hurlant et son épée laissa une plaie béante sur la patte gauche de l'ours dément. Claquant des

crocs, celui-ci tenta de frapper le vieux sorcier avec son membre blessé, mais sa cible s'écarta promptement.

Pivotant sur lui-même avec la grâce d'un danseur, le vieil homme frappa de nouveau, mais ses coups pourtant puissants semblaient aussi peu efficaces que des piqûres d'insecte.

Décrivant dans l'air un grand arc de cercle, la lame de Bannon s'abattit sur la patte gauche de l'ours et lui coupa quatre doigts d'un coup.

Nathan repartit à l'assaut. Après avoir frappé une plaque d'armure, sa lame rebondit, inoffensive.

Dès qu'elle se fut relevée, Nicci vit que le Feu de Sorcier se répandait, embrasant la végétation alentour. Si on ne faisait rien, la plaine finirait par devenir un piège mortel. Mais avant de combattre l'incendie, il fallait neutraliser le monstre.

Puisqu'elle ne pouvait pas frapper directement l'ours enragé, Nicci fit léviter un tronc d'arbre en flammes puis le propulsa sur sa cible. Cette fois, la fourrure souillée de sang et de pus s'embrasa.

Écartant le tronc comme s'il s'agissait d'un insecte importun, le monstre fondit de nouveau sur Nathan et Bannon.

Son don oublié, Nicci dégaina ses deux couteaux. Pour faire des dégâts avec des lames si courtes, elle allait devoir s'approcher dangereusement de l'ours. Au risque qu'il lui inflige une étreinte mortelle, ses côtes brisées comme des brindilles, mais il fallait en accepter l'augure…

Nathan attaqua de nouveau, la créature le repoussant d'un revers de la patte. Touché de plein fouet, le vieil homme vola sur une vingtaine de pieds, s'écroula sur des broussailles pas encore enflammées et ne bougea plus.

Mrra choisit cet instant pour bondir. Beaucoup plus petite que le monstre, elle restait néanmoins une machine à tuer dressée dans les arènes d'une lointaine contrée.

Ses armes brandies, Nicci courut au secours de sa sœur d'élection. Alors qu'une lame ripait sur une plaque de métal, l'autre s'enfonça dans l'épaisse fourrure. Comme un serpent qui se détend et se détend encore, la magicienne frappa à coups redoublés puis s'écarta.

Avec ses griffes et ses crocs, Mrra élargit les blessures du monstre jusqu'à ce que ses entrailles jaillissent à l'air libre.

Bavant plus que jamais, l'ours parvint à blesser la panthère avec sa patte indemne, mais ça ne suffit pas à le débarrasser de cette furie.

Visant le ventre, Bannon enfonça sa lame jusqu'à la garde. Avec ses deux pattes ensanglantées, l'ours tenta d'arracher la lame, puis il s'en prit à son propriétaire.

Bannon recula et, dans le même mouvement, retira sa lame.

Tandis que Mrra continuait son œuvre dévastatrice, Nicci approcha

de la gueule du monstre au point de sentir son haleine fétide. Quand elle fut assez près, elle enfonça un de ses couteaux dans l'œil gauche de sa cible, puis poussa pour traverser l'os et atteindre le cerveau. Tapant sur le pommeau comme si c'était l'embout d'un burin, elle transperça le crâne du monstre.

Si la manœuvre ne le tua pas, la magicienne profita de sa position pour lui ouvrir la gorge avec son autre lame. Tranchant d'abord de la graisse et des tendons, elle trouva enfin la jugulaire, la coupa net et fut aussitôt aspergée de sang.

Comme si elle avait trouvé un nouveau jouet, la panthère du désert recula avec dans la gueule une longueur d'intestins de l'ours désormais agonisant.

Les yeux fous – une transe guerrière dans laquelle il sombrait parfois –, Bannon leva son épée, la plongea dans la poitrine du monstre et lui transperça le cœur.

Cessant de lutter, la créature torturée et mutilée consentit enfin à mourir.

Comme s'il n'avait rien vu, Bannon continua à frapper.

Quand il prit conscience du massacre, il éclata en sanglots. De peur et de soulagement, bien sûr, mais aussi de compassion pour l'ours victime de la cruauté humaine.

— J'aurais préféré le tuer plus proprement…, souffla-t-il.

Encore sonné, Nathan se releva et chassa les feuilles qui s'accrochaient à ses vêtements.

— Désolé de ne pas avoir été plus utile, dit-il en portant une main à sa tête douloureuse. J'ai été mis sur la touche comme un joueur de Ja'La blessé.

Même si l'ours bougeait encore – les spasmes de l'agonie –, Nicci se concentra sur le feu qui les entourait. Les buissons et les arbres brûlaient comme de la paille, et les monticules de feuilles mortes fournissaient un combustible inépuisable. En hauteur, les flammes se propageaient déjà de branche en branche. Les cinq soldats pétrifiés, jadis grisâtres, étaient à présent couleur de suie.

Nicci inspira à fond pour se calmer, puis elle se concentra sur son Han. Un incendie de forêt, voilà un problème que son don pouvait résoudre. Invoquant de nouveau l'air, elle érigea un rideau autour des flammes pour les isoler du reste de la forêt.

Quand ce fut fait, elle leva les mains, décrivit un cercle dans l'air et déclencha un tourbillon qui fit voler des milliers de feuilles puis aspira l'oxygène qui alimentait les flammes. Alors qu'elles vacillaient, la magicienne se focalisa sur elles, les força à se ratatiner, puis les réduisit à une colonne de feu qu'elle relâcha ensuite dans le ciel.

Dans le cœur du cyclone, Nathan et Bannon s'accrochèrent à un arbre et laissèrent leur amie accomplir son œuvre. Couchée sur le sol,

les oreilles aplaties, Mrra attendit la fin de la tempête qui projetait des feuilles et des branches dans toutes les directions.

Quand toutes les étincelles furent soufflées, quelques colonnes de fumée témoignant encore de leur existence, Nicci cessa d'alimenter son sortilège. Aussitôt, le cyclone mourut et toute la végétation survivante sembla soupirer de soulagement. Très lentement, des feuilles à demi carbonisées retombèrent sur le sol.

Nathan se passa une main dans les cheveux pour en chasser les brindilles, puis il sourit devant l'œuvre titanesque de Nicci, comme si ça n'était pas si impressionnant que ça.

— Merci, magicienne. Au bout d'un moment, ça aurait pu mal tourner… Si je disposais de mon don, je m'en serais chargé moi-même.

— Tout rentrera bientôt dans l'ordre, Nathan, dit Bannon, résolument optimiste. On trouvera cette ville.

Les yeux brillant d'admiration, le jeune homme se tourna vers Nicci :

— C'était très impressionnant.

Peu encline à complimenter les autres, la magicienne fit néanmoins montre d'une grande honnêteté :

— Ton épée a été très utile aussi.

En réalité, Nicci enrageait de n'avoir pas pu vaincre avec son don. Se sentir impuissante la déprimait presque autant que Nathan.

— Quand j'ai vu les runes, j'aurais dû deviner que mon don n'affecterait pas le monstre.

Une odeur pestilentielle montait de la dépouille qui gisait dans une flaque de sang. Pourtant habituée à se gorger de chair fraîche, Mrra se tenait à bonne distance de l'ours, tous les sens aux aguets au cas où un nouvel attaquant se présenterait.

D'une incorrigible curiosité, Nathan s'accroupit près de la carcasse et passa le dos de ses phalanges sur les étranges plaques greffées à la peau du monstre.

— Esprits du bien, qui a pu créer une telle abomination ? Et pourquoi ? Si un sorcier est assez puissant pour modeler la chair, pourquoi utiliserait-il ce pouvoir à de telles fins ?

Sans détourner le regard du cadavre, Bannon essuya ses larmes, se barbouillant ainsi les joues de sang.

— Sur mon île, j'ai connu des gamins qui adoraient arracher les ailes des mouches ou faire griller des coccinelles vivantes. Parfois, ils torturaient des chatons ou des chiots. Hélas, on ne sait pas pourquoi les gens font des choses pareilles…

Nathan se leva, épousseta son pantalon et ajusta sa cape sur ses épaules. Puis il regarda Nicci, littéralement couverte de sang et d'entrailles.

— Magicienne, tu n’es pas belle à voir…

— Je m’en doute, figure-toi… (Nicci pivota sur elle-même pour évaluer les dégâts.) Le feu doit avoir été visible à des lieues à la ronde, et notre combat contre l’ours n’est sûrement pas passé inaperçu. Pour la discrétion, c’est raté ! Nous avons *proclamé* notre arrivée.

Méfiants, Bannon et Nathan sondèrent les environs.

Assez loin dans la forêt, des branches craquaient et on entendait des murmures. Dressée sur les pattes arrière, Mrra grogna et huma l’air comme si elle sentait l’odeur de la mort. Quand les voix furent plus proches, elle fila comme une flèche dans les broussailles.

— Quand le monstre a attaqué, elle n’a pas bronché, dit Bannon. Qu’est-ce qui peut l’effrayer ?

Nathan releva son épée.

— Fiston, nous devrions peut-être avoir peur aussi…

— Non, dit Nicci, ses deux couteaux au poing. Avoir peur ne sert à rien. En revanche, il faut se préparer…

Elle resta de marbre, attendant l’arrivée des inconnus qui ne faisaient aucun effort pour passer inaperçus.

Chapitre 4

Se fichant toujours qu'on les repère, les inconnus parlaient de plus en plus fort, et l'un d'eux éclata même de rire.

Annoncés par ce vacarme, ces gens approchaient de plus en plus du site de l'incendie. Même de loin, ils avaient dû voir les flammes puis le cyclone surnaturel…

Tous vêtus de couleurs vives, trois jeunes types déboulèrent dans la ravine. Pas des experts de la vie sauvage, ces nobliaux-là…

D'ailleurs, Nathan ne put s'empêcher de ricaner.

— Des blancs-becs ! s'écria-t-il.

La vingtaine au maximum, les trois inconnus n'étaient pas plus vieux que Bannon. Comme s'il s'agissait d'une promenade d'agrément, ils déambulaient dans la forêt, vêtus pour aller au bal. Une chemise large à dentelle laissant voir la poitrine, un pantalon de soie vert foncé tenu à la taille par plusieurs ceintures en tissu de couleurs différentes – rouge, bleu et violet –, ils arboraient en outre une cape courte doublée de fourrure pas adaptée du tout aux longs voyages et moins encore à la guerre.

Tous brandissaient une longue massue de bois munie d'un bout ferré. Entre des mains expertes, une telle arme pouvait se révéler redoutable, mais ils s'en servaient comme d'une vulgaire canne, histoire de flatter leur démarche de jeunes coqs.

Dans la zone dévastée, près de l'ours mort, Nicci, Nathan et Bannon firent face aux trois jouvenceaux, qui s'immobilisèrent, stupéfiés de découvrir des inconnus couverts de sang et de tripes.

— Par les gonades du Gardien ! s'exclama celui qui semblait être le chef. Qui êtes-vous ?

Il tira sur sa cape, rectifia les plis de sa chemise rouge et avança. Les cheveux noirs, la peau sombre et les yeux marron, il retroussa ses lèvres charnues en signe de perplexité.

— Ici, nous ne nous attendions pas à voir des gens…

— Et pourtant, dit Nicci, il y en a…

Ces types étaient-ils une menace ? En toute franchise, la magicienne n'aurait su le dire. Quoi qu'il en soit, Chemise Rouge avait un accent à couper au couteau. Cela dit, il restait compréhensible.

— Nous sommes des voyageurs venus de très loin, annonça Nathan, plus conciliant. Nous arrivons de Kol Adair, et avant, nous avons traversé des montagnes, des vallées et même une mer.

En d'autres termes, nous sommes du Nouveau Monde.

— Ce n'est pas la porte à côté, dit un des compagnons de Chemise Rouge.

La tignasse rousse, ce jouvenceau portait une ombre de moustache qu'il devait sans doute qualifier de « barbe » dans ses rêves.

— Je vous voyais plutôt venir d'une des villes de montagne, au nord d'ici.

Le visage carré et les cheveux bruns très courts, le troisième larron ajouta son grain de sel :

— Où allez-vous ? demanda-t-il, l'air de s'en ficher éperdument, comme ses copains. Et comment vous appelez-vous ?

Nicci intervint avant qu'un de ses compagnons ait l'idée saugrenue d'en dire trop.

— Nous allons où nos jambes nous conduisent, dit-elle. En d'autres termes, nous explorons l'Ancien Monde. Je me nomme Nicci, et voici Nathan et Bannon.

Chemise Rouge tapa sur le sol du bout de sa massue.

— Amos, se présenta-t-il.

Chez lui, il n'y avait pas une once de chaleur. Mais pas de suspicion non plus, contrairement à ce qu'attendait la magicienne. Du désintérêt, plutôt, comme si cette rencontre lui semblait sans importance.

— Voici Jed et Brock, dit-il en désignant ses amis. Le linceul ayant été levé, on a décidé de passer un peu de temps dehors…

Brock, le type aux cheveux courts, examina un moment la dépouille en bouillie couverte de sang et de viscères.

— Encore un ours de combat perdu…, soupira-t-il.

— Le dresseur en chef Ivan est un imbécile ! cracha Amos. Mon père et ma mère le disent tout le temps – pour une fois qu'ils sont d'accord sur quelque chose…

Jed lissa les poils roux qui dépassaient de l'échancrure de sa chemise.

— La nuit dernière, on a entendu cet ours chasser dans les collines, et on est restés à l'écart. Vous vous êtes chargés de lui à notre place.

— Salement, cependant, précisa Brock.

— Vous savez ce qu'est ce monstre ? demanda Nathan. Vous en avez déjà vu un ? Et d'où venait-il ?

Amos ouvrit de grands yeux.

— Vous avez entendu ce qu'a dit Brock ? C'était un ours de combat.

— De notre vie, nous n'en avons jamais vu, dit Nicci, luttant pour garder son calme.

— Bien sûr que vous n'en avez jamais vu ! grinça Amos. Mais nos sorciers de chair ont fait bien pire que ça !

Nonchalant, Jed passa le bout d'un index sur un tronc d'arbre noirci.

— Les flammes nous ont incités à redouter un grand feu de forêt… On aurait pu être coincés, mais le cyclone a tout éteint.

— L'un d'entre vous s'y connaît en magie, dit Amos. (Il dévisagea tour à tour les trois amis.) Lequel ?

— C'est Nicci, répondit Bannon, pensant impressionner les trois hommes. Elle est magicienne, et Nathan est un sorcier – enfin, en temps normal.

Pour la première fois, Amos parut intéressé.

— Vous avez le don, c'est ça ? Et toi, jeune homme ?

Bannon leva fièrement son épée.

— Je suis un escrimeur et un aventurier.

— C'est bon à savoir ça, souffla Brock, ironique.

Las de cette conversation, Amos approcha des cinq soldats de pierre désormais couverts de suie.

— Jed supposait qu'il y avait un campement, ici… Des éclaireurs et des espions.

Après avoir examiné le plus proche soldat de pierre, Amos recula, eut un rictus vicieux, et propulsa le bout ferré de sa massue sur le visage du guerrier casqué.

Un bruit sourd se répercuta dans la forêt. Une partie du casque et du nez de la statue se fissura puis tomba sur le sol, laissant une cicatrice de marbre au soldat sans défense.

Surprise par cette explosion de violence, Nicci se prépara à vendre chèrement sa peau. Bannon, lui, glapit de surprise.

En bavardant avec Amos, Jed et Brock firent subir le même sort aux quatre autres guerriers. Les moitiés de casques, les nez et les joues fracassés s'écrasèrent sur le sol sous les éclats de rire des trois jeunes gandins.

Nathan en resta saisi, hésitant à intervenir.

— Par les esprits du bien ! s'écria-t-il, outré.

Les jeunes hommes ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir défiguré les statues. Quand ce fut fait, ils se félicitèrent mutuellement de leur « exploit ».

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda Nicci, glaciale.

Le sang de l'ours qui séchait sur ses joues et ses vêtements ne faisait rien pour améliorer son humeur.

— Parce que ces chiens le méritent, par les gonades du Gardien ! répondit Amos. Nous haïssons ces hommes. L'armée du général Utros ! Ils sont là depuis mille cinq cents ans, l'époque où l'empereur Kurgan voulait conquérir et dominer le monde. Nous connaissons tous cette histoire. Alors, quand le linceul est tombé, moi et mes amis, on est venus prendre un peu de bon temps.

— Ça fait des jours qu'on détruit ces fichus guerriers de pierre, au cas où…

Nathan ne cacha pas sa désapprobation.

— Démolir quelques soldats ne fait pas de vous des grands guerriers, dit Nicci, acide.

— Peut-être, mais c'est la seule occasion que nous avons de nous venger, et nous ne la laisserons pas passer. Nous attendons tous depuis si longtemps.

Les trois jeunes hommes se consultèrent du regard.

— On repart ? proposa Brock. La plaine pullule de statues…

— Qui sait quand le linceul tombera de nouveau ? souffla Jed, soudain nerveux. Il ne faudrait pas rester piégés ici…

— Nous avons tout le temps de rentrer et de vivre en vase clos, soupira Amos. (Il regarda la zone incendiée.) Je voulais juste savoir qui avait utilisé la magie. Bon, on repart !

— Où ça ? demanda Bannon. Sur ces terres, il n'y a rien, même pas une cabane. Vous vivez dans un village, au cœur des collines ?

Brock et Jed éclatèrent de rire.

— Il y a une grande ville, fit Amos. Nous avons l'air de minables villageois ?

— Non, mais dans ce cas, d'où venez-vous ? intervint Nicci.

— De la ville en question, bien entendu.

— Oui, nous l'avons vue ! s'écria Nathan. Pouvez-vous nous dire comment la trouver ?

Les trois jeunes gens s'esclaffèrent de nouveau.

— Bien sûr, puisqu'on y habite !

À les voir ricaner, Nathan était vraiment un crétin fini.

— Et elle s'appelle comment, votre ville ? demanda Nicci.

Si ces jeunes coqs refusaient de répondre, elle se faisait fort de leur tirer les vers du nez.

— Son nom ? répondit Amos, méprisant. Comment pouvez-vous ne pas connaître Ildakar, la plus grande cité du monde ?

Chapitre 5

En entendant ce nom légendaire, Nathan frissonna d'excitation. Ildakar ! Ces trois syllabes lui flanquant la chair de poule, il s'avisa qu'il souriait comme un petit garçon devant une montagne de bonbons.

— Ildakar, un mythe des temps anciens… (Soudain, Nathan considéra les trois jouvenceaux avec un tout nouvel intérêt.) On dit que c'est une fabuleuse métropole.

— Notre société belle et parfaite se perpétue depuis des milliers d'années, dit Amos, toujours aussi peu modeste. Mais Ildakar n'est pas une légende. C'est notre foyer, tout simplement.

— Et où est-il, votre foyer ? demanda Nicci, moins enthousiaste que son vieux compagnon. Du haut de la montagne, nous avons aperçu une ville, mais la plaine est déserte.

— Si on oublie les soldats de pierre, précisa Bannon.

Amos, Jed et Brock rirent comme si c'était une blague qu'eux seuls pouvaient comprendre.

— Ildakar est là, sur l'élévation, bien protégée par le linceul. Surtout, ne sous-estimez jamais nos sorciers !

Des questions plein la tête, Nathan suivit les trois jeunes gens quand ils sortirent de la zone incendiée. Avec sa longue massue, Amos balayait le sol devant lui pour chasser les débris carbonisés.

Une fois hors de la forêt, ils entreprirent de traverser une zone broussailleuse où Jed et Brock s'amusèrent à décapiter les buissons à grands coups de massue.

Des gamins destructeurs, désœuvrés… et pas du tout pressés de rentrer chez eux, au grand désarroi du vieil homme.

L'esprit en ébullition, le sorcier déchu regarda Nicci, le cœur plein d'espoir. Certain de trouver les réponses qu'il cherchait, il ne put s'empêcher de sourire. Ildakar avait la réputation d'être un bastion de la magie novatrice – une pépinière de détenteurs et de détentrices du don. Si ces gens avaient vaincu le général Utros – en pétrifiant ses troupes – avant de se volatiliser dans la brume des légendes, ils sauraient sûrement rendre son don à un vieil homme. Exactement comme Rouge l'avait annoncé.

Malgré l'espérance qui lui serrait la gorge, Nathan tenta de parler d'un ton neutre :

— Les gars, il me faudrait quelques explications… Non loin de la

frontière septentrionale de l'Ancien Monde, j'ai passé des siècles dans le Palais des Prophètes. Ça vous dit quelque chose ? Un complexe bâti il y a des millénaires ? Non ? Tant pis… De toute façon, il n'existe plus. Là-bas, j'ai beaucoup étudié l'histoire, en particulier celle des guerres « intermédiaires » …

Nathan marqua une pause, curieux de voir la réaction de ses interlocuteurs.

— Ildakar y joue un grand rôle, comme vous devez le savoir.

Les trois jeunes gens ne parurent pas s'en émouvoir. À dire vrai, Nathan n'aurait pas pu jurer qu'ils l'écoutaient.

Comme s'il espérait avoir un lien privilégié avec des types de son âge, Bannon prit le relais de son mentor :

— Le grand sorcier Nathan m'a parlé de l'empereur Kurgan et de son Croc de Fer.

Retroussant les lèvres, le jeune homme se tapota la canine gauche.

— Le général Utros, d'après lui, a essayé d'assiéger Ildakar, et il a capturé un dragon d'argent pour qu'il lui serve d'arme. Mais le reptile géant s'est retourné contre ses geôliers. Tout ça avant la disparition de la ville…

Nathan apprécia à sa juste valeur l'enthousiasme du jeune insulaire. Cela dit, il aurait préféré que Bannon le contienne jusqu'à ce qu'ils en aient appris un peu plus.

— Au fait, les gars, intervint-il, comment vous êtes-vous échappés ?

— Échappés d'où ? s'étonna Amos. Quand le linceul a faibli, nous sommes sortis de la ville. Puisque les sorciers sont en train d'évaluer leurs récents sortilèges de sang, le phénomène se reproduira. Du coup, il nous reste beaucoup de temps pour retourner au bercail.

Alors que Brock décapitait un innocent buisson, Jed se lança à la poursuite de ce qui devait être un serpent ou un lapin.

Par-dessus son épaule, Nathan jeta un coup d'œil au site dévasté. Mrra les avait-elle suivis ? Non, à première vue. Mais pourquoi avait-elle plus peur de ces trois types que du monstre ou d'un incendie ? Les jeunes sots ne semblaient pas si dangereux…

— La ville que nous avons vue depuis Kol Adair brillait comme un mirage, dit Nicci en époussetant le devant de sa robe. Ça ne semblait pas du tout naturel…

— Et ça ne l'était pas, confirma Amos. Selon la puissance du linceul, Ildakar apparaît ou disparaît, comme une balise dans le brouillard du temps et de l'espace. Quand les sorciers s'efforcent de maintenir l'antique sortilège, le linceul fluctue plus que d'habitude. Avec mes amis, nous avons saisi l'occasion d'explorer le monde extérieur.

— À ces moments-là, dit Brock, on peut se venger de nos ennemis.

(Rageur, il abattit sa massue sur un innocent buisson d'épineux.) Enfin, sur quelques-uns d'entre eux…

— J'espère que la ville réapparaîtra bientôt, dit Jed. Voilà trois jours que nous crapahutons. Je ne cracherai pas sur un bon bain et un repas chaud. Les rations de survie, ça va un moment…

Amos eut un sourire complice.

— Je te croyais surtout pressé de retourner voir les yaxen de soie…

Les deux autres jeunes gens éclatèrent de rire.

— Par les gonades du Gardien, fit Brock, avant de dépenser tant d'énergie, j'ai besoin d'être propre et reposé.

— Moi, souffla Jed, il me suffit que les *filles* soient propres et reposées…

— C'est quoi, les yaxen de soie ? demanda Bannon.

Les trois jeunes fats lui jetèrent un regard méprisant.

— On te montrera peut-être, un de ces quatre…

Désormais composé de six membres, le petit groupe continua son chemin à travers le maquis. Se cacher étant désormais inutile, il atteignit vite la plaine, où Nathan ralentit le pas pour étudier les milliers de soldats pétrifiés. Il y en avait partout, transformés en statues alors qu'ils vaquaient à leurs occupations dans le cadre d'une campagne qui n'avait jamais atteint son objectif.

Quand ils passèrent à côté de quatre cavaliers, leurs destriers caparaçonnés jusqu'aux naseaux, Nathan reconnut les diverses pièces d'armure qui protégeaient les équidés. Toutes étaient ornées de la flamme stylisée de l'empereur Kurgan, un symbole qu'il avait vu sur les guerriers du passé, depuis le sommet de la tour de garde.

Jambe droite levée, un des chevaux semblait avoir été pétrifié en plein galop. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'une statue en équilibre précaire…

Équipés à l'ancienne, les cavaliers avaient de quoi donner des sueurs froides à n'importe qui. Coiffés d'un casque à crête doté de protections pour le nez et le menton, un plastron leur enserrant le torse, ces guerriers d'un autre temps arboraient aussi une cotte de mailles renforcées de disques de métal pour plus de sécurité. Prêts à charger, ils brandissaient une épée courte et une rondache elle aussi ornée des armes de l'empereur Kurgan.

Bannon s'immobilisa pour admirer les fantasques cavaliers.

— Ils devaient se préparer à partir en patrouille.

Amos posa les mains sur le destrier à la jambe levée.

— Aidez-moi, lança-t-il à ses amis, qui obéirent sans discuter. Et toi aussi, Bannon. Tu peux nous donner un coup de main ?

Perplexe, le jeune insulaire prit place à côté des trois gaillards.

— Que sommes-nous censés faire ? demanda-t-il.

Comme Brock et Jed, il plaqua les mains sur le flanc du cheval.

— Contribuer à notre façon à un antique conflit, répondit Amos.

Ses amis et lui poussant de toutes leurs forces, le cheval oscilla. Ignorant sur quel pied danser, Bannon ne les aida pas vraiment.

— C'est un vestige de l'histoire, jeunes gens, grogna Nathan, indigné. Vous ne devriez pas…

— C'est un cavalier ennemi, rétorqua Amos, empourpré par l'effort.

Basculant enfin sur le côté, la statue s'écroula. La jambe levée du cheval se brisa et le cavalier fut cassé en deux.

Amos et ses deux amis reculèrent, tout joyeux.

— Encore une centaine de milliers et nous en aurons terminé ! lança Jed.

Le petit groupe reprit son chemin à travers le camp où des guerriers, pétrifiés en pleine activité, attendaient un hypothétique réveil. Équipés de pied en cap, beaucoup d'entre eux étaient prêts au combat, n'ayant besoin que d'un ordre pour charger. Telles d'implacables sentinelles, deux colosses, les bras croisés, sondaient le terrain pour l'éternité.

— Pourquoi n'y a-t-il ni tentes ni étendards ? demanda Bannon.

Ce fut Nathan qui répondit :

— Parce que la toile et le tissu sont depuis longtemps pourris. Contrairement aux guerriers, ces matériaux ne se sont pas transformés en pierre.

Une main en visière, le vieil homme regarda autour de lui. Sur sa droite, dix soldats fossilisés reposaient sur le sol, entourés d'herbes folles. À leur position et à leur tenue, Nathan supposa qu'ils dormaient autour d'un feu, protégés par des couvertures dont il ne restait plus trace depuis longtemps. D'autres hommes, bras tendu vers les « flammes », avaient dû être en train de faire rôtir de la viande sur une broche…

Les mains au niveau de l'entrejambe, un type urinerait jusqu'à la fin des temps. Enfin, *aurait* uriné, si Amos et ses compagnons n'avaient pas trouvé drôle de briser ses mains de pierre et de casser en deux son membre viril.

Quand le groupe arriva dans une clairière où se dressait peut-être jadis un pavillon ou une grande tente de l'intendance, Amos leva une main pour ordonner une halte.

— Un bon endroit où camper, non ? Bannon, vous avez des vivres ?

— Oui, des bonnes choses à manger, renchérit Jed. En assez grande quantité pour les partager.

Nicci foudroya les trois gandins du regard.

— Quand on part en expédition, on se prépare mieux que ça…

La critique sembla faire mouche auprès d'Amos.

— Nous avons de quoi faire, dit Nathan, et partager avec vous sera un plaisir.

Il décrocha son sac de son épaule, l'ouvrit et en sortit la venaison, conservée grâce à un sort, qu'ils devaient aux talents de chasseuse de Mrra.

Les trois jeunes imprévoyants sourirent aux anges.

— De la viande fraîche, quel délice ! jubila Brock.

Unissant leurs efforts, les six compagnons ramassèrent des branches mortes et du petit bois. Dès que Nathan eut érigé un cercle de pierres, les jeunes « aventuriers » y déposèrent en vrac ce combustible.

Accablé, Bannon s'accroupit et se mit au travail.

— Pour faire un feu, il faut procéder par ordre. D'abord de l'herbe sèche, puis des brindilles et enfin les grosses branches.

— Pourquoi se donner tout ce mal ? demanda Amos.

D'un claquement de doigts, il embrasa l'anarchique tas de bois. En un éclair, de superbes flammes crépitèrent.

— J'avoue que c'est bien plus rapide comme ça…, marmonna Bannon.

D'ailleurs, Nicci procédait de la même façon chaque soir.

Alors que la nuit tombait, ils firent rôtir de la viande puis s'installèrent pour manger. Malgré tous ses efforts, Nathan ne parvint pas à arracher plus de détails aux trois jeunes gens. En revanche, ils fournirent le dessert – des gaufres au miel et des petits gâteaux que le vieil homme trouva délicieux. À force d'en consommer, argua Amos, ses amis et lui s'en étaient lassés.

Dans la pénombre, Nathan sonda le paysage, qui lui rappelait les plaines d'Azrith, en D'Hara. Malgré son immensité, l'étendue luxuriante qui s'arrêtait abruptement au bord du fleuve – sur un à-pic impressionnant – semblait avoir du mal à accueillir la horde de guerriers venue pour conquérir Ildakar.

Après avoir pris une deuxième gaufre, Nathan désigna le lointain abîme.

— Une configuration étrange, dit-il… Normalement, un fleuve si large aurait dû creuser une grande vallée. Là, on dirait qu'une hache a fendu la plaine en deux. Le gouffre est vertigineux…

— Ce n'est pas un hasard, dit Amos en léchant le gras qui faisait luire ses doigts. Pour mieux défendre Ildakar, les sorciers ont combiné leur pouvoir pour surélever ce côté de la plaine des centaines de pieds au-dessus du fleuve Chasse-Corbeau. La dénivellation interdit toute attaque à partir de l'eau.

— Seuls des fous oseraient s'en prendre à Ildakar, marmonna Brock

tout en mâchant sa venaison. Utros et ses hommes l'ont appris à leurs dépens…

— Si elle est introuvable, intervint Nicci, qui pourrait attaquer votre ville ? Au fait, où est-elle passée ?

— Ça, c'est une part de notre génie, répondit Amos sans entrer dans les détails.

Avec pour bruit de fond le bourdonnement des insectes nocturnes, Nathan récapitula ce qu'il savait grâce à l'histoire et aux légendes. Si les sorciers d'Ildakar étaient capables de tels exploits, l'aider à recouvrer son don serait un jeu d'enfant pour eux.

Mais d'abord, il fallait retrouver la cité vagabonde.

Le lendemain, longtemps après le lever du soleil, les six voyageurs reprirent leur chemin au milieu des guerriers pétrifiés. De temps en temps, une des statues retenait l'attention des trois jeunes prédateurs. Son pantalon de pierre toujours sur les chevilles, un homme occupé à se soulager sur des latrines depuis longtemps disparues avait fini par basculer sur le côté. Pour une raison inconnue, Amos et ses amis le réduisirent en miettes.

En règle générale, ils s'en prenaient à des colosses qui semblaient avides de conquérir leur ville. Avec leur massue, ils détruisaient en priorité ces visages-là, une activité qu'ils semblaient trouver hilarante.

Après tout ce qu'il avait lu sur Ildakar la glorieuse, Nathan fut déçu par ce comportement.

— Je suppose que le général Utros est quelque part parmi ces statues, dit-il en sondant les rangs de guerriers. Je donnerais cher pour le retrouver, afin de voir à quoi il ressemblait. Un simple intérêt historique.

— Comment l'identifier ? demanda Bannon, les yeux baissés sur la statue vandalisée par Amos et ses complices. Ces hommes ne portent aucun insigne.

— Fiston, en cherchant assez longtemps, on trouverait un type croulant sous les galons et les médailles. Au centre du camp, sans doute, là où se dressait jadis le pavillon de commandement…

Le vieil homme lissa le jabot de la chemise qu'il portait depuis son départ de Surplomb du Monde.

— Le problème, c'est le « où se *dressait* » … Il ne doit plus rien rester. Ni meubles, ni bannières, ni cartes…

Pensive, Nicci regarda en direction du gouffre, encore très loin devant eux.

— Si ces sorciers géniaux étaient si puissants, de quoi avaient-ils donc peur ? Surélever une partie du terrain pour se protéger, ça ne trahit pas une grande confiance.

— Au contraire, dit Amos, c’est une preuve de notre invincibilité. Le fleuve Chasse-Corbeau est certes une voie commerciale, mais en ces temps très sombres, ses flots charriaient aussi des envahisseurs stupides et des conquérants idiots. Pour les dissuader, nos sorciers, tels des potiers, ont remodelé le paysage. Depuis, Ildakar reste inconquise et nous sommes plus forts et plus glorieux que jamais.

Grognant sous l’effort, le jeune homme renversa une nouvelle statue.

Songeant au gouffre, Nathan se demanda comment ils allaient s’y prendre pour descendre jusqu’à l’eau, si c’était vraiment leur objectif. Refusant de lui répondre, Amos et ses amis ne cachèrent pas que ses questions leur tapaient sur les nerfs.

À une demi-lieue du but, sous un soleil de plomb, Nicci lâcha la bonde à son agacement :

— Alors, où est cette ville ?

Sa robe noire couverte de brins d’herbe et de débris, elle ne semblait pas d’humeur accommodante.

— Nous sommes là où il faut, en gros, mais j’ignore quand le linceul tombera. Nous ne pouvons rien faire pour accélérer le processus.

— Ce soir, il faudra peut-être encore camper, fit Jed, morose. J’aurais préféré…

Comme si une silhouette, dans la mégalopole invisible, les avait repérés de très loin, l’air brilla soudain puis commença à changer. Nathan y capta une odeur métallique, à croire que la foudre avait frappé dans les environs. Un bourdonnement de moustique se fit entendre puis gagna en intensité jusqu’à faire grincer les dents du prophète déchu.

En un clin d’œil, la plaine se volatilisa pour révéler ce qui se cachait derrière un sort de camouflage.

Dès que le scintillement de la magie ne l’éblouit plus, Nathan pu admirer la fabuleuse cité d’Ildakar, juste devant eux.

Chapitre 6

Nicci s'arrêta net pour observer la cité qui n'était pas là quelques secondes auparavant.

— Douce Mère la Mer ! s'écria Bannon en reculant d'instinct.

Aussi grande que Tanimura, une ville fortifiée s'étendait jusqu'au bord du gouffre. Dans le silence revenu, Nicci et ses deux compagnons étudièrent les innombrables rangées de bâtiments en terrasse qui se succédaient sur la partie pentue de la plaine.

Une main en visière, Nathan ne perdit pas une miette du spectacle.

— Esprits bien-aimés, les récits les plus fous et même les légendes n'ont jamais rendu justice à cette ville. À présent, je comprends pourquoi Croc d'Acier voulait à tout prix la conquérir.

— C'est Ildakar, dit Amos comme si ça suffisait à tout expliquer. Beaucoup d'étrangers l'ont convoitée, mais aucun ne l'a conquise.

Leurs trois compagnons étant avares de détails, Nathan se tourna vers Nicci :

— Ildakar était la plus grande ville à l'extrême-sud de l'Ancien Monde. Un centre culturel et artisanal, et la capitale universelle de la magie. Les plus grands érudits en sont originaires, et les plus extraordinaires découvertes aussi. Dans les archives de Surplomb du Monde, les grimoires les plus précieux en sont issus. Des trésors vieux de trois mille ans.

— Depuis, notre ville est devenue plus glorieuse encore, dit pompeusement Amos.

Après avoir ajusté sa cape doublée de fourrure, il avança vers les imposantes portes de la cité.

— C'est grâce à la protection du linceul, daigna-t-il expliquer. Si Ildakar était restée vulnérable, elle serait tombée face au général Utros ou à d'autres seigneurs de la guerre.

Impressionnée par les fortifications d'Ildakar, Nicci se protégea les yeux pour mieux les détailler.

— Si Jagang avait connu cette ville, il aurait envoyé le plus gros de son armée pour la conquérir.

— Et ce Jagang, dont j'ignore tout, aurait échoué comme les autres. (Amos eut un demi-sourire.) En abritant notre cité derrière un linceul temporel, nous avons évité les guerres, les dévastations et tous les autres fléaux. Quinze siècles de solitude nous ont permis de créer une société parfaite.

S’arrêtant près d’un soldat de pierre moustachu, une grosse verrue sur le nez, Amos lui abattit sa massue sur le crâne. Leur fureur réveillée, Brock et Jed vinrent lui prêter main-forte jusqu’à ce qu’il ne reste plus qu’un tas de débris.

Agacée par ces manifestations de rage incontrôlée, Nicci ne sermonna pourtant pas les jeunes gens. Dans les armées de Jagang, elle avait assisté à de bien pires atrocités. Quand ils s’ennuyaient, les soldats de l’Ordre Impérial violaient, torturaient et massacraient leurs prisonniers pour se distraire. À côté de ça, les pires actes de vandalisme passaient pour d’innocentes transgressions.

Dérangé par l’hystérie de leurs trois guides, Nathan sortit de la transe où l’avait plongé la soudaine apparition de la somptueuse métropole.

— La légende est vivante ! s’écria-t-il. Ildakar, nous voilà !

S’engageant sur les vestiges souvent difficiles à voir d’une grande route pavée, les six voyageurs avancèrent d’un bon pas malgré les mauvaises herbes et les racines affleurantes qui avaient fait éclater la pierre par endroits.

En marchant, Nicci étudia les étranges bâtiments aux couleurs vives érigés sur le terrain en pente. Plus grande qu’Altur’Rang ou Aydindril, Ildakar ressemblait de loin à un empilement de bâtiments séparés par des rues sinueuses, des jardins suspendus ou des vergers. Les hauts murs et les clôtures qui s’alignaient par rangées verticales formaient de curieuses défenses concentriques qui commençaient dès le mur d’enceinte franchi.

Après les soldats de pierre uniformément grisâtres et la végétation sombre de la plaine, la cité était un feu d’artifice de couleurs. Sur les remparts, des étendards rouges ou violets battaient au vent. Derrière, sur les toits en mosaïque des maisons, le rouge, l’ocre et le noir composaient des motifs scintillants qui donnaient le tournis si on les regardait trop longtemps. Et que dire de certaines fenêtres à vitraux, aussi lumineuses que de petits soleils…

Sur les murs qui surplombaient les jardins suspendus, du lierre et des vignes formaient des fresques végétales qu’on eût dites dessinées par la main d’un géant.

Derrière le mur d’enceinte, les divers quartiers de la cité évoquaient la configuration des pelures d’oignon. D’abord de petites habitations, puis de grands entrepôts, des tours de garde et enfin des esplanades publiques.

Nicci pensa au Palais du Peuple, le fief de Richard, un énorme complexe vertical installé à l’intérieur et au sommet du haut plateau qui dominait les plaines d’Azrith. Ildakar était au moins aussi imposante et magnifique, mais avec une architecture plus fantaisiste

qui ne dédaignait ni les spires ni les arches aux courbes audacieuses.

Aux abords du mur d'enceinte, Nicci et ses compagnons traversèrent les vestiges de profondes tranchées – des douves destinées à briser les attaques de cavalerie et comblées par le passage des ans. Aujourd'hui, ce n'étaient plus que des ravines et des vallons.

— Des siècles durant, dit Amos, les défenses classiques d'Ildakar lui ont valu l'admiration de tous les voyageurs. Depuis l'érection du linceul, elles ne servent plus à rien.

— Pour tenir le monde à distance, ajouta Jed, ce rideau magique suffisait.

Quand ils avaient aperçu la cité depuis Kol Adair, comprit Nicci, le dôme géant appelé le linceul fluctuait, peut-être parce qu'il faiblissait. D'après les rares informations lâchées par Amos et ses amis, le sort défensif avait depuis longtemps des défaillances passagères. Donc, ça n'avait rien à voir avec le changement stellaire provoqué par Richard.

Les yeux rivés sur les remparts, Amos, Brock et Jed traînaient franchement les pieds. Même s'ils avaient parlé de prendre un bain et de banqueter – sans oublier les « yaxen de soie » –, ils ne semblaient pas pressés de rentrer chez eux.

— Et si la cité disparaît sous notre nez ? demanda Bannon avant d'accélérer le pas. On tient à entrer, non ?

— Pour trouver Ildakar, renchérit Nathan, nous avons fait un long chemin. Je n'aimerais pas avoir marché pour rien.

Pas pur esprit de contradiction, Amos ralentit encore le pas.

— Maintenant que le linceul est tombé, la sovrena et le sorcier en chef ne le relèveront pas avant au moins une semaine. Pendant ce laps de temps, la ville sera ouverte au monde extérieur.

Nicci se réjouit à l'idée de rencontrer des officiels plus intéressés par des visiteurs que les trois jeunes chiens fous. Pour avoir souvent vu et subi des oisifs de leur genre, elle n'attendait plus rien d'Amos et de ses amis.

— Nous ignorons combien de temps nos affaires nous garderont en ville, dit-elle. Notre sorcier veut demander un grand service à vos dirigeants.

— Quant à Nicci, intervint Bannon, elle est censée sauver le monde. C'est une voyante qui les a envoyés ici, tous les deux…

— Une voyante ? (Amos roula de grands yeux.) Une magicienne mineure ? Une devineresse de foire ? Ces femmes ne sont pas bien vues à Ildakar. Chez nous, les détenteurs du don sont sérieux.

Plus que lasse des voyantes, Nicci fut ravie d'entendre ça.

— Comment vos sorciers ont-ils fait pour dominer leurs adversaires ? Jadis, n'y avait-il pas de puissants pratiquants de la magie ? Ceux qui marchent dans les rêves, par exemple ?

— La force d'Ildakar, c'était l'unité de ses sorciers. Tous les sorts et

les artefacts découverts lors de leurs recherches solitaires, ils surent les mettre en commun pour devenir invincibles.

Au son de sa voix, Nicci devina qu'Amos répétait comme un perroquet ce qu'on lui serinait depuis l'enfance. Cela dit, ça semblait être vrai.

Quand ils eurent atteint les fortifications – donc, la première ligne de défense –, Nicci et ses compagnons durent patienter devant des portes si impressionnantes que chacun de leurs panneaux de bois égalait au minimum la hauteur d'un grand arbre. Face à elles, aucun bélier n'aurait fait le poids.

Et la magie ? Curieuse, Nicci tenta de déterminer si elle aurait pu entrer de force. Ou sortir, selon les besoins…

— On va nous laisser entrer ? demanda Bannon, intimidé.

— Pour sûr que oui, ricana Amos. Je suis le fils de la sovrena et du sorcier en chef.

Approchant d'une plus petite porte ménagée dans un des grands battants, sur la gauche, il y frappa plusieurs fois.

— Haut capitaine Avery, vous êtes de service ? Ouvrez, je vous amène des visiteurs.

Des voix retentirent de l'autre côté de la petite porte, puis des cliquetis annoncèrent qu'on actionnait une serrure.

Nicci sentit une décharge de pouvoir lorsqu'un autre verrou, magique celui-là, se désactiva. Enfin, la porte s'ouvrit pour dévoiler un bel homme en uniforme, une épaulière rouge sur le côté gauche. Brillant au soleil, son plastron à écailles lui couvrait le torse mais laissait ses bras nus. Malgré la chaleur, il arborait une cape doublée de fourrure – la peau d'un animal que la magicienne ne parvint pas à identifier. Une dague et une épée courte accrochées à son ceinturon, il portait des hauts-de-chausses et des bottes montantes à revers.

Ignorant les visiteurs, le capitaine s'adressa à Amos :

— Voilà un moment que nous attendons ton retour, jeune homme !

Suivi par ses deux amis, le fils de la sovrena et du sorcier en chef franchit le seuil.

— Quoi que vous fassiez avec ma mère, capitaine, je ne suis pas sous vos ordres.

Amos jeta un coup d'œil aux visiteurs, qui attendaient toujours d'être présentés.

— Voici le haut capitaine Avery, chef de la garde d'Ildakar. Il saura que faire de vous… Capitaine, la femme est une magicienne et l'homme prétend être un sorcier. À les en croire, ils viennent de loin pour accomplir je ne sais quelle mission chez nous. Je vous les confie. Conduisez-les chez mes parents, dans la tour du Pouvoir.

Perplexe, Amos se tourna vers Bannon :

— Tu veux rester avec tes compagnons de voyage, j'imagine ?

— Absolument !

— Si ça te chante… Bon, mes amis et moi, nous n’avons pas que ça à faire…

— Si on filait aux thermes ? proposa Jed. Les esclaves nous apporteront à manger.

— Tu ne voulais pas commencer par les yaxen de soie ? demanda Brock.

— Ce soir, trancha Amos. Ce n’est pas le temps qui nous manque…

Sans un regard en arrière, les trois jeunes oisifs s’éloignèrent, laissant les visiteurs avec l’austère capitaine.

— Suivez-moi, lâcha-t-il.

Dès que tout le monde fut entré, il referma la porte, la verrouilla puis mit en place une série de barres. Sa tâche achevée, il eut l’ombre d’un sourire.

— Bienvenue à Ildakar, étrangers.

Chapitre 7

Nicci détestait qu'on ferme une porte derrière elle. Surtout quand on la verrouillait.

Dès qu'elle fut à l'intérieur, elle leva les yeux sur les immenses battants qui l'écrasaient de leur hauteur. Des défenses impénétrables, semblait-il. Parmi les ornements gravés sur le bois, la magicienne reconnut les ondulations typiques de runes et de formes de sortilège défensives.

Le front plissé, Nathan étudiait lui aussi les infranchissables portes. Puis il se força à sourire et lâcha :

— Bon, on voulait entrer, et voilà que c'est fait. Autant prendre ça pour un bon résultat.

Nicci se retourna pour faire face au haut capitaine. Avec sa robe noire, ses longs cheveux blonds et sa silhouette avantageuse, elle n'avait rien d'intimidant, même avec un couteau sur chaque hanche. Pourtant, l'intensité de son regard donna à réfléchir à l'officier.

— Je suis Nicci, émissaire de l'empire d'haran… Lui, c'est le sorcier Nathan Rahl, ambassadeur itinérant de D'Hara.

— Et voici Bannon, notre compagnon, ajouta Nathan.

Le jeune insulaire tapota l'épée qui battait son flanc.

— Je contribue à les défendre…

Il jeta un coup d'œil aux trois garçons qui se fondaient déjà dans la foule sans un regard en arrière.

Visage de marbre, Avery regarda les « invités » avec une froideur de statue. Les cheveux bruns bouclés, il arborait une moustache bien taillée. À part ça, sa peau était lisse comme celle d'un bébé.

— Nous venons pour parler à tes chefs, capitaine, dit Nicci.

— Dans ce cas, j'ai le devoir de vous guider jusqu'à la tour du Pouvoir. Tout au sommet…

De la tête, Avery désigna le haut de la ville où se dressait une tour élancée.

— J'ignore si le *duma* des sorciers est en séance, mais la sovrena et le sorcier en chef seront là.

Sans dégarnir tout à fait les portes, Avery ordonna à cinq hommes d'escorter les visiteurs avec lui.

Ildakar était une ville foisonnante de couleurs, d'odeurs exotiques et de spectacles fascinants. Avery n'ayant aucune intention de

bavarder – ce type devait détester perdre son temps – le groupe marcha au pas cadencé sous le regard à peine intéressé des citadins. Émerveillé, Bannon tenta de regarder partout à la fois et sembla y parvenir.

— Cette ville est plus grande que Tanimura, souffla-t-il, ébahi.

Nicci balaya les alentours du regard.

— Tanimura est plus étendue, mais Ildakar est bien plus dense. Aucune place perdue…

Alors que les nobles, les négociants et les marchands portaient d'amples tuniques chatoyantes, les gens du commun se contentaient d'un pantalon usé et d'une chemise aux manches et au col élimés. Une tenue adaptée à des porteurs d'eau, des marchands ambulants, des manutentionnaires ou des éboueurs.

Ces gens-là gardaient les yeux baissés, nota la magicienne.

En remontant les rues sinueuses, elle remarqua que les pavés, même dans les quartiers pauvres, étaient très bien entretenus. Toutes dotées de toits aux couleurs vives scintillantes, les maisons aux murs de brique peints à la chaux donnaient un sentiment de prospérité. Souvent, des ouvriers y travaillaient, réparant les toits ou dessinant avec leurs tuiles émaillées des motifs qu'on verrait exclusivement depuis les strates supérieures d'Ildakar.

Sur tous les hauts bâtiments et au sommet des tours, des étendards violets ourlés d'or battaient au vent. Tous affichaient les armes de la ville : un soleil stylisé zébré d'éclairs déchiquetés. Une image qui donnait un sentiment de puissance et de… danger.

Tout en spirales, les rues dessinaient une sorte de coquille d'escargot qui s'élevait jusqu'au bord du gouffre. Bien entendu, c'était en hauteur qu'on trouvait les plus belles maisons – des villas plutôt –, non loin d'une pyramide en escalier et de la fameuse tour.

— D'un point de vue géologique, dit Nathan, ça n'a rien de naturel. Les sorciers ont fait jaillir la partie surélevée de la plaine, histoire d'avoir un fief inexpugnable.

— Oui, confirma Avery. Au lieu de chercher un site convenant à leurs besoins, ils l'ont créé à l'endroit qu'ils avaient choisi. Ils ont surélevé une partie de la vallée, puis construit cette superbe ville qui se dresse ici depuis des millénaires et s'y dressera jusqu'à la fin des temps.

Le petit groupe déboucha sur une place d'où plusieurs rues partaient en étoile. À la fontaine, l'eau sortant d'une gueule de poisson en bronze, des femmes remplissaient leurs cruches. Autour d'un lavoir, d'autres s'échinaient à tordre le linge. Un réseau d'aqueducs, remarqua Nicci, permettait d'alimenter en eau la ville entière.

Sur des terrasses, d'étroites bandes de terre arable accueillaient des noyers et d'autres arbres fruitiers. Sur les pentes, on avait planté des

vignes que des ouvriers agricoles, en équilibre précaire, étaient en train de vendanger.

Agiles comme des singes, des gosses en haillons escaladaient les arbres des jardins suspendus pour aller chaparder des fruits sur leurs plus hautes branches.

Des fleurs en pots, sur le rebord des fenêtres, ajoutaient à la farandole de couleurs et à la grisante symphonie d'odeurs.

Nicci eut un pincement au cœur. Les fleurs la faisaient penser à Chardon, la petite fille qui voulait à tout prix assister à la renaissance du monde pour le voir se couvrir d'inutiles mais magnifiques parterres de fleurs.

Pour obtenir l'arme dont elle avait besoin, la magicienne avait dû tuer l'enfant de ses mains. Submergée par le chagrin et la culpabilité, elle s'immobilisa un instant, se concentra et redevint la tristement légendaire Maîtresse de la Mort.

— Ces arbres, là, ce sont des oliviers ? demanda soudain Nathan. Je raffole des olives.

— C'est le verger privé de la sovrena. Le sol étant fertilisé avec des cadavres d'esclaves, les olives ont un goût incomparable.

Nicci eut un frisson glacé.

— Ça les rend vraiment meilleures ?

Le capitaine acquiesça.

— Plus charnues et juteuses, oui. Pleines de vie, en somme.

— Je doute que les esclaves soient d'accord avec ça, marmonna Bannon.

Même si on n'entendait ni musique ni rire dans les rues, Ildakar semblait être une ville paisible dont les habitants préféraient les conversations d'affaires aux joyeux bavardages.

— Vous avez beaucoup de visiteurs, capitaine ? demanda Nathan. À quelle fréquence le linceul s'abaisse-t-il pour les laisser entrer ?

— En quinze siècles, nous avons perdu le contact avec bien des régions du monde, mais nous voyons encore des marchands qui nous arrivent par le fleuve ou qui viennent des villages de montagne, au nord. Pour l'heure, très peu de gens savent qu'Ildakar n'est plus protégée par le linceul – provisoirement, bien sûr.

— Dans ce cas, dit Nathan, nous sommes heureux de rétablir des contacts diplomatiques. Nous devons vous parler de l'empire d'haran et des nouvelles lois du seigneur Rahl. En outre, j'ai une requête personnelle à présenter.

— Nos dirigeants vous écouteront, assura Avery sans rien promettre d'autre. La sovrena Thora et le sorcier en chef Maxime décideront si vous pouvez rester à Ildakar ou s'il vous faudra repartir

avant la remise en place du linceul.

Nicci se rembrunit.

— Vous allez un peu vite en besogne, capitaine. Nous ne demandons pas à nous installer, et nous comptons bien partir avant d'être piégés. Votre invitation est prématurée.

Avery ne sembla pas comprendre ce qui clochait.

— Quelle invitation ? C'était l'énoncé d'un fait, tout simplement… Cette décision revient à la sovrena.

Devant eux, un jeune homme vêtu d'une tunique ordinaire et d'un pantalon à la propreté douteuse conduisait un petit troupeau de bêtes pataudes aux vagues allures félines et à la fourrure marron. En avançant, ces animaux gémissaient sourdement, comme si on les menait à l'abattoir.

— Écartez-vous de notre chemin, tes yaxen et toi ! cria le capitaine. Passe par les ruelles, pas par les voies principales.

— Désolé, seigneur capitaine…

Le jeune homme aux cheveux en bataille se fendit d'un sourire qui dévoila l'absence de ses dents de devant.

— Dès que mes bêtes auront bu à la fontaine, je reprendrai les petites rues.

— Elles ne doivent pas s'abreuver aux fontaines publiques – pas dans la haute ville, en tout cas.

— La sovrena dit que l'eau est à tout le monde !

— C'est vrai, elle le dit, grogna Avery, mais fais boire ces bêtes chez toi. Ces fontaines sont réservées aux nobles détenteurs du don et aux négociants de haut rang. Leur eau ne doit pas être souillée par de la bave de yaxen.

— Toutes mes excuses, seigneur capitaine, dit le jeune homme avec une évidente mauvaise foi.

Avec sa badine, il frappa la croupe du yaxen de tête, qui accéléra le pas, entraînant les autres.

Deux bêtes tournèrent la tête pour regarder le petit groupe. Stupéfiée, Nicci découvrit que le faciès de ces animaux n'avait rien de celui d'une vache parfaitement stupide. Au contraire, sur des traits étrangement humains, on lisait le désespoir et l'amertume de créatures pensantes condamnées à l'enfer. Alors que des cheveux couvraient leur crâne, leur menton orné d'une épaisse barbe, la bouche des yaxen béait, laissant sourdre de longs filets de bave. Et leurs cornes émoussées, même vues de loin, semblaient être d'inutiles ornements.

— Par les esprits du bien, souffla Nicci, ce sont des humains ?

De sa vie, elle n'avait rien vu d'aussi affreux. Pourtant…

— Humains ? répéta Avery. Non, ce sont des yaxen, c'est tout…

Dès que le jeune homme et son troupeau eurent libéré le passage,

la petite colonne traversa une place puis s'engagea dans une rue latérale. Quand elle aperçut enfin la tour du Pouvoir, qui trônait au sommet de l'élévation, Nicci trouva qu'elle ressemblait au phare du port de Grafan.

Parmi les gens massés sur une moitié de l'esplanade, la magicienne sentit une excitation inhabituelle chez les habitants d'Ildakar. Se côtoyant, des nobles, des négociants et des gens du commun produisaient un fond sonore de murmures, de cris étouffés et d'interjections à mi-voix.

Quand Avery alla voir ce qui se passait, ses hommes sur les talons, quelqu'un émit un long sifflement et la foule se dispersa comme une volée de moineaux.

L'air mécontent, Avery approcha d'un mur, au coin d'une ruelle latérale. Dans les joints, entre les briques, on avait enfoncé en guise d'ornements des éclats de verre brillants. D'autres étaient fichés dans l'encadrement des portes et des fenêtres environnantes.

— Regardez tous ces petits miroirs…, dit Bannon. Quelqu'un a décoré cette ruelle…

Du plat de son épée courte, le capitaine écrabouilla une partie des éclats de verre.

— Enlevez-les tous ! ordonna-t-il à ses hommes. Explorez les rues environnantes pour vous assurer qu'il n'y en a plus. (Il abattit de nouveau son épée, brisant d'autres morceaux de verre.) Nettoyez-moi tout ça !

— Auriez-vous peur de votre reflet, capitaine ? demanda Nicci, non sans ironie.

Avery se tourna vers elle.

— Je m'inquiète plutôt des rebelles… Ce sont les partisans de Masque-Miroir qui ont fait ça. Histoire de nous faire croire qu'ils sont légion, ils agissent au milieu de la nuit, pour nous narguer. Nous refusons de leur céder un pouce de terrain !

— Masque-Miroir ? répéta Nathan. Voilà qui promet d'être intéressant… Auriez-vous l'obligeance d'éclairer notre lanterne ?

— Sûrement pas ! Mon travail, c'est de défendre Ildakar. Pour les récits, adressez-vous à la sovrena ou au sorcier en chef.

Avery mit un terme à la conversation en allongeant le pas.

Dans la haute ville, on trouvait davantage de jardins, de vergers et de treillis végétaux. Dans ce décor enchanteur, le haut capitaine, muet comme une carpe, avança d'un pas décidé vers l'entrée de la tour.

Chapitre 8

Comme une corne sur le front d'une antique bête, la tour semblait jaillir du sol rocheux pour se lancer à la conquête du ciel. Sur toute sa surface, à l'extérieur, des symboles circulaires ou linéaires s'entrelaçaient pour former un réseau dense de runes s'élevant jusqu'au pinacle qui dominait le quartier résidentiel que les « invités » venaient de traverser.

— Esprits bien-aimés, souffla Nathan, les yeux levés, un sort de protection est intégré à la tour. Cet édifice est imprenable.

— C'est ce qu'on en dit, confirma Avery. Comme nul n'a jamais franchi nos fortifications, ça reste à démontrer.

À part la tour et l'étonnante pyramide en escalier – un observatoire astronomique, aurait volontiers parié Nicci – la haute ville était semée de villas somptueuses et de petits palais. De là, on avait une vue fantastique sur le reste de la cité, avec ses jardins suspendus, ses fontaines, ses châteaux d'eau, ses citernes brillantes et sa multitude de toits émaillés qui composaient un arc-en-ciel géant.

— Vos défenses m'impressionnent, avoua Nicci. Pour qu'une cité survive longtemps, il faut que ses habitants gardent en permanence à l'esprit que leurs ennemis rêvent de la détruire.

Avery s'engagea sous l'arche d'entrée de la tour et ses « invités » le suivirent. À l'intérieur, Nicci eut le sentiment que la température avait baissé de plusieurs degrés. Après avoir essuyé la sueur qui lustrait son front, Bannon repoussa ses cheveux en arrière et souffla :

— Il fait très frais, ici…

— La volonté des sorciers, dit Avery. Vous remarquerez les glyphes, sur les murs.

Les curieux symboles gravés dans la pierre vibraient de magie. Surprise, Nicci constata que c'étaient les points de concentration d'un sortilège passif.

— Une magie de transfert ? lança-t-elle à voix haute.

— C'est ça, confirma Nathan. Les glyphes absorbent le surplus de chaleur, dans l'air, et le transfèrent ailleurs – peut-être aux cuisines, ou dans les cheminées.

Sans infirmer ni confirmer, le capitaine guida les visiteurs jusqu'à l'escalier central, une spirale géante de marches taillées dans une grande variété de granit et de marbre. La balustrade et la rampe, richement ouvragées, représentaient des anguilles qui ondulaient sur

toute la hauteur de l'escalier.

Après avoir dépassé deux paliers, le petit groupe en atteignit un troisième qui donnait sur une grande salle. Tout en suivant le capitaine, Nicci avait aisément percé au jour les intentions psychologiques des architectes. En gros, c'étaient les mêmes que celles de Jagang, enclin à bâtir un peu partout de gigantesques structures. L'escalier, les paliers, la grande salle, tout cela visait à ralentir les visiteurs – souvent venus se plaindre ou réclamer une faveur – histoire que leur confiance et leur détermination aient fondu comme neige au soleil au moment où ils rencontraient enfin leur dirigeant.

Qui que soient les chefs d'Ildakar, Nicci n'avait aucune intention de se sentir toute petite face à eux.

Dans la formidable salle, la lumière entrait à flots par les fenêtres en forme d'arche qui monopolisaient quasiment tout un mur. À travers, on avait une vue plongeante sur la ville et ses innombrables merveilles.

Sur les dalles en marbre bleu polies au point d'évoquer la paisible étendue d'une mer d'huile, les bottes du capitaine produisaient un vacarme infernal. Comme une île au milieu de l'océan, une estrade supportait deux trônes occupés par un couple. Au niveau du sol, une table ovale entourée de bancs de pierre devait accueillir les membres du conseil, les jours de séance plénière.

Avery monta sur la plate-forme et mit un genou en terre, sa cape ondulant sur ses épaules et son dos.

— Sovrena Thora, sorcier en chef Maxime, je vous amène des visiteurs venus de D'Hara, une lointaine terre située de l'autre côté du linceul…

Grande et mince, la sovrena Thora était si belle qu'on aurait cru avoir affaire à une poupée de porcelaine. Le menton pointu, la bouche en cœur, des yeux verts hypnotiques, elle portait ses cheveux en chignon – le plus élaboré que Nicci, pourtant familière du grand monde, ait vu de sa vie. En soie bleue, sa robe fine ourlée de fourrure dissimulait son corps avec l'intention secrète de tout en révéler. Tenant plus de la toge que de la robe, le vêtement partait de son épaule gauche, s'enroulait autour de son opulente poitrine et, au niveau de ses hanches, se transformait en une cascade de tissu caressant ses cuisses, ses genoux et ses chevilles délicates.

L'homme assis près d'elle, sans doute le sorcier en chef Maxime, n'avait rien à lui envier en matière de beauté. De courts cheveux noirs, les sourcils épais, il arborait un bouc du plus bel effet. Adossé à son trône, un sourire nonchalant sur les lèvres, il avait les jambes croisées, comme s'il était dans son salon. Son pantalon noir semblant taillé dans de l'obsidienne plutôt que dans une longueur de soie, il portait une chemise à demi ouverte – sans doute pour mieux mettre en valeur le

pendentif en améthyste niché sur l'écrin de poils noirs de sa poitrine musclée.

Tenant la promesse faite à Richard, Nicci prit les choses en main en lieu et place de l'« ambassadeur itinérant ». Consciente de devoir s'imposer d'emblée, elle évita délibérément de s'agenouiller.

— Ayant entendu parler de votre légendaire cité, nous venons vous annoncer l'accession au pouvoir du seigneur Rahl, prélude à l'âge d'or qui attend le monde.

Thora redressa le dos, ignora superbement Nathan et Bannon, riva son regard dans celui de Nicci et parla d'un ton cassant :

— Nous vous souhaitons la bienvenue, mais Ildakar est une cité indépendante. Le monde extérieur ne nous intéresse guère.

— En revanche, intervint Maxime, le monde extérieur s'est toujours intéressé à nous… Ma chère Thora manque de curiosité… (Il se leva, souple comme un chat, et avança vers Nicci.) Oui, bienvenue à Ildakar. Dans notre cocon douillet, nous adorons recevoir d'intrépides explorateurs venus de contrées hostiles.

D'un geste circulaire, le sorcier désigna la direction générale où se trouvaient les fameuses contrées.

Alors que Bannon ne bougeait pas, visiblement dépassé par tout ça, Nathan n'hésita pas à aller rejoindre Nicci. Après avoir tapoté le jabot de sa chemise et tiré sur sa cape – une louable tentative pour se rendre présentable –, il sourit et se lança :

— Nous avons des trésors de connaissances à partager, et ces échanges seront bénéfiques aux deux parties.

Incertain, peut-être même nerveux, le vieil homme attendit la réaction de ses interlocuteurs. Dans cette partie, se souvint Nicci, il jouait très gros.

Son courage retrouvé, Bannon vint rejoindre ses amis. Avant que Nicci ait pu lui faire signe de se taire, il s'empressa de gaffer :

— Nous avons vu votre ville depuis les hauteurs de Kol Adair. Venu d'au-delà des montagnes avec mes amis, je suis originaire de Chiriya, une île. Vous en avez entendu parler ?

— Les îles sont au milieu de la mer, dit Thora. Et la mer se trouve très loin d'ici, en aval du fleuve et au-delà de son estuaire.

— N'est-ce pas le moment idéal pour en apprendre plus, très chère ? intervint Maxime. Le savoir est une forme de pouvoir !

— Du pouvoir, nous en avons assez…, lâcha Thora.

— Non, il en faut toujours plus.

— Pour être en désaccord sur tout comme ça, lança Nathan, jamais à court de traits d'esprit, vous devez être mari et femme. Je me trompe ?

— Depuis près de deux mille ans, oui, répondit Maxime, longtemps avant l'arrivée du général Utros, ce conquérant de paille.

Thora ne broncha pas. À l'évidence, elle avait depuis longtemps cessé de compter les années de mariage – et appris à se résigner.

Sur un côté de la salle, une porte s'ouvrit et six sorciers entrèrent en trombe. Cinq sorciers et une magicienne, plutôt, tous en tunique longue et lestés d'amulettes et d'autres signes ostentatoires de leur position.

Le capitaine Avery se leva et recula.

— Le *duma* des sorciers vient d'arriver.

— Merci de l'avoir convoqué, capitaine, dit Thora sans se lever de son trône. Les membres du conseil doivent entendre ce que nos invités ont à dire. (La sovrena marqua une courte pause.) En supposant que ça ait un sens.

Maxime descendit en hâte de l'estrade et gagna la longue table où ses six collègues étaient en train de prendre place. Écartant les bras, il se tourna vers les trois visiteurs :

— Souffrez que je vous présente les autres grands sorciers d'Ildakar : Damon, Elsa, Quentin, Ivan, André et Renn.

Nathan salua tout ce petit monde, puis plissa le front, perplexe.

— Un nombre pair de conseillers ? C'est parfois délicat, quand il faut qu'une majorité se dégage.

— Pas tant que ça…, siffla Thora.

— Le conseil comptait sept membres, jadis, mais une magicienne a voulu se dresser contre la sovrena… Une très mauvaise idée. (Maxime lissa son bouc noir.) Pauvre Lani, ça ne lui a pas réussi. Comme vous pouvez le voir…

Le sorcier en chef désigna une statue perchée sur un socle, face au mur constellé de fenêtres. Une grande et fière femme, parfaitement préservée, la colère et l'indignation toujours visibles sur son visage. Nicci remarqua qu'elle avait les doigts repliés, comme pour lancer un sort. Mais on l'avait pétrifiée avant…

— Cet événement regrettable est vieux d'un siècle, précisa Thora. Depuis, plus personne ne s'est opposé à moi.

— Sans Lani, on s'en est plutôt bien sortis, non ? intervint le sorcier appelé André.

Le crâne tondu, il portait une barbe tressée qui se dardait comme une lame sous son menton.

— Chacun dans son domaine d'expertise, nous avons tous une mission à accomplir à Ildakar.

Regardant alternativement Thora et Maxime, Nicci crut voir l'épais rideau qui les séparait en permanence. À son corps défendant, elle ne put s'empêcher de comparer leur froideur à l'amour qui unissait Richard et Kahlan. La sovrena et son époux, à l'évidence, n'étaient pas – ou plus – liés ainsi.

— Quinze siècles de paix…, dit Elsa, une solide matrone en tunique violette. Jadis, nous nous sommes unis pour défendre Ildakar, et ce fut un succès. Aujourd'hui, la cité est exactement comme nous voulons qu'elle soit.

— Comme nous le voulons, oui…, approuva Thora. Après avoir protégé Ildakar, nous avons fondé la société parfaite dont nous rêvions.

— Nous avons vu l'armée, dehors… Des centaines de milliers d'hommes pétrifiés. Un sacré exploit magique ! Ces soldats sont ici depuis quinze siècles ?

— S'en prendre à notre ville fut la plus grande erreur du général Utros, dit Maxime. L'empereur Kurgan, ce crétin, pensait qu'avoir une puissante armée suffisait pour conquérir le monde et le piller… (Il tira sur les pans de sa chemise, comme s'il avait soudain très chaud.) Mais une force conventionnelle, même de cette taille, ne faisait pas le poids face aux sorciers d'Ildakar.

Le sorcier en chef commença à faire les cent pas devant les membres du conseil.

— Pendant que Croc de Fer se prélassait dans son palais, laissant Utros se battre à sa place, nous avons bâti des défenses qui marquèrent la fin du plus grand général de l'histoire.

Comme pour faire de l'ombre à son mari, Thora reprit le récit au vol :

— Les troupes d'Utros venaient des montagnes. Selon nos éclaireurs, il était à la tête de cinq cent mille hommes, mais de ce nombre, il faut retrancher ses pertes avant le lancement du siège. Cela dit, en campagne, comment nourrit-on une armée de cette taille ?

— Ou même moitié plus petite, précisa le conseiller Damon.

Les cheveux bruns, ce colosse portait une moustache tombante ornée d'une perle à chaque extrémité.

Bâti en force, les cheveux noirs et la barbe en bataille, Ivan se trémoussait sur son banc comme s'il cherchait quelque chose à briser en deux. Sur sa peau de bête ocre, la magicienne remarqua d'étranges symboles.

Troublée, elle s'aperçut que ce pourpoint ressemblait beaucoup au pelage marqué au fer de Mrra.

— En les pétrifiant, grogna Ivan, nous avons fait une faveur à ces hommes. Nous aurions dû les laisser crever de faim – ou leur transmettre toutes nos maladies. Puis les regarder mourir d'inanition en riant comme des gosses, bien à l'abri de notre linceul.

— En nous unissant, un seul coup a suffi pour en finir avec eux. (Thora ne manifestait toujours pas l'intention de se lever.) Lancer ce sort fut une expérience fabuleuse… Bien sûr, il y a eu un coût…

Thora regarda son époux avec le plus grand respect.

— Le sorcier en chef fut le point focal du sort de pétrification. C'est Maxime qui a concentré la magie et transformé tous ces salauds en pierre.

Le sorcier en chef rayonna :

— N'ai-je pas toujours été le meilleur sculpteur d'Ildakar ? Cela dit, ma tendre épouse est également très puissante, comme la pauvre Lani a payé pour l'apprendre.

— Après avoir empêché le siège et neutralisé l'armée d'Utros, continua Thora, nous savions que ce n'était pas terminé. Avide de vengeance, Kurgan pouvait à tout moment lever une nouvelle armée. Sinon, un autre despote risquait un jour ou l'autre de s'en prendre à nous.

» Nous en avions assez de cette violence ! conclut Thora, rouge de colère.

— Tout le monde s'en lassait, en effet, dit Maxime avec un grand sourire pour Nicci.

Aussitôt, celle-ci se raidit. Il ne comptait quand même pas lui faire sa cour ?

— Du coup, continua-t-il, nous nous sommes retirés du monde. Après avoir conçu les sortilèges dont nous avions besoin, nous avons étendu sur Ildakar un linceul qui nous enveloppe dans un cocon de sécurité et résiste à tout depuis un peu plus de quinze cents ans.

Satisfait, Maxime se frotta les mains.

Croisant langoureusement les jambes, Thora fit chanter la soie bleue de sa toge.

— Du coup, nous avons eu tout loisir de fonder puis de développer notre société parfaite.

Quand la sovrena baissa les yeux sur ses visiteurs, les dévisageant tour à tour, son sourire rappela à Nicci la lame affûtée d'un couteau de boucher.

Chapitre 9

Alors qu'ils atteignaient les contreforts de la dernière montagne d'une longue chaîne, très loin de Surplomb du Monde, les deux jeunes gens s'immobilisèrent pour observer l'étendue d'eau qui miroitait au soleil devant eux. Certes, ils étaient en mission pour la magicienne Nicci, mais ça ne les empêchait pas de s'émerveiller.

Oliver cligna plusieurs fois des yeux pour focaliser sa vision. Après des années passées aux archives, ses yeux étaient habitués à déchiffrer d'antiques textes à la lumière des lampes. Ce fabuleux paysage stimulait son imagination.

— C'est l'océan ? demanda-t-il. Je ne l'avais jamais vu…

— Comme tout un chacun, à Surplomb du Monde, dit Peretta.

Debout tout à côté de son compagnon, la mince jeune femme mit une main en visière pour ne pas être éblouie par le soleil couchant.

Peretta faisait partie des mémoristes – des détenteurs du don qui gravaient dans leur mémoire d'innombrables grimoires et traités d'histoire. Manque de chance, cette aptitude remarquable l'incitait à croire qu'elle savait tout.

— De toute façon, reprit Peretta, ce n'est pas l'océan. (Comme si elle allait faire un sermon, elle écarta les bras.) Ce n'est qu'un fleuve qui finit par se jeter dans l'océan, comme nous l'ont expliqué les gens de Lockridge. Regarde bien, on aperçoit la berge opposée…

Oliver plissa de nouveau les yeux. Oui, on voyait une rive, même pas si loin que ça…

— Ton « fleuve » est beaucoup plus large que notre cours d'eau, à la maison.

— Normal, c'est une petite rivière… Là, tu vois un vrai fleuve.

Oliver modifia la position de son sac à dos. Après des journées de marche à travers l'Ancien Monde, tous ses muscles lui faisaient mal et les lanières lui irritaient la peau.

— C'est mon premier fleuve, je l'avoue…, souffla Oliver.

Pour pouvoir délivrer leur important message au seigneur Rahl, les deux jeunes volontaires avaient encore de la route à faire.

— Pareil pour moi, fit Peretta avec un de ses rares sourires.

Dès qu'elle cessait d'avoir l'air omnisciente, la jeune femme devenait plutôt jolie. À dix-huit ans, elle était encore un peu frêle et manquait parfois de grâce. En revanche, elle avait de très beaux yeux sombres et des cheveux bruns bouclés qui faisaient comme une corolle

à son petit minois. Malgré sa mauvaise vue, Oliver la distinguait très bien quand ils étaient près l'un de l'autre, et c'était arrivé souvent depuis leur départ de Surplomb du Monde.

Trop souvent, peut-être ?

Marchant en direction du fleuve, Oliver et Peretta quittèrent les contreforts puis s'engagèrent sur une piste assez large sillonnée d'ornières de chariots. Des deux côtés s'étendait une plaine semée de hautes herbes, de massifs de roses sauvages et de saules ratatinés.

La simple idée que d'autres gens soient passés par là, peut-être même récemment, aida Oliver à oublier le mal du pays. Ils étaient si loin de Surplomb du Monde…

Avec un peu de chance, se dit le jeune homme, ils trouveraient devant eux un village où de braves gens leur offriraient un repas, une agréable conversation et une douillette chambre avec deux lits – voire un seul matelas défoncé, s'il n'y avait pas mieux. Au fil de leur voyage, Peretta et lui avaient appris à se contenter de peu. Et depuis que la magicienne Nicci les avait chargés d'une mission, ils partageaient le même objectif.

Les gens de Surplomb du Monde – et le reste de l'humanité aussi – devaient une fière chandelle à Nicci et à ses compagnons. Pour commencer, la magicienne avait vaincu le Buveur de Vie, qui menaçait d'assécher le monde en usant de son don. Ensuite, elle avait abattu Victoria et désamorcé sa machine destructrice à base d'invasion végétale.

Cet exploit-là avait coûté la vie à la pauvre orpheline nommée Chardon, qui reposait désormais au-dessus de la vallée qu'elle avait contribué à sauver.

Mais Nicci et Nathan avaient leurs propres objectifs aussi. En signe de gratitude pour leurs services, et parce que c'était la bonne chose à faire, les habitants de Surplomb du Monde avaient fourni deux volontaires prêts à traverser des terres inconnues pour atteindre Tanimura puis l'empire d'haran. En plus d'une copie des informations consignées par Nathan dans son livre de vie, Oliver et Peretta transportaient des lettres destinées au seigneur Rahl. Car il fallait à tout prix qu'il soit informé de l'existence de Surplomb du Monde et de sa formidable bibliothèque de magie. Une nouvelle dont les Sœurs de la Lumière sauraient elles aussi tirer parti…

Dans l'excitation du moment, Oliver s'était porté volontaire, excité à l'idée de découvrir le vaste monde. Bien entendu, il n'imaginait pas dans quelle galère il s'embarquait…

Peretta avait accepté de l'accompagner afin de représenter les mémoristes, qui ne s'entendaient pas toujours très bien avec les érudits traditionnels comme Oliver. Victoria ayant été la dirigeante des mémoristes, le jeune homme se demandait si Peretta était motivée

par la culpabilité plus que par le sens du devoir.

Cela dit, personne ne les avait interrogés sur leurs motivations. Puisqu'ils voulaient partir, qu'ils partent !

Pendant qu'ils se préparaient, Oliver avait écumé les archives en quête d'informations sur les terres habitées situées à l'ouest des montagnes, sur la côte et sur le grand océan.

Souvent malade dans sa jeunesse, il était plutôt frêle. Très tôt, il s'était réfugié dans la fabuleuse bibliothèque, au cœur de la mesa, s'immergeant dans la lecture et dans le recensement des textes. À Surplomb du Monde, les étudiants étaient chargés d'inventorier un nombre incroyable d'ouvrages. Consigner les titres, classer les livres, les tablettes et les rouleaux… Tout sauf les *utiliser*. Réputées bien trop dangereuses, les archives magiques ne devaient plus servir à qui que ce soit. Et c'était très bien comme ça…

— Avant de commencer à apprendre, avait dit un jour Simon, le conservateur en chef, nous devons d'abord savoir ce qu'il y a sur nos rayonnages.

Fasciné par ce qu'il lisait, Oliver oubliait souvent sa tâche première – le classement ! – pour se plonger dans des traités d'histoire ou de géographie, des recueils de récits et de légendes ou de mystérieux grimoires.

Avant de partir, il avait étudié toutes les cartes disponibles. Ensuite, il avait retrouvé Peretta hors de la ville.

— Qu'est-ce qui t'a retenu ? l'avait-elle tancé. J'ai en mémoire toutes les informations pertinentes. Tu n'aurais pas dû perdre ton temps…

Une fois sortis des canyons, les deux jeunes gens avaient suivi à la lettre les descriptions détaillées et les notes fournies par Nathan. À cause des ravages provoqués par le Buveur de Vie, tous les villages proches de la grande vallée étaient abandonnés. Traverser ces lieux déserts avait plus d'une fois valu des frissons glacés à Oliver…

Dans les montagnes, en revanche, les deux voyageurs avaient rencontré des paysans, des fermiers et des mineurs qui habitaient de petits camps qui semblaient s'être récemment réveillés d'un profond et long sommeil. À Lockridge, après qu'Oliver eut mentionné Nicci et Nathan, les deux émissaires de Surplomb du Monde avaient reçu un accueil triomphant.

Bien des jours plus tard, alors que Peretta et lui longeaient le fleuve, l'oreille enchantée par le doux murmure du courant, Oliver pensait surtout au chemin qui les attendait encore. Nicci, Nathan et Bannon venaient vraiment de très loin, ses pauvres pieds pouvaient en témoigner. Peu enthousiaste à l'idée de devoir les forcer à marcher, il se consola en pensant au sophisme qui lui avait si souvent remonté le moral, à Surplomb du Monde.

En lisant une page à la fois, on peut arriver au bout du plus gros livre du monde. Pour lire la bibliothèque entière, il faut s'attaquer à un livre à la fois, puis à un rayonnage et enfin à une salle…

Voir le voyage sous ce jour semblait une bonne idée.

Une truite tachetée bondit soudain hors de l'eau, goba un insecte en plein vol et replongea. Fasciné, Oliver s'arrêta pour voir les ondulations de l'eau.

— Ce fleuve m'impressionne, avoua-t-il. Je sais que nous allons dans la bonne direction parce qu'il va se jeter dans l'océan – là où nous allons aussi.

— Je sais tout ça, lâcha Peretta en repoussant en arrière ses boucles brunes.

Elle continua son chemin, ouvrant la marche sans prendre le temps de s'émerveiller de rien.

En aval du fleuve, les deux messagers tombèrent sur d'autres villages où on les accueillit très bien. S'ils n'avaient pas d'argent pour payer le gîte et le couvert, ils pouvaient raconter des myriades d'histoires, et c'était au moins aussi précieux aux yeux des villageois.

Cerise sur le gâteau, ces braves gens les aidèrent à s'orienter. Leur prochaine étape importante, Renda-sur-Baie, était un village de pêcheurs où Nicci et ses compagnons avaient rejeté à la mer les terribles Norukai.

Un après-midi, sous un soleil de plomb, Oliver et Peretta se sentirent vraiment mal dans une atmosphère humide très différente de celle du désert. S'il favorisait la pousse d'une végétation luxuriante, le fleuve attirait aussi des nuées de moustiques et d'autres insectes mordeurs ou piqueurs.

Malgré des gestes frénétiques, Oliver ne parvenait pas à chasser ces assaillants.

— Je crois que notre sueur les attire, dit-il. Pourtant, ce n'est pas l'eau qui manque.

— Ils se fichent de notre sueur, dit Peretta, hautaine. Ce sont des buveurs de sang. C'est expliqué dans un des livres que j'ai mémorisés.

— Je ne sais pas pourquoi, mais ça ne me surprend pas, marmonna Oliver.

Au début, pour passer le temps, les voyageurs échangeaient souvent des récits. Oliver résumait ses lectures, et Peretta récitait les meilleurs passages de livres particulièrement intéressants. Puis les choses avaient changé, la jeune femme semblant considérer leur relation comme une compétition permanente. Peu désireux de déclencher un conflit, Oliver s'était accommodé de cette situation.

Un jour, Peretta s'était emmêlé les pinceaux au milieu d'une phrase. Elle, oublier des mots qu'elle avait mémorisés ? À l'évidence,

c'était la pire chose qui pouvait lui arriver. Des larmes aux yeux, toute tremblante, elle s'était enfoncée dans des broussailles sous prétexte d'avoir « quelque chose à faire ». En réalité, elle avait passé de longues heures à pleurer, Oliver le savait, même s'il ne comprenait pas pourquoi.

Suivant la route plutôt fréquentée, ils atteignirent une zone de hautes collines où le fleuve, devant eux, s'élargissait avant de se déverser dans une baie. Au-delà, le monde n'était plus qu'une vaste étendue bleue ourlée d'écume par endroits.

Cette fois, Oliver ne distingua pas la rive d'en face, et ça n'avait rien à voir avec sa mauvaise vue. Très loin devant lui, l'eau et la ligne d'horizon se confondaient…

Près du jeune homme, Peretta se tut au milieu d'une phrase, ses grands yeux marron écarquillés.

— Esprits bien-aimés ! s'exclama-t-elle, une main serrant le bras d'Oliver. On dirait que la moitié du monde est inondée…

— Je crois plutôt que c'est ça, l'océan…

Pour une fois, la jeune mémoriste ne discutailla pas.

— On dirait bien que tu as raison…

À l'embouchure du fleuve, ils trouvèrent Renda-sur-Baie, exactement comme ils l'avaient prévu. Marchant d'un pas plus vif, ils y entrèrent en se souvenant du récit des trois visiteurs. Après un combat acharné contre les Norukai, Nicci, Nathan et Bannon étaient partis, laissant le soin aux villageois de recoller les morceaux…

Quand ils aperçurent les deux voyageurs, les habitants ne parurent pas s'émouvoir. Les colporteurs ne devaient pas être rares, dans la région.

En approchant, Oliver et Peretta saluèrent joyeusement ces braves gens. Plusieurs vinrent à leur rencontre, l'air curieux, et le jeune érudit cita le nom qui, il le savait, ferait office de sauf-conduit.

— C'est la magicienne Nicci qui nous envoie, et nous sommes en route pour D'Hara.

— Un très long voyage, ajouta Peretta. Nous avons besoin d'aide.

Surpris, les villageois se regardèrent puis murmurèrent entre eux. Du coin de l'œil, Oliver distingua des maisons en cours de construction, au cœur de la ville, et des tours encore inachevées, des deux côtés de la baie.

Un type costaud à la longue barbe brune sourit aux deux jeunes gens.

— Je suis Thaddeus, le nouveau maire de Renda-sur-Baie. Si ce sont nos sauveurs qui vous envoient, soyez les bienvenus ! Que pouvons-nous faire pour vous ?

Peretta avança et parla très vite :

— Nous devons délivrer des informations vitales venant de Nicci et

de Nathan. Il est aussi question de la bibliothèque de Surplomb du Monde… Nos ordres sont clairs : contacter dès que possible le seigneur Rahl et les Sœurs de la Lumière.

— Avant de partir, dit Thaddeus, Nicci et Nathan nous ont laissé les mêmes instructions. Nous avons envoyé deux messagers, mais sans connaître la distance à parcourir. Vous deux, vous aurez des nouvelles plus fraîches pour le seigneur Rahl…

Avant de répondre, Oliver s'essuya le front d'un revers de la main et chassa une mouche importune.

— Il nous faut un bateau et quelqu'un qui puisse nous conduire de la Côte Fantôme à une ville du Nord. Ce serait déjà un bon début.

Le maire n'hésita pas une seconde.

— Considérez que c'est acquis. Pour aider Nicci, nous ferions n'importe quoi.

Chapitre 10

En l'honneur de leurs visiteurs, les sorciers d'Ildakar organisèrent une grande fête.

Après avoir lu pendant des siècles de fabuleux récits sur l'antique mégalopole, Nathan prenait un plaisir fou à y être. En arpentant les rues en spirale, il avait admiré les jardins suspendus, les bâtiments blancs, les toits émaillés et les superbes tours. Craignant d'être tombé dans quelque transe, il lui était arrivé d'avoir envie de se pincer pour y croire.

Mais son intérêt pour la ville avait des motivations plus profondes. Depuis qu'il l'avait vue, à Kol Adair, il espérait que la solution de son problème était à Ildakar.

« À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier… »

À présent, il comprenait le sens de ces mots. Enfin arrivé à l'endroit où il devait être, il pouvait raisonnablement attendre que les plus grands sorciers de l'histoire l'aident à redevenir lui-même.

— Il n'y a pas de meilleures raisons pour organiser un banquet ! s'écria Maxime, assez fort pour faire sursauter les alouettes en cage de son épouse. Qu'on prévienne les cuisiniers, et qu'on fasse abattre un beau yaxen. Les boulangers aussi devront se surpasser. Que cette fête soit inoubliable !

Avec un rictus, Maxime jeta un coup d'œil à Thora, pas plus enthousiaste que ça.

— Comme vous le voyez, ma femme a du mal à cacher son excitation.

Thora tira sur le tissu bleu de la toge qui coulait comme de l'huile le long de son corps voluptueux.

— Ildakar est impitoyable avec ses ennemis, de l'intérieur comme de l'extérieur. Avec ses amis, en revanche, elle sait se montrer chaleureuse.

Le haut capitaine Avery n'était pas bien loin de la sovrena et ne cachait pas la tendresse qu'elle lui inspirait. Bien qu'il fût le protecteur officiel de la cité, le fringant officier semblait surtout se concentrer sur la sécurité et le bien-être de la belle et glaciale Thora.

Les yeux baissés, leur voix à peine plus haute qu'un murmure, des serviteurs furent chargés de guider les « invités » hors de la tour, puis jusqu'à une somptueuse villa.

— C'est la résidence de la sovrena et du sorcier en chef, expliqua un domestique qui faisait penser à un soupir de lassitude ambulant. Vous aurez chacun une chambre où vous pourrez faire vos ablutions et vous changer – des tenues propres vous seront fournies. Le banquet commencera dans une heure. (L'homme sourit poliment, mais sans une once de chaleur.) J'espère que vous avez faim.

Entendant son estomac grommeler, Nathan conclut qu'il était dans l'état rêvé pour festoyer. Mais il était aussi pressé d'exposer son problème aux sorciers et d'obtenir leur aide…

— Une heure ? s'étonna Bannon. Pour préparer un banquet de ce genre, il faut plusieurs jours.

Le domestique peu aimable fronça les sourcils.

— En principe, oui, mais les membres du conseil n'ont aucune envie d'attendre. Puisqu'ils l'ont ordonné, nous ferons ce qu'ils demandent.

La villa, en réalité un petit palais, était partout richement décorée. Sur les hautes colonnes de marbre veiné de rouge et d'or, des runes et des glyphes composaient un ensemble complexe de sorts de défense. Des étendards y pendaient, arborant le soleil et les éclairs symboles de la cité.

Après que les serviteurs eurent conduit Bannon et Nicci dans leurs chambres respectives, Nathan balaya du regard celle qu'on lui avait allouée. Un lit spacieux, des rideaux vaporeux aux fenêtres ouvertes, des vases emplis de gueules-de-loup et même, sur le balcon, un géranium dont les feuilles recouvraient en partie la balustrade…

Fixée à un mur, une cuve hémisphérique permettait à l'occupant de faire ses ablutions. En même temps, elle tenait lieu de miroir liquide.

Quand il y plongea les mains, Nathan dissipa son reflet, mais non sans avoir pris la mesure des interventions les plus urgentes. Le visage couvert de poussière et les cheveux emmêlés – beaucoup plus que d'habitude –, il fit ce qu'il fallait puis inspecta les vêtements laissés à son intention par un serviteur. Après tant de jours passés dans les mêmes « frusques », se changer serait un plaisir.

Au bout d'une heure, propre comme un sou neuf et vêtu à la dernière mode d'Ildakar, Nathan Rahl eut le sentiment d'être un homme nouveau – mais toujours pas un sorcier et un prophète.

Sa longue tunique d'emprunt en soie verte, bordée de cuivre aux poignets et à l'ourlet, changeait beaucoup de sa (jadis) flamboyante tenue de voyage, mais elle avait le mérite d'être propre.

Utilisant le peigne en écaille de tortue trouvé parmi les débris, après leur naufrage sur la Côte Fantôme, le vieil homme avait réussi à débroussailler ses cheveux et découvert – quel plaisir ! – qu'ils étaient

désormais assez longs pour être portés en queue-de-cheval.

Faute de véritable miroir, Nathan vérifia son allure dans la cuve-miroir et décida qu'il était redevenu présentable. Et même plus que ça, à vrai dire. Un type qui en jetait, comme il convenait pour l'ambassadeur itinérant de D'Hara.

Quand il rejoignit ses amis dans le couloir de la salle des festins, le vieil homme vit que Bannon aussi était transfiguré. Parfaitement récuré, il rayonnait dans une tunique courte marron tenue par une ceinture en tissu noir et un pantalon ample assorti dans lequel, cependant, il ne paraissait pas totalement à son aise.

Dédaignant la tenue qu'on lui avait proposée, Nicci avait utilisé sa magie pour nettoyer et sécher sa robe noire. Ainsi vêtue, plus sobrement qu'à la mode d'Ildakar, ses cheveux blonds brossés et ramenés en arrière, la magicienne restait d'une saisissante beauté. Bien que ses hôtes lui en aient proposé toute une collection, elle n'arborait aucun bijou – et nul n'aurait pu prétendre que ça manquait à sa mise.

— Magicienne, tu es splendide au naturel, s'extasia Nathan.

Nicci le regarda, sourcils froncés.

— L'idée n'est pas d'être splendide mais d'inspirer le respect.

— Et ta splendeur, alliée à ton charme, t'en attirera à profusion.

— Dans ce cas, j'espère pouvoir t'aider à trouver ce que tu es venu chercher ici… Te revoir en pleine forme serait une joie.

Se détournant, Nicci suivit les domestiques qui introduisirent les invités dans la salle des festins de la villa.

Nathan ne se formalisa pas de ce dialogue un peu sec. La magicienne, il le savait, n'était pas à l'aise avec les compliments – autant pour les recevoir que pour en donner, fallait-il préciser.

Souriant aux anges, Bannon emboîta le pas à Nicci.

— Une ville comme ça, je ne rêvais même pas d'y mettre un jour les pieds. Et un banquet avec des têtes couronnées ! Douce Mère la Mer, j'aimerais pouvoir raconter ça à Chiriya.

— À qui, si je peux me permettre ? demanda Nathan. Si j'ai bien compris, tu n'as plus personne sur ton île.

Trop tard, le vieil homme mesura à quel point sa saillie était cruelle.

En un clin d'œil, Bannon se décomposa. Sur Chiriya, son père, un type violent et cruel, avait battu sa mère à mort. Et Ian, son ami d'enfance, avait été enlevé par des Norukai, lui laissant le sort peu enviable de celui qui s'en était tiré en fuyant. Lui rappeler son infortune, décidément, n'avait pas été très délicat…

Sincèrement contrit, Nathan serra l'épaule du jeune homme.

— Désolé, fiston. Nous sommes partis à l'aventure, comme tu le

désirais, et Ildakar est la merveille des merveilles. Ensemble, nous saurons en profiter.

Bannon reprit du poil de la bête.

— Pour sûr qu'on en profitera !

Énorme comme tout le reste dans la villa, la salle des festins était à ciel ouvert, un treillis de vignes lui tenant lieu de plafond. Sur la grande table, on avait disposé un vase de fleurs tous les cinq pieds et une grande cage en or reposait sur un présentoir, près du siège de la sovrena. Des alouettes y voletaient, certaines daignant même pousser quelques trilles.

Quand il découvrit l'extraordinaire buffet, Nathan ne put empêcher son estomac de grommeler une nouvelle fois. Au milieu de la table trônait une énorme broche où était fiché un grand rôti mariné aux herbes et dont le jus odorant coulait dans un plat ovale. Autour, des paniers proposaient des tresses de pain piquées de fruits rouges et de noix qui évoquaient de riches pierres précieuses serties sur des montures d'or. Montées en pyramide, des coupes offraient à la voracité des convives des tranches de fruits frais et toute une variété de crèmes. Pour accompagner la viande, des pommes de terre sautées voisinaient avec des légumes et d'autres tubercules arrosés de beurre fondu.

Comme des fourmis dérangées par un intrus, une horde de domestiques s'agitait autour de la table et des invités.

Alors que Thora et Maxime siégeaient aux places d'honneur, le haut capitaine Avery au garde-à-vous pas très loin de sa dame, les six membres du *duma* étaient répartis des deux côtés de la table. À la grande surprise de Nathan, Amos et ses deux copains étaient également de la fête.

Dès qu'il les aperçut, Bannon sourit aux trois jeunes gens. Voyant qu'ils ne semblaient pas le remarquer, il ne sut plus sur quel pied danser.

La seule femme du conseil, Elsa, paradait dans un châle gris et une robe couleur argent un peu trop petite pour sa solide corpulence. Repérant Nathan, elle désigna la chaise proche de la sienne.

— Sorcier, tu veux bien te joindre à moi ? La chaise à côté de celle du sorcier en chef est réservée à la magicienne Nicci.

— Ce sera un plaisir et un honneur, très chère, dit Nathan en s'asseyant.

Si elle n'était pas « belle » à proprement parler, Elsa méritait au minimum l'adjectif « jolie ». À dire vrai, elle ressemblait beaucoup à Annalina Aldurren, la Dame Abbesse avec qui Nathan avait pas mal bourlingué, après leur évasion du Palais des Prophètes. Au fil de leurs voyages, Anna s'était révélée une compagne des plus intéressantes, malgré quelques défauts agaçants. Au bout du compte, Nathan s'était

énormément attaché à elle. Hélas, les Sœurs de l'Obscurité l'avaient assassinée. Un deuil cruel, mais quand on vivait mille ans, perdre des proches et des connaissances faisait partie du contrat.

Après avoir souri à Elsa, le vieux coquet rectifia un pli, sur sa tunique verte.

— Des arômes délicieux et une compagnie triée sur le volet…, lança-t-il, courtois comme à l'accoutumée.

— Ildakar tient à se montrer sous son meilleur jour, répliqua Thora. Nous sommes pressés d'en savoir plus sur votre pays et sur la raison de votre visite.

Magnifique dans sa robe noire, Nicci prit place à côté de Maxime. Comme les membres du conseil, elle attendit que les domestiques viennent remplir son assiette.

Un grand type aux bras très longs découpa des tranches de viande et servit la magicienne avant Nathan et Bannon.

— Le rôti de yaxen est une merveille, déclara Maxime. Une des grandes spécialités de notre ville.

— Qu'on me donne une tranche du morceau de choix…, marmonna Ivan sur son siège.

Assis non loin de lui, André se fendit de quelques explications :

— Les yaxen sont élevés pour produire une viande exceptionnelle. En quinze cents ans d'isolement, nous avons eu le temps de peaufiner nos méthodes. Chaque morceau vous fondra dans la bouche.

Prenant son assiette, il la tendit au domestique.

Peu intéressée par la gastronomie, Nicci entra dans le vif du sujet :

— Nous arrivons de D'Hara, où le seigneur Richard Rahl a vaincu l'empereur Sulachan, revenu d'entre les morts. Avant ça, il avait triomphé de Jagang et de son Ordre Impérial. Aujourd'hui, nous sommes dans l'Ancien Monde pour répandre ses paroles de paix et nous assurer qu'il n'y aura plus jamais de tyrans.

Nathan s'essuya délicatement les lèvres avec sa serviette, puis il ajouta :

— Nous sommes aussi venus pour des raisons personnelles. Selon toute vraisemblance, c'est une voyante qui nous a guidés vers vous. (Il sortit d'une poche le livre de vie dont il ne se séparait jamais.) Voilà les mots qui nous ont mis sur la piste :

« L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. Kol Adair est très loin au sud, dans l'Ancien Monde. À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier, et la magicienne devra sauver le monde. »

Le vieux sorcier sourit à l'assistance.

— Nous avons vu votre ville depuis Kol Adair, exactement comme ce texte le prédit. Du coup, nous pensons que quelqu'un, ici, pourra m'aider à redevenir entier.

André étudia le vieil homme de pied en cap.

— Et que vous manque-t-il, précisément ?

L'heure étant venue de dévoiler ses faiblesses, Nathan hésita un instant. Faute de pouvoir faire autrement, il finit par se lancer :

— Récemment, j'ai perdu mon don de prophétie – ce qui n'avait rien de catastrophique, si je peux me permettre de le dire, vu les ennuis qu'il m'a attirés. Mais les changements ne se sont pas arrêtés là.

Le vieil homme déglutit péniblement puis dissimula sa gêne derrière un sourire.

— En D'Hara, j'étais un grand sorcier, en plus d'un prophète. Mais quand les prédictions furent bannies de l'autre côté du voile, il est apparu que ce don avait un lien avec mes autres pouvoirs. Bref, je ne suis plus un sorcier non plus. Si j'essaie de jeter un sort, les conséquences sont… Eh bien, disons « remarquables » et « imprévisibles », pour rester poli.

Maxime leva une main.

— Voilà des siècles que nous n'avons plus de lien avec les prophéties. Le linceul nous isolant du flot du temps, pourquoi nous soucierions-nous de prédictions et d'oracles ? Depuis les Grandes Guerres, nous n'avons plus de prophètes, et ça ne nous manque pas.

Le sorcier à la peau noire, Quentin, prit un pain aux raisins, l'étudia puis parla à Nathan tout en s'emparant d'un beurrier.

— Ça n'a aucun sens… Le don fait partie d'un individu. Il ne peut pas le perdre.

Une couronne de cheveux gris autour du crâne, cet homme avait l'air très vieux et très sage.

— Il n'a pas seulement perdu son don de prophète, dit Thora, mais la totalité de ses pouvoirs. (Elle regarda son mari.) Comment est-ce possible ?

— Je n'en sais rien, répondit Nathan. C'est pour ça que nous sommes ici, poussés par les indices de la voyante. À Ildakar, quelqu'un doit connaître la réponse. Alors, je me trompe ?

Nathan balaya l'assistance du regard, plein d'espoir.

— C'est très inquiétant, dit Renn.

Il se tamponna les lèvres avec sa serviette, mais un peu de jus coula quand même sur sa tunique. Ce type étant plus qu'enveloppé, sa multitude de mentons ne devait pas toujours lui faciliter la vie.

— Nous avons tous le don, ici… (Il blêmit soudain.) Si tu as perdu le tien, sorcier Nathan, le même mal pourrait nous frapper. Et si c'était contagieux, comme la grippe ?

— Je voyage avec lui depuis un bon moment, annonça Nicci, et il ne m'est rien arrivé.

— Ce cas mérite d'être étudié, dit André. Le sorcier Nathan sera un sujet des plus intéressants.

— Nous devrions plutôt l'appeler *l'ancien* sorcier Nathan, corrigea Thora. À Ildakar, les détenteurs du don bénéficient de bien des privilèges. Si ce sorcier est impuissant, nous devons nous montrer prudents…

Penché sur la table, André examina Nathan comme un maquignon inspecte un cheval.

— J'ai conçu beaucoup de sorts analytiques… Il faudra conduire des recherches, prélever des échantillons de sang…

Elsa se pencha vers Nathan et souffla :

— André est le plus grand sorcier de chair d'Ildakar. Ses exploits sont légendaires.

André prit une bouchée de viande et parla tout en mâchant :

— Il y a des siècles de ça, j'ai participé à la création des yaxen. C'est grâce à mon intervention qu'ils sont si délicieux.

— C'est quoi, un sorcier de chair ? demanda Bannon, toujours curieux.

— Quelqu'un qui peut modeler et métamorphoser les créatures vivantes, répondit André, fier de lui.

— Au fil des ans, ajouta Ivan, il a été très imaginatif. Dans l'arène, nous utilisons plusieurs de ses créations.

Les sangs glacés, Nathan pensa à l'ours de combat qu'ils avaient dû affronter dans les collines. Tout homme capable de créer une telle abomination était…

— Les inquiétudes du sorcier Renn sont fondées, dit Thora. Si un détenteur du don peut perdre ses pouvoirs, nous devons apprendre comment et pourquoi. Notre magie est-elle en danger ? Il faut résoudre ce problème… (Elle se tourna vers le sorcier de chair.) Tu as notre bénédiction, André… Et nos ordres. Étudie cet homme !

— Je l'aurais fait sans ordres, dit André, les yeux pétillants d'intérêt. (Il regarda Nicci.) Mais toi, magicienne, tu as toujours tes pouvoirs. Intacts, comme tu le prétends ?

Maxime se pencha vers Nicci et souffla :

— Tu rayonnes de beauté, mais je doute que ce soit un effet de ta magie.

— Non, c'est ainsi que je suis… Et oui, mon don est inchangé.

— C'est merveilleux ! s'exclama Maxime. À Ildakar, la hiérarchie sociale repose sur le don. Les dirigeants, c'est-à-dire nous, sont les plus puissants, ce qui est normal. Les marchands et les artisans, eux, ont au moins une étincelle de magie, mais fort peu de pouvoirs effectifs. Quant à ceux qui sont privés de tout don, ils nous servent comme des esclaves. Que pourraient-ils faire d'autre, les pauvres ?

— Je… Je n'ai pas le don, souffla Bannon.

— Oui, mais tu es notre invité, dit Amos, qui sembla enfin remarquer le jeune escrimeur. Ne te fais pas de souci.

— Et si tu sais te servir de ton arme, ajouta Brock, c'est une forme de don.

— Je suis très bon, assura Bannon, le rouge au front.

L'appétit toujours en berne, Nicci relança la conversation :

— Votre ville est impressionnante sur bien des plans, nous serions malvenus de le nier. Ildakar pourrait devenir la capitale méridionale de l'empire d'haran.

— Le seigneur Rahl, précisa Nathan, veut aider les pays ravagés par la guerre et donner aux gens la liberté de vivre comme ils l'entendent. Grâce à sa sagesse et à la puissance de son armée, nous vous serons très utiles.

Maxime prit une coupe de flan de légumes, y trempa sa cuillère et goûta.

— Nous ne savons rien de votre empire…

— Les empires naissent et meurent avec une lassante monotonie, soupira Thora. Des empereurs, nous en avons assez eu. Ildakar restera une cité libre et indépendante.

Nicci ne cacha pas son scepticisme.

— Une cité libre ? Avec vous deux en guise d'impératrice et d'empereur ?

— Absolument pas, dit Maxime, un peu trop vite.

— Vous arrivez un peu tard, grogna Ivan. Il y a des siècles, une alliance aurait pu nous être bénéfique, mais nous avons résolu notre problème.

— Le dresseur en chef Ivan parle d'or, dit Maxime. Il fut un temps où nous aurions accueilli à bras ouverts le seigneur Rahl. Par exemple quand le général Utros nous a assiégés. Mais nous avons réglé la question avec notre magie. (Il se pencha vers Nicci.) Tu es censée sauver le monde, magicienne ? Un programme que j'approuve. Mais nous n'avons plus besoin d'être sauvés. Ildakar va très bien.

— Nous vivons dans une société parfaite, rappela Thora.

— C'est bien possible, admit Nicci, mais je n'ai jamais vu une société, parfaite ou non, qui n'ait pas besoin d'être sauvée.

Chapitre 11

Entouré par les membres du conseil, Bannon ne se sentait pas à sa place dans la salle des festins.

Plus d'une fois, il avait vu Nicci réaliser des exploits avec son don, et il connaissait le potentiel de Nathan. Bien qu'il n'ait aucun pouvoir, le sorcier et la magicienne l'avaient accepté. Devenu membre de leur groupe, il avait conscience d'y jouer un rôle important.

Dans une mégalopole truffée de détenteurs du don, il se sentait aussi insignifiant que durant son enfance, sur Chiriya. Déconcerté, il regarda Amos, Brock et Jed. Eux aussi avaient des pouvoirs, comme ils l'avaient démontré un soir dans la plaine, mais avec de jeunes hommes de son âge, Bannon espérait que les choses se passeraient mieux.

Pour s'en assurer, il se pencha vers Amos et souffla :

— La sovrena et le sorcier en chef sont vraiment tes parents ?

Bien qu'en grande conversation avec ses amis, Amos daigna répondre :

— Oui, et ça signifie que je peux faire ce que je veux. Tu aimes tes quartiers ?

— Oui ! Je n'en ai jamais eu de plus beaux…

Jed prit une carafe, se servit de vin rouge et remplit le gobelet de Bannon, qui en avait pourtant à peine bu le tiers. Très puissant, ce cru lui faisait tourner la tête.

— Le vin est pas mal non plus… C'est du vin de sang.

Bannon éloigna le gobelet de ses lèvres.

— Tu veux dire qu'il est fait avec du sang ?

Les trois garçons ricanèrent de concert.

— Mais non, idiot ! Le vignoble est irrigué avec du sang d'esclave, voilà ce que ça signifie. Ça donne aux raisins un goût et une texture hors du commun. (Amos but une gorgée puis s'essuya les lèvres d'un revers de la main.) On sent vraiment la différence.

L'estomac vaguement retourné, Bannon trempa à peine les lèvres dans son gobelet.

Amos et ses amis se gavant aussi d'olives, il se demanda si celles-ci venaient du verger fertilisé par des cadavres d'esclaves.

Crachant un noyau, Amos le fit rouler entre ses doigts puis le jeta sur le sol.

— Quand on vit des siècles sous un linceul, il faut savoir faire flèche de tout bois. Les esclaves peuvent être sacrifiés à volonté.

Sans demander quel sacrifice avait procédé à sa création, Bannon prit un petit pain aux fruits secs et mordit dedans.

— Des esclaves, vous devez en avoir beaucoup, dit-il, songeant à son ami Ian, enlevé par les Norukai.

— Oui, parce qu'ils ont le droit de se reproduire… Sous le linceul, le flot normal du temps épargne les nobles détenteurs du don, comme mes parents et moi. Du coup, nous ne vieillissons pas. Les esclaves, eux, deviennent vieux et meurent – certains jeunes, parce qu'ils ont un accident.

— Ou qu'ils attrapent une maladie, ajouta Brock.

— Quand le linceul tombe, certains s'échappent, dit Jed, ce qui lui valut un regard furieux d'Amos. Dans les villes de montagne, il doit y en avoir des centaines.

— Les esclaves sont encouragés à se reproduire pour que leur nombre reste stable, dit Brock. Magnanimes, nous leur permettons de choisir librement leurs partenaires. Depuis une dizaine d'années, nous avons une autre source d'approvisionnement, puisque le commerce avec le monde extérieur a repris.

— Tu es sûr de ne pas avoir le don, Bannon ? demanda Amos, intrigué.

Le jeune escrimeur n'eut pas envie d'avouer qu'il était incapable de lancer le moindre sort.

— Je ne suis pas un sorcier, si c'est ça que tu veux dire. Mais n'avons-nous pas tous une étincelle de don ? En tout cas, c'est ce qu'affirme Nathan, puisque tous les gens dépourvus de magie ont été… envoyés ailleurs par le seigneur Rahl.

Jed avala une bouchée de légumes au beurre et ricana.

— Si j'ai bien compris, ton Nathan n'est plus un sorcier. Alors, ce qu'il raconte…

— Il est toujours un sorcier, objecta Bannon. Il a vécu mille ans et emmagasiné une somme incroyable de connaissances. Crois-moi, beaucoup d'ennemis ont appris à ne pas le sous-estimer. Même chose pour moi.

Le jeune escrimeur tapota sa hanche, où il portait Solide.

Amusé, Amos leva son gobelet de vin de sang.

— Buvons à notre nouvel ami, Bannon Farmer, et à toutes ses aventures !

Les autres trinquèrent, ravis d'avoir une excuse pour finir leur vin, mais ils semblaient surtout se moquer de leur invité. Contraint de boire aussi, Bannon se força à ne pas penser au sang d'esclaves qui avait irrigué les vignobles.

— Je peux vous en dire plus sur ce que nous avons fait… Par

exemple, comment nous avons sauvé les précieuses archives de Surplomb du Monde.

Voyant les trois oisifs suspendus à ses lèvres, Bannon jubila. Au plus profond de lui-même, il tenait à impressionner ces types.

— Surplomb du Monde ? répéta Amos. Jamais entendu parler…

— Une des plus grandes bibliothèques magiques connues… Nathan et Nicci l'ont sauvée. Avec mon aide.

— Et que fait-on de grimoires, quand on n'a pas le don ? demanda Brock.

— Je n'ai pas sauvé Surplomb du Monde pour moi, mais parce qu'il fallait le faire. De plus, j'ai mené mes propres batailles. Don ou pas don, j'ai contribué à la victoire de Nicci sur le Buveur de Vie puis sur les cruelles femmes de la forêt créées par Victoria.

À l'évocation des (à l'origine) adorables Audrey, Laurel et Sage, le pauvre Bannon frissonna.

— Elles étaient si belles… Mais venimeuses et mortelles !

— Par les gonades du Gardien, on dirait que tu parles d'une yaxen de soie… (Amos regarda Brock.) Celle dont je t'ai conseillé de te méfier…

Le jeune oisif s'empourpra.

— Elle m'a seulement égratigné, mais elle voulait faire beaucoup plus.

— Elle n'est plus là, dit Jed. La *dacha* l'a éliminée… Elle s'appelait Nectar…

— Poison aurait été plus adapté, lâcha Amos.

Grognon, Brock coupa un bout de sa tranche de viande.

Bannon reprit le fil de son récit :

— Quand les Selka ont attaqué notre navire, j'en ai tué vingt avec mon épée. Ces créatures sanguinaires avaient abattu tous les marins du *Randonneur des Vagues*.

— Mais toi, tu as survécu, fit Amos. Quelle chance !

— Oui, j'ai survécu, mais la chance n'était pour rien là-dedans.

Bannon s'apprêtait à passer au combat contre les Norukai, à Renda-sur-Baie, mais ses interlocuteurs semblaient en avoir assez de l'entendre.

— Et puis… Bon, il y a eu toute une série d'aventures et de batailles. Je vous les raconterai une autre fois.

Pour arriver à Ildakar, Bannon, Nicci et Nathan avaient accompli un périlleux voyage. À présent, se rappela le jeune homme, il était dans une cité de légende, en train de dîner avec les plus grands sorciers du monde. Logé dans des quartiers fabuleux, il portait des vêtements neufs et participait à un banquet extraordinaire. Au fond, tout ça n'était pas si mal…

— Je me demande si vos cuisiniers savent préparer du chou farci…

Sur Chiriya, on faisait pousser des choux.

— Nous en avons aussi, dit Jed. Pour les esclaves et les yaxen.

Bannon encaissa mal le coup.

— Je suppose que la recette ne vous intéresse pas…

Amos rit de le voir penaud et lui flanqua une tape sur l'épaule.

— Allez, ne t'en fais pas, tu es notre nouvel ami. Ensemble, nous ferons beaucoup de choses, et nous prendrons soin de toi. Reste avec nous, surtout. Depuis des siècles, Ildakar n'a pas changé.

Bannon eut du mal à y croire.

— Rien de neuf en si longtemps ?

— Quand une société est parfaite, pourquoi la transformer ? (Amos leva de nouveau son gobelet.) À Ildakar !

— À Ildakar ! répétèrent Jed et Brock.

Bannon but aussi et s'aperçut qu'il venait de vider son gobelet. En hôte attentionné, Jed le remplit.

— Notre nouvel ami est bien trop nerveux et timide, dit Amos. Le vin de sang change tout ça. Après, nous lui ferons découvrir les plus grands plaisirs d'Ildakar.

— Tu aimerais ça, Bannon Farmer ? demanda Brock.

Les plus grands plaisirs ? Un peu effarouché par la notion, Bannon se serait bien défilé, mais il ne voulait pas passer pour un idiot. Durant les jours voire les semaines à venir, Nicci et Nathan devraient travailler avec les sorciers. Et bien entendu, il n'aurait pas sa place là-dedans…

Souriant aux trois garçons, il accepta leur invitation.

— Oui, j'aimerais beaucoup ça !

Chapitre 12

Deux heures plus tard, le banquet s'acheva sur une farandole de desserts suivie d'une dégustation d'alcools forts.

Fatiguée, Nicci leva les yeux vers le plafond à ciel ouvert où des papillons de nuit tournaient autour des ceps de vigne. Au firmament, des milliers d'étoiles brillaient intensément.

Après le plat principal, le haut capitaine Avery se servit une assiette de douceurs puis vint la savourer à côté de Thora. La sovrena se détendit et alla même jusqu'à rire des remarques de son compagnon. Même s'il s'était généreusement servi, elle partagea ses gâteaux avec lui.

— La loyauté et la bravoure du capitaine sont dignes d'éloge, et sa force… (La sovrena soupira.) Avery est hautement compétent, et entièrement dévoué à Ildakar.

— Et à sa superbe sovrena, ajouta Maxime, non sans ironie.

Face à la relation de sa femme avec l'officier, il faisait montre d'une bienveillance qui dissimulait sans doute pas mal d'amertume.

— Il est sûrement plus compétent que tu l'as été ces derniers siècles, mon cher époux.

— Compétent, je le suis toujours, très chère, c'est la motivation qui n'est plus là.

Thora eut une grimace dédaigneuse.

— En ce qui te concerne, en tout cas, précisa Maxime en s'adossant à son siège. Mais ça peut changer, disons dans un millier d'années.

— Le temps que tu te sois lassé de toutes les autres femmes d'Ildakar ?

— Voilà qui semble peu probable… Comment pourrais-je oublier que tu es mon épouse et ma bien-aimée ? Voyons, regarde-toi ! Où trouverais-je une beauté pareille ?

Maxime but une gorgée de vin et ajouta :

— Une beauté extérieure, je veux dire…

Thora tapota la main du capitaine, qui semblait très gêné d'être pris entre deux feux. Pour se donner une contenance, il ajusta son épaulière rouge.

Après avoir levé le coude, les six membres du conseil bavardaient joyeusement. Nathan lui-même se révélait inépuisable, hésitant parfois sur un mot ou l'autre.

Son gobelet dans la main gauche, Maxime se leva et vint se placer

derrière le siège de Nicci. Dans son regard, la magicienne, au passage, vit quelque chose qui lui déplut profondément.

Aussitôt, elle fut sur ses gardes. Dans sa vie, beaucoup d'hommes s'étaient servis d'elle sans qu'on puisse parler d'amour. Quand elle était la Maîtresse de la Mort, Jagang avait fait d'elle son jouet. Avant, elle avait dû « servir sous les tentes », comme on disait alors pudiquement.

Maxime se pencha vers elle.

— Au cours de longs siècles de paix, les nobles détenteurs du don d'Ildakar ont eu tout loisir de développer leurs compétences en matière de plaisir charnel. (Il se pencha un peu plus.) Nos techniques, j'ose le dire, sont inconnues dans le monde extérieur.

— De quoi être très fier, en effet… Et si tu les mobilisais pour satisfaire ta femme ?

Le sorcier en chef s'esclaffa.

— Satisfaire Thora, c'est mission impossible, va donc en parler à tous les hommes qu'elle a rejetés. Non, interroge le capitaine Avery, plutôt. Je me demande comment il se débrouille…

— Une affaire de talent et de virilité naturelle, lâcha Thora, glaciale.

Des gloussements saluèrent cette… saillie. Contrairement aux sorciers, Nicci ne trouva pas ça drôle, mais elle remarqua que Maxime semblait s'en ficher comme d'une guigne.

— Tu ne me rendras pas jaloux, mon épouse, parce que notre arrangement me convient aussi bien qu'à toi.

Maxime se pencha tellement que Nicci sentit son haleine avinée.

— Je dois t'informer d'une tradition spécifique de nos grandes soirées… Les nobles détenteurs du don se joignent souvent à des… parties de plaisir grandes ou petites, mais toujours très intimes. Bien entendu, tu as noté la taille de cette villa. On y trouve d'innombrables chambres, des sols couverts de coussins et de fascinants hamacs. Les possibilités ne sont pas infinies, mais j'estime que nous ne les avons pas toutes explorées, même en quinze cents ans. Si tu te joignais à nous, je serais très honoré. Laisse-moi te conduire au summum de l'extase. Crois-moi, nous sommes des maîtres en la matière.

Nicci tourna la tête et croisa le regard du séducteur. Sans reculer ni tressaillir, elle ne le gratifia d'aucun signe encourageant.

— Je crois que je vais décliner ton offre… En matière de techniques, je ne suis pas en reste, mais on peut difficilement parler d'extase.

Maxime gloussa bêtement.

— Je vois ce que tu veux dire… Certains êtres adorent recevoir ou donner de la souffrance. C'est une forme différente de plaisir, bien qu'on la tienne généralement pour une composante de la sexualité.

Sous le regard des six conseillers, Nicci resta de marbre.

— Tu m'as mal comprise… Je n'ai pas l'intention de participer à vos… divertissements. Point final.

— Mais nous apprécions l'attention, dit Nathan, soucieux d'arrondir les angles. Par le passé, je dois l'avouer, Nicci a été souvent maltraitée, et j'ai peur que ça ait faussé sa perception de ce qu'on nomme « plaisir ». Mais si cette invitation est importante pour vous et tient de la tradition, je puis envisager de la remplacer. Après tout, je suis l'ambassadeur itinérant de D'Hara.

Des murmures coururent autour de la table et Elsa sembla embarrassée pour Nathan, dont elle tapota gentiment la main.

— Merci de ta bonne volonté, Nathan, mais il y a un problème. Nos divertissements sont réservés aux détenteurs du don.

Le sorcier de chair André brisa le long silence qui suivit :

— De ton propre aveu, tu as perdu le tien. Tant qu'il en sera ainsi, nous t'accepterons en ville, mais les fêtes du plaisir te seront interdites.

Après une brève réflexion, Elsa ajouta :

— Une tradition nous permet d'inviter des gens de l'extérieur, dans des circonstances bien précises. Cette situation entre-t-elle dans ce cadre ?

— Nathan Rahl, réfléchis bien, intervint Thora. Ton infortune est-elle contagieuse ? En particulier en cas de contact intime ?

— Je garantis que ce n'est pas le cas !

— Certes, badina Ivan, mais est-il encore capable de faire se lever son bâton de sorcier ?

Sous les éclats de rire, Nathan, pas du genre à se troubler aisément, croisa les mains sur la table après avoir tiré sur les manches ourlées de cuivre de sa tunique verte.

— Si vous voulez le prendre ainsi… J'espérais plus de compassion de la part de confrères, mais après un tel repas, j'ai plus envie de dormir que de donner dans la gaudriole.

Lassés de la conversation, Amos et ses deux amis se levèrent.

— Nous allons montrer les folles nuits d'Ildakar à Bannon. Ne vous en faites pas pour nous.

Peu enthousiaste, le jeune escrimeur n'osa pas refuser.

Le connaissant, Nicci paria qu'il saurait s'en sortir.

— Comme Nathan, dit-elle, je n'aspire plus qu'à dormir. Demain, nous aurons du pain sur la planche.

Elle se leva et Nathan l'imita. Très dignement, ils passèrent devant un massif intérieur de jasmin et sortirent de la salle. Dans le couloir, le sorcier déchu plongea les mains dans une petite cuve-miroir dont il fit déborder de l'eau.

— Merci, magicienne. Un lit douillet me semble le summum de

l'extase, ce soir.

Nicci acquiesça distraitement. Songeant à leurs quartiers de Surplomb du Monde, très confortables aussi, elle repensa à la pauvre petite Chardon, qui adorait se rouler en boule sur une peau de mouton, à même le sol.

— Demain matin, dit Nathan, le sorcier de chair André veut m'emmener dans son pavillon de travail, où nous étudierons ma triste condition. Je serai ravi d'avoir enfin quelques réponses.

— Je me réjouirai de te voir redevenu toi-même, assura Nicci.

Après avoir souhaité un bon repos au sorcier, elle entra dans sa chambre, referma le rideau qui tenait lieu de porte, retira sa robe et passa la chemise de nuit qu'une servante avait apportée pour elle. Une fois couchée, elle savoura la fraîcheur des draps, écouta un moment le murmure de la brise dans la nuit puis éteignit les lampes avec son don.

Dans l'obscurité, elle se sentit très seule sans Chardon. Et sans Mrra…

La panthère du désert avait filé en voyant arriver Amos et ses deux amis. Ensuite, pendant le voyage vers Ildakar, Nicci avait senti qu'elle les suivait, mais sans se montrer. Depuis, elle ne l'avait plus revue.

Dans un demi-sommeil, la magicienne laissa son esprit dériver à la recherche du lien très spécial qui l'unissait à Mrra. La panthère, elle le savait, devait chasser dans les collines, non loin de la ville.

Bientôt, elle sentit le malaise, dans l'esprit de Mrra. D'abord effrayée par les trois jeunes gens, elle était bouleversée, parce qu'elle détestait cette grande ville et tous ceux qui l'habitaient.

Ildakar était un endroit dangereux. Un lieu de souffrance, plein de mauvais souvenirs…

En rêve, Nicci avait partagé certains de ces souvenirs avec la panthère. Et si elle avait identifié plusieurs symboles gravés sur diverses structures d'Ildakar, c'était parce qu'ils ressemblaient à ceux qu'on avait imprimés au fer rouge sur la fourrure de Mrra.

Un peu avant de s'endormir, la magicienne s'étonna du paradoxe qui lui traversa l'esprit. Alors que Mrra rôdait dans la nuit, sur un terrain hostile, elle reposait dans un lit douillet après un délicieux banquet.

Pourtant, des deux, c'était elle qui courait le plus de risques.

Chapitre 13

Alors qu'Amos et ses amis sortaient de la villa dans de très joyeuses dispositions, Bannon se félicita d'avoir de la compagnie après un banquet des plus étranges.

Marchant plus ou moins droit dans les rues pavées, Jed et Brock beuglaient à tue-tête des plaisanteries paillardes.

Après la haute ville, les quatre fêtards sortirent du niveau intermédiaire où vivaient de riches nobles – en passant devant plusieurs vergers d'orangers et de citronniers dont l'odeur donna le tournis à Bannon. À cause du vin de sang, dont il avait abusé malgré les réticences qu'il lui inspirait, le jeune homme avait lui aussi quelque difficulté à ne pas zigzaguer.

— C'est quoi, une yaxen de soie ? Vous ne m'avez toujours rien dit…

Alors que Bannon aurait voulu parler d'un ton assuré, les mots sortaient lentement de sa bouche et sa langue fourchait sur certains.

Jed et Brock éclatèrent de rire.

— Tu le sauras bientôt, répondit Amos. Dans le quartier des yaxen, il y a plusieurs *dacha*, mais j'ai mes préférées.

— Nous y avons un compte, ajouta Jed.

— Et je paierai pour toi, dit Amos. Cette première fois sera ton cadeau de bienvenue.

Le fils de Thora et Maxime sortit une bourse de sa poche, en tira quatre pièces d'or et les tendit à Bannon.

— Prends-les, au cas où…

— Au cas où ?

— Si tu veux t'offrir des services spéciaux, par exemple.

— Merci… Quand j'étais petit, ma mère me répétait sans cesse de remercier les gens… J'apprécie le geste, Amos. Et c'est très gentil de me faire découvrir la ville.

Conscient qu'il bavassait stupidement, Bannon fut rassuré de voir que ses compagnons n'en avaient rien à faire.

Même si ses bottes lui maintenaient bien les chevilles, marcher droit devenait de plus en plus difficile et d'étranges brumes envahissaient peu à peu son esprit.

Sur Chiriya, dans leur enfance, Bannon et Ian avaient vu un bateau entrer dans le port avec sa cargaison de produits de Serrimundi. Pendant que les marins déchargeaient des caisses de médicaments, des

rouleaux de tissu, des outils de charpentier et de nouveaux équipements pour la collecte des choux, le père de Bannon était descendu sur les quais.

De leur côté, les fermiers insulaires proposaient du chou en saumure et une bière au goût âpre brassée avec une variété de varech qui poussait le long de la côte.

Le père de Bannon avait rencontré le second du navire et payé très cher trois bouteilles d'eau-de-vie récemment sorties d'une distillerie de Larrikan.

Le suivant discrètement, Bannon et Ian l'avaient vu cacher deux des bouteilles dans la réserve à bois, derrière la maison. Avec la troisième, le vieux saligaud s'était soûlé à mort.

Curieux, Bannon et Ian étaient allés lui chiper une des deux bouteilles survivantes. Réfugiés avec leur butin dans leur petite crique secrète, ils s'étaient mutuellement défiés de boire l'alcool hors de prix.

Le gosier brûlé par la première gorgée, Bannon avait dû lutter pour ne pas tout recracher. Ian ayant bu plus que lui, il s'était senti obligé de rester à son niveau.

À la troisième lampée, l'eau-de-vie avait commencé à lui plaire. Après avoir sifflé la moitié de la bouteille, les deux gamins s'étaient sentis à la fois nauséeux et euphoriques. Des picotements partout, la tête légère, Bannon aurait juré que le monde tournait autour de lui.

Sous l'effet de l'eau-de-vie, il avait éprouvé le désir de boire plus, afin de maintenir et de renforcer les délicieuses sensations qui, en lui, le disputaient à une formidable envie de vomir.

La bouteille terminée, les deux garçons, dans un état second, avaient décidé de rentrer chez eux, puisqu'il se faisait tard. Débutants en matière d'ivrognerie, ils avaient manqué se briser dix fois le cou en chemin.

La marée étant montée dans leur refuge préféré, ils s'étaient retrouvés trempés jusqu'aux os et pas très enclins à escalader la falaise à la paroi dangereusement friable. Par miracle, ils avaient réussi à ne pas mourir noyés ou l'échine brisée sur les rochers.

Alors que Bannon vomissait tripes et boyaux, Ian semblait s'être amusé comme un petit fou. Après qu'ils se furent séparés, Bannon était rentré chez lui, où son père fulminait. Incapable de parler, à peine en mesure de tenir sur ses jambes, le jeune poivrot n'avait pas pu donner le change. Après l'avoir traité de voleur, d'ivrogne et de honte de la famille, son géniteur l'avait roué de coups. Davantage à cause de l'alcool que de la rouste, il était resté inconscient vingt-quatre heures, se réveillant avec l'impression que sa tête avait doublé de volume.

Au souvenir des imprécations de son père, il avait compris que le saligaud ne s'était pas indigné parce qu'il avait bu, mais parce qu'il lui avait subtilisé une de ses précieuses bouteilles.

En larmes, sa mère s'était occupée de le soigner, lui soufflant quelques mots tandis qu'elle lui tamponnait le visage avec une serviette humide.

— Ne deviens pas comme lui… C'est un sale type. Pas à cause de l'alcool, mais l'ivresse l'aide à laisser libre cours à ses démons.

Alors qu'il titubait derrière les trois fêtards d'Ildakar, Bannon repensa à ces quelques phrases. L'estomac retourné, il songea qu'il n'avait pas vraiment bu de son plein gré – cela dit, vomir devant ses nouveaux « amis » ne semblait pas une très bonne idée. Serrant les dents, il pensa à autre chose et attendit que la nausée se calme un peu.

Les rues d'Ildakar étaient éclairées par des sphères blanches fixées en haut de grands poteaux. Dessus, on distinguait des runes de sortilège. Si les quartiers chics étaient illuminés presque comme en plein jour, plus on descendait, plus on s'immergeait dans la pénombre.

Bientôt, les rues se transformèrent en venelles où des bâtiments éclairés par des bougies se pressaient les uns contre les autres.

— Si tu nous en disais plus sur les archives de Surplomb du Monde ? proposa Amos. C'est une bibliothèque, si j'ai bien compris. Ce lieu est dédié aux livres ?

— En tout cas, grogna Jed, ça ne peut pas être plus grand que les bibliothèques d'Ildakar.

— Oh que si ! s'écria Bannon. On parle des plus vastes archives du monde, dissimulées au début des Grandes Guerres, il y a trois mille ans de ça.

— Je n'en crois pas un mot, lâcha Amos.

— Douce Mère la Mer, c'est la stricte vérité ! Surplomb du Monde est niché dans un labyrinthe de canyons, de l'autre côté de Kol Adair, à l'ouest. Pendant des millénaires, un camouflage protégeait le site. Exactement comme votre linceul…

— Si c'est vrai, comment avez-vous trouvé cet endroit ? demanda Brock, presque menaçant.

— Le camouflage s'est dissipé et nous avions un guide.

Bannon repensa à Chardon, qui n'avait pas ménagé ses efforts pour les conduire à destination.

— Pour détruire le Buveur de Vie, nous devions étudier de très anciens grimoires.

Les trois fêtards se regardant bizarrement, Bannon se demanda s'il n'en avait pas trop dit.

Avec une cordialité mal feinte, Amos lui tapa sur l'épaule.

— Mon gars, tes histoires sont formidables !

Sur ces mots, le fêtard approcha d'un pas sautillant d'une porte gardée par un type assis sur un tabouret.

— Notre *dacha* favorite, annonça-t-il à Bannon. Ici, les yaxen de soie sont triées sur le volet. Les meilleurs croisements…

Derrière les fenêtres du bâtiment, une curieuse lumière orange semblait produire à la fois assez de clarté… et de pénombre.

Sur son siège plutôt confortable, le portier arborait une barbe bien taillée et des cheveux clairsemés. D'une coupe très correcte, ses vêtements sombres contrastaient avec les vives couleurs qu'affectionnaient les nobles détenteurs du don.

Au pied du tabouret, un pot de cuivre débordait de pièces.

— Bonsoir, maître Amos, dit le type, souriant mais un peu soupçonneux. Toujours ravi de vous voir.

Des propos démentis par le ton du portier.

Amos laissa tomber plusieurs pièces dans le pot.

— C'est pour Bannon, notre nouvel ami. Il ne saura peut-être pas comment se débrouiller…

— Je peux apprendre, affirma Bannon, même s'il ne se sentait pas très sûr de lui. Si je suis devenu un très bon escrimeur, c'est parce que Nathan m'a montré.

— Dans le quartier des plaisirs, on n'a pas besoin d'armes, lâcha le cerbère, les yeux baissés sur la poignée de Solide. Ce soir, il te faudra une tout autre lame, jeune homme !

— Solide ne me quittera pas, au cas où nous devrions nous défendre, lâcha Bannon avec une assurance qu'il était loin de ressentir…

Le quartier des plaisirs ? D'après ce qu'il voyait de l'intérieur, ce lieu ressemblait à une maison de jeu. Mais ça ne paraissait pas très cohérent avec le reste…

Dès qu'il fut entré et eut découvert les splendides femmes allongées sur des divans, Bannon s'en voulut de ne pas avoir compris plus tôt.

— Les yaxen de soie sont des prostituées ? demanda-t-il.

Plusieurs femmes s'occupaient déjà d'un client et d'autres attendaient qu'un libidineux les choisisse.

— Une *dacha*, c'est une maison de tolérance ?

— Par les gonades du Gardien, non, mon pauvre vieux ! Il ne s'agit pas de simples prostituées. Les yaxen de soie sont des courtisanes spécifiquement croisées pour remplir cette fonction.

L'esprit encore embrumé par le vin, Bannon ne trouva rien à dire pour se défiler. Se laissant entraîner par ses amis, il avança dans un salon où des odeurs d'encens se mêlaient à celle de l'étrange fumée qui flottait dans l'atmosphère.

Amos se tourna vers le portier.

— Mélodie est libre pour moi ?

— Comme toujours, maître Amos. Pour votre nouvel ami, je propose Kayla. Elle est jolie et très expérimentée.

— Avec Bannon, ça ne changera pas grand-chose…, marmonna

Jed.

Il approcha d'un groupe de cinq femmes extraordinairement belles debout près d'un brasero à encens. Les yeux rivés sur quelque chose qu'elles étaient seules à voir, au milieu de la pièce, les pauvres filles semblaient hagardes.

— Kayla ? demanda Amos.

Une femme aux longues boucles couleur cannelle leva les yeux et eut un sourire sans joie.

— C'est moi.

Brock tira la fille par le bras et la poussa vers Bannon. Puis il choisit pour lui une fille à la peau pâle et à la même couleur de cheveux que Kayla.

— Ce soir, dit-il, j'aime ton apparence.

Il saisit le bras de sa proie.

Jed opta pour une brune à qui il ne daigna pas parler avant de l'entraîner vers un divan.

Sans dire un mot ni croiser son regard, Kayla resta plantée devant Bannon. On eût dit une poupée, mais vivante et dotée de tous les attributs de la féminité. Clignant lentement des yeux, elle ne souriait plus. Sans trop savoir pourquoi, Bannon pensa à un mouton occupé à paître dans un champ sans avoir conscience d'une menace – ou sans s'en soucier.

Conscient qu'il s'empourprait, le jeune escrimeur se félicita qu'on n'y voie pas grand-chose. Courtois, il tendit la main à Kayla.

— Je m'appelle Bannon. Ravi de vous connaître…

— Merci. Moi aussi, je suis enchantée…

Le jeune escrimeur baissa la voix :

— Que sommes-nous censés faire, à présent ?

— Tout ce que vous désirez, dit Kayla à voix haute, pour que tout le monde entende.

Des gloussements montèrent d'un des divans. D'âge plus que mûr, un noble corpulent venait d'ouvrir le corsage d'une fille bien plus jeune afin d'exposer à tous les regards sa superbe poitrine.

— Douce Mère la Mer ! s'étrangla à demi Bannon.

Kayla était très jolie et sa robe transparente en révélait beaucoup sur ses charmes, une fente dévoilant juste ce qu'il fallait de ses cuisses et de ses mollets.

— On… On devrait s'asseoir, balbutia Bannon.

Il tituba jusqu'à un divan et sa belle le suivit docilement.

— Où est Mélodie ? beugla Amos en balayant la salle du regard.

Son cri dérangea les clients déjà assis avec une yaxen de soie.

Sur un côté de la pièce, un rideau orange s'écarta pour laisser passer une petite blonde aux grands yeux qui semblaient noirs à la chiche lumière de la *dacha*. Elle avança vers Amos, qui ne broncha

pas, attendant qu'elle l'ait rejoint.

— Je suis là pour vous, maître Amos ! s'écria-t-elle.

— Bien sûr que tu es là pour moi…

Prenant Mélodie par le bras, le fils de Thora et Maxime alla rejoindre Bannon et Kayla.

— Ces yaxen de soie sont d'une parfaite beauté. Les meilleures créations d'Ildakar…

— C'est vrai, concéda Bannon, elles sont superbes.

Kayla s'assit à côté de lui, assez près pour que leurs jambes se touchent. Puis elle glissa un bras autour de sa taille et se serra contre lui – plus pour tenir droite que par passion.

— Pendant les antiques guerres, les sorciers de chair ont créé des armes monstrueuses, dit Amos. Mais leur chef-d'œuvre, ce sont les yaxen de soie. Bon sang ! que quelqu'un nous apporte du vin ! J'ai un invité, moi ! Il faut lui en mettre plein la vue.

— Je vais bien, inutile de…

Avant que le jeune escrimeur ait fini sa phrase, une servante en robe ordinaire, pas vraiment jolie, accourut avec une carafe et servit du vin rouge aux deux clients – sans en proposer aux filles.

— Les yaxen de soie sont des courtisanes parfaites, dit Amos. Sans défaut et si *soyeuses*, justement. Touche la tienne, tu verras…

Il prit la main de Bannon et la posa sur l'épaule de Kayla. Oui, une peau lisse et incroyablement douce.

— Mais si tu veux faire la conversation, passe ton chemin. Ce sont des bêtes stupides, élevées spécialement pour les *dacha* où nous venons prendre du plaisir. Alors que les yaxen normaux sont des animaux de somme, ceux-là ont une autre fonction, et ça ne les gêne pas. Qu'en dis-tu, Mélodie ?

La fille hocha la tête.

— Et toi, Kayla ?

Même réaction…

— Tu veux dire que ce sont des bêtes d'élevage dotées d'un corps de femme ?

— Les sorciers de chair les ont développées pour des besoins spécifiques. Elles te satisferont, mais n'attends rien d'autre d'elles. Tiens, prends Mélodie, par exemple. Son nom laisse penser qu'elle sait jouer d'un instrument ou chanter. Un jour où j'étais d'humeur romantique, je lui ai demandé de m'interpréter un hymne à l'amour. Mon vieux, on aurait dit les miaulements d'un chat coincé dans la cage d'un sorcier de chair. C'est la vérité, Mélodie ?

— Oui, maître Amos.

— Montre-lui. Oui, chante pour Bannon.

Sans hésiter, la fille obéit. La voix chevrotante, elle multiplia les couacs et trébucha sur presque tous les mots d'un texte rédigé dans

une langue inconnue de Bannon.

Avant la fin du premier couplet, Amos la gifla pour la faire taire.

— Quoi que je dise, ne t'avise plus jamais de chanter !

Une deuxième gifle fit basculer Mélodie du divan.

Bannon se leva d'un bond.

— Arrête ça ! Tu n'as pas le droit !

Amos en cilla de surprise.

— Bien sûr que si ! Les yaxen de soie sont faites pour ça. Tu crois qu'elles servent seulement au sexe ? Bientôt, tu verras que non.

Amos vida son verre, puis il traîna Mélodie dans le salon, dérangeant plusieurs couples sur son passage, et poussa la pauvre fille dans une petite pièce vide.

Les poings serrés, Bannon inspira à fond, et les effets de l'alcool se dissipèrent en un clin d'œil. Quand son père traitait sa mère de « putain » et l'accusait de turpitudes imaginaires, c'était un prétexte pour la rouer de coups. Enfant, il ignorait ce qu'était une putain. Plus tard, fréquenter des marins l'avait déniaisé sur le sujet.

Sa première véritable expérience de l'amour, il l'avait connue avec Audrey, Laurel et Sage, à Surplomb du Monde. Superbes et très gentilles, elles lui avaient appris beaucoup de choses – en particulier à prendre du plaisir et à en donner. Encore aujourd'hui, ces souvenirs le grisaient – sauf quand il se rappelait que Victoria avait transformé en monstres ses trois petites amoureuses…

De la pièce où Amos avait entraîné Mélodie montèrent des bruits sourds et des gémissements. Alors que Jed et Brock s'étaient repliés dans d'autres niches privées, le gros noble continuait à déchirer les vêtements de sa yaxen sous le regard de tous.

— C'est ça qui te ferait plaisir ? demanda Kayla.

Se levant aussi, elle se pressa contre Bannon, soumise d'avance à tout ce qui lui passerait par la tête, comme si ça ne la concernait pas.

Pensant aux coups qu'elle avait déjà dû recevoir, le jeune escrimeur eut un haut-le-cœur.

— Non… Pas ça… Ni rien d'autre, d'ailleurs. Je crois que je vais rentrer et m'offrir une bonne nuit de sommeil.

Kayla ne tenta pas de le dissuader. Tirant sur sa robe, elle s'installa confortablement et attendit que quelqu'un d'autre la remarque.

Des larmes aux yeux, Bannon sortit de la *dacha*. Alors qu'il redoutait d'entendre des quolibets sur son passage, les autres clients ne lui accordèrent aucune attention.

Le portier leva les yeux puis hocha la tête avec ce qui ressemblait à du respect.

Comment interpréter cette réaction ?

Le type plongea une main dans le pot et en retira plusieurs pièces.

— Ton argent, jeune homme…

— C’est celui d’Amos, pas le mien.

— Prends-le quand même, puisque tu n’as pas… consommé ce qu’il a réglé.

Devant le regard insistant du portier, Bannon accepta les pièces, qu’il pourrait toujours rendre plus tard.

Dans les rues sinueuses, après s’être trompé plusieurs fois, il quitta le quartier des plaisirs pour déboucher dans un secteur où on trouvait des boutiques, des comptoirs commerciaux et des habitations assez modestes.

— Douce Mère la Mer…, souffla-t-il, désorienté par la légendaire Ildakar.

Pour retrouver son don, Nathan avait dû y venir, c’était normal. Mais s’ils pouvaient repartir bientôt !

S’il continuait à monter, songea Bannon, il arriverait automatiquement près de la tour puis de la villa. Inutile que quiconque sache ce qui lui était arrivé.

Au détour d’une rue, il se retrouva face à une silhouette en tunique à capuche sombre. À la vitesse de l’éclair, l’inconnu plongea une main dans son sac et en sortit un petit objet argenté qui refléta la lumière des lampes. Puis il planta son éclat de miroir entre deux blocs de pierre.

— Vous, là, que faites-vous ? demanda Bannon, la main sur la poignée de son épée.

L’inconnu détala et se fondit dans les ténèbres d’une ruelle.

Bannon approcha du mur et constata qu’il s’agissait bien d’un éclat de miroir. Le capitaine Avery avait parlé de rebelles et d’un certain Masque-Miroir…

Alors que sa tête recommençait à tourner, le jeune escrimeur se remit en chemin, pressé d’arriver dans sa chambre – même s’il doutait qu’il existât pour lui un endroit sûr à Ildakar.

Chapitre 14

Dès qu'elle sentit qu'il y avait quelqu'un dans sa chambre, Nicci émergea du sommeil. Ouvrant les yeux, elle vit que Maxime se tenait au pied de son lit, sourire aux lèvres.

— Je viens te saluer, magicienne, dit-il en baissant les yeux sur le joli corps enveloppé de drap de son invitée. J'espère que ta nuit fut agréable et reposante… Bien sûr, dans un lit plus *animé*, tu aurais sans doute eu davantage de plaisir.

Nicci sentit le don jaillir en elle, prêt à frapper, mais elle se retint de justesse. En face d'elle se dressait un formidable sorcier…

— Je me suis réveillée assez vite pour savoir où j'étais avant de… Enfin, réjouis-toi. Dans d'autres circonstances, j'aurais pu te tuer sans t'avoir reconnu.

Le sorcier en chef fronça les sourcils.

— Savoir qui on tue est toujours une bonne idée. Quand on se trompe, impossible de corriger son erreur…

Pensif, Maxime lissa son bouc.

Alors qu'elle portait une fine chemise de nuit, Nicci sortit du lit sans chercher à se couvrir. Pas question de montrer de la gêne devant ce type ! Et elle n'avait jamais eu honte de son corps.

— Que fais-tu dans ma chambre ?

— Ma chambre, plutôt. C'est ma villa, et tu es mon invitée.

— Ce qui implique un certain respect…

— Je suis venu te réveiller. Quel mal y a-t-il à ça ? Thora propose que Nathan et toi visitiez la pyramide centrale. C'est important pour comprendre Ildakar.

Nicci se souvint de la structure en escalier.

— Nous l'avons vue en approchant de la tour du Pouvoir. C'est un temple ?

— Un temple ? s'esclaffa Maxime. Ne sommes-nous pas assez puissants pour nous en passer ? Nous reconnaissons l'existence du Créateur – et du Gardien, derrière le voile du royaume des morts – mais pourquoi nous soucierions-nous d'interventions surnaturelles ? Comme nous l'avons démontré face à l'armée d'Utros, nos pouvoirs valent bien ceux des dieux.

Nicci resta assise au bord de son lit, les draps sur la moitié inférieure du corps.

— Sors d'ici ! Une fois habillée, je te rejoindrai. Nathan a été

informé ?

— La sovrena en personne est allée le réveiller. J'espère qu'elle s'est autant amusée que moi.

Sur un dernier sourire, Maxime se dirigea vers la porte, laissant Nicci perplexe.

Avec du Feu de Sorcier, elle aurait pu carboniser ce type avant même qu'il se retourne. Mais il dirigeait les sorciers d'Ildakar, et Nathan avait besoin d'eux.

Après ses ablutions, Nicci s'habilla, se brossa les cheveux puis s'offrit un petit déjeuner privé grâce au plateau qu'un serviteur était venu déposer dans sa chambre quand elle dormait encore. Dans cette villa, le manque d'intimité et l'exposition au risque la mettaient mal à l'aise. Désormais, décida-t-elle, elle dormirait avec ses deux couteaux sur les hanches.

Quand elle rejoignit Nathan dans un grand hall, elle vit qu'il s'était peigné et avait remis la tunique verte aux poignets couleur cuivre. De fait, cette tenue lui allait bien. Dedans, il ressemblait plus à un sorcier…

— Je vous avais dit que Nicci viendrait ! lança Maxime à Nathan et à Thora, qui attendaient avec lui. (Il baissa le ton.) Elle semblait avide de voir la pyramide.

— La magicienne, avide ? répéta Nathan. Tu as mal interprété sa réaction, très cher.

— Exact, confirma Nicci. Et ce n'est pas la seule chose qu'il a comprise de travers…

Nathan passa soudain à un ton plus officiel :

— Nous avons beaucoup à apprendre sur nos cultures respectives. Si j'ai bien compris, la pyramide est le cœur du pouvoir à Ildakar. C'est elle qui génère le linceul de l'éternité… Je suis curieux d'avoir tous les détails.

À l'évidence, Nathan pensait déjà à la manière dont il raconterait tout ça dans son livre de vie.

— La pyramide est un point focal, expliqua Thora. C'est sur elle que convergent les flux de magie afin de composer un sortilège qui imprègne les rues et les bâtiments d'Ildakar…

Une fois sortis de la villa, les deux époux et leurs invités s'engagèrent dans une allée couverte par une tonnelle où retentissait le bourdonnement caractéristique des abeilles en quête de pollen. Le linceul baissé exposant la ville au monde extérieur, on pouvait se régaler d'un ciel limpide et clair. Vue d'en haut, la cité semblait immaculée, paisible et inexpugnable.

La pyramide taillée en escalier comptait huit niveaux en pierre sombre qui conduisaient à une plate-forme à ciel ouvert, tout en haut.

Au centre de la structure, des marches à dimension humaine donnaient accès au sommet.

D'humeur guillerette, Maxime guida ses compagnons jusqu'au pied de l'escalier.

— Toute notre magie se diffuse à partir d'ici, dit-il. Bientôt, c'est d'ici que nous réactiverons le linceul.

— Alors, c'est peut-être bien là que je devrai venir pour recouvrer mon don, dit Nathan.

— D'abord, nous devons trouver ce qui cloche chez toi, tempéra Maxime. Connaissant André, je suis sûr qu'il relèvera le défi.

— La pyramide est réservée à l'œuvre de sang qui génère le linceul, dit Thora. Le pouvoir requis doit rester un et indivisible.

Nicci n'aima pas du tout l'expression « œuvre de sang ».

— Ce n'était qu'une suggestion, s'empressa de corriger Nathan. Je suis ouvert à toutes les possibilités.

Alors qu'ils étaient à mi-chemin du deuxième niveau, Maxime se retourna pour parler au vieux sorcier.

— Toutes les possibilités ? As-tu envisagé celle de ne jamais retrouver ton don ? Que feras-tu si tu es condamné à l'impuissance jusqu'à la fin de tes jours ?

— Si c'est le cas, dit Thora, il n'aura aucune raison de rester à Ildakar.

— Nous n'avons encore rien décidé à ce sujet, rappela Nicci.

— Tout à l'heure, dit Nathan, j'irai voir André. Entre érudits, nous trouverons sans doute une solution à mon problème. Selon la voyante, je suis au bon endroit pour ça.

— C'est tellement minable…, marmonna Thora. Et ta devineresse de bazar a aussi prédit que la magicienne sauverait le monde ? Sûrement pour la caresser dans le sens du poil, non ? Tu es sûr que c'est elle que la prédiction concerne ?

Malgré la morosité de Nathan, touché au vif, Nicci refusa de mordre à l'hameçon.

Au sommet de la pyramide, où trônait une intrigante machine en métal et en verre qui reflétait la lumière, Thora et Maxime prirent la pause, tels un roi et une reine.

Le sol en pierre de la plate-forme était couvert d'étranges sillons argentés qui s'entrelaçaient pour composer des formes complexes où on retrouvait les courbes sophistiquées et les angles géométriques typiques des sortilèges.

Nathan fut aussitôt fasciné par l'étrange appareil brillant installé sur une estrade. Tenues par une charpente métallique aux barres et aux arcs gradués, des cuves de verre vides faisaient penser à des creusets conçus pour collecter la lumière en fusion du soleil. Aux quatre coins de la machine, des flèches de métal évoquaient des

paratonnerres pointés vers le ciel, n'était leur pointe munie d'un prisme rotatif en quartz. Dominant l'ensemble, deux lentilles géantes étaient fixées à des supports en fer.

Nicci se plaça au centre approximatif de la forme de sort. Incapable d'englober du regard l'entière configuration magique, elle n'eut pourtant aucun mal à deviner sa fonction.

— Quand ils lancent des sorts puissants, les sorciers utilisent cette pyramide comme focale ? Ainsi, ils génèrent le pouvoir requis pour remettre en place le linceul ?

— C'est l'idée, oui, dit Maxime. Mais au fil du temps, l'œuvre de sang leur demande de plus en plus d'efforts. Heureusement, ils restent à la hauteur.

— Pourtant, il faut que nous agissions, intervint Thora. Depuis dix ans, le linceul, souvent défaillant, nous laisse sans protection contre les menaces extérieures.

Une main en visière, Nathan sonda les environs de la ville, puis revint sur l'à-pic abrupt, au bord du fleuve Chasse-Corbeau, avant de balayer la plaine.

— Vous avez lancé ce sort il y a longtemps, dit-il en désignant les soldats de pierre. Une fois l'armée d'Utros pétrifiée, quelle menace restait-il ? S'il vous pompe tant d'énergie, pourquoi avoir maintenu le linceul ?

Et fait couler tant de sang ? ajouta mentalement Nicci.

Thora se rembrunit.

— Le linceul n'est pas seulement là pour nous défendre contre les hordes criminelles de l'empereur Kurgan. Il sert aussi à préserver notre société, en l'isolant de toute contamination. Aujourd'hui, notre protection faiblit et je redoute le pire dans un avenir pas très lointain. Chaque exposition à la souillure érode notre pureté.

Le sorcier en chef ne parut pas convaincu.

— Cela dit, très chère, cette ouverture au monde nous a permis d'engranger de nouvelles ressources et a stimulé notre société. Pense à tout le sang frais que nous devons aux esclavagistes.

— Et combien d'esclaves se sont enfuis dans la nature ?

Se détournant de sa femme, Maxime sourit à ses deux invités.

— Comme vous le voyez, cette querelle n'a rien de nouveau sous le soleil…

— En quinze siècles, dit Nicci, le « monde extérieur » a beaucoup changé. Le seigneur Rahl a mis un terme à l'oppression. Avec la défaite de l'Ordre Impérial et d'autres tyrans, l'esclavage est devenu un vestige du passé.

Thora ne cacha pas son agacement.

— Et ce « seigneur » nous imposerait ça depuis son trône, dans un lointain pays dont nous ignorons l'existence ? Tu es naïve, magicienne.

— Non, je suis fidèle à mes convictions, et j'ai raison. En matière de tyrannie, j'ai été une experte, et je ne veux plus de ça. Même Ildakar peut se métamorphoser. Nous vous aiderons.

La tension palpable, entre les deux femmes, semblait inquiéter Nathan. Pourtant, Nicci campa sur ses positions.

— Vous débouleriez chez nous pour ravager une antique société ? À vous deux ? Depuis des lustres, Ildakar fonctionne à la perfection sans votre aide… et sans vos ingérences.

— À la perfection ? Navré, mais il y a matière à discussion. (Maxime eut un sourire amer.) En même temps que ta passion pour moi, très chère, tu as perdu ton objectivité. Ildakar a changé. Le peuple perd patience, et Masque-Miroir en tire parti. Un « réajustement » de notre politique pourrait remettre les choses en ordre. N'est-ce pas mieux que d'attendre une explosion ?

— Moi, je n'attends rien, j'agis. Après avoir mis à mort MasqueMiroir, nous n'aurons plus aucun souci à nous faire.

Chapitre 15

Sous un ciel de plus en plus plombé, Nathan approchait de la demeure du sorcier de chair. Curieux et excité, il éprouvait aussi un rien d'anxiété. André serait-il assez compétent pour lui rendre ses pouvoirs ? Après tout, si Rouge l'avait envoyé ici, ce n'était pas pour rien.

Le manoir d'André se révéla facile à trouver. Pas au sommet de la ville, comme les autres résidences des conseillers, mais un peu au-dessous, non loin d'une arène en plein air géante.

Comme Nathan s'y attendait, la résidence à trois niveaux se révéla vaste et luxueuse. Avec ses murs en marbre blanc, ses colonnes et ses portiques, elle faisait plutôt penser à un palais.

Quand le vieil homme traversa la cour, ses semelles firent crisser les graviers de l'allée. Fasciné par le jardin exotique, il eut du mal à en détourner le regard. En particulier, il s'attarda longuement sur les haies qui semblaient avoir été lentement torturées – brisées branche après branche, même – puis partiellement restaurées. On n'y distinguait des fleurs orange aux allures d'hibiscus, mais avec un parfum beaucoup plus âcre.

Comme les haies, les arbres ratatinés aux branches distordues surchargées de fleurs firent frissonner l'ancien prophète.

Dans un coin, Nathan s'arrêta devant un parterre de fleurs presque aussi hautes que lui, avec une tige grosse comme son bras et une corolle rouge de la taille de sa tête. Quand il se pencha pour mieux voir, il constata que le pistil brillant bougeait comme les yeux d'un insecte.

Frissonnant de plus belle, le vieil homme resta néanmoins fasciné. D'accord, ces plantes n'étaient pas banales, mais elles ne semblaient pas dangereuses – si on voulait bien oublier à quel point elles s'écartaient des critères naturels définis par le Créateur. En un sens, André méritait une mention particulière pour son imagination.

À Surplomb du Monde, Nathan avait lu d'innombrables grimoires avec l'espoir d'y trouver la solution de son problème. Sans aucun résultat. Au fil des jours, être incapable d'allumer un feu ou d'invoquer une flamme de paume avait fini par le rendre malade. Étant très loin d'être un imbécile, même sans son don, il s'était acharné à lutter contre sa dépendance à la magie. Par exemple, il était devenu un bien meilleur escrimeur.

Cela dit, il se sentait vide. Quelque chose manquait en lui, et il ne se reconnaissait plus vraiment dans une glace.

Après que le changement stellaire l'eut privé de son don de prophétie, la dégringolade ne s'était plus jamais arrêtée. Quand il lui arrivait de capter en lui une étincelle de don, le résultat, s'il tentait de lancer un sort, était une catastrophe ou un échec grotesque. Déchiré, il n'osait plus en appeler à son don, mais il ne parvenait pas non plus à en faire son deuil. Il devait le retrouver, et à Ildakar, quelqu'un serait en mesure de l'aider. André, peut-être… Quoi qu'il en soit, il était prêt à tout pour réussir.

— Je vois que tu admires mon jardin…

Appuyé à une colonne, devant sa porte d'entrée, le sorcier de chair eut un étrange sourire.

Pris par surprise, Nathan réussit à le cacher et rendit son sourire à André.

— Les plantes sont hors du commun… Où les as-tu eues ?

— Eues ? Mon ami, je les ai créées ! Certaines pour le plaisir, et d'autres pour m'entraîner en vue de plusieurs expériences que j'ai en réserve… Si tu savais ce que j'ai appris en déchiquetant des créatures vivantes puis en les réassemblant.

Nathan s'éloigna des grandes fleurs à l'allure menaçante.

— Avec un peu de chance, tu pourras mettre tes connaissances à mon service.

André tira sur la pointe de sa barbe tressée.

— De fait, ancien sorcier, tu es un défi à ma hauteur. Je te promets de t'étudier sans négliger le moindre détail ni reculer devant une expérience. Nous commençons ?

Nathan suivit son hôte dans une salle obscure au plafond soutenu par de larges colonnes. Même si André semblait plus motivé par la curiosité que par la solidarité sainte des sorciers, il se réjouissait qu'il ait consenti à l'aider.

Le sorcier de chair le guida jusque dans la première aile de sa demeure – bizarrement obscure, même par un après-midi grisâtre. Alors que les plafonds étaient largement ajourés, on les avait couverts de tentures indigo, comme les fenêtres, pour entretenir une atmosphère nocturne permanente. Dans les alcôves et les recoins, de petites lampes magiques peinaient à dissiper la pénombre.

Au milieu d'une grande salle où il se sentait pourtant à l'étroit, Nathan remarqua du premier coup d'œil trois tables immaculées assez longues pour qu'un être humain y tienne allongé. Dans un concert de sifflements de vapeur et d'ébullition de liquides – pourtant, aucun appareil n'était visible de prime abord –, l'air épais et humide charriait des relents de nourriture avariée et de poudres astringentes.

Sur les murs, des rayonnages contenaient une myriade de fioles, de

flacons, de cornues et d'éprouvettes. Dans de gros bocaux remplis d'un fluide jaunâtre, des objets inidentifiables flottaient mollement.

Au fond un aquarium à l'eau trouble, un poisson nageait vivement, ses ailerons si longs qu'ils faisaient penser aux plumes d'un oiseau tropical.

Prudent mais curieux comme une pie, Nathan s'immobilisa devant une cuve où flottait ce qui semblait être une main coupée.

— Les créatures vivantes sont comme de l'argile, dit André d'un ton martial. Entre les mains d'un bon sorcier de chair, la peau, les os et les muscles peuvent être modelés. Je suis un potier qui utilise la vie comme matière première.

Nathan regarda les tables vides, les récipients sur les rayonnages et les outils bizarres mais affûtés qui attendaient sur des plateaux ou dans des cuvettes. Sans effort, son imagination reconstitua les activités d'André.

— C'est là que tu fais tes expériences ?

— C'est ici que je travaille, oui…

Le sorcier tapota l'épaule de Nathan puis laissa courir ses doigts le long de son bras.

— Et c'est ici que je t'étudierai… La partie habitation est à l'arrière de la maison, mais je passe le plus clair de mon temps dans cette aile, où se trouvent mes salles de dissection et de réassemblage, mes tables de travail et, bien entendu, ma galerie des renaissances.

Avec ses trois tables attendant des patients – ou plutôt, des cobayes – cet endroit évoquait aux yeux de Nathan un mélange entre un hôpital militaire désert et un abattoir. Concentré sur son objectif, il repoussa ses inquiétudes dans les limbes de son esprit.

— Si on entrait dans le vif du sujet ? Il me faut des réponses. Merci de m'accueillir dans ton laboratoire.

— Mon laboratoire ? Je préfère parler de mon studio, comme on évoque celui d'un peintre. Mon métier est un art, et j'ai créé bien des chefs-d'œuvre. Mes sujets, je les étudie, puis je trouve un moyen de les améliorer.

Nathan tressaillit quand l'étrange poisson s'excita dans son aquarium. Mais tant pis, il avait trop besoin d'André.

— Si tu me rends mon don, je serai sacrément amélioré. Après, je vous montrerai que je suis aussi puissant que les sorciers d'Ildakar.

— Hum, ça reste à voir… Mais on devrait commencer par un examen minutieux, non ?

Face à Nathan, André lissa distraitement sa barbe. Son expression ayant changé, il ne sembla plus voir un autre sorcier en face de lui, mais… Eh bien, c'était difficile à dire…

— Enlève ta tunique, pour que je t'analyse mieux.

— Tu veux que je sois nu comme un ver pour pouvoir me palper comme un maquignon ?

— C'est ça, oui.

La veille, les nobles d'Ildakar avaient évoqué des « parties de plaisir » où on devait voir assez de gens nus pour une vie entière…

— Tu veux mon aide, ou pas ?

Surpris par sa propre pudeur, Nathan décida de la jeter par-dessus bord. Après tout, il était grand, bien bâti et beau, sans rien qui fût honteux à exhiber.

André tira sur la ceinture de la tunique et Nathan se dévêtit promptement. Malgré la chaleur ambiante, il ne put s'empêcher de frissonner.

— Les sous-vêtements aussi ? demanda-t-il, devinant la réponse.

— Tu veux retrouver ta magie partout, non ?

Résigné, Nathan obéit et fut bientôt entièrement nu sous le regard curieusement brillant du sorcier de chair.

Lui tournant autour, André l'étudia en marmonnant dans sa barbe. Mille ans durant, au Palais des Prophètes, Nathan avait échappé aux ravages du temps. En plus, il s'était en permanence maintenu en forme. Bref, aucune femme ne s'était jamais plainte de lui.

Mais André semblait éprouver pour son corps une fascination scientifique malsaine.

Se plaçant derrière le vieux sorcier, il lui passa une main dans le dos, d'abord de long en large, puis dans le sens de la hauteur. Sous ce contact, Nathan sentit le rouge lui monter aux joues. Mais il se força à ne pas bouger.

Sans cesser de marmonner, André revint face à son sujet. Lui posant un index sur le front, il suivit les contours de son visage et soupira :

— Je sens les lignes de Han, mais on dirait qu'elles se sont estompées, comme des cicatrices qui guérissent.

— Je ne veux pas que mon don s'estompe.

— Nous sommes là pour éviter ça, non ? Il se peut que nous devions aller chercher ton don ailleurs, pour te le greffer. En d'autres termes, je devrai peut-être te reconstruire, comme mes spécimens réservés à l'arène. (André eut un grand sourire qui dévoila presque toutes ses dents.) Ivan, le dresseur en chef, dit que mes créations ont permis de présenter les plus beaux combats de l'histoire d'Ildakar. Mes bêtes de combat sont formidables…

— Des bêtes de combat ?

Nathan pensa à l'ours monstrueux.

— Je crois que nous en avons rencontré une. Elle ressemblait à un

ours.

— Oui, les ours de combat ont tendance à s'enfuir. Ils sont bien plus durs à tuer qu'un plantigrade normal, pas vrai ?

— Nous avons réussi, mais non sans peine…

— C'est triste… J'ai travaillé dur pour créer ce spécimen…

André haussa les épaules, fataliste, posa un index sur la poitrine de Nathan puis suivit des lignes invisibles jusqu'à son abdomen.

— Cela dit, mes créatures sont conçues pour se battre, tuer et mourir. Il a rempli son contrat.

André passa à la hanche gauche de Nathan, qui se tendit davantage.

Soudain, des cris retentirent dans la cour puis une voix lança :

— Sorcier de chair, nous avons du matériel pour toi. Lors d'un entraînement, deux gladiateurs d'Adessa se sont presque entre-tués. Tu devrais pouvoir les guérir, ou au moins les utiliser…

André se détourna de Nathan.

— Rhabille-toi, j'en ai assez vu. Et allons découvrir ce qu'on m'apporte.

Le sorcier de chair sortit et Nathan le suivit dès qu'il eut remis sa tunique. Dans la cour, la lumière le fit ciller.

À l'entrée de l'allée, une charrette tirée par un yaxen à l'air sinistre attendait qu'on l'invite à avancer. Un bras humain ensanglanté dépassait du hayon.

André courut y voir de plus près. Le rejoignant, Nathan découvrit que le véhicule contenait deux colosses vêtus d'un simple pagne et couverts de cicatrices et de plaies. Blessés à mort, ils ne seraient bientôt plus de ce monde.

Un des types, le crâne rasé, arborait les vestiges d'une blessure à la tête depuis longtemps guérie. La gorge ouverte, il serait sans doute le premier à crever.

— Il est presque décapité, dit un des deux hommes debout près de la charrette. Ces crétins s'entraînaient avec de vraies épées.

Le second type, un moustachu, eut un sourire pervers.

— Adessa leur avait ordonné de se battre comme si leur vie en dépendait. Souvent, je me dis que ces gladiateurs rêvent de mourir…

— Ils vivent pour se battre et crever, dit André, sans s'émouvoir. Voyons ce qu'on peut faire de ces deux-là.

Mal à l'aise, Nathan sautilla d'un pied sur l'autre tandis que les deux tueurs agonisaient. Durant le duel, ils s'étaient quasiment taillés en pièces. Le chauve avait perdu son avant-bras droit dans la mêlée.

— Portez-les dans mon studio, ordonna André d'un ton vibrant d'excitation. Dépêchez-vous, ça urge ! (Il sourit à Nathan.) Désolé, mais ça m'occupera pour le reste de la journée…

Les deux sorciers suivirent les ouvriers, qui portèrent d'abord le

chauve dans le studio, puis passèrent au moustachu.

— Posez le deuxième sur une table, à côté du premier. Je veux les avoir tous les deux sous la main.

Les types obéirent sans poser de questions. Dès qu'ils en eurent terminé, André les congédia.

— Remerciez Adessa pour moi et dites au dresseur en chef que j'aurai peut-être bientôt un combattant extraordinaire à lui proposer…

Ravis de pouvoir s'éclipser, les deux hommes n'attendirent même pas qu'on les ait payés.

Nathan se serait bien défilé aussi, mais il se sentit obligé de n'en rien faire. Se tenant à l'écart des tables, pour ne pas être taché de sang, il s'efforça d'ignorer les cris et les gémissements des moribonds.

Tournant autour des tables, André prépara ses instruments puis alla chercher diverses éprouvettes, des paquets d'herbes séchées et d'autres objets de première nécessité.

Baissant les yeux, Nathan vit que des sortilèges étaient gravés sur le sol, autour des tables munies de rainures de drainage, afin d'empêcher le sang des cobayes de couler partout.

André regarda le vieil homme comme s'ils étaient deux collègues :

— Ces types étaient des combattants reconnus et même célèbres. De bons spécimens parfaitement entraînés.

— Selon toute vraisemblance, dit Nathan, ils agonisent. Crois-moi, j'ai vu plus que mon lot de cadavres…

— Oui, ils crèvent, mais ça ne nous empêchera pas de les utiliser… Cela dit, il ne faut pas traîner. Le chauve est presque mort… Avec un bras en moins et une blessure à la jambe, son corps ne vaut plus rien. Heureusement, sa tête est quasiment intacte.

» L'autre se rétablira… Avec un peu de chance, il pourra profiter du Han résiduel de son partenaire. Ensemble, ils seront plus que la simple somme de leurs parties.

» Tu veux une confidence ? Je n'ai jamais fait ça… Greffer la tête d'un homme sur le corps d'un autre… Quel cerveau dominera ? Je me le demande…

Nathan en fut horrifié.

— Tu veux vraiment greffer une seconde tête au moustachu ?

— Pourquoi pas ? Pour un sorcier de chair, c'est un jeu d'enfant. Simplement, je devrai couper puis greffer une partie de la colonne vertébrale, pour que cette tête ait un support. Je mettrai à vif les nerfs, et je les connecterai au cerveau de la seconde tête. Après, cautériser et recoudre ne sera pas bien compliqué.

— J'en perds presque mes mots…, soupira Nathan. Pourquoi veux-tu faire une chose pareille ?

André sembla trouver la question absurde.

— Parce que j'en ai l'occasion et que ce sera intéressant.

Pour la première fois, Nathan douta que ce type soit capable de l'aider à redevenir entier. Le laisser charcuter son corps, son esprit et son Han ne lui disait plus rien…

— Sans ton don, grogna André, tu ne pourras pas m'assister. En fait, ta présence risque même d'affecter mon pouvoir. Il vaudrait mieux que tu partes. Je réfléchirai à ton problème. Mais j'ai déjà un diagnostic. Ce qui ne va pas chez toi crève les yeux.

Alors que Nathan battait déjà en retraite, la dernière phrase d'André le tétanisa.

— Tu sais comment j'ai perdu mon don ?

— La magie reste en toi, mais tu n'as plus le cœur d'un sorcier. Tu dois le retrouver. Le changement stellaire a soufflé des étincelles. Heureusement, c'est réparable.

— Comment ? demanda Nathan.

Les deux moribonds continuaient à se vider de leur sang. Désormais, le chauve ne criait même plus.

— Si je remplace ton cœur par celui d'un puissant détenteur du don, ton Han redeviendra intact. Alors, tu seras de nouveau le grand sorcier que tu as rêvé d'être.

André se pencha sur ses cobayes.

— Mais aujourd'hui, je n'ai pas le temps de m'en occuper. À présent, file et laisse-moi travailler, sinon, ces deux pauvres âmes ne seront plus que des quartiers de viande.

Malade et découragé, Nathan fila sans demander son reste.

Chapitre 16

Dès qu'elle fut en vue de Tanimura, la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière constata que la ville avait changé, mais pas autant que le reste du monde. Dépassée par tous ces chamboulements, elle s'efforçait de tenir le coup, parce que les sœurs dépendaient d'elle.

Après sa victoire sur l'empereur Sulachan, le seigneur Rahl avait renvoyé Regula, la machine à présages, dans le royaume des morts dont elle n'aurait jamais dû sortir. En même temps que la machine, les prophéties avaient quitté le monde. Puis le changement stellaire avait bouleversé toutes les règles de la magie.

Aux yeux de Richard Rahl, c'était une bonne chose.

Les Sœurs de la Lumière, elles, se retrouvaient dans la situation d'un bateau sans timonier, ses voiles déchirées par une tempête. Des millénaires durant, elles s'étaient consacrées à l'interprétation des prédictions, et voilà qu'il ne restait plus rien à interpréter.

Pour Verna, ce retour à Tanimura était l'équivalent d'une gifle la ramenant à la réalité.

Avec un contingent de soldats d'harans, elle était chargée de « consolider l'empire ». Du coup, elle voyageait sans cesse, parfois avec ses Sœurs de la Lumière et, à d'autres occasions, seule sous un déguisement.

Cette fois, une petite armée l'accompagnait et elle chevauchait une solide jument. Lors de leur premier voyage ensemble, quand elle le conduisait vers le Palais des Prophètes, pour sa formation, Richard lui avait appris à apprécier une monture à sa juste valeur.

Même à cheval, le voyage avait pris dix jours et les soldats – surtout leur chef, un jeune capitaine nommé Norcross – avaient satisfait tous les besoins de Verna, ce qui n'allait pas très loin. Cela dit, Norcross s'était assuré que sa tente soit correctement montée, que sa literie soit sèche et qu'elle soit servie la première par les cuisiniers.

Après plusieurs jours de voyage, Verna avait appris que la sollicitude du jeune homme était en partie intéressée. Sa jeune sœur, Ambre, avait récemment rejoint les Sœurs de la Lumière. Comme novice, bien entendu… Même si elle dirigeait l'ordre, Verna ne savait rien de cette enfant… Il y avait eu tant de bouleversements, ces dernières années…

Chevauchant à côté du capitaine, Verna venait de s'engager sur la piste fréquentée d'où on voyait Tanimura dans sa totalité. Au-delà des

bâtiments serrés les uns contre les autres, le port restait une fourmilière de navires et d'hommes.

Pour Verna, ce n'était pas le premier « retour à Tanimura ». Vingt ans durant, elle était restée loin du Palais des Prophètes – donc, sans la protection de son sort anti-vieillissement – afin d'écumer le monde à la recherche de Richard. Après l'avoir trouvé, elle était parvenue à le convaincre – non, à le *contraindre* – de venir au palais pour que les sœurs le forment.

Le début d'une cascade d'événements qui avaient tous contribué à la réalisation des prophéties.

Mais aujourd'hui, de prophéties, il n'y en avait plus…

— Une bien jolie vue, Dame Abbesse, dit Norcross. Ayant grandi dans les environs d'Aydindril, c'est la première fois que je vois l'océan. Comment font les navires pour ne pas s'y perdre ?

— Les capitaines pratiquent une forme de magie… Selon certains, ça s'appellerait la navigation. Mais vous n'avez pas ordre de prendre la mer, n'est-ce pas ?

— Non, nous sommes ici pour fonder une garnison. Le général Zimmer a déjà réquisitionné des bâtiments, sur le front de mer, et il les fait reconstruire pour qu'ils puissent accueillir entre cinq cents et mille hommes. Et ce n'est qu'un début…

Le capitaine blond sourit à Verna. Comme d'habitude, elle remarqua que son incisive gauche, un peu tordue, lui donnait l'air d'un dur.

— L'Ordre Impérial étant vaincu, nous établirons des garnisons tout au long de la côte puis partout dans l'Ancien Monde.

— C'est le meilleur moyen d'éviter l'arrivée au pouvoir de nouveaux tyrans, concéda Verna.

S'il restait des pins des deux côtés de la route, les collines environnantes avaient été déboisées pour fournir du combustible et du matériel de construction. Encouragée par la tiédeur de l'air, Verna aurait bien demandé une pause pour un rapide déjeuner à l'ombre, mais elle avait trop hâte d'être à Tanimura, son foyer…

Derrière la Dame Abbesse et le capitaine, une centaine de guerriers chevauchaient vers la cité. Quand ils en furent assez près, ils passèrent devant des enclos à moutons et à chèvres, des maisons dotées de grands jardins et des bosquets d'arbres fruitiers. Puis les habitations devinrent plus densément disposées, certaines presque délabrées et d'autres bien entretenues malgré leur âge et les intempéries. L'œuvre de familles estimant qu'une masure méritait qu'on s'en occupe, puisqu'on y habitait.

Des curieux sortirent de chez eux pour voir passer les soldats précédés par l'étendard de D'Hara. D'une main levée, le capitaine

Norcross les salua.

Très droite sur sa jument noire, Verna balaya du regard cette foule souriante… et ne se sentit pas à sa place. Malgré le poids de l'âge, une lueur brillait toujours dans ses yeux et ses cheveux noirs donnaient encore le change, sauf quand elle regardait ses tempes de près dans un miroir. Oui, le passage du temps l'affectait, mais il n'y avait pas que ça. Le plus écrasant, c'étaient les responsabilités qui pesaient sur ses épaules.

Une dizaine de Sœurs de la Lumière étaient venues avant elle à Tanimura avec l'espoir de retourner au Palais des Prophètes. Verna éprouvait le même désir, mais quand elle sonda la côte à la recherche de l'île Kollet, son cœur se serra de tristesse.

Bien au-delà du pont qui enjambait le fleuve Kern, l'île abritait autrefois un palais assez imposant pour rivaliser avec la Forteresse du Sorcier ou le Palais des Inquisitrices d'Aydindril. Aujourd'hui, il n'y avait plus rien, et ce depuis que Richard avait activé les toiles de sortilèges intégrées à la structure. Ce séisme avait détruit le sort anti-vieillissement, les réseaux de protection puis les couloirs, les salles, les bibliothèques et les catacombes. En d'autres termes, le palais s'était désintégré.

Si Richard s'était résigné à le détruire, c'était pour que des trésors de connaissances ne tombent pas entre les mains de Jagang, qui les aurait utilisés pour asseoir sa domination sur le monde.

Profitant du chaos ambiant, le prophète Nathan avait réussi à se libérer du Rada'Han qui le retenait prisonnier puis à s'enfuir en compagnie de la Dame Abbesse précédente, cette bonne vieille Anna, qui en avait profité pour se faire passer pour morte.

Verna aurait voulu pouvoir rendre son poste à son aînée aujourd'hui disparue. Du pouvoir, elle n'en avait jamais voulu.

— L'île semble si vide…, soupira-t-elle. A-t-on fouillé les ruines du palais ?

— Il faudra demander au général Zimmer, répondit Norcross. C'est ma première visite, mais d'après ce que j'ai entendu dire, il n'y a rien à fouiller… Il ne reste plus rien, apparemment.

Dans les rues de la ville, les sabots des chevaux firent résonner les pavés. Sur les places, des gamins escaladaient les façades des bâtiments pour y accrocher des bannières de D'Hara. Tapis dans des ruelles, des chiens aboyaient sur le passage de la colonne, mais les chevaux, aussi bien entraînés que leurs maîtres, ne bronchèrent pas.

Sans cesser de saluer, Norcross lança :

— Nous vous apportons les bons vœux du seigneur Rahl !

— Seigneur Rahl, seigneur Rahl ! scanda la foule.

À Tanimura, Verna était bien placée pour le savoir, les gens avaient souffert sous le joug de l'Ordre Impérial. Du coup, ils avaient

d'excellentes raisons de saluer les victoires de Richard – même s'ils n'avaient pas été touchés lors du conflit déclenché par Hannis Arc et l'empereur Sulachan.

Quand la colonne atteignit le front de mer, Verna s'emplit les poumons de l'air iodé venu du large et sourit en découvrant le port pris d'assaut par des deux-mâts et des trois-mâts aux cales gorgées de merveilles. Partout, des poissonniers, des vendeurs de crustacés et des colporteurs de tout poil rivalisaient de vocalises pour attirer l'attention des gens.

Accoudées aux fenêtres des maisons de tolérance, des filles de joie outrageusement maquillées sourirent aux soldats et leur lancèrent force plaisanteries. Avec leur arrivée, elles savaient que leur petit commerce ne risquait pas de péricliter.

Verna repéra au premier coup d'œil le nouveau quartier général de la garnison qui remplaçait des entrepôts récemment rasés. Derrière la palissade, expliqua le capitaine Norcross, des baraquements confortables attendaient les soldats. Vu l'afflux de militaires à Tanimura, on avait aussi réquisitionné un grand nombre d'auberges et d'entrepôts.

Sur la palissade, les sentinelles soufflèrent dans leurs cors pour annoncer l'arrivée de la colonne. Peu après, les grandes portes s'ouvrirent et des hommes en armure vinrent accueillir les nouveaux arrivants.

Dès que Verna et lui furent entrés dans la cour, Norcross sauta de son étalon gris et prit la bride de la jument de sa compagne.

— Si vous me permettez de vous aider, Dame Abbesse… Le général Zimmer voudra sans doute vous voir sur-le-champ.

— Vous surestimez mon importance, capitaine… Je ne suis que votre invitée. Le général s'intéressera sûrement plus aux renforts que vous lui amenez.

Norcross éclata de rire.

— Par les esprits du bien, Dame Abbesse, vous dites parfois des choses étranges. Ne mesurez-vous donc pas votre influence ?

Verna s'abstint de tout commentaire. Avec la fin des prophéties, l'ordre qu'elle dirigeait n'avait plus de raisons d'être et son fief, le Palais des Prophètes, n'était plus qu'un souvenir.

— Je ne suis pas aussi importante que vous l'imaginez, se contenta-t-elle de dire.

Son cœur se serra de nouveau quand elle pensa à Warren, d'abord son disciple puis son cher époux, dont la mort avait dévasté sa vie. Parfois, il lui arrivait de penser qu'être veuve était encore plus destructeur, pour elle, que ses fonctions de Dame Abbesse.

Quand il s'était enfoncé dans le royaume des morts, entraîné vers l'oubli par les séides du Gardien, Richard avait parlé avec l'esprit de

Warren, rapportant pour Verna un message qu'elle chérissait plus que toutes les prophéties ou les proclamations du monde. Ces mots étant strictement privés, elle les gardait pour elle, au chaud près de son cœur.

Si elle était seule sans Warren, Verna ne l'était pas *vraiment*, puisqu'il lui restait des tâches à accomplir en ce monde. De plus, son retour à Tanimura impliquait qu'elle assume certaines responsabilités.

Parmi les soldats venus accueillir leurs frères d'armes, Verna repéra des robes de couleur – rouges, vertes et bleues – portées par des Sœurs de la Lumière. Dix d'entre elles, exactement, arrivées avant la Dame Abbesse, plus une novice d'une saisissante jeunesse qui venait certainement d'intégrer l'ordre.

— Ambre ! s'écria Norcross en courant vers la jeune femme.

Des boucles des deux côtés du visage, Ambre avait sinon tressé ses longs cheveux blond cendré et ses grands yeux bleus pétillaient de joie de vivre.

— Tu en as mis du temps pour arriver, mon frère ! s'exclama-t-elle. J'étais sur le point de chercher un autre homme prêt à me choyer.

— Ambre, beaucoup d'hommes seraient ravis de t'épouser. Mais pour l'instant, tu es trop jeune.

— Je suis une Sœur de la Lumière et je m'en flatte !

Avisant Verna, Ambre blêmit et ajouta :

— Dame Abbesse, je suis désolée… En votre présence, je n'aurais pas dû me montrer si familière et amicale…

Verna gratifia la novice d'un regard maternel.

— Petite, les Sœurs de la Lumière ne sont pas rabat-joie au point d'interdire le bonheur. Savoure tes retrouvailles avec ton frère.

Baissant le ton, la Dame Abbesse parla autant pour elle-même que pour la charmante novice :

— Esprits bien-aimés, la souffrance ne nous épargne pas. Alors, il faut prendre les satisfactions comme elles viennent.

— Dame Abbesse Verna, merci d'avoir gardé mes soldats en sécurité pendant le voyage !

Reconnaissant cette voix puissante, Verna se retourna pour saluer le général Zimmer, un officier de trente ans qu'elle avait connu à un grade bien moins important. La guerre ayant fait des ravages dans l'armée, il avait été promu très au-delà de ses espérances. Le cœur et l'esprit en acier, il n'avait reculé devant aucune responsabilité chaque fois qu'un de ses supérieurs s'était fait tuer. Brun et doté d'un cou de taureau, il impressionnait plus d'un vétéran. En revanche, un sourire aux lèvres, il faisait bien plus jeune que son âge.

Lui prenant le bras, il guida la sœur vers le bâtiment à deux niveaux qui abritait le quartier général. En cours d'achèvement, la

structure embaumait le bois fraîchement coupé. Sur le toit, des couvreurs étaient encore en train de travailler…

Près du terrain d'exercice, à côté de l'entrée, se dressait un camp de tentes provisoire. Pour le moment, dans ce complexe militaire, le bruit des scies et des marteaux était aussi fort que les cris et les cliquetis métalliques des soldats à l'exercice.

Zimmer conduisit Verna dans son bureau, à l'étage, où il laissait les fenêtres ouvertes afin de profiter au maximum de la brise marine. Le plancher rustique craquant sous ses pas, la Dame Abbesse prit place dans le fauteuil que lui indiquait son hôte.

— Dès que je vous ai aperçue au loin, dit Zimmer, j'ai demandé une infusion bien chaude. Pour étancher votre soif et vous inciter au bavardage…

Zimmer sourit puis gratta son menton où repoussaient déjà des poils drus noirs comme la nuit. Dès qu'il appela son aide de camp, un grand type entra avec sur les bras une bouilloire fumante, deux tasses en porcelaine et un petit pot de miel.

— Après une si longue route, j'ai pensé que vous seriez touchée par l'attention.

— Je n'ai pas besoin d'être bichonnée, général, tint à souligner Verna, même si l'infusion lui faisait envie.

— Qui prétend que *je* n'en ai pas besoin ? répliqua Zimmer. (Il servit deux tasses et ne mégota pas sur le miel.) Quelquefois, un sain rappel des bienfaits de la civilisation nous aide à mieux combattre pour elle.

Verna sourit et but une gorgée.

— Au miel et aux infusions, alors ! Et à la gloire de D'Hara !

— Pour D'Hara, oui !

Bien qu'il se soit engagé très jeune, Zimmer avait déjà tout d'un vétéran. Par exemple, il ne tardait jamais à entrer dans le vif du sujet.

— Vous avez des nouvelles du Palais du Peuple ? Mes hommes veulent savoir si le seigneur Rahl compte nous rendre visite.

— J'ignore tout des plans du seigneur Rahl. Avec un empire à diriger, il doit être très occupé…

— Un jour, fit le général, il m'a dit que l'empire d'haran engloberait le monde entier… Mais comment connaître la taille du monde ? Même si mon voyage fut des plus tranquilles – comme mon poste, jusque-là – j'ai vu des cartes de la côte et lu des rapports sur l'Ancien Monde… Des villes et des villes, puis la Côte Fantôme, et une myriade d'îles au-delà… Qui sait si nous ne connaissons pas du monde qu'un grain de sable parmi ceux d'une très grande plage ?

— C'est bien possible, général… Mais il y aura des explorateurs,

puis des ambassadeurs… Un jour, l'âge d'or du seigneur Rahl sera effectif partout.

Zimmer sourit comme s'il espérait un commentaire dans ce genre.

— Dans cet ordre d'idées, Dame Abbesse, j'ai reçu un rapport qui peut vous intéresser. Nathan Rahl, le prophète et sorcier, est passé par Tanimura il y a quelques mois.

Nathan ? Verna ne s'attendait pas à ça.

— Il n'est plus prophète. Les prophéties ont disparu.

Le général ne parut pas troublé par ce détail.

— Même si c'est vrai, un homme aime garder ses titres. Il était avec Nicci. Ici, ils ont embarqué sur un trois-mâts appelé *Randonneur des Vagues.*

Verna s'étonnait chaque fois qu'elle entendait parler de l'ancienne Sœur de l'Obscurité devenue une fidèle de Richard. Pendant des années, alors qu'elle vivait au Palais des Prophètes, Nicci avait en secret servi le Gardien. En somme, elle avait fait plus pour détruire l'ordre que Richard lui-même. Mais elle avait changé, et celle qu'on nommait naguère la Maîtresse de la Mort était devenue une des plus solides alliées du Sourcier.

Verna eut un sourire dédaigneux.

— Je savais que Richard les avait envoyés en mission, mais je m'étonne qu'elle soit restée avec Nathan. Je ne les voyais pas s'entendre comme larrons en foire…

— Les soldats font leur devoir, Dame Abbesse. Même s'ils ne sont pas dans l'armée, Nathan et Nicci ont le même objectif : la victoire finale du seigneur Rahl.

— Où comptaient-ils aller, à partir d'ici ?

— Ils ont mis le cap vers le sud. Depuis, nous n'avons plus de nouvelles du *Randonneur des Vagues*. Si j'ai bien compris, ils ont pour mission d'explorer l'Ancien Monde, de contacter les dirigeants locaux et de leur parler du seigneur Rahl. Sans doute avec l'idée de signer des traités… Bon, ils ne chômeront pas !

Zimmer leur servit une autre tasse d'infusion. Verna ajouta du miel, remua et but. Pour une boisson de garnison, le breuvage était vraiment très bon.

— Même si Jagang est vaincu, reprit Zimmer, soudain grave, il reste tant de pays à découvrir. L'Ancien Monde semble être un terreau fertile pour les tyrans.

Verna serra doucement sa tasse, appréciant sa chaleur. Comme il était agréable de converser avec ce militaire honnête et courageux tout en admirant une journée ensoleillée à travers une fenêtre.

— Même s'il y a treize tyrans à la douzaine là où elle est, je parie encore sur Nicci…

Chapitre 17

Le lendemain de la réunion au sommet de la pyramide, Nicci retourna à la tour du Pouvoir, où le *duma* des sorciers était en session. Dans la grande salle, Thora et Maxime avaient pris place sur leurs trônes.

Vêtue d'une robe orange et violet brillante qui mettait en valeur ses formes et ses magnifiques yeux verts, la sovrena arborait une coiffure pyramidale encore plus compliquée et « acrobatique » que la précédente. Superbe sous tous les aspects et irradiant la confiance, elle semblait être l'incarnation même du pouvoir.

En l'absence de questions urgentes, les membres du conseil n'étaient pas au complet. Mais Elsa, Renn et Quentin furent finalement rejoints par Ivan, le dresseur en chef venu directement de l'arène. Le front lustré de sueur, le souffle un peu court, il paraissait d'une humeur de dogue.

Probablement habitués à le voir ainsi, ses collègues ne se formalisèrent pas.

— J'ai dû tuer deux animaux de plus, aujourd'hui… Une panthère du désert et un sanglier tacheté… Avec mon don, je réussis en général à les soumettre, même s'il faut casser des os ou faire exploser des vaisseaux sanguins. Mais ces deux-là ne rendaient pas gorge. J'ai eu besoin de Dorbo, un de mes apprentis, pour les « calmer » à coups de massue. Un gaspillage de temps et d'énergie, tout ça…

L'air dégoûté, comme s'il avait envie de cracher sur le sol, Ivan balaya la salle du regard.

— Où est André ? C'est lui qui a créé ces bêtes.

— Dresseur en chef, fit Maxime, amusé, il t'a peut-être lancé un défi.

— Des défis, j'en ai eu plus que mon compte, grogna Ivan en se laissant tomber sur son siège.

Nicci était invitée pour observer, pas pour interférer. De sa place, dans l'alcôve du public, près des grandes fenêtres qui dominaient la ville, elle voyait et entendait tout. Plissant les yeux, elle se concentra pour capter les interactions entre les membres du conseil.

Selon ses premières impressions, le *duma* d'Ildakar n'avait pas une once de compassion pour le reste de la cité. Comment ces gens avaient-ils réussi à faire fonctionner la ville alors qu'elle était isolée de tout, et ce pendant quasiment quinze siècles ?

Si les éclats de miroir plantés dans les ruelles étaient un indice fiable, on pouvait postuler que l'utopie d'Ildakar serait rongée par la contestation comme une maison en bois par des termites.

Malgré le scepticisme et le vague dégoût que lui inspirait la « société parfaite », la magicienne se souvint que ses compagnons et elle étaient des invités à Ildakar, et qu'elle avait mission d'y faire connaître la parole du seigneur Rahl.

Si silencieuse qu'elle fût, elle n'avait rien d'une potiche. Ces gens l'ignoraient, mais ils découvriraient bientôt à qui ils avaient affaire.

Nathan aussi était présent, mais il semblait d'une humeur contemplative. À dire vrai, il n'était pas dans son assiette depuis sa rencontre de la veille avec André.

Pour qu'il soit taciturne, Nicci le savait, il fallait que l'ancien prophète ait un gros problème. Même si elle n'était pas prête à le lui proposer ouvertement, Nicci serait disposée à l'aider, si une occasion se présentait. Convaincu d'avoir besoin des sorciers d'Ildakar, le vieil homme n'était sûrement pas plus dupe qu'elle de la « société parfaite ».

Bannon déboula à son tour. Ses beaux atours du banquet oubliés, il portait son solide pantalon, reprisé et nettoyé, au-dessus de ses bottes de voyage. Pour la chemise, en revanche, il avait choisi un modèle du cru aux manches amples resserrées aux poignets. Comme toujours, Solide battait sa hanche gauche. Nathan aussi était armé, et personne ne s'inquiétait de voir des invités se balader partout avec des lames mortelles. Un indice, selon Nicci, de la confiance que les conseillers avaient en leur magie.

Quand le jeune rouquin entra dans la salle, tous les regards se braquèrent sur lui.

Les sourcils froncés, Thora ne cacha pas que la présence de ce non-détenteur du don la dérangeait.

— Tu n'as rien de mieux à faire avec mon fils et ses amis ?

Comme s'il n'avait pas perçu la mauvaise humeur de Thora – Nicci aurait juré que c'était de la comédie –, Bannon haussa les épaules.

— J'aime être avec Amos et les deux autres, mais je veux aussi passer du temps avec Nicci et Nathan. Pour trouver votre ville, nous avons fait un long voyage.

— Et nous sommes heureux que tu viennes t'asseoir avec nous, fiston, dit Nathan en désignant un siège près du sien.

Puis il se leva, sortit de l'alcôve et se racla la gorge, comme si la réaction de Thora l'incitait à se mêler aux débats.

— Le sorcier de chair André, dit-il, se concentre sur un nouveau projet qui l'occupe entièrement. Je suis sûr qu'il s'est excusé d'avoir dû manquer cette session du conseil.

— Il est rarement présent, lâcha Maxime, ironique. Le plus

souvent, nous sommes contraints de faire sans son agréable compagnie.

— Quel dommage…, railla Thora.

— Il travaille à une création spéciale pour l'arène, dit Ivan en époussetant le devant de son pourpoint en peau de panthère. Je lui ai donné tout le temps qu'il faudra, mais il pense en avoir terminé bientôt.

Quand Nicci coula un regard perplexe à Nathan, le vieil homme fit semblant de n'avoir rien vu et reprit la parole :

— Avant de s'occuper d'autre chose, André a pu identifier la cause de mon problème. Selon lui, suite aux bouleversements induits par le changement stellaire, j'ai perdu mon cœur de sorcier. André réfléchit à un moyen de corriger ça… Il a des idées, mais rien de bien précis pour le moment.

— Au moins, ça veut dire que ta faiblesse n'est pas contagieuse, intervint Renn. Quand André sera-t-il capable de te soigner ?

— Il finira mon projet avant, grogna Ivan.

Distraitement, il massa un bleu, sur un de ses biceps, puis sembla se demander comment il l'avait récolté.

Sans grand enthousiasme, Nathan alla dans le sens du dresseur :

— Ce défi le passionnant, il ne s'en détournera pas avant d'en avoir terminé.

— J'espère que ce ne sera pas trop long, souffla Maxime. Être dans ton état doit se révéler douloureux. Ne pas pouvoir lancer le moindre sort… L'impuissance totale.

Nathan s'empourpra.

— Je n'utiliserais pas vraiment ce mot…

— Tant que tu seras incapable d'invoquer la magie, siffla Thora, ta position parmi nous sera des plus précaires. Pour l'heure, tu es un invité, mais si tu veux demeurer ici à tout jamais, on ne pourra pas rester sur ces bases.

Nicci entendit un signal d'alarme dans sa tête. C'était la deuxième fois que Thora évoquait cette possibilité.

— Nous n'avons aucune intention de rester, rappela-t-elle.

— Quand le linceul se remettra en place de manière permanente, vous n'aurez peut-être pas le choix.

— Dans ce cas, nous ne pourrons pas vous laisser rétablir le linceul.

Ce défi sembla surprendre la sovrena, mais Nicci enfonça le clou :

— Ici, nous avons une mission à accomplir.

Richard l'avait explicitement chargée de repérer la tyrannie et l'oppression. Si la magicienne s'en tenait là, elle devrait chambouler le système politique d'Ildakar. Cette cité en valait-elle la peine ? Même si

la sovrena et le sorcier en chef ne cherchaient pas à dominer le monde, contrairement à Jagang, ils étaient une menace pour la liberté.

— Je doute que vous ayez envie de m'avoir ici pour toujours…

Avant que Thora ait pu répondre, des bruits de pas et des cris retentirent, venant du pied de la tour. Puis ces sons se firent entendre dans l'escalier jusqu'à ce qu'un petit groupe déboule dans la salle.

Tournant la tête, Nicci, Nathan et Bannon virent trois femmes imposantes qui poussaient devant elles un jeune type malingre vêtu des frusques d'un esclave. Sa courte chevelure semblant avoir été taillée avec une cuillère aiguisée, il était pieds nus, le visage maculé de boue et peut-être aussi d'excréments. Sous la crasse, on apercevait des contusions, et il regardait autour de lui comme une bête traquée.

Non sans surprise, Nicci reconnut le jeune berger qui conduisait un troupeau de yaxen et s'était fait rudement sermonner par le capitaine Avery.

Mais l'attention de la magicienne fut irrésistiblement attirée par les femmes qui accompagnaient le garçon. Ces guerrières semblaient exclusivement composées de muscles, à croire qu'un sorcier de chair les avait fabriquées avec des barres de fer et des ressorts, avant de donner à ce squelette une apparence féminine. En pagne de cuir, une simple bande du même matériau autour de la poitrine, elles avaient les bras et les jambes nus et portaient des sandales renforcées de fer lacées très haut sur leurs mollets.

Ce qu'on voyait de leur peau n'était pas couvert de tatouages, comme on aurait pu s'y attendre, mais de runes d'Ildakar imprimées au fer rouge. Ainsi, elles devenaient des grimoires ambulants – à l'instar de Mrra ou de l'ours monstrueux que les trois voyageurs avaient dû tuer en chemin.

Malgré cette caractéristique, les trois femmes à demi nues restaient d'une incroyable beauté. La puissance incarnée, et une sensualité bestiale… Peut-être pour empêcher qu'un ennemi les saisisse par les cheveux, elles étaient quasiment rasées.

Thora se pencha en avant sur son trône :

— Que nous amènes-tu, Adessa ? On dirait un esclave miteux, pas un de tes gladiateurs en formation.

— Ça, un guerrier ? lança Ivan. Tout juste bon à nourrir mes panthères…

La plus âgée des trois femmes – la mieux musclée, aussi – avança d'un pas. Ses cheveux ultra-courts déjà grisonnants, elle avait des yeux noirs brillants comme les plumes d'un corbeau. En d'autres circonstances, on se serait extasié sur sa beauté, mais là, on ne pouvait qu'écouter son rapport d'une précision toute militaire :

— Ce n'est pas un de mes gladiateurs, ni un type tiré d'une cellule. Non, il s'agit d'un simple berger de yaxen, mais mes Mora-Zith l'ont

pris en flagrant délit. Il soutient les rebelles.

Les deux autres guerrières prirent le pauvre berger par les bras et le traînèrent vers l'estrade. Les mains attachées devant lui, il ne put guère résister.

Pensif, Nathan se tourna vers Nicci :

— Mora-Zith ? Ce nom ressemble étrangement à « Mord-Sith ». Quoi qu'il en soit, ces femmes sont puissantes et dangereuses, et elles aiment porter du cuir – pas assez pour être protégées, cependant…

Nicci étudia les trois guerrières.

— Dans un lointain passé, il y avait peut-être des racines communes…

Ces Mora-Zith chargées d'entraîner des gladiateurs ressemblaient effectivement aux Mord-Sith, des femmes insensibles à la magie qui se vêtaient de cuir et juraient de protéger le seigneur Rahl au prix de leur vie.

— J'ignore quelles sont les origines des Mord-Sith, en D'Hara. Il y a des millénaires, il pouvait s'agir d'un seul et même groupe, séparé ensuite par les Grandes Guerres. Ildakar étant isolée depuis des lustres, ces femmes ont pu évoluer à leur manière et suivre leur propre chemin. Bref, s'il y a des ressemblances avec les Mord-Sith, les différences doivent être plus importantes.

Bannon, remarqua Nicci, ne parvenait pas à détourner le regard des trois femmes.

— Si c'est un esclave indocile, grogna Ivan, pourquoi ne pas le jeter dans l'arène ? On sera débarrassés de lui.

— Un esclave qu'on ne peut contrôler est inutile, approuva Thora.

— Je ne suis pas indocile ! cria le berger. Je me bats pour la liberté.

Adessa jeta un regard en coin au dresseur en chef, puis se concentra de nouveau sur la sovrena :

— Nous l'avons surpris près des cages des animaux, dans l'enclos de l'arène. À l'évidence, il voulait libérer plusieurs bêtes pour semer la panique en ville, comme les rebelles l'ont déjà fait.

— Les animaux doivent être dressés pour boire le sang des nobles ! lança le berger.

Sans succès, il tentait de s'arracher à la prise des deux guerrières.

— Tant pis pour elles, lâcha Thora, mais les bêtes devront se contenter de chair d'esclave au goût amer. Leurs crocs et leurs griffes te libéreront…

— Libre, je le suis déjà ! déclara le berger. Masque-Miroir m'a métamorphosé, comme il le fera avec nous tous.

Il y eut des murmures parmi les conseillers. Alors qu'Elsa semblait

très inquiète, Renn et Quentin marmonnaient entre eux.

— Pourquoi « Masque-Miroir » ? demanda Nathan. C'est un nom étrange.

— Parce qu'il porte un masque-miroir, répondit Quentin. Ça tombe sous le sens.

— Ça ne nous dit pas pourquoi il a choisi ce masque, intervint Nicci.

— On raconte qu'il a été défiguré par un sorcier de chair, daigna expliquer Maxime. Son visage est si laid que les gens préfèrent voir un reflet du leur à la place.

— À moins qu'il veuille refléter la laideur du monde qui l'entoure, suggéra Nicci.

Cette remarque lui valut un regard courroucé de Thora.

— Ou bien, ironisa Maxime, il aime que les gens racontent des histoires à son sujet. Une façon de passer pour plus mystérieux et puissant qu'il l'est… Quelle que soit la raison, je ne le prends pas au sérieux. Ce serait lui donner trop d'importance.

— As-tu prêté l'oreille à ses revendications ? demanda Nathan. Les rebelles ont toujours une raison de se révolter.

— Le mécontentement se nourrit de lui-même, lâcha Thora. La solution, c'est de l'étouffer dans l'œuf.

Les yeux rivés sur le prisonnier, Nicci avança.

— Je voudrais parler avec ce garçon. Un berger de yaxen n'a rien d'un héros ni d'un martyr. Il serait intéressant de savoir pourquoi un tel individu se révolte, alors que ça le conduira sûrement à la mort.

— Chère magicienne, ça n'a aucun intérêt, dit Maxime. (Il se leva et écarta les bras.) Nous avons déjà été confrontés à ce genre de situation, et je sais que faire.

Nicci regarda l'esclave désormais mort de peur.

— Mais ça ne met pas un terme à la révolte…

— Tu ne vas pas t'en mêler ! rugit Thora.

— Ne voulez-vous pas tirer des informations de lui ? demanda Nicci.

Comment pouvait-on ne pas saisir une occasion pareille ?

— Ce n'est ni nécessaire ni intéressant, dit Maxime.

Se concentrant, il plia les doigts et fut bientôt enveloppé de pouvoir, comme s'il attirait toute la magie présente dans l'air. Ses cheveux se hérissèrent, lui faisant une étrange couronne de pure puissance.

— Ceux qui troublent l'ordre parfait d'Ildakar doivent être châtiés. Je ne suis pas seulement le sorcier en chef, mais aussi le maître sculpteur de la ville.

Adessa et les deux autres Mora-Zith s'écartèrent du prisonnier, laissant à Maxime la place de travailler.

Le berger se débattit contre ses liens, puis se redressa et fit un rictus aux conseillers, à Thora et même à Maxime. Retroussant les lèvres, il se prépara à cracher.

À ce moment précis, Maxime déchaîna son don.

L'air scintilla et un vent venu de nulle part s'enroula autour du jeune berger, l'immobilisant totalement. Sa chemise crasseuse devint soudain blanche, comme si elle était couverte de gypse en poudre. Désormais grisâtre, sa peau durcit et ses cheveux en bataille se cristallisèrent. Avec un craquement sinistre, il relâcha son dernier souffle… et une statue d'esclave indocile le remplaça au milieu de la salle.

Le sort de pétrification ressemblait à celui que le Juge Suprême avait utilisé contre les habitants de Lockridge puis sur Nicci. Mais ce dément avait été corrompu par la magie alors que Maxime la manipulait presque nonchalamment et en sachant très bien ce qu'il faisait.

Ivan se leva, les poings serrés.

— Tu as gaspillé ton énergie, Maxime, dit-il. Dans l'arène, ce berger aurait produit un très bon spectacle. À présent, qu'allons-nous faire de lui ?

Thora regarda son mari puis hocha lentement la tête.

— Le tuer dans l'arène en aurait fait un martyr – une source d'inspiration pour Masque-Miroir et sa vermine. La solution de Maxime était la meilleure.

— Et j'ai si rarement l'occasion d'utiliser mon don, se plaignit le sorcier en chef.

Il regarda Nicci avec un sourire provocant. À l'évidence, il ne faisait pas allusion qu'à la magie.

Désireux de l'impressionner, il espérait sans doute la faire changer d'avis, lors d'une prochaine invitation à une partie de plaisir.

— Je suis le maître de la pétrification… Il y a des siècles, c'est moi qui ai conçu et contrôlé le sort qui a neutralisé l'armée du général Utros.

— Oui, tu étais la clé, concéda Thora, mais nous t'avons tous aidé à la faire tourner dans la serrure. Tu n'es pas le seul capable d'utiliser la magie. Ne me suis-je pas chargée de Lani, quand elle s'est retournée contre nous ?

La sovrena regarda la magicienne pétrifiée au fond de la salle.

— C'est vrai, très chère, et loin de moi l'idée de minimiser tes exploits…

Maxime croisa les bras. Après sa démonstration, il semblait satisfait et détendu.

— Je propose que cette statue soit exposée dans un endroit où elle

fera son petit effet. Sur le marché aux esclaves, par exemple. Elle l'égayera un peu… et tiendra lieu d'avertissement.

Après que des esclaves furent venus chercher le berger pétrifié, Thora se rassit et dévisagea tour à tour les conseillers.

— Ivan a raison, il y a trop longtemps que nous n'avons plus assisté à un spectacle dans l'arène. Remédions au plus vite à cette lacune. Ivan, quand peux-tu être prêt ?

Sa tunique blanche constellée de taches rouges récoltées dans son studio, André entra dans la salle à cet instant précis.

— Eh bien, dit-il en s'essuyant le front d'un revers de la main, on dirait que j'arrive au bon moment. Mon expérience est terminée. Une œuvre de sang très réussie. Dès demain, notre nouveau combattant pourra faire ses débuts dans l'arène.

Maxime ne cacha pas sa jubilation.

— Alors, disons demain ! s'exclama-t-il. Il va falloir imaginer un programme…

Chapitre 18

Avec un sourire affable, Maxime fit signe à Nicci de prendre place près de lui dans une des loges surélevées réservées aux spectateurs nobles. André ayant conforté l'hypothèse que Nathan pourrait recouvrer son don, les membres du *duma* l'avaient autorisé à se joindre à eux dans la loge d'élite, très au-dessus de la populace crasseuse et indisciplinée.

Amos, Brock et Jed avaient invité Bannon sur les gradins les plus proches de la zone de combat, mais il avait préféré s'asseoir avec ses compagnons de voyage.

Agacés d'avoir un non-détenteur du don parmi eux, les sorciers faisaient contre mauvaise fortune (relativement) bon cœur.

Quand le soleil fut à son zénith, la foule envahit les gradins qui entouraient l'arène creusée à même la roche. Pour des raisons de sécurité, la zone de combat au sol couvert de sable était isolée par un mur circulaire.

Contrairement aux gradins des pauvres, les loges offraient une vue plongeante sur l'action en même temps qu'une meilleure sécurité. D'après son expérience avec l'ours monstrueux, Nicci ne doutait pas que certaines bêtes de combat soient assez féroces pour s'échapper et faire des ravages parmi les spectateurs.

Grâce au lien, Nicci gardait des images de l'époque où Mrra luttait ici…

— Je vois que tu portes ton éternelle robe noire, dit Maxime. La mode d'Ildakar n'est pas à ton goût ? Nous avons toutes sortes de modèles, de la toge pudique à la tunique de soie très courte. Si tu choisis cette dernière, tout le monde appréciera, tu peux me croire.

La magicienne foudroya le sorcier du regard.

— Je porte du noir pour des raisons personnelles.

— Si ce n'est que ça, je peux ordonner aux meilleurs tailleurs de la ville de te proposer des centaines de tenues noires plus… affriolantes. T'aider à les essayer puis à choisir serait un honneur pour moi.

— Je suis très bien comme ça…

— C'est vrai que cette robe est bien coupée, même si elle laisse trop de place à l'imagination.

— Dans ce cas, j'espère que tu es très imaginatif, parce que nous en resterons là.

Des murmures couraient dans les gradins, de plus en plus forts à mesure que l'heure du spectacle approchait.

D'un ton rude, Thora appela les serviteurs :

— Il est midi ! Où est notre repas ? Ou préférez-vous servir d'amuse-gueule aux fauves ?

— Comme ça, au moins, marmonna Damon en lissant sa moustache tombante, quelqu'un aurait de quoi se caler l'estomac.

Vêtus d'une tunique simple serrée à la taille par une ceinture, des esclaves accoururent avec ce qu'on appelait ici un « menu dégustation ». Une multitude de plats, en petites portions, afin que les convives puissent tout goûter. Des brochettes de cailles en robe de miel, du foie de yaxen cru en minuscules cubes, des tranches très fines de viande séchée, et pour le dessert, une pièce montée de confiseries à base de quartiers de mandarine confite et de morceaux de grenade bien mûre.

Thora se servit la première – très généreusement – alors que Maxime, chevaleresque, proposa de s'en charger pour Nicci, qui fit très distraitement son choix. Beaucoup plus motivé, Nathan demanda aux serveurs de lui décrire chaque plat dans le détail. Puis il goûta tout et demanda un assortiment de ce qu'il avait préféré. Si le foie cru n'emporta pas ses suffrages, il montra un franc intérêt pour les spécialités sucrées.

Quand les conseillers se furent servis, Bannon eut droit à ce qui restait. Souriant, il remercia les esclaves, qui semblèrent gênés jusqu'à ce qu'il se souvienne enfin de congratuler ses hôtes.

Autour de la zone de combat, de hautes colonnes de pierre soutenaient des coupes de bronze aux bords en forme de flamme. De nobles détenteurs du don se tenaient au pied de chacune. Quand la fanfare annonça le début des réjouissances, ils touchèrent chacun leur colonne, libérèrent leur magie et firent jaillir des flammes blanches qui semblaient vouloir embraser les cieux.

Sur les gradins, la foule applaudit cet exploit.

Assise en silence, l'esprit en éveil, Nicci essaya de déterminer quel type de magie était à l'œuvre. Apparemment, les antiques sorciers avaient laissé en ville un réseau de sortilèges qui distribuaient le don un peu comme les aqueducs amenaient l'eau.

Debout sur une estrade qui dominait la zone de combat, un colosse chauve en tunique jaune prit la parole, sa voix répercutée dans l'arène par l'étrange artefact en cristal posé sur un piédestal en argent dans lequel il parlait. Magie ou simple truc, les sons semblaient jaillir des flammes invoquées quelques instants plus tôt.

— Notre champion bien-aimé est invaincu depuis cinq mois. En défendant son titre, il a conquis nos cœurs. Qu'il entre à présent dans l'arène, sous le soleil d'Ildakar et sous les vivats de la foule. Bientôt, le sable sera rouge du sang d'un nouvel ennemi vaincu.

Une porte de fer s'ouvrit et un combattant aux muscles saillants fit son entrée, une épée à lame large brandie vers le ciel. Une ceinture cloutée autour de la taille, il portait un pagne de cuir et des bottes lacées. Deux larges bandes de cuir, partant de la ceinture, se croisaient sur son torse et dans son dos, lui fournissant un « blindage » des plus précaires. En revanche, son casque avec protection nasale et grille dissimulait ses traits.

Les bras nus du champion étaient constellés de cicatrices. Du premier coup d'œil, Nicci vit que c'était un combattant redoutable.

La joie de vivre et la confiance qui émanaient de lui n'avaient rien à voir avec l'angoisse qu'aurait exsudée une malheureuse victime. Ce type aimait l'arène, et il adorait y tailler d'autres créatures en pièces.

Levant son bras armé pour inciter la foule à crier, il fit le tour de la zone de combat, ravi que son public réagisse comme il l'espérait.

Dans leur loge privée, les membres du conseil regardaient froidement sa démonstration de popularité.

— Il n'a jamais affronté un adversaire comme celui qui l'attend, dit André, les yeux brillants d'excitation. Nathan, tu verras bientôt le résultat de mon œuvre de sang.

— J'espère que ça vaudra le coup, marmonna Ivan. Certains de mes animaux manquent d'entraînement.

— Tu ne voudrais pas que le champion les tue tous, fit André.

Le dresseur en chef ne parut pas convaincu.

— Et s'il terrasse ton nouveau combattant ?

— J'ai la plus grande confiance en mon œuvre… Mais si ça arrive, j'améliorerai mon concept la prochaine fois.

— Notre champion, continua le type en tunique jaune, va affronter un adversaire tel qu'on n'en a jamais vu dans l'arène.

Excités par la voix amplifiée, les spectateurs frémirent d'impatience.

— Découvrez donc la nouvelle créature de notre grand sorcier de chair !

Ivan prit une caille au miel et la goba, os compris, sans détourner les yeux de la zone de combat. Incapable de contrôler son excitation, André faisait des bonds sur son siège.

En position de combat, épée à l'horizontale, le champion se tourna vers la porte faisant face à celle qu'il avait franchie un peu plus tôt. Son côté cabotin oublié, il se concentrait, comme en témoignait la lueur qui brillait dans ses yeux.

Chez lui, Nicci ne sentait aucune trace du don. Ses compétences de

guerrier, il les tenait de son talent inné et de son travail.

Une silhouette émergea au soleil. Alors que tout le monde attendait une bête monstrueuse, le combattant marchait sur deux jambes, comme n'importe qui. Presque aussi musclé que le champion, il serrait dans chaque main une épée semblable à celle de son adversaire.

Dès qu'il eut émergé des ombres, sa monstruosité fut visible par tous. Sur ses larges épaules, il portait deux têtes, chacune fixée à une branche de sa colonne vertébrale artificiellement divisée.

Les deux têtes rugissaient de douleur et de rage. Rasée et barrée d'une cicatrice, celle de gauche bavait d'abondance. Sa peau sombre jurant avec celle des épaules, elle devait être la pièce rapportée.

Comme si les deux cerveaux leur donnaient des ordres contradictoires, les jambes manquaient d'assurance à l'instar de celles d'un ivrogne, mais les bras fendaient déjà l'air avec leur lame.

Des murmures coururent dans la foule. En découvrant son adversaire, le champion se ramassa sur lui-même.

— Il n'a jamais rien vu de pareil, n'est-ce pas ? se réjouit André.

— Il a vu et tué bien des adversaires, lui rappela Ivan.

Comme un automate, le guerrier bicéphale continua d'avancer en grognant.

Nathan se pencha vers André :

— Si on considère qu'il a deux cerveaux, ton combattant semble avoir perdu ses facultés mentales.

— Qui se soucie de facultés mentales ? Pour développer sa férocité, j'ai dû sacrifier d'autres éléments. C'est comme avec les yaxen de soie, qui ne brillent pas par leur intelligence. Ce tueur ne sera jamais admiré pour la subtilité de sa conversation.

La démarche titubante du guerrier aurait pu induire le champion en erreur, mais il ne tomba pas dans le panneau. Toujours sur ses gardes, il avança, épée tendue.

Quand il fut à distance de frappe, son adversaire bougea à une incroyable vitesse, chacune de ses lames zébrant l'air comme s'il avait l'intention d'éventrer deux fois sa cible. Vif comme l'éclair, le favori de la foule recula – peut-être un peu trop vite, car il perdit l'équilibre, se rétablit, mais ne put pas éviter qu'une des lames adverses lui entaille le bras.

Un cri monta en même temps de centaines de gorges. Comme s'il ne s'apercevait pas qu'il était blessé, le champion salua son public.

Le combattant bicéphale passa à l'attaque, ses lames si rapides qu'on les perdait parfois de vue. Chaque fois, le champion parvint à parer ou à dévier le coup.

Après qu'il eut évité une frappe, l'autre lame du tueur à deux têtes zébra l'air. Sans crainte ni appréhension, le champion saisit la première ouverture et s'y engouffra.

Quand il frappa, l'homme à deux têtes esquiva et s'en tira à bon compte : une simple égratignure au ventre. Il rugit cependant de colère puis abattit sa lame droite sur le champion, utilisant le pommeau pour marteler de coups le casque de métal.

Un peu sonné, le héros de la foule recula, rectifia la position du casque sur sa tête, et se prépara à la suite.

Le dernier né d'André attaqua et son adversaire bougea à peine, comme s'il n'avait pas repris ses esprits. Aussitôt, Nicci comprit ce qu'il faisait. Mimant la faiblesse pour attirer sur lui le monstre bicéphale, il saisit une nouvelle occasion de passer sous sa garde, et, cette fois, lui entailla un biceps – qu'il entreprit de hacher menu, comme un boucher qui débite une carcasse.

Le bras gauche tenta de prêter main-forte au droit.

Mais le champion, renonçant à la ruse, était redevenu lui-même. Évitant un estoc vicieux, il saisit son épée courte à deux mains pour décocher un coup d'une stupéfiante violence. Frappant latéralement, comme un bûcheron qui s'attaque à un tronc, il fit voler dans les airs la tête originale de son adversaire. Dans un geyser de sang, la créature d'André resta plantée sur le sable, sa tête restante ne sachant plus que faire.

Sur le sol, la tête coupée semblait n'avoir pas encore compris que tout était fini pour elle… Les derniers effets du sang qui l'irriguait encore.

La tête survivante hurla à la mort. Soudain en coton, les jambes cédèrent, et le guerrier tomba à genoux. Lâchant son épée, il ramassa la tête coupée, la serra entre ses mains, malgré son bras droit en charpie, et éclata en sanglots.

Le champion avança et ne fit pas montre de pitié. (Ou était-ce une forme de compassion ? se demanda Nicci.) D'un seul coup, il trancha l'autre tête puis regarda le combattant décapité s'écrouler sur le sable comme un taureau foudroyé par la masse d'un boucher.

La foule explosa d'allégresse.

Ivan croisa les bras sur son pourpoint en peau de panthère.

— Un beau spectacle, concéda-t-il.

André ne l'entendit pas de cette oreille.

— Le champion n'est en aucune manière altéré, gémit-il. Un simple guerrier ne devrait pas pouvoir vaincre une de mes créations.

— Que ça te serve de leçon, dit Maxime, taquin. Il ne te reste plus qu'à améliorer tes monstres.

— Vous entendez la foule ? demanda Thora. Elle ovationne son champion ! J'espérais qu'elle s'en lasserait.

— Ces gens admirent le guerrier, dit Elsa, et ils ne voudraient pas le voir vaincu par une abomination. Il faut lui faire affronter de meilleurs combattants *humains*. La foule n'adoptera pas un nouveau

champion si c’est un monstre.

— Pour l’instant, lâcha Maxime, laissons-le savourer sa victoire. Ce soir, Adessa le récompensera comme il se doit. Elle l’a déjà pris comme amant, non ?

En bas, sur le sable rouge de sang, le champion tournait de nouveau en rond sous les vivats.

Quand la liesse fut à son comble, il saisit son casque, le retira et le jeta au loin afin de pouvoir sourire à ses admirateurs. Puis il leva les deux bras en signe de triomphe.

Bannon avait suivi le combat avec une répugnance croissante. Depuis qu’il s’était joint à Nicci et à Nathan, il avait tué bien des gens et n’éprouvait pas l’ombre d’un remords. Après tout, les Selka, les Norukai ou les séides du Buveur de Vie avaient bien mérité leur sort. Mais l’idée d’une compétition *à mort* le révulsait. Car elle procédait d’une cruauté qu’il ne parvenait pas à comprendre.

Son salopard de père, il n’en doutait pas, aurait apprécié le spectacle.

Depuis son départ de Chiriya, Bannon s’était endurci. Alors que sa misérable enfance aurait dû le détruire, il s’accrochait à un optimisme qui faisait flèche de tout bois, continuant à croire que le bien existait en ce monde malgré toutes les tragédies qu’on pouvait traverser.

À présent, les vivats et le cadavre du vaincu le mettaient mal à l’aise. Tout bicéphale qu’il fût, le combattant ne méritait pas plus la mort que l’ours monstrueux. Mais pour commencer, de telles abominations n’auraient jamais dû exister. Elles étaient l’œuvre contre nature d’esprits dérangés.

En un sens, Bannon ne comprenait pas totalement ses propres sentiments. Du point de vue du champion, ce combat avait eu pour enjeu la survie. Dans des circonstances extrêmes, fallait-il conclure, les gens étaient prêts à faire n’importe quoi pour rester en vie. Et il aurait certainement agi de même.

Son casque retiré, le champion saluait son public. Quand il se tourna vers sa loge, Bannon sursauta. Il connaissait ce visage… Les yeux, les joues, le menton rond et même le sourire lui disaient quelque chose.

En des temps encore heureux, avant que son enfance vole en éclats, son meilleur ami lui souriait ainsi.

Ian !

Le Champion d’Ildakar était le pauvre garçon enlevé par les Norukai tant d’années auparavant.

Chapitre 19

Thaddeus, le nouveau maire de Renda-sur-Baie, parut ravi de recevoir deux érudits venus de Surplomb du Monde.

— Nous ferons tout pour vous aider, répéta-t-il aux deux jeunes gens. Pour la magicienne Nicci et le sorcier Nathan, nous sommes prêts à tout, car ils ont sauvé notre village. Et même Bannon, leur escrimeur, a fait un massacre parmi les Norukai. Je crois qu'il a une dent contre eux.

— Oui, approuva Oliver, nous les avons vus combattre d'incroyables ennemis. Ils ont tant d'histoires à raconter…

Le jeune homme tapota la sacoche dans laquelle il portait les messages destinés à D'Hara.

— Si je n'avais pas vu certaines choses de mes yeux, je n'y croirais pas.

— Nous avons fait la même expérience, dit Thaddeus. Si vous participez à notre petite fête, ce soir, nous échangerons nos récits.

— Je peux réciter les nôtres mot à mot, dit Peretta. Chaque détail est gravé dans mon esprit.

— Elle ne se vante pas, assura Oliver, et elle ne vous le laissera pas oublier…

La jeune fille se rembrunit comme si son compagnon venait de l'insulter. Préparé à cette réaction, Oliver éclata de rire. Malgré tout, il ne regrettait pas que Peretta soit avec lui…

Quand elle posa les yeux sur lui, la mémoriste se radoucit.

— Oliver et moi, nous voyageons ensemble depuis trop longtemps. Parfois, nous devinons ce que l'autre pense.

— De toi, je ne pense que du bien, assura Oliver. Ensemble, nous avons une mission à accomplir.

— C'est vrai, et j'avoue que tu fais un compagnon… acceptable.

Oliver s'empourpra et Peretta le gratifia d'un ricanement. En un sens, ils se ressemblaient beaucoup. Tous deux nés et élevés à Surplomb du Monde, ils adoraient les vieux livres et l'histoire.

Le père d'Oliver s'occupait d'un verger et était aussi apiculteur. Enfant, le futur érudit l'aidait à cueillir les poires et les pommes et à sortir les rayons des ruches afin de collecter le miel. Mais plus d'une fois, il s'était fait tancer parce qu'il rêvait éveillé aux histoires consignées dans les livres.

De guerre lasse, son père avait autorisé les érudits à l'évaluer. Une

fois sûr qu'il avait les moyens de ses ambitions, Oliver n'avait plus pensé à autre chose.

Un jour, alors qu'il avait par erreur renversé une ruche, un essaim d'abeilles s'était répandu dans le canyon. Pour échapper à la mort, conséquence inévitable de centaines de piqûres, Oliver avait dû plonger dans un ruisseau tête la première. À l'époque, il avait l'esprit occupé par plusieurs projets d'archivage des sortilèges – alors qu'il ignorait à peu près tout de la magie…

Furieux, son père l'avait pris par le col et, encore trempé, l'avait forcé à monter jusqu'à Surplomb du Monde.

Là, il l'avait conduit devant Simon, le conservateur.

— Croyez-moi, il vous sera bien plus utile ici. De plus, il sera heureux, et avec sa mère, nous viendrons le voir régulièrement. Mon fils, lis jusqu'à plus soif ! Moi, je vais aller réparer tes dégâts !

Même s'il adorait ses parents, l'appel de la grande bibliothèque avait été trop fort pour Oliver. Et encore aujourd'hui, alors qu'il s'était porté volontaire pour cette mission, il rêvait de retourner à ses chères archives. Cela dit, ce voyage, il le savait, lui en apprendrait plus sur le monde que les lectures de toute une vie.

Pour honorer les visiteurs, les villageois organisèrent sur la place principale un banquet à base de chèvre rôtie et d'une étrange soupe de moules et d'algues au goût délicieusement salé.

Alors que tout le monde voulait converser avec lui, Oliver fut embarrassé d'être le centre de l'attention. À Surplomb du Monde, il était le plus souvent seul avec ses livres et ses rouleaux de parchemin.

Assis à côté de Peretta, il constata qu'elle était beaucoup moins timide que lui. Très sociable, elle bavardait avec quiconque lui manifestait de l'intérêt.

Nicci avait été très claire : loin d'être secrets, ses rapports devaient être rendus publics, afin que les peuples de l'Ancien Monde se rallient au seigneur Rahl et aux règles fondamentales qui régissaient l'empire d'haran.

De leur côté, les villageois se montraient intarissables sur l'attaque des Norukai et la résistance héroïque de Nicci, qui les avait repoussés, détruisant au passage trois de leurs navires.

Au cours du repas, tandis que la nuit tombait, Thaddeus présenta aux jeunes érudits un homme au visage tanné par le vent et l'iode qu'il charriait. Ses cheveux tombaient bien au-delà de ses oreilles, où ils faisaient la jonction avec une barbe en broussaille.

— Voici Kenneth, dit le maire, un pêcheur au cœur indomptable qui possède son propre bateau.

Kenneth serra la main d'Oliver, manquant lui arracher l'épaule. Quand il passa à Peretta, il se montra plus doux, mais la menotte de la

jeune fille disparut dans son immense pogne.

— Plus important encore, même si j'y ai grandi, je n'ai aucun lien particulier avec Renda-sur-Baie.

— Kenneth veut dire qu'il est prêt à vous conduire au nord dans son bateau, expliqua Thaddeus.

— J'ai entendu parler des villes du Nord, mais je n'en ai jamais vu… (Kenneth se gratta la barbe, ses doigts s'y enfonçant à demi.) Depuis toujours, je guettais un prétexte…

— Vous avez des cartes pour nous repérer ? demanda Oliver.

— Des cartes ? Non, mais si nous cabotons assez longtemps en direction du nord, ça devrait le faire.

Sans consulter son compagnon, Peretta décida pour deux :

— Nous acceptons votre offre, Kenneth. Nous voguerons ensemble.

— Oui, mais-mais…, balbutia Oliver. Nous n'avons pas de quoi payer…

— Après ce que la magicienne a fait pour Renda-sur-Baie, nous vous devons une montagne de faveurs. En plus, si je reviens de cette aventure, on me paiera à boire pendant un an pour écouter mes récits. C'est un prix suffisant.

L'assiette de Kenneth débordait de nourriture. Alors qu'il y avait de la place en face, il s'assit à côté de Peretta et s'attaqua avec enthousiasme à son morceau de chèvre.

— De la viande, je n'en mange pas souvent… Pour un pêcheur, tous les repas ont le goût de la mer. La viande rouge, c'est quand même autre chose…

Ravi par la tournure des événements, Thaddeus s'adressa au pêcheur :

— Pour votre voyage, vous pourrez emporter le reste de viande, Kenneth.

— Quand partons-nous ? demanda Oliver, espérant avoir l'occasion de passer une longue nuit dans un bon lit, au village.

— Demain à l'aube… À bord de mon bateau, le *Bégonia*, j'ai déjà les provisions de base et la réserve d'eau requise. Comme nous pêcherons en chemin, il n'y a pas de souci à se faire.

Bien qu'il eût à peine goûté le vin local, Oliver se sentait épuisé. La décision de Kenneth lui fit l'effet d'un coup de massue.

— Demain à l'aube ?

— Vous êtes pressés, non ?

— Exact, dit Peretta.

— C'est vrai, renchérit Oliver malgré sa déception.

Il aurait tant aimé se reposer plus longtemps.

— Soyez sur le *Bégonia* une heure avant le lever du soleil, pour que nous ayons le temps de tout préparer.

Quand il eut fini son assiette, le marin se leva pour aller se servir

une énorme portion de soupe aux moules.

Alors que le soleil pointait sur les terres, à l'est, les inondant de lumière orange, le bateau de pêche sortit du port de Renda-sur-Baie et mit le cap vers le nord. Dès que Kenneth eut déployé complètement la voile, le *Bégonia* fendit l'onde à une excellente vitesse.

Quand Oliver proposa de participer aux corvées, le marin le regarda de la tête aux pieds et lâcha :

— Tu es trop malingre. Je parie que tu n'as jamais rien soulevé de plus lourd qu'un livre.

— Dans le mille ! railla Peretta.

Kenneth rassura ses compagnons :

— Je navigue seul depuis assez longtemps pour ne pas avoir besoin d'aide. Le cas échéant, je vous ferai signe.

Quand le soleil tapa très fort, il retira sa chemise, la jeta dans la cabine et resta torse nu face au vent. Lorsque Peretta se détourna, gênée, il rit de sa réaction :

— Comme je l'ai dit, je navigue seul depuis un bail. N'espérez pas que je change mes habitudes.

— Il n'y a aucun problème, assura Peretta d'un ton pincé.

Plus tard, la chaleur devenant insupportable, Oliver retira aussi sa chemise, ce qui lui valut un sourire ironique de sa compagne.

— Mon garçon, dit Kenneth, tu aurais intérêt à muscler un peu tout ça ! On dirait une crevette… (Il baissa le ton, pourtant conscient que Peretta entendrait quand même.) Avec un physique pareil, tu n'es pas près d'impressionner la jeune dame.

— Je n'en ai nullement l'intention, se défendit Oliver. De toute façon, étant informé de mes compétences d'érudit, elle devrait *déjà* être impressionnée.

Une défense maladroite, mais quand on était dans ses petits souliers…

Peretta vint à son secours :

— J'atteste qu'Oliver est un grand érudit !

Kenneth éclata de rire.

— Dans ce cas, c'est un bien meilleur parti que moi. Je n'ai jamais posé les yeux sur un livre. Pêcher prend trop de temps.

Quand le soleil frôla l'horizon, la température baissa et Oliver frissonna. Puis il comprit qu'il avait attrapé un coup de soleil. Le premier de sa vie… Pour se réchauffer, il remit sa chemise.

Six jours durant, le *Bégonia* s'enfonça dans des eaux inconnues sans jamais s'éloigner de la côte. Tout ce temps, ils ne virent pas d'autres bateaux, aucune ville et même pas un petit campement.

— C'est pour ça que ça fonctionne si bien, ici. Pas de compétition…

Ravi, Kenneth tira hors de l'eau un nouveau filet rempli de poissons. Après avoir sélectionné les plus goûteux, il remit les autres à l'eau.

— Demain, nous en pêcherons d'autres…

Le marin avait englouti en deux jours les restes de chèvre. Il en avait proposé à ses amis, mais ceux-ci, sachant qu'il en était fou, avaient décliné son offre. D'autant plus que le poisson et les crustacés, pour eux, étaient délicieusement exotiques.

— Je suppose que c'est la Côte Fantôme, dit Kenneth, après deux jours supplémentaires de cabotage. Quand nous l'aurons dépassée, nous verrons des villes…

Un matin, ils se réveillèrent entourés d'un brouillard si épais qu'il en devenait étouffant. Montant sur le pont, les deux érudits s'extasièrent comme si cette brume était une des merveilles du monde. Surpris par leur réaction, Kenneth comprit mieux quand ils lui expliquèrent qu'on ne voyait jamais de brouillard dans le désert.

— Profitez-en, alors, mais priez pour qu'il disparaisse, parce qu'on navigue à l'aveuglette.

À la proue, le marin sonda la purée de pois, guidant lentement le *Bégonia*. Oliver se joignit à lui, mais avec sa vue défaillante, il ne servit pas à grand-chose. Une couverture autour des épaules, Peretta vint leur tenir compagnie.

Ils étaient encore ainsi quand la brume se dissipa tel un rideau qu'un artiste écarte pour dévoiler sa dernière œuvre. Peretta poussa un petit cri quand elle aperçut les contours puis les détails de la grande sculpture qui se dressait devant eux.

— Douce Mère la Mer, elle existe vraiment ! s'écria Kenneth avant d'éclater de rire.

La superbe femme était sculptée dans la saillie rocheuse d'une falaise qui dominait la mer. Ses tresses de pierre ondulant comme une marée montante, la géante était belle à se damner. Au pied de la falaise, des vagues venaient mourir sur les rochers couverts d'algues.

Les bras écartés, paumes ouvertes vers le ciel, la statue semblait émerger de l'eau à partir de la taille. Alors que des oiseaux voletaient autour de son visage et de sa poitrine bien ronde, elle bénissait la mer.

Le brouillard ayant presque disparu, Kenneth modifia le cap, poussant le *Bégonia* droit devant.

— Nous ne sommes plus loin de Serrimundi ! Cette statue est une légende… Je n'aurais jamais cru la voir de mes yeux…

La vue enfin dégagée, les trois voyageurs repérèrent autour d'eux d'autres bateaux de pêche et de plus grands navires.

— Ils bâtissent de grandes villes, dans le Nord…, souffla Kenneth, les yeux rivés sur les bâtiments serrés les uns contre les autres à flanc de colline, juste au-dessus du port.

Oliver plissa les yeux pour mieux voir les grands temples, les maisons blanches et les arches – des ponts, en réalité – enjambant les deux fleuves qui traversaient la cité avant de venir se jeter dans la mer.

Si loin que portât la vue, un très haut clocher dominait le paysage.

— J'ai lu des descriptions de grandes villes du passé, dit Oliver, mais rien ne m'avait préparé à ça…

— J'aurais juré que la bibliothèque de Surplomb du Monde était le plus grand bâtiment de l'univers, souffla Peretta. Et je me trompais.

Après des semaines à voyager avec elle, Oliver fut surpris d'entendre la mémoriste faire montre d'humilité, mais il ne la taquina pas. Aussi émerveillé que ses compagnons par le spectacle, Kenneth guida son bateau dans le port bondé.

— Serrimundi… J'avais promis de vous y conduire, et nous y sommes !

— Ce n'est qu'un début, dit Peretta avec un grand soupir.

Mais elle souriait, et Oliver aussi.

— Il nous reste encore beaucoup de chemin à faire, dit-il.

Mais après ce qu'ils avaient déjà accompli, rien se semblait impossible.

Chapitre 20

Quand André le convoqua dans son « studio », Nathan se sentit plus mal à l'aise qu'excité. Déterminé à recouvrer son don à tout prix, il restait convaincu qu'Ildakar était la clé du problème. Du coup, impossible de se dérober.

À Nicci, le vieil homme n'avait pas décrit en détail le laboratoire du sorcier de chair. Quoi qu'en dise André, il ne pouvait pas le tenir pour un artiste, surtout après l'avoir vu charcuter les deux combattants blessés. On eût dit une couturière utilisant des chutes de tissu pour confectionner un kilt multicolore.

Mais nul n'obligeait Nathan à admirer, voire à apprécier le sorcier qui l'aiderait. Très excentrique, André avait de quoi flanquer la trouille à n'importe qui, mais c'était bel et bien un détenteur du don compétent.

Cela dit, Nathan espérait que son collègue ne l'embarquerait pas dans une démonstration douteuse du genre « guerrier à deux têtes ».

Parce qu'il en est bien capable, le bougre !

Puisqu'il avait besoin des sorciers d'Ildakar pour redevenir entier, Nathan voulait bien supporter quelques misères, mais il songeait déjà au moment où ses compagnons et lui pourraient mettre les voiles sans demander leur reste. Malgré sa fascination pour la mythique Ildakar, il n'avait pas tardé à repérer les coins d'ombre de ce qui aurait dû être une mégalopole lumineuse. Et réhabiliter toute une société n'était pas une tâche à portée de trois malheureux émissaires.

En chemin, le vieil homme se demanda si André aurait une solution à proposer pour lui rendre son « cœur de sorcier ». Une fois dans le jardin, il ne s'attarda pas mais le traversa en pensant exclusivement à des choses positives – une astuce qu'il tenait du jeune Bannon Farmer.

Avant même qu'il ait pu s'annoncer, le sorcier de chair sortit pour l'accueillir.

— Bienvenue, Nathan qui seras bientôt de nouveau un sorcier, dit-il d'un ton étrangement enthousiaste. (Sous son menton, sa barbe tressée pointait un peu comme une corne.) Je suis ravi de reprendre nos recherches. Après le fiasco d'hier, dans l'arène, j'ai hâte de prouver ma valeur dans un autre registre. (Il plissa les yeux.) Nous allons trouver la solution à ton problème, crois-moi. Pour ça, je ne reculerai devant rien… Et toi ?

Quelques jours plus tôt, avant de mieux connaître Ildakar, Nathan aurait répondu « oui » sans hésiter. Beaucoup moins confiant, il pesa soigneusement ses mots :

— Je suis prêt à collaborer avec toi. Recouvrer mon don est une priorité pour moi.

— C'est important aussi pour Ildakar ! Suis-moi, nous avons un peu de cartographie corporelle à faire et des expériences à conduire.

Dans le « studio », toujours tendu de tissu sombre, on avait nettoyé les tables, qui ne portaient plus trace du sang des deux guerriers. En revanche, une odeur fétide planait encore dans l'air. D'innommables lambeaux de chair flottaient dans de nouveaux bocaux et l'étrange poisson nageait toujours dans son aquarium.

En sifflotant, André guida son invité jusqu'à un petit jardin isolé, derrière la maison.

— Pour nos nouvelles mesures, il faut être sous le soleil. La « cartographie » me permettra de reconstituer le schéma de ton don – en d'autres termes, sa configuration à l'intérieur de ton corps – et les « cicatrices » qu'il a laissées un peu partout quand il s'est retiré de toi. Notre boulot sera de faire rentrer les choses dans l'ordre. (André lissa sa longue barbe.) Un programme ambitieux, non ?

Dans le petit jardin, des vignes ondulaient alors qu'il n'y avait pas un souffle d'air et des palmiers couverts d'écailles s'élevaient bien au-dessus du toit de la demeure. Leurs feuilles tombantes semblant acérées comme des lames de rasoir, leur écorce rappela à Nathan la peau de Brom, le dragon qui veillait sur les ossements de ses semblables dans la vallée de Kuroth.

Entre deux palmiers éloignés d'environ six pieds, on avait tendu un carré de tissu blanc aussi haut qu'un homme. Dessous s'étendait une petite zone de sable blanc.

— Voici le canevas sur lequel nous allons devoir travailler, mon ami, dit André. Mais ce n'est pas seulement un banal drap blanc… Avant chaque projet, un artiste doit avoir conscience du potentiel infini de ses modèles.

En face du drap tendu, sur une table basse, Nathan remarqua plusieurs pots transparents remplis de poudre. Du rouge sombre, du bleu turquoise, du jaune brillant…

Le sorcier de chair eut un geste impatient.

— Place-toi devant le drap, voyons ! Sinon, comment veux-tu que je dessine ma carte ?

— Je ne comprends rien à ta « cartographie », dit Nathan en faisant un pas en avant hésitant. Comment ça marche ?

— Les poudres et les autres produits chimiques sont de mon invention. Grâce à ça, je pourrai capter la « silhouette » de ton aura. Autrement dit, les lignes de force de ton Han. À l'œil nu, je suis

incapable de les voir, tout comme toi, mais les poudres servent de révélateurs – comme de la limaille de fer qui matérialise le champ d'attraction d'un aimant.

Nathan vint se placer dans le carré de sable, dos au tissu blanc.

— Comme ça ?

André croisa les bras, agacé.

— Tu adores tout compliquer, pas vrai ? Avec ça, étonne-toi d'avoir perdu ton don !

— J'ai fait quelque chose de travers ?

— Tu dois être nu, espèce d'idiot ! Pour que les poudres révèlent ton Han, c'est indispensable.

— Comment ai-je pu ne pas y penser ? marmonna Nathan, accablé.

Faute d'arguments, il retira sa tunique et ses bottes puis se prêta à la séance de « cartographie ».

Toujours grognon, André étudia les diverses poudres. Puis il plongea les doigts dans la bleue, renifla et passa à la jaune. Satisfait, il en prit une poignée et approcha de son « sujet ».

— Que vas-tu… ? grogna Nathan.

Avant qu'il ait fini sa phrase, André projeta la poudre, qui le percuta au centre de la poitrine. Surpris, Nathan tressaillit, éternua puis baissa les yeux et vit que pas un seul grain jaune n'était resté accroché à sa peau.

André prit de la poudre bleue et recommença, visant plus bas. De nouveau, l'étrange substance disparut après avoir percuté sa cible.

Nathan sentit un picotement dans tout son corps.

Hilare, le sorcier de chair semblait prendre tout ça pour un jeu. À six reprises, il répéta l'opération, obtenant chaque fois le même résultat.

Nathan s'avisa qu'il faiblissait, comme si on le vidait de quelque chose.

— On recommence, mais cette fois, tu dois essayer d'utiliser ton don. Concentre-toi et choisis un sort facile. Une flamme de paume, par exemple.

— Oui, c'était un jeu d'enfant… avant…

Sur le pont du *Randonneur des Vagues*, juste avant la tempête puis l'attaque des Selka, Nathan avait essayé et découvert que son don ne fonctionnait plus normalement.

— Mais ça peut mal tourner… Parfois, le don exécute le contraire de ma volonté. Bref, je risque de flanquer le feu à ta maison.

Le sorcier de chair ricana.

— Allons, si je n'étais pas capable d'empêcher ça, aurais-je droit au titre de sorcier ? Utilise ton don, c'est un ordre !

D'instinct, Nathan obéit. Les doigts écartés, il mobilisa toute sa

volonté afin qu'une flamme apparaisse dans sa paume.

André lui jeta dessus tout ce qui restait d'un pot de poudre.

Rien ne se passa. La villa ne s'embrasa pas, et la seule chose qui chauffa, ce furent les joues de Nathan, honteux de son échec.

— Rien ne vient, désolé.

— Qu'importe, nous avons ce que nous cherchions.

Satisfait, le sorcier de chair se frotta les mains pour se débarrasser des restes de poudre.

— Et maintenant, si on admirait notre œuvre ?

Quand il se fut écarté du drap, les genoux tremblant, Nathan se retourna pour voir le résultat de la séance. Bizarrement, l'essence de la poudre projetée par André avait traversé le corps de sa cible pour venir s'accrocher sur le drap. Désormais, des lignes multicolores y dessinaient ce qui évoquait une carte des courants marins ou un relevé de la trajectoire des cours d'eau dans une chaîne de montagnes.

Mais ces lignes composaient aussi la silhouette d'un homme. Nathan, pour ne pas le nommer…

— C'est mon don ? Sa configuration en moi ?

André acquiesça.

— Une image de ce qui devrait être, oui… Mais tu vois le problème, j'imagine. Regarde bien, là…

Oubliant sa nudité, Nathan céda à la fascination d'autant plus aisément qu'il n'avait pas dû souffrir ni verser de sang.

André désigna le centre de ce qui représentait la poitrine de son sujet.

— Tu vois cette pâleur ? Ce vide, à l'endroit où devrait être ton cœur ? C'est par là que ton Han s'est enfui. Le don est présent dans chaque vaisseau, chaque fibre musculaire, chaque morceau de peau et même chaque cheveu. Partout, sauf dans ton cœur. Vois-tu ce que tu as perdu ?

Nathan sentit un poids écrasant sur ses épaules. Oui, il voyait. L'étrange carte de son corps était limpide.

— Mon Han n'est plus là ?

— C'est ça…

Méticuleux, André remit les couvercles sur ses pots de poudre.

— Mais ça ne veut pas dire qu'on ne pourra pas le remettre en place. Si nous trouvons ce qui manque, ce sera facile. Et je suis à la hauteur du défi, tu peux me croire !

» Les autres sorciers seront soulagés d'apprendre que ton mal n'est pas contagieux. Comme je l'ai toujours pensé…

— C'est une très bonne nouvelle pour moi aussi…

— Te guérir n'est pas hors de notre portée. Comme tu le sais, les sorciers d'Ildakar ont créé des choses extraordinaires.

Nathan tenta de ne pas laisser transparaître ses doutes.

— J'ai vu une partie de ton œuvre de sang… Certains t'accuseraient sans doute de bizarrerie, pour ne pas dire plus… Tu te présentes comme un artiste, et voilà que tu prétends me soulager de mon mal. Serais-tu aussi guérisseur ?

— Les guérisseurs et les tortionnaires sont les experts d'un seul et même domaine. Tous en savent long sur la douleur, le courage, la vie et la mort. En la matière, je suis un expert. Bon, il faut que je te montre quelque chose dans une autre aile de ma maison. Rhabille-toi ! Les vieillards nus ne sont pas ma tasse de thé.

Nathan eut un grand sourire.

— Si tu savais comme je suis soulagé d'entendre ça…

Après avoir remis sa tunique, il s'assit sur un petit banc pour enfiler ses bottes.

Pour passer le temps, André se lança dans une tirade :

— En des temps reculés, face à bien des ennemis, nous avons dû créer des armes assez puissantes pour défendre la ville et sa population. Tu as vu comment nous avons surélevé la plaine, au bord du fleuve Chasse-Corbeau ? Et qu'y a-t-il de plus puissant qu'un sort capable de pétrifier cinq cent mille hommes ? Ou que la magie de sang qui génère le linceul de l'éternité ?

— C'est très impressionnant, concéda Nathan.

Il se leva et tapa des pieds sur le sol pour bien les caler dans ses bottes.

— Moi-même, j'ai créé de véritables dieux de la guerre… J'en suis si fier, si tu savais… Tu voudrais les voir ?

Nathan tira soigneusement sur les plis de sa tunique verte.

— Ces combattants ont-ils aidé ton camp à gagner la guerre ?

— À l'époque, je n'ai pas eu l'occasion de les utiliser. Mais ils sont toujours prêts. Suis-moi, je veux te les montrer.

Nathan emboîta le pas à son hôte, qui le conduisit dans une salle au plafond très haut.

— Je les ai baptisés « guerriers ixax », annonça André. Limité par le conseil, je n'ai pu en créer que trois… Mais ce serait suffisant pour défendre notre ville contre les plus terribles ennemis.

André écarta un rideau pour révéler trois géants immobiles de quinze bons pieds de haut.

Les Ixax, de forme humaine, avaient un torse et des épaules deux fois plus larges que la normale et une tête de la taille d'une roue de charrette. Comme une carapace, une armure hérissée de clous couvrait leurs bras énormes, leur taille et leurs cuisses grosses comme des troncs d'arbre. Un casque intégral aux allures de chaudron protégeait leur visage, laissant simplement une fente pour la bouche et une autre pour les yeux. Aux mains, ils portaient des gants de fer munis de

piques, comme la ceinture qui supportait leurs armes. Leurs bottes, enfin, semblaient assez grandes pour piétiner un cheval.

Les bras contre les flancs, ils ne bougeaient pas, comme si leurs pieds étaient cloués au sol.

— Admire mes guerriers ! s'écria André. Je les ai créés il y a quinze siècles de ça, lorsque l'armée de l'empereur Kurgan s'est mise en marche contre nous. À partir de trois humains ordinaires, j'ai mobilisé tout mon savoir et toute ma magie pour donner naissance à des armes géantes et indestructibles. Les plus puissants guerriers qui aient jamais arpenté ce monde. Un seul Ixax est assez fort pour massacrer cinq mille soldats adverses en un rien de temps. C'est pour ça que je les ai conçus. (Il caressa le gant d'un des géants.) Ils sont parfaits et prêts à tout, comme ils l'étaient il y a quinze siècles.

Imaginant une armée non informée face à ces titans, Nathan fut très sincèrement impressionné.

— Ils sont en stase ? Prisonniers du temps jusqu'à ce que tu les libères ?

— Non, ils sont prêts au sens strict du terme. Si la cité était attaquée, aucun retard ne serait acceptable.

— Que veux-tu dire ?

— Ces trois Ixax sont éveillés et conscients depuis leur création. Mais ils ne peuvent pas bouger.

— Conscients ? répéta Nathan, soudain très mal à l'aise.

— Un sort très simple les immobilise, mais ils nous entendent en ce moment même.

— Peuvent-ils au moins dormir ? demanda Nathan, redoutant la réponse.

— Non, ils sont éveillés en permanence. Ces armes vivantes étant notre dernier recours, nous ne pouvons pas nous permettre d'être pris par surprise. Les Ixax n'ont rien à faire, mais ce sont des sentinelles qui pensent sans cesse à leur devoir, qu'elles devront peut-être accomplir un jour.

Nathan recula d'un pas. Comment comprendre le cauchemar que vivaient ces trois pauvres types – qu'ils se soient ou non portés volontaires pour l'expérience ? Métamorphosés par le sorcier de chair, ils subissaient chaque seconde de chaque jour depuis mille cinq cents ans.

Nathan en frissonna de terreur. À ce régime, les titans devaient être fous à lier !

À travers la fente d'un casque, le vieil homme aperçut les yeux jaunes rivés sur lui…

Chapitre 21

Seul avec ses pensées dans les rues d'Ildakar, Bannon luttait contre une culpabilité assez forte pour menacer de l'étouffer. À force de serrer les dents pour ne pas hurler de colère et de dégoût, il avait mal à la mâchoire.

Depuis qu'il avait reconnu le « champion » d'Ildakar – Ian, son vieil ami si gai et souriant au temps de leur jeunesse –, des souvenirs terribles l'assaillaient en permanence, dévastant tout ce qui lui restait de foi en la vie et en lui-même.

Le matin, après une nuit peuplée de cauchemars, il s'était regardé dans la cuve-miroir avant de s'asperger le visage d'eau. Un homme brisé, voilà ce qu'il avait vu…

Depuis le combat, il évitait Nathan et Nicci, qui connaissaient pourtant l'histoire de sa fuite piteuse, le jour de l'enlèvement de Ian…

Un peu plus tôt, il avait rencontré Amos, Jed et Brock, comme d'habitude en partance pour une de leurs virées. Pas d'humeur à s'amuser, il avait décliné leur invitation.

— Non, merci, j'ai d'autres projets, ce matin…

Conscient de devoir affronter un des épisodes les plus amers de son passé, Bannon mobilisa son courage et accéléra le pas, en quête du terrain d'exercice des combattants. Les yeux baissés, il ne parla à personne et fit mine de ne pas entendre les sollicitations des colporteurs ou des boutiquiers.

La main sur la poignée enveloppée de cuir de Solide, il n'envisageait pas sérieusement de se battre, mais ce contact le rassurait et lui donnait le courage d'aller de l'avant.

Sans cesse, il repensait à ce jour maudit où Ian et lui avaient eu l'idée d'aller pêcher dans ce qu'ils nommaient leur « crique privée ». Regorgeant de poissons bizarres, de coquillages et de crabes, l'endroit était fascinant pour deux gamins décidés à s'amuser et à améliorer leur ordinaire. Cerise sur le gâteau, Bannon pouvait y fuir son père. En ce lieu, avec Ian, il se sentait en sécurité et autorisé à imaginer un monde meilleur.

Mais la crique était aussi dangereuse que le reste du monde. Des bateaux de Norukai passant non loin de là, ils avaient envoyé un canot. Capturé par les esclavagistes, Bannon aurait été entraîné avec eux sans l'incroyable courage de Ian, qui s'était battu pour qu'il puisse s'enfuir.

À cause de son courage, Ian avait été capturé à son tour. Au lieu de lui rendre la pareille, Bannon s'était défilé. Au sommet de la falaise, se retournant enfin, il avait vu l'expression désespérée de son ami, alors que les esclavagistes le faisaient embarquer de force dans le canot.

Certain que son ami était mort dans quelque geôle infâme, Bannon n'aurait jamais cru le revoir. Mais Ian, vendu à Ildakar, était devenu une machine à tuer…

Contre les Norukai, à Renda-sur-Baie, Bannon avait cédé à la fureur, massacrant ses adversaires avec une frénésie qu'il n'avait jamais connue.

Cet état second, Ian avait dû le connaître chaque fois qu'on l'avait forcé à se battre dans l'arène. La veille, face au guerrier bicéphale, il avait tué de nouveau devant une foule en délire. Pour lui, la rage meurtrière n'était pas un moment d'exception, mais la routine d'une vie…

Révulsé, Bannon posa une main sur son ventre pour retenir la bile qui lui montait à la gorge. Il devait voir son ami et lui parler. Ensuite, quel que soit le prix – et même s'il fallait supplier Amos, la sovrena ou le sorcier en chef –, il le libérerait ! Avec des années de retard, sans doute, mais ce serait déjà ça…

Arrivé à l'arène, le jeune escrimeur passa devant une ménagerie pleine d'étranges et mortelles créatures. Creusé à même la roche de la butte où se dressait la ville, le complexe était traversé par toute une série de tunnels. Des rugissements en montaient, souvent couverts par les beuglements d'Ivan, le dresseur en chef. Même d'assez loin, la puanteur, effroyable, racontait une longue histoire de douleur, d'humiliation et de désespoir. La gorge serrée, Bannon jeta un coup d'œil dans cette antichambre de l'enfer. Un des tunnels, avait-il entendu dire, conduisait à la zone souterraine où les combattants vivaient et s'entraînaient.

Dans leurs cages aux barreaux très serrés, des prédateurs marchaient de long en large, prêts à déchiqueter n'importe quel ennemi. Voyant un ours de combat, frère jumeau de celui qu'ils avaient tué, se jeter contre les barreaux, Bannon laissa échapper un cri de détresse. Par bonheur, la cage résista…

Plus loin, des lézards géants – ou de petits dragons – sifflaient et crachaient en pataugeant dans un mélange d'eau, de boue et d'excréments.

Dans le large tunnel principal éclairé par des torches, Ivan se tenait près d'une charrette lestée de morceaux de bidoche, de gros os sciés en deux et d'entrailles encore fumantes. Au-dessus de cette montagne de chair, Bannon identifia deux têtes de yaxen, un désespoir atrocement humain voilant encore leurs yeux morts.

Nonchalant, Ivan en saisit une par les cheveux et la jeta dans une

cage où rugissaient trois panthères du désert.

Ses yeux s'accoutumant à la pénombre, Bannon regarda les félins se battre pour ce morceau de choix. Pensant à Mrra, restée à l'écart de la ville, il comprit pourquoi elle avait détalé à la seule vue d'Amos et de ses compagnons. La pauvre bête savait d'expérience ce que valait Ildakar, la ville des horreurs et du meurtre.

Comme celle de Mrra, la fourrure des trois panthères était couverte de runes. Les mêmes que sur le pourpoint d'Ivan, si semblables à ses fauves, en cet instant, qu'il en rugissait comme eux.

— Déchiquetez-la ! cria-t-il en tapant sur les barreaux. Pensez que c'est une victime ! Si vous tuez dans l'arène, vous aurez plus à manger !

La *troka* de fauves regarda son dresseur, trois paires d'yeux jaunes brillant de haine et de fureur. Les doigts pliés, Ivan se concentra puis jeta un sort. Frémissant comme si elles venaient de recevoir un ordre, les panthères se jetèrent les unes sur les autres.

De plus en plus révulsé, Bannon se détourna de la ménagerie et s'engouffra dans un tunnel latéral. Avec un peu de chance, il le conduirait jusqu'aux combattants.

Quelques pas plus loin, au-delà de la zone où la lumière du jour pénétrait encore, une Mora-Zith adossée contre un mur tourna la tête vers l'intrus. Sans agressivité, pour l'instant, mais sa seule présence avait de quoi terrifier n'importe qui. Avec un cerbère pareil, pas besoin d'autres gardes !

Les cheveux courts châtains, des yeux noisette, la guerrière, comme Adessa et ses compagnes, avait la peau couverte de runes gravées au fer rouge.

Voyant Bannon hésiter, elle continua à l'étudier, impassible. Croisant les bras sur la bande de cuir qui protégeait sa poitrine, elle attendit qu'il se décide à parler.

— Je… eh bien, il faut que je voie le champion.

— Tu veux le défier ? Franchement, je doute que tu sois à la hauteur. De plus, on ne veut pas de volontaire, aujourd'hui…

— Non, c'est un vieil ami, voilà tout. Il s'appelle Ian, et je le connaissais quand nous étions jeunes, sur l'île de Chiriya. Il se souviendra de moi.

— Son nom, c'est « champion », et il n'a pas besoin d'un autre. Quand il aura été vaincu et tué, quelqu'un prendra sa place. Ildakar a toujours un champion.

— C'est mon ami, insista Bannon, et je veux lui parler. J'étais là quand… quand les Norukai l'ont enlevé.

La Mora-Zith eut un rictus.

— Nos combattants n'ont pas de passé… Rien de ce qu'ils ont fait

avant d'être entraînés ici n'a d'importance.

Sous le regard de la femme, Bannon ne se décomposa pas, comme elle semblait s'y attendre.

— Mais c'est à Adessa de décider, finit-elle par soupirer. Je vais te conduire à elle.

Faisant volte-face, la Mora-Zith s'enfonça dans le tunnel et Bannon lui emboîta le pas. Son dos, put-il constater, était lui aussi couvert de runes magiques. Mince et harmonieusement musclée, elle marchait avec une grâce féline et tout en elle exsudait une sexualité primale, provocante et tentatrice. Fasciné par l'ondulation de sa croupe, sous le cuir, Bannon se força à penser à Ian, prisonnier de cet enfer, torturé pendant des années et enfin forcé à se battre. Quel cauchemar ç'avait dû être…

Après la perte de son ami, sa propre vie avait volé en éclats. Depuis, il avait reçu d'autres coups qui lui laissaient de profondes cicatrices. En quête d'une vie meilleure, voire parfaite, il avait quitté Chiriya conscient de ne pouvoir rien faire pour sa mère, sauvagement assassinée, ni pour les pauvres chatons morts noyés.

Le symbole de tout ce qu'il avait perdu, en quelque sorte…

En revanche, pour Ian, tout n'était peut-être pas joué.

La Mora-Zith ouvrant toujours la marche, ils débouchèrent dans une grande grotte très bien éclairée. Repérant des fosses de combat, Bannon supposa qu'elles étaient destinées à l'exercice. Un grand tunnel, sur la droite, menait à des cellules individuelles où devaient dormir les combattants.

— Adessa, cria la Mora-Zith, cet avorton veut voir le champion ! Il prétend être son ami.

La terrifiante guerrière sortit d'une grotte latérale.

— Le champion n'a pas d'ami, à part moi. Je l'entraîne et je suis sa seule raison de vivre.

Plus âgée et expérimentée, Adessa, tout en muscles saillants et noueux, n'aurait pu rivaliser avec la féminité de sa jeune subordonnée. Les cheveux grisonnants, des rides au coin des yeux, elle riva sur Bannon un regard aussi meurtrier qu'une arbalète tenue par un tireur d'élite.

L'estomac noué, le jeune escrimeur ne flancha pourtant pas. La main sur la poignée de Solide, il tint son terrain :

— Le champion s'appelle Ian. C'est mon ami, et il se souviendra de moi.

Baissant le ton, Bannon ajouta :

— Douce Mère la Mer, je l'espère, en tout cas…

Curieuse, Adessa dévisagea son interlocuteur.

— Si ma mémoire ne me trompe pas, il m'a dit s'appeler Ian, il y a très longtemps. Quand il est arrivé ici, les Norukai l'avaient déjà

presque dépouillé de son identité. Mais cette situation pourrait être intéressante…

» Lila, retourne à ton poste. Je m'occupe de cette affaire.

La Mora-Zith jeta un rapide coup d'œil à Bannon puis fila sans poser de questions.

Adessa fit signe au jeune escrimeur de la suivre dans un tunnel où s'alignaient des cellules.

— Je lui ai affecté la plus grande… C'est normal pour un champion – la récompense due à un combattant. Enfin, une des récompenses… (Adessa étudia Bannon, son regard s'attardant sur Solide.) Tu te prends pour un guerrier ?

Le jeune homme bomba le torse.

— Avec mon épée, j'ai tué beaucoup d'hommes, mais toujours quand c'était nécessaire.

— Dès qu'on se bat, tuer est *indispensable*. Je doute qu'on t'ait entraîné convenablement…

— C'est le sorcier Nathan Rahl qui m'a formé. Un grand escrimeur lui-même…

— D'après ce qu'on dit, il n'est même plus un sorcier. Le champion, c'est le meilleur de tous. Je suis exigeante, crois-moi, et pourtant, il me rend fière. Voilà pourquoi je l'ai récompensé de plusieurs façons.

— Dans ce cas, rendez-lui sa liberté ! osa lancer Bannon, surpris par son propre courage. Enfant, il a été capturé sur Chiriya. Il n'est pas un esclave.

Adessa écarquilla les yeux, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu te méprends sur le sens du mot « esclave » … Sa vie n'est pas à lui. Il appartient à Ildakar et doit la servir. Le champion est à moi ! Je l'entraîne, je le récompense, et ça durera jusqu'à ce qu'il me déçoive. Alors, nous aurons un autre champion.

— Il s'appelle Ian ! Et moi, c'est Bannon !

— Les noms ne servent à rien, lâcha Adessa avant de s'arrêter devant une cellule bien éclairée munie d'un tapis de sol, d'une couche, d'un broc et d'un pot de chambre.

— Champion, tu as de la visite !

Le cœur de Bannon manqua un battement quand il étudia le jeune homme étendu sur la couche. À la fin du combat, il avait reconnu Ian, mais le voir de près était une tout autre affaire.

Quand le champion s'assit sur sa couche et le regarda, Bannon comprit que cet homme n'était plus le Ian qu'il avait connu, mais un étranger.

— C'est moi, Bannon… Sur Chiriya, tu te souviens ? Chez nous… On était amis…

Se levant souplement, le champion approcha des barreaux. Vêtu d'un simple pagne, son corps une masse de muscles sillonnée de cicatrices, il ne desserra pas les dents.

— Bannon ! Je suis Bannon !

Le jeune escrimeur saisit les barreaux de la cage et chercha le regard de son ami.

— On jouait ensemble et on explorait l'île. Sinon, on travaillait dans les plantations de choux. Tu as oublié ? Nous avions notre crique, avec tant de merveilles dans les flaques laissées par la marée… Et puis un jour, un jour…

La gorge sèche, Bannon dut prendre une grande inspiration :

— Un jour, les esclavagistes ont débarqué.

— Bannon ? dit le champion comme s'il voulait sentir le goût de ce nom sur sa langue.

Puis il répéta, les dents serrées :

— Bannon ?

— Oui, c'est moi. Les Norukai voulaient nous prendre tous les deux, mais tu m'as aidé à fuir. Moi, j'ai…

Un instant, Bannon douta de pouvoir continuer. Le souvenir de cette journée le tuait à petit feu depuis si longtemps… Pourtant, il trouva la force d'ajouter :

— J'ai fui, et ils t'ont capturé. Ian, je ne t'ai pas aidé, et je m'en excuse ! (Bannon éclata en sanglots.) Douce Mère la Mer, pardonne-moi !

Impassible, Ian ne trahit aucune émotion. À travers ses larmes, Bannon le regarda, dévasté par sa métamorphose. Dans ses yeux comme morts luisait pourtant une fureur meurtrière. Un gosse insouciant transformé en un tueur sans pitié.

— Je t'ai retrouvé, et j'ai des amis à Ildakar. Cette fois, je ne t'abandonnerai pas. Oui, je te sortirai d'ici !

À travers les barreaux, Bannon tendit la main vers Ian.

— Bannon ? Je me souviens, maintenant…

— Oui ! Nous étions amis, et ce jour-là…

— Ce jour-là, tu m'as abandonné !

Rapide comme l'éclair, Ian saisit le poignet de Bannon, qui tenta de se dégager sans pour autant cesser de soutenir son regard.

— Je te libérerai, c'est juré ! Je…

— Je ne veux pas être libéré ! Je suis le champion, et mon foyer, c'est ici. (Quand Ian tourna la tête vers Adessa, de l'adoration passa dans son regard.) Je refuse d'être libéré !

Passant sa main libre entre les barreaux, il prit Bannon à la gorge.

— Pitié…, gargouilla le jeune escrimeur.

Mais l'étau continua à se resserrer sur sa trachée-artère.

Amusée, Adessa contempla la scène un moment, puis elle tira de sa ceinture un cylindre noir terminé par une longue aiguille. Dès qu'elle l'eut enfoncée dans le bras de Ian, il lâcha Bannon, recula en titubant puis se laissa tomber sur le sol.

— Ian…, souffla le jeune escrimeur, tandis que ses jambes se dérobaient.

— Il ne t'ennuiera plus, champion, dit Adessa.

Remis du choc, Ian se releva et resta où il était, des yeux brillant de rage et de mépris braqués sur son ancien ami.

Comme elle aurait pris un animal par la peau du cou, Adessa saisit le dos de la chemise de Bannon et le tira en arrière.

— Mon champion ne doit pas être perturbé… Tu vas ficher le camp d'ici !

— Ian ! Ian ! cria Bannon tandis qu'Adessa l'entraînait.

— Il ne veut rien avoir affaire avec toi. Alors, laisse-le tranquille !

Chapitre 22

Tandis que la nuit tombait, Nicci remontait les larges couloirs de la villa. Derrière les grandes fenêtres, des étoiles brillaient déjà au firmament, et elle s'arrêta un moment pour les contempler.

Dans les niches murales et les alcôves, des statues de marbre représentaient des habitants d'Ildakar vaquant à leurs occupations. Une mince jeune femme, une cruche d'eau sur l'épaule… Un chasseur aux larges épaules, deux lièvres pendus à sa ceinture… Un garde vêtu du même uniforme que le haut capitaine Avery… Nicci avait même remarqué une vieille femme au dos voûté par une vie de travail qui semblait jeter un regard méprisant sur tous ceux qui passaient devant elle.

La magicienne ne s'était jamais vraiment intéressée à l'art. Sauf à Altur'Rang, à l'époque où elle faisait passer Richard pour son mari. Maître du burin comme de l'épée, il avait sculpté des œuvres magnifiques, en particulier celle qu'il avait baptisée *La Vie* – une statue si réussie et expressive qu'elle avait déclenché une révolution dans la cité opprimée par l'Ordre Impérial.

Les statues de la villa, en revanche, n'avaient aucune grâce. Moins affreuses que les ignominies commandées à des « artistes » par frère Narev afin d'illustrer les défauts et les perversions de l'humanité, elles restaient des plus perturbantes.

Sans doute, songea la magicienne, parce qu'il s'agissait en réalité d'habitants pétrifiés en punition de quelque transgression plus ou moins imaginaire. Comme le pauvre berger… Maxime ne se tenait-il pas pour le plus grand sculpteur d'Ildakar ? Au détail près qu'il travaillait la chair et le sang, pas la pierre…

Bannon étant absent, sans doute parce qu'il vadrouillait avec ses nouveaux amis, la magicienne dîna en tête à tête avec Nathan.

Non sans réticence, le vieil homme évoqua ses « travaux » avec André.

— Je crois qu'il trouvera bientôt une solution à mon problème. Aujourd'hui, nous avons cartographié mon Han et repéré un défaut évident. Pour récupérer mon don, je vais devoir collaborer avec cet homme.

— C'est pour ça que nous sommes ici, sorcier.

Même privé de ses pouvoirs, le vieil homme sourit de s'entendre appeler par son titre.

— Mais je ne veux surtout pas m'attarder, continua la magicienne… Cette ville me met mal à l'aise. Malgré la bonne parole du seigneur Rahl, je sens qu'Ildakar continue à pourrir de l'intérieur.

Sur bien des plans, la ville la faisait penser à Altur'Rang.

Son gâteau au miel terminé, Nathan se lécha les doigts pour ne rien perdre du délicieux dessert.

— Je signe ta déclaration des deux mains ! s'exclama-t-il. De toute façon, je doute qu'Ildakar puisse être sauvée par une magicienne et un sorcier… Même si je recouvre mon don. Bref, nous devrons être partis avant qu'ils réactivent leur fichu linceul.

Troublée et redoutant de devoir en fin de compte en découdre contre les sorciers d'Ildakar, Nicci retourna dans sa chambre. Là, elle fit le point sur l'état actuel de son don. Après sa formation au sein des Sœurs de la Lumière, où elle avait appris une infinité de choses, passer dans les rangs des Sœurs de l'Obscurité, les séides du Gardien, l'avait familiarisée avec la terrible Magie Soustractive. En d'autres termes, elle disposait d'un arsenal de sortilèges très largement supérieur à celui de presque tous ses adversaires. Sauf les sorciers d'Ildakar, justement, des détenteurs du don capables de pétrifier une armée entière et d'isoler leur cité du temps. Là, même Nicci devait s'avouer vaincue.

Depuis le changement stellaire, elle n'aurait pas juré que sa magie sophistiquée – des toiles de vérifications aux formes de sorts les plus diverses – fonctionnait toujours comme jadis.

Seule dans sa chambre, elle se campa devant la cuve-miroir et sonda longuement son propre regard bleu. Avec ses cheveux blonds soigneusement brossés et tenus par une épingle ornée de pierres précieuses du cru, elle était vraiment très jolie.

Des légions d'hommes l'avaient regardée avec concupiscence, et beaucoup s'étaient servis de son corps. Son seul amour, hélas, ne l'avait jamais trouvée désirable. Richard la respectait et il appréciait son aide. Mieux que ça, il l'admirait d'avoir su revenir sur ses erreurs et il la tenait pour une de ses principales alliées dans sa quête de paix et de liberté universelles. Mais son cœur, il le réservait à Kahlan.

La beauté, en amour, n'était pas un critère suffisant. De toute façon, aucun jury n'aurait pu décerner à Kahlan ou à Nicci le titre de « plus belle que l'autre ». Toutes deux étaient superbes, mais la beauté de l'une touchait Richard alors que celle de l'autre le laissait de marbre.

Perdue dans ses pensées, Nicci plongea les doigts dans l'eau, troublant son reflet. Puis elle s'aspergea le visage.

Très tôt dans sa vie, elle avait perdu toute chance d'être dotée d'un cœur plein de chaleur et de compassion. Aujourd'hui, devenue plus

forte et enfin loyale à la bonne cause – celle de Richard et de la liberté –, elle doutait de trouver un jour l'amour, voire d'en avoir vraiment envie. Cela dit, elle était plus humaine que jamais. Un progrès, non ?

Après avoir éteint les bougies avec son don, elle s'allongea entre ses draps de soie et s'endormit dans un souffle.

Pour la première fois depuis des jours, alors que sa conscience dérivait, elle parvint à établir le contact avec Mrra, sa sœur d'élection. Ses yeux devenant ceux de la panthère, elle sentit son corps s'allonger et se réjouit de la puissance de ses muscles, tandis qu'elle bondissait parmi les hautes herbes.

Dans la plaine, Mrra avait trouvé du gibier en abondance. Antilopes bien grasses, écureuils, lièvres… L'estomac plein, la panthère restait nerveuse, car elle s'inquiétait pour Nicci.

Des jours durant, elle avait rôdé parmi les soldats pétrifiés. Même avec ses sens amplifiés, elle n'avait senti aucune menace émaner de ces hommes… Mais l'objet de son attention, c'était avant tout la ville pleine de maisons et de gens. Une cité où régnait la douleur.

Au lieu de filer dans les collines, comme le dictait la prudence, Mrra était restée dans la plaine pour ne pas rompre le contact avec Nicci.

Pas question qu'elle l'abandonne – ni même qu'elle néglige Bannon et Nathan, qui s'étaient montrés gentils avec elle. Ces trois humains, elle aurait voulu les protéger, mais elle ne pourrait rien pour eux tant qu'ils seraient en ville.

De son côté, en rêve, Nicci revivait souvent la captivité de sa sœur féline. Le dressage, le marquage au fer, la *troka* formée avec deux autres panthères… Dans l'arène, ce trio avait fait un massacre.

Aujourd'hui, la magicienne pouvait étayer ces souvenirs avec ce qu'elle avait vu de ses yeux…

Mal à l'aise à chaque instant de son séjour à Ildakar, elle retrouva un sentiment de liberté dès qu'elle fut liée à la panthère du désert. Pour Mrra, la politique et les contingences n'existaient pas, car seule comptait sa nature de prédatrice. Se contentant d'exister, elle courait, chassait, mangeait et dormait.

Depuis qu'un sort la liait à Nicci, cette existence ne lui convenait plus. La magicienne, désormais, était une part d'elle-même. Le lien étant de nouveau actif, quelque chose se réveilla dans son esprit. Courant parmi les herbes sèches quasiment de la couleur de sa fourrure, elle savait être invisible, du moins jusqu'à l'instant où elle attaquerait.

De nuit, au moment où sa vue était parfaite, elle s'aventura très près de la cité et sentit monter à ses naseaux la puanteur de l'humanité – avec en prime celle de la fosse septique où les « deux-

pattes » venaient vider leurs pots de chambre.

Partout, des tas d'ordures témoignaient de la présence des parasites humains. En évitant les grandes portes, fermées pour la nuit, Mrra longea le périmètre d'Ildakar. Sautant de rocher en rocher, elle atteignit le point qu'elle visait, au pied du mur d'enceinte.

Des années plus tôt, un gland était tombé dans une fissure, à même la roche. Au fil du temps, un grand chêne avait réussi à pousser puis à survivre dans cet environnement hostile.

Sans effort, Mrra escalada le tronc et s'installa sur la plus haute branche. De là, elle étudia le mur d'enceinte – plus haut d'une bonne quinzaine de pieds que le chêne. Après avoir évalué la distance, elle bondit sans réfléchir ni hésiter.

D'extrême justesse, elle parvint à s'accrocher à un entrelacs de lierre, un peu au-dessous du sommet de la muraille. Jouant de ses puissantes griffes, elle grimpa, le ventre plaqué à la pierre, puis parvint à se hisser en haut du mur. Haletante, elle se reposa un moment, la langue tirée, avant de se remettre en marche en rampant.

Dès qu'elle aperçut un toit, en contrebas, elle sauta, glissa sur les tuiles émaillées et en délogea certaines, qui tombèrent dans le vide.

Des cris retentirent dans la maison. D'instinct, Mrra sauta dans une allée et fila avant qu'un homme et une femme, chacun portant une lanterne, déboulent sous le porche et lancent des imprécations. Sans comprendre les mots, Mrra sentit de la peur dans la voix de ces gens.

Aucune importance ! Elle était à Ildakar, désormais, la ville tant honnie où la douleur rôdait partout.

Là où se trouvait sa sœur humaine…

N'ayant jamais senti de peur chez sa sœur féline, Nicci se tourna et se retourna dans son lit.

Oubliant sa nervosité, Mrra se mit en chemin, avançant de zone d'ombre en zone d'ombre. Ici, il y avait beaucoup de choses à manger, mais la chasse serait très différente…

Dans son sommeil très proche d'une transe, Nicci tenta de communiquer avec la panthère du désert.

— Tu dois te cacher ! Trouve un endroit sûr avant l'aube…

Mrra continua à avancer dans les quartiers de la basse ville, pratiquement déserts au milieu de la nuit. Mais des gardes patrouillaient, certains seuls et d'autres par groupes de trois ou quatre. D'autres gens traînaient encore dehors : des travailleurs nocturnes, qui ne quittaient jamais les voies principales, et des êtres qui aimaient les ténèbres autant que Mrra.

Des chasseurs d'humains…

La panthère entendit un cri étouffé, puis des échos de combat. Curieuse mais toujours prudente, elle avança jusqu'à une intersection où elle jeta un coup d'œil dans une grande rue. En longue tunique

sombre, trois humains attaquaient un garde solitaire.

Nicci suivait la scène par les yeux de la panthère – et *via* le filtre de son expérience. De son point de vue, les trois canailles attaquaient le garde comme une *troka* confrontée à une proie énorme.

Le garde riposta, mais les prédateurs humains se révélèrent plus forts que lui.

Mrra capta l'odeur du sang.

Dans sa transe, Nicci la sentit aussi.

Mais ça n'ouvrit l'appétit à aucune des deux. L'attaque n'étant pas passée inaperçue, Mrra dut filer pour éviter les hommes qui approchaient.

Dans sa tête, elle n'avait plus qu'une idée : trouver un abri avant le lever du soleil.

Chapitre 23

Ce qui restait du Palais des Prophètes – à savoir, pratiquement rien – attirait Verna et la répugnait. Après trois mille ans de bons et loyaux services, le complexe avait été rasé comme tout ce qui se trouvait sur l'île. Mais l'idée de retrouver quelques rares vestiges avait suffi pour lancer la Dame Abbesse dans un long et périlleux voyage.

Même si le monde changeait – à l'instar des règles que les Sœurs de la Lumière suivaient depuis si longtemps –, Verna continuait à chercher des réponses. Ou, au moins, les bonnes questions à poser. Tout ça l'attendait peut-être ici…

Après tout, et bien que ça ne veuille plus dire grand-chose, elle restait la Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière.

Après son arrivée à Tanimura et son passage dans la garnison, elle aurait pu aller immédiatement sur l'île Kollet, pour voir de quoi il retournait. Mais elle avait décidé de prendre un jour de repos – non sans en profiter pour contacter les dix sœurs qui l'avaient précédée en ville. Très probablement, ces femmes étaient en train de se lamenter sur leur ancien foyer…

Alors que les soldats d'harans s'échinaient à construire des baraquements pour les renforts présents et à venir, le général Zimmer avait déjà affecté aux sœurs une série de bâtiments. Touchée par l'attention, Verna avait investi ses nouveaux quartiers, mais les autres sœurs, selon elle, avaient tout intérêt à trouver un logement en ville. Depuis des millénaires, les Sœurs de la Lumière étaient hautement respectées à Tanimura. Sans nul doute, quelqu'un devait garder d'elles un souvenir ému.

Cela dit, les Sœurs de l'Obscurité avaient semé le trouble partout. Navires sabordés, port à demi détruit… Et lors de la destruction du palais, la Magie Soustractive avait provoqué des dégâts collatéraux inédits à Tanimura. Depuis, l'île était déserte…

Mais il restait peut-être quelque chose… Oui, peut-être…

Le soir, Zimmer avait invité Verna à dîner. Elle avait refusé poliment, consciente que le capitaine Norcross devait faire son rapport au général. Un long développement sur la situation au Palais du Peuple et sur la renaissance de D'Hara après la fin du conflit dans les Terres Noires. L'heure était à la guérison des plaies, à l'expansion et à la célébration de la mémoire des victimes.

Après avoir retrouvé les dix sœurs, Verna s'était entretenue avec

elles jusqu'aux petites heures de la nuit. Pourtant, au matin, elle s'était réveillée en pleine forme. Attirée par les vestiges du palais, elle avait décidé de ne plus remettre au lendemain ce qu'elle pouvait faire le jour même.

Les autres sœurs ayant déjà fait le pèlerinage – individuellement ou en groupe –, elle explorait les ruines seule, et tant pis si elle ne trouvait rien !

Bien sûr, de bonnes âmes avaient tenté de la décourager :

— Dame Abbesse, nous avons déjà cherché, avait dit sœur Rhoda. Il n'y a rien… Vous allez vous briser le cœur, c'est tout.

— Vraiment, avait renchéri sœur Eldine, il ne reste rien d'utile. Mais vous repenserez à tout ce que nous avons perdu…

— Mon cœur est déjà brisé, et justement, j'ai peut-être besoin de me rappeler tout ce que nous avons perdu. Quoi qu'il en soit, il faut que j'y aille. C'est un devoir sacré.

La novice Ambre, jeune sœur du capitaine Norcross, s'était montrée avide de passer du temps avec la Dame Abbesse. Devinant qu'un peu de compagnie ne lui ferait pas de mal, Verna avait décidé de l'emmener.

— Ambre et moi, personne d'autre, avait-elle tranché.

Bien que convaincues qu'il n'y avait rien à trouver, les sœurs avaient rendu les armes.

Dès l'aube, Verna et la novice avaient quitté la garnison, traversé la ville puis franchi le grand pont qui enjambait les deux bras du fleuve Kern, juste avant qu'il se jette dans la mer.

Concentrée sur sa mission, Verna avait à peine remarqué les gens en couleurs vives, dans les rues, et les étendards d'harans ornés du « R » stylisé – pour le nom Rahl – qui flottaient sur toutes les hauteurs.

Chez la jolie Ambre, quelque chose rappelait à Verna sa propre fille, Leitis – du moins quand elle était jeune. En des temps très reculés, l'enfant était née de l'union officieuse entre sa mère et le sorcier Jedidiah. Un passé si lointain que Leitis était morte de vieillesse alors que Jedidiah avait péri à cause de sa félonie.

Malgré tout, Verna avait continué… Aujourd'hui, elle n'aurait su dire qui elle était. Avec un peu de chance, elle l'apprendrait ici…

Dans la rue des tisserands, les deux femmes passèrent devant un grand étalage de rouleaux de tissu – de la simple laine à la soie la plus rare, en passant par le coton teint. Alors qu'Ambre tentait de regarder partout à la fois, sa supérieure continua à fixer un point très lointain, devant elle.

— Pourquoi t'es-tu jointe à nous, ma fille ? demanda-t-elle.

— Parce que c'était mon rêve, Dame Abbesse. En travaillant dur et en ne reculant devant aucun sacrifice, j'espère être digne de notre

ordre.

— Je sais déjà que ton cœur est pur, petite. Mais avec la disparition des prophéties, notre enseignement est privé de presque tout son sens, et je ne suis pas sûre de ce que l'ordre peut t'apporter. Nous nous concentrions tant sur les prédictions…

À une intersection, les deux femmes s'arrêtèrent pour laisser passer un couple de cavaliers bien mis. L'homme toucha le bord de son chapeau à l'intention de Verna – un signe de respect, mais comment l'avait-il reconnue ?

— Les sœurs sont vénérées, Dame Abbesse. Toute ma vie, j'ai aspiré à vous rejoindre. Maintenant que je suis là, je ne renoncerai pas à mon rêve.

— Et si ce n'était qu'un rêve, justement ?

— À mes yeux, les sœurs sont bien réelles.

Verna sourit à la novice.

— Et nous sommes ravies de t'avoir.

Une fois à la périphérie de la ville, là où le fleuve faisait un grand lacet, Verna revit enfin de près l'île Kollet.

— Je me croyais préparée, dit-elle, le cœur serré, mais on ne l'est jamais vraiment.

Lors de la destruction du palais – une toile de lumière dévastatrice –, tous les ponts avaient été vaporisés. Quant à l'île, on eût dit qu'une main géante l'avait écrabouillée avant de balayer au loin les débris.

Coupée du reste de la ville, l'île était entourée d'une eau boueuse sans rapports avec l'onde verte limpide de jadis. De-ci de-là, de gros blocs de pierre en émergeaient, synonymes de danger pour les bateaux. Pourtant, des barques de pêcheurs évoluaient au ralenti sur ce désastre liquide.

— Comment allons-nous traverser ? demanda Ambre.

Écartant des buissons ratatinés pour se frayer un chemin, Verna s'engagea sur la pente qui menait à la berge.

— Un des pêcheurs nous prendra dans sa barque. Je suis toujours la Dame Abbesse, et je doute qu'on me refuse ça.

Arrivée au bord de l'eau, Verna agita une main pour attirer l'attention des pêcheurs. Quand Ambre s'y mit aussi, avec plus d'énergie et en criant, un jeune pêcheur se hâta d'approcher. À l'évidence, la novice l'intéressait beaucoup plus qu'une Dame Abbesse entre deux âges…

Quand il accosta, Verna vit que quatre poissons-chats reposaient à ses pieds, le crâne brisé mais les moustaches encore frémissantes.

— Vous devez avoir sacrément envie d'un festin à base de poisson-chat ! Venir jusqu'ici pour m'acheter ma pêche, alors que je suis tous les jours au marché… Que puis-je pour vous, mes dames ?

— Ce ne sont pas les poissons qui nous intéressent, mais votre barque. Nous conduiriez-vous sur l'île ?

Le jeune homme se rembrunit.

— Personne n'y va…

— Dans ce cas, nous devrons nager…

Troublé, le pêcheur se tourna vers Ambre :

— Vous voulez vraiment y aller ?

À ses pieds, un des poissons bougea. Ramassant une massue, le jeune type lui en fit passer l'envie pour toujours.

— Oui, nous sommes décidées, répondit Ambre. J'accompagne la Dame Abbesse, et nous entendons explorer les ruines du Palais des Prophètes.

— Ce sera vite fait, parce qu'il ne reste rien. Une nuit, j'y suis allé… C'est un endroit très moche.

— Un lieu lourd de signification historique, plutôt, corrigea Verna. Et très cher à mon cœur.

— Vous voulez bien nous y conduire ? insista Ambre.

— Bien sûr.

Verna prit place sur l'unique banc de la petite embarcation. Restant debout, Ambre bavarda avec le jeune pêcheur durant la courte traversée. Quand la barque eut atteint la rive opposée, Verna sonda l'île… et ne vit rien du tout.

— Vous désirez que je vous dépose à un endroit particulier ? demanda le pêcheur, vaguement inquiet.

— Esprits bien-aimés, je doute que ça fasse une différence, répondit Verna. Droit devant, ça ira très bien.

Alors qu'Ambre sauta sur la terre ferme sans problème, la Dame Abbesse dut lutter pour ne pas perdre l'équilibre.

— Comment retournerons-nous en ville ? demanda la novice.

— Je viendrai vous chercher, proposa son chevalier servant.

Ambre le gratifia d'un sourire enjôleur.

— Et nous vous en serons éternellement reconnaissantes. Mais comment vous contacter ?

— Revenez simplement ici quand vous en aurez terminé. Je ne m'éloignerai pas, et je vous guetterai.

— Une bonne solution, fit Verna avant d'entreprendre l'ascension de la berge rocheuse.

Après un petit au revoir de la main au jeune homme, Ambre lui emboîta le pas.

Alors que des cailloux grinçaient sous ses pas, Verna riva les yeux devant elle. Des larmes perlant à ses paupières, elle prit garde à ne pas se tourner vers Ambre, qui risquait de la bombarder de questions si elle la voyait pareillement émue.

Ces derniers temps, Verna n'avait plus le cœur de répondre aux autres. Et elle ignorait si l'envie lui en reviendrait.

— Tu es bien trop jeune pour te souvenir de cet endroit, dit-elle à Ambre. Construit par des sorciers, il y a trois mille ans, avant les Grandes Guerres et l'apparition de la Barrière, le Palais des Prophètes comptait parmi les plus grands édifices de l'Ancien Monde. J'y suis arrivée bien longtemps après tout ça, simple novice comme toi. Ma formation terminée, je me suis mise à enseigner, comme il se devait… Nous avons aidé tant de jeunes sorciers. Ignorant comment contrôler leur don, ils souffraient de terribles maux de tête et finissaient par mourir si on ne faisait rien.

— Le seigneur Rahl était du lot, je crois ?

— Oui. J'ai passé des dizaines d'années loin du palais afin de le trouver, puisqu'une prophétie nous avait appris sa naissance. (Verna porta une main à ses cheveux grisonnants.) Être loin du sort anti-vieillissement m'a coûté une bonne partie de mon espérance de vie…

Sans cette errance, Verna le savait, elle aurait encore eu l'air jeune et en pleine santé.

— Mais je ne regrette rien…, souffla-t-elle.

— Qu'avez-vous dit, Dame Abbesse ?

Surprise, Verna revint au présent puis regarda autour d'elle, accablée de découvrir une plaine déserte.

— Rien d'important… Il faut continuer à chercher, et surtout voir si nous trouvons un accès au sous-sol. Les catacombes sont peut-être encore intactes, au moins une partie… Je sais qu'une bibliothèque secrète existait sous le palais – un site central. Nathan et Anna m'ont parlé de son existence, mais trop tard. Si Jagang avait mis la main sur ces connaissances… (Verna secoua la tête.) Oui, éviter ça valait la peine. Même à un tel prix.

Les deux femmes passèrent le terrain au peigne fin, glissant sur des cailloux et des débris que nul n'avait plus dérangés depuis des années. Unissant leurs forces, elles soulevèrent des blocs de pierre aux arêtes étonnamment lisses – parce que le matériau avait fondu au lieu d'être brisé.

À un moment, Ambre se prit le pied dans un trou et manqua basculer en avant, mais Verna la retint par le bras, lui épargnant de se fouler une cheville, voire de la casser. Soulagée, la novice épousseta sa robe en soupirant.

Dans un autre trou, sous deux blocs de pierre qui se chevauchaient, les deux femmes découvrirent une figurine en céramique verte représentant un crapaud aux yeux jaunes comiquement gros qui souriait comme un humain. De sa vie, Verna n'avait jamais vu cet objet. Pourtant, elle le ramassa avec respect et l'exposa à la lumière du

soleil.

— Il est mignon comme tout ! s'exclama Ambre. Comment a-t-il pu rester intact ? C'est un miracle !

— Non, un hasard… et un coup de chance.

— Selon vous, c'est un puissant artefact ? Vous pensez qu'il était à la Dame Abbesse Anna ?

La novice se pencha mais n'osa pas prendre la figurine à Verna.

— C'est plus probablement un bibelot qui appartenait à une sœur.

Verna passa le pouce sur le dos vert du crapaud. Même si elle n'avait aucune importance réelle, la figurine prenait un sens à ses yeux parce qu'elle avait survécu à la destruction du palais. Comme elle.

Encouragées par cette découverte, les deux femmes poursuivirent les recherches, mais sans savoir où regarder. Dans ce désert, Verna ne parvenait même pas à reconstituer la position des tours ou celle du mur d'enceinte.

Aucun trou ne donnait accès au sous-sol – en tout cas, pas sans déblayer des tonnes de débris. À l'évidence, l'île avait bien été écrabouillée, ses secrets à jamais perdus.

Bien qu'il n'y ait aucune illusion à se faire sur le résultat final, Verna et Ambre s'acharnèrent encore des heures. Pourtant, la Dame Abbesse tenait depuis un bon moment la réponse qu'elle était venue chercher.

Les grimoires jalousement gardés dans les catacombes, avait-elle compris, n'étaient plus que des analyses et des gloses sur un monde qui avait irrévocablement changé. Quand Richard leur avait offert un endroit où vivre, les non-détenteurs du don étaient partis, et la magie, pendant un temps, s'en était trouvée renforcée. Mais le changement stellaire avait de nouveau bouleversé la donne. Si les détenteurs du don restaient dominants, les règles de la magie avaient changé – certaines faiblissant, d'autres gagnant en puissance, mais toutes s'altérant de manière imprévisible.

— Je crains que nous devions tout redécouvrir à partir de zéro, dit Verna. Tout ce que nous pensions savoir…

Bizarrement, Ambre eut un grand sourire.

— Ça signifie que les Sœurs de la Lumière ont un grand avenir devant elles, pas vrai ?

Verna sursauta, réfléchit… et sentit un poids écrasant s'envoler de sa poitrine. Quand elle inspira, l'air lui sembla soudain plus frais.

— Tu pourrais bien avoir raison, mon enfant…

Une fois revenues sur la berge, les deux femmes repérèrent sans peine le jeune pêcheur.

— Ce soir, dit Verna, nous aurons du poisson-chat au dîner !

Chapitre 24

En attendant que Nathan en ait terminé avec André, Nicci avait décidé d'assister aux séances du conseil. Une occasion, espérait-elle, de placer quelques commentaires bien sentis sur la bonne façon de gouverner un peuple. Sans grandes chances que ça fonctionne, puisque le *duma* semblait ne jamais rien décider et se contenter d'interminables bavardages sans objet.

En ce jour, seuls Renn et Quentin avaient consenti à se déplacer – sans doute parce qu'ils n'avaient rien de mieux à faire. Du coup, les sièges réservés à André, Ivan, Elsa et Damon restaient vides.

Mourant d'ennui, la sovrena pianotait sur les accoudoirs sculptés de son trône. Histoire de passer le temps, Maxime suivait le vol d'une grosse mouche, autour de lui. Quand il perdit patience, il libéra son don, et l'insecte, pétrifié, tomba sur le sol comme un petit caillou.

Dans l'assistance, personne n'accordait d'attention à Nicci.

Puis le haut capitaine Avery déboula, un de ses officiers sur les talons. Décomposé, comme son compagnon, il se plaqua une main sur le cœur et mit un genou en terre devant les deux dirigeants.

— Sovrena, sorcier en chef, il y a eu un meurtre !

Nicci revint en un éclair au présent. Oubliant l'affaire de la tannerie principale d'Ildakar, qui avait besoin de réparations – un sujet toujours plus passionnant que la couleur du toit d'une grosse fabrique de soie –, Renn et Quentin tendirent l'oreille.

— Un meurtre ? répéta Maxime, plus intrigué que choqué. Racontez-nous ça.

Avery se releva et s'adressa à Thora :

— Lors d'une patrouille, un de mes hommes a été attaqué sur une place – celle de la fontaine aux poissons dansants.

— Une jolie fontaine, fit Maxime.

— Silence, mon époux ! ordonna Thora. Comment cet homme est-il mort ?

— Une boucherie, ma dame.

L'autre soldat intervint :

— Il y avait du sang partout. Le lieutenant Kerry a été poignardé plusieurs fois. La gorge ouverte, il…

L'homme ne put pas continuer.

— Les blessures ont été infligées avec des éclats de miroir, dit

Avery.

— Comment le sais-tu ? demanda Thora. Il pourrait tout aussi bien s'agir de couteaux.

— Après le crime, les tueurs ont enfoncé ces éclats dans les yeux de Kerry. (Avery désigna son compagnon.) C'est le capitaine Trevor qui a trouvé le corps.

— Le temps qu'on nous prévienne, il faisait jour, précisa Trevor.

Le visage rond et blême, il semblait rougir très facilement. Retirant son casque, il dévoila des cheveux châtain clair.

— Le corps gisait là depuis des heures. Des gens sont passés devant en faisant mine de ne rien voir. Des travailleurs, des marchands ou des esclaves… Kerry était dans la fontaine, vidé de son sang, avec des éclats de verre dans les yeux…

— Il faudra vider la fontaine et la nettoyer, dit Maxime. J'aime beaucoup les poissons dansants. Une très belle sculpture.

— C'est Masque-Miroir, marmonna Renn en passant un doigt sur sa gorge, entre son deuxième et troisième menton. Ses partisans et lui deviennent chaque jour plus audacieux.

— Bien vu, dit Thora, blanche de colère. Nous devons les écraser.

La vraie cause des violences, Nicci le savait, c'était l'autoritarisme des dirigeants d'Ildakar. À Altur'Rang et dans d'autres villes du Sud, les peuples, las du joug de l'Ordre Impérial, avaient eux aussi fini par se révolter.

— Si le conseil lui offrait l'égalité et la liberté, dit la magicienne, le peuple n'aurait pas besoin de Masque-Miroir.

Les sorciers n'entendraient pas un raisonnement pareil. À leur manière, ils étaient aussi pétrifiés que si Maxime les avait pris pour matière première.

Thora foudroya Nicci du regard.

— Les sorciers d'Ildakar doivent rester fermes. En ville, il y a beaucoup de détenteurs du don, mais nous sommes les plus forts. Nous devons préserver notre position…

» Mais puisque tu brûles d'envie de nous aider, magicienne, nous devons en savoir plus sur toi. En attendant qu'André ait rendu son don à Nathan, nous allons découvrir comment tu peux nous assister.

— Je n'ai jamais peur de lutter pour une juste cause, dit Nicci. Tout dépend de la vraie nature de l'ennemi…

— N'est-elle pas évidente ? lança Quentin. Ces chiens ont massacré un garde innocent. En lui enfonçant des éclats de verre dans les yeux !

— Les gens expriment leur frustration comme ils peuvent, lâcha Nicci.

Elle pensa aux atroces tortures que Jagang infligeait à ses prisonniers, à ses domestiques et à ses amantes, dès qu'il en était

mécontent. En particulier, elle se souvint d'un serviteur au crâne chauve, n'était une couronne de cheveux noirs. Alors qu'il portait une carafe du vin préféré de l'empereur, il avait glissé dans le sang d'une pauvre fille que Jagang avait tuée en lui défonçant la tête contre le coin d'une table.

La Maîtresse de la Mort avait regardé tout ça sans broncher, car la colère de l'empereur ne la touchait plus. Quand ça le prenait, il lui arrivait souvent de se défouler sur elle.

La fille était plutôt jolie, mais lorsqu'il avait déchiré sa tunique pour la violer, Jagang avait découvert de gros grains de beauté sur ses seins. Révulsé, il lui avait ôté la vie – très vite, sans y prendre plaisir.

Le serviteur, en revanche, avait agonisé longtemps. Attaché à un poteau, devant le pavillon de l'empereur, il avait dû regarder un chirurgien lui ouvrir le ventre en prenant garde de ne pas le tuer. Puis le type lui avait introduit plusieurs rats dans le corps avant de refermer l'incision – en laissant assez de trous pour que les rongeurs puissent respirer. De quoi les inciter à dévorer les entrailles de leur hôte avant de se lancer à l'assaut de ses poumons et de son cœur.

Comparé à ça, qui aurait été horrifié par des éclats de verre enfoncés dans les yeux d'un mort ?

— Masque-Miroir met le doigt sur les défauts de votre société, dit Nicci. Le meurtre de Kerry et les éclats de verre délivrent un message. Si vous essayez de comprendre pourquoi le peuple est mécontent, les violences cesseront peut-être.

— Elles cesseront sûrement quand nous aurons capturé Masque-Miroir, dit Maxime. Si c'est possible…

Thora se leva et descendit de l'estrade.

— Suis-moi dans mon solarium, Nicci. Nous allons parler de tes aptitudes.

— À condition que nous évoquions aussi les vôtres, dit la magicienne. Les sorciers d'Ildakar n'utilisent pas le don comme chez nous…

Maxime bondit sur ses pieds.

— Je vous accompagne !

Thora s'empourpra.

— Et que crois-tu apporter à la conversation ?

— Mon charme confondant… (Maxime agita vaguement la main.) Avery, va nettoyer toutes ces cochonneries, dans la jolie fontaine. À tout hasard, ordonne à tes hommes de capturer les meurtriers – qui sait ? ils auront peut-être plus de chance qu'avec les trois crimes précédents.

— C'est le quatrième meurtre ? s'étonna Nicci.

— Que veux-tu, lâcha Maxime, Ildakar est une grande ville…

Dans le solarium de Thora, les murs étaient couverts de fresques florales et de scènes champêtres où des femmes et des hommes nus batifolaient dans des plaines et des bosquets.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, Thora passa un moment devant des cages où se massaient une bonne vingtaine d'alouettes.

— Leur chant est parfait, dit-elle, et les regarder suffit à m'apaiser. (La sovrena coula un regard en coin à Nicci.) Ces oiseaux vivent en cage, ils font ce qu'on leur demande et n'éprouvent aucune frustration.

— Ils te l'ont dit de vive voix ? ironisa la magicienne.

— Je l'entends dans leurs trilles. S'ils étaient malheureux, ils ne chanteraient plus.

Jagang, lui, adorait entendre crier ses victimes…

— Et s'ils exprimaient leur tristesse ? Des cris de désespoir que tu prends pour un chant ?

La sovrena se rembrunit.

— Tu es notre invitée, et tu continues à nous critiquer !

— Je suis ici à cause de mon ami Nathan. Dès que le sorcier de chair lui aura rendu son don, nous partirons.

Maxime arriva sur ses entrefaites, suivi par des serviteurs aux bras lestés de plateaux. Un déjeuner sur le pouce, version Ildakar : poisson au four aux herbes, pain aux raisins et vin de sang à volonté.

Le sorcier en chef se servit le premier, découpant soigneusement un filet de poisson. Puis il s'assit pour manger.

— Bientôt, nous réactiverons le linceul. Tu ne veux pas rester avec nous ?

— D'ici là, nous serons loin.

Maxime eut un haussement d'épaules fataliste.

— Quand notre ville sera de nouveau en sécurité, dit Thora, nos coutumes ne heurteront plus ta sensibilité. (Elle se servit de poisson.) Pour l'instant, nous devons affronter des rebelles sans foi ni loi. Si j'ai bien compris, tu maîtrises le Feu de Sorcier. C'est rare, pour une magicienne. Quels autres sorts peux-tu lancer ?

— Tous ceux qui s'imposent dans une situation donnée. J'ai pris beaucoup de compétences aux sorciers que j'ai tués. En outre, j'ai étudié auprès des Sœurs de la Lumière et de leurs ennemies jurées, les Sœurs de l'Obscurité.

— La Magie Soustractive, donc…, fit Maxime. C'est très inhabituel, ça…

— Tu as servi le Gardien et notre façon de vivre te choque ? s'indigna Thora.

— J'étais dans l'erreur… Aujourd'hui, je lutte pour le seigneur Rahl et son nouvel âge d'or. Une ère de liberté et de prospérité pour tous !

— Aussi débile qu'impossible…, lâcha Thora.

Son assiette à la main, elle alla tapoter les barreaux des cages et les oiseaux lui offrirent un doux concert.

— Tu as peut-être raison, souffla-t-elle. Mais même s'ils chantent parce qu'ils ont peur, leur musique est agréable à mes oreilles.

Nicci prit du poisson et du pain. Après avoir fait le service du vin, Maxime but une longue gorgée.

— À part ça, où as-tu appris la magie ? As-tu eu d'autres professeurs ? Des grimoires ?

— Non, j'ai tiré les enseignements idoines de la vie… Avec chaque défi, je suis devenue plus forte et plus créative. Face à un adversaire redoutable, je choisis soigneusement mes armes.

Soudain sinistre, Nicci pensa à la pauvre Chardon et à la flèche empoisonnée avec le sang de son cœur, puis elle ajouta :

— Et certaines sont terrifiantes.

— Bannon, ton ami, a parlé d'une grande bibliothèque magique. (Maxime eut un demi-sourire.) C'est vrai ?

— Surplomb du Monde, intervint Thora. Un trésor dissimulé à l'époque des Grandes Guerres.

Un signal d'alarme retentit dans la tête de Nicci.

— Bannon vous a parlé de ça ?

— À notre fils, en fait, dit Maxime. C'est très excitant. Il faudra que nous enquêtions… (Il haussa le ton.) Qu'on aille chercher Renn ! Dites-lui que je veux le voir.

Un serviteur partit au pas de course.

— Que lui veux-tu, à Renn ? demanda Nicci.

— C'est l'érudit le plus pointu du *duma*, répondit Maxime. Et le plus inutile… Il sera fasciné par Surplomb du Monde, je te l'assure. Tu lui indiqueras le chemin.

— Ces trésors ont été cachés pour une raison…

— Oui, oui… Dans des canyons, de l'autre côté de Kol Adair. Même sans toi, ça ne devrait pas être dur à trouver.

Étudiant les pains, Thora ne sembla pas trouver la cuisson à son goût.

— Nos livres d'histoire ont gardé trace du moment où les antiques sorciers ont soustrait au monde des connaissances pour empêcher Sulachan de les détruire. Nous pensions que Surplomb du Monde était perdu…

— Là, dit Maxime, nous aurons intérêt à le retrouver, histoire de découvrir toutes les merveilles qu'on y garde.

— Ces connaissances sont dangereuses, rappela Nicci. Par manque d'expérience, les érudits ont failli détruire le monde. Au moins à deux reprises…

— Raison de plus pour leur envoyer des experts !

Renn arriva au pas de course, se dandinant comiquement à cause de ses jambes trop courtes pour son torse.

Les yeux rivés sur Maxime, Thora lui sourit.

— C'est extraordinairement rare, mais je suis d'accord avec mon mari… Renn, nous avons une mission pour toi. Au-delà de Kol Adair, il y a un endroit nommé Surplomb du Monde. Des archives magiques fantastiques, paraît-il. Organise une expédition, et retrouve ce site. Nicci te fournira les indications requises.

— Renn ne trouvera jamais, dit la magicienne, les poings plaqués sur les hanches. Cet endroit est dissimulé depuis des millénaires.

— Mais son sort de camouflage est désactivé, tu l'as dit toi-même. (Maxime désigna Renn.) Une fois les montagnes traversées, Renn ne devrait pas avoir trop de mal à trouver.

À la fois fasciné et effrayé, le sorcier parvint à se ressaisir.

— Trouver une nouvelle bibliothèque, c'est mon rêve… En quinze siècles, j'ai lu tous les livres disponibles ici. Mais si ces archives sont dans le monde extérieur… Eh bien, ça risque d'être dangereux…

— Dans ce cas, grogna Maxime, prends une escorte. Dix hommes armés jusqu'aux dents, par exemple. Tiens, pourquoi pas avec pour chef le capitaine Trevor ?

— Ici, il n'est pas très utile, renchérit Thora. Ce type a trop peur du sang. Qu'il commande donc le détachement !

— Selon moi, votre plan n'est guère avisé, dit Nicci.

Thora rosit de colère.

— Tout ce que nous faisons te déplaît, pourtant, Ildakar n'a pas eu besoin de toi pour survivre. Mais qu'importe ! La décision me revient. Renn, voici tes ordres : trouve Surplomb du Monde et détermine ce qui pourrait nous être utile. Ces « trésors » nous ont été volés il y a trois mille ans. Il est temps qu'on nous les rende.

— Mais… sovrena…, balbutia Renn.

Il s'essuya le front d'un revers de la main qu'il passa ensuite sur le devant de sa tunique.

— Le linceul sera bientôt réactivé. S'il redevenait permanent pendant mon absence ?

Maxime vida son gobelet.

— Dans ce cas, dit-il, nous t'en voudrons de ne pas être revenu à temps avec les merveilles de Surplomb du Monde.

Après s'être resservi de vin, il remplit à ras bord le gobelet de sa femme puis fit la moue en constatant que Nicci n'avait pas touché au sien.

— File, Renn ! Ce n'est pas le moment de traîner.

Le sorcier détala sans demander son reste.

Chapitre 25

Désespéré après sa rencontre avec Ian, la veille, Bannon n'était plus d'humeur à admirer les merveilles d'Ildakar. Toute la journée, il rumina seul, tentant d'imaginer comment il pourrait aider son ami.

Sinon, son esprit n'était plus qu'un tourbillon de remords cuisant et de souvenirs attendrissants…

Enfants, Ian et lui adoraient récupérer de grosses chenilles, sur les choux, puis les entreposer dans des jarres où ils les nourrissaient de feuilles jusqu'à ce qu'elles se transforment en chrysalides puis en grands papillons blancs – une espèce très commune sur l'île. Après, les deux sacripants partaient à la chasse aux papillons entre les plants de choux.

Parfois, faute de ballon, ils s'envoyaient et se renvoyaient des choux jusqu'à épuisement. Quand ils s'ennuyaient, les deux complices trouvaient toujours un moyen de s'amuser – du genre aller jouer dans les flaques de leur crique privée…

Dès qu'il pensait à cet endroit, Bannon voyait devant son œil mental l'expression de Ian, tandis que des Norukai le frappaient et l'entraînaient vers leur canot. Comment imaginer ce que le pauvre garçon avait subi ensuite ? Tabassé, violenté, et quoi d'autre encore ? S'il était couvert de cicatrices, ça ne devait rien au hasard, bien entendu. Fractures, plaies, contusions, il avait tout connu…

Un grognement primal monta de la gorge du jeune escrimeur. Il avait imploré Ian de lui pardonner, mais il ne méritait pas d'être exaucé. La lâcheté d'un instant – oui, une fraction de seconde – lui avait coûté son estime de soi.

Ian, lui, avait tout perdu.

Mais comment s'était-il retrouvé à Ildakar ? Quel itinéraire fou avait-il suivi, capturé sur Chiriya par les Norukai, pour finir dans une cité de légende, gladiateur dans une arène ? Douce Mère la Mer, comment était-ce possible ?

J'aurais dû être à sa place… Ils m'ont pris avant lui… Mais je l'ai abandonné…

Si longtemps après le drame, sa douleur toujours intacte, Bannon aurait préféré que la situation soit inversée. Lui capturé, et Ian heureux avec ses parents et sa petite sœur Irène.

Quand il avait déboulé dans le village en criant au secours, il était déjà beaucoup trop tard. La perte d'un fils avait fait exploser la famille

de Ian. Quant au père de Bannon, il avait pris un malin plaisir à le traiter de lâche. Conscient que c'était justifié, pour une fois, le jeune garçon ne s'était pas révolté contre ces insultes.

Alors que son ivrogne de père lui empoisonnait déjà la vie, pourquoi ne s'était-il pas sacrifié pour son ami ? Enfant heureux, Ian aurait épousé un jour la plus belle fille de l'île. Et certains soirs, qui sait ? il aurait peut-être bu à la mémoire de son ami perdu…

Après l'avoir abandonné, Bannon avait encore souffert des années sous le joug de son père – jusqu'à l'épisode des chatons noyés. En essayant de les sauver, il avait livré sa mère à la fureur d'une brute, perdant ainsi sur tous les fronts.

Après avoir trahi Ian, ça faisait beaucoup…

Dans la haute ville, sous un beau soleil, la chaleur était écrasante. Errant dans les rues, Bannon fut bientôt en sueur et décida de retourner à la villa. En chemin, il tomba sur Amos et ses amis, désœuvrés comme à l'accoutumée.

— Notre ami Bannon a l'air morose, dit Amos, et nous, on ne sait pas quoi faire. Si on lui remontait le moral ?

— Et comment on va s'y prendre ? demanda Jed.

— Un tour chez les yaxen de soie, peut-être ? proposa Brock. Même s'il fait la fine bouche…

— Il pourra toujours nous regarder, Mélodie et moi, dit Amos. Je promets de ne pas lui demander une chanson, ce coup-ci.

Les joues rouges, Bannon secoua la tête.

— J'ai juste envie de retourner dans ma chambre…

— Pas question, mon gars ! Reste avec nous, et tout va s'arranger.

Au prix d'un gros effort, Bannon esquissa un sourire.

— Vous pouvez faire quelque chose… À dire vrai, j'ai une faveur à vous demander.

— Une faveur ? répéta Amos. Tu l'as méritée ?

Bannon plissa le front.

— On m'a toujours dit qu'on demande une faveur, pas qu'on doit la mériter.

— À Ildakar, on voit les choses autrement…, lâcha Brock.

— Hier, dit Bannon, je suis allé dans la zone d'entraînement, près de l'arène.

Les trois jeunes gens éclatèrent de rire.

— Adessa pourrait te faire une faveur, mais ça aussi, il faudra le mériter. Pour qu'une Mora-Zith s'intéresse à toi, tu devras lui prouver tes compétences de guerrier.

— Non, vous me comprenez mal… Douce Mère la Mer, aide-moi ! (Bannon prit une grande inspiration.) J'ai besoin de vous pour libérer mon ami Ian. Le champion… Vous avez de l'argent et des relations. Les patrons de l'arène vous écouteront.

— Le champion ? fit Brock. C'est un trop gros morceau.

Amos ne semblait pas de cet avis.

— C'est faisable… Laisse-nous un peu de temps. Nous en reparlerons.

Bannon n'aurait su dire si Amos parlait sérieusement ou se fichait de lui. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas d'autre option.

— Plus tard ? Quand ? Si vous veniez le voir avec moi…

— Demain, coupa Amos. Aujourd'hui, on est trop occupés.

— Je croyais que vous n'aviez rien à faire ?

— Par les gonades du Gardien, on ne t'a pas encore montré le fleuve vu depuis le bord du gouffre, un des plus beaux endroits d'Ildakar. Tu mérites de découvrir ça. Allons-y, et nous te donnerons un petit cours d'histoire.

Jed s'appuya à une colonne de marbre, Amos sauta d'un pied sur l'autre comme pour se réveiller et Brock, après avoir tiré sur sa cape, roula des épaules comme s'il se préparait à un combat.

— De là-haut, dit Amos, on voit les bateaux de pêche et les gros navires qui sillonnent le fleuve. (Il fit un clin d'œil à Bannon.) Tu auras l'impression d'être un seigneur.

— Je n'ai jamais eu cette ambition, dit Bannon. À l'origine, je suis un fermier spécialisé dans les choux – et un aventurier. Enfant, mon rêve était de voir le monde. (Il tapota le pommeau de Solide.) Puis Ian a été enlevé…

Amos et ses amis n'avaient à l'évidence aucune envie d'entendre cette histoire. Quand ils s'éloignèrent à grandes enjambées, Bannon leur emboîta le pas et s'engagea à leur suite sur un chemin sinueux.

En route, ils croisèrent une charrette remplie de citrons et de grappes de raisin. Leurs outils sur l'épaule, des charpentiers allaient et venaient sans cesse, car, à Ildakar, on était toujours en train de réparer, de nettoyer ou de surélever les bâtiments.

Précédée par un esclave qui promenait en laisse un chat tigré orange, une noble détentrice du don salua distraitement les trois jeunes gens – sans un regard pour Bannon, évidemment.

Le quatuor passa devant des fontaines où des ouvriers et des esclaves puisaient de l'eau ou faisaient leurs ablutions. En plus des aqueducs chargés de la distribution de l'eau, des caniveaux assuraient le drainage puis la récupération.

Quand ils furent enfin au bord du gouffre, Bannon regarda en bas et crut que son estomac allait lui remonter dans la gorge. L'à-pic était vertigineux et la roche semblait des plus friables. Un génie de l'escalade aurait peut-être pu s'attaquer au défi, mais la moindre erreur lui aurait coûté la vie.

Amos désigna le gouffre :

— Tu vois de quoi sont capables les sorciers d'Ildakar ? Jadis, la

ville se dressait au bord du fleuve. C'est le fleuve qui a creusé cette vallée, avec une plaine qui s'étendait dans toutes les directions. Mais cette proximité avec le port faisait de nous une cible trop tentante. Nous étions faibles…

— Faibles, nous ? dit Jed. Jamais !

Amos n'apprécia pas l'interruption.

— Comme des asticots par un cadavre, les envahisseurs étaient attirés par notre vulnérabilité. Alors, nos sorciers ont surélevé la plaine, du côté de la ville, pour créer une falaise difficile d'accès et aisée à défendre. Au pied de cette muraille, ils ont laissé un port, histoire que les navires fluviaux puissent accoster. De plus gros bateaux en provenance de l'océan, *via* le delta du fleuve, peuvent aussi y mouiller…

Très loin sous ses pieds, Bannon vit un réseau complexe de quais et de jetées. Dans ce port, il distingua une multitude de petits bateaux : des barques de pêche aux poissons ou aux coquillages, des collecteurs de boue marine ou de roseaux…

— C'est bien beau, dit Bannon, mais de là-bas, comment convoyer des choses en ville ?

Au moment où il parlait, des barges chargées de tonneaux approchaient des quais.

— Regarde mieux, dit Amos.

Bannon se pencha et vit toute une série d'encoches, dans la roche, qui devaient être des prises. Pour accéder à Surplomb du Monde, il fallait aussi escalader une falaise, mais cette ascension-là paraissait beaucoup plus dangereuse.

— Comment gravir cette muraille avec un chargement ?

— L'idée, c'est qu'il soit difficile de passer du port à la ville. Regarde ce que doivent faire les esclaves.

Non loin des quais, un pêcheur avait empilé des paniers pleins de poissons frais sur une plate-forme reliée à des cordes elles-mêmes connectées à des poulies au sommet de la falaise.

— Tu vois ces grandes roues au bord du gouffre ? Et les autres qui leur sont reliées, sur la corniche, à peu près au milieu de la falaise ? C'est ce qu'on appelle un système de poulies… Quand la cargaison sera prête à partir, des esclaves viendront faire tourner ces roues, et la plate-forme s'élèvera…

Un peu plus loin, un chargement de blocs de pierre venu d'une carrière proche attendait son tour.

— Les gens doivent escalader, conclut Amos, mais les marchandises ont des monte-charge.

— C'est un bon système, dit Jed, à condition d'avoir assez d'esclaves.

Et la magie ? se demanda Bannon. *Pourquoi ne s'en servent-ils pas*

pour hisser les cargaisons ?

— Les anciens sorciers ont même modifié le courant, dit Amos en désignant un endroit, au pied de la falaise, où l'onde venait clapoter contre la roche. Puis ils ont fait en sorte que le fleuve déborde de son lit, au sud, afin de transformer en marécage les terres situées de l'autre côté du fleuve. Crois-moi, pour s'y frayer un chemin, il faut avoir le cœur bien accroché. (Amos eut un sourire mauvais.) D'autant plus que nos sorciers de chair ont peuplé la zone avec des serpents et des lézards géants « modifiés » qui se sont reproduits à toute vitesse. Bref, nous ne craignons aucune attaque venant de là.

— D'accord, dit Bannon, mais le général Utros, venant du nord, a traversé les montagnes puis investi la plaine. Une telle armée aurait fini par conquérir votre ville, malgré toutes ses défenses.

Jed et Brock se regardèrent, l'air troublés. Amos, lui, eut un soupir dédaigneux.

— C'est pour ça qu'il a fallu pétrifier tout le monde. Utros a échoué, le règne de Kurgan s'est mal terminé… et Ildakar est toujours là, fière et puissante.

Au bord du gouffre, à quelques rues de là, une tour ornementale étroite tutoyait le ciel. Au sommet, Bannon distingua des fenêtres d'observation. Derrière, il vit deux silhouettes qui sondaient le fleuve en criant et gesticulant. Puis ces sentinelles remplacèrent l'étendard de la ville, qui flottait sur un mât, par un simple drapeau triangulaire bleu.

Des habitants qui avaient vu la substitution de bannière relayèrent les appels des vigies.

— Que se passe-t-il ? demanda Bannon. Ces hommes ont vu quelque chose ?

Amos, Jed et Brock se tournèrent vers l'aval du fleuve.

— Regardez ! Les bateaux arrivent à une très bonne vitesse.

Bannon repéra deux grands navires qui luttaient contre le courant. Avisant leur voile carrée bleu foncé, il sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Pour invoquer une brise pareille, ils ont dû utiliser beaucoup de sang, dit Amos, réprobateur. Sûr qu'ils sont pressés d'accoster !

— Ils ont dû voir que le linceul était désactivé, dit Jed, et ils veulent en terminer avant qu'il soit trop tard.

Les deux navires approchaient rapidement. Pour avancer si vite contre le courant, ils devaient en effet être propulsés par une puissante magie.

Bannon en eut l'estomac retourné. Quand les proues seraient assez près, on verrait qu'elles étaient sculptées en forme de serpent…

— Ce sont des navires de Norukai, souffla-t-il. Viennent-ils attaquer Ildakar ?

Dans ce cas, il se réjouissait déjà de voir les deux bâtiments écrabouillés par les sortilèges que les sorciers ne manqueraient pas de déchaîner. À tout hasard, il posa quand même la main sur le pommeau de Solide. S'il le fallait, il combattrait aux côtés des défenseurs.

— Bien sûr que non, espèce d'idiot ! s'écria Amos. Les Norukai sont nos meilleurs partenaires commerciaux. Je parie que ces bateaux nous amènent entre cent cinquante et deux cents prisonniers.

— Du sang frais nous fera du bien, fit Brock. Demain, le marché aux esclaves grouillera d'activité.

— Des esclaves ? répéta Bannon. Les Norukai sont des pillards qui capturent des innocents dans les villages…

— Ils vendent des esclaves et nous en achetons, dit Amos avec un drôle de regard pour le jeune escrimeur. Il faut renouveler le cheptel. À cause de Masque-Miroir, beaucoup d'esclaves s'évadent – et qui peut dire combien il faudra de sang pour restaurer le linceul ?

Quand il pensa aux tourments que Ian avait dû endurer, Bannon vit littéralement rouge. Du coup, il remarqua à peine les habitants d'Ildakar qui se précipitaient au bord de la falaise pour accueillir les Norukai.

Chapitre 26

Le lendemain de leur arrivée à Serrimundi, Oliver et Peretta firent des adieux presque larmoyants au brave Kenneth, qui les avait conduits jusque-là sur son bateau. S'il avait apprécié le voyage, le pêcheur avait quand même hâte de retourner chez lui.

Comme le gentil ours qu'il était, l'homme serra Oliver dans ses bras – si fort que l'érudit entendit ses vertèbres craquer – puis gratifia Peretta d'une étreinte plus mesurée.

— Ne t'inquiète pas, petite… Je ne suis pas du genre à te casser en deux… Une poupée si fragile…

Peretta n'apprécia pas ce commentaire.

— Je peux supporter tout ce qu'Oliver est en mesure de subir.

— Et c'est ce que tu as fait, confirma le jeune homme. Nous formons une bonne équipe, Peretta. Sinon, nous ne serions pas allés aussi loin.

La mémoriste ferma les yeux et se tapota le front.

— Tous les détails sont emmagasinés là-dedans…

— N'ayant pas ton talent, j'ai tout noté dans mon journal. Comme ça, au moins, d'autres personnes pourront le lire.

Comme s'il venait de confesser une faiblesse, Peretta eut un regard consolant à l'intention de son ami.

— Même sans vous pour m'aider, dit Kenneth, le voyage de retour sera agréable. Au fond, je suis un solitaire…

Le pêcheur contempla les bâtiments blancs de Serrimundi entourés de grands cèdres semblables à des lances géantes. En ville et dans les collines environnantes, on en trouvait partout.

— Aucun habitant de Renda-sur-Baie ne s'est jamais aventuré si loin, dit Kenneth. Mais maintenant que je leur ai ouvert la voie, d'autres m'imiteront. De temps en temps, une petite excursion risque de valoir la peine…

Pendant son séjour, Kenneth avait acheté assez d'armes – épées, boucliers, haches et fléaux – pour remplir son bateau de pêche. À Serrimundi, les armureries avaient une excellente réputation…

— Chez moi, pour les arcs et les flèches, on a ce qu'il faut. En revanche, l'acier, ce n'est pas notre fort. Avec ma cargaison, le problème sera résolu.

Un pied sur son bateau et l'autre sur le quai, le pêcheur parlait sur un ton de conspirateur.

— J'ai même acheté les plans d'une tour de siège et d'un mur d'enceinte, juste au cas où… Pour défendre Renda-sur-Baie, nous ne devons rien négliger. Quand les Norukai reviendront, il faudra être prêts. Parce qu'ils reviendront, c'est sûr.

— Nous vous souhaitons bonne chance, dit Peretta.

— D'ici, intervint Oliver, quelqu'un nous conduira dans le Nouveau Monde. Nous ne risquons plus rien.

Kenneth dénoua la dernière amarre et se propulsa d'un coup de pied. Puis il leva la voile et s'éloigna.

Oliver et Peretta le regardèrent voguer jusqu'à la statue géante de Mère la Mer qui semblait émerger de la falaise, à l'entrée du port.

— Tu crois ce que tu as dit ? lança Peretta.

— Pardon ?

— Tu penses que nous ne risquons plus rien ?

Oliver tapota l'épaule de sa compagne.

— On s'en est si bien tirés, jusque-là…

Oliver, il le savait, n'était pas un chef de guerre ni un éclaireur capable de trouver son chemin n'importe où. Mais ensemble, ils se complétaient, car leurs compétences se valaient.

— Toi et moi, c'est du solide, continua Oliver. Tu m'aides autant que je t'aide. Je parie que tu as mémorisé une tonne d'informations sur le chemin qu'il nous reste à faire.

— Pas vraiment, avoua Peretta, un peu honteuse. Mais j'en sais assez long sur les routes commerciales. Ça devrait suffire pour trouver quelqu'un qui nous conduise à Tanimura, puis au fief du seigneur Rahl.

Les yeux fermés, Peretta se concentra pour trier les données dont elle disposait.

En attendant qu'elle ait fini, Oliver étudia les bateaux présents dans le port.

Serrimundi était bâtie au milieu du delta d'un fleuve dont les multiples branches se jetaient dans l'océan. Sur ce qui était désormais des canaux, une multitude de petits bateaux transportaient des passagers d'un quartier à un autre.

La ville débordait de gens occupés en tenues très colorées. Partout, le mélange des cris, de la musique jouée par des marins étrangers, des grincements des poulies, des craquements des caisses de bois et du clapotis de l'eau contre des centaines de coques composait un fond sonore assourdissant. Et ce sans compter les boniments des vendeurs de coquillages, des négociants en vin et des faux prophètes qui, à chaque coin de rue, prétendaient pouvoir prédire l'avenir.

— J'ai une idée, dit soudain Peretta. On devrait aller voir le capitaine du port. Dans une ville comme Serrimundi, ça doit être un homme influent.

Oliver tapota les documents rangés dans la sacoche accrochée à sa ceinture.

— Oui, d'autant plus que nous avons des nouvelles du *Randonneur des Vagues* à lui donner.

Au deuxième niveau de la capitainerie, Oliver et Peretta étaient en face du maître du port. Nommé Otto, des yeux couleur caramel et de longs cheveux noirs bouclés, l'homme semblait sincère et digne de confiance. Même dans son bureau, il portait un chapeau de cuir à larges bords – peut-être parce que les fenêtres étaient ouvertes, le cri des mouettes interrompant souvent la conversation. Sur la table de travail, la brise marine faisait onduler les piles de paperasse lestées de gros coraux.

Oliver posa son journal et ses autres documents devant lui, sans en retirer les mains. Conscient qu'il n'apportait pas de très bonnes nouvelles, il hésitait à se lancer.

Une femme entra avec un plateau où des verres de jus de fruit voisinaient avec une assiette de gâteaux secs saupoudrés de sucre.

— C'est ma fille, Shira, annonça Otto avec un grand sourire. Elle devrait être chez elle avec ses enfants, mais elle adore travailler ici. À dire vrai, elle est mon associée…

La femme regarda les deux visiteurs puis rejeta ses cheveux en arrière.

— Mon mari est en mer et les gosses se débrouillent tout seuls.

Les cheveux roux foncé mais brillants, Shira avait les hanches larges d'une mère de famille nombreuse et les bras musclés d'une femme d'intérieur qui trimait dur. Malgré tout, elle restait très belle.

Oliver prit la parole pendant qu'elle faisait le service :

— Nous avons des nouvelles de trois voyageurs – une magicienne, un sorcier et un jeune escrimeur. Ils étaient à bord du *Randonneur des Vagues*, un navire de chez vous.

Shira se pétrifia.

Sans rien remarquer, Oliver continua :

— Capitaine, je suis navré de vous apprendre que ce navire a été attaqué par des Selka, près de la Côte Fantôme. Il a fait naufrage, et il n'y a aucun survivant, à part les trois déjà mentionnés. Vos fonctions étant ce qu'elles sont, vous deviez en être informé.

Blanche comme un linge, Shira laissa tomber son plateau. Tremblant de tous ses membres comme si on venait de la frapper, elle murmura, des larmes aux yeux :

— Je dois aller voir Mère la Mer, pour prier…

Gagnant la porte, elle s'immobilisa et se retint à l'encadrement – si fort que ses phalanges en blanchirent. Alors que ses ongles s'enfonçaient dans le bois, elle lutta pour reprendre son souffle puis se

retourna :

— Seule Douce Mère la Mer saura me dire comment annoncer à mes enfants que leur père ne reviendra plus.

Sur ces mots, elle fit volte-face et sortit du bureau.

L'air accablé, Otto soupira à pierre fendre.

— Le capitaine Corwin était un brave homme, un bon père et un mari honorable. Toutes les femmes de marin savent qu'elles risquent de recevoir un jour cette nouvelle… Le *Randonneur* était au loin la plus grande partie de l'année, mais son capitaine, respectueux du contrat de mariage, a toujours fait en sorte que sa famille soit nourrie et logée.

Avec une lenteur douloureuse, comme s'il refusait d'affronter la réalité, Otto ouvrit un tiroir et en sortit une liasse de feuilles jaunies par le temps. Toujours sans hâte, il en tira un vieux certificat de mariage.

— Shira est la fille du capitaine du port… Pour ses enfants et elle, tout ira bien. Je trouverai un autre capitaine disposé à l'épouser sous les mêmes conditions…

Oliver trouva la scène désespérante. D'après les récits de Nicci et de ses compagnons, Eli Corwin s'était battu comme un lion pour défendre son navire. Jusque-là, Oliver ignorait qu'il avait une famille.

— Merci de m'avoir apporté ces nouvelles, dit Otto. Je le pense sincèrement.

Peretta ne cacha pas sa surprise.

— Nous venons de vous apprendre la perte d'un bateau et la mort de votre gendre. Pourquoi nous remercier ?

— L'inquiétude éternelle est pire que le chagrin. Savoir, c'est toujours mieux qu'espérer en vain pendant des mois. Chaque matin, Shira allait interroger les marins arrivés la veille pour leur demander des nouvelles du *Randonneur*. À présent, elle sait. Nous ferons des offrandes au temple de Mère la Mer, et son chagrin s'apaisera… Il faudra aussi que j'informe les pêcheurs de perles-souhaits… Leur maître avait affecté les cinq meilleurs sur le *Randonneur* – en échange de gages exorbitants que Corwin a bien voulu payer. Selon moi, le maître a cru avoir trouvé un vrai filon. Il devra dénicher un autre capitaine ambitieux à la bourse bien remplie…

Otto posa plusieurs documents sur son bureau et les cala avec des morceaux de corail pour que le vent ne les disperse pas.

— Pour être franche, dit Peretta, nous espérions que nos nouvelles vous inciteraient à nous aider. Parce que nous sommes en mission… Désormais, Serrimundi appartient à l'empire d'haran, puisque le seigneur Rahl a libéré toutes les villes de l'Ancien Monde.

Otto plissa le front et rectifia la position de son chapeau.

— J'en ai entendu parler, mais la vie quotidienne n'a pas vraiment changé… Si le seigneur Rahl pense être notre nouveau dirigeant, j'imagine qu'il nous enverra des collecteurs d'impôts qui nous dépouilleront.

— Si nous avons bien compris, dit Oliver, son intention est de protéger les peuples, pas de leur imposer une façon de vivre.

— Comme l'Ordre Impérial ? Pour que Jagang nous fiche la paix, nous avons dû payer des taxes et nous acquitter d'un écrasant tribut. Serrimundi ne lui posant plus de problème, il a envoyé son armée ailleurs. Au nord, je crois, pour qu'elle affronte un nouveau chef suprême nommé Richard Rahl.

— C'est vrai, concéda Oliver, mais le seigneur Rahl ne compte pas établir des lois d'airain, contrairement à l'Ordre Impérial. Il veut que toutes les villes et tous les pays choisissent la liberté, laissent les gens vivre comme ils l'entendent et renversent les tyrans. Pour appartenir à l'empire d'haran, il suffit de souscrire à des règles très simples frappées au coin du bon sens.

Au moins, c'était ce qu'affirmaient Nicci et Nathan.

Otto posa un autre morceau de corail sur les documents qu'il n'avait pas encore consultés.

— Si c'est ainsi, nous ne ferons pas d'objections… De quoi avez-vous besoin ?

— Qu'on nous conduise au nord…, répondit Peretta. Nous venons de Surplomb du Monde, loin à l'intérieur des terres. Après un mois de voyage, il nous reste encore à gagner le Nouveau Monde et à trouver quelqu'un qui puisse apporter nos rapports au seigneur Rahl. S'il le faut, je saurai les lui réciter.

— Moi, j'ai tout consigné par écrit.

Oliver remit ses documents dans la sacoche.

— Pas mal de bateaux partent d'ici pour rejoindre Tanimura, dit Otto.

— Nous ne voulons rien de somptueux, souffla Oliver. Pour être franc, nous n'avons pas vraiment de quoi payer.

— Dans ce cas, j'ai ce qu'il vous faut. Mon frère Jared commande un bateau de pêche au kraken, et il lève l'ancre demain. Lors de son dernier voyage, il a perdu des membres d'équipage à cause d'un malheureux incident. Il entend écumer l'océan au nord de chez nous. Si vous êtes prêts à l'aider, et si la pêche au kraken ne vous perturbe pas, je vous aurai deux couchettes dans l'heure qui suit.

— Nous ne savons pas ce qu'est un kraken, ni comment on le pêche, avoua Oliver.

— Ça vaut mieux pour vous… Je vais m'occuper de tout.

Chapitre 27

Voyant la tension de Nicci alors qu'ils se tenaient sur la place du marché aux esclaves en compagnie des membres du conseil, Nathan souffla :

— Avec Ildakar, la légende est bien préférable à la réalité. Ce marché te trouble, magicienne, et je comprends pourquoi.

— Je hais l'esclavage sous toutes ses formes. Jadis, on m'appelait la Reine Esclave, mais Richard a changé tout ça.

Les vêtements bigarrés, les senteurs de fleurs et les conversations animées ne parvenaient pas à faire oublier la sinistre réalité des lieux.

— Quand des roses poussent sur du fumier, continua la magicienne, elles n'en cachent pas la puanteur.

La grande place au pavage impeccable était entourée de hauts bâtiments blancs. Au milieu trônait une nouvelle statue – celle du jeune berger récemment pétrifié par Maxime. Si la majorité des gens n'y prêtait pas attention, certains savaient très exactement de quoi il retournait. Au pied du socle, Nicci remarqua de petits éclats de miroir que la voirie n'avait pas encore nettoyés.

Avides de voir la « cargaison » des deux navires d'esclavagistes, des gens déboulaient des rues transversales. Dans leurs plus beaux atours, des négociants et des marchands étaient suivis par des esclaves loqueteux. À Ildakar, les nobles détenteurs du don semblaient ridiculement fiers de leurs beaux habits, de leurs colliers, de leurs amulettes ou de leurs broches.

Comme des fleurs poussant dans un désert après la pluie, les étals de marchands de vin s'étaient multipliés en un clin d'œil. Ployant sous le poids des tonneaux, des charrettes assuraient le renouvellement du nectar. Sur le périmètre de la place, des vendeurs de nourriture se disputaient les meilleurs emplacements. Pendant que de la viande rôtissait sur de petits braseros, ces commerçants se livraient à une telle surenchère qu'on ne s'en entendait plus penser.

Non loin du pauvre berger, une estrade rectangulaire semblait assez grande pour supporter au minimum cent personnes. Une tonnelle semée de fleurs rouges au parfum entêtant ombrageait la triste scène de l'infamie à venir.

L'air contrarié, soulevant sa tunique d'une main pour se ventiler, Renn apostropha le sorcier et la magicienne :

— Il me faut une dizaine de nouveaux esclaves, dit-il, mais je serai

bientôt parti à l'aventure, en quête de ce Surplomb du Monde de malheur. (Accablé, il secoua la tête.) Par la barbe du Gardien, comme cette expédition tombe mal ! Heureusement, vous avez consigné les détails de votre voyage, m'a-t-on dit. Si vous m'indiquez le chemin, je serai très bientôt de retour.

Nathan regarda ailleurs et Nicci répondit froidement :

— Comme je l'ai dit à la sovrena, ces gens ont le droit de rester cachés.

— De votre part, marmonna Renn, j'attendais plus de bonne volonté. Bien, je traverserai les montagnes, puis je fouillerai les canyons, à l'ouest. Avec mon don, je dois pouvoir réussir… Mais pour le moment, priorité aux bonnes affaires.

Quentin se fendit d'un ricanement. Autour de sa tête, sa couronne de cheveux sombres évoquait un amas de nuages d'orage.

— Tu auras besoin d'esclaves pour prendre soin de ton intérieur. Achète-les aujourd'hui et laisse-les gérer ta demeure en ton absence.

Renn eut l'air horrifié.

— Des esclaves pas formés ? Tu veux qu'ils flanquent le feu à ma villa ?

Quentin ricana de nouveau.

— Dans ce cas, on les éventrera en public pour faire un exemple.

— Au prix de ma villa ? Merci beaucoup, mais c'est « non »… (Renn lâcha la bonde à son exaspération.) Il faut que je réunisse mes hommes et mon ravitaillement… Les soldats de Trevor sont prêts, et nous sommes censés partir avant le coucher du soleil. Ce sera un long voyage…

Plein d'espoir, il se tourna vers Nathan :

— C'est juste après les montagnes ?

Fine mouche, le compagnon de Nicci ne tomba pas dans le panneau.

— Bon, il faut que j'y aille…

Image vivante de la déception et de l'outrage, Renn fila comme le vent.

Elsa, la solide matrone aux cheveux grisonnants, rejoignit Nathan et engagea la conversation :

— Je ne cracherais pas sur quatre ou cinq esclaves de maison supplémentaires, dit-elle. Il y a des mois que les Norukai ne sont plus venus avec du nouveau matériel. Moi, je n'ai plus acheté d'esclaves depuis des années… Mine de rien, ce n'est pas donné. Une bonne partie des miens sont trop vieux pour être encore efficaces, mais je m'y suis attachée…

Sur des gradins, face à l'estrade, des acheteurs potentiels montraient qu'ils avaient de l'argent, confirmaient leur intention de

conclure une affaire et recevaient de petites pancartes afin d'enchérir. Les membres restants du *duma* gagnèrent leurs sièges réservés, en haut des gradins, mais des gardes empêchèrent Nicci et Nathan de les suivre.

— Désolé, dit un jeune officier à la barbe naissante, mais vous n'êtes pas des citoyens d'Ildakar et ces sièges sont réservés aux enchérisseurs. Vous avez l'intention de faire des emplettes ?

— Certainement pas ! répondit sèchement Nicci.

L'air perplexe, Nathan se pencha vers elle :

— Et pourquoi pas, magicienne ? Nous pourrions acheter quelques-uns de ces malheureux puis les affranchir aussitôt. Ce serait un exemple pour cette fichue ville.

Nicci regarda le vieil homme, fière de sa détermination mais surprise par sa naïveté.

— Très bonne suggestion, mais où comptes-tu trouver assez d'argent pour tenir la dragée haute à ces nobles ?

— Avec mon don, j'aurais pu en créer à foison… C'est une aptitude bien utile.

— Tous les sorciers d'Ildakar ont la même… Non, nous devons être plus ambitieux. L'idée, c'est de saboter la vente. Acheter un ou deux esclaves ne changerait rien…

Les yeux plissés, Nicci balaya la foule du regard.

— Sauf pour ceux que nous sauverions, insista Nathan.

— Sur ce point, tu as raison, concéda Nicci.

Mentalement, elle cherchait une idée brillante. Sans broncher, elle continua à observer l'assistance, qui grossissait sans cesse.

— Je me suis toujours crue libre, mais l'Ordre Impérial me tenait dans les chaînes de mes propres croyances. Sans savoir que j'étais esclave de ma folie, je servais aveuglément Jagang.

— Avant, le piège, c'était ta loyauté envers le Gardien. Quand tu étais une Sœur de l'Obscurité, je veux dire…

Nicci expira lentement pour se calmer, mais en réalité, elle n'avait aucune envie de renoncer à sa colère. Son intention, c'était de renforcer sa détermination. Comment combattre une ville entière ? Qu'opposer à des pratiques perverses datant de millénaires ? Et que faire contre des sorciers surpuissants ?

— Maintenant, je sers librement Richard, dont l'objectif est de libérer les peuples. (Nicci balaya sombrement la place du regard.) Mais ici, les chaînes sont trop épaisses et trop solides…

— Moi, j'étais prisonnier des Sœurs de la Lumière, rappela Nathan. Esclave des prophéties, j'étais cloîtré dans une tour à cause de mon don. Mais je me suis évadé, comme toi, qui as brisé l'emprise du Gardien puis celle de Jagang. Allons, ne baissons pas les bras ! Rien n'est impossible.

— Oui, concéda Nicci, rien n'est impossible.

En retard comme toujours, André apparut, fendant sans complexes la foule. Souriant, il jeta un bref coup d'œil à Nathan.

— Si j'achète des cobayes, dit-il, nous trouverons un moyen de te rendre le cœur dont tu as besoin. Qu'en dis-tu ?

Les gradins du haut étant pleins, le sorcier de chair dut se contenter d'une place en bas, ce qui le contraria. Mais il oublia sa mauvaise humeur dès que des roulements de tambour retentirent.

Sur la place, la foule se divisa en deux pour céder le passage aux Norukai et à leur « marchandise ».

Nicci se hérissa. Endurcis par l'hostilité de leur terre natale puis par toute une vie de violence, les esclavagistes étaient tous des colosses nés pour le combat. Vêtus d'un épais gilet de cuir qui évoquait de la peau de requin – mais les écailles ne correspondaient pas –, ils avaient des bras couverts de tatouages et aussi gros que les cuisses d'un homme normal. Un corset de cuir, des hauts-de-chausse noirs et des bottes à bout ferré complétant leur tenue, ils portaient à la ceinture une panoplie d'armes mortelles. En plus d'une hache, d'une épée et d'un couteau, certains étaient munis d'un fouet à plusieurs lanières.

Pour mieux ressembler à des serpents, tous s'étaient fendu les joues jusqu'aux oreilles avant de les recoudre avec du fil de cuir. Histoire d'en rajouter, quelques-uns s'étaient fait tatouer des écailles sur le visage.

— Je me souviens d'en avoir tué beaucoup…, murmura Nicci.

— Nous avons sauvé la population de Renda-sur-Baie, dit Nathan. (Il tapota la poignée de son épée.) Même sans mon don, je me suis révélé un puissant guerrier… Mais franchement, je donnerais cher pour pouvoir lancer un sortilège…

Les Norukai arrivaient avec plus d'une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants offerts en pâture à la ville. Maigres, crasseux, très souvent pieds nus, ces malheureux laissaient des traces sanglantes sur les pavés. Dès qu'ils aperçurent l'estrade, les premiers murmurèrent entre eux. Derrière, la plupart de ces sacrifiés gardaient les yeux baissés.

L'estomac retourné, Nicci ferma rageusement les poings. Avec du Feu de Sorcier, elle aurait pu en un clin d'œil tuer tous les esclavagistes. Mais quel bien ça aurait fait ? Quand elle combattait encore pour des causes perdues, elle se montrait souvent téméraire, mais là, c'était différent. Les grandes batailles devaient se livrer proprement.

En larmes, une femme luttait de toutes ses forces pour ne pas éclater en sanglots. Un Norukai approcha et la gifla si fort qu'elle perdit l'équilibre. Avant qu'elle ait pu tomber, l'esclavagiste la prit par

les cheveux et l'entraîna avec lui. Les jambes en coton, elle tenta de ne pas s'écrouler et un de ses compagnons de misère la tint par un bras. Miraculeusement, elle trouva la force de continuer à marcher.

Voyant que les esclavagistes regardaient tous la femme, un type aux cheveux en bataille se détacha de la colonne d'esclaves et fonça dans la foule comme s'il espérait s'y fondre.

— Que croit-il faire ? lança Nathan.

Nicci se prépara, au cas où une rixe éclaterait.

— Le désespoir lui a fait perdre la tête.

Le fugitif tendit les mains, implorant l'aide des habitants d'Ildakar, qui ne bronchèrent pas.

Deux Norukai se lancèrent à la poursuite de l'homme. Le plus rapide dégaina son épée, arma son coup et transperça le dos du pauvre type. Tandis qu'un geyser de sang aspergeait les curieux, le second Norukai, les yeux brillants d'une joie mauvaise – avec ses joues cousues, il ne pouvait pas sourire –, tira de sa ceinture une massue hérissée de piques qu'il abattit sur l'épaule de sa proie, faisant éclater la peau et craquer les os. Alors que le coup d'épée était déjà mortel, l'esclavagiste à la massue prit un malin plaisir à faire exploser le crâne du moribond.

Instruits par l'expérience, les curieux reculèrent pour éviter les projections de sang. Fascinés, ils roulèrent de grands yeux quand un troisième coup écrabouilla le visage du prisonnier.

Le premier Norukai approcha, leva son épée et larda le fugitif de coups. Bientôt, il ne resta plus qu'une infâme bouillie sur les pavés.

Satisfaits, les deux esclavagistes rengainèrent leurs armes et retournèrent près de la colonne. Révulsés, les prisonniers n'osaient plus bouger.

Comme s'ils s'étaient attendus au drame, des esclaves d'Ildakar accoururent avec des seaux d'eau et des brosses et entreprirent de nettoyer les dégâts.

Les sourcils épais sous un front dégarni, le Norukai qui menait la colonne arborait sur le côté gauche de son crâne rasé une dent triangulaire – peut-être de requin – qui semblait jaillir de sa peau. En réalité, le tissu cicatriciel avait dû pousser tout autour, emprisonnant la dent…

— Quand il s'agit de s'enlaidir, souffla Nathan, ces gens ont une imagination inépuisable…

Sur les gradins, André eut un claquement de langue.

— Oui, c'est très décevant. Leurs techniques manquent vraiment de raffinement. Avec mon don, je pourrais les remodeler sans douleur, mais je crois qu'ils adorent souffrir et exhiber leurs cicatrices.

— Une manière de se sentir plus courageux et plus forts, dit Nicci.

J'ai connu des hommes pareils, naguère…

En tunique d'affaires, des revendeurs d'esclaves locaux s'étaient réunis sous l'estrade ombragée par une tonnelle aux fleurs couleur de sang.

Le Norukai de tête prit la parole d'une voix assez puissante pour faire oublier qu'il avalait une bonne partie de ses mots :

— Je suis Kor, capitaine de ce duo de navires. Aujourd'hui, nous vous proposons cent seize esclaves dont nous espérons tirer un bon prix. Si tout se passe bien, nous serons ravis de vous céder ce bétail humain.

Les esclavagistes firent monter leurs prisonniers sur l'estrade. Sifflant comme des serpents, ils les forcèrent à se mettre en rang.

Les revendeurs d'Ildakar vinrent examiner le cheptel. Pour que les malheureux se tiennent tranquilles, ils les aiguillonnèrent avec des lianes lestées de fleurs rouges qui tombaient de la tonnelle. Sombrant dans l'hébétude, les futurs esclaves ne bougèrent plus.

Même à distance, Nicci sentit l'odeur des fleurs devenir bien plus forte. La tête lui tournant, elle supposa que ces végétaux diffusaient un tranquillisant dont l'effet était augmenté par le don des revendeurs.

Quand les prisonniers furent tous anesthésiés debout, les marchands passèrent dans les rangs, déchirant les chemises ou les robes qui dissimulaient plus ou moins les chairs meurtries des futurs esclaves. Bien entendu, ces sales types prirent un plaisir particulier à dévêtir les jeunes femmes et à palper leurs seins comme des melons sous les yeux avides des enchérisseurs. Plus hardi que les autres, un des revendeurs força les plus belles filles à écarter les cuisses et à exposer leur toison intime.

Eux aussi déshabillés, les enfants furent poussés à l'écart pour être proposés aux « amateurs » les plus répugnants d'Ildakar. Parmi les adultes, on sépara du lot les hommes les plus costauds et les femmes d'âge moyen, qui feraient les meilleurs serviteurs.

Sur les gradins et autour, les commentaires « techniques » allaient bon train. Folle de rage, Nicci se retenait d'exploser.

Elsa désigna le groupe de futures servantes et lança :

— Quelle enchère de départ pour ces quatre-là, au milieu ?

— Et les types de la première rangée, ils sont entraînés au combat ? demanda Ivan. Seraient-ils capables de lutter dans l'arène ?

Le capitaine Kor se tourna vers les gradins.

— Je n'ai pas enquêté sur les compétences de ces gens. Sur nos navires-serpents, nul besoin de domestiques, donc, ces captifs ont passé la traversée dans la cale. Mais lors des attaques de villages, nous avons tué tous les hommes assez idiots pour résister. Du coup, je doute qu'il y ait des guerriers d'élite dans le lot.

Kor jeta un coup d'œil aux prisonniers puis regarda de nouveau la foule.

— Vous posez des questions qui ne m'intéressent pas. Pour moi, ces misérables sont du bétail. De la viande sur pattes. Les Norukai sont des bergers, et à l'occasion des bouchers, rien de plus. Achetez ces carcasses et faites ce que vous voulez avec !

Du coin de l'œil, Nicci vit qu'une silhouette familière approchait. Les cheveux noués en queue-de-cheval, c'était Bannon, l'air sinistre. En rejoignant ses amis, il soupira :

— J'étais avec Amos et les autres quand les bateaux sont arrivés. Il fallait que je vienne voir ces malheureux. Ian était l'un d'entre eux, il y a des années…

Nicci comprit ce que voulait dire le jeune escrimeur. Un jour, Ian avait dû se trouver sur cette estrade, sonné par la drogue, affaibli par la faim et couvert de contusions.

— J'offre quatre pièces d'or pour ces femmes, dit Elsa. Elles semblent travailleuses et je les traiterai bien.

— Je me fiche de ce que vous leur ferez ! rugit Kor.

— Quatre pièces d'or ? s'indigna une enchérisseuse. C'est un prix de départ trop élevé.

— Si on les paie un bon prix et qu'on les soigne bien, les esclaves font de meilleurs serviteurs.

Une autre noble accola les doigts de ses deux mains, donnant l'impression qu'une araignée dansait sur un miroir.

— Combien pour les trois mignons petits garçons ?

En contact avec les fleurs, les trois gamins ne bronchaient pas.

— Ça suffit ! lança une voix puissante. Ces enchères sont terminées !

La sovrena apparut sur la place, venant d'une rue latérale. Maxime l'accompagnait, et s'ils ne se manifestaient aucune tendresse, les deux époux semblaient unis dans l'action.

— Nous invoquons le droit de préemption, dit Maxime. Tout le lot est à nous.

Les revendeurs d'esclaves ne cachèrent pas leur surprise.

— Il faut fixer un prix équitable, sorcier en chef.

— Nous disposons des finances de la ville, répondit Maxime. Le paiement sera équitable. Mais il nous les faut tous.

— Sans exception, vraiment ? demanda Quentin. C'est la première visite des Norukai depuis des mois. Tout le monde a besoin d'esclaves. Avec la défaillance du linceul, et à cause de ce maudit Masque-Miroir, trop de gueux se sont enfuis, ces derniers temps.

— Les esclaves restants se reproduiront, dit Thora. Nous, c'est pour la magie du sang qu'il nous les faut. Une fois le linceul rétabli, les évasions cesseront.

Elsa grogna de mécontentement.

— Avant, il vous fallait moins de vingt esclaves pour relancer le linceul. Et il y en a cent seize sur cette estrade.

— Nous prévoyons un sort plus puissant, cette fois, siffla Thora.

— Les précautions ne sont jamais inutiles, enchaîna Maxime. Elsa a fixé le prix, en fait. Quatre pièces d'or pour quatre têtes. Nos comptables verront ça avec les revendeurs. (Il salua le capitaine Kor.) Avec un tel prix, je ne doute pas de vous revoir la prochaine fois que le linceul sera abaissé.

— Si nous l'abaissons de nouveau, modéra la sovrena.

Furieuse qu'on lui gâche son plaisir, la foule grommelait. Opportunistes, les marchands de vin annoncèrent une promotion exceptionnelle. Baissant aussi leurs tarifs, les vendeurs de viande agitèrent leurs brochettes.

Dégoûté, Bannon secoua la tête.

— Nathan, je n'aime pas cette ville. Tu crois qu'André en aura bientôt terminé ? Il nous reste encore tant de parties de l'Ancien Monde à explorer.

— Fiston, j'ai autant envie que toi de ficher le camp.

Nicci, elle, ne l'entendait plus de cette oreille.

— J'hésite à abandonner les esclaves et la population… Jadis une cité de légende, Ildakar n'est plus qu'un bouge infâme. Le seigneur Rahl nous a chargés d'une mission. Peut-on imaginer peuple ayant plus besoin d'être libéré ? Comment pourrions-nous partir sans rien tenter ? Il faut faire changer les choses et rétablir la liberté, selon les vœux de Richard.

Nathan eut un rictus, comme s'il venait de mordre dans un fruit pourri.

— Avant d'avoir récupéré mon don, je ne pourrai pas t'aider. Jusque-là, je dois entrer dans le jeu des sorciers, même si tout ce que je vois me répugne.

Le vieil homme laissa transparaître son découragement.

— Magicienne, toute seule, tu ne pourras rien contre des traditions millénaires…

Nicci chercha le regard du prophète déchu.

— Seule ? Non, puisque tu es là.

Bannon posa la main sur la poignée de son arme.

— Et moi aussi.

Chapitre 28

Ce soir-là, Thora et Maxime organisèrent un banquet en l'honneur des Norukai. Nicci, Nathan et Bannon y furent invités – très secondairement, car les esclavagistes étaient les héros de la fête.

Pendant que trente marins écumaient les tavernes, les auberges et les bordels de la ville, le capitaine Kor et ses trois officiers vinrent rejoindre leurs hôtes. Même si dîner en compagnie des dirigeants de la ville et de leurs sorciers était un honneur, Kor et ses compagnons – Lars, Yorik et Dar – auraient à l'évidence préféré partir en bordée avec leurs hommes.

Glaciale comme jamais, Nicci prit place tout au bout de la table, à côté de Nathan. Bien qu'assis avec ses « amis » Amos, Jed et Brock, Bannon semblait très mal à l'aise. Depuis des jours, Nicci ne l'avait plus vu sourire, et elle comprenait pourquoi. De son côté, elle était aussi restée taciturne.

Quand un rôti de yaxen arriva sur sa broche, de jeunes esclaves tenant un plat dessous pour récupérer le jus, le capitaine Kor posa les coudes sur la table, prêt à manger avec les deux mains.

Agacé par la lenteur du service du vin, l'esclavagiste lança :

— C'est bien trop long ! Apportez-nous une bouteille à chacun ! Non, pour Yorik, apportez-en deux, sinon, il va râler !

Dar vida son gobelet puis s'essuya la bouche d'un revers de l'avant-bras.

— Un bon cru…, dit-il.

Les trois autres Norukai goûtèrent et acquiescèrent.

Kor décrocha une bourse de sa ceinture et la lança à Dar.

— Voilà une partie de nos bénéfices du jour. Trouve un marchand de vin et achète-lui de quoi remplir nos cales.

— Au moins, on n'aura pas le gosier sec pendant le voyage de retour, approuva Yorik.

— Il faudra quand même garder un tonneau pour le roi Calvaire, rappela Kor.

Entendant ce nom, les autres Norukai se tendirent.

— Oui, on lui en gardera un.

Maxime désigna la bourse pansue.

— Avec tant d'or, vous ne serez pas obligés de vous priver.

— Dar, tu achèteras aussi de cette viande…

Avec son couteau, Kor se coupa une tranche de rôti – au nez et à la

barbe des serviteurs, attentifs à sélectionner les meilleurs morceaux pour les invités.

Silencieuse et concentrée, Nicci étudiait les Norukai comme une panthère prête à bondir. Si les sorciers d'Ildakar lui déplaisaient, elle vouait une haine viscérale aux esclavagistes.

Invités de seconde zone, ses amis et elle furent servis en dernier. Elle mangea lentement, pour ne pas se faire remarquer. Nathan, lui, se goinfra. Quant à Bannon, il ne toucha pas à son assiette.

— Où trouve-t-on les meilleures yaxen de soie de la ville ? demanda Kor.

— On ferait bien la sélection nous-mêmes, dit Lars, mais ça prendrait trop de temps.

— Je connais le meilleur endroit, intervint Amos.

À la place d'honneur, la sovrena dînait avec des délicatesses de danseuse, comme si elle était une précieuse poupée d'or et de dentelle.

— Oui, en la matière, mon fils est un expert.

— Notre ami Bannon aimerait peut-être se joindre à nous, dit Jed. (Moins une invitation qu'une vanne, cependant…) On s'occupera bien de lui.

— Ces filles sont magnifiques, concéda Bannon, le rouge aux joues.

Les Norukai échangèrent quelques mots dans leur langue gutturale, puis Dar lâcha :

— Les femmes d'Ildakar sont très délicates et se brisent trop aisément.

— Nous préférons les femelles de chez nous, approuva Kor. Mais ces yaxen feront l'affaire, après des mois en mer. Les prisonnières n'étaient pas farouches, mais pour un homme normal, c'était à peine une poire pour la soif.

— Puisque vous êtes nos partenaires et nos invités, dit Maxime, nous pouvons vous convier à une partie de plaisir, si de nobles débauchées vous tentent. Croyez-moi, cette expérience, vous ne l'oublieriez pas de sitôt. (Avec un méchant sourire, il désigna sa femme.) Ma chère épouse se couperait en quatre pour vous. Avec les hommes, elle n'est pas regardante.

— Capitaine Kor, dit Thora, ce soir, nous organisons effectivement une partie de plaisir. Si ça vous dit, vos hommes et vous êtes les bienvenus.

Thora grimaça comme si ces mots lui avaient brûlé la gorge.

— Comme toujours, ajouta Maxime, Nicci sera aussi la bienvenue.

— Et comme toujours, elle déclinera l'offre, répondit la magicienne.

Le sorcier en chef encaissa bien le coup.

— Comme tu voudras… Devant ta froideur, certains nobles pensent que tes tétons sont en réalité deux morceaux de glace.

— Les imbéciles peuvent penser ce qu'ils veulent, riposta Nicci.

Nathan ne put s'empêcher de sourire à cette saillie.

— Adorable, dit Maxime. Elle est vraiment adorable !

Kor regarda Thora et les conseillers, puis il se tourna vers Amos, qui attaquait sa deuxième tranche de rôti :

— On préfère les bordels. Les femmes nobles parlent trop – et surtout quand elles devraient se taire.

Après le rôti, les serviteurs apportèrent de petits oiseaux grillés, chacun représentant au plus une bouchée.

— Quel délice ! s'écria Damon. Des alouettes en robe de miel. Ce sont les tiennes, sovrena ?

— Oui. Leurs chants sont doux, mais leur chair est plus douce encore. Nous avons tendu des filets sur les toits et…

— Combien d'esclaves vous faudra-t-il encore ? coupa Kor. Et quand les voudrez-vous ? Beaucoup de nos bateaux mouillent dans l'estuaire ou près des îles. Dites-nous, et nous nous procurerons le cheptel requis.

— Même s'ils se reproduisent vite, dit Ivan, les esclaves meurent beaucoup…

Impatient, il tendit son assiette à un serviteur.

— Le groupe d'aujourd'hui nous sera utile, rappela Thora. Il devrait nous permettre de rétablir le linceul pendant longtemps.

— Dans ce cas, comment pourrons-nous vous vendre d'autres esclaves ?

— Ildakar vit derrière le linceul depuis des siècles, dit Maxime. Longtemps, nous avons fonctionné en autarcie. Mais je préfère les échanges commerciaux et le sang frais. Croyez-moi, nous devrons désactiver le linceul de temps en temps pour nous réapprovisionner.

— Vous croyez qu'on restera là à attendre que votre ville daigne se montrer ? Qu'adviendrait-il de nos cargaisons ?

Les yeux baissés sur son assiette, Bannon ne put plus se contenir :

— Ce ne sont pas des cargaisons, grogna-t-il, assez fort pour que tout le monde entende. Ce sont des gens, comme mon ami Ian. Un jeune garçon qui avait l'avenir devant lui, avant que vous l'enleviez. Mais nous lui rendrons sa liberté !

Il jeta un regard lourd de sens à Amos, qui fit mine de l'ignorer.

Les Norukai semblèrent surpris que Bannon ait parlé.

— Notre escrimeur sans don a une voix, tout compte fait ? railla André. Ça pourrait être amusant, ça.

— Dans notre société parfaite, dit Thora, chaque personne a sa fonction. Certains êtres sont écrasés de responsabilités, comme nous, et d'autres travaillent, simplement. Ils connaissent leur place.

Nicci vit que Bannon avait vidé son gobelet de vin. Très énervé, il

parla plus fort :

— Nous avons vu comment les Norukai attaquent des villages sans défense. Et comment ils s'emparent d'innocents…

Les yeux de Kor lancèrent des éclairs. Agacés aussi, les autres esclavagistes laissèrent parler leur chef.

— Des innocents ? Non, mon gars, des *faibles* ! C'est la loi de la nature. Nous sommes les bergers de l'humanité. Dans notre cheptel, certains meurent et d'autres deviennent des esclaves. Ça dépend de nous, parce que nous sommes *forts*.

Bannon cherchait la bagarre, ça sautait aux yeux. Par chance, il n'avait pas eu le droit de venir dîner avec son arme. Sinon, la soirée aurait pu finir en boucherie.

Nicci le foudroya du regard jusqu'à ce qu'il comprenne le message. Alors, elle monta à l'assaut avec ses armes à elle :

— Si vous êtes si puissant que ça, capitaine Kor, pourrez-vous m'expliquer quelque chose que nous avons vu sur le chemin d'Ildakar ?

Tout le monde se tut.

— Sur la route, nous avons rencontré quatre Norukai… Enfin, leurs têtes, plutôt. Fichées sur des piques pour tenir lieu d'avertissements. Ces gens étaient des faibles ?

Les esclavagistes échangèrent des murmures rageurs dans leur langue. Visiblement mal à l'aise, Thora et Maxime ne s'excusèrent pas pour autant. Amos foudroya du regard Bannon, qui sembla s'en ficher comme d'une guigne.

— Des décorations, peut-être ? avança Nathan. Pas très seyantes…

— Au-delà du linceul, dit Thora, le danger rôde. Qui peut dire ce qui est arrivé à ces Norukai ? Puisque c'était loin de la ville, qu'avons-nous à voir là-dedans ?

Yorik vida son gobelet et s'attaqua à sa seconde bouteille.

Alors que les serviteurs débarrassaient la table, le haut capitaine Avery entra dans la salle et approcha de Thora.

— As-tu besoin de quelque chose, sovrena ?

— Eh bien, oui… (Thora tapota la main de l'officier.) Ce soir, il y aura une partie de plaisir, et je voudrais que tu sois mon invité personnel.

— Bien entendu, sovrena. Je servirai Ildakar, comme toujours…

Maxime se tourna vers Nicci, plein d'espoir, mais elle doucha son enthousiasme d'un regard.

— André, dit Nathan, mal à l'aise, ne devrions-nous pas parler du processus de renforcement de mon Han, tel qu'il est encore présent en moi ? Je voudrais consacrer plus de temps à cette question.

— Pas ce soir, cher Nathan. L'heure est à la détente puis au repos. Tu devrais aussi songer à reconstituer tes forces.

Quand les Norukai eurent bu tout le vin qui restait, Amos et ses amis proposèrent de leur servir de guides dans les coins malfamés de la ville. Ils ne réitérèrent pas leur invitation à Bannon, qui parut soulagé.

Chapitre 29

Fou de rage, Bannon marchait dans les ténèbres, le cœur battant la chamade. Faire la foire avec Amos et les deux autres ne lui aurait vraiment rien dit, surtout en compagnie des abominables Norukai. Deux jours plus tôt, le fils de Thora et Maxime lui avait promis de l'aider à libérer Ian. Depuis, il n'avait rien vu venir.

Du coup, il allait se débrouiller seul. Depuis qu'il avait vu son ami d'enfance, toujours vivant mais littéralement détruit, il ne décolérait pas.

Les esclavagistes le dégoûtaient. Pendant le banquet, ils avaient ri grassement, roté d'abondance, ripaillé de viande de yaxen et bu comme des trous. Et le conseil les avait reçus en invités de marque.

Sur le marché aux esclaves, Bannon avait vu les pauvres prisonniers exposés comme du bétail primé. Chacun d'eux aurait pu être Ian, roué de coup puis entraîné de force loin de son île natale.

La vue brouillée par des larmes, le jeune escrimeur s'avisa qu'il venait de sortir de la haute ville. Ici, les rues grouillaient de noctambules. Jusqu'à très tard, les tavernes et les auberges restaient ouvertes et les boutiques les imitaient, saisissant l'occasion de vendre leurs produits à des nobles en goguette.

Bannon savait très bien où ses pas le menaient. Quand il eut atteint l'arène déserte, il se dirigea vers le tunnel d'entrée de la ménagerie et des « quartiers » des gladiateurs.

À l'entrée, des torches brûlaient, mais il n'y avait pas de gardes et les portes restaient ouvertes. Après avoir pris une grande inspiration, le jeune escrimeur entra dans le passage obscur.

Quand sa main vola vers sa hanche gauche, il regretta de ne pas avoir Solide, mais ses hôtes avaient insisté pour qu'il la laisse dans sa chambre. Dans une société parfaite, qui avait besoin d'une arme pour se défendre ?

Certes, mais un lieutenant s'était fait tuer, très récemment, prouvant que les rues étaient des plus dangereuses. Pour certains individus, en tout cas.

En fait, cette ville était un tonneau de poudre, et une simple étincelle pouvait la faire sauter. Faute d'avoir sa lame, Bannon serra les poings.

Déterminé, il continua son chemin en direction des cellules. S'il

pouvait libérer Ian, tout rentrerait dans l'ordre…

Captant un mouvement du coin de l'œil, il se ramassa sur lui-même alors qu'une pâle silhouette jaillissait des ombres. Une masse de muscles le percuta, une main saisit le devant de sa chemise, le poussant contre la paroi du tunnel, et une autre se referma sur ses cheveux pour lui tirer la tête en arrière.

Frappant à l'aveuglette, Bannon eut la chance de toucher une cible. Encouragé par un petit cri de douleur, il cogna encore, mais la silhouette fine et pourtant musclée continua à l'attaquer. Après avoir encaissé un coup dans les côtes, il reçut à la tempe un direct qui le propulsa sur le côté, contre la paroi de roche, qu'il heurta violemment avec la tête. Des étoiles devant les yeux, il tituba, et un coup sur la nuque acheva de lui couper les jambes.

Alors qu'il glissait sur le sol, son agresseur le retint par le dos de sa chemise et le tira en arrière. Tandis qu'on le traînait comme un sac de patates, Bannon entendit le souffle rauque de son vainqueur, mais rien d'autre, à part le bourdonnement de ses oreilles. Battant des jambes, il tenta d'enfoncer ses talons dans le sol, mais rien n'y fit.

Quand de la lumière dissipa la pénombre, il constata qu'on l'avait traîné dans la grande grotte d'où partaient plusieurs tunnels donnant accès aux cellules.

Alors qu'il tentait de reprendre ses esprits, il reconnut la jeune Mora-Zith qui se tenait au-dessus de lui. C'était Lila, tout de cuir (très légèrement) vêtue.

— En principe, j'abats les intrus, dit-elle, mais tu as éveillé ma curiosité.

Bannon essuya le sang, sur sa bouche, et se releva péniblement.

— Douce Mère la Mer, pourquoi m'as-tu tabassé ?

Quand il secoua la tête, le bourdonnement se dissipa.

— Pour m'entraîner, répondit Lila avec un grand sourire.

Sa peau était couverte de runes, mais elle les portait comme des décorations, pas comme des cicatrices.

— J'aurais pu te flanquer un coup de genou dans l'entrejambe, puis te briser la nuque, mais tu n'aurais pas été en état de me faire la conversation… (Lila plaqua les mains sur ses hanches.) Allons, dis-moi ce que tu fais ici.

— Ian… Je suis venu pour mon ami Ian.

— Serais-tu idiot en plus de faiblard ? Il ne veut pas te voir. Je crois qu'il a été clair, non ?

— Mais moi, je désire lui parler. Puis l'aider à recouvrer sa liberté. Je suis prêt à tout pour ça. Dois-je payer quelqu'un ? Acheter son pardon ?

— Son pardon ? Il n'a rien fait de mal. C'est notre champion.

— Enfant, Ian a été arraché à ses parents par des Norukai. Qui sait

ce qu'il a souffert ? Aujourd'hui, il est contraint de combattre dans votre arène.

La Mora-Zith eut un regard plein de mépris pour Bannon.

— Il était un pauvre garçon sans avenir, à part une vie de paysan sur une île perdue. Aujourd'hui, on l'entraîne et on l'endurcit. Sais-tu qu'il a tué plus de cent adversaires ? Il est le champion d'Ildakar, et la grande Adessa lui a ouvert sa couche. Au nom du Gardien, pourquoi voudrait-il abandonner tout ça ?

— Pour être libre.

— Personne ne l'est. Chaque être vivant porte des chaînes.

— Pas moi !

— Bien sûr que si ! Ou ça ne tardera plus. Tes chaînes, c'est peut-être de ne pas savoir comment fonctionne le monde.

Bannon s'épousseta, s'essuya de nouveau la bouche et prit un air très professionnel. Sortant les pièces d'or qu'Amos lui avait données avant d'entrer au bordel, ce maudit soir, plus celles que le portier lui avait indûment rendues, il les tendit à Lila.

— Je veux acheter sa liberté. C'est de l'or massif.

— Quelques pièces, pour le champion ? Tu es loin du compte !

— Alors, que faudrait-il te donner ?

Lila parut amusée.

— Que proposes-tu ?

— Tout ce que j'ai, dit Bannon en bombant le torse.

La Mora-Zith ne fut pas impressionnée.

— Autant dire rien du tout… Peux-tu obtenir une dispense du sorcier en chef ? Ou de la sovrena ? Un membre du conseil serait-il prêt à te soutenir ?

Bannon détourna la tête.

— Pas encore…

Il aurait pu demander à Nicci et Nathan de plaider sa cause, mais ils ne pesaient guère plus lourd que lui. Tout leur crédit, ils l'avaient utilisé pour demander aux sorciers d'aider le vieil homme à recouvrer son don.

— Pas encore, mais je trouverai un moyen…

— Dans ce cas, reviens me voir quand ce sera fait.

Sur ces mots, Lila poussa Bannon vers la sortie. Dehors, les étoiles brillaient dans un ciel sans nuages.

— Je veux revoir Ian !

— Si tu savais tout ce que je voudrais, si on me le permettait ! Mais il faut se plier à la réalité. Il te reste bien des choses à apprendre sur la vie, gamin !

Jetée dehors sans ménagement, Bannon tituba un peu avant de reprendre son équilibre. Quand il se retourna, il vit Lila debout dans l'entrée du tunnel, mince et féroce guerrière bizarrement attirante…

S’il voulait réussir, comprit Bannon, il allait devoir s’y prendre autrement – sans doute en se trouvant un allié de poids. Sinon, Ian ne sortirait jamais de l’enfer.

Chapitre 30

Cette nuit-là, tout en dormant d'un sommeil agité, Nicci arpentait aussi les rues obscures. Très perturbé après le banquet en compagnie des Norukai, son esprit avait d'instinct cherché du réconfort dans le lien avec Mrra.

Dans le labyrinthe de rues d'Ildakar, la panthère du désert rôdait comme une ombre intimement unie aux ténèbres.

Quand elle eut établi le contact avec sa sœur féline, Nicci se contenta d'un rôle d'observatrice. Sentant la puissance du fauve et l'acuité de ses sens amplifiés, la magicienne se réjouit de voir à travers des yeux pour lesquels la nuit, si dense fût-elle, n'était pas un obstacle. La plus faible étincelle suffisait…

Pour Mrra, chaque odeur racontait une histoire. La puanteur de l'eau saumâtre des pots de chambre vidés dans les caniveaux, la senteur bien plus rafraîchissante de l'onde qui courait dans les petits aqueducs, l'odeur musquée des rats tapis dans les ténèbres, le parfum presque fraternel des chats qui les traquaient sans relâche…

Sur le rebord des fenêtres, des fleurs coupées diffusaient des fragrances ignoblement douceâtres.

Après avoir sauté sur un muret de pierre, Mrra passa presque sans effort sur un toit, le traversa souplement puis bondit vers un autre.

Pendant la journée, elle avait trouvé une tanière provisoire où dormir en toute sécurité. Un grand entrepôt à grain plongé en permanence dans une pénombre complice. Peu d'humains y entraient, et on y trouvait assez de rats pour remplir correctement le ventre d'une panthère. Cela dit, la poussière faisait grattouiller ses naseaux, la forçant à éternuer plus souvent qu'à son tour.

La nuit, elle explorait sans hâte la grande cité. Passant devant l'endroit où le dresseur en chef torturait les animaux de combat, elle rugit malgré elle, les babines déjà retroussées.

Dans son sommeil, Nicci plia les doigts comme si c'étaient des griffes, prête à déchiqueter le responsable des mauvais souvenirs qui hantaient sa sœur d'élection – bien avant que la *troka* ait réussi à s'échapper.

Au même moment, Mrra se souvint de la douleur, du sang et des combats.

Dans le tunnel de cauchemar, elle sentait la présence d'une autre *troka*. Des frères et des sœurs, maltraités comme elle l'avait été, leur

esprit manipulé par le don impie du dresseur. Comme Mrra naguère, ces fauves haïssaient l'humain, mais ils lui obéissaient, déchiquetant des proies dans l'arène alors que c'était lui qu'ils auraient voulu tailler en pièces.

Mrra avait le même désir, et Nicci le partageait avec elle.

La panthère bondit dans les ténèbres, décidée à gagner la haute ville afin d'y retrouver sa sœur humaine. Mais Nicci l'implora d'être prudente et de rester loin de la grande villa.

Attends, ma sœur, pensa la magicienne dans son sommeil. *L'heure n'est pas encore venue…*

Quelques heures après minuit, des rêves félins encore plein la tête, Nicci se réveilla, lucide et impatiente même si le soleil ne se lèverait pas avant longtemps.

Sentant encore dans ses membres la puissance des muscles de Mrra, elle enfila sa robe noire et sortit. En arpentant les rues, elle songea à sa sœur féline, qui faisait la même chose non loin de là, mais décida qu'une rencontre serait bien trop risquée. Du coup, elle se déplaça dans les ombres comme une magicienne, pas comme une panthère du désert.

Mais ce serait suffisant, en matière de discrétion…

Dans une rue, elle longea une rangée de saules dont les feuilles tombantes bruissaient au vent comme si elles murmuraient entre elles. Aux intersections, des sphères lumineuses montées sur des piédestaux de fer diffusaient une lumière bleue qui permettait de s'orienter.

Sans trop leur accorder d'attention, Nicci passa devant des maisons de nobles outrageusement ornementées – en proportion inverse de l'importance du propriétaire, aurait-on dit.

Dans une ruelle, elle vit luire les yeux d'un chat tigré orange en quête de sa pitance. Dès qu'il l'aperçut, le félin détala sans demander son reste.

Sur son chemin vers le bas de la ville, la magicienne vit une série de tavernes et d'auberges. Les seuls bâtiments encore éclairés… Dans les maisons des marchands et des travailleurs, on dormait à poings fermés.

Sur une place déserte, la promeneuse nocturne s'attarda un moment devant une fontaine d'où coulait un mince filet d'eau, puis suivit au-dessus de sa tête le lent mouvement des étendards d'Ildakar à peine agités par le vent.

Sur le mur d'un bâtiment, elle capta une lueur caractéristique. Approchant, elle vérifia qu'il s'agissait bien d'un éclat de miroir fiché entre deux blocs. Sur le mur d'en face, elle repéra son frère jumeau…

Tous les sens aux aguets, la magicienne fit le tour de la place et trouva des éclats sur tout le périmètre. Un défi lancé au pouvoir en

place à la faveur de la nuit…

Dans une ruelle, des silhouettes encapuchonnées bougeaient presque imperceptiblement. Loin de vouloir s'enfuir, elles semblaient attendre quelque chose.

Nicci leur fit face, certaine de pouvoir se défendre avec son don. Puis elle attendit aussi.

Les inconnus cachés dans les ombres ne firent pas un geste et ne dirent pas un mot. D'instinct, Nicci se pencha, ramassa un éclat de verre et le brandit.

Plusieurs silhouettes avancèrent, le visage caché par un foulard noir. Sur chaque poitrine, Nicci remarqua une amulette en bois ornée d'une rune typique d'Ildakar.

Secouant la tête pour que ses longs cheveux blonds ondulent autour de son visage, elle lâcha :

— Moi, je n'ai pas besoin de me cacher.

— Nous, si, dit un des inconnus. Il nous reste tant à faire pour sauver notre ville.

— Je ne suis pas d'Ildakar…

— Nous le savons, dit un autre inconnu.

Tous se tournèrent vers le bout de la rue d'où ils venaient, puis firent signe que la voie était libre. En longue tunique grise, une autre silhouette émergea des ombres. Sur son visage, Nicci vit un étrange kaléidoscope d'images.

Les reflets d'un miroir en mouvement.

L'inconnu portait un masque-miroir.

— Je te connais, dit Nicci. Du moins, j'ai entendu parler de toi.

— La ville entière me connaît, répondit l'homme, sa voix étouffée par le masque muni de deux fentes pour les yeux, une pour le nez et une autre pour la bouche.

— Tous les esclaves et tous les citoyens humbles d'Ildakar savent qui je suis. Nous luttons pour la liberté. Certains nous soutiennent ouvertement, et d'autres dans le secret de leur cœur.

— Les sorciers veulent te tuer, dit Nicci.

— Beaucoup ont essayé, mais sans succès, comme tu le vois. En attendant, mes partisans libèrent les esclaves maltraités par les plus mauvais maîtres. En ville, nous avons des cachettes, puis les évadés filent dans les collines dès qu'une occasion se présente. À partir de là, ils peuvent recommencer leur vie où ils veulent… Mais nous devons agir vite, tant que le linceul est désactivé. Si beaucoup d'esclaves s'en vont, les sorciers n'auront pas assez d'énergie pour leur œuvre de sang.

— Dans ce cas, pourquoi ne fuient-ils pas tous ? Et pourquoi restes-tu ?

— Parce que c'est ici qu'a lieu la bataille. Je resterai jusqu'à ce que

nous ayons renversé le conseil et mis un terme à l'oppression. C'est mon objectif.

— Et il est louable.

Repensant au marché aux esclaves, Nicci sentit sa rage se réveiller.

— Je suis de ton côté, et mes compagnons aussi. Si tu as un plan, nous t'aiderons. Mais à Ildakar, les oppresseurs sont puissants.

Masque-Miroir acquiesça.

— Puissants, oui, mais pas invincibles. Nous t'avons observée, magicienne.

Nicci ne cacha pas sa surprise.

— Vous avez des partisans au sein du *duma* et dans la villa de Thora ?

— Nous en avons partout… Ton cœur, nous avons pu lire dedans. Tu es vraiment de notre bord, magicienne Nicci.

Nicci prit garde à ne pas céder à un enthousiasme excessif. Tout ça, c'était presque trop beau…

— Trouver des alliés loyaux n'est pas facile… Qui es-tu ? Portes-tu vraiment ce masque parce qu'un sorcier de chair t'a défiguré ?

Masque-Miroir eut un rire rauque.

— C'est ce qu'ils racontent ? Eh bien, c'est peut-être vrai… À moins que ce masque vise à inciter les gens à se regarder en face et à se demander ce qu'ils peuvent faire pour la cause. Cette cité jadis glorieuse mijote dans son jus de médiocrité depuis qu'elle est piégée sous le linceul. En passant, « linceul » est un mot très bien choisi, puisqu'on enveloppe les morts dedans.

Les partisans de Masque-Miroir approuvèrent du chef.

— Nous faisons notre possible, Nicci, mais toi, tu as de très grands pouvoirs. Tu peux inverser le rapport des forces, dans cette ville. Nous t'avons observée…

— Oui, répétèrent les partisans de Masque-Miroir, nous t'avons observée.

D'une fine main très pâle, le chef de la rébellion ramassa un éclat de verre et le posa dans la paume de Nicci.

— Prépare-toi !

Sur ces mots, il referma les doigts de la magicienne sur l'éclat – pas au point de les couper, mais assez pour qu'ils sentent son tranchant acéré.

— Réfléchis, comme les miroirs réfléchissent…

Dans un bruissement de tissu, Masque-Miroir se détourna et s'éloigna, ses partisans sur les talons.

Se félicitant d'être sortie si tard, Nicci resta là, l'éclat de verre dans la main. Désormais, elle voyait l'avenir d'Ildakar sous un jour moins sombre.

Parce qu'elle venait de se trouver des alliés.

Chapitre 31

Dans les rues endormies, Nicci reprit le chemin de la haute ville. Bientôt, elle vit devant elle, non loin de la villa, la grande pyramide éclairée par des torches. Au sommet, l'étrange machine reflétait la lumière des étoiles, à peine voilée par des nuages naissants.

Revenue chez Maxime et Thora, la magicienne remonta de longs couloirs « décorés » d'étranges sculptures – des opposants aux sorciers pétrifiés, elle en avait à présent la certitude.

Après la transformation en pierre d'Utros et de ses hommes, la population d'Ildakar avait dû se réjouir d'être en sécurité. Au fil du temps, les dirigeants qui l'avaient sauvée étaient devenus des tyrans…

Lorsqu'elle passa devant la statue de la femme en colère, Nicci se souvint de sa détresse quand le Juge Suprême l'avait piégée dans la pierre et forcée à revivre en boucle ses pires crimes. Ce jour-là, elle n'avait rien pu faire contre le sortilège. Maxime, Thora et les membres du conseil, elle n'en doutait pas, étaient des adversaires encore plus redoutables que le Juge Suprême, un peu trop fou pour son propre bien.

Pour les combattre, elle allait devoir trouver d'autres armes que le don. Masque-Miroir et ses révoltés étaient peut-être la solution…

De la lumière filtrait de la chambre de Nathan. Même si tard – ou si tôt, car l'aube approchait – le vieil homme ne dormait pas. Devait-elle le déranger ? Quand il avait encore son don, il aurait déjà senti la présence d'une magicienne. Là, il était aveugle et sourd…

Lorsqu'elle manifesta sa présence, une voix énervée répondit :

— Passez votre chemin, je ne suis pas intéressé.

— C'est Nicci !

Nathan poussa un petit cri étonné.

— Entre, magicienne ! J'ai cru que c'était un des nobles venant m'inviter à leur fichue partie de plaisir.

Nicci arqua les sourcils.

— Ils t'ont embêté ce soir ?

Le vieil homme se pinça pensivement le menton.

— Pas vraiment, mais je me suis préparé, au cas où j'aurais dû repousser leurs assauts. J'ai des principes, sais-tu ?

Nicci avança dans la chambre. Assis à son petit bureau, Nathan travaillait à la lueur d'une lampe.

— Dans mon livre de vie, je consigne tout ce que nous avons vu et

appris, dit-il. Quand nous serons de retour en D'Hara, nous en mettrons plein la vue à Richard avec nos aventures !

Nathan lui faisant signe de s'asseoir, Nicci choisit le coin du lit, puis tira soigneusement sur sa robe pour la lisser.

— Je ne regrette pas d'être un ambassadeur, dit l'ancien sorcier, et j'ai déjà exploré le monde bien plus que je l'aurais cru… (Il sourit et referma le livre de vie.) Pendant mille ans, au Palais des Prophètes, je rêvais d'aventures et de terres inconnues. Pour me défouler, j'ai imaginé des histoires puis j'en ai fait des romans. Encore aujourd'hui, je m'étonne du succès qu'ont connu certaines de mes œuvres. *Les Aventures de Bonnie Day*, par exemple. Mais vois-tu, il y a quelque chose d'étrange…

» Maintenant que je suis un aventurier, une petite part de moi-même – mais elle grandit chaque jour – aspire simplement à rentrer à la maison.

— Un aventurier se bâtit en permanence sa maison, où qu'il soit, dit Nicci en repoussant une mèche blonde derrière son oreille. Mais, moi, je ne suis pas une aventurière. Je remplis une mission pour Richard. Il m'a chargée de vérifier que tout le monde suit ses principes de base. En quelques mots, les gens ont le droit de réaliser leurs rêves, à condition de ne pas esquiver leurs responsabilités…

Même si elle savait que Nathan était au courant, la magicienne baissa le ton :

— J'aime Richard, et il en a toujours été ainsi, sous une forme ou une autre. Plus important encore, je lui ai juré fidélité. Du coup, je dois me battre pour aider les opprimés et leur montrer les chemins de la liberté. Partout où il en reste, nous devrons abattre les tyrans. Y compris ici.

— Je signe des deux mains, chère magicienne. Si je n'étais pas réduit à l'impuissance, ensemble, nous lancerions une charge contre le conseil d'Ildakar, afin de libérer la population.

— C'est encore faisable, sorcier. Nous devons trouver un moyen de renverser Thora, Maxime et leurs séides.

Nicci vit que Nathan avait rouvert le livre. Au début, là où étaient apparus les mots de Rouge.

« À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier, et la magicienne devra sauver le monde. »

— Et si André ne parvenait pas à restaurer ton cœur de sorcier, Nathan ? Il y a peut-être une autre réponse ici, à Ildakar. Pour redevenir entier, il faut peut-être que tu aides la ville à le redevenir aussi ?

— C'est ce que tu prévois de faire pour sauver le monde ?

— J'ai sondé le regard des dirigeants… Quand je leur parlais de la vision des choses de Richard, j'ai vu qu'ils s'en fichaient, parce qu'il

est affreusement loin d'ici. Mais moi, je suis près d'eux, et c'est ça qui devrait les effrayer.

À la base, ils étaient venus pour résoudre le problème de Nathan. Mais depuis sa rencontre avec Masque-Miroir, Nicci n'était plus du tout pressée de partir. Au fond, Ildakar était peut-être le théâtre de sa mission. Quand elle avait étudié les sorciers, dans leur arrogante tour du Pouvoir, ce n'était pas seulement pour les comprendre, mais en quête de leurs faiblesses.

— Magicienne, dit Nathan, attristé, je voudrais t'aider, mais nous ne sommes pas en position de force.

— Quand on agit comme il faut, on est *toujours* en position de force. Le *duma* tombera.

Nicci se leva et marcha de long en large dans la salle. Près de la cuve-miroir, sur un guéridon, reposait un petit vase contenant des herbes – du romarin, à en juger par l'odeur.

La magicienne regarda son reflet dans l'eau puis se tourna vers Nathan :

— Au fond, nous ne devrions pas être pressés de partir. La bonne stratégie, c'est peut-être de rester et de faire en sorte que les choses s'arrangent. En matière de don, je suis sûre de pouvoir affronter n'importe quel membre du conseil – individuellement, en groupe, c'est une autre affaire. Si j'essayais de prendre la place de l'un d'entre eux ? Devenue une des dirigeantes d'Ildakar, je les éjecterai les uns après les autres. C'est aussi une façon de changer les choses.

— Et comment, chère magicienne !

Nathan baissa les yeux sur le livre de vie et tourna les pages jusqu'à celle qu'il était en train de remplir.

— C'est une sacrément bonne idée, même !

Chapitre 32

La cale pleine de sa cargaison malodorante, le bateau de pêche au kraken s'enfonçait très profondément dans l'eau. Les voiles et les cordages en grinçaient de fatigue quand il entra enfin dans le port de Grafan. Enthousiastes, les marins agitèrent les bras, crièrent et firent signe avec leur casquette longtemps avant qu'on puisse les voir de la côte.

Toutes rapiécées, les voiles, de loin, devaient ressembler à quelque plaid à carreaux. Un moment, Oliver s'était demandé si on n'allait pas lui faucher sa chemise pour les raccommoder…

Penché au bastingage, il réussit à vomir pour la énième fois alors que son estomac était vide depuis longtemps. Sur une mer d'huile, le bateau ne tanguait pas, mais c'était la puanteur qui lui retournait les tripes.

Près de l'érudit, Peretta se tenait droite comme un « i », à croire que quelqu'un lui avait attaché un espar dans le dos. Blanche comme un linge, elle se mordillait les lèvres.

— Comme il sied pour une mémoriste, annonça-t-elle, j'ai enregistré tous les détails de notre abominable voyage depuis Serrimundi. Parfois, mon don est une malédiction.

Ravis de revoir enfin la terre, les marins conversaient joyeusement.

— Moi, ce sera directement le bordel, dit un type au visage chevalin.

Le genre de trogne qui devenait séduisante quand son propriétaire avait assez de pièces d'or dans sa bourse…

— Moi, je veux d'abord un bon repas et de l'alcool qui coule à flots, annonça un autre marin. Après, direction le bordel !

Pas plus âgé qu'Oliver, un garçon squelettique aux mains calleuses lança :

— C'est Tanimura, les gars ! Sur les quais, beaucoup d'établissements proposent à manger, à boire et à besogner. Vous n'aurez pas besoin de choisir.

Sire Cheval acquiesça gravement.

— Et quand on est trop soûl pour repartir, on peut même dormir sur place.

Le capitaine Jared, frère d'Otto, le maître du port, émergea de sa cabine, souriant aux anges.

— Dépensez sans compter, les gars ! lança-t-il. La pêche a été si

bonne que vous aurez un bonus. Cinq pièces d'argent – et deux autres si vous revenez à temps pour la traversée de retour.

Après s'être essuyé la bouche, Oliver prit la parole :

— Peretta et moi, nous n'en serons pas, je le crains.

— Je n'ai jamais cru autre chose, dit le capitaine.

Peretta tint à justifier cet « abandon de poste » :

— Nous avons affaire dans l'empire d'haran. Merci pour le passage…

Alors que le navire se dirigeait vers un emplacement libre, le long d'un quai, les pêcheurs de kraken enfilèrent des gants. Les mousses apportèrent des couteaux et des scies, afin que leurs aînés puissent débiter en tranches les énormes tentacules.

— À Tanimura, dit Jared, les gourmets se régalent de chair de kraken. Une fois en saumure, ce mets de roi se vend jusque dans les Contrées du Milieu. À Aydindril, une boutique spécialisée nous l'achète par barils entiers.

— Tous les goûts sont dans la nature, souffla Oliver, verdâtre.

Après la capture du premier monstre à tentacules, les marins avaient organisé un « festin ». Du kraken bouilli dans un grand chaudron, sur le pont intermédiaire. Pour sa part, Oliver avait trouvé le « délice » immangeable – une chair dure, caoutchouteuse, trop salée et très grasse.

Après avoir vidé le kraken, les cuisiniers avaient jeté les déchets à la mer, provoquant un afflux massif de requins avides de festoyer aussi.

L'estomac retourné, Oliver avait compris que ce qu'il avait pris pour un étrange verni, sur les divers ponts, était en fait une couche de fluides immondes solidifiés datant des pêches antérieures.

Grâce à Otto, les deux érudits n'avaient rien eu à débourser. En revanche, le navire, loin de traverser directement, avait écumé l'océan pendant deux semaines, en quête de proies.

Le capitaine Jared approcha de ses deux passagers. Très grand et bien musclé, il avait des jambes énormes et noueuses comme un tronc – juste ce qu'il fallait pour tenir debout durant les pires grains.

Tandis que le bateau approchait du quai, l'équipage travaillant comme une machine bien huilée – ou bien graissée, considérant les résidus qui souillaient le pont et la cale –, le capitaine supervisait les diverses manœuvres.

— Et pour toi, mon garçon, ce sera quoi ? demanda-t-il à Oliver. Le bordel, la bouffe ou la beuverie ?

— Un bain, plutôt, répondit Oliver.

En supposant que ça suffise à le débarrasser de l'odeur… Quoi qu'il en soit, il devrait se trouver de nouveaux vêtements.

— Je suggérerais d'ailleurs la même chose à vos marins…

— Moi, dit Peretta, je rêve d'un lit douillet.

Au souvenir du hamac qui oscillait toute la nuit, Oliver fut bien obligé d'approuver du chef.

— Oui, un bon lit, large et chaud… Si vous êtes ensemble, tous les deux, plus besoin de bordel !

Peretta prit un air pincé et Oliver s'empourpra.

— Nous sommes deux collègues chargés d'une mission importante.

— Et alors ? insista Jared. L'un n'empêche pas l'autre, non ?

Sans attendre de réponse, le capitaine s'éloigna en beuglant des ordres à ses hommes. Dès que le navire fut à quai, des dockers accoururent pour attraper les amarres lancées par les mousses et les accrocher à des bittes.

Des marchands se massèrent sur le quai avant même qu'on ait descendu la passerelle. Pressés de quitter le bâtiment, Peretta et Oliver furent les premiers à s'y engager.

Une fois sur le bon vieux plancher des vaches, en quête de représentants de l'empire d'haran, Oliver s'avisa que sa compagne et lui se tenaient par la main.

— Il ne reste rien du Palais des Prophètes, dit Verna aux sœurs réunies autour d'Ambre et d'elle. Vraiment rien, pas même un sort mineur pour guérir la toux, ni même la facture détaillée d'un fournisseur de fromage. (Elle sortit la figurine de sa poche.) À part ce mignon petit crapaud, retrouvé par hasard.

Sœur Rhoda sourit aux anges.

— Il appartenait à sœur Armina, je crois… Un souvenir de chez elle.

Les autres sœurs ne sourirent pas.

— Cet objet est-il souillé ? Armina était une Sœur de l'Obscurité…

Verna baissa les yeux sur l'amusante figurine aux yeux démesurés.

— Je ne sens pas de magie, dit-elle. Rien de particulier.

— Elle trouvait ce bibelot amusant, dit Rhoda. Rien de plus…

Armina, jolie comme un cœur mais plus froide qu'un glaçon, trouver quelque chose *amusant* ? Sceptique, Verna remit le bibelot dans sa poche.

— On pourrait retourner les ruines pendant des années sans rien trouver… Même les catacombes ont disparu.

— La toile d'autodestruction devait s'étendre jusqu'aux fondations, voire au-dessous, dit Ambre. Et quand il l'a activée, le seigneur Rahl était sans doute fou de rage.

Avec sa voix musicale, la jeune novice avait quelque chose d'une petite fille…

— Oui, la colère de Richard, ce n'est pas rien, confirma Verna. Et c'est grâce à elle qu'il a sauvé le monde.

— Dans ce cas, réjouissons-nous, proposa sœur Eldine.

Plusieurs fois centenaire, elle paraissait à peine quarante ans – un effet du sort temporel qui protégeait le Palais des Prophètes, où elle avait passé la plus grande partie de sa vie.

— Oui, nous devrions nous réjouir, répéta Verna – d'un ton qui signifiait exactement le contraire.

Au fond de son cœur, tous ces changements, dans le monde, lui ruinaient le moral. L'Ordre Impérial vaincu, puis Sulachan et ses armées écrasés, la Dame Abbesse aurait effectivement dû se réjouir, mais elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle devait faire. Pour l'aider à s'orienter, elle avait espéré découvrir de précieux documents, sous les ruines du palais, mais il n'y avait rien.

À Tanimura, dans le complexe construit par le général Zimmer, ses Sœurs de la Lumière et elle n'étaient pas chez elles. Toutes étaient d'accord pour dire qu'elles devaient s'en aller, afin de céder la place aux nouveaux soldats qui arrivaient chaque jour. Zimmer ne leur avait pas fait comprendre qu'elles gênaient, mais c'était facile à deviner.

Les autres sœurs étaient éparpillées dans l'empire d'haran, surtout à Aydindril, et quelques-unes s'étaient même aventurées jusqu'en Terre d'Ouest, le pays natal de Richard, où il était jadis un guide forestier talentueux.

Les dix femmes présentes à Tanimura étaient le noyau dur de l'ordre – des sœurs fidèles à leur formation enclines à chercher les conseils de la Dame Abbesse.

Alors qu'elles s'apprêtaient à s'acquitter des corvées du matin, après la courte réunion, quelqu'un frappa à la porte de leur baraquement.

Le jeune capitaine Norcross entra, tout sourires.

— Dame Abbesse, des voyageurs sont arrivés. Ils viennent de très loin au sud, dans l'Ancien Monde, avec des nouvelles très intéressantes. Vraiment, vous serez fascinée par ce qu'ils ont à dire.

— Des gens originaires d'une des cités côtières ?

— Non, de bien plus loin que ça, dit Norcross avec un petit sourire pour Ambre, sa jeune sœur. Ils apportent des messages du sorcier Nathan et de la magicienne Nicci.

Les autres sœurs sur les talons, Verna fonça vers la porte.

— Le général Zimmer est informé ?

Norcross hocha vigoureusement la tête.

— Je peux vous conduire dans son bureau…

Verna se tourna vers les sœurs :

— Attendez ici, leur dit-elle. Je veux leur parler d'abord…

Quand il était question de Nicci ou de Nathan, on ne savait jamais sur quel pied danser.

Dans le bureau de Zimmer, le bois de charpente embaumait encore

– contrairement aux deux jeunes visiteurs, qui empestaient le poisson.

Lorsque Verna entra, le général se leva de son bureau.

— Dame Abbesse, je suis ravi de vous voir. Ces deux messagers en ont long à nous raconter.

À voir leurs vêtements froissés, les jeunes gens avaient dû faire un très grand voyage. Apparemment, ils n'étaient pas plus vieux que la brave petite Ambre.

— Nous avons fait un long chemin, dit le garçon.

Les cheveux emmêlés, il aurait eu besoin d'un bon coup de rasoir pour éliminer le duvet qui ne parvenait pas à bien cacher ses joues.

— Nicci et Nathan nous ont chargés de faire notre rapport devant le seigneur Rahl. Il est à Tanimura ?

— Hélas, non, répondit Zimmer. Au minimum, il doit être à deux semaines de cheval d'ici, au Palais du Peuple, en D'Hara. Mais il peut aussi être en visite dans les Contrées du Milieu, en Terre d'Ouest voire à Anderith. Bref, le trouver risque de ne pas être facile.

Les messagers se ratatinèrent sur leur siège, accablés par ce qui les attendait encore.

— Après un si long voyage, nous rêvons de rentrer chez nous, dit la fille, tout aussi dépenaillée que son compagnon.

Zimmer épousseta distraitement sa manche puis se tourna vers la Dame Abbesse :

— Oliver et Peretta ont avec eux des documents précis sur les activités de Nicci et de Nathan depuis leur départ de D'Hara. Une vraie saga !

— Voilà qui ne me surprend pas, dit Verna. Je crois que Nicci a décidé de libérer l'Ancien Monde à elle seule.

— Oui ! s'écria Oliver. C'est son objectif, et elle a déjà bien avancé sur ce chemin.

— Quant à Nathan… Même bien disposé, on ne sait jamais quelle catastrophe il peut provoquer.

Se relayant sans cesse, Oliver et Peretta résumèrent les exploits des deux aventuriers dans la Balafre. D'abord la victoire sur le Buveur de Vie, puis contre cette folle furieuse de Victoria.

— Nicci a sauvé Surplomb du Monde, dit Peretta. Les gens, bien sûr, mais aussi des trésors de connaissances…

— En fait, elle a sauvé le monde entier, corrigea Oliver. Le fléau de la Maîtresse de la Vie aurait tout dévasté.

— Des trésors de connaissances ? répéta Verna, sa curiosité éveillée. Surplomb du Monde ?

En silence, Verna écouta l'étonnante histoire de la bibliothèque magique dissimulée dans un canyon depuis les Grandes Guerres des sorciers.

— Nicci nous a interdit de lancer des sorts et de toucher à la magie, expliqua Oliver. De fait, c'est très dangereux. Du coup, nos érudits se contentent de cataloguer les grimoires – un travail énorme.

— Ils veillent sur le savoir, dit Peretta, mais ils n'osent pas l'utiliser. C'est bien trop risqué.

— Pour sûr que ça l'est ! approuva Verna. Je me réjouis que vous en ayez conscience. Depuis des milliers d'années, les Sœurs de la Lumière forment les sorciers à manipuler les sorts les plus dévastateurs.

— Nous aurions bien besoin de vous à Surplomb du Monde, soupira Oliver. Il nous faudrait des gens calés comme guides.

Le cœur battant la chamade, Verna regarda Zimmer.

— Général, si cette bibliothèque est aussi complète qu'ils le disent, c'est effectivement un trésor, mais aussi une arme mortelle dans le cas où elle tomberait entre de mauvaises mains. Ne conviendrait-il pas de la protéger ? Et d'aider les érudits à mieux comprendre les textes ?

Adossé à son siège, l'officier prit le temps de peser le pour et le contre.

— Vous avez raison, Dame Abbesse. Je suis là pour créer une garnison, mais Tanimura est en paix et chacun s'y montre loyal au seigneur Rahl. Des milliers de soldats viendront ici puis se répartiront dans le Sud. Ma mission consiste aussi à établir des têtes de pont partout dans les régions inexplorées de l'Ancien Monde.

— Inexplorées ? répéta Peretta. Oliver et moi, nous les connaissons.

— J'ai pris des notes, confirma le jeune homme, et elle a tout mémorisé.

— Pour étudier ces antiques grimoires, dit Verna, nul n'est mieux qualifié que les Sœurs de la Lumière. Et pour les protéger, qui ferait mieux que vous, général ?

Zimmer hocha lentement la tête.

— Une expédition avec quelques centaines de soldats, oui… Comme nous laisserions la garnison entre de bonnes mains, je n'aurais rien à redouter… Des renforts arriveront bientôt du nord pour se répartir entre Larrikan, Kherimus, Serrimundi et d'autres villes qu'aucun D'Haran n'a jamais visitées.

Croisant les mains, Zimmer se pencha en avant.

— Oui, nous pouvons monter une expédition, établir des avant-postes en chemin et reconduire ces jeunes gens chez eux. Ce serait tout à fait dans le cadre de ma mission.

Posant les mains sur ses genoux, Peretta tenta de lisser les plis de sa robe.

— Avant, nous devons trouver le seigneur Rahl. Nicci a insisté : il faut qu'il ait connaissance de nos rapports !

— Et si tu me laissais m'en charger, jeune dame ? proposa Zimmer. Mes meilleurs cavaliers fileront vers le Palais du Peuple, afin de livrer vos documents au seigneur Rahl et à la Mère Inquisitrice.

» Qu'en dites-vous ? Si ça vous convient, nous serions fiers de vous accompagner jusqu'à Surplomb du Monde. À condition que vous nous montriez le chemin.

— Les messages seront délivrés ? demanda Oliver. C'est promis ? Parole d'honneur ?

— Bien entendu. Un général ne s'engage pas à la légère.

— Et on rentrerait chez nous…, soupira Peretta.

— Quant à nous, ajouta Verna, avec son premier vrai sourire depuis longtemps, nous veillerons sur vos archives !

Chapitre 33

Le lendemain du détestable banquet avec les Norukai, Amos et ses deux amis déboulèrent dans des vêtements de « voyage » similaires à ceux qu'ils portaient lors de leur rencontre avec Bannon et ses compagnons.

Lestés de leur massue à bout ferré, ils semblaient prêts à faire des dégâts.

— Viens avec nous, dit Amos en tendant à Bannon la massue supplémentaire qu'il portait. On va se dégourdir les jambes en plein air avant qu'il soit trop tard.

Le jeune escrimeur accepta l'arme.

— Comment ça, avant qu'il soit trop tard ?

— Grâce aux nouveaux esclaves livrés par les Norukai, mes parents activeront bientôt le linceul. Pour un temps, en tout cas…

— Et nous serons coincés en ville, dit Jed tout en jonglant avec sa massue.

Brock leva la sienne.

— La dernière occasion avant longtemps de casser de la statue !

Bannon fut surpris que les trois oisifs l'invitent.

Se mettant en route, Amos lança :

— Alors, tu nous suis ? Tu n'as pas le don, d'accord, mais tu sais te servir d'une massue, non ?

Bannon regarda l'arme, hésitant.

— Oui, c'est dans mes moyens, et je sais aussi manier mon épée.

Les trois nobles ricanèrent, car ils tenaient Solide pour une vulgaire rapière.

— Mais je préférerais aller chez les gladiateurs… Amos, tu as promis de m'aider. Viens avec moi, je t'en prie. Un mot du fils de Thora et Maxime pourrait suffire.

Amos se tapota la poitrine.

— Oui, tu as raison, mais c'est entre les mains de mes parents. Je leur en ai parlé, et je verrai ça plus tard, ne t'inquiète pas.

S'accrochant à cet espoir, si ténu fût-il, Bannon emboîta le pas à ses « amis » – massue au poing, mais bien plus rassuré par l'épée qui battait son flanc.

En chemin, Amos et les deux autres bavardèrent entre eux et lancèrent des remarques désobligeantes aux esclaves qu'ils croisaient.

Quand ils s'amusèrent à comparer la poitrine des femmes, se

demandant s'il était possible qu'une « larbine » ait des seins parfaits, le jeune escrimeur sentit le rouge lui monter aux joues. Déchaîné, Amos intercepta une jeune esclave timide qui portait une cruche sur l'épaule.

Quand ils l'eurent forcée à poser son fardeau, les trois jeunes coqs lui ordonnèrent d'ouvrir son chemisier, pour qu'ils puissent examiner ses seins. Outragée, elle refusa en bafouillant.

— Vous ne devriez pas traiter les gens comme ça, dit Bannon en tapotant le pommeau de Solide.

— Les gens, non, mais c'est une esclave, objecta Amos.

Saisissant le devant du chemisier, il tira très fort et l'arracha. À demi nue mais terrorisée, la femme n'osa pas s'enfuir.

— Vous voyez ? lança Amos en enfonçant un index dans le sein gauche de la malheureuse. Ils ne sont pas parfaits !

— Par les gonades du Gardien, tu as raison ! s'écria Jed.

Brock lui fit écho tout en lorgnant la jolie poitrine de leur victime.

Satisfait, Amos se remit en chemin.

— Désolé, dit Bannon à la femme.

Sans le regarder, elle tira sur les lambeaux de son chemisier, ramassa sa cruche et détala.

Quand le petit groupe croisa le haut capitaine Avery, Amos le salua avec sa massue – une façon de se moquer de lui, plus qu'autre chose.

— On va s'occuper des soldats de pierre, pour la gloire d'Ildakar. Surtout, en notre absence, veillez bien sur ma mère.

Bannon vit l'officier se rembrunir, les dents serrées.

Les portes franchies, le jeune escrimeur suivit les trois nobles sur les vestiges de la piste qui conduisait jadis des caravanes jusqu'à Ildakar. Au milieu des hautes herbes qui envahissaient tout, il remarqua les ruines d'anciens bâtiments. Tout ce qu'il restait des villages du passé…

— Quand le linceul sera de nouveau levé, dit Amos, dix ou quinze années « normales » se seront écoulées avant que nous puissions ressortir.

— Dix ou quinze ? s'étonna Bannon.

— Avec la puissante magie du linceul, le temps s'écoule différemment autour de la ville. Même quand il est baissé, il y a des écarts. Nous ignorons combien de semaines, de mois ou de siècles passent hors de notre cité, et nous nous en fichons. Ildakar, c'est notre monde.

Bannon n'en crut pas ses oreilles.

— Mais toutes ces années… Quinze ans, c'est plus de la moitié de ma vie.

Avec sa massue, Amos décapita un cactus qui se dressait sur son chemin.

— Tu n’as que vingt printemps, Bannon Farmer, alors que nous avons vécu des siècles de jeunesse. Et ce n’est pas fini.

— Des siècles ? Je croyais que nous avions le même âge.

Les trois jeunes gens éclatèrent de rire.

— Tu n’as pas grand-chose en commun avec nous, Bannon !

Assez vite, les quatre promeneurs se retrouvèrent au milieu des premiers soldats du général Utros.

Repérant un jeune type qui tenait son casque dans la main gauche, Jed en approcha, intrigué. Les cheveux très courts, n’était une queue-de-cheval, le soldat paraissait furieux. Regard braqué en direction d’Ildakar, il semblait agonir la ville d’injures.

— Il n’est pas beau, celui-là ? lança Jed.

D’un coup de massue, il arracha une oreille à la statue. Hilares, Amos et Brock vinrent lui prêter main-forte, martelant leur « victime » de coups vicieux.

— Allons, Bannon, défoule-toi un peu ! lança Amos. Qu’est-ce que tu attends ? On est ici pour s’amuser !

Bannon balaya du regard l’immense armée de statues. Jadis, ces hommes avaient composé une force destructrice ne reculant devant rien. Aujourd’hui, que représentaient-ils ? Des spectres du passé, tout au plus…

Imaginant qu’il avait un Norukai devant lui, le jeune escrimeur réduisit en poudre la tête du soldat sans casque.

Amos, Jed et Brock l’applaudirent. Pensant à son père, la brute qui le tabassait, qui noyait des chatons et qui avait tué sa mère, Bannon s’acharna sur sa cible de substitution, la châtiant pour des crimes commis par quelqu’un d’autre.

Enragés, les quatre jeunes gens passèrent dans les rangs de soldats pétrifiés et firent un massacre. Dans la plaine, l’écho de leurs cris et des coups qu’ils portaient se répercuta à l’infini. Face à tant de cibles potentielles, on n’avait même pas besoin de choisir.

Bientôt, Bannon fut à bout de souffle, ses longs cheveux roux poisseux de sueur. Les bras et les poignets douloureux, il s’interrompit, pas vraiment fier de lui ni très heureux, mais… soulagé. Libéré de sa rage, même s’il aurait préféré se défouler sur des ennemis capables de se défendre.

Sur sa gauche, loin de l’endroit où ses trois compagnons continuaient à frapper, le jeune homme capta un son inattendu : un gémissement, puis des mots inintelligibles et enfin une voix masculine affligée.

Regardant dans cette direction, il ne vit que des statues. D’antiques guerriers, piégés depuis quinze siècles.

Puis il perçut un mouvement. Une des statues venait de bouger…

D'abord les jambes, puis les bras… Le gémissement se fit plus fort.

Sa massue dans la main gauche, Bannon saisit Solide de la droite.

La statue fit un pas en avant puis tomba à genoux.

— Qu'est-il arrivé ? demanda le soldat d'un ton si plaintif que le jeune escrimeur ne put s'empêcher d'avancer.

Même si sa peau restait globalement grisâtre, l'homme de pierre reprenait quelque couleur. Son armure redevenue un assemblage de bronze et de cuir, la flamme rouge qui ornait son bouclier brillait de nouveau.

Et ce gémissement continu…

S'immobilisant à dix pas de l'homme, Bannon sentit son cœur s'affoler. Sous son casque, le spectre le regardait.

— Vous êtes réveillé…, souffla le jeune escrimeur. Le sortilège doit se dissiper…

Craignant que des centaines de milliers d'hommes soient en train de revenir à la vie, Bannon regarda autour de lui. Non, rien de tel ne se produisait. L'armée d'Utros ne bougeait toujours pas.

Le revenant retira son casque. Ce guerrier du temps de Kurgan devait avoir vingt-cinq ans au maximum. Ses yeux étaient gris acier, pour autant qu'on pouvait en juger sur des cornées encore en pierre. D'un noir de jais, ses cheveux restaient inertes et durs.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il en remuant très lentement les bras.

Tournant la tête avec difficulté, il découvrit ses anciens frères d'armes, figés depuis des siècles.

— Mon armée… Mes camarades… Qu'est-il arrivé ?

Bannon approcha un peu.

— Un sortilège vous a frappé, il y a très longtemps. Votre armée était là pour livrer une guerre qui est terminée depuis quinze siècles.

Lâchant son casque, le soldat retira ses gants et plia les doigts. Bannon eut le sentiment de voir un forgeron tenter de courber une barre de fer pas assez chauffée.

D'ailleurs, les avant-bras restaient grisâtres, moitié chair et moitié pierre.

— Je m'appelle Bannon Farmer… Je suis un voyageur de passage à Ildakar.

Le soldat plissa le front.

— Ildakar ? Nous sommes ici au nom de Croc d'Acier, pour la conquérir. Le général Utros dit que nous devons le faire, puisque ce sont les ordres de l'empereur.

L'homme voulut inspirer à fond. Dans ses poumons encore partiellement minéraux, l'air siffla bizarrement.

— Je suis Ulrich, fantassin de dixième classe, prêt à donner sa vie pour l'empereur Kurgan.

— L'empereur Kurgan est depuis longtemps retourné à la poussière, mon ami…

Avec un grognement, Ulrich se releva.

Ignorant que faire, Bannon songea quand même que Nathan et les sorciers d'Ildakar voudraient sûrement parler au revenant.

— La guerre est finie depuis longtemps… Vous n'êtes plus obligé de vous battre. Nous vous conduirons en ville…

— Qu'est-ce que tu fiches, Bannon ? cria soudain Amos.

— Un des soldats s'est réveillé ! Le sort s'est dissipé, je ne sais pas pourquoi.

Les trois jeunes nobles accoururent.

— Le sort s'est dissipé ? Par les gonades du Gardien, comment est-ce arrivé ?

Ulrich leva les bras, hagard comme s'il ne parvenait pas à croire qu'il était de nouveau vivant.

— Je peux à peine bouger… S'il vous plaît, aidez-moi !

— Il faut l'emmener en ville, dit Bannon, le cœur serré pour le pauvre type. Il aura besoin de soins et les historiens voudront l'interroger. Amos, ton père cherchera sans doute à comprendre pourquoi le sort a cessé d'agir sur lui.

— Oui, on le ramène, fit Amos. Allons-y !

Toujours confus et très raide, l'antique guerrier se mit en mouvement.

— Et ma famille ? Mes frères d'armes ?

— Ils sont tous morts, répondit Amos. Félicitez-vous d'être réveillé.

— Mais… je… je ne comprends pas.

— On verra tout ça une fois en ville, dit Bannon. Et on vous trouvera de quoi manger.

Troublé, Ulrich se tapota le ventre.

— Pas faim… J'ai toujours l'impression d'être une masse de pierre.

Accélérant le pas, le petit groupe se faufila entre les statues, en direction du mur d'enceinte.

— Aidez-moi à rentrer au pays…, souffla Ulrich, désespéré par tout ce qu'il voyait.

— Je doute qu'il existe encore, votre pays, répondit Bannon. Au fil des siècles, beaucoup de choses ont changé.

En vue des portes de la ville, Amos, Jed et Brock se mirent à gesticuler et à crier.

— Ildakar, nous avons une urgence !

Quand le petit groupe atteignit les portes, des soldats s'y massaient, prêts à repousser une attaque. Mais ils virent seulement les quatre jeunes gens et leur étrange compagnon en armure du passé.

Le haut capitaine Avery fendit la masse de soldats, s'immobilisa et regarda l'étrange spectacle. Puis il ajusta son épaulière et posa la main

droite sur la poignée de son épée.

Ulrich avança, stupéfié d'être si près de la ville qu'il avait rêvé de conquérir quinze cents ans plus tôt.

— Haut capitaine, lança Bannon, un des soldats de Kurgan s'est réveillé !

— C'est un ennemi d'Ildakar ! cria Amos. Emparez-vous de lui et jetez-le en prison avant qu'il puisse nous nuire.

Ulrich se retourna, déconcerté.

Bannon crut qu'il avait mal compris.

— Attendez, on l'a ramené pour l'aider !

— Ne sois pas stupide ! grinça Amos. Ce salopard voulait conquérir Ildakar. Enfin, nous allons pouvoir juger un de ces chiens. Toute la ville attend ça depuis des siècles.

Ulrich comprit qu'on l'avait manipulé.

Ils m'ont roulé dans la farine ! pensa amèrement Bannon.

Chapitre 34

Dans la tour du Pouvoir, Nicci sursauta en entendant les cris. Tous les conseillers se levèrent, et Maxime les imita. Thora, elle, resta confortablement assise, comme s'il fallait beaucoup plus que ça pour la tirer de sa léthargie.

Le haut capitaine entra dans un concert de grincements d'acier et de cuir. Derrière lui, six soldats encadraient un guerrier à l'air redoutable entièrement couvert d'une fine couche de poussière grise.

Croulant sous le poids de ses chaînes, l'homme marchait très lentement.

Avery approcha, l'air sinistre. Au premier coup d'œil, Nicci vit qu'il crevait de peur.

Devant ce spectacle, la sovrena daigna enfin se lever.

Dès qu'elle reconnut la flamme stylisée, sur la poitrine du prisonnier, Nicci comprit ce qui s'était passé – avant les sorciers, constata-t-elle.

— Sovrena, sorcier en chef, dit Avery, un des soldats pétrifiés s'est réveillé. Quand c'est arrivé, votre fils et ses amis étaient dans la plaine.

L'étrange guerrier parla avec un accent bizarre :

— Je m'appelle Ulrich. (Il secoua ses chaînes.) Qu'avez-vous fait à mes camarades ? Et que voulez-vous me faire ?

Pour une fois, Maxime oublia son éternelle nonchalance.

— Le sort s'est dissipé ? C'est impossible !

— Amos, coupa Thora, qu'a-t-il fait ? Est-il responsable de ça ?

— Non, sovrena, répondit Avery. Le phénomène semble s'être produit spontanément. Les jeunes gens nous ont simplement livré le soldat ennemi.

— Et c'était bien joué, approuva Ivan.

Poussé par la curiosité, André traversa la salle. Sans hésiter, malgré l'aspect menaçant du miraculé et les gardes qui l'entouraient, il tapota d'abord l'armure du guerrier, puis lui pinça la joue. Furieux, Ulrich secoua la tête puis claqua des dents comme s'il tentait de mordre le sorcier de chair.

Très vif, celui-ci retira ses doigts à temps.

— La peau est encore dure et raide, mais ce n'est plus de la pierre… Sorcier en chef, ton sort s'est partiellement dissipé. Le « partiellement » est une bonne nouvelle, non ?

— Excellente, oui, grogna Maxime, en réalité très mécontent. Espérons que ce soit un cas unique.

Tout en pianotant sur la table, Quentin foudroya Avery du regard.

— Capitaine, vous nous amenez un ennemi en tenue de combat. Pourquoi ne l'avez-vous pas dépouillé de son équipement ?

— Nous avons pris son bouclier, son casque et son épée, mais impossible de lui retirer le reste, qui est encore collé à sa peau.

— Laquelle est encore en partie minérale, dit André. (Il passa les doigts sur un bras nu d'Ulrich, au-dessus de la bande de cuir hérissée de piques qui recouvrait son biceps.) Très intéressant, ça… Sur un champ de bataille, il ne serait pas facile à tuer.

Ulrich grimaça, mais le sorcier de chair ne sembla pas s'en apercevoir.

Sans crier gare, Ivan tapa du poing sur la table.

— C'est un ennemi d'Ildakar ! Ce soudard voulait conquérir la ville, violer nos femmes et torturer nos enfants.

Damon se tourna vers la sovrena, un rictus mauvais sur les lèvres :

— J'ai toujours pensé que ton fils et ses amis ne devaient pas aller démolir des statues… Aujourd'hui, je change d'avis. Dommage qu'ils ne l'aient pas fait plus souvent ! Il faut envoyer des équipes réduire en poudre nos ennemis.

— Un travail de titan, marmonna Quentin. Il y en a des centaines de milliers.

Toujours furieux, Ivan se leva, les bras pliés pour faire saillir ses énormes muscles.

— Transformer cette armée en pierre fut une grande victoire, mais depuis, tous ceux qui ont le sens de la justice éprouvent une légitime frustration. Et voilà qu'un des envahisseurs nous tombe entre les mains !

Il foudroya du regard le pauvre Ulrich, à peine capable de tenir debout sous sa montagne de chaînes.

— Jetons cet homme dans l'arène et forçons-le à combattre. La cité entière se réjouira de le voir taillé en pièces.

Nicci n'y tint plus.

— Interrogez-le d'abord, pour savoir ce qu'il connaît des plans d'Utros. C'est une occasion en or !

Surpris par cette interruption, tous les autres la regardèrent.

— Oui, une occasion en or pour les historiens, ajouta Nathan, et pour améliorer les défenses de la ville.

— Du temps perdu ! lâcha Quentin. Après des siècles, quel intérêt ça aurait ? L'empereur Kurgan est mort depuis longtemps, et son armée est pétrifiée.

— Ce type est un simple fantassin, renchérit Damon. Il ne sait rien.

D'expérience, Nicci savait que les fantassins remarquaient souvent

des détails qui échappaient à des gens plus huppés. Au temps de Jagang, ce soldat aurait passé de longues semaines entre les mains de spécialistes de l'interrogatoire, et ça n'aurait pas été le meilleur moment de sa vie…

Aujourd'hui, le conseil avait besoin de comprendre pourquoi le sort s'était dissipé, et il avait sous la main une formidable source d'information. Négliger tout ça semblait d'une bêtise crasse.

— Ildakar est une ville pacifique, dit Maxime. Nous ne sommes guère versés dans l'art de l'interrogatoire ou de la torture. Ce type sera très bien dans l'arène…

Toujours désorienté, Ulrich agita pourtant furieusement ses chaînes.

— J'affronterai tous ceux que vous m'opposerez ! Pour la gloire de Croc d'Acier, je me battrai comme un lion…

— Un beau spectacle en perspective, non ? fit André. Je vote pour.

— Si le sort de pétrification faiblit, dit Maxime, nous avons peut-être un gros problème. Nous devons faire en sorte que la défaillance ne se reproduise pas.

Il se tourna vers sa femme :

— En ce qui concerne cet homme, je vote pour l'arène. Dresseur en chef, as-tu des adversaires intéressants à lui opposer ?

— Bien entendu, répondit Ivan, les yeux plissés comme s'il imaginait déjà la scène.

— C'est adopté, donc, conclut Thora. Avertissez les citoyens qu'ils verront un spectacle comme on ne leur en a jamais proposé !

Alors qu'un soleil de plomb cognait sur la ville, les marchands, les négociants, les jardiniers, les tailleurs et les autres artisans abandonnèrent leurs occupations pour se précipiter dans l'arène et prendre les gradins d'assaut.

Des siècles plus tôt, le général Utros avait menacé leur ville, et son armée restait un objet de haine et de mépris. En revenant à la vie, Ulrich donnait l'occasion à Ildakar de se venger – ou plutôt, de faire enfin triompher la justice.

Bref, tous les citadins désiraient voir crever le fantassin de Kurgan.

Depuis toujours, les combats à mort faisaient partie de la culture d'Ildakar – un moyen, pour la population, d'extérioriser sa frustration et sa colère. Alors qu'elle sentait la tension monter chez les spectateurs du massacre à venir, Nicci se demanda si le *duma* ne s'arrangeait pas pour fournir un exutoire au mécontentement populaire.

Tandis que la foule s'installait sur les gradins, Nicci et Nathan prirent place dans une des loges d'honneur. Ici, les couleurs vives et les tissus nobles dominaient, frappant contraste avec les tenues ternes et fatiguées de la plèbe.

Grâce à Maxime, Nicci avait de nouveau droit à une des meilleures places. Un peu plus loin, Avery veillait jalousement sur Thora – plus attentif à sa personne qu'à sa sécurité, semblait-il.

Nathan engagea la conversation avec André, mais le sorcier de chair, fasciné par le guerrier réanimé, ne paraissait plus très motivé par son affaire de don.

— Nous y reviendrons, mon ami, rien ne presse…

Comme de juste, les Norukai n'auraient pour rien au monde raté le spectacle. Avec ses compagnons, Kor sema la panique dans la partie la plus basse des gradins où se massaient les ouvriers et les esclaves. Sans complexes, les esclavagistes s'arrangèrent pour qu'il y ait assez de places libres là où ils en voulaient.

Thora les avait invités dans sa loge, mais Kor avait refusé.

— Je veux voir de près la sueur, sentir l'odeur du sang et entendre les cris de douleur. Nous allons peut-être découvrir un concept qui plaira au roi Calvaire. C'est le genre de distraction dont il est friand…

Très mal à l'aise, Bannon marmonnait tout en gagnant sa place, près de Nicci et de Nathan.

— Douce Mère la Mer, dit-il à ses amis, c'est une honte… Quand il s'est réveillé, désorienté, Ulrich m'a demandé de l'aide. Amos l'a attiré en ville avec des mensonges, et des gardes lui ont sauté sur le paletot. À présent, il va se faire tuer.

— Il est l'ennemi de ces gens, rappela Nicci. Membre d'une armée qui aurait volontiers rasé Ildakar.

— Oui, il y a mille cinq cents ans de ça ! s'écria Bannon. Aujourd'hui, Ulrich ne menace personne.

— Tu as peut-être raison, fiston, dit Nathan, pensif, mais depuis tout ce temps, ces gens pensent avec rage aux visées expansionnistes de Kurgan. Pendant longtemps, ils ont seulement pu regarder des soldats pétrifiés. Enfin, l'heure de la vengeance a sonné.

— Et ce n'est pas juste ! explosa Bannon.

— Exact, approuva Nicci. Si c'était la seule injustice à Ildakar…

Des hommes en tunique sans manches frappèrent sur plusieurs gongs, réduisant la foule au silence.

Depuis son perchoir, le héraut chauve annonça de sa voix amplifiée :

— Aujourd'hui, Ildakar va assister à une exécution – pas facile, autant vous prévenir.

La foule murmura, mais l'homme tonna :

— Un ennemi, même venu du passé, mérite un châtiment ! Pour celui-ci, ce sera mourir dans l'arène.

Les spectateurs se déchaînèrent, huant le guerrier ennemi.

Dans leur coin, Maxime semblait s'amuser franchement alors que Thora, plus politique, paraissait ravie de voir la vindicte populaire se

focaliser sur un bouc émissaire.

Des spectateurs s'étant levés pour mieux voir, ceux qui étaient derrière firent de même, déclenchant une sorte d'ondulation marine sur les gradins.

Les Norukai, eux, tendirent le cou. Quand un type se leva, obstruant le champ de vision de Dar, l'esclavagiste le poussa simplement en avant. S'écrasant au fond de la fosse, le malheureux se releva tant bien que mal, regarda autour de lui, vit qu'une des portes bardées de fer était ouverte et tenta d'escalader la paroi. D'extrême justesse, des amis à lui le hissèrent en sécurité juste avant que l'antique guerrier fasse son entrée dans la zone de combat.

Les huées reprirent de plus belle. Dans sa lourde armure, encore pétrifiée par endroits, Ulrich se déplaçait lentement, comme s'il était prisonnier d'une gangue de boue. Pour le combat, on lui avait rendu son épée à la lame incurvée.

Toujours désorienté, il balaya la foule du regard, s'attirant des cris de haine.

Arrivé au milieu de la fosse, il se plaça face à la loge des dirigeants.

— Que voulez-vous de moi ?

— Que tu crèves, imbécile ! cria Maxime, avant de ricaner méchamment.

Assise près de Nathan, Elsa avait posé les mains bien à plat sur sa jupe rouge. L'image même de la dignité.

— Où est Ivan ? lui demanda l'ancien prophète. J'aurais parié qu'il regarderait le combat.

— Il est dans les tunnels de l'arène, où il s'occupera des bêtes…

Se souvenant d'un certain ours, Nicci eut un frisson glacé.

— Les bêtes ?

Sur le sable brûlant, Ulrich se retourna quand il entendit s'ouvrir une porte.

Voyant trois panthères en débouler, Nicci se raidit d'instinct. Très semblables à Mrra, la fourrure également couverte de runes de protection, les fauves attaquèrent avec une parfaite coordination, la queue zébrant l'air et les babines retroussées dévoilant des crocs mortels.

Bien campé sur ses jambes, Ulrich leva son arme, prêt à encaisser l'assaut.

La *troka* se déploya. Une attaque frontale, et deux latérales, menées sans précipitation, histoire d'avoir le temps d'étudier l'adversaire.

Ulrich pivota sur lui-même pour tenter de voir les trois panthères en même temps. Comme si c'était un jeu, les fauves tournèrent en rond, à l'affût de la première ouverture.

— Je connais Mrra, soupira Nathan, mais je n'avais jamais vu une

troka en pleine action. C'est une formation de ce genre qui vous a attaqués dans le canyon, Bannon, la pauvre petite Chardon et toi ?

Le jeune escrimeur répondit à la place de la magicienne :

— Oui, et nous avons dû faire face.

— Nous avons tué les sœurs de Mrra, mais elle, je l'ai guérie. Sa *troka* s'était sûrement évadée de la ménagerie.

— Comme l'ours, ajouta Bannon.

— Quelqu'un a peut-être libéré tous ces fauves, souffla Nicci.

Pour semer le trouble en ville, Masque-Miroir et ses partisans ne reculaient devant rien.

Dans l'arène, la panthère de face bondit sur l'antique guerrier. Levant sa lame, Ulrich frappa, mais le fauve esquiva et récolta une égratignure. Du sang, certes, mais pas de véritables dégâts.

De toute façon, l'attaque était une diversion. Percuté sur le flanc par une autre panthère, Ulrich perdit l'équilibre. Tandis qu'il luttait pour ne pas tomber, le fauve lui planta ses griffes dans un bras.

Sur un être humain normal, un coup pareil aurait fait des ravages. Là, des sillons se creusèrent sur la peau encore grisâtre du revenant – et se refermèrent presque aussitôt.

— Il est encore en partie minéral…, souffla Nathan, fasciné.

— Oui, il n'est pas totalement libéré du sort, confirma Bannon.

Aussi surpris de son invulnérabilité que la foule, Ulrich baissa les yeux sur sa blessure. De plus en plus furieux, il leva son épée puis abattit le pommeau sur le crâne de la première panthère. Hyperpuissant, le coup se répercuta dans toute l'arène, et la foule applaudit. À l'évidence, elle avait envie que ça dure un peu…

Renversé par la troisième panthère, Ulrich tomba face contre terre. Un des fauves lui sauta dessus, s'acharnant sur les parties en cuir de son armure. Sans le sort de pétrification, le dos du guerrier aurait été labouré…

Une autre panthère mordit le poignet du revenant, tentant de déchiqueter son bras armé. D'un coup de poing, Ulrich repoussa son assaillante, qui recula en couinant de douleur.

Pendant que la *troka* se réorganisait, le guerrier se releva. Quand une des bêtes bondit, il frappa avec son épée, visant le ventre. Le coup fit couler le sang, ce qui doucha les ardeurs de l'animal.

Loin d'être indemne, Ulrich avait des sillons sur la nuque et les bras. Mais il luttait comme s'il se pensait invincible.

Échaudées, les panthères choisirent de rester hors de portée de ses coups.

— Un guerrier de ce genre est dur à tuer, souffla Nathan. Tu imagines toute une armée dans cet état ?

Voyant que les panthères se dérobaient, la foule grogna de mécontentement. La *troka* ne renonçait pas, mais elle luttait à

distance, ce qui semblait revenir au même pour l'assistance.

Nicci eut le cœur serré pour ces pauvres félins. Sans Ivan, ils seraient restés des chasseurs, ne devenant jamais des machines à tuer.

Au bout d'un moment, un homme entra dans la fosse par la porte d'où avaient jailli les fauves. En simple gilet de fourrure, c'était Ivan, le chef dresseur.

Armé d'un énorme marteau de guerre, il avança sans hâte vers le centre de l'arène.

Ulrich pivota vers ce nouvel adversaire. Les panthères continueraient à tourner en rond, sûrement, mais il n'y avait plus rien à craindre d'elles après qu'elles eurent récolté des blessures aussi bien physiques que mentales.

Ivan lâcha un grognement animal qui n'aurait rien eu à envier au rugissement d'un lion.

Pour se défendre, Ulrich leva son épée, mais la lame parut soudain bien petite face à un gigantesque marteau. Quand Ivan frappa, le coup arracha son arme au guerrier, lui brisant le poignet et l'avant-bras.

Sonné, Ulrich baissa les yeux sur le mélange de chair et de pierre cassé en deux dont sourdait un sang anormalement épais.

Reprenant ses esprits, il lança un défi incompréhensible au dresseur en chef. Mais Ivan, avide de victoire, en avait assez de la compétition.

Tout en chargeant, il leva son marteau de guerre, alla chercher de l'élan le plus loin possible en arrière, puis mit toute sa force dans son coup, qu'il déclencha à l'exact moment où il arrivait à portée de sa cible.

L'arme percuta la poitrine d'Ulrich, qui vacilla comme si une montagne venait de le percuter. Puis son torse explosa, ses côtes encore à moitié pétrifiées éclatant pour révéler la masse sombre de ses poumons et de son cœur.

Revenu d'un néant long de quinze siècles, l'antique guerrier s'écroula, autant déchiqueté que réduit en poudre par le coup.

La foule applaudit, mais Nicci capta une sorte de gêne dans ces vivats. Sans prendre le temps de triompher, Ivan approcha de sa victime, leva de nouveau le marteau et l'abattit, pulvérisant le crâne du vaincu.

Les panthères sous influence magique tournaient toujours en rond malgré leurs blessures. Se détournant d'Ulrich, Ivan tendit une main et invoqua son don.

Les panthères refusèrent d'abord de se soumettre, et l'une d'elles esquissa même une attaque contre son dresseur. Concentré comme jamais, Ivan plia les doigts puis déchaîna sa magie.

Poussés par une force invisible, les trois fauves sortirent de la fosse et s'enfoncèrent dans un tunnel obscur.

— Un magnifique combat, non ? jubila André.

— Dommage que Renn n'ait pas pu voir ça, regretta Elsa.

— S'il ne rentre pas bientôt, intervint Maxime, le *duma* devra se trouver un nouveau membre.

Une perspective qui ne semblait pas le désespérer.

— Ulrich demandait simplement de l'aide, dit Bannon, rouge de colère. Maintenant, nous ne saurons jamais pourquoi il s'est réveillé, ni ce qui explique la défaillance du sort.

Dans les gradins, la foule se dirigeait déjà vers les sorties. La « fête » terminée, personne ne semblait vraiment satisfait.

— Et ce guerrier, rappela Nicci, n'était qu'un homme parmi des centaines de milliers.

Chapitre 35

À une grande fenêtre de la tour du Pouvoir, Nicci sondait l'à-pic vertigineux qui donnait directement sur les bâtiments et les rues d'Ildakar. Dans la salle ouverte à tous les courants d'air, il faisait plutôt frisquet malgré la saison.

Derrière la magicienne, assis à leurs tables, les conseillers radotaient comme d'habitude sous l'œil morne de Thora et de Maxime. Les muscles de son dos tendus et presque douloureux, comme si une main invisible les écrasait, la magicienne étudiait Ildakar en quête d'une confirmation de ce qu'elle sentait. Depuis le combat de la veille – ou devait-on dire la boucherie ? – le calme n'était pas revenu en ville.

Sur son trône, Thora faisait penser à une statue de glace. Derrière elle, deux esclaves mettaient en place des cages à oiseaux et d'autres approchaient avec des filets de soie pleins de petits prisonniers affolés. Très délicatement, ces « chasseurs » délivrèrent les alouettes une par une, les glissant au fur et à mesure dans les cages.

Malgré les cris terrifiés des oiseaux, Thora souriait béatement.

— Quel plaisir d'être de nouveau entourée de musique… Cela dit, les prédécesseurs de ces oiseaux étaient… délicieux.

— Les os compris, oui, lâcha le capitaine Kor, qui marchait de long en large dans la salle en quête d'une distraction.

Avec ses trois séides, il était entré dans la tour sans y avoir été invité. Sur les sièges qu'ils avaient annexés, les Norukai s'ennuyaient ferme.

— J'ai acheté ce qu'il faut de tonneaux de vin, annonça Dar en étouffant un bâillement, et j'ai aussi des délicieux fruits secs. Pour la viande, j'attends encore, histoire que nous partions avec des carcasses fraîchement abattues. C'est toujours plus simple à gérer que de la viande sur pattes.

— Mais tout aussi cher, grogna Kor en grattouillant la dent de requin greffée sur un côté de son crâne rasé.

— Tu râles, dit Maxime, pourtant, tu reviens chaque fois que le linceul est abaissé. Je crois que notre ville te fascine.

— C'est le roi Calvaire qu'elle fascine, voilà pourquoi nous sommes là. Mais je préférerais être chez moi, sur nos îles…

Nicci se détourna de la fenêtre. Chaque fois qu'elle pensait aux Norukai, elle avait envie de carboniser ceux qui se trouvaient à portée

de son don. À part ça, elle brûlait d'envie de renverser les fantoches du conseil et de libérer la population, comme Masque-Miroir en avait l'intention.

Mais il ne fallait pas agir avant d'être certain de frapper à coup sûr. Tôt ou tard, la magicienne le savait, elle trouverait le plan parfait.

Alors que Bannon vagabondait avec ses amis, Nathan rejoignit Nicci dans la salle du Pouvoir et saisit la première occasion d'entreprendre André :

— En l'absence d'urgences à l'ordre du jour, si nous allions dans ton « studio » ? Tu sais, pour restaurer mon don.

D'un geste, André écarta l'ancien prophète comme s'il était une mouche impertinente.

— D'abord, je dois étudier les restes du guerrier de pierre… Si le sort du sorcier en chef est en cours de dissipation, nous avons du souci à nous faire.

— Mon sort n'est pas en cause, dit Maxime. Mais quelque chose a changé dans les fondations du monde…

Nicci approcha.

— Ça, nous vous l'avons déjà dit. Le seigneur Rahl a provoqué le changement stellaire et scellé à jamais le royaume des morts. Ce qui a été modifié est visible chaque nuit dans le ciel.

— Merci de tes informations, siffla Thora, plus vipérine que jamais. Quoi qu'il en soit, notre solution est évidente.

— Sovrena, intervint Nathan, j'ai bien peur qu'il n'y ait rien d'évident pour moi. De quelle solution parles-tu ?

— Nous invoquerons notre magie au sommet de la pyramide. Grâce aux Norukai, nous avons assez d'esclaves pour relever le linceul – même temporairement, comme c'est déjà arrivé plusieurs fois. Alors, même si cette armée se réveille, Ildakar n'aura rien à craindre.

— Le plus grand danger qui vous menace, dit Nicci, n'est peut-être pas cette armée statufiée.

Elsa et Quentin levèrent la tête, surpris.

— Comment faut-il comprendre ça ? demanda Ivan, occupé à se curer les ongles avec la pointe d'un couteau.

Se fichant de cette conversation, Kor grogna :

— Surtout, ne relevez pas votre fichu linceul avant qu'on soit partis… Au fait, nous comptons rester quelques jours de plus.

— Les préparatifs prendront du temps, dit Maxime. Avant de lever l'ancre, vous aurez encore l'occasion de semer le trouble à Ildakar.

Kor, Lars, Yorik et Dar sourirent à cette idée.

— Et nous repartirons les poches pleines, rappela le capitaine.

— Et avec un tonneau de vin de sang pour le roi Calvaire, souligna Dar.

Nicci consulta Nathan du regard. Tous les deux, ils n'avaient

aucune intention de rester coincés à Ildakar. Mais l'un comme l'autre, ils n'en avaient pas encore terminé ici.

Interruption fort bienvenue, vu l'atmosphère délétère de la séance, un garde entra en trombe dans la salle.

— Sovrena, il y a eu un autre meurtre… C'est…

Blanc comme un linge, l'homme n'alla pas plus loin.

— Encore un meurtre ? s'agaça Maxime. L'œuvre de ces maudits rebelles ?

— Sovrena, dit le garde, des larmes aux yeux, j'ai couru pour vous avertir, mais les autres me suivent de près…

Des gardes entrèrent dans la salle, portant un cadavre enveloppé dans un drap blanc souillé de sang.

Thora se leva et Maxime, plus curieux qu'inquiet, approcha de la dépouille.

— Qui avons-nous là ? lança-t-il, presque guilleret.

Écartant le drap, il dévoila une épaulière rouge ensanglantée.

— C'est le haut capitaine Avery, oui, soupira le premier garde. Il était allé patrouiller, hier soir, et nous avons trouvé son corps ce matin. Sur le marché aux esclaves, à la vue de tous… On l'a poignardé avec des éclats de miroir.

Thora descendit de l'estrade, accourut et souleva le drap pour voir le visage du défunt. Horrifiée, elle découvrit les beaux traits du capitaine à jamais figés par la mort et constellés de petites plaies. Histoire d'ajouter à l'horreur, on avait arraché les yeux d'Avery et enfoncé des éclats de verre dans sa poitrine, sa gorge et sa bouche, sans doute pour souligner le calvaire de son agonie.

La sovrena cria de douleur.

— Non !

Tandis que son don s'éveillait et l'emplissait, elle vibrait de colère et de désespoir.

— Il faut massacrer tous ces sauvages ! cria-t-elle.

Vaincue par le chagrin, elle recula et se couvrit la face avec les mains.

— Tu te trouveras d'autres amants, très chère, dit Maxime, nonchalant.

D'un geste, il indiqua aux gardes de ne pas déposer la dépouille sur le sol.

— Vous n'allez quand même pas nous laisser ça ici ? Emportez-le, et surtout, ne l'exposez pas pour qu'on vienne lui rendre les honneurs.

— Mais c'était le haut capitaine, un membre de la noblesse ! s'écria le premier garde.

Maxime le foudroya du regard.

— Un capitaine qui se fait tuer dans une rue par de la racaille n'a

aucune valeur.

Même si elle savait que son intervention serait mal perçue, Nicci avança :

— Cette mort montre qu'un incendie couve en ville… Vous devez savoir ce qui pousse les gens à agir ainsi. Si vous nous permettez de vous aider, mes compagnons et moi, nous arrangerons les choses avant qu'il soit trop tard. Alors, Avery aura été le dernier garde sacrifié.

— Il n'aurait pas dû l'être ! cria Thora.

— Ildakar est une ville paisible depuis des siècles, rappela Maxime, qui semblait s'amuser comme un petit fou.

— Eh bien, fit Nathan, les yeux toujours baissés sur la dépouille, on dirait que c'est terminé…

Thora n'écoutait plus. Retournant s'asseoir sur son trône, elle éclata en sanglots.

— Donne cette charogne à tes animaux, dit Maxime au dresseur en chef. Après avoir été le joujou érotique de la sovrena, ce type servira enfin à quelque chose…

D'un geste, il congédia les gardes, qui filèrent avec leur morbide fardeau.

— Une excellente suggestion, sorcier en chef, dit Ivan en faisant craquer ses phalanges. Ce sera une occasion d'entraîner mes fauves…

Sur ces mots, il emboîta le pas aux gardes sous le regard amusé des Norukai, visiblement divertis par la scène.

Chapitre 36

Après la boucherie, dans l'arène, Bannon n'avait toujours pas décoléré. Assis dans la pénombre, devant la villa, il revoyait le pauvre Ulrich, tellement perdu et angoissé au sortir d'un sommeil de quinze siècles. Comme chaque fois qu'il rencontrait un être en détresse, il avait voulu lui porter secours, mais Amos et les autres les avaient roulés dans la farine.

Et la joie mauvaise du public, dans l'arène ! La même qu'avec Ian, lorsqu'il luttait pour sa vie. Et les mêmes gens, toujours aussi infâmes, avaient ouvert de grands yeux excités quand les Norukai avaient déboulé sur la place avec leur colonne de captifs.

Bannon n'était pas d'Ildakar, et il ne comprenait pas ses habitants. Dans son cœur, il voulait une seule chose : partir de cet enfer. Jadis, quand il rêvait d'aventures, ça n'avait rien à voir avec ce qu'il vivait ici.

Mais il devrait rester jusqu'à ce que le problème de Nathan soit résolu – et l'affaire de la libération de Ian aussi, tant qu'on y était. Malgré ses promesses toujours renouvelées, Amos n'avait toujours pas levé le petit doigt pour le champion. À l'évidence, il s'en fichait, mais comment faire sans son aide ?

— Tu as l'air bien morose, mon ami ! s'écria le fils de Thora et Maxime en flanquant une claque sur l'épaule du jeune escrimeur, le faisant sursauter sur son banc.

— La nuit tombe, et tous les plaisirs d'Ildakar s'éveillent !

Richement vêtus comme leur chef de file – de la soie et des couleurs vives, bien entendu –, Jed et Brock surenchérirent :

— Viens avec nous !

— Oui, on saura te distraire !

— Je ne suis pas d'humeur… Ce soir, je préfère rester dans ma chambre.

— Ta chambre ? siffla Amos. Si tu en as une, c'est parce que nous le voulons bien. Le héros de tant de batailles aurait-il peur de sortir avec ses nouveaux amis ? On retourne chez les yaxen de soie, ce soir. Maintenant que tu sais à quoi t'attendre, tu en profiteras mieux.

— Douce Mère la Mer… Je n'ai pas envie d'être mêlé à ça, combien de fois faudra-t-il le dire ? Mais amusez-vous bien…

— Au moins, accompagne-nous, insista Brock. Si tu ne veux pas toucher à ces beautés, regarde-les ! Tu ne seras obligé à rien…

— Vous avez promis d'aider mon ami Ian !

À cette évocation, Amos fit la grimace.

— Et nous tiendrons parole, mais pas ce soir. Il est ici depuis des années, donc, il n'y a pas urgence. Allons, viens avec nous !

Bannon se sentit piégé – mais à Ildakar, ça devenait une habitude. Son seul désir, c'était de sillonner de nouveau le monde avec Nicci, Nathan et Mrra pour leur ouvrir la route. La ville semblait si exiguë, avec ses ruelles et ses bâtiments serrés les uns contre les autres…

Les trois jeunes oisifs ne le lâchant pas, il fut contraint de céder. Et qui sait ? il pourrait peut-être leur reparler de Ian.

— C'est bon, je viens…

Jubilant, les trois jeunes nobles partirent en éclaireurs. À présent qu'ils l'avaient convaincu, ils daignaient à peine s'intéresser à Bannon.

En chemin, celui-ci laissa son esprit vagabonder. Il s'imagina en train de libérer Ian, puis de fuir la ville avec lui. Dans les collines, ils pourraient s'en tirer, puis trouver une ville ou un village, pas très loin d'Ildakar. À moins que Ian se joigne au trio d'aventuriers pour explorer l'Ancien Monde. En route pour de grandes aventures, et peut-être, la renaissance d'une amitié.

— Amos, dit Brock, on devrait choisir un autre *dacha*. Des yaxen de soie, il y en a partout en ville. Tu n'es pas las de voir toujours les mêmes ?

— Ces femmes sont croisées pour être parfaites. Pourquoi me fatiguerais-je de la perfection ? En outre, Mélodie me comprend. Enfin, dans la mesure où elle pige quoi que ce soit, cette idiote !

Morose, Bannon suivit ses « amis » dans un labyrinthe de rues et de ruelles. Avec le chant des grillons en fond sonore, on aurait pu se croire dans une cité normale et paisible. Autour des lampes, des papillons de nuit dansaient un ballet mortel – une façon de rappeler que rien ici n'était normal ni paisible, peut-être…

À l'approche de son bordel favori, Amos pressa le pas. Son pot plus qu'à moitié plein, l'éternel portier le tendit afin que les trois nobles puissent y laisser tomber une pièce d'or chacun. Bannon glissa une main dans sa poche, mais le type leva un bras :

— Inutile de payer, mon garçon…

— Tu refuses un client, maintenant ? grogna Amos.

— Je ne le refuse pas, mais je sais qu'il n'a pas à payer, parce qu'il ne fera rien.

Mal à l'aise, Bannon intervint :

— N'allez pas vous quereller pour moi…

— Ce type te prend vraiment pour un minable, siffla Amos.

Laissant les trois autres entrer, Bannon s'attarda avec le portier.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Ces filles sont payées quand les clients leur font des trucs que

personne d'autre n'accepterait… Tu ne me parais pas de ce genre-là, mon gars, mais si tu passes trop de temps avec ces trois gredins, je finirai par devoir prendre ton argent…

Des propos bien amers, pour un simple portier.

Oubliant son estomac noué, Bannon entra dans ce qui était pour lui une antichambre de l'enfer plutôt qu'un lieu de plaisir. Du regard, il balaya les divans, les clients hilares et les pauvres filles étrangement silencieuses.

Au passage, il tomba sur un visage atrocement mutilé.

Deux Norukai, vautrés sur un divan, pelotaient les filles qu'ils avaient choisies. Après avoir déchiré leurs vêtements, ils s'apprêtaient à les besogner sans avoir la décence de filer dans une alcôve privée.

Ivres de vin de sang, les esclavagistes semblaient prendre pour des gémissements de plaisir les plaintes étouffées de leurs victimes.

Plissant les yeux, Bannon reconnut Yorik.

— Tu aimes ça ? demanda-t-il à sa proie, lui malaxant les seins comme s'ils étaient de la pâte à pain. Et quand je pince tes tétons ?

La fille gémit, mais son sourire ne s'effaça pas.

— Tu ne sais même pas ce que tu aimes ! rugit Yorik.

Sur ces mots, il cracha par terre.

Amos avança, un sourire courtois sur les lèvres.

— Je vois que tu as trouvé un de mes endroits préférés, dit-il. Ce *dacha* offre les meilleures yaxen de soie, comme je l'ai dit le soir du banquet.

— Elles font l'affaire, concéda le Norukai.

Il vida son gobelet, ne prit pas la peine de le remplir et but à même la bouteille.

— Mais elles ne résistent pas assez… Le sexe, moi, j'aime que ça chauffe. Ces filles sont si dociles qu'on pourrait aussi bien besogner un cadavre.

La saillie fit rire tous ceux qui l'entendirent – à part Bannon, qui ne lui trouva rien de drôle. L'autre Norukai, Lars, lui fit un rictus.

— Regarde, Yorik, c'est le jeune idiot qui fait des sermons sur les innocents et les faibles !

Bannon serra les poings, prêt à combattre. S'il avait eu Solide, deux coups auraient suffi pour décapiter les esclavagistes.

Sentant la tension monter, Amos intervint :

— Où est Mélodie, ma préférée ? demanda-t-il à la cantonade.

Une jolie petite brune se faufila jusqu'à Bannon et se serra contre lui tel un chaton en quête de protection. Malgré lui, le jeune homme frissonna.

— Avec le capitaine Kor, répondit Yorik, dans une alcôve privée. Tu vas devoir attendre ton tour.

— Et ça risque d'être long, ricana Lars, parce que les Norukai, contrairement à vous, n'en ont pas terminé en trois minutes !

Soudain, la voix du capitaine retentit derrière le rideau tiré d'une des alcôves.

— Stupide catin ! Ça suffit, fiche-moi la paix !

Bannon entendit un bruit sourd, puis un cri de douleur.

Le rideau s'écarta et Mélodie, la favorite d'Amos, sortit en titubant de l'alcôve, puis bascula en avant. Tentant en vain de conserver son équilibre, elle tomba sur une table.

Prudents, les clients s'écartèrent.

Kor émergea à son tour de l'alcôve, arrachant le rideau au passage. Nu comme un ver, sa virilité triomphante, il ne semblait pas gêné de s'exhiber.

Mélodie tenta de fuir en rampant, mais il la poursuivit.

— Tout doux, Kor…, fit Amos, hésitant.

Kor saisit la yaxen de soie par le cou et la força à se relever. Ravalant un cri, elle essaya de se débattre.

— Oui, c'est mieux… mais pas suffisant. On aurait dit que je prenais mon plaisir avec une vache.

— Ce n'est qu'une yaxen, mais en plus joli…, souffla Amos.

Le capitaine gifla Mélodie, lui fendant une lèvre.

— Arrête ça ! cria Bannon.

Mais sa voix fut noyée sous les rires et les quolibets des clients.

Kor lâcha Mélodie et la propulsa au loin.

— Une perte d'argent et de temps, grogna-t-il.

Après avoir récupéré ses affaires, il sortit du bordel dans le plus simple appareil.

Les deux autres Norukai regardèrent bizarrement les femmes qu'ils maltraitaient. Comme pour faire bonne mesure, Lars frappa la sienne puis, avec Yorik, il emboîta le pas à son chef.

Bannon se pencha vers Mélodie, qui sanglotait et tremblait comme une feuille.

— Ça va ?

Le visage tuméfié, la pauvre fille avait des bleus partout et une marque rouge sur le cou, là où Kor l'avait saisie.

— Tout est fini. Il ne t'arrivera plus rien.

La yaxen regarda Bannon, les yeux vides. Quand elle aperçut Amos, en revanche, elle rayonna et alla le rejoindre en rampant. Alors qu'elle l'implorait de la réconforter, il ne bougea pas, l'air révulsé. Puis il lui flanqua un coup de pied pour s'en débarrasser.

— Regarde-moi ça ! Tu es dans un état pitoyable. La prochaine fois que je te voudrai, il faudra éteindre les lumières, histoire que je ne voie pas à quel point tu es laide.

— Amos, dit Brock, il y a d'autres yaxen de soie… On va changer de crémerie… Reste ici si tu veux, mais nous, on ne va pas se gâcher la soirée.

Furieux, Bannon se redressa, le sang de Mélodie sur les mains. Ce qu'il avait vu le révulsait. La violence des ignobles Norukai, bien sûr, mais aussi le comportement indigne de ses « amis ». La bile lui remontant à la gorge, il sentit des larmes lui piquer les yeux.

Mélodie semblait indifférente à tout…

Des années durant, le père de Bannon les avait tabassés, sa mère et lui. Après avoir volé l'argent que son fils avait économisé pour quitter Chiriya, ce sale type avait noyé des chatons – uniquement pour faire souffrir Bannon – puis battu à mort sa pauvre femme.

Plongé dans ses souvenirs, le jeune escrimeur sortit du bordel, passa devant le portier et s'enfonça dans la nuit.

Depuis qu'il arpentait le monde, il avait entendu des histoires affreuses sur Jagang, Sulachan et Darken Rahl. À ses yeux, tous les gens violents étaient maléfiques et ne méritaient aucune pitié…

Chapitre 37

Les bêtes de toutes tailles et de toutes formes étaient des machines à tuer proches de la perfection. Alors même qu'il les torturait afin de les entraîner, Ivan se surprenait souvent à les couver d'un regard admiratif.

Bien au chaud dans son pourpoint en peau de panthère du désert – une combattante qu'il avait dû tuer pendant une séance d'exercice, cinq ans plus tôt –, le dresseur s'emplit les poumons de la forte odeur qui flottait dans l'air. Dans des cages ou des niches naturelles munies de barreaux, ces animaux n'étaient pas loin de la zone d'entraînement et de résidence des gladiateurs. Une seule inspiration lui suffisait pour capter leur senteur musquée… et leur haine.

Un dragon des marais rivait sur Ivan ses yeux jaunes, dardant sa langue bifide entre les crocs de son incroyable gueule. Quand le dresseur s'arrêta devant sa cage, le monstre pissa sur le sol pour exprimer son mépris. Grâce à son don, Ivan sentit la haine qui dévorait de l'intérieur la créature.

Parfait. Les sentiments de ce genre se révélaient utiles, quand on les détournait de leur cible première. D'un simple sort, Ivan infligea au dragon une douleur qui vrilla toutes ses terminaisons nerveuses. Fou de souffrance, la créature pissa de nouveau – involontairement, cette fois.

Ivan sourit devant cette réaction. Exactement celle qu'un dresseur détenteur du don entendait obtenir de ses bêtes. Bien sûr, ces tueuses devaient être contrôlées, mais il fallait aussi entretenir et attiser leur haine, pour qu'elles ne se ramollissent pas.

Ivan était le meilleur pour ça, loin devant ses trois apprentis.

Tirant sa charrette lestée de viande sanguinolente, il entreprit de remonter un tunnel. Les roues légèrement voilées du véhicule grinçaient. Lors de son parcours rituel, la charrette tressautait, agitant son répugnant contenu. Ainsi, l'odeur de la viande fraîche et du sang se répandait dans toutes les cages et les cellules.

Ivan prit un morceau de bidoche – arraché à une cage thoracique, aurait-il dit – et le jeta au dragon. La douleur oubliée, le reptile abruti se jeta sur ce festin.

En principe, nourrir les animaux était le travail des assistants du dresseur. Mais Ivan aimait ça, et ça l'aidait à établir très clairement un cycle d'incitation, de récompense et de punition. Grâce à son don, il

pouvait frapper à distance, chaque coup porté à un endroit sensible rappelant aux fauves qui était le maître.

Ivan s'arrêta devant une cage et estima la quantité de viande qu'il lui restait à distribuer. Pour la préparation, il s'en était remis à des esclaves. Après qu'ils eurent dévêtu le haut capitaine, l'un d'eux avait apporté ses pièces d'armure au quartier général des gardes, afin qu'on les nettoie à fond avant de les affecter à une nouvelle recrue.

Les autres esclaves s'étaient chargés de la découpe avec des couteaux et des hachoirs, particulièrement efficaces pour fendre les articulations puis trancher les mains, les pieds et la tête. Mis à part dans des seaux, les organes serviraient de friandises pour les bêtes de combat qu'Ivan jugeait les plus douées.

Avec un rugissement, une silhouette sombre se jeta contre la porte d'une cage – assez fort pour faire grincer les gonds, ce qui n'était pas donné à tout le monde. Dressé sur les pattes arrière, l'ours de combat glissa celles de devant à travers les barreaux, puis il ouvrit la gueule, libérant un torrent de bave. Des pièces d'acier, greffées à son corps, protégeaient ses organes vitaux, le rendant très difficile à tuer. Plus longues et acérées que la normale, ses griffes raclaient les barreaux dans un geyser d'étincelles.

Juste hors de portée de la bête déchaînée, Ivan s'autorisa un petit rire.

— Toi, tu n'as peur de rien ! Tu me hais, pas vrai ?

Le dresseur avança d'un pas. Les yeux rivés sur lui, l'ours dément grogna.

— Eh bien, je suis à toi, fonce !

Ivan approcha encore. Au moment où l'ours bondissait, il libéra son pouvoir, expédiant dans la colonne vertébrale du fauve une décharge qui aurait suffi à tuer un homme.

Comme prévu, l'ours se tétanisa, grogna de douleur et recula. En revanche, il se ressaisit très vite et attaqua de nouveau. Une surprise qui contraignit Ivan à bondir en arrière.

— Mais c'est bien, ça ! Très bien, même !

Sélectionnant un morceau de choix – le foie d'Avery, rien de moins –, Ivan le lança à l'ours. Après un dernier regard haineux, le prédateur s'attaqua voracement à son festin.

Devant les autres cages, le dresseur choisit avec soin les morceaux qu'il distribua. Une cuisse par-ci, un bras par-là… La tête, il la jeta à cinq loups affamés qui la déchiquetèrent en un clin d'œil, prêts à s'entre-égorger pour les lambeaux de cervelle.

Ivan appréciait tout particulièrement les jours où il pouvait nourrir ses bêtes de chair humaine. Dans l'arène, sous les vivats du public, ça les aidait à reconnaître leurs proies favorites – et ça stimulait leur appétit.

Alors qu'il lui restait encore le cœur et quelques autres délices, Ivan s'arrêta devant la cage de ses panthères. Une *troka* de sœurs liées par la magie et dotées d'une intelligence supérieure. Là, par exemple, elles n'approchèrent pas des barreaux, restant tapies au fond de leur tanière. Leurs rugissements semblables à des ronronnements, elles agitaient la queue, leurs yeux haineux braqués sur le responsable de leurs malheurs.

Ces fauves souffraient encore après leur combat contre Ulrich, comprit le dresseur. En face du guerrier à demi pétrifié, les panthères avaient reçu des coups, certes, mais surtout, il leur avait infligé une défaite. Déçu par leur prestation, Ivan les avait ensuite torturées en stimulant leur cerveau et leurs centres nerveux avec son don. Mais il y avait un problème : plus il leur faisait mal afin de les briser, de les modeler et de les contrôler, et plus ces fichues bêtes lui résistaient. À travers leur lien, chacune sentait la douleur des deux autres et elles partageaient leurs pensées. Quand il vrillait les nerfs de l'une d'entre elles, les trois en « profitaient ». Hélas, elles avaient développé une technique de « répartition de la souffrance » qui augmentait le seuil de résistance. En d'autres termes, elles partageaient aussi leurs points forts.

Un phénomène qui perturbait Ivan. Surtout s'il risquait de se généraliser. Plus que tout, il redoutait de voir son don faiblir, comme celui du sorcier déchu venu implorer l'aide d'Ildakar.

Chez les fauves, il sentait de la haine, une rage noire… et pas une once de peur. Après tout ce qu'il leur avait infligé, les trois sœurs ne crevaient pas d'angoisse quand elles le voyaient. Pleines de défi, elles refusaient d'approcher malgré l'odeur de la viande fraîche.

Méfiantes, sans doute, mais pas le moins du monde intimidées…

Très inquiet, Ivan ne pouvait évidemment pas le montrer.

Comme si tout était normal, il brandit les derniers restes d'Avery.

— Reconstituez vos forces. Vous devrez bientôt vous battre.

Ivan jeta les organes dans la cage – pour rien, car les panthères ne bougèrent pas.

— Mangez ! rugit-il.

En réponse, les fauves rugirent aussi, et un frisson glacé courut le long de l'échine du dresseur.

Les panthères restant où elles étaient, il approcha des barreaux.

— Si vous n'en voulez pas, vous crèverez de faim ! Je vais reprendre cette viande !

Quand il tendit la main vers la serrure de la porte, les trois fauves se ramassèrent sur eux-mêmes, prêts à bondir.

Glacé par ce qu'il lisait dans leurs yeux, Ivan se pétrifia.

C'était ça, leur plan ? L'inciter à entrer dans la cage, puis le déchiqueter dès qu'il serait à leur merci ?

Jusque-là, il avait toujours été le dominant. Mais la situation semblait avoir changé. Si les bêtes pouvaient lui résister assez longtemps pour bondir et le renverser sur le sol, elles n'auraient plus qu'à l'éventrer pour se repaître de ses chairs.

Sans bouger, Ivan resta un long moment devant la cage, évaluant des adversaires… qui faisaient exactement la même chose avec lui.

— Ce ne sera pas pour cette fois, souffla-t-il en reculant. Mais je suis votre maître, ne l'oubliez pas…

Tirant sa charrette vide aux roues grinçantes, le dresseur en chef s'éloigna.

Après une première défaite…

Chapitre 38

Pressé d'avoir des réponses, Nathan emboîta le pas au sorcier de chair. Désireux de rompre avec un état débilitant, il était prêt à tout pour récupérer son don – en premier lieu pour épauler Nicci, quand elle se lancerait dans la réhabilitation d'Ildakar.

Et même s'ils ne réussissaient pas, il aurait atteint l'objectif de son séjour en ville.

Redevenir entier…

Pour ça, il semblait ne pas y avoir de meilleur interlocuteur qu'André. Hélas, s'il s'était d'abord montré motivé, le sorcier de chair, volontiers d'humeur changeante et enclin à ne jamais finir ce qu'il commençait, ne semblait plus très intéressé. Par exemple, au lieu de se diriger vers son « studio », il remontait à grands pas les rues flanquées de massifs de fleurs qui menaient à la fantastique pyramide, dans la haute ville.

— Nous allons participer aux préparatifs de la sovrena et du sorcier en chef, annonça-t-il. Il est presque temps de relever le linceul.

L'estomac retourné par l'angoisse, Nathan pressa le pas. Comme toujours, il portait la tunique qu'on lui avait fournie, mais il commençait à le regretter. Dans sa tenue de voyage – chemise à jabot, pantalon noir moulant et cape –, il se serait sans doute senti plus martial.

Au pied de la pyramide, André s'attaqua aux marches avec une vigueur inhabituelle.

— Tu ne devrais pas traîner ! lança-t-il à Nathan. Thora et Maxime ne sont pas connus pour leur patience.

Juste avant le sommet, sur un grand palier, le vieil homme remarqua une zone délimitée par une clôture métallique.

— On dirait un enclos, souffla-t-il. C'est pour des animaux sauvages ou pour du bétail ?

En vue d'un ou de plusieurs sacrifices, sûrement…

André parut surpris.

— Du bétail ? Eh bien, oui, on peut le dire comme ça… Sinon, comment générerions-nous la magie suffisante pour relever le linceul ?

— Je n'en sais rien, avoua Nathan. Et franchement, je préfère ne pas l'apprendre…

Sous un soleil radieux, le sorcier en chef et la sovrena… rayonnaient. Montés sur des poteaux d'argent, des prismes parfaits

transformaient les rayons de l'astre diurne en une myriade d'arcs-en-ciel miniatures. Réglant les cristaux, Maxime s'assurait que cette lumière multicolore vienne percuter un grand miroir concave orienté vers le ciel.

Les traits tirés et les yeux ternes depuis la mort atroce du haut capitaine Avery, Thora regarda les deux hommes approcher mais ne les salua pas quand ils l'eurent rejointe.

Maxime, en revanche, semblait tout joyeux.

— On a du pain sur la planche, savez-vous ? Un peu d'aide ne nous fera pas de mal.

— Nous sommes là pour ça, dit André. À tes ordres…

— En quoi consiste exactement cette magie de sang ? demanda Nathan. Je veux bien contribuer à la protection d'Ildakar, mais pas sans en connaître le prix. Et d'abord, comment puis-je vous aider ?

— Tu n'as plus le don, Nathan Rahl, siffla la sovrena. Pour nous, tu es totalement inutile.

— Tout doux, tout doux…, fit André. Je veux qu'il observe notre travail. Naguère, il était un grand sorcier, non ? Pour lui, ça pourrait être un exercice intellectuel. Au pire, il exécutera les tâches manuelles.

— J'imagine qu'un ou deux larbins nous seraient utiles, concéda Maxime. Nos esclaves habituels refusent, parce qu'ils savent ce qu'implique toute œuvre de sang.

Nathan comprit qu'il avançait sur une corde raide. S'il voulait redevenir entier, il ne pouvait pas offenser les seules personnes au monde susceptibles de l'aider.

Mais était-ce vraiment le sens de la prédiction de Rouge ? Ou la voyante avait-elle voulu dire qu'il devrait se battre pour secourir les innocents et les faibles d'Ildakar, comme l'y incitait Nicci ?

La question restait à trancher, et il ne pourrait rien faire avant de savoir.

— Si vous m'en disiez plus sur le protocole ? Comment relevez-vous le linceul ?

— C'est de la magie de sang, grinça Thora, exaspérée. Comment peut-on prétendre être un sorcier et ne rien savoir à ce sujet ?

— Là d'où je viens, le don est… différent. Les Sœurs de la Lumière m'ont tout appris. La magie, c'est la magie, et mon Han m'appartient. À Ildakar, vous ne voyez pas les choses ainsi.

— Pour l'heure, tu n'as pas de Han du tout, railla Maxime. Mais si c'est possible, nous accepterons ton aide. Par exemple, tu pourrais mettre dans l'enclos les nouveaux arrivés…

Nathan baissa les yeux sur l'étrange corral vide couvert de runes.

— Tu veux dire les esclaves ?

— Les nouveaux, oui, confirma Thora.

— Pour lancer le sort habituel et restaurer provisoirement le

linceul, dit Maxime, douze suffiront. Pour l'instant, c'est tout ce qu'il nous faudra. Bien entendu, la véritable œuvre de sang sera plus compliquée, mais pourquoi nous presser ?

— Douze nouveaux esclaves ? (Enfin, Nathan put regarder la vérité en face.) Vous prévoyez de les sacrifier.

Maxime baissa les yeux sur le grand miroir concave installé au milieu de la plate-forme.

— La magie a un prix, et il s'exprime en litres de sang. Pour protéger Ildakar, nous utiliserons ces gens sans importance.

— Qu'as-tu à dire contre ça ? demanda André. C'est mieux que de sacrifier des ouvriers libres, non ? Ceux-là, nous avons consacré du temps à les éduquer puis à les former…

» Le sang des nouveaux emplira la grande coupe-miroir et réfléchira une toile de Han dont jaillira le linceul.

— Donc, lâcha Nathan, pour défendre votre ville, vous devez tuer des innocents.

— Douze seulement, et ce ne sont pas des citoyens d'Ildakar ! (Maxime eut un étrange sourire.) Si tu avais vu le massacre, quand nous avons pétrifié l'armée d'Utros. Un tiers des habitants, voilà ce que nous avons dû sacrifier – presque toutes les classes inférieures. Pour revenir à l'équilibre, il a fallu des siècles. Mais ça a fonctionné. La ville est sauvée et les envahisseurs ne sont plus que des statues.

— Si on oublie Ulrich, souffla Nathan.

Maxime eut un geste insouciant.

— Sur tant de cas, quelques défaillances ne sont pas significatives.

Regardant de nouveau la machine, Nathan crut comprendre le rôle que joueraient les diverses cuves, les cornues et les formes de sortilège gravées à même la pierre de l'édifice.

— Tout cela est-il nécessaire ? demanda-t-il.

Le sorcier de chair plissa le front.

— Nathan, j'ai travaillé très dur pour toi. Tu m'as demandé de comprendre ton problème et imploré de t'aider à le résoudre… Quand nous en serons là, regimberas-tu parce qu'il y aura un coût ?

Le vieil homme eut un frisson glacé. Pour récupérer sa magie, qu'était-il prêt à sacrifier ? Ou plutôt, *qui* était-il prêt à sacrifier ? Son don de prophète lui avait valu dix siècles d'incarcération, et il s'en passait volontiers. Mais le pouvoir était une part de lui-même. Cela dit, il s'était développé en tant que personne et qu'être pensant *avant* que la magie se délite en lui. Pour la retrouver, était-il disposé à perdre l'essence même de son être ? Sur le *Randonneur des Vagues*, après l'attaque des Selka, quand son don l'avait abandonné, il avait appris à se défendre sans ses pouvoirs – à être simplement lui-même, en somme. Puisqu'il avait fait ce pas de géant, était-il si important que ça de revenir à son état antérieur ?

— Ne sois pas si troublé, Nathan, dit André. Je veux te donner matière à réfléchir, c'est tout. Crois-moi, ton don sera bientôt de retour, et tu pourras devenir un vrai sorcier d'Ildakar. (Le sorcier de chair sourit.) Alors, le linceul couvrira de nouveau la ville, et tout sera rentré dans l'ordre.

Chapitre 39

Bannon n'avait effectivement rien en commun avec Amos et les deux autres – à présent, ça lui semblait évident. Du coup, il doutait que les nobles donneraient suite à leur promesse de l'aider, au sujet de Ian.

Ému, il repensa aux jours heureux avec son ami, sur Chiriya. Ian et lui étaient si proches, en ce temps-là. Puis les Norukai avaient tout gâché.

Le champion d'Ildakar, si dur et amer qu'il fût, devait avoir encore en lui des vestiges de cette amitié. Le défi, pour Bannon, c'était de les exhumer. Pour ça, il lui fallait l'aide de notables de la ville. S'ils demandaient la libération d'un esclave – surtout le champion tant admiré – Nicci et Nathan n'auraient aucun poids…

Conscient qu'il devait s'acharner coûte que coûte, Bannon repensa au trio d'oisifs. À force de tourner en rond, comme ça, il se sentait aussi piégé que les gladiateurs, dans leurs cellules.

Le regard rivé sur Bannon, Amos eut un rictus glaçant.

— Si tu veux qu'on t'aide, pour le champion, viens avec nous. On va tenter de trouver Ivan, le dresseur en chef. Il écoutera ta requête avec un grand plaisir.

— Sans blague ? s'écria Bannon, plein d'espoir.

Croire Amos n'était jamais très malin, il avait payé pour le savoir, mais pour une âme privée d'espérance, le moindre rayon de soleil passait pour une explosion de lumière…

Sur Chiriya, il imaginait un monde où la solidarité régnait, la bienveillance et la bonne volonté balayant les ténèbres et évitant les bains de sang.

Une vision grotesque, il le savait désormais. Comme le lui avait démontré Nicci, son idéalisme était un pansement sur des souvenirs encore à vif. Certes, mais avec le temps, ses plaies avaient cicatrisé et il se sentait plus fort que jamais.

Une force qu'il allait devoir mettre au service de Ian.

— Oui, je viendrai avec vous.

Ivan terrifiait Banon, mais ça ne l'empêcherait pas de plaider la cause du champion.

— Tu ne seras pas déçu, dit Jed.

Comme lui, Amos et Brock eurent un sourire moqueur.

Un banal escrimeur dépourvu du don était une proie idéale pour

leurs mauvais tours. Ces types ne le respectaient pas, et il le leur rendait bien. Mais comme Nathan, forcé de coller aux basques d'André, il avait besoin d'eux, au moins jusqu'à ce qu'il ait trouvé une meilleure solution ou des protecteurs plus puissants.

Ignorant la foule qui grouillait dans les rues, le quatuor gagna la basse ville.

— On va à l'arène ? J'ai vu les cages où le dresseur en chef garde ses animaux…

— Non, répondit Jed, aujourd'hui, il sera au grand marché… Suis-nous et fais-nous confiance.

Sur une des places que le petit groupe traversa, la foule se révéla particulièrement diserte et d'humeur joyeuse. Qu'on était loin du marché aux esclaves, souillé de sang et hanté par des spectres en larmes jusqu'à la fin des temps…

Alors qu'il rêvait d'une sorte de foire où se côtoieraient des fermiers fiers d'avoir su utiliser chaque pouce carré de terre fertile, des producteurs d'olives campés derrière leurs grandes jarres et des viticulteurs offrant des dégustations gratuites pour appâter le client, Bannon dut vite déchanter.

Ses « amis » ne le conduisaient pas vers un tel endroit.

En échangeant des plaisanteries incompréhensibles pour leur invité, ils se dirigèrent vers un secteur de la ville où de grands entrepôts voisinaient avec des enclos géants.

Avant de capter la puanteur ambiante, Bannon entendit les cris et les grognements de détresse d'une multitude d'animaux.

Pinçant les narines, il tenta d'échapper à un mélange de relents de fumier, de vieille urine, de sang pas encore séché et de peur primale.

— En milieu de semaine, dit Amos, Ivan fait presque toujours un tour aux abattoirs. À vil prix, il achète des entrailles de yaxen pour ses animaux de combat. Les bas morceaux restants, grossièrement hachés, servent en principe à nourrir les esclaves…

Bannon crut un instant qu'il allait vomir.

Suivant leur berger, des colonnes de yaxen cheminaient mornement vers les enclos. Les bêtes qui s'y trouvaient déjà, impitoyablement aiguillonnées, avançaient malgré elles vers les grandes portes des abattoirs. Malgré les cornes qui se dressaient sur leur front, les yaxen ressemblaient trop à des êtres humains pour que ce spectacle soit longtemps soutenable.

Dans leurs yeux, Bannon lut une imploration muette. Ils le suppliaient de venir à leur secours, mais qu'aurait-il pu faire, seul contre tous ?

Des abattoirs montaient le bruit sourd des masses, les cris étranglés des bêtes et le cliquetis omniprésent des couteaux et des lames de scie. En jetant un coup d'œil entre les planches souvent disjointes, on

devait avoir un aperçu « inoubliable » sur cet antre de la mort.

Son tablier de cuir rouge de sang, un colosse aux bras nus sortit du bâtiment. Un foulard également souillé couvrant sa bouche et son nez, il brandissait une massue hérissée d'une pique de fer. Entrant dans l'enclos, il saisit un des yaxen par les cornes et l'entraîna avec lui. Désespérée, la bête résista, mais le boucher était bien trop fort pour elle…

Dans son pourpoint en peau de panthère, accoudé à la clôture de l'enclos, Ivan conversait avec un type en tunique de soie – un noble, probablement, mais tout aussi couvert de sang frais que le boucher. Après qu'Ivan lui eut donné une bourse pansue, des esclaves vinrent chercher plusieurs tonneaux remplis de tripes et de lambeaux de peau encore garnis de gras.

Sans trop approcher de ces ignominies, Ivan fit signe aux esclaves de charger un chariot. Quand deux d'entre eux faillirent renverser un tonneau, il rugit :

— N'allez pas tacher mon gilet, tas de crétins ! Je ne veux pas devoir tuer une nouvelle panthère pour récupérer sa peau.

Quand un nouveau bruit sourd retentit dans les abattoirs, aussitôt suivi par le son mat d'un corps qui s'écroule, Bannon grimaça de dégoût.

— Dresseur en chef, dit Amos, nous venons vous voir au nom de notre ami.

Ivan congédia d'un geste son interlocuteur et se tourna vers les jeunes gens. Avisant Bannon, il fronça les sourcils.

— Je le connais, celui-là… Que me veut-il ?

— Je… J'ai… eh bien, vous pourriez peut-être m'aider.

— T'aider ?

Le dresseur en chef eut le même genre de rire qu'un sale type qui vient de voir une vieille femme trébucher et s'étaler.

— Avant que je t'écoute, tu dois me convaincre que tu n'es pas un déchet d'humanité. En jouant avec mes animaux, peut-être… Oui, c'est une bonne idée, ça ! Tu sais te battre ? Dans ce cas, tu pourrais travailler avec mes apprentis.

— Me battre, oui, c'est dans mes cordes… (Bannon regretta de ne pas avoir emporté Solide.) Mais je suis venu vous parler de l'arène. Le champion, mon ami Ian, a grandi avec moi, puis des Norukai…

Quand il vit approcher trois esclavagistes, les mots se fanèrent dans la gorge de Bannon. Avec deux de ses hommes, le capitaine Kor se dirigeait vers les abattoirs.

— Douce Mère la Mer, murmura le jeune escrimeur quand il eut retrouvé sa voix, que font-ils ici, ces salauds ? L'odeur du sang a dû les attirer…

Ivan inspira à fond, comme s'il humait le vent du large.

— Un parfum grisant, pas vrai ?

Kor, Yorik et Lars se campèrent face au dresseur. Comparé à eux, il aurait presque pu passer pour un bel homme…

— C'est donc la source de cette viande délicieuse, dit le capitaine. Je viens en acheter pour notre départ, qui ne devrait plus tarder.

Furieux, Bannon songea que les esclavagistes reviendraient bientôt avec une nouvelle « cargaison » de chair humaine.

Le noble couvert de sang accourut et s'adressa à Kor :

— Je peux vous arranger ça, capitaine. Comme vous le voyez, la viande est très fraîche et certains de nos bouchers, détenteurs du don, lui jetteront un sort de préservation pour qu'elle le reste jusqu'à votre arrivée chez vous.

Lars et Yorik semblèrent apprécier l'attention – pour autant qu'on pouvait lire quoi que ce soit sur leur visage mutilé.

— Avec un supplément, pourrons-nous abattre les bêtes nous-mêmes ?

— Bien entendu ! Nous avons tous les outils nécessaires.

— Inutile, nos armes feront l'affaire, répondit Kor.

— Il nous faut plus de vin, dit Yorik. Je me demande ce qui est arrivé à Dar. Il devait s'en occuper…

Kor riva les yeux sur Ivan.

— Notre compagnon est introuvable depuis hier. Avant de repartir, nous devons le récupérer.

Devant les trois esclavagistes, Bannon sentit le sang bouillir dans ses veines. Si ces chiens ne l'avaient pas enlevé, il n'aurait pas eu besoin d'implorer qu'Ildakar rende sa liberté à Ian. Et toutes les années de souffrance de son ami…

Oubliant Amos et les deux autres, Bannon serra les poings. Les Norukai le révulsaient. Pas seulement à cause de Ian, mais aussi des pauvres esclaves, au marché, et du comportement de Kor avec Mélodie, au bordel…

Dominé par la colère, il ne put plus se contenir.

— Votre ami devrait être facile à trouver, avec sa sale gueule de Norukai !

Surpris par cette insulte, les trois esclavagistes se retournèrent.

— Sauf si quelqu'un l'a égorgé puis jeté du haut de la falaise, continua Bannon. Si des poissons morts flottent à la surface du fleuve, on saura quel poison les a tués.

Alors que Lars et Yorik portaient la main à leur arme, Kor regarda Amos, l'air méprisant.

— Pourquoi supportes-tu ce miteux malpoli ? C'est ça, l'hospitalité d'Ildakar, après la livraison d'une précieuse marchandise ?

— Bannon Farmer ne parle pas au nom du conseil, s'empressa de dire Amos. Ici, il n'est qu'un invité, comme vous.

— Un invité de déshonneur, lâcha Lars.

— J'ai plus d'honneur que tous les Norukai réunis ! explosa Bannon, proche de la transe qui le saisissait parfois durant un combat. Comment pouvez-vous seulement en parler, tas de vermines ?

La main du jeune escrimeur vola vers son épée, qu'il ne portait hélas pas.

Tout aussi furieux, Yorik cracha au visage du compagnon de Nicci et de Nathan.

Comme un carreau d'arbalète, Bannon bondit en avant et donna libre cours à sa fureur. Des deux poings, il chercha à faire exploser la sale gueule de l'esclavagiste, mais celui-ci esquiva puis riposta, touchant sa cible à la tempe. Un instant sonné, Bannon encaissa un direct au menton.

Tout contrôle jeté aux orties, le jeune homme se déchaîna.

Kor et Lars entrant dans le jeu, il fut bientôt submergé et battu comme plâtre. Malgré sa résistance, les Norukai le jetèrent au sol et le bombardèrent de coups de pied et de poing. Bientôt, ses cris de douleur parvinrent à couvrir ceux des yaxen qu'on conduisait à la mort.

Sous les coups répétés, le jeune escrimeur sentit ses côtes céder. Le souffle court, il continua à lutter, profitant de sa position pour décocher des ruades.

Dans un coin de sa tête, il repensa aux voyous qui l'avaient détroussé, dans une ruelle de Tanimura. Sans l'intervention de Nicci, ils l'auraient sûrement laissé pour mort.

Aujourd'hui, la belle magicienne ne volerait pas à son secours. Et rien n'arrêterait les brutes qui le tabassaient.

Rien ? Eh bien, il se trompait, puisque ses soi-disant amis finirent par s'interposer, interrompant le massacre.

À travers un brouillard, Bannon vit que le dresseur en chef le regardait avec mépris.

— Ce rebut d'humanité a insulté les Norukai, grogna le capitaine Kor. Il doit être châtié.

— Il a l'air assez châtié comme ça, dit Brock. Ou voulez-vous qu'on vous laisse quelques minutes de plus avec lui ?

— Au nom de la sovrena et du sorcier en chef, intervint Amos, je vous promets qu'il ne s'en tirera pas comme ça. C'est un invité, certes, mais bien moins précieux que les Norukai. Nous trouverons une punition adéquate…

— Il se prend pour un combattant, dit Ivan. Confiez-le-moi. Adessa sera ravi de l'utiliser – au pire, pour entraîner ses guerriers. Et s'il n'en est pas capable, mes fauves le dévoreront.

Le dresseur appela des esclaves qui soulevèrent Bannon du sol – sans ménagement, bien entendu – et l'emportèrent.

— Non…, gémit-il. (Tournant péniblement la tête, il croisa le regard d'Amos, qui semblait très content de lui-même.) Aide-moi…

Le jeune noble ne bougea pas.

— Préviens Nicci et Nathan ! S'ils sont informés, ils interviendront.

Très calme, Amos croisa les bras.

— Bien sûr, mon ami… Ne t'inquiète pas. Nous résoudrons ce problème…

La tête tournant comme une toupie, Bannon lutta pour rester conscient… et perdit la bataille. Juste avant de sombrer dans le néant, il vit Amos, Jerk et Brock se détourner après avoir échangé un regard entendu avec le dresseur en chef.

Chapitre 40

Alors que des nuages s'accumulaient dans le ciel, les sorciers d'Ildakar préparaient la réactivation du linceul. Prévu pour dans deux jours, le rituel coûterait la vie à douze esclaves récemment livrés par les Norukai.

Nicci avait la ferme intention d'empêcher tout ça.

Sur le chemin de la tour du Pouvoir, alors qu'il revenait du studio avec André, Nathan se heurtait comme d'habitude à un mur.

— Tu as besoin d'un cœur de sorcier, certes, mais je n'en ai pas à te donner… Sois patient, et un jour, ça viendra. Nous ne manquons pas de temps, pas vrai ?

— Si vous relevez le linceul, nous serons tous piégés ici…

André ne cacha pas sa surprise.

— Piégés ? Ne doit-on pas plutôt dire « protégés » ? Tu as une bien sombre vision des choses, mon ami. Sous le linceul de l'éternité, plus rien au monde ne te menacera.

Plongée dans ses pensées, Nicci arriva en même temps que les deux hommes devant l'entrée de la salle du Pouvoir. La nuit, elle était de nouveau sortie avec l'espoir de contacter des partisans de Masque-Miroir. En vain, hélas…

Comme de l'eau dans un grand chaudron, la colère frémissait partout dans les rues d'Ildakar, annonçant une ébullition imminente. De toute évidence, les rebelles préparaient quelque chose, et la magicienne voulait absolument en être. Avec son don, elle pourrait faire la différence.

Masque-Miroir et ses porte-parole l'observaient sûrement, mais sans établir le contact.

Jagang, son ancien maître, était capable de sacrifier des milliers de fantassins pour obtenir des victoires qui semblaient sans importance… Mais à force de s'additionner, ces petits succès devenaient de fabuleux triomphes. Considérant la puissance du linceul et du sort de pétrification, on ne pouvait pas avoir de doutes sur la force des sorciers d'Ildakar. Cela dit, nul n'était invincible. La preuve ? Nicci avait fini par tuer l'empereur Jagang…

Si elle jouait finement la partie, Masque-Miroir se révélant le chef éclairé qu'elle espérait, Ildakar finirait par ouvrir les yeux sur ses

propres erreurs.

Sans se soucier des gardes et en se bousculant joyeusement, le capitaine Kor et deux de ses compagnons firent irruption dans la salle du Pouvoir. Comme toujours, Kor ne s'inclina pas devant les dirigeants de la cité.

— Nous allons partir, annonça-t-il. Après livraison par le monte-charge, la viande et le vin que nous avons achetés sont à l'abri dans nos cales. Pressés de rentrer, les marins ne tiennent plus en place. Pour nous, Ildakar est trop chichiteuse, même dans ses pires bas-fonds. Chaque jour, nous nous ramollissons…

— Eh bien, dit Maxime, merci pour la livraison, et si vous revenez un jour, nous…

— Ildakar ne sera peut-être plus là ! coupa Thora. Une fois le linceul relevé, nous nous efforcerons de le rendre permanent, afin de retrouver la paix. Notre belle société a souffert de ses contacts avec l'extérieur. Le linceul en place, nous aurons des siècles pour traquer Masque-Miroir et abattre ses partisans. Comme des cafards cachés sous une pierre qu'on vient de retourner, ils n'auront nulle part où aller.

Les trois Norukai ricanèrent.

— Si vous disparaissez, dit Kor, nous ne vous regretterons pas. Le roi Calvaire aimerait découvrir cette ville, mais il se remettra de sa frustration.

— Sinon, il devra vivre très vieux pour en être libéré…, siffla Thora.

— L'ennui, reprit Kor, c'est qu'un de mes hommes est manquant. Dar reste introuvable depuis deux jours. Où est-il ?

— Par la barbe du Gardien, grogna Maxime, comment pourrions-nous le savoir ? D'après ce qu'on dit, il fréquentait volontiers les bordels. Pourquoi ne cherchez-vous pas dans les *dacha* et autour ? Il est peut-être ivre mort au fond d'une venelle. Lors des banquets, il ne crachait pas sur le vin de sang.

— Et s'il avait été égorgé par des voleurs ? lança Kor.

Thora s'en empourpra d'indignation.

— Ce que vous avancez m'offense beaucoup. Dans notre ville, une chose pareille ne peut pas arriver. Le vol et le meurtre sont inconnus chez nous. Ici, tout le monde est heureux et pacifique.

Malgré la véhémence de la sovrena, les trois Norukai ricanèrent.

— C'est à croire que tu n'es jamais sortie de ta tour, dirigeante. Partout, il y a des mécontents qu'il convient de mater.

— Pas à Ildakar ! s'écria Thora.

— Ton doux capitaine Avery ne serait sûrement pas de cet avis, très chère, railla Maxime.

Nicci choisit cet instant pour intervenir :

— Si ce Dar était assez idiot et faible pour succomber contre de

petits voyous des rues, il n'avait peut-être rien d'un vrai Norukai.

Le capitaine Kor se tourna vers la magicienne, la foudroya du regard puis éclata de rire. Après une brève hésitation, ses compatriotes l'imitèrent.

— La jolie magicienne parle d'or, dit Kor quand il eut repris son sérieux. Très bien, oublions ce type. Il sera facile à remplacer. Nos bateaux sont chargés, et il est temps de partir. Peut-être reverrons-nous un jour Ildakar et peut-être pas. Dans les deux cas, ça m'ira très bien…

Après un dernier regard pour le conseil, le capitaine se détourna et ses séides l'imitèrent.

Un peu plus tard, Nicci et Nathan allèrent sonder l'à-pic qui donnait sur le fleuve Chasse-Corbeau. Bannon brillant par son absence depuis la veille, il devait traîner avec ses douteux amis.

Sous la lumière rouge du soleil couchant, les deux navires à la voilure bleu nuit s'éloignaient déjà en direction de l'océan. S'ils quittaient Ildakar, ils ne la laissaient sûrement pas en paix…

Chapitre 41

Très loin d'Ildakar, dans un environnement hostile, Renn se sentait de plus en plus perdu et impuissant. Perdant davantage confiance à chaque nouvelle journée d'errance, il utilisait son don pour se calmer et reprendre un peu espoir.

Depuis le départ, le capitaine Trevor et ses dix hommes ouvraient fièrement la marche, mais ils étaient sûrement aussi perdus que le sorcier.

L'expédition avait quitté la ville en fanfare, des étendards aux armes d'Ildakar battant au vent.

Même si la première défaillance du linceul remontait à une dizaine d'années, après quelque chose comme quinze siècles d'activation continue, les habitants d'Ildakar avaient depuis frayé avec des voyageurs occasionnels et quelques aventuriers. Des visiteurs venaient aussi des villes du Nord – très rarement, cependant – et il y avait bien entendu les Norukai, des partenaires commerciaux de la première importance…

En revanche, très peu de citadins s'étaient aventurés loin de la ville. Heureux dans leur utopie, ils ne voyaient pas la nécessité de s'intéresser à ce qui se passait ailleurs. Chaque fois que le linceul s'abaissait, des dizaines d'esclaves en profitaient pour s'évader, mais très peu étaient en mesure de survivre dans la nature. Sur la plaine, on avait retrouvé pas mal de cadavres ou d'agonisants. Bien sûr, certains fugitifs devaient finir par s'en sortir – surtout depuis que Masque-Miroir s'en était mêlé –, mais selon la version officielle, aucun évadé n'avait survécu. Du coup, personne ne se donnait la peine de traquer les fuyards.

Quant au *duma*, il n'avait tout simplement pas une once d'intérêt pour le monde extérieur. Habituée à vivre en autarcie, la ville ne demandait rien à personne, et sa population n'éprouvait aucun désir de découvrir le reste de l'univers. Sur ce plan, Renn n'était pas différent de ses concitoyens.

Même si ça n'était pas facile à admettre, les sorciers, en réalité, redoutaient ce que le vaste monde risquait de leur réserver. Pour se convaincre qu'ils n'avaient pas tort, un coup d'œil sur les soldats pétrifiés d'Utros suffisait.

Et voilà que Renn venait d'être envoyé en mission pour trouver

une hypothétique bibliothèque magique.

Surplomb du Monde…

— Une folie…, marmonna le sorcier ventripotent.

Si ce n'était pas son premier désaccord avec les autres membres du conseil, il n'en était jamais arrivé au point de Lani, quelques siècles plus tôt. Authentique dissidente, cette femme avait fini pétrifiée dans la salle du Pouvoir – un avertissement pour d'éventuels émules.

Un destin qui ne serait pas celui de Renn…

À dire vrai, il n'avait jamais vraiment voulu intégrer le *duma*, parce qu'il n'avait pas la passion du pouvoir séculier. En revanche, il adorait le luxe : le plus grand jardin, les plus somptueuses statues, la plus belle villa, les meubles les plus fins, les meilleurs cuisiniers, les tenues les plus seyantes, les esclaves efficaces et dociles à souhait…

Contraint de chasser une mouche attirée par son front en sueur, Renn mesura à quel point il avait le mal du pays.

Avec un soupir, il regarda derrière lui. Hélas, il n'apercevait même plus Ildakar. Comment pouvait-on en être aussi loin ? Parfois, il doutait d'y retourner un jour. Au fond, cette quête absurde était peut-être un prétexte pour l'éloigner puis lui interdire tout retour en réactivant le linceul. Un plan pervers digne de la sovrena et du sorcier en chef…

Si c'était ça, il n'y avait rien à faire…

Renn avança en flanquant de grands coups de pied rageurs dans les chardons qu'un garde fauchait avec son épée pour lui ouvrir le chemin.

— Surplomb du Monde doit être au-delà de cette butte, dit Trevor.

À force d'avaler de la poussière, il avait la voix rauque, mais il s'efforçait d'y mettre de l'énergie et de l'enthousiasme – sans doute pour se convaincre lui-même. Comme Renn, il rêvait de rentrer chez lui, mais les ordres étaient les ordres.

— Cela dit, Kol Adair aurait dû être très près d'Ildakar, et on a voyagé pendant une éternité.

— Cinq jours, précisa Renn. J'ai tout noté…

Dans la plaine, ils avaient traversé des rangées et des rangées de soldats pétrifiés par le sort de Maxime.

Renn se souvenait encore de ce jour, quinze siècles plus tôt. Encore jeune homme à l'époque, il avait été révulsé par la quantité de sang requise pour lancer le sortilège. Des dizaines de milliers d'exécutions, dans une atmosphère de folie…

Plus tard, les sorciers avaient généré le linceul originel, pour isoler Ildakar du monde et de l'histoire. Presque aussi coûteux en sang, ce sort majeur avait altéré le cours du temps en ville – ou l'avait désynchronisé du reste du monde, si on préférait présenter les choses ainsi.

Renn frissonna malgré la chaleur. Ces questions-là le dépassaient, surtout quand son seul désir était de rentrer à la maison. Autour de lui, les montagnes déchiquetées semblaient devenir de plus en plus menaçantes, et son courage s'effilochait. D'autant plus qu'une voix intérieure lui criait que le voyage était loin d'être terminé.

Après avoir gravi la butte, la petite colonne descendit jusqu'à une vallée encaissée. Là, elle trouva les vestiges d'une ancienne voie pavée qui la conduisit dans de nouvelles montagnes, plus hautes encore que les précédentes.

Sur un plateau, les voyageurs s'arrêtèrent pour contempler un étrange spectacle. Trois têtes de Norukai fichées sur des piques, une pancarte portant en écriture runique d'Ildakar un avertissement limpide :

« Libérez les esclaves d'Ildakar ! Voici le sort qui attend tous ceux qui font commerce de vies humaines. »

Renn sursauta tandis que Trevor et ses hommes conversaient à voix basse.

— Masque-Miroir et ses rebelles sont venus jusqu'ici…

Le teint grisâtre, Trevor s'essuya la bouche d'un revers de la main, comme s'il venait de ravaler un flot de bile.

— Ils ont charcuté mon ami Kerry, allant jusqu'à lui arracher les yeux… Mais ça… Un avertissement, si loin d'Ildakar ? Je n'arrive pas à y croire.

— Les Norukai sont ambitieux, dit Renn, en quête d'une explication. Ils ont peut-être eu l'intention de venir de l'intérieur des terres, et pas seulement par le fleuve.

— Les Norukai ne sont pas si dangereux que ça, dit Trevor.

Hésitant, il ajouta :

— N'est-ce pas ? Leur empire n'est pas si grand ?

Renn mobilisa tout son courage. Devant ces hommes, il devait s'affirmer comme le véritable chef. Un sorcier digne de ce nom.

— Je n'en sais rien, et ça n'a aucune importance. Si nous nous approprions les trésors de Surplomb du Monde pour les rapporter à Ildakar, nous serons à l'abri de tout sous le linceul.

La gorge sèche, Renn dut s'y prendre à deux fois pour ajouter :

— Enlevez ces têtes de là. Pas question de concéder une victoire aux rebelles, même symbolique.

Trevor et deux gardes renversèrent les piques, libérant les têtes et désactivant le sort de préservation. En un clin d'œil, la chair déjà pourrissante vira au noir puis commença à fondre – comme les yeux, qui coulèrent hors de leurs orbites. Les cheveux se détachèrent des crânes, et une puanteur infernale monta aux narines des voyageurs.

Renn s'efforça de cacher sa nausée.

— Je n'ai jamais aimé les Norukai, et savoir que plusieurs ont perdu la tête – si j'ose dire – ne me brisera sûrement pas le cœur. (Il regarda Trevor.) À vrai dire, je préférerais que les tueurs de Masque-Miroir s'en prennent aux esclavagistes, plutôt qu'à d'innocents citoyens comme ce pauvre Kerry. Le monde en deviendrait plus fréquentable…

Requinqué par sa petite plaisanterie sur les « têtes perdues », Renn leva un bras martial.

— En avant, direction les montagnes. Trouvons Surplomb du Monde sans tarder, histoire de rentrer vite chez nous.

— Un bon programme, approuva Trevor. (Ses hommes hochèrent la tête.) On ne doit plus être très loin. Si on considère la distance que nous avons déjà parcourue…

En bons militaires, les gardes se sentirent rassurés par la tranquille certitude de leur chef. Bien qu'il ne soit pas dupe, Renn décida de les imiter.

La nuit venue, les voyageurs décidèrent de camper à l'abri d'une saillie rocheuse.

Encore quelques jours, tout au plus, pensa Renn en essayant de trouver le sommeil sur le sol dur et pas si chaud que ça. *C'est presque terminé.*

Le lendemain, la colonne reprit sa route, toujours en quête des trésors magiques de Surplomb du Monde.

Chapitre 42

Sans les Norukai, partis le soir même, la nuit semblait plus calme et plus amicale. Pourtant, Nicci ne parvenait pas à trouver le sommeil. Les pensées de Mrra, transmises par le lien, la tenaient éveillée, et des idées tournaient en boucle dans son esprit.

Couchée dans son lit confortable, entre des draps presque trop doux, elle regardait le plafond, l'oreille attirée par le bruissement des rideaux de la fenêtre. Dehors, la brise devait être agréablement fraîche…

Mrra était omniprésente dans les pensées de la magicienne. Même si elle ne l'avait plus vue depuis des jours, elle savait que sa sœur d'élection arpentait les rues sans jamais s'éloigner des ombres.

Mrra ne la quitterait pas, quoi qu'il arrive.

Perdant patience, Nicci se leva, s'habilla en silence, secoua sa longue chevelure blonde, enfila ses bottes et les laça. Puis elle traversa la villa, certaine que la panthère était quelque part dans les rues.

Inquiète pour Mrra, la magicienne aurait voulu qu'elle quitte la ville. Même si la panthère ne la comprenait pas toujours très bien, il y aurait certainement moyen de lui communiquer le message.

Mrra n'avait rien à faire ici. Nicci non plus, mais elle ne pouvait pas encore partir.

La panthère, elle, aurait dû chasser dans la plaine, libre et insouciante.

Passant devant la chambre obscure de Bannon, Nicci y jeta un coup d'œil et vit que son ami n'y dormait pas. En fait, il n'était pas revenu à la villa depuis un jour, voire deux. Où pouvait-il être ? Avec Amos, Jed et Brock, sans doute. Même si la magicienne n'aimait pas beaucoup ces garçons – un euphémisme –, Bannon avait le droit de faire ses propres expériences, et tant pis s'il se brûlait les ailes. Malgré la fausse promesse d'Amos, il n'avait convaincu personne de l'aider à libérer Ian.

En soi, ça n'avait guère d'importance. Si elle réussissait à révolutionner Ildakar puis à libérer tous les esclaves, le problème de Ian serait réglé.

Aucune lumière ne filtrait de la chambre du vieux sorcier. Un instant, Nicci songea à le réveiller pour qu'il l'aide à chercher Mrra, mais elle y renonça. Vu la nature du lien entre la panthère et elle, mieux valait qu'elle soit seule.

Marchant avec une grâce féline, la magicienne descendit vers la basse ville. Dans des ruelles, elle aperçut les yeux jaunes de chats domestiques qui l'observaient en silence.

Très vite, elle capta la présence de Mrra – sous la forme d'une explosion de joie. Levant la tête pour étudier un arbre fruitier aux branches lestées de fleurs, elle s'avisa, stupéfiée, que la panthère était perchée tout en haut.

Sautant souplement, Mrra atterrit devant sa sœur humaine – sans un bruit, bien entendu – puis se frotta contre ses jambes en ronronnant.

— Mrra, je suis si contente de te revoir ! Mais tu ne devrais pas être là, même si j'adore te caresser la tête et te gratter derrière les oreilles. Il faut que tu sortes d'Ildakar.

La panthère du désert grogna mais ne bougea pas.

Entendant du bruit sur un toit, Nicci leva les yeux et vit qu'un chat en descendait le long de la gouttière, puis s'engouffrait dans une venelle obscure.

— Ce n'est pas un endroit pour toi…, souffla la magicienne, le visage proche des naseaux chauds et humides de sa sœur féline. C'est très dangereux ! Je sais que tu restes ici pour moi, mais c'est une erreur. Ildakar est un piège pour toi !

Nicci enlaça la panthère, puis elle la repoussa doucement.

— File ! Quitte la ville avant le lever du soleil. Je veux te savoir libre. Avec tout ce que j'ai à faire ici, m'inquiéter pour toi n'est pas raisonnable.

Mrra s'arrima au sol, inébranlable.

— Si seulement tu me comprenais… Je refuse que tu te fasses capturer ! Allons, tu n'as pas oublié ce que t'ont infligé le dresseur et ses assistants ? Dans l'arène, tu as déjà combattu !

À contrecœur, Mrra se détourna, la queue zébrant nerveusement l'air.

— Nathan, Bannon et moi, nous partirons dès que possible. Mais pour l'instant, il faut que nous restions.

Mrra s'immobilisa, se retourna et regarda sa sœur humaine.

— S'il te plaît, file !

La panthère feula doucement – une réaction sans ambiguïté. Tant que la magicienne serait en ville, pas question qu'elle en parte.

Nicci dut capituler.

— Très bien, n'en fais qu'à ta tête ! Mais au moins, évite la capture. Cache-toi bien le jour et ne sors que la nuit.

» Et si tu vois Bannon, veille sur lui J'ai bien peur qu'il se soit encore fourré dans la mouise.

Nicci se leva et lissa sa robe noire.

— Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

Mrra leva la tête, agita de nouveau la queue, grogna une dernière fois, se retourna, bondit et disparut dans la nuit.

Avec un peu de chance, il ne lui arriverait rien. Comme aux trois humains, s'ils étaient eux aussi veinards.

Chapitre 43

La lumière qui filtrait des barreaux de la cellule blessait les yeux de Bannon. Rien de bien terrible, pour quelqu'un qui avait mal partout. *Absolument* partout.

Avec un grognement, le jeune escrimeur tourna la tête vers le mur le plus proche. Dessus, il crut distinguer des entailles, comme si quelqu'un l'avait gratté avec des doigts pleins de sang.

Deux bougies brûlant sur leur support mural, le plafond portait des traces de suie. Dans le couloir, des torches projetaient des ombres dansantes à travers les barreaux de la porte.

Dans un coin, Bannon remarqua une paillasse. Pourtant, il était recroquevillé sur le sol, là où on l'avait jeté comme un pantin désarticulé.

Après avoir provoqué les Norukai, se souvint-il, il les avait affrontés… pour recevoir la correction de sa vie. À certains moments, quand la rage le submergeait, il devenait plus dévastateur qu'un cyclone, mais son attaque contre Kor, Yorik et Lars aurait mérité le premier prix de stupidité et de mauvaise improvisation. Hélas, il n'avait pas pu se retenir. Solide au poing, il aurait éventré les trois esclavagistes, mais à mains nues, il n'avait pas fait le poids. Habitués à s'en prendre aux plus faibles qu'eux, les Norukai, faisant fi de l'honneur, s'étaient acharnés sur lui à trois contre un, et il avait bien entendu été battu à plate couture.

Une cuisante défaite…

Non sans gémir, le jeune homme réussit à se redresser un peu. Un instant, il crut qu'on l'avait mis en prison, quelque part en ville, mais les voix féminines qu'il entendit sur fond de cliquetis métalliques lui apprirent qu'il n'en était rien. Sous l'œil attentif des Mora-Zith, des gladiateurs s'entraînaient en criant de temps en temps.

Dès qu'il eut réussi à se mettre à genoux, Bannon prit une grande inspiration, s'accrocha aux barreaux et se releva.

Dans cette position, il put voir clairement les fosses d'entraînement. Délicatement, il palpa ses côtes fêlées et grimaça quand la douleur se répercuta dans tous ses os. Entre ses dents, il maudit Kor et ses deux sbires, puis se tança lui-même d'avoir perdu contre eux. Il aurait voulu voir la tête de ces chiens rouler dans la poussière, puis leur corps s'écrouler comme celui d'un pauvre yaxen livré à la fureur d'un boucher.

Mais pour ça, il aurait fallu qu'il ait Solide.

Dans les fosses, les gladiateurs combattaient torse nu, la lumière des torches se reflétant sur leur peau huilée.

Deux Mora-Zith, sinistres, leur lançaient des critiques acerbes.

Au bout du couloir, dans la rangée de cellules d'en face, Bannon aperçut la porte d'une geôle « de luxe » qu'il avait déjà vue.

C'est celle de Ian !

— Douce Mère la Mer !

Serrant plus fort les barreaux, Bannon inspira à fond – et constata que sa poitrine lui faisait un mal de chien.

— Ian, tu es là ? appela-t-il quand même d'une voix coassante.

Deux silhouettes bougèrent dans le fief de son ami.

La cellule du champion…

De là où il était, Bannon ne pouvait distinguer les détails. Il attendit, et eut enfin quelqu'un dans son champ de vision.

Adessa, la chef des Mora-Zith chargée de l'entraînement des gladiateurs. Torse nu, elle arborait de petits seins qui semblaient très durs, comme si les muscles, chez elle, avaient pris le dessus sur les courbes féminines. Fièrement dressés, ses tétons ressemblaient à des armes.

Sans se soucier qu'on la regarde, Adessa remit lentement la bande de cuir qui voilait sa poitrine.

Le torse couvert de cicatrices et le regard d'acier, Ian apparut près de sa compagne. Lustré de sueur, il donnait l'impression de sortir d'un combat.

— Ian ! Ian, je suis ici !

Le champion tourna la tête et son regard froid glissa sur Bannon comme s'il n'était pas là.

Alors que Ian disparaissait de la vue du jeune escrimeur, Adessa poussa la porte de la cellule et sortit.

Une porte même pas verrouillée, constata Bannon, abasourdi. Apparemment, son ami et les autres gladiateurs étaient des « prisonniers » volontaires fascinés par le cycle entraînement-récompense-punition…

C'était cohérent avec la réaction de Ian, quand ils s'étaient brièvement parlé.

Ces combattants étaient-ils endoctrinés ou n'avaient-ils plus leurs esprits à force de recevoir des coups sur la tête ? Avaient-ils oublié la liberté ?

Dans les fosses, les gladiateurs continuaient à se battre en silence. Quand ils criaient, c'était de rage, jamais de douleur, même après avoir reçu les pires coups.

Avec la grâce d'une lionne prête à attaquer, Adessa sortit de la cellule du champion, traversa le couloir et vint se camper devant la

geôle bien plus modeste de Bannon.

Le jeune escrimeur tenta de ne pas broncher, mais soutenir le regard de la Mora-Zith lui flanqua des jambes en coton. Quand il eut un peu reculé, Adessa ouvrit la porte avec sa clé et la poussa.

— Tu es conscient et toujours vivant – pour l'instant. Dis-moi, Bannon Farmer, vaux-tu la peine que je te consacre du temps ?

Cette femme, pensa Bannon, était une sauvage, exactement comme son défunt père. Même si son cœur battait la chamade, voilà beau temps qu'il n'avait plus peur des brutes. Au bout du compte, il s'était dressé face à son père, mais s'il l'avait fait plus tôt, sa vie et celle de sa mère auraient pu être très différentes.

— Je suis un invité, ici. Nathan et Nicci, mes amis, viendront me libérer.

— Tes amis sont des faibles et ils n'ont aucune influence à Ildakar.

Bannon se souvint des victoires de Nicci sur le Buveur de Vie et cette folle de Victoria. Il revit Nathan tailler en pièces des Selka ou des hommes-poussière du désert…

— Mes amis ne sont pas faibles et ils ont un grand pouvoir.

— Pas celui qui compte, mon gars !

— Alors, c'est Amos qui viendra à mon secours… (Autant faire semblant d'y croire, au point où en était Bannon.) C'est le fils de Thora et Maxime…

— Et qui t'a envoyé ici, selon toi ? demanda Adessa avec un sourire carnassier.

Accablé, Bannon se laissa tomber sur la paillasse. Adessa ne mentait pas, ça tombait sous le sens. Conclusion : personne ne l'aiderait. Finissant par remarquer son absence, Nicci et Nathan se lanceraient à sa recherche – s'ils vivaient assez longtemps pour ça.

— Je voulais simplement libérer Ian.

— Il est déjà libre, espèce de crétin ! Ian fait ce qu'il aime, et il mourra dans l'arène. En attendant, il est mon amant. Quel homme peut être plus libre que ça ?

Sur la peau d'Adessa, il n'y avait pas un pouce carré de libre. Un vrai grimoire ambulant, couvert de runes défensives acquises au prix de la douleur. Plus que la puissance brute de cette femme, c'étaient sa fureur rentrée et sa férocité aux connotations sexuelles qui intimidaient Bannon.

— Comment es-tu devenue ainsi ? demanda-t-il.

— Je suis une Mora-Zith – le fruit d'une formation parfaite et d'un entraînement sans égal. Parmi mes semblables, je suis la meilleure et je prends très à cœur mon devoir.

— J'ignore ce que sont les Mora-Zith…

— Ton pire cauchemar, mon gars, voilà ce que nous sommes… (Adessa avança et Bannon sentit l'odeur âcre de sa sueur.) Des milliers

d'années durant, longtemps avant l'arrivée des soldats d'Utros puis la création du linceul, nous étions déjà des guerrières redoutées et des instructrices recherchées. Pour monter dans la hiérarchie sociale, des marchands, des négociants et des artisans dépourvus du don nous offrent leurs filles afin qu'elles intègrent nos rangs. Seules les meilleures sont choisies, et une sur dix survit assez longtemps pour recevoir les runes protectrices.

Du bout d'un index, Adessa suivit le tracé des entrelacs de glyphes qui tissaient une toile de magie sur sa peau et dans son âme.

— Pendant le protocole, la peau est marquée au fer sur chaque pouce carré… Tu imagines ? Et là, un seul gémissement et c'est la mort !

» Chaque petit morceau de peau vierge est une honte pour nous, et nous le cachons soigneusement. Sois honoré que nous ayons de l'intérêt pour toi. Entraîné par nos soins, tu pourras te battre et mourir.

— J'en suis déjà capable sans vous !

— Oui, mais privé de nos conseils, tu mourras encore plus vite. Cela dit, cette formation à un prix. Tu penses le valoir ? Comme tu m'as l'air du genre réfractaire, je devrais sans tarder commencer à te mater.

Adessa tira de sa ceinture un petit objet cylindrique noir qui ressemblait au manche d'un poinçon. À cause de sa couleur, sur du cuir également noir, Bannon ne l'avait pas remarqué jusque-là. Quand la Mora-Zith passa un index le long de l'artefact, un « clic » retentit et une aiguille d'argent jaillit, pas plus longue que la première phalange d'un index du jeune escrimeur.

— Toutes les Mora-Zith disposent de cette arme. Pointe-douleur, voilà comment nous l'appelons…

Bannon se demanda ce qu'Adessa avait l'intention de faire avec une aiguille si courte.

— Du poison ? avança-t-il.

— Non, c'est bien pire que ça. De la douleur à l'état pur.

Adessa enfonça la pointe dans la cuisse de Bannon, puis, du pouce, elle toucha une étrange rune gravée sur le manche noir.

Comme si la foudre l'avait touché, Bannon eut le sentiment que son corps explosait.

Oubliant les « désagréments » causés par ses multiples contusions et ses côtes fêlées, il hurla à la mort et se débattit comme un fou. Dès qu'il eut délogé de sa chair la Pointe-douleur, son calvaire s'acheva, le laissant néanmoins tout tremblant.

— C'était ta première leçon, annonça Adessa, l'air sévère.

Toujours tremblant, Bannon se mit à quatre pattes et vomit tripes et boyaux. Après s'être essuyé la bouche d'un revers de la main, il leva

les yeux sur la Mora-Zith.

— C'était… ? C'était quoi ?…

— De la douleur, je te l'ai dit… La rune gravée sur le manche est connectée à un symbole marqué au fer sur notre peau. Tu saisis le mécanisme ? Le lien n'est pas difficile à établir, et tu as vu ce que ça donne… D'autres connexions permettent de tuer notre cible. Un simple contact, et c'est la fin. Plus ou moins rapide, selon notre humeur…

Encore sonné, Bannon eut le sentiment que les idées s'emmêlaient dans son esprit.

Adessa continua à le regarder avec mépris.

— Maintenant, debout ! Dans un coin, il y a un seau pour te nettoyer le visage.

Adessa jeta un coup d'œil dans le couloir, où attendait une autre Mora-Zith.

— J'ai déjà pris le champion sous mon aile, comme un gentil chiot, donc, je vais te confier à Lila. N'aie crainte, elle saura que faire.

Adessa sortit sans un regard pour Bannon. Avide de s'enfuir, celui-ci envisagea de bondir sur Lila, de la renverser et de filer dans le tunnel.

Mais c'était un plan idiot.

— Parce que tu es un avorton, dit Lila, les bras croisés, je te laisse une heure pour récupérer. (Elle eut un rictus qui se voulait peut-être un sourire…) Pendant ce délai, je réfléchirai à la deuxième leçon que tu mérites…

Chapitre 44

Partout, des cloches sonnaient pour prévenir les habitants. En procession, les membres du conseil et les deux dirigeants d'Ildakar remontaient les rues en direction de la grande pyramide. Comme s'ils se rendaient à une fête, des nobles et des négociants de haut niveau convergeaient vers le même lieu.

Combinée à la fermeture des boutiques, des auberges et des tavernes, cette agitation soulignait l'importance de la journée à venir.

— Quoi qu'il arrive, dit Nicci en sortant de la villa, ça ne me plaît pas du tout.

Personne ne l'avait invitée – *idem* pour Nathan – mais elle tenait à être présente, car tout ça semblait avoir un lien avec le linceul.

Nathan à ses côtés, la magicienne suivit la foule.

— Où est Bannon ? demanda le vieux sorcier.

— Maintenant que les Norukai sont partis, il ne doit plus quitter ses soi-disant amis.

Le jeune escrimeur était bien trop ouvert et excessivement confiant. Bien des fois, Nicci avait vu un rictus mauvais sur les lèvres d'Amos, de Jed ou de Brock.

Dans son enfance, la magicienne aussi avait cruellement manqué d'amis. Impitoyable, sa mère l'avait forcée à faire de la propagande pour l'Ordre Impérial et à suivre les enseignements de frère Narev. Tout ça en dénigrant le travail et le succès de son mari, bien entendu. Dans ces conditions, Nicci n'avait jamais eu envie d'avoir des amis. Et si le concept d'amitié de jeunesse lui restait entièrement étranger, elle se sentait néanmoins proche de ses deux compagnons de voyage.

— Selon ce que les sorciers ont l'intention de faire, souffla-t-elle afin que Nathan seul l'entende, Bannon n'a aucune envie d'être dans le coin. Surtout quand on pense à ce que nous allons peut-être devoir risquer pour arrêter tout ça.

Sous un ciel chargé mais pas encore pluvieux, les cloches continuaient de sonner dans tous les niveaux de la ville. Dans l'air, Nicci captait partout une tension sous-jacente.

— On ne nous a pas informés, dit Nathan. Nous ne serons pas les bienvenus, je suppose.

Un détail qui n'allait pas arrêter Nicci.

— Eh bien, on s'en passera ! Suis-moi, sorcier !

Le front plissé, Nathan étudia les gens en train de se masser autour

de la pyramide.

— Je crois, chère magicienne, que ça va chauffer. Même sans mon don, je sens monter la tension.

Nicci repoussa une mèche de cheveux blonds derrière son oreille et accéléra le pas.

— Moi, j'ai mon don, et si je choisis de ne pas m'en servir, à quoi bon disposer d'un tel pouvoir ? Je ne pourrai pas me contenter d'observer…

— Je connais ta puissance, dit Nathan, mais si tu commets la moindre erreur, toute la ville se retournera contre nous et nous finirons raides morts – ou vaincus, pour le moins. Tu sais de quoi sont capables les sorciers d'Ildakar. Tu as vu Maxime pétrifier le berger en quelques secondes…

Nicci ne ralentit pas le rythme.

— Eux, ils ne savent pas de quoi je suis capable ! Le *duma* et tous les détenteurs du don de cette ville n'ont jamais eu affaire à quelqu'un comme moi.

Dans la foule que les deux amis avaient rejointe, un type très bien habillé avait calé une coupe de raisin sous son bras et il dévorait les grains, recrachant nonchalamment les pépins.

Nicci capta un mélange d'odeur de sueur et de parfum capiteux. Pour une grande occasion, tous les mâles avaient huilé leurs cheveux et sorti leurs plus beaux atours, y compris des capes brodées de fourrures ou de longues tuniques aux poignets en dentelle.

En robe du soir, les femmes donnaient l'impression d'aller au bal.

Dans la cacophonie des cloches, vraiment mal synchronisées, Nicci se faufila entre les gens qui flânaient vers leur destination.

Nathan parvint à la suivre et parut soulagé quand ils atteignirent les premières marches de la pyramide.

— Cette excitation, partout, haleta Nathan, ça doit être un effet de la magie de sang. On savait que les sorciers en arriveraient là. Je crains qu'il y ait des morts en grand nombre.

— C'est un risque, oui…

Quand la procession de dirigeants déboula devant la pyramide, la foule s'écarta pour la laisser passer. Marchant en tête, Thora et Maxime semblaient séparés par un épais mur de glace. Mais en matière de pouvoir et de magie, ils restaient de fidèles partenaires. En robe verte bordée de fourrure grise, Thora n'avait rien à envier à son mari, superbe dans une riche cape rouge. Sans leur accorder un coup d'œil, les deux dirigeants dépassèrent Nicci et Nathan sur les marches.

Les cinq conseillers présents les suivaient, gonflés de leur importance. André, Ivan, Elsa, Quentin et Damon, unis par la même soif de pouvoir.

Mal à l'aise, Elsa tourna la tête vers Nathan, le gratifia d'un petit

sourire puis souffla à Quentin :

— Il est anormal de faire ça en l'absence de Renn. On devrait attendre qu'il soit revenu.

— Sauf qu'il ne reviendra peut-être jamais, marmonna Quentin. Le *duma* peut se débrouiller sans lui. De toute façon, il n'est pas fiable. Depuis la tentative ratée de Lani, je doute de la loyauté de notre « ami ».

Elsa encaissa mal le coup.

— Renn est depuis toujours un membre loyal du conseil.

— Si tu le dis… Mais dès que le linceul sera activé, il devra attendre longtemps pour qu'on le laisse entrer. Et j'espère que la magie de sang, cette fois, nous protégera pendant des lustres.

Arrivés au sommet, Thora et Maxime firent face à la foule. Dès qu'ils les eurent rejoints, les conseillers vinrent se placer à côté d'eux, au pied de l'étrange machine.

Tendant les bras, Maxime balaya la foule du regard. Même de sa position, sur les premières marches, Nicci vit que ses yeux brillaient.

— Ildakar existe depuis des milliers d'années…

La voix du sorcier en chef n'avait rien de tonitruant. Pourtant, Nicci aurait parié qu'un sort la portait jusqu'aux oreilles des esclaves et des ouvriers, dans la basse ville.

— Et notre ville, enchaîna Thora, est protégée par nos soins. Notre façon de vivre est parfaite, mais une telle harmonie a nécessairement un coût.

La voix très assurée, la sovrena ne semblait pas attristée par ce qui allait suivre.

— Et ce coût, c'est le sang !

Au pied des marches, dix gardes avançaient, flanquant douze esclaves aux poignets entravés par des cordes. Certains tentaient de résister, mais les gardes ne les laissaient pas faire. Calmes mais impitoyables, ils forçaient les récalcitrants à suivre le mouvement.

Nicci reconnut des visages aperçus sur le marché aux esclaves. De la « viande sur pattes » livrée par les Norukai.

Sept hommes et cinq femmes de tous les âges, choisis au hasard pour mourir. L'air stoïque, un couple d'âge mûr s'engagea sur les marches. Passant la première, la femme gravit quelques marches puis tendit la main à son compagnon, qui vint la rejoindre et mêla ses doigts aux siens.

De vieux amoureux, comprit Nicci.

Plusieurs esclaves avaient les yeux vides, comme si on les avait drogués. Peut-être avec les fleurs rouges…

En larmes, une femme peinait à suivre les autres, sans doute à cause de ses vieilles articulations douloureuses.

Très costaud, un type se débattait et tirait sur la corde, mais les

autres continuaient à se diriger vers l'enclos métallique, à l'avant-dernier étage de la pyramide.

Thora s'adressa aux douze malheureux :

— Immobilisez-vous devant Ildakar !

Les esclaves sautèrent d'un pied sur l'autre, désorientés. Agacée, Thora infusa un rien de magie dans l'étrange machine. Amplifié, son sortilège enveloppa les douze futurs sacrifiés et les tétanisa.

La foule murmura. Alors que les nobles et les négociants semblaient ravis, les miséreux mal fagotés semblaient beaucoup moins enthousiastes.

— Arrêtez ! cria soudain Nicci.

De surprise, presque toute l'assistance poussa un petit cri.

— Sovrena, s'il y a un prix, pourquoi ne pas t'en acquitter avec ton propre sang ?

Thora foudroya la magicienne du regard.

— Parce qu'il a bien trop de valeur !

Nicci sentit vibrer la toile de magie maléfique qui courait dans toute la cité pour converger sur la fabuleuse pyramide.

— Du coup, tu assassines des prisonniers. Pour le plaisir, je suppose ?

— Non, par nécessité. Ces esclaves paieront le prix. C'est pour ça qu'ils sont faits !

Toujours tétanisés, les douze esclaves tremblaient et la vieille femme continuait à pleurer malgré le sortilège qui l'empêchait de bouger.

— Ces hommes et ces femmes nous sauveront ! s'écria Thora.

Quelques esclaves la regardèrent sauvagement et d'autres baissèrent les yeux.

S'écartant de Nathan, Nicci avança et utilisa son don pour forcer les gens à lui céder le passage.

— Non, Thora, dit-elle en commençant à monter les marches.

En combinant les Magies Additive et Soustractive, elle pouvait invoquer un éclair qui jaillirait du ciel. Les sorciers du cru étaient-ils familiers de la Magie Soustractive ? L'ancienne Maîtresse de la Mort aurait juré que non.

— Si tu n'interromps pas cette folie, je te le ferai regretter.

Si elle carbonisait le sommet de la pyramide, la magicienne serait sûre d'avoir mis un terme à la cérémonie. En outre, cet événement serait l'« étincelle » que Masque-Miroir et ses partisans attendaient pour passer à l'action. Si elle attaquait, sortiraient-ils de la foule pour lui prêter main-forte ? Après une longue attente, le moment était peut-être venu…

L'assistance soudain silencieuse, des gémissements montèrent de la gorge des douze esclaves. Malgré leurs efforts, ils ne parvenaient pas à

bouger, et ils étaient exactement en face d'un étrange système de drainage. Une configuration qui ne devait rien au hasard.

— Sovrena, laisse-moi plaider leur cause !

Avec un bel ensemble, comme s'ils avaient répété des dizaines de fois, les cinq conseillers et Maxime sortirent de sous leur tunique un long couteau de cérémonie à la lame incurvée et au manche orné de pierres précieuses.

D'un geste, Thora força les esclaves à incliner la tête en arrière pour exposer leur gorge.

Résistant à la magie, l'homme et la femme âgés parvinrent à tendre un bras sur le côté et à se prendre la main – un ultime réconfort, durant les dernières secondes de leur vie. Sur leurs joues, des larmes ruisselaient comme la pluie.

Leur couteau à la main, les conseillers hésitèrent, un œil sur Nicci, qui continuait à monter, la magie grandissant en elle. À l'évidence, son audace impressionnait une partie des sorciers.

Muette, la foule attendait la confrontation entre Thora et l'étrangère.

En Nicci, le don bouillonnait comme de la lave en fusion.

Elsa et Damon baissèrent leurs armes. Comme toujours, Maxime semblait s'amuser. Et les autres sorciers ne savaient que faire.

— Finissons-en, Thora, souffla Maxime. Inutile de dramatiser les choses.

Mesurant l'hésitation des conseillers, la sovrena plia les doigts puis tendit le bras vers les esclaves paralysés, une quinzaine de pieds au-dessous de sa position. Avec un sourire cruel, elle zébra soudain l'air du bout de ses ongles vernis.

Nicci prépara un gros poing d'air apte à repousser tous les sorciers, mais avant qu'elle ait pu le lancer, le couteau magique de Thora, plus coupant qu'un rasoir, trancha la gorge des douze esclaves. Alors qu'ils écarquillaient les yeux, terrorisés, la sovrena leur rendit leur liberté de mouvement.

Ils tombèrent à genoux, presque décapités, et leur sang coula docilement vers les canaux qui le conduiraient jusque dans le miroir concave.

Maxime et les cinq conseillers baissèrent les yeux sur leur arme de cérémonie. Ils n'avaient rien fait, et pourtant…

Stupéfiée, Nicci s'immobilisa sur une marche.

— Par les esprits du bien !

Le sang coulait vers le haut et la magie s'accumulait partout dans la pyramide.

Tétanisés à leur tour, les spectateurs murmuraient entre eux.

Nicci lança son poing d'air, mais Thora riposta avec le même sort, repoussa l'attaque et faillit faire perdre l'équilibre à son adversaire.

Très vif malgré son grand âge, Nathan se précipita pour la retenir.

Alors que le sang des esclaves se déversait dans les canaux, Maxime leva les mains et décrivit des arabesques dans les airs. Tel un torrent, la marée de sang se répandit sur la forme de sortilège gravée sur le sol de la plate-forme – un défi à la loi de la gravitation, mais comment s'en étonner au point où on en était ?

Les cinq conseillers et les deux dirigeants se rassemblèrent autour du miroir concave, le saisirent et l'orientèrent pour qu'il soit face au ciel.

Quand il eut fini d'imprégner les runes gravées sur le sol, le sang, toujours aussi insouciant des lois de la physique, forma un seul et unique flot qui, tel un geyser, vint remplir le miroir concave.

Alors que les conseillers s'écartaient, Thora et Maxime restèrent en place. Le miroir vibra, scintilla, puis propulsa vers le ciel une colonne de sang. En tourbillonnant, cette flèche rouge s'éleva très haut puis explosa en une multitude de gouttes qui ne retombèrent pas vers le sol mais formèrent un dôme géant qui couvrit toute la ville avant de devenir transparent.

Des vivats montèrent de la foule.

Vaincue, Nicci eut un haut-le-cœur alors que Nathan l'aidait à se redresser.

— J'aurais dû arrêter cette horreur ! rugit-elle, furieuse contre elle-même.

La sovrena lui paierait ça, se jura-t-elle.

Au sommet de la pyramide, Thora savourait sa victoire auprès de son mari, ravi lui aussi. Sa tentative ayant lamentablement échoué, la sovrena ne semblait même pas en vouloir à Nicci.

— Magicienne, souffla Nathan, tu ne pouvais pas deviner ce qui allait arriver…

— Bien sûr que si ! Nous le savions tous les deux ! Et nous voilà prisonniers du linceul ! Sorcier, nous avons une mission ! Rester ici est hors de question !

Le vieil homme ne parut pas convaincu.

— C'est peut-être la preuve qu'elle est ici, notre mission ! Même piégés à Ildakar, il nous reste du pain sur la planche. Un jour, ces gens regretteront de ne pas nous avoir laissés partir.

Se souvenant que le temps s'écoulait différemment sous le linceul, Nicci se força au calme.

— Même si ça doit prendre une éternité, dit-elle, de nouveau glaciale.

Chapitre 45

Laissant derrière eux Tanimura, deux grands bateaux sortirent du port de Grafan et mirent le cap vers le sud. Sous un soleil radieux, la mer malmenée par le vent se montrait des plus capricieuses.

À la proue du bâtiment de tête, Verna laissa la brise ébouriffer ses cheveux grisonnants. Alors que les embruns lui cinglaient les joues, elle s'avisa qu'elle souriait. Ce voyage vers Surplomb du Monde, devait-elle reconnaître, lui rendait son cœur de vingt ans. Un sentiment nouveau, bizarre… et des plus agréables.

— J'ai un but, à présent, dit-elle à voix haute.

Ses cheveux blond foncé attachés en arrière, sa robe ample gonflée par le vent, Ambre vint rejoindre la Dame Abbesse.

— Nous en avons tous un, souffla-t-elle. C'est mon premier grand voyage. Merci de m'avoir laissée venir.

Toutes les sœurs avaient insisté pour être de l'aventure, et Verna n'avait pas pu leur refuser ça.

Revenues à Tanimura pour retrouver un peu d'espoir dans les ruines du Palais des Prophètes, ces femmes avaient connu une terrible déception. Ensuite, elles avaient tout attendu de Verna, sans que celle-ci sache que leur dire. Mais tout avait changé. Partis pour l'Ancien Monde, Nathan et Nicci avaient envoyé des messages exaltants, et tout semblait vouloir recommencer, les Sœurs de la Lumière renaissant de leurs cendres.

Après que leur sort de camouflage se fut dissipé, des années plus tôt, les responsables de Surplomb du Monde avaient fait venir des érudits détenteurs du don pour participer au classement des archives. En toute objectivité, c'était une démarche dangereuse, mais ces gens, isolés depuis trop longtemps, n'avaient pas mesuré le potentiel destructeur de leurs innombrables grimoires. Un des érudits, Roland, l'esprit dérangé, était devenu le Buveur de Vie. Un autre, d'un simple sort, avait fait fondre une tour contenant des prophéties…

Ces érudits, Verna n'en doutait pas un instant, avaient besoin de son aide et de celle des sœurs.

Quand la vigie poussa un cri, tous les membres d'équipage abandonnèrent leurs tâches en cours et vinrent se pencher au bastingage. Alors que des soldats les imitaient, Ambre tendit un bras et s'écria :

— Ce sont des requins ?

Ouvrant la voie au navire, des silhouettes fuselées fonçaient sous l'eau tandis que d'autres exécutaient toutes sortes d'acrobaties.

— Non, ma fille, ce sont des dauphins. Un bon présage, selon les marins, et nous devons voir les choses ainsi.

La jeune novice sourit.

— J'ai hâte de le dire à mon frère !

Le capitaine Norcross était sur l'autre bateau, avec la moitié des soldats et six Sœurs de la Lumière.

— Quelle aventure, Dame Abbesse !

— Ce n'est pas qu'une aventure, petite. Les Sœurs de la Lumière sont en mission !

Oliver et Peretta déboulèrent à leur tour sur le pont. Soulagés d'avoir accompli leur tâche, ils ne se quittaient quasiment plus.

La vue déficiente, Oliver plissa le front pour mieux distinguer les dauphins.

— J'ai hâte de revoir les canyons et tous ces livres, dans la grande bibliothèque. C'est le mal du pays, j'en ai bien peur…

Les cheveux brillants à cause des projections d'eau, Peretta sourit. Comme son compagnon, elle portait une tenue de voyage neuve achetée à Tanimura.

— J'aimerais tant que tu sois un mémoriste, dit-elle à son compagnon, le regard aussi pétillant que le sien. Avec une mémoire parfaite, tu pourrais te souvenir de chaque jour et de chaque endroit, jusque dans le moindre détail.

— Dois-je comprendre que tu n'as pas le mal du pays ?

Peretta parut un peu embarrassée.

— Non, non, ne va pas croire ça…

Les Sœurs de la Lumière, Verna en était convaincue, devaient étudier les trésors de connaissances de Surplomb du Monde – sans doute un des sites centraux dont Nathan parlait si souvent.

Avec la Mord-Sith Berdine, à l'époque où elles avaient découvert les premiers indices sur un sortilège nommé la Chaîne de Flammes, Verna s'était plongée dans des centaines de grimoires entreposés dans les immenses bibliothèques du Palais du Peuple. D'après la description d'Oliver et de Peretta, le fonds conservé à Surplomb du Monde était encore plus impressionnant.

Même après la disparition des prophéties, il resterait tant de choses à étudier et de connaissances à assimiler. Sans oublier tous ces érudits en quête d'une formation et de conseils. Si les Sœurs de la Lumière se montraient à la hauteur de leur réputation, ces gens deviendraient une véritable armée de magiciennes et de sorciers prêts à aider Richard à instaurer son âge d'or.

Assise à son bureau, dans sa cabine, Verna contempla la figurine

qu'elle avait trouvée sur l'île Kollet. Plus qu'un bibelot, il s'agissait d'un symbole – le souvenir d'une gloire passée et l'espoir d'une renaissance.

À Surplomb du Monde, Verna trouverait peut-être un endroit où mettre en sécurité ce « trésor ». Une forme de continuité qui lui plaisait beaucoup…

Des jours durant, les deux navires voguèrent de conserve, cap droit devant et voiles gonflées par le vent.

Pour cette expédition, le général Zimmer avait choisi cent cinquante soldats – les mieux entraînés de la garnison, tant qu'à faire. Pleins d'enthousiasme, ces hommes avaient fait leur paquetage puis rédigé des lettres destinées à leur famille. Les autres militaires resteraient à Tanimura pour renforcer cet avant-poste capital et garantir ainsi la puissance et la sécurité de l'empire d'haran. Dans les mois à venir, le seigneur Rahl enverrait des milliers d'hommes supplémentaires chargés d'explorer la côte et d'y installer d'autres avant-postes.

L'expédition vers Surplomb du Monde tranchait avec ces missions « de routine ». À cause de la distance, bien sûr, mais surtout parce que ce contingent, s'il n'était pas en mesure de conquérir la moindre terre, serait largement suffisant pour faire connaître le nom du seigneur Rahl et pour représenter dignement l'empire d'haran.

Cerise sur le gâteau, les provisions ne manquaient pas, ce qui assurerait une traversée agréable.

— De toute façon, avait dit Zimmer, mes soldats n'ont pas besoin qu'on les chouchoute. Songez aux terribles ennemis qu'ils ont dû affronter. Un voyage en mer ne leur fera pas peur.

À partir du quatrième jour, cependant, se présenta un ennemi inattendu et invincible : le mal de mer. L'estomac retourné, un bon nombre de guerriers d'élite passaient le plus clair de leur temps à vomir dans des seaux ou penchés au bastingage. Après tout, il s'agissait de fantassins habitués au bon vieux plancher des vaches.

Verna et ses sœurs s'occupèrent bien sûr des malades. La Dame Abbesse en personne, armée d'une serviette humide, épongea tendrement le front du général Zimmer, réfugié dans sa cabine, rideau tiré sur le hublot. Sortir prendre un peu l'air ? Pour que ses hommes le voient dans cet état ? Pas question !

— Je doute qu'ils soient en mesure de remarquer quoi que ce soit, général. Sans sortir de votre cabine, comment pouvez-vous espérer conquérir l'Ancien Monde ?

— La conquête attendra que nous ayons accosté…

Quand les navires atteignirent Kherimus, le premier port

d'importance au sud de Tanimura, la plupart des estomacs étaient rétablis et les hommes furent ravis de s'offrir une journée à terre. En compagnie de Zimmer, Verna alla acheter des cartes pour avoir au moins une idée de ce qui les attendait au sud.

Venus avec la Dame Abbesse et le général, Oliver et Peretta consultèrent ces cartes et désignèrent un point bien au-delà des limites de la plus complète de toutes.

— C'est là-bas que nous allons…

Après une escale à Larrikan, à deux jours de Kherimus, les deux navires affrontèrent un grain qui faillit bien les envoyer par le fond. Cette épreuve surmontée, ils voguèrent paisiblement jusqu'à Serrimundi puis entrèrent dans le port défendu par la statue géante de Mère la Mer.

— Vous imaginez le travail, pour la sculpter ? lança Zimmer à Verna.

La Dame Abbesse tenta de se représenter les équipes de sculpteurs accrochés à des cordes ou perchés sur des plates-formes avant de ciseler la très belle figure féminine. Aujourd'hui, des mouettes tournaient autour de la statue, certaines faisant même leur nid dans ses cheveux de pierre.

— J'ai du mal, général, avoua Verna.

Pensif, Zimmer observa un moment le port bondé de navires.

— Dès que nous aurons ce que nous voulons, dit-il, on repartira.

— Et que voulons-nous exactement, général ?

— Avant tout, davantage de place… J'ai une lettre de crédit signée du seigneur Rahl, et je compte bien m'en servir pour obtenir un troisième bateau et plus de vivres.

— Renda-sur-Baie est un peu plus bas sur la côte, dit Peretta. J'ai mémorisé tous les détails géographiques. Si vous voulez, je peux vous guider sans avoir besoin d'une carte.

— C'est une mémoriste, rappela Oliver, non sans une pointe d'ironie.

— Si je ne me trompe pas, elle l'a mentionné une fois ou deux…, soupira Zimmer. Mais le capitaine et moi, nous nous fions davantage aux cartes. De plus, je dois parler au capitaine du port pour définir la suite de cette expédition. Très bientôt, un long voyage nous attendra à l'intérieur des terres. Pour ne pas perdre des mois à marcher, il me faudra des chevaux. En grand nombre… Ce sera une campagne digne de ce nom, mes amis…

Chapitre 46

Deux Mora-Zith vinrent tirer Bannon de sa cellule pour le traîner avec elles. Il aurait préféré marcher, mais les guerrières refusèrent toute solution de facilité, pour lui comme pour elles.

— Mes amis vont venir me chercher ! cria Bannon comme si ça pouvait impressionner ces femmes. Ensuite, nous partirons très loin d'Ildakar.

Une des Mora-Zith eut un rictus mauvais.

— Vous n'irez nulle part. Hier, les sorciers ont relevé le linceul. Plus personne ne peut sortir de la ville…

Bannon en eut les tripes nouées. Pensant à ses propres malheurs, il n'avait pas songé un instant à ce qui avait pu se passer ailleurs. Où étaient donc Nicci et Nathan ? Avaient-ils eux aussi des problèmes ? Coupés du monde et du temps, étaient-ils prisonniers ? Ou s'étaient-ils enfuis sans lui ?

— Mais tu ferais mieux de te soucier de ton propre sort, mon gars, dit une des guerrières. Pour suivre notre entraînement, il faut le mériter…

— Et ça te donnera une bonne chance de survivre, ajouta l'autre geôlière.

Au bord d'une fosse d'entraînement, Bannon n'en menait pas large. Pour commencer, il ne voyait pas comment entrer dans la zone de combat.

— Que dois-je faire pour… ?

La réponse vint d'elle-même quand les deux femmes le poussèrent dans le vide. Le souffle coupé par un rude atterrissage, Bannon se releva – à quatre pattes, pour commencer.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

Mais les deux Mora-Zith s'éloignaient déjà.

Le jeune escrimeur fit le tour de l'arène circulaire. D'une grande simplicité, cette fosse devait être réservée aux débutants.

Entendant du bruit, Bannon leva la tête et il aperçut Lila dans sa tenue de cuir noir. Pieds nus, elle se tenait au bord de la fosse, concentrée sur son prisonnier. Après avoir fait craquer ses phalanges, elle enfila une paire de gants en cuir.

— Je ne veux pas trop t'amocher, mon gars. Enfin, pour le moment…

Souplement, la Mora-Zith sauta dans le vide et se reçut à la perfection. Les poings sur les hanches, elle dévisagea Bannon.

— Ce matin, je me sens un peu raide. Il me faut de l'exercice. Attaque-moi ! Pour chaque coup qui fait mouche, tu seras récompensé.

Avec un sourire cruel, Lila avança. Bien qu'il fût plus grand qu'elle, Bannon recula d'un pas.

— Et aujourd'hui, je n'ai aucune envie de te récompenser !

— Moi, je refuse de me battre contre toi.

— Dans ce cas, tu seras dans un sale état à la fin de cette séance.

Lila plongea, feinta de la main gauche et frappa de la droite. Bien que l'impact fût amorti par le gant, Bannon sentit sa tête partir en arrière et sa mâchoire lui fit un mal de chien.

Pour ne pas prendre un autre coup, il leva un avant-bras, mais Lila frappa du gauche, cette fois. Sonné, le jeune homme tituba un instant, puis il passa à l'attaque, visant l'estomac de la Mora-Zith. Trop lent, il la toucha seulement au flanc et sentit ses côtes sous la peau couverte de runes.

Pour une raison qui lui échappait, Lila avait fait en sorte qu'il la touche…

— Tu as aimé le contact de ma peau, mon gars ? Si tu veux te régaler, n'hésite pas, à condition de me frapper.

Lila flanqua un coup à Bannon. Au torse, sans aucune force, juste pour prouver qu'elle y arrivait sans peine. Puis elle le frappa au visage et recula, vive comme un félin.

Le cœur battant à toute allure, Bannon leva les mains, ivre à la fois de rage et de peur.

Il ne voulait pas être piégé ici, loin de ses amis. Et encore moins rester prisonnier d'Ildakar, sous le maudit linceul. Mais pour l'instant, son vrai problème, c'était Lila, qui semblait tenir la violence pour une des facettes de l'amour courtois. Pour avoir une chance de revoir ses amis, il devait survivre à cet « entraînement » …

Espérant la surprendre, il chargea Lila, les deux poings zébrant l'air. La jeune femme esquivant sans peine, il changea d'approche, essayant de tirer parti de sa taille et de son allonge.

Touchée à l'épaule, la Mora-Zith tituba une fraction de seconde – juste ce qu'il fallait pour qu'il lui décoche un uppercut à la mâchoire.

Cette fois, elle recula, le souffle un peu court.

— Un bon début, mon gars !

Trop vite pour qu'il puisse réagir, elle frappa, touchant Bannon aux reins. Tétanisé par la douleur, incapable de bouger, il ne put rien faire quand la Mora-Zith, d'un coup de pied, lui faucha les jambes. Tombant à la renverse, il atterrit rudement sur le dos.

Lila lui sauta dessus et lui plaqua les épaules sur le sol. Se penchant vers lui assez pour qu'il voie chaque goutte de sueur sur les runes de sa peau, elle ricana :

— Au corps à corps, tu n'es pas très bon, pas vrai ?

— Et je n'ai jamais prétendu l'être !

Enfant, sur Chiriya, il s'était bagarré quelques fois, mais sans jamais mettre sa vie en danger. Dans ces rixes, il avait récolté des bleus et déchiré ses vêtements – rien de bien grave, sauf pour sa fierté.

Se souvenant de la formation suivie avec Nathan, il repensa aux nombreux monstres qu'il avait taillés en pièces. À l'escrime, il faisait le poids, ça n'était pas douteux. Mais Nathan ne lui avait rien enseigné en matière de bagarre de rues.

Rien d'étonnant. Un sorcier de sa classe ne s'abaissait pas à ça. Quand quelqu'un le cherchait, il défendait son honneur à grands coups d'épée.

— Je suis meilleur en escrime, dit-il, mais tu as bien trop peur pour me laisser te le prouver…

Lila ne bougea pas, les yeux voilés comme un ciel d'orage. Puis elle le lâcha enfin, éclata de rire et se releva.

— Bien au contraire, c'était notre prochaine étape. Hé ! là-haut, il me faut l'épée ! Que quelqu'un me la jette !

Un jeune type vêtu de haillons apparut au bord de la fosse, tenant un long paquet enveloppé de toile. Sans croiser le regard de Lila, il lâcha son fardeau et fila.

La Mora-Zith rattrapa le paquet, l'ouvrit et exhiba une épée très simple à la poignée enveloppée de cuir.

— C'est Solide ! s'écria Bannon dès qu'il eut reconnu la garde et la lame. Où l'as-tu eue ?

— Ton ami Amos est venu nous l'apporter. Pour qu'on puisse jouer avec… La lame m'a l'air aussi minable que toi, mon gars…

Bannon encaissa mal l'insulte.

— L'un comme l'autre, on pourrait te surprendre !

— Oui, j'adore ça ! (Avec une grimace de dégoût, Lila tendit l'arme à son prisonnier.) Prends-la, tu vas en avoir besoin. Là-haut, mon bâton !

L'esclave réapparut et laissa tomber dans la fosse un bâton de combat poli que Lila attrapa au vol.

— Si tu es un escrimeur, c'est le moment de le prouver ! Bats-toi, et tue-moi si tu en es capable.

— Je ne veux pas te tuer…

— Eh bien, tu vas vite changer d'avis. Sinon, c'est que je suis une mauvaise instructrice.

Bannon ne bronchant pas, ce fut Lila qui attaqua, son bâton fendant l'air.

D'instinct, Bannon leva Solide et bloqua l'arme de son adversaire à mi-course – une parade qui déplut à Lila, résolue à continuer plus sérieusement, désormais.

Très à l'aise une épée au poing, Bannon para toutes ses attaques puis passa à l'offensive. Assez de passivité pour aujourd'hui ! Une lame en main – *sa* lame, plus précisément –, il n'avait rien à craindre d'un bâton. Ce qui se passerait s'il tuait la Mora-Zith ? Pour l'heure, il s'en fichait, même s'il devinait qu'Adessa et les autres le puniraient sévèrement.

Profitant de sa déconcentration, si brève fût-elle, Lila passa sous sa garde et abattit son arme sur sa cuisse droite.

Les dents serrées pour ne pas crier de douleur, Bannon réussit à ne pas s'écrouler. S'il voulait vaincre, il devait se focaliser sur *ce* combat et *cette* ennemie. Les conséquences, il les verrait plus tard.

Il se fendit, frappa de taille et d'estoc et multiplia les bottes secrètes. Souple comme une acrobate dans un cirque itinérant, Lila esquiva ou para tous les coups, mais il réussit à lui rendre la pareille chaque fois qu'elle contre-attaquait.

À présent, elle ne jouait plus, luttant au maximum de ses compétences.

Comme Bannon…

Du coin de l'œil, il vit que des Mora-Zith et quelques gladiateurs s'étaient massés autour de la fosse pour assister au spectacle. Aucune importance ! Une seule chose comptait : vaincre Lila.

Le voile rouge qui tomba devant ses yeux lui rappela ce qu'il avait vécu lorsqu'il combattait les Norukai, à Renda-sur-Baie.

Utilisant d'abord son épée comme un scalpel, il s'en servit ensuite comme d'une massue. Selon Nathan, la force brute et la finesse se valaient, pourvu qu'on inflige une défaite à l'ennemi.

Réduite à la défensive, Lila n'en menait plus très large. À force que Solide l'entaille, le bâton finit par se casser en deux, et la Mora-Zith se retrouva sans défense.

En ravalant un rugissement, Bannon frappa, visant le cou, mais il se ravisa au dernier moment. Décapiter ainsi une femme, ça n'était pas possible ! Tournant la lame, il releva un peu le bras et flanqua à Lila un coup du plat de l'épée qui s'écrasa sur sa joue avec un bruit sourd. Alors que du sang jaillissait, elle tomba à la renverse et ce fut au tour du jeune escrimeur de la plaquer au sol.

— Désolé, dit-il quand il vit la joue tuméfiée de la jeune femme.

Lila décrocha de sa ceinture la Pointe-douleur, fit jaillir la petite aiguille et toucha la rune gravée sur le manche.

Le coup toucha Bannon au flanc. Fou de douleur, il se jeta en arrière.

Se relevant d'un bond, Lila essuya le sang, sur son visage. Dans son brouillard, Bannon entendit les applaudissements des spectateurs.

Rayonnante, la Mora-Zith vint se camper devant lui et, d'un coup de pied, lui fit sauter Solide de la main.

— Un combattant doit utiliser toutes les armes disponibles, dit-elle. Tout ce qui compte, c'est la victoire – parce que les vaincus meurent.

Dès que le contact avec la pointe était rompu, la douleur disparaissait. Gisant sur le dos, Bannon se redressa à demi et chassa les cheveux qui lui couvraient les yeux et le visage.

— Pour l'instant, ça suffit, dit Lila. (Elle leva une main et quelqu'un laissa tomber une échelle de corde dans la fosse.) Grimpe derrière moi. Il est temps que tu retournes dans ta cellule.

Malgré la douleur due au combat et à la fatigue, le jeune escrimeur se leva, suivit Lila, gravit l'échelle et balaya du regard le cercle de spectateurs. Dans les yeux de ces gens, il crut lire de la surprise, voire un peu d'admiration…

— Par là ! lança Lila, exigeant son attention.

Dans les couloirs, Bannon sentit l'odeur musquée des fauves de combat d'Ivan, le dresseur en chef. En ce lieu, au fond, il se sentait à peine supérieur à un animal.

Une fois devant la cellule, Lila lui fit signe d'entrer.

— C'était bien, mon gars. Tu vaux le coup, je crois.

Le genre de compliment dont Bannon se serait bien passé.

Le suivant dans la cellule, Lila referma la porte derrière elle.

— L'heure est venue de recevoir ma récompense, dit-elle. Et la tienne, si tu sais t'y prendre…

Bannon devina et redouta ce que la Mora-Zith avait derrière la tête. Lentement, elle retira sa tenue de cuir, la laissant tomber sur le sol.

Le cœur battant la chamade, Bannon cligna des yeux puis essuya la sueur qui ruisselait sur son front.

— Il me faut… eh bien, un verre d'eau…

Lila approcha et posa les mains sur le torse du jeune escrimeur.

— Je m'intéresse bien plus à ce qu'il me faut à moi !

Bannon crut que son cœur allait exploser. S'accrochant à ses souvenirs, il repensa aux adorables jeunes femmes de Surplomb du Monde… Audrey, Laurel, Sage et leurs doux baisers… Ses premières amoureuses, trois beautés enthousiastes qui lui avaient prodigué leurs faveurs, l'entraînant vers des sommets d'extase.

Jusqu'à ce que Victoria les ait transformées en monstres semi-végétaux acharnés à faire couler son sang pour fertiliser la terre.

Lila était en somme un mélange d'amoureuse et de monstre.

Approchant encore de lui, toute nue, elle posa sa Pointe-douleur dans une petite niche murale.

— N’oublie pas qu’elle est à portée de ma main, souffla-t-elle. À ta place, j’éviterais de me donner une raison de l’utiliser.

Sur ces mots, la Mora-Zith oublia son arme et Bannon s’engagea dans un corps à corps bien différent du précédent.

Chapitre 47

Par le passé, Nicci avait déjà tué des sorciers, et l'idée de recommencer ne la gênait pas. Après l'ignoble œuvre de sang, sur la pyramide, elle avait la certitude qu'elle serait un jour obligée d'affronter les maîtres d'Ildakar, en groupe ou séparément. Oui, elle devait sauver le monde, mais elle allait commencer par cette ville.

Dans le ciel, les nuages étaient à peine voilés par le linceul, mais l'air miroitait bizarrement. Tout semblait très légèrement différent, comme si la barrière magique altérait les rayons de soleil et le bleu de l'azur, entre les cumulus. Les yeux levés, les nobles détenteurs du don semblaient ravis d'être de nouveau protégés.

Tout s'était joué au moment où les esclaves allaient être sacrifiés. Concentrée sur les couteaux des conseillers et de Maxime, Nicci n'avait pas tiré parti de la distraction de Thora – focalisée sur le lancement de son sort – pour la foudroyer avec un éclair de Magie Soustractive ou, plus simplement, interrompre le rituel en invoquant une tempête magique.

Ce moment passé, Thora avait égorgé les douze malheureux avec son sortilège…

Alors que les membres du conseil, secoués, passaient devant eux, Nicci et Nathan ne bougèrent pas d'un pouce. Sa robe époussetée, la magicienne avait récupéré toute sa dignité.

Passant à son tour, la tête bien droite, Thora se tourna vers sa rivale :

— Magicienne, il est temps pour toi de rejoindre nos rangs. Désormais, tu es sous le linceul, dans l'incapacité de partir.

— Jusqu'à ce que nous l'abaissions, modéra Maxime. Ce n'est qu'un champ de force temporaire.

Thora se rembrunit.

— Provisoirement, oui… Mais j'ai l'intention, très vite, de répéter l'œuvre de sang avec assez de sacrifices pour que la protection dure des siècles… Et peut-être même pour toujours. Puisque le temps passe différemment ici, ça ne devrait pas changer grand-chose.

— Je ne peux pas rester aussi longtemps, lâcha Nicci. Malgré tous vos efforts, Nathan n'a pas reçu l'aide espérée. Nous devons récupérer Bannon puis partir.

— Il doit être avec Amos et ses amis, dit Thora. C'est presque sûr.

— N'aie crainte, nous te trouverons quelque chose d'utile à faire

ici, assura Maxime.

Comme s'il n'avait pas vu le regard noir de la magicienne, il suivit sa femme d'un pas sautillant.

Oui, Nicci avait tué des sorciers, et elle recommencerait.

Des ouvriers arrivèrent avec des charrettes, et des esclaves à l'air sinistre allèrent enlever les cadavres et nettoyer l'étrange machine.

— Au point où nous en sommes, dit Nathan, il faut absolument que je retrouve mon don. J'ai besoin d'un cœur de sorcier. (Il regarda autour de lui.) Je me demande vraiment où est Bannon.

Échaudé par les curieuses obsessions du sorcier de chair, Nathan décida de s'adresser à quelqu'un de plus bienveillant. Sans savoir si Elsa était en mesure de l'aider, il était sûr qu'elle se montrerait de bon conseil.

Cela posé, le vieil homme était troublé par la boucherie à laquelle il avait assisté. Et cette brave Elsa, même si elle n'avait pas esquissé un geste agressif, avait quand même sorti un couteau de cérémonie. En d'autres termes, s'il avait fallu trancher des gorges, elle l'aurait fait…

En fin d'après-midi, après le massacre, Nathan alla rejoindre Elsa dans sa belle demeure à l'entrée décorée par de splendides statues de cerfs – de vraies œuvres d'art, pas des animaux pétrifiés.

— Te voir est toujours un plaisir, Nathan. Même si tu n'es pas en mesure d'utiliser tes pouvoirs, débattre avec toi de la nature du don sera passionnant.

— « Pas en mesure » pour l'instant, corrigea Nathan.

— Pour l'instant, oui, concéda la magicienne.

Elle guida le vieil homme jusqu'à un adorable petit jardin.

Ses cheveux bruns grisonnant par endroits, Elsa restait très agréable à regarder. Jeune, elle avait dû être belle à se damner. Aujourd'hui, la splendeur avait cédé le pas à la distinction, ce qui pouvait avoir ses avantages.

Près d'une petite cascade artificielle qui alimentait un bassin d'agrément, la magicienne s'assit sur un banc. Autour du bassin, les pierres étaient gravées de runes que Nathan aurait donné cher pour pouvoir interpréter.

Une fois assis près d'Elsa, il laissa libre cours à son amertume :

— Même quand je contrôlais mon don, je n'aurais jamais autorisé une « œuvre de sang » comme celle de ce matin. Ces douze victimes innocentes étaient-elles prêtes à mourir pour Ildakar ? Comment peux-tu accepter ça ?

Elsa parut troublée mais pas sur la défensive.

— La ville doit être protégée. C'est pour ça que nous survivons

depuis si longtemps. Le linceul nous isole du mal. S'il nous fallait combattre un envahisseur, il y aurait encore plus de morts.

— Où était le danger, ce matin, très chère ? Quelle menace justifiait l'exécution de douze personnes afin de relever le linceul ?

— Ce n'étaient pas des citoyens d'Ildakar, mais des esclaves récemment achetés. Les Norukai auraient pu les vendre à n'importe qui. S'ils n'avaient pas péri ici, ils seraient peut-être morts dans une carrière ou au fond d'une mine. Pour s'amuser, d'autres maîtres que nous auraient pu les torturer jusqu'à ce qu'ils en crèvent.

— C'est le sort que tu réserves à tes propres esclaves ?

— Bien sûr que non ! Comment peux-tu penser ça ?

— Dans ce cas, les douze de ce matin auraient pu vivre longtemps à ton service, presque heureux de leur sort – dans ta demeure, qui sait ?

Comme s'ils avaient entendu, deux esclaves arrivèrent avec une corbeille de fruits et une carafe d'eau additionnée de jus de citron.

— Ils auraient pu, en effet, mais il n'en a pas été ainsi. Le linceul est relevé, et nous ne risquons plus rien. À présent, il faut nous en accommoder. Nous continuerons à essayer de te rendre ton don, pour que tu deviennes un membre important de notre société. Même ton ami Bannon, dépourvu du don mais bien sympathique, pourrait se faire une place en ville. Il semble très proche du fils de la sovrena.

— Je ne suis pas sûr que ce soit positif… Déjà, je ne l'ai plus vu depuis des jours.

— Avec le linceul, il n'a pas pu aller bien loin. Tu veux que je demande une enquête ?

À sa grande surprise, Nathan fut soulagé par cette proposition.

— Oui, très chère, ce serait bien utile. Un souci de moins pour moi…

Toujours troublé par les événements du matin, Nathan changea pourtant de sujet :

— André a établi une carte de mon Han. Il m'en manque au niveau du cœur… (D'un geste, le vieil homme dessina un cercle sur son torse.) Mais nous ne faisons plus de progrès depuis un moment, et je me demande si cette affaire l'intéresse encore. J'ignore quelle est ta spécialité, en matière de don, mais tu peux peut-être me conseiller.

— Nathan, ne me prends pas pour une idiote ! Tu sais sûrement que je suis une experte en magie de transfert. Si tu espères que je fasse revenir le don en toi, oublie ça, parce que ça n'est pas dans mes moyens. Je peux simplement lancer des sorts mineurs sur de petits objets.

— La magie de transfert ? Je m'en doutais un peu… Dans le Nouveau Monde, il y a peu de pratiquants. Tu as développé cette

forme de don ?

— C'est une spécialité d'Ildakar qui consiste à faire passer le pouvoir d'une rune à une autre. Je travaille sur les données physiques du monde – sans pouvoir les altérer, contrairement à la Magie Addictive ou Soustractive – et je les déplace, tout simplement. En d'autres termes, je prends une qualité ici pour la transférer là-bas. Par exemple, regarde cette carafe puis touche-la.

Intrigué, Nathan obéit. La carafe était fraîche, pas glacée, l'eau et le citron étant tièdes.

— Donne-moi cette bougie éteinte, sur la table.

Nathan saisit la bougie rouge et la tendit à Elsa.

Du bout d'un index, la magicienne dessina une rune en spirale sur la carafe. Puis, d'un ongle, elle traça la même chose dans la cire.

— Tu vois, je prends la chaleur de l'eau, dans la carafe, et je la transfère dans la bougie.

Elsa acheva de dessiner sa rune dans la cire.

Soudain, la carafe vibra. Des traînées de condensation se formèrent à l'extérieur et une fine colonne de vapeur s'en éleva. En même temps, la mèche de la bougie s'alluma.

— J'ai pris la chaleur de la carafe pour la transférer dans la bougie, expliqua Elsa. C'est parfaitement rationnel.

Nathan regarda alternativement les deux objets.

— C'est différent de tout ce que je connais. Il doit falloir de grandes études…

Elsa sourit.

— Et je suis très douée pour ça. Je t'en montrerai plus, quand tu auras recouvré ton don.

— Mais tu ne peux pas… ?

Nathan se tapota la poitrine.

— Je crains que non… Si André dit qu'il te faut un cœur de sorcier, c'est qu'il t'en faut un.

— Je ne sais même pas ce que ça signifie.

— André le sait, lui, n'en doute pas. Il attend le bon moment, simplement.

— Et maintenant que le linceul est levé, tu penses bien sûr que nous avons tout le temps du monde !

— Pourquoi, ce n'est pas le cas ? Ici, tu es en sécurité. Ne sois pas pressé de t'enfuir. Nous pourrons avoir beaucoup d'autres conversations comme celle-là. J'apprécie ta compagnie.

— Chère Elsa, bien que j'adore aussi la tienne, j'ai passé trop de temps en prison au Palais des Prophètes. Si je me suis donné tant de mal pour fuir, ce n'est pas pour choisir un plus grand pénitencier.

— Nathan, tu dramatises tout !

— C’est vrai, mais seulement quand la situation est grave.

Chapitre 48

Les rugissements et les cris tirèrent Bannon d'un sommeil agité et douloureux. Des heures durant, étendu sur sa paillasse, il avait fixé le plafond en quête d'une étincelle d'espoir dans son malheur. À la lueur agonisante des bougies, dont il ne resterait bientôt plus rien, il avait fini par s'assoupir malgré les contusions et les bleus qui lui interdisaient de trouver une position vraiment confortable.

Le vacarme venait de l'arracher à ce bref moment de répit.

Oubliant sa misère, il se releva, sa lucidité revenue, et sonda la pénombre. Sur la paroi du tunnel, il vit des ombres danser. Quelque chose se passait dans le coin des fosses d'entraînement.

Les barreaux de sa cage vibrant, il vit passer du coin de l'œil une silhouette couverte de fourrure. Apparemment, elle tenait dans sa gueule le corps désarticulé d'un esclave…

Plaqué aux barreaux, Bannon tordit le cou pour voir le monstre… et frémit de la tête aux pieds. C'était un énorme ours de combat, aussi grand que celui qu'il avait affronté dans la forêt avec Nathan et Nicci.

— Les animaux sont en liberté ! cria quelqu'un. Ils se sont échappés !

D'autres silhouettes passèrent dans le tunnel. Deux Mora-Zith armées d'une épée courte et d'un gourdin se jetèrent sur l'ours, mais il les écarta d'un geste, les propulsant contre la roche. Fou de rage, il continua son chemin tandis que d'autres monstres déboulaient du large tunnel relié aux enclos d'Ivan.

Bannon secoua la porte de sa cellule. Hélas, la serrure et les gonds ne cédèrent pas. Comme les fauves un peu plus tôt, il était prisonnier, mais les créatures, elles, avaient réussi à sortir.

Stupéfait, Bannon vit des silhouettes en tunique sombre à capuche jaillir du tunnel, derrière les fauves, tapant sur des casseroles avec des louches pour inciter les animaux à courir. Ivres de liberté, ceux-ci fonçaient droit devant eux, mortels pour tous ceux qui se dressaient sur leur chemin.

Les intrus portaient un voile, et une amulette, sur leur poitrine, arborait une étrange rune d'Ildakar.

— Pour Masque-Miroir ! Pour Masque-Miroir !

— Oui, nous déchaînerons sur la ville un chaos d'où naîtra la liberté !

Bannon frissonna. Masque-Miroir, le chef des rebelles ? Si ces gens

voulaient semer le trouble en libérant les monstres du dresseur en chef, ils seraient peut-être aussi d'accord pour faire sortir les gladiateurs.

Bannon secoua de nouveau les barreaux et cria :

— Aidez-moi ! Libérez-nous tous !

Un des rebelles s'engagea dans le tunnel des cellules. Ses énormes bras croisés, Ian s'était campé devant la porte de sa geôle, et il observait les événements. Sans faire mine de sortir, alors que sa cellule n'était pas verrouillée.

Le rebelle s'arrêta devant celle de Bannon.

— Il faut que je sorte d'ici pour retrouver mes amis !

L'inconnu hésita. Entre la capuche et le voile, le jeune escrimeur n'aurait su dire si c'était un homme ou une femme. Quoi qu'il en soit, le rebelle tendit les mains vers la serrure.

À cet instant, une autre silhouette jaillit dans son dos et le poignarda. Un couteau entre les omoplates, l'inconnu se retourna, voulut frapper son agresseur mais tomba raide mort.

Lila se pencha et récupéra son arme.

— Les animaux sont dangereux, mon gars, mais ces vermines-là sont bien pires.

Méprisante, elle flanqua un coup de pied dans le cadavre. Mais quand elle se pencha pour soulever le masque, un phénomène étrange se produisit. Alors que la rune, sur l'amulette, rougissait et brillait, le mort s'embrasa et fut carbonisé en un éclair.

Se relevant vivement, Lila recula pour ne pas être brûlée. Afin d'échapper aux flammes, Bannon recula jusqu'au fond de sa cellule.

Comme un feu de paille, le petit incendie s'éteignit, ne laissant du rebelle qu'un tas de cendres.

— Des lâches, ce sont tous des lâches ! cracha Lila.

D'autres animaux envahissaient la zone d'entraînement. De la taille d'un cheval, un dragon des marais couvert d'écailles claquait des crocs dès qu'il voyait une proie. Hurlant à la mort, des loups à la fourrure hérissée de piques se jetaient sur les combattants qui tentaient de défendre les tunnels.

Tant bien que mal, une des Mora-Zith attaquées par l'ours se releva et voulut faire face aux loups. Trois d'entre eux lui sautèrent dessus, mais elle se défendit à mains nues, visant prioritairement le museau.

Les loups la déchiquetèrent, arrachant des lambeaux de peau et de chair partout sur son corps. Quand elle eut succombé, ils achevèrent l'autre femme blessée, qui n'avait même pas tenté de se relever.

— Dans ta cage, tu ne risques rien, mon gars, dit Lila. Surtout, ne t'approche pas trop des barreaux.

Trois autres loups déboulèrent, moins rapides que les précédents,

mais visiblement bien plus intelligents. Au-dessus de leurs babines retroussées, leurs yeux verts brillaient de fureur meurtrière.

— Attention ! cria Bannon quand ils bondirent sur Lila.

Un coutelas dans chaque main, la Mora-Zith leur fit face. Si le rebelle s'était révélé une proie facile, là, c'était une tout autre affaire.

Bannon s'écarta des barreaux. S'ils haïssaient les gens qui le gardaient prisonnier – y compris Lila, malgré l'ambiguïté de leurs rapports –, ces monstres tuaient à vue, n'épargnant ni les esclaves ni les gladiateurs. Du coup, il se demanda si Masque-Miroir valait beaucoup mieux que les tyrans actuels d'Ildakar. Quoi que les rebelles aient l'intention de faire en versant tant de sang, ça ne militait pas vraiment pour leur cause.

Les loups chargèrent Lila. D'un revers de sa lame droite, elle égorgea le premier et l'oublia aussitôt pour s'occuper du suivant. Confrontée à deux monstres, elle dut battre en retraite, zébrant l'air avec ses deux couteaux.

Bannon courut jusqu'aux barreaux, mais la Mora-Zith n'était plus en vue. Encore en vie, ou submergée et taillée en pièces par les loups ? Certes, il ne l'avait pas entendue crier, mais ça ne voulait rien dire, parce qu'elle n'était pas du genre à hurler de douleur.

Un des loups bondit sur la cellule de Bannon, qui recula en poussant un petit cri. La gueule ouverte, le monstre cracha un flot de bave tandis qu'il essayait de passer entre les barreaux.

Sa haine, comprit Bannon, s'adressait à tous les humains, parce que c'étaient des hommes qui l'avaient torturé. Déchaîné, l'animal tentait d'écarter les barreaux – en vain, heureusement.

Acceptant sa défaite, le loup modifié foudroya Bannon du regard puis se détourna et fila rejoindre sa meute.

Une épée au poing, sans daigner s'être munie d'un bouclier, Adessa déboula dans le tunnel. Dans ses yeux, Bannon lut une rage sans bornes.

Tapant toujours sur des casseroles, les rebelles s'efforçaient d'orienter les animaux vers la sortie, afin qu'ils se répandent en ville pour y semer la terreur.

Un gladiateur en formation, encore très jeune, se campa face à un deuxième dragon des marais. D'un coup de queue vicieux, le monstre lui coupa les jambes au niveau des genoux. Alors qu'il s'écroulait, son bourreau partit avec un de ses membres sectionnés dans la gueule.

Des rebelles apparurent derrière le dragon, braillèrent à tue-tête et l'incitèrent à accélérer le pas.

Ignorant les animaux, Adessa s'en prit à ses véritables ennemis. Contre sa fureur, les rebelles se révélèrent incapables de faire face. Presque tous choisirent de détaler, mais l'un fut trop lent, et la chef des Mora-Zith se fit un plaisir de l'embrocher. Comme le précédent, il

s'embrasa et disparut, victime des flammes générées par la mystérieuse amulette.

Se jetant sur un côté, Adessa évita un léopard qui semblait plus nerveux que féroce. Filant comme une flèche, le fauve s'enfonça dans un tunnel, en route pour la liberté.

Ivre de violence, Adessa tua trois autres rebelles sans même prendre le temps de les regarder brûler.

Trop concentrée sur le massacre des partisans de Masque-Miroir, elle n'entendit pas le monstrueux reptile qui approchait dans son dos, prêt à bondir.

— Attention ! cria Ian, toujours dans sa cellule.

En un éclair, il poussa la porte et bondit sur le dragon des marais. Ayant achevé ses victimes, Adessa se retourna juste à temps pour voir la créature prendre son élan.

Sans armes, Ian sauta sur le dos de la bête, passa les bras autour de son cou et tira en arrière – juste à temps pour que les mâchoires géantes ne se referment pas sur la Mora-Zith.

Après avoir remercié Ian d'un regard, Adessa enfonça sa lame dans l'œil gauche du dragon puis poussa pour lui déchiqueter le cerveau. Foudroyé, le reptile géant s'écroula.

— Tu seras toujours mon champion ! s'écria Adessa.

Ian la couva d'un regard plein d'adoration.

Bannon blêmit, révulsé par ce spectacle.

— Au nom du Gardien, retournez dans vos cages ! cria une voix aussi puissante et effrayante que les pires rugissements des monstres.

Déboulant dans le tunnel, le dresseur en chef jeta un regard noir aux animaux en folie. Vêtu de son pourpoint en peau de panthère, une large ceinture noire ceignant sa taille, il ruisselait de sueur, les cheveux collés à son crâne. Quand il vit son visage – distordu par un mélange de haine et de déception –, Bannon ne put s'empêcher de frissonner. Juste avant de les frapper, sa mère ou lui, son père affichait très exactement la même expression. L'estomac noué, le jeune escrimeur imagina ce que les pauvres animaux avaient dû endurer sous le joug de ce sadique.

— Que leur as-tu fait, salopard ?

Si beaucoup de bêtes devaient déjà être en ville, il en restait pas mal dans les tunnels. Quand Ivan leva les mains, certaines gémirent, comprenant qu'il allait invoquer son don. La magie honnie qui contraignait ses victimes à lui obéir…

— Retournez dans vos cages ! beugla Ivan, un poing serré.

Deux léopards feulèrent mais battirent quand même en retraite. Un sanglier modifié tenta de résister, puis il fut obligé de les imiter.

Le dresseur en chef libéra plus de magie avec l'espoir de mettre un terme à la révolte.

Mais trois silhouettes sombres fondaient sur lui comme si elles étaient attirées par sa voix.

Bannon reconnut les panthères du désert qui avaient lamentablement échoué contre Ulrich. Les yeux brillants et la queue fouettant l'air, les fauves avançaient avec une parfaite coordination.

Ivan fit face, les deux poings levés. Tandis qu'il déchaînait son don, les panthères retroussèrent les babines puis rugirent.

— Dans vos cages, saloperies ! éructa Ivan.

Les muscles gonflés et les dents serrées, il lança un sort qui fit gémir et détaler les autres monstres présents dans les environs.

Sauf les panthères, qui se ramassèrent simplement sur elles-mêmes pour encaisser le choc.

Ivan s'empourpra sous l'effort. Voyant que ça ne donnait rien, il renonça et dégaina un coutelas.

— D'accord, j'ai compris… On dirait que je vais pouvoir renouveler ma garde-robe.

Il leva son arme au moment où les panthères bondissaient.

Une attaque précise et coordonnée, des trois côtés à la fois… Surpris, Ivan tenta de se défendre, mais des griffes lui entaillèrent le torse et des crocs s'enfoncèrent dans ses membres.

Puis une panthère referma la gueule sur son cou et sectionna net sa moelle épinière. Une autre le mordit à l'épaule, arrachant un gros morceau de chair sanguinolente. La troisième, enfin, lui ouvrit le ventre et en tira les intestins avec l'air de s'amuser comme un chaton qui en découd avec une pelote de laine.

Malgré tout, Ivan continua à beugler, mais ses bourreaux s'acharnèrent sur lui jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un amas d'infâme bouillie.

Alors, les panthères prirent à leur tour le chemin de la liberté.

Recroquevillé au fond de sa cellule, Bannon se demanda si ce cauchemar cesserait un jour.

Chapitre 49

Au milieu de la nuit, une cloche sonna pour convoquer le conseil. Dans la haute ville, Nathan et Nicci sortirent de la villa. À leurs pieds, les rues grouillaient d'une activité frénétique, comme si une guerre venait d'éclater.

Ses deux couteaux sur les hanches, en prévision d'une explosion de violence, Nicci se demanda si Masque-Miroir, curieusement passif pendant l'œuvre de sang criminelle, s'était enfin décidé à lancer son soulèvement.

Son épée au côté, Nathan était paré pour se battre, même s'il ignorait contre quel adversaire.

— Les bêtes de combat sont en liberté ! cria un garde nommé Stuart.

D'un naturel sinistre et pas très brillant, il avait pris le poste du haut capitaine Avery. Arborant l'épaulière rouge, il commandait un détachement de soldats armés jusqu'aux dents.

— Il va nous falloir tous les hommes ! Allez chercher les archers et les arbalétriers. Les fauves ont été libérés par les rebelles.

— Suivons ces hommes, sorcier, dit Nicci à Nathan. C'est un combat que nous pouvons mener au nom des innocents qui risquent de se faire dévorer.

— Magicienne, dans des moments pareils, j'aime encore plus que d'habitude que tu m'appelles « sorcier » !

— Même hors service, un sorcier reste un sorcier. Et avec une épée, tu es loin d'être manchot.

Accompagnés par les membres du conseil, les gardes se précipitèrent vers l'arène, puis en direction de la ménagerie et des fosses d'entraînement.

André, dont la demeure n'était pas loin, se trouvait déjà sur place, comme la sovrena et le sorcier en chef.

Nicci avança tout en invoquant son don. À ses côtés, Nathan leva son épée et accéléra le pas. Devant eux, les cris de terreur des gens se mêlaient aux rugissements des monstres. À moitié habillé, Quentin suivait le mouvement avec Elsa à sa traîne et Damon un peu derrière elle.

— Où est Ivan ? cria Thora. Il doit arrêter ça ! C'est son travail !

Des léopards, des loups à piques et des dragons des marais attaquaient tout ce qui bougeait. Attirés par l'odeur des humains, un

ours de combat et un taureau géant déboulèrent. Une femme ayant choisi la mauvaise direction pour s'enfuir, le taureau l'éventra avec ses cornes deux fois plus grandes que la normale.

À coups d'épée, de massue ou de poing, les gardes de Stuart luttaient pied à pied contre les loups. Dressées pour tuer, les bêtes prenaient le plus souvent le dessus.

Parmi les combattants, Nicci repéra Amos et ses deux éternels amis. Avec leur massue à bout ferré, ils faisaient du bon travail contre les fauves. Mais Bannon n'était pas avec eux.

Moins pour aider la ville que par goût du sang, les trois jeunes gens mettaient de l'ardeur au combat.

— J'en ai eu un ! cria Amos après avoir fracassé le crâne d'un léopard qui portait déjà sur un flanc une plaie béante.

Jed et Brock se mirent en quête de leurs propres trophées.

Saisissant au vol la cape du fils de Thora, Nicci le força à s'immobiliser.

— Où est Bannon ? Je le croyais avec vous trois.

Le jeune homme se dégagea.

— Pas maintenant ! Nous avons plus important à faire ! (Il tourna la tête, fuyant le regard de Nicci.) Mais ne t'inquiète pas, il va bien.

Amos s'éloigna. Trop occupée, Nicci dut se contenter de sa réponse évasive.

Face à l'ours de combat, incroyablement grand, Maxime, Thora et Damon se relayaient pour lancer des attaques magiques totalement inefficaces contre les runes de protection du plantigrade.

Sans utiliser directement son don contre l'animal, Elsa gelait le sol devant lui – un sort de transfert dont la contrepartie fut le mur de flammes qui jaillit devant le taureau, le forçant à filer sans demander son reste.

Avançant sur le sol gelé, l'ours fondit sur Elsa. Alors qu'elle faisait mine de lancer un sort, Nathan la prit par un bras et la tira sur le côté. Le plantigrade continua sa charge, emporté par son élan, mais il s'immobilisa assez vite, fit demi-tour et revint à l'assaut.

Épée brandie, Nathan se prépara au choc.

— J'ai déjà affronté un de tes frères, monstre ! Eh bien, c'est à ton tour !

Le vieil homme décrivit dans l'air des arabesques complexes. Intrigué, l'ours voulut intercepter la lame – juste ce qu'attendait Nathan pour lui entailler la patte.

Tirant profit de cette diversion, Nicci bondit, sauta sur le dos du plantigrade et le frappa des deux côtés du cou avec ses lames. Alors que du sang jaillissait, Nathan avança, planta son épée dans le flanc du monstre et l'y enfonça jusqu'à la garde.

Enfin mort, le plantigrade s'écroula.

Un peu à l'écart, Thora et Maxime continuaient à lancer des sorts contre les fauves qui envahissaient la ville.

Sortant de la ménagerie, deux silhouettes encapuchonnées poussèrent un cri de révolte :

— Pour Masque-Miroir ! Mort aux tyrans !

L'air contrarié, Maxime tendit un bras puis invoqua son sort de pétrification. En un clin d'œil, les rebelles triomphants furent transformés en statues.

Voyant que le taureau revenait à la charge, Quentin lança un sort qui fissura le sol devant lui. Une patte prise dans un trou, l'animal s'écroula, un bruit sec indiquant que le membre s'était brisé sous lui. D'abord piégé, le monstre donna des coups de cornes dans le vide, puis il trouva moyen de se relever et de se traîner à l'attaque.

Ivres de liberté, les bêtes de combat tuaient tous ceux qui croisaient leur chemin. Cueillant un marchand sur le pas de sa boutique, un dragon des marais l'entraîna avec lui. Un autre approcha et goba sa tête comme un œuf.

Poisseux de sang et épuisés après leur victoire sur l'ours, Nathan et Nicci, côte à côte, se préparèrent à affronter une meute de loups.

Déséquilibrée par une attaque surprise, la magicienne recula en levant ses couteaux. D'instinct, elle lança une boule de Feu de Sorcier, mais le sort rebondit contre les runes de protection de l'animal.

Son équilibre recouvré, la magicienne ficha son couteau gauche dans le flanc du loup puis poussa vers le bas, déchiquetant les organes. Malgré ce coup mortel, le loup continua à attaquer et des congénères vinrent à sa rescousse.

Nathan accourut, décapita un monstre, trancha la colonne vertébrale d'un autre et éventra un troisième. Fous furieux, les loups ne battaient pas en retraite, mais ils crevaient à un rythme satisfaisant.

— Comment peut-on tuer ces créatures ? lança Quentin à André, alors que les deux sorciers combattaient ensemble. Après tout, tu les as créées !

— Exact ! Ne sont-elles pas magnifiques ?

— Oui, jusqu'à ce qu'elles soient occupées à nous bouffer le foie ! lança Damon. N'ont-elles pas des faiblesses ?

Le sorcier de chair ricana.

— Si elles en avaient eu, je les aurais corrigées.

— Notre magie est impuissante, gémit Elsa après un énième sort direct sans effet.

— C'est délibéré, pour que ces bêtes soient meilleures dans l'arène, expliqua André. Mais nous devons nous montrer supérieurs à elles, et au bout du compte, nous le serons.

De guerre lasse, le haut capitaine Stuart fit intervenir ses archers et ses arbalétriers. Postés sur des toits et des balcons, ils attendaient des ordres depuis un moment.

— Visez bien et tuez ces horreurs ! cria Stuart.

Des carreaux et des flèches s'abattirent sur le taureau, qui continuait à faire des ravages. Transformé en pelote d'épingles vivante, déjà handicapé par sa patte cassée, il finit par s'écrouler sur le flanc et ne bougea plus.

— On recharge ! lança Stuart.

Cette fois, quatre loups à piques et deux dragons des marais finirent au sol, en même temps que plusieurs léopards.

Quand un sanglier géant sortit des ombres, une vingtaine de projectiles réussirent à peine à le ralentir. Confronté à deux terribles défenses, le capitaine Stuart élimina le monstre en lui enfonçant sa lame dans le cœur.

Entre deux volées de projectiles, Nicci vit trois panthères du désert couvertes de sang émerger de la ménagerie. Très semblables à Mrra, elles étaient liées les unes aux autres – mais pas à la magicienne.

Alors que Nicci et Nathan se préparaient à encaisser le choc, Stuart donna l'ordre de tirer. Une pluie de flèches et de carreaux s'abattit sur les fauves, les tuant avant même qu'ils aient pu bondir. En les voyant couchés sur le sol, Nicci eut le cœur serré, mais elle fut reconnaissante que les trois bêtes soient mortes en même temps. Après la perte de ses sœurs, Mrra avait vécu un calvaire, jusqu'à ce qu'un nouveau lien remplace l'ancien.

Alors que les tirs continuaient, des gardes partirent fouiller les rues à la recherche de fuyards. Partout, des animaux finissaient de se vider de leur sang.

— La cité est sauvée, dit Damon. Je crois qu'ils sont tous morts.

Après l'excitation du combat, Nicci éprouvait un vide teinté de mélancolie.

— Tous morts, oui…, répéta Elsa. Ils étaient tellement avides de liberté…

— Le responsable de cette folie, c'est votre dresseur en chef. À quoi vous attendiez-vous d'autre, en cas d'évasion ?

— Nous n'attendions pas d'évasion, dit Thora.

— L'air empeste le sang, gémit Elsa.

— C'est vrai, très chère, fit Nathan en tirant sur sa tunique rougie. Et nous allons tous devoir nous changer.

— Les coupables, siffla Thora, plus vipérine que jamais, c'est Masque-Miroir et sa bande ! Ils veulent nuire à notre façon de vivre et détruire notre société. (Elle désigna les cadavres d'humains et d'animaux qui jonchaient la rue.) Et cette boucherie ! Si les rebelles aimaient vraiment le petit peuple, auraient-ils lâché des monstres dans

les rues ? Regardez tous ces morts !

— Les gens auraient dû s'enlever de là, lâcha Maxime, bougon. Le pire, c'est la perte de presque tous nos animaux de combat. Contrariant, vraiment…

— Les bêtes ont fait ce qu'elles étaient dressées pour faire, dit Nicci. C'est Ivan qui a failli.

— Au fait, où est-il ? demanda Thora. Il va avoir des comptes à rendre.

Après une inspection des tunnels, avec une escorte de gardes, André ressortit, Adessa et deux Mora-Zith sur les talons.

Loin d'être abattu ou troublé, le sorcier de chair rayonnait.

— J'ai une bonne nouvelle pour toi, mon ami ! lança-t-il à Nathan. Il va nous falloir tirer avantage de la situation. Tu m'entends, *sorcier* Nathan ?

— Qu'est-il arrivé ? demanda l'ancien prophète.

— Les panthères du désert ont attaqué leur dresseur.

— Elles l'ont tué, précisa Adessa. Je l'ai vu, il est en bouillie.

— Presque tué, rectifia André. Par bonheur, j'ai pu lancer un sortilège afin de l'immobiliser sur le seuil de la mort, juste avant le grand plongeon. Pour l'instant, il n'appartient pas au Gardien. Cela dit, il faut nous presser.

Trop fatiguée et furieuse, Nicci n'avait aucune envie de jouer aux charades.

— Nous presser pour quoi faire ?

— C'est ta chance, Nathan ! Le dresseur en chef agonise, mais son cœur est intact. C'est exactement ce que tu attends depuis ton arrivée à Ildakar. Le cœur d'un sorcier.

Chapitre 50

Couverte de sang après son combat dans les tunnels, Adessa poussait dans la rue une charrette dont une roue grinçait atrocement. Dedans reposaient les restes méconnaissables d'Ivan.

Lâchant les bras du véhicule, Adessa se tourna vers la dépouille.

— Ivan utilisait cette charrette pour distribuer de la viande à ses bêtes… N'est-ce pas un corbillard approprié ?

André prit Nathan par le poignet et le tira vers le cadavre.

— Il faut que tu voies ça ! Quel veinard tu es, quand même !

Nathan baissa les yeux, l'estomac retourné. Ivan gisait en tas, son fameux pourpoint labouré de coups de griffes. À demi décapité, une bonne moitié d'une épaule manquante, il avait aussi été éventré et dévoré de l'intérieur. Sur son visage figé se lisait une horreur au-delà de tout ce que le vieil homme avait vu – et pourtant, ça commençait à faire beaucoup… Les yeux ouverts, le moribond ne regardait pourtant plus rien.

— Tu es vraiment chanceux, Nathan. Si je n'avais pas été dans le coin…

André désigna le ventre ouvert d'Ivan – qui évoquait irrésistiblement celui d'un poisson qu'on vient de vider.

— Sur le coup, je ne me sens pas vraiment veinard…

— Et tu as tort ! Les panthères ont fait un massacre, mais la cage thoracique et le sternum ont protégé le cœur. Bref, l'organe essentiel est intact, et c'est l'idéal pour toi !

Même avec sa dépouille sous les yeux, Nicci ne trahit pas une once de compassion pour la fin sanglante et douloureuse du dresseur.

— Il a plus que mérité son sort… Désormais, il est mort, comme les trois panthères qu'il a « formées ».

La magicienne regarda autour d'elle. Partout, des esclaves ou des ouvriers munis de charrettes évacuaient les cadavres des hommes et des bêtes. Réalistes, les archers et les arbalétriers allaient récupérer leurs projectiles. Une fois lavés, ces carreaux et ces flèches redeviendraient de précieuses munitions.

Des esclaves jetèrent des seaux d'eau sur les pavés, puis les frottèrent avec de grands balais.

— Magicienne, Ivan n'est pas mort, rectifia André. Quand je suis arrivé, sa vie ne tenait plus à rien, et j'ai eu peur que son cœur cesse

de battre. Par bonheur, mon sort l'a préservé. Actuellement, le temps est arrêté autour de son corps, et il subit des tourments qui doivent lui paraître éternels. Je parie qu'il aimerait que ça cesse pour pouvoir traverser le Voile et gagner le royaume des morts. Au fond, existe-il une meilleure façon de se souvenir qu'on est vivant ? La souffrance, je veux dire…

— Sans aucun effort, souffla Nicci, je peux citer bien d'autres choses…

Épuisé et déconcerté, Nathan secoua la tête. Avec la puanteur du sang dans les narines, il pouvait à peine respirer.

— Crois-moi, ami, dit André, bientôt je te donnerai en permanence du « *sorcier* Rahl ».

Le sorcier de chair posa les doigts sur le pourpoint d'Ivan et suivit le tracé des coulées de sang frais.

— Pour retrouver ton don, tu as besoin d'un cœur de sorcier. Le chef dresseur était un grand pratiquant de la magie, et comme tu peux le voir, il n'a plus besoin d'un cœur. En conséquence, cet organe, je te l'offre. Et tu te dois de l'accepter.

Comme s'il était solidaire de celui du dresseur, le cœur de Nathan rata un battement.

— L'accepter ? Tu veux dire : au sens littéral du terme ?

— Bien entendu, mon ami ! Tu me pensais perdu dans un délire paranoïaque ? Je suis un sorcier de chair, ne l'oublie pas. Dans mon studio, ne m'as-tu pas vu sculpter des créatures vivantes ?

Nathan frissonna et recula pour s'éloigner de la charrette. Comme si c'était hier, il se rappelait le gladiateur bicéphale fabriqué avec les restes de deux blessés…

— Esprits bien-aimés…

André ne se laissa pas démonter.

— Comme je l'ai dit et répété, c'est le seul moyen de récupérer ton don. C'est bien ce que tu cherches, non ?

Voyant que Nathan ne se sentait pas très stable sur ses jambes, Nicci le soutint en lui prenant le bras. Puis elle s'adressa au sorcier de chair :

— Comment sais-tu que ça fonctionnera ?

— Magicienne, rien n'est jamais garanti. En magie comme partout ailleurs, il existe des facteurs variables. Mais je suis confiant. Ça ne sera pas mon expérience la plus difficile. (André regarda les cadavres des bêtes de combat.) Il m'arrive d'échouer, je le reconnais, mais fondamentalement, je suis un artiste.

André passa une main le long de sa barbe tressée, y laissant des traînées de sang. Puis il plongea son regard dans celui de Nathan.

— N'es-tu pas en ville pour y trouver le salut ? N'as-tu pas

demandé l'aide du conseil ? Regarde ce cadavre ! C'était le prix à payer pour t'aider. Ce cadavre-là, oui ! Celui d'Ivan !

Sur les traits du dresseur, rien n'avait changé. Figé à l'instant qui précédait sa mort, il souffrirait mille tourments jusqu'à ce qu'André le libère.

Une juste rétribution de la douleur qu'il aimait tant infliger à ses animaux.

En sueur, Nathan sentit son cœur s'emballer. Le sien, celui qui avait perdu son Han, le privant de ses pouvoirs.

Dans son livre de vie, Rouge affirmait qu'il devait aller à Kol Adair pour voir ce qu'il lui faudrait pour redevenir entier. Arrivé à destination, il avait aperçu brièvement une merveilleuse cité : Ildakar la légendaire.

Et les sorciers qui la dirigeaient comptaient parmi les plus puissants de l'histoire.

Si ses compagnons et lui étaient venus jusque-là, c'était pour ça. Oubliant sa fierté, il avait imploré qu'on trouve une solution à son problème. Combien de fois avait-il harcelé André pour qu'il lui fournisse une réponse ? Si cette histoire de cœur était le seul moyen de redevenir entier, il ne devait pas reculer, afin de pouvoir aider Nicci, Bannon… et même Masque-Miroir.

Était-ce ça, son destin, celui de la magicienne et celui de Bannon ? Rendre sa gloire et sa santé mentale à Ildakar ? En un sens, c'était pour ce genre d'intervention que Richard les avait envoyés en mission, Nicci et lui. Comment rêver à plus de logique et de cohérence ? En somme, le chemin de l'âge d'or passait par Ildakar…

— J'accepte, dit Nathan. Je ferai tout ce qui s'imposera…

Le vieil homme regarda Nicci. Sans nul doute, elle lisait de la tension sur son visage. Mais il était Nathan Rahl, un aventurier fort et courageux qui avait déjà vécu près de dix siècles…

— C'est ton choix, sorcier, approuva Nicci.

— Parfait ! Parfait ! s'écria André en se frottant les mains.

D'un geste, il attira l'attention de deux esclaves qui hissaient un loup sur un traîneau avant de l'emporter au loin.

— Tirez cette charrette jusqu'à mon studio. Ce n'est pas très loin… Avec Nathan, nous vous suivrons. Ce soir, notre grande œuvre nous attend !

Dans le studio d'André, assis sur une des deux tables de dissection, Nathan revit passer devant ses yeux les derniers événements. Il y avait de quoi s'affoler, mais il se força au calme.

— Il n'y a rien à craindre, marmonna-t-il pour se rassurer.

Des mots qui sonnaient faux au point d'en être ridicules. Au contraire, il y avait tout à craindre – et sans doute bien des souffrances

à surmonter –, mais il avait pris sa décision.

— Retire ta tunique et le reste, sinon, tout ça sera imbibé de sang.

— Un conseil qui ne me donne pas du cœur au ventre, André.

— Du cœur au ventre ? Très drôle, mon ami.

Nathan ne vit rien de risible là-dedans. À contrecœur, il délaça sa tunique, exposant sa poitrine.

— Quand mon don sera de retour, je porterai fièrement cette tenue. Parce que j'en serai digne.

Sur ces mots, le vieil homme finit de se dévêtir puis s'allongea sur la table glaciale.

Il était prêt…

— Oui, tu en seras digne, approuva André. Le linceul étant réactivé, tu resteras sans doute très longtemps à Ildakar. Les occasions d'utiliser ton don ne manqueront pas, et il y a même un but, à présent.

— Que veux-tu dire ?

— Avec la mort d'Ivan et l'absence de Renn, le *duma* aura besoin d'au moins un nouveau membre. Ça pourrait être toi…

Sur la table d'à côté gisait la quasi-dépouille du dresseur en chef. Le torse dévasté sous son pourpoint, il fixait le plafond avec dans le regard l'expression d'une infinie souffrance.

André passa une main sur la poitrine d'Ivan. Puis il se pencha pour lui parler à l'oreille :

— Très cher collègue, nous passons un excellent moment, non ? Ne t'ai-je pas dit et redit que jouer avec mes petits monstres était dangereux ? Les ayant créés, j'en parlais en connaissance de cause…

André tapota la peau d'Ivan, puis examina son sternum et plissa le front, pensif.

— Une moitié au moins de tes animaux sont morts dans cette affaire – de quoi te faire crever de honte, je parie. Là, tu vas crever pour de bon, et ce sera pour une noble cause, puisque ce pauvre Nathan y trouvera son compte. Grâce à toi, il deviendra le grand sorcier que tu n'as pas réussi à être. (André sourit au moribond.) Mais aider les autres n'a jamais été ta principale préoccupation, pas vrai ?

Les doigts tendus, André les pointa vers le bas, comme si ses mains étaient devenues des spatules. Puis il invoqua son don et les plongea dans la poitrine du dresseur en chef. Écartant la peau, il poussa le sternum, puis tira dans deux directions différentes. Avec un bruit répugnant, la cage thoracique, ouverte en grand, révéla les organes nobles d'Ivan. Une fois éliminé tout ce qui ne l'intéressait pas, André contempla le cœur proprement isolé qui continuait à battre entre les poumons.

— Magnifique ! Tu veux jeter un coup d'œil, Nathan ?

— Hum, non, merci…

La bile au bord des lèvres et le souffle court, Nathan se rallongea.

Utilisant le bout de ses doigts pour trancher les vaisseaux sanguins – avec l'aide du don, bien entendu –, André peaufina son travail d'isolation du cœur d'Ivan. Enfin, il le saisit à deux mains et le brandit comme une sage-femme qui vient d'extraire un nouveau-né du ventre de sa mère.

— Et voilà !

Nathan mobilisa de nouveau son courage.

C'est ce que je voulais. Si je suis venu à Ildakar, c'est pour ça !

— Tu n'en mènes pas large, mon ami, dit André. Inutile de paniquer. Fais-moi confiance. C'est ma première intervention de ce genre, mais je suis sûr de me débrouiller…

N'en croyant pas ses oreilles, Nathan voulut se relever, mais le sorcier de chair, d'un simple geste, le plaqua à la table. Puis un autre sort lui donna l'impression que son corps gelait en une fraction de seconde.

— J'ai arrêté le temps en toi, mon ami. Ton cœur ne bat plus, ton sang a cessé de couler et aucun organe de ton corps n'est actif – à part ton cerveau, qui te permet de voir et d'entendre. En homme de science digne de ce nom – et en sorcier émérite –, je suis sûr que tu apprécieras l'expérience.

Nathan tenta en vain de crier.

— Tes nerfs restent sensibles, continua André, donc j'ai peur que tu souffres beaucoup. N'oublie pas que c'est un moyen de se souvenir qu'on est encore en vie… (Il se pencha vers Nathan.) Et tu vas te sentir *extrêmement* vivant !

Sur ces mots, André plongea les mains dans la poitrine de l'ancien prophète.

Chapitre 51

Les deux navires firent escale à Serrimundi, où le capitaine du port, Otto, se montra particulièrement obligeant. N'ayant pas oublié le passage de Peretta et Oliver, il avait aussi entendu d'excellents rapports sur le seigneur Rahl – délivré par des voyageurs et des négociants en provenance de Tanimura.

Même si Serrimundi n'avait pas encore fait allégeance à l'empire d'haran, ses habitants n'y voyaient aucun inconvénient. Des générations durant, eux aussi avaient souffert sous le joug de l'Ordre Impérial, mais la mort de Jagang leur avait rendu le goût de la liberté.

Désormais, les gens prospéraient sans être harcelés par des seigneurs de la guerre de seconde zone ou des aspirants dictateurs. Dans l'Ancien Monde, le vide du pouvoir avait rapidement été comblé par des hommes et des femmes déterminés et résolus à travailler dur. Élus par leurs pairs, les dirigeants se montraient équitables et avisés. Dans quelques villages, on déplorait l'émergence de tyranneaux locaux, mais les citoyens les avaient promptement renvoyés dans le rang – et hors de chez eux, le plus souvent.

Dès qu'il eut reçu la lettre de crédit des mains du général Zimmer, le capitaine du port fit en sorte qu'un troisième navire se joigne à l'expédition. Puis il réquisitionna des chevaux dans toutes les écuries et toutes les fermes de la côte. Des montures hétéroclites, certes, mais globalement de très bonne qualité.

Par le premier bateau en partance vers le nord, Zimmer envoya les ordres de paiement correspondants. Toutes les factures, assura-t-il à Otto, seraient honorées par le seigneur Rahl. D'abord sceptiques, les commerçants, l'armateur et les marchands de chevaux avaient fini par se laisser convaincre au vu d'une offre plus que compétitive.

Regardant Oliver et Peretta, le capitaine du port hocha la tête.

— Nous avons une dette envers vous…, dit-il. En tout cas, ma fille en a une. De plus, c'est une occasion rêvée pour tisser des liens commerciaux avec les villes du Nord. (Il tapota la lettre de crédit et la glissa sous sa chemise.) Pour devenir des partenaires de l'empire d'haran, parier sur quelques chevaux n'est pas un droit d'entrée très élevé.

L'énorme cargo récupéré à Serrimundi voguant en tête, les trois navires entreprirent de caboter le long de la Côte Fantôme. Dans des

eaux totalement inconnues, les capitaines et les équipages trahirent une certaine nervosité. Autant à cause des récifs que des terribles Selka, on doubla les vigies. Sur tous les bâtiments, nul n'ignorait le triste sort qu'avait connu le *Randonneur des Vagues.*

Dans la cabine du général Zimmer, où se trouvait déjà Verna, le capitaine de marine marchande Ben Mills vint faire son rapport, une multitude de cartes sous le bras. Plutôt maladroit, il se débattit comme il put et finit par les laisser tomber en vrac sur un petit bureau. En sélectionnant une, il la déroula sur un guéridon, devant le général.

En uniforme gris taché de sel, une casquette sur ses longs cheveux blancs, Mills avait tout du vieux loup de mer tanné par le soleil et le vent, n'était son sourire qui évoquait par moments celui d'un enfant.

— Nous cinglons vers le sud selon vos ordres, général. Le capitaine Piller, du cargo, a entendu parler de ces eaux, mais il n'en a pas plus l'expérience que moi.

» Lors de mes activités commerciales, je m'oriente rarement dans cette direction… Excepté quelques villages de pêcheurs, sans quai qui mérite le nom de « port », il n'y a rien le long de cette côte. Je sais que nous suivons les ordres du seigneur Rahl, mais j'espère que vous avez une solide idée de notre destination.

Au début de la carte, les villes et les ports étaient très clairement indiqués. Après, ça se compliquait – pour finir par une zone où des monstres à demi immergés semblaient guetter les marins trop aventureux.

— Les deux érudits de Surplomb du Monde savent où ils vont, j'en suis sûre, dit Verna. Durant leur voyage, ils ont tout noté. Au-delà de la Côte Fantôme, les terres sont de nouveau habitées. Renda-sur-Baie est un village de bonne taille, et il y a d'autres bourgades ou campements le long du fleuve puis dans les montagnes.

— Voyez ça comme un nouveau marché potentiel, capitaine, dit Zimmer. Un continent plein de nouveaux clients pour vous et d'alliés pour D'Hara.

Le capitaine ajusta sa casquette et repoussa ses cheveux en arrière.

— Si vous le dites… Selon les vieux marins, il n'y a rien jusqu'au bord du monde, là où l'horizon et l'océan se confondent.

— C'est très peu probable, capitaine. Il doit s'agir d'une partie très périlleuse de la côte, avec de rudes courants et des vents changeants, mais nous la négocierons.

Jusque-là, le temps avait été clément, mais la mer commençait à prendre une couleur menaçante. Chaque jour, il faisait un peu plus chaud, avec un vent assez anémique pour que les bâtiments avancent au ralenti.

— J'avais une confiance absolue en mes notes, dit Ben Mills, mais depuis que les courants et les constellations ont changé…

— Vous allez devoir tout réapprendre, capitaine, dit Verna, d'un optimisme inébranlable depuis qu'elle voyageait vers les fabuleux secrets de Surplomb du Monde. Considérez-vous comme un explorateur. Chaque jour nous ferons une nouvelle découverte.

— C'est exact, et je trouve ça très excitant, dit le capitaine d'un ton qui indiquait exactement le contraire.

Il enroula sa carte, reprit les autres et s'en fut.

Voyager dans la cale déplut souverainement aux chevaux. Au bout de quelques jours, beaucoup tombèrent malades ou devinrent très nerveux, mais les deux érudits n'en démordirent pas : Renda-sur-Baie n'était pas loin, et il n'y avait aucun souci à se faire.

— On approche, dit Oliver en sondant la côte, les yeux plissés. Je ne suis pas un expert des courants, mais notre voyage aller, en temps, correspondait à peu près à celui-là, et nous étions sur un petit bateau.

— Je reconnais ce profil côtier, annonça Peretta. Nous serons arrivés demain, je pense.

Le lendemain matin, une épaisse nappe de brouillard se révéla bienvenue après la chaleur des journées précédentes. Ravis par la fraîcheur mais inquiets de la mauvaise visibilité, les trois capitaines décidèrent de réduire les voiles.

Dans le cocon de brume, tous les sons devinrent plus forts, les craquements de la coque et des mâts prenant des allures de fin du monde.

Enveloppée dans une cape de voyage, Verna monta sur le pont pour tenter de sonder la purée de pois.

— Hé ! ho ! cria soudain la vigie du cargo. Bateau droit devant !

Les vigies des deux autres navires transmirent l'avertissement.

Une voix répondit dans la brume :

— Ce n'est pas une barque, mais un bateau de pêche de Renda-sur-Baie. Ici le *Bégonia* !

Oliver et Peretta, venus rejoindre Verna, jouèrent les sémaphores alors qu'il était absolument impossible de les voir dans la brume.

— C'est le pêcheur qui nous a conduits à Serrimundi, annonça le jeune érudit.

— Kenneth ! cria Peretta. Nous revenons avec une petite flotte !

— Ce ne seraient pas mes amis de très loin d'ici ? lança le pêcheur.

Le *Bégonia* approcha, sa proue se découpant dans la brume. Les yeux plissés, Verna distingua la silhouette d'un marin qui semblait solitaire.

Les soldats de Zimmer accoururent sur les trois ponts, ce qui n'impressionna pas le moins du monde Kenneth. Chemise ouverte pour exposer sa poitrine au vent, même par un matin frisquet, il éclata

de rire.

— Je pensais être seul, si loin au nord… En général, ces eaux sont désertes. On prétend même qu'elles se trouvent au bord du monde… Oliver et Peretta m'ont prouvé qu'il n'en est rien.

— Nous pensions aussi arriver au bord du monde, dit Verna. En venant de la direction opposée… Par bonheur, les bords se rejoignent.

Quand les trois bâtiments eurent jeté l'ancre, Kenneth s'arrima au navire amiral puis monta à bord pour rencontrer le général Zimmer et le capitaine Mills. En réalité, il semblait surtout pressé de revoir ses jeunes amis.

Dès qu'il fut là, Peretta se tourna vers le capitaine, l'air très fière.

— Ne vous ai-je pas dit que nous n'étions plus loin ? Renda-sur-Baie est un peu en avant sur la côte.

— Pas si « un peu » que ça, corrigea Kenneth. J'ai navigué deux jours durant depuis mon départ. Ici, la pêche est meilleure, parce que je n'ai pas de concurrence.

— J'espère que vous êtes vendeur, dit Zimmer, parce que mes hommes en ont assez du bœuf fumé et du mouton séché.

— Du bœuf fumé et du mouton séché ? Pour des produits si exotiques, je veux bien vous offrir toutes mes prises.

Les deux hommes se regardèrent, d'abord surpris puis ravis. Un accord rondement conclu.

Dès que le brouillard se fut dissipé, Kenneth retourna sur son bateau pour guider les trois gros navires autour d'une barrière de récifs très dangereuse.

À la tombée de la nuit, le lendemain, le quatuor arriva en vue de Renda-sur-Baie. Alors que les gros navires jetaient l'ancre devant l'entrée du port en demi-lune, le marin du cru prit à son bord un petit groupe de voyageurs. Mettant des canots à l'eau, les soldats d'harans en conduisirent une dizaine de plus vers la berge. Ensuite, ils s'attaquèrent à la corvée majeure : fabriquer des radeaux pour faire accoster les nombreux chevaux.

Partis avec Oliver et Peretta dans le bateau de Kenneth, Verna et le général Zimmer furent accueillis par une petite foule. Intrigué par la présence des trois gros bâtiments, le chef du village, Thaddeus, faisait partie de ce comité de réception.

Oliver lui fit un grand sourire.

— Nous sommes de retour avec des renforts qui pourront vous aider en cas de nouvelle attaque.

En bon militaire, le général s'intéressa aux deux tours en construction de chaque côté de l'entrée du port, puis il étudia les fortifications érigées juste devant la plage.

— Je vois que vous vous préparez activement…

— Nous entendons nous défendre contre les Norukai, oui, répondit

Thaddeus. Mais c'est un travail accablant, alors que nous sommes déjà épuisés d'avoir dû reconstruire nos maisons incendiées pendant le dernier raid.

Thaddeus étudia les trois navires qui mouillaient dans la baie. Verna suivit son regard, mais avec le soleil couchant, elle ne vit que des silhouettes indistinctes.

— Quand j'ai aperçu vos voiles, de loin, j'ai cru que c'étaient de nouveau les Norukai. Pour nous, grand bateau est synonyme de menace.

— Nous en sommes une, dit Zimmer en grattant sa barbe de trois jours, mais pour vos ennemis !

Il étudia d'un œil critique les tours et les fortifications.

— Il me semble que nous pouvons vous être utiles en matière de génie militaire. L'armée de D'Hara a certes juré de défendre le seigneur Rahl, mais elle est aussi là pour protéger ses peuples.

— Même si loin au sud, précisa Verna, le seigneur Rahl vous considère comme son peuple.

Quand la première chaloupe eut accosté, débarquant des soldats ravis de retrouver la terre ferme, Zimmer s'adressa à l'homme qui la commandait et s'apprêtait à repartir :

— Le capitaine Norcross doit faire partie de la prochaine fournée. J'ai un poste pour lui à terre.

La chaloupe retourna aussitôt vers les navires au mouillage.

Les bras croisés, Zimmer laissa Thaddeus lui faire les honneurs du village.

— Notre expédition remontera le fleuve puis s'enfoncera dans les terres en direction de Surplomb du Monde, annonça le général.

Mais il semblait toujours plus que dubitatif au sujet des tours et des fortifications.

— Cela dit, ma mission est aussi de vous défendre, et ces Norukai sont très exactement le genre d'ennemis que le seigneur Rahl tient à éradiquer.

Thaddeus en eut le souffle coupé, comme s'il ne s'attendait pas à une telle sollicitude.

— Si vous laissez quelques soldats ici, dit-il quand il se fut repris, pour nous aider à ériger nos défenses, notre reconnaissance sera éternelle.

— Pas envers nous, précisa Verna, mais envers le seigneur Rahl.

— Et pour le remercier, ajouta Zimmer, il n'y aura rien de plus simple : contribuer à la cause de la liberté partout où vous le pourrez.

— Voilà le genre de dette dont nous nous acquitterons d'un cœur léger, assura Thaddeus. Pour vous aider, nous sommes prêts à tout.

Chapitre 52

Après s'être nettoyée de tout ce sang, Nicci alla chez le sorcier de chair pour voir où en était Nathan. L'air très content de lui, André l'invita à entrer. Débordant d'énergie, il entreprit de marcher en rond autour de la table où reposait son patient.

Mince et pourtant musclé, ses cheveux blancs lui faisant comme une corolle, Nathan était aussi pâle et inerte qu'un mort. Remarquant du sang séché sur son cou et sous ses oreilles, la magicienne ne parvint pas à dire s'il était à lui, venait du combat contre les animaux ou appartenait à Ivan.

Sur le torse du vieil homme, d'autres taches de sang ne parvenaient pas à dissimuler la longue zébrure qui courait de sa gorge jusqu'au centre de sa poitrine.

— On dirait une très ancienne cicatrice… Mais l'intervention date de ce soir. Un puissant sort de guérison ?

— Bien plus que ça, magicienne ! Comme j'ai dû t'en informer, je suis un très grand sorcier. J'ai modelé la chair de Nathan et reconfiguré ses organes pour qu'il dispose de nouveau d'un cœur de sorcier. Un *nouveau* cœur ! Je suis sûr qu'Ivan n'y verra pas d'objections…

— Le corps de Nathan acceptera-t-il un cœur étranger ?

S'il avait eu le choix, le vieil homme n'aurait sûrement pas choisi Ivan comme donneur.

— Tout va dépendre de son Han… J'ai établi une carte complète de son don, et j'ai repéré toutes les connexions. Après avoir remplacé le cœur de Nathan par celui d'Ivan, j'ai restauré tous les liens requis. En théorie, à son réveil, ton ami sera de nouveau en possession de son don. Et le nouveau cœur battra fièrement dans la poitrine d'un grand sorcier.

Avec un grand sourire, André suivit du bout d'un index la cicatrice qui serpentait sur le torse de Nathan.

— Un de mes chefs-d'œuvre… Peut-être le plus grand, devant les ours de combat ou le guerrier bicéphale. Quel exploit, vraiment !

Sous le regard glacial de Nicci, André devint soudain pensif.

— Non, pas mon plus grand… Rien ne peut surpasser mes guerriers ixax. Ces trois-là sont spéciaux. Dommage qu'ils n'aient jamais servi…

Ignorant de quoi parlait le sorcier, Nicci n'avait aucune envie de l'apprendre.

— Quand saurons-nous si ça fonctionne ?

— Notre cher ami a vécu une expérience traumatisante… Moins que celle d'Ivan, bien sûr, mais pour l'instant, il est plongé dans un sommeil réparateur. En lui, le Han doit se redéployer et reprendre la première place. Ensuite, il faudra que Nathan s'approprie son nouveau cœur.

Nicci garda les yeux rivés sur son ami. Un instant, elle envisagea de rester pour veiller sur lui. Au cas où André aurait en réserve une de ses expériences bizarres et contre nature…

Bannon se serait lui aussi porté volontaire pour rester, Solide à portée de la main. Mais le jeune homme ne s'était toujours pas montré…

De plus en plus mal à l'aise et inquiète, la magicienne décida de trouver Amos et de le forcer à lui répondre.

— Qu'as-tu fait du cadavre d'Ivan ?

Le sorcier de chair leva le menton. Dans la mêlée, sa barbe s'était en partie détressée, mais il ne semblait pas s'en soucier.

— Le cœur retiré, la dépouille ne me servait plus à rien. En principe, un membre du *duma* mérite des funérailles d'État, mais j'ai voulu rendre à notre cher défunt un hommage mieux adapté à sa personne. Haché en fines tranches, son corps servira à nourrir les bêtes de combat survivantes. Un juste retour des choses, non ?

— Ce n'est pas mal trouvé, en effet…, souffla Nicci.

Sous ses yeux, la poitrine de l'ancien prophète se soulevait à peine à chaque inspiration.

La magicienne s'inquiétait pour l'homme, pour le sorcier… et pour son ami.

— Combien de temps dormira-t-il ?

— Jusqu'à ce qu'il soit guéri.

— Et quand sera-t-il guéri ?

— Quand il aura assez dormi.

Nicci se demanda si elle pourrait attendre jusque-là. Une fois rétabli, le *sorcier* Nathan serait un précieux allié. En attendant, la magicienne allait devoir mettre au point un plan. Même sous le linceul, il devait être possible de libérer Ildakar.

En lâchant en ville une bonne partie des animaux, Masque-Miroir avait provoqué le chaos. Mais alors que ses partisans évoluaient parmi les bêtes, il ne s'était pas montré – tout en observant les choses de loin, aurait juré Nicci. Comment aurait-il pu résister à un spectacle pareil ?

Mais à quoi était censée servir cette action spectaculaire ? En réalité, ça n'était qu'une escarmouche sans importance. Du remue-ménage qui avait provoqué la mort d'un sorcier et de tous les animaux impliqués, mais du remue-ménage quand même. Et cette manœuvre

absurde ne semblait même pas faire partie d'un plan complexe. À la place de Masque-Miroir, Richard aurait développé une stratégie visant à renverser la tyrannie. Si le rebelle d'Ildakar en avait une, il la cachait bien…

Nicci éprouva soudain un besoin instinctif de se défendre. D'abord confuse, elle comprit vite que ce sentiment ne venait pas d'elle. Mais qui avait pu le lui envoyer ? Nathan, sur sa table d'opération ?

Non, elle l'aurait reconnu, même lors d'un contact si bref.

— Sorcier André ! cria une voix dans le couloir. Une autre bête a été repérée non loin d'ici. (Un garde en uniforme déboula dans le studio, le souffle court à force d'avoir couru.) Le haut capitaine Stuart a besoin de vos lumières.

— Un autre animal ? N'avons-nous pas tué tous ceux qui s'étaient échappés ?

Nicci sentit dans un coin de son esprit un mélange de peur et de méfiance. Soudain, elle sut de qui ça lui venait.

Mrra !

— Il s'agit d'une panthère du désert solitaire mais marquée au fer par le dresseur en chef. Je ne sais pas où sont les autres membres de sa *troka*, mais nous devons les capturer vivants. La sovrena les veut pour les combats à venir, dans l'arène.

— Si elle m'en laisse le temps, je lui en fabriquerai d'autres, assura André.

Une nouvelle fois, le sorcier de chair était prêt à passer d'un sujet d'expérience au suivant. Quoi qu'il en soit, Nicci devait aller retrouver sa sœur d'élection.

— Je m'occupe de cette affaire, dit-elle à André. Reste auprès de Nathan et fais de ton mieux pour qu'il guérisse vite.

André eut un geste nonchalant, puis il se pencha pour parler à l'oreille de Nathan.

— Pourquoi perdrais-je mon temps à chasser des félins ? Ce ne sont pas mes créatures, sais-tu ? Nous avons capturé des panthères pour les forcer à se reproduire, puis nous avons « élevé » les petits. Ivan a adoré faire ça, si je me souviens bien. Maintenant, ses apprentis prendront le relais.

— Trois dresseurs dotés du don nous aident déjà à remettre de l'ordre dans les tunnels, annonça le garde. Mais ils auront besoin d'aide…

— Je te suis ! s'écria Nicci.

Subjugué par son autorité, l'homme se mit au garde-à-vous.

— Allons, bouge-toi ! siffla la Maîtresse de la Mort.

Dans ses rêves, Nicci avait vu la ville à travers les yeux de sa sœur panthère. Malgré son insistance, Mrra avait refusé de partir, et voilà

qu'elle était piégée sous le linceul, coupée du reste du monde et du temps.

Des nuits durant, la magicienne avait senti sur sa langue le goût des rats et des chiens que sa sœur tuait pour subsister. Mais la panthère rêvait de grandes plaines grouillant d'antilopes et de daims…

Piégée dans la cité où elle était née et avait grandi sous la menace et la torture !

Contre ses propres intérêts, Mrra était restée pour ne pas abandonner sa sœur humaine – ou panthère, Nicci n'aurait pas juré qu'elle faisait la différence. Emprisonnée et entourée de tortionnaires, elle appelait la magicienne au secours.

En même temps qu'un torrent de haine, Nicci reçut de Mrra quelques images qui lui expliquèrent tout. Par hasard, quelqu'un avait découvert sa tanière diurne. En ce moment même, des gardes et des dresseurs approchaient pour la capturer. Bien entendu, elle était prête à se battre et à tuer…

Suivant les ondes que lui envoyait sa sœur, Nicci dépassa le garde et courut jusqu'à un grand entrepôt à grain rempli de sacs de toile. Des épis de maïs séchaient dans un gros conteneur que les rayons de soleil, filtrant des planches disjointes, faisaient briller au milieu des colonnes de poussière.

Alors qu'elle entrait, le garde sur les talons, les yeux de Nicci s'adaptèrent instantanément à la pénombre.

Les bras croisés, comme s'ils étaient vraiment un couple uni et fusionnel, Thora et Maxime supervisaient les opérations. Devant eux, trois apprentis dresseurs détenteurs du don avançaient prudemment entre les sacs et les wagons. Très mal à l'aise, ils semblaient peu sûrs de leurs compétences. Habitués à travailler avec Ivan, ils avaient du mal à prendre des initiatives, mais il leur faudrait bien s'y faire…

Arborant son épaulière rouge, le haut capitaine Stuart beuglait des ordres à ses hommes, chargés de pousser la panthère dans un coin. Les types en armure du premier rang brandissaient leur épée. Derrière eux, trois arbalétriers se tenaient en embuscade.

— Ne tuez pas cette bête, dit la sovrena. La nuit dernière, nous avons perdu assez d'animaux comme ça. Il nous faut cette panthère pour l'arène.

Nicci avança sans se demander si quelqu'un allait se dresser sur son chemin. Atteignant les arbalétriers, elle en prit un par le bras.

— Fichez-lui la paix ! Cette panthère est à moi, elle n'a rien à voir avec Ildakar.

Thora écarquilla les yeux de surprise.

— Que fais-tu là, magicienne ? Et que racontes-tu ? Cette bête est à nous, et si elle doit mourir, ce sera face à un de nos gladiateurs…

» Après ce qui est arrivé cette nuit, les gens auront besoin de beaux

combats pour oublier leurs soucis. Le linceul étant de retour, la vie doit revenir à la normale. Si tu décidais de nous aider, ce serait judicieux…

Nicci se tourna vers la sovrena :

— Tu ne peux pas envoyer cette panthère dans l'arène. Elle n'est pas à toi !

Maxime eut un rire glacial.

— Et où devrait-elle aller, d'après toi ? Puisqu'elle ne peut pas quitter Ildakar, devrions-nous la laisser errer dans les rues ?

Sentant une décharge de colère primale dans son corps, Nicci repéra Mrra, couchée entre les plus hautes piles de sacs, dans un coin. Avec un rugissement, elle bondit sur une poutre et se ramassa sur elle-même, foudroyant du regard les hommes qui la traquaient.

— Je prendrai soin d'elle, proposa Nicci, faute d'une meilleure solution. Elle est ma sœur d'élection.

— Ridicule ! s'écria Thora. Cet animal appartient à Ildakar. Tes compagnons et toi n'êtes que des pièces rapportées.

— Nicci est une invitée aussi charmante que perturbante, intervint Maxime, onctueux. Comme la panthère, où pourrait-elle aller, maintenant que le linceul est activé ? Elle ne peut pas partir d'ici…

— Il y a plusieurs façons de s'en aller…, siffla Thora.

Sans quitter Mrra des yeux, les dresseurs se déployaient lentement. Leur chef, un type nommé Dorbo, prit la parole :

— Avec le don, nous pouvons la forcer à reculer puis la capturer.

Deux des types brandissaient un long bâton muni d'un nœud coulant et le chef était armé d'un fouet et d'un gourdin orné d'une rune.

— Dès que nous l'aurons forcée à descendre au niveau du sol, dit un des types au nœud coulant, il sera possible de l'immobiliser.

— Tout dépend de la souffrance qu'elle peut encaisser, modéra son compagnon. Avec les runes qu'elle arbore, un sort d'étourdissement ne fonctionnera pas.

— Même sans magie, ma massue fera largement l'affaire, intervint Dorbo.

— Pas question de la frapper ! ordonna Nicci.

Thora la foudroya du regard.

— Nous ferons ce qui s'impose pour le bien d'Ildakar. S'il le faut, j'ordonnerai qu'on te ligote, magicienne.

Maxime ricana, ravi à l'idée de voir ça.

— Eh bien, que tes hommes essaient, si ça leur chante. Mais après la mort d'Ivan, à ta place, je ne sacrifierais pas mes autres dresseurs. Qui te resterait-il pour contrôler les animaux ?

Alors que Maxime s'amusait franchement, les arbalétriers se préparèrent à tirer. Très attentif, le haut capitaine Stuart prenait garde

à ne pas lancer d'action précipitée. Les yeux levés, il surveillait Mrra, inaccessible pour l'instant.

— Sovrena, sorcier en chef, dit Dorbo, n'oubliez pas que toute attaque magique classique sera sans effet. En revanche, les runes sont conçues pour qu'un dresseur puisse utiliser certains sorts. Laissez-nous faire, et ce sera très vite terminé.

Nicci se sentit aussi piégée que sa sœur d'élection. Mrra avait choisi une bonne tanière ; pourtant, elle n'avait pas tardé à être découverte. Face aux dresseurs, la magicienne se sentait de taille, mais Thora et Maxime n'étaient pas des adversaires négligeables. En admettant qu'elle les neutralise et garde Mrra en liberté pour le moment, qu'arriverait-il ensuite ? La panthère ne pourrait pas se balader tranquillement en ville.

C'était sans espoir…

Les dresseurs invoquèrent leur don et combinèrent leurs efforts. Sur sa poutre, Mrra avança et recula nerveusement. Quand elle rugit, Nicci se surprit à produire un son similaire…

Influant directement sur l'esprit de la panthère, les dresseurs la forcèrent à bouger. Conditionnée depuis toujours, elle ne put résister et, pour souffrir un peu moins, sauta sur une pile de sacs en rugissant.

— Ce n'est pas un des fauves d'Ivan ! cria un des dresseurs. Elle n'était pas parmi les bêtes révoltées d'hier…

— C'est une ancienne pensionnaire, dit Dorbo. Les rebelles ont dû la libérer il y a un sacré bout de temps.

— Elle ne veut pas être ici…, feula Nicci. Si vous l'attaquez, elle vous tuera… et je l'aiderai…

Ignorant la magicienne, les dresseurs s'associèrent pour manipuler Mrra. Alors qu'elle résistait, Nicci capta une part de la douleur qui lui vrillait les nerfs. Du coup, sa rage grandit en même temps que celle de sa sœur.

Ivre de fureur, Mrra sauta de la pile de sacs.

— Attention ! cria Nicci.

Pas pour prévenir les dresseurs ou les gardes…

Hélas, la panthère venait d'entrer dans le jeu de ses adversaires. Un homme de Stuart ne s'étant pas écarté assez vite, Mrra referma la gueule sur la cuirasse et la cotte de mailles qui protégeaient son dos. Blessé, l'homme tituba, mais la panthère ne lui accorda plus d'attention.

Les dresseurs approchèrent, Dorbo levant ses doigts pliés pour focaliser le don. Avec leur magie spécialement conçue pour ça, les trois hommes forcèrent Mrra à s'accroupir puis tendirent leur bâton muni d'un nœud coulant. Faisant claquer son fouet, Dorbo toucha sa cible au flanc. De douleur, Mrra zébra l'air avec ses griffes.

— Assez ! cria Nicci.

D’un simple sort, elle fit voler en éclats le bâton d’un des deux apprentis, qui n’en crut pas ses yeux.

D’un geste bref, Thora propulsa sur la magicienne blonde une toile d’air qui l’emprisonna et menaça de lui couper la respiration.

Concentrés sur leur proie, Dorbo et l’autre apprenti continuèrent d’avancer. Après plusieurs essais, le dresseur au bâton parvint à passer son nœud coulant autour du cou de Mrra.

La surprise surmontée, Nicci reprit la maîtrise de son don, se libéra du sortilège de second ordre et s’offrit le luxe de le renvoyer à son expéditrice.

De son côté, Mrra était piégée, chaque mouvement servant surtout à lui couper un peu plus le souffle.

— Laissez-la ! cria Nicci.

Des boules de feu crépitaient au-dessus de ses mains, prêtes à carboniser leurs cibles.

Passant aux choses sérieuses, Thora invoqua un mur d’air qui percuta Nicci de plein fouet et l’envoya valser contre le gros conteneur.

— Magicienne, cette affaire ne te regarde pas !

— Au contraire ! Mrra et moi, nous sommes liées.

Nicci tenta d’invoquer du Feu de Sorcier, mais Thora et Maxime combinèrent leurs forces pour la bloquer sous une masse d’air plus dure que de la roche.

— Ne t’en mêle plus, siffla Thora. Sinon, Maxime te transformera en pierre.

Nicci voulut hurler de défi, mais elle eut l’impression que sa tête avait explosé. S’écartant de la panthère, Dorbo venait de la frapper avec sa massue spéciale.

Alors que les runes de Mrra la protégeaient des attaques magiques, Nicci n’avait aucune défense contre un sort d’étourdissement lancé en traître.

Tandis que la magie dévastait son esprit, lui coupant les jambes, deux gardes jetèrent un filet sur la panthère, qui s’emmêla les pattes dedans.

Un coup de massue, même sans support magique, la sonna pour le compte.

— On la tient ! cria un des dresseurs. Nous avons réussi.

Dès qu’elle eut repris ses esprits, Nicci lutta pour repousser l’attaque de la sovrena et du sorcier en chef. Enfin capable de se relever, elle fit face à Thora, le don enroulé en elle comme un ressort sur le point de se détendre.

— Mrra est une part de moi, grogna-t-elle, prête à déchaîner une tempête de Magie Additive et Soustractive.

La sovrena tint son terrain, plus froide qu’un blizzard hurlant dans

la nuit.

— Cette panthère appartient à l'arène d'Ildakar. Tu vois les runes gravées au fer sur sa fourrure ? Cette bête est à nous.

— Non ! Elle est libre !

Vaincue par les dresseurs, Mrra gisait sur un flanc, du sang coulant de ses naseaux.

Armes brandies, Stuart et ses hommes, anxieux, ne perdaient rien de la confrontation entre Nicci et Thora.

S'il le fallait, ils choisiraient le camp de leur dirigeante, ça ne faisait aucun doute.

Aucune importance ! Nicci pouvait tuer tous ces gens, si ça s'imposait.

Thora crut le moment idéal pour tenir un sermon :

— Ta foi en la liberté est excessive. Les animaux ne sont pas libres, et les esclaves non plus. Tous les êtres inférieurs appartiennent à un maître. Devenue notre invitée permanente sous le linceul, tu dois comprendre les règles en vigueur à Ildakar. Demande donc au sorcier de chair ! Ces animaux existent parce que nous les avons créés.

Nicci ne capitula pas.

— Et si c'étaient eux, au contraire, qui avaient créé des monstres comme vous ?

Thora se prépara à frapper. Debout près de sa femme, Maxime contenait son don, mais il n'en restait pas moins menaçant. Près de la panthère inconsciente, les dresseurs aussi se concentraient.

Nicci sentit toute la magie qui l'entourait. Du coin de l'œil, elle vit que les arbalétriers étaient prêts à la cribler de carreaux sur un simple geste de Thora ou de Maxime.

Malgré sa haine et sa colère, la magicienne dut reconnaître qu'elle était battue. Chez André, Nathan gisait dans le coma, et nul ne savait s'il récupérerait un jour son don. En goguette avec ses nouveaux copains, Bannon brillait par son absence…

Nicci mesura à quel point elle était seule à Ildakar. Impossible de combattre tous ces gens en même temps.

Pour l'instant, en tout cas…

La tête toujours douloureuse après le coup de massue, elle décida… de prendre son temps.

— À l'évidence, il me reste beaucoup de choses à apprendre sur cette ville, dit-elle, sa voix claquant comme le fouet de Dorbo.

— Bien vu, oui, lâcha Thora. Essaie d'assimiler tout ça avant qu'il soit trop tard.

Soulevant le filet, les dresseurs et les gardes emmenèrent Mrra. En route vers les terribles enclos de l'arène…

Chapitre 53

Sa fureur plus dévastatrice qu'un cyclone, Nicci dut pourtant la contenir. Dans l'incapacité de contacter Masque-Miroir – et sans aucun allié à Ildakar –, elle devait pourtant passer à l'offensive.

Sur-le-champ !

De retour à la villa en milieu de matinée, elle fila vers la chambre de Bannon. Même si le jeune escrimeur ne pourrait pas lui être d'un grand secours face à des sorciers, elle avait envie de lui parler. Mais son lit n'était pas défait et Solide, sa modeste épée, n'était nulle part en vue. Quant à Amos, Jed et Brock, elle n'en trouva pas trace. De quoi s'inquiéter, vraiment.

Lors de leur rencontre à Tanimura – dans une allée où le jeune homme se faisait détrousser –, Nicci avait trouvé agaçant l'éternel optimisme de Bannon. Sans parler de ses incessants bavardages… Depuis, il était devenu pour elle un compagnon fiable. Excellent escrimeur, il ne se plaignait pas en permanence et vouait une loyauté aveugle à ses deux aînés. Plus important encore, il adhérait à la vision du monde de Richard.

Bref, sa présence aurait été un réconfort. Mais il était manquant depuis des jours.

Mrra capturée et Nathan dans le coma, Nicci était absolument seule.

Et après ? Quand elle servait Jagang, même entourée de soudards, n'avait-elle pas *toujours* été seule ? Luttant dans son coin, elle mettait ses pouvoirs au service de l'empereur, et ça lui suffisait. Convaincue de pouvoir survivre sans amis, elle n'en avait jamais cherché. Pour une guerrière, les proches étaient toujours une faiblesse potentielle. Et la Maîtresse de la Mort n'avait aucune faille.

Au sein des Sœurs de l'Obscurité, elle avait été une très loyale alliée des sœurs Tovi, Cecilia, Armina et Ulicia. Mais on n'aurait certainement jamais pu parler d'amitié. Depuis toujours, Nicci résolvait seule ses problèmes. Aujourd'hui, son problème se nommait Ildakar. Ancienne Maîtresse de la Mort et Reine Esclave, elle se vantait d'avoir un cœur de glace noire.

Même sans Mrra, Nathan et Bannon, elle gagnerait.

— Magicienne, si je puis me permettre de vous déranger…

Nicci leva les yeux sur un jeune garde à la barbe rousse pointue. Les yeux disparaissant à moitié sous son casque, il semblait

terriblement mal à l'aise.

— Le sorcier en chef aimerait vous parler en privé… Et il vous transmet ses excuses. Hélas, je ne sais pas ce qu'il veut dire par là…

Nicci se rembrunit. Maxime ne s'était pas opposé à la capture de Mrra, et elle ne le lui pardonnerait jamais.

— Je ne suis pas disposée à accepter ses excuses…

Passant devant la vieille femme pétrifiée pendant qu'elle vaquait à ses occupations quotidiennes, la magicienne hésita puis ajouta :

— Que me veut-il ?

— Il m'a fait jurer de ne rien dire… Magicienne, il veut avoir avec vous une conversation de la plus haute importance. Pour ça, il vous attend au sommet de la tour du Pouvoir, dans le petit jardin.

Invoquant son don, Nicci approcha du jeune homme. Sans utiliser sa magie, elle fit en sorte qu'il sente la menace.

— C'est un piège ? Réponds franchement !

— Non, magicienne. Maxime veut vraiment vous parler, et il tient à ce que la sovrena ne soit pas au courant.

— Il entend se cacher de sa femme ? demanda Nicci, de nouveau soupçonneuse.

Une seule allusion un peu appuyée, décida-t-elle, et le sorcier en chef finirait en cendres.

— Eh bien, je ne sais pas ce qu'il a en tête… Sauf que ce n'est pas… Magicienne, par pitié, j'exécute mes ordres, c'est tout !

— Dans ce cas, ta mission est terminée. File ! Je connais le chemin…

Soulagé, le garde détala.

Toujours dubitative au sujet des intentions de Maxime, Nicci lissa ses cheveux, s'assura que sa robe noire était immaculée et se mit en chemin. Très droite, elle sortit de la villa et se dirigea vers la tour du Pouvoir.

Après avoir gravi l'escalier central, elle traversa la grande salle, déserte à cette heure, puis s'engagea dans un autre escalier, très étroit et sinueux.

Déboulant à l'air libre, elle jeta un coup d'œil circulaire au joli petit jardin suspendu. Au milieu des citronniers en fleur, l'oreille charmée par le bourdonnement des abeilles, elle admira les abreuvoirs à oiseaux disposés à intervalles réguliers entre les haies. Ici, des alouettes chantaient en permanence.

Sur tout le périmètre, un filet attaché à des poteaux permettait de capturer les alouettes en transhumance. Thora ayant rempli ses cages, le dispositif était désactivé…

En pantalon noir et chemise ouverte sur son mâle poitrail, Maxime

eut un grand sourire dès qu'il aperçut sa visiteuse.

Après la capture de Mrra, Nicci n'était pas d'humeur à bavarder, surtout avec ce sale type.

— Que veux-tu, sorcier en chef ?

— Si directe ? De la part d'une si belle femme, j'espérais un peu plus de douceur.

— Ce n'est pas le jour… Ma panthère capturée, mon ami dans le coma, l'autre porté disparu… Au fait, as-tu vu Bannon ? Comment demander aux gardes d'enquêter ?

Aucune humble requête là-dedans. Un ordre, plutôt.

— Oui, dis donc, tu en as bavé, aujourd'hui… Pour ce qui est de Bannon, il doit être au bordel avec ses copains – ou dans quelque tripot. Ce gamin n'a pas le don et il n'exerce aucune responsabilité. Tu ne peux pas lui en vouloir.

— En vouloir ou non aux gens, c'est mon problème ! Mais ce n'est pas Bannon que je blâme le plus. Ildakar est pourrie jusqu'à la moelle. Depuis trop longtemps au pouvoir, ta femme, tes sorciers et toi, vous ne sentez pas la souffrance des gens. Le conseil est au-dessous de tout, mon cher.

Maxime posa une main sur sa poitrine.

— Voilà qui me brise le cœur ! Je suis si peiné que nous t'ayons déçue… Cela dit, je ne peux pas te donner entièrement tort. Ma chère femme est aussi insensible à la douleur des autres qu'à mes assiduités conjugales – d'ailleurs, il y a beau temps que je n'ai plus exposé mes pauvres parties intimes à ce glaçon. Pour me consoler, je dois trouver des contrées plus chaudes et accueillantes…

Maxime sourit de nouveau.

— J'avoue que le *duma* n'est pas au meilleur de sa forme, en ce moment. Renn absent, Ivan en cours de digestion dans l'estomac de nos fauves, Lani pétrifiée… Oui, nous sommes en sous-effectif, c'est incontestable. Mais même quand ça va mieux, ma chère Thora parvient à imposer sa volonté à tout le monde. Elle est ce qu'on appelle une dominante. Personne ne la contredit, pas même moi. À quoi bon ?

— Si tu t'opposais à elle, ça révolutionnerait l'avenir d'Ildakar.

— C'est vrai, il en serait ainsi si *quelqu'un* se dressait face à elle. Un programme ambitieux, certes, mais voilà longtemps que j'ai renoncé à de telles prétentions. Cependant, ne va pas croire qu'il soit impossible de la combattre. Il y a environ un siècle, Lani a essayé. C'était une sacrée magicienne, avec un goût prononcé pour l'invocation d'orage – une cause permanente d'inondations. Grâce à elle, nous avons perfectionné notre système d'aqueducs et d'irrigation souterraine.

» Très mécontente de son règne, Lani a défié Thora. Hélas, mon épouse l'a vaincue. En secret, nous étions tous déçus, mais personne

n'en a rien dit.

Maxime plissa pensivement les yeux.

— À l'époque, j'ai remarqué à quel point cette bataille l'avait vidée de ses forces. Si j'avais été en position de prendre l'initiative, j'aurais pu l'attaquer et remporter la victoire. Mais j'ai manqué de cran… De plus, en ce temps-là, je croyais encore l'aimer…

Nicci repensa à la statue, dans la salle du Pouvoir.

— Une fois vaincue, Lani fut pétrifiée.

— C'est ça, oui.

— Pourquoi me donnes-tu cette information ?

— À des fins didactiques. (Se penchant, Maxime chassa des abeilles et s'emplit les poumons du parfum d'un massif de jasmin.) Selon les lois d'Ildakar, et en vertu de toutes nos traditions, tu peux défier Thora. Et la renverser, si tu es assez forte. J'ai cru que ça t'intéresserait…

— Je n'ai aucun désir de diriger cette ville. À dire vrai, j'entends la quitter dès que possible.

— Je comprends tout à fait… Mais en prenant le pouvoir, tu pourrais donner le *la* au conseil. Une fois dressée ta liste de tous les changements souhaités, personne ne te mettrait de bâtons dans les roues. En secret, plusieurs sorciers se réjouiraient – dont moi, si tu veux le savoir.

À la vitesse de l'éclair, Nicci passa en revue toutes les possibilités.

— Si je vaincs Thora, je pourrai libérer Mrra ?

— Bien sûr, entre autres choses !

— Et ordonner que le linceul soit désactivé à jamais ?

— J'applaudirai des deux mains ! Pour ma part, je suis pour le commerce avec l'extérieur. L'isolationniste, c'est Thora.

Des idées tourbillonnèrent dans l'esprit de Nicci.

« Et la magicienne devra sauver le monde… »

N'avait-elle pas ici la possibilité de remplir la mission assignée par Richard *et* de réaliser la prédiction de Rouge ? Libérer le peuple, rendre à Ildakar sa gloire passée…

— C'est bien beau, mais face à Thora, Lani a échoué.

— Toi, tu devras réussir. C'est aussi simple que ça.

Perplexe, Nicci longea les citronniers, atteignit le parapet et contempla les toits qui brillaient en contrebas, dominant un labyrinthe de rues, de places et de jardins. Tant de gens, d'affaires en cours, d'espoirs et de rêves.

Levant les yeux, elle vit que plusieurs alouettes avaient réussi à s'empêtrer dans le filet pourtant baissé. Prises aux pièges, elles se débattaient en vain.

La proposition de Maxime pouvait être une formidable occasion… ou un traquenard mortel.

— Tu es son mari, pourquoi me révéler tout ça ?

Maxime se tapota la lèvre inférieure du bout d'un index.

— Tu voudrais m'entendre dire que je lutte pour le bien de mon peuple ? Pour être franc, ça entre en ligne de compte, mais… (Il hésita, haussant les épaules.) En réalité, je m'ennuie à mourir dans cette cité endormie. Ai-je envie d'y être incarcéré pendant je ne sais encore combien de siècles ? Non. Si c'était en mon pouvoir, j'aimerais que le linceul disparaisse. Enfin, le monde extérieur est passionnant, tu es bien placée pour le savoir ! Pourquoi n'ai-je pas le droit de consulter les fascinantes archives de Surplomb du Monde ? Ou de participer à un banquet donné par ton lointain seigneur Rahl ?

» Et ces douze esclaves, au lieu de finir égorgés en haut de la pyramide, auraient pu être affectés à un travail utile.

Dans l'esprit de Nicci, la graine semée par Maxime avait pris, et elle se développait de minute en minute.

Bien que distraite, elle ne rata pourtant pas la conclusion du sorcier en chef :

— Il y a une dernière raison. Je déteste ma femme et je veux la voir crever !

Chapitre 54

— Aujourd'hui, mon gars, tu ne combattras pas contre moi, dit Lila en poussant Bannon hors de sa cellule.

La Mora-Zith portait un bandage autour du bras gauche et un autre autour de la taille – les deux endroits où le loup à piques l'avait mordue. Bizarrement, elle ne semblait même pas *remarquer* ses blessures.

— Ne va surtout pas croire que je ne sois pas en état de me battre. Adessa a un autre défi à te proposer.

Lila tendit son épée au jeune homme. Dès qu'il l'eut en main, il se sentit beaucoup mieux.

Sans armes, Lila se tenait à un pas de lui, et elle semblait quand même mal en point. D'un seul coup, il aurait pu la décapiter. Un sort qu'elle méritait amplement.

Au minimum, il pouvait profiter de sa faiblesse pour lui fausser compagnie.

— Surtout, n'espère pas me faire un coup tordu…

Pas vraiment une menace, ces quelques mots, mais il y avait pourtant de quoi avoir la trouille…

Même s'il tuait Lila, s'avisa Bannon, que ferait-il ensuite ? Dans sa transe de folie furieuse, il pouvait être dévastateur, mais pas au point de vaincre les Mora-Zith et leurs gladiateurs fanatiques. Seul, il n'avait pas une chance d'atteindre la sortie. Et si un miracle se produisait, où irait-il ensuite ? Auprès de Nicci et de Nathan, à condition de les localiser…

C'était bien trop risqué.

— Moi, te jouer un mauvais tour ? Voyons, je n'y pense même pas.

— C'est normal, pour un avorton de ton espèce. Mais ça changera bientôt. Je ferai de toi un combattant digne de ce nom.

Solide au poing – une arme qui l'avait fidèlement servi durant plusieurs batailles –, Bannon se sentait beaucoup mieux. Parmi les guerriers de Lila, aucun ne pouvait se targuer d'être plus dangereux que les Selka, les hommes-poussière ou les furies végétales qu'étaient devenues ses trois petites amoureuses.

Alors que Lila le précédait, le jeune homme ne put s'empêcher d'admirer son corps et la grâce de ses mouvements – oui, même blessée.

Au lieu de le faire descendre dans une fosse, comme le premier jour, la guerrière guida Bannon jusqu'à une zone dégagée où les gladiateurs « de confiance » et les Mora-Zith s'entraînaient sur un terrain découvert.

Dans la salle éclairée par des torches, on n'entendait pas le fracas des armes mais le roulis des conversations. Plusieurs Mora-Zith, remarqua Bannon, se tenaient vraiment très près de certains guerriers.

En principe, les débutants s'exerçaient avec toutes sortes d'armes. Là, on avait nettoyé les dalles, mais rien ne s'y passait.

Bannon serra plus fort son épée. À dire vrai, tout le monde semblait l'attendre – lui, très spécifiquement. Trempé de sueur, il regretta de ne pas avoir ses habits de voyage. En pagne, il se sentait… exposé.

Adessa se tenait au milieu des guerriers et des Mora-Zith. À part la Pointe-douleur, elle ne semblait pas avoir d'armes.

— Es-tu prêt à te battre ? lança-t-elle.

Lila répondit à la place de Bannon :

— Oui, il l'est.

Visiblement, le jeune escrimeur n'avait pas son mot à dire sur la question.

— C'est une bonne chose, parce que s'il n'est pas prêt, il mourra.

Adessa tourna la tête et appela :

— Champion !

Bannon manqua défaillir lorsqu'un guerrier émergea d'un passage latéral. À peine plus vieux que lui, Ian portait le poids de plusieurs années de souffrance.

— Douce Mère la Mer…

D'instinct, Bannon serra encore plus fort la poignée de son épée.

Ian avança, le visage de marbre et le regard glacial. Sur sa poitrine et ses bras nus, Bannon vit une constellation de cicatrices laissées par des lames ou des griffes.

En lieu et place d'une épée, il brandissait une massue plate aussi longue que son bras. Une face était enveloppée de bandes de cuir durci, et sur l'autre brillaient de courtes piques triangulaires. Très décontracté, l'ancien ami de Bannon multipliait les coups à blanc avec une arme qui devait pourtant peser atrocement lourd.

Se souvenant du manche de hache qu'utilisait son père pour les rosser, sa mère et lui, Bannon déglutit péniblement.

— Ian, je ne veux pas me battre contre toi.

— Mon gars, personne ici ne se soucie de ce que tu veux ! lança Adessa.

Lila le poussant, Bannon approcha malgré lui de Ian, immobile comme une statue.

— Les gladiateurs sont là pour combattre, dit le favori d'Adessa.

— Mais pas les amis, objecta Bannon. (Il pointa Solide vers le sol.) Ian, nous étions très proches. As-tu oublié Chiriya ?

— Tu n'es pas là pour jacasser ! cria Adessa. Prouve-nous que tu es compétent… ou échoue lamentablement.

— J'ai une épée, et lui une simple massue. Je risque de le tuer.

— Si tu abats mon champion, ça signifiera qu'il ne valait rien, et je prendrai un nouvel amant. Mais ne t'emballe pas trop. Cette massue peut être aussi mortelle qu'une épée. Avec les piques, Ian peut te blesser à mort, et avec la face couverte de cuir, il est en mesure de te flanquer une correction. Ce sera à lui de choisir – et à toi, mon gars. Tu penses pouvoir te défendre ?

Tandis qu'il cherchait ses mots, Bannon regarda alternativement Adessa et Lila. Profitant de sa distraction, Ian bondit et, sans avertissement, abattit son arme de toutes ses forces.

Au dernier moment, Bannon le vit du coin de l'œil et s'écarta – pas assez, mais il leva Solide pour dévier la trajectoire de la massue. La face dangereuse frôla son épaule – un coup assez fort pour être mortel, s'il était resté là où il se tenait.

Sous les murmures des Mora-Zith – un mélange de critiques méprisantes et de commentaires élogieux –, Bannon recula et pivota sur lui-même pour faire face à Ian.

— Bats-toi ! lui cria Lila. Si tu me déçois, il t'en cuira !

Bannon se ramassa sur lui-même. Dansant d'avant en arrière, Ian prit le temps de l'étudier. La massue armée, il guettait une ouverture.

— Ian, je suis désolé…, souffla Bannon.

Ces mots semblèrent mettre son adversaire en mouvement. Visant sa tête, Ian avança, et Bannon dut parer avec Solide – au prix d'un impact qui remonta de sa main jusqu'à son épaule. Tétanisé, il lâcha un petit cri de douleur et son « ami » en profita pour repasser à l'attaque.

Mobilisant tout le savoir que lui avait transmis Nathan, Bannon réussit de nouveau à parer les coups.

— Je ne veux pas te faire de mal, Ian…

— Les gladiateurs sont faits pour combattre… Les lâches, eux, crèvent comme des chiens.

— Ian, je suis navré, c'est sincère ! Je n'aurais pas dû t'abandonner entre les mains des Norukai.

Son impassibilité se craquelant, le champion frappa de nouveau. Le tranchant de Solide intercepta le coup et arracha des éclats de bois à l'arme, mais Bannon crut un instant qu'il avait les deux poignets cassés.

— Tu parles trop, lâcha Adessa.

Une remarque qui renforça la détermination du jeune escrimeur.

— Je parle parce que j'ai quelque chose à lui dire… (Un nouveau coup faillit lui arracher Solide des mains.) Tu te rappelles les jours où on ramassait des coquillages dans la crique ? Il y avait de si jolis crabes, dans les flaques laissées par la marée.

Rien ne passa sur le visage couvert de cicatrices du champion.

— Et les chenilles qu'on élevait jusqu'à ce qu'elles deviennent des papillons blancs ?

Toujours glacial, Ian frappa encore et Bannon para tant bien que mal.

— Souviens-toi, Ian ! Je sais que tu n'as rien oublié !

— Je revois les Norukai, oui…

Le coup suivant trompa partiellement la garde de Bannon et s'écrasa sur son biceps, où il y aurait sûrement bientôt un énorme bleu – si son propriétaire vivait assez longtemps pour ça.

— Et le chien errant qu'on nourrissait ? Chaque nuit, on lui donnait des restes, jusqu'à ce que mon père nous surprenne. Ce soir-là, j'ai pris une dérouillée.

Et une vraie ! Des jours durant, il avait dû garder le lit. En piteux état, il avait préféré ne pas se montrer, son père racontant partout qu'il avait attrapé une mauvaise fièvre. Inquiet, Ian était venu à son chevet…

— J'ai continué à le nourrir pendant que tu étais alité… Jusqu'à ce qu'il ne se remontre plus…

— Ian, je suis navré, répéta Bannon. Dès que j'ai su que tu étais ici, je suis venu à ton secours. Pour te libérer.

— Il est libre, rappela Adessa. Libre d'être un gladiateur !

— Oui, libre de mourir dans l'arène.

Son moment de faiblesse oublié, Ian tapa à bras raccourcis.

Toujours résolu à ne pas riposter, Bannon multiplia les parades.

De son bras indemne, Lila saisit sa Pointe-douleur.

— Si tu ne fais pas couler le sang, mon gars, je t'offrirai plus de douleur que tu n'en as jamais eue !

— Pour moi, la douleur n'est pas un cadeau ! répliqua le jeune homme.

— Dans ce cas, bats-toi !

Bannon se décida à contre-attaquer. S'il pouvait assommer Ian, ce combat prendrait fin. Imaginant qu'il avait un adversaire anonyme en face de lui, pas son seul ami d'enfance, il passa à l'offensive.

D'un coup latéral, Ian tenta de lui fracasser les côtes, mais Bannon esquiva, ses réflexes de plus en plus aiguisés à mesure que durait le combat.

Alors que les attaques et les parades s'enchaînaient, Bannon se rappela comment il avait fait du petit bois d'un billot d'entraînement, chez un armurier de Tanimura…

— Je te demande vraiment pardon, Ian…

Voyant une ouverture, Bannon s'y engouffra, mais en frappant du plat de la lame. Voilà, c'était la solution parfaite. Assommer Ian, histoire d'en finir avec ce duel.

Comme au ralenti, la lame de Solide fendait l'air, visant la tempe du champion.

Au dernier moment, celui-ci bougea à la vitesse de l'éclair. Relevant sa massue, il dévia la trajectoire de l'épée – et, dans le même temps, tordit le poignet de Bannon.

Incapable de croire qu'il avait raté son coup, le jeune escrimeur sentit qu'il se déséquilibrait vers l'avant, emporté par son élan. Avant qu'il puisse réagir, la massue fendit l'air, visant *sa* tempe.

La face hérissée de piques, vit Bannon. Un coup conçu pour être mortel.

Au dernier moment, Ian orienta son arme afin que la face couverte de cuir percute la tempe de son adversaire.

La dernière chose que Bannon eut le temps de voir avant de sombrer dans le néant.

Chapitre 55

Lorsque les conseillers résolurent de tenir une séance nocturne du *duma* – une mesure exceptionnelle –, Nicci décida qu'il était temps d'agir. Depuis le début, elle attendait son heure, et celle-ci venait de sonner.

À Ildakar, elle ne pouvait compter sur personne. Mais depuis quand était-ce un obstacle pour elle ?

Des sorciers, elle en avait déjà tué, et en matière de combativité, elle n'avait plus rien à prouver. Même si l'échec de Lani l'inquiétait un peu, elle se savait plus puissante que Thora, et elle allait le démontrer.

— Je suis une adversaire comme tu n'en as jamais affronté…, murmura-t-elle dans l'escalier de la tour du Pouvoir.

Quand elle déboula dans la grande salle, Maxime et Thora trônaient sur leur estrade. Autour de la table, André, Elsa, Quentin et Damon conversaient à voix basse.

Nicci refit le point de sa situation. Dans les tunnels, Mrra était prisonnière avec d'autres bêtes de combat. Chez le sorcier de chair, Nathan n'avait toujours pas rouvert un œil. Bannon évaporé, le quatuor, en comptant la panthère, était retenu à Ildakar par le linceul – un sortilège lancé par Thora au prix de la vie de douze esclaves.

À ces évocations, Nicci sentit la magie bouillonner en elle.

« Et la magicienne devra sauver le monde. »

Le monde ? Rien ne disait qu'il soit nécessaire de le sauver, puisque Richard s'en était déjà chargé, très loin au nord d'ici. Mais Ildakar, incontestablement, avait besoin de secours. Et la Maîtresse de la Mort allait s'en charger. Pour ce qu'il y avait à faire, elle suffirait amplement.

Avançant à la vue de tous, Nicci invoqua son don puis fit l'inventaire de tous les pouvoirs qu'elle avait accumulés au fil des ans. Les sorts appris, les techniques acquises, les stratégies et les tactiques mises au point.

Autour d'elle, l'air crépita et le tissu de sa robe noire ondula. Comme s'ils se chargeaient d'énergie, ses cheveux blonds se raidirent.

Debout au pied de la plate-forme, Adessa jouait les chiennes de garde pour la sovrena. Quand son regard croisa celui de la magicienne, elle ne parut pas du tout impressionnée.

Sur son trône, Maxime eut un sourire satisfait. Fidèle à sa

réputation, Thora foudroya l'intruse du regard, puis siffla :

— Magicienne, de quel droit interromps-tu notre réunion ? Ne nous as-tu pas assez dérangés aujourd'hui ?

— Elle devrait peut-être se joindre à nous, dit Damon en lissant sa moustache tombante. (Ce soir, il avait orné les pointes de seyants petits éclats de grenat.) Il manque deux éléments au conseil, et elle remplit toutes les conditions. Un point de vue extérieur nous sera peut-être précieux…

— En réalité, intervint Elsa, il nous manque trois membres… (Elle jeta un coup d'œil à la statue de Lani.) C'est quand même beaucoup…

— D'autant plus qu'il vous faudra très bientôt une nouvelle sovrena, dit Nicci, parce que j'entends renverser Thora.

Les sorciers ne purent retenir un cri de surprise.

— Donc, tu viens lui lancer un défi, dit André, les yeux brillant d'excitation.

— Oui, un défi selon les lois d'Ildakar… À mes yeux, la sovrena n'est plus en état de régner. Devenue despotique, elle hypothèque l'avenir de cette ville. Les membres du conseil, il faut le dire, sont partiellement responsables de la violence et de la cruauté qui frappent tant d'innocents. (Nicci lança un regard accusateur aux sorciers.) Mais un bateau, c'est bien connu, suit le cap qu'a fixé son capitaine. En conséquence, je dois prendre la barre et m'assurer qu'Ildakar virera de bord.

Nicci avança et le crépitement s'intensifia autour d'elle.

— Sans Thora, peut-être reprendrez-vous contact avec votre humanité…

— Par la barbe du Gardien, quelle belle tirade ! s'exclama Maxime. Tout ça promet d'être encore plus amusant que prévu !

Adessa se raidit, prête à attaquer, mais attendant un ordre pour le faire. Pragmatique, Nicci se concentra sur sa principale adversaire.

Après avoir foudroyé son mari du regard, Thora se leva sans hâte. Dans l'air, Nicci sentit le pouvoir s'accumuler autour de la dirigeante. Sur son crâne, son entrelacs de cheveux ondulait comme un nid de serpents.

— Tu n'es même pas des nôtres, Nicci. Comment oses-tu me défier ?

— Oser, c'est ma marque de fabrique ! Capturer ma panthère fut une grave erreur, Thora. La dernière d'une longue liste.

Avec une lenteur calculée, la sovrena descendit de l'estrade. Sur son siège, Maxime se pencha en avant, les coudes appuyés sur les genoux, et posa le menton sur ses mains croisées. Le voyant assis comme au spectacle, Nicci se demanda s'il souhaitait vraiment qu'elle gagne. Haïssait-il Thora au point de vouloir pour de bon sa mort, ou était-il en quête d'un peu d'amusement dans une existence qu'il

jugeait assommante ?

— Selon nos lois, rappela-t-il, elle est en droit de te défier. Ne me dis pas que tu as peur, Thora ?

La sovrena grimaça, foudroya son mari du regard puis balaya la salle des yeux.

— Cette magicienne étrangère ne sait rien de nos lois ni de nos traditions. Ce défi n'a rien à voir avec une panthère domestique. Cette femme est une espionne chargée de semer la subversion. À l'en croire, elle est venue demander de l'aide pour un sorcier déchu. En réalité, elle entend détruire notre mode de vie.

Nicci ne se laissa pas démonter.

— Mensonges que tout ça ! J'aurais aimé découvrir qu'Ildakar était à la hauteur de sa légende. Mais votre société parfaite, c'est du vent !

— Tu es complice de Masque-Miroir, accusa Thora, et je peux le prouver.

Les conseillers murmurèrent entre eux. Passant devant Nicci, Thora approcha d'une table sur laquelle elle prit une carafe en porcelaine. Puis elle vint se camper au centre de la pièce et versa l'eau sur les dalles bleues polies. Quand une flaque se fut formée à ses pieds, elle jeta au loin la carafe, qui se brisa avec un grand bruit. Enfin, les mains au-dessus de l'eau, elle invoqua son don.

La flaque devint une fenêtre donnant accès à des images du passé.

— Parmi beaucoup de gens suspects, nous avons surveillé les trois étrangers, expliqua Thora. Pour ça, j'ai utilisé un sort que m'a appris Lani, avant notre affrontement. Toutes les cuves-miroirs de la ville, où qu'elles soient, sont des bassins de scrutation…

La sovrena eut un grand sourire.

Sur son siège, Maxime sursauta, sincèrement surpris. Les sorciers murmurèrent et Adessa elle-même approcha pour sonder la flaque.

— Ces cuves sont beaucoup plus que des miroirs – en fait, il s'agit de lentilles qui me permettent d'observer qui je veux quand je le désire. Ce qui se reflète à la surface d'une cuve peut être transféré à toutes les autres. Voyez ce qu'a donné la surveillance de Nicci et de son sorcier sans pouvoir.

Thora fit un geste circulaire. Aussitôt, la « fenêtre » afficha l'image de Nicci assise près de Nathan. Effet bizarre, le son semblait monter de la flaque.

Nicci se souvint de cette conversation, très tard une nuit, dans la chambre du sorcier. Un peu avant, elle avait eu un contact avec Masque-Miroir et ses rebelles.

En experte, Thora avait isolé les phrases les plus marquantes.

« Nous devons trouver un moyen de renverser Thora, Maxime et leurs séides. »

Les conseillers sursautèrent et Thora sourit aux anges.

« Quand on agit comme il faut, on est *toujours* en position de force. Le *duma* tombera. »

Nicci ne broncha pas, droite comme un « i ».

« En matière de don, je suis sûre de pouvoir affronter n'importe quel membre du conseil – individuellement, en groupe, c'est une autre affaire. Si j'essayais de prendre la place de l'un d'entre eux ? Devenue une des dirigeantes d'Ildakar, je les éjecterai les uns après les autres. »

La magicienne fut atterrée d'entendre ses propres paroles la condamner. Bizarrement, parmi les conseillers, certains semblaient plus choqués par les méthodes de la sovrena que par ses déclarations. Sans doute parce qu'ils détestaient l'idée d'avoir été espionnés aussi.

— Tu peux faire ça à partir de n'importe quelle cuve-miroir ? demanda Damon. Toutes les fontaines ? Partout en ville, et sur n'importe qui ?

— Où je veux, quand je veux, et sur qui je veux… Pourquoi vous inquiéter ? Vous complotez aussi ? Sinon, vous n'avez aucune crainte à avoir. Avez-vous entendu les propos de la magicienne ?

Thora pointa un index accusateur sur Nicci, puis désigna les images qui défilaient en boucle dans la flaque.

— Elle vient de prononcer sa propre sentence, non ? Ses propos prouvent qu'elle veut détruire Ildakar. Son but, c'est de semer la discorde parmi nous. Voilà son plan, et pour ça, elle ne recule devant rien. Regardez !

Thora fit apparaître les images de la rencontre nocturne entre la magicienne et Masque-Miroir.

« Je suis de ton côté, et mes compagnons aussi. Si tu as un plan, nous t'aiderons. Mais à Ildakar, les oppresseurs sont puissants. »

Et aussitôt, la réponse dévastatrice du rebelle :

« Tu es vraiment de notre bord, magicienne Nicci. »

Alors que Thora continuait sa démonstration, Nicci vit les conseillers se rembrunir et lui jeter des regards courroucés. Le vent était en train de tourner…

La magicienne défia Thora du regard.

— Tu dois écouter bien des conversations nocturnes, pas seulement les miennes… Ces images et ces mots ne changent rien au défi que je t'ai lancé. Ai-je ourdi un complot dans une alcôve ? Non, je me dresse ouvertement face à toi. Sans tes décisions iniques, il n'y aurait pas de troubles en ville, et Masque-Miroir n'existerait pas. Responsable des tensions, tu dois être destituée.

Nicci vint se camper au bord de la flaque.

Là, elle pensa aux pays que Richard avait libérés, aux puissants ennemis qu'il avait vaincus et aux tyrans renversés grâce à lui. S'il avait réussi tout ça, elle pouvait en faire autant en son nom.

Thora éclata de rire.

— As-tu l'audace de mentir ? De nier tes menées subversives devant les membres du *duma* ?

— Nier ? Il n'y a rien à nier. Ces paroles n'annulent pas mon défi.

Nicci consulta du regard Maxime, qui hocha très légèrement la tête.

— Selon les lois d'Ildakar, je demande toujours à t'affronter.

Chapitre 56

Vibrante d'indignation, Thora dévisagea son adversaire au-dessus de la flaque qui reflétait toujours des images compromettantes.

— Une étrangère ne peut rien m'imposer, magicienne ! Nous t'avons accueillie parce que tu as le don, mais je commence à regretter notre sens de l'hospitalité.

Nicci ne dit rien, attendant que son défi soit officialisé. En elle, le don brûlait d'envie de se déchaîner.

Tel qu'en lui-même, Maxime ricana avant de lancer :

— Regrette jusqu'à la fin des temps, si ça te chante, ça ne changera rien aux faits. Tous les membres du conseil connaissent nos lois – juste au cas où, elles n'ont pas bougé depuis ton conflit contre Lani. Tout détenteur ou toute détentrice du don peut contester le pouvoir en place et demander qu'ait lieu un défi magique. En d'autres termes, un combat – l'interprétation choisie par nos traditions.

La sovrena foudroya son mari du regard.

— Ce que tu dis est vrai, même si cette magicienne arriviste entend contourner nos lois au profit de ses vils intérêts.

Thora dévisagea les conseillers pour déterminer dans quel camp chacun se rangeait. Sans rater une miette du spectacle, Adessa s'appuya contre un mur et croisa les bras.

Les doigts repliés, Nicci garda les siens ballants.

— Alors, Thora, s'impatienta Maxime, qu'en dis-tu ? Nous n'avons pas toute la nuit devant nous.

La sovrena planta son regard dans celui de Nicci.

— Moi aussi, je connais les lois d'Ildakar, et je sais quel recours elles m'autorisent. N'importe qui, c'est vrai, peut défier la dirigeante suprême de la ville. (Elle eut un sourire mauvais.) Mais dans ma position, j'ai le droit de choisir un ou une championne…

Thora leva la tête, faisant osciller son incroyable chignon.

— Cette étrangère ne mérite pas que je m'occupe d'elle. Adessa, je fais de toi ma championne. (Se dirigeant vers l'estrade, Thora eut un geste méprisant.) Tue cette personne pour moi.

Les conseillers en crièrent de surprise.

À part André, qui ricana.

— Voilà qui risque d'être intéressant, non ?

Nicci se tourna vers la Mora-Zith, qui affichait la plus parfaite décontraction. Levant sa main gauche gantée, elle tapota de la droite

la poignée de son épée. Puis elle approcha d'une démarche presque lascive, comme si tout combat était pour elle une occasion de se distraire un peu.

Alors que la sovrena se rasseyait, Nicci lui lança une pique :

— Tu ne livreras pas ta propre bataille ? Pas même pour défendre ta position ?

Thora s'adossa à son siège et tira sur le devant de sa robe en soie bleue.

— Je trouve bien plus amusant d'observer… Adessa, ne me déçois pas !

La Mora-Zith dégaina son épée.

— Ne t'inquiète pas, sovrena. Dans les fosses, j'ai remis à sa place plus d'un chiot arrogant. Tous ont une nette tendance à se surestimer, jusqu'à ce qu'ils gisent dans la poussière. Pour cette magicienne, ça ne sera pas différent.

Nicci chercha le regard de la Mora-Zith. Couverte de cicatrices, Adessa avait dû survivre à plus d'un combat à mort. Mais le duel à venir serait son dernier.

Avec un cri de rage, Adessa chargea et frappa.

Nicci esquiva puis leva les mains, ses doigts impatients de déchaîner la magie accumulée en elle. En un éclair, une boule de Feu de Sorcier se matérialisa au-dessus de ses paumes. Pourquoi faire durer le combat et concéder à Adessa l'honneur d'avoir bien résisté ? Il fallait boucler rapidement cette affaire, puis régler son compte à la sovrena.

Nicci lança sa boule de feu, qui percuta sa cible à la poitrine. Aussitôt, les flammes se répandirent sur tout le corps de la Mora-Zith : la caractéristique majeure du Feu de Sorcier, l'arme la plus terrifiante en possession de Nicci. Dès qu'elles entraient en contact avec leur cible, ces flammes la carbonisaient jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des cendres. Rien ne pouvant les éteindre, un simple contact suffisait.

Pourtant, elles glissèrent sur les runes d'Adessa comme de l'eau sur les plumes d'un canard puis se dissipèrent dans l'air.

La Mora-Zith n'en fut même pas ralentie.

Au dernier moment, Nicci évita un coup qui visait sa gorge. La frôlant, la lame coupa au passage une mèche de ses cheveux.

Nullement déséquilibrée, Adessa attaqua de nouveau.

Nicci lança un poing d'air si condensé qu'il aurait dû écrabouiller son adversaire. Là encore, le sort se dissipa comme une volute de fumée chassée par une brise printanière.

Elsa poussa un petit cri et André eut une sorte de gloussement. Du coin de l'œil, Nicci vit que Thora jubilait méchamment. Les jambes croisées, Maxime souriait aux anges, comme s'il ne s'était plus amusé autant depuis des lustres.

Le souffle d'air de Nicci ricocha le long des murs et fit trembler les fenêtres. Mais Adessa était indemne et elle avançait toujours, un poing levé.

Le direct toucha Nicci à la mâchoire. La peau éclatée par le gantelet de fer, la magicienne tituba.

Par miracle, elle parvint à reculer assez pour esquiver un coup d'épée qui l'aurait éventrée.

— Ta magie n'a aucun effet sur une Mora-Zith. Tu aurais dû le savoir.

Toujours sonnée par le coup à la mâchoire, Nicci secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— Dans ce cas, je vais te combattre sans elle… (Regard rivé sur son adversaire, la magicienne dégaina ses deux couteaux.) Pour moi, ça ne fait aucune différence…

Thora se pencha pour parler à son mari :

— Je te parie que ce sera vite réglé… Maxime, je sais que tu es derrière tout ça. La magicienne paiera, et toi aussi.

— Ne va pas trop vite en besogne, ma chère épouse. Attends de voir la suite…

Ses deux armes au poing, mais sans trop les serrer, Nicci tourna lentement autour d'Adessa. La lame de l'épée était bien plus longue que celle des couteaux, mais la magicienne aurait en principe l'avantage de l'agilité… Encore que… Sa robe limitait quand même un peu ses mouvements, alors qu'Adessa ne portait rien qui puisse la gêner.

Ni la protéger…

Après avoir feinté de la main gauche, Nicci attaqua de la droite, mais son adversaire ne tomba pas dans le panneau. L'attaque esquivée, Adessa voulut passer sous la garde de Nicci.

Exactement ce que celle-ci attendait. Lâchant son couteau de droite, elle saisit au vol le poignet de la Mora-Zith, histoire de garder l'épée le plus loin possible d'elle, puis elle lui écrasa un pied avec le sien. Sous la violence du choc, un craquement d'os retentit.

Adessa eut un rictus mais ne cria pas. Son poing ganté partit à la vitesse de l'éclair et percuta l'estomac de Nicci, qui se plia en deux, le souffle coupé, mais se reprit à temps pour dévier avec son couteau un coup de taille assez fort pour l'éventrer.

Comme si elle avait oublié son pied cassé, Adessa chargea, pataugeant dans la flaque d'eau de Thora.

La magicienne recula, se jeta sur le côté et lança un sort. Mais pas directement sur la Mora-Zith.

Drainant les dalles de toute leur chaleur, elle transforma en glace l'eau répandue sur le sol. Emportée par son élan, Adessa ne put pas

s'arrêter à temps, glissa et s'étala. Alors qu'elle tentait de se relever, Nicci lui sauta dessus.

En position dominante, elle leva sa lame pour porter le coup de grâce. Mais la Mora-Zith, en un effort désespéré, lui bloqua le poignet.

En force pure, la magicienne ne faisait pas le poids contre une telle guerrière.

Bizarrement, puisqu'une seule main lui suffisait pour empêcher la magicienne de la poignarder, la Mora-Zith lâcha son épée. Du coin de l'œil, Nicci vit qu'elle décrochait de sa ceinture un petit cylindre noir.

Une aiguille en jaillit. Sans attendre, Adessa l'enfonça dans le flanc de la magicienne.

Aussitôt, la douleur qui lui vrilla les nerfs la contraignit à lâcher son couteau. Les muscles en coton, elle faillit basculer en avant, la tête tournant comme une toupie.

Tout compte fait, Adessa et ses sbires ressemblaient plus que prévu aux Mord-Sith.

Se redressant, la guerrière frappa Nicci au flanc avec son pied intact, puis elle s'en prit à ses reins.

Sonnée, la magicienne parvint pourtant à rouler sur elle-même. Et dès que l'aiguille sortit de sa chair, toute douleur disparut.

À quatre pattes, Nicci tenta de s'éloigner d'Adessa, histoire de reprendre ses forces. Par le passé, Jagang l'avait tabassée bien plus violemment que ça, et elle s'en était toujours remise.

Visant l'autre tempe de sa proie, Adessa lui décocha un coup de poing assez fort pour assommer un bœuf.

Les poumons en feu et la vue brouillée, la magicienne lutta pour ne pas perdre connaissance. Du sang, elle le sentait, sourdait de son nez et de sa bouche.

Les coups ayant cessé, elle vit qu'Adessa était allée reprendre son épée. Pour en finir, sans aucun doute. Mais si Nicci parvenait à s'adosser à un mur, elle pourrait encore résister…

Invoquant un filament de pouvoir, elle fit chauffer puis fondre une dalle, juste devant les pieds d'Adessa. Hélas, la guerrière s'en aperçut et l'enjamba.

Avec l'ombre d'un sourire et l'assurance d'un prédateur qui sait avoir remporté la partie, la Mora-Zith se tourna vers Thora :

— Sovrena, en combien de morceaux dois-je la découper ?

Thora se leva, descendit de l'estrade et invoqua un dôme de pouvoir si puissant que des étincelles crépitèrent dans toute la salle.

— Tu en as fait assez, guerrière. Je finirai le travail.

Nicci mobilisa ce qui lui restait de force. Habituée à la douleur, elle s'étonna pourtant qu'on puisse avoir mal partout en même temps.

Obéissante, la Mora-Zith s'immobilisa.

— Je n'ai jamais eu de querelle contre Adessa, dit Nicci, les yeux

levés vers la sovrena.

Acharnée à lutter, elle invoqua son don.

— Tu as osé me défier, dit Thora, et maintenant, tu vas en payer le prix. Au rebut, la magicienne ! À la fosse septique ! Ainsi, plus personne…

Thora propulsa sur Nicci un poing d'air dix fois plus puissant que la normale.

— … Je dis bien, plus personne…

Une deuxième frappe suivit, encore plus forte.

— … ne s'avisera jamais…

Trop faible, Nicci comprit qu'elle ne pourrait rien contre la troisième attaque.

— … de contester mon autorité !

Son bouclier déviant à peine un dixième de la puissance du coup, la Maîtresse de la Mort, Reine Esclave et Sœur de l'Obscurité, fut propulsée contre une fenêtre comme un pantin désarticulé.

Avant de traverser la vitre et de tomber dans le vide, elle dut concéder qu'elle venait de subir sa première déroute.

Chapitre 57

En quelques mois de voyage à travers l'Ancien Monde, Oliver avait appris plus de choses qu'au cours de ses années d'études dans la bibliothèque géante de Surplomb du Monde.

Comme Peretta, mais pas de la même façon, il avait consigné tous les détails des paysages successifs, analysé scrupuleusement les montagnes qu'ils traversaient et assimilé tout ce qui pouvait l'être sur l'océan et sur ses côtes.

Bientôt de retour chez eux, les deux jeunes gens y rapportaient assez de souvenirs pour les occuper jusqu'à la fin de leurs jours.

Avec cinquante hommes, le capitaine Norcross était resté à Renda-sur-Baie pour aider les villageois à achever les tours, à solidifier les fortifications et à fabriquer assez d'armes pour donner du fil à retordre aux Norukai, s'ils osaient revenir.

Thaddeus s'était montré fou de gratitude.

— Les esclavagistes se remontreront, c'est dans leur nature. Par le passé, nous leur avons déjà résisté, mais la victoire leur est toujours revenue.

— Eh bien, cette fois, avait dit Zimmer avant d'ordonner à la colonne de se mettre en route, vous ferez bien mieux que leur résister. Le capitaine Norcross s'en assurera et ils n'oublieront pas la leçon de sitôt.

Juste avant le départ, le jeune officier, ému, avait dit au revoir à sa sœur, tout excitée de participer à l'expédition.

À deux sur un cheval, à cause d'une relative pénurie de montures, Oliver et Peretta avaient pris la tête de la colonne.

Malgré une traversée sans histoires, depuis Serrimundi, dix chevaux étaient morts dans la cale. À l'évidence, les équidés ne supportaient ni la mer ni la claustration. Navré pour ces pauvres animaux, Oliver avait pourtant conscience que les survivants connaîtraient un sort plus terrible encore s'ils se retrouvaient au milieu d'une guerre…

Perdu dans ses pensées, le jeune érudit frissonna alors que les soldats – l'élite de l'armée du seigneur Rahl, disait-on – remontaient le fleuve en direction de son pays natal.

Assise devant lui, Peretta se retourna :

— Qu'est-ce qui cloche ? Je t'ai senti trembler…

— J'ai pensé à la guerre…

Oliver s'avisa qu'il serrait de très près sa compagne – rien d'anormal, sur une si petite selle. Comme elle n'était pas bien grasse, il sentait sa colonne vertébrale contre sa poitrine, mais ça n'avait rien de désagréable.

— Et pourquoi as-tu pensé à la guerre ?

— Eh bien, tous ces soldats et ces destriers…

— Tu es sûr d'avoir écouté ce que la Dame Abbesse et le général nous ont dit ? La guerre est finie et l'Ordre Impérial l'a perdue. Grâce au seigneur Rahl, le monde va connaître une ère de paix et de prospérité, et nous serons de la fête. Nicci nous a tenu le même discours. Ce sont de très bonnes nouvelles !

— Alors, pourquoi tous ces soldats ? Pour quelle raison ton seigneur Rahl a-t-il besoin d'une telle armée ?

— Parce qu'il n'y a rien de plus fragile que la paix… Mon ami, tu t'inquiètes beaucoup trop…

En colonne par deux le long du fleuve, l'expédition avança à un bon rythme. Traversant une série de collines, elle descendit dans une grande vallée où elle découvrit des vestiges d'une voie impériale.

Chaque soir, le général et la Dame Abbesse invitaient les deux érudits à dîner. Après le repas, Zimmer étudiait la « carte quotidienne » remise à jour par ses spécialistes.

Verna était insatiable d'informations sur Surplomb du Monde et ses trésors de connaissances magiques. Capable de réciter certains grimoires du début à la fin, Peretta ne s'en privait pas – parfois au point de lasser la Dame Abbesse en personne.

Plus ouvert aux autres, Oliver choisissait mieux ses histoires et les racontait sans ennuyer son public.

Assis autour de la table centrale, sous la grande tente du général, les quatre dîneurs se régalaient d'une dinde sauvage – le trophée de chasse d'un éclaireur.

En verve, Oliver aborda l'histoire complexe de Surplomb du Monde :

— Avant les Grandes Guerres, au temps où la magie était hors la loi et les détenteurs du don traqués comme des bandits, certains sorciers ont compris qu'il fallait protéger les connaissances afin de les léguer aux générations futures. À cette époque, ne l'oubliez pas, les bibliothèques magiques étaient souvent pillées ou incendiées… Des années durant, alors que les forces de Sulachan submergeaient l'Ancien Monde, ces sorciers glanèrent tous les textes qu'ils purent trouver et les regroupèrent dans un grand complexe inexpugnable – un coin isolé de tout, au fin fond du désert, au milieu d'une enfilade de canyons.

» Ce refuge, ils le nommèrent « Surplomb du Monde », à cause de sa configuration très particulière.

» Même sous la torture, les pères fondateurs de la grande bibliothèque gardèrent le silence. Surplomb du Monde prospéra, et son fonds devint assez vite le plus riche de tous.

Oliver marqua une pause et en profita pour savourer un délicieux morceau de viande.

— Un jour, les sorciers lancèrent un sort de camouflage pour protéger leur trésor. Trois mille ans durant, Surplomb du Monde fut dissimulé par ce qui semblait être une haute falaise.

Peretta lui tendant une serviette, le jeune homme se tamponna consciencieusement les lèvres.

— Aujourd'hui, une nouvelle génération d'érudits peut étudier les antiques grimoires.

— Il y a cinquante ans, intervint Peretta, une mémoriste a découvert un moyen de neutraliser le sort de camouflage… (Pensive, elle eut une moue mi-figue mi-raisin.) C'était Victoria… Elle a fait beaucoup de dégâts ensuite, mais si Surplomb du Monde est de nouveau accessible, c'est grâce à elle. Pendant des siècles, des hommes et des femmes avaient essayé sans obtenir de résultat…

— Vous n'avez que ce mot-là à la bouche, dit Zimmer avec un sourire. « Mémoriste ! Mémoriste ! » Mais nous ne savons toujours pas vraiment ce que c'est…

Peretta ne se fit pas prier pour développer le sujet :

— Les mémoristes sont des détenteurs du don chargés de préserver les connaissances d'une façon très originale.

» Nous les gravons dans notre esprit ! Du premier mot au dernier… Quand le sort de camouflage était en place, nous passions notre temps à lire et à mémoriser…

— Pendant trois mille ans ? s'étonna Verna. Comment avez-vous survécu si longtemps ? Grâce à un sort de préservation intégré à la pierre ?

— Non, notre espérance de vie est normale. Les mémoristes se transmettent les textes de génération en génération. Pendant des millénaires, nous fûmes les seuls à connaître toutes les prophéties, tous les sorts et toute l'histoire consignés dans les livres.

— Aujourd'hui, intervint Oliver, n'importe qui peut consulter ces ouvrages.

Voyant Peretta sursauter, il s'empressa de la consoler :

— Les mémoristes sont toujours très précieux ! Quand il s'agit de retrouver des connaissances, ils se révèlent bien plus rapides qu'un érudit condamné à passer devant des kilomètres de rayonnages avant de trouver l'ouvrage de référence. Le mieux, c'est que les mémoristes et les érudits travaillent ensemble…

Le jeune homme prit une cuisse de dinde, la sépara en deux et offrit une moitié à sa compagne – qui l'accepta comme une sorte d'offre de paix.

— Quand mes sœurs et moi pourrons nous attaquer à ces archives, dit Verna, je serai la plus heureuse des femmes. L'idée que des sorts dangereux soient entre les mains d'amateurs me rend malade… Grâce à vous, nous allons enfin être de nouveau utiles !

Oliver s'attaqua courageusement à un deuxième « biscuit réglementaire ». La Dame Abbesse avait raison, il suffisait de penser au Buveur de Vie ou à Victoria. Dans des styles différents, les deux étaient passés bien près de détruire le monde.

— Nous sommes très heureux de vous servir de guides, dit le jeune érudit une fois son biscuit avalé.

Le lendemain, l'expédition traversa la vallée puis s'engagea dans de hautes montagnes où elle dépassa des villages et des campements.

Arrivés à Lockridge, les voyageurs furent impressionnés par la volonté de reconstruction des villageois. Même si tard dans la saison, on ensemençait encore les champs et des émissaires intrépides arpentaient toutes les routes pour relancer le commerce avec les autres agglomérations.

Louis Barre, le maire, vint accueillir la colonne et reconnut immédiatement Oliver et Peretta, qui s'étaient arrêtés à Lockridge des semaines plus tôt.

Quelque temps auparavant, Nicci, Nathan et Bannon avaient libéré ce village et tous ceux des environs du joug du Juge Suprême, un dément qui déclarait tous les gens coupables puis les transformait en statues. Nicci et Nathan l'ayant tué, tous les « pétrifiés » s'étaient réveillés. À ce jour, personne ne savait combien d'années, de décennies voire de siècles ils étaient restés ainsi, mais ils réapprenaient à vivre avec enthousiasme.

— Pour tant de gens, se désola le maire, nous avons très peu de vivres. Mais il nous reste du grain et des saucisses fumées. Et que diriez-vous d'un grand chaudron de ragoût de chèvre ?

— Du ragoût de chèvre ? répéta Zimmer. Quelle bonne idée ! Merci de votre hospitalité. Mes soldats puiseront l'eau de vos puits, et mes officiers dormiront dans votre auberge.

— Chez l'habitant, il y a une vingtaine de lits disponibles. Les autres hommes devront camper. Nous leur trouverons de bons endroits.

Le général sourit.

— Mes gars tireront au sort pour savoir lesquels dormiront sur des matelas ou à même le sol. Pour la cuisine, nous vous aiderons autant

que possible.

Zimmer envoya ses meilleurs chasseurs dans la forêt, d'où ils revinrent avec deux daims bienvenus pour améliorer l'ordinaire.

Le soir, pendant le « banquet », les habitants de Lockridge se réjouirent que l'armée de D'Hara soit venue leur délivrer un message de paix et de prospérité.

Assis côte à côte, Peretta et Oliver se régalèrent de chèvre, de haricots et de soupe d'orge.

Le regard un peu voilé, la jeune femme se pencha vers son compagnon :

— Quand nous sommes passés par ici, j'ignorais combien le monde était grand, et je n'avais aucune idée du chemin que nous avions parcouru. Nous avions le sentiment d'être si loin de chez nous ! Et aujourd'hui, de retour à Lockridge, Surplomb du Monde nous paraît si proche !

— Nous y sommes presque ! assura Oliver. (Il tapota le bras de Peretta, puis retira vivement sa main.) Je te jure que nous y arriverons.

Les deux jeunes gens dormirent enroulés dans des couvertures, sur la place de la ville. Habitués aux nuits à la belle étoile, ils n'avaient même pas participé au tirage au sort. De plus, Oliver ne détestait pas l'idée de passer la nuit seul avec sa compagne…

L'expédition repartit, suivant la route qui allait de sommet en sommet, toujours plus haut chaque fois.

Alors qu'il sondait une vaste vallée, Oliver retint son souffle et ouvrit les yeux en grand. Malgré sa vue déficiente, il distingua des bosquets, le ruban argenté d'une rivière, une myriade de petits lacs et même des champs cultivés.

Au bout du compte, il sut ce qu'il regardait.

— C'était la Balafre, il n'y a pas si longtemps que ça !

— Dois-je comprendre que nous sommes arrivés ? demanda Verna, à la fois joyeuse et méfiante.

— Disons que nous approchons de plus en plus, modéra Peretta. Mais il reste encore des jours de voyage.

Oliver se montra bien plus enthousiaste :

— Cette vallée n'était qu'un désert, il y a quelque temps. L'œuvre du Buveur de Vie. Puis Victoria en a fait une jungle impénétrable.

— Mais tout est revenu à la normale, grâce à Nicci, enchaîna Peretta. (Elle désigna la vallée.) Nous allons devoir descendre, traverser la plaine puis remonter vers le désert. Vous voyez la mésa, à l'horizon ? C'est là que sont les canyons et Surplomb du Monde.

Assis derrière sa compagne, Oliver la sentit frémir.

— Oui, dit-il, pour elle plus que pour quiconque d'autre, nous

sommes presque chez nous.

Chapitre 58

Après avoir défoncé la fenêtre, Nicci tomba comme une pierre dans les ténèbres. Si elle avait perdu connaissance, l'air froid de la nuit l'aurait réveillée en moins de deux. Autour d'elle, des gouttes de sang flottaient dans l'air, remontant vers le ciel comme si elles avaient voulu y épingler de nouveaux astres.

Sa robe noire battant au vent, la magicienne tombait vers une mort certaine. Voyant d'abord défiler devant ses yeux la muraille de la tour, elle distingua très vite les premiers toits de la ville.

Un oiseau noir avec une aile brisée, voilà ce qu'elle était ! Un oiseau qui s'écraserait bientôt, faute de pouvoir voler.

Mais elle n'avait *jamais* su voler ! N'ayant rien d'un oiseau, elle était une magicienne. La Maîtresse de la Mort ! Et même si Adessa l'avait rossée, Thora lui portant ensuite le coup de grâce, elle n'était pas encore détruite – ni même vaincue.

Elle tombait, certes, mais le salut était à sa portée. Avec son don, n'avait-elle pas souvent contrôlé ou manipulé le vent et l'air ? Pour chasser la confusion de son esprit, elle inspira à fond et sentit le goût métallique du sang dans sa bouche.

Invoquant son don, elle fit de la brise une corde à laquelle se raccrocher et créa sous elle un matelas d'air.

Les premiers toits se rapprochaient à une incroyable vitesse. Il ne lui restait plus que quelques secondes.

Solidifiant son matelas, elle l'enroula autour d'elle. Malgré tous ses efforts, elle tombait encore trop vite. Avec ses bras, elle tenta de stabiliser sa descente. Grâce à un souffle de vent, elle dévia de sa trajectoire et évita la gouttière d'un bâtiment de trois niveaux sur laquelle elle se serait fichée comme un morceau de viande sur une brochette.

Criant à s'en casser les cordes vocales, Nicci invoqua toute la magie qu'elle possédait. Pas question d'échouer, et moins encore de mourir !

Malgré sa colère, une excellente focale en matière de magie, elle ne disposait pas du *contrôle* précis dont elle avait besoin.

Malmenée par le vent, elle percuta la façade d'un bâtiment puis toucha le sol au milieu d'une venelle puante.

Juste avant, elle se tourna sur le dos pour ralentir encore sa chute, puis s'écrasa sur un tas de détritus, entre une tannerie et un entrepôt.

Se cognant la tête à l'impact, elle ne résista pas à la vague de néant qui la submergea. Mais elle ne s'y abîma pas non plus. Une vieille astuce, du temps de son calvaire…

Une perte de connaissance très courte, en certaines occasions, pouvait être une forme de défense. Quand il la violait après l'avoir battue, Jagang ne lui laissait souvent que cette option pour le défier malgré tout, et sans qu'il le sache. S'évanouir sous ses coups, c'était une façon de ne pas lui faire le plaisir de crier de douleur ou de le supplier d'arrêter.

Là, Nicci n'avait pas besoin de s'évader. Ni de fuir la souffrance. Après la chute, c'était au contraire la preuve qu'elle avait survécu.

Les yeux fermés, la puanteur d'une tannerie dans les narines, elle resta étendue sur des morceaux de peau de yaxen mis au rebut et d'autres déchets abandonnés là pour que les rats puissent se les disputer.

Les rongeurs, elle les entendait ramper dans le caniveau ou fouiller des piles d'immondices puantes.

Toujours immobile, la magicienne étudia mentalement son corps. Du sang dans la bouche et dans le nez – une fracture du crâne, probablement… Après le combat et la chute, elle n'avait plus un muscle intact, et sa peau devait être plus violette que blanche. Inspirant et expirant, elle se diagnostiqua plusieurs côtes fêlées ou cassées.

Un sorcier raisonnablement doué l'aurait guérie sans problème, mais elle était seule avec une bande de rats. Dès qu'elle serait assez rétablie, elle pourrait se retaper avec son propre don, mais ça n'était pas pour tout de suite. Quant aux sorciers d'Ildakar, même si tous n'approuvaient pas les méthodes de Thora, il ne fallait pas compter sur eux pour l'aider. Puisqu'elle avait échoué, aucun ne se rangerait dans son camp.

Au moins, contrairement à Lani, on ne l'avait pas transformée en statue. En d'autres termes, elle pourrait encore se battre. Mais pour l'heure, elle devait subir son sort… et survivre.

Ouvrant les yeux, la magicienne se força à bouger. Malgré la douleur, elle parvint à se relever, reprit son souffle et leva les yeux. Tout en haut de la ville, la tour du Pouvoir se dressait comme une sentinelle. Incroyablement haute, si on pensait qu'elle en venait… Survivre à une telle chute ? C'était presque impossible à croire.

En étudiant le mur de l'entrepôt, Nicci capta des reflets étranges, entre les blocs de pierre. Des éclats de miroir ! Le signe de reconnaissance des rebelles.

Masque-Miroir !

En s'appuyant au mur, Nicci fit ses premiers pas de miraculée. Dans la venelle, la pénombre lui sembla complice et réconfortante.

Marquant une pause, elle reprit son souffle.

Il fallait qu'elle reparte ! Mais, seule dans cette cité, elle n'avait nulle part où aller.

Si tard, les rues étaient désertes, et elle s'en félicita. Pour mettre un plan au point, elle avait besoin de solitude. Mais chaque pas menaçait de la vider de ses forces. Pour combattre Adessa, puis résister à Thora et enfin ralentir sa chute, elle avait dépensé beaucoup trop d'énergie. À présent, il ne lui restait plus rien.

Et aucun espoir.

Inconscient, Nathan ne se réveillerait peut-être jamais. Mrra prisonnière, Bannon vadrouillait on ne savait où…

La vue trouble et les pensées confuses, Nicci ne vit pas tout de suite les silhouettes qui avançaient furtivement dans la nuit. Craignant de tomber sur des gardes, elle recula d'instinct. Mais ce n'était pas le haut capitaine Stuart et ses hommes.

Des rebelles !

Une des silhouettes avança en murmurant :

— C'est la magicienne… Masque-Miroir la voudra…

Les jambes en coton, Nicci mobilisa tout ce qui lui restait de fierté et de détermination. Alors qu'elle essayait de rejoindre les rebelles, elle tituba et dut de nouveau s'appuyer au mur.

Les inconnus se précipitèrent pour la soutenir.

— C'est la sovrena… qui m'a fait ça… (La magicienne prit une grande inspiration et grimaça de douleur.) Il faut que je la tue.

Dans les ombres de leur capuche, impossible de distinguer les traits des rebelles. Après tout ce qu'elle venait de vivre, Nicci n'avait aucune raison de se fier à eux. Mais que faire d'autre ?

— Viens avec nous, magicienne… Nous te conduirons dans un endroit sûr.

Exactement les mots que Nicci rêvait d'entendre. Du coup, elle s'autorisa à perdre connaissance.

Elle reprit conscience dans un lieu humide où planait une odeur de brouillard. À ses oreilles, comme les murmures d'un amant, venaient mourir les échos de ce qui devait être un cours d'eau. Ouvrant les yeux, elle découvrit un tunnel éclairé par des lanternes.

Les parois étaient lisses, comme si un ver géant avait foré ce conduit. Au milieu du sol coulait effectivement un ruisseau.

Un canal ? Les aqueducs, bien sûr ! Elle était dans la partie souterraine du système d'irrigation de la ville.

Nicci reposait sur une couchette étroite, une pile de couvertures tenant lieu de matelas. Quand elle tenta de se tourner, anticipant une explosion de douleur, elle ne sentit rien, sinon la fatigue consécutive à une guérison magique. En d'autres termes, elle n'était plus à l'article

de la mort.

— Quelqu'un m'a guérie ? souffla-t-elle.

Un détenteur du don ?

— Qui est là ? croassa-t-elle, la gorge sèche malgré l'humidité ambiante.

Levant la tête, elle aperçut des silhouettes en tunique sombre. Capuche abaissée, puisqu'ils n'avaient pas besoin de se cacher, ici, des hommes et des femmes au teint pâle la regardaient.

Quand elle tenta de se lever, les rebelles réagirent. L'un d'eux fila chercher de l'aide, et deux autres vinrent la soutenir.

— Du calme, magicienne…

Une vieille femme tendit à Nicci une coupe d'eau qu'elle s'empressa de vider. Heureuse comme si elle venait de déguster un nectar, elle fit signe qu'elle en voulait encore, mais la femme secoua la tête.

— Si tu bois trop, tu vomiras… Tiens, mange ça, mais doucement… Ce pain, je l'ai fait cuire puis volé à mon maître. Il te redonnera des forces. Tu es loin d'être rétablie.

— Pour ce que je dois faire, je vais assez bien…

En savourant le pain, Nicci fit l'effort de s'asseoir, puis elle mit les pieds sur le sol.

Sa robe noire, remarqua-t-elle, reposait à côté d'elle, soigneusement pliée. Un frisson glacé la parcourant – sans doute dû à une colère froide –, elle s'enveloppa dans ses couvertures puis regarda de nouveau autour d'elle. Inspirant à fond, elle huma un air frais sans rapport avec la puanteur d'un égout ou d'une tannerie.

— Thora… Adessa…, souffla-t-elle tandis que la mémoire lui revenait.

— Chut… Ne t'inquiète pas à ce sujet… Je me nomme Melba. Ici, tu récupéreras. Après, tu pourras les combattre. (Melba eut un grand sourire.) Nous sommes tous pressés de le faire…

— Où sommes-nous et qui êtes-vous ?

— Tu connais déjà la réponse à ces deux questions, magicienne, dit une voix masculine.

Cette fois, quand elle bougea, Nicci eut un peu mal au dos. En face d'elle se tenait Masque-Miroir, sa voix étouffée par le verre pourtant d'une belle puissance.

— Dans la tour du Pouvoir, tu as affronté le mal. Et si tu as subi une défaite, tu n'as pas été détruite. Nous t'aiderons à renaître de tes cendres. Ensuite, avec toi, nous transformerons à jamais Ildakar.

— Oui, c'est ce que je veux… Trouvons un moyen de détruire les tyrans. Depuis combien de temps suis-je ici ?

Masque-Miroir approcha de la couchette.

— Tu es restée inconsciente une journée entière… Une chance que mes partisans t'aient trouvée avant les gardes… Avoir perdu ton cadavre a profondément perturbé nos ennemis.

— Nous avons entendu parler de ton combat, dit Melba en tendant un autre morceau de pain à la miraculée. Tu as été brave et admirable.

— Mais j'ai perdu…

— Qu'importe ! intervint Masque-Miroir. Tu as rudement secoué ces gens, comme quand nous avons lâché en ville les animaux de combat.

Les rebelles approchèrent pour écouter leur chef. Dans leurs yeux, Nicci vit que son arrivée ranimait la flamme de l'espoir. À juste titre ? Elle ne l'aurait pas juré.

— Nous devons continuer à semer le trouble jusqu'à la victoire finale, continua Masque-Miroir. La société d'Ildakar, cette aberration, doit être refondée. Le conseil règne depuis trop longtemps, et le peuple souffre. Il faut que ça cesse.

Les rebelles approuvèrent du chef ou de la voix.

— Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous aider, jura Nicci.

Masque-Miroir acquiesça, comme si ça ne le surprenait pas.

Chapitre 59

Comme une statue de cire, le sorcier aux cheveux blancs reposait sur la table à expériences du sorcier de chair.

Majestueux et imposant, Nathan Rahl affichait le potentiel du grand sorcier qu'il était taillé pour être, si le don daignait revenir en lui. Fier de participer à cette aventure, André admirait son patient avec la ferveur d'un sculpteur devant un magnifique bloc de marbre.

Parfois, cependant, il arrivait qu'un défaut caché, dans la pierre, condamne une statue à se briser. Nathan était-il frappé d'un tel vice invisible ?

— Nous allons voir ce que tu as dans le ventre, mon cher !

André passa un doigt le long de la cicatrice, sur le torse de Nathan. Écartant la chair et les os, il avait retiré le cœur du vieil homme pour le remplacer par celui d'Ivan – un organe dépourvu de don éliminé au bénéfice d'un vrai cœur de sorcier.

— Mais pour le savoir, il faudra attendre, car seul le temps nous le dira…

André recula. La peau froide, la respiration presque imperceptible, Nathan ne bougea pas. Sur ses yeux, les paupières faisaient penser à du parchemin tendu à craquer.

À l'en croire, Nathan Rahl était âgé de mille ans, ce qui faisait de lui une exception au sein de l'humanité. Cela dit, grâce au linceul d'éternité, ses collègues d'Ildakar avaient vécu bien plus longtemps que ça.

André était né deux mille ans plus tôt. Au moment de l'arrivée d'Utros et de sa horde, il avait cinq cents ans, la force de l'âge pour un détenteur du don.

Des centaines de milliers d'hommes avaient tout dévasté et pillé sur leur passage afin d'atteindre Ildakar la glorieuse. Convaincus de leur supériorité, ils avaient exigé la reddition de la cité, dont ils préméditaient la mise à sac. En chemin, Utros leur avait promis un butin fabuleux.

Mais Ildakar avait triomphé.

Laissant Nathan à son coma réparateur, André traversa sa grande demeure en songeant à la manière dont ses collègues et lui avaient vaincu l'armée de l'empereur Kurgan.

Jeune, arrogant et ambitieux, le sorcier de chair, stimulé par le défi, avait accouché de son chef-d'œuvre.

Arrivé dans l'aile idoine, il invoqua son don pour augmenter l'éclairage. Soupirant de fierté, il contempla les trois Ixax, les soldats géants conçus pour défendre Ildakar si on avait dû en venir à des combats directs. Une fois lancés sur l'ennemi, ces titans auraient fait un massacre comme on n'en avait jamais vu.

Les mains croisées dans le dos, André admira les géants caparaçonnés aux poings aussi gros et lourds que des rochers. Côte à côte, les trois machines à tuer composaient un spectacle fascinant. Derrière la fente de leur heaume, le sorcier de chair vit briller leurs yeux éternellement ouverts.

— Vous voir est toujours un émerveillement, souffla-t-il. Je suis si fier de vous avoir créés ! Quel dommage que le conseil m'ait limité à trois spécimens… Une armée entière ne nous aurait pas fait de mal, pas vrai ?

Passant en revue les titans, André s'attarda sur les muscles saillants de leurs bras.

— Prêts à tout et si loyaux ! Dire que chacun de vous a été façonné à partir d'un simple soldat qui serait mort sans gloire sur un champ de bataille. Et regardez ce que vous êtes devenus !

André eut un sourire béat.

— Si ma magie avait pu augmenter votre patience… Une si longue attente, ça doit être terrible, n'est-ce pas ? Au cas où vous auriez perdu le compte, voici quinze siècles que vous êtes ici, immobiles comme des statues. Mais conscients, car un claquement de doigts suffirait à vous remettre en mouvement.

Le troisième Ixax était si grand que ses cuisses se trouvaient au niveau de la poitrine du sorcier. Mélancolique, celui-ci caressa du bout des doigts la grève qui couvrait le tibia du titan.

— Vous devez être prêts à combattre instantanément, c'est la règle du jeu. Franchement, je suis navré que vous deviez en payer le prix. Mais combien d'idées grandioses ont dû traverser vos esprits, au fil des siècles ?

» Oui, une myriade d'idées, pas vrai ? Dommage que vous n'ayez aucun moyen de les consigner. Un poète aurait sûrement composé des milliers de vers, au fil d'une si longue méditation. Je parie que c'est ce que vous avez fait, mentalement. À quoi d'autre auriez-vous pu consacrer votre temps ?

André plissa pensivement le front.

Aucun des Ixax ne frémit. Des statues géantes, voilà à quoi ils ressemblaient. Mais un esprit, mieux, une conscience, était piégée dans chacun de ces crânes.

— Quelle frustration ce doit être pour vous ! insista André, de plus en plus provocateur. Tous ces siècles sans pouvoir bouger un muscle.

Ne rêvez-vous pas de lever simplement une jambe ?

Le sorcier se campa face au guerrier du milieu et tapota son plastron.

— Sens-tu ce que je fais ? Et comment te débrouilles-tu quand ton nez te démange ?

André continua à passer ses géants en revue, enivré par son propre génie. Même si les trois sculptures de chair étaient depuis longtemps achevées, les Ixax restaient comme de l'argile entre ses mains. Si l'envie lui en prenait, il pouvait toujours les briser pour passer le temps.

Et justement, il s'ennuyait, en ce moment…

À travers la fente de leur casque, trois paires d'yeux brillant de haine suivaient chaque geste du démiurge dément.

Chapitre 60

Tandis qu'elle récupérait dans le refuge des rebelles, Nicci trouva la force d'utiliser son propre don de guérison pour se rétablir encore plus vite.

Alors qu'elle était inconsciente, quelqu'un l'avait déshabillée et lavée de la tête aux pieds. Plus bizarrement, un autre intervenant (ou la même personne) l'avait guérie juste ce qu'il fallait pour qu'elle ne meure pas.

Donc, il y avait un détenteur du don parmi les rebelles. Du coup, leurs rangs ne pouvaient pas seulement compter des esclaves et des membres des classes inférieures. Pour soigner de si graves blessures, une étincelle de magie ne suffisait pas.

Quand Nicci interrogea Melba et les autres à ce sujet, personne ne lui répondit. Elle ne s'en formalisa pas, car elle entendait bien ne compter que sur elle-même. Dans sa tête, elle avait déjà imaginé plusieurs moyens de défier de nouveau le conseil – avec une attention toute particulière pour la sovrena.

Bientôt, il serait temps de passer à l'action.

Incapable de tenir en place, Nicci explora les tunnels qui couraient sous toute la ville. Un des rebelles qui s'occupaient d'elle – Rendell, un homme d'âge moyen à la voix très douce – l'accompagnait, éclairant son chemin avec une lanterne. Dans ce labyrinthe, il était comme chez lui.

— Les ruisseaux de la plaine nous fournissent une part de l'eau potable, expliqua-t-il un jour, mais l'essentiel vient du fleuve Chasse-Corbeau.

— Pourtant, il est au pied de la falaise…

— Les sorciers ont recours à des runes de transfert pour contrôler la circulation de l'eau. Vers le haut ou le bas, pour eux, c'est du pareil au même.

Rendell s'arrêta à une intersection, observa le sens du courant, dans le canal, et décida de prendre sur la gauche.

— Grâce à leur don, ils assurent la distribution de l'eau dans toute la ville – les fontaines, les bassins et les jardins des nobles détenteurs du don.

Nicci se pencha et plongea le bout des doigts dans l'onde.

— Ça doit leur coûter de gros efforts.

— Bien sûr, mais les sorciers d'Ildakar n'ont jamais reculé devant aucune gesticulation pour faire la démonstration de leur puissance.

— Oui, j'imagine qu'ils sont ainsi…

Se relevant, Nicci s'essuya les doigts sur le devant de sa robe.

Esclave chez Damon, Rendell s'était enfui pour se rallier à Masque-Miroir. Depuis plus d'un an, il se cachait dans ces tunnels… Pour Damon, il n'avait jamais été rien de plus qu'un objet. D'un naturel pourtant discret, il s'animait dès qu'il était question de liberté. Une flamme que Masque-Miroir avait su allumer en lui et chez tous les autres rebelles.

Désireuse de mieux les connaître, Nicci avait parlé avec ces hommes et ces femmes. En partie, il s'agissait d'esclaves domestiques nés à Ildakar. Mais il y avait aussi de nouveaux arrivants, vendus par les Norukai au cours des années précédentes. Certains passaient très rarement dans les tunnels alors que d'autres y vivaient telles des coccinelles réfugiées sous les racines d'un arbre mort.

De temps en temps, Masque-Miroir venait voir ses partisans. Même devant eux, et dans le secret de leur cachette, il ne retirait jamais son masque.

Alors qu'elle explorait les tunnels avec son guide, le chef des rebelles rejoignit Nicci et s'écria :

— Je te trouve enfin ! Je sais que tu t'impatientes, magicienne… Suis-moi. Nous avons un autre invité, et je parie que tu seras ravie de m'écouter dialoguer avec lui. D'autant plus que ce sera probablement sa dernière conversation…

Curieuse mais sur ses gardes, Nicci suivit le chef des rebelles jusqu'à une alcôve naturelle que les rebelles avaient reconvertie en cellule.

Un homme nu était enchaîné à la paroi rocheuse, ses pieds touchant à peine le sol – une épreuve terrible que tout tortionnaire digne de ce nom avait à son répertoire.

Voyant arriver des gens, l'homme se débattit et siffla entre ses dents comme un reptile prisonnier.

Un reptile ? Une très bonne comparaison, constata Nicci quand elle vit de plus près le visage mutilé du Norukai. Ivre de rage, il tirait sur ses chaînes et claquait des mâchoires, comme s'il voulait mordre ses geôliers.

Fascinée, Nicci regarda les muscles jouer sous la peau tendue à craquer de l'esclavagiste. Délibérément mal nourri, il ressemblait, avec ses côtes saillantes, au squelette de serpent de mer que Nathan, Bannon et elle avaient vu sur une plage de la Côte Fantôme.

— C’est le Norukai porté disparu… Dar, si ma mémoire est bonne.

— Oui. Les autres sont partis sans lui – une belle preuve de « loyauté », non ? Les Norukai portent l’armure de l’arrogance, mais elle ne les protège pas face à la liberté. Aujourd’hui, Dar sait ce que c’est d’être un prisonnier…

— De la viande sur pattes, lâcha Nicci, méprisante.

Le Norukai claqua de plus belle des mâchoires.

— Sur pattes, il ne le sera plus longtemps, dit Masque-Miroir en approchant du captif. Ses compagnons nous l’ont laissé pour qu’on s’amuse un peu avec lui. Pas mal de mes partisans gardent en mémoire les « caresses » des esclavagistes, sur le chemin d’Ildakar…

Le corps de Dar était presque entièrement violet. Sur ses bras, dans son dos et sur ses cuisses, des zones à vif indiquaient qu’on le travaillait régulièrement.

Suivant le regard de son invitée, Masque-Miroir jugea bon de se justifier :

— Il faut bien que mes partisans se vengent… Je leur fournis le couteau, et chacun a droit à une blessure. La liste d’attente est très longue, tu peux me croire…

Le chef des rebelles tourna vers Nicci son visage de verre où elle vit le reflet de ses traits.

— Les empêcher de le tuer m’a coûté beaucoup d’efforts… Une telle haine, magicienne… Eh bien, elle peut être très utile.

— Et la souffrance de ce chien, a-t-elle servi à quelque chose ? L’avez-vous interrogé ? Savez-vous pourquoi les Norukai viennent à Ildakar ?

L’appât du gain ne pouvait pas tout expliquer. Les esclavagistes avaient sans doute une idée derrière la tête.

— Pour vendre des esclaves…

— Et ce serait tout ? Sans vouloir me vanter, je pense pouvoir lui arracher plus d’informations.

De fait, un interrogatoire s’imposait. Pas question de répéter l’erreur du conseil, qui ne s’était pas du tout intéressé à Ulrich.

— Nous sommes des combattants de la liberté, magicienne, pas des inquisiteurs.

— Alors, si tu me permets…

Quand elle cuisinait des prisonniers pour le compte de Jagang, la Maîtresse de la Mort obtenait des résultats remarquables.

— Du feu liquide dans les poumons, des os brisés les uns après les autres, la moelle lentement chauffée, un œil glacé dans son orbite en attendant que l’autre subisse le même sort… Il y a une multitude de techniques.

Dar se débattit et Nicci songea qu’il lui restait encore bien trop de forces. Si on lui en laissait le temps, il finirait par desceller ses fers.

Mais Masque-Miroir semblait avoir pour lui des projets plus radicaux.

— Vous allez tous crever ! brailla Dar. Le roi Calvaire me vengera !

— Ton foutu roi ignore que tu es là, dit Masque-Miroir. De toute façon, le linceul est en place…

— Ne t'inquiète pas, dès que ta protection tombera, le roi sera aux portes de la ville avec tous les Norukai. Notre marine et nos troupes se préparent déjà.

— Tu parles beaucoup, lâcha Nicci, mais moi, j'ignore tout de ce roi Calvaire. On parie qu'il ne peut pas être si menaçant que ça ?

— Tu apprendras à connaître son nom… Calvaire, c'est ce que vivent ses ennemis, quand il se décide à les frapper.

Nicci comprit que le Norukai luttait contre le désespoir en multipliant les provocations. Une stratégie qui lui rappelait quelqu'un…

— Il a tellement envie de parler, dit la magicienne, visiblement déçue, que je n'aurais pas besoin de recourir à mes techniques…

— Le roi Calvaire se vengera, oui, oui…, fit Masque-Miroir d'un ton las. Nous sommes morts de peur… Magicienne, veux-tu découper un peu ce chien, histoire de te défouler ?

Le chef des rebelles tira de sous sa tunique un couteau à manche d'or et à lame incurvée.

— On dirait une des armes cérémonielles des membres du conseil, fit remarquer Nicci.

— Exact. N'est-ce pas amusant ? Un responsable du malheur de ces esclaves torturé par le même genre d'arme…

— Où as-tu eu ce couteau ? demanda la magicienne.

Masque-Miroir leva l'arme à hauteur de son visage, comme s'il voulait l'étudier de près.

— J'ai des partisans partout…

— Le roi Calvaire et son armée viendront ! éructa Dar. D'après vous, pourquoi commerçons-nous avec Ildakar ? C'est le meilleur moyen de collecter des informations ! Vous vous croyez invincibles, mais c'est une erreur.

Sa mâchoire mutilée s'ouvrit démesurément. Tentant de cracher sur ses interlocuteurs, il réussit seulement à baver comme un yaxen effrayé.

— Nous vous vendons de la viande sur pattes, nos bourses se remplissent, et nous apprenons ce qu'il faut savoir pour conquérir votre ville – comme tout le reste de l'Ancien Monde.

— Un garçon ambitieux, pas vrai ? ironisa Masque-Miroir.

Nicci ne prit pas la menace à la légère.

— Les Norukai auraient des forces navales et terrestres ? Comment comptez-vous conquérir l'Ancien Monde ?

Dar eut un rictus haineux.

— Pour nous, vous êtes tous de la viande sur pattes ! Des faibles ! Sur nos îles, nous nous préparons à envahir le continent. Les soldats de pierre, dans la plaine, vous pensez qu'ils composaient une puissante armée ? Nos navires débarqueront deux fois plus d'hommes ! Et c'est pour bientôt.

Même s'il savait sa fin proche, Dar éclata de rire.

Nicci se demanda combien de temps les esclaves continueraient à l'écorcher vif. Dans son état, il pouvait survivre encore des jours.

Rendell et quelques autres rebelles avaient suivi Masque-Miroir, histoire d'assister à l'interrogatoire. Dans leurs yeux, Nicci lut le désir d'infliger de la douleur.

Masque-Miroir baissa de nouveau les yeux sur le couteau au manche en or.

— Hélas pour toi, tu ne seras plus là pour voir ça.

Vif comme l'éclair, il trancha la gorge de Dar. Puis il recula pour ne pas être aspergé de sang. Surprise, Nicci réagit avec un temps de retard et sentit des gouttes chaudes s'écraser sur ses joues.

Les autres rebelles reculèrent aussi, regardant le sang du Norukai couler sur le sol puis dans le canal.

Les habitants d'Ildakar avaient connu pire qu'un peu de sang dans leur eau. Pas plus troublée que ça par l'exécution de Dar, Nicci en revint aux questions pratiques :

— Je n'ai pas aimé son histoire de horde conquérante… Que savons-nous sur les Norukai ?

— Très peu de choses, répondit Masque-Miroir, et ça ne me dérange pas. Sous le linceul, nous n'avons rien à craindre. Les affaires d'Ildakar me regardent.

Quand Dar cessa d'avoir des spasmes, le chef des rebelles le prit par les cheveux, lui inclina la tête en arrière et entreprit de le décapiter. Puis il brandit son trophée, rugit de triomphe et lança la tête coupée à Rendell, qui la saisit au vol.

— Cette nuit, fiche cette cochonnerie sur une pique, quelque part en ville. À cause du linceul, nous ne pourrons pas l'exposer à l'extérieur, comme les autres. Mais le message devrait être assez clair.

Se détournant, Masque-Miroir s'éloigna sans un regard pour son invitée ou ses partisans.

Chapitre 61

Par une chaleur accablante, malgré la brise qui soufflait dans les étroits canyons, Renn y regardait à deux fois avant de poser un pied sur le sol. En file indienne, les onze survivants de l'expédition dirigée par le capitaine Trevor avançaient vaille que vaille sur un terrain très accidenté.

Parmi eux, aucun ne savait où ils allaient.

— Je parie qu'on y est presque ! lança Trevor pour la cinquième fois de la journée.

Sans son optimisme débile, il aurait déjà sombré dans la folie.

Après avoir dépassé Kol Adair puis traversé quelques montagnes plutôt basses, la colonne avait découvert d'anciennes routes envahies par des mauvaises herbes et même des arbres. À croire que la nature s'était remodelée pour effacer tout vestige de l'antique présence en son sein de l'humanité.

À force d'errance, la colonne avait fini par trouver le haut plateau puis l'entrée de l'enfilade de canyons. Depuis, elle allait de l'avant sans savoir si elle suivait le bon chemin.

La gorge en feu, les voyageurs se frayaient un passage entre des pins, des yuccas et des tamariniers.

Comme pour narguer les pauvres aventuriers, un cours d'eau gazouillait non loin de là, dans un bosquet de tamariniers. Très proche, peut-être, mais inaccessible…

— Par les gonades du Gardien ! cria un des soldats. Que ces lianes soient maudites !

À grands coups d'épée, les hommes débroussaillaient une jungle de plus en plus dense.

— Sorcier, demanda un autre soldat, ne peux-tu pas nous dégager le passage avec ta magie ? Ou nous dire où nous sommes, au minimum…

— Mon don n'est pas une boussole, répondit Renn. (La gorge trop sèche, il renonça à des explications complexes.) Si c'était possible, j'aurais créé une carte magique il y a deux semaines de ça.

— Du calme, sorcier, intervint Trevor. Ce n'était qu'une suggestion…

Après avoir gratté la barbe qui mangeait ses multiples mentons, Renn lança à la cantonade :

— Reculez ! Je peux éliminer ces végétaux avec mon pouvoir. Ce sera déjà ça…

Les neuf soldats s'éloignèrent de l'entrelacs de buissons et d'arbres. Levant les mains, Renn invoqua sa magie pour déraciner les tamariniers puis les envoyer valser au loin. Une manière de se défouler, dut-il admettre, pendant que les débris végétaux basculaient dans un ravin.

L'eau continuait de couler, transformant la terre en gadoue. La source étant introuvable, tout ce que l'expédition avait gagné, c'était des flaques de boue.

— On ne peut pas boire ça ! s'écria un homme.

— Attendons que l'eau s'éclaircisse, proposa Trevor, toujours bêtement optimiste. Ou essayons de la filtrer…

— On devrait camper ici, proposa Renn bien qu'il fût encore tôt. Au moins, on sait qu'il y a de l'eau.

— Et le rata ? demanda un soldat. Nos réserves sont épuisées.

— Allez chasser des lézards ! ordonna Trevor.

Bien entendu, ça regimba dans les rangs.

— Ceux qui râlent, c'est parce qu'ils n'ont pas assez faim !

Naguère membres de la fière garde d'Ildakar, les soldats étaient devenus des charognards qui dévoraient n'importe quoi, bombardaient d'immondes lézards de pierres ou tentaient de les attraper à mains nues. Trois jours plus tôt, un type avait trouvé un buisson de baies rouges dont il s'était goinfré seul, refusant d'en faire profiter ses camarades. Quand il était revenu, ses lèvres violettes le trahissant, les soldats l'avaient agoni d'injures.

La nuit même, il était mort dans d'atroces souffrances, empoisonné par les fruits. Depuis, tout le monde se montrait bien plus prudent.

Renn se languissait de sa villa, de ses esclaves, de son jardin avec de si adorables carillons.

— Nous ne sommes pas des forestiers, capitaine ! lança-t-il assez fort pour que tout le monde entende.

Lorsque les chasseurs revinrent avec leur maigre butin, ils apportèrent aussi des branches de tamarinier pour le feu de camp. Le bois trop sec s'embrasa si vite et si ardemment que les flammes faillirent se répandre à toute la végétation environnante. Sans une intervention de Renn, les membres de l'expédition auraient fini rôtis.

Une catastrophe de plus au cours de cet interminable voyage.

Dès qu'il pensait à Thora et à Maxime, qui l'avaient embarqué dans cette galère – sans carte, sans indications et sans préparation –, le sorcier brûlait de haine. Comme ses compagnons, il n'avait jamais mis le nez hors d'Ildakar. Où auraient-ils appris à chasser, à camper ou à dénicher des racines et des feuilles comestibles ? Pour lancer des sorts ou maintenir l'ordre en ville, ça n'était d'aucune utilité.

En revanche, en pleine nature, voilà qui aurait pu leur servir…

L'expédition errait depuis si longtemps… Selon Renn, les chances de retrouver le chemin de chez eux diminuaient de jour en jour. D'autant plus qu'ils continuaient à chercher Surplomb du Monde afin de s'approprier ses vastes archives magiques au nom d'Ildakar.

Dégoûté, Renn n'était plus très sûr de se soucier encore de la cité.

Alors que tout le monde se couchait, l'odeur de la fumée toujours dans les narines, le capitaine Trevor y alla de son homélie favorite :

— Nous arriverons demain, j'en suis sûr !

Chapitre 62

Sur son trône, au sommet de la tour du Pouvoir, Thora sentait la sombre énergie qui s'accumulait dans les rues d'Ildakar, et ça la rendait folle de rage. Depuis le défi lancé par Nicci, et malgré sa victoire, elle avait les nerfs à fleur de peau.

Dès leur arrivée, la sovrena s'était méfiée des trois visiteurs venus du Nouveau Monde. Leur vision globale des choses ne collait pas avec l'œuvre titanesque que les autres sorciers et elle avaient accomplie à Ildakar. Créer une société parfaite, ni plus ni moins ! Nicci avait été prompte à la critique, mais de quel droit se l'était-elle permis ? Quant à Nathan, ce n'était qu'un pantin sans pouvoir.

Ah ! si ces trois-là n'étaient jamais entrés en ville…

Aujourd'hui, la magicienne était vaincue et le sorcier gisait sans connaissance dans la maison d'André. S'il se réveillait un jour, peut-être serait-il moins casse-pieds. Son don recouvré, aurait-il la décence d'éprouver de la gratitude pour ses sauveurs ? Sinon, Thora lui ferait subir le même sort qu'à son amie.

Le troisième larron, Bannon – une bouche inutile –, était en formation dans les fosses. Au moins, il finirait par servir à quelque chose.

Oui, tout allait bien. Pourtant, Thora n'était pas dans son assiette.

Selon ses ordres, peu après le lever du soleil, Adessa vint faire son rapport. Si tôt, Maxime et les autres membres du conseil dormaient encore.

La chef des Mora-Zith resta humblement au pied de l'estrade.

— Bannon Farmer est un bon combattant, sovrena. Il a bien résisté à notre champion – même si ça s'est mal terminé pour lui. Lila se charge de son instruction. Il a encore beaucoup à apprendre, mais au bout du compte, il fera un bon gladiateur.

— Qu'il permette aux autres de s'entraîner est déjà une bonne chose. Je me fiche qu'il crève lors de son premier combat. Il était proche de Nicci, et à cette idée, je brûle encore de colère.

À l'autre bout de la salle, on voyait la trace des réparations récemment réalisées par des ouvriers. Quant à Adessa, elle portait encore les marques des coups que Nicci lui avait flanqués. « Le prix de mon combat », disait fièrement la Mora-Zith. En réalité, chaque contusion était une petite défaite. Même si elle avait contribué à la

déroute finale de Nicci, Adessa ne s'était pas montrée à la hauteur des attentes de Thora.

— Avez-vous enfin trouvé son cadavre ? Puisqu'elle est tombée de la tour, ses restes devraient être quelque part en ville.

Adessa détourna le regard.

— Non, sovrena… Le capitaine Stuart et ses hommes ont fouillé les rues et même les toits sans rien trouver. Pourtant, un cadavre désarticulé ne peut pas se volatiliser.

Derrière le somptueux siège, de nouvelles alouettes lançaient leurs trilles, mais leur musique ne parvenait pas à apaiser Thora. Se levant, elle descendit de l'estrade et alla se camper devant la fenêtre fraîchement réparée. Quand elle l'eut ouverte, elle inspira à fond l'air frais puis se pencha pour regarder en bas. Nicci avait traversé cette fenêtre avec toute la vitesse que Thora était capable de lui imprimer. Du coup, elle pouvait s'être écrasée presque n'importe où.

— Je pensais qu'un habitant nous signalerait la présence d'un corps en bouillie dans son jardin…

— Nous le pensions tous, sovrena, mais ce n'est pas arrivé.

— Trouve cette charogne, Adessa ! Les gens parlent de Nicci autant que de ce crétin de Masque-Miroir…

Bien qu'aucune réunion ne soit prévue dans la matinée, Thora avait décidé de rester dans la salle du Pouvoir, parce qu'elle y était chez elle. Assise sur son trône ou regardant par une fenêtre, elle avait en permanence conscience de sa position et de sa puissance. Ildakar, c'était son fief. Les membres du conseil et même Maxime ? Des figurants ! L'utopie, c'était la sienne, prévue de longue date et développée avec acharnement. Une vision qui lui était venue le jour où la horde d'Utros avait déboulé dans la plaine. À Ildakar, tout le monde avait été terrifié – à part elle.

Le linceul les défendait, bien entendu, mais il les protégeait surtout des mauvaises influences. Toutes ces idées subversives qui ne correspondaient pas aux siennes et les auraient minées de l'intérieur… Quinze siècles durant, Ildakar avait été à l'abri de ce fléau. Puis la magie avait commencé à faiblir. Dix ans plus tôt, la cité légendaire était revenue dans le monde. Depuis, des visiteurs y importaient des pensées impies et des idées immorales.

Nicci était l'exemple parfait du poison qui menaçait la société parfaite d'Ildakar. Par bonheur, la récente œuvre de sang avait remis les choses en ordre. Sous le linceul, la sovrena pouvait se sentir en paix.

Provisoirement ! Le sortilège, elle le savait, n'était pas assez puissant, et il se dissiperait. Tout ça parce qu'ils n'avaient pas fait couler assez de sang. Avec Maxime, ils se disputaient sans cesse sur la nécessité de restaurer le linceul de manière permanente. Dans le

monde extérieur, les règles de la magie avaient radicalement changé. Avec de telles conditions, comment savoir combien de temps pouvait résister une œuvre de sang massive ?

C'était impossible à déterminer, mais il fallait le faire.

Devant la fenêtre, alors que la brise chantait à ses oreilles, Thora prit sa décision.

Elle n'avait que faire de l'opinion des sorciers, parce qu'ils se plieraient à sa volonté, en fin de compte. En regimbant, peut-être – Maxime protesterait, comme toujours –, mais tout le monde, au final, en passerait par là où elle voudrait.

— Le linceul est en place, mais il faut le renforcer.

— Pour ça, sovrena, il n'y a qu'une solution : verser plus de sang.

— Oui, et nous allons en faire couler assez pour garantir mille ans de vie au linceul. Ainsi, nous aurons tout le temps requis pour piéger Masque-Miroir et sa vermine. Lance les préparatifs ! Il faudra reconfigurer la machine, au sommet de la pyramide, mais commence à choisir et à rassembler les esclaves. Prends tous ceux que les Norukai nous ont récemment vendus, puis rafles-en d'autres. (Pensive, Thora pianota sur le rebord de la fenêtre – pour s'aider à compter.) Trois cents, je dirais… Oui, trois cents, ça semble parfait… Pour arriver à ce nombre, réquisitionne les serviteurs des nobles détenteurs du don. S'ils renâclent, dis-leur que c'est un « impôt sécurité », ça marche toujours…

Marchant de long en large, Thora prit le temps de mûrir son plan. Faire tant de victimes semblait extravagant, mais ce serait hautement efficace.

— Assure-toi de la collaboration des divers intendants et ne lésine pas sur les fleurs rouges pour calmer les futurs sacrifiés.

Thora remonta sur l'estrade et reprit place sur le trône où elle se sentait tellement en sécurité.

— Sovrena, il me faudra un peu de temps… Au moins deux ou trois jours…

— Deux, trancha Thora. Enrôle les gardes s'il le faut. Les gens se réjouiront. Ils savent ce que fut cette ville et ce qu'elle peut redevenir si le linceul ne se dissipe plus.

Encore perturbée par le défi de Nicci – qui était passé bien près de réussir –, Thora regarda la statue de Lani. Un autre caillou dans sa chaussure, celle-là ! Une idiote pleine de principes qui voulait intégrer au conseil des représentants des classes inférieures…

Trop confiante en ses possibilités, Lani avait sous-estimé celles de Thora. Au fond, c'était une rêveuse qui utilisait son don pour jouer avec l'eau et distraire les enfants – comme si on pouvait galvauder ainsi la magie. Lani aussi aimait les oiseaux. Mais elle montait en haut de la tour, écartait les bras et attendait qu'ils viennent voleter autour

d’elle.

Après sa victoire, Thora avait décidé de mettre en cage les alouettes, ce qui semblait très approprié. Vaincue, Lani avait rampé à ses pieds, retirant son défi et implorant la clémence de son adversaire. Dans son esprit, l’affaire allait s’arrêter là, mais la sovrena ne l’entendait pas de cette oreille. Encore dans le camp de son épouse à l’époque, Maxime l’avait aidée à lancer son sort de pétrification.

Depuis, Lani, statufiée, rappelait aux membres du *duma* ce qu’il en coûtait de défier la sovrena.

Nicci s’y était risquée, et elle avait payé le prix fort.

Toujours agacée qu’on n’ait pas retrouvé la dépouille de la magicienne, Thora serra les dents de frustration. Si on mettait la main sur la charogne en bouillie, serait-il judicieux de la pétrifier ? Une autre statue, dans cette salle, ne ferait pas de mal aux comploteurs en puissance…

— Pour la cérémonie, récapitula Adessa, je rassemblerai trois cents esclaves. S’il faut verser tant de sang, dommage que nous ne puissions pas réquisitionner des gladiateurs en formation. Mais ce serait du gaspillage, non ?

— Pour renforcer le linceul, aucun sacrifice ne sera excessif. Après, nous aurons tout le temps du monde pour encourager les esclaves survivants à se reproduire, histoire de reconstituer le cheptel. Allons, Adessa, mets-toi à l’ouvrage !

— Très bien, sovrena. Deux jours, comme prévu…

— Deux jours, oui…

Thora avait hâte d’y être.

Chapitre 63

Dans sa cellule, tout le corps douloureux, Bannon se préparait à une nouvelle journée d'entraînement.

Contre toute logique apparente, son crâne lui faisait encore mal – une douleur fantôme, en quelque sorte. Ian avait tapé si fort qu'un guérisseur avait dû s'occuper de lui – en respectant les consignes de Lila :

— Fais le strict nécessaire, c'est compris ? Bannon doit souffrir. Chaque bleu et chaque contusion est une leçon qu'il lui faut retenir.

— Douce Mère la Mer, je ne risque pas d'oublier, avait gémi le jeune escrimeur.

Taquine, Lila lui avait caressé la joue avec un sourire de carnassière.

— Je veux te garder entier pour m'amuser un peu plus avec toi. Tu as encore tant à apprendre…

Au début, Bannon avait résisté, mais ça ne lui avait rien apporté de bon. Très vite, il avait appris à utiliser son énergie de façon productive, par exemple en s'arrangeant pour rester en vie. Même s'ils ne s'étaient pas encore montrés, Nathan et Nicci devaient le chercher. L'ennui, c'était qu'Amos et les deux autres s'efforçaient sans doute de brouiller les pistes.

Tôt ou tard, cela dit, les Mora-Zith le contraindraient à combattre dans l'arène. Face à un abominable monstre, sûrement – genre le guerrier bicéphale. S'ils étaient présents, Nicci et Nathan le reconnaîtraient, comme il avait lui-même identifié Ian. Imaginant ce que ferait alors la magicienne, Bannon eut un sourire qu'il s'empressa de cacher.

Cela posé, il n'était pas sûr de survivre à sa « formation ». Chaque jour, les exercices devenaient plus difficiles et plus dangereux.

Ian vint se coller aux barreaux de sa propre cellule et regarda Bannon en silence. Au début, il l'ignorait ostensiblement, mais depuis le duel, il lui arrivait de plus en plus souvent de faire ça, comme si des souvenirs étaient revenus à la surface.

Une nuit, réveillé en sursaut, le jeune escrimeur avait vu que le champion, sorti de sa cellule, était venu s'accrocher aux barreaux de la sienne pour l'observer. Dès qu'il avait fait mine de se lever pour lui parler, le favori d'Adessa s'était retiré dans son fief, tout au fond, là où

Bannon ne pouvait pas le voir.

Là, Ian le regardait, les yeux plissés sur un visage sinon de marbre. Et quand Lila fit sortir Bannon, direction les fosses, le champion ne broncha pas davantage.

Près d'une fosse, Adessa attendait la Mora-Zith et son « protégé ». Voyant sa mine sombre, Bannon frémit, car ce n'était jamais de bon augure.

Adessa arborait des bleus sur tout le corps, comme si on l'avait rouée de coups. Un spectacle qui fut très loin de briser le cœur de Bannon.

— On dirait que vous avez perdu un combat, lâcha-t-il, conscient de se montrer provocateur.

Le trio se tenait près d'une fosse semblable à celle où Bannon avait combattu la première fois – contre Lila.

— J'ai survécu, siffla Adessa, glaciale, contrairement à mon adversaire. Donc, on ne peut pas parler de défaite…

Bannon se demanda qui avait pu infliger des dégâts pareils à la puissante guerrière.

Lila lui tendant Solide, il s'en empara sans poser de questions. Toujours vêtu d'un pagne et de sandales, il aurait donné cher pour porter un plastron ou une cuirasse. Ramassé sur lui-même, il attendit la suite.

— Nous préparons le prochain spectacle, dit Adessa. Voyons lequel de nos deux nouveaux combattants survivra aujourd'hui. Tu penses en être capable, Bannon ?

La chef des Mora-Zith fit un petit signe à Lila, qui poussa aussitôt dans le vide le jeune escrimeur.

Endurci par l'habitude, Bannon se reçut souplement et réussit à ne pas s'embrocher avec son épée. Ces derniers temps, Lila lui avait appris à tomber, à se réceptionner et à ne pas être affecté par le choc.

Prêt à tout, il se releva d'un bond.

Derrière une porte, il aperçut une silhouette sombre.

Les bras croisés, Adessa grimpa sur le muret de la fosse.

— À cause des rebelles, nous avons perdu la moitié de nos bêtes. Et le dresseur en chef Ivan est lui aussi au nombre des morts. Pour calmer la population, la sovrena exige qu'il y ait quand même des combats. Très bientôt, nous déplorerons la fin brutale de centaines d'esclaves… Un beau gaspillage de futurs combattants !

Bannon se campa solidement sur ses jambes et leva son épée.

— Je préférerais vous affronter ! cria-t-il à la Mora-Zith. Si vous relevez le défi, je serai bien plus motivé pour gagner ! Ou auriez-vous peur de prendre d'autres coups ?

— Je ne te suffis donc pas, mon gars ? fit Lila, l'air offensée.

Adessa ne releva pas la provocation.

— Qu'on fasse venir les autres gladiateurs, afin qu'ils sachent qui va mourir. Sentir la peur et voir du sang leur fait toujours du bien, le matin.

Lila siffla et plusieurs esclaves ou ouvriers coururent exécuter l'ordre d'Adessa. Peu après, des « spectateurs » arrivèrent. Ian lui-même se pencha pour voir qui était dans la fosse.

Bannon chercha son regard mais renonça dès qu'il entendit du bruit derrière l'inquiétante porte.

Quand elle s'ouvrit, il frémit de voir jaillir de la pénombre d'un tunnel une panthère du désert. Un superbe spécimen, avec bien entendu les runes de protection classiques.

Dévoilant ses crocs, la bête riva le regard sur son adversaire et feula.

— Mrra ! s'écria Bannon, stupéfié.

Oui, il n'y avait pas de doute, c'était bien elle.

Les oreilles couchées, la panthère racla le sol avec ses griffes. Moustaches frémissantes, elle se préparait à charger un humain complice de ses bourreaux.

En haut, les trois apprentis dresseurs venaient d'arriver. Dès qu'elle les aperçut, Mrra rugit à la mort. Même si elle était hors de portée, Lila en sursauta.

Les trois dresseurs semblaient fascinés, comme s'ils observaient quelque exotique expérience.

Prête à bondir, Mrra regarda de nouveau Bannon.

Sans baisser son épée, le jeune escrimeur recula puis leva la main gauche en signe d'apaisement.

— Du calme, Mrra… On se connaît. Tu te souviens, n'est-ce pas ?

Labourant le sable, la panthère avança. Respiration bloquée, Bannon tenta d'apparaître comme l'incarnation du calme. Les yeux traversés de flammes jaunes, la panthère huma l'air puis recommença à avancer.

— Tu te souviens de moi, souffla Bannon. Pense à Nathan et à Nicci, ta sœur d'élection. Je sais que vous avez un lien. Nous t'avons combattue, puis sauvé la vie…

— Bats-toi ! beugla Adessa. Qu'est-ce qui cloche chez toi ? Dorbo, qu'avez-vous fichu avec cette panthère ? Pourquoi n'attaque-t-elle pas ?

Les trois apprentis de feu Ivan invoquèrent leur don puis focalisèrent leur magie sur Mrra. Accroupie, les yeux plissés, elle leva la tête et rugit à l'intention de ses tortionnaires.

Les dresseurs se regardèrent, surpris. Serrant les dents, Dorbo augmenta la puissance de son sortilège.

Comme si un marionnettiste tirait des fils invisibles, Mrra baissa la tête et regarda de nouveau Bannon – qui ne lut aucune lueur amicale

dans ses yeux.

Solide brandie, le jeune escrimeur redouta soudain de devoir tuer la sœur de Nicci – comme ils avaient été contraints d'abattre les deux autres membres de la *troka*, dans le canyon.

Dans le regard du fauve, Bannon reconnut le voile de douleur qui occultait les autres sentiments, y compris les liens les plus intimes. Mrra l'avait reconnu, mais la soif de sang que ses maîtres lui imposaient primait tout.

Elle avança encore, acculant Bannon au mur.

Les spectateurs huèrent les deux combattants.

— Tu attends quoi, mon gars ? lança Lila. Tue cette bête avant qu'elle t'éventre !

— Elle se nomme Mrra ! cria le jeune escrimeur.

Entendre son nom sembla éveiller quelque chose chez la panthère du désert. Comme un éclair, elle bondit sur Bannon, qui leva Solide, certain de lui traverser le cœur avec sa lame. Très vive, Mrra écarta l'arme d'un coup de patte, puis elle renversa le jeune homme sur le sol.

Immobilisé, Bannon vit les énormes crocs qui approchaient de sa gorge. Un coup de mâchoires, et le fauve en aurait terminé avec lui. Ensuite viendraient l'éventration et la dégustation des entrailles, mais il ne serait plus là pour s'en inquiéter.

Bizarrement, Mrra se contenta de le plaquer au sol. Sentant son souffle chaud sur ses joues, Bannon la regarda dans les yeux. Après un ultime feulement, elle s'écarta, le laissant gésir dans le sable.

— Mrra…, murmura Bannon, des larmes aux yeux.

Alors qu'il était à sa merci, la panthère recula, se coucha devant lui, leva les yeux vers les dresseurs et rugit de haine.

Paniqués, les trois tortionnaires la bombardèrent de sortilèges. Levant une patte, elle zébra l'air comme pour égorger un bourreau imaginaire. Puis elle se leva, tourna autour de Bannon mais ne fit pas mine de le toucher.

Enfin, elle bondit vers le haut, en direction des dresseurs et d'Adessa, et parvint presque à s'accrocher au rebord du muret. Hélas, son poids l'entraînant vers le bas, il lui manqua quelques pouces et elle retomba sur le sable.

Inquiets, les spectateurs reculèrent.

— Agissez ! beugla Adessa. Contrôlez cette bête !

Les dresseurs redoublèrent leurs efforts. Pour leur échapper, Mrra s'engagea dans le tunnel d'où elle était sortie et disparut de la vue de Bannon.

Le souffle heurté, celui-ci se releva, Solide pendant au bout de son bras. En haut, les gladiateurs se taisaient et Ian semblait… troublé, comme si quelque chose lui échappait.

Pris d'un stupide accès de bravoure, Bannon cria :

— Si vous sautiez dans la fosse, Adessa ? Vous affronter serait un plaisir, et je suis sûr que Mrra viendrait m'aider !

La Mora-Zith s'empourpra de rage.

— Ces combattants ne sont pas prêts ! rugit-elle. Faites-ce qu'il faut, vous tous !

Sur ces mots, elle fila comme le vent.

Chapitre 64

Ouvrant les yeux, Nathan émergea d'un abîme de douleur pour plonger… dans un autre gouffre de souffrance. Couché sur une surface dure, il reprenait peu à peu ses esprits. Sa conscience, eut-il l'impression, remontait lentement à la surface après avoir sombré dans un océan plus noir que la nuit.

Alors que sa vue s'éclaircissait progressivement, il s'inquiéta de ce qui l'attendrait s'il revenait pour de bon à la vie. Dans un état de semi-conscience – ou de demi-confusion –, il tenta de se rappeler où il était, mais la douleur, dans sa poitrine, dominait tout le reste. Cédant à ses assauts, il sombra de nouveau dans le coma.

Un temps indéfini plus tard, il refit une tentative. Les nerfs, les vaisseaux sanguins et les muscles déchirés par la souffrance, il s'obstina et finit par atteindre un niveau de torture tolérable. Mobilisant sa volonté, il se força à affronter les ténèbres. Où qu'il soit, il y était resté bien trop longtemps…

Mais n'était-il pas *Nathan Rahl*, un prophète jadis puissant et un remarquable sorcier ? Sans oublier un aventurier et un grand séducteur ? Bref, pas le genre d'homme à baisser les bras, quels que soient les obstacles et la douleur. Toujours sans bouger, il mit de l'ordre dans ses pensées et focalisa son énergie. Puis il s'avisa qu'il entendait un battement régulier *dans* ses oreilles. Se concentrant, il remarqua que cette… pulsation lente et régulière gagnait peu à peu en puissance.

Comme des tambours appelant une armée à la bataille, le son était insistant, puissant et impérieux.

Des tambours ? Non, sûrement pas ! C'était quelque chose de bien plus… primal. Des battements de cœur ! Les siens, au creux de sa poitrine, où se nichait…

Ses souvenirs lui revenant d'un coup, Nathan, sous le choc, faillit retomber dans le coma.

Oui, il se rappelait… Ivan, le dresseur en chef, immobilisé sur le seuil de la mort… André, le sorcier de chair, lui ouvrant la poitrine comme s'il avait fendu en deux une pomme.

Le cœur d'Ivan entre les mains, André s'était tourné vers Nathan, tétanisé sur la table d'expérience – incapable, donc, d'interrompre l'horrible opération. Avant de lui enfoncer les mains dans le torse, ce

cinglé lui avait souri.

Et le vieil homme n'avait même pas pu crier d'horreur.

À présent, au prix d'un effort surhumain, il parvint à cligner des yeux. Une fois.

Quand il put enfin lever les paupières et les garder ainsi, il reconnut son environnement. Le « studio » d'André, isolé du reste de la demeure par des tentures indigo.

Faible comme un nouveau-né, Nathan aurait juré que son corps n'était plus qu'un morceau de parchemin racorni jeté au fond d'une poubelle. Tentant d'inspirer à fond, il constata que sa gorge était sèche comme du parchemin, justement. Et quand il voulut parler, des croassements sortirent de ses lèvres.

Mais son nouveau cœur battait de plus en plus fort. Le cœur d'Ivan…

— Tu es réveillé, pas vrai ?

Nathan ne réussit pas à tourner la tête, mais André se pencha sur lui, sa barbe tressée pointant sous son menton comme un long pinceau. Les yeux pétillants de joie, il eut un sourire presque enfantin.

— J'avais prévu que tu te réveillerais cet après-midi. Encore un point sur lequel j'aurai eu parfaitement raison.

Quand André lui tapota la joue, Nathan eut de nouveau mal et faillit s'évanouir. Ses os, ses nerfs, son cœur – tout était à vif.

— Tu m'as senti ? Eh bien, ça prouve que tu es vivant. Mais nous en avons déjà parlé, n'est-ce pas ?

— Combien… ? coassa Nathan.

Il ne put pas en dire plus. Manque de chance, sa question appelait une infinité de réponses.

— Combien quoi ? Combien je suis fier que tu aies survécu ? Immensément, mon ami ! Combien de temps avant que tu sois de nouveau un sorcier digne de ce nom ?

— Depuis combien… ? parvint à marmonner Nathan.

— Ah ! ce combien-là ? Mon vieux, ça fait un bon moment. Mais il te fallait ça pour te remettre. Plusieurs jours, oui… Rassure-toi, ton cœur bat comme il faut, et puisque c'est désormais celui d'un sorcier – comme je te l'ai promis – tu devrais vite retrouver ton don. En tout cas, la configuration de ton Han est de nouveau bonne. Attends, je vais te montrer.

André s'éloigna et Nathan l'entendit farfouiller dans une pile de documents. Quand il revint, il brandit un drap blanc sur lequel s'étendaient des lignes multicolores – disposées très différemment de celles de la « carte » précédente.

À l'emplacement du cœur, où il n'y avait rien, la fois d'avant, se trouvait un entrelacs de lignes grises.

— Il faudra du temps pour qu'elles se colorent, dit André. Ce que

tu vois, c'est peut-être le Han d'Ivan, ou une configuration du tien entièrement nouvelle. Avant mon intervention, il y avait en toi un vide que la magie cherche à présent à combler.

André tapota la poitrine de Nathan – une nouvelle explosion de souffrance inutile et disproportionnée.

— Tu verras bien comment ça évolue, pas vrai ?

Plus lucide, Nathan sentit que ses forces revenaient peu à peu. Le monde, autour de lui, avait des contours plus nets et des couleurs plus vives. Très prudemment, il s'immergea en lui-même, en quête de la source de ses pulsations cardiaques. Oui, il y avait quelque chose… Une étincelle de don, là où il ne sentait plus rien, avant l'intervention d'André. Depuis toujours, la magie faisait partie de lui, et la perdre lui avait déchiré l'âme. Mais une aube nouvelle semblait vouloir se lever sur sa vie.

Pourtant, il hésitait. Sa dernière tentative pour jeter un sort majeur avait été un fiasco. Essayant de guérir un blessé, après l'attaque des Norukai contre Renda-sur-Baie, il avait réduit le malheureux en bouillie. L'exact contraire de l'effet recherché.

Plus tard, quand il avait voulu invoquer une modeste brise, dans la forêt, un cyclone avait tout dévasté autour de lui. Par miracle, il avait pu enrayer le phénomène avant qu'il prenne des proportions dramatiques.

La seule fois où le dysfonctionnement de son don lui avait servi, c'était face au Juge Suprême, quand ce fou avait voulu le transformer en statue. N'ayant rien à perdre, il avait libéré son don de toutes contraintes, et cette magie brute, agissant comme une muraille rocheuse, avait renvoyé à l'expéditeur le sort du Juge Suprême.

Un résultat aberrant, certes, mais bienvenu, puisqu'il lui avait sauvé la vie.

Devant la nouvelle carte de son Han – avec un cœur ayant appartenu à Ivan – Nathan se demanda de quoi serait capable son don recouvré.

Alors qu'il écoutait les battements, dans sa poitrine, sentant le flot tumultueux de la vie dans ses artères, il localisa aussi à l'endroit de son cœur une forme de colère larvée – ou une réserve d'énergie noire, peut-être. Toute sa vie, Ivan avait dû l'avoir en lui… Grâce à elle, il avait pu forcer les bêtes de combat à lui obéir.

Combien de la personnalité d'Ivan y avait-il en Nathan, désormais ? Que restait-il de cet homme dans le cœur qui l'avait si longtemps maintenu en vie ?

Avant de lancer un sort, Nathan avait besoin de reconstituer ses forces. Il n'était pas prêt, certes, mais surtout, même s'il refusait de l'admettre, il avait peur.

Il bougea, se redressant très légèrement sous les yeux ravis d'André.

— Tu seras de retour parmi nous en un temps record ! Mon vieux, j'ai hâte de te montrer aux autres sorciers ! Imagine, tu pourras intégrer le conseil ! Nous avons besoin de nouveaux membres, et si tu te montres assez reconnaissant envers moi, je plaiderai ta cause. Sorcier Nathan, tu as un grand avenir à Ildakar.

— Impossible… rester… Autres missions…

— Balivernes ! De toute façon, tu n'auras pas le choix, puisque le linceul est de nouveau en place. Personne ne peut sortir d'Ildakar, et avec le grand projet de la sovrena, ça ne devrait pas être près de changer. Tu seras notre invité pendant longtemps, mon ami. Oui, très longtemps…

Inquiet, Nathan remua sans trouver la force de s'asseoir. La souffrance lui coupant le souffle, il crut sombrer de nouveau dans l'abîme de douleur, mais ça n'arriva pas.

— Où est Nicci ? Il faut que je la voie.

— Cher Nathan, j'ai peur que ce soit impossible… Pendant que tu récupérais, beaucoup de choses se sont passées…

Nathan eut un frisson glacé.

— Où est Nicci ? Qu'est-il arrivé ?

— Personne ne le sait… Du moins, on n'a pas encore retrouvé son cadavre.

Nathan tenta en vain de se lever.

— Ta magicienne était si impulsive ! Puissante, certes, mais trop émotive. À cause d'une panthère capturée puis conduite dans les tunnels de l'arène, elle s'est mis en tête de défier la sovrena. Pour diriger Ildakar, figure-toi !

Les yeux brillants, André sourit aux anges.

— Tu aurais dû voir ça ! Dans la tour du Pouvoir, un combat de titans. D'abord, Thora a désigné sa championne, Adessa, qui est passée bien près de tuer ton amie. Ensuite, de façon assez déloyale, je l'admets, la sovrena a utilisé sa magie pour propulser Nicci hors de la tour. Par une fenêtre… Tu vois d'ici la chute ? Un de ces quatre, quelqu'un devrait découvrir ses restes.

— Nicci est morte…, souffla Nathan.

— Sans l'ombre d'un doute. Mais quel beau combat !

En Nathan, la force sombre rugit de rage et son cœur battit plus fort. Comme s'il y était, il vit Nicci, vibrante d'indignation, lancer un défi à Thora avec pour enjeu le pouvoir suprême à Ildakar.

Mais pourquoi n'avait-elle pas attendu qu'il se rétablisse, recouvre son don et puisse lutter à ses côtés ?

Parce qu'elle se croyait invincible, pardi ! Sa seule forme

d’arrogance…

Fermant les yeux, Nathan revit le beau visage, les cheveux blonds, les yeux bleus et la parfaite silhouette de son amie. La force et la détermination de cette femme étaient à juste titre légendaires. De sa vie, il n’avait jamais vu quelqu’un servir si loyalement une cause.

Sans Nicci, son cœur n’était plus qu’une pierre au creux de sa poitrine. Pourtant, il continuait à battre, ramenant peu à peu son don à la vie.

Pas au point qu’il essaie de s’en servir. C’était bien trop tôt.

— Il faut que je me repose, lâcha-t-il, courroucé.

— Bien sûr. Prends ton temps. Cela dit, j’aimerais te présenter au conseil avant l’œuvre de sang, qui est pour très bientôt.

Alors que le sorcier de chair s’éloignait, Nathan, enveloppé dans son manteau de chagrin, pensa à Nicci puis se demanda où était Bannon.

En lui, il sentait de nouveau un cœur d’acier – mais à quoi bon, désormais ?

Nicci avait défié Thora seule, et elle en était morte. Comme Richard le lui avait demandé, elle avait péri en luttant pour la liberté.

Nathan allait devoir reprendre le flambeau. Dès qu’il serait rétabli, ce serait à son tour d’affronter les sorciers d’Ildakar.

Chapitre 65

Alors que Masque-Miroir continuait à passer de temps en temps dans les tunnels, Nicci sentit qu'elle perdait patience. Lasse de se cacher, elle avait envie d'agir. Une arme de jet prête à fondre sur sa cible…

— As-tu un plan ? demanda-t-elle au chef des rebelles dès qu'elle eut l'occasion de lui parler.

Masque-Miroir resta impassible, son « visage » reflétant seulement celui de Nicci.

— As-tu mis au point une stratégie qui nous conduira à la victoire ?

— Magicienne, notre but est de libérer le peuple. Tandis que notre mouvement grossit, nous minons les fondations d'Ildakar – la fameuse « société parfaite ».

— J'entends bien, mais as-tu un plan précis ?

— En gros, oui…

Nicci n'en crut pas un mot. Le linceul de nouveau en place, le rebelle pouvait penser avoir des années devant lui avant que l'occasion parfaite se présente.

Richard n'aurait pas vu les choses ainsi. Quelque temps auparavant, Nicci l'avait aidé à défendre Aydindril contre les hordes de Jagang. Après l'insurrection contre l'Ordre Impérial, à Altur'Rang, elle avait aussi contribué à repousser frère Kronos et ses envahisseurs.

Quand le danger menaçait, elle se comportait comme une dirigeante, pas comme une spectatrice. Soutenus par des siècles de tradition, les sorciers d'Ildakar étaient des ennemis aussi dangereux que Jagang ou Kronos. Et ce que visait Nicci, c'était la victoire, pas une héroïque résistance.

Depuis son arrivée, elle n'avait jamais vu plus de quinze rebelles en même temps. La vieille Melba, celle qui volait toujours du pain pour eux, ne s'était pas montrée depuis des jours, mais d'autres partisans étaient passés, saisissant chaque occasion d'échapper à leurs maîtres. Parmi eux, Nicci en connaissaient certains – comme Rendell –, alors que d'autres, inconnus au bataillon, la regardaient avec de grands yeux. Tous savaient, pour le défi, la bataille contre Adessa puis la lâche intervention de Thora.

Tout à fait rétablie, désormais, la magicienne, le don bouillonnant en elle, décida de ne pas laisser son interlocuteur s'en tirer avec des

approximations.

— Tu me fais penser à un chaton qui joue avec tout ce qui bouge. Si tu veux réussir, nous devons coordonner nos efforts. Combien de membres compte ton mouvement ? N'y a-t-il que les gens qu'on voit ici et qui enfoncent des éclats de verre un peu partout, la nuit ? Ou as-tu d'autres fidèles qui se dresseront si tu les harangues ? Masque-Miroir, combien de partisans as-tu ?

— Autant qu'il m'en faut… La bonne parole se répand en ville. Les gens voient les éclats de miroir qui marquent notre territoire, et les nobles savent que la colère gronde. Ils ont peur de nous.

— Alors, pourquoi ne font-ils rien pour répondre aux revendications ?

— Parce que ce sont des imbéciles ! Mais nous ne relâcherons pas la pression. Ça prendra le temps qu'il faudra…

De plus en plus impatiente, Nicci comprit qu'elle allait devoir passer à l'action.

— Je veux voir la roue tourner, dit-elle, même si c'est moi qui dois la mettre en mouvement. Masque-Miroir, nous devons avoir des objectifs précis. Je vais sortir et lancer la révolte.

— Tout le monde te reconnaîtra !

— Eh bien, tant mieux ! Si ça peut faire peur à Thora et à son mari…

— Es-tu prête à affronter tous les membres du *duma* ? Plus les nobles détenteurs du don, les gardes et les Mora-Zith ?

— Oui, s'il le faut.

Sous son masque, le rebelle ricana.

— Dans ce cas, je vais te renvoyer ton propre argument. Tu as besoin d'un plan, magicienne. Et mieux encore, d'une stratégie.

Nicci n'aurait su dire à quand remontait son arrivée dans les tunnels. Pour se rétablir, il lui avait fallu du temps, mais c'était fait. Et Nathan ? S'était-il remis ? Avait-il recouvré son don, maintenant qu'un cœur de sorcier battait dans sa poitrine ? Si c'était le cas, il serait un allié précieux.

Et Bannon ? Que lui était-il arrivé ? Même s'il n'avait pas le don, c'était un excellent escrimeur et un ami loyal.

Tous les trois, ils pouvaient vaincre les sorciers d'Ildakar. Mais il ne serait peut-être pas nécessaire de tous les combattre. Certains d'entre eux – Damon, Elsa, Quentin – seraient peut-être ravis que les choses changent. Maxime lui-même rêvait de voir la chute de sa femme.

Nicci tenait aussi à libérer Mrra. Depuis deux nuits, elle était hantée par le désespoir de la panthère, qui tournait en rond dans sa cage, martyrisée par ses dresseurs et affamée. D'ailleurs, même quand on la nourrissait, elle finissait par vomir. La captivité, ou une punition

infligée par ses bourreaux, capables de lui donner des aliments empoisonnés pour la torturer davantage ?

Nicci ignorait la réponse. Avec Mrra, son lien était faible et troublé. Ça ne l'empêchait pas d'avoir envie de filer dans les tunnels de l'arène et de briser les barreaux avec son don, afin que sa sœur d'élection puisse sortir et se venger des dresseurs.

— Nous devons faire vite, avant que les sorciers aient pris des mesures irréversibles.

Et que je sois devenue folle à force d'attendre.

— Les membres du conseil prennent toujours des décisions irréversibles, dit Masque-Miroir. Mais si tu as un plan qui tient la route, je serai tout ouïe. Que proposes-tu ?

— Quand j'ai défié Thora, j'ai appris qu'elle peut espionner les gens partout en ville. Toutes les cuves-miroirs, toutes les fontaines et tous les bassins sont reliés par un sort de surveillance. C'est comme ça qu'elle a eu vent de notre rencontre et appris ce que je disais en privé avec Nathan. Grâce à ce réseau, elle peut savoir tout ce que font ses opposants.

Autour de la magicienne et de son interlocuteur, des rebelles marmonnèrent dans leur barbe.

— C'est pour ça que mes fidèles, en mission, cachent leur visage. J'avais prévu un coup tordu dans ce genre.

— Certes, intervint Rendell, mais des cuves, des fontaines et des bassins, il y en a partout en ville. Sur les places, dans les rues, dans les bâtiments publics… Nous avons déposé des éclats de verre à côté de plusieurs équipements de ce genre. À coup sûr, Thora nous a vus !

Soudain, Nicci sut très exactement ce qu'elle allait faire.

— Nous sortirons ce soir. Au lieu de semer des morceaux de verre, nous détruirons des cuves, des bassins et des fontaines. L'idée, c'est d'aveugler Thora.

Les rebelles acquiescèrent, l'air de reprendre espoir. Ravie qu'ils la regardent avec un respect nouveau, la magicienne se réjouit aussi d'avoir enfin quelque chose à faire.

— Une proposition brillante, dit Masque-Miroir. Nous ferons passer le mot à tous les nôtres. Rue après rue, ils détruiront la toile d'araignée de Thora.

— Les bassins étaient censés faciliter la vie des pauvres gens, dit Rendell, son équanimité coutumière oubliée. De l'eau fraîche pour tout le monde grâce aux aqueducs ! La sovrena a détourné à son profit une idée généreuse.

Après avoir épousseté une manche de sa tunique grise, Masque-Miroir remit en place le morceau de verre ovale qui dissimulait ses traits. Un moment, Nicci crut qu'il allait le retirer, révélant aux yeux de tous les stigmates laissés sur son visage par un sorcier de chair.

Mais il n'en fit rien et se détourna.

— J'aime ta façon de réfléchir, magicienne. Ce soir, nous aveuglerons Thora. Puis nous reviendrons ici afin de mettre au point une nouvelle action.

Nicci ne fut pas touchée par le compliment. En revanche, elle s'abstint de dire que le chef des rebelles aurait dû prendre des initiatives de ce genre depuis longtemps.

— Notre prochaine mission, dit-elle, ce sera de libérer ma panthère. C'est une priorité.

Rendell ne cacha pas son inquiétude.

— Pour que ce fauve erre dans les rues et que les gardes finissent par l'abattre ?

— Mrra doit être libre, insista Nicci. Je peux la contrôler et la cacher.

Masque-Miroir leva une main.

— Une étape après l'autre, mes partisans ! D'abord, occupons-nous du réseau d'espionnage de Thora. Ce soir, une victoire de poids nous est promise.

La nuit venue, Nicci sortit des tunnels avec dix rebelles encapuchonnés. Alors que Masque-Miroir partait de son côté, Rendell resta avec la magicienne. Les autres se dispersèrent pour monter à l'assaut des cuves, des fontaines et des bassins.

Au-dessus des rues désertes, la lumière des étoiles et d'un petit croissant de lune semblait plus faible que d'habitude – un effet du linceul, bien entendu.

Dehors pour la première fois depuis des jours, Nicci prit le temps de s'emplir les poumons d'air frais. Pourtant, les étoiles et la brise étaient loin d'occuper son esprit. Seule comptait la mission qu'elle voulait accomplir.

Rasant les murs, Rendell et elle se faufilèrent comme des spectres entre les bâtiments. Aux abords de fenêtres encore éclairées, ils entendirent des échos de conversations et humèrent de bonnes odeurs de cuisine. Parfois, accoudés au rebord d'une croisée ouverte, un homme ou une femme prenaient un peu d'air frais.

Parmi ces gens, Nicci aurait juré que plusieurs les avaient aperçus. Mais aucun n'avait donné l'alarme – une manière implicite de soutenir la rébellion.

La magicienne se souvint du temps où elle affrontait ses ennemis en duel, les vainquant avec sa magie ou ses couteaux. Pour Jagang puis contre lui, elle avait commandé plus d'une armée…

— Je n'aime pas jouer au chat et à la souris, souffla-t-elle à Rendell. Un combat face à face, il n'y a rien de mieux.

— Nous en aurons bientôt, des duels, assura le brave homme. La

sovrena et le sorcier en chef ont prévu une nouvelle œuvre de sang – massive, cette fois. Des centaines d'esclaves ont été raflés en vue d'un sacrifice collectif. Le but, c'est de rendre le linceul permanent.

— Si ça arrive, plus personne ne pourra sortir de la ville. Nous devons empêcher ça !

— Nous avons déjà été piégés ici… Linceul ou pas, nous continuerons le combat.

— Peut-être, mais j'aimerais mieux éviter ça. Pour quand est prévu le sacrifice ?

— Demain soir… Les gardes préparent tout et les Mora-Zith ont déjà rassemblé les esclaves dans des enclos.

Nicci se demanda comment encourager – voire contraindre – Masque-Miroir à agir sans tarder. Ne trouvant pas, elle envisagea de prendre les choses en main.

Mais chaque chose en son temps…

— Pour le moment, privons la sovrena de ses armes. Elle ne nous espionnera plus !

Sortant des ombres, Nicci traversa une place éclairée sans chercher à se cacher.

Avisant une cuve-miroir, sur une façade, elle en approcha d'un pas décidé.

— Vous allez vous faire repérer ! cria Rendell, toujours tapi dans les ombres.

— C'est ce que je cherche…

Même avec la lumière, la robe noire de la magicienne restait peu visible. En revanche, ses cheveux blonds et sa peau laiteuse se voyaient de loin, et cela suffirait pour qu'on l'identifie.

Arrivée devant la cuve hémisphérique, elle se pencha pour contempler son reflet dans l'eau.

— Sovrena, tu me regardes ? Je vois mes yeux, mais je vais imaginer que ce sont les tiens… Tu m'entends, espèce de garce ? Je suis vivante et j'ai l'intention de te détruire. (Nicci se baissa, son nez touchant presque l'eau.) Quand je frapperai, tu mourras avant d'avoir compris ce qui t'arrive.

Avec son don, la magicienne fissura la cuve puis exerça une pression pour qu'elle se brise en une multitude de morceaux.

— Rendell, les autres sont en train de faire la même chose… Viens m'aider à trouver d'autres cibles. Les yeux magiques de Thora n'en ont plus pour longtemps.

Chapitre 66

Quittant les montagnes, la colonne de D'Harans s'engagea dans la grande vallée verdoyante qui ne portait plus du tout bien son nom – la Balafre. Perchée sur son cheval, Verna sonda le paysage qui s'ouvrait devant elle. Après quelques jours, elle avait baptisé sa monture Grisou – un nom à la fois descriptif et affectueux. Des années plus tôt, Richard lui avait appris à individualiser et à respecter un équidé.

— Vous croyez que nous approchons de notre destination ? demanda Ambre. Je n'aurais jamais imaginé que le monde était si vaste…

— Et tu n'en as aperçu qu'une petite partie, mon enfant…

La vue était incroyable. Au fond, l'empire d'haran, pourtant en constante extension, n'était peut-être qu'un mouchoir de poche dans un continent d'une taille incroyable.

La novice parut surprise puis un rien sceptique, mais elle se reprit.

— Dame Abbesse, je ne douterai jamais de votre parole.

Montés sur le même cheval, Oliver et Peretta regardèrent les deux femmes.

— Nous devons contourner la vallée par le nord, puis nous enfoncer dans le haut désert.

Même les yeux plissés, le jeune érudit ne semblait pas en mesure de distinguer les détails.

— En venant, dit Peretta, nous avons campé huit fois entre Surplomb du Monde et ici. Mais à cheval, on avance plus vite.

— Donc, conclut le général Zimmer, il nous reste trois ou quatre jours de voyage.

Sur un terrain légèrement vallonné, les cavaliers suivirent les vestiges d'une très ancienne piste.

— C'est un très bel endroit, dit Verna. Sauvage et pur…

— La souillure du Buveur de Vie a presque entièrement disparu, précisa Peretta. Regardez ces prairies, ces bois, ces rivières et ces lacs ! La vallée est en pleine renaissance…

— Malgré tout, il n'y a pas de quoi remercier Victoria, grommela Oliver.

Au crépuscule, des myriades d'étincelles dansèrent dans le lointain. Craignant qu'il s'agisse des feux de camp d'une armée, Zimmer envoya des éclaireurs. À leur retour, ces hommes annoncèrent que des colons,

un peu partout, se réappropriaient la terre et construisaient des fermes.

Peu désireux d'approcher de nuit de ces campements, le général ordonna une halte.

— Si on déboule maintenant, dit-il en grattant sa barbe en broussaille, on flanquera la trouille de leur vie à ces pauvres gens. Attendons demain pour leur montrer que nous sommes des visiteurs, pas des envahisseurs.

Après avoir gâté Grisou en lui offrant une pomme, Verna s'étendit pour écouter les oiseaux et les insectes nocturnes.

Installées en rond, les Sœurs de la Lumière, contentes d'être presque arrivées, bavardèrent comme des pies. Eux aussi soulagés, les soldats jouèrent aux dés ou chantèrent autour des feux. Même s'ils appréciaient les paysages de l'Ancien Monde, firent remarquer certains, ils se languissaient de leur amoureuse ou de leur famille. Cela dit, explorer était beaucoup plus agréable que de guerroyer contre des morts-vivants cannibales.

Bercée par le chant d'un jeune soldat qui s'accompagnait avec un instrument à cordes, Verna s'endormit paisiblement.

Au matin, la colonne gagna le premier des nouveaux villages. Près d'un large cours d'eau, dix familles avaient balisé leur territoire avec des piquets. Quand ils virent approcher des cavaliers, ces colons se regroupèrent, de l'inquiétude dans le regard. Au fil des ans, comprit Verna, ces gens avaient dû beaucoup souffrir, apprenant à leurs dépens à se méfier des étrangers.

Quand il se présenta, le général Zimmer insista sur ses intentions pacifiques.

— Cette vallée est de nouveau fertile, dit un type barbu aux vêtements tachés de boue.

Très fier, il se tenait devant un bœuf attelé à une charrue. Après avoir défriché plusieurs acres de terrain, certains villageois s'attaquaient aux semailles pendant que d'autres débitaient des troncs pour les futures constructions.

— Pendant longtemps, personne ne pouvait vivre ici, mais c'est terminé. Cette terre est parfaite, et nous la revendiquons.

Les cheveux précocement gris, une femme mince aux grands yeux vint saluer le général et la Dame Abbesse. Puis elle désigna le plus grand bâtiment en construction.

— Ce sera une école. Quand nous aurons fini, des gens descendront des montagnes pour nous rejoindre.

— Beaucoup ont été chassés par les dévastations du Buveur de Vie, dit le barbu. Mais cette vallée est notre terre ancestrale. Elle nous appartient depuis toujours.

— Et personne ne vous la disputera, assura Zimmer. Sachez que l'Ordre Impérial est vaincu. Jagang est mort et le seigneur Rahl entend que vous soyez libres de choisir votre mode de vie, sans tyrans ni oppresseurs.

D'autres personnes approchèrent, dont trois gamins couverts de boue parce qu'ils aidaient à ensemencer les nouveaux sillons. Tous sourirent aux soldats.

— Nous sommes en chemin pour Surplomb du Monde, dit Verna. Vous n'avez rien à craindre de nous.

— Surplomb du Monde ? répéta le barbu. J'en ai entendu parler… C'est loin d'ici, caché dans des canyons.

Il désigna le haut plateau, au nord.

— Nous savons très précisément où nous allons, dit Peretta.

Sans plus tarder, la colonne repartit. Les deux jours suivants, elle traversa plusieurs autres campements, puis obliqua vers le nord et prit la direction du haut plateau.

Quand le terrain devint plus accidenté, Oliver et Peretta prirent la tête. Mais même s'ils avaient tout mémorisé, ils étaient venus à pied, ce qui changeait pas mal la donne. Partant à la recherche de routes praticables pour des chevaux, les éclaireurs revinrent avec d'excellentes nouvelles. Il faudrait être prudents dans le labyrinthe de canyons, mais c'était plus que jouable.

Alors qu'ils repartaient, Verna entendit des soldats se plaindre parce qu'ils se croyaient perdus.

La plupart des cours d'eau se révélèrent à sec, et les chevaux auraient bientôt besoin d'eau. Pourtant, les deux jeunes érudits ne parurent pas le moins du monde inquiets. Après la traversée de plusieurs canyons aux imposantes parois rouges, ils s'engagèrent dans un passage qui semblait donner sur un cul-de-sac.

— Nous y sommes ! annonça Oliver.

Devant lui, Peretta rayonnait.

— Il n'y a que de la roche, soupira Zimmer.

La jeune mémoriste lui fit un grand sourire.

— Vous voyez pourquoi c'est une bonne cachette ?

Les deux érudits mirent pied à terre et Oliver prit leur cheval par la bride.

— C'est très étroit, dit-il. Il vaut mieux traverser à pied.

Quand ils eurent atteint le bas de la muraille rocheuse, Oliver et sa compagne tournèrent à gauche… et disparurent. Passant devant, les éclaireurs les suivirent et annoncèrent qu'il n'y avait rien à craindre.

Verna vit l'étroit défilé uniquement quand elle eut le nez dessus. De loin, il était impossible de le repérer.

Tenant Grisou par la bride, elle suivit le général Zimmer. Après dix pas dans l'obscurité, car la lumière du jour ne pénétrait pas dans le

passage, elle déboucha dans un magnifique canyon invisible de l'extérieur.

Au centre d'une vallée verdoyante, un cours d'eau serpentait paresseusement. Dans les pâturages, non loin de champs cultivés et de vergers, des moutons paissaient tranquillement. Dans les potagers en terrasses, on ne perdait pas un pouce carré de terre cultivable, et il y en avait sur les deux flancs du canyon.

Des cris retentirent quand les paysans virent la horde de cavaliers qui entrait dans leur petit paradis.

— Là ! fit Oliver en désignant la paroi, sur sa droite.

Environ au milieu de la muraille, une immense grotte abritait des bâtiments et des tours. Pour y accéder, un chemin serpentait le long de la paroi rocheuse.

— Surplomb du Monde ? s'écria Verna.

— Oui, nous sommes de retour chez nous, dirent en chœur Oliver et Peretta.

Chapitre 67

Coulant d'une autre carafe sacrifiée à l'ire de Thora, de l'eau se répandait sur les dalles bleues de la salle du Pouvoir. Furieuse, la sovrena descendit de l'estrade et alla sonder la flaque. Elle n'y vit rien, à part le reflet de la lumière matinale qui pénétrait par les fenêtres.

— Dans toute la ville, mes cuves, mes fontaines et mes bassins ont été détruits !

Bien calé dans son siège, Maxime ricana.

— Et ça t'étonne, lumière de ma vie ? Tu as cru bon de révéler ton secret à tout le monde. Désormais, les membres du conseil savent que tu les espionnais comme tu espionnais Nicci et le sorcier Nathan.

— Ce n'est pas un sorcier ! Il a perdu son don.

— Et si c'était de l'histoire ancienne ? Selon André, il s'est réveillé, il se rétablit et il fait montre d'aptitudes pour la magie.

— André n'a jamais su s'avouer vaincu…

Thora scruta la flaque, qui ne daigna rien lui montrer.

— Une fois les sorciers informés de ton petit jeu, les fuites n'ont pas dû manquer. Des esclaves ont pu t'entendre, voire des gardes ou de simples citoyens, et l'information est arrivée aux oreilles de Masque-Miroir. Franchement, tu aurais dû t'y attendre.

— J'ai parié sur la loyauté des membres du *duma*.

Le sorcier en chef tira distraitement sur son bouc noir.

— La loyauté, ça se mérite, très chère, ça ne se décrète pas.

Chez eux, les sorciers avaient vidé tous leurs bassins et leurs cuves, histoire d'être tranquilles.

Thora plissa ses beaux yeux verts. Dans son cœur, un flot de lave bouillonnait.

— En quinze siècles d'un règne sans taches, n'ai-je pas mérité leur fidélité ? Ne leur ai-je pas apporté la paix et la sécurité ?

— De ton point de vue, oui… Mais tout le monde n'a pas le même. Les esclaves, par exemple.

La sovrena en voulait à son mari, et elle n'aimait pas la tournure des événements. Pendant la nuit, Masque-Miroir et sa vermine avaient détruit son réseau d'espionnage.

Mais ce n'était pas le pire. Peu avant d'être brisée, une des cuves lui avait renvoyé l'image de Nicci. Moqueuse, la magicienne s'était réjouie de révéler qu'elle avait survécu à sa chute.

— D'ailleurs, pourquoi accuser nos sorciers d'avoir trop bavardé ? Puisque tu as laissé la vie à Nicci, c'est elle qui a dû tout raconter aux rebelles.

Thora ne put rien dire contre ça.

— Ce sera fini ce soir… Les esclaves attendent dans les enclos. À minuit, quand les étoiles auront le bon alignement, nous monterons en haut de la pyramide pour réaliser la plus grande œuvre de sang depuis notre victoire sur le général Utros. Le linceul redevenu permanent, nous aurons tout le temps de mater la rébellion.

En vue du rituel, les sorciers avaient prévu de passer la journée à se préparer. Quant à la machine, des ouvriers dotés d'une étincelle de magie étaient allés la configurer et s'assurer qu'elle fonctionnerait à la perfection.

— Je crois que tu t'es enlisée dans ta vision du monde, dit Maxime. Tu n'écouteras pas, je sais, mais je parlerai quand même. Si le linceul est permanent, ce sera la fin du commerce avec le monde extérieur. Crois-moi, ça ne résoudra pas nos problèmes. Comme tes alouettes, tu es prise dans un filet dont tu ne parviens pas à te dépêtrer.

La comparaison ennuya Thora, mais son époux lui tapait sur les nerfs depuis des siècles, alors…

Bâillant à s'en décrocher la mâchoire, Maxime se leva, descendit de l'estrade et marcha dans la flaque comme si de rien n'était. Puis il se dirigea vers la sortie.

— Où vas-tu ? lui demanda Thora.

— Le sorcier en chef ne peut pas passer ses journées à ne rien faire. J'ai du travail – et toi aussi, d'ailleurs. Avec l'œuvre de sang qui t'attend, tu devrais te soucier de tes responsabilités, au lieu de broyer du noir à cause d'une magicienne trop forte pour toi.

Les yeux lançant des éclairs, Thora inspira à fond… mais son mari sortit en trombe.

— Et si tu n'as pas mieux à faire, lança-t-il par-dessus son épaule, appelle des esclaves pour qu'ils nettoient ce foutoir.

Les rêves de Nicci débordaient d'énergie féline. Grâce au lien, elle avait accès à l'esprit de Mrra, mais le temps heureux des courses dans la plaine et des chasses héroïques était révolu. Désormais, plus d'antilopes, plus de crocs déchirant une gorge, plus de goût de sang sur la langue…

Enfermée dans une cage, Mrra subissait les tortures que sa *troka* avait supportées pendant des années. Déprimée, elle devait se nourrir de charognes – les bas morceaux de yaxen tués dans des abattoirs – ou de lambeaux d'humains choisis par ses dresseurs.

Jadis, Mrra avait mangé de l'homme. En rêve, Nicci avait partagé cette expérience. Pour aiguiser l'appétit de ses fauves, Ivan leur

donnait régulièrement de la chair humaine. Mais la charogne, pour la panthère, n'avait rien d'un mets exquis. Dévorer un gladiateur après l'avoir tué, c'était autre chose. Là…

Comme leur maître, lui-même jeté en pâture aux bêtes, les apprentis d'Ivan torturaient Mrra, mais ils n'avaient pas son « talent ». Chez sa sœur d'élection, Nicci sentait du mépris à leur égard. D'ailleurs, dès que la panthère les défiait, ils crevaient de peur.

Dans son sommeil, la magicienne plongea de plus en plus profondément dans l'esprit de sa sœur. Très vite, elle accéda à ses souvenirs les plus récents.

Au fond d'une fosse, un adversaire humain armé d'une épée… Une crinière rouge… Hum, non, des *cheveux roux*…

Mrra avait reconnu ce gladiateur et Nicci l'identifia à son tour.

Bannon !

Le jeune escrimeur avait disparu des jours plus tôt. Et voilà qu'elle le retrouvait, prisonnier des tunnels de l'arène. Pas étonnant qu'il ait été impossible de lui mettre la main dessus.

Amos, le « fidèle » ami de Bannon, était sûrement derrière tout ça.

Mrra avait été face à Bannon dans une fosse où ils étaient censés s'entre-tuer. Sous l'œil de spectateurs furieux – et malgré les sorts lancés par les dresseurs –, les deux combattants s'étaient tournés autour sans se faire de mal.

Mrra connaissait Bannon. Avec Nathan et Nicci, il appartenait à son groupe de chasse.

Bien entendu, le jeune escrimeur s'était lui aussi dérobé au combat. De quoi faire crever de rage les dresseurs et les Mora-Zith.

Mobilisant sa volonté, Nicci réussit à garder le contact et glana d'autres informations dans l'esprit de sa sœur d'élection. Mrra connaissait par cœur les tunnels, la disposition des cages, des enclos et des cellules. Pareillement, elle s'était entraînée dans toutes les fosses.

À travers les yeux de la panthère, Nicci put voir combien il restait de bêtes de combat : cinq dragons des marais, deux taureaux géants, dix loups à piques et trois sangliers aux énormes défenses. Des ondes meurtrières montaient de ces animaux pris au piège et torturés. Si on les lâchait dans la ville, ils feraient un nouveau massacre.

Dès qu'elle eut vu où était gardé Bannon, Nicci rompit à contrecœur le contact avec Mrra, puis elle se réveilla et s'assit sur sa couchette, dans l'air humide des tunnels.

Même si elle venait d'apprendre des nouvelles alarmantes, elle s'autorisa un sourire. Un plan naissait dans son esprit…

Le lendemain, Masque-Miroir passa dans la matinée. Inquiets, ses partisans se massèrent autour de lui pour l'écouter.

— Ce soir, nous aurons une occasion en or. Le conseil prépare une

œuvre de sang massive – trois cents esclaves sacrifiés. Tous des victimes, comme vous.

Les rebelles eurent l'air révulsés. Une femme à la peau parcheminée dut essuyer les larmes qui perlaient à ses yeux. Le regard déterminé, Rendell lui prit la main pour la consoler.

La « boulangère », Melba, ne s'était toujours pas remontrée…

— Oui, il faut agir, intervint Nicci. C'est le moment ou jamais. Tous nos plans et toutes nos bonnes idées, nous devons les mettre à exécution. En unissant nos efforts, nous vaincrons le mal qui gangrène Ildakar.

Masque-Miroir se tourna vers la magicienne. Au lieu de s'indigner qu'elle semble prendre sa place, il demanda :

— Que proposes-tu ?

— J'ai défié Thora et connu la défaite parce que j'ai agi seule. Aujourd'hui, nous sommes unis. D'abord, il faut libérer les esclaves promis au sacrifice. Ensuite, nous devrons monter au sommet de la pyramide et détruire la machine. Si nous y parvenons, le linceul disparaîtra à jamais.

— Du coup, la plupart d'entre nous pourront fuir cet enfer.

— Non, Masque-Miroir, fuir ne suffira pas. L'objectif, c'est de libérer la ville. La débarrasser de dirigeants pour qui l'esclavage et les massacres sont les mamelles de l'utopie.

Ensuite, quand Nicci aurait retrouvé Bannon, Nathan et Mrra, ils partiraient ensemble. Adieu Ildakar ! Dans le monde, beaucoup d'endroits devaient encore se rallier à l'empire d'haran. Et Richard l'avait chargée de cette mission…

« Et la magicienne devra sauver le monde… »

Pas question, bien entendu, de partir avant d'en avoir terminé ici.

— D'abord, dès la tombée de la nuit, nous irons libérer ma panthère. Et du même coup, les autres bêtes. Pas pour semer simplement la panique, mais pour désorganiser la ville, afin que l'œuvre de sang n'ait pas lieu. Nous délivrerons aussi mon ami Bannon. Son épée et lui nous seront très utiles.

Nicci roula des épaules et sentit ses muscles se détendre.

— Les gladiateurs sont des esclaves, et nous avons besoin de combattants. Alors qu'ils s'entre-tuent pour divertir les nobles, refuseront-ils de lutter pour leur liberté ?

Les rebelles conversèrent entre eux à voix basse.

— Beaucoup de ces guerriers se battent pour le plaisir, dit Masque-Miroir, mais si nous leur proposons un défi excitant… (Levant les bras, il requit l'attention de ses partisans.) Magicienne, je valide ton plan. Nous ferons passer le mot aux nôtres, et ils seront prêts en temps voulu.

» Mes amis, le moment que nous attendions est arrivé. Si nous

réussissons, Ildakar sera à vous.

Chapitre 68

— Tu es plus sadique que les Sœurs de la Lumière ! explosa Nathan. Pourtant, elles m'ont emprisonné pour que mes « dangereuses » prophéties ne fassent pas de dégâts.

André exhortait le vieux sorcier à « essayer et essayer encore ». Pour le « stimuler », il n'hésitait pas à l'agonir d'injures.

— Les pauvres filles…, continua Nathan en se passant la main dans les cheveux – qui auraient bien eu besoin d'être lavés. Faire des dégâts, c'est justement la spécificité des prédictions.

— Mais nous n'essayons pas de restaurer ton don de prophète, pas vrai ? fit André. Ce serait idiot, puisque les prophéties n'existent plus. Oui, nous avons découvert ça, même dans notre trou perdu. Les constellations ont changé, et ça n'a rien à voir avec notre linceul.

— Je t'ai déjà expliqué ça dix fois, maugréa Nathan. Richard a scellé le voile, provoqué le changement stellaire et modifié toutes les règles de la magie.

— Tu nous as raconté des histoires fascinantes, certes, mais à Ildakar, nous n'en avons rien à faire.

Le sorcier de chair entreprit de tourner en rond dans le studio où flottait une odeur de détergent et de sang.

— Grâce au linceul, il y a longtemps que nous nous sommes fixé nos propres règles.

En principe, les tentures indigo bloquaient la lumière, mais Nathan en avait tiré une pour laisser entrer la clarté du jour. Du coup, le sinistre studio aurait presque eu un petit air de fête.

Nathan reprenait des forces. La veille, après s'être réveillé pour la deuxième fois, il avait englouti un bol entier de bouillon. Le matin même, il s'était offert un festin à base d'œufs, de légumes et de pâtisseries. Une fois son appétit retrouvé, on était passé à la fringale, et André devait houspiller ses esclaves pour qu'ils apportent les plateaux assez vite.

Très perturbé, Nathan avait des fourmis dans les jambes. Trop longtemps enfermé dans le studio, il brûlait d'envie d'en sortir. Pas pour visiter Ildakar, mais pour retrouver Bannon. Et pour en apprendre plus sur la mort de Nicci, même si André lui avait décrit son dernier combat contre Adessa puis Thora.

Personne ne pouvait survivre à une chute pareille.

— Allons, essaie plus fort, vieille buse ! s'écria André. Tu es à un

souffle de retrouver ton don. Tous les deux, nous savons qu'Ivan l'avait, pas vrai ?

— Je vais essayer, oui…

Nathan passa le tranchant d'une main sous son menton. Un bon rasage ne lui ferait pas de mal non plus.

— Au moins, tu ne m'obliges pas à porter un collier de fer.

André en cligna des yeux de surprise.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Nathan s'écarta du troisième plateau qu'il dévorait depuis le matin – alors qu'il était midi à peine passé.

— Un de ces quatre, je m'arrangerai pour que les Sœurs de la Lumière te répondent…

Dans l'air, l'odeur des détergents peinait à occulter la puanteur de l'urine répandue par les cobayes terrifiés du sorcier de chair. Sur les étagères, des cornues et des éprouvettes contenaient des objets indéfinissables mais peu ragoûtants. Dans les eaux troubles de son aquarium, le répugnant poisson tournait en rond.

Nathan tendit les mains et étudia ses lignes de vie. La voyante Rouge, des mois plus tôt, lui avait entaillé une paume afin de créer avec son sang l'encre requise pour la rédaction du livre de vie. Selon cette femme, les lignes de la main d'un individu étaient une forme de sortilège unique. Suivant les siennes du regard, Nathan imagina qu'elles reflétaient la configuration du Han dans tout son corps. Du coup, il crut éprouver un picotement familier. Celui du pouvoir, comme si son don se réveillait.

Dans sa poitrine, le cœur d'Ivan battit plus fort.

— N'oublie pas que tu as le cœur d'un sorcier, désormais ! lança André. Utilise-le !

— Comment s'en tire notre convalescent ? demanda une voix de femme.

Nathan se félicita de cette interruption. Mais quand il se tourna pour accueillir Elsa, à son avantage dans une belle robe violette brodée de runes, le picotement l'abandonna.

— On se remet, dit-il en souriant à la séduisante magicienne. L'air pénètre dans mes poumons, et le sang circule dans mes veines. Bref, je suis vivant, et c'est déjà bien.

— Son nouveau cœur est très fort, coupa André. Avec l'énergie brute de feu notre ami Ivan, Nathan aura bientôt recouvré son don. Mais il est encore en pleins tâtonnements…

— Au moins, j'ai retrouvé mon coup de fourchette, dit le vieil homme avec un regard mélancolique pour le plateau vide. Et j'ai appris que Nicci, ma très chère amie, a été assassinée par la sovrena. Une nouvelle presque suffisante pour me faire rechuter…

Elsa baissa les yeux.

— C'était une indignité, et plusieurs membres du conseil, dont moi, pensent que Thora a triché. Elle a choisi Adessa comme championne, puis utilisé sa magie quand il a paru évident que la Mora-Zith ne gagnerait pas. Ce n'est pas ainsi qu'on doit relever un défi.

Après avoir tapé du bout d'un doigt sur la vitre de l'aquarium, histoire d'affoler le poisson, André se racla la gorge.

— C'était comme un combat dans l'arène, la magie en plus. Lors d'un duel à mort, on ne coupe pas les cheveux en quatre sur des points de détail. Ce qui est fait est fait.

— Peut-être, concéda Elsa, mais je m'indigne quand même que la sovrena ait espionné tout le monde. Y compris nous !

— Qu'as-tu à redouter, puisque tu es loyale ? Thora garantit la sécurité d'Ildakar, c'est tout.

— Chez moi, je préfère m'en charger seule, merci ! J'ai vidé mes cuves-miroirs, mes fontaines et mes bassins. Et je te conseille d'en faire autant. Sauf si tu veux qu'elle suive en direct la réhabilitation de Nathan.

— Et pourquoi pas ? Ainsi, elle verra que nous travaillons dur. Pour l'heure, ma priorité, c'est que Nathan redevienne le *sorcier* Nathan.

— C'est la mienne aussi, dit le vieil homme.

Assis au bord de la table qui lui avait si longtemps servi de lit, il portait une longue tunique blanche. Las de cette tenue, il avait hâte de retrouver son pantalon, sa chemise, sa cape et la belle épée qui le servait si bien. En principe, l'arme devait être dans sa chambre, à la villa. De toute façon, il n'était pas près de ferrailler de nouveau, dans son état de faiblesse.

— Je suis venue t'aider, dit Elsa. Je peux participer à ton entraînement, mais surtout, avec mes sorts de transfert, je suis en mesure de te fournir un peu d'énergie.

La magicienne sourit. Un très joli sourire, s'avisa Nathan.

— Et comment t'y prendrais-tu ? demanda-t-il, pas mécontent d'échapper à l'emprise du sorcier de chair.

— Le don implique de très grandes responsabilités, répondit Elsa. Tu le détiens, certes, mais tu dois apprendre à l'utiliser. En toi, le Han est comme un torrent tumultueux. Après avoir été longtemps contenu, il faut qu'il se libère.

— Si je savais comment faire, très chère…

Nathan pesta de n'avoir pas pu se laver, se raser et se changer. Converser avec Elsa dans cet état lui déplaisait souverainement.

— Permets-moi d'essayer un petit truc qui pourrait fonctionner. Selon moi, tu t'acharnes beaucoup trop. Et la peur de l'échec te paralyse. Regarde…

Elsa se tapota le torse, juste au-dessus du décolleté de sa jolie robe.

Puis elle dessina sur sa peau un symbole qu'elle était seule à connaître et dont Nathan, malgré tous ses efforts, ne put pas reconstituer la forme.

Intéressé, André plissa les yeux.

— À toi, maintenant, dit la magicienne.

Elle approcha de Nathan, ouvrit sa tunique blanche… et découvrit la longue cicatrice sinueuse, sur sa poitrine.

La voyant sursauter, Nathan baissa les yeux, gêné.

— Ça s'effacera sûrement avec le temps, dit-il.

— Sûrement pas ! s'écria André, très fier de lui. Cette cicatrice témoignera à jamais de mon génie. Comme la signature d'un artiste.

L'air troublée, Elsa posa une main sur la poitrine de Nathan.

— Je sens battre ton cœur… Oui, il est puissant, mais le Han l'est-il autant ? Permets-moi de te transférer un peu du mien. Ce sera peut-être l'élément déclenchant que tu attends.

Du bout du doigt, en le chatouillant un peu, Elsa dessina la même rune sur la poitrine de Nathan. Quand elle eut fini, elle tapota son œuvre et recula.

Nathan eut l'impression de chauffer de l'intérieur, comme s'il venait de vider un plein gobelet d'eau-de-vie d'Aydindril.

— Je sens quelque chose…, souffla-t-il.

— Je crois qu'Elsa te fait la cour, dit André. Tu participeras peut-être à notre prochaine partie de plaisir, finalement. Comme son invité privé…

La magicienne s'empourpra.

— Sorcier de chair, grogna Nathan, tu sabotes ma concentration…

— Et c'est très mal, pas vrai ?

André traversa la pièce, scruta un moment les étagères et s'empara d'une grosse bougie. La posant sur la table attenante à celle de Nathan, il désigna la mèche déjà noircie.

— Voyons si tu peux produire une étincelle… Allume cette bougie, sorcier !

Mis en confiance par la chaleur qu'il avait sentie en lui, Nathan songea que le sort de transfert d'Elsa avait peut-être établi les dernières connexions manquantes entre son nouveau cœur et son Han. Regardant la mèche qui pendait tristement sur son monticule de cire durcie, il invoqua sa magie.

Par le passé, combien de boules de Feu de Sorcier avait-il lancées ? Quant aux torches et aux feux de camp, il les embrasait sans y penser. Et dans les couloirs obscurs du Palais des Prophètes, combien de fois s'était-il éclairé avec une flamme de paume ?

Oui, mais sur le *Randonneur des Vagues*, devant Bannon, il avait à peine été capable de faire jaillir une étincelle… qui avait disparu en un clin d'œil.

Il chassa cette pensée négative de son esprit. Pas question que la peur d'échouer le paralyse, comme l'avait si bien dit Elsa. Se concentrant sur la mèche, il partit en quête de sa chaleur intérieure et tenta de la transmettre à sa cible.

Le don frémit en lui.

— Allume cette bougie, sorcier ! Ou dois-je te dénier ce titre ?

Surpris que rien ne se passe, Nathan insista. Avant, invoquer une flamme était un tel jeu d'enfant… Localisant la chaleur, il la focalisa puis la projeta sur la mèche.

— Embrase-toi !

Une étincelle jaune apparut puis se dissipa aussitôt.

— Embrase-toi ! cria Nathan.

Dans son Han revenu, il tenta de puiser plus de force.

Rien ne se passa du côté de la bougie. En revanche, l'aquarium d'André explosa.

La magie indisciplinée de Nathan avait envoyé une grosse quantité de chaleur dans l'eau trouble, la faisant bouillir. Au milieu des éclats de verre, le cadavre fumant de l'horrible poisson s'écrasa sur le sol.

S'ouvrant en deux comme un fruit mûr, l'ignoble créature dévoila sa chair et ses organes bouillis.

— Par les esprits du bien ! s'écria Nathan.

— Ton don est revenu ! jubila André.

— Mais je ne le contrôle toujours pas…

Le cœur serré, Nathan se souvint du type qu'il avait voulu guérir, à Renda-sur-Baie. Tout ça pour que le malheureux ressemble au poisson d'André, au bout du compte.

— Ma magie est indisciplinée et dangereuse…

— Mais elle est revenue, souligna Elsa.

André approcha des débris de son aquarium et baissa les yeux sur la dépouille du répugnant poisson qu'il avait créé.

— Et on dirait que tu nous as préparé le repas de ce soir, sorcier. Oui, je peux t'appeler ainsi, au moins à titre provisoire.

Mal à l'aise, Nathan croisa les mains dans son dos. Avec un sort plus important, que risquait-il d'arriver, si sa magie ricochait sur la mauvaise cible ?

— Je voulais invoquer une petite flamme, et regardez le désastre !

— Oui, tu as fait fort, jubila André. Feu Ivan te fournit beaucoup de puissance, dirait-on.

Le sorcier appela des esclaves pour qu'ils viennent nettoyer les dégâts.

— C'est pourtant un pas dans la bonne direction, assura Elsa.

— Ou dans la mauvaise, grogna Nathan.

— Dommage que tu ne sois pas déjà rétabli, intervint André. Ce soir, ce sera la grande œuvre de sang, avec trois cents sacrifiés. Quand

le linceul sera permanent, nous n'aurons plus rien à craindre du monde extérieur.

Elsa détourna le regard, l'air pas vraiment convaincue.

— Tu as intérêt à retrouver ton don, Nathan, enchaîna André, soudain beaucoup moins amical. Si tu veux rester dans la haute société d'Ildakar, ce sera le seul moyen. (Il sourit de nouveau.) Mais tu as le potentiel, et je connais la qualité de mon travail, pas vrai ? Si ça ne fonctionne pas, nous essaierons d'autres approches. Ne t'en fais pas… Pour nos expériences, nous aurons bientôt tout le temps du monde.

Chapitre 69

Comme pour annoncer l'œuvre de sang à venir, le soleil se coucha sur Ildakar sur un fond de nuages rouges. Dans les rues ou les bâtiments, les gens sentaient que de grandes choses se préparaient. Anxieux, pleins d'anticipation ou résignés au pire, ils n'étaient en aucun cas indifférents.

Mais il n'y aurait pas de massacre, Nicci en aurait mis sa tête à couper. Pas question que des innocents meurent et qu'elle finisse piégée dans cette cité de malheur.

Lorsque la nuit fut tombée, des lumières naturelles ou magiques s'allumèrent dans les maisons et les auberges. Tels des prédateurs nocturnes, les rebelles de Masque-Miroir sortirent des ombres et se répandirent dans les rues.

Ses cheveux blonds détachés, sa robe noire épousant à la perfection les contours de son corps, Nicci sortit elle aussi de son refuge.

— J'en ai fini de me cacher ! dit-elle à Masque-Miroir. Je veux que la sovrena et Ildakar tout entière sachent qui a porté le coup de grâce à la tyrannie.

— C'est nous, magicienne. Oui, *nous* !

Ce soir, le masque du chef des rebelles semblait encore plus poli que d'habitude. Sa tunique grise flottant autour de lui comme une nappe de brouillard, il avançait vers le rendez-vous le plus important de sa vie.

Des centaines de rebelles l'attendaient dans un grand entrepôt – ironie du sort, celui où Mrra avait été capturée.

Ironie du sort ? Non, un choix de Masque-Miroir, pour son amie la magicienne…

Afin de ne pas être reconnus, les rebelles portaient une longue tunique à capuche. Autour de leur cou, un pendentif gravé d'une rune d'incinération garantissait la disparition de leur corps, s'ils tombaient au combat. Ainsi, il n'y aurait aucun moyen d'identifier les morts et de remonter jusqu'à leurs compagnons.

Une fois dans l'entrepôt, Nicci aperçut Rendell, qui serrait nerveusement son pendentif.

— Tu n'en auras plus besoin, lui souffla-t-elle. À Ildakar, les combattants de la liberté ne devront plus se cacher.

À la lueur de lanternes accrochées aux poutres, la magicienne balaya du regard la foule de ses frères d'armes.

— Après cette nuit, tu seras fier de clamer que tu soutiens Masque-Miroir. Et si tu meurs au combat, ta famille et tes amis, admirant ton courage, feront savoir à tout le monde quel homme tu étais et ce que tu auras fait.

À ces mots, Rendell abaissa sa capuche, libérant ses cheveux mi-longs.

— Ce soir, je n'ai pas l'intention de me cacher !

Près de lui, une femme au visage parcheminé l'imita. En quelques secondes, des dizaines puis des centaines de rebelles dévoilèrent leurs traits.

— Le temps de se cacher est révolu ! crièrent-ils d'une seule voix.

Nicci sentit le don s'éveiller en elle – un picotement qui devint de plus en plus fort jusqu'à faire se dresser les petits poils de sa nuque.

Se tournant vers Masque-Miroir, elle vit son propre reflet là où aurait dû se trouver le visage du chef de la rébellion. Le regardant intensément, elle attendit qu'il révèle enfin son visage aux hommes et aux femmes prêts à mourir pour lui. Même s'il avait été défiguré par un sorcier de chair, devant ses fidèles, le montrer n'avait aucune importance.

Il leva une main, ajusta le masque sur son visage mais ne le retira pas.

— C'est ce que je suis, dit-il, sa voix étouffée portant quand même aux quatre coins de l'entrepôt. L'homme que son peuple suit…

— Masque-Miroir ! cria Rendell.

— Masque-Miroir ! Masque-Miroir ! reprit en chœur la foule.

Partout dans les rues, les gens se préparaient à l'œuvre de sang. Depuis que Thora et le conseil l'avaient annoncée, la ville entière retenait son souffle, tétanisée par l'attente.

Selon les espions de la rébellion, les trois cents esclaves, drogués pour être dociles, étaient déjà enfermés dans un vaste enclos, près de la grande pyramide.

Malgré les heures passées à préparer le plan – l'ordre des actions, la priorité des cibles, la manière de consolider au plus vite la victoire –, Masque-Miroir semblait hésiter. À force de discuter avec lui de stratégie, Nicci avait fini par comprendre qu'il appréciait ses partisans et tirait une grande satisfaction de son rôle de chef. Mais le but suprême, à l'évidence, ne le motivait pas plus que ça. Friand d'escarmouches, il adorait semer le trouble en ville. Fier que ses partisans enfoncent des éclats de miroir entre les blocs de pierre ou peignent des slogans subversifs sur les murs, tenait-il tant que ça à triompher ? Critiquer un gouvernement corrompu était facile, mais *quid* de diriger une ville ? Alors que la révolte couvait depuis des années, le mouvement n'avait pas accompli grand-chose jusqu'à l'arrivée de Nicci et de ses compagnons.

Pour la magicienne, c'était inacceptable. Dans son monde à elle, on se battait pour gagner.

Voyant que Masque-Miroir ne savait que dire, elle prit la parole :

— Ce soir, un cauchemar s'achèvera… La nouvelle se répand partout en ville, et les esclaves murmurent, même ceux qui ne nous ont pas rejoints. Quand ils verront les émeutes, dans les rues, ils sauront que faire. Très vite, nous compterons des milliers d'hommes et de femmes dans nos rangs.

» L'œuvre de sang est prévue pour minuit, mais il fait déjà sombre, et notre heure a sonné. Ce soir, du sang coulera, et ce ne sera pas celui des trois cents victimes sacrificielles.

— Comment allons-nous combattre les sorciers ? demanda un rebelle, la voix tremblant d'angoisse. Nous n'avons pas le don…

Le front déjà dégarni, cet homme encore très jeune portait sur le visage des stigmates de la variole.

— Laissez-moi cette partie-là, répondit Nicci. J'ai une dette envers la sovrena. Une dette de sang !

Des étincelles dans les yeux, Rendell se tourna vers ses frères d'armes.

— Et si vous êtes tués, au moins, vous mourrez libres ! Dès qu'il combat, un opprimé n'est plus une victime.

La femme au visage parcheminé prit la main de Rendell, qui baissa très légèrement la voix :

— Qu'on survive ou non est secondaire…

— Masque-Miroir ! Masque-Miroir ! entonna quelqu'un.

— Nicci ! Nicci ! lui répondit Rendell.

Dans l'air, la magicienne sentit crépiter la force de son défi et de sa magie.

— Ce n'est pas un cri de ralliement, dit-elle, mais un appel au combat. Le premier coup, c'est moi qui le porterai. Avec un petit groupe, j'irai dans les tunnels de l'arène, et nous libérerons tous les prisonniers, humains ou animaux. Après, ils nous aideront.

Avec Bannon et Mrra à ses côtés, la magicienne, pour un temps, redeviendrait la Maîtresse de la Mort. Pas au service d'un tyran, comme jadis, mais pour aider un peuple. Et par-dessus tout, pour que se réalise un jour le rêve de paix et de prospérité de Richard.

— Je viendrai avec toi, dit Masque-Miroir. Sur le premier champ de bataille, il faut que nous soyons ensemble.

Nicci ne trouva rien à dire contre ça.

Les mains sur le manche des couteaux qui remplaçaient ceux qu'elle avait perdus lors de son combat contre Adessa puis Thora, elle lança :

— Nous avons tout ce qu'il nous faut !

Grâce aux images glanées par l'intermédiaire du lien, Nicci savait très exactement où trouver Mrra. Mais pour guider ses compagnons, elle allait devoir se fier aux odeurs et aux sons plus qu'à ce qu'elle voyait. Car c'était ainsi que fonctionnaient les sens de la panthère. L'essentiel restait d'arriver à destination.

— Ne répugnez pas à tuer, dit la magicienne, assez fort pour que tout le monde entende. Nos ennemis n'auront pas le moindre scrupule.

Le groupe avança en silence dans les rues. Presque à chaque intersection, des renforts vinrent grossir ses rangs. Désormais, la vitesse d'exécution était une donnée-clé. Plus vite les bêtes de combat se déchaîneraient dans la ville, et mieux ce serait.

— J'attends ce jour depuis longtemps, dit Masque-Miroir. Mon peuple est prêt ! Ildakar ne s'attend pas à la tempête qui va la frapper.

Aux abords de la ménagerie, la puanteur habituelle monta aux narines de Nicci. Sentant une chaleur familière dans un coin de son esprit, elle comprit que sa sœur d'élection n'était pas loin. Dans sa cage, la panthère aussi devait sentir l'approche de son humaine.

Oubliant toute prudence, Nicci accéléra le pas.

À l'entrée du tunnel des animaux, plusieurs cages contenaient des renards, des coyotes et des chacals. De simples proies d'entraînement pour les vrais prédateurs…

Les quatre gardes de faction brandirent leurs armes.

— Halte ! Vous n'avez rien à faire ici !

— Et voilà, ça commence, souffla Masque-Miroir, tout excité.

D'un poing d'air magistral, Nicci sonna pour le compte les quatre fâcheux.

— Libérez ces animaux, dit-elle à ses compagnons. Ils appartiennent à la nature.

Des rebelles allèrent ouvrir une des cages. Quand ils en jaillirent comme des fous, les coyotes manquèrent renverser leur sauveur. Dans les autres cages, les renards et les chacals glapirent ou aboyèrent d'indignation.

Deux autres gardes accourent dans un cliquetis de plastrons et dégainèrent leur épée. Ouvrant la cage des chacals, les rebelles s'écartèrent et laissèrent les bêtes surexcitées fondre sur les deux hommes.

Le premier succomba sous le nombre et le second s'enfuit en criant au secours.

Cessant de s'intéresser à ce qui arrivait dans les rues, Nicci entra dans le tunnel d'où montaient des odeurs de sang, d'excrément et de fourrure humide.

— Ouvrez toutes les cages ! lança-t-elle. Cette fois, libérez toutes les bêtes de combat. Il faudra ça pour empêcher l'œuvre de sang.

Laissant agir ses compagnons, Nicci avança, sachant très bien où aller. De toute façon, Mrra l'appelait à travers leur lien.

Les tunnels de la ménagerie formaient un véritable labyrinthe, mais Nicci se guida grâce à ce que sa sœur d'élection avait vu – et surtout senti. Attirés par les cris et les rugissements, des ouvriers et des esclaves accouraient. Dès qu'ils virent la magicienne et les quelques rebelles qui la suivaient, ils détalèrent sans demander leur reste. Presque tous, en tout cas, puisque certains, changeant de camp, entreprirent d'aider la « subversion ».

Déboulant du tunnel menant à leurs quartiers – encore une information fournie par Mrra –, les trois apprentis dresseurs barrèrent le chemin à la magicienne. Leur chef, Dorbo, siffla entre ses dents :

— Au nom du Gardien, que croyez-vous venir faire ici ?

Quand Masque-Miroir déboula derrière Nicci, le tortionnaire sembla ne pas en croire ses yeux.

— Nous avons l'intention de semer le désordre en ville, très cher, répondit le chef des rebelles.

Dans le dos de la magicienne, les émeutiers continuaient à ouvrir des cages d'où s'échappaient des loups à piques, des dragons des marais et des sangliers. Un taureau géant sortit d'un enclos et chargea avec ses compagnons d'infortune. Modifié par magie, ce monstre faisait trembler le sol sous ses pas de titan.

Dorbo et ses deux collègues levèrent les mains pour contraindre les animaux à s'arrêter. Insensible à leur magie, le taureau sembla au contraire excité comme si on venait de le narguer avec un carré de tissu rouge.

Masque-Miroir s'écarta pour céder le passage à ce cyclone. Un des dresseurs craqua et s'enfuit tandis que les deux autres continuaient à invoquer leur magie.

Mais ça ne servait plus à rien.

Au dernier moment, Dorbo tenta de fuir, mais le taureau le transperça avec ses incroyables cornes. Un flot de sang jaillit de la bouche du chef des dresseurs, ses yeux semblant vouloir sauter de leurs orbites. En se débattant, il referma les mains sur une des cornes dont les pointes dépassaient de son dos.

Quand il eut écrabouillé l'autre dresseur sous ses sabots, le taureau repartit à la charge, le cadavre de Dorbo toujours fiché sur les cornes. Vite rattrapé, le dernier dresseur finit lui aussi en bouillie sous les pattes du monstre.

La magie des dresseurs ayant disparu avec eux, la fureur des animaux ne connut plus de limites.

Satisfaite par la tournure des événements, Nicci se mit en quête d'une cage bien particulière. Masque-Miroir lui emboîta le pas.

— Ça se passe bien, non ? dit-il en désignant les dépouilles des

deux dresseurs.

Quand elle vit enfin la cage de Mrra, Nicci soupira de soulagement.

— Masque-Miroir, va libérer les gladiateurs ! Là où on les garde, tu trouveras des armes. Distribue-les à ces hommes et dis-leur de se battre pour survivre. C'est bien plus important qu'un titre de champion.

— À tes ordres, magicienne, répondit le chef des rebelles – non sans une once d'ironie.

— Trouve Bannon et dis-lui que je suis là.

Sans discuter, le chef des rebelles se mit en chemin vers les cellules des gladiateurs.

Partout, les cris des gardes étaient couverts par la cacophonie des rugissements des animaux libérés.

Une fois devant la cage de Mrra, Nicci eut le cœur serré de découvrir à quel point elle avait souffert de la captivité et de la brutalité des dresseurs. Malgré tout, dès qu'elle reconnut sa sœur d'élection, la panthère rugit d'allégresse.

Nicci ne perdit pas de temps. Faisant fondre la serrure, elle ouvrit la porte. Ivre de bonheur, Mrra bondit hors de la geôle. Avec un bruit proche du ronronnement d'un chat, elle lécha les mains de la magicienne. Autour d'elle, d'autres animaux fonçaient vers la liberté, mais elle n'avait aucune intention d'être de nouveau séparée de Nicci.

— Suis-moi, Mrra !

Sur le chemin des fosses d'entraînement, la magicienne s'arrêta soudain quand elle vit Masque-Miroir immobile à quelques pas devant elle.

Les bras écartés, il brandissait le couteau rituel qui lui avait servi à égorger Dar.

— Magicienne, nous avons un problème, dit-il par-dessus son épaule.

En face de lui, Adessa pointait son épée, un rictus sur les lèvres. À ses pieds, Nicci remarqua plusieurs petits tas de cendres – les restes de plusieurs rebelles, sûrement tués de la main même de la chef des Mora-Zith.

— Tu es un félon, dit-elle à Masque-Miroir, un empêcheur de tourner en rond et une maladie infectieuse !

Adessa se fendit. Reculant à temps, Masque-Miroir voulut contre-attaquer avec son couteau, mais il échoua lamentablement. À l'évidence, il manquait d'entraînement.

— Te tuer sera un jeu d'enfant ! rugit Adessa.

Joignant le geste à la menace, elle entailla la tunique du rebelle, manquant la peau de peu.

— La parlotte, voilà tout ce que tu maîtrises ! À cause de ton incompétence, tu laisses les autres se battre pour toi.

— Un peu d'aide ne sera pas superflue, dit Masque-Miroir à l'intention de Nicci.

— Ce sera un plaisir, cher ami.

Elle avança et Mrra l'imita.

Rapide comme l'éclair, Adessa frappa du poing gauche et parvint à tromper la garde de Masque-Miroir. Touché à l'estomac, il recula sous l'impact et lâcha son couteau.

Poussant son avantage, la Mora-Zith lui propulsa vers le visage le pommeau de son épée courte. À l'impact, le miroir du masque se brisa. Avec les deux mains, le chef des rebelles tenta de garder ensemble les morceaux d'où suintait du sang.

Nicci et Mrra attaquèrent. Alors que Masque-Miroir, le souffle coupé, reculait en titubant, la panthère projeta la Mora-Zith à terre.

Du coin de l'œil, Nicci vit le chef de la rébellion s'engouffrer dans un tunnel latéral.

Coincée sous la panthère, Adessa la martelait de coups de poing et tentait de l'embrocher avec son épée.

Pour sauver sa sœur d'élection, Nicci invoqua sa magie. À cause des runes défensives, elle ne pourrait pas frapper directement Adessa. Mais elle avait enfin compris ce qu'elle aurait dû faire pendant leur duel, dans la tour du Pouvoir.

Tout simplement, elle fit chauffer la poignée de l'épée jusqu'à ce que la Mora-Zith, criant de douleur, soit obligée de la lâcher.

Même ainsi, Adessa continua à se débattre, toucha Mrra à la gorge et réussit à se dégager.

Alors que Nicci et sa sœur se préparaient à attaquer de nouveau, trois autres Mora-Zith déboulèrent et se placèrent en protection devant leur chef. En l'absence de Masque-Miroir, Nicci allait avoir du pain sur la planche, mais ça ne la dérangeait pas.

En grognant, deux sangliers tachetés émergèrent d'un tunnel et chargèrent les trois femmes en cuir noir. L'une d'elles tenta de s'écarter mais ne fut pas assez vive. Éventrée par les défenses du monstre, elle s'écroula et cessa de bouger quand l'animal modifié lui eut brisé la nuque sous ses sabots.

Pour éviter le deuxième monstre, suivi par trois loups à piques, Nicci et Mrra durent se jeter dans un tunnel latéral.

Furieuse d'avoir dû battre en retraite, la magicienne se jura de prendre sa revanche sur Adessa. Mais la Mora-Zith avait bien entendu profité de la diversion pour se volatiliser…

Voyant des animaux en fureur passer dans le tunnel principal, Mrra feula comme si elle avait envie de se joindre à eux.

— Ne t'inquiète pas, dit Nicci, les doigts lissant la fourrure du fauve, à la base de son cou. Nous aurons une autre chance. Je te jure que nous la retrouverons.

Dans sa mémoire onirique, la magicienne puisa la configuration des tunnels.

— Mais d’abord, allons libérer Bannon !

Chapitre 70

Dans l'air nocturne, même à l'intérieur d'un bâtiment, le sang et la magie semblaient flotter comme de la brume. En inspirant à fond, Amos *sentait* leur odeur enivrante. Excitante, même. Et quand il était excité, le jeune noble savait très exactement que faire.

Avant la cérémonie sanglante, au sommet de la pyramide, il lui restait quelques heures. Dans la tour du Pouvoir, son père, sa mère et les conseillers devaient être en pleine préparation, mais rien de tout ça ne le concernait. Même chose pour ses amis…

Un jour, sans doute, Amos deviendrait membre du *duma* – quand un des sorciers mourrait, parce qu'il ne fallait pas compter sur ces gens pour prendre leur retraite.

De toute façon, le jeune homme n'était pas pressé. N'avait-il pas tout ce qu'il voulait, et sans aucune responsabilité ? Devant la pyramide, il ne serait qu'un spectateur fasciné par le torrent de sang programmé. Trois cents gorges tranchées, une vraie sensation ! S'il était assez près, il sentirait l'odeur métallique du sang. De quoi s'en lécher d'avance les babines.

Même s'il aurait préféré que le linceul s'abaisse de temps en temps, histoire de pouvoir aller démolir des soldats de pierre avec ses copains, Amos ne doutait pas qu'ils trouveraient d'autres distractions, si la protection redevenait permanente. Dans l'arène, les combats seraient sûrement bien plus excitants.

Amos eut un sourire cruel. Selon Adessa, ce crétin de Bannon serait bientôt assez entraîné pour crever dans la fosse. Comment s'en sortirait-il, ce fichu planteur de choux ?

— J'ai hâte de voir ça…

Sous le jeune homme, Mélodie gémit.

Par pure perversité, il la frappa de nouveau et elle ravala un autre cri de douleur. Cette idiote ne comprendrait jamais.

— Si tu ne fais aucun bruit, je cesserai de te tabasser. Mais tu es si bête !

La yaxen de soie gémit encore. Se fatiguer à la cogner était une perte de temps. Sauf que… Eh bien, elle aimait ça, cette garce !

Une gifle ouvrit pour la seconde fois la lèvre de la fille.

L'excitation sexuelle liée au sacrifice avait incité Amos à venir brûler un peu d'énergie avec sa « favorite ». Parfois fatigué que Jed et Brock le collent comme des sangsues, il était venu seul au *dacha*,

payant comme d'habitude son écot au portier. Une fois entré, sans le moindre complexe, il avait subtilisé Mélodie au négociant en céramique qui la tripotait.

Dès qu'elle l'avait reconnu, la yaxen avait reculé, terrorisée – juste ce qu'il fallait pour exciter davantage le jeune noble. La prenant par les poignets, il avait vu les bleus presque guéris, sur son bras – logique, puisqu'il n'était plus venu depuis la mémorable virée avec les Norukai.

— Marchand, ce soir, elle est à moi, avait-il dit en entraînant la fille dans une alcôve.

Le type l'avait eu mauvaise, mais face au fils de la sovrena et du sorcier en chef, mieux valait ne pas trop la ramener. D'autant qu'on ne manquait pas de prostituées libres, ce soir…

Une fois dans l'alcôve, Mélodie avait commencé à chouiner avant qu'il passe à l'action. Après l'avoir poussée sur le lit, Amos avait tiré le rideau.

— Ce soir, ma fille, je vais te faire crier.

La robe de Mélodie, en soie rose, était conçue pour être facile à ouvrir. Malgré tout, Amos avait mis son point d'honneur à la déchirer, le bruit lui donnant un avant-goût de ce qui allait suivre.

Reculant sur les coudes, la yaxen de soie avait tenté de lui échapper. Mais il avait trop envie de décharger sa tension.

— Je vais te… satisfaire ?

— Oh ! que oui, d'une façon ou d'une autre !

Ouvrant son pantalon, Amos l'avait baissé. Comme un guerrier brandissant une épée longue sur un champ de bataille, il était *extrêmement* excité.

Écartant les cuisses de la fille, il avait plaqué les mains sur sa toison. Au terme d'une rapide exploration, il était revenu bredouille en matière d'humidité, mais ça n'avait aucune importance. Si elle n'était pas prête, ce serait elle qui souffrirait.

Depuis, il prenait plus de plaisir à la frapper qu'à la besogner. Et alors, où était le problème ? Élevées pour servir les mâles, les yaxen de soie n'avaient pas leur mot à dire.

Contrairement aux autres, cette alcôve – presque une chambre en réalité – était vivement éclairée. Une bonne chose, parce que Amos avait envie de se voir en action.

Sous lui, Mélodie, les yeux fermés, subissait tout ce qui lui passait par la tête.

Bien que ce fût le comportement habituel de la yaxen, cette passivité ennuya soudain Amos. Sans interrompre son va-et-vient, il la prit par la gorge et serra. Les yeux écarquillés, elle lui griffa les mains, tentant de desserrer son étreinte. Stimulé par cette combativité, Amos

atteignit le zénith de son plaisir, un spasme le saisissant avant qu'il se laisse tomber sur la fille.

Alors qu'il s'abandonnait à une grisante euphorie, Mélodie chouina puis tenta de se glisser hors du lit. Sa colère revenue, Amos la bourra de coups de poing, faisant de nouveau couler le sang.

Vive comme une anguille, la petite garce atteignit le bord du lit puis glissa sur le sol. Comblé, Amos la laissa où elle était et s'assit sur le matelas pour la regarder ramper.

Cette crétine pleurait ! Comment était-ce possible ? Les yaxen de soie, c'était connu, n'éprouvaient pas d'émotions.

Devant son visage ensanglanté, Amos repensa à l'œuvre de sang imminente. Maintenant qu'il s'était détendu avec la prostituée, il allait pouvoir se concentrer sur d'autres plaisirs.

Mélodie rampa jusqu'à une coiffeuse, se releva et s'assit sur un joli tabouret. Ce coin spécialement conçu pour que les yaxen de soie se préparent entre deux clients offrait une variété de produits de beauté aptes à dissimuler d'éventuels dégâts.

Dans le miroir, Mélodie contempla longuement son reflet. Puis elle leva une main, toucha ses lèvres tuméfiées et ramena du sang au bout de ses doigts.

S'en barbouillant la bouche, comme si c'était du rouge, elle vérifia le résultat… et pleura de plus belle. Ensuite, elle palpa son œil droit, qui ne tarderait pas à être au beurre noir, puis effleura sa gorge, où la peau tournait au violacé.

Agacé qu'elle s'intéresse à elle-même et pas à lui, Amos se leva.

— Je paie cher pour passer du temps avec toi. C'est moi qui dois profiter de ta gueule cassée…

Prenant un pot de mascara, Amos le jeta sur le miroir, qui explosa en une myriade d'éclats.

Surprise, Mélodie ramassa un de ces morceaux de verre et le regarda bizarrement.

Amos éclata de rire.

Mélodie se leva, se retourna et, très lentement – comme si elle s'exerçait, incertaine du résultat final –, passa la pointe coupante sur la gorge de son tourmenteur.

Surprise, elle eut le sentiment de lui avoir dessiné une seconde bouche.

Tétanisé, Amos ne sentit même pas la douleur. Alors que son sang aspergeait la yaxen de soie, la garce baissa les yeux sur le miroir brisé puis… sourit.

Les mains sur la gorge, Amos tenta en vain de refermer la plaie. Giclant entre ses doigts, le sang faisait exactement ce qu'il avait eu si hâte de voir au cours du rituel.

Mais il ne vivrait pas jusque-là. Alors que ses jambes se dérobaient,

il sentit le sang ruisseler sur sa poitrine. À ses pieds, une flaque se formait, submergeant les orteils nus de Mélodie sans qu'elle esquisse un mouvement de recul.

Fascinée par les débris du miroir, elle en ramassa plusieurs, porta les mains à son visage et, lentement, comme tout ce qu'elle faisait depuis son premier geste de révolte, essaya de se fabriquer un masque.

Chapitre 71

Laissant derrière lui les rugissements des fauves et le vacarme des épées, Masque-Miroir accéléra le pas. Que Nicci finisse donc le travail ici. Elle avait la motivation idoine, et tout le pouvoir requis. Lui, il allait se consacrer à une tâche moins… domestique.

Avec les bêtes de combat en liberté, prêtes à tuer tout ce qui bougeait, le conseil devrait réagir – et Thora aussi, même si elle faisait mine de rester au-dessus de la mêlée.

À cause des émeutes, la sovrena renoncerait sûrement au rituel prévu dans la nuit. Une bonne chose, car le chef des rebelles refusait que sa ville soit de nouveau mise sous l'éteignoir pendant des siècles – voire pour l'éternité. Si ça arrivait, le peuple, *son* peuple, ne vaudrait guère mieux qu'un banc de poissons tournant indéfiniment dans un aquarium géant. Et la stagnation d'Ildakar avait assez duré.

Même si les animaux et les esclaves libérés risquaient de semer une belle panique, Masque-Miroir avait un plan plus ambitieux. La magicienne n'avait pas vu assez grand. Avec son idée, il allait provoquer la terreur.

Les mains sur son masque brisé, le chef des rebelles mobilisa juste ce qu'il fallait de magie pour recoller les morceaux – ainsi, le miroir serait en une seule pièce, même si les fissures se verraient toujours. Trop pressé pour faire mieux que ça, il guérit ses coupures afin qu'elles ne saignent plus. Pour la cicatrisation, il verrait plus tard.

S'engageant dans un nouveau tunnel latéral, en quête d'une sortie, il fut agressé par une atroce odeur de viande pourrie. C'était par là, comprit-il, que les esclaves faisaient transiter les bas morceaux réservés aux animaux. Mais ce soir, il n'y avait plus personne en vue. Sans doute parce que la plupart de ces gens avaient rallié son camp.

Ses partisans, Masque-Miroir les distinguait à peine les uns des autres. Masse anonyme, ils n'étaient qu'un outil pour lui. L'instrument au service de son projet…

Partout en ville, des cloches sonnaient. Pas pour indiquer l'approche du rituel, mais pour rameuter la garde. Encore en train de s'équiper, des soldats devaient courir dans tous les sens et tomber dans les traquenards tendus par des rebelles armés de massues improvisées ou d'épées volées.

Quand il fut enfin dehors, Masque-Miroir constata que les choses se déroulaient exactement comme prévu.

S'ils n'avaient pas le don, les soldats, très bien armés, avaient en plus bénéficié d'un entraînement parfait – deux avantages que les esclaves n'avaient pas. En revanche, Masque-Miroir – avec la contribution de Nicci, il fallait l'avouer – avait fourni aux rebelles une arme précieuse. Leur colère, leur indignation et leur soif de vengeance faisaient d'eux des combattants prêts à mourir pour la victoire, une motivation que n'avaient certainement pas les gardes, bien trop installés dans leur petit confort.

Certain qu'on devait se battre à mort dans toutes les rues, le chef des rebelles sourit sous son masque hâtivement réparé.

Rasant les murs, il resta dans les ombres, attentif à ne pas se faire voir. Cette révolution, tout bien pesé, était un spectacle bien plus distrayant que tous les combats organisés dans l'arène.

Connaissant la cité comme sa poche, Masque-Miroir remonta une série de venelles, traversa des jardins et escalada même quelques murs pour atteindre au plus vite la somptueuse demeure d'André. En passant par-derrière, il lui serait facile d'entrer…

Avec son don, il neutralisa sans difficulté les sorts de garde du sorcier de chair. En revanche, les épines des haies se révélèrent délicates à négocier. La tunique de Masque-Miroir fut vite constellée d'accrocs – le genre de manquement à l'élégance qu'il abominait. Mais l'essentiel, après tout, c'était d'entrer…

Le sorcier déchu Nathan, il le savait, subissait toujours de mystérieuses expériences dans le studio d'André. Contre toute attente, il avait survécu à une substitution de cœur des plus répugnantes. Restait à savoir si ça lui rendrait son don. Rien n'était moins sûr, tous ces efforts et toute cette souffrance risquant d'avoir été inutiles.

Nathan Rahl serait-il un ami ou un ennemi ? Tant que le vieil homme n'aurait pas recouvré sa magie, cette question n'aurait aucune pertinence.

Mais la visite chez André du chef de la rébellion n'avait rien à voir avec Nathan.

Des lumières brûlaient un peu partout dans la grande maison. Sans nul doute, André se préparait pour l'œuvre de sang. Eh bien, qu'il se prépare ! Face à la surprise que lui réservait Masque-Miroir, il ne serait *jamais* prêt.

Une des ailes était obscure, les fenêtres et les jours du plafond voilés par des tentures. Si André avait baptisé « studio » l'antre où il faisait ses expériences, l'aile entière aurait mérité le surnom de « galerie » – l'endroit où il exposait ses plus « belles » œuvres.

Masque-Miroir attendait ce moment depuis longtemps.

Seul dans l'aile obscure, il capta pourtant la présence d'un fabuleux pouvoir. Dans l'air, il sentit de la colère et de l'impatience. Invoquant

une flamme de paume, il l'envoya voleter près d'un mur afin qu'elle éclaire les trois géants en armure immobiles dans un coin.

Les Ixax !

Masque-Miroir devina qu'ils étaient conscients de sa présence. Derrière la fente de leur casque, leurs yeux jaunes brillaient. Prisonniers depuis quinze cents ans, ces titans continuaient à bouillir de rage.

— Patience, patience…, souffla Masque-Miroir. Nous y sommes presque.

Regardant par les fentes de son masque, le chef des rebelles se demanda si les géants voyaient leur reflet dans son miroir. Et pourquoi pas, après tout ?

Se campant devant le premier géant, Masque-Miroir souffla :

— Toutes mes excuses aux deux autres, mais un seul guerrier suffira, pour ce que j'ai à l'esprit…

Sur l'armure cloutée du titan, Masque-Miroir reconnut les armes d'Ildakar, un soleil zébré d'éclairs. À l'époque, André était un fervent patriote. Ces géants, il les avait créés afin qu'ils fauchent les soldats d'Utros comme des épis dans un champ de blé. Redoutant que ces machines à tuer soient incontrôlables, les autres sorciers avaient interdit à André d'en produire plus de trois.

Le sort de pétrification puis le linceul de l'éternité avaient rendu obsolètes les infortunés Ixax.

Tendant une main, Masque-Miroir localisa très vite une rune gravée sur le plastron du premier titan. Avec son don, il désactiva le sort qui paralysait le géant, l'engluant dans une sorte de cocon.

En d'autres termes, il brisa les fers qui retenaient le guerrier prisonnier.

Alors qu'une lueur apparaissait dans la salle, Masque-Miroir recula.

— Réveille-toi, dit-il, et fais ce que tu as été conçu pour faire.

En matière de panique, le guerrier réussirait beaucoup mieux que tout ce que ses rebelles pouvaient espérer. Alors que le titan, enfin réveillé, pliait ses bras puis ses jambes, Masque-Miroir s'éclipsa.

Toute la journée, Elsa était restée avec Nathan pour accélérer sa réhabilitation. Afin de lui redonner confiance, elle lui avait fait réaliser des exercices de base – les fondamentaux de la magie, en somme. De temps en temps, l'ancien sorcier réussissait. Mais il se passait souvent des choses bizarres – voire rien du tout, parfois.

Et la patience, c'était connu, ne comptait pas parmi les vertus d'André.

— Si ce fiasco se confirme, je vais devoir te trouver un nouveau cœur, maugréa-t-il.

À cette idée, Nathan devint blanc comme un linge.

— Non, je continuerai d'essayer, et ça finira bien par me débloquer. N'est-ce pas, Elsa ?

Plus qu'une question, un appel au secours…

— Il faudra bientôt arrêter, rappela André, parce qu'on nous attend à la pyramide. L'œuvre de sang est pour minuit… Nathan, si ça te chante, tu peux nous accompagner. Tu n'auras pas le droit de participer, mais ça sera une source d'inspiration.

L'invitation ne parut pas enthousiasmer l'ancien prophète.

À cet instant, un rugissement retentit, rappelant celui d'un ours qui se réveille dans une grotte.

— Que se passe-t-il encore ? s'écria André, exaspéré.

Il avait entendu les cloches, puis des cris montant de la direction de l'arène. De nouveaux troubles, à l'évidence. D'autres animaux relâchés, peut-être… Décidément, la ville était de moins en moins sûre.

Mais André avait du travail chez lui, et l'œuvre de sang à venir passait avant tout.

Sauf que là, le vacarme venait de son propre fief.

Alors qu'il se mettait en chemin, Nathan et Elsa firent mine de le suivre, mais il les en dissuada d'un geste puis de la voix :

— Restez ici !

Un frisson glacé courant le long de son échine, le sorcier de chair gagna la salle d'où était monté le cri.

— Que se passe-t-il ? lança-t-il en entrant dans la « galerie » où il exposait les Ixax. Par la barbe du…

Deux guerriers géants étaient à leur place, immobiles comme depuis quinze siècles. Le troisième, en revanche, avançait en titubant sur des jambes plus grosses que des troncs d'arbre.

André en resta bouche bée.

Tournant lentement la tête, le titan riva les yeux sur son créateur – et son tortionnaire.

André recula puis leva les mains et invoqua son don. Les poings serrés, le géant chargea.

Un mur d'air se dressa devant l'Ixax, qui le traversa sans peine et continua à fondre sur le boucher qui avait choisi trois soldats – de braves conscrits résolus à défendre leur ville – pour leur voler leur vie et les condamner à une attente éternelle. Sans scrupules, André avait utilisé du « matériel humain » pour créer des super-guerriers capables de sauver Ildakar, mais qui avaient terminé au rebut sans jamais avoir servi.

Une condamnation, tout simplement, à mille cinq cents ans de tourment.

Mais c'était terminé, et le titan fêta sa libération en défonçant un

mur d'un coup de poing.

Pour s'encourager, il hurla de nouveau à la mort.

Sans hésiter une seconde, André bombarda le monstre de Feu de Sorcier. Roussissant le plastron du guerrier, les flammes se volatilisèrent en quelques secondes.

Le titan se campa devant son créateur, prêt à lui demander des comptes.

Affolé, André déchaîna toute sa magie. Face à ce déluge de feu, d'éclairs et d'air, l'Ixax ne dégaina même pas son épée. Levant simplement un bras, il abattit son poing ganté sur le responsable de ses malheurs.

D'un seul coup, le titan écrasa André, ne laissant qu'une bouillie infâme sur les dalles. Il n'en resta pourtant pas là et frappa de nouveau pour transformer la bouillie en pulpe.

À la fin, il ne resta plus rien, à part une tache rougeâtre sur le sol – et des lambeaux de chair ou de cervelle un peu partout sur les murs et au plafond.

Son œuvre accomplie, l'Ixax se redressa. S'il avait enfin réglé son compte à André, ça ne compensait pas quinze siècles de souffrance. Créé pour détruire, il allait s'en donner à cœur joie jusqu'à ce qu'il ne reste rien.

Absolument rien !

Chapitre 72

Quand il entendit des cris et des rugissements, Bannon devina ce qui se passait, et l'espoir renaquit en lui. Le vacarme était pire que la fois précédente. Ce soir, ce n'était pas une escarmouche, mais la guerre.

Collé aux barreaux de sa cellule, le jeune escrimeur vit des silhouettes en tunique sombre courir en tous sens dans le tunnel. Devant eux, ces rebelles poussaient des bêtes de combat déchaînées.

Deux loups à piques passèrent devant la geôle, claquant des crocs – mais ils semblaient plus avides de fuir que d'attaquer. Dépassant sans leur accorder d'attention les dragons des marais qui avançaient à leur train de sénateur, trois léopards filèrent comme des flèches vers la liberté.

Désireux de s'enfuir, comme les trois fauves, Bannon secoua la porte de sa cellule. Torse nu, un simple pagne autour de la taille, il était couvert de contusions. Malgré tout, grâce à l'entraînement avec Lila, il était plus fin et musclé que jamais.

Mais qu'était-il devenu ? Un vulgaire jouet qu'on jetterait bientôt dans l'arène pour amuser les citoyens d'Ildakar.

— Faites-moi sortir ! cria-t-il en secouant les barreaux.

Les autres gladiateurs reprirent son cri.

— Oui, on veut sortir !

Les rebelles ne se firent pas trop prier. S'étant emparés des clés, deux ou trois passèrent de cellule en cellule.

Dans celles qui n'étaient pas encore ouvertes, l'excitation monta.

— On veut sortir ! On veut sortir !

Bientôt, le tunnel grouilla de combattants aguerris et de jeunes recrues – aussi désorientés les uns que les autres par ce qui leur arrivait.

Toujours enfermé, Bannon leur cria :

— Vous savez vous battre, non ? Prenez vos armes ! Nous allons lutter ensemble pour la liberté. Si quelqu'un, un jour, me fait sortir de ce trou !

Une rebelle accourut et chercha le regard de Bannon à travers les barreaux. Les yeux voilés, elle semblait d'un âge plus que certain. Pourtant, s'avisa le jeune escrimeur, elle ne devait pas avoir beaucoup plus de quarante ans. Mais une existence entière à trimer sans espoir l'avait vidée de sa vitalité – comme une éponge qu'on tord et retord.

Non sans difficulté, elle parvint à introduire la clé dans la serrure. Mais malgré ses efforts, rien ne se passa.

— Ce n'est pas la bonne clé, dit Bannon. Essayez la jaune, là…

La femme obéit.

Dehors, les combattants libérés se précipitaient vers les armes entassées dans un coin. Délaissant les lames de bois d'entraînement, ils se répartirent les épées courtes qu'ils utilisaient dans l'arène.

— Pour Masque-Miroir ! crièrent les rebelles, leur indiquant le nom à célébrer.

— Et pour Nicci ! ajoutèrent deux ou trois autres.

— Oui, pour Nicci ! reprirent en chœur leurs compagnons.

Le cœur de Bannon fit un bond dans sa poitrine. Nicci était ici !

Enfin, la rebelle venait d'introduire la clé dans la serrure. Regardant Bannon, elle sourit aux anges.

Hélas, avant qu'elle ait pu ouvrir, un dragon des marais lui sauta dessus et referma la gueule sur sa jambe gauche. Hurlant de douleur, elle s'accrocha aux barreaux pour ne pas être entraînée, mais le reptile n'eut aucun mal à l'en arracher.

Bannon tendit les bras à travers les barreaux pour la rattraper. Trop puissant, le dragon la fit basculer sur le sol. Lâchant enfin sa jambe, il la mordit au bras, le sectionnant en deux.

La clé qu'elle tenait encore du bout des doigts sortit de la serrure, tomba par terre et rebondit.

Prêt à tout pour aider la femme, Bannon secoua en vain les barreaux.

Quand le dragon des marais acheva sa proie d'une morsure à la gorge, le cadavre s'embrasa instantanément. Touché par les flammes, le monstre tenta de se rouler par terre, mais il était trop tard, et il brûla lui aussi.

Un drame de plus, la mort de cette femme… Et la cellule restait fermée… Pressant une épaule contre les barreaux, Bannon tendit le bras au maximum pour essayer d'attraper la clé. Après ce qui lui parut une éternité, le bout de ses doigts frôla enfin l'anneau du trousseau. Gagnant fraction de pouce après fraction de pouce, il ramena la clé vers lui jusqu'à ce qu'il puisse la saisir puis replier le bras, ému comme s'il venait de découvrir le plus précieux trésor de sa vie.

Renversant la main, il tâtonna, finit par introduire la clé dans la serrure et entendit bientôt un « clic » libérateur.

Épuisé moralement, mais soulagé au-delà du dicible, le jeune escrimeur poussa la porte de sa cellule.

Dehors, les rebelles et les gladiateurs libérés couraient dans tous les sens, euphoriques.

— Bats-toi pour ta liberté ! cria un type en tendant une épée à un vétéran chauve qu'il venait de libérer.

Sans un mot, le gladiateur saisit l'arme puis transperça la poitrine de son bienfaiteur. Stupéfié, le rebelle mourut avant d'avoir vraiment compris ce qui lui arrivait. Comme tous les autres, il fut aussitôt carbonisé.

— Nous nous battons pour Ildakar, dit le chauve, pas pour Masque-Miroir.

Il avança, épée ensanglantée au poing. Les rebelles le regardèrent, ébahis qu'un esclave se soit retourné contre eux.

Quatre gladiateurs fraîchement libérés vinrent à la rencontre de leur camarade.

— Non, nous nous battons pour nous-mêmes – et pour l'avenir !

Surpris, le vétéran se défendit, mais il fut bientôt touché à l'épaule.

— Nous ne nous battons pas pour Adessa ! lança un de ses adversaires.

— Ni pour la sovrena, ajouta un autre en embrochant le guerrier chauve.

— Nous nous battons pour Masque-Miroir et Nicci ! crièrent en chœur les quatre hommes.

Le vétéran fut vite submergé.

La porte de sa cellule enfin ouverte, Bannon courut rejoindre les rebelles.

— Pour Nicci ! cria-t-il.

Avant tout, il lui fallait une arme. Non, pas « une », la sienne !

Justement, il savait que Lila gardait Solide dans une haute niche murale. Sans se soucier des combats, autour de lui, il gagna l'endroit, se hissa sur la pointe des pieds, tira l'arme de sa cachette et retira le morceau de tissu qui l'enveloppait.

— Douce Mère la Mer…, souffla-t-il quand ses doigts se refermèrent sur la poignée enveloppée de cuir.

Il fit quelques passes à blanc, sentant l'énergie revenir au creux de son ventre. Oubliant ses douleurs et ses cicatrices, il allait se battre puis retrouver ses amis.

— Nicci ! cria-t-il, exalté.

À cause du linceul, ils ne pourraient plus partir, mais il leur restait une option : refonder la cité. Après une éternité à croupir dans les tunnels, Bannon trouvait cet objectif des plus motivants.

Des types chargés d'entraîner les recrues, épée au poing, déboulèrent dans le tunnel. Moins bons que les Mora-Zith, ces hommes avaient néanmoins poussé très durement les nouveaux venus, Bannon compris.

Il se tourna vers eux, Solide levée. Le temps des exercices était

révolu, désormais…

— Dans vos cellules, esclaves ! cria un de ces sales types.

Trop sûr de lui, il bondit sur Bannon, se croyant invincible grâce à son bouclier. Voyant que sa proie ne bronchait pas, il hésita un peu – exactement ce qu'attendait le jeune escrimeur.

Avec un cri de rage, il abattit Solide sur le bouclier, frappant à coups redoublés jusqu'à ce que le poignet du guerrier cède sous les impacts.

Saisissant au vol l'occasion, Bannon changea de cible et ouvrit d'un seul coup la gorge exposée de son agresseur.

Alors que l'homme s'écroulait, Bannon regarda le carnage qu'il venait de faire. Excellentes formatrices, les Mora-Zith lui avaient appris à oublier la pitié. Eh bien, c'était réussi…

Tant mieux, en un sens ! Avec le sang qu'il ferait encore couler cette nuit, Bannon n'était pas en position de se sentir coupable ou d'être révulsé par l'horreur des combats.

Sachant ce qu'il lui restait à faire, il se faufila entre les animaux furieux, les rebelles et les gladiateurs libérés, et courut jusqu'à la cellule de Ian.

Le champion n'était pas sorti. Impassible, il observait les combats.

— Ian, ta porte n'est pas verrouillée, tu le sais… Pourquoi restes-tu là-dedans ?

L'ami de Bannon réfléchit un long moment.

— Parce que c'est chez moi.

Le jeune escrimeur saisit un barreau et ouvrit la porte.

— C'est faux ! Ta maison, elle est ailleurs. Ian, tu n'aurais jamais dû être arraché à Chiriya. Hélas, j'ai été lâche, mais c'est du passé, désormais. Si le changer est impossible, aujourd'hui, je peux te sauver ! Viens avec moi. Je t'en supplie ! Tu dois être libre.

— Je le suis déjà… Le champion d'Ildakar ne porte pas de chaînes.

— Après cette nuit, Ildakar ne sera plus la même… Viens, allons dans les rues…

Les bras croisés et le regard rivé sur son ancien ami, Ian resta impassible. Son visage prématurément vieilli, songea Bannon, était désormais celui d'un tueur.

— Me battre, c'est tout ce que je sais faire. Impossible de m'enfuir avec toi…

— Non, tu te trompes ! Si nous réussissons à neutraliser le linceul, le reste du monde sera à nous ! J'ai tant de choses à te montrer. Mais pour commencer, il faut sortir d'ici. Lutte à mes côtés pour ce qui est noble et juste.

Ian secoua la tête.

— Si je m'en vais, que ferai-je de ma vie ? Je suis le champion.

Mon destin est ici.

Captant un mouvement du coin de l'œil, Bannon tourna la tête et vit débouler une panthère qu'il reconnut au premier coup d'œil.

Mrra !

Un couteau rouge de sang dans chaque main, Nicci suivait sa sœur d'élection.

— Bannon Farmer ! Bannon, où es-tu ?

Après un dernier regard à Ian, Bannon se retourna.

— Magicienne, je suis là !

Malgré le massacre en cours autour de lui, Bannon sentit son cœur se gonfler de joie.

— Viens avec moi, Ian ! dit-il. Donne-toi une chance de commencer une nouvelle vie.

Le champion recula au fond de sa cellule.

En se jurant de revenir le chercher, cette fois, Bannon se détourna et sortit rejoindre Nicci et sa panthère aux pattes et au museau empoissés de sang.

— Magicienne, je ne savais pas ce qu'il était advenu de toi… (Maladroitement, le jeune homme tenta d'étreindre son amie.) On m'a capturé, traîné ici et forcé à me battre. Où est Nathan ? Et que t'est-il arrivé ? On te disait morte…

— Beaucoup trop de questions, comme d'habitude… Tu as ton épée, à ce que je vois. Eh bien, c'est tout ce qu'il te faut. Pour les réponses, tu attendras. Bannon, bats-toi avec nous ! Quand nous aurons libéré tout le monde ici, nous attaquerons le conseil. Thora veut tuer trois cents esclaves pour rendre le linceul permanent. Ce soir…

— Il faut l'en empêcher ! Heureusement, nous avons une armée…

— Oui, une armée, répéta Nicci. Enfin, nous en avons une !

Désormais, les combats se localisaient surtout dans la zone des fosses où Bannon avait tellement saigné et sué.

Quand quatre rebelles s'embrasèrent quasiment en même temps, les gladiateurs reculèrent, hésitants.

Cinq Mora-Zith, chacune munie de ses armes préférées, avancèrent vers les évadés.

— Dans vos cellules, tous ! Dans vos cellules !

Lorsqu'il vit Lila dans le lot, Bannon eut un pincement au cœur. Serrant plus fort Solide, il se plaça entre Nicci et sa panthère.

Le trio avança au pas, prêt à tout. Crépitant de magie, les cheveux de Nicci faisaient comme une queue de comète derrière sa tête.

— Les cellules ne retiendront plus ces hommes, dit-elle aux Mora-Zith, et vous ne les contrôlez plus.

Levant Solide, Bannon afficha une bravoure qui n'était peut-être pas entièrement réelle.

— Nous vous combattrons et nous vaincrons ! lança-t-il. Tant pis pour vous si vous nous avez trop bien entraînés.

Avec un rictus, Lila avança vers le jeune homme.

— Je me suis seulement amusée avec toi, ricana-t-elle. Les vraies leçons seront pour ce soir.

Une épée dans la main droite, Lila serrait un couteau dans la gauche.

Certes, mais Bannon avait Solide !

Pendant que le jeune escrimeur ferraillait contre une des femmes en cuir noir, Nicci et Mrra chargèrent les quatre autres, qui parurent surprises face à une telle combativité. Mordant et griffant, la panthère eut tôt fait de réduire en charpie une des guerrières.

D'autres Mora-Zith arrivèrent et le combat s'engagea au milieu des murets des diverses fosses.

La plus proche de Bannon avait la paroi hérissée de piques, afin d'interdire à un combattant d'en sortir.

Tout en résistant à Lila, Bannon prit garde à rester loin du muret, car il n'avait aucune envie de tomber dans la fosse.

Sa « formatrice », il entendait l'affronter sur un terrain dégagé. Quand il l'aurait vaincue, comme elle l'avait naguère battu, il sortirait des tunnels avec ses frères d'armes.

Et avec Ian, espérait-il.

Dans sa tenue de cuir plutôt affriolante, Lila n'avait rien de terrifiant, mais Bannon ne se laissa pas prendre au piège. Cette femme était mortellement dangereuse.

Du bout de son épée, Lila décrivit des arabesques dans l'air. Une tactique connue visant à distraire l'adversaire. Désormais aguerri, Bannon en conclut que l'attaque viendrait du couteau, dans la main gauche de la Mora-Zith. Voilà comment elle avait l'intention de le tuer.

Oui, Lila l'avait formé, mais peut-être mieux qu'elle l'aurait dû pour son propre bien…

Feignant de frapper avec son épée, elle décrivit un demi-cercle avec son couteau, cherchant le flanc de Bannon. En même temps qu'il esquivait, le jeune homme dévia avec Solide la trajectoire de la petite lame, tordant au passage le poignet de la Mora-Zith.

Grimaçant de douleur, elle secoua frénétiquement la main mais ne put pas s'empêcher de lâcher son arme, qui tomba sur le sol, rebondit et disparut dans la fosse à la paroi hérissée de piques.

— Bien joué ! s'écria Lila avec un mélange de haine et de fierté. Tu as retenu tes leçons, mon gars !

— Normal, avec un bon professeur… Tout ce que tu m'as appris, je vais te le resservir ce soir.

— Tu n'as encore rien vu, mon pauvre garçon ! Le plus intéressant

est à venir. Si tu ne crèves pas maintenant.

— Et si tu survis toi aussi…

— Si je meurs, je te manquerai…

Lila frappa. Avec sa lame plus longue, Bannon n'eut aucun mal à dévier le coup.

De l'autre côté de la fosse, Nicci et Mrra affrontaient deux Mora-Zith. Du sang sourdait de la fourrure de la panthère, qui bondit pourtant en avant et referma son énorme gueule sur le cou d'une des guerrières.

Ses deux couteaux zébrant l'air, Nicci concentra sa magie sur la massue que maniait son adversaire. Quand l'arme s'embrasa entre ses mains, la guerrière, désorientée, la lança sur la magicienne, visant la tête.

Nicci lâcha un de ses couteaux, saisit au vol l'extrémité enflammée de la massue, souffla les flammes avec son don puis plongea son autre lame dans la gorge de la Mora-Zith.

Après avoir dégagé le couteau du cou de sa victime, Nicci la poussa dans la fosse. Son corps se fichant sur des piques, la morte n'arriva jamais en bas. On eût dit un insecte empalé sur une épine d'arbre par une pie-grièche…

Après avoir joué à défier Bannon, Lila se décida à passer aux choses sérieuses. Se jetant sur lui, elle enchaîna les frappes, acculant le jeune escrimeur à la défensive.

Déséquilibré, Bannon manqua basculer en arrière. Adroite à repérer les détails de ce genre, Lila poussa son avantage. Sentant le muret de la fosse contre l'arrière de ses bottes, le jeune escrimeur évita la chute en enfonçant la pointe de Solide dans le sol et en se retenant au muret de l'autre main.

Son adversaire incapable de se défendre, Lila arma son bras pour porter le coup de grâce.

Elle s'immobilisa comme si quelqu'un venait de tirer sur une laisse invisible. Le regard voilé, blanche comme un linge, elle tomba à genoux puis s'écroula, révélant l'arrière de son crâne poisseux de sang.

Ian se tenait derrière elle, une épée au poing. Pour assommer la Mora-Zith, il avait frappé du plat de la lame.

Conscient d'être passé près de la mort, Bannon baissa les yeux sur le corps inerte de sa si jolie formatrice en sauvageries diverses et variées.

— Tu étais en mauvaise posture, dit Ian, l'air troublé, et je t'ai sauvé une fois de plus.

— Merci, mon ami.

Bannon eut du mal à contenir son émotion. Son vieux copain était enfin de retour.

— Cette fois, crois-moi, on s'en sortira tous les deux.

Des Mora-Zith arrivant sans cesse par les tunnels latéraux, les combats continuèrent.

Puis Adessa déboula, ses yeux noirs lançant des étincelles.

— Vous mourrez cette nuit, lança-t-elle, même si je dois vous tuer tous de mes mains !

Le cœur de Bannon rata une pulsation.

Les yeux durs, Ian se tourna vers Adessa et se mit en position de combat. Une machine à tuer, précise et sans passion. Bannon l'avait vu se battre dans l'arène, mais ce duel-là serait le plus difficile de sa vie.

D'une main, Ian poussa Bannon pour lui signifier de ne pas s'en mêler.

— Pars d'ici ! Fuis cet enfer !

— Pas sans toi ! Cette fois, je ne t'abandonnerai pas.

Ian regarda son ami du coin de l'œil.

— À cause de ta couardise, je suis devenu le meilleur combattant d'Ildakar. Laisse-moi le prouver à tout le monde. Bannon, ce coup-ci, c'est mon choix. Inutile de culpabiliser, mon vieil ami.

Cherchant le regard du champion, Adessa avança, épée et poing ganté brandis.

— Viens, mon chéri, siffla-t-elle avec un rictus. Je ne me lasse jamais de sentir ton corps contre le mien.

Ian se mit en garde. Sa lame levée, Adessa se prépara à tuer le jeune homme qui osait la défier.

Bannon alla rejoindre Nicci et Mrra, pour le moment sans adversaires.

Ian était prêt au combat, mais il y avait quelque chose d'étrange dans sa posture. Baissant son épée, il banda ses muscles, et sa main gauche, ouverte, l'orienta vers l'extérieur. Quand Adessa bondit, il tendit le bras, lui saisit le poignet gauche puis d'un coup sec et rapide du pied droit lui faucha les jambes – un modèle de balayage, rapide et précis. Dans le même mouvement, il se laissa entraîner vers l'avant par son élan, perdant l'équilibre en même temps que la Mora-Zith.

Sans hésiter, il la précipita avec lui dans la fosse toute proche.

— Ian, non ! cria Bannon.

Évitant par miracle les piques, les deux adversaires atterrirent rudement sur le mélange de sable et de cendres.

Son épée lâchée pendant la chute, Adessa resta sonnée quelques secondes, puis elle se releva presque au même moment que Ian.

Après s'être ébroué, le champion se mit en quête de son épée. L'ayant retrouvée, il se tourna vers Adessa. Encore désorientée et désarmée, la Mora-Zith faisait une proie facile.

Mais l'instant passa, et Ian, délibérément, n'en avait pas profité. Sa lucidité recouvrée, Adessa décrocha de sa ceinture la Pointe-douleur à

l'aspect faussement inoffensif.

— C'est comme ça que tu veux jouer, mon bel amant ? Pense à tout le plaisir que je t'ai donné. Avec toi, c'était vraiment spécial.

— Tu m'as beaucoup donné, oui, et pas seulement du plaisir.

Adessa tourna autour de Ian, qui la tint à distance avec sa lame, bien plus longue que l'aiguille de la Pointe-douleur. Quand elle repéra enfin son épée courte, dans le sable, la guerrière bondit, se baissa, récupéra l'arme et se campa de nouveau face au champion.

Penché dans le vide, Bannon dut se contenter de regarder. Sauter, c'était risquer de s'éventrer – ou d'atterrir sur Ian, et de les mettre tous les deux hors de combat.

Partout, les hostilités avaient repris, alimentées par d'incessants renforts.

Si Ian se déconcentrait une fraction de seconde, il était perdu. En face de lui, il avait la meilleure Mora-Zith d'Ildakar.

Au milieu des attaques et des parades, la Pointe-douleur jaillissait régulièrement en direction de Ian, tel le dard d'une mante religieuse. Mais le champion, au moins aussi bon que son instructrice et amante, n'était pas homme à se laisser tuer ainsi.

Se déchaînant soudain, Adessa parvint à entailler le bras du jeune homme, mais il la frappa du poing gauche, la cueillant au menton. Déséquilibrée, elle bascula en arrière, percuta la paroi et se blessa entre les omoplates contre une des piques.

Apparemment insensible à la douleur, Adessa ne marqua même pas un temps d'arrêt. Repartant à l'attaque, elle zébra l'air avec sa lame.

Avec une maîtrise hors du commun, Ian dévia ou para tous les coups. Mais il y avait un problème. Le champion, comprit soudain Bannon, n'avait aucune envie de tuer Adessa.

— Que t'arrive-t-il, mon chéri ? le défia la Mora-Zith. Tu as peur de moi ?

Ian répliqua comme on l'avait dressé pour le faire. Rugissant de rage, il passa à l'attaque, toute retenue oubliée. Sous cette avalanche de coups, le poignet d'Adessa finit par céder, et elle dut lâcher son arme. La frappant à la tempe avec le pommeau de son épée, Ian la poussa ensuite de sa main libre et l'envoya s'étaler dans le sable, sa tête à un pouce des piques mortelles.

— Je n'ai pas peur de toi !

Sans arme, appuyée sur les coudes, sa blessure dans le dos pissant le sang, Adessa n'était plus qu'une agnelle promise au sacrifice.

Ian approcha, prêt à lui donner le coup de grâce.

— Je suis ton amoureuse, minauda Adessa. As-tu oublié tout le plaisir que je t'ai donné ?

Le visage de marbre, Ian baissa sa lame, visant le cœur. Mais il

hésitait toujours, et Adessa le sentait.

— Tu ne peux pas me tuer, dit-elle, parce que tu ignores une information importante. Cher amour, depuis quelques semaines, je porte ton enfant !

Stupéfié, Ian se déconcentra une fraction de seconde.

Cela suffit. Passant une main sous son corps, Adessa en tira l'arme sur laquelle elle était tombée par le plus grand des hasards. Le couteau de Lila, projeté dans la fosse durant son combat contre Bannon…

L'arme serrée dans la main gauche, encore indemne, la Mora-Zith se détendit comme une vipère et se propulsa vers le haut par la seule force de ses jambes. À l'apogée de sa trajectoire, elle enfonça sa lame dans le cœur de Ian.

Le champion eut un petit cri, cracha du sang puis bascula en arrière.

— Ian ! cria Bannon. Ian !

Mais son ami était déjà mort et il n'avait aucun moyen de châtier Adessa.

— Tu as réussi à m'énerver pour de bon, mon gars ! lança une voix féminine familière.

Bannon se retourna. Revenue à elle, Lila fonçait sur lui, son épée brandie.

Même en état de choc, après la mort de son ami, Bannon se prépara à vendre chèrement sa peau.

Il n'en eut pas besoin. Jaillissant derrière Lila, Nicci la sonna pour le compte avec le manche d'un de ses couteaux. Comme un arbre abattu, la Mora-Zith s'écroula et ne bougea plus.

Les yeux rivés sur elle, Mrra feula.

Tétanisé, Bannon baissa le regard sur le corps de son ami.

Adessa le défia des yeux, certaine d'être hors d'atteinte.

Du sang plein les cheveux, Lila n'avait pas encore repris conscience.

Nicci aussi foudroyait Adessa du regard. Elle aussi aurait voulu descendre dans la fosse et la tailler en pièces. Mais la vengeance serait pour plus tard.

— Bannon, on pourrait passer la nuit à se battre ici, mais nous avons beaucoup mieux à faire. Il faut empêcher l'œuvre de sang. D'abord, essayons de trouver Nathan.

Chapitre 73

Une fois à Surplomb du Monde, l'odeur grisante des livres et des rouleaux de parchemin montant à ses narines, Verna eut le sentiment que le Créateur l'avait récompensée bien au-delà de ses rêves les plus fous. Rayonnage après rayonnage, salle après salle et tour après tour, un véritable trésor s'offrait à elle.

Le retour au bercail d'Oliver et Peretta se déroulait dans l'allégresse. Ravis de les revoir, les érudits plus âgés les congratulaient, les bombardaient de questions et les ensevelissaient sous une montagne de nouvelles. Très fière, Peretta présenta à Verna sa tante Gloria, la nouvelle dirigeante des mémoristes. Tout excité, Oliver déboula avec Franklin, un érudit détenteur du don récemment bombardé conservateur alors qu'il ne semblait pas taillé pour assumer l'ombre d'une responsabilité.

Pendant que les soldats dressaient leur camp dans la vallée, le général Zimmer, Verna et les deux érudits avaient gravi le chemin sinueux, à flanc de falaise. Dans la grande grotte, une délégation les avait salués avant de les inviter à entrer.

Juste avant, Peretta avait désigné le canyon.

— Surplomb du Monde était protégé par un sort de camouflage, et ça durait depuis des millénaires. Peu de gens connaissaient notre canyon, et ceux qui y venaient ne voyaient qu'une muraille rocheuse, pas nos bâtiments.

— Aujourd'hui, c'est terminé, avait dit Oliver. Les trésors de savoir ne sont plus dissimulés.

— Et c'est un sacré souci ! avait convenu le général Zimmer. Mais je suis sûr que les sœurs nous aideront…

Tandis que les cuisiniers s'affairaient devant leurs fourneaux, les érudits et leurs hôtes se rassemblèrent dans un grand réfectoire.

En chef digne de ce nom, Zimmer s'inquiéta du bien-être de ses soldats.

— Les chevaux pourront boire au cours d'eau et paître avec les moutons, mais mes gars doivent en avoir assez des rations. Si je pouvais abuser de votre hospitalité ?

Gloria chargea quelques mémoristes d'aller tout organiser.

Assise sur un banc, Verna suivit du regard le ballet des serveurs qui apportaient des plateaux de viande, des corbeilles de pain et de

grandes coupes de fruits.

Choisissant une pomme verte, la Dame Abbesse s'assura qu'elle n'était pas piquée puis la mordit à belles dents et soupira d'aise.

Ravi de rencontrer Zimmer, Verna et tous les autres, Franklin tint un petit discours :

— Nicci nous a parlé des Sœurs de la Lumière, et nous rêvions de les avoir avec nous comme guides. Merci d'être venues si vite.

— Nous n'avons pas traîné, précisa Peretta. Après un entretien avec la Dame Abbesse, il fut décidé d'agir au plus vite…

— Et c'était judicieux ! Merci à vous tous… Notre conservateur, Simon, a été tué, et nous avons aussi perdu Victoria. Nous avons fait face, bien sûr, mais le choix d'un chef… eh bien, c'est délicat. Il y a tant à faire.

— Nous avons promis à Nicci de ne pas toucher à la magie, intervint Gloria. Notre tâche se limite à recenser et classer des milliers de textes.

— D'après ce qu'on dit, enchaîna Franklin, nos recueils de prophéties ne valent plus rien.

Verna ne put retenir un soupir mélancolique.

— Et c'est vrai, hélas… J'ai passé une grande partie de ma vie à lire des prédictions, à suivre de multiples fourches et à les interpréter, tout ça en pure perte. Au moment de la destruction du Palais des Prophètes, une mine de connaissances, j'ai cru que mon monde s'écroulait. Mais j'ai encaissé le coup, comme les autres sœurs. Au service du seigneur Rahl, nous avons découvert d'autres bibliothèques au Palais du Peuple puis dans différents sites centraux. Nous avons décidé d'apprendre un maximum de choses afin de préserver ces données. Mais quand advint le changement stellaire…

Verna secoua la tête, fataliste.

— Aujourd'hui, enchaîna Ambre, tout a changé. Nous pouvons vous aider.

— Vous guider, plutôt, corrigea Verna. Les sœurs ont formé bien des sorciers, y compris Richard Rahl. Et même si les règles de la magie ont changé, nous sommes encore capables d'apprendre – et vous vous enrichirez en même temps que nous.

— Les mémoristes, dit Peretta, doivent également devenir des érudits. Oliver a promis de me former.

Le jeune homme sursauta comme si c'était la première fois qu'il en entendait parler.

— Je… Oui, oui, bien sûr…

Les serviteurs apportèrent des plats de légumes et de tubercules arrosés de beurre fondu.

— Tout est délicieux, dit Zimmer alors qu'un érudit lui faisait passer la viande.

Après s'être coupé une tranche de gigot froid, le général en fit une deuxième.

— Dame Abbesse ?

— Avec plaisir, oui…

— Depuis le départ de Nicci, dit Franklin, nous nous consacrons à la reconstruction. Tout rentre dans l'ordre, et des colons s'installent dans ce qui était naguère la Balafre.

— Nous avons traversé des villages en chemin, dit Zimmer. Très bientôt, l'agriculture et le commerce seront florissants dans la région. Avec tant de terres à explorer puis à habiter, je vais peut-être devoir demander des renforts au Nouveau Monde.

— Prenons d'abord le temps d'étudier les archives, dit Verna. Ainsi, nous enverrons un rapport complet au seigneur Rahl. Il faudra peut-être réclamer aussi un bon millier d'érudits.

— Nous avons fait passer le mot partout autour de nous, dit Franklin. Il y a des années, quand Victoria a découvert comment éliminer le camouflage, nous avons recruté des érudits dans les villes et les villages voisins.

» De braves gens, mais pas toujours bien formés. Roland, le Buveur de Vie, était l'un d'eux.

— Une catastrophe pareille ne se reproduira pas, assura Verna.

Sa viande terminée, elle s'attaqua aux légumes, surprise de se découvrir un tel appétit.

— Si vous avez l'intention de lire nos livres, dit Gloria avec un sourire, en échange, vous devrez nous raconter des histoires…

— Nous en avons à profusion, intervint Peretta. Avec Oliver, nous avons vu des choses dont les archives ne parlent pas. (Elle eut un regard taquin pour son compagnon.) Si tu leur parlais de la pêche au kraken ?

Le repas se termina sur des récits de voyage. Pendant les pauses des deux jeunes gens, Verna raconta comment elle avait trouvé Richard, déjà avec Kahlan, dans le village du Peuple d'Adobe. Ce « caillou dans la mare », comme l'appelaient les prophéties, était destiné à devenir un sorcier de guerre capable de changer le monde – à condition qu'il apprenne à contrôler son don, puis à l'utiliser. Pour lui épargner une mort atroce provoquée par des migraines dévastatrices, Verna avait dû lui mettre un collier autour du cou.

À ce moment-là, Franklin intervint :

— Nous porterons aussi un collier ? s'inquiéta-t-il.

— Non, ce ne sera pas nécessaire…

Les Sœurs de la Lumière regardèrent leur chef, comme si elles avaient douté de la réponse.

— Nous avons d'autres méthodes de formation, heureusement…

Le déjeuner terminé, Verna insista pour commencer tout de suite. Dès qu'on leur eut montré leurs quartiers – plus une pièce qui servirait de bureau à Zimmer –, elle rassembla ses sœurs dans une grande bibliothèque chauffée par une cheminée rugissante.

Sur tous les murs, les rayonnages ployaient sous le poids des livres. Les tables de travail, massives et richement sculptées, croulaient sous les piles de documents. De jour comme de nuit, des lampes magiques fournissaient une lumière amplement suffisante.

Comme Ambre et les sœurs, Verna commença par rester silencieuse, un sourire béat sur les lèvres.

— Esprits bien-aimés…, soupira-t-elle.

Comme si c'était un signal, Ambre s'écria :

— Regardez ces volumes, Dame Abbesse ! Ils doivent contenir tous les mots qui furent jamais écrits dans l'histoire.

— Pas du tout, mon enfant…, fit Verna. Pas du tout… (Regardant autour d'elle, la Dame Abbesse modéra son opinion.) Mais une bonne partie, c'est possible…

Depuis la disparition des prophéties, elle cherchait désespérément une voie. Eh bien, elle l'avait trouvée ! Une voie royale, même…

D'un geste, elle fit signe aux sœurs de se mettre au travail. Sans leur dire où commencer, l'essentiel étant qu'elles s'affairent.

— Nous avons nourri nos corps, passons à nos esprits…

Comme un nageur dans une eau pure, Verna s'immergea dans les joies du savoir.

Sans même regarder le titre, elle choisit un épais grimoire et alla le poser sur une table. Puis elle s'assit à côté d'un érudit concentré sur un rouleau de parchemin dont le bas pendait dans le vide. Le nez collé au texte, l'homme, sans doute myope, paraissait vouloir le manger. En lisant, il remuait les lèvres, et il n'accorda pas une once d'attention à Verna.

Amusée, elle sortit de sa poche la figurine récupérée dans les ruines du Palais des Prophètes et la posa devant elle, histoire qu'elle fixe les rayonnages, dans son dos.

Puis elle ouvrit le grimoire et, avide, commença à lire.

Chapitre 74

Le cri d'André retentit dans toute la villa avant de mourir brusquement. Dans le studio, Elsa sursauta, les yeux écarquillés.

— Quelle horreur a-t-il lancée sur Ildakar ? demanda-t-elle à Nathan.

— Très chère, avant de sauver la ville, je suggère que nous songions à notre peau…

Le vieil homme remonta l'ourlet de sa tunique et prit le bras de sa compagne.

— Selon moi, il serait judicieux de ne pas traîner ici.

Pressant le pas, Nathan et Elsa écartèrent une tenture indigo et essayèrent de trouver la sortie de l'aile où André avait installé son studio.

Annoncé par un cri de rage puis par un bruit de fin du monde – comme si une montagne venait de s'écrouler sur une autre –, *quelque chose* approchait.

Avant que Nathan et Elsa aient pu atteindre le hall d'entrée de la maison, le mur qui se dressait en face d'eux s'écroula. Comme si elle venait simplement de pousser une porte, une grande silhouette apparut, écartant les blocs de pierre sans y penser.

Nathan en resta muet de surprise.

Le guerrier géant entreprit de tout écrabouiller autour de lui.

— André a réveillé un Ixax ! s'écria Elsa.

En vrai gentilhomme, Nathan la tira derrière lui.

Attiré par le cri d'Elsa, le soldat de cauchemar tourna sa tête casquée vers les deux fuyards.

— Ces créatures n'auraient jamais dû s'éveiller, souffla Elsa. J'ignorais qu'elles existaient encore…

— Eh bien, elles existent, et elles semblent furieuses. (Les mains levées, paumes ouvertes, Nathan s'adressa directement au titan.) Je ne suis pas votre tortionnaire… Avec ma compagne nous ne vous voulons aucun mal.

Haut de quinze bons pieds, l'Ixax enjamba sans peine les gravats et se campa devant le sorcier et la magicienne. Alors que ceux-ci reculaient, le géant abattit ses deux poings sur un bloc de pierre qu'il réduisit en poussière.

— J'imagine que vous n'êtes pas ouvert à une amicale conversation, avança Nathan.

En guise de réponse, le titan chargea comme un taureau fou furieux.

Nathan et Elsa reculèrent encore, mais l'Ixax, ça ne faisait aucun doute, ne les lâcherait pas comme ça. Et dès qu'il leur aurait mis la main dessus, il les réduirait en bouillie ou, tel un sale gosse avec un insecte, leur arracherait les membres un à un.

Approchant d'une colonne de marbre, il lui flanqua un coup d'épaule, puis enroula son bras autour et l'arracha du sol comme un ours furieux qui se défoule sur un arbre. Dans la foulée, il propulsa la colonne sur les deux humains.

Une main levée, Elsa lança un sort qui dévia le projectile et l'envoya s'écraser contre une autre colonne, aussitôt fissurée par l'impact. Privée de ses deux principaux soutiens, la voûte craqua sinistrement et se craquela. Quand la seconde colonne lâcha totalement, l'inévitable se produisit.

Juste avant que des tonnes de pierre s'écroulent sur leurs têtes, Nathan tira Elsa avec lui et lui fit franchir l'arche d'entrée de la villa.

Les poings levés, l'Ixax ne ralentit même pas. Pris sous l'avalanche de gravats, il disparut de la vue des deux fugitifs.

La gorge agressée par la poussière, Nathan et Elsa toussèrent comme des perdus. Devant leurs yeux, la splendide demeure d'André s'effondrait comme un château de cartes.

— Tu crois que le géant est détruit ? demanda Elsa, une main en visière pour se protéger de la poussière.

— Bien sûr que non, très chère. Ce serait trop beau…

Alors qu'il observait le désastre, Nathan sentit soudain une douleur fulgurante dans sa poitrine. À ses oreilles, son cœur battait comme un tambour. Et dans tout son corps, les lignes de Han brûlaient comme de la lave en fusion. Tel un torrent, le don déferlait en lui, puissant et impérieux.

Avec l'aide d'Elsa, il s'était entraîné, mais sans approcher, même de loin, les performances du grand sorcier qu'il était jadis.

Même s'il contrôlait un peu mieux sa magie, contre l'Ixax, ça ne suffirait pas. Incroyablement puissant, le sorcier de chair n'avait rien pu faire contre sa créature. C'était tout dire…

— Pourquoi André a-t-il réveillé ce monstre ? demanda Elsa. Qu'avait-il à l'esprit ?

Nathan secoua la tête.

— André était avec nous, tu te souviens ? Quelqu'un d'autre a ranimé le géant.

— Pour ça, il fallait un grand sorcier…

— Et alors ? Comme on me l'a trop souvent rappelé, Ildakar en est pleine !

Comme Nathan le prévoyait, des débris volèrent dans les airs,

annonçant la réapparition de l'Ixax. Couvert de poussière mais indemne, le guerrier n'eut aucun mal à s'extraire des ruines de la demeure.

— À cette heure, dit Elsa, les autres sorciers doivent être près de la pyramide. Nous devrions les prévenir, pour qu'ils s'allient à nous contre ce monstre.

Nathan prit de nouveau le bras de sa compagne et la tira en arrière.

— De nature, je suis optimiste, dit Nathan, mais si j'en crois feu André, un seul Ixax peut massacrer des milliers d'ennemis. Même avec le *duma* au complet, je ne suis pas sûr que nous fassions le poids.

Libéré des gravats, le titan avança, ses pas faisant trembler la terre.

Rameutés par les diverses alarmes, des gardes couraient en tous sens dans les rues. Que se passait-il donc en ville ? La rébellion avait-elle enfin décidé de passer à l'attaque ? Si oui, le réveil du titan faisait-il partie de son plan ? À coup sûr, le guerrier géant sèmerait une belle pagaille partout dans la cité.

Mais quel crétin avait eu cette idée ? Le « remède » risquait d'être bien pire que le mal…

Traqués par l'Ixax, les deux fugitifs entendaient s'écrouler les murs et les tonnelles qu'il renversait sur son passage. À l'évidence, pour gagner du temps, il coupait par les jardins.

L'œil vif, Nathan cherchait autour de lui tout ce qui pourrait faire office d'abri.

Près d'un bâtiment public, un clocher sonnait inlassablement l'alarme. Affolés, des gens sortaient sur leur perron pour voir ce qui se passait.

Dans les rues, les émeutiers désorganisés et les badauds terrorisés se croisaient en un grotesque ballet. Armes brandies, une dizaine de gardes déboulèrent dans la rue que remontaient Nathan et Elsa. Dès qu'ils virent le titan, ils s'immobilisèrent, le souffle coupé.

Comprenant que le fléau géant fondait sur ses hommes, leur lieutenant leur ordonna de se défendre. Deux arbalétriers tirèrent, firent mouche mais durent regarder leurs carreaux rebondir contre la cible sans l'affecter le moins du monde.

Poussés par l'énergie du désespoir, les autres soldats chargèrent et concentrèrent leurs coups sur les jambes de l'Ixax.

Autant essayer de couper un arbre avec une lime à ongles ! Comme s'il jouait aux quilles, le titan renversa les nains qui osaient le déranger. Puis il les piétina, faisant gicler du sang partout, y compris sur la façade où des rebelles – quelle idée bizarre, en ce moment précis – enfonçaient des éclats de miroir.

Agacé par la sonnerie de cloche, l'Ixax approcha de la tour et l'attaqua à grands coups de poing. Pas conçu pour subir une telle

épreuve, l'édifice se fissura. Histoire de parachever son œuvre, le géant, d'un revers du bras, décapita la tour, puis la poussa jusqu'à ce qu'elle se renverse.

Se détachant de son support, la cloche de bronze s'écrasa sur le sol et brisa des pavés. Rien de bien terrible, comparé aux dégâts que provoqua la tour en s'écroulant sur le bâtiment public.

Indifférent à tout ça, l'Ixax reprit son chemin, renversant et écrasant tout sur son passage.

Sous son casque, il beugla de nouveau – un son assez puissant pour faire trembler les plus petits bâtiments. Puis il se dirigea vers une zone où des immeubles se serraient les uns contre les autres. Des habitations d'ouvriers, à en juger par les gens qui en sortirent, hurlant de terreur.

Malgré les larmes qui ruisselaient sur ses joues, Elsa s'écarta de Nathan et vint s'interposer entre le titan et les proies qu'il menaçait d'écraser comme de vulgaires cafards.

Les mains levées, la magicienne fit léviter de gros blocs de pierre puis les propulsa sur le tueur géant. Plusieurs firent mouche sans effet notable. Les autres, le guerrier les chassa comme des insectes agaçants.

Dès qu'il vit Elsa, il fondit sur cette cible bien plus intéressante. Héroïque, la magicienne continua à focaliser sa magie sur le guerrier. Hélas, comprit Nathan, son point fort étant les sorts de transfert, elle n'avait guère de chances de réussir en frappant directement. Mais pour imaginer une tactique plus subtile, le temps manquait cruellement…

Le vieil homme se maudit d'être devenu une loque humaine. Naguère, il aurait…

Furieux, il prit Elsa par le bras et la tira à l'écart.

— Ne traîne pas dans mes jambes, très chère ! Et sauve ta peau, si tu peux !

Alors que l'Ixax avançait toujours, Nathan, au pas de course, se précipita à sa rencontre. Même s'il n'en avait plus le sentiment depuis longtemps, il *était* un grand sorcier. Nathan Rahl, rien que ça ! Un type vieux de mille ans victorieux d'une myriade d'ennemis redoutables. Toute sa vie, son Han s'était révélé aussi dur que l'acier et aussi résistant que la pierre.

— Tu te crois invincible, monstre ? lança-t-il. (Nathan écarta les bras comme s'il voulait bloquer le passage du titan.) Manque de chance, je suis là pour t'arrêter. Certes, je ne t'ai pas créé, mais c'est moi qui te détruirai !

Content de sa tirade, le vieil homme fut également très fier que sa voix ne tremble pas.

— Nathan ! cria Elsa.

— Laisse-moi me concentrer, je t'en prie !

En une fraction de seconde, l'ancien prophète repensa à sa formation, à sa maîtrise du don et à tout ce qu'il était depuis le début d'une existence longue et tumultueuse.

— J'ai le cœur d'un sorcier, bon sang !

De sa mémoire, il chassa tout souvenir de ses échecs récents. La peur de mal faire lui avait tant coûté… Mais c'était terminé. Il ne craignait plus rien, pas même le tueur géant.

Avec ses battements puissants et réguliers, son cœur lui rappela que la magie était en lui. Les lignes de Han vibraient d'énergie dans son corps, et son cœur de sorcier était assez puissant pour canaliser les flots du pouvoir.

Nathan ouvrit les lèvres, grinça des dents, puis lâcha un grognement de prédateur. Mobilisant toutes ses forces, il conjura une fois encore les spectres de ses récents fiascos – avec parfois des conséquences abominables – puis il ralentit sa course. En face de lui, sentant dans l'air une inquiétante tension, l'Ixax venait de s'immobiliser. Comme s'il voulait défier le monde et le réduire en poussière, il leva les poings.

Nathan déchaîna sa magie, la confiant au cœur puissant et fier qui battait dans sa poitrine. L'organe du dresseur en chef Ivan, un être sombre et cruel…

Au plus profond du vieil homme, une digue céda enfin, libérant toute la puissance de son Han. L'équivalent d'une éruption volcanique, avec une unique cible.

Une déferlante de magie submergea l'Ixax et le contraignit à reculer. Au prix d'un effort surhumain, il parvint à ne pas tomber, puis avança contre ce terrible « courant ».

Mais la deuxième vague frappa, puis la troisième, puis… Face à ce torrent, l'armure du guerrier éclata pour révéler sa peau juste avant de la dissoudre et de s'attaquer à ses muscles, tout aussi vite détruits. Les os modifiés par la magie d'André ne résistèrent pas davantage.

À la fois brisé et fondu, le casque dévoila le visage du guerrier et ses yeux encore brillants de colère mais déjà voilés par la souffrance.

Miséricordieux, le don de Nathan accorda une fin rapide à l'être qui, après tout, n'était qu'une innocente victime d'André.

Haché menu par le pouvoir, l'Ixax ne fut bientôt plus qu'un spectre de cauchemar vite éparpillé par le vent nocturne.

Sa tâche accomplie, Nathan tomba à genoux, sa tunique blanche lui faisant comme une corolle.

— Nathan ! Nathan !

Agenouillée près du vieil homme, Elsa le prit dans ses bras.

Épuisé, l'ancien prophète leva les yeux sur sa compagne. Puis, fidèle à sa légende, il murmura :

— Assez impressionnant, non ?

— Tu l'as détruit ! s'écria Elsa. Nathan, tu viens de sauver Ildakar.

— Une modeste contribution à son salut, très chère… Mais on peut postuler, je crois, que mon don est de retour.

Riant et pleurant à la fois, Elsa s'essuya les yeux.

S'il s'était écouté, Nathan se serait endormi sur-le-champ, et pas réveillé avant une bonne semaine. Mais il ne pouvait pas s'offrir ce luxe.

Pour se relever, il dut s'appuyer sur Elsa.

— La nuit est loin d'être finie, dit-il, et bien des périls menacent encore Ildakar.

Comme pour faire écho à ses paroles, le cœur du vieil homme battit plus fort. Voilà, il était redevenu lui-même, à présent…

À la source même de son Han, dans un océan de lumière, il détecta la présence d'une étrange étincelle noire. Qu'il en ait envie ou non, il devrait s'y faire. Une part d'Ivan vivait désormais en lui.

— Mettons-nous en chemin, très chère ! Auras-tu l'obligeance de me soutenir ?

Mais où aller ? En toute franchise, le vieux *sorcier* n'en avait pas la moindre idée. Alors qu'une foule de curieux venaient contempler les dégâts et les rares lambeaux de chair qui subsistaient de l'Ixax, les deux détenteurs du don s'éloignèrent clopin-clopant.

— Filons à la rencontre de nouveaux défis à relever, dit fièrement Nathan. N'est-ce pas le propre d'un aventurier ?

Chapitre 75

Une nuit qui aurait dû être pleine d'excitation et d'espoir…

Comme une guerrière revêtue d'une armure afin de lutter pour l'avenir d'Ildakar, Thora gagna la tour du Pouvoir afin de se préparer. Mais dès qu'elle eut entendu les premiers rapports sur les troubles, elle devina que la folie s'était emparée de sa chère cité. Une démence plus impénétrable encore que le linceul de l'éternité…

Dans les rues, des animaux sauvages dressés pour tuer dans l'arène traquaient les nobles, les négociants et même la populace. Libérés de leurs cellules, les gladiateurs combattaient aux côtés des émeutiers, massacrant des dizaines de gardes.

Tant de sang versé pour rien, alors qu'il aurait pu servir une juste cause.

Cette révolte visait à saper les fondements de la gloire d'Ildakar ! Pour ça, Masque-Miroir et sa vermine ne méritaient plus de vivre dans la cité. Furieuse, Thora envisageait de les pétrifier tous. Qu'ils sentent lentement – très lentement – leur chair se durcir et leur sang se solidifier… Oui, qu'ils « savourent » chaque seconde de leur supplice…

Hélas, cette solution n'était pas envisageable. Si le linceul devenait permanent, il n'y aurait plus moyen de se procurer de nouveaux esclaves. Il restait la reproduction, certes, mais c'était un processus très lent. Bref, Thora avait besoin de ces chiens, et ça la rendait folle de rage. Cela dit, elle devrait quand même éliminer les meneurs, puis briser la volonté de leurs partisans, afin qu'ils ne se dressent plus jamais contre elle.

Toujours pas habitué à diriger la garde à la place d'Avery, le haut capitaine Stuart déboula dans la salle vide. Lustré de sueur et rouge comme une pivoine, il semblait très agité.

— Sovrena, je n'ai pas de nouvelles très précises… Les combats font toujours rage, et mes hommes relèvent le défi. J'aurai plus d'informations quand nous aurons maté ces émeutiers. Comme pour éteindre un incendie, il faut du temps…

Stuart regarda nerveusement par une des grandes fenêtres. Les lumières de la ville semblaient plus nombreuses et plus orange que d'habitude. Parler d'incendie n'était pas seulement une métaphore.

— Mais nous n'en avons pas, capitaine ! L'œuvre de sang est prévue pour minuit. Trois cents esclaves attendent de subir leur destin, et notre cité adorée est elle aussi impatiente.

Du revers de la main, Stuart essuya la sueur qui coulait sur sa joue gauche.

— Sovrena, nous faisons de notre mieux, mais c'est plus difficile que prévu.

— À cause des bêtes de combat et des gladiateurs ? Voyons, vous devez pouvoir les contenir dans le périmètre de l'arène…

Thora se leva. Sa robe bleue ondulant, le col de fourrure se redressa un peu, lui faisant comme une corolle de plumes.

— Partout en ville, continua Stuart, des esclaves attaquent leurs maîtres et fichent le feu… Ce sont des sauvages ! Certains nobles détenteurs du don essaient de résister, mais ils sont submergés par le nombre.

— Comment est-ce possible ? En guise de partisans, Masque-Miroir n'a qu'une poignée d'illuminés.

Stuart baissa la tête, sans doute pour ne plus croiser le regard vert de sa sovrena.

— Une poignée, c'est trop optimiste… Ils sont bien plus nombreux que ça. La subversion s'est répandue dans tous les quartiers inférieurs. Beaucoup d'esclaves ont péri, mais certains ont réussi à abattre leurs maîtres. Pour l'instant, nous n'avons pas le compte des victimes.

Thora dut enfin regarder la vérité en face.

— Avec leurs discours fumeux, Masque-Miroir et cette garce de Nicci se seraient donc gagné des centaines de partisans ?

— Des centaines ? Sovrena, ils sont des milliers, décidés à prendre le pouvoir…

Touchée au cœur, Thora se détourna pour que le capitaine, s'il levait enfin les yeux, ne la voie pas devenir blanche comme un linge.

— Je refuse de croire à tout ça !

— Ça n'en reste pas moins vrai… Dans les tunnels, les combats ont été rudes. Beaucoup de Mora-Zith sont mortes.

— Impossible ! Ces femmes sont…

— Mortes, vous dis-je ! Cinq d'entre elles, au moins… On dirait qu'elles traitaient trop bien leurs prisonniers… Mais il y a pire que ça, sovrena.

— Pire ? Ne m'aurais-tu pas encore annoncé toutes les mauvaises nouvelles ?

Stuart leva les yeux, les baissa encore, se voûta…

— J'ai peur que non… Les troubles sont partout, même dans les *dacha* où officient les yaxen de soie. Votre fils… Eh bien, une de ces garces…

— Qu'est-il arrivé à Amos ? Cesse de tourner autour du pot !

— Il a été tué, sovrena. Une des filles lui a ouvert la gorge…

Thora crut que ses jambes allaient se dérober.

— Je crois qu'il l'avait maltraitée, sovrena…

— Et alors ? Ce sont des jouets décérébrés ! Amos… Amos…

Thora se sentait en réalité plus surprise que chagrinée. Depuis toujours, son fils était un oisif arrogant et indiscipliné, et elle ne lui avait jamais vu un grand avenir. Mais il était quand même le fruit de ses entrailles…

— Je veux qu'on exécute les yaxen de soie. Jusqu'à la dernière !

— Ce sera fait, sovrena. Mais d'abord, nous devons vaincre les émeutiers, éteindre les incendies et reprendre la situation en main.

— Assez parlé de ça ! explosa Thora.

Un peu plus tôt, elle avait envoyé une convocation aux conseillers pour qu'ils viennent la rejoindre dans la tour. À présent, elle avait plus que jamais besoin d'eux.

— Voilà une bonne demi-heure que j'attends André, Quentin, Damon et Elsa. Et où est le sorcier en chef ? Ils doivent tous venir. Comme jadis, pour vaincre, les sorciers d'Ildakar auront l'obligation de s'unir. Mais cette fois, l'ennemi est en nos murs…

Comme s'ils avaient entendu leurs noms, Quentin et Damon se montrèrent enfin.

— Nous voilà, sovrena… Il y a eu un malheur…

— André est mort ! lança Quentin quand il vit que Damon n'arriverait pas à le dire.

— Mort ? Comment a-t-il péri ? Qu'a-t-il encore fait, ce crétin ?

— Quelqu'un a réveillé un des Ixax, dit Quentin, l'air sinistre.

— Mais ces créatures n'ont jamais été censées se…

— Quelqu'un a passé outre les règles ! coupa Damon. Le titan a tué André et ravagé sa maison avant de partir en chasse. Elsa était sur les lieux avec le sorcier Nathan. Ils s'en sont tirés par miracle.

Thora en eut le vertige. Un guerrier ixax était quasiment invincible, même face à des milliers d'ennemis…

— C'est… impossible.

— Et pourtant vrai, sovrena, fit Quentin.

Thora se demanda quels ordres donner. Contre un géant tueur, nul ne pouvait rien. André était le père de ces abominations. L'Ixax ayant commis un parricide, elle ne savait plus vers qui se tourner.

— Où est Maxime ? Nous devons nous unir. C'est une menace terrible…

— Plus maintenant, sovrena, intervint Damon. Si incroyable que ça semble, le sorcier Nathan a détruit le géant. Sans l'aide de quiconque.

Thora se contenta d'écarquiller les yeux. Combien de nouvelles aberrantes allait-elle encore apprendre ? Amos assassiné… Des esclaves révoltés… Un Ixax en liberté… Et maintenant, ce Nathan Rahl capable – seul ! – d'invoquer assez de magie pour détruire un des titans.

— Mais il est impuissant, ce vieux fou !

— Faux ! Son don est revenu, et il a tué l'Ixax. Elsa et lui sont indemnes.

Thora ignora si elle devait être soulagée ou dégoûtée.

— Nous devons agir ! Il faut accomplir le rituel. Les esclaves sont prêts. Filons sur la pyramide et activons le linceul avant qu'il soit trop tard.

Toujours hésitant, le capitaine jeta un nouveau coup d'œil dehors.

Alors que Damon sautait d'un pied sur l'autre, Quentin osa poser la question brûlante :

— En l'état, le *duma* n'est-il pas trop affaibli pour mener à bien une telle œuvre de sang ? Ivan et André morts, Renn en vadrouille… Nous ne sommes pas assez nombreux.

— Eh bien, il faudra faire avec ! J'officierai seule, s'il le faut… Capitaine, va chercher Elsa puis ramène-moi mon mari. Rendez-vous à la pyramide, le plus vite possible. Si nous ne tuons pas assez d'esclaves ce soir, notre propre sang risque d'être souillé !

» J'espère que ça te motive, Stuart ! Exécution ! Sortez tous !

Alors que le capitaine et les sorciers détalaient, Thora lança dans leur dos :

— Stuart, traîne Maxime jusqu'ici, s'il le faut !

Quand le silence fut enfin revenu dans la salle, Thora tendit l'oreille et capta le lointain vacarme des émeutes. Campée devant la fenêtre, elle vit les incendies qui se propageaient de maison en maison, gagnant la basse ville et même le secteur des abattoirs.

Des brutes sans cervelle !

Comment ces idiots pouvaient-ils incendier leurs propres maisons ? À croire que la liberté, à leurs yeux, comptait plus que les biens matériels. Des minables…

Thora serra les poings pour mieux focaliser sa magie. Elle allait devoir…

Entendant un bruit, elle se retourna et vit une silhouette sortir d'un couloir latéral, non loin de la statue de Lani.

— M'envoyer tes molosses était une perte de temps, très chère…

Maxime, enfin !

— Comme tu le vois, je suis déjà là.

Le mari de Thora avança. Au lieu de son éternel pantalon noir et d'une chemise de soie, il portait une tunique grise.

— Où étais-tu ? Ildakar a besoin de toi. Et moi aussi !

Quand il sortit enfin des ombres, Thora vit que le visage de son époux était constellé de coupures hâtivement guéries avec le don.

— Qu'as-tu encore fichu ? Tu t'es mêlé aux combats ? Et pourquoi cet accoutrement ?

Soudain, Thora vit l'objet que Maxime tenait dans une main. Un

miroir en forme de masque – avec des fissures correspondant parfaitement à ses plaies.

— J'ai été occupé, ma chère… Tu entends le résultat de mes efforts ? Grâce à Nicci, les émeutes dépassent très largement mes espérances. C'est encore plus amusant que je le croyais.

— Toi ? lâcha Thora, sonnée. Tu es Masque-Miroir ? Impossible !

— C'est mon autre identité, oui…

Maxime ne put s'empêcher de sourire – la bravade, toujours –, ce qui lui arracha une grimace de douleur.

— Depuis trop de siècles, tu règnes seule sur cette ville. En principe, nous aurions dû nous partager le pouvoir comme des égaux – des partenaires ! – mais tu m'as vite dominé. Jeune, je ne me souciais pas du long terme, et quand j'ai corrigé mon erreur, il était trop tard.

Malgré les plaies, Maxime sourit de nouveau.

— Alors, j'ai trouvé à Ildakar une autre formidable source de pouvoir. Une armée inattendue prête à accomplir toutes mes volontés en échange de jolies promesses sur des fadaises comme la liberté et l'égalité.

Il brandit son masque tout fissuré.

— Que c'était excitant ! Là, j'ai compris pourquoi tu aimes tant le pouvoir. Sais-tu que je ne m'attendais pas à y prendre tant de plaisir ? Comme le jour où j'ai ordonné l'assassinat de ton foutu Avery, ce bellâtre !

Thora s'empourpra et ses yeux lancèrent des étincelles. Mais les mots qu'elle aurait voulu cracher restèrent coincés dans sa gorge.

— Il fallait marquer le coup en tuant un nouveau garde, et la mort de ton pantin a eu un tel impact… Ma chère, tu aurais dû voir ta tête !

N'y tenant plus, Thora bondit pour arracher les yeux de son mari. D'un simple mur d'air, il la repoussa.

— C'est ce que tu as fait à Nicci, tu t'en souviens ? Une belle démonstration de force. Tu m'as impressionné, je l'avoue. Au fait, tu seras sûrement ravie de savoir que c'est moi qui ai guéri la magicienne. Mes partisans l'avaient trouvée, et ils l'ont couvée pendant sa convalescence. Dans ce qui arrive ce soir, elle a joué un grand rôle…

Thora faillit s'étouffer de colère. Très content de lui, Maxime s'en aperçut à peine.

— Demain, chère épouse, tout sera à moi, ou il ne restera plus que des ruines d'Ildakar. Les deux options me conviennent. Si la ville est détruite… Eh bien, voilà un moment que j'ai envie d'explorer le grand monde…

Folle de fureur, Thora réussit à avancer vers son mari.

— Tu es responsable de tout ! Depuis le début, c'est toi qui tentes de détruire ma ville !

— C’est ça, oui… Surprenant et hautement divertissant, non ?

D’instinct, Thora lança une boule de feu qui vola en rugissant vers sa cible. Sans effort, Maxime la fit exploser en vol avec en prime un sort de vacarme qui manqua faire exploser le crâne de sa femme.

Enchaînant les attaques, il bombarda les dalles bleues de pouvoir, les forçant à se craqueler comme une coquille d’œuf. Quand la fissure arriva devant ses pieds, Thora faillit perdre l’équilibre, mais elle se reprit et sauta sur les marches de l’estrade épargnées par le phénomène. De là, elle cribla son mari d’éclairs blancs. Nonchalant, il les dévia vers la statue de Lani, où ils ricochèrent avant de sortir par une fenêtre.

— Je te détruirai ! cria la sovrena.

Concentré au maximum, à présent, Maxime lança son sort favori.

Terrorisée, Thora sentit ses doigts se raidir. Quand elle essaya de plier les bras, ils refusèrent de bouger. Baissant les yeux, elle vit que ses mains et ses poignets prenaient une couleur grisâtre.

— Sois maudit ! cria-t-elle à Maxime.

Focalisée sur elle-même, Thora mobilisa toute sa magie pour repousser le sort de pétrification. Peu de sorciers en auraient été capables, mais elle n’était pas la sovrena pour rien.

Maxime – non, Masque-Miroir – saisit l’occasion au vol pour filer.

— Ildakar tombera, Thora ! cria-t-il sans se retourner. Une bonne chose, parce que j’en avais assez de cette ville. À présent, désolé, mais je dois partir.

Jetant son masque fissuré sur le sol, Maxime l’écrabouilla à grands coups de pied. Alors que des centaines de petits éclats de verre jaillissaient dans l’air, il lança un sort qui les transforma en un étrange nuage de brume opaque.

Libérée du sortilège de pétrification, Thora dut attendre que le brouillard magique se dissipe. Quand ce fut fait, elle vit que son mari s’était éclipsé.

Seule dans la tour du Pouvoir, la sovrena hurla de rage.

Chapitre 76

Allumés par des esclaves révoltés mais sans lien particulier avec Masque-Miroir, des feux brûlaient dans toutes les rues. Plus avides de fuir leurs tortionnaires que de dévorer les gens, des bêtes de combat rôdaient dans les venelles obscures. Une moitié de ses habitants plongés dans une transe guerrière au nom de la liberté et les autres se terrant chez eux, Ildakar n'était plus qu'une immense poudrière.

Alors qu'ils couraient ensemble, Nicci jeta un coup d'œil à Bannon. Le torse et les bras nus du jeune escrimeur étaient couverts de sang et ses cheveux roux, empoissés de sueur, lui collaient au front. Solide dans la main droite, il semblait ne pas avoir conscience du cataclysme, tout autour de lui. Touché au cœur par la mort de Ian, il se repliait sur lui-même.

— Il y a toujours un prix, Bannon, dit la magicienne, et certains semblent condamnés à payer plus cher que les autres.

— J'espère qu'Adessa pourrira au fond de cette fosse ! Magicienne, nous avons une guerre à finir, même si le cœur n'y est plus…

Mal à l'aise parmi tant d'humains, Mrra suivait Nicci comme son ombre.

Arrivant en vue de la demeure dévastée d'André et du clocher écroulé, le trio tomba sur Nathan. Couvert de poussière, le grand sorcier eut l'air vaguement embarrassé.

Le secteur n'était plus qu'un champ de ruines. Une grosse cloche en bronze, fissurée, gisait au milieu d'une mer de gravats.

Revoir Nathan déclencha chez Nicci une tempête émotionnelle qui la prit de court. Dès qu'il reconnut son mentor, Bannon, lui, explosa de joie :

— Nathan ! Douce Mère la Mer, que fais-tu donc ici ?

Le vieux sorcier prit un air modeste.

— J'ai sauvé la ville, fiston… Ça ne se voit pas ? Mais que signifie cet accoutrement ? Toi, avec un simple pagne autour de la taille ?

— C'est tout ce qu'on a le droit de porter dans les tunnels de l'arène.

Bannon avança et enlaça son vieil ami. Lui rendant son étreinte, Nathan lui tapota le dos.

— Je suis si content de te revoir, fiston… Et toi, Nicci ? Pour une morte, tu sembles en pleine forme – et toujours aussi jolie. Quelle

agréable surprise ! Tu n'as pas une égratignure, on dirait…

— Ce soir, je n'ai laissé personne m'égratigner, confirma la magicienne.

À ses pieds, Mrra agita la queue.

— Ça ne m'étonne pas de toi… Au fait, mon don est revenu.

Nicci regarda le désastre, autour d'elle.

— Je vois, oui…

En tirant sur sa robe froissée, Elsa vint se camper près de Nathan. Croyant arranger les choses, elle s'essuya le visage d'un revers de la main, mais se barbouilla de poussière et de crasse.

— Sans Nathan, nous serions morts. L'Ixax nous aurait massacrés, mais il a recouvré son don et réduit le monstre en bouillie.

— Il est doué pour ça, dit Bannon, même quand il n'a pas son pouvoir…

— Cela dit, je suis ravi d'avoir mon don, parce que mon épée brille par son absence.

— Elle doit être à la villa, dit Bannon. Si on allait la chercher ?

— Nous n'avons pas le temps, répondit Nicci, et elle ne servirait pas à grand-chose… Nous devons aller libérer les esclaves, près de la pyramide, avant que la sovrena lance son œuvre de sang.

— Magicienne, je-je…, balbutia Elsa. (Au prix d'un gros effort, elle se ressaisit.) Je suis d'accord avec toi. Tout ce sang et ces morts – je n'ai jamais voulu ça ! Un tel sacrifice était peut-être justifié il y a quinze siècles, quand l'armée d'Utros nous menaçait. Aujourd'hui, la sovrena veut simplement nous piéger hors du temps. Si elle réussit, elle aura l'éternité pour nous plier tous à sa volonté et créer ce qu'elle prend pour une société parfaite.

Nathan posa une main sur l'épaule de sa compagne.

— Je suis très fier de toi, ma chère. Mon don de retour, je deviens un des plus puissants sorciers d'Ildakar. Si tu te ranges dans mon camp, avec Nicci et Bannon, comment pourrions-nous perdre ?

Nicci tint à modérer l'enthousiasme du vieil homme :

— Il y a toujours moyen de perdre, sorcier… Essayons de ne pas en trouver un !

La révolte se répandait et Nicci ignorait où était parti Masque-Miroir. Tant pis, elle n'avait plus vraiment besoin du chef charismatique mais trop nonchalant de la rébellion. Désormais, elle avait pris la main, et ce serait elle qui guiderait les insurgés jusqu'à la victoire. Cette affaire n'avait rien d'un jeu, contrairement à ce que semblait croire Masque-Miroir.

— Venez, nous n'avons pas beaucoup de temps ! (La magicienne fit apparaître une boule de feu au-dessus de sa main droite – un signe de ralliement pour ses partisans.) Rebelles, avec moi !

— Pour Nicci ! cria Nathan. Il faut libérer les esclaves.

Trop pris par les combats et leur propre colère, beaucoup de rebelles manquaient d'une vision globale des événements. Contre les gardes, ils se battaient pour leur vie, et ça faisait la différence. Malgré leur formation supérieure et la qualité de leurs équipements, les soldats ne faisaient pas le poids face à une déferlante de frustration et de haine. Certains jetèrent même leur casque aux orties pour rejoindre les rangs de la subversion.

Avec un cri à s'en casser les cordes vocales, Bannon agita son épée au-dessus de sa tête. Aussitôt, il fut rejoint par des combattants torse nu, comme lui. Des gladiateurs, souples comme des félins et vifs comme l'éclair.

Rugissant d'abondance, Mrra ouvrit le chemin à ses compagnons humains.

En tête du groupe, Nicci harangua ses troupes :

— Il faut empêcher l'œuvre de sang, sinon, nous serons piégés ici à jamais.

Les insurgés passèrent devant des vergers, des jardins suspendus, des bosquets d'oliviers et des plants de vigne.

Par-dessus son épaule, Nicci étudia le mélange de rebelles et de gladiateurs qui la suivaient. Ces hommes et ces femmes la regardaient avec espoir, comme s'ils avaient foi en elle.

Par le passé, à Altur'Rang, des braves gens qui leur ressemblaient beaucoup s'étaient dressés contre l'Ordre Impérial. Victor, Ishaq et tant d'autres, ralliés à son plan presque désespéré…

Ce soir, les rebelles qui la soutenaient, comme ces héros de jadis, étaient là parce qu'ils avaient choisi de se battre. S'ils étaient prêts à verser leur sang, voire à mourir, ce n'était pas sur ordre d'un chef, mais parce qu'ils en avaient décidé ainsi.

Dans les rues, en contrebas, Nicci vit d'innombrables silhouettes se découper à la lueur des incendies. Même si les soldats de pierre d'Utros occupaient toujours la plaine, les véritables ennemis d'Ildakar, aujourd'hui, étaient entre ses murs – bientôt sous la protection éternelle du linceul…

La sovrena Thora…

À elle seule, cette femme avait fait plus de mal que n'importe quelle horde d'envahisseurs.

Nicci et sa multitude atteignirent enfin la haute ville, où beaucoup de nobles détenteurs du don étaient déjà réunis. Certains pour assister au rituel et d'autres pour fuir le massacre en cours dans la basse ville… Au sommet de l'élévation, la tour du Pouvoir dominait la ville et la pyramide était illuminée comme pour un jour de fête.

À la vue de ces feux festifs, les rebelles chargèrent en criant vengeance. Pour leur donner du cœur au ventre, Mrra rugit férocement.

Accompagnés par Elsa, Nicci, Nathan et Bannon suivirent le mouvement. À l'évidence, les insurgés s'étaient attendus à trouver Masque-Miroir sur les lieux de l'affrontement final. Hélas, il n'était nulle part en vue.

Aucune importance ! Nicci était là pour les guider.

— Libérez les esclaves condamnés ! Sans aucun doute, ils se rallieront à nous !

Terrorisés, les nobles détenteurs du don se serraient les uns contre les autres, plus ou moins prêts à se défendre. Utilisant leur magie, certains lançaient même sur les émeutiers quelques éclairs ou des poings d'air.

Même si sept rebelles tombèrent sous ces assauts, Nicci ne ralentit pas. Invoquant un tourbillon d'air, elle le projeta sur une dizaine de nobles, qui basculèrent en arrière comme des quilles. Les autres continuèrent pourtant à bombarder la foule.

Nathan tapota l'épaule de la magicienne et eut un sourire de grand enfant.

— Laisse-moi faire, magicienne ! Lancer des sorts est un tel plaisir !

Le vieux sorcier tendit les mains, paumes pressées l'une contre l'autre, puis écarta vivement les bras. Devant lui, la foule de nobles se fendit en deux, laissant obligeamment un couloir aux rebelles.

Mrra passa la première, suivie par Nicci, Bannon et Elsa.

Au pied de la pyramide en escalier, la magicienne vit que des centaines d'esclaves nus étaient parqués dans des enclos, sur les plates-formes intermédiaires. Retenus par des barrières peu solides, ces pauvres gens auraient pu s'enfuir, mais la drogue les en empêchait.

Nicci gravit les marches jusqu'au premier enclos. Serrés les uns contre les autres, le regard vide, les esclaves tremblaient de tous leurs membres étiques. En plus de tout, comprit la magicienne, ils crevaient de faim ! Après avoir sélectionné des agneaux sacrificiels, la société parfaite d'Ildakar n'aurait sûrement pas gaspillé des ressources pour les nourrir. L'essentiel, c'était qu'ils tiennent encore debout pour le grand jour.

Dans le lot, Nicci reconnut Melba, la vieille femme qui volait du pain frais pour l'apporter aux rebelles. Si elle ne s'était plus montrée depuis des jours, c'était parce qu'on l'avait raflée en vue du sacrifice.

Une boule de rage se forma dans la gorge de la magicienne.

— Pourquoi ne s'enfuient-ils pas ? demanda Bannon en menaçant un noble avec son épée. Ce serait un jeu d'enfant ! Il leur suffirait de se battre… Dégage le chemin, toi !

Mort de peur, le noble ne se le fit pas dire deux fois.

— C'est le parfum des fleurs rouges…, expliqua Elsa. Cette drogue les rend dociles comme des yaxen à l'abattoir.

Nicci vit que des conduits de récupération du sang revêtus d'argent

étaient en place à tous les niveaux, prêts à alimenter la forme de sortilège gravée dans le sol, sur la dernière plate-forme. Tous les esclaves allaient être égorgés en même temps, leur sang recueilli dans des vasques puis propulsé vers le haut par la magie.

Si on les arrachait à leur stupeur, songea Nicci, tous ces esclaves, fous de rage, feraient des combattants impitoyables, comme les pauvres animaux de l'arène.

Près de la magicienne, Mrra racla nerveusement le sol.

— Avec le don, dit Elsa, nous pouvons leur rendre leur lucidité. Une simple vague d'énergie les revitalisera.

— Oui, nous allons neutraliser les effets soporifiques de ces fleurs, confirma Nathan.

Il tendit les mains, regarda ses doigts puis ferma les yeux. Elsa imita ses mouvements, ajoutant son Han au sien.

Nicci continua à gravir les marches en direction de la plate-forme. Près de la machine infernale, elle reconnut Quentin et Damon, qui flanquaient Thora, ses yeux froids baissés sur la populace. En revanche, le sorcier en chef n'était pas en vue.

Nicci sut sur quel ennemi elle allait devoir se concentrer.

Dans les enclos, les trois cents esclaves clignèrent des yeux, levèrent les mains et se regardèrent, d'abord désorientés puis de plus en plus furieux.

Bannon courut ouvrir la barrière du premier enclos.

— Nous vous avons libérés ! Maintenant, luttez à nos côtés. Une bonne fois pour toutes, il faut en finir avec l'oppression !

Les miraculés n'eurent pas besoin qu'on leur en dise plus. Des vivats montèrent de leurs gorges, et certains crièrent des mots que le jeune escrimeur ne comprit pas. Capturés partout où passaient les Norukai, une majorité de ces gens venaient des quatre coins de l'Ancien Monde. Les autres, comme Melba, avaient été raflés chez leurs maîtres.

Pressés de sortir, ils renversèrent les barrières des enclos. Malgré son âge, la « boulangère » donna de la voix comme les autres.

— Douce Mère la Mer, s'extasia Bannon, ils m'ont écouté !

— Conduis-les loin de la pyramide, fiston ! lança Nathan. D'ici peu, ça va chauffer, dans le coin.

Inquiète pour la sécurité de sa sœur d'élection, Nicci la chargea d'escorter les esclaves. La panthère le prit mal, mais la magicienne ne voulait pas qu'elle l'accompagne au sommet de la pyramide.

Non sans grogner, Mrra alla rejoindre Bannon et les esclaves libérés.

Elsa et Nathan sur les talons, Nicci fut la première à prendre pied sur la plate-forme. Le regard noir, Thora était déjà en position pour

l'affronter. Mal à l'aise, Damon et Quentin reculèrent à l'ombre de l'étrange machine lestée de prismes rotatifs et d'un miroir d'où devait en principe jaillir le linceul de l'éternité désormais permanent.

Soutenant le regard de Thora, Nicci avança de quelques pas.

— Nous allons interrompre ton rituel, comme nous aurions dû le faire la fois précédente. Ensuite, nous déchirerons ton linceul.

Thora serra les poings et son chignon vibra sur sa tête tandis qu'elle touchait son Han.

— Tu oublies un détail : moi ! Je t'ai vaincue une fois, et je recommencerai.

Nicci invoqua sa propre magie.

— Ai-je l'air vaincue ? Ce que je voulais, c'était un duel contre toi. Rien que nous deux. Au fait, où est ton mari ?

— C'est un lâche et un traître !

Elsa s'adressa à ses collègues du conseil :

— Damon, Quentin, vous ne pouvez pas la soutenir, cette fois. Vous voulez vraiment être enfermés ici à jamais ? Pour nous cacher du reste du monde, avons-nous le droit de verser tant de sang ? C'est absurde !

Nicci invoqua des éclairs. Recourant aux deux types de magie, Additive et Soustractive, elle utilisa les sombres techniques apprises à l'époque où elle servait le Gardien – en y ajoutant le pouvoir volé aux sorciers qu'elle avait tués.

Du dôme à peine visible, au-dessus de leurs têtes, des éclairs noirs jaillirent, frappèrent le sommet de la pyramide puis se divisèrent en une multitude de dards dévastateurs. À l'intérieur de ces flèches sombres, la Magie Additive générait des traits de feu plus traditionnels.

Une deuxième salve éventra la forme de sort si soigneusement gravée sur le sol.

Avec un cri d'horreur, Thora déchaîna son propre feu – une vague d'énergie brûlante que Nicci dévia au dernier moment.

Dans le ciel, une tempête d'énergie statique se déchaîna, révélant les contours du dôme d'habitude invisible.

— Tu ne peux pas être la seule à t'amuser, magicienne ! s'écria Nathan.

Levant les poings, il puisa dans son don recouvré pour faire apparaître des boules de Feu de Sorcier qui fondirent sur la machine et firent exploser les prismes avant d'embraser le cadre et tout le reste.

Côte à côte, Damon et Quentin érigèrent un bouclier qui dévia une partie de l'attaque et envoya quelques éclairs ricocher en direction de Thora. Un accident, peut-être, mais Nicci n'en aurait pas mis sa main au feu…

Au dernier moment, la sovrena para l'offensive avec une muraille d'air. Des étincelles jaillirent en gerbes géantes qui incitèrent les esclaves, en bas, à accélérer le mouvement.

— Qu'ils s'éloignent d'ici ! cria Nicci. Bannon, fais-les partir !

En des temps révolus, la Maîtresse de la Mort avait envoyé des milliers de soldats à leur fin au nom d'une cause qu'elle jugeait juste. Avec tant de sang sur les mains, on ne faisait plus dans le sentimentalisme, mais ces gens, en bas, étaient innocents. Choisis pour être sacrifiés, ils avaient été sauvés de justesse. Une victoire qui ne vaudrait plus rien s'ils devenaient les victimes collatérales de son affrontement avec Thora.

Bannon entendit l'ordre et poussa les esclaves dans la direction où fuyaient déjà des nobles paniqués par la tournure des événements.

Pour ce combat, Nicci devait avoir les mains libres. Car elle aurait besoin de toutes ses forces.

Regardant d'abord Elsa, Damon et Quentin dévisagèrent ensuite Nicci et virent la détermination qui faisait briller son regard.

— Sovrena, cette fois, nous ne sommes pas dans le coup ! cria Quentin.

Sans attendre de réponse, il dévala les marches, Damon sur les talons.

Invoquant la foudre, Nicci fit pleuvoir du ciel un nouvel éclair « mixte » qui percuta le sommet de la pyramide, finit de détruire la forme de sort et fissura l'entière plate-forme.

Entourée par un enfer de flammes et d'éclats de pierre, Thora se protégea en invoquant un cocon de fumée et de lumière. Puis elle sauta de la plate-forme et disparut derrière un rideau de feu et de poussière.

Très fier d'elle, Nathan posa une main sur l'épaule de Nicci.

— Magicienne, à nous deux, nous sommes assez puissants pour raser ce maudit édifice !

— Une idée de génie, sorcier !

Les deux compagnons redescendirent, s'éloignèrent un peu et unirent leurs forces pour un ultime assaut.

Déchaîné, Nathan bombarda la pyramide de Feu de Sorcier et Nicci lui offrit un soutien logistique des plus utiles.

— Regardez ! cria Elsa, en reculant elle aussi. Le linceul, il se dissipe !

Au firmament, les étoiles semblaient briller deux fois plus fort. La foule, loin derrière Nicci et ses compagnons, lança des vivats, cria d'horreur ou se lamenta.

— Le linceul ! Le linceul disparaît !

Des centaines de gorges reprirent ce cri.

— Exactement ce que je voulais, jubila Nicci.

— Oui, nous avons réussi, souffla Nathan.

Avec l'aide d'Elsa, la magicienne et le vieux sorcier s'acharnèrent sur la pyramide. De longues minutes durant, la foule, tétanisée, assista à un spectacle de pyrotechnie d'un genre nouveau. Au terme de cette démonstration, l'imposante pyramide d'Ildakar fut réduite à un tas de gravats fumants.

— C'est bien, mais nous n'en avons pas encore terminé, je suppose ? fit Nathan, les yeux de nouveau pétillants de vie.

— Non, loin de là, répondit Nicci.

Se détournant du champ de ruines, elle contempla sombrement la tour du Pouvoir.

Chapitre 77

Quand il s'avéra que Trevor, l'éternel optimiste, avait eu raison la veille, Renn ne put pas cacher sa stupéfaction. À dire vrai, le capitaine parut tout aussi étonné de constater qu'ils touchaient enfin au port.

Fatigués, les pieds en sang et l'estomac dans les talons, les survivants du petit groupe – diminué de trois autres membres ces derniers jours – s'étaient enfoncés dans un étroit canyon des heures durant avant de se retrouver devant un cul-de-sac. Ignorant les lamentations de ses hommes, Trevor avait approché de la muraille rocheuse puis s'était assis à même le sol.

— Au moins, il y a de l'ombre… Reposons-nous avant de rebrousser chemin…

C'était ainsi, exactement, que le capitaine avait découvert un étroit passage qui menait à une autre enfilade de canyons. Dans le premier, au fond duquel s'étendait une vallée, une ville entière se nichait au cœur d'une grotte, à même la falaise.

— C'est Surplomb du Monde, affirma Trevor. Il ne peut pas s'agir d'autre chose…

Renn avait dû reconnaître que ça se tenait.

À présent, le moral regonflé, il lui apparut qu'il n'était pas tellement présentable pour une rencontre de cette importance. Après avoir tiré sur sa tunique froissée et tachée – sans grand résultat –, il regarda la vérité en face et se résigna à utiliser la magie pour rendre un peu de son lustre au vêtement défraîchi.

— Quand nous revendiquerons la propriété de Surplomb du Monde au nom d'Ildakar, expliqua-t-il, il ne faudra pas ressembler à des vagabonds.

D'un geste, il rectifia la tenue du capitaine et de ses hommes, redonna du brillant à leur plastron et leur fit un brin de toilette.

— Voilà, dit-il, satisfait. Vous avez l'air frais comme des gardons et intimidants comme des ours…

— Pourquoi n'avez-vous pas fait ça plus tôt ? se plaignit un des gardes. Nous étions des loques humaines…

— Plus tôt, ce n'était pas nécessaire… Bon, s'il s'agit bien de Surplomb du Monde, vous connaissez les ordres.

Une fois dans le canyon, l'expédition ne tarda pas à se faire remarquer. Quand des indigènes vinrent saluer les visiteurs, Renn prit les choses en main. Resplendissant dans sa riche tunique, il se plaça

devant Trevor, histoire que les rapports hiérarchiques soient clairs pour tout le monde.

— Je suis le sorcier Renn, et ces hommes m'escortent. Pour trouver Surplomb du Monde, nous avons fait un long et périlleux voyage. Je dois parler à vos dirigeants, c'est très urgent.

— Nous allons vous guider, répondit un des fermiers. Depuis que les archives sont rouvertes, nous nous attendons à beaucoup de visites.

Après les épreuves traversées, Renn fut outragé que leur arrivée passe pour un événement banal.

— Mais pas à un visiteur comme moi ! se rengorgea-t-il.

Levant les yeux vers la grande grotte, il hocha la tête et se tourna vers Trevor :

— C'est loin de valoir Ildakar, mais ces gens semblent civilisés, et il devrait y avoir de quoi se nourrir et se désaltérer. C'est déjà ça…

Les gardes hochèrent tous la tête.

— Conduisez-nous là-haut ! ordonna Renn.

Les fermiers guidèrent les visiteurs jusqu'au pied d'une étroite piste, mais aucun ne fit mine de les précéder ou de les suivre.

— La voie est libre… À l'entrée de la plus grande tour, des érudits vous prendront en charge.

Trevor remercia leurs guides. Soulevant l'ourlet de sa tunique pour ne pas s'emmêler les pinceaux, Renn s'engagea sur le chemin, les yeux rivés devant lui, comme s'il se fichait de progresser au bord d'un gouffre. Après une longue ascension, il entra d'un pas digne dans la grande grotte.

Épuisés mais contents, Trevor et ses hommes s'extasièrent devant les hautes tours, les belles façades de pierre, les superbes fenêtres à vitraux et la magnifique arche d'entrée.

Rassemblant son courage, Renn avança vers les portes ouvertes de la tour. Drapé dans sa dignité comme dans un manteau, il se souvint qu'il était un membre hautement respecté du *duma* d'Ildakar. Sur ses talons, Trevor et les soldats survivants n'osaient pas dire un mot.

Dans le hall éclairé par des lampes magiques, Renn remarqua une multitude d'hommes et de femmes qui allaient et venaient, presque tous plongeant le nez dans un ouvrage. Des érudits sans doute…

Bientôt, quelques-uns remarquèrent les visiteurs.

Bombant le torse, Renn fit apparaître une belle flamme au-dessus de sa paume puis se présenta à haute et intelligible voix :

— Je suis le sorcier Renn, membre du conseil régnant d'Ildakar. Escorté par de vaillants soldats, je suis ici pour réclamer ce qui est dû à ma cité !

— Et qu'est-ce qui lui est dû, selon vous ? demanda une femme d'âge mûr à l'allure distinguée. Au fait, je suis Verna, Dame Abbesse des Sœurs de la Lumière.

Un militaire accompagnait la femme. Sur son plastron, Renn vit un « R » stylisé qui ne lui dit rien du tout. Sûrement l'initiale d'un tyran pompeux, comme ce fichu empereur Kurgan.

Soupçonneux, le militaire regardait Renn et son groupe d'un œil noir.

Renn ne se laissa pas démonter.

— Nous demandons que toutes les connaissances contenues dans vos archives soient restituées à sa légitime propriétaire, à savoir la grande cité d'Ildakar.

La Dame Abbesse sembla plus perplexe que terrifiée. Tandis qu'elle plaquait les poings sur ses hanches, le soldat, soudain écarlate, appela ses hommes à la rescousse.

— Sorcier Renn, dit la femme, j'ai peur que nous ayons un problème…

Chapitre 78

Soutenue autant par la colère que par l'adrénaline, Thora fila se réfugier dans la tour du Pouvoir, son ultime bastion. L'œuvre de sang sabotée, le précieux linceul qui protégeait Ildakar n'était plus qu'un souvenir.

Le cœur aussi dévasté que la naguère superbe pyramide, Thora pleurait la fin de sa société parfaite. Son pouvoir lui coulait entre les doigts, et bientôt, elle ne serait plus rien.

Pour se battre, il était déjà trop tard, mais elle refusait d'accepter la défaite. Foulant les dalles bleues salopées par son mari, elle grimpa sur l'estrade et se laissa tomber dans son superbe fauteuil. Ses mains se refermant sur les accoudoirs, elle libéra un peu de magie sans le vouloir, et le bois craqua sinistrement.

— Je suis la sovrena ! cria-t-elle dans la salle vide.

L'écho lui renvoya ses mots, comme s'il se moquait d'elle.

Derrière elle, un lourd silence régnait dans les cages. Toutes ses alouettes étaient mortes – des dizaines et des dizaines. Son seul public, c'était la statue de Lani, sa pire adversaire avant Nicci.

— Si tes yeux de pierre pouvaient me voir, tu jubilerais, pas vrai ?

Au sommet de la pyramide, Damon et Quentin s'étaient d'abord ralliés à elle, mais ils n'avaient pas tardé à filer comme des lâches. Pourtant, elle avait besoin de leur puissance pour s'offrir un baroud d'honneur. La sovrena aurait dû pouvoir compter sur ses sorciers. Mais c'était théorique, hélas…

Seule dans son bastion, elle allait affronter une bande de rebelles minables… et la magicienne Nicci. Celle-là, elle l'avait déjà vaincue, et l'idée de recommencer l'emplissait de joie. Oui, en faire de la bouillie, voilà ce qu'elle voulait !

Son regard se posant sur les dalles bleues brisées, Thora repensa à un autre duel. Contre son propre mari…

Maxime – Masque-Miroir, plutôt ! – était responsable de tout. Inlassablement, il avait bâti la rébellion, dupant sans la moindre difficulté une bande de sombres crétins.

Le souffle court et le cœur battant la chamade, Thora débordait de magie avide de frapper. Mais quelle cible choisir ? Bien sûr, elle abominait Nicci, mais Maxime était son *mari* ! La haine qu'elle lui vouait dépassait tout, d'autant plus qu'il avait comploté contre Ildakar.

Ce chien avait tout préparé, guettant l'instant de mettre à bas l'édifice soigneusement érigé par sa femme au fil des siècles. Tout s'écroulait, et lui, il fichait le camp, tout simplement !

Lassé d'Ildakar, prétendait-il.

Mais Maxime était un lâche, elle le savait. S'il fuyait, c'était pour ne pas voir les conséquences de ses actes. Le linceul disparu, il allait pouvoir assister de très loin à la chute finale d'Ildakar. Et ça l'amuserait, Thora n'en doutait pas un instant.

Oui, c'était lui la cible prioritaire de sa haine !

Entendant des bruits de pas, la sovrena leva les yeux et distingua une silhouette féminine. Un instant, elle crut que c'était Nicci, venue lui porter le coup de grâce. Mais la femme vêtue de cuir noir qui approchait n'avait rien d'une magicienne.

Adessa…

Couverte de sang, une plaie béante dans le dos, la Mora-Zith laissait pendre son bras droit, le poignet formant un angle bizarre avec le reste. Mais dans sa main indemne, elle serrait une épée courte, et une flamme brûlait dans ses yeux.

— Je viens pour toi, sovrena. Ildakar est perdue, mais je te défendrai jusqu'à la mort.

Thora se leva et descendit de l'estrade. Adessa empestait la sueur et le sang séché. Un instant, émue par tant de loyauté, Thora oublia sa colère et recouvra un peu d'espoir. Sans se laisser abattre par les émeutes ou la disparition du linceul, les Mora-Zith continueraient à défendre la ville. Et ces femmes appartenaient à la sovrena. Oui, Adessa était à elle.

— Je serais venue plus tôt, mais j'étais coincée au fond d'une fosse, à cause de… ça.

Adessa leva son poignet cassé sans esquisser l'ombre d'une grimace.

— Comment en es-tu sortie ? Quelqu'un t'a aidée ?

— Non, j'ai escaladé, mais ça a pris du temps…

— Bien sûr, j'aurais dû deviner…

Thora songea qu'elle perdait la tête. Un baroud d'honneur, ici ? Excepté Adessa, qui combattrait à ses côtés ?

Un instant, elle eut envie d'enlacer la Mora-Zith. À force de défaites et d'humiliations, finirait-elle par devenir plus émotive qu'une vieille femme ?

— Je serais fière de t'avoir à mes côtés, Adessa, mais si tu meurs en même temps que moi, à quoi ça nous avancera ?

— Ce serait une belle fin, sovrena. Une satisfaction en soi.

— Peut-être, mais je préfère t'assigner une mission plus utile.

— Nous ne sommes pas encore mortes, sovrena ! La défaite n'est

pas consommée.

Thora n'en crut pas un mot. Naguère, les sorciers d'Ildakar se seraient unis, oubliant leurs différends pour le salut de la ville et du peuple. Au nom de l'avenir, en somme ! Mais ce n'était plus ainsi. Aujourd'hui, ces traîtres ne pensaient qu'à eux-mêmes. De la vermine indigne d'Ildakar !

Le responsable de tout, Maxime, ravi du mal qu'il avait fait, comptait fuir loin de la ville. Même si ça n'arrangerait rien, au bout du compte, Thora voyait encore un moyen de s'offrir une petite victoire personnelle…

Quand la sovrena saisit son poignet brisé, Adessa tressaillit à peine. Serrant plus fort, Thora remit les os en place, puis elle laissa son don déferler dans le corps de la Mora-Zith – quand il s'agissait de guérison, les runes ne s'y opposaient pas – afin de lui rendre sa force et sa vigueur.

Lorsque ce fut terminé, Adessa fit un petit « merci » de la tête et transféra son arme dans sa main dominante.

— Comme ça, je me battrai mieux pour toi, sovrena.

Thora secoua la tête.

— Je t'envoie en mission, Adessa. Une tâche de la première importance. Une quête, même…

Raide comme une statue, la Mora-Zith serra les poings.

— Non, je veux te protéger !

— Je m'en chargerai seule… Adessa, c'est ma bataille. Toi, tu seras ma main armée. Après un fiasco, tout ce qu'il reste, c'est la joie de se venger.

Adessa fut soudain tout ouïe.

— Comment pourrai-je laver ton honneur, sovrena ?

— Mon mari est responsable de tout. Cette révolte, c'est lui qui l'a provoquée. Pour ça, il doit payer très cher.

— Que me dis-tu là ? Le sorcier en chef est… ?

— Maxime n'est autre que Masque-Miroir !

Sonnée, la Mora-Zith recula d'un pas.

— Comment est-ce possible ?

— J'en ai eu la preuve… Après, nous nous sommes battus, les dalles en gardent une trace. Adessa, Maxime a fui la ville. Il pense avoir gagné, et il se moque du destin d'Ildakar. Il ne faut pas le laisser s'en tirer comme ça.

Thora vit qu'Adessa était aussi outrée qu'elle.

— Que veux-tu que je fasse, sovrena ? Ordonne, et je n'aurai plus de repos avant d'avoir accompli ma mission.

— Tue ce chien ! Quitte la ville et colle-lui aux basques. Si tu dois traverser l'Ancien Monde pour le trouver, n'hésite pas, mais rapporte sa tête à Ildakar. Quoi qu'il advienne ici, le peuple doit savoir que ce

félon n’est pas resté impuni.

— Je n’échouerai pas, sovrena. Si c’est ton désir, je partirai dès ce soir, et je le trouverai.

— Pour le tuer.

— Oui, pour le tuer. Sa tête, je la rapporterai ici.

Thora se sentit à la fois plus calme et enfin résignée. Dans sa chute, elle connaîtrait au moins une satisfaction, car Adessa exécuterait scrupuleusement sa mission.

— Ne le sous-estime pas, surtout… Tes runes te protégeront, mais il n’a pas qu’une corde à son arc. Tu devras être très forte.

— Par bonheur, j’ai une source de puissance supplémentaire… Inattendue, certes, mais bien utile. Sovrena, tu sais, je suppose, que le champion était mon amant. Aujourd’hui, je porte son enfant. À cet instant, il grandit en moi.

Thora frissonna et poussa un long soupir. Informée du pouvoir secret des Mora-Zith, elle anticipait la suite.

— Adessa, je sais pourquoi les femmes telles que toi tombent enceintes. C’est une incroyable source d’énergie. Face à Maxime, tu en auras besoin. Je t’ordonne donc d’activer ta magie. Finissons-en !

— Oui, c’est un terrible sacrifice, mais je serai bien plus forte – largement assez pour traquer puis tuer le sorcier en chef.

— Il faut faire vite, dit Thora, consciente qu’il lui restait peu de temps. Mes ennemis seront bientôt là.

Les bras le long du corps, Adessa ferma les yeux. Puis elle posa les mains sur son ventre.

Protégées par les runes qui couvraient leur peau, les Mora-Zith disposaient en outre d’une magie très spéciale alimentée par le sang du plus pur innocent qui soit, à savoir l’enfant qui grandissait dans leurs entrailles.

Toute magie du sang reposait sur un meurtre. Celle d’Adessa impliquait la mort de l’enfant à naître.

Adessa haleta, de la sueur ruissela sur sa peau, et ses joues rougirent. Sur son ventre, ses doigts scintillèrent. Dirigeant sa magie vers elle-même, elle lui fit boire la force vitale du fœtus puis la réabsorba dans son corps, sous une forme sublimée.

Sa peau crépita d’énergie. Sous les yeux de Thora, elle devint un réceptacle de puissance.

Ouvrant les yeux, elle soupira puis souffla :

— C’est fait, j’ai en moi la force de deux vies. Désormais, je suis en mesure de vaincre le sorcier en chef.

Pour la première fois de la nuit, Thora s’autorisa un sourire. Face à une Adessa si confiante, elle se demanda s’il ne valait pas mieux la garder près d’elle. Avec une guerrière pareille à ses côtés, n’était-il pas envisageable de vaincre un ramassis de rebelles ? De les repousser au

moins…

Une victoire sans lendemain, hélas… De très courte durée, même, car si les attaques magiques ne pouvaient rien contre Adessa, la populace en fureur aurait vite fait de la tailler en pièces.

Même vaincue, Thora entendait laisser une trace dans l'histoire. Sa vengeance en serait une. Maxime devait mourir !

— File ! dit-elle à la Mora-Zith.

Adessa partit à la vitesse du vent, laissant sa sovrena seule dans la salle du Pouvoir.

Dehors, les cris et le crépitement des flammes indiquaient que l'émeute continuait. Même après la destruction de la pyramide et du linceul, la vermine ne se calmait pas.

Au contraire, elle serait bientôt là pour l'hallali.

Chapitre 79

Debout devant les ruines de la pyramide, Nicci leva les yeux pour sonder les étranges constellations. Sans le linceul pour les occulter, les étoiles brillaient bien plus fort.

Satisfaite mais toujours sur ses gardes, Mrra tournait autour de sa sœur d'élection. À l'évidence, sa soif de sang n'était pas encore étanchée.

Une foule exubérante avait envahi la haute ville, et de nouveaux groupes y arrivaient sans cesse. Ses longs cheveux blancs flottant au vent, Nathan se tenait près de la magicienne. Un vrai cœur de sorcier dans la poitrine, il rayonnait de confiance.

Nicci désigna la tour du Pouvoir.

— C'est notre objectif final. La sovrena doit payer pour ses crimes.

— Absolument d'accord ! s'écria Nathan, très joyeux depuis qu'il avait recouvré son don. C'est le meilleur moyen de tout effacer pour rendre un avenir glorieux à Ildakar.

— Nicci ! Nicci ! s'écrièrent les esclaves et les rebelles.

Bannon leva son épée et lança un nouveau mot d'ordre qui fut lui aussi repris en chœur :

— Pour Ildakar ! Pour Ildakar !

Mrra rugit à l'unisson.

La plupart des nobles détenteurs du don avaient fui la haute ville pour trouver refuge plus bas. Effrayés par les émeutiers, ils ne faisaient de toute façon pas le poids contre Nicci ou Nathan. Durant les jours à venir, aurait parié la magicienne, presque tous prétendraient avoir désapprouvé en secret les méthodes de Thora. Pour trier le bon grain de l'ivraie, il faudrait déterminer lesquels avaient été des maîtres bienveillants, traitant les esclaves et les domestiques comme des êtres humains…

Sur le chemin de la tour, Nathan regarda Nicci puis lança :

— Magicienne, on dirait que tu souris. C'est très rare, ça… À quoi penses-tu ?

— J'imaginais la réception qui attendra les Norukai, lorsqu'ils reviendront à Ildakar. Leur roi Calvaire risque de ne pas être ravi…

— Douce Mère la Mer, fit Bannon, pour sûr que non !

— Mais en attendant, comme tu disais, nous avons une guerre à finir. Thora ne peut pas être allée ailleurs…

Sur les talons du trio, la foule rugissait d'allégresse. Toujours

prudente, Nicci se demanda ce que ferait la sovrena une fois acculée comme un rat dans un labyrinthe. Confiante en son pouvoir, la magicienne devrait quand même rester sur ses gardes.

Suivant Nathan comme son ombre, Elsa avançait avec les trois amis et la panthère.

— Je suis membre du *duma* et j'en suis fière. Jadis, nous avons juré de servir Ildakar, mais j'ai peur que nous ayons oublié notre serment.

— Devrons-nous aussi affronter Damon et Quentin ? demanda Nicci. Et qu'en est-il de Maxime ? Si ces trois-là se joignent à Thora, ça nous compliquera la tâche.

— Quentin et Damon sont puissants mais dépourvus d'ambition. Ils ne lorgnent pas le pouvoir de la sovrena.

— Mais lui seront-ils loyaux ? Combattront-ils pour elle ?

— Après ce que j'ai vu sur la pyramide, j'en doute fort. Depuis des années, il leur a manqué le courage de la défier – contrairement à toi.

— Et Maxime ? demanda Nathan. Potentiellement, c'est lui le plus dangereux.

— Cette nuit, rappela Elsa, personne ne l'a vu.

— Maxime déteste trop sa femme pour mourir à ses côtés, dit Nicci. Mais s'il le faut, nous saurons le vaincre.

Damon et Quentin attendaient devant l'entrée de la tour. En piteux état après le désastre de la pyramide, ils ne semblaient pas d'humeur belliqueuse. En tout cas, ils ne bronchèrent pas pendant que Nicci et ses compagnons avançaient vers eux.

— Notre cible, dit la magicienne, c'est la sovrena. Êtes-vous avec nous, ou faudra-t-il vous écarter de notre chemin ?

Mrra gonfla ses muscles sous sa fourrure.

— À votre place, dit Bannon, Solide au poing, je ne ferais pas de difficulté…

— Comme les roseaux, souffla Damon, nous plions dans le sens du vent. Et là, nous sentons bien d'où il souffle.

— Dans une tempête, ajouta Quentin, un roseau qui résiste finit par casser. Et c'est un cyclone que Masque-Miroir a provoqué…

Les deux sorciers sondèrent la foule.

— Elsa, demanda Quentin, est-ce donc là l'avenir ?

— Sans le linceul, Ildakar changera, c'est certain. Si nous n'accompagnons pas le processus, nous ferons plus de mal que de bien.

— Cette ville est toujours mon chez-moi ! lança Damon.

— Ildakar est notre foyer à tous ! cria un des esclaves libérés, derrière Bannon.

— Vous pouvez y vivre tous ensemble, dit Nicci. Ou y mourir…

Les deux sorciers écartèrent les mains.

— Vivre paraît une bien meilleure idée… Si nous allions voir la

sovrena ?

Damon et Quentin entrèrent dans la tour, suivis par Nicci, Nathan, Bannon, Elsa et une bonne partie des émeutiers.

Dans l'escalier, Nicci se laissa submerger par sa magie. Ses couteaux lui battaient toujours les flancs, mais elle n'en avait pas besoin. Son don suffirait.

Mrra grimpa à ses côtés. Ensemble, elles déboulèrent les premières dans la salle du Pouvoir éclairée par des lampes magiques.

Des cages pleines d'oiseaux morts derrière elle, Thora était assise sur son trône.

— Toi et tes stupides partisans, venez-vous détruire ce qui reste de la gloire d'Ildakar ? Bizarrement, je ne suis pas surprise…

Regard rivé sur la sovrena, Nicci avança sur les dalles bleues dévastées.

— C'est ton règne qui a privé Ildakar de sa grandeur. Il n'y a personne d'autre à blâmer.

— J'ai encore le droit de blâmer qui je veux ! Ce soir, j'accuse mon mari – autrement dit, Masque-Miroir !

Derrière Nicci, la foule murmura.

— Que racontes-tu là ? Où est Maxime ?

— Maxime, c'est Masque-Miroir ! Il m'a trahie, et il a trahi la ville. (Thora foudroya du regard ses trois anciens conseillers.) Je vous accuse aussi, membres du *duma* ! Vous auriez dû protéger Ildakar !

— C'est ce que nous faisons, répondit Elsa. Le conseil renaîtra de ses cendres – sans toi !

— Oui, approuva Damon. Nous sommes ici pour te renverser, sovrena.

— Thora, rectifia Quentin. Elle ne s'appelle plus que Thora.

Nicci parla assez fort pour que tout le monde entende :

— Avec la disparition du linceul, cette ville s'est ouverte au reste du monde. Ildakar sera toujours libre !

Des vivats retentirent.

— Tous ces gens, ici, se croyaient faibles et isolés, mais ils se sont unis pour lutter – comme les sorciers, jadis – afin de défendre leur ville. Dans cette bataille, Thora, c'est toi l'ennemie !

— Bande de fous ! siffla la sovrena déchue.

— Une seule personne peut transformer la ville ou la conduire à sa perte. (Nicci désigna la foule, derrière elle.) Nous ne faisons qu'un, Thora !

En parlant, Nicci imagina Richard en train de rallier ses armées contre un adversaire apparemment invincible. Pour Ildakar, il aurait voulu que les choses se passent ainsi. Suivant à la lettre ses ordres, elle avait fait de son mieux.

« Et la magicienne devra sauver le monde… »

Les mots écrits par Rouge dans le livre de vie de Nathan. La prédiction s'était peut-être réalisée. Pour de bon, Nicci avait sauvé le monde – une petite partie, au moins.

Thora se leva, la magie crépitant autour d'elle.

— Vous voulez tous m'affronter ? Si ça me chante, je peux faire s'écrouler cette tour.

Nicci leva une main, sa magie prête à frapper.

— C'est comme ça que tu vois la fin, Thora ? Je peux te vaincre sur-le-champ. Seule.

— Non ! (Elsa vint se placer devant Nicci.) Tu n'es pas d'ici, magicienne, et tu ne caches pas ton envie de partir au plus vite. Nathan ayant recouvré son don, il ne s'attardera pas non plus, hélas…

Damon et Quentin avancèrent pour flanquer leur collègue.

— Cette affaire concerne les vrais dirigeants d'Ildakar, à savoir les survivants du *duma*. Quentin, Damon et moi, en d'autres termes. Nous savons quel châtiment doit t'être réservé, Thora. Il y a eu un précédent.

Elsa leva les mains et plia les doigts. Damon et Quentin l'imitèrent.

— Qu'allez-vous faire ? s'écria Thora.

— Tu connais le prix de la trahison envers Ildakar, son peuple et ses dirigeants. Nous allons te le faire payer, avec le soutien de nos lois et la puissance de notre don.

Thora devint blême.

— C'est hors de question ! Je vous détruirai tous !

Elle se prépara à déchaîner sa magie.

— Le sorcier en chef Maxime, continua Elsa, était le plus grand « sculpteur » d'Ildakar, mais nous ne sommes pas manchots pour autant.

— Thora, annonça Quentin, tu seras une statue exposée à la vue de tous. Ainsi, nous n'oublierons jamais le mal que tu as fait à cette ville.

— Non ! cria Thora.

Elle frappa avec son pouvoir, mais les trois sorciers d'Ildakar, unis comme jadis, lui opposèrent un bouclier qui repoussa toutes ses attaques.

Nicci et Nathan érigèrent eux aussi une protection pour la foule, car les éclairs ricochaient dans tous les sens. Bannon et les rebelles se baissèrent, mais ils ne firent pas mine de s'enfuir. Tous ces gens voulaient assister à la chute de Thora.

Nicci aurait voulu réduire en poussière la sovrena déchue, mais elle respecta la volonté des trois conseillers. Elsa avait parlé d'or. Avec ses amis et sa panthère, la magicienne ne tarderait pas à quitter la ville. Il revenait donc aux nouveaux dirigeants de faire la justice.

Pour tout l'or du monde, Nicci ne serait pas restée afin de remplacer Thora.

Ensemble, Elsa, Damon et Quentin lancèrent le sort de pétrification.

Sa résistance faiblissant, Thora tremblait de tous ses membres. Autour d'elle, la magie crépita puis s'engouffra dans son corps. Les mains levées, gémissant de souffrance, l'ancienne sovrena vit que sa peau devenait grisâtre. Posant une paume sur sa joue, elle cria d'horreur :

— Non !

Entêtée, elle essaya de faire un pas en avant, pour fuir, mais le tissu de sa robe se solidifia aussi.

Quelques secondes plus tard, il n'y eut plus qu'une statue en lieu et place de la terrible Thora.

Après avoir retenu longtemps leur souffle, les émeutiers crièrent de joie.

Soulagés sur le coup, les trois survivants du *duma* se regardèrent, conscients que, pour eux, le plus difficile commençait.

Nicci regarda Nathan et Bannon en souriant.

— Mes amis, nous en avons terminé ici, je crois.

Chapitre 80

Marchant d'un pas vif dans la nuit, Maxime laissait derrière lui la naguère glorieuse cité d'Ildakar. Le linceul disparu, le monde entier s'offrait à lui.

Des siècles durant, il avait vécu dans cette ville, jouissant de toute la puissance et de tout le luxe dont on pouvait rêver. Au début, il aimait Ildakar. Il avait participé à son développement, aidé à surélever la plaine, contribué à la création du linceul… Tant d'efforts et de sacrifices pour des murs et des toits…

À l'époque, il était si jeune et naïf.

Sans compter son amour pour Thora ! Au début de leur union, il rayonnait de joie, et ça n'avait rien à voir avec le don ou un quelconque sort.

Si Thora l'avait ensorcelé, c'était d'une tout autre manière. D'abord entiché d'elle, il avait conçu pour elle un amour qu'il pensait infini. Une passion sans limites… Ivre de bonheur au seul contact de sa peau, il se rappelait son émerveillement chaque fois qu'il entrait en elle et qu'elle cambrait les reins pour mieux l'accueillir. Des moments inoubliables !

Le crétinisme pratiqué comme un art majeur, plutôt !

À part dans les ridicules chansons des troubadours, l'amour éternel n'existait pas et les âmes sœurs, au bout d'un moment, en arrivaient à ne plus pouvoir se voir en peinture ou en figure.

Si fabuleux qu'il fût, son amour exclusif pour Thora n'avait guère duré plus d'un siècle. Même si elle ne vieillissait pas, son corps restant parfait, Maxime avait progressivement perdu tout intérêt pour elle. Au début, il s'était consolé avec des yaxen de soie, fort belles et très dociles, mais ça s'était vite révélé ennuyeux. Du coup, il avait pris sa première maîtresse vraiment illégitime. Puis il en avait eu jusqu'à dix en même temps sans que sa femme le sache – même si elle devait avoir elle aussi des « extras », tant elle s'ennuyait avec lui.

Avec l'apparition des parties de plaisir, les deux époux avaient vécu leurs frasques au grand jour. Très vite, Maxime s'était avisé qu'il n'en avait rien à faire.

Si Thora et lui restaient liés par le pouvoir, leur grand amour ne valait plus un clou, dérivant de l'indifférence à la haine au fil des siècles. Un jour, Maxime avait dû s'avouer qu'il désirait faire souffrir cette femme et la détruire.

À plus grande échelle, sa romance avec Ildakar avait suivi la même courbe. Au début, avant l'arrivée de l'armée d'Utros, le bras droit d'un conquérant nommé Kurgan, Maxime adorait sa ville. Afin de la défendre, il avait développé le sort de pétrification, puis l'avait lancé sur la horde d'assaillants. Ensuite, il avait appris aux autres à le faire, mais cette magie demeurait à lui.

Sous le linceul, Ildakar était devenue un éteignoir, et ça s'était étalé sur d'interminables siècles. Enfermés à vie dans une chambre, les meilleurs amis du monde – voire les amants les plus passionnés – finissaient tôt ou tard par se détester.

Peu à peu, Maxime avait changé d'avis sur Ildakar. Oui, la cité restait d'une sublime beauté, mais à ses yeux, comme sa femme, elle ressemblait à un cadavre outrageusement maquillé.

Tous les corps puaient en se décomposant. Pour empêcher ça, il fallait les incinérer sur un bûcher.

Devenu Masque-Miroir, il avait érigé ce bûcher puis fait jaillir les étincelles qui l'embraseraient. Dans son plan, Nicci avait joué un rôle central.

Alors qu'il s'éloignait de son ancienne prison, Maxime n'oubliait pas qu'il n'en avait pas encore terminé. Ildakar devait être détruite ! Même si les esclaves révoltés promettaient d'être une sacrée nuisance pour les élites, ils ne parviendraient jamais à les blesser assez. Maxime avait d'autres ambitions, et il savait depuis quelque temps comment les réaliser.

Jusque-là, il n'avait pas osé. Mais qu'avait-il à perdre, désormais ?

À Ildakar, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. La sovrena avait perdu le pouvoir et son mari n'était autre que le rebelle Masque-Miroir. Désormais unis, les membres du conseil avaient donné l'ordre à Stuart et à ses hommes de ne plus combattre les émeutiers.

Après leur révolte, les classes inférieures se retrouvaient face aux dégâts qu'elles avaient provoqués. Cessant eux aussi le combat, les rebelles se consacraient désormais à l'extinction des incendies, à la reconstruction des bâtiments et à la guérison des blessés.

Informés que Masque-Miroir était parti, ses plus loyaux partisans en appelèrent à Nicci, qui ne put refuser de leur donner un coup de main.

Quittant la tour du Pouvoir, Bannon, Nathan et elle avaient sillonné les rues pour inciter les gens à baisser leurs armes et à se joindre à l'effort collectif de reconstruction.

Rendell et plusieurs autres esclaves avaient crié le nom de la magicienne comme un slogan. Enthousiaste, Melba avait même proposé qu'elle soit la prochaine sovrena.

Bien entendu, Nicci avait étouffé cette idée dans l'œuf.

— Ce n'est pas pour moi… Je suis venue pour vous aider, mais cette ville vous appartient.

Mrra avait ponctué cette déclaration d'un rugissement bien senti. Les gens avaient un peu blêmi, mais ils n'avaient rien à craindre, car la magicienne contrôlait parfaitement la panthère.

Alors que les trois amis arpentaient les rues, Nathan lança un sort pour projeter l'eau d'une fontaine sur un bâtiment en flammes. Nicci l'aida avec son don, mais il y avait encore tant d'incendies…

Bien qu'épuisée, la magicienne vola au secours de nombreux blessés qui n'auraient pas survécu sans son intervention. Toujours côte à côte, Nathan et Elsa soulagèrent autant que possible les souffrances des vivants et les tourments des agonisants.

— La dernière fois que j'ai fait ça, soupira le vieil homme, à Renda-sur-Baie, le blessé a connu une fin atroce. Redevenir soi-même est si agréable…

Tendrement, Elsa plaça ses mains sur celles du sorcier, afin de l'aider à guérir un autre malheureux.

Non loin de l'hôpital où des médecins et des guérisseurs s'occupaient des victimes, Bannon courait partout pour se procurer de l'eau et des pansements. Avide d'aider, il se coupait en quatre.

Alors que la puanteur de la fumée et du sang montait à ses narines, il sursauta quand une femme en cuir noir, elle-même en piteux état, vint proposer de l'aider. Tournant la tête, il devint blanc comme un linge.

— Douce Mère la Mer, Lila !

Bannon voulut dégainer son arme, mais la jeune Mora-Zith n'esquissa pas un geste agressif.

— Je ne veux plus te combattre, Bannon. Tu as été mon élève et mon jouet, mais Adessa est partie et mes ordres ont changé. Le conseil veut que nous travaillions tous ensemble. Tant qu'à faire, j'ai choisi d'être avec toi.

Le front plissé, la Mora-Zith attendit une réponse.

Bannon eut d'abord du mal à trouver ses mots, mais il finit par sourire.

— J'aurais besoin de quelqu'un pour transporter plus de pansements… Allez, filons aider les blessés !

Loin de son arrogance passée, Lila parla comme si elle était un peu gênée :

— Je peux soigner les plaies. C'est normal, après en avoir infligé tant…

Toujours en binôme avec Elsa, Nathan lui tapota gentiment le bras.

— Je suis impressionné par ta détermination et tes compétences en

magie, très chère. Maintenant que je suis entier, tu pourrais m'enseigner le sort de pétrification. Ça pourrait m'être utile.

— Je serai ravie de te former – si tu restes.

Le vieux sorcier interpella Nicci :

— On pourrait s'attarder un jour ou deux, non ?

— Oui, mais pas davantage, répondit la magicienne en essuyant ses mains rouges de sang sur le devant de sa robe. Ici, nous n'avons plus rien à faire. La ville est libre, et nous partirons dès que les derniers incendies seront éteints. Il faut laisser ces gens recoller les morceaux et reconstruire. Avec un peu de chance, ils créeront une société vraiment parfaite, cette fois.

— Tu es si pressée que ça de partir, magicienne ? demanda Nathan.

Nicci prit le temps de la réflexion.

— Oui.

Bannon jeta un coup d'œil à Lila, qui revenait avec une moisson de pansements. Face à elle, il était toujours mal à l'aise…

— Nous n'avons aucune raison de rester, approuva-t-il. La ville est sauvée et d'autres aventures nous attendent.

Même si Nicci n'était pas enthousiaste à l'idée de crapahuter, de dormir à la belle étoile et de manger des rations, elle pensait à Mrra, avide de retrouver la plaine et ses innombrables proies.

Devinant ses pensées à travers leur lien, la panthère émit un son à mi-chemin entre un feulement et un ronronnement d'aise.

— Ildakar n'a plus besoin de nous, conclut la magicienne.

Parvenu assez loin de la ville, peu de temps avant l'aube, Maxime s'immobilisa quand il entendit le hurlement d'un loup à piques et les deux réponses qui suivirent. Comme lui, les animaux libérés de la ménagerie fuyaient l'enfer d'Ildakar.

La plaine traversée, l'ancien sorcier en chef monta sur une colline d'où il dominerait l'armée pétrifiée du général Utros. Un demi-million d'hommes résolus à conquérir Ildakar pour la gloire de Croc d'Acier…

Ce siège était interrompu depuis quinze siècles. N'était-il pas temps que ça change ?

Son point d'observation atteint, Maxime s'attela à ses préparatifs. Dégageant une zone de terre avec un talon, il la lissa pour pouvoir y dessiner aisément des runes et des formes de sort. Utiliser le sang de quelques esclaves aurait été plus commode, mais faute d'en avoir, il devrait se contenter du sien. Il faudrait que ça suffise…

Dans les ombres, Maxime vit briller des yeux jaunes et distingua la silhouette d'un gros félin. Sans doute un des léopards d'Ivan… Allait-il attaquer ? Attentif, Maxime resta sur la défensive jusqu'à ce que l'animal décide de filer ailleurs.

Revenant à sa magie, il sortit le couteau rituel conçu pour les sacrifices, traça dans la poussière les symboles requis, s'entailla la paume, et arrosa son œuvre de gouttes de sang qui se mélangèrent à la poussière.

Le sort original avait exigé la mort de milliers de personnes. Près de deux jours durant, des flots de sang avaient coulé dans les conduits. Un infini défilé de victimes, certaines consentantes, et d'autres tenues par des gardes… Au bout du compte, les sorciers d'Ildakar avaient réussi. Pétrifiant jusqu'au dernier soldat d'Utros, la vague de magie avait sauvé la ville.

Tant d'efforts et de pouvoir…

Mais il était bien plus difficile de lancer un sort que de le désactiver. Surtout lorsqu'il faiblissait de lui-même.

Quand le sang se fut répandu sur toute la forme de sort, Maxime planta la lame rituelle au centre exact de cet entrelacs de runes et de symboles.

À travers son don, il sentit l'onde de choc d'une incroyable violence, comme si des milliers de cordes tendues au maximum se brisaient net. En un éclair, les sorts de pétrification – *tous* les sorts de pétrification – se volatilisèrent comme s'ils n'avaient jamais existé.

Cette vague déferla sur la plaine, en direction de la lointaine Ildakar.

Maxime éclata de rire. Un grand moment ! Et une incroyable quantité d'énergie soudain libérée…

Après le changement stellaire, la magie s'était délitée, permettant le réveil du soldat nommé Ulrich. Ce jour-là, le sorcier en chef avait compris que c'était faisable. Oui, on pouvait *intentionnellement* défaire ce qu'on avait fait. Annuler un sort, en somme…

Maxime aurait volontiers assisté au spectacle à venir, mais participer à la suite des événements n'aurait pas été judicieux. De toute façon, n'avait-il pas fait sa part du travail ?

Bientôt, il ne resterait plus rien d'Ildakar. Très content de lui, Maxime reprit son chemin, pressé de découvrir l'Ancien Monde et toutes les choses fascinantes qui l'y attendaient.

Dans la plaine, des centaines de milliers de soldats se réveillèrent avec une seule idée en tête : conquérir la cité qui se dressait devant eux.

Du même auteur,
aux éditions Bragelonne,
en grand format :

L'Épée de Vérité :

Préquelles :
La Première Inquisitrice :
la légende de Magda Searus
Dette d'Os

1. *La Première Leçon du Sorcier*
2. *La Pierre des Larmes*
3. *Le Sang de la Déchirure*
4. *Le Temple des Vents*
5. *L'Âme du Feu*
6. *La Foi des Réprouvés*
7. *Les Piliers de la Création*
8. *L'Empire des vaincus*
9. *La Chaîne de Flammes*
10. *Le Fantôme du Souvenir*
11. *L'Ombre d'une Inquisitrice*
12. *La Machine à présages*
13. *Le Troisième Royaume*
14. *Le Crépuscule des Prophéties*
15. *Le Cœur de la Guerre*

La Loi des Neuf

Les Chroniques de Nicci :
1. *La Maîtresse de la Mort*
2. *Le Linceul de l'Éternité*

Les Sanctuaires du Mal

Aux éditions Bragelonne,
au format poche :

L'Épée de Vérité :
1. *La Première Leçon du Sorcier*
2. *La Pierre des Larmes*
3. *Le Sang de la Déchirure*
4. *Le Temple des Vents*
5. *L'Âme du Feu*
6. *La Foi des Réprouvés*
7. *Les Piliers de la Création*
8. *L'Empire des vaincus*
9. *La Chaîne de Flammes*
10. *Le Fantôme du Souvenir*
11. *L'Ombre d'une Inquisitrice*

Les Sanctuaires du Mal

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Debt of Bones*
© 1998 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2008, pour la présente traduction
Illustrations intérieures : © Keith Parkinson

Titre original : *The First Confessor: The Legend of Magda Searus*
Copyright © 2012 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2013, pour la présente traduction

Titre original : *Wizard's First Rule*
Copyright © 1994 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2003, pour la présente traduction

Titre original : *Stone of Tears*
Copyright © 1995 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2003, pour la présente traduction

Titre original : *Blood of the Fold*
Copyright © 1996 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,

Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2004, pour la présente traduction

Titre original : *Temple of the Winds*
Copyright © 1997 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,

c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2005, pour la présente traduction

Titre original : *Soul of the Fire*
Copyright © 1999 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2006, pour la présente traduction

Titre original : *Faith of the Fallen*
Copyright © 2000 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2007, pour la présente traduction

Titre original : *The Pillars of Creation*
Copyright © 2001 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,

c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2007, pour la présente traduction

Titre original : *Naked Empire*
Copyright © 2003 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,

Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2008, pour la présente traduction

Titre original : *Chainfire*
Copyright © 2005 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2009, pour la présente traduction

Titre original : *Phantom*
Copyright © 2006 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2010, pour la présente traduction

Titre original : *Confessor*
Copyright © 2007 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Titre original : *The Omen Machine*
Copyright © 2011 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2012, pour la présente traduction

Titre original : *The Third Kingdom*
Copyright © 2013 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR International, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2013, pour la présente traduction

Titre original : *Severed Souls*
Copyright © 2014 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR International, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2014, pour la présente traduction

Titre original : *War Heart*
Copyright © 2015 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR International, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2015, pour la présente traduction

Titre original : *Death's Mistress*
Copyright © 2017 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR International, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2017, pour la présente traduction

Titre original : *Shroud of Eternity*
Copyright © 2017 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR International, INC.,
Armonk, New York, États-Unis
© Bragelonne 2018, pour la présente traduction

Carte : © Terry Goodkind

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-82051-588-9

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr